REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX - 1971

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX – 1971

Nº 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de Rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX 1971 N° 1

SOMMAIRE

Relations politiques et culturelles

Textes et documents

Discussions. Notes brèves

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

Livres reçus

RELATIONS ROUMANO-ALBANAISES À L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE ET DE L'ÉMANCIPATION DU PEUPLE ALBANAIS. I.

SAVA IANCOVICI

C'est autour de 1821 qu'il devient possible de tracer un contour plus précis aux relations roumano-albanaises. Elles iront en s'intensifiant au cours de neuf décennies ; les témoignages qui les illustrent sont la preuve d'une collaboration des plus étroites entre Roumains et Albanais à une époque où ces derniers n'avaient pas leur propre Etat. C'est que, à l'époque de la domination ottomane, seuls parmi les peuples des Balkans, les Albanais n'avaient pas réussi à se faire reconnaître en tant que nation.

L'évolution des relations roumano-albanaises est étroitement liée à l'existence en Roumanie de colonies et de communautés albanaises, unique point de contact entre ces peuples qui n'avaient pas de frontière commune.

Etat actuel des recherches. Le problème des relations roumano-albanaises au cours des siècles n'a pas fait l'objet de recherches plus suivies en Roumanie. Même certains faits et aspects plus évidents, facilement accessibles à la recherche grâce à une information riche et sûre, ceux notamment de la période 1844 — 1912, n'ont attiré qu'incidemment l'attention des historiens.

Il n'existe, jusqu'à nos jours, aucune étude plus poussée concernant ce problème, pas même pour une époque aussi importante que celle de la renaissance et de l'émancipation du peuple albanais.

En 1915, N. Iorga publie quelques faits plus connus à l'époque [1]. En étudiant les rapports roumano-albanais du point de vue de la linguis-

[1] N. Iorga, *Albania și România* (L'Albanie et la Roumanie, leçon inaugurale tenue à Bucarest à l'Institut pour l'étude de l'Europe du sud-est, le 31 janvier 1915) lecția de deschidere ținută în București la Institutul pentru studiul Europei sud-estice, în ziua de 31 ianuarie 1915. Vălenii de Munte, 1915, 15 p.

tique, Th Capidan [2] tire au clair quelques données importantes concernant l'Abécédaire albanais de 1844 [3] et qui seront enrichies par V. Papacostea[4]. Vl. Bănățeanu s'intéresse en passant (1934) à l'activité des intellectuels albanais en Roumanie [5], tandis que A. Balotă [6] ignore complètement cet aspect. Pour le reste, l'historiographie roumaine enregistre quelques mentions ayant trait à d'autres aspects des relations roumano-albanaises. La récente contribution de N. Ceachir et G. Maxudovici [7] regarde certaines données cueillies dans un materiel récemment acquis par les Archives de l'Etat, lequel comprend, en fait, des extraits de la presse roumaine de l'époque.

L'historiographie albanaise prouve un intérêt plus poussé pour ce problème et ceci grâce au fait qu'au cours du siècle dernier les organisations et la presse albanaises de Roumanie, en collaboration avec les mouvements albanais d'autres pays (Italie, Egypte, Bulgarie, Etats-Unis d'Amérique), ainsi que de l'Empire ottoman, ont lutté pour l'émancipation du peuple albanais. On a en premier lieu écrit sur les journaux albanais de Roumanie ; les informations les plus fréquentes datent de 1926 [8] et de 1964 [9]. Les traités d'Histoire des Albanais [10], la synthèse de Kristo Frashëri [11] surtout, donnent des informations précieuses sur l'émigration albanaise de Roumanie, mises en relation avec certains faits de l'histoire générale d'Albanie. Toutefois, ces informations ne permettent pas de saisir les aspects caractéristiques des relations roumano-albanaises en Roumanie (l'attitude des autorités, ainsi que l'opinion publique concernant les colonies et les organisations albanaises dans ce pays) et en territoire

---

[2] Theodor Capidan, *Raporturile albano-române* (Rapports allbano-roumains), dans « Dacoromania », Buletinul Muzeului limbii române, anul II, 1921—1922, Cluj, p. 445—453.

[3] Idem, *Contribuția Românilor la renașterea Albaniei*, (La contribution des Roumains à la renaissance de l'Albanie), dans « Graiul Românesc », anul II (1928).

[4] Victor Papacostea, *Sur l'abécédaire albanais de Vechilhargi*, dans « Balcania », Bucarest, Vol. I, 1938, p. 246—252 ; Idem, *La participation de l'écrivain albanais Vechilhardgi à la Révolution de 1821*, dans « Balcania », VIII, 1945, p. 187—191. V. aussi P. Pepo, *Një letar e korçarëve e vitit 1845 dërguar N. Veqilharxhi ne Rumani* (Une Lettre adressée de Korça à N. Vequilharxhi en 1845, en Roumanie) dans « Studime Filologjike » Universiteti shtetéror i Tiranes, Instituti i historise dhe djuhesisé, n° 1, 1966, f. 203.

[5] Vlad Bănățeanu, *Aspecte din Albania* (Aspects d'Albanie), Czernowitz, 1934, 221 p.

[6] Dr. Anton Balotă, *Albania și albanezii* (L'Albanie et les Albanais), Bucarest, 1936, 434 p.

[7] N. Ceachir, G. Maxudovici, *Unele aspecte privind condițiile create pe teritoriul României mișcării culturale albaneze la sfîrșitul secolului al XIX-lea — începutul secolului al XX-lea* (Certains aspects concernant les conditions créées sur le territoire roumain au mouvement culturel albanais à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e), dans « Revista Arhivelor », 1 (1967), p. 104—110.

[8] *Aktiviteti i Shqipetarëvet në Rumani*, dans « Diturija », Tirana II, novembre 1926, p. 22—29, 50—53, 87—96, 143—150.

[9] Vehbi Bala, *Shtypi Shqipetar në Rumani*, dans « Reviste shkençore e Instituit Pedagogjik dyvjeçar te Shkodres », 1 (1964), p. 31—52.

[10] *Historija e Shqipërisë, Vetim i parä*, Tirane, 1959, 544 p.

[11] Kristo Frashëri, *Histoire d'Albanie (Bref aperçu)*, Tirana, 1964, 361 p.

albanais faisant partie de la Turquie européenne. C'est ainsi que, grâce à l'action pour l'émancipation culturelle des Aroumains, la collaboration roumano-albanaise à été très étroite.

Ni les *études spéciales* ni les *synthèses* sur l'histoire de l'Albanie, élaborées dans d'autres pays, ne sont à même de fournir plus d'informations pour aider à une meilleure connaissance des relations roumano-albanaises, tout au plus certaines données documentaires se trouvant dans les archives étrangères, celles autrichiennes et russes notamment. Par exemple, dans son livre récemment paru [12] concernant l'histoire des mouvements nationaux albanais, Stavro Skendi a très attentivement étudié les informations sur l'activité des patriotes albanais en Roumanie, sur leurs relations avec leurs compatriotes militants se trouvant dans d'autres pays. Toutefois, son travail se ressent de l'absence d'informations se trouvant dans les publications roumaines, ainsi que celles publiées en Roumanie en albanais, comme par exemple, les mémoires de Visari Dodani [13] qui ne sont pas mentionnés dans le livre de S. Skendi. Il en est de même pour les contributions récentes à l'histoire albanaise, incontestablement importantes, de Irina G. Senkevitch [14]. Utilisant une vaste information éditée et inédite, la regrettée Irina Senkevitch n'a pas eu l'occasion d'étudier les sources roumaines, ainsi qu'elle l'aurait voulu. L'information roumaine est également absente des études de G. Petrotta, malgré ses nombreuses références concernant l'activité des personnalités albanaises en Roumanie [15].

C'est ainsi que certains aspects du mouvement albanais en général et de l'aide roumaine accordée à ce mouvement en particulier, demeurent inconnus. Et c'est pourquoi une recherche plus approfondie des multiples aspects des rapports roumano-albanais s'impose. Car les sources roumaines et en général la documentation disponible en Roumanie, concernant les Albanais, sont en mesure d'éclaircir au moins certains aspects de ce problème.

Ce sont en premier lieu les *hebdomadaires albanais*, parus en Roumanie au cours du dernier quart du siècle passé et dans les premières années du XX^e siècle, qui offrent une documentation importante, aussi bien con-

---

[12] Stavro Skendi, *The Albanian National Awakening 1878—1912*, Princeton, New-Jersey, 1967, 498 p.

[13] Vissar Dodani, *Memoriët e mija. Kujtime nga shvillimet e para e rilindjes to kombit Shqipetar nde Bukuresht, Shtypinktonja « Albania* (Mes mémoires. Souvenirs sur les débuts de la renaissance du peuple albanais à Bucarest). Constantza, 1930, 195 [—199] p.

[14] I. G. Senkevitch, *Освободительное движение албанского народа в 1905—1912 годах* (Le mouvemet de libération du peuple albanais entre 1905—1912), Moscou, 1959 ; Idem, *Албания в период восточного кризиса (l'Albanie à l'époque de la crise orientale)*, Moscou, 1965; I. G. Senkevitch, G. L. Arsh, N. D. Smirnova, *Краткая история Албании (Brève histoire d'Albanie)*, Moscou, 1965.

[15] Papas Caetano, Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese*, Palermo, 1931, LIV + 571 p.; Idem, *Svolgimento storico della cultura e della letteratura albanese*, Palermo, 1950.

cernant les colonies albanaises de Roumanie, les opinions qui se formaient parmi les émigrants albanais de Roumanie que l'étude de l'évolution politique et culturelle du peuple albanais en général, le rôle de la société roumaine dans le développement du mouvement culturel albanais.

La presse roumaine a suivi, dès ses débuts (la quatrième décennie du XIX^{e} siècle) les événements de Turquie intéressant le problème albanais. Les renseignements, tantôt laconiques, tantôt amples sur l'évolution du mouvement albanais au sud du Danube, sur la vie des colonies albanaises de Roumanie, offrent un matériel aussi riche que peu utilisé jusqu'à présent. De ce point de vue, la presse dont disposaient les sociétés et les organisations aroumaines du pays, mérite une attention toute spéciale. Elle nous offre des informations très précieuses sur le mouvement albanais. Des hebdomadaires comme: *Macedonia*, *Aromânul*, *Ecoul Macedoniei*, *Vipera* (appelé plus tard *Tribuna Macedoniei*), *Gazeta Macedoniei*, *Reforme* (appelé plus tard *Românul de la Pind*), *Peninsula Balcanică* et d'autres, ont été tellement intéressés par le problème albanais, ont eu à leur disposition une documentation et des informations souvent des plus importantes, des plus justes aussi, qu'il devient absolument indispensable de les consulter pour quiconque s'occupe des relations roumano-albanaises. La plupart des Aroumains établis en Roumanie provenaient des mêmes régions sud-danubiennes que les Albanais immigrés dans le même pays. Les intellectuels et les chefs des Aroumains ont été les premiers à comprendre les aspirations des patriotes albanais. C'est ainsi que, s'engageant à défendre la cause albanaise, la presse aroumaine a contribué à la formation d'un courant favorable au mouvement albanais dans l'opinion publique roumaine. D'autre part, l'exemple de l'affermissement culturel des Macédo-Roumains, grâce à l'aide de l'Etat roumain, n'a pas manqué d'influencer les militants albanais. Tout ceci a aidé à la mise en œuvre d'une étroite collaboration, à l'organisation d'actions communes non seulement en Roumanie, mais, comme nous allons essayer de le prouver, en Macédoine, en Albanie du sud, en Epire. Et c'est la conscience des intérêts et des buts communs qui justifie la mise en circulation du terme « albano-roumain ».

Tout ceci explique le fait que la presse de l'époque, qui s'intéressait en premier lieu à la destinée de la Macédoine et de l'Albanie, offre des données et des informations plus précieuses que d'autres sources en ce qui concerne l'étude des relations roumano-albanaises.

Il est, par ailleurs, évident qu'une série de données importantes peuvent être trouvées dans *les mémoires* écrits par les participants au mouvement albanais, tant ceux qui ont travaillé en Roumanie, que ceux qui, vivant dans d'autres pays, se trouvaient en relations avec les premiers, comme c'est le cas de V. Dodani, I. Starova-Themo, Samy-bey Fra-

shëri, N. N. Naço, Iani Vreto, Vasa Pashko, F. Konitza, Albert Ghica et d'autres.

En fin de compte, *les fonds d'archives roumains*, en premier lieu quelques acquisitions récentes, comme, par ex., une partie de l'archive de la société albanaise *Drita*, offrent des informations très claires pour l'étude du problème qui nous intéresse. Des incursions dans différents autres fonds d'archives sans relations avec le problème albanais, comme, entre autres, les registres d'import et d'export de marchandises, sont à même de nous fournir des renseignements très utiles sur certains aspects de ce problème.

I. PRÉSENCE DES ALBANAIS DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

Quand N. Iorga affirme que « ... les relations avec le territoire albanais sont parmi les plus anciennes de notre pays » [16], il pense au fait qu'un exode des éléments ethniques albanais vers les Pays Roumains a eu lieu des siècles durant. L'on sait qu'un mouvement en sen inverse n'a jamais eu lieu. Les habitants des montagnes et des régions non productives de l'Albanie sont arrivés, en tant que commerçants [17], artisans, fonctionnaires, beaucoup moins comme agriculteurs, souvent en « habits grecs » comme le dit N. Iorga, pour montrer que les Albanais passaient généralement pour des Grecs, jusqu'au nord du Danube, cherchant fortune. Tant d'autres, pour les mêmes raisons, et en vue du même but, ont émigré dans l'Italie du sud, dans d'autres pays, jusqu'en Egypte et au Soudan [18].

Quelques témoignages documentaires isolés attestent la présence, à une époque reculée, sur le territoire roumain, de certains groupes de « arbanaşi ». L'origine de la famille bien connue des Ghica, aussi bien que celle du prince Vasile Lupu, toutes deux du sud de l'Albanie, est connue, de même que celle de la famille des Balş (nord de l'Albanie).

Les effets de ce processus d'infiltration au nord du Danube se font sentir dans l'apparition de plus en plus fréquente des surnoms obtenus d'après le lieu d'origine, comme : Arghirocastritul, Tetovanlîul, Ohîrdeanul, Beratliul, Dibranul, etc., qui désignent presque toujours des Albanais. Ils peuvent d'ailleurs être reconnus aussi par leurs petits noms.

---

[16] N. Iorga, *Albania şi România ... (l'Albanie et la Roumanie ...)*, Vălenii de Munte, 1915, p. 1.

[17] A la fin du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e], de nombreux commerçants du sud de l'Albanie venaient chercher de la cire en Valachie.

[18] Parfois, comme c'est le cas, par exemple, des habitants de Dipalita, l'émigration en Valachie était due à la terreur exercée par les beys (XVIII[e] siècle).

Certaines mentions dans les documents concernant d'ordinaire des litiges commerciaux des villes comme Janina, Korça, Ljaskovik, et autres, indiquent clairement qu'il s'agit de personnes d'origine albanaise. Les mentions indiquant que telle ou telle personne est originaire « di la Ţara arnăuţască » (du pays des Albanais) sont plus rares.

Au cours des années, de véritables colonies d'Albanais sont nées, surtout dans les grandes villes, à Bucarest particulièrement ; elles n'étaient pas constituées en sociétés ou en communautés albanaises. Un des chefs du mouvement albanais de Roumanie, N. N. Naço, écrira plus tard : « La colonie albanaise de Roumanie est la plus ancienne. Parmi ses membres il y a eu des hommes de confiance qui ont occupé des fonctions importantes en Roumanie et qui ont combattu aux côtés des Roumains contre les courants étrangers »[19].

A cette époque, les Albanais ne faisaient pas souvent état de leur appartenance ethnique. Il n'est toutefois pas difficile de déceler les Albanais dans les confréries artisanales ou dans les compagnies de marchands. Une « Compania streinilor arnautchioilăi » (Compagnie des étrangers albanais) avait certainement existé et qui est mentionnée en 1820 et 1821 dans une « Matcă de numele tuturor companiilor ţării » [20] (Liste des noms de toutes les compagnies du pays). Dans cette liste figurent 90 personnes dont la grande majorité porte des noms albanais, comme : Haxhi-Gjoka (chef), Androne Keleku, Lekutz Haxhi-Iane, Lili Stamate, Arghir Qiriak, Ioan Antoniu, Stamate Papalika, Pankul Haxhi-Iorgake, Andronake Gjorgj, etc.

Bons combattants et courageux, les Albanais ont toujours trouvé du travail dans les Principautés, comme gardiens et fonctionnaires sur les terres des boyards et à la Cour des princes [21] à l'époque phanariote, lorsqu'une armée nationale n'existait pas encore. Leur présence fréquente dans de pareilles occupations explique le fait que l'indication ethnique de « arnăut » deviendra synonime de la profession même. Le nombre très grand d'Albanais dans le métier des armes et comme garde du corps explique aussi bien le fait que le même terme s'étend également à ceux d'origine ethnique différente (Grecs, Bulgares et Serbes).

Montagnards, habitués à conquérir par les armes leur liberté individuelle, dévoués à leur métier, mais susceptibles à la violence et à l'injustice, les « arnaoutes » des Principautés Roumaines ont très souvent créé des difficultés aux princes régnants. On les trouve dans différentes actions de protestation ; ils sont toujours prêts à participer à un mouvement de mécontentement ou d'insoumission contre le pouvoir central, comme l'a

[19] Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Archives D. A. Sturza, VI/125, f. 1.
[20] Idem, Section des manuscrits, ms. 245, f. 3v—5 ; ms. 248, f. 3—4.
[21] Ceux-ci étaient d'habitude les « mirdites » (F. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, II, p. 288).

été, par exemple, celui des frères Regep d'Ada-Kaleh en 1814 — 1815. Leurs partisans étaient tous des Albanais.

Au mois de juillet 1819, un grand nombre d'« arnaoutes » appartenant à la Cour princière de Bucarest, se mutinent ; ils se barricadent au monastère de Sinaia, de sorte que le nouveau prince, Alexandre Soutzo, a dû faire preuve de beaucoup de tact pour les calmer et empêcher ainsi une « révolution », comme le relate Ghenadie Pîrvulescu en racontant l'événement [22].

Au mois d'août 1820, les « arnaoutes » ou « épirotes » de la Valachie, avouent leur sympathie pour Ali-pacha de Janina et pour son action séparatiste [23].

C'est toujours avec l'aide des arnaoutes, respectivement des Albanais, que les chefs grecs de l'Hétérie ont réussi à préparer leur mouvement insurrectionnel dans les Principautés Roumaines.

II. LA PARTICIPATION DES ALBANAIS À L'INSURRECTION DE 1821 DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

C'est un fait connu, même si trop peu souligné, que les Albanais ont participé en grand nombre à l'insurrection de 1821, dans les Principautés Roumaines. On peut affirmer que ce sont eux qui ont représenté une importante force de combat des troupes hétéristes commandées par Alexandre Ypsilanti. On les trouve également dans l'armée de Tudor Vladimirescu, surtout dans le détachement conduit par Hagi-Prodan et dans celui du capitaine Mihalaki.

Les « arnaoutes » ont vaillamment lutté, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille de Drăgășani, Secu et Sculeni. Le terrible massacre ordonné par les Turcs en août 1821 à Bucarest, après l'exécution du « căminar » Sava, n'a été en fin de compte qu'un acte de répression contre les Albanais — car c'étaient eux qui constituaient la troupe du căminar Sava — pour les punir d'avoir pris part à la révolte anti-ottomane.

Les centaines de cadavres des combattants albanais qui ont été jetés dans le Pruth après la lutte de Sculeni ; d'autres centaines de cada-

---

[22] Sava Iancovici, *O revoltă a arnăuţilor în 1819* (*Une révolte des arnaoutes en 1819*), dans « Studii şi articole de istorie », Societatea de ştiinţe istorice şi filologice din R.P.R., Bucarest, 1963, vol. V, p. 447—457.

[23] Le rapport du consul d'Autriche, Fleischhackl, à Metternich, du 3 mai 1820, dans *Hurmuzaki*, II (Nouvelle série), Bucarest, 1967, p 581. C'est à cette époque qu'on observe les premiers signes d'une tendance vers la libération sur le territoire même de l'Albanie. En 1816, Petru Gjumarka, chef des Albanais mirdites, avait envoyé un message à St. Pétersbourg, par l'intermédiaire de Nicolaos Galatis, émissaire de l'Hétérie grecque. C'est la première démarche dans ce sens de la part des Albanais.

vres d'arnaoutes décapités pendant l'horrible massacre de Bucarest (août 1821), représentent la preuve indéniable de l'amour de la liberté qui animait malgre les apparences, ces Albanais, qui avaient quitté leur lointaine patrie pour les pays roumains.

L'impression créée en 1821 par certains auteurs contemporains, que les Albanais n'ont participé à la révolte que grâce à un concours de circonstances, qu'ils se sont laissés entraîner dans cette lutte seulement parce qu'ils étaient des mercenaires, auxquels s'offrait une occasion d'être sollicités et utiles, persiste encore de nos jours. Cette fausse impression est due aussi au fait que parmi les Albanais il n'y avait à cette époque ni intellectuels, ni chefs reconnus officiellement et qu'ils ne se sont donc jamais posé le problème de leur individualisation ethnique au sein du mouvement. Leur participation à la révolte sous le nom de « arnaoutes » dont la signification ethnique n'est pas définie clairement, ne justifie pourtant pas l'opinion qu'ils se seraient engagés dans la lutte sans la conscience d'un but élevé, comme on pourrait le croire, sans se rendre compte qu'ils combattaient ainsi, indirectement, pour la cause albanaise. La plupart des « arnaoutes », spécialement les participants à la révolte hétériste, provenaient de l'Albanie du sud et de l'Epire ; ils étaient de religion orthodoxe. Ils se trouvaient, par conséquent, sous une forte influence grecque, leurs intérêts s'identifiaient à ceux des Grecs ; leur appartenance à l'église grecque, ainsi que le fait que le peu d'instruction qu'ils avaient était également grecque, le problème d'une individualisation par rapport aux Grecs ne se posait pas à l'époque. Leur conscience nationale était réduite à celle de leur appartenance au « peuple chrétien », lequel, dans son ensemble, devait être délivré de la domination ottomane.

En fait, le mouvement hétériste a fait appel à ces sentiments pour entraîner les autres peuples balkaniques dans le mouvement anti-ottoman. A partir de cette réalité, il devient incontestable que, même sans avoir une idéologie propre, un bon nombre d'Albanais ont participé à la révolte ayant conscience du fait qu'ils luttaient ainsi implicitement pour l'émancipation de leur propre peuple. Ce fait était également clair pour les hétéristes ; ce qui est prouvé par une des proclamations du début de la révolte, à Jassy [24], où les chefs des hétéristes font appel aux Albanais : « Grecs, vaillants Vlahomoldaves, vaillants et fidèles Bulgares et vous Albanais renommés [25]». Il est incontestable qu'un tel appel, où l'on affirmait que « c'est votre malheureuse et pitoyable Patrie qui vous appelle, afin de faire vœu d'abolir la tyrannie », a eu un profond écho parmi les Albanais

---

[24] V. Nestor Camariano, *O prețioasă proclamație a eteriștilor, adresată popoarelor balcanice* (Une précieuse proclamation des hétéristes, adressée aux peuples balkaniques), dans « Revista Arhivelor », nº 1, 1967, p. 97—102.

[25] *Ibidem*, p. 97.

des Principautés Roumaines et leur a prouvé qu'ils participaient à la lutte en tant qu'Albanais.

Les arnaoutes sont également mentionnés dans la Convention entre Tudor Vladimirescu et l'Hétérie, dans le sens ethnique, avec les combattants Grecs, Bulgares, Serbes et Macédoniens qui ont participé à la révolte [26].

Un exemple éloquent de la participation des Albanais à la révolte, nous est celui offert par tout un groupe de combattants venus du sud de l'Albanie. Les données biographiques de ces gens — cas rarissime d'information aussi précise pour la révolte de 1821, lorsque des « arnaoutes » — c'est-à-dire des Albanais — offrent des précisions, des informations intéressantes concernant la participation des Albanais [27]. Voilà, par exemple, Konstantin Hristo, originaire de Kosove (à proximité de la ville Permeti, dans le sud de l'Albanie) ancien marchand à Constantinople, enrôlé dans l'armée de Tudor Vladimirescu. Sa déclaration sur sa participation à la révolte fait réellement pendant au mémoire de Iordache Otetelișanu sur la lutte contre les boyards de Benești, lutte à laquelle Hristo a pris part. C'est à cette occasion qu'il a sauvé la vie à Petrache Poenaru, futur fondateur de l'enseignement roumain [28]. Associé, à l'époque avec Hagi-Prodan, et se trouvant plus tard à Bucarest, Hristo passe sous le commandement de Iordake Olimpiot pour lutter à la fin aux côtés du célèbre « haïdouk » Gheorghe Cîrjaliu, Albanais lui aussi et participant à la révolte [29].

Le père de Konstantin Hristo, Atanase, fait lui aussi partie du mouvement et participe au combat de Drăgășani [30]. Le cas de Dumitru Anastase est également intéressant. D'abord au « service » d'Ali-pacha de Janina, il prendra part ensuite à la révolte serbe. Intégré dans le mouvement des Principautés Roumaines, il lutte à Galatzi, à Nucet et à Drăgășani [31].

Simon Kirkovitch, Albanais de « loi grecque », originaire de Serres, a abandonné ses biens de riche marchand et il est parti, comme il l'avoue lui-même, « à l'aide des Serbes contre les Turcs ». Il a combattu dans les rangs des révoltés serbes, pendant toute la révolution (jusqu'en 1813)

---

[26] *Răscoala din 1821* (*L'insurrection de 1821*), vol. I, p. 194.

[27] Leurs propres déclarations, dans *Coll. Eudoxiu de Hurmuzaki* (Nouvelle série), vol. III, Bucarest, 1967, p. 395—411, 501—507.

[28] *Ibid.*, p. 398.

[29] Ubicini note que Gheorghe Cîrjaliu est Albanais de naissance; les Turcs ayant ravi sa femme, il devient haïdouk (*Provinces d'origine roumaine. Valachie, Moldavie ...*), Paris, 1856, II,114. Dora d'Istria le considère également Albanais. Vaillant parle de sa participation à l'insurrection (*La Roumanie*, tome III, p. 247—257). Les documents internes attestent la présence de Cîrjaliu parmi les insurgés. Entre 1810—1811 il fait partie du groupe des haïdouks de Ștefan Bujor.

[30] *Coll. E. Hurmuzaki* (Nouv. série), III, 407.

[31] *Ibidem*, p. 506.

et puis, s'enrôle en Valachie dans l'armée de Tudor Vladimirescu et participe, avec Constantin Tassi et Vasil Gjorgj au combat de Drăgăşani [32].

Panait Gjorgj, originaire de Kosove, comme Constantin Hristo, a reçu son instruction dans une école grecque et a fait du commerce à Odessa, d'où il vint en Valachie pour prendre part à la révolte sous le commandement de Iordake Olimpiot [33].

Spiru Mărgărit, originaire de Arghirocastro, ancien employé à Janina, lutte dans la révolte aux côtés du « bimbaşa » Tănas [34].

Bejko Gjika, de Permeti, s'y trouve également [35].

Ces exemples prouvent que les Albanais de « loi grecque », parfois même instruits dans les écoles grecques, sont présents partout où ils trouvent l'occasion de combattre : en Epire, en Serbie, dans les Principautés Roumaines. Cela a dû être le cas d'autres Albanais dont les documents nous ont gardé les noms. Qu'on faisait une distinction nette entre Albanais et autres peuples, en tant que participants à la révolte, est prouvé clairement, notamment par les nombreuses interventions des boyards dans la période post-révolutionnaire, en 1823 surtout, pour que les Albanais soient chassés de leur emploi et du pays comme les « principaux » fauteurs de la révolte.

On a longtemps ignoré le fait qu'une des personnalités marquantes de la renaissance albanaise, Naum Veqilharxhi, futur auteur du premier abécédaire albanais et militant pour l'émancipation culturelle des Albanais, a participé au mouvement de 1821. Des recherches ultérieures ont pu prouver que l'auteur du premier alphabet albanais, ainsi que du premier abécédaire dans cette langue, est le même Naum Veqilharxhi, signalé par Ilie Fotino parmi les participants de l'insurréction de 1821 [36]. Il est difficile de prouver, mais cela est possible, que Veqilharxhi fut ce même capitaine Naum que les documents signalent comme ayant eu une mission spéciale aux environs de Piatra, pour la préparation de l'insurrection ; en avril 1821 il aurait été commandant des hétéristes rassemblés dans la région de Bacău, ensuite sous les ordres de Dukas aux côtés des capitaines Anastasios et Hontzioglu. On mentionne aussi le fait que Naum, capitaine des hétéristes, se trouvant au début de l'insurrection aux frontières de la Bukovine, d'où il serait venu à Jassy accompagné de 30 hommes, fut accueilli avec enthousiasme par les hétéristes de l'endroit [37].

---

[32] *Ibidem*, p. 405.
[33] *Ibidem*, p. 405.
[34] *Ibidem*, p. 419.
[35] *Ibidem*, p. 407.
[36] 'Ηλίας Φωτεινὸς, "Οι ἄθλοι τῆς ἐν Βλαχία Ελληνικῆς 'Επαναστάσεως τοῦ 1821 ἔτος..., p. 140–141.
[37] *Coll. E. Hurmuzaki* (Nouv. série), vol. III, p. 279 ; *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie. L'insurrection de 1821), vol. IV, p. 120, 246, 256, 261.

En tout cas, la présence de Naum Veqilharxhi parmi les insurgés hétéristes est certaine. Ce fait et d'autres encore, mentionnés plus haut, justifient l'opinion que l'insurrection de 1821 représente, entre autres, un moment important pour le peuple albanais qui entre dans l'histoire avec ses aspirations d'émancipation, un moment donc où s'esquisse un idéal albanais. C'est également un moment important pour les relations roumano-albanaises, car c'est dorénavant que l'idée albanaise et la conscience nationale albanaise gagneront un certain poids parmi les Albanais établis en Roumanie, la colonie albanaise devenant petit à petit un soutien des plus efficaces pour le mouvement albanais dans son ensemble.

III. RENSEIGNEMENT DES ROUMAINS AU SUJET DES ALBANAIS ET DE LEUR LUTTE (1830—1847)

Avant l'existence de la presse comme moyen d'information de l'opinion publique, les Roumains étaient renseignés sur les Albanais et sur leur pays par le contact direct avec ceux qui habitaient les Principautés. C'est par les immigrés que certaines villes d'Albanie ont été connues, qu'on a pu se faire une idée d'ensemble sur la géographie de ces régions sud-danubiennes qu'on appelait « le pays des arnaoutes » ou la « patrie des arnaoutes », qu'on a pu connaître des coutumes de ce peuple.

La guerre russo-turcque de 1828—1829 et surtout les années d'après la guerre, quand les Principautés ont été dotées d'une administration moderne, laquelle avait institué un système d'observer les « voisinages » frontaliers, notamment un service pour recueillir et transmettre des informations au centre, les autorités roumaines du Danube, ainsi que les autorités de Bucarest on recueilli de nombreuses informations sur les événements qui avaient lieu en territoire albanais.

Les archives roumaines gardent de nombreux documents concernant l'activité des voisins de la rive droite du Danube qui contiennent des informations sur les événements des Balkans, marquant le rôle que les Albanais ont joué. On connaissait assez bien les événements de Skodra et de Janina, l'attitude des chefs et du peuple albanais en général à l'égard des problèmes qui agitaient l'Empire ottoman pendant et après la guerre. On avait donc une idée assez exacte sur le peuple albanais, ses tendances qui s'avéraient pour le moment séparatistes ou même opposées aux mesures prises par le gouvernement central de Constantinople.

Toutefois, toutes ces informations, transmises par l'intermédiaire des points de contrôle du Danube, étaient destinées à un petit nombre de personnes, c'est-à-dire aux cercles officiels.

Le public roumain était renseigné par la presse sur les troubles d'Albanie. *Curierul românesc*, à partir de 1830, *Albina Românească* et *Gazeta de Transilvania* un peu plus tard, accordent une place considérable aux nouvelles d'Albanie, chaque fois qu'il s'agissait de désordres. C'est ainsi que en août—novembre 1830, quand au nord et au sud de l'Albanie éclate le puissant mouvement contre le sultan, le *Curierul Românesc* publiait des renseignements sur les événements de Skodra et de Monastir. Le public roumain apprenait ainsi que le grand vizir avait réussi à soumettre plusieurs capitaines albanais insurgés, en leur « payant la solde » et qu'on « espérait en soumettre d'autres de force ou avec de l'argent » [38]. Sans avouer une position nettement anti-ottomane, mais suggérant nettement son désaccord, le journal insiste sur la manière dont Mehmed Réchid-pacha a réussi par ruse à tendre un piège aux Albanais de Monastir et à en massacrer 400 [39]. En 1833, *Curierul Românesc* informait ses lecteurs de la nouvelle rébellion des Albanais de Skodra [40]. En 1839, quand commence l'insurrection des Albanais, laquelle, un peu plus tard, sera dirigée contre le « Tanzimat », le même journal écrivait qu' « on a découvert une conspiration en Albanie. Les autorités auraient capturé les chefs, mais on en garde le silence. Il paraît qu'ils recevaient de l'argent de l'Egypte. Ils voulaient tuer les pachas et les musulmans » [41]. En septembre 1843, *Gazeta de Transilvania* donnait des informations sur l'insurrection des Albanais dans la région entre Skopie-Ichtip-Vranje. A Küstendil, les Albanais ont attaqué des fonctionnaires et des percepteurs et les ont assassinés, « l'armée n'étant pas capable de mettre la main dessus » [42].

C'est grâce à ces événements, qui attiraient l'attention sur les Albanais, que l'intérêt de connaître de près ce peuple augmentait. C'est ce qui pourrait expliquer le fait que l'*Albina Românească* publiait en 1843 un « Feuilleton » sur « Les coutumes et les superstitions des arnaoutes », où l'on souligne le sens de l'honneur et le courage des Albanais [43].

En mai et juin 1844, quand les Albanais de Ghega se révoltent contre les réformes prévues dans le hatti-chérif de Ghiulhané, les informations sont très abondantes. La phrase de la *Gazeta de Transilvania* sur le but de l'insurrection est significative : « Certains s'imaginent que les arnaoutes se sont insurgés afin d'échapper au joug turc et que par conséquent ils persécuteraient les chrétiens qui ne sont pas d'accord pour leur tendre la main » [44]. C'est au cours de ces luttes que Baba Beko, l'un des célèbres

---

[38] *Curierul Românesc*, 25 août 1830, p. 192.
[39] *Ibidem*, 28 septembre 1830, p. 223.
[40] *Ibidem*, 21 septembre 1833, p. 178.
[41] *Ibidem*, 27 juin 1839, p. 360 (nouvelle du 27 mai).
[42] *Gazeta de Transilvania*, V, 1843, p. 331—332.
[43] *Albina Românească*, XV, 1843 (14 février), p. 49.
[44] *Gazeta de Transilvania*, 2 mai 1844, p. 160.

chefs albanais à trouvé sa mort [45]. C'est à l'occasion de ces événements que l'*Albina Românească* a cru bon d'offrir à ses lecteurs de brefs renseignements sur l'Albanie, sur ses habitants, surtout sur leur nombre et leurs occupations, sur l'espace géographique qu'ils occupent, sur leur division par confessions et dialectes parlés (Ghega et Toska) [46]. Annonçant que l'insurrection des Albanais avait été réprimée en 1844, « non par les armes, mais par l'ôr », la *Gazeta de Transilvania* insère ce qui suit et qui prouve de la sympathie envers la lutte des Albanais : « Nous allons voir combien durera le feu couvert par les cendres » [47].

En 1847 éclate l'une des révoltes albanaises les plus importantes. Commencé en Labérie contre les percepteurs d'impôts, le mouvement s'étend en Albanie du sud et prend une grande ampleur dans les régions de Malakastra et Musakia. Comme Kristo Frashëri nous le fait savoir, c'est par cette insurrection que se font jour, encore timidement, les prémisses du grand mouvement de libération nationale qui aura lieu bien plus tard [48]. En août et septembre, *Curierul Românesc* donne des informations sur l'insurrection de 1847. Celles-ci concernent surtout Gyuleka, surnommé Haxhi-Zejnel, le chef de l'insurrection . On écrivait, entre autres, que celui-ci dispose d'une troupe de 3 000 hommes (du total de dix mille insurgés), mais que « les villages qui se trouvent sous son obéissance sont capables d'en fournir le double » [49].

Nous considérons suffisamment prouvé le fait que pendant vingt ans l'opinion publique des pays roumains a été particulièrement mise au courant de la situation du peuple albanais, de ses efforts de maintenir une situation particulière dans l'Empire ottoman [50]. Il est par ailleurs évident que, tenant compte de l'état de son développement au cours de ces deux décennies, le peuple albanais n'était pas encore capable d'une orientation précise dans le déroulement de son combat, de concevoir clairement le but qu'il poursuivait. Les révoltes des Albanais, dont on informait l'opinion publique roumaine, éclataient spontanément, n'étaient pas organisées et ne représentaient pas des manifestations d'un mouvement de libération conscient comme nous le verrons plus loin ; c'est dorénavant que par-

---

[45] *Ibidem*, 15 mai 1844, p. 174.

[46] *Albina Românească*, XVI, /1er juin 1844, p. 71.

[47] *Gazeta de Transilvania*, 19 juin 1844, p. 218.

[48] Kristo Frashëri, *Histoire d'Albanie* (*Bref aperçu*), Tirana, 1964, p. 130.

[49] *Curierul Românesc*, XIX, 18 septembre 1847. La *Gazeta de Transilvania* (14 août) était informée que Gjuleka avait vaincu les Turcs à Doljani. L'information était correcte. En effet, dans la lutte du 27 août, qui a eu lieu près de cette localité, l'armée turque a été mise en déroute. Quelques jours plus tard, le 15 septembre, le journal annonce que les rebelles de Gjuleka auraient été dissipés et ajoute : « Toutefois les arnaoutes se rassemblent très vite » (*Ibid.*, p. 320).

[50] Quelques années plus tard (1858), Dimitrie Bolintineanu écrira lui aussi sur les Albanais, dans ses récits de voyage en Macédoine.

mi les Albanais paraîtront des personnes éclairées, aux idées avancées, conscientes de la voie à suivre vers la vraie émancipation.

Il est incontestable que c'est grâce au fait qu'elle était tenue au courant des événements, que la société roumaine des Principautés, ainsi que de Transylvanie, a conçu clairement l'existence d'un problème albanais, ce qui fait s'accroître l'intérêt pour ce peuple et pour la cause qui l'obligeait à combattre. Ce seront, en premier lieu, les intellectuels roumains qui montreront un intérêt actif pour ce problème, intérêt qui est prouvé, par exemple, par l'initiative de I. Bilciurescu de traduire et de publier en 1847 un livre sur le héros national albanais, Skanderbeg [51]. Un autre témoignage dans le même sens est également le fragment de vocabulaire albano-greco-italien qui a été trouvé parmi les papiers de Gheorghe Bariţ, se référant au dictionnaire roumano-allemand que celui-ci préparait. A la fin de ce glossaire qui contient certains mots albanais traduits en roumain (au lieu d'être traduits en italien) se trouve la note suivante : « Communiqué par un marchand albanais (arnaout) 1842 » [52]. C'est grâce à l'effort de Gheorghe Bariţ de connaître les problèmes que posait la langue albanaise que nous devons les paroles chaleureuses par l'intermédiaire desquelles il exprime ses opinions dans cette matière. Sous le titre : « Les Albanais et leur langue », Gh. Bariţ écrivait en 1845 que les Albanais étaient des « gens vaillants et amoureux de la liberté », mais que non seulement ils n'en jouissaient pas, mais également qu'« ils ne pouvaient pas même jouir d'un alphabet et que personne n'avait encore essayé d'écrire quoi que ce soit en albanais ».

Par conséquent, écrit Bariţ « le peuple (albanais) gît dans de profondes ténèbres » [53].

IV. NAUM VEQILHARXHI — PREMIER REPRÉSENTANT DE LA RENAISSANCE ALBANAISE

Comme nous l'avons dit, Naum Veqilharxhi a participé à l'insurrection de 1821. Il a été probablement membre de l'Hétérie grecque.

---

[51] *Prescurtare din Istoria lui Gheorghie Castriotul numit Schenderbei, prinţul Albaniei,* (Abrégé de l'Histoire de Gheorghie le Castriote, dit Schenderbei, prince d'Albanie), traduit par le « sărdar » I. Bilciurescu, tome, I—2, 100 + 139 p. Bucarest, dans la typographie du Collège St.-Sava, 1847. I. Bilciurescu relate qu'il a traduit le livre « pour que tout Roumain apprenne les faits héroïques de cet homme vertueux et heureux ». Parmi les abonnés figurent : Nic. Ipătescu, Gh. Filipescu, Ioan Oteteleşanu, Barbu Bălcescu, le « polcovnic» Ioan Solomon, Grig. Ipătescu, I. Aricescu, Tzurka Hagi-Gheorghie, Miloš Arsenovici, etc.

[52] Bibliothèque de l'Académie Roumaine, section des manuscrits, nº 988, f. 70.

[53] *Gazeta de Transilvania*, VIII, 1845, p. 132. A son tour, Ioan Eliade Rădulescu s'efforce, dans les pages du *Curierul Românesc*, de faire connaître les Albanais. Il reproduit, entre autres, un article de Toma Paske de Naples, intitulé « *Dissertation archéologique* », concernant l'ancienneté et l'importance de la langue albanaise.

Ces circonstances ont dû exercer une profonde influence sur son avenir. Instruit à l'école grecque, homme éclairé, Naum a été réceptif aux idées grecques de libération du joug ottoman et de l'émancipation du peuple par l'instruction et la culture. Il est probable que Veqilharxhi a suivi avec intérêt actif l'évolution de la culture roumaine dans cette époque d'impétueux développement de l'enseignement en langue roumaine. Naum assume la tâche d'aider le peuple albanais dans le même sens que le faisait les personnalités éclairées grecques, roumaines, bulgares et serbes pour leurs propres peuples. Son activité reflète la naissance de la conscience nationale du peuple albanais et c'est ce qui justifie l'opinion que c'est là que commence la période, de longue durée dans l'histoire albanaise, celle de la *Renaissance nationale albanaise*, ou plus brièvement, la *Renaissance albanaise*.

Né vers 1797 à Vihkuq [54], près de Kolonja [55], localité située à environ 30 km au sud-ouest de Korça, Naum Veqilharxhi quitte son pays dès son jeune âge pour la Roumanie et s'établit à Brăila. C'est là qu'il se fait connaître comme « homme raisonnable et de bonnes manières, honorable marchand » [56]. C'est toujours là qu'il a épousé une certaine Sofia [57].

Nous avons découvert dans les archives certaines données documentaires encore inédites qui confirment cette information, publiée quelques décennies plus tard dans un périodique. Il s'agit notamment, de documents du fonds du tribunal de Brăila, datés entre 1832 — 1838, qui mentionnent Naum Veqilharxhi dans le rôle de « vechil » (avocat) du commerçant Apostol Steriopulos, et se trouvant en même temps sous « protection britannique ». Naum se trouvait être un des amis du secrétaire (« staroste ») de la chancellerie britannique de Brăila, un certain Hristea Ceakîr. Nous sommes également informés du fait que Naum a eu quelques procès pour de l'argent avec Toader Dobre et Ioan Statheli [58].

Il était propriétaire d'un magasin, situé dans l'arrondissement « rouge » de Brăila, dans le voisinage des caves de Sterio Botzari.

Naum Veqilharxhi n'était pas le seul à avoir quitté son village natal pour venir en Roumanie ; il y trouva ici de la parenté. Un des membres de sa famille, Konstantin Veqilharxhi apparaît en 1854 comme

---

[54] Il n'est pas sans signification pour la carrière de Veqilharxhi le fait que Vihkuq était une petite ville gardant d'anciennes traditions scolaires. En 1728, la compagnie (« isnaf ») des habitants aidait l'école de Korça.

[55] Situé à proximité de Moscopole.

[56] Le journal *Drita*, Brăila, nº 2/25 mai 1887, p. 1.

[57] Celle-ci était encore en vie en 1887, sous le nom de Teoharide (remariée) et habitait l'arrondissement « albastru » (bleu) (ibidem, *Drita*).

[58] Archives d'Etat de Brăila, Tribunal de Brăila, doss. 8662/1837, 12 275/1836. Pour les deux cas on garde dans les dossiers des quittances et des requêtes écrites et signées en grec par Naum. L'affaire de Ap. Steriopol au dossier 841/1834.

héritier et propriétaire de l'immeuble ayant appartenu au défunt Naum[59]. Nous ne connaissons pas son degré de parenté avec Naum. Il s'agit peut-être de Konstantin Veqilharxhi (dont le nom est cette fois-ci écrit en toutes lettres) qui se trouve en 1841 métayer de la propriété de Străjeşti appartenant au grec Mihalake Darvaris[60]. Il est certain que Teohari Veqilharxhi aussi — inscrit sur la liste des marchands de Brăila (et habitant le même arrondissement), sous protection britannique et de nationalité «arnaout» — était apparenté à Naum dont le nom ne figure pas sur cette liste[61]. Il ne figure ni sur la catagraphie de 1844 des marchands brevetés de Brăila, où nous trouvons Apostol Steriopulos dont nous avons parlé. Nous trouvons, par contre, sur cette même liste un certain Andriku Veqilharxhi[62].

Les mêmes documents qualifient Naum Veqilharxhi comme homme d'affaires correct, qui parlait le grec et pratiquait aussi le métier d'avocat.

Naum Panaiot Veqilharxhi[63] avait compris qu'une condition absolument nécessaire pour l'évolution d'un peuple sous-développé était l'enseignement dans la langue maternelle — l'albanais — et non pas en grec ou en turc, comme on le pratiquait. C'est pour cela que Naum Veqilharxhi «a eu l'heureuse idée d'inventer la littérature albanaise». Il a créé un alphabet de 33 lettres, malheureusement quelque peu confus et assez difficile à appliquer . Il a également rédigé un abécédaire, le premier en langue albanaise, qui portait le titre : «Jaré i ri ï abetor shqip ï per ï djelm nismetore ï nazjëre e vene nde drite tani heren i e pare, per djem te veghiel ï me nje te zghiedhur nga disa ghie te mirash ï e te fitimeshme ï preji ï Naum P. Veqilhardsit ï Bredhasi ï nga Bythkuqi i Kolonjes ï Mot'i dyte»[64].

---

[59] Archives d'Etat de Brăila, Mairie de la ville de Brăila, doss. 1/1854, folio 160—161.

[60] Archives d'Etat de Bucarest, Haute Cour civile, doss. 159/1841.

[61] Archives d'Etat de Brăila, Préfecture du district de Brăila, doss. 234/1842, f. 45v. On signale que Teohari se trouvait à Brăila depuis 12 ans.

[62] Ibidem, doss. 318/1844, folio 477, n° crt. 125. Dans les documents apparaît également un Aliş-aga Veqilharxhi, arrivé à Brăila au mois de décembre 1854 pour acheter des nattes (« rogojini ») pour l'armée ottomane (Mairie de la ville de Brăila, doss. 21/1854, p. 832).

[63] D'après d'autres renseignements, son nom était Naum *Petre* Veqilharxhi. L'historien albanais Petraq Pepo affirme que son vrai nom était Naum *Panaiot* et que le surnom de Veqilharxhi était dû à la fonction d'intendent, qu'il aurait exercée en tant que participant à l'insurrection de 1821. L'argument n'est pas péremptoire du moment que, comme nous l'avons vu, d'autres personnes ainsi que des membres de sa famille, portaient le même nom. En ce qui concerne le nom de *Bredi*, pris d'après la dénomination d'une partie de la localité de Vithkuqi, lieu de naissance de Naum, nous mentionnons qu'à Brăila, à l'époque où Naum y habitait, il y avaient d'autres négociants de Bredi, comme par ex. Ioan Hristea Brădeanul (Arch. d'Etat de Brăila, Préfecture de la ville de Brăila, doss. 318/1844, folio 477, n° crt. 129).

[64] Ce qui veut dire : Nouveau abécédaire albanais pour enfants débutants et fillettes, dité pour les enfants, avec un recueil de choses bonnes et utiles, par Naum Vequilharxhi de Bredi de Vithkuqi, de Kolonja. Seconde année.

Son manuscrit mis au point, Naum Veqilharxhi part à Constantinople où il réussit, en payant de sa poche, à faire imprimer son abécédaire en deux parties [65].

Mais Naum Veqilharxhi ne s'est pas contenté de son abécédaire. Il avait soigneusement préparé une action plus ample en vue de cultiver ses compatriotes. Selon une lettre d'un de ses amis, il avait également préparé d'autres manuscrits et manuels et se donnait de la peine « en introduisant différents livres dans notre langue albanaise pour être toujours prêt, dès qu'une typographie serait organisée, de pouvoir ouvrir des écoles pour le progrès de l'enseignement national »[66]. D'après d'autres sources, les livres, dont on parle en termes très généraux, seraient une grammaire de la langue albanaise et une «Histoire abrégée de la Bible ».

C'est à la même époque, c'est-à-dire en 1846, que Naum Veqilharxhi fait appel, dans une lettre circulaire, aux Albanais pour les éveiller à une vie nationale. Dans cette « Circulaire adressée à tous les Albanais orthodoxes aisés et instruits », Naum montre l'état pitoyable de la langue et de la culture albanaises, explique que l'instruction d'un peuple ne peut se faire que dans la langue nationale, chose irréalisable sans l'existence d'une écriture et d'un alphabet propres. Ceci est un idéal, dont la réalisation doit être poursuivie avec patience, fermeté et continuité, exhortait Naum Veqilharxhi [67].

Nous avons à faire à un manifeste des idées illuministes-bourgeoises chez les Albanais.

La conception de Naum Veqilharxhi sur la renaissance albanaise se reflète clairement dans une lettre du 7 avril 1846, qu'il adressait de Bucarest à son neveu Ioan Tzali à Vienne. C'est là que Naum affirme que tous les peuples ont débuté dans leur culture à un certain stade de leur évolution historique et que le début de la culture albanaise a lieu en ce moment par l'emploi de son propre alphabet. Ioan Tzali affirme que, malgré ses nombreuses lectures, il n'a jamais rien trouvé concernant les Albanais (il laissait donc entendre que le peuple albanais n'existait pas, qu'il n'avait pas d'histoire). Naum Veqilharxhi lui prouve que l'expli-

---

[65] La première partie a été imprimée en 1844, la seconde en 1845. En 1928, Th. Capidan était en possession d'un exemplaire de la première partie ; un autre exemplaire se trouve dans la bibliothèque de feu Sami-bey Frasheri. La société albanaise *Drita* en possédait un troisième, à Brăila en 1887.

[66] La revue « Balcania », Bucarest, vol. I, 1938, p. 251.

[67] Le document n'est pas daté. Il a été publié sous une fausse date : 1836, dans *Kalendari Kombiar*, Sofia, 1906 (p. 47—50) et c'est cette date qui a été mécaniquement transmise d'une publication à l'autre. Tenant compte des notices d'Ivan Selminski, ami de Veqilharxhi, ainsi que d'autres renseignements, la date probable du document est 1846. (V. Petraq Pepo et dr. Stoian Maslev, *Страници от историята на българо-албанските дружески отношения през XIX век* (Pages de l'histoire des relations d'amitié bulgaro-albanaises au XIX[e] siècle), dans « Исторически Преглед », Sofia, n° 3, 1960, p. 113—122. (Le texte est publié dans une traduction bulgare).

cation de cette erreur consiste dans le fait que «tous ceux instruits dans une langue étrangère avant d'avoir reçu l'instruction dans leur langue nationale, dans une école nationale sont ainsi » [68].

Une fois l'abécédaire imprimé, Naum l'envoie par Naum Hagi-Vasil et son frère Gjorgjiko en Albanie du sud, pour être diffusé parmi les Albanais. Atanasi Pascali [69], un ami de Naum à été un des distributeurs actifs de l'abécédaire parmi les habitants des villes de Korça (Koritza), Premeti et Berat. Le livre a suscité l'enthousiasme parmi les Albanais. Le 25 avril 1845, At. Pascali écrivait de Korça, en roumain : «aussi bien ceux qui ont reçu ces abécédaires, qu'un grand nombre de compatriotes ont appris à lire et à écrire ; des relations se sont établies par correspondance, comme s'il s'était agi d'une source merveilleuse »,[70] et ailleurs : «ils les ont tous accueilli avec grande joie et contentement . . . » car «il y a des siècles que notre nation est privée de droits »[71].

La parution de l'abécédaire de Naum Veqilharxhi a suscité un grand espoir pour le progrès de l'instruction chez les Albanais. Gh. Bariţ a été promptement informé de cet événement important dans l'histoire culturelle albanaise. Sous le titre, déjà mentionné : « Les Albanais et leur langue », publié dans *Gazeta de Transilvania* [72], il parle en termes élogieux et enthousiastes de l'action de Naum et de la parution du premier abécédaire albanais : «Voilà que le XIX^e^ siècle, siècle des lumières, réveille parmi les Albanais un homme plein d'amour pour sa nation et pour l'instruction de son peuple et qui ne ménage, pendant 20 ans[73], ni fatigue, ni avoir, ni temps, afin de mettre au point leur propre alphabet ; il rédigea une brochure qu'il fit imprimer et traduisit quelques livres dans sa langue maternelle ».

Mentionnant le fait que «la découverte de M. Naum » a trouvé un excellent accueil en Albanie, Gh. Bariţ adresse un chaleureux appel aux «arnaoutes habitant d'autres pays et dont beaucoup jouissent d'une excellente fortune » de tenir compte d'un fait si utile à la nation. «Par là, les Albanais pourront gagner énormément aux yeux du monde ». Voici

---

[68] Le texte de cette lettre est également publié en traduction bulgare, dans « Исторически Преглед » cité plus haut.

[69] Un négociant portant le même nom de famille se trouvait à Brăila (Archives de l'Etat, Brăila, Mairie de Brăila, doss. 1/1846, f. 49).

[70] «Balcania », Bucarest, vol. I, 1938, p. 248—249.

[71] «isterisit » (mot grec) = privé de droits.

[72] 1845, p. 132.

[73] Ceci veut dire que Naum Veqilharxhi a mis au point son alphabet en 1825, ainsi que le confirment aussi certains écrits albanais. Il est certain, d'autre part, que le problème du progrès de son peuple a commencé à se poser pour N. V. dès la fin de l'insurrection de 1821, à laquelle il avait pris part ; il est d'ailleurs vraisemblable, qu'il ait mis au point son programme culturel au cours même de la révolution. Il est possible que Veqilharxhi ait été au courant des événements d'ordre culturel de Korça, son lieu d'origine, où, en 1821, on avait lu pour la première fois l'Evangile en langue albanaise (écrite en lettres grecques. Les Phanariotes ont fait tout leur possible pour empêcher de pareilles lectures en langue albanaise).

son appel, qui est presque celui d'un patriote albanais : «Hommes albanais ! diffusez donc cette œuvre sans prix de la paix ; faites vous aussi germer au sein de votre patrie les sciences et les beaux arts. Et sachez qu'il est impossible à un peuple, sauf quelques rares exceptions, de réaliser un progrès dans une langue étrangère ». En continuant à porter des louanges au «début de M. Naum », le promoteur de la culture transylvaine demande que celui-ci soit aidé et condamne les Albanais qui demeurent indifférents à une pareille action : «Nous apprenons par quelques lettres d'amis, qu'une partie des arnaoutes établis dans notre pays[74] ont accueilli avec indifférence et froideur les efforts de M. Naum. Il paraît qu'ils ne se rendent pas compte de l'importance d'une si excellente initiative. Mais nous sommes convaincu que, avec le temps ils auront à regretter leur indifférence ».

Une nouvelle insérée — avec une évidente satisfaction — dans le journal de Gh. Bariţ[75] nous apprend que les philologues allemands de Leipzig ont connu et apprécié l'abécédaire de Naum, comme étant « plein d'espoir pour la culture du peuple albanais ».

Une année plus tard, Ioan Eliade Rădulescu reprend en Valachie l'action de propagande de l'œuvre de Veqilharxhi, menée par Gh. Bariţ en Transylvanie ; l'écrivain valaque pouvait se référer maintenant non seulement à l'abécédaire, mais aussi à l'«Histoire biblique abrégée », parue entre temps. L'article d'Eliade Rădulescu, comme d'ailleurs celui de Gh. Bariţ, n'a pas eu d'écho et c'est ce qui explique le fait qu'on oublie que Naum Veqilharxhi se trouvait en relations avec ces chefs de la culture roumaine contemporaine qui lui ont accordé une appréciable aide d'ordre moral [76].

En soulignant le fait que les lettres albanaises inventées par Naum n'étant ni latines ni grecques ont le don de réconcilier les Albanais de « tout rite », I. Eliade Rădulescu écrit : « L'effort de M. Naum peut être considéré par le peuple [albanais] comme un symbole de la nationalité, autour de laquelle peuvent se réunir toutes ses parties divisées depuis tant de siècles » [77].

Tout comme Gh. Bariţ, dont l'article lui a certainement été connu, I. Eliade Rădulescu fait allusion à l'indifférence des Albanais de Valachie envers l'œuvre de Naum et s'adresse à « ceux de Valachie, colons albanais, nommés Arnautchioi : Braves Albanais, vos cœurs pleins de loyauté ne peuvent pas rester indifférents à ce qui est fait pour le progrès et l'honneur de votre nation... Ne restez pas éloignés de l'effort de ceux qui, de nos jours, posent les fondements d'une littérature nationale, se donnent la peine de vous faire connaître Dieu dans votre propre langue et d'obtenir

---

[74] Notamment : les Albanais établis dans les pays au nord du Danube.
[75] *Gazeta de Transilvania*, nº 51/1845, p. 204.
[76] Un fragment des deux œuvres a été cité dans *Studime Filologjike*, 4/1968, 76.
[77] *Curierul Românesc*, XVIII, 1846, p. 175.

plus facilement les connaissances nécessaires pour vous approcher les uns des autres. Il y a assez longtemps que vous êtes sans culture et que vous cueillez vos connaissances dans des langues étrangères, là où vous cherchez des amitiés et restez indifférents à ce qui vous appartient. Vous avez assez supporté de vous ignorer et de vous méconnaître les uns les autres ».

Par un nouvel appel aux Albanais de soutenir Veqilharxhi, lequel des années durant avait peiné pour venir en aide à ses compatriotes, Eliade Rădulescu leur donne l'exemple du développement des lettres roumaines.« Je vous comprends, car nous eûmes aussi à peu près le même sort jusqu'il y a vingt ans. Je vous donne l'exemple de nos Roumains, lesquels ont adopté et honoré les efforts de tout Roumain qui a agi pour le progrès... »

La manière dont I. Eliade Rădulescu définit l'étape de l'évolution des relations roumano-albanaises à cette époque mérite d'être soulignée : «Il est honteux, mes très chers, de rester en arrière ; je vous appelle mes frères car nous appartenons à la même foi ; vous êtes devenus nos concitoyens, nos compatriotes, vous êtes apparentés aux gens de chez nous ; vous avez fait une seconde patrie de notre pays. Mais n'oubliez pas vos autres frères ». Et I. Eliade Rădulescu conclut : « Dans la pensée et dans l'œuvre de Naum Veqilharxhi l'Albanais mahométan fraternise avec celui de l'est et de l'ouest [78] et il devient membre de la même famille ».

Les écrits de Gh. Bariţ et de I. Eliade Rădulescu, leur appui si chaleureux, reflètent donc une compréhension complète du sens de l'œuvre de Naum Veqilharxhi, l'appréciation à sa juste valeur de cet événement si important dans l'histoire de la culture albanaise. Ce qu'affirment les deux coryphées de la culture roumaine de l'époque représente comme un programme, une ligne de conduite à suivre, à l'avenir, par les Roumains envers les Albanais en ce qui concerne leur émancipation. Un bon nombre de suggestions de Gh. Bariţ et de I. Eliade Rădulescu, comme celle concernant la nécessité de créer une littérature en langue albanaise ou la traduction et la célébration de l'office divin, deviendront une réalité quelques décennies plus tard, justement en territoire roumain.

Il est indubitable que Naum a eu des relations dans les milieux intellectuels roumains ; il est également possible que ceux-ci eussent été mis au courant par lui-même ou par ses amis des échos de son abécédaire, des difficultés financières qui empêchaient l'auteur de parfaire son œuvre. Il est clair aussi que les idées de Naum ont été accueillies avec enthousiasme en Albanie du sud, tandis que, contrairement aux attentes, elles n'ont pas eu le même écho parmi les Albanais de Valachie. Et c'est ce fait qui a attiré la critique justifiée de Gh. Bariţ et de I. Eliade Rădulescu.

---

[78] Notamment : de rite orthodoxe et de rite catholique.

Les Roumains, qui rien que deux décennies plus tôt avaient commencé à créer un enseignement supérieur dans leur propre langue, renonçant à l'enseignement grec et qui continuaient maintenant à déployer des efforts pour le mettre au point, appréciaient d'autant plus ce début culturel des Albanais. Il est d'ailleurs probable qu'ils ont été les premiers parmi les étrangers à comprendre et à soutenir sincèrement ce genre d'activité progressiste d'importance fondamentale dans la vie de ce peuple.

Initiée en pays roumain, l'action de Naum Veqilharxhi a trouvé ici soutien moral et les premières aides financières. C'est à partir de ce moment et durant toute la période de la renaissance albanaise, jusqu'à la création d'une Albanie indépendante, que les relations roumano-albanaises porteront la même empreinte positive.

Toutefois l'action de Naum Veqilharxhi, qui avait débuté sous des auspices si prometteurs, à été annihilée presque à son début. Se rendant compte des conséquences de cette action de réveil et d'éclairement du peuple albanais dans la partie du territoire où dominait l'église grecque, le clergé phanariote de la Patriarchie de Constantinople a trouvé moyen de supprimer Naum par le poison. Il a d'ailleurs atteint son but ; avec la disparition de cette lumineuse figure, le développement de la littérature albanaise s'arrêtera jusqu'en 1880. Après cette date, la lutte pour le progrès de la langue et de la culture albanaises se heurtera moins à l'hostilité des Turcs qu'à l'hellénisme ; c'est bien contre sa domination qu'il fallait lutter.

Beaucoup plus tard le journal *Sqipetari — Albanezul* de Bucarest écrivait :

« A peine avions nous levé la tête pour nous éclairer et affirmer nos droits, voilà que vous vous êtes mis à nous persécuter, même à nous assassiner. Les pasteurs du peuple et les représentants du Christ firent venir à Constantinople Naum Veqilharxhi — l'apôtre des Albanais, — ont fait l'éloge de son talent et de son intelligence pour le tuer par félonie ; ils voulaient en finir avec un ennemi tellement dangereux » [79]. *Sqipetari*, en polémique avec le journal grec *Neologos* à propos des calomnies écrites contre le chef albanais (de Roumanie) N. N. Naço, accusait les phanariotes de désirer « envoyer Naço à la suite de Naum Vekil Hargi, le martyr de la malheureuse Albanie ». Et plus tard, durant la lutte acerbe des intellectuels albanais contre le courant hellénisant ostile, le crime perpétré contre l'illuministe albanais a été souvent évoqué : « Naum Veqilharxhi des Albanais a été empoisonné à Constantinople, à la Patriarchie même, car il a créé le premier abécédaire dans la langue de sa nation » [80].

---

[79] Le Journal *Sqipetari—Albanezul*, Bucarest, nº 3/28 août 1888, p. 2.
[80] *Românul de la Pind* (*Le Roumain du Pinde*), nº 34/27 octobre 1903. p. 1.

Les idées illuministes de Naum seront reprises et continuées infatigablement par les intellectuels albanais, dans les décennies de lutte qui ont suivi. Les arguments invoqués pour la création d'un enseignement albanais et d'une culture en langue albanaise, seront sans cesse reprises à l'époque.

V. SOCIÉTÉS ALBANAISES EN ROUMANIE

Pendant longtemps, après la mort de Naum Veqilharxhi, on n'enregistre — ni en Roumanie, ni dans d'autres centres de colonies albanaises — aucune, initiative d'organisation ou de stimulation pour le progrès de ce peuple.

Ce n'est qu'en 1864 que, grâce à l'initiative de Konstandin Kristoforidi, qui avait étudié en Angleterre, les Albanais d'Istanbul essayèrent d'organiser une *Association culturelle albanaise.* Elle se proposait de créer un alphabet plus simple que celui de Naum, de faire imprimer des manuels en langue albanaise, de créer des écoles albanaises. Mais la Porte ne donna pas son assentiment, elle ne reconnaissait pas à cette époque l'existence d'une nation albanaise. D'autres essais de créer des Associations albanaises dans la capitale de l'Empire ottoman eurent encore lieu en 1867 [81], 1870 et 1871 [82], mais ils échouèrent tous, se heurtant chaque fois à l'opposition de la Porte et de la Patriarchie œcuménique. En 1878 on réussira à organiser à Istanbul un *Comité secret albanais*, présidé par Abdul Fashëri et dont le but fut d'abord d'ordre politique. Il aura plus tard aussi une activité culturelle.

Progrès de la colonie albanaise en Roumanie. Pendant ce temps les colonies albanaises de Roumanie ont connu une remarquable prospérité matérielle ; c'est dans leur milieu qu'est née une assez forte bourgeoisie commerciale [83]. Quelques-uns des grands commerçants albanais deviennent des propriétaires terriens, ils réussissent du point de vue fortune d'être sur pied d'égalité avec les gens les plus riches du pays. L'exemple de *Vangjel Zappa*, originaire de Ljahova, est caractéristique de ce point de vue. D'origine ethnique albanaise, Vangjel Zappa a pris part à la révolution grecque de 1821, luttant sur terre grecque contre les Turcs. Autour de 1830 (d'après d'autres informations en 1835), Vangjel Zappa arrive en Valachie, devenant métayer du domaine de Budeşti, propriété de Iancu Manu ; il gagne suffisamment pour se permettre d'acheter, en 1844, entre

[81] La société qu'on avait projeté d'organiser s'appelait «La Fraternité Centrale de culture ».
[82] Il s'appelait : « Club culturel de l'Epire », dont le président était Kristaq Zograf-efendi.
[83] Ainsi que l'affirmait le journal *Sqipetari—Albanezul* en 1895, la colonie albanaise de Roumanie comptait 40 000 âmes.

autres, le domaine de Broşteni (Ialomitza) et autres [84]. C'est grâce à cette prospérité et par d'autres revenus que Vangjel Zappa amasse une immense fortune; il fut l'un de ces richards qui n'hésitèrent pas à faire don de la plus grande partie de leur fortune pour le bien public, surtout dans des buts culturels. Ce fut un véritable philanthrope. Il est presque certain que Zappa a accordé son appui financier aussi à Naum Veqilharxhi. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre une information plus tardive, selon laquelle Vangjel Zappa « avec Arsachi, qui a donné 10 000 pièces d'or, et Naum Veqilharxhi ont aidé au développement de la culture en langue albanaise, faisant imprimer des livres qui ont été détruits par les Grecs »[85]. La part de Vangjel Zappa dans cette action aurait été de 25 000 pièces d'or, qu'il avait mises à la disposition des « écoles albanaises » [86]. Ces informations sont dignes de foi si l'on tient compte du fait que Vangjel Zappa a tenu à faire aussi un don à l'Académie Roumaine, en lui offrant un fonds important pour la « littérature en langue roumaine », notamment pour un dictionnaire de la langue roumaine, une grammaire et une histoire du peuple roumain [87]. Pour l'armement de la Roumanie, Zappa a offert, ainsi que le dit Dimitrie Bolintineanu, « une somme plus grande que toutes celles offertes par les grands propriétaires terriens de Roumanie »[88]. Effectivement, c'est du fonds de Vangjel Zappa que l'Académie Roumaine a été capable de soutenir matériellement, des décennies durant, des activités de recherche scientifique [89]. A sa mort, en 1864, Vangjel Zappa a légué des sommes importantes pour différentes institutions dans les Pays Roumains, à Athènes et sur le territoire albanais.

---

[84] En 1860, Zappa possédait les terres et des biens immobiliaires, notamment : le domaine de Broşteni, avec moulins, forêts, dépôts, maisons; les domaines Uleştii et Megieşeasca; le domaine de Bereasca, avec auberge et forêts; le domaine de Stoieneasca, dit Pisica; les domaines de Slujitorii et de Valea-Măcrişu; ceux de Cegani et de Perceani, avec étangs, forêts et autres; une maison à Bucarest, avec l'auberge (en 1860) nommée « Otelul Atenei », l'ancienne auberge du monastère de Cernica. Toute cette fortune valait à Zappa un revenu annuel de 15 000 « galbeni ». Il avait aussi 400 actions de la société des bateaux.

[85] *Sqipetarı—Albanezul*, Bucarest, nº 8/23 octobre 1883, p. 3.

[86] C'est ainsi qu'il est aisé de comprendre pourquoi il est question de l'organisation des écoles albanaises, dans la correspondance de Veqilharxhi avec Pascali.

[87] Il a offert tout d'abord 5000 « galbeni », et par testament (écrit le 20 novembre de la même année) il destine, pour le même but, encore 1000 « galbeni» pour la Société Littéraire Roumaine (« Epitropia Eforiei filologice »). Dans sa requête du 29 septembre 1860, où il offre la somme, Ev. Zappa affirme que le fonds qu'il offre « servira à l'avenir et pour toujours comme fonds pour la langue et la littérature roumaine de mes frères bien-aimés et fils de ma patrie adoptive », La manière dont Ev. Zappa exprime sa suggestion concernant la méthode de travail à suivre pour la rédaction de la grammaire et du « Dictionnaire » mérite d'être soulignée : « les rédacteurs devront recuillir, par tous les moyens possibles, les «dits» cachés ça et là et même dans les plus pauvres chaumières paysannes ».

[88] D. Bolintineanu, *Călătorie la românii din Macedonia* (Voyage chez les Roumains de la Macédoine), Bucarest, 1968, p. 313.

[89] On peut le constater dans les nombreux dossiers, lesquels, en commençant avec l'année 1870, tenaient l'évidence de l'utilisation de ce fonds. Toujours en 1870, le consulat grec à Bucarest (Zappa avait gardé sa qualité de citoyen grec), payait au Ministère de l'Instruction 11 750 lei, représentant la « somme en perpétuité » léguée par Zappa pour la littérature roumaine.

Son cousin et successeur, Konstantin Zappa, d'accord avec les Grecs, se serait arrangé de fausser le testament, afin d'offrir des sommes importantes aux institutions grecques. Se déclarant grécophile fervent, il a mis de son vivant sa fortune à la disposition de la commission des « Olympiques » d'Athènes et a fait don à l'Etat grec du palais et de la fondation « Zappeion » [90]; à sa mort, survenue en 1892, il a légué toute sa fortune à l'Etat grec [91].

C'est ainsi que Vangjel Zappa, d'origine albanaise indiscutable et non pas grecque comme on l'a cru longtemps (et comme on le croit de nos jours encore)[92], est une de ces figures représentatives de l'immigration des Balkans, comme le Bulgare Evloghie Gheorghiev et le Serbe Misha Anastasievitch tous philantropes, soutenant également leur propre peuple et le peuple roumain et réussissant à renforcer les liens entre ces peuples.

L'Albanais Vangjel Zappa a eu également une activité d'écrivain ; il publia un petit traité d'agriculture où il fait part de son expérience gagnée en tant que métayer de domaines, tout en protestant contre l'indifférance des boyards et des métayers en ce qui concerne le progrès et l'économie roumaine [93]. Dans l'introduction à son livre, Zappa attaque violemment ceux qui critiquent les Roumains en tant que peuple. Et il s'adresse à ses compatriotes venus du sud du Danube : « La Roumanie a été votre patrie, elle a assuré le bonheur de votre vie et votre bien-être ».

---

[90] C'est à cette occasion que le journal *Sqipetari* écrivait, en critiquant Konst. Zappa : « Tandis que le peuple albanais, dont M. Zappa est le fils, gît dans les ténèbres et dans la plus noire ignorance, ayant besoin d'institutions de culture, d'écoles, d'enseignement ... Zappa jette son argent au profit des Grecs » (nº 11/30 novembre, 1888).

[91] C'est ainsi qu'éclata la fameuse affaire Zappa ; le litige ne prendra fin qu'après 1900. Les journaux albanais et roumains de Bucarest abondent de renseignements ayant trait à cette affaire. Konst. Zappa est violemment critiqué comme incorrect, comme renégat envers son pays et sa patrie d'adoption (la Roumanie). En réalité, Zappa n'a pas ignoré les institutions roumaines ou albanaises. Il offre, entre autres, 10 000 frcs. pour l'Athénée Roumain (*Sqipetari*, 19/1889, 2). Le 1er février 1872, il envoie de Roumanie 500 lires turques pour le Club culturel épirote d'Istanbul, mentionné plus haut.

[92] Les Aroumains ont vérifié en détail l'origine albanaise de Zappa. D. Bolintineanu a cru de son devoir de préciser que Zappa appartenait à la « nation albanaise ». Malgré le fait que dans les actes du litige, Zappa et sa famille sont considérés comme Grecs, sa sœur Marie ne connaissait que l'albanais ; devant le tribunal ses déclarations ont dû être traduites ; tout ceci est en mesure de prouver l'origine albanaise de la famille. Zappa lui-même témoigne, dans une autre circonstance, de son origine albanaise, en parlant de « nous les Epirotes » (les Albanais) et même quand il répond à ceux qui le qualifient « d'Albanais inculte ».

[93] Le livre a été écrit en grec et publié en même temps que la traduction en roumain. Nous donnons le titre en roumain : *Trîntorul care se mărginește în cercul României. Cuprinzător de observații din cercare asupra semănării grîului și orînduielii asupra moșiilor* (Le fainéant qui se limite aux frontières de la Roumanie. Observations concernant les semailles du blé et l'administration des domaines). Par Evanghelie Zappa. Traduction en langue roumaine. Bucarest. Typographie de Josef Kopaining, 1847, 77 p. + 3 pl. (Le texte grec comprend 82 p.). Entre autres, l'auteur nous informe sur la situation de ses semailles chaque année entre 1837—1846.

Dans l'Introduction il affirme que celui qui considère les Roumains avec objectivité « il les trouvera meilleurs que d'autres nations et ayant des dons qui devraient leur attirer l'amour et la reconnaissance » (p. 7).

Vangjel Zappa représente donc, par son attitude et sa conduite une personnalité de premier ordre dans les relations albano-roumaines et greco-roumaines.

Mais il s'agit toutefois d'un cas individuel, d'un Albanais philanthrope qui comprend et soutient les intérêts de ses compatriotes, lui-même restant isolé. Des sociétés albanaises n'existent pas encore.

Les Albanais de Boboshtitza. A l'époque où il n'y a pas encore de sociétés albanaises nationales, il y a néanmoins des groupements importants de commerçants albanais, réunis selon leur lieu d'origine. Ainsi le groupe des Albanais de Boboshtitza (en Albanie du sud) et de Drenova. C'est au sein de ces groupements dont les membres étaient étroitement liés entre eux, que germera l'idée de l'organisation de sociétés de bienfaisance, dont l'existence est attestée vers 1895, et qui portent le nom de « Boboşteni » et de « Drenovari ».

Au cours de la huitième décennie, les Albanais de Boboshtitza entretiennent des relations avec leur patrie et aident leurs compatriotes. Ils ont même racheté Boboshtitza des mains du Sultan. Les choses se sont passées comme suit : malgré le fait que, sous la domination ottomane, Boboshtitza jouissait d'une semi-autonomie, ses habitants ont eu beaucoup à souffrir, ce qui les obligea d'émigrer en Bulgarie et en Valachie. Ici, la plupart se sont établis dans la ville de Ploieşti, tandis que d'autres commerçants sont venus à Bucarest. Au moment où Ali-pacha de Ianina a méconnu les droits d'autonomie de la ville de Boboshtitza, celle-ci est devenue une simple possession personnelle, comme d'ailleurs Drenova aussi. Après l'assassinat d'Ali-pacha et l'anéantissement de son mouvement séparatiste, Boboshtitza devient propriété du sultan. En 1873, ses habitants décidèrent de racheter — profitant de certaines lois favorables du temps du « tanzimat » — le village et ses frontières. Ils décidèrent de demander l'aide de leurs compatriotes de Roumanie. Le riche K. N. Gjerasi, de Boboshtitza, qui vivait à Bucarest, promit une contribution substantielle [94].

Il est intéressant de souligner le fait que, organisant à Thessalonique une loterie en vue de recueillir les sommes nécessaires pour racheter le village, ses habitants ont considéré opportun de faire imprimer les obligations en langue roumaine aussi. Le représentant du groupe, Ligor-Temeli-Kuneshka, vint à Bucarest muni d'une demande de la part de la commu-

---

[94] Il s'était déjà occupé de sa commune natale. Il avait payé les frais de Dimitar Tzantzo à l'école d'Istanbul, celui qui détiendra plusieurs années à la suite la chaire de professeur à Boboshtitza (l'école grecque). V. aussi A. Mazon, *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du sud*, Paris, 1936, p. 8.

nauté et adressée à leurs compatriotes, pour quérir une aide financière [95].

Nous apprenons que, à cette occasion, d'autres Albanais, originaires du sud de ce pays, ont aidé avec des sommes considérables, afin de compléter le fonds nécessaire au rachat. Parmi ceux-ci citons : K. N. Gjerasi, Ioan Banga de Korça, Temeli Damasi de Darda, Manoli Kardo et Iani Simo Gjerasi de Boboshtitza et d'autres. La contribution individuelle la plus importante s'élève à 500 pièces d'or autrichiennes. Aves les sommes obtenues à Bucarest en 1875 et encore avec d'autres, les habitants de Boboshtitza ont payé la dernière partie du rachat, devenant ainsi, en 1879, de nouveau maîtres du village et rétablissant les droits de semi-autonomie.

Ceci prouve, une fois de plus, la solidarité qui s'était établie entre les Albanais habitant leur pays et ceux de la diaspora.

Sociétés albanaises. A cette époque la conscience nationale des Albanais est soutenue par la *Ligue de Prizren*, première organisation politique qui représentait tout le peuple albanais et qui prit naissance en juin 1878, grâce à l'initiative du susmentionné *Comité secret albanais* d'Istanbul. La ligue a mis le Congrès de Berlin au courant de son point de vue concernant les plans de partage des territoires de la Turquie européenne et qui ignorait l'existence même du peuple albanais. La ligue a également intensifié son activité en vue d'obtenir l'autonomie administrative de l'Albanie. C'est toujours la ligue qui a posé le problème de la culture et de l'enseignement en langue albanaise, revendication qui demeurera dorénavant permanente. En 1879 a eu lieu à Janina une Assemblée des représentants de la ligue des Albanais du sud et qui, grâce au grand nombre de représentants aroumains, a été appelée « Congrès albano-roumain ».

La *Ligue de Prizren* a fonctionné jusqu'à la fin de l'année 1881, quand, à cause de son caractère de plus en plus nettement anti-ottoman elle a été dissoute par l'intervention armée de la Porte.

Toutefois, le programme de la ligue a suscité un puissant écho parmi les Albanais de partout, en stimulant leurs efforts dans la lutte pour obtenir les droits politiques nécessaires à l'élévation de la conscience nationale du peuple albanais[96]. C'est ainsi que paraîtront, au fur et à mesure, dans les pays où se trouvaient des colonies albanaises, toute une série de sociétés qui grouperont autour d'elles les Albanais progressistes

---

[95] P. Pepo, *Contributions à l'histoire de la commune de Boboshtitza* dans *Izvestia na Instituta za istoria*, tome 14—15, Sofia, 1964, p. 163—182. Le document à la page 179. Ici se trouve également une lettre de la communauté envers Gjerasi Banga et Temeli pour une somme de 1 500 lires. On affirme que la plupart des habitants de Boboshtitza sont éparpillés dans d'autres pays.

[96] Le journal *Përlindja Shqipëtare* public, dans ses n[os] 2 et 3/1903, une ample histoire de la ligue de Prizren, due à Kristaq A. Dako.

et feront paraître différentes publications afin de soutenir la cause albanaise.

C'est une véritable époque des sociétés dans l'histoire de la renaissance albanaise.

Une telle société existait déjà en octobre 1879 à Istanbul; il s'agit de *Sqoqëria e të Shtypünit shkronja* (Société pour les publications en langue albanaise), notamment *Shoqëria e Stambollit* (Société d'Istanbul). Parmi ses chefs se trouvaient Sami Frashëri (président), Vasa Pashko [97], Iani Vreto (Vretoja), Ferid Vlëra et Ibrahim Starova Themo [98]. A partir de 1884, la Société commence à publier la revue mensuelle *Drita* (Lumière) ; à partir de son troisième numéro elle s'appellera *Dituria* (Enseignement).

La société Drita à Bucarest

Grâce à l'aide de la société déjà mentionnée d'Istanbul, par l'envoi de Iani Vreto, entre 1880—1881 paraît avoir pris naissance à Bucarest une section de la Société pour publications en langue albanaise. En 1882 Iani Vreto se trouve en Egypte ; et s'il est vrai, comme on l'affirme parfois sans preuves convaincantes, qu'une telle section a vraiment existé, on n'a pas de preuves de son activité [99].

Ce qui est sûr c'est que le 16 décembre 1884 prend naissance à Bucarest une société albanaise (Soqerisë Sqipetarëvet) nommée Drita (justement celle à laquelle avaient renoncé les Albanais d'Istanbul).

La date de la fondation de la Drita de Bucarest est absolument certaine ; toutes les informations indiquant une autre date sont fausses [100].

---

[97] L'auteur de *La vérité sur l'Albanie et les Albanais. Etude historique et critique*, Paris, 1879. C'est dans ce livre que se trouve le programme du mouvement national albanais.

[98] Plus tard membre du Comité « Union et Progrès » des Jeunes Turcs, ce qui l'oblige d'émigrer en Roumanie, où il a travaillé dans certaines sociétés albanaises.

En ce qui concerne la société d'Istanbul, celle-ci deviendra, à la fin du siècle, le *Comité Albanais*.

[99] Iani Vreto sera de nouveau à Bucarest au mois de mars 1886 ; c'est dans cette ville qu'il recevra une lettre de la part de Sami-bey Frasheri.

[100] I. G. Senkevitch considère que la *Drita*, fondée à Istanbul, au mois d'octobre 1879, a déménagé « après six mois à Bucarest », donc vers avril 1880 (*Освободительное движение албанского народа в 1905—1912 гг.* (Le mouvement de libération du peuple albanais entre 1905—1912), Moscou, 1959, p. 61—62). Ailleurs, le même auteur affirme que la société de Bucarest obtient le nom de *Drita* en 1881 (*Albania v period vostočnogo krizisa*, Moscou, 1965, p. 130).

Kristo Frasheri accepte comme date de la fondation de la *Drita* à Bucarest l'année 1885 (*Histoire d'Albanie*, Tirana, 1965, p. 156. Stavro Skendi admet la même année, tout en précisant le fait qu'il s'agit du mois de janvier (*The Albanian National Awakening 1878—1912*, Princeton, 1967, p. 146).

En tenant compte de ces datations, il faut rappeler le fait que dans l'introduction au statut de la *Drita* il est expressément mentionné que « Le Comité élu le 16 décembre 1884, à l'occasion de la *fondation de la Drita* (c'est nous qui soulignons), n'a pas été intéressé par la prospérité de la Société ...». N. N. Naço, l'une des figures proéminentes des Albanais, écrit lui aussi que la *Drita* a été fondée en 1884 (son Mémoire de 1908, se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Archives D. A. Sturza, VI/125, p. 1 ; v. également

Du premier comité de la Drita ont fait partie : Anastas Avramide Lakçe, président et caissier; Konstantin Eftimi, vice-président; Spiraq Eftimi, Gjergje Gyeçua, Vasil Tarpo, Thanas Haritua, Visko Dodani, Andres Jor, Eftim Marku, Vangjeli Ançe, Lazar Antoniu-Karpaçi et Vasil Kanasi. L'Albanais mahométan Abdulah Vahit a été coopté dans le comité, en tant qu'agent de liaison avec l'ambassade ottomane de Bucarest. On a dès le début considéré que la société devait être reconnue par la Porte, pour qu'une propagande en Albanie devienne possible.

Le jour même de la fondation, les Albanais ont souscrit 20 000 lei pour l'achat d'une typographie [101]; 50 personnes ont spontanément offert 4240 lei pour constituer le fonds de la Drita.

Ce sont en premier lieu les Grecs qui ont été inquiétés par l'organisation de la Drita. Des journaux d'Athènes, ainsi que *Sillogos*, hebdomadaire grec de Bucarest, ont exprimé par écrit leur mécontentement. Il paraît que M. A. Hitrovo, consul russe à Bucarest, s'est montré lui aussi hostile. Ainsi que l'affirme N. N. Naço, le consul grec à Bucarest, le renégat albanais Konst. Zappa et Hitrovo [102] avaient décidé Avramide-Lakçe, Konst. Eftimi et Vasil Tarpo de freiner l'activité du comité de la société. Sous la pression des événements à l'ordre du jour, la Grèce se trouvant en état de guerre avec la Turquie, le comité resta effectivement passif, sous le prétexte que les Grecs iront libérer la Macédoine et que, par conséquent, les écoles albanaises ne seront plus nécessaires [103].

---

l'article de N. N. Naço : *Intrigi străine în contra neamului albanez* (Intrigues étrangères contre la nation albanaise). Le journal *Sqipétari* écrivait qu' « en 1884, nous avons fondé, avec l'autorisation de la Sublime Porte, une Société culturelle nommée Drita » (nº 1/7 août 1888).

V. Dodani, qui a participé à la fondation de la Drita, mentionne dans ses mémoires, que la Drita a été fondée en 1884.

[101] Archives d'Etat de Bucarest, Collection Drita, doc. nºs 10, 12. La plupart des sommes ont été souscrites par A. Lakçe, les frères Tarpo, Nuko, Kapedani, tous négociants importants à Bucarest.

[102] N. N. Naço affirme que plus tard M. A. Hitrovo a essayé de l'acheter, en lui offrant 200 000 lei, pour introduire l'alphabet cyrillique dans la langue albanaise (à la place du grec).

[103] Le journal *Sqipetari* accuse plus tard An. Avramide-Lakçe d'avoir intrigué avec la Patriarchie de Constantinople et lui attribue ces paroles : « J'ai détruit une fois la Drita, j'ai arrêté tous ses mouvements, j'ai réussi à la faire végéter quatre ans durant ... » (nº 5/25 septembre 1888, p. 1). On affirmait aussi (*Sqipetari*, 19/16 avril 1889) que le grécophile Konst. Zappa aurait fait dissoudre le Comité dirigé par Lakçe et jeter en prison certains des membres, en exilant d'autres. S'il a agi de la sorte, c'était pour empêcher la Drita d'entrer en possession de la fortune de son cousin Vangjel Zappa, ainsi que celui-ci l'avait légué par testament. Mais la Société « a été ressuscitée ».

Lakçe était originaire de Korça où, en 1867, avec l'aide de son frère, Démètre, il avait fait construire une école pour jeunes filles (grecque). Il vint en Roumanie en 1848. A sa mort, en 1894, il légua sa fortune à l'Etat grec et non pour soutenir la cause du peuple albanais. (*Peninsula Balcanică*, nº 64/20 mars 1894, p. 2; v. aussi nº 58/6 février 1894, p. 2).

Certains écrits se trompent en ce qui concerne le président de la Drita au moment de sa fondation : ils affirment qu'il s'agit de Iani Vreto. Mais il est incontestable que le premier président a été An. Avramide-Lakçe. Iani Vreto a pu jouer un rôle de premier ordre en tant que représentant de la société à Istanbul.

Tout ceci a suscité de graves discussions dans le sein de la Drita, ce qui a déterminé, le 2 février 1886, le changement du comité initial et l'élection d'un nouveau comité provisoire. C'était une période de conflits aigus qui atteindra son maximum à l'assemblée du 6 mai 1886, quand N. N. Naço tire des coups de feu contre ses adversaires. Toutefois, malgré ces troubles, c'est sous les auspices de la Drita qu'on a fait imprimer le premier abécédaire et le premier livre albanais. En même temps, Avramide Lakçe et son groupe réussissent à dissoudre formellement la Drita, à mettre en vente la typographie et à partager l'argent entre les membres pauvres de la colonie.

Le 4 janvier 1887 a lieu la nouvelle assemblée de la Drita qui déclare que la société existe, fait élire un comité permanent sous la présidence [104] de l'historien roumain V. A. Urechiă et avec D. C. Butculescu comme vice-président [105].

Les commencements du mouvement culturel albanais en Roumanie ont donc été difficiles, à cause surtout du manque d'unanimité. Au fond, dans cette action s'affrontaient deux courants. L'un est représenté par Avramide-Lakçe, Konst. Eftimi et V. Tarpo, qui prônent l'entente avec les Grecs, leur offrant des concessions et qui ont, peut-être aussi, une attitude plus nettement anti-ottomane. Ceux-ci représentent le groupe des grands commerçants albanais. L'autre courant, dont fait partie N. N. Naço et d'autres membres de condition plus modeste de la colonie albanaise, sont anti-Grecs et considèrent que l'émancipation consiste justement dans le fait d'éliminer l'influence de la culture grecque. Les représentants de ce second courant sont d'avis que, pour le moment du moins, l'orientation, en grandes lignes, de la société ne devrait pas être anti-ottomane, mais bien qu'il serait nécessaire de gagner la faveur des Turcs, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'Albanais occupant des positions importantes. C'est ce groupe du mouvement albanais de Roumanie qui prônait une amitié plus serrée avec les Roumains, qui promouvait donc l'idée « albano-roumaine ».

Il devait évidemment s'agir de certaines influences ou conseils du dehors, difficilement saisissables d'ailleurs. Le but suprême de la Drita, ainsi qu'il a été stipulé un peu plus tard dans le statut, était de faire imprimer des œuvres littéraires en langue albanaise à l'aide du nouvel alphabet, celui à caractères latins, adopté par la société d'Istanbul et utilisé par le journal *Dituria* de cette ville ; le but immédiat était d'acheter une typographie et de l'installer à Bucarest. En fin de compte, Drita se

---

[104] Plus tard, le journal *Sqipetari* écrira que V. A. Urechiă « a mis tant de cœur et de bienveillance dans son activité pour la fondation de la société culturelle albanaise *Drita* pour aider le peuple Albano-Macédonien » (n° 2/1899, p. 1).

[105] Les membres étaient : Anastas Sotir, Niça Stere, C. Troianu, D. Nicolau, V. Ioanidi, N. N. Naço, Anastas Ion, Vasile Batan, Grig. Paliu, Ion Hristea et Gavril Păun.

proposait, comme il était stipulé dans l'article 2 du statut, « de contribuer autant que possible à l'enseignement du peuple albanais en langue albanaise »[106].

En dépit des dissensions dans le sein même de la société, peu après sa fondation, la Drita demeure fidèle au but qu'elle s'était proposé. Mais la mise en pratique de ce desideratum se fera dans un contexte plus ample. Vers la fin de l'année 1885, prend naissance à Korça (Albanie du sud) un *Comité national secret*. Celui-ci entre en contact avec les comités des sociétés d'Istanbul et de Bucarest et établit, dans le cadre de cette collaboration, le rôle de chaque comité, notamment : le comité d'Istanbul préparera les manuels pour les écoles albanaises ; le comité de Roumanie assurera l'impression de ces manuels dans la typographie de Bucarest, tandis que le comité de Korça assurera la diffusion en Albanie.

C'est ainsi que, quelques mois plus tard, la Drita de Bucarest fait imprimer les premiers manuels scolaires dans l'alphabet latin. Comme on peut s'en rendre compte, d'après les exemplaires qui nous sont parvenus[107], ceux-ci étaient : l'*Abécédaire de la langue albanaise*, en 78 pages[108] ; un *Manuel de lecture* (Këndimi i çunavet) en 55 pages ; *Poésies pour enfants* (Vjersha) en 96 pages. Les trois livres ont été imprimés en 1886[109], par la société Drita de Bucarest, leur auteur étant Naim-bey Frashëri, ex-rédacteur du journal Drita d'Istanbul. Naim-bey publie également *Lulët e verës* (Fleurs de printemps) en 1890 ; en 1894 il publiera un volume de vers et prose sous le titre *Mëssime* (Maximes)[110]. C'est toujours à Bucarest qu'ont été imprimés d'autres livres de Sami-bey Frashëri et de Iani Vreto[111].

---

[106] N. N. Naço affirmera plus tard que la Drita étant une Société reconnue par le Conseil d'Etat ottoman, on a transformé les écoles grecques en écoles albanaises. Ce fait a inquiété le journal grec *Sillogos* de Bucarest.

[107] Se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

[108] Le titre en albanais : *Abëtare e gjuhës sqip prej S.H.F. Stypurë prej soqerisë Drita*. A la page 79, la dernière, se trouve une comparaison entre l'alphabet français, grec et roumain, ainsi que certaines précisions, en langue roumaine, concernant la qualité de quelques lettres.

[109] La date de 1887 pour la première parution, est fausse (V. *Revista Arhivelor*, 1/1967, p. 106). Il pourrait s'agir d'une réédition au cours de la même année, étant donné que les premiers ouvrages imprimés de ce genre (gardés à la Bibliothèque de l'Académie) portent comme date de la parution l'année 1886. Au cours de la même année ont été imprimés à Bucarest 10 livres : six écrits par Naim-bey Frasheri, deux par Sami-bey Frasheri et deux par Iani Vreto (D'après *Historija e Letersisë Shqipe*, vol. II, 1960, p. 481).

[110] Vlad Bănăţeanu, *Aspecte din Albania* (Aspects d'Albanie), p. 133. V. également le journal *Albania*, Bruxelles, 1897, n° 1, 1897, p. A. 8.

[111] Kristo Frasheri, *op. cit.*, p. 157. On a imprimé à Bucarest 25 livres, dont il faut mentionner également la pièce de théâtre, en trois actes, de Mihail Grameno : Malkimi i guhes çqipe, prej M. G. Pjese kombiare me 1886, Bukuresht, 86 p.

Les manuels albanais imprimés à Bucarest seront utilisés dans la première école albanaise, ouverte à Korça, le 4 mars 1887 [112] par Pandele Sotir.

C'est ainsi que le second début de l'instruction albanaise a eu lieu toujours en territoire roumain, et la liaison s'établit toujours avec Korça, comme au temps où Naum Veqilharxhi essayait de placer son abécédaire.

En 1888, les adversaires de N. N. Naço organisent une autre société albanaise, nommée *Dituria*; la Drita gardait un nombre restreint de membres, « pauvres mais généreux ». Et c'est ainsi que la scission au cœur de la culture albanaise de Bucarest devint un fait accompli. L'ancienne Drita, dirigée dorénavant par N. N. Naço, était qualifiée par ses adversaires comme composée de valets, de coupeurs de bois et de « petits boutiquiers ». A son tour, Naço répondait à ses adversaires, en les accusant de se croire et de se comporter comme des nobles. Le groupe de Naço sera plus radical, plus ferme dans la lutte, tandis que l'autre sera moins combatif, moins actif aussi en ce qui regarde les problèmes fondamentaux de la vie des Albanais en Roumanie.

Afin de contrecarrer l'action de la Dituria, *la Drita organise des succursales dans les villes de Brăila, Călăraşi, Mărăşeşti et Focşani*. Le journal *Sqipetari* nous affirme que ces succursales existaient au mois d'août 1888. Celle de Focşani a été fondée le 15 mai 1888 [113]. Celle de Brăila, fondée par les Albanais originaires de Negovani et de Belcamen, existait déjà avant le 15 mai, car, à cette date, elle commence à avoir son propre journal [114].

Nicolas N. Naço (Nikoll Naços) et son rôle dans le mouvement albanais de Roumanie. N. N. Naço, que nous avons déjà rencontré au cours de notre étude, est la figure la plus intéressante des militants albanais de Roumanie. Son nom est lié à l'histoire de la société *Drita*, entre 1884—1913, donc durant toute son existence. C'est l'unique société albanaise laquelle, en dépit des différends et des profondes dissensions, ne cessa pas son activité. L'opinion selon laquelle il y a eu plusieurs sociétés du même nom est fausse. En réalité il n'y a qu'une seule Drita, avec ses succursales mentionnées plus haut et quelques groupes dissidents éphémères. L'histoire de la Drita se confond presque avec la biographie de N. N. Naço.

Né en 1843 à Korça, N. N. Naço, avant d'immigrer en Roumanie, avait été marchand en Egypte. Entrant en conflit avec les Grecs, vrai-

---

[112] Pour le moment c'est l'unique école où l'enseignement a lieu en albanais, la Porte ne permettant pas, à cause de l'opposition du Phanar, la multiplication des écoles albanaises.

[113] Apostol Nikolaid était président de la succursale de Focşani, D. Vasilescu secrétaire, Marko Constantin, Ado Finkenstein, Iovanço Mikul et Nastas Andrei étaient membres du Comité. (*Drita* de Brăila, n° 3/1 juin 1887, p. 2).

[114] Sterie Kosma était président à Brăila, Ianuli Apostol à Călăraşi, Dimitrie Mihali à Mărăşeşti.

semblablement pour des problèmes nationaux, il fut impliqué dans l'assassinat du consul grec Krokida de la Mansoura égyptienne (où se trouvait une importante colonie albanaise). Il échappe à l'enquête qui eut lieu en Grèce et se réfugie en Roumanie, considérant qu'il n'y a que ce pays où il pourra... « brandir le drapeau de la culture de ce peuple infortuné ».

En janvier 1887 il obtint la qualité de citoyen roumain [115].

En Roumanie, N. N. Naço se dresse avec plus de véhémence contre les Grecs que contre les Turcs. A leur tour, les Grecs ne cessent leurs intrigues, afin de compromettre, par Naço, le mouvement albanais. En effet, les journaux grecs de Bucarest (Neologos, Sillogos, Iris) attaquaient violemment Naço. Impulsif, mais sincèrement dévoué à la cause albanaise, ayant à son actif de nombreuses querelles avec les Grecs et les grécophiles, Naço devient souvent la proie d'un sentiment d'excessive révolte et commet des injustices. Il lutte néanmoins avec acharnement, garde fermement ses positions, même aux moments où les événements le relèguent à la périphérie du mouvement albanais.

C'est avec une inébranlable persévérance qu'il se donne la peine de prouver, dans toute occasion, la justesse de la cause albanaise. Naço était un homme cultivé, au courant des événements des Balkans et du monde. Dynamique, remarquablement doué pour la polémique, Naço employa toutes ses qualités pour soutenir infatigablement la cause albanaise. Il tint l'opinion publique au courant de son activité et de celle de la Drita. Dans ce sens sont révélateurs ses deux écrits « Intrigues étrangères contre la nation albanaise »[116] et « L'avenir de la roumanité dans les Balkans »[117]; Naço y expose l'histoire de la Drita ainsi que d'autres aspects du mouvement albanais.

N. N. Naço était en relations avec des hommes politiques et des représentants de premier ordre de la vie publique roumaine et étrangère; c'est parmi eux qu'il faisait connaître les problèmes albanais. Il connaissait B. P. Hasdeu, B. Delavrancea, le général August Gorjan, C. C. Arion, C. Istrati, Dim. A. Sturza, Ioan I. C. Brătianu et d'autres.

En 1885, peu après l'organisation de la Drita, Naço fera quatre fois le voyage d'Istanbul, sous le nom conspiratif de Ioanid. Par l'intermédiaire du maréchal Nuzret-pacha, qu'il connaissait, Naço réussit à faire parvenir au Conseil d'Etat, ainsi qu'à la Patriarchie œcuménique, un mémoire par lequel il demandait l'abolition de l'enseignement grec et

---

[115] Archives d'Etat de Bucarest, Collection Drita, doc. 6.

[116] ... par N. N. Naço, président de la Société Drita, Bucarest, Typo-lithographie et fonderie de lettres dr. P. Cucu, rue Academiei 15, Imprimé le 29 mars 1907.

[117] ... Lettre ouverte de N. N. Naço, président de la Société albanaise Drita (Lumière), Bucarest, Typographie G. A. Lăzăreanu, 1905, 80 p.

l'introduction d'un enseignement en langue albanaise [118]. Il agissait dans sa qualité de représentant de la Drita.

A son retour d'Istanbul, il déclencha une vraie campagne dans la presse roumaine en vue du redressement de la Drita [119] dont le peu d'activité le mécontentait.

Mis sous enquête le 4 mai 1886, il est remis en liberté [120]. Il lui revient le mérite d'avoir réorganisé la Drita le 4 janvier 1887. C'est au cours de la même année que les efforts de la société seront couronnés de succès : la fondation de la première école albanaise à Korça.

L'année suivante (1888) quelques actions importantes peuvent être signalées dans l'activité de la Drita. Entre autres, la parution à Bucarest du journal *Sqipëtari*, « première publication nationale albanaise ». C'est toujours à Bucarest que, à l'occasion de la visite du missionnaire albanais Gjerase Qiriazi, on a fait imprimer en albanais dix mille exemplaires de l'Evangile de Mathieu [121]. Qiriazi emportera en Albanie les premiers numéros du journal *Sqipëtari* et les diffusera à travers le pays. En 1888, Ali-bey, président de « l'Union pélasgique » de Sofia rendra, en sa qualité d'intermédiaire dans le conflit entre certains groupements de la Drita, une visite à la colonie albanaise de Bucarest.

La proclamation envoyée en Albanie et adressée en 1888 au peuple albanais représente une action très importante.

Certaines dissensions réapparaissent au sein du comité de la Drita ; l'assemblée du 26 mars 1889 procède à l'élection d'un nouveau comité, ayant comme président Vasil Batan et comme vice-président N. N. Naço. L'ex-président, V. A. Urechiă et l'ex-vice-président, D. Butculescu, seront élus comme présidents d'honneur [122]. On s'imaginait que le changement du comité de la Drita avait réussi à consolider la société. Par l'initiative de N. N. Naço, le nouveau comité adressa un appel aux Albanais ; il les informait sur l'élection du nouveau comité dont le but était « de ressusciter notre nation ». Le comité fera des efforts, comme il est mentionné dans la circulaire, d'aider les Albanais de s'arracher, grâce à la culture, de l'état

---

[118] C'était le devoir fondamental de la Drita ; l'autre — l'achat de la typographie — étant accompli sans difficultés.

[119] C'est dans ce sens qu'il a écrit des articles dans les journaux *Românul*, *Telegraful*, *Lupta*. Il rédigeait ses articles en grec que le Prof. Unca traduisait, tandis que Ioan C. Bacalbaşa les arrangeait du point de vue stylistique.

[120] L'enquête continue jusqu'au 20 octobre de la même année, date à laquelle il est acquitté par la Cour criminelle.

[121] Gjerase (Gerasim) Qiriazi succède, comme missionnaire, à Konst. Kristoforidi. C'est lui qui ouvre, en 1892, une école pour jeunes filles à Korça.

[122] Etaient membres du Comité : Solomon Male, Manol Bosko, Ksenofon Toma, Sp. V. Durdha, Pandeli Stefan, Mihail Qiriazi, Naum Ionescu, Vangjel Ioanidi. (*Sqipetari—Albanezul*, Bucarest, n° 15/30 mars 1889, p. 3 ; n° 17/2 avril 1889, p. 2 ; *Românul*, 16 avril 1889, p. 2, col. IV).

malheureux où ils se trouvaient [123]. Un peu plus tard, un second appel fut adressé à la colonie albanaise de Bucarest, où l'on soulignait la nécessité de trouver l'argent nécessaire pour la fondation des « instituts de lumière et de culture nationale » [124].

Il n'y avait rien d'excessif dans l'action du comité de la Drita, laquelle annonçait, avec un certain éclat, son programme ainsi que ses intentions pour l'avenir. La société Drita de Roumanie était déjà suffisamment connue au-delà des frontières. Des journaux étrangers (grecs, serbes, français et d'autres) avaient fait part de l'existence et de l'activité de la Drita ; certains avaient même insinué qu'elle serait subventionnée par d'autres Etats et que la Roumanie même aurait alloué un million et demi de francs. Le journal *Sqipëtari* répond en précisant que le but de la Drita était d'introduire la langue albanaise dans les écoles et à l'église ; qu'elle lutte contre l'hellénisation des Albanais et qu'elle ne se mêle pas de politique, qu'elle n'est hostile envers aucun Etat [125]. Néanmoins N. N. Naço était d'avis que les Albanais devaient faire appel à l'aide de certaines puissances européennes. C'est dans ce sens que, le 27 juillet 1892, il envoie de Bucarest un mémoire, adressé au roi d'Italie, en sollicitant son intervention auprès de la Porte en faveur des Albanais.

En ce qui concerne la situation matérielle de la société, celle-ci avait un tout autre aspect. En 1889, elle a de lourdes difficultés financières. N. N. Naço qui s'occupait effectivement des affaires de la société (V. Batan n'a jamais été actif dans sa qualité de président), est obligé de s'engager à travailler, entre 1889—1899, aux fortifications qui entouraient Bucarest, à la canalisation du Siret et du Brateş, à la construction des chemins de fer Buftea—Periş et Craiova—Calafat, justement pour pouvoir utiliser ces revenus à aider la Drita.

En 1890, Naço obtient du ministère des Affaires Intérieures le droit d'organiser une loterie de 50 000 billets, grâce à laquelle la Drita gagna 6 700 lei, qui furent alloués à l'Institut albanais de Bucarest. Jusqu'en 1893 ces fonds furent considérables.

En août 1893 de graves dissensions éclatèrent parmi les membres de la Drita à propos de l'utilisation de ces fonds. Le 28 novembre un groupe s'en détache, dont Lazar Daia, C. Predescu et autres. N. N. Naço fit diffuser un appel imprimé, adressé à quelques institutions et personnalités de Roumanie en vue d'obtenir des aides matérielles ; il signa cet appel en sa qualité de « président et directeur de l'école albanaise », et fit apposer le sceau de 1887 de la Drita. Sous les signatures de A. I. Cikosh et de

---

[123] Le journal *Românul*, 18/30 avril 1889, p. 426, col. 3.
[124] *Ibidem*, 8 mai 1889, p. 2 (Le texte est pris du *Sqipetarı*).
[125] Le journal *Sqipetari—Albanezul*, n° 6/9 avrıl 1888. A l'époque le siège de Drita se trouvait rue Teilor 86.

Haralamb I. Polekani, les dissidents lancèrent à leur tour un appel, où l'on niait l'existence de la Drita en 1887 et l'on accusait Naço de malversations et de détournements de fonds [126]. En guise de réponse, N. N. Naço convoqua le 12 décembre 1893 une assemblée de la Drita, retira à L. Daia sa qualité de vice-président et fit élire un nouveau comité [127]. Il s'ensuivit une polémique publique, Lazar Daia se considérant président de la Drita et niant à Naço le droit d'en revendiquer cette même qualité.

Le groupe dissident de L. Daia disparaît à un moment donné. Vers 1900, N. N. Naço s'efforce d'obtenir un terrain à Bucarest pour faire bâtir une école, une église et une mosquée. En 1902 il s'efforce d'obtenir pour la Drita la qualité de « personne morale » (juridique) afin de pouvoir entrer en possession de la somme d'un million, légué par testament par Diamandi (Mandy) Tarpo [128] et An. Avramide-Lakçe, tous les deux décédés en Roumanie, ainsi que de la fortune de Grigore Nuko, mort en Egypte, déposée à la Banque de Roumanie. Mais il se heurta aux intrigues de Kristos Mekças, Kostas Papagheorghios, dr. Leonte et ne réussit pas [129].

En 1905—1906, N. N. Naço entre en compétition avec ses adversaires dans le problème de l'unification des forces albanaises de Roumanie. Au mois de décembre 1905 il rallie, sous le drapeau de la Drita, tous les Albanais de Roumanie, sans distinction de confession religieuse. Le but général de la lutte des Albanais était d'introduire l'emploi de l'albanais dans l'enseignement et dans l'église. Pour réunir les trois sociétés albanaises (Drita, Dituria et Spresa), une assemblée commune fit élire, en avril 1906, un comité sous la direction de Thoma Çami, avec Naço comme président d'honneur. Vasil Tarpo, Visari Dodani et Pandele Vangjeli — justement les chefs des trois groupes — n'adhèrent pas. Le comité intervient auprès des organes supérieurs de l'Etat pour faire reconnaître à la Drita la qualité de personne juridique. Mais les événements, au sein de la colonie albanaise se précipitent ; la partie adverse s'oppose à l'unification sous le drapeau de la Drita et fonde une organisation unique, *Bashkimi*. En janvier 1907, Naço et N. Butculescu convoquent une assemblée des membres de la Drita qui s'opposent à la fusion avec la

[126] Pour ces attaques réciproques, v. le journal *Peninsula Balcanică*, Bucarest, n° 54/9 janvier 1894, p. 2 ; n° 56/23 janvier, p. 2 ; n° 58/6 février, p. 2 ; n° 59/31 février, p. 3 et n° 60/20 février 1894, p. 3.

Dans le texte imprimé, répandu par Naço, l'hostilité par rapport à l'influence étrangère dans le mouvement albanais apparaît plus nette et ceci malgré le fait que le statut imprimé en 1892 maintenait la formule de 1887, notamment : l'impression de livres didactiques, de journaux et autres matériaux de « lumière nationale » ainsi que la création d'écoles en Albanie.

[127] C'est à cette occasion qu'on publiait la situation du point de vue des finances de la société : 11 538,95 lei de revenus ; 18 288,40 lei de dépenses. Le déficit de 6749,45 lei a été couvert par Naço.

[128] C'était le frère de Vasil Tarpo ; décédé en 1891 il a légué 153 000 francs pour la culture albanaise et 10 000 fr. pour l'hôpital « Filantropia » de Bucarest.

[129] Archives d'Etat de Bucarest, Coll. Drita, doc. 89 (notamment la brochure de Naço : Une lettre ouverte...). Le dr. Leonte était président de la Société de culture macédo-roumaine.

Bashkimi. Les adversaires essayent d'empêcher la réunion, ce qui fait éclater un scandale public [130]. Toutefois, c'est à cette occasion qu'on fit élire un comité culturel des étudiants, qui s'associa à la Drita.

En 1908 (le 19 février), N. N. Naço insiste de nouveau auprès du gouvernement roumain pour que la Drita soit reconnue en tant que personne « morale »; il rédigea, à cette occasion, un exposé sur les antécédents et les buts de la Société culturelle albanaise [131].

La dernière information concernant l'activité de la Drita est la convocation de N. N. Naço, au mois de mars 1909, d'une assemblée dans le salon du « Pomul verde » (L'arbre vert), en vue de « prendre des mesures pour le développement de notre langue albanaise dans les écoles albanaises de l'Empire ottoman »[132].

N. N. Naço est mort à Bucarest le 26 avril 1913, regretté comme « héros de la lutte et de la défense de la langue des ancêtres »[133].

Nous nous sommes arrêté plus longuement sur la première société albanaise de Roumanie, celle dont l'activité s'étend sur un plus grand nombre d'années, car c'est de son milieu même qu'ont été organisées d'autres sociétés, ou bien leur activité a été mise d'une manière ou d'une autre en relation avec la Drita.

La Société Dituria. La seconde société albanaise fondée à Bucarest a été, comme nous l'avons indiqué plus haut, la Dituria. Fondée en 1888, son premier président fut Irakli Duro, qui gardera cette qualité durant presque dix ans.

V. Dodani nous fait connaître certains aspects de la Dituria durant les années 1888, 1890, 1894, 1896[134]. Il paraît que l'activité de cette Société n'a pas été remarquable. Au mois de juillet 1895, le journal *Sqipëtari—Albanezul* mentionnait l'existence d'une société « restreinte », Dituria [135]. Tenant compte du fait que c'est une publication dirigée par C. Predescu,

---

[130] D. Butculescu expose, dans quelques notes, les arguments qui expliquent le fait que la Drita était obligée de continuer en tant qu'organisation séparée. Entre autres, son statut mentionnait qu'elle ne pouvait être dissoute ni fusionner avec d'autres sociétés, mais que, au contraire, elle avait le droit d'en intégrer. Drita a développé une importante activité liée au mouvement albanais. Tout ceci prouve que la Drita n'a pas cessé d'exister en 1892, comme on l'affirme parfois sous l'influence d'écrits à caractère polémique. Drita n'était pas une fraction; de son sein pouvaient se détacher des fractions.

[131] Bibliothèque de l'Académie Roumaine, section des manuscrits, Archives D. A. Sturza, VI/125, 2 f. (= 3 pages en manuscrit). N. N. Naço signe en tant que président et pose le sceau de la Drita de 1887. L'en-tête est comme suit: *Drita. Shoqëri e mësimit Shcip.* (Lumière. Société de culture albanaise.).

[132] Archives d'Etat, Bucarest, Col. Drita, doc. 90.

[133] Un quart de siècle plus tard, D. Caseli écrivait sur « Un patriote albanais oublié : N. N. Naço », en affirmant qu'il était doué « du feu sacré de la Patrie ». (*Shkendia*, Bucarest, n° 11/1938, p. 4. Article reproduit du journal *Scena*).

[134] Parmi les membres du comité de la Dituria se trouvaient: Kostak Duro, Thanas Hariton, Spiro Marno, Visari Dodani, Gjorgj Geço, Vasil Hr. Tarpo, Gjergj Teodor, Ziso Valia, Spiro Gorgozi, Gjergj Lazar, Teohar Hristu, Const. Naumescu.

[135] N° 1/16 juillet 1895, p. 4.

hostile à l'époque à Naço, qui s'exprime d'une telle manière sur une société opposée à la Drita de Naço, c'est qu'en réalité l'activité de la Dituria devait être très réduite. En 1897, nous avons des renseignements précis sur l'existence et l'activité de la Dituria. Le 1er mars de cette même année on annonçait la convocation de l'Assemblée générale annuelle de la Dituria, qui a eu lieu le lendemain. C'est à cette occasion, comme on vient de le relater [136] qu'a été « réélu l'ancien comité », ayant comme président Pandele I. Evangjeli [137]. On affirme dans le rapport que la Dituria a entretenu, de ses propres fonds, l'école albanaise de Korça et a fait imprimer quelques livres albanais. Cette activité de la Dituria a été possible aussi du fait qu'à cette époque la Drita n'était pas particulièrement active et même le journal *Sqipëtari* cesse sa parution. D'ailleurs la Dituria disposait d'une « section complète de typographie albanaise, bien dotée de tout le nécessaire et prête à tout moment d'imprimer n'importe quelle œuvre en albanais, avec l'alphabet adopté en Albanie ».

A cette assemblée on a exprimé le désir des Albanais, membres de la Dituria, de fraterniser avec les Roumains ; l'orateur, G. E. Meksi, parlant du « Mouvement albanais » a affirmé, entre autres, que l'assemblée de la Dituria a le « caractère d'une Assemblée Nationale albanaise. D'ailleurs, le peuple albanais d'ici tient les yeux fixés sur vous » [138].

Les Albanais de la Dituria, ses chefs aussi, n'étaient pas d'accord d'être soutenus par une puissance étrangère.

Pour éviter toute confusion, saisissable dans quelques écrits, il ne faut pas oublier que la Drita et la Dituria de Bucarest (ainsi que leurs succursales du pays) étaient des sociétés albanaises différentes de celles aux noms identiques d'Istanbul.

La Dituria de Bucarest restera active jusqu'en 1906. Elle avait une succursale à Constantza, qui a été dissoute en avril 1903, à la suite d'une perquisition. « Nous ne savons pas quel a été et quel est l'avantage qu'a eu le gouvernement roumain travaillant pour celui turc ! Pourquoi fâcher nos amis qui travaillent pour leur nation ? », demandait le journal *Reforma* à propos du document qui venait de dissoudre la société [139].

Sociétés de bienfaisance. La troisième organisation albanaise de Roumanie, par ordre chronologique, a été la *Société de bienfaisance des Albanais Drénovars* et une autre, identique, des Albanais *Boboshtars*. Fondées peu avant le mois de juin 1895, leur but était de travailler « activement et prudemment aux œuvres de bienfaisance » pour venir en aide

---

[136] *Gazeta Macedoniei*, n° 6/8 mars 1897, p. 2.

[137] Futur Premier Ministre de l'Albanie indépendante.

[138] *Gazeta Macedoniei*, n° 7/15 mars 1897, p. 2. Nous notons également un fait de moindre importance concernant l'activité de la Dituria, notamment que au mois de juin 1897 une réunion a eu lieu à Mogoșoaia (*Sqiperia*, Bucarest, 9/5 juillet 1897).

[139] Le journal *Reforma*, n° 7/21 avril 1903, p. 4.

à leurs communes : Drenova et Boboshtitza. Nous n'avons pas d'autres informations sur l'activité de ces deux sociétés, hormis le fait que ceux de Drenova ont organisé, le 8 juin 1897, une fête champêtre dans une forêt aux environs de Chitila (près de Bucarest)[140].

La Société l'« Aide ». D'après des informations indirectes l'on peut déduire qu'en commençant avec l'année 1897, fonctionnait à Constantza une Société roumano-albanaise : l'*Aide*. En 1906, elle comptait au moins 60 membres. Le 26 novembre de la même année, le comité est composé comme suit : Tanas G. Dabo (président, réélu), Gh. Rizescu (vice-président), dr. Ibrahim Themo, Nache Constantinescu, Gh. Bişcola, P. Vulcan, Anastase Tîrlea, Ion Mihail, Petre Isail. Nous apprenons également qu'il y a eu des litiges parmi les membres de l'« Aide » et qu'un certain Mihalache Kotta [141] émet de violentes critiques dans les pages du journal *Dobrogea Nouă* (La nouvelle Dobroudja), contre la direction. Celle-ci répond par l'exclusion de Kotta [142].

La Société Spresa. Cette société d'étudiants était une filiale de la Dituria ; elle avait son siège à Bucarest. Il s'agit sûrement de ce *Cercle d'étudiants albanais*, organisé au mois de janvier 1899 sous la présidence de Dervish-Hima, jeune Turc réfugié d'Istanbul [143], et critiqué par N. N. Naço pour avoir choisi parmi les chefs Iani Lehova et Iashar Erebara [144]. Le 12 septembre 1900 le Cercle prend le nom de *Spresa* et choisit comme vice-président le poète Asdreni (= Alexis Drenova). Le but de cette organisation d'étudiants était d'élever le niveau de la culture albanaise. En 1902 la Spresa compte 150 membres. Au cours de la même année, le secrétaire, l'étudiant Kristaq A. Dako, représente cette Société, ainsi que la Dituria, au Congrès des peuples soumis à la domination ottomane (Vienne). C'est à cette occasion que le délégué albanais a plaidé pour obtenir un enseignement général et le service religieux orthodoxe en langue

---

[140] Le journal *Sqiperia*, Bucarest, n° 5/7 juin 1897, p. 4. Il est certain que parmi les membres de cette société se trouvaient des négociants connus de Bucarest, originaires de Drenova, tels que les frères Kostaqj et les frères (Irakli et Viso) Duro, fondateurs en 1892—1893 de l'école de jeunes filles de Korça. Irakli Duro était vice-président des « *Drénoviens* » de Bucarest. Il avait été également président de la *Dituria*.

[141] Ce Kotta figure en 1905 parmi ceux qui rassemblaient des fonds pour l'école de Magarova.

[142] Le journal *Românul de la Pind* (Le Roumain du Pinde), n° 48/3 décembre 1906, p. 1 ; n° 50/18 décembre 1906, p. 2. On mentionne aussi un grand nombre de noms parmi les membres de l'*Aide* (Ajutorul).

[143] Dervish-Hima et Jashar Erevara, étudiants à Bucarest, ont initié dans cette ville, en juin 1903, un journal imprimé en albanais et turc, en vue de répandre l'idée d'une Albanie indépendante sous un prince étranger. A cause du manque de subsides le journal a eu une très courte existence (St. Skendi, *op. cit.*, p. 152). Pendant la révolution des Jeunes Turcs, Dervish-Hima, Albanais d'Okhrid, jouera un rôle important. Utilisant l'expérience de publiciste gagnée en Roumanie, Dervish-Hima deviendra en 1911 le directeur du Journal *Sqipetari* d'Istanbul. Jashar Erevara commandera, au cours de la même année, un détachement de 1 000 Albanais aux alentours du lac d'Okhrid.

[144] *Sqipetari*, Bucarest, n° 3/31 janvier 1899, p. 4.

albanaise. Le 10 février 1903, la Spresa de Bucarest s'adresse à Delcassé, ministre français des Affaires Etrangères, en sollicitant son intervention à la Porte pour obtenir en Albanie l'enseignement en langue maternelle. Vers la fin de l'année 1903, la Spresa organise des assemblées publiques à Brăila et à Constantza. A l'assemblée de Brăila, devant un nombreux auditoire albanais, Kristaq Dako a parlé sur le passé et le présent de la patrie albanaise[145]. Filip Papaiani a parlé sur l'amitié entre le peuple roumain et la « nation de Skander-bey »[146].

La Société « Jeunesse albanaise ». En décembre 1904, les Albanais organisent une société culturelle *Djalëria Sqipëtare* (Jeunesse albanaise). Saluant cette initiative comme importante dans le cadre des actions pour le développement de la conscience nationale des Albanais, le journal *Ecoul Macedoniei* constatait avec satisfaction que : « La fondation de la société de Brăila est une preuve que les Albanais du pays sont animés des meilleurs sentiments envers leur nation » [147]. On organise un cycle de conférences, pour les membres de cette société, où devaient parler Pandele I. Vangjeli, président de la Dituria de Bucarest, ainsi que Kr. A. Dako, Filip Papaiani, Mihail Lehova et le dr. Ibrahim Themo de Megidia, membre du comité de la société « Aide ».

La Société Bashkimi. La dernière en date et la plus importante Société albanaise en Roumanie est *Bashkimi* (= Union), fondée le 7 décembre 1906 à Bucarest, comme résultat de la fusion des trois principales Sociétés existantes : *Drita*, *Dituria* et *Spresa*. L'idée d'organiser cette société est issue de l'évolution des événements de Macédoine et d'Albanie et la justification directe d'une pareille initiative est due à l'*assassinat du patriote albanais Spiru Kosturi*. En fait, le désir des Albanais de Roumanie de fonder une organisation unique et plus puissante doit être mis en relation avec l'activité du *Comité pour la libération de l'Albanie*, qui avait été fondé au mois de novembre 1905 à Monastir (Macédoine). Par l'intermédiaire des filiales clandestines qui fonctionnaient dans plusieurs localités d'Albanie, ainsi que des Sociétés d'émigrés (celles de Bucarest et de Sofia en premier lieu), le comité de Monastir déployait une vaste action clandestine en vue « d'unir les masses sous le drapeau de la lutte révolutionnaire pour la libération de la patrie »[148]. Le même comité a réussi à organiser en 1906 des groupes de combattants albanais qui ont empêché les adversaires de la cause albanaise d'agir.

---

[145] Au cours de la même année (1903), Kristaq A. Dako publie dans *Perlindja Sqipetare* un article sur la *Ligue de Prizren*. Plus tard, le même écrira le livre intitulé : *Albania. The Master key to the Near East*, Boston, 1919, XII + 290 p. + 28 pl.

[146] *Românul de la Pind*, n° 42/22 décembre 1903, p. 4.

[147] *Ecoul Macedoniei*, n° 51/19 décembre 1904, p. 2.

[148] V. Kristo Frasheri, *Histoire d'Albanie*, p. 168.

L'impulsion de mettre en mouvement les Albanais de Roumanie vient de la part du Comité de Monastir et des événements qui se sont passés en Albanie du sud. Les Aroumains de Bucarest qui étaient généralement au courant des événements sud-danubiens, ainsi que des problèmes albanais de Roumanie, suggéraient que les « Albanais de la Capitale, ainsi que ceux de tout le pays, auraient le droit à la reconnaissance de leur nation si, se débarrassant de toute passion, de tout litige, rédigeraient un programme conforme aux besoins réels, commenceraient un travail effectif, organiseraient une grande et unique société et seraient d'accord d'accepter les sacrifices imposés par les événements »[149]. On ajoutait aussi que cette nouvelle société de Roumanie est obligée « d'attirer les sociétés albanaises des autres Etats, pour que de cette manière un mouvement puissant et uniforme prenne vie partout où se trouvent des Albanais ».

Le moment de réunir les forces albanaises était arrivé le 28 novembre. Un Comité d'initiative, composé de 15 personnes notables, Albanais, membres des trois sociétés mentionnées, décide de les dissoudre et de poser les fondements d'une organisation unique, sous le nom de « Tomori »[150]. Le comité d'initiative élut une commission pour la rédaction du statut, dont faisaient partie : Kristo Meksi, Visar Dodani, Pandeli Iano Vangjeli, Rafail Atanasi et Vangjeli Zografi. L'assemblée qui devait procéder à la constitution se réunit le 7 décembre 1906, dans la salle « L'Amitié », sous la présidence de Toma Çami. En informant les cent notables albanais présents à la réunion dans l'intention de fonder une nouvelle organisation, Kristo Meksi justifiait cette action par la situation politique de la Macédoine, de l'Epire, de l'Albanie qui exigeait « l'union des Albanais dans un groupe puissant ». Le président de la Dituria, Pandeli Iano Vangjeli a affirmé qu'il était d'accord à renoncer à sa qualité pour le succès de la cause albanaise. Rafail Atanasi, représentant de la Spresa fit de même. Après avoir donné lecture au projet du statut, on rédigea le procès-verbal où l'on décidait de dissoudre les sociétés Drita, Dituria et Spresa et de fonder la nouvelle société Bashkimi (on renonça à la dénomination initiale de Tomori) ; on procéda à l'élection du comité ; furent élus Toma Çami, président ; Kristo Meksi [151], vice-président ; Pandeli

---

[149] *Românul de la Pind*, n° 47/27 novembre 1906, p. 1. L'article intitulé « De nouveau sur les Albanais » est signé N. B., ce qui nous fait croire que l'auteur est N. Batzaria, qui se trouvait à ce moment à Bucarest.

[150] D'après le nom d'une montagne d'Albanie.

[151] Plus tard, Hristo Meksi deviendra un bon écrivain pour la cause albanaise, qu'il soutiendra devant l'opinion publique de l'Europe et de Roumanie comme devant les hommes politiques, représentant des Grandes Puissances. Il a écrit et publié des livres comme : *Turcia în transformarea ei* (La Turquie dans son évolution) seconde partie, Bucarest 1910, 77 p. (La première partie s'intitulait *Turcia pe marginea prăpastiei* (La Turquie au bord de l'abîme), livre perdu aujourd'hui) ; *Le droit de la nation albanaise*, Bucarest 1918, 36 p. ; *Mémorandum à l'usage de Monsieur le Président et de Messieurs les Membres de la Conférence de la paix*,

Iano Vangjeli comme second vice-président; Vasil Zografi et Rafail Anastasi, secrétaires; Tănase Kantili, caissier; Visari Dodani et Tănase Hariton et autres onze membres « parmi les meilleurs Albanais de la Capitale ».

Les adeptes du maintien de la Drita, présents à l'assemblée, notamment P. Durnish et Ilie Anastasi se sont opposés, ce qui explique le fait que cette Société n'a jamais adhéré entièrement à la Bashkimi.

Le 17 novembre a eu lieu, dans la salle « Băile Eforiei » une première assemblée de la nouvelle organisation; 400 Albanais participèrent. Pandeli Iano Vangjeli et Kristo Meksi ont plaidé pour l'union « La Profession de foi (Besa-bes) traditionnelle nous l'avons héritée du grand capitaine Skander-bey ».

On a décidé de demander au padishah « le droit pour le peuple albanais d'apprendre et de prier dans sa langue maternelle [152]. A cette occasion la jeunesse albanaise a chanté avec enthousiasme une marche de guerre albanaise »[153].

Au cours des semaines qui s'ensuivirent, N. N. Naço et Eugen Ionesco, aidés par D. Butculescu, luttèrent ouvertement contre les dirigeants de la Bashkimi et pour soutenir la Drita. C'est ainsi qu'éclata l'affaire honteuse qualifiée de « l'attentat de Naço »[154].

L'organisation de la Société Bashkimi ne convenait ni à la Porte, ni aux adeptes des opinions du Phanar. A cause des intrigues qui s'ensuivirent et qui avaient pour but de faire croire que les membres de la Bashkimi avaient des sentiments anti-roumains et des buts anti-ottomans, ceux-ci déclarèrent publiquement que « les Roumains sont nos seuls amis et alliés »[155] et qu'une politique anti-ottomane « réduirait à l'impuissance toute action culturelle ».

---

ainsi qu'à celui des Commissions accessoires, par ... ancien conseiller ... *Relativement aux droits de revendication des Albanais originaires des territoires restés en dehors des frontières déterminées par les Conférences de Londres et de Florence en 1913, à l'occasion de la création de l'Etat albanais,* Bucarest, 1919, 13 p.

[152] *Ibidem,* n° 51/25 décembre 1906, p. 2.

[153] *Tribuna Macedoniei,* Bucarest, n° 10/22 décembre 1906.

[154] Les événements ont inspiré la revue *Veselia* (La Joie) de publier une caricature (en couleurs) intitulée : « Une assemblée d'Albanais », où la *Drita* est représentée en tirant avec une arme à feu contre *Bashkimi, Dituria* et *Spresa* se trouvant derrière. Parmi les vers qui accompagnent cette caricature on trouve : « Un sfat doresc să dau acum / La mult vestiţii albanezi / Ce-s cunoscuţi în toată lumea / Ca patrioţi şi ca viteji : / Uniţi-vă cu toţii în cuget / Şi puneţi umărul la plug, / Căci doar aşa puteţi odată / Să scăpaţi de greul jug » (C'est un conseil que je désire / Donner maintenant aux célèbres Albanais / Connus dans le monde entier / Comme patriotes et comme vaillants : / Unissez-vous dans l'esprit / Aidez au travail des champs / Car ce n'est qu'ainsi qu'à l'avenir / Vous pourrez échapper aux lourdes chaînes). (La revue *Veselia,* n° 86/2 février 1907).

[155] Pour prouver son point de vue dans cette question, Bashkimi organise le 10 juin une « fête albanaise » où l'on proclame l'amitié roumano-albanaise. Les « lăutari » ont joué à tour de rôle des chansons albanaises et roumaines.

L'Ambassade ottomane de Bucarest ne délivrait plus de passeports aux Albanais, membres de la Bashkimi. Toutefois, une délégation de la société avait réussi à convaincre les autorités ottomanes du fait que le « but de la Société Bashkimi est purement culturel, ce qui est d'ailleurs prouvé par le Statut »[156].

Il est néanmoins étrange que justement la Bashkimi, organisation unifiée et plus puissante que toutes les autres organisations albanaises qui avaient existé jusqu'alors en Roumanie, n'a pas réussi à avoir à temps son propre organe de presse[157]. On constate, d'autre part, un fait important : la Bashkimi avait des succursales à Constantza[158] et à Giurgiu. Celle de Constantza publiera, à peine en août 1912, une revue : *Atdheu* (= Patrie). En 1907, la Bashkimi de Bucarest aurait envoyé Bajo Topuli à Boston[159]. En 1909 on décida que la Bashkimi contribuera avec les sommes nécessaires à l'entretien des écoles qu'on était en train d'organiser en Albanie et, en même temps, continuera à « éditer des livres en albanais »[160]. A cette époque (1909) ces obligations étaient issues des problèmes que posait la situation réelle en Albanie.

La Bashkimi luttera pour resserrer l'amitié roumano-albanaise ; c'est dans ce but qu'elle organisera des réunions.

L'Ephorie de l'église. Parmi les organisations albanaises de Roumanie il y eut aussi l'*Ephorie de l'église albanaise* de Bucarest, c'est-à-dire la *Communauté des chrétiens albanais*, fondée le six décembre 1909[161].

La Société roumano-albanaise « Saint Georges » de Negovani, dont le siège se trouvait à Brăila est la dernière fondée en Roumanie (23 avril 1910). Les membres du comité étaient : Sterie Sotir, président ; Sotir A. Dzodze, caissier ; Sterie M. Teju, secrétaire et onze autres membres. La société fit appel aux citoyens de Roumanie et des Etats-Unis d'Amérique, originaires de Negovani, de s'inscrire comme membres[162].

Projets de Sociétés albanaises. Il y a eu quelques projets en vue d'organiser aussi d'autres sociétés albanaises, mais qui n'ont jamais été mis en pratique. C'est ainsi que, en 1888, on avait pensé à fonder à Bucarest la

---

[156] *Tribuna Macedoniei*, n° 17/10 juin 1907, p. 3. Au moment de sa constitution, la société Bashkimi n'avouait pas sa politique anti-ottomane, mais proposait de lutter pour renforcer l'amitié avec le peuple roumain, pour aider les Aroumains de Macédoine, de l'Epire et d'Albanie. L'article 2 du statut de la société stipulait son but comme suit : imprimer des livres et des journaux albanais, fonder des écoles albanaises à Bucarest et en Albanie.

[157] Un journal albanais avec ce titre (Bashkimi) apparaît en même temps à Skodra. Une autre société, à Monastir, aura le même nom.

[158] Iani Mihail-Lehova figurera parmi ses représentants importants ; dr. Ibrahim Themo est vice-président.

[159] La revue *Viața albano-română* (Vie albano-roumaine), n° 2/1909, p. 35.

[160] L'affirmation de Stavro Skendi, *op. cit.*, p. 213. En réalité, comme nous essayerons de le prouver, Bajo Toli est parti de Roumanie en Albanie où il est devenu le chef d'un groupe d'Albanais armés.

[161] Nous reviendrons. d'une manière plus ample.

[162] *Românul de la Pind* (Le Roumain du Pinde), n° 18/23 mai 1910, p. 2.

Société albanaise « Saint Démètre », pour encourager l'organisation de l'enseignement en albanais [163].

En 1895, C. Predescu publiait, pour être approuvé, le projet du statut de la *Société générale albanaise de Roumanie*, qui offrirait, comme l'affirmait l'auteur, les moyens d'obtenir des aides substantielles de l'Europe et en même temps d'aider aux Albanais de s'affirmer. Conformément à ce projet, la Société préconisait l'organisation de filiales dans chaque district où vivaient des Albanais, tandis qu'en Albanie on organisera, entre autres, des ateliers d'industrie nationale [164].

Comme l'affirmait N. N. Naço dans la polémique avec ses adversaires, on a essayé d'organiser, en 1906, pour dissoudre complètement la Drita, une *Section albanaise* de la Société de culture macédo-roumaine, d'après le modèle des Hellénismes d'Athènes et de la société *Dija* des Etats-Unis d'Amérique.

D'après certaines informations, en 1911 fonctionnait à Bucarest une section du *Comité secret albanais de la Drita*, initié en Albanie par Qemal-bey, Ivançi et Tezil-bey, lesquels, paraît-il, auraient organisé des sections similaires à Sofia, Athènes et Cetinje [165].

Ainsi, entre 1884—1911 ont pris naissance sur le territoire roumain 18 organisations ou sociétés albanaises [166] dans six villes et qui rassemblaient les groupes d'Albanais établis en Roumanie. Des Roumains (de Roumanie ou Macédo-roumains) étaient également membres de ces sociétés ; leur aide à la cause albanaise est importante. Etant afiliées à la centrale d'Istanbul, les sociétés albanaises de Roumanie ont joué un rôle de premier ordre dans le développement général du mouvement albanais. Un leader albanais écrivait en 1902 : « Avec l'assemblée de Prizren (1878), avec la société de Constantinople (1879) et avec l'organisation de la Drita, une nouvelle ère a commencé pour les Albanais » [167].

Les sociétés albanaises des autres pays sont beaucoup plus tardives que celles de Roumanie. C'est à peine en 1893 que fut fondée à Sofia la société *Dëshira*, qui à son tour aidera au progrès de la cause albanaise.

---

[163] Le journal *Sqipetari—Albanezul*, Bucarest, n° 11/30 novembre 1888, p. 3.

[164] *Ibid.*, n° 8/1 janvier 1896. Il n'y a pas eu d'écho concernant cette proposition. Le journal cessant de paraître, nous ne savons pas si son auteur a persisté dans son intéressante idée.

[165] *Românul de la Pind*, n° 13/7 août 1911, p. 3.

[166] Nous comptons dans ce nombre également l'organisation Kombi, fondée en 1905. Nous en reparlerons.

[167] *Kalendari Kombiar*, Sofia, 1902, p. 42.

Depuis 1894, une importante société albanaise — *Véllazëria e Shqipetarëve* fonctionne en Egypte. La société *Malli e mëmëdheut* (Nostalgie de la patrie) existe aux Etats-Unis depuis 1906 et la société *Besa-Besën* (Boston) depuis 1907.

Il est donc indubitable que l'évolution des sociétés albanaises est directement liée aux événements d'Albanie sur lesquels elles ont exercé une certaine influence. A mesure que se développait la conscience nationale, les buts du mouvement se sont précisés ; la nécessité d'unir toutes les forces s'est imposée.

L'ART ROUMAIN ET L'ART BULGARE AUX XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

II

SYNCRÉTISMES DANS L'ÉVOLUTION DE LA PEINTURE TRADITIONNELLE

ELEONORA COSTESCU

Dans un article antérieur — le premier d'une série d'études consacrées aux rapports artistiques roumano-bulgares des XVIII^e et XIX^e siècles [1] — nous avons abordé un domaine où il nous a été beaucoup plus facile de découvrir des différences que des analogies. En effet, en dépit de certains traits communs — notamment d'ordre iconographique et ornemental — la gravure « traditionnelle » a suivi dans les principautés roumaines et en Bulgarie des voies différentes, souvent divergentes. Par contre, la peinture — domaine que nous envisageons dans ce qui suit — présente beaucoup plus d'éléments communs que l'art graphique. Nous tenons toutefois à préciser, dès le début, que cette fois encore il ne sera question qu'accidentellement de la peinture officielle, académique au fond, qui fait son apparition dans cette partie de l'Europe avec beaucoup de retard — au siècle dernier. Nous nous occuperons donc de la peinture traditionnelle, qui a été, croyons-nous, peu étudiée et insuffisamment mise en valeur jusqu'à présent.

Sans aborder l'histoire de ces problèmes, nous rappellerons que, en dépit de certains caractères qui permettent de distinguer la peinture traditionnelle roumaine de la peinture bulgare, ces peintures présentent toutefois de nombreuses analogies, non seulement du fait que toutes deux constituent des manifestations qui, en dernière analyse, s'encadrent dans la création artistique du monde oriental, mais aussi parce qu'une fois

---

[1] Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII^e et XIX^e siècles. Considérations sur la gravure traditionnelle*, « Revue des études sud-est européennes », VIII, 1970, n^o 1, p. 49—83.

élaboré, leur mode d'expression a évolué dans des directions souvent similaires. En avançant cette affirmation, nous n'oublions pas que, par suite de la domination effective des Turcs en Bulgarie pendant près de cinq siècles, on ne rencontre pas dans l'art féodal de ce pays cette continuité qui est une des caractéristiques majeures de l'évolution de l'art roumain. Le développement de l'art en Bulgarie entre 1396 et 1877 connaît un rythme plus irrégulier que dans les principautés roumaines, avec des moments d'essor, mais aussi de longs intermèdes. Cependant, en dépit de ces interruptions, l'art médiéval bulgare a connu, en lignes générales, les mêmes transformations que l'art roumain, évoluant de l'extrême rigueur formelle et dogmatique des premiers temps vers une liberté d'expression plus marquée.

La théorie selon laquelle l'art traditionnel de ces régions de l'Europe aurait représenté une modalité d'expression immuable, dépourvue de tout dynamisme intérieur susceptible d'en modifier constamment la physionomie, a subi ces derniers temps de nombreux amendements qui sont à même de jeter l'ombre du doute sur l'assertion relative au caractère soi-disant statique de cet art, art qui aurait succombé au XIX^e^ siècle comme suite à un épuisement d'où il n'aurait pas trouvé la force nécessaire de sortir. La simple confrontation d'une peinture datant de l'époque d'Etienne le Grand, avec une œuvre du XVIII^e^ siècle, suffit pour marquer — à l'échelle locale, bien entendu — la distance qui sépare l'attitude « classique » du créateur de la première, de l'attitude, que nous pourrions appeler « baroque », de l'auteur de la seconde ; tout se passe cependant dans les limites d'une conception spécifique relative au style, voire sans aucune intervention — sinon d'ordre secondaire — de l'art occidental.

On ne saurait pourtant nier la pénétration toujours plus évidente de certains motifs occidentaux dans l'art roumain et dans l'art bulgare au seuil de l'époque moderne. Cette influence, qui revêt au début la forme plus facilement acceptable d'éléments purement décoratifs, devient toujours plus sensible jusque dans le répertoire iconographique proprement dit. Ce fait est plus évident encore vers la fin du XVIII^e^ siècle et d'autant plus au siècle suivant, en peinture et en sculpture et particulièrement dans l'art graphique. On constate cependant une différence essentielle entre la manière dont les peintres et les graveurs du XVIII^e^ siècle avaient jugé bon d'adopter et d'interpréter, dans le sens de la tradition locale, certains éléments occidentaux, qu'ils acceptaient seulement comme une possibilité de renouveler le répertoire traditionnel, et l'emprunt massif et sans réserves qu'en feront les peintres de formation « académique » au siècle suivant. Dans le premier cas, les influences ne se référaient qu'aux détails, sans toucher à l'essence de l'art traditionnel,

tandis, que dans le deuxième cas, la tradition a été entièrement remplacée par une nouvelle modalité d'expression, engendrée par des nécessités intérieures différentes.

A côté des renouvellements que la peinture, l'illustration des livres et la sculpture sur bois ont subis directement, indirectement ou comme évolution parallèle au contact de l'art occidental, d'importantes modifications ont lieu également à la fin du XVIIIe siècle et au cours du siècle suivant dans la manière d'interpréter les formes : celles-ci perdent de leur pureté et de leur finesse initiale et deviennent toujours plus frustes, voire grossières [2]. En admettant cependant comme note caractéristique de l'art de la fin du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe siècle un certain trait populaire, nous devons toutefois ajouter qu'il s'agit d'une manière de parler, car les modalités d'expression de l'époque dont nous nous occupons sont infiniment plus diverses qu'elles ne paraissent à première vue. Elles comprennent aussi bien la production artistique réalisée par des moyens assez rudimentaires — dont nous parlions ci-dessus — que des œuvres dont les qualités plastiques ne semblent nullement inférieures aux œuvres d'art les plus « raffinées » du passé. Il suffit de rappeler, à l'appui de cette affirmation, l'exemple de la peinture murale réalisée en 1806 sur la façade ouest (pridvor) de l'église d'Urşani par « Dinu zograf, Sud Gorj » et ses aides, Ion et Andrei. Si on ne connaissait pas assez exactement la période dans laquelle s'est déroulée l'activité artistique de ces « zografs », on serait tenté d'attribuer leurs œuvres (d'Urşani, de Tîrgu-Hurez, de Copăceni—Vîlcea, etc.) à un excellent artiste de l'époque brancovane, compte tenu de leurs particularités stylistiques. C'est ce que l'on peut affirmer aussi pour un grand nombre d'icônes conservées à la Galerie Nationale de Sofia ou au Musée Archéologique et Historique de la Patriarchie bulgare, qui furent exécutées par des « zografs » appartenant à l'école de Triavna, aux écoles athonites de Galishtea et de Karpino, pour ne plus parler du développement atteint par l'art traditionnel bulgare au XIXe siècle dans les écoles de Samokov et Bansko.

Entre ces deux pôles — un art dont la force d'expression consiste, en premier lieu, en l'extrême simplicité de la forme, souvent naïve, et un art évolué et souple, issu d'une longue pratique artistique — s'étend une production d'une diversité surprenante. Ce simple fait suffirait — croyons-nous — pour infirmer la prétendue « décadence » de l'art autochtone au début du siècle passé, décadence qui aurait rendu nécessaire son remplacement par un autre art, doué de possibilités plus larges et de vertus novatrices. Quand on pense que le modèle choisi était un académisme ayant depuis longtemps épuisé ses dernières ressources, on est amené

[2] *Ibidem*, p. 52.

à regretter que les artistes de cette époque n'aient pas atteint à une synthèse similaire à celle réalisée au Moyen-Age par les architectes des églises moldaves ou, de nos jours, sur le plan universel, par un Brâncuşi ou un Ţuculescu.

Nous nous proposons de passer rapidement en revue quelques aspects novateurs caractéristiques de la peinture roumaine et bulgare des XVIII[e] et XIX[e] siècles. Ces innovations ont modifié, naturellement dans une moindre mesure, la vision traditionnelle ayant trait à la représentation de la forme, à savoir le style ; par contre, du point de vue des thèmes, c'est-à-dire du contenu, les modifications sont des plus intéressantes et significatives. Il a fallu, paraît-il, un grand effort de la part des « zografs » du siècle passé pour qu'ils se détachent de la vision bidimensionnelle traditionnelle — commune d'ailleurs au monde oriental tout entier — en faveur d'une vision tridimensionnelle, opposée à la première et correspondant à une conception sensorielle-matérialiste propre à l'homme occidental quant à sa place et à son rôle dans l'univers.

L'adoption de la vision occidentale par les « zografs » roumains n'a pas eu lieu sans difficulté. Ce fait ressort assez clairement quand on compare un portrait exécuté par un Altini, Töpler ou Schöft, par exemple — artistes qui du fait de leur origine et de leur formation, n'avaient nullement besoin de s'accommoder aux schémas de la vision tridimensionnelle pour se l'approprier — à un autre portrait, dû à un artiste autochtone, tels Nicolae Polcovnicul ou Ion Balomir, qui semblent toujours imperceptiblement attirés par la vision bidimensionnelle traditionnelle.

D'ailleurs, le passage de la peinture traditionnelle — murale ou non, en tout cas bidimensionnelle — à la peinture occidentale, volumétrique, n'a été possible que par l'abandon des anciens procédés techniques (en renonçant, par conséquent, aux possibilités expressives des couleurs étalées à plat sur une superficie bien délimitée par des contours indépendants, grâce auxquels la forme était parfaitement « écrite »), en faveur de la technique illusionniste de la peinture à l'huile, du clair-obscur. Cette recherche du clair-obscur n'apparaît pas seulement dans les œuvres des peintres professionnels résidant dans les villes, mais aussi, parfois, dans celles des « zografs » travaillant autour des centres traditionnels de culture, par exemple autour des monastères. Il est curieux de voir ainsi un artiste d'un talent remarquable tel Gheorghe Gherontie, « ermite, zograf et chantre du monastère de Hurez », qui, à côté d'icônes de type traditionnel, en exécute d'autres dans une technique du clair-obscur si bien assimilée, qu'elles nous font immédiatement penser à la peinture religieuse de Grigorescu, de quelque vingt ans postérieure. Nous pensons notamment à la grande icône de l'iconostase du monastère « Dintr'un lemn », représentant la Naissance de la Vierge ; cette œuvre, datant de 1840, rappelle

certains petits maîtres italiens des premiers temps de la Renaissance, par la préférence accordée à l'aspect pittoresque — narratif de la scène.

Le fait qu'exactement à la même époque, l'un des peintres les plus importants de l'école de Samokov, Dimitri Zograf (frère aîné de Zacharie Zograf), exécute pour l'église du monastère Troïan une grande icône

Fig. 1. — Monastère de Troïan (Bulgarie), foto Lydia Bacai (d'après le livre d'Asen Vasiliev publié à Sofia en 1962)

ayant le même thème, la Naissance de la Vierge, ne doit pas nous pousser à l'interpréter dans le même sens que l'œuvre du zograf Gherontie du monastère de Hurez. Car, tandis que Dimitri Zograf et peut-être même son père, Hristo Dimitrov, avaient passé par Vienne, Gherontie n'a subi l'influence occidentale que par l'intermédiaire des gravures, qui avaient une large circulation chez nous à cette époque (comme dans toute la péninsule balkanique). Le clair-obscur des compositions de Dimitri Zograf (fig. 1) ou de Toma Vishanov, un autre peintre

d'églises appartenant à l'école de Bansko, qui avait également connu l'art occidental à Vienne, est plus délicat, plus doux ; on y sent l'influence de l'académisme viennois, tributaire à son tour au maniérisme de Guido Reni. L'influence de ce peintre et graveur bolonais sur la peinture et la gravure bulgares du XIX^e siècle a été particulièrement profonde. Elle constitue d'ailleurs la différence la plus importante entre l'art des zografs bulgares et celui des zografs roumains du XIX^e siècle. Les premiers ont abordé nombre de moyens d'expression de l'Occident par voie directe et les ont adaptés au milieu et à la mentalité locale, tandis que chez nous, même sans ce contact direct, il s'est produit une séparation plus rapide et plus radicale, l'élément nouveau — à savoir la peinture à tendance académique — s'étant dispensé de la peinture traditionnelle, chacune de ces deux modalités évoluant par la suite selon une voie propre.

Mais si les innovations d'ordre formel, de style, étaient évidemment de moindre envergure, les zografs d'ancienne formation — aussi bien chez nous qu'en Bulgarie — les appliquant avec une évidente timidité, les innovations à caractère thématique sont bien plus substantielles. Remarquons ici — comme on l'a déjà souligné — l'extraordinaire développement des portraits de donateurs, où commencent à poindre quelques vagues préoccupations de psychologie ; ces portraits sont réalisés avec une extrême fidélité en ce qui concerne les vêtements, qui sont rendus dans les moindres détails, conformément à la situation sociale, à l'âge, à la mode et même au goût personnel. Ils gagnent peu à peu tout le registre inférieur (fig. 2) du narthex et, par l'exactitude avec laquelle ils sont exécutés, permettent de localiser et de reconstituer un climat social et humain propre à l'époque [3].

Relativement à cet intérêt croissant pour la représentation de la figure humaine, nous devons également souligner l'apparition — à côté des personnages principaux, les donateurs — d'autres figures représentant des personnes qui avaient joué un rôle dans l'activité déployée lors de la construction du monument [4]. Ainsi, dans l'église Saint Nicolas de Tîrgu-Jiu, sur la partie inférieure du mur méridional de l'exonarthex, on lit : « Şandru, qui a pris la peine de porter la nourriture (aux) zografs en l'an 1812 du commencement jusqu'à la fin. . . » ; dans l'église des Saints Constantin et Hélène de Broşteni—Mehedinţi on peut voir le portrait de « Mère Iţa, qui prépara les repas des ouvriers » ; dans l'église Saint Georges de Gura-Văii, près de Rîmnicu-Vîlcea — cette fois dans les niches

[3] Une individualisation plus marquée des portraits de donateurs peut être discernée bien avant. Il suffit de penser aux autoportraits de Pîrvu Mutu. Maintenant on assiste à un phénomène de généralisation.

[4] Il s'agit ici d'un processus de généralisation de certaines tendances qui sont apparues, à une échelle plus réduite, dès le XV^e siècle à l'église du cimetière de Cozia, puis à Filipeştii-de-Pădure (Pîrvu Mutu et ses aides), à Hurez (Manea le maçon, Vucaşin le tailleur de pierres, Istrate le sculpteur en bois), etc.

extérieures, généralement réservées à cette époque et dans ces régions aux Sibylles et aux philosophes — sont représentés : « Père Jean, qui fut l'hôte des zografs », « Anne, sa femme, l'hôtesse des peintres de Père Jean » et plusieurs autres hommes et femmes en costumes de paysans, entourant le zograf de 1758, Radu. Celui-ci est représenté coiffé d'un « potcap » et

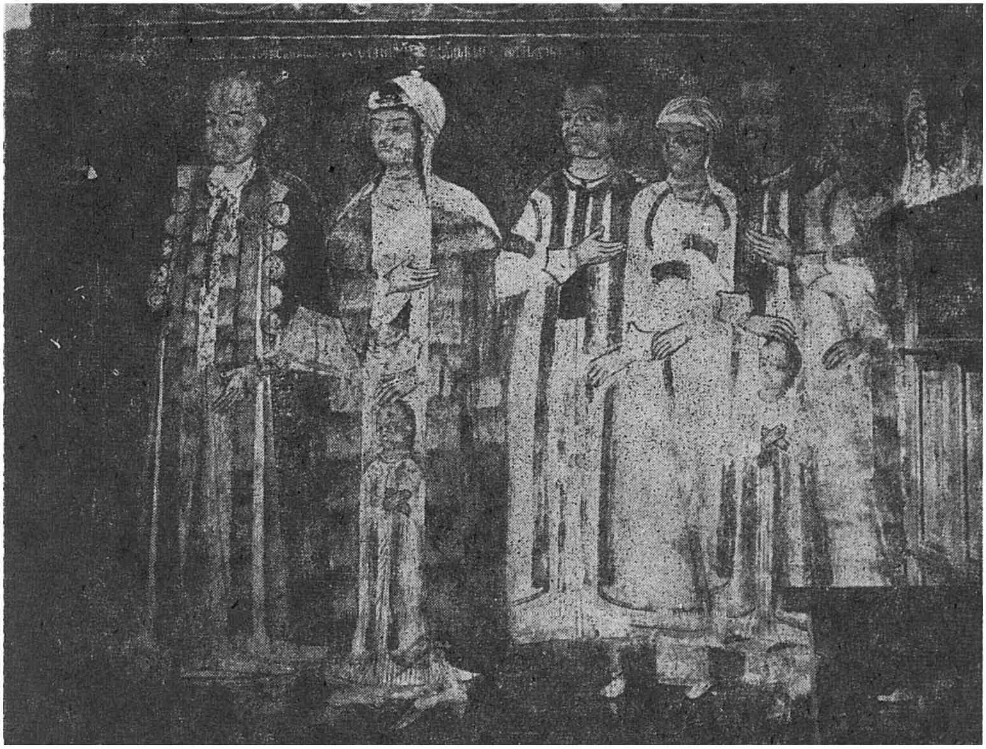


Fig. 2. — Eglise de Urşani (Vîlcea—Roumanie)

vêtu d'un pantalon bouffant sous le cafetan; il tient à la main une « cobza » pour montrer que son talent de peintre était doublé de celui de musicien (fig. 3). Il arrive même que l'artiste prenne pour modèle, par exemple, un certain Jean le Boiteux, probablement l'infirme qui mendiait devant l'église de Tîrgu-Hurez et qui figure sur le mur de la porte d'entrée, c'est-à-dire à sa place habituelle.

Une considérable extension du répertoire eut lieu à cette époque, par suite de l'introduction de quelques motifs iconographiques qui se prêtent à une narration plus ample, permettant de réaliser de véritables tableaux de genre. Nous en rappelons quelques-uns : *la parabole du pharisien et du péager* (église Cămărăşescu, de Tîrgu-Cărbuneşti, église de Bélievo, près de Samokov), *la parabole de la poutre et de la paille* (exonarthex

de l'église du monastère Tismana, église du monastère Troïan, etc.). Il faut toutefois remarquer que de telles scènes sont plus fréquentes dans l'iconographie bulgare du XIX[e] siècle que chez nous, à l'exception du Banat [5] où l'on discerne, aussi bien dans les églises roumaines que dans les églises serbes, une préférence évidente pour des scènes comme : *la*

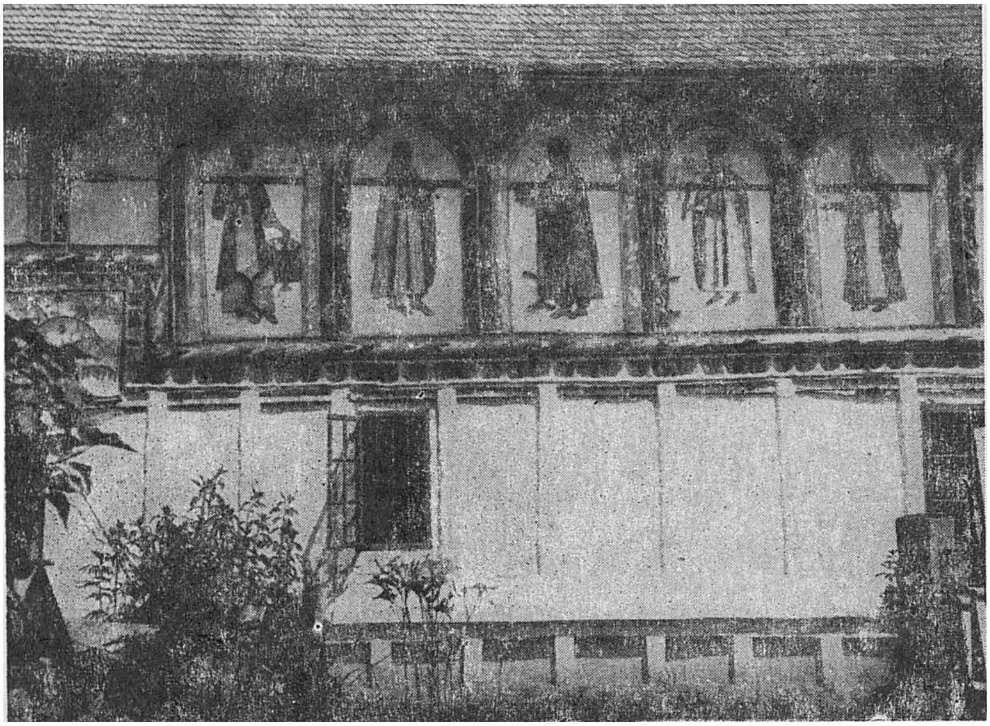


Fig. 3. — Eglise de Gura-Văii (Vîlcea—Roumanie)

Guérison de l'aveugle, du paralytique, de la belle-mère de Pierre, le Retour de l'enfant prodigue, Jésus bénissant les enfants, Jésus chez Marthe et Marie, la Parabole de l'obole de la veuve, scènes visiblement influencées par l'iconographie catholique et susceptibles d'être transposées et localisées conformément aux coutumes et au goût de l'époque [6]. Cependant, il est significatif que de telles scènes prennent toujours plus d'importance,

[5] Dans le Banat très peu de vestiges de monuments religieux antérieurs à l'occupation turque (1552—1718) se sont conservés. Etant de date relativement récente, ces monuments ont subi plus tôt et en plus grande mesure l'influence du baroque occidental.

[6] Un rôle important relativement à la pénétration de certains motifs catholiques dans l'iconographie traditionnelle revient aux gravures, qui avaient une large circulation à cette époque, soit sous forme de feuilles isolées, soit sous forme d'albums, telle la « Biblia Eclypta» de Christophe Weigel, imprimée à Augsbourg, en 1695, ouvrage qui a fortement marqué l'iconographie de l'époque.

tant par leur fréquence et leurs proportions, que par le fait qu'elles commencent à gagner le narthex, généralement réservé à la représentation de la vie, de l'enseignement et de la Passion du Christ.

Un thème lié à l'iconographie occidentale est celui de Saint Eustache Placida (respectivement Saint Hubert), représenté au centre d'une vaste composition — analogue à un tableau de genre hollandais — sur tout un panneau du mur méridional de l'église Frumoasa de Jassy. L'épisode, inspiré parfois de la gravure sur métal de Dürer, se retrouve également dans quelques autres églises : l'église du monastère Hurez, celle du monastère Cheia, le skyte Crasna—Prahova, l'église des Saints, de Bucarest, l'église Mănăstirea de Vălenii-de-Munte, etc. Pour la Bulgarie, nous nous arrêterons seulement à la remarquable icône de grandes dimensions, conservée dans l'église Bogoroditza de Koprivshtitza, peinte en 1838 par Zachari Zograf, sur l'ordre de Petko Doganov (qui aurait posé lui-même à cheval) ; cette icône est réalisée avec une finesse et une transparence de tons qui l'apparente aux œuvres des petits maîtres primitifs flamands et hollandais.

Si l'on rencontre fréquemment ces scènes dans la peinture serbe, dans la peinture du Banat [7] et même dans la peinture bulgare, en Valachie et surtout en Olténie c'est le paysage qui connaît le développement le plus substantiel, évidemment dans les limites imposées par l'iconographie traditionnelle. Cette nouvelle orientation se manifeste en premier lieu par un intérêt croissant pour des scènes susceptibles d'offrir l'occasion de représenter la nature, par exemple : *la Parabole des travailleurs de la vigne* (église Saint Nicolas de Bărbăteşti-Vătăşeşti, kiosque de l'église du monastère Hurez, église des Saints Voïévodes de Almăju—Vîlcea), la *Parabole de la moisson* (église des Saints Voïévodes de Almăju, église de Chiţorani—Prahova), *la Parabole de celui dont la terre a rapporté beaucoup* (églises de Boldeşti et de Chiţorani, toutes deux dans le département de Prahova) ou *la Parabole de celui qui tomba entre les mains des larrons* (église Saint Nicolas de Bărbăteşti-Vătăşeşti, église du monastère Govora, chapelle du cimetière Saint Nicolas de Cîineni—Vîlcea, église de l'échanson (paharnic) Constantin Cantacuzène, bâtie en 1797—98 à Chiţorani—Prahova), la petite icône d' iconostase, peinte en 1838 par le zograf Alexe de Cîmpulung (église du monastère Tismana), etc. Bientôt le peintre osera représenter des figures et des scènes directement empruntées à la réalité environnante, par exemple : le montreur d'ours dans les églises de Bîrseşti et de Gura-Văii—Vîlcea (où il est même désigné du nom de Ioniţă, c'est-à-dire Jeannot), le chasseur tuant un lièvre, toujours à Gura-Văii et dans l'église du monastère Păpuşa, le chasseur de cerfs, dans l'église de Călineştii Vîlcii, le chasseur d'ours, dans l'église de Foleştii-de-Jos,

[7] Voir note 5.

département de Vîlcea (fig. 4). De telles scènes se déroulent généralement dans le cadre de vastes paysages qui, petit à petit, arrivent à revêtir toute la façade ouest du monument ; ces paysages sont peuplés de toutes sortes d'animaux, rendus avec un sens de l'observation et une grâce qui évoquent le monde miraculeux des contes orientaux. Cette impression est

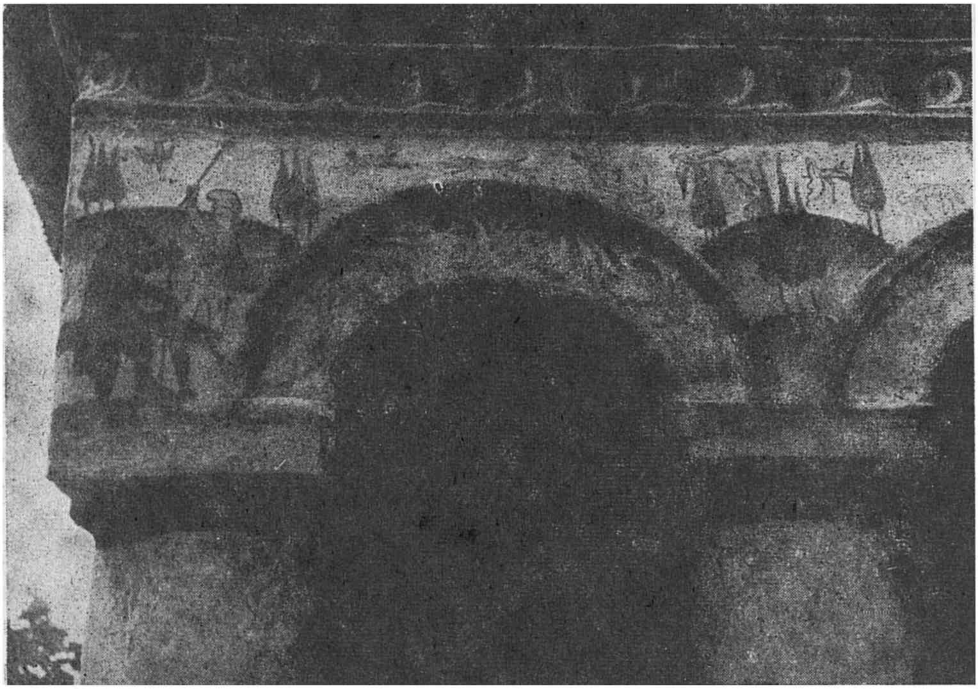


Fig. 4. — Eglise de Teişu-Buneşti (Vîlcea—Roumanie)

due aussi au fait que ces compositions illustraient parfois des épisodes tirés des livres populaires, qui avaient à cette époque une très large circulation dans les principautés roumaines : *la Fleur des vertus* (*Fiore di virtù*), *Barlaam et Joasaph*, *l'Histoire d'Esope*, *le Physiologue*, *l'Histoire d'Alexandre*. De tels livres ont servi de source d'inspiration pour des scènes représentant, par exemple, *la Fable du pélican* et celle de *la Fourmi et la colombe* (toutes deux au monastère de Valea—Muscel), *la Fable de la licorne* (église de Băjeşti—Muscel) [8] ou *la Fable de la licorne et de l'ours* (église de Foleştii-de-Jos).

[8] Ayant ici également une signification philosophique. Il s'agit en fait d'une référence directe à l'exemple donné par Barlaam à Joasaph pour illustrer la vanité de la vie. Un homme, fuyant la licorne (la mort), tombe dans un abîme (le monde et ses péchés) et reste accroché dans les branches d'un arbre dont la racine est rongée par deux rats ; au fond de l'abîme, un dragon (l'enfer), au-dessus, la licorne aux aguets ; l'homme, oubliant les dangers qui le mena-

Dans ces compositions, le paysage n'est qu'un décor, servant à placer les scènes dans un cadre plus conforme à la réalité. D'autres fois, le paysage est prépondérant; il est visiblement représenté pour lui-même, avec un sentiment que les générations précédentes n'avaient pas connu. Une scène comme celle peinte sur la tour de l'église Saint Nicolas de Peretu-Drăgăneşti (département de l'Olt), où figurent deux paysans labourant, accompagnée d'une inscription qui est une brève invocation : « Gentil printemps, laboure » [9], était inconcevable aux siècles précédents.

Rien ne rend plus évidente la différence d'orientation entre l'art roumain et l'art bulgare au XIXe siècle que la manière dont ils ont introduit le paysage dans la thématique traditionnelle, en tant que genre plus ou moins indépendant. Nous devons souligner le fait que le paysage ainsi envisagé apparaît dès le XVIIIe siècle, d'abord dans la peinture traditionnelle, et seulement vers la moitié du XIXe siècle dans la peinture officielle, d'orientation académique. On sait que le premier paysage, dans l'entière acception du terme, est dû au peintre Ion Negulici. Le tableau représentant une vue de Cîmpulung, a été réalisé peu avant 1848 et se trouve aujourd'hui dans la Galerie Nationale du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie, à Bucarest. Donc, l'œuvre date d'une époque où le thème était depuis longtemps utilisé à la décoration des façades de la plupart des églises de Valachie et d'Olténie.

L'apparition du paysage se rattache chez nous aux modifications survenues dans la peinture traditionnelle aux XVIIIe—XIXe siècles et au rôle joué par les artistes populaires quant à l'enrichissement du répertoire thématique et aux changements de style, dans le sens d'une simplification expressive, qui rapproche leur art du goût de l'époque contemporaine.

En Bulgarie, l'introduction du paysage suit une autre voie. En premier lieu, le paysage sert moins à décorer les façades des églises, comme c'est le cas pour la Valachie et l'Olténie, que les façades et les intérieurs des maisons particulières [10]. Par la destination qu'on lui donne, par les thèmes adoptés, par la facture, par la technique et l'exécution, le paysage — tel qu'il est conçu dans la peinture bulgare du XIXe siècle — se rattache directement au paysage qui ornait, à partir du XVIIIe siècle, maints logements de riches marchands de la Macédoine grecque : Kariofolis, Chora, Jerania, etc. [11] On pourrait étudier les rapports que de telles peintures

cent, lèche les quelques gouttes de miel qui dégoulinent de l'arbre (la douceur de la vie) (Cf. Victor Brătulescu, *Elemente profane în pictura religioasă* (Eléments profanes dans la peinture religieuse)). « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », XXVII (1943), fasc. 80, p. 49—67.

[9] Maria Golescu, *O fabulă a lui Esop trecută în iconografia religioasă* (Une fable d'Esope dans l'iconographie religieuse), ibid., p. 72—73.

[10] Exemples à Koprivshtitza (les maisons Os, Liutov), à Pazardjik (la maison Stanislav Dospevski), à Plovdiv (l'actuel Musée Ethnographique, la maison Lamartine), à Samokov (la mosquée, la synagogue).

[11] ΝΙΚΟΛ Κ. ΜΟΥΤΣΟΠΟΥΛΟΥ, *ΤΑ ΑΡΧΟΝΤΙΚΑ ΤΗΣ ΣΙΑΤΙΣΤΑΣ* Thessalonique, 1964, pl. 64—70, 74—79, 81—88.

pouvaient avoir, d'une part, avec les gravures représentant des paysages urbains — en vogue, à l'époque, en Europe Centrale — et, d'autre part, avec certains motifs ornementaux floraux empruntés au répertoire décoratif des styles rococo et néoclassique.

En deuxième lieu, dans la peinture bulgare, le paysage n'est pas une création à caractère populaire ; il représente plutôt la modalité d'expression de peintres formés aux écoles d'art, comme Stanislas Dospevski, qui décora sa maison de Pazardjik de telles peintures. Mais nous touchons là au problème de la peinture académique et de ses rapports avec la peinture traditionnelle — de facture populaire ou non ; c'est un aspect que nous nous proposons d'étudier dans l'article suivant.

Le côté le plus intéressant et le plus original de l'iconographie roumaine et bulgare à la fin du XVIII^e siècle et surtout au siècle suivant est constitué par un autre aspect, qui ne nous semble pas avoir retenu jusqu'à présent l'attention des chercheurs. Il s'agit de la prédilection manifestée par la peinture de facture traditionnelle, de cette époque, pour les thèmes fantastiques, apocalyptiques. Nous ne relèverons pas ici les scènes illustrant l'Apocalypse proprement dit, scènes qui — rares et limitées par le passé — se multiplient et prennent une ampleur considérable dans quelques églises telles que : l'église de l'Annonciation, de Rîmnicu-Vîlcea, celle de Fundenii-Prahovei, l'église de la Dormition de la Vierge, de Turcheş—Braşov, ou l'ancienne église de Călimăneştii-Vîlcii. Remarquons seulement, en passant, que dans ces deux dernières églises [12] — comme aussi dans celle des monastères Troïan et Préobrajenski (près de Veliki-Tyrnovo) — le souvenir de la célèbre xylogravure de Dürer représentant *Les quatre chevaliers de l'Apocalypse* est évident. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux modifications subies par la scène traditionnelle connue sous le nom d'*Anastasis* et qui dans des églises comme : Saint Nicolas de Lupoaia ou Cămărăşescu de Tîrgu-Cărbuneşti, présente en premier plan la figure immense d'un démon à la gueule ouverte, ou bien encore à la chapelle du cimetière du monastère de Brîncoveni, où ceux qui sortent des tombes sont des démons. Nous n'attacherons pas une signification particulière à l'apparition de scènes comme : *la Destruction de Sodome et Gomorrhe* (église Saint Nicolas de Lupoaia, registre inférieur de l'iconostase de l'église Saint Georges de Caransebeş ; postnitza (chapelle) Saint Luc du monastère de Rila), *le Massacre des Innocents* (église du monastère Troïan), *la Chute des Anges changés en démons* [13], les deux scènes d'exorcisme de la chapelle Saint Luc, près de Rila, dont une représente

---

[12] Victor Brătuescu, *Comunicări — Biserici din Argeş şi Vîlcea* (Communications—Eglises d'Argeş et de Vîlcea), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », XXVII (1934), fasc. 79, p. 44.

[13] Dans l'ancienne église de Călimăneşti.

le moment où le Christ, chassant le démon du corps de deux hommes, les fait entrer entrer dans un troupeau de porcs.

Nous ne nous arrêterons pas sur quelques thèmes qu'on rencontrait aussi aux époques antérieures et auxquels les artistes des XVIIIe et XIXe siècles semblent témoigner beaucoup d'intérêt, par exemple la scène bien connue représentant *les Douanes célestes*, qu'on rencontre fréquemment aussi bien en peinture [14] qu'en gravure, une œuvre remarquable telle comme la gravure sur bois du hiéromoine Siméon, exécutée en 1818 au monastère de Neamţ, ayant pu pénétrer ainsi jusque dans les maisons des fidèles. Une scène comme celle représentant l'archange Michel foulant aux pieds un vieillard pour emporter son âme est également significative aussi bien par le choix du sujet que parce qu'elle marque la pénétration des thèmes iconographiques occidentaux dans l'art oriental. En effet, le thème — emprunté au tableau de Guido Reni *l'Archange Michel terrassant le démon* (l'église Santa Maria della Concezione à Rome) — fut transposé peu de temps après par un artiste anonyme dans une gravure d'interprétation et, par les graveurs d'Athos, se répandit finalement dans toute la péninsule balkanique. Interprété dans l'esprit local, mais pouvant être aisément reconnu, le thème en question se retrouve en Bulgarie [15] et en Roumanie [16], occupant souvent la paroi qui sépare le narthex de l'exonarthex.

On peut donc relever une préférence marquée pour certains thèmes auxquels les artistes des époques antérieures n'avaient accordé — à de rares exceptions près [17] — qu'un rôle épisodique et qui deviennent prépondérants au XVIIIe siècle, témoignant d'une orientation spirituelle d'ordre plus général. A côté de ces thèmes en apparaissent d'autres, nouveaux, souvent dans le narthex même, décorant la paroi qui sépare celui-ci de l'exonarthex.

Si de telles compositions représentent finalement soit des motifs déjà rencontrés antérieurement — bien qu'à une moindre échelle —, soit des scènes illustrant des épisodes de la littérature dogmatique, il y en a d'autres, à cette époque, qui de ce dernier point de vue ne justifient pas leur présence. Il est vrai que certains motifs figurent aussi bien dans l'herminie de l'archimandrite Macaire, datant de 1805, que dans celle du

---

[14] Chez nous, dans les églises de Chiţorani—Prahova, Cămărăşescu de Cărbuneşti; en Bulgarie, dans la chapelle du monastère Sokoloski, près de Gabrovo.

[15] Dans l'église du village de Mirkovo, œuvre du peintre d'églises David (Cf. Asen Vasiliev, *Български Възрожденски Майстори* (Maîtres de la renaissance bulgare). Sofia, 1965, p. 574—575, il. 351.

[16] Dans les églises : des Saints Archanges à Ioneşti—Mincu, la Naissance de la Vierge au village Cătunele (dans la vallée du Motru), de la Toussaint (Baia-de-Fier), de Saint Nicolas Tabaci (Vălenii-de-Munte), etc.

[17] Parmi ces exceptions, la composition représentant *Les Douanes célestes*, qui se trouve sur le mur septentrional de l'église de Voroneţ, et *l'Echelle de St. Jean le Sinaïte*, composition monumentale décorant le mur septentrional de l'église de Suceviţa.

Fig. 5. — Baïrakli-Djamia à Samokov (Bulgarie)

peintre Gheorghe Gherontie, du monastère de Hurez, publiée post-mortem par l'évêque Ghenadie de Rîmnic [18]. Toutefois, étant donné la date tardive à laquelle ces herminies furent copiées chez nous, on peut supposer que certains thèmes auxquels nous nous référons aient été adoptés assez tard, car ils ne se retrouvent pas — nous l'avons souligné — dans notre iconographie ancienne. Parmi ces thèmes, on peut mentionner tout d'abord la scène de l'ermite crucifié, tourmenté par les démons (les tentations); cette scène apparaît pour la première fois chez nous sur la façade ouest de la chapelle du cimetière de Hurez (bolniţa), à la place réservée généralement au *Jugement Dernier*. Comparée à la gravure réalisée en 1836 par le hiéromoine Théodose au monastère de Neamţ [19], cette œuvre semble d'une exécution plus rudimentaire; alors que dans l'œuvre du xylograveur de Neamţ les tentations qui percent le corps de l'ermite crucifié ont des masques caricaturaux, grotesques, rappelant les démons des tableaux d'un Hieronymus Bosch ou d'un Breughel le Vieux, dans la composition de Hurez, exécutée en 1699 par Preda Zograf et Nicolas et Ephrème, les tentations sont figurées par de simples flèches (fig. 6). Des

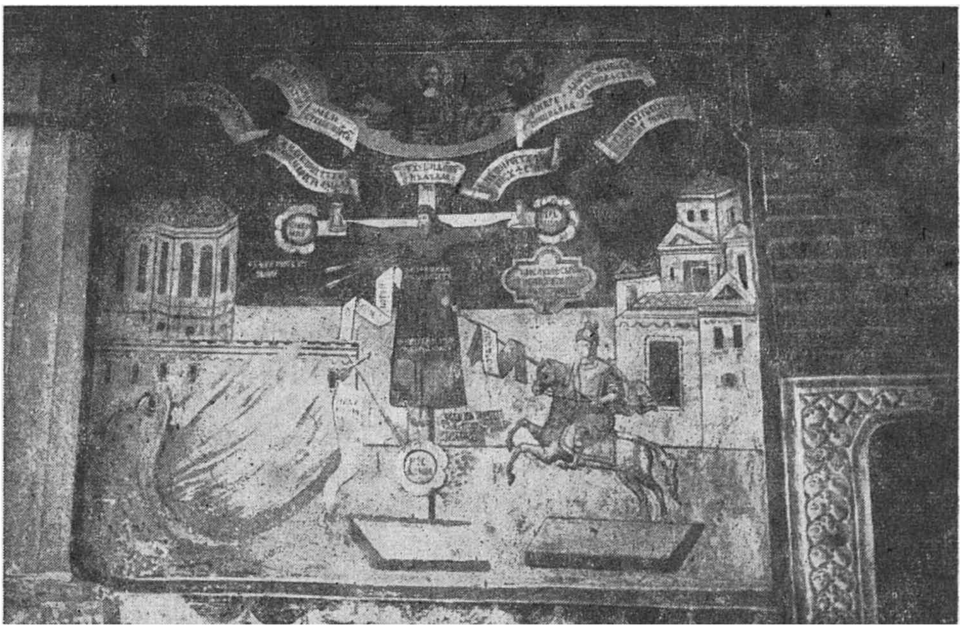


Fig. 6. — Chapelle du cimetière de Hurez (Vîlcea—Roumanie)

[18] L'Evêque Ghenadie a publié deux éditions du manuscrit de Gheorghe Gherontie, sous le titre : *Iconografia — Arta de a zugrăvi tîmplele şi icoanele bisericeşti* (L'Iconographie, L'art de peindre les iconostases et les icônes d'église). La première édition est de 1891, la seconde de 1903 (cfr. Victor Brătulescu, *Zugravul cîntăreţ Gheorghe Gherontie* (Le peintre chantre Gheorghe Gherontie)), « Mitropolia Olteniei », XIV (1962), n^{os} 1—2, p. 23—29.

[19] Eleonora Costescu, *op. cit.*, p. 63—65, fig. 7.

scènes similaires sont représentées dans la composition exécutée en 1797 par les zografs Radu et Constandin au monastère de Valea—Muscel [20] et dans celle qui décore l'exonarthex de l'église du monastère Sokoloski, réalisée en 1862 par le zograf Pavel de Shipka, aidé par son fils Nicolas. Une apparition tardive de ce thème se retrouve dans la composition

Fig. 7. — Monastère de Troïan (Bulgarie), foto Lydia Bacal (d'après le livre d'Asen Vasiliev publié à Sofia en 1962)

murale que le peintre Dimitriu-Nicolaide exécuta en 1919, pour orner la façade ouest de la chapelle du cimetière, au monastère de Tismana.

Dans les herminies mentionnées figurent également deux ou trois autres thèmes qui connaissaient à l'époque, dans la peinture roumaine comme dans la peinture bulgare, un important développement. Il s'agit d'abord des scènes représentant *la Mort du Juste* et *la Mort du Pécheur* telles qu'elles apparaissent dans les églises Cămărășescu de Tîrgu-Cărbunești, Saint Nicolas Tabaci de Vălenii-de-Munte, la Dormition de la Vierge de Baia-de-Fier, la Naissance de la Vierge, de l'église du village Cătunele, etc. et en Bulgarie, dans les églises des monastères Troïan, Rila et Batchkovo. Souvent assimilées à l'épisode de l'Evangile racontant *la Mort du mauvais riche* (fig. 7), elles apparaissent généralement à côté de la

[20] Victor Brătulescu, *Mănăstirea Valea din județul Muscel. O ctitorie necunoscută a lui Radu Paisie* (Le monastère de Valea, département de Muscel. Une fondation inconnue de Radu Paisie). «Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice», XXIV (1931), fasc. 67, p. 11—19.

scène représentant *le Festin du riche*, une occasion pour les artistes roumains et bulgares de réaliser une véritable scène de genre, animée de personnages qui, s'ils ne sont pas empruntés à la vie réelle, sont vêtus à la mode du temps et placés dans un cadre plus ou moins caractéristique pour l'époque.

Une scène bien plus intéressante est celle connue sous le nom de *la Roue de la Vie* (*Fortuna labilis*). Le thème est décrit jusqu'aux moindres détails dans l'herminie de Macaire, de 1805, et dans celle du peintre Gheorghe Gherontie (respectivement de l'évêque Ghenadie), comme aussi dans *Iconografia și întocmirile din interiorul bisericii răsăritene* (L'iconographie et l'organisation au sein de l'Eglise Orientale), paru à Sibiu en 1905 sous la signature du docteur Elie Miron Cristea (plus tard patriarche de l'Eglise Orthodoxe Roumaine). La scène, portant l'inscription suivante : « Le monde éphémère, vain et illusoire », représente les sept âges de l'homme, disposés sous forme de rayons à l'intérieur d'un cercle, formé d'un fil qui se déroule (le fil de la vie). A l'église de Păpușa (Argeș), peinte en 1857, la légende illustrant l'adolescence est : « Je vais régner », pour la jeunesse : « Roi » et pour la vieillesse : « J'ai régné et je suis revenu d'où je suis partie ». Sur le grand panneau qui orne le mur extérieur sud-ouest de l'église du monastère Préobrajenski, la composition datant de 1851, œuvre de Zachari Zograf, comporte des légendes plus amples, donc plus proches du texte respectif des herminies mentionnées. Nous ne citerons que celle qui surmonte la tête du personnage placé à l'extrémité supérieure de la roue : « Qui est pareil à moi et qui est plus fort que moi » et celle illustrant le moment où l'enfant d'autrefois — maintenant un vieillard — disparaît dans la gueule du démon : « Hélas ! nul n'échappe à la mort ». Le même thème se retrouve dans une composition peinte sur le clocher de la vieille église de Rășinari [21] et à l'église de Dozești (Vîlcea), œuvre du prêtre zograf Vasile Dozescu, frère du zograf bien connu à l'époque, Anghel Dozescu. L'église de Dozești renferme encore d'autres scènes intéressantes : mentionnons *Judas tenté par le Diable*, *la Fable d'Esope*, *le Vieillard et la Mort*, *la Mort des malfaiteurs* (où la Mort, montée sur un cheval rouge, sort de la gueule d'un dragon, symbolisant l'enfer) et, enfin, le diable guettant devant l'entrée de l'Enfer la danse qui se déroule autour d'un musicien [22].

Nous assistons maintenant à un véritable triomphe de la Mort, analogue à celui des scènes qui illustraient jadis les cycles connus sous le nom

---

[21] Composition copiée par le prêtre Sava Popovici dans un manuscrit intitulé «Albina» (L'Abeille), manuscrit datant de 1781 (cfr. Alexandru Duțu, *Le Miroir des Princes dans la culture roumaine*, «Revue des études sud-est européennes», VI (1968), n° 3, p. 408).

[22] Maria Golescu, *Prea puternicul Samson* (Le très puissant Samson). «Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice», XXXIII (1940), fasc. 104, p. 85—87.

de Totentänze, également créés à un moment de crise de conscience, marquée par le passage du Moyen Age à l'époque moderne et auxquels Hans Holbein a donné l'expression la plus émouvante dans ses *Bilder des Todes*. A un tel moment de rencontre de deux mondes, dont l'un touchait à sa fin et l'autre prenait naissance au sein et de la substance de celui-là, furent créées — à l'échelle locale et selon la mentalité et le goût de chez

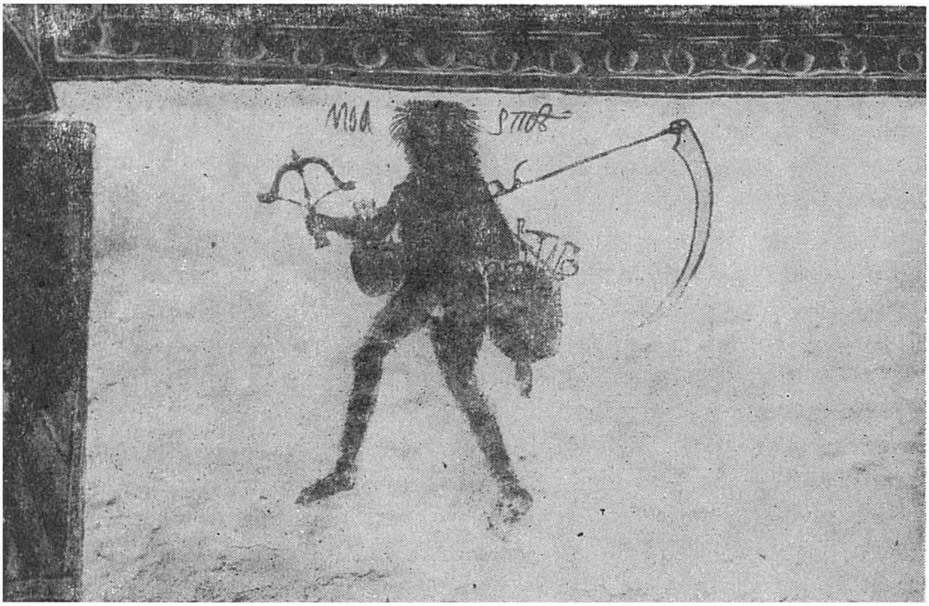


Fig. 8. — Eglise de Coasta (Vîlcea—Roumanie)

nous — des images représentant la Mort, comme celle qui, sous les traits d'un chevalier médiéval, décore le mur de la porte d'entrée dans l'église de l'archange Michel de Titeşti—Vîlcea et qu'on retrouve, dans une tonalité monochrome — fréquente chez nous à de telles occasions [23] — sur le mur méridional de l'église de Crainic—Mehedinţi et dans l'église Saint Nicolas de Coasta—Vîlcea (fig. 8).

Souvent la seule image de la Mort ne suffit pas ; les zografs imaginent alors des scènes comme, par exemple, celle exécutée en 1869 par « Apostu Zograf de Piteşti » et par « Nicolas Zograf de Mioreni » dans l'église de

[23] Ce n'est que plus tard que l'artiste médiéval occidental a représenté la Mort sous la forme d'un squelette. Dans la première édition, de 1485, de la *Danse macabre* de Guyot Marchant, les gravures sur bois — inspirées de la peinture murale de 1424, qui s'est conservée jusqu'au XVIII[e] siècle au cimetière Des Innocents de Paris — la Mort n'était encore que le mort, commençant à se décomposer. C'est seulement chez Holbein que le Grand Danseur (la Mort) est représenté par un squelette (cfr. Johann Huizinga, *Apusul Evului Mediu* (Le crépuscule du Moyen Age), traduction roumaine, Bucarest, 1970, p. 224—225). Nos peintres d'églises semblent avoir opté pour une représentation moins terrifiante, la Mort étant figurée par une image aux contours indistincts, flous, dans une tonalité monochrome.

Valea-Ursului, près de Piteşti, où la Mort est représentée entraînant dans la danse une fille de roi, avec l'inscription suivante : « O, Madame, la Reine/ vous êtes fière et belle/ vous avez eu la vie douce/ venez danser avec moi ». Sur une peinture datant de 1848, qui décore le mur extérieur de l'église de Cotul-Mare, la Mort invite à la danse le fils du roi : « l'horrible Mort prend aussi le fils du roi... » [24]

L'église Saint Nicolas de Valea-Orlei possède une icône datant de 1822, divisée en plusieurs compartiments ; en bas, au centre, on voit un voyageur tenant son cheval par le frein ; devant lui, se tient un démon et, à ses côtés, deux jeunes gens portent un cercueil sur les épaules [25]. Dans l'église de Bîltişoara—Olt est représenté un prêtre devant trois cercueils ; dans l'exonarthex de Tismana, sur le mur de la porte nord, au-dessous de la parabole de *La paille et la poutre* est représenté — dans un mauvais état de conservation qui rend difficile la recomposition de l'image — un ange désignant à l'âme (serrée dans des bandelettes) le corps mort qu'elle vient de quitter.

Au monastère Valea-de-Muscel, les zografs de 1797, « Radu et son frère Costandin, fils de Şerban le Diacre de Cîmpulung », ont représenté Saint Sisoïé, les bras écartés, contemplant un squelette—celui d'Alexandre le Grand — et exclamant d'une manière hamlétienne : « Je vois la tombe et je m'épouvante de ce que je vois et du fond de mon cœur je verse des larmes d'humilité ; est-ce là l'empereur Alexandre qui a triomphé du monde et n'a pas pu triompher de la mort ? » [26]. A l'église des Saints Archanges de Ruda-Bercioiu, dans l'exonarthex, sur le mur septentrional, en bas, on voit un dessin simple représentant une tombe et portant l'inscription suivante : « O, miracle ! Empereur Alexandre, où est ton empire, où est ta force redoutée par tous les rois et les empereurs de l'Inde ... jusqu'aux confins de la terre ? tu verras dans la tombe des os nus, car tout est vanité. J'ai été pareil à vous et vous serez pareil à nous » [27].

A cette peur de la mort se rattachent probablement certaines compositions décorant les murs de maintes églises tardives, aussi bien chez nous qu'en Bulgarie ; ces compositions, où ne figuraient aucun élément d'herminie, avaient pour principal objet de rappeler aux fidèles les tristes conséquences des mauvaises actions et les bienfaits de la confession. De

---

[24] Victor Brătulescu, *Dascălii de zugravi, Ioan şi Mincu de la Rîmnic şi Argeş* (Les maîtres de peintres d'églises Ioan et Mincu de Rîmnic et Argeş), « Mitropolia Olteniei », XV (1963), n^{os} 11—12.

[25] Idem, *Biserici din Prahova* (Eglises de la Prahova), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », XXXIII (1940), fasc. 104, p. 68 et suivantes.

[26] Victor Brătulescu, *Mănăstirea Valea din judeţul Muscel* ...

[27] On dirait les hexamètres du moine de Cluny, Bernard de Morlay, ou bien la poésie franciscaine de Jacopone da Todi : « Est ubi gloria nunc Babylonia ? nunc ubi divus/Nabugodonosor, et Darii vigor, illeque Cyrus ? ... » (cfr. Huisinga, *op. cit.* p. 213—214, notes 4 et 6).

là des scènes comme *La vraie Confession et la fausse Confession*, où l'on voit un prêtre — peut-être celui de l'église même — assis sur une chaise devant un paroissien, de la bouche duquel on voit sortir un démon, s'il s'agit d'un menteur; on retrouve de telles scènes dans l'église de Valea-

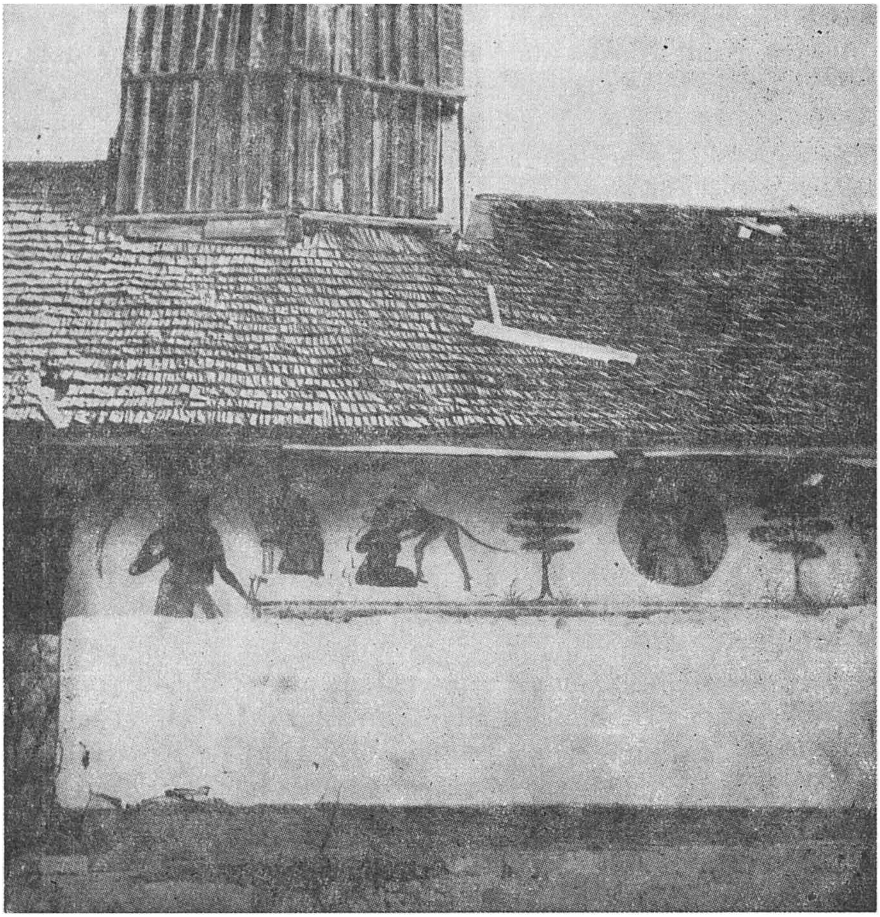


Fig. 9. — Eglise de Podu-Corbencii (Pitești—Roumanie)

Ursului à Pitești, dans celle d'Albota—Argeș et dans l'église de bois du village Podu-Corbencii (fig. 9) ; en Bulgarie, dans les églises des monastères Préobrajenski, Troïan, Rila et dans la chapelle Saint Luc, dépendant de Rila.

Goût du fantastique et du macabre, découverte de la beauté de la nature, que l'être humain recherche pour oublier, ne fût-ce qu'un instant, l'incertitude et la vanité de la vie, à ce sentiment existentiel s'ajoutant, tel un leit-motiv, le thème obsédant de la mort, tous ces aspects appartien-

nent à un style désigné dans l'histoire de l'art et de la culture, en général, sous le nom de Romantisme. Car si, dans une certaine perspective, ces caractères — inconnus chez nous à une époque antérieure — semblent rééditer, à l'échelle locale bien entendu, le monde des danses macabres du début de la Renaissance, considérés d'un autre point de vue, ils peuvent être rattachés — en ce qui concerne la thématique, non la vision de la forme — au moment romantique de l'Europe du XIX^e siècle. Il ne s'agit pas du romantisme tel qu'il fut conçu en France. Les traits romantiques que nous avons signalés chez nous rappellent plutôt le Romantisme narratif de certains peintres de second ordre de l'Europe Centrale et même d'un artiste de quelque importance, tel l'anglais James Wright, dont l'œuvre intitulée *Le Vieillard et la Mort* [28] envoie directement — quant au sujet bien entendu — au même motif, fréquent chez nous aussi à cette époque (à Păpuşa—Argeş, à Peretu—Drăgăneşti-Olt, à Zăvoieni—Vîlcea, à Curtişoara—Gorj, à Turceşti—Vîlcea, etc.). D'ailleurs, un artiste de la taille d'Alfred Rethel n'a pas hésité à rééditer en 1856, dans la technique de la gravure, le cycle fameux du *Triomphe de la Mort*.

Nous observons donc que la peinture des principautés roumaines a pris conscience à un moment donné — directement ou par des voies détournées, souvent difficile à identifier — de certains motifs ornementaux et même iconographiques appartenant à des modalités d'expression du monde occidental, motifs qu'elle s'est efforcée de couler dans des formes locales, avec un sensible décalage chronologique, décalage qui diminue d'ailleurs à mesure que l'on approche de l'époque contemporaine. On peut cependant surprendre le moment où les innovations introduites timidement, avec prudence, par les artistes roumains ou bulgares, ne furent plus suffisantes et où le rythme d'assimilation de ces motifs parut trop lent pour le tourbillon des aspirations qui pénétraient à cette époque dans la conscience du peuple roumain et du peuple bulgare. Mais à l'heure actuelle, dans le monde entier, l'art change d'aspect et les hommes tendent vers d'autres horizons, recherchant fiévreusement de nouvelles modalités d'expression, qui soient moins débitrices aux données immédiates, accidentelles, sensorielles de la réalité, découvrant à leurs dépens et souvent avec beaucoup d'effort, l'efficience de certaines expériences plastiques du passé.

A ce point de vue, la situation des pays du sud-est européen présente des avantages incontestables, car les modalités d'expression de leur tradition artistique sont bien proches de l'esprit dans lequel les créateurs s'efforcent aujourd'hui de concevoir l'art. Un art épuré, décanté, s'adres-

---

[28] Gene Baro, *Romantic Art in Britain: A New Look*. Studio International Journal of Modern Art, March 1968, p. 126.

sant moins aux sens — comme c'était le cas pour l'art de la Renaissance — — qu'à l'esprit. Il ne s'agit pas que les artistes reviennent au moment artistique quitté il y a un siècle et demi et qu'ils utilisent — comme il n'arrive que trop souvent, par commodité — de simples « citations » plastiques, empruntées au répertoire de ce passé, mais de quelque chose de plus profond et de plus durable, du *sens* de l'évolution de notre art.

Après une période de fascination légitime exercée par l'esthétique occidentale, d'imitation de la réalité, un grand nombre de créateurs d'art des pays du sud-est européen semblent revenir en arrière, mais à un niveau supérieur de la spirale, s'efforçant de libérer la peinture de la tyrannie de la sensation, en faveur de l'expression d'une spiritualité propre. Une spiritualité différente, bien entendu, de celle du passé — car les temps sont autres et autre l'équilibre moral de l'homme contemporain—moins débitrice toutefois à la vision de la Renaissance, basée sur l'apparence et l'accident éphémère. Un art d'essences, et non pas de « phénomènes » (au sens philosophique du terme). Maintenant que les nombreuses expériences esthétiques — anciennes ou plus récentes — sont consommées, l'exemple de nos modestes zografs et graveurs sur bois du passé peut constituer un point de répère, permettant de retrouver une continuité de style, afin de conserver notre individualité artistique nationale distincte, en concordance structurale et de sens avec notre sensibilité intérieure, telle qu'elle a été modelée au long des siècles par l'alchimie de notre propre histoire.

LES COURS DE GREC DANS LES ÉCOLES ROUMAINES APRÈS 1821 (1821—1866) *

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Les règnes autochtones une fois rétablis, la vie culturelle des Principautés est caractérisée par la lutte pour l'enrichissement de la langue nationale. Les écoles grecques ne sont plus subventionnées par l'Etat, qui est préoccupé par une bonne organisation de l'école roumaine. La place de la langue grecque dans l'enseignement se résume aux écoles privées destinées surtout aux communautés grecques, aux leçons des professeurs privés, de plus en plus rares dans les Principautés et aux cours peu nombreux — souvent facultatifs — des écoles publiques.

Les écoles privées. La carence de l'enseignement public le lendemain des événements de 1821 et pendant la guerre russo-turque (1828—1829) facilite — en Valachie surtout — l'apparition de nombreuses petites écoles grecques. Dès le début de l'administration russe, en 1831, la presse roumaine annonce sous le titre grec « Προκήρυξις » la création de pareilles écoles [1], qui en 1832 sont au nombre de 12, du total de 28 écoles privées de la Capitale [2]. Trois d'entre elles avaient comme langue d'enseignement, à part le grec, une langue occidentale (le français ou l'allemand) et le roumain. En 1838, leur nombre monte à 14 [3], pour baisser à 9 en 1839 [4]. En 1838, à Craiova, 4 des 8 écoles primaires étaient grecques. Il y en avait 4 à Brăila et une seule à Ploieşti [5].

* Cette étude est un chapitre d'un ouvrage encore inédit «La société roumaine et la culture grecque (1821—1866) ».

[1] *Bibliografia periodicelor româneşti*, Bucarest, 1966, I_2, p. 633 (Curierul Românesc, III, 1831, suppl. n° 70). De telles annonces s'expliquent par l'absence de journaux grecs dans les Principautés, jusqu'à la V^e^ décennie.

[2] Gh. Răşcanu, *Istoricul învăţămîntului particular în România* (Historique de l'enseignement privé en Roumanie), Bucarest, 1906, p. 84. Ces écoles étaient dirigées. par : Anton Stamatopol, Const. Theodoriadis et I. Talavezu, Gheorghe Ion, Nic. Caraianoglu, Ion Jupanioti, Gheorghe Alexandru, Zaharia Nenovici, Ion Mitilineu, Vasile Vizantie. Quelques-uns de ces noms sont visiblement roumanisés.

[3] *Ibidem*, p. 85.

[4] *Ibidem*, p. 97.

[5] I.C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic 1834—1848* (Les règnes roumains sous le Règlement Organique 1834—1848), Bucarest, 1915, p. 231.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 1, P. 71—90, BUCAREST, 1971

Une statistique indique, en 1840, pour la Valachie 28 écoles de langue grecque (du total de 117 écoles privées)[6]. En 1848, une situation par départements montre que dans chacun des départements de Mehedinţi, Dolj, Romanaţi, Vîlcea, Buzău et Prahova, fonctionnaient deux écoles grecques (à Rîmnicul-Sărat l'école était gréco-roumaine), tandis qu'à Brăila il y en avait 6 et que dans le département d'Ilfov nous trouvons 12 écoles grecques [7].

Il s'agit, certes, d'écoles destinées surtout aux communautés grecques [8] et qui ne jouent plus un rôle important dans l'enseignement roumain. Vu le nombre réduit d'élèves, la présence de quelques Roumains dans ces écoles n'a plus rien de significatif. L'école de Vaillant, fondée en 1830 à Bucarest a marqué les débuts d'un enseignement privé français, qui attirera désormais la plupart des familles de la grande bourgeoisie ou de la noblesse. « Tous les fils de boyards ... — dit Pompiliu Eliade — quittaient les professeurs grecs et accouraient à l'école française... »[9]. La III^e^ décennie est donc la dernière où l'on puisse parler — en fait d'enseignement privé — d'une tradition didactique grecque dans les Principautés, illustrée surtout par l'Ecole de Goleşti. Fondée par Radu Golescu, cette école fut réorganisée par Dinicu Golescu en 1826, quand il annonça qu'à cette « école générale libre » on peut étudier « la langue roumaine, allemande, grecque, latine et italienne ... »[10]. C'est à l'usage de cette école [11] que Golescu — ancien élève d'Etienne Kommitas — traduisit les *Conseils pour Dimonikos* d'Isocrate, des fragments des livres de Kommitas [12], ainsi que d'autres de l'œuvre d'Henri Jeanmaire [13], par intermédiaire grec ou bien des *Eléments de philosophie morale* de Néophyte Vamva [14].

L'un des derniers exemples qui illustrent cette fin d'époque est celui de A. Béchamp — publiciste français bien connu — qui a été emmené

---

[6] *Bibl. per. rom.*, I_2, p. 631 (Foaie pentru minte, III (1840), p. 377—378).

[7] Gh. Răşcanu, *op. cit.*, p. 116—118.

[8] A partir de la VI^e^ décennie, les communautés grecques fondent de nombreuses écoles. V.C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle des communautés grecques de Roumanie*, Rev. étud. sud-est europ., VII, 1969, n° 3, p. 481—485.

[9] I. Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1905, p. 307—308. «Adieu les Kirkireu «dascăl» des petits Manolaki Băleanu), adieu Mitilineu (maître des Goleşti et des Kretzuleşti), adieu Aristia (surnommé l'épique), adieu Coritza (qui battait sans pitié les cousins de l'écrivain Jean Ghica), adieu le doux Lichiardopol (qui devait accompagner, deux ans plus tard, ce même, Jean Ghica à Paris) ».

[10] I. Bianu, N. Hodoş, D. Simonescu, *Bibl. rom. veche*, III, 1912—1936, p. 495.

[11] Al. Duţu, *190 de ani de la naşterea lui Dinicu Golescu* (*1777—1830*) (190 années depuis la naissance de D. Golescu, 1777—1830), « Revista bibliotecilor », 20, n° 1, 1967, p. 46—47.

[12] *Bibl. rom. veche*, III, p. 489—491. V. aussi Al. Duţu, *op. cit.*, p. 46—47.

[13] L'identification du pseudonyme «M.H. Lemeru» est due à Al. Duţu, v. *Un critique des normes de conduite isocratiques : Dinicu Golescu*, «Revue des étud. sud-est europ.», 5, n° 3—4, 1967, p. 475—488.

[14] *Bibl. rom. veche*, III, p. 532—534.

par son oncle[15] à Bucarest, en 1825, afin « d'y apprendre les langues orientales ». Il y apprit si bien le grec moderne, que plus tard il traduisit dans cette langue des fragments de l'œuvre de Plutarque et le Télémaque de Fénelon[16].

En Moldavie, les écoles privées ayant le grec pour langue d'enseignement sont en 1836 au nombre de 16[17]. L'école de Lincourt, Chefneux et Bagarre de Miroslava (Jassy) a des cours de grec tenus par Costachi Antoniu, en 1831[18]. Aux examens de fin d'année on a aussi en vue « les progrès des élèves en langue hellène » et on leur décerne des prix[19]. C'est à cette école que Mihail Kogălniceanu faisait ses études, en 1831, en y acquérant « une solide culture pour les moyens de l'époque »[20] dont, certes, la connaissance du grec n'était pas la moindre qualité[21]. En 1836, Constantin Evnomie enseignait le grec au pensionnat de la comtesse de Granpré à Jassy[22]. Le fameux pensionnat du Grec Kukulli perdit la plupart de ses élèves lors de l'organisation de l'Académie de Jassy et son directeur occupa une chaire de grec à cette dernière.

Il est donc évident, qu'en Moldavie aussi, l'enseignement privé grec a été supprimé par la concurrence de l'enseignement public roumain et de celle des pensionnats français.

Les professeurs privés. Malgré la rivalité des cours de français et malgré le nombre croissant des précepteurs français, nous trouvons encore, même dans la III^e et IV^e décennie, des professeurs privés qui enseignent le grec dans des familles de boyards. Sur la plupart, nous sommes assez mal renseignés. Souvent, on mentionne à peine leur nom, comme dans le cas du professeur (Gheorgache) de Mihail Kogălniceanu[23], ou bien on l'ignore complètement, comme pour celui d'Alecu Russo[24].

---

[15] L'oncle de Bécham? était « diplomate avec de hautes relations à Vienne et en Hongrie » et ami de la famille Bibescu. V. « Revista istorică », 11, n° 10—12, 1925, p. 331 (Chronique).

[16] *Ibidem.*

[17] Gh. Răşcanu, *op. cit.*, p. 85. Nous en connaissons — de nom — quelques professeurs : Ion Sava Hagiopol, Gh. Loghiotatu, Vertor, Gh. Panaite, Spiridon, Anastase Turcu, Mina Papafitiu, Nicolae Panaite, P.N. Cucuba, Serd. Chiriac, Trandafir Pandinimi, Maier. V.,V.A. Ureche, *Ist. Şcoalelor* (Histoire des écoles), I, p. 354.

[18] N. Iorga, *Istoria învăţămîntului românesc* (Histoire de l'enseignement roumain), Bucarest, 1928, p. 241.

[19] Th. Codrescu, *Uricarul*, XII, Jassy, 1889, p. 56—58.

[20] Gh.I. Brătianu, *M. Kogălniceanu*, Bucarest, 1936, p. 13.

[21] En Allemagne, où il continua ses études, Kogălniceanu était surnommé « der schwarze Grieche ».

[22] N. Iorga, *Ibidem.*

[23] On sait que Kogălniceanu a appris le grec moderne avec le « dascăl » Gheorgache, V. *Istoria literaturii* (Histoire de la littérature), II, Bucarest, 1968, p. 615—616.

[24] On suppose « qu'il aura acquis ses premières notions de quelque instituteur grec ou connaissant le grec » V. Al. Dima, *Alecu Russo*, Bucarest, 1967, p. 23.

Nous possédons plus de détails sur Dimitraki Logadi, le précepteur de Gheorghe Sion, grâce aux souvenirs publiés par son ancien élève [25]. Logadi venait d'arriver de Constantinople — vers 1830 — ayant des recommandations qui certifiaient son savoir, tout imbu des préceptes de Coray et apportant un tas de livres grecs, dont des grammaires, des dictionnaires, des traités de géographie et d'histoire, etc.

Très fanatique, Logadi ne permit aux enfants Sion d'apprendre ni le russe, ni le français, car — raconte son élève — la langue grecque était — selon son opinion — « la seule langue noble, la langue des dieux de l'Olympe, la langue de l'Eglise Orientale, la langue d'Homère, d'Euripide, de Socrate et de tant d'autres hommes grands comme des dieux, dont il nous parlait tous les soirs avec enthousiasme ».

Logadi n'était pourtant pas un bon professeur et Sion s'exclame : « Il n'avait pas de méthode pour me transmettre plus vite ses connaissances ! » Après trois années de grammaire et d'orthographe, son élève déclarait les connaître assez mal. Mais si la syntaxe n'était pas satisfaisante [26], par contre, Sion lisait et traduisait Homère, car Logadi l'avait habitué à traduire correctement, « d'après les préceptes de Coray ».

Parmi les professeurs de langue grecque, nous devons mentionner aussi Naum Rîmniceanu, connu surtout pour son activité historiographique et littéraire. Connaissant très bien le grec [27], Naum s'engagea comme professeur privé chez plusieurs familles roumaines, depuis 1822 jusqu'en 1829 [28]. C'est à l'intention de ses élèves [29] qu'il écrivit plusieurs poésies, que ces derniers devaient apprendre.

L'une des personnalités les plus marquantes de l'enseignement grec public et privé des Principautés est, sans aucun doute, Constantin Aristia [30]. Avant d'obtenir une chaire à l'Ecole de St.-Sava, en 1830, Aristia

---

[25] G. Sion, *Suvenire contimporane* (Souvenirs contemporains), Bucarest, 1888, 513 p. Sion était le neveu de Michel et Eustache Schina, qui ont joué un rôle important dans son éducation.

[26] «Dieu sait si en prolongeant son séjour, je ne serais pas tombé dans une sorte d'idiotie, à force de m'appliquer et de me donner du mal pour la syntaxe hellène ». G. Sion, *op. cit.*, p. 409.

[27] Il a composé une Christoithie en vers grecs, dont il était très fier, pour prouver sa maîtrise dans cette langue. V. Acad. R.S.R., Ms. roum 1487, apud D. Russo, *Studii și critice* (Etudes et critiques), Bucarest, 1910, p. 41.

[28] C. Erbiceanu, *Viața și activitatea literară a protosinghelului Naum Rimniceanu* (La vie et l'activité littéraire du «protosinghel » Naum Rîmniceanu), Bucarest, 1900, p. 13.

[29] Grigorie Porumbaru, Iancu Porumbaru (1829), Dimitrie Constantin, Elencu Grădișteanu, Marioara Grădișteanu (1823), Dim. Constantinidi (1829), Matei Conțescu (1827). *Ibidem.*

[30] Il avait fait ses études à l'Académie Princière de Bucarest et à l'Académie Ionienne fondée par Guilford. Professeur, traducteur et acteur, Aristia était connu pour son activité hétériste, ainsi que pour celle déployée au fameux théâtre de Ralu Caragea. En Grèce, il anima les représentations dramatiques de la période révolutionnaire. V. G. I. Zoidis, Τὸ θέατρο τῆς Φιλικῆς Ἑταιρείας, Bucarest, 1964, p.61 ; Pourtant, lorsqu'on lui proposa de devenir citoyen hellène, en 1851, il opta pour sa nouvelle patrie, la Valachie, V. Ana Maria Popescu et Alex. Machedon, *Constantin Aristia*, Bucarest, 1967, p. 157.

est le précepteur des enfants de Nicolas Ghica avec lesquels il organise des représentations dramatiques en grec et en roumain. Ces spectacles et ceux qu'il donna avec la collaboration d'Eliade Rădulescu et des élèves de St.-Sava, constituent le début du théâtre roumain moderne [31]. A la Société Philarmonique (1833), où il faisait le cours de déclamation, les textes qu'il recommandait aux élèves portaient l'empreinte du répertoire dramatique hétériste ou de l'histoire grecque. (Ex. « Le fanatisme » de Voltaire, « La prise de Corinthe » par Byron).

Si nous savons très peu sur l'activité didactique proprement dite d'Aristia, nous pouvons en échange apprécier la portée de son œuvre pour la culture grecque de ses contemporains, puisqu'il fut le premier traducteur de l'Iliade [32], il donna une version roumaine des « Vies parallèles » de Plutarque [33] et fit circuler dans les Principautés des écrits inspirés par les vers de Calvos et par la lutte des Grecs pour la liberté [34].

Anton Stamatopoulos, qui finit par s'établir à Sibiu, où il enseignait le grec, le français, l'allemand et l'italien, avait eu — avant 1830 — une riche activité de professeur privé en Valachie et en Moldavie. A Craiova il donnait des leçons dans la famille de Dimitrie Bibescu. A Sibiu il avait parmi ses élèves deux Brăiloiu [35].

Même plus tard, dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, nous trouvons des professeurs venus de Grèce pour donner des leçons dans les Principautés. Petre Gheorghiadis (1828—1896), originaire de Janina, s'établit à Bucarest en 1855, où il s'acheta une maison et un domaine. Il enseignait le grec et le français à des fils de boyards roumains et grecs et dans différents instituts privés [36].

Il ne faut pas oublier que dans les Principautés on apprenait parfois le grec de façon empirique, au contact des marchands et de toute cette clientèle balkanique des marchés et des ports surtout. Nous avons là-dessus l'aveu du métropolite Veniamin Catulescu [37], qui déclare avoir eu à l'école une véritable aversion pour la langue grecque [38]. Il ne put

---

[31] *Ibidem*, p. 9—24.

[32] Lorsque paraît sa traduction de l'Iliade, le prince Alex. Ghica lui exprime sa reconnaissance et celle de tous les Roumains. V. *Bibl. per. rom.*, I, 3, p. 1095. (Curierul românesc, II (1830), p. 362).

[33] M. Marinescu-Himu, *Plutarh în literatura română* (Plutarque dans la littérature roumaine), «Studii clasice », 11, 1969, p. 275—276.

[34] *L'Ode à l'Hellade*, parue à Paris et dédiée à Coray peut être procurée au bureau de Curierul Românesc (V. *Bibl. per. rom.*, I, 3, p. 1095), (Curierul Românesc, II (1830), p. 362). Sa tragédie « Harmodios et Aristogiton », imprimée à Athènes, en 1840, a comme source d'inspiration un fragment de la 5^{e} ode d'Andreas Calvos. La pièce, ayant comme thème la libération des Grecs, a été dédiée à G. Leventis.

[35] N. Iorga, *Histoire de l'enseignement en pays roumains*, Bucarest, 1932, p. 121.

[36] G.M. Ionescu, *Istoria Cotrocenilor* (Histoire de Cotroceni), Bucarest, 1902, p. 272—273.

[37] V. Papacostea, M. Regleanu, *Seminarul Central 1836—1936. Documentele întemeierii* (Le Séminaire Central 1836—1936. Les documents de sa fondation), Bucarest, 1938, p. 314.

[38] Apprendre le grec était pour lui « une punition », aussi salua-t-il avec enthousiasme les débuts de l'école roumaine, sous Grégoire Ghica.

cependant éviter de l'apprendre plus tard, dans un magasin où il faisait son apprentissage, car — dit-il — « Chacun sait que l'auberge est la Tour de Babel, il y en a de toutes les nationalités ».

On sait — grâce à leurs mémoires — combien ont souffert Gheorghe Peşacov et Matei Millo à cause des leçons de grec que leur infligeaient leurs parents. L'habitude de le faire apprendre aux enfants, pour les nécessités du commerce, n'avait pas disparu aux années 30. C'est ce qui explique la protestation véhémente de Grigorie Pleşoianu, dans son introduction à Marmontel (1826), contre la persistance des leçons de grec dans les familles roumaines [39].

Les écoles publiques. La méthode de l'enseignement mutuel. Les écoles roumaines bénéficièrent, dès le début de l'ère nationale, d'un fort utile legs de la période précédente: l'enseignement mutuel. Pouvons-nous en toute certitude rattacher l'emploi de cette méthode dans les Principautés à la tradition inaugurée par les « Tableaux » de Georges Cléobule ? Au moment où la question de l'enseignement élémentaire se posait pour toute l'Europe et où les principes de Bell et Lancaster étaient si répandus, les intellectuels roumains récemment rentrés d'Occident n'auraient-ils pas pu les importer directement, en les traduisant du français, par exemple ?

Evidemment, c'eût été possible, mais il s'avéra plus pratique — pour les professeurs de Valachie et de Moldavie — d'employer un matériel existant, adapté déjà au spécifique balkanique et ayant donné des preuves convaincantes de son utilité. Une décennie ne s'était pas encore écoulée depuis l'éclatant succès des « Tableaux » de Cléobule, tant à Paris [40], où ils lui valurent l'élection dans la société d'enseignement mutuel, qu'à Jassy [41], où étudièrent les futurs cadres didactiques de la Grèce révolutionnaire. Le programme pédagogique complet préconisé par Coray dans le but d'introduire en Grèce les progrès de la pédagogie occidentale avait trouvé dans cette initiative moldave l'une des plus efficaces applications.

Les tableaux de Cléobule furent donc les premiers modèles qui s'offraient aux professeurs roumains, lorsqu'ils rédigèrent leurs manuels. Evidemment, on ne pouvait les employer dans leur version grecque et les exemplaires roumains, que Veniamin Costachi avait fait imprimer en 1820,

---

[39] *Bibl. rom veche*, III, p. 649—658

[40] Georgios K. Sakkas. Γεώρχιος Κλεόβουλος « Ὁ Φιλιππουπολίτης », Athènes. V. aussi le compte rendu de V. Papacostea, dans «Studii», XIV, n° 3, 1961, p. 1062—1067.

[41] *Ibidem*, p. 22—23. Les élèves de Cléobule furent envoyés à Athènes, Sparte. Smyrne, Candie et dans les Iles de l'Archipel. Cette école avait été fondée grâce à l'appui de Nicolas Rosetti-Roznovanu et du métropolite Veniamin Costachi. V. aussi: Nicolae Isar, *Aspecte ale mişcării luministe din Moldova la începutul secolului al XIX-lea (pînă la 1821)* (Aspects du mouvement des lumières en Moldavie, au début du XIX^{e} siècle (jusqu'en 1821)), «Studii», 22 n° 6, 1969, p. 1136—1138. Vlad Georgescu, *Préoccupations culturelles chez Nicolae Rosetti-Roznovanu (1818—1821)*, Rev. étud. Sud-est europ., VIII, n° 2, 1970, p.235—236.

étaient épuisés depuis 1821 [42]. Il fallait les rédiger ou les traduire de nouveau.

En 1826, Theodor Paladi publie à Bucarest l'Abécédaire « lancastérien ». Collaborateur d'Eliade Rădulescu à l'Ecole de St.-Sava, Paladi avait fait, deux ans plus tôt, l'apologie de la méthode de Lancaster, dans une brochure adressée « A tous les compatriotes qui aiment la lumière » [43]. Selon les formules classiques utilisées par les représentants du courant des « Lumières », il prône les avantages de la culture « européenne » qui est — dit-il — un « exemple » pour tous les autres peuples et ne peut se répandre que par cette méthode.

Il est évident que c'est dans les écrits de Cléobule que nous devons voir la source de l'inspiration de Paladi [44], car dans cette brochure il reproduit la théorie du pédagogue grec, selon laquelle l'origine de la méthode mutuelle serait très ancienne. Elle avait été connue au monde antique, étant adaptée et non créée par Bell et Lancaster. Non seulement nous retrouvons l'idée de Cléobule dans le texte de Paladi, mais nous y lisons tout un passage de Plutarque, reproduit en original, ce qui prouve combien l'auteur de cette brochure connaissait le grec. Ceci ne signifie pas qu'il l'aimait pour autant, ainsi que nous le voyons dans la comparaison antithétique qu'il fait aux deux langues (grecque et roumaine) : « la langue de notre Patrie roumaine est l'une des langues européennes, véritable fille du latin et sœur de l'italien et du français, etc. Dans notre langue à nous on ne s'égare pas, comme dans la langue hellène, à cause de la profusion de noms différents, pour exprimer les mêmes choses ».

Si Paladi a été le premier à appliquer la méthode mutuelle dans l'enseignement valaque, avec des « Tableaux » en langue nationale [45], c'est Démètre Villios de Chios « qui y avait introduit le modèle grec de Cléobule » [46]. Ion Brezoianu fait cette remarque dans sa préface au manuel de Paul Lorrain et L. Lamotte, en précisant que le « serdar » Theodor Paladi avait seulement réorganisé en langue roumaine l'enseignement mutuel, au Collège de St.-Sava [47]. Ancien professeur à l'Académie de Bucarest, à

---

[42] En 1821, Rosetti-Roznovanu, réfugié à Kichinew, demande des exemplaires des « Tableaux » de Cléobule à Worontzoff, car ils étaient devenus très rares. V. Archives de l'Etat, Bucarest, A. N. CCLIII/90 (1821) apud V. Papacostea, article manuscrit incomplet sur le philhellénisme en Moldavie.

[43] Ilie Popescu-Teiuşan, *Învăţămîntul lancasterian în şcoala românească* (L'enseignement « lancastérien » dans l'école roumaine). Dans : « Clasici ai pedagogiei universale » (Classiques de la pédagogie universelle), Bucarest, 1966, p. 262.

[44] Paladi dit, comme Cléobule, que « Plutarque, en décrivant la législation de Lycurgue, législateur des Spartiates, montre que ce sage ... a régné lui aussi sur les enfants des Spartiates ... et à chaque classe il a désigné comme professeur et pédagogue, le plus puissant et le plus sage, auquel tous les autres obéissaient ».

[45] I. Popescu-Teiuşan, *op. cit.*, p. 264, cite pour ce renseignement Petrache Poenaru.

[46] Dimitrie Popovici, *Ion Heliade Rădulescu. Opere* (Ion Heliade Rădulescu, Œuvres), Bucarest, 1939, vol. I, p. 26. V. aussi I. Popescu-Teiuşan, *op. cit.*, p. 262.

[47] *Manual complect de învăţătură mutuală* (Manuel complet d'enseignement mutuel) par Paul Lorrain et L. Lamotte, traduit par I. Brezoianu, Bucarest, 1850, p. III.

l'époque où celle-ci était dirigée par Const. Vardalachos, Villios vivait à Bucarest à la cinquième décennie et était tenu en grande estime par Eliade Rădulescu. Ce dernier, en tant que membre de la Commission des Ecoles insistait pour lui obtenir un prix pour le mérite d'avoir introduit l'enseignement mutuel en Valachie [48]. Il le considérait même — en exagérant évidemment — parmi les pionniers de la littérature roumaine, à côté de Maior, Ţichindeal et Lazăr [49]. On peut juger de l'enthousiasme d'Eliade Rădulescu pour cette méthode, du fait que — avant d'encourager Paladi à publier les « Tableaux » — il avait aussi formé, pour l'enseignement mutuel, Daniel Tomescu, mort très jeune. Tomescu qui, ayant étudié à l'école grecque, connaissait la méthode, traduisit et adapta lui aussi les tableaux en roumain, mais sans réussir à les publier, car il se heurta à la résistance du métropolite et du clergé [50]. L'Eglise ne pouvait tolérer qu'on remplaçât les « filades » de la Patriarchie, qui jusqu'alors avaient assuré un enseignement essentiellement orthodoxe, par cette méthode de propagation de la culture laïque.

L'anonymat dont était recouverte l'œuvre de Cléobule en Grèce même, ainsi que la nécessité où se trouvaient ses adeptes roumains de passer sous silence une source appartenant à l'ancien régime, expliquent le fait qu'on ne le cite plus dans les Principautés [51]. L'imprimerie valaque fait d'ailleurs paraître aussi l'œuvre de Ioannis Kokonis [52]. Protégé par Capodistria, celui-ci s'inspire largement des œuvres de Cléobule et se fait passer, en Grèce, pour le vrai fondateur de l'enseignement mutuel. La pénétration des écrits de Kokonis en Valachie achevait d'y effacer le souvenir de Cléobule. Dans les exemplaires des manuels roumains dont nous disposons, Cléobule n'est mentionné ni par Theodor Paladi, ni par Veniamin Costachi. Dans son esquisse historique de l'enseignement mutuel dans les Principautés, I. Brezoianu dit que « cette méthode a été appliquée et connue en Valachie avant sa diffusion par le d^r Bell et Lancaster ». Il ne lui manquait que le nom et « c'est M. Vilie qui lui a donné, en même temps que quelques remarques ingénieuses qui ont servi à la perfectionner, le nom « d'enseignement mutuel » [53].

Si nous assistons à une perpétuation des Tableaux de Cléobule et de la tradition inaugurée par Villios, ceci est dû au fait que les deux avaient tenu compte de certaines réalités propres à la zone sud-est européenne,

[48] I. Eliade Rădulescu, *Echilibrul între antiteze* (L'équilibre entre antithèses), Bucarest, 1859—1869, p. 61, apud I. Popescu-Teiuşan, *op. cit.*, p. 263.

[49] *Ibidem*, p. 262—263.

[50] I. Popescu-Teiuşan, *op. cit.*, p. 263.

[51] Cléobule était à ce moment professeur à l'école grecque d'Odessa et plus tard victime de la carrière de Kokonis. V. G. Sakkas, *op. cit.*, p. 48—73.

[52] Ἰωάννης Κοκόνις, Παιδαγωγία νέα, Ἔκδοσις ἑβδόμη, Ἐν Βουκουρεστίου, Ἐκ τοῦ Ἑλληνικοῦ Τυπογραφείου Ἡλιάδου καὶ Χρηστίδων, 1836, 5 f. + 55 p.

[53] I. Brezoianu, *op. cit.*, p. III.

élément essentiel dans pareille adaptation. Tomescu et Paladi ne représentent pas des cas isolés d'enseignants surannées, qui ne pouvaient renoncer à une méthode vieillie. Nous trouvons en Valachie toute une série d'intellectuels grecs et bulgares, nommés par Eliade Rădulescu « professeurs étrangers », formés soit à l'Académie princière de Bucarest [54], soit dans les écoles grecques de Bulgarie et de Grèce, qui ont contribué à répandre cette méthode en Bulgarie aussi. Il s'agit précisément d'une période où les écoles « lancastériennes » fondées à Tyrnovo, Gabrovo, Kotel, Plovdiv, etc., avec l'aide de Vasil Aprilov, du métropolite Ilarion et d'autres intellectuels et prélats, ont marqué la rivalité des écoles grecques et bulgares, achevée par la victoire des dernières [55]. C'est à Bucarest que Néophyte Rilski est envoyé par le métropolite Ilarion, afin de s'approprier les connaissances nécessaires pour l'application de cette méthode [56], de traduire les tableaux en bulgare et de rédiger une grammaire de la langue bulgare. Les frères Hristides entretenaient, eux aussi, des relations très serrées avec les intellectuels bulgares [57], avec ceux de Plovdiv et de Gabrovo surtout.

La fortune des « Tableaux » dans la version de Paladi, en Moldavie aussi, est prouvée par le texte d'une ordonnance signée par G. Asachi, qui recommande leur emploi à Jassy [58]. C'est d'autant plus significatif qu'en 1825 le métropolite Veniamin Costachi avait fait réimprimer à Jassy ses Tableaux [59] et introduit dans son livre « Enseignement chrétien » [60] une série d'articles intitulée « Le métier de l'enseignement mutuel ».

Rappelons quelques-uns des professeurs qui ont appliqué cette méthode dans les Principautés. A Jassy, il s'agit de Simion Marcovici (1827) et de Georges Săulescu (1828) [61]. A Craiova, la méthode est employée en 1826 par Grégoire Pleşoianu [62] et à l'école de Goleşti par Aaron Florian.

---

[54] I. Ionaşcu, *Academia domnească de la Sf. Sava din Bucureşti, factor de propagare a culturii în Pen. Balcanică pînă la 1821* (L'Académie princière de St.-Sava de Bucarest, facteur de propagation de la culture dans la Péninsule Balkanique jusqu'en 1821). Anal. Univ. Buc. Istorie, XVI, 1967, p. 48.

[55] Stojan Maslev, *Die Rolle der griechischen Schulen und der griechischen Literatur fur die Aufklärung des bulgarischen Volkes zur Zeit seiner Geburt*, Berlin, 1968, p. 346.

[56] *Ibidem*, p. 360.

[57] Parmi les « syndromites » du « Μηνολόγιον » de Georges C. Constantin, qui paraît en 1837 à la Typographie d'Eliade Rădulescu et Hristide, nous trouvons le nom d'« Andreas Apostolatos », qui s'intitule directeur de l'école « alilodidactique ».

[58] V. Th. Codrescu, *Resumatul cronologic al celor 15 volume din Uricar* (Le résumé chronologique des 15 volumes de « Uricar »), Jassy, 1889, p. 383.

[59] *Bibl. rom. veche*, vol. IV, p. 316. C. Erbiceanu affirme avoir vu les deux tableaux imprimés par Veniamin en 1824 [?]. V. C. Erbiceanu, *Bărbaţi culţi greci şi români* (Intellectuels grecs et roumains), Jassy, 18, p. 36.

[60] *Bibl. rom. veche*, vol. III, p. 594.

[61] I. Popescu-Teiuşan, *op. cit.*, p. 265.

[62] Gr. Pleşoianu est l'auteur d'une traduction du « Théâtre politique » ayant des notes révélatrices quant à l'évolution de la mentalité roumaine, V. Al. Duţu, « *Le miroir des princes* » *dans la culture roumaine*, Rev. ét. s.-e. europ., 6, 1968, n° 3, p. 465.

La presse roumaine de l'époque suit de près les progrès de l'enseignement mutuel en Grèce, en signalant les relations du comte Capodistria avec la Société d'enseignement élémentaire de Paris, qui « s'occupe avec persévérance de l'éducation de la jeunesse » [63], ainsi que de la fondation d'écoles « lancastériennes » dans l'Empire ottoman [64], ou bien de « la situation de l'enseignement en Grèce » [65].

Les cours de langue grecque. A l'époque des Règlements Organiques, lorsqu'on réorganisa les écoles publiques, la présence parmi les dirigeants des écoles de quelques personnes ayant une forte culture grecque assure encore une certaine continuité aux préoccupations concernant cette culture.

C'est ainsi qu'en 1831, la Commission d'inspection des écoles est formée par Fanton de Verrayon, Soutzo, Dendrino et Nicolas Piccolos, ayant pour secrétaire Geanoglu Lesviodox [66]. Il était naturel que cette commission signalât dans ses rapports les chaires de langue grecque vacantes [67]. Parmi les cours « facultatifs » des classes complémentaires, on ne manque pas d'introduire le grec, à côté du russe et du droit [68]. Après 1832, les documents concernant les problèmes du Collège de St.-Sava et, en général, les problèmes didactiques portent aussi la signature de N. Piccolos ἰατρός [69] (par exemple : la nomination de Const. Aristia comme professeur de français et néogrec, la fondation d'une société littéraire, etc.).

En tant qu'inspecteur du Collège de St.-Sava, Piccolos a commandé pour la bibliothèque de l'école des ouvrages tels que : « L'expédition scientifique de Morée », par Abel Blouet (Paris, 1832), « Thesaurus graecae linguae » d'Estienne, les éditions des classiques grecs et latins imprimées à Paris (Homère, Aristophane, Xénophon, Polybe, etc.) [70]. Récemment [71] on a découvert une correspondance de Piccolos prouvant qu'en tant que collaborateur de l'Académie moldave, il a également procuré de nombreuses éditions de classiques grecs pour la bibliothèque de Jassy aussi.

---

[63] *Bibl. per. rom.*, I, 2, p. 628 (Albina Rom., II (1830), p. 1).

[64] *Ibidem* (Curierul Rom., I (1829—1830), p. 302 et Albina Rom., I (1929), p. 206—207).

[65] *Ibidem*, p. 51—52.

[66] Cette commission avait été nommée par Kisséleff, mécontent du rapport rédigé par la précédente (Al. Filipescu, St. Bălăceanu et B. Știrbei). V. C. N. Velichi, *Др. Никола С. Пиколо във Влашко*, dans le volume *Др. Никола С. Пиколо*, dr. Nicolae S. Piccolos. Etudes et documents inédits (1865—1965), Sofia, 1968, p. 234.

[67] I. C. Filitti, *Principatele Române de la 1828 la 1834* (Les Principautés Roumaines de 1828 à 1834), Bucarest, 1934, p. 352.

[68] Ce n'est que les cours de langues turque et slavone qu'on supprime, car personne ne les suit, ce qui signifie qu'on trouvait des amateurs pour le grec.

[69] Pour les différents titres de Nicolas Piccolos, tels que les a reconstitués le prof. C. Velichi, v. C. Velichi, *op. cit.* et I. C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic 1834—1848* (Les règnes roumains sous le Règlement Organique 1834—1848), Bucarest, 1915, p. 225.

[70] C. Velichi, *op. cit.*, p. 243—244.

[71] N. Isar, *Piccolo—corespondent al epitropiei școalelor publice din Moldova (1840—1844)* (Piccolo—correspondant de la Comission des écoles publiques de Moldavie (1840—1844)), ouvrage sous presse à la RESEE.

Ainsi qu'on l'a déjà souligné [72], l'initiative de Piccolos n'a pas un caractère isolé. Au choix de ces livres ont sûrement pris part le bibliothécaire du Collège, Georges Ioanid, professeur de langue grecque et son collaborateur, Nicolas Nenovici [73].

Il s'agit là d'une des formes les plus efficaces de *l'influenre coraïste* que nous avons enregistrées dans les traductions, dans les projets éditoriaux d'Eliade Rădulescu et dans l'enseignement mutuel. La diffusion des classiques grecs pour l'éducation des masses était l'un des principes les plus chers des adeptes de Coray [74].

La position qu'il occupait en Valachie permit à Piccolos de protéger des boursiers bulgares, comme Rasiadi de Tyrnovo, qui après avoir fini ses études à Bucarest, fonda une école dans sa ville natale, aidé aussi par le prince Alexandre Ghica, qui lui donna de l'argent et des livres dans ce but [75]. En 1837, à la suite du développement pris par l'imprimerie [76], le Secrétariat d'Etat le recommanda au prince comme chef [77] de la Censure, poste qu'il occupa jusqu'en 1840. Même plus tard, pendant son séjour à Paris (1843—1849), on le consulte en qualité de correspondant. C'est à cette époque qu'il contribua de nouveau à procurer des « grammaires, des dictionnaires et d'autres livres français et grecs » [78].

Lorsque l'école de St.-Sava recommence ses cours, en 1831, le rapport, signé par Ion Popp, Georges Ioanid, Gh. Popp et Const. Moroiu, mentionne parmi les matières d'enseignement : *la langue grecque ancienne et nouvelle* [79]. En 1832, on y apprend le grec « parlé » à un cours facultatif. Dans le conseil de l'école, Eufrosin Poteca, Simion Marcovici [80] et Iosif Genilie,

[72] C. Velichi, *op. cit.*, p. 243—246.

[73] Bulgare d'origine et ancien élève du Collège de St.-Sava, Nenovici a lutté aux côtés de Bălcescu, en 1848. Quant à G. Ioanid, à part son activité éditoriale (comme par exemple le dictionnaire grec-roumain de 1856), il est connu pour ses éditions de chroniques, qui lui ont valu le titre de « premier éditeur moderne » des pays roumains. Ioanid a lancé la « Bibliotheca litteraria », l'une des premières collections populaires européennes, où ont paru de nombreuses traductions. V. Mircea Tomescu, *Istoria cărții românești de la începuturi pînă la 1918* (L'histoire du livre roumain depuis ses débuts jusqu'à 1918), Bucarest, 1968, p. 141—142.

[74] Fervent admirateur de Coray, N. S. Piccolos entretenait d'étroites relations avec ce dernier, V. St. Maslev, *Писма от Никола С. Пиколо и сведения за него в гръцки извори* (Des lettres de Nicolas S. Piccolos et des données sur lui de sources grecques), dans le volume cité, p. 419—462.

[75] C. N. Velichi, *op. cit.*, p. 246.

[76] En 1831—1840 on imprime dans les Principautés environ 620 livres, par rapport aux 473 imprimés dans la troisième décennie ; à la suivante décennie (1841), les livres atteignent le chiffre de 800, pour se doubler ensuite, en 1851—1860, V. Mircea Tomescu, *op. cit.*, p. 112.

[77] C. N. Velichi, *op. cit.*, p. 246—247. En 1836—1837, avant la création de cette Section de la Censure, Piccolos était le seul censeur, ayant à lire 12.026 publications, parues en français, allemand, roumain, grec ancien et moderne. Le prof. C. Velichi cite le rapport de Piccolos adressé à Const. Cantacuzino, en 1839.

[78] *Ibidem.*

[79] Ioan N. Vlad, *Școala domnească din București* (L'école princière de Bucarest), ouvrage manuscrit, Bucarest, 1964, p. 21.

[80] Trois des membres de ce conseil, C. Moroiu, E. Poteca et S. Marcovici avaient fait leurs études à Pise, en tant que boursiers des derniers princes phanariotes.

recommandent à l'« Ephorie » neuf élèves destinés à devenir professeurs de grec ancien[81] dans les écoles de départements. Des quatre instituteurs qui suivent effectivement l'école normale en 1831, seuls Démètre Jianu et N. Simonide en finissent les cours.

A Craiova, où à l'Ecole Centrale le programme comprend — pour la classe de IV^e^ — des leçons de grec quotidiennes, cette langue est enseignée par Serghiadis, Haralambios et Mundaniotis [82]. Ce dernier semble avoir été un excellent pédagogue, vu les témoignages que nous avons là-dessus. Petrache Poenaru constate, à l'occasion d'une inspection, que « M. Mundaniotis s'évertue sans cesse dans l'enseignement du grec et, par la bonne méthode qu'il emploie, il fait très bien apprendre à ses élèves, tant le grec ancien, que celui qu'on parle » [83]. D'autre part, le jeune Constantin Brăiloi, dans ses lettres écrites de Genève à son père, demande des nouvelles de son ancien professeur Mundaniotis, avec une visible considération [84].

Sous le prince Alex. Ghica, à la suite d'une réorganisation de l'école de St.-Sava, en 1834, la langue grecque parlée fut supprimée [85]. Certes cette mesure n'eut pas de conséquences en ce qui concerne les cours de grec ancien puisque, à une inspection de fin d'année, « on constate avec fierté » que la base de l'enseignement était formée par « la littérature roumaine et d'autres langues classiques »[86]. Professeur de grec, à ce moment, est Georges Ioanid [87]. Il enseigne en IV^e^ *l'étymologie* et *l'orthographe*, tant par les règles de grammaire, que par des exercices de composition et de dictée. Pour les traductions, il se sert d'une chrestomathie contenant un recueil des meilleurs morceaux des écrivains hellènes. C'est en V^e^ qu'il enseignait la syntaxe, à l'aide de traductions du roumain en grec. On y traduisait aussi des auteurs de la même chrestomathie (Exemple : Les Philippiques de Démosthène) [88].

Sous Bibescu, parmi les cours complémentaires, on trouve la littérature grecque dans la VI^e^ des « humanités » et dans la I^re^ complémentaire. La chaire de grec ancien est occupée, en 1840, par Grégoire G. Papadopoulos, qui y remplace Georges Ioanid, devenu conservateur de la bibliothèque du Collège. Ce dernier n'étant rétribué dans ce nouveau

---

[81] I. N. Vlad, *ibidem*, p. 24.

[82] N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), Bucarest, 1938, VIII, p. 367.

[83] D. Nicolăescu-Plopşor, *Inspecţia lui Petrache Poenarul* (L'inspection de Petrache Poenaru), « Arhivele Olteniei », II, n° 5, 1923, p. 52.

[84] Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Ms. roum. 1084. V. aussi Hurmuzachi, X, p. 622—24.

[85] Ibidem, p. 41—46.

[86] N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. VIII *Revoluţionarii* (Les révolutionnaires), Bucarest, 1938, p. 348—349.

[87] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), IX, p. 227 : « C. Ioanid, qui enseignait le grec ancien, remis à l'honneur pendant l'occupation russe, protectrice des Grecs ».

[88] I. Vlad, *op. cit.*, p. 93.

poste qu'avec la somme modique de 200 lei, on a déduit qu'il devait continuer à faire le cours de grec moderne, à titre privé, afin de compléter son salaire [89].

C'est à Gr. Papadopoulos [90] que nous devons quelques renseignements plus précis sur les cours de grec de St.-Sava. Collaborateur du journal « Curierul Românesc », Papadopoulos est très soutenu par Eliade Rădulescu, qui lui fait une véritable publicité, tant dans ce périodique, que dans le « Curierul de Ambe Sexe », soit pour donner des détails biographiques [91] sur le professeur grec, soit pour lui présenter quelque ouvrage récemment paru [92]. Dans les deux journaux paraissent des fragments des « Méditations sur l'histoire des mots », écrites par Papadopoulos à la demande du prince Al. Ghica [93].

La dissertation qu'il a rédigée en français pour l'ouverture du cours de poésie grecque du Collège de St.-Sava [94] est dédiée à Néophyte Vamva, qu'il désigne par son titre actuel de « professeur de philosophie à l'Université Othonienne, chevalier de plusieurs ordres... » [95]. L'actualité de Vamva — comme celle de Néophyte Doukas — dans les Principautés était due aussi au fait que tous les deux continuaient à y envoyer leurs ouvrages.

C'est dans cette dissertation que Papadopoulos essaye de discerner les causes qui ont contribué « à discréditer la langue grecque dans les Principautés ». Il constate, d'une part, que cette langue est associée à « un régime devenu odieux par ses abus ». D'autre part, la méthode employée a été mauvaise « à cause de l'ignorance ou du système des enseignants ». Papadopoulos plaide pour une normalisation des rapports roumano-grecs, en démontrant que « les relations des Grecs avec les Roumains, quoique troublées par les circonstances, ne sont pas atteints de stérilité. Le commerce, la vie politique des deux nations, les progrès littéraires de la Grèce, dont la Valachie aurait beaucoup à profiter, étant donné l'identité

---

[89] Ioan Vlad, *op. cit.*, p. 102.

[90] Papadopoulos a pris part à la vie intellectuelle de Grèce, après 1854, quand il s'établit à Athènes. V. C. Th. Dimaras, « Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους », « Ὁ Ἐρανιστής », VI, nº 42, 1969, p. 194.

[91] *Bibl. Per. Rom.*, II, 2, p. 642 (Notice biographique sur Grégoire Papadopoulos), Curierul Rom., XI (1840), p. 741 ; Curier de A. S., Period II (1839—40), p. 386.

[92] *Bibl. Per. Rom.*, II, 3, p. 642 [Eliade, I.] (Notices sur Gr. Papadopoulos) Curier de A. S., Period IV (1842—44), p. 113—155. On y décrit les circonstances dans lesquelles la « dissertation » de Papadopoulos fut publiée dans le journal, ainsi que des données concernant la vie de Papadopoulos après son départ en Grèce.

[93] V. aussi B.A.R., ms. gr. 1430, f.1r, Δύο ἀποσπάσματα ἐκ τῶν Μελετῶν εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν λέξεων ὑπὸ Γρηγορίου Γ. Παπαδοπούλου ἀντιγραφθέντα κατ'αἴτηση τῆς Α. Σ. τοῦ κυρίου Μ. Γκίκα, Βουκουρεστίου, 1840.

[94] G. G. Papadopoulos, *Dissertation composée pour l'ouverture de la classe de poésie grecque au Collège de St.-Sava*, Bucarest, 1840, Impr. de Fr. Walbaum, 34 p.

[95] *Ibidem*, p. 28.

de la situation, *tout* nous dit que l'avenir effacera les traces du passé »[96]. On se rend compte que Papadopoulos s'attachait lui aussi à rouvrir l'intérêt pour les lettres grecques, que cette période d'antiphanariotisme risquait de faire sombrer[97]. D'ailleurs le règne d'Alexandre Ghica semble avoir été particulièrement favorable à ce nouvel état d'esprit. C'est vers lui que se dirigent les pensées reconnaissantes de plusieurs intellectuels grecs de Valachie, ainsi que nous le montrent une série de dédicaces et d'hommages de ces derniers.

« C'est maintenant [sous Alex. Ghica] — dit Papadopoulos — que sous l'égide d'un prince protecteur des muses, il s'ouvre pour les jeunes une perspective tout à fait nouvelle, quand les arts et les sciences saluent l'aurore de ce pays et la littérature s'arrache à ce style barbare... La langue grecque sera le plus bel ornement de l'enseignement public »[98].

Dans sa lutte pour faire renaître les études grecques dans les Principautés, Papadopoulos est vivement soutenu par les intellectuels roumains. L'un des principaux périodiques du temps, dans un article qui loue l'érudition de ce jeune professeur âgé de 23 ans, exprime l'espoir que celui-ci « va contribuer à faire cultiver de nouveau la belle langue grecque, que les Roumains ont eu tort de quitter, au moment même où les autres européens avaient commencé à l'étudier avec ardeur »[99].

Le programme du cours de Papadopoulos[100] prévoyait pour la classe de V^e les prosateurs, pour la VI^e « des textes de philosophes, d'historiens et de professeurs [sic] grecs (Platon, Hérodote, Homère, Sophocle) », des notions préliminaires de métrique et les dialectes grecs. Toutes les leçons de syntaxe étaient enseignées d'après le manuel de Néophyte Vamva, en employant aussi « La grammaire universelle appliquée à la langue grecque » du même auteur. Plus tard, professeur à Athènes, Papadopoulos a publié le discours qu'il avait fait à ses élèves de Bucarest pour la distribution des prix[101].

Signalons aussi un fragment de ce discours, dans lequel Papadopoulos constate la présence en grand nombre de noms grecs dans les listes de fonctionnaires publiées par le Moniteur Officiel. En déduisant de ces 1200 noms, 200 noms de prélats « qui — dit-il — quoique hellènes, n'indiquent pas d'une manière sûre l'origine hellène », il en reste 1000, dont un tiers (301)

---

[96] *Ibidem*, p. 28—29.

[97] Nous avons analysé ce changement dans un ouvrage encore inédit. Quelques textes contemporains, tels que la chronique d'Ilias Photeinos, « Les notes manuscrites de Georges Paapa » (BARSR, ms. gr. 869—870) ou « Les notes sur les personnages du poème de Beldiman : la Tragédie de la Moldavie » (manuscrit publié par Victor Papacostea) prouvent qu'on commençait à dissocier deux notions qu'on avait eu la tendance de confondre, celle de « phanariotisme » et d'« hellénisme ».

[98] *Ibidem*, p. 29.

[99] Dacia lit. I (1840), p. 117—118. Apud B.p.r., I, 2, p. 673.

[100] Ibidem, p. 31—33.

[101] G. G. Papadopoulos, Λόγος περὶ τοῦ ἐν Βλάχοις Ἑλληνισμοῦ, Typ. Athènes, 1859.

appartient à « des familles complètement ou en partie hellènes » [102]. Il cite à l'appui de ses assertions le journal de Karkaleki de 1842 et donne quelques exemples : Paleologu, Andronic, Jeronim, Christodulo, Crisocoleu, Pallada, Palama, Cristodor, Duca, Notara, Sofiano, Carp, Scarlat, Ralet [103]. Ces exagérations concernant le pourcentage des Grecs dans les familles nobles des Principautés ont été adoptées par certains historiens grecs de la diaspora. Ceux-ci, en les amplifiant, ont tiré des conclusions hâtives sur la soi-disant prédominance de l'élément grec dans la classe dirigeante roumaine, au XIX^e siècle [104].

Dans la VI^e décennie, lorsque Gr. G. Papadopoulos, ayant regagné sa patrie, enseignait à Athènes, c'est Jean Kolokotides qui fait le cours de langue grecque au Collège de St.-Sava. Il fut l'auteur de nombreux manuels et réédita les classiques grecs à l'usage des écoles, dont profitèrent plusieurs générations d'élèves [105].

Sous le règne de Barbu Ştirbei, la commission de réorganisation des écoles, formée par P. Poienaru, S. Marcovici et C. Brăiloiu, introduit des cours facultatifs de grec moderne, de russe et de turc, pour les nécessités qui découlaient des relations commerciales et politiques du pays [106]. On avait en vue certaines catégories de fonctionnaires, dont : 1) les employés de la chancellerie de l'agence du pays à Constantinople, qui « à part les cours d'humanités, seront obligés à connaître aussi les langues turque et grecque parlée » ; 2) les employés des échelles du Danube, qui avaient affaire aux marchands balkaniques parlant cette langue.

Mais de telles mesures ont de plus en plus un caractère d'exception et — ainsi que nous le verrons — elles se rattachent plutôt aux nécessités de la vie économique et diplomatique. Depuis le Règlement de 1834, qui avait décidé la suppression du grec moderne du programme scolaire, la tendance du Comité d'organisation des écoles est toujours plus restrictive. En 1836, par exemple, le Comité « fait remarquer, au sujet de la langue grecque, qu'un professeur serait suffisant, tandis qu'en ce moment il y en a deux » [107].

C'est ainsi que des principes de C. Soutzo, qui recommandait la simplification du programme quotidien des écoles « sans toutefois priver les élèves des connaissances considérées nécessaires, comme la langue

---

[102] G. G. Papadopoulos, *Discursŭ pentru ellinismulŭ între Valahi ...* (Discours pour l'hellénisme parmi les Valaques ...), traduit du grec par A. Tombacopulo, Bucarest, 1859, 75 p. Le traducteur précise aux pages 3—4 que la brochure a été publiée « en Hellade et dans d'autres Etats ».

[103] Ibidem, p. 52.

[104] Voir M. Dendias, Αἱ ἑλληνικαὶ παροικίαι ἀνὰ τὸν κόσμον, Athènes, 1919.

[105] Voir C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle* ... RESEE, VII, n° 2, 1969, p. 395.

[106] V. A. Ureche, *op. cit.*, vol. III, p. 16.

[107] *Ibidem*, vol. I, p. 354.

grecque, par exemple » [108], on arrive à des attitudes totalement opposées, une génération plus tard. D. Pop-Marţian [109] déclare en 1862 que « au lieu d'apprendre le grec pendant quatre ou cinq ans, pour faire une traduction inexacte d'Eschyle ou d'Homère, il vaudrait mieux employer ces heures pour faire passer les jeunes par les cours de deux ou trois professeurs de sciences agricoles pratiques... » [110]. Donc, le grec ancien occupait encore une place importante dans le programme des écoles. Il est évident que le courant favorable à cette matière avait aussi ses représentants parmi les intellectuels roumains. B. P. Hasdeu qualifiait la proposition de Pop-Marţian de « préjugé vulgaire » [111] et N. Soutzo condamnait de telles « utopies » qui « enlèvent à la langue grecque la place qu'elle avait eue auparavant » [112].

D'ailleurs, les excès latinistes des années 1851—1853 ont attiré, par réaction, un nouvel intérêt pour la langue grecque et, en 1855, le ministre de l'Education critique le programme scolaire, car « on n'apprend ni le grec, ni l'histoire littéraire » [113]. La réaction est pourtant assez faible et — sous Cuza — « la langue grecque, quoique obligatoire, a été maintenue seulement en IV^e^ classe [114] », nous dit Nicolas Soutzo. C'est toujours Soutzo qui fait quelques remarques très justes sur les conséquences néfastes qu'a eues une telle mesure, car « cette étude, si difficile même pour les enfants de Grèce », ne représente plus pour les élèves roumains « qu'un fardeau..., un souci et un gaspillage de temps ». Les difficultés soulevées par l'étude du grec constituent le principal argument des dirigeants pour expliquer la suppression de la langue grecque en 1852, lorsque le latin devient la base de l'enseignement [115] et Laurian [116] dirige les destins de l'école roumaine. « Cette langue — disent-ils — demande un effort sérieux, et ne peut figurer dans le programme pour la forme ». Ou bien, « on ne peut créer une chaire seulement pour deux ou trois élèves » [117].

La solution aurait dû être le redoublement du nombre de leçons, afin d'empêcher que l'enseignement du grec devienne une simple formalité. D'ailleurs, une conclusion si hâtive ne pouvait rester définitive et, deux ans plus tard, en 1854, le grec ancien fut à nouveau introduit dans le programme des écoles, dans les classes supérieures seulement. Beaucoup

---

[108] *Ibidem*, vol. IV, p. 262.

[109] Economiste connu, fondateur de l'Office de Statistique.

[110] *Texte din literatura economică în România. Sec. XIX* (Textes de la littérature économique en Roumanie. XIX^e^ siècle), vol. I, Bucarest, 1960, p. 475.

[111] *Ibidem.*

[112] N. Iorga, *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), II, p. 114.

[113] N. Iorga, *Histoire de l'enseignement*, p. 258—261.

[114] Rizos Panaiotis, *Mémoires du prince Nicolas Soutzo grand-logothète en Moldavie*, Vienne, 1899, p. 188.

[115] *Ibidem.*

[116] Principal idéologue du courant latiniste dans les Principautés.

[117] N. Iorga, *Histoire de l'enseignement*, p. 258.

plus tard, en 1867, quand on réexamina les principes didactiques des Principautés-Unies, le Conseil général de l'instruction proposa une solution de compromis : « en apprenant la tendance représentée par le conseil permanent, qui demandait d'introduire la langue hellène dès la I[re] classe et la tendance opposée qui supprimait cette langue morte dans les classes inférieures, en lui accordant une place importante dans les classes supérieures, le conseil général s'est prononcé pour le *statu quo* en faisant commencer l'étude du grec à partir de la classe de VI[e] » [118].

L'enseignement de la langue grecque dans les écoles publiques de Moldavie. L'organisation des écoles en Moldavie — après leur suppression en 1821 — est ajournée jusqu'en 1828, à cause des difficultés politiques de Ioan Sandu Sturdza pour consolider son règne [119]. L'école supérieure (Academia Mihăileană) y est rouverte en 1828 par un chrysobulle princier à la demande des membres de la Commission des écoles : le métropolite Veniamin, Const. Mavrocordat, Mihai Sturdza et Gheorghe Asaki. La requête de ces derniers souligne la nécessité que les matières (religion, philologie, biographie, logique, rhétorique, poésie, histoire, mathématiques, éthique, économie rurale et politique, histoire naturelle et archéologie) soient enseignées en roumain [120]. On accorde à la langue grecque une place tout à fait secondaire, celle-ci étant prévue pour une époque plus tardive, « à côté de ces matières » et seulement lorsque les dépenses occasionnées par les écoles seront diminuées. Mais parmi les professeurs nommés à cette occasion (Constantin Facaş, Ioan Silvan Sakelarie, Vasile Fabian et Gh. Săulescu), le dernier, Săulescu, avait fait ses études en Grèce et avait, par conséquent, une forte culture grecque [121]. C'est ce qui a dû contribuer à précipiter les progrès concernant les cours de grec, que nous trouvons mentionnés dès 1831. Au début, ce n'est pas Săulescu qui l'enseigne, mais le « caminar » Athanase qui fait un cours « extraordinaire » de grec ancien, avec lecture, écriture, grammaire et explications des classiques. Joseph de Adler enseigne l'écriture en moldave, français, russe et grec [122]. A l'Académie de Jassy, considérée comme étant la première école supérieure de Moldavie, on trouve dans les premières séries d'élèves, tant des diplômés de l'ancienne Académie que les élèves des pensionnats

---

[118] Românul, 18 mai 1867, p 3.

[119] A. D. Xenopol, *Memoriu asupra învățămîntului superior în Moldova* (Mémoire sur l'Enseignement supérieur en Moldavie), Jassy, 1885, p. 30.

[120] Le vocabulaire de la requête (anaforà) abonde en néologismes ou formes grécisées : « scopos », « catihisis », « analogon », etc. De même le chrysobulle du prince. *Ibidem*. p. 116—118.

[121] *Ibidem*, p. 34. V. aussi, Andrei Pippidi, *Alți anticari și epigrafiști români din sec. al XIX-lea — de la Kogălniceanu la Bălcescu* — (D'autres antiquaires et épigraphistes roumains du XIX[e] siècle), « Studii clasice », XII, Bucarest, 1970, p. 246.

[122] *Ibidem*, p. 45—46. Parmi les élèves de l'école, nous trouvons en 1832, des fils de dignitaires tels : Ioan Crupenski, Teodor Iamandi, Alecu Mavrocordat, Theodor Balş, Iordache Sion, etc., (*Ibidem*, p. 40) qui, vu leur correspondance en grec, avaient sûrement appris le grec à la maison.

privés de Kukulli, Curius, Saketti, etc.[123]. Le Grec Kukulli, dont le pensionnant s'était presque vidé par la fondation de l'Académie, fut nommé professeur de grec à cette dernière[124]. D'ailleurs, cette langue y est enseignée maintenant en I^{re} et II^{e} classes des humanités, dans le programme obligatoire et non plus en tant que leçons « extraordinaires ». Le rôle de Săulescu est évident dans l'importance toujours plus grande qu'on accorde à l'enseignement du grec. Sa carrière est ascendante et aux années 1837—1838, Săulescu est professeur de philologie, inspecteur des écoles normales et secrétaire du comité, position qu'il garde environ deux décennies[125].

Aux examens spéciaux des écoles publiques de Jassy, on demandait, en 1845, pour la classe de II^{e} normale, la connaissance des biographies de Socrate, Thémistocle, Solon et Lycurgue[126]. Dans la II^{e} « collégiale », on apprend la grammaire grecque et on fait des traductions avec analyse[127]. En III^{e} classe du collège, on étudie « une partie des verbes irréguliers » et on fait des traductions[128], en IV^{e}, la grammaire grecque jusqu'à la syntaxe et des traductions de Lucien avec analyse[129], en V^{e}, la syntaxe avec traductions de Xénophon[130]. Aux trois écoles de Jassy, Botoşani et Galaţi, qui ont quatre années d'études, on apprend le grec, l'allemand et l'italien[131]. Dans les gymnases de Jassy, les professeurs de grec enseignent — en même temps que la langue — la littérature et l'archéologie grecques[132].

Ce n'est qu'en 1851 que les langues classiques deviendront des matières fondamentales, « la base des études », ainsi que les nomme A. D. Xenopol, par un règlement scolaire qui considérait que « seule la connaissance de la culture des peuples civilisés de l'antiquité peut préparer d'une manière utile, pour le développement des sciences »[133].

A l'encontre de la Valachie, où le courant latiniste avait supprimé les cours de grec pour quelque temps, en Moldavie cette langue a gardé sa place dans l'enseignement, peut-être grâce au prestige de Săulescu. Il

---

[123] A. D. Xenopol, *Memoriu...*, p. 55.

[124] *Ibidem*, p. 56.

[125] V. N. Iorga, *Hist. de l'enseignement...*, p. 265 : en parlant de l'enseignement public en Moldavie, en 1851, il dit que « le grec conserve sa place — il n'en pouvait être autrement, puisque Săulescu, qui n'avait pas oublié l'île de Chalki, donnait des directives... » La compétence de Săulescu en matière de langue grecque lui avait valu sa nomination dans la commission des traducteurs du Code Callimahi.

[126] A. D. Xenopol et C. Erbiceanu, *Serbarea şcolară de la Iaşi* (La festivité scolaire de Jasy), Jassy, 1885, p. 227.

[127] *Ibidem*, p. 228.

[128] *Ibidem*, p. 229.

[129] *Ibidem*.

[130] *Ibidem*, p. 230. Voir aussi B.A.R.S.R., ms. roum. 3754 (Leçons de grammaire latine, hellène ... de l'Académie « Mihăileană », 1844—1846).

[131] *Ibidem*, p. 235.

[132] *Ibidem*, p. 237.

[133] A. D. Xenopol, *Memoriu...*, p. 84.

est de même évident que l'activité déployée par Neofit Scriban pour réorganiser le Séminaire de Jassy [134] a été utile — d'une façon générale — à l'enseignement grec de la capitale moldave; surtout qu'en 1861—1862, il publié une « Méthode pour l'étude de la langue hellène », qui manquait jusqu'alors en Moldavie.

★

Dans la période qui s'étend de la révolution de 1821 jusqu'au règne de Ioan Alex. Cuza, l'évolution des cours de langue grecque dans les pays roumains est soumise à de fréquents changements. Le courant favorable à cet enseignement est évidemment soutenu par les intellectuels formés à la fin de l'époque précédente [135] des règnes phanariotes (Eliade Rădulescu, Nicolas Soutzo, C. Aristia, Gh, Săulescu, etc.). Les deux premières décennies des règnes autochtones sont d'ailleurs marquées par un véritable *bilinguisme* gréco-roumain de ces intellectuels, très visible dans les manuscrits de l'époque et dans la persistance des néologismes [136] grecs dans la langue. On trouve encore dans la presse, en 1840, le terme de « stavrophores » pour « croisés » [137]. En matière de vocabulaire juridique, on emploie jusqu'à la V^e^ décennie « diacrisis » pour séparation (1845), « periorisi » pour limiter (1831), « embodisi » pour empêcher (1831), « perigraphie » pour description (1830—1831) [138], etc.

Parmi les intellectuels, le prestige de cette langue devait être assez grand, puisque vers le milieu du XIX^e^ siècle, Ştefan Dăscălescu [139], connu pour ses sentiments antiphanariotes, déclarait garder une reconnaissance éternelle au professeur épirote Constantin Dasidis qui lui avait donné des leçons de langue hellène [140]. C'est ce qui explique la tendance marquée par les dirigeants de l'enseignement roumain de destiner parfois

---

[134] Hurmuzaki, IV, Supl. I, Bucureşti, 1891, p. 227—276.

[135] Il ne faut pas oublier qu'au début du XIXe siècle, en Occident, « les meilleures notes des élèves valaques et grecs sont celles du cours de grec, car ils l'avaient appris en Valachie avec la prononciation moderne ». V. P. Eliade, *Histoire de l'esprit public*, I, Paris, 1905, p. 252.

[136] Vasile Pogor, dans son plaidoyer pour une langue roumaine épurée, emploie des mots comme « ἀντιχονισμός » (pour ἀντιχρονίσματος), solichizmos, etc. dans un texte roumain.

[137] *Bibl. per. rom.*, I, 3, p. 1123. La presse contribuait sûrement à répandre certains néologismes. V. *Bibl. rom. veche*, III, p. 613—617.

[138] Gh. Ungureanu, *Cuvinte şi expresii vechi. Contribuţii la cunoaşterea terminologiei vechilor materiale documentare.* (Contributions à la connaissance de la terminologie des anciens matériaux documentaires). Dans « Revista Arhivelor », 12, nº 1, 1969, p. 291—301. Voir aussi Gh. Bulgăr, *Despre limba documentelor administrative la începutul secolului trecut* (*1800—1820*) (Sur la langue des documents administratifs au début du siècle passé (1800—1820)), Dans « Contribuţii la istoria limbii literare în sec. al XIX-lea » (Contributions à l'histoire de la langue littéraire au XIXe siècle), vol. III, Bucarest, 1962, p. 64. Ce n'est qu'après 1840 que les néologismes occidentaux remplaceront, petit à petit les autres mots étrangers du roumain.

[139] En 1827, C. Minoide Mynas parle « d'un grand nombre de Valaques qui écrivent la langue grecque dans toute sa pureté ». V. C. Minoide Mynas, *Théorie de la langue grecque*, Paris, 1827.

[140] N. Iorga, *Un cugetător politic moldovean de la jumătatea sec. XIX*, (Un penseur politique moldave de la moitié du XIXe siècle, Şt. Sc. Dăscălescu), Bucarest, 1932, p. 23. Dăscălescu avait étudié d'abord avec Benjamin de Lesbos. *Ibidem*, p. 2—3. Il était « un helléniste qui traduisait bien même les textes d'Hésiode ». *Ibidem*, p. 56.

un trop grand nombre d'heures au cours de grec, d'où la réaction menant à des solutions contraires.

L'attention qu'on accordait à l'étude des classiques, était due tant à la tradition des Académies princières de Bucarest et de Jassy, qu'aux échos que le courant coraïste trouvait dans le sud-est européen, comme nous l'avons constaté. Les éditions envoyées par Néophyte Doukas et celles que publiaient les frères Hristides et Ioannis Kolokotidis, alimentaient certainement les nombreuses leçons de « grec ancien avec des exemples pris des classiques grecs » des écoles roumaines. A la distribution des prix, on ne manquait pas d'offrir aux élèves les auteurs classiques grecs. Le courant pour la culture classique inspirait des articles tels que celui de Smaragda Rasti, qui proposait que « l'éducation ait pour fondement le classicisme gréco-latin et en second lieu les sciences exactes et naturelles » [141].

On a affirmé que la lecture des classiques grecs et latins a beaucoup contribué au développement du goût de Nicolae Bălcescu pour l'histoire [142]. Lorsqu'il rédige ses ouvrages, l'Histoire de Dacie de Dionisos Photeinos lui semble une source utile qu'il lit d'ailleurs en original.

Il est évident que, pendant près de quatre décennies (1821—1859) — période où se dessinent les traits essentiels de la culture roumaine moderne — l'enseignement de la langue grecque est marqué par les lois de la transition. Le passage d'une époque fortement influencée par les Grecs, à l'ère nationale, ne pouvait se faire sans heurts. A plusieurs reprises on faillit renoncer aux classiques grecs, par un patriotisme trop poussé. C'est donc au courant philhellène et à ses adeptes dans les Principautés que revient le mérite de dissocier *l'antiphanariotisme* de *l'antihellénisme*. C'est grâce à lui aussi qu'avant de devenir un chapitre de culture classique indispensable pour tout peuple civilisé, l'enseignement du grec en Valachie et en Moldavie bénéficia d'une attention spéciale. Plusieurs facteurs contribuèrent au succès de cette entreprise. D'une part, l'élément traditionnel se rattachant à l'activité des Académies princières et au courant pour la culture grecque initiée par Coray ; d'autre part, les nécessités du commerce et de la vie diplomatique qui emploient le g ec jusqu'au milieu du XIX[e] siècle.

---

[141] *Bibl. per. rom.*, I, 2, p. 629.

[142] N.B. Locusteanu, *Ion Heliade și detractorii săi* (Ion Heliade et ses détracteurs), Craiova, 1898, p. 20. Voir pour ses auteurs préférés : Horia Nestorescu, *Contribuții la reconstituirea Bibliotecii lui Nicolae Bălcescu* (Contributions à la reconstitution de la Bibliothèque de Nicolae Bălcescu), dans «Revista bibliotecilor », 20, n° 8, 1967, p. 483—488. Bălcescu, quoiqu'il n'ait pas brillé aux cours de grec du Collège St.-Sava et malgré les leçons privées de langue grecque qu'il prenait depuis l'âge de 7 ans, se vantait de connaître cette langue. V. H. Nestorescu-Bălcești, *Anii de studii ai lui Nicolae Bălcescu în Colegiul Național «Sf. Sava » din București (1832—1835)* (Les années d'études de Nicolae Bălcescu au Collège National «St.-Sava » de Bucarest (1832—1835)), «Rev. Arhivelor », 12, n° 1, 1969, p. 68 et 72.

DI NUOVO SULLE BIOGRAFIE SCANDERBEGIANE DEL XVI SECOLO

FRANCISC PALL

Più di trent'anni fa, nel nostro saggio sull'umanista Marino Barlezio, ci siamo adoperati, tra l'altro, a chiarire i rapporti fra la sua [1] e altre due biografie di Scanderbeg, e cioè, per nominarle brevemente, il cosidetto *Commentario* [2], scritto anonimo apparso nell'edizione principe il 1539 (conosciuto anche sotto il titolo di *Fatti illustri*) [3] e *Gli illustri e gloriosi gesti* [4], opera attribuita dal Bonardo, il suo editore, a Demetrio Franco, pubblicata, similmente in prima edizione, nel 1584.

In quel saggio, avvalendoci di argomenti storici e logici, i quali allora ci sembravano convincenti, abbiamo concluso che "oltre alla Storia del Barlezio, fu composta nella prima metà del XVI secolo una Vita di Scanderbeg, sempre in latino, essendone autore probabilmente uno degli Angeli, e cioè il sacerdote Paolo, figlio di Pietro. È questa una ipotesi. Ciò che è sicuro per noi è il fatto che Demetrio Franco non poteva essere l'autore di questa biografia. Si tratta dunque di uno Pseudo-Franco. Questi si valse dell'opera del Barlezio come base del suo lavoro. Quindi egli non si può considerare una fonte indipendente dal prete di Scutari

---

[1] Marinus Barletius, *Historia de vita et gestis Scanderbegi, Epirotarum principis*, Roma, [1508—1510]. Per le edizioni seguenti v. Pall, *Marino Barlezio, uno storico umanista*, in "Mélanges d'Histoire Générale" pubbl. da Constantin Marinescu, II, Cluj, 1938, p. 301.

[2] *Commentario de le cose de' Turchi e del S*[*ignor*] *Georgio Scanderbeg, principe di Epirro, con la sua vita et le vittorie per lui fatte con l'aiuto del*[!]*'altissimo Dio et le inestimabili forze et virtù di quello degne di memoria*, [Venezia], 1539, ed. che deve essere rarissima; ne abbiamo consultato un esemplare alla Biblioteca Nazionale di Firenze, Fondo Magliabechiano, 5.Y.7.396[a]. Altre edizioni: Venezia, 1541 (due), 1545 (Pall, *M. Barlezio*, pp. 228, 303).

[3] *Fatti illustri del Signor Georgio Scanderbegh*, riprodotto (sull'ed. del 1545 del *Comm.*) nella raccolta di Francesco Sansovino, *Dell'Historia universale dell'origine et imperio de' Turchi*, Venezia, 1564 e nelle edizioni ulteriori (a noi note: Venezia, 1573, 1600 e 1654). Anche altre edizioni citate da Vinçenz Malaj O. F. M., *Necessità d'un coordinamento bibliografico castriotiano*, in "V Convegno internazionale di studi albanesi", IX, 1968, Palermo, 1969, p. 36.

[4] *Gli illustri et gloriosi gesti et vittoriose imprese fatte contra Turchi dal Sig. D. Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg, prencipe d'Epirro, dove si mostra la vera maniera del guerreggiare, di governare exerciti, di far pronti soldati al combattere e di restar vincitori in ogni difficile impresa*, Venezia, 1584. Altre edizioni: Venezia, 1591, 1610 e 1679 (Pall, *M. Barlezio*, p. 229).

[Barlezio], ad onta di alcune sue informazioni originali. Il libro dello Pseudo-Franco dunque ha un valore storico molto ridotto. Nel 1539 in base al manoscritto latino di costui, un altro chierico, in rapporti con gli Angeli, pubblicò una traduzione compendiata, con aggiunte tratte dal libro del Barlezio e dalla tradizione. Infine, nel 1584, il Bonardo venne a stampare una versione, diciamo autentica, dopo aver confrontata la prima traduzione con l'originale, rimasto manoscritto" [5].

★

Materiale nuovo, giunto frattempo a nostra conoscenza, ci ha indotto però ad apportare alcune modificazioni a tale conclusione [6].

Si tratta dell'opuscolo: *Epìstola Pauli Angeli ad Saracenos cum libello contra Alcoranum pro provida previaque dispositione conversionis infidelium omnium mirabiliter et fere repente ad Iesum Christum, Dominum Deum nostrum, viam, veritatem et vitam plene satietatis, cui soli sit semper omnis laus, honor et gloria, nobis autem obedientia fidelis et pura tantum. Amen.* Essa è stata pubblicata senza menzione di luogo né di data d'impressione, recando al centro del frontespizio la marca tipografica, rappresentante una assai bella figura della Giustizia, seduta su un trono ornato di due leoni, inquadrata nella parte superiore dalle lettere maiuscole A.B., senza dubbio del nome del tipografo [7].

Questa marca corrisponde nei suoi elementi essenziali a quella di Alessandro de Bindoni, stampatore veneziano, la cui attività era sino adesso conosciuta come svoltasi tra gli anni 1507—22. Proprio la sua marca rappresenta la Giustizia e comprende le iniziali A.B. = Alessandro Bindoni [8]. Il disegno finora noto dell'insegna bindoniana è diverso soltanto

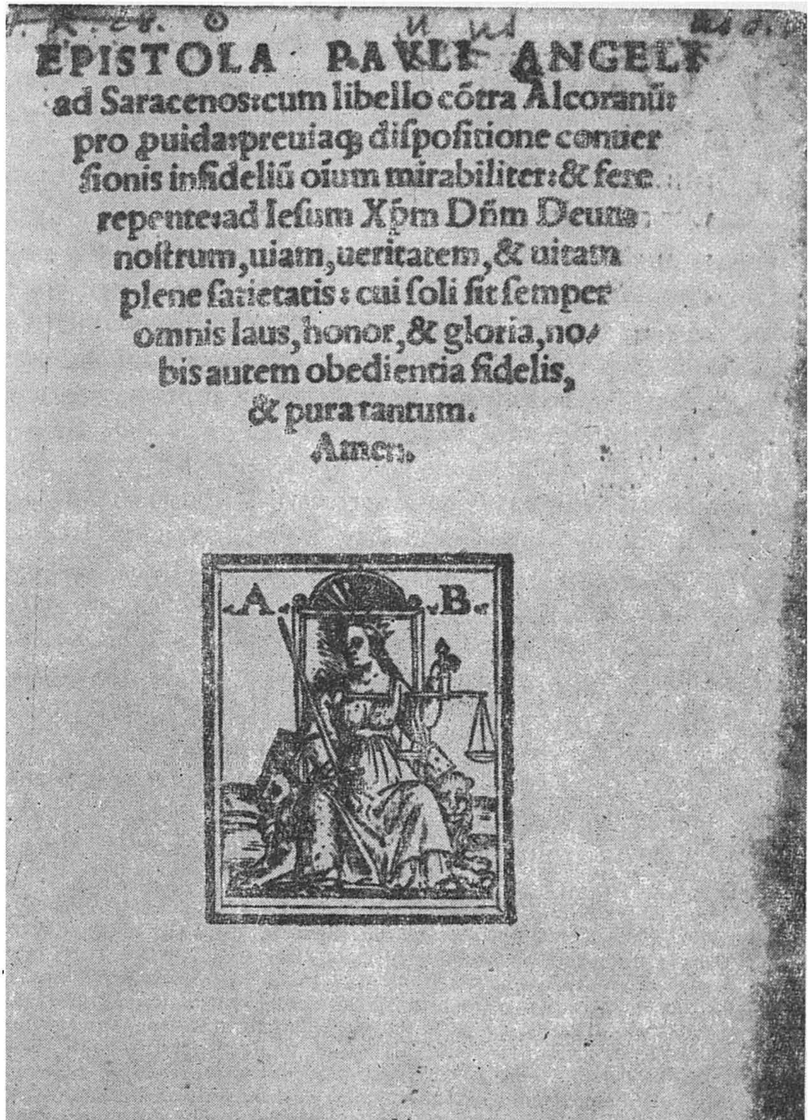
---

[5] Pall, *M. Barlezio*, pp. 238—239.

[6] Pall, *I rapporti italo-albanesi intorno alla metà del sec. XV (documenti inediti con introduzione e note storico-critiche)*, in "Archivio Storico per le Province Napoletane", III-a serie, vol. IV (1965), p. 145, n. 96.

[7] In 8° piccolo, 66 ff. L'unico esemplare che conosciamo si trova nella collezione *Riant*, ora (dal 1899) in *Harvard College Library*, Cambridge (Massachusets), collocazione OH 151.1, di cui, per la cortese intromissione di Mr. Keith Hitchins, abbiamo ottenuto un microfilm. Riproduzione del frontespizio nella fotografia che accompagna il presente articolo. Secondo il *Catalogue de la bibliothèque de feu M. le comte Riant, rédigé par L. de Germon et L. Polain, deuxième partie*, II, Parigi, 1899, n° 3559, l'opuscolo è descritto da Carl Gollner, *Turcica*, I (1501—1550), Bucarest—Berlino, 1961, n° 30 (troppo sommariamente e con la datazione erronea di 1506—1510). Il nostro Paolo Angelo non è identico con "Angelo P.", che figura come autore alla fine d'una relazione, concernente la campagna dell'imperatore Carlo V contro Tunisi nel 1535, indirizzata al duca di Ferrara, "mio signor et patrone" (l'abbiamo consultata in microfilm). Per questa pubblicazione v. Gollner, *op. cit.*, I, n° 513. Del resto, "Angelo" in questo caso è prenome, anzichè nome di famiglia (cognome).

[8] P. Kristeller, *Die italienischen Buchdrucker- und Verlegerzeichen bis 1525*, Strasburgo, 1893, p. 73, n° 194. Tra gli anni 1519—21 Alessandro de Bindoni ha stampato insieme a suo fratello Benedetto, usando la stessa marca (di Aless.). Del resto, Benedetto ha impresso anche con Agostino, un altro fratello, tra 1520—35. Non avendo a nostra disposizione il libro del Kristeller, tali notizie ci sono state gentilmente comunicate, su nostra preghiera, dal prof. Valerio Marchetti (Faenza) e dal prof. Mircea Ţoca, già nostro discepolo. Secondo le medesime informazioni, la marca di cui si tratta è pubblicata pure in *L'arte della stampa nel*



EPISTOLA PAULI ANGELI
ad Saracenos: cum libello cōtra Alcoranū:
pro quida: preuiaq; dispositione conuer
sionis infideliū oium mirabiliter: & fere
repente: ad Iesum Xp̄m Dn̄m Deum
nostrum, uiam, ueritatem, & uitam
plene satietatis: cui soli sit semper
omnis laus, honor, & gloria, no
bis autem obedientia fidelis,
& pura tantum.
Amen.

A B

Fig. 1. — Frontespizio dell'*Epistola Pauli Angeli*, stampata da Alessandro de Bindoni a Venezia nel 1522 o 1523.

in alcuni particolari, per esempio la posizione delle iniziali nella parte inferiore dell'immagine o la presenza di due "bendoni"; ma la figurazione della Giustizia con la bilancia e seduta su un trono decorato di due leoni, corrisponde a quella del nostro opuscolo. Così, malgrado tali piccole differenze, possiamo ammettre che questo è stato stampato da Alessandro de Bindoni a Venezia.

Quando? Per la datazione dobbiamo prendere in considerazione il pontificato di Adriano VI (9 gennaio 1522—14 settembre 1523), poichè al principio della traduzione italiana del noto trattato latino di Ricoldo da Montecroce (circa 1242—1320) contro il Corano, che segue all'*Epistola* (traduzione di cui non è il nostro proposito di occuparci qui più da vicino), si dice: "Prologo de frate Ricoldo del ordine de Predicatori, già mirabilmente observanti la Apostolica Regula per lo Aurelio compilata sanctissima, nel Libello Aureo contra lo Alcorano, per el sopranominato Paulo di cognomento Angelo in materna lingua (per la promessa fatta a Papa Hadr. II [= VI!] fidelmente tradutto" [9].

È orientativo per la datazione dell'*Epistola* anche questo suo passo: "... tu blasfemante temerariamente scrivesti al Sacro Re de Ungharia e la tua bocca in celo mettendo minaciasti voler destrugere la indistruttibile et inexpugnabile secta [!] del glorioso signor Iesu Christo..." [10]. Si tratta indubbiamente d'una allusione alla lettera (fittizia) del sultano Solimano II, "data in la terra nostra de Belgrado, a dì XXI. de Febr. MDXXII" e indirizzata al "Serenissimo Re de Ungria" [11], cioè a Lodovico II. Pure da tale allusione si può desumere per la redazione e certamente per l'apparizione dell'*Epistola* l'anno 1522 o piuttosto 1523.

Paolo Angelo dell'*Epistola* e quello del *Commentario* è il medesimo personaggio, poichè leggiamo nella prefazione, in data 1 giugno 1539, alla prima edizione di quest'ultima opera: "altre volte... scrissi una

---

rinascimento italiano: *Venezia*, II, Venezia, 1894, p. 88, H. W. Davies, *Devices of the early printers 1457—1560. Their history and development*, Londra, 1935, p. 616, fig. 217; Fernanda Ascarelli, *La tipografia cinquecentina italiana*, Firenze, 1953, p. 177, n° 96. Tutti questi bibliografi ignorano però l'esistenza dell'*Epistola* di P. Angelo. Le sopraricordate lettere A. B. della marca dell'*Epistola* potrebbero essere anche le iniziali di Antonio Blado, il noto tipografo di Roma (1490—1567), se questi non avesse usato la figura dell'aquila nella sua marca, come abbiamo constatato personalmente in alcune sue edizioni, ad es. in quella dell'opera di Paolo Giovio, *Commentario de le cose de Turchi*, Roma, 1531. Il nostro *Commentario* però non è un semplice "riassunto" del *Comm.* gioviano (a cui non ha attinto niente) e del Barlezio, come viene considerato da C. Gollner, *op. cit.*, I, nri 827—828, cf. pure n° 688; da correggere nel n° 828 il nome del traduttore francese del nostro *Comm.*: Gual*f*eron, anzichè Gual*b*eron. Per l'attività di A. Blado v. l'esauriente *Catalogo delle edizioni romane di Antonio Blado Asolano ed eredi (1516—1593)...*, compilato da G. Fumagalli, G. Bellini e E. Vaccaro Sofia, I—IV, Roma, 1891—1961.

[9] Prologo..., cit., fol. 17 (rettamente 18). Per le edizioni dell'originale latino di Ricoldo (o Riccoldo), a partire da quella pubblicata a Siviglia nel 1500, v. J. G. Th. Graesse, *Trésor de livres rares*, VI, Dresda ecc., 1865, *sub voce* Ricoldus Florentinus. Ne abbiamo consultata quella di Parigi, del 1509. Alcuni sondaggi ci hanno mostrato che la traduzione di P. Angelo è essai libera.

[10] *Epistola* [A. 4 v.].

[11] Gollner, *op. cit.*, I, n° 167 (cf. anche n° 164).

epistola a quel Solimano principe grande de Turchi e gli dedicai quel libretto volgarizato de fra Ricoldo Martyre [!] contra l'Alcorano[12]".

Del resto, l'autore della stessa prefazione, cioè il medesimo Paolo Angelo, vi dice di aver scritto pure altre "opere spirituali, latine et volgari" (senza farci sapere i loro titoli) dedicate al papa Paolo III (1534—49), "solicitandolo secondo la forma de sacri canoni, ch'el devesse far reformare la vita et li costumi del clero et del popolo tepidati" [13]. Ora, sebbene tutto devoto al pontefice romano, egli allude anche nell'*Epistola* alla necessità di tale riforma[14], però in spirito cattolico (anzichè del tumultuoso e rivoltoso movimento protestante dell'epoca) e alla fine della sua traduzione del trattato di Ricoldo propone una preghiera latina sotto it titolo : "Christicole omnes veraces pro Ecclesie sancte universalis reformatione supplicantes ita orant ad dominum" [15].

Dal suddetto confronto dell'*Epistola* con il *Commentario* dei fatti di Scanderbeg risulta senza dubbio che il prete Paolo Angelo è realmente il traduttore-compilatore di questa Vita dell'eroe albanese.

D'altro canto Paolo Angelo non ci sembra più che sia l'autore del manoscritto latino rimaneggiato de lui in italiano, manoscritto adoperato dal Bonardo, secondo quanto dice questo stesso. In conseguenza, ripensando tutto il problema dei rapporti fra le biografie scanderbegiane del Cinquecento, non crediamo più che si possa mettre in dubbio la paternità del Franco riguardante il medesimo manoscritto.

Che cosa sappiamo di questo manoscritto?

Il conte Giovanni Maria Bonardo, gentiluomo e scrittore di Fratta Polesine (territorio di Rovigo), in relazioni con uno dci fratelli di Paolo Angelo, e cioè con Geronimo o Girolamo (1505—91), dice nella prefazione dei surricordati *Illustri et gloriosi gesti* del 1584, dedicata proprio a Geronimo, che si tratta d'un lavoro latino del "Riverendo Demetrio Franco, il quale fu personalmente in tutte quelle guerre e di tutti i valorosi gesti di questo principe [Scanderbeg] molto bene instrutto et informato" [16]. Tale lavoro latino — secondo il Bonardo — fu conservato in manoscritto; ad un certo momento però fu pubblicata una sua versione italiana, vale a dire — aggiungiamo noi — il *Commentario* [17]. È opinione del Bonardo

[12] Pall, *M. Barlezio*, p. 238.

[13] *Ivi*, pag. cit.

[14] *Epistola* [A. 5 r.] : "Dio ha espressamente sententiato senza revocazione che vol reformare et renovare tutta la universal Ecclesia sua et destrugere tutti gli inimici de quella...".

[15] *Libello contra lo Alcorano*, ff. 58 v.—59.

[16] Pall, *M. Barlezio*, p. 230. Cf. anche la prefazione alla I-a ed. del *Commentario* : "l'opera... fu scritta [nell'ed. del 1545 si aggiunge : cioè sustanzialmente] da huomini che in persona aiutavano Scanderbeg".

[17] Nella sopraricordata prefazione di questo opuscolo il traduttore-compilatore (Paolo Angelo) scrive : "volsi sotto brevità comporre in lingua volgare la vita et gloriosi gesti di quel Georgio Castrioth che in turchesco si diceva Scanderbegh".

che questa traduzione non sia fedele. Infatti, avendo la possibilità di consultare il manoscritto latino attribuito al Franco — certamente in possesso di Geronimo — egli osservò che la versione conteneva "molte superflue parole oltra l'originale" [18]. Queste aggiunte erano condotte sul Barlezio, come abbiamo cercato di dimostrare nel nostro saggio [19]. Il Bonardo fece un confronto della menzionata traduzione, cioè del *Commentario* (sull'edizione del 1545) con l'originale, che aveva a sua disposizione, ed eliminò, per quanto ci assicura, tutte le aggiunte, preparando così la sua edizione. Donde, il *Commentario* e *Gli illustri et gloriosi gesti* sono delle traduzioni — discrepanti in alcuni punti — dello stesso manoscritto latino assegnato al Franco. Però *Gli illustri et gloriosi gesti* non è una nuova traduzione fatta direttamente dall'originale, ma una correzione della versione già pubblicata sotto il titolo di *Commentario*, dal sacerdote Paolo Angelo, come abbiamo accennato più sopra.

Demetrio Franco, cui il Bonardo attribuisce il manoscritto latino, era stato tesoriere di Scanderbeg — come del resto si sapeva anche finora — accompagnandolo nel viaggio del 1466 a Roma, al dire del *Commentario*. Secondo tale scritto, egli era un nobile di Drivasto (nell'Albania settentrionale), cugino di Paolo Angelo, arcivescovo di Durazzo (1427—69), zio paterno del nipote omonimo, dunque dell'autore dell'*Epistola* e del traduttore-compilatore del *Commentario*. Dagli scritti genealogici di un altro fratello di quest'ultimo, cioè d'Andrea Angelo (pubblicati nel 1553, 1555, e che, pur essendo immaginari in quanto alla remota discendenza imperiale della famiglia Angela, forse sono più credibili per le sue parentele più modeste e più vicine all'epoca della loro apparizione), risulta che il Franco apparteneva a un ramo collaterale degli Angeli drivastini : sua zia, Dorotea [20], era la madre del medesimo arcivescovo e di Pietro Angelo (1441 oppure 1443—1512) [21], tutti e due in stretti legami con Scanderbeg, il quale sarà considerato dai loro discendenti, nelle loro mistificazioni genealogiche, come un illustre congiunto della famiglia. Dopo l'occupazione dell'Albania da parte dei Turchi, il Franco si rifugiò insieme ai suoi parenti Angeli nel Veneto, dove egli diventò parroco della chiesa di San Giov. Batt. di Briana, nella diocesi di Treviso. Nel 1513, costretto dalla vecchiezza (essendo ormai "septuagenarius"), si ritirò in riposo, dopo esser riuscito ad assicurare la successione nel suo posto al nipote lontano Paolo Angelo,

---

[18] Pall, *M. Barlezio, p. cit.*

[19] *Ivi*, p. 236.

[20] *Ivi*, p. 231, dove però nella n. 2 la data "1552" dell'ed. della *Genealogia* si corregge in 1555.

[21] A. Angelo, *Genealogia*, ed. del 1555, Giij v : 1441 ; ed. del 1553, p. 26 : 1443.

autore dell'*Epistola*, figlio di Pietro. Demetrio Franco morì nel 1525, mentre il medesimo suo nipote vivrà fino al 1568 [22].

Certi errori cronologici, statistici o di altro genere [23], che abbiamo osservati nell'opera assegnata dal Bonardo a Demetrio Franco sono da spiegare con la circostanza che egli scriveva molto tardi dopo gli avvenimenti, quando era già vecchio, dopo aver lasciato l'Albania e durante il suo ritiro a Briana. Simili errori, attribuibili in parte pure all'influenza della biografia barleziana, non valgono senz'altro come prove decisive contro la sua paternità in quanto al suddetto manoscritto latino. Ad ogni modo, a parte gli eventuali *lapsus* di memoria o di calamo, il suo ufficio di tesoriere dell'eroe albanese, verso la fine della carriera di questi, non può implicare la conoscenza perfetta, particolareggiata, di tutte le azioni militari e politiche del suo padrone, specialmente di quelle anteriori al tempo in cui egli è menzionato nella detta carica di tesoriere, cioè all'anno 1466, allorchè non aveva forse nemmeno 25 anni. La sopraccennata asserzione del Bonardo, secondo cui il Franco "fu personalmente in tutte quelle guerre..." di Scanderbeg, non dev'essere presa alla lettera. La sua stessa età non gli avrebbe ancora permesso di partecipare agli inizi e a una parte considerevole della lotta di liberazione capeggiata dal celebre campione.

Riteniamo ora come un argomento importante per la paternità del Franco precisamente il fatto che le notizie ascritte al suo manoscritto circa le vicende accadute alla vigilia della visita di Scanderbeg a Roma nel 1466, intorno ai risultati poco felici di essa e non meno intorno agli avvenimenti immediatamente seguenti, sono più pregevoli di quelle del Barlezio [24]. A questo proposito il Franco era meglio informato, quale partecipante a tali vicende.

D'altra parte, aver attinto all'opera del Barlezio una serie di dati cronologici, statistici ecc., anche erronei, non può escludere la qualità d'autore del Franco, addirittura in virtù delle suddette circostanze in cui compose il suo lavoro.

Al tempo stesso, la presenza di tutti questi dati d'origine barleziana nel manoscritto del Franco ci fornisce qualche indicazione e cioè il termine *post quem* per l'epoca della sua composizione. Si tratta del periodo dopo l'apparizione della *Historia* di Barlezio, pubblicata, secondo le nostre

---

[22] Pall, *M. Barlezio*, p. 150 n. 5, pp. 231, 235. Riguardo a questo cambiamento nella parrocchia di Briana, v. i regesti di tre bolle di Leone X, 13 dicembre 1513 (J. Hergenröther, *Leonis X. pontificis maximi regesta e tabulario Vaticano*, I, Friburgo in Brisgovia, 1884, p. 362, nri 5730—5732, secondo "Arch. Lat. tom. 19" [= Registri Lateranensi, tom. 1287], ff. 76 b, 78 b, 79 b. Due di tali bolle sono già state pubblicate *in extenso* nella raccolta di Fr. Malvezzo, nell'ed. accresciuta del 1626 (Pall, *ivi*, p. 231 n. 3; non c'è nell'ed. anteriore, di Piacenza, 1575, nella Biblioteca Marciana, Misc. 1564.16).

[23] Pall, *ivi*, pp. 232—233; lo stesso, *Skanderbeg et Janco de Hunedoara*, in "Revue des études sud-est européennes", Bucarest, VI, (1968), n° 1, p. 13 n. 17 (articolo pubbl. altresì in "Studia Albanica", Tirana, 1968, n° 1, luogo cit.: p. 110 n. 17).

[24] Pall, *M. Barlezio*, p. 233; lo stesso, *I rapporti italo-albanesi*, p. 145.

ricerche, tra 1508—10 [25]. Vale a dire che il Franco doveva comporre la sua opera verso o dopo il suo ritiro in riposo nel 1513, come settuagenario, quando abitava nel villaggio di Briana (dove dimorava, oltre Paolo Angelo, pure un altro fratello di questo, il sopraddetto Geronimo, il quale però era laico, mentre il fratello Andrea diventava per qualche tempo rettore della chiesa S. Angelo di Sala nella diocesi di Padova e vivrà per un lungo periodo della sua vita a Roma, fino alla sua morte, nel 1581) [26].

★

L'*Epistola* del congiunto di Demetrio Franco, cioè di Paolo Angelo, oltre a quello che abbiamo cercato di mettere in rilievo al principio del presente articolo, ci offerisce pure altre notizie d'un certo interesse e che non sono state messe finora in valore, soprattutto per la famiglia Angela. Esse confermano, anzi completano in alcuni punti le informazioni in gran parte già note nella storiografia dal *Commentario*, dagli *Illustri et gloriosi gesti*, dal *Compendium vitarum summorum pontificum... imperatorumque Romanorum* del Barlezio (che contiene passi ispirati agli Angeli) e particolarmente dalle *Genealogie* fantasiose d'Andrea Angelo, fratello maggiore di Paolo.

L'autore, "Paulus Angelus, ille abiectus et indignus sacerdos" [27], esordisce la sua ampollosa *Epistola* con una frase latina in cui rivolge un saluto al destinatario, cioè al sultano contemporaneo, Solimano II (1520—66), "Vrumelden, Stambuliden, Naduliden, Caramaneliden, Sultam Sulamani sive magno Turcarum imperatori". Poi continua in italiano, indirizzandogli un discorso interminabile e assai confuso, imbevuto di misticismo, al fine di determinarlo ad abbandonare il maomettismo per la religione cristiana. Fra l'altro, gli dice: "Et benchè a magior perfectione rechiederia scriver a te in turchesca over altra saracena lingua, tamen perchè tal linguagio non ho imparato et perchè in charità sancta ho pressa spronante, spero me perdonerai si per questa prima volta in italiana lingua vulgare dove nutrito son et allevato te anuncierò [!], te diffunderò et manifesterò el dono celeste..., quale per tuoi dragomani

---

[25] Pall, *M. Barlezio*, p. 146—149.

[26] *Ivi*, p. 235 n. 3, cf. p. 229 n° 2. Un quarto fratello era Demetrio, anche lui laico (A. Angelo, *Genealogia*, ed. del 1555, G iij r). A. Angelo ha fornito notizie genealogiche favolose a Costantino, figlio di Giov. Musachi, feudatari albanesi rifugiatisi, come si sa, pure essi in Italia, dinanzi al pericolo turco (Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlino, 1873, pp. 270—271, 304—314). Hopf (p. XXV) considera queste notizie come invenzioni del "soi-disant prince Andrea Angelo Comneno, fameux auteur de généalogies fausses". Aggiungiamo che Costantino trascrisse nella sua cronaca di famiglia, testualmente dal *Commentario*, l'*Estratto d'una brevissima descrittione della prosperità della casa d'Ottomano* (Hopf, *op. cit.*, pp. 336—338).

[27] Si notino pure altre autoqualificazioni del genere: "indigno sacerdote", "abiecto", "abortivo", *Epistola* [B 2 v.]; "indignissimo fra tutti li preti curati", nella prefazione al *Commentario*, cit. da noi, *M. Barlezio*, p. 237 n. 1.

te sarà fato noto et dechiarato con tue commodità [!] perfettamente..." [28].

Gli rammenta il celebre passo tentato (nel 1461), sempre per mezzo d'una epistola, dal papa Pio II presso il sultano Maometto II, epistola che del resto non sembra essere stata mai spedita [29]:

"Perchè etiam olim (ultra li altri) la felice memoria Pio secondo al q[uondam] tuo bisavo Sultan Machomet scrisse, né alcun frutto dal scriver piissimo suo podete sequire, imperoche alhora Dio non volse, appresso el quale mille anni sono come el giorno de hieri, qual è passato et non era anchora el tempo venuto, che sarà presto ..." [30]

In seguito, le esortazioni di convertimento rivolte, mediante l'*Epistola* di cui ci occupiamo, da Paolo Angelo a Solimano gli servono diverse volte anche per accennare alla pretesa origine imperiale della propria famiglia, origine della quale si parla, come abbiamo detto nel nostro saggio sul Barlezio [31], pure in altri scritti, menzionati più sopra.

"El sopraditto homo — allude Paolo Angelo a se stesso—, amico veracissimo tuo, che te predica la tua salute, non è francese, non è todesco, non è spagnolo, non greco, non latino simpliciter (benchè da Roma antiquamente el stipite de casa sua già sia disceso, come consta per autentici privilegii già fatti dalli illustrissimi signor[i] Venetiani)" [32].

Un po' più basso, incontriamo nuove allusioni a tale vantata discendenza, nonchè ai meriti del padre e dello zio, alle loro relazioni con Venezia, rispettivamente con Scanderbeg:

---

[28] *Epistola*, A 3 r. Gli accenti sono stati aggiunti da noi. Abbiamo modernizzato pure l'uso delle maiuscole e la punteggiatura, e notato certe inconseguenze ortografiche con punto ammirativo tra parentesi quadre. Le stesse osservazioni anche per i brani successivi.

[29] Fr. Babinger, *Pio II e l'oriente maomettano* (studio postumo), in *Enea Silvio Piccolomini, Papa Pio II. Atti del Convegno per il quinto centenario della morte e altri scritti*, raccolti da D. Maffei, Siena, 1968, pp. 6, 10—11; F. Gaeta, *Alcune osservazioni sulla prima redazione della "Lettera a Maometto"*, *ivi*, p. 178.

[30] *Epistola*, A 4 r.

[31] Pall, *M. Barlezio*, pp. 193—197, 233. Neanche l'illustre Du Cange prese sul serio la discendenza imperiale della famiglia Angela di Drivasto (*Historia Byzantina*, Parigi, 1680, pp. 211—213). Al contrario, Gr. Uff. Ruggero Buonocore de Widmann, autore moderno, cita senza alcuna precauzione critica le fantasmagoriche *Genealogie* d'Andrea Angelo (*I Nemagni-Paleologo-Ducas-Angelo-Comneno*, in "Studi bizantini", Roma, 1927, p. 248 n. 6, p. 259 n. 5). Atteggiamento più riservato dimostra D. S. Radojčić (*Démétrius Cantacuzène*, in "Byzantion", XXX, 1960, pp. 81—82), probabilmente sull'esempio di M. Šufflay (*Srbi i Arbanasi* [Serbi e Albanesi], Belgrado, 1925, p. 132). Cf. ancora L. Thallóczy — C. Jireček — E. de Šufflay, *Acta et diplomata Albaniae Mediae Aetatis illustrantia*, I (344—1343), Vienna, 1913, n° 468 (le osservazioni).

[32] *Epistola*, B 3 r. Cf. infatti un "privilegio" in data 10 luglio 1475, conferito da Egidio Morosini e Domenico Bollani, "provisores et sindici Dalmatiae et Albaniae", a Pietro Angelo, padre di Paolo — privilegio che è stato in possesso della famiglia Angela, ma che sarà pubblicato nella raccolta menzionata di Fr. Malvezzo, insieme ad altri documenti più o meno falsi o interpolati, accanto a quegli autentici, spettanti alla stessa famiglia, soltanto nell'ed. del 1626 (Pall, *M. Barlezio*, p. 196 n. 5; F. Cordignano — G. Valentini, *Saggio d'un regesto storico dell'Albania*, Scutari, 1937—1940, n° 1062, secondo il Regesto Kamsi; intorno a questa fonte che deve essere riguardata "con molta cautela", cf. *ivi*, p. 5).

"Questo tuo amico, povero sacerdote, fu fiolo de un vero christiano, bona arbore e del arte militare assai perito et animoso, ...fece tandem lui solo con suo ingenio concludere la pace fra el signor gran Turco Machomet et li signori illustrissimi Venetiani, lui de essa christiana fede, mediante Thauth Bassa de Romania, et era chiamato Pietro Angelo [33], de natione ut supra, Romano procere et de patria Drivastense et profugo lì de imperatoria occultata per più respetti Constantinopolitana stirpe precelsa, al presente sprezata forsi da falsi caur [34] senza colpa, como fra li Iudei era sprezato el temporale regno di Iesu Christo. Non è adonca maraveglia si per li grandi pecati de li discordi falsi christiani tu Sultan usurpi al presente la sede del imperio Bizantino...Non creder già che per simplice mundana iactantia . . . io te facia saper che antiquamente la sedia [!] quale tu teni usurpata sia stata de mei progenitori, già fra christiani posti in oblivione, ma te lho fatto sapere per dimostrarte el mirabil ordine che sol tegnir Dio providentissimo in reger el mondo, che girar li cervelli humani..." [35].

"...Privilegi [!] prefati, parte per le croniche fidelmente et elegantemente de greco in latino tradutte per el probo et doctissimo autore domino Egnatio venetiano, ultra che espressamente dal vulgo Arnauth el cognome de ditta famiglia imperatoria se appellasse, parte anchora per altre non poche virtù..." [36].

"De la qual famiglia era disceso quel homo de tante virtù, per fama notissimo et presignato etiam cardinal eletto per el q[uondam] Summo Pont. D. Pio secundo [!], et si chiamava Paulo Angelo, Archi-

---

[33] L'*Epistola* esagera la parte di Pietro in tale circostanza. La realtà — come dimostrano i documenti inediti veneziani del 20 dic. 1478 e del 15 marzo 1479, pubblicati da noi in quest'articolo è che — Pietro, la di cui fedeltà verso la Repubblica veneziana viene messa in risalto da questi documenti, ha compiuto dopo la perdita di Drivasto, come inviato del "capitano generale del Mare" Antonio Loredano, una missione "ad Bassam Turcorum" durante l'assedio di Scutari (nel 1478), esortando però nello stesso tempo gli abitanti della medesima città alla resistenza. Ma, secondo altre fonti veneziane fededegne, la pace del 1479 tra Venezia e i Turchi fu conclusa da Giovanni Dario, quale rappresentante della repubblica (N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^{e} siècle*, IV, Bucarest, 1915, p. 368; H. Kretschmayr, *Geschichte von Venedig*, II, Gotha, 1920, p. 382; Babinger, *Maometto il Conquistatore e il suo tempo*, [Torino], 1957, pp. 550—551).

[34] = giaurro.

[35] *Epistola*, B 4 r.

[36] *Ivi*, B 4 r. Giambattista Cipelli detto Egnazio (circa 1473—1553), amico del grande Erasmo e autore dell'opera: *De Caesaribus libri III, a dictatore Caesare ad Constantinum Palaeologum*, pubblicata parecchie volte, cominciando dal 1516. Tale lavoro comprende, quale parte integrante del suo libro secondo, un piccolo trattato dello stesso Egnazio: *De origine Turcorum*. L'allusione alla traduzione latina delle cronache greche potrebbe essere soltanto un modo un po' libero di esprimersi di Paolo Angelo riguardo agli autori bizantini, come Procopio di Cesarea, Zonaras, Niketas Choniates ed altri, adoperati da Egnazio nella stessa opera. Quest'ultima è citata pure da A. Angelo, *Genealogia*, ed. del 1553, p. 45. Su Egnazio v. F. Giov. Degli Agostini, *Notizie spettanti alla vita e agli scritti di Battista Egnazio*, in *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, t. 38, Venezia, 1745, pp. 1—191, soprattutto 128—137. *Cf.* pure J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, V-a ed., t. I, Parigi, 1861, *sub voce*.

episcopo de Durazo [37], de tutta tua setta [!] infestissimo hoste, iurato fratello cordialissimo del q[uondam] illustrissimo signor Georgio Castrioth Arnauth, alias Scanderbeg vecchio [38], el quale con gli altri signori Arnauth et altri Levantini, et Unghari te [39] fece tanto longa et aspra guerra, forsi et senza forsi più che tutti li altri christiani, quali al presente per la magior parte dano opera publicamente ad excitar le libidinose lascivie et come cani fra loro qualche volta fano le guerre. Parlo deli falsi christiani ribaldi, non me lamento de boni, perchè essi poveri boni sono forte oppressi et quasi in capitulo voce non hano..." [40].

L'autore fa cenno parimente all'estesa e certamente in gran parte fittizia parentela della sua "depauperata famiglia" fra i grandi signori balcanici :

"Lasso le vestigie delli progenitori mei tanto belicosi al mondo sequire. Lasso li fratelli con lo affetto mondano [!] non già con effetto et consanguinei signori potenti, poveri et richi, di quali sono prima li signor[i] Spani per canto de la q[uondam] veneranda mia matre, dapoi li signor[i] Ducagini per consanguinità de una sorella di essa mia matre, quelli ch'el dominio hebeno dela Servia et quelli adesso stanno in Ungharia, in Francia valorosi, in Hispania appresso el sacro sancto catholico imperatore de Christiani [41]. Lasso etiam per affinità li signori Thopii di Durazo, alias Carlovich, li signori Cernovich [42], quelli de Bossina et altri che con casa nostra così destituta hanno già habuta consanguinità et affinità ultra la immensa benivolentia. Lasso in tutto per poca speranza tutti quelli mei coniuncti per antiqua progenie che al presente a te subditi sono e come Mahumetani sotto te militano, el tuo pane mangiano et fidelmente te serveno et sono deli miglior homini che tu habia et vedendoli non li cognosci. Lasso ultimamente ogni subsidio et humana speranza, solum a Iesu Christo me acosto et con tutto el core pregherò quello se degni farte aprire li ochi

---

[37] Per il preteso titolo cardinalizio di Paolo Angelo v. ultimamente il nostro *M. Barlezio*, p. 237 n. 3. Anche la sè dicente bolla di Pio II al riguardo (Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 197; I. Parrino, *Scanderbeg nell'azione pontificia di difesa europea*, in "V Convegno internaz. di studi alb.", pp. 157—158) non può essere che una fabbricazione della famiglia Angela, nel XVI sec., essendosi, del resto, conservato insieme ad altri dati fittivi sulla sua genealogia imperiale in un manoscritto del medesimo sec. (Iorga, *op. cit.*, pp. 196—198; lo stesso ms. contiene pure la famosa formula di battesimo in lingua albanese, in un documento di Paolo Angelo, dell'8 nov. 1462, *ivi*, pp. 194—195).

[38] Gli si dice così per distinguerlo da suo nipote omonimo: Scanderbeg il Giovane, capo dell'insurrezione albanese degli anni 1499—1506 (I. Zamputi, *Dokumenta te shekullit XV për historine e Shqiperisë* [Documenti del XV sec. per la storia dell'Albania], IV/1, 1479—1499, Tirana, 1967, pp. 22, 24, 27, 130, n° 176).

[39] *Lapsus* dell'autore; in realtà, si devono intendere i sultani Murad II e Maometto II.

[40] *Epistola*, B 4 v.

[41] Carlo V (1519—56). Quest'allusione è ancora un indizio che la pubblicazione dell'*Epistola* non può essere attribuita al periodo 1506—10.

[42] Per le genealogie dei Thopia, Ducagini, Cernovichi, Spani, v. Hopf, *op. cit.*, le tavole alle pp. 532 n° 6, 533 n° 8, 534 n° 12, 535 n° 14.

somnolenti a vedere la clarissima luce et con el core compuncto a Christo voltar te ..." [43].

★

Paolo Angelo, l'autore dell'*Epistola*, "benchè indigno sacerdote sia", dichiara a Solimano d'esser stato "eletto dal Signor Iesu Christo... et deputato particularmente per tua et de tua setta salute" [44]. Ma oltre a questa un po' magniloquente missione che si assumeva [45], rimasta naturalmente in stato di vano sogno, egli, con le surricordate allusioni d'illustre prosapia, proseguiva un fine più realistico, evidente, del resto, pure nel *Commentario*, tradotto e compilato da lui secondo l'originale latino dei *Fatti illustri et gloriosi gesti* del Franco. D'altronde, tale fine si può riconoscere anche nelle *Genealogie* d'Andrea Angelo [46], anzi nel *Compendio* del Barlezio. Si tratta cioè dell'intento nutrito dalla famiglia Angela di Drivasto, rifugiata in Italia [47] in seguito all'occupazione ottomana dell'Al-

---

[43] *Epistola* [B 5 r.]

[44] *Ivi*, B 2 v.

[45] E che, come egli riconosce, avrebbe appartenuta piuttosto al papa, qual "vicario de Christo e capo de tutti li Christiani"; ma l'autore ribadisce di esser "semper parrato [!] et prompto exponer quella roba che a me spetta et la vita etiam in ogni loco et tempo dove bisogno fosse per el vicario legittimo del mio Iesu comparire" (*ivi*, A 4 r).

[46] Ulteriormente le sue *Genealogie*, corredate con i *Privilegi* e gli *Statuti* del cosiddetto "Ordine della prima antica Militia Aureata Imperiale con l'Angelica Aurea Croce di Costantino Magno" e con altre finzioni furono ristampate parecchie volte da altri membri della famiglia (Geronimo, Giovanni Andrea) o da certi amici di essa (nel 1573, 1583, 1603, 1610, 1623, 1624, 1626 ecc.), "cavalieri" di quel "Ordine", come G. M. Bonardo, Fr. Malvezzo. Dalla seconda metà del XVI sec. la famiglia si compiaceva chiamarsi anche Angela Flavia Comnena (Pall, *M. Barlezio*, pp. 197 n. 1, 229 n. 2, 299—300, 308). Un corrispondente di Du Cange, e cioè "Comnène, le chanoine de la S-te Chapelle de Savoye", nella sua lettera datata "Chauteaufeuille proche de Chambery, le 29 8-bre 1684", parla "des fables, bagatelles et impertinences" del suddetto Giovanni Andrea (Bibliothèque Nationale, Parigi, ms. 9503, corrispondenza Du Cange). Questo Giov. Andrea si pretendeva, tra l'altro, "principe di Macedonia e di Moldavia" (*Genealogia*, Napoli, 1603, n° 86). Un discendente dei Cantacuseni regnanti in Valacchia verso la fine del XVII e all'inizio del XVIII secolo, Radu, esule nell'Impero asburgico, nell'intento d'acquistarsi la beneficenza dell'imperatore, aggiungeva, dopo il suo cognome di "Cantacuzenus", quello di "Angelus Flavius Comnenus", citando anche lui tra i suoi antenati Costantino Magno e considerandosi Gran Maestro dell'"angelicae aureatae constantinianae militiae". Il "prefectus" dell'Ordine, il boiaro valacco Vlad Boţulescu de Mălăeşti, altro esule, sarà, nel 1763, il traduttore in romeno degli *Illustri et gloriosi gesti* del Franco (Iorga, *Documente privitoare la familia Cantacuzino*, Bucureşti, 1902, pp. 185—191 : doc. del 1 sett. 1743; lo stesso autore, *Radu Cantacuzino*, in "Analele Academiei Române, Memoriile Secţiunii Istorice", III serie, t. 13 (1932), pp. 5—7; I. C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Buc., 1919, pp. XXXIV—V; Pall, *M. Barlezio*, p. 239 n. 1). Il Boţulescu è stato indotto probabilmente a tradurre la menzionata biografia di Scanderbeg pure per i pretesi legami genealogici tra i Cantacuseni e gli Angeli, tale biografia essendo un prodotto dell'ambiente di questi ultimi. La traduzione rimase però in manoscritto. — V. Laurent sottolinea che non c'è nessuna certezza per la discendenza imperiale dei Cantacuseni del XVI sec. e di quei posteriori (E. Brayer — P. Lemerle — V. Laurent, *Le Vaticanus Latinus 4789. Histoire et alliances des Cantacuzènes aux XIVe—XVe siècles*, in "Revue des études byzantines", IX, 1951, p. 64, n. 2, p. 65 e n. 1).

[47] Pensiamo che Pietro Angelo e Demetrio Franco facessero parte di quei rifugiati da Scutari e da Drivasto dei quali si parla sia genericamente, sia nominalmente (di alcuni, ma non precisamente di questi due personaggi) nelle disposizioni del governo veneziano dopo 1479 (Zamputi, *op. cit.*, nri 4, 10—12, 19, 21, 30—31, 35, 54 ecc.).

bania, di crescere in considerazione sia di fronte alla Signoria di Venezia, sia davanti alla Sede pontificia. Giacchè questi poveri uomini, che vivevano in esilio, avevano gran bisogno d'esser aiutati [48] e lo furono infatti. Al dire dei documenti inediti che faciamo seguire qui appresso, Pietro, per le sue benemerenze, nonchè per quelle di suo fratello, l'arcivescovo di Durazzo e per quelle "paterne", godeva di una pensione da parte della repubblica veneziana. In conto di tale "provvisione", il senato acconsentì, il 15 marzo 1479, alla sua supplica di poter praticare con gli Ottomani la redenzione di sua moglie e di suoi figli (tra essi certamente anche l'autore dell'*Epistola*) dalla prigionia turca, in cui erano stati tratti dopo la conquista di Drivasto, che aveva cagionato, del resto, pure la perdità di tutti i suoi beni, sicchè egli era giunto "pauperrimo" a Venezia. Se possiamo credere ai documenti invocati dai suoi discendenti, dopo la morte di Pietro, alla domanda dello stesso autore, il doge Leonardo Loredano ordinò, il 26 maggio 1517, che la sua (di Pietro) provvisione fosse pagata ai "cinque fioli mascoli", suoi eredi, cioè a "Paulo Anzolo" e ai fratelli di questo [49]. Il menzionato Andrea, uno degli stessi fratelli, divenne più tardi, verso la metà del XVI secolo, per grazia dei papi Paolo III e Giulio III, "provvisionato" della Sede pontificia [50].

Finalmente, per spiegare la suddetta mania degli Angeli drivastini di cercare i loro antenati tra gli imperatori romani e bizantini — mania niente affatto disinteressata, poichè poteva, abbiamo visto, procurare loro certi vantaggi materiali — dobbiamo tener conto anche d'una moda corrente nel Rinascimento, epoca per eccellenza di fioritura delle false genealogie e soprattutto di quelle allaciate all'antichità, come avvenne pure nel nostro caso.

---

[48] Per la difficile situazione dei rifugiati in Italia sotto il breve pontificato del surricordato Adriano VI, che, del resto, era molto parco, ecco un brano assai suggestivo dal "Discorso di Theodoro Spandugino Cantacusino, gentil'huomo Costantinopolitano, *de' costumi de' Turchi*": "quanto sia dura cosa a' gentil'huomini l'haver bisogno dell'altrui mercede. Il che Dio non voglia, come è a me et a miei compagni intravenuto nel tempo di Adriano sesto, che ci negò di voler pagare quello che dagli altri Pontefici havevamo havuto di continuo. La onde alcuni ne moriron di fame et alcuni di noi ci pagò mettendoci in prigione, affermando che noi segretamente eravamo d'accordo col Turco" (Sansovino, *op. cit.*, ed. Venezia, 1654, f. 191). Lo Spandugino era contemporaneo del prete Paolo Angelo e si trovava in relazioni con Costantino Musachi (Hopf, *op. cit.*, pp. XXV, 315).

[49] Fr. Malvezzo, *Privilegi imperiali e confermatione apostolica a favore della Sagra Militia Constantiniana di S. Giorgio*, Piacenza e Venezia, 1626, pp. 44—46. Senonchè l'indizione II nella datazione dell'ordine ducale è errata, invece di V. Il doc., senza data completa, sotto forma di regesto venne publ. anche da Cordignano-Valentini, *op. cit.*, n° 1364 ("dal regesto Kamsi").

[50] Pall, *M. Barlezio*, p. 197.

DOCUMENTI

I

1478 dicembre 20. Il senato veneziano, prendendo in considerazione le benemerenze di Pietro Angelo, cittadino di Drivasto e di suo fratello, fu arcivescovo di Durazzo, decide che la sua provvisione di sei ducati al mese, di cui aveva goduto dalla Camera di quella città, prima della perdità di questa, sia rimessa alla Camera di Padova, ridotta però a quattro ducati mensili. Dispone nel contempo la distribuzione d'una elemosina complessiva di venticinque ducati tra altri cinque Drivastini rifugiatisi a Venezia.

Die XX decembris [1478]

Sapientes Consilii
Sapientes Terre firme
Sapientes Ordinum

Inter reliquos fideles nostros benemeritos gratia nostri dominii repiritur [!] hic fidelissimus civis noster Drivastensis Petrus Angelus, cuius fidem, servitutem et probitatem continuis temporibus demonstravit, quemadmodum constat testimonio literarum omnium rectorum et provisorum illius provintie. Qui in premium operum suorum et eius fratris olim archiepiscopi Dyrrachiensis, qui obiit in serviciis nostri dominii, habebat provisionem ducatos sex in mense a Camera nostra Drivasti. De cuius fide etiam testatur vir nobilis Antonius Lauredanus miles, proc[urator][51] capitaneus noster generalis maris, de ordine et mandato cuius, ammissa suprascripta civitate Drivasti, non dubitavit se conferre ad Bassam Turcorum existentem sub Scutari et omnia exequi que sibi ab eo iniuncta fuere, etiam non dubitavit dum esset apud predictum Bassam dare vocem nostris entibus in civitate Scutari, hortando et suadendo eis, ut essent bono animo, posthabito omni respectu periculi persone sue, prout omnibus notum est. Qui quidem capitaneus eum nostro dominio plurimum commendavit. Et quum predictus remansit pauperrimus, ammissa, preter liberos et universam familiam suam, eius facultate et omni eo quod habebat in predicta civitate, cui nihil penitus remansit unde vivere possit, et convenit honori et inprimis debito nostri dominii, tum in premium fidei, servitutis et operum suorum, tum etiam in aliorum exemplo, non deserere ipsum, sed victui suo prospicere, iccirco [52] vadit pars, quod suprascripta provisio, quam habebat a Camera Drivasti, auctoritate huius consilii, remittatur ad Cameram nostram Padue in ducatos quatuor tantum in mense. Et committatur rectoribus nostris dicte civitatis, quod sibi dent et numerent singulo mense de pecuniis illius Camere dictos ducatos quatuor auri ad beneplacitum nostri dominii, cum quibus ipse vivere valeat.

---

[51] = procurator Sancti Marci.

[52] idcirco.

Insuper captum sit, quod aliis quinque Drivastenses [!], qui sunt reliquie omnium qui evaserunt ab excidio suprascripte civitatis, qui similiter ammissis omnibus eorum bonis, hic se contulerunt et quotidie plorantes veniunt ad audientiam nostram, dicentes se fame perire, dentur hic pro elemosina de pecuniis nostri dominii ducati XXV inter omnes, videlicet ducati quinque pro quolibet, pro hac vice tantum.

de parte ———— 110
de non ———— 1 non sinc [eri] ———1

(Archivio di Stato di Venezia. Senato I — R. 11 Mar, f. 5 v. — Regesto presso F. Cordignano — G. Valentini, *Saggio d'un regesto storico dell'Albania*, Scutari, 1937 — 1940, n° 1118).

II

1479 marzo 15. Il senato veneziano, con riguardo ai meriti di Pietro Angelo e a quelli paterni, approva la sua supplica di poter trattare con i Turchi il riscatto di sua moglie e di suoi figli, in conto della sua provvisione.

MCCCCLXXVIIII. die XV Martii

Sapientes Ordinum

Compatiendum est quidem fidelissimo subdito nostro Petro Angelo de Drivasto et simul subvenendum [53] ei in quacumque re iusta et honesta, sic requirentibus suis et paternis dignis meritis. Qui preter reliqua, dum hoc anno ammisisset quecumque eius bona, que in predicto loco Drivasti ipse habebat indeque in captivitate ducti essent uxor et liberi sui, non dubitavit propterea se se, de mandato capitanei nostri generalis maris, conferre in castra hostilia sub Scutaro et ea facere que huic consilio nota sunt. Cum igitur ipse sit creditor nostri dominii de ratione sue provisionis, quam habebat a Camera Drivasti de bona pecunia summa, prout apparet per literas viri nobilis Antonii de Canali tunc rectoris nostri predicti loci et cupiat redimere predictos uxorem et liberos suos, nobis humiliter supplicavit, quod solita nostra clementia dignemur ei subvenire, ita quod de predicto credito suo predictum suum desiderium executioni mittere possit. Quocirca vadit pars, quod ipse praticare possit suorum redemptionem et polliceri pro eorum liberatione usque duc[atos]CC et si ad conclusionem accordi devenerit, constando nobis dictum accordum cum

[53] = subveniendum.

effectu esse conclusum, tunc dari sibi debeant immediate de quibuscumque pecuniis nostri dominii non obligatis, ad computum supradicti crediti sui, dicti ducati ducenti, sicut debito et honori nostro convenit. Et ut medium habeat mittendi ad praticandam supradictam liberationem, dari sibi debeant immediate de presenti duc. XXX pro parte supradictorum ducatorum CC-torum, de quibuscumque pecuniis nostri dominii non obligatis.

de parte ——— 141
de non ——— 1
non sinc. ——— 0

(*Ivi*, f. 16 r. — Manca presso I. Zamputi, *Dokumenta të shekullit XV për historinë e Shqipërisë*, IV/1 (1479 — 1499), Tirana, 1967).

UN MANUSCRIT GREC INÉDIT DU DOCTEUR JEAN COMNÈNE

CORNELIU DIMA-DRĂGAN
et
MIHAI CARATAȘU

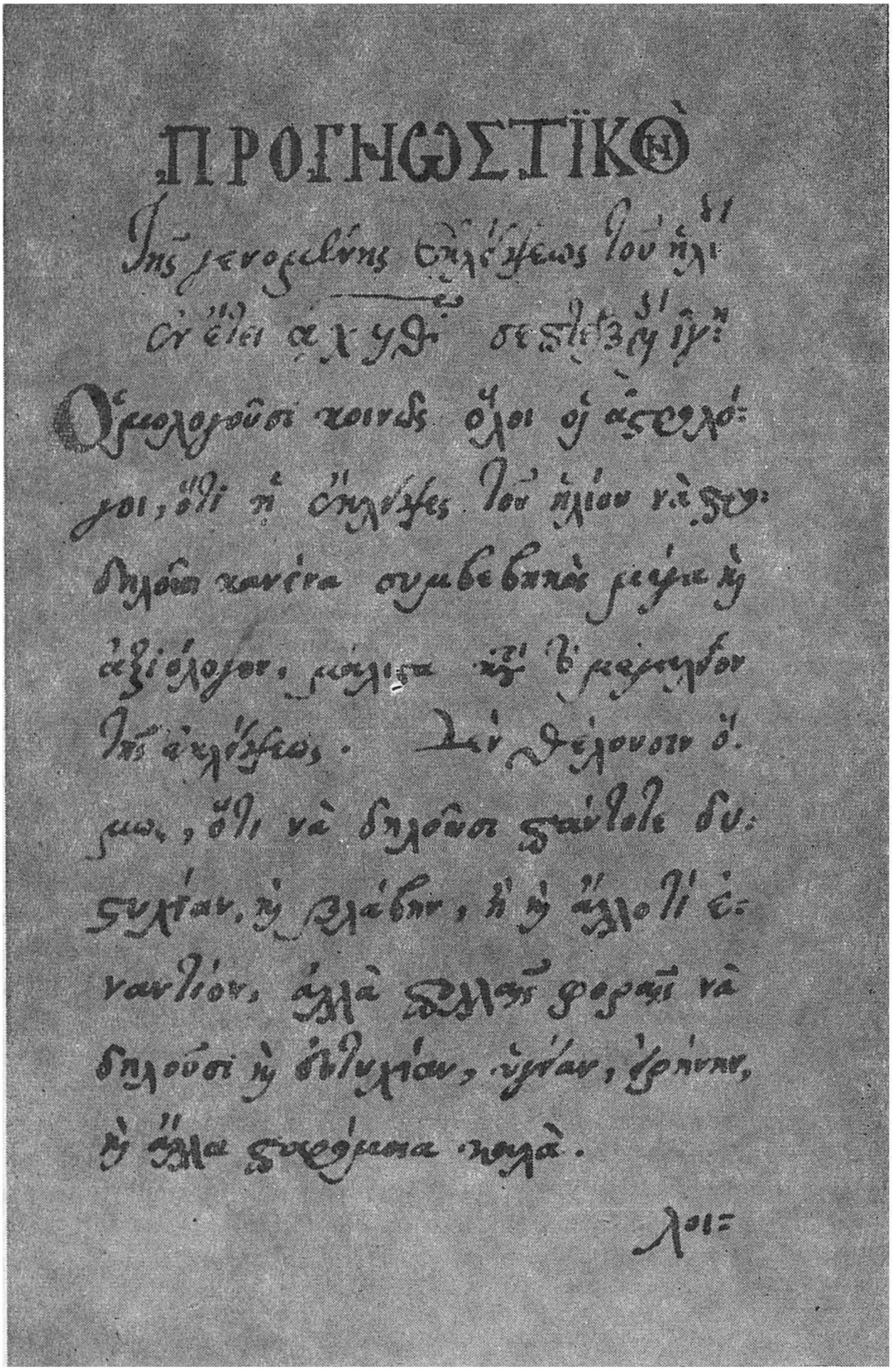
Les archives du monastère de Hurezu, bien qu'à maintes reprises bouleversées par les tempêtes de l'histoire, peuvent cependant cacher encore bien de surprises, telle, par exemple, la trouvaille que nous avons faite lors d'un bref séjour entre ses murs. Il s'agit d'un opuscule * ; sous la vieille couverture en carton, une belle dédicace s'aligne moulée en lettres grecques : τῷ πανευγεγεστάτῳ ἐνδοξοτάτω τε καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι κυρίῳ κυρίῳ Κωνσταντίνῳ Καντακουζηνῷ τῷ Στολνίκῳ, πάντα θεόθεν τὰ καταθύμια γένοιτο (A l'illustrissime, très honoré et très savant boyard, Seigneur Constantin Cantacuzène, que, de par la volonté de Dieu, il voie tous ses désirs s'accomplir).

C'est là le début succinct d'un « Pronostic de l'éclipse de soleil qui a eu lieu au courant de l'année 1699, septembre en 13 » — Προγνωστικὸν τῆς γενομένης ἐκλείψεως τοῦ ἡλίου ἐν ἔτει ᾳχϥω̣ σεπτεμβρίου ιγῃ — rédigé à l'intention du Stolnic Constantin Cantacuzène le 30 décembre 1699 par « Ioannis Comnène le docteur » Ἰωάννης Κομνηνὸς ἰατρός.

L'éclipse, comme du reste tout phénomène astronomique inaccoutumé, devait nécessairement, à cette époque dramatique et vouée aux angoisses de toutes sortes, donner lieu à des interprétations astrologiques, auxquelles on réclamait la révélation des secrets d'un avenir incertain. Depuis longtemps déjà ce genre de préoccupations s'étaient implantées à la cour du prince Constantin Brancovan, cour imbue de cet esprit de la Renaissance qui favorisait les disputes scientifiques et les controverses

---

* Le manuscrit nous a été signalé en automne 1967 par Mère Mihaela Ghișoiu, supérieure du couvent. Nous sommes heureux de lui offrir ici nos vifs remerciements.



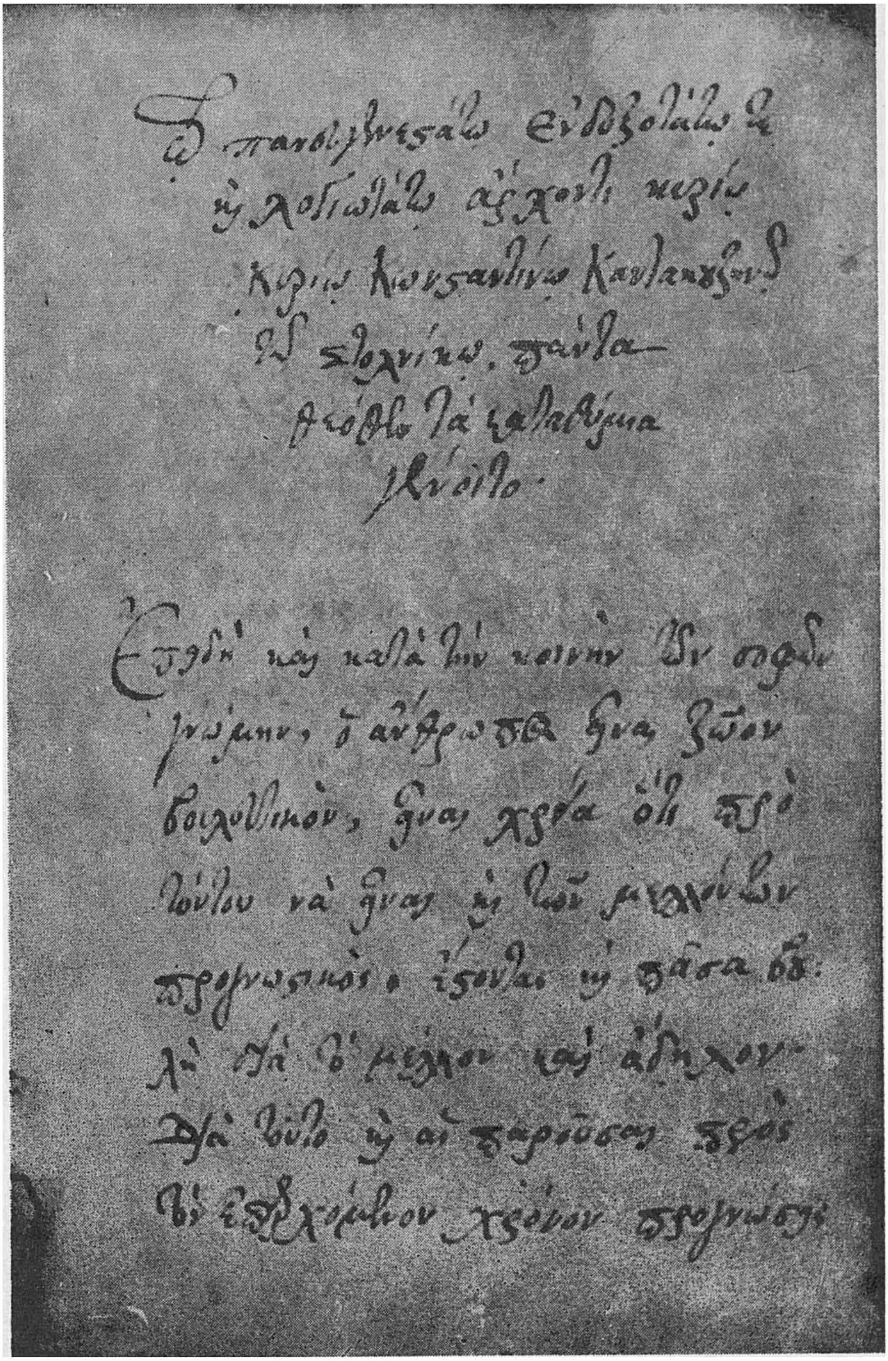
ΠΡΟΓΝΩΣΤΙΚΟΝ

τῆς γενομένης ἐκλείψεως τοῦ ἡλί-
ου ἐν ἔτει αχυθ' σεπτεμβρίου ιγ'

Ὁμολογοῦσι κοινῶς ὅλοι οἱ ἀστρολό-
γοι, ὅτι αἱ ἐκλείψεις τοῦ ἡλίου νὰ προ-
δηλοῦσι κανένα συμβεβηκὸς μεγάλο καὶ
ἀξιόλογον, μάλιστα ἀπὸ τὸ μέγεθος
τῆς ἐκλείψεως. Δὲν θέλουσιν ὅ-
μως, ὅτι νὰ δηλοῦσι πάντοτε δυ-
στυχίαν, ἢ βλάβην, ἢ καὶ ἄλλο τι ἐ-
ναντίον, ἀλλὰ πολλαῖς φοραῖς νὰ
δηλοῦσι καὶ εὐτυχίαν, ὑγείαν, εἰρήνην,
καὶ ἄλλα προκόμματα πολλά.

λοι=

Fig. 1



Τῷ πανευγενεστάτῳ ἐνδοξοτάτῳ τε
καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι κυρίῳ
κυρίῳ Κωνσταντίνῳ Καντακουζηνῷ
τῷ στολνίκῳ, πάντα
ἀπὸ θεοῦ τὰ καταθύμια
γένοιτο·

Ἐπειδὴ καὶ κατὰ τὴν κοινὴν τῶν σοφῶν
γνώμην, ὁ ἄνθρωπος εἶναι ζῶον
βουλευτικόν, εἶναι χρεία ὅτι πρὸ
τούτου νὰ εἶναι καὶ τοῦ μελλόντων
προγνωστικός· [illegible] καὶ πᾶσα [illegible]
[illegible] διὰ τὸ μέλλον καὶ ἄδηλον·
διὰ τοῦτο καὶ αἱ παροῦσαι πρὸς
τὸν ἐπερχόμενον χρόνον προγνώσεις

Fig. 2a

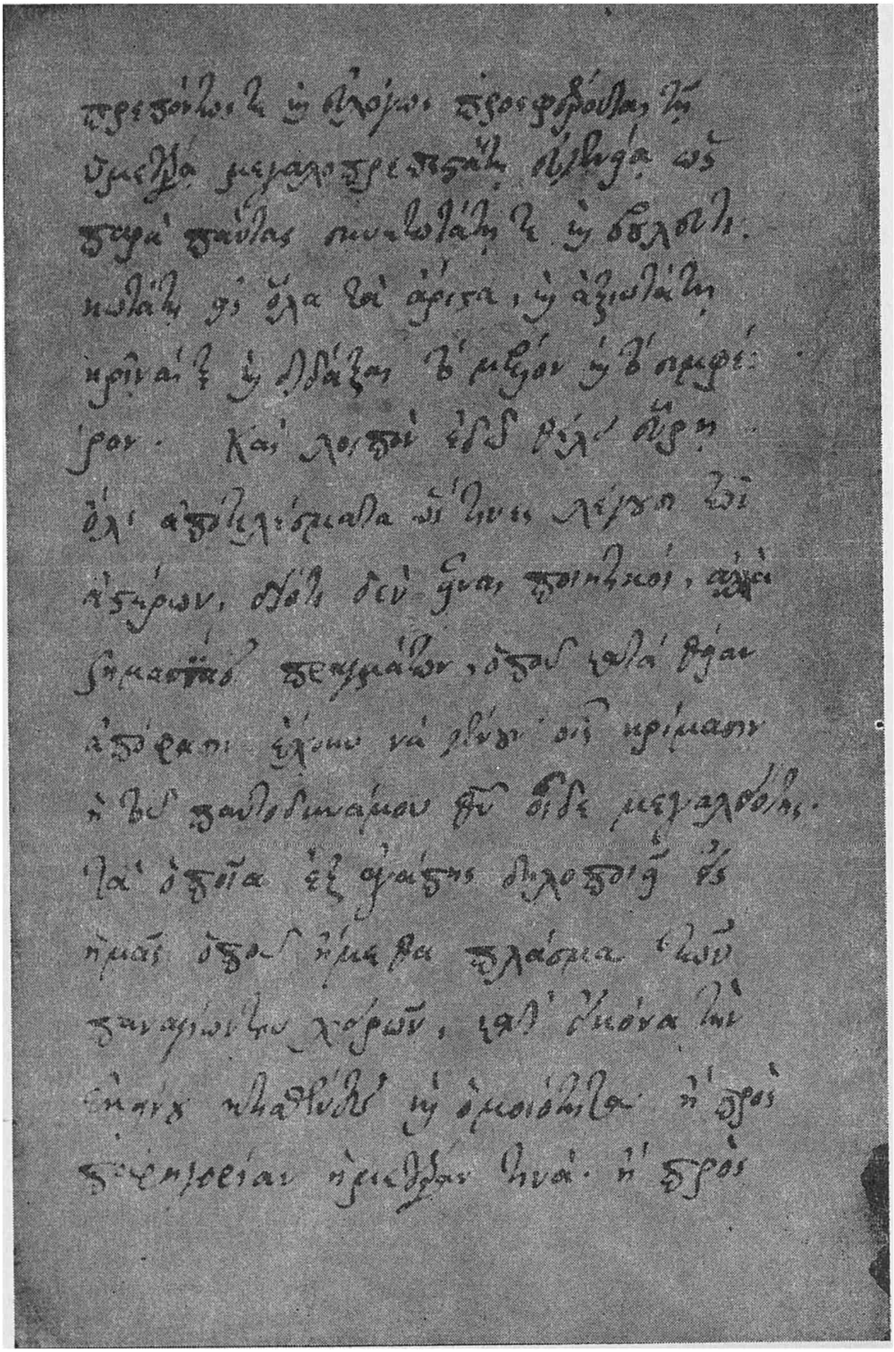
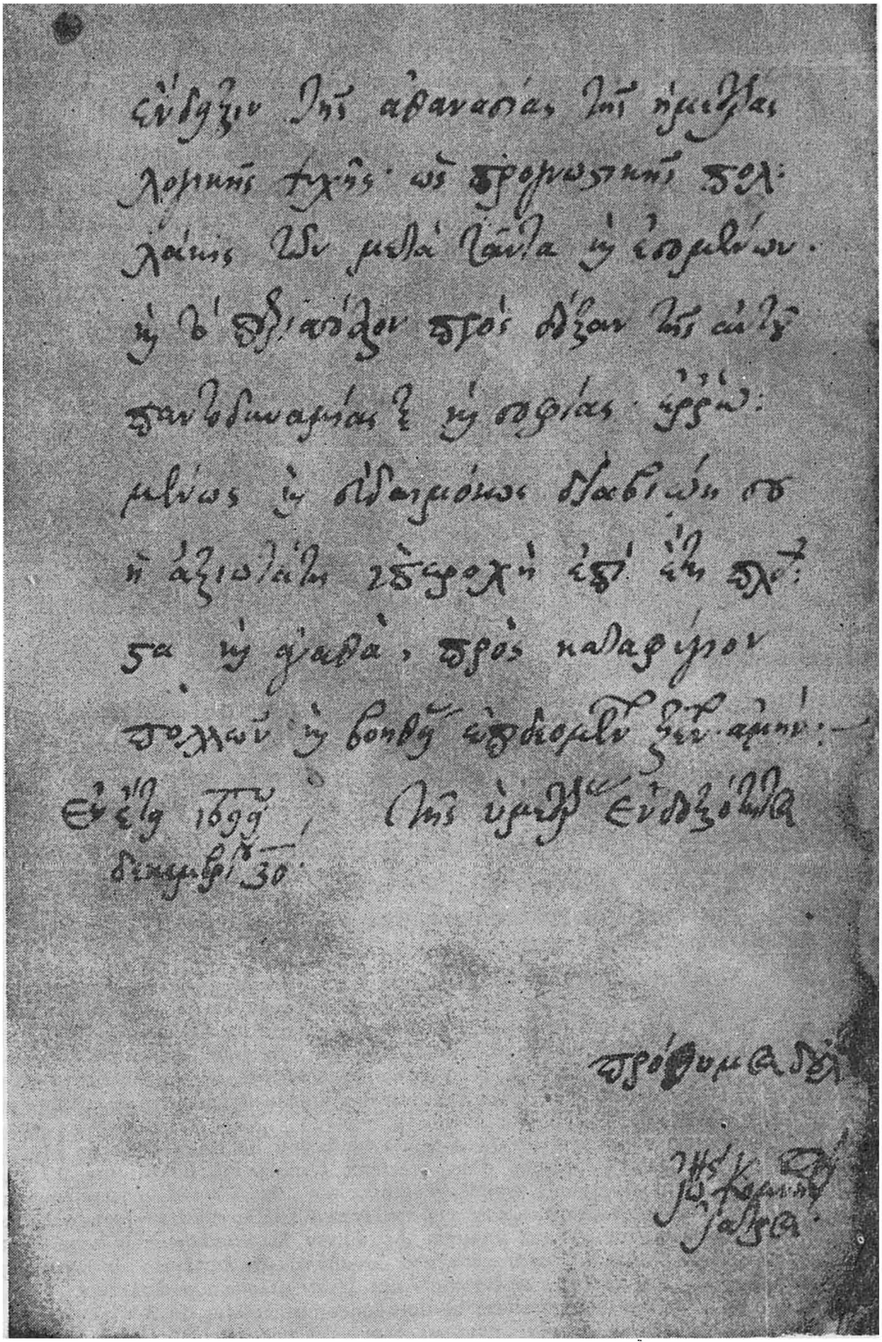


Fig. 2b



εὔδηλον τῆς ἀθανασίας τῆς ἡμετέρας
λογικῆς ψυχῆς· ὡς προγνωστικὴ πολ-
λάκις τῶν μετὰ ταῦτα ἐσομένων.
καὶ τὸ περιττὸν πρὸς δόξαν τῆς αὐτοῦ
παντοδυναμίας καὶ σοφίας· εὐχό-
μενος καὶ ἀδιαλείπτως δεόμενος σου
ἡ ἀξιολάτρευτος ὑπεροχὴ εἴη ἐπὶ πολ-
λὰ καὶ ἀγαθὰ, πρὸς καταφύγιον
πολλῶν καὶ βοηθοῦ ἐρχομένων ἡμῶν. ἀμήν:
ἐν ἔτει 1699 τῆς ὑμετέρας ἐνδοξότητος
δεκεμβρίου 30

πρόθυμος δοῦλος

Ἰω. Κομνηνὸς ἰατρός

Fig. 2c

philosophiques ou théologiques [1]. A Bucarest, à l'Académie princière créée par le même prince Constantin Brancovan [2] au couvent de St. Sava, régnait en maître l'esprit libre du néoaristotélicien Théophile Corydalée ; au domaine de Mărgineni et au monastère de Hurezu s'accumulaient, sur la recommandation du Stolnic Constantin Cantacuzène et de son neveu Ștefan (le futur prince régnant de Valachie), les œuvres fondamentales de la culture universelle [3] ; les imprimeries de Bucarest et de Snagov ne cessaient de ravitailler en ouvrages grecs et arabes l'Orient orthodoxe[4] ; et c'était toujours là, à la cour valaque, qu'un « hérétique » comme Jean Cariophile, en rebellion contre la patriarchie œcuménique de Constantinople, trouvera un asile sûr, lui permettant de développer et d'affirmer en toute liberté ses idées philosophiques ou théologiques.

Tout aussi connues nous sont les préoccupations astronomiques du Stolnic Constantin Cantacuzène. Celles-ci étaient nées sous l'influence qu'exerça sur lui le climat raffiné des milieux padouans du XVII^e siècle, où les ouvrages d'un Baptiste Ricciali et d'un Francisco Barozzi circulaient dans de nombreuses éditions, en même temps que les *Ephémérides* d'une stricte précision scientifique de l'astronome italien Andrea Argoli. Mais c'était aussi l'époque où jouissaient d'une égale réputation les ouvrages astrologiques, qui essayaient de faire un compromis entre les vérités scientifiques et l'interprétation mystique des corrélations qui semblaient rattacher les phénomènes célestes aux faits de l'existence humaine. Un maître tel qu'Andrea Argoli n'hésitait pas d'entreprendre la rédaction d'un véritable traité d'astrologie médicale : *De diebus criticis et aegrorum decubitu libri duo*, dont le double but était d'expliquer les liens secrets qui unissent le corps humain et ses organes au mouvement des planètes et de fixer, d'autre part, une sorte de calendrier des jours « fastes ou néfastes » à

---

[1] N. Iorga, *Activitatea culturală a lui Constantin Vodă Brâncoveanu și scopurile Academiei Române* (L'activité culturelle du voïévode Constantin Brancovan et les buts de l'Académie Roumaine), Buc. 1914 ; Emil Vîrtosu, « *Foletul Novel* », *Calendarul lui Constantin Vodă Brâncoveanu (1693—1704)* (« Le Feuillet nouveau ». Calendrier du voïévode Constantin Brancovan, 1693—1704), Buc., 1942, p. XI—XXXII ; N. Vătămanu, *Medici și astrologi la curtea lui Constantin Brâncoveanu* (Docteurs et astrologues à la cour de Constantin Brancovan), « Viața medicală », 13, 1, janvier 1966, p. 51—56.

[2] Dans la controverse portant sur la date de fondation de l'Académie de St. Sava, on n'a pas tenu compte jusqu'à présent d'un précieux témoignage d'Anthime d'Ivir, qui notait dans la préface d'un ouvrage Ἐγχειρίδιον περί τινων ἀποριῶν καὶ λύσεων imprimé à Snagov en 1697 : διὰ τὸ ὁποῖον ἐπαρεκάλεσα τὸν σοφώτατον καὶ λογιώτατον κύριον Σεβαστὸν τὸν Κυμινήτην ἐκ Τραπεζοῦντος... καὶ μάλιστα ὡς κοινὸν διδάσκαλον τοῦ ἐνταῦθα περιβοήτου φροντιστηρίου · τὸ ὁποῖον ἡ εὐσεβεστάτη σου ὑψηλότης μὲ δαπάναις ἀφθονοπαρόχους ἐκατάστητε φιλοθέως εἰς τὴν κοινὴν τῶν ἐντοπίων καὶ ξένων φιλομαθῶν ὠφέλειαν.

[3] Voir, à propos de ces deux grandes bibliothèques humanistes du XVIII^e siècle, nos dernières contributions : *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino Stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain ...), Buc., 1967 et *Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du Prince Constantin Brancovan* (avec Mihai Carataşu), « Revue des études sud-est européennes », 5, n^os 3—4, 1967, p. 435—445.

[4] Cf. Dan Simonescu, *Impression de livres arabes et karamanlis en Valachie et en Moldavie au XVIII^e siècle*, « Studia et Acta Orientalia », vol. V—VI, 1967, p. 49—75.

certaines interventions médicales. Ces ouvrages devaient intéresser le Stolnic Constantin Cantacuzène au même titre que les autres livres de sa bibliothèque [5], mais ils ne l'empêchaient pas de poursuivre des observations astronomiques très rigoureuses du point de vue scientifique, grâce au télescope reçu en 1696 de la part de l'ambassadeur anglais à Constantinople, Sir William Paget [6]. Du reste, un certain scepticisme à l'égard des « canons de l'astrologie » n'était pas chose rare chez les lettrés de l'époque, qui pensaient — et à juste titre — qu'au lieu de chercher à lire l'avenir daus les étoiles de la voûte céleste il vaudrait peut être mieux consulter « les étoiles terrestres qui ne respectent pas l'ordre politique et vont jusqu'à semer le désordre même dans les schémas de l'astrologie » [7].

L'astrologie figurait donc pour les lettrés roumains du XVII^e siècle — vivant dans la pleine effervescence des innombrables innovations spirituelles — une nouvelle manière de penser et d'interpréter les phénomènes de la vie, une manière étrangère aux dogmes théologiques. C'est sous ce jour qu'il convient d'étudier le texte astrologique dédié par le iatrophilosophe Jean Comnène à son protecteur valaque, le Stolnic, tout en ne perdant pas de vue le fait que le réputé docteur a laissé derrière lui une œuvre aussi vaste que diverse, hautement appréciée par ses contemporains mais tombée dans l'oubli par la suite [8].

---

[5] Outre l'ouvrage susmentionné de l'astronome Andrea Argoli, la bibliothèque du Stolnic contenait d'autres œuvres d'astronomie et d'astrologie que nous avons enregistrées, à savoir : Andrea Argoli, *Tabulae primis mobilis* (Patavia, 1667), *Ephemerides exactissimae* (Lyon, 1677), *Ephemerides juxta Tychonis hypotheses* (Lyon, 1677), *Ptolemaeus parvus* (Lyon, 1680) ; Franciscus Boroccius, *Cosmographia in quatuor libros distributa* (Venetia, 1598) ; Josephus Blancanus, *Sphera mundi seu Cosmographia* (Modena, 1653), Agostino Maccari, *Secreti astrologici celesti et terrestri* (Venetia, 1681) ; Davides Origanus, *Astrologia naturalis* (Marseille, 1645), Baptiste Riccioli, *Astronomiae reformatae* (Bologna, 1665).

[6] Cf. E. A. Tappe, *Documents concerning Roumania in the Paget's papers*, « The Slavonic Review », 33, n° 80, 1954, p. 201—211.

[7] Fragment de la lettre adressée par le Stolnic Constantin Cantacuzène au patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras, le 1^{er} mars 1712, *Documentele Hurmuzaki* (Documents Hurmuzaki), vol. 14, 3^e partie, p. 88, doc. n° 53.

[8] Pour ce qui est de la vie de Jean Comnène, les données dont nous disposons aujourd'hui sont très incertaines, même quand il s'agit de son lieu de naissance. En effet, il y a plusieurs opinions à considérer à cet égard : les uns le placent à Héraclée en Thrace, alors que d'autres spécialistes proposent l'île de Lesbos et même Constantinople. En ce qui nous concerne, nous pensons que cet éminent docteur est vraiment né à Héraclée en Thrace — localité que l'histoire connaît aussi sous le nom de Périnthe —, vers la fin de l'an 1657 (au mois de novembre ou de décembre). Nous avons fixé l'an de sa naissance en tenant compte de la date de son baptême, connue avec précision : le 16 janvier 1658 ; le baptême avait lieu en général six semaines après la naissance de l'enfant. (Au sujet de la date de baptême de Jean Comnène on peut consulter Nicolas Papadopoulos Kermeus, ὁ τελευταῖος Κομνηνός (Le dernier Comnène), dans Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, vol. 2, Athènes, 1885, p. 667—679).

Ces controverses portant sur son lieu de naissance ont eu pour sources les affirmations contradictoires du docteur lui-même, qui dans la page de titre de son édition de l'œuvre du grand théologien orthodoxe Siméon de Thessalonique (parue à Jassy en 1683 sous le titre *Dialogue contre les hérésies*) affirmait la ville de Héraclée en Thrace comme lieu de son origine (ἐξ Ἡρακλείας) et dans le colophon du même ouvrage s'intitulait « Jean Molivdos de Périnthe » (Ἰωάννου Μολίβδου τοῦ Περινθίου), alors qu'il signait une poésie dédiée au Stolnic

Le silence qui s'est fait autour de cette personnalité du XVII^e siècle est d'autant plus injuste qu'au moins deux de ses ouvrages ont entrés dans le circuit de la culture européenne dès leur parution. Il s'agit de son édition critique des écrits du dernier grand théologue de l'époque byzantine, Siméon de Thessalonique, publiée à Jassy en 1683 [9], et d'une description de la S-te Montagne d'Athos, le *Proskynatari* qu'Anthime d'Ivir imprima à Snagov en 1701 [10]. A retenir à ce propos qu'un orientaliste français notoire, Nicolas Barat, signale l'édition des œuvres de l'archevêque de Thessalonique Siméon, publiée par Jean Comnène à Jassy en 1683, la comptant parmi les meilleurs ouvrages imprimés aux XVI^e—XVII^e siècles et lui faisant une place dans son recueil d'études bibliographiques paru à Amsterdam en 1714 [11]. Barat considère le texte établi par Jean Comnène dans son édition comme une reproduction parfaitement exacte

---

Constantin Cantacuzène au mois d'avril 1699 : « l'esclave zélé de Votre Brillante Seigneurie, Jean Comnène, le docteur de Lesbos" (cf. N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine* (Manuscrits des bibliothèques étrangères), Premier Mémoire, Buc., 1898, p. 24). Toujours comme originaire de Héraclée il se considère aussi dans un éloge adressé au fils du voïévode moldave Duca, « éloge composé par Jean dit Molivdos de Héraclée » (Ἐγκώμιον πρὸς τὸν υἱὸν Δούκα τοῦ αὐθέντου ποιηθὲν παρὰ Ἰωάννου Μολύβδου τοὐπίκλην, τοῦ ἐξ Ἡρακλείας).

Il semble que le changement de lieu de naissance intervint après qu'il eût renoncé à son véritable nom de « Molivdos », pour se faire passer, dans un acte émis par le métropolite Néophite de Héraclée en 1695, pour un descendant de l'illustre famille impériale byzantine des Comnènes. (Partant de cet acte de 1695, Nicolas Papadopoulos Kerameus a établi une généalogie de l'ascendance impériale du docteur Jean Comnène).

Jean Molivdos [Comnène] passa quelques années de sa vie en Moldavie, comme précepteur du fils du prince Georges Duca, le futur Constantin Duca Voïévode. Il alla ensuite à Padoue pour étudier la médecine, qu'il devait professer plus tard en Valachie, à la cour du prince Constantin Brancovan, dont il fut le premier médecin. Nous avons découvert récemment dans les archives de l'Université de Padoue sa matricule d'étudiant en médecine : l'étudiant en médecine Ioannis Comnène a poursuivi des études à l'Université de Padoue entre les années 1687 et 1691 (nous avons publié sa matricule dans le n° 4/1969 de cette même revue). Sa matricule d'étudiant à Padoue nous montre sans l'ombre d'un doute que Jean Comnène avait déjà renoncé à ce moment, donc avant 1695, à son nom de Molivdos, tout en nous apprenant du même coup que son père, qui était prêtre à Héraclée, s'appelait Alexios ou Alessio (ainsi que ce nom figure, italianisé, dans le régistre de l'Université de Padoue).

A Bucarest, Jean Comnène enseigna la médecine et l'astronomie à l'Académie de St. Sava. Vers la fin de sa vie, c'est-à-dire après 1710, il allait devenir métropolite de Dristra (l'ancienne Durostorum et l'actuelle Silistra). Il est mort à Bucarest, en 1719, sans qu'on ait pu découvrir jusqu'à présent où il fut enterré (cf. Demetrius Procopius, *Succinta eruditorum graecorum recensio*, dans Johannes Albertus Fabricius, *Bibliotheca graeca*, vol. 11, Hambourg, 1740, p. 785).

Quelques autres contributions à la bibliographie de Jean Comnène : Constantinos N. Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία (La littérature néogrecque), Athènes, 1868, p. 397—399 ; C. Erbiceanu, *Cronicarii greci* (Les chroniqueurs grecs), Buc., 1888, pp. XXVI et 111 ; N. Papadopoulos Kerameus, vol. XIII de la Collection des Documents Hurmuzaki, Buc., 1909, p. 36—38 et, pour la version roumaine, Buc., 1914, p. XL—XLIII ; Demostene Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Buc. 1939, vol. 1, p. 186 ; vol. 2, p. 423, 424.

[9] *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), vol. 1, p. 273—275, n° 81.

[10] *Ibidem*, vol. 1, p. 422—423 et vol. 4, p. 213—215, n° 129.

[11] Cf. *Nouvelle bibliothèque choisie, où l'on fait connaitre les bons livres en divers genres de littérature et l'usage qu'on en doit faire*, Amsterdam, 1714, p. 234. (Ouvrages de Siméon Archevêque de Thessalonique, imprimés à Giasi, en Moldavie, in folio, 1683).

du point de vue philologique de l'unique manuscrit qui existât de son temps à la Bibliothèque Vaticane d'après l'œuvre du Thessalonicien. Quant à l'autre ouvrage susmentionné de Comnène, le Proskynatari de la S-te Montagne d'Athos, l'éminent savant français Bernard de Montfaucon, fondateur de la paléographie grecque, l'a introduit dans son œuvre monumentale *Palaeographia graeca*, parue à Paris en 1708, en le faisant accompagner d'une version latine [12].

Les œuvres manuscrites de Jean Comnène ne sont pas moins valeureuses. Notons quelques-unes : une intéressante version grecque d'après le texte latin intitulé « Métamorphose de l'homme ancien et naissance du nouvel homme » (Μεταμόρφωσις τοῦ παλαιοῦ ἀνθρώπου καὶ τοῦ νέου γένεσις ἤτοι βίβλος κατανυκτική) [13] ; il y a ensuite la version de l'Interprétation des quatre Evangiles donnée par le Bienheureux Théophilacte, archevêque de Bulgarie τοῦ μακαριωτάτου Θεοφιλάκτου ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας [14] ; et enfin, sa compilation des histoires byzantines concernant la vie du très-pieux et feu empereur et autocrate des Romées, Jean Cantacuzène Βίος τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ ἀειμνήστου βασιλέως καὶ αὐτοκράτορος τῶν Ῥωμαίων Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ. Ce dernier ouvrage porte une dédicace datée du mois d'avril 1699 au Stolnic Constantin Cantacuzène [15].

Sous la même reliure que le manuscrit de Théophilacte, la Bibliothèque Nationale de Vienne a conservé un texte grec traduit de l'allemand : Προγνωστικὸν τῶν Μοσκόβων ἢ δοξασμένος αὐτοκράτωρ Πέτρος Ἀλεξιοβίτσης, περὶ τῆς εὐτυχίας καὶ αὐξήσεως τῶν Μοσκόβων, μέ τινα τρόπον ἔγινεν ἀπὸ τὸ καιρὸν τοῦ τυράννου Ἰβάνου Βασιλειοβίτσου ἕως εἰς τὸν νῦν ὀρθόδοξον βασιλέα Πέτρον Ἀλεξιοβίτσην, τὸν κραταιότατον, εἰς τὸν ὁποῖον ὁ τῶν βασιλευόντων βασιλεὺς κύριος ἐπηγγείλατο τὴν ἀνατολικὴν βασιλείαν, διὰ τῆς νῦν παρασκευαζομένης πολεμικῆς ἑτ⟨ο⟩ιμασίας καὶ τὴν πατριαρχικὴν καθέδραν τῆς Κωνσταντινουπόλεως σὺν αὐτῇ. Συγγραφὲν παρὰ Στανισλάου Ῥεϊντέρου τοῦ Ἀξτελμεΐερ,

---

[12] Bernard de Montfaucon, *Palaeographia graeca sive De ortu et progressu graecorum*, Paris, 1708, p. 433—509 (Liber septimus, *Descriptio Montis Atho*). Le Proskynatari fut réédité à Venise en 1745, dans la typographie de Nicolas Glykis de Janina, par les soins du hiérodiacre Ignace de Kémisos ; mais cette édition ne respecte pas le texte original et laisse de côté les préfaces de la première édition. Une autre réédition a été faite ensuite toujours à Venise par les soins de Ioannis Veludis, en 1857, qui lui ajouta un note introductive avec quelques détails sur la vie et l'œuvre de Jean Comnène. Veludis signale aussi une version en langue turque, parue à Venise en 1806 (cf. Ioannis Veludis, Note introductive de l'édition de 1857, p. 11).

[13] Le manuscrit autographe de Jean Comnène appartient aux fonds de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. grec n° 298); il a été présenté du point de vue bibliographique par C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești* (Le catalogue des manuscrits grecs. vol. I, Buc., 1909, p. 184, n° 344. Le manuscrit provient du monastère de Hurezu, d'où il passa en 1865 à la Bibliothèque Centrale de l'Etat.

[14] N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor* (Manuscrits des bibliothèques étrangères relatifs à l'histoire des Roumains) (Premier mémoire), Buc., 1898, p. 8 et Herbert Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen National Bibliothek*, Vienne, 1957, p. 11, n° 2.

[15] N. Iorga, *op. cit.*, p. 23—26 et Herbert Hunger. *op. cit.*, p. 55, n° 79.

καὶ τυποθὲν ἐν Αὐγούστῃ τῶν Οὐινδελίκων ἔτει ᾳχϙη'ῳ // διὰ δὲ προσταγῆς τοῦ εὐσεβεστάτου ἐκλαμπροτάτου καὶ ὑψηλοτάτου αὐθέντου καὶ ἡγεμόνος κυρίου κυρίου 'Ιωάννου Κωνσταντίνου Βασσαράβα Βοεβόνδα πάσης Οὐγγροβλαχίας μεταφρασθὲν εἰς τὴν κοινὴν τῶν 'Ρωμαίων διάλεκτον, ἐν Τριγοβίστῳ, κατὰ τῷ ᾳψϙη'ον ἔτος, μηνὶ Νοεμβρίου. (Pronostic des Russes ou l'Illustrissime autocrate Pierre Alexievitch, au sujet du bonheur et de l'expansion des Russes, comment ceci est advenu depuis l'époque du tyran Ivan Vassilievitch jusqu'à l'actuel empereur orthodoxe Pierre Alexievitch le très puissant, auquel le Roi des Rois notre Seigneur a promis l'Empire du Levant, en vue des apprêts de la guerre qui se prépare maintenant, ainsi que le siège patriarcal de Constantinople en même temps. Rédigé par Stanislas Reinhard Acxtelmeier et imprimé à Augsbourg en l'an 1698 ; et traduit dans le langage généralement parlé des Grecs sur l'ordre du très-pieux, très-éclairé et très-haut seigneur et maître, le seigneur prince Ioan Constantin Basarab Voïévode de toute la Hungro-Valachie, à Tîrgovişte, au mois de novembre de l'an 1698) [16].

On ne saurait affirmer en toute certitude que cette version grecque du texte allemand est également due au lettré Jean Comnène, toutefois on pourrait le présumer, compte tenu de la structure générale du volume qui la contient. Par contre, on peut avancer de façon absolument certaine que ce texte a servi de modèle au *Pronostic* que Jean Comnène dédia au Stolnic Constantin Cantacuzène. Qui plus est, certaines prédictions du *Pronostic* ont le même objet que les intentions du tzar Pierre le Grand : l'organisation d'une croisade antiottomane, qui aurait eu pour but la liberté des peuples balkaniques et la conquête de Constantinople.

Le docteur Jean Comnène, dans sa dédicace au Stolnic Constantin Cantacuzène — sur le conseil duquel il avait entrepris la rédaction de cet ouvrage — , explique, à force d'arguments empruntés à la philosophie antique, pourquoi l'homme a nécessairement besoin de connaître ce que lui réserve l'avenir : 'Επειδὴ καὶ κατὰ τὴν κοινὴν τῶν σοφῶν γνώμην, ὁ ἄνθρωπος εἶναι ζῶον βουλευτικόν, εἶναι χρεία ὅτι πρὸ τούτου νὰ εἶναι καὶ τῶν μελλόντων προγνωστικός, ἔστοντας καὶ πᾶσα βουλὴ διὰ τὸ μέλλον καὶ ἄδηλον (Puisque l'homme, selon l'opinion générale des sages, est un être raisonnable, il est nécessaire qu'il soit à même de prévoir ce qui doit lui arriver

---

[16] N. Iorga, *op. cit.*, p. 25 ; Herbert Hunger, *op. cit.*, p. 55—56, n° 79.

Le titre original du livre est : *Das Muscowittische Prognosticon, glorwuerdige Czaar Peter Alexowitz, von der oder der gewachsenen Russischen Macht, von dem Tyrann Iwan Wassilowitz bis unter hoechsterwehnte czarische Majestaet, deren umstaendige Kriegs-Anstalten ihr das orientalische Reich und dero Patriarchen Sitz Constantinopel versprechen, von Stanislas Reinhardo Acxtelmeier, Augspurg, Druckets und verlegts Caspar Brechenmacher*, MDCXCVIII (1698). Emil Vîrtosu, dans l'ouvrage cité (p. XXVIII) s'est référé largement à ce Pronostic d'Acxtelmeier.

à l'avenir. C'est pourquoi la raison est appelée à prévoir le futur et les faits restés dans l'incertitude).

Cependant, craignant d'aller trop loin en fondant ses affirmations sur une pensée somme toute étrangère au christianisme, le docteur tâche de découvrir un compromis qui réconcilie en quelque sorte la théologie et l'astrologie : Καὶ λοιπὸν ἐδῶ θέλει εὕρῃ ὄχι ἀποτελέσματα ὥς τινες λέγουσι τῶν ἀστέρων, διότι δὲν εἶναι ποιητικοὶ ἀλλὰ σημασίας πραγμάτων, ὁποῦ κατὰ θείαν ἀπόφασιν ἔχουν νὰ γένουν. (Ainsi donc [le lecteur] n'y trouvera pas [dans le pronostic] des résultats immuables provoqués par les astres, comme les uns le prétendent, mais seulement la prédiction des faits à venir selon la volonté divine, car les astres ne sauraient décider à eux seuls de la destinée des hommes).

S'adressant au Stolnic Constantin Cantacuzène, le docteur Jean Comnène lui conseille d'interpréter les considérations astrologiques du Pronostic en fonction des intérêts politiques des Pays Roumains : Διὰ τοῦτο καὶ αἱ παροῦσαι πρὸς τὸν ἐπερχόμενον χρόνον προγνώσεις πρεπόντως τε καὶ εὐλόγως προσφέρονται τῇ ὑμετέρᾳ μεγαλοπρεπεστάτῃ εὐγενείᾳ ὡς παρὰ πάντας συνετωτάτῃ τε, καὶ βουλευτικωτάτῃ εἰς ὅλα τὰ ἄριστα, καὶ ἀξιωτάτῃ κρῖναί τε κἀὶ διδάξαι τὸ μεῖζον καὶ τὸ συμφέρον. (C'est pourquoi ces pronostics portant sur l'avenir sont dédiés, comme de juste et ainsi qu'il convient, à Votre Honneur, qui êtes, entre tous, le plus sage, le plus raisonnable et le plus en mesure d'interpréter et d'*enseigner aux autres aussi ce qui est meilleur et plus avantageux*). Il ne s'agissait donc pas d'un simple horoscope fait pour satisfaire à l'ignorance de gens dépourvus de toute culture, comme c'était le cas de tant d'autres horoscopes, si en vogue à l'époque. C'était plutôt un document de facture politique, à multiples sens cachés, accessibles seulement à l'esprit éclairé des initiés.

Selon l'opinion de son auteur, le siècle dont l'aube s'annonçait à l'humanité allait connaître « *des événements importants et singuliers, tels qu'il n'y en a jamais eu* » ἔχουν νὰ συνέβουν μεγάλα καὶ παράδοξα πράγματα ὅπου μήτε ἐσυνέβησαν πρότερον. Il y aura, entre autres, l'essor d'une nouvelle grande puissance européenne qui s'épanouira aux dépens d'une autre : « Un nouveau règne ou monarchie s'élèvera tandis qu'une autre de celles qui existent aujourd'hui sur la terre disparaîtra » (πῶς ἔχει ὑψωθῇ μία καινούρια βασιλεία, ἢ μοναρχία, καὶ νὰ χαθῇ μία ἄλλη ἀκολούθως βασιλεία ἀπ' αὐταῖς, ὁποῦ σήμερον εὑρίσκονται εἰς τὴν γῆν).

Ceci ne faisait que formuler l'aspiration des peuples balkaniques, qui souhaitaient un rapide écroulement de l'Empire ottoman. La monarchie dont l'étoile commençait à se lever était la Russie de Pierre le Grand, à laquelle s'attachaient souvent les espoirs des chrétiens sujets de la Porte. Aussi, la prédiction astrologique du iatrophilosophe Jean Comnène paraît être plutôt une conclusion tirée de la lecture du Pronostic d'Augs-

bourg, paru une année auparavant et qui voyait dans la croisade anti-ottomane du tzar Pierre le Grand l'unique chance des peuples balkaniques de reconquérir leur liberté.

Les prémisses du Pronostic de Comnène offrent quelques références aux événements contemporains de la vie ecclésiastique : celle-ci, comme une conséquence de l'éclipse, aura à souffrir de « la confusion et l'indifférence » de la part de ceux au pouvoir et surtout des ecclésiastiques (σύγχυσαις εἰς τοὺς ἐξουσιαστάς, καὶ μάλιστα εἰς τοὺς ἐκκλησιαστικούς). Car il y aura « un certain changement dans une certaine religion, mais pas trop important et seulement partiel en ce qui concerne les modifications, dans le cadre de ce qui existe et non pas quelque chose d'absolument nouveau et étrange » (κάποια μεταβολή εἰς μίαν θρησκείαν, ἀμὴ ὄχι τόσον μεγάλη ἀλλὰ μερικὴ τις, ὁποῦ νὰ μεταβληθῇ καὶ νὰ συμφωνήση μέ καμίαν ἀπὸ ταύταις ὁποῦ εὑρίσκονται καὶ ὄχι τελείως νέα καὶ ἀλλόκοτη). Or c'était une chose connue alors qu'en Transylvanie on préparait l'union des Orthodoxes avec Rome — événement à l'égard duquel les milieux ecclésiastiques de Valachie manifestaient une entière réprobation.

Jean Comnène s'estima obligé de prédire aussi des événements concernant l'avenir du prince régnant de Valachie, Constantin Brancovan ; il le fit sans anticiper cependant sur la grande tragédie qui devait avoir lieu plus tard : Μόνον εἰς δύο τινὰς θέσεις εἶσται καλὴ ἡ ἔκλειψις αὗτη, εἰς ἐκείνας ὅπου μετέχουσι τῆς φύσεως τοῦ Διὸς καὶ τῆς Ἀφροδίτης· ὅτι λογῆς εἶναι ὁ ἐκλαμπρότατος μας αὐθέντης κύριος Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας πάσης Οὐγγροβλαχίας. (C'est seulement en deux positions que l'éclipse s'avérera propice, à savoir, pour ceux participant de la nature de Jupiter et de Vénus, comme c'est le cas de notre illustrissime Maître, le Seigneur Ioan Constantin Basarab, voïévode de toute la Hungro-Valachie.

D'autre part, pour se justifier par avance de toute erreur possible « en ce qui concerne les changements du domaine politique, ainsi que des *actes des dignitaires* » (Διὰ δὲ τὰς πολιτικὰς μεταβολάς, καὶ ἔργα τῶν μεγιστάνων), notre docteur tâchait de démontrer qu'en général ce chapitre ne dépendait pas des canons astrologiques, étant réglé par une puissance autonome, similaire à la divinité.

Un autre chapitre, tout aussi intéressant, est constitué par ses pronostics d'ordre météorologique, médical ou cosmique. Il n'hésite pas à ce sujet de recourir fréquemment aux œuvres du grand médecin, mathématicien et philosophe italien du XVI^{e} siècle, Gerolamo Cardano, qui s'était créé une indiscutable renommée européenne grâce à sa théorie médico-astrologique de la *sympathie générale* existant entre les astres et les organes du corps humain. Retenons que ceci est la plus ancienne mention

de l'écho que l'œuvre de cet étrange et génial savant italien a eu dans la sphère de la culture roumaine. Par ailleurs, Comnène fait aussi appel de temps en temps à l'autorité de l'illustre Ptolémée.

Se fondant sur des bases mathématiques et astronomiques, Comnène délimite le « triangle » (τὸ τρίγωνον) ou la « constellation du zodiaque dans laquelle s'était placée l'éclipse » (εἰς τὸ ζώδιον ὁποῦ ἔγινεν ἡ ἔκλειψις), autrement dit : les zones d'éclipse totale de soleil dans la journée du 13 septembre 1699 » εἰς τὴν Αἰθιοπίαν εἰς τὸ 'Αστραχὰν, εἰς τὴν Βιένην, εἰς τὴν 'Ρώμην, εἰς τὴν 'Αραβίαν, Ταρταρίαν, Βλαχίαν, 'Ρουσσίαν, Μοσκοβίαν, εἰς μέρος τῆς Σφετζίας, εἰς τὴν Σαξωνίαν, Μακεδονίαν, εἰς τὴν Κρίμιν, εἰς τὴν 'Αρμενίαν, Αἴγυπτον, 'Ιουδαίαν, εἰς τὸ 'Αλτζεριν, εἰς τὴν Τραπεζοῦντα, Πάδοβαν καὶ Μησσίναν (en Ethiopie, à Astrakhan, Vienne, Rome, en Arabie, Valachie, Russie, Moscovie, dans une partie de la Suisse, en Saxonie, Macédoine, Crimée, Arménie, Egypte, Inde, Algérie, à Trébizonde, Padoue et Messine). Il établit ensuite la date de la future éclipse totale de soleil, qu'il prévoit pour le 1er mai 1706, ainsi que celles des principaux synodes (rencontres) de toutes les planètes, jusque vers la fin du XVIIIe siècle (le 14 novembre 1783).

Du reste, ce cadre mathématico-astronomique est celui de tous les pronostics astrologiques du iatrophilosophe Jean Comnène.

Il indiquait pour effets immédiats de l'éclipse de « grands vents, porteurs d'humidité, pluies et forts orages et troubles de l'air » [l'atmosphère] (ἀνέμους μεγάλους καὶ ὑγρούς, βροχὰς ἀνέμους σφοδρούς, καὶ ταραχὰς τοῦ ἀέρος) qui auront des suites dévastatrices pour l'agriculture, c'est-à-dire : « céréales gâtées le moment venu et fruits détruits et gel des pacages vers l'automne » (βλάβη τῶν γεννημάτων εἰς τοὺς καιροὺς των, καὶ φθορὰν εἰς τὰ πωρικά, καὶ πῆξιν εἰς τὰ χορτάρια πρὸς τὸ φθινόπωρον). Au courant du mois de janvier 1701 il y aura « de grandes inondations » (μεγάλοι κατακλεισμοὶ) et « çà et là des tremblements de terre auront lieu » (ἀλλὰ καὶ σεισμοὶ ἔχουσι νὰ γένουν κατὰ τόπους), surtout « dans les contrées soumises au signe du Scorpion, telles que Constantinople » (εἰς τοὺς τόπους, ὁποῦ εἶναι ἀπὸ κάτω εἰς τὸν καρκῖνον, ὡσὰν ἡ Κωνσταντινούπολις). Par contre, l'été de l'an 1702 sera — toujours selon les pronostics de Jean Comnène — très sec et des comètes sillonneront le ciel, celles-ci étant, conformément à une naïve croyance du iatrophilosophe, les fruits de la sécheresse. « De grands malheurs s'abattront sur les pays témoins de ces manifestations des astres » (ἔχει νὰ ἔλθῃ μεγάλον κακὸν) « par suite de la perte des fruits et, en partie, des céréales » (φθορὰ εἰς τοὺς καρποὺς καὶ μερικῶς εἰς τὰ σπαρτὰ) et « différentes maladies apparaîtront » (ἀρρωστίαις διάφοραις) semant la mort. Les effets de l'éclipse feront long feu, ne devant ménager pas même « les bêtes des champs » (τὰ ζῶα τοῦ κάμπου) et entraînant des « préjudices et des maladies nuisibles » (φθορά, ἢ ἀρρώστια βλαπτική).

Mais, prenant peur d'avoir frisé l'hérésie par ses interprétations astrologiques, le iatrophilosophe Jean Comnène, futur métropolite de Dristra, n'oubliera pas de clôre son Pronostic en proclamant la force de la Providence et son rôle dans le développement de la destinée des hommes ; cependant, cet éloge n'arrive qu'après avoir pénétré, grâce à la science et au moyen de la libre pensée, nombre d'arcanes de la nature. La pensée humaine avait donc — nous pouvons le dire — avancé d'un pas aux dépens des dogmes traditionnels de la religion.

ANNEXE

Τῷ πανευγενεστάτῳ ἐνδοξοτάτω τε καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι κυρίῳ κυρίῳ Κονσταντίνῳ Κανταχουζηνῷ τῷ Στολνίκῳ, πάντα θεόθεν τὰ καταθύμια γένοιτο.

Ἐπειδὴ καὶ κατὰ τὴν κοινὴν τῶν σοφῶν γνώμην ὁ ἄνθρωπος εἶναι ζῶον βουλευτικόν, εἶναι χρεία ὅτι πρὸ τούτου νὰ εἶναι καὶ τῶν μελλόντων προγνωστικός, ἔστοντας καὶ πᾶσα βουλὴ διὰ τὸ μέλλον καὶ ἄδηλον.

Διὰ τοῦτο καὶ αἱ παροῦσαι πρὸς τὸν ἐπερχόμενον χρόνον προγνώσεις πρεπόντως τε καὶ εὐλόγως προσφέρονται τῇ ὑμετέρᾳ μεγαλοπρεπεστάτῃ εὐγενείᾳ ὡς παρὰ πάντας συνετωτάτῃ τε, καὶ βουλευτικωτάτῃ εἰς ὅλα τὰ ἄριστα, καὶ ἀξιωτάτῃ κρῖναί τε καὶ διδάξαι τὸ μεῖζον καὶ τὸ συμφέρον.

Καὶ λοιπὸν ἐδῶ θέλει εὕρῃ ὄχι ἀποτελέσματα ὥς τινες λέγουσι τῶν ἀστέρων, διότι δὲν εἶναι ποιητικοί, ἀλλὰ σημασίας πραγμάτων, ὁποῦ κατὰ θείαν ἀπόφασιν ἔχουν νὰ γένουν· οἷς κρίμασιν ἡ τοῦ παντοδυνάμου Θεοῦ οἶδε μεγαλειότης· τὰ ὁποῖα ἐξ ἀγάπης δηλοποιεῖ εἰς ἡμᾶς ὁποῦ ἤμεθα πλάσμα τῶν παναγίων του χειρῶν, κατ'εἰκόνα τὴν ἐκείνου κτισθέντων καὶ ὁμοιότητα· ἢ πρὸς παρηγορίαν ἡμετέραν τινά· ἢ πρὸς ἔνδειξιν τῆς ἀθανασίας τῆς ἡμετέρας λογικῆς ψυχῆς ὡς προγνωστικῆς πολλάκις τῶν μετὰ ταῦτα καὶ ἐσομένων· καὶ τὸ περισσότερον πρὸς δόξαν τῆς αὐτοῦ παντοδυναμίας καὶ σοφίας· ἐρρωμένως καὶ εὐδαιμόνως διαβιώῃ σου ἡ ἀξιωτάτη ὑπεροχὴ ἐπὶ ἔτη πλεῖστα καὶ ἀγαθά, πρὸς καταφύγιον πολλῶν καὶ βοηθείας ἐπιδεομένων ξένων ἀμήν.

Ἐν ἔτη 1699ῳ
δεκεμβρίου 30

Τῆς ὑμετέρας ἐνδοξότητος Πρόθυμος
δοῦλος Ἰωάννης Κομνηνὸς ἰατρός

A l'illustrissime, très honoré et très savant boyard, Seigneur Constantin Cantacuzène, que, de par la volonté de Dieu, il voie tous ses désirs s'accomplir.

Puisque l'homme, selon l'opinion générale des sages, est un être raisonnable, il est nécessaire qu'il soit à même de prévoir ce qui doit lui arriver à l'avenir. C'est pourquoi la raison est appelée à prévoir le futur et les faits restés dans l'incertitude.

C'est pourquoi ces pronostics portant sur l'avenir sont dédiés, comme de juste et ainsi qu'il convient, à Votre Honneur, qui êtes, entre tous, le plus sage, le plus raisonnable et le plus en mesure d'interpréter et d'enseigner aux autres aussi ce qui est meilleur et plus avantageux.

Ainsi donc [le lecteur] ne trouvera pas là [dans le pronostic] des résultats immuables provoqués par les astres, comme les uns le prétendent, mais seulement la prédiction des faits à venir selon la volonté divine, car les astres ne sauraient décider à eux seuls de la destinée des hommes. Il s'agit de certaines raisons que la grandeur de Dieu Tout-puissant connaît et que, dans son amour, il nous les montre à nous les hommes, qui sommes la créature de ses mains sacrosaintes à son image et ressemblance, soit en guise de quelques consolations, soit dans le but de nous prouver l'immortalité de notre âme rationnelle, en tant que quelqu'un à même d'avoir maintes fois la prévision des événements futurs. Et encore plus à la gloire de sa toute-puissance et de sa sagesse, que votre indicible supériorité vive en pleine santé et bonheur de très nombreuses et bonnes années pour servir d'abri à beaucoup de gens et être le soutien et la protection des amis. Amen.

L'année 1699
décembre en 30

Le zélé serviteur de votre célébrité,
Ioannis Comninos, médecin

NEUE ANGABEN HINSICHTLICH DER BEZIEHUNGEN DES METROPOLITEN ANDREAS ŞAGUNA ZU BARON SIMEON SINA

T. BODOGAE

Die bedeutende Rolle als Vorkämpfer auf dem wirtschaftlichen und kulturellen Gebiet, welche die Makedo-Rumänen spielten, ist noch nicht vollständig bekannt, obwohl darüber bereits viel geschrieben wurde. Fleiß und Unternehmungslust, aber ganz besonders Gutherzigkeit und Sehnsucht nach Bildung, das ist kurzgefaßt, was die Seele der meisten Makedo-Rumänen erwärmte.

Das Leben des Metropoliten Andreas Şaguna und das der Wiener Bankiers Georg und Simeon Sina sind auch diesbezüglich bezeichnend. Der erste stammt aus Gabrova, der zweite aus Moskopole in Makedonien. Wenn der erste sich auf dem gemeinsamen Gebiet des ,,Erwachens der Rumänen und deren Begeisterung für das Wahre, Gute und Schöne befand'', wie er sich selbst bei der Feier seiner Einsetzung als Bischof der Rumänen in Transsilvanien äußerte, so fehlte der zweite, bzw. Baron S. Sina fast nie im Kampf für die Förderung seiner Landsleute ans Licht und zum kulturellen und materiellen Fortschritt. Diese Tatsache wird aus der Veröffentlichung eines bis jetzt unbekannten Briefwechsels zwischen den beiden Männern erhellen, sowie durch die Erwähnung einiger Tatsachen aus ihren Leben.

Es dürfte überflüssig sein, die vielfachen Verwirklichungen des Metropoliten Andreas Şaguna hier erneut aufzuführen. Um die Verdienste des großen Kirchenfürsten aus Sibiu (Hermannstadt) darzustellen, sollte es genügen die Errichtung von über 600 Volksschulen für die Dorfbewohner von Transsilvanien zu erwähnen, die von ihm geschulten Volksschullehrer und Pfarrer, dann die andere noch

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 1, P. 121–130, BUCAREST, 1971

demokratischere Schule des „Statutul Organic" (Kirchenverfassung) die mit dem Gedanken gegründet wurde, aus einer rückständigen Masse von Gläubigen ein wahres Parlament zu schaffen, das seiner Pflichten und Rechte bewußt wirkt, die Verweisung der Jungen zum Handwerk „das Gold im Munde hat", die Bildung der Volksmassen durch die Gründung der „Astra" (Bildungsverein für die Rumänen in Transsilvanien) usw. Dagegen scheint es angebracht zu sein einiges aus der Biographie und Tätigkeit des großen Evergeten oder Maecenas, Baron Simion Sina, hier aufzuführen.

Ein Jahr nach Şaguna (1810) in Wien geboren, wo sein Vater Georg sich einer blühenden Situation erfreute, besuchte der Baron von Kizdia und Hodoş, Simion Sina die Schule gemeinsam mit dem Sohn des bekannten Kaufmanns aus Sibiu (Hermannstadt) Hagi Constantin Pop und zwar mit Zenobius Pop, der anfangs Offizier war, um dann später auch in das finanzielle Leben der Wiener Bankleute einzusteigen. Nach erfolgreichen ökonomischen und juristischen Studien übernahm Sina die diplomatische Vertretung der griechischen Interessen als Konsul in Wien, Leipzig und Berlin. Dieses Amt führte er eher ehrenhalber, aus eigenen finanziellen Mitteln.

Nach 1862 betätigte er sich nur noch auf dem Gebiete des Kommerz-Bankwesens an der Stelle seines Vaters. Er zeichnete als namhafter Ökonomist und Philantrop aus. Aus diesem Grunde haben ihn sowohl der Reichsrat aus Wien, als auch das Magnatenhaus in Budapest zum Mitglied gewählt und ihm verschiedene Adelstitel verliehen. Er spielte auf dem Gebiet des Finanzwesens Österreichs eine große Rolle, aber auch in Budapest ist die berühmte Margareten-Brücke ein Geschenk seiner Familie und nur der Freigiebigkeit eines anderen großen Mazedoniers, der des Emanuel Gojdu gleichzustellen. Von den durch ihn ermöglichten Verwirklichungen seien hier kurz erwähnt: die Sternwarte von Athen (sein wesentlicher Beitrag zu denen von Paris und Berlin sei auch nicht übersehen, die Errichtung der Metropolie in der griechischen Hauptstadt, die Reparatur und Malerei der griechisch-orthodoxen Dreifaltigkeits-Kirche in Wien, die Bauten der Akademie der Wissenschaften aus Athen, die Unterstützung von zahlreichen Forschern, darunter auch von Konstantin Satha, der größte Kenner des Mittelalters bei den Griechen. Für diesen hat er fünf Bände Dokumente drucken lassen. In der griechischen Hauptstadt tragen eine Hauptstraße im Zentrum, so wie auch der Saal für die Festsitzungen der Akademie seinen Namen. Er starb im April 1876 [1].

[1] Auskünfte über Baron Sina in den Denkschriften der griechischen Akademie aus 1932 Bd. II Heft 1 (in gr. Sprache).

Baron Sina war für die Rumänen von Transsilvanien und ganz besonders für Andreas Şaguna von großer Bedeutung. Durch Anheirat waren sie auch verwandt. Im allgemeinen darf man behaupten, daß ihre Beziehungen zueinander eng waren, so weit man dies von einem Kaufmann sagen kann. Sie lockerten sich erst nach 1860, als der Streit über die „griechischen" Kirchen aus Braşov und Budapest seinen Höhepunkt erreichte[2]. Im Jahre 1848—1849, sowie in den Jahren des Absolutismus (1850—1860) wendeten sich die Rumänen öfters an Baron von Sina. Sogar die Nationalversammlung von Blaj (Blasendorf) erwähnte seine finanzielle Unterstützung. Das Rumänische Nationalkomitee (unter der Leitung von Bărnuţiu, Cipariu, Bălăşescu und andere) schreibt an Şaguna : „Euere Beziehungen zu Baron von Sina verleihen uns den Mut sie zu bitten, mit Beharrlichkeit ihn zu veranlassen, Schutzpfeiler und Patron der Rumänischen Nation zu sein und derselben mit allen Kräften behilflich zu sein" [3].

Die hier veröffentlichten Dokumente zeugen auch von anderen Beziehungen, die der Baron von Sina zu den Rumänen pflegte (nicht nur für seine Besitze die er im Banat : Fibiş, Hodoş, usw. erwarb, sondern weil er manchmal die rumänischen Interessen verteidigte).

Von den hier veröffentlichten Schreiben bezieht sich das erste auf den Wunsch des Bischofs Andreas Şaguna, nach 400jähriger Knechtschaft und Verfolgungen, die materielle Basis des Bistums von Transsilvanien sicherzustellen. Zu diesem Zweck ersucht er beim Baron von Sina um eine Anleihe von 120 000 Gulden für den Kauf eines Gutes bei Braşov-Sibiu.

Man weiß nicht, was in dieser Epistel besonders hervorzuheben ist : die Gemütswärme und die Beharrlichkeit oder die geschichtliche Begründung des Problems. Man weiß wohl, daß zu seiner Zeit in Transsilvanien noch vieles zu tun war. Nahezu alles was er verwirklichte : die Druckerei, die Residenzgebäude, Amtsräume der Eparchie, Priesterseminar, das sind entweder seinen persönlichen Stiftungen oder den durch ihn bewirkten Reichsstiftungen — aber weniger den Beiträgen der Geistlichkeit — zuzuschreiben. Darum behält auch sein Aufruf an seinen Freund und Verwandten seinen unverminderten Wert bei.

Hier in Transsilvanien, wo jahrhundertelang nur drei Nationen und vier Religionen als „privilegiert" und „receptae" galten, während die Mehr-

---

[2] Siehe diesbezüglich Ion Cav. de Puşcariu : *Notiţe despre întîmplările contemporane* (Angaben uber zeitgemaße Ereignisse), Sibiu, 1913, S. 139 f.

[3] N. Popea : *Memorialul Mitropolitului Andrei* (Die Denkschrift des Metropolitan Andreas) Sibiu 1889, S. 255.

heit von 60—70% der Bevölkerung ohne Rechte und menschliche Lebensbedingungen leben mußte, umfaßte der von Şaguna geführte Kampf nicht nur die Wiederherstellung von mehreren Freiheitstiteln, sondern auch die Sicherung mindestens der bescheidensten finanziellen Bedingungen. Diese Bedingungen blieben gewiß auch später sehr bescheiden, wenn sie mit denen der anderen, römisch- oder griechisch-katholischen Bistümer verglichen werden.

Schade, daß dieses Gesuch des Metropoliten Şaguna sein Ziel nicht erreichte. Nach drei Jahren, am 6. Juli 1859, richtete Şaguna dasselbe Gesuch an den Prinzen Brâncoveanu. Der Lehrer Aron Florian, der als Vermittler diente, antwortete ihm, daß er es nicht einmal wagte, beim Prinzen die 40 000 Gulden zu ersuchen [4].

Das zweite hier veröffentlichte Schreiben bezieht sich auf ein Problem geistiger Natur und zwar auf die Polemik, welche die österreichische und die ungarische Presse gegen die Anwendung des alten Kalenders in den griechisch-orthodoxen Kirchen führten. Gewisse interessierte Kreise benützten diese Tatsache als Anklage gegen die Orthodoxen des Habsburgischen Reiches, daß diese mit dem pravoslavischen Zarismus koketierten. Şaguna berichtete und kointeressierte die gleichgläubigen Freunde, um die führenden Kreise über den richtigen Sachverhalt aufzuklären [5].

Das dritte und das vierte Schreiben entdeckt uns die Absicht des Hierarchen von Sibiu, befähigte Jungendliche zum theologischen Studium ins Ausland zu schicken. Aus diesen sollte man dann später die Auswahl für Professoren und Kirchenräte treffen. Auch zu diesem Zweck ersucht der große Kirchenführer die Mitwirkung des freigiebigen Wohltäters aus Wien. Das Schreiben Şagunas gehört diesbezüglich bis jetzt zu den wenigen Urkunden, welche seine weitgehende damalige Orientierung auf dem Gebiete der Wissenschaften beweisen.

Es ist eine bekannte Tatsache [6] daß z. B. sowohl G. Sina als auch Simeon Sina, direkt, oder durch die Vermittlung der Verwaltung der griechisch-orthodoxen Kirche aus Wien zahlreiche Studierende bei ihrer Fachausbildung unterstützten.

Wenn in dieser Richtung weiter geforscht wird, könnte man auch noch auf andere Spuren stoßen, und Informationen entdecken über die Art wie nicht nur Petrache Poenaru und seine Kollegen, sondern vielleicht auch Gh. Lazăr und andere ihr Studium vollendeten.

Wie immer, erwies sich das weitgreifende und fortschrittliche Verständnis mancher reichgewordener Bürger wie z.B. Zenobius Pop, oder G.

---

[4] Siehe *Mitropolitul Andrei Şagune, scriere comemorativă* (Der Metropolit A.S., Denkschrift), Sibiu 1909, S. 484—486.

[5] Siehe diesbezüglich die Berichte der Redaktion des „Telegraful Român" Nr. 28/1858.

[6] Siehe die Archive der Metropolie von Sibiu Nr. pres. 350/1858, wo die Rede von 2 Studenten aus der Umgebung von Sibiu; Banciu und Ţincu ist.

und Simeon Sina, auch im Zeitalter des nationalen Erwachens von realem Nutzen auch für uns Rumänen.

Es sollen aber lieber die erwähnten Briefe, die alle in deutscher Sprache verfaßt sind, für sich selbst reden.

I

Der mich Tag und Nacht beschäftigende Eifer für das Haus Gottes und für die mir zu Theil gewordene Diözese nimmt mein ganzes Leben und mein ganzes Privatvermögen der Art in Anspruch, dass ich ohne Vorwurf des Gewissens sagen kann : ich lebe nicht mir, sondern unserer heiligen Kirche und ihren Interessen. Ich weiss es, dass eigenes Lob tadelhaft ist, doch erwähne ich nur eines Artikels aus der zu Neusatz erscheinenden Zeitung „Serbski Dnevnik'' unter der Nr. 69 von 30-ten August 1. J., worin der Korrespondent die Apathie unserer Bischöfe in Betreff der Erfüllung ihrer Obliegenheiten umständtlich beschreibt und mich als Muster in der Erfüllung des bischöflichen Berufes darstellt und nimmt keinen Anstand anzugeben, dass ich „meiner Diözese und meinen Eparchioten mehr Gutes während der kurzen Zeit meines Episcopates erwiesen habe, als alle Bischöfe, insgesamt die, die seit 20 Jahren lebten und noch leben''.

Mir ist zu Theil geworden das Bistum in Siebenbürgen, welches ich in seinen vierhundertjährigen Fesseln der Kirchenverfolgung übernahm und mit seiner Uebernahme wurde ich auch ein kirchlicher Sclav geworden in der Zuversicht, durch meine „Befreiung'' auch der Kirche die ihr gebührende Freiheit im Staate zu erringen. Gott der Allmächtige half mir in meiner Hoffnung und die allerhöchste Gnade Sr Majestät unseres glorreichen regierenden Herrn und Kaisers beschenken die vielverfolgte Kirche mit der Freiheit, die einer christlichen Religion gebührt.

Diese Morgenröthe der entfesselten Kirche verdoppelt meinen Eifer und das Bestreben für das Gedeihen der Kirche Gottes und der Eparchioten, daher habe ich mit meinen und der Eparchioten vereinten Kräften vier Realitäten in Hermannstadt — drei Häuser und eine Kirche im Werthe von 33.000 fl c.m. — dann aus meinem eigenen Vermögen um 12.000 fl c.m. eine Buchdruckerei, welche gegenwärtig nur in gedruckten Büchern über 30.000 fl c.m. Kapital besitzt, der Diözese erworben. Obendrein habe ich zur Unterstützung unserer armen Schuljugend eine Fundation, die heute schon über 15.000 fl. c.m. zahlt, gegründet.

Dies sind die Früchte meines Eifers, die jedoch bei weitem angesichts der Bedürfnisse, die uns täglich neue Schmerzen bringen, nicht ausreichend sind und besonders mir grösste Sorgen für die Zukunft unserer

Kirche in Siebenbürgen machen. Hier verstehe ich die Sicherstellung der für einen Bischof gebührenden Subsistenz. Meine Vorgänger im Amte waren arme Leute und als solche erreichten sie die Bischofswürde, die sie aber mit Erpressungen von den Geistlichen und Eparchioten aufrecht zu halten genöthiget waren. Ich bin zwar kein reicher Mensch, doch habe ich neben einem kleinen Kapital noch die moralische Kraft, um ohne Erpressungen ehrlich als Bischof bestehen zu können.

Meine gegenwärtige Sorge ist daher dahin gerichtet, um die für unsere künftigen Bischöfe in Siebenbürgen gebührende Subsistenz nach Möglichkeit und selbst mit der Anstrengung aller meiner moralischen und finanziellen Kräfte sicher zu stellen.

Ich habe die feste Ueberzeugung, dass ich die Subsistenz meiner Nachfolger im Bischofsstuhle nur durch den Ankauf einer liegenden Realität sichern könne, darum habe ich mich um den Preis eines in der Entfernung von 4 Stunden von Hermannstadt liegenden Dominiums — Draşov genannt — erkundigt, welches ich um einmahlhundertzwanzigtausend Gulden c.m. sammt allen heurigen Fruchtungen bekommen kann. Nach der allgemeinen Meinung und selbst nach meiner Ueberzeugung ist dieses Dominium wenn nicht 200.000 so doch 180.000 fl. werth ; die Ursache des so herabgesetzten Verkaufspreises liegt : 1tens in der nahmhaften Grundentlastungsentschädigung, die die früheren Besitzer bekommen werden von dem Verkaufspreise und 2tens in dem Umstande, dass dieses Dominium dreissig Kompossessoren hat und diese von dem baaren Gelde, welches einzelne derselben von dem Verkaufspreise bekommen würden, sich mehr Vortheile, als von dem gemeinschaftlichen Besitzung versprechen. Ferner das Dominium ist arondiert und commassirt, was in Siebenbürgen ein seltener Fall ist. Darum haben sich auch mehrere Käufer gemeldet, unter denen auch ich bin, obwohl mir die hiezu erforderliche Summe abgeht. Indem ich aber, gestützt auf meine Religiosität und Moralität, so wie auch auf meinen bis jetzt an den Tag gelegten mackellosen Lebenswandel, durch den Ankauf dieses Gutes nichts anderes beabsichtige, als das höchste Wohl unserer hierländigen armen Diözese für alle Zeiten zu versichern einerseits, andererseits aber lebe ich in der untrüglichen Zuversicht, dass Euer Hochwohlgeboren das Gedeihen unserer Orthodoxie am Herzen tragen und dass dies nur mit der harmonischen Mitwirkung aller Kraefte der Söhne der Kirche möglich ist, so wage ich die vielen weltbekannten grossartigen Wohltaten, die Ihr im Herren ruhenden Herr Vater, mein einziger unvergässlicher Gönner zu seinem ewigen Ruhm ausgeübt hat und die Euer Hochwohlgeboren so rühmlich fortzusetzen anfingen — im Namen unserer hiesigen Kirche Euer Hochwohlgeboren um eine Anleihe von 120.000 fl. C.M. inbrünstig zu bitten mit der feierlichen Verpflichtung die Anleihe mittelst einer gesetzlichen Inhipotetirung (Unter-

pfandung) des Dominiums sich zu stellen und dieselbe im Laufe von sechs Jahren sammt den Interessen, die selbst verständlich jährlich abzutragen sein würden, ehrlich und dankbar rückzuzahlen.

Euer Hochwohlgeboren, Liebster Freund ! Ich bitte Sie, mich dieses Schrittes wegen weder zu verdammen, noch einer Freiheit zu beschuldigen. Dies würde ich nicht verdient haben, vorzüglich wenn ich bemerke, dass ich diesen Schritt nicht für mich, sondern für das Gedeihen unserer sehr verfolgten Orthodoxie mache. Ich bitte Sie daher nochmahls im Namen unserer heiligen Kirche meine Bitte mit Ihrer allbekannten Lautseligkeit aufzunehmen und dieselbe zu gewähren. Sie sind ja, verehrter Freund ! der erste Sohn unserer heiligen Mutter Kirche, nur zu Ihnen konnte ich diesfalls meine Zuflucht nehmen, weil Sie der einzige sind, der Gott mit der Fülle seiner Vorsehung beschenkt und beschirmt und Sie in eine erhabene Lage gesetzt hat, auf welcher man Sie auch von weitem sieht und verehrt ; bedenken Sie nur den Anstand, dass Sie in der Lage sind durch die Gewährung meiner Bitte ein Bistum, welches über 800 Pfarreien und bis 700.000 Seelen zählt, glücklich zu machen, dass Sie und Ihre ganze Familie dadurch als die einzigen Begründer einer günstigeren Zukunft von 800 Kirchen und 700.000 Seelen geworden sind und dass man für Ihre und der Ihrigen Gesundheit als für die Gesundheit der grössten Wohltäter in diesen Kirchen alltäglich beten wird. Es sind Tausende Particulare und einzelne Individuen durch Ihr ruhmvolles Haus glücklich geworden, ergreifen Sie, Hochgeborner Baron, die Gelegenheit, die ich Ihnen zur Ausübung einer That darbringe die als der glänzenste Diamant in Ihrer Freiherrlichen Krone für immer strahlen würde. Zweifeln Sie, echter Freund, nicht einen Augenblich und biederen Charakter, prüfen Sie mich und Sie werden in mir einen Ehrmann und gewissenhaften Bischof finden, der Furcht Gottes und Scham vor der Welt hat.

Falls ich so glücklich sein werde, die Gewährung meiner Bitte zu erlangen, so bitte ich mir ein Formular des Schuldscheines zukommen zu lassen damit ich es ganz nach Ihrem Ermessen ausstellen soll, denn ich scheue keine Verpflichtung, indem ich ehrlich meine und ehrlich handeln will. Dann aber das Geld belieben Euer Hochwohlgeboren bei der hiesigen Filialnationalbank anzuordnen damit ich in 14 Tagen das Dominium in mein Besitztum, d.i. vor der Kukurutz- und Weinlese übernehmen könne.

Ich kann mich von Euer Hochwohlgeboren nicht trennen bis ich nicht auch das drittemahl Hochderselben um die Gewährung dieser Anleihe inbrünstig bitte, wobei ich Sie sammt der Frau Baronin und dem Herrn Onkel sowie auch der Frau Baronin Tante herzlich und aufrichtig grüsse

und mit der Versicherung die Ehre habe der aufrichtigsten Verehrung und in der Anhoffnung der baldigsten trostvollen Antwort zu verharren.
Hermannstadt am 6ten Okt. 1856

(Arhiva Bibl. Mitrop. Sibiu fond Şaguna Nr. 1183)

(Andreas Şaguna

II

Euer Exellenz!
Hochgeborner Baron u. bevollmächtigter Minister!

In Anbetracht, dass ich neuester Zeit verschiedene Aufsätze in der Presse über das Bestehen unseres Kalenders von unberufenen Correspondenten in einer, der Selbstständigkeit sowohl, als auch das Heiligtum unserer allgemeinen orthodoxen Kirche verletzenden Weise erschienen sind, — fand ich mich veranlasst, meine diesbezügliche Erwiderung und beziehungsweise Erläuterung unter dem Namen der Redaction des „Telegraful Roman", als unseres Diözesan-Organs kundzugeben.

Und da die öffentlichen Blätter auch dessen erwähnt haben, wie sehr sich Euer Exellenz um die Kalenderangelegenheit interessieren, so fühle ich mich angenehm berufen, eine getreuen Uebersetzung meiner diesfälligen Aussicht Euer Exellenz zu übersenden, wobei ich mit der Versicherung der ausgezeichnetesten Hochachtung zu verharren die Ehre habe.

[Andrei]

(Arh. Bibl. Mitrop. Sibiu Nr. prez. 195/1858)

III

Die Thätigkeit der Häupter der verschiedenen christlichen Religionen, dann Euer Bestreben, gelehrte und gebildete Priester zu erziehen, die dann gegebenen Falles im Stande sein sollen die Prinzipien ihrer Glaubensbekenntnisse vom wissenschaftlichen Standpunkte aus zur allgemeinen Geltung zu bringen und solches vor der Oeffentlichkeit mit Ehre und Erfolg zu vertreten, ist derart in unseren Tagen allgemein geworden, dass es keiner Beweise bedarf.

Ich schmeichle mir, das Euer Exellenz als der erste Sohn unserer orthodoxen Kirche in Oesterreich nichts so sehr von unseren Kirchenhäuptern wünschen, als dass sie die religiöse Frommigkeit sowohl als auch die Thätigkeit entwickeln, um gelehrte und gebildete Priester für die Kirche Gottes zu erziehen, welche die Echtheit und Klassizität unserer orthodoxen Kirche von jedweden Anfechtungen zu verteitigen und von ihr jedwede Gefahr abzuwehren vermögen.

Durchdrungen von dieser Thatsache, erregt in mir mein Beruf und meine alltägliche Erfahrung die Ueberzeugung, dass ich meiner oberhirtlichen Pflicht nur so vor Gott und der Kirche werde entsprechen können, wenn ich für die höhere Ausbildung einiger hoffnungsvollen, für den Kirchendienst gewidmeten Jünglinge die gehörige Sorge tragen werde.

Je bereitwilliger ich meiner diesfälligen Ueberzeugung zu entsprechen geneigt bin, desto ungünstiger gestaltet sich die Durchführung derselben, weil ich 1tens nur die Universität von Athen als den geeignetesten Ort für die höhere Ausbildung meiner Kleriker in unseren Theologischen Wissenschaften bezeichnen kann, 2tens weil mir die Mittel fehlen, auf meine Unkosten Jünglinge nach Athen zu schicken, und endlich 3tens weil die dortigen Stiftungsplätze mir unbekannt sind.

Euer Exellenz werden aus dem Vorausgeschickten zu ersehen geruhen, welches Bestreben mich zum Frommen unserer Kirche beseelt, aber auch mit welchen Schwierigkeiten ich dabei zu kämpfen habe, wobei ich noch bemerke, dass mein diesfälliges Bestreben kein Ausfluss einer momentanen Begeisterung, sondern die reife Frucht meines dreizehnjährigen oberhirtlichen Eifers ist, der nur mit dem Lichte meines Lebens auslöschen wird.

Bei so bewandten Umständen erübriget mir nichts anderes als meine hoffnungsvolle Zuflucht zu Euer Exellenz vertrauensvoll zu nehmen in der Zuversicht, dass Sie mir in meinem heiligen apostolischen Eifer hochgeneigt sein wollten, den Weg vorzuzeigen, der mich am sichersten zum Ziele führen wird, wo ich dann Gott zu danken und Sie zu lobpreisen haben werde.

Sie werden mir die Freiheit verzeihen, womit ich in vorhinein meiner aufrichtigste Gratulation zu der Familienfreude, welche durch die Vermählung der Baronesse Anastasia mit dem Grafen Winyssen bevorsteht, hier erwähne, da hierüber die Fama aus der Schweitz schon bis an die Karpathen von Siebenbürgen gedrungen ist.

Indem ich schliesslich Euer Exellenz samt der Excellenz Frau der inbrünstigen Gebete zu versichern die Ehre habe, die ich für die stete Gesundheit Ihrer ganzen Familie täglich zu Gott richte, verharre ich mit der Versicherung der ausgezeichnetesten Hochachtung,

Hermannstadt 15. Sept. 859.

[Andreas, Bischof]

(Arh. Mitrop. Sibiu Nr. prez. 181/1859)

IV

Euer Excellenz Hochwürdigster Herr Bischof!

Die hohe geistliche Würde, verbunden mit den unvertrennbaren Vorzügen Euer Excellenz, die sich stets und auch in den unterscheidensten Momenten in ihrem ganzen Umfange bewährten und mit der allgemeinen Anerkennung zusammentreffen, — haben auch in mir einen wahren Verehrer gefunden und die grosse Zahl derselben vermehrt. Die Achtung, zu der ich auch angegangen fühle, hat um so kräftigere Wurzel, als diese nebst meiner eigenen Sympatie auch in der freundlichen Beziehungen Euer Excellenz zu meinem unvergesslichen Vater die beste Nahrung fand. Erlauben Euer Excellenz diese lauteren Gefühle durch das mitfolgende Andenken zu kennzeichnen und geruhen es, als fie aufrichtige Kenntnis meiner dauernden Anhänglichkeit entgegen zu nehmen.

In dem ich Euer Excellenz bitte mich und meine Familie in die Gebete unserer Kirche aufzunehmen, zugleich meiner wärmsten Hochachtung versichert zu sein, verharre ich, Euer Excellenz,

ergebenster Diener,
Simon Freiherr v. Sina

(Arh. Mitrop. Sibiu Nr. prez. 293/1859)

LA VALACHIE ET LA BATAILLE DE KOSSOVO (1448)*

Des recherches plus ou moins anciennes ont pleinement fait la lumière sur la question de la participation d'un important contingent de Roumains à la bataille de Kossovo (Kossovopolje, Campus Merularum, Rigomezoje, Cîmpul Mierlei, Cîmpul Rigăi) des 17, 18 et 19 octobre 1448, réédition de celle de 1389[1]. Mais on n'a pu déterminer jusqu'ici avec précision le nom du voïévode qui conduisit les troupes de Valachie au cours de la lutte. Se fondant sur le témoignage d'*une seule source*, la chronique de l'Athénien Laonikos Chalcokondyle, les historiens roumains ont considéré qu'il se serait appelé Dan. Mais comme il n'y a aucun prince ou prétendant au trône de Valachie portant ce nom à cette époque, cette identification a soulevé les interprétations les plus diverses. C'est ainsi qu'on lui a attribué un règne conmençant en 1446, puis en 1447, allant jusqu'au début de 1448 ; on l'a considéré comme le fils de Vladislav II, le prince de Valachie de 1448 ; on est allé jusqu'à voir en lui le père de ce Vladislav ; enfin, on a cru qu'il était un prétendant de toute dernière heure, amené par Iancu de Hunedoara à la bataille de Kossovo. Pour expliquer sa disparition ultérieure, on a estimé qu'il avait trouvé la mort dans la lutte (ce que les sources ne mentionnent pas) ou bien on l'a identifié avec un autre Dan, prétendant à la couronne valaque sous le règne de Vlad l'Empaleur, qui le mit à mort en 1460. Ces confusions ne sont pas seulement dues aux historiens modernes ; elles appartiennent déjà à ceux du XV^{e} siècle qui se voyaient placés dans l'ingrate situation de ne plus pouvoir démêler les fils, déjà extrêmement embrouillés de l'histoire du sud-est européen pendant les années 40 du XV^{e} siècle. A eux, comme à nous, se posaient trois problèmes principaux : qui a régné en Valachie entre décembre 1447 (année de la mort de Vlad le Diable tombé dans la lutte avec Iancu de Hunedoara) et septembre 1448 ? La seconde question, qui dérive de la première, se réfère à l'identification du mystérieux voïévode Dan. Une troisième enfin est celle de la précision de l'appartenance du trône de Valachie pendant le mois d'octobre et de novembre 1448. Ces trois questions, encore obscures, représentent le fondement sur lequel on peut tabler si l'on veut comprendre mieux la conjoncture sud-est européenne en général pendant les années 1447 — 1448.

* La matière de cet article a constitué l'objet d'une conférence à l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes, le 27 novembre 1968.

[1] Fr. Pall, *Intervenţia lui Iancu de Hunedoara în Ţara Românească şi Moldova în anii 1447—1448*, (L'intervention de Iancu de Hunedoara en Valachie et Moldavie dans les années 1447—1448), dans « Studii », XVI, 1963, n° 5, p. 1049—1072 ; St. Andreescu, *Une information négligée sur la participation de la Valachie à la bataille de Kossovo (1448)*, dans la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », VI, 1968 n° 1, p. 85—92. A la riche bibliographie de la question on peut ajouter Nicolas Bălcescu, *Comentarii asupra bătăliei de la Cîmpii Rigăi sau Cosova (17, 18, 19 octombrie 1448)*, (Commentaires sur la bataille de Kosovo) paru en 1844 et réédité dans *Opere* (Œuvres), I, Bucarest, 1953, p. 45.

L'élucidation de ces problèmes fera l'objet de la présente étude.

I. Commençons par éclairer la question de savoir à qui appartenait la couronne de Valachie entre décembre 1447 (mort de Vlad le Diable) et septembre 1448.

C'est le mérite du professeur Francisc Pall, de Cluj, d'avoir déterminé de façon précise la date de l'expédition de Iancu de Hunedoara en Valachie, expédition qui s'achève par la mort du prince d'alors, Vlad le Diable, survenue entre le 23 novembre et le commencement de décembre 1447[2]. Le 10 novembre, Iancu, qui se trouvait à Sighişoara, ajourne un procès « propter ingressum contra nephandum Wlad Waywodam Transalpinum instaurati » [3]. Le 23 novembre, il demandait de Braşov au conseil municipal une armure et 8 boucliers[4]. Enfin, le 4 décembre, de Tîrgovişte, la capitale de la Valachie, Iancu de Hunedoara, qui s'intitulait « par la grâce de Dieu voïévode des contrées transalpines », émet un acte de donation en faveur de quelques nobles roumains de Transylvanie [5]. A cette date, par conséquent, Iancu de Hunedoara se considérait seul prince de Valachie[6]. Le 10 décembre, de retour à Braşov, il émet toute une série d'actes, certainement après la cessation totale des hostilités [7]. La mort de Vlad le Diable survint aussi vers cette date-là et elle est mentionnée dans une lettre de Jean de Zredna, archevêque d'Oradea, redatée par le prof. Fr. Pall du 1er février 1448 [8]; elle l'est aussi par Iancu en personne, dans un acte du 1er février 1448 [9]. Cette suite de documents, mise en valeur pour la première fois par Fr. Pall, n'éclaire toutefois pas la question de savoir qui demeura prince de Valachie après la mort de Vlad le Diable. Le savant de Cluj croit, avec raison, que Iancu de retour en Transylvanie en décembre 1447, continuait de contrôler la Valachie. Comment? De quelle manière? Le prof. Pall penche pour une domination *effective* de Iancu, devenu ainsi *prince* du pays à la fin de l'année 1447 [10]. Nous avouerons ne pouvoir être d'accord avec cette supposition, fondée aussi sur une lettre de Iancu du mois de mars 1448, où ce dernier montre qu'il a imposé à la Valachie la circulation de la monnaie hongroise. Iancu *ne pouvait pas* quitter la Valachie sans avoir résolu la question d'installer un prince allié et qui lui fût soumis. C'est ainsi qu'il procéda en 1442 quand, après avoir écarté Mircea, fils de Vlad le Diable qui se trouvait à Andrinople, il mit Basarab II sur le trône [11], tandis qu'en 1448, il fit monter sur celui de Moldavie son beau-frère, Pierre II. Iancu n'avait pas intérêt à dominer personnellement l'un ou l'autre des deux pays rou-

---

[2] Fr. Pall, *op. cit.*, p. 1057; on ne connaît pas le lieu de sa mort. Nous ne sommes pas d'accord avec l'opinion de Pavel Chihaia, *Date noi despre începuturile mănăstirii Govora* (Données nouvelles sur la fondation du monastère de Govora), dans « Studii şi cercetări de istoria artei », seria Artă Plastică, tome 13, 1966, n° 2, p. 252, que Vlad Dracul fut tué à Tîrgşor, localité où Vladislav II finit ses jours. Il est plus probable que c'est Vlad Dracul, auquel se réfère un document du 3 avril 1534 qui affirme que « la mort a trouvé le grand voïévode Vlad l'Ancien à Bălteni » *Documente privind istoria României, B. Ţara Românească, veac XVI* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie, B. Valachie, XVIe siècle), vol. II, Bucarest, 1951, p. 156.

[3] Fr. Pall, *op. cit.*, p. 1050.

[4] Idem, *ibidem*, p. 1052—1053.

[5] Idem, *ibidem*, p. 1067—1069, fig. 1 et 2.

[6] Comme l'affirme aussi Dlugosz, apud Fr. Pall, *op. cit.*, p. 1056.

[7] Documents du 16, 23 et 26 décembre 1447 chez Fr. Pall, *loc. cit.*

[8] Idem, *ibidem*, p. 1050 et suiv.

[9] Idem, *ibidem*, p. 1053;

[10] Idem, *ibidem*, p. 1060 et note 6.

[11] Voir notre article *Rectificări la cronologia domnilor munteni din deceniul 5 al sec. al XV-lea* (Rectification à la chronologie des princes valaques de la cinquième décennie du XVe siècle), dans « Studii », 1970, n° 5; Fr. Pall, *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442—1443 condotta da Giovanni di Hunedoara*, dans la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », III, 1965, no. 3—4; idem, *Iancu de Hunedoara şi confirmarea privilegiului pentru negoţul braşovenilor şi bîrsenilor cu Ţara Românească în 1443* (Iancu de Hunedoara et la confirmation du privilège de commerce des gens de Braşov, et Bîrsa avec la Valachie en 1443), dans « Anuarul Institutului de Istorie din Cluj », tome IX, 1966.

mains situés à l'est et au sud des Carpates. Il mena une politique ferme, comme le fera plus tard Etienne le Grand, en vue de placer des princes qui lui étaient fidèles et alliés. Aussi croyons-nous que Iancu reconnut comme prince de Valachie Vladislav « le Valaque, proximus noster », comme il l'appelle dans un acte daté 20 juillet 1447, par lequel il demandait aux gens de la ville de Braşov de recevoir chez eux le prétendant chassé de Valachie [12]. Cela, évidemment, dans l'attente d'une occasion favorable pour occuper le trône valaque, détenu alors par Vlad le Diable. Nicolas Iorga, qui a publié cette pièce, croyant que Vlad le Diable était mort à la fin de 1446, estimait que « Ladislaus Walahus » serait Vlad l'Empaleur, réfugié en Transylvanie après la mort de son père [13]. La précision apportée par le prof. Fr. Pall sur la mort de Vlad le Diable ne laisse plus planer l'ombre d'un doute quant à l'identité du prétendant: c'est le futur prince Vladislav II, fils de Dan II. Vlad l'Empaleur n'aurait pas eu de raison de s'enfuir en Transylvanie, alors que son père régnait et encore moins si Vlad le Diable avait été mis à mort, peu de temps avant, par Iancu de Hunedoara. On sait d'ailleurs de manière précise qu'à cette date lui et son frère Radu étaient otages chez les Turcs.

Nous croyons par conséquent que Vladislav monta sur le trône de Valachie dès les premiers jours de décembre 1447 (après le 4 et avant le 10). Il sera un allié fidèle de l'illustre croisé de sang roumain, qui imposera aussi en Moldavie, au printemps de l'année 1448, un prince qui lui était apparenté : Pierre II, marié à l'une de ses sœurs. Ainsi, à l'été de 1448, Iancu de Hunedoara contrôlait en fait les trois pays roumains.

La présence de Vladislav en Valachie est attestée pour le première fois par un document du 7 août 1448 [14]. Ceci ne signifie pas qu'il fût monté sur le trône à cette date. C'est à cette période qu'appartient un acte de l'an du monde 6956 (1er septembre 1447 — 31 août 1448) par lequel Vladislav et le boyard Dragomir Mancv font don de reliques au monastère de Saint Etienne aux Météores [15]. Il est encore mentionné lors d'événements particulièrement importants, que nous analyserons plus loin. Enfin, nous ne connaissons pas de document, interne ou externe, qui parle d'un changement de règne en Valachie dans les premiers mois de l'année 1448. En présence de ce silence unanime des sources, il faut en conclure que Vladislav régna paisiblement durant tout ce laps de temps.

II. La seconde question, que nous nous proposons de discuter, concerne la personne même du prince valaque qui participa à la bataille de Kossovo, le mystérieux voïévode Dan.

Précisons-le dès le début, la seule source qui lui donne ce nom est la chronique de Chalcokondyle [16]. D'autres sources n'indiquent pas le nom du prince, ou bien, comme c'est le cas des chroniques turques, elles l'appellent *Danoglou*, ce qui modifie entièrement l'optique selon laquelle le problème doit être considéré. Une analyse détaillée de toutes les sources nous a mené à la conclusion que *Vladislav II, fils de Dan II, est le prince valaque qui participa en personne, aux côtés de Iancu de Hunedoara, à la bataille de Kossovo.* Le nom de Dan que lui donne Chalcokondyle se réfère à son père, le chroniqueur ayant voulu désigner Vladislav à l'aide d'un patronyme, de même que *Drăculea*, désignera aussi bien Vlad l'Empaleur que

---

[12] Hurmuzaki-Iorga, XV—1, p. 34, n° LVIII; voir N. Iorga, *Îndreptări şi întregiri la istoria românilor după acte descoperite în arhivele săseşti. I. Braşovul* (Corrections et additions à l'histoire des Roumains d'après les documents découverts dans les archives saxonnes I. Braşov), dans « Analele Academiei Române », Memoriile Secţiei Istorice, s. II, tome XXVIII, Bucarest, 1905, p. 110.

[13] N. Iorga, *Îndreptări...*, loc. cit.

[14] Fr. Pall, *Intervenţia...*, p. 1060 et note 6.

[15] Voir *Documenta Romaniae Historica*, B. Ţara Românească (Valachie), vol. I, Bucarest, 1966, p. 505 n° B; P. Ş. Năsturel, *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVII^{e} siècle*, dans la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », II, n^{os} 1—2, 1964, p. 98 et note 19.

[16] Laonic Chalcokondyles, ed. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 210.

Radu le Bel, fils tous les deux de Vlad le Diable (Dracul) [17]. Et voici les preuves que nous pouvons invoquer à l'appui de notre affirmation :

1) Une lettre du 7 août 1448, que Iancu de Hunedoara, alors à Rupea (entre Sighişoara et Braşov, en Transylvanie) en route vers le Banat afin de partir pour Kossovo, adressa aux gens de Braşov, renferme un passage d'une importance exceptionnelle. Recommandant aux gens de Braşov d'accorder l'hospitalité à un hôte de marque, Iancu en parle comme étant « l'illustre prince Vladislav (Wladislaus) le voïévode transalpin », qui venait vers lui « pour le bien du royaume et l'intérêt de toute la chrétienté » [18]. Dans quel but Vladislav II se rendait-il chez Iancu, sinon pour mettre au point les derniers détails de sa participation à la campagne de Serbie? Le 1^{er} août Iancu écrivait au roi de Pologne Casimir IV qu'il était prêt à partir pour la Serbie [19]. Le 8 août il était déjà en route, de même le 14 [20]. Comment expliquer le rapprochement avec Vladislav juste à ce moment, si Iancu avait eu sous la main un prétendant du nom de Dan dans les rangs de son armée? Et comment Iancu aurait-il pu remplacer Vladislav en Valachie, alors qu'il avait réussi à grand'peine à arrêter par la voie diplomatique une expédition en Moldavie du roi de Pologne, désireux d'étendre sa suzeraineté sur Pierre II? [21]. Ce dernier devra prêter hommage au souverain polonais le 22 août 1448, à titre de compensation pour la cession de Kilia (aujourd'hui Chilia Veche, dép. de Tulcea) consentie à Iancu de Hunedoara [22]. La lettre du 8 août 1448 montre que le but de l'entrevue de Vladislav II et de Iancu était « le bien du royaume » et « l'intérêt de toute la chrétienté ». Quelle allusion plus directe aurait-on pu faire aux événements qui allaient suivre?

2) On connaît une lettre non datée de Vladislav II aux gens de Braşov (écrite vers 1449— 1452), dans laquelle le prince valaque se plaint de l'injustice que Iancu de Hunedoara a commise à son égard en lui prenant les fiefs transylvains d'Amlaş et de Făgăraş. Et le voïévode de justifier en ces termes son mécontentement : « Or donc, bonnes gens, ce que moi j'ai conclu avec vous, je m'y conforme, mais, mes frères, je suis mécontent, étant donné que je n'ai pas de tranquillité, *malgré les services que j'ai rendus et tout le sang que nous avons versé, moi et mes boyards et mon pays, pour la sainte couronne et pour le pays hongrois et pour les chrétiens*. Et tout ce que j'ai juré, moi, avec mon père, le voïévode Ionăş, lui il n'en a pas tenu compte, et mes services non plus il ne les a pas aimés. . . Mais s'il foule aux pieds la promesse et les serments qu'il a conclus avec moi et s'il viole mes services, Dieu se vengera de celui qui ne respecte pas la justice. Et Ma Seigneurie, dans la nécessité où je suis, n'abandonnera ce qui est à elle qu'avec la tête. Même si je sais que je vais périr honteusement, ce que je pourrai je le ferai, et que Dieu récompense et voie que je suis dans la nécessité » [23]. Comment Vladislav aurait-il écrit la phrase que nous avons soulignée s'il n'avait pas participé à la bataille de Kossovo, car, après, il n'y est plus d'autres luttes avec les Turcs? Comment pouvait-il parler de sang versé avec ses boyards et tout son pays aux côtés de la Hongrie, cela, évidemment contre les Turcs, car ce n'est qu'ainsi que l'on peut entendre le passage relatif à la chrétienté. Certes, les gens de Braşov savaient pertinemment à quoi se référaient ces paroles. C'est pourquoi le prince roumain ne sentit pas la nécessité d'être plus explicite.

---

[17] Voir P. Ş. Năsturel, *loc. cit.*

[18] Fr. Pall, *Intervenţia*..., p. 1060 et note 6.

[19] P. P. Panaitescu, *Legăturile moldo-polone în secolul XV şi problema Chiliei* (Les rapports moldo-polonais au XV^e siècle et le problème de Kilia), dans la « Romanoslavica », III, Bucarest, 1958, p. 104.

[20] Voir un acte du 12 août de Mediaş, apud Ilie Minea, *Pierderea Amlaşului şi Făgăraşului* (La perte d'Amlaş et de Făgăraş), dans « Convorbiri Literare », XLVIII, 1914, p. 278.

[21] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 105—106.

[22] La cession de Kilia a eu lieu en juin—juillet 1448.

[23] I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV şi XVI* (Documents relatifs aux relations de Valachie avec Braşov et la Hongrie au XV^e et XVI^e siècles), vol. I, Bucarest, 1905, p. 85—87.

3) L'impression ci-dessus se trouve complétée heureusement par un document interne de 6 mai 1492 émanant du prince Vlad le Moine et qui a été mis en valeur récemment dans la question qui nous préoccupe [24]. Ce document confirme aux grands boyards Bran, Radul le spathaire et Pierre le chambellan, propriétaires à Polovragi et ancêtres de la famille Pîrlianu, l'achat d'une terre « à Băleşti, la part de Tolan, car Dan Oteşanul l'a obtenue du temps de Vladislav le voïévode, de Kossovo »[25]. L'importance exceptionnelle de l'acte en question a échappé aux chercheurs, jusqu'à ce qu'il a été invoqué comme preuve décisive de la participation des Roumains à la bataille de Kossovo. Mais toutefois on n'a pas exploité cette information au maximum, pour en tirer la preuve concluante que Vladislav II avait commandé à cette journée l'armée valaque. En effet, comment Vladislav aurait-il pu récompenser les faits d'armes d'un boyard, s'il n'y avait pas lutté lui aussi à la tête de ses troupes? Si l'hypothétique Dan avait commandé, lui, l'armée valaque, pourquoi est-ce Vladislav II et non ce Dan qui a récompensé l'un des participants à la bataille? Et encore une question : comment le prince aurait-il pu donner à son boyard une part de village à Băleşti-sur-Jiu (dép. de Gorj). si l'Olténie s'était trouvée sous la domination de ce Dan, comme le suppose le prof. Fr. Pall? Du reste, ce boyard lui-même était d'Olténie, car son nom dérive très probablement de celui du village d'Oteşani, dans le dép. de Vîlcea.

Ce sont là tout autant de preuves convaincantes et qui plaident spontanément en faveur de Vladislav II, prince qu'il faut voir dorénavant sous un tout autre jour qu'on ne l'a fait jusqu'ici. L'hypothèse que Dan, le voïévode valaque mentionné par Chalcokondyles, serait Vladislav II, ne doit plus être considérée que comme une solution hybride, et l'on peut reprendre l'idée timidement avancée par Iorga en 1901 et abandonnée par la suite, que le prince roumain de Kossovo peut être « le fils de Dan II (1422 — 1431), et celui-ci serait Vladislav, qui n'oublie pas de faire mention du nom de son père »[26].

III. Nous avons réservé pour la fin la discussion de la principale source qui a donné cours à l'idée que Vladislav II n'a pas participé à la bataille de Kossovo. N. Iorga, qui l'a discutée dès 1897, admettait que Vladislav était sur le trône en 1448, mais qu'il demeura neutre, tandis que Dan aurait conduit personnellement les forces de Valachie. Cette source résout le problème de savoir qui occupait le trône de Valachie de septembre à novembre 1448. Il s'agit d'une lettre que Vladislav II aurait adressée aux gens de Braşov le 31 octobre 1448 de Tîrgovişte — la capitale du pays — par conséquent moins de deux semaines après la bataille. Or, il ressort clairement de cette lettre que le prince ne participa pas à lutte. Vu son importance hors pair, nous la reproduirons *in-extenso* :

« Providi et honesti viri, fratres et amicis nobis sincere dilecti. Scire damus vobis quomodo egregius vir Nicolaus de Vizakona scribit nobis ad eum accedere vellemus, donec magnificus Johannes, regni Hungarie gubernator, veniret de bello. Hoc ideo facere non possumus, quia feria tercia proxime preterita frater nayph de Nicopolio pervenit ad nos, certissime dixit, quomodo Omrath, dominus Turcorum, in tres diebus sine omni intermissione contra ipsum dominum Johannem gubernatorem pugna(m) habuisset, ultima die inter curros taboritarum inclusisset, pedester solus imperator inter yanicaros descendisset et omnes extra et intra currus taboritarum percussissent et interfecissent. Si veniremus nunc ad eum, Turci statim nos et vos destruere possent. Ideo petimus vos sedentes pacifice quatenus habeatis paciençiam, donec videmus processus ipsius domini Iohannis. Dubium est de vita ipsius ; si autem evaserit de bello liber, secum conveniemus, bonam pacem faciemus ; si autem nunc nobis contrari fueritis si quid tantum fiet, sint in detrimenta animarum vestrarum et periculum ;

---

[24] St. Andreescu, *op. cit.*

[25] *Documenta Romaniae Historica*, I, p. 367—368, nº 229.

[26] N. Iorga, *Studii şi documente* (Etudes et documents), vol. III, Bucarest, 1901, p. XXIX ; la dernière chronologie des princes de Valachie a éliminé Dan III (voir *Documente privind istoria României, Introducere*, vol. I, Bucarest, 1956— auteur I. Ionaşcu).

coram Deo respondeatis. Datum in Tergovistia, in Vigilia omnium sanctorum, anno Domini etc. XLVIII° Wlad, parcium Transalpinarum wayvoda, frater vester in omnibus » [27].

Comme on le voit au premier coup d'œil, l'auteur de la lettre n'a pas pris part à la bataille de Kossovo (17 — 19 octobre). Il venait d'apprendre des détails sur la lutte trois jours plus tôt (28 octobre), de la bouche du *naïp* de Nicopolis, qu'il appelle « frère » (ou bien s'agit-il du frère de ce dernier ?) D'où vient donc cette familiarité entre le protégé de Iancu de Hunedoara et l'assistant du cadi de Nicopolis ? Commentant le document, Nicolas Iorga remarquait avec raison que « le ton de la lettre est celui d'un autocrate » [28].

Son passage le plus curieux est celui qui concerne les relations avec Iancu de Hunedoara. Le prince parle de la paix qu'il va conclure avec lui, si Iancu s'en retourne vivant. De quelle paix pouvait-il être question ? La lettre est munie de signes de validité concluants et elle est conservée dans l'original : il ne saurait donc s'agir d'un faux. L'ayant analysée de plus près, nous avons abouti à la conclusion que *son auteur n'est pas Vladislav II et ne pouvait pas l'être, à la lumière de ce qui précède. L'auteur, le voïévode Vlad, et non Vladislav, est le futur prince Vlad l'Empaleur (1456—1462, 1476 — 1477), qui a donc occupé le trône pour un court règne inconnu jusqu'ici des historiens.* Et voici les preuves que nous invoquerons :

1) Tout d'abord, la lettre est signée *Vlad voïévode.* Or Vladislav II signe *toujours* de la forme entière de son nom, tandis que ses contemporains l'appellent *Vladislav* eux aussi. En revanche, Vlad l'Empaleur signera tous ses actes *Vlad.* Jamais, hormis quelques exceptions appartenant aux années 1475 — 1476 (quand d'ailleurs il n'y avait plus de personnage portant ce nom sur le trône princier de Valaquie) [29], il ne sera appelé Vladislav, et la forme complétée du nom de l'auteur de la lettre, *Vlad(islav)* qui appartient à Iorga et Ion Bogdan, ne correspond pas à la diplomatique, mais aux connaissances d'histoire des éditeurs qui savaient qu'en 1448 le voïévode de Valaquie portait le nom de Vladislav. Les contemporains distinguaient, du reste, fort bien entre ces noms, quoique Vlad est la forme simplifiée de *Vladislav.* De même *Laiotă,* autre dérivé de *Vlad* [30], n'a jamais été écrit autrement que *Laiotă.*

2) Les informations sur la bataille de Kossovo ont été portées à la connaissance du prince par le *naïp* de Nicopolis, qu'il appelle *frère.* Comment Iancu de Hunedoara aurait-il placé sur le trône de Valachie un parent ou un proche du dignitaire turc de la frontière du Danube, alors qu'il appelle lui-même Vladislav, en 1447, *proximus noster* ? Et ce n'est pas tout : comment Vladislav pouvait-il connaître le résultat de la bataille de la bouche d'un Turc et non de quelque espion à son service ou à celui des villes saxonnes de Transylvanie, à supposer que le prince ne participa pas à la campagne ? Et s'il ne participa pas à la bataille, comment aurait-il pu se maintenir sur le trône de Valachie jusqu'en 1456, donc huit ans de suite, ayant un ennemi de la taille de Iancu de Hunedoara ?

3) A côté des preuves fournies par l'analyse diplomatique de cette lettre, il existe encore une suite de faits, relatés par d'autres sources, qui, interprétées *cum grano salis,* mènent à la conclusion que nous venons d'énoncer, que *Vlad l'Empaleur était le prince qui se trouvait à Tîrgoviște le 31 octobre 1448.* C'est ainsi qu'il existe une lettre de Constantinople, du 7 décembre 1448, rédigée en français [31]. Après le récit du déroulement de la bataille de Kossovo,

---

[27] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 314—315.

[28] N. Iorga, *Studii și documente,* vol. III, p. XXIX ; Nicolas de Vizakona (Ocnele Mari, en Transylvanie) était le vice-voïévode de Transylvanie. La crainte de Vlad l'Empaleur de ne pas être chassé par les Turcs est tout à fait explicable ; à peine monté sur le trône à l'aide des Turcs, il ne pouvait pas risquer un rapprochement des gens de Brașov.

[29] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 322—324 ; Hurmuzaki-Iorga, XV—1 mais toujours avec la spécification : « Wladislaus Draculia » ou « Dracula ».

[30] Emil Petrovici, *Numele de persoană « Laiotă » în toponimia românească* (L'anthroponyme « Laiotă » dans la toponymie roumaine), dans « Romanoslavica », III, București, 1958, p. 17—18.

[31] Publiée par N. Iorga, *Les aventures « sarrazines » des français de Bourgogne au XV[e] siècle,* dans « Mélanges d'histoire générale publiés par C. Marinescu », vol. I, Cluj, 1927, p. 44—45.

on y lit ceci : « Item, environ de XX jours apprès la bataille, le Grant Turc bailla à l'un de ses amiraux, lequel estoit fils au seigneur de la Valacquie et est crestyen malvais, environ XXX mille Turs adfin que ledict fils du Valacque se tirast vers le pays de la Valacquie pour à forche le conquerir et s'en feist seigneur, et le mettre en l'obeissance du Turc. Ytem, ycelles nouvelles vindrent à la congnoissance dudit Blanc prestement, et très hastivement assamble gens comme il en pot finer et tire vers le pays de la Valacquie. Et trouva le fils du Valacque atout ses Turs. Ils se mirent en ordonnance de l'un consté et de l'autre, et y eult très grosse bataille. En la fin furent les Turcs desconfis. Et y en mourut en la plache XX mille Turs et le fils du Valach pris, et, incontinent que il fu pris, le Blanc lui fist crever les deux iex, et puis lui fist transchier la teste. Et maintenant le Blanc est seigneur de toute la Valacquie, qui est ung tres grand pays ».

La lettre fourmille en confusions entre des événements plus ou moins récents groupés ensemble à cause, probablement, de la similitude des situations [32]. Nous ne pouvons cependant pas être d'accord avec l'opinion du prof. Pall que ce passage concernerait des événements de 1447, à savoir le meurtre de Vlad le Diable (Dracul) [33]. Le document renferme un grain de vérité, qui, à notre avis, est le suivant : un fils de prince valaque, réfugié chez les Turcs, essaye, avec l'aide ottomane, d'occuper le trône de Valachie, en l'absence du prince du pays, parti guerroyer avec son armée en Serbie. Au bout d'un certain temps, le prince s'en retourne, accompagné très probablement de troupes transylvaines de Iancu de Hunedoara, et chasse l'usurpateur. En revanche, les détails sont erronés. Le 7 décembre 1448, date indiquée par la lettre, « le Blanc » = Iancu de Hunedoara se trouvait encore à Semendria (Smederovo), où le retenait Georges Branković, despote de Serbie, qui le libérera le 20 décembre seulement [34]. La décapitation du prétendant, placée par d'autres sources, comme Dlugosz et Thurócz, en même temps que le meurtre de Vlad le Diable par Iancu de Hunedoara, en 1447, semble cependant être un fait réel [35]. Quant à la personne de ce prétendant de 1447, on ne peut rien avancer de certain. A notre avis, il pourrait s'agir du fils aîné de Vlad Dracul, Mircea, dont on a cru, à tort, qu'il serait mort en 1442 et qui aurait commandé en 1447 un contingent turc aux côtés de son père, dans la lutte contre Iancu de Hunedoara et Vladislav II [36].

De toute manière, le fils de prince valaque qui tente un coup d'Etat en l'absence de Vladislav II, porte une épithète dans la lettre envoyée de Constantinople qui nous fait songer immédiatement à Vlad l'Empaleur : il était « crestyen malvais », donc orthodoxe, et il était émir du sultan Mourad. Cette situation concorde parfaitement avec les données de l'histoire qui montrent que Vlad l'Empaleur avait été otage des Turcs à partir de 1444 au moins [37].

4) Les chroniques turques racontent elles aussi cette tentative et rappellent également le nom du prétendant : *Vlad l'Empaleur*. C'est ainsi que les chroniques anonymes *Tevarih-i al-i Osman*, contemporaines des événements, enregistrent le fait très exactement, même si elles le

---

[32] C'est d'ailleurs l'opinion du prof. Pall. *op. cit.*

[33] Idem, *ibidem*, p. 1056 et note 2.

[34] Chalcokondyles décrit avec force détails les péripéties de Iancu après la bataille.

[35] N. Iorga, *Studii și documente*, III, p. XXIX.

[36] Il était vivant le 7 août 1445 (cf. *Documenta Romaniae Historica*, vol. I, p. 173—175. Je me demande si le nom de *Stanciu* que Dlugosz prête au prétendant tué ne serait une confusion avec les événements racontés par Nicolaus Olahus, *Hungaria*, I, chap. XII, par. III.

[37] *Enchiennes chroniques d'Engleterre, par Jehan de Wavrin, seigneur du Forestel, choix de chapitres inédits, annotés et publiés pour la Société de l'histoire de France* par m-lle Dupont, II, Paris, 1859 ; republiée par William Hardy, dans les publications de Master of Rolls, « Recueil des chroniques et anchiennes istories de la Grant Bretaigne, à présent nommé Engleterre », V, Londres, 1891 ; chez nous Iorga, *Cronica lui Wavrin și românii*, (La chronique de Wavrin et les Roumains), dans « Buletinul Comisiunii Istorice a României », VI, Bucarest, 1927, p. 63 ; voir aussi les chroniques turques citées dans la traduction roumaine de M. Guboglu et Mustafa Mehmet, *Cronici turcești privind țările române. Extrase* (Extraits des chroniques turques concernant les pays roumains), vol. I, Bucarest, 1966.

placent en 1449 : « L'année suivante (après Kossovo), étant à nouveau parti, il (=le sultan Mourad) fit construire la forteresse de Ierkökü (Giurgiu). De là, il fit des incursions en Valachie et y mit comme bey l'Empaleur, fils de Dracul, il lui donna un étendard et un *hilat* (cafetan), en lui accordant toutes sortes de faveurs. Après quoi il l'envoya avec les *akindjis* qui s'en allèrent l'installer *bey* à la place de son père » [38].

Un autre chroniqueur turc, Lütfi pacha, qui vécut au XVI[e] siècle mais a utilisé des sources de première main aujourd'hui disparues, parle avec encore plus de précision de l'installation de Vlad l'Empaleur sur le trône. Après Kossovo, le sultan Mourad « cette année-là n'alla plus en expédition ; il fit faire pour la seconde fois la forteresse de Giurgiu. De là, il donna la permission de faire une incursion en Valachie et il mit comme prince en Valachie l'Empaleur fils de Dracul. Et s'en étant retourné, il s'établit à Andrinople l'an 853 de l'Hégire » [39]. L'année 853 de l'Hégire correspond à l'intervalle du 24 février 1449 au 13 janvier 1450. Mais la concordance des chroniques turques avec les dires de l'auteur de la lettre de Constantinople ne saurait être une simple coïncidence : elles se réfèrent les unes comme les autres au même fait, survenu aux alentours de la date de la bataille de Kossovo : l'occupation du trône de Valachie par Vlad l'Empaleur avec l'appui des Turcs. La composition de cette armée nous est précisée par Orudj bin Adil, un contemporain des événements, qui affirme qu'il s'agit de l'armée de Roumélie commandée par le *beylerbey* Karadja-bey, qui remit d'abord en état la forteresse de Giurgiu [40].

Pour nous, ces arguments sont tous de nature à déterminer la physionomie des faits que nous venons de reconstituer dans le temps et dans l'espace. Nous le répétons, notre reconstitution ne touche qu'aux lignes générales, sans prétendre déchiffrer tous les détails, chose impossible dans l'état actuel de nos connaissances.

Il ne nous reste plus à clarifier qu'une seule chose : la durée du court règne de Vlad l'Empaleur pendant l'automne de 1448. Aux dires des chroniques turques, le sultan Mourad demeura sur le champ de bataille trois jours encore après qu'elle eût pris fin et, le quatrième jour, soit le 23 octobre, il se mit en route pour Andrinople. C'est le départ indiqué par les chroniques ottomanes et qui forme le terme *ante-quem* de l'expédition de Vlad et de son intronisation à Tîrgovişte. Le moment de ce fait nous semble être la fin du mois de septembre, quand l'armée chrétienne passa le Danube, Iancu de Hunedoara par Kubin, le 28 septembre, et l'armée valaque par Severin probablement dans le même temps. La région de Nicopolis paraît avoir été pillée par des détachements roumains, ce qui provoqua la riposte des *beys* de frontière. Les sources narratives turques racontent en détail ces escarmouches, qu'elles présentent comme autant d'éclatantes victoires contre les *giaours* : le sultan Mourad était prêt à partir contre Iancu quand « l'armée de la Valachie, qui avait de noirs desseins, partit vers Nicopolis avec l'intention de piller de ce côté-là. Ensuite, les *beys* de frontière, Firuzbeioglu Mehmed *bey* et Hassan *bey* ont attaqué avec quelques milliers d'*akindjis* par l'arrière l'armée de Valachie qu'ils ont taillée en pièces » [41]. Néanmoins, le voïévode Vladislav II continua sa marche vers Kossovo, tandis que, très probablement, une incursion audacieuse donnait le trône à Vlad l'Empaleur.

La fin de ce règne de Vlad l'Empaleur nous échappe encore. Le 7 décembre, on l'a vu, on savait à Constantinople qu'il avait pris fin. Comme les nouvelles de Tîrgovişte à Constantinople arrivaient normalement en six ou sept jours [42], on peut supposer que Vlad fut renversé

---

[38] M. Guboglu et Mustafa Mehmet, *op. cit.*, p. 185.

[39] Idem, *ibidem*, p. 243—244.

[40] Idem, *ibidem*, p. 58.

[41] Idem, *ibidem*, p. 185 (les chroniques anonymes *Tevarih-i al-i Osman*) voir aussi Orudj bin Adıl et Lütfi paşa ; un acte de 1449 dans Hurmuzaki, I—2, p. 760—761.

[42] C. C. Giurescu, *Rectificări şi precizări la cronologia domniilor fanariote* (Corrections et précisions à la chronologie des règnes phanariotes), dans « Revista Istorică Română », X, 1940, p. 379 ; des cas de célérité inhabituelle dans le même, *Istoria Românilor*, (Histoire des Roumains), vol. III—1, Bucarest, 1946, p. 319, 323.

pendant le mois de novembre, probablement vers la fin du mois. Celui qui le chassa du trône fut manifestement Vladislav II lui-même, avec l'aide des débris de l'armée de Iancu de Hunedoara, ce qui a laissé croire que « le chevalier Blanc » aurait participé en personne à cette restauration. La disparition de Vlad qui se réfugia, paraît-il, en Moldavie alimenta les bruits qui circulaient quant à sa mort.

*

Pour réunir les conclusions de notre enquête, nous croyons avoir élucidé, en premier lieu, l'énigme que posait le voïévode Dan III, personnage inexistant, confondu par Chalcokondyles avc le prince de Valachie Vladislav II, fils de Dan II. Vladislav a participé, à la tête d'une armée valaque importante, à la bataille de Kossovo, aux côtés de Iancu de Hunedoara. Pendant son absence, son trône fut occupé, avec l'appui des Turcs, par Vlad l'Empaleur, et il s'y maintint pendant les mois d'octobre et de novembre 1448. Ce règne de Vlad était totalement inconnu jusqu'ici. Il s'en est conservée la lettre qu'il adressa aux gens de Braşov le 31 octobre 1448 ; ce document ne saurait plus, en effet, être attribué à Vladislav II. Les résultats des recherches du prof. Pall et des nôtres permettent de préciser comme suit la chronologie des princes de Valachie en 1447 — 1448 : Vlad Dracul, 1436 — 1442, 1443 — 1447 (après le 23 nov. — avant 4 déc.

Vladislav II, 1447 (après le 4 déc.) — 1448 (fin septembre).
Vlad l'Empaleur 1448 (commencement octobre — novembre).
Vladislav II 1448 (novembre) — 1456.

Matei Cazacu

TOLERANZ UND INTOLERANZ BEI DEN RUMÄNISCHEN GRENZERN IN SIEBENBÜRGEN

Der neuernannte kommandierende General in Siebenbürgen, Adolf Niklas Buccow, sah sich genotigt am 7. April 1761, zwei Tage nach seiner Ankunft in Hermannstadt, eine vierzigkopfige Delegation zu empfangen, die ihm eine Denkschrift im Namen „aller Rumänen aus Siebenbürgen" überreichte. Sie forderte Religionsfreiheit und freies Geleit fur Sofronie. Dieser fand sich dann selbst am 1. Mai bei Buccow zu einer Unterredung ein, die jedoch ergebnislos verlief. Der General war bedacht nur kleine Zugeständnisse zu machen um der katholischen Kirche weitere Einbußen zu ersparen und versuchte durch eine Konskribierung der unierten und orthodoxen Konfessionsangehorigen die griechisch-katholische Kirche zu konsolidieren. Das Ergebnis dieser Zusammenschreibung war aber wenig zufriedenstellend, es lautete : 127 712 orthodoxe und nur 25 174 unierte Familien [1]. Trotz diesem Tatbestand begunstigte Buccow bei der Neuverteilung der Kirche die Unierten und ließ mehrere orthodoxe Kloster im Alttal, im Komitate Hunedoara und im Albenser Komitat zerstören[2]. „Man hatte es bereits als Grundsatz angenommen", schreibt der konigliche Rat G. M. Herrmann, „daß die Walachen der Nation und Religion nach bloß unter die Gelittenen gehörten, mithin der Hof in Absicht auf dieselben an die Landesgesetze, wo die Kirchen denjenigen, die der Zahl nach am stärksten seien, uberlassen würden, nicht gebunden sei, sondern ihre Verteilung bloß von der Willkür des Generals abhänge " [3]. In Fogarasch, wo der Hofkommission die Kirchenschlüssel von den Ältesten verweigert wurden, ließ Buccow die Kirche mit Gewalt vom unierten Bischof einweihen. Die Widersetzlichkeit der „Bătrîni" bestrafte er mit Geldes- und Leibesstrafen oder Landesverweisung [4].

★

Im Hofkriegsrat hatte sich dann in den nächsten Jahrzehnten eine tolerantere Linie bemerkbar gemacht, die sich aber in Siebenbürgen nur schwer durchsetzen konnte. Während das Protokoll vom 22. August 1762 der gemischten Kommission des Hofkriegsrats und der Siebenbürgischen Hofkanzlei es noch als wunschenswert bezeichnete, nur griechisch-katholische (unierte) Rumänen als Grenzer aufzunehmen, war der Hofkriegsrat fünf Jahre spater nicht gewillt den schon mißlichen Bestand der siebenbürgischen Militärgrenze noch durch religiose Animositäten zu verschlechtern. Aus diesen Erwägungen rückte der Hofkriegsrat von den Bestrebungen ab, den Aufbau der Grenzregimenter mit der Ausbreitung des Katholizismus zu verknüpfen. Er trat für religiose Toleranz im siebenbürgischen Grenzgebiet ein und

---

[1] S. Dragomir, *Istoria desrobirii religioase a Românilor din Ardeal*, Bd. II, S. 284.

[2] D. Prodan, *Supplex libellus Valachorum*, Bukarest, 1967, S. 213—218 ; G. M. Herrmann, *Das alte und neue Kronstadt*, Kronstadt, 1883, Bd. I, S. 242—246.

[3] G. M. Herrmann, a.a.O., Bd. II, S. 252.

[4] *Ebenda*, Bd. II, S. 254.

mißbilligte, daß man in Wien die orthodoxen Rumänen anschwärze. Zu den selben Erkenntnissen war General Hadik gekommen als er aus Siebenbürgen abberufen wurde. „In der Unions Beförderung werden, zuweilen so gestellte Mittel zur Hand genommen, welche dieselbe mehr gehässig mache, denen nicht unierten Walachen zu gegründeten Beschwerden, und Repressalien, nemlich aber, gar zum landverderblichen Aussiedeln Anlaß geben. Mithin wäre sowohl zum Besten der Religion, als des Staates, wenn alle öffentliche Gewalt und widerrechtliche Verkürzung entfernt, dagegen aber ein mit Bescheidenheit und Standhaftigkeit beseelter Eifer, gute Beispiele und ohnverminderter Unterricht als Werkzeuge gebraucht würden."[5]

Seine Konfessionsstatistik enthält folgende Angaben;

Katholiken	93 135
Unierte	119 230
Lutheraner	130 884
Kalviner	140 042
Arianer	28 647
Orthodoxen	558 070 [6]

Leider fehlen Hinweise auf die Konfession in der Militärgrenze, doch erlauben statistische Daten vom Beginn des 19. Jahrhunderts auch diesbezügliche Schlüsse auf das Verhältnis der einzelnen Konfessionen in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts. Während das 2. Regiment im Nordosten Siebenburgens, überwiegend aus Unierten— griechisch-katholischen Grenzern — bestand (11 834) und nur 2 438 Orthodoxe zählte, bildeten die Nichtunierten (3 610) beim 1. Regiment längs der Südgrenze, fast die Hälfte der Unierten (6 842) Soldaten[7]. Hier mußten die höheren Militärs feststellen, daß ein Verzicht vor allem auf die sozial wie kulturell hochstehenden „boerones recentiores" aus dem Alttal und glaubensbewußten „Puschkaschen" aus dem Gebiet von Hunedoara die Existenz des Verteidigungsgurtels in Siebenbürgen gefährden würde.

Der Staatsrat billigte daher den Schlußbericht Hadiks, daß ein bloßes Vermehren der Katholiken kein Gewinn bedeute und von Leuten, die nur wegen materiellen Vorteilen übertraten, kein Religionseifer zu erhoffen sei. Staatsrat Borié fugte noch hinzu: „Schädlich halte ich allen Zwang, denn damit wurde das Übel gereizt, welches man beheben will und seiner Natur nach nicht anders, als nach und nach beheben kann"[8]. Der Hof mußte auf die Fiktion verzichten, die griechisch-katholische Kirche umfasse die Gesamtheit det Siebenbürger Rumänen. Utilitäre und bevolkerungspolitische Interessen waren wohl die Hauptkompetenten solcher Erkenntnisse, die dann später die Abfassung des Toleranzediktes (1781) veranlaßten. Es ist aber keineswegs der Nützlichkeitsgedanke allein, welcher die Toleranz als solche, wie auch den Umfang ihrer Anwendung bestimmte, sondern das ubereinstimmende Zusammenwirken der josephinischen religiosen und politischen Zielsetzungen. Was hierbei besonders ins Gewicht fiel, war das Zusammentreffen religioser Erlosungshoffnungen mit jenem

[5] M. Bernath, *Die Errichtung der siebenburgischen Militargrenze und die Wiener Rumänenpolitik in der frühjosephinischen Zeit*, in „Südost-Forschungen", München, 1960, Bd. XIX, S. 181—182; der Bericht Hadiks findet sich im Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Staatsratsakten 2031/1767; über die konfessionelle Struktur in der Militargrenze zu Beginn des 19. Jh. handelt J. Benignis *Statistische Skizze der siebenbürgischen Militargrenze*, Hermannstadt, 1816, S. 6, 17.

[6] Vgl. auch *Bericht Generals Hadik*, im Arhivele Statului Sibiu, Fond Rosenfeld I6—8 (36), S. 283—298, Kopie.

[7] Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Staatsratsakten 2946/1767, vgl. G. A. Schuller, *Samuel von Brukenthal* (Buchreihe der Sudostdeutschen Historischen Kommission, Bd. 18), München, 1967, Bd. I, S. 199; gegen solche Erkenntnisse monierte spater die siebenbürgische Hofkanzlei, ihr „war die Toleranz Josephs II, ein Dorn im Auge", C. Hock, H. J. Biedermann, *Der osterreichische Staatsrat*, Wien, 1868, S. 355.

[8] G. A. Schuller, a.a.O., S. 199.

Fortschrittsglauben, den der Josephinismus und das josephinische Reformwerk verbreitet hatten.[9]

„Durch das von seinem Throne ergangene Toleranzedikt", sagte ein sächsischer Zeitgenosse, G. M. Herrmann, „wurde von nun an nicht mehr die Religion, sondern bloß persönliche Verdienste für den Maßstab in Beförderungen erklärt. Entzückungen und Segenswünsche für das Leben eines Monarchen, dessen erste Schritte mit Aufklärung und Unparteilichkeit bezeichnet wurden, füllten nunmehr die Stelle der Seufzer aus, womit die Nation ihr bisheriges Schicksal beweint hat"[10].

Römisch oder Lutheraner
Jedem bleibt sein Gewicht
Kaufmann oder Franziskaner
Dies verkehrt die Wege nicht

stellt der *Neue verbesserte und alte Kalender* fest[11].

Toleranz war eines der großen Schlagworte der Aufklärung. Der Ruf der um ihres Glaubens willen Verfolgten wurde zur Forderung der Vorkämpfer für die Freiheit des Gewissens. Toleranz und Aufklärung sind Begriffe, die zusammengehören; doch ebenso vielfaltig und reich differenziert wie die Geistesbewegung der Aufklärung als solche ist auch die Entwicklung der Toleranz, je nachdem ob diese nur als Vorstufe fur eine vollkommene und unbeschränkte Religionsgleichheit oder als Duldung im ursprünglichen Sinne des Wortes verstanden wird. Toleranz ist also in der philosophischen und letzten Endes religiösen Grundhaltung verankert, die sie zu üben bereit ist. Dies gilt auch fur die staatliche Toleranzpolitik in Siebenburgen.

Den Boden für die willkürliche Interpretierung des Toleranzediktes durch Offiziere der siebenbürgischen Grenzerregimenter bereitete aber bereits eine Entschließung vom 13. September 1781 vor. Hier wurde erläutert was unter dem „Privatexercitium" der Akatholiken im Gegensatz zu dem offentlichen Religionsexercitium der „dominanten Religion" gemeint war: Niemand sollte aus religiösen Erwägungen verfolgt werden, doch „will ich", so heißt es, „um diese erklärte christliche Toleranz in Ausübung zu bringen, den Weg einer öffentlichen Kundmachung keinesdings einschlagen, folglich ist überall kein Patent oder sonstig öffentlich gedruckte Verordnung zu erlassen". So ordneten auch Offiziere der siebenburgischen Grenzerregimenter an, das Toleranzedikt nicht zu publizieren[12].

Es war also ursprünglich keine Publikation vorgesehen und es sollten nur Instruktionen an die Behörden erlassen werden. Doch ergaben sich daraus Mißverständnisse und in einem kaiserlichen Handbillet vom 13. Oktober 1781 gibt Joseph II. die Änderung seines Entschlusses bekannt, weil die Anordnung uber die christliche Toleranz „bereits in Publico bekannt ge-

---

[9] E. Turczynski, *Zur Fruhgeschichte der Nationalbildung in Siebenbürgen* (Handschrift); eine Darstellung des gesamten Zeitalters der Aufklarung in West- und Mitteleuropa unter Berücksichtigung der österreichischen Sonderformen hat auch Fr. Valjavec verfaßt: *Geschichte der abendländischen Aufklärung*, Wien—München, 1916; H. Benedikt, *Der Josephinismus vor Joseph II.*, in: *Österreich und Europa, Festgabe für Hugo Hantsch zum 70. Geburstag*, Graz—Koln, 1965, S. 183—301; einen Abschnitt über den Einfluß des Josephinismus auf die Orthodoxie des Habsburgerreiches hat Fr. Valjavec verfaßt in seinem Werk *Der Josephinismus, Zur geistigen Entwicklung Österreichs im achtzehnten und neunzehnten Jahrhundert*, 2. wesentlich erweiterte Auflage, Wien—München, 1945, S. 116—121; E. Winter, *Der Josephinismus* und F. Maaß, *Der Josephinismus. Quellen zu seiner Geschichte in Österreich 1760—1085*, 5 Bde (Fontes rerum Austriacarum. II. Abt. 71—75), Wien, 1951—1961; E. Zollner, *Bemerkungen zum Problem der Beziehungen zwischen Aufklarung und Josephinismus*, in *Österreich und Europa, Festgabe für Hugo Hantsch*, S. 203—219.

[10] G. Herrmann, *Die Grundverfassung der Siebenburger Sachsen und ihre Schicksale*, Offenbach, 1792, S. 254.

[11] Hermannstadt, 1785.

[12] T. Păcățian, *Contribuții la istoria românilor ardeleni în sec. al XVIII-lea*, în: „Anuarul Institutului de istorie națională din Cluj 1924—1925, Bd. III, S. 166—167; *Verfügung des Hofkriegsrats*, 24.IX.1783, Arhivele Statului Sibiu, Fond C XII, 1783 (7).

worden sei, derselben aber eine ganz unechte Auslegung gegeben, und dem Volke irrige Begriffe beigebracht werden". Um nun „alle falschen Auslegungen und daraus entstehenden Irrungen zu beseitigen", soll die Toleranz allgemein bekannt gemacht werden. Dieser Verfugung mußte sich auch die Siebenburgische Hofkanzlei beugen. Sie ließ das Toleranzedikt am 8. November 1781 in Siebenburgen veroffentlichen[13].

Zu vielen Spannungen im Grenzgebiet fuhrte der sogenannte „Präclusivtermin", der zunächst vorgesehen war. Durch diesen wurde der Übertritt Unierter zur „Nonunion" beschrankt. Die Betreffenden mußten vor einer Kommission erscheinen, wobei der beisitzende geistliche Kommissar „die Unwissenden oder in ihren Grundsätzen Schwankenden mit milden Worten zu belehren und zur katholischen Lehre zurückzuführen" hatte[14]. Durch ein kaiserliches Edikt wird die Aufgabe der Kommisson klar umrissen. Die orthodoxen Rumänen können zum griechisch-katholischen (unierten) Glauben übertreten, den „Unierten" ist aber keineswegs die „Nonunion" gestattet.[15]

„Kommissionen religioser Instruction" nahmen jetzt ihre Tätigkeit auf, die vor allem griechisch-katholische Rumänen abhalten sollte, von der Union zuruckzutreten. Alle „Schärfe und Strenge" wurde denen angedroht, die ihre Betätigung belästige oder „vexiere". Strenge Strafen erwarteten rumänische Dörfer im Hatzeger und Hunedoaraer Gebiet die zur „Nonunion" zuruckgetreten waren und sich „aufrührerisch" zeigten.[16] Im Jahre 1782 wurden „Aufruhrer festgenonmen, die unierte Kirchen schließen wollten. Um aber die Bestimmung, des Toleranzediktes nicht zu verletzen, sollte den Dorfältesten „begreiflich" gemacht werden, daß solches nicht wegen der Religion geschehe, sondern, daß sie als Störer der offentlichen Ruhe sich diese Behandlung zuziehen". „Widerspenstige" Grenzer wurden aus ihren Heimatdorfern ausgewiesen.

Trotz diesen Maßnahmen hatte die „Kommission religioser Instruction" in den Grenzergebieten wenig Erfolg, was zu gelegentlichen Konflikten mit den Militarbehorden führte. Im Jahr 1783 wurde Major Karp von geistlicher Seite beschuldigt, er würde den „ausgeschikkten Herrn Commissarien mit Rat nicht an die Hand gehen" und „favorisiere die Disunierten mehr als die Unierten". Gegen solche Anschuldigungen, die er entkräftete, replizierte der Major, daß die Wirren vor allem „in dem Betragen der Blasendorfer Herrn Kalugeren" zu suchen seien. Diese hätten „dem Volk von der Union, die echten Begriffe zu geben geflissentlich unterlassen, haben sogar von dem Wort Union keine Meldung gemacht und bei dem Volk, statt überzeugende Belehrungen bewaffnete Gewalttätigkeiten angewendet, dieses seither ohne Überzeugung hinterbliebene Volk, hat demnach bei Vernehmung des Toleranzpatents, wiederwohl ohne die rechten Begriffe davon zu haben, die fortdauernden Widersetzlichkeiten zu äußern angefangen".

In Kerz (Cîrța) lehnte ein Offizier jeden Glaubensübertritt seiner Grenzer ab. In der Gemeinde Copăcel (neben Fogarasch) wurden 1785 Grenzer, weil sie sich weigerten die griechisch-katholische Kirche zu besuchen, wegen militärischer „Insubordination" bestraft. Als Gemeinden aus der „Mărginimea Sibiului" sich auf das Toleranzedikt beriefen, beantragte ein Hauptmann Zwangsmaßnahmen, da „dem Willen der Menschen durch Gesetze Zwang angelegt werden muß, um sie zu ihrem eigenen, von ihnen verkannten, Besten zuzufuhren". Ohne

[13] G. Frank, *Das Toleranzpatent Kaiser Josephs II.*, in: *Säkularfestschrift des k. k. ev. Oberkirchenrates des A.C. und H.C. in Wien*, 1881, S. 6–47.

[14] *Codex iuris ecclesiastici Josephini*, Preßburg 1788, Nr. 48.

[15] Fr. Zieglauer, *Die politischen Reformbewegungen in Siebenbürgen in der Zeit Joseph's II, und Leopold's II.*, Wien, 1881, S. 15.

[16] *Publicandum des Hermannstädter Magistrats*, 12.VII.1782, im Arhivele Statului Sibiu, Fond Rosenthal, H 6–9, 33 S. 833; vgl. auch *Verfugung des Hofkriegsrats*, 6.XII.1783, Arhivele Statului Sibiu, Fond C XII, 1873 (7); *Verfugung des Hofkriegsrats*, 6.XII.1783, Arhivele Statului Sibiu, Fond C XII, 1783 (7); *Verfugung des Siebenburgischen Generalkommandos*, 11.XI.1783, Arhivele Statului Sibiu, Fond C XII, 1783 (7).

Zwangsmaßnahmen „die Grenzer der Union erhalten zu können, ist eine wünschenswerte, aber wenig zu hoffende Sache, nachdem diese Leute für die Non Urion große Vorliebe blicken lassen, und denen Gegengrunden gar keine Überlegung schenken, vermerkt Feldzeugmeister Mittrowsky.[17] Allein die Gemeinde Marginea (Făget) erhielt die Erlaubnis zur „Disunion" uberzutreten[18]. Gegen Zwangsmaßnahmen nahm noch im Jahre 1791 der *Supplex libellus Valachorum* eine Denkschrift, die Kaiser Leopold II. im Jahr 1791 überreicht wurde, Stellung und verlangte für den orthodoxen Klerus gleiche Rechte mit der unierten Geistlichkeit.

Die Tatsache, daß einige Historiker (Winter, Hantsch, Weinzierl, Labrousse u.a) zu einer positiveren Wertung der josephinischen Toleranz als wir gekommen sind, ist wohl darauf zuruckzuführen, daß ihre Erkenntnisse vor allem auf Dokumenten Wiener Archive fußten. Um aber ein wahrheitsgetreues Bild der josephinischen Toleranztendenzen zu erhalten, muß man die Forschungen aus der Wiener Zentrale mit der in siebenburgischen Archiven ergänzen, da oft Impulse aus der Zentrale ihre Wirkung in der Militärgrenze verloren hatten.

Carol Gollner

[17] Berichte an Feldzeugmeister Mittrowksy, vom 26.II.1797, im Arhivele Statului Sibiu, Fond C XII, 1797. Hauptmann Spiro fürchtete vor allem, „daß die Augen der unierten Ortschaften auf die Mardsinenyer Gemeinde gespannt sind, und daß der Abfall dieses Ortes denen der übrigen nach sich ziehen wird."

[18] *Verordnung des Hofkriegsrates*, 24.VIII.1796, Kriegsarchiv Wien, Hofkriegsratsakten, 21—90 (1796).

LA SOUVERAINETÉ DE LA ROUMANIE ET LE PROBLÈME DU DANUBE APRÈS LE CONGRÈS DE BERLIN

Le nouveau rapport des forces dans les Balkans, intervenu à la suite de la guerre de 1876—1878 et la modification de la carte du sud-est européen par le Congrès de Berlin déterminèrent une nouvelle réglementation de la navigation sur le Danube [1], à quelle occasion les grandes puissances, et en premier lieu la diplomatie viennoise, cherchèrent à assumer le contrôle de la navigation fluviale entre Turnu-Severin et Galatz, par l'institution d'une Commission Mixte des pays riverains, sous la présidence permanente de l'Autriche-Hongrie, laquelle aurait une voix prépondérante, en violation des conventions internationales en vigueur, ainsi que de la souveraineté des Etats danubiens en aval des Portes de Fer [2]. Le ministre des Affaires étrangères de la Double Monarchie Gyula Andrassy lui-même se voit obligé de reconnaître, dans sa note du 16 avril à Kemény, que par le projet de participation de l'Autriche-Hongrie, Etat non riverain en aval de Turnu-Severin, à la commission de surveillance et de police fluviale, les décisions du Congrès de Berlin étaient de beaucoup dépassées [3]. D'autre part, le juriste bien connu Georg Jellinek, essayant de donner une apparence de légalité aux prétentions de la monarchie des Habsbourg et de répondre à ce « puissance oblige », par lequel le professeur allemand Franz von Holtzendorff caractérisait en 1883 la politique de force pratiquée par le Ballhausplatz dans la question danubienne [4], a dû toutefois admettre le caractère expansionniste de grande puissance de la diplomatie viennoise. « Je mächtiger ein Staat ist desto kraftvoller hat er die Interessen seiner Glieder zu schützen (...) es muss auch dem mächtigen Nachbarreiche (Rumäniens) das Recht zugestehen, dass es alle erlaubten Mittel aufbietet um seine Position an der unteren Donau zu bewahren » écrivait Jellinek en 1884 [5].

---

[1] Art. 55 du Traité de Berlin dans *Chestiunea Dunării. Acte și documente* [La Question du Danube. Actes et documents], Bucarest, 1883, p. 446.

[2] L. Bădulescu, Gh. Canja, E. Glaser, *Contribuții la studiul istoriei regimului internațional al navigației pe Dunăre* [Contributions à l'étude de l'histoire du régime international de la navigation sur le Danube], Bucarest, 1957, p. 199—201 ; P. Th. Manolescu, *Istoricul reglementării navigației pe Dunăre* [L'historique de la réglementation de la navigation sur le Danube], Buc., 1941, p. 65 ; C. I. Băicoianu, *Le Danube. Aperçu historique, économique et politique*, Paris, 1927, p. 82 ; Fr. von Holtzendorff, *Rumäniens Uferrechte an der Donau*, Leipzig, p. 51—52, 128. Fr. H. Geffhen, *La Question du Danube*, Berlin, 1883, p. 27—28.

[3] Rapports consulaires autrichiens (R.C.A.), Bibl. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Section des manuscrits (copies dactylographiées), enveloppe XXXIX, doss. 29.

[4] Holtzendorff, *op. cit.*, p. 51—52.

[5] G. Jellinek, *Österreich-Ungarn und Rumänien in der Donaufrage. Eine volkerrechtliche Untersuchung*, 1883, p. 43 ; à l'appui de la thèse austro-hongroise voir aussi Ed. Engelhard, *La Question du Danube, Étude critique*, Bruxelles et Leipzig, 1882, p. 8.

« Le problème danubien » a coïncidé sur le plan européen dans les années 1879—1886 avec la formation du système d'alliances bismarckiennes [6], lesquelles ont eu une certaine influence sur la position des différents Etats intéressés dans les négociations qui ont eu lieu dans le cadre de la Commission européenne du Danube. C'est ainsi que le comte Hoyos, ministre de la Double Monarchie à Bucarest, remarquait, au mois de décembre 1881, un changement d'attitude du comte Tornielli, représentant diplomatique de l'Italie en Roumanie, en faveur du point de vue de l'Autriche-Hongrie. Il explique cette nouvelle position de la diplomatie italienne par le rapprochement survenu entre les deux pays dans cette période [7]. D'autre part, on constate également dans les mois précédant l'« Alliance des trois empereurs », un rapprochement entre la Russie et l'Autriche-Hongrie à l'égard des problèmes roumains [8].

Dans ces circonstances, le gouvernement de Bucarest réussira quand même à défendre la souveraineté du pays et ses intérêts économiques gravement menacés par la tentative d'expansion dans le bassin danubien de la monarchie des Habsbourg [9], d'autant plus que le commerce roumain était déjà sérieusement préjudicié « et les débuts existants d'une grande industrie (...) réduits presque à l'impossible », par la convention douanière roumano-austro-hongroise de 1870 [10]. Se rapportant au projet d'inspiration austro-hongroise de 1880, concernant le régime de navigation sur le Danube, le journal « Românul » des 3—4 novembre de la même année écrivait : « il n'y a plus aujourd'hui de doute pour personne que si cet avant-projet était approuvé par la Commission Danubienne et les puissances, il ne serait que le fruit de l'arbitraire et que cet arbitraire heurterait les droits souverains de la Roumanie et ses intérêts économiques ; il constituerait une diminution de l'indépendance de l'Etat roumain et un grand pas vers son asservissement économique ».

La position de la Roumanie, ferme quant au fond du problème, opposée à toute atteinte à sa souveraineté nationale, était en même temps nuancée en fonction du rapport des forces existant sur le plan européen et local dans les différentes étapes des quatre années de négociations diplomatiques.

C'est ainsi que, dans la première partie de l'année 1880, le gouvernement de Bucarest a soutenu la thèse de la constitution d'une commission riveraine composée seulement des délégués de la Roumanie, de la Bulgarie et de la Serbie [11]. Toutefois Michel Kogălniceanu, ministre de Roumanie à Paris à cette époque, n'est pas d'accord avec la position du gouvernement de Bucarest, défendue dans le cadre de la C.E.D. par le colonel Pencovici, pour le motif que les grandes puissances s'opposeront en bloc à l'idée d'une commission riveraine ne comprenant que la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie. D'autre part, afin de contrecarrer l'avant-projet d'inspiration autrichienne, il propose que « la commission européenne elle-même

---

[6] J. B. Duroselle parle même d'une Europe bismarckienne, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, 1967, p. 121 ; v. aussi P. Renouvin, *Histoire des Relations Internationales*, 1955, t. VI, p. 26.

[7] Hoyos à Kálnoky, 7 déc. 1881 : « Graf Tornielli führt eine unseren Forderungen günstige Sprache. Diese veränderte Haltung dürfte mit der Annäherung Italiens an Österreich-Ungarn in Zusammenhänge stehen », R.C.A., enveloppe XLII, année 1881, feuille 144.

[8] Hoyos à Haymerle, 12 janv. 1881, *ibid.* dos. I, f. 6 ; voir aussi la position adoptée par la Russie dans le cadre de la C.E.D.

[9] C. I. Băicoianu, *op. cit.*, p. 82 ; M. Kogălniceanu, *Chestiunea Dunării* (La Question du Danube), Bucarest, 1882, p. 79—80.

[10] C. I. Băicoianu, *Cîteva cuvinte asupra politicii noastre vamale și comerciale de la 1875 pînă în prezent* (Quelques remarques sur notre politique douanière et commerciale de 1875 jusqu'à présent), Bucarest, 1901, p. 10—11 ; C. D. Cioriceanu, *La Roumanie économique et ses rapports avec l'étranger de 1860 à 1915*, Paris, 1928, tab. 8—11 ; voir aussi D. Dvoicenko-Markov, *Austria-Rumanian Relations*, dans « Balkan Studies », 9, n° 1, 1968, p. 45.

[11] Protocole n° 364 des 4 et 7 juin 1880 de la C.E.D., dans *Chestiunea Dunării 1879—1883*, Bucarest, 1883, p. 34—40. *Memoriul comisarului român* (Mémoire du commissaire roumain), dans C.E.D. du 23 juin 1880 ; *ibidem*, p. 41—43.

rédige et surveille les règlements de navigation jusqu'aux Portes de Fer », l'application de ceux-ci devant être faite par chaque Etat riverain dans ses eaux territoriales [12].

C'est la période au cours de laquelle les grandes puissances occidentales, de même que l'Empire ottoman et la Russie, s'opposèrent à l'avant-projet présenté à la session de la C.E.D. de mai—juin 1880 par l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et l'Italie, pour le motif qu'il ne réglementait pas la liberté de navigation sur le Danube pour tous les pavillons [13]. Les discussions étant arrivées à une impasse, le problème en son entier a été remis à la session d'automne de la Commission européenne. Au cours de la période entre les deux sessions, la Roumanie aussi bien que l'Autriche-Hongrie déployèrent une activité diplomatique intense dans les capitales des grandes puissances, s'efforçant d'obtenir leur appui à l'une ou l'autre des deux thèses contradictoires : l'admission ou le rejet de la Commission Mixte sous la forme proposée par les puissances centrales [14]. Le gouvernement roumain, tenant compte des conditions internationales et de l'expérience du Congrès de Berlin, procéda avec beaucoup de prudence dans la démonstration à l'étranger du bien-fondé de son point de vue, en cherchant d'abord à sonder le terrain, afin de pouvoir préciser sa position à la prochaine session de novembre de la C.E.D. « N'oubliez pas que nous sommes encore à sonder le terrain, il ne faut pas trop nous engager, ce qui pourrait se faire au mois de novembre. Surtout évitez d'attaquer une autre puissance » écrivait le 12 août 1880 V. Boierescu au représentant roumain à Londres, Callimaki-Catargi [15].

En présence de l'acceptation en principe par les grandes puissances de la Commission Mixte, proposée par l'Autriche-Hongrie, le gouvernement de Bucarest, cherchant, dans les conditions internationales existantes, à ne pas trop s'éloigner des puissances centrales, entamera à l'automne de l'année 1880 une série de pourparlers directs avec le gouvernement de la Double Monarchie. Les rapports consulaires autrichiens de l'époque confirment le fait qu'au mois de septembre 1880 Boierescu, dans les discussions portées à Vienne avec le baron Haymerle, a été d'accord, avec certaines réserves, que l'Autriche-Hongrie soit admise à la Commission Mixte de surveillance de la navigation fluviale [16]. Au cours des pourparlers secrets continués à Bucarest avec le comte Hoyos, le gouvernement roumain cherche à arriver à une entente avec la Double Monarchie avant la réunion du mois de décembre de la C.E.D., en essayant d'annihiler, en échange de l'admission de l'Autriche à la Commission riveraine, la prétention de celle-ci d'obtenir un vote prépondérant et de renforcer la position de la Roumanie dans la

[12] Le ministre de Roumanie à Paris au ministre des Affaires étrangères, 19 juillet 1880, *ibidem*, p. 46 ; v. aussi M. Kogălniceanu, *op. cit.*, p. 18.

[13] Protocole de la C.E.D. n° 364..., *op. cit.*, p. 34—40. V. aussi le Mémoire du commissaire roumain, *op. cit.*, p. 40—41.

[14] Haymerle aux ministres d'Autriche-Hongrie à Paris, Londres, Rome, St. Pétersbourg, 28 août 1880, Archives historiques centrales, Bucarest, (Arch. Buc.), Fonds Maison du roi Charles I^er^, dos. 40/1880, f. 12 ; Kaufenstein, ministre d'Autriche-Hongrie à Paris à Haymerle, 5 août 1880, *ibid.*, f. 35 ; le ministre d'Autriche-Hongrie à Rome à Haymerle, 9 août 1880, *ibid*, f. 86 ; Hengelmuller, ministre d'Autriche-Hongrie à Londres à Haymerle, 13 août 1880, *ibid.* f. 83 ; Kálnoki, ministre d'Autriche-Hongrie à St. Pétersburg, à Haymerle, 16 août 1880, *ibid.*, f. 90 ; Haymerle aux ministres d'Autriche-Hongrie à Paris, Londres, St. Pétersbourg, Rome, Constantinople, Bucarest, 17 août 1880, *ibid.*, f. 93 ; le ministre des Affaires étrangères aux représentants du pays à l'étranger, 5 juillet 1880 ; *Chestiunea Dunării*, p. 40 ; Kogălniceanu à Boierescu, 11 juillet 1880, *ibid.*, p. 43 ; Olănescu à Boierescu, 25 juillet 1880, *ibid.*, p 47 ; Liteanu à Boierescu, 15 août 1880, *ibid.*, p. 50 ; Callimaki-Catargi à Boierescu, 20 août 1880, *ibid.*, p. 51.

[15] *Ibid.*, p. 52 ; voir aussi les Instructions envoyées par Boierescu aux représentants roumains à l'étranger, du 5 juillet 1880, *ibid.*, p. 40 ; Contre l'attitude réservée du gouvernement s'est élevé M. Kogălniceanu qui demandait une politique plus active et plus énergique ; v. M. Kogălniceanu, *op. cit.*, p. 83—86.

[16] Bosizic à Haymerle, 6 oct. 1880, R.C.A., env. XLI, f. 27.

commission projetée[17]. Le gouvernement de Bucarest a mené dans cette période une politique souple, tendant à influencer le gouvernement de Vienne par certaines concessions faites au cours des pourparlers, en contraste avec la violente campagne de presse antiautrichienne, entreprise par le journal « Românul » lui-même[18] et l'attitude réservée mais intransigeante adoptée par le délégué roumain à la session de la C.E.D. du mois de décembre. La position intransigeante du colonel Pencovici à Galatz était en contradiction avec l'esprit conciliant de Boierescu à Bucarest, ce que ne manquera pas de constater le comte Hoyos dans plusieurs protestations adressées au ministère roumain des Affaires étrangères[19]. Ne pouvant arriver à un accord direct avec Vienne, le gouvernement roumain, par l'intermédiaire de son représentant à la commission européenne de Galatz, ayant à ses côtés le délégué bulgare, rejettera de nouveau la Commission Mixte dans la forme proposée par l'Autriche-Hongrie, laquelle avait maintenant l'assentiment de la majorité des grandes puissances. On apprend par une information parue dans « l'Echo de Bulgarie » de 1920, que « quoiqu'ayant promis de voter pour le projet autrichien, le premier ministre d'alors, Dragan Tzankoff, a donné des instructions secrètes au délégué bulgare de voter contre, à côté de la Roumanie »[20]. Nicolas Iorga soutient cependant que celui-ci s'est opposé au projet austro-hongrois de sa propre initiative, contrairement aux instructions reçues de Sofia[21].

Mais, à la différence de la demande du délégué bulgare, Kiriac Tzankov, qui soutenait la formation d'une commission des Etats riverains en aval des Portes de Fer, le délégué roumain, dans l'espoir que sa nouvelle proposition aura l'assentiment des grandes puissances, demandera que la surveillance de l'application du règlement de navigation fluviale entre dans la compétence de la Commission européenne de Galatz, chaque Etat riverain devant procéder à cette application pour sa part[22].

Dans les conditions créées par le rapprochement entre l'empire autrichien et l'empire tsariste, consacré au mois de juin 1881 par la reconstitution du « Traité des trois empereurs » et devant la menace de rester complètement isolé sur le plan diplomatique[23], le gouvernement roumain acceptera, au mois de mars de la même année, la Commission Mixte, sous la réserve de la subordination de celle-ci à la Commission européenne de Galatz. Le gouvernement de Bucarest ne pouvait sans doute pas prévoir aux mois de février-mars la conclusion, quelques mois plus tard, de cette alliance, mais Brătianu trouva suspect le rapprochement entre les deux empires[24], et chercha à empêcher une entente aux dépens de la Roumanie, en précipitant,

[17] Hoyos à Haymerle, 6 novembre 1880, *ibid.*, f. 296—316; Vorschläge Rumäniens von November 1880, *ibid.*, f. 305—315.

[18] « Românul » des 13 oct., 4 et 26 nov., 1 et 7 déc. 1880. Hoyos à Haymerle, 17 nov., R.C.A., env. XLI, f. 399—400.

[19] Hoyos à Haymerle, les 7, 9, 12, 17, 20 déc. 1880, ibid., f. 575, 609, 638, 691, 714.

[20] V. N. Daşcovici, *Dunărea noastră* (Notre Danube), 1943, p. 41.

[21] N. Iorga, *Istoria Statelor Balcanice în epocă modernă* (Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne), Vălenii de Munte, 1913, p. 316; v. aussi Lilio Cialdea, *La politica estera della Romania nel quarantennio prebellico*, Bologna, 1933, p. 143: « il delegato bulgare agiva però in contrasto con le stesse direttive del suo Governo ».

[22] Protocole n° 5 du 15 déc. et n° 6 du 18 déc. 1880 de la C.E.D., dans *Chestiunea Dunării*, p. 148—160 et 167; Les Instructions du ministre des Affaires étrangères Boierescu aux représentants de la Roumanie à Paris, Berlin, Rome, St. Pétersbourg et Londres du 11 déc. 1880, *Ibid.*, p. 116; v. aussi Archives historiques centrales (Arch. St.), fonds Maison du roi Charles I^er, doss. 13/1881, f. 4—5; la circulaire du 9 fév. 1881 du cabinet de Vienne envoyée au comte Hoyos à Bucarest.

[23] Boierescu à Kogălniceanu, 29 nov. 1880, *Chestiunea Dunării*, p. 112; Boierescu aux représentants de la Roumanie à l'étranger, 10 mars 1881, *op. cit.*, p. 206.

[24] R.C.A., Hoyos à Haymerle, 9 mars 1881, env. XLI, doss. III, f. 3—6. En ce qui concerne le rapprochement entre l'Autriche-Hongrie et la Russie dans les problèmes roumains, *ibid.*, doss. I, f. 6, Hoyos à Haymerle, 12 janv. 1881; voir aussi E. R. von Rutkowski, Österreich-Ungarn und Rumänien 1880—1883. *Die Proklamierung des Konigreiches und die rumänische Irredenta*, dans *Sudost Vorschungen*, XXV, 1966, p. 174.

d'une part, la proclamation du royaume en mars 1881, et en adoptant, d'autre part, une position plus conciliante dans le problème danubien.

Il semble résulter de certaines déclarations des chefs conservateurs [25], ainsi que de la presse de l'époque [26], que le changement d'attitude du gouvernement roumain dans la Question du Danube se rattacherait à l'essai de celui-ci d'obtenir en échange la reconnaissance de l'acte constitutionnel de proclamation du Royaume de Roumanie de la part de Vienne [27]. Les documents que nous avons consultés ne confirment pas ce point de vue. Il résulte de l'entretien qui eut lieu en mars 1881 entre le représentant de l'Allemagne à Bucarest, Wesdehlen et le premier ministre roumain [28], ainsi que de celui entre ce dernier et le comte Hoyos [29], que le gouvernement roumain voulait éviter toute réponse aux propositions discrètes des ministres d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne à Bucarest tendant à rattacher le problème danubien à celui de la reconnaissance du royaume par la cour impériale de Vienne, et qu'il désirait mettre les grandes puissances devant un fait accompli avant la session d'automne de la C.E.D.

La campagne menée par l'opposition, laquelle correspondait au sentiment de l'opinion publique tout entière, aura toutefois pour effet de déterminer une position plus ferme dans la question danubienne aussi bien de la part de Démètre Brătianu, devenu premier-ministre en avril 1881, que de celle de Jean C. Brătianu, revenu au pouvoir au mois de juin de la même année.

Il est vrai que la diplomatie du Ballhausplatz n'entendait pas faire de concessions, ce qui fit que le gouvernement roumain finit par adapter une position intransigeante, laquelle eut pour conséquence le conflit diplomatique entre Vienne et Bucarest de la fin de l'année 1881, aboutissant à une impasse dans les pourparlers dans le cadre de la C.E.D.

Dans ces conditions, le gouvernement français, cherchant à refaire son prestige perdu en 1870 dans l'arène internationale, présente dans le problème danubien le projet de « conciliation » de Barrère, lequel en fait n'atteignait en rien la position de l'Autriche-Hongrie [30], ce qui déterminera d'ailleurs le gouvernement de Vienne à l'adopter avec certains amendements, et d'envoyer, dans les premiers mois de 1882, le comte Wolkenstein dans différentes capitales européennes en vue d'obtenir l'appui des gouvernements respectifs [31].

Les essais du gouvernement roumain de s'opposer à la nouvelle offensive diplomatique austro-hongroise ne donnèrent les résultats escomptés ni à St. Pétersbourg, où la politique

---

[25] Alexandru Lahovary, « Timpul » du 29 mai 1880 ; Titu Maiorescu, *Istoria contimporană a României (1866—1900)* (Histoire contemporaine de la Roumanie), Bucarest, 1925, p. 192.

[26] « Timpul », 5 mars 1881, « România Liberă », 24 fév. 1881, etc. ; la campagne de presse a d'ailleurs commencé dès septembre 1880 en réponse à un article paru dans « Berliner Tageblatt », dans lequel la reconnaissance de l'éventuelle proclamation du royaume était subordonnée à la condition d'« une conduite correcte dans le problème du Danube du gouvernement de Bucarest »; v. Arch. St., Fonds Maison du roi, doc. n° 52/1880, f. 40.

[27] Kogălniceanu estime que la transaction a été faite dès le mois de septembre 1880, à l'occasion de la visite de N. Boierescu à Vienne, *op. cit.*, p. 27.

[28] Hoyos à Haymerle, 9 mars 1881, R.C.A., env. XLI, doss, III, f. 3—15.

[29] Hoyos à Haymerle, les 9 et 19 mars 1881, *ibid.*, doss. III, f. 3—15.

[30] Selon « le projet de Barrère » la navigation fluviale devait être surveillée par une « commission mixte », sous la présidence de l'Autriche-Hongrie, dont feraient également partie la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie, comme membres permanents et un délégué des États représentés à la C.E.D., désigné à tour de rôle par la commission respective pour 6 mois, dans l'ordre alphabétique. En ce qui concerne l'analyse du projet Barrère, l'activité diplomatique se rattachant à cette initiative française et la position de la Roumanie, v. P. Gogeanu, *Dunărea în relațiile internaționale* (Le Danube dans les relations internationales) Bucarest, 1970, p. 82—111.

[31] E. Stătescu à I. Ghica, 6 sept. 1881, dans *Chestiunea Dunării*, p. 300 ; G. V. Liteanu à E. Stătescu, 6 févr. 1882, *ibid.*, p. 316 ; I. Ghica à E. Stătescu, 26 janv. 1882, *ibid.*, p. 314 ; Odobescu à E. Stătescu, 7 févr. 1882, *ibid.*, p. 318 ; v. Liteanu à E. Stătescu, 24 mars 1882, *ibid.*, p. 322 ; Mavrogheni à Stătescu, 18 mai 1882, *ibid.*, p. 360.

du comte Kálnoky [32] était considérée plus conciliante que celle de son prédécesseur, ni à Paris, où le chef du nouveau gouvernement, Freycinet, avait la même position dans le problème danubien que son prédécesseur Gambetta [33]. Cependant la Roumanie continuera à défendre son point de vue, en rejetant aussi bien le projet français dans le cadre de la C.E.D. [34], que les dispositions du traité de Londres du 10 mars 1883 [35]. Par celui-ci, les grandes puissances tentaient de réglementer le problème de la navigation danubienne sans la participation des États riverains (la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie), en décidant, en l'absence de la Roumanie, l'extension de la juridiction de la Commission européenne jusqu'à Brăila et la création de la Commission Mixte pour la surveillance de la navigation fluviale en aval des Portes de Fer, sous la présidence de l'Autriche-Hongrie.

Par le refus du gouvernement roumain d'accepter les stipulations du traité de Londres, ce dernier demeure sans valeur, n'étant pas opposable à l'Etat riverain sur la partie du cours du Danube où les décisions de la conférence devaient être appliquées [36].

Le succès de la diplomatie du gouvernement de Bucarest dans la défense de la souveraineté de la Roumanie et des normes du droit international a été incontestable. Toutefois l'isolement sur le plan diplomatique, dans lequel était arrivé le pays, a en partie déterminé la nouvelle orientation de la politique étrangère roumaine dans l'ensemble des relations internationales dans les derniers mois de l'année 1883.

Şerban Rădulescu-Zoner

---

[32] Rapport de St. Pétersbourg, 8/20 janv. 1882, Arch. M.A.E., doss. 21/1882 ; v. aussi A. v. Rutkowski, *op cit.*, p. 219 ; N. Iorga considérait Kálnoky comme « partisan des liens avec la Russie », v. *Istoria Românilor*, vol. X, Buc., 1939.

[33] Pherekyde à Stătescu, 23 mars 1882, *Chestiunea Dunării*, p. 321.

[34] Protocoles de la C.E.D. n^{os} 23 du 27 mai et 24 du 2 juin 1882, *ibid.*, p. 381—397.

[35] Dès le début de la conférence danubienne de Londres, Ion Ghica, le ministre de Roumanie à Londres, dans sa note du 12 février 1883 faisait connaître au gouvernement britannique que le gouvernement roumain ne participant pas avec vote délibératif à la conférence, considérait toute décision prise comme non obligatoire ; v. I. Ghica à Lord Granville, 12 févr. 1883, *ibid.* p. 526 ; L. Bădulescu et collab. *op. cit.*, p. 209—218 ; P. Gogeanu, *op. cit.*, p. 119—141.

[36] L. Bădulescu et collab., *op. cit.*, p. 221.

LE II^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

Selon la tradition établie par l'Association Internationale des Etudes Sud-Est Européennes sous les auspices de l'UNESCO, ces Congrès, organisés tous les trois ou quatre ans, ont pour but de resserrer les relations scientifiques et culturelles des peuples balkaniques et de contribuer au développement des études concernant l'histoire et la civilisation des pays sud-est européens. Le I^er Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen a eu lieu à Sofia, en 1966. C'est à Athènes que le II^e Congrès a déployé ses travaux, du 7 au 13 mai 1970. Venus d'Albanie, de Bulgarie, de Grèce, de Roumanie, de Turquie, de Yougoslavie, de la République Fédérale d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Chypre, de France, d'Italie, des Etats-Unis, du Canada, d'Egypte, du Liban et de Corée, plus de 400 savants ont trouvé dans la capitale hellène l'accueil amical dont allait bénéficier cette vaste manifestation de collaboration scientifique. L'Ecole de Panteios avec ses beaux amphithéâtres était devenue, grâce aux soins des organisateurs, une véritable cité des congressistes, leur épargnant l'effort et les courses en ville, avec un rare esprit de prévoyance. Certes, le mérite en revient, outre le Comité d'organisation du Congrès, à la présence infatigable et combien efficace de Madame Marie Nystazopoulou-Pélékide.

Pour l'évolution des recherches scientifiques concernant cette zone de l'Europe, le Congrès d'Athènes est un événement de toute première importance. Il marque une nouvelle étape d'une tradition qui débuta pour les Roumains, sous une forme organisée, en 1914, lorsque Nicolas Iorga fondait à Bucarest l'Institut Sud-Est Européen et l'organe de cet Institut, la Revue historique du Sud-Est Européen (1914—1946) *. C'est en ayant en vue cette tradition des études sud-est éuropéennes dans notre pays, que nous tâcherons de détacher, en premier lieu, la participation des Roumains aux travaux du congrès. L'ensemble des manifestations a déjà bénéficié des chroniques pertinentes de Mme Marie Nystazopoulou-Pélékide [1] et de M. Gerhard Grimm [2], ainsi que de l'aperçu synthétique de M. le prof. Mihai Berza, publié par la revue « Contemporanul » [3] et — tout dernièrement [4] — le très complet compte rendu de Mme V. Tăpkova-Zaimova dans la revue « Etudes balkaniques ».

---

* La revue a porté au début le titre de « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale » (1914—1924).

[1] Marie Nystazopoulou-Pélékide, *Le II^e Congrès international des Etudes du Sud-Est Européen*, « Balkan Studies », 11, n° 1, 1970, p. 169—190.

[2] Gerhard Grimm, *Der II. Internationale Sudosteuropa-Kongress in Athen.* « Mitteilungen der Südosteuropa-Gesellschaft », 10, n° 2, 1970, p. 77—82.

[3] Mihai Berza, *Al II-lea Congres Internațional de Studii Sud-Est Europene* (*Atena, 7—13 mai 1970*) (Le II^e Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes (Athènes, 7—13 mai 1970)), „Contemporanul", le 26 juin 1970.

[4] V. Tăpkova-Zaimova, S. Dimitrov, *Deuxième Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen à Athènes*, « Etudes balkaniques », VI, n° 3, 1970, pp. 5—18.

Evidemment nous garderons un cadre général, en ce qui concerne les rapports et les corapports, mais nous nous bornerons à présenter les communications roumaines, puisque l'ampleur des travaux rend impossible un compte rendu complet.

Ainsi que l'avait fixé la thématique du Congrès, à la suite de nombreuses séances du Comité et du Bureau de l'AIESEE., les travaux de ce Congrès commencèrent par un rapport général, portant sur « L'état actuel des études sud-est européennes (objet, méthodes, sources instruments de travail, place des études sud-est européennes dans le cadre des sciences humaines) ». C'est le prof. Denis Zakythinos, membre de l'Académie d'Athènes et président d'honneur de l'AIESEE, qui fut le rapporteur général de cette séance. Il esquissa une vue d'ensemble particulièrement nuancée sur les principaux facteurs de l'évolution historique des peuples sud-est européens et des circonstances qui ont favorisé le développement des études sud-est européennes. Le caractère *sui generis* de l'aire de civilisation balkanique (où « l'unité ne réside pas dans l'identité, mais dans l'affinité »), ainsi que la synthèse de civilisation réalisée dans cette zone, en dépit des facteurs divergents, semblent se refuser aux schémas habituels de l'étude historique. Aussi le prof. Zakythinos trouve-t-il nécessaire d'offrir une « articulation schématique » de l'histoire sud-est européenne, en imaginant une « *Table des matières* d'un beau livre à écrire ». Tout en gardant le spécifique de chacune des nations balkaniques dans l'ensemble, des chapitres dédiés à l'Orthodoxie, aux autonomies et privilèges, à la résistance des peuples balkaniques ou à l'idée nationale, rendent plus visibles les traits communs de leur histoire. A ce tableau extrêmement intéressant et fort complet par ailleurs, ne devrait-on pas ajouter au moins un chapitre sur ces Principautés Roumaines qui, seules à avoir gardé une certaine autonomie, avaient offert en plus aux « diasporas » balkaniques une terre d'élection ?

Le rapport général du Congrès, qui formera à lui seul un petit volume, a bénéficié de la collaboration de nombreux spécialistes des pays sud-est européens : Christo Danov, J. Karayannopoulos, A. Buda, R. Samardjić, G. Mihailov, Ivan Dujčev, K. Bihiku, E. Georgiev, L. Vranoussis, Z. Konstantinović, Draga Garašanin, Stanco Stančev Vaklinov, Mara Tzončeva, Kanto Fatourou, Katarina Ambrožić, Vladimir Georgiev, Radoslav Katičić, Androkli Kostallari, Th. Papadopoulos, Dragoslav Antonijević, D. Loukatos, Stoian Djoudjeff, Nermin Erdentuğ et Zihni Sako. A la rédaction du rapport général, les Roumains qui ont collaboré par des rapports et des corapports sont : le prof. D. M. Pippidi (in absentia), le prof. Al. Dima, l'acad. Emil Condurachi, Ana-Maria Musicescu, Eleonora Costescu, l'acad. Al. Rosetti et Romulus Vulcănescu.

Les séances de la Section d'Histoire s'ouvrirent avec le I^{er} Thème du Congrès, intitulé « La Chronologie pré- et protohistorique du sud-est européen : les bases égéennes et anatoliennes », dont le rapport a été fait par l'acad. Emil Condurachi et les corapports par Mme D. Garašanin, le prof. Vladimir Dumitrescu et Nicolas Platon.

L'acad. Emil Condurachi, en s'occupant de l'époque grecque et romaine, examina les rapports créés, dès l'époque mycénienne, entre la région balkanique et le sud égéen, par la fondation des colonies grecques sur les rivages de l'Egée, de l'Adriatique et du Pont-Euxin. Cette longue contamination, qui s'acheva à l'époque romaine assura au monde balkano-danubien une assez grande unité de civilisation. L'accroissement des influences grecques et macédoniennes dans toute la région balkano-danubienne et surtout dans les territoires thraces et géto-daces, s'explique non seulement par le développement exceptionnel des colonies grecques, mais surtout par l'accroissement du potentiel économique et politique des tribus locales. Les produits locaux, thraces et géto-daces, prouvent le sens créateur avec lequel les artisans locaux mirent à profit les procédés techniques et les formules artistiques des Grecs. Si la conquête romaine se trouva devant une forte influence grecque dans le sud-est des Balkans, telle n'est pas la situation dans le nord-ouest, où la population locale — illyrienne, celtique et géto-dace — insuffisamment influencée par le monde grec, fut rapidement romanisée. La

Thrace seule, définitivement rattachée aux destins de l'hellénisme, resta à l'écart de ce processus de romanisation, qui modifia de fond en comble la structure sociale et spirituelle des tribus balkano-danubiennes. Les influences gréco-romaines sur la vie matérielle et spirituelle des populations romanisées des provinces balkano-danubiennes à l'époque du Bas-Empire ont été d'autant plus profondes qu'elles ajoutaient à leur ancienne puissance un nouvel élément, le christianisme.

D. Berciu a eu une communication « Sur la chronologie de l'art thraco-gète La Tène au Bas-Danube », qui portait sur le caractère indépendant de l'art La Tène des Thraco-Gètes, par rapport à celui des Celtes, des Scythes, des Grecs ou des Phrygiens. Définitivement cristallisé au V[e] siècle, cet art a pris naissance et s'est développé entre les monts Hémus et les Carpates, étant marqué par des éléments de la civilisation et de l'art hallstattiens. M. Petrescu-Dîmbovița, étudiant « Quelques problèmes de la genèse de la civilisation de Cucuteni à la lumière des fouilles récentes », présente les principaux résultats des fouilles qu'il a dirigées à Cucuteni depuis 1961. Il établit ensuite un parallélisme entre les différentes phases de l'évolution de cette culture et celles de Petrești, Gumelnița, Sălcuța, Cernavoda, Vinča-Pločnik, ainsi qu'avec celles d'autres civilisations plus éloignées du sud-est et du centre de l'Europe.

Les autres communications présentées dans cette section ont analysé : l'origine des peuples balkaniques (A. Poulianos — Grèce), les rapports égéo-anatoliens de la civilisation préhistorique de l'Albanie (F. Prendi, Dh. Budina et M. Korkuti — Albanie) ; les migrations de l'époque du Bronze dans la région égéenne (R. A. Crossland — Angleterre) et Sakyol, chronologie et relations (H. Koșay — Turquie). On peut dire que les discussions qui eurent lieu autour de ce premier thème du Congrès ont attaqué les principales questions de la chronologie préhistorique sud-est européenne.

Le II[e] Thème-cadre, *Ville et campagne dans le sud-est européen, depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XIX[e] siècle* (*aspects sociaux, économiques et culturels*), fut considéré comme étant le plus important des thèmes de ce Congrès. En offrant de larges perspectives de collaboration aux spécialistes de différents domaines et époques, ce thème concentra le plus grand nombre de communications, tant pour l'ensemble des participants, qu'en ce qui concerne la délégation roumaine. Il est vrai que, dans un certain sens, la manière dont on comprit ce thème ne fut pas complètement dans l'esprit de ses initiateurs. Dans l'intention des organisateurs du Congrès, le sujet avait été conçu de façon plus restreinte mais fondamentale pour la compréhension des sociétés et des civilisations qui se sont succédées sur ce territoire[5]. Il s'agissait surtout de traiter des relations d'interdépendance, des permanents échanges et influences de ces deux facteurs : la ville et le village. Les auteurs des communications n'ont pas eu toujours en vue ces rapports, mais se sont surtout attaqués soit au développement urbain, soit — plus rarement — aux phénomènes du monde rural. Pourtant, l'ensemble n'a pas manqué d'être vivement intéressant et de nombreux problèmes démographiques, socio-économiques et culturels y ont été étudiés.

Les rapports sur le thème « Ville et campagne » sont dus à M. V. Velkov (Bulgarie), pour la période antique, à Mme D. Kovačević-Kojić (Yougoslavie), Mlle B. Papoulia (Grèce) et M. Matei (Roumanie) pour la période médiévale et par M. N. Todorov (Bulgarie) pour l'époque moderne.

Le rapport du savant bulgare V. Velkov, ayant analysé ce problème seulement pour l'antiquité, le rôle des corapports augmenta sensiblement, car une double tâche leur était imposée. D'une part, suggérer les points de vue pour l'étude d'ensemble du problème, d'autre part, illustrer par des données concrètes le mode d'application de ces points de vue. Tandis que certains corapports (la Roumanie, la Yougoslavie) ont conditionné les rapports ville — village du développement économique de ce dernier, d'autres corapports (la Bulgarie) ont

[5] M. Berza, *ibidem*.

situé au centre de l'attention les effets de la présence ottomane sur le développement des villages et des villes. En général, on peut dire qu'ils ont rendu visibles les progrès de l'archéologie médiévale des pays sud-est européens.

Citons aussi, en ce qui concerne les autres contributions sud-est européennes, la communication de M. S. Anamali (Albanie) — in absentia — sur Dyrrhachium et celle de M. V. Beševliev (Bulgarie) sur les bases chronologiques des cités thraces. Pour la période médiévale, notons la contribution de Mme B. Aleksova (Yougoslavie) sur l'évêché Bargala-Bragalnica. M. N. Sotirovski (Yougoslavie) s'occupa de l'ethnogenèse des Slaves méridionaux, tandis que Mme V. Tăpkova-Zaïmova (Bulgarie) examina le hinterland slave de Thessalonique, ce qui souleva bien des discussions sur les rapports byzantino-slaves. Différents aspects des villes de l'Adriatique ont été présentés par Mme N. Klaić, M. B. Maksimović et Mme N. Maksimović (Yougoslavie). M. A. Kuzev (Bulgarie) examina les villes du Bas-Danube aux XIII^{e}—XV^{e} siècles et M. F. Thiriet (France) s'occupa des villes et campagnes en Crète vénitienne aux XIV^{e}—XV^{e} siècles. Les termes de « 'Αλβανοί » et « 'Αρβανῖται » ont formé l'objet de la communication de Mme E. Vranoussi.

Mme V. Paskaleva (Bulgarie) démontra le rôle des villes bulgares à l'époque de la Renaissance nationale bulgare, tandis que M. H. Hristov envisagea surtout le rôle des communautés bulgares des villes de la Mésie, de la Thrace et de la Macédoine dans le processus général de cette renaissance. Evidemment, ces communications ont relevé l'importance des villes balkaniques en tant que centres de la bourgeoisie nationale et la place de cette dernière dans la lutte des peuples balkaniques pour leur émancipation nationale.

Le développement du village chez les Slaves du sud et chez les Albanais au XIX^{e} siècle a été analysé par M. L. Bogetić (Yougoslavie).

La participation roumaine aux corapports de ce thème est due à Mircea D. Matei. Quant aux communications roumaines, elles représentent un quart du total des communications. Suzanne Dimitriu, en présentant « La colonie milésienne d'Istros à l'époque archaïque et ses premiers contacts avec les indigènes » constate que la fondation de cette colonie n'a pas été précédée par un habitat indigène, précolonial. Toutefois, les vestiges des civilisations indigènes témoignent d'une circulation des hommes et des marchandises qui donnent à cette ville un *faciès* plutôt commercial qu'agricole, du moins pour la période la plus reculée de son existence. Hadrian Daicoviciu examine « La place et le rôle de la Dacie dans le sud-est européen » en présentant son propre point de vue concernant la genèse de la civilisation géto-dace, notamment sur la chronologie de la civilisation de type La Tène sur le territoire roumain et, en général, sur la chronologie de l'Etat dace, depuis Burébista jusqu'à la conquête romaine. Maria Coja étudie « Argamum (Recherches dans une cité peu connue et quelques remarques concernant son territoire) ». Il s'agit d'une localité mentionnée par Procope, qui représente un noyau de civilisation gréco-romaine particulièrement intéressant. Son exploration fournira un apport important à la connaissance de la vie des cités antiques de la côte occidentale du Pont Euxin. Petre Alexandrescu, en s'occupant de « L'organisation de l'espace dans la nécropole d'Istros », souligne l'intérêt des recherches archéologiques portant sur les rapports de la ville d'Istros avec son territoire. Ces recherches ont mis en évidence le processus de peuplement non seulement entre les limites des enceintes, mais dans toute la région. C'est toujours à cette grande colonie que se rapporte la communication de Al. Suceveanu (in absentia), intitulée « Histria et les villages de son territoire à l'époque romaine ». Il s'attaque surtout à la comparaison chronologique qu'on peut établir entre la stratigraphie de la cité et celle des établissements ruraux environnants. Adelina Piatkowski étudie « Quelques aspects des rapports des autochtones balkaniques avec les tribus en migration (au IV^{e} siècle) », tâchant de vérifier les fondements de la thèse sur la fraternisation de la population dominée par les Romains et les tribus en migration. « Une liste des villes de Grèce du VI^{e} siècle de notre ère » forma

l'objet de la communication d'Emilian Popescu, qui soumit à une analyse approfondie le texte de la « Notitia episcopatuum de De Boor ». Radu Popa s'occupa de la « Culture urbaine et la culture villageoise au Bas-Danube aux XIII^e et XIV^e siècles ». Son enquête prouve que sur environ une cinquantaine d'établissements connus sur les deux rives du fleuve, plus de la moitié présente des caractères urbains susceptibles de les faire ranger dans la catégorie des villes ou des bourgades. Răzvan Theodorescu, par ses « Observations sur le rôle des villes et des monastères dans la civilisation valaque du XIV^e siècle », explique le caractère de « véritables centres d'une civilisation cosmopolite balkanique » de ces derniers. De même, il souligne leur caractère représentatif pour le climat d'authentique synthèse européenne existant au Bas-Danube au cours du XIV^e siècle et, particulement dans la première moitié du siècle suivant. Cornelia Papacostea-Danielopolu, dans sa communication sur « Les villes roumaines et la « diaspora » grecque au XIX^e siècle » trouve les racines de cette puissante « diaspora » dans l'époque précédante des règnes phanariotes. Elle continua pourtant à être alimentée par les nouvelles vagues d'émigrants chassés par les conditions de vie toujours plus difficiles de l'Empire ottoman. Son importance ne manque pas de se montrer, tant dans la vie commerciale que dans la vie culturelle des villes roumaines. Gheorghe Matei présente les résultats de ses études sur « Le mouvement socialiste agraire en Roumanie à la fin du XIX^e siècle », c'est-à-dire à l'époque où le problème agraire-paysan se dessinait comme le plus important et le plus grave pour l'évolution de la société roumaine dans son ensemble. Il montre avec quelle rapidité s'étendit le réseau de clubs socialistes paysans et l'effervescence générée par leur fondation. C'est en 1907, lorsque le pays tout entier se trouve embrasé par les grands soulèvements paysans, qu'on constate à quel point les clubs socialistes avaient contribué à accroître la combativité de certaines régions.

Le III^e Thème-cadre, dédié également aux problèmes historiques, est intitulé « *Les conditions de la conquête ottomane dans les Balkans* ». Le rapport général a été fait par M. Spyros Vryonis (U.S.A.), qui a comparé la conquête des Balkans à celle de l'Anatolie, en soulignant certaines similitudes, mais aussi les différences spécifiques. Parmi les principales causes ayant permis aux peuples balkaniques de garder leurs caractères, il rappelle le facteur religieux (l'Orthodoxisme), ainsi que la durée de la conquête, qui — très rapide dans les Balkans — n'acquit pas la solidité qu'une conquête lente avait rendue possible en Anatolie.

Parmi les corapports de ce thème, rappelons ceux de A. Stojanovski (Yougoslavie) et G. Palikruševa (Yougoslavie), qui ont confirmé l'opinion selon laquelle la conversion forcée à l'islamisme n'a pas modifié l'appartenance ethnique de ces groupes. Les discussions n'ont pas manqué de contester certaines exagérations portant sur le caractère de la conquête anatolienne. D'après d'autres historiens (dont nous citons les membres de la délégation turque et le prof. K. Karpat (U.S.A.)), on ne pourrait parler que d'une colonisation, d'une infiltration pacifique en l'Anatolie. Dans sa communication sur les « Visées balkaniques des Angevins de Hongrie à la veille de la conquête ottomane », Maria Holban (in absentia) présente les différences essentielles de la politique balkanique de Charles Robert et de Louis le Grand.

Le V^e Thème-cadre, *Le déclin de l'Empire ottoman et la formation des Etats nationaux*, a eu pour rapporteur général M. Halil Inalcik (Turquie). Le rapport de M. H. Inalcik (Turquie) présente les principaux aspects concernant ce thème (l'Etat de l'Empire Ottoman, les changements économiques, la formation des nations balkaniques, etc.). Dans son corapport, M. K. Karpat analysa le processus de la substitution de la conscience religieuse médiévale par la conscience nationale moderne. Parmi les communications portant sur les révoltes et les guerres nationales des peuples balkaniques, notons la participation de Vlad Georgescu, qui a présenté les « Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines, 1768—1830 ». La crise économique, sociale, politique et intellectuelle de la société roumaine pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle donna naissance à tout un mouvement de protestation. La méthode statistique permit à Vl. Georgescu d'indiquer les traits principaux des mé-

moires rédigés à cette époque et la manière dont on y aborde l'abolition du monopole commercial de la Turquie, la réforme du pouvoir législatif, etc.

Quelques aspects particuliers des luttes insurrectionnelles des peuples balkaniques pour leur libération nationale ont été étudiés par M. A. Matkovski (Yougoslavie), M. St. Fischer-Galaţi (U.S.A.), M. Z. Zeine (Liban). La collaboration des peuples balkaniques dans le cadre de ces luttes a formé l'objet des communications de M. V. Stojančević (Yougoslavie) et de M. S. Loukatos (Grèce).

Le VII^e thème-cadre, le dernier de la Section d'histoire, intitulé *Les Balkans dans la politique internationale du XVII^e au début du XIX^e siècle*, a eu pour rapporteur le professeur Apostolos Daskalakis. En s'occupant des « Balkans dans la politique internationale du XVII^e au début du XIX^e siècle », M. Daskalakis, tout en brossant un tableau général de cette politique, a surtout insisté sur l'histoire des Grecs comme centre de l'intérêt des Grandes Puissances. Evidemment, nous avons là l'un des principaux aspects de la Question Orientale, mais il n'en est pas moins vrai que d'autres aspects demandaient à être présentés. Ce fut le rôle des corapports de MM. Arben Puto (Albanie) et Dimitrije Djordjević (Yougoslavie), ainsi que de nombreuses communications, qui étudièrent le problème du point de vue bulgare, grec, yougoslave, albanais ou roumain. Les projets de fédération balkanique au cours des années 70 du XIX^e siècle, la mission de G. C. Rakovski à Athènes (1863) et les tentatives de rapprochement gréco-serbo-roumain en 1875—78 furent traités dans les communications de M. D. Djordjević (Yougoslavie), N. V. Traïkov (Bulgarie) et M. E. Kofos (Grèce). L'idéologie politique du mouvement national dans les Balkans, les programmes de ce mouvement et les contacts avec les courants politiques en Europe furent présentés par M. L. Théocharidis (Grèce), M. P. Georgeoff (U.S.A.), M. St. Pollo (Albanie), M. J. Clarke (U.S.A.), etc. Mlle Papoulia (Grèce) a souligné les différences existant entre les nationalismes balkaniques.

Ce thème bénéficia des communications de Mme K. Sarova et de C. Genov (Bulgarie), J. Dimakis (Canada), etc. En ce qui concerne la place de la Grèce dans la Question d'Orient et, en général, dans la politique des Grandes Puissances, signalons les communications de M. G. Grimm (R.F.A.), M. H. Rall (R.F.A.), Mme Sophie Antoniadis (Grèce), G. Arnakis (U.S.A.), etc. MM. Jovanović, J. Bojović (Yougoslavie) ont traité de la politique du Monténégro au XIX^e siècle. Mme D. Visvizi-Donta (Grèce) souligna l'attitude négative des alliés occidentaux de la Turquie envers le mouvement de libération nationale des Balkans (1853—1855). Les principales étapes du commerce russe dans les Balkans (aux XVIII^e et XIX^e siècles) et la pénétration économique et financière des Grandes Puissances dans les Balkans vers la fin du XIX^e siècle ont été présentées par V. Hadzinikolov (Bulgarie) et D. Zografski (Yougoslavie). Parmi les quatre communications roumaines, mentionnons d'abord celle du prof. Constantin C. Giurescu, qui, en s'occupant de « La politique des Grandes Puissances dans les Balkans aux XVII^e—XVIII^e siècles », fait l'analyse de la politique autrichienne et russe dans l'espace carpato-danubien et balkanique, ainsi que la politique adoptée par l'Angleterre et la France. Il souligne aussi le fait que dans cette période, où le problème de l'héritage ottoman se pose pour tous les peuples balkaniques, les Pays Roumains furent les seuls à garder un statut spécial, leur garantissant l'autonomie. Nicolas Corivan (in absentia) a présenté « Le risorgimento et le sud-est européen », en montrant à quel point, vers 1850, les mouvements pour la libération nationale ont eu un caractère différent, par rapport à l'époque précédente. Il constate l'existence d'étroites relations entre les partisans du mouvement du « Risorgimento » et les révolutionnaires du sud-est européen, ainsi que la grande influence de l'unification italienne sur les événements de Crète et celle de la crise autrichienne, sur la lutte des Yougoslaves. Les forces balkaniques furent déterminées à s'associer à plusieurs reprises (un traité du Monténégro avec la Grèce en 1867, avec la Roumanie en 1868, etc.). Nicolas Fotino examina, dans le même cadre, « La politique des grandes puissances dans les Balkans au XIX^e siècle », en évoquant les principaux moments de cette politique, c'est-à-dire le traité d'Andrinople (1829),

la paix de Paris (1856) et le traité de Berlin (1878). Chaque fois, le conflit a connu une participation active des éléments locaux, les populations chrétiennes de l'Empire ottoman. Chaque fois aussi, les grandes puissances ont sacrifié les aspirations des populations locales, au nom des intérêts supérieurs de la paix générale. C'est pourquoi les trois paix mentionnées refusaient toutes les trois de résoudre la Question d'Orient dans son fond même. Constantin N. Velichi a présenté « Les relations roumano-grecques durant la période 1866—1876 ». Il constate que les relations entre les deux pays ont été très serrées dans cette période, bien que la Roumanie n'eût un office diplomatique à Athènes qu'en 1879. Après avoir montré que l'opinion publique roumaine a soutenu tous les mouvements de libération initiés par les Grecs, Const. Velichi analyse le projet d'une alliance entre la Grèce, la Serbie, le Monténégro et la Roumanie.

(à suivre)

Cornelia Papacostea-Danielopolu

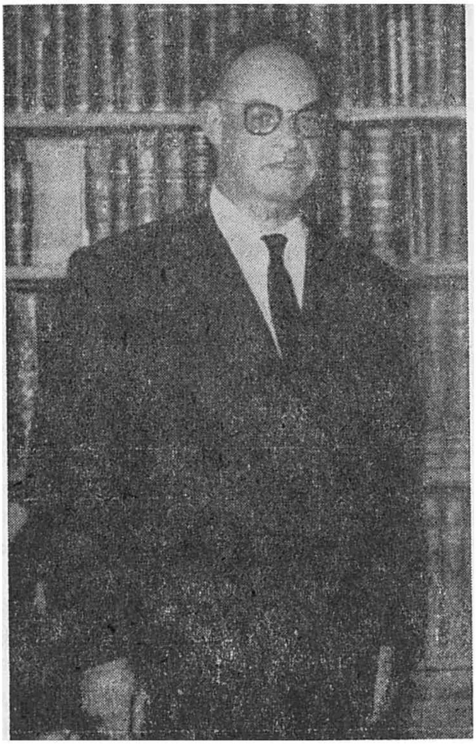
LE PROFESSEUR ANDRÉ MIRAMBEL (1900—1970)

André Mirambel, l'un des vice-présidents de l'AIESEE, n'est plus. Le 4 juin dernier, une cruelle maladie à laquelle il avait fait face avec sérénité, mettait fin à la vie de labeur de celui qui était devenu en France et dans les pays de langue française le maître incontesté des études néo-helléniques.

Sa carrière présente une belle unité classique qui répondait assurément à ses aspirations profondes. Né à Paris en 1900, il y fait ses études secondaires et supérieures et dès la Faculté il découvre ce qui va devenir son orientation définitive : en même temps que ses études de lettres, il s'inscrit à l'Ecole des Langues Orientales pour le grec moderne et le russe. Agrégé de grammaire, il enseigne d'abord au lycée de Reims, en attendant de partir pour la Grèce où il passe trois années à l'Institut Français d'Athènes (1925—1928). Années décisives puisqu'elles lui permettent d'élaborer sa thèse et aussi de nouer des amitiés grecques et françaises qui l'accompagneront toute sa vie. Docteur ès lettres en 1930, avec une remarquable « Etude descriptive du parler maniote méridional » et une « Etude de quelques textes maniotes », qui sont couronnés par l'Académie (Prix Volney), il est nommé professeur de grec moderne à l'Ecole Nationale des Langues Orientales qu'il ne devait plus quitter. La qualité de son enseignement, son rayonnement personnel y fut tel que tout naturellement en 1958 ses collègues l'appelèrent à la lourde charge d'Administrateur de l'Ecole, qu'il exerça avec autorité pendant dix ans. En même temps, la Sorbonne l'associait à son enseignement en lui confiant dès 1938 la direction de l'Institut de langue et littérature grecques médiévales et modernes, puis en créant pour lui une chaire de grec moderne. Il devait prendre sa retraite cette année, et l'envisageait comme une période non de repos mais d'intense activité productrice.

Car ce travailleur acharné regardait comme inachevée une œuvre scientifique pourtant considérable : treize livres et des centaines d'articles — tous consacrés à la langue et à la littérature du grec moderne. Tout à la fois savant rigoureux et fin lettré, André Mirambel se trouvait aussi à l'aise dans la linguistique que dans la traduction d'œuvres poétiques. Rap-

pelons seulement les principales de ses publications. Outre sa thèse, ses recherches sur la langue aboutirent à une savante « Grammaire du grec moderne » (1939) dont plusieurs rééditions affirmèrent l'autorité ; une « Introduction du grec moderne » (1948) destinée surtout à ses étudiants ; « La Langue grecque moderne, description et analyse » (1959) ; un « Dictionnaire français-grec moderne et grec moderne-français » (1961), qu'il considérait comme l'ébauche d'un grand dictionnaire auquel il travailla jusqu'à ses derniers jours ; enfin tout récemment (1969) une « Grammaire du grec moderne » dans la collection *Que sais-je?* destinée au grand



public mais qui retint l'attention des spécialistes par la nouveauté de ses vues. Dans le domaine littéraire, on retiendra son « Anthologie de la prose néohellénique (1884—1950) » publiée en 1950, sa « Littérature grecque moderne » (1953) et ses si sensibles traductions de Th. Castanakis, J. Koutsocheras, St. Myrivilis.

Une telle activité scientifique le désignait aux diverses sociétés savantes, qui tinrent à honneur de l'associer à leurs travaux et de lui confier des responsabilités : telles l'Association Guillaume Budé, le Comité International d'Etudes Byzantines, la Société de Linguistique, l'Association des Etudes Grecques. En 1965, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de l'Institut de France, lui donna la confirmation majeure en l'élisant parmi ses membres. D'autres honneurs lui vinrent de Grèce, auxquels il fut particulièrement sensible : doctorat honoris causa de l'Université de Thessalonique, membre d'honneur de la société des gens de lettres d'Athènes, sans oublier les ordres de George I^er^ et du Phénix dans lesquels il était respectivement officier et commandeur.

Dès sa fondation il s'intéressa à l'AIESEE et tout naturellement c'est à lui que l'on pensa pour l'une des vice-présidences réservées aux pays associés. Il y apporta cet humanisme

souriant, cette clarté sereine qui frappèrent tous les participants au Congrès de Sofia en 1966, lorsqu'il y présenta son rapport général sur le « Développement des littératures du sud-est européen en relation avec les autres littératures, de la fin du XVIII[e] siècle à nos jours ». Le sud-est européen perd avec lui l'un de ses meilleurs connaisseurs et de ses plus sûrs amis.

A Madame Mirambel, sa collaboratrice de tous les instants, la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes » exprime ses condoléances émues et l'assurance que le souvenir du savant et de l'homme de cœur que fut le professeur André Mirambel restera vivant.

Georges Castellan
Professeur à l'Université de Paris—Vincennes

LE PROFESSEUR Dr. ALOÏS SCHMAUS

Juste à la veille de son soixante-dixième anniversaire, au moment où ses amis, ses collaborateurs et ses disciples préparaient un volume de melanges qui lui devait être consacré, le professeur dr. Alois Schmaus vient de nous quitter, le 27 juin 1970. Pour tous ceux

qui l'ont connu, qui ont bénéficié de sa science, de sa chaleur humaine, cette perte est irréparable, même s'il nous reste la consolation d'une œuvre constituant tout à la fois une puissante impulsion et un brillant exemple.

Aloïs Schmaus est né le 28 octobre 1901, à Maiersreuth (Oberpfalz, Bavière). Après avoir fait ses humanités au lycée de Metten, il a poursuivi des études universitaires (1919—1923) à Prague et Munich, abordant le domaine de la linguistique générale (sanskritisme, langues romanes et anglais), avec spécialisation dans le domaine des langues slaves et la balkanologie. Notons parmi ses grands maîtres les noms de G. Gesemann et K. Vossler.

Il a vécu durant une vingtaine d'années en Yougoslavie (1923—1944), où il était venu pour parachever ses connaissances linguistiques. Une riche activité didactique et scientifique a illustré cet intervalle, qu'il consacra à différentes institutions d'enseignement supérieur de Belgrade, tout en collaborant aux revues spécialisées de l'époque. A partir de 1946, il passe à l'Université de Munich, pour gravir tous les échelons de la hiérarchie universitaire et scientifique de son pays. Le couronnement de cette activité sera constitué par son élection, en 1963, comme membre de l'Académie Bavaroise des Sciences [1].

Ayant passé une grande partie de sa vie en Yougoslavie (21 ans), le savant qu'il était fut à même d'approfondir directement maintes réalités balkaniques, qu'il a su saisir dans ce qu'elles avaient de spécifique, arrivant à faire autorité dans la matière. Les milieux scientifiques du monde entier apprécièrent ses ouvrages [2].

L'espace limité dont nous disposons ici ne nous permet qu'une brève esquisse des principales directions suivies par son activité au cours des dernières années de sa vie. Dans cet ordre d'idées, il convient de noter ses préoccupations relatives à l'établissement d'une chronologie de l'épique populaire sud-slave, visant à l'élucidation des rapports entre le mythe et l'histoire (voir : *Die balkanische Volksepik. Typologie und Kontinuitatsproblem*, « Zeitschrift für Balkanologie », 1962, p. 133—152). A mentionner aussi ses préoccupations en ce qui concerne des rapports entre le style et le genre littéraire de la création populaire (*Gattung und Stil in der Volksdichtung*, « Rad kongressa folklorista Jugoslavije u Varaždinu 1957 », Zagreb, 1959, p. 169—172), ou encore son intérêt tout particulier pour l'étude de certains motifs de la ballade populaire balkanique (*Studien zu balkanischen Balladenmotiven*, « Beiträge zur Südosteuropa-Forschung », Munchen, 1966, p. 285—304). D'autre part, il a gagné de grands mérites en étudiant la ballade populaire albanaise (*Die albanische Volksepik*, « Shêjzat », 1963 (maggio—agosto), p. 173—190 et *Relikte der Skanderbeg-Epik in der Dichtung der Italoalbaner*, « Marchen, Mythos, Dichtung. Festschrift F. van der Leyens », Munchen, 1963, p. 231—242). Ces derniers temps il manifesta, également un vif intérêt à l'égard de la création populaire roumaine, ainsi qu'en ce qui concerne l'histoire et la culture du peuple roumain. Un trait général de son activité est sa propension à relever les caractères spécifiques du monde balkanique et sud-est européen, en tant que monde touchant de près la science et la culture européennes. C'est ce qui l'incita à se pencher plein de respect et d'une sorte de tendresse sur les diverses expressions de ce monde dans le domaine de la culture et de l'art (voir : *Sudosteuropa*, « IRO-Volkskunde », München, 1963, p. 221—240 ; *Die geistige Kultur der Sudslawen*, « Sudosteuropa-Jahrbuch », 1959, p. 1—20 ; *Probleme und Aufgaben der balkanischen Epenforschung*, « Volksmusik Sudosteuropas », 1966, p. 285—304).

Naturellement, ceux l'ayant mieux connu auront beaucoup plus à nous révéler sur le maître et le guide que fut Aloïs Schmaus. Mais même nous, qui ne l'avons rencontré que d'une manière incidentale, nous ne saurons oublier de sitôt l'attachante personnalité de ce petit homme vif et agile, aux répliques imprévues, pleines d'humour et d'une charmante spontanéité.

Avec la disparition du professeur Aloïs Schmaus la science subit une perte considérable. Les études du sud-est européen y perdent l'un de leurs animateurs et promoteurs les plus représentatifs. Ce deuil ne blesse donc pas seulement les intimes du disparu, mais il atteint toutes les disciplines scientifiques touchant à l'étude du sud-est de l'Europe.

Adrian Fochi

---

[1] Les détails biographiques susmentionnés nous ont été fournis par le professeur dr. Peter Rehder, du Séminaire des études slaves de l'Université de Munich, auquel nous tenons réitérer ici nos vifs remerciements.

[2] Voir la bibliographie provisoire de ses ouvrages dans la revue « Welt der Slaven », de l'année 1966.

C. W. CRAWLEY, *John Capodistrias: Some Unpublished Documents,* Thessaloniki, 1970, 109 p.

L'Institut d'Etudes Balkaniques de Thessalonique, dont on connaît bien l'activité consacrée à l'histoire de la Péninsule, et surtout à celle de la Grèce moderne, vient d'ajouter à la liste déjà longue de ses publications l'édition de la correspondance de Capodistrias avec Léopold de Saxe-Cobourg et avec Nesselrode. A la différence de la plupart des ouvrages antérieurs, dus à des savants grecs, le livre en question parait par les soins d'un professeur de Cambridge, Charles W. Crawley. Hâtons-nous d'ajouter que les papiers de Capodistrias, conservés à Corfou, dans les archives du Sénat Ionien où ils avaient été déposés par ses descendants, ont encore fait l'objet d'autres recherches, à commencer par celles de S. Théotokis ('Αλλελογραφία I. A. Καποδίστρια καὶ I. Γ. Εὐνάρδου, Athènes, 1929), qui étudia les relations du personnage avec le banquier genevois Jean-Gabriel Eynard, avec des centaines de pièces à l'appui. Plusieurs dépêches, ayant trait à la candidature du futur roi des Belges au trône de Grèce en 1825—1830, ont été signalées à leur éditeur actuel par l'éminent savant que fut le professeur M. Lascaris. A elles seules elles prouveraient qu'il y avait encore beaucoup à glaner de ce côté, après la grande entreprise de Bétant, *La corrrspondance du comte Jean Capodistrias,* en quatre volumes (Genève, 1839).

Tels qu'ils sont publiés aujourd'hui, précédés par une introduction aussi précise que brève, ces documents offrent des renseignements intéressants, quoique rarement inattendus, sur les négociations menées avec le prince Léopold. En ce qui concerne l'attitude de Capodistrias envers ce dernier, ses lettres témoignent d'une bonne foi que l'on a, parfois, injustement mise en doute. Les deux communiquaient d'habitude par l'entremise d'un médecin suisse, conseiller d'Etat en Russie, Rodolphe-Abraham Schifferli. Celui-ci était un familier des Cobourg. Or, il est question, dans un de ses rapports, le 7 avril 1826, d'un compétiteur qu'on cherchait à opposer à Léopold « dans la personne du fils unique d'un bourgeois de Bâle » (p. 29). Dans ce mystérieux Bâlois, faut-il voir, comme on l'a suggéré, le dernier roi de Suède de la dynastie des Vasa? Depuis sa déposition en 1809, après un règne de dix-sept ans, Gustave IV voyageait à travers l'Europe sous de faux noms — tantôt « le comte de Gottorp », ou « le duc de Holstein-Eutin », et tantôt « le colonel Gustafsson ». Il envisageait même, paraît-il, un pèlerinage à Jérusalem. Les hasards de la route l'ayant plusieurs fois amené à Bâle, le royal exilé décida de s'y établir et il reçut, à cet effet, la bourgeoisie avec les droits de cité, le 5 février 1818, quitte à repartir ensuite ailleurs. Il allait mourir à Saint-Gall en 1837. C'est de son fils qu'il s'agit, né de son mariage avec la princesse Frédérique de Bade. A son sujet, nous devons renvoyer le lecteur aux notes érudites qui accompagnent le texte du document. Il en ressort que le prince Gustave (1799—1877) fut élevé à la cour de Karlsruhe, où il épousa en 1830 Louise de Bade, et qu'il devint feld-maréchal dans l'armée autrichienne. Du même coup, la supposition de Schifferli que le prétendant avait l'appui de l'empereur François (désigné dans cette correspondance chiffrée par le pseudonyme « Mr. Cois ») gagne en vraisemblance.

Mais ce que je veux faire remarquer, c'est la réponse de Capodistrias qui, dès le 11 avril, envisageait une possibilité de déjouer l'intrigue de Metternich dirigée contre Léopold : « Pourquoi donc l'autre candidat ne trouverait-il pas une belle et magnifique place dans les pays où éclatèrent les événements de l'année 1821?... Par une mesure semblable on les environnera d'une forte digue, qui serait également utile et salutaire à tous les voisins, nul excepté » (p. 32). A mots voilés, Capodistrias proposait tout bonnement l'union des Principautés qui allait être réalisée dans une trentaine d'années. Un peu plus tard, l'idée du prince étranger trouvera un accueil suffisant pour s'imposer. Décidément, Capodistrias était bon prophète. Dans le même passage, les mots « le grand tout » ne peuvent pas viser « a restored Greek Empire, including the Principalities ». Sans trop se hasarder, on devrait y voir plutôt une allusion discrète à l'Empire russe. Après cette date, le projet de confier à Gustave Vasa les deux principautés n'apparaît plus nulle part au cours des relations entre Léopold et Capodistrias.

Cependant, quelque temps auparavant, en 1814, on avait déjà proposé au prince suédois, qui, par surcroît, était neveu de la tzarine Elisabeth Alexievna, le trône du futur Etat de l'Heptanèse, ce dont l'éditeur ne semble pas s'être douté. A l'époque, le Congrès de Vienne devait régler le sort des Sept Iles Ioniennes, attribuées à la France par le traité de Tilsit (elles seront placées sous le protectorat anglais en 1815). Interrogé à ce propos par la comtesse Edling, sœur de son ami et proche collaborateur Alexandre Stourdza, Capodistrias répondait que « les Grecs verraient dans cet événement l'aurore de leur indépendance » (N. Camariano, *Les principautés roumaines à la lumière de l'autobiographie de Jean Capodistria*, Revue Roumaine d'Histoire, VIII, 1969, 2, p. 263, nr. 2). En 1816, lorsqu'il était ministre des Affaires étrangères de Russie, il pensait à une confédération de la Moldavie, de la Valachie et de la Serbie, dont la cohésion eût été assurée par les rapports de parenté entre leurs princes, choisis dans une dynastie allemande (*ibid.*, p. 268—269). Toutefois, Alexandre I[er] ayant rejeté cette proposition, son ministre entretint une correspondance suivie en 1817—1820 avec Jean Caradja, *hospodar* de Valachie entre 1812 et 1818 (C. J. Caradja, *Corespondența lui Capodistria cu Ioan Caragea Voievod*, Revista istorică, VII, 1921, p. 181—189; VIII, 1922, p. 27—40). En même temps, il était au courant des relations entre Caradja et le chevalier de Gentz dès leur début, en 1813, car il faisait surveiller étroitement leur courrier (*Documente Hurmuzaki*, n.s., II, p. 133). En outre, malgré la courtoisie de ses rapports avec le prince phanariote, Capodistrias ne se faisait pas faute de recevoir les délations des grands boyards, dénonçant les abus fiscaux de l'administration, tel le mémoire moldave de 1817 édité par N. Iorga (Rev. istorică, XX, 1934, p. 305—308). A partir de 1820, l'influence de Capodistrias dans la politique extérieure russe diminue rapidement. C'est le moment où commence la seconde partie du livre, qui contient une cinquantaine de pièces, pour la plupart des lettres envoyées par Capodistrias au tzar et au comte de Nesselrode et leurs réponses. Parmi les premières, il n'y en a aucune qui égale en intérêt celle écrite à Laybach, le 2/14 janvier 1821 (p. 49—51), parce qu'elle laisse voir clairement les sentiments contradictoires qui agissaient sur Capodistrias durant l'intervention autrichienne à Naples. La révolution qui venait d'y éclater sera bientôt étouffée sous les auspices de la Sainte-Alliance et sans que la Russie s'y soit opposée le moins du monde. Capodistrias, lui, ne cachait guère son hostilité envers la politique de Metternich, tout en évitant de prendre parti trop résolument pour les révolutionnaires. Il invoque à l'appui de son avis l'autorité du baron de Stein, « ce bon Allemand, dont le caractère moral est connu », en sachant qu'Alexandre lui avait témoigné beaucoup d'estime depuis 1805. Voici le pressant appel qu'il adresse au tzar : « En acquiesçant sans restriction à tout ce que l'Autriche nous propose, quant au mode d'arriver à Naples, en parlant son langage, en le faisant parler aux agents de V.M.I., pouvons-nous dire en bonne confidence (sic ! pour *conscience*) que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour faire connaître à Naples, à l'Italie, à l'Europe, *la vérité*? » La suite ne manque pas de courage. Qu'on en juge : « S'il est vrai que V.M.I. veut aujourd'hui à Naples ce que l'Autriche a voulu

en 1815 et ce qu'elle veut évidemment en 1821 dans ce pays et en Italie... tout est dit. Mais s'il répugne à V.M I. de vouloir l'impossible, ou bien ce qui n'est possible *maintenant* que par la force des armes, sommes-nous *vrais* en parlant le langage de l'Autriche, ou en faisant croire aux Italiens que nous le parlons? » Un pas en arrière, le ton baissé: « Il faut détruire sans doute ce qui existe à Naples. Mais détruira-t-on cet édifice monstrueux sans courir les chances les plus périlleuses? » Déjà, il revient à l'attaque: « On ne veut donc pas que les Napolitains espèrent leur salut de l'équité et du désintéressement de V.M.I. On veut les compromettre, on veut leur faire perdre tout titre quelconque à votre intérêt. Et vous pensez, Sire, à les combattre et à les mystifier! » Pas un soupçon d'hypocrisie n'entache la profession de dévouement finale, qui éclaire singulièrement la psychologie très complexe de Capodistrias: « je vous obéis, je vous obéirai toujours, quel que soit le système politique que vous suivrez.. ... En vous écrivant cette lettre, j'outrepasse peut-être la ligne que les rapports du service me tracent — mais, dans cette circonstances, il y a quelque chose de plus dans mon cœur que le sentiment du devoir. Il y a un sentiment envers V.M.I. que je ne me permettrais pas d'exprimer mais qu'une âme telle que la vôtre sait sentir et apprécier ».

Mais le tempérament instable du tzar rendait difficiles de tels rapports avec son ministre et ce dernier dut s'éloigner. Son remplaçant fut, on le sait, Nesselrode: la pompeuse médiocrité de ses lettres prouve abondamment quel mauvais choix on avait fait. La figure de Capodistrias en ressort d'autant plus attachante et son prochain biographe devra absolument employer les documents publiés par C. W. Crawley.

Andrei Pippidi

H. H. STAHL, *Les anciennes communautés villageoises roumaines. Asservissement et pénétration capitaliste*. Bucarest—Paris, Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1969, 254 pp.

H. H. Stahl [1], éminent représentant de l'école de « sociologie monographique » de Bucarest fondée par le prof. D. Gusti après la première guerre mondiale, est depuis longtemps un des meilleurs connaisseurs « du village roumain ». Sous plusieurs rapports, sa compétence en matière de sociologie du village et de sociologie historique de la paysannerie est difficilement égalable, alors même que telle ou telle de ses positions, toujours suggestives et stimulantes, rencontrerait surtout parmi les historiens quelque résistance ou bien effectivement *sub indice pendet*. Il est un des pionniers de l'application des méthodes quantitatives et cartographiques en sociologie rurale et en histoire sociale. Ses trois gros volumes de *Contributions à l'étude des villages communautaires roumains* (1958, 1959, 1964), somme (amputée) de 1195 pages, sont déjà une synthèse de ses recherches et analyses qui s'étendent sur plus de 40 ans en arrière. Ils sont indispensables à quiconque veut aborder l'étude approfondie du village roumain, de son histoire, ainsi que l'étude du problème agraire en Roumanie. Les historiens des institutions doivent s'y reporter également pour tout ce qui concerne le droit du village et le droit paysan ou populaire. L'éthnologie juridique y est représentée par des analyses précieuses.

Le livre recensé constitue un vigoureux et nécessaire digest de la vaste synthèse précédente, enrichi cependant des résultats des dernières réflexions et mises au point de l'auteur. L'espace disponible, forcément réduit (254 p.), a imposé à l'auteur de véritables tours de force,

[1] Professeur de sociologie à l'Université de Bucarest et président de Section à l'Académie des sciences sociales et politiques.

dont il serait injuste de lui tenir rigueur. Le livre devrait être toujours, le cas échéant, complété à l'aide des développements qui se trouvent dans ses autres œuvres.

Une discussion axée sur les importantes thèses de l'auteur exigerait un autre cadre. Je signale seulement que sa méfiance réprobative à l'égard d'une certaine mauvaise méthode « juridique » dans le maniement des sources [2], tout en étant justifiée en soi et par rapport à des pratiques plutôt passées, ne semble pas tenir suffisamment compte des positions et réalisations actuelles. Et d'une façon générale, toute réaction anti-juridiciste doit convenir que les institutions et leur réglementation juridiques sont des faits sociaux, fort importants, et que l'histoire actuelle des institutions a été *imposée* au monde scientifique, il y a bientôt un siècle, surtout par les sociologues (qui ont obligé alors les historiens à ne plus se méfier des structures typiques et sociales à forme juridique qu'étaient les institutions). Quand à l'excès du recours aux textes purement législatifs, les historiens du droit dignes de ce nom sont les premiers, à l'heure actuelle, qui le combattent, avec l'aide des sociologues et des ethnologues, avec lesquels ils mènent bon ménage, comme de juste.

Le livre du prof. H. H. Stahl est destiné au premier chef aux spécialistes étrangers (et, par sa forme alerte et agréable, aussi à un public plus large). Mais cette synthèse au second degré sera bien des fois encore plus utile aux chercheurs roumains. Quant aux lecteurs de cette Revue, et aux sociologues, ethnologues et historiens du sud-est de l'Europe, ils y trouveront largement leur compte, et nous avons le devoir de leur recommander chaleureusement la consultation de l'ouvrage. Non pas comme étude comparative du problème dans un contexte ou sur le plan sud-est européen, mais comme ouvrage où des vues comparatistes générales ouvrent de larges perspectives aussi au balkanologue, et puis parce qu'à l'heure actuelle l'œuvre de l'auteur constitue l'introduction la plus enrichissante à la connaissance du village roumain, de sa vie prodigieuse, avec ses particularités qui sont, de ce fait même, les éléments indispensables de toute synthèse sud-est européenne en cette matière. Il faut donc féliciter les Editions de l'Académie d'avoir assuré — cette fois-ci en prestigieuse coédition avec le CNRS à Paris — la publication de cet ouvrage nécessaire qui contribuera beaucoup à la diffusion d'une pensée et d'une recherche auxquelles le colloque des historiens français et roumains (Bucarest, octobre 1969) a rendu un mérité hommage [3].

L'ouvrage débute par une introduction qui présente le cadre du problème, suivie d'une première partie consacrée à la vie interne des communautés villageoises, une deuxième concernant les communautés villageoises des paysans corvéables et une troisième présentant les formes de l'exploitation féodale subie par ces dernières.

L'introduction met en lumière le caractère spécifique du développement des villages communautaires roumains, l'originalité de la fondation des Etats féodaux roumains et les traits qui les distinguent des formations politiques des peuples de la steppe. Par une méthode qui tient de l'« archéologie sociale », l'auteur réussit à démontrer « l'existance simultanée sur le territoire de la Roumanie » de vies sociales arrivées à des niveaux divers de développement, qui paraissent s'inscrire logiquement comme autant d'étapes d'une même ligne d'évolution. Se côtoyant l'une l'autre, on retrouve aussi des communautés villageoises « survivantes » d'un type archaïque des plus purs et des communautés évoluées, en pleine « dissolution capitaliste » (p. 20—21).

Les communautés villageoises contemporaines se divisent en deux catégories : villages archaïques « non généalogiques » et villages évolués « généalogiques ». Toutes les deux présen-

---

[2] V. sourtout ses *Controverses d'histoire sociale* (en roum.), Bucarest, Ed. Scintifiques (1968). V. les mises au point des p[r] P. Ourliac [« Rev. hist. de droit », 33 (1955), p. 282—293] et G. Sautel, *ibid.*, 44 (1966), p. 629—635, dans un débat semblable, à propos de la position anti-juridiciste des p[rs] Godechot et Ponteil.

[3] Voir le rapport que H. Stahl y a présenté, dans la « Revue Roumaine d'Histoire », 9 (1970), 3.

tent quelques traits essentiels: une structure typique de la famille et de la propriété, l'existence d'une assemblée villageoise, un paysage rural propre. Dans les communautés libres du type archaique, la famille présente une indivision généalogique du premier degré (valable pour une seule lignée), une indivision absolue dans le régime des « tènements », des quartiers à enclosure générale.

Dans les communautés libres de type évolué, l'indivision égalitaire est plafonnée, la possession est « par somme de sagènes », l'indivision généalogique relève du deuxième (par quartiers à enclosure générale), troisième (par grands lots partageant tout l'ensemble du finage) et quatrième type (par quotes-parts inégales).

En ce qui concerne les villages d'anciens serfs, l'auteur remarque l'inexistence d'une « réserve seigneuriale » antérieure à la loi de 1864, aussi bien que l'inexistence d'une agriculture à plusieurs soles. Après la réforme agraire, on passe à un régime contractuel, à une exploitation quasi féodale du tiers appartenant au boyard et à une technique agricole de la « jachère latifundiaire ».

Quant aux communautés villageoises des paysans corvéables (XVIII^e et XIX^e siècles), l'auteur remarque le caractère non généalogique » de ces villages et l'indivision généalogique des petits boyards. La substitution des boyards dans les droits des assemblées villageoises se manifeste par le fait qu'ils commencent par être propriétaires nominaux du village et acquièrent le droit d'intervenir dans les activités économiques des paysans, des droits de justice locale et le droit d'obtenir des corvées.

La vie économique du village connaît des changements en ce qui concerne le pacage et le droit au libre parcours des troupaux, l'agriculture pastorale itinérante et le droit aux terres de labour et aux prés : « Ainsi donc, si le village corvéable a une ressemblance frappante avec le type des villages libres archaiques, à simples droits égaux d'usage, par contre, ces villages, bien plus anciens, des serfs ont plus de ressemblance avec les villages libres indivis par quotes-parts inégales, le système de la « part » donnant droit « à partout » étant, de toute évidence un fragment du mécanisme social que nous connaissons déjà par voie directe » (p. 155).

La troisième partie du livre est réservée aux formes d'exploitation des communautés villageoises. La classe dominante a commencé par un assujettissement systématique de ces communautés. L'Etat a établi son système fiscal, l'Eglise a obtenu des revenus et des privilèges, enfin la classe des boyards a réussi à se forger une base économique. La propriété des boyards manque d'une sécurité initiale et pour y remédier l'Etat leur a accordé des « exemptions fiscales » et a renoncé au droit de confiscation en cas de déshérence, etc.

Les seigneurs féodaux revêtent une double qualité ; celle de membres de la communauté villageoise et celle de propriétaires du village. La communauté villageoise connaît une scission en ménages autonomes des paysans, on abolit le droit d'indigénat des serfs. Dans la période de l'attache à la glèbe on accapare des villages libres par voie d'achat déguisé sous forme d'une « fraternisation », aussi bien que par voie d'achat des villages « parcelle après parcelle », ou encore par voie de vente directe, enfin grâce à un achat, en bloc ou au total ou par lanières, des villages libres.

La crise de l'attache à la glèbe se manifeste par le mouvement de libération des serfs par voie de rachat, par l'apparition des paysans libres sans terre et des villages à contrats passés à l'amiable. La libération des paysans, édictée par les lois de Mavrocordat au milieu du XVIII^e siècle, a aggravé les corvées et a favorisé le passage au régime des « urbaria ».

La conclusion du livre est que ce sont les communautés villageoises qui constituent la toile de fond de l'histoire sociale de la Roumanie, car c'est leur étude qui permet d'expliquer la formation du féodalisme roumain, son rapport avec le « despotisme asiatique », le problème du « second servage », l'accumulation primitive du capital, etc. « Le processus social qui eut lieu dans nos pays à partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle fut celui d'un servage qui alla, sans interruption, en s'aggravant, d'étape en étape, ayant toutefois un point de crise

sociale exacerbée, au temps du « servage de la glèbe », quand le boyard eut droit de propriété sur la personne même des serfs ; ce ne fut que ce droit qui disparut par l'effet des lois de Mavrocordat, sans pour cela interrompre le processus fondamental qui, ayant commencé déjà avant Mavrocordat, continua justement grâce à ces réformes, c'est-à-dire le processus du passage d'un féodalisme patriarcal d'économie vivrière vers un féodalisme monétaire, pour finir par devenir le féodalisme attardé de l'époque capitaliste, mis au service d'un commerce capitaliste. C'est ce qui justement constitue essentiellement le « deuxième servage », au sens propre du mot, et dont l'histoire s'étend donc sur plusieurs siècles, sans interruption » (p. 250),

Cette conception permet d'expliquer les particularités du développement capitaliste en Roumanie, la persistence des formes de la rente féodale et la coalition économique et politique de la bourgeoisie avec les boyards. Ce mélange de formes capitalistes et féodales « est le phénomène caractéristique, parfaitement visible, de toute cette époque, au cours de laquelle les communautés villageoises asservies se désagrégèrent et finirent par disparaître, seuls les villages « libres » continuant à être les témoins de temps depuis longtemps révolus » (p. 252).

Le livre nous présente ainsi une vue synthétique sur les problèmes fondamentaux de l'histoire agraire roumaine et s'impose par sa rigueur scientifique et par son esprit critique. Enrichi de nombreuses graphiques et figures, la lecture en est à la fois agréable et utile.

Valentin Al. Georgescu et *L. P. Marcu*

Makedonski folklor. Le Folklore macédonien. Spisanie na Institut za folklor, 1968, 1[re] année, vol. I, 217 p. ; vol. II, 336 p.

La parution à Skopje de la première revue de folklore ne signifie pas seulement un début utile, dans le sens de l'entrée dans le circuit scientifique du folklore macédonien, mais représente également un événement important pour la balkanologie en général.

Située au centre des Balkans, lieu de croisement d'influences et de cultures diverses, la Macédoine est la gardienne de très intéressantes coutumes archaiques. C'est une clé pour la compréhension de nombreux problèmes d'ethnologie et de folklore. L'orientation vers des recherches plus amples de la revue « Makedonski folklor » — qui se propose de publier des matériaux folkloriques concernant certains groupements ethniques allogènes de la Macédoine, ainsi que des études sur le folklore d'autres peuples balkaniques, lié au folklore macédonien — apparaît donc comme parfaitement justifiée.

Des chercheurs appartenant aux différents centres de la Yougoslavie et aussi des spécialistes de l'étranger collaborent aux deux volumes parus en 1968.

Le D[r] Tvrtko Čubelić publie, en deux parties (vol. I, p. 7—23 ; vol. II, p. 172—185), un intéressant article : *Prémisses et conditions pour l'étude de l'histoire de la littérature populaire orale, universelle et nationale.* Un autre étude du même auteur s'intitule : *Motifs communs dans les chants révolutionnaires des peuples balkaniques* (vol. I, p. 91—104). Il s'agit des thèmes révolutionnaires des chansons populaires yougoslaves, bulgares et roumaines, à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle et jusqu'en 1945. Les chants sont étudiés comme suit : 1) ceux propres à chaque nation ; 2) ceux empruntés à un autre peuple des Balkans ; 3) ceux empruntés à des zones non balkaniques. Une influence réciproque, en ce qui concerne la création poétique et musicale des peuples habitant cette région de l'Europe, est indéniable.

Le d[r] Henryk Czajka de Varsovie publie *Quelques notes sur le style de l'épopée populaire sud-slave* (p. 55—68). L'auteur y insiste sur les épithètes, les nombres typiques et les répétitions utilisées dans la poésie populaire.

Deux études sont consacrées au problème des origines de l'épopée. Le d[r] Kole Simitchev écrit sur *Le problème de l'origine de l'épopée populaire de Macédoine* (p. 41—53), qu'il étudie en fonction des traditions, du développement économique, politique et culturel de la Macédoine. L'auteur prend position contre la manière subjective, injuste, d'aborder ce problème que l'on rencontre chez certaines chercheurs de l'étranger. Il insiste sur l'école des rhapsodes populaires attestée au moyen-âge à Nedobrasko, ainsi que sur certains éléments antérieurs au XIV[e] siècle et qui se retrouvent dans l'épopée macédonienne la plus récente. Cette survivance a été possible en Macédoine grâce au mode de vie patriarcal du peuple, qui a empêché des changements notables dans les thèmes des chansons héroiques.

N. Putilov (URSS) s'occupe d'un problème similaire : *Aux sources de la théorie sur l'origine aristocratique de l'épopée russe* (p. 33—38). Partant des considérations de V. F. Muller (1877) sur le recueil de St. Verković (*Veda Slovena*), qui intéressaient également l'épopée russe et macédonienne, l'auteur prouve la fausseté de la théorie dite « aristocratique » concernant l'origine de l'épopée.

Un petit article du d[r] Gheorghi Stalev s'occupe de la *Synthèse entre le vers homérique et le vers de la poésie populaire du poème « Serdar » de Grigor Prličev* (p. 25—30).

Parmi les articles intéressant le folklore macédonien, deux étudient le rituel de l'enterrement : *Les thèmes des « pleureuses » populaires de Macédoine* (Cvetana Organdžieva) et *Le chant populaire rituel pour les morts* (Petar Petrov).

Dans la rubrique *Information et matériaux*, Alex. Popvasileva publie : *Les chansons des « lăzăritje » dans la Popolia de Castoria* (*Macédoine Egéenne*), Dimce Malenko, *Les chants des « lăzăritje » de Velgost* (Okhride) et Milan Risteski, *Contribution à l'étude des chants populaires à l'occasion de la fabrication des « tzrepni »*[1].

Sont publiés, dans ce même volume, des travaux sur *Gotze Deltchev dans la poésie populaire macédonienne* (Dimče Najčeski) et sur *Macedonian Instrumental Folk Dance Musik* (Vasil Hadžimanov), etc.

Le second volume est presque entièrement consacré au Symposium qui a eu lieu en mai 1968, dédié au folklore macédonien concernant l'insurréction de Ilinden (1903). Dans son discours d'ouverture au symposium, le d[r] Blaže Ristovski a parlé sur *La manière dont l'insurrection d'Ilinden se reflète dans le chant populaire macédonien.* Kiril Penušlevski s'occupe de la *Genèse des chants révolutionnaires de Macédoine* (p. 29—34), en étudiant en premier lieu les cycles concernant les « haïdouks » et les guerriers de la période des « komitadjis ».

Dans son article *Chants populaires de combat de la période d'avant l'Organisation Révolutionnaire Interne de Macédoine* (V.M R.O.), Dimče Najčeski prouve que ces chants s'inspirent en premier lieu de la lutte menée par les combattants macédoniens contre la domination étrangère.

Le d[r] Nikifor Robovski, étudiant les *Reflets de l'insurrection d'Ilinden dans le chant macédonien à caractère historique*, souligne l'apparition dans ce genre de poésie des personnages comme Pitu Guli, Mitre Vlašče, Gotze Delčev. Sur ce dernier ont parlé au symposium : le d[r] Cvetanka Organdžieva, *Motifs poétiques populaires dans les chants révolutionnaires macédoniens sur Gotze Delčev et dans les chants russes sur Stenka Razin* et Alex. Linin, *La mélodie des chants populaires sur Gotze Delčev.*

Blaže Ristovski, Gane Todorovski, Duchko Constantinov et Zdravko Božinovski écrivent sur des cycles de chansons inspirées par d'autres héros de l'insurrection d'Ilinden, notamment : Iordan Piperkata, Gorče Petrov, Badev et Vale Markov.

La revue s'occupe aussi d'autres aspects de la poésie populaire inspirée par Ilinden : *Quelques chants populaires sur l'épopée d'Ilinden* (Milan Risteski) ; *Sur le folklore des prisonniers à l'époque d'Ilinden* (Vladimir Ivanoski) ; *Les caractéristiques métro-rythmiques des chan-*

---

[1] Vase en terre cuite pour cuire le pain.

sons révolutionnaires d'Ilinden (Radoslav Hrovatin); *Kruševo révolutionnaire dans la musique populaire macédonienne* (Vasil Hadžimanov); *Les rythmes dans la poésie populaire de l'époque d'Ilinden* (Lazo Karovski). Trpko Bicevski publie des *Remarques sur dix chants des komitadjis Gorno et Dolno Pozarsko* (*Méglen, Macédoine d'Egée*). Il s'agit de chansons créées dans une région où se trouvent aussi des « habitats valaques ». Mais les chansons sont toutes en slave macédonien et non en mégleno-roumain. Le folklore sur le thème de l'Ilinden, dans les langues des nationalités et des groupes ethniques habitant la même région, est peu étudié et n'a pas été discuté au symposium. Mihai Andrevski a essayé de suppléer à ce manque en publiant les textes de deux chansons en dialecte aroumain (p. 167—168), en alphabet latin serbo-croate, avec traduction en langue macédonienne. Il s'agit des combattants aroumains Gheorghi Kasaplu (Mucitanı) et Mihail Kanduli. Dans son intervention aux discussions, Nula Katzavolu s'occupe de la participation des Aroumains et des Albanais à l'insurrection (p. 169). Un détail mérite d'être mentionné : en posant le problème de la dénomination correcte du centre de l'insurrection d'Ilinden, Filip Kavdev montre que la dénomination correcte est *Krušovo*, comme le prononcent les Macédoniens et les Aroumains et non *Kruševo*, dénomination officielle d'influence étrangère.

Le second volume contient aussi des articles concernant certains problèmes généraux de folklore. Ainsi, le d[r] Boris N. Putilov (URSS) écrit sur *l'Allégorie comme sujet dans l'épique slave* (p. 188—195); le dr Karel Horalek (Prague) analyse *Les composantes des contes populaires* (p. 197—205); Vera Stoičevska-Antić étudie l'intéressant problème des *Apocryphes eschatologiques sur la Sainte Vierge et leur reflet dans la création populaire des Slaves du sud* (p. 207—217). L'auteur cite, entre autres, des chansons de la Dobroudja.

★

Les deux volumes sont complétés par des comptes rendus, notices bibliographiques, etc.

Dans son compte rendu sur la collection *Slaviane i Rus* (p. 301—302), Blaže Ristovski donne quelques intéressantes observations sur le problème de la Pentecôte. Notons aussi la bibliographie des travaux de Vasil Hadžimanov et celle des travaux de H. Polenaković (qui contient des contributions à la connaissance du folklore aroumain).

La nouvelle revue de folklore macédonien présente un réel intérêt pour les spécialistes.

Sava Iancovici

VITO MORPURGO, *Profilo storico-bibliografico del folk-lore jugoslavo*, Matera, 1969, 153 p. (Biblioteca di cultura, diretta da Giovanni B. Bronzini, 6).

Vito Morpurgo, chargé de cours de l'Université de Zagreb, s'est fait remarquer durant cette dernière décennie par la publication d'un grand nombre de travaux concernant le folklore des peuples de Yougoslavie et se situe parmi les chercheurs actuels de marque de son pays. Cette fois, il nous offre un ouvrage de synthèse par lequel il présente l'évolution même de la discipline scientifique qu'il sert. Ainsi que le titre de l'ouvrage l'indique, le livre évolue dans deux directions qui, bien que différentes jusqu'à un certain point, se complètent l'une l'autre. Dans la première partie, l'auteur fait l'historique des recherches de folklore de Yougoslavie, dans la seconde il établit une bibliographie sélective des plus importants recueils et études folkloristiques parus en Yougoslavie. De ce fait, l'ouvrage tente d'être une synthèse du mouvement folklorique yougoslave, en mettant à la disposition des chercheurs, surtout

étrangers, un instrument complexe d'information scientifique, un guide adéquat de documentation dans le domaine complexe de la recherche folklorique de Yougoslavie.

Dans une courte introduction (p. 9 — 12), l'auteur brosse le rôle joué par la création populaire orale et par la littérature savante dans la vie des peuples de Yougoslavie, en partant de la constatation que les deux formes de culture se sont diversement dévelopées, en fonction d'une évolution culturelle inégale chez les différents peuples et dans les différentes zones, au cours de l'histoire, et par conséquent en fonction de conditions historiques distinctes. En même temps, il démontre combien fertile a été l'inspiration de nature folklorique pour la littérature savante, phénomène culturel connu dans toute l'Europe et particulièrement dans le sud-est au XIX^e siècle et même durant le nôtre. Parmi d'autres exemples célèbres de ce genre, l'auteur cite le roman d'Ivo Andrić : *Na Drini ćuprija*, paru ces derniers temps aussi en traduction roumaine.

Suit un chapitre (p. 15 — 23) concernant la richesse et la variété de la création populaire yougoslave. L'auteur trouve les causes de cette richesse et de cette variété dans les différences linguistiques et dialectales. Pourtant, il constate l'existence de facteurs d'unité nationale, qui ont résisté aux forces centrifuges autant qu'aux influences et infiltrations étrangères. Il distingue le répertoire folklorique des différents domaines linguistiques, en montrant qu'en Slovénie prédomine la création lyrico-épique et la prose populaire ; en Macédoine prédomineraient le genre lyrique, les danses originales et les contes humoristiques ; en Serbie et Croatie, la grande épopée. Il dénombre ensuite les influences étrangères qui se sont exercées sur le folklore yougoslave et mentionne les influences italienne, allemande, hongroise, roumaine, bulgare, grecque et albanaise. Dans des notes (p. 19), il parle de l'influence exercée par le folklore macédo-roumain, vlaque, tchèque, slovaque, ukrainien.

En ce qui concerne les Vlaques, nous devons faire une observation. L'auteur les considère : « mandriani e pastori di varia e complessa origine per lo più nomadi ». Or, il est avéré que les Vlaques représentent les restes de la population autochtone romanisée de la Péninsule Balkanique. Leur nom témoigne d'une origine non pas professionnelle (le pâtre), mais une catégorie ethnique (le romanisé balkanique). « Dans la chancellerie des rois serbes, le terme de « vlaque » est employé de manière permanente pour désigner les restes autochtones, romanisés, du pays, durant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles [v. Silviu Dragomir : *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu* (Les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique pendant le Moyen-Age), Bucarest, 1959, p. 140]. Le savant roumain cite trois documents de ce genre : l'un émis en 1280 par la reine Hélène veuve du feu roi, un autre par Stefan Uroš en 1300 et enfin le troisième par le tzar Dušan en 1345 ; il rappelle aussi des passages des statuts de la ville de Cattaro, datant du XV^e siècle, où le terme, lorsqu'il apparaît dans le texte, distingue ethniquement le Vlaque du Serbe, de l'Albanais et du Grec]. Plus tard, ce terme a acquis une signification professionnelle, mais ceci ne modifie en rien le problème de leur origine, laquelle, d'ailleurs, n'est point aussi variée et complexe qu'elle ne puisse être clairement affirmée. L'influence des Vlaques sur le folklore serbo-croate doit être entendue de la même manière que celle des Macédo-roumains du Pinde sur le folklore grec. On a montré que ces derniers, du fait de leur intégration et assimilation linguistiques, ont transmis au folklore grec tout leur patrimoine spirituel (v. Tache Papagagi, *Paralele folclorice greco-romîne* (Parrallèles folkloriques gréco-roumains), Bucarest, p, 1944 10 — 11). Dans ces créations populaires en langue grecque dénommées Βλαχικὰ τραγούδια il ne faut pas voir de seuls produits artistiques de caractère pastoral, mais des productions typiques des macédo-roumains grécisés. L'affirmation de Tache Papahagi s'applique entièrement aussi aux Vlaques serbisés de Yougoslavie. Selon Vito Morpurgo, le folklore yougoslave offre, par conséquent, l'image de la synthèse profonde des nombreux courants et orientations culturels, en gardant néanmoins son originalité et sa propre personnalité, ayant un cachet à part et une physionomie bien à lui.

C'est à peine avec le II^{e} chapitre (*Interessi e studi folcloristici prevukiani*, p. 27 — 36), que l'auteur pénètre dans l'étude directe de l'évolution du folklore yougoslave. Quelques observations de l'auteur valent d'être relevées ci-après. Tout d'abord, son affirmation qu'il existe, depuis les temps les plus reculés, une tradition ininterrompue concernant les observations sur la création populaire : ainsi, trouve-t-on dans les premiers documents glagolitiques et cyrilliques, la confirmation de l'existence d'un vocabulaire, d'une phraséologie et d'une syntaxe employés par la chanson populaire. Les écrits religieux, juridiques et, plus tard, aussi littéraires, trahissent l'influence du style oral et deviennent de la sorte d'importantes sources d'enseignements pour l'histoire du folklore yougoslave. Les écrits des humanistes et des voyageurs, étrangers ou indigènes, constituent autant de sources du même genre, de même que les notes de certains ethnographes et ethnologues des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. Les ouvrages de ces derniers font l'objet d'une analyse à part, attendu que l'auteur les considère comme « un quadro più completo della vita popolare, nella quale è compressa la creazione orale ». C'est ainsi qu'il recherche les écrits d'Alberto Fortis, de Giulio Bajamonti et de Giovanni Lovrich, qui ne se contentent pas d'apporter de simples informations documentaires, mais présentent aussi les premiers textes littéraires. L'auteur tend à démontrer de cette manière que l'apparition, au début du XIX^{e} siècle, de la fascinante personnalité de Vuk Karadžić ne représente pas un phénomène inexplicable et isolé, mais, en fait, l'apogée inévitable d'un long processus historique et culturel fondé sur l'intérêt pour le peuple et la création populaire, qui vient se placer tout naturellement au bout d'une longue préparation.

Le III^{e} chapitre (*Il periodo vukiano*. p. 39 — 45) est entièremetn consacré à Karadžić et comprend, outre la bibliographie du grand savant, une description des conditions culturelles-historiques de l'époque, en établissant à la fois les coordonnées théoriques et méthodiques de son activité. Importante également, la manière dont Vito Morpurgo envisage le problème de cette « vukiziranje », terme employé par M. Murko pour désigner les conceptions de Karadžić en matière d'édition des textes folkloriques. Il remarque dans ce sens les remaniements des différents textes, il signale le choix de ces textes en vertu de critères dialectaux et de convictions personnelles, il présente aussi les interprétations de Karadžić en marge de ces textes ; toutes ces actions, bien que connues par ses continuateurs, se sont perpétuée sans être soumises à une considération critique, tant était puissante l'influence de sa personnalité sur sa génération et les suivantes. L'examen aussi minutieux du problème démontre qu'une édition critique de l'œuvre de Vuk Karadžić serait souhaitable, afin d'y faire les rectifications de rigueur, mises d'ailleurs en évidence ces dernières années par d'autres chercheurs, tels que — surtout — Nedeljković (1952), Mojašević (1953), Lalević (1955) et Mladenović (1959).

Le IV^{e} chapitre traite de l'époque postvukienne jusqu'à la seconde guerre mondiale (*Raccolte e studi postvukiani*, p. 49 — 57). D'après l'auteur, le trait caractéristique de cette époque serait la réaction provoquée par l'œuvre de Vuk. On lui reprocha en tout premier lieu de prêter à ses recueils une signification étroitement nationale, purement serbe, en négligeant les matériaux croates, slovènes, dalmatiques et bosniaques. La réaction a eu des conséquences très heureuses pour la folkloristique yougoslave en général, car elle a encouragé et rendu plus actives les collections de folklore dans les régions considérées comme négligées par Vuk. C'est de là qu'a pris naissance l'idée du grand recueil dont l'initiative revient à Matica Hrvatska, qui, entre autres, a aussi le mérite d'avoir mis au jour la création lyrique populaire musulmane ainsi qu'un genre très intéressant de la poésie dialectale (en dialecte tchiakavique et caïcavique) qui a complété, de manière heureuse, la connaissance globale de la création populaire yougoslave. L'auteur fait également ressortir le rôle considérable tenu, à l'époque, par la Jugoslovenska akademija znanosti i umjetnosti de Belgrade et par Matica Slovenska, lesquelles ont stimulé les recherches complexes d'ethnologie, fouillant les valeurs de la culture populaire yougoslave et ouvrant de la sorte des horizons nouveaux à l'étude folkloristique. Après la première guerre mondiale, qui a apporté une regrettable stagnation des recherches

du folklore, les efforts les plus méritoires en ce qui concerne l'investigation de la création populaire, se sont centrés autour de la publication Prilozi proučavanju narodne poezije. Mais là aussi, d'étroites tendances se sont fait jour, en attribuant l'originalité de la création populaire de Yougoslavie au seul « noyau ethnique » (tel qu'on l'a nommé) dinarique. L'auteur se place sur une position critique contraire à cette tendance, en montrant ses limites et les dangers qu'elle entraîne et relève les mérites de M. Murko lequel, par de nouveaux enregistrements mécaniques sur tout le territoire du pays, a réussi, de son temps, à enrichir de manière substantielle les connaissances concernant les véritables aires de genèse et de circulation des différents motifs et thèmes folkloriques. De plus, l'auteur souligne que, durant cette période, la recherche folklorique s'est détachée de la recherche ethnographique. Une observation mérite d'être retenue : puisque le folklore yougoslave est de nous jours encore une entité vivante et que les différents créateurs et interprètes produisent leurs œuvres en rapport direct avec l'actualité sociale, culturelle et artistique, il est nécessaire qu'il soit étudié tout d'abord à partir de vastes données humanistes, littéraires et linguistiques, et pas seulement par rapport à l'ethnographie et l'ethnologie. Le folklore yougoslave n'est pas une simple survivance, mais une réalité culturelle bien vivante Nous supposons que ce n'est que parce que le vaste recueil de Milman Parry n'a pas encore paru intégralement, que l'auteur n'y fait aucune mention, quoique ce qui a déjà été publié mérite l'engagement d'un débat ample et fructueux concernant notamment les recherches de structure poétique.

Le V^{e} chapitre s'occupe de l'époque contemporaine (*Il periodo della seconda guerra mondiale e del dopoguerra*, p. 61 — 67). Le chapitre a une importance toute particulière, premièrement parce qu'on y montre l'influence que la création folklorique a exercée et continue d'exercer sur la vie publique de Yougoslavie et deuxièmement parce qu'il réussit à rendre une image complexe des recherches actuelles, tant par l'énumération des institutions spécialisées qui s'occupent de l'étude du folklore, que par la description, par le détail, des méthodes les plus importantes appliquées actuellement en Yougoslavie. On est parfaitement renseignés de la sorte sur ce qui constitue l'objet des recherches, de même que sur les modalités de poser et de résoudre les problèmes folkloriques en Yougoslavie. On insiste tout spécialement sur la méthode du « tapis » (système *tepiha*), pratiquée par l'Institut de Zagreb qui poursuit des recherches zonales complexes. Les recherches comparées sont l'objet d'une discussion, sur les bases de la méthode philologique, enrichie néanmoins par un point de vue plus complexe esthétique-historique. On relève tout particulièrement les congrès périodiques organisés par la Fédération des associations des folkloristes yougoslaves, afin d'y faire confronter les nouvelles orientations et méthodes de collection et de recherche folkloriques.

Il résulte, de ce que nous venons de présenter, que l'auteur distingue quatre époques précises dans l'évolution de la folkloristique yougoslave : une première époque, prévukienne, une seconde, vukienne, une troisième, postvukienne et enfin une dernière, contemporaine. Les critères par lesquels Morpurgo se laisse guider sont d'ordre chronologique et semblent contenir quelque chose de mécanique, qui ne paraît pas toujours découler de la substance interne même de cette discipline. Si l'auteur s'était effectivement limité à cette classification, on aurait pu lui reprocher l'aspect quelque peu mécanique de la division. Mais Vito Morpurgo prend soin de reprendre, dans un chapitre final (*Osservazioni conclusive*, p. 71 — 73), les problèmes discutés, du point de vue moderne de l'histoire des idées, pour nous montrer comment ils ont pris naissance et quelle a été l'évolution dans le temps de certaines conceptions théoriques et méthodiques concernant la recherche du folklore. Nous apprenons de la sorte que les premières recherches sont parties des nécessités historiques-politiques, que plus tard seulement on est arrivé aux questions de géographie folklorique, pour qu'en fin de compte on aborde celles de sociologie folklorique ; et ce n'est que ces tout derniers temps que des problèmes de structure et de poétique ont été mis. Quant à la méthodologie, l'auteur relate que jusqu'au moment des recherches entreprises par M. Murko, prédominait ce que l'on appelle

le positivisme académique (*akademski pozitivizam*), mais que depuis quelques années prévaut l'idée de « réalisme de terrain ». (*terenski realizam*). De la sorte, l'auteur a su apporter un heureux correctif à la chronologie précitée, en mettant à jour la modalité interne de développemet de la folkloristique yougoslave, à partir de critères tirés de son essence même, théorique et méthodique en tant que science autonome. De ce fait, nous nous trouvons devant une image complète du processus de formation et d'émancipation de la discipline elle-même.

Pourtant ce qui nous semble être une déficience de l'ouvrage considéré, est le manque d'examen de l'évolution de la folkloristique yougoslave à la lumière des idées dominantes à différentes époques de la folkloristique européenne, ce qui crée l'impression que la première s'est développée de manière indépendante et autonome, en dehors, dirait-on, du temps et de l'espace. Une fois seulement l'auteur fait une semblable mention, lorsqu'en parlant de Vuk Karadžić il affirme que celui-ci a utilisé dans son œuvre les résultats de la science allemande de l'époque (p. 41). Au reste, pas un rapport avec ce qui se passait à travers le monde. Le procédé ne nous semble pas opportun, surtout quand on sait que le folklore de Yougoslavie a joui pendant tout ce temps de l'intérêt très spécial et de l'estime particulière de personnalités éminentes de la science et de la culture européennes, qui — pour leur part — appliquaient le cadre théorique et le système méthodique général européen à leurs recherches, ce qui ne pouvait manquer d'avoir une influence sur le développement de la folkloristique yougoslave. Il suffit de rappeler ici que depuis Goethe et les Frères Grimm jusqu'à Maximilien Braun et Aloïs Schmaus, on constate une suite ininterrompue de chercheurs étrangers qui, par leurs investigations, ont apporté une contribution essentielle non seulement à l'étude du folklore de Yougoslavie, mais aussi à l'enrichissement théorique et méthodique de la recherche. Si de telles relations avaient été faites, l'image que l'auteur nous donne du développement de la folkloristique yougoslave n'en aurait été que plus complète, par la création du cadre vivant et organique dans lequel elle n'a sûrement pas manqué de se développer et de se parfaire.

La deuxième partie de l'ouvrage de Vito Morpurgo contient une bibliographie sélective des plus importants recueils et études internes et étrangères, réalisés durant l'intervalle examiné. Cette bibliographie comprend 848 titres, disposés par thèmes dans quatre grands chapitres (*Canzoni e musica delle canzoni*, n° 1 — 419 ; *Racconti*, n° 420 — 544 ; *Indovinelli e proverbi*, n° 545 — 582 et *Opere varie*, n° 583 — 848). A l'intérieur de chaque chapitre, les titres sont disposés chronologiquement. De cette manière, la partie bibliographique vient compléter avec succès la partie historique de l'ouvrage, les deux ensemble constituant comme un guide pratique et efficace dans les problèmes complexes de la folkloristique yougoslave.

Les observations, d'ailleurs peu nombreuses, que nous avons faites, ne diminuent pas les mérites véritablement remarquables du présent ouvrage, qui s'avère être une œuvre de synthese utile dans l'un des domaines les plus importants de la culture des peuples du pays voisin. Nous considérons l'ouvrage de Vito Morpurgo comme une réussite scientifique de beaucoup d'importance, le pertinent bilan d'une activité couvrant presque deux siècles de recherches scientifiques, d'une rédaction sagace, compétente et pleine de talent.

Adrian Fochi

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigés par: H. Mihăescu (H. M.) ; Adelina Piatkowski (A. P.); Alexandru-Simion Ştefan (Al.-S. Ş); Nestor Camariano (N. C.); Cornelia Papacostea-Danielopolu (C.P.D.) ; Alexandru Duţu (A. D,); J. Irmscher—Berlin RDA (Irm.); Mustafa Mehmet (M. M,) ; I. Kara (I. K.) ; Maria Ana Musicescu (M. A. M.); Sava Iancovici (S. I.).

FANULA PAPAZOGLU, *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba: Tribali, Autarijati, Dardanci, Skordisci i Mezi* (Les tribus indigènes de l'intérieur balkanique à l'époque préromaine : les Triballes, les Autariates, les Dardaniens, les Scordisques et les Mèses). Sarajevo, 1969, 497 pp. + 1 carte. (Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine. Djela knj. XXX. Centar za balkanska ispitivanja, knj. 1).

L'étude des populations autocthones de l'époque préromaine est nécessaire pour assurer une meilleure connaissance de l'époque romaine et, plus encore, pour bine comprendre la genèse, l'évolution et l'état actuel des peuples modernes. Elle peut être entreprise à l'aide des sources littéraires antiques, des inscriptions, des matériaux archéologiques, ainsi que des rapprochements auxquels donnent lieu les recherches ethnographiques. L'auteur a limité à peu près le champ de ses recherches au territoire actuel de la Serbie et a recueilli avec beaucoup de zèle les informations concernant les Triballes, les Autariates, les Dardaniens, les Scordisques et les Mèses. Les données apparaissent peu à peu au cours de la seconde moitié du I[er] millénaire av. n. è., pour se prolonger quelque temps après la conquête romaine — près de cinq cents ans donc — et parfois même jusqu'à la venue des Slaves. Elles sont sporadiques, dans le sens qu'elles n'existent que dans la mesure où les populations locales sont venues en contact avec les Grecs et les Romains,

Le but de l'auteur a été d'étudier l'origine de ces tribus, l'étendue de leur habitat, leur vie quotidienne, leur culture matérielle, leurs déplacements au fil du temps et l'héritage culturel qu'elles ont laissé. Rappelons qu'un travail similaire a été accompli pour les ancêtres du peuple roumain par A. Philippide, *Originea romînilor* (L'origine des Roumains), I—II, Jassy, 1925 — 1928. Mais dans le présent ouvrage le thème a été strictement restreint à quelques tribus, ce qui a donné lieu à un travail en profondeur, où toutes les sources possibles ont été mises à contribution. Un des points les plus importants de cette recherche est, assurément, la tentative de délimiter la base géographique du problème et d'en exposer les modifications

successives. Les cartes publiées en annexe sont à cet égard d'une réelle utilité pour l'historien. La mise en valeur des sources littéraires et épigraphiques, faite avec compétence et toute la prudence requise, constitue à notre avis la meilleure partie de l'ouvrage. Les données linguistiques nous paraissent moins concluantes : assez peu sûres d'une part, elles sont en outre trop strictement limitées à la zone envisagée, ce qui les prive des avantages de la méthode comparative. Ce n'est d'ailleurs pas là la faute de l'auteur, mais la conséquence de la pénurie des sources et du caractère encore trop incertain de ces recherches.

Le désir de l'auteur d'établir des rapprochements dans le domaine de l'ethnographie moderne est légitime ; de même, l'utilisation de l'admirable ouvrage de R. Thurnwald sur la société primitive est à son honneur. Malheureusement, les données concernant l'époque antique sont rares et les rapprochements sont, d'autre part, souvent trompeurs, car il s'agit de conditions géographiques et d'étapes historiques différentes. Ainsi, la hiérarchie dans le domaine de la culture matérielle que l'auteur tente d'établir en conclusion, attribuant à certaines tribus une supériorité sur d'autres, nous semble — compte tenu de l'inconsistance des sources — assez hasardeuse : l'existence de telle ou telle donnée est souvent fortuite et les arguments *ex silentio* ne sont guère valables. Nous serions plutôt enclin, pour cette époque reculée, à faire appel à un certain déterminisme résultant du milieu géographique. De toute façon, le présent ouvrage, tout comme le volume précédent de l'auteur sur les villes de Macédoine (Skoplje, 1957), est d'une incontestable utilité scientifique et il serait à souhaiter que de telles monographies voient le jour pour toutes les régions du sud-est de l'Europe.

H. M.

VESELIN BEŠEVLIEV, *Zur Deutung der Kastellnamen in Prokops Werk « De aedificiis »* Hakkert, Amsterdam, 1970. XVI + 160 pp.

L'ouvrage de Procope *De aedificiis* nous a transmis 654 noms de lieux du sud-est de l'Europe, qui fournissent des indications précieuses pour la reconstitution du passé de cette partie du continent. L'auteur du présent ouvrage a puisé avec tout le soin requis aux meilleures contributions des spécialistes, tels que D. Dečev, C. Jireček, N. Jokl, F. Kanitz, C.Litzica, G. G. Mateescu, A. Mayer, C. Patsch, A. Philippide, P. Skok, K. Škorpil et W. Tomaschek (pour ne citer que les auteurs disparus), et a compulsé les sources archéologiques, épigraphiques, linguistiques et philologiques, pour procéder finalement à une analyse approfondie et systématique de l'œuvre de Procope. Ces recherches ont abouti à des résultats nouveaux et à des suggestions pleines d'intérêt, qui seront d'un secours certain autant pour une réédition améliorée de l'ouvrage de Procope que pour une étude plus approfondie de ces matériaux.

D'après les constatations de l'auteur, ces noms de lieux sont, en ordre de fréquence, d'origine latine, thrace, grecque, illyrienne, celtique et d'autre origine. Les noms latins apparaissent dans toute l'aire envisagée, tout en étant plus nombreux dans sa partie septentrionale et dans le bassin du Danube ; les noms thraces et illyriens se rencontrent sur une longue bande de terrain qui s'étend du Pont Euxin à la mer Adriatique, berceau de ces peuples dans l'antiquité ; les noms grecs abondent dans les régions du sud, en Epire, Macédoine et Thessalie ; enfin, les noms celtiques persistaient encore du temps de Procope dans quelques îlots linguistiques autour des villes modernes de Sofia, Kjustendil, Belgrade, ainsi que dans la vallée du Timoc et à Isaccea, dans la Dobroudja du nord.

Du point de vue méthodologique, l'auteur est à féliciter pour sa prudence, qui contraste avec la hâte de certains auteurs à improviser les étymologies : « Solche etymologische Versuche

arten manchmal in geistreiches, aber unnutzliches Jonglieren mit phonetischen Gesetzen und indoeuropäischen Wortwurzeln und Suffixen aus, die eher verwirren als klären » (p. 4). On pourrait ne pas être d'accord avec l'identification du nom Τρεδετετιλίους à *Tredecim tilias* (pp. 11, 51, 58 et 82); la transcription *Tredetetilios* nous parait plus juste. Ainsi qu'il est connu, la forme vulgaire *tilius* (au lieu du classique *tilia*), formée par analogie avec des noms d'arbre tels que *carpinus, fagus, ulmus*, etc., a persisté dans le roumain *tei* « tilleul », ainsi que dans la toponymie bulgare : *Teliš* « plaine près de Galabets, à 4 km sud de Bunovo, et village du district de Pleven », *Telišora* « lieu près de Tatari, dans le district de Svištov » (v. Iordan Zaïmov, *Noms de lieux du district de Pirdop*, Sofia, 1959, p. 266). Pour Βέτζας (121, 32 Haury), cf. ἀπὸ βέτζας ἐλαφρᾶς dans notre édition de Mauricius (p. 54, 29, Bucarest, 1970). L'explication de Καβετζόν par le latin *cavus* n'est guère convaincante. Si le nom Τζιταετοῦς correspondait effectivement au latin *Civitas vetus*, ce serait là la preuve que l'assimilation de $c + e, i$ avait lieu au VI^e siècle ; cf. toutefois Δουκεπράτου =*Ducispratum*. La discussion engagée autour de χώρα—*regio* (p. 66) nous semble juste et utile. On peut considérer comme un point définitivement acquis par l'analyse de l'auteur (p. 76) qu'à la base des listes de noms de lieux de l'œuvre de Procope il a existé un original latin.

H. M.

Le Livre du Préfet ou l'Edit de l'Empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople. Texte grec avec une traduction latine, des notices exégétiques et les variantes, publié par Jules Nicole. Introduction and English Translation by E. H. Freshfield. With an Introduction by Ivan Dujčev. Variorum Reprints, London. 1970, XXIV, 298 pp.

Le *Livre du Préfet*, rédigé autour de l'an 900, est une source fondamentale pour la connaissance de l'histoire intérieure de Byzance. Publié pour la première fois à Genève en 1891 par Jules Nicole, qui en a donné en 1894 une traduction française, le *Livre du Préfet* a été traduit en anglais par E. H. Freshfield.. En 1893, Jules Nicole a publié un commentaire de cette œuvre dans la « Revue Générale du Droit ». Toutes ces contributions étant épuisées et d'un accès souvent difficile, les éditions *Variorum Reprints* de Londres ont eu l'heureuse inspiration de les réunir en une nouvelle édition, accompagnées d'une étude introductive due à Jean Dujčev (Sofia). Cette réédition, qui correspond au stade actuel des recherches, fournit certaines rectifications de fond et des additions bibliographiques. Des fac-similés de l'Index Genevensis 23, découvert en 1891 par Jules Nicole, sont publiés en annexe. Les chercheurs disposent ainsi, à présent, de tous les moyens nécessaires pour utiliser et mettre en valeur cette source : le texte avec les fac-similés de l'unique manuscrit connu, les traductions latine, française et anglaise, ainsi que les commentaires de base de l'ouvrage.

Le créateur de l'Univers est décrit comme un général qui dispose ses armées (ἐν κόσμῳ καὶ εὐταξίᾳ τὸ πᾶν συναρμόσας, Prooem. 4—5). Le substantif d'origine latine φάλσευμα (1—10) apparaît aussi dans la variante φάλσαμα. Le terme κόμπλα « complètement » manque dans le dictionnaire de Sophoclès. L'expression ἄνευ εὐλόγου αἰτίας « sans cause bien fondée » se rencontre également dans le *Strategicon* de Mauricius. où l'éditeur de 1644, J. Scheffer, l'a remplacé à tort par ἄνευ ἀλόγου αἰτίας. Le *Livre du Préfet* se rapproche à plusieurs points de vue de l'ouvrage de l'empereur Constantin Porphyrogénète *De caeremoniis aulae Byzantinae*, écrit entre 952 et 959.

H. M.

N. G. L HAMMOND, *A History of Greece to 322 B. C.*, Second Edition, Oxford, Clarendon Press, 1967, 651 + 40 p.

Cet aperçu de l'histoire de la Grèce ancienne, qui appartient à N.G.L. Hammond, un des éditeurs de la nouvelle série de la *Cambridge Ancient History*, par les interprétations modernes qu'il contient s'adresse également à l'homme de science et au lecteur désireux d'être mis au courant avec le stade actuel des recherches dans le domaine de l'historiographie.

La première édition de *l'Histoire*, parue en 1959, a connu un tel succès de librairie qu'en 1963 la Oxford University Press réimprimait déjà le livre. Depuis lors, la grande quantité d'informations sur la Grèce mycénienne et archaïque, due aux fouilles archéologiques, aussi bien que les nombreux débats et les controverses actuelles sur l'interprétation des sources ont obligé l'auteur de rédiger de nouveau le premier chapitre intitulé *The Settlement of the Aegean Islands and Minoan civilisation* et les Sections 1 — 2 du deuxième chapitre, *The Greek Mainland and Mycenean Civilisation*, d'introduire un matériel nouveau, de grande importance, inédit pour les lecteurs de langue anglaise (e.g. des rapports archéologiques concernant l'Epire ancien, publiés en albanais) et de revoir certaines sections du point de vue de l'interprétation (e. g Sections 1 et 2 du V^{e} Chapitre, livre III). La nouvelle édition de l'ouvrage, qui date depuis trois ans, représente un modèle de révision entreprise par un homme de science sur un livre qu'il a écrit dans une certaine étape de sa formation, surtout lorsqu'il a bénéficié dans l'intervalle, comme l'auteur n'oublie pas de mentionner dans sa *Préface*, de circonstances favorables à son travail.

En usant de la vaste information accumulée dans la nouvelle série de la Cambridge Ancient History, N. G. L. Hammond a réussi de présenter une *Histoire* de la Grèce ancienne concentrée en cinq livres, qui réunissent, sériés par époques, les faits historiques aux faits appartenant au domaine de la civilisation, de la culture et de l'art. Les chapitres et les sections de chaque livre, rédigés approximativement sur 130 pages, correspondent aux intentions de l'auteur d'embrasser tous les aspects du monde grec jusqu'au seuil de l'époque hellénistique.

La méthode choisie par N. Hammond, pour présenter l'immense matériel qu'il devait arranger avec grande économie de moyens, s'avère judicieuse car, pour expliquer l'origine et l'évolution des institutions grecques, il examine avec attention les causes économiques et sociales qui ont provoqué de profonds changements dans la vie des cités. Comme exemple dans ce sens peut être donné[1] le 1^{e} chapitre du V^{e} livre, intitulé *The Social and Economic Background to the Troubles of Greece*, p. 521 et suiv. Dans ce chapitre l'auteur parle souvent de « capital », « capitalisme » et « profit » en antiquité ; bien entendu, ces termes peuvent être employés pour désigner les opérations financières des hommes d'affaires, des propriétaires et des banquiers grecs, à condition d'être vidés de leur acception moderne Néanmoins, la base concrète du grand décalage entre les « riches » et les « pauvres », entre les « forts » et les « faibles » — qui aboutit à toutes les guerres aggressives, celles intestines y compris, doit être cherchée plus en profondeur, dans la structure sociale des cités esclavagistes, prises comme dans une toile d'araignée dans les problèmes inextricables de la lutte de classe, impossible à résoudre, malgré les nombreuses solutions théoriques offertes par les penseurs du V^{e} et du IV^{e} siècle. La guerre du Péloponnèse, de ses débuts jusqu'à la fin désastreuse pour Athènes, ne représente pas autre chose qu'une longue suite des symptomes de cette crise, analysée par Thucydide.

[1] Le livre contient de précieuses données sur les controverses actuelles concernant l'histoire grecque, groupées soit dans les notes, soit dans les appendices. D'une qualité qu'on doit souligner pour leur finesse sont tous les chapitres qui présentent l'activité culturelle et littéraire des Grecs anciens (voir, par exemple, chap. 7 du II^{e} livre). Les figures et les planches, qui viennent compléter cet exposé si attractif, sont judicieusement choisies et réparties. Une bonne mention pour la présentation graphique, d'une tenue exceptionnelle.

A P.

JACQUES VIDALIN, *Loi athénienne et légalité*, Faculté de droit et des sciences économiques de Rennes, Texte lithographié, 1966, 273 p.

Loi athénienne et légalité représente la version développée de la thèse soutenue par l'auteur en 1965 à la Faculté de Droit et des Sciences économiques de Rennes. Le travail, résultat d'un immense labeur, contient des recherches sur la technique des institutions athéniennes à l'époque classique. Le but de cette investigation est de prouver que la pensée politique des Grecs s'est fondée sur des observations attentives en ce qui regarde la corrélation entre les processus juridiques et les changements de structure des institutions de droit public. En même temps, *Loi athénienne et légalité*, tout en utilisant les ouvrages traditionnels de G. Glotz, Louis Gernet, Jean Gaudemet, A. H. M. Jones, C. Hignett et bien d'autres, se propose de préciser les termes juridiques athéniens dont la valeur sémantique varie selon les époques.

L'auteur commence par étudier le passage de l'époque archaique, dominée par des concepts abstraits sur la Δίκη vers le début de l'époque classique, qui est marquée par l'apparition des lois écrites et d'une nouvelle notion, juridique et politique tout à la fois, *l'isonomia* (voir surtout p. 22 et suiv.). Il faut relever l'interprétation tout à fait satisfaisante de M. Vidalin sur *l'isonomia*, conçue par les Grecs anciens comme la vraie liberté politique. En discutant les attributions de la Boulé et de l'Ecclésia, M. Vidalin déploie largement sa démonstration sur l'unité inextricable entre le côté juridique et le côté politique de ces deux institutions, qui représentent l'âme même de la démocratie athénienne. Cette discussion est suivie par une mise au point sur la différence qu'existe entre deux types d'action juridique, la γραφή et la δίκη (voir surtout p. 107) et sur l'autorité des δικαστηρία, c'est-à-dire les tribunaux populaires, en tant que surveillants de la légalité.

La deuxième partie du travail est consacrée surtout à l'institution de la *nomothésia* et aux principes qui l'ont animée. L'analyse de ces principes s'appuie toujours sur les attestations des auteurs grecs, en majeure partie les orateurs du IV^e^ siècle, Démosthène en premier lieu ; les informations tirées de l'œuvre politique d'Aristote sont aussi très importantes. Les concepts de la νομοφυλακία et de παρανομία sont présentées par l'auteur comme l'expression la plus haute atteinte par la technique de la légalité athénienne.Les procédures qui ont assuré le respect de la légalité à Athènes sont illustrées par la présentation de quelques affaires célèbres : celle de Léogoras, des généraux des Arginuses, celle de Thrasybule. L'œuvre d'Euclide est considérée comme le couronnement de l'évolution des procédures juridiques qui visent à l'affermissement de la légalité et à la précision des critères sur la παρανομία.

Les quelques allusions à des parallélismes, rencontrées dans le Droit romain, mettent en relief les points de contact entre le développement de deux sociétés esclavagistes différentes, qui ont suivi chacune sa propre voie, mais qui ont subi toutes les deux l'influence des lois sociales spécifiques au monde de la cité antique.

L'ouvrage de J. Vidalin, si dense en information, a le mérite de démontrer que l'introduction de la légalité juridique à Athènes, dans le domaine de la vie publique et de celle privée, représente un processus assez long, qui concorde avec la lutte pour l'affermissement de la démocratie. Certes, le livre, malgré la richesse du matériel recueilli par l'auteur, n'a pas épuisé les problèmes épineux du thème abordé — nous pensons, par exemple, aux procédures juridiques de la législation qui regarde les métèques et les citoyens étrangers établis en Attique —, pourtant, si on apprécie l'ouvrage par son apport substantiel à la théorie de la constitution de la procédure juridique basée sur la légalité, *Loi athénienne et légalité* représente assurément une excellente synthèse, qui met en pleine lumière l'ensemble constitutif du droit athénien.

A. P.

P. LAMBRECHTS et R. BOGAERT, *Asclépios, archigalle pessinontien de Cybèle*, Studia Historica Gandensia, 96, Gent 1969, extrait des « Hommages à Marcel Renard », II, Collection Latomus, vol. 102, pp. 404—414, pl. XXI—XXII.

P. LAMBRECHTS et R. BOGAERT, *Nouvelles données sur l'histoire du christianisme à Pessinonte*, Studia Historica Gandensia, 97, Gent 1969, extrait des « Beiträge zur alten Geschichte und deren Nachleben, Festschrift Altheim », Berlin 1969, pp. 552—564, planches 25—29.

P. LAMBRECHTS et R. BOGAERT, *Inscriptions inédites de Pessinonte*, Studia Historica Gandensia, 107, Gent 1968, extrait de l'« Antiquité Classique », 1968, n° 2, pp. 540—550, planches I—III.

P. LAMBRECHTS, *Les fouilles de Pessinonte: la nécropole*, Studia Historica Gandensia, 122, Gent 1969, extrait de l'« Antiquité Classique », 1969, n° 1, pp. 121—146, planches I—XIX.

L'important site de Ballihissar, en Phrygie, où, dès 1832, Ch. Texier localisa Pessinus, ville célèbre en tant que centre du culte de Cybèle, fait, depuis 1967 — et pour la première fois dans son histoire — l'objet de fouilles systématiques de la part d'une mission belge de l'Université de Gand, dont la direction est assurée par le prof. P. Lambrechts et qui bénéficie aussi de la collaboration des archéologues turcs. Les résultats d'une visite de reconnaissance en 1966 et de deux campagnes de fouilles de deux mois en 1967 et 1968 ont été publiés avec une louable rapidité dans de diverses publications et republiés par la suite dans les « Studia Historica Gandensia », une ingénieuse et commode série de tirages à part qui réunit les contributions des historiens et archéologues de l'Université de Gand.

Comme pour toute fouille au commencement, une campagne de recherches en surface à Ballihissar même et dans les alentours a été organisée afin de récupérer les monuments arrachés au cours des siècles aux ruines de Pessinus et la riche moisson épigraphique ainsi obtenue fournit la matière aux trois premiers des fascicules susmentionnés. Il s'agit de neuf inscriptions grecques, toutes, à une exception près, funéraires et d'époque romaine, dont la plus intéressante reste, sans doute, celle qui atteste le premier archigalle de Cybèle connu jusqu'à présent à Pessinonte. C'est le monument funéraire à décoration complexe (lion gardien de la tombe, motif de la porte, symboles rattachés au culte de Cybèle, les deux mains levées) de la famille d'Asclépios, dont l'inscription offre des renseignements de premier ordre pour l'organisation du clergé du culte métroaque à l'époque romaine. Deux inscriptions chrétiennes, datables des III^{e} et IV^{e} siècles, auxquelles s'ajoute un sarcophage anépigraphe décoré d'une croix latine, viennent enrichir la série assez réduite des monuments chrétiens pessinontiens déjà connus. Une autre dizaine d'inscriptions de la même époque, toujours grecques et funéraires, a été découverte lors des récentes fouilles.

Comme il était normal, le programme des premières campagnes de fouilles a envisagé le problème de la topographie générale du site et les efforts ont été concentrés à l'endroit d'un grand bâtiment considéré comme sanctuaire, probablement de Cybèle, et dans la zone s'étendant à côté des restes du théâtre, où on a commencé la fouille d'une nécropole de la basse époque, dont les résultats jusqu'en 1968 sont présentés par le rapport provisoire publié dans les SHA 122. D'importantes observations concernant les rites, le rituel, l'orientation, la chronologie, ont été livrées par la fouille de 47 tombes qui remployent dans leurs constructions les stèles d'une nécropole de l'époque du Haut-Empire, qui s'est développée probablement au même endroit. La moitié des tombes est à incinération et les tombes à inhumation sont de différents types : à sarcophage, à ciste ou à construction en briques régulières et à toit de tuiles. Malheureusement, comme toutes les tombes ont été pillées à une époque antérieure, l'inventaire récupéré est extrêmement pauvre ; on annonce cependant une étude com-

plète que Mme I. Bayburtoglu, assistante au Musée Archéologique d'Ankara, a dédiée à la céramique provenant de la nécropole.

Une révélation des découvertes récentes concerne la présence presque exclusive sur les monuments funéraires pessinontiens du motif de la porte, parfois double, parfois à décoration assez complexe, presque toujours réalisé à un degré fort élevé de la qualité artistique. On a découvert jusqu'à présent une trentaine de stèles à porte et ce fait va modifier, sans doute, les cadres de la discussion sur le lieu d'origine et la diffusion en Asie Mineure de ce motif de la production à caractère artisanal, dont la grande vogue se place aux II^{e} et III^{e} siècles.

Pour tout ce que les fouilles de Pessinus nous ont appris de l'histoire et des monuments jusqu'ici négligés de la ville de Cybèle, on doit saluer l'initiative et les efforts des archéologues belges et on peut en attendre la suite avec un intérêt justifié.

Al.-S.Ş.

G. S. PLOUMIDIS, 'Ο ἀρχιεπίσκοπος Φιλαδελφείας Γρηγόριος Φατσέας *(1762—1768)*, (L'Archevêque de Philadelphie, Grigorios Fatzeas (1762—1768), dans « Θησαυρίσματα », IV (1967), p. 85—113.

L'auteur de l'article étudie depuis plusieurs années les archives et les bibliothèques de Venise et d'autres localités d'Italie. Il a recueilli un riche matériel concernant la vie et l'activité des Grecs d'Italie[1]. Ploumidis publie dans le présent article des informations inédites, trouvées dans les archives vénitiennes regardant le métropolite de Philadelphie, Grigorios Fatzeas.

L'auteur s'occupe, dans les 16 premières pages, de la vie et de l'activité du prêtre Georges Fatzeas de l'église grecque St. Georges de Venise, élu plus tard métropolite de Philadelphie, sous le nom de Grigorios. Son élection se fit, cependant, sans l'approbation de la Patriarchie, à la suite de quoi il fut défroqué par le patriarche œcuménique. L'auteur apporte un précieux matériel sur le conflit de Fatzeas avec le patriarche de Constantinople.

A cause de ce conflit, Fatzeas ne conduisit son diocèse que trois des sept années qu'il vécut encore, après son élection. Il est mort le 29 juillet 1768 à l'âge de 46 ans.

Dans la seconde partie, Ploumidis s'occupe de l'activité culturelle de Fatzeas et notamment des livres qu'il publia à Venise dans le but de venir en aide aux jeunes étudiants grecs. Une *Logique* d'Aristote et *l'Art rhétorique* d'après Vikentios Damodos de Céphalonie parurent, en grec moderne, en 1759, et en 1760 une *Grammaire géographique* traduite de l'italien, avec certaines adjonctions faites par Fatzeas.

Du titre grec, on voit que cette grammaire géographique a été écrite en langue anglaise et traduite ensuite en français ; de cette langue on l'a traduite en italien et Fatzeas l'a traduite de l'italien en grec moderne. Ploumidis a trouvé, au cours de ses études, toutes les traductions de cette œuvre et il reproduit leurs titres avec beaucoup de commentaires. Nous avons à ajouter que la traduction de Fatzeas a circulé dans les Principautés Roumaines et a été utilisée par le poète et historien roumain de la fin du XVIII^{e} siècle, Ienăchiță Văcărescu, dans sa célèbre grammaire de la langue roumaine, publiée en 1787 en deux éditions, l'une à Rîmnic et l'autre à Venise. Văcărescu cite l'œuvre de Fatzeas de la façon suivante : « Gramm. Gheograf. Fațea. typ. a z Vineț, Tom B ». Les philologues et les historiens littéraires roumains

[1] Il a récemment publié sa thèse de doctorat, intitulée : Τὸ Βενετικὸν τυπογραφεῖον τοῦ Δημητρίου καὶ τοῦ Πάνου Θεοδοσίου (La typographie de Venise de Dimitrie et Panos Theodosiu) (1755—1824), Athènes, 1969.

ont cru que Văcărescu a eu, pour la grammaire de Fatzeas, un modèle italien et ont dirigé leurs recherches dans cette direction. Ce problème a été élucidé par nous en 1936, dans un article publié dans la revue *Studii Italiene* (Etudes italiennes), III (1936), p. 185—191, sous le titre : *Les modèles de la grammaire de Văcărescu*, où j'ai précisé que l'auteur de la grammaire géographique est Gheorghios Fatzeas. Le passage auquel se rapporte Văcărescu se trouve dans le second volume, à la page 153, et concerne l'histoire de la Valachie.

Ploumidis s'occupe aussi d'une quatrième traduction de Fatzeas de l'italien en grec qui est Χριστιανῶν ὁδηγία διὰ τῆς σοφίας τοῦ Σολομῶντος (Les chrétiens conduits par la sagesse de Solomon), publiée à Venise, en 1760.

N. C.

EVTHIMIOS TH. SOULOGHIANNIS, Ὁ Δαπόντες, ἡ ἀντίληψίς του περὶ ἱστορίας καὶ ὁ πρόλογος εἰς τὸ « Φανάρι γυναικῶν » (Daponte, sa conception sur l'histoire et le prologue à la « Lanterne des femmes ») Athènes, 1970, 11 p. (Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας).

En poursuivant ses études sur Césaire Daponte, l'auteur s'attaque au codex manuscrit n° 253 de la Bibliothèque du monastère de Xéropotamos. Datant du XVIII^e siècle, « La lanterne des Femmes » est apparentée, par le contenu comme par le titre, à une autre œuvre de Daponte, le célèbre « Miroir des Femmes ». Il s'agit de 153 « histoires merveilleuses, tant des femmes de l'antiquité, que de celles de l'époque chrétienne ». On y trouve pourtant quelques portraits d'hommes aussi.

Quoique, d'après A. Papadopoulos-Vrelos, l'ouvrage eût été édité, l'auteur précise le fait que ni celui-ci, ni Sp. Lambros — qui cite le renseignement — n'ont jamais vu cette édition. Le caractère inédit du manuscrit semble donc irréfutable [1].

Comme le titre de l'article nous le montre, l'attention de M Souloghiannis a été attirée surtout par le prologue de cet immense ouvrage versifié, qu'il reproduit in extenso C'est là que l'auteur des « Ephémérides daces » (qu'on a nommées à juste titre « une chronique grecque de la Roumanie » [2]) dédie une véritable Ode à l'Histoire, « la plus ancienne, la plus nécessaire, la plus douce, etc. ... des choses de ce monde ».

C'est au f. 58^v du codex que l'auteur indique les vers qui lui ont permis de dater l'ouvrage après 1766.

Soulignons l'intérêt tout spécial des Roumains pour les études portant sur Césaire Daponte [3], qui connaissait la langue roumaine et nous laissa de précieuses sources pour notre histoire.

C. P. D.

---

[1] C'est aussi l'avis de Borje Knos, *Histoire de la littérature néogrecque*, Uppsala, 1962, p. 490.

[2] P. Georgescu, *Cesarii Daponte și memoriele sale despre România* (Césaire Daponte et ses mémoires sur la Roumanie), « Columna lui Traian », oct. 1876, pp. 441—446.

[3] *Ibidem*, p. 446.

ELENI D. BELIA, Οἱ λόγιοι ἀδελφοὶ Δημήτριος καὶ Μιχαὴλ Γεοργίου Σχινά (Les érudits frères Dimitrios et Michail Gheorghiou Schina), « Μνημοσύνη », Athènes, II, 1968—1969, p. 174—218.

Cette étude sur la famille Schina présente un intérêt tout spécial pour le chapitre des relations gréco-roumaines au début du XIX^e siècle. Plusieurs de ses membres ont vécu dans les Principautés et, par leur activité auprès de Guilford, du métropolite Ignace, du comte de Lasteyrie ou d'Alexandre Mavrocordat, ils ont contribué à resserrer les rapports des Roumains avec les représentants du courant philhellène. L'auteur emploie une riche documentation, dont nous citons les archives de la famille Capodistria, la correspondance de Michaïl Schina à l'époque où il était consul général à Bucarest (1851) et les précieux volumes des archives Mavrocordat.

Notons, parmi les pièces les plus intéressantes, la lettre adressée de Bucarest par Dimitrios Schina à Capodistria, dans laquelle il lui parle des chansons guerrières de Rhigas. Les lettres de Michaïl Schina (1851—1852) offrent plusieurs détails sur ses études à l'Académie Princière de Bucarest, ainsi que sur la situation des Principautés à cette époque. Parmi les autres membres de la famille présentés par l'auteur, nous trouvons Eustathios Schina, qui s'établit dans les Principautés vers 1847 et qui « avec l'aide des Russes, réussit à accéder aux degrés supérieurs de la justice et à devenir maire de la ville de Brăila ». Rappelons à ce propos que ce dernier fut pour beaucoup dans la formation culturelle de son neveu, l'écrivain roumain Gheorghe Sion, traducteur de Dionysios Photinos et de G. G. Papadopoulos.

C. P. D.

JOHN STOYE, *The Siege of Vienna*, London, Collins, 1967, 349 p.

Dans la série assez riche de travaux consacrés aux événements de 1683, véritable *turning-point* dans l'histoire européenne, le livre du p^r J. Stoye occupe une place particulière. L'auteur nous offre une chronique passionnante des luttes armées et des duels diplomatiques et, en même temps, une analyse des implications politiques immédiates du siège et de la délivrance de la capitale de l'empire des Habsbourg. Sous ce double aspect, au moins, cette monographie s'impose à l'attention des spécialistes : en partant surtout des témoignages contemporains, le p^r J. Stoye révèle les calculs qui ont poussé Kara Moustafa vers Vienne, explique l'avance rapide et relativement facile des troupes ottomanes en Autriche et brosse un tableau saisissant du siège. Les chapitres consacrés aux relations de l'Empire avec la France de Louis XIV et aux tratatives diplomatiques avec les princes allemands et le roi de Pologne dévoilent un historien averti ; on retiendra aussi le rôle joué par les forces de Thokoly dans la trame des événements.

Ce n'est pas un moindre mérite de l'auteur d'avoir écrit son livre aussi pour une audience plus large et d'avoir évoqué, à côté des grands personnages — le Grand Vizir, le roi Sobieski, Charles de Lorraine, Ernst Rudiger von Stahremberg et même l'empereur Léopold — des héros plus obscurs, mais parfois tout aussi importants (tel espion ou tel courrier).

Une illustration de bon choix, des cartes placées au bon endroit et même des esquisses des fortifications marquent le caractère documentaire de cette monographie, dans laquelle l'enthousiasme des sources est tempéré par l'analyse lucide ou par le commentaire plein d'humour, et la pose des illustres commandants est contrebalancée par le sacrifice tenace des citoyens de Vienne. En s'interdisant des considérations plus amples, l'auteur a relaté avec fidélité et

talent la chronique d'une grande bataille, qui s'est terminée par la disparition tragique d'un grand vizir et qui a inauguré la poussée systématique des Habsbourg vers le sud-est européen.

A. D.

MIRCEA ANGHELESCU, *Din istoria unui motiv poetic* : « *Inimă, mă ia mirare* » (De l'histoire d'un motif poétique : « Mon cœur, je suis surpris »), « Limbă și literatură », XX, 1969, p. 35–38.

Une analyse attentive de la traduction roumaine de *Sophronime* de Florian, faite par le truchement du néogrec, dévoile une substitution opérée par le traducteur dans le texte publié à Sibiu, en 1797 ; le chant du héros exilé reproduit, en fait, les vers de la première nouvelle incluse dans *L'école des amants délicats* de Rigas Velestinlis, qui a adapté *Les Contemporaines* de Restif de la Bretonne à la mentalité sud-est européenne. M. Anghelescu signale ensuite le destin prodigieux de ces vers, répétés par Vasile Aaron, Costache Conachi, Anton Pann et autres, un écho prolongé du contact avec le volume de Rigas. Ajoutons que les deux traductions de *L'école* ..., que nous avons récemment analysées, indiquent un évident intérêt pour l'œuvre littéraire de Rigas parmi les lecteurs roumains.

A. D.

BRUNO LAVAGNINI, *La letteratura neoellenica*, Nuova edizione aggiornata. Firenze, 1969.

Lavagninis Geschichte der neugriechischen Literatur, die ihren Gegenstand von den byzantinischen Anfängen im 11. Jahrhundert bis hin zur Gegenwart behandelt, erschien 1955 in erster und 1960 in zweiter Auflage. Das für den Wissenschaftler wie für den Laien gleichermaßen informative Buch liegt nunmehr in erheblich erweiterter Form vor. Diese Erweiterungen begreifen die neuesten literarischen Entwicklungen ein und beziehen sich ferner auf die Bibliographie, die auf knappestem Raum zuverlässig bei optimaler Vollständigkeit informiert.

Irm.

W. H. HUMPHREYS' first *Journal of the Greek war of independence* (*July 1821 — February 1822*). Edited, with an Introduction by Sture Linnér. Stockholm, 1967, 98 p.

William Henry Humphreys (* 1802), Absolvent der Royal Military Academy Sandhurst und Freiwilliger im aufständischen Griechenland, veröffentlichte 1826 ein « Journal of a Visit to Greece », das seine Erlebnisse vom Januar 1824 bis August 1825 behandelt. Daneben gibt es noch ein Memoirenbuch über die Jahre 1821–22, das in Briefen an einem Freund gestaltet ist. Es wird in der Gennadius Library in Athen verwahrt und von Linnér aus dem Manuscript ediert. Sein Wert liegt in der Unmittelbarkeit, mit der dieser erste britische Zeuge der griechischen Erhebung als Soldat des Demetrios Ypsilantis die Geschehnisse auf dem Peloponnes bis zum Fall von Tripolitsa behandelt. Die Einleitung des Herausgebers setzt mehr

voraus, als billigerweise beim Durchschnittsleser vorausgesetzt werden kann. Der Text ist von erklärenden Noten begleitet. Ein Anhang bringt ergänzende britische Dokumente.

Irm.

BERIA REMZI ÖZORAN, *Turkish newspapers and magazines published in Cyprus 1880—1915*, Ankara, 1969, 11 p.

Die vorangestellte historische Einleitung zeigt, daß die türkischen Zyprioten die durch die Zypernkonvention von 1878 eingerichtete englische Verwaltung als Fremdherrschaft empfanden. Die erste türkische Zeitung auf der Insel, « Saadet », trat 1888 ins Leben. Über sie und die späteren Gründungen wird in chronologischer Folge knapp informiert.

Irm.

Μικρασιατικὴ βιβλιογραφία. Α΄: Τὸ περιοδικὸν „'Ανατολή". 'Επιμελείᾳ Εὐθυμίου Σουλογιάννη. Μικρασιατικὰ Χρονικά 12, 1965, p. 231 — 302.

Mit der Reihe « Μικρασιατικὴ βιβλιογραφία » wird die inhaltliche Erschließung griechischer Zeitschriften des osmanischen Reiches eingeleitet ein überaus nützliches Unterfangen, wenn man bedenkt, wie schwer zugänglich diese Periodika geworden sind. Die Zeitschrift « 'Ανατολή » (« Morgenland ») wurde in den Jahren 1910—1912 von dem Dichter "Αγγ. Σημηριώτης in Smyrna herausgegeben; sie erschien zunächst wochentlich, dann vierzehntäglich. Die Aufschlüsselung, die 1021 Nummern erfaßt, geht sehr weit; nicht nur Artikel und Gedichte werden erfaßt, sondern auch Skizzen, Karikaturen und Photographien. Eine erste Einschätzung läßt folgende Schlüsse zu: 1. An der « 'Ανατολή » arbeiteten nicht nur kleinasiatische, sondern auch mutterländische Intellektuelle mit, wie z. B. Papadiamantis, Palamas, Suris, Nirvanas, Porphyras, Moraitinis. Das ägyptische Griechentum war durch keinen Geringeren als Kavaphis vertreten. 2. Von ausländischen Autoren werden nicht nur Klassiker wie Goethe, Heine, Hugo, Daudet, Leopardi, Zola, Nietzsche, Turgenjew übersetzt, sondern auch Zeitgenossen wie Mistral, d'Annunzio, Tolstoi. 3. Gedenktagen griechischer wie ausländischer Schriftsteller gilt besondere Aufmerksamkeit. Die zahlreichen nicht gezeichneten Beiträge der Zeitschrift harren noch der Auswertung, so wie es weiter erwunscht wäre, über deren Veranlassung und Wirkung mehr zu erfahren. Register sind beigegeben.

Irm.

M. TAYYIB, GÖKBILGIN, *Tanzimat hareketinin Osmanlı müesseselerine ve teşkilâtına etkileri* (Influence exercée par le Mouvement du Tanzimat sur l'Organisation et les Institutions turques), « Belleten », Türk Tarih Kurumu, Ankara, Cilt XXXI, Ocak 1967, n° 121, p. 93 — 111.

Cette étude a été présentée au Séminaire organisé en novembre 1964, à l'occasion du 125[e] anniversaire du mouvement réformateur amorcé en 1839 par le fameux *Hatt-ı-Humayun de la Gulhané* et connu dans l'histoire de l'empire ottoman sous le nom de *Tanzimat.*

En caractérisant ce mouvement comme un phénomène social et politique aux lourdes conséquences sur les institutions ottomanes, l'auteur souligne son importance dans la vie politique de l'Empire, où la nécessité des mesures réformatrices perçait depuis longtemps. A cet égard, il établit que les anciens réformateurs visaient « l'observation rigoureuse des lois du *sheriat* », alors que les groupements progressistes de l'époque du Tanzimat se proposaient surtout la réforme de ces lois et l'adaptation des institutions occidentales aux conditions de la société ottomane.

Ces considérations générales une fois posées, l'auteur analyse quelques influences positives et négatives du mouvement du Tanzimat sur différentes institutions ottomanes. Il démontre, premièrement, le rôle du courant réformiste dans la remise en question des rapports du pouvoir impérial avec les autres autorités d'Etat. Une succession de faits consignés dans l'étude met en évidence les effets positifs du mouvement réformiste sur l'institution suprême de l'empire ottoman, lui imprimant un caractère de plus en plus libéral ; ainsi s'ouvrit la voie vers un régime constitutionnel.

C'est avec une compétence particulière que sont analysées les variations fonctionnelles de l'institution du Grand Vizirat qui détenait la plus haute responsabilité dans la direction des affaires de l'Etat. L'auteur met en lumière les efforts déployés par certaines personnalités ottomanes afin de conférer au Grand Vizirat un sens européen. Une large place est accordée également à l'examen des particularités et des attributions d'autres institutions ottomanes nouvellement créées ou bien modifiées sous l'influence du mouvement du Tanzimat. Parmi celles-ci, rappelons le « Grand Conseil de Justice » (*Meclis-i Vâlâ-i Ahkâm i Adliye*) et le « Grand Conseil de la Réforme » (*Meclis-i Ali-i Tanzımat*), qui s'assuma une partie des attributions du premier. On insiste, en outre, sur les « Conseils de redressement » (*Mecalis-i Imâriye*), créés sous l'impulsion du mouvement du Tanzımat. Une autre conséquence directe fut la promulgation du *Firman de 1856*, dont la visée à caractère social et politique était la refonte, sur de nouvelles bases, des privilèges octroyés aux chrétiens de l'Empire ottoman.

D'un intérêt non moindre nous semble aussi la présentation des aspects juridico-législatifs proprement dits du mouvement réformiste et surtout de la tentative de mettre fin à l'arbitraire dans la direction des affaires de l'Etat. L'octroi aux populations musulmane et chrétienne de possibilités accrues de participation aux affaires publiques est souligné dans l'analyse de la *Loi des Vilayet de 1864*.

En dépit des réformes préconisées, voir même appliquées parfois, l'auteur constate néanmoins que le Tanzimat s'est borné à des « demi-mesures », notamment dans le domaine des institutions économiques ; il ne sut venir définitivement à bout du système théologique des *medresé* qui exerçaient une forte influence sur l'ensemble de l'appareil d'Etat ottoman. Cependant, le mouvement novateur n'en contribua pas moins à l'accroissement progressif du nombre de ceux qui, ayant assimilé la culture occidentale, allaient jouer, par la suite, un rôle d'une grande portée dans la société ottomane ; en ce sens, l'auteur apprécie le Tanzimat comme un mouvement ayant « facilité la marche du pays vers l'indépendance, la liberté et la civilisation ».

En suivant l'évolution de quelques institutions fondamentales de la Turquie, avant et après la proclamation officielle du Tanzimat (1839) et en précisant l'importance de ce mouvement dans son ensemble, l'étude offre une synthèse témoignant de la compétence particulière de l'un des spécialistes les mieux connus des institutions ottomanes.

M. M.

ELI ASHKENAZI, STRAKHIL GHICEV, *Descriptive Catalogue of the Old Printed Hebrew Books in Bulgaria*, Vol. I, part I, Sofia, Bulgarian Academy of Sciences, 1966, 172 p.

L'Académie des Sciences de la R.P.B. a publié récemment plusieurs travaux orientaux ayant trait à l'histoire balkanique.

En 1958 et 1960 ont paru deux volumes consacrés aux sources hébraiques du XVI^e^ et XVII^e^ siècles (*Fontes hebraici...*) dont quelques-unes concernent aussi l'histoire de la Roumanie (en ce sens mon compte rendu dans « Studii », n° 4/1970, p. 854 — 856). Un catalogue des anciens livres hébraïques conservés dans les bibliothèques bulgares a paru en 1966 en bulgare et en anglais.

Le catalogue contient une description détaillée de 26 œuvres hébraiques, parues entre 1501—1540, donc des « post-incunabula »; en plus des données bibliographiques habituelles, on indique non seulement les typographes, les liseurs d'épreuves, les préfaciers, les imprimaturs, mais aussi toutes les signatures de propriétaires, les notes marginales et toutes sortes de notices manuscrites, dont l'intérêt scientifique est évident.

Les auteurs ont consulté de nombreux ouvrages bibliographiques pour compléter les données bibliographiques des exemplaires incomplets. Ils ont omis à consulter le célèbre ouvrage de Ben Iakob, *Otsar hasfarim* (« Le trésor des livres... ») où ils auraient trouvé beaucoup de renseignements utiles : remarquons, par exemple, que *Menorath Hamor* a été imprimé en traduction ladino à Livorno (1567), en yiddich, à Amsterdam (1701), etc. ; les *Perouchim le Rachi* a été imprimé en 1552; *Sepher mitsvoth gadol*, n° 12 du catalogue, est une III^e^ éd., etc.

Les données bibliographiques essentielles sont reproduites en transcription bulgare et anglaise, tandis que les notices, signatures ou remarques manuscrites sont rendues en lettres hébraïques. Les notes bio-bibliographiques consacrées aux auteurs des livres sont très utiles. De nombreuses coquilles rendent parfois le texte hébraïque inintelligible (comme, p. ex., à la page 37).

Les auteurs du catalogue ont reproduit dans les annexes toutes les marques des fabriques du papier utilisé par les imprimeurs, des feuilles de titres, des pages, des notices manuscrites. Un petit dictionnaire technique et des index de noms, titres, villes et dates d'imprimerie, clot ce répertoire qui s'impose aussi grâce à l'acribie et l'érudition des éditeurs.

Les bibliothèques de Roumanie sont plus riches en livres et manuscrits hébraïques que celles de Bulgarie mais les investigations approfondies sont encore aux débuts ; une série d'études sur le livre juif en Transylvanie a été publiée dans la revue bibliographique trimestrielle de la Bibliothèque Nationale de Jérusalem « Kiryat Sepher », où je viens de publier une bibliographie des livres hébraiques de Jassy jusqu'à 1900 (1970, 2, p. 287 — 298).

I. K.

Χ. ΜΠΟΥΡΑ, Α, ΚΑΛΟΓΕΡΟΠΟΥΛΟΥ, Ρ. ΑΝΔΡΕΑΔΗ, ΕΚΚΛΗΣΙΕΣ ΤΗΣ ΑΤΤΙΚΗΣ (Églises de l'Attique), 419 p., 344 il., Γραφικαί Τέχναι Ι. Μακρις Α. Ε. Athènes 1969.

Disséminés dans des revues locales et dans les récits des voyageurs du siècle dernier, les renseignements sur les trés nombreux monuments post-byzantins de la province grecque sont souvent difficilement accessibles de nos jours hors de Grèce. Aussi sont-ils en général peu connus, un peu méprisés aussi car, il faut le reconnaître, cet art est encore trop souvent considéré comme provincial, décadent, de piètre valeur esthétique. Et si les études des savants grecs, comme A. Orlandos, G. Sotiriou, A. Xyngopoulos, M. Hatzidakis ont attiré l'attention sur l'architecture et la peinture post-byzantine en Grèce, il n'en est pas moins vrai qu'une fois les grandes lignes tracées, il est indispensable d'étayer théories et hypothèses du plus grand nombre possible d'exemples. Or, à de rares exceptions près, les études récentes sur l'art post-byzantin s'occupent surtout des Météores et du Mont Athos ; ce sont les grands monuments représentatifs qu'on invoque pour esquisser la configuration esthétique de l'art religieux aux siècles de la turcocratie. Cette image demeure incomplète. De vastes régions

comme l'Epire, la Thessalie, la Macédoine, sont les gardiennes de centaines de monuments, ainsi que d'importants ensembles de peinture murale. De dimensions modestes, chaulées à l'extérieur, comme les maisons paysannes, sans décor, sauf parfois quelques fragments de sculpture antique trouvés in situ et encastrés dans les murs, ces petites églises demeurent les témoins directs de la manière dont le peuple a su garder et souvent renouveler la tradition artistique byzantine à l'époque turque.

Ce livre, qui s'occupe des monuments de l'Attique, est conçu d'une manière aussi simple que systématique. L'introduction attire l'attention sur l'intérêt de ces monuments comme documents de la culture du peuple grec, comme trait d'union entre l'art de l'antiquité classique, de l'époque byzantine, de la turcocratie et jusqu'à nos jours. Elle est aussi un appel aux autorités compétentes d'avoir soin de ces monuments, de les préserver de la ruine qui les menace.

L'étude des 42 églises qui nous sont présentées est divisée en six chapitres, selon les bourgs et les villages auxquels elles appartiennent (Koropi, Kóntra, Megara et autres). L'emplacement exact de chaque monument est indiqué avec soin, comme pour un guide touristique détaillé. Le voyageur qui a eu le privilège de parcourir, sans se presser, les plaines et les montagnes de la Grèce et a pu voir, parsemées un peu partout, isolées au milieu d'un champ, à la lisière d'une forêt, sur les flancs d'une colline, aux pieds d'une montagne, comme au bord de la mer, ces harmonieuses petites chapelles blanches, comprend bien le souci d'indiquer jusqu'aux moindres détails, le lieu où se trouve chaque monument ; car ils sont nombreux et se ressemblent dans l'harmonie de leurs proportions, parfois minuscules, dans l'élégance de leurs volumes, dans l'équilibre de leurs profils. byzantines ou post-byzantines, basiliques, triconques, en croix libre ou inscrite, avec ou sans tour, ces monuments de la province grecque sont, malgré leur ressemblance apparente, très variés dans leurs détails. C'est d'ailleurs ce que prouvent ceux, nombreux, d'une région peu étendue comme l'Attique.

Les auteurs indiquent avec soin tous les détails de l'extérieur et de l'intérieur de chaque église, dimensions, plan, emplacement et nombre de portes et de fenêtres, matériel de construction, détails de la décoration, étapes des restaurations, etc. Et petit à petit, l'individualité de chaque monument devient claire, il justifie son âge ou sa cronologie assez complexe, son intérêt archéologique, historique, artistique. C'est avec la même minutie que nous est présentée la peinture ; si l'analyse stylistique manque, l'ensemble iconographique est complet ; il est même indiqué sur les plans qui accompagnent chaque monument. De nombreux repeints, le mauvais état de conservation de certains ensembles, rendent la datation de la peinture encore plus ardue que celle de l'architecture. (Ainsi que nous l'apprennent les auteurs dans l'Introduction, c'est avec l'aide du prof. A. Xyngopoulos qu'a été mise au point la datation de la peinture.)

L'illustration du livre est de premier ordre : photos d'ensemble et de détail de chaque monument, plans et coupes longitudinales, détails de peinture. On retrouve souvent, dans ces peintures des XVII^e^—XVIII^e^ siècles, le souvenir de l'époque des Comnènes ou des Paléologues ; d'autres fois c'est un style tout simple, populaire, celui qui définit, à peu de différences près, la peinture religieuse tardive dans tout le sud-est européen. Dans ces églises de village, la peinture suit les étapes de construction et celles des restaurations du monument. Ainsi s'explique le voisinage des figures durement contourées, aux traits élémentaires, avec d'autres qui gardent l'expressivité, l'intensité, même la monumentalité de la grande peinture byzantine. Et plus encore : l'antiquité s'y mêle, mais ces fragments de sculpture en marbre — chapiteaux, inscriptions, plaques décoratives — qui décorent façades et intérieurs, ne réussissent pas à dépareiller l'harmonieuse unité de l'ensemble. Ces modestes monuments sont une preuve vivante de la continuité millénaire dans la culture et dans l'art du peuple grec.

Une bibliographie, par groupes de monuments, vient compléter ces excellentes micromonographies.

Malgré le souci des auteurs d'indiquer en détail l'emplacement de chaque église, une carte de la région aurait été utile. D'autre part, malgré le fait qu'elles sont généralement connues, certaines d'entre elles même célèbres, les églises de la ville d'Athènes auraient normalement trouvé leur place dans ce livre qui est aussi un répertoire. Quelques conclusions sur les traits qui définissent l'architecture et la peinture de l'Attique par rapport à l'art des régions avoisinantes, peut-être aussi par rapport à l'art post-byzantin dans son ensemble, auraient offert au lecteur des précisions aussi utiles qu'intéressantes.

Guide et catalogue raisonné à la fois, il serait souhaitable que ce livre devienne une tête de série pour d'autres régions de la Grèce. La Thessalie, l'Epire, l'Argolide, la Macédoine, les îles attendent leur tour. Car ce n'est qu'au moment où le chercheur aura devant soi un répertoire analytique de tous ces monuments tardifs de la Grèce, ainsi que de l'Albanie, de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Yougoslavie, qu'on pourra définir tous les traits de l'art post-byzantin dans le sud-est européen. Félicitons les auteurs pour l'excellence de leur travail ainsi que pour leur initiative.

M. A. M.

LAZAR REDŽEPOVIĆ, *Etničke promene Albanaca u XVII i XVIII stoleću* (Transformations ethniques des Albanais aux XVII^e—XVIII^e siècles), « Godišnjak », Sarajevo, vol. IV, 1968, p. 155—170 (Centar za Balkanološka ispitivanja).

L'auteur expose en premier lieu les résultats positifs et négatifs de l'islamisation d'une partie des Albanais, à partir de la fin du XVI^e siècle. Il compte parmi les conséquences bienfaisantes de ce processus, la lecture du Coran et l'application très répandue de ses préceptes. Un second facteur qui joua un rôle important dans les modifications d'ordre ethnique subies par les Albanais, ce fut leur immigration en Grèce, Italie, Roumanie, Bulgarie, Egypte, Turquie, Amerique, ainsi que dans différentes régions de l'actuelle Yougoslavie (Srem, Côte dalmate, etc.). Les informations concernant la présence des Albanais dans tous ces pays sont groupées séparément et suivies de l'évocation de certains faits historiques de première importance. C'est ainsi que sont mentionnées les colonies albanaises de Constantinople, de Bucarest, de Sofia, etc. (p. 161). L'auteur s'occupe de plus près des Albanais établis dans les régions yougoslaves (Srem, Istrie, Côte dalmate, Monténégro, Kossovo, etc.). Il expose brièvement les causes d'ordre historique, militaire, économique, politique, psychologique, pédagogique et religieux de l'émigration albanaise et expose les conséquences des mouvements métanastasiques des Albanais quant à leur adaptation à la vie des pays d'adoption.

Le chercheur trouvera dans l'étude de L. R. une orientation générale concernant l'un des problèmes importants des Balkans : celui des Albanais et de leurs migrations.

S. I.

Dr. DRAGOSLAV ANTONIJEVIĆ. *Tihomir Djordjević i njegovo naučno delo* (Tihomir Djordjević et son œuvre scientifique), « Zbornik za društvene nauke », Novi Sad, vol. 53, 1969, p. 139—150.

Ecrit à l'occasion du centenaire de la naissance de Tihomir Djordjević (1868—1944), l'article expose les multiples aspects de la riche activité scientifique du célèbre ethnologue et folkloriste serbe.

Après avoir fini ses études à Vienne, Munich et Londres, où il a eu l'occasion de s'approprier les méthodes modernes de travail en matière d'ethnologie, Tihomir Djordjević a lui-même contribué à l'avancement de la recherche en étudiant l'ethnologie en relation avec l'histoire, l'archéologie avec l'anthropologie. Par la mise en œuvre d'une excellente méthode pour recueillir les matériaux ethnologiques et folkloriques, T. Dj. a réussi à saisir « la relation causale et fonctionnelle entre les différents phénomènes et processus ethniques ». Afin de mettre au point des études plus poussées en matière d'ethnologie, le savant serbe a utilisé le matériel d'archive concernant différentes époques historiques et a également entrepris des fouilles archéologiques.

L'œuvre de T. Dj. intéresse l'ethnologie générale, aussi bien que celle serbe et balkanique (coutumes, croyances populaires, folklore musical, médecine populaire, etc.).

Les contributions du savant serbe en ce qui concerne les peuples et les groupes ethniques des Balkans sont nombreuses : ses études ont porté sur les Turcs, les Roumains, les Sarakatchani, les Grecs, les Aroumains, les Albanais, les Tcherkesses (= Circassiens), les Juifs. Quelques-uns de ses travaux, parmi les plus importants, ont trait aux Roumains de Serbie (*Geschlechtsleben der Rumanen in Serbien*, etc.), chez lesquels il constate la persistance de nombreux traits archaiques.

Tout aussi pleines d'intérêt sont les études de T. Dj. concernant les Albanais et les Turcs des Balkans (un travail sur les Thraces est encore en manuscrit).

Le problème des « Tziganes » dans les Balkans (parmi lesquels ceux originaires de la Valachie) tient une place importante dans l'œuvre de T. Dj. Ses contributions à l'étude du problème des Tziganes lui ont valu une renommée mondiale.

Un bon nombre des résultats scientifiques de T. Dj. gardent leur actualité et font autorité parmi les spécialistes du monde entier.

S. I.

LIVRES REÇUS

Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, II (Archéologie, Histoire de l'Antiquité, Arts); IV (Histoire XVIII[e]—XIX[e] s.), Sofia, Ed. de l'Académie Bulgare des Sciences, 1969.

AIRALDI, GABRIELLA, *Le carte di Santa Maria delle Vigne di Genova* (1103—1392), Gênes, Università di Genova, Istituto di Paleografia e Storia Medievale, 1969, 338 p.

ANDRÁSFALVY BERTALAN, *A Mohácsiak Állattartása 1686 — Től 1848 — IG*, I, Budapest, 1968.

ARTZ, FREDERICK B., *Renaissance Humanism 1300—1550*, The Kent State University Press, 1966.

Beitrage zur Sudosteuropa-Forschung. Anlasslich des II. Internationalen Balkanologenkongresses in Athen 7.V.—13.V.1970, Munich, Dr. Rudolf Trofenik, 1970.

BENCSIK JÁNOS, *Pásztorkonás a Hortobágy Északi Teruletén a XVIII Század Végétol*, (Mitteilungen aus dem Ethnologischen Institut der Lajos Kossuth Universitat von Debrecen), Debrecen, 1969.

Bibliografie praci, Prague, Universita Karlova, 1970

Bibliographie de l'art byzantin et post-byzantin 1945—1969, Athènes, Comité National Hellénique de l'Association Internationale d'études du sud-est européen, 1970, 115 p.

Bibliographie d'études balkaniques, T. II — 1967, Sofia, 1969.

Cinq ans de bibliographie historique en Grèce (1965—1969), Athènes, Comité National Hellénique de l'Association internationale des études du Sud-Est européen, 1970, 133 p.

BIĆANIĆ, RUDOLF, *Jugoslawiens Stellung in der Weltwirtschaft und das Auslandskapital in Jugoslawien* (Sudosteuropastudien, 12), Munich, 1968.

BORKIEWICZ-CELIŃSKA, ANNA, *Osadnictwo Ziemi Ciechanowskiej w XV Wieku (1370 1526)*, Wrocław, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1970, 184 p.

Le chant albanais au cours des âges, Tirana, 1969.

Das Constitutum Constantini [Herausgegeben von Horst Fuhrmann], Hanovre, Hohusche Buchhandlung, 1968, 106 p.

DEGRÉ ALAJOS, *A Magyar Jogtörténetirás Keletkezése és Fejlodése a Dualizmus Korában*, Budapest, 1968.

Derleme Sozlugu, IV — D — , Ankara, 1969.

DIMARAS, C. TH., C. KOUMARIANOU, L DROULIA, *Modern Greek Culture a Selected Bibliography*, Thessalonique, 1968.

Die Donau als Verkehrsweg Sudosteuropas und die Großschiffahrtsstraße Rhein-Main-Donau (Sudosteuropastudien, 14), Munich, 1969 126 p.

Dunántúli Tudományos Gyujtemény [Szerkeszti: Szabó Pál Zoltán], Pécs, Dunantúli Tudományos Intézet Kiadása, 1947.

Eesti Rahvakunst Eksitutis — Naituse katalog —, Tartu, Eesti Nsv Rukliк Etnograafiamuuseum, 1969 1970, 15 p. + 21 p. illustr.

Εκθεσις του Διοικητου της τραπεζης εξ ονοματος του γενικου συμβουλιου επι του ισολογισμου του ετους 1969, Athènes, Τραπεζα της Ελλαδως, 1970.

ERGINER, KAYA, *Nasreddin Hoca — Tarihi Kişiliği ve Hikâyelerinin Anlamı*, Istanbul, 1969, 96 p.

KAYAHAN ERIMER, *Eski Turkçe, Gokturk ve Uygur Yazı Dili*, Ankara, 1969.

Les études balkaniques tchécoslovaques, III (Dédié à Karel Horálek pour son soixantième anniversaire) [Préparé par Jiřina Smrčková et Pavel Trost], Prague. Université Charles, 1968, 151 p.

Filagato da Cerami. Omelie per i Vangeli Domenicali e le Feste di tutto l'anno [a cura di Giuseppe Rossi Taibli], vol. I, Palerme, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1969, 247 p.

FINK, KRISZTINA MARIA, *Die Österreichisch-ungarische Monarchie als Wirtschaftsgemeinschaft*, Munich, 1968.

FLEURY, ANDRÉ de, *Vie de Gauzlin, Abbé de Fleury. Vita Gauzlini Abbatis Floriacensis Monasterii*, Paris, 1969.

FRANÇOIS, MICHEL et NICOLAS TOLU, *International Bibliography of Historical Sciences*, Thirty-Fifth Volume 1966, Paris, Librairie Armand Colin, 1969, 488 p.

GAMST, MAX und GERHARD TEICH, *Die Donau*, Munich, 1960.

GAZDARU, DEMETRIO, *Ensayos de Filología y Linguística Románicos*, La Plata, 1969.

Грађа из Земунских Архива за историју првог српског устанка, књига III 1810—1813, Издаљ Историјског архива Београда, 1969.

HADJIMIHALI, VANNA et MARO TSONI, *Bibliographie d'archéologie grecque 1945—1969 (Epoque hellénique)*, Athènes, Comité national hellénique de l'Association Internationale d'études du sud-est européen, 1970, 136 p.

HAMPLOVÁ, SYLVA, *Algunos Problemas de la voz Perifrástica Pasiva y las Perifrasis Factitivas en Español*, Prague, Instituto de Lenguas y literaturas de la Academia Checoslovaca de Ciencias, 1970, 96 p.

HASSIOTIS, J. K., *Fuentes de la Historia Griega Moderna en Archivos y Bibliotecas Españoles*, Madrid, 1969 (estr. de « Hispania », t. XXIX (1969), p. 133—164).

Highlights of Monetary and Economic Developments in Greece 1963—1969, Athènes, Bank of Greece — Economic Research Department —, 1970.

IRMSCHER, JOHANNES, *Soziologisches zur Entstehung der Neugriechischen Literatur* (extr. de « Scorsum Impressum.» Eos LVII/1, p. 194—197).

IVANOV, BASIL, *Социалистическата революциа и работническата класа в България*, Sofia, Наука в Изкуство, 1969.

ILIEVSKI, DONE, *Смислата на некои отпори против автокефалијата на македонската православна црква*, Skoplјé, Институт за национална историја, 1970.

Κυπριακα τυπικα [Εκδιδομενα υπο Ιωαννου Π. Τσικνοπουλλου], Leukosia, 1969.

Kisebb Tanulmányok 1961, Pécs, Dunántúli Tudomanyos Intézet, 1961.

KONIDARIS, GERASSIMOS I., *Die Neue in Parallelen Tabellenausgabe der Not. Episcopatum, und die Echtheit der Not.: D. Cod. Paris. 1555 A.*

KONSIN, KOOSTANUD K., *Eesti Rahvakunst*, Tallinn, Kirjastus « Vlagus », 1970, 63 p.

KRÁLÍK, OLDŘICH, *V. Příšeří české Protohistorie — Kus metodologie a polemiky*, Prague, 1969.

KYRIAKIDES P. S., *Two Studies on Modern Greek Folklore*, Thessalonique, 1968.

Läänmeresoomlaste Rahvakultuurist, Tallinn, Kirjastus « Vlagus », 1970, 260 p.

LONGO, MARIO, *Il pubblico Intervento nell'economia agraria, operato dalla legge 15 settembre 1964 n. 756*, I, Torino, G. Giappichelli Editore, 1970, 183 p.

MAČABELI, K. G., *Серебряные фиалы из Армазисхеви*, Tbilisi, Издательство « Мецниереба », 1970, 72 p. + XXVI illustr.

MATKOVSKI, ALEXANDRINA, *Полихроние Сырку (скице)*, Kišineu, Академия де Штиинце а РСС Молдовенешть, 1967, 46 p.

MATL, JOSEF, *Entwicklung der Städtischen Gesellschaft auf dem Balkan* (extr. de Südosteuropa-Jahrbuch, B. 9, p. 108—122).

Melodi dhe valle popullore instrumentale, Tirana, Universitei Shtetëror i Tiranës, Institut i Folklorit, 1969, 119 p.

PANTAZOPOULOS, N. I., Κοινοτικος βιος εις την θετταλομαγνησιαν επι τουρκοκρατιας, Thessalonique, 1967, 103 p. + 5 p. illustr.

PETKÁNOV, IVÁN, *Los elementos léxicos españoles en la lengua búlgara*, « Actas del XI Congreso Internacional de linguística y filología románica », Madrid, C.S.I.C., 1969, p. 2085—2096.

PETKÁNOV, IVÁN, *Altri elementi italiani nella lingua bulgara moderna e contemporanea*, « Archivio Glottologico italiano », Florence, LIV, fasc. 1—2 (1969), p. 253—254.

PEYFUSS, MAX DEMETER, *Die Deutschen in Rumänien. Sonderdruck aus Handbuch der europaischen Volksgruppen*, Vienne—Stuttgart, W. Braumiller, 1969.

RANDALL, JOHN HERMAN JR., *The Making of the Modern Mind* — Revised Edition —, Boston, Houghton Mifflin Company (The Riverside Press, Cambridge), 1954.

RONNEBERGER, FRANZ, *Südosteuropa in den internationalen politischen Beziehungen der Gegenwart*, Munich, 1968.

RUTKOWSKA-PŁACHCIŃSKA, ANNA, *Gospodarka i Zasięg Oddzialywania Miasta Srednio-Wiecznego-Salon-de Provence w Polowie XIV w.*, Wrocław, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1969, 135 p.

SEVASTAKI, ALEXI D., Τὸ δημόσιον δίκαιον ἐν Σάμφκατὰ τὴν τουρκοκρατίαν, τὴν Ἐπανάστασιν και τὸ Ἡγεμονικὸν Καθεστώς, Αριστοτελειον πανεπιστημιον θεσσαλονικης-Σπουδαστηριον ιστοριας ελληνικου και Ραμα-Ι-Κου Δικαιου, 1959, 108 p.

Simpozijum Predslavenski Etnički Elementi na Balkanu u Etnogenezi Južnih Slovena — Održan 24—263 Oktobra 1968. u. Mostaru, Sarajevo, Centar za Balkanološka Ispitivanja, 1969, 10 p.

SKENDI, STAVRO, *Il complesso ambiente dell'attività di Skanderbeg* (extr. de « V Convegnointernazionale di Studi albanesi — XI 1968 — Atti », Palerme, 1969, p. 83—105).

Slavic Collection of the University of Manitoba Libraries (Compiled by J. S. Muchin), Winnipeg-Canada, The University of Manitoba Libraries and UVAN, 1970.

Studia z Dziejów Osadnictwa [Redaktor Anna Rutkowska Płachcińska], Wrocław, Zakład Narodowy Imienia Ossolońskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1968, 132 p.

SOULOGIANNIS, E. T., Η επανεκδοσις του περιοδικου «Σκκλησιαστικος φαρος.» Του πατριαρχειου Αλεξανδρειας (extr. de «Παρνασσος»), t. ΙΑ', A.4, Athènes, 1969, p. 3—5.

SURDICH, FRANCESCO, *Genova e Venezia fra Tre e Quattrocento*, Gênes, Fratelli Bozzi, 1970, 397 p.

WYPYCH, KONRAD, *W Cieniu Fe — Sladami Jana Stanisława Kubarego*, Wrocław, Zakłady Kartograficzne Wrocław, 1969.

150 *Years of Art in Manitoba. Struggle for a Visual Civilization. An Exhibition for the Manitoba Centennial 1970*, Winnipeg, Manitoba, The Winnipeg Art Gallery, 1970.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.60 £, 8,—$; 40—F F; 32, — DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerț exterior LIBRI, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve,** Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import,** Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R P. de BULGARIE, **Hemus,** Place Slaweikov, 11, Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian** P.O.B. 88, Peking ■ R. P. D. COREENNE, **Chulphanmul,** Phenian ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex,** Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo, Habana ■ R. P. HONGROISE, **Kultúra,** P.O B. 149, Budapest 62 ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch,** Ul. Wronia 23, Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia,** Ve Smeckach 30 — Praha II ■ U R.S S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moskva G-200 ■ R. D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap Khau Sach Bao,** 32 Hai Ba Trung Hanoï ■ R. S. F de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga** Terazije 27, Belgrad ; **Prosveta** 16/1, Terazije, Belgrad ; **Forum,** Voïvode Misica, Novi Sad ; ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A,** Alsina 500, Buenos Aires ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd.,** Distributors 168—174, Day Street, Sydney ■ AUTRICHE, **Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt GmbH,** 1200, Wien ; Hochstädplatz ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier,** 5, Place St Jean, Bruxelles ; **Agence Messageries de la Presse,** 14—22 Rue du Persil, Bruxelles ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St., Toronto, Ontario ; **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.,** Six Thornelıffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ■ COLOMBIE, **Librería Buchholz Galeria,** av. Jiménez de Quesada 8—40, Bogotá ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard,** Noregade, 6, Kobenhavn ■ ESPAGNE, **Librería Herder,** Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue Suite 8 F., New York, 10003 N Y. ; **Continental Publications,** 111, South Mermanec Ave., St.-Louis, Missouri 63105: **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y., ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur, Paris II, **Europériodiques S. A. 72,** Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.,** Dennington Estate, Wellingborough, Northants, **Central Books, Ltd.,** 37, Inn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.,** P O.B., 1136 Tel-Aviv ; **Haiflepac Ltd.,** P.O.B , 1794, Haïfa ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma ; **Messagerie Italiane Sp. A.** Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — Ikebukuro 2 Chome Toshima Ku, Tokyo ■ PAYS-BAS, **N.V. Martinus Nijhoff,** P O.B. 269, Den Haag; **Swetz & Zeitlinger,** Keizersgracht 471—487, Amsterdam C NORVÈGE, **Tryggve Juul Moller-Boekhandel Øvre** Slattsgate 15 Oslo 1 ■ R.F. d'ALLEMAGNE, **Kubon & Sagner,** P.O.B. 68, München 34 ; **Presse Vertriebsgesellschaft GmbH,** 6, Frankfurt/Main, Börsenstrasse 13—15 ; **Kunst und Wiessen,** Erich Biber, P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie,** Froschaugasse 7, Zürich ; **Fachbücherei Bern,** P.O.B 397, 3001 Berne.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU-MUZICĂ-CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», III, 1965, 468 p., 38 lei.

* * * **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.

* * * **Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească** (La Valachie), sous la direction de A. Oțetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.

GÖLLNER C., **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.

GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.

* * * **Istoria Romîniei** (Histoire de la Roumanie), I^er^ vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II^e^ vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III^e^ vol., 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV^e^ vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

MIHORDEA V., **Relațiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIII^e^ siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.

OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, **Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age). collection «Biblioteca istorică», XX, 1969, 460 p. 27 lei.

OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.

PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI^e^ siècle), II^e^ vol., 1968, 862 p., 48 lei.

RUSSU I., **Ilirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea** (Les Illyriens. Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection «Biblioteca istorică», XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.

STOICESCU N., **Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XVI^e^—XVII^e^ siècles)), 1968, 316 p., 21 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3^e^ éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

* * * **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.

VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), II^e^ vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, *1*, p. 1—194, BUCAREST, 1971

I. P. „Informația" c. 6168

43456

Lei 40.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX - 1971

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX — 1971

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de redaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX 1971 N° 2

SOMMAIRE

LE CINQUANTENAIRE DU PARTI COMMUNISTE ROUMAIN

Le 8 mai 1971, le peuple roumain fête le cinquantenaire de la constitution du parti révolutionnaire de la classe ouvrière, le Parti Communiste Roumain. Au printemps de l'année 1921, à Bucarest, les délégués des travailleurs décidaient — dans l'esprit des traditions progressistes des patriotes combattants — de créer un parti capable de mettre fin à l'exploitation et à l'injustice sociale, de donner libre cours à l'énergie créatrice des masses en vue du parachèvement de l'idéal révolutionnaire du prolétariat roumain.

Le Parti Communiste Roumain a affronté, deux décennies durant, la terreur des autorités gouvernementales, a été obligé de combattre sous la permanente menace des plus dures répressions ; toutefois, conjugant actions illégales et légales, le Parti a mobilisé les forces ouvrières qui, par des actions de grande envergure, ont marqué des moments glorieux dans l'histoire du peuple roumain. Les âpres luttes sociales des années 1929—1933 (c'est en 1933 qu'à eu lieu la première grève antifasciste, après la prise du pouvoir par les nazis en Allemagne) ont été organisées et dirigées par le parti communiste ; c'est à l'époque de la pression fasciste que le parti a fait appel à la résistance du peuple et qu'il a soutenu les projets d'une entente balkanique vouée à contrecarrer l'expansion du fascisme.

Au cours des dures années de la dictature militaire-fasciste, le Parti Communiste Roumain, en concordance avec les aspirations les plus profondes du peuple, s'est allié aux plus représentatives forces démocratiques et patriotiques, en organisant la lutte du peuple contre la participation de la Roumanie à la guerre hitlérienne.

Analysant avec lucidité et esprit réaliste la situation de la Roumanie pendant la seconde guerre mondiale, le Parti Communiste Roumain a su agir avec fermeté afin de parfaire la solidarité de tous les éléments actifs qui entendaient renverser le régime d'Antonescu, faire sortir le pays de la guerre, chasser les troupes d'occupation et rallier la Roumanie à la coalition anti-hitlérienne.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 2, P. 199—201, BUCAREST, 1971

En organisant avec succès l'insurrection nationale antifasciste du 23 Août 1944, le Parti Communiste Roumain a ouvert la voie vers la conquête de la liberté sociale et nationale, vers la création du régime socialiste. L'instauration de la République populaire, le 30 Décembre 1947, a constitué l'accomplissement d'un but fondamental que le Parti s'était fixé dès sa création.

D'amples réalisations économiques, sociales et politiques ont marqué les décennies qui suivirent : l'édification d'une économie socialiste unitaire, d'une société homogène, autant que l'essor extraordinaire de la vie intellectuelle se rangeant parmi les succès qui témoignent de l'activité créatrice du Parti.

Dans la politique internationale, la Roumanie socialiste s'est affirmée comme un facteur dynamique, en promouvant les principes du respect réciproque et de l'égalité en droits de tous les Etats et en participant activement à la lutte pour la paix et le progrès social, problèmes essentiels du monde contemporain.

C'est par l'entretien de relations internationales multilatérales, par l'organisation d'un échange actif des valeurs matérielles et spirituelles, par la participation aux actions communes, destinées à consolider la solidarité des peuples et la sécurité internationale, par l'effort incessant de résoudre, d'une manière pacifique, les différends entre divers Etats que la politique internationale de la Roumanie exprime les aspirations profondes du peuple roumain et, en même temps, les intérêts de l'humanité tout entière.

La Roumanie a affirmé sans cesse la nécessité de créer des régions dénucléarisées dans différentes parties du monde, tout en militant sans répit pour l'instauration d'une ambiance de détente et de confiance, d'entente et de coopération entre les Etats balkaniques.

Du haut de la tribune de l'O.N.U., dans son ample discours du 19 octobre 1970, le Président de Conseil d'Etat de la Roumanie, N. Ceaușescu, affirmait que : « La Roumanie agit avec esprit de suite afin d'établir d'amples relations de bon voisinage, d'entente et de collaboration multilatérale avec les pays balkaniques, sans tenir compte des régimes sociaux, et ceci pour transformer cette partie du monde dans une zone de collaboration et de paix, sans armes nucléaires ». Sa parole s'accorde parfaitement aux réalités des dernières années, lorsque les relations de la Roumanie avec tous les Etats du Sud-Est européen ont connu une période de progrès continu. Le progrès devient manifeste à travers les accords économiques, la collaboration technico-scientifique, les échanges de visites entre les chefs d'Etat, les traités politiques conclus ces dernières années.

Dans cet ample contexte, la collaboration culturelle contribue à une meilleure connaissance des valeurs de cette partie de l'Europe, à la mise en

évidence des éléments qui ont rapproché les peuples au cours de leur existence millénaire.

La fête du cinquantenaire du Parti Communiste Roumain souligne l'importance fondamentale de cette époque dans l'existence du peuple roumain et rend un juste hommage à la force politique qui a su polariser les énergies créatrices du pays tout entier et guider notre nation socialiste vers le noble but du progrès social, de la dignité et de l'entente qui affermit la paix et assure le développement de la civilisation humaine.

LA CRISE ORIENTALE ET LE PROBLÈME DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES EN ÉTÉ 1821. INFORMATIONS TIRÉES DES ARCHIVES DE VIENNE

DAN BERINDEI et EMIL COJOCARU

Au début de l'été 1821, l'état de tension s'était aggravé dans le sud-est de l'Europe. Les atrocités commises contre le haut clergé grec — le patriarche de Constantinople, trois métropolites et 80 évêques furent tués, les premiers étant traînés vers le lieu de pendaison tout habillés de leurs vêtements sacerdotaux et, puis, leurs cadavres profanés[1] — de même que le soulèvement du Péloponnèse, avaient approfondi l'abîme qui s'était creusé entre la Russie et la Turquie. L'incendie de la révolte se propageait de plus en plus sur les territoires grecs de l'Empire ottoman, semant l'exaltation et une certaine panique parmi les musulmans, panique partiellement justifiée par le danger de généralisation de la révolte, vu que *les Grecs étaient éparpillés sur toute l'étendue de l'Empire.* Dans les Principautés roumaines, où l'étincelle de l'insurrection s'était allumée dès le début de l'année, s'étant amplifiée ultérieurement comme suite de l'action conjuguée des pandours et des hétairistes, la Porte avait passé aux répressions, ce qui fit également accroître l'état de tension entre la Russie et la Turquie. Devant les armées ottomanes — qui avaient pénétré dans les Principautés le 1er/13 mai — Tudor Vladimirescu et *bimbaşa* Sava s'étaient retirés de Bucarest, dont les Turcs s'emparèrent le 16/28 mai [2]. Dix jours plus tard, le dirigeant du mouvement révolutionnaire roumain tombait victime des menées et de la méfiance des leaders de l'Hétairie. Dans le premier combat de Drăgăşani (29 mai/10 juin), les pandours, bien que privés de munitions

[1] Andrei Oţetea, *Tudor Vladimirescu şi mişcarea eteristă în Ţările Româneşti. 1821—1822* (Tudor Vladimirescu et le mouvement hétairiste dans les pays roumains. 1821—1822), Bucarest, 1945, p. 210.

[2] *Ibidem*, p. 289—290, 303—305; Dan Berindei et Traian Mutaşcu, *Aspecte militare ale răscoalei populare din 1821* (Aspects militaires de la révolte populaire de 1821), Bucarest, 1962, p. 138—141, 145—146.

et surtout de l'apport de leur chef, triomphèrent des Ottomans [3], pour que, le 7/19 juin, les hétairistes soient écrasés dans une seconde bataille, où les Mavrophores firent le sacrifice de leur vie, sans réussir cependant à empêcher le désastre de l'armée d'Ypsilanti.

L'occupation des Principautés par les armées turques contraria fort la diplomatie russe, dont le représentant à Constantinople avait accepté dès le mois de mars la pénétration de forces armées ottomanes dans les deux pays, mais seulement « pour accompagner les nouveaux princes et rétablir l'ordre, en respectant, en tout et partout, la population pacifique » [4]. Le Cabinet de Pétersbourg, tenant compte de la nouvelle situation qui s'était créée, rédigea une note destinée à être envoyée par Stroganov aux dignitaires ottomans. Dans le projet de cette note du 1er /13 juin, on imputait à la Porte qu'elle avait déclaré la guerre à la religion chrétienne et armé contre les orthodoxes de l'empire toute la population musulmane. « Or — était-il mentionné dans le projet — si les désordres allaient continuer ou ne comportaient plus de remèdes, la Russie, loin de trouver un gage de paix dans la durée de l'Empire ottoman, se verrait, au contraire, forcée d'accomplir, tôt ou tard, ce qui lui commanderait sa religion insultée, ses traités enfreints, ses coreligionnaires proscrits » [5] Déclarant le problème soumis au débat comme « une cause européenne », demandant la reconstruction des églises détruites, le rétablissement dans ses droits de l'Eglise orthodoxe, la fixation d'« une distinction équitable » entre ceux impliqués dans la révolte et le reste des chrétiens de l'Empire ottoman et, finalement, prétendant l'association de la Russie à l'action de rétablissement de l'ordre, le Cabinet de Pétersbourg montrait clairement qu'il était disposé, éventuellement, à s'engager même dans des actions extrêmes. « Si cependant — relevait ledit document — le gouvernement turc témoignait, contre toute attente, que c'est par suite d'un plan librement arrêté qu'il prend les mesures < contre la religion chrétienne >, il ne resterait à l'empire qu'à déclarer dès à présent à la Sublime Porte ... qu'elle se constitue en état d'hostilité ouverte contre le monde chrétien, qu'elle légitime la défense des Grecs qui dès lors combattraient uniquement pour se soustraire à une perte inévitable et que, vu le caractère de cette lutte, *la Russie se trouverait dans la stricte obligation de leur offrir aide* n(otre soulignement), parce qu'ils seraient persécutés ; protection, parce qu'elle en aurait le droit ; assistance, conjointement avec toute la chré-

---

[3] *Ibidem*, p. 174—182.

[4] Andrei Oţetea, *op. cit.*, p. 209. Au sujet de l'attitude des grandes puissances à l'égard du problème des Principautés, à l'été 1821, voir aussi : Vasile Lungu, *Les grandes puissances et les Principautés roumaines de 1821 à 1826*, « Mélanges de l'École Roumaine en France », XII (1934), II-ème partie, p. 24—35, 49—50.

[5] A. Otetea, *Les grandes puissances et le mouvement hétairiste dans les Principautés roumaines*, « Balkan Studies », 7 (1966), p. 391.

t:enté, parce qu'elle ne pourrait livrer ses frères de religion à la merci d'un aveugle fanatisme »[6].

Alexandre I[er] approuva le texte définitif de la note ultimative le 16/18 juin et Stroganov la remit à la Porte le 6/18 juillet, demandant, conformément aux instructions reçues, un délai de huit jours pour la réponse [7]. La réponse verbale de Reis Effendi, transmise par le drogman Franchini, ne fut pas de nature à satisfaire le représentant du tsar ni par sa forme ni par son contenu et il refusa également de recevoir avec retard la note écrite de la Porte. Stroganov interrompit ses relations avec la Porte et, accompagné des membres de la mission russe, il s'embarqua sur un navire ancré au Bosphore et prit la route d'Odessa le 29 juillet/10 août [8]. Cela aggrava au maximum la crise, une guerre russo-turque apparaissant comme inévitable.

A l'été 1821, la diplomatie des Habsbourg, particulièrement par l'intermédiaire du comte Lützow, internonce de l'Autriche à Constantinople, s'efforça de déterminer une détente, afin d'écarter le danger d'une nouvelle guerre. Craignant le déclenchement de nouveaux soulèvements dans son propre empire, où les mouvements révolutionnaires d'Italie s'étaient à peine apaisés, la cour de Vienne essaya d'éviter toute nouvelle complication à l'échelon européen et surtout la combinaison entre la lutte de libération des peuples du sud-est de l'Europe et une guerre où la Russie aurait joué, au moins apparemment, un rôle de libératrice. C'est à juste raison que « Metternich mit tout en œuvre pour éviter la guerre » [9]. D'autre part, il créa un « front commun » des puissances européennes qui empêchèrent la Russie de commencer les opérations militaires et, d'autre part, agit fermement, par l'internonce Lützow, pour déterminer l'Empire ottoman à faire les cessions nécessaires à éviter le déclenchement de la guerre [10].

Les excès répressifs ottomans inquiétaient, par ailleurs, sincèrement les milieux dirigeants des Habsbourg. Ce ne fut pas l'effet du hasard que Metternich avait déclaré au comte Nesselrode, quelques mois auparavant, que pour la cour de Vienne l'offense faite à l'Eglise orthodoxe par le sauvage assassinat du patriarche de Constantinople était « une insulte à l'adresse du Pape »[11]. Le 20 juin/2 juillet, Lützow transmit à Metternich la traduction d'un ordre du grand vizir par lequel on rappelait aux musulmans « qu'en conséquence de l'interruption générale de la sûreté publique par la ligue des infidèles grecs contre les musulmans », le sultan avait

---

[6] *Ibidem*, p. 392.
[7] *Ibidem*, p. 393.
[8] *Ibidem*.
[9] Idem, *Tudor Vladimirescu...*, p. 337.
[10] *Ibidem*. p. 337–338.
[11] A. von Prokesch-Osten, *Geschichte des Abfalls der Griechen vom turkischen Reiche im Jahre 1821 und der Grundung des hellenischen Konigreichs*, vol. III, Wien, 1967, p. 87–88.

demandé « que tous les vrais croyants » considèrent « le moment présent non comme un temps de paix, mais comme un état de guerre ». Par conséquent le vizir demandait l'armement général des musulmans, car « tous et chacun des musulmans devront, jusqu'à ce que les troubles actuels soient entièrement passés et la sécurité rétablie pour tous, être habillés comme des guerriers et prêts à marcher ». « Tous ceux qui sont au service des ministres et officiers de la Sublime Porte — recommandait encore le vizir, soulignant par là la gravité de la situation — doivent également s'abstenir de dépenser leurs revenus en achetant des châles ou autres objets de luxe, et ils doivent, au contraire, employer leurs moyens pécuniaires à se procurer des chevaux pour les monter quand l'occasion l'exigera, et à compléter leur garniture d'armes »[12]. S'opposant aux projets de guerre russes, mais combattant en même temps ce qu'elle considérait comme des excès fanatiques à graves conséquences de la part de la Porte, la diplomatie autrichienne agit énergiquement sous la direction de Metternich dans le sens de la politique contre-révolutionnaire de la Sainte-Alliance, mais plus particulièrement pour la défense des intérêts de la Cour de Vienne.

Lutzow tenait au courant Metternich avec l'évolution de la situation de l'Empire ottoman, ses rapports étant complétés par les informations transmises à Vienne par les agents consulaires accrédités dans les Principautés, mais qui s'étaient retirés par suite des événements au-delà des frontières de celles-ci[13]. Entretenant de bonnes relations tant avec le représentant de la Russie, qui allait le charger, par ailleurs, de représenter les intérêts des sujets russes, de même qu'avec lord Strangford, représentant de l'Angleterre avec lequel il agissait d'habitude de commun accord, Lützow communiquait souvent à Vienne, dans l'annexe de ses rapports, les documents qu'il détenait de ceux-ci ou des hauts dignitaires de la Porte, ce qui confère aux archives diplomatiques autrichiennes de Constantinople une valeur documentaire particulière.

Dans l'annexe du rapport n° 96 C du 2 juillet 1821[14], Lützow transmettait certains extraits des nouvelles communiquées par Reis Effendi à lord Strangford concernant l'évolution des événements dans les Principautés, la note adressée par le représentant de l'Angleterre à la Porte le 24 juin, par laquelle il exprimait son inquiétude en ce qui concerne les

---

[12] Annexe du rapport de Lutzow à Metternich, n° 96 B du 2 juillet 1821 (Vienne, Haus-, Hof- und Staats Archiv (Cité plus loin : H.H.u.S.A.,) Turkei, Berichte 1821, f. 105—106).

[13] Voir ces rapports dans I. Nistor — Dan Berindei, *Rapoarte consulare austriece* (*1812—1823*) (Rapports consulaires autrichiens (1812—1823)), Bucarest, 1967, p. 660 et suiv. (*Documente Hurmuzaki* (Documents Hurmuzaki), nouvelle série, vol. II).

[14] Rapport n° 96 C du 2 juillet 1821 (H. H. u. S. A., Turkei, Berichte 1821, f. 110, 116).

préparatifs de guerre de la Porte et l'exacerbation des actions répressives, ainsi qu'un communiqué du gouverneur d'Odessa sur les mesures de sécurité qui devaient être prises par les négociants russes établis à Constantinople. Dans la première annexe était annoncée la conquête des villes de Craiova et de Focşani par les armées ottomanes qui avaient pénétré dans les Principautés, de même que l'envoi à Constantinople, par suite du combat qu'on avait livré dans cette dernière ville, des « oreilles » et des « drapeaux » des vaincus ! On annonçait également la défaite infligée à Drăgăşani au « scélérat » Alexandre Ypsilanti « à la tête de son exécrable armée » et l'on communiquait pour la première fois que le chef de l'Hétairie « s'est empressé de s'enfuir adroitement sur le territoire autrichien » [15].

Toujours le 2 juillet—cette fois-ci dans l'annexe du rapport n° 96 D — Lützow transmettait à Vienne le texte de la lettre que le grand vizir avait adressée à Nesselrode. Dans son rapport, le diplomate autrichien faisait remarquer le style « diffus, prolixe et tortueux » du document ottoman, exprimant en même temps la surprise quant au passage « où relativement aux transfuges il est dit que l'internonce avait déclaré, au nom de Sa Cour, qu'elle ne balancerait pas un instant à leur infliger par la potence la punition qu'ils ont méritée » [16]. Dans la lettre adressée à Nesselrode [17], vers la fin du mois de juin, le grand vizir déclarait, essayant de repousser les accusations qui pouvaient être apportées à l'Empire ottoman, que la Porte n'avait cessé « de punir tout musulman qui, contre sa volonté, oserait commettre des injustices envers lesdits sujets habitants de ses provinces ». Mais l'on insinuait en même temps que la Russie avait provoqué l'état insurrectionnel des Principautés roumaines. « Ainsi — soutenait le grand vizir — immédiatement après la mort d'Aléco Soutzo, ci-devant hospodar de Valachie, *le sujet russe* Théodor Vladimiresko qui se trouvait en Valachie osa, sous une autre forme, lever l'étendard de l'insurrection, et immédiatement après, le traître fils d'Ypsilanti *sorti de l'intérieur de la Russie avec la qualité de général russe* et passant en Moldavie, extermina sans aucune raison, tous les musulmans "bechlys" et autres

[15] Extrait des informations communiquées par le Reis Effendi à lord Strangford le 30 juin 1821, annexe du rapport de Lutzow à Metternich, n° 96 C du 2 juillet 1821 (H.H.u. S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 111); des fragments du même document — une copie découverte dans les archives prussiennes—ont été publiés par N. Iorga (*Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, vol. II, Bucarest, 1896, p. 585—586).

[16] Lutzow à Metternich, rapport n° 96 D du 2 juillet 1821 (H.H. u. S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 117).

[17] Le grand vizir à Nesselrode, lettre traduite du turc en français, annexe du rapport de Lutzow à Metternich n° 96 D du 2 juillet 1821 (H. H.u.S. A., Turkei, Berichte 1821, f. 118—128; quelques fragments du document ont été publiés par N. Iorga, *op. cit.*, vol. II, p. 584—585).

musulmans qui se sont trouvés dans la capitale de cette province » (nos soulignements).

Puis, le grand vizir — après avoir précisé que le représentant de la Russie à Constantinople « avait d'abord ..., avec des préambules de sincérité, déclaré plus d'une fois à la Sublime Porte que la Cour de Russie ignorait et désapprouvait entièrement lesdites menées révolutionnaires » et « qu'elle considérait Théodore et Ypsilanti comme des révoltés » — imputait au consul Pini de Bucarest que « par diverses représentations contradictoires adressées aux agents du gouvernement dans le but de ne point permettre l'entrée des troupes de la Sublime Porte dans le pays pour en chasser les insurgents, empêcha longtemps cette entrée, et contribua ainsi à l'augmentation et au renforcement des troupes insurgées » ! Mais le représentant du tzar à Constantinople n'échappait non plus aux accusations, le haut dignitaire de la Porte signalant à Nesselrode le fait que Stroganov avait demandé « le pardon » pour Ypsilanti et qu'il avait proposé « l'expédient de faire obtenir aux deux chefs des révoltés susmentionnés et à leurs adhérents un passage par le territoire autrichien », ce qui constituait une confirmation de plus de l'essai de résoudre la crise des Principautés par un compromis fondé sur la renonciation d'Ypsilanti de forcer le passage du Danube. C'est le moment où le chef de l'Hétairie se retire à Tîrgoviște attendant le résultat des négociations russo-turques[18]. La thèse de l'immixtion de la Russie dans le déclenchement des événements insurrectionnels des Principautés roumaines apparaît à nouveau dans la lettre du grand vizir lorsqu'il souligne que « les insurgés et les malfaiteurs ... sont sortis de la Russie et que les révoltés et les criminels qui prennent la fuite passent et se réfugient dans les Etats de cette puissance ».

Le grand vizir essayait ensuite de justifier les mesures de répression adoptées par la Porte envers les Grecs. L'assassinat du patriarche de Constantinople était motivé par le fait qu'il avait été « le premier moteur du complot » et l'on soutenait que sa punition était due à ce « crime » et « nullement pour aucune matière de religion ». Le dignitaire ottoman faisait par ailleurs un parallèle entre l'assassinat du patriarche de Constantinople et une prétendue exécution du patriarche de la Russie par le tzar Pierre I^{er}. Dans la partie finale de la lettre étaient formulées de nouvelles accusations à l'adresse de Stroganov qui, d'une part, avait appuyé les insurgés à s'évader et, d'autre part, en refusant de coopérer avec la Porte, avait fait venir les navires russes au Bosphore, réussissant finalement à s'embarquer sur l'un d'entre eux. Avant de recevoir les do-

[18] Dan Berindei et Traian Mutașcu, *op. cit.*, p. 110–111.

cuments envoyés par Lützow, Metternich s'était vu dans la situation de transmettre à celui-ci le 5 juillet 1821 des instructions urgentes par suite du passage en Transylvanie des frères Ypsilanti. Dans un message chiffré, l'internonce fut informé qu'Alexandre Ypsilanti « accompagné de ses deux frères s'est présenté le 28 juin à Rothenthurm ». Reçu sous un faux nom, le chef de l'Hétairie fut « sur le champ renvoyé à l'intérieur ». Il était évident que Metternich avait l'intention de faire éviter à Ypsilanti les effets de l'extradition et qu'il désirait en même temps que la Porte soit convaincue de l'innocence de l'Autriche. Lützow était prévenu de manière significative que l'information qui lui avait été transmise devait demeurer « à sa connaissance exclusive ». Il recevait des instructions de répondre à une éventuelle intervention de Reis Effendi dans ce problème par l'assertion qu'Ypsilanti avait pu éventuellement passer la frontière en Transylvanie en prenant « un masque, fait en lui même très simple et difficile à empêcher sur une étendue de frontière aussi grande que l'est la nôtre avec la Valachie » [19].

Le 17 juillet, Metternich s'adressait à nouveau à Lützow, lui transmettant d'amples instructions sur les négociations que l'internonce devait continuer de mener avec la Porte. Le chancelier prenait ouvertement la défense de la Russie, écrivant que « l'Empereur de Russie n'a point borné son démenti à des paroles ; il a prouvé par des faits incontestables son éloignement de toute vue contraire à la teneur des traités ou favorable à l'esprit de sédition ». Metternich imputait à l'Empire ottoman d'avoir aggravé la situation par les mesures qu'il avait entendu adopter et par l'implication de la Russie. « Que désire l'Empereur de Russie — écrivait-il — la guerre ? Non ! Il est ami de la paix politique. La vengeance ? Non, il est ami de la Justice. L'impunité des crimes ? Non ! Mais la séparation des coupables d'avec les innocents ». Le chancelier plaidait en faveur de la simplification et de la localisation du problème. « Il existe une insurrection dans l'Empire ottoman — écrivait-il à Lützow — Ce fait doit être pris tel qu'il est dans toute sa simplicité, car ce n'est pas en le compliquant que le gouvernement turc pourra faciliter le retour à l'ordre ». Metternich critiquait en même temps les mesures de répression excessives, tout comme l'incitation de la population musulmane contre les Grecs par les milieux gouvernants ottomans et signalait le danger d'une « guerre étrangère ». Il recommandait en échange à la Porte de faire allier « la clémence à la sévérité » et de résoudre de la sorte « la paci-

---

[19] Metternich à Lutzow, le 5 juillet 1821 (H.H.u.S.A., Turkei VI, Karton 11, Weisungen 1821, f. 45) ; voir aussi Alfred Roth, *Theodor Vladimirescu und die Orientpolitik*, Leipzig, 1942, p. 56 et annexe : *Die Aufnahme Alexander Ypsilantis in Österreich*, *loc. cit.*, p. 71—74.

fication intérieure de son Empire », sans créer en plus d'autres complications [20].

Le même jour, on expédiait à Lützow deux autres notes de Vienne. Dans la première l'on soutenait la satisfaction par le gouvernement ottoman des quatre desiderata exprimés par la Russie relativement à l'état de crise qui s'était créé dans l'Europe orientale. « Nous sommes entièrement convaincus — était-il mentionné dans la note — que la Porte peut accepter chacune de ces propositions sans compromettre ni sa dignité, ni aucun de ses intérêts réels ». Relativement à la destruction de certaines églises l'on considérait que ce fait était dû à des « excès populaires » et qu'il est juste que l'autorité publique fasse remettre les choses dans l'état où elles étaient auparavant. On recommandait également à la Porte — par l'intermédiaire de Lützow — de rétablir les privilèges de l'Eglise orthodoxe et de satisfaire l'exigence de la Russie concernant « la distinction à établir entre les innocents et les coupables ». « En proclamant — était-il suggéré dans la note — que ceux des Grecs qui sont restés soumis ou qui se soumettront dans un délai à fixer, ne seront plus, sous aucun rapport, confondus avec les coupables, et jouiront de la même protection que tout autre sujet fidèle de la Porte, en observant strictement cette maxime et en punissant ceux qui l'enfreindraient par des actes arbitraires, le gouvernement turc se mettrait à l'abri de toute inculpation et prendrait en même temps le parti le plus sage et le plus efficace pour dégoûter de la révolte ceux qui s'en sont . . . (un mot indéchiffrable) jusqu'ici pour ramener un grand nombre de ses adhérents et pour arrêter les progrès d'un mal, qui sans des mesures pareilles, bravera longtemps les efforts de la Porte et finira par amener les plus épouvantables catastrophes ». Relativement à cette dernière exigence russe, notamment que la Russie soit mise dans la situation « de contribuer dans l'esprit des traités à la pacification des Principautés de Valachie et de Moldavie », la note autrichienne était en quelque sorte plus réservée. Les instructions prenaient acte de l'occupation de ces pays par les troupes ottomanes et du fait que « les principaux employés de la Porte n'ont pas abusé de leurs pouvoirs », mais ne se référaient pas au fait que la Russie devrait être mise dans la situation de « contribuer » à la pacification. En échange, l'on demandait à la Porte — précisément pour parer à « une intervention » tsariste ! — « de rétablir dans les Principautés l'état de choses qui y existait avant les troubles actuels ». En conclusion, l'on recommandait avec insistance, justement aux fins d'éviter l'aggravation de la situation et des relations russo-turques, que la Porte s'abstienne de porter atteinte à la « liberté »

---

[20] Metternich à Lutzow, le 17 juillet 1821 (H.H.u.S.A., Turkei VI, Karton 11, Weisungen 1821, f 47—55).

et à la « santé » de Stroganov, car « le mal serait alors sans remède »[21]. La note révélait dans l'ensemble que l'Autriche se maintenait, malgré l'appui qu'elle accordait à la satisfaction des doléances exprimées par la partie russe, sur une position qui lui était propre. Elle visait en tout premier lieu à éviter une aggravation de la situation, obsédée par une éventuelle propagation, au-delà des frontières de l'Empire ottoman et des pays qui lui étaient assujettis, des germes de la révolution, tout en essayant d'empêcher le déclenchement d'une nouvelle guerre, ce qui aurait pu contribuer à détruire l'équilibre de forces sud-est européen et à assurer à la Russie une position trop puissante dans cette zone de l'Europe.

Dans la dernière note envoyée le 17 juillet à Lützow on justifiait la position de l'Autriche face au refuge qu'avait trouvé Alexandre Ypsilanti en Transylvanie. Après avoir soutenu que l'on avait donné « les ordres les plus sévères » pour que la pénétration des « rebelles » dans l'Empire soit empêchée, ceux-ci devant être repoussés « même par la force » au cas où ils auraient essayé d'y passer « les armes à la main », il était montré que les troupes autrichiennes étaient mises dans la difficulté par « la nature même du terrain, dans cette longue chaîne de montagnes plus ou moins inaccessibles ». La pénétration d'Ypsilanti sur le territoire de l'Empire autrichien était attribuée précisément à ces circonstances géographiques ! « C'est ainsi que le prince Alexandre Ypsilanti, sous le masque d'un simple négociant, réussit à franchir le cordon et à pénétrer jusqu'à Hermannstadt » ! Ce n'est que là — était-il relaté dans la note — que le général commandant de Transylvanie, auquel parut insolite l'arrivée de cet étranger travesti en négociant et muni de papiers attestant cette qualité, se rendit compte « que c'était le chef de l'insurrection lui-même qui était venu se livrer entre ses mains ». Informé sur les faits découverts à Sibiu — alors que les Autrichiens avaient connu dès le premier moment la vraie identité du réfugié et s'étaient déclarés d'accord de l'accueillir ! — l'empereur se mit à consulter les traités stipulant les rapports entre l'Autriche et la Turquie, afin de définir sa position. Par suite, « Sa Majesté s'est empressé d'ordonner que ledit prince Alexandre Ypsilanti fut secrètement transféré dans une forteresse éloignée, et qu'il y fut gardé avec une telle sévérité qu'il lui soit non seulement impossible de correspondre avec qui que ce soit au dehors, mais que jusqu'au lieu de son existence reste enseveli dans le plus profond mystère »[22].

---

[21] Metternich à Lutzow, le 17 juillet 1821 (H.H.u.S A , Turkei VI, Karton 11, Weisungen 1821, f. 57—60).

[22] Metternich à Lützow, le 17 juillet 1821 (H.H.u.S.A.. Turkei VI, Karton 11, Weisungen 1821, f. 61—62). De Sibiu, Ypsilanti à été envoyé à Arad, accompagné par un officier ; ici on lui a donné le nom de comte Schonwarth et ensuite il a été enfermé avec ses frères Georges et Nicolas dans la forteresse de Munkács (Alfred Roth, *op. cit.*, p. 72).

La note était rédigée de manière à faire comprendre à la Porte, qui en devait être certes informée, que l'Autriche n'avait pas favorisé la fuite d'Ypsilanti sur son territoire, mais qu'elle avait été mise devant un fait accompli, et que, tout en prenant des mesures sévères envers les dirigeants de l'Hétairie, celle-ci n'aurait pas été d'accord avec une éventuelle demande d'extradition de la part de la Porte.

Le jour qui suivit l'expédition des trois notes à Constantinople, le représentant de l'Autriche à Paris envoya un ample rapport à Vienne, où il relatait, entre autres, une conversation qu'il avait eue avec le duc de Richelieu, chef du gouvernement français, mais qui connaissait à fond la situation du sud-est de l'Europe et la politique russe, lui-même ayant servi dans l'émigration pendant de longues années le tsar et occupé de hautes fonctions dans l'administration impériale (inclusivement celle de gouverneur d'Odessa). Richelieu considérait que l'état d'effervescence enregistré dans l'Empire ottoman n'était pas dû à quelque « menées » des « libéraux », car « le mouvement insurrectionnel qui a éclaté dans différentes provinces de l'Empire ottoman il le regarde comme une suite simple et naturelle des pratiques russes depuis le règne de Catherine II », les agents de la Russie entretenant les rêves d'indépendance des Grecs et leur promettant l'appui du puissant empire. En échange, Richelieu considérait que les événements d'Italie avaient engendré le climat favorable au déclenchement du mouvement grec de libération à un moment où le tsar et son gouvernement ne l'auraient pas désiré [23].

Mais, alors que dès le 17 juillet Metternich avait donné des dispositions à Lützow à ce qu'il explique les circonstances dans lesquelles l'Autriche avait donné asile à Ypsilanti, le 25 juillet l'internonce rapportait encore ses stériles discussions avec la Porte à ce sujet — certes, avant d'avoir reçu la note du 17 juillet — où il avait nié la véracité des nouvelles qui étaient parvenues à Constantinople, mais il avait reconnu en même temps avec habileté la possibilité de leur éventuelle confirmation ! Pour apaiser les appréhensions des dignitaires ottomans, l'internonce avait donné des garanties rassurantes relativement à cette éventualité. « L'expérience — avait-il relevé — a du reste suffisamment prouvé au gouvernement ottoman que ceux de ses ennemis qui mettaient ou qui jamais ont mis le pied sur le territoire autrichien cessent dès lors à être redoutables ; ils sont civilement morts et peuvent être considérés comme effacés de la liste des vivants » [24]. Il est vrai que la détention d'Ypsilanti eut précisé-

---

[23] Vincent à Metternich, le 18 juillet 1821 (H.H. u.S.A., Frankreich, Berichte 1821, Karton 243, f. 106—109).

[24] Lutzow à Metternich, rapport n° 98 F du 25 juillet 1821 (H.H.u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 182—184).

ment ce caractère, signifiant pratiquement l'éviction du dirigeant de l'Hétairie du jeu politique de l'Europe du Sud-Est.

De Pétersbourg, l'ambassadeur de l'Autriche rapportait pendant ces mêmes jours à Metternich la satisfaction du tsar devant l'attitude adoptée par l'Autriche envers les frères Ypsilanti. Le même rapport révélait le fait qu'initialement le gouvernement autrichien avait craint une demande d'extradition de la part de la Porte, car le refus de la satisfaire aurait eu de mauvaises conséquences pour le sort des sujets autrichiens vivant sur le territoire de l'Empire ottoman et aurait pu « affaiblir » en même temps « le langage ferme » employé par l'Autriche dans ses négociations avec la Porte « pour lui faire abandonner un système aussi barbare qu'impolitique de destruction et de vengeance ». Mais, ultérieurement, l'on avait découvert qu'en vertu des traités turco-autrichiens, les personnes accusées de trahison ne devaient pas être extradées, mais seulement éloignées de la frontière [25].

Entre temps, Stroganov faisait ses préparatifs de départ. Le 15 27 juillet il demandait à l'internonce de prendre soin des sujets russes dont les affaires réclamaient leur présence à Constantinople et d'accorder protection aux intérêts des citoyens russes dans l'Empire ottoman [26]. Le même jour, Stroganov faisait connaître à Lützow par deux lettres, sa décision irrévocable de quitter Constantinople. Le retard qu'avait mis la Porte à répondre à la note russe dans le délai fixé de 8 jours, ainsi que les explications verbales vagues et non concluantes données par le Reis Effendi au drogman Franchini l'avaient fait prendre cette décision — affirmait-il. Stroganov indiquait à Lützow qu'il n'attendait que le vent favorable pour prendre la route d'Odessa, même si la Porte lui aurait refusé les firmans de départ qu'il avait demandés [27].

L'internonce ne put s'empêcher de relater à Metternich, trois jours plus tard, l'évolution du conflit russo-ottoman, de même que ses essais de déterminer Stroganov à accepter que la Porte lui remette, avec retard, la réponse écrite à la note russe du 6/18 juillet, intervention qui avait poussé le diplomate russe à lui adresser les lettres ci-dessus. Lützow faisait connaître à Metternich que face à l'irrévocable décision de Stroganov de quitter Constantinople il avait demandé aux autorités ottomanes d'éviter toute action qui aurait menacé « la sûreté personnelle

---

[25] Rapport à Metternich, n° 3 du 16/28 juillet 1821 (H.H.u.S.A., Russland, Berichte, 1821, f. 28—29, 39).

[26] Stroganov à Lützow, 15/27 juillet 1821, annexe du rapport de Lutzow à Metternich, n° 99 A (H.H.u. S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 219).

[27] Stroganov à Lutzow, 15/27 juillet 1821, annexes du rapport de Lutzow à Metternich, n° 99 A (H.H.u. S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 209, 211—212).

de M. l'Envoyé et de toute la Légation de Russie », ce que les dignitaires ottomans n'hésitèrent pas à promettre [28].

Mais l'aggravation de la situation ainsi que les instructions qu'il venait de recevoir de la part de Metternich (17 juillet) déterminèrent Lützow à demander une entrevue au Reis Effendi. A cette occasion il insista pour que la Porte reprenne ses relations avec la Russie et le Reis Effendi lui déclara que la réponse ottomane à la note russe du 6/18 juillet allait être transmise par l'un des généraux russes se trouvant tout près des frontières de l'Empire ottoman. Lützow demanda au dignitaire de la Porte que dans la rédaction de la réponse soit tenu compte des principaux points de la note russe, ceux-ci devant trouver dans le texte du document « la solution la plus complète ». Cherchant à rassurer l'internonce, le Reis Effendi l'annonça que le Divan n'avait pas l'intention de délivrer les firmans sollicités par Stroganov « parce qu'il ne voulait pas avoir l'air de consentir à ce départ inopiné », mais qu'en même temps l'on avait donné aux commandants des forteresses du Bosphore l'ordre de laisser passer « sans le moindre obstacle » les vaisseaux russes à bord desquels devaient s'embarquer Stroganov et sa suite [29].

Lützow essaya aussi pendant les jours suivants de décider la Porte à devenir plus maléable, œuvrant pour éliminer le danger d'une guerre russo-turque, mais il se heurta à des difficultés évidentes, le Reis Effendi lui avouant, par ailleurs, ouvertement, ses sentiments d'hostilité envers Stroganov, que la Porte considérait comme « l'ennemi de son existence politique ». « La Porte lui a donc promis — se plaignait le dignitaire ottoman à Lützow relativement à Stroganov — que les églises pillées ou détruites seront reconstruites, aussitôt que les circonstances le permettront, mais il n'a pas été satisfait de cette promesse, il semble qu'il aurait voulu que je m'en aille moi-même, que je dépose mes habits, et que j'offre mes bras pour bâtir des églises aux Grecs ». Essayant d'apaiser l'irritation du dignitaire, l'internonce essaya de le convaincre sur la nécessité devant laquelle se trouvait la Porte de satisfaire aux desiderata des autres puissances. « Je déclarais au Reis Effendi — relatait le diplomate autrichien — qu'il fallait au monde chrétien une preuve parlante que la Sublime Porte accordait de nouveau à la religion chrétienne cette protection que la loi du prophète justifiait et qu'elle n'avait point refusé jusqu'au moment fatal où la flamme de la révolte et de la sédition s'était répandue dans les

---

[28] Lutzow à Metternich, rapport n° 99 A du 30 juillet 1821 (H.H.u. S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 208).

[29] Lutzow à Metternich, rapport n° 99 B du 30 juillet 1821 (H.H.u. S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 226—227).

Etats de Sa Hautesse ». Il avait recommandé le délivrement d'un firman en ce sens, mais les réponses et l'attitude du dignitaire ottoman ne l'avaient point satisfait, car celui-ci « eut l'air d'un homme esclave de la volonté ou des passions d'un supérieur dont les décrets n'admettent point de modifications ». Quant à la suggestion qu'il fit relativement à l'octroi d'une amnistie, Lützow essuya un autre insuccès, bien qu'il ait déclaré au Reis Effendi que la mesure qu'il préconisait « était celle et uniquement celle qui rétablirait la tranquillité et détruirait le plus tôt possible jusqu'au germe de la sédition et de la trahison ».

A cette même occasion, l'internonce aborda le problème des Principautés roumaines, demandant que la Porte manifeste à cet égard également le désir de rétablir l'état de choses antérieur. « J'engageais finalement le Reis Effendi — relatait Lützow — à mettre en vigueur ces mesures dans les deux principautés de Moldavie et de Valachie et d'essayer le système d'une sage clémence unie à une juste sévérité là où l'esprit de la révolte s'est manifesté le premier ; je lui fis envisager le succès d'autant plus certain que ces deux provinces étaient déjà militairement occupées par les troupes de Sa Hautesse, et que le grand nombre des habitants n'avaient jamais pris part aux plans extravagants et insensés des révolutionnaires de la Grèce ». Le Reis Effendi répondit en assurant l'internonce que les deux principautés seront confiées à l'administration des hospodars « dès que l'ordre et la tranquillité y seront rétablies », mais soutenant en même temps que « ces deux provinces se trouvaient encore actuellement en état de révolte et que des bandes d'insurgés infestaient encore ces contrées ». Le représentant de l'Autriche s'opposa à cette assertion, avouant au dignitaire turc son étonnement « puisque—avait-il déclaré—je savais Wladimiresko tombé sous la hache du bourreau... quant à Alexandre Ypsilanti, je pourrais garantir à la Sublime Porte que sa carrière était terminée et qu'il ne reparaîtrait plus ». Mais le Reis Effendi ne se laissa pas convaincre par l'argumentation de Lützow, dévoilant en même temps dans sa réponse que l'Empire ottoman ne craignait pas tant une révolte qu'une éventuelle intervention de la Russie. A cet égard, il se montra tout surpris : « comment on pouvait constamment conseiller à la Sublime Porte de se désarmer et de dégarnir ses provinces tandis que la Russie avait un demi-million d'hommes sur pied et que des armées considérables entouraient de toutes parts les Etats de Sa Hautesse ». Lützow n'avait pas réussi à convaincre son interlocuteur des intentions pacifiques du tsar et dans le même temps il s'était convaincu du fait que « la Porte » croyait ne rien avoir à craindre de la part de la Russie et qu'« elle se croyait tellement forte de la justesse de sa cause qu'elle négligeait même ces ménagements et ces considérations qu'autrefois elle avait souvent poussés trop loin ».

Face à la situation constatée, l'internonce s'était décidé à concentrer ses efforts aux fins de déterminer la Porte à atténuer la teneur et la formulation de sa réponse à la note russe du 6/18 juillet. A cet effet, il rédigea une lettre officielle qu'il lut au Reis Effendi. Après l'avoir entendue, ce dernier déclara au nom de la Porte que le sultan « n'avait jamais douté de la sincérité et des dispositions amicales de l'Autriche envers l'Empire ottoman » et que la Porte considérait Lützow comme « un véritable ministre de paix », mais il renouvela les accusations à l'adresse du gouvernement tzariste. « Ypsilanti et ses coupables adhérents — déclara-t-il — ne nous sont-ils pas venus des fonds de la Russie? Michel Souzzo et tous les autres chefs de cette criminelle sédition n'ont-ils pas été accueillis en Russie avec distinction et bienveillance? N'avons-nous pas partout rencontré des sujets, protégés ou employés de Russie, dans les rangs de nos ennemis, ou bien même comme complices de la rébellion, que l'on nous suscitait dans notre intérieur? » [30] Il était évident que les divergences entre l'Empire ottoman et la Russie tzariste s'étaient aggravées et que les efforts de l'Autriche n'allaient pas être couronnés de succès de sitôt. Mais si l'Empire des Habsbourg n'avait pas la possibilité de déterminer à cette date-là une reprise des relations diplomatiques russo-turques, il pouvait au moins agir en direction de l'écartement du danger de guerre contraire à ses propres intérêts.

Toujours le 5 août, Lützow présentait à Metternich un intéressant document, qui lui avait été transmis par Stroganov. C'était un rapport d'un agent secret du général Langeron, gouverneur général d'Odessa, concernant les événements des Principautés roumaines. Particulièrement significatif apparaît le fait que Lützow, lorsqu'il transmit ce rapport à l'ambassadeur britannique avec lequel ils avaient collaboré dans les démarches faites auprès de la Porte, se sentit poussé à éliminer les lignes où l'on relatait le passage d'Ypsilanti et de ses frères en Transylvanie. Le fragment éliminé spécifiait que les autorités autrichiennes avaient délivré le passeport à Ypsilanti « avant son entrée à la quarantaine » — affirmation de l'évident accord de l'Autriche quant au refuge du chef de l'Hétairie en Transylvanie. Les passeports d'Ypsilanti et de ses frères auraient été livrés « sous le nom de Paléologue et ses neveux et ensuite sous celui de Paléogénide ». En outre, il était montré qu'Ypsilanti, ses frères « et quelques domestiques », accompagnés aussi d'un officier autrichien, étaient passés par Sibiu et Timișoara, s'arrêtant à Arad pour attendre « les ordres du gouvernement autrichien sur leur destination ultérieure » [31]. L'élimi-

[30] Lutzow à Metternich, rapport n° 100 A du 5 août 1821 (H.H.u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 5–8).

[31] Lutzow à Metternich, rapport n° 100 B du 5 août 1821 (H H.u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 87–88).

nation du passage mentionné, qui aurait poussé, certes, Stroganov à demander des explications désagréables à son collègue autrichien, démontre une fois de plus le parfait consensus de la Cour de Vienne au sujet de l'asile donné au chef de l'Hétairie sur le territoire autrichien.

Dans la lettre jointe au rapport communiqué par Stroganov, Lützow mentionnait encore les remerciements adressés par le diplomate russe au Reis Effendi pour les mesures prises par celui-ci relativement au départ du ministre russe et signalait la rumeur de source ottomane sur « la très prochaine arrivée d'un nouveau ministre de Russie ». En outre, l'internonce signalait « plusieurs exécutions » qui avaient eu lieu à Constantinople — pour la plupart des Grecs qui avaient essayé de quitter la ville afin de rejoindre les Hétairistes — ainsi que des nouvelles de Morée, Samos et Canée concernant les conflits sanglants intervenus entre les Ottomans et les insurgés, nombre d'entre eux s'étant soldés par le succès de ces derniers [32].

Le rapport de l'agent secret [33] complète les informations contenues dans les sources internes et d'autres sources externes — au premier chef les amples rapports du consul général Fleischhackl de Hakenau qui avait quitté Bucarest pour Sibiu par suite des événements, d'où il tenait au courant Metternich de l'évolution de la situation en Valachie [34]. Il mérite de comparer le rapport de l'agent secret aussi avec les amples relations de I. P. Liprandi qui, à la différence du rapport mentionné, ne justifie pas les actions de l'Hétairie contre Tudor, mais, au contraire, exprime une certaine estime à l'égard du dirigeant du mouvement de Valachie [35].

Le rapport de l'agent secret est un « extrait des rapports sur les mouvements des troupes turques et des insurgés en Valachie », donc une synthèse de plusieurs rapports. La première information contenait une inexactitude, à savoir, que seulement le 16/28 mai l'on aurait appris à Bucarest « qu'un grand corps de troupes turques s'avançait vers cette ville », alors que dès le 13/25 mai les Ottomans se trouvaient à Obileşti et le 14/26 mai à Copăceni, aux alentours de la ville, ce qui avait déterminé Tudor Vladimirescu et *bimbaşa* Sava à sortir de Bucarest le 15/27 mai et non pas le 17/29 mai, ainsi qu'il est soutenu dans le rapport. En échange, les directions de retrait des deux corps d'armées sont conformes à la réalité. Mais le rapport parle de 4 000 pandours au lieu de 5 000 et de cinq canons

---

[32] *Ibidem.*

[33] Le rapport est annexé au rapport nº 100 A du 5 août 1821 (H.H.u.S.A., Türkei, Berichte 1821, f. 84—87). La première partie du rapport — jusqu'aux excès de l'armée d'invasion ottomane — a été publiée, sans commentaires, par Alfred Roth, *op. cit.*, p. 91—93.

[34] Voir I. Nistor — Dan Berindei, *Rapoarte consulare austriece* (*1812—1823*)..., p. 606 et les suiv.

[35] *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie. La révolte de 1821), vol. V, Bucarest, 1962, p. 299, 425.

au lieu de six que possédait l'armée de Tudor Vladimirescu. A la différence de Liprandi, l'auteur de la synthèse soutient que le chef des pandours avait eu l'intention de se diriger vers Piteşti pour « attaquer, à ce qu'on disait, le corps grec sous les ordres des capitaines Yorgaky et Farmaky, et tomber ensuite sur le corps commandé par le prince Ypsilanti lui-même, qui devait être simultanément attaqué par les troupes turques du côté opposé ». Liprandi émettait une opinion diamétralement opposée au sujet de Tudor Vladimirescu, soutenant que « pour ce qui est des intentions hostiles qu'il aurait eu envers les Hétairistes et du fait qu'il aurait quitté Bucarest animé de ces intentions, conformément à l'entente avec *Kehaïa beï*, ce sont là des affirmations dépourvues de tout fondement » [36].

Le rapport de l'agent secret du gouverneur général Langeron relate les événements enregistrés durant l'espace compris entre l'entrevue, à Goleşti, de Tudor avec Iordaky l'Olympiote, jusqu'à la mort du dirigeant de la révolte de Valachie, dans les termes suivants : « Le capitaine Iordaky, instruit des intentions perfides de Vladimiresko, alla avec son corps à sa rencontre et l'obligea à faire la paix avec lui et à promettre sous serment de verser son sang pour la cause des chrétiens ; mais à peine Iordaky l'avait-il quitté que Vladimiresko expédie un courrier au Pacha de la forteresse de Vidin pour lui demander de prompts secours afin de pouvoir attaquer les Grecs. Le capitaine Iordaky averti par Hadjy Prodano (Bosnian), qui commandait les Serviens et les Bulgares sous les ordres de Vladimiresko, des démarches du sludjar Vladimiresko, fit aussitôt intercepter ses lettres. Convaincu par leur contenu des intentions criminelles de Vladimiresko, Iordaky se rendit immédiatement à la tête de 400 hommes à Goleşti où se trouvait Vladimiresko, l'arrêta sans opposition et l'expédia garotté chez le prince Ypsilanti à Tîrgovişte, où sans formes de procès il fut condamné à mort et exécuté » [37].

Liprandi donne des informations complètement différentes quant aux résultats de l'entrevue de Goleşti, relevant que Nicolas Ypsilanti et le capitaine Iordaky l'Olympiote « ont essayé par tous les moyens de persuader Tudor d'agir à côté d'eux et de joindre ses forces à celles des hétairistes », mais que ce dernier demeura « inflexible », refusant de « changer le plan de sa révolte » (antérieurement, Liprandi avait montré qu'en procédant au retrait de son armée de Bucarest, Tudor avait visé à « rassembler toutes les troupes dispersées au-delà de l'Olt, à choisir un endroit propice et à attendre la fin des actions des hétairistes, qu'il considérait comme vouées à l'échec ») [38]. Liprandi soutenait encore que Vladimirescu

---

[36] *Ibidem*, p. 299.
[37] H.H.u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 84.
[38] *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821*, vol. V, p. 298—299.

s'était engagé à secourir les hétairistes au cas où ils auraient été attaqués par les Turcs, mais qu'en réalité « il avait une intention tout à fait contraire » et qu'il aurait conservé « la neutralité » [39]. En fait, Vladimirescu avait voulu s'assurer la libre route vers l'Olténie, n'ayant nullement eu l'intention d'attaquer les hétairistes, car dans ce cas-là il aurait pu le faire à Goleşti même, où ses troupes étaient, au point de vue numérique, supérieures à celles commandées par Iordaky l'Olympiote [40].

Le rapport fournissait encore des détails sur la lutte qu'on avait livrée le 27 mai/8 juin aux alentours de Tîrgovişte et pendant laquelle, alors que Duca s'était enfui, Colcotroni et Orphano « combattirent contre les Turcs, en tuèrent quelques-uns et sont parvenus à chasser leurs avant-postes consistant en 800 hommes » [41]. En échange, Liprandi parle d'une courageuse résistance opposée par Colcotroni dans le monastère de Nucet, mais aussi du fait qu'il s'y était retiré en profitant « tant de la pluie, que des ténèbres de la nuit » [42].

Le retrait d'Ypsilanti à Rîmnic est expliqué dans le rapport de l'agent secret du gouverneur général Langeron par la nouvelle concernant le passage du *bimbaşa* Sava du côté des Ottomans et par « les faux rapports donnés par le pusillanime Duca ». Il convient de relever la précision faite dans le rapport au sujet de la date préconisée pour le déclenchement de la lutte de Drăgăşani entre les hétairistes et les Turcs, étant montré que « l'affaire devait avoir lieu le 8 juin ». Le plan n'avait pas été respecté du fait de l'attaque prématurée de Caravia — ce qui ne manqua pas d'être connu ; celui-ci, pris de panique devant l'ennemi, s'enfuit, provoquant la débandade dans l'armée hétairiste. Le rapport mentionne « la résistance héroïque » des Mavrophores, le vain effort d'Ypsilanti d'arrêter la déroute, son retour à Rîmnic, le passage à Cozia « dans l'intention de s'y retrancher et dans l'espoir de réunir ses troupes dispersées » et, finalement son refuge en Transylvanie. Le document relate ensuite le fait que Iordaky, Farmaky et Prodan « sont répandus chacun avec quelques centaines d'arnaoutes dans les districts montagneux de la Valachie, où il semble qu'ils sont déterminés à vendre cher leurs vies aux Turcs ».

« Les excès » ottomans—qui « n'ont en effet plus de bornes »—font l'objet de quelques pages du rapport de l'agent secret du général Langeron fondées sur les informations « données par plusieurs émigrés valaques ». « Le pillage et les massacres sont à l'ordre du jour » — est-il écrit dans le rapport — n'étant respectés « ni sexe ni âge », et les monastères

[39] *Ibidem*, p. 399.
[40] Voir Dan Berindei et Traian Mutaşcu, *op. cit.*, p. 159—162.
[41] H.H u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f 81
[42] *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821*, vol. V, p. 311—312.

sont « le théâtre des profanations les plus révoltantes ». On rappelle également que les Turcs « font transporter avec beaucoup de célérité dans leurs forteresses une quantité de vivres et de bestiaux qu'ils rencontrent dans leur passage, de même que tout le sel que les fermiers avaient exploité aux salines ». On y précise également qu'à Bucarest les excès étaient moins nombreux, du fait de l'existence des autorités consulaires et de certains effectifs ottomans plus restreints, mais qu'en échange les actions de pillage étaient plus accentuées « aux environs de cette ville », où « plusieurs maisons des boyards sont ruinées de fond en comble ». Le rapport mentionne toutefois que « seulement à Bucarest et dans ses environs » il y a eu 2 000 victimes. La ville de Focşani fut incendiée et les envahisseurs « ont fait main basse sur ses habitants et surtout les femmes et enlevé comme esclave le fils d'un postelnik » ; au monastère de Gavanele furent massacrés 35 hommes et emportés 160 chevaux, étant demandés ensuite à l'abbé « des certificats de bonne conduite » ! Des céréales et du bétail furent emportés en masse des départements de Rîmnic, Buzău et Ialomitza, où furent aussi incendiées « plusieurs maisons de campagne » et pris comme esclaves « deux petits boyards ». Plusieurs prêtres furent tués dans l'église et dans un village, massacrés « le postelnik Kivo, le postelnik Panajotti, son beau-frère, deux domestiques et plusieurs autres individus, et chemin faisant ils ‹les envahisseurs› ont livré à la mort la famille des boyards Episcopeşti, quoiqu'escortée par deux Turcs ». Au monastère de Viforîta, le prêtre fut tué « au pied de l'autel » et les envahisseurs « ont violé devant le sanctuaire toutes les religieuses de l'hermitage ». A Baloteşti l'on assassina cinq hommes ; dans un village de Muscel — Roncalo ! — l'église fut incendiée, de même que le manoir du maître du domaine et toujours là furent pillés et tués 17 négociants qui essayaient d'atteindre la frontière avec la Transylvanie. A Cîmpulung les maisons et les églises furent détruites, et l'on est allé jusqu'à exhumer les morts et les jeter « loin de leurs sépulcres ». Le rapport ajoutait également : « On dit que les forêts sont remplies de cadavres dont le nez et les oreilles sont envoyés comme trophées à Constantinople ». On estimait que les armées d'invasion avaient tué 4—5 000 insurgés, mais que le nombre total des victimes se montait à 16 000.

En conclusion du rapport de l'agent secret l'on faisait des précisions quant au nombre des troupes ottomanes qui se trouvaient en Valachie — 20 000 ! — et l'on soulignait l'intention de la Porte de ne pas retirer ses unités durant l'hiver, de même que les mesures prises par le commandant ottoman pour assurer l'approvisionnement des soldats. Dans le même temps on informait qu'à son tour, l'Autriche avait renforcé

le cordon militaire au long de la frontière entre la Transylvanie et les Principautés, les effectifs autrichiens atteignant à 30 000 hommes [43].

Entre-temps, Stroganov était parti vers Odessa et les représentants de l'Autriche et de l'Angleterre près de la Porte s'efforçaient d'atténuer le différend turco-russe afin d'éviter le déclenchement d'une nouvelle guerre. L'internonce faisait des démarches auprès de la Porte dans le sens des instructions reçues de la part de Metternich. Le 18 août, il annonçait avec satisfaction à Vienne « que le Divan n'a pas été sourd aux représentations et avis salutaires qui lui avaient été adressés par l'Auguste Cour Impériale ». L'internonce faisait connaître à Metternich que « la Porte a rendu un document dont l'histoire de cet Empire ne nous offre point de semblable » et qu'« elle a accordé ce qui semblait contraire à ses principes religieux, contraire à la loi islamique et répugnant tant aux usages de ce pays que, bien plus encore, au caractère fougueux et vindicatif de ses habitants ». Le firman promettait « la même protection » aux Grecs qui se soumettraient, « comme à tous les autres sujets fidèles de la Porte ». Mais si l'Empire ottoman se montrait disposé à cesser les actions répressives contre ceux qui allaient se soumettre, il ne manifestait pas autant de souplesse en ce qui concerne le problème de l'évacuation des Principautés et celui de la nomination des nouveaux princes, conditionnant la solution de ces problèmes de «la dispersion totale des bandes d'insurgés qui infestent encore la Valachie et la Moldavie » et de «la restitution des traîtres fuyards qui avaient été accueillis en Russie ». Lützow faisait remarquer au sujet des extraditions prétendues par la Porte que «l'on aura de la peine à lui faire abandonner cette demande », ajoutant qu'une autre difficulté était constituée aussi par «le manque total d'individus qui mériteraient la confiance de la Porte et qui seraient dignes et capables à la fois d'occuper le poste élevé de Prince Hospodar ». L'internonce signalait le fait que tous ceux qui auraient été autorisés parmi les Phanariotes à occuper le trône étaient impliqués dans le mouvement grec de libération ou entretenaient des rapports avec la Russie. Il émettait l'hypothèse selon laquelle la Porte reviendrait à la formule des princes autochtones : «La Porte ne pouvant confier l'administration de ces Provinces à des Pachas, ne serait peut-être pas contraire à la remettre entre les mains d'un Hospodar qu'elle choisira parmi les boyards respectifs des deux Principautés, ce qui serait bien plus à sa place que cette administration d'un individu totalement étranger au pays qu'il est appelé à gouverner et où pour la majeure partie il semble ne connaître d'autre but que celui de le pressurer et de s'enrichir à ses dépenses » [44].

---

[43] H.H.u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f 85—87.

[44] Lutzow à Metternich, rapport n° 103 du 18 août 1821 (H.H.u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 65 et suiv.).

Dans la déclaration adressée à l'internonce par la Porte l'on fournit des détails sur la situation des Principautés, et l'on essaie de justifier la position de l'Empire ottoman. «Dans le moment actuel — décrivait-on les circonstances des Principautés—les rassemblements des rebelles sont à la vérité réduits à peu de choses, mais il y a encore des insurgés par-ci par-là qui paraissent inopinément même à présent et qui infestent le pays dans des endroits où à peine la tranquillité paraît rétablie». «Les commandants de la Sublime Porte — ajoutait la déclaration — se font un devoir d'aller à la recherche de ces insurgés éparpillés et la Providence s'est montrée favorable au but salutaire qu'ils se sont proposé de nettoyer entièrement ces contrées des rebelles» [45].

Le 25 août 1821, l'internonce Lutzow envoyait encore un ample rapport à Metternich, où il débattait la situation politique compliquée des milieux diplomatiques de Constantinople. Lützow exprimait sa reconnaissance pour les appréciations élogieuses du tsar à l'égard de son activité, mais il essayait en même temps de défendre ses collègues, représentants d'autres puissances, contre les inculpations que l'empereur Alexandre I^{er} avait formulé à leur égard, relevant, également que lui — Lützow — s'était efforcé «de maintenir l'accord le plus parfait avec les ministres des Cours qui forment la grande Alliance Européenne, convaincu d'encourir la désapprobation la plus marquée en n'agissant point dans le sens de cette union». Lützow considérait que la position de la Porte avait subi une modification dans le sens souhaité par la Russie, le dernier mémoire adressé à l'Autriche — qu'il avait communiqué une semaine auparavant — attestant de la part de l'Empire ottoman «le retour à un ordre des choses qui est conforme aux demandes renfermées dans la note du ministre de Russie du 6/18 juillet. L'internonce soutenait même que la Porte était disposée à un retrait de l'armée d'occupation des Principautés, n'exigeant plus l'extradition des révoltés grecs réfugiés au sud de la Russie, si on pouvait» lui donner la certitude que les armées russes n'y entreraient point le moment après pour faire valoir des droits que la protection sur ces provinces, garantie à Sa Majesté l'Empereur de Russie par les traités, pourrait justifier». Mais lorsque le Reis Effendi lui avait donné à comprendre que la Porte accepterait le retrait de ses troupes si une puissance lui garantirait que l'Empire tsariste n'agirait pas sur le plan militaire contre les Principautés, Lützow, en rougissant, n'avait pas osé engager l'Autriche à cette garantie, qui dépassait ses propres instructions, vu surtout qu'il considérait encore avec un certain scepticisme les intentions pacifiques du tsar. L'internonce ajoutait que

---

[45] Déclaration de la Porte adressée au comte Lutzow, annexe du rapport de l'internonce à Metternich n° 103 A du 18 août 1821 (H.H u.S.A., Turkei. Berichte 1821, f. 111).

la Porte avait fait la même communication à l'ambassadeur d'Angleterre et il soulignait à nouveau le caractère unitaire des actions diplomatiques exercées par les représentants de l'Autriche, de l'Angleterre, de la France et de la Prusse sur l'Empire ottoman [46].

D'ailleurs, précisément pour attester ces faits et présenter à son gouvernement une image plus complète de l'activité diplomatique déployée à Constatinople, Lützow envoya à Vienne une copie d'après une lettre de Strangford du 26 août, où l'on posait à nouveau le problème de la garantie exigée par la Porte pour évacuer ses armées des Principautés [47], ainsi que la copie d'une note adressée à l'Empire ottoman par la Prusse le 28 août [48]. Ce dernier document, de plus grande ampleur démontrait, que toutes les puissances agissaient de manière unitaire envers la Porte. Le chargé d'affaires de la Prusse déclarait à la Porte qu'il lui avait attiré l'attention sur «les dangers imminents auxquels la S. Porte s'exposait en ajoutant les périls inséparables d'une guerre avec la Russie aux calamités déjà trop accablantes de la guerre civile», vu surtout qu'il considérait «le maintien de la paix extérieure comme la seule et unique base solide de la prospérité future de l'Empire ottoman». Le représentant de la Prusse plaidait ensuite en faveur de l'évacuation des Principautés, car le maintien de l'occupation de celles-ci «serait évidemment contraire à l'esprit et à la lettre des Traités» et demandait la nomination des nouveaux princes, en essayant d'apaiser les appréhensions de la Porte au sujet d'une éventuelle pénétration des armées russes dans les Principautés. Dans la partie finale de sa note, il insistait «sur la nécessité absolue de séparer la question de l'évacuation des Principautés de celle de l'extradition des transfuges».

Mais au cours du mois de septembre, les espoirs de l'internonce de l'Autriche et des autres représentants accrédités près la Porte quant à une proche solution de l'état de tension en Europe orientale s'avérèrent illusoires. L'Empire ottoman exigea à nouveau l'extradition des insurgés grecs réfugiés en Russie et ne se contenta pas de recevoir des assurances

---

[46] Lutzow à Metternich, rapport n° 101 E du 25 août 1821 (H.H.u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 145—148).

[47] Strangford à Bagot, 26 août 1821, annexe du rapport de Lutzow à Metternich, n° 105 F du 10 septembre 1821 (H.H u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 185); des fragments de la lettre ont été publiés par N. Iorga, *op. cit*, vol. II, p. 594—595.

[48] Note prussienne adressée à la Porte le 28 août 1821, annexe du rapport de Lutzow à Metternich n° 105 F du 10 septembre 1821 (H H.u.S.A., Turkei, Berichte 1821, f. 187—190); des fragments de la note ont été publiés par N Iorga, *op. cit.*, vol. II, p. 595—597.

que l'Empire tsariste n'occupera pas les Principautés par suite de l'évacuation des armées ottomanes de celles-ci. La crise qui, vers la fin du mois d'août 1821, semblait s'approcher d'un dénouement pacifique, se prolongea, n'étant solutionnée que partiellement pendant l'année suivante, comme suite de la nomination des princes autochtones. Ce n'est qu'en 1824 que la Russie désigna un nouvel ambassadeur à Constantinople, mais l'état de tension russo-turque ne prit fin — d'ailleurs seulement pour quelques décennies — qu'après la guerre de 1828—1829 et la conclusion de la paix d'Andrinople.

RELATIONS ROUMANO-ALBANAISES À L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE ET DE L'ÉMANCIPATION DU PEUPLE ALBANAIS, II

SAVA IANCOVICI

VI. LA PRESSE ALBANAISE EN ROUMANIE

A l'époque de la Renaissance albanaise, la presse a joué un rôle important comme moyen d'agitation et de propagation de la culture. Au dernier quart du siècle passé et durant les premières années du XX^e, dix hebdomadaires albanais ont paru en Roumanie.

La première feuille albanaise de Roumanie est « Drita. Jurnal literar şi politic », qui commence à paraître le 15 mai 1887 à Brăila, représentant la succursale de la Société *Drita* à Bucarest. Le journal est publié exclusivement en roumain. Comme nous l'avons vu plus haut, peu avant la date de sa parution, les dissensions parmi les membres de la *Drita* de Bucarest avaient déjà commencé, ce qui a eu pour conséquence l'élection du nouveau comité sous la présidence de V. A. Urechiă. Le 20 mai, ce comité avait envoyé (sous la signature de D. Butculescu) une lettre à la succursale de Brăila pour demander la suppression de la feuille « Drita » ou le changement de son nom, car « une telle publication est dangereuse pour tous les Albanais, surtout pour ceux de Turquie ». Nous ne sommes pas informés sur les problèmes politiques soulevés par le premier numéro du journal[169]; on lui reproche de « traiter plus de questions politiques que de choses qui nous intéressent ici et toute la nation albanaise »[170].

---

[169] Manque dans la collection de la Bibliothèque de l'Académie. Mais on sait qu'il a été publié en 1 000 exemplaires. D'après certaines informations ultérieures on apprend que le journal écrivait, entre autres, que la cité de Brăila avait été désignée « comme berceau d'une société culturelle albanaise ».

[170] Phrase insérée dans la lettre mentionnée du 20 mai, publiée dans le journal « Cooperatorul român », conduit par D. Butculescu, n^o 21/24 mai 1887. Le concept de la lettre dans la collection Drita, n^o 17, aux Archives de l'Etat de Bucarest. Le 7 mai 1887, Butculescu signait une lettre à Konst. Zappa, sur une feuille à l'en-tête de *Societăţile şi Expoziţiunile cooperative* (Coll. Drita, doc. 14 orig.).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 2, P 225–248, BUCAREST, 1971

La rédaction du journal répond sur un ton révolté que la gazetta « Drita » n'appartient plus à la Société culturelle albanaise *Drita*, mais qu'elle « est indépendante, sous la présidence de son propre Comité de redaction et toute la documentation publiée nous intéresse exclusivement... »[171]. Malgré l'affirmation que le nom de « Drita » ne puisse être le monopole de personne, à son troisième numéro (1er juin 1887) la gazette s'appelle « Lumina » (Lumière), le même titre traduit en roumain. Dorénavant, malgré un nouvel essai de polémique avec la centrale, la gazette s'abstient d'écrire quoi que ce soit sur le problème des Albanais et jusqu'à son dernier numéro (11 du 12 décembre 1887) elle ne s'occupe plus que de problèmes intéressant la ville de Brăila.

Les débuts de la presse albanaise en Roumaine ont donc été modestes et difficiles ; tout comme au début l'organisation a eu à souffrir des incertitudes et des ambitions soit individuelles soit collectives. Les dissension d'entre les membres de la colonie ont mis leur empreinte sur les débuts et l'évolution de la presse albanaise.

Le second journal albanais de Roumanie est, « Sqipetari-Albanezul ». Il paraît le 7 août 1888 en albanais et roumain ; les 44 numéros de ce journal (albano-roumain) à titre symbolique se succèdent comme suit : août 1888—26 juillet 1889 ; 12 janvier 1890 ; 9 janvier — 15 février 1899 ; 8 juin — 14 novembre 1903[172].

Longtemps cet hebdomadaire paraîtra sous la « rédaction d'un comité », étant, au fond, un organe de la *Drita* de Bucarest. Il est évident que le journal a été dirigé par N. N. Naço, malgré le fait que son nom en tant que directeur n'apparaît sur l'en-tête qu'à partir du numéro 30, donc en 1899. D'ailleurs, les initiés parmi les contemporains étaient au courant dès le début de ce fait. La « Gazeta Macedoniei », par exemple, définissait très bien le rôle de Naço et celui de « Sqipetari » en écrivant que Naço, «par la publication du journal "Sqipetari" en 1888 à Bucarest, a aidé à la formation d'un langage polémique en albanais »[173].

A partir du numéro 28/1890, le jouranl adopte un plus petit format, gardant le même nombre de pages (quatre), et les informations

---

[171] Le journal « Drita », n° 2/1887, p. 1.

[172] Numéroté comme suit : 1—30 (9 janvier 1899). Le n° 29 manque de la collection de la Bibliothèque de l'Académie. La collection est reprise avec le n° 2 (17 janvier 1899) — n° 4/15 février 1899. La parution du journal a été interrompue plus de trois ans. Il reprend son activité le 8 juin 1903, avec les numéros 1—11. Il était publié dans la typographie de P. Cucu. Toutes ces interruptions sont dues aux avatars de la *Drita* dont dépendait ce journal.

[173] « Gazeta Macedoniei », n° 9/29 mars 1897, p. 3. Le journal reprend cette phrase de « Albania », Bruxelles, n°1/897, p. 8.

sont publiées cette fois-ci en albanais, français et roumain [174]. Le journal change également de motto [175].

Le journal « Sqipetari » demeure tout le temps philo-ottomane et antihellène, d'après les directives de N. N. Naço. D'un esprit parfois excessivement combatif, le journal entre en polémique avec les Grecs et les grécisants albanais et aroumains ; il mène une campagne contre la polititique tsariste[176], contre la politique contraire aux Albanais des Balkans, de Bulgarie et de Serbie, critiquant même les autorités de Roumanie. Toutefois, en tenant compte du fait que la Porte avait reconnu la *Drita* en tant qu'organisation légale et qu'on ne pouvait pas risquer de provoquer des persécutions contre les Albanais, les critiques adressées à la Porte demeuraient prudentes. C'est ainsi que, adoptant une attitude apparemment hostile aux tendances de désintégration de la Turquie, le journal se permettra néanmoins d'avertir très clairement (en 1903) qu'il ne cessera de demander l'application de la Constitution de 1876, de Mithad-pacha (donc prenait partie pour les réformes). Au cas contraire, précisait le journal à une autre occasion, « nous nous adresserons à la haute instance diplomatique de l'Europe »[177]. Cet «*unique et premier journal en langues albanaise et roumaine* » (souligné par nous) persévère avec force dans sa lutte pour améliorer la situation des Albanis. « *Notre gazette, l'unique en langue nationale* (notre soulignement), est à la disposition de tous les Albanais qui désireraient y publier leurs doléances ainsi que les souffrances causées par les intrigues étrangères »[178]. Le journal insiste fréquemment sur l'hospitalité que les Albanais ont trouvée en Roumanie [179].

---

[174] Dimitrie Fățea est désigné maintenant comme gérant responsable. Le siège de la rédaction a été successivement 6, rue Doamnei; 86, rue Teilor; 5, rue Colței.

A sa reparution en 1903, toujours sous la direction de Naço, le journal compte six grandes pages, imprimées cette fois-ci 3, rue Academiei. Les rubriques apparaissent toujours en trois langues.

[175] Au début le journal comportait, en guise de motto, la précision suivante : « Del mjé here ne jeve urdhent te ne pleqesie (Apparaît chaque semaine sous les soins du Comité) A droite : Ndrite qe te jeş (Frappe et on t'ouvrira). En commençant avec le numéro 28/1890, à la gauche du titre, la mention suivante : Godit te te hapin/Thire te te digjojne Kerke tete japin (Crie, pour que l'on t'entende/Demande pour que l'on te donne). A la droite du titre : Ndritu qe te jeş / Duaj qe temundeş / Puno qe tĕ keş (Apprends pour que tu puisse vivre / Désire pour que tu puisse / Travaille pour avoir).

[176] Entre autres, le journal raconte en détail le cas de Isac de Dibra, retenu par les Turcs comme agent russe. En fait, il s'agit de Isaiya Majovski, connu sous le nom de Radev ou Radulev, ainsi que sous le nom de guerre de Isaac R. Obşti, qui conduit à un moment donné un groupe de 15 *komitadji* albanais, aux environs de Dibra. Il est arrêté par les Turcs en janvier 1889, en même temps que l'albanais Maliç. En 1890 il agit de nouveau, en compagnie du révolutionnaire macédonien Bone Gherghiev (I. G. Senkevici, *Dokumenti od istorijata na Makedonija vo arhivata na M. A. Hitrovo*, « Glasnik na Institutot za natsionalna istoria, Skopje, n° 1, 1965, p. 183 ; Idem, *Novi materiali ot arhivot na M. N. Hitrovo, ibidem*, n° 2, 1966, p. 113—118).

[177] « Sqipetari », n° 2/1899, p. 1.

[178] N° 1/1888, p. 2, sous le titre « Ce que nous demandons et ce que nous désirons? »

[179] « Nous les Albanais, un petit nombre établis en Roumanie, le pays le plus hospitalier de l'Orient, pays du progès et de toutes les libertés, tenant compte de ses lois et de ses institutions, nous avons fondé, en 1884, la société culturelle *Drita* ». (« Sqipetari », n° 1/1888, 1).

Dès sa parution, « Sqipetari » a eu un grand nombre d'abonnés dans le pays : Bucarest, Brăila, Călăraşi, Medjidia, Corabia. Iusuf-bey Ali, leader albanais de Sofia, avait réussi à abonner plus de trente personnalites remarquables parmi les Bulgares, dont le premier ministre Stambulov ; de même, le Comité de rédaction des gazettes « Svoboda » et « Narodni Prava ». Il y avait également des abonnés à Varna et Roustchouk. « Sqipetari » était également connu par quelques albanologues d'Europe, tels le prof. Jan Jarník de Prague et Gustav Weigand de Leipzig, qui félicitèrent, par écrit, les Albanais de Bucarest pour la société *Drita* et sa gazette en albanais[180] .

Il faut noter également que c'est dans les pages de « Sqipetari » que débute le poète albanais Lono-Logori. Aleks Stavri (connu en littérature sous le nom de Asdreni), un des poètes les plus célèbres de la Renaissance albanaise, a joué un rôle très efficace dans la parution de « Sqipetari » [181].

Le troisième hebdomadaire, dans l'ordre de la parution, a été «Alvano-Makedonia », propriété de *Steflu al Damciu Makedon et Co.* Il devait être imprimé en grec et en albanais. Le seul numéro, paru le 25 décembre/6 janvier 1893, a été confisqué.

« Albanezul-Sqipetari », journal littéraire, instructif et éducatif commence à paraître à Bucarest le 6 janvier 1895, justement à l'époque où l'autre « Sqipetari » ne paraissait plus depuis longtemps. Ce journal était publié par les soins d'un « groupe de professeurs roumains et albanais » sous la présidence de C. Predescu. En fait, ce journal était l'organe de la société *Dituria*. Il paraissait en roumain et en albanais, sur quatre pages [182].

Le journal « Albanezul » définissait comme suit son but : « une nation sans presse est aveugle, sourde et muette, car elle ne voit rien, n'entend

---

[180] N. N. Naço continuera sa correspondance avec le prof. Jan Jarník C'est ainsi que nous apprenons qu'on envoyait à Jarnik le journal « Sqipetari » de Bucarest et que celui-ci avait envoyé à Naço un abécédaire et une grammaire de la langue albanaise (Tr. Ionescu-Nişcov, *Jan Urban Jarník et la colonie albanaise de Roumanie à la fin du siècle dernier*, dans « Revue des études sud-est européennes », Bucarest, tome VII/1969, n° 4, p. 666—670).

[181] Originaire de Drenova, Asdreni arrive à Bucarest en 1889, où il entretient des relations plus étroites avec N. N. Naço qu'avec ses compatriotes. Il suit les cours de l'Ecole d'études politiques, prenant contact aussi avec le mouvement démocratique de Roumanie. Asdreni publie à Bucarest, entre autres : *Rèzè Djelli*. Vjersha lirike, Bukureshti, Shtyeshkrim « Perghitheshme » 1904, 224 p. ; *Endra e Lote, Vjersha*. Bukureshti, typo. Gutenberg, 1912, 248 p. (Le livre contient aussi des vers en grec).

[182] Les colonnes I et III de la page sont en roumain, les colonnes II et IV sont en albanais. Le n° 8 est entièrement en roumain « à cause de la richesse du matériel ». A gauche du titre, la devise en deux langues : « Prin virtuţi naţionale / Ne distingem d'animale » — « Ngaj te kombit te mira qi bojmè / Prej kafsheeve tè ndrojmè » (Par les vertus nationales / Nous sommes différents des animaux). De l'autre côté du titre : « Fă binele cînd trăieşti/Că altfel te păcăleşti » — « Bej te mire qe kur pon / Se tjateré soje péson » (Fais de bonnes actions dans la vie / Si tu ne le fais pas, tu sera berné).

La typographie qui imprimait le journal appartenait à Motzăţeanu et Lambru ; elle avait une section albanaise « avec tout le nécessaire et prête, à tout moment d'imprimer en albanais et en caractères adoptés en Albanie n'importe quelle étude ».

rien et ne peut pas s'exprimer »[183]. Il s'agit évidemment des Albanais car : « entre toutes les nations européennes, la pauvre Albanie est la seule sans ressources de culture et de lumière ».

Les huit numéros parus[184] de « Albanezul-Sqipetari » sont écrits dans un style sobre, sans caractère polémique ; ils traitent des problèmes de la *colonie albanaise de Roumanie*, des exigences culturelles du peuple albanais. Demandant à la jeunesse albanaise d'organiser des sociétés culturelles et d'envoyer des informations sur les nouvelles « entendues et cueillies des milieux populaires » le journal cite un fragment de l'hymne roumain sur l'Union.

Le journal « Albanezul » était envoyé « aux Roumains connus et cultivés » dans le but de « mettre en évidence le passé, les qualités et les droits du peuple albanais ». Les nombreux lecteurs de la Capitale, ainsi que ceux de Brăila, Roman, Bacău, Constanța, de Korça et de Grèce ont écrit à la rédaction en saluant la parution du journal. Eftimie S. Kantili écrivait qu'« il est temps de nous réveiller du long sommeil de notre indifférence »[185].

Le vide qui survint dans la presse albanaise de Roumanie après la disparition de « Albanezul » a été comblé, entre le 10 mai 1897 et le 30 mars 1898 par la gazette « Sqiperia », éditée sous la direction du patriote Visar Dodani. Cette publication paraissait en albanais avec, parfois, certains articles en grec. Fait exception l'éditorial du premier numéro, la rédaction ayant décidé que c'était de « son devoir » d'exprimer en roumain sa reconnaissance envers ce pays pour « l'aide et la sympathie » qu'il avait témoignées envers le peuple albanais[186]. Parfois le journal donne des informations en français[187]. Thoma Avrami, éditeur de journaux albanais, y publie ses vers et Ioan Mihali-Lehova en fait de même.

Cette publication se considère indépendente et affirme n'avoir rien de commun avec la société *Dituria.*

Dans son ensemble, le journal est d'un niveau assez élevé. Il s'adresse, sur un ton énergique, à la Porte en plaidant la cause albanaise. Le peuple albanais, écrit « Sqiperia », « est le plus persécuté, le plus maltraité par

---

[183] N° 1/1895, p. 2.

[184] Le dernier numéro apparaît le 1er janvier 1896.

[185] N° 7/1895, p. 1.

[186] Le titre du journal est suivi de la précision : « Flete e perjaveshme. Del nga ana e nje Komiteti. Per pajtimet, arketar eshte ». Entre les lignes : « Shpresa te nghal. Desprimi te shuan ». Un peu à droite, en français, la maxime de M. Nordau : « La langue est en réalité l'homme même ».

Ont paru au total 39 numéros.

[187] De pareilles informations se trouvant dans les n[os] 10/12 juillet 1897, p. 4, 20/10 septembre 1897, p. 3. La documentation en langue française devient plus fréquente à partir du mois de novembre 1897 et regarde en premier lieu les événements du territoire albanais.

le gouvernement turc. Le développement de la culture dans notre langue nous est interdit, nous ne jouissons d'aucun des privilèges dont jouissent les autres peuples de l'Empire ottoman »[188].

Il paraît que Dodani et d'autres encore groupés autour de ce journal se sont orientés vers la Serbie[189].

Le journal « Sqiperia » était connu à Corfou, Skodra, Korça, Jannina, Philippopoli, Rome, Athènes, Bruxelles. En Roumanie il était lu surtout à Bucarest, Brăila, Tulcea, Constanța. Il paraît que les autorités turques contrôlaient de près sa diffusion. L'interdiction de distribuer en Albanie la « Sqiperia » éditée en Italie, visait également le journal du même nom paru à Bucarest. Albert Ghica mentionne que la feuille « L'Albanie » de Bruxelles venait en fait remplacer « Sqiperia » de Bucarest, étant donné que les consuls turcs en Roumanie[190] avaient insisté pour que celle-ci soit suspendue.

« Ill-I Shqipetarise » est un journal qui, conformément à certaines sources[191] a paru à Bucarest en 1898 par les soins de l'avocat Demetrio K. Illio. La plupart des informations étaient publiées en albanais, d'autres en français et en grec[192].

La même année, Dervish Hima (Ibrahim Mehmet Noxhiu, de son vrai nom) avait eu à Bucarest l'initiative du journal « L'indépendance albanaise » transféré en 1899 à Rome, sous le nom « Albania »[193].

---

[188] N° 28/15 novembre 1897, p. 4.

[189] Quelques notes sans date émanant de la Police de Bucarest nous renseignent sur la « Liste des Albanais rassemblés à Bucarest pour établir avec les Serbes une entente concernant une révolte en Albanie ». La séance qui a eu lieu ces « jours-ci » avec la participation du secrétaire de la Légation de Serbie, Živković, aurait été convoquée après le retour de Meksi de Belgrade. C'est là qu'il aurait arrangé que la Serbie offre des armes et les Albanais provoquent, le moment venu, la révolte en Albanie. Il est mentionné qu'à cette séance secrète, qui a eu lieu dans la maison de Sotir Tarpo, ont pris part : Vasil Tarpo, Pandeli (probablement Vangjeli), le docteur Bilbil, Erakli Duro, Hristu Dukani, Visko Dodani et Meksi (sur une autre feuille de papier se trouve mentionné aussi le nom de Naço (Bibl. de l'Académie roumaine, section des manuscrits, archive D. A. Sturza, VI/125—128).

La mention, près du nom de V. Dodani, qu'il était propriétaire du journal albanais « Sqiperia » nous aide à dater cet intéressant événement dans la seconde moitié du mois d'octobre 1897. Au mois de novembre, la « Gazeta Macedoniei » écrivait que « Sqiperia » avait proposé aux Serbes une action commune.

[190] Prince Albert Ghica, *L'Albanie et la question d'Orient* (*Solution de la question d'Orient*), Paris, 1908, p. 280.

Il s'agit de « Albania. Revue mensuelle albanaise de littérature, linguistique, histoire, sociologie », Bruxelles, 1897. Pendant que le siège de la revue se trouvait à Bruxelles (Trank Spiro), son secrétariat, dirigé par Visko Babasi, se trouvait à Bucarest. Ont paru trois numéros. Elle a été soutenue, du point de vue matériel, par la *Dituria* de Bucarest, par le poète Toma Abranu, par Ioan Kuneshka de Bucarest et par le Dr Temo, établi à Medgidia.

[191] Le journal « L'Albanie » de Lausanne, bien informé sur la vie de la colonie albanaise de Bucarest, cite le journal avec ce titre parmi ceux qui ont été édités ici (n° 6/1915, p. 42). Il est difficile de croire que cette feuille a pu paraître jusqu'en 1900, compte tenu du fait qu'aucun exemplaire ne s'est gardé dans les archives publiques.

[192] Un journal albanais avec le même titre avait paru un an auparavant à Carigliano-Calabrese en albanais et en français.

[193] Les informations sont indirectes : aucun exemplaire de cette feuille ne s'est gardé en Roumanie.

En 1903 eurent lieu en Turquie d'importants troubles liés à la mise en œuvre des réformes promises. En Macédoine et en Bulgarie ces troubles ont été à l'origine de la grande insurrection d'Ilinden (juillet). L'écho de ces troubles de Macédoine, à propos des réformes, sera très fort en Roumanie. A Bucarest prit naissance une publication appelée « Reforme ». Ce fait suggéra au patriote albanais Thoma Avrami [194] l'idée de publier à Bucarest le journal intitulé « Përlindja Sqipètare — La renaissance albanaise », en français et albanais, dont parurent quatre numéros, entre le 15 mai et le 25 juillet 1903. Le journal avait comme motto : *Sqipërija e sqipetarevet — l'Albanie aux Albanais* [195]. Attirant l'attention sur le fait que toutes sortes de propagandes étaient admises dans l'Empire ottoman, excepté une propaganda albanaise, le journal « Pérlindja Sqipètare » déclare que les Albanais demandent « que la nation albanaise soit reconnue une fois pour toutes ; qu'on permette le développement d'une culture en albanais, comme c'est le cas pour d'autres nations » [196].

Comme l'opinion publique européenne croyait que les Albanais s'opposaient aux réformes, sans comprendre un tel point de vue, le journal s'était chargé d'expliquer les doléances des Albanais. C'est ce qui explique le fait que la plupart des informations étaient publiées en français. Ceux-ci informaient les lecteurs que les Albanais ne s'opposaient pas aux réformes, mais s'élevaient contre leur application partielle, notamment sur une partie seulement (le nord) du territoire albanais, ce qui était injuste envers les Albanais et favorables aux Serbes. Mais, demande le journal en s'adressant aux puissances de l'Europe : « Qu'a fait l'Europe pour les Albanais depuis le temps que ceux-ci protestent contre le gouvernement ottoman qui leur interdit une culture dans la langue maternelle ? » [197].

Nous ajouterons ici quelques informations concernant le journal « Atdheu », qui commence à paraître le 1er août 1912, en langue albanaise, comme organe de la filiale de la *Bashkimi* de Constanţa [198]. Le journal paraissait sous la direction de Ioan Mihali Lehova [199] ; il eut, entre autres, la collaboration d'Asdreni et de Loni Logori.

---

[194] Thoma Avrami, poète albanais, animateur de la presse albanaise. En dehors de « Perlindja Sqipetare » de Bucarest, il a été aussi l'initiateur du journal « Vetetimi » à Sofia (1903) ; il a publié plus tard la revue « Besa » (au Caire).

[195] Organe albanais bi-mensuel. Publié sous la direction d'un comité. Siège de la rédaction : 3, rue Inocenţiei. Gérant responsable N. Voicu. Publié en quatre pages de grand format. Annonçant la parution de cette feuille albanaise, le journal « Reforme » lui exprimait ses vœux de réussite (« Reforme » n° 12/26 mai 1903, p. 4).

[196] N° 4/25 juillet 1903, p. 1.

[197] N° 1/15 mai 1903, p. 1.

[198] Titre intégral du journal : « Atdheu. Mpron të drejbat e Kombit Sqipetar ». Il paraîtra jusqu'au 15 octobre 1914, à partir du mois d'avril, même année, il paraîtra à Durazzo et puis, immédiatement, à Shkodra.

[199] Ioan (Iani) Mihali-Lehova avait été en 1898 secrétaire du cercle des étudiants albanais à Bucarest (critiqué par N. N. Naço), que dirigeait Dervış-Hima. Il devient, plus tard, président de la filiale de la société Bashkimi de Constanţa.

Avec son caractère littéraire et son orientation générale patriotique, paru au moment où l'on préparait l'insurrection générale en Albanie, peu avant la proclamation de l'indépendance, ce journal dépasse l'époque de la Renaissance albanaise, celle qui a préparé la libération.

Les neuf journaux que nous avons présentés constituent la presse albanaise entre 1887—1912 [200], donc au début d'une action plus intense d'émancipation de la part des colonies albanaises de Roumanie et d'autres pays, et au moment où des événements décisifs d'Albanie feront de ce pays le centre du mouvement albanais [201].

Les journaux parus en Roumanie ont été éphémères, leur durée ne dépassant pas quelques mois — à l'exception de « Sqipetari » (organe de la *Drita*) qui a paru 15 ans, par intermittence ; en réalité il n'a été actif que trois années. L'absence de cet important journal albanais durant neuf ans (1890—1899) a été compensée par la parution de « Alvano-Makedonia, Albanezul-Sqipetari » (organe de la *Dituria*) et de « Sqiperia », publiés successivement le long de cette période. Après 1903, quand « Sqipetari » cessera définitivement de paraître, la presse albanaise de Roumanie continuera d'exister par « La Renaissance albanaise » et puis par « Viața albano-română » et finalement par « Atdheu » de Constanța. On peut donc parler d'une continuité (sauf d'importantes interruptions) de la presse albanaise de Roumanie.

A l'exception du journal « Drita » (de Brăila) et du « Sqipetari » conduit par N. N. Naço, les deux organes de la *Drita*, ainsi que de « Atdheu », aucun des autres journaux albanais dont nous avons parlé plus haut ne se considère comme appartenant à une organisation albanaise de Roumanie. Toutefois, même si les journaux albanais paraissent en général « sous la rédaction d'un comité » il n'est pas difficile de s'apercevoir que derrière ces comités se tenait un groupement ou l'autre des Albanais de Roumanie.

Un trait commun à la presse albanaise est représenté, d'une part, par les efforts d'informer les Albanis et, de l'autre, de gagner et de mobiliser l'opinion publique de Roumanie et d'autres pays pour la cause albanaise. C'est dans ce but que la presse albanaise de Roumanie a adopté la méthode appliquée par la plupart des journaux albanais d'autres pays, de publier leur documentation dans plusieurs langues : albanais, roumain, grec, français.

Toutes ces publications ont fait naître et s'approfondir l'amitié et la collaboration roumano-albanaises. D'ailleurs de nombreux membres

---

[200] Sur un dixième journal, « Viața albano-română » (1909—1910), on en parlera plus tard.

[201] A cette époque parurent à l'étranger 40 journaux albanais. Dans les pays voisins, les débuts de la presse albanaise sont encore plus tardif.

des comités de rédaction, parfois même les rédacteurs responsables, étaient roumains ou du moins portaient des noms roumains.

Aucun des journaux mentionnés n'adopte un programme antiottoman ou une position antiottomane. Cette réalité est facile à comprendre si l'on tient compte des événements de l'époque et de la situation des Albanais, notamment du fait qu'il n'avaient pas un Etat à eux sur lequel ils auraient pu compter en cas de besoin, comme c'était le cas des Grecs, des Bulgares, des Serbes. Les Albanais étaient obligés de lutter dans un cadre légal, pour éviter des mesures répressives extrêmes de la part de l'Empire ottoman et aussi pour ne pas engager la Roumanie dans des situations délicates envers la Porte.

La presse albanaise a réussi à formuler des critiques de plus en plus véhémentes contre l'Empire, à mesure que le mouvement albanais des Balkans, de leur patrie, devenait plus fort, plus acerbe. Ces protestations contre le régime ottoman seront plus fréquentes durant les dernières années d'avant la libération.

La préoccupation de la même presse d'informer les lecteurs sur la vie de la colonie albanaise de Roumanie et sur les événements d'Albanie est un point essentiel de son programme.

Le problème fondamental de tous les journaux albanais — indifféremment de leur orientation ou du groupe d'intérêts qu'ils représentaient — demeure indubitablement le progrès de la langue et de la culture albanaises, l'émancipation de la nation par la voie de l'instruction du peuple dans sa propre langue.

A l'époque du grand essor du mouvement albanais (1909) on dira que « pendant la tyrannie c'est uniquement la presse qui a réussi à répandre la langue albanaise, et non pas l'école » [202]. En effet, le mérite principal de la presse albanaise a été la preuve matérielle, concrète de l'existence d'une langue et d'une écriture albanaises. En soulignant l'aide offerte par la presse centrale roumaine justement dans ce domaine, le journal « Sqipetari » écrivait que : « Les sacrifices que la presse a faits pour nous... demeureront toujours présents dans la mémoire du peuple albanais » [203].

VII. L'APPUI ACCORDÉ PAR LES ROUMAINS À L'AFFIRMATION DE LA LANGUE ET AU DÉVELOPPEMENT DE L'ENSEIGNEMENT ALBANAIS

On peut constater aisément que les Roumains ont témoigné d'une large compréhension en ce qui concerne le développement de la langue albanaise, en tant que moyen le plus efficace pour l'éducation des masses

---

[202] « Romānul din Pind », n° 50/4 janvier 1909, p. 2.
[203] « Sqipetari », Bucarest, n° 20/30 avril 1889, p. 1.

et l'émancipation de la nation albanaise. Nous avons vu que deux personnalités appartenant à l'intellectualité roumaine, à savoir G. Bariţiu et I. Heliade-Rădulescu, ont fait montre d'une grande sollicitude à l'égard du problème de la langue albanaise, en prodiguant des conseils amicaux et désintéressés en cette matière.

L'attitude qu'ils avaient adoptée à cet égard est restée constante durant toute la période de la Renaissance albanaise, et en entière concordance avec celle des intellectuels albanais. Ainsi, Konst. Kristoforidhi écrivait en janvier 1888 à N. N. Naço (qui se trouvait à Bucarest) : « Si la langue albanaise arrive à s'affirmer, étant admise dans les écoles d'Albanie, nous pourrons nourrir l'espoir d'être reconnus en tant que nation représentant notre pays et de prendre place parmi les peuples d'Europe » [204].

La langue maternelle et son progrès incessant constituent donc le problème essentiel, toujours présent dans la presse albanaise paraissant en Roumanie, autant que dans les périodiques roumains qui s'étaient engagés à soutenir la cause albanaise. Voici quelques-uns des aspects sous lesquels était abordée cette question : l'importance de la langue albanaise ; l'écriture et l'alphabet ; le problème des abécédaires, de la littérature et de l'enseignement en langue albanaise ; la diffusion et la propagation des ouvrages imprimés en albanais ; l'introduction de la langue albanaise dans les églises.

La langue. Le problème de *la langue albanaise* figure parmi les principaux objectifs énoncés dans le statut de la société *Drita* de Bucarest, qui se proposait (voir art. 1er) de militer pour l'éducation du peuple albanais dans sa propre langue. L'article 6 du même statut prévoyait que la qualité de membre de la société était conditionnée par la connaissance de la langue albanaise. Cette exigence allait être justifiée en 1888 par le journal « Sqipetari » de la manière suivante : « Il faut que l'on s'applique à se servir exclusivement de la langue maternelle pour apprendre à lire et à écrire, et non pas faire son éducation en une langue étrangère comme l'avaient fait nos prédécesseurs ; car apprendre en premier lieu une langue autre que la sienne cela signifie renoncer de bon gré aux droits ancestraux... » [205]. Par conséquent, le journal invite, ceux de ses lecteurs, qui sont avancés en âge et « connaissent la langue grecque, de mettre leur savoir au service de la langue maternelle ». A cet égard, S. Andreadis

---

[204] Dans la même lettre, Kristoforidhi faisait part de son intention de se rendre à Bucarest pour y publier des manuels scolaires albanais (Lettre datée du 21 janvier, parue dans « Gazeta » de Korça, des 16 et 30 janvier 1927 ; voir dans *Historya e Letersise shqipe*, vol. II, 1960, p. 247).

[205] Particulièrement dans « Sqipetari », n° 1/7 août 1888, p. 1.

déclarait que les Bulgares (en l'occurrence, les marchands) se servaient autrefois de la langue grecque, « mais n'emploient guère actuellement que leur propre parler national » [206].

Entre-temps, nombreux furent les Albanais qui avaient pris conscience de la nécessité d'un retour à la langue maternelle. Ainsi Maria A. Dodani de Bucarest déclarait qu'elle avait ressenti à l'âge de 52 ans « un feu sacré s'emparer de mon cœur à l'égard de notre langue et de la littérature albanaises » et qu'elle s'était mise aussitôt à étudier, à lire et à écrire en sa langue maternelle [207]. En ce qui concerne les voies et les méthodes utilisées par les Albanais de Bucarest pour acquérir l'usage de leur propre langue, on trouve, en guise d'exemple, une annonce parue dans un journal, par laquelle « un étudiant albanais offrait ses services pour enseigner, dans le cadre familial, la langue albanaise à des enfants albanais... ». De telles initiatives particulières deviennent plus fréquentes autant en Roumanie qu'en Albanie. Certains instituteurs de l'école roumaine de Berat se risquèrent même à enseigner sur place la langue albanaise, sans avoir requis au préalable l'avis des autorités locales [208].

Particulièrement au cours de la période du gouvernement du parti des Jeunes Turcs et de celle qui s'ensuivit, alors que le problème de la langue était devenu une question politique de première importance, la presse bucarestoise informait avec régularité l'opinion publique sur son évolution. On publia ainsi l'appel lancé en juillet 1908 par les Albanais de Monastir, déclarant entre autres : « il faut que nous nous appliquions à faire notre éducation dans la langue maternelle, pour pouvoir occuper notre place parmi les autres nationalités ». A cette même époque, les patriotes albanais inculquaient à la population albanaise l'idée de prendre « conscience de sa nationalité » et « d'aimer sa langue maternelle ».

Dans la presse roumaine des années 1909—1910 avaient paru d'abondantes informations concernant l'opposition manifestée par les Albanais devant le remplacement de leur langue nationale par le turc — en 1909 — ainsi que différents autres aspects du problème, qui avait pris une acuité particulière. « Les dirigeants albanais ont prouvé qu'ils savaient travailler et se sacrifier pour le progrès de la patrie et de la langue nationale» [209].

Au bout d'une lutte acharnée et de longue durée, concernant la question de la langue, on put entendre, lors de sa solution favorable, les suivantes paroles prononcées par le Dr Shunda de Roumanie, au

---

[206] « Albanezul-Sqipetari » n° 3/13 août 1895, p. 2.
[207] *Ibidem*, n° 6/1895, p. 2.
[208] « Gazeta Macedoniei » n° 32/16 novembre 1897, p. 2.
[209] « Românul din Pind », n° 1, janv. 1910, p. 1.

Congrès de Trieste, en mars 1913 : « c'est la première fois que l'albanais, la plus ancienne langue d'Europe, peut se faire écouter par toutes les nations civilisées ».

L'alphabet. La question de l'alphabet albanais a été longuement débattue et s'est trouvée presque constamment à l'ordre du jour dans les matériaux parus à l'époque.

L'usage de l'alphabet composé en son temps par Naum Vekilharxhi s'étant avéré assez malaisé, Sami-bey Frashëri, l'un des promoteurs du mouvement albanais de 1878, proposa un alphabet nouveau composé de caractères latins [210], adopté par la *Société pour les éditions en langue albanaise* d'Istanbul, qui s'en servit pour imprimer la revue « Drita » (devenue plus tard « Dituria ») dans la capitale de l'Empire ottoman. La société *Drita* de Bucarest l'accepta à son tour, et l'on trouve à l'article 3 de son statut (publié en 1887) la suivante stipulation : « L'alphabet latin constitue la base de l'écriture, tel qu'il a été adopté par la société de Constantinople et dont on se sert pour imprimer la ,,Dituria"... ».

En ce qui concerne la presse, on sait que cet alphabet a été employé en Roumanie, en premier, par le journal « Sqipetari » dirigé par N. N. Naço. Considérant que ses lecteurs en avait déjà connaissance par les abécédaires, son directeur ne crût pas nécessaire de le publier dans les pages de son journal. Mais « L'Albanais-Sqipetari » (édité par C. Predescu) fut d'un avis différent et fit paraître le nouvel alphabet albanais, « pour qu'on puisse l'apprendre », en indiquant que l'on s'en servait en Albanie (1895). Quelques Albanais de Roumanie inclinaient pour l'adoption d'un alphabet « purement latin », mais — peut-on lire dans ce journal — « il vautmieux en laisser la décision à l'élite littéraire albanaise de Constantinople ». Il restait encore quelques problèmes à élucider, quelques inconséquences dans la question de l'alphabet, surtout du fait qu'il y avait des dissemblances par rapport aux alphabets employés par les Albanais résidant dans d'autres pays d'Europe. Par endroits, persistait encore l'écriture en caractères grecs ou arabes. En fait, l'histoire de l'alphabet des Albanais s'étend sur une assez longue période et présente de nombreuses hésitations et initiatives éphémères. Ainsi, un alphabet albanais composé de 28 lettres a été employé pour imprimer la grammaire parue à Rome en 1716. Vers le milieu du XVIII-ème siècle, Grégoire, évêque de Durazzo (originaire de Moscopolis) avait créé une série de lettres albanaises et s'en était servi pour transcrire en albanais quelques textes bibliques. Vers 1780, le diacre

---

[210] Quatre alphabets avaient été proposés : Iani Vreto avait conçu un, basé sur les lettres grecques ; Vasa Pashko, un autre, latin ; Hoxha Tahsini présentait un troisième, entièrement original ; en dernier, celui proposé par Sami-bey Frasheri se basait sur le latin, avec un ajout de lettres grecques, et partait du principe phonétique qui exige une lettre spéciale, pour chaque son.

Théodore Haxhi Philippe de Elbasan composait à son tour un alphabet « albano-pélasgique ». En 1827, on imprima à Kerkira une Bible à l'aide d'un alphabet composé de 33 lettres en caractères grecs. L'alphabet employé par De Rada en Italie avait 29 lettres. On se servait aussi parfois d'un alphabet ecclésiastique composé de 30 lettres semblables aux caractères phéniciens et arméniens. Tous ces essais isolés pour résoudre le problème de l'écriture albanaise (à l'exception de celui dû à De Rada) ainsi que les impressions qu'on en avait tirées n'ont guère dépassé des cercles fort restreints de lecteurs. Avant Naum Veqilharxhi il n'avait jamais été question que l'on s'en servît pour l'éducation des masses populaires résidant en territoire albanais.

Mais bientôt allait se manifester le besoin d'arriver à un alphabet unique pour tous les Albanais, où qu'ils se trouvent. La « Gazette de la Macédoine », en publiant l'appel de la *Société nationale albanaise* de Pallagoria (Italie) pour l'adoption d'un alphabet unique, exprime le vœu que cette initiative soit couronnée de succès « pour la félicité de la brave et clairvoyante nation albanaise » [211].

Au printemps 1907, le problème d'un alphabet latin unique à l'usage des Albanais constitue la préoccupation majeure des milieux albanais de Roumanie. On avait même envisagé la réunion d'un Congrès des Albanais du Sud, qui devait se tenir à Bucarest, pour débattre le problème sur des bases scientifiques. On ignore les raisons pour lesquelles ce projet fut abandonné et le Congrès ne put se réunir. Au mois de décembre 1907, l'idée fut reprise par une Commission composée d'Albanais « tosca » et « ghega » qui prit l'initiative de convoquer un Congrès plus large en Suisse, auquel devaient participer des délégués des sociétés albanaises des différents pays, mais à son tour, ce projet n'eut pas de suite [212].

La question de l'alphabet a constitué l'une des principales causes de l'intense activité qui a agité les milieux albanais pendant la prise du pouvoir par le parti des Jeunes Turcs. Cette époque marque la création de nombreuses associations albanaises, un accroissement sensible du nombre des journaux édités en langue albanaise, la fondation de plusieurs écoles albanaises. Dans ces conditions, le problème d'un alphabet albanais unique prend un caractère d'acuité et les associations intéressées sont convoquées à se réunir en congrès à Monastir, les 14—21 novembre 1908. Ainsi se réalise, en fin de compte, l'idée d'un Congrès consacré à l'étude du thème de l'alphabet, qui avait été lancée en premier par la colonie albanaise de Roumanie. Ayant à se prononcer entre l'alphabet latin et

---

[211] « Gazeta Macedoniei », n° 4/22 février 1897, p. 2.

[212] Voir: Gaqo Peci, *Problemi i një alfabeti tëperbashkët në gazetën «Kombi» të Bostonit*, dans « Studime Filologjike », Tirana, n° 4, 1968, p. 123—125.

celui arabe, le congrès de Monastir décide l'adoption du premier; on va se servir de l'alphabet latin simple et en lui adaptant quelques signes particuliers pour les sons caractéristiques à la langue albanaise. Parmi les participants au Congrès figurait l'ingénieur Eftimiu, représentant la colonie albanaise de Constanța. Un professeur roumain, G. Z. Zuca, fut désigné comme membre dans la commission chargée par le congrès de procéder au choix de l'alphabet. Dans son allocution, il plaida pour l'alphabet latin, qui fut adopté, d'ailleurs. Le congrès décida que cet alphabet latin sera obligatoire dans les écoles, mais que les personnes d'un âge plus avancé pourront se servir d'un autre ayant les mêmes caractères, auxquels seraient ajoutées quelques lettres grecques[213]. Assistaient également à ce Congrès M. Grameno, Thomas Avrami, les frères Topulli, qui avaient vécu en Roumanie où s'y étaient rendus accidentellement.

Le problème de l'alphabet resta actuel jusqu'en 1910. Lorsque le parti des Jeunes Turcs se plaça sur des positions chauvines, il s'efforça d'imposer aux Albanais l'alphabet arabe. Le congrès qui se réunit à Dibra exigeait en effet que les Albanais acceptent la nationalité ottomane et adoptent l'alphabet arabe. Répondant aux pressions auxquelles ils étaient soumis, les patriotes albanais convoquèrent à leur tour un congrès à Elbasan (en septembre 1909) [214], qui confirma les décisions prises à Monastir concernant l'adoption définitive de l'alphabet latin. Par ce geste, le mouvement albanais prenait ses distances d'une manière pleine de significations à l'égard de la politique nationaliste ottomane du parti des Jeunes Turcs. La question de l'alphabet « était arrivée à représenter une véritable affaire d'Etat », écrivait N. Batzaria, qui avait participé aux événements de l'époque [215].

La presse de Roumanie est particulièrement riche en commentaires en cette question. Les Albanais de Elbasan, Koritza, Berat, etc. se réunirent dans des meetings comptant de 10 à 15 mille personnes, pour manifester en faveur de l'adoption des caractères latins. Des livres imprimés en lettres arabes furent brûlés en place publique. Ainsi, au cours du meeting réuni à Elbasan, le nombre des personnes favorables à l'alphabet latin s'éleva à 7 000. La presse roumaine relatait avec enthousiasme la nouvelle (en 1910) selon laquelle Talaat-bey ainsi que le grand-vizir avaient garanti que la langue albanaise allait être admise « dans toutes les villes, communes et hameaux d'Albanie » [216].

---

[213] « Românul din Pind », n° 44 et 45, novembre 1908.

[214] Au temps du gouvernement jeune-turc, quatre congrès albanais se sont réunis pour débattre le problème de l'alphabet.

[215] N. Batzaria, *Din lumea Islamului. Turcia junilor turci* (Le monde de l'Islam. La Turquie au temps des Jeunes Turcs) Bucarest, [s.a.], p. 120.

[216] « Românul din Pind », n° 1, janvier 1910, p. 1.

Sous ce rapport, c'est le journal « Românul din Pind » qui semblait le mieux renseigné et offrait les plus amples nouvelles. On trouve ainsi dans ses colonnes la fort intéressante information (provenant de *Bashkimi Kombit*) concernant le professeur Safet-efendi qui enseignait la langue turque au lycée roumain de Monastir, qui, bien que d'origine arabe, s'était déclaré favorable à l'adoption de l'alphabet latin par les Albanais [217]. Dans un article spécial, intitulé *L'Alphabet albanais* [218], ce même journal écrivait que, tandis que les Ottomans avaient organisé dans différents centres des soi-disant meetings, hostiles à l'alphabet latin, une pareille réunion n'avait pu se tenir dans le villayet de Ianina. « Les Albanais de ce villayet avaient subi de trop cruels sévices, au temps de l'absolutisme, pour *la défense de la langue albanaise* (souligné par l'auteur), et malgré la sévérité et la cruauté de Osman-pacha, ils avaient réussi à avoir des écoles clandestines dans les casernes et les prisons, de sorte qu'ils refusèrent d'obéir aux injonctions exprimées par ces messages télégraphiques [219] qui ne pouvaient que nuire à l'Albanie ». Le même journal relatait également une série d'aspects locaux se rapportant au même thème de l'alphabet. Ainsi à Ianutza, quelques Albanais s'étant prononcés en faveur de l'alphabet arabe, l'association locale des patriotes albanais réunit 126 signatures sur une note de protestation. Une attitude semblable, contraire également à l'introduction de l'alphabet arabe, fut adoptée par les habitants de Preveza, Luros, Filat, Aidomat, Delvino, Konitza, Leskovik, Arghirokastro, Tepeleni, Berat et Avlona[220]. Evoquant les efforts déposés par Zihni-pacha, qui dirigeait le villayet de Ianina, à faire des prosélytes favorables à l'enseignement de la langue albanaise en caractères arabes, le journal se montrait sceptique quant aux chances de succès, scepticisme confirmé d'ailleurs par les événements qui suivirent, car, écrivait-il, « en se servant de l'alphabet latin, les Albanais avaient réussi après seulement 20 jours d'études à apprendre à lire convenablement et devinaient dans les agissements du vali une manœuvre sournoise de la part du parti des Jeunes Turcs et du gouvernment de Constantinople, ayant pour but de créer des dissensions entre les Albanais ». De son côté, le parti des Jeunes Turcs insinuait que même parmi les Albanais on n'avait pas adopté une attitude unanime à l'égard de l'alphabet et que ceux qui se prononçaient pour l'alphabet latin étaient à la solde de l'étranger.

Il semble que chez aucune autre population du Sud—Est européen le problème de l'alphabet n'ait provoqué autant de tiraillements et de

---

[217] Nº 8/20 février 1910, p. 1.
[218] *Ibidem*, p. 3.
[219] Télégrammes intimant l'ordre d'organiser des meetings pour contraindre les participants à se prononcer en faveur de l'alphabet arabe.
[220] Nº 10/14 mars 1910, p. 1.

tourments, jusqu'à l'instant où triompha la conception saine et de caractère avancée de la généralisation de l'alphabet latin, qui gagna définitivement la partie. En Roumanie, la lutte menée par les Albanais dans ce problème a bénéficié d'une totale compréhension et d'un soutien absolu. Les livres édités en Roumanie et distribués en Albanie ont pu affirmer de la manière la plus concrète les avantages de l'emploi de l'alphabet à caractères latins.

Abécédaires et livres. L'abécédaire de Naim-bey Frashëri, imprimé à Bucarest en 1886, représente *le premier abécédaire albanais « à lettres purement latines »*. Il fut réalisé avec le soutien matériel des Albanais, autant que des Roumains. Ainsi, Alexandrine Ioanid fit imprimer à ses frais (173 lei) 1 000 exemplaires de ce manuel. Le commerçant Nitza Sterie, de son côté, offrit 80 lei pour sa réédition, tandis que l'imprimeur P. M. Cucu offrit gratuitement 2 000 exemplaires [221].

Un second abécédaire albanais parut un peu plus tard en Macédoine, également par l'amicale collaboration roumano-albanaise. Papa Hristu, ardemment attaché à sa patrie albanaise, sentiment qui lui a coûté d'ailleurs la vie, car il fut abattu par les « antartes » * grecs de Negovani, avait fait imprimer en albanais un *abécédaire* et une *Histoire Sainte*. C'était un patriote fort attaché à l'école roumaine, « qu'il considérait comme un foyer de lumière, qui rayonnait également pour les étrangers plongés dans les ténèbres » [222].

Il convient de mentionner aussi d'autres *ouvrages didactiques* imprimés à Bucarest, qui furent acheminés vers l'Albanie, pour y accomplir leur mission éducative. Sterio Stelidi, originaire de Magarova, offrit 200 francs pour l'impression de 2000 exemplaires de manuels de lecture. Six mille autres exemplaires pareils furent imprimés « pour l'usage des écoles albanaises » par la société *Drita* de Bucarest, « qui les fit expédier en différents endroits » [223]. N. N. Naço déclarait plus tard aux autorités supérieures roumaines que la société *Drita*, qui siégeait à Bucarest, « a fait imprimer également des manuels scolaires qui, après avoir été censurés (par les autorités ottomanes, précisons-nous), ont été bien accueillis et admis non seulement dans les écoles, mais aussi par de nombreux

---

[221] Le journal « Sqipetari », n° 1, 1888, p. 1.

*) comitadjis grecs.

[222] « Românul din Pind », n° 1/1905, p. 2. Papa Hristu Negovani (1875—1905) était un écrivain albanais renommé, qui avait fait ses études à Athènes, avait passé quelque temps en Roumanie où il fut gagné à la cause des patriotes de son pays, manifestant de vifs sentiments nationalistes. Ses sympathies à l'égard des Roumains peuvent y trouver une explication. Des raisons patriotiques le déterminèrent à entrer dans le clergé. On le considère comme l'un des martyrs du mouvement albanais.

[223] Le journal « Sqipetari », n° 1/1888, p. 1.

gens du peuple [224]. Le journal « Sqiperia » ne manquait pas de souligner que grâce à la sollicitude témoignée par les Roumains, les Albanais « avaient imprimé des ouvrages didactiques dans leur langue maternelle, afin qu'il puissent contribuer à leur tour au développement de leur peuple, lui ouvrant la voie vers la culture et la civilisation ». Le mérite d'avoir fait imprimer différents ouvrages scolaires en langue albanaise revient également à la société *Dituria* de Bucarest [225]. Ultérieurement, c'est la société *Bashkimi* qui se chargea de poursuivre l'édition des livres à caractère didactique [226].

Diffusion des livres et de la littérature albanaise. Les livres albanais, dont l'impression avait été réalisée avec un substantiel apport roumain, ont bénéficié de la collaboration albano-roumaine même lorsqu'il s'est agi de leur distribution sur le territoire de l'Albanie. C'est d'abord grâce à l'aide roumaine que les manuscrits albanais étaient dirigés vers Bucarest pour y être imprimés. Plusieurs Roumains entretenaient des relations avec les membres de la colonie albanaise de Constantinople et facilitaient la transmission des manuscrits à Bucarest. L'impression achevée, ces livres didactiques albanais étaient envoyés à la censure d'Istanbul, dont le chef se trouvait être justement l'auteur, c'est-à-dire Sami-bey Frashëri lui-même. D'Istanbul, ces ouvrages étaient expédiés vers le sud de l'Albanie d'où on les distribuait dans diverses localités. A ces opérations assez délicates et non dépourvues de risques participaient également des éléments roumains (sans doute d'origine macédonienne). L'un d'eux, raconte — sous le pseudonyme « Le glaneur » — que vers 1886—1887 ces livres étaient distribués par l'intermédiaire de deux sujets roumains travestis en chantres d'église, qui voyageaient en compagnie d'un prêtre qui était leur compatriote également. Tout en faisant parvenir à destination ces premiers ouvrages didactiques qui venaient de Bucarest, les deux soi-disants chantres s'étaient mis à enseigner aux gens du pays l'écriture et la lecture en albanais, comme de véritables instituteurs ambulants. De la sorte, « on peut dire qu'ils firent copieusement leur devoir envers leurs frères albanais ». Cette collaboration dans la diffusion du livre albanais a eu un incontestable caractère de continuité. Une confirmation nous

---

[224] Bibliothèque de l'Académie roumaine, Section des Manuscrits, Archive D. A. Sturza, VI/125. Orig roum.

[225] Parmi ces ouvrages, citons. *Dituriti per mesonetoret te para* per N.H.F. (Notions élémentaires pour élèves commençants) par Naim Frasheri, Stypure prej Soqerise, Bucarest, 1888, 212 p. En dernière page se trouve une liste des membres de la société *Dituria* qui avaient contribué à son impression par leur apport financier, dont une partie était destinée à une réédition d'un *Abécédaire* Parmi les 34 noms cités, se trouvaient : Vasil Terpo, Vangjel Gjeçua, Costaqi Durna, Sotir Terpo, Kost. Eftimi, Timi Marku, Naim Kameniça, Pandele Vargjeli et autres.

[226] « Romànul din Pind », du 21 août 1911, p. 2.

vient du fait que lors d'une perquisition effectuée par les autorités ottomanes de Berat, en 1897, plusieurs livres albanais furent saisis, ce qui attira la fermeture de l'école [227].

Considérons également un autre aspect du problème : non seulement les journaux albanais paraissant en Roumanie, mais également la presse roumaine contribuaient à l'œuvre de popularisation du livre albanais, en relatant dans un esprit de compréhension et de sympathie les plus importants événements de la vie culturelle des Albanais. On connaissait déjà avant 1895 [228] le *Dictionnaire* d'Aleks Cikosh, comptant 2 000 mots albanais et signalant les ressemblances entre les vocabulaires albanais et roumain. On possédait également des informations sur le projet d'un *Dictionnaire albanais*, élaboré à Pallagoria, ainsi que sur le *Dictionnaire* composé par Kristoforidhi [229]. Des recommandations concernant la lecture de la « Chrestomathie » albanaise contenant des vers, chansons, dialogues et récits [230] ou la suggestion qu'une histoire des Albanais serait souhaitable d'entreprendre, ou bien l'annonce qu'une pièce dramatique albanaise écrite par St. G.[231] verra bientôt les feux de la rampe dans un théâtre de Bucarest, et qu'une Société culturelle albanaise a été créée à Koritza pour faire imprimer des livres en albanais (1909), toutes ces informations attestent que l'on a su saisir la signification des différents actions culturelles dans le mouvement national initié par les Albanais [232]. Cette attitude était partagée par la majorité des promoteurs de la culture albanaise en plein développement, selon laquelle : « Il faut que nous fassions parvenir des livres dans tous les recoins de l'Albanic, indifféremment des caractères qui auront servi à leur impression, ces caractères fussent-ils chinois, juifs ou turcs, pourvu que ces ouvrages soient rédigés dans une pure langue albanaise, afin que les lèvres et les oreilles de la jeune génération s'accoutument à la prononcer et à la comprendre » [233]. Lorsque Iusuf-bey, personnalité albanaise d'élite de Sofia, était venu s'établir à Bucarest, en compagnie de Konst. Zappa, décidés tous deux à « se consacrer entièrement à *la cause de la culture de la langue et à l'épanouissement de la littérature albanaise* » (souligné par l'auteur), nous pouvons constater qu'ils partageaient la même opinion, que le caractère des lettres n'importait guère, et que « c'était de livres qu'on avait surtout besoin, pour que le peuple puisse être éclairé » [234].

---

[227] « Gazeta Macedoniei », n° 32/1897, p. 2.
[228] « Albanezul-Sqipetari », n° 4/27 août 1895, p. 4.
[229] « Romanul din Pind », n° 14/16 novembre 1903, p. 3 ; 37/18 novembre 1903, p. 4.
[230] « Reforme », n° 7/21 avril 1903, p. 4.
[231] « Albanezul-Sqipetari », n° 4/1895, p. 2.
[232] La société *Drita* avait envisagé la publication d'une revue, et en 1888 on avait commencé déjà a constituer une bibliothèque albanaise.
[233] « Sqipetari », n° 2/1899, p. 3 (sous le titre « Livres albanais »).
[234] Ibidem, n° 11/1888, p. 3.

La presse albanaise de Roumanie mettait l'accent, en particulier, sur l'information, la polémique et l'agitation. Toutefois, malgré le nombre réduit des pages, ces publications albanaises, et souvent aussi les périodiques roumains, accueillaient quelques produits littéraires. On a ainsi publié des récits [235], des poésies [236], une étude sur « La poésie populaire chez les Monténégrins, Bosniens, Serbes, Albanais et Macédoniens » [237], parfois des relations concernant les coutumes des Albanais [238], des proverbes, des charades, des récits des aventures de Gjoka, personnage imaginaire, sorte de Trivelin des Albanais, ainsi que des études de qualité sur la littérature albanaise [239].

L'Enseignement albanais. Dans *le problème des écoles et de l'enseignement albanais*, il existe une étroite collaboration entre Roumains et Albanais, qui se développe autant en territoire albanais qu'en Roumanie.

L'appui accordé par les Albanais établis en Roumanie a été prépondérant pour l'existence et la continuité de l'enseignement albanais en territoire national. C'est le mérite de Pandele Sotir que d'avoir inauguré la première école à Korça [240]; à ce sujet, le journal « Drita », qui paraissait à Brăila (1887), affirme qu'il est également l'auteur de plusieurs ouvrages en albanais imprimés en caractères latins [241], rédigés en collaboration avec deux de ses compatriotes ayant fait leurs études en France. Le « Sqipetari » de Bucarest relatait que la création de l'école de Korça est due au Parti national albanais de cette localité [242]. Les considérables dépenses exigées par l'entretien de cette école ont été supportées, en grande partie, par la famille Kosturi, établie dans cette ville et connue pour ses sentiments patriotiques et ses sympathies à l'égard de la Roumanie. Dès le début, cette première école albanaise rencontra de sérieuses difficultés; entre autres, ce fut l'excommunication prononcée par le prélat grec de Korça contre l'école même et contre la langue qu'on y enseignait. En échange, les intellectuels roumains groupés autour de l'école roumaine de l'endroit, lui ont accordé un bienveillant concours en toutes occasions [243].

---

[235] « Lăutarul. Poveste albaneză »; « Copilul ingrat ».

[236] Poésies par Konstantin Ianit Trebicka, D. Dabija, ainsi que différentes autres dans « Viața albano-română ».

[237] Cette étude avait paru dans « Albina Pindului », 2/1 mai 1875, 1.

[238] Ibidem, le 15 novembre 1875 (La cérémonie nuptiale chez les Albanais).

[239] « Gazeta Macedoniei », 9/29 mars 1897, p. 3 reproduit une telle étude d'après la revue « L'Albanie », paraissant à Bruxelles.

[240] Vlad Bănățeanu, *op. cit.*, p. 89–90.

[241] Le journal « Drita », Brăila, n° 2/25 mai 1887, p. 1.

[242] « Sqipetari », Bucarest, n° 4/11 septembre 1888, p. 2.

[243] Un personnage ayant participé à ces débuts de l'école albanaise relatait ultérieurement, sous le pseudonyme *Le glaneur* (« Românul din Pind », 15/21 août 1911, p. 2) différents aspects de ce concours, dont nous reproduisons quelques-uns. L'auteur n'indique pas le nom de la ville, mais affirme que les faits se sont passés lors de la fondation de la première école albanaise.

Lors de l'inauguration de cet établissement scolaire [244] les premiers élèves qui récitèrent des vers de Naim-bey Frashëri en albanais avaient déjà suivi les cours de l'école roumaine locale. L'assistance « n'arrivait pas à comprendre comment ces enfants avaient réussi, en une seule journée, à apprendre à lire, à écrire et à réciter en albanais ». Le fait souleva en effet un prodigieux enthousiasme et les inscriptions d'élèves à l'école albanaise affluèrent. Il fallut que des élèves roumains viennent pour quelque temps à l'école, venir en aide à l'unique professeur albanais qui enseignait l'écriture et la langue albanaises, que même certains adultes avaient voulu suivre.

L'école albanaise de Korça, inaugurée en 1885 a fonctionné jusqu'en 1902 [245], quand elle a été fermée par les autorités turques. C'est en bonne partie grâce à l'aide financière de la société *Dituria* de Bucarest qu'elle a eu les moyens de poursuivre son activité [246].

Entre temps, d'autres écoles furent créées dans le sud de l'Albanie. On en signalait une à Pogradec (district de Monastir), que le même prélat grec avait frappée d'anathème. Cette double excommunication prononcée par une des hautes personnalités grecques locales atteste le conflit aigu qui opposait les propagandistes philo-hellènes aux patriotes albanais, ces derniers s'efforçant de développer le réseau d'écoles albanaises au détriment de celles à caractère grec. Cet affrontement eut des répercussions jusqu'à Bucarest. Les Albanais qui y résidaient exigèrent en 1888, par une « Requête qui devait être remise à la Patriarchie de Constantinople », que l'admission de la langue albanaise soit accordée par voie administrative, sinon cet objectif serait atteint par le recours à la force. Portant les signatures de 250 membres de la colonie albanaise de Bucarest, la requête circula encore en d'autres endroits du pays, pour réunir un plus grand nombre de signatures.

A l'organisation des écoles albanaises sur le sol national a contribué également la société *Drita* de Roumanie [247]. La création d'écoles en langue albanaise en Albanie constituait, en vertu de l'article 11 des statuts,

---

[244] A cette occasion, un service divin pour la bénédiction de l'établissement fut célébré par un prêtre roumain, en langue albanaise.

[245] Lors de la fermeture de l'école, l'instituteur Naçe avait été arrêté. « soupçonné comme étant un patriote albanais » et emprisonné durant 8 mois (Le journal « Reforme », n° 7/21 avril 1903, p. 4). Considéré révolutionnaire, un autre professeur albanais, qui enseignait dans les îles Ioniennes et qui était venu en passsant à Korça d'où il était originaire, avait été également appréhendé, tout comme le professeur Eftimie Marku. On attribuait ces arrestations aux délations de Konst. Zappa, qui vivait en Roumanie (Ibidem, 18/7 juillet 1903). Par la fermeture de l'école, le livre albanais fut totalement interdit. « Tout Albanais possédant un ouvrage écrit dans sa langue natale sera considéré par les organes du pouvoir comme traitre envers l'Empire »

[246] Cette affirmation a été avancée au cours d'une réunion de la société tenue le 2 mars 1897 (« Gazeta Macedoniei », 6/8 mars 1897, p. 2).

[247] « Sqipetari », Bucarest, n° 4/11 septembre 1888, p. 2.

datant de 1887 et 1892, l'une de principales missions que s'était proposées cette société. N. N. Naço, secondé par Petro Luarasi, fondent des écoles albanaises à Kolonja, Selenica, Vodica et Treska [248]. Ces réalisations dues à Naço, respectivement à la *Drita* de Bucarest, sont confirmées par de nombreux documents. Ainsi, Naço en personne écrivait quelque temps après que la société *Drita* de Bucarest « avait fondé sur le sol de la patrie quelques écoles élémentaires, avec l'assentiment du gouvernement impérial »[249]. On signale ailleurs qu'en dehors des quatre écoles déjà mentionnées, réservées aux garçons, il y avait en Albanie trois autres écoles pour filles, entretenues par la société albanaise de Roumanie [250]. D'après les comptes publiés en décembre 1893, la société *Drita* de Bucarest avait affecté la somme de 18 288 lei pour l'entretien des écoles d'Albanie [251]. On devrait convenir un peu plus tard que « les sociétés culturelles albanaises constituées dans les pays libres avaient contribué en quelque sorte à l'activité de certaines écoles d'Albanie, se trouvant sous le contrôle sévère du gouvernement turc » [252]. Les écoles mentionnées ci-dessus ont été fermées en 1892 sur l'ordre du gouvernement ottoman, à l'exception de l'école pour filles de Korça. Les encouragements venant de Roumanie ne cessèrent pas pour autant. Dans le premier numéro du journal « Albanezul » (1895), C. Predescu invitait « les Albanais jouissant d'une bonne situation matérielle, où qu'ils se trouvent, à faire des donations de leur vivant pour la création d'écoles nationales albanaises, qui porteraient leurs noms ». Peu après, C. Predescu faisait paraître (dans le n° 7 dudit journal) un appel adressé au gouvernement ottoman, réclamant l'admission « de la langue nationale dans l'église et l'administration nationale ». Un correspondant de Korça écrivait également que la création d'écoles nationales est nécessaire [253].

L'enseignement albanais resta en suspens jusqu'en 1908, lorsque à la suite du mouvement révolutionnaire du parti des Jeunes Turcs auquel avaient participé également des Albanais, on arriva à l'émancipation cultu-

---

[248] Vlad Bănăţeanu, *op. cit.*, p. 90. On en parle dans une lettre adressée à la société *Drita* à Bucarest (mentionnée dans « Peninsula Balcanică », n° 56/23 janvier 1894). Après avoir créé une école albanaise à Erseku, Petro Luarasi se rend en Roumanie dans l'intention de se procurer les moyens matériels pour son entretien. Il se lie d'amitié avec N. N. Naço et tous les deux contribuent à augmenter le nombre des écoles albanaises.

[249] Le mémorandum de N. N. Naço du 19 février 1908 (Bibliothèque de l'Académie roumaine, Section des manuscrits, archives D. A. Sturza, VI/125). Dans un rapport adressé à Pallavicini, représentant de l'Autriche-Hongrie à Bucarest, Naço affirmait également avoir accordé son soutien pour la création d'écoles albanaises dans la région Kolonja.

[250] Le journal « Peninsula Balcanică », n° 21/23 mai 1893, p. 3.

[251] Ibidem, n° 54/9 janvier 1894, p. 2 (Il s'agit d'un procès-verbal de l'assemblée annuelle de la société *Drita*). Les détracteurs de Naço (Lazar Daia et autres) contestaient que cette somme ait été employée pour les besoins des écoles d'Albanie, tout en admettant qu'une partie de ces fonds eussent été expédiés en Albanie.

[252] Le journal « Macedonia », n° 3/15 oct. 1901, p. 2.

[253] « Albanezul-Sqipetari », Bucarest, n° 5/14 septembre 1895, p. 2.

relle, par la création d'associations albanaises et d'écoles leur étant attachées. C'est à la même époque que l'école de Korça reprit son activité. Le congrès albanais d'Elbasan (septembre 1909) décida d'ouvrir à Korça une *Ecole normale* pour instituteurs ainsi que la création d'un *Fonds culturel albanais* pour faire imprimer des livres en albanais. Quant à l'intérêt accordé aux informations relatives à ces réalisations des années 1909—1910 qui se placent parmi les plus importantes dans l'histoire du mouvement culturel en Albanie, il faut citer en premier le journal « Românul din Pind » qui s'érige en même temps en défenseur de la cause de la langue et de la culture albanaises dans la période du gouvernement du parti des Jeunes Turcs.

L'Etat roumain semble avoir contribué, par un apport matériel concret, à l'enseignement albanais, à juger d'après l'information qui indique que l'institutrice albanaise de Belcamen était subventionnée par le ministère des Affaires étrangères de Bucarest. C'est dans le même esprit qu'en 1913, lorsque l'Albanie accédait à l'indépendance, le gouvernement roumain affirmait son intention de créer à Bucarest une chaire pour la langue albanaise et se déclarait disposé de « couvrir toutes les dépenses réclamées par l'activité des écoles d'Albanie aux programmes desquelles serait prévu l'enseignement du roumain en même temps que celui de l'albanais » [254].

Il nous reste à examiner l'intéressant aspect de la collaboration albano-roumaine dans la question de *l'enseignnement albanais en Roumanie*. Sous ce rapport, l'on constate qu'en 1888 fut lancé un appel pour le recueil de fonds nécessaires à la création et à l'entretien d'une école à Bucarest, pour former de jeunes instituteurs appelés à se rendre ensuite en Albanie pour instruire leurs compatriotes, « pour que vous sachiez qui étaient vos ancêtres et ce que l'on attend de vous » [255].

Cette initiative prenait corps en 1892, c'est-à-dire au moment de la fermeture des écoles d'Albanie. Le 10 mai de la même année, bénéficiant du concours de D. Butculescu, la société *Drita* créait la « première école normale albano-roumaine, malgré tous les obstacles soulevés par les adversaires acharnés de la renaissance des nations », selon les propres paroles de N. N. Naço le 24 juillet de la même année, dans la lettre par laquelle il faisait parvenir à D. Butculescu « le règlement concernant la constitution, l'administration et l'objectif que se proposait à réaliser ce

---

[254] Archives de l'Etat, Bucarest, Collection Drita, doc. nº 94.
[255] Le journal, « Sqipetari », nº 1/7 août 1888, p. 1 ; 9/6 décembre 1888, p. 2.

centre de lumière et d'éducation » [256]. Ce règlement prévoyait, entre autres, que « ceux qui auront achevé les cours de cette école seront envoyés en qualité d'instituteurs et professeurs, aux frais de la société, dans différentes localités à population albanaise, se trouvant en Albanie, Macédoine, Bulgarie, Serbie, Monténégro, Grèce, Russie, Autriche-Hongrie, Italie, etc. pour y créer des écoles albanaises, dont les dépenses seraient supportées par la société *Drita*, qui s'engageait à accorder son appui à ces apôtres de la culture, par tous les moyens matériels et spirituels à sa disposition, afin qu'ils puissent remplir la mission sacrée qui leur est confiée, et cela, au risque même de leur vie, sachant que la société garantissait aide et soins aux familles de tels martyres de la nation ». L'école devait être pourvue également d'une section pour les internes. Quinze bourses d'études, constituées sur les fonds de la *Drita* seraient accordées à de jeunes Albanais ou Roumains venus d'Albanie. De cette manière, l'école albanaise entendait prendre soin de « l'esprit de tout un peuple » [257]. Bogdan Petriceicu Hasdeu avait été désigné pour le poste d'administrateur [258].

L'activité de l'école se poursuivit au cours de l'année scolaire 1892—1893. En décembre 1893, paraissait une note précisant que l'école « continue [à exister] et que son entretien exige beaucoup de dépenses ». On affirmait de même que le gouvernement roumain accordait à l'école albanaise de Bucarest une subvention de 32 000 lei et que N. N. Naço avait également contribué avec une somme de 15 000 lei aux frais d'entretien [259], bien que les adversaires de ce dernier contestent cet apport matériel et parlent de cette école qu'il avait créée comme d'un « pénitentiaire pour cinq élèves ». D'un tout autre avis semblent se montrer les partisans

---

[256] Archives de l'Etat, Bucarest, Collection Drita, doc. n° 29.

Le texte du Règlement est imprimé en langues albanaise, roumaine et française. Le titre, en albanais, est le suivant : *Regulla ensur Epara-bereskoli mesonietore me ghuhen sqipe velahçe ne Bukurest dhe Kanonet esaja.* Edité à la Typo-litographie et fonderie de lettre d'imprimerie D[r] P. Cucu, [Bucarest] 1892. Le Règlement se compose de 23 articles, la plupart se référant aux disciplines devant être enseignées dans l'école et particulièrement à l'organisation de l'internat qui lui était attaché. On prévoyait, entre autres, que durant les repas des élèves, la lecture devait se faire alternativement en albanais et en roumain, jour après jour. Le règlement était considéré comme un « contrat national » pour ceux qui avaient achevé les cours.

[257] Ibidem, doc. n° 53. Imprimé. Date fort probable : juillet 1893.

[258] L'école fonctionnait dans le local de l'auberge sise 1, rue Lumina (Bibliothèque de l'Académie roumaine, archives D. A. Sturza, VI/125). C'est à cette adresse que le professeur G. Weigand écrivait à N. N. Naço en mars 1893 (« Revista Arhivelor », 1/1967, p. 106). Par ses travaux scientifiques, B. P. Hasdeu s'était constamment affirmé comme un ami sincère des Albanais. « Ce que vous avez fait pour la malheureuse nation albanaise », lui avait écrit N. N. Naço le 11 janvier 1903, « a une trop grande signification, pour que nous puissions jamais oublier votre appui éclairé et nous retenir de vous exprimer nos sentiments de vive gratitude » (Archives de l'État, Bucarest, Collection Hasdeu, doc. n° 1017. Original.)

[259] Voir le procès-verbal de la *Drita*, du 12 décembre 1893, ainsi que la polémique engagée avec les dissidents de la société, dans le journal « Peninsula Balcanică », n° 51, 54, 56/1894.

de Naço, tel Mihalake Grameno[260], qui déclarait « qu'à cette école du Jérusalem des Albanais » venaient la jeunesse « des montagnes de Dibra et d'Elbasan » [261]. On connaît toutefois des cas où d'autres jeunes-gens ont été empêchés de quitter l'Albanie.

Le soutien financier accordé à l'école albanaise de Bucarest par l'Etat roumain apparaît clairement en 1898, lorsque l'on voit le ministère de l'Enseignement et des Cultes lui allouer la somme de 8 000 lei [262] pour l'année scolaire 1898—1899. D'après les déclarations des détracteurs de Naço, il résulte que « l'Etat roumain a accordé plusieurs années de suite des subsides pour l'entretien d'un Institut albanais à Bucarest » [263]. Cette affirmation, en date de 1903, peut être valable également pour les années 1894—1897. Momentanément on ignore ce qu'est devenue cette école par la suite, mais il est certain qu'en 1907 Naço n'en faisait plus aucune mention.

Une autre école « pour adultes Albano-roumains » devait être fondée à Constanţa. La communauté albanaise de cette ville, par ses représentants ayant Ibrahim Themo à leur tête, avait entrepris les préparatifs et les démarches nécessaires en ce sens [264]. L'école devait posséder deux sections, respectivement pour les langues albanaise et roumaine [265]. Parmi les professeurs on avait pressenti Gheorghe Biçola, Zaharia Zamfirescu, Simion Neofit et Ioachim Cosma. Un établissement spacieux, à l'usage de 40 élèves avait déjà été aménagé [266]. Pour l'instant, nous ne connaissons rien de plus concernant cette initiative restée vraisemblablement à l'état de projet.

Il résulte de toute évidence, que la collaboration roumano-albanaise s'est manifestée de façon concrète également dans la lutte pour l'émancipation de la langue albanaise, enregistrant des progrès substantiels et des réalisations incontestables à la veille de l'insurrection de 1912, quand l'Albanie a recouvré son indépendance.

---

[260] Il s'agit de l'écrivain albanais Mihail Grameno (1872—1931), originaire de Korça ; il vint en Roumanie en 1885 et se lia d'amitié avec N. N. Naço, militant à ses côtés, occupant en même temps la fonction de secrétaire de la société *Drita*. Quelque temps après il fondait à Korça la *Ligue orthodoxe* et prenait une part active aux combats engagés dans le sud de l'Albanie.

[261] Les détracteurs de Naço ne niaient pas que six élèves avaient été amenés d'Albanie, mais prétendaient qu'il « les aurait laissés dans la rue ».

[262] Archives de l'État, Bucarest, ministère de l'Enseignement et des Cultes, dos. 100/1898, f. 1. Mentionné dans « Revista Arhivelor » 1/1967, p. 106.

[263] On accusait Naço d'avoir délapidé l'argent, en prétendant que l'activité de « la soi-disant école albano-roumaine » restait « énigmatique » (« Românul din Pind », n^os 23, 29/1903).

[264] Archives de l'État, Bucarest, ministère de l'Enseignement et des Cultes, dos. 1128/1905.

[265] On avait prévu deux heures de cours par semaine pour la langue albanaise et une de rétroversion en albanais, pour la I-ère classe ; deux heures de cours pour l'albanais et une pour « la conversation en albanais et roumain » pour la II-ème classe.

[266] Il était situé à Constanţa, au 13 de la rue Dorobanţi.

DEUX LETTRES INÉDITES DU Dᴿ PIERRE BERON

CONSTANTIN N. VELICHI

La renommée de Pierre Beron en tant que pédagogue et réformateur de l'enseignement en Bulgarie est chose depuis longtemps établie. Son *Abécédaire*, imprimé à Braşov en 1824, véritable programme d'enseignement moderne, est apprécié comme « une parution neuve à tous points de vue dans la littérature de la Renaissance bulgare. Par son contenu riche et varié, par son caractère laïque, ainsi que par ses idées nouvelles, progressistes, il se place bien au-dessus de tout ce que cette époque avait créé. Après l'*Histoire* de Païsji de Chilandar, l'*Abécédaire* [de Beron] est le premier livre laïque par son esprit autant que par son contenu. Qui plus est, c'est le premier livre contemporain de caractère national et scientifique, en tous points différent de ceux de la littérature ancienne, ayant une grande importance sous le rapport de la connaissance et de l'éducation » [1].

Pierre Beron a été non seulement un réformateur de l'enseignement bulgare, mais aussi un encyclopédiste qui a donné une forte impulsion au développement de la langue littéraire bulgare et le savant auteur de nombreux ouvrages scientifiques. C'est à l'Académie grecque de Bucarest que Beron doit sa formation intellectuelle. Même les débuts de ses études — commencées dans la modeste localité qu'était Kotel, sa ville natale — portent la marque, d'une manière indirecte, il est vrai, de cette grande école, puisque ses premiers maîtres, le « dascăl » Andronaki et Raïno Popović étaient eux aussi d'anciens étudiants de l'académie bucarestoise. Venu, à son tour, à Bucarest, il y prit ses inscriptions, attiré par le prestige croissant de cette haute institution culturelle à la tête de laquelle se trouvait alors Constantin Vardalah. Celui-ci fut un véritable modèle pour Pierre

[1] C'est l'opinion de l'équipe de chercheurs travaillant à l'Institut de Littérature de l'Académie Bulgare des Sciences, qui s'est occupée de l'édition de *История на българската литература*, II, Sofia, 1966. Le chapitre consacré à Pierre Beron est signé par Cvetan Minkov, comportant, page 140, le passage cité.

Beron. Marchant sur ses traces, Beron s'est proposé de réformer l'enseignement bulgare, d'y remplacer les anciennes « écoles » épanouies dans les cellules des couvents par un enseignement moderne, lancastérien, qu'il avait appris à connaître à Bucarest. Son *Abécédaire* s'attache à propager la nouvelle méthode d'enseignement.

En prenant pour modèle les premières pages de certains abécédaires roumains, le livre de Beron est, dans sa majeure partie, la traduction et l'adaptation de l'« eclogar » de l'Aroumain Démètre Darvaris, véritable petite encyclopédie [2]. Grâce à cet *Abécédaire*, le nom de Beron allait devenir célèbre non seulement dans tous les recoins de la Bulgarie, mais aussi parmi tous les protagonistes slaves des Lumières. Dix ans plus tard (1834), Neofit de Ryla devait se rendre à Bucarest pour se familiariser avec la nouvelle méthode d'enseignement, introduite dans la première école moderne bulgare (Gabrovo — 1835). Aussi, l'*Abécédaire* de Beron connaîtra-t-il par la suite bon nombre de rééditions : à Bucarest en 1841, 1847, 1850, puis à Constantinople en 1856, 1862, etc.[3] Durant toute cette période, Beron ne cessa pas de publier en Occident des milliers de pages consacrées à ses recherches dans le domaine de la physique, de la météorologie, etc. ; cependant si son nom était connu en Bulgarie ce fut presque exclusivement grâce à son petit *Abécédaire*.

La prem ère édit on, celle de 1824, fut publiée aux frais du marchand bulgare Antoine Hadji Ioanović, fixé à Braşov avant 1800, dans la maison duquel Beron fonctionna comme précepteur. Pour satisfaire aux désirs de son protecteur, Beron aurait dû poursuivre ses études à l'Université de Heidelberg (se spécialisant dans la philosophie et la philologie), en tant que compagnon du fils de Ioanović. Bien qu'ayant pris ses inscriptions à cette université, Beron l'a quittée au terme de trois semestres [4]. La raison de cet abandon est facile à comprendre : sous l'influence de l'encyclopédiste Vardalah et de l'école de Bucarest, il a renoncé à toute aide matérielle et décidé de quitter Heidelberg. Fidèle toujours à l'exemple de Vardalah, qui avait étudié la médecine à Padoue, Beron a suivi les cours de la Faculté de médecine de Munich, en soutenant sa thèse de doctorat en juillet 1831 [5].

Rentré en Valachie, il exerça durant un temps à Craiova tout en s'occupant parallèlement de négoce. Bientôt il amassa suffisamment pour

---

[2] Constantin N. Velichi, *Influențe românești și contribuția emigrației bulgare din Țara Românească la începuturile școlii moderne în Bulgaria*, « Revista Pedagogică », XII. Bucarest, 1963, nº 3, p. 61–68 ; Idem, *Ролята на българската емиграция в Румъния за културното възраждане на българите през периода 1800 — 1840*, Славянска филология », V, Sofia, 1963, p. 185–189 ; Idem, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762–1850)*, Bucarest, 1970, p. 205–216.

[3] Maniu Stojanov, *Българска възрожденска книжнина*, I, Sofia, 1957, p. 13.

[4] I. Ormagiev, Dr I. Penakov, *Др. Петър Берон и Одринска българска мъжка гимназия*, Sofia, 1958, p. 553–555.

[5] *Ibidem*, p. 565–566.

s'acheter plusieurs propriétés terriennes, comme celle de Prindești (Dolj) ou celle de Scorila (Mehedinți), dont la dernière, à elle seule, lui assurait un revenu annuel d'un millier de ducats [6]. A ce qu'il paraît, durant toute cette période, Beron ne renonça pas un moment à ses préoccupations scientifiques. C'est sans doute pour suivre l'exemple du même Vardalah, qui avait abandonné la médecine pour se dédier à l'enseignement d'abord et ensuite à des recherches faisant une grande place à la physique, que Beron partit en 1839 pour Paris, où il allait s'adonner complètement à la science. Une certaine part dans cette décision doit revenir sans doute aussi à Jean Oteteleșanu, riche propriétaire terrien, ami et voisin de Beron [7].

Toutefois, déjà dans son *Abécédaire*, Beron réservait une large place au chapitre intitulé Физически сказания. Parmi les recherches scientifiques de grande envergure qu'il allait entreprendre durant son séjour en Occident, la physique se placera au premier rang. Connaissant huit langues, il publie — de 1831 à 1870 — de nombreux ouvrages (totalisant plus de dix mille pages) en français et en allemand, à Paris, Prague, Berlin et autres grands centres [8]. Quelques savants de son époque connurent et apprécièrent cette œuvre. Dans sa patrie, par contre, elle n'était que peu connue, malgré les efforts en ce sens qu'il entreprit surtout vers la fin de sa vie.

En effet, pendant longtemps l'activité multiple de ce remarquable savant ne sera pas étudiée dans son ensemble. Ce n'est qu'en 1958, qu'un membre de l'Académie Bulgare des Sciences, D. Mihaltchev, attire l'attention sur la nécessité de procéder enfin à cette étude. Les deux ouvrages qui lui furent consacrés après cette date traitent surtout des concepts philosophiques de Beron et notamment de ses vues en ce qui concerne la philosophie de la nature, de ses idées sur le macro- et le microcosme, de ses conceptions gnostiques, sociologiques, etc.[9] Quant à ses ouvrages de physique et de météorologie, ils ne furent que fort peu étudiés, sinon complètement négligés. Comme il fallait bien s'y attendre, l'auteur du chapitre de l'*Histoire de la littérature bulgare* consacré à Beron n'essaie lui non plus d'approfondir ce côté de son activité.

---

[6] *Ibidem*, p. 54. Cette propriété à elle seule était estimée à 30 000 ducats (p. 42)

[7] Comme l'écrivait son neveu, Constantin Beron, dans une lettre du 3 décembre 1855 : « . . . un riche propriétaire terrien de la région, M. Oteteleshanu, le prit en affection et le poussa dans ses études » (*ibidem*, p. 559). Jean Oteteleșanu (1795—1876), ministre des finances sous le règne du prince Alexandru I. Cuza, légua la majeure partie de ses biens à l'Académie roumaine. Un de ses descendants, le professeur Henri Oteteleșanu, a été le directeur de l'Observatoire astronomique de Bucarest.

[8] V. la liste complète des ouvrages de Beron, totalisant plus de 20 volumes, chez Manu Stojanov, *op. cit.*, p. 13—14.

[9] V. M. Bătchivarov, *Мирогледът на Др. Петър Берон*, Varna, 1961 et le recueil, *Петър Берон, Изследване и материали*, Sofia, 1962, dans la rédaction de P. Dinekov et J. Atanasov.

Ceux qui se sont occupés d'étudier l'œuvre de Beron n'ont pas manqué de souligner les contradictions qu'ils ont relevées entre certaines de ses thèses — contradictions explicables si l'on tient compte que leur auteur s'inspirait tantôt des formulations matérialistes de l'époque des Lumières, tantôt des systèmes idéalistes engendrés par le XIX^e^ siècle. Ceci ne fait qu'augmenter du reste l'intérêt à accorder aux contributions de Beron dans le champ de la physique et de la météorologie, car son apport dans ce domaine-là s'avère d'importance. Mentionnons en ce sens sa *Thermostatique*, où il est parlé d'un système de machine à vapeurs et de « télégraphes sans fils et sans cables ». L'ouvrage en question est daté de 1863, alors que Marconi obtient son premier brevet pour la télégraphie sans fil seulement en 1896. Egalement en faveur d'une étude plus poussée de cet aspect de son activité plaident les comptes rendus qui ont salué dans les milieux scientifiques certains de ses ouvrages, ses communications à la Société française de météorologie, l'appréciation dont faisait preuve à son égard le météorologiste allemand Kassner [10].

Les deux lettres de Beron conservées à la Bibliothèque de l'Académie roumaine et que nous publions ici ont justement pour sujet ses études de physique et de météorologie, témoignant du désir de Beron de rendre connus ses ouvrages non seulement en Bulgarie, mais aussi dans sa patrie adoptive : la Roumanie. Dans sa première lettre, datée de Paris, le 10 mai 1864, le D^r^ P. Beron s'adressait à Baligot de Beyne, le secrétaire du prince Alexandru Ioan Cuza. Il lui envoyait le prospectus de son ouvrage de *Physique simplifiée*, en lui annonçant en même temps qu'il veut offrir au prince 80 exemplaires de cet ouvrage, afin qu'une partie en soit distribuée aux bibliothèques de Bucarest, Iassy et des chefs-lieux du pays, quant au reste, il sera à la disposition du prince pour en faire don aux personnes avec des préoccupations scientifiques. Ce désir de faire connaître son œuvre se manifeste aussi dans l'envoi de quelques pages du même ouvrage à la gazette bulgare de Brăila, « Бългасрка пчела », ainsi que dans le fait qu'il fait parvenir au D^r^ Ivan Seliminski plusieurs volumes à distribuer à Sliven, Bolgrad, etc.[11] La même gazette bulgare de Brăila recevait aussi un compte rendu de l'ouvrage respectif qui avait déjà paru « dans plusieurs gazettes françaises » [12].

Pour revenir à cette première lettre adressée à Baligot de Beyne, Beron lui écrivait que toutes les capitales européennes ont pris des mesures pour enregistrer certaines observations météorologiques, qui sont télégraphiées à Paris. Il insistait sur le fait que la fondation à Bucarest d'un

---

[10] Bojan Penev, *История на новата българска литература*, III, Sofia, 1933, p. 462.

[11] V. la correspondance rattachée à l'envoi des livres chez I. Ormangiev et I. Penakov, *op. cit.*, p. 139—145.

[12] Bojan Penev, *op. cit.*, p. 459.

observatoire météorologique apporterait une contribution importante aux progrès de la science, tout en augmentant le prestige du pays à l'étranger. A Paris, affirmait-il, les données fournies par un tel observatoire seraient accueillies très bien, car on s'en ressentait de leur absence [13]. Comme il se rendait compte que la dotation du pays avec un observatoire qui réclamait des appareils coûteux ne pouvait se faire qu'à grands frais, Beron s'offre à couvrir ces frais grâce à certaines sommes que devait lui rapporter sa maison de Craiova. En effet, durant la guerre de Crimée, sa maison avait été occupée à tour de rôle par les Russes et les Autrichiens et on venait de lui communiquer qu'il avait droit à un dédommagement qui pouvait varier de 400 à 1 000 ducats. Beron en parlait dans sa lettre, en se déclarant prêt à acheter sur cette somme les appareils nécessaires, tout en rappelant à Baligot de Beyne que, malgré la procuration donnée à Jean D. H. Bacaloglou, cet argent ne lui a pas été encore payé.

On ne connaît pas la réponse que Baligot de Beyne fit à sa lettre, mais les volumes de Beron sont bien arrivés à Bucarest et l'Ecole nationale de médecine et de pharmacie dirigée par le docteur Davilla en a reçu un certain nombre, ainsi qu'il résulte de la lettre de remerciement envoyée par le docteur Davilla au prince, lettre à laquelle il avait ajouté une autre pour Beron [14]. Davilla étant au courant de l'intérêt que portait Beron à la météorologie, joignit à sa lettre une série de tableaux avec les observations et les données météorologiques enregistrées à l'école qu'il dirigeait. La gazette « Monitorul » les avait déjà publiées. Les tableaux respectifs notaient la température et la pression de l'air à six, quatorze et vingt-deux heures, la direction du vent, l'aspect du ciel, l'humidité atmosphérique, etc.[15] Ajoutons que l'Ecole nationale de médecine devait recevoir un autre don de livres de la part de Beron, cette fois par l'intermédiaire de Seliminski, comme le montre la lettre de remerciement de Davilla [16].

La deuxième lettre de Beron que nous publions dans ces pages a toujours pour objet les sommes qui lui revenaient de droit pour la location de sa maison de Craiova. On y trouve mentionnés les mille ducats, dont six cents devaient être payés par les Russes et quatre cents par les Autrichiens. Cette fois Baligot était prié d'aider l'un des frères Moustakoff de récupérer l'argent. Les documents ne montrent pas ce qu'il advint

[13] Il est clair que Beron avait besoin de ces données, car il en parle aussi à Seliminski, le priant d'enregistrer à certaines heures la température, la pression atmosphérique, la vitesse du vent, etc., données qui seraient ensuite publiées dans la même gazette bulgare de Brăila (*ibidem*, p. 463).

[14] Cette lettre s'est elle aussi perdue.

[15] V. par exemple ces données pour l'intervalle 16—29 févrıer 1864 dans « Monitorul », supplément du n° 53 du 5/17 mars 1864 ; de même pour l'intervalle 16—30 avril dans *Monitorul* n° 100 du 5/17 mai ; on y notait aussi les précipitations atmosphériques, les tremblements de terre, etc.

[16] I. Ormangiev et I. Penakov, *op. cit.*, p. 144.

de ces démarches ; fort probablement, Beron ne rentra jamais en possession de ces sommes, aussi dut-il laisser tomber également l'idée de doter les Principautés roumaines d'un observatoire météorologique. D'ailleurs, il semble qu'au moment où Beron écrivait cette première lettre, à Bucarest on procédait déjà à des recherches météorologiques dont les résultats étaient publiés dans « Monitorul » ; mais peut-être qu'il n'en était pas au courant. De toute façon, ce désir de fonder un observatoire météorologique à Bucarest témoigne de l'attachement de Beron vis-à-vis de sa patrie adoptive. Il le prouvera encore par son testament qui, outre les legs prévus pour l'entretien de plusieurs écoles bulgares, n'oublie pas les paysans de sa propriété de Scorila.

En effet, le testament qu'il rédigea à Paris le 2/14 octobre 1867 décide d'affecter les revenus de ces terres à la construction de maisons à deux étages où la jeunesse de la commune apprendrait à lire et à écrire. L'école devait être bâtie par les paysans avec des matériaux que les exécuteurs testamentaires de Beron mettront à leur disposition. Les élèves seraient internes et tenus à apporter leur linge, ainsi qu'une certaine quantité de farine pour en faire du pain, quant au reste de leur entretien et les salaires des enseignants ils seraient couverts par les revenus de la propriété. Parmi les matières à apprendre venaient en premier lieu l'écriture, la lecture et l'arithmétique élémentaire, mais l'école disposera aussi de plusieurs maîtresses de russe, allemand, français et italien ; celles-ci devaient être capables d'enseigner la couture aux filles et de surveiller le menu des élèves. Pour les garçons, il était prévu de leur enseigner deux métiers de ceux les plus nécessaires dans les villages qu'ils habitaient [17]. Le testament désignait comme exécuteurs testamentaires Teohari Papazoglou et ses deux neveux, V. H. Papazoglou et Luca Radoulov. Mais constatant certaines activités de ses exécuteurs testamentaires qui laissaient à désirer, Beron rentre au pays en 1869 ; il y rédige un autre testament qu'il fera légaliser par le Tribunal de Mehedinţi le 15 octobre de la même année.

Ce nouveau testament nous apprend la raison qui incita Beron à révoquer l'autre. En effet, il nous apprend que ses trois exécuteurs testamentaires antérieurs ont fait preuve d'une attitude « envers moi-même et envers les intérêts des établissements de bienfaisance que j'ai fondés » qui s'avère « non seulement préjudiciable, mais même condamnable, car ils se proposaient indirectement de détourner de sa véritable destination ma plus belle propriété, appelée Scorila, afin de se l'approprier ». C'est ce qui l'incite à rédiger un autre testament et à appeler en justice les trois personnages incriminés.

---

[17] V. son testament chez I. Ormangiev et I. Penakov, *op. cit.*, p. 163–165.

Dans son second testament, après avoir précisé les sommes qu'il destinait à l'entretien de plusieurs écoles de Bulgarie, Beron s'occupe des paysans de Scorila. Il prend des dispositions pour que les terrains recouverts de fourrés de cette propriété soient divisés en lotissements de deux arpents chacun et distribués aux paysans avec l'obligation de les transformer en terrains agricoles. Quand les paysans de Scorila auront utilisé pendant deux ans ces terres, il leur sera distribué tout le terrain arable de la propriété, qui comportait aussi 400 arpents de forêt. Chaque paysan devra recevoir cinq arpents de terre de labour et deux cents toises carrées pour y construire une maison et aménager un potager. En échange, le bénéficiaire était tenu à donner durant 33 ans une moitié de ses produits au débarcadère de Cetate. La forêt aussi sera distribuée — sauf 50 arpents nécessaires à l'entretien de l'école de Scorila — aux « paysans prolétaires », c'est-à-dire à ceux n'ayant aucun bien. Le terme de 33 ans une fois dépassé, les paysans recevaient l'entière propriété de ces terres ; les « paysans prolétaires » étaient eux aussi inclus dans cette distribution de terres, mais leur obligation de céder une partie de leurs produits ne courait que sur 23 ans.

En ce qui concerne l'école de Scorila, dont le plan était déjà dessiné et les fondations jetées, Beron revient avec d'autres précisions. L'enseignement devait durer trois ans, les garçons débutant à dix ans et les filles à huit. Le nombre des élèves était illimité quand il s'agissait des habitants de la commune de Scorila parce que « les frais d'entretien étaient eux aussi illimités », pour les autres communes, on devait prendre autant d'élèves « que le local et les moyens le permettaient ». L'internat était obligatoire pendant l'hiver et facultatif durant la chaude saison. Cette fois l'enseignement des langues étrangères était réduit à l'allemand et à l'italien — « qu'ils apprennent seulement à les parler ». Les ateliers de l'école prévoyaient une forge et un atelier de charpentier, le forgeron et le charpentier salariés de l'école ayant l'obligation d'enseigner aux élèves leurs métiers. Malheureusement, ces dispositions testamentaires n'ont jamais été exécutées. Juste à la veille du procès qu'il avait intenté à ses anciens exécuteurs, Beron a été assassiné. Son testament fut annulé pour des raisons qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici.

De toute façon, les deux lettres publiées ci-après ont leur importance. Elles montrent le désir de leur auteur de fonder un observatoire météorologique à Bucarest, ainsi que le grand intérêt qu'il aurait eu de recevoir à Paris des données exactes sur ces phénomènes. Celui qui s'attacherait à reconstituer l'activité et les préoccupations scientifiques de Beron devrait nécessairement tenir compte de leur contenu.

De Paris, 10 mai 64

Monsieur,

Je félicite Son Altesse notre Prince du bonheur d'avoir à son côté un homme comme vous êtes.

Du prospectus ci-joint vous voyez que mon ouvrage intitulé *Physique simplifiée* est un traité complet des fluides impondérables. J'en offre à Son Altesse 80 exemplaires dont je désire d'être déposé dans chaque bibliothèque de Bucarest, Jassy et des capitales des districts un exemplaire et les autres restent à la disposition de Son Altesse pour être distribués aux individus qui s'occupent de la science. Monsieur le colonel Alexandri attend l'ordre pour recevoir l'offre et l'expédier.

En toutes les capitales d'Europe s'opèrent observations météorologiques qu'on communique ici par les télégraphes ; pour prouver que nous différons des Turcs exclus de cette association, il serait beaucoup fait pour la science et pour l'honneur du pays si Son Altesse ordonne l'établissement d'un observatoire météorologique à Bucarest. Ses observations seront accueillies ici avec tant plus de satisfaction que le manque en est plus sensible.

Pour mon hôtel à Craiova, occupé pendant la guerre par les Russes et par les Autrichiens, je devais obtenir un dédommagement qui était fixé d'abord à 600 ducats par an ; plus tard on m'a averti en époques différentes de recevoir 1000 ducats, puis 800, plus tard 600 et avant deux ans on avait réduit le dédommagement à 400 ducats. Chaque fois qu'on m'a invité, j'ai donné l'ordre à M. Jean D. H. Bacaloglu pour aller toucher la somme, mais on ne lui a rien donné.

Au lieu de se perdre cette somme, si Son Altesse ordonne d'être payée, je me chargerai d'acheter les instruments de l'observatoire météorologique.

Recueillez, Monsieur, mes salutations amicales

Votre intime,
P. Beron

Paris, Hôtel du Louvre
1864 mai 10.

Monsieur Baligant, secrétaire de Son Altesse le prince I. Couza

Bibl. Acad. R.S.R. Cuza, LII, f. 147[r] — 147[v]

Şcoala Naţională
de
Medicină şi Pharmacie.
Nr. 773.

Bucureşti 20/2 mai 1864

Monsieur,

Je m'empresse de vous accuser réception des ouvrages de Monsieur Béron que Son Altesse Sérénissime le Prince régnant a bien voulu envoyer à la bibliothèque de l'école de Médecine.

---

* Textes transcrits en français moderne.

Je vous prie de vouloir bien déposer aux pieds de Son Altesse Sérénissime l'expression de ma reconnaissance pour le choix qu'il a bien voulu faire de la bibliothèque de l'école de Médecine pour conserver ce précieux dépôt. Je joins une lettre de remerciement à Monsieur Béron, qui sera publiée au Moniteur, et des tableaux météorologiques faits à l'école et que je vous prie de lui faire parvenir.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Davilla.

Monsieur Baligot de Beyne chef du cabinet de S.A. le Prince régnant

Bibl. Acad. R.S.R. Arh. Cuza, LII, f. $148^r - 148^v$

Calea Covatch, Colore Roşie Nr. 18 près le Khan Manouk

Monsieur,

Après ma dernière lettre par laquelle je vous ai annoncé de la somme d'argent qu'on a destinée pour mon dédommagement, j'ai été averti qu'il y a 600 ducats pour moi de la part des Russes et 400 ducats de la part des Autrichiens. Quelqu'un des employés m'offre 350 ducats pour donner un acquit de toutes mes prétentions.

Le porteur de cette lettre, Monsieur Moustacoff est chargé de ma part avec votre assistance de toucher la somme qu'on lui donnera.

Recueillez, Monsieur, mes salutations amicales.

Votre dévoué,
P. Beron

Paris 1864 mai 24.
Hôtel du Louvre.

Bibl. Acad. R.S.R. Arh. Cuza, LII, f. 149

Monsieur

Je felicite son Altesse notre prince de bonheur d'avoir à son coté un homme comme vous etes.

Du prospectus ci-joint vous voyez que mon ouvrage intitulé <u>Physique simplifiée</u> est un traité complet des fluides imponderables. J'en offre à son Altesse 80 exemplaires dont je desire d'être deposé dans chaque bibliothèque de Bucarest, Jasy et des capitales des districts à un exemplaire et les autres restent à la disposition de son Altesse pour être distribués aux [illegible] qui s'occupent de la science. Monsieur le colonel Alexandri attend l'ordre pour recevoir, [illegible] et l'expedier.

[illegible] toutes les capitales d'Europe s'operent observations météorologiques qu'on communique [illegible] par les télégraphes; pour prouver que nous [illegible] jusques exclus de cette association, il serait beaucoup fait pour la science et pour l'honneur du pays si son Altesse ordonne l'etablissement d'un observatoire météorologique à Bucarest [illegible]

[illegible]

Monsieur Balifaut secretaire de son Altesse le prince J. Couza

Pour mon hôtel à Crajova occupé pendant la guerre par les Russes et par les Autrichiens je devait obtenir un dédomagement qui était fixé d'abord de 600# par ans; plus tard on m'a averti en épreuves différentes de recevoir 1000 ducats, puis 800, plus tard 600 et avant deux ans on avait réduit le dédomagement à 400 ducats. Chaque fois qu'on m'a invité j'ai donné l'ordre à M. Jean D. H. Bacaloglou pour aller toucher la somme mais on ne lui a rien donné.

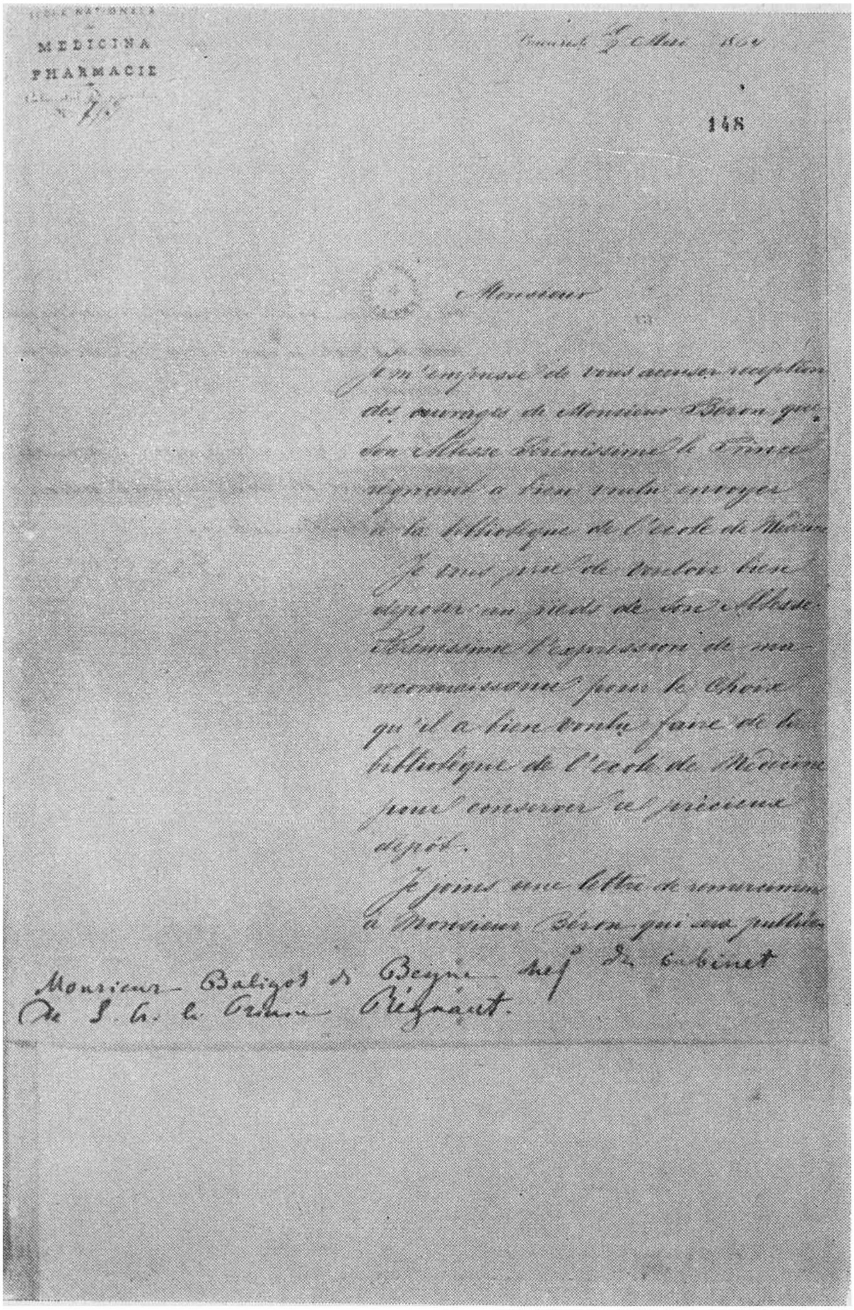
Au lieu de se perdre cette somme si Son Altesse ordonne d'être payée je me chargerai d'acheter les instruments de l'observatoir météorologiques.

Recueillez, Monsieur, mes salutations amicales.

Paris, Hôtel du Louvre — votre intim

1859 Mai 10

P. Beron



Bucurest 7 Mai 186[illegible]

148

Monsieur

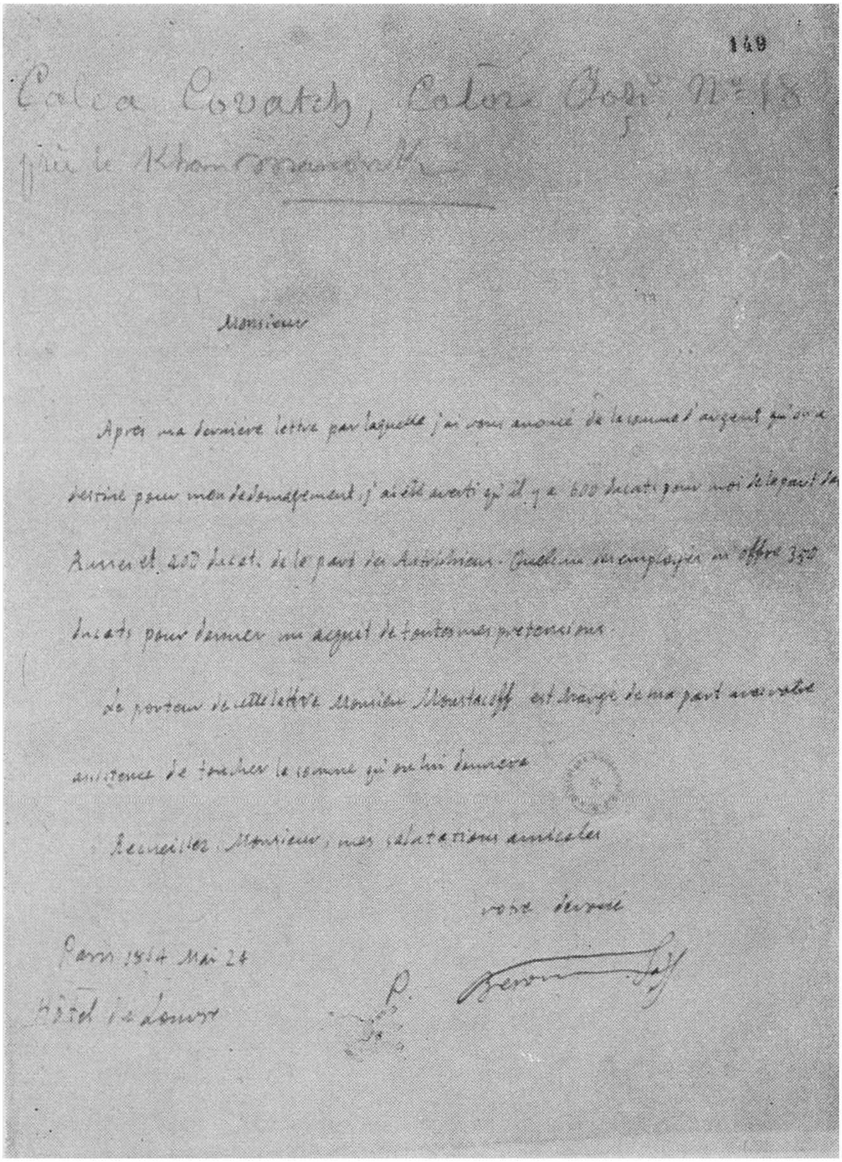
Je m'empresse de vous accuser réception
des ouvrages de Monsieur Biron que
Son Altesse Sérénissime le Prince
régnant a bien voulu envoyer
à la bibliothèque de l'école de Médecine
Je vous prie de vouloir bien
déposer aux pieds de Son Altesse
Sérénissime l'expression de ma
reconnaissance pour le choix
qu'il a bien voulu faire de la
bibliothèque de l'école de Médecine
pour conserver ce précieux
dépôt.
Je joins une lettre de remerciemens
à Monsieur Biron qui me publie[illegible]

Monsieur Baligot de Beyne chef du cabinet
de S. A. le Prince Régnant.

au Moniteur, et des tableaux météorologiques
faits à l'école et que je vous prie de lui faire
parvenir.

Veuillez agréer, Monsieur le secrétaire,
l'assurance de ma considération
la plus distinguée.

Daville



149

Calea Covatch, Calea Bosi No 18
près le Khan Manouk

Monsieur

Après ma dernière lettre par laquelle j'ai vous annoncé de la somme d'argent qu'on a destiné pour mon dédommagement j'ai été averti qu'il y a 600 ducats pour moi de la part des Russes et 400 ducats de la part des Autrichiens. Quelques employés m'offre 350 ducats pour donner un acquit de toutes mes prétensions.

Le porteur de cette lettre Monsieur Moustaeff est chargé de ma part avec votre assistance de toucher la somme qu'on lui donnera.

Recevez Monsieur, mes salutations amicales

votre dévoué

Paris 1864 Mai 24

Hôtel de Louvre

P. Beron

EXPRESSIONS PARALLÈLES EN GREC ET EN ROUMAIN

Le problème des expressions parallèles dans les langues balkaniques a attiré depuis longtemps l'attention des spécialistes (voir Per. Papahagi, *Parallele Ausdrucke und Redensarten im Rumanischen, Albanischen, Neugriechischen und Bulgarischen*, Leipzig, 1908 ; bien des études et des notes éparses dans les périodiques et les livres se sont ajoutées depuis aux exemples cités par Papahagi). Malgré tout, il reste beaucoup à faire sur ce terrain, entre autres parce qu'il s'agit souvent de formules populaires, qui ne sont pas toujours enregistrées dans les dictionnaires. Le sujet n'en est pas moins important pour la linguistique, comme pour l'histoire des relations culturelles, et je pense qu'on ne lui a pas accordé l'intérêt qu'il mérite.

Deux jeunes cypriotes, Christakis Anastasiou et Marios Karmellos, qui font leurs études à Bucarest, à l'Institut Agronomique « Nicolae Bălcescu », se sont avisés de rassembler les expressions roumaines qui ont un parallèle grec moderne (parfois uniquement dans le dialecte cypriote) ; encouragés par Maria Alexe, qui leur a enseigné le roumain, ils ont dressé une longue liste qu'ils m'ont demandé de réviser et que j'ai présentée pour être publiée dans le présent fascicule.

On y trouvera quelques formules qui ne sont pas limitées au grec et au roumain, soit qu'elles aient été empruntées au grec ancien par les langues occidentales, soit que le grec les ait puisées ailleurs. Je n'ai pas cru devoir les supprimer, car il me semble possible que le parallélisme, même dans ces conditions, ait une signification. J'ajoute qu'un petit nombre parmi les exemples rassemblés étaient déjà connus.

Quoi qu'il en soit, la grande masse des faits nouveaux est de nature à souligner l'importance des recherches dans ce domaine.

A. Graur

1. A cădea in miinile cuiva — Πέφτω στά χέρια του
2. A cădea in miini bune Πέφτω σέ καλά χέρια
3. Atit il taie capul Τόσο κόβει τό κεφάλι του
4. A fi alături de cineva — Εἶμαι δίπλα του
5. De la afla la omega = 'Από τό ἄλφα ὡς τό ὠμέγα
6. A aluneca printre degete = Ξεφεύγω μέσα ἀπό τά δάκτυλα.
7. Acum să te văd = Τώρα θά σέ δῶ
8. A face viața amară = Τοῦ κάνω τή ζωή φαρμάκι.
9. N-am chef = Δέν ἔχω κέφι.
10. N-am poftă = Δέν ἔχω ὄρεξη.
11. Din an in an = 'Από χρόνο σέ χρόνο.
12. A făcut picioare — Ἔκανε φτερά
13. A depune armele = Καταθέτω τά ὅπλα.

14. A ridica armele = Σηκώνω τά ὅπλα.
15. A face din ţînţar armăsar = Κάμνει τό ψύλλο κάμηλο
16. A arunca o vorbă = Πετάσσω μιά κουβέντα.
17. A arunca pe drumuri — Πετάω(κάποιον) στούς δρόμους.
18. A se ascunde după deget = Κρύβεται πίσω ἀπό τό δάκτυλό του.
19. Ce vînt te abate pe la noi = Τί ἄνεμος σ'ἔφερε σ'ἐμᾶς.
20. A sta ca pe jeratic = Κάθομαι πάνω σέ ἀναμμένα κάρβουνα.
21. Aşa (acum) mai vii de acasă = Τώρα ἔρχεσαι ἀπό ἔσω σου.
22. Chit pe chit = Ἴσια-ἴσια.
23. Fugi de aici = Φύγε ἀπό κεῖ.
24. A cădea de acord = Καταλήγω (πέφτω) εἰς συμφωνία.
25. A cădea lat = Πέφτω φαρδύς πλατύς.
26. Alb ca varul = Ἄσπρος σάν ἀσβέστης.
27. A avea ceva la activul său = Ἔχει κάτι στό ἐνεργητικό του.
28. A trece la acţiune = Περνῶ εἰς τή πρᾶξιν.
29. Acu-i acu = Τώρα-τώρα.
30. Ai greşit adresa = Ἔκανες λάθος στή διεύθυνσιν.
31. A aduce la acelaşi numitor = Φέρνω εἰς τόν ἴδιν παρονομαστή.
32. A lua aer = Παίρνω ἀέρα.
33. Mi-a ajuns pînă aici = Μοῦ ἔφθασε ὡς ἐδῶ.
34. Munte cu munte (nu) se ajunge = Μόνο βουνό μέ βουνό δέ σμίγει.
35. Deal cu deal nu se ajunge = Βουνό μέ βουνό δέν σμίγει.
36. Cine se amestecă în tărîţe îl mănîncă porcii : Cine se amestecă în tărîţe îl mănîncă găinile = Ὅποιος ἀνακατώνεται μέ τά πίτυρα τόν τρῶνε οἱ κότες
37. A avea limba ascuţită = Ἔχει κοφτερή γλῶσσα
38. Aşa şi aşa = Ἔτσι κι'ἔτσι.
39. A da atenţie = Δίδω προσοχή.
40. Cu atît mai bine = Τόσο τό καλύτερο.
41. Nici atîta = Οὔτε τόσο δά.
42. Atîta tot şi nimic mai mult = Αὐτό εἶναι ὅλο καί τίποτε περισσότερο.
43. A atrage atenţia (cuiva) = Ἐπισύρω τή προσοχή κάπολου.
44. A înota în aur = Κολυμπῶ στό χρυσάφι.
45. Să te audă Dumnezeu = Νά σέ ἀκούση ὁ Θεός.
46. Eu spun. eu aud = Ἐγώ λέγω, ἐγώ ἀκούω.
47. Nu se aude nici musca = Δέν ἀκούεται οὔτε μυῖγα.
48. Ce am avut şi ce am pierdut = Τί εἶχα καί τί ἔχασα.
49. În ziua de azi = Τή σήμερον ἡμέρα.
50. Bani lichizi = Ρευστό χρῆμα.
51. A mînca banii cu lingura (cu linguriţa) = Τρώει τά λεφτά μέ τό κουτάλι (μέ τό κουταλάκι)
52. A ieşi basma curată = Βγῆκε μαντήλα ἄσπρη (« serviette blanche »).
53. A-şi bate capul cu ceva = Κτυπᾶ τό κεφάλι του.
54. A se da cu capul de pereţi = Δίνει τοῦ κεφαλιοῦ του στό τοῖχο.
55. Bate fierul cît e cald = Κτύπα τό σίδηρο ὥσπου εἶναι ζεστό.
56. A pune bazele la ceva = Θέτω τίς βάσεις σέ κάτι.
57. A-şi băga minţile în cap = Βάζει μυαλό στό κεφάλι.
58. A băga pe cineva la (o) idee = Τόν βάζω στήν ἰδέα.
59. A băga pe cineva (de viu) în mormînt = Τόν θάβω ζωντανόν.
60. A băga de seamă = Βάζω ὑπ'ὄψιν.

61. A pune bețe în roate		Βάζω ἀντρόχια.
62. A face bine cuiva		Κάμνω καλό σέ κάποιον.
63. A primi cu brațele deschise		Τόν δέχομαι μέ τά χέρια ἀνοικτά.
64. A sta cu miinile în briu		Στέκω μέ τά χέρια στή μέση.
65. Vorbește ca din butoi	—	Συντυγχάνει σάν ἀπό μέσ'ἀπ'τό πυθάρι.
66. A dormi buștean	—	Κοιμοῦμαι σάν τόν κοῦκον.
67. A rămine cu buzele umflate		Μένω μέ τά χείλη καμένα («les lèvres brûlées »)
68. A trimite de la Ana la Caiafa	—	Τόν στέλνει ἀπό τόν Ἄννα στόν Καιάφα.
69. Nu-mi ține nici de cald. nici de rece		Δέν μοῦ κάνει οὔτε κρῦο οὔτε ζέστη.
70. A se culca cu găinile	=	Κοιμᾶται μέ τίς κότες.
71. A cădea pe capul cuiva	—	Πέφτει στό κεφάλι του.
72. A-și face de cap	—	Κάνει τοῦ κεφαλιοῦ του.
73. La capătul lumii (pămintului)	—	Στό τέλος τοῦ κόσμου.
74. A pune capăt	=	Θέτω τέρμα.
75. Ca pisica și ciinele	—	Σάν τό σκύλλο καί τή γάτα.
76. Are o stină de copii	=	Ἔχει μιά στάνη παιδιά.
77. A face sat cu cineva	=	Κάμνω χωριό μέ κάποιον
78. A cădea la pat	—	Πέφτω στό κρεβάτι.
79. A căuta ceartă cu luminarea	=	Γυρεύω καυγά μέ τό κερί.
80. A merge ca ceasul	—	Πάει σάν ρολόι.
81. A fi departe ca cerul de pămînt	=	Εἶναι μακρυά σάν ἀπό τόν οὐρανό στή γῆ
82. A cădea (pica) din cer		Πέφτει ἀπό τόν οὐρανόν.
83. Nu pică din cer	—	Δέν πέφτει ἀπό τόν οὐρανόν.
84. Pe cinstea mea	=	Στή τιμή μου.
85 A sta ciocan pe capul cuiva	=	Μέ πελεκᾶ μέ τό σφυρί πάνω στή κεφαλή
86. Ciinele care latră nu mușcă	—	Τό σκυλλί πού γαυγίζει δέν δαγκώνει.
87. A cintări din ochi	=	Ζυγίζει μέ τό μάτι.
88. A-și cintări vorbele	=	Ζυγίζει τά λόγια του.
89. A scoate vorba cuiva (din gură) cu cleș-tele	=	Τοῦ βγάζει τά λόγια μέ τή τανάλια.
90. Și-a virit dracul coada	=	Ἔβαλε ὁ διάβολος τήν οὐρά του.
91. A pleca cu coada între picioare	=	Φεύγει μέ τήν οὐρά στά σκέλη.
92. A pune sula în coaste	=	Μπήγει τό σουβλί στά πλευρά.
93. A da din colț în colț	=	Ἀπό γωνιά σέ γωνιά.
94. Pe cont propriu	—	Ἰδίοις ἐξόδοις (Γιά λογαριασμό του).
95. A da cont	=	Δίνω λογαριασμόν.
96. A ține cont	=	Κρατῶ λογαριασμόν.
97. A cere cont	=	Ζητῶ λογαριασμόν.
98. A crăpa de necaz	=	Σκάζει ἀπό τή στενοχώριαν. (ἀπό τό κακό του).
99. Cu alte cuvinte	=	Μέ ἄλλα λόγια.
100. Într-un cuvînt	=	Μέ μιά λέξη.
101. A da la lumină	=	Βγάζω στό φῶς.
102. A bate darabana	=	Τό κάνει τύμπανο.
103. Dat dracului	=	Δοσμένο-χαρισμένο στό διάβολο.
104. Îi numeri pe degete	=	Μετριοῦνται στά δάκτυλα.
105. A pune degetul pe rană	=	Βάζω τά δάκτυλα μου στή πληγή. Θέτω τόν δάκτυλον ἐπί τοῦ τύπου τῶν ἥλων
106. A-și deschide sufletul	=	Ἀνοίγει τή καρδιά του.
107. A se ține de ceva cu dinții	=	Κρατιέται μέ τά δόντια (κρατῶ κάτι μέ τά δόντια).

108 A vorbi pe nas	=	Μιλᾶ μέ τή μύτη (του)
109 Nici una nici două		Οὔτε ἕνα, οὔτε δύο.
110 Unu și cu unu fac două	—	Ἕνα καί ἕνα κάνουν δύο
111. A se uita la cineva ca la dracul	—	Τόν κοιτάζει σάν τόν διάβολον.
112. Și-a băgat dracul coada	=	Ἔβαλε ὁ διάβολος τήν οὐράν του.
113. Ce dracu		Τί διάβολο (« que diable »)
114. Dumnezeu știe	—	Ὁ θεός ξέρει.
115. Mă doare inima	=	Μοῦ πονάει ἡ καρδιά.
116 A trece (a cădea) de la o extremă la alta	=	Πέφτει ἀπό τό ἕνα ἄκρο στό ἄλλο
117. A face praf	=	Κονιορτοποιῶ.
118 A ieși (a scăpa) cu fața curată	=	Βγῆκε μέ τό πρόσωπο καθαρό.
119. Cu voință de fier	=	Μέ σιδεριένα θέληση
120 A pune pe cineva pe foc	=	Τόν βάζω στή φωτιά.
121. A ține în frîu	—	Τόν κρατᾶ ἀπό τά χαλινάρια.
122 A tuna și a fulgera	=	Ἀστράφτει καί βροντᾶ
123. A se face galben ca ceara	=	Γίνεται κίτρινος σάν τό κερί.
124. A cădea în ghearele cuiva	=	Πέφτει στά νύχια κάποιου
125. A sparge gheața	—	Σπάζω τόν πάγον.
126. A pune pe gînduri	=	Τόν βάζω σέ σκέψεις.
127. A-și pune în gînd	=	Βάζει εἰς τή σκέψιν του
128. A scăpa ca din gura lupului	=	Γλύτωσε ἀπό τό στόμα τοῦ λύκου
129. A vorbi cu jumătate de gură	=	Μιλᾶ μέ μισό στόμα.
130. A face un hatîr	=	Κάνω ἕνα χατῆρι.
131. A face haz	=	Κάνω χάζι.
132 A avea haz	=	Ἔχει χάζι.
133. A avea mîna deschisă	=	Ἔχει ἀνοικτή καρδιά.
134. A sta la îndoială	=	Πέφτω σέ ἀμφιβολία
135. Fără îndoială	=	Χωρίς ἀμφιβολία.
136. A i se îneca cuiva corăbiile	=	Βυθίστηκαν τά καράβια του.
137. A se întinde la vorbă	=	Παρατραβάω τή κουβέντα
138. A întoarce foaia	=	Γυρίζω τό φύλλον.
139. A juca un rol	=	Παίζω κάποιο ρόλο.
140. A leșina de rîs	=	Λιγοθύμισε ἀπό τό γέλοιον.
141. A-i veni inima la loc	=	Ἦρθε ἡ καρδιά (μου)στό τόπο της.
142 A avea loc	=	Λαμβάνει χώραν.
143. A lua parte	=	Λαμβάνει μέρος.
144. A lua sfîrșit	=	Παίρνει τέλος.
145 A se lua cu vorba	=	Πιάστηκε στή κουβέντα.
146. A avea mîna lungă	=	Ἔχει μακρύ χέρι.
147 A duce (a purta) pe cineva de nas	=	Τόν τραβᾶ ἀπό τή μύτη.
148. Corb la corb nu-și scoate ochii	=	Κόρακας κοράκου μάτι δέν βγάζει.
149. A se omorî de rîs	=	Πεθαίνω ἀπό τά γέλοια.
150. A fi numai piele și oase	=	Εἶναι πετσί καί κόκκαλο.
151. O palmă de loc	=	Μιά σπιθαμή τόπο.
152. A face pe cineva de două parale	=	Τόν ἔκαμε δυό παραδιῶν.
153. A face un pas greșit	=	Κάμνω ἕνα λαθεμένο βῆμα
154. A face primul pas în lume	=	Κάμνω τό πρῶτο βῆμα στό κόσμο.
155 A păși (a merge) pe urmele cuiva	=	Ἀκολουθῶ τά ἴχνη κάποιου.
156. A tăcea ca peștele	=	Σιωπᾶ σά ψάρι.
157. A ține pe cineva din scurt	=	Τόν κρατῶ ἀπό κοντά
158. A lua seama	=	Λαμβάνω ὑπ'ὄψιν.

159. Sferă de influență		Σφαῖρα ἐπιρροῆς.
160. A vedea ca prin sită		Βλέπει σάν μέσα ἀπό τή σίτα.
161. A-i singera inima		Τοῦ ματώνεται ἡ καρδιά.
162. A dormi iepurește	—	Λαγοκοιμᾶται.
163. A trage un somn		Τραβῶ ἕναν ὕπνο.
164. A trăi pe spinarea cuiva		Ζεῖ στή καμπούρα κάποιου.
165. A spumega de furie		Ἀφρίζει ἀπό τό θυμό του.
166. A-i sta cuiva in cale		Στέκω στό δρόμο του.
167. A fi stăpin pe situație		Εἶναι κύριος τῆς καταστάσεως.
168 A fi stăpin pe soartă		Εἶναι κύριος τῆς τύχης του
169. Cu inima strinsă		Μέ σφιγμένη καρδιά.
170. A merge strună		Πάει κορδόνι.
171. A strica calimera (cuiva)		Τοῦ ἔκοψε τή καλημέρα.
172. Copil de suflet	=	Ψυχοπαίδι.
173. A sta cu ochii in tavan		Στέκεται μέ τά μάτια στό ταβάνι
174. A se teme și de umbra lui		Φοβᾶται καί τόν ἴσκιο του.
175. A se umfla in pene		Τοῦ φουσκώνουν τά φτερά.
176. Ulciorul nu merge de multe ori la apă		Ἡ στάμνα δέν πάει πολλές φορές στή βρύσι.
177. A fi văzut cu ochi buni	—	Τόν βλέπει μέ καλά μάτια
178. A pune in vedere		Θέτω ὑπ' ὄψιν.
179. A avea ceva in vedere	—	Ἔχω κάτι ὑπ'ὄψιν μου.
180. A pune venin la inimă (cuiva)	—	Βάζω φαρμάκι ν) στή καρδιά.
181. A-și vărsa veninul		Χύνει τό δηλητήριο (του).
182. A prinde de veste	—	Τόν βρῆκε τό μήνυμα.
183. A-și pune viața în primejdie	—	Θέτει τή ζωή του εἰς κίνδυνον.
184. A arunca banii in vint		Πετάσσει τά λεφτά στόν ἀέρα.
185. A vorbi in vint		Μιλᾶ στόν ἀέρα
186. A face pe voia cuiva		Κάνει τό θέλημα κάποιου.
187. Că bine zici	=	Σάν καλά τά λές.
188. A se lupta ca un zmeu		Πολεμᾶ σά τό δράκο.
189. Mi se urcă singele la cap	=	Μοῦ ἀνεβαίνει το αἷμα στό κεφάλι
190. A da papucii cuiva	—	Τοῦδωσε τά παπούτσια στό χέρι.
191. A lua pe cineva la bani mărunți	—	Τόν παίρνει στό ψιλό.
192. Sint unu și unu	—	Εἶναι ἕνας καί ἕνας.
193. Pe cuvintul meu de onoare	—	Στό λόγο τῆς τιμῆς μου
194. Cind pisica nu-i acasă soarecii joacă pe masă		Ὅταν λείπει ἡ γάτα χορεύουν τά ποντίκια.
195. Lung cit o prăjină	=	Μακρύς σά τό στυλλάρι(ν).
196. A curma (a tăia) răul din rădăcină	—	Κόβω τό κακό σύρριζα.
197. A ridica pretenții		Ἐγείρω ἀπαιτήσεις.
198. A muri de rușine		Πεθαίνω ἀπό τή ντροπή.
199. Sărac și curat	=	Φτωχός καί καθαρός.
200. A schimba vorba	—	Ἀλλάσσει κουβέντα.
201. A scoate apă din piatră seacă	—	Βγάζω νερόν ἀπό τήν ξηρόπετραν.
202. A tăia nodul gordian	=	Κόβω τό γόρδιο δεσμό
203. Cuțit cu două tăișuri	—	Δίκοπο(ν) μαχαίρι.
204. A fugi de cineva, ca diacul de tămiie		Τόν ἀποφεύγει σάν ὁ διάβολος τό λιβάνι.
205. A pune temelie		Θέτω τά θεμέλια.
206. A ciștiga teren		Κερδίζω ἔδαφος.
207. A pierde teren	—	Χάνω ἔδαφος.
208 A fi timpul cuiva	=	Εἶναι ὁ καιρός του.

RELATIONS ROUMANO-SERBES ET ROUMANO-YOUGOSLAVES DANS LES TRAVAUX DU PROFESSEUR RADU FLORA*

Après maintes études remarquables concernant les relations roumano-serbes, publiées tant dans les périodiques de Yougoslavie que dans ceux de Roumanie, le professeur Radu Flora, titulaire de la chaire de langue et littérature roumaines à l'Université de Belgrade, réunit les résultats de ses recherches en deux synthèses que nous tenons à signaler aux spécialistes.

En raison de l'espace limité, l'auteur a dû restreindre sa synthèse concernant les relations roumano-yougoslaves à une centaine de pages et, partant, aborder seulement les principaux contacts du passé des deux peuples. Une caractéristique des études du prof. Radu Flora est — ainsi qu'il en témoigne lui-même — d'avoir cherché à mettre en lumière « les aspects positifs et beaux de ces rencontres historiques », qui prédominent dans l'histoire des peuples roumain et serbe et non pas « les désaccords et les litiges ». D'ailleurs, ajoute l'auteur, ces divergences ont été rares, notamment lors de la bataille de Rovine, en 1394—1395, et, plus récemment, pendant les XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, lorsque se produisit la séparation de l'Eglise roumaine de l'Eglise serbe. Toutefois, même à Rovine, le chroniqueur serbe Konstantin le Philosophe prête au prince Marko des paroles qui démontrent son attachement au parti de Mircea l'Ancien : « Je dis et prie le Seigneur qu'il veuille secourir les chrétiens, dussé-je être le premier des morts de cette guerre » (« Les relations yougoslavo-roumaines », p. 292). Quant au processus de séparation hiérarchique amorcé fin du XVIII^{e} siècle, il s'est achevé à l'amiable, en 1864.

Parmi les historiens roumains s'étant occupés des relations entre les deux pays, l'auteur cite Ilie Bărbulescu, Nicolae Iorga, Constantin B. Obedeanu, A. Iordan, Sava Iancovici et, sur le plan linguistique, Alexandru Rosetti, G. Mihăilă ; du côté serbe, P. Skok, T. R. Đorđević, D. Sp. Radojičić. Plus récemment, l'auteur mentionne encore S. Anuichi, V. Karanović et autres.

En ce qui concerne la thématique, les relations roumano-yougoslaves sont traitées de différents points de vue : politique (p. 300—332) ; culturel (p. 334—354) ; littéraire (p. 335—376) et linguistique (p. 376—387).

Le relations politiques débutent à l'époque des contacts slavo-roumains sur le territoire de la Dacie. Elles se prolongent durant la dynastie Nemanjić et même avant la fondation des principautés, les documents émis par la chancellerie de ces rois font mention des « vlahi » (p. 301). Après la création des principautés, ces liaisons s'intensifient par suite des mariages dynastiques des XIV^{e} et XVI^{e} siècles, ainsi que de ceux avec certains boyards d'Olténie (p. 302—304).

* Radu Flora, *Relațiile sîrbo-române* (Les relations serbo-roumaines), Panciova, 1968, 406 p. + 6 pl. + 2 cartes ; Idem, *Relațiile jugoslavo-române* (Les relations yougoslavo-roumaines). Synthèse. Extrait de la revue « Lumina » a. XXII, n° 6, p. 291—396.

Outre les liens dynastiques, on constate des influences dans l'organisation ecclésiastique, dans l'organisation de l'Etat, dans l'attestation de certains villages serbes de Valachie et de Moldavie. L'armée de Michel le Brave comptait aussi des guerriers serbes (p. 307) et à la cour des princes régnants des XVI^e—XVII^e il y avait bon nombre de dignitaires serbes. Parmi ces derniers, le plus notable fut le chroniqueur Gheorghe Brancovici qui s'était réfugié à la cour de Şerban Cantacuzène. Durant le XVIII^e siècle, les relations roumano-serbes « languissent », pour devenir très intenses au XIX^e siècle.

Les liaisons politiques avec les Croates ne font non plus défaut ; l'auteur mentionne Gašpar Gracijani-Milostić, voïvode de Moldavie, puis certains ecclésiastiques catholiques d'origine croate, ainsi que les mercenaires des princes régnants roumains (p. 313—315). Les liaisons avec Raguse s'affirment surtout sur le plan commercial. En ce qui concerne les Monténégrins, le représentant le plus important en est le typographe Macarie, bien que, selon certains auteurs, il serait d'origine macédonienne. Après la conquête de l'autonomie et ensuite de l'indépendance, les relations des deux dynasties serbes — Karađorđević et Obrenović — avec les princes régnants des pays roumains s'intensifient. Les pays roumains deviennent un lieu de refuge des princes exilés. La révolution de 1848—1849 contribua de même à intensifier ces relations, lorsque Serbes et Roumains de l'Empire autrichien se retrouvèrent sur les mêmes positions. Un aspect moins connu — relevé pour la première fois par l'auteur — est la lutte commune des députés roumains et serbes de Hongrie contre le dualisme austro-hongrois (p. 329).

Au début du XX^e siècle, la coopération se développe aussi dans le domaine militaire, par la participation des deux pays, en tant qu'alliés, à la guerre balkanique et à la première guerre mondiale. Dès la première guerre mondiale sont jetées les bases des deux pactes : la Petite Entente (1920—1921) et le Pacte Balkanique (1934), qui ont contribué au rapprochement des deux pays, bien qu'aux moments décisifs ils n'aient pas donné les résultats prévus (p. 332).

Les relations politiques se joignent à de fécondes relations culturelles. En rappelant la présence de Nicodème, fondateur de monastères, l'auteur montre que tous les voïvodes roumains, jusqu'au XVIII^e siècle, édifièrent des monastères ou firent des donations en territoires sud-danubiens. Parmi ceux-là, les plus marquants sont Radu le Grand, Neagoe Basarab, Petru Rareş, Matei Bassarab, Vasile Lupu et Constantin Brancovan (p. 334—340), ainsi que certains boyards. Toujours sur le plan culturel, l'auteur mentionne bon nombre de typographes, traducteurs ou copistes serbes ayant déployé leur activité dans les Principautés (p. 341—345). Une place à part occupent les chroniqueurs d'origine serbe, comme l'évêque Macarie de Roman, Gheorghe Brancovici, ainsi que nombre de hauts prélats, dont Grigore Ţamblac, les métropolites de Valachie, Maxim Brancovici (1461—1516), Longin Brancovici-Korenić, et Sava Brancovici, métropolite de Transylvanie. Au début du XVII^e siècle, vivait à Pécs le patriarche Iovan, d'origine roumaine, tué par les Turcs (p. 347).

L'intensité des relations culturelles roumano-serbes ressort aussi de la totalité des manuscrits slaves conservés à la Bibliothèque de l'Académie ; presque le quart en est de provenance serbe. La bibliothèque de l'Académie des Sciences de Belgrade, ainsi que la Bibliothèque nationale, possèdent de nombreux manuscrits slavo-roumains ; un dictionnaire de 1767 élaboré par un prêtre du Banat dans les langues roumaine, serbe et allemande a été malheureusement détruit pendant la deuxième guerre mondiale (p. 349).

Un mérite tout particulier du livre présenté ici se dégage de l'attention accordée aux relations roumano-serbes au sein de l'Empire des Habsbourg. Celles-ci s'amorcent dès la fin du XVII^e siècle et ne cessent de s'intensifier aux XVIII^e et XIX^e siècles. L'auteur mentionne les écoles cléricales communes à Vîrşeţ, Timişoara et, plus tard, à Arad, et le rôle de quelques personnalités serbes dans l'organisation de l'enseignement, tels Teodor Jancović-Mirijevski,

Urós Nestorović et Grigore Obradović à côté des Roumains Paul Iorgovici, Andrei Şaguna, Nicolae Tincu Velia (p. 353—354).

Aux universités de Belgrade et de Bucarest, sont soutenues plusieurs thèses de doctorat ayant des sujets communs roumano-serbes (p. 354).

Sur le plan littéraire, on constate d'abord une influence réciproque dans l'épopée populaire. L'épopée serbe et croate fait mention des Roumains ainsi que de certaines personnalités comme : Iancu Sibiancu, Mircea l'Ancien, le voïvode Radu, etc. La ville de Bucarest y est aussi mentionnée. Dans l'épopée roumaine paraissent des héros serbes, tels le prince Marco, Iovan Iorgovan, tandis que certains personnages comme Gruia lui Novac, Mihu, Doicin, etc. figurent dans l'épopée des deux peuples (p. 355—357). En ce qui concerne la culture écrite, les lettrés les plus représentatifs ayant eu des contingences avec la littérature et l'histoire roumaines sont Dositei Obradović, Vuk Stefanović Karadžić, Iovan Sterija Popović et Sava Tekelija. D'autres écrivains serbes, parmi lesquels Joakim Vujić et Vladan Đorđević, ont laissé de précieuses notes de voyage sur les Roumains. Parmi les Roumains sont cités Gheorghe Asachi, Nicolae Bălcescu, Dimitrie Bolintineanu, Alexandru Odobescu, Ioan Slavici et autres. A la fin de ce chapitre, l'auteur publie une précieuse liste de traductions en langue roumaine des œuvres de la littérature des peuples yougoslaves, ainsi que des traductions d'œuvres littéraires roumaines dans les langues des peuples yougoslaves (p. 368—376).

Du point de vue linguistique, on constate des influences réciproques dans la toponymie roumaine et serbo-croate, dans l'onomastique, dans diverses formes grammaticales (postposition de l'article, constructions phraséologiques identiques, etc.). En outre, le roumain comprend nombre de mots d'origine serbe, notamment dans le Banat, en Olténie et en Munténie ; dans le serbo-croate on trouve des mots d'origine roumaine. L'auteur s'est attaché à distinguer les mots serbes des mots slaves, dans tous les domaines d'interférence (p. 377—386).

Certes, une matière aussi vaste concernant les multiples relations au long des siècles réclamait un espace plus étendu. Aussi, l'auteur a-t-il le mérite d'avoir réussi à synthétiser dans les quelque cent pages de son ouvrage les éléments les plus représentatifs. Une vaste bibliographie complète d'une façon heureuse cette synthèse (p. 387—396).

Sans aucun doute, le prof. Radu Flora rend un service insigne aux spécialistes qui se préoccupent de l'histoire des deux peuples et c'est pourquoi nous voudrions faire quelques précisions susceptibles, à notre sens, de servir à l'auteur, lors d'une prochaine édition.

En premier lieu, son affirmation concernant « la réintégration de la population romane du sud du Danube » (p. 296) touche un problème trop vaste pour être épuisé dans le cadre d'une discussion ; il suffit de signaler ici les recherches historiques, archéologiques et philologiques récentes qui ont démontré que le peuple roumain s'est formé à la suite d'un long processus historique, dans l'espace qu'il habite à présent. Dans le traité d'histoire de la Roumanie, aussi bien que dans les synthèses récemment parues, ce problème est amplement analysé et la théorie de la réintégration solidement réfutée. On ne saurait partager ni l'affirmation de l'auteur selon laquelle « les Roumains aient reçu le christianisme des Slaves, plus précisément des Bulgares » et que « les tentatives de démontrer les caractères latins du culte sur la base, disons-nous, de la terminologie chrétienne de la langue roumaine sont demeurées vaines » (p. 304). A la suite des découvertes archéologiques de Biertan, Tibiscum et d'autres localités, ainsi que des témoignages philologiques, on ne saurait contester que les Roumains ont reçu *le christianisme* par intermédiaire latin et seulement *l'organisation ecclésiastique* par intermédiaire slave. Tout aussi hasardeuse nous paraît l'affirmation selon laquelle « les premiers évêchés roumains, avant la formation de la soi-disant *métropolie* autonome de la Hongro-Valachie, en 1359, étaient soumis à l'Eglise bulgare » (p. 314). Du point de vue documentaire un seul archevêché est attesté, celui de Tomis (VI^{e} siècle) qui, selon les informations que

nous possédons, appartenait à la patriarchie de Constantinople ; dans la légende de Saint Gerhard on spécifie que les moines de Morisena étaient « grecs ».

Les relations politiques entre Roumains et Serbes pendant la révolution de 1848—1849 (p. 326) ont été plus amples, ainsi qu'il résulte de nombreux témoignages de plus grande portée, tel l'appel adressé par le Congrès de Sremski Karlovci au peuple roumain, le refus des Roumains du Banat de se battre contre les Serbes, qu'ils considéraient comme des frères ; il faut souligner surtout l'attitude du cnez Alexandre Karađorđević, qui a refusé l'extradition des révolutionnaires roumains réfugiés en Serbie.

En ce qui concerne la collaboration des députés roumains et serbes contre le dualisme austro-hongrois (p. 329), nous devons préciser que cette collaboration commence après le Diplôme du 20 octobre 1860 ; elle s'intensifie lors de la discussion de la loi des nationalités (1868) et se concrétise dans les programmes politiques de Becskerek et de Timişoara (1869). Suit une période d'apathie, jusque vers 1894, date à laquelle commence l'organisation du congrès des nationalités de Budapest. Cette collaboration n'eut pas lieu entre « les Serbes de la Voïvodine et les Roumains transylvains », mais bien entre les Serbes de cette province-là et les Roumains du Banat et de la Crişana, notamment ceux du Banat. Les Roumains de Transylvanie n'ont point participé à la Diète de 1861 ni à celle de 1865 et ils ne pouvaient donc pas collaborer avec les députés serbes.

Il y a certainement un lapsus calami, page 325, où Alexandre Obrenović est indiqué comme étant « le fils de Karađorđević ». Il s'agit d'Alexandre Karađorđević (1842—1858), et non pas d'Alexandre Obrenović.

En ce qui concerne le début des relations ecclésiastiques roumano-serbes, que l'auteur considère imprécis (p. 350), signalons ici le document qui parle en termes précis de la subordination des prêtres roumains à la hiérarchie serbe : le diplôme de l'empereur Léopold I^er^, du 21 août 1690, qui confère au patriarche Arsenje III Čarnojević la juridiction sur toutes les églises « de rite grec » de l'empire.

Les professeurs Gherasim Raţ et Gheorghe Chirilović d'Arad n'étaient point serbes, mais roumains (p. 351) ; Gherasim Raţ sera évêque d'Arad. Andrei Şaguna n'a pas été «consacré évêque de Transylvanie » en 1840 (p. 353).

Quant aux liens de Vuk Stefanović Karadzić avec les Roumains, on pourrait mentionner aussi son influence sur Nicolae Tincu Velia, ainsi que les éloges que lui accorda Eftimie Murgu.

Dans le second livre, « Les relations roumano-serbes », le P^r^ Radu Flora s'est proposé « d'aborder quelques questions de détail » ; ce volume est le fruit de longues recherches scientifiques faites par l'auteur.

Du point de vue historique, l'auteur complète les informations concernant les relations des deux peuples par des matériaux inédits, qu'il a découverts dans les archives serbes. Parmi ceux-ci, mentionnons le parchemin de Constantin Brancovan de 1701, se trouvant dans les archives de Sremski Karlovci et qui indique en tant que fondateur du monastère Rakovica, près de Belgrade, le voïvode Radu le Grand (1495—1508). Deux autres documents découverts dans les mêmes archives fournissent de nouvelles données sur les relations du voivode Radu Léon avec le monastère Milosevo, auquel il faisait une donation de 2 000 aspres par an, en 1665, et sur l'activité d'Alexandre Ypsilanti à Brno, en 1791.

Tout aussi précieuses sont les informations qui s'ajoutent à l'histoire du Banat, durant les années révolutionnaires, 1848—1849 ; l'auteur reproduit trois témoignages contemporains rédigés sur les couvertures des livres de messe du village Nicolinţ (p. 102—103) et signale la pétition des habitants de Sîn Mihai à Iosif Rajačić en 1849, après la dévastation du village. Quant à l'attitude politique de la population de Sîn Mihai, pendant la révolution (p. 83), qu'il nous soit permis de rappeler notre ouvrage « La Révolution de 1848—49 dans le Banat ».

Les débuts de la section roumaine de l'école cléricale de Vîrşeţ (1822–1823) sont amplement évoqués par l'auteur. La statistique des élèves de cette année-là indique 89 Roumains et 28 Serbes (p. 119–120). D'un grand intérêt pour l'historiographie roumaine serait la publication d'une monographie de cet institut de culture ; il serait intéressant d'établir la liste nominale de tous ceux qui en achevèrent les cours, jusqu'en 1864. Vu que l'auteur nous promet de s'engager à cet important travail, nous lui signalons les notes des élèves des professeurs Dimitrie Petrovici Stoichescu et Nicolae Tincu Velia, conservées dans les manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie roumaine et de la bibliothèque du Séminaire de Caransebeş.

Certains documents des XVIII^e–XIX^e siècles sont de moindre importance, mais ils complètent utilement les renseignements concernant la vie des Roumains du Banat (p. 135–147). L'auteur signale un portrait de Dositei Obradović à Zrenijanin et offre de nouvelles données sur le peintre Constantin Daniel, d'origine roumaine, qui s'est intégré, en tant qu'élève d'un maître serbe, dans le mouvement artistique serbe de la Voïvodine ; la majeure partie de ses œuvres se trouvent dans les musées et les collections yougoslaves (p. 157). La série de relations est complétée par la publication de deux lettres de Stojan Novacović adressées à B. P. Hasdeu (p. 195–203).

L'importance des archives de Sremski Karlovci pour l'histoire roumaine fait l'objet d'une étude à part (p. 204–221). Avant de passer à la description des fonds d'archives, l'auteur évoque la vie de la communauté serbo-roumaine au temps de la juridiction de la patriarchie de Sremski Karlovci sur l'Eglise roumaine. Quant au fonds d'archives de Sremski Karlovci, celui-ci compte plus de 1 300 000 documents des XVII^e–XIX^e siècles, écrits en langues roumaine, serbe, latine, allemande et hongroise. Donc, une richesse de renseignements historiques qui attendent les chercheurs. On y trouve des documents ayant trait aux institutions pédagogiques et théologiques d'Arad et de Vîrşeţ, aux écoles roumaines soumises à la hiérarchie de Sremski Karlovci, à quelques personnalités culturelles comme : Paul Iorgovici, Dimitrie Ţichindeal, Constantin Diaconovici Loga, Grigore Obradovici, Andrei Şaguna, Nicolae Tincu Velia, etc., ainsi qu'à des personnalités de la culture serbe de la Voïvodine. Il s'y trouve renfermée une vie historique de plus d'un siècle et demi qui, une fois bien connue, jettera une lumière nouvelle sur quelques étapes importantes de notre passé.

Le haut intérêt que présentent pour nous ces archives ressort du simple fait que la documentation inédite du livre du P^r R. Flora (hormis les documents ayant trait à Constantin Daniel) a été entièrement puisée dans ces archives ; parmi les documents les plus intéressants, une mention particulière est due aux actes concernant la nomination et la confirmation de l'évêque Georges Brancovici, de 1656 et de 1659, reproduits en annexes (p. 222–229).

La partie finale du livre s'occupe de problèmes de linguistique ; l'auteur nous parle de I. Sterija Popović, philologue serbe d'origine macédonienne (p. 223–268) et des influences réciproques entre les langues roumaine et serbo-croate (p. 304–343).

Il est regrettable que l'auteur n'ait point inclus dans ce volume d'autres études intéressantes qu'il a publiées dans des périodiques, moins accessibles aux chercheurs : nous pensons à celle concernant les relations de Vuk Stefanović Karadzić avec les Roumains ou à l'article sur Dimitrie Ţichindeal, basé sur des matériaux d'archives inédits de Sremski Karlovci.

Certains problèmes traités dans ce second livre mériteraient d'être approfondis, comme, par exemple, la caractérisation des trois phases de la révolution de 1848–1849 (p. 96). Le problème est certes complexe et réclame une analyse plus poussée. En ce qui concerne le processus de formation de la « bourgeoisie cléricale » dans le Banat (p. 211), nous sommes d'avis qu'on pourrait fixer ses débuts dès la parution du Règlement illyrien (1770), quand la manière de vivre des prêtres a commencé à se différencier de celle des paysans. Lorsqu'au Congrès illyrien de Timişoara, en 1790, l'évêque de Vîrşeţ, Iosif Ioanovici Sacabenţ émet la circulaire du 5 juin 1790 recommandant que dans les communes roumaines le service reli-

cieux soit célébré en langue roumaine, le processus de séparation de ces « bourgeoisies » atteint une phase décisive.

Ça et là, quelques coquilles : à la page 51 il faut corriger les dates de naissance et de mort de Nicolae Tincu Velia (1816—1867, et non pas 1814—1875) ; à la p. 219, l'année 1613, date de l'acte de donation de Vasile Lupu au monastère Milesevo ; Vasile Lupu est né en 1593, donc, en 1613 il n'avait que 20 ans.

Notre discussion succincte ne saurait récapituler tous les mérites de l'auteur de ces deux synthèses : en se référant souvent à des documents inédits, le P^r^ Radu Flora nous reconstitue des facettes jusqu'à présent inconnues des relations roumano-serbes ; en évoquant les phases d'un destin souvent commun ou des personnalités marquantes, il fournit au lecteur un précieux ouvrage de référence avec des chapitres d'un intérêt incontestable. Nous croyons y découvrir le projet d'une synthèse plus vaste et nous serions heureux de savoir que nos observations ont contribué à sa réalisation. Mais il faut souligner dès à présent la précieuse contribution du spécialiste d'un pays ami à l'étude d'un important chapitre de l'histoire des peuples sud-est européens.

I. D. Suciu

LE BAS-DANUBE DANS UN PROJET DIPLOMATIQUE FRANÇAIS AU TEMPS DU PREMIER EMPIRE

La publication de sources françaises relatives à l'histoire de la Hongrie, dans la collection *Fontes rerum historiae Hungaricae in archivis extraneis*, n'a pas avancé, semble-t-il, depuis le premier volume, publié il y a dix ans: *Témoignages français sur la Hongrie à l'époque de Napoléon (1802–1809)*, recueil de documents avec une introduction par Karoly Kecskeméti, Bruxelles, 1960. S'il n'est jamais trop tard pour bien faire, on nous saura gré, peut-être, d'accorder à ce livre, qui était passé inaperçu, l'attention qu'il mérite. A la suite de recherches entreprises à Paris, dans les archives du Quai d'Orsay et de la Rue Saint-Dominique, les matériaux accumulés réussissent à préciser l'image de l'Europe centrale durant les guerres napoléoniennes. Disons-le tout de suite, l'éditeur a su trouver du neuf, non seulement sur sa patrie mais aussi sur les pays environnants. C'est à ce titre que l'ouvrage nous retient: nombre d'informations concernent les Principautés danubiennes aussi bien que la Transylvanie.

Entre le traité d'Amiens et Wagram, la diplomatie française s'est intéressée aux peuples du Sud-Est européen, dont elle visait à capter à son profit les énergies engagées dans les mouvements de libération nationale. On connaît de longue date les rapports des consuls de Bucarest et de Jassy [1], auxquels s'ajoutaient a l'occasion ceux d'autres visiteurs d'allure plus militaire [2]. A lire les documents edités et commentés par M. Kecskémeti, on découvre que la Hongrie était surveillée par un service de renseignements pareil, sinon plus actif. De fait, elle tenait une grande place dans les projets de la politique impériale. Pour les encourager il ne fallait pas plus que la crise que traversait la Hongrie après l'échec du joséphinisme et le lendemain de graves troubles intérieurs, telle la rébellion manquée des « jacobins magyars ». Alors, comme en 1784, l'année de la jacquerie transylvaine, la répression avait été sanglante et le pays s'en remettait lentement [3]. L'idée d'une insurrection de la Hongrie qui, menaçant

[1] Andrei Oțetea. *Înființarea consulatelor franceze în țările românești*, « Revista istorică », XVIII, 1932, p. 330–319. Aux nombreuses dépêches consulaires recueillies par Nerva Hodoș dans les volumes XVI et XVII de la collection Hurmuzaki, il faut joindre d'autres travaux, de plus longue haleine, sur lesquels ont peiné les représentants successifs de la France dans les Principautés; voir, par exemple, le *Rapport sur la Valachie et la Moldavie par Reinhard*, dans la «Revue historique du Sud-Est européen », XII, 1935, p. 23–46, 125–141, 237–249, (déjà commenté, ibid., VII, 1930. p. 230–242), et un rapport semblable de Lagan, consul à Jassy, dans le « Buletinul comisiei istorice a României », IX, 1930, p. 148–176, les deux édités par Maria Holban.

[2] Auguste Boppe, *La mission de l'adjutant-commandant Mériage à Vidin (1807–1809)*, in « Annales de l'Ecole libre des sciences politiques », Paris 1, 1886, p. 259 293; Marcel Emerit, *L'enquête de Napoléon I-er sur les Principautés roumaines*, RHSEE, XIII, 1936, p 188–196 (à propos du capitaine Aubert).

[3] Bela K. Király. *Hungary in the Late Eighteenth Century, the Decline of Enlightened Despotism*, New-York, 1969; George Barany, *Stephen Szechenyi and the Awakening of Hungarian Nationalism, 1791–1841*, Princeton, 1968

l'arrière du front, eût affaibli considérablement l'Autriche, prit corps au début du siècle et elle sera reprise en 1858 par Napoléon III, sous l'influence de Cavour qui la lui avait suggérée à l'entrevue de Plombières. On voit déjà en 1801 l'ébauche de ce plan, tracée par un ancien prisonnier de guerre en Hongrie, demeuré anonyme, en proposant la création d'un royaume hongrois indépendant. La couronne de Saint Etienne serait échue à l'archiduc Joseph (1776—1847), lequel aurait épousé, à cet effet, la princesse Alexandra, fille du tzar Paul I-er : on est encore à l'époque de l'alliance franco-russe. Plus certain que ce mariage, destiné à assurer quelques garanties extérieures au futur Etat, eût été l'appui donné aux armées françaises par « le grand nombre de protestants de la religion grecque », ce qui signifie évidemment les Roumains de Transylvanie, où l'on comptait deux millions d'orthodoxes pour quelques milliers d'uniates [4].

Une propagande active aboutit à la proclamation de Schonbrunn, le 15 mai 1809 : « Je ne veux rien de vous. Je ne désire que vous voir nation libre et indépendante ! » S'ils savaient ce que parler veut dire, les Hongrois n'ont pas dû se fier aux paroles de Napoléon. D'ailleurs, la noblesse n'osait pas se révolter parce qu'elle craignait pour ses privilèges. Le soulèvement attendu par la diplomatie française ne se produisit jamais. Il en advint comme de tant d'autres projets plus ou moins chimériques, qui finissent par être enfouis dans les archives. Au dossier de cette vaine tentative, le recueil paru à Bruxelles ajoute plusieurs pièces d'un grand intérêt.

D'abord, les rapports du colonel Gérard Lacuée (1774—1805), secrétaire d'ambassade à Vienne, « un jeune homme de la plus grande distinction ». Il voyagea en Hongrie en mai-juin 1802. Ses impressions prirent la forme de très longues lettres dont le premier lecteur fut Bourrienne mais qui, peut-être, s'égarèrent ensuite sur le bureau de Bonaparte.

Un personnage moins banal est le marquis Claude-François-Adrien de Lezay-Marnésia (1769—1814), traducteur de *Don Carlos* et auteur de plusieurs écrits sur l'Amérique et la Révolution [5]. Bourrienne s'était renseigné sur son compte, en mars 1802, auprès du conseiller d'Etat Roederer. Le mois suivant, le Premier Consul, qui lui gardera ensuite sa faveur, en le nommant ministre de France à Salzbourg, préfet de Coblence en 1806 et préfet du Bas-Rhin en 1810, décida de « l'employer à un voyage politique et géographique en Hongrie, à peu près avec les instructions de celui qui est déjà à votre connaissance » (probablement Lacuée). Une mission d'espionnage, sous prétexte de l'étude des dernières méthodes agricoles, ne réjouissait guère M. de Lezay-Marnésia qui déclare « que je suis très peu propre à la bien remplir ». Ce gentilhomme ruiné par la Révolution avait du mal à accepter le rôle d'un vulgaire comparse que le nouveau régime voulait bien lui confier. Il se vantait d'être connu par « Madame de Bonaparte » : en effet, sa sœur avait épousé Claude de Beauharnais, proche parent de Joséphine [6]. Le 27 mai, on lui remit des instructions officielles qui lui recommandaient de bien observer « la manière d'élever les bestiaux en différentes parties de l'Europe, notamment les bœufs en Hongrie » (!) Le 30 mai, le marquis fut reçu en audience par Bonaparte. Il écrit, le lendemain : « Il s'agit d'un voyage de plus de douze cents lieues, dont les deux tiers à faire à petites journées et près d'un quart sous escorte (Transylvanie, Bukovine, Dalmatie et Banat). A peine six ou huit mois suffiront-ils ? » Venant de Genève et passant par le Tyrol, le voyageur s'arrêtera à Vienne, pour repartir bientôt, par Bratislava, vers la Hongrie. Ainsi, il a l'occasion de voir l'ouest de la Transylvanie. En route, le 20 octobre, il envoie au Premier Consul une carte militaire de la Haute-Autriche et une autre de la Hongrie, ahurissant détail qui montre que le « cabinet noir » n'était pas trop à craindre.

---

[4] *Témoignages français sur la Hongrie*, p. XL—XLIII.

[5] Avec ça, en 1787 il avait publié un *Essai sur la nature champêtre* et *L'heureuse famille, conte moral*.

[6] « L'Illustration », II, 1846, p. 339.

Ses observations sur l'état économique et social du pays qu'il traversait sont d'une justesse frappante : « La bourgeoisie est pauvre parce qu'elle n'a que peu de terres, pas de fabriques et peu de commerce. La petite noblesse et le bas-clergé sont pauvres aussi. Le haut clergé et la haute noblesse ont des richesses immenses ». Tout en connaissant parfaitement les vastes plans amorcés à Paris, l'envoyé de Napoléon osait leur opposer la réalité qu'il avait observée de près : « Les causes prochaines de révolution manquent dans la bourgeoisie. La bourgeoisie n'est pas assez pauvre pour être séditieuse, elle l'est trop pour avoir de l'ambition. La faim et l'excès des mauvais traitements pourroient seuls révolter les paysans... Les mauvais traitements sont devenus plus rares depuis qu'ils sont devenus dangereux aux seigneurs »[7]. Entendons : depuis 1784, à moins que l'allusion n'ait trait au mouvement paysan de 1790 en Transylvanie[8]. Cependant, il convient de mieux juger la bourgeoisie roumaine de cette province qui n'avait pas abandonné l'action politique. preuve ce mémoire adressé à François II en 1804, que l'académicien David Prodan vient de découvrir presque miraculeusement[9].

Dans l'exposé du marquis de Lezay-Marnésia, un sous-titre fait sursauter : *Avantages que retireroit la Maison d'Autriche de la réunion de la Moldavie et de la Walaquie à ses domaines.* Ce n'était pas la première fois que la diplomatie française envisageait le partage de l'Empire ottoman. La veille d'Austerlitz, Talleyrand concevra le projet de céder les Principautés à l'Autriche en échange de ses possessions du Tyrol et de la Souabe, tandis que l'ancien territoire de Venise, livré à l'Autriche à Campo-Formio, serait revenu à la France. Ces froids calculs du prince de Bénévent, développés dans un texte de 1805, n'étaient-ils pas inspirés par le rapport de Lezay ? Selon celui-ci . « Dans un démembrement de l'Empire turc, la Moldavie et la Wallachie tomberaient vraisemblablement à l'Autriche, si l'on n'en avait pas formé d'avance un Etat séparé. L'accroissement de forces qu'elle en retireroit ne peut point s'estimer au juste, sans savoir l'administration qu'elle donneroit à ses nouvelles acquisitions ; cependant, l'on peut croire qu'elles seroient pour elle d'un prix immense.

La Wallachie et la Moldavie qui bordent à l'est et un peu au midi les possessions de la Maison d'Autriche sont des pays d'une fertilité extraordinaire en blé, vin, fruits, lin, chanvre et la plupart des productions nécessaires à la vie. On trouve aussi dans l'une et l'autre de ces contrées des forêts d'une immense étendue, remplies de chênes propres à la construction et de sapins propres aux mâtures : deux produits qui manquent aux pays situés autour de la Méditerranée et qui par les rivières qui descendent du pays dans le Danube et moyennant la sortie libre de la mer Noire peuvent leur arriver[10]... On ne sait rien d'exact sur la population. Elle est très foible en Wallachie et va s'affoiblissant de jour en jour, parce que de jour en jour, les demandes du Sérail devenant plus considérables, les vexations des princes pour y fournir se multiplient. Quant à l'étendue de ces deux pays réunis, elle peut être égale au tiers de la Hongrie.

Réunis aux Etats de la Maison d'Autriche, ces pays n'ajouteroient rien à la force de ses frontières : à l'est elle ne peut en avoir de plus fortes que celles que lui procurent les montagnes de Transylvanie et de la Bukovine.

---

[7] *Témoignages français sur la Hongrie*, p. 76—77.

[8] I. Sabău, *Problema influenței primei revoluții burgheze din Franța asupra agitațiilor țărănești din Transilvania în anul 1790*, « Anuarul Institutului de istorie din Cluj », I—II (1958—1959), p. 163—178.

[9] D. Prodan, *Încă un Supplex Libellus românesc, 1804*, Cluj, 1970.

[10] *Témoignages français sur la Hongrie*, p. 116. Ailleurs (p. 132), on affirme que « la Moldavie et la Wallachie tirent par Debretzin pour quatre à cinq millions de florins de marchandises fabriquées en Allemagne. Les villes du Bas-Danube sont l'entrepôt du coton que l'on tire du Levant par terre, et des laines de Wallachie ».

Formant un Etat à eux seuls, ils ont eux-mêmes de ce côté une frontière très forte qui est comme le dédoublement de celles de la Transylvanie et de la Bukovine, les mêmes chaînes de montagnes qui les en séparent étant assises moitié sur un Etat moitié sur l'autre »[11].

Il peut être intéressant de connaître les idées remarquablement claires, quoiqu'un peu sommaires, d'un Français averti au sujet des pays roumains qu'il concevait comme « formant un Etat à eux seuls ». Il y pense lorsqu'il menace l'Autriche d'une coalition, « si jamais il se forme vers la Wallachie une puissance qui, tombant par le Bas-Danube sur ses derrières, tandis que, par le Haut-Danube, la France l'attaqueroit de front, seroit d'ailleurs établie là, selon que la France l'entendroit, ou pour soutenir la Turquie, ou pour ramasser ses débris ». Ce même observateur devait avouer que « la Hongrie est trop foible aujourd'hui, je ne dis pas pour arriver, mais pour aspirer même à l'indépendance. Il lui faudroit pour exister par ellemême ou les deux Gallicies au nord, ou à l'est la Moldavie jointe à la Wallachie, ou au midi toutes les provinces turques qui s'étendent de la Wallachie jusqu'à la Croatie hongroise »[12].

On s'aperçoit que les prévisions les plus justes voisinent avec des rêveries picrocholiennes. Tout de même, le personnage retient l'attention et auprès de lui les autres dont ce volume rassemble les relations de voyage font petite figure. Ils ne sont pas, eux, hantés par de grands songes, ce sont, pour la plupart, des ingénieurs, topographes ou géographes, chargés de dresser les cartes pour la future invasion. Seul, fait exception le comte Philippe-Camille-Marcellin-Casimir de Tournon-Simiane (1778—1833), un grand fonctionnaire de l'Empire. Cet intendant de Bayreuth, ayant été pris par les uhlans dans la ville conquise, fut emprisonné pendant un mois au château de Munkács. En mai 1807, un certain Léon Dupleix, agent du comte Marescalchi (l'ambassadeur d'Italie à Paris), faisait semblant de se diriger vers Constantinople mais traînait en route le plus longtemps qu'il pouvait, pour glaner des renseignements. A Timişoara, par exemple, il apprend que « dans le Banat et généralement sur les frontières de la Turquie, l'on est obligé d'exercer la surveillance la plus active pour maintenir la tranquillité et empêcher la désertion des Valaques »[13].

Des témoignages semblables sont assez fréquents dans le recueil. L'exactitude de l'édition est telle qu'à peine y aurait-il une légère inadvertance à signaler : au lieu de « Verninai » (p. 60), lire Raymond de *Verninac*, le beau-père du peintre Delacroix, un ci-devant, envoyé par la République en ambassade à Constantinople[14].

Le fait que beaucoup de Roumains se trouvaient obligés de combattre la Grande Armée sous les drapeux autrichiens a eu des conséquences dont il est difficile d'apprécier l'importance[15]. En tant que chapelain militaire ayant pris part aux campagnes de 1788—1791, Nicolae Stoica de Haţeg, un pauvre prêtre du Banat, a entendu parler de « la Convention tyrannique des Français », de leur « constitution enragée, empoisonnée, qui, en plantant les arbres de liberté, égalité (sic), foulait au pieds la foi, abandonnait la religion pour en embrasser une nouvelle », du calendrier républicain « inouï » et d'autres merveilles. Ce modeste chroniqueur fait mention

---

[11] *Ibid.*, p. 117. Voir aussi Th. Holban, *Documente româneşti din arhivele franceze (1801—1812)*, Bucarest, 1939, p. 33—34, 56—62. Cf. *ibid.*, p. 37—38, un rapport de 1806 sur les Principautés par Pierre-Amédée Jaubert, auteur du *Voyage en Arménie et en Perse, fait dans les années 1805 et 1806*, Paris, 1821.

[12] Témoignages, p. 78—79.

[13] *Ibid.*, p. 150.

[14] N. Iorga, *Un discours jacobin à la Sublime Porte — Vieux souvenirs : un document*, RHSEE, XVII, 1940, p. 228—230.

[15] Voir Emil Virtosu, *Napoleon Bonaparte şi dorinţele moldovenilor la 1807*, in « Studii », 18, 1965, p. 403—420 (avec abondante bibliographie) et, surtout, l'étude très fouillée d'Alexandru Duţu, *L'image de la France dans les pays roumains pendant les campagnes napoléoniennes et le Congrès de Vienne*, in « *Nouvelles études d'histoire* », III, Bucarest, 1965, p. 219—242.

de la traversée du désert par l'armée d'Egypte sur les traces de Moïse (!), il connaît les noms de Kléber, Murat, Bernadotte, Sébastiani, etc. La carrière de Napoléon est ainsi retracée avec beaucoup de détails pittoresques[16]. Récemment on a évoqué le rôle des prisonniers de guerre rentrés de France dans les émeutes paysannes de Transylvanie au début du XIX-e siècle[17]. De leur côté, les faux *touristes* — le mot est de Stendhal, donc presque contemporain — ont pu attiser le mécontentement populaire et, le cas échéant, semer l'espérance dans la mission libératrice de la France impériale.

Andrei Pippidi

---

[16] N. Stoica de Haţeg, *Cronica Banatului*, éd. Damaschin Mioc, Bucarest, 1969, p. 291, 294—304. Cf. I. Corfus, *Cronica meşteşugarului Ioan Dobrescu (1802—1830)*, « Studii şi articole de istorie », VIII, 1966, p. 344—345.

[17] Aurel Cosma, dans la revue « Orizont », 1970, 1, p. 95—96.

LE II^{e} CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN, ATHÈNES, 7–13 MAI 1970

II

Ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de cette chronique, les thèmes d'histoire ont bénéficié d'une participation particulièrement large, tant par les nombreuses communications que par l'ampleur des discussions soulevées. Les thèmes traités, tout en élucidant quelques aspects fondamentaux de l'histoire sud-est européenne, ont en même temps justifié ce domaine d'activité en tant que discipline autonome. Une fois les facteurs communs détectés et analysés, l'utilité des études sud-est européennes s'impose avec évidence.

A la section « Droit et économie », les travaux se sont concentrés sur trois thèmes seulement. Pourtant leur intérêt n'en fut pas moindre, car les problèmes attaqués sont essentiels pour la compréhension de l'histoire sud-est européenne sous la domination ottomane. En effet, le thème « Echanges et circulation monétaire dans les Balkans à l'époque de l'Empire ottoman » permit aux participants d'examiner les cours des monnaies, leur histoire, le processus de leur dépréciation aux XV^{e}–XVIII^{e} siècles, leur falsification, ainsi que le rapport existant entre le cours des monnaies turques et les monnaies européennes (John Lampe — U.S.A., S. Rizay — Yougoslavie, Dém. Hemmerdinger-Eliadou — France, Ömer Barkan — Turquie). Le développement économique de la Grèce fut étudié par P. B. Dertilis et Dém. Délivanis, tandis que les exportations grecques au début du XVIII^{e} siècle ont été présentées par D. Gofas (Grèce) d'après des documents inédits. Le rôle du facteur albanais dans le commerce balkanique du XVIII^{e} siècle et au commencement du XIX^{e} a été démontré par S. Naçi (Albanie). L'activité des colonies de marchands balkaniques des villes hongroises a fait l'objet de la communication de Martha Bur-Markowska (Bulgarie). Olga Cicanci (Roumanie) — *in absentia* — a montré le rôle des compagnies grecques de Transylvanie dans le commerce sud-est européen de la seconde moitié du XVII^{e} siècle. Par son emplacement géographique, la Transylvanie offrait des conditions particulièrement favorables au développement du commerce de transit par Vienne, vers l'Europe centrale. L'auteur signale la richesse des matériaux d'archives — la plupart inédits — qui permettent de suivre la manière dont ces compagnies étaient organisées, leur statut juridique, leurs relations avec les autorités locales et la Cour de Vienne, etc.

Les débats autour du second thème, dédié aux « Privilèges et franchises dans le Sud-Est européen à l'époque de l'Empire ottoman » ont été ouverts par le rapport du prof. N. Pantazopoulos (Grèce). L'auteur a examiné avec sa compétence bien connue l'évolution des rapports musulmano-chrétiens sur le plan juridique et ecclésiastique depuis l'apparition de l'Islam

jusqu'au XIX^{e} siècle. Il a donné une analyse très nuancée de « la nécessité de coexistence des seigneurs et des vassaux » qui engendra les « privilèges » de l'Empire ottoman.

Les différents aspects de cette coexistence entre Turcs et chrétiens (Eglise, corporations, autonomie locale) ont été abordés par les représentants de presque tous les pays sud-est européens. L'aspect ecclésiastique, c'est-à-dire les privilèges de l'Eglise orthodoxe dans l'Empire ottoman et ses principaux attributs, a formé l'objet de la communication de Gérasimos Konidaris (Grèce). Ömer Lutfi Barkan (Turquie) s'est occupé du statut des corporations d'artisans dans l'Empire ottoman et Nikola Vuko (Yougoslavie) a analysé l'influence du système corporatif ottoman sur le processus de désagrégation des corporations serbes. Fanny Milkova (Bulgarie) — *in absentia* — a examiné de près les difficultés auxquelles se heurta l'évolution de la propriété foncière des « tchifliks » vers la propriété privée, de type bourgeois. Le problème des capitulations a formé l'objet de la communication d'Hélène Koukkou, tandis que celui de l'autonomie locale et des privilèges a été traité par C. Kyrris (Chypre) dans sa communication « Armées locales et luttes de libération en Chypre 1570—1670 » et par Maria Alexandrescu-Dersca Bulgaru (Roumanie), « L'origine et l'importance historique des khatt-i cherifs de privilèges accordés aux Principautés roumaines ». M Alexandrescu-Dersca y a analysé le statut juridique des pays roumains, en s'occupant tout spécialement des khatt-i cherifs de 1774—1826, qui ont régi les rapports des Principautés roumaines avec l'Empire jusqu'au traité d'Andrinople (1829).

Un thème fondamental pour l'histoire du droit, qui a figuré avec succès dans le programme du Congrès, fut celui de la « Réception du droit byzantin dans les droits des peuples balkaniques ». Pour la Grece, ce phénomène a été étudié par les professeurs G. Michaélidès-Nouaros et Ch. Frangistas (Grèce). Le premier a mis en lumière d'une manière fort suggestive les valeurs durables du droit byzantin, ainsi que les conditions historiques dans lesquelles ces valeurs ont jusqu'à présent joué un rôle insigne dans le développement du droit civil grec. Le second a soumis à une analyse serrée et pertinente les problèmes d'ordre historique et constitutionnel que soulève en droit grec actuel la réception du droit canon byzantin. Présentant une vue d'ensemble sur la réception du droit byzantin en Bulgarie, le prof M. Andreev (Bulgarie) s'est attaché aux aspects bulgares, fort intéressants, des rapports du droit byzantin et de la coutume. La synthèse réalisée dans ce domaine par le droit roumain a été examinée par le prof. Val. Georgescu dans sa communication intitulée « Réception roumaine du droit byzantin dans le contexte sud-est européen ». Ce processus dans les Principautés roumaines est caractérisé par une double tendance . d'une part l'opposition, la lutte des deux systèmes (droit coutumier et droit byzantin), de l'autre, une continuelle interaction jusqu'au triomphe final du droit écrit, législatif et national, qui ne fut d'ailleurs pas le droit byzantin dans aucun des pays balkaniques. En étendant ses conclusions à tous les pays de la zone sud-est européenne, le prof. Val. Georgescu a attiré l'attention sur le rôle de l'Eglise œcuménique et des Eglises nationales dans la réception du droit byzantin, sur la position complexe adoptée par la Porte ottomane. ainsi que sur les rapports existant entre la réception justinienne et la culture juridique occidentale. Une conclusion s'imposerait, selon l'auteur. C'est la nécessité que l'AIESEE prenne l'initiative de l'élaboration d'un ouvrage qui soit — pour la zone sud-est européenne — le pendant du *Ius romanum medii aevi* (le nouveau Savigny).

Les brillantes discussions soutenues par le prof. Ch. Fragistas, le prof. M. Andreve, l'acad Gr. Cassimatis, Romulus Vulcănescu et Val. Georgescu ont contribué à définir l'unité fondamentale de la réception byzantine, tout en détachant ses particularités nationales, tant en ce qui concerne la périodisation, que les sources employées et le cadre politique, après la conquête de la péninsule par les Turcs On posa aussi le problème de l'application du droit byzantin et de la résistance obstinée et prolongée opposée par la coutume. La réception fut définie comme étant un processus nécessaire de la formation du droit national de chaque peuple.

Les rapports de la section de linguistique, présentés par l'acad. Alex. Rosetti (Roumanie), l'acad. Vladimir Georgiev (Bulgarie), le Dr Radoslav Katičić (Yougoslavie) et le prof. Androkli Kostallari (Albanie) ont fait le bilan des recherches sud-est européennes effectuées dans ce domaine après le Congrès de Sofia Le prof. Rosetti a attiré l'attention sur les éléments de substrat communs aux Roumains et aux Albanais. Le prof. Georgiev — donnant un aperçu général des réalisations des chercheurs bulgares — a surtout insisté sur les tâches plus pressantes de la linguistique balkanique. Il a proposé l'élaboration d'un « Atlas toponymique balkanique » fondé sur les sources historiques, à partir des temps les plus reculés jusqu'au VIe siècle, quand les Slaves s'établirent dans la péninsule balkanique. R. Katičić a présenté les recherches illyriennes en Yougoslavie et A Kostallari, celles d'Albanie.

Les discussions ont porté sur le problème de « l'union linguistique balkanique ». N. Andriotis a exprimé sa conviction dans l'individualité de chaque langue balkanique, sans nier l'influence naturelle qu'exerce une langue sur une autre, mais sans toutefois admettre que par le bilinguisme on puisse arriver à l'union linguistique. I. Zaimov a indiqué l'importance de la densité ethnographique aux Balkans à partir du VIe jusqu'au XIIe siècle, ainsi que l'importance de ce facteur pour les relations linguistiques balkaniques. Il a souligné les facteurs qui aident à déterminer les « balkanismes » des langues balkaniques.

Les communications se sont groupées autour des deux thèmes de la section linguistique, dont le premier (« Héritages grecs successifs dans les langues balkaniques ») a bénéficié de la contribution de Peter Ilievski (Yougoslavie), Kiril Vlahov (Bulgarie), Boris Markov (Yougoslavie), Demiraj Sh. (Albanie). I. Zaimov (Bulgarie), Eric P. Hamp (U.S.A), Idriz Ajeti et Ivan Pudić (Yougoslavie) Le prof. Haralambie Mihăescu (Roumanie) *in absentia* — a analysé l'influence grecque subie par le roumain a travers les siècles, en montrant que cette influence eut son apogée au XVIIIe siècle. Sur les 1330 hellénismes datant de l'époque phanariote, seuls 120 ont persisté jusqu'à nos jours. E. Djamo-Diaconiță (Roumanie) — *in absentia* a apporté des « Contributions à l'étude de l'influence de la langue grecque sur le slavo-roumain (XIVe—XVIIe siècles) », son étude renfermant l'analyse des emprunts lexicaux et des termes composés calqués sur le modèle grec.

Tout aussi fructueuse s'avère l'enquête menée par les collaborateurs du second thème linguistique concernant « La formation des langues littéraires dans les pays du Sud-Est européen». Aux vues d'ensemble esquissées pour toute la zone par Dalibor Brozović (Yougoslavie), R. Auty (Angleterre), J. Hamm (Autriche) ont succédé les communications envisageant ce processus pour chaque pays sud-est européen M. Domi (Albanie), B. Stolz (U S.A.), I.. Mulaku (Yougoslavie), Eren Hasan (Turquie), etc. Florica Dimitrescu-Niculescu (Roumanie) — *in absentia* — s'occupa du rôle des éléments d'origine grecque dans la formation des nouveaux termes du roumain littéraire, en montrant la productivité de certains éléments formatifs. D'amples discussions portant, entre autres, sur l'époque de la formation de la langue littéraire bulgare, sur certains changements phonétiques du bulgare, sur le rotacisme en albanais ou sur l'activité de Vuk Karadžić ont complété la riche activité de cette section.

A la section de littérature, le rapport a été fait, du côté roumain, par le prof. Al. Dima, qui donna un ample aperçu de l'état actuel des études littéraires en Roumanie, doublé d'un tableau des principales étapes parcourues par la critique et l'histoire littéraires roumaines

Le premier thème de cette section, dédié à l'« Humanisme dans le Sud-Est européen (sources, caractères, diffusion, moyens d'enseignement) », suscita l'intérêt de nombreux chercheurs et une large participation des Roumains. La variété des sujets choisis s'explique surtout par l'interprétation différente que les auteurs ont donnée au terme d'humanisme. En commençant par l'acad. Gr. Cassimatis (Grèce), qui a fait quelques réflexions sur l'humanisme byzantin et en finissant par M. Z. Xholi (Albanie), qui a détaché l'humanisme des idées de Naim Frashéri (1846—1900), nous avons assisté — ainsi que l'a si justement remarqué dans ses conclu-

sions le prof. Mihai Berza — à toute une gamme d'« humanismes ». Le prof. A. Pertusi (Italie) a analysé la formation de Digenis Akritas ; C. Papoulidis (Grèce) a étudié l'« influence de la renaissance spirituelle athonite du XVIII^{e} siècle sur l'école de Paissij Velicikovki dans les pays roumains et en Russie du Sud » ; Vuh Nedeljković (Yougoslavie) a présenté « Esope et Dositej Obradović » et Roxani Argyropoulou (Grèce) a analysé la « Traduction manuscrite de l'*Ethique* de Benjamin de Lesbos ». Anté Kadić (U.S.A.) a montré le rôle joué par l'évêque Strossmayer dans la Renaissance bulgare, A. Tachiaos (Grèce) a parlé de « L'autobiographie en tant que genre littéraire de la littérature balkanique du XVIII^{e} siècle » et D. Geanakoplos (U.S.A.) a présenté un humaniste crétois : Markus Musurus. L'activité des sociétés littéraires grecques au XIX^{e} siècle a été présentée par Dim. Picraménou et Lucie Droulia (Grèce). Un sujet fort intéressant pour les Roumains a été attaqué par M. Léandre Vranoussis (Grèce). Il s'agit de « La question homérique de la littérature slavo-roumaine », c'est-à-dire de la paternité des « conseils » attribués au prince Neagoe Basarab (1512—1521). Malgré le ton convaincant de notre érudit collègue, son hypothèse selon laquelle le manuscrit d'Athos serait l'autographe de Manuel de Corynthe, qui aurait rédigé les « conseils » à la demande du prince Neagoe, a soulevé bien des discussions [1].

En ce qui concerne la participation roumaine à ce thème, on pourrait dire qu'elle s'est moins éloignée du but proposé et que les communications présentées ont eu, pour la plupart, pour objet l'humanisme, tel que le conçoit la définition classique du terme. Le prof. Carol Gollner jeta « Un coup d'œil sur la réforme de l'enseignement en Transylvanie par Johannes Honterus », en montrant que les manuels de Honterus ont largement contribué à la formation d'un point de vue scientifique pour les jeunes générations de son temps. Le prof. Eugen Stănescu a analysé « La structure humaniste de l'historiographie roumaine de la Grande époque (1650—1725) ». En appliquant la méthode structuraliste à l'analyse des chroniques roumaines, le prof. Stănescu constate que l'historiographie de cette période peut être caractérisée comme étant humaniste. Elèves des grandes écoles humanistes de Pologne, d'Italie ou de Constantinople, les auteurs des chroniques sont des intellectuels doublés d'hommes politiques, souvent chefs des grands partis du temps. Une doctrine politique se dessine, qui dans un sens plus large a pour principaux composants l'origine commune, l'unité ethnique et de langue et surtout la continuité du peuple entier. C'est toujours à l'histoire des idées que se rattache la communication de Virgil Cândea « Doctrine et éthique chez les humanistes du Sud-Est européen », qui fait l'analyse de l'attitude mentale des intellectuels de cette zone. Les concessions toujours plus grandes auxquelles étaient contraints ces derniers expliquent la nécessité pour eux de sacrifier leurs convictions profondes à une idéologie conforme à leurs intérêts. Considérant cette contradiction entre ce que *croient* et ce que *font* les hommes, du point de vue propre aux sociétés sud-est européennes, l'auteur explique les antécédents historiques d'un débat moderne. Alexandru Duțu, en traitant de l'« Idéal éducatif des humanistes du Sud-Est européen », s'attaque précisément à ce chapitre de la pédagogie qui forme le centre même de la pensée humaniste. L'enquête menée par l'auteur à l'aide de quelques textes représentatifs lui permet de saisir comment l'« humanisme religieux » a élaboré une nouvelle idée de l'homme et comment le « rationalisme orthodoxe » a facilité la prise de conscience nationale. Ceci explique pourquoi, « dans cette zone, l'humanisme s'est très peu cantonné dans l'érudition et a revêtu un caractère nettement militant ». Dans la même section ont encore présenté des communications : Maria Marinescu-Himu (Roumanie), qui a parlé de « La diffusion du roman grec en Roumanie », en montrant les liens étroits de la culture rou-

---

[1] V. aussi Dan Zamfirescu *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie* (Les conseils de Neagoe Basarab à son fils Teodosie), Bucarest, 1970, p. 17. Selon cet auteur qui rejette l'hypothèse de M. Vranoussis, on ne peut attribuer à Manuel que la traduction en grec ou la copie du texte grec.

maine avec la culture grecque au XVIII^e siècle, quand les Ethiopiques d'Héliodore jouissaient d'un grand succès dans toutes les couches de la société et Mihai Vasiliu (Roumanie), qui a présenté le théâtre roumain de la première moitié du XIX^e siècle dans le contexte sud-est européen mettant en lumière les parallélismes du développement de la dramaturgie roumaine et grecque.

Les conclusions des travaux concernant ce vaste thème furent tirées par le prof. Mihai Berza, qui profita de cette occasion pour souligner l'importance de quelques résultats déjà obtenus dans l'étude de l'humanisme sud-est européen et indiquer, en même temps, les directions que devraient suivre les recherches à venir.

Le second thème de la section de littérature, « Traits communs de la littérature épique chez les peuples balkaniques », offrit un terrain particulièrement favorable au comparatisme. Le sujet d'élection fut l'épique populaire, si riche dans tous les pays balkaniques. Certains motifs et thème littéraires furent présentés pour l'ensemble de la zone (B. Nastev, O. Jašar-Nasteva et B. Koneski — Bulgarie, T. Cubelić — Yougoslavie, D. Economidis — Grèce, D. Antonijević — Yougoslavie). D'autres communications ont analysé des relations bilatérales, comme, par exmple « Les traits communs des poèmes épiques serbo-croates et néogrecs » (Z. Mladenović — Yougoslavie) ou « La littérature grecque en Bulgarie au cours des XVII^e — XVIII^e siècles (D. Petkanova — Bulgarie). D'autres, enfin, ont eu en vue le folklore balkanique en tant que manifestation de la conscience nationale (A. Fico — Albanie, D. Nedeljković — Yougoslavie, etc.). Adrian Fochi (Roumanie) — *in absentia* — a analysé le balkanisme de la ballade populaire roumaine, en constatant que seuls 24 sur les 352 sujets traités dans ces ballades se retrouvent chez les peuples balkaniques. L'auteur a pu établir que les plus nombreuses relations des textes folkloriques roumains visaient surtout le folklore bulgare, suivis par le folklore serbo-croate, albanais et, en dernier lieu, par le folklore grec.

Le troisième thème de cette section fut « Le romantisme dans les littératures des peuples du Sud-Est européen ». Là aussi on a souvent eu recours au comparatisme, soit pour établir les traits communs du romantisme dans les pays du Sud-Est européen (I. Konev, K. Genov, G. Dimov, N. Dragova — Bulgarie, Z. Milisavać — Yougoslavie), que les particularités du romantisme national d'un pays ou d'un autre (J. Roos — France, D. Shapplo — Albanie, E. D. Goy — Angleterre, K. Akyuz — Turquie) ou bien le rôle de personnalités intéressantes, telles que Nicolas Piccolos (prof. Basile Laourdas — Grèce), « Ugo Foscolo et Niccolo Kefalos » (G. Fischetti — Italie). M. Léandre Vranoussis a présenté « Les étapes successives et l'état actuel des études sur la littérature néo-hellénique », en montrant d'une manière extrêmement nuancée les difficultés auxquelles s'est heurtée l'histoire de cette littérature avant de se constituer en science autonome.

Les rapports de G. Tzanev (Bulgarie) et de Valeriu Râpeanu (Roumanie), tout en mettant l'accent sur le romantisme de chacun de ces pays, eurent le mérite, en plus, de donner également un large aperçu du romantisme sud-est européen. En examinant le romantisme en tant que « dimension permanente de la culture roumaine » et en détachant les caractères essentiels du romantisme sud-est européen, Valeriu Râpeanu constate que dans cette zone ce courant, dépassant la sphère de l'esthétique, a représenté plutôt une modalité d'expression offerte aux idées de libération nationale, une tribune idéologique et littéraire de l'émancipation nationale. Autant dire que le romantisme s'y est confondu avec l'idée de révolution. Le prof. Tzanev a souligné lui-aussi le caractère militant du romantisme dans les Balkans, où « il a joué un rôle important pour le réveil national et l'élan patriotique du peuple ».

La section d'art, ethnographie et folklore s'est proposé de grouper ses travaux autour de quatre thèmes. Les deux premiers (« Le Mont Athos comme centre artistique de rayonnement dans les pays du Sud-Est européen » et « La genèse de l'art moderne dans le Sud-Est européen ») ont inscrit au programme un très petit nombre de communications (Th. Tzanné-

tatos — Grèce, V. Pandurski et V. Dimova Rousseva — Bulgarie, Dh. Dhamo — Albanie). C'est grâce au rapport de Eleonora Costescu (Roumanie) — *in absentia* — qu'on a eu un aperçu de l'état actuel des études roumaines concernant l'art moderne sud-est européen.

La plupart des communications se sont concentrées sur le troisième thème de cette section : « L'art post-byzantin dans les pays du Sud-Est européen : œuvres et artistes ».

L'un des problèmes essentiels que comporte cet art et qui éveilla l'intérêt de nombreux participants fut la notion d'« école » locale, régionale, nationale, dans la peinture et l'architecture post-byzantines. C'est dans ce sens que le prof. N. Moutsopoulos (Grèce) a étudié « Les églises post-byzantines de type basilical en Macédoine » et que Ath. Papagheorghiou (Chypre) a présenté « Quelques peintres cypriotes au XVI^e siècle et M. Theoharis (Grèce), « L'école de Nauplie aux XVI^e XVIII^e siècles ». Les discussions soulevées par cet intéressant problème, tout en contribuant à éclaircir la notion d'« école », ont aussi permis de constater une impressionnante unité de la peinture sud-est européenne au XVI^e siècle. Oncy Gonul et Goyunç Nejat ont présenté, le premier « Les éléments byzantins de l'art de l'Anatolie seldjoukide » et le second, d'après des documents d'archives, « Les monuments architecturaux ottomans en Morée ». S. Agemian — V. Cândea (Liban — Roumanie) ont attiré l'attention sur la limite orientale de l'art post-byzantin, présentant les icônes melkites (XVIII^e—XIX^e siècles). Verena Han a montré dans sa communication « Les courants des styles dans les métiers, l'art des artisans chrétiens au XVI^e siècle et aux premières décennies du XVII^e siècle dans les régions centrales des Balkans », combien fortes sont les influences orientale et occidentale dans les arts somptuaires de cette région. Le rapport de Maria-Ana Musicescu (Roumanie), qui offre un ample tableau des recherches sur l'art roumain du Moyen Age, a donné une analyse de la notion d'« école » dans la peinture moldave et valaque, en expliquant, en même temps, la synthèse artistique réalisée. Vasile Drăguț (Roumanie), étudiant « La peinture murale en Valachie et en Moldavie et ses rapports avec la peinture sud-est européenne au XVI^e siècle », constate que ces rapports sont dus surtout à la circulation des artistes et aux relations des pays roumains avec le Mont Athos et la Serbie. Cornelia Pillat (Roumanie) — *in absentia* — a analysé « L'interprétation de l'iconographie athonite de l'Apocalypse au XVIII^e siècle en Valachie et en Transylvanie ». Corina Nicolescu (Roumanie) — *in absentia* — a présenté « Les icônes grecques en Roumanie » (XVI^e—XVIII^e siècles), qu'elle a groupées en trois catégories : 1) Icônes d'origine grecque, exécutées par des maîtres grecs, voyageurs ou établis dans les pays roumains ; 2) Icônes d'école vénéto-crétoise, apportées par les moines, les négociants ou les collectionneurs ; 3) L'exemple singularisé d'une icône du XVIII^e siècle apportée du Mont Athos. G. Cantacuzino (Roumanie) a évoqué « L'évolution des résidences seigneuriales de Valachie au XVII^e siècle el leurs rapports avec les arts de l'Orient et de l'Occident ». L'auteur démontre le caractère spécifique et original de la résidence seigneuriale de Valachie, qui constitue une synthèse d'éléments autochtones, byzantins, orientaux et occidentaux. Dans ses « Contributions à l'étude de la formation du "zougrave" sud-est européen à l'époque post-byzantine », Aurora Nasta (Roumanie) s'est occupée surtout du manuel de peinture attribué à Denys de Fourna. Au dernier thème de cette section, « Arts et métiers populaires dans les pays du Sud-Est européen », les communications à caractère comparatif ont traité des chansons populaires balkaniques (N. Kaufmann — Bulgarie), des danses de femmes (O. Mladenović — Yougoslavie), des textiles et de leurs motifs décoratifs (A. Papamichael — Gr. M. Veleva — Bulgarie), de la structure thématique et du spécifique des métiers populaires chez les peuples balkaniques (I. Konev — Bulgarie), du travail des métaux dans le Sud-Est européen (R. Vulcănescu — Roumanie). D'autres problèmes spéciaux y furent également présentés, traitant du théâtre turc (Elçin Şukru), de l'architecture des Albanais de Yougoslavie (M. Krasniqi — Yougoslavie), de l'activité des orfèvres albanais dans les Balkans (D. Petrović — Yougoslavie), des échanges bulgaro-byzantins en matière de musique ecclésiastique (E. Tontscheva — Bulgarie).

Au bout de ce compte rendu des travaux du II^e Congrès international des études sud-est européennes, on peut constater avec satisfaction que l'œuvre commencée sous d'admirables auspices à Sofia a été continuée à Athènes dans les mêmes conditions. Les thèmes choisis, le ton des discussions et l'atmosphère de cette importante réunion ont montré la tendance générale des participants à mettre en lumière les points communs de l'histoire de nos pays. Les particularités nationales qui s'en détachent, loin de constituer un élément de divergences, ne font que mieux ressortir les parties communes. Montrer ce qui nous sépare aide parfois davantage à voir ce qui nous unit.

Il faut souligner que le comité d'organisation grec, dirigé par le prof. Ch. Frangistas, et dont le Secrétariat a été assuré par Marie Nystazopoulou-Pélékide, fut pour beaucoup dans la réussite de ce Congrès. Il serait difficile d'imaginer hospitalité plus prévenante et plus soucieuse envers les invités. Des réceptions, spectacles et belles excursions ont complété fort agréablement le programme, permettant aux participants de mieux se connaître et de mieux connaître, ensemble, la Grèce.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

LE XIII^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES

Entre le 16 et le 23 août 1970 se sont déroulés à Moscou les travaux du XIII^e Congrès International des Sciences Historiques, manifestation qui a lieu une fois tous les cinq ans, devenue depuis longtemps habituelle entre les historiens du monde entier. A peu-près quatre mille historiens ont pris part, dans les nombreuses sections du Congrès, aux débats suscités par les thèmes mis en discussion. Une délégation roumaine d'environ quatre-vingts personnes, ayant à sa tête le professeur Miron Constantinescu, président de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie, a été présente aux travaux de cette réunion. Dans ce qui suit nous nous arrêterons sur les problèmes spécifiques de l'aire historique sud-est européenne et sur l'apport de la délégation roumaine aux discussions.

De nombreux aspects de l'histoire de cette zone ont été abordés dans le grand rapport intitulé *Le féodalisme comme moment historique, comme mouvement social, comme mode de production*. Dans « La genèse du féodalisme dans les pays d'Europe », Z. V. Oudaltzova et E. V. Goutnova (URSS) ont assemblé dans un tableau unitaire les situations différentes créées par le passage au féodalisme en divers pays de l'Europe. Aussi bien D. Anghelov et V. Velkov (Bulgarie), qui se sont occupés de « Quelques problèmes du développement socio-économique du sud-est de l'Europe aux II^e—V^e siècles et le passage de l'Antiquité au Moyen Age », que G. Szekely (Hongrie), qui a retracé « Les voies historiques du développement de la féodalité et les variantes de la société médiévale », ou H. Lowmianski (Pologne) qui, dans les « Transformations sociales en Europe centrale et orientale du V^e au XII^e siècle », a prolongé le débat jusqu'à une date plus avancée, se sont tous proposé de démontrer qu'en dépit du décalage chronologique, qu'il ne faut pas sousestimer, l'Europe a connu, du point de vue social et économique, un seul destin après la fin du monde antique : genèse et développement d'un féodalisme assez varié mais le même dans son essence.

Un autre grand rapport a été consacré aux *Problèmes de l'Europe au XVII^e siècle*. J.A. Gerowski (Pologne) a brossé dans son exposé sur « L'Europe centrale au XVII^e siècle et ses

principales tendances politiques », un vaste panorama de l'Europe centrale et du Sud-Est à une époque de transition qui peut être considérée l'aube de l'âge moderne. Références à la zone sud-est européenne ont été faites aussi dans les rapports de U. Steensgaard (Danemark), « La crise économique et politique du XVII^e siècle » et de G. Polisenski (Tchékoslovaquie), « Les révolutions sociales et politiques du XVII^e siècle », qui se complétèrent, en dépit de leurs visions fortement contradictoires.

Enfin, un troisième grand rapport s'est proposé de traiter une période de l'histoire très rapprochée de nous : *Le monde entre les deux guerres mondiales.* Les problèmes de l'aire centrale et sud-est de l'Europe ont été pris en considération par L. Valiani (Italie), qui, dans « Le mouvement socialiste en Europe après 1914 », a dressé un bilan de la résistence du mouvement socialiste européen en face de l'avance fasciste, en relevant quelques facteurs qui ont facilité la victoire provisoire, entre les deux guerres mondiales, des forces antisocialistes dans certains pays de l'Europe centrale et du Sud-Est. Encore plus poussée dans cette direction a été l'analyse de M. Jasko (Hongrie), « Le fascisme — les fascismes en Europe centrale orientale » ; enfin, « Le problème de la sécurité collective entre les deux guerres mondiales » a été discuté par I. Oprea et E. Campus (Roumanie), qui ont parlé des avatars connus par les tentatives de mettre en place un système de sécurité collective en Europe.

Dans de nombreuses sections du Congrès les rapports ont évoqué le destin historique de l'Europe du Sud-Est pendant certaines périodes. Parmi ceux de la section consacrée à l'Antiquité, il faut mentionner « Le monde antique et l'ancien Orient » (W. D. Blavatski, URSS) et « La fin du monde antique et les *Barbares* » (I. Nestor, Roumanie). En jalonnant les limites chronologiques et géographiques de « La romanité orientale », Em. Condurachi et Gh. Ştefan (Roumanie) ont accordé leur attention surtout au processus historique de la formation du peuple roumain.

Dans la section de l'histoire du Moyen Age, ont présenté des rapports qui nous intéressent ici : James Post (USA), « La souveraineté et ses limitations au Moyen Age (1150—1350) » et N. Filipović (Yougoslavie) qui, en parlant de « L'économie des Balkans et la Méditerranée aux XV^e—XVI^e siècles » a formulé des considérations très suggestives sur l'interdépendance balkano-méditerranéenne qui s'est prolongée même à l'époque de la conquête ottomane. D'un intérêt de premier ordre s'est avéré le rapport des P^r Baykal, Altunday et Erzi (Turquie) sur les « Problèmes de la publication des sources turco-arabo-persannes de l'histoire de la Turquie ». F. Dvornik (USA/St. Siège), « Les Missions orientales des Eglises grecques et occidentale pendant le Moyen Age » et Ch. Verlinden (Belgique), « Le commerce en mer Noire des débuts de l'époque byzantine au lendemain de la conquête de l'Egypte par les Ottomans (1517) », ont passé en revue les résultats des recherches, même les plus récentes, et ont signalé de nouveaux aspects que ces problèmes suscitent.

En partant d'une analyse du mouvement des idées à l'époque moderne et contemporaine, Chr. Christov (Bulgarie) a exposé les principaux aspects des « Mouvements idéologiques en Europe du Sud-Est au cours des XIX^e—XX^e siècles (jusqu'à la première guerre mondiale) » ; la conjoncture internationale au début de notre siècle a été le thème traité par le rapport de D. Zografski (Yougoslavie) sur « Les puissances européennes et les Balkans au début du XX^e siècle (1900—1914) ». On peut ajouter aux problèmes d'histoire moderne les débats qui ont eu lieu dans la Commission internationale des études slaves sur la ville et son rôle dans la formation de la conscience nationale, de même que les travaux de la Commission Internationale pour l'Histoire des Assemblées d'Etats sur les ordres et les assemblées dans les pays slaves et orientaux de l'Europe. L'Association Internationale des Etudes Byzantines a organisé dans le cadre du Congrès un ample débat sur le caractère des relations entre la Russie et l'Empire byzantin. Le rapport de D. Obolensky (Grande-Bretagne) sur « Les relations entre Byzance et la Russie depuis le onzième jusqu'au quinzième siècle » a traité des multiples for-

mes que revêt l'action d'un modèle de civilisation sur une grande aire culturelle, en parlant surtout du point de vue de l'existence d'une « acculturation » véritable ou seulement apparente. D'autres communications ont approfondi les divers aspects du problème mis en discussion. Hélène Ahrweiler (Paris) s'est occupée de l'expédition russe de 860 contre Constantinople et a avancé la thèse que cette expédition n'a pas été organisée par Kiev, comme on le croyait jusqu'à présent. Ihor Sevčenko (Dumbarton Oaks) s'est attaché à la question de la Note du Toparque Grec (ou de l'Anonyme de Hase selon une appelation plus fréquente) pour démontrer qu'il s'agit d'un faux de B. Hase, conservateur à la Bibliothèque Nationale de Paris, fait à la demande du comte Roumiantzev. L. Muller (Göttingen) a parlé des premiers métropolites grecs de Kiev et V. Lazarev (Moscou) des relations russo-byzantines reflétées dans l'ancienne architecture russe.

Quant aux interventions faites par les historiens roumains, il faut mentionner la discussion engagée par le P^r M. Berza en marge du rapport du P^r A. Dupront, autour de l'« Unité des chrétiens et l'unité de l'Europe », vues du sud-est du continent. Le rapport de D. Anghelov permit à Eugen Stănescu de discuter la périodisation de la féodalité byzantine et les traits spécifiques de celle-ci. C. Gollner et L. Demény, en partant du rapport de J. Gerowski, ont fourni des détails sur les relations de la Transylvanie à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle avec le sud-est de l'Europe. Reprenant les problèmes posés par le rapport de Ch. Verlinden, R. Manolescu et S. Goldenberg ont formulé des considérations sur les aspects chronologiques et géographiques du sujet.

Ajoutons, enfin, les interventions des membres de la délégation roumaine sur des problèmes tels que « La civilisation daco-romaine et l'ethnogenèse du peuple roumain » (N. Gostar, Bucur Mitrea, D. Berciu, Kurt Horedt), « La formation des Etats féodaux roumains en tant qu'aspect de la féodalité européenne » (Şt. Ştefănescu, Şt. Pascu), « L'Union des pays roumains au temps de Michel le Brave » (Eugen Stănescu, Paul Cernovodeanu), « La formation de la conscience nationale chez les Roumains » (St. Ştefănescu), « La formation de l'Etat national au XIX^e siècle » (Dan Berindei), « Le mouvement socialiste en Roumanie à la fin du XIX^e siècle » (Traian Lungu), « La grande révolte paysanne de 1907 » (Damian Hurezeanu), « Le parachèvement de l'unité nationale roumaine » (Miron Constantinescu, Aug. Deac, Alex. Porţeanu), « La participation de la Roumanie à la guerre antihitlerienne et le combat populaire contre l'hitlérisme » (G. Zaharia), « L'insurrection militaire et populaire du 23 Août 1944 et la libération de la Roumanie » (Miron Constantinescu).

C'est avec une satisfaction légitime que nous consignons aussi l'élection du P^r M. Berza au Bureau du Comité International des Sciences Historiques (C.I.S.I.).

Eugen Stănescu

J. J. WILKES, *Dalmatia*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), 1969, XXVII, 572 p., 59 planches, 24 figures, 1 carte.

La présente monographie embrasse une période historique de plus d'un millénaire et suppose la connaissance directe des sources historiques de l'antiquité, des interprétations modernes, des découvertes archéologiques et numismatiques, ainsi que des principaux résultats obtenus dans le domaine de la linguistique indo-européenne. Les archéologues ont mis au jour des matériaux d'une richesse impressionnante, publiés dans toutes sortes de revues, petites ou grandes, parfois difficilement accessibles, rédigées en albanais, allemand, français, hongrois, italien, serbo-croate et slovène. Le nombre des inscriptions latines de Dalmatie est de plus de neuf mille, mais elles n'ont pu jusqu'à présent être concentrées toutes dans un *Corpus*, de sorte qu'il faut les chercher dans une multitude de publications souvent de peu d'importance ou dans des périodiques pour la période de 1902 à ce jour. A toutes ces connaissances, l'auteur ajoute celle *de visu* de la Yougoslavie d'aujourd'hui, avec ses montagnes, ses vallées, ses îles et sa végétation, connaissance nécessaire pour offrir une idée approximative du cadre géographique dans lequel ont vécu et exercé leur activité les habitants de la Dalmatie d'autrefois.

Les quatre cinquièmes du volume traitent des I^{er}—III^{e} siècles de n.è., de sorte qu'il aurait pu avoir pour titre la « Dalmatie romaine ». En effet, les cinq premiers chapitres, concernant la colonisation grecque, le royaume illyrien (230—167 av n.è.), les luttes avec les Romains, les conquêtes d'Auguste et la transformation en province romaine, sont traités assez sommairement et, par rapport à l'ensemble de l'ouvrage, ont plutôt le caractère d'une introduction. Quant au dernier chapitre, consacré à l'époque tardive, jusqu'à la venue des Slaves, l'auteur l'a réduit intentionnellement aux proportions de quelques constatations générales, pour éviter de donner un volume exagéré à l'ouvrage. Par conséquent, le contenu proprement dit de celui-ci et la contribution personnelle de l'auteur sont constitués par les chapitres centraux, où sont examinées les données concernant la Dalmatie romaine, à savoir l'administration militaire et les gouverneurs, l'armée, les populations autochtones, l'organisation municipale, les villes et les principales localités, la société, les efforts d'urbanisation, le commerce et les métiers. Notons avec regret l'absence d'une description systématique des voies de communication et des liaisons avec les autres provinces de l'Empire romain, ainsi que celle d'un répertoire des localités ayant livré des vestiges archéologiques ou des inscriptions latines, qui aurait permis d'évaluer l'extension et le degré d'intensité du processus de romanisation. En général, les itinéraires antiques ont, à notre avis, été trop peu exploités, autant pour les données concernant l'histoire militaire et des transports que pour le matériel onomastique qu'ils renferment et qui aide non seulement à la connaissance et à la localisation des tribus autochtones, mais aussi à dépister les voies de pénétration de la langue latine.

La colonisation grecque a été limitée et n'a pas pénétré à l'intérieur des terres : ce fait ressort aussi de la faible influence exercée par le grec ancien sur la langue latine du sud-est de l'Europe, ainsi que sur les langues thrace et illyrienne. Les éléments de provenance grecque antique transmis au roumain, au dalmate et à l'albanais sont sporadiques et ne peuvent attester des liens étroits et durables entre les Grecs et l'intérieur du continent. En échange, l'apport des tribus autochtones à l'ethnogénèse des Albanais, des Slaves du Sud et des Roumains a été des plus importants. L'auteur a fait de louables efforts pour tenter de décrire ces tribus, utilisant dans ce but les résultats obtenus par A. Holder (1896—1914), C. Patsch (1896—1944), R. Vulpe (1925), H. Krahe (1929—1955), A. Mayer (1929—1957), D. Rendić-Miočević (1935—1965), A. Mócsy (1939—1969), J. Untermann (1961), R. Katičić (1962—1968) et G. Alfoldy (1965—1969), mais il n'a pas tracé la limite entre les tribus illyriennes et thraces (qui s'étendait approximativement de Singidunum-Belgrade vers le sud jusqu'à Héracléa Lyncestis-Bitolj en Macédoine) ; de même, il a omis les travaux de I. I. Russu. Le schéma de la diffusion des tribus autochtones publié à la p. 175 est utile, mais trop sommaire en comparaison de l'excellente carte des territoires occupés par les Illyriens et les Thraco-Daces, publiée dans l'ouvrage de I. I. Russu, *Elementele autohtone în limba română* (Les éléments autochtones de la langue roumaine), Bucarest, 1970.

Dans l'étude du processus de romanisation, il faut absolument tenir compte des conditions géographiques et des voies d'accès vers l'intérieur. Plus de 95 % des neuf mille et quelque inscriptions latines se trouvent à l'ouest des Monts Dinariques, près de la mer, sur la côte ou dans les îles ; à l'est des monts Dinariques, les localités ayant livré des inscriptions latines sont plus rares et le nombre de celles-ci est beaucoup plus réduit. Alors que sur la côte et dans les îles il existait des colonies et des villes pourvues d'une organisation romaine, telles que Tarsatica (Rijeka), Senia (Senj), Ortoplinia (Stinica), Vegium (Karlobag), Aenona (Nin), Iader (Zadar), Corinium (Karin) et Arba (Rab), le centre et l'est de la Dalmatie n'étaient pas encore sous la domination romaine. Sept autres localités ont reçu le droit de municipe sous le règne de l'empereur Tibère (14—37) : Alvona (Labin), Flanona (Plomin), Lopsica (Jurjevo), Varvaria (Bribir), Argyruntum (Starigrad), Apsorus (Cres) et Crexi (Osor), suivies sous le règne de Claude (41—54) d'Alveria (Dobropolje), Asseria (Podgradje), Curicum (Krk), Fulvinium (Omišalj) et Nedinum (Nadin). On compte au total vingt villes ayant une vie romaine et dont la langue était le latin dans la partie septentrionale de la mer Adriatique, dans les îles, sur la côte ou à immédiate proximité de la mer, alors que l'intérieur avait à peine été effleuré par l'influence de la culture romaine. Ceci représente une avance de près d'un siècle sur la Dacie, la dernière en date des provinces romaines du sud-est de l'Europe, et explique en partie les grandes différences qui existent entre les langues dalmate et roumaine. On peut se demander pourquoi tant de villes sont apparues dans le nord de la Dalmatie, alors que le sud, pourtant conquis dès le II^{e} siècle av.n.è., est resté tellement en retard. Il existe probablement deux explications : d'une part, l'Italie du Nord a eu une agriculture prospère et a pratiqué des échanges commerciaux dont les villes de Dalmatie ont profité ; d'autre part, celles-ci se trouvaient à proximité d'Aquileia, qui a favorisé les liaisons entre la vallée du Pô et les vallées de la Drave, de la Save et du Danube.

Dans l'énumération et la description des localités plus importantes de l'intérieur de la Dalmatie, l'auteur va du nord-ouest au sud-est, en tenant compte de certaines unités géographiques naturelles, dépressions fermées ou vallées des grandes rivières, telles que : les plates-formes de Lika, Livno, Glamoč et Duvno et les vallées des rivières Una, Vrbas, Bosna, Drina et Morava. Les premières sont de hautes vallées encaissées, dont les eaux se perdent avant d'arriver à la mer, tandis que les dernières sont des cours d'eau qui se dirigent vers le nord et se versent dans la Sava ou le Danube. L'aspect même du relief explique le manque de convergence et d'unité de la Dalmatie : la partie située sur le versant occidental des monts

Dinariques était orientée vers l'Adriatique et l'Italie méridionale et centrale, tandis que les vallées de l'Una, du Vrbas, de la Bosna, de la Drina et de la Morava convergeaient vers le nord, dans la direction de la Pannonie et de la Mésie Supérieure, elles-mêmes reliées à l'Italie septentrionale par la grande artère de communication Viminacium (Kostolac), Singidunum (Belgrade), Sirmium (Sremska Mitrovica), Emona (Ljubljana) et Aquileia. Seul le fait qu'elle était située loin des frontières et son caractère de *provincia inermis* ont, dans l'antiquité, empêché la Dalmatie de se démembrer et de s'émietter en tant que grande unité administrative, car il est difficile de croire que les routes rares et imparfaites de ce temps aient pu être en mesure d'assurer des communications normales et permanentes entre la Dalmatie orientale et la Dalmatie occidentale. Le regretté Esad Pašalić, de Sarajevo, a le mérite d'avoir étudié la situation des voies de communication de la Dalmatie centrale et d'avoir considérablement enrichi nos connaissances sur les principaux tracés menant de Pannonie, de Mésie et de la Dacie vers la rive de l'Adriatique. L'une d'elles partait de Siscia (Sisak) sur la Sava et se dirigeait vers le sud-ouest, elle s'unissait à Romula (Kamensko) à l'artère secondaire venant de Zagreb, puis elle continuait vers le sud-ouest, arrivant à Metulum (Čakovac) et avant de traverser le mont Albius (Velika Velebit) elle bifurquait à Bivium (Munjava) l'un de ses embranchements arrivant à Senia (Senj), sur le bord de l'Adriatique, tandis que l'autre se dirigeait vers le sud, passait par Arupium (Vital), Asseria (Podgradje), Burnum (Šuplja Crkva), pour arriver à Salona (Solun, près de Split), la capitale de la Dalmatie. Une route de moindre importance partait de Ad Praetorium (Bos. Dubica) sur la Sava, passait par Bos. Novi, remontait la vallée de l'Una, passait par Splonum (Stari Majdan), montait vers Sarnacla (Pecka) et Drvar, puis redescendait sur Burnum, d'où elle se dirigeait vers Salona. La troisième route partait de Servitium (Bos. Gradiška) sur la Sava, remontait la vallée du Vrbas, franchissait les montagnes vers Leusaba (Bunari), Ionnaria (Vaganj) et Šipovo, touchait Delminium (Županac) et s'arrêtait à Salona. Une quatrième route remontait la vallée de la Bosna, passait par Bistue Nova (Vitez), Bistue Vetus (Varvara) et arrivait à Delminium et Salona. Enfin, une cinquième route remontait la vallée de la Drina, passait par Sarajevo, Konjic, Mostar et arrivait à Narona, dans la vallée de la Narenta (Neretva). Toutes ces routes passaient par des montagnes hautes et difficiles à franchir, de sorte qu'il n'existe aucune comparaison possible entre elles et la confortable artère Aquileia-Singidunum, qui longeait les vallées larges et fertiles de la Drava et de la Sava.

Le chapitre qui nous semble le plus réussi est celui consacré à l'armée. Y compris ses annexes sur les gouverneurs, les légions, les délimitations territoriales, les recrutements et les troupes auxiliaires, ce chapitre compte plus de 100 pages, c'est-à-dire plus du quart de la partie concernant la Dalmatie romaine. L'auteur n'a épargné aucun effort dans l'étude du riche matériel épigraphique existant et il a su en tirer des conclusions précieuses, d'une grande utilité pour la connaissance de l'organisation militaire non seulement de la Dalmatie, mais de tout l'Empire romain. De même, la tentative de l'auteur pour déterminer dans quelle mesure il s'est produit, du point de vue social, un clivage progressif de la population de la Dalmatie, par lequel elle s'est intégrée dans le système esclavagiste de l'Empire romain, est digne d'éloges. En revanche, les données concernant le commerce et les métiers sont par trop sommaires, sans doute vu la pénurie des sources. Le chapitre consacré à l'urbanisation et à l'introduction des techniques romaines contient des informations nombreuses et variées, pouvant compléter utilement notre vision d'ensemble de l'Empire romain. La bibliographie comprend surtout des articles et des études parues dans différentes revues et présente l'avantage de réunir presque tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur la Dalmatie romaine. L'index des matières, des personnes, des peuples et des noms de lieux aide le lecteur et le guide à travers les très nombreuses données dont on dispose. La carte de la fin du volume, bien qu'utile, nous semble un peu sommaire par rapport à la richesse du contenu de l'ouvrage.

En échange, les planches sont d'une exécution irréprochable. Rédigée dans un style coulant et agréable, la monographie de J. J. Wilkes constitue indiscutablement un ouvrage fondamental pour l'étude de la Dalmatie romaine.

H. Mihăescu

CORNELIA BODEA, *The Romanian's Struggle for Unification, 1834—1849*, Bucarest, Ed. Academiei, 1970, 295 p. (Bibliotheca Historica Romaniae, 25).

Lorsqu'en 1967 parut la version roumaine de l'ouvrage de Cornelia Bodea, *Lupta românilor pentru unitate națională (1834—1849)* (La lutte des Roumains pour l'unité nationale (1834—1849), une longue activité de recherche arrivait ainsi au point où les divers éléments s'assemblent afin de s'éclairer réciproquement et dévoiler à l'historien les contours d'une étape de la vie politique d'un peuple. L'auteur s'était occupée de Moise Nicoară, avait retrouvé des pages égarées écrites par Bălcescu, avait analysé des documents provenant de lord Paget, avait publié des études sur divers thèmes concernant la première partie du XIX^{e} siècle; des enquêtes entreprises dans les archives de l'étranger, tout particulièrement à Vienne, et l'étude attentive des recueils de documents et des collections de périodiques conservés dans les bibliothèques de Bucarest, Cluj et autres centres du pays, assuraient à son œuvre de synthèse une solide base documentaire. Il est certain que l'auteur a bénéficié des résultats auxquels étaient parvenus ses prédécesseurs, tels Nicolae Iorga, I. C. Filitti, Silviu Dragomir et, auparavant, A. D. Xenopol, tout comme de ceux obtenus par les historiens contemporains.

Cornelia Bodea a vu, cependant, le phénomène dans son ensemble. C'est là, le premier mérite de son ouvrage, auquel vient s'ajouter un certain nombre d'interprétations nouvelles. Le livre qu'elle a publié présente un phénomène unitaire, se déroulant dans toutes les trois provinces roumaines — Valachie, Moldavie, Transylvanie. Pour la première fois, la lutte pour l'unité des trois provinces apparaît dans son ensemble, en tant qu'effort soutenu, parti de chacun des trois coins de la terre roumaine.

L'édition anglaise reproduit le texte de 1967, moins les précieuses annexes, auxquelles le chercheur anglais, possédant la langue roumaine, ne manquera sûrement pas de faire appel.

L'auteur, elle-même, avoue le but qu'elle a poursuivi et nous dévoile en même temps le plan de son ouvrage : « We have embarked on the study of common Transylvanian, Moldavian and Wallachian actions, prompted by the ideea of following up the unitary development of the Romanian national movement and of the 1848 Revolution in all three Romanian countries. Thus, we are to blend in one single study the history of the movements of the same people, divided only by political boundaries into different countries » (p. 23). Tout naturellement, son attention s'est concentrée sur l'année de la révolution, sur la situation politique internationale du moment, extrêmement difficile, ainsi que sur l'importance que détiennent dans la destinée du peuple roumain les 15 années poursuivies par l'auteur; le plan de l'ouvrage indique amplement le chemin suivi par l'auteur, à travers la complexité des phénomènes qui — réunis — ont constitué une étape d'existence historique du peuple roumain. Dans la première partie, on nous présente *Faza prerevoluționară* (La phase prérévolutionnaire); dans la seconde, *Răstimpul Revoluției* (L'étape de la Révolution).

La constatation majeure de Cornelia Bodea porte sur le contact permanent qui s'était établi entre les protagonistes de la révolution, lesquels furent, en somme, aussi les protagonistes de l'unification : ils s'étaient groupés en des sociétés culturelles qui poursuivaient un dévelop-

pement unitaire de la culture *roumaine* et non pas, simplement, le progrès d'une culture provinciale; ils avaient subordonné l'activité culturelle à des buts politiques; ils ralliaient toutes les énergies disponibles des trois provinces roumaines. Ainsi, pendant la période 1834—1840, le programme d'une unification nationale se fait clairement voir au Banat tout comme dans le cercle révolutionnaire de Paris, tout comme il stimule, à partir de 1839, la Société pour l'éducation du peuple roumain; les contacts avec la Transylvanie prennent de l'ampleur et arrivent à alarmer les autorités des Habsbourg. Plus tard, au cours des années 1840—1846, le cercle de Vienne et la presse de Braşov s'affirment, en même temps que la société clandestine « Frăţia » déploie dans les Principautés une vive activité; la cause de l'unité trouve un enthousiaste défenseur dans le professeur français J. A. Vaillant, cependant qu'en 1845 prend naissance « Asociaţia literară a României ». La veille de la Révolution, néanmoins, le groupe qui paraissait compact, se scinde, et les « jeunes » prennent l'initiative dans le cadre de la Société des Etudiants de Paris.

La seconde partie déroule le film des événements de l'année révolutionnaire : l'échec du mouvement en Moldavie, l'activité du gouvernement provisoire en Valachie, la lutte menée par les transylvains — pris entre le conservatisme des milieux gouvernementaux d'Autriche et l'hostilité des chefs de la révolution hongroise. L'auteur insiste sur l'aspect militaire des événements et présente de précieux détails qui éclaircissent la coopération toujours plus étroitement établie entre les révolutionnaires : les bases d'un accord d'assistance militaire mutuelle sont posées, une intervention des transylvains en Valachie est projetée, en même temps que sont mis en pleine lumière le moment décisif que représenta l'assemblée de Blaj et le mémorandum qui y fut adopté. La répression de la révolution en Valachie détermine en conséquence un changement de tactique, orientée dès lors vers l'organisation d'un « Etat roumain » en Transylvanie; mais, la constitution de mars 1849 promulguée par la Cour de Vienne vient frapper cruellement les aspirations des transylvains et obliger tous les partisans de l'union de chercher une nouvelle forme de lutte, dont l'auteur nous promet de nous entretenir dans un prochain ouvrage.

En ce qui concerne la situation internationale de l'époque, cet ouvrage de synthèse nous offre des données utiles pour une meilleure compréhension des rapports des révolutionnaires avec la Porte, vers laquelle ceux-là s'étaient orientés la veille et durant la révolution; ces données nous aident également à mieux pénétrer la signification des négociations menées avec le gouvernement autrichien et les rapports avec les cercles libéraux de Vienne. Une attention toute particulière est accordée aux relations avec les révolutionnaires polonais; pe manière convaincante, l'auteur établit que le plan d'une coopération militaire des Polonais et de toutes les provinces roumaines remonte à 1837 et non pas seulement à la veille de la révolution, comme on le croyait jusqu'à présent (p. 41 sq.); elle relate également l'ampleur qu'avait prise le projet de coopération avec les Balkans au cours des années 1842—1846 (p. 84 et p. 131 — la mission d'Hippolyte Desprez). Dans l'ensemble, toutes les missions diplomatiques roumaines et tous les pourparlers menés par les émissaires roumains se trouvent évoqués dans le cadre de ce conflit majeur qui opposait la Turquie à la Russie et à l'Autriche, dans l'espace carpato-danubien. De fait, si les projets d'unification n'ont pas abouti, cela est dû en grande partie, aussi, à cette conjoncture — très simple — que la Transylvanie appartenait à l'Empire des Habsbourg, tandis que les deux Principautés se trouvaient sous la domination de l'Empire ottoman; leur union ne sera réalisable qu'avec l'écroulement des deux colosses. Le rôle joué par les consuls des puissances limitrophes procure des arguments en ce sens : Casimir von Timoni nous apparaît dans l'ouvrage non seulement comme un personnage dont la parole avait du poids à la Cour du prince roumain, mais aussi comme un infatigable rédacteur de missives lues avec passion par la police autrichienne et ses chefs; et le baron Noptsa, délateur aristocrate, nous apparaît dans toute son attitude néfaste, établie avec précision par l'au-

teur. Il ressort clairement que l'union des Principautés n'aura été possible que dans un contexte international plus favorable et sous l'impulsion de forces internes plus vigoureuses, plus compactes et plus décidées à l'action. Quoiqu'il en fût, le plan politique de l'unification, expression d'un puissant mouvement politique roumain, a été clairement exposé pendant cette étape et c'est le mérite de l'ouvrage en cause de le mettre en lumière de manière prenante. Aussi bien, la période 1834—1849 acquiert-elle une nouvelle signification dans la destinée du peuple roumain.

Nous affirmions ci-dessus que la version anglaise reproduisait le texte roumain ; deux observations s'imposent d'elles-mêmes : premièrement, dans le texte du livre que nous présentons, apparaissent un certain nombre de passages concis, qu'il nous est difficile de croire à même de faciliter leur lecture par un étranger : à la page 82, par exemple, en parlant des faibles résultats acquis par la Société littéraire de Bucarest, l'auteur les met au compte de l'activité « divergent, both political and philological, which Eliade had started among the young people beginning in 1839 and 1840 », sans fournir de détails. Bien plus, à la même page, on parle de l'écho obtenu par une poésie d'Heliade qui servait la cause de la Révolution. En quoi a donc consisté l'action divergente d'Heliade? A la page 242, on parle de « the historical argumentation of Bishop Inochentie Micu in the Supplex Libellus of 1791 », bien que la modalité de l'adoption des thèses d'Inochentie Micu, par les auteurs du mémoire de 1791, eût mérité un plus ample exposé. Dans d'autres endroits, on accorde une importance excessive à certains documents : le chant de 1843, mentionné aux pages 16 et 21, pour être reproduit à la page 78, peut être encore un sujet de discussion, car sa valeur en tant que témoignage péremptoire est douteuse.

En second lieu, certains renvois à des ouvrages parus après 1967 auraient été les bienvenus : nous nous bornerons à mentionner ici l'excellente synthèse de Keith Hitchins, *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1849* (Harvard, 1969), qui projette de nouvelles lumières non seulement sur l'évolution de l'idéologie roumaine de Transylvanie, mais aussi sur le rôle décisif des années 1848—1849 dans l'élaboration du prochain programme politique transylvain, sans omettre aussi l'ouvrage de synthèse de Dumitru Popovici, *Romantismul românesc* (Le romantisme roumain), Bucarest, 1969, qui contient un vaste chapitre concernant *Marile inițiative culturale* (Les grandes initiatives culturelles) de la génération de '48.

Au demeurant, en nous dévoilant l'effervescence idéologique de ces 15 années qui font l'objet de son étude, Cornelia Bodea incite, par son livre, à de nouvelles recherches qui, à notre avis, se dessinent vers deux directions :

En premier lieu, il faut s'attendre à voir ressortir toute l'activité déployée par les protagonistes de l'unité politique, comme plus profondément implantée dans la structure sociale des trois provinces roumaines. Il est évident que nous avons à faire, dans les trois provinces, à une *intelligentsia* de formation similaire et animée des mêmes idéaux. Et l'ouvrage nous apporte en fait, au premier plan, un groupe compact d'intellectuels dont se détachent les Golescu, Bariţiu, Ion Ghica, Alecu Russo et — tel que nous nous attendions de la part de l'auteur, depuis longtemps familiarisée avec les documents émis par le personnage ou le concernant — Nicolae Bălcescu. Le rôle de ceux-là, auquel vient s'ajouter la fréquente apparition d'Avram Iancu et de ses lieutenants, a été particulièrement important et de récents ouvrages nous le dévoilent de plus en plus pregnant (nous nous référons à Paul Cornea et Mihai Zamfir, *Gîndirea românească în epoca pașoptistă* (La pensée roumaine à l'époque des années '48), Bucarest, 1969, 2 vol. ; à l'ouvrage d'un groupe d'historiens de Cluj, *Ideologia generației române de la 1848 în Transilvania* (L'idéologie de la génération roumaine de 1848 de Transylvanie), Bucarest, 1968 ; enfin, à des chapitres du livre *Unitate și continuitate în istoria poporului român* (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), Bucarest, 1968). Cette *intelligentsia* est, en même temps, tout une génération (ainsi que nous l'avons, à notre tour, soutenu, en

apportant nos arguments, dans *Explorări în istoria literaturii române* (Explorations dans l'histoire de la littérature roumaine) Bucarest, 1969) ; mais, une génération qui occupe une place bien définie dans la structure sociale, qui exprime les aspirations de certains groupements et — lorsque l'on fait appel à l'adage « Liberté, Egalité, Fraternité » — l'aspiration majeure des larges masses. Par rapport à cette place, nous voyons se dessiner aussi la position du « parti phanariote », auquel l'auteur se réfère plusieurs fois ; à la lumière des recherches entreprises par Vlad Georgescu (et consignées dans un article de 1967, pour être exposées, plus tard, sur d'amples bases documentaires, dans son ouvrage *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés roumaines, 1769—1830,* Bucarest, 1970), il s'avère que la lutte pour l'autonomie, la liberté et l'unité avait des antécédents vénérables. Il reste donc à établir quelles ont été les forces qui se sont groupées à l'encontre de l'élan révolutionnaire afin de constituer une réaction ; ceci d'autant plus que pour définir une génération il faut tenir compte non seulement des aspirations des groupements sociaux qu'elle exprime, mais aussi des résistances auxquelles elle se heurte.

En second lieu, la lutte pour l'unité — dans la mesure où elle a pris la forme de programmes, tel que c'est ici le cas — a eu un caractère nettement idéologique A cet égard, il reste à établir non seulement les antécédents (comme par exemple ceux que décrit Dumitru Popovici dans *La littérature roumaine à l'époque des Lumières,* Sibiu, 1945), mais aussi le conflit des thèses. Il est certain — ainsi que nous le montre l'auteur — que les premières manifestations ont apparu dans le Banat, mais cela fut dû aussi au fait que dans cette partie de l'espace roumain l'enseignement avait fait de bonne heure des progrès rapides ; en plus, il existait partout une croissance marquée de l'influence des idées de la Révolution Française. Il convient de signaler en ce sens l'écho provoqué par les écrits de Lammenais dans les rangs de cette génération (avant même qu'il n'eût atteint la Hongrie, tel que nous l'avons indiqué dans le compte rendu aux *Etudes historiques* de E. Révész, publié dans « Studii », 1958, *4*), aussi bien que les lectures de Robespierre et de Marat par les élèves de Gheorghe Lazăr. En relation avec cette tendance au radicalisme de l'idéologie de ceux qui s'inspiraient de la leçon donnée par « la grande Nation », on voit se dessiner avec toujours plus de clarté la position conservatrice et même les fluctuations de certains membres des sociétés culturelles et politiques.

Autrement dit, le livre de Cornelia Bodea occupe une place à part parmi les ouvrages historiques récemment, publiés non seulement par la démonstration qu'elle nous offre, mais aussi par les nouveaux problèmes qu'elle soulève.

Alexandru Duțu

VLADIMIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, MIRCEA N. POPA, *Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică (1829—1858)* (Les relations commerciales de la Valachie avec la péninsule balcanique, 1829—1858), Bucarest, Editura Academiei, 1970, 305 p. (Biblioteca Istorică, XXII).

Rédigé par un groupe de chercheurs de la section d'Histoire de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes, ce travail est paru par les soins de cet Institut.

Le thème abordé, très important pour la connaissance de certains problèmes d'histoire économique roumaine et balkanique, met en évidence une période des relations économiques

permanentes entre les peuples balkaniques à l'époque respective. Pour la première fois la littérature de spécialité met à la disposition des lecteurs un travail de ce genre. C'est un travail systématique, basé sur des informations inédites, contenant un recueil de données d'archives de sources variées, surtout des registres douaniers des « échelles » du Danube. En dehors des fonds et des dossiers trouvés dans les archives d'Etat de Bucarest, qui ont fourni un immense volume de matériaux, les auteurs ont également consulté une série de travaux roumains et étrangers, déjà publiés, se référant aux opérations d'importation-exportation dans les Principautés roumaines.

L'intervalle de temps choisi pour les recherches s'étend entre 1829, année de la conclusion de la paix d'Andrinople et 1858, année qui a précédé l'union des Principautés. La nécessité de tracer une courbe du commerce extérieur a déterminé les auteurs de choisir un nombre d'années caractéristiques pour le flux commercial au sud du Danube et d'éviter une simple accumulation numérique annuelle. Ils se sont donc concentrés sur les années 1834, 1840, 1850 et 1858 au cours desquelles les opérations d'importation-exportation du pays n'ont été entravées par aucune condition défavorable au déroulement du commerce (calamités naturelles, épidémies, moments de crise politique).

Ainsi que les auteurs même le témoignent, leur but n'a pas été celui d'épuiser le problème des relations commerciales de l'époque, mais celui d'obtenir des résultats réels au sujet de la valeur du commerce extérieur au cours des années étudiées et d'en établir la direction d'évolution.

Après un bref avant-propos, dans lequel ils présentent la méthode d'investigation et de travail, ainsi que les sources dont ils se sont servis, dans l'introduction ils présentent les cadres généraux du commerce roumain pendant l'époque investiguée, tels qu'il s'est développé à la suite de la nouvelle réglementation de la vie économique et politique spécifiée dans le traité d'Andrinople et à la suite des mesures d'ordre administratif et économique imposées par le Règlement organique (1831).

Limitant les immixtions de la Porte dans les affaires internes des Principautés, exigeant la restitution des « raïa » et la suppression totale des livraisons en nature et des réquisitions, délivrant le commerce sur le Danube, le traité d'Andrinople permettait aux Principautés de pratiquer une politique commerciale indépendante.

Les auteurs insistent sur les prévisions du Règlement organique qui, en lignes générales, correspondent aux nécessités internes issues du développement économique, prévisions se référant à l'entretien des voies publiques et aux constructions de ponts, pour faciliter la circulation des marchandises, à l'organisation de l'activité des négociants, à la répression de la contrebande.

Certains paragraphes de l'introduction s'occupent des points de douane fixés par le Règlement et des taxes sur les marchandises. Vu que la Valachie était toujours vassale de l'Empire ottoman elle était obligée d'appliquer les taxes de douane (c'est-à-dire 3 % *ad valorem*) pratiquées par l'empire suzerain, ainsi que le régime des capitulations conclues par la Porte avec les autres pays.

Afin de faciliter la tâche des chercheurs qui désireront utiliser les matériaux publiés, les auteurs ont pris comme base des calculs, nécessaires pour l'établissement de la valeur des marchandises, une seule unité monétaire, notamment le « leu » et par conséquent, les valeurs inscrites dans les tableaux statistiques sont nominales et non pas réelles, vu qu'à l'époque (commencement du XIX^{e} siècle) le « leu » n'était pas une monnaie réelle mais seulement une valeur qui servait pour tenir les comptes. Les explications qu'on donne dans les paragraphes qui traitent de la valeur des marchandises et du problème des prix sont particulièrement utiles.

Le chapitre introductif s'achève par une brève description de la configuration des routes commerciales à l'intérieur de la Valachie et sur l'étendue de la péninsule balkanique.

La première partie du travail est dédiée à l'étude des exportations de la Valachie dans les pays balkaniques. Les auteurs s'occupent de l'analyse d'un nombre de 23 marchandises dont les plus importantes : 1) gros et petit bétail (vivants) et les produits dérivés ; 2) sel ; 3) légumes et fruits ; 4) bois ; 5) mazout ; 6) poisson ; 7) miel et cire.

Le bétail (vivant), une des plus grandes richesses de la Valachie depuis les temps les plus anciens, s'exportait autant en Europe centrale qu'au sud du Danube. Ces opérations continuent de se dérouler intensément aussi dans la période 1829—1858 bien que vers la fin de l'époque elles marquent une diminution.

Dans l'étude concernant l'exportation du bétail, les auteurs font d'abord une présentation des aspects internes de l'exportation, c'est-à-dire taxes, points de passage sur la frontière, limitation périodique de l'exportation de certaines catégories de bétail, etc. Il faut remarquer que les détails se référant aux acquéreurs de bétail sont très intéressants. Les auteurs ont même dressé une liste des noms des acheteurs et de leurs lieux d'origine du sud du Danube, pour l'année 1831.

L'exportation du bétail effectuée au cours de la période mentionnée est illustrée par des données statistiques qui se réfèrent aux catégories d'animaux, à leur nombre, aux prix de vente et à la valeur de l'exportation annuelle.

Il faut remarquer également que les auteurs essaient d'établir la destination du bétail exporté en la déduisant des lieux d'origine des négociants indiqués comme acheteurs. Les villes vers lesquelles on dirige le bétail sont celles de Bulgarie et de Macédoine et tout sporadiquement de Serbie.

La courbe de l'exportation de bétail au sud du Danube, pour toute la période mentionnée, indique qu'en 1834 elle est de plus en plus élevée pour toutes les catégories, qu'elle diminue en 1840 et particulièrement en 1850, pour reprendre un rythme plus élevé dans l'intervalle suivant, jusqu'en 1857.

Si on fait une comparaison entre le volume général de l'exportation du pays avec le volume de l'exportation dirigée vers les pays balkaniques, on remarque que le commerce avec les pays de l'Europe centrale occupe une place nettement prépondérante.

Les marchandises les plus sollicitées sont les dérivées animalières telles que : graisses, viande, produits laitiers, laine, peaux brutes et travaillées. Le volume de l'exportation de ces produits augmente parallèlement au nombre du bétail sacrifié à l'intérieur du pays. On remarque pourtant une diminution de l'exportation des produits animaliers vers les pays balkaniques, vu que d'importantes quantités de graisse sont dirigées de plus en plus fréquemment vers l'Europe centrale et de considérables quantités de laine vers la France.

Très intéressant, et peut-être, le plus riche en considérations historiques, le chapitre sur l'exportation du sel est le résultat d'une investigation minutieuse et d'une très bonne connaissance des conditions historiques de l'époque.

Le sel, un des plus importants produits d'exportation, négocié exclusivement au sud du Danube car les régions balkaniques sont extrêmement pauvres en sel, était une des plus riches sources de revenu pour le budget de la Valachie. Les autorités du pays s'intéressaient de façon spéciale de l'exploitation et de l'exportation de cette marchandise. La vente s'effectuait en vertu d'un contrat conclu pour un intervalle de temps variable, c'est-à-dire de 2 ans au commencement et jusqu'à 9 ans vers la fin de la période étudiée.

Le total des quantités exportées ressort des contrats et de l'évidence tenue par les parties contractantes qui contrôlaient l'exécution des conditions stipulées.

L'investigation de ces évidences a permis l'étude des plus importants problèmes de l'exportation de sel effectuée entre 1829 et 1858, notamment l'exportation par mois et « échelles » portuaires, la destination des quantités transportées au sud du Danube (en 1833 le sel était mis en dépôt dans 8 villes du sud du Danube : Vidin, Roustchouk, Schichtow, Prahovo,

Rahova, Lom, Tzinbru, Nikopole). Les acheteurs de sel, des sanniers turques (reizi) en majorité, opérant comme intermédiaires entre les entrepreneurs du pays et les négociants de l'intérieur de la péninsule balkanique, font également l'objet de l'étude. Les conclusions concernant la position-clef détenue dans le commerce de la Valachie par les représentants de la bourgeoisie serbe sont particulièrement intéressantes.

L'évolution de l'exportation du sel est caractérisée par un saut considérable enregistré au commencement de la période étudiée, ensuite par un niveau constant mais un peu plus réduit qui se maintient cependant au cours de deux décennies avec une moyenne annuelle de 15—16 000 *ocale*. La quantité totale des exportations de sel pendant les 25 années est de 390 000 000 *ocale*.

Les autres chapitres qui font l'objet de l'étude de l'exportation roumaine dans les pays balkaniques traitent de l'exportation quantitative et de la valeur de quelques centaines d'assortiments, notamment aliments, vêtements, matériaux de construction, quelques produits traditionnels de l'économie roumaine et certains produits d'une date plus récente comme, par exemple, le mazout. En ce qui concerne ce dernier, on constate une augmentation considérable de l'exportation à mesure que la technique d'extraction commence à s'améliorer.

Le bilan des exportations roumaines vers les régions du sud du Danube marque, après 1840, une baisse générale atteignant entre 1850—1858 une stabilisation valorique de 700 000—800 000 lei. Dans le cadre de la valeur totale de l'exportation du pays, la valeur des exportations vers les régions balkaniques est d'environ 15 000 000 lei, contre 32 457 037 lei en 1840, soit une valeur presque égale à la moitié de l'exportation générale.

L'importation des produits balkaniques représentant un nombre de 18 catégories de marchandises fait l'objet de la seconde partie du travail. La méthode d'investigation des catégories de marchandises importées est la même que celle utilisée pour l'étude des produits exportés. Les recherches, basées sur l'analyse statistique, et dont les résultats sont illustrés par des tableaux généralisateurs, montrent que l'importation suit une courbe descendante qui se range entre 12 028 986 lei en 1834 et 10 074 154 lei en 1858, fait qui s'explique par l'extension des relations commerciales de la Valachie avec les pays de l'Europe centrale. Rap portée à la valeur totale de l'importation effectuée par la Valachie, l'importation des produits balkaniques indiquent une proportion de 38 % en 1840. Au point de vue valeur, les produits d'épicerie occupent la première place dans le cadre de l'importation. Leur provenance n'est pas strictement balkanique. Il y en a qui viennent des sources extra-balkaniques et qui font l'objet d'une ré-exportation.

Le fer brut (« fer de Bosnie », « fer de Belgrade », « fer turc », etc.), les produits en fer, généralement des objets utilisés par les paysans, les produits textiles, les objets en cuire travaillé, le poisson, représentent des catégories de marchandises qui occupent la valeur la plus importante dans les opérations d'importation de la Valachie. Certains produits des artisans bulgares tels que souliers en maroquin confectionnés à Tărnovo et Gabrovo et les fameuses passementeries de Karlovo, Kazanlăk, Gabrovo et Skodra étaient très appréciés.

La période étudiée est particulièrement intéressante du fait des transformations économiques, sociales et politiques précédant la naissance de l'Etat roumain. Cet état de choses se reflète également dans les relations économiques du peuple roumain avec les peuples balkaniques. Les auteurs de cette monographie ont le mérite d'avoir mis en évidence, au-delà des statistiques concernant l'exportation et l'importation des marchandises, fruit de l'analyse d'un vaste matériel documentaire, les transformations subies par ces relations économiques millénaires en raison de l'évolution de la société roumaine, du développement du commerce et de la bourgeoisie, de l'activité des villes portuaires.

Le développement du commerce avec l'Europe centrale, où les produits roumains étaient dirigés de plus en plus fréquemment, ainsi que les préférences manifestées pour certaines caté-

gories de marchandises d'importation qui satisfaisaient aux goûts d'une société en formation, font l'objet de quelques constatations très intéressantes. Le poids de certains produits d'importation (surtout de ceux qui intéressent certaines catégories sociales), qui marque un accroissement, comme par exemple les vêtements pour les paysans ou les objets dont ceux-ci se servaient, etc., constitue une indication éloquente pour en tirer des conclusions intéressantes par rapport au standard de vie des différentes catégories sociales des consommateurs.

Dans les conclusions de l'ouvrage les auteurs font une synthèse de l'évolution des différentes catégories de marchandises importées et exportées, de leur valeur en chiffres. On remarque que la balance commerciale de la Valachie avec les régions balkaniques est excédentaire au cours de cette période.

L'ouvrage conclut avec un glossaire des termes peu connus et avec un excellent résumé en français.

Cette monographie, résultat des efforts d'un groupe de chercheurs bien connus pour leurs études concernant les divers aspects des relations du peuple roumain avec les pays balkaniques, s'adresse à un grand nombre de spécialistes.

La valeur scientifique de l'étude est toute aussi évidente que son utilité, autant pour les historiens roumains que pour les historiens balkaniques, car elle leur fournit un matériel inédit, conservé uniquement dans les archives roumaines et très rarement dans les archives du sud du Danube, où l'évidence des marchandises d'importation-exportation n'était pas rigoureusement tenue.

Les matériaux présentés fournissent des données concrètes sur les négociants balkaniques, données que, dans la mesure du possible, nous aurions désirées plus amples aussi sur les relations constantes de quelques villes balkaniques avec la Valachie. Ces données pourraient servir pour tracer une carte des relations économiques, chose que nous nous permettons de suggérer aux auteurs.

L'intérêt suscité par l'ouvrage, riche en informations documentaires et suggestions historiques, nous autorise d'affirmer qu'il constitue une contribution originale à l'éclaircissement de quelques problèmes d'histoire économique roumaine et balkanique.

Anca Iancu

C. TH. DIMARAS, Δημήτριος Καταρτζής, Τὰ εὑρισκόμενα (Démètre Catargi, Les œuvres trouvées) 'Αθήνα "Εκδοσις «Ἑρμῆς» 1970, ιβ' + 499 υ. ('Ομιλὸς μελέτης τοῦ Ἑλληνικοῦ Διαφωτισμοῦ Νέα Ἑλληνικὰ κείμενα).

L'édition des œuvres de Dimitrios Catargi est un événement de tout premier intérêt pour les lettres néo-grecques. C. Th. Dimaras qui, ainsi qu'on l'a dit, « a rappelé l'importance de cet auteur pour l'histoire de l'hellénisme »[1], parachève par ce beau volume une rigoureuse enquête menée pendant 30 ans. La pensée de Catargi, que les circonstances avaient cachée pendant si longtemps, est enfin restituée à la culture grecque. C'est d'ailleurs précisément la tâche que s'est proposée le recueil de l'O.M.E.D., celle de faire voir le jour aux textes inédits de la littérature néo-hellénique à l'époque des Lumières, base indispensable de toute recherche dans ce domaine

[1] Borje Knos, *Histoire de la litterature néo-grecque*, Stockholm, 1962, p. 562.

En 1940, paraissait la première étude de C. Dimaras sur Catargi [2], suivie depuis par plusieurs autres qui attaquent, tour à tour, les différents chapitres de son œuvre, dont il publie des fragments [3]. Il est difficile à imaginer personnalité plus méthodiquement cernée que le fut Catargi dans ces ouvrages. Non seulement C. Th. Dimaras y a analysé sa pensée et sa formation intellectuelle, telles qu'elles se détachaient de ses écrits, mais il chercha à discerner les traces de ses principes linguistiques dans l'œuvre de ses élèves [4] et même d'élèves qui l'ont trahi par la suite, comme Daniel Philippidès.

Une vue d'ensemble de la vie et de l'activité de Catargi en Valachie nous fut donnée dans le petit volume paru en 1965 [5], ainsi que dans les différentes éditions grecques, française et roumaine de son *Histoire de la littérature néo-hellénique*. Cette dernière offre en plus d'une vision synthétique de l'œuvre de Catargi l'image de son action sur l'esprit des intellectuels grecs de Valachie et de Constantinople, tels Rigas, Perraivos, Perdicaris, Christopoulos, etc. Nous ne devons pas oublier que, auteur d'un système scientifique et philosophique qu'il voulait faire appliquer au profit de la Nation, Catargi représente — avec Moesiodax — le point de départ de ce que deviendra bientôt « la question de la langue grecque ». Si ses idées avaient produit une telle effervescence, pourquoi le silence qui s'est étendu sur son œuvre a-t-il tant duré? C. Th. Dimaras nous en a donné la double explication : d'une part, le fait qu'aucun des ouvrages de Catargi ne fut imprimé de son vivant. D'autre part, l'éparpillement du cercle d'élèves et d'admirateurs qui auraient pu continuer l'œuvre du maître.

Le présent volume a été conçu — ainsi que l'avoue son éditeur — dans l'esprit de la plus fidèle reproduction des intentions de Catargi, tel que l'aurait fait un de ses élèves, tout imbu de sa pensée. C'est en suivant ce principe que la disposition des différentes pièces dans le livre n'a pas suivi, strictement, l'ordre chronologique, mais bien l'importance que l'auteur lui-même eur avait accordée.

Dans le premier chapitre (A') de la première partie, l'éditeur a groupé les ouvrages rédigés entre 1783—1791, période où Catargi a appliqué ses principes touchant l'emploi de la langue vulgaire. Il s'agit de ses fameux essais, dont le premier contient un écrit-programme destiné à démontrer la supériorité de la langue grecque parlée, tandis que le second, le « Discours sur l'éducation », prend pour exemple dans ses démonstrations le système d'enseignement de l'Académie princière de Bucarest. Un autre essai adresse des conseils aux jeunes gens « sur la manière de tirer profit des ouvrages turcs et orientaux », un autre encore fait « l'Eloge du philosophe et de l'orthodoxe, blâme l'athée et plaint le superstitieux », selon l'attitude compréhensive des adeptes du despotisme éclairé. Le dernier, le fameux « Connais-toi toi-même » a été signalé par C. Dimaras comme étant le plus caractéristique pour la conception de Catargi, car on y trouve l'ensemble de son système, s'inspirant de la division des sciences préconisée par les encyclopédistes. On peut juger de l'originalité de ce penseur, qui crée une typologie

---

[2] C. Th. Dimaras, Ἡ γλωσσικὴ θεωρία τοῦ Δ. Καταρτζῆ, « Ἀθηνᾶ », 1910, p. 197—234.

[3] V. par exemple : Ἕνα ἀνέκδοτο ἔργο τοῦ Δ. Καταρτζῆ, « Παιδεία », 1947, p. 383—387, 430—435, 482—488 ; D. Katartzi, Ἐγκώμιο τοῦ φιλοσόφου, μακαρισμὸς τοῦ ὀρθόδοξου, ψόγος τοῦ ἄθεου, ταλάνισμα τοῦ δεισιδαίμων, Ἔκδοσις καὶ σχόλια, Athènes, 1955, 66 p. ; D. Katartzi, Γραμματικὴ τῆς φυσικῆς γλῶσσας, ἔκδοσις καὶ σχόλια, « Νέα Ἑστία », 1957, p. 1—65 ; *D. Catargi, « philosophe » grec, Studies on Voltaire and the eighteenth century*, Genève, 1963, p. 509—518 ; Ὁ φιλελευθερισμός τοῦ Δ. Καταρτζῆ, μὲ ἀποσπάσματα ἀπὸ τὸ ἀνέκδοτο, « Γνῶθι σαυτόν », Athènes, 1964, p. 1—87.

[4] K. Th. Dimaras, Ὁ πρῶτος μαθητής μου, ἡ γλωσσικὴ θεωρία τῆς γεογραφίας τῶν Δημητριέων, Athènes, 1960, p. 95—105 (Ἀνάτυπο ἀπὸ τὸ ἀφιέρωμα στὴ μνήμη τοῦ Μανόλη Τριανταφυλλίδη). V. aussi Φροντίσματα, Athènes, 1964, p. 91—92.

[5] K. Th. Dimaras, Δημήτριος Καταρτζίς (Σχεδίασμα βιογραφίας), Athènes, 1965, 45 p. Voir aussi le compte rendu de Al. Duțu, dans RESEE, nos 3—4, 1967, p. 606—609.

humaine en tenant compte des différents degrés d'instruction de l'individu et — qui plus est — qui donne l'alerte sur le danger que représente pour la société le demi-lettré, autrement nuisible que l'inculte !

Le dernier de cette série de projets s'occupe tout spécialement des professeurs et de l'importance de l'enseignement des langues étrangères. L'exemple de l'Europe éclairée y est présent tout comme dans les ouvrages précédents. Mais dans tous ces textes, malgré l'emprunt évident des idées de Locke, de Rousseau ou de l'Encyclopédie en général, la personnalité de l'auteur y reste inaltérée.

Le premier chapitre a été dédié aux principes didactiques de ce protagoniste des Lumières, tandis que le second (B′) renferme les écrits de Catargi ayant trait à la méthode même : la « Grammaire de la langue roméique et l'Art du barreau », résultat de son activité juridique déployée en Valachie.

Le troisième et dernier chapitre (Γ′) de cette première partie nous livre les deux prologues écrits par Catargi pour sa traduction de Réal De Curban. Dans le premier de ces prologues, adressé au prince Michel Soutzo, Catargi expose les mobiles qui l'ont poussé à traduire « La Science du gouvernement » en faisant aussi d'amples considérations sur l'utilité des traductions.

C'est la seconde partie du livre qui reflète l'« échec » de la tentative linguistique de Catargi. M. Dimaras y a fait paraître ses textes en langue « αἱρετή », c'est-à-dire ceux dans lesquels Catargi, obligé à abandonner ses principes, adopte une langue factice, faisant un compromis entre la langue naturelle et la langue archaïque. Il s'agit de « Γνῶθη σαυτόν », de la table des matières de la traduction de Réal, transposés dans cette langue, ainsi que des lettres envoyées à Lambros Photiades et au Patriarche Callinique III et d'une épigramme attribuée par C. Th. Dimaras à Catargi.

Si les textes ne sont précédés que par un discret prologue, les annonçant tout juste, c'est dans le Ὑπόμνημα final que nous trouvons les précieux commentaires que ces textes ont suggérés à l'éditeur. Ils nous donnent en même temps des conclusions et des explications, sans lesquelles on ne saurait aborder avec profit l'étude de cette œuvre.

Un premier chapitre de ce mémoire porte sur la tradition manuscrite et imprimée, ainsi que sur l'édition elle-même. La liste des sources révèle la diffusion très large des œuvres de Catargi dans les archives et les bibliothèques grecques, ainsi que la place qu'y tiennent les fonds documentaires roumains (4 manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie roumaine). Un tableau récapitulant le nombre des copies trouvées pour chaque ouvrage de Catargi permet à l'éditeur de constater qu'une édition littéraire critique — dans le sens stricte du mot — ne serait pas possible, puisque seuls trois de ces écrits ont plusieurs copies.

Parmi les difficultés éditoriales soulignées par C. Th. Dimaras, notons les lacunes des textes, ainsi que les contradictions auxquelles il s'est heurté, car Catargi, loin de partager la sévérité grammaticale qui sera de mise plus tard, abandonne son lecteur à un libre arbitre des plus inquiétants. Tel signe d'orthographe dont il indique l'emploi dans une ample définition est aussitôt annulé par la remarque « il peut aussi manquer » (« μπορεῖ καὶ νᾶ παραλειφθεῖ »). On voit bien, ainsi que l'explique C. Th. Dimaras, que les manuscrits de Catargi ont été privés de cette phase indispensable pour les rendre définitifs qu'est la préparation pour l'imprimerie. Ayant pour but de rendre ce livre accessible non seulement aux spécialistes, mais aussi au public des lecteurs, en général, l'éditeur a choisi de présenter le texte de manière à garder le juste milieu entre une édition de sources et une édition littéraire.

La chronologie des œuvres fait l'objet du second chapitre des notes de l'éditeur. Tout en expliquant la voie suivie pour l'établir, C. Dimaras constate que, dans ce cas, la chronologie n'est pas particulièrement intéressante. En effet, on doit limiter la période de création théorique de Catargi à un laps de temps très court : janvier 1783—1791, donc huit à neuf ans

seulement. Si on s'en tient à la période que l'auteur lui-même déclare comme étant décisive pour sa technique (1783—1787), il est évident que l'on ne peut trop spéculer sur l'évolution de sa mentalité, ni comparer une période de début à une autre de maturité. Nous avons là le cas heureux d'une œuvre de l'âge mûr, exprimant d'un trait les résultats d'une longue expérience.

Les notes analytiques formant la troisième partie de cet « 'Υπόμνημα » indiquent l'état des principaux manuscrits et leurs annotations [6], les rapports de certaines copies et la bibliographie des ouvrages qui les ont enregistrés ou publiés.

Deux indispensables index de noms communs et de noms propres rendent bien aisé le maniement de ces précieux matériaux, également utiles au chercheur de la culture grecque comme à celui du passé roumain.

Si la personnalité de Catargi présente un intérêt des plus larges puisque, dépassant la sphère de l'hellénisme, elle se place dans le mouvement général des idées sud-est européennes à l'époque des Lumières, il ne faut pas oublier son importance pour l'histoire des Roumains aussi. Vivant en Valachie, où il remplit de hautes fonctions, apparenté par sa femme à la noblesse autochtone, Catargi est un phanariote adapté, connaissant la culture roumaine et les méthodes d'enseignement pratiquées à Bucarest ou à Jassy et occupant un poste important dans la justice valaque. C'est pourquoi, en réfléchissant sur des problèmes théoriques concernant la pédagogie, l'instruction ou la justice, puise-t-il amplement ses exemples dans la vie du peuple roumain. Qu'il s'agisse des élèves — grecs et roumains — de l'Académie de Sft. Sava ou bien des professeurs et de leur méthode, ou encore de l'avantage des Roumains sur les Grecs en fait d'unité linguistique [7], nous le trouvons toujours préoccupé par les réalités de sa nouvelle patrie.

Que l'échec de Catargi n'en ait pas été un, pour la postérité, c'est chose évidente. M. Dimaras l'a démontré avec succès à plusieurs reprises et ce volume en donne une preuve éclatante. Quant à l'écho de son œuvre pour notre culture, il suffit de rappeler le rôle joué dans les Principautés par un de ses fervents adeptes, le poète Christopoulos.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

Rumanian Studies. An International Annual of the Humanities and Social Sciences, Leiden, E. J. Brill, 1970, 225 p.

Les études incluses dans le premier volume de l'annuaire édité par le professeur Keith Hitchins, de l'Université de l'Illinois, répondent amplement au double but que leur éditeur s'est fixé dans son avant-propos : de contribuer, d'une part, à une meilleure connaissance de la civilisation roumaine, à travers certains thèmes se rattachant à l'histoire, l'art, la littérature ou la culture en général ; d'offrir, d'autre part, aux spécialistes la possibilité de présenter à un cercle large de lecteurs les nouvelles directions de recherche dans l'historiographie roumaine.

Trois de ces études ont pour objet une époque majeure dans la vie du peuple roumain. Il s'agit d'abord de celle consacrée par l'académicien David Prodan à la vie et à l'œuvre de l'un des grands protagonistes de l'Ecole transylvaine, Gheorghe Şincai, dont les écrits ont con-

[6] Deux des manuscrits employés par l'éditeur pour la « Δικανικὴ τέχνη » sont les n^{os} 155 et 993 de la Bibl. de l'Académie roumaine, dont seul le n^{o} 155 est de la main de Catargi, ainsi que l'a établi C. Th. Dimaras.

[7] C'est avec une véritable envie qu'il constate que chez les Roumains, paysan (τζαράνος), habitant des villes (όρασάνος) ou boyard (μπογιάρης) s'entendent tous, malgré les différences de vocabulaire.

tribué massivement au développement de la conscience nationale, aussi bien qu'à la cristallisation du programme politique des Transylvains. Axée sur la même époque, l'étude de Dan Berindei s'occupe de l'édification de l'Etat national roumain avant et pendant les événements révolutionnaires de 1848. Enfin, Barbara Jelavich traite de l'activité diplomatique des années 1858—1859, quand la double élection dans les Principautés danubiennes du prince Alexandru Ioan Cuza détermina la précision de l'attitude des grandes puissances à l'égard des destinées de l'Empire ottoman.

Ce fut surtout l'analyse des documents politiques élaborés par la génération de 1848 qui a poussé Dan Berindei à constater que l'aspiration vers l'unité politique a été précédée d'une façon toute naturelle par une affirmation résolue de l'entité nationale du peuple roumain et, implicitement, de son unité. Ce processus, note l'auteur, fut favorisé par le fait que, « à la différence des pays limitrophes, obligés de subir la domination *directe* de la Porte ottomane, les pays roumains purent conserver *sans interruption* leur entité d'Etat ». L'union des principautés, qui s'était conservée entre des frontières nationales, s'est imposée comme objectif essentiel aux intellectuels des troisième et quatrième décennies du siècle dernier, qui passèrent de la sorte de l'action culturelle à l'activité politique. Mettant à profit une bibliographie récente, l'auteur analyse les principes proposés par les programmes et les constitutions des années '30, des mouvements révolutionnaires de 1840 et de 1848. Il insiste notamment sur la pétition de Blaj et sur la proclamation d'Islaz qui affirmaient hautement que les Roumains « adorent leur liberté de même que celle des autres nations, qui dans leur désir de se voir rétablies dans leurs droits savent respecter ceux d'autrui » ; le programme moldave rédigé par Mihail Kogălniceanu (*Dorinţele partidei naţionale în Moldova* — Doléances du parti national de Moldavie) est amplement commenté. Formulés séparément dans les trois provinces roumaines, ces programmes coïncidaient quant à leurs objectifs majeurs : liberté nationale, justice sociale, unité.

Pour ce qui est de l'étude du P[r] Barbara Jelavich, elle reprend la discussion de l'attitude adoptée par les puissances européennes vis-à-vis de l'union de la Valachie et de la Moldavie, partant des lettres (qu'elle publie) d'A. B. Lobanov-Rostovskii, chargé d'affaires à Constantinople, adressées au consul de Bucarest, N. K. Giers. Esprit fin et diplomate subtil, l'ambassadeur de Russie brosse une image suggestive de la situation diplomatique internationale à une époque où l'Angleterre se posait en ferme soutien de l'Empire ottoman, alors que la France et l'Autriche s'engageaient sur la piste d'un conflit armé. L'auteur souligne l'aide apportée à la cause roumaine par le consul français Place et par son homologue russe Popoff — cause qui a fini par s'avérer gagnante surtout grâce à la fermeté de décision du peuple roumain. Le 2/14 mars 1859, notre diplomate constatait que « l'état des choses actuelles dans les Principautés continuerait à exister *de fait*, sans que les puissances fussent parvenues à les consacrer *de droit*. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, les Principautés, ce me semble, peuvent être tranquilles pour l'avenir et attendre avec calme l'issue des complications qui se sont si subitement produites devant l'Europe le 1[er] janvier de cette année ». On y trouve aussi d'intéressantes références au sujet des événements de Serbie et des troubles de Constantinople de 14/26 septembre 1859.

Ensuite, Philip Eidelberg donne la description des conséquences contradictoires entraînées par la politique agraire du parti national-libéral entre les années 1900—1916, se fondant en tout premier lieu sur l'analyse de la loi des banques populaires de 1903 et sur la loi des coopératives de 1904.

Une ample discussion du volume *Histria*, II, 1966, incite Richard Todd à souligner les résultats obtenus par les fouilles récentes, effectuées sous la direction du professeur Emil Condurachi dans la zone du mur de défense d'époque hellénistique, le quartier habité de la zone ouest à l'époque archaïque et la nécropole tumulaire. L'auteur note aussi quelques pro-

blèmes, dont la proche solution lui semble inévitable vu les progrès des travaux, car «we are fortunate that the excavation of a site so important for the history of classical antiquity is in the hands of scholars as capable as the authors of this volume».

Un autre mérite de cet annuaire est d'avoir ajouté aux questions d'histoire et d'archéologie des thèmes appartenant à la littérature et à l'art, ce qui permet au lecteur étranger de pénétrer plus avant dans l'étude de la culture roumaine. On y trouve, dans cet ordre d'idées, l'analyse de Mircea Zaciu des romans de Camil Petrescu; la découverte d'une tendance «structuraliste» chez ce romancier entraîne l'auteur à relever les préoccupations esthétiques du remarquable écrivain roumain contemporain. D'autre part, le regretté Petru Comarnescu s'attache à mettre en lumière la présence de deux éléments essentiels dans l'œuvre de Brancusi: l'élément roumain et l'élément universel.

Deux instruments de travail particulièrement utiles se placent à la fin de ce volume. D'abord le Pr Ştefan Pascu passe en revue des sources concernant la révolte à large écho européen de Horia. Annonçant l'édition à Cluj d'un corpus de ces sources, l'auteur en donne une synthèse préliminaire qui s'impose à l'attention du lecteur surtout par l'esprit critique qui préside à la juste estimation de chaque ouvrage, brochure ou article mentionnés. Vient ensuite un guide bibliographique de l'histoire du Moyen Age et des temps modernes de Roumanie, rédigé par Paul Simionescu. L'auteur présente les sources bibliographiques, les ouvrages de synthèse et les sources historiques dans le cadre d'un article constituant en même temps une précieuse introduction à l'historiographie roumaine.

Au terme de la substantielle lecture que ce volume édité par le professeur Hitchins nous offre, l'intérêt pour les problèmes énoncés dans l'avant-propos semble bien parti pour suivre une ligne ascendante. Attaquant toute un série de problèmes de premier ordre de l'histoire et de la civilisation roumaine, les études publiées dans ce volume gagnent sans cesse du fait de leurs références au contexte européen et à la zone du Sud-Est, en particulier. De cette manière, les enquêtes envisagent aussi bien les phénomènes d'un processus historique que les mouvements du vaste engrenage de toute une zone géographique; elles définissent une tradition culturelle en évoquant ses contacts multiples. C'est une invite à attendre avec le plus haut intérêt les volumes prochains.

Alexandru Duţu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H. M.); ION MATEI (I.M.); SERGIU COLUMBEANU (S.C.); J. IRMSCHER, Berlin, D.D.R. (Irm.); NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA (N.-Ş.T.); NESTOR CAMARIANO (N.C.) ; ALEXANDRU DUŢU (A.D.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.D.); GELCU MAKSUTOVICI (G.M.); C. IORDAN-SIMA (C.I.S); LIVIU P. MARCU (L.P.M.); ADELINA PIATKOWSKI (A. P.)

Saggio di carte e di commenti dell'Atlante linguistico regionale del Friuli — Venezia Giulia, diretto da G. B. Pellegrini. Carte a cura di G. Fraù e P. Benincà Ferraboschi. Commenti a cura di G. B. Pellegrini e P. Benincà Ferraboschi. Estratto da « Studii linguistici friulani », I, 1969, p. 40—98 + 11 tavole.

Le nouvel atlas linguistique de la région de Frioul — Vénétie Julienne fournira des matériaux utiles pour la clarification des rapports linguistiques entre l'Italie du Nord-Est et la Romanité occidentale, d'une part, et l'Italie du Nord-Est et la Romanité orientale, d'autre part. On pourra mieux saisir le rôle joué par l'Europe du Sud-Est, ainsi que l'influence exercée sur celle-ci par l'Europe centrale et occidentale. Des enquêtes ont été menées dans 129 localités et les résultats en seront consignés dans environ 700 cartes, accompagnées de nombreuses listes de mots. Le territoire étudié est compris approximativement entre les rivières Adige et Isonzo, et entre l'Adriatique et la frontière autrichienne. Outre les auteurs mentionnés dans le titre, ont collaboré également R. Appi, M. Cantarutti, M. Doria, G. Francescato, A. Giacomini, G. Gremese, M. Matičetov, E. Meneghetti, E. Mirmina, N. Persici, G. B. Rossi, L. Vanossi et A. Zamboni. Une attention particulière a été accordée au côté ethnographique et à la description des objets étudiés. Trois des cartes reproduites ici présentent la répartition des noms utilisés pour la « charrue », une d'entre elles donne quelques noms de récipients, deux autres des noms d'insectes. On remarque le commentaire bien informé et plein de vie, dû à G. B. Pellegrini, sur les termes pour la « charrue » (p. 44—61), d'où il ressort que la richesse en termes du Frioul correspond à une variété supérieure dans la technique du confectionnement et de l'usage de cet instrument, en fonction du terrain et de la saison : en latin, *aratrium*, **aratrarium*, *plovum*, *versorium*, *quadriga*, *organum* (avec les variantes **orginum*, **orgina*, **organium*). Par l'attention qu'il accorde à la culture matérielle, l'« Atlas linguistique du Frioul » complètera utilement les informations fournies par l'« Atlas général italien » et permettra de mieux connaître cette importante zone de liaison entre l'est et l'ouest, par laquelle a eu lieu la diffusion non seulement des influences linguistiques, mais aussi des outils et de leur technique de production.

H. M.

EQREM ÇABEJ, *Mbi disa rregulla të fonetikes historike te shqipes* (A propos de quelques règles phonétiques de l'albanais). « Studime filologjike », XXIV (VII), 1970, n° 2, p. 73–97.

L'auteur rectifie certaines thèses soutenues par des albanologues plus anciens et propose des interprétations nouvelles pour les changements phonétiques suivants : 1. les oppositions des quantités vocaliques dues à la présence de voyelles longues par leur nature ou à la contraction de deux voyelles (par exemple, lat. *medicus*, alb. *mjek*) se sont nivelées peu à peu et sont arrivées avec le temps à une quantité isochrone ; 2. les diphtongues indo-européennes *oĭ, aĭ* ont donné en albanais *a*, et non pas *o* ; 3. l'affirmation que le *r* syllabique indo-européen aurait donné en albanais *ri* ne correspond pas à la vérité ; 4. aux gutturales indo-européennes *k', g'* correspondent en albanais *th, dh* ; 5. les groupes consonantiques *sk, sg, ks* ont donné *sh* ; 6. les groupes *nt, nd* ont donné *n* ; 7. les groupes *vr, vl* initiaux sont devenus *r, l* ; 8. *rr* ne provient pas d'un ancien *rn*, mais est une apparition de date relativement récente, c'est-à-dire une gémination de nature expressive.

Ces résultats contribuent à l'établissement d'une chronologie plus adéquate et facilitent l'étude des éléments latins de l'albanais. Ces derniers temps, certains de ces éléments ont été contestés et attribués au fonds autochtone, en échange des étymologies latines ont été proposées pour d'autres mots albanais. Nous préciserons que le *x* du latin est noté dans les inscriptions avec *s* dès le III^e^ siècle de n.è. (cf. *vissi* = *vixit*, Dalmatie ; *cusit* = *coxit*, Mésie supérieure) : par conséquent, l'alb. *frashër* et le roum. *frasin* peuvent être expliqués par un lat. *frasinus*. D'autre part, *diabolus* apparaît avec le phonétisme *zabolus* en Pannonie au début du IV^e^ siècle. Une meilleure détermination chronologique de l'alb. *djall* demande que l'on tienne compte du processus de diffusion du christianisme en Albanie, où se sont entrecroisés des courants orientaux et occidentaux. Une évolution tardive et spécifique est celle du mot latin *conventus*, en alb. *kuvent*, ngr. κουβέντα, roum. *cuvînt*. Tout progrès dans l'étude de l'albanais aide indirectement à mieux connaître les autres langues du Sud-Est européen et mérite d'être pris en considération.

H. M.

ALFÖLDY, GÉZA, *Die Personnennamen in der römischen Provinz Dalmatia*. Mit 13 Karten im Text und 1 Faltkarte. Winter, Heidelberg, 1969, 400 p. (« Beitrage zur Namenforschung », 4).

L'auteur a étudié 4100 inscriptions, provenant de 359 localités ; il a enregistré 730 *nomina* et 2030 *cognomina*, qui peuvent être illyriens, vénétiens, celtiques, latins ou grecs. Ces noms ont été examinés, en ce qui concerne leur diffusion géographique et leur évolution historique, dans le but d'établir des conclusions sur la diffusion des populations autochtones et sur le processus de romanisation. Les noms vénétiens s'étendent sur la côte dalmate, approximativement entre la presqu'île d'Istrie et Jader (Zadar, Zara). Les noms celtiques apparaissent surtout dans les vallees supérieures de l'Ouna et de la Drina ; les noms grecs, sur la côte

de l'Adriatique, entre Jader (Zadar) et Salona (Solin, Split). Très utile, la carte de la diffusion des inscriptions latines de Dalmatie, d'où il ressort que la plupart des inscriptions latines proviennent des six régions suivantes : 1. la côte dalmate, entre Jader (Zara) et Narona ; 2. la vallée de l'Ouna et de ses affluents, à l'est de Zagreb ; 3. le bassin supérieur de la Bosna, à l'ouest de Sarajevo ; 4. le bassin supérieur de la Drina, 5. le bassin de la Morava occidentale ; 6. la région située au nord du lac de Scodra (Shkoder, Scutari). On pourrait objecter à ces classifications que les noms propres passent facilement d'un pays à l'autre et que, par conséquent, ils n'indiquent pas toujours l'appartenance ethnique de ceux qui les portent : il en est ainsi pour des noms d'origine hébraïque (Jean, Johannes, Ioan, Ivan), grecque (Georges, Georg, George) ou latine (Constantinus), etc. De tels noms se sont répandus avec le christianisme, de même que certains noms modernes cheminent grâce aux moyens techniques développés de notre temps. Cependant, l'isolement relatif où vivaient à l'époque antique les tribus autochtones ne permettait pas aux noms de personnes de dépasser de beaucoup les frontières ethniques de leur lieu de formation, de sorte que nous pouvons considérer comme positifs les résultats obtenus par l'auteur, les données linguistiques de l'ouvrage complétant de façon utile les informations dues aux sources historiques.

H. M.

NICOLAI P. KOVAČEV, *Топонимията на Троянско* (La Toponymie de Trojansko), Sofia, 1969. 263 p. (Българска Академия на Науките Институт за български език).

Le district de Trojansko est situé au nord du mont Balkan (Stara Planina), à peu près à mi-chemin entre Pleven et Plovdiv, ou entre Sofia et Tărnovo. Il comprend 1 ville, 25 communes et 113 villages, avec une population d'environ 207 000 habitants. L'auteur a recueilli 9 000 noms, qu'il a classifiés et mis en valeur du point de vue linguistique La plupart d'entre eux sont d'origine slave, suivis de ceux d'origine turque et roumaine. Le nom de *Trojan* vient du latin *Traianus* et a été mis en relation avec la route romaine nommée *Via Traiana*, qui menait du Danube à la plaine thrace, jusqu'à Philippopolis (Plovdiv). Parmi les mots d'origine roumaine, certains sont d'origine latine, comme . *cale*, lat. *callis*, *Кала Черкова* ; *chișa — pișa*, lat. *pissiare*, *Кишовото*, *Кишов трап* ; *cuplor*, lat. *coctorium*, *Коктороите* ; *firicică*, lat. *filum* +-*ică* + -*clum*, *Фиричет* ; *lingură*, lat. *lingula*, *Лингурите* ; *negru*, lat. *niger*, *Негрил*, *pădure*, lat. *padule* palude, *Пъдура* ; *săpa*, lat. *sappare*, *Сапатевец* ; *urs*, lat. *ursus*, *Урсел*. Quelques mots sont autochtones : *baci* (« chef d'une bergerie »), *Бачището*, *Бачията* ; *căciulă* (« bonnet de laine »), *Качулет* Certains mots d'origine médio-grecque existent aussi en roumain (*cordele*, *mandră*, *turlă*), mais en bulgare ils ont été pris directement au grec byzantin. Les toponymes d'origine roumaine font partie surtout du domaine de la flore et de la faune, ils proviennent de pâtres roumains aujourd'hui complètement assimilés. Le nom de *Vlah* persiste encore dans les noms, par exemple dans *Влаховско*, *Влашка*, *Влашкото*, etc. Le nom de *Балабурска* (de *barabulă* = pomme de terre, terme employé seulement en Moldavie) montre que certains des pâtres d'origine roumaine de Trojansko venaient du nord de la Roumanie.

H. M.

MLADENOV, MAXIM SL., *Говорът на Ново Село Видинско. Принос към проблема за смесените говори* (Le parler de Novo Selo, arrondissement de Vidin. Contribution au problème des parlers mixtes), Sofia, 1969, 312 p. (Българска Академия на Науките. Трудове по българска диалектология, 5)

Le village de Novo Selo, situé sur la rive droite du Danube, à 24 km ouest de Vidin, est entouré d'une population roumanophone et présente une puissante influence roumaine dans son parler. Sur un total de 3707 mots enregistrés par l'auteur, 800 sont d'origine roumaine. Cette influence se fait sentir non seulement dans le domaine du substantif, mais aussi dans les autres parties du langage. On la rencontre, par exemple, dans les interjections : *aide !* « vas-y ! », *hăis, cea !* « à gauche, à droite ! » (dans le langage des bouviers), *măi* (façon d'interpeller une personne de sexe masculin) ; dans les prépositions : *cu toatele* « toutes ensemble », *în pofida* « malgré, en dépit de », *prea* « trop » ; dans une conjonction : *ori* « ou » ; dans des adjectifs : *amărît* « affligé », *arătos* « imposant » ; dans l'article : *bățul, mațele* « le bras, les entrailles » ; dans des substantifs au génitif : *gura văii* « l'entrée de la vallée », *ochiul boului* « aster » ; des substantifs au vocatif : *drace !* « diable ! », *fă !* « fille ! ». On rencontre fréquemment des noms de parentés, d'où il est permis de déduire que les mariages entre Bulgares et Roumains étaient courants : *cuscru, cuscra* « le père, la mère de l'un des éléments d'un couple marié par rapport aux parents de l'autre », *mireasa* « la mariée », *nepotul, nepoata* « neveu ou petit-fils, nièce ou petite-fille », *socrul, soacra* « beau-père, belle-mère », *văr, verișoară* « cousin, cousine », *vitreg* (dans les expressions *tată vitreg, mamă vitregă, frate vitreg*) « beau-père, belle-mère = marâtre, demi-frère ». Ces rapprochements sont confirmés par la présence des noms de danses populaires roumaines (*bătaia, bătuta*), de jeux d'enfants (*poarca, popici*), ainsi que du terme *omenie* « humanité, urbanité ». La flore est bien représentée : *arțar* « variété de platane », *bureți* « certains champignons », *ghiocel* « perce-neige » ; de même, la faune : *cioară* « corbeau », *lăstun* « martinet », *pițigoi* « mésange », *pupăză* « huppe », *rață* « canard », *șopîrlă* « lézard », *tăun* « taon », *ursoaică* « ourse ». Les noms des parties du corps circulent facilement d'habitude ; il en est ainsi pour : *buric* « nombril », *burtă* « ventre », *falcă* « mâchoire », *gușă* « goître », *pipotă* « gésier », *pulpă* « mollet ». En même temps que le lexique, la région étudiée a adopté le son *ğ*, absent dans la langue bulgare : *geantă* « serviette, sac à main », *gogeamite* « énorme », *negel* « verrue ». Outre la description du parler, l'auteur publie des textes qui permettent d'évaluer à quel point le système de langage bulgare s'est modifié à Novo Selo sous l'influence d'une langue voisine.

H. M.

ARNULF KOLLAUTZ — HISAYUKI MIYAKAWA, *Geschichte und Kultur eines volkerwanderungszeitlichen Nomadenvolkes. Die Jou-Jan der Mongolei und die Awaren in Mitteleuropa*. I. Teil. *Die Geschichte*. Mit 30 Abb. und 12 Karten. Klagenfurt, 1970, 329 p. (Aus Forschung und Kunst hg. vom Geschichtsverein fur Karnten, 10).

Il s'agit d'une monographie détaillée sur les Avars, étudiés depuis leur première apparition dans leur patrie d'origine jusqu'à leur établissement en Hongrie et à leurs dernières infiltrations en Roumanie, Bulgarie, Grèce et Yougoslavie. Le premier volume s'occupe surtout des sources historiques, ethnographiques et archéologiques, alors que le second volume four-

nira une description de la culture matérielle des Avars. La collaboration entre un auteur européen et un autre d'Extrême-Orient a été déterminée par la nécessité d'embrasser également les sources littéraires européennes (notamment byzantines) et asiatiques (surtout chinoises). La littérature consultée est aussi variée qu'abondante, étant écrite en japonais, chinois, anglais, russe, français, allemand, italien, hongrois, roumain, bulgare, serbo-croate, grec et albanais ; en effet, les auteurs ont tenu compte dans une juste mesure des travaux des spécialistes de tous les pays par où sont passés les Avars. Le caractère particulièrement complexe du sujet les a, en outre, incités à avoir recours à différentes disciplines complémentaires, telles que la paléontologie, la géologie, la géographie physique et humaine, la biologie, l'ethnographie, l'archéologie, la préhistoire, l'histoire ancienne, la littérature des peuples primitifs et la byzantinologie. On assiste ainsi à l'entrée sur la scène de l'histoire d'un groupe humain qui est suivi pas à pas dans son milieu géographique et dans ses contacts avec les peuples voisins, dans le processus de production et dans ses besoins de défense, dans son cheminement progressif vers l'Occident, poussé par d'autres peuples et non pas par des raisons climatiques, pour s'établir finalement dans la plaine de la Theiss, où il se perd dans la masse de groupes ethniques plus puissants, mais non sans contribuer dans une certaine mesure à l'ethnogénèse des Hongrois, des Roumains, des Bulgares et des Yougoslaves. Nous tenons à souligner combien la lecture de cet ouvrage est à la fois entraînante et particulièrement utile.

H. M.

ANDREAS MORITSCH, *Das Nahe Triester Hinterland. Zur wirtschaftlichen und sozialen Entwicklung vom Beginn des 19. Jahrhunderts bis zur Gegenwart.* Wien, Bohlaus, 1969, 160 p. (« Wiener Archiv fur Geschichte des Slawentums und Osteuropas », 7).

La présente monographie s'est proposé d'étudier l'économie de l'arrière-pays du port de Trieste, afin d'en déduire les caractères de son évolution historique au cours des deux derniers siècles. L'auteur a consulté des sources inédites conservées dans les Archives d'Etat de Trieste, Ljubljana et Vienne, ainsi que les archives locales des capitales des sept arrondissements de Slovénie (Ankeran, Slop, Barka, Tomaj, Razdrto, Senožeče et Davača) qui constituent cette région géographique. Celle-ci a fait partie de 1750 à 1918 de l'Empire des Habsbourg, entre 1918—1945 du royaume d'Italie, enfin depuis 1945 elle appartient à la RSF de Yougoslavie. C'est par le port de Trieste que s'écoulaient vers le commerce mondial, durant la première période, les marchandises d'un grand empire, durant la seconde, celles du nord-est de l'Italie, alors que durant la troisième période ce port se trouve coupé de la région susmentionnée par la frontière italo-yougoslave. Il est facile de comprendre que, dans des conditions historiques aussi différentes, l'arrière-pays du port de Trieste, visiblement influencé par le commerce mondial et par ses liens avec les grandes voies de communication, a connu des phases de développement des plus dissemblables. L'auteur a le mérite d'avoir cherché à rassembler le plus de données historiques possibles pour toutes les unités administratives de la région, ce qui lui a permis d'obtenir des matériaux suffisants pour une comparaison entre les trois étapes historiques successives. Du point de vue méthodologique, il faut tenir compte dans ces comparaisons non seulement des données de la région respective, mais aussi de ses rapports successifs avec les ensembles territoriaux dont elle a fait partie. Au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle, la région a dirigé ses principaux efforts vers l'agriculture et les produits obtenus trouvaient facilement des débouchés par l'intermédiaire du port de Trieste. Aprés la seconde guerre mondiale, le processus d'industrialisation a été accéléré en

Yougoslavie, ce qui a déterminé un exode d'une partie de la population rurale vers les villes. Une des lacunes de l'ouvrage serait donc qu'il n'encadre pas assez nettement chacune des étapes de développement de la région dans l'ensemble de l'économie nationale et mondiale.

H. M.

STANISLAV STACHOWSKI, *Studia nad chronologią turcyzmów w języku serbsko-chorwackim* (Etude sur la chronologie des emprunts turcs en serbo-croate), Kraków, 1967, 84 p. (Zeszyty naukowe Uniwersytetu Jagiellonskiego CXLV. Prace Językoznawcze, Zeszyt 18)

Connu par ses études antérieures consacrées à la chronologie des emprunts turcs dans la langue serbo-croate[1], l'auteur, en s'appuyant sur des textes anciens, complète, cette fois-ci, les dictionnaires serbo-croates existants (notamment le renommé *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, Zagreb, 1882—1963, paru jusqu'à la lettre T). L'auteur présente une liste de mots, en ordre alphabétique : il s'agit soit d'emprunts osmano-turcs ignorés par le *Rječnik*, soit de mots dépourvus d'indication concernant leur ancienneté, soit enfin, de mots attestés dans des textes antérieurs à ceux du dictionnaire. Chaque mot est suivi de son étymologie, tenant compte et de la phonétique et de la dialectologie osmano-turque. On y cite enfin les mots équivalents dans les autres langues balkaniques ; de cette manière, l'auteur se propose de démontrer que les emprunts du turc en serbo-croate et en d'autres langues balkaniques remontent approximativement à la même époque historique.

Aux contributions de l'auteur nous pourrions ajouter quelques équivalents roumains, attestés dans les textes des XVII^e et XVIII^e siècles : *burghiu*, *celebi*, *ciufut*, *ciuha*, *ciuruk*, *chehaia*, *mehenghiu*, *mubașır*, *mufetiș*, *muselim*, *murechep*, *odobașa*, *ordie~urdie*, *peșcheș*, (non seulement en macédo-roumain), *rachiu* (même observation), *rusfet*, *serdar*, *simigiu*, *subași*, *tapiu*, *tefter~defter*, *tefterdar*, *temesiuc*, *ușur*, *vizir*, *zabit*, *zahirea*, *zanat* (non seulement en macédo-roumain), etc. L'étude de St. Stachowski complète d'une manière heureuse nos connaissances sur les emprunts turcs dans le serbo-croate et s'insérit dans un ample domaine de recherches, celui des rapports linguistiques turco-balkaniques en général.

I. M.

AVEDIS K. SANJIAN, *Colophons of Armenian Manuscripts, 1301—1480. A Source for Middle Eastern History*, Cambridge-Massachusetts, Harvard University Press, 1969, 459 p. + carte.

L'importance des textes écrits par les copistes, d'habitude à la fin des manuscrits qu'ils ont rédigés, a été maintes fois soulignée par les historiens. Le professeur de Los Angeles nous offre dans son livre, publié par Harvard, une source de premier ordre, non seulement pour l'histoire de l'Arménie, mais aussi pour l'histoire du Moyen-Orient en général. L'auteur

---

[1] Stanislav Stachowski, *Die osmanisch-turkischen Lehnworter im Serbo-kroatischen und ihre Bedeutung fur historische Phonetik des Osmanisch-turkischen* in « Folia Orientalia », IV, 1962, p 143—170 ; Idem, *Studien uber osmanisch-turkischen Wortschatz*, « Folia Orientalia », V, 1—2, 1963, p. 75—88 et VI, 1964, p. 41—54. V. et les considérations de G. Hazai, *Beitrage zu einigen Problemen der Lehnworterforschung in den osmanisch-turkischen Mundarten des Balkans*, « Acta Orientalia. Hung. », XVIII, 1965, p. 183—190.

a bénéficié des recherches faites par les paléographes et des collections des extraits parus ailleurs ; il utilise, surtout, les extraits publiés par le prof. L. S. Hacikian en trois gros volumes, à Erevan (1950—1958). Leur traduction en anglais accroît, certes, le nombre des spécialistes qui voudraient faire appel à cette source.

Un précieux avant-propos nous introduit dans l'histoire de l'élaboration de ces *colophons*. Il s'agit d'une longue tradition, qui a ses débuts au V^{e} siècle, qui marque les commencements de la littérature arménienne. Parfois, les manuscrits sont en même temps richement ornés, cet élément reflétant les penchants artistiques fortement marqués des gens de ce temps-là.

Les historiens du Moyen-Orient pourront trouver, dans les textes extraits des manuscrits arméniens, de nombreuses informations et des données concernant les dynasties et les formes d'Etat qui s'y sont succédé aux XIV^{e} et XV^{e} siècles. Ces informations concernent les Seldjoukides de l'Asie Mineure, les mamelouks de Syrie et d'Egypte, la dynastie mongole de Perse, la Horde d'or et la Horde blanche, aussi bien que les royaumes tartares de Crimée et de la région de Kazan. D'autres relations regardent la dynastie fondée par Shaykh Hasan Buzurg en Mésopotamie. On peut trouver aussi d'amples renseignements sur les conquêtes de Timur-Lenk et de ses successeurs, l'activité des chefs ottomans d'Asie Mineure et des principautés curdes. Les textes permettent aussi la reconstitution en grande mesure de l'histoire du royaume arménien de Cilicie, démembré par les mamelouks en 1375.

Quant aux chroniqueurs et aux historiographes arméniens de la période médiévale, le professeur A. K. Sanjian démontre qu'ils représentaient en principal l'idéologie et les intérêts des classes dirigeantes ; c'est pourquoi leurs ouvrages ne reflètent qu'une image partielle de l'époque. Ces chroniqueurs et historiographes sont préoccupés surtout des aspects de l'histoire politique et religieuse de leur temps. En ce qui concerne les auteurs des *colophons* la situation est tout autre. Ils sont en général des scribes appartenant aux couches populaires de la société arménienne, surtout des membres du clergé inférieur. Dans les relations consignées dans les *colophons* ils apparaissent préoccupés par les conditions de vie des hommes, par les circonstances sociales et économiques du temps, éléments qui avaient échappé à l'attention des chroniqueurs et des historiens. Evidemment, les rédacteurs des textes n'évitent pas de relater les événements politiques les plus importants. Mais en même temps ils accordent un large espace à la description des différentes calamités naturelles de leur temps : épidémies, famine, dévastations causées par les sauterelles, tremblements de terre ; ils consignent ensuite des données concernant les systèmes d'impôts établis par différents chefs, les conséquences des invasions étrangères sur le commerce et l'économie, les monnaies en circulation dans le Moyen-Orient, la situation des métiers et en général la situation de la production des biens matériels. Les textes des manuscrits contiennent aussi de nombreux renseignements relatifs aux villes, aux villages, aux monastères, aux cités, aussi bien que des informations concernant l'administration des communautés rurales et la mise en valeur des terres cultivables.

L'éditeur attire l'attention sur le fait que les données et les notes des *colophons* peuvent être utilisées à l'élaboration d'une série de monographies sur les aspects particuliers de la vie de la société du Moyen-Orient, pendant le Moyen Age.

Enfin, les *colophons* ont une grande importance pour l'étude de la démographie et la topographie du Moyen-Orient. Ils comprennent des notes non seulement sur les grandes populations : mongole, tartare et turkmène, mais aussi sur les tribus plus petites, dont quelques-unes n'ont pas encore été identifiées. De même, ces textes mentionnent des noms de lieux qui ne sont pas cités dans les ouvrages historiques ou dans les chroniques, mais qui sont très utiles pour la reconstitution de la topographie du Moyen-Orient.

L'éditeur signale aussi quelques déficiences qui peuvent être rencontrées dans les *colophons* : une certaine uniformisation dans le style du récit et dans le contenu, la tendance à dramatiser et à exagérer la réalité.

Le volume édité par le professeur Sanjian comprend aussi un riche matériel scientifique d'ordre auxiliaire : une carte du Moyen-Orient, une bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire de cette région ; puis un nombre d'indices (noms de personnes, noms de scribes et auteurs de colophons, termes géographiques, noms de peuples et tribus de la région, citations bibliques concernant le Moyen-Orient) ; enfin, un glossaire de termes étrangers.

S. C.

Ost und West in der Geschichte des Denkens und der kulturellen Beziehungen. Festschrift für Eduard Winter zum 70. Geburtstag. Hgg. von W. Steinitz, P. N. Berkov, B. Suchodolski und J. Dolanský. Redaktion H. Mohr und C. Grau. Berlin, 1966, X + 816 p.

Die dem Berliner Osteuropahistoriker zum 16. September 1966 dedizierte Festschrift umfaßt 78 Beiträge aus dem umfangreichen Arbeitsfeld des Jubilars. Es sollen hier wenigstens diejenigen aufgeführt werden, die zur Geschichte und Kultur Südosteuropas in Verbindung stehen. S. 5ff. C. Grau und I. Flentje, *Chronologische Bibliographie der Veröffentlichungen von Eduard Winter von 1924 bis 1965*; S. 33ff. B. T. Пашуто, *Половецкое епископство*; S. 41ff. Dj. Sp. Radojičić, *Der alte südslawische Text von den drei Kaiserreichen auf Erden*; S. 82ff. M. Şesan, *Über die Bemühungen um die Einführung der Volkssprache in die rumänische Kirche*; S. 32ff. A. M. Sacharov, *Über den Kampf gegen das „Lateinertum" in Rußland am Ende des 15. und zu Beginn des 16. Jahrhunderts*; S. 152ff. A. Angyal, *Martin Szentiványi. Ein ungarisches Gelehrtenleben des ausgehenden 17. Jahrhunderts im Rahmen der deutsch-slawisch-ungarischen Wissenschaftsbeziehungen*; S. 164ff. G. Mühlpfordt, *Gottfried Arnold als Apologet der byzantinischen Bogomilen*; S. 341ff. H. Peukert, *Deutsche Südslawen-Klassifikationen*; S. 437ff. J. Irmscher, *Griechische Gelehrte in der Berliner Akademie*; S. 466ff. U. Lehmann, *Slawische Studien Goethes in der Weimarer Bibliothek*; S. 477ff. H. Grasshoff, *Aus dem Briefwechsel Therese Jakob-Talvjs an P. I. Köppen*; S. 489ff. F. Hahn, *Deutsch-serbische Begegnung in der Person und im Schaffen von Vuk Stefanović Karadžić*; S. 565ff. B. Szent-Iványi, *Die Lenkung der Studien der Ungarländer in Preußen durch die Österreichische Regierung in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts*; S. 715ff. L. Sziklay, *Literarhistorische Slawistik oder vergleichende ost- und südosteuropäische Literaturgeschichtsschreibung?*

Irm.

OTTO GÄRTNER, *Die Kirche im Tempel*, „Hellenika", 1967, 2, p. 22—24

Über das sog. Theseion in Athen, das seine Erhaltung dem Umstande verdankte, daß es bis in die Neuzeit hinein als Kirche des heiligen Georg umgestaltet war, und Reflexionen darüber, daß das moderne Hellas direkt das christliche Byzanz und nur indirekt das antike Griechenland fortsetzt.

Irm.

DEMOSTHENES SAVRAMIS, *Ostkirche und Ökumene in Vergangenheit und Zukunft*, „Hellenika'', 1967, 2, p. 51—54

Die Vollversammlung des Weltrates der Kirchen in Neu-Delhi vom Jahre 1961 brachte eine grundlegende Neuordnung der okumenischen Position der Ostkirche. Nach wie vor vom Bewußtsein durchdrungen, die Una Sancta zu sein, arbeitet die Ostkirche jetzt aktiv in den okumenischen Organisationen mit und rechnet auf spezielle Missionsaufgaben, da sie im Unterschied zu den westlichen Kirchen durch den Kolonialismus unbelastet ist. Fur Griechenland, wo die Vorurteile noch sehr groß seien, hofft der Verfasser auf einen verstärkten Ökumenismus.

Irm.

PAVLOS HIDIROGLOU, *Berichte osmanischer Historiker des 17. Jahrhunderts uber die Insel Kreta*, „Hellenika'', 1967, 2, 55—57

Von den sparlich fließenden Quellen sind am wichtigsten Evliya Çelebi (*1611)mit seinem „Fahrtenbuch'' (Seyahatname) = „Chronik des Reisenden'' (Ta-rih-i Seiyah) und Mustafa Na—im (+1716) mit seinem Werk Ta'rih-i Wega'i'. Vornehmlich auf die osmanischen Vorgange orientiert sind Na'ims Nachfolger als Reichsgeschichtsschreiber, Mehmed Rasid (+1735), sowie Silihdar Findiqlili Mehmed Aga (*1658) mit seiner „Geschichte der Silihdare'' (Silihdar Aa'rihi).

Irm.

῎Ερανος εἰς ᾿Αθαμάντιον Κοραῆν, ᾿Αθήνα 1965, 366 p.

Die ᾿Επιτροπὴ ἀνεγέρσεως ἀνδριάντος ᾿Αδαμαντίου Κοραῆ ἐν Χίῳ (Ausschuß zur Errichtung einer Statue des Adamantios Korais in Chios) hat durch K. K. Θ. Δημαρᾶς unter Mitarbeit von ᾿Α. ᾿Αγγέλου den vorliegenden Band von Korais-Studien herausgegeben, der zehn Arbeiten verschiedener Autoren zusammenfaßt, die in den Jahren 1952 bis 1965 entstanden. Sie bilden insgesamt einen wertvollen Beitrag zum Leben und Wirken des „Großen Lehrers der Nation'' (1748—1833), der durch ein Gesamtregister gut erschlossen wird. Folgende Autoren und Themen sind beteiligt : Von K. ῎Αμαντος findet sich S. 1ff. die Rede, die bei der Enthullung des Korais-Monuments in Chios am 6. Mai 1951 gehalten wurde. Der Herausgeber, Dimaras, legt S. 13ff. vier unveroffentlichte Briefe von Korais aus der Sammlung Rotas, welche die Athener Akademie verwahrt, vor und kommentiert sie knapp. Korais als Inspirator der mißgluckten chiischen Expedition des Obersten Fabvier 1827/28 stellt S. 22ff. Δ. Μαντζουλίνος heraus. Mit 29 Briefen aus der Korais-Korrespondenz macht S. 53ff. Φ. ᾿Η. ᾿Ηλιοῦ bekannt; sie stammen aus der Gennadios Library, aus der Bibliothek von Chios sowie aus ausländischen Buchern, die in Griechenland unbekannt blieben. Vorangestellt ist eine Bibliographie der Ausgaben von Korais-Briefen. Ein Dokument der griechischen Aufklarung, die 1819 anonym erschienenen „Στοχασμοὶ τοῦ Κρίτωνος'' („Gedanken Kritons''), vermittelt S. 140ff. Δ. Γκίνης in einem erklarenden Neudruck. In gleicher Weise erschließt, S. 157ff. A. ᾿Αγγέλου die 1817 erschienene Verssatire „Τράγου κατάργησις'' („Die Beseitigung des Bockes''). Wie diese hatte die Sprachfrage eine Broschure des Neophytos Dukas, ᾿Απάντησις εἰς τὸν

ἐπαγγελλόμενον Μισοπόνηρον („Antwort an den berufsmäßigen Narrenhasser"), ausgelost, deren Vorgeschichte und Begleitumstände S. 193ff. Αἰκ. Κουμαριανοῦ untersucht. Mit Widmungen in fur Korais bestimmten Buchern und deren Verfassern macht S. 209ff. Στ. Καββάδας bekannt. Über Maßnahmen des Patriarchats gegen die griechischen Aufklarer gibt S. 228ff. Εὐγ.. Χατζηδάκη dokumentarischen Bericht. Schließlich macht S 259ff. Βαγγ. Σκουβαρᾶς mit bisher unedierten Materialien des Korais-Gegners Stephanos Kommitas bekannt.

Irm.

BABIS ANNINOS, Οἱ Φιλέλληνες τοῦ 1821, Ἀθῆναι, 1967, 139 p.

Der Athener Publizist Babis Anninos (1852—1934; vgl. Νεώτερον ἐγκυκλοπαιδικόν λεξικόν, 2, Athen o. J., 908 f.) veroffentlichte 1925 unter dem Titel" 'Ιστορικὰ σημειώματα" („Historische Notizen") eine Sammlung geschichtlicher Essays, darunter auch den Beitrag uber die Philhellenen von 1821, der jetzt in der Βιβλιοθήκη Ἑλλήνων καὶ ξένον συγγραφέων neu vorgelegt wurde. Es handelt sich um eine materialreiche, gut geschriebene, wissenschaftlich anspruchslose Darstellung, welche die große Philhellenenbewegung von 1821 in den Mittelpunkt ruckt, aber auch die weiteren Schicksale des Philhellenismus bis zur Seeschlacht von Navarino behandelt. Die Beigabe eines Namensregisters und insbesondere einer Konkordanz der originalen und der griechischen Schreibweise der Philhellenennamen wurde die Brauchbarkeit des Buchleins noch erhoht haben.

Irm.

N. G. POLITIS, Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Ἔκδ. πέμπτη, Ἀθῆναι, 1966, 326 p.

Die klassische Sammlung neugriechischer Volkslieder, 1914 in erster Auflage erschienen, ist jetzt neu zuganglich geworden. Veranderungen am Text und an den Beigaben sind gegenuber der 4. Auflage nicht erfolgt.

Irm.

VALENTIN GEORGESCO, *Les ouvrages juridiques de la bibliothèque des Maurocordato*, « Jahrbuch der osterreichischen Byzantinistik », 18, 1969, p. 195—220.

Fondée par Alexandre l'Exaporite, enrichie par ses descendants Nicolas et Constantin, la bibliothèque des Maurocordato fut la plus importante des anciennes bibliothèques de Roumanie. Il n'est pas donc étonnant qu'elle ait retenu l'attention de nombreux chercheurs

(N. Iorga, V. Mihordea, C. C. Giurescu, M. Berza, etc.). L'intérêt dont cette bibliothèque a joui est justifié surtout par le rôle qu'elle a joué dans la vie culturelle de la société roumaine au XVIII[e] siècle. Ainsi que le montre le professeur V. Georgesco, la bibliothèque princière des Maurocordato « nous apparait comme un véritable laboratoire intellectuel et scientifique et le point de départ de certains mouvements d'idées dont les véritables causes, bien entendu, se trouvent dans les transformations générales de la société roumaine » de l'époque.

Dans la première partie de son étude, l'auteur esquisse un véritable programme de recherches concernant les différentes catégories d'ouvrages représentées dans la bibliothèque : ouvrages historiques, philologiques, philosophiques, juridiques, scientifiques, littéraires. Il insiste sur la nécessité de publier tous les catalogues conservés et recommande de dépister dans les bibliothèques roumaines des livres ayant appartenu aux Maurocordato. Car bon nombre d'ouvrages de la bibliothèque se trouvent encore actuellement dispersés dans les bibliothèques publiques de la Roumanie, surtout dans les fonds de l'Academie roumaine et du Collège Bălcescu de Craiova. Un nombre considérable de livres a été vendu aux enchères à Constantinople, en 1757. Les chercheurs qui réussiront à établir la circulation des ouvrages de la bibliothèque des Maurocordato et cela d'une manière systématique, en poursuivant le sort de chaque catégorie de livres, réussiront par là-même de mettre en lumière le rôle culturel joué dans la vie du pays par cette bibliothèque.

Une pareille analyse des ouvrages juridiques ayant appartenu aux Maurocordato fait l'auteur de cette étude. Il dresse un inventaire systématique de ces ouvrages en groupant par matières les titres mentionnés dans trois catalogues de la bibliothèque (dont un catalogue inédit). Il identifie l'édition ou le manuscrit dont il est question dans les listes et, le cas échéant, il donne des renseignements sur la circulation des ouvrages, sur l'importance scientifique ou culturelle de chacun d'entre eux.

Ce n'est pas sans raison que l'auteur parle de son étude comme d'une contribution à celle de la réception du droit byzantin dans les Principautés danubiennes au XVIII[e] siècle. Il ressort clairement de cet inventaire minutieux et abondamment commenté la place importante des ouvrages et des éditions occidentales dans la transmission du droit byzantin en Roumanie. D'autre part le grand nombre d'ouvrages écrits par des représentants de l'école du droit naturel ou par des précurseurs des Lumières doit être mis en relation avec l'activité réformatrice de ces princes éclairés qu'ont été les Maurocordato. Nous venons de citer les conclusions mêmes de l'auteur.

N. Ș. T.

M. I. MANOUSSAKAS, Συλλογὴ ἀνεκδότων ἐγγράφων (*1578—1685*) ἀναφερομένων εἰς τοὺς ἐν Βενετίᾳ μωτροπολίτας Φιλαδελφείας (Recueil de documents inédits (1578—1685) de Venise qui se rapportent aux métropolites de Philadelphie), dans « Θησαυρίσματα », VI (1969), p. 7—112.

Le nouveau volume de l'annuaire de l'Institut grec d'études byzantines et post-byzantines de Venise, réalisé et publié sous la direction du P[r] M. Manoussakas, contient de riches matériaux concernant le passé historique de l'hellénisme d'Italie. La majorité des collaborateurs utilisent dans leurs études surtout les fonds d'archives conservés à l'Institut grec de Venise, dont l'exploration systématique qui est en cours nous réserve encore beaucoup d'agréables surprises.

L'article du P[r] Manoussakas comprend un nombre de 55 documents en langues grecque et italienne concernant l'activité des métropolites de Philadelphie entre 1578—1685. Les docu-

ments, reproduits en entier, sont accompagnés de commentaires détaillés. A la fin de l'article on donne un index des noms propres et sept planches. La dernière planche reproduit le portrait du métropolite de Philadelphie, Gherasim Vlahos, dont les œuvres ont circulé dans les Principautés roumaines.

N. C.

G. S. PLOUMIDIS, Τὰ παλαιὰ ἑλληνικὰ βιβλία τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἰνστιτούτου Βενετίας. Μετὰ προσθηκῶν, εἰς τὰς βιβλιογραφίας *E. Legrand* καὶ Δ. Γκίνη — Β. Μέξα (Les anciens livres grecs de la Bibliothèque de l'Institut grec de Venise. Suppléments aux bibliographies de E. Legrand et D. Ghinis — V. Mexas), dans « Θησαυρίσματα », VI (1969), p. 120—156.

Dans la première partie de cette très utile contribution, l'auteur public un catalogue chronologique des livres se trouvant à l'Institut grec de Venise, livres parus entre les années 1552 et 1863. Pour cette catégorie on se contente de renvoyer aux bibliographies de Legrand et Ghinis, tout en y ajoutant les cotes de l'Institut de Venise. Les titres d'un nombre de 43 livres inconnus ou incomplètement décrits précédemment sont reproduits ensuite. Un index de noms d'auteurs, traducteurs, correcteurs et typographes s'ajoute à la fin.

N. C.

Action and Conviction in Early Modern Europe. Essays in Memory of E. H. Harbison, Princeton University Press, 1969, IX + 463 p.

This volume dedicated to the memory of the author of *The Age of Reformation*, is published by professors Theodore K. Rabb and Jerrold E. Seigel; it includes studies on different aspects of actions and convictions in European cultures. Students and specialists in the history of ideas will gain intellectual stimulation from the essays which discuss *The Renaissance Monarchy as seen by Erasmus, More, Seyssel and Machiavelli* (J. Russell Major), *Utopia and Geneva* (J. H. Hexter), *Francis Bacon and the Reform of Society* (Theodore K. Rabb), *Florence and its Universities, 1348—1434* (Gene A. Brucker), *Talent and Vocation in Humanist and Protestant Thought* (Richard M. Douglas), *History and Politics: the Controversy over the Sale of Offices in Early Seventeenth-Century France* (Davis Bitton), *Reason and Grace: Christian Epistemology in Dante, Langland and Milton* (Roland Mushat Frye), *John Locke and the New Logic* (Wilbur Samuel Howell) and other interesting topics. In *The Iconography of Temperantia and the Virtuousness of Technology*, Lynn White jr. argues that the increase in speculative emphasis on Temperance in the thirteenth and fourteenth centuries is symptomatic of the growth of lay ascetism, which reached its culmination in the Puritans but which long antedated the Reformation; if in previous centuries Temperance seemed a colorless Virtue, by the end of the thirteenth century its situation changed for the better thanks to the ethical system developed by poets, to the revival of Aristotelian ethics and to the gradual identification of Temperantia with Sapientia. References are made to illuminations or sculptures. One may compare the author's conclusions with elements put forward by the study of the ethical system in the South-East European thought in later periods.

Felix Gilbert (*Religion and Politics in the Thought of Gasparo Contarini*) analyses the role of this distinguished Venetian statesman and cardinal in the confessional struggle of the 16 th century; special stress is put on Contarini's polemics against Pomponazzi. After the defeat which Venise suffered in its war against the League of Cambrai, the Venetian scholar believed that the republic needed a reform by means of a return to the ideas expressed in the myth of the past.

A study on the influence of Greek scholars in Italy and on the dramatic dialogue of rhetoric with philosophy during the Quattrocento is written by Jerrold E. Seigel (*The Teaching of Argyropoulos and the Rhetoric of the First Humanists*). Whereas Leonardo Bruni believed that philosophy as practised by the ancients was in close union with eloquence, Argyropoulos emphasized the contrast rather than the harmony between rhetoric and philosophy: "for the humanists of Bruni's stamp, the separation of ethics from speculation was complemented by its close tie to the rhetoric, so that true learning in philosophy itself could be said to require a concern for oratory. For Argyropoulos... moral philosophy brings men away from their concern for eloquence toward the true study of wisdom, a pursuit in which rhetoric was not included but in which speculative philosophy certainly was". I would like to add that the study of the relations between rhetoric and philosophy in South-East European cultures seems to be of major importance for a better definition of the relationship between tradition and innovation in the cultural life of this European area.

A. D.

DAVID PRODAN, *Încă un Supplex Libellus românesc, 1804* (Un nouveau Supplex Libellus roumain de 1804), Cluj, Dacia, 1970, 92 p.

Signalé par N. Iorga, le *manuscrit 39* de la Bibliothèque de l'Académie vient d'être analysé par l'auteur du livre magistral sur l'acte politique le plus représentatif du XVIII^e siècle roumain (D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, Editura ştiinţifică, 1967) : il s'agit d'une nouvelle supplique adressée à l'empereur de Vienne, au nom du peuple roumain, par un auteur anonyme. Le prof. D. Prodan étudie le texte et relève les principales idées qui s'en dégagent — abolition du servage, égalité de la nation roumaine avec les autres nationalités de la Transylvanie, doléances diverses concernant l'administration, la justice, les questions militaires et fiscales. Un chapitre de « Considérations » souligne la signification des références faites à la conquête de la Transylvanie par Michel le Brave, à la révolte de Horia, et de la vision de l'unité politique qui domine l'argumentation; cette argumentation revêt un aspect juridique saisissant. L'auteur de l'étude attribue la paternité du mémoire à Ion Budai-Deleanu, partisan du joséphinisme et sympathisant des jacobins.

A. D.

Dix-Huitième Siècle ». Revue annuelle publiée par la Société française d'Etude du XVIII^e siècle, Paris, Garnier, I (1969) ; II (1970).

Paru à la fin de l'année 1969, le savant annuaire français, ayant comme secrétaires les P^r Paul Vernière et Roland Desné, s'est assuré, dès le début, une place de choix parmi les revues consacrées au XVIII^e siècle. Guidé par l'idéal encyclopédique, il se propose d'« ex-

plorer et faire revivre dans sa diversité et sa totalité le siècle des Lumières », afin de contribuer à « l'idéal d'humanité généreuse et raisonnable » du présent. Les contributions publiées dans les deux premiers tomes concernent l'histoire, les sciences, la philosophie et l'histoire des idées, les littératures et la musique. Signalons ici l'étude de R. Trousson sur « J. J. Rousseau dans la presse périodique allemande de 1780 à 1800 » et celle de L. Monev, « Les premières mentions de J. J. Rousseau dans la littérature serbo-croate ». Une riche « Documentation » analyse, à partir du II^e tome, les livres et articles récemment parus. Un annuaire international des dix-huitiémistes, conçu comme un trait d'union entre les chercheurs d'une même discipline ou de disciplines diverses, enregistre les sujets abordés par les spécialistes.

A. D.

ELEPHTERIOS PREVELAKIS, Τὸ κρητικὸ ζήτημα, *1821—1862*. Ὑπόμνημα τοῦ *A. S. Green* καὶ ἄλλα ἔγγραφα ἀπὸ τὸ Ἀρχεῖο τοῦ *Foreign Office* (Le problème crétois, 1821—1862. Mémoire de S. A. Green et autres documents des Archives du Foreign Office), Irakleion, 1969, « Κριτικὰ χρονικά », XXI, 1, p. 55—96.

Le mémoire rédigé en 1866 par le sous-directeur de la Bibliothèque du Foreign Office ne fut pas édité à l'époque, ayant un caractère confidentiel. Contenant un résumé de la correspondance de ce ministère relative à la Crète, ce mémoire est une source intéressante non seulement pour l'histoire crétoise, mais aussi pour les recherches concernant *la* question d'Orient (1821—1862). Afin de compléter le texte, l'éditeur y a ajouté certaines lettres diplomatiques inédites citées par Green.

C'est parmi ces documents que nous trouvons une requête de la Commission crétoise adressée à Palmerston en 1839, qui donne une véritable définition du « Hospodarat » tel qu'il apparaissait après l'expérience des pays roumains et de l'île de Samos. Les signataires de cette requête, dont le professeur crétois de l'Académie d'Athènes, Misail Apostolidis, déclarent ne jamais accepter pareille institution. D'après eux un Pacha n'est pas plus à craindre qu'un Hospodar chrétien qui, « attaché à la faveur des favoris du Sultan est prêt à commettre les plus viles bassesses pour parvenir ».

C. P. D.

DOMNA DONTA, Τ'ἀπομνημονεύματα τοῦ Στρατιγοῦ Ἰγνάτιεφ καὶ ἡ κριτικὴ ἐπανάσταση τοῦ *1866—1869* (Les mémoires du général Ignatiev et la révolution crétoise de 1866—1869) Athènes, 1969, p. 169—177 (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Δ'Τόμου τῶν πεπραγμένων τοῦ Β'Διεθνοὺς κρητολογικοῦ Συνεδρίου)

En utilisant les mémoires du général comte Nicolas Ignatiev ainsi qu'une correspondance inédite que celui-ci a entretenue avec le consul russe de Hania (Crète), Dendrinos, l'auteur fait une minutieuse analyse de la politique russe en Orient. La figure d'Ignatiev s'en détache comme étant celle d'un diplomate de premier rang. Evidemment, sa position était faite pour l'aider, puisque depuis 1864 jusqu'en 1877, il fut le représentant du tzar à Constantinople. D'un intérêt tout spécial nous semble le rapprochement qui se produisit à l'époque de la crise crétoise (1866—1869) entre le destin des Principautés roumaines et celui de Crète.

Ignatiev souligne à plusieurs reprises l'écho qu'eut en Crète l'Union des Principautés. Le succès remporté par les Roumains lors de la conférence de Paris (1859) avait été d'ailleurs pour beaucoup dans l'élan révolutionnaire des Crétois.

C. P. D.

DIKEOS V. VAGHIAKAKOS, Γλωσσικὴ βιβλιογραφία τῶν ἔτων *1965—1967* (Bibliographie linguistique des années 1965—1967), Athènes, 1968, p. 383 — 421. ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ Τόμου XII τοῦ περιοδικοῦ 'Αθῆνα)

Continuant une précieuse œuvre bibliographique commencée en 1939 et parue sans interruption dans la revue 'Αθηνᾶ, l'auteur donne une bibliographie complète des périodiques linguistiques grecs, des périodiques étrangers qui ne sont pas présentés ailleurs, ainsi que des livres parus dans ce domaine. L'utilité de ce bulletin est renforcée par les annotations que M. Vayakakos a ajoutées à la plupart des titres.

C. P. D.

ANASTASIOS KARANASTASIS, 'Η ἑλληνικὴ ἐπίδρασις ἐπὶ τῆς ναυτικῆς ὁρολογίας τῆς Τουρκίας, τῶν Βαλκανίων, τῆς Ρωσσίας ἐπὶ τοῦ Εὐξείνου Πόντου καὶ τῆς Αἰγύπτου ἐπὶ Ετῆς. 'ρυθρᾶς θαλάσσης (L'influence grecque sur la terminologie navale de la Turquie, des Balkans, de la Russie au Pont-Euxin et de l'Egypte à la mer Rouge), Athènes, 1970 ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ Λεξικογραφικοῦ δελτίου Τομ.ΙΑ'), p. 135—147.

L'intérêt que présente cet article pour la linguistique sud-est européenne est évident. A part Constantinople, Smyrne et d'autres grands ports turcs, l'auteur a examiné des matériaux de Varna et de Sozopole (Bulgarie), Odessa, Sébastopol, Cherson, Cherci et Batoumi (U.R.S.S.), Ag. Saranda et Dyrrachio (Albanie), Cavtat (Yougoslavie), Constanța (Roumanie).

L'influence grecque sur la terminologie navale de ces pays s'est avérée plus forte pour la Turquie, l'Albanie et la Bulgarie, qui ont des frontières communes avec la Grèce.

C.P.D.

HARALAMBOS K. PAPASTATHIS, Πέντε ἔγγραφα τοῦ ἑλληνικοῦ προξενίου Θεσσαλονίκης περὶ τῆς ρωσσικῆς πολιτικῆς ἐν "Αγιῳ "Ορει (Cinq documents du consulat grec de Thessalonique, sur la politique russe au Mont Athos), Salonique, 1967, p. 476 — 489 'Ανάτυπον ἐκ τοῦ περιοδικοῦ ,,Γρηγόριος ὁ Παλαμάς'')

Ces documents inédits des Archives du ministère des Affaires étrangères d'Athènes mettent en lumière l'activité des moines russes au Mont Athos et tout spécialement au monastère de St. Pantéléimon (1874), activité qui allait de pair avec la politique générale d'Ignatiev en Orient.

C.P.D.

NICOLAE CIACHIR, *Contribuţii la istoricul relaţiilor româno-turce (1878—1914)* (Contributions à l'histoire des relations roumano-turques, 1878—1914), «Buletin de studii şi referate», Bucureşti, 1970, 5, 36 p. (ADIRI)

L'étude de Nicolae Ciachir ne se propose pas d'épuiser les problèmes se rattachant à l'histoire des relations roumano-turques durant la période de 1878—1914. Il s'agit seulement d'un aperçu des problèmes essentiels, partant surtout du matériel inédit fourni par les archives du ministère des Affaires étrangères (fonds 21, Correspondance avec Constantinople, dossiers concernant les relations économiques) et par les Archives historiques centrales de Bucarest (fonds de la Maison Royale). Travaillant avec minutie sur l'immense matériel archivistique du ministère des affaires étrangères, l'auteur offre une sélection des renseignements relatifs aux moments importants des relations roumano-turques dans la période envisagée, s'efforçant de jalonner la voie d'une prochaine étude d'envergure avec pour objet les rapports des deux Etats.

C'est, pour une bonne part, une véritable œuvre de pionnier qu'entreprend l'auteur, car l'historiographie roumaine ne compte jusqu'à présent que de rares études consacrées à ce sujet d'une importance incontestable. Bon connaisseur des problèmes balkaniques, Nicolae Ciachir traite aussi de la question des Aroumains vivant dans l'Empire ottoman. Il souligne le fait que grâce aux insistances du gouvernement roumain d'obtenir en faveur de cette population des écoles et des églises fonctionnant dans sa langue maternelle, le gouvernement ottoman fit promulguer en mai 1905 une loi (*iradea*) qui reconnaissait cette population et acquiesçait à la constitution des communautés aroumaines dans l'Empire.

Un sous-chapitre à part est consacré à l'étude des relations économiques entretenues par les deux Etats au cours de la période 1878—1914; les aspects essentiels du problème sont présentés avec une remarquable précision.

G.M.

BERNARD MICHEL, *La Petite Entente et les crises internationales des années 1930*, «Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale», 77, janvier 1970, p. 15—24.

En analysant les récents ouvrages des historiens roumains, tchécoslovaques, polonais, hongrois, ouest-allemands, consacrés à la Petite Entente, l'auteur nous offre une image synthétique du rôle joué par les Etats membres de cette organisation, d'une «surprenante solidité».

L'historien français constate que les profondes crises du début des années '30 n'ont pas affaibli la cohésion entre les Etats membres de la Petite Entente, mais l'ont consolidée; le plan de réorganisation de Genève (février 1933) est apprécié comme une expression éloquente de la nouvelle étape du développement de cette organisation.

Dans une période où la montée des Etats révisionnistes, à la tête desquels se trouvait l'Allemagne d'Hitler, devenait de plus en plus évidente, les actions entreprises par la Petite Entente — défense des principes du Pacte de la Société des Nations, condamnation de l'agression de l'Italie fasciste en Ethiopie et l'intervention en Espagne républicaine — sont hautement appréciées par l'historien français.

B. Michel souligne aussi le rôle positif joué par les diplomates des Etats membres — parmi lesquels N. Titulescu se place au premier rang — dans la lutte pour l'instauration d'un climat de paix et de sécurité en Europe.

L'auteur s'occupe de l'organisation de l'Entente balkanique, dont les actions se sont, au moins dans la phase initiale, entremêlées avec celles de la Petite Entente, du projet de Pacte oriental initié par L. Barthou et de l'intensification des contacts diplomatiques avec l'Union Soviétique.

Quoique avec certaines réserves, l'auteur considère que l'écartement de N. Titulescu n'a pas marqué une nouvelle orientation dans la politique de la Petite Entente ; il souligne néanmoins que l'affaiblissement de l'unité de l'organisation a été une conséquence de la position fluctuante du gouvernement yougoslave de M. Stojadinović. En insistant sur les événements de 1938, l'historien français constate que l'Anschluss a provoqué l'isolement de la Tchécoslovaquie et implicitement le démembrement de la Petite Entente.

A la fin de l'étude, l'auteur se réfère aux controverses provoquées par l'attitude de la Roumanie envers la Tchécoslovaquie durant la crise munichoise ; il ne nie pas la loyauté du gouvernement roumain vis-à-vis de son alliée, mais il désire qu'elle soit démontrée par une étude précise de la politique interne roumaine de cette période. Cette analyse a été justement faite dans l'ouvrage d'Al. Gh. Savu, récemment paru : *Dictatura regală 1938–1940* (La dictature royale 1938–1940), Bucarest, 1970.

C.J.S.

MALA, TAHIR et MYFTAR MEMIA, *Disa momente te Luftes nacionalçlirimtare ne Malcsinë e Gjakoves dhe ndihma e saj per zhvillimin e levizjes nacionalçlirimtare në Kosove*(Aspects de la lutte de libération nationale de la Malessie de Gjakove et son concours au développement du mouvement de libération nationale dans la Kosove), « Studime historike », 1970, 1, p. 39–52.

Les premières actions contre le fascisme furent des désertions de l'armée. Sous l'influence de la propagande communiste, dans les seules années 1939–40 désertèrent environ 250 Malessores, d'autres prirent le maquis, ne voulant pas être enrôlés. Le conflit entre la population et l'envahisseur devint aigu. Le 7 avril 1941, un conflit armé entre quelques Malessores patriotes et les fascistes italiens s'amplifia rapidement, mettant la région entière en état de guerre ; l'ennemi a été battu et obligé de se retirer dans la région de Puke.

Pour mieux défendre la Malessie, en novembre 1943 arrivèrent sur les lieux deux bataillons de partisans, « Bajram Curri » et « Perlat Rexhepi », qui avaient entrepris des opérations militaires contre les bandes des tchetniks et de ballistes des régions de Plave et de Gucije.

Au printemps, la lutte de libération nationale connut un nouvel essor. Le passage de la I[re] Division de Choc au Nord permit aux forces partisanes de la Malessie d'entreprendre des opérations militaires sur vaste échelle, dans la Kosove, à Plave et ailleurs. En juin 1944, plus de 90 pour cent du territoire de la Malessie de Gjakove était libéré par les forces partisanes. qui le tirent entre leurs mains jusqu'à la libération totale de l'Albanie.

L.P.M.

SOKOLOVA, B., *Observations et matériaux ethnographiques du village de Mandrica*, in « Etudes balkaniques », année V (1969), n° 1, p. 63–82.

Le village de Mandrica est la seule localité en Bulgarie où l'on parle, aujourd'hui encore, l'albanais. Ses habitants ont émigré depuis plusieurs siècles du village de Vithkuki, région de Korça, en Albanie et sont venus s'établir sur les terres bulgares. Ce groupe albanophone, détaché

de son pays d'origine et qui se développe isolément, sous l'influence de trois nationalités et langues différentes, est intéressant surtout au point de vue de son langage, tout en attirant aussi l'attention par certains côtés de sa culture intellectuelle et matérielle.

Cette étude vise à examiner certaines particularités caractéristiques de la culture matérielle et intellectuelle des Albanais de Mandrica, tout en relevant les parallèles et les analogies ethnographiques entre ce village albanais et la patrie d'autrefois de ses habitants.

Les quelques siècles de coexistence des Albanais de Mandrica avec les Bulgares et les Grecs des environs a amené un aplanissement presque total des différences dans le domaine de la culture matérielle et intellectuelle de ces différents groupes ethniques.

Certains éléments albanais sont encore conservés dans ce village, modifiés, il est vrai, par le temps et les diverses influences. Ce sont, à un certain point, les beaux et intéressants costumes de femme, certains éléments d'architecture et les divers rites à l'occasion de naissances, de fiançailles et de noces, de fêtes de calendrier qui, dans la plupart des cas, s'identifient avec les rites albanais correspondants.

L.P.M.

P. WALCOT, *Greek Peasants. Ancient and Modern. A Comparison of Social and Moral Values*, Manchester University Press, 1970, 119 p., Select Bibliography + General Index 25 p.

Voilà un livre qui renferme une enquête comparative sur les valeurs sociales et morales de la paysannerie grecque ancienne et moderne, d'un interét tout spécial, parce que l'auteur démontre avec succès la continuité de ces valeurs jusqu'à nos jours.

La sociologie comparée, tout comme la littérature comparée, s'affirme de nos jours comme une discipline à part, qui s'érige sur des principes scientifiques solides. Le dilettantisme est exclu de cette investigation qui n'admet plus, comme autrefois, des rapprochements hasardés, fondés sur des ressemblances fortuites.

Le point de départ du livre de P. Walcot, spécialiste dans l'exégèse des poèmes hésiodiques, sont les travaux modernes entrepris par les Anglais et les Américains sur la composition sociale et le mode de vie de certaines communautés rurales qui se trouvent dans différentes régions de la Grèce. La plupart de ces études, citées par l'auteur dans le chapitre intitulé *Sources of Evidence* (p. 11), appartiennent à la sixième décennie. De la liste de ces travaux il paraît que P. Walcot a utilisé avec le plus grand profit possible la monographie sur un village de Béotie, Vasilika, réalisée par Ernestine Friedl, *Vasilika, a Village in Modern Greece*, New York, 1962, la recherche de J. K. Campbell, *Honour, Family and Patronage, A Study of Institutions and Moral Values in a Greek Mountain Community*, Oxford, 1964, et celle de Richard et Eva Blum, *Health and Healing in Rural Greece, a Study of Three Communities*, Stanford, 1965. Auteur de nombreuses études sur les conditions de la vie rurale en Grèce au temps d'Hésiode, M. Walcot a été frappé par les références des sociologues modernes à la continuité du mode de vie dans les communautés grecques. L'intérêt éprouvé pour ces travaux a été si vif qu'il a décidé d'écrire lui-même un livre sur ce thème, étude que je trouve une belle réussite grâce à la prudence exemplaire de l'auteur quand il s'agit d'évaluer les valences sémiotiques des termes employés dans l'investigation sociologique.

Classiciste de formation, P. Walcot connaît à fond l'*Iliade*, l'*Odyssée* et les poèmes hésiodiques, produits d'un temps où les cités grecques de l'époque archaïque étaient encore ancrées dans les formes de la vie rurale, respectivement tribale. Certainement, la tradition familiale si puissante encore dans le milieu rural de la Grèce moderne a des correspondances évidentes avec l'ensemble des valeurs morales respectées par les anciens. Mais, depuis lors,

les fils de cette continuité ont subi diverses influences étrangères, ont été soumis à des modifications substantielles à travers les siècles à ce point qu'aujourd'hui, dans un monde où la révolution de la technique a pénétré dans les régions les plus éloignées des grands centres urbains — les mœurs et le folklore portent à leur tour l'empreinte des profonds changements entraînés par la succession des régimes de vie (esclavagiste, féodal, capitaliste). C'est une vérité dont l'auteur tient compte quand il discute et présente les similitudes et les différences entre les paysans modernes et les paysans anciens de la Grèce. Le livre contient six chapitres intitulés *Sources of Evidence*; *Labour and Agriculture*; *The Family and Inheritance*; *The Concepts of Shame and Honour*; *Envy and the Spirit of Competition*; *The Wider World*. Le deuxième chapitre, *Labour and Agriculture*, développe une étude plus ancienne de P. Walcot, *The specialisation of labour in early Greek society*, REG, 80 (1967), p. 60–67. Dans ce chapitre, à côté des précisions sur les formes de propriété anciennes et modernes se trouvent aussi quelques observations pénétrantes à propos des modalités de l'hérédité et de la transhumance pastorale. Dans le chapitre intitulé *The Concepts of Shame and Honour* l'auteur discute la portée de ces concepts sur des plans différents. Il y souligne à juste titre que l'évaluation des valeurs est conditionnée par l'appartenance de classe, par l'idéalisation du passé (p. 71 et suiv.) et par le degré culturel des membres d'une communauté soit-elle rustique ou urbaine. Au dernier chapitre, *The Wider World*, se trouve un ample débat sur les opinions des sociologues modernes à propos des relations village-ville.

En écrivant ce livre, P. Walcot a utilisé une vaste bibliographie qui regarde deux pôles opposés du problème choisi : l'antiquité et les temps modernes. Je me demande si le livre n'aurait pas gagné en profondeur par l'introduction d'un chapitre regardant les nombreuses interférences avec les valeurs sociales et morales des autres peuples balkaniques avec lesquels les Grecs sont venus en contact, car j'ai l'impression que l'auteur aurait constaté en ce cas que les traits caractéristiques pour le mode de vie des paysans grecs modernes se retrouvent chez des paysans qui habitent les pays voisins de la Grèce. Mais, peut-être que P. Walcot a limité son sujet justement pour donner plus de relief à la thèse qu'il se proposait de soutenir, ce qu'il a d'ailleurs réussi pleinement.

A. P.

JACQUES VIDALIN, *Pouvoir et Dialectique. La Pensée politique de la Grèce*, Tome I, 1968, Faculté de Droit et des Sciences Economiques de Rennes (texte lithographié), 217 p.

Cette étude, intitulée *Pouvoir et Dialectique*, ayant comme sous-titre *La Pensée politique de la Grèce*, se propose de mettre en lumière les moments significatifs de la pensée politique dans la Grèce ancienne, c'est-à-dire la théorie de Protagoras sur la formation de l'Etat (la *polis*), le système platonicien, avec ses remaniements successifs et les analyses critiques d'Aristote, à propos des « constitutions ». L'auteur a suivi les fils qui tissent cette fameuse triade de l'époque classique sans approfondir la doctrine de Thucydide qui, lui aussi, bien qu'historien, a le droit d'être considéré comme une personnalité de premier rang pour le développement de la pensée politique dans la Grèce.

L'étendue des chapitres démontre que l'intérêt de l'auteur est au fond attiré par l'œuvre politique d'Aristote, l'apport protagorien et les concepts platoniciens, en ce qui regarde l'éclosion d'une théorie sur la meilleure forme de gouvernement étant discutés d'un point de vue spécial, c'est-à-dire en tant que matériaux préliminaires à l'apparition de la grandiose synthèse aristotélicienne.

Le nouveau point de vue abordé par l'auteur dans un exposé qui d'ailleurs ne comporte aucun détour sensationnel du chemin bien connu doit être cherché dans l'effort de conjuguer la pensée politique des Grecs anciens avec leur pensée juridique. J. Vidalin a observé avec raison que dans la Grèce classique les principes juridiques ne se sont pas nécessairement confondus avec les prescriptions législatives obligatoires, qu'en fin de compte les Grecs anciens ont toujours dirigé leur pensée politique d'après la notion abstraite de *dikaion* (le Juste), conditionnée par celle de *metrion* (la juste mesure). Voilà, selon J. Vidalin, le fondement de la pensée juridique des Grecs anciens qui, à son tour, a engendré les théories politiques sur la meilleure forme de gouvernement.

Les penseurs grecs étaient tout à la fois des observateurs empiristes et des chercheurs scientifiques. Leurs spéculations sur les différents régimes politiques des cités ont abouti à une préoccupation commune : trouver, par voie de comparaison critique, la meilleure formule de gouvernement dans le cadre circonscrit des « constitutions » (πολιτεῖαι), tout en proclamant l'impuissance des lois de s'acquitter de leur devoir suprême : servir intégralement la Justice (ἡ Δίκη). Dans cette incompatibilité entre la rigueur de la loi et l'essence du Juste (τὸ δίκαιον), l'auteur se propose de trouver la principale différence entre le fondement juridique des Etats modernes et celui de l'Etat ancien.

En suivant les directions de la pensée politique en Grèce selon le critère énoncé J. Vidalin discerne plusieurs stades qu'il examine dans la première partie de l'ouvrage (p. 9—42). La démonstration s'attache surtout à l'analyse de deux concepts : celui du *pouvoir* dont l'expression varie suivant les étapes du rationalisme grec ancien, la grande dispute à propos du droit de la force, l'antinomie entre le λόγος, en tant que règle morale (du point de vue stoïcien) et le νόμος, entendu comme ordre juridique de la société (voir p. 21 et suiv.) et celui, très important, du *rapport dialectique* entre le principe de droit et son exception, rapport qui se traduit par une opposition irréductible. Selon l'auteur, à l'encontre de ce qu'il en est des solutions juridiques modernes, soutenues par des jurisprudences, dans la Grèce ancienne la rupture entre les dispositions législatives et la pratique de la vie était beaucoup plus sensible et la pensée des théoriciens cherchait avec ardeur un point d'appui stable pour atténuer la divergence entre la règle de droit et les situations concrètes. La voie sur laquelle se sont engagés les théoriciens grecs pour trouver une solution raisonnable est celle de la philosophie du Droit, qui soulève de multiples problèmes autour de la personnalité humaine considérée comme membre d'une société. C'est ainsi qu'au V^e^ et au IV^e^ siècle a.n.è. la pensée juridique arrive à se confondre avec la pensée politique et que pour Aristote, qui a saisi le caractère dynamique du droit, cette évolution s'explique par les rapports établis entre les institutions (qui se succèdent) et les règles de droit, qui se renouvellent.

J. Vidalin a analysé avec finesse les aspects de la pensée politique des Grecs anciens vus sous la lumière de la dialectique et certainement, les thèses qu'il formule, en tant qu'historien du droit, sont parfaitement valables. Pourtant, si l'auteur aurait accepté d'élargir son commentaire en descendant à une analyse des conditions concrètes de la vie des sociétés esclavagistes grecques, son étude aurait gagné en profondeur. Je pense à la variété des constitutions considérées comme résultat des innombrables luttes de classe entre le δῆμος et l'oligarchie. Si l'auteur a bien défini les solutions trouvées par les penseurs de la Grèce ancienne (Protagoras, Platon, Aristote), il n'est pas allé jusqu'au bout quand il a renoncé à commenter la pensée politique de Thucydide, le plus grand parmi les grands, le seul qui ait entrepris une enquête proprement dite sur les causes de la prospérité et de la déchéance des cités, le seul qui ait étudié ces variations selon l'ἀνθρωπεία φύσις (voir, par exemple, III, 84, 2) sans tâcher d'adapter son entreprise à un schème idéal.

A. P.

LIVRES REÇUS

ANDRÁSFALVY, Bertalan, *A Mohácsiak Állattartása 1686-Tól 1848-IG*, II, Budapest, Dunántúli Tudományos Gyujtemény 100-Series Historica 57, 1970, p. 153—191.

ANGYAL, Endre, *Magyar-Horvát Kapcsolatok a Historiográfiában*, Budapest, Dunántúli Tudományos Gyüjtemény 98-Series Historica 55, 1970, p. 77—109.

BABICS, András, *A Mecseki Bányászok Önképzési, Önsegélyezési és szakszervezkedési Mozgalma a Baranyai-Pécsi Munkásszervezkedések Tukrében 1874—1918*, Budapest, Dunántuli, Tudományos Gyujtemény 96-Series Historica 53, 1970, p. 11—61.

BARTOŠ, Josef, *Postavení Českého obyvatelstva na Severní Moravě za Okupace*, Olomouc, Vlastivědný Ústav v Šumperku — Filosofická Fakulta University Palackého v Olomouci, 1969, 106 p.

Bibliographie hellénique de la préhistoire (1945—1969), Thessalonique, Comité National Hellénique de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen, 1970, 118 p.

BOJKOV, Stoiko, *Болгарская Академия Наук — Краткий очерк 1869—1969*, Sofia, Издательство Болгарской Академии Наук, 1969, 199 p.

CORTELAZZO, M., *L'Influsso linguistico greco a Venezia*, Bologna, Casa editrice Prof. Riccardo Pàtron, 1970, 382 p.

Der deutsche Kommunismus — Dokumente [Herausgegeben und Kommentiert von Hermann Weber], Koln-Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 1963, 697 p.

Die deutsche Revolution 1918—1919 — Dokumente [Herausgegeben von Gerhard A. Ritter und Susanne Miller], Frankfurt am Main, Fischer Bücherei Gmbh, 1968, 381 p.

DIMARAS, C. Th., C. KOUMARIANOU, L. DROULA, *Modern Greek Culture a Selected Bibliography*, Athènes, National Hellenic Committee of the International Association for South Eastern Europeen Studies, 1970, 110 p.

DURIDANOV, Ivan, *Thrakisch-Dakische Studien*, Erster Teil, *Die Thrakisch und Dakisch-Baltischen Sprachbeziehungen*, Sofia, Verlag der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften, 1966, 103 p.

Eesti Talupoja Tootid, Tartu, Eesti Nsv Riiklik Etnograafiamuuseum, 1969/1970, 10 p. + 57 p. illustr.

FILIPOVIĆ, Milenko S., *Majevica s Osobitim Obzirom na Etničku Prošlost i Etničke Osobine Majevičkih Srba*, Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1969, 269 p.

GARZYA, Antonio, *Une rédaction byzantine du mythe de Pasiphaé* (Extr. de « Le Parole e le Idee » nos 35—36/1967, Napoli, p. 222—226).

GARZYA, Antonio, *La poesia lirica greca nella Magna Grecia*, Naples, « Le Parole e le Idee », 1970, 19 p.

GEORGIEV, Vladimir, *Les deux langues des inscriptions crétoises en linéaire A*, Sofia, 1963, 104 p.

GEORGIEV, Vladimir, *Etruskische Sprachwissenschaft*, I. Teil *Altetruskische Inschriften*, Sofia Verlag der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften, 1970, 57 p.

GKINI, Dimitrii S., Νομικὸν Θεοφίλου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων (1788), Thessalonique, 1960, 362 p. + πρόλογος.

HAAS, Otto, *Die Phrygischen Sprachdenkmaler*, Sofia, 1966, 259 p.

HANNES, J., *L'Atlas cadastral parcellaire de la Belgique de P.-C. Popp*, « Bulletin trimestriel du Crédit Communal de Belgique », Bruxelles, juillet 1968, p. 137—146.

HARTWIG, Werner, *Wirtschaft und Gesellschaftsstruktur der Naga*, Akademie-Verlag, Berlin, 1970, 271 p. + 1 carte.

HEMMERDINGER-ILIADOU, Democratia, *La Crète sous la domination vénitienne et lors de la conquête turque (1322—1684)* (Extr. de « Studi veneziani », vol. IX, 1967, p. 535—623).

HOERNING, Karl H., *Secondary Modernization : Societal Changes of Newly Developing Nations. A Theoretical Essay in Comparative Sociology*, University of Denver, Colorado, 1970, 46 p.

HOLLOWAY, Kaye, *Modern Trends in Treaty Law*, Stevens and Sons, 1967, 737 p.

HUNGER, Herbert, *Byzanz im Europaischen Geschichtsdenken des 20. Jahrhunderts* (Extr. de « Jahrbuch der Osterreichischen Byzantinischen Gesellschaft », t. XV, Graz-Koln, 1966 p. 49—60).

HUNGER, Herbert, « ἑλιγήσεται ὁ Οὐρανός ὡς βιβλίον » (Extr. de « Κληρονομιας », t. 1/A', Thessalonique, 1969, p. 79—82).

IVANOSKI, Orde, *Балканските Социјалисти и Македонското Прашање*, Skoplje, *Култура*, 1970, 438 p.

Koekirjalised Kindad ja Sukad, Tartu, Eesti Nsv Rükliк Etnograafiamuuseum, 1969/1970, 6 p. + 44 p. illustr.

KOLAGO, Władysława, *Strój Kolbielski*, Wrocław, Polskie Towarzystwo Ludoznawcze, 1970, 61 p.

KREMENŠEK, Slavko, *Ljubljansko Naselje Zelena Jama Kot Etnološki Problem*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1970, 145 p.

KRIARAS, Em., Ἡ γλῶσσα τῶν κειμένων τῆς ἑπτανησιακῆς γραμματείας καὶ ἡ Ὀργανώση Συνάφων ἔρευγων (Extr. de « Πρακτικά », Athènes, 1969, p. 44—49).

LECOURT, Robert, *Le juge devant le Marché commun*, Genève, 1970, 69 p.

LINDER, Karl Peter, *Studien zur Verbalsyntax der altesten provenzalischen Urkunden und einiger anderer Texte mit einem Anhang uber das Konditionale QUI*, Tubingen, 1970, 109 p.

MÁLYUSZ, E., *Les problèmes des sources de l'histoire médiévale hongroise* (Extr. de « Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae » 14/1968, p. 179—197, Budapest).

MANAFI, Konstantinou A., Μοναστηριακὰ τυπικαδίαθηκαι, Athènes, τυπογραφεῖον Ἀδελφῶν Ῥόδη, 1970, 200 p.

Narodna nošnja, vez i tkanje Rumuna u Banatu (Portul popular, broderiile și țesăturile la românii din Banatul jugoslav), Novi Sad-Timișoara, Izdanje Vojvođanskog Muzeja, 1969—1970, 42 p. + 10 p. illustr.

Onomastica Jugoslavica — Glasilo Međuakademijskog odbora za onomastiku —, 1 (1969), 250 p. ; 2 (1970), 248 p.

PAJAKOWSKI, Włodzimierz, *Starozytny Epir i Jego Mieszkańcy-Studia*, Poznań, Drukarnia Uniwersytetu im. A. Mickiewicza, 1970, 130 p.

PANTAZOPOULOU, N. I., Ἡ πτῶσις τοῦ Βυζαντίου ὡς ἀφετηρία ἀναγεννησέως τοῦ ἑλληνικοῦ δικαίου τύποις « τὸ Νομικόν », Athènes, 1953, 38 p.

PETROVA, Dimitrina V., *Бзне в крак на буржоазното господство в България 1939—1944*, Sofia, Издателство на БЗНС, 1970, 228 p.

Правопис на македонскиот литературен јазик со правописен речник. Skoplje. Просветно Дело, 1970, 610 p.

Проблеми на икономическото развитие и социалното управление, Sofia, Наука и изкуство, 1969, 492 p.

PROVERA, Giuseppe, *Il principio del contradittorio nel processo civile romano*, Torino, G. Giappichelli — Editore —, 1970, 256 p.

Quinze ans de bibliographie historique en Grèce (1950—1964), Athènes, Centre de recherche néohellénique de la Fondation royale de la recherche scientifique, 1966, 293 p.

Rješenja Zemaljske Uprave za Slavoniju 1738—1742/Priopčio Ive Mažuran./Osijek, 1970, 482 p.

ROBERT, Louis, *Epigraphie et antiquités grecques* (Extr. de « L'Annuaire du Collège de France », 69e année (1969—1970), p. 473—478).

Rukopisy Křivoklátské Knchovny (Codices Manu Scripti Bibliothecae Castri Křivoklát) /Conscripsit Jiřé Pražák/, Prague, 1969, 300 p. + 8 illustr.

SCHIRO, Giuseppe, *Testimonianza Innografica dell'attività scriptoria di S. Elia lo Speleota* (Extr. de « Polychordia » — Festschrift Franz Dolger zum 75. Geburstag — Amsterdam, 1967, p. 313—317).

SCHRAN, Peter, *The Development of Chinese Agriculture, 1950—1959*, Urbana-Chicago-London-University of Illinois Press, 1969, 238 p.

SCHWARZ, Hans-Peter, *Vom Reich zur Bundesrepublik*, Neuwied und Berlin, Hermann Luchterhand Verlag Gmbh, 1966, 884 p.

SESLI, Huseyin, Wolfgang Borchert, *Erzurum*, Ataturk Üniversitesi Basimevi, 1970, 156.

E. Th. SOULOGIANNY, *A'* Διεθνεσ κυπρολόγιον Συνέδριον εἰς λευκωσίαν Extr. « Παρνασσός », T. IA'/2, p. 3—5. Athènes, 1969).

SKENDI, Stavro, *Kačić's Razgovor and Fishta's Lahuta e Malcis* (Extr. de « Zeitschrift für Balkanologie », An VI/1968/2, p. 180—197).

STOKL, Günther, *Osteuropa und die Deutschen*, Oldenburg und Hamburg, Gerhard Stalling Verlag, 1967, 232 p.

Studia z Dziejów Osadnictwa [Redaktor Anna Rutkowska Płachcińska], T. 5, Wrocław, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1967, 137 p.

THIRIET, F., *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, T II : 1400—1430, 299 p., T. III : 1431—1463, 276 p., Paris, Mouton 8c Co, Hague, 1959—1961.

THIRIET, F., *Délibérations des Assemblées Vénitiennes concernant la Romanie*, T. I. : 1160—1363, Paris, Mouton & Co, Hague, 1966, 329 p.

TORNIKÈS, Georges et Démétrios, *Lettres et Discours* [Introduction, texte, analyses, traduction et notes par Jean Darronzès], Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1970, 381 p.

TRENARD, Louis, *L'Histoire des mentalités collectives*. Tiré-à-part de la « Revue d'histoire moderne et contemporaine », T. XV, T. XVI.

VALLESE, Giulio, *Luce di grazia ed ombra della carne nel canto di Manfredi* : Lettura del III del Purgatorio, Naples, Libreria editrice Ferraro, 1970, 26 p.

VALLESE, Giulio, « *Novum opus novae scholae* » : *Erasmo e il de Duplici* Copia Verborum ac Rerum, Naples, « Le Parole e le Idee », 1970, 22 p.

VENTURI, Franco, *Settecento riformatore. Da Muratori a Beccaria*, Turin, Einaudi, 1969, 768 p.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.6.0 £ ; 8,—$; 40,—F F ; 32, — DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerţ exterior LIBRI, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger :

R P d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve**, Tirana ■ R. D ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import**, Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R. P. de BULGARIE, **Hemus** Place Slaweikov, 11 Sofia ■ R P. de CHINE, **Waiwen Shudian** P O.B. 88, Pekin ■ R P. D. CORÉENNE, **Chulphanmul**, Phenian ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex**, Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo, Habana ■ R P. HONGROISE **Kultúra**, P.O B. 149, Budapest 62 ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch**, Ul Wronia 23, Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia**, Ve Smeckah 30 — Praha II ■ U.R.S S., **Mejdunarodnaia Kniga**, Moskva G-200 ■ R D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap Khau Sach Bao**, 32 Hai Ba Trung Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga** Terazije 27, Belgrad ; **Prosveta** 16/1, Teraije, Belgrad ; **Forum** Voivode Misica, Novi Sad ; ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A.**, Alsina 500, Buenos Aires ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd.**, Distributors 168—174, Day Sreet Sydney ■ AUTRICHE, **Globus Zeitung Drucks und Verlogsanstalt GmbH**, 1200 , Wien ; Hachestadplatz 3 ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier**, 5, Place St Jean, Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse**, 15—22 Rue du Persil, Bruxelles ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St. Toronto, Ontario ; **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.**, Six Thornelıffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ■ COLOMBIE, **Libreria Buchholz Galeria**, av. Jiménez de Quesada 8—40, Bogotá ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard**, Noregade, 6, Kobenhavn ■ ESPAGNE, **Libreria Herder**, Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ■ ÉTATS-UNIS, **Fram Book Service** 69, Fifth Avenue, Suite 8 F , New York, 10003 N. Y. ; **Continental Publications**, 111, South Mermanec Ave , St.-Louis, Missouri 63105 : **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ; ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O B 10128, Helsingfors, 10 ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne**, 111, Rue Réaumur, Paris II, **Europériodiques S. A.** 72, Boul, Senard, 22 Saint-Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.**, Denington Estate, Wellingborough, Northants, **Central Books, Ltd.**, 37, Inn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.**, P.O.B., 1136 Te'-Aviv ; **Haiflepac Ltd.**, P O.B., 1794, Haifa ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma ; **Messagerie Italiane Sp. A.** Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — Ikebukuro 2 Chome Toshima Ku, Tokyo ■ PAYS-BAS, N. V. **Martinus Nijhoff**, P O B. 269, Den Haag ; **Swetz & Zeitlinger**, Keizersgracht 471—487, Amsterdam, ■ NORVÈGE, **Tryggve Juul Molier-Boekhardel** Ovre Slattsgate 15 Oslo 1 ■ R. F. d'ALLEMAGNE, **Kubon & Sagner**, P.O.B. 68, Munchen 34 ; **Presse Vertriebsgesellschaft GmbH.** 6, Frankfurt/Main, Borsenstrasse 13—15 ; **Kunst und Wiessen**, Erich Biber, P.O B. 46, 7000 Stuttgart 1 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie**, Froschaugasse 7, Zurich, **Fachbucherei** Bern, P O B 397, 3001 Berne

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX D'HISTOIRE RÉCEMMENT PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

ŞTEFAN ŞTEFĂNESCU, **Ţara Românească de la Basarab I « Întemeietorul » pînă la Mihai Viteazul** (La Valachie depuis Basarab I[er] jusqu'à Michel le Brave), « Istorie şi civilizaţie » 1, 1970, 176 p.

* * * **Bibliografia istorică a României I, 1944—1969** (La bibliographie historique de la Roumanie I, 1944—1969), 1970, 388 p.

RADU POPA, **Ţara Maramureşului în veacul al XIV-lea** (Le Pays du Maramureş au XIV[e] s.), 1970, 305 p.

* * * **Izvoarele istoriei României** (Sources de l'histoire de la Roumanie), II[e] vol., sous la direction de H. Mihăescu, 1970, 769 p.

ŞERBAN PAPACOSTEA, **Oltenia sub stăpînirea austriacă 1718—1739** (L'Olténie pendant la domination autrichienne. 1718 — 1739), « Biblioteca istorică XXVIII », 1971, 343 p. +1 pl.

GHEORGHE MATEI, **Dezarmarea în contextul problemelor internaţionale şi atitudinea României (1919—1934)** (Le désarmement dans le contexte des problèmes internationaux et l'attitude de la Roumanie. 1919 — 1934), « Biblioteca istorică XXVII », 1971, 307 p.

DUMITRU PROTASE, **Riturile funerare la daci şi daco-romani** (Les rites funéraires chez les Daces et les Daco-Romains), « Biblioteca de arheologie XVI », 1971, 223 p.

DUMITRU TUDOR, **Podurile romane de la Dunărea de Jos** (Les ponts romains au Bas-Danube), « Istorie şi civilizaţie », 2, 1971.

NICOLAE GRIGORAŞ, **Instituţii feudale din Moldova. I. Organizarea de stat pînă la mijlocul sec. al XVIII-lea** (Institutions féodales en Moldavie. I. L'Organisation de l'Etat jusqu'au milieu du XVIII[e] s.), 1971, 477 p.

I. P. „Informaţia" c. 2317

43 456

Lei 40.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX - 1971

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de Rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome IX 1971 N° 3

Mélanges d'histoire, d'art et de philologie dédiés au XIV[e] Congrès international d'études byzantines

SOMMAIRE

SUR LE PROBLÈME DE LA COEXISTENCE DU DROIT ÉCRIT ET DU DROIT COUTUMIER DES SLAVES DU SUD AU MOYEN ÂGE

M. ANDRÉEV
(Sofia)

1. La réception du droit écrit byzantin dans le droit écrit des Slaves du Sud pendant l'époque du Moyen Age est un fait incontestable. Ici je ne peux que noter brièvement les faits qui sont très bien connus à tous ceux qui s'occupent des problèmes du droit des Slaves du Sud pendant cette époque. L'Eclogue byzantine a été traduite en langue slave probablement vers la fin du IX^e ou au commencement du X^e siècle, en Bulgarie [1]. Peu de temps avant fut créée en Bulgarie la première loi slave — Законъ соудный людьмъ (la Loi pour juger les gens)[2]. Si dernièrement on discute le problème où a été créée cette loi [3], on ne met pas en doute le fait qu'elle était appliquée dans les pays des Slaves du Sud. En ce qui concerne la Loi agraire byzantine et le Syntagma de Matheus Blastarès, on sait très bien que ces lois traduites en slave étaient

---

[1] M. Andréev, *Le droit romain et l'Eclogue slave (quelques considérations sur les écarts de l'Eclogue slave du droit romain)*, Bartolo da Sassoferrato, studi e documenti per il VI centenario, I, Milan, 1961, p. 109 et suiv.

[2] M. Andréev, *Sur l'origine du « Zakon Sudnyi Ljudem » (Loi pour juger les gens)*, « Revue des études sud-est européennes », t. I^{er}, 1963, n^{os} 3—4, p. 331 et suiv.

[3] H. F. Schmid, *La legislazione bizantina e la pratica giudiziaria occidentale nel più antico codice slavo, Atti del Cogresso internazionale di diritto romano e di storia del diritto.* I, Vérone, 1948, p. 395 et suiv.; I. Vašić, *Origine cyrillo-méthodienne du plus ancien code slave dit « Zakon Sudnyi Ljudem »*, « Byzantinoslavica », XII, 1951; С. Троицкий, *Святой Мефодий как славянский законодатель, Богословские труды*, сб. II, Моск. Патриархиа, Moscou, 1961, p. 83 et suiv.; В. Ганев, *Законъ соудный людьмъ, правно-исторически и правно-аналитични проучвания*, изд. БАН, Sofia, 1959 (V. Ganev, *Zakon Soudni Ljudm*, résumé en français, p. 617—620); М. Андреев, *Нови проучвания и нови теории относно произхода на Законъ Соудный Людьмъ*, « Годишник на Соф. Университет », Юрид. факултет, т. LV, 1964 (M. Andréev, *Nouvelles études et nouvelles théories concernant l'origine de la Loi pour juger les gens*, « Annuaire de l'Université de Sofia », Faculté de droit, t. LV, 1964, résumé en français, p. 78—83).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 335—342. BUCAREST, 1971

connues aussi bien en Serbie, qu'en Bulgarie médiévale [4]. Enfin les chrysobulles serbes et bulgares ne donnent pas lieu de douter qu'ils avaient comme modèle des chrysobulles byzantins [5]. Tous ces faits prouvent que le droit écrit byzantin était accepté par les Etats féodaux des Slaves du Sud.

Cependant le droit byzantin n'était pas accepté sans changements et sans modifications. Même dans la traduction slave de l'Eclogue byzantine on peut constater des changements du texte byzantin qui ne sont pas dus aux erreurs ou à l'incompréhension du traducteur [6]. Encore plus profondes sont les modifications des textes byzantins dans le plus ancien code slave — la Loi pour juger les gens [7]. Enfin les changements des formules des chrysobulles sud-slaves, formules empruntées aux chrysobulles byzantins prouvent que les chancelleries serbe et bulgare ne suivaient pas servilement les modèles de la chancellerie byzantine [8]. Il me semble que les changements des principes et des institutions du droit byzantin faits par les organes de la puissance judiciaire des Slaves du Sud qui les appliquaient étaient encore plus profonds. C'est compréhensible si l'on a en vue les causes qui ont provoqué la réception du droit byzantin dans les pays des Slaves du Sud.

Les conditions sociales et économiques du féodalisme qui s'imposaient dans ces pays, les intérêts de la classe féodale exigeaient la promulgation d'un nouveau droit, plus approprié aux relations féodales,

---

[4] В. Радојчић, *Српски рукопис земљ о радничког закона*, *Зборник радова САН*, XLIV, Византолошки институт САН, књ 3, Belgrade, 1955; *Fontes graeci historiae bulgaricae*, III, Academia Litterarum Bulgarica, Institutum Historicum, Serdicae, 1960; С. Новаковић, *Матије Властара Синтагмат, азбучни зборник византијских црквених и државних закона и правила*, Српска Краљевска Академија, Belgrade, 1907; Т. Флоринский, *Памятники законодательной деятельности Душана, царя сербов и греков*, Kiev, 1888; М. Андреев, *Един непроучен препис на Синтагмата на Матей Властар*, « Zeszyty Naukowe Universitetu Wrocławskiego », Série A, n° 34, Nauki społeczne, 1961, Prawo VIII, p. 77 et suiv.

[5] Г. Ильинский, *Грамоты болгарских царей*, *Древности*, *Труды Славянской коммисии Императорского Моск. Археолог. общества*, t. V, Moscou, 1911; Ст. Новаковић, *Законски споменици српских држава средњега века*, Belgrade, 1912; А. Соловјев, *Одобрани споменици српског права* (*од XII до краја XV века*), Belgrade, 1926; F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Münchner Verlag, Munich, 1948; F. Dölger, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo, ein bisher unerkannter Typos der byzantinischen Kaiserurkunde*, « Archiv für Urkundenforschungen », 1929; M. Lascaris, *Influences byzantines dans la diplomatique bulgare, serbe et slavo-roumaine*, « Byzantinoslavica », 1931; М. Андреев, *Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право*, Изд. БАН, Sofia, 1965 (M. Andréev, *Le chrysobulle de Vatopédi et les problèmes du droit féodal bulgare*, Ed. A.B.Sc., Sofia, 1965, résumé en français, p. 176—182).

[6] M. Andréev, *Le droit romain et l'Eclogue slave*, p. 114 et suiv.

[7] M. Andréev, *Sur l'origine du « Zakon sudnyi Ljudem »*, p. 333 et suiv.

[8] М. Андреев, *Ватопедската грамота*, p. 28.

C'était le droit byzantin qui pouvait répondre à ces exigences. Donc il fut reçu par le législateur slave [9].

Mais le droit coutumier des Slaves du Sud n'était pas aboli et ne pouvait pas l'être. C'est pourquoi les systèmes du droit écrit d'origine byzantine et du droit coutumier coexistaient. Ce fait pose devant nous deux problèmes, à savoir : quels étaient les domaines d'application de l'un et de l'autre et quelles étaient les influences réciproques de ces deux systèmes.

2. Les renseignements concernant le droit féodal des Slaves du Sud dont nous disposons ne sont pas très abondants mais tout de même la solution de cette question, quels étaient les domaines d'application de leur droit écrit et de leur droit coutumier ne me paraît pas très difficile. Il faut avoir en vue que même des organes de l'administration provinciale qui avaient une position très basse dans la hiérarchie administrative comme les vatakhs et les topchtikals exerçaient des fonctions judiciaires [10]. Donc on ne peut pas douter que ces gens qui ne connaissaient pas le droit écrit et qui assez souvent étaient illettrés ne pouvaient appliquer que le droit coutumier. En général les choses n'étaient pas tellement différentes en ce qui concerne les juges provinciaux d'une position relativement inférieure dans la hierarchie judiciaire.

D'autre part, il n'est pas très difficile de comprendre que les relations juridiques qui existaient entre les membres des communes slaves étaient en général — elles aussi — étrangères au droit écrit d'origine byzantine quand elles étaient résolues à l'amiable.

Tout ce qui est dit plus haut facilite la solution du problème posé. Les positions du droit écrit d'origine byzantine étaient plus fortes dans les centres des Etats slaves et dans l'activité des cours supérieures [11]. C'étaient surtout les couches supérieures de la classe féodale qui connaissaient et appliquaient le droit écrit d'origine byzantine. En ce qui concerne les crimes les plus graves et surtout les crimes contre la sécurité de

---

[9] Ici je laisse à part les autres influences juridiques et culturelles exercées par rapport à certains pays des Slaves du Sud. Pour ces influences v. par exemple Ђ. Радојичић, *Источна и западна компонента старих јужнословенских књижевности*, ГЛАСА CCLVI, књ 12 од друштвених наука, Српске Академије Наука и Уметности, Belgrade, 1963.

[10] V. le chrysobulle de Virgino brdo, Ильинский, *Грамоты*, p. 14, 15.

[11] Si on ne dispose pas de renseignements concrets pour les cours supérieures de l'Etat bulgare, la situation n'est pas la même en ce qui concerne les cours supérieures de l'Etat serbe — v. Т. Тарановски, *Историја српског права у Немањићкој држави*, III—IV, Belgrade, 1935, p. 161 et suiv.; Д. Јанковић, *Историја државе и права феудалне Србије* (*XII—XV в.*), III изд., Belgrade, 1961, p. 111 et suiv.

l'Etat féodal [12], on ne peut pas douter que les dispositions du droit écrit ne soient pas appliquées [13].

Un peu plus délicate est la question de l'application du droit coutumier dans le domaine du droit canonique. Sans doute le droit canonique était droit écrit. Sans doute les organes de l'Eglise orthodoxe qui exerçaient des fonctions judiciaires n'étaient pas illettrés. Mais tout de même, ici aussi les conceptions et les idées du droit coutumier slave trouvaient la possibilité d'être appliquées grâce au fait que les organes ecclésiastiques étaient membres des peuples slaves et avaient leur compréhension et leurs idées en ce qui concerne le droit et ses institutions.

3. La question de savoir quelles étaient les influences réciproques entre le droit écrit des peuples slaves d'origine byzantine et leur droit coutumier est plus délicate et plus compliquée. Sans doute les deux systèmes qui coexistaient ne pouvaient pas rester sans influence l'un sur l'autre. Il faut avouer en tout cas que l'influence du droit coutumier sur le droit écrit est mieux marquée et plus facile à constater. Il faut avoir en vue que c'étaient les gens des peuples sud-slaves qui appliquaient le droit écrit. Ces gens avaient des idées juridiques et des conceptions juridiques slaves et non des idées et conceptions byzantines. Il est vrai que les idées et les conceptions juridiques de la classe féodale des Slaves du Sud étaient différentes de celles des serfs. Mais ce qui est plus important et ce qui nous intéresse ici, c'est que les conceptions et les idées juridiques des juges slaves étaient différentes des compréhensions des juges byzantins. Même quand les juges slaves avaient fait leurs études à Byzance — et ces cas étaient assez rares — ils n'avaient pas les mêmes conceptions que leurs collègues byzantins. Quand les juges slaves qui appliquaient le droit écrit n'avaient pas été à Byzance, les choses étaient encore plus claires. Les normes et les institutions du droit écrit étaient appliquées selon la compréhension slave des juges slaves.

Ce qui est plus intéressant encore, c'est que même dans le droit écrit on trouve certains traits du droit coutumier slave. On peut ne pas accepter la thèse que la Loi agraire byzantine est un recueil de droit coutumier slave, mais les influences de certaines institutions de la com-

---

[12] V. l'Eclogue slave XVI, 4 (Eclogue byzantine XVII, 3). En ce qui concerne les différences entre le texte slave et le texte byzantin v. М. Андреев — Д. Ангелов, *История на българската феодална държава и право*, III изд., Sofia, 1968, p. 227, 228.

[13] Dans ces conditions il nous est difficile d'accepter la thèse du professeur Bobtchev, selon laquelle le droit écrit d'origine byzantine ne s'appliquait point dans la Bulgarie médiévale — S. S. Bobtchev, *Byzance et Bulgarie, la lutte du droit populaire bulgare contre l'influence byzantine*, Sofia, 1934. Contre la thèse de Bobtchev v. aussi A. Solovjev, *Der Einfluß des byzantinischen Rechts auf die Völker Osteuropas*, Z. Sav. St., Rom. Abt., 76, 1959, p. 432; T. Ionascu-V. Georgescu, *Unité et diversité des formes de la réception du droit romain en Occident et du droit byzantin en Orient*, « Revue des études sud-est européennes », t. II, 1964, nº 1—2, p. 153.

mune slave sur les dispositions de cette loi me paraissent incontestables [14]. En ce qui concerne la Loi pour juger les gens, son article 1, qui proclame la responsabilité de tout le village où on a fait des cérémonies religieuses païennes nous fait voir clairement des influences du droit coutumier. Il faut dire la même chose pour le texte de l'art. 2 t. VII de l'Eclogue slave qui, dans la matière de l'héritage, nous donne des solutions différentes des solutions de l'Eclogue byzantine.

4. Les influences du droit écrit sur le droit coutumier des Slaves du Sud sont moins claires, néanmoins elles existent. Sans doute nous ne pouvons pas trouver de telles influences sur des institutions typiques qui sont attestées chez les Slaves du Sud comme chez les autres peuples slaves. Le droit de propriété collective des grandes familles (zadrougas), la responsabilité collective des membres de la commune (krougovaja porouka), certaines preuves typiques du procès judiciaire slave [15] — je ne veux citer ici que quelques exemples parmi les exemples plus connus — étaient assez différents de la propriété, de la responsabilité et des preuves du droit romain et du droit byzantin écrit. On ne peut pas trouver de traces d'une influence byzantine sur ces institutions. Mais c'est une erreur de penser que partout les choses étaient les mêmes. Dans le domaine des contrats par exemple il faut supposer qu'il y avait une influence du droit écrit sur les institutions du droit coutumier. On connaît bien les liens étroits qui existaient entre la population sud-slave et les marchands des républiques de Venise et de Gênes. Le droit contractuel de ces républiques était au fond le droit romain comme l'était aussi le droit écrit byzantin. Les relations juridiques entre la population sud-slave et les marchands desdites républiques devaient subir l'influence du droit écrit romain et byzantin, d'autant plus que les institutions juridiques romaines et byzantines étaient beaucoup plus aptes à répondre aux exigences d'un commerce prospère que les dispositions des coutumes juridiques des Slaves du Sud. Sans doute, il ne faut pas exagérer les choses. Il faut supposer que les marchands qui connaissaieut bien leurs intérêts respectaient les mœurs et les coutumes de leur clientèle. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est plutôt le contenu des contrats et non leur forme. Et en ce qui concerne le contenu, même quand les contrats étaient exécutés immé-

---

[14] Е. Липшиц, *Византийский земеделческий закон и его судбы в средневековых балканских государствах*, *Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, III, Histoire, Sofia, 1969, p. 385 et suiv.; V. Georgescu, *Contribution à l'étude de la réception du « Nomos georgicos » dans les Principautés Danubiennes*, « Byzantina », t. I, Thessalonique, 1969, p. 83 et suiv.

[15] En ce qui concerne le droit coutumier des Slaves du Sud pendant le Moyen Age v. le statut de Politza — Б. Д. Греков, *Полица, опыт изучения общественных отношений в Полице XV—XVII в.в.*, АН СССР, Moscou, 1951; La Loi de Vinodol — *Хрестоматия памятников феодального государства и права стран Европы*, под ред. акад. В. М. Корецкого, Moscou, 1961.

diatement — et c'étaient les cas normaux — les solutions du droit romain, sans doute meilleures pour les deux contractants, étaient les solutions applicables.

On peut répliquer que tous ces raisonnements n'ont pas une base solide dans les faits historiques. Il me semble pourtant que cette objection n'est pas fondée. Il faut avoir en vue que dans leurs chrysobulles et dans leurs chartes de donation les souverains bulgares et serbes donnaient la permission aux marchands de Dubrovnik, de Venise, etc. d'exercer librement leur commerce en Bulgarie et en Serbie [16]. Et quelques chose de plus. Ils leurs donnaient des privilèges qui allaient jusqu'à un tel point que dans les différends entre les indigènes et les marchands étrangers le plaignant et le demandeur devaient s'adresser à la cour du défenseur [17]. Tout cela prouve que même le droit étranger s'appliquait parfois dans les pays des Slaves du Sud.

Donc, ce n'est pas un fait de pur hasard que dans une compilation du Bas Moyen Age — la compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien)[18] — on trouve dans une large mesure dans la matière contractuelle les solutions du droit écrit byzantin, tandis que dans les domaines du droit pénal, du droit familial les éléments du droit coutumier slave sont beaucoup plus abondants.

5. La compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien) créée probablement vers la fin du XVI^e siècle en Serbie nous donne la possibilité de voir l'achèvement du processus d'influences réciproques entre le droit écrit et le droit coutumier des peuples sud-slaves. Quand cette compilation fut créée, les Etats libres des Slaves du Sud n'existaient plus. La population slave de la péninsule balkanique était tombée sous la

---

[16] V. la charte de Jean Assin II donnée aux marchands de Dubrovnik — Ив. Дуйчев, *Из старата българска книжнина*, II, Sofia, 1944, p. 42; Й. Иванов, *Български старини из Македония, под ред. на проф. Б. Ангелов и проф. Д. Ангелов*, Българско историческо наследство, 1970, p. 577; le traité d'Etienne Nemanja avec Dubrovnik de 1186; le traité de Ban Koulin avec Dubrovnik de 1189 — А. Соловјев, *Одобрани споменици српског права*, p. 3—6.

[17] V. le traité de l'an 1387 entre Ivanko, prince de Dobroudja et les Génois, al. VII — М. Андреев — Вл. Кутиков, *Договорът на добруджанския владетел Иванко с генуезците от 1387 г.*, Соф. Държ. Университет, Юрид. фак., t. LI, 1960 (M. Andréev — Vl. Koutikov, *Le traité de 1387 entre Ivanko, prince de Dobroudja et les Génois:* « Annuaire de l'Université de Sofia », Faculté de Droit, t. LI, 1960, résumé en français, p. 115—118).

[18] Pour la compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien) v. вид Ђорђевић I., *Закон царева: Константина Великог, Юстинияна и Стефана Душана, Србский летопис за годину 1859, свеска прва, година XXXIII*, кньига 99, У Будиму, 1859; Т. Флоринский, *Паметники законодательной деятельности Душана;* М. Андреев, *Законъ соудный людьмъ, и судаць*, сп. Правна мисъл, XII, 1968, 1, p. 3—15; М. Андреев, *Компилацията « Судац » и нейният автор*, сп. Исторически преглед, XXV, 1969, 4, p. 72—80; М. Андреев, *Кснофеодалното наказателно право на южните славяни според компилацията « Судац »*, « Годишник на Соф. Университет », Юрид. фак., т. LX, 1969 (M. Andréev, *Le droit pénal des Slaves du Sud à l'époque de la féodalité tardive d'après la compilation « Soudatz »*, « Annuaire de l'Université de Sofia », Faculté de Droit, t. LX, 1969, résumé en français, p. 46—47).

puissance de l'Empire ottoman. C'était le droit de l'Empire ottoman qui était obligatoire pour tous les sujets de cet empire. Pourtant pour les sujets chrétiens le droit religieux ottoman, formulé dans les saints livres de la religion musulmane et dans les kanoun-namés, n'était pas obligatoire dans les domaines étroitement liés à la religion — le mariage, le divorce, les relations familiales. Dans ces domaines le droit canon de l'Eglise orthodoxe a gardé sa force obligatoire pour les chrétiens orthodoxes. A part cela il existait aussi un droit coutumier auquel était soumis la réglementation juridique des contrats, de certaines contraventions et de certains différends de moindre importance de la population slave [19].

Il est très intéressant de constater que pour les besoins des tribunaux des communes qui appliquaient le droit coutumier on a utilisé parfois la codification de Douchan et plus spécialement la compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien), qui était incluse dans les manuscrits récents de ladite codification [20]. Or, justement dans cette compilation ont eu lieu à la fois la fusion et la confusion des normes de l'ancien droit écrit d'origine byzantine et des normes du droit coutumier des peuples slaves du sud.

La compilation Soudatz (la Loi de Constantin Justinien) a été créée de la manière suivante : on a inclus dans le contenu de ladite Loi de Justinien (deuxième élément de la première rédaction de la codification de Douchan) une grande partie des dispositions du Syntagma abrégé (premier élément de ladite rédaction). De cette manière, la codification de Douchan est devenue bipartite, alors que premièrement elle était tripartite. Les anciens manuscrits de cette codification contiennent trois parties, à savoir : 1) le Syntagma abrégé ; 2) la Loi de Justinien ; 3) le code de Douchan. Les manuscrits récents de la même codification ne contiennent que deux parties : 1) la Loi de Constantin Justinien (Soudatz) ; 2) le code de Douchan.

---

[19] En ce qui concerne le droit coutumier des Slaves du Sud pendant le XIX^e siècle v. V. Bogišić, *Zbornik sadašnjih pravnih običaja u južnih slovena*, Collectio consuetudinum juris apud slavos meredionales etiam nunc vigentium, I, U Zagreb, 1874; С. С. Бобчев, *Сборник на българските юридически обичаи*, част I, гражд. право, отд. I, семейно право, Plovdiv, 1896: т. II, вещи, наследство, обязателства, Sofia, 1902; С. С. Бобчев, *Българско обичайно съдебно право*, Сборник за народни умотворения и народопис, кн. XXXIII, Sofia, 1917; С. С. Бобчев, *Българско обичайно наказателно право*, Сборник за народни умотворения и народопис, кн XXXVI, Sofia, 1927 (S. S. Bobtchev, *Droit coutumier pénal bulgare*, Sofia, 1927, résumé en français, p. 303 305); M. Andréev, *Das bulgarische Gewohnheitsrecht in den letzten Jahrzehnten des Türkenjochs*, « Jahrbuch für Geschichte der Ud SSR und der volksdemokratischen Länder Europas », Band 6, Rütten & Loening, Berlin, 1962, p. 411—422.

[20] On peut constater facilement que la compilation Soudatz était utilisée pour les besoins de la pratique judiciaire si on étudie par exemple le manuscrit nommé Grabalsky. Ici la compilation Soudatz était incluse dans un document officiel de la commune nommée Grabalska — А. Соловјев, *Законодавство Стефана Душана, цара срба и грка*, Skoplie, 1928, p. 31, 32.

Donc, dans la compilation nommée Soudatz (Loi de Constantin Justinien) on trouve des dispositions du droit coutumier slave, placées près des dispositions de l'ancien droit écrit d'origine byzantine. La fusion des deux systèmes — le système de l'ancien droit écrit d'origine byzantine et le système du droit coutumier slave — est bien compréhensible. L'ancien droit écrit d'origine byzantine n'était plus droit écrit dans l'Empire ottoman. Il a pu prolonger son existence après la chute des Etats des Slaves du Sud comme droit coutumier. C'est pourquoi ses normes se sont immiscées et soudées avec les normes du droit coutumier slave. Le cas échéant ce sont les normes du droit coutumier slave qui ont pénétré parmi les textes de l'ancien droit écrit formulés dans la Loi de Justinien et dans le Syntagma abrégé [21].

---

[21] On peut constater facilement en étudiant les textes de Soudatz (la Loi de Constantin Justinien) que les dispositions des articles 5, 7, 8, 9, 10, 32, 33 in fine, 36, 42, 44, 51, 52, 54, II propos., 70 al. II, 71, 72 de Soudatz, manuscrit de Sofia, sont d'origine coutumière et que ces dispositions coexistent avec les normes de l'ancien droit écrit incluses dans ladite compilation.

DINOGETIA ET NOVIODUNUM, DEUX VILLES BYZANTINES DU BAS-DANUBE

I. BARNEA
(Bucarest)

A la suite de la fondation de la nouvelle capitale de l'Empire romain, Constantinople, la région du Bas-Danube — et en premier lieu la province de *Scythie*, nouvellement créée par Dioclétien, connue sous le nom de *Scythia Minor*, la Dobroudja d'aujourd'hui — a acquis une importance militaire et économique particulière. Le territoire de cette province, comprise entre le Danube et la mer Noire, devait constituer pour l'empire et notamment pour sa nouvelle capitale située plus au sud un poste avancé et une barrière contre les peuplades « barbares », dont les attaques se faisaient de plus en plus fréquentes à la frontière du Bas-Danube. Les forteresses et les villes situées sur la rive droite, et en certains endroits même sur la rive gauche du fleuve, constituaient autant de points d'appui pour la flotte impériale du Danube, ainsi que des centres d'échanges pour les marchandises transportées sur cette grande artère commerciale de toutes les époques de l'histoire.

Grâce aux fouilles archéologiques de ces derniers vingt-cinq ans, certains centres romano-byzantins et byzantins du Bas-Danube sont arrivés à être connus bien mieux qu'auparavant, Parmi ceux-ci, nous nous sommes proposé de nous arrêter sur les établissements de *Dinogetia* et de *Noviodunum*, situés dans la partie septentrionale de la Dobroudja, sur la rive droite du Danube, à 30 km environ l'un de l'autre, qui par leur position ont joué un important rôle stratégique et économique à la frontière nord de la province romano-byzantine de *Scythia Minor* (IV^{e}—VI^{e} siècles), puis du thème byzantin de *Paristrion-Paradounavon* (X^{e}—XII^{e} siècles), établissements du reste étroitement liés l'un à l'autre.

DINOGETIA ET NOVIODUNUM DURANT LA PÉRIODE ROMANO-BYZANTINE

Dinogetia, forteresse refaite de fond en comble sous le règne de Dioclétien, située sur une île rocheuse près de la rive droite du Danube,

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 343—362, BUCAREST, 1971

à environ 8 km sud-est de l'actuelle ville de Galaţi, avait pour but la surveillance de l'extrémité septentrionale de la province de Scythie et, du point de vue commercial, de servir de marché de frontière pour les marchandises qui remontaient le Danube, venant de l'empire, ou qui descendaient le cours du Prut et du Siret, venant du « barbaricum ». En dignes continuateurs de la politique de Dioclétien, Constantin le Grand et ses successeurs ont accordé une attention particulière à la place forte de Dinogetia. De nouvelles constructions, les unes de caractère public, les autres particulières, dont les fouilles archéologiques n'ont mis au jour que quelques-unes, ont été élevées alors à l'intérieur de la forteresse.

La première que nous mentionnerons est une basilique chrétienne située dans l'angle sud-ouest de la ville. Construite probablement sous Constance II (340—361), la basilique présente un plan rectangulaire irrégulier (16 × 9,70 m) qui lui a été imposé par les murailles d'enceinte auprès desquelles elle se trouvait. Pour la même raison, la basilique est orientée vers le nord-est et l'entrée, contrairement à la coutume, était située sur le côté long nord, près de l'angle nord-ouest, vu que le côté ouest était contigu à la muraille d'enceinte. Ses murs, de 0,70—0,80 m d'épaisseur, étaient faits de pierre et d'une petite quantité de briques disposées sans ordre et liées avec du mortier de chaux. En quelques endroits, ils se sont conservés jusqu'à 1 à 2 m de hauteur, mais en général ils ont été détruits jusque près des fondations ou en entier par les huttes et les fosses à provisions des habitants de l'établissement de la période de haute féodalité (X^e—XII^e siècles) qui s'est développée sur les ruines romano-byzantines. Le naos de l'édifice était divisé en trois nefs. Le compartiment transversal du narthex faisait défaut, absence normale puisque cette pièce est une création grecque du V^e siècle, caractéristique pour les basiliques paléochrétiennes de Constantinople, de la Grèce continentale et du bassin de la mer Egée des V^e et VI^e siècles [1]. Parmi les gravats provenant de l'abside, on a découvert de menus fragments de crépi présentant des traces de peinture rouge, bleu foncé et marron. De petits morceaux de crépi présentant des traces de peinture à la détrempe sont apparus également dans différents points de l'intérieur de la basilique. Une petite portion du pavement de briques s'est conservé vers le côté ouest [2].

Une autre construction de l'époque constantinienne, dont les ruines ont été dégagées en entier dernièrement, est une grande maison privée

---

[1] A. Orlandos, Ἡ ξυλόστεγος παγαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῆς Μεσογειακῆς Λεκάνης, t. I, Athènes, 1952, p. 130—132; P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, texte, Paris, 1945, p. 323—324 ; P. Testini, *Archeologia cristiana*, Rome, 1948, p. 735—736.

[2] « Studii şi cercetări de istorie veche » (SCIV), II, 1951, 1, p. 49—50; III, 1952, p. 393; IV, 1953, p. 257.

(*domus*), située vers le milieu du côté ouest de l'établissement, d'où la vue embrassait l'immensité des étangs à la végétation luxuriante, foisonnant d'oiseaux aquatiques et de mille espèces de poissons d'eau douce, jusqu'à la haute berge de la rive gauche du Danube. La maison, qui appartenait sans doute à quelque aristocrate, avait été bâtie de pierre locale alternant à la partie supérieure des murs avec des assises de briques, matériau employé également de part et d'autre des entrées, où il fallait des bords et des arêtes aussi réguliers que possible. Comme matériau de liaison, les constructeurs ont eu recours à un mortier de chaux mêlé de sable pur. Les dimensions extérieures de l'édifice étaient de 28 × 19 m. Par une porte située vers le milieu du côté sud, on entrait dans la cour intérieure (*atrium*), pavée de brique et bordée de portiques donnant accès aux chambres situées de part et d'autre de la cour, à l'est et à l'ouest. Une petite plate-forme de maçonnerie, construite sur le côté nord du portique ouest, servait de piédestal pour les statues des dieux lares, ce qui confirme l'information des sources écrites sur la persistance du culte des lares et des pénates jusqu'au début du Ve siècle [8].

D'autres constructions du IVe siècle, refaites aux Ve —VIe siècles, situées à l'ouest et au nord-ouest de la résidence du commandant, qui s'élevait vers le centre de la ville, et contemporaines de celle-ci, servaient les unes de dépôts, les autres de magasins. Dans trois d'entre elles, on a trouvé quatre grandes jarres (*dolia*) à provisions.

L'édifice des thermes, l'un des plus importants de Dinogetia, se trouvait — contrairement à la règle habituelle — en dehors de l'enceinte, à près de 100 m de distance vers le sud-est, sur le bord de la rivière qui fournissait l'eau nécessaire aux bains chauds et froids. C'est là l'unique édifice de thermes de l'époque romano-byzantine de la Dobroudja qui ait été entièrement mis au jour. Le matériau et la technique de la construction en sont les mêmes que pour le mur d'enceinte de la ville : pierres de carrière locales alternant avec des assises de briques, le tout lié avec du mortier de chaux mêlé de brique finement pilée. La construction date du temps de Constantin le Grand ou de ses fils. L'édifice, qui mesure 25 × 15 m, est pourvu sur l'un de ses côtés longs d'une abside et, sur l'autre, de deux absides demi-circulaires à l'intérieur et à trois pans à l'extérieur. Ce type d'abside, si répandu dans l'architecture byzantine à partir de Justinien, s'est avéré d'origine bien plus récente qu'on ne se le figurait jusqu'ici, le plus ancien monument possédant une telle abside et daté de façon certaine étant jusqu'à preuve du contraire la basilique Saint-Jean du Stoudion de Constantinople (463). Les thermes de Dino-

---

[8] I. Barnea, *O casă romană tîrzie de la Dinogetia* (Une maison romaine tardive de Dinogetia), dans SCIV, 20, 1969, 2, p. 245—266.

getia ont cessé de fonctionner vers la fin du IV[e] siècle ou au début du V[e] siècle, à la suite des luttes entre les Romains et les Goths [4].

Au cours du V[e] siècle, les désordres provoqués par la grande invasion des Huns ont marqué le début d'une période de décadence pour la forteresse et le marché de frontière de Dinogetia, de même d'ailleurs que pour tous les établissements de la Dobroudja.

Puis, ainsi qu'il est connu, à la suite des réformes fiscales de l'empereur Anastase I[er] (491—518), les métiers, le commerce et la vie urbaine en général connaissent un nouvel essor dans tout l'empire, y compris les villes de la Scythie Mineure. Le chroniqueur Jean Malalas rapporte que « dans chaque ville de l'empire on a élevé différentes constructions, des murailles d'enceinte et des aqueducs ; on a dragué des ports ; on a construit de fond en comble des bains publics et bien d'autres édifices »[5]. Cependant, vu que dès les premières années du règne d'Anastase I[er] de nouvelles invasions menaçaient la frontière du Bas-Danube, des mesures pour l'amélioration de la défense furent prises autant autour de la capitale qu'à la frontière même : on renforça alors les garnisons et l'on refit les murs de fortifications. Un nombre assez important de briques portant une estampille en latin au nom de l'empereur Anastase (+ *imperator Anastasius*, + *pius inperator* (sic !) *Anastasius*), qui jusqu'à présent n'ont été mises au jour — que nous sachions — qu'à Histria et à Dinogetia, attestent que les murs d'enceinte et certaines constructions situées à l'intérieur des deux cités ont été restaurées ou entièrement refaites à ce moment. Il convient de mentionner à cet égard que si les estampilles d'Histria sont d'un seul type, celles de Dinogetia comprennent plusieurs types différents. Sur quelques-unes de celles mises au jour dans cette dernière place forte, figure le nom d'*Altina*, localité connue antérieurement par *Notitia Dignitatum* (Or., XL, 28), sous la forme *Altinum*, et ensuite par Procope (*De aedif.*, IV, 7 et 11 : 'Αλτῖνα). Elle était située sur la rive droite du Danube, suivant certains chercheurs en amont de Durostorum, à l'est de Transmarisca [6], selon d'autres, qui semblent plus près de la vérité, sur l'emplacement de la commune actuelle d'Oltina (dép. de Constanţa)[7]. La présence à Dinogetia de briques estampillées aux noms de l'empereur Anastase et de la ville d'Altina indique que celles-ci étaient probablement exécutées dans cette dernière localité, puis expédiées par le Danube à Dinogetia. Il n'est pas exclu toutefois qu'un détachement

---

[4] Idem, *Les thermes de Dinogetia*, dans « Dacia », N.S., XI, 1967, p. 225—252.

[5] I. Malalas, XVI, Bonn, 1831, p. 409, 1.46—49 : ['Ο 'Αναστάσιος] ἔκτισε δὲ καὶ εἰς ἑκάστην πόλιν τῆς 'Ρωμανίας διάφορα κτίσματα καὶ τείχη καὶ ἀγωγούς, καὶ λιμένας ἀνακαθάρας, καὶ ἄλλα πολλὰ ἐν ἑκάστῃ παρέσχε πόλει.

[6] Tomaschek, *Altina*, dans RE, I, 1894, col. 1697.

[7] R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, dans *La Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 162, 164, 165, 303, 383.

de l'unité militaire en garnison à Altina se soit transporté avec ses moules dans la place forte sise à l'extrémité septentrionale de la Scythie Mineure et qu'il ait exécuté les briques en question sur les lieux.

Les briques marquées d'estampilles au nom d'Anastase ont été découvertes un peu partout. Parmi celles mises au jour à l'intérieur de différentes constructions, mentionnons quelques exemplaires—dont l'un portant le nom d'Altina—faisant partie du pavement refait par dessus le pavement original de la basilique chrétienne mentionnée plus haut[8].

La dernière période d'essor de Dinogetia à l'époque romano-byzantine se situe vers la fin du V[e] siècle et jusqu'après le milieu du VI[e] siècle. Aux bâtiments refaits sous Anastase viennent s'ajouter de nouvelles constructions élevées au temps de Justinien. Pour plus de sûreté et vu le nombre plus réduit de troupes, on a condamné alors la petite entrée de sur le côté ouest de la place forte, ainsi que les entrées de certaines des tours de défense. A la partie est de la basilique refaite au temps d'Anastase on a ajouté un mur de pierres liées avec de la terre, ayant la forme d'une abside pentagonale. Sur le côté court sud-est de la pièce principale (18,80 × 6,15 m) des thermes hors d'usage, on a ajouté une abside demi-circulaire, sans doute dans le but de faire servir maintenant cette salle de lieu du culte chrétien, fait qui suppose un accroissement sensible du nombre de la population établie dans l'île. D'autres travaux de construction ont été signalés dans le cadre de différentes constructions situées à l'intérieur de l'enceinte. Sur toute l'étendue du site, on relève les vestiges d'une vie économique prospère. La circulation monétaire s'intensifie. Une balance en bronze, mise au jour en 1946 et constituant la seule pièce de ce genre connue jusqu'à ce jour en Roumanie, présente un intérêt particulier. Elle porte en effet une inscription grecque renferment le nom de Gerontios, grand préfet de Constantinople (μέγας ἔπαρχος τῆς Πόλεως) au temps de Justinien, vers 559—560. Ses attributions comprenaient entre autres le contrôle du commerce et du marché. L'inscription certifiait que la balance en question était exacte, lui conférant ainsi un caractère officiel. La présence à Dinogetia d'un tel objet montre qu'à part sa fonction stratégique, cet établissement jouait un important rôle économique, en tant que marché de frontière où avait lieu l'échange entre les marchandises de l'empire et celles du monde « barbare »[9].

---

[8] I. Barnea, *Contributions to Dobrudja's History under Anastasius I*, dans « Dacia », N.S., IV, 1960, p. 365—367; Idem, *Nouvelle contribution à l'histoire de la Dobroudja sous Anastase I[er]*, dans « Dacia », N.S., XI, 1967, p. 355—356.

[9] Gh. Ştefan, *O balanţă romană din sec. VI e.n. descoperită în Dobrogea* (Une balance romaine du VI[e] siècle de n.è. découverte en Dobroudja), dans SCIV, I, 1950, 2, p. 150—162; Idem, *Numele unui praefectus Urbi pe o inscripţie din Dobrogea din secolul al VI-lea e.n.* (Le nom

Cependant, malgré le grand nombre de fortifications refaites ou ajoutées, malgré les efforts déployés pour renforcer la flotte et d'autres mesures militaires ou politico-administratives, la défense de la frontière du Danube et, en même temps qu'elle, de toute la péninsule balkanique, de la capitale et de l'empire lui-même, au lieu de se renforcer, ne cessait de s'affaiblir à cause du nombre de plus en plus réduit des troupes disponibles. Aussi nombreuses et puissantes qu'elles fussent, les fortifications ne pouvaient remplacer à elles seules la pénurie de soldats, due d'abord aux grands déplacements de troupes en vue de la réintégration de l'empire et ensuite au manque d'argent qui a marqué la phase finale du règne de Justinien [10].

En ce qui concerne les régions du Bas-Danube, les sources historiques font état de la grande invasion des Koutrigours qui, en l'an 559, profitant du fait que les eaux du fleuve étaient gelées, ont pénétré, sous la conduite de leur chef Zabergan et de concert avec des bandes de Bulgares et de Slaves, en Mésie et en Scythie Mineure, arrivant jusqu'en Thrace, en Macédoine et en Grèce et menaçant la capitale même de l'empire. C'est à la grande invasion des Koutrigours, qui a duré quelques mois, qu'a été assignée la couche massive d'incendie de Dinogetia, où les dernières monnaies sont celles du règne de Justinien, plus précisément des monnaies frappées en 557—558, après quoi les monnaies émises sous cet empereur disparaissent définitivement de l'établissement. Etant la première forteresse sur la voie des envahisseurs, au surplus de peu d'importance et faiblement défendue, Dinogetia fut réduite en cendres et n'a jamais pu retrouver la situation florissante qu'elle avait connue auparavant [11].

Au cours des dernières décennies du VI^e siècle, les ruines préalablement nivelées de quelques-uns des bâtiments incendiés furent recouverts de différentes constructions de moindre importance, faites en moellons liés avec de la terre, qui attestent le caractère de décadence de cette période. Les découvertes monétaires montrent que vers la fin du VI^e siècle, à la suite des attaques des Slaves et des Avars sous le règne de Mauriee Tibère, la domination de l'empire sur la forteresse de frontière de Dinogetia s'interrompt pour une période de presque quatre siècles.

---

d'un *praefectus Urbi* dans une inscription de la Dobroudja du VI^e siècle de n.è.), dans *Omagiu lui P. Constantinescu-Iași*, Bucarest, 1965, p. 141—145. Cf. Marvin C. Ross, *Catalogue of the byzantine and early medieval antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, vol. I, Washington, 1962, n° 71 et 73.

[10] Ch. Diehl — G. Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081* (*Histoire du Moyen Age*, t. III), Paris, 1936, p. 78—82; Radu Vulpe — I. Barnea, *Din istoria Dobrogei* (Sur l'histoire de la Dobroudja), II, Bucarest, 1968, p. 428—429.

[11] I. Barnea, *L'incendie de la cité de Dinogetia au VI^e siècle*, dans « Dacia », N.S., X, 1966, p. 237—259.

L'ancien établissement de *Noviodunum* est situé sur un promontoire dominant la rive droite du Danube, dans la partie est de la ville d'Isaccea (dép. de Tulcea). A cet endroit, les eaux du Danube se réunissent pour la dernière fois en un seul lit de 700 à 800 m de largeur. C'est là, de Galaţi à la mer Noire, le seul point où les rives du grand fleuve sont dépourvues d'étangs, circonstance qui en facilite le passage et qui a favorisé par conséquent la création d'un port appelé à un avenir prospère. Le promontoire rocheux, haut de 24 m, où se trouvent les ruines de Noviodunum, s'enfonce en plein courant, changeant même légèrement, vers l'est, la direction des eaux. Au sud de la rive droite du Danube, sur une distance de plusieurs kilomètres, s'étendait une plaine fertile, entourée de vignobles réputés, de collines boisées et pourvues d'abondantes sources.

La réunion de tant de conditions naturelles propices a assigné à Noviodunum un rôle important dans l'histoire. De tout temps, cet établissement au nom celtique [12] a été un excellent lieu de passage du Danube. Durant la période de domination romaine et romano-byzantine (I^er^ — VI^e^ siècles), Noviodunum a constitué un des principaux points d'appui de la flotte du Bas-Danube. Les ruines de ses puissantes murailles, de nombreuses briques portant l'estampille de *classis Flavia Moesica*, ainsi que certaines inscriptions, montrent que c'était peut-être le port principal de cette flotte. Au sud de la citadelle se trouvait un vaste établissement civil, dont les traces sont visibles à la surface du sol. Un autre établissement romain, sis au pied des collines de Niculiţel, était relié à la citadelle danubienne par des aqueducs de plus de 10 km de longueur.

Malgré les dimensions et l'importance de l'établissement, des recherches archéologiques systématiques, abstraction faite de différentes découvertes fortuites, n'ont été entreprises à Noviodunum que dernièrement et celles-ci mêmes se sont limitées à quelques sondages et à des « fouilles de sauvetage » destinées à tirer parti scientifiquement des constructions menacées de destruction complète par les eaux du Danube [13]. A cette occasion, on a identifié sur plus de 250 m de longueur le mur d'enceinte du côté nord de la citadelle, une partie des thermes situés non loin de là et différentes autres constructions élevées ou complètement refaites aux IV^e^ — VI^e^ siècles, parmi lesquelles une basilique chrétienne. Aujourd'hui ces ruines ne sont visibles, que lorsque les eaux du fleuve sont basses ; le reste du temps, elles sont submergées par ces eaux qui les ont presque entièrement détruites, seules les dernières assises de pierres

[12] E. Polaschek, *Noviodunum*, dans RE, t. 17, 1936, col. 1189 sqq.; R. Vulpe, *op. cit.*, p. 84 et *passim*.

[13] SCIV, V, 1954, 1—2, p. 175—182 ; « Materiale şi cercetări arheologice », IV, 1957, p. 155—174 ; V, 1959, p. 461—473.

des fondations s'étant conservées. La basilique, le seul monument dont les ruines aient été identifiées dans leur totalité, est de plan rectangulaire, aux côtés de 13,80 × 10,75 m, avec à l'extrémité nord-est une grande abside demi-circulaire de 7,80 m de diamètre. De date plus récente que le mur d'enceinte et que les constructions environnantes, le plan de l'abside a dû être adapté à la situation existante. Ainsi, outre sa déviation vers le nord, le mur de l'abside a été laissé plus étroit à son extrémité où il s'accole à la muraille d'enceinte. D'autres murs antérieurs ont été remployés ou rasés. La basilique comprend trois nefs et un narthex. A en juger par son plan et par la technique de la construction, elle peut être datée des V^{e} —VI^{e} siècles.

Le nombre considérable de monnaies de l'époque constantinienne découvertes par hasard ou à l'occasion des fouilles, montre la prospérité atteinte à cette époque par l'établissement. C'est d'alors que semble dater aussi un socle de statue mesurant près de 2 m, fait de pierre de taille, découvert à l'intérieur de l'enceinte, vers le milieu du côté est, où nous supposons que se trouvait l'entrée principale, et encore inédit. A quelques exceptions près pour le V^{e} siècle, les monnaies découvertes à Noviodunum forment une série ininterrompue de Constantin le Grand à Phocas. Une mention spéciale doit être accordée aux monnaies de Valens. On sait en effet qu'au printemps de 369 cet empereur a construit à Noviodunum, en vue de son expédition contre les Visigoths, un pont de bateaux sur lequel l'armée impériale a franchi le Danube afin de poursuivre l'ennemi; de même, lorsqu'Athnaric demanda la cessation des hostilités, c'est toujours à Noviodunum, sur un bateau ancré au milieu du Danube, que la paix fut conclue entre l'empire et le roi des Visigoths. Une des conditions de ce traité était la désignation de deux localités de frontière où aurait lieu le commerce avec les Goths (Amm. Marcellin, XXVII, 5—6). Or, si l'une de celles-ci est encore controversée, l'autre était presque certainement Noviodunum. Sous le règne de Théodose II, les troupes impériales ont dû y assiéger les fédérés soulevés contre la domination romaine, ayant à leur tête Valips, sans doute un Hun qui s'était pour quelque temps rendu maître de la cité [14].

Il est à supposer que, tout comme Dinogetia, l'important centre de Noviodunum a connu sa dernière période d'épanouissement au temps des empereurs Anastase I^{er} et Justinien. Outre la grande basilique déjà mentionnée, les monnaies et certaines menues découvertes semblent confirmer cette opinion. Du reste, Noviodunum figure, sous le nom de *Naiodunо* (Procope, *De aedif.*, IV, 11) sur la liste des places fortes restaurées sous Justinien. Une attention particulière semble avoir été accordée

[14] R. Vulpe — I. Barnea, *op. cit.*, p. 394—395, 407 et 501.

à la ville et au poste de frontière de Noviodunum après 536, lorsque les provinces de *Scythia* (*Minor*) et de *Mœsia II* furent détachées du diocèse de Thrace et placées sous le commandement d'un *quaestor Iustinianus exercitus*, chargé du gouvernement de territoires aussi lointains, dont l'association n'était justifiée que par leur caractère maritime, le Danube étant considéré comme un appendice de la mer Noire [15]. Quant à la *civitas Noviotunensis*, mentionnée par Jordanès (*Getica*, V, 34—35) comme habitée par des Sclavins durant la première moitié du VI[e] siècle, les dernières recherches ont démontré qu'il ne s'agit pas de notre Noviodunum, mais d'un Noviodunum situé sur la Save, en Pannonie Supérieure[16]. Dans le stade actuel des recherches archéologiques, il est difficile de préciser si la place forte du limes du Bas-Danube est tombée, elle aussi, sous les coups de la grande attaque des Koutrigours et de leurs alliés de l'année 559. Etant donné qu'elle était bien plus importante et mieux défendue que Dinogetia, il y a de fortes chances qu'elle ait résisté. On sait en effet, de façon générale, que lors des raids de pillage entrepris à cette époque sur le territoire de l'empire par les tribus de cavaliers nomades, l'armement léger et la tactique simple de combat pratiquée par ceux-ci ne leur permettaient guère de s'emparer des places fortes plus importantes. Mais si les fortes murailles de celles-ci constituaient pour eux un obstacle difficile à franchir, en rase campagne en échange les armées byzantines ne les impressionnaient nullement. C'est pourquoi on abandonnait les campagnes aux barbares, qui s'y adonnaient au pillage et aux pires atrocités, comme ceux décrits par le chroniqueur Agathias dans sa relation de l'invasion de 559[17].

Tant à Dinogetia qu'à Noviodunum, une série de découvertes telles que loupes ou morceaux de fer atteignant parfois un poids de plusieurs kilogrammes, fours de potiers, moules de lampes, couvercles de vase en terre glaise coulés sur place dans des moules spéciaux pourvus de courtes inscriptions grecques à caractère chrétien, ainsi qu'un grand nombre de fusaïoles, attestent la pratique locale de métiers tels que la ferronnerie, la poterie, etc. Le commerce est attesté surtout par le grand nombre d'amphores de différents types et dimensions, dont les unes portent des inscriptions en peinture rouge, de même en grec, représentant des indica-

---

[15] E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, *De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476—565)*, Paris, 1949, p. 474—475; *Fontes historiae Bulgaricae*, III, Sofia, 1958, p. 62—65; A. H. M. Jones, *The later Roman Empire, 284—602*, Oxford, 1964, p. 280 et 482—483.

[16] *Istoria Romîniei* (Histoire de la Roumanie), I, Bucarest, 1960, p. 728—730 (M. Comşa); Radu Vulpe — I. Barnea, *op. cit.*, p. 419.

[17] Agathias, *Historiae*, V, 11 sqq., Bonn, 1828, p. 303—305. Cf. Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI[e] siècle*, Paris, 1901, p. 221—222 et R. Vulpe — I. Barnea, *op. cit.*, p. 429—430.

tions sur la capacité du vase ou sur le propriétaire, parfois associées à de courtes invocations chrétiennes. La plupart des amphores entières ou pouvant être reconstituées ont été, jusqu'à présent, mises au jour dans la couche massive d'incendie de l'an 559, déjà mentionnée, de Dinogetia. A ces amphores viennent s'ajouter différents vases confectionnés sur les lieux ou d'importation, la plupart en terre cuite de qualité supérieure, mais aussi des vases en verre ou en bronze, ainsi que des objets de parure, également de bronze.

DINOGETIA ET NOVIODUNUM DURANT LA PÉRIODE BYZANTINE

Des découvertes isolées, parmi lesquelles il convient de mentionner en premier lieu quelques monnaies en bronze et des sceaux byzantins en plomb des VII^e —X^e siècles, découverts à Noviodunum, attestent que, même après l'effondrement du limes danubien, ni la vie, ni les relations avec Byzance n'ont été complètement interrompues dans les deux principaux centres de la partie septentrionale de la Scythie Mineure. Le port de Noviodunum, notamment, aura continué à servir de point d'appui pour les vaisseaux byzantins qui n'ont jamais cessé de naviguer sur le Danube durant cette période. Il est bien connu à l'heure actuelle que le commandement de la flotte byzantine chargée de surveiller la côte occidentale de la mer Noire avait, au IX^e siècle, son siège à Lykostomo, localité sise à quelques dizaines de kilomètres à l'est de Noviodunum, dans le delta du Danube, sur le bras de Chilia [18]. Les sceaux byzantins impliquent la persistance, durant cette période, d'un centre quasi urbain, habité par des représentants d'une classe supérieure, de langue grecque, et où l'on a même supposé qu'au VIII^e siècle aurait existé un évêché [19].

De toute façon, les deux centres ont commencé à abriter une vie intense après le rétablissement, sous le règne de Jean Tzimiscès (971), de la domination byzantine sur le territoire du Bas-Danube, lequel sera connu pendant plus de deux siècles sous le nom de thème ou de duché de *Paristrion* (*Paradounavon*)[20].

Les fouilles archéologiques d'assez grande envergure pratiquées à *Dinogetia* ont établi que l'établissement de la haute période féodale (X^e —XII^e siècles), qui avait mené une modeste existence sur les ruines

---

[18] H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 57, 87—88, 89, 90 et 101 ; P.Ş.N(ăsturel), dans « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », IV, 1966, 3—4, p. 649—651.

[19] Cihodaru, *Litoralul de apus al Mării Negre și cursul inferior al Dunării în cartografia medievală — secolele XII—XIV* (La côte occidentale de la mer Noire et le cours inférieur du Danube dans la cartographie médiévale — du XII^e au XIV^e siècle), dans « Studii », 21, 1968, 2, p. 230, attribue à la *Notitia Episcopatum* bien connue même la mention au VIII^e siècle d'un « métropolite de Vicina (τοῦ Βιχαίνου »), localité qu'il incline à identifier à Noviodunum.

[20] N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion* (*Paradounavon*) *et de Bulgarie*, Bucarest, 1946.

de la forteresse romano-byzantine des IV^e —VI^e siècles, a connu après la victoire de Tzimiscès à Dorostolon un développement remarquable et inattendu. Lors de la renconquête byzantine, Dinogetia — selon toutes les apparences — conservait en assez bon état ses anciennes fortifications. Ce fait était d'une grande importance pour la flotte byzantine qui, moyennant quelques réparations et aménagements n'entraînant pas de grandes difficultés, pouvait disposer à nouveau de l'abri fourni par les anciens murs de défense. Et, en effet, les fouilles ont démontré que, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la cité, on a procédé tout d'abord à une ample opération de nettoyage des ruines et de nivellement du sol, au cours de laquelle de grandes quantités de décombres furent utilisées pour remblayer les portions plus basses. En dehors du mur d'enceinte, à partir d'une distance de 15 m environ vers le sud et l'ouest, où le terrain était propre à l'habitat, on a répandu une couche de gravats résultant des démolitions, couche qui atteint sur une grande superficie près de 1 m d'épaisseur. Dans ce remblai, qui offrait une bonne défense contre l'humidité, on a creusé des fosses aux côtés de 3 à 5 m, destinées aux modestes habitations à demi enfouies, ainsi que des fosses plus petites, de 1 à 1,50 m de diamètre, pour les provisions (blé, orge, poisson salé, etc.). Les pierres, la brique et tout matériau de construction utilisable était trié des gravats et employé pour la réparation du mur d'enceinte et pour la construction des fours des nouvelles habitations. A la porte d'entrée principale, entre les deux tours extérieures hors d'usage, dont les murs ont été remployés en partie, on a construit une annexe rectangulaire probablement surmontée d'une tour. L'ampleur des opérations de nettoyage et de nivellement dénote que les restaurateurs ont disposé à Dinogetia d'une importante main-d'œuvre, dirigée en vue d'un but bien déterminé. Les observations stratigraphiques et l'étude des matériaux archéologiques, souvent datés par des monnaies de Tzimiscès, ont mené à la conclusion que la restitution de l'ancienne forteresse a eu lieu après la victoire de Silistra de l'an 971 [21]. Les raisons qui ont déterminé les Byzantins à rendre au rocher de Dinogetia son ancienne destination sont celles-là mêmes qui avaient incité autrefois les Romains à s'y établir. Grâce à sa position avancée dans la grande boucle que le Danube forme près de Galaţi, on pouvait, du haut de la forteresse insulaire, surveiller sur une grande étendue la région d'au-delà du fleuve. Située d'autre part au milieu des eaux navigables, mais non loin de la rive droite, elle bénéficiait en même temps d'un site défendu naturellement, on ne peut mieux

---

[21] Gh. Ştefan, I. Barnea et B. Mitrea, *Şantierul arheologic Garvăn — Dinogetia* (Le chantier archéologique de Garvăn — Dinogetia), dans « Materiale şi cercetări arheologice », VIII, 1962, p. 690; *Dinogetia*, I, Bucarest, 1967, p. 375—376 et *passim* (Gh. Ştefan).

approprié au rôle de point d'appui pour la flotte byzantine du Danube. Si à toutes ces considérations on ajoute que Dinogetia se trouvait dans une région bien pourvue en richesses naturelles et au carrefour de plusieurs voies commerciales — raison qui avait déterminé Sviatoslav à renoncer à rentrer à Kiev pour s'y établir, et qui, plus tard, après que l'orage des grandes migrations fut passé, allait favoriser la naissance, sur l'autre rive du Danube, de la ville de Galaţi — il est aisé de comprendre l'attention particulière accordée à Dinogetia par ses maîtres byzantins, depuis Jean Tzimiscès jusque vers la fin du XII^e^ siècle.

A la tête du nouvel établissement byzantin se trouvait un chef local — un toparque — sous l'autorité du stratège de Dorostolon. Ce fait semble confirmé par un sceau byzantin de plomb découvert à Dinogetia lors des fouilles de la campagne de 1951. Ce précieux petit objet porte en effet le nom de « Siméon, *vestis* et *katépano* du thème de *Paradounavon* » (Συμεὼν βέστῃ καὶ κατεπάνῳ τοῦ Παραδουνάβου)[22]. Le titulaire du sceau a été commandant du thème de Paradounavon probablement au cours des dernières années du règne de Basile II, après la soumission de toute la Bulgarie (1018)[23]. A l'appui de cette hypothèse, on peut invoquer autant les circonstances de la trouvaille que le titre de « katépano », dont était pourvu aussi David Areianitès, le premier stratège du thème de Bulgarie (κατεπάνω Βουλγαρίας)[24]. Le sceau de Siméon sera arrivé à Dinogetia avec quelque ordre ou autre écrit officiel adressé par le *katépano* de Dorostolon au chef local placé sous ses ordres, qui avait pour mission de défendre avec les éléments militaires dont il disposait, contre toute attaque portée de l'autre côté du Danube, le secteur qui lui avait été confié.

Le fait est que, sous Basile II, la restitution commencée sous Tzimiscès fut poursuivie avec une intensité accrue. L'établissement, qui au début occupait surtout le plateau entouré du mur d'enceinte, s'est étendu assez loin dans la partie basse de l'île, jusqu'au bord de l'eau. Au début, on avait respecté une zone libre en-dehors et le long du mur d'enceinte, nécessaire du point de vue militaire. Mais avec le temps, à mesure que la population s'accroissait, les habitations ont envahi cette portion de terrain réservé, arrivant jusqu'au pied de l'enceinte. Dans certains cas, même l'espace intérieur des tours hors d'usage a été occupé. L'entassement des habitations, notamment dans la surface circonscrite par le mur d'enceinte, où elles sont presque collées les unes aux autres, montre à quel point la population établie dans l'espace restreint de l'île s'est accrue.

---

[22] *Dinogetia*, I, p. 332—335 (I. Barnea).
[23] N. Bănescu, *op. cit.*, p. 70—73.
[24] *Ibidem*, p. 119—120, 134 et 173.

pendant les premières décennies du XI^{e} siècle. D'où provenait cette population, il est difficile de le dire. Peut-être des villages du nord de la Dobroudja, de l'est de la Valachie ou du sud de la Moldavie, soumis à la domination petchenègue, peut-être aussi de régions plus éloignées, d'où elle aura été transférée par les autorités du thème de Paristrion [25].

Malheureusement, on ignore le nom que portait durant cette période l'établissement installé sur les ruines de la forteresse de Dinogetia. On a tenté autrefois de l'identifier avec la localité *Ghorlou*, *Gholouni* ou *Galuni*, mentionnée dans la description du géographe arabe Idrisi (1154)[26]. Récemment, sur la base des découvertes archéologiques, on a essayé — avec plus de chances d'être dans le vrai, quoique sans confirmation précise — de démontrer que ce site était occupé par la ville de Demnitzikos (Δεμνίτζικος), mentionnée par Jean Kinnamos (*Historia*, p. 93, 1.19) en liaison avec l'expédition entreprise par Manuel Comnène en 1148 au Bas-Danube, contre les Coumans qui avaient pénétré dans l'empire pour se livrer au pillage [27].

La vie plus ou moins tranquille et prospère menée à Dinogetia fut interrompue brusquement par la triple invasion des Petchénègues survenue au printemps de 1036[28]. L'établissement fut la proie des flammes et, hormis un petit nombre de personnes brûlées ou mortes sous les décombres, la plupart des habitants se dispersèrent, pour revenir une fois l'orage passé. Les principales occupations prennent un nouvel essor, les métiers et le commerce atteignant un degré de développement tel, que l'on a pu soutenir que c'est alors qu'a eu lieu le passage de la phase d'établissement fortifié (φρούριον) à celle de ville (πόλις)[29]. La différenciation sociale s'accentue : la population plus aisée vivait dans l'établissement situé sur le haut plateau de l'île, ceint de murs de défense (*castrum*), tandis que les couches pauvres de la population vivaient en dehors de l'enceinte fortifiée, sur les bas terrains (*suburbium*). Ce n'est sans doute pas par un effet du hasard que les trois trésors de monnaies et d'objets de parure en métal précieux mis au jour jusqu'à présent à Dinogetia l'ont été dans l'établissement, sur la hauteur, et non dans les zones basses du site. Le premier trésor, découvert en 1939, comprend 106 monnaies d'or, dont 103 aux effigies des empereurs Basile II et Constantin VIII (976—1025),

---

[25] *Dinogetia*, I, p. 376—378 (Gh. Ştefan).

[26] J. Lelewel, *Géographie du Moyen Age*, t. III, Breslau, 1852, p. 125 et, d'après lui, C. Brătescu, *Dobrogea în secolul XII : Bergean, Paristrion* (La Dobroudja au XII^{e} siècle : Bergean, Paristrion), dans « Analele Dobrogei », I, 1920, p. 38.

[27] A. A. Bolşacov-Ghimpu, *La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos*, dans « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », t. V, 1967, 3—4, p. 543—549.

[28] Cédrénus, II, p. 499, 512, 514—515. Cf. N. Bănescu, *op. cit.*, p. 73—74 et P. Diaconu, *Despre pecenegi la Dunărea de jos în prima jumătate a secolului al XI-lea* (Sur les Petchenègues au Bas-Danube dans la première moitié du XI^{e} siècle), dans SCIV, 18, 1967, 3, p. 466 sqq.

[29] *Dinogetia*, I, *op. cit.*, 16, 29, 121, 129, 206, 208, 257, 376—377.

et par une monnaie des règnes de Constantin VIII seul (1025—1028), Romain Argyre (1028—1034) et Constantin IX Monomaque (1042—1055) ; l'enfouissement de ce trésor a été mis en liaison avec les luttes entre Petchenègues et Byzantins du temps de ce dernier empereur [30]. Le deuxième trésor, qui a été découvert en 1954, dans ce qu'on suppose avoir été l'atelier d'un tisserand, consiste en trois bagues en or, trois autres en argent, dont deux d'argent doré, deux boucles d'oreilles en argent doré, deux bracelets d'argent, ainsi que d'autres pièces, plus sept monnaies d'or du règne de Basile II et Constantin VIII et quatre monnaies d'argent : une de Théodora (1055—1056) et trois d'Isaac I^er^ Comnène (1057—1059) ; ce trésor a probablement été enfoui lors de la grande invasion des Ouzes de l'an 1064 [31]. Le troisième trésor, découvert en 1959, est composé de 15 monnaies d'or, 6 de Romain IV Diogène (1067—1071) et 9 de Michel VII Doucas (1071—1078) ; il a peut-être été enfoui à l'occasion de la révolte qui a éclaté en 1072—1074 dans les villes du Danube, mécontentes des mesures fiscales abusives adoptées par le logothète Niképhoritzès [32]. A ces trésors s'ajoutent d'autres monnaies d'or de Basile II et Constantin VIII, ainsi que quelques objets de parure en or et argent découverts isolément, toujours dans l'établissement situé sur la hauteur.

Au cours de la seconde moitié du XI^e^ siècle, par suite des attaques répétées des Petchenègues et d'autres peuplades de même race, ainsi que des troubles intérieurs, l'établissement de Dinogetia a traversé une période de décadence. Les bas quartiers ont été abandonnés, les habitations de l'établissement diminuent comme nombre. Une dernière étape d'essor, restreinte au secteur du plateau, a eu lieu sous le règne d'Alexis I^er^ Comnène (1081—1118). Puis ce fut une décadence progressive et finalement, vers la seconde moitié du XII^e^ siècle, la destruction par le feu, due sans doute à l'invasion des Coumans en l'an 1148 [33]. Il semble pourtant qu'une insignifiante communauté de pêcheurs et de pâtres ait continué à occuper le site de l'ancienne place forte de Dinogetia jusque vers la fin du XII^e^ siècle, peut-être jusqu'en 1185—1186, lorsque son existence a pris fin pour toujours.

Les fouilles archéologiques ont mis au jour toute une série de témoignages sur le mode de vie des habitants de l'établissement de Dinogetia du X^e^ au XII^e^ siècle. La grande quantité d'écailles et d'arêtes de poissons

---

[30] *Ibidem*, p. 379.

[31] Eug. Comşa et Gh. Bichir, *O nouă descoperire de monede şi obiecte de podoabă din sec. X—XI în aşezarea de la Garvăn — Dobrogea* (Une nouvelle découverte de monnaies et d'objets de parure des X^e^—XI^e^ siècles dans l'établissement de Garvăn — Dobrogea), dans « Studii şi cercetări de numismatică », III, 1960, p. 223—224.

[32] I. Barnea, *Alt tezaur de monede bizantine de la Dinogetia* (Un autre trésor de monnaies byzantines à Dinogetia), *ibidem*, p. 245—254.

[33] Voir ci-dessus, p. 355.

trouvées dans les fosses à provisions et en dehors d'elles, ainsi que les ustensiles de pêche aussi nombreux que variés, montrent que la pêche et la préparation du poisson en vue de l'échange constituaient la principale occupation des habitants de l'île. L'élevage venait au deuxième rang, suivi de l'agriculture. La chasse était pratiquée aussi bien dans la zone des étangs que dans les forêts des collines environnantes. Les bois de cerf et les défenses de sanglier mis au jour par les fouilles prouvent que ces animaux, presque complètement disparus aujourd'hui dans la région, y vivaient alors en assez grand nombre.

Outre les occupations que nous venons de mentionner, les habitants de l'établissement pratiquaient différents métiers, arrivant même dans certaines branches à un degré assez élevé de spécialisation. Ainsi, un grand nombre de morceaux de scories et d'objets de fer, de pièces de cuivre, bronze et plomb attestent la présence de la métallurgie, même si une partie de ces objets venaient d'ailleurs. De même, la découverte de moules pour la confection d'objets de parure et de croix dénote l'existence d'une production « en série », correspondant au passage de la production exécutée sur commande à celle destinée au marché, dans laquelle l'artisan accomplissait sans doute aussi la fonction de marchand [34]. Un des métiers les mieux représentés était la poterie. Trois fours de potiers, mis au jour en 1959 dans l'établissement des bas terrains, montrent que vers le milieu du XI^e siècle les potiers étaient groupés dans un quartier à part des faubourgs. Le travail du bois et des bois de cerf est abondamment attesté par toutes sortes d'objets décorés avec beaucoup de talent et de sens artistique. Les tailleurs de pierre travaillaient pour les besoins locaux. La découverte d'un très grand nombre — quelques centaines — de fusaïoles, d'une quantité considérable de fibres et de fils de chanvre et de lin, de fils de laine et même de soie, ainsi que de restes de tissus de qualité supérieure et de pièces faisant partie du métier à tisser horizontal, montrent que celui-ci était connu dès la première moitié du XI^e siècle, deux siècles avant sa première mention en Europe occidentale. L'usage du fil de soie, probablement apporté de Byzance, est attesté pour la première fois en Roumanie à Dinogetia, toujours dans la première moitié du XI^e siècle.

Au début, la plupart des produits dus aux artisans locaux n'apparaissaient pas sur le marché. Ils circulaient dans un milieu assez restreint, passant d'habitude directement de chez le producteur entre les mains des consommateurs de la même localité. Mais les métiers et le commerce n'ont pas tardé à se détacher des autres occupations, l'établissement de Dinogetia prenant le caractère de ville — de fait la première ville féodale

---

[34] *Dinogetia*, I, p. 69 sqq.

attestée, avec des documents archéologiques à l'appui, sur le territoire de la Roumanie. Ainsi donc, dans la nouvelle ville, entre la masse des pêcheurs, des éleveurs et des agriculteurs, d'une part, et les artisans et marchands, d'autre part, il s'est creusé un écart. Les nombreux produits d'origine byzantine, dont les uns venaient certainement de Constantinople, à côté desquels sont attestés d'autres marchandises venues de Kiev, témoignent de la constitution dans l'établissement de Dinogetia d'une couche de marchands qui réalisaient certainement d'importants revenus du commerce. Pourtant, ainsi qu'il arrivait généralement dans les villes féodales, l'établissement à caractère urbain de Dinogetia conservait aussi un contact étroit avec l'économie rurale [35].

Dans le développement de l'établissement de haute époque féodale de Dinogetia, un rôle primordial a été joué par les relations politico-économiques et culturelles avec Byzance. A cet égard, les informations de certaines sources littéraires ont été pleinement confirmées et complétées par les résultats des fouilles archéologiques. Ainsi, aux trésors de monnaies et d'objets de parure déjà mentionnés, s'ajoutent des centaines de monnaies de bronze découvertes isolément à des points différents du site ; dans l'une des habitations (n° 40 a), on a même trouvé un lot de non moins de cent monnaies du temps de Michel IV le Paphlagonien (1034—1041). Il semble du reste que la plus grande circulation de monnaies byzantines a eu lieu à Dinogetia sous le règne de cet empereur et de son successeur Constantin IX Monomaque (1042—1055). Ceci confirme les dires d'un texte hagiographique ultérieur sur l'essor de la vie commerciale dans les établissements du Bas-Danube (εἰς τὰ παραδούναβα κάστρα) entre les années 1042 et 1045 [36], ainsi qu'une mention du chroniqueur Scylitzès-Cédrénus (Cédrénus, II, p. 586) sur les richesses trouvées par les Petchenègues au sud du Danube peu après cette date. Les monnaies de bronze attestent la continuité quasi ininterrompue des relations entre l'établissement de Dinogetia et Byzance depuis les dernières décennies du X^{e} siècle jusqu'à la première moitié du XII^{e} siècle (règne de Jean Comnène). Une partie de ces monnaies auront été envoyées ici comme solde pour l'armée de frontière, composée d'autochtones, ou comme dons pour les chefs de tribus de cavaliers nomades ; mais une partie sont certainement le résultat des échanges commerciaux et confirment la qualité de centre actif d'échange commercial de l'établissement de Dinogetia durant la période de haute féodalité.

---

[35] I. Barnea, *Dinogetia* [2], Bucarest, éd. Meridiane, 1969, p. 46—47.

[36] *La vie de Saint Cyrille le Philéote, moine byzantin* (+ *1110*), éd. E. Sargologos, Bruxelles, 1964, p. 241 ; cf. P. Ş. Năsturel, dans « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », IV, 1966, 3—4, p. 653.

Une quantité importante de tessons céramiques — à côté de rares vases entiers ou pouvant être complétés — en argile ou en kaolin, confectionnés dans différents centres de l'Empire byzantin, les uns à Constantinople même, ont été mis au jour presque exclusivement sur le plateau — vestiges des articles de luxe que ne pouvaient s'offrir que les couches aisées de la population. Des dizaines d'amphores, les unes estampillées à la mode hellénistique, la plupart présentant, incisés dans la pâte après cuisson, différents signes, lettres ou de brèves inscriptions mentionnant le nom du propriétaire, la capacité du vase, etc., sont arrivées à Dinogetia, avec du vin ou de l'huile de tel ou tel centre de l'Empire byzantin, aux X^e—XII^e siècles.

Une autre preuve des liens avec Byzance est fournie par la petite église bâtie à peu près au centre de l'établissement vers le milieu du XI^e siècle. Elle est de plan carré, aux côtés de 6 m, avec à l'est une abside demi-circulaire à l'intérieur et à cinq pans à l'extérieur. Les quatre coins de l'édifice étaient renforcés par des pilons massifs qui soutenaient une coupole ou une calotte sphérique et donnaient à l'intérieur la forme d'une croix grecque aux bras courts. Les épais murs de pierre alternant avec la brique étaient traversés par de nombreuses poutres de bois. Dans quelques-unes des tombes du cimetière qui, aux XI^e—XII^e siècles, entourait l'église, on a trouvé de petits morceaux d'étoffe tissée en fil d'or et d'argent, ainsi qu'un fragment de broderie brochée d'or sur fond de soie, représentant la plus ancienne broderie connue jusqu'à ce jour sur le territoire de la Roumanie — le tout de provenance byzantine. Un reliquaire en or en forme de croix double, ouvragé en filigrane et rehaussé de gemmes, ayant servi d'*enkolpion* à quelque évêque du XI^e siècle, ainsi que d'autres objets de culte et de parure — petites croix en bronze, bagues, bracelets, appliques d'argent et de bronze, bracelets en verre, etc. — produits par les ateliers byzantins, attestent d'une part les relations étroites de Dinogetia avec Byzance, d'autre part le degré marqué de clivage social de la population de l'établissement.

En échange des marchandises byzantines, les marchands de l'endroit auront donné des produits locaux, tels que poisson, bétail, fourrures, bois, miel, cire et autres. Les voies commerciales par où circulaient les marchandises étaient en tout premier lieu le Danube et la mer Noire. Les voies terrestres n'étaient utilisées que bien plus rarement.

Une série de découvertes — fusaïoles en pierre violacée, petits œufs en terre cuite émaillée, différents objets de parure, accessoires d'habillement, etc. — attestent l'existence aux X^e—XII^e siècles de liens commerciaux entre Dinogetia et Kiev. A ce point de vue, une pièce d'importance particulière est un sceau en plomb découvert en 1954, sur

lequel est gravée l'inscription Σφραγ(ὶς) Μιχ(αὴλ) π(ο)ιμενάρχου 'Ρωσίας, texte qui assigne l'objet à un métropolite grec de Kiev des années 1130—1145 ; celui-ci l'aura joint à une lettre adressée à quelque prélat grec de l'établissement du Bas-Danube [37].

D'autres menus objets de provenance est-européenne ou asiatique sont parvenus à Dinogetia soit par la voie du commerce, soit par le canal des Petchenègues ou d'autres peuplades migratrices de même race qu'eux ou à leur service [38].

Toutes ces données confirment les informations des chroniqueurs byzantins Attaleiatès et Cédrénus sur « les villes nombreuses et grandes » (πολλαὶ καὶ μεγάλαι πόλεις) et sur le mélange des races au Bas-Danube [39].

Quant à l'établissement féodal de *Noviodunum*, malgré la très faible envergure des fouilles entreprises jusqu'à ce jour, il est permis d'affirmer, compte tenu des vestiges de culture matérielle mis au jour et de sa position-clef, qu'il a joué un rôle plus important et a eu une existence plus longue que l'établissement contemporain de Dinogetia. Les sondages pratiqués ces derniers temps ont permis de relever qu'ici aussi les murs de la cité romano-byzantine ont été refaits et utilisés à nouveau lors du rétablissement, en 971, de la domination byzantine sur le territoire compris entre le Danube et la mer Noire. La circulation ininterrompue et intense des monnaies byzantines du X^e^ au XIV^e^ siècle constitue un témoignage péremptoire du rôle économique prépondérant joué par l'établissement de Noviodunum depuis le règne de Tzimiscès jusqu'à ceux d'Andronic II Paléologue et de son fils Michel IX Paléologue (1295—1320), émetteurs des derniers exemplaires d'un trésor de 70 monnaies d'or découvert en 1945[40]. Il ressort des découvertes — fortuites pour la plupart — faites jusqu'à ce jour que la circulation monétaire la plus intense coïncide à Noviodunum avec la période des empereurs Comnène. C'est ce qu'indiquent par exemple le trésor de 450 monnaies scyphates mis au jour en 1913[41], les plus de mille monnaies, la plupart en billon et coupées, presque toutes du XII^e^ siècle, découvertes soit par hasard, soit

---

[37] I. Barnea, *Sigiliul unui ierarh al Rosiei în aşezarea de la Garvăn* (Le sceau d'un prélat 'Ρωσίας trouvé dans l'établissement de Garvăn), dans SCIV, VII, 1956, 1—2, p. 189—197 ; *Dinogetia*, I, p. 335—336.

[38] Idem, *Elemente de cultură materială veche rusească şi orientală în aşezarea feudală (sec. X—XII) de la Dinogetia — reg. Galaţi* (Eléments de culture matérielle ancienne russe et orientale dans l'établissement féodal (X^e^—XII^e^ siècles) de Dinogetia — rég. de Galaţi), dans *Studii şi referate privind istoria României*, I, Bucarest, 1954, p. 195—227 ; Idem, *Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas-Danube du X^e^ au XII^e^ siècle*, dans *Nouvelles études d'histoire*, I, Bucarest, 1955, p. 169—180 et *Dinogetia* ², *op. cit.*, p. 50—54.

[39] Michel Attaleiatès, *Historia*, Bonn, 1853, p. 204, 1.18—22 ; Cédrénus, *Historia*, II, Bonn, 1839, p. 599, 1.21—22.

[40] Em. Condurachi, *Un nou tezaur de monede bizantine* (Un nouveau trésor de monnaies byzantines), dans « Buletin ştiinţific al Academiei R.P.R. », I, 1949, 3—4, p. 163—167.

[41] C. Moisil, dans « Buletinul Societăţii Numismatice Române », XI, 1914, p. 25, n° 39.

à l'occasion des fouilles de sauvetage pratiquées dernièrement sur la grève du Danube [42], ainsi qu'un trésor de 69 monnaies frappées entre les règnes d'Alexis Comnène et d'Isaac II l'Ange, aujourd'hui au Musée de Constanța [43], ces deux dernières découvertes encore inédites.

Différentes autres découvertes — ustensiles de pêche, poterie locale et d'importation, objets de parure — attestent des occupations, des métiers, ainsi que des relations économiques et culturelles avec Byzance, Kiev et d'autres centres importants du temps, identiques à ce que nous avons exposé plus haut pour Dinogetia.

Une vingtaine de sceaux byzantins en plomb, des XI^{e}—XIII^{e} siècles, montrent même que les liens avec la capitale de l'empire étaient plus étroits à Noviodunum qu'à Dinogetia et que l'importance stratégique et politique du premier établissement était, de même, supérieure à cette époque à celle du second. Parmi ces sceaux, nous mentionnerons ceux ayant appartenu à des dignitaires byzantins, tels que : Petros Rhomanakès (XII^{e} siècle) ; Grégoire Mavrokatakalon, général connu, qui a pris part aux luttes de 1087—1090 d'Alexis Comnène contre les Petchenègues de Paristrion (*Alexis*, VII, II, 1 et III, 4, éd. B. Leib, II, p. 89, 95—96) ; Nicétas Eugénianos, Jean Vatatzès curopalate et autres [44]. Une mention spéciale doit être accordée au sceau de l'empereur Isaac II l'Ange (1185—1195), qui constitue un document précieux quant au maintien de la domination byzantine sur le thème de Paristrion-Paradounavon — y compris l'ancien port du Bas-Danube qui nous a occupé — jusque vers la fin du XII^{e} siècle [45].

A en juger par le grand nombre de monnaies, par différentes autres découvertes et surtout par les sceaux en plomb susmentionnés, on est autorisé à croire que l'établissement féodal de Noviodunum détenait la seconde place dans la hiérarchie des villes byzantines de la région du Bas-Danube, la première étant Dorostolon, capitale du thème de Paristrion.

Ainsi que pour Dinogetia, une énigme subsiste : le nom porté durant la période byzantine par l'établissement refait sur les ruines de la cité

---

[42] SCIV, V, 1954, 1—2, p. 182 ; « Materiale și cercetări arheologice », IV, 1957, p. 169, et V, 1959, p. 471 ; B. Mitrea, dans « Dacia », N.S., IX, 1965, p. 500, n^{o} 76. D'autres monnaies ont été mises au jour par nos fouilles de 1967 et 1970.

[43] Gh. Poenaru-Bordea et Al. Popeea, *Monede bizantine din colecția Muzeului de arheologie Constanța* (Monnaies byzantines de la collection du Musée d'archéologie dè Constanța), manuscrit, p. 50—57, n^{os} 349—416 et p. 76. Dernièrement on a découvert encore un trésor comprenant environ 1000 monnaies scyphates de la période des Comnène, dont près de la moitié sont entrées dans les collections du Musée de Constanța.

[44] I. Barnea, *Sigilii bizantine de la Noviodunum* (Sceaux byzantins de Noviodunum), dans « Studii și cercetări de numismatică », IV, 1968, p. 239—247.

[45] Gh. Ștefan, *Monuments inédits de Noviodunum*, dans « Dacia », IX—X, 1941—1944, p. 482 ; N. Bănescu, *op. cit.*, p. 109—111. Mentionnons encore un autre sceau impérial en plomb, conservé à moitié, provenant probablement du même empereur, découvert en 1970 (inédit).

de Noviodunum. On a soutenu, et non sans de bonnes raisons, qu'il convient d'y localiser *Vicina*, ville mentionnée par certaines sources byzantines, par le géographe arabe Idrisi (1154), ainsi que par les cartes et les portulans médiévaux [46]. La position de l'établissement et les trouvailles auxquelles nous nous sommes référés viennent à l'appui de cette hypothèse. L'observation suivant laquelle la ville en question se trouvait sur une « île » ne constitue pas un empêchement à cet égard, car avant l'aménagement de la route qui donne aujourd'hui accès au « Vieux ponton », le promontoire qui avance dans le Danube était, à ce qu'il semble, entouré d'eau sur trois côtés, pouvant facilement, au moyen d'un canal artificiel creusé sur le côté sud-est, être transformé en une véritable île. C'est, à cet égard aussi, aux fouilles archéologiques futures qu'il reviendra de dire le dernier mot.

---

[46] N. Grămadă, *Vicina. Izvoare cartografice. Originea numelui, identificarea orașului* (Vicina. Sources cartographiques. Origine du nom et identification de la ville), dans « Codrul Cosminului », I, 1925, p. 437—459 ; P. Ș. Năsturel, *Așezarea orașului Vicina și țărmul de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec* (L'établissement de la ville de Vicina et la côte occidentale de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec), dans SCIV, VIII, 1957, 1—4, p. 295—305; C. C. Giurescu, dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXVII, 1959, n° 7—10, p. 680—685 ; C. Cihodaru, *op. cit.*, p. 229—230.

ZWEI VERSIONEN BEI THEOPHANES UND NIKEPHOROS DEM PATRIARCHEN

V. BEŠEVLIEV
(Sofia)

Über die im Jahre 763 bei Anchialos stattgefundene Schlacht zwischen dem Bulgarenherrscher Teletz und dem byzantinischen Kaiser Konstantin V., die mit der Niederlage der Bulgaren endete,[1] berichten Nikephoros der Patriarch in dem Breviarium und Theophanes Confessor in der Chronographie. A. Lombard und der verdiente ungarische Byzantinist Gy.[1] Moravcsik [2] haben auf eine dritte Nachricht über dieselbe Schlacht hingewiesen, die sich in einer anderen Schrift des Patriarchen Nikephoros befindet und nur von ihnen benutzt worden ist. Nikephoros erzählt nämlich in seinem theologischen gegen die Bilderfeinde gerichteten, im Jahre 817 verfaßten Werk Ἀντίρρησις καὶ ἀνατροπή folgendes : [3] Ἐπειδὴ παρασκεύαστο τὸ πρὸς δυσμαῖς ἡμῖν ᾠκισμένον Σκυθικὸν ἔθνος ἀμύνεσθαι, συναθροίζει δὴ ἅπαν τὸ ὑπ'αὐτῷ στράτευμα· εἰς χεῖράς τε τοῖς πολεμίοις ἰών, ὁποῖον αὐτῷ τὸ τοῦ πολέμου τέλος κατώρθωτο, μαρτυρεῖ τὰ φαινόμενα· μέχρι γὰρ καὶ σήμερον τὰ κατὰ τὴν Ἀγχίαλον καλουμένην πόλιν, κοῖλα καὶ πεδιάσιμα χωρία, ἃ τῶν ἀνῃρημένων τὰ κῶλα ἐδέξατο ὑποδείκνυσιν· ἔργον γὰρ τῆς Σκυθικῆς μαχαίρας, ἅπαν σχεδὸν τὸ τῶν Ῥωμαίων ἐγένετο στράτευμα. Εἰ δὲ τι μικρὸν καὶ οὐ πάνυ ἀξιόλογον ἔδρασε, καθά γε ἡμῖν ἐκ τῶν γεγραμμένων αὐτῷ πρὸς τοὺς ἐνηυλισμένους κατὰ τὴν βασιλεύουσαν, ἀναλεξαμένοις ἔγνωσται ἐν οἷς πολλὰ κατακομπάσας ὁ τοῦ ψεύδους ὑπηρέτης καὶ σύντροφος, πολλὴν δὲ τὴν θεομαχίαν ἐκ τῆς ἀπείρου πολυορκίας ἐφ'ὕβρει του Κτίσαντος προβαλόμενος,

---

[1] Darüber s. W. N. Zlatarski, *Istorija na părvoto bălgarsko carstvo* I, Sofia, 1918, 213 f., Derselbe, *Geschichte der Bulgaren* I, Leipzig, 1918, 19.

[2] Constantin V etc., Paris, 1902, 5 und *Byzantinoturcica* I², Berlin, 1958, 458, II², 262, 280.

[3] Migne PG 100, 508, B—C, abgekürzt auch bei Georgios Monachos ed. C. de Boor, Lipsiae 1904, 762, 25—763, 14.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 363—367, BUCAREST, 1971

ἡνίκα τὸ ἔθνος περὶ τοὺς οἰκείους ἡγεμόνας διαστασιάζον κατέλαβε· καὶ γὰρ τοῦτο πολλάκις ποιεῖν αὐτοῖς εὐπετές, ἅτε βαρβαρικοῖς ἤθεσιν ἐντρεφομένοις, καὶ διχῇ τοῖς μέρεσιν ὡς τὰ πολλὰ διαιρουμένοις, ὅταν αὐτῶν ταῖς βουλαῖς ἀντικαθισταμένους ἴδωσιν· ὃ δὴ καὶ τηνικαῦτα ὁ τούτων κύριος ἐπιβουλευόμενος πέπονθε, Σαβῖνος ὄνομα ἦν αὐτῷ, καὶ φυγὰς πρὸς Ῥωμαίους ἀπῴχετο. Τότε οὖν αὐτῷ ἡ τοῦ ἔθνους καθ'ἑαυτὸ διαφορὰ καὶ στάσις, κατὰ βραχὺ γοῦν εὐδοκιμῆσαι παρέσχετο.

Zum besseren Verständnis unserer Ausführungen wollen wir hier auch das Wichtigste aus den bereits bekannten Berichten der beiden Chronisten anführen. Theophanes:[4] Τῇ δὲ ις' τοῦ Ἰουνίου μηνὸς ἐξῆλθεν ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τὴν Θρᾴκην ἀποστείλας καὶ πλώϊμον διὰ τοῦ Εὐξείνου Πόντου ἕως ω' χελανδίων ἐπιφερομένων ἀνὰ ιβ' ἵππων. ὁ δὲ Τελέτζης ἀκούσας τὴν διὰ γῆς καὶ θαλάσσης κατ' αὐτοῦ κίνησιν, λαβὼν εἰς συμμαχίαν ἐκ τῶν προσπαρακειμένων ἐθνῶν χιλιάδας κ' καὶ τούτους εἰς τὰ ὀχυρώματα στήσας ἠσφαλίσατο ἑαυτόν. ὁ δὲ βασιλεὺς ἐλθὼν ἠπλήκευσεν εἰς τὸν κάμπον Ἀγχιάλου· καὶ τῇ λ' τοῦ Ἰουνίου μηνὸς τῆς α' ἰνδικτιῶνος, ἡμέρᾳ ε', ἐφάνη Τελέτζης μετὰ πλήθους ἐθνῶν ἐρχόμενος καὶ συμβαλόντες πόλεμον κόπτουσιν ἀλλήλους ἐπὶ πολύ, καὶ τραπεὶς Τελέτζης ἔφυγεν, ἐκράτησε δὲ ἡ μάχη ἀπὸ ὥρας ε' ἕως ὀψέ, καὶ πολλὰ πλήθη Βουλγάρων ἀνηλώθησαν, πολλοὶ δὲ καὶ ἐχειρώθησαν, ἄλλοι δὲ καὶ προσερρύησαν. Nikephoros:[5] οὗτος (=Τελέσσιος) λαὸν συναγείρας ὁπλίτην καὶ μάχιμον τὰ πλησιαίτερα τῶν Ῥωμαίων χωρία καὶ φρούρια κατέτρεχε καρτερῶς, οὗ τὸ θρασὺ καὶ αὔθαδες Κωνσταντῖνος θεασάμενος ναῦς ἱππαγωγοὺς ἄχρι καὶ εἰς τὰς ὀκτακοσίας κατεσκεύασε, καὶ ταύτας ἱππικῷ στρατῷ πληρώσας διὰ τοῦ Εὐξείνου πρὸς τὸν Ἴστρον ἐξέπεμψεν. αὐτὸς δε στρατὸν ἕτερον ἐπαγόμενος πρὸς Ἀγχίαλον πόλιν παραγίνεται, καθ 'ὅν Τελέσσιος ἐξέρχεται ἔχων εἰς συμμαχίαν καὶ Σκλαβηνῶν οὐκ ὀλίγα πλήθη, καὶ ἡττηθεὶς μάχῃ εἰς φυγὴν ἐτράπετο, πλεῖστοι δὲ τῶν πολεμίων ἀφ' ἑκατέρου μέρους πίπτουσι, καὶ ἄλλοι οὐκ ὀλίγοι καὶ τῶν ἐπιφανεστέρων ἐζωγρήθησαν.

Der einzige und zugleich wichtige Unterschied zwischen den beiden Berichten ist, daß Theophanes den Kriegsanlaß nicht erwähnt. Der von dem Kaiser unternommene große Feldzug gegen die Bulgaren erscheint nach diesem Chronisten völlig grundlos. Die dadurch bedrohten Bulgaren wurden selbstverständlich gezwungen, Maßnahmen zu ihrer Verteidigung zu treffen. Der Kampf selbst, der sehr lange, fast den ganzen Tag dauerte, war sehr erbittert, so daß viele von beiden Seiten fielen. Theophanes teilt mit, daß sehr viele Bulgaren umkamen, viele gefangengenommen wurden und manche sich ergaben. Nikephoros hebt in seinem Bericht nur hervor, daß viele der vornehmsten Bulgaren in Gefangenschaft ge-

[4] ed. de Boor 433, 1—10.
[5] ed. de Boor 69, 7—18.

rieten. Derselbe Autor stellt den Sieg des Kaisers Konstantin V. ganz anders in seiner zweiten Mitteilung dar. Er war ein Pyrrhussieg : es wurde fast das ganze romäische Heer von den Bulgaren vernichtet. Der Kaiser konnte nach der Ansicht des Nikephoros deshalb die Bulgaren nicht nur in diesem Fall, sondern auch später besiegen, da sie, durch innere Zwistigkeiten gespalten, eine leichte Beute für ihn waren. Er führt als Beispiel dafür die Flucht des Bulgarenherrschers Sabinus in Byzanz an. Diese verschiedenen, fast einander widersprechenden Darstellungen desselben Ereignisses finden ihre Erklärung in folgenden Worten des Nikephoros in der zweiten Mitteilung : Εἰ δέ τι μικρὸν καὶ οὐ πάνυ ἀξιόλογον ἔδρασε, καθά γε ἡμῖν ἐκ τῶν γεγραμμένων αὐτῷ πρὸς τοὺς ἐνηυλισμένους κατὰ τὴν βασιλεύουσαν, ἀναλεξαμένοις ἔγνωσται· ἐν οἷς πολλὰ κατακομπάσας ὁ τοῦ ψεύδους ὑπηρέτης καὶ σύντροφος...

...Daraus ergibt sich, daß über die Kriegszüge des Kaisers Konstantin V. gegen die Bulgaren zwei Arten von Nachrichten, offizielle und nicht offizielle vorhanden waren. Die ersteren wurden von dem Kaiser selbst wohl als Tagesberichte der Kampfhandlungen oder als Kriegsbotschaften an die Bewohner der Hauptstadt verfaßt und sicher in die offizielle Stadtchronik[6] aufgenommen. Sie enthielten laut Nikephoros viel Prahlerei und Lüge. Der ursprüngliche Tagesbericht der Kampfhandlungen durchschimmert ganz deutlich bei Theophanes, der das Datum der Schlacht bei Anchialos so genau angibt, wie es wohl in dem Tagesbericht selbst stand : τῇ λ' τοῦ Ἰουνίου μηνὸς τῆς α' ἰνδικτιῶνος, ἡμέρᾳ ε', ἐφάνη Τελέτζης κτλ. Die nicht offiziellen stammten dagegen wohl aus den Erzählungen der Kriegsteilnehmer oder stellten teilweise boshafte Gerüchte bzw. Stadtklatsch dar. Die beiden Chronisten teilen in unserem Fall offenbar die amtliche oder offizielle Version mit diesem Unterschied mit, daß Theophanes den Kriegsanlaß verschweigt. In seinem theologischen Werk gibt Nikephoros dagegen die nicht offizielle, den Stadtklatsch wieder.

Beide Versionen treten besonders klar in den Nachrichten über zwei andere Kriegszüge des Konstantin hervor. Im Jahre 756 verlangten die Bulgaren von dem Kaiser Konstantin V. einen Tribut für die von ihm errichteten Festungen an der bulgarisch-byzantinischen Grenze.[7] Da der Kaiser sich weigerte ihn zu bezahlen, fielen sie in das byzantinische Gebiet ein und kamen bis zur sog. Langen Mauer an. Nach Theophanes plünderten die Bulgaren die umliegende Gegend, führten viele Gefangenen weg und kehrten unversehrt in ihr Land zurück (... κατὰ τῆς βασιλίδος πόλεως τὴν ὁρμὴν ποιησάμενοι. πολλὴν οὖν ἅλωσιν ἐργασάμενοι καὶ

---

[6] K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2. Aufl. München, 1897, 343, 396, 402.

[7] Zlatarski 202 und Geschichte 18, G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl., München, 1952, 136.

αἰχμαλωσίαν λαβόντες ὑπέστρεψαν ἀβλαβεῖς εἰς τὰ ἴδια).[8] Nach Nikephoros dagegen zog der Kaiser gegen die Angreifer aus. Es entspann sich zwischen ihnen ein heißer Kampf. Der Kaiser schlug sie in die Flucht, verfolgte sie und tötete sehr viele von ihnen (ὁ (=βασιλεὺς) δὲ ἀντεπεξῄει καὶ συμβαλὼν πολέμῳ εἰς φυγὴν ἐτρέψατο καὶ ἐδίωκει ἀνὰ κράτος καὶ πλείστους Βουλγάρους ἀνεῖλε).[9] Nicht lange darauf, berichtet Nikephoros ferner,[10] unternahm der Kaiser gegen die Bulgaren einen gewaltigen Kriegszug zu Lande und zu Wasser. Sie wurden von zwei Seiten angegriffen. Die über das Schwarze Meer entsandte byzantinische Flotte erreichte den Fluß Donau, einäscherte das dortige bulgarische Gebiet und führte viele Gefangenen weg. Der Kaiser selbst schlug die Bulgaren bei der Festung Markellai in Thrakien in die Flucht und tötete ebenfalls viele von ihnen. Die Bulgaren sahen sich infolgedessen gezwungen Friedensverhandlungen zu führen, indem sie ihre eigener Kinder als Geißeln nach Konstantinopel schickten. Theophanes verschweigt diesen siegreichen Kriegszug des Konstantin. Er berichtet dagegen von einer schweren Niederlage des Kaisers in dem Paß von Berigava, die im Jahre 760 stattfand.[11] Von dieser Niederlage teilt seinerseits Nikephoros gar nicht mit.

Es läge ja deshalb nahe anzunehmen, daß die beiden Chronisten eigentlich von zwei verschiedenen Phasen eines und desselben Kriegszuges berichten. Man könnte sich den Verlauf des Kriegszuges folgendermaßen vorstellen. Es wurde zuerst eine starke Abteilung vorausgeschickt, die den Berigavapaß besetzen sollte um den mit dem Kaiser nachrückenden Haupttruppen des byzantinischen Heeres einen freien Durchgang zu sichern. Sie wurde jedoch von den Bulgaren geschlagen. Die letzteren stießen, als sie den fliehenden Byzantinern nachsetzten, auf den Kaiser mit der Hauptarmee bei der Festung Markellai, der ihnen eine vernichtende Niederlage beibrachte. In diesem Fall entweder bezieht sich der unbestimmte chronologische Ausdruck μετ'οὐ πολὺ bei Nikephoros auf andere Ereignisse oder wäre das Datum bei Theophanes nicht genau. Wie dem auch sei. Widrigenfalls ist es immerhin rätselhaft, daß ein so folgenschwerer Kriegszug des Kaisers Konstantin V. gegen die Bulgaren von Theophanes, selbst zu Ungunsten des Kaisers verdreht, völlig unerwähnt geblieben ist.

Die übrigen Berichte des Theophanes über die Kriegszüge des Kaisers Konstantin V. gegen die Bulgaren fußen allerdings auf der offiziellen

---

[8] ed. de Boor 429,25–28.
[9] ed. de Boor 66,21–67,3.
[10] *ebenda* 66,21–67, 3.
[11] ed. de Boor 431, 6–11.

Version. Sie sind aber oft von boshaften Bemerkungen wie μετὰ φόβου ὑπέστρεψε μηδὲν γενναῖον ποιήσας,[12] εἰσῆλθεν ἀδόξως ἐν τῇ πόλει,[13] ἐδειλίασε καὶ ἐμελέτα ὑποστρέψαι,[14] θεηλάτῳ πληγῇ,[15] οἰκτρῶς ἐν τῷ χελανδίῳ θνήσκει[16] begleitet, oder enthalten den Kriegsanlaß nicht. Nikephoros gibt dagegen in dem Breviarium nur die offizielle Version wieder, während er in dem theologischen Werk die nicht offiziellen Nachrichten bzw. den Stadtklatsch mitteilt, dem er, wie es scheint, mehr Glauben schenkt. Diese verschiedene Einstellung der beiden Chronisten zur amtlichen Version ist sehr wichtig für die richtige Wertung ihrer Berichte. Sie steht in engem Zusammenhang mit dem damaligen Bilderstreit in Byzanz. Theophanes und Nikephoros hatten als eifrige und freimütige Verteidiger der Bilderverehrung[17] genug Grund dem großen bilderstürmenden Kaiser Konstantin V. zu grollen und seine Kriegserfolge in ein ungünstiges Licht zu stellen bzw. möglichst zu verkleinern.

[12] *ebenda* 436, 22–24.
[13] *ebenda* 437, 24–25.
[14] *ebenda* 447, 1–5.
[15] *ebenda* 448, 10–19.
[16] *ebenda.*
[17] Krumbacher 71 f., 342 ff., 349 f., Moravcsik I 456, 531.

OBSERVATIONS ON THE „ANTI-ZEALOT" DISCOURSE OF CABASILAS

PETER CHARANIS
Rutgers University
(New Brunswick)

Since the publication in full of the so-called "*Anti-Zealot*" *Discourse* of Nicolas Cabasilas,[1] it has become quite obvious that that document cannot be used to maintain that the Zealot regime in Thessalonica had a social program.[2] The *Discourse* nowhere mentions the Zealots, and its date of composition, a point of critical importance, is in doubt. To be sure its editor has tried to assign a date to it, but he has changed his mind several times. When he first published the *Discourse*, he put its composition at about 1344 ;[3] three years later he thought that it might have been written sometime after 1371 ;[4] but by 1962 he had definitely concluded that he could assign no definite date to the *Discourse*. He wrote : "Exactly when, and against whom the *Discourse* was written, I do not know. *Parisinus Graecus* 1276 suggests, without making it mandatory, that the *Discourse* was written in the last thirty years of the fourteenth century".[5]

The problem is, of course, that there exists no concrete evidence upon which to base the date of the composition of the *Discourse*. When the editor of the *Discourse* first fixed the date of its composition, he had searched for new evidence within the chronological framework of the

[1] Ihor Ševčenko, "Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse : A Reinterpretation", *Dumbarton Oaks Papers, 11* (1957), 91—125 (the text).

[2] For a more recent support of the view that the Zealots had no such program : Gunter Weiss, *Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch* — in *Der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert* (Wiesbaden, 1969), 101.

[3] *Ibid.*, 170.

[4] Ševčenko, "The Author's Draft of Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse in *Parisinus Graecus* 1276," *Dumbarton Oaks Papers, 14* (1960), 188.

[5] "A Postscript on Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse", *Dumbarton Oaks Papers, 16* (1962), 407 f.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 369—376. BUCAREST. 1971

Zealot domination of Thessalonica (1342—1349). He looked for two things: evidence of public works, particularly the construction or repair of city walls, and evidence of the confiscation of monastic properties for the general good. This was because he made as the point of departure of his investigations the assumption that the *Discourse* was directed against some specific official who had confiscated monastic properties, justifying his actions on grounds of defense, emphasizing the need for soldiers and the maintenance of fortifications. What he found was this: (1) the government of Apocaucus had effected important repairs of the walls of Constantinople sometime during the year 1342 and again after August 1344;[6] (2) a passage in a speech addressed by Cydones to Cantacuzenus, presumably in 1347, the significant sentences of which read: "Looking for sources from which to nourish such evil (*i.e.* their action) and seeing that everything was used up, they cast their glance towards the public treasury and the *riches* of the temples. *The army must be provided for*, for the enemy (*i.e.* Cantacuzenus) is strong ... One should *not shrink from using anything that will help* to ward off the enemy"[7]. The juxtaposition of this evidence with the principal points of the *Discourse* led the editor to this conclusion: "The *Discourse*... written about 1344, may be considered an anti-Apocaucite tract directed against the policies of the loyalists and the leaders of the official church".[8]

His abandonment of the year 1344 as the date of the composition of the *Discourse* was prompted by different considerations, although his assumption that the *Discourse* was directed against some specific official still held. Not long after the publication of the *Discourse* it was called to his attention that there existed another manuscript (*Parisinus Graecus* 1276) which he had not taken into account in preparing his edition. Upon examining the new manuscript, he found no basic difference between the text of the *Discourse* which he edited and the one contained in the new manuscript. He noted, however, that the new text and the manuscript itself had certain peculiarities which made it possible to trace the history of the text. His conclusion was that there were at least four versions of the *Discourse*:[9] a first version with traces of the earliest composition of the *Discourse*; a second version, revised and enlarged by Cabasilas himself; a third version now lost; and finally the version (*Parisinus Graecus* 1213) used by him in his edition of the *Discourse*. The revised, enlarged version had been done by Cabasilas sometime within

[6] "Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse", 165 ff.

[7] Ibid., 162 ff. Greek text in question, Giuseppe Cammelli, "Demetrii Cydonii ad Ioannem Cantacuzenum imperatorem oratio altera", *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher, 4*, (1923), 80.

[8] See note 1.

[9] "The Author's Draft...," 185.

the last three decades of the fourteenth century; the first version may also have been composed during this period, but this is not certain. In any case the inference drawn from tracing the history of the text is that its writing or at least the revised version, was prompted by events which took place after 1370. The tracing is done with expertise possessed by few, but is not free from conjectures. One wonders also to what extent the editor's conviction that the *Discourse* was not directed against the Zealots may have influenced his thought. He writes: "The fact that Cabasilas revised and amplified the *Discourse* within the last thirty years of the fourteenth century strengthens my contention that this work does not refer to the Zealots".[10] Obviously, the further the date of the composition of the *Discourse* is from the period of the Zealots, the greater the likelihood that the Zealots were not its target.

Two years later the editor of the *Discourse* came back to the problem. In a brief note [11] in which he took account of his critics, he viewed certain passages drawn from the sermons and letters of Isidore, Metropolitan of Thessalonica (1380—1384; 1386—1396), which refer to repeated confiscations of ecclesiastical property in Thessalonica for purposes of defense.[12] In the light of this information he again reviewed the date of the composition of Cabasilas' *Discourse* and came to the conclusion that he did not know. Thus, the man most conversant with the *Discourse*, who has delved into it more deeply than any other scholar, and did so according to the best standards of scholarship, finally had to conclude that he could not fix even approximately the date of its composition. The *Discourse*, at least the earliest version of it before the revisions made by Cabasilas sometime after 1371, could have been written any time within the last fifty years of the author's life, *i.e.*, assuming that Cabasilas was born about 1322 and died shortly after 1391 and that he did not begin to write until he was at least twenty years of age, any time between 1342 and 1391.

A monograph on Nicolas Cabasilas by A. A. Angelopoulos has recently appeared.[13] The monograph is by no means the definitive work on this Byzantine intellectual and mystic, but it has brought together a considerable mass of previously scattered information and has examined the works of Cabasilas and the problem of the chronology of their composition. The so-called "Anti-Zealot" *Discourse* of Cabasilas, has, of course, been included in this examination.

---

[10] Ibid., 188.

[11] "A Postscript...", 407 f.

[12] For these measures see further, George Γ. Dennis, *The Reign of Manuel II Palaeologus In Thessalonica, 1382—1387* (= Orientalia Christiana Analecta, 159), (Rome, 1960), 89 f.

[13] A. A. Angelopoulos, Νικόλαος Καβασίλας Χαμαετος καὶ τοῦ ἔργου αὐτοῦ (Thessalonike, 1970), pp. 147.

In his efforts to fix a date for the composition of the *Discourse*, the editor, as already observed, anchored his researches around the idea that the *Discourse* was concerned with some specific measure confiscating monastic properties for military purposes. This idea, which he never abandoned, may have been right, but it leads to no definite conclusions.

Angelopoulos has chosen a different approach to the problem. His approach has been to establish the chronological position of the *Discourse* in relation to the other writings of Cabasilas. He divides these with some exceptions, into two groups, the theological-mystic and the "sociological", comprising our *Discourse*, the treatise *Against Usurers*, the *Address to Ann of Savoy on Usury*, and *To the Athenians Concerning their Altar of Mercy*. The theological-mystic works, says Angelopoulos, were written during the later part of the author's life, probably after 1363; the sociological, much earlier, when he was a young man. The date of the composition of one of these "sociological" works, the *Address to Ann of Savoy*, is known, at least approximately: 1351—1352. The others, since in his opinion they were prompted by the same general ecclesiastical, political, and economic conditions, must have been written sometime during this general period, anyway not before 1347 and not later than 1354.[14] Concerning the composition of our *Discourse*, Angelopoulos has this to say:[15]

"The *Discourse* is advisory in character directed to ecclesiastical and political officials counselling them to respect the law protecting ecclesiastical and monastic properties, which law the pro-western imperial faction of the Palaeologoi had violated on grounds of the general welfare in Constantinople, Thessalonica and elsewhere in the empire during the civil war (1341—1347). The above purpose is clearly shown in the prologue and epilogue of the *Discourse*. The author had in mind the social anarchy in Constantinople principally during the days of the Grand Duke Apocaucus. The parallels of the *Second Speech* of Cydones to Cantacuzenus and the *Discourse* of Cabasilas are so related that they justify the inference drawn by Ševčenko from this relationship that Cabasilas, when he wrote the *Discourse*, had in mind the officials of Constantinople, but especially Apocaucus.

"As for the time of its composition, the *Discourse* must have been written about 1347 after the return of Cabasilas to Constantinople when a new policy and an ecclesiastical change and reorganization, in accordance to which some thirty new bishops were ordained in order to fill an equal number of vacant episcopal and metropolitan sees administered uncanon-

---

[14] *Ibid.*, 106 f.
[15] *Ibid.*, 89 f.

ically by neighbouring bishops, was being put into effect. Then was posed sharply the problem also of the relations between church and state concerning administrative and economic matters such as the confiscation of ecclesiastical and monastic properties, the ecclesiastical discipline and order shaken by the outlandish and uncanonical administrative interference of metropolitans and bishops, the quarrel between ecclesiastical authorities and monastic establishments, simony, etc."

Angelopoulos considered and rejected[16] the date (1344) fixed by the editor when he published the *Discourse*. He rejected this date because in 1344 Cabasilas was most probably in Thessalonica and the *Discourse* was presumably written in Constantinople; because the critical and advisory character of the *Discourse* presupposes an author of influence, and this cannot be attributed to Cabasilas until he was taken into the official circle of Cantacuzenus in 1347; because the *Discourse* presupposes the same conditions which underly the author's two works on usury composed sometime between 1347 and 1354, when Cabasilas was most active in politics; and finally, because it is most unlikely that Cabasilas wrote his *Discourse*, as the editor had inferred, immediately after the reconstruction of the walls of the capital which had collapsed as the result of the earthquake of October, 1342 or 1343.

Angelopoulos agrees with the editor that the target of the *Discourse* was Apocaucus; nevertheless he is much more comprehensive in his view of the target. The target, in his opinion, was the faction of the Palaeologoi in general. These were the people who had violated the laws protecting ecclesiastical and monastic properities "in Constantinople, Thessalonica and elsewhere in the empire during the civil war (1341—1347)". The basis of this view, the Second Speech of Cydones to Cantacuzenus, makes no specific mention of either Constantinople or Thessalonica,[17] but it says that this violation took place in the cities, *i.e.*, the cities controlled by the Palaeologoi and not in the city, something which the editor of the *Discourse* does not emphasize. In other words, the "robbing of temples" to which the enemies of Cantacuzenus resorted according to Cydones, occurred not in one city only but in all the cities they controlled. This, of course, included Thessalonica.

There are some important implications in the views expounded by Angelopoulos. Cabasilas, according to him, was in Thessalonica from 1344 to 1347.[18] He not only witnessed the violence committed by the Zealots in that city but he himself had barely escaped with his life.

---

[16] *Ibid.*, 90 f.
[17] Constantinople is mentioned but only with reference to the triumph of Cantacuzenus.
[18] Angelopoulos, *op. cit.*, 35 ff.

When he returned to Constantinople in 1347, this experience was a recent and vivid memory whereas he had no personal knowledge of what had transpired in the capital during his absence. If Cabasilas did indeed write his *Discourse* in 1347 when he had just come to the capital from Thessalonica, his own experience still fresh in his mind, then the assumption that in writing it he was moved by what he had seen rather than by what he might have learned had happened in the capital is by no means unreasonable. It has been said that there is no direct evidence that the Zealots confiscated ecclesiastical and monastic properties. This may be so, but the Zealots did indeed confiscate the properties of the lay nobility, and from this to the confiscation of monastic properties was a small step, especially since the confiscation of monastic properties for military purposes was within the Byzantine tradition. The Zealots may not have been anti-religious; they made the cross their rallying emblem [19] and forced rebaptism on partisans of Cantacuzenus on the grounds that having come out for him they had polluted themselves and so rendered their original baptism null and void.[20] But they did have contempt for some things divine as also for some things human.[21] It is not improbable, therefore, that they extended their confiscations to include ecclesiastical and monastic properties, something which the *Second Speech* of Cydones to Cantacuzenus does indeed imply. Thus, the observations of Angelopoulos about the *Discourse* actually strengthened the case of those who believe that the *Discourse* was directed, among others, against the Zealots.

There is, however, another side to the coin. Was the *Discourse* really written in 1347? Here Angelopoulos is on uncertain ground. His arguments in favor of the composition of the *Discourse* in 1347 reduce themselves to this: (1) that since the *Discourse* relates to social problems it must have been written during the years when Cabasilas was active in politics, about the same time that he wrote the two works on usury, *i.e.*, before 1354; (2) that the occasion for writing it was the administrative reorganization which the Patriarch Isidore affected in the church in 1347 shortly after he had been elected to the patriarchate.

Neither of these arguments is based on any concrete evidence; both are products of speculation. Cabasilas did indeed write his works on usury sometime before 1354 and there was indeed a reorganization of the personnel of the church in 1347. These are facts, but between them and the composition of the *Discourse* no close chronological relationship has been demonstrated. To say simply that since the subject of the

---

[19] John Cantacuzenus, *Historia*, 2 (Bonn, 1831), 234.
[20] *Ibid.*, 570 f.
[21] *Ibid.*, 570.

Discourse like that of the two works on usury is "sociological" in character is just not enough to date all the three works relatively close to each other. It presupposes that after 1354 Cabasilas lost all interest in his society even in thought, something which can hardly be demonstrated. Nor do the parallels with the *Second Speech* of Cydones to Cantacuzenus help to date the *Discourse*. In Cydones those who did the violence to the temples and the enemy against whom they sought to equip themselves are easy to identify. Not so in Cabasilas. The culprits in the *Discourse* are lay and ecclesiastical officials referred to in a general sense because this was required by the style of the author in his attack on practices repeatedly resorted to throughout his lifetime [22] and which, however, they may have been required by the exigencies of the times, were, according to him, spiritually destructive.

One must agree, with the final conclusion of the editor that no definite date can be assigned to the composition of the *Discourse*. All one can say is that in the form which it has come down to us the *Discourse* was most probably written sometime after 1371. Whether or not there was an earlier and shorter version of it, as the editor thinks, is something which cannot be conclusively demonstrated by the fragmentary information at our disposal.

Where does all this leave us? Are we unable to use the *Discourse* as a source because we cannot associate it with any specific event? Of course not. The most interesting aspect of Byzantine society in the fourteenth century was its disintegration. This was done under the impact of external pressures and internal strife, the latter brought about by personal ambitions and intense social tensions. Contemporaries attributed this disintegration to the sins of their society, sins which turned away the supernatural defenders who in former days repulsed its enemies. Some offered more sophisticated explanations.[23] There were others who saw the problem clearly, and within the mentality of the fourteenth century, made practical proposals for its solution. Who precisely these men were we do not know. Included among them were no doubt the advisors of emperors who turned or sought to turn monastic properties into military estates.[24] But there must have been others, the Zealot leaders among them perhaps, who took a more comprehensive view of the problem. It is the ideas of these men that Cabasilas is trying to combat. Their

---

[22] On the confiscation of monastic properties for state reasons, Peter Charanis, "The Monastic Properties and the State in the Byzantine Empire", *Dumbarton Oaks Papers, 4* (1948), 111 ff. See also Dennis, above ,note 12.

[23] Ihor Ševčenko, "The Decline of Byzantium Seen Through the Eyes of its Intellectuals", *Dumbarton Oaks Papers, 15* (1961), 179 ff.

[24] Charanis, "Monastic Properties..." 111; Dennis, *op. cit.*, 89 f.

problem, in any effort to combat the forces of disintegration, was to find the necessary funds, and for these funds they turned to the confiscation of monastic properties. The property seized was to be used to feed and house the poor, to provide for the priests, to adorn the churches, to arm the soldiers, and to repair the walls of the cities. "Is it terrible", they asked, "if, by taking a part of the goods dedicated to the monasteries, goods which are so plentiful, we feed some poor, provide for the priests and adorn the churches? That will cause them no harm, for that which remains suffices for their wants, and is not in contradiction with the thoughts of the original donors. They had no other aim than to serve God and to nourish the poor". They urged that the protection of the walls and the laws of the city were the most urgent of all things and asked further: "How is it not better if with this money we arm soldiers who will die for these churches, for these laws, for these walls than if these same sums were spent in vain by monks and priests whose table and other needs are slight, for they stay at home, live in shelter and expose themselves to no danger? What injustices do we commit if we seek to rebuild ruined houses, care for fields and villages, and nourish those who are fighting for the freedom of these".[25] These sentiments were formerly attributed to the Zealots; this can no longer be done; but that there were people throughout the fourteenth century who held them and expressed them and even acted upon them the *Discourse* of Cabasilas leaves no room for doubt. This is what makes it one of the most precious sources for the study of fourteenth century Byzantium.

[25] Part of this paragraph is taken from my study, "Internal Study in Byzantium in the Fourteenth Century", *Byzantion, 15* (1940—41), 226. For the Greek original of the sentences in quotes, Ševčenko, "Nicolas Cabasilas" Anti-Zealot Discourse...", p. 93, paragraph 6.

QUELQUES DONNÉES CONCERNANT LES RAPPORTS DES TERRITOIRES NORD-DANUBIENS AVEC BYZANCE AUX VI^e — VIII^e SIÈCLES

(Pendants d'oreille en forme d'étoile)

MARIA COMŞA
(Bucarest)

Les fouilels effectuées ces derniers temps dans notre pays ont mis au jour quantité d'objets révélateurs pour les différents aspects revêtus par les rapports des territoires nord-danubiens avec Byzance. Une catégorie à part de cette sorte de témoignages s'avère être celle des pendants d'oreille en forme d'étoile.

Mentionnons, pour commencer, le pendant d'oreille en bronze, trouvé dans l'ancien camp de Răcari, niveau d'époque post-romaine [1].

L'on constate certaines similitudes entre la découverte de Răcari et la paire de pendants d'oreille trouvés à Sadovetz [2]. Mais l'exemplaire de Răcari [3] et ceux de Sadovetz offrent également quelques différences, surtout dans la forme du pendant — pentagonal à Răcari (dans la mesure où le prototype est reproduit avec exactité) et circulaire à Sadovetz — et dans les détails de l'ornementation [4].

En ce qui concerne la date à laquelle il convient d'attribuer le pendant d'oreille de Răcari, le VI^e siècle semble convenir [5], compte tenu du fait que le trésor de Sadovetz a dû être enterré à un certain moment de la

---

[1] Cet exemplaire provient des fouilles effectuées par Gr. Florescu et il a été publié par D. Tudor, *Castra Daciae Inferioris* (VIII), « Apulum », V, Alba Iulia, 1964, p. 253 et p. 254, fig. 11 1 ; Idem, *Oltenia Romană* [3], Bucarest, 1968, p. 303 et p. 471, fig. 147/2.

[2] Ivan Velkov, *Eine Gotenfestung bei Sadovetz* (*Nordbulgarien*), « Germania », 19, 1935, p. 149—158.

[3] N'ayant pas eu accès à l'original, nous publions cette description de l'objet seulement partant des figures publiées.

[4] *Ibidem*, p. 154, pl. 17/2,6.

[5] C'est aussi la datation de D. Tudor, *Oltenia Română*, p. 303.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 377—390, BUCAREST, 1971

dernière décennie du VI[e] siècle — en 592 ou, plus probablement, en 588—589 [6], lors des grandes attaques avariques dans cette région.

Deux autres pièces reproduisant la même forme étoilée du pendant ont été trouvées dans la nécropole à incinération de Sărata Monteoru [7]. Celles-ci sont des imitations d'après les prototypes byzantins, obtenues par le coulage, selon une technique locale moins perfectionnée. Bien que le premier de ces deux exemplaires de Monteoru soit assez ressemblant sous le rapport typologique à ceux de Sadovetz, il atteste néanmoins une forme plus évoluée, qui nous incite à le dater d'une époque ultérieure, c'est-à-dire du VII[e] siècle — à savoir, de la première moitié ou du milieu de ce siècle. Le deuxième pendant d'oreille de Monteoru (avec des « pyramides » fixées dans la partie extérieure de l'anneau sont également connus en Yougoslavie, à Novi-Banovći, Surduk et Sotin [8]) se place — à notre avis — vers la même époque [9].

D'une importance toute particulière s'avère la paire de boucles d'oreille faisant partie du trésor de Priseaca-Slatina [10].

Les exemplaires de Priseaca ont été trouvés accompagnés de 141 monnaies d'argent dont 8 de l'empereur Constant II (641—668) et 133 de son successeur, Constantin IV Pogonat (668—685). Compte tenu du fait que les dernières pièces composant ce trésor ont été frappées du temps de l'empereur Constantin IV Pogonat, vers les années 670—680, le moment où il dût être enterré se place vers l'année 680[11]. Il s'ensuit qu'on peut dater avec quelque certitude les pendants d'oreille de Priseaca (dont la partie inférieure de l'anneau présente une section carrée) de la septième ou huitième décennie du VII[e] siècle. En même temps, les pendants d'oreille de Priseaca contribuent à la précision chronologique d'autres découvertes similaires.

Particulièrement intéressant pour l'étude des pendants d'oreille en forme d'étoile s'avère le deuxième « trésor » de Coşovenii de Jos[12].

L'examen attentif du trésor de Coşovenii de Jos nous porte à estimer que — de même du reste que dans le cas d'autres trésors — les objets le constituant peuvent s'inscrire dans une période chronologique plus

---

[6] Ivan Velkov, *op. cit.*, p. 157—158.

[7] Ion Nestor, *Continuitate în istoria formării poporului român (II). Revelaţia unor vestigii arheologice*, « Magazin Istoric », III, n° 6 (27), juin, 1969, p. 25.

[8] Zdenko Vinski, *Naušnice zvjezdolikog tipa u arheološkon muzeju u Zagrebu s posebnin obzirom na nosioce srebnog nakita Čadjavice*, « Starohrvatska prosvjeta », III, 2[e] série, 1952, p. 49, fig. 2—4.

[9] I. Nestor, *op. cit.*, p. 25, fait dater les pendants d'oreille de Monteoru des VI[e] — VII[e] siècles. Mais, compte tenu de leur caractères typologiques, cette datation doit être limitée à la première moitié du VII[e] siècle.

[10] M. Butoi, *Un tezaur de monede şi obiecte de podoabă din sec. al VII-lea descoperit în com. Priseaca Slatina*, « Studii şi comunicări », II, Piteşti, 1968, p. 97—103.

[11] *Ibidem*, p. 103.

[12] I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopşor, *Der völkerwanderungszeitliche Schatz Negrescu*, « Germania », 22, 1, 1938, p. 33—41.

longue. C'est ainsi que sur les trois types de pendants d'oreille dont il nous a permis l'analyse, le premier (dont la partie inférieure de l'anneau présente une section carrée comme ceux de Priseaca) peut se dater à partir du troisième quart du VII^e siècle — a persisté jusqu'à la fin du VII^e siècle. Le type à la boucle toute simple a pu apparaître dans la seconde moitié du VII^e siècle, peut-être même à un moment antérieur à celui de Priseaca, ce qui ne saurait — certes — exclure la possibilité de sa persistance à côté des types nouveaux apparus vers la fin du même siècle. Mais le type le plus évolué de Coşoveni est, sans conteste, celui avec la partie inférieure de la boucle en forme de lunule. Comme ce type ne se montre jamais dans un trésor ou dans un complexe susceptible d'être daté des années 670—680 (Priseaca [13], Zemiansky Vrbovok [14]), nous pensons qu'il doit se dater d'une époque postérieure à l'an 680. Ce type de pendant d'oreille, trouvé dans la compagnie de la fibule « digitée » (elle aussi d'un type plus évolué) place la date finale du trésor de Coşoveni vers l'an 700[15].

Parmi les découvertes du même genre faites dans les nécropoles à inhumation de caractère avarique de Teiuş, Cîmpia Turzii et Gîmbaş de Transylvanie les plus proches, sous le rapport typologique, des pendants d'oreille découverts à Coşoveni et a Priseaca sont ceux livrés par la dernière nécropole. A Gîmbaş on retrouve représentés les trois types connus aussi par le trésor de Coşoveni mais, à la différence des exemplaires de Coşoveni et de Priseaca, travaillés dans une technique perfectionnée et ornés de granulations, ceux de Gîmbaş sont exécutés dans une technique locale de coulage et décorés de pseudo-granulations [16].

En fonction des analogies précitées, les pendants d'oreille en forme d'étoile de Gîmbaş peuvent se dater eux aussi du dernier quart du VII^e siècle — pour plus de précision, vers les années 680—700. Le type à anneau simple ou à la partie inférieure de section carrée étant plus proche des années 680, alors que les autres, plus grands, se datent vers l'an 700.

Une autre catégorie de pendants d'oreille en forme d'étoile, avec la partie inférieure de l'anneau lunulaire plus ou moins large, exécutés dans la technique du coulage a été mise au jour dans les nécropoles à inhu-

[13] Cf. ci-dessus, n. 10.

[14] Bedřich Svoboda, *Poklad byzantski kevolepce v Zemianskem Vrbovku*, «Památky Archéologické », XLIV, Prague, 1, 1953, p. 33—108; Pavel Radoměrsky, *Byzantiké mince z Pokladu v Zemianskem Vrbovku, ibidem*, p. 109—127.

[15] Le trésor de Coşoveni a été d'abord daté, avec certaines probabilités, entre les années 600—650, cf. I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopşor, *op. cit.*, p 41. Plus tard, I. Nestor renonça à son premier point de vue, en datant ce trésor vers les années 700. Nous sommes du même avis en ce qui concerne cette seconde datation, cf. *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 735, 737.

[16] K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei sec. IV — XIII*, Bucarest, 1958, p. 74, fig. 15/1—4 p. 79; fig. 16/16, 17 p. 80 et p. 95 sq.; Idem, *Des awaren Problem in Rumänien*, « Studijné zvesti archéologického ústavu Slovenskej Akadémie Vied », Nitra, 1968, p. 103—120.

mation de Cîmpia Turzii et de Teiuş. Les pendants d'oreille de Cîmpia Turzii et de Teiuş font partie du mobilier appartenant à des nécropoles à inhumation qui ont également livré des appliques et des ardillons exécutés par la méthode du coulage, mais aussi des pièces de la même catégorie réalisées par le pressage. C'est en s'appuyant sur cette base que K. Horedt a daté les nécropoles en question vers les années 700, estimant qu'elles ont poursuivi leur existence dans la première partie du VIII^e^ siècle, jusque vers les années 720 [17].

A la différence des découvertes de Transylvanie décrites plus haut les pendants d'oreille à boutons étoilés mis au jour dans la nécropole de Noşlac [18] sont non seulement plus nombreux mais aussi d'une technique plus perfectionnée.

Parmi ces pièces, mentionnons en tout premier lieu un pendant d'oreille livré par la tombe n° 13. Cette tombe a livré aussi un collier de perles métalliques, analogue à la découverte similaire faite dans la tombe n° 3 de Gîmbaş. On relève du reste la même analogie sous le rapport typologique entre ce pendant d'oreille et la grande paire de pendants d'oreille trouvés à Gîmbaş.

Compte tenu de ces analogies, nous sommes d'avis que la tombe n° 13 de Noşlac devait être contemporaine avec celle notée avec le n° 3 de Gîmbaş. Il s'ensuit qu'on peut dater le pendant d'oreille de Noşlac vers les années 700, de même que la paire susmentionnée de Gîmbaş ou l'exemplaire doré de Coşoveni.

Des pièces offrant de grandes analogies avec ce pendant d'oreille trouvé à Noşlac ont été découvertes dans la région nord-pontique ; elles appartiennent au trésor mis au jour à Charivki (district de Putivil, dép. de Summa, URSS). Un autre pendant d'oreille de ce trésor montre un décor filigrané appliqué sur la partie inférieure, semi-lunaire, de son anneau et qui répète le motif du 8 couché, à cette différence près qu'ici le motif revient quatre fois. Son pendantif accuse la forme d'une étoile à cinq pointes, avec le bouton orné d'une fleur filigranée à quatre pétales [19].

Deux autres pendantifs similaires ont été mis au jour dans la tombe n° 67. Ces deux exemplaires offrent certaines similitudes avec les pendants d'oreille d'Alattyán [20], Pécs (Gyárvéros) [21],

[17] K. Horedt, *Contribuţii...*, p. 81 et fig. 12/2, 3, 18, 19, p. 74 ; p. 87–88.

[18] M. Rusu, *The prefeudal cemetery of Noşlac (VI^th^ – VII^th^ centuries)*, « Dacia », VI, 1962, p. 272, fig. 2/1–4 et p. 283 ; Idem, *Cimitirul prefeudal de la Noşlac*, « Probleme de Muzeografie », Cluj, 1962, pl. I 1–2 et p. 37, 40.

[19] D. T. Berezoveţ, *Хариеский клад*, « Археология », Kiev, VI, 1958, pl. III/3.

[20] La boucle d'oreille d'Alattyán fut découverte dans la tombe n° 57, appartenant au groupe I de sépultures avariques (cf. I. Kovrig, *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán*, Budapest, 1963, p. 111, pl. IV/26 et pl. LXIII 3) et datée de la première moitié du VII^e^ siècle (*ibidem*, p. 188). Mais les exemplaires de Noşlac sont un peu plus évolués et ils sont datés, comme nous le verrons ci-après, d'une époque postérieure à celle-ci.

[21] A. Alföldi, *Zur die historische Bestimmung der Awarenfunde*, « Eurasia Septentrionalis Antiqua », pl. III 14.

Prša [22], Zemiansky Vrobovok [23] et Pastirsk [24] — dont le bouton est également décoré d'une fleur ou d'une rosette à trois, quatre ou six pétales.

Un autre pendant d'oreille en forme d'étoile a été trouvé dans la tombe n° 73. Celui-ci, à la différence des trois précédemment décrits, a été exécuté dans la technique du coulage.

Enfin, une autre paire de pendants d'oreille en forme d'étoile a été relevée dans la tombe n° 85. Dans les deux cas un motif méandreux décore la partie inférieure de la lunule ; exécuté au moyen des granulations, sa ligne court ininterrompue chez le premier exemplaire, ininterrompue au milieu chez le second. Le centre de la partie lunulaire est parqué par un ornement réalisé par la réunion de quatre triangles (chacun composé de trois granulations) avec leurs bases tournées vers le centre. Au centre du carré délimité par les bases des quatre triangles il y a une granulation de métal des mêmes dimensions que celles composant le motif triangulaire. La disposition de ces motifs ornementaux rappelle une croix. Enfin, la partie supérieure, en pointe, de la lunule est elle aussi ornée d'un motif composé de trois granulations plus grosses disposées en triangles, avec les bases dirigées en-bas. Le bouton à demi-sphéroïdal est surmonté sur le côté protubérant d'un grain entouré d'un cercle granulé, en relief. Cinq triangles de différentes grandeurs sont suspendus au bord du bouton.

Par analogie avec les pendants d'oreille trouvés à Teiuş, ceux de Noşlac, à l'exception de la dernière paire, peuvent être attribués aux années 700—720. Quant à la dernière paire, elle appartient à un type plus évolué que celui de Teiuş, aussi nous la datons du VIII^e siècle, à une époque postérieure à l'an 720.

Du plus haut intérêt s'avèrent les moules de deux pendants d'oreille en forme d'étoile, découverts d'une manière fortuite à Costeşti-Iassy [25]. Au point de vue du motif ornemental, une de ces moules est très proche de l'une des boucles d'oreille trouvées à Teiuş et exécutée par la méthode du coulage, ayant un motif similaire composé de pseudo-granulations [26].

Les boucles d'oreille confectionnées par le pressage au moyen des moules trouvés à Costeşti-Iassy sont proches de celle découverte à Prša (t. 125) et à celle de Holiare (t. 694), sans accuser cependant une parfaite identité avec celle-ci [27]. Sous le rapport typologique, la forme lunulaire

[22] Anton Točik, *Pohrebisko e sidlisko z doby avareskej ríše v Prši*, « Slovenska Archeologia », XI, 1, 1963, fig. 40/1, p. 155.
[23] Bedřich Svoboda, *op. cit.*, fig. 4 9, p. 39.
[24] D. T. Berezoveţ, *op. cit.*, pl. III/3, p. 115.
[25] Dan Gh. Teodor, *Elemente şi influenţe bizantine în Moldova în secolele VI — XI*, SCIV, 21, 1, 1970, p. 102—103.
[26] K. Horedt, *Contribuţii...*, p. 74, fig. 12/19.
[27] Anton Točik, *op. cit.*, fig. 40/1, 3, p. 155.

constatée chez les boucles d'oreille de Costeşti-Iassy atteste des similitudes avec deux autres exemplaires de Teiuş (mais ces derniers confectionnés à ce qu'il semble par la méthode du coulage)[28].

Compte tenu du fait que les types de boucles d'oreilles illustrés par les moules de Costeşti-Iassy sont plus évolués que chez celles dont la partie inférieure revêt la forme d'une lunule, trouvées à Coşoveni, Gımbaş, etc., nous sommes d'avis que les premières sont postérieures au secondes, même si elles ne sont pas séparées par une distance très grande dans le temps. La ressemblance des motifs ornementaux constatés chez les types de Costeşti-Iassy avec l'une des boucles d'oreille de Teiuş — ressemblance que nous avons signalée ci-dessus — tend à désigner comme datation le début du VIII^e siècle [29].

Outre les exemplaires décrits plus haut, notons aussi la découverte de boucles d'oreille au pendant en forme d'étoile dans différents autres endroits : à Ceptura (dép. de Prahova)[30], Moigrad (dép. de Cluj)[31], Horodiştea-Prut (dép. de Botoşani)[32] et Satu Nou (dép. de Constantza)[33]. Mais pour le moment nous ne possédons pas les données susceptibles de faciliter la précision de leur chronologie.

La tombe n° 4 de la nécropole 2 à incinération, de Satu Nou [34], a livré (dans un état fragmentaire) une autre boucle d'oreille exécutée dans une feuille de métal et avec la partie lunulaire ornée d'un motif natté. Cette boucle d'oreille semble appartenir à quelque type plus évolué.

---

[28] K. Horedt, *Das Awarenproblem...*, fig. 5, p. 111. L'une de ces boucles d'oreille a un pendant ovoïdal; d'après certains renseignements que K. Horedt nous a fournis, il paraît que le deuxième exemplaire était pourvu d'un pendant en forme d'étoile.

[29] La date proposée pour les moules de Costeşti-Iassy s'avère susceptible d'une modification. En effet, s'ils ont été attribués à la seconde moitié du VII^e siècle partant des analogies qu'ils offrent sous le rapport de la technique d'exécution avec les découvertes similaires faites en Slovaquie (cf. Dan Teodor, *op. cit.*, p. 106), notons cependant que ces analogies de technique ne répondent pas à une identité typologique. Ainsi, la date à laquelle ce type a été attribué doit-elle être ramenée jusque dans les premières décennies du siècle suivant. Cette dernière datation s'avère également conforme à l'évolution générale de ce type de parure.

[30] Victor Teodorescu, *Despre cultura Ipoteşti-Cîndeşti în lumina cercetărilor arheologice din nord-estul Munteniei (regiunea Ploieşti)*, SCIV, 15, 4, 1964, p. 498, n. 21, Il ne s'agit pas d'une erreur d'attribution de notre part (ainsi que l'auteur cité le prétend, *ibidem*) quand nous plaçons cette boucle d'oreille comme trouvée à Ipoteşti (dép. d'Olt). En effet, un exemplaire de type byzantin a été mis au jour là (sans pourtant que nous puissions préciser s'il était pourvu ou non d'un pendant en forme d'étoile), ainsi que les auteurs de cette découverte, Marinel Popescu et Petre Roman, nous ont informés, cf. « Romanoslavica », IX, p. 510, n. 11 ; la même information chez I. Nestor aussi, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, in « Revue Roumaine d'Histoire », 3, 1964, p. 396 et 397.

[31] Ces deux boucles d'oreille se trouvent au Musée de Zalău, encore inédites, mais seulement mentionnées par M. Rusu, *The prefeudal cemetery...*, p. 283, n. 27.

[32] La boucle d'oreille de Horodiştea est exécutée dans la technique du coulage ; elle a été découverte dans un fond de cabane par N. Zaharia, cf. Dan Gh. Teodor, *op. cit.*, p. 109, n. 43.

[33] Cette pièce a été découverte dans la nécropole à incinération n° 2 ; le renseignement nous a été fourni par Bucur Mitrea, auquel nous tenons à réitérer nos remerciements.

[34] Bucur Mitrea et N. Anghelescu, *Săpăturile de la Satu Nou*, « Materiale şi cercetări arheologice », V, Bucarest, 1959, p. 540.

Cet exemplaire trouve de proches analogies parmi ceux livrés par la nécropole morave de Rubešovice [35].

L'analyse des différents types de boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile découverts dans notre pays a permis de relever une catégorie confectionnée dans une technique plus perfectionnée et supposant des artisans spécialisés dans ce métier. Ces produits supérieurs, réalisés par le pressage et dont les ornements sont filigranés, ont été copiés par les artisans indigènes. Ceux-ci réalisèrent des répliques plus ou moins réussies, en appliquant la méthode du coulage. Cette tendance à imiter les produits de qualité se dessine dès le VI[e] siècle (ainsi que l'exemplaire de Răcari le prouve). Aux siècles suivants ces imitations vont continuer, parallèlement aux produits de qualité [36].

Selon leurs différents caractères typologiques, les boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile trouvées en territoire roumain se divisent en deux types principaux :

Type I : boucles d'oreille à pendant plat (Răcari, Monteoru).

Type II : boucles d'oreille dont le pendant comporte au milieu un bouton à demi sphéroïdal ; ce type est illustré chez nous par de nombreux exemplaires (Priseaca, Coşoveni, Gîmbaş, Noşlac, Teiuş, Cîmpia Turzii, Costeşti-Iassy etc.).

Le premier type est attesté en territoire roumain dans la seconde moitié du VI[e] siècle et la première moitié du siècle suivant. Le deuxième type apparaît dans la seconde moitié du VII[e] siècle, surtout vers les années 680 ; il va continuer son évolution jusqu'à la fin du VIII[e] siècle ou le commencement du IX[e] (fig. 1, I et II).

La question de savoir si au VII[e] siècle les deux types ont coexisté reste encore un problème à résoudre. Les données dont on dispose à présent en ce qui concerne le territoire roumain n'attestent pas pareille contemporanéité : les exemplaires à bouton à demi sphéroïdal les plus anciens en date se placent du point de vue chronologique à une époque postérieure à celle des boucles d'oreille à pendant plat.

---

[35] Josef Poulik, *Staroslovánská Morava*, Prague, 1948, pl. LXXI/1—4. Les exemples mentionnés ici peuvent être datés de la fin du VIII[e] siècle et du IX[e] siècle.

[36] Selon nous, la fréquence ou l'absence des produits confectionnés dans une technique ou dans l'autre ne saurait être prise pour un indice de la disparition totale d'une certaine technique à un moment donné. L'explication de ce fait résiderait plutôt dans le stade actuel des recherches, encore incomplètes. C'est pourquoi nous sommes d'avis qu'on ne peut penser pour le moment à établir la chronologie de ces objets en prenant pour base la technique utilisée pour leur exécution. Par conséquent, nous établirons notre classification typologique et chronologique indépendamment des caractères attestés par la technique employée, en considérant les produits de bonne qualité d'une époque plus ancienne (quand les liens avec Byzance étaient plus étroits) et les copies locales, exécutées dans la technique du coulage, comme appartenant à une époque plus récente. cf. Bedřich Svoboda, *op. cit.*, p. 102, 108 ; K. Horedt, *Contribuţii...*, p. 83.

Compte tenu de certains détails morphologiques propres à cette sorte de boucles d'oreille, tels : la forme et l'ornement du pendant, le nombre et les dimensions des triangles (ou pointes) qui ornent son bouton en lui conférant sa forme étoilée, le dessin de la partie inférieure de l'anneau, ainsi que le contexte archéologique de leur découverte, on peut préciser leur évolution chronologique depuis la seconde moitié du VI^e siècle jusqu'aux VIII^e—IX^e siècles. Au VI^e siècle, ces boucles d'oreille comportent des anneaux tout simples, ainsi du reste que l'ornement du pendant, composé de trois pointes comptant chacune trois granulations ou pseudo-granulations (Răcari, Sadovetz).

Au commencement du siècle suivant, les triangles qui ornent les pendants augmentent en nombre et dimensions, les granulations ou pseudo-granulations qui les composaient constituant parfois de véritables grappes. Le décor ornant la partie centrale du pendantif se complique lui aussi par rapport aux exemplaires du siècle précédent (Monteoru).

Dans la seconde moitié du VII^e siècle se place l'apparition des pendants d'oreille composés d'un bouton central à demi sphéroïdal, orné sur les bords de triangles (souvent de dimensions assez grandes) constituant les pointes de l'étoile. D'autre part, la forme de la boucle proprement dite se complique également ; à partir de la fin du VII^e siècle et jusqu'au VIII^e siècle celle-ci sera susceptible d'offrir des indices plus sûrs en ce qui concerne l'évolution chronologique de ces pièces. En effet, jusque dans les deux dernières décennies du VII^e siècle, on verra les exemplaires pourvus d'un anneau simple, à section ronde ou carrée dans sa partie inférieure (Coşoveni, Gîmbaş — pour la première catégorie, Priseaca, un exemplaire à Gîmbaş pour la seconde). Parfois les arêtes sont ornées de granulations (Coşoveni). A la fin du siècle, vers les années 700 commencent à surgir les premiers exemplaires avec la partie inférieure de l'anneau aplatie en forme de lunule (Coşoveni, la paire de grandes boucles d'oreille de Gîmbaş, Cîmpia Turzii, Teiuş).

Au cours du premier quart du siècle suivant, la partie inférieure de l'anneau revêtera la forme lunulaire qui s'élargit de plus en plus avec le temps (fig. 1).

Vu ces caractéristiques des étapes d'évolution, les types reproduits par les moules de Costeşti-Iassy se placent au commencement du VIII^e siècle. L'exemplaire de Teiuş, avec la partie inférieure lunulaire et pointue au milieu, peut se dater — en fonction de son contexte archéologique — vers les années 720, c'est-à-dire des étapes finales de la nécropole respective. Le type de Noşlac avec la partie lunulaire développée est, selon nous, postérieur au type précédent ; nous penchons à le dater vers le milieu, peut être même de la seconde moitié du VIII^e siècle.

Fig. 1. — L'évolution typologique des boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile aux VI^{e} — VIII^{e} siècles
I. Boucles d'oreille à pendant plat en forme d'étoile.
II. Boucles d'oreille dont le pendant en forme d'étoile est pourvu d'un bouton central à demi sphéroïdal.
Les exemplaires reproduits sont de : *1*. Băcari ; *2, 3*. Sărata Monteoru ; *4*. Priseaca-Slatina ; *5—7*. Coșovenii de Jos ; *8*. Costești-Iași ; *9*. Teiuș ; *10*. Noslac.

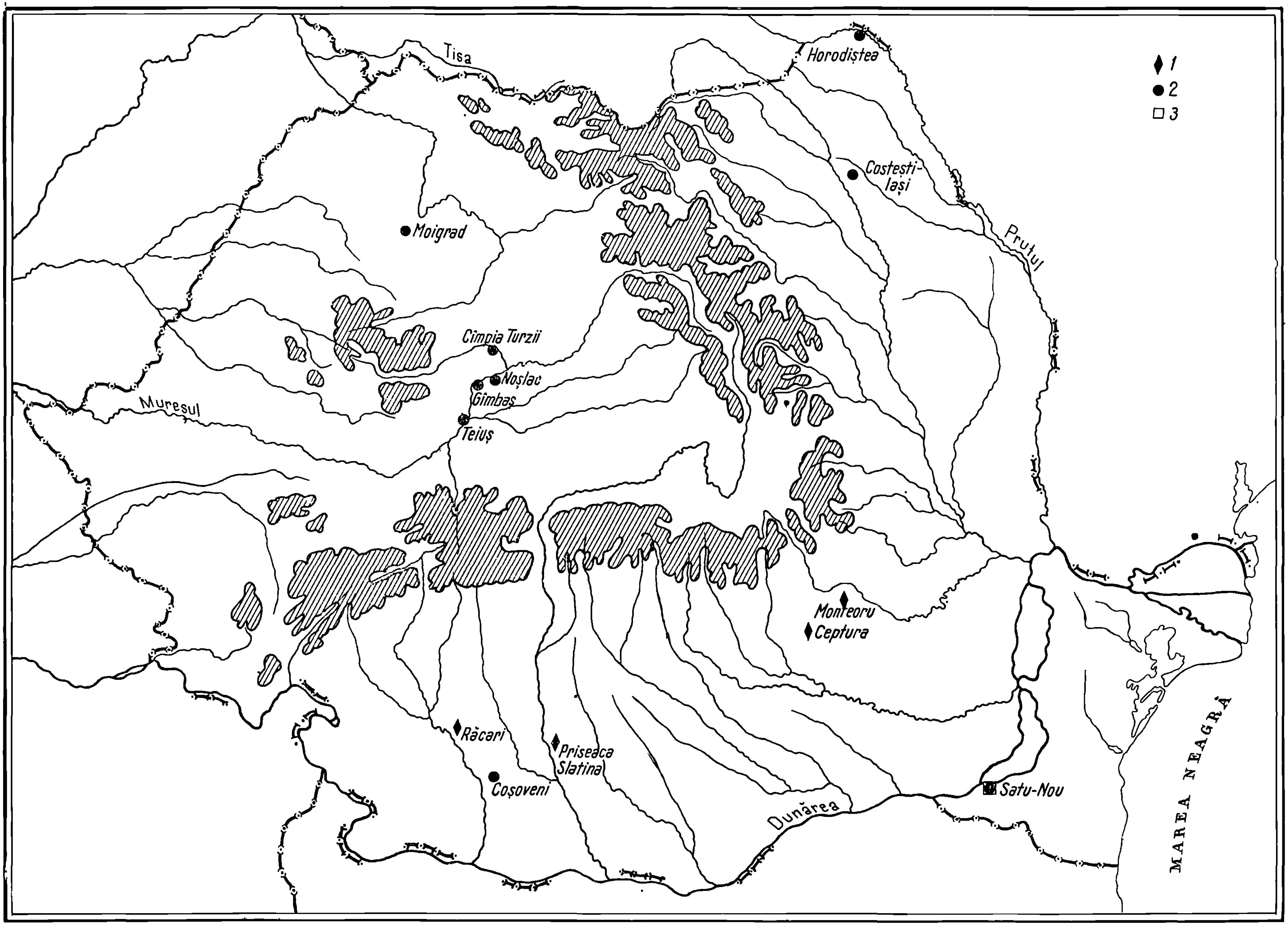


Fig. 2. — La diffusion des boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile aux VIe— IXe siècles
1. Les boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile datées depuis le VIe et le VIIe siècles jusqu'à l'an 680.

L'unique pièce qui pourrait être datée du commencement du IX[e] siècle est celle attestée dans le sud-ouest de la Dobroudja, à Satu Nou. Par rapport aux exemplaires antérieurs, celui-ci marque une nouvelle étape d'évolution non seulement par l'absence du pendantif étoilé, mais aussi du point de vue ornemental. Par exemple, la partie lunulaire de la boucle n'est plus ornée comme auparavant de motifs filigranés et granulés ou pseudo-granulés ; son décor est constitué par un motif natté.

Quant à l'aire géographique couverte par les types de boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile, une première remarque à faire est que celle-ci ne sont pas attestées partout en territoire roumain durant leurs différentes étape chronologiques (fig. 2).

Ainsi, les exemplaires plats en forme d'étoile du premier type, datés des VI[e]—VII[e] siècles s'attestent jusque vers les années 680 seulement dans les régions sud-carpatiques. Cette catégorie n'apparaît guère dans les complexes de caractère germanique d'étape tardive de type Moreşti-Band. C'est seulement le deuxième type —pendant d'oreille en forme d'étoile à bouton à demi spheroïdal — qui fera son apparition en Transylvanie : on les trouve après l'an 680 dans les nécropoles de caractère avarique de la zone du cours moyen du Mureş. Les pendants d'oreille en forme d'étoile de Noşlac ne font jamais d'apparition dans les tombes des VI[e]—VII[e] siècles ; on ne les trouve que dans les tombes tardives de caractère avarique, d'une datation postérieure aux années 680 — autrement dit dans le même contexte archéologique que celui des exemplaires similaires présents dans les nécropoles de Gîmbaş, Teiuş et Cîmpia Turzii [37].

Les types de boucle d'oreille à pendant en forme d'étoile découverts jusqu'à présent en Moldavie sont, de même qu'en Transylvanie, d'une datation postérieure à l'an 680. Ce type n'est guère attesté — du moins jusqu'à présent — dans les complexes slaves anciens de type Suceava-Şipot.

Un autre problème qui se pose est celui du lieu de provenance et des circonstances qui ont régi la diffusion en territoire roumain des différents types de pendants d'oreille. Les exemplaires relevés à Răcari, Monteoru, représentent des copies locales d'après des produits dalmates, connus par l'intermédiaire des zones du nord-ouest de l'Empire byzantin. Les moules de Costeşti-Iassy supposent la présence dans les territoires nord-danubiens de spécialistes s'ingéniant à imiter la technique byzantine

[37] M. Rusu, le chef du chantier de Noşlac, a considéré les complexes funéraires de l'époque des migrations des peuples mis au jour dans ces fouilles comme appartenant à une seule nécropole, qu'il a datée des VI[e] — VII[e] siècles (cf. l'ouvrage précité, n. 17). Toutefois, récemment, l'auteur mentionné a daté certains types céramiques qu'il a mis au jour du VIII[e] siècle aussi (renseignement oral).

du pressage, toujours sous l'influence, à ce qu'il semble, de certains ateliers de Dalmatie.

C'est aux études futures de préciser, au fur et à mesure que de nouvelles découvertes compléteront ces données, les voies par lesquelles cette technique a pu pénétrer en Moldavie. Cette voie serait-elle celle du sud, c'est-à-dire venant de Munténie ou bien celle de l'ouest, de Slovaquie où — comme nous l'avons déjà vu — de tels spécimens étaient connus et d'où ils ont pu passer à l'est des Carpates.

La paire de boucles d'oreille en argent de Priseaca-Slatina nous dirige elle aussi vers le monde byzantin habitant les périphéries nord-occidentales de l'Empire.

De nombreuses discussions ont divisé les spécialistes au sujet de l'origine et de l'appartenance ethnique qu'il convient d'attribuer au trésor de Coşovenii de Jos (Olténie méridionale). Certaines de ces pièces, par exemple la paire de boucles d'oreille à anneau tout simple ou la boucle avec la partie inférieure à section carrée — similaire aux exemplaires de Priseaca — nous portent une fois de plus vers les périphéries nord-occidentales, de l'Empire byzantin. En revanche, le collier trouvé là est analogue à une pièce de Zelesie [38] et s'avère un produit d'origine nord-pontique. Nombreuses aussi sont les discussions portant sur l'atelier qui a pu confectionner les objets dorés faisant partie de ce même trésor : la fibule et la boucle d'oreille de grande dimension avec la partie inférieure de l'anneau de forme semi-lunaire. Différents auteurs ont souligné certains détails communs à ces deux pièces et attestant une technique byzantine ; on est allé même jusqu'à les considérer comme appartenant à une seule garniture [39].

Mais en dehors de ses éléments de facture byzantine il y a encore d'autres caractères stylistiques à relever sur cette fibule comme susceptibles de fournir certains indices quant à son lieu de provenance. C'est le cas de la plaque discoïdale et du pied de la fibule, ornés d'un motif natté d'origine

---

Selon nous, l'analyse minutieuse du matériel publié prouve qu'en fait il y a à Noşlac *deux* nécropoles, l'une de type Band, datable de la fin du VI^e^ siècle et des premières trois décennies du VII^e^ siècle, la seconde — qui se range dans la catégorie des nécropoles à sépultures de cavaliers nomades, de type Teiuş — datable après l'an 680 et du VIII^e^ siècle. La date exacte de la fin de cette deuxième nécropole ne pourra être précisée qu'en se fondant sur l'étude de la totalité du matériel découvert là.

[38] Au sujet de cette analogie cf. Fettich Nándor, *Archäologische Studien zur Geschichte der Spätnunischen Metalkunst*, « Archaeologia Hungarica », XXXI, Budapest, 1951, pl. V, 3. Mais la date attribuée par l'auteur à ce trésor (milieu du VI^e^ siècle — p. 39 et 138) remonte trop haut.

Le trésor de Zelezie doit être daté, à notre avis, vers les années 700. Il doit être presque contemporain à celui de Coşoveni, avec lequel il atteste bon nombre d'éléments communs, même s'il compte aussi certains objets plus anciens, datant du VI^e^ siècle.

[39] I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopşor, *op. cit.*, p. 35 ; J. Werner, *Slawische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts*, « *Reinecke-Festschrift* », (1950), p. 157. Aurelian Petre, *Fibulele « digitate » de la Histria* (*I^re^ partie*), SCIV, 16, *1*, 1965, p. 87.

nordique introduit en Pannonie par les Lombards. D'autres détails morphologiques, dont il convient de mentionner tout particulièrement le pied à bout anthropomorphe de cette fibule, sont spécifiques pour les fibules « digités » slaves. L'ornement consistant en une rosette appliquée sur le pendant d'oreille pourrait lui aussi être considéré comme un élément d'origine nord-pontique.

Aussi, compte tenu des caractères stylistiques et typologiques de cette fibule et de la boucle d'oreille avec laquelle elle constitue une garniture, il convient de placer l'atelier qui les a confectionnées dans une zone d'interférence des trois éléments ethniques que nous y avons relevés. Cet atelier pouvait se trouver quelque part dans l'est ou le sud-est de l'ancienne province *Pannonia* ou dans la zone nord-ouest de l'ancienne province Dalmatia [40]. Là, dans quelques-uns des anciens centres romains les artisans ont pu continuer leur travail, au bénéfice du monde « barbare »[41]. Mais on ne saurait exclure la possibilité d'un contact entre les éléments barbares de Pannonie et le monde byzantin, contact qui aura eu lieu même dans les régions du sud-ouest de notre pays (le sud de l'Olténie et le sud-ouest du Banat).

Enfin, les boucles d'oreille de Noşlac — offrant, comme nous l'avons vu, des analogies avec le nord-est de la Hongrie, ainsi qu'avec la région du Dniepr moyen — sont le produit des ateliers nord-pontiques.

L'exemplaire de type plus évolué, avec la partie inférieure lunulaire et pointue au milieu se rattache plutôt à la région du Moyen-Danube.

Quant aux repliques locales de Gîmbaş, elles représentent (comme nous l'avons vu) la reproduction de certains prototypes byzantins du nord-ouest de l'Empire ou byzantino-barbares de la région du Moyen-Danube. Celles de Cîmpia Turzii et Teiuş suggèrent aussi quelques prototypes originaires de la région nord-pontique.

Vu les données dont on dispose jusqu'à présent, on peut affirmer, pour conclure, que le principal intermédiaire de la diffusion dans les territoires nord-danubiens des boucles d'oreille à pendant en forme d'étoile

---

[40] I. Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopşor, *op. cit.*, p. 40, attribuent ces objets à des ateliers byzantino-barbares, situés quelque part de l'actuel territoire de la Serbie du Nord ou en Pannonie.

[41] Vu les caractères stylistiques de la fibule, que nous venons de souligner ci-dessus, l'idée que ces deux objets de Coşoveni ont dû être confectionnés dans quelque atelier de l'intérieur de l'Empire byzantin, d'où ils auraient été importés dans le monde barbare (cf. Aurelian Petre, *op. cit.*, p. 90) nous semble peu probable. Au sujet de la persistance de certains ateliers artisanaux à l'intérieur de l'ancienne province *Pannonia* (y compris les ateliers spécialisés dans la confection des objets de parure) et de l'installation de maîtres artisans byzantins dans les anciens centres romains, afin de produire au bénéfice du monde barbare, cf. Bedřich Svoboda, *op. cit.*, p. 50—53 et notamment p. 84 et suiv., ainsi que la bibliographie qu'il indique.

produites par les ateliers byzantins du nord-ouest de l'Empire ou de la côte dalmate a été, durant une première étape (c'est-à-dire au VI^{e} siècle et au siècle suivant, jusqu'en 680) surtout la population autochtone. Affirmation également valable en ce qui concerne la diffusion des répliques locales créées sous l'influence des dits ateliers.

Dans une deuxième étape, autrement dit après l'an 680, en dehors des produits byzantins des ateliers fonctionnant dans le nord-ouest de l'Empire et de leurs copies locales, généralement liés à la population autochtone, on constate l'apparition d'objets similaires, mais d'origine nord-pontique ou créés par quelques ateliers barbares de la région du Moyen-Danube. Les agents qui véhiculèrent d'une région à l'autre cette deuxième catégorie de boucles d'oreille sont les différents groupes d'Avars entrés en contact avec d'autres populations qu'ils soumirent (slaves, germaines).

La présence des pendants d'oreille en forme d'étoile en Transylvanie doit être mise en relation avec l'entrée, vers les années 670—680, d'un deuxiéme groupe de nomades dans la Plaine Pannonienne[42]. On leur doit l'apparition dans la région du Mureş moyen des nécropoles de type Gîmbaş-Teiuş, où les sépultures de caractère avarique des cavaliers nomades côtoient celles des populations qu'ils avaient conquises. En contact avec ces dernières, c'est-à-dire avec des populations slaves et germaniques d'étape tardive, les cavaliers nomades sont devenus le principal véhicule des produits byzantins, d'origine nord-pontique ou byzantino-barbare de la zone du Moyen-Danube, qu'ils introduisirent aussi au cœur même de la Transylvanie.

---

[42] I. Kovrig, ayant procédé à l'examen du mobilier et du rituel funéraire des différents groupes de nécropoles mises au jour en Hongrie, aboutit à la conclusion (convaincante, selon nous) qu'une nouvelle population fait son entrée dans la région du Moyen-Danube durant la seconde moitié du VII^{e} siècle. Il s'agit d'une population de cavaliers nomades qui devaient compter parmi eux des Bulgares touraniens aussi, car ces derniers se déplaçaient justement à cette époque vers l'ouest. Arrivés dans la Plaine pannonienne, les nouveaux venus poursuivirent leur vie aux côtés du groupe d'Avars déjà installé là depuis un siècle (en 568) — cf. son ouvrage *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán*, « Archaeologia Hungarica », XL, Budapest, 1963, p. 230 et sq.

Les troubles suscités par ces cavaliers nomades vers les années 680 ont eu des répercussions dans la région extracarpatique aussi. I. Nestor, *Revelaţia unor vestigii arheologice*..., p. 25- en a saisi ce phénomène surtout dans l'enfouissement en Munténie, justement vers cette date, de plusieurs trésors — mais qu'il ne nomme pas.

M. Butol, *op. cit.*, p. 103 rattache l'enfouissement du trésor de Priseaca-Slatina au moment du passage des Bulgares touraniens au sud du Danube.

A notre avis, l'enfouissement vers les années 680 des trésors d'Obîrşeni-Vaslui, Galaţi (cf. Ieremia Damian, *Cîteva descoperiri monetare bizantine pe teritoriul Republicii Socialiste România*, în «Studii şi cercetări de numismatică », I, Bucarest, 1957, p. 196, 197) et de Priseaca-Slatina (cf. M. Butoi, *op. cit.*, p. 103) prouve que les troubles suscités par le passage des Bugares touraniens au sud du Danube, ainsi que les mouvements des autres groupes de cavaliers nomades (Avars, Bulgares-onogures) dans la région du Moyen-Danube qui ont affecté l'est de la Moldavie et le sud de la Munténie, jusqu'à l'Olt.

Quelques vases de tradition autochtone (découverts dans les nécropoles de Gîmbaş, Aiud, Teiuş) prouvent que dans cette région — peut-être même dans le cadre des dites nécropoles — il faut compter avec une population dans la composition ethnique de laquelle, outre la composante avaro-slavo-germanique [43], entrait aussi une composante autochtone (romane)[44].

C'est toujours en relation avec les troubles provoqués par la venue de ce deuxième groupe de cavaliers nomades (arrivés en Pannonie en 670—680) qu'il convient de considérer aussi le trésor de Coşovenii de Jos. Celui-ci comporte, comme nous l'avons vu, des objets sortis des ateliers byzantins et byzantino-barbares, des régions nord-pontiques et du nord-ouest de la péninsule balkanique. Leur présence dans le sud-ouest de notre pays peut s'expliquer de deux façons : soit par l'invasion, soit plutôt par l'expansion temporaire de la domination des Avars sur les territoires du Bas-Danube, intervenue à la fin du VII^e siècle. Les pièces de ce trésor — constitué surtout d'objets de parure à l'usage des femmes (tels les pendants d'oreille, le collier ou la fibule « digitée ») ne peuvent guère être considérés comme typiques pour des nomades avars. Elles s'accorderaient mieux avec la présence d'une population slave, conquise par les Avars [45] et transférée dans la région du Moyen-Danube, où elle est entrée en contact avec des éléments germaniques de l'étape tardive (Lombards), qui gravitaient à la périphérie du monde avarique [46].

Tout nécessairement, en occupant le nouveau territoire, cette population — qui véhiculait les parures en question — est entrée en contact avec les autochtones. C'est ainsi qu'on interprète la présence du pendant d'oreille à la boucle de section carrée dans sa partie inférieure, tellement ressemblant à ceux du trésor de Priseaca-Slatina.

---

[43] A Gîmbaş, les deux fibules de la tombe n° 3 sont de type slave (cf. Joachim Werner, *op. cit.*, p. 153 et pl. 29/15). Mais on doit mentionner en même temps que la même tombe a livré *deux* fibules de chaque côté du thorax (cf. K. Horedt, *Contribuţii...*, p. 97 98), coutume appartenant aux populations germaniques tardifs. Ceci laisse à supposer un contact entre les populations slaves et germaniques, également soumises à la domination avarique.

[44] Maria Comşa, *Новые сведения о расселении славян на территории Р.Н.Р.*, « Romanoslavica », IX, Bucarest, 1963, p. 521 ; Idem, *Sur l'origine et l'évolution de la civilisation romane et ensuite protoroumaine aux VI^e—X^e siècles, sur le territoire de Roumanie*, in « Dacia », NS, XII, 1968, p. 363.

[45] La fibule de Coşoveni, malgré le motif natté d'origine germanique (lombarde), qui orne sa plaque à demi discoïdale et son pied associé à des motifs typiquement byzantins (granulations, etc.), sous rapport typologique appartient à la série de fibules slaves, Cf. Joachim Werner, *op. cit.*, p. 152—153 et pl. 26/14 ; Idem, *Neues zur Frage der slawischen Bügelfibeln aus südosteuropäischen Ländern*, in « Germania », 38, 1960, 1—2, p. 114—120.

[46] Le fait que les objets de parure de Coşoveni proviendraient de tombe à inhumation et que la fibule qui s'est conservée aurait peut-être un pendant similaire (cf. Ion Nestor et C. S. Nicolăescu-Plopşor, *op. cit.*, p. 33, 35) servirait comme argument de plus en ce qui concerne la similitude de situation entre le sud de l'Olténie et celle de Gîmbaş en Transylvanie.

Notons pour finir que même en ne procédant qu'à l'étude d'un seul type d'objet de parure on peut constater les attaches que les territoires nord-danubiens conservaient à cette époque avec l'Empire byzantin. Celles-ci se sont manifestées par voies diverses — directes ou indirectes —, sur un frònt très large et durant un long laps de temps. Si l'intensité de ces relations a varié selon les circonstances historiques, il n'en reste pas moins que les ateliers byzantins continuaient à exercer une influence féconde sur la production artisanale locale développée dans ces territoires.

NOUVELLES DONNÉES SUR LES PEINTURES DES PHILOSOPHES ET DES ÉCRIVAINS PAÏENS À BAČKOVO

Au Prof. V. GRECU

I. DUJČEV
(Sofia)

Il y a presque une dizaine d'années que j'ai édité les peintures murales du monastère de Bačkovo, dans la Bulgarie du Sud, et celles de l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi, près de l'ancienne capitale de Tărnovo (dans la Bulgarie du Nord), avec les images de quelques philosophes et écrivains païens comme précurseurs et « annonceurs » du christianisme[1]. Peu d'années plus tard, j'ai publié les inscriptions en grec qui accompagnent ces images du XVII[e] siècle [2]. Au cours de travaux de restauration effectués en 1966 dans le réfectoire du monastère de Bačkovo, on a eu la chance de découvrir six images nouvelles de penseurs et d'écrivains de l'antiquité classique et païenne comme précurseurs du christianisme. Après les travaux de restauration les figures sont très bien visibles et les inscriptions sur les rouleaux qu'elles tiennent dans les mains, sont claires et lisibles. Une observation préliminaire et d'un caractère plutôt générique cependant s'impose. Il est évident, avant

---

[1] I. Dujčev, *Klassisches Altertum im mittelalterlichen Bulgarien*. In : J. Irmscher, *Renaissance und Humanismus im Mittel- und Osteuropa*, I, Berlin, 1962, p. 353—356, avec 8 figures ; réédité dans mon livre : *Medioevo bizantino-slavo*, I. *Saggi di storia politica e culturale*, Rome, 1965, p. 478 sv., 564 sv., où a été mentionnée la bibliographie des publications plus anciennes sur le problème en général.

[2] I. Dujčev, *Die Begleitinschriften der Abbildungen heidnischer Denker und Schriftsteller in Bačkovo und Arbanasi*, « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft », XVI (1967), p. 203—209 = *Medioevo bizantino-slavo*, III, Rome, 1971, p. 641—649, 702. Tout dernièrement a été publié, comme une publication posthume, le livre intéressant de Gr. Nandriş, *Christian Humanism in the New-Byzantine Mural-Painting of Eastern Europe*, Wiesbaden, 1970. L'auteur parle des images des philosophes et des écrivains païens dans les peintures bulgares *ibidem*, p. 15—16 ; p. 16, des peintures en Serbie ; p. 16—18, des peintures en Grèce et en Asie Mineure. A mentionner le chapitre (p. 24—44) : *The Identification of the Names of the Greek Philosophers*, avec des suggestions très intéressantes.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 391—395, BUCAREST, 1971

tout, grâce à ces images nouvellement découvertes, qu'ici, à Bačkovo, étaient représentés, en tout, 12 personnages de l'antiquité classique et païenne, juste comme dans l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi [3].

La première personne qui a été représentée, de gauche à droite, c'est la Sibylle : c'est une jeune femme, avec la couronne sur la tête et en long vêtement de cérémonie. Sa main droite est levée en haut et montre, semble-t-il, le début de la brève inscription avec son nom : Η ΣΌΦΗ ΣΙΒΥΛΑ (= Σίβυλλα). La main gauche tient un rouleau déployé, sur lequel on lit l'inscription suivante :

Ο ΔΕ ΥΙΟΣ ΑΥ-
ΤΟΥ Ο Χ(ΙΣΤΟ)Σ ΜΕ-
ΛΙ ΓΕΝΙΘΗΝΕ
ΕΚ ΠΑΡΘΕ-
ΝΟΥ ΜΑΡΙΑ(Σ)
Κ(ΑΙ) ΠΙΣΤΕΥΩ
ΕΙΣ ΑΥ-
ΤΩΝ .

c'est-à-dire : Ὁ υἱὸς αὐτοῦ ὁ Χριστὸς μέλλει γεννηθῆναι ἐκ παρθένου Μαρίας, καὶ πιστεύω εἰς αὐτόν. Sauf une petite divergence au début de l'inscription, elle est identique avec celle qui accompagne, dans l'église d'Arbanasi, la figure de l'énigmatique personnage nommé Zialigis [4]. Notons aussi qu'à Arbanasi, la Sibylle a été représentée, mais avec un rouleau qui porte une inscription tout à fait différente [5].

La seconde figure — un jeune homme, avec la couronne sur la tête — tient dans sa main gauche un rouleau déployé avec l'inscription suivante :

Θ(ΕΟ)Σ ΗΝ ΜΕΝ
ΑΕΙ Κ(ΑΙ) ΕΣ(ΤΙΝ)
Κ(ΑΙ) ΕΣΤΑΙ ΑΥ-
ΤΕ(!) ΑΡΞΑΜΕ-
ΝΟΣ ΟΥΤΕ
ΠΑΥΣΑΜΕ-
ΝΟΣ,

c'est-à-dire : Θεὸς ἦν μὲν ἀεὶ καὶ ἔστιν, καὶ ἔσται, οὔτε ἀρξάμενος οὔτε παυσάμενος. Une brève inscription ajoutée à gauche et à droite de la tête, nous informe que c'est le philosophe grec classique Platon : Ὁ

[3] Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 484.
[4] Dujčev, *Die Begleitinschriften*, p. 206 et n. 12, avec les indications.
[5] Dujčev, *op. cit.*, p. 205 et n. 6.

ΣΟΦὸΣ ΠΛΆΤΟΝ (=Πλάτων). Le philosophe a été représenté également dans l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi et porte le rouleau avec la même inscription [6]. Il existe pourtant une différence nette entre les deux images : tandis que dans le réfectoire de Bačkovo il est représenté comme un jeune homme, dans l'église d'Arbanasi on voit un personnage beaucoup plus âgé qui correspond mieux à notre conception du philosophe classique.

Une troisième personne — un homme âgé, avec la barbe pointue et la couronne sur la tête — est présentée comme Plutarque, le moraliste et historien grec classique. Une inscription ajoutée près de la tête nous aide à identifier le personnage : Ο ΣΟΦΟΣ ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΣ.
La main droite est posée sur la poitrine, la main gauche tient un rouleau, en haut, déployé et portant une brève inscription :

ΟΨΕ ΠΟ-
ΤΕ ΕΞΗ Ο Α-
ΝΑΡΧΟΣ,

c'est-à-dire : Ὀψέ ποτε ἥξει ὁ ἄναρχος. L'écrivain Plutarque a été représenté également parmi les figures de l'église d'Arbanasi, toujours comme un homme très âgé, avec le rouleau qui porte la même inscription, mais dans son texte intégral [7]. Le peintre de Bačkovo, probablement à cause du manque d'espace, s'est limité de reproduire seulement le début de cette inscription.

La seconde série de personnages païens commence par la figure qui porte le nom Hokyaros : Ο ΣΟΦΩΣ (=ΣΟΦΟΣ) ʽΟΚΥΑΡΟΣ. C'est un homme âgé, vêtu en costume d'empereur byzantin, avec une somptueuse couronne sur la tête et avec le *loros* jeté sur le bras gauche. Dans sa main droite il porte le rouleau avec l'inscription :

ΗΞΕΙ ΠΡΟ(Σ) (Η)ΜΑ-
Σ ΩΨΑΙ ΓΗΣ
ΑΝΑΞ ΙΛΟΥ(!)
Κ(ΑΙ) ΣΑΡΚΑ ΦΑ-
ΝΙΤΕ ΔΙΧ'Ε-
ΝΩΣ Ε ΑΛΑ-
ΜΠΤΟΣ,

c'est-à-dire : Ἥξει πρὸς ἡμᾶς ὀψὲ γῆς ἄναξ (πό)λου καὶ σάρκα φανεῖται διχένος (σφάλματος). C'est le texte de l'inscription que l'on trouve dans l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi, copiée sur le rouleau

[6] Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, p. 484 ; Idem, *Die Begleitinschriften*, p. 205.
[7] Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, p. 484 ; Idem, *Die Begleitinschriften*, p. 205.

dans la main d'Homère [8]. Il est évident que le peintre a copié le texte de cette inscription d'une manière imprécise, sans avoir bien compris certains mots ou bien les ayant copiés avec négligence.

La figure suivante—avec l'inscription Ο ΣΟΦΟΣ ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ — est présentée toujours en costume d'empereur byzantin et avec la couronne sur la tête. La main droite d'Aristote est levée en haut, la main gauche tombe en bas et tient un rouleau, sur lequel on lit l'inscription de huit lignes :

ΕΝ ΤΑΙΣ
ΗΜΕΡΕΣ Ε-
ΚΙΝΑΙΣ Φ(ΩΣ)
ΤΗΣ ΑΓΙΑ(Σ)
ΤΡΙΑΔΟΣ
ΛΑΜΨΗ Ε-
ΠΙ ΠΑΣΑΝ
Τ(ΗΝ) ΚΤΙΣΙΝ,

c'est-à-dire : Ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις φῶς τῆς ἁγίας Τριάδος λάμψει ἐπὶ πᾶσαν τὴν κτίσιν. Le début de cette phrase rappelle bien le langage des Evangiles [9]. La seconde partie n'est qu'une citation incomplète de l'inscription que l'on lit à Bačkovo, sur le rouleau, dans la main d'Aristote [10].

Enfin, la dernière figure du groupe représente « le sage Galène » (Galenus), comme une personne âgée, en costume plus simple et avec une petite couronne sur la tête. A droite de sa tête on lit une inscription : Ο ΣΟΦΟΣ ΓΑΛΙΝΟΣ. La main gauche de Galène est légèrement levée, la main droite tient en bas un rouleau déployé avec l'inscription :

ΕΠΙ ΔΕ ΕΥΣΕ-
ΒΟΥΣ ΒΑΣΙ-
ΛΕΟΣ ΠΑΛ(ΙΝ)
ΟΨΥΜΕΝ, Ι-
ΛΙΕ, ΤΗΝ ΔΕ
ΝΑΟΝ ΤΟΥ ΑΠ'-
ΕΩΝΟΣ ΚΑ-
ΤΑΡΓΙ-
ΣΑΣΑ(Ν),

c'est-à-dire : Ἐπὶ δὲ εὐσεβοῦς βασιλέως πάλιν ὄψομεν, Ἥλιε, τὴν δὲ ναὸν τοῦ ἀπ' αἰῶνος καταργήσασα(ν). Ce texte reste quelque peu énigmatique : il m'est impossible pour l'instant, de mentionner des analogies. Il faut dire

[8] Dujčev, *Die Begleitinschriften*, p. 204.
[9] Cf. par exemple : *Matth.*, III, 1 ; XXIV, 22 ; 29 ; *Marc*, I, 9, etc.
[10] Dujčev, *op. cit.*, p. 204.

pourtant que le verbe καταργέω appartient bien au langage de la Sainte Ecriture [11].

Ainsi, grâce à la découverte récente dans le réfectoire de Bačkovo, nous possédons six images nouvelles de philosophes et d'écrivains : Platon, Plutarque, Aristote, Galène, ensuite la Sibylle et l'énigmatique Okyaros (Hokyaros), représentés comme précurseurs du christianisme. Les peintres ont agi, évidemment, avec une certaine liberté par rapport, par exemple, aux images que l'on trouve dans l'église de la Nativité de Jésus-Christ à Arbanasi : les images des personnages représentés et même les inscriptions, même quand les noms sont identiques, ne correspondent pas toujours. Les fautes d'orthographe peuvent être expliquées soit par le fait que les peintres ne possédaient pas une bonne instruction, soit parce qu'ils n'étaient pas d'origine grecque.

[11] Cf. par exemple : *Ad Rom.*, IV, 14 ; VI, 6 ; VII, 2, 6 : *I Ad Cor.*, I, 28 ; II, 6 ; VI ; 13 ; XIII, 8, 10, 11 ; XV, 24, 26 ; *2 Ad Cor.*, III, 7, 11, 13, 14 ; *Ad Gal.*, III, 17 ; V, 4, 11 ; *2 Ad Thess.*, II, 8 ; *Ad Tim.*, 1, 10 ; *Ad Hebr.*, II, 14.

LE PHOTIUS DU PSEUDO-SYMÉON MAGISTROS

Les sous-entendus d'un pamphlet

JEAN GOUILLARD
(Paris)

Le règne de l'Antéchrist n'a jamais cessé de travailler, peu ou prou, les esprits à Byzance : sa hantise, chroniquement ravivée sous le coup de calamités désespérées, s'y traduit encore par une exploitation polémique en vertu de laquelle nul personnage influent n'est soustrait au risque de devenir, un jour ou l'autre, l'Antéchrist de quelqu'un. Ce phénomène, analysé avec finesse par P. J. Alexander [1] et, dans un champ plus restreint, par B. Rubin [2], sollicite particulièrement l'attention au cours du IX^e siècle. Trois patriarches surtout se sont attiré de leurs adversaires l'épithète infamante d'« antichristos », que ce soit dans l'image ou dans la littérature, parfois dans l'une et l'autre : Jean le Grammairien, le théoricien du second iconoclasme, Ignace et Photius.

Passons sur les miniatures marginales de psautiers où se trouve caricaturé Jean [3]. On connaît, indirectement, l'Anti-Ignace illustré par Grégoire Asbestas [4]. Ce recueil, qui contenait les actes du concile qui avait déposé Ignace [5], présentait, en tête de chacune des sept séances, une miniature humiliante du patriarche. Ignace y apparaissait, uniformément, dans

[1] P. J. Alexander, *Historiens byzantins et croyances eschatologiques*, dans *Actes du XII^e Congrès Intern. des Etudes Byzantines*, II, Belgrade, 1964, pp. 1—8 ; du même auteur, *The Oracle of Baalbek*, Washington, 1967.

[2] B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, I, Berlin, 1960, pp. 441—454.

[3] I. Ševčenko, *The anti-iconoclastic poem in the Pantokrator Psalter*, dans *Cahiers archéologiques* (Paris), XV, pp. 39—60 ; S. Dufrenne, *Une illustration « historique » inconnue du psautier du Mont-Athos Pantocrator n° 61*, *ibid.*, pp. 83—95 ; et, plus généralement, A. Grabar, *L'Iconoclasme byzantin*, Paris, 1957, pp. 196—202 et passim.

[4] Décrit dans la *Vie du patriarche Ignace* : *Patrol. gr.* (Migne), CV, 540—541 ; cf. A. Grabar, *L'Iconoclasme byzantin*, Paris, 1957, pp. 185—186, 196, 215.

[5] V. Grumel, *Regestes*, n° **497.

dans la posture d'un prisonnier — garrotté, battu, condamné, décapité (?) —, cependant que l'*épigraphè* de rigueur le flétrissait, explicitement ou implicitement (par le biais de textes scripturaires), des noms de Diable, Judas, Simon le Magicien et, particulièrement, Antéchrist. Bref, une équation fastidieuse, ressassée autour du seul procès d'Ignace et se prévalant d'une autorité très officielle.

Au contraire, l'Anti-Photius, pour l'appeler ainsi, du pseudo-Syméon [6], auquel se bornera notre propos, se donne pour une biographie, et le ton en est nettement populaire. On se débarrasse volontiers de ce morceau, comme d'une fable grossière. Comme si la fable, surtout quand elle est pimentée de fanatisme, était jamais gratuite ; comme si ses cautions et son langage même n'avaient rien à nous apprendre sur le milieu dont elle est issue.

De cette charge, où les thèmes se chevauchent, encore que la plupart puissent se regrouper, dans un premier temps, en un portrait composite de l'Antéchrist [7], nous détacherons, assez librement, quelques aspects pour ce qu'ils apportent à la connaissance des superstitions, du milieu, peut-être même à l'histoire.

L'ascendance de Photius. — Dans sa généalogie quelque peu confuse du personnage, le pseudo-Syméon parle de « sang païen » à propos des ancêtres de Photius [8]. Supposé même qu'il se livre ici, suivant son penchant favori, à une induction tirée de la légende de l'Antéchrist (voir ci-dessous), on ne saurait écarter aussi allègrement une autre allusion, d'ordinaire escamotée en raison des bizarreries du contexte. Dans un dialogue, au comique plutôt gros, sur lequel on reviendra, Michel III apostrophe familièrement Photius de l'épithète de « tête de chazare » (chazaroprosôpos), puis du nom de Marzoukas [9]. Laissons l'étymologie ahurissante proposée de ce mot par Michel [10], pour ne retenir que le mot, qui ne constitue pas nécessairement une énigme insoluble. Sous Michel VIII Paléologue, le patriarche Germain III (1265—1266) sera surnommé par les habitants de Constantinople Markoutzas. Georges Pachymère, qui nous a conservé ce détail, observe qu'il s'agit d'un « mot persan »

[6] Nous désignons ainsi la « biographie » *suivie* qui occupe les pp. 669—674 de l'édition de Bonn, que nous citons (= *Patrol. gr.*, CIX, où la pagination de Bonn est portée en caractères gras, dans le texte).

[7] A cet égard, la monographie de W. Bousset, *Der Antichrist*, Göttingen, 1895, mérite toujours la consultation.

[8] Syméon Magister, p. 668.

[9] Idem, *ibid.*, p. 673.

[10] « Chien tirant une peau » (?). Cette étymologie fantaisiste n'est pas un hapax dans le monde byzantin.

et que Germain devait ce sobriquet à une « lointaine ascendance laze »[11]. La métathèse Markoutzas / Mar(t)zoukas ne fait pas difficulté. On ne peut dès lors s'empêcher de rapprocher : « sang païen », « tête de chazare » et « Marzoukas ». Et il conviendra, tout au moins, de ne pas ignorer cette insistance allusive dans les études qui pourront être consacrées à la généalogie, encore mal débrouillée, de Photius[12]. En tout cas, pour Syméon, la famille de celui-ci n'est pas de vieille souche constantinopolitaine[13]. Est-ce à dire que, sournoisement, le pamphlétaire ne laisse pas déjà percer ici sa manie antéchristique ?

Photius antéchrist. — Dans cette caricature, deux traits pouvaient être de notoriété publique : l'ascendance éloignée, le passé de sa mère. A l'époque où se situe le texte, la tendance la plus générale fait sortir l'Antéchrist de la tribu de Dan[14]. Non sans variantes toutefois. Cyrille d'Alexandrie voit en lui « un allogène, étranger au sang d'Israël »[15] ; André de Césarée semble le rattacher à la postérité paganisée de Dan, installée aux confins orientaux de la *Perse*[16].

Comme antéchrist, Photius est le fruit d'une union impure. Il a eu pour mère une religieuse enlevée à son couvent[17]. Les textes plus anciens, à notre connaissance, ne parlent que d'une vierge[18]. Mais la variante rencontrée ici n'est pas sans autre exemple. On lit dans un oracle mis sous le nom de « Léon » : « il naît d'une ménade, voire d'une nonne souillée »[19]. Il serait aventuré naturellement d'attribuer un fond de vérité à la relation de « Syméon », encore que des « faits divers » de ce genre n'aient pas été si rares à Byzance.

Les autres allégations nous précipitent cette fois en plein mythe, non sans exclure toutefois un frêle support historique. Conformément à l'homologie : Christ authentique et (anté)Christ simulateur, Photius

---

[11] Georges Pachymère, *Histoire*, l.IV, 3, *Patrol. gr.*, *CXLIII*, col. 722. La « Notice de Sougdaia » connaît, d'autre part, un « Tatar christianisé », dit τοῦ Μαρκουτζιού, cf. G. Moravcsik, *Byzantino-Turcica*, II, Berlin, 1958 s.v. 'Ανχτκούς. Ajoutons que la leçon Markoutzas, et non Marmoutzas, est à retenir (obligeante communication de V. Laurent) ; l'hésitation de Du Cange, *Glossarium*, s.v. et appendix altera, n'est pas fondée après établissement du texte.

[12] Cette confusion est loin d'être dissipée, à en juger par de méritoires études récentes ; cf. par exemple H. Ahrweiler, *Sur la carrière de Photius avant son patriarcat*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 58, 1965, pp. 349—355.

[13] Tarasios, « oncle » de Photius, porte un prénom qui ne nous paraît guère attesté à Constantinople avant le VIIIe s. et les saints homonymes appartiennent à l'Asie Mineure orientale.

[14] Cf. W. Bousset, *op. cit.*, pp. 112—115 ; J. Gouillard, *Aux origines de l'iconoclasme*, dans *Travaux et Mémoires* (Paris, 1968), III, pp. 262, n. 106 et 199.

[15] Cyrille d'Alexandrie, *De adoratione*, 8 (*Patrol. gr.* LXVIII).

[16] André de Césarée, *In Apocalypsin*, 51 (*Patrol. gr.*, CVI, 368 C).

[17] Syméon Magister, p. 668.

[18] Cf. W. Bousset, *op. cit.*, pp. 89—92 ; G. W. H. Lampe, *A patristic Greek Lexicon*, s.v. 'Αντίχριστος, C 3.

[19] E. Legrand, *Les oracles de Léon le Sage*, Paris, 1875, p. 48, vv. 7—9.

est « Satan fait chair » [20], « débaucheur des croyants » [21], mais aussi « fouleur de croix » [22]. Seul ce dernier aspect vaut d'être souligné comme un trait d'époque. Au IX^{e} siècle, est censé fouler la croix quiconque renie la profession de foi portant sa signature, précédée nécessairement d'une croix. Du Cange a réuni à ce sujet d'excellentes références [23]. Nous n'en ajouterons qu'une, inédite, de Nicéphore : « (les évêques conformistes du synode de 815) ont foulé aux pieds les autographes où ils avaient apposé le signe de la croix et leur nom » [24]. Il n'y a donc aucun mystère : Photius, en reprenant son engagement écrit de tenir Ignace comme exempt de toute culpabilité, se conduisait en renégat de la croix [25].

Cette extrapolation, très à la mode, nous vaut deux énormes affabulations, l'une et l'autre cautionnées par des visions, mais dont la première est de loin la plus intéressante, du fait qu'elle a pu fournir le thème d'une miniature. Au cours de l'office du 14 septembre, alors que le commun voit le patriarche élever la croix, le dioratique anonyme lui voit les mains enserrées dans les anneaux d'un serpent, cependant que la croix plane suspendue au-dessus de sa tête [26]. On songe à la caricature de Jean le Grammairien, tenant un serpent dans la main gauche [27], peut-être le *signum serpentinum*, emblème de l'Antéchrist [28]. Nous passerons sur l'autre scène, également phantasmagorique, où intervient un auxiliaire de Photius : *Bélébouphas* suivant la leçon de *Paris. gr.* 1712 (non pas Lébouphas, comme porte l'édition) [29]. Le nom pourrait avoir une clef : Asbestas, Ooryphas ? [30].

On aura remarqué le plan méta-historique où se meut l'auteur. A cinq ou six reprises, il fait appel à *l'information* surnaturelle, ou si l'on veut parapsychologique, des voyants. Le dioratisme ou le prooratisme l'obsède : les termes ne reviennent pas moins de quatre fois[31]. Le procédé eut sa vogue à l'époque. La recension réputée originale et authentique de la « Lettre des 3 patriarches d'Orient à Théophile » en fournit quelques

---

[20] Syméon Magister, p. 669.
[21] *Ibid.*, pp. 669, 673.
[22] *Ibid.*, p. 669.
[23] Du Cange, *Glossarium* s.v. σταυρός.
[24] *Elenchos : Paris. gr.* 1250, fol. 175^{r}.
[25] Cf. V. Grumel, *Regestes* n^{os} 456, 458 ; Fr. Dvornik, *Le schisme de Photius*, Paris, 1950, pp. 83–84, et surtout 302.
[26] Syméon Magister, pp. 671–672.
[27] Psautier Chloudov, fol. 38^{v} ; cf. fig. 155 apud A. Grabar, *L'Iconoclasme byzantin.*
[28] W. Bousset, *op. cit.*, p. 133, pp. 154–158.
[29] Syméon Magister, p. 672–673.
[30] Sur la place de Grégoire Asbestas dans la carrière de Photius, cf. ps.-Syméon Magister, pp. 671–674. Quant à Ooryphas, la Vie du patriarche Ignace (*Patrol. gr.*, CV, 516) le présente comme un des instruments des malheurs du rival de Photius.
[31] Syméon Magister, pp. 670, 672.

exemples, notamment aux dépens du patriarche iconoclaste Théodote (815—821), l'Antéchrist du moment, et de Léon V [32].

Nos « informateurs » sont tous des moines réputés, en leur temps et à Constantinople, pour leurs prouesses contemplatives : Michel de Synades (+ 826), Hilarion de Dalmatos (+ 845), Joannice de l'Olympe (+ 846), un anonyme, enfin un hésychaste cavernicole du nom de Jean, le même sans doute qui aurait prédit à Pétronas la victoire de Posôn (863)[33], auxquels sont adjoints en comparses — peut-être parce que contemporains vivants de la source du pseudo-Syméon — les higoumènes Euthyme et Joseph, illustres victimes de la « répression » photienne [34]. En un mot, toute l'élite monastique des contemplatifs est mobilisée contre Photius pour l'exaltation du patriarche-moine Ignace [35].

Si l'obsession de l'Antéchrist imprègne tout le « récit », certains éléments empiètent sur d'autres thèmes. Nous songeons à la culture universelle de Photius, dénigrée comme une faveur du diable. Le pacte signé par le futur patriarche avec le magicien juif [36] est de la même veine que le pacte prêté à Léon III avant son avènement [37]. L'Isaurien troque l'abolition des images contre l'assurance d'un bon règne ; l'autre obtient le savoir encyclopédique en retour du reniement de la croix. Dans le second cas, on retiendra tout au plus la note pittoresque du talisman (*phylakton*) qui fait couleur locale, s'agissant d'un juif doublé d'un sorcier [38]. Le même grief de science profane reparaît plus tard, étayé par deux « faits » : dans la célébration de la liturgie, Photius remplace les prières par la récitation de vers antiques [39] ; dans son enseignement, à l'ambon de Sainte-Sophie, il professe une philosophie scandaleuse [40]. Ce dernier procès appelle un examen particulier.

---

[32] Dans l'édition de J. Sakkélion, Εὐαγγελικὸς κῆρυξ, VIII, Athènes, 1864, § 12, pp. 42 ss. ; cf. § 11, pp. 40 ss. On pourra se reporter à l'édition, plus accessible, de L. Duchesne, dans *Roma e l'Oriente*, V, 1912—1913.

[33] Michel de Synades est rangé par Syméon Magister, p. 670, parmi les « prooratiques » ; Hilarion (Syméon Mag., p. 669) est reconnu par son contemporain Méthode comme « célèbre par ses visions » (fragment édité par J. Darrouzès, *Documents inédits d'ecclésiologie byzantine*, Paris, 1966, p. 296). Dans la *Vie d'Ignace*, *Patrol. gr.*, CV, 501, Joannice cautionne les mérites d'Ignace ; quant à Jean, cf. Théophane Continué, (Bonn), pp. 180 et suiv. ; Cédrénus (Bonn), pp. 163 et 165.

[34] Syméon Magister, p. 672 ; cf. Fr. Dvornik, *Le schisme de Photius*, p. 110.

[35] Sur l'attitude réciproque de Photius et du monde monastique, cf. Dvornik, *ibid.* pp. 110—115.

[36] Syméon Magister, p. 670.

[37] Georges le Moine, éd. De Boor, pp. 735—736.

[38] Syméon Magister, p. 670. La diffusion, bien attestée, des charmes et des amulettes dans certaines couches de la diaspora (cf. E. R. Goodenough, *Jewish Symbols in the Greco-Roman Period*, II, New York, pp. 153—289), n'était certainement pas inconnue des couches analogues du monde chrétien. La contamination mutuelle d'un milieu par l'autre est un fait admis

[39] Syméon Magister, p. 672.

[40] *Ibid.*, p. 673—674.

Photius et l'affaire des deux âmes. — D'Hergenröther à D. Stiernon, en passant par Fr. Dvornik, on a beaucoup épilogué sur le bien ou le mal fondé de l'opinion prêtée à Photius par le pseudo-Syméon [41]. On semble n'avoir pas pris garde au trait le plus original de la chronique [42]. Résumons les données des sources. Le canon 11 (8 du texte grec) du VIII^e concile, sans nommer Photius, condamne ceux qui, au moyen de syllogismes spécieux, prétendent établir que tout homme possède deux âmes [43]. Anastase le Bibliothécaire, pour sa part, attribue l'argumentation à Photius, mais il ajoute qu'au dire du patriarche, ce n'était là qu'un stratagème : Photius voulait voir comment Ignace, l'inculte, s'y serait pris pour réfuter une telle hérésie, si d'aventure elle venait à s'exprimer sous son patriarcat [44]. Dans nos deux sources, il s'agit donc bien d'une thèse *philosophique*, et il en était de même dans celle du pseudo-Magister qui rapproche, en effet, dans le contexte, et ladite thèse et l'explication des tremblements de terre par des causes naturelles. Toute la nouveauté est dans le tour que prend ici la proposition imputée à Photius : « tout homme a deux âmes, l'une pèche, l'autre ne pèche pas ». Par une curieuse rencontre, la même thèse se retrouve, à peu près littéralement identique, parmi les propositions de Constantin Chrysomallos, condamnées, en mai 1140, par le synode patriarcal, sous la présidence de Léon Styppès [45]. Voici le texte : « Tout chrétien a deux âmes, l'une qui ne pèche pas, l'autre pècheresse »[46]. Cette affirmation valut à son auteur d'être accusé de messalianisme et de bogomilisme. De fait, et quel qu'ait été, historiquement, le sentiment de Constantin, à ce moment décédé, la dualité d'âmes se trouve fréquemment attestée dans l'œuvre du pseudo-Macaire (seconde moitié du IV^e siècle) : « Il a plu au Seigneur que le vrai chrétien eût deux âmes : l'une créée, l'autre céleste »[47] ; « une âme de malice et une âme de lumière »[48]. La même dualité a, du reste, été retenue comme caractéristique du messalianisme dans les listes d'erreurs attribuées à ce courant sectaire [49]. Observons toutefois que, à notre connaissance, la thèse prêtée à Photius ne se rencontre pas dans un texte antérieur à notre Chronique.

---

[41] Qu'il suffise de renvoyer à Fr. Dvornik, *Le schisme de Photius*, pp. 69—70 et à D. Stiernon, *Constantinople IV*, Paris, 1967, p. 147, qui s'accordent avec Hergenröther pour rejeter la paternité photienne d'une telle doctrine.

[42] Contrairement à D. Stiernon, *op. cit.*, p. 147, ce trait ne se lit pas dans la préface d'Anastase.

[43] Mansi XVI, 404.

[44] Mansi XVI, 5 D-6 A.

[45] Nous reviendrons ailleurs sur le dossier, fort curieux, de l'affaire Chrysomallos. Pour l'analyse du procès, cf. V. Grumel, *Regestes*, n° 1007 ; pour le texte, le recueil de Rhallès et Potlès, Σύνταγμα, V, Athènes, 1855, p. 80, lignes 4—6.

[46] Rhallès et Potlès, *ibid.*

[47] Cité par H. Dörries, *Symeon von Mesopotamien*, Leipzig, 1941, p. 430.

[48] *Die 50 geistlichen Homilien des Makarios*, ed. Dörries-Klostermann — Kroeger, Berlin, 1964, p. 8 (Hom. I, 6).

[49] Par ex. Jean Damascène, *De haeresibus* in *Patrol. gr.*, 94, 732 B.

Pour résumer, d'une proposition philosophique nous passons, chez le pseudo-Syméon, à une doctrine mystique, voire à l'une ou l'autre forme de ce dualisme qui hante les hérésiologues, du IX^e au XII^e siècle, et même au XIV^e siècle. Paulicianisme promu néomanichéisme, Messalianisme ou Enthousiasme, Phoundagiagitisme, Bogomilisme, etc.

Comment n'être pas tenté, dès lors, de rattacher à un tel état d'esprit des accusations telles que les suivantes. A en croire Syméon, Photius aurait encouragé un artisan de la capitale à communier sans être à jeun [50]; on l'aurait également vu « vomir sous l'autel »[51]. La première accusation est portée, dès la fin du XI^e siècle, contre les Bogomiles [52], mais elle a pu l'être, beaucoup plus tôt, contre les Pauliciens qui, disait-on, participaient au culte avec les fidèles pour tromper leur monde [53]. La seconde rappelle une historiette d'Euthyme de la Péribleptos (milieu du XI^e s.) au sujet d'un phoundagiagite qui desservait un sanctuaire sis sur la rive asiatique du Bosphore : cet individu, raconte-t-il, avait ménagé une latrine derrière l'autel [54]. On ne saurait exagérer la circonspection dans cet ordre de parallélismes. La valeur « profanation », sous-jacente aux griefs accumulés contre Photius, est inhérente au comportement conventionnel de l'Antéchrist, qui défie le sacré, trône sur l'autel et crache vers le ciel [55]. Cependant le relent de dualisme, qui se dégage de l'affaire des deux âmes ne défend pas de penser que le pseudo-Syméon, à propos de Photius, a pu songer à ces bêtes noires de dualistes [55a], qui, au demeurant, répugnaient à Photius [56].

Les remarques qui précèdent, vu l'espace disponible, ont à peine amorcé l'exégèse du pamphlet du pseudo-Syméon. Elles n'ont même pas fait état, à propos de Marzoukas et de la théorie des deux âmes, de l'ancienneté problématique de la seule recension qui nous soit parvenue de la chronique du pseudo-Magister.

Nul ne saurait soutenir sérieusement que celle-ci éclaire la carrière de Photius. En revanche, nous lui devons un de ces échantillons de naïve polémique qui tient bien sa place à côté de la chronique d'un Georges

---

[50] Syméon Magister, p. 674.

[51] *Ibid.*, p. 672.

[52] Cf. Synodikon de l'Orthodoxie, éd. J. Gouillard, *Travaux et Mémoires* (Paris), II, p. 69, lignes 367—368.

[53] Cf. *Les sources grecques pour l'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure*, dans le même recueil, IV, p. 92, n° 23 (« Traité de Pierre l'Higoumène »).

[54] Euthyme, *Epistula invectiva*, éd. G. Ficker dans *Die Phundagiagiten*, Leipzig, 1908, pp. 26—27.

[55] Cf. le texte mentionné ci-dessus, n. 32, ou encore le poème sur Jean le Grammairien édité par I. Ševčenko, *art. cit.* ci-dessus n. 3, p. 43, v. 10.

[55a] Dans le même ordre d'idées, on pourrait souligner l'insistance, ailleurs, du ps.-Magister sur l'intimité de Photius avec Santabarénos (pp. 692—694, 697, 700), « Manichéen et fils de Manichéen » (p. 693).

[56] Photius, *Bibliothèque*, cod. 52, éd. R. Henry, I, Paris, 1959, p. 40.

le Moine ou de telles pages de la Synodique des patriarches orientaux à Théophile. Le « montage » littéraire qui la caractérise est particulièrement instructif, car, en définitive, l'intervention de l'Antéchrist est essentiellement cela. Pour les partisans d'Ignace, Photius a commis deux crimes : il a mis au pinacle la science profane au mépris du savoir sacré, le seul dont puisse se prévaloir Ignace, et il est un séducteur ; il a renié ses engagements, authentifiés par une croix, envers Ignace, et donc il a profané la croix du Christ. Tout est là. Avec ces deux éléments on composera un personnage d'Antéchrist, nuancé peut-être de quelques touches empruntées à l'enfer des « dualistes ». Ce procédé littéraire qui, dans une certaine mesure, risque de ravaler le mythe de l'Antéchrist au rang d'une figure de rhétorique, ne ruine pas pour autant la signification profonde du pamphlet en son temps. Nous y découvrons une société ecclésiastique divisée en deux camps : celui des clercs ralliés au savoir encyclopédique — « magie », poésie, philosophie naturelle — avec son chef de file Photius, celui des moines par excellence, des « dioratiques », pour lesquels Ignace, le moine inculte, est le patriarche idéal et légitime.

C'est de la passion, pour nous bien refroidie, de ce clan monastique que témoigne la chronique du pseudo-Syméon sous un masque grotesque — l'Antéchrist — qui avait un effet d'épouvante assuré sur les masses auxquelles on le destinait.

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN. LE CHARTULAIRE ET LE GRAND CHARTULAIRE

R. GUILLAND
(Paris)

Le chartulaire, χαρτουλάριος, auquel correspond dans la hiérarchie ecclésiastique le chartophylax, χαρτοφύλαξ [1], apparaît, d'une manière générale, comme un archiviste. Mais les attributions des chartulaires semblent avoir été extrêmement variables. Dans presque toutes les grandes administrations civiles et militaires, il y avait des chartulaires et, parfois même, des grands chartulaires.

Les chartulaires nous sont surtout connus au X^e siècle. Ce ne sont cependant pas des personnages assez peu importants pour ne pas être mentionnés par les chroniqueurs. Au VII^e siècle, en 612 [2] Epiphanie et Eudocie, filles d'Héraclius, furent couronnées *Augousta.* Lors de leur trajet du Grand Palais à Sainte Sophie, elles furent accompagnées par le cubiculaire et chartulaire Philarète. Les cubiculaires, dignité réservée aux eunuques, avaient été, au V^e siècle, les plus importants parmi le personnel de service du Grand Palais et dépendaient du préposite. Au VII^e siècle, le cubiculaire avait encore un rang élevé dans la hiérarchie aulique ; il est classé en tête de l'ordre des patrices, d'après Léontios de Néapolis [3]. Cependant, malgré son rang élevé dans la hiérarchie, le chartulaire n'avait la garde que des archives les moins importantes, les documents officiels importants étant gardés par le protoasecretis [4] et par le questeur [5].

---

[1] Sur le Chartophylax, cf. J. Darrouzès. *Recherches sur les Offikia de l'Eglise byzantine.* Paris 1970, p. 19–28, 328–336, 359–387, 508–525.

[2] Chr. Pasc. 985. Cité par P.A. Giannopoulos 'Η αὐτοκρατορικὴ αὐλὴ τοῦ Βυζαντίου κατὰ τὸν Ζ' αἰῶνα Ep. Hét. Buz. Sp. 37. 1969–1970, p. 119.

[3] P. A. Giannopoulos, *op. cit.*, p. 108.

[4] P. A. Giannopoulos, *op. cit.*, p. 112.

[5] P. A. Giannopoulos, *op. cit*, p. 115.

Au VIII^e siècle, les chartulaires étaient, semble-t-il, choisis parmi les personnages en vue, car ils pouvaient être élevés au patriciat et être nommés stratèges. Lors de la révolte de Serge, stratège de Sicile, Léôn III l'Isaurien (717—740) envoya contre lui Paul τὸν τῶν βασιλικῶν ἱπποκόμων ἐπιστατοῦντα, χαρτουλάριον ἡ 'Ρωμαίων οἶδε τοῦτον λέγειν φωνῇ. Paul fut, à cette occasion titré patrice et nommé stratège de Sicile [6]. Théophane se contente de dire que l'empereur envoya contre les rebelles Paul τὸν ἴδιον αὐτοῦ χαρτουλάριον [7]. Le terme de chartulaire, lorsqu'il n'était suivi d'aucune autre mention, désignait jadis un fonctionnaire déterminé, le chef des écuyers ou des palefreniers de l'empereur. Il est, d'ailleurs, assez difficile de faire une distinction entre le chartulaire, chef des écuyers ou palefreniers, ἱπποκόμοι impériaux et le protostrator, qui était également chef des écuyers, στρατόρες impériaux [8]. Le vaillant stratège Manuel, qui joua un rôle de premier plan sous les règnes de Théophile (829—842) et de Michel III (842—867) au IX^e siècle, commença sa carrière comme protostrator, sous Michel I Rhangabé (811—813) : Μανουὴλ ἱπποκόμων ὁ πρῶτος· πρωτοστράτορα τοῦτον φασίν [9].

Le chartulaire proprement dit peut-il être identifié avec le chartulaire de l'étable, χαρτουλάριος τοῦ στάβλου, souvent cité, au X^e siècle, par le Livre des Cérémonies ? [10]. Le chartulaire de l'Etable faisait sans doute, partie de l'officium du comte de l'Etable, que nous ignorons, et avec lequel il est constamment associé dans les textes. L'identification est possible, mais non certaine. L'empereur pouvait avoir un chartulaire spécial chargé de faire la liaison entre le souverain et l'administration des étables impériales. En tout cas, déjà au VIII^e siècle, le chef des écuyers impériaux portait le titre de chartulaire, sans autre indication.

Il ne faut pas confondre les ἱπποκόμοι avec les στράτορες. Les *strators* exercent une charge à insignes, c'est-à-dire, une charge noble, alors que les ἱπποκόμοι sont des employés non titrés, des palefreniers plutôt que des écuyers, au sens strict du mot. Il est, d'ailleurs, probable que les chroniqueurs n'ont pas toujours fait de distinction entre *strators* et *hippokomoï*. Le βασιλικὸς ἱπποκόμος paraît être identique au κομὴς τῶν βασιλικῶν ἵππων, comme semble l'indiquer un passage de la Vie de saint Daniel le Stylite : τοῦ βασιλέως ἱπποκόμος, ὡς ἡ κοινὴ ἂν εἴποι καὶ συνήθης γλῶττα, τῶν ἵππων ὁ κόμης [11]. Sous Michel II (820—829), le protospathaire

---

[6] Zonar. III. 254.
[7] Theoph. 612 B.
[8] Sur le protostrator. cf. R. Guilland, *Recherches sur les Institutions de l'Empire byzantin*, Berlin—Amsterdam, 1967, p. 478—497.
[9] Th. Cont. 110; Cedr. II. 120.
[10] Cer. II. 52.737.10 B (153.33 Bury); 788—789 B (178.28—29 Bury). App. 459.416. 475.479.—480.
[11] Du Cange. Gloss. s.v. κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων.

Damianos était κόμης τοῦ βασιλικοῦ ἱπποστασίου [12]. Mais s'agit-il d'un κόμης τοῦ στάβλου ou d'un κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων? Au XIV[e] siècle, le κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων amenait le cheval que l'empereur devait monter [13]. Les κόμητες τῶν βασιλικῶν ἵππων ou ἱπποκόμοι, bien que ne figurant pas dans la hiérarchie des offices, étaient, cependant, des employés d'une certaine importance, puisque les empereurs les chargeaient de missions de confiance. Ainsi, Théodore II Lascaris (1254—1258) chargea un certain Chadènos, κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων, d'arrêter Michel Paléologue [14]. Plus tard, Chadènos obtint de Michel VIII Paléologue la dignité d'éparque [15]. Sous Andronic II Paléologue (1282 —1328), un certain Attaliate, εἷς τῶν βασιλικῶν ἱπποκόμων, joua un rôle assez important [16]. Les κόμητες τῶν βασιλικῶν ἵππων étaient peut-être les successeurs des σταβλοκόμητες qui faisaient partie de l'*officium* du protostrator, au X[e] siècle [17] et qui sont souvent cités dans le Livre des Cérémonies [18]. Il est probable que l'appellation χαρτουλάριος fut maintenue pour désigner l'officier palatin, chargé de la surveillance du personnel affecté au service des écuries impériales.

Au X[e] siècle, les fonctions de chartulaire sont toujours importantes. Mais on ignore la raison pour laquelle l'officium de certains fonctionnaires ne compte pas de chartulaire. Ces *officia* ou ministères avaient certainement et obligatoirement un service d'archives, mais nous ne savons pas comment il était organisé. On ne saurait tenir compte de l'importance plus ou moins grande de chaque *officium*, car tout service, quel qu'il soit, a des archives : l'*officium* de l'éparque, de beaucoup le plus important avec ses 14 bureaux, ceux du grand curateur, avec ses 9 bureaux, et du curateur des Manganes, avec ses 8 bureaux, celui du questeur avec seulement ses 6 bureaux, ceux du logothète des troupeaux et du maître des cérémonies, avec leurs 5 bureaux, ceux des protospathaires du *basilikoi* et du Directeur du Trésor Privé, avec leurs 4 bureaux, enfin celui du protostrator, avec ses 3 bureaux. Ces officia ne mentionnent aucun chartulaire. Quant au chartulaire du Caniclée, il n'avait aucun *officium*, « parce qu'il remplit seul personnellement sa charge » διὰ τὸ καθ'ἑαυτὸν μόνον ὑπηρετεῖν [19].

Les autres *officia* comptaient soit un chartulaire, soit même parfois plusieurs chartulaires. Les textes nous donnent quelques renseignements sur certains d'entre-eux.

---

[12] Th. Cont. 76; Cedr. II. 94.
[13] Ps. Cod. de off. 29.3—4.B (p. 168; 5—7 Verpeaux).
[14] Pachymère I. 27.29 B.
[15] Pachym. I. 18.
[16] Pachym. II. 428.
[17] de Cer. II. 52.719.21 B (142.2. Bury).
[18] de Cer. App. 478.479.486.490.
[19] Cer. II. 52.719.18—20 B (141.35—36 Bury).

Les *officia* suivants comptaient un chartulaire :

1. *Officium du stratège des Anatoliques.* Le chartulaire du stratège des Anatoliques avait aussi d'étroits rapports avec le logothète τῶν στρατιωτικῶν ; il appartenait, par la nature de ses fonctions également à l'*officium* de ce dernier et était responsable devant lui. Il tenait les registres de l'armée et, à certains égards, était responsable devant le gouvernement central [20] ; il payait la solde des Officiers et de la Troupe d'après Bury [21], mais c'est inexact, car, dans le passage du Livre des Cérémonies, auquel il renvoie, il s'agit de la paie du personnel de l'Hippodrome, qui est faite par les Chartulaires des Dèmarques des Bleus et des Verts et le Logothète de l'Armée, alors qu'elle doit être faite par les préposites du Trésor privé, comme l'exige l'auteur du chapitre [22], qui est très vraisemblablement Constantin VII Porphyrogénète. Le chartulaire du stratège des Anatoliques pouvait être, dans la hiérarchie aulique, spathaire [23], ou strator [24], comme tous les chartulaires des thèmes. Il nous est parvenu quelques sceaux de chartulaires qui nous renseignent surtout sur les titres auliques portés par eux, en général peu élevés et appartenant à la quatrième et dernière classe : consul, strator ou candidat et plus rarement à la deuxième classe, celle des spatharocandidats [25]. Dans l'*officium* du stratège du thème des Anatoliques, qui comprend II services, le chartulaire e st au 4e rang, sous la dénomination χαρτουλάριος τοῦ θέματος [26].

2. *Officium du domestique des scholes.* Les fonctions du chartulaire semblent avoir été les mêmes que celles du chartulaire du thème de l'officium du stratège des Anatoliques [27]. Lors de la réception hebdomadaire du dimanche au Grand Palais, le chartulaire était, en effet, introduit avec les topotérètes, les comtes des scholes, les scribons et « les autres grands chefs » οἱ μεγάλοι ἄρχοντες, ceux des Noumeri et des Murs et les chefs de l'Arithmos [28]. En campagne, la place occupée par la tente du chartulaire, proche de celle du topotérète, indique l'importance du chartulaire [29]. Le chartulaire du domestique des scholes était également chargé du commandement de la moitié du tagme des scholes, le topotérète commandant l'autre moitié [30]. Le chartulaire du domestique des scholes

---

[20] Leo VI. Tactica VI. 31. Cité par Bury, *The adm. syst.*, p. 44.
[21] Bury, *op. cit.*, p. 44.
[22] Cer. II. 56.807.
[23] Cer. II. 52.735.16 (152.15 Bury).
[24] Cer. II. 52.736.20—21 (153.16 Bury).
[25] Bury, *op. cit.*, p. 44 et 45 n. I.
[26] Cer. II. 52.716.12—13 B (139.8. Bury).
[27] Bury, *op. cit.*, p. 55.
[28] Cer. II. 2.524.19—21 et 525,2 B.
[29] Bury, *op. cit.*, p. 55.
[30] Bury, *op. cit.*, p. 52.

était rangé dans l'ordre des spathaires [31]; il occupait le troisième rang dans l'*officium* du domestique des scholes [32].

3. *Officium du stratège des Arméniaques.* Cet *officium* est identique à celui du stratège des Anatoliques. Le chartulaire y occupe donc le troisième rang et il est titré spathaire [33].

4. *Officium du drongaire de l'Arithmos.* Nous n'avons presque pas de renseignements sur le chartulaire. Il était rangé dans l'ordre des strators [34]. Il nous est parvenu un sceau de Nicolas, spatharocandidat et chartulaire de l'Arithmos [35]. Le chartulaire occupait le deuxième rang dans l'officium [36].

5. *Officium du domestique des Excubites.* Le chartulaire est seulement mentionné. Le chartulaire occupait le deuxième rang dans l'officium [37]; il était rangé dans l'ordre des spathaires [38].

6. *Officium du domestique des Hicanates.* Le chartulaire est seulement mentionné. Il occupait la deuxième place dans l'officium [39]; il était rangé dans l'ordre des strators [40].

7. *Officium du domestique des Noumeri.* Le chartulaire est seulement mentionné. Il occupait le deuxième rang et, avec lui, exceptionnellement, les tribuns [41]. Il était rangé dans l'ordre des strators [42].

8. *Officium du domestique des Optimates.* Le chartulaire est seulement mentionné. Il occupait le deuxième rang dans l'officium [43]; il était rangé dans l'ordre des strators [44].

9. *Officium du domestique des Murs.* Le chartulaire est seulement mentionné. Il occupait le deuxième rang dans l'officium avec, exceptionnellement, les tribuns, comme dans l'officium du domestique des Noumeri [45]; il était rangé dans l'ordre des strators [46].

D'autres *officia*, par contre, comptaient plusieurs chartulaires, sans qu'on puisse en donner la raison. Ces *officia* sont les suivants :

1. *Officium du logothète du génikon,* ὁ λογοθέτης τοῦ γένικοῦ ou *Trésor Général,* ou *Trésor Public.* L'officium mentionne les chartulaires

---

[31] Cer. II. 52.735.17 B (152.16 Bury).
[32] Cer. II. 52.716.18 B (139.15 Bury).
[33] Cer. II. 52.716.20.717.1—3 B (139.18—20 Bury).
[34] Cer. II. 52.736.7 B (153.27 Bury).
[35] Bury, *op. cit.*, p. 62.
[36] Cer. II. 52.718.7 B (140,21 Bury).
[37] Cer. II. 52.717.5 B (139,25 Bury).
[38] Cer. II. 52.735.19—20 B (152.19 Bury).
[39] Cer. II. 52.718.22 B (141.7. Bury).
[40] Cer. II. 52.737.9—10 B (153.31 Bury).
[41] Cer. II. 52.719.4 B (141.13 Bury).
[42] Cer. II. 52.737.12 B (153.35 Bury).
[43] Cer. II. 52.719.6 B (141.17 Bury).
[44] Cer. II. 52.737.13 B (154.1 Bury).
[45] Cer. II. 52.719,8—9 B (141.21 Bury).
[46] Cer. II. 52.737.13—14 B (153.37 Bury).

des caisses, χαρτουλάριοι τῶν ἀρκλῶν ou chartulaires extérieurs du Trésor Public, οἱ ἔξω χαρτουλάριοι τοῦ γενικοῦ où le mot ἔξω indique qu'il s'agit de chartulaires provinciaux. Il se pourrait qu'ils soient les successeurs des *praepositi thesaurorum* de la *Notitia* [47]. Ils ne peuvent être identifiés avec les *chartularii de cohortalibus officiis uniusque provinciae*, chargés de la révision des impôts, mais des impôts de l'Eglise [48]. Il nous est parvenu un sceau du spatharocandidat Eustathe qui était « chartulaire impérial du ministère du Trésor Public et protonotaire des Anatoliques » ; ce dernier titre le subordonnait au chartulaire du Sakkélion [49].

2. *Officium du logothète de l'armée*, ὁ λογοθέτης τοῦ στρατιωτικοῦ. C'est le ministère qui comprenait le plus de chartulaires. Il comptait, en effet, des chartulaires de l'armée, οἱ χαρτουλάριοι τοῦ στρατιωτικοῦ [50], appelés aussi χαρτουλάριοι τοῦ στρατιωτικοῦ λογοθέτου [51]. Nous possédons un sceau de Constantin, spatharocandidat et chartulaire du logothète de l'armée [52], du VIII^e—IX^e siècle. L'officium comptait aussi des chartulaires des thèmes et des chartulaires des tagmes. Ils dépendaient autant du logothète de l'armée que du stratège ou du domestique. Ils semblent avoir rempli les mêmes fonctions que les *scriniarii* du préfet du prétoire d'Orient [53]. Les chartulaires du logothète de l'armée étaient rangés dans l'ordre des spathaires [54]. Par contre, les chartulaires des thèmes étaient rangés dans l'ordre des strators [55]. Le protocole ne parle pas de l'ordre dans lequel étaient rangés les chartulaires des tagmes. Par contre, le protocole mentionne dans l'ordre des spathaires les chartulaires des thèmes orientaux [56] et ceux des thèmes occidentaux [57].

3. *Officium du logothète du drome*. Le titre complet des chartulaires du drome est οἱ χαρτουλάριοι τοῦ ὀξέου δρόμου [58]. On peut vraisemblablement les identifier avec les *curiosi per omnes provincias* de la Notitia Dignitatum et avec les chartulaires du bureau des Barbares [59]. Il nous est parvenu le nom du chartulaire du drome Sinoutès, eunuque, envoyé par Léon VI.(886—912) en ambassade auprès du prince de Taron et du

[47] Bury, *op. cit.*, p. 87.
[48] Bury, *op. cit.*, p. 87.
[49] Bury, *op. cit.*, p. 87.
[50] Cer. II. 52.524.16; 694.19 B.
[51] Cer. II. 52.752.3 B (161,35—36 Bury).
[52] G. Schlumberger; Sigill. 353.
[53] Bury, *op. cit.*, p. 90.
[54] Cer. II. 52.735.15 B. (152,14 Bury).
[55] Cer. II. 52.736.20—21 B (153.16 Bury).
[56] Cer. II. 52.735.18—19 B (152,18 Bury).
[57] Cer. II. 52.735.20—21 B (152.20 Bury).
[58] Cer. II. 53.788.22 B. Cf. Bury, *op. cit.*, p. 92.
[59] Cer. I. 89.404,15 et 405,14 et 18 B.

curopalate d'Ibérie, Adranasèr[60]. Les chartulaires du Drome étaient rangés, d'après le Taktikon Uspenski dans l'ordre des spathaires. Ils ne sont pas mentionnés dans le Klètorologe de Philothée; Bury estime qu'il s'agit d'une omission fortuite de Philothée[61]. C'est possible.

4. *Officium du comte de l'étable.* L'officium comprend deux chartulaires. Le chartulaire, χαρτουλάριος[62], appelé vraisemblablement le chartulaire urbain, ὁ ἔσω χαρτουλάριος. Il nous est parvenu un sceau d'un chartulaire de l'Etable, portant comme titre : chartulaire et représentant, ἐκ προσώπου des écuries impériales, des X^{e}—XI^{e} siècles[63]. Le chartulaire du comte de l'Etable était rangé dans l'ordre des strators[64]. Le deuxième chartulaire de l'officium était le chartulaire de Malagina, ὁ χαρτουλάριος τῶν Μαλαγίνων appelé vraisemblablement le chartulaire de l'extérieur ou provincial, ὁ ἔξω χαρτουλάριος[65]. Malagina était le siège de haras importants de l'armée byzantine.

5. *Officium de l'orphanotrophe.* L'officium comprenait les chartulaires de l'établissement, χαρτουλάριοι τοῦ οἴκου, autrement dit, de l'orphelinat Saint-Paul[66]. Nous avons un sceau du XIII^{e} siècle[67], de Nicétas, évêque de Ionopolis, qualifié de chartulaire du grand Orphelinat, τοῦ μεγάλου Ὀρφανοτροφείου. L'officium comprenait encore des chartulaires de la pieuse ou sainte fondation, χαρτουλάριοι τοῦ ὁσίου, autrement dit de la léproserie Saint-Zotique[68]. Nous ignorons dans quel ordre de la hiérarchie étaient rangés ces divers chartulaires. Ils devaient probablement être rangés dans l'ordre des strators.

6. *Officium du dèmarque des Bleus* et

7. *Officium du dèmarque des Verts.* Les dèmes, δῆμοι ou factions, μέρη de Constantinople étaient au nombre de quatre : les Bleus et les Verts de la ville ou urbains, πολιτικοί et les Bleus et les Verts de la banlieue ou pératiques, περατικοί, qui dépendaient du Domestique des scholes et du Domestique des Excubites et qui, dans l'exercice de cette fonction, portaient le titre de dèmocrates. Mais le terme δημοκράτης était appliqué, au sens large, également aux dèmarques. Ainsi s'explique

[60] De adm. imp. 183—184 B (190.36.41.47 Moravcsik-Jenkis).
[61] Bury, *op. cit.*, p. 92.
[62] Cer. II. 53.788—789 B; App. 459,6 B. 476.17 B.
[63] Panchenko. *Catalogue des molybdobulles.* Izvestija de l'Inst. russe archéol. de CP. IX. 1904, p. 390.
[64] Cer. II. 52.737.10 B (153.32 Bury).
[65] Cer. App. 459.7 B; Cf. App. 476.9—10; 479.3—4 B;
[66] Sur l'orphelinat St Paul, cf. R. Janin. *La Géographie ecclésiastique...*, Paris, 1953, p. 580—581.
[67] G. Schlumberger. *Sigill. byz.*, p. 155.
[68] Cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 578—579. Bury (*op. cit.* 105 n.I.) rejette avec raison l'interprétation de Vogt (Basile I, 171), d'après laquelle « les chartulaires τοῦ οἴκου administraient probablement la partie matérielle de l'Orphanotrophion, tandis que les Chartulaires τοῦ ὁσίου en avaient l'administration morale, religieuse et intellectuelle ».

qu'ils soient rangés dans la classe des dèmocrates, dont ils font, d'ailleurs, seuls partie [69]. L'*officium* de chaque dèmarque avait un chartulaire [70]. Les chartulaires des factions, οἱ χαρτουλάριοι τῶν μερῶν, étaient rangés dans l'ordre des strators [71]. L'emploi tantôt du singulier, tantôt du pluriel en parlant des chartulaires des dèmarques causerait de la confusion, au sujet du nombre de chartulaires affectés à chaque dèmarque. Il semble, cependant, que le pluriel χαρτουλάριοι τῶν μερῶν désigne le chartulaire de chaque dèmarque.

Certains chartulaires ne nous sont connus que par la sigillographie Tels sont : *Officium du drongaire de la Flotte* : le chartulaire occupe le deuxième rang [72] et il est rangé dans l'ordre des strators [73]. Nous possédons le sceau de Léon, chartulaire de la Flotte impériale, datant du VIII[e]—IX[e] siècle.

Officium du logothète des troupeaux. Philothée ne le mentionne pas. Mais il nous est parvenu un sceau de chartulaire des troupeaux [74], de date imprécise.

Les domestiques, les stratèges, les drongaires, les logothètes n'étaient pas seuls à avoir un officium. Certains chartulaires, étant donné leur importance, en possédaient un.

I. *Officium du chartulaire du Trésor*. Le chartulaire du Trésor, ὁ χαρτουλάριος τοῦ σακελλίου ou ὁ τοῦ σακελλίου ou encore τῆς σακέλλης était un personnage important. Lorsque le sacellaire, ὁ σακελλάριος, devint au IX[e] s., un Contrôleur Général des dépenses, vérifiant les services financiers de tous les ministères, σέκρετα, le chartulaire du sacellaire fut placé à la tête du sakellion et eut un officium [75], comme l'indique un sceau de date imprécise du « chartulaire du Trésor impérial »[76]. L'*officium* du chartulaire du Trésor était ainsi composé :

1. *Notaires impériaux du Trésor* [77] νοτάριοι βασιλικοὶ τοῦ σεκρέτου ou οἱ νοτάριοι τῆς σακέλλης [78] ou encore νοτάριοι τοῦ σακελλίου [79]. Ils sont les successeurs des *primiscrinii* du *comes rei privatae* de la Notitia Dign. Or. XIV [80].

---

[69] Cer. II. 52.715,20—21 B (138.26—27 Bury).
[70] Cer. II. 55.799.2 B.
[71] Cer. II. 52.738.14—15 B (155,4 Bury).
[72] Cer. II. 52.718.10 B (140,27 Bury).
[73] Cer. II. 52.737.8 B (153,29 Bury).
[74] Schlumberger, Sigill. 467.
[75] Bury, *op. cit.*, p. 85 et 93—95.
[76] Schlumberger, Sigill. 580.
[77] Cer. II. 52.735.21 B (152.22 Bury).
[78] Cer. II. 52.752.5 B (161.37 Bury).
[79] Cer. II. 49.694.20 B.
[80] Bury, *op. cit.* 94.

2. *Protonotaires des thèmes*, πρωτονοτάριοι θεμάτων [81]. La fonction d'un protonotaire des thèmes est clairement indiquée par le chapitre 44 du Livre II du Livre des Cérémonies, ayant trait à la campagne de Crète de 902 et intitulé : « Equipement, dépenses, montant de la solde des troupes et importance des contingents envoyés contre la Crète, que Dieu perde, sous les ordres du patrice Himérios, logothète du drome, sous le très chrétien empereur Léon » (VI)[82]. *Le protonotaire du thème des Thracésiens* reçut l'ordre de fournir 20 000 sacs d'orge, 40 000 sacs de blé, de biscuits et de farine, 30 000 mesures de vin, 10 000 bêtes de boucherie, 10 000 livres de chanvre pour les mèches et le calfatage des navires et 6 000 clous pour le clouage des dromons [83]. De son côté, le protonotaire des Cibyrrhéotes dut fournir 60 000 petits clous pour l'assemblage des peaux [84]. Le rôle du protonotaire du thème était également très important, lorsque l'empereur se déplaçait à la tête de ses armées [85]. Il nous est parvenu plusieurs sceaux de protonotaires de thèmes [86].

3. *Les Xénodoques*, ξενοδόχοι, directeurs des xénônes, ξενῶνες, établissements qui recueillaient les indigents de la province ou de l'étranger et qui étaient souvent aussi de véritables hôpitaux [87]. On en connaît 23 à Constantinople, dont certains étaient très réputés, tel le xénôn de Sampson, qui possédait, entre autres, un service d'ophtalmologie et de chirurgie [88]. Les xénodoques sont des directeurs et non pas seulement des contrôleurs des hospices entretenus aux frais du sakkélion, comme le pense Louis Bréhier [89]. Ils ne sont pas non plus les successeurs des *parabolani* ou infirmiers chargés de soigner en particulier les malades atteints des maladies contagieuses, comme le croit Reiske[90]. Les xénodoques étaient rangés dans l'ordre des spathaires [91].

4. *Le contrôleur*, ζυγοστατής. Il était chargé de la vérification des monnaies et de l'estimation des matières précieuses, prises par l'ennemi et de celles qui avaient été prises sur l'ennemi, de manière à ne faire entrer dans le Vestiaire Sacré que des objets de prix. L'empereur Julien (361—363) avait institué dans chaque cité un magistrat appelé zygostate pour juger les procès auxquels la mauvaise qualité des monnaies donnait lieu [92]. Le zygostate était rangé dans l'ordre des spathaires [93].

---

[81] Th. Cont. 447.
[82] Cer. II. 44.651—664 B.
[83] Cer. II. 44.658.8—16 B.
[84] Cer. II. 44.659.12—14 B.
[85] Cer. App. 464,3 ; 477,9 ; 479, 18 ; 489,2 B.
[86] Schlumberger. Sigill. 103.112.122... Cf. Bury, *op. cit.*, p. 94 n. 2.
[87] R. Janin, *op. cit.*, p. 570.
[88] R. Janin, *op. cit.*, p. 574.
[89] L. Bréhier. *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, p. 269.
[90] Reiske. Cer. Comm. 213.
[91] Cer. II. 52.736,5 B (152,32 Bury).
[92] Cod. th. 12,2.
[93] Cer. II. 52.736,4 B (152,29 Bury).

5. Les μετρητοί, agents des poids et mesures qui semblent avoir été chargés d'un service qu'il est impossible de préciser. On ignore leur rang dans la hiérarchie.

6. Les γηροκόμοι ou *directeurs des asiles de vieillards*. Ces asiles étaient souvent en même temps des hôpitaux, surtout ceux qui s'adressaient aux pauvres et aux étrangers. La légende [94] rapporte que les douze grands personnages que Constantin le Grand avait amené avec lui de Rome dans sa nouvelle capitale, Constantinopole, auraient fondé des asiles de vieillards. En tout cas, on connaît 26 asiles de vieillards [95]. Les directeurs d'asile étaient rangés dans l'ordre des spathaires [96].

7. Les χαρτουλάριοι τῶν οἴκων ou τῶν εὐαγῶν οἴκων ou chartulaires des maisons pieuses, asiles, hôpitaux, contrôlaient les dépenses de ces institutions [97]. Leur rang dans la hiérarchie n'est pas connu.

8. Le πρωτοκαγκελλάριος ou premier chancelier. Il avait sous ses ordres les καγκελλάριοι, chanceliers. Il était rangé dans l'ordre des strators [98].

9. Les καγκελλάριοι, chanceliers. Ils étaient chargés d'introduire et d'accompagner, à leur départ, les personnes autorisées à venir se présenter à l'empereur. Ils étaient rangés, comme tous les chanceliers des σεκρέτων ou ministères [99] dans l'ordre des strators.

10. Le δομέστικος τῆς θυμέλης ou ἄρχων τῆς θυμέλης [100], intendant des jeux publics. Le mot θυμέλη désigne tout spectacle qui est un régal pour l'oreille ou les yeux : musique vocale, musique instrumentale, spectacles divers, comédies, les tragédies, les exercices des funambules et autres. Le domestique de la *thymélè* semble être le successeur du *tribunus voluptatum* du Ve siècle. Il se pourrait qu'il ait existé, tout au moins au VIe siècle, une caisse spéciale réservée aux spectacles [101]. Lors du banquet donné le 9 août 938, en l'honneur des ambassadeurs arabes, venus pour traiter de la paix, « les spectacles de toute sorte furent également donnés » [102], auxquels assistèrent les deux ambassadeurs de Tarse. Leur rang hiérarchique n'est pas connu.

Le chartulaire du Vestiaire, ὁ χαρτουλάριος τοῦ βεστιαρίου. Le *vestiarium sacrum* était, au Ve siècle, un bureau, *scrinium* de l'*officium* du comte des largesses sacrées, avec, à sa tête, un *primicerius*. Il est vrai-

---

[94] Sathas. Mas. Bibl. VII. 53.
[95] R. Janin. *La Géographie ecclésiastique*, p. 565—570.
[96] Cer. II. 52.736,6 B (152,33 Bury).
[97] Cer. II. 52.753,4 B (162,14—15 Bury).
[98] Cer. II. 52.738,9 B (154,36 Bury).
[99] Cer. II. 52.738,21 B (155,18 Bury).
[100] Cer. II. 83.382,1—2 B (II. 183,1 Vogt).
[101] Nov. 84, p. 480. Cf. J. Bury, *op. cit.*. p. 95.
[102] Cer. II. 14,6—7 B.

semblable qu'au moment où le *vestiarium* devint indépendant, probablement lorsque les *sacrae largitiones* devinrent le *génikon*; les trois *scrinia*, *scrinium sacrae vestis*, *scrinium argenti* et *scrinium a miliarensibus* formèrent un nouveau ministère, *officium*, appelé γενικόν [103].

Le *Vestiarium*, βεστιάριον [104] ou *Vestiarium impérial*, τὸ βασιλικὸν βεστιάριον [105] ou Garde-Robe, garde-meuble impérial doit être distingué du garde-meuble impérial privé, οἰκειακὸν βασιλικὸν βεστιάριον [106] l'ancienne *sacra vestis*, à la tête de laquelle se trouvait un *comes sacrae vestis* [107] qui dépendait du *praepositus sacri cubiculi*. Ce dernier est devenu, au IX^e^ siècle, le πρωτοβεστιάριος, protovestiaire [108]. Le *Vestiarium* était un Trésor ou une Caisse comme le *Sakéllarion*, mais avec cette différence que le Sakéllarion était un Trésor où l'argent était déposé, tandis que le Vestiarium impérial était, au X^e^ siècle, un arsenal, un vaste dépôt où l'on conservait aussi, mais par régulièrement, des provisions de métal précieux. C'est du Vestiarium impérial que fut tiré le matériel nécessaire à l'armement de la Flotte, lors de l'expédition de Crète, en 949 [109]. Aux IX^e^—X^e^ siècles, le Vestiarium impérial privé conservait des objets précieux en or et en argent, plats, services de table, vêtements et étoffes de prix, objets nécessaires à la vie de chaque jour, comme lampes, horloges, produits pharmaceutiques, chaussures, épées, livres, etc.[110].

L'officium du chartulaire du Vestiaire comprenait les services suivants :

1. Βασιλικοὶ νοτάριοι τοῦ σεκρέτου, ou secrétaires impériaux du Ministère. Ils sont cités dans le Livre des Cérémonies, lors de la réception de l'Arabe Délémikios, Δελεμίκιος [111] et dans le passage consacré aux taxes à verser aux chartulariats et aux notariats des ministères [112]. Les notaires impériaux du Ministère étaient rangés dans l'ordre des spathaires [113]. Nous possédons le sceau de Léon, asècrètis, notaire du Vestiaire impérial [114], peut-être de l'époque des Comnènes [115].

2. Le κένταρχος ou centenier. Le kéntarque était, dans l'armée de terre, un officier subalterne et, dans la marine, le commandant d'un

---

[103] Bury, *op. cit.*, p. 95.
[104] Cer. II. 676,18 B.
[105] Cer. II. 672,1—2 B.
[106] Cer. II. App. 465.14—15 B; 478.9 B.
[107] C. Theod. XI. 18. I.
[108] Sur le protovestiaire, Cf. R. Guilland. *Recherches sur les Institutions byzantines* I. Berlin-Amsterdam 1967, p. 216—236.
[109] Cer. II. 45.672.675.
[110] Cer. App. 465.8—15; 466—469 B; App. 478.8—10; II. I. 519.9—12 B; II. 50,698.3; II. 53.789.3—4.
[111] Cer. II. 15.594.6. Sur Delemikios, cf. la longue Note de Reiske, Comment, p. 698—700.
[112] Cer. II. 49.694,21 B.
[113] Cer. II. 52.735.22—23 B (152.22. Bury).
[114] Panchenko, *op. cit.* XIII. 1908, p. 101.
[115] Bury, *op. cit.*, p. 96.

dromon. Nous n'avons aucun renseignement sur les attributions du kéntarque. D'après Bury [116], le kéntarque se serait occupé de la fourniture des uniformes de l'armée.

3. Le λεγατάριος. On ignore ses fonctions. Il ne semble pas pouvoir être assimilé au λεγατάριος du Livre du Préfet, attribué à Léon VI et qui tenait registre des marchandises importées et exportées et signalait tous les délits d'accaparement commis par les commerçants de Constantinople [117]. Reiske déclare [118] n'avoir pas trouvé dans la Nouvelle 130 de Justinien I le mot λεγατάριος, que Du Cange avoir lu ; il a trouvé le mot δελεγάτορας, désignant les fonctionnaires chargés de ravitailler juges et troupes en déplacement.

4. L'ἄρχων τῆς χαραγῆς ou Directeur de la Monnaie. χαραγή désigne l'Hôtel de la Monnaie et la monnaie elle-même et, plus particulièrement, la monnaie d'or [119]. La présence de ce fonctionnaire dans l'officium du chartulaire du Vestiaire s'explique par l'absorption par ce dernier du *scrinium a miliarensibus*, lors de la constitution en ministère indépendant du chartularat du Vestiaire.

5. L'ἐξαρτιστής ou Directeur de l'équipement des bateaux ; on peut lui joindre :

6. Le χαρτουλάριος. En effet, on trouve la mention d'un χαρτουλάριος τῆς λεγομένης ἐξαρτήσεως [120], chartulaire du dit directeur de l'équipement des bateaux. Ἐξαρτιστής désigne celui qui répare un objet et ἐξάρτησις ou ἐξάρτυσις, un arsenal maritime. Les textes mentionnent, sous le règne de Léon V (813—820) le chartulaire de ce qu'on appelle l'arsenal, Basile, envoyé par l'empereur à la recherche d'oracles et de prophéties [121].

7. Les κουράτορες, curateurs. Nous ignorons leurs fonctions. Mais, comme les curateurs sont des administrateurs, des intendants de bâtiments, en général, leurs fonctions devaient être vraisemblablement de cette nature.

8. Les χοσβαῆται ou chosbaïtes. Ils sont mentionnés, lors de la préparation de la promotion d'un magistros, un dimanche ordinaire [122]. Le trône, placé sous le baldaquin du Consistoire est gardé par des silentiaires et des chosbaïtes [123]. Les chosbaïtes étaient chargés de

---

[116] Bury, *op. cit.* 96.
[117] J Nicole. *Le Livre du Préfet.* Genève 1893.89—90.
[118] Reiske. Comm. II. 845—846.
[119] Reiske. Comm. II. 509.
[120] Mansi. XIV. 113. Cité par Bury, *op. cit.*, p. 97.
[121] Bury, *op. cit.*, p. 97.
[122] Cer. I. 46.
[123] Cer. I. 46.234,9, B (I. 42.10 Vogt).

l'entretien des chaussures impériales[124]. Il est vraisemblable que le chosbaïtes étaient chargés de tout ce qui avait trait aux chaussures de l'armée.

9. *Le protomandator*, πρωτομανδάτωρ. Il avait sous ses ordres

10. *Les mandators*, μανδάτορες. Les mandatorés étaient des courriers. Il y avait des courriers à l'armée, « chargés de transmettre rapidement les ordres des chefs aux soldats, qu'ils accompagnaient ». Il y avait également des courriers, attachés à la personne de l'empereur ; il y en avait aussi à l'Hippodrome, chargés de faire connaître à la population les ordres de l'empereur ; enfin, on adjoignait souvent aux ambassadeurs étrangers, des mandatorés pour les accompagner jusqu'à la frontière[125].

LE CHARTULAIRE DU CANICLÉE OU DE L'ENCRIER

Il n'avait, on l'a vu[126], aucun officium. A la suite de Reiske[127], Bury estime que le chartulaire de l'Encrier est le même personnage, désigné par l'expression, ὁ ἐπὶ τοῦ κανικλείου[128]. Ce dernier avait la garde de l'encrier, renfermant l'encre rouge, avec laquelle l'empereur signait ses ordres. De là, le nom de ce fonctionnaire, comme l'explique Génésios[129]. Le chartulaire de l'Encrier préparait les feuillets des diptyques de nomination des patrices, pour lesquels le nouveau patrice honoraire lui remettait seize nomismata[130]. On conçoit que ce service n'exigeait pas un officium. Aussi, le chartulaire de l'Encrier exerçait-il souvent en même temps une autre fonction, tels Théoctiste qui était en même temps logothète du Drome et Christophore, protoasècrètis[131]. La remarque de Bury, d'après laquelle le titre de chartulaire indique qu'il faisait partie originairement d'un σέκρετον, semble être juste. Vivant dans l'intimité du souverain, l'influence politique du chartulaire de l'Encrier était grande. Grand dignitaire de la couronne, il pouvait porter les plus hauts titres, comme celui de magistros, comme Basile[132], sous le règne de Léon VI.

---

[124] Sur le mot Chosbaïte, cf. la longue note philologique de Reiske, Comm. II. 847—852 et 42.

[125] Reiske. Comm. II. 194—195.

[126] Cer. II. 52.719.18—20 B (141.35—36 Bury). Cf. Note 19. Sur l'*épi tou Kanikleiou*. Cf. mon étude en cours d'impression.

[127] Reiske. Comm. II. 852.

[128] Bury, *op. cit.*, p. 117.

[129] Genesios. 23.20 B, cité par Bury.

[130] Cer. II. 52.710,14 B (135.7—8 Bury).

[131] Bury, *op. cit.*, p. 117.

[132] Th. Cont. 375; Leo Gram. 283; Cedr. II. 271.

Le bureau du Barbare, ὁ Βάρβαρος[133] semble bien être l'ancien *scrinium barbarorum*. Le Βάρβαρος paraît être identique à l' ὁ ἐπὶ τῶν Βαρβάρων, qui nous est connu par plusieurs sceaux[134]. Le département du Βάρβαρος gardait les documents relatifs aux « Barbares », Perses, Arabes, Turcs, suivant les époques, sous la direction des chartulaires des Barbares, χαρτουλάριοι τῶν Βαρβάρων[135]. Il est probable que le Βάρβαρος, contrairement à ce que pensait Rambaud, ne défrayait pas les ambassadeurs étrangers de leurs frais, mais était chargé de la surveillance des étrangers se trouvant à Constantinople[136]. Dans une cérémonie importante, par exemple, lors de la proclamation d'Anastase I en 491, les dignitaires civils sont appelés χαρτουλαρικοί par opposition aux dignitaires militaires, στρατιωτικοί[136 bis].

Au XII^e^ siècle, divers personnages assez importants ont porté le titre de chartulaire.

Proclamé empereur (1143), Manuel I Comnène envoya à Byzance, pour prendre les mesures nécessaires, deux hauts personnages : le grand domestique Jean Axouch et le chartulaire Basile Zinzilukès[137]. Cinnamos[138] fait allusion à ce Basile, qui fut chartulaire de Jean II Comnène et de Manuel I Comnène et que Jean II Comnène chargea de veiller sur son fils, Manuel Comnène, afin qu'il lui succédât sur le trône. Cinnamos note, d'autre part, que ce Basile était de basse origine[139]. Pendant le règne de Manuel I Comnène, le chartulaire Basile Zinzilukès fut mis à la tête d'une armée[140].

Sous Manuel I Comnène (1143—1180), Andronic Lampardas, ὃς χαρτουλάριος βασιλεῖ ἦν, exerça à plusieurs reprises des commandements militaires[141]. Sous Andronic I Comnène (1183—1185), deux personnages considérables, Jean Kamatèros, préfet du Caniclée et Théodore Choumnos, ὃς τετίμητο χαρτουλάριος, furent chargés de jeter à la mer le cadavre, du jeune Alexis II Comnène assassiné[142]. Sous Andronic I Comnène, également, le chartulaire Choumnos commanda un corps d'armée[143]. Sous Isaac II Ange (1185—1195 et 1203—1204), Théodore Choumnos, titré sébaste, était toujours chartulaire des Ecuries, χαρτουλάριος ὢν τῶν

---

133 Cer. App. 461,4 B. Cf. II. 52.725,5 B (145,3. Bury).
134 J. Bury, *op. cit.*, p. 93.
135 Cer. I. 89.404.15. Cf. Reiske. Comm. II. 395.
136 Bury, *op. cit.*, p. 93.
136 bis Cer. I. 92.418.15.
137 Nicétas. 65B.
138 Cinnam. 70 B.
139 Cinnam. 132.
140 Nicétas. 133 ; Cinnam. 132.
141 Cinnam. 260.271.273.274.
142 Nicétas, 355.
143 Nicétas, 412.

ἱπποστάθμων et fut chargé de réduire la révolte d'un faux Alexis [144]. A la fin du XII[e] siècle, les chartulaires étaient, comme au VIII[e] siècle, chargés du service des chevaux impériaux, ce qui n'empêchait pas de leur confier souvent des missions importantes.

LE GRAND CHARTULAIRE

Les textes mentionnent un grand chartulaire. Mais il y a lieu de distinguer entre les titulaires de cette charge. En effet, au X[e] siècle, l'*officium* du logothète du Trésor Public, ὁ λογοθέτης τοῦ γενικοῦ compte de « grands chartulaires du Ministère », μεγάλοι χαρτουλάριοι τοῦ σεκρέτου, qui étaient vraisemblablement comme des Directeurs Généraux, à la tête de plusieurs services *. Bury [145] estime avec raison, semble-t-il, qu'ils sont les successeurs des *primicerii* qui étaient, jadis, à la tête de certains services du *comes largitionum*, comme le *scrinium canonum* ou le *scrinium aureae massae*, maintenus jusqu'au X[e] siècle. De même, un sceau, qui semble dater du X[e] siècle, nous apprend que l'officium du logothète de l'armée, ὁ λογοθέτης τοῦ στρατιωτικοῦ, avait un grand chartulaire du logothétat, le sceau de Jean, consul, grand chartulaire du logothétat de l'armée, υπατω μεγαλω χαρτουλαριω του στρατιωτικου λογοθεσιου [146]. Au XI[e] siècle, Alexis I Comnène adresse, en 1088—1089, au μέγας χαρτουλάριος et ἀναγραφεύς de Kos, Nicéphore Kopsenos, une πρόσταξις lui ordonnant de renvoyer dans leurs foyers, les plus jeunes paysans de Patmos mobilisés [147].

Différente est la charge noble de grand chartulaire, créée, vraisemblablement par les empereurs de Nicée (1204—1261). A l'époque du Pseudo-Codinos, au XIV[e] siècle, le grand chartulaire occupe le 26[e] rang dans la hiérarchie aulique [148]. Son uniforme était le même que celui du grand hétériarque, mais il n'avait pas de bâton [149]. Son office se réduisait à peu de chose, car ses attributions étaient plus honorifiques que réelles. Sa charge, en effet, comme celle du grand connétable [150] et celle du protostrator [151] dérivait des écuries impériales. Le comte des chevaux impériaux, ὁ κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων, amenait le cheval que l'empereur devait monter.

---

[144] Nicétas, 553.

* Ils étaient rangés dans l'ordre des spathaires. — Cer. II. 52.735.13 B (152,12 Bury).

[145] Bury, *op. cit.*, p. 87.

[146] Bury, *op. cit.*, p. 90.

[147] F. Dölger. Regesten N° 1153.

[148] Ps.—Cod. de off. 10,6 B (138,7 Verpeaux).

[149] Ps.—Cod. de off. 22. II—12 B (159,9—II Verpeaux).

[150] Sur le Grand Connétable, cf. R. Guilland, *Recherches sur les Institutions byzantines*. Berlin—Amsterdam, 1967, p. 469—477.

[151] Sur le Protostrator, cf. R. Guilland, *op. cit*, 478—497.

Lorsque l'empereur était en selle, le protostrator conduisait en main le cheval pendant un instant, puis il cédait sa place au grand chartulaire qui conduisait en main le cheval jusqu'à la porte de sortie du Grand Palais. Même cérémonial, au retour; si le protostrator était absent, le grand chartulaire le remplaçait; si le grand chartulaire était, lui aussi, absent, il était remplacé par un autre dignitaire [152].

Les textes nous ont conservé les noms de quelques grands chartulaires. Au XIII^e siècle, sous Jean III Vatatzès (1222—1254), Jean Pétraliphas, ὃς μέγας χαρτουλάριος πρὸς τὸν βασιλέα Ἰωάννην τετίμητο, défendit la ville de Tzouroulon contre les Latins et les Turcs [153]. Fait prisonnier [154], il fut, sans doute, racheté, car, peu après, toujours titré grand chartulaire, il accompagnait l'empereur dans une expédition, avec les plus illustres personnages [155]. La famille des Pétraliphas était probablement de haute noblesse et alliée aux Comnènes [156].

Jean III Vatatzès conféra encore la dignité de grand chartulaire à Tzirithon. Ce personnage, avec divers autres seigneurs, prit part à une conspiration contre le despote de Thessalonique, Démétrius Ange Comnène [157]. Tzyrithon appartenait, vraisemblablement, à la famille des Tzyrithon, déjà connu à l'époque d'Alexis I Comnène [158].

La charge noble de grand chartulaire fut maintenue dans la hiérarchie, sous les Paléologues. Un prostagma d'Andronic II Paléologue de 1322 est adressé au grand chartulaire et képhalè de Boleron et Mosynoepolis, Serres et Strymon et Krasova à propos d'un différend entre les moines du monastère de St. Jean Prodrome, à Serres et les moines du monastère des Saints Anargyres [159].

INDEX

(établi par M^{me} R. GUILLAND).

I. INDEX DES NOMS DE PERSONNES

---

[152] Ps.—Cod. de off. 29,3—14 B (169,3—27 Verpeaux).
[153] Acropol. 63 B.
[154] Acropol. 63 B.
[155] Acropol. 71 B.
[156] Acropol. 42 B. Cf. Du Cange. *Fam. byz.* 207.209.
[157] Acropol. 85. Cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 207.
[158] Zacch. v. Lingenthal. JGR III. 393.398.
[159] F. Dölger. Regesten, N° 2484.

II. INDEX DES FONCTIONS ET DIGNITÉS

III. INDEX GÉOGRAPHIQUE

IV. INDEX GREC

LE MONTANT DU TRIBUT PAYÉ PAR BYZANCE À L'EMPIRE OTTOMAN EN 1379 ET 1424 *

OCTAVIAN ILIESCU
(Bucarest)

Dans une étude publiée il y a plus d'une dizaine d'années, M. Georges Ostrogorski a mis en évidence la condition tributaire de Byzance, par rapport à l'Empire ottoman, à la fin du XIVe siècle et au commencement du siècle suivant [1]. Basé sur les relations des sources contemporaines, le savant historien de Byzance a même précisé le quantum du tribut : il est monté à 30 000 « pièces d'or » en 1379 (somme versée annuellement, jusqu'en 1403), pour atteindre 300 000 aspres en 1424. Les faits exposés par M. G. Ostrogorski intéressent non seulement l'histoire des relations turco-byzantines, mais aussi l'histoire économique de l'Empire byzantin, à la veille de son définitif effondrement. Aussi avons-nous considéré utile de les soumettre ici à un nouvel examen, du point de vue de la numismatique, afin d'en dégager les conclusions qui s'imposeront à notre attention.

C'est en 1379, après la grave crise dynastique provoquée par les querelles qui divisaient Jean V. Paléologue (1341—1391) et son fils aîné, Andronic IV (1376—1379)[2], que Byzance fut obligée de payer, probablement pour la première fois [3], le tribut à l'Empire ottoman. Après avoir usurpé le trône de son père, Andronic IV fut à son tour renversé grâce à l'appui ottoman, obtenu par Manuel, le deuxième fils de Jean V (associé

---

* Version abrégée et mise à jour de la communication faite à la Société roumaine de numismatique, le 26 juin 1960.

[1] Georges Ostrogorski, *Byzance, Etat tributaire de l'Empire turc*, dans *Зборник Радова. Византолошки Институт* (Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines), Académie serbe des sciences, LX, 5 (1958), p. 49—58.

[2] Idem, *Histoire de l'Etat byzantin*, trad. française de J. Gouillard, Paris, 1956, p. 563—564.

[3] Idem, *Byzance, Etat tributaire...*, p. 52.

par celui-ci dès le mois de septembre 1373)[4]; en échange, Manuel avait promis aux Turcs le payement annuel d'un tribut de 30 000 « pièces d'or », en s'obligeant en même temps de faire accompagner le sultan dans n'importe quelle campagne par un effectif de 12 000 soldats, à cheval et pédestres [5].

La condition tributaire de Byzance, dans ses rapports avec l'Empire ottoman, dura jusqu'à la défaite turque infligée par Tīmūr Lang à la bataille d'Ankara (1402). En effet, la guerre civile déclenchée entre les fils de Bajazet Ier, pour obtenir le trône ottoman, apporta en 1403 à l'Empire byzantin un soulagement inattendu, marqué par la réoccupation du territoire perdu à la suite des conquêtes turques et par la cessation du tribut [6]. Plus encore, en 1415, Mahomet Ier (1402—1421), un des fils rivaux de Bajazet, s'obligea à payer à l'Empire byzantin un tribut annuel [7] dont le montant n'est pas précisé par les sources contemporaines. A partir de ce moment, les rapports turco-byzantins étaient par conséquent complètement renversés.

Après l'avènement du sultan Mourad II (1421—1445, avec deux interruptions en 1443 et 1444), la situation politique changea de nouveau, cette fois défavorablement pour Byzance. Dès le commencement de son règne, Mourad II assiégea Constantinople (1422); dans les rangs des défenseurs de la capitale combattait également un prince roumain, Dan II[8]. Par le traité conclu à la fin de cette guerre, les Turcs imposaient à Byzance de nouvelles cessions territoriales et le versement d'un tribut annuel s'élevant à 300 000 aspres [9]. Après une brève période d'indépendance, l'Empire byzantin retombait par la suite en état de vassalité dans ses rapports avec l'Empire ottoman, situation qui devait durer jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, le 29 mai 1453.

Ce sont là les circonstances historiques, exposées par M. Ostrogorski, dans son étude déjà citée. Elles ont contraint Byzance à accepter la situation d'Etat tributaire de l'Empire turc, à deux moments cruciaux de son existence, en 1379 et en 1424. Nous nous proposons maintenant de préciser le quantum réel du tribut payé par Byzance à ces dates et, en même temps, de comparer les deux chiffres indiqués plus haut, en vue d'en établir le rapport.

En ce qui concerne le tribut de 1379, la source qui en précise le montant est l'exposé de Laonicos Chalcocondyle [10]. Le dernier historien

---

[4] Idem, *Histoire de l'Etat byzantin*, p. 563.
[5] Idem, *Byzance, Etat tributaire...*, p. 52.
[6] *Ibid.*
[7] *Ibid.*, p. 58 (d'après N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Gotha, 1908, p. 974).
[8] Cf. P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1944, p. 58 (en citant Ducas, *Historia Byzantina* éd. Immanuel Bekker, Bonn, 1834, p. 201—202).
[9] Georges Ostrogorski, *op. cit.*, p. 58.
[10] Voir *infra*, note 12.

d'Athènes[11] a rédigé son œuvre selon le modèle des classiques, en se basant sur des informations directes, contrôlées souvent avec beaucoup d'esprit critique. En relatant les événements de 1379, Chalcocondyle apporte la précision que, désirant obtenir l'appui ottoman contre Andronic IV, Manuel avait promis au sultan Mourad I^{er} de lui payer un tribut annuel de 30 000 « pièces d'or » : . . . ἐτάξατο φόρον ἀπάγειν ὁ Ἐμμανουῆλος ἐς τρισμυρίους χρυσίνους.[12]

On remarquera que, de la manière archaïsante qui lui était familière, Chalcocondyle emploie dans ce fragment le terme χρυσίνος = aureus pour désigner la monnaie d'or qui devait servir à l'acquittement du tribut. A l'époque de l'écrivain byzantin, le mot en question ne pouvait indiquer que la monnaie d'or de l'Empire, l'*hyperpère*. Il est notoire que cette monnaie avait été créée en 1092—1093[13] par Alexis I[er] Comnène ; elle pesait au début 4,48 g[14], au titre de 20 3/4—21 1/4 carats[15] (c'est-à-dire env. 865—885$^0/_{00}$). Après 1204, son émission a été continuée par l'Empire de Nicée et les Paléologues. Cependant, dès le règne de Jean Vatatzès (1222—1254), le poids théorique de l'hyperpère fut abaissé à 4,42 g et son titre diminua continuellement, à savoir[16] :

— 21 1/4 — 15 1/2 carats = 885—645$^0/_{00}$ à Nicée, de 1222 à 1261
— 16 — 11 carats = 666—460$^0/_{00}$ à Constantinople, de 1261 à 1320
— 11 1/2 — 11 1/4 carats = 480—470$^0/_{00}$ à Constantinople de 1325 à 1328 et de 1341 à 1354

[11] Cf. William Miller, *The Last Athenian Historian : Laonikos Chalkokondyles*, dans « Journal of Hellenic Studies », 42 (1922), p. 36—49 (d'après Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice* en roumain par Vasile Grecu (Bucarest), 1958, p. 3, note 1).

[12] Laonicus Chalcocondyles, éd. Immanuel Bekker, Bonn, 1843, II, p. 63, 17—18 ; éd. Eug. Darkó, vol. I, Budapest, 1922, II, p. 58, 1—2 ; trad. Vasile Grecu, (Bucarest), 1958, p. 55, 30.

[13] Pour la date de la réforme monétaire d'Alexis I[er] Comnène voir la bibliographie donnée par Octavian Iliescu, *L'hyperpère byzantin au Bas-Danube du XI[e] au XV[e] siècle*, dans « Revue des études sud-est européennes », VII (1969), 1, p. 109, note 1 et plus récemment, Michael F. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081—1261*, Dumbarton Oaks — Washington, 1969, p. 39—41.

[14] Cf. Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali della numismatica bizantina*, dans « Rivista italiana di numismatica », vol. XII, V[e] série, LXVI (1964), p. 53, note 27, en citant L. Naville, *Fragments de métrologie antique*, dans « Revue suisse de numismatique », XXII (1920), p. 45.

[15] Tommaso Bertelè, *op. cit.*, p. 58 (résultats obtenus à la suite d'examens chimiques, faits pour les hyperpères d'Alexis I[er] Comnène (Wroth II, pl. LXIV, 3) et Jean II (Wroth II, pl. LXVII, 11).

[16] Nous avons utilisé les valeurs données *ibid.*, p. 58 et 60 ; cf. du même auteur, *Il titolo degli iperperi della zecca di Niceea*, dans *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966. *Supplementary Papers, Summaries*, Oxford, 1966, p. 97 ;Octavian Iliescu, *Le dernier hyperpère de l'Empire byzantin de Nicée*, dans « Byzantinoslavica », XXVI/1 (1965), p. 95 ; ces chiffres ont été vérifiés par des essais faits à la Banque Nationale de Roumanie, pour des pièces provenant de la collection du Cabinet numismatique de l'Académie roumaine.

Le monnayage d'or byzantin continua après 1355 par l'émission d'une nouvelle pièce dont le revers adopte l'image de Saint Jean Baptiste — type du florin de Florence [17]. On en connaît un seul exemplaire [18]; il pèse seulement 1,88 g, mais en revanche son titre est trés élevé, de 23 1/2 carats (979—980‰). Les monnaies d'or frappées au nom de Manuel II Paléologue (1391—1423), même si elles avaient existé, en tant qu'émissions officielles [19], sortent du cadre chronologique de notre enquête, puisqu'elles sont en tout cas ultérieures à la date qui nous intéresse : l'année 1379 [20].

Pour déterminer la valeur réelle du tribut payé par Byzance, à partir de cette date, il faut donc limiter nos recherches aux hyperpères plus récents, notamment à ceux frappés après 1355 par Jean V Paléologue. En effet, ces émissions représentent de nos jours la seule monnaie d'or byzantine, datée avant 1379 ; elles étaient sans doute encore en circulation au moment où Manuel avait promis à Mourad I^er de lui payer le tribut. En cette occurrence, on peut établir que les 30 000 « pièces d'or » de Chalcocondyle étaient en réalité 30 000 hyperpères de Jean V Paléologue, émis après 1355, aux poids et titres déjà indiqués.

Quelques documents datant de 1367 [21], 1374 [22] et 1382 [23] nous renseignent très précisément sur le rapport qui existait pendant cette période entre l'hyperpère byzantin et le ducat d'or de Venise; la parité était exactement d'un ducat vénitien pour deux hyperpères. Par conséquent,

---

[17] Publié d'abord par Adrien Blanchet, *Les dernières monnaies d'or des empereurs de Byzance*, dans « Revue numismatique », IV^e série, XIV (1910), p. 81—82; reproduction photographique chez Tommaso Bertelè, *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, dans « Rivista italiana di numismatica », vol. V, V^e série, LIX (1957), pl. II, 4.

[18] Cette pièce se trouve dans la collection du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, à Paris; voir la note précédente.

[19] Sur le caractère de cette émission, voir la discussion chez Adrien Blanchet, *op. cit.*, p. 89—90; Tommaso Bertelè, *op. cit.*,.p. 81-82; T. Gerasimov, *Les hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III et leur circulation en Bulgarie*, dans « Byzantinobulgarica », 1 (1962), p. 213, note 1; T. Bertelè, compte rendu sur ce dernier article, dans « Byzantinische Zeitschrift », 56 1 (1963), p. 133—134.

[20] On estime que ces pièces auraient été frappées à l'occasion de l'avènement de Manuel II, donc en 1391; voir les travaux cités dans la note précédente.

[21] Les comptes de l'expédition faite en 1366—1367 par Amédée VI de Savoie, pour délivrer Jean V Paléologue, séquestré par les Bulgares; dressés par Antoine Barbier, le trésorier d'Amédée, ces comptes ont été publiés par F. Bollati di Saint-Pierre, *Illustrazioni della spedizione in Oriente di Amedeo VI (Il Conte Verde)*/Biblioteca storica italiana V/, Turin, 1900, VII (—VIII)+372 (—374) p. On y trouve, à plusieurs fois, la parité : un ducat d'or de Venise — deux hyperpères *ponderis Costantinopolis seu Pere*; voir par exemple les comptes *ibid.*, p. 25 26, 278.

[22] *Commissio ducalis* du doge André Contarini, remise le 15 février 1374 à André Gradenigo, bailli de Venise à Constantinople; voir Charles Diehl, *Etudes byzantines*, Paris 1905, p. 249—250, en note.

[23] Délibération du 10 juillet 1382 : « *perperi... di qu' di Costantinopoli, che sono due al ducato...* »; Marino Sanuto, *Vitae ducum Venetorum*, dans L. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XXII, Milan, 1743, col. 744 C (d'après Walther Hinz, *Hyperper und Asper. Zur vorosmanischen Währungskunde*, dans *Der Islam*, 39 (1964), p. 82, note 22.

les 30 000 hyperpères du tribut payé par Byzance en 1379 équivalaient à 15 000 ducats d'or de Venise [24].

Les sources déjà citées ont également enregistré les équivalences qui suivent :

— un ducat d'or (de Venise) = 28—30 ducats d'argent de Constantinople [25]

— un ducat d'or (de Venise) = 32 aspres d'argent (ottomans)[26].

Compte tenu des parités fournies par les documents contemporains, le montant du tribut fixé en 1379 s'élevait à

I. 30 000 hyperpères ou 15 000 ducats de Venise, en monnaie d'or, ou

II. 420 000—450 000 ducats d'argent de Constantinople ou 480 000 aspres turcs, l'équivalent en monnaie d'argent.

Evidemment, l'obligation de payer annuellement un tel tribut était assez lourde pour Byzance, si l'on pense à son potentiel économique, très affaibli au temps de Jean V Paléologue [27] ; pourtant une somme remontant à 15 000 ducats d'or n'était pas excessive, dans le cadre de l'économie des pays sud-est européens [28]. De toute façon, Byzance fut obligée de payer comme tribut à l'Empire ottoman, du 1er juillet 1379 — date de la restauration de Jean V, avec l'aide du sultan — jusqu'au

---

[24] L'équivalence : 1 ducat d'or de Venise = 2 hyperpères émis après 1355 nous permet d'établir le poids théorique probable de cette dernière monnaie : 1,81 g, au titre de 980⁰/₀₀, donc 1,77 g d'or fin ; multipliée par deux, cette quantité donne 3,54 g d'or fin, c'est-à-dire exactement le contenu en or fin du ducat vénitien (3,559 g, au titre de 996⁰/₀₀).

[25] «... *ducatorum argenti monete Costantinopolis, ad ij sol. vj den. pro vno ducato auri* » ; «... *ducatus argenti monete Costantinopolis ad ij sol. iiij den. pro vno ducato auri* » ; F. Bollati di Saint-Pierre, *op. cit.*, p. 26 (les mêmes parités à la p. 277).

[26] *Ibid.*, p. 26, 277 : «...*asperorum argenti ad ij sol. viij den. pro vno ducato auri* ».

[27] En 1343, l'impératrice de Constantinople Anne de Savoie était obligée d'emprunter de Venise la somme de 30 000 ducats d'or, mettant en gage plusieurs joyaux impériaux; cette somme n'a jamais été restituée. Voir l'étude de M. Tommaso Bertelè, *I gioielli della corona bizantina dati in pegno alla Repubblica Veneta nel sec. XIVe Mastino II della Scala*, dans *Studi in onore di Amintore Fanfani*, Milan, 1962, p. 89—177.

[28] A titre d'exemple, on pourrait citer les cas suivants :

— en 1330, Basarab, le voïvode de Valachie, avait offert au roi de Hongrie, Charles Robert, 7 000 marcs d'argent, comme dédommagements de guerre ; cette somme était équivalente à 20 778 ducats d'or de Venise. Voir Octavian Iliescu, *Despre natura juridică şi importanţa despăgubirilor oferite de Basarab voievod regelui Carol Robert (1330)* (De la nature juridique et de l'importance des indemnités de guerre offertes au roi Charles Robert par le voïvode Basarab (1330), dans *Studii şi materiale de istorie medie*, V (1962), p. 140 et la note 6.

— en 1387, Pierre Moushat, voïvode de Moldavie, prêta au roi de Pologne Vladislas Jagellon 3 000 « roubles d'argent francs » (c'est-à-dire *sommi* génois d'argent), ce qui équivalait à 13 377 ducats d'or de Venise. Voir Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance d'après une source inédite du XIVe siècle*, dans *Nouvelles études d'histoire* /Comité National des Historiens de la République Socialiste de Roumanie/, III, Bucarest 1965, p. 113.

— le traité conclu à Péra, le 27 mai 1387, entre les représentants de Gênes et les délégués du despote pontique Ivanco, stipulait une peine de 100 000 hyperpères, en cas de violation des engagements pris par les parties contractantes. Le texte du traité a été publié par Silvestre de Sacy, *Mémoires de l'Institut royal de France* /Académie des Inscriptions VII, Paris, 1821, p. 292—299.

28 juillet 1402 — date de la bataille d'Ankara — pas moins de 690 000 hyperpères ou l'équivalent de 345 000 ducats d'or de Venise, ce qui donne une idée plus nette de ses difficultés financières, pendant tout ce laps de temps.

Examinons maintenant l'obligation imposée par Mourad II en 1424, un nouveau tribut s'élevant cette fois à 300 000 aspres. C'est l'historien Ducas, lui aussi très bien informé, qui a enregistré ce chiffre : « κατ' ἔτος τέλος ἀσπρῶν ,τ [29] » chiffre moins élevé, on se rend facilement compte, qu'en 1379. Tout d'abord, il ne s'agit plus d'une somme exigée en monnaie d'or. Les émissions d'hyperpères byzantins appartenaient déjà au passé et les ducats vénitiens n'abondaient pas dans les caisses de Byzance. Aussi le sultan devait-il se contenter de la monnaie d'argent, plus encore, de sa propre monnaie, l'aspre ottoman, qui avait conquis à cette époque l'espace sud-est européen tout entier [30].

En second lieu, on peut observer que le montant du tribut atteint 300 000 aspres, ce qui représente 62,5% de l'équivalent, en monnaie d'argent, du tribut payé en 1379.

Si l'on accepte la parité : un ducat d'or de Venise = 33 aspres — qui paraît avoir été en usage, vers 1425 [31] — on obtient le chiffre de 9 090 ducats vénitiens, comme équivalent en or du tribut imposé en 1424. Cette somme représente à peine 60,6% du tribut payé en 1379.

Il en ressort que l'obligation établie en 1424 reflétait, tel un fidèle miroir, le déclin économique et politique d'un empire agonisant. Quarante cinq années d'efforts pénibles avaient suffi pour réduire de moitié non seulement le territoire de Byzance, mais aussi son économie et ses finances. C'était le commencement de la fin.

---

[29] Ducas, *Historia Byzantina*, éd. Immanuel Bekker, Bonn, 1834, p. 196, 7 ; éd. Vasile Grecu, Bucarest, 1958, p. 245, 27.

[30] La frappe de l'aspre ottoman avait commencé dans la péninsule balkanique depuis plusieurs années, à Andrinople en 1411, à Serrès en 1419 ; cf. Nuri Pere, *Osmanlilarda madent paralar* (Monnaies de l'Empire ottoman), Istanbul, 1968, p. 80.

[31] Cf. Walther Hinz., *op. cit.*, p. 87, note 53, où l'on donne, pour l'année 1431, l'équivalence : un ducat = 35 aspres.

WINCKELMANN UND BYZANZ

Prof. Dr. JOHANNES IRMSCHER
(Berlin-DDR)

Johann Joachim Winckelmann (1717—1768), der Vater der Archäologie und der Kunstgeschichte [1] ist zu einem bedeutenden Inspirator der Klassik geworden, deren Ästhetik er wesentlich bestimmte,[2] und damit auch zu einem Wegbereiter des Klassizismus, jener Kunstrichtung, die bei allen ihr innewohnenden progressiven Momenten zugleich einem „ästhetischen Mythos" Raum gab,[3] dessen Wertungen weder der Archaik noch der Provinzialkunst und schon gar nicht der Spätantike gerecht zu werden vermochten. Winckelmanns Wirken aber stand im Zeichen, ja er gehörte zu den markantesten deutschen Vertretern der Aufklärung,[4] jener Emanzipationsbewegung der Bourgeoisie, deren „Historiens-philosophes"[5] in der Auseinandersetzung mit den retardierenden Kräften ihrer Epoche ein Geschichtsbild entwickelten, in welchem man Byzanz allein unter dem Signum des Verfalls und Untergang des römischen Reiches zu sehen vermochte.[6] Die Frage liegt daher nahe, wie Winckelmann, Repräsentant der Lumières und der Klassik zugleich, dem Phänomen Byzanz zu begegnen wußte.

[1] Formulierung von Heinrich Alexander Stoll, *Winckelmann, seine Verleger und seine Drucker*, Berlin, 1960, 7; ähnlich Johannes Jahn, *Wörterbuch der Kunst*, 4. Auflage, Berlin, 1957, 715.

[2] Irmscher in: Mitteilungen der Winckelmann-Gesellschaft e.V. Stendal, 34, 1970, 6.

[3] Wesentliches dazu bei Ranuccio Bianchi Bandinelli, *Archeologia e cultura*, Mailand, 1961, 130 ff. und dems., *Wirklichkeit und Abstraktion*, dt. von Friedrich Schwarz, Dresden, 1962, 38 ff.; wichtig auch die Einschätzung in der *Большая советская енциклопедия*, 2. Aufl., 21, Moskau, 1953, 368 f.

[4] Wilhelm Senff in seiner Ausgabe: Johann Joachim Winckelmann, *Geschichte der Kuns des Altertums*, Weimar, 1964, 1 f.

[5] André Guillou, Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, 15, 1966, 27.

[6] Johannes Irmscher, Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, 15, 1966, 97 ff.

Winckelmanns literarische Produktion beginnt 1755 in seinem 39. Lebensjahr [7] und umfaßt somit den verhältnismäßig knappen Zeitraum von 13 Jahren. Man kann sie deshalb getrost als Einheit begreifen. An seinem Hauptwerk, der „*Geschichte der Kunst des Altertums*", arbeitete Winckelmann seit 1755,[8] bereits im darauffolgenden Jahre wurde die Erstfassung abgeschlossen, Anfang 1764 das Buch der Öffentlichkeit vorgelegt.[9] Der Gegenstand des Werkes erheischte die Einbeziehung der Spätantike (sofern die anachronistische Verwendung dieses ja erst von der Kunstwissenschaft des ausgehenden 19. Jahrhunderts herkommenden Terminus [10] gestattet ist) beziehungsweise, wenn wir uns an unserem Thema orientieren, der proto- oder frühbyzantinischen Epoche.[11] Moderne Darstellungen der Kunstgeschichte sind übrigens geneigt, jenen Zeitraum aus der Behandlung der antiken Entwicklung auszuschließen [12] oder ihn allenfalls anhangsweise abzutun.[13]

Winckelmann jedenfalls widmete der Kunstepoche von Konstantin bis Justinian das dritte Kapitel seines 12. Buches. Der Geschichte der Kunst der römischen Kaiserzeit sind insgesamt fünf Kapitel des Werkes zugebilligt [14]; die Relation ist also, wenn man bedenkt, daß mit Grund zwei Kapitel auf das erste Jahrhundert kommen, durchaus akzeptabel. Im Inhaltlichen jedoch fällt die Darstellung gegenüber den zentralen Partien merklich ab. Von der geschichtsverbundenen Analyse der künst-

---

[7] Helmut Holtzhauer in: *Winckelmanns Werke in einem Band*, Berlin, 1969, XXI.

[8] Holtzhauer a.a.O., XXXV.

[9] Holtzhauer a.a.O., XXXVIII.

[10] K. F. Stroheker in: *Lexikon der alten Welt*, Zürich, 1965, 2845 f.

[11] Zum Terminus Aleksandr P. Kashdan, Das Altertum 13, 1967, 111.

[12] Richard Hamann, *Geschichte der Kunst von der Vorgeschichte bis zur Spätantike*, Lizenzausgabe Berlin, 1955, läßt S. 860 ff. die römische Kunst mit der Hellenisierung (konkret: mit dem dritten nachchristlichen Jahrhundert) enden, um in seiner *Geschichte der Kunst von der altchristlichen Zeit bis zur Gegenwart*, Lizenzausgabe Berlin, 1955, 69 ff. die altchristliche und die byzantinische Kunst bis hin zum Fall des konstantinopolitanischen Reiches unter der ungewöhnlichen und nur eingeschränkt zutreffenden Überschrift „Späte und nachlebende Antike" zu erfassen. Auch für Michael W. Alpatow, *Geschichte der Kunst*, 1, dt. von Kurt Küppers, Dresden, 1961, stellt die Epoche Konstantins das Ende der römischen und den Beginn der byzantinischen Kunst dar. Die von der Akademie der Künste der UdSSR erarbeitete *Allgemeine Geschichte der Kunst* führt Band 1, deutsche Ausgabe, Leipzig, 1961, 391 ff. die Kunst Roms bis zu den Kirchenbauten des 4./5. Jh. und geht Band 2, ebd. 1963, 35 den Wurzeln „der mittelalterlichen Kunst von Byzanz" im Kunstschaffen Konstantinopels, der Balkanhalbinsel, Kleinasiens, Syriens und Ägyptens im 4. und 5. Jahrhundert nach. Endlich Gerhard Zinserling, *Abriß der griechischen und römischen Kunst*, Leipzig, 1970, schließt 390 ff mit dem Übergang zur Spätantike", der Epoche von Septimius Severus bis Konstantin. -- Nur bei Gerhart Rodenwaldt, *Die Kunst der Antike*, 4. Aufl., Berlin, 1944, 84 ff erscheint, bestimmt durch die persönliche Forschungsrichtung des Verfassers (dazu: *Bildnisse berühmter Mitglieder der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin, 1950, 110), die Spätantike als integraler Bestandteil der Kunst Italiens.

[13] So zum Beispiel Anton Springer, *Die Kunst des Altertums*, 12. Aufl. von Paul Wolters, Leipzig, 1923, 571 ff. auf reichlich 2 von insgesamt 576 Textseiten.

[14] Vgl. das Inhaltsverzeichnis bei Johann Winckelmann, *Sämtliche Werke*, hgg. von Joseph Eiselein, 6, Donaueschingen, 1825, 421 ff.

lerischen Entwicklungen, welche die bahnbrechende Leistung des Werkes ausmacht,[15] ist in dem Schlußteil nur wenig zu spüren, während andererseits die Polemik in Detailfragen gelegentlich unangenehm berührt. Was Winckelmann an originalen Zeugnissen in Rom zugänglich war, wurde mit Aufmerksamkeit herangezogen; im übrigen stützte sich der Verfasser auf die Nachrichten bei antiken und byzantinischen Autoren sowie die gelehrten Thesauri des 16. und 17. Jahrhunderts und das archäologische Fachschrifttum seiner Epoche, zwei Quellen, die er, wie noch zu zeigen sein wird, nach Kräften ausschöpft.

Der Leitgedanke, unter dem er die Kunst der ausgehenden Antike sieht, ist der des Verfalls; er wird bereits im vorangehenden 2. Kapitel ausgesprochen: „Es ist kein Wunder, daß die Kunst anfing, sich merklich gegen ihren Fall zu neigen, wenn man bedenket, daß auch die Schulen der Sophisten in Griechenland mit dem Commodus aufhörten. Ja, den Griechen wurde sogar ihre eigene Sprache unbekannt; denn es waren wenige unter ihnen, die ihre besten Schriften mit dem wahren Verständnisse derselben lesen konnten, und wir wissen, daß Oppianus in seinen Gedichten durch die Nachahmung des Homerus und durch dessen Ausdrücke und Worte, deren er sich bedienet, sowie Homerus selbst den Griechen dunkel war. Daher hatten die Griechen Wörterbücher in ihrer eigenen Sprache nötig."[16]

Inclinatio atque ruina, Verfall und Untergang: es ist bis in die Terminologie hinein das Byzanzbild der Epoche,[17] das Montesquieu und Voltaire vorbereiteten, das deutsche Historiker ausgestalteten und dem endlich Gibbon zu denkbar breiter literarischer Wirkung verhalf.[18] Der Aufklärer Winckelmann hat Voltaire und Montesquieu ausgiebig studiert,[19] in Montesquieu und Winckelmann erblickte der Publizist Justus Möser verwandte Geister,[20] und Justus Riedel, der Herausgeber der postumen Wiener Ausgabe der „*Geschichte der Kunst des Altertums*",[21] schrieb, Winckelmann sei durch dieses Werk „für die Kunst das geworden, was Montesquieu für die Gesetzgebung ist"[22]; Gibbon aber weilte, offenbar

---

[15] Johannes Irmscher, *Johann Joachim Winckelmann und die Altertumswissenschaft heute*, Halle, 1968, 16.

[16] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 315 = Senff a.a.O., 327.

[17] Johannes Irmscher, Klio, 48, 1967, 335 ff.

[18] Guillou, a.a.O., 30 ff.

[19] Belege für Voltairelektüre in: Johann Joachim Winckelmann, *Briefe*, hgg. von Walther Rehm, 1, Berlin, 1952, 56, 107, 190, 194, 513, 544; 2, Berlin, 1954, 126, 242 f., 248, 459; 3, Berlin, 1956, 396 und 577. Montesquieukenntnis bezeugt Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 300 und 574; ebd., 3, 427 rechnet der Herausgeber Rehm mit einer anregenden Wirkung von Montesquieus „*Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de la décadence*" (1734) auf Winckelmann. Vgl. auch „Winckelmannn und Goethe", Weimar, 1968, 22 f.

[20] Justus Möser, *Über die deutsche Sprache und Litteratur (1781)*, hgg. von Carl Schüddekopf, Berlin, 1902, 15.

[21] Dazu Eiselein in seiner Ausgabe, 1, 1825, CLXXIII.

[22] Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 576.

ohne Winckelmann zu begegnen, während des Winters 1764/65 in Rom [23] und hatte dort seine berühmte Vision über den Niedergang der Stadt,[24] die in einem Briefe Winckelmanns vom 26. Februar 1768 ein bemerkenswertes Gegenstück findet: „La machina, Amico, va in rovina; io parlo di quella de'Preti; in cinquanta anni non vi sarà forse ne Papa ne prete. La fermentazione è arrivata all'orlo della pila che bolle a scrioscio (per parlare Toscano), e Roma diventerà un deserto. A qualche pazzo Inglese passerà per avventura per mente il voler far transportare fino alla colonna di Trajano a Londra. Strane vicissitudini, le quali mi spingono a naturare la Storia dell' Arte, perchè dispersi che saranno tanti monumenti, non vi sarà modo d'intraprendere un disegno simile".[25] — Daß die nachklassische griechische Sprachentwicklung ebenfalls unter Verdikt steht, hat seinen Grund in dem zu Winckelmanns Zeit erreichten Stand der Forschung. In einer Auseinandersetzung, die sich über mehrere Jahrhunderte hinzog, war zwar mit Vehemenz der Charakter der neutestamentlichen Gräzität erörtert worden, über das Neue Testament hinaus zu einer historischen Betrachtung fortzuschreiten vermochte jedoch erst das 19. Jahrhundert.[26] Mit Oppian, dem in der Zeit des Commodus wirkenden Epiker,[27] sich zu befassen, hatte Winckelmann offenbar die Ausgabe einer byzantinischen Prosaversion jenes Gedichtes über den Vogelfang ('Ἰξευτικά)[28] angeregt, welche der in Rom wirkende griechische Gelehrte Leo Allatius (1586—1669),[29] Σύμμικτα, Rom 1668,[30] auf der Grundlage eines schon zu Winckelmanns Zeiten verlorenen Codex Vaticanus besorgt hatte. Jedenfalls bat er am 16. Dezember 1761 brieflich den ihm engbefreundeten Hofmaler Raphael Mengs [31] in Madrid —, wie sich zeigte,

---

[23] Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 502. — Gibbons Hauptwerk *The history of the decline and fall of the Roman Empire* begann erst 1776 zu erscheinen (Johannes Irmscher, Klio, 43—45, 1965, 537), also nach Winckelmanns Tode; bemerkenswert ist jedoch in diesem Zusammenhang, daß Winckelmann die türkische Geschichte des rumänischen Historikers Dimitrie Cantemir exzerpierte (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 2, 237 und 458).

[24] Irmscher, a.a.O., 545; Walther Rehm, *Der Untergang Roms im abendländischen Denken*, Leipzig, 1930, 120 ff.

[25] Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 372.

[26] Einzelheiten bei Irmscher in: Franz Dölger und Hans-Georg Beck, *Diskussionsbeiträge zum XI. Internationalen Byzantinistenkongreß München 1958*, München, 1961, 10 ff.

[27] Rudolf Keydell in Paulys *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Neue Bearbeitung, 35, Halbband, Stuttgart, 1939, 699.

[28] Es mit den 'Ορνιθιακά eines Pseudo-Dionysios gleichzusetzen, wie von Knaack, *Realencyclopädie*, a.a.O., 5, 1905, 925 versucht wird, liegt keine Veranlassung vor (Keydell, a.a.O., 699).

[29] 'Ελευθερουδάκη 'Εγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 1, Athen 1927, 807 f.; vgl. auch Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 229 und 282.

[30] In der einzigen mir vorliegenden Ausgabe: Leo Allatius, Σύμμικτα, Venedig, 1733, ist der Text nicht aufgenommen.

[31] Arthur Schulz, *Winckelmann und seine Welt*, Berlin, 1962, 51 f.; Wolfgang Schiering bei Ulrich Hausmann, *Allgemeine Grundlagen der Archäologie*, München, 1969, 16 f., 102, 116; Kurt Karl Eberlein, Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte, 11, 1939, 592 ff.

erfolglos —, er möge um eine Kopie der in der Bibliothek des Escorial verwahrten Handschrift [32] des versifizierten Textes besorgt sein.[33] Offenkundig beabsichtigte er, der seinen philologischen Ausgang nie verleugnete [34] und noch in seinen römischen Anfängen Editiones principes zu erarbeiten trachtete,[35] das unbekannt gebliebene Werk zu erschließen; denn was anderes sollen die Worte besagen, Mengs werde sich durch seine Hilfe ein Verdienst bei all jenen erwerben, welche diese Studien schätzen [36]? Zu den Autoren, deren handschriftliche Überlieferung — in der Vaticana und in der Barberina, der 1902 mit der Vaticana vereinigten Büchersammlung des Kardinals Francesco Barberini (1597—1679),[37] — Winckelmann über einen längeren Zeitraum beschäftigte,[38] gehörte auch der Sophist Libanios (313 — um 393 [39]), von dessen Reden viele noch unediert waren [40]; ja er spielte sogar mit dem Gedanken, um dieser lohnenden Aufgabe willen für eine Weile die Vorarbeiten zur „*Geschichte der Kunst des Altertums*" zurückzustellen.[41] Es muß daher verwundern, wenn Winckelmann hier den Unterricht der Sophisten mit der Epoche des Commodus aufhören läßt, da er über die neue Blüte der Zweiten Sophistik, die mit dem Kaiser Julian und seinen Nachfolgern verbunden ist,[42] sehr wohl unterrichtet war und sie bei späterer Gelegenheit auch erwähnt.[43]

Doch zurück zur „*Geschichte der Kunst des Altertums*"! Im ersten und zweiten Paragraphen des 3. Kapitels behandelt der Verfasser die Kunst der Zeit Konstantins I. „in einigen übriggebliebenen Werken",[44] ohne die geschichtlichen Prozesse und ohne insbesondere die veränderte Stellung des Christentums zu erwähnen (dessen in seiner Bedeutung für die

---

[32] Darüber eine unklare Nachricht bei Ioannes Albertus Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, 5, Ed. 3. cur. Gottlieb Christophorus Harles, Hamburg, 1796, 596.

[33] Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 2, 197 f.

[34] Mit Grund brachte Johann Wolfang Goethe, *Winckelmann und sein Jahrhundert* (hgg. von Helmut Holtzhauer, Leipzig, 1969, 237 ff.), einen auf Veranlassung des Herausgebers von Friedrich August Wolf verfaßten, allerdings nicht ganz gelungenen Abschnitt „Winckelmann als Philologe".

[35] Carl Justi, *Winckelmann und seine Zeitgenossen*, 1, 2. Aufl., Leipzig, 1898, 128 ff. — Auch der Gedanke „eines allgemeinen Registers aller griechischen Manuskripte" der Vaticana wurde ventiliert (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 2. 323 ff., 333, 345, 501, 509).

[36] Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 2, 197 f.

[37] Bohatta bei Karl Löffler und Joachim Kirchner, *Lexikon des gesamten Buchwesens*, 1, Leipzig, 1935, 130.

[38] Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 252 f., 263, 267, 271, 563; 2, 327 (Brief Nr. 570). — Über Exzerpte Winckelmanns aus Libanios unterrichtet André Tibal, *Inventaire des manuscrits de Winckelmann déposés à la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1911, 129.

[39] W. Spoerri in: *Lexikon der alten Welt*, a.a.O., 1724.

[40] Vgl. den Überblick über die Forschungsgeschichte von Foerster — Müncher in: *Realencyclopädie*, a.a.O., 12, 1925, 2545 ff.

[41] Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 277.

[42] Karl Gerth in: *Realencyclopädie*, a.a.O. Supplementband 7, 1956, 731.

[43] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 343 = Senff, a.a.O., 332.

[44] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 425.

Kunstentwicklung vorangehend lediglich in einem Satze, nämlich im Zusammenhang mit Alexander Severus, gedacht worden war [45]. Erst der dritte Paragraph gibt Veranlassung zu Reflexionen, welche weniger nach vorwärts weisen (trotz der Vokabel „durch Ausrottung der Abgötterei"[46]) als vielmehr auf die antike Vergangenheit zurückblicken: Der Kaiser erhält Lob, weil er „im Reiche der Wissenschaften aufzuhelfen" suchte und Athen aufs neue zum geistigen Zentrum werden ließ [47]; die „vier großen Kirchenväter" Gregor von Nazianz, Gregor von Nyssa, Basileios und Johannes Chrysostomos, deren Schriften während seiner Bibliothekarstätigkeit in Nöthnitz bei Dresden in den Jahren 1748 bis 1754 [48] zu Winckelmanns Lektüre gehört hatten,[49] werden als außerordentliche Talente bezeichnet,[50] wobei der folgende Satz deutlich werden läßt, in welchem Sinne diese Hervorhebung zu verstehen ist: „Damals wurde noch nicht wider die Werke der Kunst gewütet".[51] Ja, Winckelmann geht sogar noch weiter: Indem „gedachte heilige Väter die Beredsamkeit und die Schönheit der Sprache nach einem großen Verfall wiederum in die Höhe gebracht, so daß sie dem Plato und dem Demosthenes zur Seite stehen können und alle heidnischen Skribenten ihrer Zeit gegen sich verdunkeln, so wäre es nicht unmöglich gewesen, daß in der Kunst ein gleiches geschehen können".[52] Dieser so hoffnungsvollen Situation im Osten werden die „barbarischen"[53] Zustände im gleichzeitigen Rom gegenübergestellt.

„Von der Kunst findet sich nach Konstantins Zeit weiter nicht viel Nachricht", heißt es im folgenden,[54] womit angedeutet wird, worauf der Autor seine Aussagen über die byzantinische Kunst und ihre geschichtliche Umwelt gründet: Abgesehen von einigen Stücken, die nach Rom gelangt waren und verhältnismäßig ausführlich behandelt werden, standen die Texte der byzantinischen Historiker und Lexikographen zur Verfügung neben den neuzeitlichen Materialsammlungen der Montfaucon (1655—1741),[55] Banduri (1670—1743)[56] und Fabricius

[45] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 325 — Senff, a.a.O., 329.
[46] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 344 — Senff, a.a.O., 332.
[47] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 343 — Senff, a.a.O., 332.
[48] Rehm in: Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 36.
[49] Rehm in: Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 4, 1957, 491 f.
[50] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 344 — Senff, a.a.O., 332.
[51] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 344 (in der Ausgabe Senffs, a.a.O., 332 fehlt der Satz).
[52] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 345 = Senff, a.a.O., 332.
[53] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 346 = Senff, a.a.O., 332.
[54] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 346 = Senff, a.a.O., 333.
[55] Bernardus de Montfaucon, *Diarium Italicum*, Paris, 1702.
[56] Anselmo Banduri, *Imperium orientale sive Antiquitates Constantinopolitanae*, 2 Bde., Paris, 1711.

(1668—1736)[57] und den Kommentaren der Brüder Valesius (zu Ammianus Marcellinus [58]) und Nicolaus Alemannus (zu Prokops „*Historia arcana*"[59]); keiner dieser Gelehrten war mit klassizistischen Scheuklappen behaftet, aber keiner vermochte auch gemäß dem Geschichtsbild seiner Zeit das oströmische Kaisertum anders zu sehen denn als Appendix des römischen.[60] Verwundern muß dagegen, daß Winckelmann die im Zeitalter der Antiquarians [61] umfangreich gewordene archäologische Reiseliteratur, die ihm sehr wohl bekannt war,[62] kaum heranzog; der Anmerkungsapparat nennt lediglich den Engländer Breval.[63]

Solche Quellen unterstützten die retrospektive Betrachtungsweise Winckelmanns: „Die Statuen der Götter" wurden „zerschlagen"[64] — in Konstantinopel, in Griechenland, in Rom; daß an ihre Stelle Neues trat, bleibt jedoch unerwähnt: Von der Bautätigkeit unter der Regierung Justinians werden lediglich das berühmte, von den Kreuzfahrern zerstörte Reiterstandbild des Kaisers[65] sowie die von der Stadt Konstantinopel gesetzte Porphyrsäule der Theodora [66] genannt, von deren Figuren man sich, wie der Verfasser auf Grund von Alemannus' Anecdota —Kommentar [67] zu erzählen wisse, nach den bekannten Mosaiken zu San Vitale in Ravenna [68] eine Vorstellung bilden könne.[69] Gesehen hat Winckelmann diese Kunstwerke niemals; denn obgleich er auf seiner Fahrt nach Wien,

[57] *Bibliotheca Graeca*, 14 Bände, Hamburg, 1705—1728 (zitiert nach Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl., München, 1952, 5; von mir benutzt in der Ausgabe: Ioannes Albertus Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. 4 bzw. Ed. nova cur. Gottlieb Christophorus Harles, 1—12, Hamburg, 1790—1809). Vgl. auch Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 53, 310, 357.

[58] *Ammiani Marcellini Rerum gestarum qui de XXXI supersunt, libri XVIII, emendati ab Henrico Valesio. Ed. 2., cui Hadrianus Valesius... Observationes... adjecit*, Paris, 1681.

[59] Nachgedruckt in: Procopius, rec. Guilielmus Dindorfius, 3, Bonn 1838, VII ff., und noch heute wichtig (Berthold Rubin, *Procopius von Kaisareia*, Stuttgart, 1954, 2).

[60] Bezeichnenderweise begann selbst Banduri, der von der Genannten am wenigsten der Antike verhaftet war, seine bis auf den letzten Paläologen geführten numismatischen Studien mit Decius (' Ἐλευθερουδάκη Ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν a.a.O., 2, 1927, 906).

[61] Arnaldo Momigliano, *Contributo alla storia degli studi classici*, Rom. 1955, 67 ff.

[62] Erinnert sei nur an die mehrfache Erwähnung Richard Pocockes in der Korrespondenz: Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 374, 423, 436, 609 (über Pococke-Exzerpte); 2, 41; 3, 187 und 309, oder die Nennung von Spon und Wheler in: *Werke*, a.a.O., 1, 135 (Johann Joachim Winckelmann; *Kleine Schriften und Briefe*, hgg. von Wilhelm Senff, Weimar, 1960, 86).

[63] Der Katalog des Britischen Museums (British Museum. *General Catalogue of printed books*, 26, Reprint London 1965,544) verzeichnet zwei Titel: John Durant Breval, *Remarks on several Parts of Europe*; relating chiefly to the history, antiquities and geography of those countries through which the author has travel'd, 2 Bde., London, 1726, und: *Remarks on several Parts of Europe*, relating chiefly to their antiquities and history. Collected upon the spot in several tours since the year 1723, 2 Bde., London 1736.

[64] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 346 — Senff a.a.O. 333.

[65] Rodolphe Guilland, *Études de topographie de Constantinople byzantine*, 2, Berlin, 1969, 41.

[66] Assunta Nagel in: *Realencyclopädie*, a.a.O., 2. Reihe, 10. Halbband, 1934, 1791.

[67] Dindorfius, a.a.O., 395 und 428.

[68] Berthold Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, 1, Berlin, 1960, 92 f. mit Tafel 7 und 9.

[69] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 358 — Senff, a.a.O., 335.

[70] Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 126.

die seine letzte werden sollte, „die angenehme Küste des Adriatischen Meeres durchreisen, auch zugleich Perugia und Ravenna besehen" wollte,[70] vermied er dann doch den Abstecher und wählte die direkte Straße Rom — Loretto — Bologna — Venedig.[71] Sein Zitat [72] weist indessen aus, daß er Prokops Schrift „*De aedificiis*" gekannt hat. Er wußte also von der Hagia Sophia und all den anderen Kirchenbauten [73]; wenn er sie dennoch unerwähnt ließ, sind von daher Rückschlüsse auf seine kunsthistorische Konzeption ebenso wie auf sein Geschichtsbild zu ziehen.

Dieser Eindruck wird durch die wenigen Notizen der „*Geschichte der Kunst des Altertums*", die sich auf die zentrale byzantinische Epoche beziehen, vollauf bestätigt. So gelten dem von abendländischen Geschichtsschreibern [74] berichteten Raub römischer Kunstschätze durch Kaiser Konstans II. im Jahre 663 [75] aufmerksame Reflexionen. Die Nachrichten über antike Statuen in Konstantinopel, welche Georgios Kedrenos, Niketas Choniates, Michael Glykas vermitteln, werden sorgfältig gesammelt und unkritisch [76] dargeboten; die Folgen der lateinischen Eroberung sind Winckelmann bekannt und werden von ihm — in gewisser Hinsicht sogar einseitig übertrieben [77] — dargestellt. Aus eigener Kenntnis endlich erwähnt er die Miniaturen des Codex Vaticanus Graecus 699 zur „*Topographia Christiana*" des Kosmos Indikopleustes [78] als Dokument dafür, „daß die Kunst sich in späteren Zeiten länger unter den Griechen als in Italien und in Rom erhalten"[79]. Damit aber sei er „in der Geschichte der Kunst schon über ihre Grenzen gegangen", indem er ihren Untergang betrachtete [80]; die Parallelität zu der Denkweise Gibbons, der in der „Geschichte von der Abnahme und dem Fall des römischen Reichs" „das größte und furchtbarste Schauspiel der Geschichte der Menschheit"[81] erlebte, ist offenkundig.

1767 folgten der „*Geschichte der Kunst des Altertums*" die „*Monumenti antichi inediti*" („Denkmale der Kunst des Altertums" in der

[71] Justi, a.a.O., 3, 2. Aufl., 1898, 373 f; Arthur Schulz, *Winckelmann und seine Welt* Berlin, 1962, 106. Vgl. auch die Straßenkarten in: F. W. Putzger, *Historischer Schulatlas* Große Ausgabe, 50. Aufl. von Max Pehle und Hans Silberborth, Bielefeld, 1931, 76 ff.

[72] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 358 Anm. 2 (die Anmerkung ist in Senffs Ausgabe nicht aufgenommen worden).

[73] Ausgabe von Dindorfius, a.a.O., 173 ff.

[74] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 359 (die Anmerkung mit den Quellenangaben fehlt in Senffs Ausgabe).

[75] Zur Sache vgl. Ferdinand Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter vom V. — XVI. Jahrhundert*, 1.—6. Buch, hgg. von Waldemar Kampf, Tübingen, 1953, 308 ff.

[76] Vgl. die Annotationen von Amoretti, Fea, Meyer in: Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 361 ff.

[77] Meyer in: Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 363 Anm. 1.

[78] *Codices Vaticani Graeci*, 3, rec. Robertus Devreesse, Vatikanstadt, 1950, 177.

[79] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 364 (der Passus fehlt bei Senff a.a.O., 336).

[80] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 6, 365 = Senff, a.a.O., 336.

[81] Eduard Gibbon, *Geschichte des Verfalls und Untergangs des römischen Reichs*, deutsche Ausgabe, 19, Leipzig, 1806, 242.

deutschen Ausgabe [82]), die nicht in historischer, sondern in systematischer Ordnung ihren Stoff darbieten und allein dadurch der antiquarischen Betrachtung stärker verhaftet sind als das vorangegangene Meisterwerk,[83] aber auch Gelegenheit boten, diesem gegenüber notwendig gewordene Korrekturen vorzunehmen.[84] Doch ungeachtet des andersartigen Zweckes und der andersartigen Disposition war der Autor genötigt, einen historischen Abschnitt einzufügen, der sich verständlicherweise in weitem Ausmaße auf die Darlegungen in der „*Geschichte der Kunst*" gründete. Die erforderliche Raffung des Stoffes hat die byzantinische Entwicklung auf engem Raum zusammengedrängt; trotzdem finden sich einige bemerkenswerte, da neuartige, Wertungen.

So wird die Verlegung der Hauptstadt durch Konstantin als ein für die Kunstentwicklung überaus förderliches Ereignis gepriesen: „Hier war" die Kunst „ihrem heimatlichen Boden näher, gelangte aufs neue zu einiger Stärke und erwachte wieder, indem die Künstler eine günstige Gelegenheit hatten, sehr viele Wunderwerke großer Meister zu sehen, welche bis auf jene Zeit in Griechenland geblieben und endlich nach Konstantinopel gebracht waren."[85] Es folgen die Angaben der bereits für die „*Geschichte der Kunst*" herangezogenen Kedren-Stelle,[86] ohne daß konkretisiert würde, in welchen Leistungen Winckelmann die Präsenz der klassischen Werke nachwirken sah. Denn die näher gekennzeichneten Statuen und Säulen der „ersten byzantinischen Kaiser" werden als ein zusätzlicher Beweis dafür genannt, „daß die Kunst unter den Griechen damals mit glücklicherem Erfolge betrieben worden war als in Rom, das bereits von barbarischen Völkern verwüstet worden war".[87] Unter solchem Gesichtswinkel wird auch die Kosmas-Handschrift betrachtet als Zeugnis eines gewissen zierlichen, nach dem Muster des Altertums geformten Stils in der Zeichnung, der „sich unter den Griechen bis zu den Zeiten Kaiser Justinians" erhalten habe.[88] „Diese letzten Werke der Kunst, welche ihrer würdig sind", werden nach einer Formulierung des Autor περὶ ὕψους [89] (bei Winckelmann noch Longin genannt [90]) mit der untergehenden Sonne verglichen, „von welcher zwar nicht die vorige

[82] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 1825, 1.
[83] Irmscher, *Winckelmann und die Altertumswissenschaft*, a.a.O., 18.
[84] Holtzhauer in: Winckelmann, *Werke in einem Band*, a.a.O., XLIV.
[85] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 259.
[86] Georgius Cedrenus, ab Immanuele Bekkero emendatus, 1, Bonn 1838, 564.
[87] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 260.
[88] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 260.
[89] *Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters*, neu bearb. von Wolfgang Buchwald, Armin Hohlweg, Otto Prinz, München, 1963, 305 f.
[90] Über eine frühere Berührung Winckelmanns mit diesem Text vgl. Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 229.

Stärke, aber doch die Größe beim Untersinken übrigbleibe".[91] Weit entfernt davon, die Eigenständigkeit und Eigenart der byzantinischen Kunst zu erkennen, gelangen doch Winckelmann erste Einsichten in das Wesen der Kunst der Spätantike,[92] deren zentralen Schauplatz Konstantinopel er freilich ebenso wenig gesehen hat wie das klassische Hellas,[93] obgleich ihm seine zahlreichen Verbindungen mehrfach die Chancen einer Reise[94] und fast zu jeder Zeit die Möglichkeit, Auskünfte einzuholen, eröffneten!

Fassen wir die Ergebnisse, die sich abzeichneten, zusammen! Winckelmann hat in seinem Studien- und Werdegang sich eine umfassende Vertrautheit mit den Teilen der byzantinischen Literatur geschaffen, die damals (und noch heute) ins Blickfeld des klassischen Altertumswissenschaftlers fielen.[95] Dagegen war er weit davon entfernt, in dem Staat von Byzanz eine selbständige historische Potenz zu erkennen; vielmehr teilte er in dieser Hinsicht die Auffassungen seiner Zeit über Byzanz als das Verfallsstadium des römischen Reiches. Bezüglich der spätantiken Kunst gelangte er zu Ansätzen einer unabhängigen Urteilsbildung.[96] Seine von aufklärerischem Rationalismus durchdrungene Ästhetik und seine im vollen Sinne historische Kunstbetrachtung vermögen auch heute noch beim Studium der byzantinischen Kunst Hilfe zu leisten.

---

[91] Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 7, 261 ~ Auctor, περὶ ὕψους, 9, 13 (Διονυσίου ἢ Λογγίνου περὶ ὕψους. *De sublimitate libellus*, ed. Otto Jahn, 4. ed. Ioannes Vahlen, Leipzig 1910, 22).

[92] Dazu etwa Rodenwaldt a.a.O. 84: „Die geschichtlichen Bande, die gerade diese Epoche" (die Spätantike) „mit der Antike verbinden, sind stärker als die Beziehungen zum Mittelalter".

[93] Irmscher, a.a.O., 14.

[94] Dazu die Belege in: Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 443 (vom 1. Januar 1759: Plan einer Reise „nach Neapel und womöglich nach Griechenland, dem Archipelagus und Konstantinopel"); 2, 203 (vom 19. Februar 1762: „Stosch ist mit dem englischen Minister Granville nach Konstantinopel gegangen"; dazu noch Johann Joachim Winckelmann, *Kleine Schriften*, Vorreden, Entwürfe, hgg. von Walther Rehm, Berlin, 1968, 247 und 492), 209, 212, 238 (Bekanntschaft mit Edward Wortley Montagu), 241, 243 f., 249, 280, 303 (Bekanntschaft mit Frederik Calvert, Lord of Baltimore), 306; 3, 35, 39, 41, 48, 52, 137, 268 (Bekanntschaft mit Pierre-Auguste Guys), 301 (Riedesel drängt zur gemeinsamen Reise), 308, 319, 336, 423, 434, 608 (Register mit weiteren Belegen).

[95] Außer den Kirchenvätern und den obengenannten Autoren sind das Julianus Apostata (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 57), Nonnos (Eiselein in: Winckelmann, *Werke*, a.a.O., 1, CXXV), Simplikios (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 395), Theodoros Studites (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 51), Photios (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 395; 4, 161), Konstantin Porphyrogennetos (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1,400; 2, 124), Suidas (die Suda; Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 4, 18), die Griechische Antiplogie (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 105 und 110; 4, 18), Tzetzes (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 3, 89 f.), Eustatios (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 55), Planudes (Winckelmann, *Briefe*, a.a.O., 1, 303.

[96] In bezug auf die antike Kunst dagegen war ihm die völlige Emanzipation von den Auffassungen der Epoche gelungen, insofern er an die Stelle der „Wiedergeburt Roms in Paris" den direkten Weg zu den Griechen treten ließ (Horst Rüdiger, *Geistige Arbeit* 3, 1936, Nr. 15, 3 f.).

ZUR FRAGE DER SLAVENANSIEDLUNGEN AUF DEM PELOPONNES

J. KARAYANNOPULOS
(Thessaloniki)

1. Die Slaven auf dem Peloponnes, d.h. die Frage nach der Zeit ihrer Ansiedlungen auf der Halbinsel und nach dem Ausmaß, das diese Ansiedlungen nahmen, ist eins der Themata der byzantinischen Geschichtsforschung, das am meisten diskutiert wurde und noch heute diskutiert wird.

Wir wollen hier kurz die diesbezüglichen Hauptquellen in der zeitlichen Reihenfolge prüfen. Dadurch hoffen wir eine objektive und nach Möglichkeit sichere Vorstellung von dem Verlauf dieser Ereignisse geben zu können.

2. Die erzählenden Quellen des 6.Jh., mit denen wir unsere Aufgabe beginnen, sind bereits nach allen Richtungen untersucht und geprüft worden. So werden wir sie nur kurz erwähnen, die Problematik ersichtlich machen, die sie bieten, und die Ergebnissé darlegen, zu denen die objektive Forschung gekommen ist.

Auskünfte über die Avareneinfälle, an denen bekanntlich auch Slaven beteiligt waren, geben uns folgende Autoren : Menander, Euagrios, Johannes von Ephesos, Johannes Biclarensis, Theophylaktos Simokates und Isidor von Sevilla, die alle um die Wende vom 6. zum 7.Jh. schreiben.

Keine dieser Quellen erwähnt den Peloponnes; alle — außer Theophylaktos, der sich ausdrücklich auf die Nordprovinzen des Reiches in Europa bezieht — sprechen von Einfällen in Hellas oder Graecia.[1]

Es erhebt sich also die Frage, was Hellas bzw. Graecia hier bedeutet. Ist damit auch der Peloponnes gemeint oder nur das heutige Zentral- und Nordgriechenland?

---

[1] Menandros, *Excerpta de Leg.* I., Berlin, 1903, S. 208—209 (C. de Boor). — Evagrios HE. 6.10 (S. 228, J. Bidez—L. Parmentier). — Johannes von Ephesos bei L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avares pendant la seconde moitié du VI^e siècle*, „Byzantion", 4 (1929), 156—7. — Johannes Biclarensis, S. 215.24 (Th. Mommsen, MGH. Auct. Ant. XI, 2). — Theoph. Simocattes, passim (C. de Boor). — Isidorus von Sevilla S. 479.5 f. (Th. Mommsen, MGH. Auct. Ant. XI, 2).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 3, P. 443—460, BUCAREST, 1971

Nach vielen Diskussionen und Auseinandersetzungen ist die moderne Forschung doch zu dem Ergebnis gekommen, daß die avaro-slavischen Einfälle im 6.Jh. auf keinen Fall über die Grenzen des heutigen Zentralgriechenland hinausgingen. A. Bon, der wegen seiner Objektivität von den slavischen Historikern besonders gelobt wird,[2] drückt diesen Schluß folgendermaßen aus: „Keiner von diesen Texten erwähnt den Peloponnes. Alle sprechen nur von Hellas, das lediglich den Nordteil der Balkanhalbinsel oder Zentralgriechenland bezeichnen kann“[3].

Doch neulich versuchte P. Charanis zu beweisen, daß der Ausdruck Hellas in den Autoren des 6.—8.Jh. auch das heutige Griechenland bedeutete; er umfaßte also auch den Peloponnes.[4]

Die Schlüsse von P. Charanis nahm P. Lemerle auf, und in einem Aufsatz vom Jahre 1963 schrieb er: „Es ist nicht mehr möglich, außer einzelnen Fällen, die Bedeutung des Terminus Hellas auf den Balkan, Makedonien und Thrakien zu beschränken".[5] Doch sind die Schlüsse des Charanis nicht so sicher. Zunächst unterscheidet er seine Quellen nicht in primäre und in sekundäre. Wenn er es getan hätte, hätte er leicht gesehen, daß eine große Anzahl der von ihm angeführten Quellen ihre Bedeutung verlieren, denn sie wiederholen einfach die Quellen, aus denen sie schöpfen.

Zweitens machen die Zeugnisse, die er anführt, die schon bekannte Tatsache klar, daß der Terminus Hellas nicht nur mal eine breitere und mal eine engere Bedeutung in dieser Zeit hatte, sondern und vor allem, daß es nicht leicht, ja fast unmöglich ist, festzustellen, welche Bedeutung dieser Terminus in jedem konkreten Fall hat.

Unser Unvermögen also festzustellen, was genau in jedem Fall der Terminus Hellas darstellt, macht die Zeugnisse des 6.Jh. als Zeugnisse für die Ansiedlung oder nicht-Ansiedlung der Slaven auf dem Peloponnes jener Zeit ungenügend.

Folglich können alle Behauptungen, die von einer slavischen Besetzung des Peloponnes noch im 6.Jh. sprechen, in den zeitgenössischen Quellen keine sichere Stütze finden.

3. Gehen wir nun zu den Quellen des 7. und 8.Jh. über! Zunächst haben wir da den anonymen Verfasser der Vita S. Demetrii[6]. Der uns

---

[2] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*[3], München, 1963, S. 77 A. 2.

[3] A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, S. 32.

[4] P. Charanis, *Hellas in the Greek Sources of the VIth, VIIth and VIIIth centuries*, in *Late classical and medieval studies in honor of A. M. Friend Jr.*, 1955, S. 161—176.

[5] P. Lemerle, *La Chronique dite de Monemvasie*, „Revue des études byzantines", 21 (1963), 13.

[6] G. Moravcsik, *Byzantinoturcica I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkenvölker*[2], Berlin, 1958, S. 352. P. Lemerle, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Miracula S. Demetrii*, BZ, 45 (1953), 359: die Jahre 678—680.

hier interessierende zweite Teil dieser Vita gehört ins Ende des 7. oder an den Anfang des 8.Jh. und erzählt die Ereignisse vom ersten Viertel bis fast zum Ende des 7.Jh. Hierin wird berichtet: „In der Zeit des Bischofs Johannes von Thessaloniki erhob sich das slavische Volk, eine ungeheure Masse, bestehend aus Droguriten, Sagudaten, Velegeziten, Vainiten, Versiten und anderen. Sie stellten Einbäume her und eroberten ganz Thessalien (= Makedonien) und die naheliegenden Inseln, die Inseln von Hellas, aber auch die Kykladen, ganz Achaia und Epiros, den größten Teil Illyricums und einen Teil Asiens, und sie entvölkerten sehr viele Städte und Provinzen ...“[7]

Trotz der verblüffenden Eindeutigkeit der Erzählung stimmen die Tatsachen nicht ganz mit der Quelle überein. Wir besitzen Gegenbeweise.

Unser Biograph berichtet, wie wir sahen, die Slaven hätten mit ihren Einbäumen die griechischen Inseln erobert. Vasmer, der diese Auskunft für bare Münze genommen hat, kommt logischerweise zu folgendem Schluß: „Ausdrücklich von den Kykladen ist die Rede anläßlich eines Zuges slavischer Seeräuber auf ihren Einbäumen in den Acta S. Demetrii. Daß von diesen Angreifern ein Teil sich auf den Inseln festsetzte und zurückblieb, zeigen die folgenden Spuren in Ortsnamen”[8].

Muß man da nicht den Eindruck gewinnen, die Ansiedlung der Slaven auf den griechischen Inseln sei schon bewiesen? — Indes, die Enttäuschung läßt nicht lange auf sich warten.

Zunächst konnte Vasmer nur 5 von den vielen Inseln der Ägäis, die nach der Quelle den Sturm der Slaven über sich ergehen lassen mußten, benennen, auf denen *eventuell* slavische Spuren nachzuweisen wären. Es sind dies die Inseln Euböa, Andros, Tenos, Skyros, Ägina und Hydra. Wollen wir uns kurz vor Augen führen, was Vasmer zu jeder einzelnen von diesen Inseln bemerkt:

Zu Andros: „Als slavisch könnte hier der Ortsname Zaganiari verdächtigt werden. Er erinnert an Skr. zagȍniti se = sich stürzen. Ich kann aber einen dazu passenden Ortsnamen in den südslavischen Ländern nicht feststellen“.[9]

Zu Hydra: „Hier könnten als Slavenspuren aufgefaßt werden zwei Ortsnamen...“.[10]

---

[7] *Acta S. Dem.* II. 1 = PG, 116, 1325 A.
[8] M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*. Berlin, 1941, S. 110.
[9] M. Vasmer, *Slaven*, S. 112.
[10] M. Vasmer, *Slaven*, S. 128.

Zu Ägina: „Auf dieser Insel, wo ich sonst keine slavischen Spuren finden kann, erscheint mir das (= Annahme von der Anwesenheit der Slaven) gewagt".[11]

Zu Skyros: „Die Anwesenheit von Slaven ist aber aufgrund dieses einen Wortes nicht mit Sicherheit zu erweisen".[12]

Zu Tenos: „Hier kann eine sichere Spur der slavischen Invasion nicht nachgewiesen werden".[13]

Das Ergebnis ist klar: Die Auskünfte der Vita S. Demetrii über die slavischen Invasion auf den Inseln sind zumindest stark übertrieben.

Nun ist ja auch das Märchen von der Seetüchtigkeit der Altslaven zwar sehr verbreitet, es dürfte aber doch durch die Angaben Konstantin Porphyrogennetos' über die Fahrt der Russen bis nach Kpel[14] stark an Glaubwürdigkeit verloren haben. Die Slaven konnten auf ihren Einbäumen die Flüsse befahren, an der Küste entlangrudern, über kleine Strecken auch auf dem Meere fahren, wie z.B. über den korinthischen Golf oder vom Festland nach Euböa, aber längere Seestrecken haben sie damit nicht bewältigt. Seefahrer wie die Wikinger, die Normannen oder Griechen sind die Slaven nie geworden.

Die angebliche slavische Invasion auf den Inseln beschränkte sich also, wenn sie überhaupt stattgefunden hat, auf flüchtige Einfälle auf der Küste sehr nahe liegenden Inseln. Nur auf Euböa stellt Vasmer 19 slavische Ortsnamen fest, von denen — seiner Meinung nach — 10 wohl als sicher auf slavischer Herkunft deutend angenommen werden dürften.[15] Aber diese Insel liegt der Küste so nahe, daß sie eher als eine Verlängerung bzw. ein Vorsprung des Festlandes betrachtet werden könnte.

Aus der Vita S. Demetrii können wir also folgendes entnehmen: 1) es fanden wiederholt Einfälle der Slaven statt, die sich langsam nach Süden vorschoben; 2) diese Einfälle waren von großen Plünderungen und Verwüstungen begleitet.

Wir können nämlich doch wohl nicht gut die Lieblingsidee der griechischen und auch einzelner ausländischer Gelehrten annehmen: die slavische Invasion wäre friedlich und ohne weitere Zwischenfälle vor sich gegangen. Die Vita S. Demetrii drückt sich diesbezüglich sehr eindeutig aus: „καὶ ἀοικήτους πλείστας πόλεις καὶ ἐπαρχίας ποιῆσαι".

Aber auch die archäologischen Funde bestätigen diese Annahme. Bei den Ausgrabungen des Jahres 1929 in Süd-Thessalien wurde eine

---

[11] M. Vasmer, *Slaven*, S. 123.
[12] M. Vasmer, *Slaven*, S. 113.
[13] M. Vasmer, *Slaven*, S. 113.
[14] Konst. Porph., *De adm. imp.* c. 9 (S. 56 ff., G. Moravcsik—R. J. H. Jenkins [2]).
[15] M. Vasmer, *Slaven*, S. 110—112.

ganze Stadt aufgedeckt, die in den vierziger Jahren des 7.Jh. (genauer: nach dem Jahre 641) zerstört worden war.[16] In diese Zeit muß also auch die erste feste Ansiedlung der Slaven in dem Gebiet südlich von Makedonien gesetzt werden.

Die byzantinische Regierung reagierte darauf sehr rasch: sie berief das maritime Thema der Karabisianer in die griechischen Gewässer[17] und beeilte sich darüber hinaus, auf dem bedrohten Gebiet ein festes militärisches Kommando einzurichten, das unter dem Namen des Themas Hellas bekannt ist und dessen erste Erwähnung in das Jahr 695 fällt.[18]

Die Errichtung eines Themas bedeutet, wie Ostrogorsky sehr zutreffend bemerkt hat, das Bestehen einer faktischen Gewalt über das Gebiet des neuen Themas.[19] Die Einrichtung des Themas Hellas bedeutet somit die Unterwerfung oder Vertreibung der großen Masse der Slaven, die sich in Thessalien niedergelassen hatte.

Das hat aber zur Folge, daß das Eindringen der Slaven in den Peloponnes auf dem Weg über Attika verhindert wurde. Und tatsächlich hat Vasmer in Attika nur 5 Ortsnamen als sicher auf slavischen Ursprung zurückgehend feststellen können. Die übrigen 13 sind entweder albanoslavisch oder auch griechisch.[20] S. Lampros und K. Amantos versuchten sogar nachzuweisen, daß auch diese 5 Ortsnamen nicht auf die Slaven direkt, sondern auf albanische Vermittlung zurückzuführen seien.[21]

Auf den Peloponnes kamen also die Slaven auf dem Wege über Ätolien und das ist der Grund, weshalb die Gebiete von Patras und Ägion verhältnismäßig viele slavische Ortsnamen aufweisen.[22]

Dieses Vordringen der Slaven erfolgte — wie schon bemerkt — sicher nicht auf friedlichem Wege. Anderseits müssen wir aber auch bedenken, daß die unorganisierten und von den Strapazen der langen Wanderungen erschöpften slavischen Massen nicht imstande waren, auch nur eine einzige größere Stadt einzunehmen. Wir haben mindestens kein diesbezügliches Zeugnis. So breiteten sie sich auf dem flachen Land in den Gebieten aus, die am dünnsten bevölkert waren, d.h. in Achaia und Elis-Triphylia.

---

[16] G. Soteriu, Αἱ Χριστιανικαὶ Θῆβαι τῆς Θεσσαλίας, Ἀρχαιολ. Ἐφημερίς, Athen 1929, S. 8.

[17] *Acta S. Dem.* II. 5 = PG. 116, 1369 C.

[18] Theoph. Chron. S. 368.20—21 (C. de Boor). Nikeph. S. 38.1—2 (C. de Boor). Erste Erwähnung im Jahre 695.

[19] G. Ostrogorsky, *Geschichte* ³, S. 157.

[20] M. Vasmer, *Slaven*, S. 120—123.

[21] Sp. Lambros, Ἡ ὀνοματολογία τῆς Ἀττικῆς καὶ ἡ εἰς τὴν χώραν ἐποίκησις τῶν Ἀλβανῶν, Ἐπετηρὶς Παρνασσοῦ, I (1897), 156—192. — K. Amantos, „Ἑλληνικά", I (1928) 184. — Vgl. P. Phurikis, Συμβολὴ εἰς τὸ τοπωνυμικὸν τῆς Ἀττικῆς, „Ἀθηνᾶ", 41 (1929) 77—178 und 42 (1930) 111—136. — I. Sarris, Τὰ τοπωνύμια τῆς Ἀττικῆς, „Ἀθηνᾶ", 40 (1928) 117—160.

[22] M. Vasmer, *Slaven*, S. 128—140.

Die verhältnismäßig dünne Besiedelung dieser Gebiete ist dadurch bedingt, daß sie erstens Angriffen aus dem Westen ausgesetzt waren und zweitens daß sie häufig von schweren Erdbeben heimgesucht wurden.[23]

Unter solchen Umständen konnten sich die Slaven in diesen Gebieten niederlassen.

Aber wie reagierten die einheimische Bevölkerung und die lokalen Behörden darauf? Darüber haben wir keine Quellenzeugnisse und müssen uns deshalb mit Hypothesen begnügen. Mit der Bevölkerung konnte es ziemlich rasch zu einem verhältnismäßig befriedigenden modus vivendi kommen, da — wie wir gesehen haben — kein Mangel an Boden bestand. Die Behörden achteten nur darauf, daß die neuen Ansiedler regelmäßig ihre Steuern entrichteten. Und auf dem Gebiet der Steuereintreibung dürfte wohl auch der eigentliche Streitpunkt zwischen den Slaven und den Behörden liegen.

Die Slaven konnten sich aber, solange sie sich auf dem flachen Lande befanden, gegen die organisierte Macht des Reiches nicht wehren. Deshalb und weil wohl neue Einwanderer kamen, begannen sie sehr bald sich auf die gebirgigen Gegenden Achaias zurückzuziehen und in das arkadische Plateau vorzurücken, wo sie in einem nahezu unabhängigen Zustande leben konnten. Ein Grund für diesen Drang der Slaven nach diesen gebirgigen Gegenden war wohl auch dadurch gegeben, daß sie vorwiegend Hirten waren. So haben die Slaven in den ersten Jahren des 8.Jh. Arkadien und Lakonien überschwemmt und sich dort ansässig gemacht.

Nach dem Gesagten dürften also die slavischen Niederlassungen auf den Peloponnes erst gegen Ende des 7.Jh. begonnen haben.

Man hatte aber eine Quelle herangezogen, nach der die Slaven schon im ersten Viertel des 7.Jh. in Kreta und auf anderen Inseln eingefallen sein sollen.

Die genannte Quelle ist eine anonyme syrische Schrift aus dem 8.Jh., herausgegeben von J.P.N. Land in seinen Anecdota Syriaca im Jahre 1862. Sie trägt dort den Titel „Liber Chalifarum". Nach Land sind uns mit dieser Quelle Fragmente des Werkes des Thomas Presbyter aus dem 7.Jh. erhalten.

Was steht nun eigentlich in dieser Quelle? „anno 934 (A.D. 623) sexcentesimo vicesimo tertio Slavi Cretam caeterasque insulas invasere; atque illic pii viri Kenes rinenses comprehensi sunt, quorum fere viginti

---

[23] Angriffe der Vandalen: A. Bon, *Péloponnèse*, S. 14, 17 u. A. 6.
Erdbeben: A. Bon, *Péloponnèse*, S. 13, 15 u.A. 3, 17. — V. Grumel, *La Chronologie*, Paris, 1958, S. 478.

interfecti[24]...". Das ist eine klare Auskunft, aufgrund deren Vasmer logischerweise zu der Annahme kam, daß dieser Angriff auf Kreta nur von einem durch die Slaven besetzten Peloponnes ausgehen konnte.[25] Vasmer fügt außerdem hinzu, es habe bis jetzt kein Gelehrter die Glaubwürdigkeit dieser Quelle in Abrede gestellt, weder Šišmanov noch Rohde, Vasiliev, Ensslin oder Schmid.[26]

Der Grund dafür, daß diese Quelle unangefochten blieb, dürfte aber wohl darin liegen, daß ihre Veröffentlichung nicht leicht zugänglich ist. Tatsächlich begnügen sich all die genannten Wissenschaftler mit einem Verweis auf Gutschmid, der die Gelehrtenwelt als erster auf diese Quelle aufmerksam machte. Dabei würde ein einziger flüchtiger Blick auf diese Quelle ihre Glaubwürdigkeit ganz erheblich erschüttern.

Zunächst bezeichnet Land selbst den Anonymus als einen homo stultissimus, also als einen recht einfältigen Menschen und er hält die Quelle für wertvoll nur insofern sie Fragmente des Thomas Presbyter enthält. Stimmt das aber auch? — Land sagt nur: „nisi fallor".[27]

Schon das allein genügte um uns dieser Quelle gegenüber äußerst skeptisch zu machen; aber darüber hinaus legt sie auch selbst Zeugnis ab für ihre Qualität. Sie erzählt nämlich: „anno 934 (A.D. 623) sexcentencesimo vicesimo tertio obiit Chosroes, qui totam terram subegerat et quadraginta annos regnaverat".[28] Wir müssen jedoch dazu sagen: Chosroes starb nicht 623, sondern erst 628.

Gehen wir weiter: „anno 640 (A.D. 329) trecentesimo undetricesimo diebus Juliani regis gentilis Eustathius contra ecclesiam surrexit. Hic a Christo nato annis 330 distat".[29] Julian aber regierte 361—363.

Lesen wir weiter!: „Exinde in regno Theodosius minor surrexit, Arcadii filius, a quo convocata synodus 220 (episcoporum) Nestorium ex ecclesia excommunicavit et Atticum in eius locum instituit[30].." Atticus war aber nicht der Nachfolger des Nestorius sondern sein zweiter Vorgänger.[31]

Solche und ähnliche Fehler finden sich fast in jeder Zeile. Nun überliefert uns derselbe Anonymus auch Excerpta aus einem nicht erhal-

---

[24] J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, Lugduni Batavorum, 1862, S. 115.

[25] M. Vasmer, *Slaven*, S. 14.

[26] M. Vasmer, *Slaven*, S. 14. — Šišmanov, „Bulgarski Pregled", IV, Nr. 3, S. 80 erwähnt eine Nachricht des Paulos Diakonos nach der die Slaven Apulien angegriffen haben. Da Apulien in der Höhe des heutigen Albaniens liegt, können diese Angriffe aus diesem Land ausgegangen sein, in das die Slaven schon im 6. Jh. eingedrungen waren. Infolgedessen kann diese Nachricht keine Beweiskraft haben in bezug auf die Frage der slavischen Ansiedlungen auf dem Peloponnes.

[27] J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. IX.

[28] J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. 115.

[29] J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. 118.

[30] J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. 109.

[31] Attikos 406—425 — Sisinnios I. 426—427 — Nestorios 428—431.

tenen geographischen Werk. Unter anderem berichtet er: „Sunt etiam insulae duodecim maiores, in quibus urbes sunt, quae Sporades vocantur et ab Ionibus incoluntur, nempe hae: Euboea, Creta, Sicilia, Cyprus, Cos, Rhodus, Chius, Thasus, Lemnus, Samus, Lesbus, Samothrace, Euboea, quae a Boeotis nomen ducit, ab Ionibus Ionia vocatur. Urbes illae duodecim sunt: Clazomenae, Miletus, Mitylene, Phocaea, Priene, Erythrae, Samus, Sestus, Colophon, Chius, Ephesus, Smyrna, Perinthus, Byzantium, Chalcedon, Pontus, Amisus, Eleutherae".[32]

Diese Beispiele ließen sich beliebig vermehren.[33] Eine solche Quelle — so fragt man sich — wurde für glaubwürdig gehalten? Soll sie uns etwa Auskunft geben über die Ausdehnung der slavischen Einfälle in Griechenland?

Mindestens müssen wir doch eine strenge und objektive Quellenkritik voraussetzen, bevor wir über die Brauchbarkeit und den Wert dieser Quelle entscheiden können.[34]

Wir wiederholen also, daß wir an Hand verhältnismäßig zuverlässiger Quellen zu der Annahme gelangten, es hätten slavische Ansiedlungen auf dem Peloponnes erst am Ende des 7. bzw. am Anfang des 8. Jh. stattgefunden.[35]

Als terminus post quem für diese Niederlassung kann, wie gesagt, das Jahr der Zerstörung des thessalischen Theben, also 641, gelten.

4. Nun wollen wir uns auch die Frage stellen: stimmen unsere Ergebnisse mit den Auskünften der übrigen Forschungszweige, d.h. der Archäologie und der Numismatik überein? — Wir werden das noch kurz untersuchen!

Betrachten wir zunächst die numismatischen Befunde! Bei den Ausgrabungen in Korinth stellte sich heraus, daß Münzen aus der Zeit der Kaiser Tiberios I. Konstantinos (578) bis zu Michael III. (867), zahlenmäßig sehr viel geringer sind als solche aus der Zeit vor und nach diesen Kaisern. Auf Grund dieser Tatsache behauptete die amerikanische Archäologin G. Davidson — und viele sind ihr seither gefolgt —‚das spräche zusammen mit der Auffindung einiger Fibeln in Korinth, die sie als avarischen Stils betrachtete dafür, daß der Peloponnes sich während dieser

[32] J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, S. 121.
[33] MGH. SS. XV. 93.
[34] K. Hopf, *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf die neuere Zeit*; Ersch-Gruber, *Allgem. Encyklopädie der Wiss. und Künste*, Bd. 85/86, Leipzig, 1867/68, photom. Nachdruck New York o.D. I. Bd., S. 40.
[35] M. Vasmer, *Slaven*, S. 126—127; S. 166 Nr. 10, 169 Nr. 43, 170 Nr. 47; S. 173 Nr. 73.— C. N. Sathas, Μνημεῖα Ἑλληνικῆς Ἱστορίας, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, Paris, 1882, Bd. 4, S. LIII, im Portolano di Levante, Venise, 1558: „Sovra Malvaxia da tramontana sono alte montagne de Schiavi". Vgl. C. N. Sathas, *Documents*, Bd. I (Paris, 1880), S. 298 u. XIX.

Zeit unter fremder, nämlich avarisch-slavischer Herrschaft befunden habe.[36]

Aber sind die Schlüsse, die sie zog, wirklich richtig und berechtigt?

Der Bericht für die numismatischen Funde aus den Jahren 1896—1929, der sich auf rein zahlenmäßige Angaben beschränkt, erlaubt keine Äußerung, weder dafür noch dagegen. Aber die Ergebnisse aus den Jahren 1930—35 sind sehr gut geeignet um die Richtigkeit ihrer Schlüsse prüfen zu lassen.

Die numismatischen Funde der Ausgrabungen dieser Jahre stellen 7 Horte dar. Nach Katharine Edwards, die diese Funde bearbeitete, gehört einer davon in die Regierungszeit des Arkadios, zwei in die des Theodosios; der vierte in der Reihenfolge gehört in die Zeit des Anastasios und der fünfte in die Justinians.[37]

Diese Münzhorte enthalten keine Goldmünzen, waren also keine Sparhorte. Ihre Besitzer waren mitten im Geschäft — wahrscheinlich von einem Erdbeben — überrascht worden. Da alle diese Horte der Zeit vor Justinian angehören, ist es nicht verwunderlich, daß sie keine Münzen der späteren Kaiser enthalten.

Von den beiden übrigen Horten gehört der eine in die Zeit Alexios' I. (1081—1118), der andere in die Regierung Manuels I. (1143—1180). Auch sie bieten nur Bronzemünzen und im Hinblick auf das späte Datum ist es nicht verwunderlich, daß sie keine Münzen aus dem 7.—9. Jh. enthalten. Es wäre doch eigentlich sehr seltsam, wollten wir aus zwei numismatischen Funden aus dem 12.Jh. genauen Bescheid über die Schicksale des Peloponnes im 7. und 8.Jh. erwarten.

Es ist außerdem recht interessant zu bemerken, daß die Zahl der Münzfunde aus der ersten Hälfte des 9.Jh., d.h. also aus einer Zeit, in der der Peloponnes bekanntlich unter byzantinischer Herrschaft stand, genau so gering ist, wie die der Münzfunde aus der ersten Hälfte des 7.Jh., in der sich die Slaven auf dem Peloponnes niedergelassen haben sollen. Gegenüber 174 Münzen aus der Zeit von 602—668 haben wir nur 193 aus der Zeit von 811—867.

Was wir hier nun vorgetragen haben, bezieht sich freilich nur auf Korinth. Wenn wir andere Gebiete zum Vergleich heranziehen, bemerken wir folgendes: In Gorthys in Arkadien sind keine Münzen aus der Zeit nach der Mitte des 5.Jh. gefunden worden.[38] Alle in Sparta gefundenen

[36] C. R. Davidson, *The Avar Invasion of Corinth*, „Hesperia", 6 (1937), 227—239. C. R. Davidson, *The Minor Objects, Corinth. Results of Excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens*, Vol. XII, The American School of Classical Studies at Athens, Princeton, N. J., 1952, S. 5.

[37] K. M. Edwards, *Report of the Coins found in the Excavations at Corinth during the years 1930—1935*, „Hesperia", 6 (1937), 241—256.

[38] A. Bon, *Péloponnèse*, S. 17.

Münzen stammen erst aus der Zeit nach dem 9.Jh. Wir haben keine Münzfunde aus dem 8. und 7. aber auch nicht aus dem 6.Jh.[39] In Orchomenos in Arkadien sind Münzen aus der Zeit von Justinian I. bis zu Konstantin VII., also vom ersten Viertel des 6. bis zur Mitte des 10. Jh. nicht festzustellen.[40]

Die numismatischen Funde können uns also keine sicheren Auskünfte über das Schicksal des Peloponnes in dieser Zeit geben; denn 1) empfiehlt es sich doch nicht, die Teilergebnisse von Korinth zu allgemeinen Schlüssen zu verwenden; 2) widersprechen die Gegebenheiten, so wie wir sie in anderen Teilen des Peloponnes finden, der Annahme, daß das Fehlen von Münzen auf eine politische Trennung vom Reiche zurückzuführen sei, und 3) haben wir festgestellt, daß die Münzen auch selten sind aus den Zeiten, in denen der Peloponnes ganz sicher zum byzantinischen Reiche gehörte.

Wollen wir nun zu den archäologischen Zeugnissen übergehen! G. Davidson und T. Horvath, zogen an Hand einiger Kleinfunde aus Korinth, von denen sie annahmen, sie seien avarischen Ursprungs, den Schluß, Slavo-Avaren hätten diese Stadt erobert.[41] Indes hat schon Zeiss auf den byzantinischen Ursprung dieser Funde hingewiesen[42] und die heutige Forschung hat das anerkannt.[43] Das einzige archäologische Zeugnis für die Niederlassung von Slaven auf dem Peloponnes im 7.Jh. wäre eine Maskenfibel, die in Sparta gefunden wurde.[44] Aber kann dieser einzige Fund wirklich von ausschlaggebender Bedeutung sein, zumal wir nicht feststellen können, ob er wirklich aus dem Anfang des 7.Jh. stammt?

Bon brachte noch ein (letztes) Argument: Wir haben keine Spuren von Bauten aus dem 7. und 8. Jahrhundert erhalten. Die Bautätigkeit auf der Insel setzt — nach unseren Zeugnissen — erst mit dem 9.Jh. ein.[45] Ist das nicht ein Beweis, daß der Peloponnes in dieser Zeit unter slavischer Herrschaft stand? Nein, keineswegs. Zunächst wurde dagegen bemerkt, daß wir diese Erscheinung nicht nur auf dem Peloponnes, sondern auch auf Gebieten, die niemals von Slaven betreten wurden, feststellen können. In Rhodos, z.B. haben wir keinen Bau aus diesen

---

[39] A. Bon, *Péloponnèse* S. 51.
[40] A. Bon. *Péloponnèse* S. 51.
[41] C. R. Davidson, *The Avar Invasion* S. 238. — T. Horvath, *Supplementary Note*, „Hesperia", 6 (1937), 239 f.
[42] H. Zeiss, *Avarenfunde in Korinth? Serta Hoffileriana*, Zagreb, 1940, S. 95—99.
[43] J. Werner, *Slawische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts. Reinecke Festschrift zum 75. Geburtstag von P. Reinecke am 15.9. 1947*, Mainz, 1950, S. 171.
[44] G. Soteriu, Πρακτικά Ἀρχαιολ. Ἑταιρ, 1935, S. 62.—D. I. Pallas, Τά ἀρχαιολογικά τεκμήρια τῆς καθόδου τῶν Βαρβάρων εἰς τήν Ἑλλάδα, „Ἑλληνικά" 14 (1955) 87 — 105, speziell S. 98.
[45] A. Bon, *Péloponnèse* S. 49—50.

Jahrhunderten.[46] Aber außerdem können wir noch auf etwas hinweisen, was Bon entgangen ist: Bauten aus der Zeit des 7. und 8. Jahrhunderts fehlen nicht nur auf dem übrigen Peloponnes, sondern auch in Monembasia, von dem doch Bon selbst annimmt, daß es unter bizantinischer Herrschaft gestanden hat.[47]

So widersprechen auch die archäologischen und numismatischen Gegebenheiten nicht dem Bild, das wir uns auf Grund der zeitgenössischen erzählenden Quellen vom Peloponnes des 7. und angehenden 8.Jh. gemacht haben.

Trotzdem wird immer wieder behauptet, die Slaven hätten sich schon in der Zeit des Maurikios auf dem Peloponnes niedergelassen. Gestützt werden diese Behauptungen auf einige Quellen aus späterer Zeit, die — wie ich betonen muß — mit erstaunlicher Übereinstimmung bis in die Einzelheiten berichten, daß die Slaven schon in der Zeit des Maurikios, genauer in den achtziger Jahren des 6.Jh., in den Peloponnes einbrachen und sich dort niederließen.

Damit stehen sie in krassem Gegensatz zu den angeführten zeitgenössischen Quellen, die — wie wir gesehen haben — nirgends davon sprechen, daß der Peloponnes Ziel der slavischen Einfälle und Niederlassungen gewesen wäre. Das sollte man nicht — wie es so oft geschieht— einfach vergessen oder übersehen.

Eine von diesen Quellen ist die sog. Chronik von Monembasia. Sie ist in mehreren Versionen erhalten: Tur(in), Kut(lumus), Ib(eron), Ro(m). Für die jüngste dieser Fassungen hält man die von Iberon, die nach Kugeas in die Zeit nach dem Tode Nikephoros II. gesetzt werden kann (969).[48]

Was erfahren wir aus dieser Chronik? — Es heißt dort: „Während eines anderen Einfalles bezwang der Chagan ganz Thessalien und ganz Hellas und auch Alt-Epiros, sowie Attika und Euböa. Die (Avaren) brachen dann in den Peloponnes ein, überzogen ihn mit Krieg und nachdem sie die griechischen Geschlechter vernichtet oder vertrieben hatten, bewohnten sie das Land. Damals wanderten die Paträer aus nach Rhegion in Kalabrien, die Argiver nach der Insel Orobe und die Korinther auf die Insel Ägina. Nachdem nun die Avaren den Peloponnes besetzt hatten, blieben sie dort 218 Jahre lang, weder dem römischen Kaiser noch einem anderen Herren untertan, also vom Jahre 6096 seit der Weltschöpfung, was das sechste Jahr der Herrschaft des Maurikios war (= 588) bi

---

[46] A. Orlandos, 'Αρχεῖον Βυζαντ. Μνημ. 'Ελλάδος, 6 (1948) 55. — D. A. Zakythenos, „Hell. cont.", 2e s., 3 (1949) 111—112.

[47] A. Bon, *Péloponnèse* S. 52 f.

[48] S. Kugeas, 'Επί τοῦ καλουμένου χρονικοῦ „Περί τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας", Νέος 'Ελληνομν. 9 (1912), 473—480.

zum Jahre 6313 (= 805), was das 4. Regierungsjahr Nikephoros' des Älteren war, der den Staurakios zum Sohne hatte. Frei von den Slaven blieb nur der Ostteil des Peloponnes von Korinth bis zum Kap Maleas, da dies Gebiet rauh und ungangbar war. Für diesen Teil bestellte der römische Kaiser einen Strategos. Einer dieser Strategen, von armenischer Abstammung, aus dem Geschlechte der Skleroi stammend, besiegte und vernichtete die Slaven völlig und setzte die früheren Besitzer wieder in ihre Rechte ein. Als der Kaiser Nikephoros das hörte... setzte er, nachdem er erfahren hatte, in welcher Gegend sich die Bewohner von Patras aufhielten, diese wieder in ihre Rechte ein... und erhob Patras zu einer Metropolis, während es vorher eine Archiepiskopie gewesen war".[49]

Die ersten Herausgeber dieser Chronik datierten sie in die Zeit zwischen dem 14. und dem 16.Jh. und maßen ihr dementsprechend nur eine sehr geringe Bedeutung für die Slavenfrage zu. Im Jahre 1912 veröffentlichte dann Kugeas eine Glosse des Dresdener Kodex Da 12, der einmal Arethas gehört haben soll, und vertrat die Ansicht, diese Glosse sei ein Autographon des Arethas, müsse also spätestens in das Jahr 933 gesetzt werden. Zugleich datierte er die Iberon-Version der Chronik, wie oben schon gesagt wurde, in die Zeit kurz nach dem Tode des Kaisers Nikephoros II. (969).[50]

Die Glosse des Arethas paßt erstaunlich gut zu dem entsprechenden Teil der Chronik von Monembasia, deren absolute Glaubwürdigkeit und deren Quellenwert für die byzantinische Geschichte seither bewiesen zu sein schien.[51]

Es gibt daneben noch einen Brief des Patriarchen Nikolaos III. (1084—1111) an den Kaiser Alexios I. Komnenos,[52] in dem es heißt, daß „die Avaren 218 Jahre lang den Peloponnes besetzt hielten und ihn vom Reiche getrennt hatten, so daß kein Rhomäer dies Land betreten konnte".[53]

Wie steht es nun mit diesen Quellen?

Zunächst bemerken wir, daß sie sich in einem Gegensatz zu den zeitgenössischen Quellen befinden, die von keinem slavischen Einfall in den Peloponnes berichten. Aber das ist nicht das Wichtigste. Diese Quellen stehen vielmehr auch zueinander im Widerspruch. Einerseits erzählen Arethas und die Chronik, der Ostteil des Peloponnes sei frei geblieben von Slaven; andererseits sagt Nikolaos, daß 218 Jahre lang

---

[49] Chronik von Monembasia, ed. St. Kyriakidis, Βυζαντιναί Μελέται VI. Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ, Thessalonike, 1947, S. 45—48.

[50] S. Kugeas, NE. 9 (1912) 477—8.

[51] S. Kugeas, NE. 9 (1912) 474. — P. Charanis, *Nicephorus I, the Saviour of Greece from the Slavs (810 A.D.)*, „Byzantina Metabyzantina", I (1947), 80.

[52] G. A. Rhalles-Potles, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, Bd. 5 S. 72 PG. 119, 880; Reg. 365; V. Grumel, Reg. 371.

[53] G. A. Rhalles—M. Potles, Σύνταγμα Bd. 5, S. 72.

kein Rhomäer die Halbinsel betreten konnte. — Wer von beiden sagt die Wahrheit? —

Nun, die Sache ist leicht zu entscheiden. Wir wissen nämlich, daß im Jahre 783 Staurakios den Peloponnes betrat und die Slaven besiegte.[54] Nikolaos, der eine so genaue Zeitangabe bringt, kann also wohl die Chronik abgeschrieben und dabei aus rhetorischen Gründen seine Vorlage etwas verbessert haben. Sein Zeugnis entpuppt sich also als eine rhetorische Übertreibung, der kein besonderer Wert beigemessen werden kann. Das bemerkte auch Fallmerayer, der die Aussage des Nikolaos deshalb folgendermaßen interpretierte: „seit 218 Jahren war kein Grieche im Innern der Halbinsel sicher".[55]

Aber auch die beiden anderen Quellen, die Chronik und die Glosse des Arethas weisen einen gewissen Widerspruch auf. Die Chronik sagt: der Ostteil des Peloponnes war frei von Slaven.[56] Die Glosse sagt: er wurde frei von Slaven seit der Regierung Nikephoros' I. (= 802).[57] Welche der beiden Quellen bietet die Wahrheit?

Um dies entscheiden zu können, müssen wir erst untersuchen, welche älter ist und mithin als Vorlage für die andere dienen konnte.

Zunächst erscheint diese Fragestellung absurd. Ist denn die Glosse nicht ein Autographon des Arethas? — Ja, Kugeas, der Herausgeber schreibt sie dem Arethas zu — und kein Forscher hat ihm bisher widersprochen. Aber hält diese Meinung auch einer strengeren Kritik stand?

Diese Glosse ist in einer Unzialschrift geschrieben, d.h., wir müssen für die Datierung einen sehr breiten Spielraum lassen; sie könnte dem 10. Jh. angehören, aber genausogut auch dem 12. Jh. Die Schrift an und für sich ist also kein zwingender Grund für eine Datierung der Glosse in die Zeit des Arethas.

Außerdem ist der Stil der Glosse jedenfalls nicht schön und manchmal sogar unklar. Gewiß, der Stil der Scholien des Arethas ist nicht immer gepflegt, aber kommt es auch anderswo vor, daß er den Namen seiner Heimat Peloponnesos orthographisch falsch schreibt, wie es hier der Fall ist?

Bisher haben sich die klassischen Philologen viel mit den Scholien des Arethas beschäftigt, aber nur mit solchen, die sich auf altgriechische Texte beziehen. Was die Scholien des Kodex Da 12 betrifft, unter denen auch unsere Glosse ist, so sagt Kugeas, der sich ja mit Arethas speziell beschäftigt hat: „Die Scholia Autographa des Arethas in diesem Kodex

[54] Theop. Chron. S. 456.25 ff. (C. de Boor).

[55] J. P. Fallmerayer, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, Stuttgart u. Tübingen, 1830, Bd. I, S. 221.

[56] *Chronik von Monembasia*, S. 47. (St. Kyriakidis).

[57] St. Kugeas, NE. 9 (1912) 475.

sind noch nicht genügend untersucht worden".[58] Aber muß ich fragen — woher wissen wir daß es Autographa des Arethas sind? Freilich, wenn es keine anderen Indizien gegen die Zugehörigkeit unserer Glosse zu Arethas gäbe, könnte man sie ihm ohne weiteres zuschreiben; aber es gibt solche Indizien.

Zunächst ähnelt die Glosse der Chronik sehr stark, so daß man unwillkürlich den Eindruck gewinnt, Arethas habe die Chronik abgeschrieben. Kugeas selbst sagt dazu: „Der Leser, der die Übereinstimmung und überhaupt, die Verwandtschaft der Glosse mit der Chronik sieht, kommt zu der Annahme, daß Arethas seine Glosse über Patras direkt aus der Iberon-Version der Chronik schöpfte".[59] Wenn aber Kugeas dies trotzdem nicht annimmt, dann nur deshalb, weil er sich a priori für die Echtheit der Glosse entschieden hat.

Andere Forscher, die a priori die Echtheit der Glosse annehmen, sprechen von einer gemeinsamen Quelle der Chronik und der Glosse,[60] oder versuchen zu beweisen, daß die Chronik älter als die Glosse ist, um so die Ähnlichkeit der beiden Quellen zu erklären.[61]

Ferner, während die Chronik von der Unterwerfung ganz Thessaliens spricht,[62] erwähnt die Glosse ein „erstes" und ein „zweites" Thessalien.[63] Wir wissen aber aus den Notitiae Episcopatuum, daß die Provinz des Bischofs von Larissa bis in die Zeit des Johannes Tsimiskes hinein (976) „Hellas" genannt wird.[64] Erst seit dem Ende des 11. Jh. heißt sie „zweites" Thessalien.[65]

Freilich, wird man einwenden, daß wir diesen Ausdruck auch schon früher finden können. Das sog. Taktikon der Ikonomachen, also die Notitia aus der Zeit der Bilderstürmer spricht wirklich von einem „zweiten Thessalien".[66] Aber diese Quelle ist sehr umstritten und die neueste Forschung ist darüber zu dem Ergebnis gekommen, daß „sie nicht den wirklichen Zustand der griechischen Kirche zu einer bestimmten Zeit

---

[58] S. Kugeas, Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καί τό ἔργον αὐτοῦ, Athen, 1913, S. 43 A. 2.
[59] S. Kugeas, NE. 9 (1912) 475.
[60] D. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, Athen, 1945, S. 10 ff. — St. Kyriakidis, Βυζαντιναί Μελέται VI, S. 38.
[61] P. Lemerle, *La chronique improprement dite de Monemvasie: le contexte historique et légendaire*, „Rev. Et. Byz.", 21 (1963), 5—49, speziell S. 26—27.
[62] *Chronik von Monembasia* S. 45 (St. Kyriakidis).
[63] S. Kugeas, NE. 9 (1912) 474.
[64] Not. Episcop. von Johannes Tsimiskes, ed. H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatuum*, München, 1900, S. 545, 557, 570.45. — St. Kyriakidis, Βυζαντιναί Μελέται VI. S. 78.
[65] Not. Episcop. (Parthey, III, 11. Jh.) = G. Parthey, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae Graecae Episcopatuum*, Berolini, 1866, S. 120, 493. — St. Kyriakidis, Βυζαντιναί Μελέται VI. S. 78.
[66] *Taktikon der Bilderstürmer*, ed. G. I. Konidares, Αἱ μητροπόλεις καί ἀρχιεπισκοπαί τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου καί ἡ „Τάξις" αὐτῶν (Texte u. Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie, 13), Bd. I, Athen, 1934 S, 90. 45.

widerspiegelt, sondern vielmehr eine profane Kompilation darstellt".[67] Unter solchen Umständen steht natürlich die Zeit ihrer Redaktion nicht fest. Es ist ja auch durchaus möglich, daß der Ausdruck „zweites Thessalien", den sie bringt, ein späterer Zusatz ist. Es muß auffallen, daß der Name „zweites Thessalien" in allen anderen Taktika bis zum Ende des 11. Jh. nicht auftritt und erst seit dieser Zeit wieder regelmäßig erscheint.[68]

Unter diesen Umständen dürfen wir annehmen, daß unsere Glosse nicht von Arethas sondern von einer späteren Hand geschrieben ist, und zwar nach dem Jahre 1081, in dem die letzte Fassung des Taktikon III bei Parthey entstand, welches das zweite Thessalien erwähnt.[69]

Somit ist die Chronik die gemeinsame Quelle für die Glosse und für Nikolaos und diese beiden besitzen keinen selbständigen Wert. Um nun die Glaubwürdigkeit der Chronik zu prüfen, müssen wir sie mit anderen Quellenzeugnissen vergleichen. Zunächst ist das Jahr 588, das sie als Jahr der Besetzung des Peloponnes durch die Avaren angibt, sicher falsch. Hopf und neuerdings Setton haben darauf hingewiesen, daß es Briefe Gregors I. an die Bischöfe von Korinth Anastasios und Johannes aus den Jahren 591, 595, 597 und 599 gibt, die dagegen sprechen.[70] Also 12 ganze Jahre nach dem vor der Chronik angegebenen Jahr 588 finden wir die Bischöfe von Korinth friedlich über ihrer Provinz waltend.

Aus anderen Quellen wissen wir auch darüber Bescheid, daß Konstans bei seiner Reise nach dem Westen sich mindestens ein Jahr lang (661) in Athen aufhielt.[71] Nun haben sich in Thessalonike, Athen und Korinth „bulgarische" Fibeln gefunden. Setton hat auf Grund dieser Fibeln geschlossen, daß die Bulgaren einige Jahre vorher Korinth besetzt und Konstans es dann wieder befreit hätte.[72] Wir brauchen jedoch so komplizierte Theorien nicht. Wie wir oben gesagt haben, haben sich diese Fibeln als byzantinisch erwiesen. Wir wissen ja, daß dieser Kaiser die Slaven unterjocht und viele von ihnen in seine Armee eingezogen hatte.[73] Die Fibeln stammen also von Soldaten des Konstans, die während seines kurzen Aufenthaltes in diesen Gegenden bei seiner Überfahrt nach Italien gestorben waren. Die kleine Zahl der entdeckten Gräber (1—2) spricht wohl eher für eine solche Meinung als für die Annahme von kriegerischen Unternehmen.

---

[67] A. Bon, *Péloponnèse* S. 22 — St. Kyriakidis, Βυζαντιναί Μελέται VI. S. 77.

[68] Provinz Hellas: Gelzer S. 545, 557, 570.45. — St. Kyriakidis, Βυζαντιναί Μελέται VI. S. 78. — G. Parthey, *Synecdemus* S. 120, 493.

[69] Not. Episcop. Parthey III, 11. Jh = Parthey *Synecdemus*, S. 120.

[70] K. Setton, *The Emperor Constans II and the Capture of Corinth by the Onogur Bulgars*, „Speculum", 27 (1952), 351—369, speziell S. 359—360.

[71] L. Duchesne, *Liber Pontificalis*, Paris, 1955, Bd. I, S. 343.

[72] K. Setton, *The Emperor Constans II*... S. 353—4.

[73] Theoph. *Chron.* S. 347.6f (C. de Boor).

Von alledem weiß unsere Chronik, die aus dem Peloponnes stammt, absolut nichts.

Sie weiß auch nichts von der Pestepidemie des Jahres 746, von der Theophanes spricht,[74] und die Konstantin VII. als den Wendepunkt in der Slavisierung der Halbinsel betrachtet.[75]

Schließlich kennt die Chronik auch den Feldzug des Staurakios in dem Peloponnes nicht, von dem uns Theophanes berichtet.[76]

Nach alledem ist es sehr erstaunlich, daß die Chronik, die so viele und wichtige Dinge ignoriert, so kleinlich um die zeitliche Angabe der angeblichen Besetzung des Peloponnes durch die Slaven besorgt ist, die übrigens, wie wir sahen, mit den Tatsachen nicht übereinstimmt.

Nun, um sie besser beurteilen zu können, wollen wir die Chronik mit den entsprechenden Nachrichten Konstantins VII. vergleichen.

Konstantin berichtet: Die Slaven hätten sich erhoben und Patras belagert; der Strategos des Themas Peloponnes habe sie unterjocht und sie der Metropolis Patras als Paroikoi zugeschrieben.[77] Es existieren also vor dem Aufstand: die Stadt Patras, die Metropolis Patras und das Thema Peloponnes.

Die Chronik berichtet: Der Strategos des peloponnesischen Ostens habe die Slaven angegriffen, Patras und den Peloponnes befreit und Patras, das früher Erzbistum war, sei zur Metropolis erhoben worden.[78] Es existieren also vor der Niederwerfung der Slaven: ein örtlich beschränktes militärisches Kommando auf dem Peloponnes, und ein Erzbistum Patras. Die Stadt Patras aber, die erst damals befreit wurde, mußte vorher unter slavischer Herrschaft gewesen sein.

Wir wissen nicht genau, wann Patras Erzbistum wurde. Auf jeden Fall vor 787, denn in den Akten des 7. ökumenischen Konzils wird es als autokephales Erzbistum angeführt.[79] Man kommt also zum Schluß, daß dieser Punkt noch einen neuen Widerspruch in der Erzählung der Chronik aufweist.

Außerdem ist zu bemerken, daß die Erzählung bei Konstantin keine Tendenz der Bevorzugung eines dritten erkennen läßt, die Chronik aber, die auch Nikolaos zu diesem Zweck benützte, die Ambitionen der Metropolis Patras vertrat und unterstützte. Man gewinnt also den Eindruck, daß sie in einer tendenziösen Absicht geschrieben ist — und das kann natürlich für ihre, ohnehin schon gefährdete Glaubwürdigkeit sprechen.

---

[74] Theoph. Chron. S. 422.29 f. (C. de Boor).
[75] Konst. Porph., *De them.* 6.34 (S. 91, A. Pertusi).
[76] Theoph. *Chron.* 456.25ff. (C. de Boor).
[77] Konst. Porph., *De adm. imp.* 49 (S. 230.37. Vgl. S. 230.65, 232.73, G. Moravcsik — R. J. H. Jenkins [2]).
[78] *Chronik von Monembasia*, S. 48 (St. Kyriakidis).
[79] Mansi XXX, 145.

Aber die beiden Quellen weisen eine Übereinstimmung auf: beide bestätigen, daß es schon vor der Niederwerfung der Slaven eine byzantinische Militärgewalt auf dem Peloponnes gegeben hat.

Die Anwesenheit der Byzantiner auf der Halbinsel muß aber weit zurückreichen: denn einerseits sagt die Chronik, der Ostteil des Peloponnes sei von den Slaven unbesetzt geblieben,[80] andererseits betont Konstantin VII. die Halbinsel sei erst in der Zeit Konstantins V. (741—775) und zwar nach der großen Pest (747) „slavisiert", d.h. von den Griechen zum größten Teil verlassen und von den Slaven überschwemmt worden.[81]

Nun dürfen wir uns diese „Slavisierung" des Landes nicht als einen einmaligen, rasch abgeschlossenen Akt vorstellen. Auch Fallmerayer, der ja kein Gegner der slavischen Theorie ist, nahm an, diese Slavisierung sei sehr langsam vor sich gegangen und erst mit dem Jahre 775 beendet.[82]

Es erhebt sich nun die Frage: wie weit ging diese Slavisierung des Landes? Wir haben darüber keine Quellenzeugnisse und sind deshalb auf Hypothesen angewiesen. Ich will aber keine Hypothese aufstellen. Ich möchte nur betonen, daß wir überhaupt kein Zeugnis haben, das von einer Besetzung griechischer Städte durch die Slaven im 8. Jh. spricht.

Unter solchen Umständen möchte ich mit Fallmerayer annehmen, daß das slavische Element auf dem flachen Land nur langsam die Oberhand gewann und zwar erst wenige Jahre vor 783.

Die weitere geschichtliche Entwicklung ist leicht zu rekonstituiren: Diese Slavisierung des Landes bedeutete sowohl für die Steuereinnahmen wie auch für die Verwaltung des Reiches überhaupt einen schweren Schlag. Die Gegenmaßnahmen blieben deshalbnicht aus. Schon wenige Jahre später, im J. 783, unter nahm Staurakios seinen Feldzug. Er brach im Peloponnes ein, besiegte die Slaven, und kehrte nach dem Bericht der Quellen mit vielen Gefangenen und reichhaltiger Beute nach Kpel zurück.[83]

Sollen wir annehmen, daß er nach seinem Sieg die Angelegenheiten auf dem Peloponnes einfach so beließ, wie er sie vorgefunden hatte? Ich kann das nicht glauben; m.E. mußte er doch die Garnisonen in den Städten verstärken, für deren Befestigungen sorgen, kurzum, das Land, das er eben befreit hatte irgendwie militärisch besser organisieren. Mit anderen Worten: es ist nicht unwahrscheinlich, daß das Thema Peloponnes schon damals errichtet wurde.[84]

Die unterworfenen Slaven trugen ihr Joch verständlicherweise nur schwer: wie Konstantin berichtet, versuchten sie durch den Aufstand

---

[80] *Chronik von Monembasia* S. 47 (St. Kyriakidis).
[81] Konst. Porph., *De them.* 6.33 f (S. 91, A. Pertusi).
[82] J. P. Fallmerayer, *Geschichte*, Bd. I, S. 210.
[83] Theoph, Chron. S. 456.25—457.2 (C. de Boor).
[84] G. Ostrogorsky, *Geschichte*³, S 162.

des Jahres 805 oder 807 es abzuschütteln und sich der Stadt Patras zu bemächtigen.[85]

Der weitere Verlauf der Dinge ist für uns hier nicht mehr von besonderem Interesse. Die Slaven wurden im Laufe der Jahrhunderte unter dem Einfluß des Griechentums und des Christentums völlig gräzisiert.

6. Zusammenfassend bemerken wir folgendes: Die Ansiedlungen der Slaven auf dem Peloponnes können frühestens in das Ende des 7., wahrscheinlich aber Anfang des 8. Jh. gesetzt werden. Die Slaven haben sich dann auf dem Lande in einzelnen Gruppen niedergelassen und, abgeschnitten vom Nordbalkan und unter dem Einfluß ihrer griechischen Umgebung, sich mit den Griechen assimiliert.

Diejenigen Theorien, welche die Lücken in der Überlieferung durch die Annahme schließen, der Peloponnes sei im J. 588 von Slaven angesiedelt worden und habe während einer bestimmten Zeit völlig unter slavischer Herrschaft gestanden, sind nicht stichhaltig. Sie stützen sich auf Quellenzeugnisse, die sich gegenseitig widersprechen und widerlegen.

Auch die numismatischen und archäologischen Zeugnisse können eine slavische Herrschaft über dies Gebiet nicht beweisen. Das gilt besonders für die Städte der Halbinsel, deren noch erhaltene griechische Namen doch wohl deutlich genug besagen, daß sie mit Ausnahme von Ägio (Vostitsa) — nicht von den Slaven bewohnt waren.

Das Problem der slavischen Ansiedlung auf dem Peloponnes bedarf aber noch weiterer Erforschung. Auf dem Gebiet der Numismatik, der Toponymie, der Archäologie, der kirchlichen und zivilen Verwaltung bleibt noch viel zu tun.

Ein besonders dringendes Anliegen dieser Erforschung soll vor allem die Kritik der erzählenden Quellen sein.

Schließlich bedarf eine solche Untersuchung einer wirklich wissenschaftlichen Behandlung fern von jeder Parteilichkeit die das Niveau der wissenschaftlichen Forschung nur senken kann.

Möge diese Abhandlung ein Beitrag zu dem vieldiskutierten Thema der Slaven auf dem Peloponnes in diesem Sinne sein.

[85] Konst. Porph., *De adm. imp.* 49 (S. 228, G. Moravcsik — R. J. H. Jenkins [2]).

THE ADMISSION OF THE SOULS OF IMMORAL BUT HUMANE PEOPLE INTO THE "*LIMBUS PUERORUM*", ACCORDING TO THE CYPRIOTE ABBOT KAÏOUMOS (VIIth CENTURY A.D.) COMPARED TO THE QURAN'S *AL'ARAF* (SURAS 7^{44-46}, $57^{18\,f}$)

COSTAS P. KYRRIS
(Nicosia)

§ 1. The text under consideration is a didactical biography composed in the second quarter of the 7th century or shortly after by an unknown theologian, probably from Constantia, Ammochostos, and it deals with the life of an extremely wealthy shipowner, Philentolos, the son of Olympios, equally of Ammochostos, who lived during the prelacy of Arkadios I, Archbishop of Cyprus and bishop of that city (before 625—641 or 642) [1]. According to the biography in question Philentolos spent lavishly all his revenues from shipping, commerce and land on pious purposes such as supporting the poor and the orphans and financing the erection of a hospital. Still, out of demonic influence, he was occupied by the passion of fornication. When he became old he passed away without, until his last days, having given up either piety or sin [2]. This moral contradiction caused long discussions and disputes among the bishops and the archbishop, some of them claiming that "*he has been saved*; *because, according to the Scripture, a man's piety will cover* [and outbalance] *a*

[1] François Halkin, *La Vision de Kaïoumos et le Sort Éternel de Philentolos Olympiou*, in "Analecta Bollandiana", Tomus **LXIII**, Bruxelles, 1945, pp. 48—64; Costas P. Kyrris, Ἡ Τύχη τῆς ψυχῆς ἑνὸς φιλανθρώπου ἀλλὰ φιληδόνου ἐφοπλιστοῦ κατὰ τὸν Ἀμμοχωστιανὸν ἀββᾶν Κάϊουμον τοῦ VII^ου μ.χ. αἰῶνος, „Δελτίον τοῦ Ἐπιστημονικοῦ καὶ Φιλολογικοῦ Συλλόγου Ἀμμοχώστου", 1966, pp. 47—59; idem, Ἐσχατολογικαὶ ἀναζητήσεις ἐν Ἀμμοχώστῳ τῆς Κύπρου ἐπὶ ἀρχιεπισκόπου Ἀρκαδίου (Α' ἥμισυ τοῦ VII^ου αἰ μ.χ.), to appear in "Βυζαντινά". Philentolos' "Life" has remained unknown to all scholars who dealt with mediaeval Cypriote literature, history and culture, e.g. G. Hill, A. I. Dikigoropoulos, Ath. Papageorghiou, J. Hacket, Gh. Papaïoannou.

[2] "Anal. Boll.", **LXIII**, p. 62, & 1.

large amount of sins"[3], and others that, "*it has been taught by Iezekiel that 'I will judge you in accordance with the status at which I shall find you'; how can be saved a man who did not until his death abstain from sin?*"[4].

§ 2. No doubt the fact that the totality of the 14 bishops of Cyprus gathered to discuss the fate of Philentolos' soul (and body) points to the latter's importance and prominence in Cypriote society. At any rate, no solution was found from this long discussion between the two parties into which the Cypriote prelates were divided. The first of them probably based its agreement on the 'Επιστολὴ Καθολικὴ 'Ιακώβου τοῦ Αποστόλου, Ε', 20: "Γινωσκέτω ὅτι ὁ ἐπιστρέψας ἁμαρτωλὸν ἐκ πλάνης ὁδοῦ αὐτοῦ σώσει ψυχὴν ἐκ θανάτου καὶ καλύψει πλῆθος ἁμαρτιῶν"; also on Πέτρου τοῦ 'Αποστόλου' Επιστολὴ Καθολικὴ Πρώτη, Δ, 7—8: "Πάντων δὲ τὸ τέλος ἤγγικεν· σωφρονήσατε οὖν καὶ νήψατε εἰς τὰς προσευχάς. Πρὸ πάντων δὲ τὴν εἰς ἑαυτοὺς ἀγάπην ἐκτενῆ ἔχοντες ὅτι ἡ ἀγάπη καλύψει πλῆθος ἁμαρτιῶν". Similar ideas occur in the Acts of the Council of Ankara (341): "Ὅτι ὁ προάγων βίος καὶ ὁ μετὰ ταῦτα ἐξεταζέσθω· καὶ οὕτως ἡ φιλανθρωπία ἐπιμετρείσθω"[5].

The second party seems to have been following Iezekiel, H', 24—26: "'Εν δὲ τῷ ἀποστρέψαι δίκαιον ἐκ τῆς δικαιοσύνης αὐτοῦ καὶ ποιῆσαι ἀδικίαν κατὰ πάσας τὰς ἀνομίας ἅς ἐποίησεν, οὐ μνησθῶσιν· ἐν τῷ παραπτώματι αὐτοῦ, ᾧ παρέπεσε, καὶ ἐν ταῖς ἁμαρτίαις αὐτοῦ, αἷς ἥμαρτεν, ἐν αὐταῖς ἀποθανεῖται. Καὶ εἴπατε: κατευθύνει ἡ ὁδὸς Κυρίου. ἀκούσατε δὴ πᾶς ὁ οἶκος 'Ισραήλ μὴ ἡ ὁδός μου οὐ κατευθύνει; οὐχὶ ἡ ὁδὸς ὑμῶν οὐ κατευθύνει; ἐν τῷ ἀποστρέψαι τὸν δίκαιον ἐκ τῆς δικαιοσύνης αὐτοῦ καὶ ποιήσει παράπτωμα καὶ ἀποθάνει, ἐν τῷ παραπτώματι ᾧ ἐποίησεν, ἐν αὐτῷ ἀποθανεῖται".

§ 3. Since no agreement appeared feasible, the Archbishop proclaimed a fast and prayer and addressed a request to the monks, stylites and recluses to entreat God so as to reveal to them what was the truth with regard to the deceased man. This having been done, God revealed the truth to the abbot Kaïoumos, a recluse in Ammochostos, who was distinguished for his virtue and had spent long years at the Gulf of Saint Anthony off the town Klysma of the Red Sea. Kaïoumos invited Arcadios and the bishops [to his place of reclusion] and narrated to them the following vision: "*Last night having fallen into a trance I saw a place to whose right side was a paradise, invested with ineffable beauty, and to whose left was a burning furnace, the flame of which reached heaven. The deceased*

---

[3] According to Halkin, *ibid.*, p. 62 ftn. 1,2, this idea was taken from *Eccles.* 17,18; *Iac.* 5,29; *1 Petr.* 4.8.

[4] *Ezekiel*, 18,24—26? Halkin's suggestion and question mark *ibid.*

[5] See Chrestos Androutsos, Συμβολικὴ ἐξ ἐπόψεως ὀρθοδόξου, Athens, 1930[2], p. 361, ftn. 1.

man [Philentolos] *was standing in between the two and gazed at the paradise with moaning. While he was moaning I noticed a fire-bearer who came in and said to him : 'You are groaning in vain. Did I not advise you to abstain from fornication? See now what has happened : through alms giving you have been saved from hell; and due to your having not given up fornication you have been deprived of the joy of Paradise'* "[6].

§ 4. Before commenting on the intermediate position of Philentolos' soul, let us see the comment of the author of Philentolos' 'Life'. Here is what he states :

"*Let it be heard by those who say that, 'Even if I practise fornication, I will be saved through almsgiving.' True almsgiving consists chiefly in having pity of oneself; because all sin committed by man goes out of his body; but the fornicator, says* [Paul, Corinth. A; 6,18; 6,9—10; 6,13; 6,15—17], *commits sin with respect to his own body. What is the meaning of* [the phrase] *'to one's own body'? Here it is. From the very substance of your flesh you offer a sort of sacrifice to devil which is just the seed emitted in fornication. And, do not tell me that. 'Should I be freed of hell alone like him, and that is too much for me.' What are you saying, man? Is it too much for you to avoid fire? I claim that it is much more cruel for one to be deprived of the Kingdom of Heaven than* [to be freed of] *thousands of furnaces and hells. What is more lamentable than this, to be deprived of God for all eternity? God is Light* [cf. 1 Ioh. Cath. Epist. 1,5], *and he who is deprived of Light does in any case fall into darkness.*

Therefore you should not say that it is sufficient for you to get rid of gehenna; because even the babies of all sects are free of it due to their sinlessness; and they are not admitted into the Kingdom of Heaven. Then, do not aspire to be one of them; but abstain from sin. Listen to Christ ordering by way of Paul : Do not err; neither fornicators nor adulterers nor sodomites, nor avid, nor injurious people, nor drunkards are going to inherit the Kingdom of God [1 Cor. 6,9—10]. *And Christ confirms these by saying : Heaven and earth will have an end, but my words will not* [Matth. 24,35]. *Do then excercise peace and sanctification, without which none can view our Lord* [Hebr. 12,14]" [7].

§ 5. Halkin has already observed that : "On n'y [= in Kaïoumas' vision and the accompanying commentary] trouve pas la moindre allusion à un châtiment temporaire par lequel l'âme coupable serait purifiée, rien qui annonce notre doctrine du purgatoire [[2] Rien non plus qui rappelle les fantaisies de la *Visio Pauli* ou les légendes orientales et irlandaises sur le répit périodique des damnés...]. Au pécheur obstiné, que ses

[6] "Anal. Boll.", LXIII, p. 63, §§ 2—3.
[7] *Ibid.*, pp. 63—64, §§ 4—5.

grandes aumônes préservent du feu éternel, aucun espoir n'est laissé d'entrer un jour au ciel après avoir expié ses fautes. [[3] Son cas ne ressemble donc pas à celui d'un Trajan ou d'une Falconilla, païens l'un et l'autre, qui auraient été damnés, mais retirés de l'enfer par S[t] Grégoire "le Dialogue" ou par S[te] Thècle...]. Durant toute l'éternité il partagera le sort des enfants morts sans baptême, qui ne sont ni admis dans le royaume céleste, ni condamnés à la géhenne : 4 [495] ... Cet état intermédiaire, admis déjà par St. Grégoire de Nazianze [5 Μήτε δοξασθήσεσθ (ἡγοῦμαι τού τους) μήτε καλασθήσεσθαι .... ὡς ἀσφραγίστους μὲν ἀπονήρους δὲ (Oratio XL, n. 23; P.G.t. XXXVI, col. 389[B])], et après lui par la majorité des théologiens d'Orient et d'Occident, est appelé par les Latins, au moins depuis le XIII[e] siècle, *limbus puerorum*. On considère les limbes comme réservés aux hommes qui meurent sans avoir eu l'usage de leur raison, quel que soit leur âge. Mais ni les traités de dogmatique orthodoxe, ni les catholiques ne mentionnent un seul écrivain ou docteur de l'antiquité ou du moyen âge qui ait ouvert les limbes à un pécheur endurci. La position de notre auteur semble donc tout à fait originale : elle était neuve de son temps, puisque il l'attribue à une révélation spéciale de Dieu, et elle ne paraît pas avoir eu beaucoup de succès, puisqu'on ne la rencontre à notre connaissance dans aucun écrit postérieur [5 Au VI[e] siècle, Anastase le Sinaïte, s'était demandé si un homme repenti, puis relaps et mourant dans le péché, obtenait le pardon. Il répondait par la négative, mais ajoutait modestement : "Dieu seul le sait, "Μόνος ὁ Θεὸς ἐπίσταται" (Quaest, 83; P.G.t. LXXXIX, cd. 709—712)] [8].

§ 6. Omitting any discussion of the conception of God in terms of light as attested in our text, which recalls the ancient Greek and oriental Heliolatry, Theurgy and Neoplatonism, whose ideas passed into the philosophy of several early Church Fathers [9], we are going to discuss the origin and character of the Intermediate Status of morally contradictory souls.

---

[8] *Ibid.*, pp. 59—60.

[9] See E. R. Dodds, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley and Los Angeles, 1956, pp. 298—299; cf. Lactantius' (250—325 f.) comparison of God to the Sun and of the Son to a Ray, Const. I. Logothetis, 'Η Φιλοσοφία τῶν Πατέρων καὶ τοῦ Μέσου Αἰῶνος, I, Athens, 1930, pp. 169, 173,179; same concept of Basil the Great (330—379), *ibid.*, p. 213, and of Gregory of Nazianzos (329—389), *ibid.*, pp. 225, 228, 229, 231; cf. the 'Credo': φῶς ἐκ φωτός, θεὸν 'Αληθινόν..."; cf. Gregory of Nyssa (335—395), *ibid.*, p. 242; Synesiov (370 or 375?), *ibid.*, p. 348, obviously Neoplatonic ideas borrowed from Hypatia; Pseudo-Dionyssios Areopagites (VIth century), *ibid.*, pp. 370—371; Maximos the Confessor (580—662), *ibid.*, p. 376; cf. Tertullianus (155—222), *apud* Const. P. Kyrris, Κυπριακὰ καὶ 'Αμμοχώστεια μελετήματα καὶ δοκίμια, Α', 'Η καταγωγὴ τῆς ἀρχαίας Χριστιανικῆς Φιλοσοφίας, Famagusta, 1957, pp. 36—37; cf. Esaïas, ch. 60, espec. ll. 19—20. For Maximos see P. Sherwood, *Maximus and Origenism*. 'Αρχὴ καὶ Τέλος, in *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress*, München, 1958, III, 1.

First it is to be noted that from Anastasios Sinaites' view to that of Kaïoumos the distance is just one step : that God did himself decide what the fate of Philentolos' soul would be, namely to stay suspense for ever in a space in between Paradise and Hell. What imports in Kaïoumos' system is the avoidance of punishment, something which might possibly lead to forgiveness. Such an attitude may historically have emanated from the old exaltation of Aphrodite in Cyprus, which was famous for the liberal practice of love and where love was never considered to partake of sin.

§ 7. Still, from a deeper study it appears that the Cypriote theologian stressed not pardon, — which was intended by Kaïoumos and Arkadios as a means of avoiding the defamation and exalting the prestige of Philentolos, a distinguished friend and Champion of the Church — but the loss of paradise, by which he meant "ὄψιν Κυρίου", *the vision of God.* That is to say, he extols the negative and not the positive elements of the intermediate status. For one to be deprived of the fire of Hell, i.e. to be saved from it, is not so important, as it is cruel to lose the Kingdom of Heaven : this loss is much worse than thousands of furnaces and hells.

In other words our theologian considers it much worse to enter into the fire of innumerable hells than to lose God's Paradise and Light. Instead of the neutral status proposed by Kaïoumos and probably accepted by Arkadios, much preferable, in his view, is one of the two opposed poles, even the worse of them, Hell. The reason for this preference seems to have been that from the intermediate state, which is eternal, there is no possibility of coming out and reaching eternal Light, God, while the way out from Hell seems to be open under certain conditions. What is of greater value for our author is not the avoidance of Hell through neutrality but the enjoyment of Divine Light.

§ 8. Two contradictory tendencies are obvious in this attitude : (a) fearlessness in view of Hell's fire; this might lead to unconditional sin; and (b) the unlimited adoration of Divine Light, which assumes the dimensions of an eudemonistic ideal : a man who secures the enjoyment of that Light through impeccable life has obviously in mind the interest of his soul [10]. No doubt the second tendency prevails, and this indicates the reaction caused at Ammochostos against Kaïoumos' (and Arkadios') attitude. By this I mean that Philentolos seems to have been buried in honour since his sins had been outbalanced by his beneficient activity, but many, among them the author of Philentolos' Biography, and others, possibly recluses and monks opposed to Arkadios and Kaïoumos, seem to have disagreed and reacted to this, because they believed that this

---

[10] Cf. similar ideas in other Fathers' systems, apud Kyrris, *op. cit.*, pp. 29–56, 125; Logothetis, *op. cit.*, passim.

would lead the flock of the Church to sinning. So intense theological disputes occurred at Ammochoctos at that time.

§ 9. Such disputes were typical of the whole Christian world, which was under the influence of Neoplatonic, Gnostic and other relevant systems. The opposition between Dark and Light, Body and Soul, permeates the work of Gregory of Nazianzos (329—389) (cf. § 5), Gregory of Nyssa (335—396?), who believed in the Purgatory [11], Origenes (185—254/5), who accepted the salvation of sinners and, like the Jews, the resurrection of bodies [12], and other Fathers. Tertullian believed that flesh is not excluded from salvation, since flesh is one of the κεφάλαια σωτηρίας and not a source of evil of which the cause is the abuse of freedom [13]. Celestius and Pelagius, two monks who lived in Rome about 400—410, rejected the "Original Sin", destination, corruption, the innate vice of man and Divine Grace. Only Adam had been affected by the said sin, not his progeny. Since each Christian is subjected to a purgatorial baptism, sin cannot be maintained [14]. Makarios the Egyptian (300—390) believed that within both Paradise and Hell there were various stages analogous to this or that spiritual or moral state of the souls placed in them. [15]

§ 10. Other similar ideas occur in Jewish tradition. In *Hades*, as it was formulated by the latter in the second century A.D., there is neither retribution nor reward: there everybody, good or evil, lives a 'plant life' equivalent to void inexistence [16]. Only during the Resurrection, first of the Just, later on of the whole Mankind, will the pious be rewarded and the impious punished [17]. No doubt the said 'plant life' differs from the suspending status of Philentolos' contradictory soul in this respect, that the first one is the fate of all, independently of moral record, while the latter is provided for only a number of souls' categories.

The visionary conceptions of Enoch (1,96) and Daniel (12,2) concerning the future of the souls are marked by this, that they, like Kaïoumos and the Koran, classify them into more than two categories. Enoch divides Hades into: (1) a space for the souls of evil people who had been punished when alive and who are not going to resurge, (2) a space for the souls of those wicked people who had not been punished when alive and

[11] Logothetis, *op. cit.*, p. 255.

[12] *Op. cit.*, pp. 126—127; Hans Lietzmann, *A History of the Early Church*, translated by Bertram Lee Woolf, London, Luttenworth, 1963, II, pp. 310—312.

[13] Logothetis, *op. cit.*, pp. 149—150.

[14] Kyrris, *op. cit.*, pp. 24—25; G. Bardy, in "Bull. Litt. Eccl.", XLIX, 1948, pp. 3—20.

[15] P. G., 34, col. 764—765, Homilies 40, γ' and δ'. Basil Pseutongas, in Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία, VIII, Athens, 1966, col. 470.

[16] Panayis Lekatsas, Ἡ ψυχή, ἡ ἰδέα τῆς ψυχῆς καὶ τῆς ἀθανασίας της καὶ τὰ ἔθιμα τοῦ θανάτου, Athens, 1957, p. 288.

[17] *Op. cit.*, pp. 288—290.

who will be resurrected so that they may be retributed on the day of judgement, (3) a space for the Just, who will resurge and be rewarded, and (4) a space for the heroes of the Faith, who will arise in a Paradise of happiness. Similar are the subdivisions of Hades according to Daniel and Esaias [18].

§ 11. Extending our range of observation somewhat farther, we come across the following partly similar ideas :

(a) Some Dravidian races in India consider success in love a condition for admission into Paradise [19].

(b) For some races of Malaya the best part in Paradise is occupied by the souls of wise and young people; while for other oriental peoples there are various subdivisions and distinctions in Paradise, corresponding to the given categories of souls. The Mexicans believe in a sort of immortality of the souls, which, however, do not undergo any retribution or reward for specific moral transgressions; still their eschatology provides for a "*garden of repose and plenty, where the blessed lived for ever in peaceful happiness*"[20].

§ 12. According to the Quran, the bodies of both just and sinful people stay in their tombs until Resurrection; while the souls are classified as follows in acordance with the grade of their moral progress :

(a) The souls of prophets and martyrs are admitted into Paradise soon after death and there they stay until the consummation of centuries. In the Final Judgment these, like the souls of those who were distinguished for their loyalty to God, will be placed before Him.

(b) The souls of the Faithful, — i.e. of the Merciful, of those who fed orphans and poor in time of hunger, of those who visited and looked after sick people, those who prayed regularly, those who did not practise slandering; who did never have sexual relations with women other than their official wives and women-slaves, etc., — until Resurrection will stay in peace near their tombs and during the Judgment will be placed on the right of God.

(c) The souls of the infidel, and sinful, of those who did not believe in Islam, of the avaricious, the killers, the Christians and the Jews, the idolaters, the calumniators, the exploiters, the hypocrites, the unmerciful, the insulters, etc., will soon after their death be thrown down by angels into Hades, into a dark place, and during the Last Judgment, laden with

---

[18] *Op. cit.*, pp. 292—293; cf. various subdivisions and stages between Light and Dark in Mandaean Philosophy, George Ach. Stoyioghlou, in Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία, VIII, 1966, col. 550—551, and in Manichaeism, Pan. K. Chreston, *ibid.*, col.576—577.

[19] Le Katsas, *op. cit.*, p. 279.

[20] Jacques Soustelles, *The daily Life of the Astecs of Mexico on the Eve of the Spanish Conquest*, A Pelican Book, Harmondsworth, Middlesex, 1961, pp. 119—120; cf. Lekatsas, pp. 279—280. For other peoples' relevant ideas see *ibid.*, pp. 275. 283, etc.

heavy chains, they will be put at the left of God, in the flames of Eternal Fire; there they will suffer penalties graded in accordance with each one's sins — this gradation resembles that of rewards in Paradise —, but they will be unable to die however strong their wish for this may be.

(d) In between Paradise, which will contain the categories (a) and (b), and Hell, which will contain the category n° (c), there will be a third situation, the so-called "well of Knowledge", *Al 'Arāf* (= partition, diaphragm). At the time of judgment will be placed there all those who will be deemed unworthy of both Paradise and Hell, i.e. the babes, the epileptics, the imbeciles, the Moslem martyrs who behaved impiously towards their parents, the illegitimate, an order of angels destined to be cleaned of their disgrace, and generally all those who did neither good nor evil, as well as those whose virtues and evils are equal to each other. Such are the faithful who fought under the banner of Islam and fell in battle against the will of their parents; their heroic death is balanced by their disobedience to their father's will; to these should be added the infidel kings who are endowed with justice, and others. Still no decision has been taken by God with regard to the length of time of their status. Those in the *Al 'Arāf* will recognise both the Just and the Sinners and will be able to converse with both, blessing the former and mocking at the latter, and praying God to classify them among the Just [21].

§ 13. One is struck by the close similarity, almost identity of the above-cited ideas of the Quran, especially of those referring to the *Al 'Arāf*, with those of Kaïoumos. The sources of many ideas embodied in the Quran have been traced by Islamic specialists, but much is still unexplored or requires a fresh treatment under the light of recent developments in ethnology and the history of ideas and folklore motives prevailing in the Near East. E.g. I recall that God as the source of all evil including murder (Suras 64, 11 and 8,17) may have originated in the Book of Job of the Old Testament, whose model is to be traced back to the Mesopotamian idea of the "Suffering Just", the *Lludul bel Nemegi*, which does also occur

[21] See Panayiotis S. Papaevaghelou, 'Η ἐσχατολογία τοῦ Κορανίου, in 'Απόστολος Βαρνάβας, Περίοδος Γ', Τόμος = ΚΣτ', Νοέμβρ. — Δεκέμβρ. 1965, τεῦχ. 11—12, Nicosia, pp. 357—364, espec. pp. 359, 362—363; *ibidem*, Τόμος = ΚΖ', 'Ιανουάρ. — Φεβρουάρ. 1966, τεῦχ. 1—2, pp. 26—30. *The Koran*, Translated N. J. Dawood, Penguin Books, Middlesex, 1966, p. 106, Sura LVII (Iron); pp. 244—245, Sura VII (The Heights); *The Koran Interpreted* [by] Arthur J. Arberry, London, Oxford University Press, 1964, p. 265, Sura LVII (Iron); pp. 148 149, Sura VII (The Battlements); *Der Koran*, aus dem arabischen Übersetzung von Max Henning, Einleitung von Ernst Werner und Kurt Rudolph, Textdurchsicht, Anmerkungen, Register von Kurt Rudolph, Leipzig, Verlag Philipp Reclam jun., [1965], pp. 157—159, espec. p. 158, Sura VII (Der Wall); p. 493, Sura LXVII (Das Eisen); *The Koran*, translated from the Arabic by J. M. Rodwell, Everyman's Library, London, 1953, pp. 407—410, Sura *LVII*; pp. 293—313, espec. p. 298 ftn. 1, 2, 3, 4, Sura *VII*; cf. Κοράνιον μεταφρασθὲν ἐκ τοῦ 'Αραβικοῦ Κειμένου ὑπὸ Γερασίμου Ι. Πεντάκη, Εκδοσις Δευτέρα, 'Αθῆναι, 1866, pp. 111, 115; Εὐγενίου Διογενείδου, 'Επιτομὴ τῆς 'Οθωμανικῆς θρησκείας μεταφρασθεῖσα ἐκ τῆς 'Ιταλικῆς ἐπὶ τὴν Γραικικὴν Διάλεκτον παρὰ τοῦ Ε.Δ., ἐν Βενετία, 1836, pp. 23—25. Pentakis states that the above ideas occur in the Arabic commentary to Sura *VII*.

in the Epic of "Gilgamesch"[22], not to refer to some of the early Church Fathers. It was therefore, a reasonable procedure to search for the sources of *Al 'Arāf* in Talmud as well as in Plato's Phaido : this has been done by Rodwell commenting on the following part of Sura VII : "*And between them shall be a partition ; and on the wall Al 'Arāf shall be men who will know all*", *by their tokens, and they shall cry to the inmates of Paradise, 'Peace be on you !', but they shall not yet enter it, although they long to do so. And when their eyes are turned towards the inmates of Fire, they shall say, 'O our Lord ! place us not with the offending people'.*

And they who are upon Al 'Arāf shall cry to those whom they shall know by their tokens, 'Your amassings and your pride availed you nothing. And these they on whom ye sware God would not bestow mercy ! Enter ye[3] *into Paradise : 'Pour upon us some water, or the refreshments*[4] *God hath given you.' They shall say, 'Truly God hath forbidden both to unbelievers'* ".

§ 14. Here is Rodwell's commentary to this : "*1. On this wall (the name of which is derived from Arafa, 'to know', with allusion to the employment of those upon it) will stand those whose good and evil works are equal and are not, therefore, deserving of either Paradise or Gehenna. The idea, which is analogous to that of Purgatory* [?], *may be derived from the Talmud. Thus in the Misdrasch on Eccl. VII 14, 'How much space is there between the two' (Paradise and Hell)? R. Johannan saith, a wall; R. Acha, a span : others hold them to be so close that a person may see from one into the other. See Plato's Phaido 62*;

2. That is, they will know the inmates of Paradise by their whitness and the people of Hell by the blackness of their faces.

3. That is, ye unbelievers : to whom the speakers of Al 'Arāf are supposed to turn.

4. The fruits of Paradise. Luke XVI, 19"

§ 15. Ecclesiastes' passage, VII, 14 to which Rodwell refers, runs thus : "ἐν ἡμέρᾳ ἀγαθωσύνης ζῆθι ἐνάγαθῷ καὶ ἐν ἡμέρᾳ κακίας ἴδέ· καὶ γε σὺν τούτῳ συμφώνως τοῦτο ἐποίησεν ὁ Θεὸς περὶ λαλιᾶς. ἵνα μὴ εὕρῃ ἄνθρωπος ὀπίσω αὐτοῦ οὐδέν". In this passage as well as in Plat. Phaid. 62 the

---

[22] H. and H. A. Frankfort, John A. Wilson, Thorkild Jacobsen, *Before Philosophy. The Intellectual Adventure of Ancient Man. An Essay on Speculative Thought in the Ancient Near East*, Penguin Books, Harmondworth, Surrey, 1949, pp. 227—233, cf. pp. 223—226. For other oriental influences on the Koran see Sale, *op. cit.* (below ftn. 26), passim, espec. pp. 64 f., 72—73 f., etc. For general transmissions of Middle East cultural ideas see Jes P. Amussen, *Remarks on some Iranian Folk-Tales treating of Magic Objects*, especially at 564, in "Acta Orientalia," Vol. **XXVIII**, 3—4, Havniae, 1965, pp. 221—243 and the basic bibliography cited therein, especially works by Stith Thomson, S. H. Hooke, Herman Gunkel, Mary Boyce, V. Minorsky, Leopold Schmid, Arthur Christensen, etc.; cf. *ibid.*, pp. 359—363; George Thomson, *From Religion to Philosophy*, "Journal of Hellenic Studies", vol. **LXXIII**, 1953, pp. 77—83 and the works of F. M. Cornford, Eduard Norden and other scholars cited therein.

idea of *Al 'Arāf* is not clear. Concerning Phaid. 62 I suppose that Rodwell mistook it for Plat. Phaidros 69 A—C, where occur the following ideas of Orphic provenience:

"*Perhaps these people who direct the religious initiations are not so far from the mark, and all the time there has been an allegorical meaning beneath their doctrine that he who enters the next world uninitiated and unenlightened shall lie in the mire, but he who arrives there purified and enlightened shall dwell among the Gods*"[23].

§ 16. Although here, as well as in other Plato's dialogues the idea of intermediate space is not quite clear, and although in other cases the idea of Purgatory — which is not to be absolutely identified with *Al 'Arāf*, as Diogeneides believes (see ftn. 21) — is far more exalted, still even here the former idea is implied. One further step is probably made in Plat. *Phaidr.* 247 d, e and 248 a, b, c.

Even here, however, the idea under consideration appears in a rather embryonic shape.

§ 17. The most recent study about *Al 'Arāf* which is known to me is R. Paret's article in *The Encyclopaedia of Islam* (I^2, Leyden, 1960, pp. 603 b—604 d). According to him the term *Al 'Arāf* is Arabic, the plural of *Urf= crest.* In Sura 7,46 it denotes the wall dividing the inmates of Paradise from those of Hell; on it are to be found the people of *'Arāf* who recognize each one from His tokens. The meaning of the term is dubious. Bell's suggestion is uncertain: *'Iraf* = "*Presiding over the recognition are men who recognize*". Then Paret mentions for Andrae's interpretation: "*People of elevated places*", by which are probably meant the higher grades of Paradise, who can see downwards both towards Hell and Paradise. The people in question may, Andrae adds, be God's messengers, who appear to act at the last judgement for separating the Good from the Bad.

This interpretation is in conflict with the traditional one according to which those on the elevated places will not be — at any rate provisionally — either in Paradise or in Hell, but in an intermediate position or space. Consequently *Al 'Arāf* was taken to be equivalent to "*Limbo*"[24].

§ 18. Strictly judging Sura *VII*, vv. 40—50 one has to agree with Tor Andrae. Still it would be wrong to ignore the comment on which

---

[23] Plato, *The Last Days of Socrates, Euthyphro, The Apology, Crito, Phaedo,* translated and with an Introduction by Hugh Tredenmick, Penguin Books, LTD, Harmondsworth, Middlesex, 1962, p. 115. See also W. K. Guthrie, *The Greeks and Their Gods*, London, 1950, pp. 291, 311, 312, 313, 322—325, and passim, where other sources are cited.

[24] Paret here refers to the article *Barzakh* of the *E.I.*², I, to Tabarī, *Tafsīr*, Cairo 1321, VII, 126—129, and to Tor Andrae, *Der Ursprung des Islams und des Christentums*, Uppsala, 1926, p. 77 f. *Barzakh* = *The interval between death and the resurrection*; cf. Sale, *op. cit.* (below ftn. 26), p. 55, according to Sura 25. Into *Al Barzakh* enters the soul after it has been parted from the body by the angel of death, see Wherry, *op. cit.* (below, ftn. 25), I, pp. 128—130.

the traditional interpretation is based, and also Sura *LVII*, v. 13, which agrees with the said comment: "*But between them* [the hypocrites and the faithful] *shall be set a wall with a gateway, within which shall be the Mercy, and in front, without it, the Torment*".[25] The plausible solution of the problem would be that Mahomet did, as usual, confuse two different ideas that resembled superficially to each other, namely God's messengers at the Last Judgment with the morally contradictory inmates of the intermediate space who can view both Paradise and Hell. It is beyond doubt that the idea of such a space is one of the basic components of *Al 'Arāf* and the starting-point of the comment to Sura *VII*. The only difference is that both in the said comment and in Muslim tradition *Al 'Arāf* tends to be considered a sort of Purgatory, something which, at least on first sight, is not the case with Kaïoumos' intermediate space. *Al 'Arāf's* transitoriness, on which we shall expand below, is obviously opposed to the eternity of the said space, but does not exclude the similarity and relationship between the two.

§ 19. Sale suggests a different origin of *Al 'Arāf*: "*The wall or partition* [which] *they imagine to be between that place* [Paradise] *and Hell, seems to be copied from the great gulf of separation mentioned in the Scripture* [Luke xvi, 26 (= Καὶ ἐπὶ πᾶσι τούτοις, μεταξύ ἡμῶν [=τῶν ἀγαθῶν, cf. XVI, 25,24,23,19—20] καὶ ὑμῶν [=τῶν κακῶν, cf. XVI, 19—22 f.] χάσμα μέγα ἐστήρικται· ὅπως οἱ θέλοντες διαβῆναι ἐντεῦθεν πρός ἡμᾶς διαπερῶσιν)]. *They call it al Orf, and more frequently in the plural al Araf, a word* derived from *the verb arafa, which signifies to distinguish between things, or to part them; though some commentators give another reason for the imposition of this name, because, they say, those who stand on this partition will know and distinguish the blessed from the damned by their respective marks or characteristics* [6 Jall'alo'ddin. Vide Kor. c.7]; *and others say the word properly intends anything that is high raised or elevated, as such a wall of separation must be supposed to be* [7 Al Beidâwi]. *The Mohammedan writers greatly differ as to the persons who are to be found on al 'Arāf. Some imagine it to be a sort of limbo, for the patriarchs and prophets, or for the martyrs and those who have been most eminent for sanctity, among whom they say there will be also angels in the form of men. Others place here such whose good and evil works are so equal that they exactly counterpoise each other, and therefore deserve neither reward nor punishment, and these, they say, will on the last day be admitted into Paradise, after they shall have performed*

[25] *The Koran*, transl... by Rodwell, p. 408; cf. Pentakis, *op. cit.*, p. 404; *A Comprehensive Commentary on the Quran: Containing Sale's Translation and Preliminary Discourse, with Additional Notes and Emendations Together with a Complete Index to the Text, Preliminary Discourse and Notes.* By the Rev. E. M. Wherry, M. A., Vol. *IV*, London, Kegan Paul, Trench, Trübner & Co. Limited, 1896, pp. 208—209.

an act of adoration, which will be imputed to them, as a merit, and will make the scale of their good works to outbalance. Others suppose this intermediate space will be a receptacle for those who have gone to war, without their parents' leave, and there than suffered martyrdom, being excluded paradise for their disobedience, and escaping hell because they are martyrs. The breadth of this partition wall cannot be supposed to be exceeding great, since not only those who shall stand thereon will hold conference with the inhabitants both of Paradise and of Hell, but the blessed and the damned themselves will also be able to talk to one another [8 Kor. ubi sup. (c.8). Vide D', Herbel, Bibl. Orient. p. 121, fc.].

If Mohammed did not take his notions of the partition we have been describing from the Scripture, he must have borrowed it at second-hand from the Jews, who mention a thin wall, dividing Paradise from Hell [9 Midrash, Yalkut Sioni, f. 11][26].

§ 20. The most important point, in Muslim tradition relating to *Al 'Arāf* is the admission of internally balanced contradictory souls of Muslims into Paradise after they have performed an act of adoration. This does obviously point to the transitoriness of *Al 'Arāf*, at least in respect to a category of souls contained in it, and shows it to be similar to the Purgatory; however, in respect to the prophets and martyrs it plays the part of an eternal *Limbo*. I recall that the Mohammedans' Hell includes a category of inmates who can be saved and transferred to Paradise : these are the *Muslims* whose evil deeds will surpass the good ones : "*they shall be released after they shall have been scorched and their skins burnt black, and shall afterwards be admitted into Paradise*; *and when the inhabitants of that place shall in contempt call them infernals, God will, on their prayers, take from them that opprobrious appellation. Ohers say he taught that while they continue in Hell they shall be deprived of life or (as his words are otherwise interpreted) be cast into a most profound sleep, that they may be the less sensible of their torments*; *and that they shall afterwards be*

---

[26] George Sale, *The Koran, commonly called Al Koran of Mohammed with Explanatory Notes and a Preliminary Discourse*, by G.S., Also Readings from Savary's version with Illustrations, Plans etc., London, Frederick Warne and Co, and New York (sine anno), pp. 67—68. Sale's ideas are followed by Thomas Patrick Hughes, B.D., M.R.A.S., in his *Dictionary of Islam*, being a Cyclopaedia of the Doctrines, Rites, Ceremonies and Customs together with the Technical and Theological Terms of the Muhammadan Religion, New York—London, 1885, pp. 20b—21a. According to Enst Diez, *Glaube und Welt des Islams*, Stuttgart, 1941, p. 63, "Die sieben Himmel türmen sich über uns vom untersten bis zum höchsten, der indessen auch noch nicht der äusserste Ort der Glückseligkeit ist. Denn darüber gibt es noch sieben Lichtmeere und dann noch eine unendliche Zahl von ätherischen Regionen verschiedener Substanzen, sieben von jeder Sorte und dann erst das Paradies, das selbst wieder eine siebenfache Unterteilung hat. Unsere Erde ist der Aufenthalt der Menschen, Tiere und Genien, deren Aufenthalt die Berge von Kaf sind, welche die Erde umgeben. Die sechs anderen Erden, die unter diesen liegen, sind Kreise der Hölle, zwischen diesen und unserer Erde aber liegt das Fegefeuer, El Araf"; cf. p. 52.

received into paradise and there revive on their being washed with the water of life; though some suppose they will be restored to life before they come forth from their place of punishment, that at their bidding farewell to their pains, they may have some little taste of them. The time which these believers shall be detained there, according to a tradition handed down from the prophet, will not be less than mine hundred years, nor more than seven thousand. And as to the manner of their delivery, they say they shall be distinguished by the marks of prostration on those parts of their bodies with which they used to touch the ground in prayer, and over which the fire will therefore have no power; and that being known by this characteristic, they will be released by the mercy of God, at the intercession of Mohammed and the blessed; whereupon those who shall have been dead will be restored to life, as has been said; and those whose bodies shall have contracted any sootiness or filth from the flames and smoke of hell will be immersed in one of the rivers of Paradise, called the river of life, which will wash them whiter than pearls [' Pocock, Not. in Port. Mosis p. 289—291]"[27]. Generally speaking, according to the Koran the sinful will stay for ever in Hell, but this refers to the infidels alone : the Muslims and all those who adopted Islam but committed heinous sins, will be freed of them after they have expiated their crimes by the torments inflicted on them. The contrary view is classed as heretical because it is firmly maintained by Orthodox Muslims that no infidel or heathen will ever be redeemed, nor will ever a person who during his lifetime believed in the Unity of God be condemned to eternal punishment [28].

§ 21. So Kaïoumos' eternal intermediate position of contradictory souls undergoes a serious transformation in Islamic theology : for the faithful it becomes a transitory space, sort *of Purgatorium*, while for the martyrs and prophets it seems to be eternal. In this respect Sale has observed in his commentary to Sura *VII* :

"*From this circumstance* [i.e. from the fact that, according to the Koran, "*Yet they* — i.e. the inmates of *Al 'Arāf — shall not enter therein, although they earnestly desire it*"] *it seems that their opinion is the most probable which makes this partition a sort of Purgatory for those, who though they deserve not be sent to hell, yet have no merits sufficient to gain them immediate admittance into Paradise, and will be tantalised here for a certain time with a bare view of the felicity of that place*"[29]. Wherry adds to this : "*They will, however, eventually be received into heaven, for when the command to worship will be given to the Universe just before the final judgment, these will prostrate*

[27] Sale, *op. cit.*, pp. 66—67.

[28] *Op. cit.*, p. 66; cf. Diez, *op. cit.*, p. 52 : "*Die Hölle soll allerdings für die wahren Muslims nur ein vorübergehender Aufenthalt, ein Fegefeuer sein, sie werden das Feuer nur durchstreiten*".

[29] Sale, *op. cit.*, p. 120 ftn. b.

themselves and thus the balance on the side of virtue will become heavier, and they will be admitted into heaven-Tafsir-i-Raufi"[30]. Sale does further observe that the phrase "*Enter into Paradise*" of Sura *VII* is addressed to the "*poor and despised believers* [whom they, the chiefs and ringleaders of the infidels, despised in their lifetime as unworthy of God's favour]..." ; and he adds : "*Some commentators however, imagine these, and the next preceding words are to be understood of those who will be confined in Al 'Arāf and that the damned will, in return for their reproachful speech, swear that they shall never enter paradise themselves, whereupon God of his mercy shall order them to be admitted by these words* [4 Al Beidâwi]".

§ 22. Let us now return to the investigation of the relation between *Al 'Arāf* and Intermediate Space. At least as it appears in the comment to Sura *VII*, and in Muslim Tradition, the concept of *Al 'Arāf* is an articulated entity that in many respects resembles that of Kaïoumos, from which or from whose sources it seems to have originated. Given that no Christian author could at that time (VII th century) derive ideas from an as yet unformed literature such as that of Islam, it appears indisputable that the Koran and its commentators as well as Muslim tradition in general drew from Christian sources. On the other hand, given the proximity of Arabia to the Bay of Saint Anthony, where Kaïoumos had lived before moving to Cyprus and where he would, together with other anchorites, have certainly formulated his theory, it is most probable that Mohammed himself heard of it from people related to Kaïoumos or from the latter one personally. It is well known that the prophet and his circle were acquainted with many Christians and Jews both at Mecca and elsewhere, among the former monks of Sinai and the Sinaitic peninsula including the Bay in question [31]. Kaïoumos would have obviously been in contact with Arabs if not with Mohammed himself and this should be counted among the several Christian-Nestorian, Monophysitic and other influences to which the emerging Islam was subjected.

§ 23. On the other hand, it should be noted that even if we accept a later date for the comment to Sura *VII* and for Sura *LVII* — both composed between some year before 622 and 626/627 f. (see below, § 24), the nucleus of the idea of *Al 'Arāf* contained in these Suras presupposes the background of ideas that led to Kaïoumos' theory as being roughly

[30] Wherry, *op. cit.*, Vol. II, p. 212 ftn.

[31] Rodwell, *op. cit.*, pp. 5, 8—12. H. Lammens, S.J., *L'Arabie Occidentale avant l'Hégire*, Beyrouth, 1928, pp. 1, 2, 23, 39, 21, 22, 32, 40, 47, 57, 78, 82, 89, 35, 38, 44, 60, 67, 60, 10, 84, 85, 309 ; Joseph Chélhod, *Introduction à la sociologie de l'Islam, De l'Animisme à l'Universalisme*, Paris, 1958, pp. 89, 135, 138, 140, 143, 178 ; Sale, *op. cit.*, passim, especially the important Preliminary Discourse ; Wherry, *op. cit.*, passim ; Roger Paret, *Un parallèle byzantin à Coran, XVIII, 59—81*, "Revue des Études Byzantines", **XXVI**, 1968, pp. 137—159.

known to Mohammed and his circle. In the meantime — between 627 f. and the forties of the VIIth century or shortly after — Philentolos' Biography was composed [32], and this would have come to be known to the Arabs either directly — i.e. through the Arab-Cypriote contacts following the Arab invasions and intermittent shorter or longer periods of occupation of Cyprus after 647/8 (down to 964/965) — or indirectly, through such Cypriote scholars and theologians with whom the new religion had close links as *Gregory the Cypriote.* This little known but important figure of Christian theology was a Nestorian rationalist who flourished at the time of the Monothelitic Conflict — second quarter of the VIIth century f. — and was in close contact with Orthodoxy too and no doubt with his native island. According to Syrian tradition, he was the father of both Christian and Muslim Mystical Theory [33] and as such he did certainly transmit numerous ideas and concepts, both Greek and old Judaïc, Aramaïc and Semitic, to Islamic theology. It is quite possible that one of them was the idea of intermediate space as formulated by Kaïoumos and conveyed to us by the Biographer of Philentolos. It will be the task of future research to trace the details of this cultural contact and its multiple implications.

§ 24. APPENDIX: THE CHRONOLOGY OF THE SURAS *VII* AND *LVII*.

I. It is known that 74 or 96 Suras were drawn up by the Prophet partly in 610 on the mountain near Mecca [34]. Sura no. *VII* is dated by Rodwell and by Pentakis before 622 since its redaction is located in Mecca. In Rodwell's new arrangement it bears the number *LXXXVII* (= 87), and is followed by only three Suras equally composed in Mecca, nos. *LXXXVIII* (= 88, whose customary serial number is *XLVI* = 46), *LXXXIX* (= 89, customary no. *VI* = 6), and *XC* (= 90, customary no. *XIII* = 13). According to Rodwell the remaining 24 Suras in his own arrangement were composed in Medina after the Hijra (20 June 622). From this ordering it would follow that Sura *VII* (= *LXXXVII*) was composed shortly before 20 June 622.

II. Here are Nöldeke-Schwally's considerations concerning Sura *VII* : "*Der erste Teil ist wahrscheinlich in Mekka während eines Wallfahrtfestes entstanden. Denn er greift die Gebräuche an, nackt dem Umgang um die Ka'ba zu vollziehen und zur Pilgerreit zu fasten* (*V. 29*). *aus V. 92 f.* (*vgl. V. 127f.*) *scheint hervorzugehen, dass Kurz vorher zu Mekka eine*

[32] Cf. above, § 1, ftn. 1.

[33] Irénée Hausherr, *Aux origines de la Mystique Syrienne*: *Grégoire de Chypre ou Jean de Lycopolis?* "Orientalia Christiana Periodica", IV, 1938, pp. 497—520.

[34] Bertold Spuler, *Geschichte der Islamischen Länder*, Erster Abschnitt, *Die Chalifenzeit, Entstehung und Zerfall des Islamischen Weltreiches*, in *Handbuch der Orientalistik*, herausgegeben von Bertold Spuler, Sechster Band, Leiden 1952, p. 8.

Teuerung geherrscht hatte. V. 163, zu welchem bisweilen noch einige der folgenden Verse hinzugefügt werden, halten manche für medīnisch, wahrscheinlich nur nach einem falschen Schlusse aus [illegible], *(V. 163), das man auf die Juden zu Yatrib bezog. Seltener wird V. 198 oder 203 für medīnisoh erklärt. Aber in V. 156 sind mehrere Zeichen, die tatsächlich einen medinischen Ursprung verraten:* النبى الامى *findet sich nur in medīnischen Stellen, für die es auch besser passt, da der Gegensatz des aus den Heiden hervorgegangenen Propheten zu den Schriftbesitzern in Mekka weniger Bedeutung hatte, die Tora und das Evangelium kommen nie in mekkanischen Suren vor; und endlich deutet* وعزروه ونصروه *unverkennbar auf die Ansār hin. Daher haben wir diesen Vers wie den darauf folgenden V. 157, also V. 156—158, die auch die Gedankenentwicklung hemmen, als einen, vielleicht von Muhammed selbst hierher gestellten, medīnischen Zusatz zu betrachten. V. 174—182 beziehen die Traditionen gewöhnlich auf den Biblischen Bileam oder auf den schon mehrfach erwähnten Umaiya b. Abī' l-Salt. Ein neuerer Erklärer* [Hirschfeld] *denkt an den jüdischen Dichter Kab'b. al Asraf und hält den Abschnitt deshalb für medīnisch*"[35].

III. According to the same authors in the Sura no. *VII* the following parts are to be distinguished : "*Sura 7 lässt sich in fünf Abschnitte zerlegen : V. 1—56 (Verführung Adams und Mahnreden an die Kinder Adams), V. 57—100 (Sendung der alten Propheten Nūh Sālih, Su'aib), V, 101—173 (Mose und die späteren Schicksale der Iuden). V, 174—185 (über einen anonymen Gottesfeind) und schliesslich V, 186—205 (über die letzte Stunde). Obwohl unter diesen Abschnitten keine näheren Beziehungen bestehen, ist es doch denkbar, dass sie Muhammed selbst miteinander vereinigt hat*"[36].

IV. From this it appears that in the Sura under consideration several periods are to be distinguished. Most important in this respect is Blachère's dating cf. vv. 38—51 — where *Al 'Arāf* is mentioned to the third and last period of Mohammed's residence in Mecca [37], i.e. shortly before (20 June) 622 : Blachère gives the Sura *VII* the new serial number 89, which approaches Rodwell's 87, and stresses that, as it is the case with other Suras, in *VII* the subject of the prophet who cries in the wilderness is dominant, and in vv. 101—154 "*La narration se charge de quelques épisodes nouveaux comme celui sur les places d'Égypte*" : a typical example

---

[35] *Geschichte des Qorans* von Theodor Nöldeke, Zweite Auflage bearbeitet von Friedrich Schwally, Erster Teil, *Über den Ursprung des Qorans*, Leipzig 1909, pp. 159—160; cf. pp. 158—159 and 60.

[36] *Op. cit.*, pp. 158—159.

[37] Régis Blachère, *Histoire de la Littérature Arabe des Origines à la Fin du XV^e Siècle de J.C.*, [vol.]**, Paris, 1964, pp. 200—205 f., 224, 225; idem, *Le Coran, Introduction*, I, Paris; 1947, pp. 247 ff., 240—263; cf. R. Bell, *The Quran*, translated with a critical rearrangement of the Surahs, Edimburg 1937—1939, Sura *VII*; *Der Koran, cit.*, p. 154, n. 1 and text, p. 27.

of treatment of that subject are vv. 83—93 of our Sura [38]. Wherry and Sale too hold that, according to internal evidence, Sura *VII* was revealed in Mecca shortly before the Hijra, but some parts of it, at any rate not that mentioning *Al 'Arāf*, were added later in Medina [39].

V. Sura *LVII* is localised by Pentakis, following tradition, "*at Medina and at Mecca*"[40], which means that it was redacted partly before 20 June 622 at Mecca and partly subsequently at Medina. Rodwell gives it the number *XCIX* (= 99) and localises it at Medina: "*The general tone of this sura shows it to have been revealed at Medina, and from verse z2 it may be inferred that its true date lies between the battle of Ohod (624) and the battle of the Ditch*" [41], i.e. after 626/627. Rodwell follows Nöldeke-Schwally who state: "*Sur. 57 wird oft ganz oder wenigstens ihrem ersten oder letzten teile nach für mekkanisch gehalten. Ihr Hauptinhalt, wie der mancher anderen Sûren, besteht in Ermahnungen, für die Glaubenskriege beizusteuern und in Anklagen gegen die Zweifler welche kein Geld hergeben wollen. V. 10 wird oft auf die Einnahme Mekka's bezogen, aber das ist nicht zutreffend, da Muhammed in dem ganzen Stücke nicht so zuversichtlich auftritt, wie es nach diesem grossen Erfolge, tatsächlich der Fall war. Wenn nicht alles trügt, geht auf V. 22 f. hervor, dass Muhammed zur Zeit der Abfassung im Unglück war. Wir setzen daher die Sura am wahrscheinlichsten in die Zeit zwischen der Uhudschlacht* [*624*] *und dem Grabenkriege. Der "Sieg" (fath), auf den V. 10 anspielt, wird wohl die Schlacht von Badr sein*"[42]. Sale and Wherry do also date this Sura to the Medinan period, i.e. after the Hijra [43].

VI. Generally speaking one should bear in mind that the chronology of the Suras is something uncertain and changeable and that in them were confused old with new events by Mohammed himself or by the redactors of the Quran [44].

---

[38] Blachère, *Histoire, cit.***, pp. 217—219; cf. p. 222.
[39] Wherry, *A Comprehensive Commentary on the Quran, cit., II*, pp. 201—202.
[40] Pentakis, *Τὸ Κοράνιον, cit.*, p. 403.
[41] Rodwell, *The Koran*, p. 407.
[42] Nöldeke-Schwally, *op. cit.*, p. 195; cf. p. 60.
[43] Wherry, *A Comprehensive Commentary*, IV, pp. 115—116; *Der Koran*, pp. 492,27.
[44] Rodwell, *op. cit.*, pp. 2—6; Reuben Levy, *The Social Structure of Islam*, being a Second Edition of the Sociology of Islam. Cambridge 1962, pp. 151—153; R. A. Nicholson, *Literary History of the Arabs*, London 1907, ch. III; Blachère, *Histoire,***, *loc. cit.*, espec. pp. 200—205 f., 224—225; *Der Koran, cit.*, passim.

KRITISCHE BEMERKUNGEN ZU KRETISCHEN TEXTEN

E. KRIARAS
(Thessaloniki)

I.

INTERPRETATION UND BERICHTIGUNG EINER KATZURBOS-STELLE
(III, 315)

In der Komödie des Georgios Chortatses „*Katzurbos*", die uns zuletzt (1964) in der Ausgabe von Linos Polites [1] vorlag, legt der Dichter im 3. Akt 315 und im Zusammenhang mit den „πολιτικές", den öffentlichen Dirnen, der Aneza folgende Verse in den Mund:

'Σ τσί πόρτες ὅλες στέκουσι, τσί γειτονιές κρατοῦσι,
στά παραθύρια κρέμονται, 'ς τσί φόρους περπατοῦσι
κι 'ἀναγελοῦν καί προσκαλοῦν καί κράζουν κι'ἀσενίζουν
κι'ἁρποῦν τούς ἄντρες φανερά καί μέσα τσί σφαλίζουν.

Zu dem Verb „ἀσενίζω" bemerkt der Herausgeber (S. 109—110), daß er die Bedeutung des Wortes nicht zu klären vermochte. Daß es mit dem Verb „ἀσενιάρω" zusammenhängt, schließt er aus und vermutet in dem Wort eine Bedeutung, die mit irgendeinem üblen oder obszönen Getue der „πολιτικές" zu tun habe. Zögernd äußert er die Auffassung, das Wort müsse wohl mit den venezianischen „assenada" und „assennità" in Verbindung gebracht werden, wonach dann das Verb „sich ungebührlich benehmen" bedeuten würde. Er läßt aber auch die Möglichkeit offen, das Verbum „mit dem altitalienischen „assenare" = dare senno, far avvertire, d.h. zuwinken, mit Zeichen und Handbewegungen einladen" in Zusammenhang zu bringen.

[1] Γεωργίου Χορτάτση, Κατζοῦρμπος, κωμωδία, κριτική ἔκδοση, σημειώσεις, γλωσσάριο Λίνου Πολίτη ('Εταιρία Κρητικῶν 'Ιστορικῶν Μελετῶν, Κρητικόν Θέατρον, 1) Herakleion, 1964.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 479—485, BUCAREST, 1971.

St. Alexiu [2] führt diese Katzurbos-Stelle in dem von ihm veröffentlichten Auszug des Chortatses-Textes unverändert an und interpretiert [3] ebenso wie Polites.

Ich halte es für sicher, daß das „ἀσενίζουν" der Ausgabe mit „ἀγενίζουν" berichtigt werden muß, einem Verb, das wir nur aus zwei Stellen eines anderen kretischen Textes kennen, nämlich aus der „Ρίμα θρηνητική" des Joannes Pikatoros (ed. von Kriaras in Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, 2, 1940) V. 336, 340. In V. 336 lesen wir:

ἐκίνησα τόν χάρο ν'ἀγενίζω
καί ἀνάταξά τον ἄχριστα καί τ'ὄνομά ντου ἐβρίζω.

Mit größter Wahrscheinlichkeit ist die Katzurbos-Handschrift richtig gelesen. Immerhin ist aber paläographisch der Übergang von „γ" in „σ" sehr leicht. Ich möchte dazu bemerken, daß bei Pikatoros das Verbum in einem weiter entwickelten transitiven Sinne für „jemand beschimpfen"[4] verwendet wird.

Das Verbum „ἀγενίζω" muß mit dem spätgriechischen „ἀγεννίζω" (und „ἀγενίζω") in Verbindung gebracht werden, das bei dem Schriftsteller Teles (3 .Jh.n.Chr.)[5], vorkommt und „sich unhöflich, ungebührlich betragen" bedeutet. In der Katzurbos-Stelle hat das Verbum m.E. die speziellere Bedeutung von „Zoten reißen". Aus klassischer Zeit schon bekannt ist auch das Adjektiv „ἀγεννής" oder „ἀγενής", das, bei Personen verwandt, jemanden „ohne edle Abkunft", und bei Sachen und Ereignissen „gering, billig" bedeutet (βωμολοχεύματ' ἀγενῆ, Aristoph. Eirene 748), was übrigens auch das Substantiv „ἀγεννία" in der Bedeutung von „Gemeinheit, Pöbelhaftigkeit" belegt.

Ich muß dabei hinzufügen, daß im „Θησαυρός τετράγλωσσος" von Gerasimos Vlachos das Verbum „ἀγενεύγω" (das sicher von „ἀγενής" stammt) unter anderen mit „fare insolenze", das Substantiv „ἀγενιά" mit „insolenza", das Adjektiv „ἀγενικός" mit „insolens" und das Adverb „ἀγενικά" mit „insolenter" erklärt werden. Wörter der gleichen Familie treffen wir heute noch in Karpathos an, wie uns das „Ἱστορικόν Λεξικόν τῆς νέας ἑλληνικῆς" nachweist: Stichwort „ἀγενικός" („ἀενκός" auf Karpathos) mit den Bedeutungen: 1) unhöflich, grob; 2) gefräßig; b) habsüchtig (das Neutrum „τά ἀενικά" = die Schweißausbrüche); Stichwort: „ἀγενικά" (Adv.) („ἀενικά" auf Karpathos) mit der Be-

---

[2] Κρητική Ἀνθολογία, β' ἔκδοση, S. 132.
[3] St. Alexiu, a.a.O., S. 254.
[4] Zu der jüngeren transitiven Verwendung älterer intransitiver Verben vgl. N. P. Andriotes, Προσφορά εἰς Στίλπωνα Ν. Κυριακίδην, Thessalonike 1953, S. 51 ff. und bes. S. 53 ff.
[5] S. Liddell-Scott-Jones, *A Greek-English Lexicon*, Sp. 8, Stichwort.

deutung „gierig, mit Gefräßigkeit", wie auch Stichwort „ἀγενικοπίνω" („ἀενικοπίνω" auf Karpathos) mit der Bedeutung „gierig trinken".

In meinem Lexikon der mittelalterlichen griechischen volkssprachlichen Literatur I wird das Wort „ἀγενίζω" etymologisch als ein Verb zu dem Substantiv „γένος" angesehen und das „ἀ-" der ersten Silbe präpositiv behandelt und dem „γενολογῶ" =„ die Verwandtschaft beschimpfen" gegenübergestellt, welches Verbum in einer ganzen Reihe von mittelalterlichen volkssprachigen Texten vorkommt („Πουλολόγος", ed. von Krawczynski, 657, „Πουλολόγος", ed. von Wagner, *Carmina graeca*, 640, „Κατζοῦρμπος", ed. von Polites, Δ' 147, Ε' 331, „Στάθης" ed. von Sathas, „Κρητικόν Θέατρον", Γ' 436). Was ich aber weiter oben angeführt habe, zwingt mich, die von mir zuvor vertretene Auffassung — ich darf dabei sagen, mit Zurückhaltung vertretene Auffassung, da ich auch die Verwandtschaft mit dem spätgriechischen" „ἀγεννίζω" offen ließ — in meinen genannten Lexikon zu revidieren, was übrigens sehr bald in den Zusätzen und Berichtigungen, die dem 2. Bande des Lexikons am Schluß beigegeben werden, unter dem Stichwort „ἀγενίζω" geschehen wird.

Die Wiederherstellung und Interpretation der Katzurbos-Stelle gibt mir die Gelegenheit zu betonen, wie sehr beim Studium älterer neugriechischer Texte nicht nur die griechischen Lexika der vergangenen Jahrhunderte, sondern auch einzelene Wörter, die in regionalen Idiomatismen des Neugriechischen erhalten geblieben sind, helfen können. Und in diesem Rahmen ist schließlich außerdem noch darauf hinzuweisen, daß es zum Nutzen unserer Sprachforschung notwendig ist, daß der Druck des Historischen Lexikons der Akademie von Athen wiederaufgenommen und fortgeführt wird, nachdem dessen Vorwurf bekanntlich das Studium der neugriechischen Volkssprache und ihrer Dialekte ist.

II.

NOCHMALS ZUR WIEDERHERSTELLUNG EINER EROTOKRITOS-STELLE (Δ 1077)

In einer meiner kleineren Veröffentlichungen [6] habe ich, der Feststellung eines meiner mir dem Namen nach nicht mehr erinnerlichen Schülers (Es handelt sich um eine Seminararbeit, deren Verfassername jedoch verschollen ist) folgend eine Wiederherstellung der Erotokritos-Stelle Δ 1077 vorgeschlagen, nämlich das Wort „τσινιές" = Hufschläge,

[6] 'Ελληνικά 21, 1968, 410—412.

das in den venezianischen Ausgaben des Textes und in der kritischen Ausgabe von Xanthudidis steht, als „τσί νιές" = die neuen, die frischen (d.h.: Pferdeverletzungen) zu lesen. Es dürfte jedoch nötig sein, auch in meinem neuen Beitrag die vollständige Stelle im Erotokritos anzugeben:

> Μεγάλος καλορίζικος ἐκράζουντονε τότες
> ἐκεῖνος ὁπού ' πόθαινε μέ τσί πληγές τσί πρῶτες
> κι'ὡς εἶχε πέσ'ἀπ'τό φαρί τή ζήση νά τελειώση
> κι'οὐδ'ἄλλο πόν'ὁ πόλεμος κ'ἡ μάχη νά τοῦ δώση.
> Μά οἱ ἄλλοι πού γκρεμνίζουνταν κ'εἶχαν πνοή κ'ἐζοῦσα
> οἱ καβαλάροι κ'οἱ πεζοί τούς ἐκλοτσοπατοῦσα·
> κι'ἀπάνω 'ς τσί λαβωματιές τά πέταλα βουλοῦσα
> καί τήν πληγή ξεσκίζασι καί πόνους ἐγροικοῦσα·
> καί μέ τσινιές, λαβωματιές, κριτήρια πού τῶς δίδα,
> πολλά 'σκημα τελειώνασι δίχως ζωῆς ὀλπίδα.

Ich setze voraus, daß der Leser das, was ich an Belegen für meine Lesart in der erwähnten Veröffentlichung vorgebracht habe, vor Augen hat oder haben muß. Wenn ich also heute zu Einwendungen zu dieser Frage von Seiten meines Kollegen Linos Polites [7] Stellung nehme, so beschränkte ich mich darauf, das vorzubringen, was ich dazu an Gegengründen habe, zumal meine Auffassung die gleiche bleibt wie die in der Veröffentlichung Dargetane.

Erstens habe ich zu bemerken, daß ich bei der Niederschrift sehr wohl wußte, daß auch die venezianischen Ausgaben (Im wesentlichen hat nur die erste, wie allgemein bekannt, eigentlichen Zitationswert, da die zweite eine einfache Wiederholung der ersten ist) das Wort „τσινιές" haben. Es ist aber selbstverständlich, daß der solche Fragen Bearbeitende von der herkömmlichen kritischen Ausgabe des Textes (hier von der allerseits als vorzüglich anerkannten Bearbeitung von Xanthudides) ausgeht, ohne natürlich darüber in Unkenntnis zu sein — wenn eine solche Kenntnis gegeben ist — was die vorhergehenden — guten oder auch mäßigen — Ausgaben bringen.

Daß die Venezianische Ausgabe von 1713 in Vers III 1077 „δαγκαματιές" statt „λαβωματιές" schreibt, ist m.E. kein entscheidender Punkt, denn auch der nun einmal wertvollste Zeuge, in unserem Falle die 1. Ausgabe des Erotokritos, bringt manchmal nicht die genauesten oder echtesten Fassungen. Im vorliegenden Falle nahm auch Xanthudides — wie später ich ebenfalls — an, daß wir der Variante des Erotokritos folgen müssen. Wie kam aber Xanthudides zu dieser Annahme? Die Tatsache, daß das Wort „δαγκαματιά" nirgends sonst im Erotokritos vorkommt?

[7] Ἑλληνικά 22, 1969, 235—237.

Vielleicht. Trotzdem könnte das Wort, wie ich bereits vermutet habe, Kornaros verwendet haben, da es sowohl in älterer Zeit wie auch heute noch in der kretischen Dialektform „δαγκάνω" und noch idiomatischer in der Form „δακάνω" vorkommt. Sollte es nun heute nötig sein, noch weitere Argumente für meine Auffassung vorzubringen, dann wären dies die beiden Folgenden: 1.) Die zwei Wörter „τσινιές" und „λαβωματιές" können schlechterdings nicht so, wie sie es tun, zusammenstehen. Ein Dichter mit dem Sprachgefühl eines Kornaros könnte einfach nicht sagen (wie dies die erste Ausgabe tut und der dann Polites folgt), daß die, welche damals starben, „μέ τσινιές καί μέ δαγκαματιές" starben. Es stirbt jemand (bei richtiger sprachlicher Formulierung) „ἀπό τσινιές" und „ἀπό δαγκαματιές", während jemand natürlich tötet oder verletzt „μέ τσινιές καί μέ δαγκαματιές". Aber auch die Formulierung in der Ausgabe von Xanthudides und in der Handschrift kann richtig sein, wonach alle, die starben „μέ τσινιές καί μέ λαβωματιές" starben, weil wir wohl sagen können, daß jemand „μέ λαβωματιές" und auch „ἀπό λαβωματιές" stirbt, jedoch nicht „μέ τσινιές", sondern nur „ἀπό τσινιές". Die „λαβωματιές" sind dessen, der stirbt, dagegen die „τσινιές" eines dritten. Das heißt also: Die Wendung „μέ τσινιές καί δαγκαματιές" muß zu einem Verbum gehörend verstanden werden, das als Subjekt „τά ἄλογα" hätte. Oder allgemeiner gesprochen: Die Ursache wird (abgesehen von anderen Möglichkeiten) sowohl durch die Präposition „ἀπό" als auch durch die Präposition „μέ" ausgedrückt. Aber nur in ganz bestimmten Fällen können wahllos die Präposition „ἀπό" oder die Präposition „μέ" benutzt werden. Dies ist der Fall, wenn das Substantivum, das mit oder ohne Artikel mit einer Präposition verbunden ist, sich auf das Subjekt des Verbums bezieht, von dem die präpositionale Bestimmung abhängig ist. Dies ist der Fall bei „μέ λαβωματιές πέθαιναν" = es starben jene, die verletzt worden waren, diese hatten die Wunden. Ein gleiches Beispiel gibt die „Θυσία", ed. von Megas [2], 304: „ἄθρωπος μέ τό λίγωμα ποτέ δέν ἀποθαίνει" = wer in Ohnmacht fällt, der stirbt nicht. In anderen solchen Fällen, wo z.B. das Substantivum, das mit der Präposition verbunden ist, entweder ohne Artikel steht [8] oder nicht mit einem abhängigen (relativen) Satz [9] verbunden ist, ist es nötig, daß die Verwendung der Präposition „μέ" vermieden wird. Grund zu dieser Vermeidung ist der Umstand, daß diese Präposition aus Gründen, die in ihrer Hauptbedeutung (Teilnahme) wurzeln, dort anwendbar ist, wo ein gewisser Sinn von Mitteilnahme

---

[8] Z.B. "οἱ δέ πού εἰς πόλεμο ἔστηκαν ἀπό σπαθίου ἀποθάναν" Χρονικόν Μορέως, ed. Kalonaros, 1487. Ein "μέ σπαθί" würde heißen, daß sie mit ihrem eigenen Schwert bezw. durch ihr eigenes Schwert starben.

[9] Wenn Kornaros schriebe "μέ τσινιές πού τῶς ἐδίδαν" starben wäre es natürlich richtig.

oder Identität vorliegt. Die „Λαβαματιά" ist dessen der stirbt, die „τσινιά" ist dessen, der ausschlägt.

2.) Nebeneinander können μέ τσινιές, (μέ) δαγκαματιές" so wie es Polites im Anschluß an die 1. Ausgabe vorschlägt, richtig stehen aus dem folgenden Grund. Der Dichter sagt uns, daß diejenigen, die von den Pferden fielen, vom Fußvolk und von den Reitern zertrampelt wurden. Aber als ob das noch nicht genügt hätte, stampften auch noch die Pferdehufe auf ihre Verletzungen. Was ist nun die natürliche Folge im Denken des Dichters und was die natürliche Geschehnisfolge? Die Hufe der Pferde verursachten denen die am Boden lagen neue Wunden („τήν πληγή ξεσκίζασι" sagt der Dichter). Das Pferd schlägt aus (τσινᾶ) oder beißt (δαγκώνει), wenn es von jemand gereizt wird, aber nicht wenn es sich vor einem Halbtoten befindet; dann zerstampft es ihn, wie es der Dichter schon mit seinen eigenen Worten sagte. Die befriedigende Lesart des Geschehnisses ergibt sich lediglich in „τσί νιές λαβωματιές", welche die Hufe der Pferde verursachen. Die dichterische Beschreibungskraft ist schon groß genug, so daß es nicht nötig ist, noch mehr Spannung und Dramatik in die Szene zu legen, indem wir in dem Falle nicht passende „δαγκαματιές" hinzufügen.

III.

WIEDERHERSTELLUNG EINER STELLE AUS DEM APOKOPOS DES BERGADES

(V. 289)

Der Dichter des Apokopos erzählt uns in Vers 277 ff die Geschichte der beiden Brüder, die sich unter den Toten befinden. Irgendwo in einem Lande lebte der Vater der beiden jungen Leute. Der Dichter fragt nun die beiden (V. 279 f):

> ... Πόθεν καί ἀπό ποῦ καί τοῦτο πῶς ὁμάδιν
> καί πότες ἐκατέβητε καί τί καιρόν στόν Ἅδην;

Anfangs wollen die beiden jungen Leute auf die Frage nicht antworten, Später aber sagte der eine von ihnen zum Dichter (VV 287 ff.):

> λοιπόν ἀπῆν τό ρώτησες, θέλω σοῦ τ'ἀναγγείλει
> ὡς ἐξ ἀνάγκης ἀποδά μέ τά πικρά τά χείλη.
> Μάθ' ἀπό τήν πατρίδα μας κατ' εὐγενειάν κρατιῦμεν·
> καί ποιάν πατριδ'ἄν ἐρωτᾶς, δεύτερον νά σοῦ ποῦμεν.
> 'Εμᾶς εἶν'ἡ πατρίδα μας ὅπου 'ναι τό λογάριν: ...

Uns interessiert hier Vers 289 oder besser die Doppelzeile 289/90. Wie wird der Text dieser Doppelzeile überliefert? Alexiu [10] hielt sich in seiner Ausgabe an die Venezianische Ausgabe von 1534, während Handschrift V den zweiten Halbvers von V. 289 wiedergibt mit :

. . . . . καί τί γενέαν κρατοῦμεν. [11]

Meiner Ansicht nach müssen zwei leichte Verbesserungen im 1. Halbvers vorgenommen werden und man muß für den zweiten der Überlieferung der Handschrift V folgen. Dann ließe sich der Vers wiederherstellen mit :

Μαθ'ἀπό τί πατρίδα ἐμεῖς καί τί γενεά κρατοῦμεν.

Der eine der beiden Brüder will, indem er so seine Gedanken wiedergibt, die Bedeutung des Vaterlandes (τί πατρίδα) und der edelen Abkunft (τί γενεά) betonen. Erst später (δεύτερον) behält er sich vor, sein Vaterland zu nennen. (Er verspricht es wenigstens, denn in Wirklichkeit tut er es nicht, wie der Fortgang des Gedichtes zeigt.) — Er gibt in der Folge mit V. 291 ff. eine Beschreibung ihrer Heimat und der Bedeutung, die sie hatte :

Ἦτον καθρέφτης τ'οὐρανοῦ, ἦτον τοῦ κόσμου εἰκόνα (V. 297).
Ἦτον ἡ κρίση τῆς σοφιᾶς . . . . . (V. 299).
Ἦτον ἀντίθετον σκαμνίν τῆς βασιλειᾶς τῆς Ρώμης (V. 301) usw.

Es besteht keine Tautologie aber auch kein Widerspruch zwischen V. 289 und dem folgenden, nachdem der erste davon spricht, wie die Heimat und ihr Geschlecht waren, und der zweite, welches das Vaterland der beiden Brüder ist.

Schließlich möchte ich noch bemerken : Wir sind für die 2. Hälfte des Verses 289 dem Text des Manuskriptes V gefolgt, das, wie festgestellt worden ist [12], im allgemeinen in der Überlieferung des Textes zurücksteht. Doch in überaus vielen Fällen [13] rettet es uns geglückte Fassungen, die wir heranziehen müssen und dabei in diesen Fällen von der Fassung der venezianischen Ausgabe von 1534 absehen müssen.

---

[10] Μπεργαδῆ 'Απόκοπος, κριτική ἔκδοση Στυλιανοῦ 'Αλεξίου (Κρητικά Χρονικά 17, 1964, 183—251).

[11] Legrand, der 1881 den Apokopos veröffentlichte (Bibliothèque Grecque Vulgaire II.) nach der Ausgabe von 1534, gibt nicht an, ob er der Ausgabe bei diesem Vers gefolgt ist, den er wiedertgibt mit ; Μές' ἀπό τήν πατρίδα μας μαθ' εὐγενειάν κρατοῦμεν. Die Überlieferung des Verses hält L. Polites (Προσφορά εἰς Ξτ. Κυριακίδην, Thessalonike, 1953, S. 554) befriedigender in der Ausgabe von 1534. Meiner Ansicht nach aber kann sie nicht als endgültig befriedigend angesehen werden, wie ich in diesem Beitrag ausführen werde, wennschon sie in der Tat befriedigender ist als die Fassung des Verses in der Ausgabe von Legrand.

[12] Vgl. L. Polites, a.a.O., S. 550.

[13] Vgl. Alexiu, Απόκοπος, S. 186.

SOME NOTES ON AN INSCRIPTION FROM MEDIEVAL SILISTRA (C. 976)

MACIEJ SALAMON
(Katowice)

The seventh volume of "Revue des Études Sud-Est Européennes" — Hommage Bănescu brought an interesting study dealing with a reinterpretation of an epigraphical monument found in Silistra in the year 1952.[1] The inscription had been dated by its first editor, V. Beševliev for the years 1042—1052, because of the names of emperors : Constantine and his wife Zoe, which he supposed to be engraved on the stone.[2] Of course the first name can be deciphered beyond doubt, but the second one reconstructed only hypothetically, has been proved by I. Ševčenko now to be wrong. This author instead of the partly arbitrary, partly ununderstandable : [Z]ώ(ης) με(τὰ) τῶν πορῥ[ν...] has proposed [P] ωμέ(ων) τῶν Πορφ[υρογεννήτων] which makes good sense. Because of the plural article τῶν he puts forward a thesis that our inscription was dated by mentioning two names of emperors born in purple. The supposition seems to be an ingenious one. In the time when Silistra was governed by the Byzantines there was only one couple of emperors with an imperial descent (I mean the Xth—XIth centuries of course), they were the brothers Basil II and Constantine VIII. To this point Ševčenko's reasoning seems fully authorized, and his changing the monument's date can be accepted for certain.

There was only one fragment of the text which looked a little obscure to the author. I mean a κε standing in front of the imperial title. The corresponding part of the inscription reconstructed partly by Ševčenko

[1] I. Ševčenko, *A Byzantine Inscription from Silistra Reinterpreted*, "Revue des Etudes Sud-Est Européennes", Hommage Bănescu, VII, 1969, pp. 591—598.

[2] V. Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berliner Byzantinische Arbeiten, v. XXX, Berlin 1964, pp. 51—52, No. 78.

was : Βασῃ[λείον κε]| Κωνσταντ(ίνου) {κε} αὔ[τοκρατόρων] |[Ῥ]ωμέ(ων) τῶν πορφ[υρογεννήτων]. At first one has the impression that the κε makes no sense and that the author's bracketing was right. He himself explained it : "... I bracketed it as redundant, however it may have to be retained, and a lacune (to be filled as <βασιλέων> or <τῶν μεγάλων βασιλέων> as on the Egrek stone) postulated in front of it. In either eventuality I assume en error, either of redundancy or of omission on the stonecutter's part...". A similar case the author thought to have found in an inscription from Constantinople copied by Covel (very carefully as he asserted). There was a fragment in the text of it :... τῶν πορφυρογεννήτων φιλοχρίστων κ(αὶ) αὐτοκρατόρων δεσπότων...[3] And here, comparing the two inscriptions and their formulae, Ševčenko seems to make a mistake.

The imperial titles used to consist of some adjectives (πιστός, φιλόχριστος, εὐσεβής, πορφυρογέννητος, etc.) accompanying one or two nouns (βασιλεύς, δεσπότης). The word αὐτοκράτωρ was often treated as a noun [4], but because of its origin it could be also employed as an adjective (hence in Russian самодержец — αὐτοκράτωρ, самодержный царь — αὐτοκράτωρ βασιλεύς). In our case the latter eventuality seems to be evident. There is already a noun in the text, and it would be strange to find two adjectives followed by two independent nouns in the text, without a καί between the nouns. But if we presume that the word αὐτοκράτωρ is an adjective, all the sentence will be clear : three adjectives combined with a καὶ (πορφυρογέννητος, φιλόχριστος καὶ αὐτοκράτωρ) which describe the following noun (δεσπότης). Now we conclude that the κ(αὶ) is not redundant in the inscription of Covel, and it cannot serve as parallel for the Silistra stone.

Let's come back to our inscription. As we see the κε in front of the imperial title cannot be dismissed so swiftly. On the contrary, it is not hard to explain its meaning following the line proposed just by Ševčenko. He rightly guessed that the word requires a <βασιλέων> or <μεγάλων βασιλέων> in front of it. Why not to accept that such a title was really engraved? To guess where it did we must consult the reconstructed texts proposed by Beševliev and Ševčenko :[5]

Beševliev :

+Ἀνεκενήσ(θη) κ[ὲ ἐκαλιερ-]
. γίθη ἐπὴ βασῃ[λίας δεσπότου]
. Κωνσταντ(ίνου) κὲ Αὐ[γούστης]
. [Ζ]ώ(ης) με(τὰ) τῶν πόρο̣[ν...]
[ ]π[ ]

[3] I. Ševčenko, *o.c.*, 597 : the text taken from Dr Covel's Diary, British Museum Additional, 22912, f. 86v or 85v.

[4] e.g. αὐτοκρατώρων Ῥωμαίων in the inscription from Egrek (1007) or in that from Silistra we are discussing here. The Egrek inscription — M. Brosset, *Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le Père Nersès Sargisian*, "Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg", VIIe Série, v. VIII, No. 10, 1864, pp. 12—14, No. 3 a.

[5] Beševliev, *o.c.*, 51, Ševčenko, *o.c.*, 596.

Ševčenko :

+'Ανεκενήσ(θη) κ[ὲ καλλιερ]
γίθη ἐπὴ Βασῃ[λείου κὲ]
Κωνσταντ(ίνου) {κὲ} αὐ[τοκρατόρ(ων)]
['Ρ]ωμέ(ων) τῶν πορφ[υρογεννήτ(ων)]
[ἔτ(ους)]

Let's compare the number of letters the investigators foresaw for every verse. Counting them we must keep in mind that the writer of our monument used some ligatures, from which we know such as NH, TH, and that he superscribed the letters preceding endings : T at the end of Constantine's name, and E in 'Ρωμέ(ων). The inscription abbreviated also the nouns removing their endings : Κωνσταντ(ίνου). Only there is no certainty as regards whether such or such abbreviation was really used in the lost part of the stone, and it makes the total only approximative.[6]

Verse	Beševliev		Ševčenko	
	total	supplemented	total	supplemented
I	17	8	17	8
II	18	8	15	5
III	16	5	19	8
IV			19	9

First of all we must observe that the authors are unanimous as far as the verse I is concerned, which by them both is supposed to have 17 letters. Nevertheless they obtain this number giving two different readings : ἐκαλιεργίθη (Beševliev) and καλλιεργίθη (Ševčenko). For me both seem proper : the augment ε as well as the double λλ. That's why the two reconstructions of the first line if supplemented mutually give :... ἐκαλλιεργίθη..., and amount to 18 letters.

The following verses were reconstructed differently. Only one thing is common for them : that they approached the number of 18 letters. This was just the number proposed by Beševliev for the second line. The third was shortened to 16, but it was just there that he proposed the wrong reading : Αὐ[γούστης]. On the contrary Ševčenko proposed only

[6] Beševliev does not mark the probable abbreviations in the parts reconstructed by him, luckily Ševčenko does, with one exception, that in the name of Basil. The latter author seems also to be wrong writing Βασιλείου in an inscription where ι is substituted by η and αι by ε. On the contrary Beševliev's supposition is more correct. For the ligatures see : the commentary by Beševliev, *o.c.*, 52.

a considerably reduced second line,[7] while the IIIrd and IVth were almost equally long, not very different from the first verse.

The preserved part of the inscription has an almost regular, rectangular shape. It is interesting to observe that also the verses on it are of the same length : 9—10 letters in each. Really the letters are of nearly regular size (although not so much of shape). Now the equal length of the Ist, IIIrd and IVth lines as reconstructed correctly by Ševčenko leads us to the supposition that all the inscription filled a square table, and that the second verse was not shorter than the others, in order not to spoil the symmetry of the monument. To supplement this lacking part of the IInd line we could use a part of Beševliev's reconstruction :. . . ἐκαλιερ | γίθη ἐπὴ βαση[λί(ου) δεσπότ(ου)]| Κωνσταντ(ίνου) κὲ. . . a parallel to which would be : . . . Βασηλεως δεσποτης συν Κονσταντινο . . .[8] The κὲ after, not before, the name of Constantine would be written as a result of a mistake. Nevertheless we prefer to look here for the word βασιλέων, which would only authorize the κὲ before the following part of the title. Then there would be no mistake to be supposed in this place. We put the title βασιλεῖς before the names of the rulers and the first verse will be : ἐκαλλιερ| γίθη ἐπὴ βαση[λέ(ων) Βασηλί(ου) κὲ] Κωνσταντ(ίνου) κὲ αὐ]τοκρατόρ(ων)] [ʽΡ] ωμέ(ων)... The κέ will combine now the βασιλέων with αὐτοκρατόρων. Whether such a supplement gives a regular repartition of the text let's look at a table :

Verse	total	supplement	
I	18	9	after Beševliev and Ševčenko
II	18	8	
III	19	8	after Ševčenko
IV	19	9	after Ševčenko

Apparently the number of letters supplemented in the second line should be 10 but I venture to suppose that it was only 8. There is no difficulty in assuming the superscribed E in βασιλέ(ων) as in ʽΡωμέ(ων) — v. IV. A reading Βασηλ(ίου) seems fully authorized by the coins where the name of the older emperor was written BASIL while even the long name of his coregent was less abbreviated. In our inscription Constantine's name

[7] Although the author did not put the ending into parentheses I make it following the rule accepted by him in the following verses. That's why the bracketed text in the IInd verse does not amount to 7 but to 5 letters in his text. A farther changing of his supplement (cf. notes 6, 9) would lead us even to accept 3—4 letters : Βαση [λ(ίου) κὲ].

[8] G. Seure, *Antiquités thraces de la Propontide*, "Bulletin de Correspondance Hellénique", v. XXXVI, 1912, 568.

is shortened considerably. An inscription from Philippi 963—969, epigraphically closely related to ours, has a very similar form of Basil's name.[9]

A division of the imperial title into two parts : before and after the name doesn't seem improbable. I can give an example, although from an earlier epoch : +Αὐτοκράτωρ Κ(αῖ)σαρ Ζήνων εὐσε[β]ὴς νικ[ητὴς], etc., or an inverse case proving that also the name could be placed before and after the title ; and that the sequence was not observed rigidly (1059) : ἐπὶ | σακίου μεγάλου βασιλέ(ως) καὶ αὐτοκρατώρου Ῥωμέ(ων) τοῦ Κομνηνοῦ ... In a document from the XIIth century we read : βασιλεῖ κυρῷ Ἰωάννῃ τῷ πορφυρογεννήτῳ. No wonder that placing δεσπότης before the emperor's name didn't seem impossible too Beševliev.[10]

All the abovesaid arguments induce me to reconstruct the 4 verses of the inscription as follows :

+ Ἀνεκενήσ(θη) κ[ὲ ἐκαλλιερ]
. γίθη ἐπὴ βασυ[λέ(ων) Βασηλ(ίου) κὲ]
. Κωνσταντ(ίνου) κὲ αὐ[τοκρατόρ(ων)]
. [Ῥ]ωμέ(ων) τῶν Πορφ[υρογγεννήτων].

Now the last verse must be reconsidered. Ševčenko supposed that it was there, that a date, the year, was engraved. He was right but the argument he produced in favour of it seems false. He supposed that the Π Beševliev recognized in the lower part of the inscription was not a letter but a fragment of a horizontal line written over the date.[11] I cannot accept his. First of all the editor who saw the stone must be trusted and we must believe him seeing Π in the last verse. Besides, this part of the inscription is not so much spoiled as not to show some places on the level of the Π, which have no horizontal bar. The supposition that it was not continuous seems improbable.

My arguments are different. The last part of the inscription from the words ἐπὴ βασηλέων... on served for determining the date. First it was defined by a mention of the emperors' names accompanied by their usual titles, of course. As results from the above reconstruction the title was contained entirely in the IIIrd and IVth verses, and I'm sure that there was already no part of it in the Vth verse. This statement can be

---

[9] P. Lemerle, *Château de Philippes au temps de Nicéphore Phocas*, "Bulletin de Correspondance Hellénique", v. LXI, 1937, 103 : BACIΛ′ ; the editor (*o.c.*, 108) read the short bar as an abbreviation mark, I would rather see in it a superscribed ι. For the coins see : H. Goodacre, *A Handbook of the Byzantine Coinage*, v. II, London, 1931, 217.

[10] A similar reconstruction by Lemerle, *o.c.*, 108. Latyšev V. V., *Sbornik Grečeskich Nadpisej Christianskich Vremion iz Južnoj Rossii*, St. Pétersbourg, 1896, p. 10, No. 7, pp. 16—17, No. 8. F. Miklosich & J. Müller, *Acta et Diplomata Res Gestas Graecas Italasque illustrantia*, v. III, Vindobonae, 1865, 10.

[11] Ševčenko, *o.c.*, 596.

confirmed by the formulae of the Egrek inscription (1007), which has been rightly characterized by Ševčenko as the closest parallel of our text.[12] όκοδομήθι δὲ ἐπὶ Βασι/λείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν μεγάλων βασιλαίων/καὶ αὐτοκρατόρων τῶν/Πορφυρογεννιτῶν ἔτους/σ'φιε. Now because of this parallel I am inclined to guess that the letters after the imperial titles represented the number of a year. And as a matter of fact the last line must have consisted of only a few signs. Besides the Π and a little part of the stone near it, the rest of the lowest part of the inscription, of course only in the fragments preserved, seems empty. From the above arguments we infer that the Vth verse was : ἔτ(ους)... Ševčenko was certainly right in supposing that the word for the year (ἔτους) was abbreviated, but we add to it, that the τ in it was probably superscribed as in the word Κωνσταντ(ίνου) (IIIrd verse). Now between this word and the Π forming a part of the date it was enough place for two letters denoting thousands and hundreds. Π was a cipher for 80. Unluckily the stone after this mark is spoiled and we are not informed whether there were any units. From the letters preceding Π only a part of the short bar of the sign σ (6000 — the inscription originates in the X/XI[th] century) can be conjectured, but one cannot insist on it and the broken edge of the stone makes an effort of identification fruitless. A place for the following letter is also destroyed. There is also no trace of a horizontal line over the number of the year, but it didn't appear on every inscription.[13]

Once established that the Π—80 belonged to the date, we may affirm that (of course on the condition that the year was counted from "the creation of the world") the year was 6480—6489. Other dates are excluded because they would not coincide with the reign of Basil II and Constantine VIII. These years correspond to 972—981 A.D., but the time 972 — 976 we have to exclude, because the name of John Tzimiskes does not appear on our inscription. To summarize : the inscription was erected between 976 and 981 A.D.[14]

Does this date contradict the epigraphical features of the monument? It was placed by Ševčenko after 1018 and by Beševliev in 1042—1050. To answer this question I must stress some of the facts observed but underestimated by Ševčenko. He wrote that our inscription was

---

[12] Ševčenko, l.c. Brosset, *ibidem*.

[13] A superscribed T and a lack of horizontal bar we find in the Myra inscription (cfr. by Ševčenko, *o.c.*, 594). If the data were written using an indiction, there would be no Π in the place of the fourth letter.

[14] This statement does not contradict Ševčenko's datation when proposed in a more general manner : 971—1025 (*o.c.*, 597—598). I discuss only his attempt to determine the date more exactly : 1018—1025 (*o.c.*, 598).

more archaic than that from Myra (1043), wrongly compared to it by Beševliev. But afterwards he refrained from drawing a conclusion from the forms of letters on ground of their uncertainty.[15] It seems that only such a statement could authorize him to accept a datation between 1018—1025, admitting only c. 20 years difference between these inscriptions.[16] Was it enough time for the Silistra stone to become "archaic"? It shows even more archaic features than the monument from Egrek — 1007, which would be then older. It will suffice to consult the ε and д forms of the said stone to prove such a chronological relation between them impossible.[17] It strongly resembles the letters of the monument from Myra.

The inscription from Silistra we are dealing with, has the ⲁ form of the letter A, a feature prior to the XIth century (Ševčenko recognizes it in another place).[18] We find this form in an inscription from Philippi (965 or rather 963—969) closely related to ours.[19] Besides ⲁ it has Ε, and in one place ш form of Ω. The date we propose for the Silistra monument, 976—981, agrees entirely with that of the Philippi stone : 963—969.

Once the date of our monument established in an approximate manner we must check it with what we know about Silistra's history in this period.

The inscription commemorates a reconstruction (ἀνεκενήσθη) of a probably destroyed church.[20] This very fact makes the datation between 1018—1025 improbable. Why should the Byzantine authorities wait till the final clash of the Western Bulgarian state (1018/9) with the reconstruction of buildings ruined in the preceding wars? Ševčenko himself cites arguments proving that the city was firmly possessed by the Byzantines from 1017 or perhaps earlier.[21] He also stresses the important building activity developed after 1001 in Păcuiul lui Soare, a fortress closely connected with Silistra. But we know that this place had been fortified and the stronghold built from foundations earlier. The archaeologists note only a revival of the city after 1001.[22]

---

[15] Ševčenko, o.c., 594—595.

[16] An explanation that they originated from differently civilized countries, even if authorized, could hardly suffice.

[17] Cfr Brosset, o.c., plate No. 3 a.

[18] *O.c.*, p. 595, note 4.

[19] Ševčenko has stressed this relation : o.c., 597. Lemerle, o.c., 103, plate No. 14.

[20] Beševliev, o.c., 52 : "Die Inschrift bezieht sich wahrscheinlich auf die Wiederherstellung einer Kirche". Ševčenko, o.c., 597, who pays a special attention to the word : ἐκαλλιεργύθη.

[21] Ševčenko, o.c., 598, note 28. For a similar argument see Ševčenko, o.c., 597 — contesting the possibility of such a reconstruction in 1042—1050.

[22] P. Diaconu, *Quelques problèmes relatifs à la forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare à la lumière des dernières fouilles archéologiques*, "Dacia", X, 1966, 369—370.

The church mentioned in our inscription was reconstructed. Now we must ask after which war it happened. This part of Bulgaria fell victim to two wars in this time (X/XIth century). First in 971 it was occupied and defended by the heathen Sviatoslav's soldiers. Afterwards the victorious and not very disciplined army of Tzimiskes entered the city.[23] In 976 a rebellion of the Bulgarian people ensued, and the Byzantine rule in the country was overthrown. Only the fate of the North-Eastern Bulgaria and Dobrudja is not certain. The scholars take different views on this subject (see below). All the same in 1001 (or 1000) when the generals of Basil II reconquered Bulgaria beyond the Hemus mountains they didn't have to besiege Silistra. Kedrenos mentions the cities that were conquered and it is improbable that he simply forgot the most important among the Low Danubian centers.[24] It was still the capital of the Paristrion province. Later there were no expeditions against this country and we are entitled to assume with the majority of scholars that it was under Byzantine rule from 1001 (or 1000) on at least.[25] Why did not the Greeks besiege Silistra in 1001? Two answers are possible: 1° because it was never left by the Byzantines after 971[26], 2° because there were too numerous Greek elements in Silistra, which helped the invading army to conquer the city without fight. At the same time, a frontier fortress was of no use for the Bulgarians against their Southern foe.[27] Once the lands south of the Danube had been occupied, there was nothing to do for them but to retreat towards the western territories with the rest of the army. Both eventualities seem to give a good explanation why Silistra was not besieged in

---

[23] In this context a special interest must be paid to the statement of Leo Diaconus, ed. Bonn, 148, that the heathen Russian warriors spared the churches whereas the Byzantine soldiers destroyed them.

[24] Cedrenus, ed. Bonn, II 4521: τῷ δὲ ,ςφη' ἔτει ἰνδικτιῶνος ιγ' ,δύναμιν βαρεῖαν ἐκπέμψας ὁ βασιλεὺς κατὰ τῶν. πέραν τοῦ Αἵμου Βουλγαρικῶν κάστρων, , , , , τήν τε μεγάλην' εἷλε περσθλάβαν καὶ τὴν μικρὰν, καὶ τὴν Πλίσκοβαν... It is doubtful whether this expedition reached the Low Danube lands at all. I accept here Diaconu's views proving that neither of the Preslava cities captured then was situated on the bank of the river, P. Diaconu, *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, "Revue des Études Sud-Est Européennes", III, 1965, 37—56.

[25] V. N. Zlatarski, *Istoria na Balgarskata Daržava prez Srednite Vekove*, V.I, c. 2, Sofia, 1927, 717; G. G. Litavrin, *Bolgaria i Vizantija v XI—XII vv.*, Moscow, 1960, 263, etc.

[26] This is N. Bănescu's, hypothesis, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucharest, 1946, 47—48 (writing this article I was able to consult only an abstract of it: *Le thème de Paristrion — Paradounavon (Paradunavis), Les origines, Le nom*, "Bulletin de la Section Historique, Académie Roumaine", V. XXV, 2, 1944, 4—5).

[27] It has been often remarked by scholars that the population of Paristrion consisted of different ethnic elements. A new light has been thrown on it by I. Barnea's investigations *Predvaritelnyje svedenija o kamennych pamiatnikach v Basarabi (oblast' Dobrudza)*, "Dacia", VI, 1962, 293—216. He observes that also Greek speaking people lived in Dobrudja then (*o.c.*, 303, 313, 315). The diminishing importance of Păcuiul lui Soare near Silistra for the Bulgarian State is discussed by Diaconu, *Quelques problèmes...*, 369.

1001. I conclude that only one siege during this period could destroy the city: that of 971.

The reconstruction of a church in Silistra after Tzimiskes' victory makes us not wonder. The importance of the country, the capital of which was Silistra, during the period just after 971 is best illustrated by the article of Oikonomidès discussing the foundation of the Μεσοποταμία catepanate. Organisation of this province was a starting point for reconquering the lands north and west of the Low Danube. On the contrary it has been proved by the same author that the importance of Silistra diminished after 1001.[28]

In 971 or a little later the Byzantine authorities started some building undertakings in the said region. To this belonged the construction of the Păcuiul lui Soare fortress near Silistra. In the years 972—992 they built the huge Dobroudja wall. Similar fortifications and constructions are reported in other places.[29] Certainly a part of this activity was the reconstruction of a demolished church in Silistra. This activity begun in 971 continued probably after 976. Petrov's hypothesis [30] that the Byzantine rule abruptly ended in February 976 in all the country cannot be accepted as being based solely on interpretation of some general expressions used by the chroniclers. The archaeological evidence collected by P. Diaconu makes us certain that the Bulgarian insurrection never succeeded in liquidating the Byzantine rule in the North of Dobrudja.[31] Oikonomidès' suppositions as regards Silistra are similar. He asserts that the city was under the Empire till 979 at least and that it was evacuated probably c. 986, after Basil's II defeat. He bases this statement on a tacticon from 975—979. One could object that the source was not written up to date and did not reflect the fluctuations on the Danube frontier.[32] And now our inscription seems to provide an additional argument in favour of this thesis. It proves that the Byzantine emperors

---

[28] N. A. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux Xe—XIe siècles. La Mésopotamie de l'Occident*, "Revue des Études Sud-Est éuropéennes", III, 1965, 57—79.

[29] For a more recent information see: P. Diaconu, *Quelques problèmes...*, 365—367; idem, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobrudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse*, "Dacia" VI, 1962, 317—335; R. Popa, *La porte Nord de la forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare*, "Dacia" XI, 1967, 271—292 (esp. 291/2).

[30] P. Chr. Petrov, *Vosstanie Petra i Bojana v 976 g. i bor'ba komitopulov s Vizantijej*, "Byzantinobulgarica", I, 1962, 136.

[31] Diaconu, *Zur Frage...*, 323—324; idem, *Quelques problèmes...*, 369.

[32] Cfr Oikonomidès, *o.c.*, 63. The author (*o.c.*, 63 note 24) gave a new reading to an inscription from Basarabi, which Barnea (Barnea, *o.c.*, 316) supposed to be written in a mixture of alphabets, and which in reality was Greek. The text is probably from 982. But in spite of Oikonomidès we must stress that it does not prove the Byzantine rule maintained till 992. It implies only that there were Greeks living in the country.

were recognized in Silistra even after the death of Tzimiskes, which as we know was almost simultaneous with the beginning of the Bulgarian rebellion. The Greeks must have kept the fortress afterwards; unluckily we don't know how long. In any case the Silistra inscription dated between 976 and 981 does not speak in support of the hypothesis that the city was captured by the insurrection immediately, and justifies the contrary suppositions: that of Oikonomidès, that Silistra was Byzantine till c. 986, and that of Bănescu that it remained under the rule of the Empire till 1001.[33]

[33] I am preparing a new article on this subject based on other evidences.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE *

H. MIHĂESCU

I

La détermination de la ligne de partage entre les domaines du latin et du grec dans le sud-est de l'Europe constitue une préoccupation ancienne et fréquemment reprise dans l'histoire de la recherche. Après avoir examiné la diffusion des inscriptions mises au jour jusqu'à lui, Constantin Jireček a proposé la démarcation approximative suivante : le point de départ étant sur la rive de l'Adriatique, au sud de Lissus (Lesh, Alessio), la ligne suivait, vers l'est, le cours du Drin, le long de la frontière entre la Dalmatie et la Macédoine, un peu au sud de la route qui unit les villes de Shkodër et de Prizren ; elle longeait ensuite la frontière entre la Mésie Supérieure et la Macédoine, au sud de Scupi (Skopje), puis la frontière entre la Mésie Supérieure et la Thrace, au sud-est de Naissus (Niš) et de Remesiana (Bela-Palanka) ; elle suivait ensuite la frontière entre la Mésie Inférieure et la Thrace, sur le versant nord du mont Haemus (Stara-Planina), jusqu'à proximité du Pont-Euxin, où elle atteignait le territoire des villes grecques d'Odessos (Varna), Dionysopolis (Balčik), Callatis (Mangalia), Tomis (Constanţa) et Histria, jusqu'aux bouches du Danube. Ainsi donc, l'aire du latin avait sa largeur maximum sur la ligne allant de la frontière entre la Macédoine et la Mésie Supérieure jusqu'à la frontière septentrionale de la Dacie et de la Pannonie, c'est-à-dire de Stobi et Scupi à Poro-

* Abréviations : BCH = « Bulletin de correspondance hellénique » ; C — *Corpus Inscriptionum Latinarum III* ; IBAI = « Izvestija na Bălgarski archeologičeskija Institut » ; OeJ — « Jahreshefte des oesterreichischen archäologischen Institutes, Beiblatt » ; RA — « Revue archéologique », RE = « Realencyklopädie der klassischen Altertumwissenschaft » ; Rend. — « Rendiconti dell'Accademia dei Lincei » ; ŽA — « Živa antika ».

lissum (Moigrad), Brigetio (O-Szöny) et Caruntum (Petronell) ; elle avait sa largeur minimum au Bas-Danube, entre la ville de Ratiaria (Arčar) et le Pont-Euxin. On a beaucoup parlé et on parle parfois aujourd'hui encore de cette limite idéale, dite « ligne Jireček », comme d'une prétendue ligne de démarcation entre le latin et le grec dans le sud-est de l'Europe [1].

Cette limite a été partiellement rectifiée par Alexandru Philippide, dans le sens que le territoire situé à l'ouest de Serdica (Sofia) et, en général, la partie nord-ouest de la Thrace avaient un régime spécial, à savoir : la portion comprise entre Remesiana (Bela-Palanka) et Turres (Pirot) parlait le latin, alors que la portion comprise entre Serdica et Pautalia (Küstendil) était bilingue [2].

Petar Spok a poussé la ligne de démarcation un peu plus au sud : selon lui, elle partait de la rive de l'Adriatique près de la ville d'Apollonie (Fieri), à l'embouchure du Genusus ou Scampinus (Shkumbi), suivait la vallée de ce cours d'eau jusqu'au lac Ochrida, continuait vers l'est à proximité de Praesidium, au sud de Scupi (Skopje), puis vers le nord-est, à l'ouest de Serdica et sur le versant nord du mont Haemus (Stara-Planina), jusqu'au Pont-Euxin, qu'elle atteignait à Odessos (Varna)[3]. Carl Patsch, pour sa part, était d'avis que le latin avait pénétré plus loin encore au sud de cette ligne et qu'elle s'était enracinée si solidement, par endroits, en Macédoine que cette province peut être considérée comme bilingue.[4]

Avec le temps, on a constaté que le problème de la détermination de cette limite était bien plus compliqué qu'il ne paraissait de prime abord, par le fait qu'il existait des enclaves romaines le long de la *via Egnatia* et plus au sud, jusqu'à Corinthe et Patras ; que dans les inscriptions grecques il apparaît un grand nombre de noms propres romains ; que la toponymie de l'aire grecque s'avère par endroits latine ; enfin, que le rapport entre les deux langues n'a pas été le même à toutes les époques. Par la suite, l'opinion qui a prévalu est que l'on ne saurait considérer cette limite comme une frontière linguistique, ni comme une frontière ethnique, mais comme une simple ligne de séparation entre deux cultures, la grecque et la romaine, qui montre jusqu'où s'étendaient leurs influences

---

[1] C. Jireček, « Archiv für slavische Philologie », XV, 1893, p. 98 sqq. ; *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Vienne, 1901, I, p. 13 sqq. ; *Geschichte der Serben*, Vienne, 1911, p. 38 sqq.

[2] A. Philippide, *Originea românilor* (L'origine des Roumains), Jassy, 1925, I, p. 70 72.

[3] P. Skok, « Byzantion », VI, 1931, p. 371 ; « Zeitschrift für romanische Philologie », LIV, 1934, p. 179.

[4] C. Patsch, *Die Verbreitung des Römer- und Romanentums in Mazedonien*, dans « Sitzungsberichte der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Hist. - Phil. Klasse », CCXIV, 1932, p. 154—162 ; cf. p. 160 : « Es kam zur Sprache... dass die geltende Meinung über die Grenze zwischen dem lateinischen und griechischen Sprachgebiete auf der Balkanhalbinsel nicht haltbar ist, das zum ersteren, wenngleich nicht geschlossen und offiziell, auch ein beträchtlicher Teil des Südens des Rumpfes der Halbinsel gehört hat » ; p. 162 : « Die Provinz (la Macédoine) zweisprachig blieb ».

respectives, alors que, en dessous, ce sont les anciennes langues autochtones — thrace, illyrienne, celte, vénète et autres — qui continuaient à être employées en premier lieu. Ce point de vue a été soutenu en termes convaincants par Boris Gerov, Berthold Rubin et Veselin Beševliev [5].

Depuis la tentative de démarcation de C. Jireček, presque 80 ans se sont écoulés et, entre-temps, il n'y a guère d'année qui n'ait amené la découverte de nombreuses inscriptions inédites, de sorte que la situation des matériaux archéologiques est à l'heure actuelle entièrement modifiée. Il convient, en outre, de prendre en considération toutes les sources antiques : non seulement les inscriptions, mais aussi les informations littéraires et, surtout, celles comprises dans les itinéraires romains. Enfin, on ne saurait omettre d'examiner dans quelle mesure l'influence latine s'est reflétée dans les langues sud-est européennes et quelles traces elle a laissées dans la toponymie. Etant donné que la réalisation d'un nouveau *Corpus inscriptionum Latinarum* semble pour l'instant un objectif plutôt lointain, il serait hautement souhaitable que l'on élabore un répertoire général des localités ayant fourni des inscriptions latines, afin de connaître leur mode de répartition dans chaque province en fonction du relief et du processus d'urbanisation, ainsi que les rapports existant d'une province à l'autre ou entre toutes les provinces d'une part et l'Italie d'autre part. Le manque d'un tel répertoire se faisait sentir dès 1932, lorsque le chercheur autrichien bien connu Carl Patsch s'exprimait dans les termes suivants : « Es bedarf einer besonderen, eindringenderen Behandlung mit kartographischer Fixierung der Fundorte lateinischer Inschriften und der griechischen mit lateinischen Namen »[6]. Le fait que dans certaines inscriptions grecques on relève des noms latins n'implique pas forcément que les personnes ainsi désignées parlaient chez eux le latin, mais la présence d'inscriptions latines dans certaines locaités et, d'autant plus, leur fréquence et leur répétition continue attestent incontestablement l'existence de latinophones. Parmi tous les vestiges archéologiques de la culture romaine dans le sud-est de l'Europe, ce sont les inscriptions qui offrent le langage le plus clair et le plus intelligible, puisque, loin d'être muettes, elles parlent latin. C'est pourquoi nous nous sommes proposé de décrire et de fixer topographiquement les localités à inscriptions latines, en allant du sud au nord et de l'ouest à l'est, c'est-à-dire dans les directions généralement

---

[5] B. Gerov, *La romanisation entre le Danube et les Balkans*, dans « Annuaire de l'Université de Sofia », XLVIII, 1951/52, p. 326—331 ; B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, Berlin, 1960, vol. I, p. 83 : « Trotz aller Hellenisierung und Romanisierung, war der Kern der nachverwandten thrakisch-illyrischen Bevölkerung kaum angetastet. Sie bildete auch nach den Stürmen der Völkerwanderung immer noch das ausschlaggebende ethnische Substrat ». V. Beševliev, *Проучвания върху личните имена у Траките* (Recherches sur les noms propres chez les Thraces), Sofia, 1965, *passim*.

[6] C. Patsch, *op. cit.*, p. 160.

suivies par le processus de romanisation. Notre exposé commencera de façon systématique par la province romaine de Macédoine; mais au préalable nous dirons quelques mots sur les inscriptions latines de la Grèce proprement dite, connue par les Romains sous le nom d'*Achaia.*

Dans le Péloponnèse on rencontre des inscriptions latines depuis Messène (aujourd'hui le village de Mavromati, à l'ouest de Kallamai), située sur la rive droite du Panissos, près du point où cette rivière se jette dans la mer [7]. De telles inscriptions sont apparues un peu plus au nord-est, dans l'ancienne Sparte (Lacédémone), sur la rive droite de l'Eurotas, à l'est du célèbre monastère médiéval de Mistra [8]. Des inscriptions latines ont été mises au jour, de même, plus au nord-ouest, dans la localité de Mégalopolis, la patrie de Polybe, sise dans la vallée de l'Hélisson, petit cours d'eau affluent de l'Alphée [9], et à Tegeia, en Arcadie, à 5 km sud-est de Tripolis, dans la plaine qui s'étend à l'est du lac Taka [10]. Elles se sont conservées en plus grand nombre dans l'illustre Olympie, située sur la rive droite de l'Alphée, non loin de Pisa et de Harpinna, à l'est de Pyrgos [11]. Dans l'angle nord-ouest du Péloponnèse, dans le golfe de Patras, non loin de la côte, sur le territoire de la localité du Dyme, à l'ouest de l'embouchure du ruisseau Pirrhos et à l'est du mont Araxos, est née la *colonia Augusta Dumaeorum* (aujourd'hui Katoachaia, à l'ouest de Patras), où furent colonisés une partie des soldats du futur empereur Auguste [12]. Un peu auparavant, Jules César avait fondé à l'extrémité nord-est du Péloponnèse la *colonia Laus Iulia Corinthus*, où furent envoyés des vétérans ou des affranchis [13]. Des inscriptions latines se sont conservées également dans les très anciennes villes d'Argos [14] et d'Epidaure [15]. Ainsi, les deux colonies romaines du nord du Péloponnèse formaient des points d'appui aux extrémités de la péninsule et, en même temps, deux importantes escales sur la voie Athènes-Brundisium-Rome.

Sur la rive septentrionale du golfe de Corinthe, des inscriptions latines ont été mises au jour dans les localités de Calydon [16] (aujourd'hui Kastro-Kurtaga, à l'est de Missolonghi, sur la rive droite de la rivière Euenos) et de Naupacte (aujourd'hui Epakto ou Lépante, au nord-est de Patras [17]). Plus à l'ouest, on rencontre des inscriptions latines dans l'île

---

[7] C 495.
[8] C 574.
[9] C 496 = 7250, 13691.
[10] C 7251.
[11] C 7246 7249.
[12] C 498—530, 12279.
[13] C 534—545, 6098—6100, 7268—7278, 13692—13696, 14405.
[14] C 531, 532, 7265.
[15] C 533, 7266, 7267.
[16] C 7305 = 13698.
[17] C 570.

de Leukas (Leucade)[18] et dans la localité d'Actia-Nicopolis [19], au nord de Preveza. Plus au nord, de telles inscriptions sont apparues dans l'île de Corcyre (Corfou)[20] et à Thesprotia, près de la Macédoine, au nord-ouest de Paramythia (Liboni)[21], au pied du mont Korillas, où il existait une assez importante enclave latine autour du temple de Diane, qui était aussi une *statio — ad Dianam* — sur la route de Dyrrachium au sud de la Grèce. Le culte de Diane était répandu en Dalmatie et dans d'autres provinces sud-est européennes ; à Thesprotia il y avait une dernière ramification de ce réseau vers le sud [22]. Enfin, face à l'île de Corfou, sur la terre ferme, se trouvait la colonie romaine de Buthrotum (aujourd'hui Butrint), fondée par l'empereur Auguste, où 11 inscriptions romaines ont été mises au jour [23].

Dans la partie orientale de la Grèce centrale, sur la route menant de Corinthe à Athènes, des inscriptions romaines ont été relevées à Mégare [24] et à Eleusis (Leusina)[25], à 20 km ouest d'Athènes. Dans la capitale spirituelle de la Grèce et dans le port du Pirée, le nombre de ces inscriptions est considérable, attestant la présence continue des voyageurs d'origine romaine dans cette ville célèbre [26]. Elles apparaissent également sur la route qui mène au sanctuaire d'Apollon de Delphes, c'est-à-dire à Thèbes d'abord [27], puis à Levadia [28] et finalement à Delphes même [29].

Si l'on revient à Levadia pour se diriger vers le nord, sur la route Athènes-Thessalonique, on constate que les inscriptions latines deviennent de plus en plus nombreuses : c'est que l'on est entré sur le territoire de la Thessalie, qui a longtemps fait partie de la province romaine de Macédoine. On les trouve d'abord à Lamia [30], sur la rive droite du Spercheios, au fond du golfe de Maliakos, et à Hypatis [31], à l'ouest de Lamia, sous le mont Oeta, toujours sur la rive droite du Spercheios. Plus au nord, on en trouve des vestiges à Domokos [32], Pharsale [33], Karabas [34],

---

[18] C 574.
[19] C 7334.
[20] C 576—579 = 7312.
[21] C 12298—12304 ; C. Gerojannis, « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herccgowine », VIII, 1902, p. 204—207.
[22] C. Patsch, dans la même revue, IV, 1896, p. 250.
[23] C 580, 581 ; A. De Franciscis, *Iscrizioni di Butrinto*, dans « Rendiconti dell'Accademia di archeologia di Napoli », XXI, 1941, p. 273 sqq ; P. C. Sestieri, *Iscrizioni latine d'Albania*, Tirana, 1943, p. 11—14.
[24] C 546, 1056, 7308.
[25] C 547, 567, 7308, 14203 [30].
[26] C 548—562, 6545, 6546, 7237, 7269—7299, 7309—7311, 12283 (bilingue), 12284, 12285, 14203 [28].
[27] C 30—73, 7300, 7301.
[28] C 565, 12293.
[29] C 566, 567, 7503, 14203 [22-24].
[30] C 526, 12306.
[31] C 7359.
[32] RA, XXIV, 1926, n° 32.
[33] C 587.
[34] C 14206 [34].

sur la côte, au fond du golfe de Pagasitikos, mais surtout à Larissa [35], sur la rive droite du Penée, et sur la rive gauche de cette rivière, à Phalanae [36]. Une borne milliaire a été découverte à Vurlami [37], au débouché sud de la vallée de Tempé, et deux autres inscriptions ont été mises au jour dans la partie centrale de cette vallée, à Stenas [38] et à Baba [39]. Les inscriptions découvertes à Pyrgetos [40], dans la partie nord-ouest de la vallée de Tempé, se trouvaient sur le territoire de la colonie romaine de Dium, sur le versant nord-ouest du mont Olympe, non loin de la mer. Cet établissement était situé au sud-ouest de Malathria et fut fondé durant le règne d'Auguste, sous le nom de *colonia Iulia Augusta Diensis* [41]. Une autre inscription latine provenant du territoire de Dium a été mise au jour dans la localité de Katerini [42], à gauche de la route moderne qui mène d'Athènes à Salonique. Un peu plus haut, à l'est de Kitros, sur la côte, une autre inscription latine a été découverte à Pydna [43], localité célèbre par la bataille de l'année 168 av.n.è. entre Romains et Macédoniens.

Lors de la constitution, en 148 av.n.è., de la province romaine de Macédoine, les régions illyriennes, jusqu'à 'Adriatique, lui furent annexées. En l'an 27 av.n.è., la Thessalie fut rattachée à la province d'Achaïe [44]. La Macédoine représentait une plaque tournante, assurant la liaison entre l'Italie et l'Asie Mineure, par la *via Egnatia*, et entre la mer Egée et les provinces danubiennes, par les vallées du Vardar, de la Drina, de la Morava et du Timoc [45]. La *via Egnatia* avait été construite entre 146 et 125 ; son nom lui est venu du port italien d'Egnatia, d'où l'on s'embarquait pour la côte illyrienne. Cette voie célèbre partait de Dyrrachium (Durrës) ou d'Apollonia (Fieri), sur la rive de l'Adriatique, traversait le territoire de l'actuelle Albanie, contournait au nord le lac Ochrida, passait par les villes de Thessalonique et de Philippes, pour arriver à Byzance, où se faisait la jonction avec les principales routes de l'Orient. Elle était la route à la fois la plus sûre et la plus rapide entre l'Italie, la Grèce septen-

---

[34] C 14206 [34].
[35] C 7314, 7315, 7361, 14206 [34], 14206 [36].
[36] C 7360.
[37] C 14206 [32].
[38] C 588.
[39] C 7362.
[40] C 588—590.
[41] C 591—594, 7281 ; RA, 1915, n° 112—114 ; G. Soteriadis, « Πρακτικὰ τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρίας », 1927—1928, p. 59—95 ; 1929—1930, p. 69—82 ; 1931—1932, p. 43—55.
[42] RA, 1915, n° 115.
[43] C 595.
[44] F. Geyer, *Makedonien*, RE, XIV, col. 638—681, 697—771.
[45] F. Papazoglu, *Makedonski gradovi u Rimsko doba* (Les cités macédonniennes à l'époque romaine), Skopje, 1957, p. 332—359.

trionale et l'Asie Mineure. Elle fut partiellement améliorée sous le règne de Trajan [46].

Les localités renfermant des inscriptions latines se succédaient le long de cette route et gravitaient autour d'elle, attestant le rôle particulièrement important qu'elle a joué dans le processus de romanisation de la Macédoine, lequel a devancé celui des autres provinces sud-est européennes de l'Empire romain. Au sud de Gjirokastër, dans la localité de Goricë, située sur la rive gauche du Dhrino, cours d'eau tributaire de la Vijosa, laquelle se jette dans la mer au sud d'Apollonia, on a mis au jour une borne milliaire de l'an 305, sur la route antique qui menait d'Apollonie à Amantia, vers l'intérieur de la Grèce [47]. A Kalivaç (Tepelenë), sur la rive droite de la Vijosa, en aval de son confluent avec le Dhrino, on a découvert une inscription funéraire du Ier siècle de n.è. en l'honneur d'un vétéran romain établi en Illyrie méridionale [48]. Au sud du golfe de Vlora et non loin de la mer, à Dukati, à côté de douze inscriptions grecques, on a découvert aussi deux inscriptions latines, dont l'une de l'an 11 de n.è. [49]. A Kropisht, dans le district de Vlora, un monument funéraire comprend une brève inscription latine à la mémoire d'un esclave [50]. Plus à l'est, vers l'intérieur, entre la Vijosa et son affluent la Sushica, au pied du versant occidental du mont Maja Kulçit, se trouve la ville d'Amantia (Ploça), où vers l'an 200 de n.è. la langue officielle était le latin, bien que l'on y écrivait encore en grec. Elle avait son propre port dans le golfe d'Aulona (Vlora), près d'Orichum. Une inscription officielle bilingue, rédigée vers l'an 200, montre que le magistrat P. Pomponius Aelianus avait enrichi la ville d'un magasin à céréales (σειτχποδο-χεῖον) et d'autres réalisations édilitaires [51]. Sur la côte, dans un admirable site naturel, abrité par de hautes falaises, se trouvait l'ancien établissement d'Aulona (Vlora, it. Valona), port naturel, évêché (attesté en 458, 519 et 553) et lieu de passage vers l'Italie, mentionné dans les itinéraires [42]. Plus au nord, sur la côte, l'ancienne colonie grecque d'Apollonie (Fieri), fondée en l'an 588 av.n.è. et l'un des deux points de départ de la *via Egnatia*, s'est maintenue au cours de l'époque impériale romaine. Ses ruines se trouvent aujourd'hui à 7 km de la mer, sur plusieurs collines

[46] P. Collart, *Une réfection de la « via Egnatia » sous Trajan*, dans BCH, LIX, 1935, p. 394–415.

[47] H. Ceka – S. Anamali, « Buletin Tiranë », XV, 1961, n° 2, p. 118–119.

[48] *Ibidem*, p. 119–120.

[49] C. Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, Vienne, 1904, p. 92–94.

[50] H. Ceka – S. Anamali, *op. cit.*, p. 120–121.

[51] L. M. Ugolini, *Albania antica. I. Ricerche archeologiche*, Rome, 1927, p. 197–198; S. Anamali, *Résultats préliminaires des fouilles dans le stade de Ploçe-Amantia*, dans « Buletin Tiranë », XII, 1858, n° 2, p. 95–108.

[52] W. Tomaschek, RE, II, 1896, col. 2414–2415; *Itin. Burdig.*, 608, 10 : « mansio Aulona traiectus »; *Itin. Ant.*, 323, 10 et 329, 2; Procope, *Bell.*, V, 4, 21.

qui s'élèvent en forme de triangle jusqu'à 85 m de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Sur la colline la plus haute se trouve aujourd'hui le village de Shtylasi, dont le nom perpétue le suvenir des anciennes colonnes (alb. *shtyll*, *shtyllë*, « colonne », cf.v. roum. *stur*, du latin *stylus*). De nombreuses inscriptions grecques ont été mises au jour à Apollonie jusqu'en 1943, mais seulement deux latines. Une troisième inscription latine date du IIe siècle [53]. A 30 km au sud d'Apollonie, dans la région habitée par la tribu illyrienne dite Bylliones, dans la vallée de l'Aous (Vijosa) du district de Malakastra, sur une colline offrant un panorama grandiose vers le mont Tomor et l'Adriatique, est née la colonie romaine de Byllis (aujourd'hui Gradishta, près de Hekalj), où se conserve le plus grand monument épigraphique d'Albanie. On y lit, entre autres, que M. Valerius Lollianus a réparé et consolidé la route de Byllis à Astacae (Klos)[54]. Cinq inscriptions funéraires ont été publiées par C. Praschniker [55] et une sixième, de la même catégorie, a paru dans le « Bulletin de l'Institut de Tirana »[56]. Plus haut que Byllis, sur le petit cours d'eau Gjanica, dans la localité de Balshi, une inscription plus courte que les précédentes a été mise au jour [57]. Non loin de Byllis, vers l'est, à Klos, se trouverait — selon P. C. Sestieri — l'emplacement de l'ancienne Astacae, où l'on a découvert une inscription grecque et une autre latine de l'époque impériale [58].

D'Italie on accédait à la *via Egnatia* — ainsi que nous l'avons déjà mentionné — par deux portes : Apollonie (Fieri) et Dyrrachium (Durrës). La jonction entre ces deux embranchements avait lieu vers l'intérieur des terres, à Clodiana (Peqinj), où l'on a découvert une inscription latine [59]. Entre Apollonie et Clodiana, sur la rivière Semeni, se trouvait la station dite *Ad Novas*. A Bishxuqezë, au sud de Kavaja, une autre inscription latine a été mise au jour [60]. Au nord-ouest de Clodiana, au-delà

---

[53] C 601 ; M. v. Schufflay, *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalters*, Vienne, 1924, p. 10 ; L. Rey, *Fouilles d'Apollonie*, dans « Albania », I, 1925, p. 9—25 ; B. Pace, Rend., s. 8, vol. VI, 1951, p. 332—333 ; V. D. Blavatskij — S. Islami, *Fouilles d'Apollonie et d'Orichum*, travaux de 1958, dans « Buletin Tiranë », XIV, 1960, n° 1, p. 51—112 ; H. Ceka — S. Anamali, « Buletin Tiranë », XV, 1961, n° 2, p. 106—107, une inscription votive.

[54] C 600 = 14203[35] : « M. Valerius M. f. Quir. Lollianus praefectus cohort. I Apamenorum ... viam pub. quae a col. Byllid. per Astacias ducit angustam fragosam periculosamque ita munit, ut vehiculis commetur... ».

[55] C. Prashniker, *Muzarbia und Malakastra*, dans OeJ, XXI—XXII, 1921—1922, p. 194—199.

[56] H. Ceka — S. Anamali, « Buletin Tiranë », XV, 1961, n° 2, p. 107—108.

[57] C. Praschniker, *op. cit.*, p. 200—201.

[58] P. C. Sestieri, *Il nome antico di Klos in Albania*, dans Rend., s. VI, vol. VI, 1951, p. 413.

[59] L. Bürchner, RE, IV, 1901, p. 62 ; L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 112.

[60] C 7328.

de l'actuel village de Rogozhinë, on passait par Genusus ou Genesis (Kavaja), où deux inscriptions funéraires latines ont été découvertes [61].

Dyrrachium (Durrës) était le meilleur port d'où l'on s'embarquait pour le sud de l'Italie afin d'aller à Rome. La ville se trouvait dans une île reliée au continent par deux étroites langues de terre, circonstance qui lui donnait une importance stratégique toute particulière et en faisait le clef de la Macédoine occidentale. L'île portait l'ancien nom illyrien de Dyrrachium et la ville fut nommée Epidamnon pas les Grecs ; à l'époque romaine, à partir de la seconde moitié du I^er^ siècle av.n.è., on l'appelait *colonia Iulia Dyrrachium*. Dyrrachium a livré non moins de 107 inscriptions latines, chiffre qui ne dépasse pas celui des inscriptions grecques. La plus ancienne inscription latine date de l'an 40 av.n.è., le plus grand nombre sont des II^e^ et III^e^ siècles de n.è. La plupart d'entre elles sont connues de longue date et ont été publiées dans le *Corpus* [62]. Un assez grand nombre d'inscriptions ont été mises au jour à la suite des investigations de C. Praschniker et d'A. Schober [63] ; quelques-unes ont paru dans des publications françaises et italiennes [64]. A partir de 1945, l'activité des archéologues albanais a connu un nouvel essor [65]. Dans ce port si proche de la Grèce, on relève une combinaison bien naturelle de noms grecs et romains (Terentia Chrysopolis, Granius Euschenius, Pomponia Nice, L. Caesius Stephanio, etc.), mais durant les six premiers siècles de notre ère Dyrrachium a connu une vie romaine [66].

Un peu plus loin que Dyrrachium (Durrës), dans le village actuel d'Arapaj, on a découvert une inscription latine du II^e^ siècle [67] et plus à l'est, sur la rive de la rivière Arçeni (Erzeni), dans le village de Pjeshkëza, une courte inscription funéraire latine [68]. Au nord-est de Dyrrachium, à Salmanaj, se trouve une borne milliaire du temps de Dioclétien [69]. A Nderfandëna, au sud de Lissus (Lesh), sur la rive du Mati et près de son embouchure, on a mis au jour des fragments d'inscriptions et de sculptures chrétiennes [70]. Une inscription de Tirana montre qu'un certain Q. Apertio-

---

[61] C 602, 603.

[62] C 604–628, 12308, 13700 13703.

[63] C. Praschniker — A. Schober, *Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, Vienne, 1919, p. 40–45 ; OeJ, XXI–XXII, 1922–1924 ; XXIII, 1926.

[64] L. Rey — A. Bruhl, « Albania », IV, 1932, p. 100–109 ; V, 1935, p. 91–96 ; P. C. Sestieri, *Vita pubblica e monumenti di Durazzo in età romana, attraverso le iscrizioni*, dans « Epigraphica », IV, 1942, p. 127–138.

[65] S. Anamali — Dh. Budina, « Buletin Tiranë », XIV, 1960, n° 2. p. 222–235 ; XV, 1961, n° 1, p. 108–118 ; V. Toçi, Directeur du Musée de Durrës.

[66] A. Philippson, RE, V, col. 1882–1887 ; M. v. Schufflay, *op. cit.*, p. 8–12.

[67] L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 99.

[68] L. Rey, *ibidem*, p. 113.

[69] C 610.

[70] L. Rey, *ibidem*, p. 95.

Dexter a érigé le monument à la mémoire de son épouse et de ses enfants [71]. Une autre inscription, découverte à Bershita, près de Tirana, mentionne un frère et une sœur nommés Rummius et Rummia [72].

Sur la *via Egnatia*, à l'ouest d'Elbasan, dans le village de Kusha et sur la rive d'un petit affluent du Shkumbi, une inscription latine nous a conservé le nom d'un affranchi d'origine illyrienne : M. Licinius Plator [73]. A Scampa (Elbasan) et dans les environs, plus de vingt inscriptions latines de différentes époques ont été découvertes. Sur l'une d'elles, on lit le nom d'une mère au nom illyrien (Dona), dont la fille porte un nom romain (Crescentina)[74]. Une inscription rédigée autour de l'an 150 mentionne un vétéran établi et mort dans la même localité [75]. Sur une autre pierre, un certain Succesus a pour enfants un fils Dionysius et une fille Antonoe [76]. Des noms grecs et latins apparaissent encore ensemble dans une inscription du II^e siècle : Fregania, M. Flavius et Antenor [77]. Le nom de femme Plato (*soror*) semble être autochtone [78], de même que celui de Parthinus désigne un Illyrien romanisé [79]. Dans la localité Ad Quintum (Shënjon), proche de Scampa (Elbasan), deux inscriptions latines renferment des noms d'affranchis du I^{er} siècle de n.è. : Lupus, C. Iulius Salvius, Satria Cripta [80]. Non loin de là se trouvait la station de Tres Tabernas.

Après une montée entre les montagnes Mal i Polisit, Çermenikë et Mal i Shebenikut, qui dépassent 2000 m d'altitude, la *via Egnatia* descendait vers le lac Ochrida, tournait à gauche et pénétrait sur le territoire actuel de la Yougoslavie où, au nord du lac, sur la rive gauche de la rivière Črni-Drim, dans la localité de Struga, on a découvert une inscription bilingue [81]. Plus à l'est, toujours sur la rive du lac, dans un site privilégié, au bord d'une pleine fertile, est née et s'est développée la ville de Lychnidus (Ochride), qui a eu un brillant passé à l'époque antique et byzantine, dont témoignent, entre autres, de nombreuses inscriptions grecques, mais aussi neuf inscriptions latines [82]. Plus loin, la route virait légèrement vers le nord, afin d'éviter les montagnes, et passait par la localité actuelle

---

[71] A. Bruhl, « Albania », V, 1935, p. 95—96.
[72] *Ibidem*, p. 95.
[73] C 627; L. Rey, *op. cit.*, p. 113—114.
[74] Praschniker — Schober, *op. cit.*. p. 52—53.
[75] OeJ, XXX, 1936—1937, p. 102—103.
[76] « Buletin Tiranë », XV, 1961, n° 1, p. 121.
[77] *Ibidem*, p. 123.
[78] *Ibidem*, p. 124.
[79] RA, 1955, n° 7; L. Vidman, « Listy Filologicke », 1962, p. 57—62.
[80] C 7321—7323; F. Fluss, RE, 2e sér., vol. II, 1923, p. 351; H. Ceka — S. Anamali, « Buletin Tiranë », XV, 1961, n° 2, p. 104—105.
[81] « Spomenik », LXXI, 1931 p. 220—223.
[82] C 711 ,712, 7320; « Spomenik », LXXI, 1931, p. 107—108; LXXV, 1933, p. 57—60 XCVIII, 1941—1948, p. 122; ŽA, VI, 1956, p. 166—167.

de Resen, au nord du lac Prespa, où une inscription latine s'est conservée [83]. Plus à l'est, à une croisée de chemins, se trouvait la ville d'Heraclea Lyncestis (Bitola, Monastir), devenue au II^{e} siècle *colonia Septimia Aurelia Heraclea*, d'où proviennent plus de 40 inscriptions grecques et 16 latines [84]. Une d'entre elles mentionne un militaire (*centenarius*) né en Dacie qui, après trente ans de service dans l'armée, s'est établi à Heraclea Lyncestis, où il est mort à 90 ans [85].

Quittons pour quelque temps la *via Egnatia* et dirigeons nous vers le nord où, à Prilep, sur un affluent de la rivière Crna-Reka, elle-même tributaire du Vardar, sont apparues plus de 85 inscriptions grecques et une seule inscription latine, gravée à la mémoire d'un militaire [86]. Plus à l'est, sur la rive gauche de la Crna-Reka, avant sa confluence avec le Vardar, se trouvait la ville de Stobi (Gradsko), d'où l'on a récolté 76 inscriptions grecques, 29 latines et 3 bilingues [87]. Cette ville a reçu de bonne heure le statut de municipe (*oppidum Stobi civium Romanorum*)[88], mais n'est jamais arrivée à être *colonia*. Plus au sud, près d'Antigonia (Tremnik) et de Stenas (Demir Kapija), on a découvert deux inscriptions latines peut-être apportées de Stobi [89]. Au nord de cette ville, sur la rive gauche du Vardar, près de son confluent avec la Bregalnica, à Gurbita (Nagaevci), une inscription latine a été mise au jour [90], ainsi qu'une seconde un peu plus haut, au-delà de Titov Veles, à Sopot [91], et une troisième sur la rive gauche de la Bregalnica, affluent du Vardar, dans la ville de Štip [92]. Au nord-est de Štip, dans la plaine qui s'étend au sud de la Bregalnica, entre les villages de Radanja et de Karbinci, se trouvait autrefois la ville de Bargala, qui faisait partie de la Dacie Méditerranéenne et où l'on a découvert une inscription officielle de l'an 378 mentionnant une construction [93]. Plus au nord enfin, à Dreveno, dans le district de Probištip, une inscription funéraire tardive a été mise au jour [94].

---

[83] « Spomenik », LXXI, 1931, p. 196.
[84] C 7317—7319, 14203$^{36-37}$; « Spomenik », LXXI, 1931, p. 12; LXXV, 1933, p. 13; LXXVII, 1934, p. 31; XCVIII, 1941—1948, p. 10—19; ŽA, VI, 1956, p. 171.
[85] C 14406 a = R. Mowat, *Inscription romaine découverte par Louis Couve à Monastir*, dans BCH, XXIV, 1900, p. 247—252.
[86] « Spomenik », LXXI, 1931, p. 178.
[87] C 629—631, 7325, 12309, 12409; « Glasnik Skopskog Naučnog Društba », VI—VII, 1930, p. 243 299; XII, 1933, p. 11—32; « Spomenik », LXXI, 1931, p. 44—48; LXXV, 1933, p. 22—28; LXXVII, 1934, p. 41; RA, XIV, 1939, n° 13; OeJ, XXXII, 1940, p. 8 12.
[88] Plin., *Hist. Nat.*, IV, 10, 34; B. Saria, RE, 2 sér., IV, 1932, col. 47—54; F. Papazoglu, *op. cit.*, p. 235—244.
[89] C 631, 710 a.
[90] C 12316.
[91] « Spomenik », LXXI, 1931, p. 40.
[92] « Spomenik », LXXI, 1931, p. 227.
[93] I. Venedikov, *Bargala*, dans « Razkopki i proučvanija », I, 1948, p. 84.
[94] A. Keramitciev, ŽA, XV, 1965—1966, p. 112.

Revenons à la *via Egnatia*, cette fois-ci sur le territoire actuel de la Grèce. Après avoir contourné vers le sud le lac Vegorritis et traversé Cellae (Kellai), la route arrivait d'abord à la station *Ad duodecinum*, puis dans la ville d'Edesse, l'ancienne capitale de la Macédoine, nommée Vodena par les Slaves, dont les 20 inscriptions grecques et les 4 inscriptions latines parvenues jusqu'à nous montrent que de nombreux citoyens romains y résidaient ou passaient par là [95]. Au sud-est d'Edesse, à gauche de la rivière Haliakmon, à l'est du mont Bermion, on a découvert une puissante communauté romaine du nom de Berrhoia (Verria), dont proviennent trois inscriptions latines [96]. Sur la *via Egnatia*, à 40 km environ à l'ouest de Thessalonique, fut créée la *colonia Iulia Augusta Pella*, nommée plus tard Diocletianopolis, qui a livré plus de 50 inscriptions grecques et 5 latines [97]. Avant d'arriver à Thessalonique, le voyageur passait par la station *Ad Decimum*, au nord-ouest de laquelle, à gauche de la rivière Gallikos, qui se jette dans le golfe de Thessalonique, se trouvait la localité Gallikon (Kefalovo), où l'on a mis au jour une inscription latine [98]. Deux autres inscriptions latines ont été découvertes au pont du Gallikos [99].

Thessalonique, capitale de la Macédoine, a livré 26 inscriptions latines et 1 bilingue, ce qui prouve l'importance de la ville comme siège ou lieu de passage des autorités romaines [100]. A l'extrémité nord de la péninsule de Kassandra (qui est coupée aujourd'hui de la terre ferme) a vu le jour sous Auguste la colonie romaine de Cassandria (Nea Potidaea), qui a végété faute de conditions de développement favorables ; quatre inscriptions latines nous en sont restées [101]. Plus au nord-est, au fond du golfe de Kassandra, se trouvait la ville d'Olynthe, la « Pompée grecque » comme l'ont appelée les archéologues, qui en ont presque entièrement dégagé les ruines ; une inscription latine s'y est conservée [102]. Au nord de la *via Egnatia*, sur la rive gauche du Strymon, se trouvait la ville de Serrhae, où huit inscriptions latines ont été mises au jour [103]. Une autre

[95] C 7316 = 12307 ; RA, 1903, n^{os} 323–324 ; 1924, n° 56 ; A. Struck, *Inschriften aus Makedonien*, dans « Mitteilungen des deutschen arch. Institutes zu Athen », XXVII, 1902, p. 305–320, n^{os} 19–21.

[96] C 596–597, 14406 ; J. M. R. Cornack, *Inscriptions from Berrhoea*, dans « The Annual of the British School at Athens », XLI, 1940–1945, p. 105–114.

[97] C 599 ; A. Struck, *op. cit.*, p. 305–320.

[98] C 598.

[99] A. Dain, *Les inscriptions grecques du Musée du Louvre*, Paris, 1933, p. 30–31.

[100] C 7326–7331, 12310, 13704, 14203$^{39-45}$, 14406 b ; BCH, LIX, 1935, p. 407–408 ; RA, 1952, n^{os} 223–231 ; O. Tafrali, *Thessalonique des origines au XIV^{e} siècle*, Paris, 1914 ; E. Oberhummer, RE, V A, 1934, col. 2391 sqq.

[101] C 7333, 14203^{46} ; D. M. Robinson, *Inscriptions de Macédoine*, dans « Transactions and Proceedings of the American Philological Association », LXIX, 1938, p. 43–76.

[102] C 7332.

[103] C 654 = 7335, 680 = 7336, 7334, 14206$^{4-6}$; « Belomorski Pregled », I, 1942, p. 329, n° 25–26.

inscription a été découverte en amont de Serrhae, sur le Strymon, à proximité du barrage et de la frontière bulgare [104]. Près de l'embouchure du Strymon, où la *via Egnatia* obliquait vers le nord, à proximité des mines d'or de Pangaeum, se sont conservées cinq inscriptions latines provenant de la ville d'Amphipolis [105]. Une inscription latine a été mise au jour également à Karyani [106], localité située au sud-est d'Amphipolis.

La route continuait vers le nord-est, empruntant la vallée de l'Angitis. Entre les monts Pangaeum au sud, Menoikion au nord-ouest et Falakron au nord-est, s'ouvrait une large plaine où s'élevait la plus florissante colonie romaine de Macédoine, Philippes, qui a laissé des inscriptions latines dans un grand nombre de petites localités des alentours. Ainsi, sur la rive gauche de l'Angitis, dans le village d'Angista, on connaît une inscription latine, provenant probablement de Philippes [107], et une autre vers l'est, dans le village de Banitza, proche de Vitasta [108]. Continuant sa route, vers le nord-est, le long de l'Angitis, le voyageur arrivait, à 25 km nord-ouest de Philippes, à la ville de Drama, où 8 inscriptions latines ont été mises au jour [109]. Cette ville, située à la limite nord-est de la plaine, a attiré tant les colons romains que les voyageurs circulant sur la *via Egnatia*. En effet, au nord-ouest de Drama, trois inscriptions latines ont été découvertes dans le village de Prossotschani [110] et deux autres à Reusilovo [111]. Au sud-ouest de Drama et au nord-ouest de Philippes, au centre de la plaine, des inscriptions latines ont été mises au jour dans les localités de Bochonos [112], Gerlikova [113], Gramcnza (Eremenica)[114], Kalabaki [115], Kobaliste [116], Tschataldja [117] et Doxaton [118]. Au sud-ouest de Philippes, des inscriptions ont été signalées à Goriani [119], Podgora [120], Pravi [121], Provista [122], Moustheni [123] et Nikisian [124].

---

[104] RA, VIII, 1936, n° 18.
[105] C 632, 14204, 14206$^{1-2}$; Plin., *Nat. hist.*, IV, 38 : « Amphipolis, liberum oppidum ».
[106] C 14206^{3}.
[107] BCH, XLVII, 1923, p. 59, n° 17.
[108] *Ibidem*, p. 60, n° 19.
[109] *Ibidem*, p. 71—86, n^{os} 4, 27—33.
[110] C 14206^{10}; BCH, XLVII, 1923, p. 69, n 25; IBAI, XVI, 1950, p. 12, n° 7.
[111] C 703; « Belomorski Pregled », I, 1942, p. 346, n 72.
[112] BCH, XLVII, 1923, p. 78, n° 38.
[113] *Ibidem*, p. 62, n° 20.
[114] *Ibidem*, p. 62, n° 21.
[115] *Ibidem*, p. 79, n° 40.
[116] *Ibidem*, p. 63—65, n^{os} 23—24.
[117] *Ibidem*, p. 76, n° 35.
[118] *Ibidem*, p. 76, n° 36.
[119] IBAI, XVI, 1950, p. 14—15, n° 14.
[120] BCH, XLVII, 1923, p. 53, n° 8.
[121] *Ibidem*, p. 50, n° 1.
[122] C 664, 670, 675, 14207.
[123] IBAI, XVI, 1950, p. 10, n° 5.
[124] BCH, XLVII, 1923, p. 55, n° 11.

A la limite orientale de la plaine arrosée par l'Angitis et abritée par des montagnes à l'est et au sud-est, se trouvait la célèbre *colonia Iulia Augusta Philippiensis*, fondée aussitôt après la bataille d'Actium (31 av.n.è.). La ville était à près de 25 km de la mer et constituait une halte obligatoire pour les voyageurs circulant entre Byzance et Thessalonique. Au cours des I^{er} — III^{e} siècles elle est devenue la colonie romaine la plus puissante de Macédoine, qui a conservé non moins de 283 inscriptions latines [125], mais à partir du IV^{e} siècle elle a perdu peu à peu son caractère romain et s'est hellénisée. A l'est de Philippes, dans le village de Selian-Mesorema, trois inscriptions latines ont été mises au jour [126], trois autres l'ont été à Rakča, au sud de Philippes [127], enfin trois inscriptions latines officielles ont été découvertes à Kavalla, sur la côte [128]. A partir de ce point, la *via Egnatia* pénétrait dans la province romaine de Thrace. Aux inscriptions latines mentionnées jusqu'ici il convient d'en ajouter quelques-unes dont on ignore le lieu de provenance, à savoir 22 en Achaïe et 17 en Macédoine. Celles-ci comprises, le nombre total des inscriptions latines d'Achaie s'élève à 272 et celui des inscriptions de Macédoine à 628 (dont 159 en Albanie). Ainsi donc, l'Achaïe et la Macédoine ont fourni à elles deux jusqu'à ce jour 900 inscriptions latines. Ce chiffre élevé montre que l'influence latine a été très puissante et qu'elle s'étendait bien plus loin vers le sud que la « ligne Jireček ». Sa vitalité explique dans une bonne mesure la persistance de ses traces dans la littérature byzantine et néo-grecque.

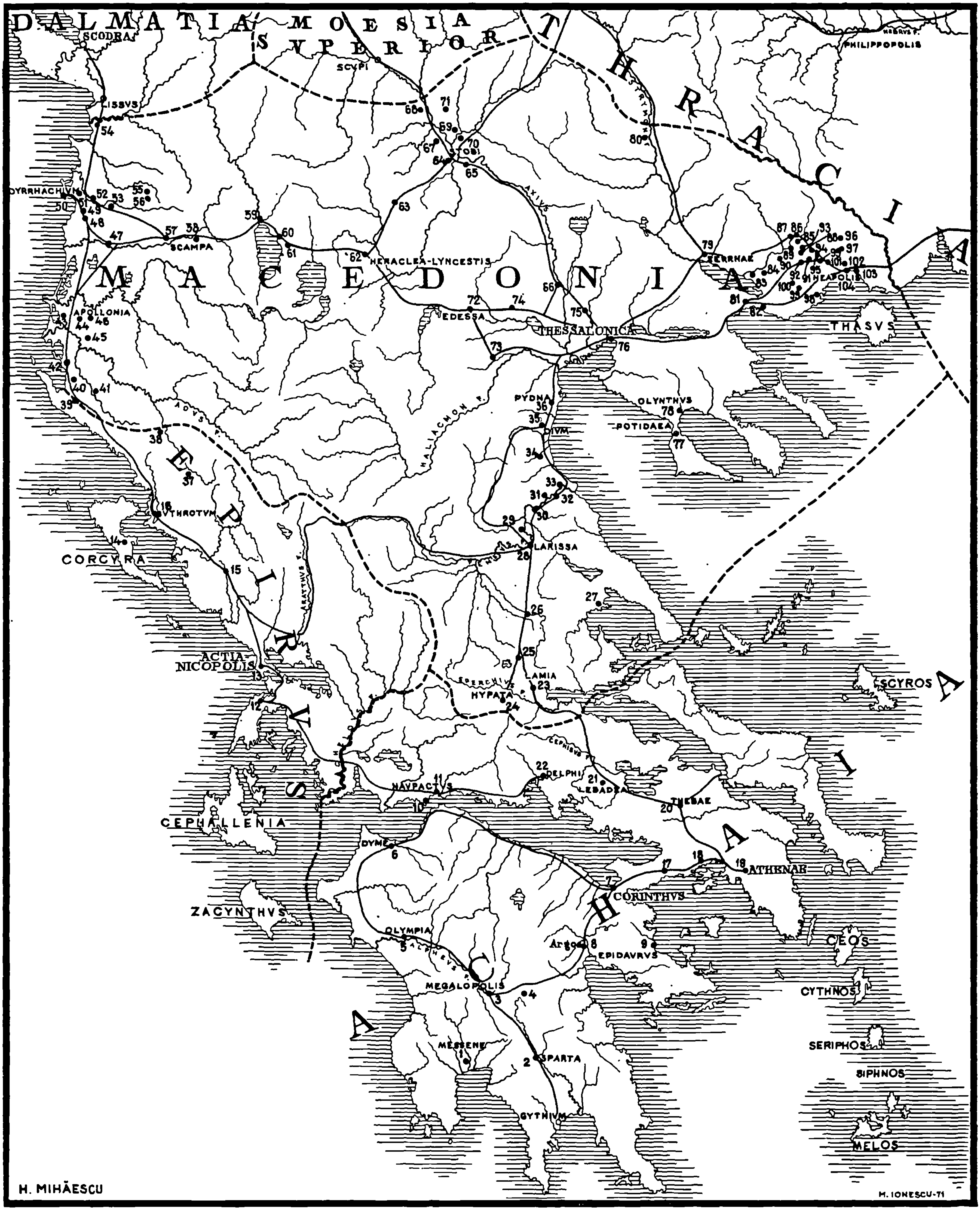
[125] C 633—707, 6113—6119, 7337—7358, 12312—12315^{a}, 13706—13708, 14206$^{7-30}$, 14406 c—e; RA, XVIII, 1923, n^{os} 87—94; BCH, XLVII, 1923, p. 80—95; XVI, 1932, p. 192—231; LVII, 1933, p. 313—319; LVIII, 1934, p. 448—483; LXI, 1937, p. 410—420; IBAI, XVI, 1950, p. 8—16; Paul Collart, *Philippes, ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, 1937; J. Schmidt, RE, XIX, 1938, col. 2233—2244; Paul Lemerle, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris, 1945.

[126] BCH, LIV, 1930. p. 377; IBAI, XVI, 1950, p. 9—10.

[127] BCH, XLVII, 1923, p. 49—96; RA, IV, 1934, n^{os} 64—65.

[128] BCH, XLVII, 1923, p. 81—95, n^{os} 1, 28—29.

MACEDONIA, EPIRVS, ACHAIA.



No.	Place	Count
1.	Messene	1
2.	Sparta	1
3.	Megalopolis	2
4.	Tegea	1
5.	Olympia	4
6.	Dyme	34
7.	Corinthus	32
8.	Argos	3
9.	Epidaurus	3
10.	Calydon	1
11.	Naupactus	1
12.	Leucas	1
13.	Actia-Nicopolis	1
14.	Corcyra	4
15.	Paramythia (Liboni)	7
16.	Buthrotum (Butrint)	11
17.	Megara	3
18.	Eleusis	4
19.	Athenae	54
20.	Thebae	46
21.	Levadia	2
22.	Delphi	6
23.	Lamia	2
24.	Hypata	1
25.	Domokos	1
26.	Pharsale	1
27.	Karabas	1
28.	Larissa	5
29.	Phalanae	1
30.	Vurlami	1
31.	Stenas	1
32.	Baba	1
33.	Pyrgetos	3
34.	Dium	8
35.	Katerini	1
36.	Pydna	1
37.	Goricë (Gjirokastër)	1
38.	Kalivaç (Tepelenë)	1
39.	Dukati	2
40.	Kropisht	1
41.	Amantia (Ploça)	1
42.	Aulona (Vlora)	1
43.	Apollonia (Fieri)	3
44.	Byllis (Gradishta)	7
45.	Balshi	1
46.	Astacae (Klos)	1
47.	Clodiana (Peqinj)	1
48.	Bishxuqezë	1
49.	Genusus (Kavaja)	2
50.	Dyrrhachium (Durrës)	107
51.	Arapaj	1
52.	Pjeshkëza	1
53.	Salmanaj	1
54.	Nderfandëna	1
55.	Tirana	1
56.	Bershita	1
57.	Scampa (Elbasan)	20
58.	Ad Quintum (Shënjon)	2
59.	Struga	1
60.	Lychnidus (Ohrida)	9
61.	Resen	1
62.	Heraclea Lyncestis (Bitola)	16
63.	Prilep	1
64.	Stobi (Gradsko)	32
65.	Antigonia (Tremnik)	1
66.	Stenas (Demir Kapija)	1
67.	Gurbita (Nagaevci)	1
68.	Sopot	1
69.	Bargala (Karbinci-Štip)	1
70.	Štip	1
71.	Dreveno	1
72.	Edessa (Vodena)	4
73.	Berrhoia (Verria)	3
74.	Pella	5
75.	Gallikon	3
76.	Thessalonicae	27
77.	Cassandrea	4
78.	Olynthus	1
79.	Serrhae	8
80.	Strymon	1
81.	Amphipolis	5
82.	Karyani	1
83.	Angista	1
84.	Vitasta	1
85.	Drama	8
86.	Prosotschani	3
87.	Reusilovo	2
88.	Bochonos	1
89.	Gerlikova	1
90.	Gramenza (Eremenica)	1
91.	Kalabaki	1
92.	Kobaliste	2
93.	Tschataldja	1
94.	Doxaton	1
95.	Goriani	1
96.	Podgora	1
97.	Pravi	1
98.	Provista	4
99.	Moustheni	1
100.	Nikisian	1
101	Philippi	283
102.	Selian-Mesorema	3
103.	Raktscha	3
104.	Kavalla	3
105.	Incertae	39
		900

THE DOCTOR-PHILOSOPHER JOHN COMNEN OF BUCHAREST AND HIS BIOGRAPHY OF THE EMPEROR JOHN KANTAKOUZENOS

D. M. NICOL
(London)

The doctor-philosopher John Comnen, or Komnenos, belonged to the circle of Greek men of letters that gathered at the court of Constantine Brîncoveanu between the years 1688 and 1714.[1] He was born in 1657. His family came from Herakleia on the Sea of Marmara but he was

---

[1] The following authorities provide more or less brief biographical notes about John Comnen: Alexander Helladios, *Status praesens ecclesiae graecae* (? Altdorf, 1714), Chapter II: (De Typographia in Walachia et de libris ibi impressis), pp. 10–21, especially p. 17; Demetrios Prokopiou (Moschopolites), Ἐπιτετμημένη ἐπαρίθμησις τῶν κατὰ τὸν παρελθόντα αἰῶνα ΛΟΓΙΩΝ ΓΡΑΙΚΩΝ, καὶ περί τινων ἐν τῷ νῦν αἰῶνι ἀνθούντων ... (Bucharest, 1720), in J. A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. G. C. Harles, **XI** (Hamburg, 1808), p. 534, no. XLVI (reproduced as: Περὶ Λογίων Γραίκων, in K. Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, **III** (Venice, 1872), p. 490); J. De-Kigallas, Σχεδίασμα κατόπτρου τῆς νεοελληνικῆς φιλολογίας (Hermoupolis, 1846), p. 49, no. 278; A. Papadopoulos Vretos (Βρετός), Νεοελληνικὴ Φιλολογία, **I** (Athens, 1854), p. 209; K. Sathas, Νεοελληνικὴ Φιλολογία (Athens, 1868), pp. 397 399; Kaisarios Daponte, Ἱστορικὸς κατάλογος ἄνδρων ἐπισήμων (*1700–1784*), in Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, **III** (Venice, 1872), pp. 100–103 (reproduced in C. Erbiceanu, *Cronicarii greci carii au scris despre români în epoca fanariotă*(Bucharest, 1888), pp. XXVI, 111–112; A. K. Demetrakopoulos, Ὀρθόδοξος Ἑλλάς, ἤτοι περὶ τῶν Ἑλλήνων τῶν γραψάντων κατὰ Λατίνων καὶ περὶ τῶν συγγραμμάτων αὐτῶν (Leipzig, 1872), pp. 169–170; G. I. Zaviras (Ζαβίρας), Νέα Ἑλλάς, ἢ Ἑλληνικὸν Θέατρον, ed. by G. P. Kremos (Athens, 1872), pp. 345–346; A. Papadopoulos-Kerameus, 'Ὁ τελευταῖος Κομνηνός, καὶ ἔγγραφον ἐπίσημον τοῦ Μητροπολίτου Ἡρακλείας Νεοφύτου (1695)' ,Δελτίον Ἱστορικῆς κατ, Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας, **II** (1885–1889), pp. 667–679; C. Erbiceanu, *Bibliografia greacă saŭ cărţile greceştĭ imprimate în principatele române în epoca fanariotă* (Bucharest, 1903), pp. 39–41; A. Papadopoulos-Kerameus, *Texte greceşti*, in E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, XIII (Bucharest, 1909), p. λS'; N. Iorga, 'Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor', *Analele Academiei Române*, Seria II, Memoriile secţiunii istorice, XX (1897–1898), pp. 197–253; N. Iorga, *Byzance après Byzance* (Bucharest, 1935), pp. 206–207; N. Vătămanu, *De la începuturile medicinei româneşti* (Bucharest, 1966), pp. 178–184. My thanks are due to Mr. E. D. Tappe of the School of Slavonic and East European Studies in the University of London for his advice and help in the preparation of this article.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 511–526, BUCAREST, 1971

brought up in Constantinople and educated at the Greek school at the Phanar, where he was among the distinguished pupils of Alexander Mavrocordato, then dragoman to the Sultan.[2] About 1680 he went to Jassy to become tutor to the sons of the then voivode of Moldavia, George Duca; and there he seems first to have acquired his proficiency in collating and proof-reading Greek manuscripts for the printing press. In 1683 he prepared the text of the theological works of Symeon of Thessalonica and dedicated it, with a Greek epigram in four elegiac couplets, to John Duca. He was then twenty-five years of age and held the title of a notary of the Great Church.[3]

Shortly afterwards he left for Italy to continue his education at Padua and Venice. There he studied medicine and philosophy. In October 1686 he was invited to Bucharest to complete his medical studies and to serve as a physician at court. The invitation came from the Metropolitan Germanos of Nyssa, but John preferred to remain in Italy.[4] About 1690, however, he moved to Russia where he stayed for some years. In 1693 he was in Moscow, working on a translation from Latin into Greek of a spiritual work of which several copies were made in manuscript.[5] Not until September 1694 is he known to have been in Bucharest. It was evidently his intention to return to Jassy at the invitation of his former pupil Constantine Duca. But his services as a doctor and as a scholar were so much in demand in Bucharest that he stayed there. He was appointed

[2] The date of his birth derives from the document published by Papadopoulos-Kerameus, Δελτ. Ἱστ. καὶ Ἐθν. Ἑτ. II (1885—89), pp. 670, 674. He was baptized at Herakleia on 26 January 1658. I find no evidence that he came from Lesbos, as stated by Iorga, *Byzance après Byzance*, p. 206, and by Vătămanu, *op. cit.*, p. 178. For his connexions with the Mavrocordato family, see A. A. C. Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato, 1660—1830* (Paris, 1913), pp. 35—36.

[3] The epigram is printed in E. Legrand, *Bibliographie Hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiées par des Grecs au XVII[e] siècle*, II (Paris, 1894), no. 578, pp. 414—415. Cf. Sathas, Νεοελληνικὴ Φιλολογία, p. 412; Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, pp. 678—679; D. Russo, *Studii şi critice* (Bucharest, 1910), p. 107. The text of the *Dialogus contra haereses* etc. of Symeon of Thessalonica prepared by John Comnen is that reproduced in Migne, *Patrologia Graeca*, CLV, cols. 25—978, with a *Pinax* or Index composed by John, *ibid.*, cols. 977—1004.

[4] Vătămanu, *op. cit.*, p. 179.

[5] The work is entitled: Μεταμόρφωσις τοῦ παλαιοῦ ἀνθρώπου καὶ τοῦ νέου γένεσις ἤτοι βίβλος κατανυκτικὴ περὶ τῶν τεσσάρων τοῦ ἀνθρώπου ἐσχάτων, μεταφρασθεῖσα ἐκ τῆς λατινίδος εἰς τὴν κοινὴν τῶν Ἑλληνορωμαίων διάλεκτον παρὰ Ἰωάννου Κομνηνοῦ τοῦ ἰατροῦ· See C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti. Biblioteca Academiei Române* (Bucharest, 1909), no. 344 (298), p. 184; cf. Russo, *Studii*, p. 103. The Bucharest manuscript of this work, dated Moscow 1693, was apparently bequeathed to the metropolis of Drystra by the will of John as Hierotheos. Other manuscripts of it exist in Jassy and Jerusalem: Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, no. 1; *idem*, Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, II, p. 567; III, p. 137; and on Mount Athos: S. P. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos* (Cambridge, 1895), no. 955.90 (Stavronikita); no. 2413.80 (Xeropotamou); S. Eustratiades and Arcadios, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Monastery of Vatopedi on Mount Athos* (Cambridge, Mass., 1924), no. 506, pp. 105—106. Cf. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. XXVI.

Professor of physics and mathematics at the Academy of St. Sava and became court physician to Constantine Brîncoveanu, who had succeeded his uncle Şerban Cantacuzino as prince of Wallachia in 1688.[6]

John participated with energy and enthusiasm in the scholarly and literary movement initiated by Şerban's brother, the learned Stolnic Constantine Cantacuzino. He was particularly active in the promotion of Greek or rather Byzantine learning and was pleased to remind the rulers of Wallachia of their alleged Byzantine ancestry, fostering the conceit that their imperial heritage lay not in Bucharest but in the capital city of Constantinople.[7] In 1694 John made up a compilation of *Apophthegms* of the emperors, generals, philosophers and orators of the past, translated into contemporary Greek and dedicated to Constantine Brîncoveanu.[8] Another work of the same nature was his *Selections* (*Eklogai*) from Byzantine authors, such as Michael Glykas and Joseph Bryennios.[9] In 1699 he published his *Biography* of the Byzantine Emperor John VI Kantakouzenos, dedicating it to 'that Emperor's descendant', the Stolnic Constantine Cantacuzino, uncle of the voivode Brîncoveanu.[10] At about the same time he was engaged in helping the Stolnic to prepare his celebrated Map of Wallachia, which was printed at Padua in 1700. This too was dedicated to Constantine Brîncoveanu.[11] Among John's friends and correspondents of this period were Sebastos Kyminites (Kymenitul) of Trebizond, who became Director of the Academy at Bucharest, and whose Epitaph John was to compose in 1702; Manuel Karyophyllis, on whose death he wrote an Epitaph in 1694, and his son and grandson, John and Rhallis Karyophyllis; and Chrysanthos Notaras, later Patriarch of Jeru-

---

[6] See Vătămanu, *op. cit.*, pp. 180–181.

[7] See V. Cândea, 'Le Stolnic Constantin Cantacuzène : l'homme politique — l'humaniste', *Revue Roumaine d'Histoire*, V, *4* (1966), pp. 587–629 (especially pp. 622–625).

[8] 'Αποφθέγματα βασιλέων, στρατηγῶν, πάνυ βιώφελη . . . συλλεχθέντα παρὰ 'Ιωάννου Κομνηνοῦ τοῦ ἰατροῦ. 'Εν τῇ καθομιλουμένῃ. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, no. 4317.197 (Iviron). Daponte in Sathas, Μεσ. Βιβλ., III, p. 100, dates this work to the year 1694. Cf. Sathas, Νεοελλ. Φιλολογία, p. 398.

[9] Litzica, *Catalogul*, no. 663 (74), 16, 33, pp. 390–391. Cf. Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, no. 6.

[10] For the title of the *Biography*, see below note 32. In February of the same year 1699 he composed an epigram in fifteen elegiac couplets to Constantine Brîncoveanu for the preface to the Εἰσαγωγικὴ Ἔκθεσις concerning the three virtues of faith, hope and charity, published by Bessarion Makri of Ioannina. Text in Legrand, *Bibliographie Hellénique au XVII siècle*, III, no. 684, pp. 64–65 ; I. Bianu and N. Hodoş, *Bibliografia românească veche 1508–1830*, I (*1508–1716*) (Bucharest, 1903), pp. 380–381 (no. 117). Comnen here describes his patron as : Κωνσταντῖνον... Βραγκοβάνον... / Κανταχουζηνῶν ὡς σκηπτροφόρον τελέθοντα, / Βασσαράβων τε κλυτῶν ἔγκονον ἡγεμόνων.

[11] C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino Stolnicul* (Bucharest, 1967), no. 10, pp. 113–114 ; cf. Cândea, *op. cit.*, pp. 616–617.

salem (1707—1731), who, while still an archimandrite, was also involved in the production of the Stolnic's Map of Wallachia.[12]

Concerned though he was with the furtherance of culture and scholarship at the court in Bucharest, the doctor-philospher felt strongly called to the spiritual life. In 1700 he went in a pilgrimage to Jerusalem, Mount Sinai and Mount Athos. The fruit of his travels was his most famous work, the *Proskynetarion* of Mount Athos, a description of the Holy Mountain and its monasteries, relics and treasures, with special reference to the many benefactions made to those monasteries by the rulers of the principalities of Moldavia and Wallachia. This was first printed at Snagov in 1701 at the press of Anthimos of Iberia (Antim Ivireanul). It was dedicated to Theodosios, the Metropolitan of Wallachia, whose see devolved on Anthimos himself in 1709, and to Constantine Brîncoveanu. The *Proskynetarion* reached a wider audience than John's more scholarly works. A second edition, with a Latin translation, appeared in Paris in 1708; a third, revised and amended version was printed in Venice in 1745; and it was translated into Russian as early as 1702.[13]

After his pilgrimage John seems to have abandoned the practice of medicine. In the first years of the eighteenth century he assisted Anthimos of Iberia in the printing of a number of works, all liturgical in nature; and in each one he inserted an epigram in elegiacs to Constantine

---

[12] *Letters* to Sebastos Kyminites: Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λϛ', no. 7; S. P. Lambros, 'Νικολάου Κριτίου τοῦ μεγάλου ἐκκλησιάρχου συλλογὴ ἀπογραφῶν ἐπιστολῶν τοῦ δεκάτου ἑβδόμου καὶ δεκάτου ὀγδόου αἰῶνος, Νέος Ἑλληνομνήμων, IV (1907), p. 216, no. 165. *Epitaph* on Sebastos Kyminites: text in A. Triantaphyllides, Ποντικά (Athens, 1866), p. 189; Konstantios, Ὑπόμνημα περὶ τῆς πατριαρχικῆς σχολῆς Constantinople, 1866) (in Sathas, Νεοελλ. Φιλολογία, p. 377); Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 409, no. 1; cf. Sathas, *op. cit.*, p. 397, no. 4. *Letters* to Manuel Karyophyllis: Lambros, *op. cit.*, p. 212 (dated April 1687 and November 1688); to John Karyophyllis: Lambros, *op. cit.*, p. 213, nos. 104, 105 (dated September and December 1694); to Rhallis Karyophyllis: three *letters* (undated), in C. Astruc and M.—L. Concasty, *Catalogue des manuscrits grecs* (*Bibliothèque Nationale*). IIIe partie: *Le Supplément grec*, III (Paris, 1960), no. 1044, fols. 75, 76, 77. For Chrysanthos Notaras and his participation in the Map of Wallachia, see the text of the dedication in Dima-Drăgan, *Biblioteca*, no. 10, p. 113; and for Comnen's letters to him, see below note 22.

[13] Προσκυνητάριον τοῦ ἁγίου ὄρους τοῦ Ἄθωνος, by John Comnenus medicus: first printed at Snagov in May, 1701; second edition by B. de Montfaucon, *Palaeographia Graeca* (Paris, 1708), lib. VII, pp. 433—499 (text: pp. 441—499), with a Latin translation (*Descriptio Montis Atho*) (cf. Legrand, *Bibliographie Hellénique ... au XVIIIe siècle*, I (Paris, 1918), no. 8, pp. 12—13); third, amended edition by the hierodiakon Ignatios Kemizis printed at Venice in 1745 (cf. Legrand, *op. cit.*, no. 334, pp. 338—339); fourth edition, with a preface by Ioannes Veloudis, printed at Venice in 1857. The Russian translation, made in 1702, was printed at St. Petersburg in 1883. A Romanian version was published at Bucharest in 1856. See Loparev's edition of the *Vita Ioannis Cantacuzeni*, p. 2. Cf. Erbiceanu, *Bibliografia Greacă*, no. XIX, pp. 38—50; Bianu and Hodoş, *Bibliografia românească*, I, pp. 422—423 (no. 129); Papadopoulos Vretos, Νεοελλ. Φιλολογία, I, nos. 133, 193, pp. 48, 70—71; *idem*, Κατάλογος τῶν ἀπὸ τῆς πτώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως μεχρὶ τοῦ *1821* τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ἑλλήνων (Athens, 1845), p. 11, no. 92; Zaviras, Νέα Ἑλλάς, p. 345; Sathas, Νεοελλ. Φιλολογία, p. 397.

Brîncoveanu.[14] His interests tended more and more to theology. In February 1702 he completed a translation into modern Greek of the *Hermeneia* or Commentary on the four Gospels by Theophylact of Bulgaria, again with a dedication to Brîncoveanu.[15] It was at about this time that he took monastic vows, changing his name to Hierotheos; and by 1705 he had been granted the titular bishopric of Side. By 1711 he had been appointed Metropolitan of Drystra, though it appears that he continued to spend most of his time in Bucharest.[16]

During the last years of his life he applied himself almost exclusively to theological works. Among them are an *Index* (*Pinax*) or Concordance of all the writings of St. John Chrysostom, for which he used the eight-volume Greek edition printed at Eton in 1612.[17] He also translated from Latin into Greek a tract on the theology of the Sacraments, and composed a treatise on the Eucharist.[18] A few other works have been

[14] *Epigram* in elegiacs to Constantine Brîncoveanu in preface to *Three Liturgies* in Greek and Arabic, printed by Anthimos of Iberia at Snagov in 1701 : text in Legrand, *Bibliographie Hellénique au XVIIIe siècle*, I, no. 1, pp. 2–3; Bianu and Hodoş, *Bibliografia*, I, p. 424 (no. 130). The whole or part of the same epigram was reproduced at the end of the *Horologion* or Canonical Prayers with Offices for all the year, printed in Greek and Arabic by Anthimos of Iberia at Bucharest in 1702, and in the *Hermeneia* and *Akolouthia* for the consecration of a church, printed by Anthimos in December 1703 : Legrand, *op. cit.*, I, nos. 17, 20, pp. 20, 26; Bianu and Hodoş, *Bibliografia*, I. p. 442 (no. 137); Papadopoulos Vretos, Κατάλογος, p. 11, no. 95.

[15] Theophylaktos of Ochrid, 'Ερμηνεία εἰς τὰ τέσσαρα εὐαγγέλια (*Enarratio in Evangelia*), translated into modern Greek by the Doctor John Komnenos on the order of John Constantine Bassarab in February 1702. This is apparently not edited or printed. See H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der österreichischen Nationalbibliothek* (*Supplementum graecum*) (Vienna, 1957), no. 2 (fols. 1r-625v), p. 11. The text of Comnen's long dedication of the work to Brîncoveanu is printed with a Romanian translation by N. Iorga, 'Manuscripte din biblioteci străine', *Analele Acad. Rom.*, Mem. Secţ. ist., Ser. II, XX (1897–1898), pp. 205–207. Cf. W. Weinberger, 'Die griechischen Handschriften des Prinzen Eugen von Savoyen', in *Wiener Eranos. Zur fünfzigsten Versammlung deutschen Philologen und Schulmänner in Graz 1909* (Vienna, 1909), p. 141, no. I; A. Demetrakopoulos, Προσθῆκαι καὶ Διορθώσεις εἰς τὴν Νεοελληνικὴν Φιλολογίαν Κ. Σάθα (Leipzig, 1871), p. 62; Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς', no. 2.

[16] An *Epigram* on a well constructed as the expense of Constantine Brîncoveanu, dated 28 July 1705, is signed by 'Hierotheos of Side'. His signature as such appears on a document concerning an election to the see of Trebizond by Gabriel II, Patriarch of Constantinople, dated March 1706. Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς'. no. 4; *idem*, 'Ιεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, I, p. 435; II, p. 214 n. 1. Nicholas Mavrocordato addresses him as 'Hierotheos of Drystra' in letters dated 27 October 1711 and 15 December 1712 : Iorga, *Documente greceşti*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIV/1, nos. CCCCLXXI, CCCCXCIX, pp. 448–449, 477–478; E. Legrand, *Epistolaire Grec* (Paris, 1888), no. 40, p.55; no. 57, p. 75. Cf. Vătămanu, *op. cit.*, pp. 182–183.

[17] Πίναξ ἀκριβὴς κατὰ στοιχεῖον εἰς συμφωνίας τῶν σποράδην ἐμφαινομένων ἢ ἐμπεριεχομένων ἐν ἅπασι τοῖς η' τόμοις τῶν Χρυσοστομικῶν τῶν τυπωθέντων ἐν 'Ετώνῃ τῇ πόλει ἑλληνιστὶ μόνον κατὰ τὸ αχιβ ἔτος, πονηθεὶς παρὰ τοῦ Δρύστρας Ἱεροθέου ... The manuscript of this work is in the Lavra on Mount Athos : Spyridon and S. Eustratiades, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos* (Cambridge, Mass., 1925), no. 1761. — M 70. Cf. Sathas, Νεοελλ. Φιλολογία, p. 397, no. 8.

[18] 'Επιχείρησις κατά τινα ἐκβληθέντα ἐκ τῆς θεολογικῆς περὶ μυστηρίων πραγματείας τινῶν τῶν Λατινοφρόνων ἀπὸ τῆς Λατινικῆς εἰς τὴν 'Ελλάδα μετενεχθέντα φωνήν. Sathas, *op.cit.*, p. 397, no. 9. (*Treatise on the Eucharist*) : Περὶ τοῦ διὰ τίνων ῥημάτων γίνεται ἡ τοῦ μυστηρίου τῆς Εὐχαριστίας μεταβολή. Sathas, *op. cit.*, p. 397, no. 10; Demetrakopoulos, 'Ορθόδοξος 'Ελλάς, p. 170; Zaviras, *op. cit.*, p. 346.

wrongly attributed to him.[19] A geographical treatise, including an account of the ancient geographers, and a lexicon of ancient and modern topography, bears the name of Hierotheos of Drystra; but it is possible that this merely belonged to his library and was not his own composition.[20] His signature as Hierotheos of Drystra appears on documents of the Patriarchs of Constantinople Cosmas III in 1714 and 1715, and Jeremias III in 1717 and 1718.[21] He corresponded with a large circle of friends in his latter years, notably with Chrysanthos Notaras between 1712 and 1715.[22] One of his letters to Notaras commends the virtues of Ştefan Cantacuzino, son of the Stolnic Constantine, who had then recently succeeded Brîncoveanu as voivode.[23] After the Stolnic's death in 1716, Hierotheos was favoured with the patronage of Nicholas Mavrocordato, with whom he exchanged correspondence, and for whose publications he composed flattering epigrams.[24] The last of these consists of an address

---

[19] Sathas, *op. cit.*, p. 397, followed by Loparev, *op. cit.*, p. 2, attributed to him a Treatise on Sin (Περὶ ἁμαρτήματος) in anacreontic verse. This information derives from Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. Harles, XI, p. 644 ('*Ioannes Comnenus*... Illius versus anacreontici, quibus peccata deflet, *Paris*, in bibl. cod. MMMXXV, nr. 4...'). But the manuscript cited appears to date from the sixteenth century and therefore cannot be the work of John Comnen. See H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, III[e] partie: *Anciens Fonds Grecs, Belles-Lettres* (Paris, 1888), no. 3025, p. 94. Demetrakopoulos, Προσθῆκαι, p. 63, attributes to him an *Akolouthia* of the Patriarch of Constantinople Niphon, citing a work of Eugenios Boulgaris: Ἐπιστολὴ Εὐγενίου τοῦ βουλγάρεως πρὸς Πέτρον τὸν Κλαιρικόν. Περὶ τῶν μετὰ τὸ σχίσμα etc. (Athens, 1844), p. 26. But Boulgaris implies no such composition. He merely states that the feast of the Patriarch Niphon was celebrated on 11 August, as is recorded in the *Proskynetarion* of Athos by the Doctor John Komnenos. Cf. the edition of the *Proskynetarion* by Montfaucon, *Palaeographia Graeca*, p. 478.

[20] Litzica, *Catalogul*, no. 21 (632), 1, 2, 3, p. 14 (described as being Ἐκ τῶν τοῦ Δρύστρας Ἱεροθέου). For other books that evidently belonged to Comnen's library, see Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολ. Βιβλ., IV, p. 104 (no. 111: an undated Latin work); p. 106 (no. 117: an anonymous theological work of 1635).

[21] A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀπαρίθμησις προτοτύπων τινων ἐγγράφων (σωζομένων ἐν τοῖς ἀρχείοις τῆς μονῆς Λειμῶνος), Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη (= Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, Παράρτημα, ΙΗ') (1888), pp. 174–175, nos. 29, 30, 31. E. Legrand, *Bibliothèque Grecque Vulgaire*, VII.: *Recueil de Documents Grecs* (Paris, 1895), p. 239 (no. 119). Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολ. Βιβλ., IV, p. 377; V, pp. 163, 167, 178.

[22] Thirteen *letters* from Hierotheos of Drystra to Chrysanthos Notaras, two being undated, the rest written between September 1712 and May 1717, are listed by K. Sathas, 'Κατάλογος ἐπιστολῶν ἀνεκδότων', in Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, III, p. 524; cf. Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς', no. 7. The texts of seven of these letters are printed by N. Iorga, *Documente grecești*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIV/1, nos. CCCCXCIII (pp. 470–471), DIII (pp. 488–489), DIV (pp. 489–490), DXXIII (pp. 523–524), DLII (pp. 552–554), DCXXXVII, (pp. 663–664), DCLVIII (pp. 690–691).

[23] Text in Iorga, *Documente grecești*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIV/1, no. DCLXIV, (pp. 698–699), dated December 1715.

[24] *Letter* to Nicholas Mavrocordato: text in Daponte, Ἱστορικὸς Κατάλογος, in Sathas Μεσ. Βιβλ,. III, pp. 100–103; and (with Romanian translation) in Erbiceanu, *Cronicarii greci*, pp. 111–112 (undated). *Epigram* in thirty elegiacs to Alexander Mavrocordato and his sons, especially Nicholas, in the preface to the Ἱστορία ἱερά, ἤτοι τὰ Ἰουδαϊκά of Alexander Mavrocordato, printed by Anthimos of Iberia at Bucharest, August 1716; text in Legrand, *Bibliographie Hellénique au XVIII[e] siècle*, I, no. 145, pp. 134–136; cf. Sathas, Νεοελλ. Φιλολογία, p. 397, no. 3.

and some lines of heroic verse dated August 1719, in the treatise of Nicholas Mavrocordato on the duties of a prince, printed at Bucharest in December of that year.[25] It is doubtful if Hierotheos saw the publication, for the date of his death at Bucharest is given as 1719. His will and testament survive in manuscript in the monastery of Iviron on Mount Athos.[26]

His contemporary Demetrios Prokopiou (Moschopolites) describes John Comnen as a pious and virtuous man as well as a polymath skilled in all branches of knowledge and fluent in the Greek, Latin, Italian, Hebrew and Arabic languages.[27] His command of languages is evident from his translations and from his co-operation with Anthimos of Iberia in the printing of Greek and Arabic works.[28] But he liked to think of himself as a Greek in the Byzantine tradition, and he was proud to bear

---

[25] Text in Legrand, *op. cit.*, I, no. 126, pp. 155—157; cf. Sathas, *op. cit.*, p. 397, nos 5, 6; Bianu and Hodoş, *Bibliografia*, II (*1716—1808*) (Bucharest, 1910), p. 2 (no. 178); T. A. Gritsopoulos, Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τῆς Σχολῆς Δημητσάνης, Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, XXIV (1954), p. 253 (cod. 112, no. 1).

[26] Διαθήκη ταπεινοῦ μητροπολίτου Δρύστρας Ἱεροθέου [Ἰωάννου τοῦ Κομνηνοῦ ἰατροῦ]. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, no. 4724. 604. no. 11 (Iviron). Some other letters and poems of John Comnen or Hierotheos may be found in the following: — *Letters*: to the Bishop of Seleukia (dated Bucharest, March 1701), text in Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς'; to Alexander Mavrocordato (undated), cf. S. P. Lambros, Κατάλογος τῶν κωδίκων τῶν ἐν Ἀθήναις βιβλιοθήκων πλὴν τῆς Ἐθνικῆς. A': Κώδικες τῆς βιβλιοθήκης τῆς βουλῆς (Cod. 65, no. ρξς', fol. 125r), Νέος Ἑλληνομνήμων, III (1906), p. 457; to Cyril of Kyzikos, Patriarch of Constantinople (dated 28 August 1712), in Lambros, N. Κριτίου ... συλλογή, Νέος Ἑλληνομνήμων, IV (1907), p. 216, no. 161; to Neophytos of Adrianople (undated), *ibid.*, no. 162; to the same (undated). *ibid.*, no. 163; to the teacher Spantonakis (undated), *ibid.*, no. 164; to Spantonis, *megas chartophylax* of the Great Church (undated), in A. Papadopoulos-Kerameus, Κατάλογος τῶν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ Φιλολογικῷ Συλλόγῳ χειρογράφων βιβλίων, Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, Παράρτημα Κ'-ΚΒ' (Ἀρχαιολογικὴ Ἐπιτροπή) (Constantinople, 1892), p. 94, no. 295; cf. *idem*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λσ', no. 7; *letter* (an epigraphos and undated), in Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, no. 2328. 315, no. 1 (Esphigmenou) (the letter of a Dr. John to one Apostolis listed *ibid.*, no. 2788. 114, no. 33 (Docheiariou), cannot be from John Comnen since it is dated 1756. *Other works*: *Heroic Elegy* to Sebastos Kyminites in the *Heortologion* of Sebastos, 1701, cf. Legrand, *Bibliographie Hellénique au XVIIIe siècle*, I, no. 2, p. 9; Sathas, Νεοελλ. Φιλολογία, p. 397, no. 7; Bianu and Hodoş, *Bibliografia*, I, p. 416 (no. 126); *Epitaph* on Theodore of Trebizond, son of Symeon, text in Papadopoulos-Keramaues, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 409, no. 2; *Epigram* by Hierotheos of Drystra on the Four Candles of the Holy Sepulchre, Golgotha, the Deposition and the Resurrection, cf. Litzica, *Catalogul*, no. 663 (74), no. 1, p. 389; Papadopoulos-Kerameus, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. λς', no. 5.

[27] Demetrios Prokopiu, in Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, ed. Harles, XI, p. 534; Sathas, Μεσ. Βιβλ., III, p. 490. Comnen figures in the *Hieroglyphic History* of Demetrios Cantemir under the pseudonym of 'Papagaia' (or Papi Comneno). Vătămanu, *op. cit.*, pp. 178, 184, assumes from this fact that his family name was 'Papis'. But the most recent editors of Cantemir's work take the name to be derived from the Greek word *papas* meaning priest, which seems much more convincing. See Dimitrie Cantemir, *Istoria Ieroglifică*, ed. by P. P. Panaitescu and I. Verdeş (= Dimitrie Cantemir, *Opere*, I, Bucharest, 1965), pp. 81—82 and 82 notes 1 and 2.

[28] See above, note 14.

the distinguished imperial name of Komnenos. There is, however, a shadow of doubt as to whether he was really entitled to that name. His earliest known works, the text of Symeon of Thessalonica printed in 1683 with its dedicatory verses to John Duca of Moldavia, are signed by him as John Molyvdos of Herakleia, or Perinthos.[29] His father Alexios, who was ordained as a priest by the Bishop of Herakleia in 1656, had, however, borne the name of Komnenos as well as that of Molyvdos; and to testify that his son did the same there is a seal preserved with the legend 'John Komnenos Molyvdos'.[30]

John himself was so anxious to establish the truth of his Komnenian ancestry that he asked the Bishop of Herakleia, Neophytos, to search the archives of his metropolis for proof. Happily enough, Neophytos and his researches were able to trace the line of John's family back through his father Alexios Komnenos, his grandfather Theodore Komnenos who died in 1637, his great-grandfather Isaac Komnenos, and four previous generations to one Theodore Komnenos who had moved from Constantinople to Herakleia in December 1480. A document of that date was unearthed in the archives. It contained a note by the then Bishop of Herakleia, Meletios, to the effect that Theodore Komnenos with his wife Maria and his son Isaac had been granted asylum and a residence in his diocese, and that Theodore was a great-grandson of Basil I Komnenos, Emperor of Trebizond (1332—1340), a grandson of Isaac Komnenos, and a son of George the *protobestiarios* of Trebizond. To attest the authenticity of this document and of the supporting chain of evidence, the Bishop of Herakleia assembled a number of his priests and elders who, in September 1695, solemnly affirmed in writting that 'the noble archon and doctor John was a true son of Alexios Komnenos the priest, the son of Theodore Komnenos, and himself a Komnenos, in unbroken line of descent from the Komnenos family of old'.[31]

The evidence is certainly impressive. But some of the links in its chain are fragile. The Emperor Basil I Komnenos is not otherwise known to have had a son called Isaac. The only attested *protobestiarios* of Tre-

---

[29] See above, note 3. There is also an *Encomium* of John Duca signed by John Molyvdos of Herakleia which, though undated, must belong to the same period. It is entitled : Ἐγκώμιον πρὸς τὸν υἱον Δούκα τοῦ αὐθέντου ποιηθὲν παρὰ Ἰωάννου τοῦ λογιωτάτου Μολύβδου τουπίκλην, τοῦ ἐξ Ἡρακλείας. Spyridon and Eustratiades, *Catalogue of the Greek Manuscript in the Library of the Laura on Mount Athos,* no. 1183.17; cf. Papadopoulos-Kerameus, ins Hurmuzaki, *Documente.*

[30] Seal of John Komnenos Molyvdos, and seals of Hierotheos of Drystra, in Lambros, 'Ν. Κριτίου...συλλογή', Νέος Ἑλληνομνήμων, IV (1907), p. 213, nos. 92, 104, 105.

[31] A. Papadopoulos-Kerameus, " Ὁ τελευταῖος Κομνηνός, κατ' ἔγγραφον ἐπίσημον τοῦ Μητροπολίτου Ἡρακλείας Νεοφύτου (1695)' Δελτίον Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας II (1885—1889), pp. 667—679.

bizond with the name George is the notorious George Amiroutzes, who is not otherwise known to have been related to the imperial family. There are other objections. None the less, the editor of this curious document was inclined to accept its findings; and since, without further evidence, they can neither be proved nor disproved, it is perhaps permissible to give the learned doctor, philosopher and bishop the benefit of the doubt and allow him entitlement to the imperial name of Komnenos.

It might have been rather more difficult to find documentary proof of the lineal descent of the Cantacuzino family from the Byzantine imperial house of that name, though one suspects that the proof in this case was taken to be self-evident. But it was the same desire to link the present with the Byzantine past that prompted John Comnen to undertake his *Biography* of the Emperor John VI Kantakouzenos. Two manuscripts of this work now exist, one in Leningrad and the other in Vienna. It was completed in April 1699 but it seems that it was never printed at the time. The Russian manuscript, from which the last folio is missing, was published with a short biographical preface about its author by Chr. Loparev in 1888.[32] He appears to have been unaware of the existence of the other and more complete manuscript in Vienna, from which the missing sentences at the end of the work can be supplied.[33]

The *Biography* is no mere product of romantic fiction. It is clear that John Comnen took pains to read the sources for the life of the Emperor John VI that were available to him, principally the *Histories* written by the Emperor himself after his retirement in 1354 and by his contemporary Nikephoros Gregoras. Of the former there was a printed Greek text with Latin translation to hand in the three volumes of the so-called Paris Corpus of Byzantine historians published in 1645, of which there is known to have been a copy in the library of the Stolnic Constatine Cantacuzino; and it is to this text that Comnen refers his readers by Book and Chapter on numerous occasions, though his references are some-

[32] *Ioannis Comneni medici Vita Ioannis Cantacuzeni Romaeorum Imperatoris*, edidit graece Chrysanthus Loparev Samarovensis (Petropoli, 1888). The manuscript is entitled: Βίος τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ ἀειμνήστου βασιλέως καὶ αὐτοκράτορος Ῥωμαίων Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ, ὡς ἐν συνόψει, προσενεχθεὶς τῷ τοῦ ἐκλαμπροτάτου καὶ ὑψηλοτάτου αὐθέντου καὶ ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας κυρίου κυρίου Ἰωάννου Κωνσταντίνου Βασσαράβα Βοεβόδα τοῦ Βραγκοβάνου Θείῳ, τῷ πανευγενεστάτῳ, ἐνδοξοτάτῳ καὶ σοφωτάτῳ ἄρχοντι στολνίκῳ κυρίῳ κυρίῳ Κωνσταντίνῳ τῷ Καντακουζηνῷ, παρὰ Ἰωάννου Κομνηνοῦ τοῦ ἰατροῦ ἐν Βουκουρεστίῳ ἐπὶ ἔτους αχηθ-ου κατὰ μῆνα ἀπρίλλιον.

[33] H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der österreichischen Nationalbibliothek* (*Supplementum graecum*) (Vienna, 1957), no. 79 1 (fols. 1^{r}—16^{v}), p. 55. This manuscript was not known to Sathas; but see Daponte, *op. cit.*, in Sathas, Μεσ. Βιβλ., III, p. 100; Demetrakopoulos, Προσθῆκαι. p. 62, no. 2; Iorga 'Manuscripte din biblioteci străine...', pp. 220—221; Weinberger, 'Die griechischen Handschriften des Prinzen Eugen von Savoyen', *loc. cit.*, pp. 140—141 (no. VIII); Iorga, *Byzance après Byzance*, pp. 206—207. I am indebted to Dr. Erich Trapp for kindly procuring photographs of the manuscript for me from the Österreichische Nationalbibliothek.

times faulty.[34] But the corresponding Paris edition of Gregoras did not appear until 1702; and Comnen probably had to make do with the partial Greek edition of the text (Books I—XI only) made by H. Wolfius at Basel in 1562.[35] His references to the text of Gregoras do not go beyond Book III. In any event, he could have had no access to the last fourteen books of the *History* of Gregoras, since they lay in manuscript in Paris until their publication in 1855 in the Bonn Corpus of Byzantine historians.[36]

The *Biography* opens with a brief survey of some of the Emperor's ancestors in the Kantakouzenos family. The author's statements indicate that he had consulted the monumental *Familiae Augustae Byzantinae* of Du Cange, first printed in Paris in 1680, and perhaps also the *History* of Niketas Choniates, printed in Paris in 1647. The Emperor himself has almost nothing to relate about his own ancestry. Of his father he records little, except that he died at the age of twenty-nine after eight consecutive years of service as governor of the Peloponnese. He is much more informative about his mother Theodora, who was a woman of exceptional courage and intelligence. These facts are carefully and accurately recorded by John Comnen, though he follows Du Cange into the error of supposing that the Emperor had a sister. He was in fact an only child.[37]

The work proceeds with an account of what little is known about the uncles, cousins and nephews of the Emperor, about his wife Eirene Asenina, and their three sons and three daughters, and about their grandchildren.[38] On occasions, the author shows a deeper understanding of events than some of the latterday historians of this period. The marriage between the Emperor's daughter Theodora and Orchan the Osmanli, emir of Bithynia, for example, he rightly sees as a union which 'brought many benefits to the Greeks and notably fostered the friendship and co-operation between their Emperor and the ruler of the Turks', rather than as a scandalous miscegenation. Having dealt with the Emperor's genealogy and family, Comnen embarks on an account of his career and how he rose

[34] For the Stolnic's copy of the *Histories* of Kantakouzenos, see Dima-Drăgan, *Biblioteca* no. 20, p. 117.

[35] There were Latin translations of the *Byzantina Historia* of Nikephoros Gregoras published in Paris in 1567 and in Frankfurt-am-Main in 1578. See K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2nd ed. (Munich, 1897), p. 296.

[36] Extracts from them were, however, printed ten years earlier by V. Parisot, *Cantacuzène homme d'état et historien*, etc. (Paris, 1845), especially pp. 313—328.

[37] See D. M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus) ca. 1100—1460. A genealogical and prosopographical study* (Dumbarton Oaks Studies, XI, Washington, D.C., 1968), nos. 20, 21, pp. 27—33.

[38] The author is mistaken, however, in naming the two younger sons of Helena Kantakouzene and John V Palaiologos as 'John and Demetrios'. Their names were in fact Theodore and Michael. See Nicol, *op. cit.*, no. 30, p. 138.

through the ranks of the nobility to become Grand Domestic and generalissimo of the Emperor Andronikos III Palaiologos. His imagination seems here to have supplied some of the deficiencies of the sources, for there is no evidence that John Kantakouzenos ever held the rank of *parakoimomenos* or that of *megas koubikoularios*, which indeed appears not to have existed in the fourteenth century.[39] But Comnen does not exaggerate when he says that, once Kantakouzenos became Grand Domestic of Andronikos III, he was to all intents and purpose vested with imperial authority 'and was obeyed by all to whom he gave orders just as if he were an Emperor'.

To show off his classical erudition Comnen compares his hero to the models of excellent statesmen, generals and orators defined by Cicero and by Onasandros, as well as by Leo III; and he affirms, quite correctly, that among his talents was a knowledge of Latin and 'Persian and Turkish' (which in this context mean the same thing) quite unusual among his contemporaries.[40] The literary quality of the Emperor's *History* is justly praised, though it is gilding the lily to assert that its author garnished it with apt quotations from Homer and Euripides, since no such quotations appear in it. Comnen was aware that the Emperor wrote other and especially theological works beside his *History*, and he mentions his treatises against Mahomet and against the Jews, as well as his polemics against Barlaam and Akindynos, the opponents of the theology of Gregory Palamas.[41] A manuscript copy of the famous treatises against Mahomet was made for the Stolnic's library in Bucharest, though apparently not until 1700; but they had been printed at Basel as early as 1543.[42] Comnen falls prey to his own bigotries, however, when he assures his reader that the Emperor composed tracts against 'the schismatic papists'; for while it is true that Kantakouzenos was 'a champion of the Orthodox dogmas of the Eastern Church', he is not known to have indulged in anti-Catholic polemics, and indeed conducted a remarkably rational correspondence with the Popes at Avignon and an uncommonly sensible discussion with a papal legate in Constantinople.[43] As to the Emperor's wealth in gold and silver, landed property and livestock, Comnen quotes the astonishing

[39] The title of *megas koubikoularios* does not figure in the fourteenth-century list of offices, ed. J. Verpeaux, *Pseudo-Kodinos, Traité des Offices* (Paris, 1966). The office of *parakoimomenos* τοῦ κοιτῶνος came 19th in rank, but there is no evidence that Kantakouzenos ever held it. He is known only to have been *megas papias* (23rd in rank) before being created Grand Domestic (*megas domestikos*). See Nicol, *op. cit.*, no. 22, p. 36.

[40] For the Emperor's knowledge of Latin, see John Kantakouzenos (Cantacuzenus), *Historiae*, ed. L. Schopen (Bonn, 1828–1832), III, p. 303, and of Turkish (or Persian), *ibid.* III, p. 66.

[41] Nicol, *op. cit.*, pp. 98–100.

[42] Dima-Drăgan, *Biblioteca*, no. 213, p. 200.

[43] Nicol, *op. cit.*, pp. 66–67, 89 and references.

figures unblushingly given by Kantakouzenos himself — and quotes them correctly, which is more than President Cousin managed to do in his French version of the *History*.[44]

He then goes on to record, with commendable accuracy, the stages by which John Kantakouzenos rose to the imperial throne, first as the trusted colleague of Andronikos III modestly declining repeated offers of an equal share in authority, and then, after the death of Andronikos, as the unselfish guardian and regent for his infant son John V Palaiologos. But he ignores the events of the long and disastrous civil war that then ensued between the years 1341 and 1347, although they fill all one hundred chapters of the third book of the *History*. We are informed simply that Kantakouzenos was invited and eventually persuaded to accept the title and the insignia of Emperor by the nobility, and that he was then crowned three times, 'first by unanimous consent of the nobles in Didymoteichos, second in Adrianople (with the prayers and blessing of Lazaros, the Patriarch of Jerusalem), and third in Byzantion, where the ceremony was performed by the Patriarch Isidore'. He then reigned jointly with John V for a number of years and gave him his daughter Helena in marriage. This part of the *Biography* is an abbreviation if not a distortion of the facts. There were indeed three occasions on which Kantakouzenos was designated as Emperor. He was proclaimed as such by his followers at Didymoteichos on 26 October 1341. He was crowned as such at Adrianople by the Patriarch of Jerusalem on 21 May 1346; and he was crowned again by the Patriarch Isidore in Constantinople exactly a year later.[45] But to imply that these three events followed each other in quick succession, and to omit any account of the intrigue and bloodshed that separated them, is to beg the question of the motives and ambitions of the hero of the tale.

John VI Kantakouzenos was Emperor in Constantinople from February 1347 to December 1354. He laboured hard in those nearly eight years to rescue his Empire from dissolution. But Comnen's account of his reign is confined to a eulogy of the Emperor's concern for promoting scholarship, charitable institutions, and the Orthodox faith. He gives only two instances of the administrative reforms of John VI, both

[44] Kantakouzenos, *Hist.*, II, p. 185 (Bonn). As Edward Gibbon observed, 'the French translation of the President Cousin is blotted with three palpable and essential errors... Put not your trust in translations!' E. Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. J. B. Bury, VI (London, 1898), p. 496 note 24. The question of the landed property of Kantakouzenos has been recently discussed by G. Weiss, *Johannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert* (Wiesbaden, 1969), pp. 21—22.

[45] Kantakouzenos, *Hist.*, II, pp. 87—105, 564—568; III, pp. 29—30 (Bonn). Gregoras, *Byz. Hist.*, II, pp. 605—612, 762, 787—791 (Bonn). Nicol, *op. cit.*, pp. 47—48, 61, 65.

connected with the organisation of the Church. The Emperor is said to have conferred upon the Metropolitan of Thessalonica the right to call himself *panagiotatos* and to sign his bulls with the indiction like the Patriarch of Constantinople. He also confirmed and extended the privileges accorded to the Metropolitan of Monemvasia by the Emperor Andronikos Palaiologos, granting to him also the title of *panagiotatos* as well as that of Exarch of all the Peloponnese and *locum tenens* of Jerusalem. Neither of these statements derives from the *Histories* of Kantakouzenos or Gregoras, and it is hard to know the source of Comnen's information. It is true that the Bishop of Thessalonica was honoured by Andronikos II, but there seems to be no other evidence that his privileges were ratified by John VI.[46] The rights of the Bishop of Monemvasia were confirmed by a synod in July 1570, on the basis of the charters said to have been granted in the past by the Emperors Andronikos Palaiologos, John Kantakouzenos, Manuel and John Palaiologos. It is conceivable that the report of this synod, in which the Bishop of Monemvasia is styled Exarch of all the Peloponnese and titular Bishop of Side (not Jerusalem), was available to John Comnen.[47]

These were by no means the only achievements of John VI as Emperor. But they were the ones that appealed to his biographer. For Comnen's picture of the Emperor is not that of an ambitious and talented, though devious and controversial, statesman and soldier, but that of a cultured scholar with strong religious leanings. The last part of the *Biography* contains an ingenuous account of the Emperor's abdication and retreat into the monastic state which again, within its limitations, is true, though it leaves many questions unposed. His religious name of Joasaph and the place of his retirement, the monastery of the Mangana in Constantinople, are correctly recorded (the author does not hold the mistaken opinion of some later scholars that the Emperor retired to Mount Athos). It is assumed that the Emperor-monk passed all his declining years in holy detachment from the things of this world, pursuing his theological and philosophical studies; though the evidence has since accumulated to show that he remained a power behind the scenes for many years after 1354.[48] Some of his leisure hours are said to have been

---

[46] See O. Tafrali, *Thessalonique au quatorzième siècle* (Paris, 1913), p. 87, and note 4; F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, IV (Munich, 1960), no . 2211, p. 29.

[47] F. Miklosich and J. Müller, *Acta et Diplomate Graeca medii aevi sacra et profana*, V (Vienna, 1887), pp. 175—178. Cf. F. Dölger, 'Ein literarischer und diplomatischer Fälscher des 16. Jahrhunderts: Metropolit Makarios von Monembasia', in *Byzantinische Diplomatik* (Ettal, 1956), pp. 371 ff.; *idem*, *Regesten*, IV, nos. 2232—2237; V, no. 3029.

[48] See especially Lj. Maksimović, 'Politička uloga Jovana Kantakuzina posle abdikacije (1354—1383)', *Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*, IX (Belgrade, 1966), pp. 119—193; Nicol, *op. cit.*, pp. 87 ff.

spent in writting a paraphrase of the first five books of the Nicomachean Ethics of Aristotle. This misapprehension was already current in the sixteenth century, and Comnen may be forgiven for repeating what earlier and greater scholars had asserted. But there is no truth in it.[49]

The *Biography* continues with an encomium of the Emperor's character, of his bravery in war, of his equanimity in success and failure, of his tolerance and clemency toward his former enemies, of his piety, and of his loyalty to his friends. These qualities are illustrated by instances judiciously selected. The case of the notoriously fickle and unscrupulous Alexios Apokaukos is well chosen to demonstrate the Emperor's magnanimity and forgiving nature. His constancy and faithfulness are shown by reference to his deep personal friendships with three people: with 'Amourios, the Persian Satrap of Ionia', with 'Liberos of the Triballians, the richest archon of the Bulgars', and with Andronikos III. Amourios is Umur of Aydin, the emir of Smyrna, whose friendship with John Kantakuzenos was proverbial in his own day. Liberos, or John Oliver, was the Emperor's friend and admirer in his earlier days, though perhaps to a lesser degree than Umur; and Comnen errs in saying that he gave his daughter in marriage to the Emperor's son Manuel Kantakouzenos. He was furthermore, being a Triballian, not a Bulgar but a Serb.[50]

The text of the Russian manuscript of the *Biography*, as printed by Loparev, breaks off at the point where Comnen is commending the Emperor's devotion to the monastic life after his voluntary resignation from the throne. The unpublished Vienna manuscript prolongs the tale for another page and a half (fols. 13v—14v). In these concluding sentences the author describes how the Emperor's wife Eirene, being of like mind with her husband, also entered the monastic state and became a nun in the convent that had been built by Martha, sister of Michael, the first Emperor of the house of Palaiologos.[51] He goes on to recount some of the praises that were heaped upon John Kantakouzenos by his own contemporaries. Two instances are singled out which show once again that Comnen had read his text of the *History* of Kantakouzenos with some attention. The first concerns an obscure Triballian or Serbian nobleman called Kovatzes at the court of Stephen Dušan, who so admired Kantakouzenos

---

[49] D. M. Nicol, 'A Paraphrase of the Nicomachean Ethics attributed to the Emperor John Cantacuzene', *Byzantinoslavica*, XXIX (1968), pp. 1—16.

[50] Manuel Kantakouzenos was for a time betrothed to Oliver's daughter, but in the end he married Isabelle of Lusignan. See Nicol, *Byzantine Family of Kantakouzenos*, no. 25, pp. 122—124.

[51] Eirene adopted the religious name of Eugenia. The convent of Kyra Martha in Constantinople was founded by Maria-Martha, the sister of Michael VIII. See Nicol, *op. cit.*, no. 23, pp. 104—107.

that he described him as 'the eye of the Greeks'.[52] The second refers to the eulogies of the Emperor contained in 'the letters of the priest Bartholomaios of Rome to the Roman Pope and to Delphinos, the Bishop of Vienna'.[53] The citation is both correct and apt, even though Comnen was clearly confused about the persons concerned. For the letters referred to were those sent by the priest Bartholomaios of Rome from Constantinople to Pope Clement VI and to Humbert, Dauphin of Viennois (not 'Bishop of Vienna' !) in February 1347, announcing the fact of John VI's entry into the capital.[54] The final paragraph of the Vienna manuscript indicates that it was Comnen's intention to do fuller justice to his subject in a longer and more detailed study when he had the opportunity. There is no record that he ever fulfilled this intention.[55]

A central theme of the whole *Biography* is the loyalty of the Grand Domestic and Emperor John Kantakouzenos to his friend and colleague Andronikos III. In the relationship between these two men, John Comnen saw a parallel in his own day. On the very first page of the manuscript there is inscribed a formal dedication of the work to Constantine Cantacuzino, Stolnic and uncle of Constantine Bassarab Brîncoveanu, by John Komnenos the Doctor, in Bucharest, April 1699. There follow three heroic couplets addressed to the Stolnic by his most devoted servant Dr. John Komnenos. These verses hail Constantine Cantacuzino as the descendant of the imperial family of old, and as the equal in all ways of his illustrious forefather John VI; and as John Kantakouzenos was to Andronikos

---

[52] fol. 13^r : Καβάτζης δὲ ὁ Τριβαλλὸς ἀνὴρ ἔμφρων... ὀφθαλμὸν αὐτὸν τῶν 'Ρωμαίων ὠνόμασε. Comnen cites lib. iii, cap. 52 of Kantakouzenos, *Hist.* (= II, pp. 306–307 (Bonn)). The incident occurred in 1342 when Kantakouzenos was a refugee in Serbia and the regency in Constantinople were trying to persuade Stephen Dušan to hand him over. The Serbian's name is given as Κοβάτζης in the Greek text and as Cabatzes in the accompanying Latin translation in the Bonn edition. Comnen has it in the latter form ; but the former (= Kovač?) is probably the more correct.

[53] fol. 13^r : Βαρθολομαῖος ὁ πρέσβυς ἐν ταῖς πρὸς 'ρωμανὸν τὸν πάπαν καὶ Δελφίνον τὸν Βιέννης ἐπίσκοπον ἐπιστολαῖς αὐτοῦ

[54] Kantakouzenos, *Hist.*, III, pp. 12–20 (Bonn). See J. Gay, *Le Pape Clément VI et les affaires d'Orient* (Paris, 1904), pp. 94–98 ; and on Bartholomaios of Rome, see R.–J. Loenertz, 'Ambassadeurs grecs auprès du Pape Clément VI (1348)', *Orientalia Christiana Periodica*, **XXX** (1953), pp. 178–196. Comnen refers also, in less specific terms, to the encomia of Kantakouzenos to be found in Kantak., *Hist.*, lib. i, cap. 38 (= I, pp. 182–186 (Bonn)), and in Gregoras, *Byz. Hist.*, lib. ix and x.

[55] fols. 13^r–14^v : Καὶ ταῦτα μὲν κατὰ τὸ παρὸν ὡς ἐν συντόμῳ χάριν τῶν αἰησάντων περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς ἀρίστης πολιτείας τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως 'ρωμαίων 'Ιωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ εἰπεῖν ἱκανὰ Θεοῦ δὲ διδόντος εὐκαιρίας δραξάμενος πλατύτερον, καὶ λεπτομερέστερον ἐν ἄλλοις τὰ κατ'αὐτὸν ὡς ἐνὸν τῇ ὀλιγομαθείᾳ μου διηγήσομαι: ~ τέλος καὶ τῷ Θεῷ χάρις: ~ (fols. 14^r–16^v of the manuscript are blank), Cf. Iorga, 'Manuscripte din biblioteci străine...', p. 221.

Palaiologos, so will Constantine Cantacuzino be to Constantine Brîncoveanu.[56]

The message is clear. The precedent for the Stolnic's role as right-hand man of the reigning prince, modestly declining to wear the crown for which his birth and talents have so eminently fitted him, is to be seen in the person of his own ancestor John, the Grand Domestic of the Emperor Andronikos III. All the sterling Christian qualities of his celebrated forebear, as well as the ability to wield the power without seeking the limelight, have passed now, in 1699, to Constantine Cantacuzino. It is perhaps for this reason that Comnen passes so lightly over the actual reign of John VI as Emperor between the years 1347 and 1354. For the fact of his abdication, of his retirement into the religious life 'when he might still have been Emperor', is deliberately emphasised; and the idea that he was forced to abdicate by his ungrateful son-in-law John V is dismissed as a wicked perversion of the truth, inacceptable to anyone who has properly read the Emperor's 'most true and unhypocritical history'. The Emperor and monk, we are to believe, ended his days in purely voluntary retirement from a throne that could still have been his, leaving it in the undisputed possession of his youthful relative John Palaiologos.[57] So too would the magnanimous Stolnic loyally serve the cause of his nephew Constantine Brîncoveanu.

[56] The dedicatory epigram reads as follows: —
Χαίροις Κωνσταντῖνε, κλυτὸς σοφίης ἐπιίστωρ,
Κανταχουζηνῶν βλαστὲ παλαιστεφέων·
Τοῖός σοι προπάτωρ βασιλήων ἔξοχος ἄλλων,
Ἀλλὰ σύ γ'οὐχ ἧττον τοῦδε μέγας τελέθεις,
Οὐ δέμας, οὐδὲ φυὴν, οὔτ' ἄρ' φρένας, οὔτ' ἔτι ἔργα·
Ὡς δ'ὅγε Ἀνδρονίκῳ, τὼς σύγε Βραγκοβάνῳ,

[57] fol. 13^v: καὶ ψεύδονται ὅσοι συκοφαντοῦντες τὸν λέγουσι, πῶς τάχα νὰ ἀπεβλήθη τῆς βασιλείας διωχθεὶς ἀπὸ τὸν Ἰωάννην τὸν Παλαιολόγον τὸν αὐτοῦ* γαμβρὸν ἴσως διότι δὲν ἀνέγνωσαν ἀκριβῶς τὴν κατ' αὐτὸν ἀληθεστάτην καὶ ἀνυπόκριτον ἱστορίαν.
* (the Russian manuscript breaks off at this point).

À PROPOS DES RELATIONS ECCLÉSIASTIQUES ENTRE BYZANCE ET LA HONGRIE AU XI^e SIÈCLE : LE MÉTROPOLITE DE TURQUIE

N. OIKONOMIDÈS
(Montréal)

Le but de la note ci-dessous est de présenter un texte nouveau concernant l'organisation de l'Eglise hongroise au XI^{e} s., texte qui permet de voir sous un jour différent ce qui est déjà connu à ce sujet et de compléter l'image des rapports entre les Magyars et Constantinople.

Rappelons que dans les sources byzantines des X^{e}—XI^{e} s., les Hongrois sont couramment appelés οἱ Τοῦρκοι (Turcs) et leur pays ἡ Τουρκία (Turquie). Les mêmes termes sont utilisés, à des époques différentes, pour désigner d'autres peuples : les Khazars (IX^{e} s.), les Seldjoucides (XI^{e}—XIV^{e} s.), les Ottomans (à partir du XIV^{e} s.), etc.[1] Comme nos documents sont antérieurs au milieu du XI^{e} s., nous considérons que le mot Τουρκία ne peut désigner que la Hongrie.

I. — Le premier document est une décision synodale de janvier 1028 : le patriarche Alexis Stoudite et le synode constantinopolitain promulguent quelques « décrets... sur plusieurs affaires ecclésiastiques ». Ce texte, déjà édité,[2] est conservé dans plusieurs manuscrits.[3] Or, dans certains de ces manuscrits,[4] la liste des membres du synode (les métropolites d'abord, les archevêques ensuite) est plus développée que dans ceux qui ont servi pour l'édition : y figurent les noms de six prélats,

[1] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II², Berlin, 1958, p. 320—327.

[2] V. Grumel, *Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, II, 1936, n° 835. J'ai utilisé l'édition G. A. Rhallès-M. Potlès, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, V, Athènes, 1855, p. 25—32.

[3] Relevé dans G. Ficker, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Studites*, Kiel, 1911, p. 44 ; à compléter d'après Grumel, *loc. cit.*

[4] Cod. n° 120 du monastère athonite de Dionysiou (XIV^{e} s.), f. 701—703^{v} ; cod. Parisinus gr. n° 418 (XV^{e} s.), f. 255^{v}—263.

quatre métropolites et deux archevêques, inconnus au texte imprimé [5]; parmi ceux-ci se trouve la mention qui intéresse notre enquête : Ἰωάννου Τουρκίας = Jean [métropolite] de Turquie.

Il y a de sérieuses raisons pour croire que les noms omis dans le texte édité remontent bien à l'an 1028 et ne sont pas des interpolations.

a) Les six prélats sont mentionnés à leurs places normales suivant l'ordre de préséance de leurs sièges. Une interversion se présente dans la liste des archevêques : dans la liste « complète », après le titulaire d'Aprôs, nous rencontrons ceux de Derkos (inconnu au texte imprimé), Vrysis et Cherson ; or, l'ordre de préséance normal devait être Cherson, Vrysis, Derkos [6] et cet ordre est suivi, pour Vrysis et Derkos, dans le texte imprimé Il est donc évident que les mentions de *trois* participants sont interverties, et que par conséquent, cette interversion n'est pas due à une éventuelle interpolation.

b) L'étude prosopographique permet de constater que plusieurs prélats, mentionnés seulement dans la liste « complète », ont effectivement exercé leurs fonctions autour de 1028. Voici ce que nous avons pû réunir à leur sujet :

Nicétas, métropolite d'Héraclée (Νικήτα Ἡρακλείας), mentionné entre Kyriakos d'Ephèse et Dèmètrios de Cyzique : inconnu par ailleurs.

Théodotos, métropolite de Sébasteia (Θεοδότου Σεβαστείας), mentionné entre Constantin de Sidè et Jean de Mélitène : le sceau de ce prélat est connu.[7]

Jean, métropolite de Carie (Ἰωάννου Καρίας), mentionné entre Théophane (ou Théophylacte, cf. *supra*, note 5) de Néocésarée et Jean d'Iconium : il est attesté comme membre du synode patriarcal le 21 février 997 [8] (est-ce le même?) et en mai 1030 [9]; son sceau est également connu [10].

Jean, métropolite de Turquie : inconnu par ailleurs. Il est mentionné à la fin de la liste des métropolites, après Sisinnios de Keltzènè, dont le siège semble avoir été élevé au rang de métropole dans le dernier quart du X[e] s.[11] On peut donc supposer que la métropole de Turquie était, en 1028, de création récente.

---

[5] Des variantes mineures, dues probablement à des analyses différentes d'abréviations, se présentent dans les noms de certains métropolites : p. ex. Θεοφάνης ou Θεοφύλακτος (de Néocésarée), Θεοδόσιος ou Θεόδωρος (de Kamachos), Νικόλαος ou Νικήτας (d'Hydrous).

[6] Cf. les notitiae episcopatuum publiées par H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatuum*, « Abhandlungen der K. bayer. Akademie der Wiss. », I Cl., XXI Bd., III Abt., München, 1901.

[7] V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*, V/1, Paris, 1963, n° 412,

[8] Rhallès-Potlès, *loc. cit.*, p. 19 = Grumel *Regestes*, n° 804.

[9] Ficker, *loc. cit.*, p. 19 = Grumel, *Regestes*, n° 839.

[10] Laurent, *loc. cit.*, n° 518.

[11] Cf. Laurent, *loc. cit.*, p. 627.

Constantin, archevêque de Derkos (Κωνσταντίνου Δέρκου), mentionné entre Stratègios d'Aprôs et Léon de Vrysis (à propos de cette préséance, cf. *supra*) : il est aussi attesté en mai 1030 [12].

Mégistos, archevêque de Zikhia (Μεγίστου Ζιχχίας), mentionné à la fin de la liste des archevêques : inconnu par ailleurs.

Maintenant, confiants en l'authenticité de la liste complète de 1028, nous pouvons considérer comme acquis qu'à cette date il existait une métropole de Turquie (= Hongrie), de création récente et soumise au patriarcat de Constantinople.

II. — Les constatations ci-dessus trouvent leur confirmation dans un autre document de la même époque, provenant des archives hongroises. Il s'agit de la charte (non datée) par laquelle le premier roi chrétien de Hongrie, Saint Stéphane (997—1038) accorda des privilèges à un couvent de moniales à Veszprémvölgy, dans la partie occidentale du pays. La charte, conservée en copie authentique, est écrite en grec, *iuxta linguam auctoris monasterii* comme l'affirme son acte de confirmation de 1109. Il s'agissait donc d'un monastère grec. Le roi Stéphane s'adresse à « celui qui gouverne et régit le monastère du métropolite, [placé sous le vocable] de la très sainte Vierge » (τὸν διοικοῦντα καὶ καταστένοντα τὸ μοναστήριον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τοῦ μητροπολίτου).[13] Il n'est pas clair s'il s'agit d'un monastère fondé par le métropolite ou simplement dépendant de lui. Mais ce qui ressort avec certitude de ce passage, c'est qu'au premier tiers du XI^e^s. il y avait en Hongrie un métropolite dépendant de Constantinople avec juridiction sur les couvents grecs. Son titre, « métropolite », était suffisant pour le distinguer des prélats relevant de Rome. La façon dont le titre est mentionné, sans indication du siège du prélat, laisse supposer qu'il n'y avait qu'un seul métropolite pour toute la Hongrie, détail qui correspond bien avec la titulature « métropolite de Turquie » attestée par l'acte synodal de 1028.

III. — Le troisième document du XI^e^ s. que nous évoquerons est un sceau de plomb byzantin avec l'inscription « sceau d'Antoine, moine, syncelle et proèdre de Turquie » (Σφραγὶς Ἀντωνίου μοναχοῦ, συγκέλλου καὶ προέδρου Τουρκίας).[14] Le titre de proèdre, utilisé sur les sceaux de ce genre, désigne l'évêque dans un sens très large, mais dans la pratique il est le plus souvent utilisé pour désigner des métropolites [15]. D'autre

[12] Ficker, *loc. cit.*, p. 20 = Grumel, *Regestes*, n° 839.

[13] Ed. G. Czebe, *Le texte grec du diplôme de Veszprémvölgy* (en hongrois), Budapest, 1916.

[14] V. Laurent, Ὁ Βαρδαριωτῶν ἤτοι Τούρκων. *Perses, Turcs asiatiques ou Turcs hongrois?*, dans *Recueil dédié à la mémoire du professeur Peter Nikov*, Sofia, 1939 [= « Bulletin de la Société historique Bulgare », vol. XVI—XVII], p. 275—288 ; même auteur, *L'évêque des Turcs et le proèdre de Turquie*, « Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine », 23/2 (1943), p. 147—158 ; et en dernier lieu, Laurent, *Corpus*, n° 472.

[15] Laurent, *Corpus*, p. XXXI.

part, le moine Antoine, qui m'est inconnu par ailleurs [16], cumule le titre honorifique de syncelle qui, au XI^e s., était souvent conféré à des métropolites tandis que son attribution à de simples évêques était très rare [17]. Ces indices nous invitent à attribuer la pièce à un métropolite de Hongrie [18]; le titre de syncelle qui y figure souligne peut-être l'importance accordée par l'Eglise de Constantinople à ce siège éloigné.

IV. — Enfin on relèvera que l'historien byzantin Jean Kinnamos (éd. Bonn, p. 222), se rapportant à des événements de 1164, affirme que la ville de Bács (Παγάτζιον) était la métropole des habitants de Sirmion (Srem, alors occupé par les Hongrois); à Bács siégeait le « prélat de la nation » (ὁ τοῦ ἔθνους ἀρχιερεύς), qui, ainsi que ses ouailles, était sans doute orthodoxe [19]. Les mots utilisés sont significatifs : il s'agit d'un métropolite de toute la nation et non pas d'une ville précise, d'un « métropolite de Turquie », comme on l'appelait au XI^e s.

V. — L'importance du facteur byzantin dans la conversion des Hongrois a été maintes fois soulignée [20]. Rappelons que vers 948 deux

---

[16] Je ne crois pas que l'on puisse l'identifier avec Antoine, moine du couvent de Stoudiou, qui était syncelle déjà en 963 et qui devint patriarche de Constantinople en 974 (Cédrénus, Bonn, II, p. 351 ; Léon Diacre, Bonn, p. 164) non plus qu'avec le syncelle Antoine, métropolite de Nicomédie, attesté en septembre 1039 (Ficker, *loc. cit.*, p. 42 = Grumel, *Regestes*, n° 846).

[17] Voir surtout V. Grumel, *Titulature des métropolites byzantins, I. Les métropolites syncelles*, « Revue des Etudes Byzantines », 3 (1945), p. 92—114. On trouvera une esquisse de l'histoire de l'institution avec la bibliographie y afférante dans Laurent, *Corpus*, p. 147 et suiv. — Exemple de simple évêque portant le titre de syncelle en 1062 : F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, München, 1948, n° 57, 1, 4.

[18] Cette éventualité a déjà été envisagée par l'éditeur de la pièce (cf. les études citées à la note 14), bien que finalement il ait préféré l'attribuer à un titulaire de l'évêché des Turcs Vardariotes. Cet évêché, suffragant de la métropole de Thessalonique, apparaît dans les « notitiae episcopatuum » vers la fin du X^e s. sous l'intitulé officiel ὁ Βαρδαριωτῶν ἤτοι Τούρκων (cf. G. Konidarès, Ἡ πρώτη μνεία τῆς ἐπισκοπῆς Βαρδαριωτῶν Τούρκων ὑπὸ τὸν Θεσσαλονίκης, Θεολογία », 23, 1952, p. 87—94 ; Laurent, *Corpus*, V/1, p. 346) ; la formulation laisse entendre qu'il s'agit du chef spirituel d'un groupe ethnique, appelé Τοῦρκοι (probablement eux aussi d'origine hongroise), vivant aux abords du fleuve Axios-Vardar : des περὶ τὸν Βαρδάριον Τουρκῶν, attestés en 1020 (« Byzantinische Zeitschrift », 2, 1893, p. 46), qui, plus tard, formeront un contingent spécial de la garde impériale, celui des Vardariôtai (cf. Laurent, articles cités à la note 14 ; et R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin—Amsterdam, 1967, p. 304). Leur évêque est constamment appelé, dans les « notitiae episcopatuum » et sur les monuments sigillographiques (Laurent, *Corpus*, V/1, n° 473 ; *Corpus*, V/2, Paris, 1965, n° 1611) par le nom ethnique au génitif pluriel (ὁ Τούρκων), formule qui permet de le distinguer des prélats de Hongrie, appelés constamment par le nom du pays au génitif singulier (Τουρκίας). — On notera enfin que l'argument avancé pour soutenir l'attribution du sceau d'Antoine à l'évêché de Vardar, à savoir que le sceau comporte l'effigie de Saint Démètrius, saint patron de Thessalonique, ne me semble pas dirimant, étant donné que le culte de ce saint était très répandu au nord des Balkans, notamment à Sirmion (cf. la bibliographie citée à la note 20).

[19] F. Chalandon, *Les Comnènes II : Jean Comnène (1118—1143) et Manuel Comnène (1143 1180)*, Paris, 1912, p. 478.

[20] La bibliographie relative est très étendue ; on trouvera ci-dessous le relevé des études les plus récentes et les plus importantes pour notre sujet : Gy. Moravcsik, *The Role of the Byzantine Church in Medieval Hungary*, « The American Slavic and East European Review », 1947, vol. 6, n° 18—19, p. 134—151, surtout p. 147 et 150 (pour une période antérieure cf. même auteur, *Byzantine Christianity and the Magyars in the Period of their Migration*, « The

chefs hongrois, Bulcsu et Gyula ont été baptisés à Constantinople ; que Gyula, qui reçut, semble-t-il, le nom de Stéphane (il est un des ancêtres de Saint Stéphane de Hongrie), retourna à son pays (autour du fleuve Máros) accompagné d'un moine byzantin, Hiérothéos, ordonné « évêque de Turquie » (ἐπίσκοπον Τουρκίας ; noter le mot « Turquie ») par le patriarche Théophylacte. Ainsi un évêché missionnaire a été créé pour la première fois sur territoire hongrois.

Gyula-Stéphane persévéra au christianisme mais nous ne savons pas si l'évêché lui a survécu. A en croire un récit vieux russe, la hiérarchie ecclésiastique hongroise aurait été abolie par la suite ; car Byzance, attaquée par des ennemis (allusion aux guerres bulgares du dernier tiers du X^e s.), n'a pas pu l'appuyer. Ainsi les Latins ont trouvé l'occasion de convertir à nouveau les Hongrois et les placer sous leur obédience. En effet, ceci a eu lieu dans le dernier tiers du X^e s. (ca. 970—1000).

Une nouvelle ère dans les relations ecclésiastiques byzantinohongroises commence en 1002, lorsque l'empereur Basile II occupa la ville de Vidin sur le Danube. Alors, un autre chef hongrois, Ajtony, avec juridiction sur la partie sud-est du pays (y compris le territoire jadis gouverné par Gyula-Stéphane), vint à cette ville, y reçut le baptême *secundum ritum graecorum* et, appuyé par les « Grecs », construisit à Marosvár un monastère de Saint Jean Prodrome habité par des moines byzantins *iuxta ordinem et ritum ipsorum*. D'autre part, les rapports directs entre Byzance et la Hongrie étant rétablis, une alliance militaire a été contractée entre les deux pays : les armées du roi Stéphane ont participé aux opérations contre les Bulgares de Samuel [21].

American Slavic and East European Review », 1946, vol. 5, n° 14—15, p. 29—45) ; même auteur, *Die byzantinische Kultur und das mittelalterliche Ungarn*, « Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin », 1955, 4 (paru en 1956), p. 1—30. Importantes sont également les études de M. Gyóni, *L'Eglise orientale dans la Hongrie du XI^e siècle*, « Revue d'Histoire Comparée », 25/3 (1947), p. 42—49 et de Gy. Györffy, *Das Gütenverzeichnis des griechischen Klosters zu Szávaszentdemeter (Sremska Mitrovica) aus dem 12. Jh.*, « Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae », 5 (1959), p. 9—74. — Des questions de détail intéressant notre sujet sont traitées dans : R. Váczy, *Les racines byzantines du christianisme hongrois*, « Nouvelle Revue de Hongrie », année 34, vol. 64 (1941), p. 99—108 ; E. v. Ivanka, *Griechische Kirche und griechisches Mönchtum im Mittelalterlichen Ungarn*, « Orientalia Christiana Periodica », 8 (1942), p. 183—194 ; même auteur, *Gerardus Moresanus, der Erzengel Uriel und die Bogomilen*, « Orientalia Christiana Periodica », 21 (1955), p. 143—146 ; F. Dölger, *Ungarn in der byzantinischen Reichspolitik*, « Forschungen und Fortschritte », 19 (1943), p. 151—153 — Παρασπορά, München, 1964, p. 163—164 ; I. Rămureanu, *Începuturile creştinării ungurilor în credinţa ortodoxă a Răsăritului*, « Studii Teolog. », 1/2 (1957), p. 23—57.

[21] Voir en dernier lieu G. Györffy, *Zur Geschichte der Eroberung Ochrids durch Basileios II.*, « Actes du XII^e Congrès International des Etudes Byzantines, Ohrid, 1961 », II, Beograd, 1964, p. 149—154. On rappellera que déjà avant l'an 1000 des Hongrois (« Turcs ») sont signalés comme alliés de Byzance dans la lutte contre les Bulgares ; mais on ne saurait dire avec certitude s'il s'agit de « Turcs » Vardariotes ou de « Turcs » de la Hongrie : *Vie de Saint Athanase l'Athonite*, éd. Pomjalovskij (BHG³, n° 187), p. 92 ; éd. L. Petit (BHG³, n° 188), p. 72. — Une théorie différente (Ajtony serait un allié des Bulgares) a été avancée en 1958 par P. Kucsár ; elle est présentée avec scepticisme par Gy. Moravcsik dans « Byzantinische Zeitschrift », 53 (1960), p. 459.

Tout ceci précédait le schisme des Eglises. Ainsi s'explique que le roi Saint Stéphane, qui reçut la couronne de Rome, n'ait pas repoussé les avances byzantines sur le plan ecclésiastique ; tout au contraire, il subventionna la construction d'une église à Constantinople et ne s'opposa point à l'influence byzantine dans son pays : plusieurs monastères de rite grec y furent fondés pendant le XI[e] s., des œuvres d'art constantinopolitaines y furent introduites, la culture ecclésiastique grecque y fut admise et laissa son empreinte sur la littérature hongroise de l'époque. Ces influences sont perceptibles partout et surtout dans la partie sud-est du pays, là où l'influence des voisins, Bulgares ou Byzantins, ne pouvait qu'être avérée, et dans laquelle l'évêque Hiérothéos a effectué son œuvre missionnaire au X[e] s. On pensera donc que ce fut après 1002 et avant 1028 qu'un siège de métropolite a été créé en Hongrie afin de pourvoir à l'organisation ecclésiastique des convertis reconnaissant l'autorité de Constantinople. Sa juridiction s'étendait, à cette époque, dans tout le territoire hongrois, même dans les régions occidentales (cf. le cas de Veszprévölgy). La création de ce siège métropolitain est sans doute le résultat du rétablissement de rapports directs entre l'empire et le royaume hongrois, et doit être mis en rapport avec la conversion d'Ajtony en 1002. Cependant la place du métropolite ne semble avoir été compromise du fait qu'Ajtony, révolté contre le roi, se fit battre et tuer vers 1028 : nous avons vu que le métropolite byzantin de Hongrie est attesté jusqu'au XII[e] s., bien que son siège ne figure sur aucune « notitia episcopatuum » que je connaisse. C'est le résultat de la tolérance religieuse qui caractérise le Moyen Age hongrois.

L'émancipation politique du peuple serbe, les revers qu'a connus Byzance dans les dernières décades du XII[e] s., et surtout la prise de Constantinople par les Croisés en 1204 ont rompu tout contact direct entre les Grecs et les Hongrois. L'influence byzantine décline. Cependant, en 1234, le pape Grégoire IX s'élève contre quelques *pseudoepiscopi Graecorum* qui influencent les Valaques et les Magyars. Le métropolite serait-il entre autres visé par cette expression? s'agirait-il d'évêques suffragants du métropolite? On ne saurait rien affirmer. Quoi qu'il en soit, les sources ne mentionnent plus une métropole byzantine en Hongrie.[22] Cependant des catholiques de rite oriental ont survécu jusqu'à

[22] Bien que la région de Sirmion soit passée aux Hongrois en 1181, le métropolite orthodoxe ne figure pas parmi les prélats hongrois dont les revenus sont énumérés dans un texte des dernières décades du XII[e] s. (Charles d'Eszlary, *Un état des revenus hongrois au XII[e] siècle*, « Annales. Economies, Sociétés, Civilisations », 17, 1962, p. 1117—1124). Selon l'éditeur, ce petit texte, conservé dans le Parisinus lat. 6238, p. 21—22, serait rédigé dans un monastère français de la région d'Esztergom sous le règne de Béla III (1172—1196), vraisemblablement après 1185, afin d'informer le roi de France sur la situation économique du royaume hongrois ; il comporte le relevé des revenus de l'Eglise de rite romain (évêchés et

nos jours dans la partie sud-est du pays (évêché de Hajdudorog), dans cette même région où le christianisme a été prêché au X^{e} s. par l'évêque Hiérothéos et où, à partir du XI^{e} s., les « métropolites de Turquie » byzantins ont déployé leurs principales activités *.

---

archevêchés, y compris Zagreb, Zara et Spalato) et des revenus du roi. Aucun prélat n'y est signalé dans la région de Sirmion. Je ne crois cependant pas que ce silence puisse servir d'argument pour soutenir que le poste de métropolite orthodoxe au sud-est hongrois avait déjà été aboli à cette époque.

* *Note de la rédaction* : Thème d'un intérêt incontestable, l'expansion culturelle byzantine dans l'aire géographique de la vallée du Mureş soulève, en même temps, le problème des relations de Byzance avec la population roumaine de cette région vers la fin du premier millénaire de notre ère. Dans la perspective ouverte par l'article du P^{r} N. Oikonomidès, la Rédaction se propose de revenir sur ce sujet.

ENCORE UNE FOIS SUR LE VOYAGE DIPLOMATIQUE DE JEAN V PALÉOLOGUE EN 1365/66

FRANCISC PALL
(Cluj)

Le problème de la visite rendue par l'empereur Jean V Paléologue au roi Louis Ier de Hongrie, pour lui demander de l'aide contre les Turcs en échange de l'union de l'Église byzantine avec celle de Rome, a été en général bien élucidé surtout grâce aux recherches poursuivies ces dernières décennies [1]. Malgré cela, dans une partie de l'historiographie persistent encore certaines confusions en ce qui concerne le déroulement de ce voyage diplomatique — le premier de ce genre dans l'histoire de Byzance [2] —, plus précisément son étape de retour.

Ces confusions se rapportent à la prétendue captivité du basileus, thèse soutenue par les *Chroniques de Savoye*, l'une des sources relatant la croisade du fameux Comte Vert, Amédée VI, son cousin, entreprise en faveur de Byzance. Mais on sait que cette œuvre historico-littéraire supposée de Jean Cabaret d'Orville ne mérite qu'une confiance assez limitée. Selon la caractérisation qu'en donne Domenico Promis, son éditeur, « in questa cronica non si cerchi la critica ; scritta in tempi in cui voleansi cose strane e maravigliose, l'autore servì al secolo, non badò ad esattezza e concisione ». En outre, elle n'est pas contemporaine des évé-

[1] O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930, chap. V ; J. Meyendorff, *Projets de concile œcuménique en 1367*, dans « Dumbarton Oaks Papers », 14 (1960), p. 147—177 ; Gy. Moravcsik, *Vizantijskie imperatory i ich posly, v. g. Buda* (publiée pour la première fois en 1961), dans *Studia Byzantina* du même, Budapest, 1967, p. 345—349 (intéressant notre sujet) ; P. Wirth, *Die Haltung Kaiser Johannes' V. bei den Verhandlungen mit König Ludwig I. von Ungarn zu Buda im Jahre 1366*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 56 (1963), p. 271—272.

[2] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3e éd., Munich, 1963, p. 444. Cependant, ce n'est pas « im Frühjahr 1366 », mais pendant l'hiver de 1365/66 que le basileus partit de Byzance dans ce voyage (Moravcsik, *ouvr. cité*, p. 345).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 535—540, BUCAREST, 1971

nements (des années 1366/67), ayant été rédigée « dopo l'innalzamento d'Amedeo VIII al ducato... nel 1416 [3]», c'est-à-dire au moins un demi-siècle plus tard, d'après « i ricordi e le tradizioni » conservés à la Cour de Savoie [4]. Il s'agit d'une œuvre qui n'offre pas de « garanties absolues de vérité historique », a remarqué à son tour J. Delaville le Roulx [5]. Pour ce qui est particulièrement de la « captivité » du basileus en Bulgarie, lors de son retour de Buda en 1366, celle-ci a été considérée comme une « fiction » déjà dans *L'Art de vérifier les dates* [6]. On trouve une observation critique similaire chez C. Jireček [7], puis chez d'autres savants [8].

C'est toujours Jireček qui fut parmi les premiers à montrer [9] que l'empereur byzantin, en revenant de Hongrie, dut *s'arrêter* à Vidin (ville bulgare conquise par les troupes du roi Louis au printemps de 1365), parce que le tsar de Tărnovo, ennemi tant du roi que du basileus — pour des raisons déjà bien connues, qu'on ne répétera donc pas ici — lui avait refusé le passage vers Constantinople. Il ne s'agissait donc pas d'un emprisonnement, mais d'un *impedimentum*, selon le mot employé dans les comptes de l'expédition d'Amédée VI [10].

Avant et même après ces mises au point, la thèse de la soi-disant captivité connaissait trois variantes, entremêlées quelquefois : l'emprisonnement de Jean Paléologue à Vidin [11], à Tărnovo [12] et à Varna. C'est

---

[3] *Chr. de S.*, dans *Monumenta Historiae Patriae, Scriptores*, I, Turin, 1840, préface. Pour la critique des renseignements puisés à cette source v. également notre compte rendu (de l'ouvrage de A. S. Atiya cité dans notre n. 11) : *Les croisades en Orient au Bas Moyen Age*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », 19/2 (1942), p. 565—566.

[4] F. Cognasso, *Il Conte Verde*, Turin-Milan, etc. [1926], p. 15.

[5] *La France en Orient au XIV[e] siècle*, I, Paris, 1885, p. 115 ; cf. aussi N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, Gotha, 1908, p. 229. n. 4.

[6] t. 17, Paris, 1819, p. 179.

[7] *Zur Würdigung der neuentdeckten bulgarischen Chronik*, dans « Archiv für slavische Philologie », 14 (1892), p. 263 (après avoir fait lui-même confiance à la légende de la captivité, dans sa *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 325).

[8] Par ex., Iorga dans la mentionnée *Gesch. d. osm. Reiches*, I, p. 224 n. 2 et dans *Veneția în Marea Neagră*, I. *Dobrotici*, « Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice », 2[e] série, 36 (1913—14), p. 1047 = *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*, « Acad. Roum., Bulletin de la Section Historique », 2 (1914), p. 294. Mais auparavant Iorga avait soutenu lui-même le contraire (*Lupta pentru stăpînirea Vidinului și politica lui Vladislav-Vodă față de unguri*, dans « Convorbiri Literare », 34 (1900), p. 970—971). Il y reviendra aussi plus tard, en parlant de « l'arrestation de l'empereur byzantin à son retour de Buda par les Bulgares — Sichmane ou Dobrotitch » (*Histoire des Roumains*, III, Bucarest ,1937, p. 281).

[9] Art. cité dans notre n. 7.

[10] P. Datta, *Spedizione in Oriente di Amadeo VI conte di Savoia provata con inediti documenti*, Turin, 1826, p. 114, 179—180.

[11] Datta, *ouvr, cité*, p. 112 ; Delaville le Roulx, *ouvr. cité.*, p. 152 ; A. S. Atiya, *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londres, 1938, p. 390 (2[e] éd., New York, 1965, nous est resté inaccessible).

[12] Entre autres : L. Thallóczy, dans « Századok », 34 (1900), p. 582 ; B. Hóman, *Gli Angioini di Napoli in Ungheria*, Rome, 1938, p. 386 ; A. Bakalopulos, *Les limites de l'Empire byzantin depuis la fin du XIV[e] siècle jusqu'à sa chute*, dans « Byz. Zeitschr. », 55 (1962), p. 57 ; E. Stănescu, *Autour d'une lettre de Démétrios Kydonès expédiée en Valachie*, dans « Revue des études sud-est européennes », 7 (1969), p. 224.

surtout la troisième qui persiste encore, quoique seulement dans une partie de l'historiographie [13].

Aussi, à notre modeste avis, ne vaut-il pas la peine d'insister davantage que sur cette dernière variante. En réalité, elle est fondée sur une mauvaise intelligence de la source : les *Chroniques de Savoye*. En se référant aux opérations militaires menées par Amédée avec sa flotte croisée le long du littoral occidental de la mer Noire pour contraindre le tsar bulgare (de Tărnovo) de libérer le basileus — voilà donc un élément de la deuxième variante ! — elle affirme ce qui suit. Le comte « tenoit assiegier la cite de Varne pour ce quil [il s'agit plus haut de : l'empereur de Burgarie] tenoit prisonnier lempereur de Constantinoble. Sy luy supplyerent [il s'agit toujours plus haut de : les ambassadeurs de la cite de Varne... a leur seigneur lempereur de Burgarie] quil lui laissast aller liberalement, et elz procureroient que le conte de Savoye se leveroit de ses pays »[14]. Tout ce qui ressort de ce texte, c'est que les ambassadeurs de Varna cherchaient à convaincre le tsar, leur seigneur, de mettre en liberté l'empereur grec, afin que, en échange, Varna, assiégée à titre de représailles, fût elle-même libérée. On n'y parle donc pas de l'emprisonnement de Jean Paléologue dans cette ville. D'ailleurs, nous avons dit que dans une autre source, infiniment plus digne de foi, il s'agit seulement d'un « empêchement », et non d'une arrestation, en n'importe quel lieu, du basileus. Cet *impedimentum* consistait en ceci : après les négociations de Buda, qui comme on le sait, avaient finalement échoué, Jean Paléologue, « vénérable figure de fantôme grandiose »[15], de retour vers son empire à travers le Banat — où les knèzes roumains de Sebeş (Sebech) durent lui accorder l'hospitalité — étant arrivé à Vidin, en fin d'hiver ou au début du printemps de 1366,[16] se vit obligé de s'y arrêter. C'est ainsi qu'il a

---

[13] Elle se trouve, à ce qui nous semble, pour la première fois dans l'étude de Iorga ci-dessus citée (*Lupta pentru stăpînirea Vidinului...*, p. 970—971), où l'on parle de l'emprisonnement du basileus à Varna par les Bulgares du tsar Chichman de Tărnovo. Affirmation empruntée par C. Moisil et mise en relation avec Dobrotitch, considéré à tort par cet auteur comme maître de Varna (*Despotatul lui Dobrotici*, dans « Conv. Lit. », 40 (1906), p. 685 ; Dans le même sens, indubitablement d'après Moisil, encore qu'il ne le cite à ce propos : I. Minea, *Urmașii lui Vladislav I*, dans « Conv. Lit. » 50 (1916), p. 861. Toujours d'après Moisil : P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, [Bucarest, 1944], p. 207 (dans la n. 7, l'exposé de Halecki à ce sujet est gratuitement qualifié : « plein de confusions ») ; B. Cîmpina—Şt. Ştefănescu, dans *Istoria României*, II, [Bucarest, 1962], p. 359—360 ; Şt. Ştefănescu, *Byzanz und die Dobrudscha in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts*, éd. par J. Irmscher, Berlin, 1964, p. 242—243 ; le même, dans *Istoria poporului român*, sub redacţia acad. A. Oţetea, Bucarest, 1970, p. 128 (où il est fait mention d'un « conflit » entre Dobrotitch et Jean V Paléologue, à la suite du « désir » du premier de « dominer le littoral au sud de Varna »).

[14] *Mon. Hist. Patriae* cit., I, col. 313 ; cf. 300, 310, 314, 316.

[15] Iorga, *Hist. Roum.*, III, *ibidem.*

[16] M. Holban, *Contribuţii la studiul raporturilor dintre Ţara Românească şi Ungaria angevină*, dans « Studii şi materiale de istorie medie », I (1956), p. 15.

séjourné ici plusieurs mois durant (sans que nous connaissions exactement combien de temps), l'hostilité du tsar lui barrant le chemin de Byzance

On sait du reste que le basileus avait atteint aussi dans son voyage d'aller Vidin, quand venant de Constantinople, il avait remonté le Danube jusqu'à cette ville, où il avait été reçu, au nom du roi, par Denis, voïvode de Transylvanie et capitaine de cette place, et d'où il fut accompagné, toujours à travers le Banat — notamment par le Sebeş des knèzes roumains — à la Cour de Buda [17].

D'après les comptes de l'expédition d'Amédée, celui-ci, à la suite sans doute, ajoutons-nous, de la difficulté rencontrée par Jean Paléologue dans son chemin de retour, voulait envoyer un seigneur (probablement comme ambassadeur) au bord d'une galée (*galea*) « ad dominum imperatorem Constantinopolitanum versus Vedunum »[18].

Mais, en dépit de certains historiens modernes adeptes de la variante de Varna, on ne connaît aucune source qui permette de soutenir l'appartenance de cette ville aux possessions de Dobrotitch (ou bien Dobrotitsa, selon d'autres témoignages de l'époque). Il est vrai que ce « despote », comme on l'appelait à cause de ses relations familiales illustres dans le monde byzantin, était maître d'une partie du littoral ouest de la mer Noire et que son nom se trouve à l'origine de celui de la Dobroudja. Cependant, on a remarqué avec raison qu'on ignore « l'étendue exacte » de ses possessions [19]. En tout cas, il n'y a pas d'indications qu'il aurait possédé, à aucun moment, Anchialos, Mesembria, Varna. Fut-il jamais le maître de Kilia aux bouches du Danube ? On n'y peut pas répondre d'une manière sûre [20].

Ce sont seulement des places fortes plus petites qu'on trouve attestées nommément comme ses possessions : Emona et Kozakeon dans la région de Mesembria (en 1357)[21], Kaliakra sur le promontoire homonyme peu distant au nord de Varna (en 1366)[22]. En ce qui concerne les débuts de sa carrière, on pourrait y ajouter Midia (l'actuelle Midye en Turquie), place sur la côte pontique de Thrace, où il avait été installé par l'impéra-

[17] Holban, *ibid.*; Moravcsik, *ouvr. cité*, p. 348.

[18] Datta, *ouvr. cité*, p. 115. Cf. Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 152—153.

[19] G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 82.

[20] Iorga, dans « Conv. Lit. », 35 (1901), p. 576; du même, *Venetia în M. Neagră...*, p. 1048 = *La politique vénitienne...*, p. 295; Brătianu, *ibid.* (plutôt sceptique).

[21] Iorga, *Veneția în Marea Neagră...*, p. 1046 = *La politique vénitienne...*, p. 293. Mesembria (reprise au tsarat de Tărnovo en 1366 par Amédée et restituée à l'Empire byzantin) appartenait à Jean V Paléologue en 1375 (F. Thiriet, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie*, I, Paris—La Haye, 1958, n° 551) et sans doute aussi l'année suivante, lorsqu'un document, du 12 mars, parle hypothétiquement de la présence de Michel, fils de Jean V et gendre de Dobrotitch, « in partibus Mesembre » (Iorga, *Veneția în M. Neagră...*, p. 1059 [dans la version française: *La politique vénitienne...*, ne figure pas l'annexe de documents] — Thiriet, *ouvr. cité*, I, n° 576).

[22] Iorga, dans « Conv. Lit. », 35 (1901), *ibid.*

trice-mère Anne de Savoie, en défenseur justement de la cause de Jean V Paléologue pendant la lutte dynastique avec Jean VI Cantacuzène. Dobrotitch consentit, non sans difficultés, à évacuer ce château-fort au profit de Cantacuzène lui-même bientôt après la conclusion de la paix entre les deux empereurs en 1347. Néanmoins, nanti de bénéfice (πρόνοια), il fut désormais compris — au dire de Cantacuzène — « parmi les Rhomées les plus en vue » (τοῖ ἐπιφαντεστέροις... Ρομαίων)[23].

Il n'y a donc aucune trace dans les sources d'une arrestation de Paléologue à Varna sur ordre de Dobrotitch, qui ne possédait pas cette ville. Nous avons vu que le seigneur de celle-ci était le tsar bulgare, d'après le témoignage des *Chroniques de Savoye*, corroborées à cet égard non seulement par le traité bien connu d'Ivan-Alexandre conclu avec les Vénitiens en 1352 [24], mais également par une lettre plus rapprochée du moment qui nous occupe : la missive de Pierre Himfy, ban de Vidin, adressée la fête de la Ste Hélène (le 22 mai) 1367, à la reine Elisabeth de Hongrie [25]. La résidence de Dobrotitch était à Kaliakra, où, selon lesdits comptes, Amédée, le 29 novembre 1366 (lorsqu'il assiégeait encore Varna et se poursuivaient les pourparlers mentionnés à Tărnovo) envoya un ambassadeur « versus Domburdiz ». En même temps, toujours à Kaliakra, un homme d'Amédée attendait l'arrivée du basileus [26]. Probablement, l'intrépide Comte Vert croyait-il que son impérial cousin, après la conclusion de ces négociations qu'il espérait positive, de retour à Vidin, emprunterait d'ici la même voie qu'au voyage d'aller, c'est-à-dire par le Danube et la mer Noire. Cependant, son agent avait attendu en vain près d'un mois à Kaliakra [27]. La présence, et avec une telle mission, d'un représentant d'Amédée à la résidence de Dobrotitch, veut assurément dire que eurs relations, malgré certaines conjectures modernes, ne pouvaient pas être inamicales et que le despote lui-même ne s'était pas brouillé avec Jean Paléologue, son parent par affinité peut-être dès cette époque [28].

---

[23] J. Cantacuzenus, *Historiae*, livre IV, chap. 10, § 737—738, éd. J. — P. Migne, *Patrologia Graeca*, t. 154, Paris, 1866, col. 78. Cf. Iorga, *Veneția în M. Neagră*..., p. 1046 = *La politique vénitienne*..., p. 293.

[24] S. Ljubić, *Listine*, III, Zagreb, 1872, p. 246—247.

[25] « Történelmi Tár », 1898, p. 363.

[26] Iorga, dans « Conv. Lit. », 35 (1901), *ibid.*

[27] Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 155.

[28] La conquête d'Emona (Lemona) — attestée en tant que possession de Dobrotitch en 1357 — par la flotte d'Amédée en octobre 1356 (Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 154), ne saurait être interprétée, à notre sens, comme un *casus belli* entre le despote d'une part, le basileus et le comte, de l'autre ,puisque nous ignorons si cette place appartenait encore au despote. À l'encontre de Jireček (*Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 429), nous devons ajouter que le littoral ne fut pas conquis par Amédée « bis Kaliakra ». D'ailleurs, la flotte croisée n'a pas dépassé Varna.

Nous ignorons en fait le moment exact du départ du basileus de Vidin et l'itinéraire qu'il parcourut après avoir finalement obtenu, à la suite de l'accord réalisé à Tărnovo en décembre, la permission du tsar de traverser la Bulgarie. Ce qui est certain, c'est qu'il rejoignit Amédée, son allié, vers Noël 1366 à Mesembria, conquise sur les Bulgares du tsar par la flotte croisée en octobre, avant le siège de Varna[29]. Le siège de celle-ci, commencé vers la fin du même mois, avait été levé conformément à l'entente de Tărnovo, mettant un terme à l'*impedimentum* du basileus, après la faillite de sa visite à la Cour de Buda. Mais retenus encore sur la côte pontique par diverses affaires, qui ne nous intéressent pas ici (nous ne saurions y ajouter rien de nouveau !), c'est à peine au début d'avril 1367 que Jean V Paléologue et Amédée VI de Savoie furent à même de rentrer enfin à Constantinople. Grâce aux succès de la croisade savoyarde, qui avait temporairement repris aux Turcs la clef des Dardanelles, à savoir Gallipoli, l'Empire byzantin récupérant aussi Mesembria, Anchialos et Sozopoli, put renforcer considérablement et d'une manière plus durable ses positions sur la côte occidentale de la mer Noire[30].

Nous ne saurions clore ce bref article sans penser aux ennuis subis par le même Jean Paléologue quelques années plus tard à Venise, lors de son retour d'un nouveau voyage diplomatique, entrepris, comme on sait, cette fois-ci à Rome, en 1369, toujours pour quémander de l'aide contre les Turcs au prix de l'union religieuse. Mais ce n'est pas notre propos d'insister ici sur ce qu'il y a de semblable et de dissemblable entre la prétendue captivité de 1366 et le séjour peut être plus pénible encore de 1370—71, qui sans avoir été, celui-ci, non plus une captivité formelle, empêcha néanmoins, à son tour, longtemps, le malheureux basileus de quitter la Cité des Lagunes et de regagner sa capitale[31]. Nous nous contentons de rappeler leur parallélisme.

---

[29] Delaville le Roulx, *ouvr. cité*, p. 155—156 (surtout d'après Datta, qu'on ne peut pas toujours suivre dans tous les détails, parce qu'il amplifie et force le sens des sources); Halecki, *ouvr. cité*, p. 147—148; D. Angelov, dans *Istorija na Bălgarija*, I, Sofia, 1961, p. 230.

[30] Jireček, *Gesch. d. Serben*, I, *ibid.*; Ostrogorsky, *ibid.*

[31] R. — J. Loenertz, *Jean V Paléologue à Venise (1370—1371)*, dans « Revue des études byzantines », 16 (1958), p. 217—232; Ostrogorsky, *ouvr. cité*, p. 445—446 et en particulier la n. 1 de la p. 446.

PECULIAR INSTITUTIONS OF BYZANTINE LAW IN THE GEORGIKOS NOMOS

NICHOLAS J. PANTAZOPOULOS
(Thessaloniki)

In the Georgikos Nomos*, this most important legislation of the Isaurian Dynasty which complements the Ecloga (726)[1], an effort is made to improve the personal status of the farmers.

According to Justinian's Legislation, the farmers who were bound to land for reasons of taxation (coloni, adscripti)[2], depended from the landowner, whereas, under the Georgikos Nomos they were released from their bondage. Thus, they become free and acquire the possibility to regulate their relationship to the landowner, as regards the tenancy of the fields. This is accomplished on the basis of an explicit provision which enacts that the tenant receives nine-tenths of the harvest[3]. But the status of the free farmers is also improved. These were originally jointly responsible for the taxes to the State[4] since they were considered as *pro indiviso* joint owners of the community land which they cultivated (κωμητουρίαι, μητροκωμίαι, ἐλευθερικά χωρία). Now, the Georgikos Nomos gives them the opportunity to become emancipated and each one of them to be independently bound to the State, because the distribution of the community land, owned in common up to that time, is made possible[5]. This law also abolished the "epibole"[6], i.e., the

---

* Also known as "Farmer's Law", "Agrarian Law", or "Rural Code".

[1] K. E. Zachariae von Lingenthal, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, Aalen im Würtenberg, 1955, p. 250.

[2] "Coloni censibus adscripti" or "censiti" or "adscriptitii" (ἐναπόγραφοι) or "coloni" (μισθωτοί), Cod. 11, 48 (47).

[3] § ι' I. and P. Zepos, *Jus Graecoromanum*, vol. 2 (1931), p. 65.

[4] Zachariae, *ibid.*, pp. 218 ff.

[5] §§ γ', ε', η', Zepos, *ibid.*, p. 65. See also H. Evert-Kappesowa, *Recherches sur la colonisation slave à Byzance*, Revue des Études Sud-Est Européennes, VII, *1*, (1969), pp. 68 ff., for a discussion of the question and bibliography.

[6] See Zachariae, *ibid.*, pp. 228 ff.

compulsory attachment of non-productive land to those fertile, forming together a single unit of taxation (ὁμόδουλα, ὁμόκηνσα, κοινότητες χωρίων).

Of particular interest are in the Georgikos Nomos the institutions of "ἀντιτοπία"[7], surface ownership, and "δενδροκτησία".[8], arboreal ownership, officially now recognised for the first time. These two institutions had always been accepted by Greek Law, but they were not recognised by Roman Law, because each of these two law systems had a different conception with regard to land.

According to the Greek Law, as well as the Eastern Laws[9], ever since the 2nd millenium B.C., the existing conception with regard to land is horizontal. Thus there may exist two different rights on the same piece of land, independent from each other;

a) the right of the owner of the land, and

b) the right of the owner of what is on the surface of the land, i.e., of the house or the tree, etc.[10].

On the contrary, according to the Roman Law, the rule "superficies solo cedit" is strictly observed. This means that whatever is on the surface belongs to the owner of the land. In other words, the buildings or the trees and plants do not belong to the one who has built or planted them but to the owner of the land. Justinian's Legislation continues to consider the one who possesses the surface, i.e. who has built a house or planted a tree on alien land (inaedificatio), as a lessee who

---

[7] § κα': "'Εάν γεωργός οἰκοδομήση οἶκον καί φυτεύση ἀμπελῶνα ἐν ἀγρῷ ἀλλοτρίῳ ἤ τόπῳ, καί μετά τινα χρόνον ἔλθωσιν οἱ τοῦ τόπου κύριοι, οὐκ ἔχουσιν ἄδειαν τόν οἶκον κατασπᾶν καί τάς ἀμπέλους ἐκριζοῦν, ἀλλά λαμβάνειν ἀντιτοπίαν δύνανται εἰ δέ ἀνανεύων ἀνανεύει ὁ εἰς ἀλλότριον ἀγρόν κτίσας ἤ φυτεύσας μή δοῦναι ἀντιτοπίαν, ἄδειαν ἔχειν τόν τοῦ τόπου κύριον τάς ἀμπέλους ἀνασπᾶν, τόν δέ οἶκον κατασπᾶν", Zepos, *op. cit.*, p. 66.

[8] § λβ': "'Εάν δένδρον ἀνετράφη ὑπό τινος ἐν τόπῳ ἀμερίστῳ,καί μετά ταῦτα μερισμοῦ γενομένου ἔλαχεν ἐκ μερίδος ἄλλῳ μή ἐχέτω τήν ἐξουσίαν τοῦ δένδρου εἰ μή ὁ ἀναθρέψας αὐτό μόνος· εἰ δέ καταβοᾶ ὁ τοῦ τόπου κύριος ὅτι ἀδικοῦμαι ὑπό τοῦ δένδρου, δότωσαν ἀντί τοῦ δένδρου δένρον ἕτερον τῷ ἀναθρέψαντι αὐτό καί ἐχέτωσαν αὐτό", Zepos, *op. cit.* p. 67.

[9] In an act of the time of Immerum, King of Sipar, concerning the sale of the groundfloor of a building, it is stipulated that the groundfloor walls belong to the purchaser and serve to separate its rooms, whereas the upper floor remains in the ownership of the vendor. See E. Cuq, *Études sur le droit Babylonien, les lois Assyriennes et les lois Hittites*, Paris, 1929, p. 185.

[10] From an inscription from the island of Tinos of the 4th century B.C., it results that the land belongs to someone else and not to the owner of the building. See Dareste — Haussoulier — Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, Paris, 1891, p. 78, 1. 77; p. 86, 1. 123. L. Beauchet, *Histoire du droit privé de la République Athénienne*, vol. 3, Paris, 1897, p. 55. D. Pappoulias, *Zur Geschichte der Superficies und des Stockwerkeigentums*, Zeitschr. d. Sav. Stift. Rom. Abt., vol. 27 (1906), pp. 363 ff. Another inscription of the same century tells us that arboreal ownership was recognized as a right independent from that on the land on which the tree was planted, see Dareste — Haussoulier — Reinach, *ibid.*, p. 244, XIII, quarter A, 1.7 ff.; 10—12. Arist., *Ath.*, LX, 1—2.

has a right on an alien thing (ius in re aliena)[11] on the basis of the relation of "obligationes" which have been contracted between him and the lessor.

It results thus that the Roman conception of land ownership was totally different from that of Eastern Laws and of Greek Law as well. The consequence of the Roman Law principle "superficies solo cedit" is that it recognizes joint-ownership only (communio pro indiviso) and not at divided portions, as is the case with Babylonian, Greek and Hellenistic Laws[12]. According to these latter, a building, for example, may be owned by several owners at divided portions horizontally or vertically, each of them having a separate ownership on a part of the same building.

The Georgikos Nomos breaks the rule of Roman Law "superficies solo cedit", and introduces a totally different conception, with the institution of surface ownership "ἀντιτοπία" and arboreal ownership "δενδροκτησία". According to these, he who builds or plants on the land owns the building he has built or the tree he has planted on common (κοινότης χωρίου) but still undistributed — "ἀμέριστος"[13] — land, as well as on alien — unowned — land. He preserves this right as long as the joint-owner of the land (pro indiviso), or the owner himself, do not grant him "ἀντιτοπία" (i.e., another piece of land or another tree).

The abolition of the legislation of the Isaurians, which contained the Justinian's legislation, which contained the Roman Law, did not render void the Georgikos Nomos. This law, concealing the sources,

---

[11] *D.*, 43, 18, 1; 43, 18, 2; this genuinely Roman notion is also expressed by Gaius in his *Institutiones*, II, 73: "quod in solo nostro ab aliquo aedificatum est, quamvis ille suo nomine aedificaverit, iure naturali fit, quia superficies solo cedit". The same principle is also valid for planting (plantatio) or sowing grain (satio). It is therefore inadmissible according to Roman Law that the building, tree or plant should not belong to the owner of the land on which they are, *Inst.*, 2, 1, 31; 2, 1, 32; *D.*, 39, 2, 9, 4; 43, 17, 3, 7; 43. 18, 1; 43, 19, 21.

[12] The divided ownership of a portion of land was also possible by fencing the surface. Such cases, in spite of the principles of the official Roman Law, are to be found in practice in the eastern provinces of the Byzantine Empire. See R. Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, vol. 1, New York, 1944, p. 181, passim with reference to the sources and bibliography. Two provisions of the Georgikos Nomos (§§ ξϛ′ and π′) express this Greek-Eastern conception, stipulating that those who arbitrarily demolish a building, tear down a fence or cut down a tree, considering it as their own (whereas it is someone else's) because it is located on land belonging to them shall have their hand amputated.

[13] This specific right could result either from the distribution of land owned jointly by the members of the village community ("κοινότης χωρίου"), or from the construction of a building (οἶκον), or the implatation of a vineyard on alien land or piece of ground ("ἀλλότριον ἀγρόν ἢ τόπον"), abandoned even for a short time (§§ κα′, κβ′). In the first case, the joint-ownership of the land was dissolved either by contract, through which the former joint-owner became the only owner of the piece of land that came into his possession ("μερισία-μερισμός"), or by allotment ("σκαρφίον"), see § η′. In a broader sense, "ἀντιτοπία" is mentioned in §§ γ′—ε′ of the Georgikos Nomos, meaning the exchange, permanent or not, of plots belonging to two farmers.

appeared under the title "Selected chapters from the Justinian book", i.e., as part of Justinian's legislation.

Through a peculiar coincidence, making things even more confused, the LV Book of the Basilica, corresponding to the provisions contained in the Georgikos Nomos (1—14) has been preserved only partly and is indeed the most incomplete section of this important legislation of the Macedonian Dynasty.

Consequently, it is impossible to know whether Harmenopoulos who had compiled the Hexabiblos from the 60 books of the Basilica knew or not of the actually non extant part of the 55th book. Independently of this fact, he compiled the Georgikos Nomos in the Hexabiblos, misled by the concealment of its sources, under a separate title: "Νόμοι γεωργικοί κατ'ἐκλογήν βιβλίου τοῦ τῆς θείας λήξεως Ἰουστινιανοῦ βασιλέως".

Being probably aware that the provisions of the Georgikos Nomos, especially those concerning land ownership and the personal status of the farmers, were against the basic principles of the official law in force at that time, he modified these provisions — or rather tried to impair them — by adding others of similar content taken from Justinian's legislation.

Thus, to the original 85 paragraphs of the Georgikos Nomos he added another 18 substantially altering the original text. From these additions the following are relevant to our subject[14]:

a) The paragraph on new buildingsι'[15], in which it is stated that if someone builds a house with his own materials on another's piece of land, the owner of the land shall also own the house, according to the rule that what is on the surface belongs to the owner of the land. Thus the latter would own both the building and the materials, while he who build it would not even have the right to sue him in order to get back his money for the material and the expenses for the building. This addition was probably made to attenuate § ξς'[16], according to which those who tore down houses or fences located on their own land but belonging to others were punished by having their hands cut.

---

[14] References to: "Πρόχειρον νόμων, τό λεγόμενον ἡ 'Εξάβιβλος συναθροισθέν πάντοθεν κατ' ἐκλογήν καί κατ' ἐπιτομήν οὕτω συντεθέν, παρά τοῦ πανσεβάστου νομοφύλακος καί κριτοῦ Θεσσαλονίκης Κωνσταντίνου 'Αρμενοπούλου κριτοῦ προκατάρχοντος .... "*iam primum in luce aedita et studio Thedorici Adamaei Suallembergi, Parisiis 1540.*

[15] *Ibid.*, p. 403, §ι': "ἐάν τις ἐν ἀλλοτρίῳ ἐδάφει οἰκείαις ὕλαις οἶκον κατασκευάσῃ, ὁ τοῦ ἐδάφους κύριος, καί τοῦ οἰκήματος ἔσται δεσπότης· διά τόν κανόνα τόν λέγοντα, εἴκειν τά ἐπικείμενα τοῖς ὑποκειμένοις· ὥστε σύν τῇ ὕλῃ, ἀπολαβεῖν καί τήν δεσποτείαν διηνεκῶς ὁ τοῦ ἐδάφους κύριος, μή δυναμένου τοῦ τόν οἶκον κατασκευάσαντος, κινεῖν περί τῆς τῶν ὑλῶν διατιμήσεως", see also infra note 11.

[16] *Ibid.*, p. 402, §ς': "οἱ κατασπῶντες οἴκους ἀλλοτρίους ἀνάρχως ἤ ἀχρειοῦντες φραγμούς, ὡς τά ἴδια φράζοντες ἤ κτίσοντες χειροκοπήσθωσαν".

b) The provision also contained in the above paragraph ι', according to which [17] he who builds or plants or sows or does any other thing on alien land is destituted of his ownership and has no claim for his expenses or on what he planted. This addition was inserted immediately under § κα' [18], which though reproduced entirely by Harmenopoulos [19], is nevertheless of no effect because of this addition.

c) Under the title "Περί γεωργικῶν Α'" [20], Harmenopoulos adds a paragraph containing provisions from Justinian's legislation [21], recognizing serfage [22], which was in fact abolished by the Georgikos Nomos. It prohibits to receive a farmer belonging to someone else, and if anyone should do so he should give him back to the village from which the farmer had left, otherwise he would be punished.

It is clear, we think, that these additions radically alter the basis of the original content of the Georgikos Nomos.

Besides Harmenopoulos' Hexabiblos, which in Greece was in force from 1345 up to 1946, such provisions altering the content of the Georgikos Nomos can be found in compilations of Byzantine Law of later periods, such as the "Nomokanon" of Manuel Malaxos (1567) [23] and the "Nomikon" of the Bishop of Campania Theophilos (1787) [24], into which they were introduced from the Hexabiblos.

It is now evident why these contradictory provisions reflecting the conflicting conceptions on land ownership of Greek and Roman Law caused such a great confusion both in legal theory and practice.

From still unpublished documents it results that the Greek conception with regard to land ownership continued to be applied during the period of Turkish rule, in spite of the fact that it was contrary to the fundamental principle of Roman Law, then officially applied by the Church, according to which one and only ownership could exist on land and one owner, that of the land.

---

[17] "ὁ ἐν ἀλλοτρίῳ ἐδάφει κτίζων ἤ φυτεύων ἤ σπείρων, ἤ ἄλλο τι ἐργαζόμενος ἐκπιπτέτω τῆς δεσποτείας· μή δέ τά δαπανήματα λαμβάνων. ὁ εἰς ἀλλοτρίαν καταφυτεύων γῆν, ἀπόλλει σύν ταύτῃ καί τά φυτά" (: Inst. 2, 1, 31; 2, 1, 32; D. 39, 2, 9, 4; 43, 17, 3, 7; 43, 18, I; 43, 19, 21).

[18] See text *infra*, note 7.

[19] *Op. cit.*, p. 402.

[20] *Op. cit.*, p. 395.

[21] Cod. 11, 48 (47); 23, 4.

[22] "Μηδείς ἀλλότριον γεωργόν ὑποδεχέσθω· εἰ δέ ὑποδέξεται ἀποδότω αὐτόν τῷ χωρίῳ πάλιν ὅπερ κατέλιπεν εἰ δέ παραβῇ, δότω εἰς τό ταμεῖον δώδεκα ἀργυρίου λίτρας, καί οὕτως ὑπό τοῦ ἄρχοντος ἀναγκαζόμενος ἀποδοῦναι τόν γεωργόν μετά πάσης ζημίας καί βλάβης καί τοῦ πεκουλίου αὐτοῦ".

[23] A critical edition of this "Nomokanon" by the author and D. Ghinis is. already under print.

[24] Critical edition by D. Ghinis, Νομικόν, ποιηθέν καί συνταχθέν εἰς ἁπλῆν φρᾶσιν ὑπό τοῦ Πτνιερωτάτου Ἐλλογιμωτάτου Ἐπισκόπου Καμπανίας κυρίου κυρίου Θεοφίλου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων, (1788), Thessaloniki 1960.

The institutions of surface ownership (as for instance, owning one of several floors of a building) and of arboreal ownership were widely spread during the Turkish rule. They express the conception on land ownership which is met in the Ancient Greek Law and according to which, as it has already been mentioned, there can exist two separate owners of the same piece of land, the owner of the land and the owner of the building, plant or tree which is on it.

The fact that two of the basic institutions of the Georgikos Nomos, "ἀντιτοπία" and "δενδροκτησία" express Greek legal conceptions, refutes the opinion of those maintaining that it has a foreign (Slavic) influece.[25] Moreover, proof from the sources corroborates the opinion that the Georgikos Nomos was not a private compilation which had been issued at the time of Justinian, but an official legislation of the Isaurian Dynasty.[26]

The above conclusion also results from the title of the two most important laws of this dynasty, the Ecloga and the Nomos Georgikos. Through the concealment of their sources and from their content it is evident that their author borrowed from the same source, that of Greek customary folk-law; that he used the same means of expression, that he had the same pious attitude towards religion. Above all, that he pursued through progressive social measures the same goal: to apply Greek Law by concealing precisely those sources which were contrary to the measures that were taken.

The Ecloga and the Georgikos Nomos, together with the other two legislations of the Isaurians, the Military Law and the Nomos Rodion Nautikos (= Naval Law), mark the beginning of a wide reform which was unfortunately left unfinished.[27]

The legislator's intention to collect Greek institutions applied customarily at that time, and to complete them by adding new ones, results also from the term "Ἐκλογή" (= Selection) that he uses for the two main legislations of that period, the Ecloga and the Georgikos Nomos. We are thus led to the conclusion that this latter is a law drawn by the Isaurians, issued little before or little after the Ecloga (726) and containing institutions recognized by the Greek Law in force during its first period, i.e., before the Roman conquest of Greece. Its content, com-

[25] A similar view based on different arguments is maintained by H. Evert-Kappesowa, *op. cit.*, p. 67 ff. with discussion of related bibliography.

[26] Discussion of the question with extensive bibliography by J. Karayannopulos, *Entstehung und Bedeutung des Nomos Georgikos*, Byzantinische Zeitschrift, Bd. 51 (1958), pp. 357—373.

[27] N. J. Pantazopoulos, Νομοθετικός ἀνταγωνισμός εἰς τό Βυζάντιον, (6th — 10th centuries), Ἑόρτιος τόμος Κυρίλλου καί Μεθοδίου ἐπί τῇ 1100 ἐτηρίδι, vol. II Thessaloniki 1966, pp. 12—28, idem, *Carattere ed aspetti fondamentali della politica legislativa della dinastia Macedone*, Studi in onore di Edoardo Volterra, vol. V, pp. 151—169.

bined to that of the Ecloga, shows that it is a new legislation or at most an official recognition of Greek customary law, previously applied "illegally", since the State officially had adopted Roman Law, as it had been introduced in Justinian's Legislation. As we have already seen, even though it continued to be officially in force after the abolition of the Isaurian Legislation, its original context ceased to be in effect.

The importance of the Georgikos Nomos lies not in when or by who it was enacted, but in the fact that its content, in spite of reflecting Greek customary law, was officially recognized and applied by the Byzantine State. More specifically, the Greek origin of "ἀντιτοπία" and "δενδροκτησία", which are included in the Georgikos Nomos, is moreover corroborated by their later evolution which continues up to the present times, as still unpublished documents prove.[28]

[28] An extensive study on the evolution of the Georgikos Nomos in Greece with publication of relevant documents is now in process and will be published shortly. For its evolution and application in the Romanian Principalities see the excellent and detailed study of Val. Al. Georgescu — Em. Popescu, *La législation agraire de Valachie* (1775—1782), Bucharest, 1970.

BLÜTE UND UNTERGANG VON BYZANZ: EINE DIALEKTISCHE BEZIEHUNG

BASILIKE PAPOULIA
(Athen)

Das zehnte Jahrhundert war insofern entscheidend für Byzanz, weil damals verschiedene Faktoren, welche Träger einiger Antinomien wurden eine konkrete Form annahmen. Es sind gerade diese Antinomien, die dieses Jahrhundert charakterisieren und die am Ende zu einer tragischen Lösung für die griechische Welt führten.

Wir verstehen unter Antinomie jenes Zustandekommen eines Ereignisses, das die Negation eines vorhergehenden, zu dem es in kausalem Zusammenhang steht, darstellt. Natürlich können Antinomien solcher Art, weil sie historische Phänomene betreffen, nicht über jene Klarheit und Eindeutigkeit verfügen, wie andere Antinomien, z.B. die logischen und die mathematischen — und die durch eine logische Operation gelöst werden können. Die Kontouren sind hier mehr oder weniger verschwommen, weil es eine unendliche Reihe von kleinen Ereignissen gibt, die wir unmöglich bestimmen und beschreiben können; trotzdem ermöglicht uns das Erfassen solcher Antinomien eine Entwicklung besser zu verstehen, indem wir sie als eine „notwendige" * Folge von bestimmten historischen Ereignissen betrachten. Dieses bedeutet wieder nicht, daß die Auflösung vom Byzantinischen Reich nur aufgrund einiger innerer Faktoren erklärt werden kann, andere äußere, wie das wirtschaftliche Eindringen des

---

* Der Begriff der „Notwendigkeit" ist ein sehr diskutabler Begriff innerhalb des Kreises der logischen Positivisten. Die ganze Problematik dreht sich um den Begriff des Naturgesetzes und dessen logischen Voraussetzungen, wie auch um den Begriff der historischen Notwendigkeit, der unter dem Einfluß der Naturwissenschaften in dem historizistischen System seinen Ausdruck gefunden hat (s. K. Popper, *The poverty of Historicism*, London, [3] 1961). Die Notwendigkeit wird streng in bezug auf die logisch-analytischen Sätze anerkannt. Der Begriff der Notwendigkeit, den Kant für die Charakterisierung der synthetischen Urteile a priori gebraucht, wird in Frage gestellt, obwohl nicht endgültig als falsch erwiesen. Dasselbe gilt in bezug auf die Naturgesetze, die als Hypothesen betrachtet werden.

Westens, die Erscheinung eines neuen Volkes waren auch entscheidend für diese Entwicklung. Trotzdem, wenn alle diese Antinomien richtig gelöst worden wären, hätte die Entwicklung des Griechentums und der anderen Völker der Balkanhalbinsel, die unter dem griechischen kulturellen Einfluß standen, eine andere Richtung genommen, mehr parallel zu jener Westeuropas; denn das Negative in dieser ganzen Entwicklung war nicht, daß das Byzantinische Reich zugrunde ging, sondern daß das Griechentum und das ganze Südosteuropa von den Türken unterjocht wurden, die von einem anderen Kulturkreis stammten, was eine echte neue Synthese gerade wegen der starken religiösen und ideologischen Orientierung der damaligen Zeit unmöglich machte. Die übliche von der damaligen westeuropäischen Historiographie gegebene irreführende Darstellung, daß es sich um einen bloßen barbarischen Einfall handelte, ist natürlich durch die Wissenschaft völlig über holt, wenn auch nicht allgemein anerkannt. Es ist gerade das, weil die Türken eine andere Kultur besaßen, daß sie kulturell nicht assimiliert wurden und am Ende als eine hemmender Faktor in der Entwicklung Südosteuropas wirkten. Aber auch aus anderem Grund hat die Osmanische Herrschaft hemmend gewirkt. Die Tatsache, daß das Osmanische Reich die Grenzen des Byzantinischen übernahm und in gewisser Hinsicht als sein Nachfolger und Erbe betrachtet wurde, bestimmte, wenn auch negativ, die ideologische Richtung der griechischen Welt, die für längere Zeit zu dem byzantinischen kaiserlichen Ideal als dem einzigen Ausweg aus der Fremdherrschaft gebunden blieb. Und dieses war gerade der Höhepunkt der ganzen Entwicklung, daß während die staatlichen Rahmen der römischen Welt der Ausdruck einer Tradition war, die seine Wurzeln in dem griechisch-römischen Universalismus und Weltbürgertum hatte, dieselben Rahmen wurden im Laufe der Jahrhunderte nicht mehr die Voraussetzung einer schöpferischen Entwicklung, sondern ein hemmender Faktor. Hier haben wir ein charakteristisches Beispiel einer historischen Antinomie, nach dem ein System von Institutionen, das der Ausdruck einer Kultur war, mit einer negativen Beeinflussung derselben Welt endete, aus der es entstanden war. Aber nicht nur direkt, innerhalb desselben Kreises, sondern auch indirekt haben wir eine teilweise positive, teilweise negative Beeinflussung; denn der Bruch, der durch die Osmanische Herrschaft entstanden war, bestimmte bis zu einem erheblichen Grad auch die Entwicklung Rußlands, trotz aller seiner Europäisierungsversuche. Nicht nur weil einige gemeinsame Voraussetzungen existierten —Rußland hatte die mongolische Herrschaft in verschiedenen Gebieten ertragen, was seinen Einrichtungen eine asiatische Färbung verliehen hatte — sondern auch weil es ideologisch zu der byzantinischen Kaiseridee

und den dynastischen Einrichtungen gebunden war, wie sie seit dem zehnten Jahrhundert, zur Zeit seiner Christianisierung, gestaltet waren. Es war das „Dritte Rom", das der Politik Rußlands der Türkei gegenüber einen ideologischen Inhalt gab. Die russisch-türkischen Kriege waren ein Ausdruck dieser Politik, die auch seine Stellung dem Westen gegenüber bestimmte. Positive Auswirkung hatten die türkisch-russische Kriege, da sie die Türkei schwächten, für die Befreiung der Balkanländer.

Das Phänomen ist natürlich nicht zufällig und bedeutet, daß eine Zeit existiert haben muß, in der die Institutionen den sozialen und politischen Verhältnissen jener Welt, aus der sie entsprungen waren, nicht mehr genügten. Damit wollen wir nicht sagen, daß in jedem historischen Moment, in dem lebensfähige Strukturen existieren, eine völlige, oder auch bloß befriedigende Entsprechung zwischen den sozialen Verhältnissen und den dynastischen und staatlichen Institutionen zu treffen ist. Es gibt immer einen größeren oder kleineren Unterschied zwischen der historischen Wirklichkeit in ihrer dauernden Entwicklung und der verschiedenen Institutionen, die zwangsweise eine Formalisierung voraussetzen. Es ist freilich auch offensichtlich, daß die Institutionen nicht so oft, wie die gesellschaftliche Entwicklung es verlangen würde, dauernd neuadaptiert werden können. Es gibt aber Epochen, in denen der Gegensatz zwischen Institutionen und gesellschaftlicher Struktur so tief ist, daß neue Lösungen dringend notwendig werden. Eine solche Epoche ist auch das zehnte Jahrhundert für Byzanz, in dem wir starken Gegensätzen begegnen, sowohl zwischen den sozialen und staatlichen Institutionen, als auch zwischen den verschiedenen ethnischen Gruppen, Träger derselben Kultur. Auch innerhalb der dynastischen Institution gab es Entwicklungen, die in starkem für die kaiserliche Ideologie wesentlichem Gegensatz zu einem ihrer Hauptmerkmale stehen. Wenn wir sagen, daß im 10. oder auch im 11. Jahrhundert, jene Gegensätze entstanden waren, meinen wir nicht, daß die Differenzierungen, die sie verursachten, plötzlich innerhalb nur dieser Epoche vollzogen wurden, sondern daß damals diese Gegensätze eine konkrete Form annahmen, so daß sie Hauptfaktoren der geschichtlichen Entwicklung wurden, von dem Augenblick an also, als diese Differenzierungen innerhalb der Entwicklung von einer solchen Tragweite waren, daß der Gegensatz und der Unterschied zu den früheren Stadien von quantitativ in qualitativ verwandelt wurde.

Der erste und grundsätzliche Gegensatz zu den staatlichen Einrichtungen als eines absolutistischen, streng zentralistischen Systems, entstand in Byzanz mit dem Aufstieg des Großgrundbesitzes. Dieses ist nicht ein isoliertes Phänomen, sondern es ist mit anderen parallelen Erscheinungen auf verschiedenen Bereichen verbunden, d.h. mit dem Verfall der ländlichen

freien Gemeinden, der militärischen Landgüter, der Vermehrung der besitzlosen Bauern, die als „Paroikoi" meistens in den großen Landgütern der Großgrundbesitzer, der Klöster und des Staates arbeiteten.

Dieses bedeutet natürlich nicht, daß in Byzanz in den letzten Jahrhunderten weder freie Gemeinden, noch freie Kleinbauern existierten, wie in einer rein feudalen Gesellschaft, sondern daß es sich hier um eine Verschiebung des Schwerpunktes der wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Verhältnisse handelt, nicht nur was die ländlichen, sondern auch die städtischen Beziehungen angeht; denn die Mächtigen, die „Dynatoi", konnten auch in den Städten einen Einfluß ausüben, der über das Maß ihrer konstitutionellen Rechte, d.h. der Rechte, die ihnen das Reich billigte, ging.

Bezeichnend für den dialektischen Charakter dieser Entwicklung war, daß der Staat selbst mit seinem Zentralismus und Interventionismus einer der Hauptfaktoren für den Aufstieg des Großgrundbesitzes war. Einerseits durch große Schenkungen an Wohlfahrts- und religiöse Stiftungen in der ersten Zeit und durch die Konzession von Steuerfreiheiten in der Form von Immunität an die Klöster und der Pronoia an verschiedene Personen später; andererseits durch die Bereicherungsmöglichkeiten, die der Staat den Trägern der Verwaltung und der militärischen Ämter bot. Es ist nicht zufällig, daß Byzanz über die meistentwickelte Bürokratie von allen antiken und mittelalterlichen Staatswesen unseres Kulturraumes verfügte, deren Träger auch eine — de facto — Aristokratie bildeten. Eine — de jure — Aristokratie, die auf einem Geblütsrecht basierte, existierte in Byzanz nicht. Es war der Wille des Kaisers und die sich daraus ergebende Gesetzgebung, welche die Stellung jeder Person innerhalb der staatlichen und der gesellschaftlichen Ordnung bestimmte. Dieses bedeutet nicht, daß es sich hier um eine willkürliche Herrschaft handelte — obwohl sie leicht zu einer Willkür hätte übergehen können und zeitweise auch überging — weil in Byzanz die alten bürgerlichen Rechte des antiken Stadtstaates, obwohl formal, in der Gesetzgebung aufgehoben waren, sondern, daß man nur insofern man eine Funktion innerhalb des Staatsapparates hatte, zu der herrschenden Schicht des Reiches gehörte. Diese Klasse, die zugleich die Intelligenz des Reiches darstellte, war, obwohl immer nicht geschlossen, im 10. Jahrhundert weitgehend gebildet und konnte, durch ihre finanzielle Unabhängigkeit, die sie genoß, nicht nur oft als bestimmender Faktor in den dynastischen Angelegenheiten wirken, sondern auch Unabhängigkeitstendenzen gegenüber der Zentralgewalt zeigen. Die große dynastische Krise des 10. Jahrhunderts, die das Reich in den Anfängen der Regierung Basileios II. erschütterte, war ein Augenblick, ein Symptom in dieser Entwicklung.

Mitbestimmend für den Einfluß, den diese „Dynatoi" gewannen, war nicht nur, daß sie über große Ländereien verfügten, sondern, daß eine erhebliche Zahl der Bauern zu der Kategorie der „Paroikoi" gefallen war. Es ist historisch nicht erwiesen, welcher für alle Fälle und alle Epochen der Grad der Abhängigkeit dieser Paroikoi von den Grundbesitzern war, weil uns die Quellen nicht genügend Informationen bieten. Auf jeden Fall ist es Tatsache, daß ein Bauer das Land, das er als Paroikos eine gewisse Zeitspanne lang bebaut hatte, nicht verlassen durfte. In der Zeit des Kaisers Anastasios I. (491—518) wurde diese Zeitspanne auf dreißig Jahre festgelegt. Diese Bestimmung, die allerdings auch den Bauern schützte, weil ihn der Grundbesitzer nicht entfernen konnte, beschränkte freilich seine Bewegungsfreiheit und zog ihn in ein gewisses Abhängigkeitsverhältnis zu dem Landbesitzer. Andererseits war diese Abhängigkeit nie so groß wie im Westen, weil hier der Kaiser die Jurisdiktion für sich behielt, wie es sich aus Urkunden ergibt. Entscheidend für die Stellung der Paroikoi war auch, daß die Verpflichtung zur Bebauung des Landes, einer Art von Landfesselung, nicht auf allen Mitgliedern einer Familie lastete, sondern nur auf demjenigen, auf dessen Namen der Vertrag abgeschlossen war und vielleicht auf dessen Haupterben. Auch die Tatsache, daß derselbe Bauer zugleich Landbesitzer sein konnte, zeigt, daß die Rechtsfähigkeit und der freie persönliche Status von seiner Eigenschaft als Paroikos nicht beeinträchtigt wurde. Die Jurisdiktion behielt der Kaiser auch für die Pronoia-Länder, d.h. jene Länder, deren Steuereinkommen er gegen gewisse Dienstleistungen, hauptsächlich militärischer Natur, verschiedenen Leuten überließ. Daß in einigen Fällen Großgrundbesitzer die Jurisdiktion, besonders in der Form von Schiedsspruch übten, wie auch, daß sie gelegentlich ihre Paroiken verschiedentlich unterdrückten oder auch peinigten, besonders in Zeiten als die Zentralgewalt infolge der vielen äußeren Bedrängnisse abgeschwächt war, ist sehr wahrscheinlich; man kann es auch, meistens indirekt, aus einigen Quellenangaben und Rechtsbestimmungen erschließen.

Entscheidend auch für den Charakter dieser Entwicklung, was die Verwandlung einer großen Zahl von Bauern zu Paroiken angeht, war wieder, daß der Staat selbst, in seinem Interesse das Steuereinkommen aus dem Land zu versichern, diese Landfesselung der Bauern einführt (P. Lemerle). Diese Institution, die parallel mit der Organisation wieder aus finanziellen Gründen der freien Kleinbauern in eine Steuergemeinschaft entwickelt haben muß, überwog am Ende diesem letzteren gegenüber mit negativen Folgen, was die Verteidigungsfähigkeit und die wirtschaftliche Stärke des Reiches im allgemeinen angeht. Wie oben gesagt wurde, war das kleine freie Landeigentum mit dem Verteidigungs-

system des Kaiserreiches verbunden und stellte das Rückgrat der militärischen Stärke des Reiches während der großen arabischen Einfälle dar. Der byzantinische Gegner der Muslimen war nicht der westliche Kreuzfahrer, der während des Tages das Schwert mit dem Kreuz wechselte, sondern der Bauer, der sein Feld verließ um sein Leben und sein Eigentum zu schützen, wie auch den Staat, der die Voraussetzungen seiner Existenz getroffen hatte. Der Verfall des kleinen bäuerlichen Eigentums hat natürlich auch das System der Militärgüter beeinträchtigt und infolgedessen auch die Rekrutierung von Soldaten. Seit der Epoche der makedonischen Dynastie gewinnen die Söldnertruppen an Bedeutung, aber dieses Phänomen hängt mit dem Wachsen der Zentralisation zusammen.

Charakteristisch für die Disharmonie, die zwischen den verschiedenen Faktoren herrschte, die das ganze gesellschaftliche Gefüge von Byzanz bestimmten, war, daß je mehr die auseinanderstrebenden Kräfte wuchsen, desto mehr nahm die staatliche Zentralisation zu, wie auch der Anspruch des Kaisers auf absolute Herrschaft. Während der Regierungszeit Leos VI. des Weisen, wurden auch die letzten Befugnisse des Senats abgeschafft, besonders was seine ratgebende Teilnahme an der Bearbeitung und dem Erlaß von Gesetzen angeht, ein Privileg, das jetzt vollständig an den Herrscher ("μόναρχον κράτος") überging (Novelle 78). Aber wo die Tendenz der Zentralisation besonders spürbar wird, das sind die Kaiserliche Verwaltung und die strenge Hierarchie, die bis auf die kleinsten Einzelheiten bestimmt war, wie es sich aus den verschiedenen „Taktika" der Zeit ergibt.

Die Verwaltung wurde von den „Sekreta" geführt, eine Art von Regierungskanzleien, die unmittelbar dem Kaiser unterstanden. Derselbe bestimmte und entließ die Beamten. Die Vorsteher der verschiedenen Verwaltungsabteilungen übten die Gewalt im Namen des Herrschers, Prinzipien, die immer die kaiserliche Verwaltung charakterisierten, die aber erst jetzt ihre volle Geltung fanden. Derselbe Zentralismus herrschte auch bezüglich des wirtschaftlichen Lebens der Hauptstadt, das von dem Eparchen kontrolliert wurde. Seine Befugnisse während dieser Zeit waren sehr groß, wie es sich aus dem Buch des Eparchen (Ἐπαρχικὸν βιβλίον) Leos des Weisen ergibt.

Während derselben Zeit wurde das „Heer der Themen" unmittelbarer der Zentralverwaltung unterstellt infolge der Vermehrung der Befugnisse der „Domestikoi" der „Scholai" von Konstantinopel, d.h. der Vorsteher der „Tagmata" und der „Stratopedarchen" (H. Ahrweiler). Wie gesagt, in derselben Zeit haben wir eine Zunahme der Tagmata-Truppen, eine Erscheinung, die auch mit dem Recht in Zusammenhang steht, das der Staat den Besitzern von Militärgütern gab, ihre militärische

Verpflichtung erkaufen zu dürfen (N. Svoronos). Diese Maßnahme erleichterte zwar die direkte von der Zentralregierung her durchgeführte Rekrutierung, andererseits aber schwächte sie die lokalen Abwehrkräfte. Ihre Verallgemeinerung seit dem 11. Jahrhundert, besonders von den Nachfolgern des Basileios II. hatte negative Folgen, was die Abwehrkraft des Reiches angeht.

Es ist offensichtlich, daß der Zentralismus des Reiches, seine Wirtschafts- und Sozialpolitik, wie auch einige andere Faktoren, auf die wir hier nicht eingehen können, zu einer Änderung seiner inneren Struktur geführt hatten. Das Phänomen als solches ist nicht negativ. Entscheidend für den Gang einer Entwicklung ist eben die Art und Weise, nach denen die vorhandenen Gegensätze konfrontiert werden, d.h. in wie weit Möglichkeiten für eine neue Synthese existieren, in der alle schöpferischen Elemente der vorhergehenden Formen enthalten werden können; denn die Dialektik ist keine Kette von Ereignissen, die nicht abgebrochen werden kann. Ihr Wesen liegt in dem Grad der Erschöpfung der Möglichkeiten und es ist gerade in diesem Grad in dem der persönliche Faktor entscheidend ist. Es ist hier wo sich der menschliche Wille mit der objektiven Wirklichkeit in einer Grenzsituation trifft, darin ist auch, als Möglichkeit, das, was in der üblichen Auffassung über die tragische Natur des Menschen als Hybris bezeichnet wird, eben das Schicksal des Menschen, enthalten. Wenn wir diese schicksalhafte Stunde für Byzanz irgendwie erfassen und bestimmen möchten, ist es gerade in diesem Jahrhundert, dem Goldenen Zeitalter von Byzanz, in dem wir von einigen großen Kaisern alle jene Akte treffen, die das Schicksal des Reiches entschieden. Es waren gerade jene Akte, die den Grundbesitz bekämpfen sollten. In dieser Hinsicht versagte die makedonische Dynastie; denn die Maßnahmen, die sie getroffen hatte, übten nur eine hemmende Wirkung aus, d.h. sie verspäteten die Entwicklung, sie waren aber nicht im Stande sie zu vereiteln. Diese Maßnahmen bestanden hauptsächlich in der Herausgabe von Dekreten, durch die die Dynatoi verhindert wurden, Ackerland von Kleinbauern zu kaufen oder sich solches Land durch verschiedene Vorwände anzueignen, wie die Novelle von Romanos Lakapenos des Jahres 928, die das Prinzip der „Protimesis", des Vorkaufsrechtes der Nachbarn noch verschärfte, indem er fünf Kategorien in bestimmter Reihenfolge das Vorverkaufsrecht gab, falls ein Bauer sein Land veräußern möchte, und die Novelle desselben Kaisers des Jahres 934, die die Rückerstattung der Bauerngüter an ihre Besitzer vor dem Jahre 928 gegen Entschädigung oder auch ohne Entschädigung befahl, falls der bezahlte Preis unter der Hälfte des als gerecht anzunehmenden lag. Die hier angewendete Streng war notwendig, weil die Mächtigen wie Romanos mit Erbitterung bemerkt,

sich „unbarmherziger als Hunger und Seuchen" während der Hungersnot von 1927/ 28 zeigten (G. Ostrogorsky). Nikephoros Phokas zögerte nicht trotz seiner Religiosität, oder vielleicht gerade wegen seiner Religiosität, einige Maßnahmen zu ergreifen, die sich gegen den Großgrundbesitz der Geistlichen wendeten (1964), aber Johannes Tzimiskes widerrief scheint es, das Gesetz, weil er infolge seiner gewaltsamen Thronbesteigung Konzessionen der Kirche gegenüber zu machen gezwungen war. Was die wirtschaftliche Politik des Nikephoros angeht, war sie gemäßigter als die von Romanos Lekapenos, weil durch die Novelle des Jahres 967 Rechtsakten — Kaufverträge — unter Menschen derselben Schicht und wirtschaftlichen Potenz erlaubt waren. Aber Basileios II. wurde nach den Aufständen der Vertreter der militärischen Aristokratie Bardas Skleros und Bardas Phokas — in Wirklichkeit waren die Kämpfe von Basileios gegen Samuel derselben Natur und nur später nahmen sie einen anderen Inhalt an—viel strenger dem Großgrundbesitz gegenüber: Einerseits hat er durch die Novelle des Jahres 996 die Revision aller Rechtsakten, die nach 928 abgeschlossen wurden, angeordnet und zugleich alle Kaufverträge zwischen Reichen und Armen als ungültig erklärt, ohne, daß ein Entgelt vorgesehen wird, wie im Gesetz von 934 für den Preis, der bezahlt wurde, wie für die Bebauungskosten; andererseits führte er das Gesetz des „Allelengyon" ein, eine Anordnung, wodurch die Großgrundbesitzer gezwungen waren, die Steuern der ärmeren Bauern ihres Gebietes zu übernehmen. Diese strengen Maßnahmen zeigen einen Scharfsinn und hatten ein positives Ergebnis, weil sie die nötigen Voraussetzungen für die militärischen Siege der makedonischen Dynastie und die Blüte des Reiches im allgemeinen schufen; sie waren aber nicht imstande die wirtschaftliche Entwicklung entscheidend zu beeinflussen oder sogar zu verändern. Sie hatten auch eine unmittelbar negative Wirkung, weil sie „zu der Entwertung des Grundbesitzes und zu einer ungenügenden Ausnutzung des Bodens führte" (D. Zakythinos). Aber auch ihre positiven Auswirkungen wurden langsam neutralisiert, weil seit der Zeit von Romanos III. (1028—1034), sowohl das Allelengyon abgeschafft wurde, hauptsächlich wegen der Reaktion des Klerus und des Mönchtums, als auch die anderen wirtschaftlichen Maßnahmen abzuflauen begannen, bis sie endlich aufgegeben wurden. Die weitere Entwicklung ist bekannt: partieller Zusammenbruch des Verteidigungssystems des Reiches, wirtschaftliche und finanzielle Krise, Verwirrung im Reiche infolge der dauernden Aufstände der militärischen Aristokratie, die sich zurückgesetzt fühlte, wegen der großen Macht, die die Vertreter der Beamtenaristokratie in der Hauptstadt an sich gezogen hatten, Phäno-

mene welche die Entwicklung des Reiches bestimmten, das gegen viele Schwierigkeiten zu kämpfen hatte.

Aber wenn die Maßnahmen der makedonischen Dynastie nicht genügten, um die Entwicklung in bezug auf die auseinanderstrebenden Tendenzen zu halten — Tendenzen, die durch die ungünstigen außeren Faktoren, sowohl wegen des Eindringens fremder Völker in diesen Raum, als auch der anderen in Südosteuropa existierenden Gegensätze gestärkt wurden — konnten aber entscheidend zu der Vereitelung einer anderen Entwicklung beitragen, die vielleicht neue Formen, mehr organische und lebensfähige ans Licht bringen konnte, Formen die als Integrationsprinzipien für die politische Organisation des Raumes, in dem das griechische kulturelle Element vorherrschend war, dienen konnten. Welche diese sein müßten, können wir heute nicht mit Sicherheit bestimmen. Aus den verschiedenen Tendenzen aber, die damals herrschten, konnten wir zu dem Schluß kommen, daß diese zu einer Feudalisierung des Reiches führten, die auch die Erhaltung der kaiserlichen Herrschaft in irgendeiner Form von Oberherrschaft nicht unbedingt ausschloß. Im Prinzip scheint eine solche Entwicklung als ein Rückgang, wenn man die einfache Struktur eines Viefs, eines Lehens, mit der vielschichtigen Gliederung der kaiserlichen Herrschaft vergleicht — einer Herrschaft, die trotz aller Opfer, die sie von ihren Untertanen verlangte, ihnen sowohl eine politische Orientierung entsprechend ihrer kulturellen Tradition, als auch Aufstiegsmöglichkeiten bot — in Wirklichkeit aber entsprach die einfachere Form mehr den reellen Voraussetzungen der Zeit: Einerseits wegen der wirtschaftlichen Verhältnisse, worüber oben die Rede war, die das Niveau eines großen Teiles des Volkes bestimmten, andererseits wegen der engeren Verbindung zwischen Herrn und Untertanen, was die Gruppe beweglicher machte. Eine solche Organisation war geeigneter um ein Eindringen von Völkern nomadischer Herkunft, wie von Türken, zu verhindern; denn dieses Volk verdankte seine militärischen Erfolge nicht so sehr seiner inhärenten urwüchsigen Kraft, sondern der Struktur der kleineren Gruppen, der Klans, aus denen dieses Volk zusammengesetzt war. Diese Gruppen waren nach innen sehr geschlossen und kohärent, weil sie auf die persönliche Verbundenheit zwischen Häuptling und Nomaden angewiesen waren, nach außen aber, den anderen Klans gegenüber, locker, was die Gruppe sehr beweglich machte. Was also Byzanz damals benötigte, war nicht ein großes Heer, das nach einer entscheidenden Schlacht zu einem anderen Schlachtfeld eilte, sondern sein lokaler Widerstand, der dem stufenweisen Eindringen fremder Mächte Einhalt bieten konnte. Die Feudalisierung des Reiches erscheint uns als der einzige Ausweg in dieser Hinsicht, besonders nachdem der Aufstieg des Großgrundbesitzes in Byzanz die Grundlagen der mili-

tärischen Organisation des Reiches, d.h. die „Stratiototopia", erschütterte, bis sie endlich verschwanden. Eine Barbarisierung und ein allgemeiner Fall des kulturellen Niveaus in diesem Raum war keine notwendige Folge der Feudalisierung, weil in Byzanz die „Intelligenz" mit der herrschenden Schicht zusammenfiel, d.h. mit dem Militär und — hauptsächlich — der Beamtenaristokratie, wie auch mit dem Klerus. Aber es scheint, daß der Schicht dieser Archonten nicht jene moralischen Kräfte und Qualitäten fehlten, die ihren Anspruch für größere Macht in ihrem Gebiet rechtfertigte, denn der Held, der Heros des „Akritikon-Epos" ist eben ein Vertreter dieser Schicht, was uns auch klar die Richtung zeigt, welche die schöpferischen Kräfte des Griechentums einschlagen sollten. Das byzantinische Volksepos ist nicht wie die byzantinische „Epopoiia" von Schlumberger mit Kaisern oder Königen verbunden, sondern mit den stolzen und reichen Archonten der Grenzen, die auch wagten, den Kaiser zu sich kommen zu lassen — ist es denn nur ein bloßer Zufall, daß die Rolandslieder auch einen Fürst und nicht seinen siegreichen Herrn, Karl den Großen, als Hauptperson haben? Diese Archonten durften weder immer fremd noch verhaßt bei den breiten Schichten der Bevölkerung sein, wie es sich aus der Haltung der Thementruppen während der Aufstände von Bardas Skleros und Bardas Phokas in Kleinasien ergibt. Diese thematischen Truppen kämpften auf der Seite der Insurgenten, während der Kaiser nur mit der Hilfe seiner Söldner, der Varäger, endlich den Sieg errungen hat.

Aber die kaiserliche Zentralgewalt verfügte noch über genügend Macht, um die Abtretung eines Teiles davon und die Konsolidierung einer Art von Feudalismus zu vereiteln. Was später in Byzanz in dieser Richtung geschah, war nichts anderes als die Entstehung, die Herausbildung, von verschiedenen „Pressure Groups", die zu einer Zerstückelung des Reiches führen sollten, ohne aber Träger einer neuen Ordnung, die sie wohl, im Keime trugen, zu werden. So nahmen die Faktoren, die Träger dieser Antinomien waren, eine eigene Richtung und wirkten als auflösende Kräfte, gerade weil es nicht möglich war, daß die Gegensätze innerhalb einer neuen Synthese aufgehoben werden, d.h. innerhalb eines allgemeineren Rahmens, in dem die Gegensätze nicht ganz eliminiert, sondern in ihren schöpferischen Elementen enthalten sind.

In ähnlicher Weise negativ, obwohl nur in zwei konkreten Auswirkungen, hat sich ebenfalls eine andere Entwicklung innerhalb der kaiserlichen Institution selbst vollzogen: Das Legitimitätsprinzip, das bezüglich der herrschenden Dynastie bei der Bevölkerung langsam zu gelten anfing, verband die Eigenschaft des „besten Mannes", was das römische kaiserliche Ideal war, mit der Eigenschaft des Repräsentanten Christi

auf Erden (F. Dölger). Nach der offiziellen Auffassung war der Kaiser der Erwählte des Volkes und das Volk drückte seinen Willen durch die Zustimmung des Heeres, des Senats und der „Demen" von Konstantinopel aus. Jeder dieser Faktoren stellte ein konstitutives Element der kaiserlichen Wahl dar, wobei aber die gleichzeitige Anwesenheit aller drei nicht absolut notwendig war, weil „Jeder Faktor den Willen des Volkes repräsentierte" (J. Karayannopoulos). So konnte in Byzanz von erblichem kaiserlichem Nachfolgerecht keine Rede sein. „Jeder orthodoxe Untertan könnte nach dem Thron streben" (D. Zakythinos). Das Fehlen aber eines Wahlsystems bot mehrere Schwierigkeiten bei der Wahl des Nachfolgers — eine große Anzahl von Kaisern wurden gewaltsam vom Thron entfernt. Um diese Schwierigkeit zu überwinden hat sich mit der Zeit die Institution des Mitkaisertums entwickelt, nach welcher der Kaiser als absoluter Herrscher einen (oder auch mehrere) Mitkaiser ernannte, welcher der präsumtive Herrscher war. Maßgebend hier war natürlich nur der kaiserliche Wille, der aber nicht ausreichte, damit eine Person Herrscher wird, weil die Zustimmung des Volkes nach dem Tode des Kaisers, der auch im Gegensatz zu dem zweiten, dem kleinen, eben großer Kaiser genannt wurde, notwendig war. Es ist offensichtlich, daß diese Prozedur mit der Zeit zu der Sanktionierung einer Art Legitimitätsprinzip für die herrschende Dynastie führen sollte. Seit der Regierungszeit der makedonischen Dynastie haben wir eindeutige Zeichen, daß die Herkunft aus der herrschenden Dynastie einen wesentlichen Faktor für die Regelung der Nachfolge darstellte. Dieses zeigte sich bei der Nachfolge Konstantins VIII., des Bruders von Basileios II., von seinen zwei Töchtern, den Porphyrogennetoi Zoe und Theodora. Damit sie den Thron behalten, haben wir eine Reihe von Vermählungen mit meistens ungeeigneten Personen. Dieses hatte für den Staat negative Folgen, weil die Zeiten besonders kritisch waren und die Existenz eines starken Kaisers verlangten. Ein zweites negatives Moment dieser Entwicklung war, daß die Existenz für lange Zeit (fast zwei Jahrhunderte) derselben Dynastie auf den Thron zu der Bildung einer Klasse um den kaiserlichen Hof führte, welche die Macht für sich beanspruchte und die tatsächliche Gewalt ausübte. Dieses war negativ nicht nur weil es die soziale Mobilität auf der Spitze der Gesellschaft hemmte, sondern weil es zu einer Spaltung der herrschenden Schicht führte ; denn die Beamtenaristokratie der Hauptstadt bemühte sich mit jedem Mittel die militärische Aristokratie die als Aufgabe die Verteidigung des Reiches hatte, zu beseitigen. Die Reaktion war unmittelbar. Wir haben eine ganze Reihe von Aufständen, die das Reich schwächten, bis ein Vertreter dieser Schicht, Alexios Komnenos, den Sieg davontrug und den Thron bestieg (1081). Aber der erste wichtige Bruch in einem der Kerngebiete de

Reiches war vollzogen: Die Selschuken hatten sich in Kleinasien mit bleibenden und weitgehenden Folgen niedergelassen.

Aber die Entwicklung dieser Institution, neben den negativen Auswirkungen, die sie in bezug auf die oben genannten Gebiete zeigte, enthielt auch Momente, die parallel zu den anderen gesellschaftlichen Entwicklungen liefen, welche am Ende nicht zu vollem Durchbruch kamen; denn die Existenz einer auf dem Erbrecht stützenden Herrschaft über ein bestimmtes Gebiet, konstituiert dieselbe Beziehung, aber in einer direkt entgegensetzten Richtung, wie jene eines Landknechtes zu seinem Ackerland. Der Fürst ist in diesem Fall, in einem idealen Sinn freilich, an sein Land und seine Familie gebunden, wie der Landknecht an sein Land gebunden ist; er ist nicht der Herrscher, dessen Stellung aus dem Willen des Volkes, über das er herrscht, bestimmt wird. Im letzteren Fall, d.h. nach dem römisch-byzantinischen Staatsprinzip, ist die Beziehung zwischen Herrscher und Untertan eine persönliche — wenn auch abstrakte — auch falls der Herrscher einen Mitkaiser wählt; im ersteren, nach dem Geblütsrecht, dagegen nicht; sie ist eine gemischte, weil ein anderer Faktor diese Beziehung bestimmt. Hier ist es der Boden und die Familienbindung, welche die Beziehung zu den Untertanen bestimmen. Hinsichtlich dieser Beziehung sind die Rechte beider, sowohl des Herrn als auch des Hörigen absolut: Weder der Herr kann seinen Hörigen aus dem Land entfernen, noch der Hörige kann die Abgaben verweigern und sein Land verlassen. Daß der eine, der Herr ist, und der andere der Hörige und daß der Herr — meistens theoretisch — auf seine Rechte und Pflichten leichter verzichten konnte, als der Hörige, dieses ist gerade die Differentia specifica, die einen Herrn von einem Hörigen unterscheidet. Es ist hier klar, daß diese Beziehung eine dialektische ist und daß die Art der Herrschaft auch die Art der Knechtschaft bestimmt und umgekehrt, wie auch Hegel gezeigt hat. Es ist infolgedessen verständlich, daß auch hier der Feudalisierungsprozeß eine doppelte Richtung einschlagen mußte, sowohl die Herabsetzung des Untertans zu der Schicht der Landknechte, als auch die Umwandlung der herrschaftlichen Institution aus einer Herrschaft abstrakter und rationaler Natur zu einer land- und geblütsgebundenen Herrschaft. Aber außer dieser „Feudalisation" der herrschaftlichen Institution, die wie die Feudalisierung nicht zu voller Ausbildung gelang, bedeutete die Einführung eines Geblütsrechtes eine Säkularisation der Institution, nachdem ein biologisches Phänomen wie die Herkunft der Person, seine Rechte und seine Stellung in der Welt bestimmt. Es handelt sich hier um eine neue Denkweise und erinnert uns an analoge Strömungen im Westen, die über den Feudalismus, — der Feudalismus war eine Übergangserscheinung — zu der Entstehung der

Nationalstaaten führten. Das byzantinische Reich war seinem Wesen nach jenen Hegemonien näher, die sich im Westen nach der Reformation zu Nationalstaaten entwickelten und eigene Kirchen aufgrund des Prinzips „cuius regio, eius religio" gründeten; denn die Reformation entstand, wie bekannt, unter anderem auch aus dem Bedürfnis heraus sich von der Herrschaft der katholischen Kirche zu befreien. Für Byzanz existierte ein solches Problem nicht, weil hier die Kirche und der Staat in engeren Beziehungen standen. In der Person des Kaisers als des Repräsentanten Christi auf Erden löste sich das Problem der Beziehung zwischen Staat und Kirche. Das Schisma das sich während der Regierungszeit der makedonischen Dynastie vollzog, besiegelte in Wirklichkeit diese Entwicklung. Vom Standpunkt der Universalität der kaiserlichen Herrschaft aus gesehen, bedeutete dieses eine Niederlage und hatte auch negative Auswirkungen. Von einem anderen Standpunkt aber aus war diese Nationalisierung der Kirche mehr realistisch als jene Universalität, weil diese Spaltung gerade den Weg zeigte, den der Staat genommen hatte: den Weg zu seiner völligen Hellenisierung, wo alle lokalen Kräfte sich entwickeln konnten, besonders durch die Verarbeitung und Verwertung aller jener Elemente, die aus der Volkskultur stammten und die nicht in weniger direkter Beziehung zu der alten griechischen Tradition als die Äußerungen der Hochkultur standen. Die Entwicklung der Orthodoxie zu einer Volksreligion wie auch das Phänomen der Einheit zwischen Staat und Kirche waren keine fremden Erscheinungen für die griechische Welt. Es handelt sich um eine Rückkehr zu der alten Tradition der Stadt mit ihren Stadtgöttern, wie auch die Annahme des Christentums als der offiziellen Religion von Kaiser Konstantin d. Gr. und seinen Nachfolgern eine Rückkehr zu der alten Tradition bedeutete (A. J. Toynbee). Man muß ganz besonders hervorheben, daß die Universalität des Reiches nicht auf der kirchlichen Universalität basierte, sondern im Gegenteil die Annahme der christlichen Religion als offizielle Religion einen Rückschritt für die Universalität der Kaiserlichen Herrschaft als ein Integrationsprinzip darstellte, wie wir an einer anderen Stelle zu zeigen versuchten („Griechischer Universalismus und römische Kaiseridee"). Das Schisma und die Nationalisierungstendenzen der Kirche waren unter anderem auch die natürliche Folge der Beschränkung des Reiches; es war ein Moment einer Neuanpassung und Umstellung, die das Kaisertum nicht mitmachen wollte. Diese Spaltung war weder sehr tief am Anfang, noch bedeutete sie unbedingt, daß sie alle Bereiche des geistigen Lebens mit sich ziehen würde. Die europäische Einheit als eine kulturelle Gemeinschaft gemeinsamen Ursprungs, könnte auf einer anderen Basis gerettet werden, durch die Renaissance der griechischen Studien, derer mehrere

Anzeichen in dieser Epoche, fast drei Jahrhunderte vor der italienischen Renaissance, haben. Das Wichtigste in dieser Richtung war die Beschäftigung mit der platonischen Philosophie, die vor der aristotelischen zurückgetreten war, weil sich die platonischen Lehren nicht so leicht wie die aristotelischen in das christliche Denken einfügen konnten, besonders jene Lehren, die für die Entwicklung der Mathematik und der Naturwissenschaften von großer Bedeutung waren; denn der Platonismus hatte über den Neoplatonismus die Hauptbegriffe für die Formung des orthodoxen Dogmas geliefert, wie E.v. Ivánka in seinem Werk „Plato Christianus" trefflich zeigt. Charakteristisch für die Wendung, die jetzt das Philosophieren nahm, war die Behauptung Psellos, daß „das Denken kein fremdes Dogma der Kirche ist, sondern nur ein Instrument der Wahrheit und ein Auffinden des erforschten Gegenstandes" (K. Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, Bd. V., S. 444). Der kaiserliche Anspruch, daß der Kaiser über alles bestimmte, geriet in Gegensatz zu dieser ganzen Entwicklung, die zur freieren geistigen Orientierungen führte. Der griechische Geist, nach dem er die Vormundschaft des römischen überstanden hatte, kam nach Toynbee, — weil es ihm nicht gelang die Demokratie mit der Universalität zu verbinden, was nur in letzter Zeit mit der Einführung des parlamentarischen repräsentativen Systems möglich wurde — scheu zu sich selbst. Aber die Möglichkeiten waren recht beschränkt. Außer den oben erwähnten hemmenden Faktoren, gab es noch einen weiteren; die wiederholten und dauernden Bemühungen, welcher sich die byzantinischen Kaiser unterzogen, die verlorengegangenen Gebiete des Reiches zurückzugewinnen. Die langjährigen und die langwierigen Feldzüge, wenn es sich nicht um Gebiete mit kompakter byzantinischer Bevölkerung handelte, hatten einen romantischen Charakter, weil sie an Vorstellungen aus der Vergangenheit festhielten und nicht aus den Bedürfnissen des Augenblicks heraus bestimmt wurden, so daß sie am Ende für das Reich negativ wirkten. Wenn wir von diesem Standpunkt aus die Kriegsunternehmungen der makedonischen Kaiser beurteilen wollten, wie sehr sie auch bewundernswert scheinen können, müssen wir etwas skeptisch sein, besonders was die Unternehmungen von Basileios II. in Kleinasien angeht. Die Unterwerfung und Entwurzelung der kleinen armenischen Fürstentümer, wie der kleineren arabischen Emirate, waren für die Abwehr des Reiches sehr schädlich. Sie erleichterten das Eindrigen der neuen Angreifer, der Türken, die für die arabische Welt nicht weniger verhängnisvoll wirkten als für die griechische. Etwas anders muß man natürlich die griechisch-bulgarischen Kriege beurteilen. In diesem Fall waren nicht die Byzantiner die einzigen Schuldigen, daß der Kampf eine

so erbitterte Wendung nahm. Byzanz hatte allerdings das Bulgarische Reich anerkannt. Obwohl Byzanz eine Kulturpolitik trieb, war diese Politik nie so engherzig und chauvinistisch, daß sie eine unmittelbare Gräzisierung als Zweck hätte. Ein Beweis dafür ist, daß das Reich selbst die Voraussetzungen für die Entwicklung einer nationalen Sprache und Literatur mit der Einführung des slavischen Alphabets schuf. Was diese Kriege besonders zerstörerisch machte (A. Toynbee betrachtet sie als den Hauptgrund für den Zusammenbruch der griechisch-orthodoxen Kultur) war, daß die Bulgaren selbst die Kaiseridee übernahmen, sie aber für sich beanspruchten. Sowohl bei dem Kampf mit Symeon, als auch mit Samuel ging es um die kaiserliche Krone, deswegen wurde es auch ein Kampf um Leben und Tod für die Byzantiner. Es ist bezeichnend — und es geschieht immer nachdem eine Ideologie ihre scöpferische Zeit hinter sich zu haben anfängt — daß dieselbe Idee, die als Integrationsprinzip für Jahrhunderte in diesem Raum wirkte, sich jetzt zum Auflösungsfaktor verwandelte, indem lokale Rivalitäten, wirtschaftliche und ethnische Gegensätze einen Deckmantel in dieser Ideologie fanden. Der Kampf nahm ganz andere Dimensionen an, nachdem die Osmanische Herrschaft diesen Rivalitäten ein Ende bereitete. Jetzt war das christliche Rußland die einzige freie orthodoxe Großmacht, die sich als der wirkliche Erbe von Byzanz betrachtete und sich bemühte das Osmanische Reich aus Südosteuropa zu vertreiben. Aber der Ausgang, den das Orientalische Problem mit dem Zusammenbruch der großen Monarchien in diesem Raum nahm, zeigte, daß die Zeit der Kaiserreiche vorbei war und daß die Völker jetzt durch andere Ideen geleitet wurden, die den Sieg davontrugen und zur Befreiung, der Balkanvölker führen sollten — daß diese Befreiung eine halbe war, ist eine andere Sache. Aber dieses große Kräftespiel konnte nicht ohne einen tragischen Epilog für einige der Protagonisten sein: die Griechen mußten bis zu Ende die Konsequenzen ihrer Beharrung an alten Vorstellungen tragen. Die kleinasiatische Katastrophe von 1922 zeigte, daß die „Megale Idea", die Große Idee, zum Scheitern verurteilt war, unter anderem auch weil eine doppelte ideologische Orientierung existierte und weil kein Universalismus im alten Sinne mehr möglich war. Für einen imperialistischen Staat moderner Prägung fehlte die nötige Voraussetzung: die große Industrie. Die „Megale Idea" war nichts anderes als eine letzte romantische Widerspiegelung einer großen Vergangenheit.

Aber der Wert einer Idee wird nicht nur durch ihren Erfolg oder Mißerfolg beurteilt. Im Gegenteil, die ganze Entwicklung, die wir nur

kurz skizziert haben, erlaubt uns einen positiven Schluß zu ziehen: daß die Ideen öfters eine große Wirkungskraft in der Geschichte haben und daß sie „εἰς πεῖσμα τῶν καιρῶν" (den Zeiten zum Trotz) im Stande sind den Gang des Geschehens zu ändern. Und wenn diese Möglichkeit für Byzanz und die griechische Welt nicht sehr günstig war — unserer Ansicht nach, freilich — bildet sie für die Menschheit eine ihrer größten Hoffnungen: denn sie ist die Voraussetzung für die Verwirklichung der Freiheit in einer Welt, die unter einer unerbittlichen Notwendigkeit zu erdrücken scheint.

15 Mai 1971.

EVSTATIE'S SONG BOOK OF 1511 : SOME OBSERVATIONS

ANNE E. PENNINGTON
(Oxford)

Professor Emil Kałużniacki, on a visit to the monastery of Putna, in Northern Moldavia, in 1882, found in the monastic library a Hyrmologion, MS 576, in Greek and Slavonic with musical notation. In an article he described it as consisting 'aus sechs ungleichen Bänden', and reproduced and discussed some inscriptions from the first of these volumes [1]. These attracted his attention since they were written in cipher, which he divided into five categories : 1. two types of cyrillic : a) 'taraberic' and b) 'Greek key', in which vowels as well as consonants are substituted.[2] 2. Glagolitic, which by this period served as a cipher. 3. Two previously unknown forms of glagolitic, apparently invented by the writer : a) where A is represented by ძ\, and b) where A is represented by ძK (we shall refer to these below as pseudo-glagolitic 1 and 2 respectively). 4. Numerical. 5. A mixture of these types.

This article cannot have attracted the attention it deserved, since it was not known to Jacimirskij, who in 1902 returned to the subject of the inscriptions, reproduced and redeciphered them (with some surprising inaccuracies), without referring to Kałużniacki's work.[3] By this time, the manuscript, the first book of Putna MS 576, was no longer in the monastery, but in private hands : fourteen leaves belonged to

---

[1] E. Kałużniacki, "Beiträge zur älteren Geheimnisschrift der Slaven". *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* 102. Vienna, 1883, pp. 287–308.

[2] "Greek key", which we shall continue to use below, is apparently Kałużniacki's name for it : elsewhere it is called *litoreja mudraja* as distinct from taraberic, *litoreja prostaja*, cf. E. F. Karskij, *Славянская кирилловская палеография*, Leningrad, 1928, p. 253.

[3] A. I. Jacimirskij, "Кирилловския нотныя рукописи с глаголическими тайнописными записями". *Древности. Труды славянской Коммиссиу Императорскаго Московскаго Археологическаго Общества*. 3, Moscow, 1902, pp. 149–164.

Jacimirskij himself, and 158 to P. Ja. Ščukin. A comparison of the articles of Kałużniacki and Jacimirskij leaves no doubt that the book they are referring to is the same. This book is now in the USSR, in two parts: MS Ščukin 350 (158 fols) in the State Historical Museum (GIM) in Moscow, and MS Jacimirskij 16 (14 fols) in the Library of the Academy of Sciences (BAN) in Leningrad.[4]

The book is written by one scribe, who, in an inscription on fol 158 (ult.) describes himself as 'Протоѱалть Еvстатіе ѿ Пѹтеньскаго монастирѣ' and his book as 'книга о пѣтиѡх твореніа своѫ'. Evstatie was then scribe, cipher-fancier, singer and composer, and we shall refer o his book, following recent practice, as Evstatie's song book.

It has been shown, most recently by R. Pava[5], that Evstatie was a Romanian speaker. His book is written in Greek and Church Slavonic, with slips in spelling, stress and forms typical of the period in South Slavonic works. But the forms 'аліλѹіарел<е>' fol. 42ᵛ, 'кратимеле' fol. 105 and 'фильтеле' fol. 140ᵛ, with the Romanian plural would be introduced only by a Romanian speaker. The interest of this book for the cultural, and specifically the musical history of Romania is very great indeed.

One part at least of the MS 576 seen by Kałużniacki apparently remains in the monastery of Putna: a notated Greek and Slavonic anthology, MS 56/576. This falls into two parts: fols. 1—84, a bi-lingual anthology, 13 lines a page, and fols. 85—160, a Greek anthology in a different hand, 14 lines a page. The first part, fols. 1—84ᵛ, is that which is of interest here (we shall refer to it alone as Putna 56): in content and style it is very close to Evstatie's song book, although it is later and written by a different scribe. This MS is of very great interest: it is not a direct copy of MS Ščukin 350, differing in the order of compositions and sometimes in language and mode, but it includes a number of Evstatie's compositions, attributing them to him. It provides an unusual opportunity for both musicologists and linguists to observe the effect of what would seem to be the oral tradition of a community in the sixteenth century.

At least four more notated manuscripts from the monastery of Putna exist which include works by Evstatie.[6] They are mainly in Greek,

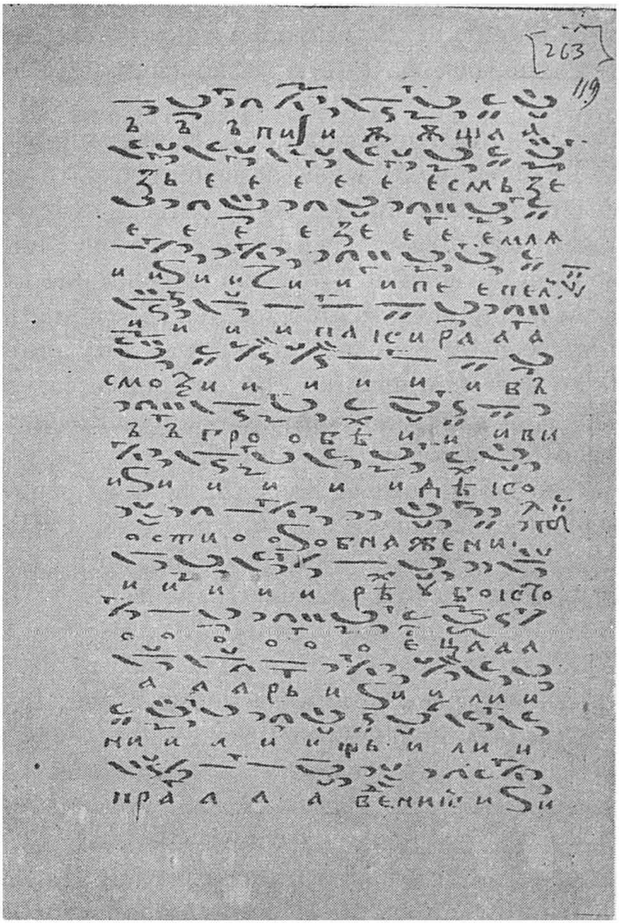
---

[4] References to MS Ščukin 350 will normally be given by just the fol.; other MSS will be identified. Inscriptions in cipher will normally be cited in cyrillic without comment.

[5] R. Pava, "Cartea de cîntece a lui Evstatie de la Putna", *Studii și materiale de istorie medie*, V (1962), pp. 335—347. Pava justly refutes Palikarova-Verdeil's assertion that the work is a simple copy of a twelfth century Bulgarian text. His claim that the composers Agafon and Agalian, whose works also appear in Evstatie's song book, were Romanian monks of Putna, has been shown to be unfounded cf. D. I. Stefanović, "Two bilingual music manuscripts from the fifteenth and sixteenth centuries". Résumé of a paper to be read to the XIV Byzantine Congress, Bucharest, 1971. (Typescript).

[6] cf. E. Turdeanu, "L'activité littéraire en Moldavie de 1504 à 1552", *Revue des études roumaines*, IX—X, Paris, 1965, pp. 96—142; also G. Ciobanu, "Școala muzicală de la Putna". *Muzica*, Sep., 1966, pp.14—20; G. Ciobanu, C. Ghenea, "Un creator de muzică la începutul secolului al XVI-lea", *Muzica*, 14 (1964), 5—6, pp. 60—61.

but two, which will be referred to below: — MS 26 of the Library of the University of Jassy (dated 1545), and MS 283 of the Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania in Bucharest — contain two brief texts in Church Slavonic.



MS Ščukin 350, fol. 119. Pagination in (our) brackets. Note the clear group of neumes above final *jer* at the beginning of the second line, and the clear omission of final *jer* at the end of the fourth line. Characteristic 'syllable dividing' *gorgon* twice in the first line of neumes.

Unfortunately, with the exception of the two manuscripts in Bucharest, kindly made available by the Romanian Academy, it has not so

far been possible to work with the original manuscripts.[7] Comments on the paleographical aspects and physical composition will therefore be minimal. A number of observations, however, seem to be useful and justified.

A. COMPOSITION OF EVSTATIE'S SONG BOOK

Four types of numbering found in MS Ščukin 350 allow the reconstruction, to some extent, of the original format of the book. These are *1.* Foliation. *2.* Pagination. *3.* Gathering signatures. *4.* Some other, only partially legible.

1. Foliation, 1—158, corresponding to the existing state of the MS, probably made by Jacimirskij when describing it.

2. Pagination, marked on the recto only. The order of leaves is the same as that of the foliation, with one exception : fol. 25 is p. 127 ; it is evident also from the content — the end of a cherubic hymn in pseudo-glagolitic 2 — that it should stand after fol. 56. The pagination corresponds to the references given by Kałużniacki and was very probably made by him. Although he does not mention the number of leaves in the book he saw in Putna, it is clear that some leaves are missing : fol. 158 (ult.) is marked p. 345 ; that is, when the pagination was made, there were 176 fols. Of the eighteen leaves missing from the book as paginated, fourteen must be those of MS Jacimirskij 16, and of these, twelve, which bear inscriptions in cipher and are reproduced by both Kałużniacki and Jacimirskij independently, can confidently be replaced in MS Ščukin 350, even without examining the original MSS. Of these leaves, one is especially significant : Jacimirskij 16 fol. 14.[8] This reads, in pseudo-glagolitic 2 'сіѫ книга наречесѧ прѣмѫдра конець'[9] and, in the form of a six-pointed cross, in pseudo-glagolitic 1 : 'зде починаестѧ (sic) твореніѧ Евстатіева протоѳалта ѡт Пѹтенскаго монастирѣ въ дыни [10] благочестиваго и христолюбиваго господина нашего Іωана Богдана воеводы'. This leaf belongs between MS Ščukin 350 fols. 12 and 13, i.e. Evstatie claims the authorship of the compositions after fol. 13, except where he gives another attribution. Fols. 2—12 contain chants in Greek for Great Vespers : on fol. 13 the Slavonic text begins, Бог Господь in eight modes with no attribution to a composer.

---

[7] I am grateful to the Bulgarian Academy of Sciences for a copy of their microfilm of MS Ščukin 350, and to Dr. Ciobanu, who allowed me to use and take notes from his photographs of MS Putna 56/576 and Jassy University Library MS 26. Jacimirskij in his article transcribes all the glagolitic inscriptions in the fourteen folios of MS Jacimirskij 16, with two photographs.

[8] Jacimirskij, loc. cit., table 1.

[9] Jacimirskij deciphers прѣмярна for прѣмѫдра, inaccurately. The inscription may be translated, with Kałużniacki 'This writing is called most cunning'. Elsewhere, however, Evstatie seems to call this cipher 'Grammatikia' (see below).

[10] sic ! Jacimirskij transcribes дъни.

3. The gathering signatures, marked clearly at the beginning and end of gatherings, were apparently made by Evstatie. Eight signatures are missing : beginning of the first gathering, end of the second, beginning of fourteenth, end of fifteenth, beginning and end of eighteenth, end of twentieth, so identification of these six gatherings is unsatisfactory, although the contents give some guidance. When the identifiable twelve leaves of Jacimirskij 16 are placed, the collation is probably as follows : 1^6 ; 2^7 ; 3^8 ; 4^4 ; 6^7 ; $7-8^8$; 9^{12} ; $10-12^8$; 13^4 ; 14^9 ; 15^5 ; $16-19^8$; 20^4.[11] This suggests an original book of twenty gatherings, eighteen of eight leaves, one of twelve, and one of at least ten, that is, at least 166 leaves.

Excluded from this count are fols. 113—132 (19 leaves) which are out of order : they lie between fol. 112 , the signed end of gathering 16, and fol. 133, the signed beginning of gathering 17. None of these leaves bears a signature and it is not possible to try to place them without seeing the manuscript itself. The same applies to fols. 63—64, containing the bilingual Достойно есть[12], which lie between the signed end of gathering 9 and the signed beginning of gathering 10. However, even if some of these leaves belong to Evstatie's song book, they do not all fit into the twenty signed gatherings : the clearest case is that of fols. 115—122 (eight leaves), which present continuous text — *pokoiny*, modes two to seven, followed by some verses from a *polyeleos*. The leaves are written in the same hand as the song book, and bear cryptic inscriptions of the same types.. It seems probable that they are leaves from another book written by Evstatie.

In this context it should be mentioned that Kałużniacki states that all six books of his MS Putna 576 were written by Evstatie, and cites an inscription at the end of the final volume : Сіѫ кнігѫ испис<а> монах<ъ> Еѵстаѳіе протоѱалтъ Пѹтнои в<ъ> л<ѣ>то зкг (1515) м<ѣ>с<ѧ>ца Аѵг<ѹста> MS Putna 56/576, as mentioned above, was certainly not written by Evstatie. But at least one more book of the six included in MS 576 as seen by Kałużniacki must have been in Evstatie's hand. If however the twenty one misplaced leaves of MS Ščukin 350 were from this book, they were already misplaced by the time Kałużniacki saw the MS, since they are paginated.

4. The fourth type of numbering is in a hand like that of the foliation, but is too infrequent to allow any conclusion.

---

[11] Gathering 18 is represented in Ščukin 350 by six leaves, fols. 141—146, with no signatures. But MS Jacimirskij 16 fol. 1 precedes fol. 141 and MS Jacimirskij 16 fol. 9 follows fol. 146, so this is taken to be a complete gathering.

[12] The text, without notation, is reproduced by Jacimirskij, loc. cit., p. 156.

B. EVSTATIE'S CIPHERS

The main concern of this paper is an analysis of some of the linguistic evidence offered by the notated Slavonic text, but the ciphers, especially those in the tables on fols. 25ᵛ, 58ᵛ and 140ᵛ, provoke the following observations.

1. On fol. 25 are two cyrillic inscriptions, one of which reads: съи крьс<т> сказȣетсѧ ѡть колико чѧс<ть> ес<ть> събран съи херȣвикь. The two inscriptions form a six-pointed cross, and the cherubic hymn in question, ending on fol. 25, is written in Mode six. This rather obvious point has probably been overlooked because of the misplacing of fol. 25 (see above), but it conveniently illustrates the use Evstatie makes of his tables and inscriptions in cipher : they may state the attribution, the feast day or the mode of the adjacent text. No certain example has been found in which the inscription is not directly relevant to the content of the book.

2. The word 'Gramatikia' occurs twice : once on fol. 25ᵛ in cyrillic : съи херȣвикь есть тоносомь гръчьскымь ѧзыкомь быльгарьскымь словомь граматикіѧ Kałużniacki[13] translates 'Dieser Gesang heisst in griechischer Sprache τόνος nach bulgarischer Ausdrucksweise Grammatik' and comments that by *Grammatik* : 'die Anleitung zum Gesange zu verstehen ist, welche Anleitung bei den rumänischen Mönchen auch heute noch schlechtweg mit dem Namen der Grammatik bezeichnet wird.'

The second occasion is on fol. 140ᵛ, in which the words сиѣ творениѣ Евстатиева written in glagolitic, form a square, in the four corners of which are inscribed a) in pseudo-glagolitic 2 : гра́мати́кіѧ, b) in pseudo-glagolitic 1 : и сіѧ вѣтіѧ, c) in cyrillic taraberic : си́ѧ ритори́ѧ, d) in cyrillic 'Greek key' : ѝ фи́льтеле. Kałużniacki refrains from translating this table, but Pava translates 'Gramatica, muzica, oratoria şi filtele'. He interprets *gramatica* (with Kałużniacki) as the ABC of singing, and *filtele* as cipher writing, perhaps, he suggests, a folk corruption of Greek τύφλα[14].

This interpretation seems unsatisfactory for a number of reasons. Evstatie's other inscriptions are relevant to his text : why insert here this quadrivium? Why encircle it with a claim to authorship? If this is a quadrivium, it is eccentric — music belongs to the trivium, while cipher writing has no place in either. To what do 'сиѧ..и сіѧ..и..' refer? It seems more likely that these are Evstatie's names for his four principal ciphers, two of which, apparently his own invention, give point to the claim 'сиѣ творениѣ Евстатиева'. *Gramatikia* is a known Slavonic version

---

[13] loc. cit.
[14] loc. cit., p. 338.

of *gramatika* for Greek γραμματική[15] but its literal Greek meaning — 'little letters' is most appropriate for an alphabet. *Ritorija* is another name for the taraberic cipher, also known as *litoreja* from the seventeenth century.[16] *Větija*, usually 'harmony', is related to *ritorija*[17], and seems a properly coined expression for a new form of cryptogram. The word *fil'tele* remains obscure. The taraberic script divides into 'litoreja prostaja' — where consonants only are substituted that is, Evstatie's *ritorija*, and 'litoreja mudraja' — where vowels also are substituted[18]; that is, Evstatie's *fil'tele*. Corruption of τύφλα presents great phonetic problems. Possibly a derivation from φιλοσοφία, to represent *mudryj* (wise, cunning) is more acceptable.

'Gramatikia' on fol. 140ᵛ is written in pseudo-glagolitic 2; the cherubic hymn referred to on fol. 25ᵛ is also written in pseudo-glagolitic 2. A translation of the whole inscription on fol. 25ᵛ would be: 'This cherubic hymn is in a Greek mode,[19] in the Bulgarian tongue, in Gramatikia letters.'

3. The table on fol. 58ᵛ is perhaps the most puzzling. A square formed of the cyrillic inscription: съи херѹвикь есть и на дрѹгое мѣсто, encloses in four corners four letters, each under a *titlo*, each repeated four times. Both Kałużniacki and Jacimirskij decipher as

ХХ	ББ
ХХ	ББ
КК	СС
КК	СС

The X is in pseudo-glagolitic 2, Б in normal glagolitic, К in pseudo-glagolitic 1 and the fourth letter is ѕ. If Evstatie is true to form here this should not be interpreted as glagolitic ѕ = cyrillic С, since Evstatie delights in using different ciphers in a single inscription. It should be read either as numeral 6, or, since ѕ is not substituted in taraberic, according to the Greek key as Δ. The presence of the *titlo* suggests the letters are to be read either as numerals or as abbreviations. The significance of these four (or sixteen) numbers, according to either cyrillic or glagolitic numbering, is obscure. Four letters around a cross might stand for Христос/Бог(ородица) and Кириос/Деос (mistakenly for θεός) or, reluctantly reading С, for Кириос/сотир or even крьстом/спасает. The cherubic hymn in question is again in mode six, and perhaps the most likely solution is

[15] cf. I. I. Sreznevskij, *Материалы для словаря древнерусского языка*, Moscow, 1893/1958 I, cols. 578, 584.

[16] cf. Karskij, *op. cit.*, p. 253.

[17] cf. Sreznevskij, *op. cit.*, I. cols. 496—497.

[18] cf. Karskij, *op. cit.*, p. 253.

[19] or: Greek notation. тоносъ is used for stress marks, and by extension, for other diacritical marks. cf. V. Jagić, *Codex Slovenicus Rerum Grammaticarum*, Berlin 1896/1968, pp. 193, 214. It is not, however, a usual term for musical notation.

again the most obvious : Х<ерȣ>Б<и>К 6. This would be, however, the only occasion in the book in which Б and В were confused.

C. EVSTATIE'S PRONUNCIATION

Some evidence from the four Putna manuscripts with Slavonic notated texts was used for comparison with the polychronion in honour of Ioann Alexander of Moldavia, in the Oxford manuscript E. D. Clarke 14 fol. 1.[20] But this considerable corpus of material deserves more detailed study, as Jacimirskij pointed out nearly seventy years ago.

These notated manuscripts offer valuable evidence for the pronunciation of the sung text for several reasons. First, the scribes of the Putna manuscripts wrote both the text and the neumes, and were both calligraphers and cantors or even composers. Evstatie calls himself *Protopsalt* (fol. 158 and elsewhere) and *Demesnik* (fol. 45^v). Andonie, writer of Jassy University Library MS 26 calls himself тах и пѣвецъ i.e. speedwriter (ταχυγραφός) and cantor, and also (in Greek) α-ος ψαλθης i.e. protopsalt.[21] They are not mere copyists : they write with understanding of the proper rendering of their text, and while they inevitably make some slips, their normal conventions must be taken seriously. Secondly, and because of this, the distribution of neumes offers excellent evidence on the syllabic value of adjacent dissimilar vowels and on *jery*. Each neume or group of neumes is wiitten above a syllable of text. Jn melismatic singing — where a melody is extended on one syllable — the vowel of that syllable is repeated to bear the neumes. Obviously the best evidence for syllabic values is the repetition of a vowel, but Evstatie is extremely punctilious about the placing of his neumes. He writes both text and neumes clearly, and ambiguities in his text, even read on a microfilm, are very rare. Thirdly, a notated text uses no abbreviations, so a further source of ambiguity is eliminated.

A largely sung liturgical language can be remote from the spoken vernacular, even when they belong to the same family of languages — the classic example is Russian *xomovoje penie*. It should not be supposed that these texts will necessarily prove anything new about the pronunciation of the middle Bulgarian (and even less about the Moldavian) vernacular But they can give a clear impression of the pronunciation of the sung liturgical language in Moldavia in the sixteenth century.

---

[20] cf. our "A polychronion in honour of John Alexander of Moldavia", *Musica Slavica* I, Vienna, 1971 (Forthcoming).

[21] I am most grateful to N. G. Wilson for his help, here and elsewhere, in deciphering and explaining the Greek texts. Any inaccuracies in interpretation or form are my responsibility.

In the limited space available we shall concentrate on the question of syllabism, on which these texts give especially valuable information. The following points will be discussed :

I. Diphthongs i.e. the value of post-vocalic *-i*

II. Treatment of *jery*
a) *Jer* in prefixes, prepositions and вьс-
b) Common Slavonic TъrT, TъlT, etc. groups
c) Old hard *jer* in roots
d) Old hard *jer* in suffixes
e) Old soft *jer* in roots
f) Old soft *jer* in strong position
g) Old soft *jer* in weak position
h) Old Church Slavonic дьнь, дьньсь
i) Inserted 'false vowels'
j) Final *jer*.

I. Diphthongs

Dissimilar adjacent vowels, that is, the modern Slavonic diphthongs in -j : oj, aj, uj, ej — are in these texts invariably bisyllabic.
e.g.[22]

16ᵛ ходатааиицѫ 131 тааиинѣѣи 19 раадȣȣиисѧ
79 краасȣиисѧ 56 житееиска 109 Никееиска
119 поокооии (m.Nom.sg.) 110ᵛ троoиицıи
69 проостраанѣиишии 129ᵛ чеесннѣѣишаа

Putna 56 fol. 76ᵛ възыграитее Putna 56. 82 слаадчѧииша Bucharest 283 139 радȣиитесе Buch. 283. 225 недостооиинꙑ' Buch. 283, 226ᵛ моoеии (f. Dat. sg.).

In Serbian Church Slavonic also, these groups were never sung as diphthongs.[23] In modern Bulgarian post vocalic *-i-* is syllabic only if it was stressed, but an exception seems to be the exclusively religious word Тро́ица = Trinity.[24]

II. Treatment of jery

a) *Jery in prefixes, prepositions and the root* вьс-

A familiar feature of words of Church Slavonic, as distinct from vernacular origin is the development of a weak *jer* in a prefix. cf. Bul-

[22] In quotations from notated texts, here and below, repeated vowels will be written only twice. When a form or usage occurs regularly and frequently, not all examples will be given. All exceptions will be cited.

[23] cf. A. Pennington, *loc. cit.*

[24] cf. L. Andrejčin *et. al. Български Тълковен Речник*, 2nd. ed., Sofia, 1963, p. 921. But K. Mirčev, *Историческа Граматика на българския език*, 2nd. ed., Sofia, 1963, p. 122, gives the form тройца in this sense also.

garian събор/сбор, Russian собор/сбор, Serbian сабор/збор, Macedonian собор/збор (dialect = meeting). In the Putna texts, the prefixes въ-, съ-, въз- always appear in this form, with a hard *jer*, which may be repeated, but is never replaced by a full vowel, nor by soft *jer*.
e.g. 108 възсх<в>аалѣѣѫѫще 110 възлеетѧѧѣвши Putna 56 fol. 61v възыде 109 възсеелеенѣи 70 въхоодии . . . 117 съмрът 107 сътексѧ 68 съборь Bucharest 283 fol. 227—227v съдѣѣах.

The only regular exception to this rule is the frequent root спас- e.g. 157 спасти. Here the *jer* never occurs, since the prefix is no longer felt as such.[25] Apart from this root, one exceptional form is found : fol. 22 скровище. The placing of the neumes does not suggest an omitted vowel, and the form is the more remarkable in that the modern Bulgarian form is съкровище.

Prefixes containing a full vowel do not develop this syllabic *jer*. e.g. 128v—129 беезлѣѣтнаго 105v прѣдстоожѫщим 30 прѣдваарит. Occasionally a single soft *jer* is written, but it does not bear a neume and must be silent.
e.g. 121v беезьслаавнѫ 121v беезьообразнѫ.

The prepositions въ, съ and къ are treated in the same way : they are syllabic, written with hard *jer*, which may be repeated but is never replaced :
e.g. 13,14v etc. въъ имѧ 14 въ теебѣ Putna 56.60v въъ неем' 69v съъ нанаами 133v съъ аръхааггеели 115v къъ твоемȣ 114v къ Боогȣ 24 къъ жиивоотȣ. Once only, the preposition къ is written without the *jer* : 125v к теебѣ. It may be an error : although it is clearly written without a neume, it is at the beginning of a line, rather far out in the margin, and could have been added later. The following syllable is extended and there would be no musical problem in accomodating a syllabic preposition.[26]

As with prefixes, prepositions with full vowels : от, из, без etc., never have a final syllabic *jer*.

In the root вьс-, similarly, syllabic hard *jer* is constant : it may be repeated but never replaced.
e.g. 30 въсѧко Putna 56.58 въсѣѣкаа 150v въсѣ 156v въсѣѧх 150 въсегда. In these three positions — in prefixes въ-, съ-, въз-, in prepositions въ, съ, къ and in root вьс-, syllabic old weak *jer* is regular also in Serbian

---

[25] Old Church Slavonic съпасъ is probably calqued on Greek σωτήρ. In early Russian notated texts the *jer* is written regularly with a neume, but this is one of the first words to be found without it. e.g. in MS Ф 87.37 (M. 1719) in the Moscow Lenin Library, a notated Hyrmologion of the 12 or 13th century : fol. 9v спаслъ (two neumes) beside the commoner : fol. 20 съпасе (three neumes) fol. 21v съпасти (three neumes).

[26] It is curious, however, that this form coincides with a non-syllabic k in the same text in Serbian redaction in the Bodley MS E. D. Clarke 14. cf. A. E. Pennington, *loc. cit.*

Church Slavonic, where, of course, it is normally written with -ь-, and was pronounced -*a*-.[27] The pronunciation indicated by the Putna usage is undoubtedly something approaching the modern Bulgarian /ə/ (-ъ-).

b) *Treatment of Common Slavonic groups TъrT, TьrT, TъlT, TьlT, TrъT, TrьT, TlъT, TlьT*

In modern literary Bulgarian the original vowels in these groups are not distinguished, and normally develop the vocalic element -ъ- before the liquid in an open syllable and after it in a closed : кръст, плът but свършва, пълно. Bulgarian loan words in Romanian normally show the vowel -î- before the liquid : sfîrşit, pîlc, stîlp.[28]

The Putna texts compromise, using both -*pъ*-, the normal Bulgarian Church Slavonic spelling, and -ыр-. Both forms are found for the same words, and appear to be true alternatives.

1. -ръ. This traditional spelling is the more frequent;
e.g. 16ᵛ въскръсение 154 дръжава 108 плъче 113 млъчание Putna 56.58 плът Bucharest 283. 227ᵛ скврънних. Occasionally the *jer* is omitted, usually replaced by a *paerok* : 21ᵛ въскрсе 20ᵛ на крстѧ 108 црквии. Very rarely a soft *jer* is written :
123ᵛ ииспльнѣѣщии 29 (not notated) четврьток.
In Evstatie's book, only one example has been found in which the *jer* precedes the liquid : 154 ѹѹтвържденииe but the spelling is more frequent in Putna 56 : 82ᵛ първо [29] 82ᵛ пъpво 83ᵛ държаавaa.

The *jer* is rarely repeated : 16ᵛ прѣтръпѧѣѣти 153ᵛ пръвоопрѣстоолник Putna 56.75ᵛ плъкыы 16ᵛ плъълтиѧ 23 въскрърсение. The repetition of the liquid in the last two examples is probably a *lapsus calami*, caused by the infrequency of repeated post-posed vowel. It suggests perhaps that -ръ- is merely a traditional spelling, and that -ыр- probably reflects the pronunciation.

2. -ыр-. This spelling is almost as common. The preposed vowel is often, but not always, repeated.
e.g. 13 въскыырсе 14ᵛ съмырти 14ᵛ мыртви 16 дыыржаава 113ᵛ мыылчанием 151 пылки Putna 56.58 ѹмыылчит 63 (not notated) гырскы

Occasionally a single soft *jer* appears after the liquid, but only once does it bear a neume : 139 сыльнеечнииѧ. It may be a mistake; some similar cases will be discussed below.

Twice only the vowel which is repeated is -*i*- : 70 жииртваа Putna 56.75ᵛ диирзноовеениiie. It is striking that in these texts, though old -ы- is

---

[27] cf. P. Djordjić, "O transkripclji srpskoslovenskih tekstova" *Zbornik za filologiju i lingvistiku* IV—V, Novi Sad, 1961—62, pp. 69—75.
[28] cf. A. Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucharest, 1961, p. 346.
[29] Both *jery* bear neumes. This isolated example is possibly a slip for първо.

not elsewhere distinguished from *-i-*, the -ы- which alternates with or replaces old *jer* is normally kept distinct. Possibly Romanian usage (dobitoc, but pîlc) as well as orthographical convention, has played its part.

c) *Old hard jer in roots*

Apart from вьс-, hard *jer* is found regularly, or alternating with hard *jus* in the following roots:
15. лъжнѫ 143ᵛ тъчиѫ 157 тъкмо 111ᵛ (similarly 108ᵛ, 153ᵛ) богодъхноовеении Putna 56.75ᵛ мъздѫ cf. 150ᵛ мѫздѫ.
This last example shows the fusion in pronunciation of great *jus* and hard *jer*, as in modern literary Bulgarian. The substitution of *jer* for old *jus* in roots is rather commoner than the reverse.
e.g. 109 боогоомъдре cf. 21 etc. мѫдрѣ 133 etc. мъчениче cf. 106, 145 мѫжкѫ 99 (sim. Putna 56.77ᵛ) съсъщих (= suckling) cf. 150ᵛ сѫщии (= being).

It should be noted that in these roots, *jer* never alternates with any letter but *jus*. One word only, of which there is only one example, shows the Macedonian form, regular in Church Slavonic. Bucharest 284. 231. оупоова аніiе.

d) *Old hard jer in suffixes*

In the two suffixes found, old hard *jer* is vocalised to -o-.
i) Suffix-ok: 119ᵛ наачаатоок 29 (not notated) пѣтокь
ii) Suffix -ov- of old ŭ-stem substantives: 70ᵛ (sim. 129ᵛ, 157) лююбоовииа 111ᵛ църкоовное.

This treatment of these two suffixes is a Macedonian feature, which, because of the prestige of the Ohrid school, is found even in Tărnovo[30].

Two examples show the normal Bulgarian treatment of църкв-, without a vowel: 114 църкве 108 црквии.

No *jer* and no neume is written in the relevant position.

e) *Old soft jer in roots*

In certain roots these texts show a regular development of old soft *jer* to -e-. This, rare in the East Bulgarian area, may also be attributable to the tradition of Ohrid. The roots are:
шьд- 113 пришеествиию 117 пришеедши etc.; чьст- 139 блаагочеестииваго 13ᵛ чеснѣкишааѫ etc.; мьр- 14ᵛ etc. ѕмееръшѫѧ; чьт- 152 четем; двьр- 19 двери.

[30] Both suffixes are found with this vocalism in the fourteenth century Manasses chronicle. cf. Mirčev, *op. cit.*, p. 112; H. Boissin, *Le Manassès moyen-bulgare*, Paris, 1946, p. 12.

f) *Old soft jer in strong position*

i) In suffixes. In most Bulgarian dialects, strong soft jer developed to -e-. This is regularly reflected in the Putna MSS in suffixes, both in sung and non-sung forms.
e.g. 119ᵛ члов**ѣ**ѣколюбеець 137ᵛ вѣнець 107ᵛ (Gen. pl) ѡоотець 16 (not notated) конець 113 свѣтел 136ᵛ дивеень 125 господен.
This vowel regularly disappears in forms where the *jer* was in weak position.
e.g. 18ᵛ ѡцꙋ 128ᵛ млааденца 13 etc. гooспсодне.
But there are some apparent exceptions, where neumed *jery* appear: 129 млааденьцаа 14ᵛ бесъмыртьны 108ᵛ свѣтьлиц also, with a hard *jer* 19—19ᵛ заавѣтръное cf. also the form cited above : 139 сыльнеечниѧ.
It is difficult to see any system in this treatment.

ii) This -e- is regular in the first of two suffixes.
e.g. 119 праведник 119ᵛ прааведниими etc. 139 сылънеечниѧ 68ᵛ дѣвеестъвна 108 божестъвни (for -стъв- see below).

iii) Old strong soft *jer* before the post posed pronoun is the origin of -e- in the common form дынеесь 113, sim. 114ᵛ etc.

iv) Soft *jer* in tense position also shows the normal Bulgarian development to *-e-*. Only two examples have been found, but there seem to be no exceptions : 23 ѡѡт страстееи 23 рождеисѧ.

In all these cases the old strong *jer* is represented exclusively by *-e-*.

g) *Old soft jer in weak position*

Where the disappearance of weak *jer* led to inconvenient consonant groups, the Slavonic languages either simplified the groups by omitting a consonant, or inserted a vowel. This inserted vowel varies from one language to another (Russian -o-, -e-, Serbian -a-, Bulgarian-ъ-) and the local redactions of Church Slavonic followed the local vernacular, tending, however, as with prepositions and prefixes, to use more inserted vowels than the vernacular.

Only one such group regularly shows omission of a consonant in the Putna texts *-stn-* (<-стьн-) — a development common to all Slavonic languages.
e.g. 13ᵛ, 129 etc. чеснѣишааж 153ᵛ чесноcлоовиие
153ᵛ поосниицком
cf. also the related 76ᵛ влас⟨т⟩ми and probably 145 помоошника.[31]

[31] There are other examples of omitted consonants, but they seem to follow no pattern, and are probably caused largely by the nature of the text : as the neumes refer to vowels, a lengthy consonant cluster is inconvenient for the spacing of the neumes. It seems from the spacing and appearance of the text, that the neumes may have been written first, and the text accommodated to them, rather than the reverse. Examples of omitted consonants are : 108 въсх <в> аалѣѣжжше 108ᵛ ꙋтвъ <р> ди 153ᵛт <в> ръдоое 123 прѣѣ<д>стаатеель 114 вѣт<в>ии.

The consonant groups found here with a regular inserted vowel fall into three classes : *i*) *č*+suffix *-sk* ; *ii*) consonant (other than -n-) + suffix *-stvo* ; *iii*) sibilant + sibilant. In all these cases, the original *jer*, usually pre-suffixal, was soft, but the inserted vowel is represented by soft or hard *jer*, by *-e-*, or by hard *jus*. The vowel may be repeated, but this is not frequent. Both these factors probably indicate a brief sound, affected by the preceding consonant.[32]

i) *č* + suffix *-sk* reduced in the vernaculars to *-ck*, *-šk*, or *-čk*. cf. Bulgarian човешки, гръцки, Russian грецкий, кузнецкий, Serbo-Croat пророчки In the Putna texts an inserted soft *jer* or *e* is regular.

e.g. 139 мъученичееская 68 человѣческыы
114 трооiчьска 116v члоовѣчьскооее
also, not notated : 25 грьчьскымь but cf. the popular form, also in a text which is not notated : 63 гырскы.

ii) Before the suffix *-stvo* the inserted vowel is *-e-*, soft or hard *jer*.

e.g. 14v (sim. 120v) босжества 107 единосѫщество
118 (sim. 151) множество 116v богатьство
24 роождествѣ 125 рсждъствѣ
22 (sim. 19v etc. 8 examples) : рссждьстваа.

In two cases the vowel is not written : 15 дѣвством 24 дѣвст⟨в⟩о, but a neume indicates its presence. This is not, however, the case when the pre-suffixal consonant is *-n-* : 15 таинства 17v таиинство. The absence of any inserted vowel is confirmed by the loss of the consonant in a similar position in 129v воиистъвь.

iii) Before the suffix *-š-* in past active participles and in one superlative adjective, the inserted vowels found are hard or soft *jer* and hard *jus*.

e.g. 15 рождъшии 18 росждьшееся 63v рождѫшаѫ
14 свооѣоождьшомѹ 122v истрѣщьшом 155v прѣвышьшъши.

Comparable is the unique form 20 нееискѹѹшься.

In modern Church Slavonic this inserted vowel is lost, and in particular in the frequent form рсждшую the consonant group is simplified by most readers and singers, whether Bulgarian, Macedonian, Russian or Serbian, to /'roššuju/ or /'rodšuju/.

h) *Old Church Slavonic дьнь, дьньсь*

This word shows an unusual treatment of weak *jer*. The modern South Slavonic languages have generalised the form of the nominative :

---

[32] The evidence is not extensive, but it may be significant that after *č-* only *-e-* or soft *jer* is found, while hard *jer* appears after *-žd-*.

Bulgarian and Macedonian in the singular but not the plural : ден, деня ; ден, денот, but дни ; Serbo-Croat in both : дан,дани. The Putna texts have no example of the Nom. sg. of the word, but show -ы- or, rarely, hard *er* in the root when the old soft *jer* was in weak position :
28 дыыни Jacimirskij 16. fol. 14 (not notated) дыни ; 113 (sim. 113, 114ᵛ) дыынеесь 22ᵛ триидъневно.

Serbian Church Slavonic vocalises weak *jer* to -a- regularly in classes i) and ii) but elsewhere, apparently, less extensively.[33]

i) *Inserted false vowels* : *epenthetic jer*

Such vowels arise frequently in South Slavonic in consonant clusters caused by the disappearance of weak *jer*. Unlike the preceding cases, they stand in a position where previously there was no vowel. In middle Bulgarian two types are found : i) before inter-consonantal *-v-* ii) between a noise consonant and a final sonant.[34] The Putna texts show both types, with some extension of the second.
i) Adjectives derived from substantives in *-stvo* with suffix -ь*n* show a vowel, usually hard *jer*, between the *-t-* and *-v-* : 68ᵛ дѣвеестъвна 108 божестъвни 120ᵛ боожестъвни. In 145 боожествнаго a neume indicates an omitted vowel. No example of spelling -ствън- has been found.

Probably connected is one example of *jer* before 'final' *-v* : 129ᵛ вооии⟨н⟩стъвь. In this case the *-v-* may not be final, since a neume stands also over the following *jer* which is probably syllabic (see below).
ii) Verb forms with *-l* and nominal forms with *-n* show an epenthetic vowel before the sonant, which may be word or syllable final, or even, by analogy, pre-vocalic.
a) Past active participles in *-l*
e.g. 23 ѫвыыль 114—114ᵛ ѡѡстаавыылше
117 (sim. 118—118ᵛ) прѣставыылшагоосѧ
139ᵛ (sim. Putna 56.77ᵛ) възлюбылшааго
132ᵛ ѩѩвыылшаасѧ.
b) Perfect tense in *-l*
150 (sim. 151, 110) доостиигыыл. Putna 56. here uses a soft *jer* : 75ᵛ доостиигъль.
c) Substantives in *-n'*
e.g. 13ᵛ жизыын 98ᵛ оогын 130 пѣѣсын 56 пѣѣсън [35].

---

[33] cf. Djordjić, *loc. cit.*
[34] cf. Mirčev, *op. cit.*, pp. 132—3.
[35] This last form is in pseudo-glagolitic 2. Certain forms are found which are ambiguous : the neumes show the word is bisyllabic but the *jer* written is final. e.g. 127ᵛ (sim. 128) жиизнь 143 пѣснь (three neumes).

d) Adverbs and adjectives derived from these substantives keep the epenthetic vowel, even though the sonant is not final: e.g. 105v рѣцѣ огнынѣи (<*ognьnĕi) 112v пѣсыно. In 112v пѣснω the presence of three neumes indicates an omitted vowel.

Evstatie's treatment of medial *jer* is remarkably regular. Old *jer* appears in three or perhaps four guises: strong soft *jer* as -e-, hard *jer* in a limited number of forms as -o-, and old weak *jer* in certain positions as a vowel, probably like modern Bulgarian ъ, identical with old hard *jus*, which, especially when extended, is represented as ы, probably pronounced /ɨ/ (Romanian î). The exclusive use of -ъ- in prefixes, prepositions and въс may be an orthographical convention, or may indicate a special treatment of initial syllables.[36]

j) *Final jer*

There is no doubt that in Serbian Church Slavonic, both read and sung, final *jer* had disappeared by the fifteenth century at the latest. At the other extreme, in Russian *xomovoje penie* not only final *jer* but every old *jer* (in theory at least) is pronounced as a full vowel. This can still be heard in the singing, but not the recitative chant of the priestless Old Believers.[37] The evidence of the Putna texts tends to show that final *jer* is often, but not always, pronounced as a syllabic, probably reduced, sound.

In these texts, final *jer* is not always written. Often the final consonant is a superscript. When final *jer* appears, it is usually soft *jer*, according to post-Evtimi practice. In some cases the final *jer*, though written, bears no neume and seems to be silent, but in about 103 cases, in MS Ščukin 350, a neume is placed quite clearly above the final *jer*. It is, of course, evident, that a singer determined not to pronounce final *jer* can ignore this, and extend instead the preceding vowel.[38] But the scribes are in general most scrupulous about the placing of neumes. In cases where the number of syllables is not in doubt, the precision with which the neumes, singly or in groups, follow the syllables of the text, is remarkable. It

[36] cf. G. Y. Shevelov, "Weak jers in Serbo-Croatian and South Slavic: developments in the word-initial syllable", *Zbornik za filologiju i lingvistiku*, VII, Novi Sad, 1964, pp. 32–45. The letter ъ is used to represent -î- or even -îm- in non-liturgical texts also. cf. L. Djamo *et al.*, "Характерни черти на книжовнославянски език румънска редакция XIV–XVI в.", *Romanoslavica*, Bucharest, IX, 1963 p. 117.

[37] cf. for the Serbian, Djordjić, loc. cit.; for the Old Believers' usage, especially: B. A. Uspenskij, Архаическая система церковнославянского произношения, Moscow, 1968 (rotaprint).

[38] I am most grateful to D. Conomos for his expert demonstration of this point.

seems unreasonable to question their competence in this case, especially when the number of examples is relatively large.

It is impracticable to cite here all the examples, with neumes; we shall concentrate on a few examples which seem, in three different ways, to demonstrate that final *jer* is syllabic.

1. In four examples in Ščukin 350 and at least three in Putna 56 the final neumed *jer* with its preceding consonant stands alone at the beginning of a line. Here there is virtually no possibility that the neume should be read over the preceding vowel: nor is there any reason for the scribe to write the letters at the beginning of the line if the neume applied to the following syllable. The only reasonable conclusion is that the final *jer* was sung. The examples are:
18 въскрѣ/шь 119 а/зь 56ᵛ ѡтвръѕѣѣ/мь 136ᵛ христоо/вь Putna 56.58 цаа/рь Putna 56.67ᵛ боо/гь Putna 56.67ᵛ господо/дь[39].

2. Two cases have been noted in which the placing of similar neumes over final *jer* corresponds in Ščukin 350 and Putna 56. The number is small, but it should be stressed that only a few texts and compositions are common to both manuscripts, and further, that owing to the limited time available with the photographs of MS Putna 56, the notation was only rarely taken down together with the text. In all cases where corresponding passages were noted, the usage of the Putna scribe is very similar to, but not identical with that of Evstatie; that is, he is not directly copying Evstatie's work. The coincidence of the placing of the neume over final *jer* is the more striking. The examples are:
75ᵛ—76 стоои/ить Putna 56.58 стоои/ить 76 цаарь Putna 56.58 цаа/р'ь[40].

3. In the bilingual texts of Jassy University Library MS 26 the Slavonic text is written either below or above the Greek, and the syllables correspond on the whole very closely. Twice a final *jer* corresponds to a full syllable in Greek:
Jassy 26.103ᵛ(γ)ρα νων
бо гь
Jassy 27.96 ... гоооо/оодъ
... ωωωω/ωωων
Elsewhere the final *jer*, if it is written, is not syllabic
e.g. Jassy 26.95ᵛ—96 гωоо//сподь
(γ)ραα α// νω...

[39] cf. also Putna 56.59 пѣ/снь. Here the vowel may be understood between the *s* and *n*.
[40] In at least two other examples, the placing of similar neumes corresponds and indicates that the final *jer* is not syllabic: 93 *боо/огъ* Putna 56.61ᵛ *боо/огъ* 77 *пожть* (two neumes) Putna 56.59 *пожть* (two neumes). The division of neumes into groups is often underlined by Evstatie as here, by his placing a *gorgon* (an expression mark) above the line between two neumes or two groups, but below the neumes if it does not indicate syllable division. cf. table I.

Unfortunately, the bilingual text of MS Ščukin 350, 63—63 does not show this close correspondence : the Greek seems to have been added later and is rather cramped.

The evidence seems to point decisively to the conclusion that in the Putna singing tradition final *jer* was sometimes, but not always, pronounced as a syllable. It should be observed, that while the neume over final *jer* frequently indicates a lengthened note, or two notes, no example has been found in which final *jer* is repeated. In view of the number of clear examples, however, this cannot be held to disprove the syllabic value of *jer*, but is rather an indication that it was used as a sort of grace note.

The Serbian and Russian singing traditions offer no comparable treatment of final *jer*. Evidence from the Bulgarian and Macedonian areas is scant indeed. But three thirteenth century texts exist, containing a form of notation, which has been held to be musical. They are the Zographou Trifologion, the Bologna Psalter and one *ikos* : Своего агньца in Sofia National Library MS 933 fol. 31ᵛ.[41]

In the Trifologion, the paleo-Byzantine notation is apparently used on four fols. Palikarova-Verdeil states that *jery* bear neumes, but is not possible to judge from her two photographs whether the usage is quite regular.

The notation of the Bologna Psalter (from Ohrid) and the *ikos* of MS Sofia 933 (probably also of Western origin) is similar : red diacritic signs are, in places, used over almost all syllables. In the Bologna psalter, a sign is very frequently written over final *jer* e.g. fol. 40 съвръшилъ жзыкъ, оудивилъ естъ. The *ikos*, though very brief, shows usage close to that of Putna. Almost all clear syllables bear a sign. Unfortunately most words end in a full vowel, but of four clear cases in a consonant, two bear a sign over final *jer* and two do not : е/сть ; бракь but пѫт ; имь (each with one sign only). Treatment of *jery* in other positions — in prefixes, prepositions etc. — in the Bologna Psalter and Sofia MS 933 does not seem to correspond with that of the Putna texts,[42] but since the notation has not yet been deciphered, and is used only sporadically, it may be that some differences are orthographica l only, and that ther

---

[41] On the Zographou Trifologion cf. R. Palikarova-Verdeil, "La musique byzantine chez les bulgares et les russes du IXᵉ au XIVᵉ s". *Monumenta Musicae Byzantinae Subsidia*, III, Copenhagen, 1953, pp. 227 ff. and plates XX, XXI. For the Bologna Psalter cf. I. Dujčev, ed. *Болонски Псалтир*, Sofia, 1968. I am grateful to the librarians of the Sofia National Library for drawing my attention to MS Sofia 933 and providing a microfilm.

[42] cf. for the Bologna Psalter, V. N. Ščepkin, *Болонская Псалтырь*, SPbg., 1906, pp. 86—135.

is some common tradition in the treatment of *jery* in Macedonian-Bulgarian practice of the thirteenth century and Moldavian practice in the sixteenth.

These remarks have touched on a very few aspects of Evstatie's song book. It is a work of great interest and complexity and to study it worthily would require expertise in many fields.[43] It is to be hoped that it and related MSS will soon be published so that they may be more readily available for the attention of scholars.

[43] I should like to express my warm gratitude to D. I. Stefanović, who first showed me the photographs of MS Ščukin 350 and has advised on liturgy and notation; to N. G. Wilson for his patient advice on Greek; to D. Conomos for his help with some musical problems; to Professor X. Kodov, Dr. G. Ciobanu and Professor N. Smochină for their guidance; to Professor M. Berza and Dr. M. Musicescu for their welcome and encouragement in Bucharest; and to the abbot and monks of Putna for their hospitality and efforts to obtain permission for me to see MS Putna 56. Without all this help even this poor beginning of a study would have been impossible.

LES «Βλάχοι» DE KINNAMOS ET CHONIATÈS ET LA PRÉSENCE MILITAIRE BYZANTINE AU NORD DU DANUBE SOUS LES COMNÈNES

E. STĂNESCU

C'est un fait curieux mais indiscutable que, par rapport aux nombreuses informations que nous possédons par le canal de l'historiographie sur les «βλάχοι» au temps du premier Comnène (1081—1118), nous en avons très peu pour la suite des Comnènes (1118—1185) et notamment une seule chez Kinnamos et une autre chez Choniatès (si nous excluons chez ce dernier tout ce qui concerne les événements contemporains et postérieurs se rattachant à l'insurrection vlaco-bulgare de 1185—1186 et qui se passent sous le règne d'Isaac Ange), toutes les deux se rapportant au règne de Manuel Comnène. Nous tâcherons dans les pages qui suivent de percer le mystère de ce relatif silence pour découvrir les causes probables du fait que huit décennies du XII^e^ siècle bénéficient dans l'historiographie byzantine de considérablement moins d'informations que la fin du XI^e^ siècle ou celle du XII^e^ siècle, qui se caractérisent par une grande richesse de renseignements. Pour aboutir à un résultat positif il faut commencer par une analyse des deux passages de Kinnamos et Choniatès — pour voir non pas ce qu'on nous dit mais surtout ce qu'on nous cache — en tenant compte des éléments : temps, lieu et circonstances, considérées dans l'ordre chronologique des événements, tels que ceux-ci sont datés par les auteurs respectifs, et non pas selon la date de la rédaction des textes. On commence donc par Choniatès, en dépit du fait qu'il ne rédige son œuvre qu'après la mort de Kinnamos.

I. Les « Vlaques » de Nicétas Choniatès. Celui-ci raconte qu'Andronic Comnène, ayant trempé dans un complot contre l'empereur et disposant de moyens de transports et de bons guides partait pour Galicie : « Mais quand Andronic n'avait plus rien à craindre, comme s'il avait échappé à

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 585—593, BUCAREST, 1971

ses poursuivants et atteint les frontières de la Galicie, abri de salut vers lequel il s'acheminait, c'est à ce moment-là qu'il est tombé dans les pièges de ceux qui le pourchassaient, étant capturé par les Vlaques chez lesquels était déjà arrivée la nouvelle de sa fuite, et il fut renvoyé à l'empereur » (ἀλλ' ὅτε τοῦ δειμαίνειν ἀπεῖχεν 'Ανδρόνικος ὡς ἤδη τὰς χεῖρας τῶν διωκόντων λαθῶν καὶ τῶν τῆς Γαλίτζης ὁρίων λαβομένος, πρὸς ἣν ὡς εἰς σῶζον κρησφύγετον ὥρμητο, τότε θηρευτῶν ἐμπίπτει ταῖς ἄρκυσι συλληφθεὶς γὰρ παρὰ βλάχων οἷς ἡ φήμη τὴν αὐτοῦ φθάσασα φυγὴν ὑφηγήσατο, ἐς τοὐπίσω πρὸς βασιλέα πάλιν ἀπήγετο)[1]. Voyons maintenant ce que peut nous apporter l'analyse de ce passage du point de vue des éléments : temps, lieu et circonstances.

1. Ce n'est pas sub anno que Nicétas Choniatès décrit la fuite d'Andronic Comnène et sa capture par les Vlaques, qu'il réussit à tromper en s'évadant pour trouver un refuge en Galicie où il reste quelque temps. Comme la chronologie de Choniatès est assez précise il n'y a pas de raison pour mettre en doute l'exactitude de l'auteur en ce qui concerne les événements qui font l'objet de nos recherches. La date suggérée par les commentaires historiographiques est de 1164 — 1165 [1 bis]. Les sources russes qui racontent les démêlés d'Andronic Comnène mentionnent la même date[2]. D'ailleurs l'essentiel des années 1165—1166 (la guerr contre la Hongrie et la nomination d'Andronic Comnène à la tête de l'administration cilicienne et chypriote après son retour à Constantinople et la fin de sa brouille avec l'empereur)[3] est situé par Choniatès immédiatement après les événements se rattachant à la capture d'Andronic Comnène par les Vlaques. Donc la date de 1164—1165 est à prendre en considération, ce qui n'est pas sans importance pour notre démonstration.

2. On nous dit qu'Andronic Comnène a été pris par les Vlaques tout près des frontières de la Galicie. Ceci nous amène à poser le problème de la région probable où cet événement a pu avoir lieu. D'après un nombre important d'historiens attirés par l'importance de ce passage, il s'agirait de la Moldavie du Nord[4]. L'opinion d'après laquelle il n'aurait pas été impossible que cette région fût la Moldavie centrale, se basait sur un document qui, ultérieurement, s'est avéré faux[5]. Dernièrement on a cru pouvoir affirmer que l'événement de 1164 ne peut être placé que dans

---

[1] Nicetae Choniatae, *Historia*, Bonn, 1835, IV. 2, p. 271.

[1 bis] E. Muralt, *Essai de chronographie byzantine pour servir à l'examen des annales du Bas-Empire*, Saint Petersbourg, 1855—1871, II, p. 183 F. Chalandon, *Essai sur le règne de Jean et Manuel Comnène*, Paris, 1915, p. 482.

[2] *Ипатеевская Летопись* ПСРЛ II, p. 93; *Московский Летописный Свод* ПСРЛ XXV, p. 73.

[3] Nicetae Choniatae, *Historia*, p. 273 sq.

[4] D. Onciul, *Opere complete*, Bucarest, 1970, I, p. 97, 689; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, Bucarest, 1935, I, p. 335; P. P. Panaitescu (Al. Grecu), *Despre începuturile relaţiilor româno-ruse*, « Studii », II (1949), n° 3, p. 99.

[5] A. D. Xenopol, *Une énigme. Les Roumains au Moyen Age*, Paris, 1885, p. 91.

la région des bouches du Danube [6]. Comme rien ne prouve le caractère si méridional de la frontière galicienne, nous croyons qu'il s'agit plutôt d'une région plus nordique, qui correspondrait mieux — comme nous le verrons — à ce que les circonstances typiques des deux premières décennies de la seconde moitié du XII[e] siècle pouvaient créer comme situation concernant Byzance en tant que pays en relations avec la Galicie. Toutefois, si on veut tenir compte de l'ensemble des possibilités (même celles qui ont un faible appui dans les sources historiques), il s'agit pour localiser l'action des Vlaques de Choniatès d'un triangle formé par les Carpathes, le cours du Dniestr et le Danube inférieur où Byzance et Galicie pouvaient, donc, se rencontrer territorialement.

3. Déterminer quels sont les « Vlaques » mentionnés par Choniatès n'est pas une tâche facile, car les Byzantins désignaient par un seul terme les populations appartenant à la romanité balkanique ainsi qu'à celle nord-danubienne. Nicétas Choniatès parle des Vlaques après Kekauménos, Skylitzès, Anne Comnène, Kinnamos mais tous les historiens avant lui se rapportent à ceux habitant les régions sud-danubiennes. L'historiographie du problème ne se caractérise pas par une opinion unanime. Selon un nombre important d'historiens il s'agit des Roumains de la Moldavie du Nord [7]. D'autres historiens mettent en doute cette détermination en considérant le passage assez ambigu [8]. Dans le premier cas on peut se demander pourquoi exécutaient-ils d'une manière si disciplinée le ordres de l'empereur à moins qu'ils n'aient agi de leur propre initiative pour prouver leur fidélité à la cause de Byzance, ce qu'il faut aussi expliquer. Dans le deuxième cas s'il s'agit des Vlaques suddanubiens, on ne peut pas s'empêcher de chercher les causes d'une activité se déroulant dans des régions assez éloignées de leur habitat. En même temps, ne négligeons pas le fait que le terme de « θηρευτής » employé pour les Vlaques de 1164—1165 a une forte résonance militaire (car il s'agit d'un fait d'armes et non pas d'une simple chasse à l'homme). Or, ce sont les Vlaques balkaniques qui apparaissent pour la première fois dans l'histoire à la fin

[6] E. Frances, *Les relations russo-byzantines au XII[e] siècle et la domination de Galicie au Bas-Danube*, in « Byzantinoslavica », XX (1959), n° 1, p. 50—62. Tratatul *Istoria României*, Bucarest, 1962, vol. II, p. 110.

[7] W. Tomaschek, *Compte rendu de R. Roesler* : *Romänische Studien*, in « Zeitschrift für österreichische Gymnasien », XXIII (1872), p. 141—157 ; A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 90—91 ; D. Onciul, *op. cit.*, I, p. 97, 295, 689 ; C. C. Giurescu, *op. cit.*, I, p. 335 ; Tratatul *Istoria României*, II, p. 110.

[8] G. Murnu, *Din Nichita Aconunatos Homniatul traducere a părților privitoare la istoria Asanizilor* (Traduction des passages de Niketos Choniates relatifs à l'Histoire des Asanidies) Avec introduction et index, „Analele Academiei Române" Seria II, Tome XXVIII, Mémoires de la Section Historique, Bucarest, 1906. C. Litzica, *Texte grecești privitoare la noi*, in « Convorbiri Literare », XLVII (1913), p. 274—279 ; Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains. Phases principales et traits caractéristiques*, in « Byzantinoslavica », XIX (1958), p. 215 ; H. Mihăescu, *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea*, Bucarest, 1966, p. 305—306 ; C. Daicoviciu, *Izvoare istorice greșit interpretate* (II—IV) in « Tribuna », n° 37—39 (711—713 du 10—17 et 24-IV-70).

du X[e] siècle ,en tant qu'organisation militaire et se manifestent pendant le XI[e] siècle maintes fois de cette manière [9].

Conclusion pour les Vlaques de Nicétas Choniatès. On constate en 1164—1165 leur présence active dans un territoire correspondant — si on envisage toutes les possibilités — à une aire s'étendant du Danube à la Bukovine — en accomplissant une mission militaire au service de Byzance.

II. *Les Vlaques de Jean Kinnamos*. Celui-ci donne une description détaillée des préparatifs que Manuel Comnène organisait, en faisant mettre en place un dispositif militaire dont une puissante armée se concentrait dans le voisinage du littoral pontique : « Un certain Léon, dont le surnom était Batatzès, mobilisant de l'autre côté une armée importante avec une troupe nombreuse de Vlaques qui sont, on dit, les colons venus jadis de l'Italie, avait l'ordre d'envahir la Hongrie en partant des régions voisines de la mer Noire, d'où personne absolument jamais ne l'avait encore attaquée » (. . . Λέοντα δέ τινα Βατάτζην ἐπίκλησιν ἑτέρωθεν στράτευμα ἐπαγόμενον ἄλλο τε συχνὸν καὶ δὴ καὶ βλάχων πολὺν ὅμιλον, οἳ τῶν ἐξ Ιταλίας ἄποικοι πάλαι εἶναι λέγονται, ἐκ τῶν πρὸς τῷ Εὐξείνῳ καλουμένῳ πόντῳ χωρίων ἐμβαλεῖν ἐκέλευεν εἰς τὴν Οὐννικήν, ὅθεν οὐδεὶς οὐδέποτε τοῦ παντὸς αἰῶνος ἐπέδραμε τούτοις) [10]. Essayons maintenant de voir comment réagit le passage de Jean Kinnamos à l'analyse de la triple détermination que nous avons appliquée antérieurement au passage de Nicétas Choniatès.

1. La campagne à laquelle se réfère Jean Kinnamos dans ce passage s'est déroulée en 1166 avec quelques formes de continuation en 1167, quand les avantages acquis par Byzance ont permis à l'empereur de pouvoir mettre fin aux hostilités commencées, à vrai dire, depuis longtemps. Mais la paix qui était seulement nominale a été rompue formellement en 1165 et en fait, une certaine confrontation militaire a eu lieu même dans les années 1164—1165 [11]. La concentration des troupes vlaques près de la mer Noire a été évidemment bien antérieure à la campagne de 1166. On peut, donc, risquer l'hypothèse que mobilisation, tâtonnements de terrain, opérations d'éclaireurs ont eu lieu dans cette région, en vue de la

[9] Cecaumeni, *Strategikon* (Incerti Scriptoris de Officiis regibus libellus), éd. W. Wassiliewski et V. Jernstedt, Pétrograde, 1896, p. 96. V. aussi Eugen Stănescu, *Byzantinovlahica. I. Les Vlaques à la fin du X[e] siècle — début du XI[e] siècle et la restauration de la domination byzantine dans la péninsule balkanique*, in « Revue des études sud-est européennes », VI (1968), n° 3, p. 424—428.

[10] Joannis Cinnami, *Epitome*, Bonn, 1836, p. 260.

[11] J. M. Hussey, *The later Macedonians, the Comneni and the Angeli (1025—1204)*, in *The Cambridge Medieval History*, IV—1, p. 233—234; Gyula Moravcsik, *Hungary and Byzantium*, ibidem, p. 582—583; L. Bréhier, *Le monde byzantin. I, Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947, p. 334.

campagne de 1166 déjà dans les années 1164—1165. En conséquence l'activité des Vlaques de Kinnamos et celle des Vlaques de Choniatès se trouvent en ce qui concerne le rapport chronologique relativement contemporaines.

2. Les buts de la campagne de 1166 : soumettre la Hongrie pour lui donner le statut d'Etat vassal de Byzance, expliquent l'aire vaste des opérations militaires qui se sont déroulées durant cette année. Car la Hongrie devait être attaquée de trois côtés. A l'ouest par Alexios-Bela, dont la mission était d'attirer le gros des forces hongroises, à l'est, ou plutôt au nord-est, par Jean Dukas et au centre, où se situait le vrai poids de l'offensive, par Léon Batatzès avec les Vlaques. Donc, les opérations militaires de ce côté, couvraient depuis le début la Valachie et la Moldavie du Sud pour envahir la Transylvanie par un mouvement d'enveloppement. Si Kinnamos se trompe, comme on l'a soutenu tout récemment en ce qui concerne la direction des opérations dirigées par Jean Doukas (plutôt Banat et Olténie)[12], l'armée de Léon Batatzès a dû déployer son aile droite plus au Nord en s'appuyant probablement sur tout le territoire de la Moldavie actuelle. Il s'agit, dans ce cas, d'une partie considérable de l'espace carpatho-danubien, étant fortement probable que les Vlaques de Kinnamos aient marqué leur présence dans les mêmes endroits que ceux de Choniatès.

3. Un même point d'interrogation se pose pour le texte de Kinnamos que pour celui de Choniatès. Qui étaient les « Vlaques » desquels on parle ? Les précisions sur l'origine romaine sont valables pour ceux des Balkans comme pour les Roumains proprement dits. Dans l'historiographie on a cru pouvoir affirmer que les Vlaques de Kinnamos sont les Roumains du Nord du Danube[13]. D'autres historiens plus nombreux ne partagent pas cette certitude et quelques-uns ont considéré qu'il s'agirait des Vlaques sud-danubiens, probablement paristriens[14]. Le fait est que le texte ains qu'il nous a été transmis (mais on ne sait jamais si les copistes n'ont pasi travaillé maladroitement) n'indique aucune localisation des « Vlaques »,

---

[12] Gyula Moravcsik, *Studia Byzantina*, Budapest, 1967, p. 299 ; P. Ş. Năsturel, *Valaques Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène*, in « Byzantina », I, 1969, p. 180—181.

[13] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, in SAW, XCIX (1882) p. 51 ; L. Pič, *Über die Abstammung der Rumänen*, Leipzig, 1880, p. 61 ; A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 88—90 ; D. Onciul, *op. cit.*, I, p. 99, 295 ; N. Iorga, *Roumains et Grecs au cours des siècles*, Bucarest, 1921, p. 14 ; Tratatul *Istoria României*, II, p. 111.

[14] R. Roesler, *Romänische Studien. Untersuchungen zur älteren Geschichte Romäniens*, Leipzig, 1871 ; B. P. Hasdeu, *Istoria critică a Românilor*, I, 2e éd. Bucarest, 1874, p. 14;, J. Jung, *Die Anfänge der Romänen*, in « Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien », XXVII, 1876, p. 327, n. 5 ; N. Bănescu, *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, in « Byzantinische Neugriechisches Jahrbücher », III, 1922, p. 305—306 ; D. Russo, *Studii greco-române*, Bucarest, 1939, I, p. 501, 518 ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, p. 335 ; H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 105 ; C. Daicoviciu, *Izvoare istorice greşit interpretate* (I), « Tribuna » n° 36(710) du 3—IX—1971.

car les régions de la mer Noire mentionnées par Kinnamos marquent seulement le point de départ de l'offensive byzantine. Notons que le terme « ὅμιλος » employé par Kinnamos a chez lui aussi une forte signification militaire (nous l'avons donc traduit par « troupe » et non pas par « foule »), ce qui nous ramène de nouveau, comme dans le cas du passage de Choniatès, à l'organisation militaire si renommée des Vlaques balkaniques.

Concluons pour les Vlaques de Jean Kinnamos. Leur présence et leur activité sont effectives dans la région située entre le Danube et la mer Noire, certainement en 1166—1167 et probablement en 1164—1165 comme corps organisé, faisant partie de l'armée byzantine et ayant comme but l'occupation militaire de l'espace carpato-danubien.

III. Après avoir analysé les deux passages séparément, voyons maintenant ce qu'ils pourraient nous dévoiler en les considérant dans une stricte liaison et dépendance. Il faut, donc, pour parler le langage du structuralisme moderne, établir un autre rapport lecture-écriture en faisant des deux textes transmis par la tradition historiographique un seul texte, reconstruit par notre vision des choses et contenant les informations sur les Vlaques de 1164—1166 comme un ensemble. Il faut considérer donc un seul auteur Kinnamos-Choniatès et un seul texte qui, selon la lecture que nous proposons, peut être libellé dans ses éléments principaux d'une manière qui ouvre certaines perspectives. (Dans les années 1164—1166 des Vlaques faisant partie de l'armée byzantine ou au service de Byzance actionnaient sur un territoire correspondant, à peu près, à la Roumanie d'aujourd'hui). C'est un schéma qui reste encore relativement silencieux et qu'il faut pour lui rendre intégralement la parole, truffer de ce qui constitue le concret historique. Tâchons de l'obtenir en faisant appel au contexte des événements et à des sources supplémentaires.

a. Au temps de Jean et de Manuel Comnène la présence militaire byzantine est manifeste au Nord du Danube. Elle y est confrontée par d'anciens et de nouveaux problèmes. C'est ainsi que Jean Comnène en 1121—1122 ou 1123 liquida ici définitivement la puissance militaire des Pétchénègues et Manuel Comnène en 1147 défit les Coumans en brisant leur esprit d'offensive pour longtemps. Dans la sixième décennie du XII^e siècle — les années 1151, 1152, 1155, 1156 étant les plus critiques — Byzantins et Hongrois mesurèrent leurs forces sur le champ de bataille dans les régions occidentales de l'espace carpatho-danubien, mais rien ne s'oppose à la possibilité que d'importantes opérations militaires se seraient déroulées plus à l'Est. La septième décennie du XII^e siècle, avec la période la plus critique de 1164—1167 en ce qui concerne la confrontation byzantino-hongroise dans les régions du Danube et des Carpates, a eu donc d'une certaine manière son prélude dans les décennies antérieures. En

tout cas, il y résulte de ces dates le fait qu'une activité militaire byzantine à peu près ininterrompue couvre le territoire de 1147 à 1167 mais probablement aussi avant et après ces années. Une activité militaire indiscutable suppose, à n'en pas douter, une certaine présence militaire. Voyons maintenant quel caractère pouvait revêtir cette présence militaire de Byzance dans l'espace carpatho-danubien.

b. C'est un supplément de documentation appartenant à une autre catégorie de sources qui, dans le cas qui nous intéresse, complète l'historiographie et en éclaire même les obscurités : les monnaies. Or, le XII[e] siècle et surtout les Comnènes (dont en première place Jean et Manuel Comnène) ont laissé des traces très profondes sur le territoire roumain d'aujourd'hui. Pour le problème qui retient notre attention un triple aspect se dégage [15]. Premièrement : les monnaies des Comnènes couvrent tout le territoire roumain actuel : Valachie, Olténie, Banat, Transylvanie, Moldavie et naturellement la Dobroudja. Deuxièmement : les monnaies sont plutôt de bronze et de cuivre que d'or et d'argent, étant donc destinées à la circulation et moins à la thésaurisation. Troisièmement : on a trouvé dans certains lieux une grande quantité de monnaies (2 000 à Zimnicea), ce qui prouve plutôt des besoins permanents que fortuits. Ces données fournies par la numismatique nous aident à éclairer le caractère de la présence militaire sur ce territoire : va-et-vient permanent de troupes, mais aussi points de stationnement stables qui supposent l'existence de garnisons militaires. Celles-ci constituent, d'une certaine manière, une forme organisée de la présence militaire byzantine au Nord du Danube.

A la lumière de l'horizon ainsi élargi du problème nous pouvons étoffer d'une manière plus concrète, en lui rendant le vrai sens historique, la présence des « Vlaques » de Kinnamos et de Choniatès constatée à des dates et en des endroits qui, tous les deux, ne sont différents qu'en raison de la pénurie des informations fournies par le canal de l'historiographie.

1. La présence militaire des Vlaques au nord du Danube attestée clairement pour les années 1164—1166 ne saurait être limitée à cette seule période. Au temps des règnes de Jean et surtout de Manuel Comnène ils devaient être employés fréquemment dans les opérations guerrières contre les Pétchénègues, Coumans et Hongrois (une telle opération est celle signalée par Kinnamos) et occupation du territoire par l'intermédiaire des garnisons ou activités de police (comme celle racontée par Choniatès). 1164—1166 n'a pas un caractère épisodique mais, au contraire, marque des moments les plus importants d'une continuité devenue habituelle

---

[15] C. Moisil, *Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie*, in « Bulletin de la Section. Historique de l'Académie roumaine », XI (1924), p. 207—211 ; Em. Condurachi, *Les trésors monnétaires dans la région carpatho-danubienne*, in « Balcania », VII—1 (1944), p. 40—41.

et liée étroitement à la présence militaire byzantine. Il est évident que celle-ci n'a pas attendu les événements de 1185—1186 pour prendre fin dans ces régions et ce fut, naturellement, le résultat de la défaite byzantine de 1177 en Asie Mineure qui obligea probablement Byzance à évacuer les territoires qui n'étaient pas annexés mais seulement occupés.

2. En tant que corps expéditionnaires ou garnisons militaires, les Vlaques étaient présents et actifs dans des endroits très divers au nord du Danube. Kinnamos nous indique la Dobroudja, comme lieu de concentration mais la direction était la plaine danubienne et la Moldavie du Sud. Quant à Choniatès, il ne peut se rapporter qu'à la Moldavie du Nord, car tous les détails de l'aventure d'Andronic Comnène, qui dura plusieurs jours : arrivée tout près de la frontière galicienne, capture par les Vlaques, nouvelle évasion finalement réussie prouvent que le fameux épisode ne put avoir lieu dans un endroit proche du Danube ou en territoire proprement-dit de l'Empire, où les autorités compétentes auraient pris en charge la personne du comploteur.

3. Les « Vlaques » mentionnés par les sources antérieures à Kinnamos et Choniatès (Diplôme de 980, les Annales de Bari, Kékauménos, Jean Skylitzès, Anne Comnène) étaient réputés par leurs vertus militaires, en ce qui concerne l'organisation et l'efficacité. Le pragmatisme byzantin a su exploiter, d'une manière très satisfaisante pour servir ses propres intérêts, le penchant guerrier des Vlaques. C'est une des réussites les plus évidentes des Comnènes en comparaison des démêlés que les Byzantins avaient eus avec les Vlaques aux X^{e}—XI^{e} siècles. Ceci explique la présence militaire vlaque en tant que corps expéditionnaire ou garnisons militaires de l'armée byzantine. Mais on peut se demander s'il n'y a pas eu une intention consciente en ce qui concerne le service militaire des Vlaques dans ces régions. Peut-être que la connaissance ethnologique et linguistique du territoire roumain par les Byzantins les poussait à employer ici quelques grandes unités militaires constituées par des éléments dont l'affinité ethnique et de langue avec la population autochtone était connue. Ainsi la collaboration entre armée et population locale était plus aisée et le recrutement de nouveaux soldats avait des chances plus nombreuses de réussir. Dans ce cas pourquoi ne pas suggérer l'hypothèse que la précision de Kinnamos sur l'origine des Vlaques n'était pas fortuite mais, au contraire, dans le but de justifier leur envoi dans cette région. De cette manière il n'est pas exclu que parfois les « Vlaques » comme ceux de Kinnamos et Choniatès soient d'origine en même temps sud-danubienne et nord-danubienne.

En guise de conclusion on peut affirmer que la présence militaire vlaque sur ce territoire était normale et déterminée par les circonstances

qui influençaient de très près la politique carpato-danubienne byzantine. Elle s'intégrait à la présence militaire de Byzance en s'avérant étroitement solidaire avec tout ce qui pouvait plus ou moins atteindre les intérêts des empereurs constantinopolitains. Peut-être les Vlaques constituaient-ils, vraiment, au XII^e siècle « un ordre privilégié » comme on l'a soutenu [16]. Ceci signifie — répétons-le — que les Comnènes ont réussi à brider pour à peu près un siècle l'esprit de révolte d'une population très jalouse de son autonomie [17]. Toutefois, les événements de 1185—1186 vont prouver que cette pacification a été relative et d'une durée limitée.

[16] N. Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, Gotha, 1905, I, p. 95.

[17] Faut-il peut-être remettre en discussion le problème de l'origine des Comnènes ? Selon K. Hopf, *Griechenland. Separatausgabe. Aus der Allgem. Enzyklopedie von Ersch und Gruber* VI, Leipzig, 1870, p. 165 et G. Murnu, *L'origine des Comnènes* in « Bulletin de la Section Historique de l'Académie roumaine » XI (1924), p. 212—216 ; ils étaient d'origine vlaque.

UN ÉVÊCHÉ PEU CONNU EN THRACE ORIENTALE — Πέρβερις

V. TĂPKOVA-ZAIMOVA
(S fia)

Cet évêché a eu, paraît-il, une existence relativement courte. Il nous est connu surtout à partir des Actes et de la Vie de Saint Maxime le Confesseur (580—662). Voici les principaux passages où il en est question : Maxime, qui avait condamné le fameux τύπος de l'empereur Constant, se trouve en exil à Byzia. C'est là qu'a lieu la fameuse dispute entre lui et Théodose, évêque de Césarée, envoyé par ordre impérial[1]. D'après le récit d'Anastase, le disciple de Maxime, celui-ci demande : « Pour quelle raison ai-je été condamné à vivre à Byzia et mes disciples, l'un à Perveris (ὁ μὲν Πέρβεριν) et l'autre à Mesembria (ὁ δὲ Μεσημβρίαν) ? »[2] A l'issue de la discussion, un ordre arrive de Constantinople: Maxime doit être envoyé au monastère Saint-Théodore près de Rhégium (8 septembre, 15e indiction, a. 656). Là on continue de l'exhorter à abandonner ses positions. Rien n'y fait et le consul Théodose lui présente l'ordre de Constant : « Puisque tu n'as pas voulu d'honneurs, ils seront éloignés de toi. Tu auras le jugement de tes disciples, celui de Mesembria (τόν τε ἐν Μεσημβρίᾳ) et celui de Perveris (τὸν ἐν Περβέροις) »[3]. Maxime reste deux jours à Selymbria. Une escorte vient l'y chercher et il est amené à Perveris (καὶ αὐτὸς ἀπηνέχθη ἐν Περβέροις, ἐν τῇ συνεχούσῃ, αὐτὸν φρουρᾷ)[4].

Dans la Vie de Maxime, publiée par Combefis et puis reproduite dans la P. Gr. XC (cette Vie suit peut-être le Vatic. gr. 508 —XIIe—XIIIe

---

[1] V. R. Devreesse, *La Vie de St. Maxime le Confesseur et ses recensions*, Analecta Bollandiana, XLVI (1—2), p. 5—49, où l'on trouve une analyse détaillée sur la tradition écrite du procès de Maxime et de sa Vie. L'édition de *Muretov* dans *Богословский вестник*, 1913, ne nous a pas été accessible.

[2] P. Gr. XC, col. 113. Les principaux passages se trouvent aussi dans les Fontes graeci Historiae Bulgaricae, III (1959), p. 308—309.

[3] P. Gr., col. 168.

[4] Ibidem, col. 169.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 595—599. BUCAREST, 1971

s., selon Devreesse), il y a un peu plus de détails sur Perveris : « Ils l'amenèrent dans une localité, appelée Byzia. Et en même temps ils amenèrent son disciple Anastase, lui seul, dans un lieu excessivement mauvais, au bout de l'Etat des Romées (ce lieu est appelé en langue barbare *Perveris* (Πέρβερις οὕτω πῶς γλώσσῃ βαράρῳ ὁ τόπος ὠνόμασται) »[5]. Nous trouvons dans le Vatic. gr. 453 (a. 1382) une autre forme pour Perveris : ... τὸν μὲν ἐν Πέρβην[6] (sans doute par analogie).

L'ensemble des documents se rapportant à Maxime a été conservé en traduction latine par Anastase le Bibliothécaire. On y trouve les formes *Perveris*, correspondant au dat. Περβέροις [7] et *Perberim*, correspondance également normale à l'acc. Πέρβεριν [8]. De plus, dans l'Hypomnesticum, dont l'auteur est peut-être Théodore de Gangre et qui est conservé seulement dans cette version latine, il y a la phrase suivante : « Pariter et Anastasius discipulus ejus... per tria exsilia, Byzies scilicet, et *Perberei* Thracensium regionis atque praedictum Lazicum... ad regnum migravere supernum »[9].

Le nom de Perveris figure également dans la Notice dite des Isauriens, où les suffragants du métropolite de Trajanopolis (diocèse de Rhodopes) sont les suivants : ὁ Πήρου/Τοπέρου/, ὁ 'Αναστασιουπόλεως, ὁ Περβέρου, ὁ Σκοπέλου, ὁ Τένου ἤ Δένου/"Ενου (?)/, ὁ Παμφύλου, ὁ Γαριάλων.[10]

Ici le nominatif est à restituer en Πέρβερος par analogie avec les noms à thème -o-.

Enfin, le nom de Perveris revient dans les Actes du VII^{e} Concile (787). Nous y trouvons Βασίλειος Περβέρεως [11] et Περβεραίου [12] qui a signé après l'évêque de Plotinopolis et avant celui de Pamphyle. Dans la traduction latine d'Anastase le Bibliothécaire on trouve : Basilius sanctissimus *Perbereos* [13], Basilius episcopus *Perbaerei* [14], Basilio episcopo *Perbaerensium* [15], Basilius indignus episcopus *Piperensium* [16]. Cette dernière fois, la signature vient après celle des évêques de Plotinopolis, Héraclée, Scopelos et avant celle de l'évêque de Pamphyle.

---

[5] Ibidem, col. 96.
[6] Devreesse, *op. cit.*, p. 33.
[7] P.L., 129 (3), col. 654.
[8] Ibidem, col. 632.
[9] Ibidem, col. 687.
[10] Γ. Κονιδάρις, Αἱ μητροπόλεις καὶ ἀρχιεπισκοπαι οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου καὶ ἡ "Τάξις" αὐτῶν, Athènes, 1934, p. 99. Cf. Fontes graeci, vol. cit., p. 193.
[11] D. Mansi, *S acrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Paris—Leipzig, 1901, t. 12, p. 1110.
[12] Ibidem, t. 13, p. 149. Ces relations sur Perveris sont mentionnées aussi dans Θρᾴκικά XIV (1940), p. 44, 46, 156, 160 (Μ. Σταμούλης).
[13] P. L., 129 (3), col. 249.
[14] Ibidem, col. 347.
[15] Ibidem, col. 476.
[16] Ibidem, col. 468.

Où se trouvait l'emplacement de Perveris? Il n'était certainement pas « au bout de l'Empire byzantin », car les mots « τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς ἔσχατον » sont nettement exagérés et se trouvent en rapport avec le « privilège » de la ville de recevoir des évêques exilés. Rappelons d'ailleurs que Mesembria qui est aussi mentionnée dans les Actes de Saint Maxime a servi de lieu d'exil durant toute la période du Moyen Age. Mais pour en revenir à Perveris, il se trouvait certainement en Thrace orientale, puisque son évêque dépendait du métropolite de Trajanopolis (Therma Loutra ou Lica köy au sud de Féré). Son emplacement est également déterminé par les évêques voisins, signataires des Actes du VII^e^ Concile. Enfin l'escorte de Maxime qui, se rendant à Perveris, part de Rhégium (Küçük Çekmece) et passe par Sélymbria, indique que Perveris se trouvait à l'est ou au nord de celle-ci.

Le nom de Πέρβερις est défini comme thrace par V. Beševliev qui l'indique, en passant, dans une note sous ligne de son ouvrage sur les noms propres thraces, sans s'occuper de son etymologie [17]. En effet, Detschew [18] indique *Per-*, Περί, Πρί, *Pri-*, comme composants de noms thraces. Ex. Perburidavensis, ethnicon de * Perburidava, 'Siedlung des * Per-buris' ; Πέρινθος, Perinthus, etc., 'Stadt an der Propontis' ; Περκώτη, Percote, später Παλαιπερκώτη, 'Stadt zwischen Abydos und Lampsakos' ; Πέρνη, πόλις Θράκης, ἀντικρὺ Θάσου, etc.

Cependant le nom de Perveris pourrait être expliqué aussi comme slavo-bulgare : * Per-verъ, 'se trouvant devant une hauteur de montagne monticule' — composé de *per-*, plus tard *prě-*, 'devant' et de * *ver-* dans les mots bulgares *ver-iga*, dialectal *ver-uga*. Cf. *Ver-en-ica*, nom d'un village, arr. de Orjahovo, *Ver-ila*, nom d'une montagne [19], le nom polonais *Wer-zenica*, l'appellatif russe *ver-sja*, 'chaîne'. Cf. pour le préfixe : *pre-krste*, village dans l'arr. de Slivnica, 'qui se trouve devant le crucifixe', *Pre-vesena*, au XIV^e^ s. village dans la région de Zăhna, 'qui se trouve devant un village/vьсь/'. Le préfixe *per-* existait sous cette forme avant la métathèse liquide. Le même préfixe dans Περβοῦνδος, *Perbundos*, le nom du chef des Rhynchines qui assiégèrent Salonique dans la deuxième moitié du VII^es^. [20] De plus, nous avons des renseignements solides sur la pénétration

---

[17] В. Бешевлиев, *Проучвания върху личните имена у траките*, Sofia, 1965, n. 290, p. 107.

[18] D. Detschew, *Die thrakischen sprachreste*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Schriften der Balkankomission, Linguistische Abteilung, XIV, Vienne, 1957, p. 362—364.

[19] Sur ces deux derniers cf. И. Заимов, *Заселване на бълг. славяни на балк. п-ов* (Проучване на жителските имена в бълг. топонимия), Sofia, 1967, p. 162.

[20] ASS, Octobris IV, p. 173 sq.

stable des Slaves dans les régions de la Thrace orientale. Commençons par rappeler le siège et la prise de Topire en 549 [21], une ville qui se trouvait sur l'embouchure de la Mesta et dont l'évêque relevait du même métropolite que celui de Perveris. Cette invasion slave en masse n'aura pas été sans laisser de traces ethniques dans les environs. De plus, au VII^e s., plus exactement à l'époque de l'emprisonnement de Perbundos, dans les alentours de Byzia il y avait déjà des tribus slaves [22]. Enfin, parlant de Perveris, notre hagiographe l'appelle un nom « barbare » et généralement dans les sources byzantines la langue des Thraces n'est pas traitée de « barbare », tandis que celle des Slaves l'est toujours.

Si nous avons exprimé cette supposition de l'origine éventuellement slave de Perveris, c'est que cet évêché ne paraît pas avoir existé au VI^e s., ou du moins nous n'en avons pas les preuves. Perveris ne figure pas dans le Synecdémos d'Hiéroclès, on ne le trouve pas non plus dans la Notice dite d'Epiphane. Dernièrement, dans une étude très solidement documentée, E. Popescu a exprimé l'idée que la Notice dite des Isauriens (Notice De Boor) repose sur une source datant de l'époque de Zénon et ayant trait à la loi que promulga cet empereur sur l'organisation ecclésiastique [23]. Cet auteur ajoute cependant que ses considérations reposent sur la situation en Scythie et en Grèce. Pour les autres provinces il faudrait procéder séparément, à son avis, le document n'étant pas une source homogène. Le fait que Perveris figure uniquement dans la Notice dite des Isauriens est une preuve en effet que dans certains cas cette Notice reflète également un état des choses contemporain, c'est-à-dire du VIII^e s. ou un peu plus tard. En comparant Hiéroclès avec la Notice d'Epiphane, avec celle des Isauriens et, enfin, avec les Notices des IX^e—X^e s., on constate qu'il y a eu certains changements dans les diocèses de Thrace. Dans la Notice d'Epiphane ne figurent que Topire et Anastasiopolis comme suffragants du métropolite de Trajanopolis. Il en est de même de la Notice N. 8 de Parthey et de la Notice de Basile qui, sur ce point, se rapprochent de la Notice d'Epiphane. Par contre, la Notice dite des Isauriens présente huit suffragants, parmi lesquels Perveris, comme il a été dit plus haut. Dans la Notice de Léon VI il y en a également sept, mais ce qu'il y a de commun dans toutes ces Notices et dans Hiéroclès, c'est seulement Trajanopolis et Topire (et aussi Anastasiopolis, qui se trouve dans les Notices, mais ne figure pas dans Hiéroclès). Laissant de côté, pour le moment, les autres évêchés dont quelques-uns se répètent

---

[21] Proc. *De bello Goth.*, III, éd. Haury, p. 38.

[22] A. Tougard, *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes*, Paris, 1874, § 72.

[23] E. Popescu, *Contributions à la géographie historique de la péninsule balkanique aux V^e—VIII^e siècles de notre ère*, « Dacia », Nouvelle série, XIII (1969), p. 403—415.

dans certaines notices comme suffragants du métropolite de Trajanopolis, d'autres ont passé parmi les évêchés d'Europe ou d'Hémimont, etc.[24], ce que l'on pourrait dire sur Perveris, c'est que son apparition doit refléter dans la Notice dite des Isauriens un état plutôt proche de sa composition. Quand a-t-il disparu? Sans doute au IX^e s., par suite des nombreuses opérations militaires — campagnes de Krum, celle d'Omortag lors de l'insurrection de Thomas, etc. De toute manière est-il que Perveris eut une existence éphémère.

[24] Cf. en général Fontes Graeci Historiae Bulgaricae, *vol. cit.*, p. 184—196; vol. II (1958), p. 87—94; vol. VIII (1961), p. 146—165) .Sur les différences dans les listes des Conciles v. aussi G. Ostrogorsky, *The Byzantine Cities in the Early Middle Ages,* Dumbarton Oaks Papers, XIII (1959), p. 53—55.

PONTISCHE ELEMENTE IM WORTSCHATZ DES DIGENESEPOS

E. TRAPP
(Wien)

Ausreichende Untersuchungen zur Sprache des Digenesepos gibt es nicht. Von den auf uns gekommenen griechischen Versionen [1] (Hss. von Grottaferrata, Eskorial, Trapezunt, Andros = Athen, Prosaversion von Andros, Oxford) erfuhren nur die zwei spätesten eine systematische Darstellung in sprachlicher Hinsicht,[2] während für die übrigen Fassungen hier nur die beiläufig vorgebrachten Bemerkungen von S. Xanthudides zur Eskorial Hs. zu nennen sind.[3] Allerdings sei darauf hingewiesen, daß für zwei Versionen ausführliche Untersuchungen zu erwarten sind.[4] Dem gegenüber sehen wir heute hinsichtlich der Frage, ob die Urfassung des Epos in Volks- oder Hochsprache abgefaßt war, insofern ziemlich klar, als der vulgäre Formenbestand der E-Version diesbezüglich als irrelevant zu betrachten ist.[5]

Was nun den Wortbestand der Versionen im speziellen betrifft, so verfügten wir bis vor kurzem ausschließlich über die mehr oder weniger dürftigen Indices oder Glossare die den einzelnen Fassungen beigegeben sind.[6]

[1] An alten Übersetzungen in andere Sprachen ist außer den zwei russischen Versionen (vgl. B. D. Kuz'mina, *Devgenievo dejanie*, Moskau 1962) ein rumänisches Fragment zu nennen, das sich laut Mitteilung von Herrn P. S. Năsturel in der Bukarester Handschriftensammlung befindet.

[2] H. Pernot, *Études de linguistique néo-hellénique* II, Paris, 1946, S. 399–415 zur Oxford-Version; D. Paschales in seiner Ausgabe der Prosaversion (Οἱ δέκα λόγοι τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου, Λαογραφία 9 (1926) 413–420.

[3] Διγενὴς Ἀκρίτας Ἐσκωριάλ, Χριστιανικὴ Κρήτη 1 (1913) 523–572.

[4] Für die G-Version von N. Eideneier (vgl. Hellenika, 23 (1970) 299), für die E-Version von J. Karajanni.

[5] Vgl. E. Trapp, *Digenes Akritas, Synoptische Ausgabe der ältesten Versionen*, Wien, 1971, Einleitung S. 47 f.

[6] Sathas-Legrand, *Les Exploits de Digénis Akritas*, Paris, 1875, S. 285–299; S. Lambros, *Collection de Romans Grecs*, Paris, 1880, S. 323–372; A. Meliarakes, *Basileios Digenes Akritas*, Athen, 1881 (1920), S. 155–166; E. Legrand, *Les Exploits de Basile Digénis Akritas*, Paris, 1902²; D. C. Hesseling, *Le Roman de Digénis Akritas*, „Laographia", 3 (1911), 552–4; D. Paschales, „Laographia", 9 (1926), 420–438; P. Kalonaros, *Basileios Digenes Akritas*, I, 257–265 und II 293–305; MJ. Mavrogordato, *Digenes Akrites*, Oxford, 1956, S. 267–270.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3. P. 601–605, BUCAREST, 1971

Um dem Desiderat einer umfassenden Behandlung des Wortschatzes des Digenesepos abzuhelfen, plante der Unterzeichnete ursprünglich, ein Lexikon herauszugeben, in dem — von den allerhäufigsten Wörtern abgesehen — zu jedem Lemma alle Stellen der Versionen G, E, T, A, P (Ox nur gelegentlich, da diese Fassung hinsichtlich Darstellung und Sprachform eine völlig sekundäre Form bietet) verzeichnet bzw. erklärt werden sollten.[7] Doch zeigte sich bei einer Kollation der Handschriften, daß insbesondere für die E-Version die bisherige textliche Grundlage für sprachliche Untersuchung unzureichend war,[8] weshalb eine Neuedition der ältesten Fassungen die notwendige Voraussetzung bilden sollte.[9] Auf der anderen Seite aber wird das im Erscheinen begriffene Lexikon der byzantinischen Volksliteratur von E. Kriaras[10] alle wesentlichen Wörter behandeln, so daß ein Speziallexikon für das Digenesepos kein besonderes Desiderat mehr darstellen wird. Im Übrigen ist der neuen synoptischen Edition ein kurzes Glossar beigegeben, das die etwa 700 wichtigsten Wörter enthält (S. 385—393).

Im vorliegenden Aufsatz soll nun das Augenmerk auf eine Reihe von Wörtern bzw. Wortformen gelenkt werden, die eine lokale sprachliche Begrenzung ermöglichen könnten. Es lassen sich nämlich folgende Beispiele dafür anführen, daß im Digenesepos pontische Elemente vorliegen[11]:
Version E, V. 1635 μυρίζει (SC. τὸ ὕδωρ) ὡς ῥοδόσταμμον κ' ἀπολιγώνει ἀνθρώπους

„Es duftet wie Rosenwasser und macht Menschen schwach", vgl. Papad. I 112 (zwei Bedeutungen: a) aus einer Ohnmacht erwecken b) ohnmächtig machen) V. 312. 318 γέρακες, vgl. Papad. I 221. Die Versionen G und Z haben ἱεράκες (G 448, 465; Z 714, 723)
V. 1620 ἐξέχωρος ἐκ πάντων „aus allen hervor ragend", vgl. Papad. II 95 (ἐ)ξέχωρος „besonders, ausgezeichnet"
V. 683 ἑταίριν „der Gefährte" (Neutrum wie τὸ ἀδέλφιν), vgl. Papad. I 322, aber auch kretisch ταίρι[12]
V. 726, 737, 1211 κατερωτῶ „fragen", vgl. Papad. I 425
V. 620, 622 καύχισμα „Prahlen", vgl. Papad. I 431
V. 656 λαγούδιν „Hase", vgl. Papad. I 509
V. 329, 849 παραβραδυζομαι „in die Nacht hineinkommen, von der Nacht überrascht werden", vgl. παραβραδάσκουμαι Papad. II 145. Die Version Z

[7] Vgl. E. Trapp, *Specimen eines Lexikons zum Akritasepos*, JÖBG, 13 (1964), 13—27.
[8] Wenigstens ein Beispiel sei angeführt: E 105 (111) las man bisher ὦ ἡ καλὴ ἀδελφή μας καλόν, die Hs. bietet aber ωἱμὲν ἀδέλφι μας καλόν.
[9] Vgl. Anm. 5.
[10] Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικης δημώδους γραμματείας I, Θεσ/νίκη 1969.
[11] Zu diesem Zweck wurde das Werk von A. Papadopulos, Ἱστορικὸν λεξικὸν τῆς ποντικῆς διαλέκτου, Athen, 1958—61 (hier als Papad. zitiert) mit dem Digenes-Wortschatz verglichen.
[12] S. Xanthudides, *Erotokritos*, Herakleion, 1915, Glossar *s.v.*

hat statt dessen παραβραδύνω (V. 739) bzw. βραδυάζομαι (V. 1847), G 1390 βραδύνω

V. 512, 1236 σπαθίτζιν „Schwert", vgl. Papad. II 305. An der erstgenannten Stelle bieten die anderen Fassungen kein Äquivalent, an der zweiten lesen wir stattdessen σπαθίν (G 2549, Z 3061).

Es ist zwar anzunehmen, daß sich für diese vorläufig nur aus dem Digenesepos und im Pontischen belegbaren Wörter auch andere Belegstellen werden finden lassen (besonders in dem erscheinenden Lexikon von Kriaras), doch wird die sprachliche Nähe schon allein wegen der Zahl der Beispiele wohl unbestritten bleiben. Dazu paßt gut eine schon vor einiger Zeit von S. Kyriakides gemachte Beobachtung,[13] daß nämlich im Vers E 1144 (1153) auch in grammatikalischer Hinsicht ein pontisches Element vorliegt. Es heißt dort κ' ἀπὸ μακρεᾶς φυνάζουσιν ἀναίσχυντα λαλίας „und von fern riefen sie unverschämte Worte", wobei eben wie im Pontischen die neutrale Pluralendung beim Adjektiv auch für das Feminium steht. Unbrauchbar sind hingegen die beiden anderen von Kyriakides angeführten Beispiele οὐράδιν „Schwanz" (V. 1118 = 1127 etc.) sowie ψηλαφῶ in der Bedeutung von suchen (V. 66 = 69). Ersteres begegnet nämlich in der ursprünglichen Form οὐράδιον schon viel früher (vgl. Liddell-Scott, Thesaurus linguae Graecae, Papad. II 125), während sich letzteres immerhin aus Prodromos nachweisen läßt (vgl. Papad. II 546).

Die Absicht von Kyriakides in dem genannten Artikel bestand darin, die Ansicht von Xanthudides [14] zurückzuweisen, die Eskorialversion sei in Kreta geschrieben worden. Natürlich erscheinen uns heute viele der von Xanthudides angeführten Beispiele nicht beweiskräftig für Einflüsse des kretischen Dialektes, doch bleiben immerhin einige brauchbare übrig. Sie seien im folgenden kurz wiederholt:

ἀποδά E 154 (161) „von jetzt an", vgl. Xanthud. S. 533. Sonst läßt sich nur die Form ἀπεδά belegen [15]

καύχαλον E 1487 (1496) „Oberleder", vgl. Xanthud. S. 568

ὁμαλία E 774, 777 (691, 694) „Ebene", auch Z 1608, 1614, vgl. Xanthud. S. 536, im Pontischen ὁμαλέα (Papad. II 110)

σκοτεινά E 310 (319) „in der Frühe" (sonst „im Finstern"), vgl. Xanthud. S. 535 und Pankalos, Περὶ του γλωσσικου ἰδιώματος τῆς Κρήτης III, Athen 1961, S. 413 φιτυλός E 10 (auch Z 304) „bunt, scheckig", vgl. Xanthud. S. 531 und 543f. Nicht beweiskräftig ist z.B. die Form ὀψές E 435 (443) „gestern" (vgl. Xanthud. S. 535 und Pankalos III 221), da

---

[13] *Forschungsbericht zum Akritas-Epos, Berichte zum XI. internat. Byzantinistenkongreß*, München, 1958, II 2, S. 18.

[14] Vgl. Anm. 3.

[15] J. A. Lambert, *Le Roman de Libistros et Rhodamné*, Amsterdam, 1935, Glossar *s.v.*

sie auch im Pontischen begegnet (Papad. II 129). Immerhin muß man Xanthudides beistimmen, wenn er (S. 541) feststellt, daß zwar viele der angeführten Beispiele auch sonst vorkommen, aber alle zusammengenommen deutlich auf das Kretische hinweisen.

Die sich daraus ergebende Tatsache, daß wir im Fall der E-Fassung mit zwei Sprachschichten zu rechnen haben, ist keineswegs als Widerspruch zu werten, sondern als spätere Überlagerung. Daß hierbei die pontischen Elemente als die ursprünglich anzusehen sind, ergibt sich zunächst allein schon aus rein geographischen Gründen, da ja zumindest die Digeneslieder ursprünglich in Ost-Kleinasien entstanden sein müssen. Darüber hinaus haben wir jedoch noch einige Anhaltspunkte in den beiden anderen Versionen G und Z:

θηλύκι(ι)ον G 1176 in der Bedeutung „Knopfloch", vgl. Papad. I 357

πλουσία G 1216 „Reichtum" (Z 1655 hat πλοῦτος). vgl. Papad II 205

φαετόν Z 984 „Speise", vgl. Papad II 448 σπαθίτζιν Z 1460 „Schwert" (G 1126 hat σπαθίν), vgl. Papad. II 305

Somit ist anzunehmen, daß nicht nur die ältesten Versionen [16] sondern auch die schriftliche Urfassung des Epos in Ost-Kleinasien verfaßt wurde. Kretische Einflüsse hingegen lassen sich primär nur in der Eskorialversion nachweisen, d.h. daß ihre Vorform vom Osten nach Kreta gewandert ist, dabei pontische Eigentümlichkeiten bewahrt hat, aber gleichzeitig durch kretische Elemente überlagert wurde. Das wird im 15. Jh. der Fall gewesen sein und in dieser „westlichen" Form wurde sie dann auch vom Bearbeiter der kompilierten Fassung Z verwertet, wie die Übernahme der oben angeführten Beispiele ὁμαλία und φιτυλός sowie die Ägäis als vermutlicher Entstehungsort von Z [17] zeigen.

Interessanterweise finden wir im Wortbestand des Digenesepos aber noch drei Beispiele die sich anscheinend nur im Kyprischen [18] nachweisen lassen:

E 1192 κουρευτός „geschoren, kahlköpfig"
E 223, 1591 πρόλοιπος „übrig"
G 1492 μαυρόμματος „schwarzäugig"

---

[16] Vgl. das Stemma bei Trapp, *Digenes Akrites*, Einleitung S. 46.

[17] Vgl. ib. S. 29 (nach A. Chatzes, Προλεγόμενα εἰς τὴν τοῦ Εὐσταθίου Μακρεμβολίτου Ἀκριτηίδα, Athen, 1930, S. 27.

[18] A. Sakellarios, Τὰ Κυπριακά, II, Athen, 1891, Glossar S. 422–875.

Daraus schon auf eine etwaige kyprische Zwischenstufe der epischen Tradition schließen zu wollen, erscheint gewagt, wenngleich, historisch betrachtet, Zypern als Rückzugsgebiet nicht unpassend erscheint, zumal wenn man die dortige bedeutende mündliche Überlieferung des Akritenzyklus in Betracht zieht.

Mögen die hier vorgebrachten Bemerkungen geeignet sein, in die dunklen Wege der Überlieferung des Digenesepos etwas Licht zu bringen und insbesondere die griechischen Forscher zu einer umfassenden Prüfung und Sichtung seines Sprachguts anregen.

UN EMPEREUR PALAMITE À MISTRA EN 1370

EDMOND VOORDECKERS.
(Lovendegem)

L'empereur Jean V Paléologue, après avoir fait profession de foi catholique latine dans les mains du pape Urbain V le 18 octobre 1369, quitta la ville de Rome dans les premiers jours du mois de mars 1370 pour effectuer en bateau le contournement de l'Italie en route pour Venise [1] A l'occasion d'une escale, d'ailleurs fort joyeuse, à Ancône, l'empereur dépêcha un membre de sa suite, Constantin Asanès, à la cour des despotes de Mistra, avec une mission spéciale. L'émissaire impérial, que nous connaissons comme destinataire de plusieurs lettres de Démétrius Cydonès, de Manuel Calécas et Manuel II Paléologue, était tout indiqué pour emplir une mission délicate à Mistra, puisqu'il était l'oncle maternel de l'impératrice Hélène Cantacuzène, et par conséquent également du despote de Mistra, Manuel Cantacuzène [2]. Quant à l'objet de sa mission, une lettre de Démétrius Cydonès [3], écrite à Venise peu après l'arrivée de Jean V Paléologue dans cette ville et adressée à Constantin Asanès à Mistra, nous apprend que celui-ci avait été chargé de recueillir des fonds à Mistra pour sauver de la détresse financière un empereur qui, à Venise précisément, en souffrait cruellement au point d'être devenu l'ôtage de ses créanciers.

La lettre de Démétrius Cydonès est importante à plusieurs points de vue. Cette brève notice pourtant n'a d'autre but que de proposer une solution pour deux des problèmes soulevés par cette lettre. Le premier

---

[1] Voir sur ces événements : O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*. Varsovie, 1930 ; A. A. Vasiliev, *Il viaggio dell'Imperatore Bizantino Giovanni V Paleologo in Italia (1369—1371)*, dans « Studi Bizantini e Neoellenici », 3 (1931), p. 51—193.

[2] Cf. sa notice biographique dans R. J. Loenertz, *Correspondance de Manuel Calécas:* (*Studi e Testi*, 152). Città del Vaticano, 1950, p. 73—77.

[3] R. J. Loenertz, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, I. (*Studi e Testi*, 186). Città del Vaticano, 1956, p. 102—103 (N. 71).

problème est l'identité d'un empereur que Constantin Asanès aura l'occasion de rencontrer à Mistra. Le second problème est le scepticisme de Démétrius Cydonès quant aux résultats pratiques de la mission d'Asanès.

I.

Vers la fin de sa lettre [4], Démétrius Cydonès félicite son correspondant de ce qu'il jouira à Mistra de la compagnie d'un empereur lettré et de ses conversations ; mais il craint que celles-ci ne finissent mal, car quand il s'agira de Palamas l'empereur en question le défendra contre les attaques d'Asanès. Qui est cet empereur ? On a cru qu'il s'agissait de l'empereur Matthieu Cantacuzène qui, en 1361, se retira à Mistra auprès de son frère Manuel [5]. A première vue, cette identification est vraisemblable, sûre même.

Mais on est un peu étonné de l'insistance avec laquelle Démétrius Cydonès dépeint l'interlocuteur d'Asanès comme un palamite fervent. Il n'est pas sûr que Matthieu Cantacuzène l'était. Ni lui, ni son frère Manuel d'ailleurs, n'a été impliqué dans la controverse concernant la doctrine de Grégoire Palamas. Matthieu Cantacuzène, bien sûr, a occupé les loisirs de Mistra en écrivant quelques ouvrages de philosophie et d'exégèse [6], mais il n'a pas consacré un seul paragraphe aux disputes théologiques de son temps. L'*argumentum e silentio* est de valeur, je crois, dans une époque où peu d'auteurs réussirent à rester en dehors des débats. Il est d'ailleurs difficile de voir plus qu'un acte purement juridique dans la signature par laquelle Matthieu Cantacuzène dût approuver les décisions du concile « palamite » de 1351, lors de son couronnement, en février 1354 [7].

Quand il est question, en 1370, d'un empereur lettré, avec lequel il est intéressant d'avoir des conversations prolongées à cause du trésor de souvenirs qu'il détient, mais qui défendra Grégoire Palamas avec énergie contre toute attaque, il est impossible de ne pas penser à Jean VI Cantacuzène, le moine Joasaph après son abdication de 1354. On connaît l'appui massif qu'il a donné à Palamas dès l'année 1341, et son rôle surtout dans le concile de 1351 qui avait consacré la doctrine de Palamas comme

---

[4] *Loc. cit.*, lignes 29 sqq.

[5] R. J. Loenertz, *Correspondance de Manuel Calécas*, p. 76 ; Idem, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, I, p. 103 ; Idem, *Jean V Paléologue à Venise (1370—1371)*, dans «Revue des études byzantines», 16 (1958), p. 218 ; Idem, *Démétrius Cydonès. I. De la naissance à l'année 1373*, dans « Orientalia Christiana Periodica », 36 (1970), p. 66 ; D. M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos*, Washington, 1968, p. 118.

[6] D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 120 ; H. G. Bech, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 791.

[7] Cf. P. Lemerle, *Le Tomos du concile de 1351 et l'horismos de Matthieu Cantacuzène*, dans « Revue des études byzantines », 9 (1952), p. 55—64.

doctrine officielle de l'Eglise byzantine. Après l'abdication de 1354, quand cette doctrine semblait de nouveau menacée par quelques adversaires, théologiens ou bien trop traditionalistes ou bien formés récemment à l'école de Thomas d'Aquin, Jean-Joasaph Cantacuzène s'est dépensé sans relâche comme porte-parole de l'orthodoxie, dans la composition de traités adressés à Isaac Argyre, à Jean Cyparissiote, au patriarche latin Paul, à Raoul Paléologue et à Prochore Cydonès [8].

Les dangers d'une conversation qui, de sujets anodins glisserait insensiblement vers le sujet épineux de Palamas, pour lesquels Cydonès met en garde son correspondant Asanès, n'étaient pas illusoires quand il s'agissait d'une conversation avec Jean-Joasaph Cantacuzène. On ne peut s'empêcher de penser à une conversation semblable — et Démétrius Cydonès y fait peut-être allusion —, qui s'était déroulée au monastère des Manganes à Constantinople en 1357 entre l'empereur-moine et Nicéphore Grégoras [9]. Cette conversation, commencée dans une athmosphère de simplicité et même de cordialité, était devenue une discussion véhémente dès que le nom de Palamas était tombé, et elle s'était terminée par un éclat de fureur de Grégoras [10].

Il est donc évident que c'est l'empereur Jean-Joasaph Cantacuzène, et non l'empereur Matthieu, qui correspond le mieux au portrait qu'implicitement au moins Démétrius Cydonès a peint de l'interlocuteur de onstantin Asanès.

Mais, Jean-Joasaph Cantacuzène était-il à Mistra en 1370?

Dans une lettre, écrite en 1371 à l'évêque chypriote Jean de Carpasia [11], l'empereur dit qu'il vient de rentrer à Constantinople après un voyage au sujet duquel le porteur de la lettre communiquera oralement de plus amples détails. Aucun témoignage direct n'éclaire le but de ce voyage, mais quelques indices font croire qu'il ne pouvait être que la ville de Mista. L'on sait que Jean-Joasaph Cantacuzène avait fait le voyage à Mistra et y avait séjourné pendant plus d'un an, en 1361 déjà [12]. On sait aussi qu'il s'y fixa définitivement en 1381, après la mort de son fils

---

[8] Cf. H. G. Beck, *op. cit.*, p. 731—732 ; D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 99—100 ; voir aussi : E. Voordeckers, *Quelques remarques sur les prétendus « chapitres théologiques » de Jean Cantacuzène*, dans « Byzantion », 34 (1964), p. 619—621 ; Idem, *Examen codicologique du Parisinus Graecus 1242*, dans « Scriptorium », 21 (1967), p. 288—294.

[9] N. Gregoras, XXXII, 4—26 (Bonn, III, p. 377 sqq.). Cf. R. Guilland, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926, p. 49—50.

[10] Voir aussi le passage éloquent d'une lettre que Démétrius Cydonès adressa à Jean Cantacuzène dans l'été ou l'automne de 1371 (éd. R. J. Loenertz, II, p. 355—356, N. 400) : ... σοὶ μὲν ὑπὲρ τῶν τῷ Παλαμᾷ δοξάντων ἀγανακτεῖν ἐξέσται, ... » (lignes 33—34).

[11] J. Darrouzès, *Lettre inédite de Jean Cantacuzène relative à la controverse palamite*, dans « Revue des études byzantines », 17 (1959), p. 7—27.

[12] Cant. IV, 49 (Bonn, III, p. 358—360). Pour la date, voir : D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 87—88 et n. 129.

le despote Manuel, jusqu'à sa propre mort en 1383[13]. Il est normal de supposer que c'était également vers la ville de Mistra, fief des Cantacuzènes, qu'il s'est rendu aux environs de 1370. Comme la date de son retour, l'année 1371, coïncide avec celle du retour de Jean V Paléologue à Constantinople, il est raisonnable de croire que Jean-Joasaph Cantacuzène, de sa propre initiative ou suivant le désir de l'empereur Paléologue, s'est éloigné de la capitale pendant l'absence de celui-ci en Italie, peut-être pour ne gêner en rien la régence d'Andronic IV. Dans ce cas, le départ de Jean-Joasaph Cantacuzène pour Mistra aurait eu lieu dans l'été de 1369.

La vraisemblance de son séjour à Mistra en 1370 ne repose pas exclusivement sur ces déductions logiques. Des indices d'ordre matériel conduisent à la même conclusion. On peut les trouver dans la tradition manuscrite du traité adressé à Prochore Cydonès. Ce traité a été composé par Jean-Joasaph Cantacuzène après la condamnation synodale de Prochore Cydonès d'avril 1368 et l'été de 1369[14]. Démétrius Cydonès, le frère de Prochore, lors de son retour d'Italie dans l'été de 1371, apprit avec indignation que pendant son absence Jean-Joasaph Cantacuzène avait largement diffusé ce traité à travers tout l'empire[15]. Parmi les onze manuscrits qui nous ont conservé le traité, huit appartiennent au XIV^e^ siècle et cinq de ceux-ci sont de la main de Manuel Tzycandylès, copiste particulier et ami de Jean-Joasaph Cantacuzène. Deux manuscrits de cette « édition Tzycandylès » sont datés : le *Parisinus Graecus* 1241 a été écrit à Mistra en septembre 1369, le *Vaticanus Graecus* 674 dans la même ville en juin 1370.

L'explication la plus plausible de cette étonnante activité de Tzycandylès à Mistra et à cette époque est que Jean-Joasaph Cantacuzène, quittant Constantinople dans l'été de 1369 et emportant dans ses bagages l'autographe pratiquement terminé de son traité contre Prochore Cydonès, en a confié la diffusion au zèle et au talent d'un copiste, ami dévoué, avec lequel il résidera à Mistra pendant plus d'un an.

L'empereur lettré et de surplus palamite fervent, interlocuteur de Constantin Asanès à Mistra en 1370, peut donc parfaitement être identifié avec Jean-Joasaph Cantacuzène.

---

[13] D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 91—92 avec indication des sources.

[14] L'ouvrage répond au traité Περὶ οὐσίας καὶ ἐνεργείας que Prochore Cydonès avait écrit à l'intention des pères du Synode de 1368. Le traité de Cantacuzène a été écrit en outre avant la mort de Prochore ; or celle-ci doit être datée pendant le voyage d'Italie de Jean V Paléologue et de Démétrius Cydonès. Nous ne pouvons donc pas suivre M^gr^ G. Mercati (*Notizie di Procoro e Demetrio Cidone...*, Città del Vaticano, 1931, p. 291—292) qui fait grief à Cantacuzène d'avoir écrit un traité contre quelqu'un qui, étant déjà mort, ne pouvait plus se défendre, ni G. M. Prochorov (*Publicistika Ioanna Kantakuzina 1367—1371 gg.*, dans « Vizantijskij Vremennik », 29, 1968, p. 328) qui, par contre, date le traité de Cantacuzène dans les mois qui précèdent la condamnation d'avril 1368. Pour la chronologie des événements, voir : R. J. Loenertz, dans « Orientalia Christiana Periodica », 36 (1970), p. 65—70.

[15] *Correspondance*, II, éd. R. J. Loenertz, p. 355—356 (N. 400).

II.

Le second problème soulevé par la lettre de Démétrius Cydonès à Constantin Asanès est le scepticisme de l'auteur quant aux résultats de la mission de son correspondant à Mistra.

Démétrius Cydonès doute que les « Statères » du Péloponnèse puissent remédier à la pénurie de l'empereur. La province de Morée, appauvrie, procurera à l'émissaire impérial tout au plus les moyens de poursuivre le voyage jusqu'à la capitale qui, elle seule, pourra fournir les sommes nécessaires à Jean V Paléologue [16].

Le ton méprisant de Cydonès à l'adresse du Péloponnèse contraste singulièrement avec les louanges dont lui-même, un an plus tard, dans l'été de 1371, couvre la même province dans une lettre adressée au despote de Mistra Manuel Cantacuzène [17]. Ce qu'il dit alors de la prospérité de la Morée, en comparaison des malheurs de la capitale, semble être un désaveu complet du scepticisme professé un an plus tôt dans la lettre à Asanès. Il est vrai que Démétrius Cydonès, après son départ de Venise en mars 1371, a interrompu le voyage de retour pour faire un séjour à Mistra avant de rentrer à Constantinople en été 1371, et qu'à cette occasion il a pu se faire *de visu* une meilleure opinion des conditions de vie des habitants du Péloponnèse. Mais il se pourrait que ce n'est pas là la seule raison du changement d'opinion de Cydonès.

Or, il y a trois questions qu'on ne s'est presque jamais posées et dont la solution pourrait contribuer à une meilleure compréhension des événements de Venise en 1370—1371 : 1° Quel a été le résultat de la mission d'Asanès à Mistra ? 2° Manuel Paléologue, volant au secours de son père dans l'hiver de 1370—1371, où a-t-il trouvé l'argent nécessaire pour aller sauver son père du déshonneur ? 3° Quelle a été la raison de l'escale de Cydonès à Mistra au printemps de 1371 ?

Pour éviter toute équivoque, rappelons d'abord que les soucis financiers de Jean V Paléologue [18], déjà très grands lors de son départ de Rome en mars 1370 et au moment du départ d'Ancône de Constantin Asanès, et devenus pressants au plus haut degré pendant le séjour prolongé de l'empereur à Venise, n'ont rien à faire aux négociations politiques et financières de Jean V avec la république sérénissime ; la mission d'Asanès

---

[16] *Correspondance*, I, éd. R. J. Loenertz, p. 103 (N. 71), lignes 25 sqq.

[17] *Ibidem*, p. 51—52 (N. 22).

[18] Pour la situation financière de Jean V Paléologue au cours de son voyage en Italie, voir l'ouvrage cité d'O. Halecki, ainsi que : R. J. Loenertz, *Jean V Paléologue à Venise (1370—1371)*, dans « Revue des études byzantines », 16 (1958), p. 217—232 ; J. Chrysostomides, *John V Palaeologus in Venice (1370—1371) and the Chronicle of Caroldo : a Re-interpretation*, dans « Orientalia Christiana Periodica », 31 (1965), p. 76—84.

ne semble avoir eu aucun rapport avec les tractations difficiles concernant la vente de l'île de Ténédos, ni avec le recouvrement des joyaux de la couronne donnés en gage à Venise trente ans plus tôt [19]. L'argent qu'Asanès devait réunir était destiné exclusivement à satisfaire les créanciers vénitiens qui avaient prêté les sommes nécessaires pour le voyage de Jean V en Italie, pour son séjour à Rome, à Ancône et à Venise, et pour le voyage de retour.

Les sources ne disent pas que la mission d'Asanès a été couronnée de succès. Tout ce que nous savons, c'est que l'empereur, « non pas prisonnier pour dettes comme on a eu tort d'écrire, mais tout de même prisonnier... de ses dettes »[20] à Venise, a vu arriver dans l'hiver de 1370—1371 l'argent à la recherche duquel il avait envoyé Asanès en mission quelques mois auparavant; seulement, ce n'était pas Asanès mais le despote Manuel Paléologue, fils de l'empereur, qui l'apportât à Venise [21].

Un témoin tardif, Laonic Chalcocondylès [22], nous raconte qu'un appel à l'aide pressant de l'empereur, adressé de Venise à son fils aîné Andronic Paléologue, gouvernant la capitale de l'empire pendant l'absence de son père, avait été repoussé dédaigneusement, et qu'à la place d'Andronic, le second fils, Manuel, s'était empressé pour réunir à Thessalonique l'argent nécessaire et voler au secours de son père.

Ce n'est plus sûr maintenant qu'Andronic, sous l'influence des Génois, aurait refusé ce secours pour empêcher la vente de l'île de Ténédos aux Vénitiens, parce qu'il paraît que c'est Jean V lui-même qui refusait de conclure l'accord définitif concernant la vente de Ténédos, n'en pouvant obtenir de Venise le prix souhaité [23]. On pourrait ajouter qu'il n'est pas sûr non plus que Jean V a envoyé de Venise une seconde mission ayant le même objet que celle d'Asanès.

L'explication la plus simple des événements, et la plus raisonnable vu le temps assez court entre le départ d'Ancône d'Asanès et le départ de Manuel Paléologue pour Venise, est que l'unique porteur d'un appel au secours de l'empereur a été Constantin Asanès, et qu'il a atteint l'objet de sa mission avant d'arriver chez Andronic Paléologue, c'est-à-dire déjà au Péloponnèse, où l'avait envoyé l'empereur, non sans raison ni espoir probablement, ou au plus tard à Thessalonique, l'étape suivante d'un itinéraire d'Ancône à Constantinople. Cet itinéraire, une question

---

[19] Cf. T. Bertelè, *I gioielli della corona bizantina dati in pegno alla Repubblica Veneta nel sec. XIV*, dans « *Studi in onore di Amintore Fanfani* », II, Milan, 1962, p. 89—177.

[20] R. J. Loenertz, dans « Revue des études byzantines », 16 (1958), p. 218.

[21] *Ibidem*, p. 218—219, pour les sources contemporaines quant à ce voyage de Manuel Paléologue.

[22] Édit. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 48—49 (éd. Bonn, p. 50—51). Le témoignage correspondant du Pseudo-Sphrantzès ne mérite plus d'être pris en considération.

[23] J. Chrysostomides, dans « Orientalia Christiana Analecta », 31 (1965), p. 84.

de distances par conséquent, explique pourquoi Manuel Paléologue, et non Andronic, a pu montrer de l'empressement pour aller secourir l'empereur à Venise.

Nous parvenons ainsi à la deuxième question : Manuel Paléologue, lorsqu'il entreprend le voyage de Thessalonique à Venise dans l'hiver de 1370—1371, où a-t-il trouvé l'argent qu'Asanès était venu demander au nom de l'empereur ? Etait-ce à Thessalonique, comme prétend Chalcocondylès, et comme il est naturel de le supposer, puisque Manuel était gouverneur de cette ville ? Il n'est plus sûr en tout cas que l'aide de Manuel, apportée à Venise, consistait en un trésor d'orfèvrerie religieuse, comme on l'a cru sur la foi d'un passage mal compris du chroniqueur vénitien Caroldo [24]. La confiscation de trésors religieux à Thessalonique était une opération extrêmement impopulaire, d'autant plus qu'elle devait servir en 1370—1371 à couvrir les frais d'un voyage impérial qui n'était pas de nature à susciter l'enthousiasme de l'Eglise byzantine ; c'était d'ailleurs une opération qui prenait quelque temps, tandis que les circonstances commandaient une solution immédiate.

Les sources contemporaines gardent le silence autour de cette solution immédiate à laquelle a dû avoir recours Manuel Paléologue. Ce n'est que dans un document de 1415 [25], c'est-à-dire quarante-cinq ans après les événements, que Manuel lui-même semble donner la clef du problème. Dans un prostagma, réglant un différend entre les deux monastères thessaloniciens des Saints-Anargyres et de Néa Monè, il raconte que dans l'hiver de 1370—1371, en route pour Venise et de passage dans le Péloponnèse, il avait donné à sa tante, la Basilissa N. (le prénom manque) Cantacuzène [26], un bien situé à Thessalonique, sans savoir qu'il appartenait déjà au monastère des Saints-Anargyres ; après quelques péripéties, le même bien avait été donné en 1384 par le même Manuel au monastère de la Néa Monè, en commémoration de son grand-père Jean-Joasaph Cantacuzène, décédé à Mistra en 1383 [27].

Le témoignage de Manuel est intéressant à plusieurs points de vue, dont quelques-uns ont été magistralement exposés par l'éditeur du prostagma en question. Deux aspects cependant nous intéressent particulièrement. Qui est la Cantacuzène au prénom inconnu qui porte le titre de Basilissa ? Quelle est ensuite la signification du don qu'elle a reçu de Manuel ?

---

[24] *Ibidem*, p. 77 ; R. J. Loenertz, dans « Revue des études byzantines », 16 (1958), p. 222—223 et 225—226.

[25] P. Lemerle, *Autour d'un prostagma inédit de Manuel II Paléologue. L'aulè de Sire Guy à Thessalonique*, dans *Silloge bizantina in onore di Silvio Giuseppe Mercati* (*Studi bizantini e neoellenici*, 9), Rome, 1957, p. 270—286.

[26] *Ibidem*, p. 274 : « ...ἡ μακαρῖτις θεία... βασίλισσα κυρὰ... ἡ Καντακουζηνή ».

[27] *Ibidem*, p. 274—275 : « ψυχικῆς μνήμης ἕνεκεν τοῦ ἁγίου μοι αὐθέντου καὶ βασιλέως τοῦ πάππου τῆς βασιλείας μου τοῦ ἀοιδίμου καὶ μακαρίτου κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Κανατακουζηνοῦ ».

Une Cantacuzène, tante de Manuel Paléologue et de surcroît portant le titre de Basilissa, ne peut être que Marie, fille de Jean VI Cantacuzène, bien connue pour les déboires qu'elle a eues avec son mari le despote Nicéphore II d'Epire ; après la mort de celui-ci, en 1359, elle s'etait retirée dans le monastère constantinopolitain de Kyra Martha auprès de sa mère Eugénie, l'ex-impératrice Irène [28]. L'éditeur du prostagma de Manuel Paléologue [29] ne croit pas que c'est elle la Basilissa qu'a rencontrée Manuel à Mistra dans l'hiver de 1370 1371, parce qu'il considère la retraite de 1359 à Kyra Martha comme définitive, d'autant plus que Marie y serait décédée avant 1371. Mais Marie Cantacuzène, tante de Manuel, est la seule à porter le titre de Basilissa dans la seconde moitié du XIV siècle et, ce qui est plus important, elle est encore en vie en 1370 1371, puisqu'elle sera, neuf ans plus tard, emprisonnée avec son père Jean-Joasaph Cantacuzène et avec ses sœurs Hélène et Théodora dans une prison de Galata par Andronic IV [30]. Sa présence à Mistra en 1370 1371, attestée de la manière la plus sûre par le prostagma de Manuel Paléologue, renforce la certitude de la présence de Jean-Joasaph Cantacuzène à Mistra à l'époque du voyage d'Italie de Jean V Paléologue ; elle l'y avait probablement déjà accompagné en 1361 [31].

Quelle a été alors la signification du don de Manuel Paléologue à sa tante Marie Cantacuzène, religieuse d'un monastère de Constantinople et de passage à Mistra pour y jouir de la compagnie de son père et de ses frères pendant quelques mois de vacances ? Manuel Paléologue, pressé comme il était d'aller secourir son père à Venise, pourquoi est-il passé par Mistra, pourquoi a-t-il voulu y perdre un temps précieux à rédiger un acte de donation d'un bien sis à Thessalonique, dont légalement il ne pouvait même pas disposer, et en faveur d'une tante envers qui il n'était nullement obligé ?

Tout cela n'a pas de sens, sauf dans le cas où Manuel devait passer par Mistra pour y trouver l'argent nécessaire en vue du voyage à Venise. Dans ce cas la donation improvisée en faveur de Marie Cantacuzène n'est qu'une vente camouflée ou du moins un cadeau de remerciements, donné à la famille de sa mère qui se trouvait réunie, ou peu s'en faut [32], à Mistra.

---

[28] D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 130 133.

[29] *Op. cit.*, p. 279.

[30] Voir le récit, avec indication des sources, dans D. M. Nicol, *op. cit.*, p. 91, n. 137, et p. 137, n. 5.

[31] Cant. IV, 49 (Bonn, III, p. 358, 10) ; «πανοικεσία».

[32] On doit se demander en effet si l'impératrice Hélène, épouse de Jean V Paléologue et fille de Jean VI Cantacuzène, ne s'était rendue elle aussi à Mistra pendant le voyage de son mari en Italie.

Dans ce cas il devient compréhensible, pourquoi Manuel, en 1384, destinait les revenus du même bien, dont entretemps il était redevenu propriétaire à ce qu'il croyait, à payer les commémoraisons liturgiques pour l'âme de son grand-père Jean-Joasaph Cantacuzène, mort en 1383. On comprend alors mieux l'éloge que Manuel a consacré à son grand père, quand il rédigeait ses fameux dialogues avec un « Perse »[33]. On comprend alors pourquoi Démétrius Cydonès a perdu son scepticisme de 1370, quand il s'adresse aux habitants du Péloponnèse en 1371 ; on comprend enfin que la visite qu'il y fit lors de son voyage de retour de Venise était plus qu'une simple visite d'agrément ou de courtoisie. Ce n'était pas sans raison ni sans espoir que Jean V Paléologue avait envoyé Constantin Asanès à Mistra, et ce n'était pas par hasard que Manuel Paléologue [34] a passé par Mistra pour apporter à Venise l'argent demandé [35].

Plus d'un élément, sans doute, dans cette présentation des événements est hypothétique, mais elle est fidèle, je crois, aux sources, et elle donne une réponse satisfaisante à plusieurs questions qui étaient demeurées sans solution, parce qu'on a sous-estimé souvent l'importance des Cantacuzènes dans la vie de l'Empire byzantin dans la seconde moitié du XIVe siècle.

---

[33] E. Trapp, *Manuel II. Palaiologos. Dialoge mit einem « Perser »*, Vienne, 1966, p. 6.

[34] N'oublions d'ailleurs pas qu'Asanès et Manuel Paléologue sont demeurés des amis, comme il ressort de la correspondance de celui-ci.

[35] Pas tout l'argent nécessaire, car Manuel devra rester à Venise comme ôtage jusqu'au paiement complet des dettes de son père. L'itinéraire de celui-ci entre son départ de Venise, en mars 1371, et son arrivée à Constantinople, le 28 octobre 1371, très mal connu jusqu'ici, a été jalonné de quelques étapes par le R.J. Loenertz (« Orientalia Christiana Periodica », 36, 1970, p. 67 68). L'empereur semble s'être rendu d'abord à Thessalonique (en passant par Mistra ?), ensuite à l'île de Lemnos. Cet itinéraire correspond parfaitement avec ce qu'en dit un paragraphe de la vie d'Euthyme de Tărnovo écrite par Grégoire Camblak et qui a embarrassé au plus haut degré Halecki (*op. cit.*, p. 232, n. 1) ; l argent que Jean V essayait d'obtenir d'Euthyme devait évidemment servir, entre autres, à libérer Manuel de son séjour forcé à Venise.

A 10th CENTURY LECTIONARY. A LOST MASTERPIECE OF THE MACÉDONIAN RENAISSANCE

KURT WEITZMANN
(Princeton)

The classical revival of the 10th century reached its height under Constantine VII Porphyrogenitus, the scholar on the imperial throne who personally sponsored and supervised the ambitious program of saving classical texts from oblivion by having them excerpted and published in the form of encyclopaedias [1]. In the wake of this enterprise classical texts were copied together with their pictures and these copies became the chief source and inspiration for the Byzantine miniaturists who revitalized Christian book illumination. Here too the emperor, whom Theophanes Continuatus and Liutprand of Cremona had praised as a painter in his own right [2], must have played the role of sponsor of a scriptorium in the palace which produced deluxe miniatures in a classicized style.

Fortunately three masterpieces which reflect the spirit of the revival movement in its purity are still preserved. The first is the Joshua Rotulus in the Vatican Library, cod. Pal. gr. 431, which in our opinion is the original creation of an artist who copied from an Octateuch the pictures of the first 13 chapters of the Book of Joshua, enlarged them, lined them up in frieze form and united them by a panoramic landscape, drawing his inspiration from the triumphal columns of Constantinople [3]. The

[1] K. Weitzmann, "Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance", *Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen.* Geisteswissenschaften fasc. 107, Köln-Opladen 1963 (here older bibliography). Reprinted under the title "The Character and Intellectual Origins of the Macedonian Renaissance", *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination by Kurt Weitzmann*, edit. by Herbert Kessler, Chicago, 1971. (abbrev.: "Geist. Grundl.").

[2] K. Weitzmann, *The Joshua Roll. A Work of the Macedonian Renaissance. Studies in Manuscript Illumination*, vol. 3, Princeton 1948, p. 88. (abbrev.: *Joshua Roll*).

[3] *Il Rotulo di Giosuè* (*Codices e Vaticanis Selecti*, vol. V), Milan 1905; K. Weitzmann, *The Joshua Roll*; M. Schapiro, "The Place of the Joshua Roll in Byzantine History", *Gaz. des Beaux Arts*, XXXV, 1949, p. 161; Weitzmann, "Geist. Grundl." p. 35.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. IX. 3, P. 617–640. BUCAREST. 1971

second is the Psalter in Paris, Bibliothèque Nationale cod. gr. 139, which is incomplete in its picture series, of wavering quality and perhaps not the original Renaissance creation but a copy very close to it in style and date [4]. The third is the Gospelbook in the Athos monastery Stauronikita, cod. 43, whose evangelist portraits reveal with extraordinary faithfulness the characteristics of ancient philosophers and poets in their poses, facial features and other details [5].

There must have been other Renaissance manuscripts of the palace scriptorium which have not survived, among which we would expect the most important one to have been a lectionary. An important implement of the Orthodox service, second only to the chalice, it is the only book which was adorned with precious covers in gold and enamel and studded with stones and pearls, and thus we may expect that at all times the most lavish decoration was employed on the Gospel lectionary. All great masterpieces of Macedonian book illumination left their traces in later copies. The Joshua Rotulus was used soon after its manufacture by 10th century ivory carvers [6] as well as by the 13th century illustrator of the Octateuch in Vatopedi [7]; of the Paris Psalter there exist a considerable number of copies from the end of the 10th to the 13th century [8] and thereafter, and the series of evangelist portraits of Stauronikita 43 have also been copied in various centuries [9]. In analogy, if there was, as we shall try to provide evidence, a lectionary with miniatures in the classicized style, we expect it likewise to have left traces in later manuscripts as well as in other media.

---

[4] H. Omont, *Facsimilés des Miniatures des plus anciens Manuscrits Grecs*, Paris, 2nd ed., 1929. (abbrev.: *Miniatures*); K. Weitzmann, "Der Pariser Psalter ms. grec. 139 und die Mittelbyzantinische Renaissance", *Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, I, 1929, pp. 178ff; H. Buchthal, *The Miniatures of the Paris Psalter. A Study in Middle Byzantine Painting*, London, 1938; K. Weitzmann, "The Psalter Vatopedi 761. Its place in the Aristocratic Psalter Redaction", *Journal of the Walters Art Gallery* X, 1947, p. 21ff; *Idem*, "Geist. Grundl" p. 7ff.

[5] A. M. Friend, "The Portraits of the Evangelists in Greek and Latin Manuscripts" Part I, *Art Studies*, 1927, p. 134 and pl. VIII; K. Weitzmann, "Probleme der mittelbyzantinischen Renaissance", *Jahrb. Arch. Instit., Arch. Anz.* 1933, col. 337ff; *Idem*, *Die Byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin 1935, p. 23 and pls. XXX XXXI (abbrev.: *Byz. Buchm.*); *Idem*, "Geist. Grundl." p. 30 and figs. 23 24; p. 45 and fig. 46.

[6] A. Goldschmidt — K. Weitzmann, *Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen des X. bis XIII. Jahrhunderts.* Vol. I. *Kästen*, Berlin 1930, p. 23ff. nos. 1 4 and pl. I. (abbrev.: *Byz. Elfenb.* I).

[7] Weitzmann, *Joshua Roll*, pp. 7ff. and *passim* and figs. 3—4 and *passim*.

[8] Among the best examples are: Paris, Bibl. Nat. cod. suppl. gr. 610 (Ch. Astruc, "Un Psautier Byzantin à Frontispices", *Cah. Arch.* III, 1948, pp. 106ff.); Washington, D. C. Dumbarton Oaks Collection (formerly Mt. Athos, Pantocratoros cod. 49) (S. Der Nersessian, "A Psalter and New Testament Manuscript at Dumbarton Oaks", *Dumbarton Oaks Papers* XX, 1965, pp. 153 ff); Sinai cod. 38 (K. Weitzmann, "Eine Pariser-Psalterkopie des 13. Jahrhunderts auf dem Sinai", *Jahrb. d. Osterr.-Byz. Gesellsch.* VI, 1957, pp. 125 ff.)

[9] Among the best copies are the cod. Paris Coislin 195 and the cod. Vatic. gr. 364, both still belonging to the 10th century. Friend, *op. cit.*, pp. 135 136 and figs. 99—106; K. Weitzmann, *Byz. Buchm.* p. 11 and figs. 59 60; p. 25 and figs. 192 193; Idem, "Geist. Grundl.", p. 31 and fig. 25.

For the reconstruction of the lectionary cycle, which surely must have consisted of panel-like full-page miniatures, just like the evangelist portraits and the best aristocratic Psalter pictures, four groups of monuments must be consulted. The most important of these comprises the ivories of the so-called 'malerische Gruppe' which, as its name suggests, are copied from paintings[10]. Because they are roughly contemporary with the lost archetype of the Renaissance lectionary, dating i.e. from about the middle of the 10th century, and were manufactured in Constantinople in a court atelier, perhaps even the same which produced the luxury manuscripts under consideration, they — in spite of their different medium — come closest in style and artistic conception to the lost miniatures, preserving some of their classicized flavour. The second group consists of contemporary provincial miniatures, such as those found in the lectionary fragment in Leningrad, Public Library cod. 21, which must have originated in one of the Eastern Byzantine provinces[11]. In them the classical elements have lost their vitality and the forms are simplified but not changed in their basic character. The third group is to be found in lectionaries of the post-Renaissance period which, if Constantinopolitan, are often of very high quality and still continue some of the achievements of the Renaissance, although with lesser intensity, since the 11th century had become critical of the classical elements which harbour the danger of paganism. Typical of 11th century lectionary miniatures are those on Mount Athos in the so-called Phocas lectionary of Lavra [12] and in Dionysiu cod. 587 [13]. The fourth group are miniatures which have migrated from the lectionary to other texts. Though cut off from their original text, pictorially they need not have changed at all and can, from the artistic point of view, still be considered straight lectionary pictures. Most of the representations of christological feasts in the Vatican Menologion cod. gr. 1613, which was made in still the first half of the long reign of Basil II, i.e. before 1000 [14], are direct copies from a Renaissance lectionary, and therefore primary evidence for its reconstruction.

---

[10] A. Goldschmidt — K. Weitzmann, *Die Byzantinischen Elfenbeinskulpturen des X.—XIII. Jahrhunderts*, Vol. II, *Reliefs*, Berlin 1934, pp. 13ff., 25ff., and pls. I—IX (abbrev.: *Byz. Elfenb.* II).

[11] C. R. Morey, "Notes on East Christian Miniatures", *Art Bulletin* XI, 1929, pp. 53ff. and fig. 61 and *passim*. (abbrev.; *East Christ. Min*); Weitzmann, *Byz. Buchm.* p. 59 and pls. LXVI—LXVII.

[12] K. Weitzmann, "Das Evangelion im Skevophylakion zu Lawra", *Seminarium Kondakovianum* VIII, 1936, pp. 83ff. (abbrev.: *Sem. Kond.*).

[13] Only partially published. K. Weitzmann, "The Narrative and Liturgical Gospel Illustrations", *New Testament Manuscript Studies*, ed. M. M. Parvis and A. P. Wikgren, Chicago, 1950, pp. 157 *passim* and pls. XIV *passim*. (abbrev.: "Narr. and Lit.").

[14] *Codices e Vaticanis Selecti*, vol. VIII. *Il Menologio di Basilio II*, Turin, 1907. (abbrev.: *Il Menologio*). As for the dating around the year 985 cf. S. Der Nersessian, "Remarks on the Date of the Menologion", *Byzantion* XV, 1940—41, pp. 104ff.

What then are the chief characteristics shared by all the miniature cycles of the Macedonian Renaissance? First of all, they introduce landscape and architectural motifs, thereby restoring the third dimension, which had been largely lost in the preceding centuries. Motifs of rustic villas with groups of trees are used in the Joshua Rotulus as well as the Paris Psalter. In the Stauronikita Gospels theater backgrounds and a temple within a temenos are among the motifs for which the Pompeian frescoes provide parallels. Secondly, classical personifications, though never having disappeared entirely, are used more commonly than before and in a purer classical form. Thirdly — and this is the most important factor — the Christian figures themselves become reinvigorated with a new sense of corporeality introduced by the adaptation of classical poses and drapery. In the Paris Psalter, Jesse in the Anointing of David is a classical *togatus* and the praying Isaiah is draped in a mantle of damp folds, revealing his corporeality with an almost over-exaggerated plasticity. In the case of the evangelists of Stauronikita, identifiable ancient poets and philosophers, mainly in poses of meditation, replace the traditional Gospel writer. By these criteria must be judged the pictures which we consider copies of the lost lectionary miniatures.

The iconographical program was no doubt comprised of a series of miniatures representing the great feasts. Yet while there had developed in the Middle Byzantine period a set of twelve which one finds in Church decorations in mosaic and fresco as well as in icon painting, it must be stated that there is nothing canonical about the number twelve (in some cases the number is not limited to twelve) and that a few feast pictures are interchangeable [15]. The cycle can include additional feast pictures which rank high in the hierarchical order and are artistically on a par with the original 12. This applies in particular to the two great Virgin feasts, her Birth and her Presentation in the Temple, scenes which in several iconostasis beams precede the twelve conventional feasts [16]. Furthermore, the Washing of the Feet and the Last Supper may be inserted in the cycle between the Entry into Jerusalem and the Crucifixion, as can be seen in the mosaic cycle in the naos of Daphni. It must also be taken into consideration that in a lectionary the feasts do not follow as they do in monumental art or icons the sequence of Christ's life, but the order of the celebrations of the feasts during the year. A Greek lectionary begins with the movable feasts, starting with Easter, and then continues with

[15] Cf. the tabella in Millet, *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile*, Paris, 1916, p. 23 (abbrev.: *Rech.*).

[16] G. and M. Sotiriou, *Icones du Mont Sinai*, vol. I, Athens, 1956, figs. 99, 101 (abbrev.: *Icones*).

the calendar feasts, beginning on September first. Thus the chronological sequence of events is broken up and this is one reason why in the lectionary the number of the feasts is much less fixed than in monumental art or icons. Consequently only archaeological evidence can determine which feasts were included in our postulated luxurious lectionary. We will, therefore, discuss the feasts in the sequence in which they must have appeared in the lectionary. A lost Renaissance lectionary has been proposed by the author on several occasions, but only demonstrated in isolated instances. In the following lines an attempt is made for the first time to reconstruct the miniature cycle in its totality as far as the archaeological evidence permits.

I. The Anastasis (Easter Sunday)

When one opens the lectionary the first miniature is the Anastasis in which, according to the Nicodemus Gospel, Christ leads Adam and Eve out of the Lower World. For this greatest of all the feasts the Macedonian Renaissance has created a new type of Christ, best exemplified by the lectionary in the Skevophylakion of Lavra on Mount Athos which according to tradition had been given by the emperor Phocas to Athanasios, the founder of the Great Lavra, but which because of its style must be somewhat later than the end of the 10th century (fig. 1)[17]. While previously Christ had approached Adam and offered him his hand, he now drags him out of Hell in precisely the same pose in which Heracles had dragged Cerberus out of the Lower World, and there can be little doubt that the inventor of this new composition was indeed inspired by this representation of the Heracles adventure, in which the hero is just as much victor over death as is Christ.

Yet in one respect the Lavra miniature seems to copy incompletely the Renaissance model. We believe that the 10th century miniaturist would hardly have missed the opportunity to represent Hades. Of course the Renaissance artist did not invent him, since he occurs already in pre-Renaissance representations. But while in two frescoes of S. Maria Antiqua in Rome from the early 8th century Christ is trampling on Hades, who writhes in a contorted pose[18], and in 9th century miniatures of the Pantocratoros Psalter cod. 61 Hades is tumbling down head first[19], we

---

[17] Weitzmann, *Sem. Kond.*, p. 87 and pl. $II_{,1}$; $IV_{,3}$; *Idem*, "Narr. and Lit.", p. 170 and pls. XXVIII, 2—XXIX; *Idem*, "Geist. Grundl.", p. 39 and figs. 37—38.

[18] J. Wilpert, *Die Römischen Mosaiken und Malereien von IV.—XIII. Jahrh.*, vol. IV, Freiburg, 1916, pls. 167 and 168.

[19] S. Dufrenne, *L'Illustration des Psautiers Grecs du Moyen Age*, vol. I, Paris, 1966, p. 26 and pl. 10, fol. 83 r.

would expect from a Renaissance artist a more dignified representation of the God of the Lower World. In an 11th century ivory in Lyon [20] he is depicted lying in a relaxed position on the ground, somewhat like a river god, raising his imploring hand but not being trampled upon. Such a personification fits much better the revival spirit.

II. The Incredulity of Thomas (Sunday after Easter)

In the customary cycle of the twelve feasts this scene occurs rather rarely, serving as a substitute for the Ascension, but it is found in such a majestic cycle as the mosaic decoration at Daphni. Moreover it is depicted in a full-page miniature in the 10th century lectionary fragment at Leningrad, Public Library cod. 21 [21]. This miniature has repeatedly been compared with an ivory of the 'painterly group' which, once in Nuremberg, is now in the Dumbarton Oaks Collection in Washington (fig. 2)[22]. While compositionally they agree closely, the ivory has more convincingly preserved the Renaissance character by employing or rather exploiting to the limit the classical drapery motif of the arm in the sling of the mantle, and by adhering to more natural human proportions and balanced poses. What both share is the restraint of action, in that Thomas does not touch Christ's wound but points at it, and Christ is not recoiling from the physical contact but making a gesture of invitation. This feeling for restraint is an expression of the Byzantine artist's aristocratic nature which made him receptive to that type of classical art which is similar in attitude and sentiment.

Another feature shared by miniature and ivory is the background. All that was required iconographically was a closed door, as seen e.g in the mosaic of Hosios Lucas [23], but in the ivory the door is set within a wall and crowned by a cornice with classical ornaments from which draperies hang down and are tucked up over the wall. These elements hark back to a garden gate in a temenos wall, best exemplified by a Roman fresco of the Farnesina in Rome, and it is characteristic of the working method of the Renaissance miniaturists that a motif such as this is used

---

[20] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 77, no. 218 and pl. LXX.

[21] Morey, *East Christ. Min.*, p. 68 and fig. 65.

[22] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 28, no. 15 and IV: fig. 9; Weitzmann, "Ivory Sculpture of the Macedonian Renaissance", *Kolloquium über Frühmittelalterliche Skulptur Vortragstexte*, 1970, Mainz, 1971 (in print) (abbrev.: "Ivory Sculpture"); *Idem, Catalogue of the Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection. Ivories* (in print).

[23] E. Diez—O. Demus, *Byzantine Mosaics in Greece. Hosios Lukas and Daphni*, Cambridge, Mass., 1931, p. 66 and figs. 10—11 (abbrev.: *Byz. Mosaics*).

in different contexts, e.g. as the background of evangelist portraits belonging to the same group of Renaissance creations as those of the Stauronikita Gospels [24].

III. The Ascension (Thursday of the 6th Week after Easter)

Among the 10th century ivories there is a unique casket now in the Museum at Stuttgart, whose lid is decorated with the most classicized representation of Christ's Ascension which has come down to us (fig. 3)[25]. Whereas the ascending Christ in the mandorla, lifted by angels, is rather conventional, it is in the representation of the Apostles that the artist strays from the traditional. A certain amount of agitation has always belonged to this scene where the Apostles express their astonishment, but in this ivory the artist used a greater variety of unusual poses and gestures and he spaced the Apostles so that their motions become more effective and indelibly impress themselves on the mind of the beholder. Most notable is the second figure at the lower left who, seen from the back, swings around in a dancing movement and indeed seems to be derived from a dancing Maenad. Another highly emotional figure is the Apostle at the upper left of the Virgin, who hides his face in his hand — a motion rather contradictory to the joyfulness shared by all the others. It is a brooding pose, resembling that of the brooding Agamemnon from a Sacrifice of Iphigenia and we believe it quite likely that this scene indeed had inspired the ivory carver [26], knowing that this very scene of the Euripidean tragedy, though admittedly without the Agamemnon, has been copied on one of the Byzantine ivory caskets [27] which, after all, were made in the same workshop as the Ascension plaque. The spacing of the Apostles — this also is highly unusual — was achieved by placing the second row of figures on a higher plane as if on the dais of a stage setting; the elevated ground on which the Virgin stands also looks more like a theater prop than a natural hillock. A pre-iconoclastic icon at Sinai [28] is a typical example of the traditional Ascension, against

[24] The best parallel is the picture of St. John in a Gospelbook in the Vatican cod. gr. 364. Weitzmann, "Geist. Grundl.", p. 31 and fig. 25 where also the Farnesina fresco is reproduced on fig. 26.

[25] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 30, no. 24 and pl. VII.

[26] Weitzmann, "The Survival of Mythological Representations in Early Christian and Byzantine Art and their Impact on Christian Iconography", *Dumbarton Oaks Papers* XIV, 1950, p. 62 and figs. 34—37.

[27] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* I, p. 30, no. 21, pl. IX, 21b and text fig. 10.

[28] Sotiriou, *Icones* I, figs. 10—11; II, p. 25.

which the classicizing innovations of the Stuttgart ivory must be measured. Some of its Apostle types were too revolutionary to take root in Byzantine art of the 11th century and thereafter.

IV. Pentecost (Pentecost Sunday)

There is no outspoken Renaissance creation for a Pentecost picture and it seems quite likely that the subject never lent itself to remodelling in the classical spirit or to the addition of supplementary features. The one 10th century lectionary with full-page miniatures, Leningrad cod. 21, which does contain the Incredulity of Thomas in a typical Renaissance setting (cf. p. 622), includes a stately composition of the Pentecost (fig. 4)[29], not essentially different from that in the well-known Gregory manuscript in Paris, cod. gr. 510, dated between 880 and 886 [30], i.e. shortly before the Renaissance began. There are only a few trimmings of the revival style in that the draperies are hung over the cornice of the architecture and that more Apostles have their arms in the slings of their mantles, both features having been noted also in the Thomas picture.

There were apparently special conditions with regard to the creation of a generally acceptable scheme for the Pentecost. Both the pictures in the Paris Gregory and the Leningrad lectionary still reflect a cupola composition projected onto a two-dimensional plane, so that the Apostles who originally sat in a full circle are now squeezed onto a curved bench and below them are two of the original four groups of the nations which were conceived to fill the spandrels under the cupola. The model was most likely the famous cupola of the Apostle Church in Constantinople [31] and it may well have been the impact of this rather unique compositional scheme and the need to adapt it to a miniature scale which prevented the artists of the 10th century from going any further in the adaptation of classical elements.

V. The Raising of Lazarus (Saturday before Palm Sunday)

For the Raising of Lazarus [32] the most typical Renaissance creation is once more an ivory of the painterly group (fig. 5)[33], a plaque in the Berlin Museum which apparently belonged to the same set of great feasts

[29] Morey, *East Christ. Min.*, p. 73 and fig. 85.

[30] H. Omont, *Miniatures*, p. 25 and pl. XLV; A. Grabar, "Le Schéma Iconographique de la Pentecôte", *Sem. Kondakov.* II, 1928. Repr. in *L'Art de la Fin de l'Antiquité et du Moyen Age*, vol. I, Paris, 1968, pp. 615ff.

[31] Weitzmann, "Narr. and Lit.", p. 165 and pl. XXIII.

[32] Millet, *Rech.*, pp. 232ff.

[33] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 28, no. 14 and pl. IV.

as the Doubting Thomas (fig. 2). As in the latter the most pronounced classical element is the background architecture which in the Lazarus scene, taking place in the open, is even less motivated than in the Thomas scene, where at least the big door is a required element of iconography. The carver almost overloads the picture with architectural features not rendered in plausible spatial relationships. This may in part be the result of the transformation of painting into carving, but perhaps not entirely, since miniatures of the Macedonian Renaissance also show at times lack of clarity in their spatial relationships. Behind Christ and Lazarus there is a wall surmounted by a colonnade and behind this structure emerges a column carrying an architrave with a very classical cornice which in a contradictory manner rests on the tomb in the foreground. A corresponding structure rises behind Christ and the group of Apostles. Yet unclassical are the cupolas lined up above these two cornices, cupolas which clearly derive from Byzantine Church architecture and prove the eclectic character of the Macedonian Renaissance. There is not much the artist could or wanted to change in the figure composition. As expected, Christ would be represented standing at ease in an almost elegant pose, and the same ease can be felt in the group of Peter and Paul behind Christ, the one turning to the other as if engaging in conversation. In contrast, the two sisters, the servant holding his nose and the mummy of Lazarus are strictly traditional.

VI. The Entry into Jerusalem (Palm Sunday)

The focal position which the ivories of the painterly group assume in our reconstruction is revealed also in the representation of the Entry into Jerusalem [34]. A plaque again in the Berlin Museum (fig. 6)[35] has an addition which, as far as our knowledge goes, occurs only in this one instance : under the feet of the ass there sits on the ground in a crouching position a boy who is clearly an adaptation of the classical *spinario* [36]. Yet this addition was hardly made for mere decorative purposes or for the sake of introducing a classical figure *per se*. In the Middle Ages the *spinario* had become a symbol of idolatry [37] and in this particular place in the Entry it signifies subjugation under Christ, the Triumphator in the Adventus.

While it is customary in Byzantine art to depict Christ riding sidesaddle on the ass, this contrappostic pose in the ivory is somewhat

[34] Millet, *Rech.*, p. 255ff.
[35] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 25, no. 3 and pl. I.
[36] Weitzmann, "Geist. Grundl.", p. 38 and fig. 33.
[37] W. S. Heckscher, "Dornauszieher", *Reallex. zur Deutsch. Kunstgesch.* IV, 1958, p. 294.

mannered, the result of an attempt to make the pose as lively and dramatic as possible, thus adhering to principles of Hellenistic art. Again there is an overemphasis on the right arm resting in the sling, shared also by the two Apostles next to Christ. Traditional on the other hand is the boy led by the hand [38], and also the boy carried on the shoulders, motives with a biblical tradition in representations of Exodus. The same can be said for the boys in the tree, yet here the carver makes a subtle change : in the tradition as it is seen in the Rossano Gospels [39] one boy climbs up and a second tries to pull him up. In the ivory this second boy is replaced by one in a dancing pose which ill fits the context. Apparently he is copied from a putto of a rosette casket where this type occurs frequently [40] and it must be emphasized again that our plaque and the rosette caskets are products of the same workshop.

VII. The Washing of the Feet (Maunday Thursday)

The Washing of the Feet [41] is our third example in a row from the Berlin Museum, which owns a particularly splendid collection of examples of the painterly group (fig. 7)[42]. Again the architectural motives, especially the elaborately ornamented cornice and the love for overhanging draperies play their part in enhancing the classical flavour.

Iconographically, Christ drying Peter's feet rather than washing them is traditional, as is Peter's pointing at his head, a literal pictorialization of a Gospel phrase (John XIII ; 9). An important innovation occurs however in the group of the Apostles. Traditionally, as seen in the Leningrad lectionary miniature [43] and in an icon of Sinai [44] (the former to be dated around the middle and the latter in the first half of the 10 th century), the Apostles all stand in a solid group while they await their turns. In the ivory the two Apostles in the foreground behind Peter are busily engaged preparing themselves by removing their sandals [45]. One of them is in a seated and the other in a standing position. The inspiration for these new types, through which the scene is greatly enlivened and thereby humanized, apparently did not come directly from classical models, but rather from Old Testament ones which on their part were

---

[38] As e.g. in the Paris Gregory cod. gr. 510. Omont, *Miniatures*, pl. XXXVIII.
[39] A. Munnoz, *Il Codice Purpureo di Rossano*, Rome, 1907, pl. II.
[40] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* I, pl. IX, 21 c; XII, 26 g; XVII, 31b and elsewhere.
[41] Millet, *Rech.*, p. 310ff.
[42] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 28, no. 13 and pl. IV.
[43] Morey, *East Christ. Min.* p. 83 and fig. 96.
[44] Sotiriou, *Icones*, fig. 33.
[45] Weitzmann, "Ivory Sculpt." (in print), pl. 2.

based on the classical tradition. Both are typical for Moses loosening his sandals, the seated type being well preserved in the Regina Bible in the Vatican, cod. Reg. gr. 1, another masterpiece of the Macedonian Renaissance [46], and the standing type in the Octateuch of Smyrna [47]. In this as in other examples the Byzantine artist was guided not only by a desire for formal enrichment, but by an identity of meaning as well. In this particular case the newly introduced types were never again abandoned but were permanently incorporated into the iconography of this scene.

VIII. The Last Supper (Maunday Thursday)

A companion piece to the Washing of the Feet is the Last Supper [48], each illustrating one of the two special readings (τοῦ νιπτῆρος) of Maundy Thursday. Unfortunately there has survived no 10th century ivory or miniature by which a new iconographical concept can be demonstrated, and yet that innovations were made, along the same lines as those for the Washing of the Feet, can be deduced from a miniature of a lectionary on Mt. Athos, Dionysiu cod. 587 (fig. 8)[49] which dates around the middle of the 11th century and was surely made in an imperial scriptorium because of its direct dependence on the famous Basil menologion in the Vatican, cod. gr. 1613. Here we have, if we are not mistaken, the earliest example in which the Apostles are sitting all around the table and are not confined behind it. In contrast to the uniformity of the Apostles at the rear of the table, for each one in the foreground the artist tried to devise an individualized pose, seating them either with their legs in front of the bench, behind it or astraddle. The reduction of the size of the miniature, which in the archetype must have been full-page, and the incipient hardening of the style which takes place in the course of the 11th century, must assume responsibility for the lack of fluency of movement which characterizes the Apostles in the ivory of the Washing of the Feet. Even so, compared with the only slightly later, similar composition in the Gospel-

---

[46] *Miniature della Bibbia Cod. Vat. Regin. Greco 1*, Milan 1905, pl. 10.

[47] D. C. Hesseling, *Miniatures de l'Octateuque Grec de Smyrne*, Leyden, 1909, pl. 51 no. 156.

[48] For the iconography cf. Dobbert, "Das Abendmahl Christi", *Repert. f. Kunstwiss.* XIII, 1890, pp. 281ff; XIV, 1891, pp. 175ff.; XV, 1892, pp. 357ff.; XVIII, 1895, pp. 376ff.; Millet, *Rech.*, p. 286ff.

[49] Unpublished. For other miniatures of this lectionary cf. Weitzmann, "Narr. and Lit.", pp. 157 *passim* and pls. XIV, XVI–XVII, XX–XXI, XXIV–XXVI, XXXII; *Idem*, "Byzantine Miniature and Icon Paintings in the Eleventh Century", *Proceedings of the XIIIth Intern. Congress of Byz. Stud.*, 1967, pp. 209ff. and pls. 3, 6, 24, 30; *Idem*, "An Imperial Lectionary in the Monastery of Dionysiu on Mount Athos. Its Origin and its Wanderings", *Rev. Et. Sud–Est Europ.* VII, 1, pp. 239ff.

book in Parma, cod. Palat. 5, where all the Apostles in the foreground are seen uniformly from the back [50], one realizes just how much agitation and bewilderment is still preserved in the Dionysiu miniature. It is all the more effective as it contrasts with the figure of Christ lying on a *kline* that had been traditional throughout the centuries.

The wall with the cornice, the two flanking tower-like buildings and the draperies make the setting a perfect counterpart to the Berlin ivory of the Washing of the Feet.

IX. The Crucifixion (Good Friday)

The most classicized Crucifixion scene [51] of the 10th century is once more an ivory of the painterly group, now in the Metropolitan Museum in New York (fig. 9)[52]. Christ, represented with a well-modelled body of harmonious proportions, stands at such ease on the suppedaneum that the beholder is hardly aware of His suffering. John stands in an equally elegant, balanced pose with his hand raised in a motion revealing pensiveness rather than grief, and the crossed arms of the Virgin also suggest introspection rather than sorrow. Yet while in these three figures, despite their relaxed mood, the artist still feels rather strongly bound to the traditional iconography, there is one remarkable innovation, the reclining figure of Adam at the foot of the cross replacing the traditional skull, usually placed in a little cave in the hill of Golgotha [53]. The pose of Adam is that of a classical river or mountain god, a stock figure in the repertory of the Renaissance artists, as it appears frequently in the Joshua Rotulus. Now it will be remembered that we assumed a similarly reclining figure to exist in the Renaissance archetype of the Anastasis, for which an ivory plaque in Lyon (cf. p. 622) is the best known example. In both cases the figure leans on his right elbow and the only difference is that in the Anastasis Hades points to Christ who is stepping on the broken gates of Hell, whereas the Adam of the Crucifixion embraces the cross. Thus the ivory carver adapted from the lectionary the same figure pose for Hades and for Adam, and this is the reason for a certain ambiguity which has led some scholars to believe that the figure under the cross was also meant to represent Hades rather than Adam.

---

[50] Millet, *Rech.*, p. 573 and fig. 608.
[51] *Ibid.*, pp. 396ff.
[52] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 26, no. 6 and pl. II.
[53] Weitzmann, *Geist. Grundl.* p. 38 and fig. 34.

X. The Deposition from the Cross (Good Friday)

The Deposition from the Cross within the cycle of the twelve feasts is expendable, but it does occur fairly frequently in the Byzantine ivories, following the Crucifixion, as a scene equal in importance to other great feast pictures [54]. Unfortunately, within the painterly group, where it does occur twice, in a plaque in Munich [55] and another in the Victoria and Albert Museum in London (fig. 10)[56], it was executed by masters inferior to those who carved some of the other feast pictures (figures 2, 3, 5–7, 9) but nevertheless they clearly reflect innovations of far-reaching importance. Whereas Joseph of Arimathaea is busily engaged in removing the nail from Christ's left arm, the Virgin takes the right arm, already freed, with great tenderness. In the Deposition of the Gregory manuscript in Paris, cod. gr. 510 from 880–886, the Virgin stands quietly aside, an inactive beholder just as in the Crucifixion [57], and we are led to believe that the new iconography, introducing a human touch which goes hand in hand with the revival of classical forms, is a creation of the Macedonian Renaissance.

Of even greater significance is the invention of an altogether new scene, the Bewailing of Christ, the Threnos. At this very time it begins to replace the older Entombment iconography which in the Paris Gregory miniature cited above follows the Deposition as an independent episode in a narrative cycle [58]. Moreover, instead of placing the new Bewailing scene alongside the Deposition, it is in the London plaque arranged below it, separated by a groundline rather than a frame. By this means the artist attempts to combine the two scenes in such a way that a unity of space and thereby the effect of a single feast picture is achieved [59]. The essential elements of the new scene are: 1) that Christ, instead of being carried into the tomb, is laid on the ground; 2) that the Virgin, displaying the same tenderness as in the Deposition is bending over Christ and embracing His body, thus forming the nucleus which gives rise to the Pietà; 3) that Nicodemus and Joseph of Arimathaea are leaning over Christ's feet which they have just laid to the ground, and finally,

---

[54] Millet, *Rech.*, pp. 467 ff. (La Descente de croix); pp. 489ff. (Le Thrène).

[55] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 30, no. 22 and pl. VI.

[56] *Ibid.*, p. 30 no., 23 and pl. VII.

[57] Omont, *Miniatures*, pl. XXI.

[58] K. Weitzmann, "The Origin of the Threnos", *De Artibus Opuscula* XL. *Essays in Honor of Erwin Panofsky*. New York, 1961, pp. 476ff. and pls. 161–166..

[59] Similar attempts to unite two separate episodes on a common ground are found in other creations of Renaissance miniaturists as e.g. in the painting of the Paris Psalter, cod. gr. 139, with the scenes of David's fight against Goliath and the latter's decapitation (K. Weitzmann, "Prologomena to a Study of the Cyprus Plates", *Metropolitan Museum Journal* III, 1971, pp. 99ff. and figs. 2–4).

4) — a motif not preserved in the London plaque but in other ivories [60] and many miniatures — that John is taking up Christ's limp left hand to kiss it. In my study of the Threnos [61], I tried to demonstrate that this new composition was, from the point of view of both form and content, inspired by a representation of the Bewailing of Actaeon, who is laid to the ground by a woman, perhaps Actaeon's nurse, while Autonoë, his mother, bends over his dead body and takes up his left arm, thus combining two actions which in the Threnos are distributed over the Virgin and John. This parallel shows clearly that the grief and tender love which are so characteristic of the Virgin's behaviour in both the Deposition and the Threnos are features which the Renaissance artist developed under the impact of classical models.

XI. The Birth of the Virgin (September 8)

The Birth of the Virgin, which in Daphni is placed prominently among the mosaics of the naos [62] and in an iconostasis beam on Sinai precedes the cycle of the twelve feasts [63], must surely have existed as a full-page miniature in a lectionary although none has survived. But we do have a splendid copy in the Vatican Menologion, cod. gr. 1613, made for Basil II (fig. 11)[64], which there can be little doubt was copied from a Renaissance lectionary [65]. As for St. Anne, who lies in a contrappostic pose on the couch, and the motif of the Washing of the Child, the artist relied heavily upon a representation of the Birth of Christ (cf. p. 632 and fig. 13) and it is quite conceivable that the model had a second midwife, who poured water into the basin, a figure which occurs in both the Daphni mosaic and the Sinai icon. The Renaissance character of the mother in childbed and the washing of the babe will be discussed in connection with the Birth of Christ (p. 632) and we shall confine ourselves at present to a discussion of the food-bringing women and the general setting. While the first woman is mostly hidden by the bed, the artist takes the oppor-

---

[60] E.g. the ivory in Constance, Rosgarten Museum (Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* p. 75, no. 208 and pl. LXVIII.

[61] Cf. note 58, p. 487.

[62] Diez-Demus, *Byz. Mosaics*, p. 74 and fig. 105.

[63] Cf. note 16.

[64] *Il Menologio*, p. 22.

[65] Proof can be seen in the first miniature which depicts the scene of the book of Isaiah given to Christ in the Synagogue (Luke IV, 16—22), a scene proper for September first. However, the compositional scheme is clearly that of the Mission of the Apostles which, in a lectionary, occurs at the end of the movable feasts and before the beginning of the calendar year. Only with a lectionary before him could the menologion painter have combined form and content of these two subsequent but heterogeneous scenes. Weitzmann, "Narr. and Lit.", p. 169 and pl. XXVIII.

tunity of depicting the other two fully visible, one in a serpentinata motion and the other in a very statuesque pose. Both are heavily draped in garments copied from classical models, partly misunderstood and partly purposely changed. It is of particular interest for understanding the working process of a Renaissance miniaturist that he has partly covered up the bare breast of the woman at the right with a small inserted piece of cloth, fastened over her right shoulder. This is precisely the method which the illustrator of the Joshua Rotulus used to cover the one bare breast of the personification of the city of Gabaon [66], while the figure of Melodia in the Paris Psalter which derives from the same classical model [67] preserved the classical bareness.

Most typical is the background. In the left half, the painter used precisely the same classical formulae which we see in the Joshua Rotulus in the scene of Achan's Trespassing [68] : a tower-like building, a long wall, a kind of pergola where the two intersect, and trees emerging behind the pergola. Admittedly some of the rustic charm of this motif as depicted in the Joshua Rotulus has been lost in the menologion miniature, but the elements are all there. Moreover, at the right side of the menologion picture one notices the hanging drapery falling upon the wall which we have seen in a few other pictures (figs. 2, 4, 7, 8). Likewise a classical feature, it is taken from another context and proves the pasticcio technique of the Renaissance artists.

XII. The Presentation of the Virgin in the Temple (November 21)

That this second great Virgin feast existed as full-page miniature in a lectionary is proved by the Athos manuscript Panteleimon cod. 2 from the 11th — 12th century, where, as a matter of fact, the scene is distributed over two full pages.[69] Here the picture essentially agrees with that of the Vatican Menologion of Basil II[70] and the Sinai iconostasis beam [71] mentioned in connection with the Virgin's Birth. In all these scenes — and this is the standard version — Joachim and Anna, followed by the candle-bearing, undefiled daughters of the Hebrews, lead the little daughter to the priest, who stands before the altar under the ciborium. Behind, seated on a marble throne on top of the presbyter

[66] Weitzmann, *Joshua Roll*, p. 65 and fig. 65.
[67] Weitzmann, "Geist. Grundl." p. 9 and colorplate 3.
[68] Weitzmann, *Joshua Roll*, fig. 26 and 63.
[69] Unpublished. For other miniatures and bibliography of this manuscript cf. Weitzmann, *Illustrations in Roll and Codex*, 2nd edition, Princeton, 1970, p. 153 and figs. 142—143.
[70] *Il Menologio*, p. 198.
[71] Sotiriou, *Icones*, figs. 99 and 101.

bench, the Virgin is repeated, nourished by an angel who brings a loaf of bread.

Among the first-rate ivory plaques of the painterly group there is one, again in the Berlin Museum, which shows the Presentation with very characteristic variations (fig. 12)[72] by which one can recognize the artistic devices of the Renaissance artist. The candle-bearing daughters rather than the parents follow the Virgin child; yet the first of the daughters does not carry a candle but makes a pointing gesture which really should belong to St. Anne. The artist's intention was to depict the parents not in their original function of presenting the child, but as an intimate conversation group which allows him to use the formula of a classical rhetorician type for Joachim, and at the same time to stress the elements of human relations.

The ivory carver replaces the ciborium and the presbyter bench by a two-story colonnade, placing the Virgin in the second story. This structure, distorted as it may appear in the ivory copy, reflects the elements of a Roman *scenae frons*. This is by no means surprising if one realizes that theater backgrounds were extensively used by Renaissance painters for the backgrounds of the evangelist portraits and in one case even for a David scene in the Paris Psalter [73].

XIII. The Birth of Christ (December 25)

The same imperial lectionary, the so-called Phocas evangelion in the Stevophylakion of Lavra which is our best representative of the new Anastasis iconography (p. 621 and fig 1)[74], has also the most classicized Nativity picture (fig. 13) [75]. The Virgin turns around in a contrappostic pose, just as does St. Anne in the Birth of the Virgin (fig. 11) — a pose motivated by the artist's desire to let her observe the washing of the new-born babe. If these two parts of the composition do not meet in the desired manner, this shortcoming must be attributed to the copyist, already too far removed from the Renaissance archetype and not sufficiently interested in the human touch it implies. The washing of the Christ child had, as a motif, existed in pre-Renaissance painting, but there, e.g. in the fresco of the cemetery of S. Valentino in Rome [76],

[72] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 28, no. 11 and pl. IV.
[73] Weitzmann, "Geist. Grundl.", p. 26 and colorplate 5 and fig. 22; p. 33 and figs. 28—30 and textfig. A.
[74] Cf. note 12.
[75] *Ibid.*, p. 89 and pl. II, 2; Weitzmann, "Narr. and Lit.", p. 177 and pl. XXX.
[76] K. Weitzmann, *The Fresco cycle of S. Maria di Castelseprio*, Princeton, 1951, p. 55 and pl. XXIV, 54 (abbrev.: *Castelseprio*).

the Christ child stands upright in the basin, whereas the more genre-like scene with one midwife holding the babe in her arms while a second pours water is based on the influence of the washing of the Dionysus child by the nymphs, for which a sarcophagus in the Museo Capitolino provides the best example.[77] The conflicting drapery elements of the pouring nymph permit the conclusion that in the classical model only her legs and hips were wrapped in a garment, and that the Christian painter added the dress of the upper of the body—a process comparable to that which we observed in one of the serving women in the Birth of the Virgin (p. 631 and fig. 11). From the same classical tradition can be derived the pose of the Virgin : in a fresco, now lost, in the Domus Aurea in Rome [78], Semele lies on a couch and turns around for the same purpose, to watch the washing of the new-born Dionysus.

The love of rich, contrappostic poses extends also to the pensive Joseph, for whom a classical archetype must also be assumed; whether it was a pensive Odysseus like that from the Casa dei Cinque Scheletri in Pompeii [79] or a similar type can no longer be determined with certainty.

Some of these Renaissance elements also occur in one or another of the ivories of the painterly group [80], but no individual plaque has preserved so much of the classical flavour as the Lavra miniature. All examples include the Annunciation to the Shepherds but not the Adoration of the Magi. The latter may well have been an independent scene as it is in the mosaics of Hosios Lukas [81] and the menologion of Basil II [82], but the Annunciation to the Shepherds most likely was part of the lectionary archetype.

XIV. The Circumcision of Christ. (January 1)

Admittedly the Circumcision would rarely occur in a cycle of the great feasts, but its inclusion here is based on two kinds of evidence. First there is a quatrain which is variously attributed to Johannes Mauropus (= Euchaites) (11th century) or Theodoros Prodromos (12th century)[83] which includes the Circumcision in a cycle of the dodecaortos. Secondly, the Vatican menologion which in the case of the Birth of the Virgin (p. 630 and fig. 11) has proved its very close dependence on a Renaissance lectionary, includes for the feast of the Circumcision a picture

[77] *Ibid.*, pp. 37ff and pl. XXIII, 48.
[78] *Ibid.*, pp. 37ff and pl. XXII, 47.
[79] *Ibid.*, p. 36 and pl. XXII, 46.
[80] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, pls. II, 4; II, 5; V, 17; VIII, 25.
[81] Diez-Demus, *Byz. Mosaics*, fig. 83.
[82] *Il Menologio*, p. 272.
[83] Millet, *Rech.*, pp. 21 and 23.

(fig. 14)[84] which likewise shows a very decisive feature from the classical repertory. The priest stands in front of a building meant to represent the synagogue of Bethlehem. Actually we deal with a structure whose elements can all be derived from the Porta Regia of a Roman *scenae frons* : the columns, here turned into pilasters, on which the curtains are fastened, the conch above and the wall in the foreground barring entry to the building and best explained as a misunderstood hyposcenium wall. These are the elements which form the background of so many evangelist portraits, e.g. that in the Mark picture of the 10th century Gospels in Oxford, Bodl. Lib. cod. Auct. E. V. 11 where, however, there is missing the conch which may be seen in the Mark picture of the 10th century Gospelbook in the Athos monastery Philotheu 33 [85].

In the usual representation of the Circumcision, the Virgin sits and holds the Christ child in her lap, while Joseph stands behind and a young Israelite is actually performing the rite. So it appears in the 11th century lectionary Vatican cod. gr. 1156 [86], but the miniature of the menologion is differently conceived. By representing Joseph and the Virgin standing side by side and holding the Christ child between them, the artist's intention was to depict an intimate parent group just as in the Presentation of the Virgin (fig. 12) where Joachim and Anna form a group which is quite comparable in human sentiment. It also was the intention of the Renaissance artist to represent the rabbi, i.e. the priest himself and not a servant, not actually performing the rite but only approaching with the intention of doing so.

XV. The Baptism (January 6)

There were apparently limitations upon the extent to which the Renaissance artist could revitalize the scene of the Baptism of Christ in the classicizing taste, since the key figures — Christ standing in the Jordan, John the Baptist raising his hands over Christ's head and angels flanking Christ from the other side — were predetermined in their positions and poses. Yet the Baptism in the Vatican Menologion (fig. 15)[87] reveals a serious attempt not only to represent Christ in harmonious proportions and the angels with greater plasticity, but especially to depict John the Baptist with an Herculean body which is contrary to the accepted

---

[84] *Il Menologio*, p. 287. Weitzmann, *Castelseprio*, p. 80 and pl. XXX, 73.

[85] Weitzmann, "Geist. Grundl.", p. 26, colorplate 5 and fig. 22.

[86] Unpublished. For the manuscript in general cf. Weitzmann, "Byzantine Miniature and Icon painting in the Eleventh Century", *Proceedings, XIIIth Internat. Congress of Byz. Studies*, Oxford, 1966, London, 1967, p. 219 and figs. 32—33 (here further bibliography).

[87] *Ibid.*, p. 208 and pl. 1 ; *Il Menologio*, p. 299.

convention stressing his ascetic, emaciated body. Most impressively are the classical forms stressed in the figure of Peter, who holds a scroll like a man of letters. With Andrew turning to him, the artist forms once more an intimate group, similar in sentiment to those of Joachim and Anna (fig. 12) and Joseph and the Virgin (fig. 14).

In the menologion miniature there is missing only one element which we feel sure a Renaissance artist would not have omitted, namely the personification of the Jordan. While this personification had been associated with the scene of the Baptism through all centuries and had been rendered in very different poses, we expect for the Renaissance lectionary a type which would conform to other personifications of this particular workshop tradition. The primary group of monuments to be consulted are once more the ivories of the painterly group. In a rather small scene — one of four which formed the center of a triptych — in a plaque of rather average quality in Quedlinburg [88] one notices a reclining river god seen from the back and leaning on a water urn with a mantle slung around his upper legs, who agrees in every respect with the river god Jordan on the second sheet of the Joshua Roll [89], i.e. a work which we assume to have been made in the same scriptorium as the archetype of the Renaissance lectionary.

XVI. The Presentation in the Temple (February 2)

In the Presentation in the Temple also the possibilities for change seem to have been limited. They are confined to subtle alterations within each figure, whose place in the composition is unalterable, and there are no architectural or other elements added for the sake of a more classical appearance. Once more the miniature of the Vatican Menologion (fig. 16)[90] seems to be the closest adherent to the Renaissance archetype, and whatever innovations there are can best be determined by a comparison with the Presentation scene in the Paris Gregory cod. 510 [91], likewise the product of an imperial scriptorium and made only a few decades earlier. In the menologion miniature Joseph, carrying his doves, is depicted in a more vivid motion and with greater plasticity; the Virgin holds the Christ child who anxiously clings to His mother in very typical baby-like behaviour, resisting being handed over to the priest, and the old Simeon is rendered in garments which cling to his body as if damp, a

[88] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 31, no. 25 and pl. VIII.
[89] Weitzmann, *Joshua Roll.*, figs. 5 and 85.
[90] *Il Menologio*, p. 365.
[91] Omont, *Miniatures*, pl. XXXII.

device frequently employed for the prophets in the Paris Psalter [92] and intended to emphasize the corporeality to the utmost.

However the prophetess Anna, who is depicted in the most individualized manner, is unfortunately omitted in the Gregory miniature. In the mosaic of Hosios Lucas [93] which, though dating in the early 11th century, shows in many ways a traditional iconography, Anna is represented in a frontal pose raising her right hand before her breast and looking rather unconcernedly at the beholder. In contrast, Anna in the menologion is depicted in a visionary ecstasy, her head, that of an old, almost haggard woman, raised towards Heaven and seen in a rare profile view; her right arm is raised to give added emphasis to her upward glance while in her lowered left hand she holds a scroll. This is precisely the type which we find almost three centuries later on the Pisa pulpit of Nicolo Pisano [94], where it was generally derived from that of Phaedra's nurse in a Roman sarcophagus of the camposanto of Pisa. [95] However, the pulpit figure is in every respect closer to our miniature than to the Roman relief. This is not the place to raise the question of whether Nicolo could also have been familiar with a Byzantine Presentation scene, but if the Anna figure of the pulpit was indeed inspired by a figure of Phaedra's nurse, this derivation would also apply to Anna in the Byzantine miniature. The source would then in either case have been a representation from the Euripidean *Hippolytos*, which was hardly accessible to the miniaturist through a Roman sarcophagus but rather through a classical painting. This is by no means a far-fetched assumption if we realize that the influence of an illustrated Euripides in 10th century Byzantium can be demonstrated in other instances such as a David scene in the Paris Psalter which is based on the *Iphigenia at Aulis* of Euripides. [96]

XVII. The Annunciation (March 25)

For the scene of the Annunciation [97] it is difficult to form an adequate picture of the Renaissance creation, because the most elucidating sources fail us in this case. There is no important ivory of the painterly group where this scene occurs only once, small and insignificant, on a triptych wing in Munich [98], and the Vatican Menologion, which contains

[92] H. Buchthal, *The Miniatures of the Paris Psalter*, London, 1938, pls. X–XIV.
[93] Diez-Demus, *Byz. Mosaics*, p. 56 and fig. 5.
[94] G. Swarzenski, *Nicolo Pisano*, Frankfurt, 1926, p. 14 and pl. 7.
[95] *Ibid.*, pl. 20.
[96] K. Weitzmann, "Euripides Scenes in Byzantine Art", *Hesperia* XVIII, 1949, pp. 177 ff. and pls. 32–36; *Idem*, "Geist. Grundl.". p. 33, figs. 28–30 and textfig. A.
[97] Millet, *Rech.*, pp. 67ff.
[98] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 30, no. 22 and pl. VI.

only the first half of the ecclesiastical year, stops with the end of February. However it has been demonstrated that the imperial lectionary on Mt. Athos, Dionysiu cod. 587 from the middle of the 11th century [99], had used the Basil Menologion directly so that its Annunciation picture (fig. 17)[100] can justifiably be assumed to copy either the lost menologion picture or the picture in the reconstructed Renaissance lectionary directly. In the small but delicate miniature from Dionysiu, the Virgin is depicted seated, occupied with spinning and slightly recoiling at the approach of the angel. It is the angel figure which is most peculiar in that it is depicted in a strangely ambiguous pose, striding and at the same time lifted from the ground; the moment is shown in which the angel has come flying into the room and is just about to put his feet down to the ground. There is known to me only one parallel to this angel, and this is in one of the frescoes of Castelseprio, the date of which has been much disputed, but in my opinion is the 10th century [101], in which case it would be reasonable to assume that this particular type of angel is a creation of an artist of the Macedonian Renaissance. In Early Christian art the angel appears in two different forms, either flying from Heaven as in the mosaic of the triumphal arch in S. Maria Maggiore in Rome [102] or the incised ivory pyxis from Kertsch [103], or walking on the ground. The conflation of these two types in our miniature has a peculiar dramatic effect in harmony with similar endeavors of the Renaissance artist.

The background has the typical elements of the classicized architecture, the tower with an adjoining wall from behind which a tree is emerging. The turning of the precinct wall into an arcade may already be a fusion of two originally separate features, as in general one has the feeling of an ornamentalized architecture which is somewhat removed from the Renaissance archetype.

XVIII. The Metamorphosis (August 6)

In the Metamorphosis [104] the same situation prevails as in the Annunciation: there remains no ivory of the painterly group with this subject and the Basil Menologion no longer comes into play. Thus we introduce once more a miniature of the Dionysiu lectionary as the second

[99] Cf. note 49.

[100] Weitzmann, *Castelseprio*, p. 46 and fig. 53; *Idem*, *Aus den Bibliotheken des Athos*, Hamburg 1963, p. 69 and colorplate.

[101] K. Weitzmann, *Castelseprio*, p. 19 ff.

[102] H. Karpp, *Die Frühchristlichen und Mittelalterlichen Mosaiken in Santa Maria Maggiore zu Rom*, Baden-Baden, 1966, pl. 7.

[103] C. Cecchelli, *La Cattedra di Massimiano*, Rome, 1936—38, fig. on p. 155.

[104] Millet, *Rech.*, pp. 216ff.

best witness (fig. 18)[105]. In addition we deal here once more with one of the most hieratically composed feast pictures where the possibilities for alteration are more limited than in others. As far as the figures are concerned there is comparatively little variation in the group of Christ between Moses and Elijah, and the difference of either all three or of Christ alone standing in the mandorla does not affect our problem. But there are some variations in the Apostle group compared with the older one depicted in the Paris Gregory, cod. gr. 510[106], and the 9th century Chloudoff Psalter in Moscow[107], which apparently reflects the iconography of the lost mosaic of the Apostle Church, known through the ekphrasis of Nicolaos Mesarites[108]. According to this text and as seen in the 9th century miniatures, James is protecting his eyes against the glaring light of Mount Tabor, but in the Dionysiu miniature James turns his back, his right arm calmly resting in the sling of his mantle. Though more classical in appearance, this pose weakens the meaningfulness of the scene, as has happened in other instances where changes were made for mere formal reasons.

Another innovation occurs within the landscape setting. Three separate hills are arranged in two planes separated by gorges into which the figures of Peter and James are placed in such a way that their lower parts are hidden by the central hill, giving the impression that they are just emerging from behind[109]. This artistic device of depicting figures emerging from behind hills is consistently used in the Joshua Rotulus[110] and is to be understood as an attempt by the Renaissance artist to reintroduce three-dimensional space under the influence of classical models.

XIX. The Koimesis (August 15)

Like the Metamorphosis, the Koimesis also is so hieratically conceived that there is little leeway for instilling the Renaissance spirit. As in some other pictures, the Renaissance influence is almost entirely confined to the extent to which the corporeality and the drapery of the Apostles are classicized. But in this respect the copies vary from each other considerably, a fact which on the one hand proves that within

---

[105] K. Weitzmann, "A Metamporphosis Icon or Miniature on Mt. Sinai", *Starinar* XX, 1969, p. 420 and fig. 4.

[106] Omont, *Miniatures*, pl. XXVIII.

[107] K. Weitzmann, *Byz. Buchm.*, p. 55 and pl. LXI, 366.

[108] Weitzmann, *Starinar* XX, 1969, p. 416.

[109] For a parallel of this feature cf. the full-page miniature of the lectionary in the Athos monastery Panteleimon cod. 2 (H. Покровзкни *Евангелiе въ Памятникахъ Иконографiй*, S. Petersburg 1892, p. 197 and fig. 93.)

[110] Weitzmann, *Joshua Roll*, figs. 1, 5, 9, 13, 19, 22, 31, 34, 37.

the period of the Renaissance the artists had a certain amount of freedom in the adaptation of classical types, and on the other hand makes it more difficult to reconstruct the archetype by too stringent a method.

On the splendid ivory of the painterly group in Munich decorating the cover of the Reichenau Gospels made for Otto III[111], the composition is so compressed that the artist could develop his predilection for strong corporeality only in the figure of Paul standing at the foot of the bier, while for the two Apostles behind him he had to content himself with an emphasis on the sling motif. In the sumptuous miniature of the lectionary of Lavra from which we have chosen the Anastasis and the Nativity (figs. 1 and 13), the Koimesis composition[112] is not quite so pressed as in the ivory, permitting Peter to take a place equal to that of Paul, and in both figures the damp drapery clings to the body in an exaggerated manner similar to that in some of the prophet figures of the Paris Psalter[113]. In a miniature of the lectionary in Dionysiu, cod. 587 (fig. 19)[114], however, the Apostles move about with greater freedom than in the two examples cited above, and from this point of view it seems closer to the archetype, although with regard to corporeality the figures have lost some of their strength. In both apostle groups the artist chooses to single out a pair in conversation, a device which we have found in other compositions we ascribe to our lectionary archetype (cf. figs. 5, 8, 12, 15). Moreover of the three examples here quoted the Dionysiu miniature is the only one with an architectural setting, colonnaded buildings with draperies hanging over their cornices — features which, though simplified, are based on the classical repertory.

We do not claim that the cycle of the Renaissance lectionary which we have tried to reconstruct is complete. On the contrary there are indications that it may have possessed a few more stately full-page miniatures. Often closely associated with the Annunciation is the Visitation, either attached to it or forming an independent miniature. Moreover the Vatican monologian, which surely copied a whole set of pictures from a Renaissance lectionary, has e.g. a picture of the Conception of St. Anne (celebrated on December 9)[115] with a landscape setting which corresponds so well to that in the scene of the Virgin's Birth (fig. 11) that a derivation

---

[111] Goldschmidt-Weitzmann, *Byz. Elfenb.* II, p. 25, no. 1 and pl. I. Another Koimesis plaque of the painterly group formerly in the Kofler Collection at Luzern is now in the museum of Houston, Texas, H. Schnitzler — F. Volbach — P. Bloch, *Skulpturen, Elfenbein etc. Sammlung Kofler*, Luzern, 1964, p. 13, no. 13.

[112] Weitzmann, *Sem. Kond.* p. 92 and pl. III, 1. Idem, "Narr. and Lit.", p. 172 and pl. XXXI.

[113] cf. p. 635 and note 91.

[114] Unpublished.

[115] *Il Menologio*, p. 229.

from the same source seems assured. As a matter of fact, the wall with the cornice, the pergola and the trees breathes even a purer classical air in the Joachim and Anna picture. One would also expect that the lectionary had an important miniature at the beginning of the ecclesiastical year at September 1, and again the Vatican Menologion offers its representation of the Mission of the Apostles as the most logical choice [116].

It has become evident that the degree of classicizing in the feast pictures varies greatly. More hieratic compositions like the Baptism, Metamorphosis or Koimesis are less apt than more genre-like subjects such as Birth scenes for the infusion of classical elements. This is only natural and to some extent differences of this kind exist also in the Joshua Roll and the Paris Psalter, in which the bucolic scene of David pasturing the flock is more inducive to the insertion of classical elements than e.g. the narrative of the Jonah story. Considering the inherent difficulties in adding classical elements to the most sacred series of pictures in Christian art, one can only be amazed at the extent to which these artists of the Macedonian Renaissance have gone within the limits of Byzantine convention. However, one must admit that the time was not yet ripe for a permanent reintegration of the classical tradition within Christian culture. The 11th century was a strong reaction against these classicizing tendencies, and although the Palaeologan period tried, to some extent, to hark back to the 10th century tradition, it was only in 15th century Florence that a thorough amalgamation of the Christian and the classical heritage was achieved.

---

[116] *Il Menologio*, p. 1; Weitzmann, "Narr. and Lit.", p. 169 and pl. XXVIII, 1.

vophylakion. Lectionary. Fol. 1v: Anastasis.

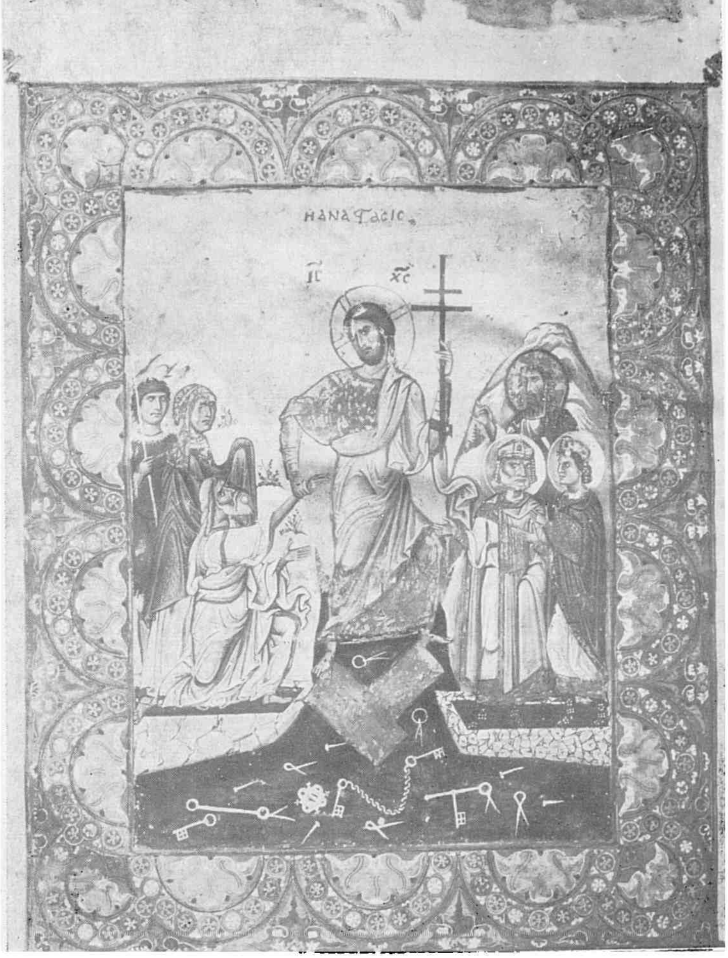


Fig. 2. — Washington, D. C., Dumbarton Oaks Collection. Ivory: Doubting Thomas.

Fig. 3. — Stuttgart, Schlossmuseum. Ivory: Ascension of Christ.

Fig. 4. — Leningrad, Public Library Cod. 21. Fol. 14 v : Pentecost.

Fig. 5. — Berlin, Staatl. Mus. Ivory : Raising of Lazarus.

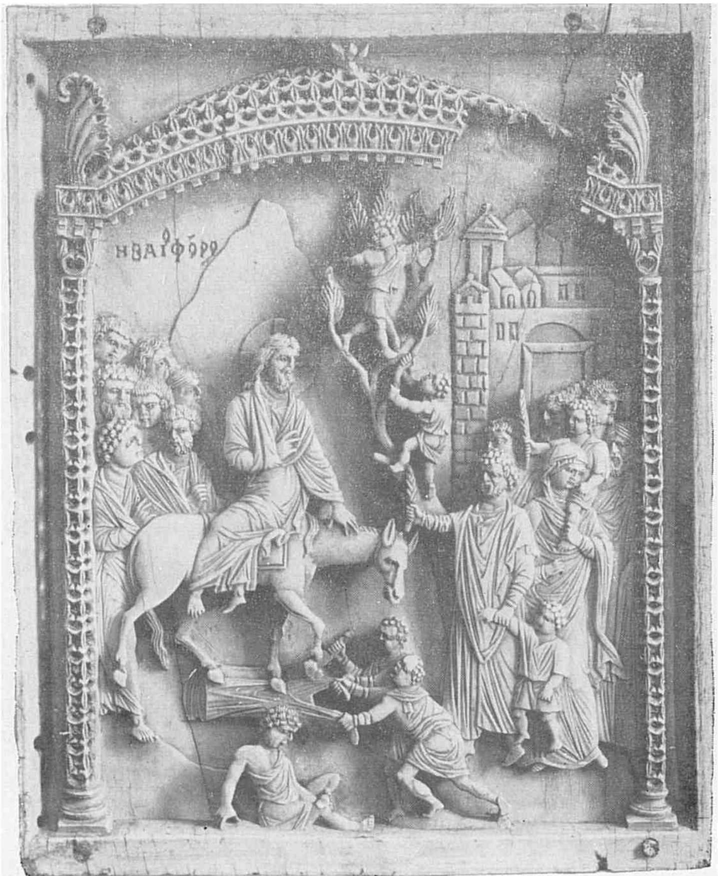


Fig. 6. — Berlin, Staatl. Mus. Ivory : Entry into Jerusalem.

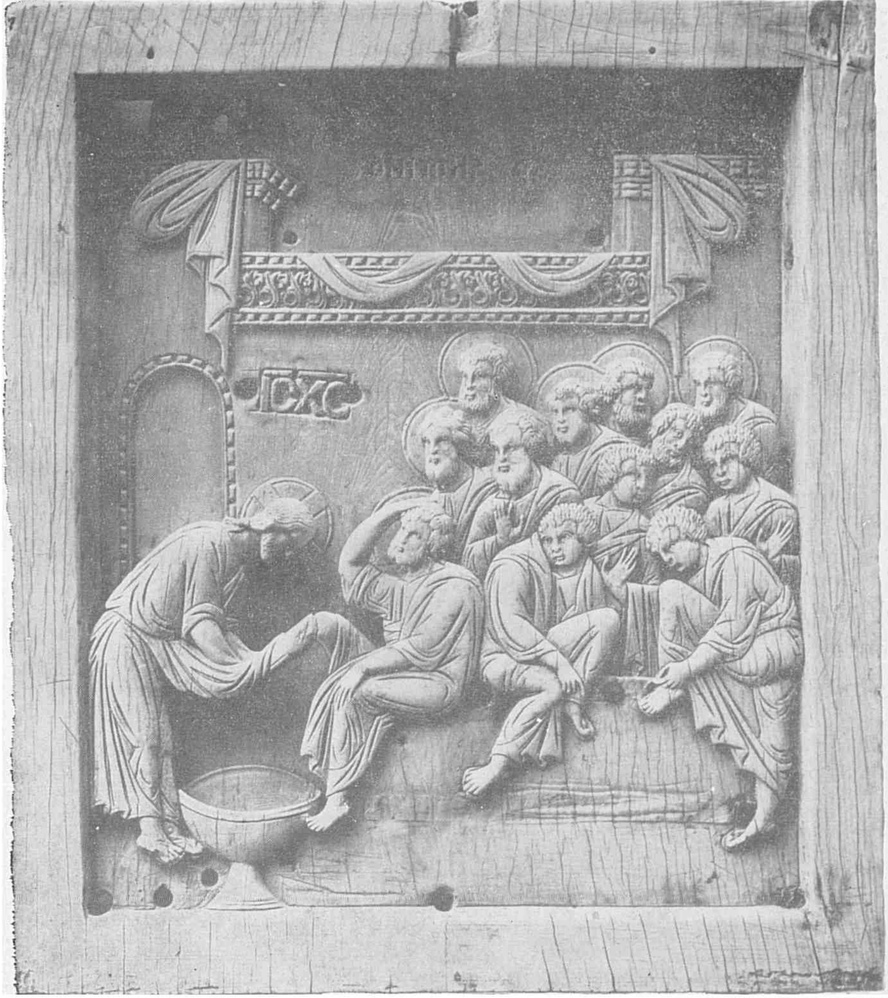


Fig. 7. — Berlin, Staatl. Mus. Ivory : Washing of the Feet.

Fig. 8. — Mt. Athos, Dionysiu, cod. 587. Fol. 53r :

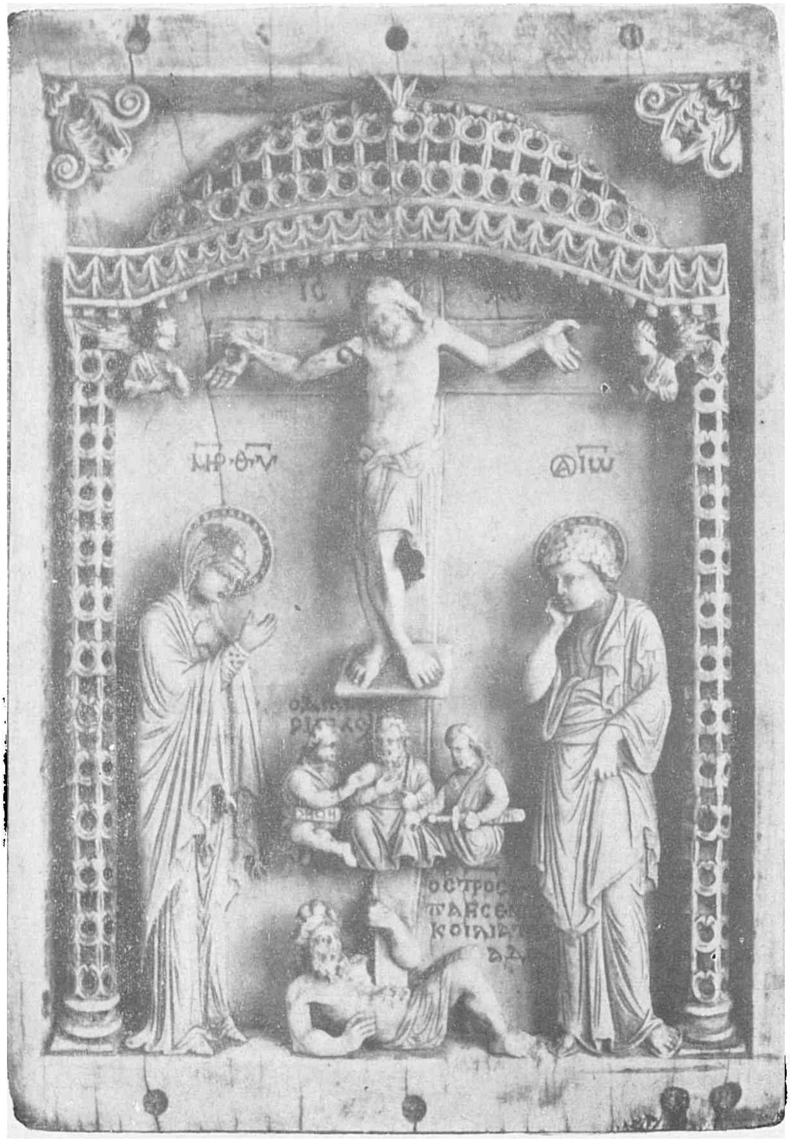


Fig. 9. — New York, Metropolitan Museum. Ivory : Crucifixion .

Fig. 10. — London, Victoria and Albert Museum. Ivory (detail): Deposition and Threnos.

Fig. 11. — Vatican. Cod. gr. 1613. Pg. 22 : Birth of the Virgin.

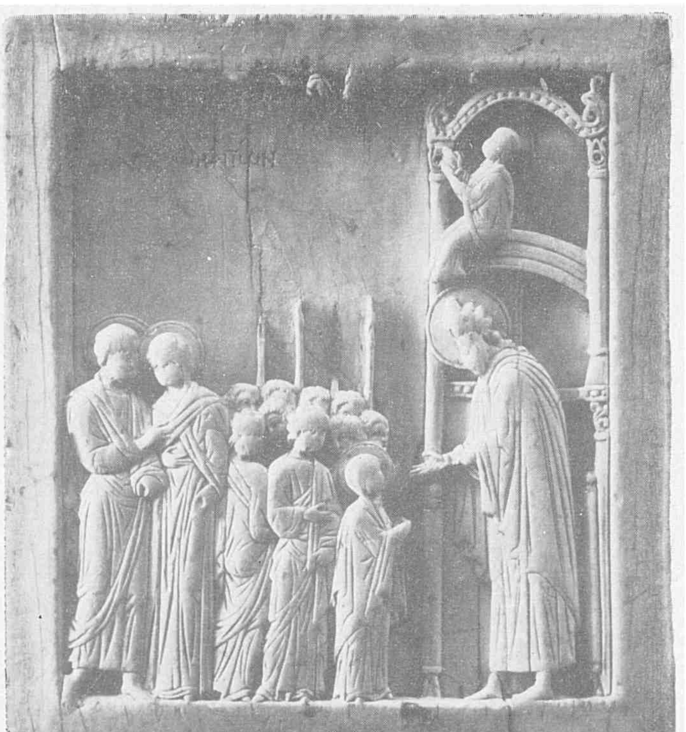


Fig. 12. — Berlin. Staatl. Mus. Ivory :

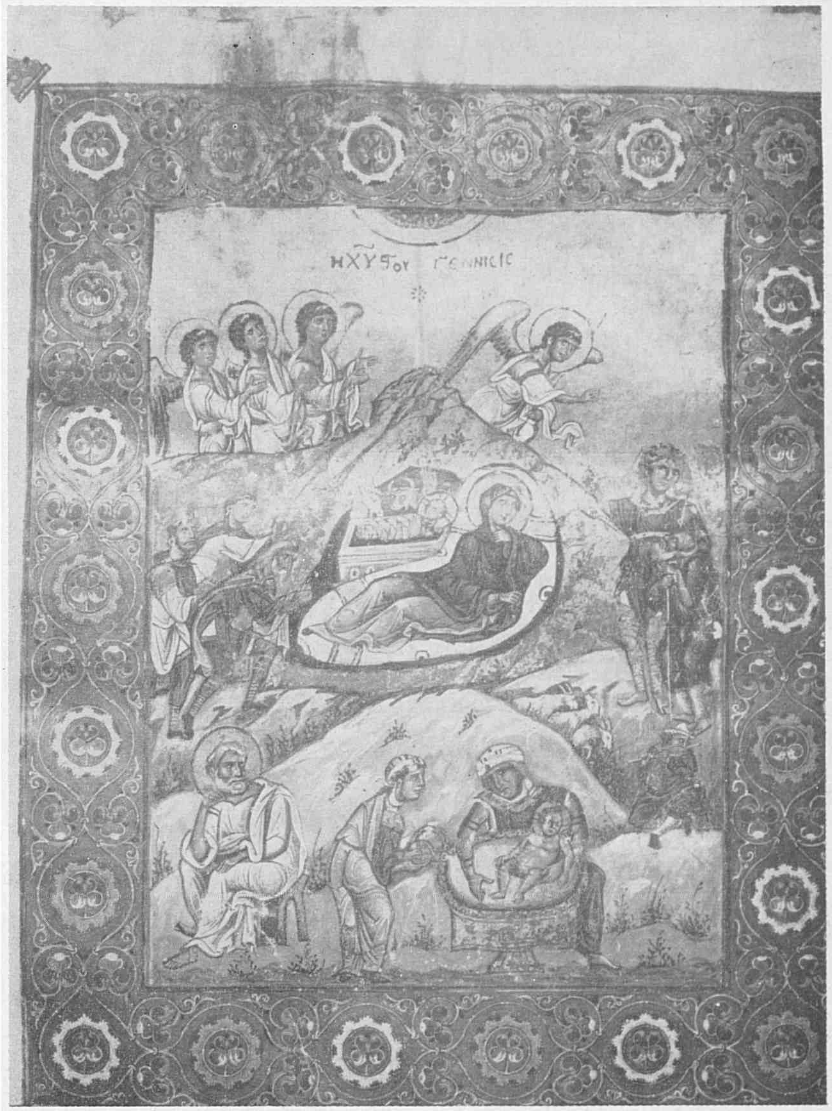


Fig. 13. — Mt. Athos, Lavra, Skevophylakion. Lectionary. Fol. 114v : Birth of Christ.

Fig. 14. — Vatican. Cod. grec. 1613. Pg. 287 : Circumcision.

Fig. 15. — Vatican. Cod. grec. 1613. Pg. 299 : Baptism.

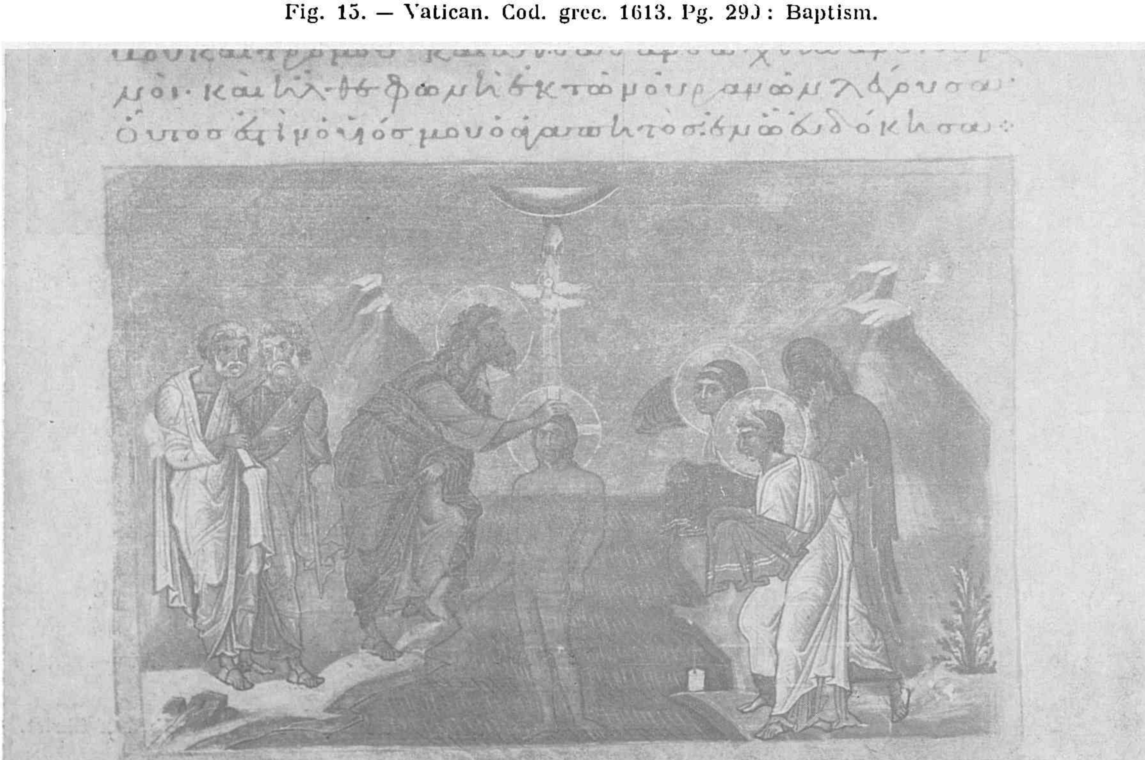


Fig. 16. Vatican. Cod. grec. 1613. Pg. 365: Presentation in the Temple.

Fig. 17. — Mt. Athos, Dionysiu, cod. 587. Fol. 150r: Annunciation.

Metamorphosis.

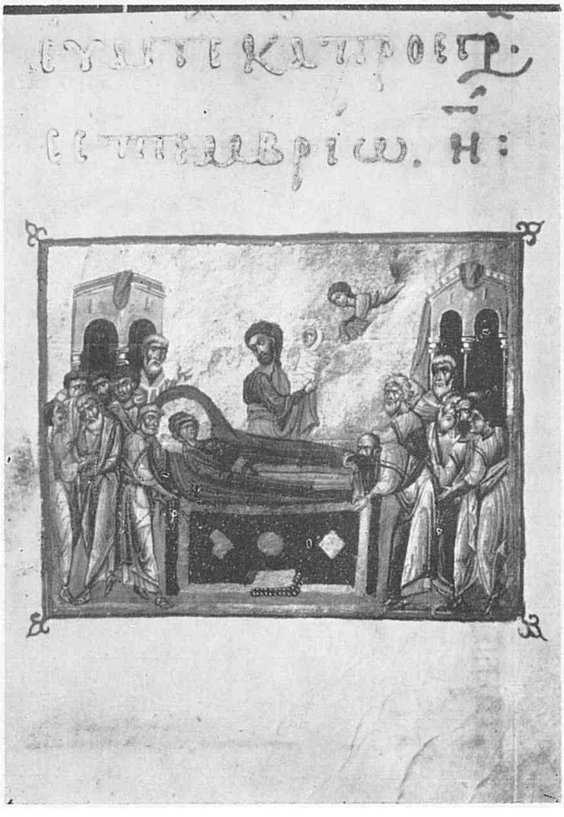


Fig. 19. — Mt. Athos, Dionysiu, cod. 587. Fol. 164v ; Koimesis.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H.M.) ; NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA (N.-Ş.T.) ; J. IRMSCHER-Berlin, RDA (Irm.) ; ALEXANDRU DUŢU (A.D.) ; MARIA-ANA MUSICESCU (M.-A.M.).

PETRE DIACONU, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Editions de l'Académie de la R.S. de Roumanie, Bucarest, 1970, 158 p. (Bibliotheca Historica Romaniae, 27).

Les Petchénègues parlaient une langue apparentée à celle des Cumans, de la famille turque. Chassés de la région de l'Oural et de la Volga par les Khazars et les Ouzes en l'an 889, ils ont à leur tour repoussé vers l'ouest les Hongrois, qui sont arrivés dans la Hongrie d'aujourd'hui ; puis, entre les années 900 et 950, ils sont descendus du Don vers le Danube, ils se sont alliés à Igor en 944 et à Svjatoslav en 968—971, ils ont attaqué à plusieurs reprises l'Empire byzantin, ils ont été vaincus en 1091 par les Byzantins alliés aux Cumans, ils leur ont porté une dernière attaque en 1122, enfin en 1150 on les rencontre en Serbie luttant à côté des Hongrois. A partir de cette date, ils ne sont plus mentionnés dans les sources et ils se sont fondus peu à peu dans la masse des autres populations plus nombreuses qu'eux, non sans laisser des traces dans la toponymie des régions respectives. Pour mieux connaître les Petchénègues il serait nécessaire d'entreprendre à la fois une étude comparative des sources et des recherches englobant des disciplines diverses, dans le genre de celles pratiquées par A. Kollautz pour les Avars. Malheureusement, la culture matérielle de Petchénègues est bien moins connue que celle des Avars, les données étant sporadiques et souvent contradictoires dans les sources byzantines. Du reste, la mise en valeur même de ces sources était incomplète et par endroits peu concluante, de sorte qu'un réexamen critique du problème vient à propos. L'auteur du présent ouvrage a abordé le sujet, après une minutieuse assimilation des sources littéraires, archéologiques, numismatiques, cartographiques et ethnographiques. La linguistique a été laissée de côté délibérément par l'auteur, vu que dans le stade actuel des recherches on ne dispose pas encore d'un répertoire des noms communs ou de lieux hérités des Petchénègues. Il a, en revanche, accordé toute son attention aux sources narratives, ne faisant appel aux connaissances plutôt sporadiques des autres domaines qu'en tant que moyens auxiliaires pour la confrontation et le contrôle de ces sources. Aussi les résultats obtenus par l'ouvrage intéressent-ils en premier lieu les byzantinologues, vu le nombre important de suggestions et de rectifications chronologiques ou géographiques qu'il renferme et dont il faudra désormais tenir compte.

Ainsi, entre autres, l'auteur propose une modification en ce qui concerne l'avance des Petchénègues vers le Danube. Selon lui, ceux-ci se seraient trouvés vers l'an 950 à peine sur la ligne du Siret, et non pas au Danube, ainsi qu'il semble résulter des informations de Constantin Porphyrogénète. L'auteur fonde sa thèse sur un argument *ex silentio* et aussi sur un argument d'ordre général, à savoir que les Petchénègues sont absents dans la civilisation de Dridu, datée du X^e siècle, et que leur venue aurait eu pour effet de « faire cesser le cours de la vie des autochtones dans les établissements » (p. 23). Nous doutons, pour notre part, que la pénétration d'éléments nomades dût forcément modifier de manière brusque et radicale le mode de vie des autochtones.

Nous estimons que l'interprétation du terme ὄχθαι τοῦ ποταμοῦ (Skylitzès-Cédrénus, Bonn, 1839, II, p. 412) dans le sens de « la rive droite du Danube » est juste. A notre avis, l'auteur a bien traduit également l'expression ἀνεμύγνυντο ἀλλήλοις (*op. cit.*, p. 599) par « ils se mêlaient, ils allaient de l'un à l'autre, ils avaient des relations réciproques », et non par « ils étaient mélangés, c'étaient des populations mélangées », comme l'ont fait d'autres historiens.

Nous considérons, de même, comme fondée la critique faite par l'auteur aux tentatives de localiser dans la Dobroudja du Nord ou en Valachie le lac Ozolymne, décrit par Anne Comnène (éd. Leib, II, p. 104) et comme convaincante son argumentation situant ce lieu quelque part à proximité de la ligne Pliska-Varna, plus précisément autour de la localité de Pliska, où il existait des marécages qui ont été asséchés par la suite. L'auteur présume que, pour sa description du lac Ozolymne, Anne Comnène a eu comme modèle le lac Maiotis, actuellement connu sous le nom de mer d'Azov et opine que le nom d'Ozolymne dériverait, par une étymologie populaire, d'Azov + le grec λύμνη « lac ». Mais cette explication est difficilement admissible, car dans la langue grecque byzantine il existait l'appellation de ὀζολύμνη « lac nauséabond ». Le lac Ozolymne, qu'Anne Comnène décrit comme grand et profond, capable de supporter des navires, correspondrait plutôt au lac de Varna (Varnensko ezero), qui a 14 km de longueur, 2 km de largeur et une profondeur moyenne de 10 m. *Hekaton Bunoi*, « Les cent collines », étaient probablement le plateau de Momino, qui a 300 m d'altitude et s'étend sur une zone de 400 km² entre les rivières Kamča, Provadijska Reka et la mer Noire. De telles hauteurs, qui abritent aujourd'hui non moins de 22 villages, pouvaient impressionner par leur nombre et pouvaient facilement recevoir le nom de « Les cent collines ».

H. M.

LENNART RYDÉN, *Bemerkungen zum Leben des heiligen Narren Symeon von Leontios von Neapolis*, Uppsala, 1970, 155 p. (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Graeca Upsaliensia, 6).

L'auteur a édité la vie de Symeon Salos de Leontios, de Naples, qui a vécu au milieu du VII^e siècle, d'abord dans *Studia Graeca Upsaliensia*, 4 (Uppsala, 1963), puis dans *Sources chrétiennes* (Paris, 1969). Dans la présente étude, il entreprend un examen linguistique plus détaillé de ce texte rempli d'éléments populaires authentiques, qui intéresse au plus haut point les historiens de la langue grecque. L'expression ἀπὸ ὀφθαλμοῦ λαμβάνειν (163,1) correspond au roum. *a se deochea*, « tomber malade de ce qu'on vous a jeté le mauvais œil », qui suppose en latin une expression analogue *de oculis*, d'où dérive le substantif roumain *deochi*, « puissance magique attribuée par les superstitieux à certaines personnes de rendre malades

ceux sur lesquels ils jettent un regard de méchanceté ou d'envie ». Pour ἄρτι καὶ ἄρτι à comparer les expressions parallèles roumaines *iară și iară, cînd și cînd, odată și odată, unde și unde, unul și unul.* On relève une parfaite correspondance avec le roumain, de même, dans les expressions ἀεὶ καὶ εἰς ἀεὶ = *odată și pentru totdeauna,* « une fois pour toutes » et δδε καὶ δδε = *cutare și cutare,* « un tel et un tel ». L'impératif στά = στῆθι provient du langage des militaires et était certainement populaire (cf. notre étude *Les termes de commandement militaires latins dans le Strategicon de Maurice,* dans « Revue roumaine de linguistique », XIV, 1969, p. 261—272). En ce qui concerne ὥρες καὶ ὥρες , voir le parallèle roumain *ore și ore,* « des heures à la file » (en allemand, « stundenlang »). Le mot φούσκα « une boisson alcoolique » a proliféré en Italie méridionale (cf. G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris, Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität,* Tübingen, 1964, p. 549—550). La famille de l'ancien στύφω comprend aussi στύππη, d'où en latin *stuppa,* « étoupe » et *stuppare,* en roum. *astupa,* « remplir », en all. *stopfen.* Πανδούριον était probablement un emprunt du latin *pandura* qui se retrouve dans les langues romanes : v. it. *pandura,* esp. *pandurr ia,* pg. *bandurra,* « mandoline » (cf. W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch,* Heidelberg, 1935, n° 6192). Le sens conservé en portugais confirme l'opinion de l'auteur suivant laquelle πανδούριον était un instrument musical à cordes, et non à vent.

H. M.

M. CORTELAZZO, *L'influsso linguistico greco a Venezia,* Pâtron, Bologne, 1970, LXVIII, 383 p. (Linguistica, 2).

L'auteur s'est informé sur les emprunts grecs dans les langues sud-est européennes, après quoi il a exploré méthodiquement les sources vénitiennes, où il a décelé 278 grécismes actifs et 138 passifs. Les premiers se répartissent comme suit : la nature (18), la mer (87), la maison et l'homme (64), la société (55), le commerce (26), termes affectifs et abstraits (28). La plupart appartiennent à la navigation et au commerce, tandis que l'agriculture et la vie pastorale font entièrement défaut. Les emprunts sont présentés en ordre alphabétique, mais chaque terme comporte sa propre histoire, de sorte qu'il est possible au lecteur de se faire une image d'ensemble de la stratification et de la diffusion géographique des grécismes dans l'Italie du Nord-Est. Ceux-ci ne coïncident que dans une faible mesure avec ceux du roumain et des langues slaves méridionales, vu que les Roumains et les Slaves ont surtout emprunté les termes concernant l'organisation ecclésiastique et l'organisation d'Etat, alors que les Vénitiens ont adopté en premier lieu des termes du domaine du commerce et de la navigation.

On pourrait faire quelques objections : *cafetan,* attesté au XVII^e^ siècle, semble être plutôt un turcisme (cf. roum. *caftan*) ; *cata* est un héritage du latin et a occupé une aire plus vaste que la zone vénitienne ; le lat. *flammula* apparaît en grec au début du VII^e^ siècle et a persisté en roumain (*flamură*) ; *mastica* était présent en latin, d'où le dérivé *masticinus,* conservé dans le roum. *mesteacăn* ; *bre* est plutôt un turcisme ; *ponga,* du lat. *punga,* apparaît sur une vaste aire ; *scotezar* (roum. *cuteza*) dérive du lat. *cottizare, excottizare* ; *zago* dérivé directement du latin (dans les inscriptions, *zaconus, zacus* = *diaconus, diacus*), représente une influence grecque ancienne.

L'auteur conclut ainsi (p. XL) : « L'apporto linguistico greco al patrimonio veneziano rifflete dunque una profonda influenza culturale : è la storia appena punteggiata di una civiltà superiore, che s'impone strapotente prima di essere assimilata e, quindi, tollerata ». Il nous reste à préciser que les emprunts grecs présents dans le dialecte vénitien ont été englobés dans le domaine de la culture byzantine et sud-est européenne.

H.M.

A. KOLLAUTZ—H. MIYAKAWA, *Geschichte und Kultur eines völkerwanderungszeitlichen Nomadenvolkes. Die Jou-Jan der Mongolei und die Awaren in Mitteleuropa.* II. Teil : *Die Kultur.* Geschichtsverein für Kärnten, Klagenfurt, 1970, XVIII, 443 p. (Aus Forschung und Kunst, 11).

Dans le second volume de cette importante synthèse, l'auteur a rassemblé et décrit avec soin les informations concernant la culture matérielle des Avars, depuis les formes les plus élémentaires de vie jusqu'à leurs principales occupations — la vie pastorale, l'agriculture, les métiers, le commerce, la poterie, la métallurgie —, aux rites funéraires et aux coutumes de toute sorte. Les vestiges de cette culture couvrent une assez vaste zone, dont le centre se trouve entre la Theiss et le Danube, mais avec des prolongements au sud jusqu'au-delà de la Save, à l'est et au nord jusqu'aux Carpates et à l'ouest jusqu'à la frontière entre l'Autriche et la Hongrie. Tout comme les Huns, les Avars ont préféré s'établir dans une plaine étendue et fertile, où ils pouvaient faire paître à leur aise leurs nombreux troupeaux et pratiquer l'agriculture. La partie la plus intéressante de l'ouvrage nous a paru celle qui présente et décrit le matériel anthropologique et ethnographique fourni par les fouilles archéologiques. Ce matériel est illustré par un grand nombre de dessins, d'esquisses et de photographies, remarquables tant par leur abondance et leur variété que par le niveau artistique supérieur des reproductions. Le talent de l'artiste excelle particulièrement à rendre les mouvements et les luttes, d'ailleurs la plupart des sujets se rapportent au domaine de la guerre. Les ustensiles agricoles sont presque totalement absents de ces préoccupations, ce qui nous fait soupçonner que les Avars ont constitué une minorité guerrière superposée à une population agricole paisible, par laquelle elle a été assimilée avec le temps. Les auteurs ont droit à toutes les félicitations pour leurs efforts d'exploiter le domaine du folklore comparé en vue d'en tirer des conclusions sur la mentalité et le comportement des populations primitives et des nomades. Mentionnons enfin l'analyse qu'ils font des sources et des méthodes de recherche utilisées jusqu'à présent, y compris la description des différentes phases de la recherche. Certaines observations se réfèrent aux sources byzantines et un chapitre entier est consacré à l'analyse minutieuse de la *Chronique de Fredegar*, du VII^{e} siècle. Du point de vue méthodologique, le présent ouvrage peut servir de modèle pour la manière dont il est possible d'exploiter les disciplines les plus variées en vue d'une meilleure compréhension et d'une meilleure présentation d'un complexe historique quelconque.

H. M.

PAUL GAUTIER, *Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis Ier Comnène* « Revue des études byzantines », XXVIII, 1970, p. 5—55.

Il s'agit de deux diatribes contre les injustices du règne d'Alexis Ier Comnène, datant de 1091 et dont l'une fut prononcée devant l'empereur même, l'autre lui étant adressée par voie écrite. Au moment où Constantinople était assiégée par les Petchénègues et les Turcs, le patriarche d'Antioche Jean dit l'Oxite semble avoir voulu empêcher une nouvelle confiscation des biens sacrés au profit de l'empereur qui prétextait le manque de ressources pour ne pas entretenir une armée capable de briser l'encerclement de la ville. Il dénonce le luxe insensé de la famille impériale, la fiscalité excessive du régime, le fait que l'empereur n'a pas encore expié pour les forfaits commis lors de son ascension par la violence au pouvoir, ainsi que les fautes du clergé et du peuple. Il recommande un repentir général et conseille à tous la confiance en Dieu. Il demande de la part de l'empereur la réparation des injustices et des abus et une réforme de l'administration. Les diatribes de Jean l'Oxite dont les allusions à d'autres événements de l'époque n'en font qu'augmenter l'intérêt historique avaient été publiées pour une première fois, au début du siècle, par Alexandre Lavriotès. Les insuffisances du travail de celui-ci ont poussé P. Gautier à refaire l'édition, malgré la perte des textes manuscrits, conservés jadis à Lavra. La réédition est accompagnée d'une belle traduction en français et d'un riche commentaire historique. Une découverte de dernière heure, celle d'une copie du manuscrit perdu de Lavra (N° 139), dûe à Mgr. Louis Petit et restée dans ses papiers, confirme le texte établi par P. Gautier.

N.-Ş. T.

E. VOORDECKERS, *Les sources du « Chronicon Maius » II, 12 du Pseudo-Sphrantzès*. Overdruk uit « Byzantion », 37, 1967, p. 153—165, Brussel, 1968, Gent, 1968 (« Studia Historica Gandensia », 88).

La controverse apologétique qu'aurait eue, en 1437, l'empereur Jean VIII Paléologue avec un Juif du nom de Xénos et qui aurait abouti à la conversion et au baptême de celui-ci, sous le nom d'Emmanuel, événement raconté dans *Chronicon Maius*, II, 12 du Pseudo-Sphrantzès, n'est pas authentique. Il s'agit d'une interpolation dont les sources se trouvent dans des œuvres de polémique anti-juive de Jean VI Cantacuzène et du canoniste Mathieu Blastarès. Le traité contre le judaïsme de Jean VI, conservé dans le *Codex Parisinus Graecus* 1242, ff. 293—436, ouvrage inédit et presque inconnu dont E. Voordeckers prépare l'édition, se présente, en effet, comme un dialogue entre l'empereur et un Juif du nom de Xénos; le dialogue se termine par la conversion de celui-ci qui se fait baptiser sous le nom de Manuel. Le traité contre les Juifs de Mathieu Blastarès, également inédit, se trouve dans le *Codex Seldenianus* B.49 (olim 44) de la Bodléienne; de ce traité le Pseudo-Sphrantzès tire l'intervention de l'hiéromoine Mathieu, qui aurait participé à la controverse de Jean VIII Paléologue avec Xénos.

N.-Ş. T.

HALIL INALCIK, *The Policy of Mehmed II toward the Greek Population of Istanbul and the Byzantine Buildings of the City*, « Dumbarton Oaks Papers », 23/24, 1969/1970, p. 231—249.

L'auteur traite d'un des aspects les plus intéressants de la politique intérieure de Mehmet II après la conquête de Constantinople : sa conduite envers la population grecque et chrétienne de l'ancienne capitale byzantine. Le sultan, qui voulait refaire la ville dépeuplée et ayant perdu son ancienne importance économique depuis bien longtemps (le déclin de Constantinople commence en 1204), encouragea par des mesures d'ordre politique et fiscal l'afflux des Grecs et des autres sujets chrétiens de son empire vers la capitale. L'évolution du régime des biens immobiliers témoigne des intentions de Mehmet, ainsi que l'analyse détaillée, fondée sur des documents ottomans et des sources narratives grecques, faite par l'auteur nous la montre. Rêvant d'un empire universel islamique, Mehmet II pose les fondements de la symbiose gréco-turque ; dès le lendemain de la conquête il s'institue lui-même protecteur de l'orthodoxie cherchant à couper les liaisons des chrétiens d'Orient avec l'Eglise catholique. Pour s'assurer la collaboration des Grecs il applique d'une manière pas trop stricte les normes du droit religieux islamique concernant l'attitude envers les villes conquises par la force des armes et non par soumission volontaire. Il ose même défier l'opposition de l'aristocratie ottomane à cette politique relativement bienveillante envers les chrétiens. Ses successeurs, dont l'auteur étudie brièvement la conduite envers les Grecs de la capitale, sont de beaucoup plus « orthodoxes » dans ce domaine. L'auteur réussit à nous donner une image vivante et parfois dramatique d'un moment historique dont il n'est pas besoin de souligner ici l'importance. Sa réussite démontre encore une fois que seulement une connaissance profonde des sources turques, de l'histoire et de la mentalité des conquérants de Constantinople peut nous faire mieux comprendre de nos jours le dernier chapitre de l'histoire byzantine, ainsi que celui des origines lointaines du phanariotisme.

N.-Ş. T.

Neo-Hellenika. Annual publication of the Center for Neo-Hellenic Studies Austin, Texas, U.S.A. 1, Amsterdam, 1970, pp. 244.

Die neogräzistischen Studien treten immer stärker in den Rang einer selbständigen (Länder)wissenschaft, ohne daß dieser Tatsache in der wissenschaftlichen Organisation bereits Rechnung getragen wäre. Es ist daher lebhaft zu begrüßen, daß mit dem vorliegenden Bande das Center für Neo-Hellenic Studies in Austin unter Leitung von G. G. Arnakis die Initiative zu dem ersten neogräzistischen Periodikum außerhalb Griechenlands ergriff. Die Zeitschrift soll, obgleich das erste Heft überwiegend englischsprachige Beiträge enthält, international gestaltet werden, was auch darin zum Ausdruck kommt, daß neben dem Editorial Board, der sich ausschließlich aus amerikanischen Gelehrten zusammensetzt, ein Advisory Board steht, dem die korrespondierenden Mitglieder des Center for Neo-Hellenic Studies zugehören (befremdlicherweise befindet sich unter ihnen kein Bürger eines sozialistischen Staates). Die Zeitschrift berücksichtigt alle Sozialwissenschaften, die sich mit dem Griechentum vom 13. Jahrhundert bis zur Gegenwart befassen. Die Fülle des Gebotenen möge die Titel der Bei-

träge des ersten Bandes erhellen : D. M. Nicol (Edinburgh), *Philadelphia and the Tagaris family.*—D. I. Polemis (Andros), *A note on the origin of the title,* „Μέγας Κομνηνός" —Th. Vaghenas (Athen), *Three castles of the Morea identified.* — A. Bryer (Birmingham), *The Tourkokratia in the Pontos.* — G. Ch. Papacharalampous (Nicosia), *Perideipna in Cyprus : an ancient custom.* — C. P. Kyrris (Nicosia), *The Cypriot family of Soderini and other Cypriots in Venice (XVI—XVII centuries).* — G. G. Arnakis (Austin), *The first American volunteer in the Greek Revolution : George Jarvis.* — M. B. Raizis (Southern Illinois), *Solomos and the Britannic muses.* — E. Moutsopoulos (Athen), *La conception de l'histoire dans la pensée grecque du dix-neuvième siècle : Paparrigopoulos et Brailas-Arménis.* — E. Catafygiotu Topping (Cincinnati), *Seferis' „Mycenae" : a tragic lyric.* — D. Z. Andriopoulos (Kansas City), *The problem of aesthetic categories in contemporary Greek aesthetics.* — Eric P. Hamp (Chicago), *On the frequency of lexical finals in Modern Greek.* — D. Moutsos (Rochester), *Two derivatives of a common source in medieval and modern Greek :* ζαβὸς *and* ζερβός. — K. Kazazis (Chicago), *A case of interference in the Greek grammar of a trilingual child.* — K. Kazazis (Chicago), *The Bulgarian-Greek Dictionary of the Bulgarian Academy.* — D. J. Delivanis (Thessaloniki), *The Greek economy and the West.* Es folgen Rezensionen mittleren Umfangs, ausreichend zu gründlicher Information, jedoch unbelastet von weitschweifigen Auseinandersetzungen, sowie die Ankündigungen : Band II der „Neo-Hellenika" wird der griechischen Erhebung von 1821 gewidmet sein ; der erste Band eines „Corpus philosophorum Graecorum recentiorum" die Opera des Petros Brailas-Armenis, wird in Kürze in Athen vorgelegt werden ; das langerwartete griechisch-englische Diktionär von D. J. Georgacas wird 1973/74 in zwei Bänden erscheinen. — Verlegerisch betreut wird die neue Zeitschrift durch den verdienstvollen A. M. Hakkert in Amsterdam.

Irm.

EMMANUEL KRIARAS, *Artikel aus einem „Wörterbuch der mittelalterlichen griechischen volkssprachlichen Literatur"* „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft", 17 (1968), p. 267—321.

Dem Probetext dieses hochbedeutsamen Hilfsmittels, von dem inzwischen der erste Band vorliegt, sind einführende Bemerkungen über Genese, Anlage und Anliegen des Wörterbuches vorangestellt. Es wird dieses die volkssprachige griechische Literatur des Zeitraums von 1100 bis 1669 berücksichtigen, wobei der Nachdruck auf den literarischen und historischen Texten liegt ; das heißt, hagiographische, juristische, fachwissenschaftliche Materialien sowie Urkunden werden nur auxiliär herangezogen. Der Wortschatz wird nach seiner Herkunft und den jeweiligen schriftstellerischen Anliegen differenziert ; jeder Artikel des Wörterbuchs zerfällt demgemäß in einen typologischen, einen etymologischen und einen semasiologischen Teil. Daß das Lexikon vielfältig auch zur Verbesserung der weithin in unzulänglichen Editionen vorliegenden Opera beitragen wird, liegt auf der Hand.

Irm.

TH. ST. TZANNETATOS, Τὸ Πρακτικὸν τῆς Λατινικῆς Ἐπισκοπῆς Κεφαλληνίας τοῦ 1264 καὶ ἡ ἐπιτομὴ αὐτοῦ. Κριτικὴ ἔκδοσις αὐτῶν, Athen, 1965, 183 p.

Verzeichnisse kirchlicher Besitztümer, aufgestellt zum Zwecke staatlicher Bestätigung, sogenannte περιορισμοί, sind aus byzantinischer Zeit zahlreich erhalten. Sie fehlen aus dem fränkisch beherrschten Griechenland; denn das lateinische Kaisertum war nur von kurzer Dauer, und mit ihm zerfiel die römische Kirchenorganisation. Anders auf den Ionischen Inseln und den Kykladen, wo die westliche Herrschaft Bestand hatte! Hierhin gehört als eines der bedeutendsten Zeugnisse — und zugleich als wichtige Quelle für die Wirtschaftsgeschichte — das Πρακτικόν von Kephalonia. Es wurde bis zu dessen Vernichtung durch das Erdbeben von 1953 im Archiv der katholischen Sankt-Markus-Kirche von Zakynthos in dreifacher Gestalt aufbewahrt: 1. in dem Original vom 12. Juli 1264, 2. in der Kopie eines Unbekannten, die der Bischof Giacinto Conigli gegen Ausgang des 17. Jahrhunderts veranlaßte, 3. in der Epitome des Priesters Georgios Metaxas, die auf Veranlassung des gleichen Bischofs 1677 abgefaßt wurde. Die vorliegende Ausgabe behandelt ausführlich diese Überlieferung, die bisherigen Erschließungen sowie Editionsprinzipien. Die Texte der Grundurkunde und des Auszugs erscheinen getrennt, auch in den ausführlichen Indizes, die sich anschließen. Der Veranschaulichung dient ein Anhang von Faksimiles des Πρακτικόν.

Irm.

OTTO DEMUS, *Die Rolle der byzantinischen Kunst in Europa*, „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft", 14 (1965), 139—155.

Der Aufsatz leitete — in griechischer, französischer und englischer Übersetzung — eine Austtellung des Europarates über byzantinische Kunst ein. Es erscheint dem Verfasser als ein europäisches Wunder, daß die byzantinische Kunst gegen die Gestaltfeindlichkeit des Islams und die Gestaltlosigkeit der „Barbaren" die antike Tradition einer naturorientierten, darstellenden Kunst fortführte und weite Teile der Welt künstlerisch missionierte. Nur von ihr konnte daher eine Erneuerung der europäischen Kunst ausgehen. Diese Erneuerung erfolgte jedoch nicht in sklavischer Nachahmung, welche verschiedene Spielarten einer byzantinischen Provinzialkunst entwickelt haben würde, sondern in der Weise, daß die byzantinische Kunst als echte Lehrmeisterin den Grund zu den großartigen nationalen Entwicklungen legte.

Irm.

JOHANNES IRMSCHER, *Zum Byzanzbild der deutschen Historiographie des 18. und. 19. Jahrhunderts*, „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft", 15 (1966), 97—99.

Es gilt vielerorts als Axiom, daß das pejorative Byzanzbild, das auch heute noch unterschwellig wirksam ist, zwar auf den aufklärerischen Rationalismus Frankreichs zurückgehe, zu weiter Wirkung jedoch erst durch Charles Lebeau und mehr noch durch Edward Gibbon

gebracht worden sei. Demgegenüber ist jedoch festzustellen, daß, ehe jener Werke in Deuschtland bekannt wurden, Gatterer und Schlözer ein durchaus ähnliches, in manchen Zügen jedoch noch markanteres Byzanzbild propagierten. Gibbons Leistung liegt daher weniger in seiner Originalität als vielmehr darin, daß er sich zum beredten Sprecher der Anschauungen seiner Epoche machte. Obgleich aber die maßgebliche deutsche Historiographie des beginnenden 19. Jahrhunderts Byzanz ablehnte, nahm dennoch die Spezialforschung unentwegt ihren Fortgang.

Irm.

BASIL LAOURDAS, *Photius and Arethas — a Chapter in the History of Classical and Byzantine Scolarship*, « Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen », VIII (1970), 1—2, p. 52—65.

L'apport d'Arethas, archevêque de Cesarée et Cappadoce, au développement de la philologie classique a été maintes fois souligné. Ecrits surl e papyrus procuré de l'Asie Mineure, par les meilleurs copistes du Patriarcat, des manuscrits d'une valeur insigne ont été transmis à la postérité grâce à l'amour des lettres d'Arethas. L'auteur mentionne des codex, offre des détails sur leur élaboration et leur diffusion, pour insister, ensuite, sur les scholies que le possesseur de ces œuvres rédigeait pour lui-même et ses amis. Parmi ces scholies quelques-unes comportent un intérêt particulier pour les linguistes, d'autres pour les historiens (en procurant souvent des détails précieux sur la vie quotidienne au temps de l'auteur), d'autres, enfin, pour les chercheurs qui se préoccupent de l'attitude du philologue à l'égard de l'héritage culturel de l'antiquité.

Dans ce sens, l'auteur relève deux aspects particulièrement significatifs : d'une part, l'attention d'Arethas est retenue surtout par le style des auteurs antiques, et non pas par leur philosophie ; pour lui, l'enseignement théorique est l'apanage des pères de l'Eglise ; d'autre part, l'intérêt d'Arethas pour les textes antiques a donné une impulsion considérable aux recherches concernant la tradition hellène. En constatant des similitudes dans les attitudes de Photius et d'Arethas face à cet héritage et la diversité de leur curiosité, l'auteur souligne leur contribution à l'étude de l'antiquité païenne et les transformations subies par les interprétations des textes aux cours des années ; le désir sincère de comprendre les œuvres hellènes à aiguisé la curiosité des philologues byzantins vers des œuvres diverses et vers des fragments qui donnaient une réponse aux questions qu'ils se posaient.

Contribution précieuse à l'étude du « philological scholarship » byzantin qui a offert à la culture européenne les premisses du renouvellement qui a constitué, en même temps, une reprise d'une tradition philologique et philosophique, ce texte lu l'année passée devant les membres de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, garde intact le souvenir du distingué savant de Thessalonique, dont la disparition prématurée a infligé une douloureuse perte aux rangs des interprètes des cultures sud-est européennes et des hommes de qualité.

A. D.

HERBERT HUNGER, *On the Imitation of Antiquity in Byzantine Literature*, « Dumbarton Oaks Papers », 23—24 (1969—1970), p. 17—38.

Les précieux résultats obtenus à la suite d'amples et de patientes recherches sur la culture écrite byzantine permettent à l'éminent spécialiste de relever dans cette étude certains traits majeurs de l'attitude des écrivains byzantins à l'égard de l'Antiquité. Ce qui, en premier lieu, retient l'attention de l'auteur est le fait que l'imitation de l'Antiquité n'a jamais engendré de théorie, pour la bonne raison qu'elle était devenue une pratique d'usage. Ayant constaté qu'il s'agissait d'une technique, la recherche de l'auteur se porte tout particulièrement sur le mécanisme littéraire en soi. Aussi, remarque-t-il à ce sujet, l'absence de reproductions d'événements ou de personnages — historiques ou mythologiques — appartenant au monde antique, les écrivains byzantins préférant des sujets contemporains. Mais, pour traiter les sujets qu'ils choisissent — qu'il s'agisse de discours, de descriptions, de récits, de définitions de caractères ou de formes littéraires recommandées par la rhétorique apprise dans les écoles —, ils font appel à des motifs, à des figures de style en usage chez les Anciens. L'auteur relève également l'apparition de certains *topoï* ou la fréquente mention d'auteurs hellènes sous des formes conventionnelles (« le poète », c'est Homère, le « fils d'Olorus » — Thucydide, etc.), de même que l'introduction de citations abondantes qui témoignent d'un véritable maniérisme. Sur le plan linguistique, ils évitent les formules propres au parler quotidien (d'où leur attachement à l'expression consacrée et leur refus délibéré de toute expression nouvelle et même de nouvelles dénominations qui désignaient les peuplades avec lesquelles les byzantins venaient en contact) ; quant à la métrique, ils se reportaient à l'expérience des Anciens.

L'analyse met, de la sorte, en évidence la manière dont la littérature byzantine a développé l'héritage de l'Antiquité, en lui conférant un sens nouveau. Cette continuité culturelle est due surtout au fait que l'activité intellectuelle a évolué sans subir des moments de traumatisme, comme ce fut le cas de l'Occident ; les Byzantins ont adopté et adapté des formes littéraires-stylistiques de l'Antiquité païenne, en leur conférant de nouvelles significations. Les remarques de l'auteur concernant « le manque d'originalité » des écrivains byzantins — conscients de continuer et de développer une tradition prestigieuse — méritent d'être retenues par les historiens de la culture européenne.

Et cela, d'autant plus que cette conscience a continué pendant longtemps de dominer l'activité des lettrés du Sud-Est européen, qui se préoccupèrent, des siècles durant, de maintenir un équilibre entre le strict attachement à la tradition et l'extrême attention accordée au détail (l'équilibre même constaté par le Pr Hunger au sein de la littérature byzantine). Aussi bien, pourrait-on suivre les lignes de développement des cultures de cette zone du continent européen, en fonction des orientations imprimées à Byzance à la culture écrite et des conditions nouvelles survenant dans le contexte social-politique en continuelle transformation. Tout comme dans la poésie du Moyen Age occidental [1], l'originalité a résulté de la permanente adaptation des formes et des figures littéraires consacrées aux contingences du moment. C'est de cette manière que s'expliquent, à notre avis, la persistance de quelques genres « figés » — les chronographies, les panégyriques, l'épistolographie — , et la longue survie de la rhétorique. D'ailleurs une étude des *topoï* byzantins, dans le genre de celle entreprise par E. R. Curtius pourrait reveler bon nombre de relations entre les littératures sud-est européennes et le Moyen Age byzantin. On ne saurait manquer d'y ajouter la méfiance des Pères orthodoxes à l'égard de la « fantaisie » qui avait poussé les Anciens dans les sphères des mythologies fabuleuses ; si cette méfiance a entravé les élans de l'invention poétique elle n'a pas moins manqué d'ancrer la littérature dans les réalités socio-politiques.

[1] Voir les pertinentes remarques de Erich Köhler, *Zur Struktur der altprovenzalischen Kanzone*, dans son volume *Esprit und arkadische Freiheit*, Athenäum Verlag, 1966, p. 28—45.

Cette manière de concevoir l'originalité a duré pendant quelques siècles, jusqu'au moment où l'attention même que l'on accordait aux contingences entraîna une révision profonde de la tradition. Ce moment est, à notre avis, l'époque des Lumières lorsque les superpositions de thèmes, l'introduction de motifs purement sentimentaux et, ensuite, l'affirmation du « génie original », commandèrent un ample examen de la tradition culturelle.

Toutes ces réflexions, toutefois, ne font que souligner l'importance de l'étude du Pr Hunger pour une meilleure intelligence de la tradition culturelle byzantine et, à travers celle-ci, de l'héritage culturel byzantin dans le sud-est de l'Europe.

A. D.

Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie. Texte choisi et établi par Florica Moisil et Dan Zamfirescu. Etude introductive et notes par Dan Zamfirescu et G. Mihăilă. Bucarest, Ed. Minerva, 1970, 426 p.

Parue vers la fin de l'année 1970, la première reproduction intégrale, scientifique, de la première œuvre originale de la pensée médiévale roumaine a suscité à juste titre le plus vif intérêt. La majorité des commentateurs se sont penchés sur l'étrange destinée de cette œuvre : analysée, discutée, critiquée même — sous prétexte qu'elle n'est qu'une compilation tardive et mal composée —, elle ne fut pourtant jamais correctement et intégralement imprimée ! Et c'est le mérite incontestable des spécialistes Florica Moisil et Dan Zamfirescu que d'avoir établi et soigné la publication de la version roumaine.

A cette fin, Dan Zamfirescu a analysé les manuscrits existants, en a établi le texte le plus authentique et a précisé la place que chaque version, prise à part, occupe dans la filiation des manuscrits. G. Mihăilă a ajouté une nouvelle version roumaine du prototype slavon au *corpus* de l'ouvrage qui, de la sorte, reproduit la première forme et ensuite la forme la plus complète du premier monument de culture écrite développée sur le territoire roumain.

Dans une première étude introductive, Dan Zamfirescu s'occupe du problème de l'authenticité, de l'histoire du texte et de la technique d'emploi des sources. S'étayant sur de solides arguments, il refute le plaidoyer généralement gratuit de Démosthène Russo qui n'a parlé, avec ténacité, que d'un pseudo-Neagoe. Il présente ensuite les rapports existant entre les versions roumaines, afin d'analyser la manière dont cette œuvre a été élaborée, c'est-à-dire d'après la technique de la composition des « mosaïques », par un appel constant aux sources byzantines en même temps que par une permanente attention accordée aux contingences sociales-politiques.

Dans la seconde étude introductive, G. Mihăilă s'occupe de l'original slavon (ms. slave 313 de la Bibliothèque « Cyrille et Méthode » de Sofia), aussi bien que de la culture de Neagoe Basarab. Une intéressante confrontation des documents écrits aux XIVe —XVe siècles en Valachie avec des passages des *Enseignements* met en évidence de nouveaux éléments qui plaident pour l'authenticité de l'œuvre.

Un examen détaillé des manuscrits existants, au nombre de neuf (auxquels est venue, tout récemment, s'ajouter une copie conservée à la Bibliothèque « Astra » de Sibiu, mais qui appartient à un copiste déjà connu) a permis d'établir quels sont les manuscrits qui conservent la version roumaine initiale, identique à l'original slavon et à la traduction grecque, ensuite ceux qui comprennent une variante abrégée et enfin ceux qui résultent de la contagion du texte initial par la variante abrégée. On énumère les éditions parues jusqu'en 1969.

Œuvre qui met en relief l'effort culturel d'il y a plus de quatre siècles, en nous restituant — suivant la remarque de Virgil Cândea, dans sa chronique de « România literară » n° 3/1971 — la sagesse, la pensée politique, la conduite morale d'un éminent lettré qui a codifié

une pensée philosophique, les *Enseignements* révèlent en même temps leur appartenance au genre « miroir des princes » que les Byzantins cultivaient intensément.

Prélude d'une édition promise par Dan Zamfirescu, qui doit réunir les trois versions, existantes actuellement — slavone, grecque et roumaine —, l'ouvrage nous offre par son texte une base solide pour des interprétations à venir, de même que par ses études introductives de pertinents points de départ pour une recherche poussée de la culture roumaine dans le contexte sud-est européen.

A. D.

MARIN MATEI POPESCU, *Podoabe medievale în Țările Române* (*Parures médievales dans les pays roumains*), Bucarest, 1970, 85 p., 108 ill., dont 26 en couleurs (résumé en français).

Ce livre, très richement illustré, premier essai, dans l'historiographie roumaine de l'art de présenter les parures profanes des XI^e—XVIII^e siècles découvertes au cours des fouilles archéologiques, éclaircit d'une manière bien vivante certains aspects moins connus de la vie sociale et culturelle des Roumains pendant le moyen âge. Les objets d'art somptuaire (broderies, orphèvreries, miniatures, etc.) destinés soit au service divin, soit à l'embellissement des églises et dont un assez grand nombre de chefs d'œuvres nous sont parvenus, témoignent de la richesse ainsi que du niveau artistique et technique très élevé atteint au cours des XIV^e—XVIII^e siècles dans les provinces roumaines. Toutefois, si architecture religieuse, peinture et arts somptuaires offrent le plus clair de l'image de l'art roumain du moyen âge, celle-ci demeure partielle. La vie publique et privée des voïvodes, des hauts dignitaires, des grands boïards nous est connue surtout par les sources écrites et beaucoup moins par des preuves matérielles. Car, à peu d'exceptions près, résidences princières, châteaux-forts, manoirs, maisons des villes avec leur ameublement, les œuvres d'art qui les embellissaient, ont disparues laissant peu de traces. Parmi ceux-ci, les plus expressives sont les tissus décoratifs et ceux dont étaient faits les vêtements de cérémonie, ainsi que les parures et les bijoux. Cette dernière catégorie est beaucoup moins étudiée, leur valeur historique et artistique étant un acquis des recherches toutes récentes. Deux expositions : *Costume de Cour dans les pays roumains, XIV^e—XVIII^e siècles* (Belgrade 1969, Bucarest 1970) et *Parures d'or et d'argent le long des siècles* (Paris, Londres, Stockholm 1970), viennent justement d'ouvrir une perspective d'une complexité et d'une richesse inattendues sur la civilisation matérielle du peuple roumain à partir du XI^e siècle. Le fonds byzantin, que les pays roumains partagent avec les pays sud-slaves, greffé lui-même sur un persistant héritage gréco-romain, s'enrichit, à partir du XIV^e siècle, grâce aux contacts ininterrompus avec l'Occident comme avec l'Orient. Tissus et parures en font la preuve la plus directe.

Le livre que M. M. Popescu a consacré à ces derniers comporte une assez ample étude introductive (p. 7—35), un catalogue raisonné de 215 pièces parmi les plus représentatives du genre ainsi que des photographies d'ensemble et de détail. Le mérite fondamental de ce livre — outre son intérêt de nouveauté — est le fait qu'il permet de suivre, presque par étapes, non pas une évolution linéaire (ainsi que les choses se passent avec l'art religieux), mais bien les changements, parfois innattendus, dans le goût, nous dirions même dans la mode qui rapprochait la société roumaine tantôt de l'Occident, tantôt de l'Orient. Ceci pour les détails, car en grand il est facile de voir que ces parures se rattachent à une typologie balkanique, dont l'origine orientale et surtout byzantine est indéniable. Toutefois, soit grâce aux contacts directs, soit à travers les ateliers transylvains (rattachés en tant que technique

et style à Nűrenberg), l'Occident n'a pas manqué, durant tout le moyen âge, d'être présent sur l'horizon artistique valaque et moldave. Il faut également souligner que les ateliers locaux ne font pas défaut, même si les voïvodes s'adressaient très souvent aux célèbres orphèvres de la Transylvanie. L'excellent Catalogue (organisé chronologiquement à l'intérieur des différents genres de parures : boucles d'oreille et de tempe, diadèmes, bracelets, bagues simples ou à monture, bagues sceaux, parures vestimentaires, etc.) permet d'en tirer quelques aspects d'ordre statistique concernant le rapport entre les bijoux importés, ceux travaillés en Transylvanie et ceux dus aux ateliers locaux. Il est en même temps intéressant de suivre la courbe ascendante de l'activité de ces derniers (surtout au cours des XVI^e—XVII^e siècles) auxquels on doit justement celles des parures qui marquent une sorte de constante stylistique, qu'on retrouve à peu de différences près dans les pays balkaniques. Le souvenir de Byzance perce à travers l'empreinte orientale, toutefois moins forte dans les Principautés roumaines qu'au sud du Danube. Simplifié, sinon appauvri, l'apport occidental dans le contexte des parures roumaines, vient confirmer une fois de plus l'intérêt toujours actif, malgré les vicissitudes d'ordre politique et économique, que les pays roumains portaient à la civilisation européenne.

Le livre que nous venons de présenter sommairement ouvre un horizon nouveau aux recherches d'histoire de l'art et de la culture roumaines au cours du moyen âge.

M. A. M.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerț exterior LIBRI. Boîte postale 134—135. Bucarest. Roumanie. ou à ses représentants à l'étranger :

R. P. d'ALBANIE. Ndermarja Shtetnore e Botimeve, Tirana ■ R D. ALLEMANDE, Deutscher Buch Export und Import, Leipzig 701. Leninstrasse 16 ■ R P. de BULGARIE. Hemus, Place Slaweikov. 11. Sofia ■ R. P. de CHINE. Waiwen Shudian P.O.B. 88. Peking ■ R. P. D. CORÉENNE. Chulphanmul, Phenian ■ RÉPUBLIQUE CUBA. Cubartimpex. Simón Bolivar 1. Palacio Aldamo. Habana ■ R. P. HONGROISE. Kultúra, P.O.B. 149. Buda pest 62 ■ R. P. MONGOLE. Mongolgosknigotorg. Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE. Ruch, Ul. Wronia 23. Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE. Artia. Ve Sme kach 30— Praha II ■ U.R.S.S., Mejdunarodnaïa Kniga, Moskva G-200 ■ R. D. du V ETNAM. So Xuat Nhap Khau Sach Bao. 32 Hai Ba Trung Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE. Jugoslovenska Knjiga Terazije 27. Belgrad : Prosveta 16/1. Terazije. Belgrad : Forum. Voïvode Misica. Novi Sad : ARGENTINE. Editorial Sudaminter S.A., Alsina 500. Buenos A res ■ AUSTRAL E. Current Books Ltd., D stributors 168—174, Day Street. Sydney ■ AUTRICHE. Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt GmbH. 1200. Wien : Höchstadplatz ■ BELGIQUE. Du Monde Entier, 5. Place St Jean. Bruxelles : Agence Messageries de la Presse, 14—22 Rue du Persil. Bruxel es ■ CANADA. Progress Books 44 Stafford St.. Toronto, Ontario : W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd., Six Thorneliffe Park Drive. Toronto 17. Ontario ■ COLOMBIE. Librería Buchholz Galeria. av Jiménez de Quesada 8—40. Bogotá ■ DANEMARK. Ejnar Munksgaard, Noregade. 6. Kobenhavn ■ ESPAGNE. Librería Herder, Calle de Balmé 26. Barcelona 7 ■ ÉTATS-UNIS. Fam Book Service 69, F fth Avenue Suite 8 F., New York. 10003 N. Y. ; Continental Publications. 111. South Mermanec Ave.. St.-Louis. Missouri 63105 : Turner Subscription Agency 235. Park Avenue South. New York 3 N. Y. ■ FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa P.O.B. 10128. Helsingfors. 10 ■ FRANCE. Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, 111. Rue Réaumur. Paris II. Europériodiques S. A. 72, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE. Collet's Holdings Ltd., Dennington Estate. Wellingborough. Northants. Central Books, Ltd., 37. nn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL. Lepac Ltd., P.O.B.. 1136 Tel-Aviv : Haiflepac Ltd.. P.O.B.. 1794. Haïfa ■ ITALIE. So. Co. Lib. Ri. Piazza Margana 33 — Roma : Messagerie Italiane Sp. A. Milano. Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON. Nauka Ltd. 30 19 Minami kebukuro 2 Chome Toshima Ku. Tokyo ■ PAYS-BAS. N.V. Martinus Nijhoff, P.O.B. 269. Den Haag : Swetz & Zeitlinger. Keizersgracht 471—487. Amsterdam C. NORVÈGE. Tryggve Juul Moller-Boekhandel Øvre Slattsgate 15 Olso 1 ■ R. F. d'ALLEMAGNE. Kubon & Sagner. P.O.B. 68. München 34 : Presse Vertriebsgesellschaft GmbH, 6. Frankfurt Main, Börsenstrasse 13—15 ; Kunst und Wissen. Erich Biber. P.O.B. 46. 7000 Stuttgart 1 ■ SU SSE. Pinkus & Cie, Froschaugasse 7 Zürich ; Fachbücherei Bern, P.O.B. 397. 3001 Berne.

TRAVAUX D'HISTOIRE RÉCEMMENT PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

ȘERBAN PAPACOSTEA, **Oltenia sub stăpînirea austriacă (1718–1739)** (L'Olténie sous la domination autrichienne. 1718–1739), « Biblioteca istorică XXIII », 1971, 343 p. + 1 pl.

GHEORGHE MATEI, **Dezarmarea în contextul problemelor internaționale și atitudinea României (1919–1934)** (Le désarmement dans le contexte des problèmes internationaux et la position de la Roumanie. 1919–1934), « Biblioteca istorică XXVII », 1971, 307 p.

D. PROTASE, **Riturile funerare la daci și daco-romani** (Les rites funéraires chez les Daces et les Daco-Romains), « Biblioteca de arheologie XVI », 1971, 223 p.

D. TUDOR, **Podurile romane de la Dunărea de jos** (Les ponts romains au Bas-Danube), « Istorie și civilizație 2 », 1971, 211 p.

N. GRIGORAȘ, **Instituții feudale din Moldova. I: Organizarea de stat pînă la mijlocul sec. al XVIII-lea** (Institutions féodales en Moldavie. I. L'organisation de l'Etat jusqu'au milieu du XVIII^e s.), 1971, 477 p.

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, **Academiile domnești din București și Iași** (Les académies princières de Bucarest et Jassy), « Biblioteca istorică XXVIII », 1971, 328 p.

CONSTANTIN PORFIROGENETUL, **Carte de învățătură pentru fiul său Romanós** (Livre d'instruction pour son fils Roman), traduit par Vasile Grecu, « Scriptores Byzantini VII », 1971, 123 p.

* * * **Unification of the Romanian National State. The Union of Transylvania with Old Romania**, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographs VII, 1971, 367 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 3, P. 331–653, BUCAREST, 1971

I. P. „Informația" c. 2494

43 456

Lei 40.–

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX - 1971

N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX – 1971

N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IX 1971 N° 4

SOMMAIRE

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE*

HARALAMBIE MIHĂESCU

II

Dans la province romaine de Dalmatie ont été conservées plus d'inscriptions latines que dans toute autre province romaine du Sud-Est de l'Europe. Presque trois-quarts de ces inscriptions furent découvertes à l'ouest des monts Dinariques et de la ligne de partage des eaux qui sépare les vallées de la Save et du Danube de la mer Adriatique. Dans l'ouest de la Dalmatie la romanisation a commencé un siècle plus tôt que dans l'est de la province : c'est pourquoi nous présenterons d'abord la diffusion des inscriptions dans la partie occidentale, du sud au nord, et ensuite celle de la partie orientale, de l'ouest à l'est.

La frontière entre la Dalmatie et la Macédoine occidentale remontait la vallée de la rivière *Drinus* (Drilo), depuis son embouchure dans

* Abréviations : AIug. = Archaeologia Jugoslavica, Beograd, 1954 — ; BD = Bolletino d'archeologia e storia dalmata, Split, 1878—1919 ; C = Corpus Inscriptionum Latinarum III, Berlin 1862—1902 ; ČZN = Časopis za zgodovino in narodipisje, Maribor, 1904—1940 ; GMBH = Glasnik zemaljskog Muzeja u Bosni i Hercegovini, Sarajevo, 1889— ; IBAI = Izvestija na Bălgarskija arheologičeski Institut, Sofia, 1921 — ; JA = Jahrbuch für Altertumskunde, Wien, 1907—1913 ; OeJ = Jahreshefte des Oesterreichischen archäologischen Instituts, Wien, 1898 — ; Pavan = M. Pavan, Ricerche sulla provincia romana di Dalmazia, Venezia,, 1958 ; Praschniker-Schober = Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro, Wien, 1919 ; RA = Revue archéologique, Paris, 1882 — ; RE = Realencyclopädie der Altertumswissenschaft, Stuttgart, 1896 — ; Sp = Spomenik Srpske Akademije, Beograd, 1888— ; St = Starinar. Organ Srpskog archeološkog Društva, Beograd, 1884 — ; Sticotti = Sticotti, Die römische Stadt Doclea in Montenegro, Wien, 1919 ; Strena Buliciana, Zagreb, 1923 ; VD = Vjesnik za archeologiju i historiju Dalmatinsku, Split, 1920 — ; VHAD = Vjesnik Hrvatskoga Archeološkoga Društva, Zagreb, 1898 — ; WMBH = Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina, Wien, 1893—1916 ; ŽA = Živa antika, Skopje, 1951—.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 4, P. 659—676, BUCAREST, 1971

l'Adriatique, où se trouvait sur la rive gauche la ville de *Lissus* (Lesh, Lezhë), fondée en l'an 385 et conquise par les Romains en 167 av.n.è. Au temps de Jules César, il y avait là-bas un *conventus civium Romanorum*. Après la division de l'Empire, la ville dépendit de la province Praevalis et de l'Empire byzantin. Dans cette ville de frontière, on a retrouvé 5 inscriptions latines [1]. Un peu plus haut de *Lissus*, sur la rive droite de la rivière Drin, sur le territoire de la localité actuelle de Balldreni, on a découvert une brève inscription [2]. A Shnanoj a été conservée une inscription fragmentaire du début du II^e siècle [3]. A l'extrémité méridionale du lac appelé par les Romains *Palus Labeatis* (aujourd'hui Shkodër) se trouvait la ville de *Scodra* (Shkodër, Scutari), colonie romaine et, plus tard, capitale de la province Praevalis, située à la confluence des rivières *Barbana* (Buna, Bojana) et *Clausala* (Kiri); on y a retrouvé jusqu'ici 4 inscriptions [4]. A Rrenci, à trois km est de Shkodër, a été conservée une inscription fragmentaire du commencement du III^e siècle [5]. A 12 km nord-est de Shkodër, sur la rive gauche du ruisseau *Clausala* (Kiri), à *Drivastum* (Drishti), on a trouvé une inscription funéraire [6]. Plus loin vers l'est, dans la vallée du Drin, dans la localité de Kolesjan, de l'arrondissement de Kukës, a été découverte une inscription comprenant le nom d'une famille indigène : la mère s'appelait Aurelia Dometia, l'un des deux fils Aurelius Domitius et l'autre Tata. Ce dernier nom était autochtone et le nom d'Aurelius montre que la famille a vécu au II^e siècle [7].

Au nord de Shkodër, sur la route vers *Doclea* (Podgorica, Titograd), dans la plaine du bord du lac, dans le village de Marshejn de la commune de Kopliku, des vestiges romains, des objets de bronze et une inscription fragmentaire latine ont été conservés [8]. Au-delà de la frontière actuelle, dans la région des Docléates (*Docleates*), au pied du mont Hoti, près de la localité de Vuksanlekaj (Vuksan-Lekić), se trouvait probablement l'ancienne forteresse de *Bersumnum*, où l'on a retrouvé 3 inscriptions funéraires : on peut lire dans l'une d'elles qu'un père de famille a construit un grillage (*lorica*) autour du tombeau de sa fille (*L. Pletorus L.*

---

[1] C 1704; OeJ, X, 1907, B. 102; Praschniker-Schober, p. 22; « Albania », IV, 1932, p. 93; V, 1935, p. 95—96; Caes. *Bell. civ.* III, 29; E. Fluss, RE, XIII, 1927, col. 731 — 736; Pavan 138.

[2] « Albania », IV, 1932, p. 93.

[3] *Ibid.*, p. 97.

[4] OeJ, X, 1907, B. 101; Praschniker-Schober, p. 8—13; « Albania », III, p. 46—49; IV, 1932, p. 115; Sp, LXXII, 1931, p. 200; « Buletin Tirana », XV, 1961, p. 126; Th. Ippen, *Skutari und die nordalbanische Küstenebene*, Wien, 1918; E. Fluss, RE, s. 2, 1923, col. 828—829.

[5] OeJ, X, 1907, B. 102; « Albania », III, 1928, p. 56.

[6] WMBH, X, 1907, p. 14; « Albania », III, 1928, p. 58.

[7] H. Ceka- S. Anamali, « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 1, p. 120.

[8] WMBH, VIII, 1902, p. 209—210.

Pletoriae filiae loricam fecit ...)[9]. Plus haut, vers *Doclea*, au pied des collines de Hum Děcić (619 m) a été trouvée une inscription funéraire dans la localité de Tuzi, mise par C. Cassius Longinus à la mémoire de sa femme (*contubernali*) Cassia[10]. Un peu plus loin, dans la plaine, à la confluence des rivières Morača et Zeta, a prospéré la ville forte de *Doclea* (Duklja, Podgorica, Titograd) conquise par les Romains en 168 av. n.è., devenue *municipium* sous les Flaviens, ensuite *colonia*; on y trouvait des temples, une basilique, un forum, un arc de triomphe, des thermes et d'autres constructions romaines. Ici furent découvertes jusqu'ici 127 inscriptions latines[11]. En remontant la rivière Zeta, on arrive à Danilograd, ville dominée par le mont Velji Garač (1 436 m), où a été trouvée une inscription[12]. Plus loin vers le nord-ouest, près des sources de la rivière Zeta, dans une dépression à l'altitude de 600 m, dans la localité Nikšić, on a découvert 3 inscriptions[13]. Dans le village de Kosijerevo, de la commune de Nikšić, est apparue une borne-frontière datant des années 78—84 d.n.è.[14].

En partant de *Doclea* vers le sud-ouest, on passe par Cetinje, ancienne capitale de la principauté du Monténégro, on contourne le massif de Njego Lovčen et on descend au bord de la mer, dans la localité de Budva, habitée dans l'Antiquité par les Illyriens, conquise par les Romains en 168 av. n.è. et appelée par eux *Butua*, où l'on a retrouvé jusqu'ici 3 inscriptions[15]. Plus au nord, à l'entrée du golfe de Kotor, se trouve Prevlaka, avec deux inscriptions[16]. A l'intérieur du golfe, à l'extrémité nord, dans une position naturelle splendide, s'est développée très tôt la forteresse nommée par Polybe *Rhizon* et par les Romains *Risinium* (Risan), contenant d'importants vestiges archéologiques, dont 37 inscriptions[17]. Plus loin vers l'est se trouve Perast[18] ayant une et Orahovac 3 inscriptions[19]. Enfin, au fond du golfe a été édifiée la ville forte d'*Acruvium*, considérée par Pline comme *oppidum civium Romanorum*, connue dans

[9] R. Paribeni, *Iscrizioni romane di Montenegro*, « Bolletino Communale di Roma », XXXI, 1903, p. 378; Praschniker-Schober, p. 95.

[10] R. Paribeni, *op. cit.*, p. 379.

[11] C 1705—1707, 8281—8291, 10190, 12679—12714, 13823—13845, 14217 [8], 14600—14603; R. Paribeni, *op. cit.*, p. 374—377; OeJ, XII, 1909, B. 201; Sticotti, p. 157—184; Praschniker-Schober, p. 2—3; VD, L, 1928—1929, p. 65—73; Sp, LXXI, 1931, p. 123—125; LXXV, 1933, p. 64; C. Patsch, RE, V, 1905, col. 1251—1252.

[12] Sp., LXXI, 1931, p. 50.

[13] Sp, LXXI, 1931, p. 101; LXXVII, 1934, p. 45.

[14] AIug, V, 1964, p. 93—95.

[15] C 6338, 8280; « Glasnik Narodnog Universiteta Boke Kotorske », IV, 1937, p. 35—43.

[16] C 1738, 14622.

[17] C 1717—1737, 6359—6360, 8389—8402; Polybe, II, 11, 16; D. Vouksan, *Les mosaïques romaines de Risan* (*Risano*); « Albania », IV, 1932, p. 77—86; M. Garašanin, *Moenia Aeacia*, St, XVII, 1966, p. 27—36.

[18] VD, XLVII—XLVIII, 1924—1925, p. 73.

[19] Sp, LXXI, 1931, p. 106.

les actes du Moyen Age sous le nom de Decatera et appelée de nos jours Kotor (Cattaro), où on a trouvé jusqu'à présent 11 inscriptions latines [20]. Un peu plus au nord, à Riječani il y a 2 inscriptions [20a].

En partant du golfe de Kotor vers le nord, le long du littoral, on trouve d'abord le port et la ville forte d'*Epidaurum* (Cavtat, Ragusa Vecchia), entourée d'une plaine fertile et élevée au rang de *colonia* dès l'époque de Jules César : ici ont été découvertes 38 inscriptions [21]. Au nord-ouest d'*Epidaurum* se trouve Rat, avec 2 inscriptions [22]. Au nord-est, sur la route qui mène de Dubrovnik (Raguse) vers Gacko et Sarajevo, sont apparues 2 inscriptions à Trebinje [23], une à Bileča [24] et 2 inscriptions funéraires à Ljubomir-Bileča [25]. A la frontière avec le Monténégro, au monastère de Gabričevo de la vallée de la rivière Trebišnjica, on a trouvé une inscription [26] et un peu plus au sud-est, dans la région du bourg de Grahovo, 9 autres, dont une funéraire en vers [27]. Dans la dépression de Gacko (Gatočko polje) on a découvert une inscription de démarcation à Cernica [28].

Au nord de Dubrovnik se trouvent Trsteno avec une inscription [29] et Asamo (Slano) avec une inscription [30]. Dans l'île de *Melita* (Mljet, Meleda), ont été trouvées 4 inscriptions [31]. Dans la presqu'île de Pelješac, on a découvert une inscription à Smokvina [32], une à Ston [33], 2 à Janjina [34], une à Orebić [35], une à Viganj [36] et 4 autres dans des endroits inconnus [37]. Dans l'île de *Corcyra Nigra* (Korčula, Curzola) ont été découvertes 22 inscriptions [38] et dans l'île de *Issa* (Vis) 18 inscriptions [38a].

Au bord de la mer, un peu plus bas que l'embouchure de la rivière *Naro* (Neretva, Narenta) on a découvert une inscription à Klek [39] et

---

[20] C 1710—1716, 6358, 8387—8388, 12784 ; Ptol. II, 16, 5 ; Plin. *Hist. Nat.* III, 144 ; Pavan 11—12 ; P. Mijović, *Acruvium-Decatera-Kotor sous le jour des récentes découvertes archéologiques*, St, XIII—XIV, 1962—1963, p. 27—48.

[20a] Sp, LXXI, 1931, p. 101 ; LXXVII, 1934, p. 45.

[21] C 1739—1760, 8404—8406 ;BD, XXXVI, 1913, p. 58 ; A. Marinović, «Anali historijskog Instituta u Dubrovniku », VI—VII, 1959, p. 121—127.

[22] BD, XXXVI, 1913, p. 58.

[23] C 10175, 10176.

[24] GMBH, XLVII, 1935, p. 21.

[25] *Ibid.*, p. 21—22.

[26] WMBH, VIII, 1902, p. 105 ; C 14620.

[27] VHAD, VIII, 1905, p. 172—175 ; WMBH, XI, 1909, p. 138 ; OeJ, XII, 1909, B. 20—24 ; GMBH, XVIII, 1926, p. 181 ; Sp., LXXVII, 1934, p. 19—20.

[28] Sp, LXXXVIII, 1938, p. 114—115.

[29] C 8447.

[30] C 14623.

[31] C 3064 ; BD, XL—XLII, 1917—1919, p. 108—109.

[32] C 8409.

[33] C 1762.

[34] C 8451 ; VD, LV, 1953, p. 234—236.

[35] *Ibid.*, p. 223.

[36] C 1765 a.

[37] VD, LV, 1953, p. 222—223.

[38] C 3065—3073, 6422, 10083—10092.

[38a] C 3074—3083, 6423, 13284—13286, 14018, 14333 ; VD, LIV, 1952, p. 42.

[39] C 1763.

une à Otok [40]. Sur la rive droite de la rivière, près de la localité actuelle de Vid, a prospéré la célèbre place forte de *Narona*, ayant un port à l'embouchure de la rivière, des thermes, des temples, un théâtre et un forum ; elle avait été élevée au rang de *colonia* autour de l'année 27 av.n.è., étant devenue dans les siècles suivants un important centre commercial [41] où ont été trouvées 237 inscriptions latines [42]. Un peu plus à l'est, une inscription a été découverte à Gabela [43] et une à Čapljina [44]. Au-delà de la Neretva, à Tasovčići, 5 inscriptions ont été découvertes [45], dont l'une datant de l'année 36 av.n.è., dédiée au futur empereur Auguste par les frères C. Papius Celsus et M. Papius Camus [46]. Au sud-est de Tesovčići se trouve Sjekose avec une inscription latine [47]. Un peu plus à l'est, à une croisée de chemins, dans la localité actuelle Stolac, a été localisée la station *Ad Turres*, contenant des thermes, des temples, des mosaïques, un mausolée et 5 inscriptions latines [48]. Près de là se trouve Mogorjelo-Struga avec 2 inscriptions [49]. Au nord de Stolac ont été découvertes une inscription à Trijebanj [50], une à Hodovo [51], une à Rotimlja [52], une à Stjepanskrs [53], une à Dabrica [54] et 2 à Dubrava [55]. Plus à l'est, sur la route qui mène à Bileča, on a trouvé une inscription funéraire dans l'actuelle localité Fatnica [56].

En remontant la Neretva, à mi-chemin entre Tasovčići et Mostar, nous trouvons la localité Zitomišlić, avec une inscription funéraire [57]. A l'est de celle-ci, sur la route allant de Mostar vers Gacko, ont été découvertes une inscription à Nevesinje [58], une à Koleško [59] et une à Grabovica [60].

---

[40] BD, XXVI, 1903, p. 146.
[41] M. Fluss, RE, XVI, 1935, col. 1743—1755; Pavan 146—176.
[42] C 6361, 8429—8470, 14223, 14623—14629; GMBH, XVI, 1904, p. 50—53; XXIV, 1912, p. 597—601; XXXVII, 1925, p. 88; n.s. III, 1948, p. 168; JA, II, 1908, p. 87—117; VI, 1912, p. 268; BD, XXX, 1910, p. 105—113; OeJ, XV, 1912, B. 17; *Strena Buliciana*, p. 218—219; RA, XXXVI, 1932, n° 82; IBAI, XVI, 1950, p. 236; VD, LIV, 1952, p. 164—167; LV, 1953, p. 262.
[43] WMBH, IX, 1904, p. 289.
[44] GMBH, XVI, 1904, p. 44.
[45] WMBH, XII, 1912, p. 91; Sp, LXXVII, 1934, p. 25; XCIII, 1940, p. 157.
[46] C. Patsch, *Bosnien und Herzegowina in römischer Zeit*, Sarajevo, 1911, p. 12—13.
[47] GMBH, XIII, 1958, p. 153.
[48] WMBH, III, 1895, p. 272—296; VIII, 1902, p. 102—104; C. Patsch, *op. cit.*, p. 26; Sp, LXXVII, 1934, p. 23; GMBH, III, 1948, p. 168.
[49] Sp, LXXVII, 1934, p. 25; XCIII, 1940, p. 158.
[50] C 12766.
[51] Sp, LXXVII, 1934, p. 24.
[52] C 12776.
[53] C 13305.
[54] C 2766c.
[55] C 12794; Sp, LXXVII, 1934, p. 23.
[56] C 12800.
[57] GMBH, XXXVII, 1925, p. 87—89.
[58] GMBH, s.n.III, 1948, p. 49.
[59] C 12775.
[60] C 2766 = 8386 = 12775.

Près de Mostar, ont été découvertes une inscription à Malo Polje [61] et une à Šurmanci [62]. Dans la petite ville de Mostar sur la Neretva ont été trouvés des vestiges romains importants et 4 inscriptions [63]. Plus haut, sur la rive gauche de la rivière Neretva, dans la localité de Potoci a été découverte une inscription [64] et un peu plus haut, sur un affluent de la Neretva, dans le village de Prenj, une inscription [65]. Pas loin de la confluence de la Neretva avec la Rama, près de Orahovica, a été trouvée une inscription latine dans le village de Radešine [66]. Sur le cours supérieur du ruisseau Rama, on a trouvé une inscription dans le village de Proslap [27]. A Ostrožac (appelé aussi Drnopolje), près du lac de Jablanić, P. Aurelius Verus a mis une inscription funéraire à la mémoire de ses parents Aelius Rufus et Aelia Tattuia [68]. On trouve dans la petite ville de Konjić un milliaire et une inscription funéraire [69] et au nord de celle-ci une inscription à Brčani [70], une à Ceriéi [71] et une à Homolje [72]. A l'est et au sud de Konjić, on a découvert une inscription à D. Bjela [73], une à Ljuta [74], une inscription funéraire à la mémoire d'un vétéran à Donje Selo[75], une à Bjelemić [76] et une à Glavatičevo à la mémoire d'un militaire mort à *Bassiana*, de la Pannonia Superior [77]. Entre *Epidaurum* et la Neretva, ont été découvertes 8 inscriptions provenues d'endroits inconnus [78].

Entre la Neretva, la ville de Makarska et les districts de Duvno et Livno, la majorité des inscriptions appartiennent aux militaires. En avançant dans la vallée du ruisseau Trebižat, affluent de la Neretva, nous arrivons à Humac, où s'est développée une colonie de vétérans provenus de troupes locales et étrangères, qui ont laissé 6 inscriptions [79]. Près de là, au sud-ouest de Ljubuški ont été découverts des vestiges romains et 45 inscriptions latines à *Bigeste*, colonie ou poste de vétérans de la première moitié du Ier siècle, dans lesquelles paraissent des noms romains

---

[61] Sp, LXXVII, 1934, p. 23.
[62] *Ibid.*, p. 28.
[63] WMBH, II, 1894, p. 3—34; IX, 1904, p. 267—274; GMBH, XVI, 1904, p. 34—43.
[64] WMBH, IX, 1904, p. 265—266.
[65] Sp, LXXVII, 1934, p. 24.
[66] WMBH, IX, 1904, p. 258.
[67] C 13232.
[68] GMBH, XIV, 1902, p. 324; WMBH, IX, 1904, p. 255.
[69] WMBH, IX, 1904, p. 243; Sp, LXXVII, 1934, p. 26.
[70] GMBH, XIV, 1902, p. 332.
[71] *Ibid.*, p. 317.
[72] WMBH, IX, 1904, p. 246.
[73] C 14617.
[74] C 8408.
[75] Sp, LXXXVII, 1938, p. 116.
[76] C. 14617, 2; WMBH, IX, 1904, p. 261.
[77] C 8489 = 12799.
[78] C 1761—1765 r.
[79] GMBH, XXII, 1910, 177—182; WMBH, XII, 1912, p. 132—137; OeJ, XXXVI, 1946, B. 67—75.

comme Antonius, Claudius, Domitius, Flavius, Herennius, Iulius, Licinius, Livius, Oppius, Valerius et Varius [80]. Sur la route vers Mostar, pas loin de Čitluk, il y avait une agglomération romaine à Krehin Gradac, où a été conservée une inscription funéraire [81]. Un peu plus haut, sur le ruisseau Trebižat, à sa confluence avec Tihaljina, existait une autre agglomération de vétérans dans la Vitina actuelle, où ont été conservées des briques et 2 inscriptions [82]. Vers l'ouest se trouve Grac, avec 8 inscriptions fragmentaires [83] et Vrgorac avec 2 inscriptions [84]. A Tihaljina, près des sources de la rivière du même nom, ont été découvertes 5 inscriptions [85].

Sur le rivage de la mer Adriatique, en face de l'île de *Pharia* (Hvar), dans la localité Zaostrog ont été conservées 2 inscriptions [86]. Plus loin, vers le nord, près de Makarska, entre Tučepi et Podgora, ont été trouvées 2 inscriptions à Biston [87] et 2 autres à Tučepi [88]. Dans la petite ville de Makarska, où a été localisée l'ancienne *Inaronia*, ont été trouvées 7 inscriptions [89]. Vers le nord-est, dans la dépression d'Imotski (Imotsko polje), sur le site de la localité actuelle de Runović, s'était développé le centre urbain de *Novae*, élevé au rang de *municipium* dans la seconde moitié du IIe siècle : ici ont été conservées 53 inscriptions latines [90]. A Kamen Most, à 5 km de *Novae* (Runović), ont été découvertes 2 inscriptions [91] ; à l'endroit appelé par le peuple Bublin a existé une agglomération romaine, où ont été conservées 8 inscriptions fragmentaires [92] et à Gradac se trouve une inscription [93]. Un peu plus au nord, dans la ville actuelle d'Imotski, on a trouvé une inscription fragmentaire du temps de l'empereur Hadrien (117—138) [94]. A l'ouest d'Imotski, à Gorica, ont été trouvées des broches, une lampe à inscription et d'autres objets romains [95].

Plus au nord, dans la dépression de Duvno (Duvanjsko polje), nous

---

[80] WMBH, III, 1895, p. 280—289 ; C 6232—6370, 8483—8504, 12798—12809, 13874—13879, 14225—14226, 14631—14632 ; JA, II, 1908, p. 110 ; Pavan 49—57.

[81] WMBH, IX, 1904, p. 283.

[82] GMBH, V, 1893, p. 673—681 ; XXXV, 1923, p. 83.

[83] GMBH, XXXV, 1923, p. 145—151.

[84] C 1918, 8510.

[85] C 6433, 10167, 12810, 13317, 13319.

[86] C 1892, 1893.

[87] C 1895, 14629.

[88] C 14629, 1 ; BD, XXV, 1902, p. 161.

[89] C 1863, 1896—1898, 3214, 10188, 13873.

[90] WMBH, IV, 1896, p. 273—274 ; VIII, 1902, p. 96—101 ; C 1906—1918, 8505—8512, 12802—12812, 13880—13889, 14228—14229, 14633—14640 ; St, IV, 1926—1927, p. 33 ; B. Saria, RE, XVII, 1937, col. 1129—1131 ; Pavan 180—185.

[91] WMBH, VIII, 1902, p. 91—92.

[92] *Ibid.*, p. 93—96.

[93] C 8498.

[94] WMBH, VIII, 1902, p. 83.

[95] *Ibid.*, p. 81.

trouvons une inscription à Karlov Han, près de Duvno [96], 5 à Letka [97], une à Mokronoge [98], une à Šujica [99] et 4 dans le village d'Otinovci, près de Kupres [100].

De nombreuses inscriptions ont été découvertes dans la dépression de Livno (Livanjsko polje), à savoir : 3 provenues d'endroits inconnus [101], une à Podgradina [102], une à Lipa [103], 11 à Pelva (Livno) [104], 7 à Vašarovina [105], une à Mali Kablići [106], une à Prisap [107], 3 à Inalperio dans le col de Prolog [108] et une à Odžak[109]. Au nord de cette localité se trouve Lištani avec 5 inscriptions [110]. Plus haut, près de Vještiča Gora (1 580 m) et Troglav (1 913 m), dans la localité de Gubin, a été trouvée une inscription [111]. A l'extrémité nord de la dépression de Livno, sur la route reliant les villes de Livno et de Bos. Grahavo, sous les hauteurs du Marino Brdo (1 457 m) et du Šator (1 872 m), dans la commune actuelle de Grkovci, a été localisé le *Municipium Salvium* avec 10 inscriptions [112]. Enfin, plus haut dans les montagnes, près de la ligne de partage des eaux qui sépare la Dalmatie occidentale de la Dalmatie orientale, nous trouvons une inscription à Podgora [113], une autre à Bukovača [114] et 2 à Bos. Grahovo [115].

Dans la dépression de Glamoč (Glamočko polje), ont été découvertes 3 inscriptions à *Basiduo* (Glamoč) [116], 4 à Brba [117], 5 à Halapič [118], une à Glavice [119] et 3 à *Ionnaria* (Gradina) [120]. Quelque part sur la route de *Salona* à *Servitium* a existé un *municipium* qui nous a transmis 27 inscrip-

---

[96] GMBH, XIX, 1964, p. 213.
[97] WMBH, IX, 1904, p. 209—220.
[98] GMBH, s.n. XII, 1957, p. 109—110.
[99] GMBH, XIV, 1902, p. 7.
[100] C 2763, 2764, 14317, 14319.
[101] GMBH, XLIII, 1931, p. 23.
[102] WMBH, XI, 1909, p. 126.
[103] C 9847.
[104] GMBH, XVIII, 1906, p. 176 — 177; XLII, 1930, p. 159 — 161; XLIII, 1931, p. 19—22; WMBH, XI, 1909, p. 133—135.
[105] C 2760; GMBH, XVIII, 1906, p. 171; XL, 1928, p. 90—92; WMBH, XI, 1909, p. 129.
[106] WMBH, XI, 1909, p. 131.
[107] *Ibid.*, p. 128.
[108] C 9857, 13325, 13326.
[109] Sp, LXXVII, 1934, p. 20.
[110] C 2761, 2762; WMBH, XI, 1909, p. 125.
[111] C 9848.
[112] C 9847, 9850, 14249; GMBH, XVIII, 1906, p. 161 — 167; n.s. VI, 1909, p. 120—124; Sp, LXXXVIII, 1935, p. 122; RA, XIV, 1939, p. 176—177.
[113] C 1895.
[114] Sp, LXXVII, 1934, p. 11.
[115] C 14970; WMBH, XI, 1908, p. 138.
[116] C 9863, 13236, 13986.
[117] Sp, LXXXVIII, 1935, p. 119—120.
[118] C 9862 = 13231; GMBH, XXXIX, 1927, p. 262—267; XL, 1928, p. 82; Sp, LXXVII, 1934, p. 18.
[119] C 2760 a.
[120] C 9861, 9862, 12175.

tions [121]. Plus haut, près du partage des eaux, se trouvait *Indenea*, où il y a 2 inscriptions [122].

Sur le rivage, entre la Neretva et *Salona*, 31 inscriptions ont été découvertes, provenues d'endroits inconnus [123]. Dans l'île de *Pharia* (Hvar, Lesina), 18 inscriptions ont été découvertes [124]. Dans l'île de *Brattia* (Brać, Brazza), la troisième comme étendue des îles yougoslaves de l'Adriatique, le nombre des inscriptions latines est de 39, dont 3 à Bol, une à Dračevica, une à Nerěžišća, une à Postira, 2 à Pučišća, une à Spliška et une à Supetar [125]. La plupart ont été trouvées dans la localité de Škrip dans le centre de l'île. Un peu plus à l'ouest, dans l'île de *Solentia* (Šolta) ont été découvertes 17 inscriptions [126].

Passant sur le continent, nous nous occuperons d'abord de la distribution des inscriptions de la vallée de la rivière de Cetina. A son embouchure, à *Oneum* (Omiš, Almissa), ont été découvertes 13 inscriptions [127] et à Duće, 2 inscriptions [128]. Plus à l'est, au bord de la mer, nous trouvons une inscription à Brela [129], une à Borak [130] et 2 à Baška Voda [131]. Plus au nord, sur la rive gauche de la rivière, dans le village de Katuni, il y a 2 inscriptions [132]. Plus haut, sur la rive gauche de la rivière Cetina, dans le village de Županjac se trouvait l'ancien *Delminium*, où ont été conservées 81 inscriptions [133]. *Tilurium* (Gardun-Trilj) a été la ville de garnison d'une légion et a laissé 15 inscriptions [134]. Au nord-ouest de *Tilurium*, dans le village de Vojnić, ont été conservées 3 inscriptions funéraires [135]. Sur la route reliant Split à Sinj, dans le village de Brnaze, on trouve 2 inscriptions [136]. Dans la localité de Čitluk, près de Sinj, à une certaine distance de Cetina, a prospéré la célèbre colonie romaine *Aequum*, fondée au

---

[121] GMBH, XXXIX, 1927, p. 256—267; XL, 1928, p. 79—90; XLI, 1929, p. 98—99; 1933, p. 7—14; Sp, LXXVII, 1934, p. 27—28.

[122] C 13983, 13984.

[123] C 1892—1905, 8472—8482, 12790—12797, 13873, 14629.

[124] C 3084—3091, 10094—10099, 13287, 15096, 15097; BD, XXXVIII, 1915, p. 46; Pavan 187—188.

[125] C 3092—3108, 6424 — 6427, 10107 — 10115, 13288 — 13291, 14333, 15098, 15099; VHAD, LVI—LIX, 1954—1957, p. 133—134.

[126] C 3109—3111, 15100—15101; VD, XLIII, 1920, p. 105—116.

[127] C 1904, 1905, 6428—6431, 8474, 8778 — 8780, 12796, 12829; BD, XXXVII, 1914, p. 104—105.

[128] C 8475, 8545.

[129] C 8477.

[130] C 12795.

[131] C 1901, 1903.

[132] C 9865, 9866.

[133] C 2706, 2707, 2709—2712, 2714—2720, 2722—2727, 9731, 9732, 9734—9741, 9743—9744, 13186—13189, 13972—13980, 14930—14932, 14934—14936, 14938—14944; St, GMBH, XVI, 1904, p. 330—353; VAHD, LI, 1930—1934, p. 225.

[134] C 2708, 2713, 2721, 3202, 9725, 9733, 9742, 9745, 14933, 14937, 14943; St, IV, 1926—1927, p. 33; VD, LII, 1935—1949, p. 51; LIII, 1950—1951, p. 230—231; G. Alföldi, *Tilurium — der antike Name des Legionslagers Gardun bei Trilj in der Provinz Dalmatien*, « Bonner Jahrbücher », CLXV, 1965, p. 105—107.

[135] BD, XXVI, 1903, p. 129—135; XXXI, 1908, p. 79.

[136] C 14941; VD, LIII, 1951, p. 230.

temps de l'empereur Claude (41—54), où se trouvent 68 inscriptions aux noms romains comme Aebutius, Aurelius, Caecilius, Calpurnius, Iulius, Marcius, Munatius, Octavius, Titius et Valerius [137]. Au sud-est, dans la vallée de la rivière Sinj, sur la route menant à Aržano et Duvno, se trouve D. Tijarica, avec une inscription [138]. Sur la rive gauche de la rivière Cetina, plus haut que Sinj, ont été trouvées 2 inscriptions à Potravlje [139]. Au nord-est, dans la vallée de la rivière Cetina, on a découvert une inscription à Vinišče [140], une à Otišići [141], une à Dragovići [142], 5 à Koljane [143] et une à Matkovine [144]. A Vrlika, sur la route reliant Sinj à Drniš, se trouvait l'ancienne *Herona* ayant 73 inscriptions latines [145]. Près de celle-ci, ont été découvertes 2 inscriptions à Garjak [146], et plus haut une à Vinalić [147], une à Kijevo [148] et une à Kosore [149].

Un rôle très important dans le processus de romanisation de la Dalmatie occidentale a été joué par *Salona* (Solin) et ses alentours. Au sud-est, au bord de la mer, 2 inscriptions ont été découvertes à Krug [150], une à Poljica-Krilo [151], 2 inscriptions fragmentaires à Jesenice [152] et 13 à *Pituntium* (Podstrana), arrivée probablement au rang de *municipium* [153]. Un peu plus haut, 16 inscriptions se trouvent à Gedate (Srinjine) [154], 5 à Žrnovnica [155] et une à Mravince [156]. Au bord de la mer, à *Epetium* (Stobreć), existait une association des travailleurs du port (*collegium saccariorum*); on y trouve 113 inscriptions [157]. Deux autres ont été découvertes dans le

---

[137] C 2728—2742, 9749—9781, 13190 — 13195, 14946 — 14949; BD, XXVI, 1903, p. 125 — 127; XXXVIII, 1915, p. 154; VHAD, LI, 1930—1934, p. 157; IBAI, XVI, 1950, p. 238; VD, LV, 1953, p. 256—258; *Festschrift für Egger*, I, p. 321; Pavan 17—27.

[138] BD, XXVI, 1903, p. 128.

[139] C 9752; *Strena Buliciana*, p. 233—234.

[140] BD, XXXVIII, 1915, p. 144.

[141] C 9813 a.

[142] C 9813.

[143] C 9818, 9820, 13201, 13212, 13213.

[144] C 2748.

[145] C 2750—2752, 2754—2759, 6407—6409, 9806—9818, 9820—9827 a, 13199—13328, 14966—14969; VD, LV, 1953, p. 105, 256—258.

[146] C 2749, 2753.

[147] C 9810.

[148] VD, LV, 1953, p. 262.

[149] *Ibid.*, p. 247.

[150] C 8472, 8476.

[151] VD, LIII, 1950—1951, p. 212.

[152] BD. XXXVII, 1914, p. 102—103.

[153] C 8526—8551, 12817, 12824, 12829, 14237; BD, XXXVII, 1915, p. 42—443; E. Polaschek, RE, XX, 1950, col. 1875—1877; Pavan 188—191.

[154] C 14641, 14655; BD, XXXVIII, 1915, p. 43—44; XL—XLII, 1917—1919, p. 105; VD, LIII, 1950—1952, p. 212.

[155] C 8537, 13890, 13892, 14648, 14651

[156] C 8968, 13031.

[157] C 1919—1932, 6371—6372, 8225, 8518—8564, 12815—12827, 13892, 14230—14238, 14641—14660; BD, XXV, 1902, p. 164.

voisinage immédiat, à Kućine [158]. Dans l'ancien *Aspalathos* (Split, Spalato) ont été trouvées 27 inscriptions. L'apogée de ce port est atteint sous Dioclétien (284—305), lequel y construisit son célèbre palais, en partie conservé jusqu'à nos jours [159]. *Salona* (Solin) fut conquise par les Romains en 78 av.n.è. et est élevée au rang de *colonia Iulia* autour de l'année 27 av.n.è. Elle devint le centre administratif, commercial et culturel le plus important de Dalmatie. A *Salona* a été conservé un plus grand nombre d'inscriptions que dans toute autre ville ancienne du sud-est de l'Europe, à savoir 4 120, dont certaines du VI^e siècle ou du début du VII^e [160]. Certaines ont été trouvées à *Clissa* (Klis), mais proviennent probablement de *Salona*. Au nord-ouest de *Salona*, au bord de la mer, ont été découvertes : une inscription à Kambelovac [161], une à Gomilica [162], une à Donja Kaštela [163], une à Kaštel Novi [164], une à Stafilić [165], une à Niško Stafilić [166], 2 à Brnaze [167] et un diplôme militaire à Daverzi [168].

Plus loin sur le littoral, près du détroit situé entre le continent et l'île de Čiovo, s'est développée la ville forte de *Tragurium* (Trogir, Traù), élevée probablement au rang de *municipium*, où se sont établis des vétérans et des marchands aux noms romains, comme Aurelius, Iulius, Octavius, Rubrius, Rutilius et Vibius ; d'ici proviennent 65 inscriptions latines [169]. Un peu à l'ouest ont été découvertes 2 inscriptions à Sviraće-Seget [170], 3 à Vranjica [171], une à Vinišće [172], une dans l'île de Čiovo [173] et une à Lečevica [174].

---

[158] BD, XXVII, 1904, p. 101—102.
[159] BD, XXXII, 1909, p. 79—90 ; XXXVII, 1914, p. 95—98.
[160] C 1933—2674, 6373—6405, 6549—6564, 8659—9698, 12889—13180, 13902—13698, 14241—14315, 14663—14925, BD, XXVI, 1903, p. 192—193 ; XXVIII, 1905, p. 20 ; XXIX, 1906, p. 8—20 ; XXXII, 1909, p. 1—73 ; XXXIII, 1910, p. 25—135 ; XXXIV, 1911, p. 31—58 ; XXXV, 1912, p. 1—45 ; XXXVI, 1913, p. 14—18 ; XXXVII, 1914, p. 30—94 ; XXXVIII, 1915, p. 24—46 ; XXXIX, 1916, p. 100—146 ; XL—XLII, 1917—1919, p. 91—100 ; VD, XLIV, 1921, p. 21—35 ; XLV, 1922, p. 6—20 ; XLVII—XLVIII, 1924—1925, p. 27—68, 1926—1927, p. 139 ; LXII, 1935—1949, p. 3—14 ; LIII, 1950—1951, p. 170—176 ; 218—230 ; LV, 1953, p. 259—261 ; RS, I, p. 157—175 ; II, p. 79—91 ; AJ, I, 1954, p. 53—70 ; E. Dyggve, *History of Salonitan Christianity*, Oslo, 1951 ; G. Novak, *Povjest Splita* (*Geschichte von Split*), vol. I, Split, 1957.
[161] C 9714.
[162] BD, XXXV, 1912, p. 59.
[163] VD, I, 1928—1929, p. 22.
[164] C 14316.
[165] C 14927.
[166] BD, XXIX, 1906, p. 241.
[167] C. 14941 ; VD, LIII, 1951, p. 230.
[168] CIL, XVI, p. 38.
[169] C 2675—2705, 6406, 9708—9723, 13181—13184, 13969—13971, 14316, 14926—14929 ; BD, XXXII, 1909, p. 79—90 ; VD, XLIX, 1926,—1927, p. 112, LIII, 1950—1951, p. 231—232 ; LV, 1953, p. 253 ; Pavan 285—291.
[170] BD, XXXVII, 1914, p. 98—102.
[171] C 2382, 6399 ; BD, XXXVIII, 1915. p. 41.
[172] BD, XXXVII, 1914, p. 144.
[173] C 6406.
[174] VD, XLVIII—XLVIII, 1924—1925, p. 73.

A Muć a été localisée l'ancienne ville forte d'*Andetrium*, dont nous restent 22 inscriptions [175]. A l'est, à Sutina a été découverte une inscription [176] et à l'ouest, sur la route qui mène à Drniš, 2 à Gornji Postinje [177] et une à Vrba [178].

Retournant au bord de la mer, au nord-ouest de Trogir nous trouvons une inscription à Grebaštica [179]. Dans le village de Danilo Gornje, à l'est de Šibenik, se trouvait *Riditae* où ont été conservées 95 inscriptions[180]. Au nord-ouest de Šibenik ont été découvertes une inscription à Tribanj [181], une à Kašić [182], une à Raslina [183]. Plus haut, à Skradin, à l'embouchure de la rivière *Titius* (Krka), a prospéré la ville forte de *Scardona*, élevée au rang de *municipium*, où se tenait l'assemblée des quatorze forteresses de Liburnie (*conventus Scardonitanus*), à un important croisement de routes ; ici se trouvent 42 inscriptions [184]. A Visovac ont été conservées deux inscriptions [185]. Remontant vers la Krka et ensuite sur l'affluent de celle-ci Čikola, nous arrivons dans la région de Drniš, où sur l'emplacement du village de Balijina Glavica se trouvait *Municipium Magnum*, avec 30 inscriptions [186]. Près d'ici se trouve Kadina Glavica avec 2 inscriptions [187]. Un peu plus à l'est, une inscription a été découverte à Otavice [188] et une autre à Vinković, sur la route menant à Vrlika [189]. Au nord de Drniš, sous le mont Promina (1 148 m), dans la localité Tepliuh, a été localisée l'ancienne *Promona*, où se trouvent 36 inscriptions [190]. Au nord de celle-ci ont été découvertes 2 inscriptions à Uzdolje [191], 2 à Ramljane [192], une à Orlić [193] et 4 à Biskupija [194]. A l'ouest, une inscription a été découverte à Razvode [195].

---

[175] C 2743—2747, 3200, 9782—9789, 10182—10188, 14950—14953, 15110; VD, LI, 1930—1934, p. 230—236 ; Pavan 30—33.

[176] BD, XXXI, 1908, p. 83.

[177] C 14950, 14951.

[178] Sp, LXXXVIII, 1938, p. 120.

[179] VD, LVI—LIX, 1954—1957, pt. 2, p 124—125.

[180] C. 2767—2801, 6410—6412, 9865 — 9878, 13989 — 13992 ; VD, LIII, 1950 — 1951, p. 214 ; LVI—LIX, 1954—1957, pt. 2, p. 125—126 ; GMBH, VI, 1951, p. 49—64 ; « Diadora, II, 1960—1961, p. 225 — 235 ; « Arheološki radovi i rasprave » (Zagreb), II, 1962, p. 315—334.

[181] C 2815.

[182] « Diadora », I, 1959, p. 124.

[183] C 9887.

[184] C 2802—2819, 6413—6414, 9881—9889 a, 13248, 14321, 14977—14979[3] ; DeJ, V, 1902, B. 3—5 ; M. Fluss, RE, s. 2, II, 1932, col. 356—357 ; VD, LVI—LIX, 1954—1957, pt. II, p. 122—124.

[185] C 2818, 9888.

[186] C 6565, 9790—9801, 13196—13197, 14316[3].

[187] 14954—14955.

[188] VD, LV, 1953, p. 262.

[189] C 9817.

[190] C 9828—9844, 13229—14316[4—7], 14969[2—3] ; BD, XXXII, 1909, p. 48—49 ; XL—XLII, 1917—1919, p. 106 ; VD, LV, 1953, p. 262—263.

[191] C 9836, 13250.

[192] C 9791, 9792.

[193] C 9917.

[194] C 9927, 14321, 15016, 15017.

[195] C 9832.

Dans la vallée de la rivière *Titius* (Krka), dans le village de Šuplija Crkva-Ivoševci (Kistanje), s'était formé le centre militaire de *Burnum*, lequel surveillait les routes menant à l'intérieur de la Dalmatie et était la garnison d'une légion jusqu'à l'année 70. Plus tard, il a reçu le droit d'être une ville (*oppidum*) et a laissé 145 inscriptions [196]. Un peu plus au nord, on trouve une inscription à Puljane [197] et 14 à Knin [198].

Retournant à la mer Adriatique, nous mentionnons une inscription dans l'île de *Colentum* (Murter [199]), et une autre dans l'île de Kornat [200]. Un peu plus vers l'intérieur du continent nous trouvons une inscription à Piramatovci [201], 8 à *Varvaria* (Bribir) [202], élevée au rang de *municipium*, 3 à Ostravica [203], une à Budak [204], une à D. Lepuri [205] et une à *Alveria* (Dobrovoljci), à l'est de Benkovac [206].

Au bord de la mer, face à l'île de Pašman, se trouvait *Blandona* (appelée Alba au Moyen Age, aujourd'hui Biograd), laquelle nous a laissé 2 inscriptions [207], et plus haut à Bibinje une inscription [208]. Dans l'île de Dugi Otok, a été conservée une inscription[209]. La ville de *Iader* (Diadora, Zadar, Zara) était une *colonia* dès 48 av.n.è. et a laissé 157 inscriptions [210]. Au nord de celle-ci, au fond d'un golfe, s'est développée très tôt comme *municipium* la ville de *Aenona* (Nin, Nona), où se trouvent 63 inscriptions [211]. Un peu plus au nord, toujours sur le littoral, on a trouvé une inscription à Ražanac [212], et 11 à *Argyruntum* (Starigrad) [213]. A l'est de Zadar

---

[196] C 2820—2843, 6416—6420, 9898—9927. 13249—13253, 14321, 14980—15017; OeJ, VI, 1903, B. 85—86; VD, XLIII, 1920, p. 211; LIV, 1952, p. 210—211; LV, 1953, p. 262; *Strena Buliciana*, p. 222; « Diadora », III, 1965, p. 72.

[197] C 6415.

[198] *Strena Buliciana*, p. 215—218; Sp, XCVIII, 1941—1948, p. 80.

[199] VD, LIV, 1952, p. 212.

[200] VD, LIII, 1951, p. 247.

[201] *Strena Buliciana*, p. 213—215.

[202] C 6418; VD, LIII, 1950—1951, p. 243—246.

[203] C 5889, 14978; « Diadora », I, 1959, p. 108—109.

[204] C 14321, 32.

[205] C 13256.

[206] C 9938.

[207] *Strena Buliciana*, p. 218; VD, LIV, 1952, p. 210.

[208] C 14007.

[209] C 3112.

[210] C 2855, 2856, 2902—2968, 6421, 6566, 9995—10016, 13264—13268, 14005—14009, 15047—15049; JA, IV, 1910, p. 210—211, BD, XXXV, 1912, p. 46; « Ljetopis Jugosl. Akad. Zagreb », LV, 1946—1948, p. 199—221; VD, LIII, 1950—1951, p. 163, 237—248; LIV, p. 212—213; LVI—LIX, 1954—1959, pt. 2, p. 84—85; ŽA, X, 1960, p. 166.

[211] C 2969—2990, 10019—10021, 14010, 14011, 14322, 15050—15052; VD, LII, 1935—1949, p. 53—58, LIII, 1950—1951, p. 233—234; LIV, 1952, p. 207—208; « Diadora », I, 1959, p. 127.

[212] BD, X, 1887, p. 14—29.

[213] C 14322; OeJ, VIII, 1905, B. 56—57; XII, 1909, B. 49—50.

ont été conservées une inscription à Zemunk [214], une à Islam [215], une à Posedarje [216] et 47 à *Nedinum* (Gradino, près de Nadin) [217].

Aux limites de la plaine, dans la localité actuelle de Podgradje près de Benkovac, un autre *muncipium*, à savoir *Asseria*, a prospéré, dans lequel se trouvent 119 inscriptions [218]. Au nord-est, sur la route menant à Zrmanja, à Bruška, un milliaire a été découvert [219]. Sur la rive est du lac de Novigrad, dans une plaine fertile, on a découvert une inscription à Novigrad [220], 3 à Pridraga [221], 44 à *Corinium* (Karin) [222] et une dans le village de Popović [223].

A Cvijina Gradina, près de Kruševo et d'Obrovac, se trouvait une *mansio* appelée *Clambetae*, où ont été conservées 17 inscriptions [224]. Dans la vallée de la rivière Zrmanja on a découvert un milliaire à Ervenik [225], 5 inscriptions à Mokropolje [226] et 2 à Padene [227]. Sur la route reliant Obrovac à Knin, ont été découvertes 3 inscriptions à Zelengrad [228], 2 à *Sidrona* (Gradina-Medvidje) [229], 9 à *Hadra* (Krupa?) [230] et une à Mratovo [231].

Dans la dépression de la rivière Lika (Ličko polje), ont été découvertes une inscription à Lovinac [232], 3 à Komić [233], 2 à Medak [234], une à Počitelj [235], 4 à *Ancus* (Vrebac) [236], 4 à Debelo Brdo près de Gospić [237], 2 à Široka

---

[214] C 14006.
[215] C 2899.
[216] C 2889.
[217] C 2857—2879, 9957—9966, 13258—13262, 14000—14003, 15042—15045; OeJ, XXXVI, 1946, B. 75—78; VD, LIV, 1952, p. 214; M. Fluss, RE, XVI, 1935, col. 2172 — 2175.
[218] C 2848—2854, 9932—9956, 13255—13257, 13993—13999, 14321, 15018—15041; OeJ, XI, 1908, B. 17—88; VD, LIII, 1950—1951, p. 234—236; LIV, 1952, p. 208—210; « Diadora », I, 1959, p. 120.
[219] OeJ, VIII, 1905, B. 53.
[220] C 2886.
[221] OeJ, V, 1902, B. 5.
[222] C 2880—2901, 9967—9981, 13263, 14004, 15046—15046 ^{2}; OeJ, VIII, 1905, B. 58; XII, 1909, B. 34.
[223] OeJ, XII, 1909, B. 32.
[224] C 9972, 14322; OeJ, VIII, 1905, B. 43—48; XVIII, 1915, B. 186—192; VD, LIV, 1952, B. 211.
[225] C 10180.
[226] C 2833, 6416, 9915, 9916, 9925.
[227] C 13251, 13252.
[228] OeJ, XII, 1909, B. 24.
[229] C 9929; OeJ, VIII, 1905, B. 53.
[230] C 2844—2847, 9928—9929 a, 15017; OeJ, XII, 1909, B. 45.
[231] C 6418.
[232] C 2992.
[233] C 15024, 15054, 15055.
[234] C 2994, 10052.
[235] C 2993.
[236] C 2999, 15056—15058.
[237] C 13306—13308; GMBH, II, 1947, p. 10.

Kula [238], 3 à Perušić [239], une à Gornji Kosinj [240], 3 à *Epidotium* (Lešće) [241] et 7 à *Avendo* (Crkvinje près de Brlog) [241a].

Dans l'île de *Cissa* (Pag), ont été conservées 12 inscriptions, dont une à Vlašići, 8 à Caska et 3 à Novalja [242]. En face de l'île, sur le continent, près de la localité actuelle de Karlobag, se trouvait *Vegium* ou *Vegia*, qui nous a transmis 2 inscriptions [243].

Dans le groupe d'îles nommé *Apsirtides*, composé d'*Apsorus* (Lošinj) et *Crexis* (Cres, Cherso) ont été conservées 40 inscriptions dont 3 à Beli, une à Svrakane et une à Vrana. Le centre municipal se trouvait dans la ville d'*Apsorus* (aujourd'hui Ossor, Ossero) [244]. Dans l'île d'*Arba* (Rab) on trouve encore 18 inscriptions, dont la plupart dans le *municipium* d'*Arba*, une à Barbat, et une à Kampor [245]. Dans l'île de *Curicta* (Krk, Veglia), sont restées 18 inscriptions, dont 2 à Baška (Besca Nova) et 5 à Košljun [246].

Sur le littoral, au nord de Jablanac, dans l'actuelle Stinica, a été localisée *Ortopla*, avec une inscription [247]. Plus haut, à Jurjevo, au sud de Senj, se trouvait Lopsica avec 3 inscriptions [248]. L'ancienne *Senia* (Senj) avait un très bon port et entretenait des rapports commerciaux avec l'intérieur : on y trouve 15 inscriptions [249]. Plus haut, approximativement entre Selce et Crikvenica, dans la *mutatio* d'*Ad Turres*, ont été découvertes 4 milliaires [250]. A Bakar se trouvait probablement la *mutatio* de *Raparia*, avec une inscription [251]. Au sud de Rijeka, à Trsat, a existé un *oppidum* nommé *Tarsatica*, élevé au rang de *municipium* sous le règne de l'empereur Hadrien (117—138), où se trouvent 5 inscriptions [252]. Dans la presqu'île d'Istria, en face de l'île de Cres, ont prospéré autrefois deux *municipia* : *Planona* (Plomin), qui nous a transmis 23 inscriptions [253] et *Albona* (Labin) où ont été conservées 34 inscriptions [254]. Enfin, à l'inté-

---

[238] C 10024, 10025.
[239] C 2848, 2852, 9937.
[240] C 3005.
[241] C 3008, 10046, 10047.
[241a] C 10050, 10051; BD, XXXII, 1909, p. 31; XXXIV, 1911, p. 44—46.
[242] C 3113; ŽA, VIII, 1958, p. 311—322; XI, 1961, p. 133—139; XIX, 1969, p. 50.
[243] C 10027; VHAD, III, 1968, p. 72.
[244] C 3136—3155, 995[1], 10133—10147, 13300—13302, 15102; « Atti e Memorie de la Societate Istriana », XXX, 1914, p. 97.
[245] C 3114—3125, 10120—10124, 13293.
[246] C 3126—3135, 10125—10127, 13293 a, 13295—13299.
[247] C 15053.
[248] C 3015, 10052, 15091.
[249] C 3016—3019, 10053—10056, 13283, 14333, 15092—15094; ČZN, XXVIII, 1933, p. 140; AJ, II, 1956, p. 53—561.
[250] C 10061, 14019, 14333, 15093.
[251] C 12012, 28.
[252] C 3026—3029, 10061; M. Fluss, RE, 2. Reihe, IV, 1932, col. 2410.
[253] C 3030—3045, 13283a, 15095[1]; WMBH, IX, 1904, p. 292—293; JA, V, 1911, p. 175.
[254] C 3046—3063, 10065—10081.

rieur, entre *Hadra* (Krupa?) et *Arupium* (Vital-Prozor) ont été découvertes 30 inscriptions de provenance inconnue [255].

DIFFUSION TERRITORIALE DES INSCRIPTIONS LATINES

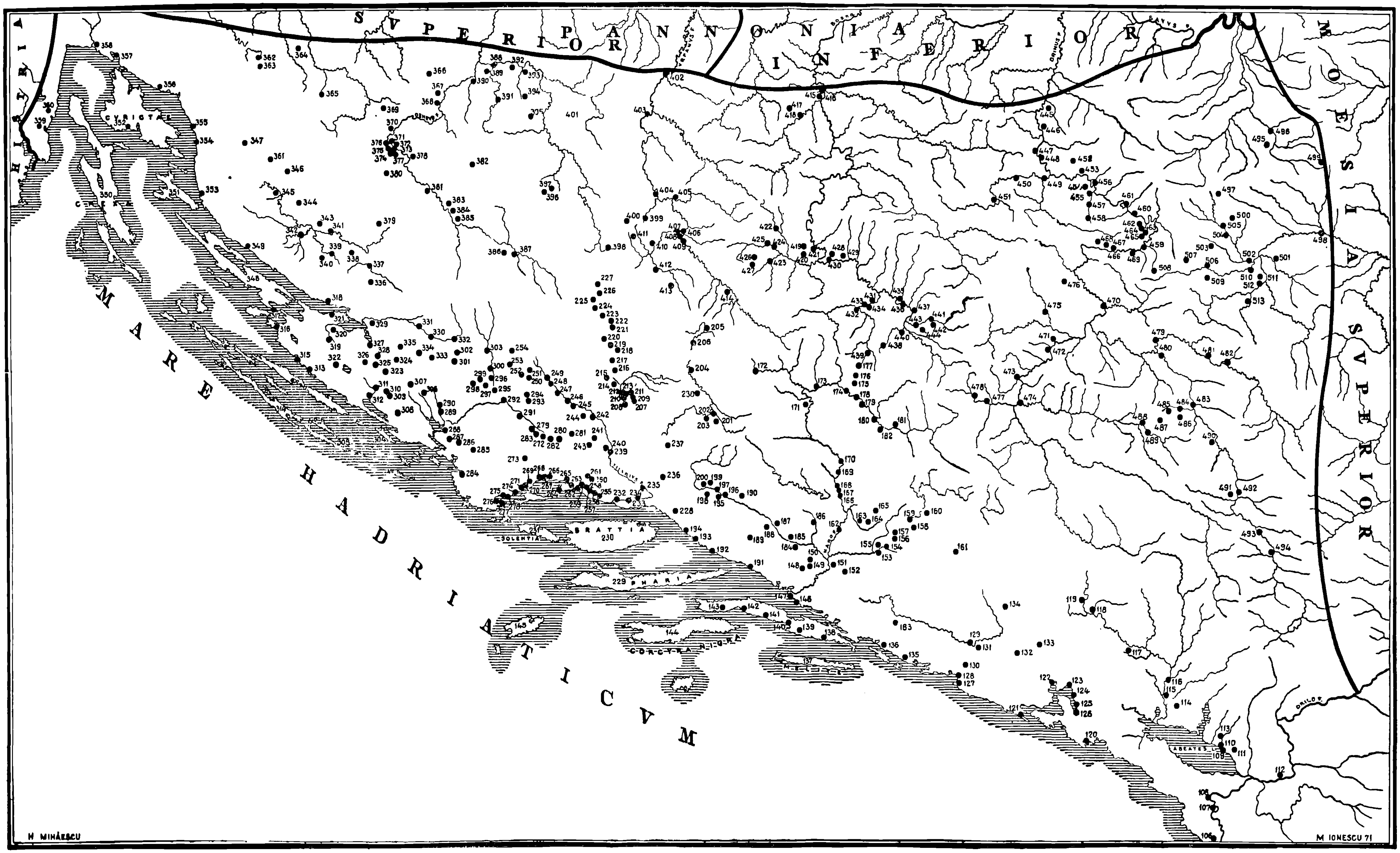
106.	*Lissus* (Lesh, Lezhë)	5
107.	Balldreni	1
108.	Shnanoj	1
109.	*Scodra* (Shkodër, Scutari)	4
110.	Rrenci	1
111.	*Drivastum* (Drishtë)	1
112.	Kolesjan	1
113.	Marshejn-Kopliku	1
114.	Vuksanlekaj (*Bersumnum*)	3
115.	Tuzi	1
116.	*Doclea* (Duklja, Podgorica, Titograd)	127
117.	Danilovgrad	1
118.	Nikšić	3
119.	Kosijerevo	1
120.	*Butua* (Budva)	3
121.	Prevlaka	2
122.	*Risinium* (Risan)	37
123.	Perast	1
124.	Orahovac	3
125.	*Acruvium* (Kotor, Cattaro)	11
126.	Riječani	2
127.	*Epidaurum* (Cavtat, Ragusa Vecchia)	38
128.	Rat	2
129.	Trebinje	2
130.	Bileča	1
131.	Ljubomir-Bileča	2
132.	Gabričevo	1
133.	Grahovo	9
134.	Cernica-Gacko	1
135.	Trsteno	1
136.	*Asamo* (Slano)	1
137.	*Melita* (Mljet, Meleda)	4
138.	Smokvina	1
139.	Ston	1
140.	Janjina	2
141.	Orebić	1
142.	Viganj	1
143.	Pelješac	4
144.	*Corcyra Nigra* (Korčula, Curzola)	22
145.	*Issa* (Vis)	18
146.	Klek	1
147.	Otok	1
148.	*Narona* (Vid)	237
149.	Gabela	1
150.	Dretelj-Čapljina	1
151.	Tasovčići	5
152.	Sjekose	1
153.	Stolac (*Ad Turres*)	5
154.	Mogorjelo-Struga	2
155.	Trijebanj	1
156.	Hodovo	1
157.	Rotimlja	1
158.	Stjepanskrs	1
159.	Dabrica	1
160.	Dubrava	1
161.	Fatnica	1
162.	Žitomišlić	2
163.	Nevesinje	1
164.	Koleško	1
165.	Grabovica	1
166.	Malo Polje	1
167.	Šurmanci	1
168.	Mostar	4
169.	Potoci	1
170.	Prenj	1
171.	Radešine	1
172.	Proslap	1
173.	Ostrožac (Drnopolje)	1
174.	Konjic	2
175.	Brčani	1
176.	Cereči	1
177.	Homolje	1
178.	D. Bjela	1
179.	Ljuta	1
180.	Donje Selo	1
181.	Bjelemić	1
182.	Glavatičevo	1
183.	*Inter Epidaurum et Naronam*	8
184.	Humac	6
185.	*Bigeste* (Ljubuški)	45
186.	Krehin Gradac	1

[255] C 2991–3005, 10027–10032, 15053–15061.

187. Vitina	2
188. Grac	8
189. Vrgorac	2
190. Tihaljina	5
191. Zaostrog	2
192. Biston	2
193. Tučepi	2
194. *Inaronia* (Makarska)	7
195. *Novae* (Runović)	53
196. Kamen most	2
197. Bublin	8
198. Gradac	1
199. Imotski	1
200. Gorica	1
201. Karlov Han	1
202. Letka	5
203. Mokronoge	1
204. Šujica	1
205. Otinovci	4
206. Livanjsko polje	3
207. Podgradina	1
208. Lipa	1
209. *Pelva* (Livno)	11
210. Vašarovina	7
211. Mali Kablići	1
212. Prisap	1
213. *Inalperio* (Prolog)	3
214. Odžak	1
215. Lištani	5
216. Gubin	1
217. *Municipium Salvium* (Grkovci)	10
218. Podgora	1
219. Bukovača	1
220. Bos. Grahovo	2
221. *Basiduo* (Glamoć)	3
222. Brba	4
223. Halapić	5
224. Glavice	1
225. *Ionnaria* (Gradina)	3
226. *Municipium...*	27
227. *Indenea*	2
228. *Inter Naronam et Salonam*	31
229. *Pharia* (Hvar, Lessina)	18
230. *Brattia* (Brač, Brazza)	39
231. *Solentia* (Šolta)	17
232. *Oneum* (Omiš, Almissa)	13
233. Duče	2
234. Brela	1
235. Borak	1
236. Baška Voda	2
237. Katuni	2
238. *Delminium* (Županjac)	81
239. *Tilurium* (Gardun-Trilj)	15
240. Vojnić	3
241. Brnaze	2
242. *Aequum* (Čitluk)	68
243. D. Tijarica	1
244. Potravlje	2
245. Viništše	1
246. Otišići	1
247. Dragovići	1
248. Koljane	5
249. Matkovine	1
250. *Herona* (Vrlika)	73
251. Garjak	2
252. Vinalić	1
253. Kijevo	1
254. Kosore	1
255. Krug	2
256. Poljica-Krilo	1
257. Jesenice	2
258. *Pituntium* (Podstrana)	13
259. *Gedate* (Srinjine)	16
260. Žvrnovnica	5
261. Mravince	1
262. *Epetium* (Stobreč)	113
263. Kučine	2
264. *Aspalathos* (Split, Spalato)	27
265. *Salona* (Solin)	4120
266. Kambelovac	1
267. Gomilica	1
268. Donja Kaštela	1
269. Kaštel Novi	1
270. Stafilić	1
271. Niško-Stafilić	1
272. Brnaze	2
273. Daverzi	1
274. *Tragurium* (Trogir, Traù)	65
275. Svirače-Seget	2
276. Vranjica	3
277. Viništše	1
278. Čiovo	1
279. Lecevica	1
280. *Andetrium* (Muć)	22
281. *Sutina*	1
282. Gornji Postinje	2
283. Vrba	1
284. Grebaštica	1
285. *Riditae* (Danilo Gornje)	95

286.	Tribunj	1
287.	Kašić	1
288.	*Raslina*	1
289.	*Scardona* (Skradin)	42
290.	Visovac	2
291.	*Municipium Magnum* (Balijina Glavica)	30
292.	Kadina Glavica	2
293.	Otavice	1
294.	Vuković	1
295.	*Promona* (Tepljuh)	36
296.	Uzdolje	2
297.	Ramljane	2
298.	Orlić	1
299.	Biskupija	4
300.	Razvode	1
301.	*Burnum* (Šupljaja Crkva-Ivoševci)	145
302.	Puljane	1
303.	Knin	14
304.	*Colentum* (Murter)	1
305.	Kornat	1
306.	Piramatovci	1
307.	*Varvaria* (Bribir)	8
308.	Ostravica	3
309.	Budak	1
310.	D. Lepuri	1
311.	*Alveria* (Dobropoljci)	1
312.	*Blandona* (Biograd)	2
313.	Bibinje	1
314.	Dugi Otok	1
315.	*Iader* (Zadar, Zara)	157
316.	*Aenona* (Nin, Nona)	63
317.	Ražanac	1
318.	*Argyruntum* (Starigrad)	11
319.	Zemunk	1
320.	Islam	1
321.	Posedarje	1
322.	*Nedinum* (Gradino-Nadin)	47
323.	*Asseria* (Podgradje)	119
324.	Bruška	1
325.	Novigrad	1
326.	Pridraga	3
327.	*Corinium* (Karin)	44
328.	Popović	1
329.	*Clambetae* (Cvijina Gradina)	17
330.	Ervenik	1
331.	Mokropolje	5
332.	Padene	2
333.	Zelengrad	3
334.	*Sidrona* (Gradina-Medvidje)	2
335.	*Hadra* (Krupa ?)	9
336.	Mratovo	1
337.	Lovinac	1
338.	Komić	3
339.	Medak	2
340.	Počitelj	1
341.	*Ancus* (Vrebac)	4
342.	Debelo Brdo	4
343.	Široka Kula	2
344.	Perušić	3
345.	Gornji Kosinj	1
346.	*Epidotium* (Lešče)	3
347.	*Avendo* (Crkvinje-Brlog)	7
348.	*Cissa* (Pag)	12
349.	*Vegia* (Karlobag)	2
350.	*Apsirtides* (Lošinj-Cres)	40
351.	*Arba* (Rab)	18
352.	*Curicta* (Krk, Veglia)	18
353.	*Ortopla* (Stinica)	1
354.	Lopsica (Jurjevo)	3
355.	*Senia* (Senj)	15
356.	*Ad Turres*	4
357.	Bakar (*Raparia*)	1
358.	*Tarsatica* (Trsat-Rijeka)	5
359.	*Flanona* (Plomin)	23
360.	*Albona* (Labin)	34
361.	*Inter Hadram et Arupium*	30

DALMATIA


SVPERIOR PANNONIA INFERIOR
MOESIA SVPERIOR
HISTRIA
MARE HADRIATICVM
CVRICTA
BRATTIA
PHARIA
SOLENTIA
CORCYRA NIGRA
ABEATES L.
SAVVS FL.
DRILO FL.
H MIHĂESCU
M IONESCU 71

ZEITGENÖSSISCHE SOZIOLOGISCHE ASPEKTE DES VERSTÄDTERUNGSPROZESSES IN SÜDOSTEUROPA

I. TYPISIERUNG DER FAMILIENSTRUKTUREN*

von LIVIU P. MARCU

In der gegenwärtigen Zeit ist die Verstädterung ein allgemeiner, unmittelbar an die zweite industrielle Revolution, an die Mechanisierung der Landwirtschaft, an den allmählichen Schwund der wesentlichen Unterschiede zwischen Dorf und Stadt, an das breite Eindringen der Kultur in die Massenmedien gebundener Prozeß.[1] Zur Zeit hat er auch die südost-

---

* Vorliegender Aufsatz gehört zu einer gemeinschaftlichen Arbeit größeren Ausmaßes in deren Hinblick in der Abteilung für Ökonomie-Soziologie-Recht des Instituts für Südosteuropäische Forschungen, zahlreiche Diskussionen zum Thema „Der Verstädterungprozeß im Südosten Europas" stattgefunden haben. In diesen Zeilen bringt Verf. einige Standpunkte dar, die in einer breiteren Diskussion sowohl in der Abteilung als auch außerhalb verlautbart wurden.

1. Die Bezeichnungen, mit denen man die Verstädterung benannte, sind zahlreich und gehen von den verschiedenen Bewertungskriterien des Geschehens aus. Vom soziologischen Standpunkt ist die Definition von R. Maunier als interessant zu betrachten, denn sie sieht in der Stadt „une société complexe dont la base géographique est particulièrement restreinte relativement à son volume, ou dont l'élément territorial en quantité relativement faible par rapport à celle de ses éléments humains" (R. Maunier, *L'origine et la fonction économique des villes*, Paris, 1910, S. 44; Ders, *The Definition of the City*, in „American Journal of Sociology", 1910). Vgl. auch W. F. Willcox, *A Redefinition of „City" in Terms of Density of Population*, in *The City*, Verl. R. E. Park, Chicago, 1929. Der bulgarische Soziologe N. Aganski bezieht sich auf die Städte des Balkans und meint: „... La ville concentre en elle-même et d'un manière toute naturelle un nombre d'habitants considérablement plus grand que le village; toutefois ce n'est pas seulement le nombre des habitants qui distingue la ville du village, mais leur genre de vie, ainsi que l'importance entre le village et la ville est que la village n'est pas le centre d'une région géographique, économique, administrative, industrielle et culturelle, mais que tous les villages d'une même région représentent une partie d'un tout. Le deuxième trait essentiel distinctif du village est le genre de la vie caractérisé surtout par la production de biens matériels du domaine de l'agriculture, de l'économie forestière, de la chasse et de la pêche" (N. Aganski, *Ville et village, Définition*, in *Proceedings of the XIVth International Congress of Sociology*, Bukarest, <1940>, Serie, D, Bd. I, S. 4—5); vgl. auch G. Dykmans, *Les concepts de ville et de village en Sociologie*, ebenda, S. 43—64.

europäischen Länder befallen, die früher ausschließlich als ländliche und agrarische Länder angesehen waren.

Die großen, von der städtischen Entwicklung bedingten Änderungen, haben hier eigene Formen angenommen, die von der spezifischen Entwicklung der Städte bis ins 19.Jh. bestimmt wurden, sowie von dem allgemeinen Rückstand der historischen Entwicklung im Vergleich zum restlichen Europa. Dies erhellt aus dem beschleunigten Rhythmus, in dem dieser Rückstand aufgeholt wird, aus der raschen Anpassung einer zahlreichen, jüngst städtisch gewordenen Bevölkerung an die modernen, fortgeschrittenen Lebensverhältnisse, aus dem Finden neuer Formen des städtischen Lebens in einer Mitwelt, in der die Gesellschaft dazu berufen ist, sich organisch in die industrielle und nachindustrielle Revolution unserer Zeit einzuschleusen, Formen, die den sogenannten „klassischen" Weg nicht mehr gehen können .[2]

Diese Eigenheiten können keiner Analyse entgehen, wie summarisch sie auch immer sei. In erster Reihe sind in diesem Teil Europas städtische Niederlassungen zu verzeichnen, die bereits aus den ersten Jahrhunderten der Zivilisation stammen und die bis in unsere Zeit überdauerten, wodurch sie anschauliche Beispiele für die Dialektik der Kontinuitäts- und Diskontinuitätseinheit in der städtischen Entwicklung bieten; die Kontinuität kommt dabei in der Form der städtischen Siedlungen zum Ausdruck, die Diskontinuität in ihrem Gehalt. [3]

Die verschiedenen sozial-ökonomischen Strukturen in den Ländern Südosteuropas, haben ihrerseits auch die Entwicklung städtischer Siedlungen geprägt; so haben sich z.B. im Mittelalter, die in diesem Teil Europas bestehenden Städte mit autonomem, den mittelalterlichen Gemeinden im Abendland vergleichbarem Regime (in den rumänischen Ländern, an der Dalmatinischen Küste) ausgewirkt, während in den Gebieten, in denen die „asiatische Produktionsweise" vorherrschte, wie in den meisten Städten des Balkans und in der Dobrudscha, diese Autonomie fehlte .[4]

---

[2] Vgl. M. Constantinescu, *The Urbanization Process in the Socialist Repulbic of Romania*, Mitteilung am 7. Weltkongreß für Soziologie, Varna, 1970 (weiterhin 7. WKS); D. Pavlov, *La théorie de la société post-industrielle*, ebenda.

[3] Vgl. E. Engelman, *Zur „Kontinuitätstheorie" in der westdeutschen stadtgeschichtlichen Forschung*, in „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft", IX (1961), 3, Vz. und D. Angelov, *Die bulgarische Stadt im Mittelalter*, ebenda, X (1962), 2; Y. A. Levitsky, *Problems of the methodology of medieval town history*, in *„Studia balcanica"*, III, Sofia, 1970, S. 7—16; Tr. Stoianovich, *Model and Mirror of the Premodern Balkan City*, ebenda, S. 83—110.

[4] Vgl. R. Königsberger, *Alte Städte in der Moldau und Walachei*, in „Deutsche politische Hefte ...", Sibiu, V (1925), 1—2, S. 18—22; ebenda, Nr. 10, S. 16—22; St. Manciulea, *Die Städte Siebenbürgens*, in *Siebenbürgen*, I, Bukarest, 1943, S. 137—153; G. Marçais, *L'islamisme et la vie urbaine*, in „Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres", 1928, S. 86 f.; H. Z. Ulken, *La formation des villes dans l'Empire ottoman*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen-Kongresses*, Bukarest, <1940>, Serie C, Bd. I, S. 109—116;

Gegenwärtig ergeben sich aus den Unterschieden zwischen den sozialpolitischen Strukturen der Länder in Südosteuropa ebenfalls eine Reihe von Eigentümlichkeiten in den Typen städtischer Niederlassungen, im Rhythmus und in den inneren Triebkräften des Verstädterungsprozesses und der Stadtplanung.

In den kapitalistischen Strukturen findet der Übergang vom Dorf zur Stadt allgemein durch Pauperisierung und Proletarisierung statt: die ländliche Bevölkerung, die sich ihren Existenzbedarf im Dorf nicht mehr erwerben kann, entweder weil Mangel an Produktionsmitteln herrscht oder weil landwirtschaftliche Berufe uneinträglich sind, wandert in die Stadt ab, um ihre Arbeitskraft zu verkaufen.

In den sozialistischen Strukturen befolgt der Verstädterungsprozeß einen anderen Weg: da die allgemeine Hebung des Lebensstandes der Werktätigen das Grundgesetz dieser Strukturen ist, verschwinden die Hauptunterschiede zwischen Dorf und Stadt, durch die Hebung des Standes des Dorfes von allen Gesichtspunkten. [5]

Gegenwärtig zeichnet sich der Verstädterungsprozeß auch in Südosteuropa nicht nur durch seine Ausmaße, sondern durch seine vielseitigen Auswirkungen aus. Interessante, von diesem Prozeß bewirkte Geschehen, machen sich in erster Reihe im Familienleben bemerkbar, in dem die Änderungen Eigenformen angenommen haben, die einerseits an die Vergangenheit gebunden sind, die diese Institution im Südosten Europas gehabt hat, und andererseits an die konkreten sozialökonomischen Verhältnisse der einzelnen Länder. [6]

Vom Standpunkt der Familiensoziologie ergeben die Länder Südosteuropas in unserem Jahrhundert den Anblick eines Puzzles in dem

---

O. L. Barkan, *Quelques observations sur l'organisation économique et sociale des villes des XVI[e] et XVII[e] siècles*, in *La ville*, Bd. II, Bruxelles, 1955, S. 289—311; H. Inalcik, *The Foundation of the Ottoman economic-social system in cities*, in „Studia balcanica", III, Sofia, 1970, S. 17—24. Siehe auch Mil. Radovanović. *Concepcija Jovana Cvijča o genezise i tipologii balkanstih gorodov i selskich poselenij v XIX stolettii* (Die Auffassung von J. Cvijič, über die Entstehung und Typologie der balkanischen Städte und Dörfer im 20. Jh), in Mitteilung am 2. Internationalen Kongreß für südosteuropäische Studien, Athen, 1970 (weiterhin II IKSES).

[5] Vgl. N. Iahiel, *Социология града* (Soziologie de Stadt), Sofia, 1964. Siehe auch A. K. Kurilev, *К вопросу о преодолении существеного различия между городом и деревней*, in „Вопросы истории", 1959, Nr. 4, H. H. Stahl, *Perspectivele satului românesc pe calea civilizației* (Die Aussichten des rumänischen Dorfes auf dem Wege der Zivilisation), in „Scînteia", Jg. XXXVIII (1967), Nr. 7490 vom 12. November. Eine konkrete Analyse der Änderungen, die im ländlichen Milieu in den letzten Jahrzehnten in Rumänien stattfinden, siehe bei M. Cernea u.a.: *Două sate. Structura socială și progres tehnic* (Zwei Dörfer. Soziale Struktur und technischer Fortschritt), Bukarest, 1970.

[6] Vgl. L. P. Marcu, *Structures familiales en Roumanie à l'époque contemporaine et le processus de leur généralisation typique*, in „Revue Roumaine des sciences sociales", Sociologie, XIII (1969), S. 99—110. Für den allgemeinen Aspekt der Frage vgl. W. F. Ogburn, *The Changing Functions of the Family*, in „Journal of Home Economics", 1933; J. R. Leeny, *Contrast in Urban and Rural Family Life*, in „American Sociological Review", 1940; E. W. Burges, *The Family in a Changing Society*, ebenda, 1948; Ders., *Quelques aspects des changements dans la famille, en fonction de la vie urbaine*, in „Current Sociology", 1963—1964, 12(1), S. 55—69.

Gruppenehen anzutreffen sind (das muselmanische „Sororat", die aromunische *Trampa*), patriarchale Hausgemeinschaften vom Typus der *Zadruga* (bei Südslawen, gewissen Zweigen der Tataren aus der Dobrudscha), Hausgemeinschaften archaischer sklavenhalter-feudalistischer Formen (Wanderzigeuner, nach dem kanonischen Recht geschlossene Sakramentsehen), Strukturen der kapitalistischen Familie (nach den bürgerlichen Gesetzbüchern der Bourgeoisie, westlicher Inspiration)

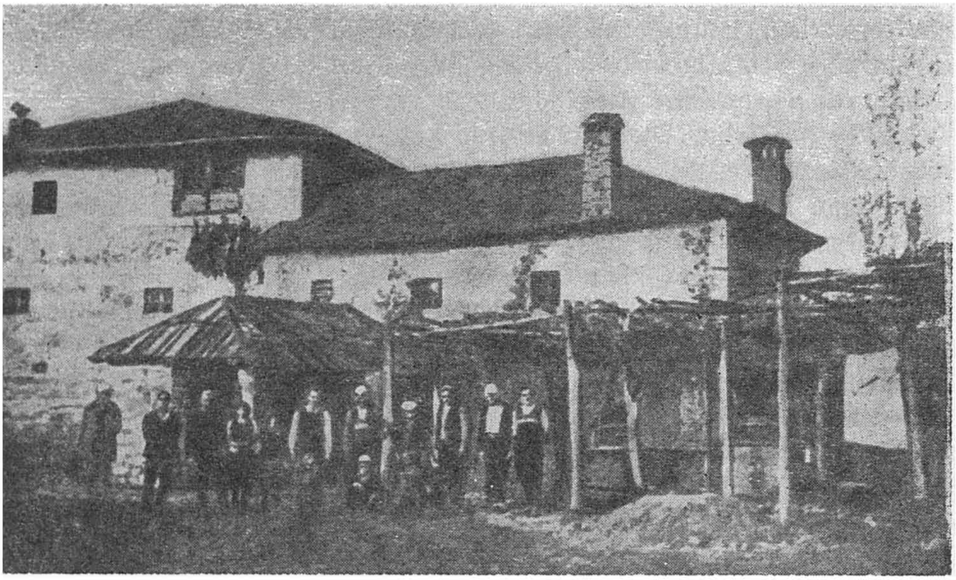


Abb. 1. — Eine albanische Großfamilie, im Dorf Pašin, *Kossowo* (Jugoslawien) 1959 (nach *M. Krasnić*).

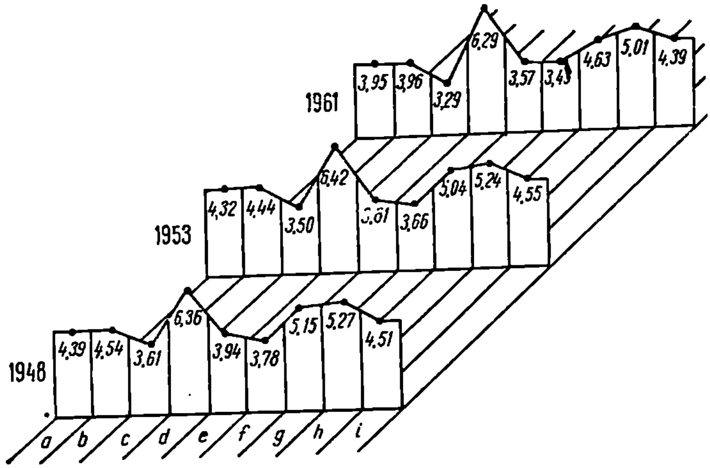
sowie die sozialistische Familie mit genauestens festgelegten Rechtsverhältnissen.[7] Es ist selbstverständlich, daß die Auswirkungen der Verstädterung und im allgemeinen der Familienmodernisierung, in Zeit und Raum nicht nur bei den einzelnen Völkern voneinander abwichen, sondern auch bei den verschiedenen Völkerschaften des gleichen Landes.

Es soll in folgendem versucht werden, einige mit dem Verstädterungsprozeß verbundene soziologische Aspekte herauszulösen, wobei einerseits bestimmt werden soll, was sie im allgemeinen von dem Modernisierungsprozeß unterscheidet und andererseits sollen einige ihrer Entwicklungstendenzen erkannt werden. Als erstes sei die Familie untersucht, wobei ihre Funktionen erörtert seien und der Maßstab in dem sie durch den Verstädterungsprozeß beeinflußt werden, sowie die Änderungen, die sie in ihrer Bedeutung und in ihrer Entwicklung erfahren.

---

[7] Vgl. L. P. Marcu, a.a.O. ..., S. 105 f.

Was die *Struktur* anbetrifft, haben am meisten die vaterrechtliche Großfamilie und die Hausgemeinschaft (*Zadruga*) unter der Verstädterung zu leiden gehabt, da das Stadtleben dem gemeinschaftlichen Haushalt und der unmittelbar gemeinschaftliche Tätigkeit der Angehörigen einer Familie in kurzer Zeit ein Ende setzt. [8] (Abb. 1). In Jugoslawien sinkt z.B. der Durchschnitt der Anzahl der Familienangehörigen von 5,10 im Jahre 1921 auf 3,48 im Jahre 1961, wobei der Prozeß an der Dalmatinischen Küste beschleunigter ist, denn die Verstädterung ist hier den anderen Gebieten, wie z.B. Kossowo um einen Schritt voraus.[9] (Tafel I).



Tafel I—Stereogramm der Abnahme der Familienanzahl in den einzelnen Republiken Jugoslawiens unmittelbar nach dem Zweiten Weltkrieg (nach *Statističeski godišnik, F. N.R.J.*, 1962) (*a* — Serbien insgesamt; *b* — Serbien allein; *c* — Wojwodina; *d* — Kossowo; *e* — Kroatien; *f* — Slowenien; *g*— Bosnien und Herzegowina; *i* — Montenegro).

Die Spuren der *alten Großfamilie* (erweiterten Familie) machen sich noch bemerkbar, hauptsächlich in einigen Städten in Albanien und in Kossowo als *Patronimia* (*mahalè*) mit gemeinschaftlichen Festtagen und

---

[8] Vgl. Vera Erlich-Stein, *Les phases de l'évolution de la vie familiale au village*, in *Arbeiten des 14. Internationalen Soziologen-Kongresses*, Bukarest <1940>, Serie B, Bd. II, S. 108—120; D. Tomasić, *The effects of urbanisation of the zadruga community of Croatia*, ebenda, Bd. I, S. 128—138. S. auch. Vera Erlich, *Family in transition*, Princeton, 1964; L. Bogetić, *Communautés foncières chez les peuples balkaniques au XIX^e, s.*, Mitteilung II IKSES, Athen, 1970.

[9] Vgl. M. Mladenović, *Porodica i porodice odnosi*, Beograd, 1960, S. 114. Siehe auch Raina Peševa, *Структура семьи и рода в Болгарии в конце XIX и начале XX в*, in *VII Международный конгресс антропологических и этнографических наук*, 1964, Moskau, 1967, S.257—260; Dies., *Южнославянската задруга в края на XIX и началото на XX в* (Die südslawische Zadruga am Ausgang des 19. und zu Beginn des 20. Jh.) (Handschrift) L. P. Marcu, *The Tartar Patriarchal Community in the Dobroudja and its disintegration* (*First Half of 20 th Century*), in „Revue des études sud-est européennes", V (1967), 3—4, S. 523 f.; N. Erdentug, *Family structure and types of marriages of a Turkish village*, in *I-er Congrès International des études balkaniques et sud-est européennes, Résumé*, IX, Ethnographie, Sofia, 1966.

Bestattungsorten oder besonders bei den Aromunen in den unter Geschwistern gebildeten Handelsverbänden. Bekannt ist der Fall der Familie Vidolić, deren Angehörige sich in der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts in große Handels- und Transportgeschäfte zur See eingelassen

Abb. 2. — Verbündete aromunische Brüder, Ausg. 19. Jh. (Bibl. Akad. Stick.).

haben und die nach der Meinung von E. Laveleye „un type curieux de l'ancienne communauté agraire transportée dans un milieu completement differant" sind[10] (Abb. 2).

Im Balkan bildete die *Auflösung* der Großfamilie den Gegenstand zahlreicher Studien, wobei ihre Etappen in der zweiten Hälfte des vorigen und in der ersten Hälfte des 20. Jh. bestimmt wurden.

Dorf im Kreis Dobričevo, Serbien. *(1937—1941)*

„Bis vor fünf oder sechs Jahren (1932) gab es *sehr große Zadrugas*, mit 30 bis 40, ja sogar 45 Personen, aber *in den letzten Jahren hat man begonnen, sich immer mehr zu trennen.* Vater und Mutter leben gemeinschaftlich mit ihren verheirateten Kindern und mit den Enkeln. In letzter Zeit, wenn es mehrere Brüder gibt, so trennen sie sich und die Zadruga zerfällt in Stücke"[11].

[10] E. Laveleye, *La propriété et ses formes primitives*, III, Ausg., Paris, 1882, S. 212.
[11] Vera St. Erlich, *Family in transition*, S. 40.

Mill. I.C., 72, Landwirt *Izvoarele (Găuriciu), Kreis Teleorman (Rumänien), 1967*

„Bis zum letzten Krieg *wohnten die Jungen* nachdem sie heirateten, *mit den Alten zusammen*. Sie lebten in Eintracht, hatten zwei bis drei Zimmer und hatten alle Platz. *Den Geldbeutel verwaltete der Alte und die Schwiegermutter leitete die Frauen* bei ihrer Arbeit an. Die Jungen schwatzten vor den Alten nicht und *was die Schwiegermutter befahl, das wurde getan*." [12].

Die Auflösung ging rasch vor sich und zwischen der Großfamilie von der Art der *Zadruga* und der auf der Ehe fußenden Kleinfamilie erscheinen sowohl auf dem Dorfe als auch in der Stadt verschiedene Zwischenformen.

Orthodoxes Dorf, Kreis St. Nikola Ovce Polje, Mazedonien *(1937—1941)*

„Für gewöhnlich wohnen von einer Familie die Vollgeschwister und Vetter väterlicherseits *in einem einzigen Hof zusammen*. Vor dem Krieg « zur Zeit der Türken » bestand eine « Zadruga » aus 15 bis 20 Verwandten. Auch heute gibt es noch große derartige Verwandtschaftsfamilien, aber sie umfassen *nur noch 10 bis 15 Mitglieder*. Die Kinder trennen sich selten vom Vater." [13]

Eine derartige *Zwischenform* ist in Jugoslawien und im rumänischen Banat die *Inokoština* und in Bulgarien das „Семеино-задружното домачиство" [14].

---

[12] *Ebenda* S. 40 u.f. Die jugoslawische Forscherin Vera Erlich beschreibt die Phasen dieser Auflösung wie folgt : „Under the influence of historical, political and economic factors varying from region to region, the zadruga dissolution began at varying times... The villages of the first group, in which the zdruga began to fall apart before the First World War are, in a certain sense, progresive, in that the influence of the economic with the money nexus began to influence them early... The second group comprises those village in which the majority of the zadrugas broke up either during or immediately after the First World War... In the third group, we have villages in which the zadrugas began to break up on a large scale only after 1930, after the commencement of the economic depression. Here we find villages with a well-preserved patriarchal life. These villages, which came into contact with the world market so late, were in a sense backward". (*Ebenda*, S. 45) Der Schluß, der sich um den zweiten Weltkrieg ergibt, ist "1). These is no zadruga. Married children lie by themselves or with their parents without zadruga rule ; 2) The men marry relatively late, usually only after the military service ; 3) There are many unmarried women ; 4) Many young men have premarital relations ; 5) Married women as a rule are faithful". (*Ebenda*).

[13] *Ebenda*, S. 39. Die gleiche Forscherin beschreibt die Mannigfaltigkeit der in Jugoslawien angetroffenen Formen wie folgt : „In Macedonia we have a large block of preserved zadruga life, with lesser bloks in Christian Bosnia and Serbia. If we omit Moslem Bosnia, Yugoslavia as a whole is seen to fall in seen to fall into three stages. The intermediary stage is interesting because, thaugh Bosnia and Serbia were emancipated from the patriarchal system under differing historical conditions, these regions nevertheless reveal similar stages of abondonment of zadruga way of life (Serbia in fact freed itself from Turkey at a much earlier date whereas Bosnia earhier came under the influence of a Western country and more advanced economy). In lowest grade are Croatia and the Littoral, regions which in the main were never under the Ottoman Empire, or only for a short period" (*Ebenda*, S. 38—39).

[14] Vgl. V. Bogišić, *О облику званом инокоштина у сеоско породници Срба и Хрвата* (Über die sogenannte Inokoština, eine ländliche Familienform in Serbien und Kroatien), Belgrad, 1884. Ders., *De la forme « Inokoština » de la famille rurale chez les Serbes et les Croates*, Paris, 1884. Siehe auch Vl. Bonać, *Razvadi brakova u Jugoslaviji* (Die Entwicklung der Eheschließung in Jugoslawien), in „Sociajalna politika", 1956 ; M. Macura, *Struktura i nazvojne tendencije domaćinstva i porodice u Jugoslaviji* (Struktur und Entwicklungstendenzen der Hausgemein-

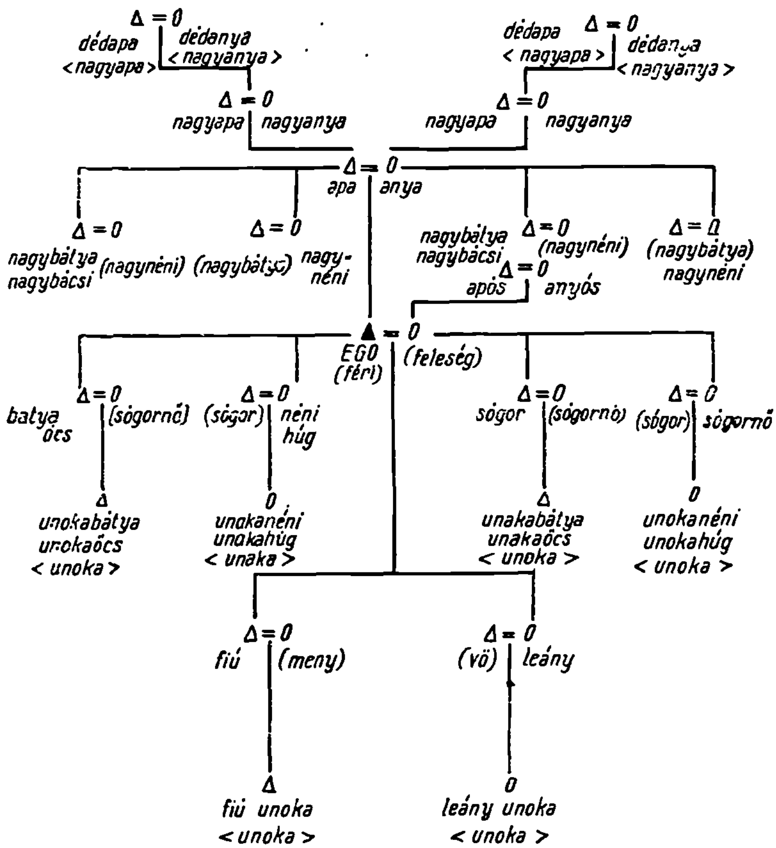
Die Fachtermini für das Familienwesen fahren unter bestimmten Umständen fort, sowohl am Dorf als auch in der Stadt die Merkmale der Großfamilie zu tragen, noch lange nachdem die Form der Familie, die sie generierte, aufgehört hat zu bestehen. So konnte im Randgebiet der Stadt Braşov (Kronstadt) Rumänien, in der gegenwärtigen Stadt Săcele, die aus einer Reihe alter Dörfer („Şapte Sate" — Sieben Dörfer) besteht, aus den von der ländlichen Tschango-Bevölkerung gebrauchten Verwandtschaftsbezeichnungen gefolgert werden, daß hier früher eine patriarchalische Großfamilie bestanden hat.[15] Im ländlichen Milieu werden noch Ausdrücke gebraucht, wie *apa* (Vater) — *nagyapa* (Großvater) — *dédapa* (Urgroßvater) väterlicherseits, *após* (Schwiegervater), *anya* (Mutter) — *nagyanya* (Großmutter) — *dédanya* (Urgroßmutter) mütterlicherseits, *anyós* (Schwiegermutter); es wird unterschieden, zwischen dem älteren Bruder (*bátya*) und dem jüngeren Brüder (*öcs*), zwischen der älteren Schwester (*néni*) und der jüngeren (*húg*); der Onkel ist der *nagybátya* und die Tante die *nagynéni*. In einigen Familien werden Nichten und Neffen, (*unokabátya*, *unokaöcs*, *unokanéni*, *unokahúg*) von Enkeln (*fiú unoka*, *leány unoka*) unterschieden, während bei den fortgeschritteneren Familien aus städtischer Umwelt alle gleich (*unoka*) bezeichnet werden, was beweist, daß man seit einigen Generationen zur einfachen Familie übergegangen ist (Tafel II).

---

schaft und Familie in Jugoslawien), in „Društvo i vaspitanje", Beograd, 1958; V. Bakić, *Porodica i porodičnopravni odnosi u Jugoslaviji* (Die Famile und die Rechtsverhältnisse der Familie in Jugoslawien), Beograd, 1960. Die bulgarische Forscherin Raina Peševa unterscheidet folgende Übergangsstufen von der herkömmlichen Zadruga zur einfachen Familie: 1) die klassiche Zadruga; 2) die Geschwister-Zadruga; 3) die Eltern-Kinder-Zadruga; 4) die Verwandtschafts-Gemeinschaft; 5) die Gemeinschaft mit fremden Personen (Raina Peševa-Popova, *Южнославянската задруга*... Siehe auch Dies., *Структура на семейството и на рода в България в края на XIX и началото на XX в* (Die Struktur der Familie und Verwandtschaft in Bulgarien am Ausgang des 19. und zum Beginn des 20. Jh.), in „Известия на етнографская институт и музей", VIII (1965), S. 107—115. Die dritte Form der in Bulgarien angetroffenen Auflösung ist der serbischen „Inokoština" ähnlich und umfaßt die Verwandten bis in die vierte Generation, während die klassische Zadruga sie bis zur sechsten Generation umfaßt; desgleichen sind Reste der Patronomastik, gemeinsame Feste, Onomastik usw. erhalten. Vgl. Raina Peševa, *Родови остатъци и семеен бит в северозападна България* (Verwandtschaftliche Beziehungen und das Familienleben in Nordwestbulgarien), in *Експедиция в северозападна България през 1956 година* (Die ethnographiscbe Kampagne in Nordwestbulgarien im Jahre 1956), Sofia, 1958, S. 7—55; Dies., *Структура семьи* ... S. 257—260. Dies., *Един старинен семеен празник празнуване на „светец" в северозападна и западна, България* (Ein altes Familienfest. Das Fest des Patrons in Nordwestbulgarien), Sofia, 1960. Für die Formen der Patronymie in Rumänien, siehe H.H. Stahl, *Contribuţie la studiul satelor devălmaşe româneşti* (Beitrag zum Studium der rumänischen Dorfgemeinschaften), Bd. II, Bukarest, 1959. S. 155—156; Lucia Apolzan, *Sate crînguri din Munţii Apuseni* (Die Haindörfer im Apuseni-Gebirge), in „Sociologie românească", V (1943), Nr. 1—6; L. P. Marcu, *The Tartar Community*..., S. 537 f.

[15] Vgl. L. P. Marcu, *Aspecte ale procesului de urabanizare în subzona Săcele* (Aspekte der Verstädterung im *Gabiete Săcele* in *Sociologia militans*, Bd. V.) im Druck.

Die Tatsache, daß bei der rumänischen Bevölkerung aus einigen Landesgebieten die Bezeichnungen *tata* (Vater) — *tata mare* (Großvater) — *tata moşu* (Urgroßvater) und *tata socru* (Schwiegervater) gebraucht



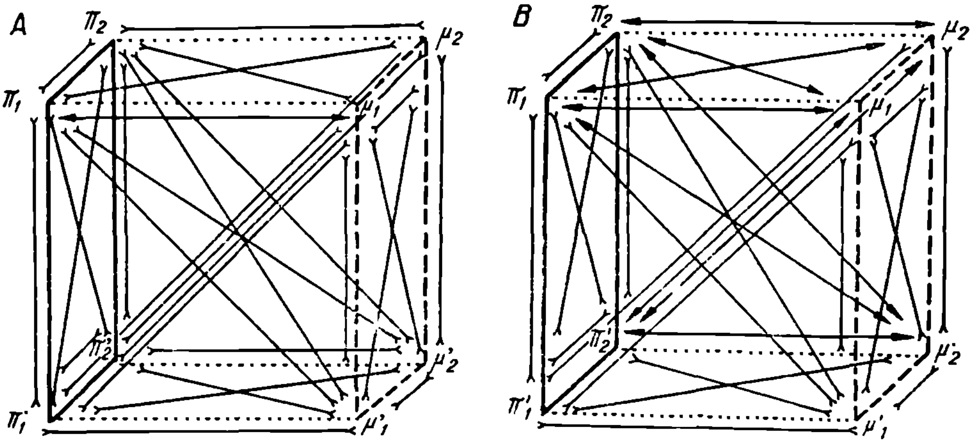
Tafel II — Verwandtschaftsbezeichnungen in der Großfamilie bei den Tschangos im Stadtrandgebiet von Braşov (Sieben Dörfer) Rumänien. In Winkelklammern die entsprechenden neuen, in der Stadt gebrauchten Benennungen (Săcele).

werden, ferner *mamă* (Mutter) — *mamă mare* (Großmutter) und *mamă soacră* (Schwiegermutter) sowie die Unterschiede zwischen älteren und jüngeren Geschwistern (*nene-frate* = älterer Bruder; *ţaţă-soră* = ältere Schwester) bezeugt ebenfalls, daß früher zwischen Alten und Jungen eine gemeinschaftliche Wirtschaft innerhalb der gleichen Familie bestanden hat, die aber die Jungverheirateten ausschloß, mit Ausnahme des Jüngsten, der im Elternhaus blieb.[16]

---

[16] Vgl. I. Scurtu, *Termenii de înrudire în limba română* (Die Verwandtschaftbezeichnungen in der rumänischen Sprache), Bukarest, 1966, S. 21—22, u. 33—35.

Vom Standpunkt der *biologischen* Funktion betrachtet, sei bemerkt, daß die Verwandtschaftsgradbestimmung sowie die Verhältnisse zwischen Verwandtschaft und Ehe dazu neigen, sich auch auf dem Dorfe dem geltenden Recht, nach Vorlage der Stadt zu fügen, obwohl die Religion, sowohl die christliche als auch die islamische, noch die Beachtung der Paten- (Tauf-) oder der Ammenverwandtschaft (*siut kardaš*) fordert und strengere Eheverbote aufstellt. Bei den christlichen Bevölkerungen



Tafel III — Das geometrische Modell der Beziehungen zwischen Ehe und Verwandtschaft am Dorfe (*A*) und in der Stadt (*B*) in Rumänien, um die Mitte des 20. Jh. (π-väterliche Linie ; μ = mütterlicherseits ; <—> mögliche Ehen ; >—< verbotene Ehen).

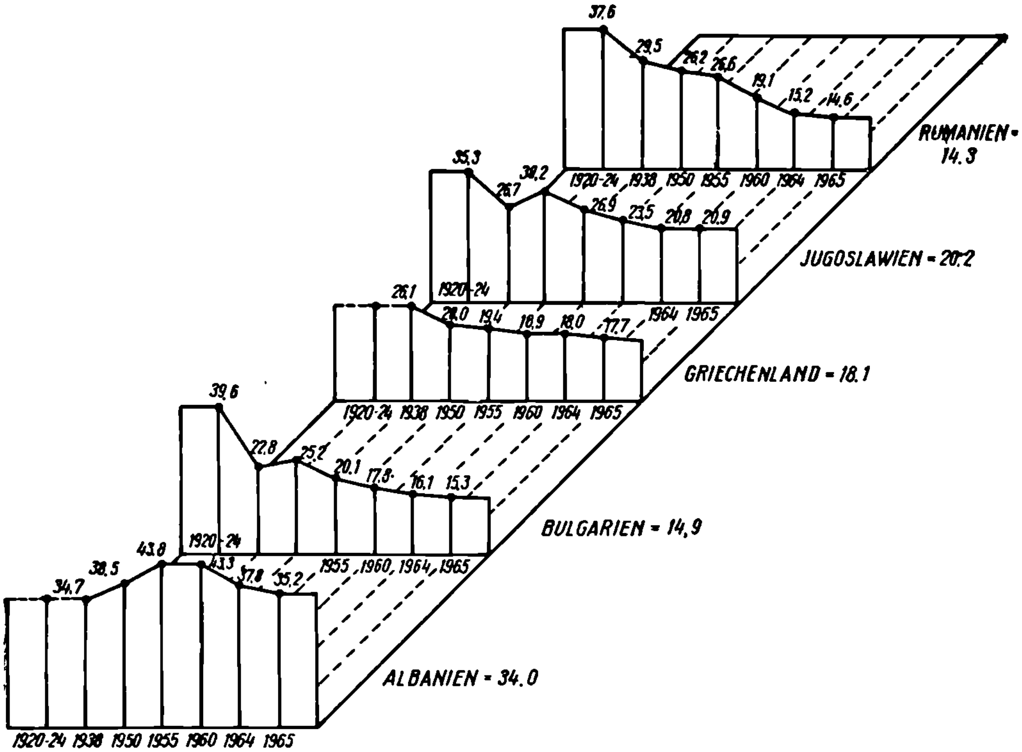
am Dorf, ist die Verschwägerung (*cuscrenia*) ein weiteres Hindernis in der Ehe, auch nachdem sie aufgehört hat zu bestehen (durch Scheidung oder Tod), während in der Stadt die Ehe auch zwischen verschwägerten Partnern möglich ist.[17] (Taf. III). Die Formen der Präferential- und Gruppenehen, die von den islamischen Sitten gestattet sind, sowie einzelne Fälle von Polygamie, sind noch in einigen südosteuropäischen Ländern anzutreffen, ebenso wie die Formen des Amazonentums (Albanesen), *snohačestvo*, der gastfreundschaftlichen Prostitution, usw.,[18] die nicht

[17] Dieser Sachverhalt ist für die christlich-orthodoxen Bevölkerungen des Balkans allgemein, während bei den Islams in den Beziehungen zwischen Ehe und Verwandtschaft auf dem Dorfe immer noch die Regeln des „*Šeriats*" gelten und sich in der Stadt das BGB schweizerischer Inspiration durchsetzt. Für das geometrische Modell der islamischen Verwandtschaft siehe L. Marcu, *Aspects de la famille musulmane dans l'île d'Ada-Kaleh*, in „Revue des études sud-est européennes", VI (1968), 4, S. 661. Für die Formen der Eheverhinderung zwischen Schwägern bei den Aromunen, durch das System der „*Trampa*" siehe Ders., *Structures familiales*···, S. 101.

[18] Vgl. Z. F. Findikoglu, *Special aspects of the Turkish reception of Law*, in „Annales de la Faculté de droit d'Istanbul", V (1956), 6, S. 159 f. Vgl. auch T. R. Đorotvić, *La polyandrie chez les Slaves du Sud*, in „Revue des études slaves", IV (1924), 1—2 ; A. Gjerghi, *Gjurme të matriarkatit të dis doke të dikuresme tëjetës familjare* (Reste des Matriarchats in einigen alten Überlieferungen des Familienlebens), in „Buletin i Universitetit Schtetëror të Tiranës", XVII (1963), 2, S. 285—286 ; M. Gluševič, *Kuvada, Etnosocialoška Studia* (Kuvada. Ethno-

nur in der Stadt, sondern auch am Dorf von den Behörden verfolgt werden.[19]

Die *demographische* Funktion der Familie wurde in Südosteuropa durch die Verstädterung am meisten beeinträchtigt. Wie auch aus den Arbeiten des Internationalen Symposiums in Varna, 1968, erhellt, erfolgte in der ersten Modernisierungsetappe in allen Ländern ein Rückgang der Geburtenanzahl, auf den durch die unmittelbare Förderung der Geburten von Seiten des Staates ein Bevölkerungszuwachs einsetzt. Das umgekehrte Verhältnis zwischen Verstädterungsgrad und Natalität, liegt auf der Hand und entspricht der Hierarchie in der Reihenfolge der Verstädterung der einzelnen Länder in diesem Teil Europas (Taf. IV).



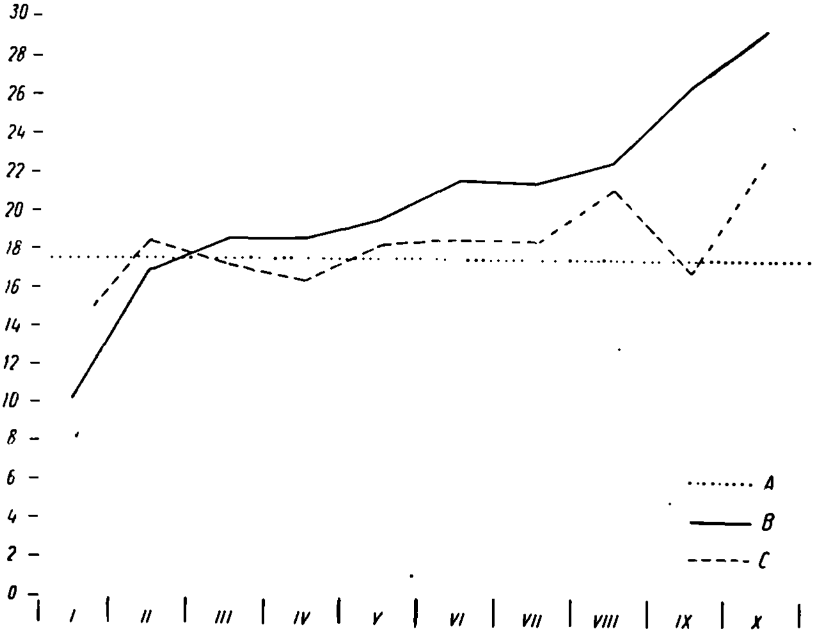
Tafel IV — Geburtenzahl in den Ländern Südosteuropas in der Zeit zwischen 1920 und 1965.

logisches Studium), Beograd, 1964; T. P. Vukanović, *Virdžine* (Die Virginae), in „Glasnik muzeja Kosovo-Metohije", VI (1961), S. 79—122; Ders., *Les virginae, phénomène social chez les peuples balkaniques*, in *VI*[e] *Congrès International des sciences anthropologiques et ethnologiques*, Paris, 1960, S. 297—298; M. Jelić, *Tragovni gostinske obljube kod našeg naroda* (Reste der Gastpromiskuität in Jugoslawien), Beograd, 1931.

[19] Siehe z. B. E. Hodja, *Discours adressé à la population de la ville et des régions montagneuses de Shkodra*, Tirana, 1949, S. 19; Rr. Zojzi, *Mbeturina të familjes patriarkale që i bëhen pengesë emancipimit të plotë të gruas shqitare* (Das Überdauern der vaterrechtlichen Familie als Hindernis in der vollständigen Emanzipation der Frau in Albanien), in „Studime historike",

Die Abnahme wäre auf zahlreiche objektive Ursachen zurückzuführen und zwar unter anderem : Beruf und Kulturgrad der Mutter, Einkommen der Familie, Konfort, Anzahl der Wohnräume. Die Geburtenanzahl steht zu diesen Faktoren in verkehrtem Verhältnis. [20]

In Bulgarien sind z.B. die kinderlosen Lehrerinnen in einem Prozentsatz von 58,7 vertreten und diejenigen mit zwei Kindern in einem Pro-



Tafel V — Änderungen des Verhältnisses zwischen dem Prozentsatz von Analphabeten und Geburtenzahl in Griechenland, im Jahre 1961 (nach *S. Agapitris*) (*A* — insgesamt Griechenland ; *B* — Analphabeten ; *C* — Geburtenzahl ; *I* — Mittlerer Landesteil ; *II* — Mazedonien ; *III* — Kreta ; *IV* — Ägäische Inseln ; *V* — Peloponnes ; *VI* — Thessalien ; *VII* —Zentrales Griechenland, Euböa ; *VIII* — Epirus ; *IX* — Ionische Inseln ; *X* — Thrazien).

zentsatz von 2,3, während bei den Arbeiterinnen und Beamtinnen der Prozentsatz der Mutter mit zwei Kindern auf 45 steht. S. Agapitris meint über die Lage in Griechenland, daß „die Landschaften mit hohem Prozentsatz von Analphabeten — wie z.B. Thrazien und der Epirus — die größte Geburtenanzahl aufweisen." [21] (Taf. V).

XXIII (VI) (1969) 1, S. 33—39. Mit Bezug auf die in Albanien ergriffenen Maßnahmen um das Recht der Ehefreiheit der Frau siehe auch : Marry Marini, *L'émancipation des femmes*, in „Europe sud-est", Seria IV, Nr. 79—80, Juli-August, 1970, S. 6—10.

[20] Vgl. D. Vasiliev, M. Popov, *Анкетно проучване относно възгледа на жените у нас за оптималния брой деца в семейството* (Die Ergebnisse der Umfrage über die Frau in Bulgarien, hinsichtlich der Kinderanzahl in der Familie), in *Международнодэн Симпозиум по въпросите на възпиводството на населението*, Warna, 25.—30. Sept. 1968 ; N. Ilieva, *Влияние на образованието на жените върху раждаемостта* (Der Einfluß der Schulung der Frau auf die Geburtenzahl), ebenda.

[21] Vgl. S. Agapitris, *Facteurs déterminant le niveau de reproduction de la population hellénique*, ebenda, Siehe auch H. Cillov, *Turkish population trends and economic developement*, ebenda.

Im allgemeinen ist der Kindersegen am Dorfe reicher als in der Stadt (Abb. 3). Dennoch ist er in einigen Landschaften in Bulgarien, wie Widin, Lowetsch, Michailovgrad, im Gebiet von Sofia, Stara Zagora, in der ländlichen Umwelt geringer als in der städtischen.[22] Desgleichen ist in Griechenland, in der Stadt Athen, die Geburtenanzahl größer als in der Umgegend.[23]

Abb. 3. — Junge Mütter holen ihre Kinder aus der Kinderkrippe, der LPG Curţişoara, Kreis Olt (Rumänien) 1967.

Das bedeutet, daß das ganze Geschehen viel vielseitiger ist als eine einfache Verbindung mit dem Verstädterungsgrad, denn zu diesem fügen sich noch ethnische und religiöse Faktoren sowie die Beweglichkeit der Bevölkerung usw. hinzu.[24]

Eine vergleichende Statistik, die in Bulgarien für die Jahre 1960 und 1967 erhoben wurde, ergibt eine Änderung der Geburtenanzahl,

---

[22] Vgl. B. P. Baikušev, u. a. *Плодовитостта в Н. Р. България* (Die Fertilität in Bulgarien), ebenda.

[23] Vgl. *Athènes, capitale féconde*, in „Europe sud-est", Série IV, 49, Dez. 1968, S. 22. Siehe auch *L'évolution démographique de 1965 à 1980 dand les pays de l'OCDE*, ebenda, April 1967, S. 33—37; H. Cillov, *Turkish population trends ...*, a.a.O.

[24] Vgl. J. Klauzer, *Jedan aspekt oceanjivanja potrebe za populacionom politikom u Jugoslaviji* (Eine Meinung über die Notwendigkeit einer demographischen Politik in Jugoslawien), in „Stanovništvo", VI (1968), Nr. 1—2, S. 5—35. Siehe auch T. Dzadzić, *Les Jougoslaves vieillissent*, in „Europe Sud-Est", 1971, Nr. 88, S. 22—23. I. Yasa, *Gecekondu Ailesi* (Familie aus einem Bidonville), in „Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi", Ankara, XXV (1970), 4, S.9—18.

sogar innerhalb der Stadt und zwar in dem Sinne, daß sich die bestehenden Unterschiede zwischen den einzelnen städtischen Zentren um so mehr ausgleichen, je mehr sich ihr Verstädterungsgrad ausgleicht. B. S. Chorew ist der Meinung, daß dieses Geschehen darauf zurückzuführen ist, daß in den Klein- und mittleren Städten (50 000—250 000 Einwohner), die Bevölkerung zunimmt, während sie bei den Städten über diese Einwohnerzahl hinaus verhältnismäßig zurückgeht. [25] (Taf. VI).

Die Gesetzmäßigkeit des Rückgangs der Geburten in der Stadt, ist von den besonderen Verhältnissen bedingt, die hier herrschen. Karl Marx bezieht sich auf die Lage in den kapitalistischen Ländern im vorigen Jahrhundert und betrachtet als objektives Gesetz die Tatsache, daß „...nicht nur die Masse der Geburten und Todesfälle sondern die absolute Größe der Familie im umgekehrten Verhältnis zur Höhe des Arbeitslohns [steht], also zur Masse der Lebensmittel, worüber die verschiedenen Arbeitskategorien verfügen". [26]

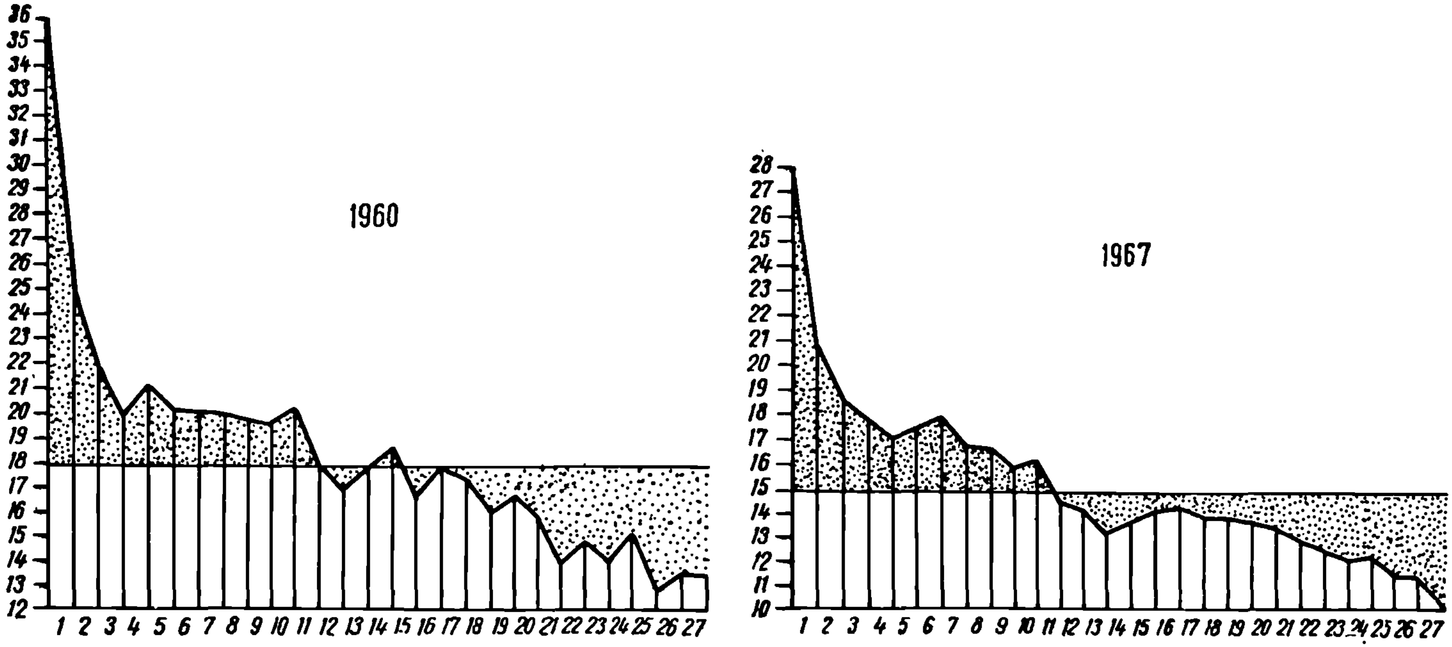
Die städtische Lebensweise, die wirtschaftlichen, die sanitären usw. Verhältnisse, lassen in der Stadt keine zu große Kinderanzahl mehr notwendig sein. [27] Wenn die Abnahme der Geburtenzahl in der sozialisti-

---

[25] B. S. Chorev, *Некоторые особенности воспроизводства населения и рост городов* (Einige Eigentümlichkeiten der Bevölkerungsproduktion: und die Zunahme der Städte), in *Мгэждун. симп.* . . . a.a.O.

[26] K. Marx, *Das Kapital,* I. Bd. Dietz-Verlag, Berlin, 1962, S. 672. Der sowjetische Soziologe S. G. Strumilin setzt fest, daß „dieses Gesetz in großen Zügen nicht nur unter den Verhältnissen des Kapitalismus gilt, sondern auch in einem Lande, wie die Sowjetunion, wo der materielle und kulturelle Stand der Werktätigen ständig zunimmt" (S. G. Strumilin, *În cosmos și acasă* (Im Weltraum und zu Hause), in „Timpuri Noi", 1961, Nr. 33, S. 19). „La natalité croît graduellement avec le degré de pauvreté en Yougoslavie (ce pays reflète dans une certaine mesure les mouvements démographiques mondiaux). La natalité baisse avec l'élévation du standard de vie alors que les naisssances les plus nombreuses sont enregistrées sous les toits des chaumières. Ainsi la devise selon laquelle „pauvreté s'accompagne d'une abondance d'enfants „se reflète dans le fait que la natalité est la plus basse dans les régions les plus riches de la Yougoslavie telles que la république de Croatie, une partie de la Serbie et de la Slovénie et la région de Voïvodine, connue comme le grenier à blé du pays, et la plus élevée dans la Macédoine, la Bosnie-Herzégovine et le Monténégro" (T. Dzadzić, ebenda, S. 23). Siehe auch T. J. Woofter, *Trends in Rural and Urban Fertility Rates,* in „Rural Sociology", 1948; A. J. Jaffe, *Urbanisation and Fertility,* in „American Journal of Sociology", 1942; Al. Pescaru, *Elemente de demografie* (Elemente der Demographie), Bukarest, 1968, S. 103 f.

[27] Der Zusammenhang zwischen der Erhöhung des Lebenstandes und der Abnahme der Geburtenzahl darf aber nicht simplistisch ausgelegt werden in dem Sinne, daß nach der Herabsetzung der Kinderanzahl der Lebensstand der Eltern zunimmt, denn diese Überlegung verwandelt den Effekt zur Ursache. Die sozialen Gegebenheiten beweisen, daß eben die Familien mit geringen finanziellen Möglichkeiten eine größere Kinderanzahl haben, weil diese Familien aus ökonomischen Gründen gezwungen sind, so viele Arbeitskräfte wie möglich zu besitzen. Der niedrige Kulturstand dieser Familien, die ungünstigen Lebensverhältnisse, die Unsicherheit des morgigen Tages, ließen die Kindersterblichkeit sehr groß sein (im Jahre 1930 starben in Rumänien von 1 000 Lebendgeburten 176 bevor sie 1 Jahr alt wurden) und die häufigen Kriege hinterließen in den Reihen der Jugendlichen große Lücken; daher gab es einen Grund mehr so viel Kinder wie möglich auf die Welt zu bringen, damit mindestens eines oder zwei überlebt, die Wirtschaft der Eltern übernimmt und ihnen im Alter eine Stütze wird. Die unsicheren Zeiten bewirkten in der Vergangenheit die Notwendigkeit „eine Flinte mehr" wie es in Albanien hieß, wenn ein Junge geboren wurde. Da diese Ursachen beseitigt wurden, ist es nur selbstverständlich, daß auch ihre Wirkung aufhört, das heißt, die kinderreichen Familien weniger werden.



Tafel VI — Vergleichsweise Geburtenzahl in den Städten Bulgariens in 1960 und 1967 (nach *R. Diakova*) *1* — Krdžali; *2* — Blagoevgrad; *3* — Smolian; *4* — Silistra; *5* — Pazardžik; *6*—Tolbukin; *7* — Razgrad; *8* — Şumen; *9* — Trgovischte; *10*—Burgas; *11*—Sliven; *12* — Plovdiv; *13* — Varna; *14* — Haskovo; *15* — Iambol; *16* — Russe; *17* — Kjustendil; *18* — Sofia; *19* — Stara Zagora; *20* — Pernik; *21* — Vratza; *22* — Sofia (Stadt); *23* — Pleven; *24* — Loveć; *25* — Michailovgrad; *26* — Gabrovo; *27* — Veliko-Trnovo; *28* — Vidin.

schen Gesellschaft durch die rasche Hebung des materiellen und kulturellen Niveaus der Bevölkerung zu erklären ist, die die Kindersterblichkeit zurücksetzt, die Notwendigkeit der Selbstverteidigung im Rahmen der Familie beseitigt, die ökonomische Abhängigkeit der alten Eltern von ihren Kindern, so ist dennoch ein gewisser Prozentsatz an Neugeborenen im Verhältnis zu der übrigen Bevölkerung erforderlich, denn sonst würde die Zahl der Arbeitskräfte sinken, die imstande wäre, ein immer größer werdendes Volumen an Verbrauchsgütern für die Gesellschaft zu erstellen und es würde die Anzahl derer unverhältnismäßig zunehmen, die die Gesellschaft zu erhalten hätte. [28]

Folglich ist für die Schwangerschaftsunterbrechungen einen Plafond festgelegt worden, der eine entsprechende Korrelation zwischen der Steigerung der Produktion an Sach- und geistigen Gütern und der Zunahme der Bevölkerung gewährleistet, ein gewisses Verhältnis zwischen den Gruppen der Jugendlichen und der Erwachsenen, zwischen der aktiven und der passiven Bevölkerung, so daß eine harmonische Entwicklung des gesamten gesellschaftlichen und wirtschaftlichen Lebens sowohl in der Stadt als auch am Dorfe gesichert wird. [29]

Die *wirtschaftliche* Funktion der Familie wurde in dem Maße beeinträchtigt, in dem die städtische Lebensweise mit der ländlichen Autarchie unvereinbar ist. Die alte patriarchalische Familie war der Hirtenwirtschaft (Pastoralwirtschaft) angepaßt und bildete laut J. Campbell — eine ,,korporierte Gruppe''. [30] Die patriarchalische Hausgemeinschaft

---

[28] M. Bulgaru, *Expresia înaltei responsabilități a generațiilor de azi pentru viitorul poporului român* (Der Ausdruck der hohen Verantwortlichkeit der zeitgenössischen Generationen für die Zukunft des rumänischen Volkes), in ,,Scînteia", Jg. XXXVI (1966), Nr. 7174 vom 26. November. So stieg z. B. in den Jahren 1956 bis 1965 die Bevölkerung um 1,5 Millionen an und erreichte von 17 583 000 Einwohnern 18 027 009. Dennoch nahm der natürliche Zuwachs pro Tausend in der gleichen Zeit von 14,3% auf 6,0% zu, was in erster Reihe auf eine wesentliche Abnahme der Geburtenzahl zurückzuführen ist. Laut der gleichen Statistik betrug im Jahre 1956 die Anzahl der Lebendgeburten pro 1 000 Einwohner 24,2 während sie im Jahre 1965 auf 14,2 herabsinkt, das heißt, fast bis auf die Hälfte gelangt. Die Geburtenanzahl nahm besonders nach dem im Jahre 1957 verabschiedeten Gesetz ab, das die unbegrenzte Freiheit der Schwangerschaftsunterbrechungen gewährte.

[29] Siehe für Rumänien das Gesetz Nr. 770 vom 29. September 1966, das im ,,Monitorul Oficial" vom 1. Oktober 1966 veröffentlicht wurde. Siehe auch K. Schwartz, *The effects of declining fertility development age structure and labor force of the population*, in *Международен симпозиум*,... a.a.O. ; L. Ence, *Законът за народонаселението и възпроизводство на работната сила в България* (Das demographische Gesetz und die Entwicklung der Arbeitskraft in Bulgarien), a.a.O. Auch unter diesen Umständen fährt die Gesetzlichkeit fort sich auszuwirken. Die Umfrage im Stadtrandgebiet von Brașov ergab, daß sich die Maßnahmen am Dorfe weniger auswirkten (z. B. in der Gemeinde Tărlungeni) sowie in der entwickelten Stadt (z. B. Brașov), sich aber in den kürzlich verstädterten Ortschaften (z. B. in der Stadt Săcele) merklich spürbar machten. Vgl. L. P. Marcu, *Un aspect al procesului de urbanizare în Țara Bîrsei ...*, im Druck.

[30] Vgl. J. K. Campbell, *Honours, Family and Patronage*, Oxford, 1964, S. 57—58. Siehe auch G. Kavadias, *Les structures familiales chez les Saracatsans de Grèce*, in *VI^e Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques*, Paris, 1960, Bd. II, I-e Partie, Paris, 1963, S. 155—158.

(*Zadruga*) war desgleichen eine landwirtschaftliche Produktions- und Verbrauchsgemeinschaft, die plangesteuert unter einer einzigen Führung (*domačin*, *domačica*) arbeitete und sich ihre ökonomischen Bedürfnisse fast völlig alleine befriedigte (Abb. 4).

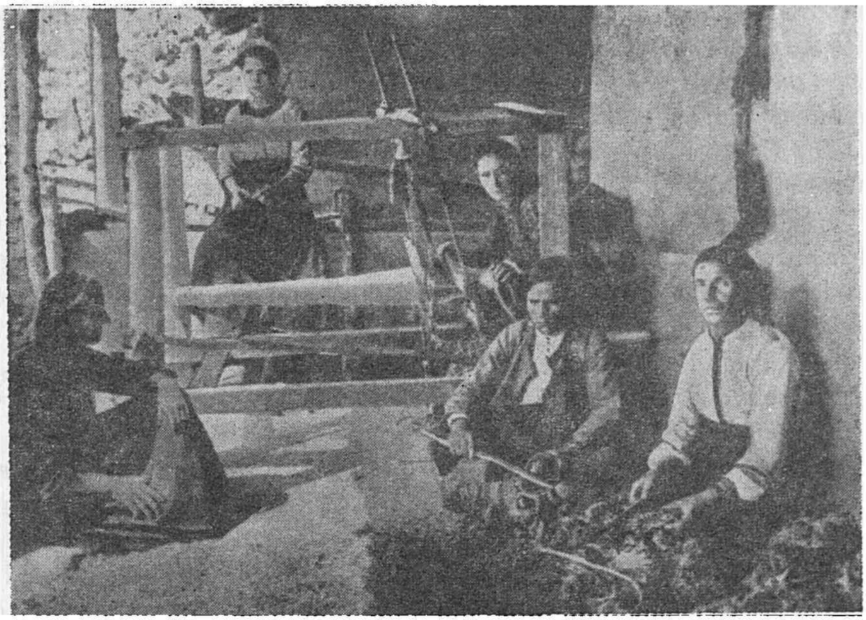


Abb. 4. — Familiengemeinschaftliche Arbeit, Bez. Asenovgrad (Bulgarien) Auf. 20. Jh. (Foto Institut für Ethnographie, Sofia).

Zu gleicher Zeit mit der Verstädterung sind Änderungen im Organisationssystem der Wirtschaft (des Hofes) festzustellen, Änderungen in der Aussteuerung der Ehegatten, im Altersverhältnis zwischen den Heiratspartnern. Von diesem letzten Gesichtspunkt aus betrachtet, weist Südosteuropa interessante Aspekte auf, denn in der vaterrechtlichen Hausgemeinschaft landwirtschaftlichen Typs, ist es Sitte, daß die Braut älter als der Bräutigam ist, während in der vaterrechtlichen Hausgemeinschaft pastoralen Typs, der Bräutigam etwa 10 bis 15 älter ist als die Braut.

Eine Umfrage, die in den letzten Jahren in dem Stadtrandgebiet von Braşov (Kronstadt) in Rumänien gehalten wurde, ergab, daß sich die Verstädterung auf beide Aspekte der Heirat auswirkt und zwar, daß bei der Bevölkerung, die der Pastoralwirtschaft angehört und wo der Ehepartner viel älter war als die Partnerin, der Altersunterschied stark zurückgegangen ist, beide manchmal gleichaltrig sind oder sogar die Braut älter ist als der Bräutigam, während bei der landwirtschaftlichen Bevölkerung der Prozeß im umgekehrten Sinne zu verzeichnen ist, und

man ebenfalls zur Altersgleichheit gelangt oder sogar so weit, daß der Bräutigam viel älter ist als die Braut. [31]

Im vorigen Jahrhundert war es bei der Hirtenbevölkerung, in der Gegend von den Sieben Dörfern, Brauch, daß der Bräutigam um 10 bis 12 Jahre älter ist als die Braut. Das war z.B. im Dorfe Baciu in den Jahren 1846—1855 bei 99,03% der Ehen der Sachverhalt, im Dorfe Turcheş in der Zeitspanne 1856—1865 bei 99% der Ehen, im Dorfe Cernatu zwischen 1860 und 1869 bei 100% der Ehen, in Satulung (Langendorf), im Wohnviertel Joseni in den Jahren 1851—1860 bei 97,5% der Ehen, im Wohnviertel Suseni bei 99,4% der Ehen, im Dorf Tărlungeni in der gleichen Zeitspanne bei 98% der Ehen.

Verschieden ist die Lage bei der landwirtschaftlichen Bevölkerung wo durch die Großfamilie die Möglichkeit gegeben war, daß die Braut jünger ist als der Bräutigam, handelte es sich doch dabei um eine Arbeitskraft am Hof mehr. [32] Derartige Fälle sind z.B. in Baciu in der Zeit von 1850 bis 1859 in einem Prozentsatz von 18 zu verzeichnen, in Cernatu in der Zeit zwischen 1880 und 1889 bei 22%, in Tărlungeni von 1881 bis 1890 bei 19% usw.

Da nach dem zweiten Weltkrieg die Hirtenbevölkerung massenhaft in die Industrie abzog, folglich Beruf, Beschäftigung und Haushaltungsweise änderte, ändern sich auch die Altersverhältnisse, so daß sich die Fälle vermehren, in denen die Braut älter ist als der Ehepartner und im Jahre 1959 in der Stadt Săcele, die aus den vereinten Dörfern von Săcele besteht, 43% erreichen. Aus denselben Gründen tendiert die landwirtschaftliche Bevölkerung in die entgegengesetzte Richtung, so daß die Fälle der Gleichaltrigkeit zunehmen. In den Jahren 1952, 1956 und 1959 sind sie z.B. in der Stadt Săcele ebenso zahlreich wie die Fälle, in denen die Frau älter ist als der Mann und im Jahre 1955 sind sie doppelt so zahlreich[33] (Taf. VII). In der Ortschaft Tărlungeni, die ländlich geblieben ist, ist der Trend derselbe, aber in geringerem Verhältnis.

In bezug auf die Mitgift, leitete J. Cuisenier in den Jahren 1965—1966 eine Rundfrage in Jugoslawien, die ergab, daß sich die Meinung herausbildet, sie sei überflüssig, zwecklos, nicht notwendig : in bezug auf den für die Gattin zu bezahlenden Preis (*mehr*, *bašlîk*) ergab die Rundfrage,

---

[31] Vgl. L. P. Marcu, *Structures familiales ...*, S. 108.

[32] Über den Sinn dieses Brauches gibt das Sprichwort Aufschluß, das in den südslawischen Zadrugas gebraucht wird : „Nimm ein Weib, damit es dich auf den Händen trägt (*Zmni ženo da tja nosi* rôce)". Vgl. Fr. S. Krauss, *Sitte und Brauch der Südslawen*, Wien, 1885, S. 333.

[33] Vgl. L. P. Marcu, *Un aspect al procesului de urbanizare...* Für ähnliche Aspekte bei der Bevölkerung in der Gegend des Eisernen Tores (Porţile de Fier), siehe Ders., *Aspecte ale vieţii de familie în satul Sviniţa* (Aspekte des Familienlebens im Dorfe Sviniţa), Craiova 1967, S. 23—24. In Albanien untersuchte dieses Geschehen Alfr. Uçi, *De certains aspects de l'évolution de la famille en Albanie*, in „Studia albanica", VI (1969), 2, S. 149—150.

die 1963—1964 unter derselben Leitung in der Türkei gehalten wurde, eine ähnliche Meinung, die allmählich auch auf die seßhaftgewordene Pastoralbevölkerung übergegriffen hat [34] (Taf. VIII).

In den sozialistischen Ländern, in Südosteuropa, haben die Änderungen, die die neuen sozialen Verhältnisse im Bewußtsein und in der Psychologie der Bauernmassen bewirkt haben, die „Jagd nach Grund und Boden" ihres Sinnes entleert; in einigen Fällen erscheint die Mitgift immer noch als Anlaß zur Gründung einer bäuerlichen Familie, doch hat ihre ausschlaggebende Funktion aufgehört zu bestehen.

Mitt. V.G.T., 28 *Ianca (Kreis Făurei), Rumänien, 1963*
„Mitgift? ... Mit dem Boden ist es nun vorbei ... Jetzt will der Bräutigam Möbel, ein Rundfunkgerät und... noch mehr, viele Arbeitstage der Frau, denn das bedeutet, daß sie fleißig ist. *Die Hauptsache ist jetzt, ob sie sich mögen.*" [35]

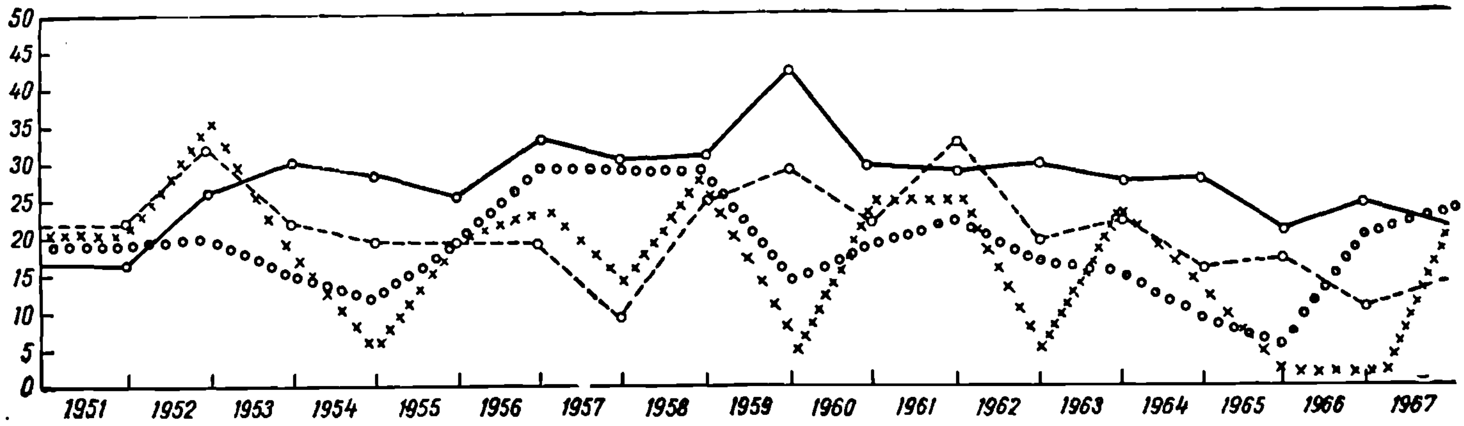
Die neuen wirtschaftlichen Verhältnisse haben auch die Stellung der jungen Eheleute in der Familie, in die sie hineinheiraten, geändert.

Mitt. G. B., Lehrer *Glimboca (Rumänien), 1967*
„Für die jungen Ehen sind auch heute die gleichen beiden Möglichkeiten offen geblieben, entweder zieht der Mann als „Schwiegersohn des Hauses" zur Braut oder das Mädchen zieht als „Schwiegertochter des Hauses" zum Mann. Diese Möglichkeiten werden aber *nicht mehr von der Mitgift entschieden, sondern von der Notwendigkeit, sich für eine der den jungen Gatten zur Verfügung stehenden Wohnungen als ihr Heim zu entschließen.* Früher sagte man: „Schwiegersohn im Hause der Schwiegereltern wollte nicht einmal der Teufel sein." Diese traurige und harte Redensart wies auf eine schwere und entehrende Lage des armen Schwiegersohnes, der in das Haus hineinheiratete, geprägt von dem Stempel des Dienstmannes, der hinzugekommenen Arbeitskraft. Heute ist der „Schwiegersohn des Hauses" Vorarbeiter bei der landwirtschaftlichen Produktionsgenossenschaft, Viehzüchter beim Staatsgut, Walzer in den Walzwerken Oțelul Roșu, oder Beamter bei der Eisenbahn, oder bei den verschiedenen anderen Unternehmen.

---

[34] Vgl. J. Cuisenier, *Systèmes de succession et dotation en Yougoslavie et en Turquie*, in „L'Homme", VII (1967), 3, S. 111. Zu dem alten Ausstattungssystem am Dorfe, siehe Xenia Costa-Foru, *Cercetarea monografică asupra familiei*, Buc. 1945, S. 92 f.; G. Moroianu, *Chipuri din Săcele* (Gesichter aus Săcele), Bukarest, 1938, S. 9—12; V. Vukosavljević, *O seljačkom privrednom mentalitetu* (Über die individuelle Auffassung am Dorfe), in „Anali pravnog Fakultetu u Beogradu", VII (1959), 3—4, S. 376—386. Über den Abkauf der Frau bei den Islams siehe H. Emany, *L'institution juridique du „mahr" (dot) en droit musulman du rite chiite*, Lausanne, 1933. Bezgl. der tatsächlichen Ausbezahlung der Eltern (*siut akkt*) bei den Tataren in der Dobrudscha; siehe L. P. Marcu, *Some aspects of Laicization of Moslem Family in Dobroudja (end of the 19th Century — first decades of the 20th Century)*, in „Revue des études sud-est européennes", III (1965), 1—2, S. 203 f. Andere Aspekte, die für Jugoslawien spezifisch sind, siehe bei Vera Erlich, *Family in transition...*, S. 222 f.

[35] V. Popescu, *Familia țăranului colectivist* (Die Familie des Genossenschaftsbauern), in „Revista de filozofie", XI (1964), 6, S. 733, Anm. 5. Auch aus anderen Rundfragen erhellt, daß (Mitt. G. S. Lehrer, Glimboca, 1967) „in den Dörfern des Banats niemand mehr Boden, Rinder oder Arbeitsgeräte als Mitgift fordert. Die Mitgift hat nun eine neue Bedeutung erhalten, ein noch nicht dagewesenes Symbol schöner, junger und moderner Menschlichkeit. Die Braut soll schön, brav und fleißig sein — das sind die Ausdrücke, die man heute in Glimboca hört, wenn die Verwandten und die künftigen Traueltern die Gründung einer neuen Ehe besprechen" (P. Vintilă, *Satul și căminul* (Dorf und Heim), in „Scînteia", XXXVI (1967), 7312 vom 15. April).



Tafel VII — Änderungen des kleineren oder größeren Altersverhältnisses des Ehemannes zur Frau im Stadtrandgebiet von Braşov (Rumänien) im Vergleich zur Stadt (Săcele) und zum Dorf (Gemeinde Tărlungeni), bei der Schafhirten - und Agrarbevölkerung in der Zeitspanne 1951—1967 (— Hirtenbevölkerung Săcele; — — — Agrarbevölkerung Săcele; +++ Hirtenbevölkerung Tărlungeni; ○○○ Agrarbevölkerung Tărlungeni).

Frage	(1) Berendi			(2) Yürük			(3) Divle			(4) Bektik			(5) Ivriz		
	Ja	% Nein	Unent-schlossen	Ja	% Nein	Unent-schlossen	Ja	% Nein	Unent-schlossen	Ja	% Nein	Unent-schlossen	Ja	% Nein	Unent-schlossen
War der Baschlik eine Ursache der Verzögerung ihrer Ehe?	0	87	13	2	79	19	2	49	49	8	91	1	3	80	17
War der Baschlik eine Ursache der Verzögerung der Ehe ihres Sohnes?	1	27	72	0	40	60	1	30	69	5	19	76	1	30	69
Wünschen Sie, daß der Baschlik auch bei Ihren Enkeln weiter gehalten wird?	39	61	0	23	77	0	13	87	0	40	60	0	22	78	0
Sind Sie mit dem Ausüben dieses Brauches im allgemeinen einverstanden oder nicht?	23	77	0	14	86	0	2	98	0	39	61	0	8	92	0

Tafel VIII — Der „Baschlik" und seine Auswirkungen in der Türkei 1963—1964; *1* — Wanderhirten; *2* — Halbnomade Hirten; *3* — Transhumanzhirten; *4* — Hirten und Gärtner; *5* — Gärtner (nach *J. Cuisenier*).

Folglich hat der „Schwiegersohn des Hauses" seine eigene finanzielle Lage, wodurch er vom ersten Tag an ebenso *vollberechtigt ist wie die anderen Familienmitglieder des Hauses*".[36]

Abb. 5. — Laden mit halbzubereiteten Speisen Stadt Piteşti (Rumänien), 1970.

Die Verstädterung hat desgleichen das Erbschaftssystem berührt. Während man auf dem Dorf weiter fortfährt, die Habe des Verstorbenen aufgrund seiner letztwilligen Verfügung („limbă de moarte") zu teilen, werden in der Stadt immer mehr die Grundsätze des Familienrechtes angewendet, mit der von diesem festgelegten Erbfolge.

Im vaterrechtlichen System veranlaßte die einfache Struktur der Familie dazu, das Vermögen bei der Heirat der Kinder aufzuteilen, da diese in ihre eigene Wirtschaft zogen, zum Unterschied von dem Verlauf der Dinge in der Hausgemeinschaft der Südslawen.

---

[36] *Ebenda.* Von einem anderen erfährt man (Mitt. M. N. Arbeiter i. R. Glimboca 1967): „Mein Sohn ist 46 Jahre alt und arbeitet auch im Oţelul-Roşu-Werk, ebenfalls an der Walzstraße. Meine Schwiegertochter, die bei uns die „Schwiegertochter des Hauses" ist, arbeitet in der Landwirtschaftlichen Produktionsgenossenschaft. Sie haben ein 6 jähriges Töchterchen. Alle Einkommen sind gemeinsam. Wir beraten über die erforderlichen Ausgaben und handeln im Einverständnis. Unsere Schwiegertochter? Wir ehren sie wie unser eigenes Kind. Vielleicht sogar noch mehr. Sie sind 23 Jahre verheiratet und ich habe sie nicht ein einziges Mal streiten hören — das Haus, d.h. die Familie — ist das größte Heiligtum des Menschen" *(ebenda).*

Mitt. Nicolae F. *Drăguş (Rumänien), 1929.*

„Der Boden wird *bei der Heirat der Kinder vom Vater aufgeteilt* und wird von ihnen genutzt, so lange sie das Recht darauf haben. Der der nach Amerika auswandert und es zu Geld bringt, erhält nicht mehr so viel wie der andere, der im Elternhaus arbeitet und den alten Eltern hilft ..." (ss). M.C.

Die Heirat der Kinder fand meistens im patriarchalen System, in der Reihenfolge des Alters statt, das jüngste blieb bei den Eltern und erbte auch das Elternhaus.

Buda (Kreis Rîmnicu Sărat), Rumänien (1878).

„Von den Kindern erhält *das Jüngste das Haus* und das Älteste den Boden. Dieses bleibt aber vorübergehend bis zu seiner Heirat Herr und Fürsorger des Hauses, des Bodens und der Kinder, nach dem eventuellen Ableben der Eltern. Es folgt ihm das zweitälteste Kind ebenso und dieses bleibt bis zur Verehelichung des Jüngsten, auch wenn es selbst verheiratet ist, aber kein Vormund besteht. *Endgültiger Besitzer bleibt der Jüngste* ..."[37]

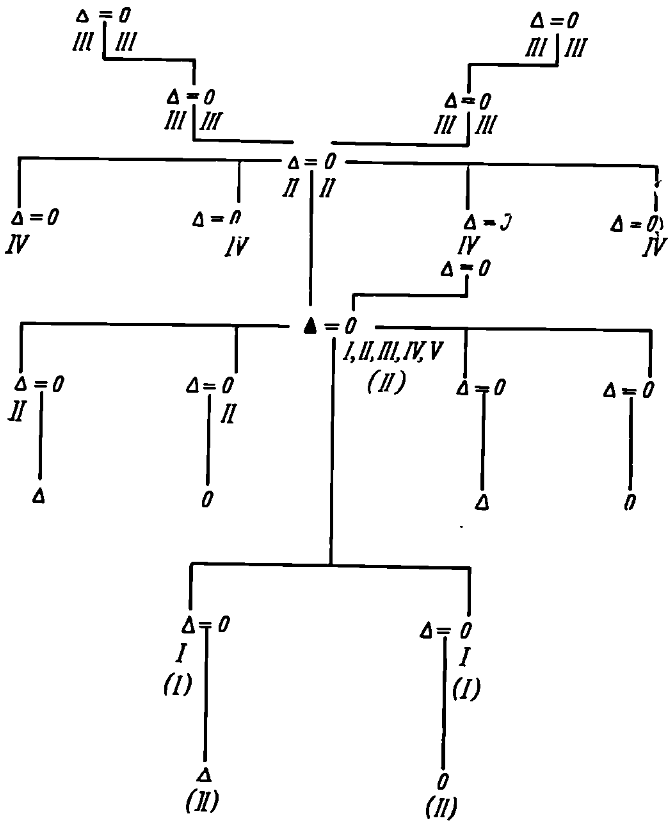
Während auf dem Dorfe die Erbfolge fast ausschließlich zu gunsten der Nachfolger, vornehmlich der männlichen Nachfolger wirkt, wird in der Stadt meistens das moderne System mit mehreren Klassen von Erbberechtigten angewandt (Taf. IX).

Auf diese Weise erscheinen auf dem Dorfe die Unterschiede in der ökonomischen Grundlage der Familie auch in der Überlieferung der Güter bei Todesfall im Rechtswesen der Türkei und Griechenlands, das sich von dem der sozialistischen Länder Südosteuropas sowohl durch seinen Gegenstand und seine Finalität, als auch durch die sozial-ökonomische Häufigkeit unterscheidet. [38]

[37] Antwort auf die Frage 288 (Bibl. Akad., *Archiv B. P. Hasdeu*, Akte III, Hs.1). Vgl. auch H. H. Stahl., *Spiţe de neam ţărănesc* (Bauernsippen), in „Sociologie românească", I (1936), 1, S. 511. Siehe auch X. Costa-Foru und H. H. Stahl, *Caracterul devălmaş al familiei nerujene* (Der gemeinschaftliche Charakter der Familie aus Năruja), in „Arhiva pentru ştiinţa şi reforma socială", X (1932), 1—4, S. 447—462. Während bei der islamischen Dorfbevölkerung die Erbschaftsfolge noch nach dem System des „*Šeriats*" erfolgt, mit dem den männlichen Verwandten erteilten Vortrittsrecht und mit der Reduktion für die Frau (vgl. E. Clavel, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, I, Paris, 1895), wird in der Stadt das neuzeitliche Recht angewendet, das schweizerischer Inspiration ist, vgl. I. Öztrak, *Miras hukuku* (Das Erbrecht), Ankara, 1968. Mit Bezug auf das System im Balkan, bemerkt J. Cuisenier: „... Loin donc d'être bilinéaire, comme le voudrait la loi civile, le système de transmission des biens tel qu'il fonctionne réellement en Jougoslavie et en Turquie est pour l'essentiai sous contrôle masculin. Ni comme mères, ni comme sœurs, les femmes n'interviennent substantiellement dans la régulation des biens patrimoniaux. Le réseau de circulation des biens est dans les deux pays, à quelques exceptions près, le réseau des relations de parenté entre hommes, avec une probabilité que les patrimoines se concentrent entre les mains des aînés, égale au rapport entre le nombre de cas de spoliation en faveur de l'aîné et le nombre de cas de succession avec exhérédation des femmes." (J. Cuisenier, *Systèmes de succession...*, S. 38—39). Mit Bezug auf den Ausschluß der Frau von der Erbschaft der Imobiliarien in der Zadruga siehe E. Laveleye, a.a.O., S. 173 f.

[38] Vgl. Z. I. Mozhjukhina, *Учение классиков марксизма о наследовании и его реализации в советском праве* (Die Theorie der Klassiker des Marxismus-Leninismus über die Erbschaft und ihre Durchführugn im sowjetischen Recht), Charkov, 1950; S. auch R. Schwanke, *Das Erbrecht in der Volksrepublik Albanien*, in „Osteuropa-Recht", X (1964), 2, S. 103—104; Chr. Tassev, *По неакои въпроси на наследственого право*

Die *politische* und die *juridische* Funktion der archaischen Familien, waren in Südosteuropa bis in die zeitgenössische Periode gut vertreten. Bei den Aromunen haben der „Tschelnik" und die Dorfältesten (*atalar*) die politischen Vorrechte bis in unser Jahrhundert beibehalten :



Tafel IX — Die Erbberechtigten am Dorfe und in der Stadt (Klammer) in Rumänien (erste Hälfte des 20. Jh.)

Mitt. N.K., 78, *Landwirt Giumaia (Bulgarien), 1966.*
„Der « Tschelnik » war der reichste, er hatte die meisten Schafe und ihm folgten alle. Wenn zwei eine Streitigkeit hatten, so *gingen sie zu ihm* und er legte ihnen eine Strafe auf und *die Leute hielten sich an seinen Entscheid.*" [39]

Einige Fragen des Erbrechts), in „Социалистическо право", XXX (1964), 6, S. 44—48; Ders., *За неакои особенности при наследеавнето* (Einige Eigentümlichkeiten im Bericht des Erbrechts), *ebenda* XIII (1964), 8, S. 42—45; Ders., *Относно приемането и отказа от наследство* (Über die Annahmen und den Verzicht auf die Erbschaft), *ebenda,* XIV (1965), 1, S. 42—45.

[39] Vgl. J. K. Campbell, a.a.O., S. 11. Siehe auch J. M. Perić, *Les mentalités citadinne et paysanne,* in *Arbeiten des 14. Internationalen Soziologen-Kongresses,* Bukarest (1940), Serie D., Bd. I, S. 84 f.

Zugleich mit dem Modernisierungsprozeß und unter dem Einfluß der Stadt, beginnen sich die Familienmitglieder am politischen Leben zu beteiligen und zwar nicht nach ihrer Stellung in der Hausgruppe, sondern als einfache, gleichberechtigte Bürger.

Das Hausrecht wird in einigen Fällen bei den Albanesen, Aromunen, Wanderzigeunern sogar dann noch angewandt, nachdem sie sich in der Stadt angesiedelt haben. [40] Es werden einige solidarische Verpflichtungen aufrechterhalten, die Möglichkeit der Verwandten einige Rechte auszuüben usw.:

Mitt. D. T., 70 *Gopeš (Mazedonien), 1968*

„Wenn einer umgebracht wurde, so wurde Blutrache geübt, denn das Blut mußte zurückgenommen werden: « Sindze di sindze torna. » (Blut um Blut). Die Rache übte der Bruder oder die Söhne, wenn sie groß wurden. Sie töteten den Schuldigen oder einen anderen aus der Familie".

In der *ethischen* Funktion der Familie finden während des Verstädterungsprozesses Substanzänderungen statt. Die Verhältnisse zwischen den Gatten, zwischen Eltern und Kindern, erfahren tiefgehende Änderungen im Sinne eines Ausgleiches zwischen den Geschlechtern und der Emanzipation der jungen Generation, nicht nur in der Stadt, sondern auch auf dem in der Modernisierung begriffenen Dorf.

Auf dem Dorf war lange Zeit die Autorität des Mannes unanfechtbar: er ist „das ganze Kreuz", die Frau ist „das halbe Kreuz", er führt das Haus, verwaltet den Geldbeutel, geht auf der Straße voraus, hat beim Eintritt in das Haus den Vortritt usw. (Abb. 6):

Runcu (Rumänien), 1930

„Als wir uns zusammen mit Familie Căpită auf den Weg zur Kirche begaben, *ging der Mann zusammen mit uns voraus. Die Frau sorgte dafür, zurückzubleiben und auch wenn sie aufgefordert wird, will sie unter keinen Umständen vorausgehen.* Wenn ihr Mann stehenn bleibt, um sich mit einem Dorfbewohner zu unterhalten, *bleibt auch sie in einiger Entfernung stehen und geht erst dann wieder los, wenn ihr Mann losgegangen ist.*"[41]

Am Dorf, in einigen Gegenden, küßt die Frau dem Mann die Hand, ebenso wie sie ihm die Füße wäscht. Diese Sitten sind in der Stadt fast

---

[40] Vgl. Ch. Picard, *L'ancien droit criminel hellénique et la vendette albanaise*, in „Revue de l'histoire des religions", 1920; E. D. Cozzi, *La vendete del sangue nella montagne dell'Alta Albania*, in „Anthropos", 1910; Vgl. I. Elezi, *Mbi disa probleme në lidhje me vrasjen dhe hakmarrjen në Shkipëri* (Über Mord und Blutrache in Albanien), in „Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës, Serie Soc. Wiss., 1954, 3, S. 177—212; Ders., *Sur la vendetta en Albanie*, in „Studia albanica", III (1966), 1, S. 305—318. Über den Versuch, der in letzter Zeit angestrebt wird, die Blutrache durch Loskauf zu ersetzen, siehe K. Ulqini, *Gjurmine etnografike në trojet e Skënderbeut* (Aus der völkischen Überlieferung im Gebiet des Skanderbeg), in „Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës", Serie Soc. Wiss. XV (1961), 2, S. 185.

[41] Xenia Costa-Foru, a.a.O., S. 127—129.

völlig verschwunden. Eine Umfrage im vorkriegszeitlichen Jugoslawien belegt diesen Brauch in Mazedonien, Bosnien und Serbien, während er in Kroatien und an der dalmatinischen Küste, die bereits stärker verstädtert sind, seltener anzutreffen ist.

Abb. 6. — Das Oberhaupt der Hausgemeinschaft bricht das beim Patronsfest (*svelac*) gesegnete Brot, Dorf Penkiovatki, Kreis Trana (Bulgarien), 1958 (Foto *Raina Peševa*).

Dorf im Kreis Župania, Slowenien. 1937—1941

„*Die Frauen küssen den Männern die Hand, hauptsächlich in der Zadruga,* aber nicht allen Männern, sondern dem Vater des Gatten regelmäßig und jedem älteren Mann, hauptsächlich wenn er zur Zadruga gehört".[42].

Die Umwandlungen hängen von der ökonomischen Rolle der Frau ab; in der Gegenwart spielt die sozialistische Wandlung der Landwirtschaft einen ausschlaggebenden Faktor in der Änderung der Stellung der Frau am Dorfe. Gemäß Lenin: „nur wenn wir von den Kleinwirtschaften zur Gemeinwirtschaft und zur gemeinschaftlichen Bodenbestellung übergehen, nur dann wird die volle Befreiung und Entsklavung

[42] „The third sign of women's subordination was the custom of standing at meals, while, the men sat and ate. This custom has formal significance only where there is a large number in the home, that is, in a zadruga. While here the standing of women signifies a formal manifestation of honor, coupled with a great albofness. from the men, in a small family it means precisley the apposite, namely neglect of any formality as, for instance, when the wife of the head of the hause has a lite beside the hearth, leaving the wall of squatting in a corner" (Vera Erlich, a.a.O., S. 234).

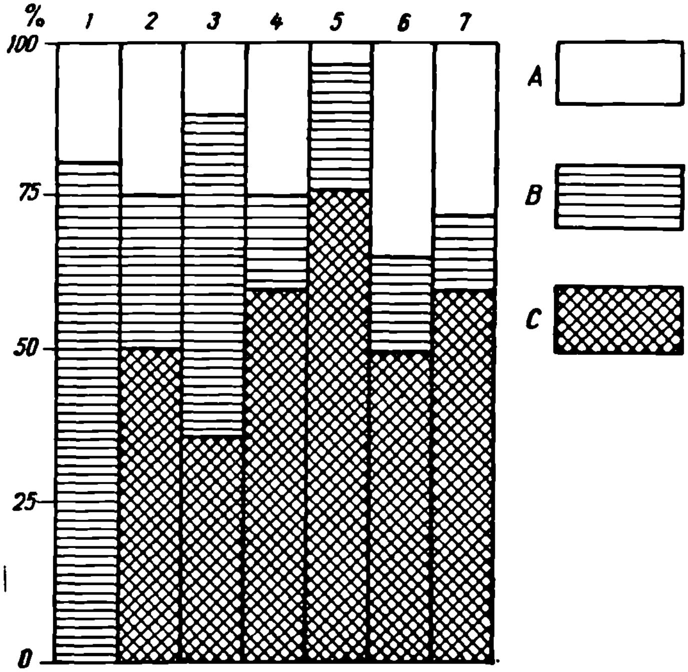
der Frauen Tatsache".'[43] Dieser Prozeß wurde dadurch beschleunigt, daß die Frau immer mehr in der Industrie und in öffentlichen Dienststellen tätig ist (Abb. 7).

Abb. 7. — Albanische Frauen arbeiten in der Industrie (nach „L'Albanie Nouvelle", nr. 5/1967).

Die Gewalt des Mannes über die Frau und die der Eltern über die Kinder, nimmt derart gleichlaufend mit der Modernisierung des Familien-

[43] W. J. Lenin, *Werke*, Bd. 28, Dietz-Verlag, Berlin, 1959, S. 176. Was auch aus einem Dokument der RKP erhellt: „Die sozialistische Ordnung hat die Lage der Frauen in unserem Lande radikal verändert. Sie erfreuen sich heute aller Rechte und ihnen sind die Voraussetzungen geboten um ihre Fähigkeiten und Talente ungehindert zu entwickeln und zu bekunden. Die Frauen können heute in der Gesellschaft eine ihrer Arbeit und Vorbereitung entsprechende Stellung bekleiden. Es gibt kein bedeutendes Gebiet des politischen und sozialen Lebens, auf dem die Frauen nicht vertreten wären und wo sie nicht ihrer Energie, Sachkenntnis und ihrem Wirtschaftssinn als einem bedeutenden Fortschrittsfaktor Ausdruck verleihen und damit zum Fortschritt des sozialistischen Aufbaus beitragen (N. Ceauşescu, *Rumänien auf dem Wege der Vollendung des sozialistischen Aufbaus*, I. Bd., Politischer Verlag, Bukarest, S. 558). Siehe auch *Colectivistele, factor activ în întărirea economică-organizatorică a G.A.C.* (Die Genossenschaftsbäuerinnen, ein aktiver Faktor in der ökonomisch-organisatorischen Festigung der LPG), in „Săteanca", 1963, April; Maria Nistor, *Locul şi rolul femeii în satul colectivizat* (Stellung un Rolle der Frau im vergenossenschaftlichen Dorf), in „Cercetări filozofice", 1962, 5). Bei einer 1964 unternommenen Rundfrage, lauteten die meisten Antworten der Genossenschaftsbauern etwa wie folgt; „Die gemeinnützige Arbeit fördert die vielseitige Ent-

lebens ab, wobei aber dieser Prozeß einen je nach dem städtischen Entwicklungsgrad der Gebiete und je nach den örtlichen Bräuchen verschieden ist[44] (Taf. X).



Tafel X—Abnahme der Autorität des Gatten in den jugoslawischen Dörfern. am Ausgang der 30iger Jahre des 20. Jh. (nach *Vera St. Erlich*) (*A* — Die Autorität des Gatten nimmt nicht ab; *B*—nimmt allmählich ab; *C*—nimmt ab; *1*—albanesische Dörfer in Mazedonien; *2*—christliche Dörfer in Mazedonen; *3*—islamische Dörfer in Bosnien; *4* — christliche Dörfer in Bosnien; *5* — serbische Dörfer; *6* — kroatische Dörfer; *7* — Dörfer an der dalmatinischen Küste).

Ein Unterschied ist in diesem Sinne in Südosteuropa zwischen der alten patriarchalischen Familie und der patriarchalischen Hausgemein-

wicklung der Frau", sie „ist ein Anrecht und eine Pflicht der Frau". Bloß 13,5% waren der Meinung, die Frau solle „zu Hause bleiben", „ihre Aufgabe ist es, die Wohnung zu räumen" (V. Popescu, a.a.O., S. 736, Anm. 18). Siehe auch M. Cernea, *Schimbări ale structurii familiei țărănești în cooperativele agricole* (Strukturänderungen der Bauernfamilie in den Landwirtschaftlichen Produktionsgenossenschaften), in „Revista de filozofie", Bd. XVI (1969), Nr. 8, S. 1013.

[44] Nach der Meinung derselben jugoslawischen Forscherin: „Among the Albanians, this break-up of the husbands'authority had not even begun, and there was likewise no falling off his position of dignity and personal sense of responsability. On the other hand, there was an abandonment of a certain element of the arbitray, an attitude of the master, which proved to be to advantage of marital faithfulness. In Orthodox Macedonia and the whole of Bosnia, the break-up of the patriarchal familly was in its early stage, and connected with this we see an increase in unfaithfulness of the married man. In Serbia, this process had reached a culmination. The striking drop in Croatia and the Litoral indicates that the Croat districts had for some time been in a more or less consolidated stage of developpment" (Vera Erlich, *Family in transition*, S. 339).

schaft geboten, denn die erste beruht auf der absoluten Gewalt des Familienhauptes und die zweite auf einer relativen „Demokratie" zwischen ihren Mitgliedern.[45] Die von Vera Erlich in der Zeit um den Ersten Weltkrieg in Jugoslawien unternommenen Untersuchungen ergaben, daß die Emanzipation der Frau und der Jugend gerade in den weniger verstädterten Gebieten schwächer war (Mazedonien, Bosnien).[46] Eine ähnliche, in Rumänien durchgeführte Untersuchung ergab die gleiche Lage für die islamische Frau und zwar machten in der Dobroudscha die Frauen in Konstanza zu Beginn dieses Jahrhunderts den Anfang.[47]

Das ehemalige Recht der Eltern über die Ehe der Kinder zu entscheiden (*džebar*) verschwindet, die religiösen Schranken, werden aufgehoben, die Mischehen und die Ehen zwischen Partnern aus verschiedenen Ortschaften werden immer häufiger. Diese rwies auch die Befragung, die im Stadtrandgebiet von Braşov in Rumänien gehalten wurde, um das dörfliche mit dem städtischen Milieu zu vergleichen.

So ergab die Umfrage in der kürzlich zur Stadt gewordenen Ortschaft von Săcele mit bezug auf die früher mit scheelen Blicken angesehene *Mischehe*[48] in den letzten Jahrzehnten, einen Prozentsatz von 10 bis 20, während der Durchschnitt in der Gemeinde Tărlungeni 6% betrug, woraus zu entnehmen ist, daß sich hier auch in dieser Beziehung gewisse Vorurteile erhalten haben.

Daß die alte Auffassung im Zusammenhang mit der Familie im Verschwinden begriffen ist, erhellt auch aus der großen Anzahl von Ehen zwischen Gatten aus *verschiedenen Ortschaften*:

> „Die Mokanen aus Săcele *heirateten früher unter sich.* Höchstens vermischten sie sich manchmal mit den Kronstädtern aus dem Stadtviertel Schei, wie z.B. Vasile Lacea usw. *Zugleich mit der Aufnahme der Zivilisation* haben die Mokanen aus Săcele begonnen, sich zu entorientalisieren. Die Sachen ändern sich: Professoren, Rechtsanwälte, Ärzte,

---

[45] Vgl. M. O. Kosven, *Семейная община*, in *Семейная община и патронимия*, Moskau, 1961. Siehe auch F. Demelić, *Le droit coutumier des Slaves...*, Paris, 1876, S. 24–25; S. V. Vukossavljević, *Sur la Zadruga*, in *Travaux du XIVe Congrès International de Sociologie*, Bukarest, 1939, Seria A, Bd. I.

[46] Vgl. Vera St. Erlich, *Family in transition*, S. 250 f. Siehe auch M. Tirtja, *Mbi martesat e bëra pas çlirimit midis personash nga besime të udryshme*, (Mischehen zwischen Angehörigen verschiedener Religionen nach der Befreiung), in „Studime historike", XXIV (VII), 1970, 2, S. 107–120.

[47] Vgl. Staatsarchiv Konstanza, *Fondul Cadiatului musulman* (Fonds des islamischen Kadiats), Jg. 1924, Akte 13/139, 11/109, 14/150, 16/159, 17/161, Jg. 1927, Akte 31/24, 35/44, 37/56, 46/98, 50/148, 53/155, 54/157, 61/271; Jg. 1931, Akte 64/9, 65/14, 68/23 bis. Vgl. auch L. P. Marcu, *Some aspects of laicisation of Moslem in Dobroudja...*, S. 223.

[48] „Trotz aller Verbote der Obrigkeiten, gab es im Bistum Cernatu im vorigen Jahre zwei Mischehen, zwei Burschen aus Cernatu haben zwei auswärtige Mädchen geheiratet" (*Mişcarea populaţiei române din Cernatu în anul 1941* (Die Bewegungen der rumänischen Bevölkerung in Cernatu im Jahre 1941), in „Viaţa săceleană", I (1942), 2, S. 35). Über die Verbote im islamischen System siehe R. Charles, *Le droit musulman*, Paris, 1965, S. 46. Über die Mischehe zwischen Musulmanen und Christen im Gebiet des Eisernen Tores (Porţile de Fier) siehe L. P. Marcu, *Aspects de la famille musulmane dans l'île d'Ada Kaleh ...*, S. 654 f.

> Pfarrer und andere kommen nach Săcele, um sich eine schwarze oder eine blonde Braut zu holen, denn die Mädchen hier sind schön, klug und fleißig."[49]

Nach dem Zweiten Weltkriege erreicht der Prozentsatz z.B. 90 — wie in einer regelrechten Stadt, während er in der naheliegenden Gemeinde von Tărlungeni kaum 70 überschreitet. In diesem Sinne ist zu erwähnen, daß die alte landwirtschaftliche Bevölkerung sich im allgemeinen unter Partnern desselben Dorfes oder Wohnviertels verehelicht, während die alte Hirtenbevölkerung ihre Ehen zwischen weit voneinander entfernt lebenden Gatten schließt.

Der Verstädterungsprozeß beruht in großem Maße auch auf der *Beständigkeit* des Familienlebens, durch eine Reihe Faktoren, die für das städtische Milieu neu sind. Im dörflichen Milieu finden im allgemeinen keine Ehen zwischen Partnern aus der gleichen Ortschaft statt, die Eltern mischen sich fast gar nicht mehr herein, die Bürgschaft der Verwandtschaft verschwindet, die künftigen Gatten kennen sich im allgemeinen kurze Zeit. Aus diesem Grunde ist die Anzahl der Ehescheidungen viel größer als auf dem Dorfe. Dies Geschehen ist für Südosteuropa ziemlich allgemein, die Unterschiede zwischen den einzelnen Gebieten und zwischen den einzelnen Ländern sind gering.

Die *Ehescheidungen* waren auf dem Dorf selten anzutreffen und ebenso wie die ungenügend begründeten Zweitehen von der öffentlichen Meinung verurteilt.[50] Im folgenden eine Schilderung aus den ehem. Sieben Dörfern, aus dem Randstadtgebiet von Braşov, Rumänien:

> „Früher *wußten* die Mokanen *nicht, was eine Trennung* (Ehescheidung) *ist.* Kaum daß von einer Generation zur anderen in Săcele mal ein Scheidungsfall bekannt ist ... Sie meinten, daß das was die Kirche gebunden, *die Menschen nicht lösen dürften.* Einen bedeutenden Einfluß spielte auch die finanzielle Lage. Die Frauen der Mokanen waren für ihre Geduldsamkeit bekannt. Wenn sie in ihrer Ehe unglücklich waren, so *schwiegen sie und hielten aus*".[51]

---

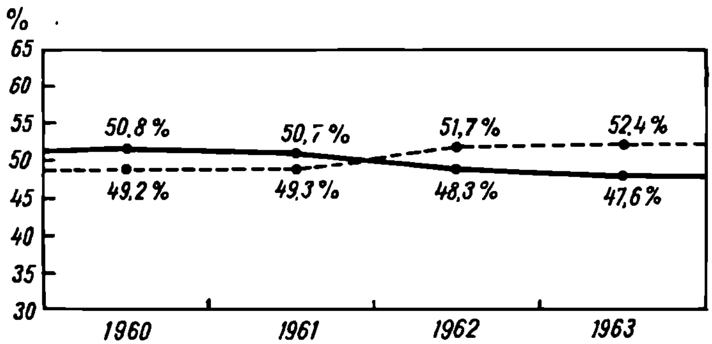
[49] I. I. Ghelase, *Ceva din trecutul obiceiurilor mocanilor săceleni* (Einiges aus der Geschichte der Bräuche bei den Mokanen aus Săcele), in „Viaţa săceleană, II (1931), 7—8, S. 17. Über die Lage südlich der Donau siehe T. Damianov, *Относно сключването на брак с чужденци* (Über die Mischehen), in „Правна мисъл", XI (1967), 1, S. 72—75. Vgl. auch O. A. Gantzkaia und O. A. Terentieva, *Исследование семьи в аспекте этнических процессов*, in Mitteilung am 7 WKS.

[50] In den rumänischen Sprichwörtern heißt es: „Heiraten, das ist nicht schwer; scheiden, das dagegen sehr". (*Ghicitori şi proverbe*—Rätsel und Sprichtwörter, Bukarest, 1957, S. 47). Die Wiederverheiratung wird im allgemeinen mißbilligt: „Eine Frau in zweiter Ehe, schmeckt wie aufgewärmte Brühe", denn „Bitterer ist wohl kein Schmaus//Als ein zweit errichtet Haus" und „Trag nicht eines Toten ausgetretene Schuhe" (*Ebenda* S. 46).

[51] I. I. Ghelase, a.a.O. Vgl. auch die Auffassung der Aromunen (Mitt. D. P. 63, Beamter Tyrscherote aus Koritza, Albanien 1967): „*Scheidung gab es nicht,* die Ehe war ein von den Eltern geschlossener Bund, so daß sie nichts zu scheiden hatten". Siehe auch T. Papahagi, *Din literatura poporană a aromânilor* (Aus der Volksliterarur der Arumunen), I, Bukarest, 1900, S. 561. Für die Sarakazenen, J. K. Campbell, a.a.O.., S. 187; Für die Albanesen, S. Villari, *Le consuetudini giuridiche dell'Albania,* Roma, 1940, S. 109.

Nach dem Zweiten Weltkrieg, erreichte der Prozentsatz der Ehescheidungen in der zur Stadt gewordenen Ortschaft Săcele im Durchschnitt 20 von den geschlossenen Ehen und ist höher als der in der nahegelegenen Gemeinde Tărlugeni, wo er kaum mehr als 10 beträgt. In dieser Gemeinde ist der Unterschied im Prozentsatz der Scheidungen bei den Rumänen und bei den mittwohnenden Nationalitäten wesentlicher, d.h. er ist bei den letzteren niedriger, weil die Ehen mit Partnern von außerhalb der Ortschaft selten sind.[52]

Die Beziehung, die zwischen dem Prozentsatz der Ehescheidungen und der Verstädterung besteht, erhellt aus der in Jugoslawien gehaltenen Umfrage, und beweist, daß die Ehescheidung in den weniger verstädterten Gebieten, wie z.B. in Kossowo, in kleinerem Prozentsatz vorkommen. In der Zeitspanne zwischen 1950 und 1957 hat die Anzahl der Ehescheidungen in dieser Gegend abgenommen, während sie in den stärker verstädterten Landschaften (Kroatien, Wojwodina) angestiegen ist. Auch in der Stadt schwankt die Anzahl der Ehescheidungen mit dem Verstädterungsgrad. Der Prozentsatz ist in Haupt- und Kreisstädten größer als in den anderen städtischen Ortschaften. Eine Statistik aus Jugoslawien



Tafel XI — Die Scheidungen in Albanien nach ihrem Beantrager (nach *S. Bardhi*) (— vom Manne beantragt; --- von der Frau beantragt).

gibt für Belgrad 30,1% im Vergleich zu nur 7,6% in Titograd. Belgrad Zagreb und Novi Sad liegen über dem Mittelwert der Städte, während Sarajevo, Skoplje, Ljubliana und Titograd unter diesem Wert liegen.[53]

Die Zunahme in letzter Zeit der Anzahl der Ehescheidungen in den Ländern Südosteuropas, ist auf die objektiven Ursachen zurückzuführen, die von dem Verstädterungsprozeß und von der Modernisierung der

---

[52] Vgl. L. P. Marcu, *Un aspect al procesului de urbanizare* ... im Druck.

[53] Über die Lage in Albanien, wo die Gleichheit zwischen den Geschlechtern sich vorübergehend darin auswirkte, daß die von den Frauen eingereichten Scheidungen vorherrschten, siehe auch B. Mejdiaj, *Mbi të drejtën e gruas për të kërkuar zgjidhjen e martesës* (Das Recht der Frau die Scheidung zu beantragen), in „Studime historike", XXIII (VI), 1970, 1, S. 79—92.

Dörfer abhängen, wobei die Ehen zwischen Partnern die aus verschiedenen Ortschaften kommen und sich weniger lange kennen,[54] wie bereits erwähnt, wesentlich häufiger sind. Dazu sei noch eine subjektive Ursache genannt, die darin besteht, daß der Gesetzgeber in einigen Fällen die Scheidungsgründe verhältnismäßig leicht genommen hat, wodurch es bei einigen Abenteurern zu Mißbräuchen kam.[55] Um diesen Mangel zu beheben, sind in den letzten Jahren legislative Maßnahmen ergriffen worden, die sich der Gültigkeit der Scheidungsgründe allen Ernstes annehmen.[56]

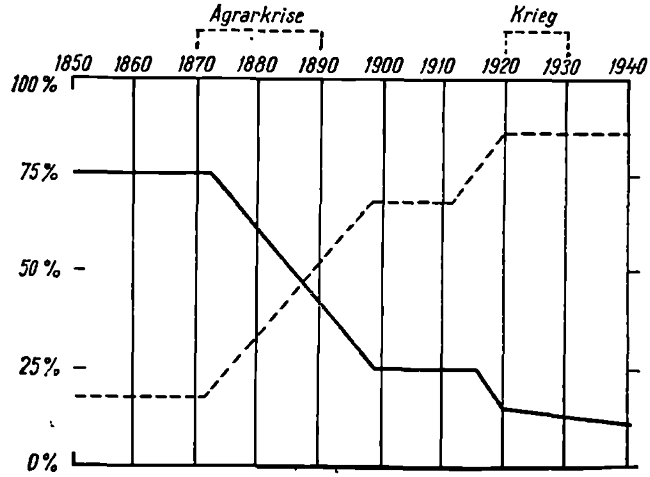
---

[54] Über die Ursachen einer mißlungenen Ehe in der heutigen Zeit, weil sich die Partner zu wenig kennen, siehe M. Auneanu, *Corabia cu doi pasageri* (Das Boot mit zwei Mann), in „Scînteia", Jg. XXXV (1966), Nr. 6889, vom 12. Februar; G. R. Chirilovici, *Cursa lungă a corabiei cu doi pasageri* (Die lange Fahrt des Zweimannbootes) *Ebda*, Nr. 6963.

[55] Zu einem ähnlichen Sachverhalt kam es auch in der UdSSR in den Jahren unmittelbar nach dem Ersten Weltkrieg. Der Soziologe P. Sorokin hat daraus einen Beweis der Schwäche der sozialistischen Familie gezogen. Lenin widerlegte diese Meinung und zeigte, daß Sorokin Form und Inhalt verwechselt und daß eigentlich nicht der sozialistische Gehalt der Familie die Ursache der vermehrten Scheidungen sei, sondern die Form, in der diese stattfinden (W. J. Lenin, *Werke*, 33. Bd., Dietz-Verlag, Berlin, S. 220—223). Eine einfache Änderung der sowjetischen Gesetzgebung, hat diese Mängel ohne weiteres beseitigt.

[56] In einigen Gesetzgebungen aus Südosteuropa hat der schuldlose Gatte das Recht, alle Geschenke zu behalten, die er von seinem Ehepartner erhalten hat, aus dessen Verschulden die Ehe auseinandergeht (Art. 6 des albanesischen und Art. 66 des jugoslawischen Gesetzes). Das bulgarische BGB sieht vor, daß, falls beide Gatten die Schuld an der Scheidung tragen, keine Verpflichtung des Unterhaltes mehr zwischen ihnen besteht (Art. 116); desgleichen ist derjenige nicht berechtigt unterhalten zu werden, der sich durch ein schweres Vergehen demgegenüber verschuldet hat, der für seinen Unterhalt hätte aufkommen müssen (Art. 117). Desgleichen darf der an der Scheidung schuldige Gatte nicht mehr den Familiennamen des anderen führen (Art. 64 des albanesischen; Art. 64 des jugoslawischen Gesetzes). Schließlich verliert ein Partner der zwar nicht an der Scheidung für schuldig erklärt wird, sich aber durch sein Benehmen zu dem anderen Ehepartner unwürdig erweist, das Anrecht auf Unterhalt (Art. 70 des albanesischen, Art. 70 des jugoslawischen Gesetzes und Art. 117 des bulgarischen BGB). Über die rumänische Gesetzgebung siehe diesbezüglich V. Economu, *Cauzele desfacerii căsătoriei* (Die Ursachen der Ehescheidung), in *Căsătoria în dreptul R.P.R.* (Die Ehe im rumänischen Recht) Bukarest, 1964; T. Popescu, *Rolul culpei la divorț* (Die Rolle der Schuld in der Scheidung), in „Justiția Nouă", 1962. Für das bulgarische Recht siehe N. Christov, *Основния за развода* (Die Ursachen der Scheidung), in „Правна мисъл" IV (1960), 2, S. 75—79; D. Kostantinov, *Основание за развода* (Die Scheidungsursachen), ebda, 3, S. 56—59; L. Nenova-Lalova, *Основания за развод* (Die Gründe der Scheidung), ebda, 4, S. 89—92. Siehe auch N. Mevorah, *Върху някои проблеми на брачния процес* (Über einige Fragen des Scheidungsprozesses), ebda, I (1957), 4, S. 8—25. In einigen Gesetzgebungen gibt es Scheidung durch mutuales Einvernehmen, aber nicht aufgrund dieses Einvernehmens trennt man sich, sondern weil unter den gegebenen Umständen die Weiterführung der Ehe als unmöglich angenommen wird (Art. 56 des albanesischen, Art. 56, 2. Abschn. des jugoslawischen Gesetzes). Das bulgarische Gesetz vom 12.2.1952 hat aber diese Form der Scheidung abgeschafft. Vgl. N. Mevorah, *Развитие на семеинотони право от 9 септембрие 1944 г. насам* (Die Entwicklung des bulgarischen Familienrechtes nach dem 9. Sept. 1944), in „Годишник на Софиская Университет", Rechtsfakultät, L (1959), S. 7—34; Ders., *За изключително виновния ищец в бракоразвадния иск. Чл. 47, ал. II ЗЛС и чл. 21 от проекта за нов Семеен кодекс* (Der Kläger alleiniger Schuldiger im Scheidungsprozeß, Art. 471, Abschn. II, des Gesetzes über Personen und Familie), in „Правна мисъл" III (1959), 6, S. 67—72. Im Jugoslawischen Recht wird die Angelegenheit geregelt, wenn das gemeinschaftliche Leben de Ehepartner unmöglich geworden ist und beide im Einvernehmen die Scheidung beantragen und stichhaltige Gründe angeben (Das Grundgesetz über die Ehe vom 3. Januar 1946, Art. 46). Siehe auch M. Mladenović, *Teška poremećenost bračnih odnosa kao brakorazvodni uzrok* (cl. 56 *Osnovnog zakona o braku*) (Schwere Störungen im Verhältnis zwischen den Gatten, eine Scheidungsursache — Art. 56 des Grundgesetzes über die Ehe), in „Anali Pravnog Fakul-

Die *religiöse* Funktion der Familie ändert sich auch in den Ländern Südosteuropas im umgekehrten Verhältnis zum Verstädterungsprozeß. In der Stadt steht das religiöse Gefühl in ständiger Abnahme, was auch



Tafel XII — Das Verhältnis zwischen der Minderwertigkeit der Frau und ihrer unsicheren Lage in Kroatien in der Zeit zwischen 1850 bis 1940 (nach *Vera St. Erlich*) (— Befreiung der Frau aus ihrer Abhängigkeit: Stehen bei Tisch; — — — Sicherheit :Verpflichtung des jungen Mannes das Mädchen zu heiraten, von dem er ein Kind hat).

von der kürzlich in Bulgarien, unter der Anleitung von Živko Ošavkov, gehaltenen Umfrage bewiesen wurde: „Bei der Stadtbevölkerung beträgt der Prozentsatz der Gläubigen 25,65, während er bei der ländlichen Bevölkerung 41,65 beträgt."[57] Überreste der religiösen Funktion bleiben hauptsächlich in den Bräuchen erhalten, die an den Kreislauf des Lebens gebunden sind (Geburt, Hochzeit, Begräbnis) (Abb. 8).

---

teta u Beogradu", XI (1963), 1—2, S. 78—86; A. Silajdzić, *Bolest kao bračna smetnja i uzrok za razvod braka* (Die Krankheit als Hindernis der Ehe und Scheidungsursache) in „Godišnjak Pravnog Fakulteta u Sarajevu", 1953. Für das albanesische Recht siehe V. Meksi, *Shurja e padisë së çkurorëzimit me falje* (Die Vergebung als Mittel der Aufhebung des Scheidungsverfahrens), in „Drejtësia popullore", XII (1960), 2, S. 30—33; Fr. Jakova und S. Çeço, *Mbi veprimet e pajtimit të bashkëshortëve* (Versuche der Versöhnung der Gatten), *ebda*, XX(1967), 2, S. 37—38.

[57] Vgl. J. Ochavkov, *Les résultats d'une étude sociologique de la religiosité en Bulgarie*, in „Revue française de sociologie", VIII (1966), 4. Vgl. den früheren Sachverhalt Mara Kinkel, *Le village bulgare et les concéptions idéologiques actuelles*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen-Kongresses*, Bukarest (1940), Serie B, Bd. II, S. 121—127. Für die „überlieferten" Ehen, ohne religiösen Charakter siehe *Un nouveau Code de famille en Bulgarie*, in „Revue internationale de droit comparé", III (1951), 2, S. 305; M. Mitić, *Reforma porodničnog zakonodavstva* (Die Reform der rechtlichen Verhältnisse in der Familie), in „Pravni život", CVI(1967), 3, S. 5.

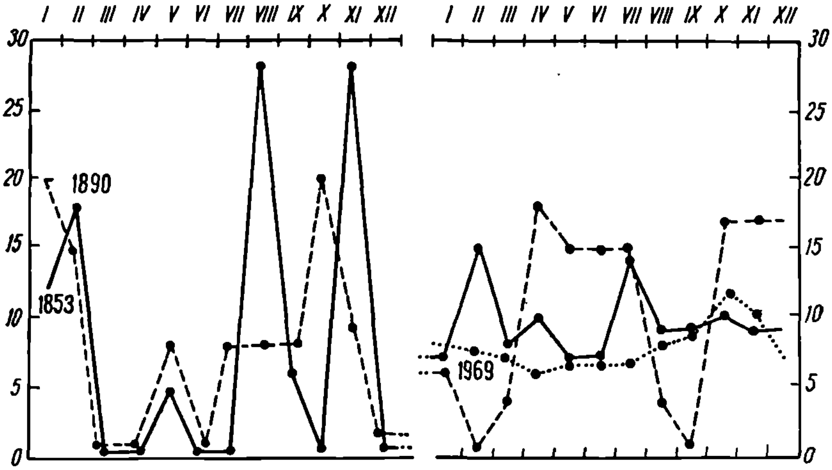
Eine Rundfrage, die in Rumänien im Stadtrandgebiet von Braşov gehalten wurde und das städtische mit dem ländlichen Milieu verglich, hat in letzter Zeit einen Ausgleich zwischen den verschiedenen Monaten

Abb. 8. — Ein Dorffriedhof auf dem Wege der Modernisierung. Im Vordergrund verschiedene Grabmahle für Männer (Pfeiler) und Frauen (Kreuze), Vinţu, Kreis Hunedoara (Rumänien), 1967.

ergeben, in denen Hochzeiten gefeiert werden. Wegen der kirchlichen Verbote, wurden im vorigen Jahrhundert in den Fastenzeiten keine Ehen geschlossen, jetzt finden Hochzeiten in allen Monaten statt. Im städtischen Milieu (Stadt Săcele) besteht ein Ausgleich zwischen den verschiedenen Monaten hinsichtlich der Eheschließungen, während im ländlichen Milieu (Gemeinde Tărlugeni) derartige Unterschiede noch bestehen und indirekt auf die Resistenz einiger religiöser Sitten hinweisen (Taf. XIII).

Die *pedagogische* Funktion der Familie nimmt im Laufe des Verstädterungsprozesses ebenfalls typische Merkmale an. Am Lande ist sie an die praktischen milieubedingten Bedürfnisse gebunden, in der Stadt erhält sie hingegen stark betonte theoretische Züge. Sie unterscheidet sich ebenfalls in den einzelnen Ländern Südosteuropas, auch je nach der betreffenden sozial-politischen Struktur, wobei sie in den sozialistischen Ländern als eine Hauptfunktion der Familie in Erscheinung tritt, die mit dem System der öffentlichen Erziehung in engem Zusammenhang steht [58] (Abb. 9).

Schließlich erfährt die Familie im Südosten Europas im Laufe des Verstätdterungsprozesses auch vom Standpunkt ihrer *psychologischen* Funktion Änderungen, die je nach der sozial-politischen Struktur eine



Tafel XIII — Die Monate, in denen Ehen geschlossen werden, am Dorfe (Gemeinde Tărlungeni - - -) und in der Stadt (Săcele ——) (Landesdurchschnitt ...) 19. Jh. (1853 und 1890) und 20. Jh. (1969).

verschiedene Bedeutung haben. Während man im allgemeinen in den kapitalistischen Strukturen zu einer Betonung der materialistisch-individualistischen Neigungen gelangt, herrschen in den sozialistischen die affektiven Beweggründe vor. Es ergibt sich derart ein Ausgleich (Gleichgewicht) zwischen Männern und Frauen, so daß in diesen letzteren Strukturen die Fälle der ehelichen Untreue viel seltener werden, während bei

---

[58] Vgl. St. Tanović, *Domaće vospitanje u južnoj Makedoniji* (Die häusliche Erziehung in Südmazedonien), in „Zbornik etnografskog Muzeja u Beogradu", 1901—1951, Beograd, 1953, S. 348—351.

den ersten das städtische Milieu dem psychischen Gleichgewicht der Familie schwere Krisen verursachen. [59]

Der Konflikt zwischen den Generationen wird durch die Emanzipation der Jugend in der Stadt größer. Eine Umfrage in Jugoslawien registrierte

Abb. 9. — Kinder im Vorschulalter mit ihrer Kindergärtnerin, Stadt Săcele, Kreis Braşov (Rumänien), 1968.

die Änderungen in den Verhältnissen zwischen Schwiegertochter (*snaha*) und Schwiegermutter (*svekrva*), die in den Gegenden verschiedenen Verstädterungsgrades stattfinden, sowie das Verhalten des Gatten zur Frau und zu den Eltern. [60]

Die Rolle der *öffentlichen Meinung* ist in der Stadt weniger wirksam als am Dorf. Dennoch ist sie in den Ländern Südosteuropas noch lange zu verspüren, einerseits wegen der tief verwurzelten Traditionen, andererseits wegen der neuen sozial-ökonomischen Verhältnisse (Abb. 10).

In den ländlichen Familien archaischen-patriarchalischen oder hausgemeinschaftlichen Typs führt der Verstädterungsprozeß in Südost-

[59] Vgl. Fr. Künkel, *Caracterul, dragostea şi căsnicia* (Charakter, Liebe und Ehe), Bukarest, 1947, Siehe auch R. Supek, *Psihologija porodice u prelaznom periodu* (Die Psychologie der Familie in der Übergangszeit), in „Pregled", 1957, 2—3; L. Ţopa und P. Bărbulescu, *Sociologie de la famille et formation de la jeunesse pour la vie de famille,* Mitteilung am 7. WKS Varna, 1970.

[60] Vgl. Vera St. Erlich, *Family in transition,* S. 106 f.

europa folglich zu tiefgehenden Änderungen, davon einige allen Ländern gemeinsam sind, andere je nach den verschiedenen sozial-ökonomischen Strukturen verschieden. Die biologische Funktion ist wegen ihres natürlichen Charakters weniger von diesen Änderungen beeinträchtigt, bei den

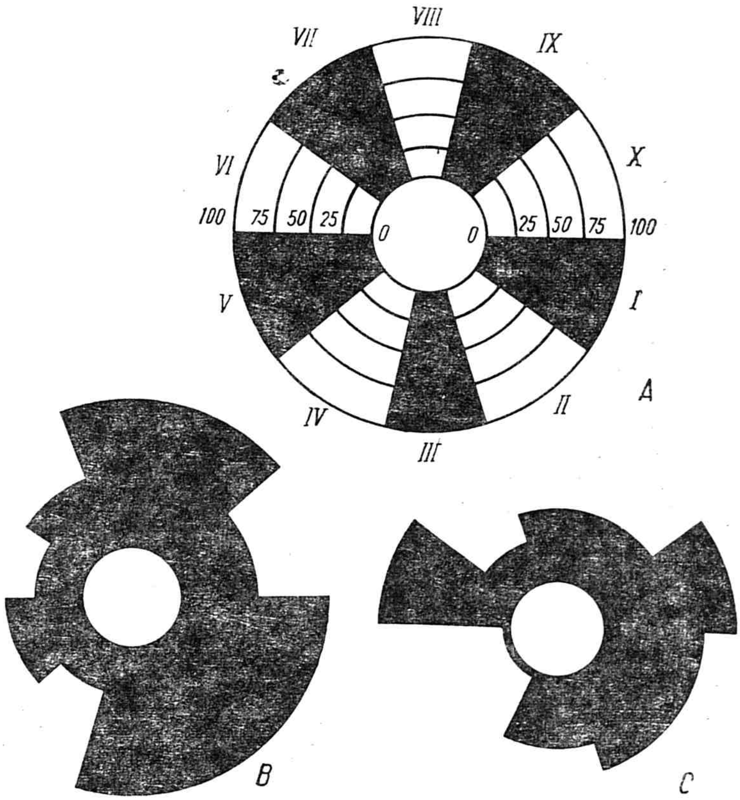
Abb. 10. — Hochzeitsbräuche in der Stadt Vršac (Jugoslawien), 1967.

demographischen hingegen wirken sie sich stark aus. In den kapitalistischen Strukturen ist die ökonomische Funktion der Familie noch stark, während sie in den sozialistischen allmählich schwächer wird. Die politische und rechtliche sowie die religiöse Funktion nimmt rasch ab und zwar in der sozialistischen Struktur viel betonter.

Vom ethischen Standpunkt aus, ist beim Verstädterungsprozeß in einer ersten Periode eine Adaptationskrise („Übergangskrise") zu verzeich-

nen, die in den Strukturen der ersten Kategorie schwieriger übernommen werden als in denen der zweiten. Die pedagogische Funktion wird in den letzteren dieser beiden Familienstrukturen gefestigt und die psychologische Seite erhält neue Tönungen, die die menschliche Persönlichkeit auf eine höhere Stufe erhebt (Taf. XIV).

In jedem Land Südosteuropas gibt es in der zeitgenössischen Geschichte, zusammen mit der der vorherrschenden Produktionsweise entsprechenden Hauptstruktur — ganz besonders im ländlichen Milieu —



Tafel XIV — Polares Diagramm der Familienfunktionen am Dorf und in der Stadt. (*A* — Allgemeines Schema; *I* — biologische Funktion; *II* — demographische Funktion; *III* — ökonomische Funktion; *IV* — politische Funktion; *V* — juridische Funktion; *VI* —ethische Funktion; *VII* — religiöse Funktion; *VIII* — erzieherische Funktion; *IX* — psychologische individuelle Funktion; *X* — psychologische kollektive Funktion; *B* — ländliche Familie; *C* — Städtische Familie).

sekundäre Familienstrukturen, die die *Reste* der alten Familienformen und -typen darstellen und im fortgeschritteneren städtischen Milieu erscheinen die *Keime* der neuen Strukturen. So bestehen z.B. in Griechenland und in der Türkei außer dem vorherrschenden kapitalistischen Familien-

typus, auch Reste archaischer Familien mit feudalen und klerikalen Zügen sowie die Form der in Entwicklung stehenden Arbeiterfamilie. Sie sind auch in den anderen Ländern vertreten, zusammen mit dem vorherrschenden, vom Familiengesetzbuch geregelten Typus der bäuerlichen Arbeiterfamilie. [61]

Es besteht zur Zeit die allgemeine Tendenz, alle diese unwesentlichen Strukturen in ein organisches Ganzes zu verschmelzen, das der vorherrschenden Produktionsweise entspricht. Dieser Prozeß ist in der Stadt viel deutlicher als auf dem Dorf. Diese sogenannte „Typisierung" der Familie ändert sich folglich in geradem Verhältnis mit der Verstädterung eines jeden Landes in diesem Teile Europas und innerhalb jeden einzelnen Landes je nach dem städtischen Entwicklungsgrad jeder einzelnen Landschaft und menschlichen Siedlung.

Die traditionsgemäße Familie, die in Südosteuropa so stark entwickelt war und bis ins 20. Jh. erhalten blieb und gegenwärtig in tiefgreifendem Wandel begriffen ist, der vom Verstädterungsprozeß bedingt ist, muß ihrerseits dieser „Typisierung" ihre Eigenheiten aufprägen. Diese Eigentümlichkeiten sind hauptsächlich durch eine zeitweilige „Rurbanisation" der Familie vertreten und zwar werden sich gewisse positive Merkmale der ländlichen Familie — große Kinderanzahl, Seßhaftigkeit — auch der städtischen aufdrängen. Andererseits werden die neuen Strukturen, die sich in den letzten Jahrzehnten, besonders in der Stadt auf einer höheren sozial-politischen Grundlage entwickeln, auch der ländlichen Familie eine fortschrittliche Richtung aufprägen und ihr behilflich sein, ihrer Aufagabe gerecht zu werden, in Übereinstimmung mit der historischen Entwicklung, eine gemeinschaftliche Lebensweise aufzubauen und ein soziales Grundelement darzustellen.

---

[61] Vgl. L. P. Marcu, *Structures familiales ...*, S. 108, Vgl. auch S. Dirks, *La famille musulmane turque. Son évolution au XXe siècle*, Paris — La Haye, 1969; E. Vlachos, *Modern Greek Society*, Colorado, 1969, V. Kap. Für den allgemeinen Aspekt dieser Frage siehe auch L. L. Otero, *Family responses to Modernization*, Mitteilung am 7. WKS Varna, 1970.

LE SYMPOSIUM SUR LES PHANARIOTES

organisé par l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique (21—25 octobre 1970)

L'initiative de l'IEB de Thessalonique, qui a abouti à l'organisation de ce Symposium gréco-roumain, s'est révélée des plus heureuses et la publication prochaine de ses Actes permettra d'évaluer sur un plan plus général l'intérêt durable de la contribution qu'il aura apportée à la connaissance approfondie et plus sereine d'un sujet passionnant et non encore épuisé : les Phanariotes.

Vingt-sept chercheurs roumains, dont douze auteurs de communications, ont répondu à l'invitation de l'IEB et de son éminent directeur, le regretté prof. Laourdas, dont nous déplorons la perte prématurée. Certes, les Phanariots représentent un vaste problème sud-est européen, et comme tel il se retrouvera toujours aux programmes de recherches de l'AIESEE, mais il n'est pas moins indéniable que seule l'histoire des Principautés roumaines connaît une période phanariote, et que les aspects majeurs du problème des Phanariotes mettent en cause surtout la Grèce et la Roumanie, bien entendu dans un contexte qui est toujours sud-est européen, ne serait-ce que par ses implications nécessairement ottomanes. C'est ce qui explique le caractère bilatéral de la confrontation de Thessalonique, durant laquelle on n'a pas manqué d'évoquer les mérites de N. Iorga dans le revirement de l'historiographie moderne vis-à-vis de la période phanariote, longtemps écrasée sous un mépris historiquement explicable, guère moins sommaire et passionnel. Ce revirement est aujourd'hui complété par l'analyse critique approfondie du rôle que les Phanariotes ont joué dans la vie nationale de leur peuple à l'époque de la formation de l'Etat grec moderne [1].

A la séance d'ouverture du 21 oct. 1970, les objectifs scientifiques de la rencontre et l'esprit de compréhension et d'estime réciproques dont elle se voulait marquée, ont été excellemment formulés dans leurs allocutions par les professeurs Ch. Fragistas, président de l'IEB et St. Kapsoménos, recteur de l'Université de Thessalonique, par St. Pélékanidis, historien de l'art, et par le ministre de la Grèce du Nord, A. Mathéou, ainsi que par le directeur du Secrétariat général de l'AIESEE, Petre Gheorghiu et par le directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, le prof. M. Berza. Au nom de la délégation roumaine, le prof. Berza, en esquissant une image d'ensemble de la période phanariote, s'est attaché à en dégager la problématique générale et les exigences d'ordre méthodologique dont il est légitime de rechercher et de retrouver le reflet positif dans les travaux du Symposium.

Etant donné la liberté laissée aux invités en ce qui concerne le choix des sujets à traiter, le programme ainsi réalisé a représenté une sorte de test de l'intérêt spontané que les chercheurs

---

[1] V. surtout la communication du prof. Ap. Daskalakis.

accordaient aux différents aspects du problème des Phanariotes. En essayant de mettre, après coup, un peu d'ordre dans la masse des communications présentées, on peut répartir celles-ci autour de sept grands thèmes [2] :

I. Histoire politique

1. Prof. Ap. Daskalakis (Univ. d'Athènes), *Les Phanariotes et la révolution grecque de 1821.*
2. Dr. C. Şerban (Inst. d'hist., Bucarest), *Les préliminaires de l'époque phanariote.*
3. Prof. E. Stănescu (Univ. de Bucarest, IESEE), *Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII^e et XVIII^e s.*[3]
4. Prof. I. Ionaşcu (Univ. de Bucarest), *L'influence des Grecs sur la vie politique roumaine.*
5. Prof. C. C. Giurescu (Univ. de Bucarest), *Un remarquable prince phanariote: Alexandre Ypsilanti, voïvode de Valachie et de Moldavie.*
6. Andrei Pippidi (IESEE, Bucarest), *Jean Caradja et ses amis de Genève.*
7. Acad. Prof. Andrei Oţetea (Bucarest), *Décomposition du régime phanariote.*

II. Histoire sociale et Sociologie historique. Histoire des idées

1. Prof. Gr. Cassimatis (Acad. d'Athènes), *Esquisse d'une sociologie de l'époque phanariote.*
2. Dr. B. Papoulia (Centre d'ét. byz., Athènes), *Les bases ethniques de la différenciation professionnelle en Europe du Sud-Est sous la domination ottomane* (en allemand).
3. Dr. Şerban Papacostea (Inst. d'hist., Bucarest), *La grande charte de Constantin Mavrocordato (1741) et sa politique de réformes en Valachie et en Moldavie.*
4. Dr. Fl. Constantiniu (Inst. d'hist., Bucarest), *Constantin Mavrocordato et l'abolissement du servage en Valachie et en Moldavie (1746, 1749).*
5. Dr. Marie Nystazopolou-Pélékidis (Inst. d'hist., Athènes, Centre d'ét. byz.), *Les actes des princes phanariotes en faveur du Couvent de Patmos.*
6. D. Scarlatos Soutzos, *Familles princières grecques de Valachie et de Moldavie.*
7. Dr. Vlad Georgescu, *L'idée du progrès dans les Principautés roumaines à l'époque phanariote.*

---

[2] Les lecteurs roumains trouveront un bref résumé du contenu de chaque communication dans le compte rendu de Cornelia Papacostea-Danielopolu, dans « Revista de referate », Istorie-Arheologie, 8 (1971), p. 16—30 (Centrul de informare şi documentare în ştiinţele sociale şi politice). On peut considérer comme s'inscrivant dans le programme du Symposium l'article que l'acad. P. J. Zépos faisait paraître dans « Balkan Studies », 11 (1970), p. 81—90, sur *La politique sociale des Princes phanariotes.*

[3] Les discussions occasionnées par cet exposé ont mis en lumière la nécessité de déterminer la valeur structurale et stylistique du phénomène phanariote, lequel, par certains caractères profonds et expressifs, semble susceptible de désigner des processus ou des comportements, historiquement déterminés d'une manière analogue, mais en dehors du XVIII^e siècle roumain et sans la participation d'éléments phanariotes proprement dits. En d'autres termes, la question se pose de savoir s'il existerait une politique, une morale, une vision du monde, etc. que l'on puisse qualifier de « phanariotes », à une autre époque et dans un autre milieu historique que celui du Phanar et du Sud-Est de l'Europe. Ce problème relève à la fois de la sociologie, de l'histoire des mentalités et de la philosophie de l'histoire. Son aspect sociologique alimenta une partie des réflexions très personnelles présentées au Symposium par l'acad. Gr. Cassimatis. Certaines de ses implications littéraires en milieu roumain « post-phanariote » ont été évoquées dans la suggestive communication du prof. Al. Ciorănescu.

III. Histoire de la culture et historiographie

1. Loukia Droulia (Centre d'ét. néo-helléniques, Athènes), *Molière traduit en grec en 1741.*

2. Eleni Koukkou (Athènes), *La comtesse Ruxandra Stourdza-Edling et sa contribution à l'éducation des étudiants grecs en Europe.*

3. Prof. Al. Ciorănescu (Univ. des Canaries), *N. Filimon et le portrait littéraire du Phanariote.*

4. Roxani Argyropolou (Centre d'ét. néo-helléniques, Athènes), *Le discours de Benjamin de Lesbos à l'Académie princière de Bucarest (1816).*

5. Dr. Ariadna Camariano-Cioran (IESEE, Bucarest), *Ecoles grecques dans les Principautés roumaines.*

6. Dr. Al. Duţu (IESEE, Bucarest), *La culture roumaine à l'époque des Phanariotes. Héritage et innovations.*

7. Prof. Dan Simonescu (Inst. Pédagogique, Bucarest), *Le livre grec imprimé en Roumanie (1642—1830).*

8. Corneliu Dima-Drăgan (Bucarest), *La prédilection de N. Mavrocordato pour les livres* (en anglais).

9. Cornelia Papacostea-Danielopolu (IESEE, Bucarest), *Le philhellénisme culturel des Roumains (1818—1830).*

10. Tr. Ionescu-Nişcov (Inst. d'hist., Bucarest), *L'époque phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère.*

11. Cléobule Tsourkas, *Les historiographes grecs de l'époque phanariote et les problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine.*

IV. Histoire ecclésiastique

1. Prof. Al. Ciurea (Inst. Théolog. Bucarest), *Les aspects essentiels de l'époque phanariote dans l'histoire de l'Eglise orthodoxe roumaine.*

V. Histoire de l'art

1. Maria Théohari (Athènes). *L'art des orthodoxes à Constantinople, à l'époque phanariote.*

2. Maria Muzicescu (IESEE, Bucarest), *A-t-il existé dans les Pays roumains un art phanariote?*

3. Vasile Drăguţ (Bucarest), *Le monastère de Văcăreşti, expression de la collaboration artistique gréco-roumaine.*

C'est à l'histoire de l'art qu'il convient de rattacher le bel exposé de Léandros Vranoussis, directeur du Centre d'études médiévales de l'Académie d'Athènes, sur *Les chansons phanariotes. Poésie et musique sur les bords du Bosphore et sur les rives de la Dîmbovitza,* suivi d'un récital illustratif du plus haut intérêt et que l'éminente byzantinologue qu'est E. Vranoussis a gracieusement consenti à faire bénéficier de son exquis talent de pianiste.

VI. Histoire du droit

1. Prof. Valentin Georgesco (IESEE, Bucarest), *Réalités roumaines et initiatives legislatives phanariotes. A propos de l'échec de Michel Fotino (Photeinopoulos).*

VII. Histoire économique

1. V. Sfyroéras (Centre d'hist. méd. de l'Acad. d'Athènes), *La famille Mavrogéni et la vie économique de la mer Egée.*

2. D. Limona (Arch. d'Etat, Bucarest), *Les relations commerciales du Sud-Est européen, reflétées dans les documents roumains des XVIII[e] et XIX[e] siècles.*

3. Olga Cicanci (IESEE, Bucarest), *Relations économiques de Kiriaki Polizou avec les Principautés roumaines à la fin de l'époque phanariote.*

VIII. Textes présentés en vue de leur publication dans les Actes du Symposion

1. Prof. St. Bîrsănescu (Bucarest), *La pensée pédagogique illuministe dans les chrysobulles princiers relatifs aux écoles, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, et sa genèse.*

2. Nestor Camariano (Inst. d'hist. Bucarest), *Nouvelles données sur Alexandre Calfoglou de Byzance et son œuvre morale versifiée.*

3. Architecte V. Stancu (Bucarest), *Monuments représentatifs de l'époque phanariote.*

4. Dr. doc. Gh. Cronț (Inst. d'hist., Bucarest), *Le droit romano-byzantin dans les Pays roumains à l'époque phanariote.*

5. Sava Iancovici (IESEE, Bucarest), *Les actions conspiratives sous le règne du dernier prince phanariote, Alexandre Soutzo.*

Chaque communication a été suivie d'intéressantes discussions, parfois cordialement animées. On ne saurait passer sous silence la contribution apportée à leur efficacité par les professeurs Fragistas, Daskalakis, Tsourkas, du côté grec, par le prof. Ciorănescu, ainsi que par l'acad. A. Oțetea et par les professeurs M. Berza, C. Giurescu, I. Ionașcu, E. Stănescu, V. Georgescu et Al. Duțu, du côté roumain.

Les conclusions des travaux furent présentées par le prof. M. Berza dans un magistral exposé, axé sur les thèses suivantes : a) la politique interne des pays roumains à l'époque des Phanariotes nécessite encore des recherches plus poussées et élargies ; b) l'histoire de la culture qui a réalisé d'importants progrès, semble pouvoir bénéficier de la découverte de nouveaux documents ; c) l'étude des relations économiques, importante par elle-même, est appelée à faciliter l'intelligence de nombreux aspects de l'histoire sociale, politique et culturelle ; d) la symbiose gréco-roumaine en matière d'art, de droit et de vie sociale, débarrassée de l'idée d'influence grecque aux effets parfois miraculeux, et parfois désastreux, s'achemine vers une étude réaliste de l'héritage à mettre en valeur et des conquêtes rendues possibles par une assimilation créatrice de cet héritage, dans l'ambiance de la vie nationale de chaque peuple ; e) la méthode comparée en histoire des institutions et de la culture[4], ainsi que les méthodes quantitatives[5] auxquelles ont fait appel les auteurs de plusieurs communications, sont appelées à constituer des méthodes de base pour toute une série de secteurs des études sud-est européennes ; f) l'analyse de l'historien ne doit pas tourner le dos aux aspects sociologiques du problème des Phanariotes[6] et aux méthodes de la sociologie[7]. Le prof. Berza a rendu hommage à la qualité des communications présentées par les collègues grecs, et dont les historiens roumains auront à tirer le plus grand profit dans leurs recherches futures. Il a particulièrement remercié le prof. Cl. Tsourkas pour son brillant exposé où l'érudition et l'originalité de la pensée s'alliaient à une émouvante sympathie pour notre pays et pour son peuple, qui n'oublie pas que c'est l'historien grec Philippide qui, au début du XIX[e] siècle, a mis en circulation le terme de *Roumanie.*

Le prof. Ch. Fragistas, président du Symposium, a prononcé l'allocution de clôture, en soulignant les résultats positifs des travaux, le climat de collaboration compréhensive et amicale

---

[4] Appliquée par la plupart des auteurs des communications, la méthode en elle-même n'a pas fait l'objet d'un exposé indépendant. L'analyse structurale a été appliquée avec des résultats intéressants par E. Stănesco.

[5] V., à titre d'exemple, la communication de Vlad Georgescu.

[6] V. la communication de l'acad. Gr. Cassimatis.

[7] V. la communication de B. Papoulia.

de la réunion et la valeur de la contribution scientifique et humaine de la délégation roumaine à la parfaite réussite du Symposium.

Les manifestations en marge du Symposium — réceptions, concert de musique byzantine à la cathédrale St. Démètre, excursion à Pella, Edessa et Vellia, avec partout un charmant et cordial accueil — auront beaucoup contribué à rendre encore plus fructueux les contacts humains, et inoubliable le souvenir que les hôtes roumains garderont de cette première réunion qui ne pouvait pas épuiser, à elle-seule, tout le travail de recherche et d'interprétation qu'exigent encore « les Phanariotes », en général, et « la période phanariote » en particulier.

Valentin Al. Georgescu

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST (JUILLET 1970—JUIN 1971)

Comme chaque année, nous présentons brièvement à nos lecteurs quelques aspects de l'activité récente des chercheurs de l'Institut d'études sud-est européennes.

Parmi les travaux terminés en 1970 sont à citer en premier lieu : *Les Vlaques et les Etats balkaniques dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle*, qui clôt la série des *Byzantinovlahica* du prof. Eugen Stănescu ; *La nécropole byzantino-romaine de Béroé*, par Petre Aurelian ; *Les guerres de Michel le Brave dans les Balkans et leur écho*, par C. Velichi ; *Informations sur les Roumains et les rapports serbo-roumains dans la littérature historique serbe du XV^e^ au XVII^e^ siècle*, par Anca Iancu ; *Eléments lexicaux roumains dans le serbo-croate*, par Elena Mihăilă-Scărlătoiu ; *Rome et la culture latine dans l'œuvre de Constantin Porphyrogénète*, par Şerban Tanaşoca ; *Répertoire des traductions en roumain entre 1650 et 1820*, par Alexandru Duţu, Ion-Radu Mircea, E. Siupiur et Vlad Georgescu ; *Le motif poétique de l'épreuve de l'amour* (*La ballade roumaine dans l'épique populaire sud-est européenne*) par A. Fochi.

Une bonne partie des résultats de ces recherches ont été communiqués aux membres de l'Institut et à une audience de plus en plus nombreuse, dans le cadre des séances scientifiques mensuelles ; à ce groupe s'ajoutent les exposés faits par des spécialistes étrangers, ainsi que les communications à caractère commémoratif. Voici les titres des communications présentées : L. P. Marcu, *Aspects sociologiques du procès d'urbanisation dans le Sud-Est de l'Europe* ; Masar Kodra (Yougoslavie), *La révolution démocratique bourgeoise d'Albanie en 1934* ; Sava Iancovici, *Le mouvement révolutionnaire de 1821* ; Constantin Velichi, *Pierre Beron* ; Eleonora Costescu, *Contribution à l'étude de l'activité de certains artisans roumains qui ont travaillé dans le Banat roumain au XVIII^e^ siècle* ; Blaje Ristovski (Yougoslavie), *Coordonnées de l'évolution historique du peuple macédonien et l'organisation de l'Institut d'ethnographie et folklore de Skopje* ; Eugenia Ioan, *Un érudit serbe au début du XIX^e^ siècle, Simion Milutinović* ; Maria Alexandrescu, *La typologie des stèles funéraires du Bas-Danube* ; H. Mihăescu, *Impressions de voyage en Albanie* ; M. Maxim, *Nouvelles informations concernant les obligations fiscales des Principautés roumaines envers la Porte ottomane, pendant la seconde moitié du XVI^e^ siècle.*

L'Institut a hébergé les séances dédiées à « Nicolas Iorga, historien de Byzance », à l'occasion du centenaire de sa naissance, par la Société d'études byzantines ; les riches exposés des « jeunes chercheurs » Olga Cicanci, Emanuela Popescu, Teodor Teoteoi, Nicolae-Şerban Tanaşoca et Radu Lăzărescu ont abordé des aspects majeurs de cette activité du grand historien roumain, en délimitant son apport à l'étude de la civilisation byzantine.

Cette année aussi, plusieurs chercheurs de notre Institut se sont rendus à l'étranger, les uns pour y poursuivre leurs recherches, les autres pour y donner des conférences. Le bilan de cette activité devient de plus en plus difficile étant donné sa richesse et sa diversité. Notre revue a publié déjà ou publiera dans les fascicules suivants des chroniques spéciales consacrées aux plus importantes réunions scientifiques; il nous reste la tâche de rappeler ici le nom de ceux qui y ont pris part.

Au XIII^{e} Congrès international des Sciences historiques de Moscou, 16—23 août 1970, ont participé le prof. Mihai Berza, directeur de l'Institut, le prof. V. Al. Georgescu, le prof. Eugen Stănescu, Olga Cicanci et T. Teoteoi.

A l'invitation de l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique, un groupe de membres de l'Institut, formé par V. Al. Georgescu, Eugen Stănescu, Alexandru Duțu, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Olga Cicanci, Vlad Georgescu, Andrei Pippidi et dirigé par le prof. Mihai Berza, se sont rendus dans cette ville pour participer au Symposium sur l'époque phanariote, qui a eu lieu du 21 au 24 octobre 1970.

En collaboration avec le département d'histoire de l'Université de Colorado, l'Institut a organisé un colloque international ayant comme thème *Les peuples du Sud-Est européen dans la politique internationale à la fin du XVI^{e} siècle et au commencement du XVII^{e} siècle*, entre le 20 et le 22 décembre 1970; outre des historiens roumains et américains, y ont participé des spécialistes de Bulgarie, de Turquie, de Yougoslavie, d'Autriche et de Pologne.

Au colloque interdisciplinaire organisé à Venise par la Commission d'histoire des idées et par la Commission d'histoire économique et sociale de l'A.I.S.E.E., sous les auspices de la Fondation Giorgio Cini, entre le 27 et le 31 mai 1971 avec le thème : *Structure sociale et développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles*, ont pris part le prof. M. Berza, président de la Commission d'histoire des idées, le prof. V. Al. Georgescu et Alexandru Duțu. Après le colloque, le prof. M. Berza a parlé sur Nicolae Iorga, dans le cadre des manifestations organisées à l'occasion du centenaire de sa naissance, à l'Académie de Venise et à l'Accademia di Romania, à Rome.

Invité par l'Université de Tirana, le prof. H. Mihăescu a passé un mois en Albanie, où il a donné une conférence sur les *Linguistes roumains et la langue albanaise*.

Le prof. V. Al. Georgescu a donné, entre le 18 mars et le 6 avril 1971, une série de conférences en France, à l'Institut de droit romain de l'Université de Paris, à l'Académie de législation de Toulouse, dont le prof. V. Al. Georgescu est membre associé et où il a parlé des *Principautés roumaines, pays de droit écrit*, et à l'Institut d'études juridiques de l'Université, où il a présenté une communication sur les *Nouvelles orientations et méthodes dans les recherches roumaines d'histoire des institutions*. Ensuite, il a tenu des communications au Centre universitaire d'ethnologie juridique et au Centre universitaire americain de Paris et, en juin 1971, il a pris part aux journées internationales de la Société d'histoire du droit de Paris, en analysant *Les assemblées locales dans le droit féodal roumain (régionales, urbaines, villageoises)*.

Le prof. Eugen Stănescu a donné des conférences aux universités de Mainz, de Darmstadt, de Bochum et de Münster sur *La formation de la conscience nationale roumaine* et sur *L'union des pays roumains sous le règne de Michel le Brave*.

Pendant un mois, Maria-Ana Musicescu a fait un voyage d'études en Angleterre, à l'invitation du Great Britain — East Europe Center, et a donné des conférences à Oxford sur les *Portraits des fondateurs dans l'art médiéval du sud-est européen*, *La tradition byzantine et les éléments originaux dans l'art médiéval roumain* et *Les étapes de l'évolution de l'art médiéval roumain*.

Alexandru Duțu a pris part au colloque organisé au mois de mai par l'Université de Freiburg sur *L'Unité de la culture roumaine aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles*, et il y a parlé de *Valeurs intelectuelles et valeurs sentimentales dans la culture roumaine*.

Au même colloque, Virgil Cândea s'est occupé des *Caractères spécifiques de la culture médiévale roumaine*. Durant le semestre janvier-juin, Virgil Cândea a donné un cours sur l'*Histoire*

des relations entre l'Europe du Sud-Est et l'Europe occidentale à l'époque moderne à l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève ; au mois de juin, il a été invité par des instituts et des universités de la R. F. d'Allemagne et de Suisse à donner des conférences sur l'œuvre de Nicolae Iorga et sur les recherches récentes concernant l'histoire des idées en Roumanie.

Invitée par l'Université Karl Marx de Leipzig à la Session scientifique dédiée au 500^e anniversaire de la naissance de Dürer, Eleonora Costescu a relevé *L'influence des xylogravures de Dürer sur l'art médiéval sud-est européen.*

Au colloque organisé par l'Université de Colorado (Boulder) sur *L'aristocratie est-européenne au XVIII^e siècle,* a participé Vlad Georgescu, qui a donné ensuite, aux Universités de Californie, de Washington, de Wisconsin (Madison), de Milwaukee, Boston College, New York, Columbia, des conférences sur des sujets concernant l'histoire des idées dans les Principautés roumaines et dans l'Europe du Sud-Est au XVIII^e siècle.

Plusieurs chercheurs de l'Institut ont fait des voyages d'études à l'étranger : Lidia Demény s'est rendue à Sofia, à Plovdiv et à Tărnovo, où elle a étudié les documents concernant le commerce sud-est européen au XVII^e siècle ; Grigore Clima a visité les instituts specialisés de Bulgarie et de Yougoslavie qui se préoccupent des problèmes concernant le processus d'urbanisation et les relations économiques interbalkaniques ; Nicolae Şerban Tanaşoca a travaillé dans les bibliothèques et les archives de Moscou et de Leningrad. Liviu P. Marcu a continué ses recherches sur les coutumes juridiques en Yougoslavie et a fait à l'Institut d'histoire nationale de Skopje une communication sur *Le développement social et économique de la Roumanie à l'époque moderne et contemporaine.*

Teodor Teoteoi a participé au cours d'art et de culture byzantine organisés à Ravenne et Anca Iancu au Séminaire de langue et de littérature bulgare de Sofia. Adrian Fochi a participé, à Budapest, aux travaux de la conférence rédactionelle de la revue « Demos ».

En même temps, des personnalités et des chercheurs étrangers ont visité notre Institut. Nous citons les noms de John Nandriş, Anne Pennington (Angleterre), W. Leitsch, Otto Demus (Autriche), B. Cvetkova, M. Dimovski, A. Linin, R. Radkova, R. Stoikov (Bulgarie), D. Dvoichenko Markov, V. C. Stefaneli, S. Baron, G. Bayerle, R. Florescu, St. Fischer-Galaţi, M. Pilsen, J. Barnes, A. Brunhof, Z. Nagorski, J. Farsolas (Etats-Unis d'Amérique), J. Gérard, A. Debergh (France), H. Papastathis (Grèce), V. Pellizzari (Italie), Siperu Kido (Japon), J. A. Gierowski (Pologne), B. Schuchmann (R.F.A.), M. A. Marzouk (R.A.U.), T. Gökbilgin (Turquie), E. Kahumova (Tchécoslovaquie), D. Markov, L. E. Semenova, A. Novoselţev M. V. Paşuto (URSS), Blaje Ristovski, Milan-Vanku, M. Kodra, R. Veselinović (Yougoslavie).

Anca Iancu

PROF. BASILE LAOURDAS (1912—1971)

Le 19 mars 1971 s'est éteint à Thessalonique le professeur Basile Laourdas, érudit balkanologue et grand ami du peuple roumain.

Né au Pirée, en 1912, il fit de brillantes études, tant dans son pays, où il suivit les cours de l'Université d'Athènes, qu'à l'étranger où il fréquenta les Universités d'Oxford et de Harvard. Une fois ses études finies — sa passion pour la littérature grecque se joignant à de remarquables dons didactiques —, c'est vers l'enseignement que se porta son choix, à Athènes d'abord et à l'Université d'Oxford, ensuite.

Pourtant, lorsque parut la possibilité de faire une spécialisation en littérature byzantine, il n'hésita pas à interrompre sa carrière didactique et travailla pendant quatre années à l'Institut de Dumbarton Oaks.

C'est en 1954 que s'est ouvert un chapitre important de l'activité et de la vie du professeur Laourdas, lorsqu'il assuma la tâche de diriger l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique, tâche qu'il allait remplir avec enthousiasme et compétence jusqu'à la fin de sa vie. La liste des publications initiée par cet Institut a enrichi de façon substantielle la bibliographie balkanique. Depuis 1960, le professeur Laourdas dirigeait également l'excellente revue « Balkan Studies », dont il fut en permanence le rédacteur en chef. Cette publication, aussi bien que les livres imprimés par l'Institut, contribuèrent à élargir le champ des recherches sud-est européennes et à faire connaître le mouvement culturel néo-hellénique d'Amérique, auquel le professeur Laourdas fut profondément attaché. Il passa deux années aux Universités de New York (1961—1962) et de Wisconsin (1966—1967), en qualité de « visiting professor », et donna des conférences à Dumbarton Oaks, Los Angeles, Colorado et Detroit. Depuis 1968, il était co-rédacteur de la revue « Eastern European Quarterly », de Colorado (U.S.A.). Il s'agit précisément de la période

dans laquelle les néo-hellénistes d'Amérique préparaient la création de centres d'études néo-helléniques et d'un périodique (Neohellenica), devenus aujourd'hui des réalités (les premiers à Cincinnati et Hanover, le second à Austin-Texas).

Mais son activité, sans se borner au chapitre didactique et d'organisation, fut tout aussi riche dans le domaine des publications personnelles. Un intérêt également fort pour le phénomène littéraire grec dans son ensemble préside dans le choix de ses thèmes, que ce soit la période classique, Byzance ou l'époque néo-grecque. Sans parler des plus de 120 articles qu'il écrivit dans les revues grecques, américaines et anglaises (dont des études en collaboration avec Robert Browning et le regretté Romilly Jenkins), nous nous bornerons à citer quelques-uns de ses livres : *Ion de Platon, Isocrate et son temps, Solon le Législateur, Les Homélies de Photius, Les Sermons d'Isidore, Les « enkomia » de saint Démètre, La personnalité d'Alexandre le Grand chez Arrien.* Ces derniers temps, un représentant de la littérature grecque qui le préoccupait tout spécialement fut l'actif Nikola-Sava Piccolos, dont il donna un intéressant aperçu au Congrès d'Athènes (mai 1970). On sent dans ses ouvrages une capacité d'analyse qui s'accompagne d'intuition affective. C'est que le professeur Laourdas voyait dans ses thèmes des sujets chers, auxquels il ne manquait pas de s'attacher, car ils occupaient sa pensée au-delà des heures d'étude proprement dites. Aussi éprouvait-il le besoin de confronter ses impressions, de les discuter avec passion, au cours d'agréables soirées littéraires qu'il organisait souvent.

Pour nous autres chercheurs roumains, cette perte est doublement grande. Non seulement nous regrettons l'homme et le savant qui a servi avec dévouement les études sud-est européennes, mais aussi un de nos grands amis, qui encouragea à plusieurs reprises des formes de collaboration fructueuse entre les historiens roumains et grecs.

C. Papacostea-Danielopolu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: H. MIHĂESCU (H.M.); NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA (N.Ş.T.); ARIADNA CAMARIANO-CIORAN (A.Cr.); NESTOR CAMARIANO (N.C.); ANDREI PIPPIDI (A.P.); J. IRMSCHER, BERLIN, D.D.R. (Irm.); ALEXANDRU DUŢU (A.D.); CONSTANTIN VELICHI (C.V.); C. IORDAN-SIMA (C.I.S.); LIVIU P. MARCU (L.P.M.)

A. MÓCSY, *Gesellschaft und Romanisation in der römischen Provinz Moesia Superior*, Akadémial Kiadó, Budapest, 1970, 284 p.

Après une analyse détaillée du matériel épigraphique, dans laquelle la typologie et la statistique occupent une place importante, l'auteur décrit les frontières de la province, les voies de communication, la division administrative, la structure de la société et certains aspects de la romanisation. C'est un effort remarquable pour connaître et décrire en détail le processus de romanisation, malgré la carence et la répartition inégale des sources. Cette monographie est la plus complète et la plus compétente qui ait jamais été écrite sur la Mésie supérieure et il serait à souhaiter que de pareilles synthèses existent pour chacune des provinces romaines du Sud-Est de l'Europe.

La romanisation a consisté en premier lieu dans un processus d'adoption du latin pour les besoins les plus intimes de la vie et ensuite dans sa transmission comme langue maternelle aux générations suivantes. Les inscriptions ont comporté une technique spécifique, elles ont été diffusées à partir de certains centres plus importants et ont constitué l'apanage d'une couche sociale relativement aisée. Ainsi donc, entre le processus d'assimilation de la langue latine et celui de diffusion de la culture matérielle de facture romaine il y a eu un décalage.

La tentative de fixer les limites des municipes et, en général, des unités administratives de la province à l'aide des inscriptions est méritoire, mais téméraire dans le stade actuel des connaissances, étant donné, ici également, l'insuffisance des sources dont on dispose. Dans ce chapitre important de l'ouvrage, on pourrait assurément formuler certaines réserves.

Un autre aspect susceptible de soulever des objections est celui lié aux chiffres, plus précisément à la statistique. Par endroits, l'auteur a appliqué avec succès la méthode statistique, dont il a obtenu quelques très bons résultats, mais il n'a pu aller jusqu'au bout à cause de la pénurie de sources.

On pourrait mieux suivre la diffusion du latin s'il y avait une carte comprenant toutes les ocalités ayant livré des inscriptions latines, avec indication des chiffres respectifs. La Mésie supérieure se trouvait à la croisée d'importantes voies naturelles, telles que les vallées du Danube, de la Save et de la Morava, pourtant la Pannonie occupait une position privilégiée. N'empêche

que, dans le stade actuel des recherches archéologiques, il nous serait difficile de souscrire à la thèse selon laquelle la Mésie supérieure a été plus faiblement romanisée que la Pannonie.

H.M.

M. FILIPOVA-BAJROVA, *Грьцки заемки в сьвременния български език* (Emprunts grecs dans la langue bulgare contemporaine). Editions de l'Académie bulgare des sciences, Sofia, 1969, 185 p.

Après une introduction où sont exposés brièvement les principes méthodologiques adoptés et quelques aspects linguistiques, l'auteur publie en ordre alphabétique la liste des emprunts — en tout 1737 mots —, faisant partie des catégories suivantes : 1. terminologie ecclésiastique ; 2. terminologie administrative ; 3. stratégie ; 4. instruction publique ou privée ; 5. topographie ; 6. mobilier ; 7. habillement ; 8. parenté ; 9. coutumes ; 10. agriculture ; 11. commerce ; 12. climat ; 13. flore et faune ; 14. mythologie, folklore, magie ; 15. minéraux ; 16. terminologie maritime ; 17. terminologie médicale ; 18. instruments de musique, danses. L'adoption des termes a eu lieu à différentes époques historiques, mais l'auteur ne s'est pas occupé de leurs stratifications successives. Certaines étymologies sont erronées, par exemple : *згура* « scorie » doit être rapproché du roum. *zgură*, de l'alb. *zgjurë* et du lat. *scoria*; *кана* rappelle le roum. *cană* et l'all. *Kanne* ; *кимион* est un turcisme ; *коластра* est un terme d'origine romane, transmis par l'intermédiaire des pasteurs ; *лишия* est à rapprocher du roum. *leşie* et du lat. *lixiva* ; pour *мартория* cf. le roum. *marlor* et *mărturie* ; *кокона*, attesté dans la région de la ville de Teteven, au nord des Balkans (Stara Planina), semble dériver plutôt du roumain. Les emprunts lexicaux se rettachent à certains courants d'idées, à des échanges commerciaux, à des mouvements de population, à des interpénétrations ethniques, etc. C'est pourquoi le linguiste ne peut se passer du concours de l'historien, de l'ethnographe, de l'économiste, du sociologue, s'il désire indiquer d'une manière convaincante les sources et les phases qui ont favorisé les emprunts et leur diffusion dans l'espace.

H.M.

PAUL GAUTIER, *La curieuse ascendance de Jean Tzetzes*, « Revue des études byzantines », XXVIII, 1970, p. 207—220.

L'auteur réédite, en l'accompagnant d'une traduction française et d'un commentaire historique, le passage autobiographique (vv. 585—630) des *Chiliades* de Jean Tzetzes, d'après l'édition « brute » de P.A.M. Leone, *Ioannis Tzetzae historiae*, Pubblicazioni dell'Istituto di Filologia classica, Università degli studi di Napoli, I, Naples, 1968. Une minutieuse enquête prosopographique lui permet d'établir le stemma généalogique du polygraphe byzantin, « ibère par sa mère, de pure race grecque par son père ».

N.Ş.T.

IOANNIS A. PAPADRIANOS, Οἱ εἰδήσεις τοῦ ἱστορικοῦ Κριτοβούλου γιὰ τὴ βυζαντινὴ πριγκίπισσα Ἑλένη Παλαιολόγινα-Brancović καὶ ἡ ἐξωπιστία τους (Les informations de l'historien Critobule concernant la princesse byzantine Hélène Paléologue-Brancović et leur authenticité), « Ἑλληνικά », 21 (1968), fasc. 1, p. 164—168.

En corroborant les renseignements de Critobule sur Hélène Paléologue-Brancović, avec ceux qui se trouvent dans les écrits de Laonikos Chalcocondyle et de Sphrantzès, l'auteur rectific une série de dates avancés par Critobule : si le don de deux villes en Bosnie, fait par le sultan au despote serbe Lazare Brancović, lors de la conquête de Smederevo, capitale de la Serbie, par les Ottomans, est confirmé par les sources, en échange le mariage de la fille de la princesse Hélène, Jelača-Marija, avec Stepane Tomašević, fils du prince bosniaque Tomaš, n'a pas pu avoir lieu après la chute de Smederevo, comme l'affirme Critobule, mais avant cet événement.

En ce qui concerne le voyage de la princesse Hélène à Corfou, l'auteur constate qu'il fut entrepris avant le mois d'août 1462, date à laquelle la mère de la princesse, qui habitait l'île, était morte.

Les précisions apportées par l'auteur démontrent que les allégations de Critobule doivent être toujours vérifiées, surtout du point de vue de la chronologie des événements.

A. Cr.

CHRYSSA A. MALTEZOU, Ἡ εἰς Ἰταλίαν περιπέτεια τοῦ Μαξίμου Πελοποννησίου μέχρι τῆς ἐγκαταστάσεως του εἰς Ἰωάννινα (*1608—1609*) (Les péripéties de Maximos de Péloponnèse en Italie jusqu'à son établissement à Jannina (1608—1609)), « Θησαυρίσματα », VI (1969), p. 113—119.

L'auteur s'occupe d'un épisode de la vie du savant théologien Maximos de Péloponnèse ancien archidiacre du patriarche d'Alexandrie, Cyrille Loukaris. Envoyé à Constantinople en 1608, il tombe entre les mains des pirates, qui le conduisent en Italie d'où il arrive, en 1609, à Jannina.

Certains historiens grecs, cités par l'auteur, affirment que Maximos est arrivé, après cet épisode, à Jassy et qu'il y a dirigé l'école grecque de la capitale de Moldavie ; Ch. A. Maltezou établit, en se référant à des données précises, les localités par où est passé Maximos entre le 1 octobre 1608 et le mois de mars 1609, moment où il s'établit dans la ville de Jannina. Toute activité de Maximos à Jassy est de cette façon exclue. On publie dans l'annexe, une lettre inédite de Maximos adressée au métropolite de Philadelphie, Gabriel Seviros, envoyée le 26 février 1609 de Livourne, dans laquelle il parle de sa capture par les pirates.

N. C.

Rukopisy Křivoklátské knihovny (*Codices manu scripti Bibliothecae Castri Křivoklát*), conscripsit Jiří Pražak, Prague, 1969, 300 pages, 8 planches.

Rien n'égale le plaisir de feuilleter de vieux livres. Lorsque ces livres ont appartenu à la même famille , dont les générations successives témoignent dans leurs lectures tantôt d'un vénérable esprit de tradition, tantôt de goûts différents, mis à jour selon l'époque respective, le plaisir est encore accru. C'est ce plaisir-là qu'évoque Huxley dans sa *Jouvence* à propos des antiques

archives des Hauberk. Et, après l'avoir éprouvé un jour dans la bibliothèque du château de Crans — fondée par les Saladin, riches patriciens genevois, et précieusement conservée par leurs descendants —, je le ressens maintenant, en tournant les pages d'un catalogue de manuscrits édité par le Musée national de Prague. Il s'agit toujours d'une bibliothèque de château, Křivoklát (Pürglitz) en Bohême étant l'ancienne demeure des princes de Fürstenberg. La bibliophilie de ces grands seigneurs a réuni là-bas une belle collection de manuscrits. Le plus rare fleuron en est une copie des Satires de Perse du X^e^ siècle.

Les lettres latines y sont bien représentées : l'œuvre de Virgile, dans un manuscrit de 1378, voisine avec les Comédies de Térence (1471). Le *De officiis* de Cicéron a les honneurs d'une copie de 1460 et d'une traduction allemande de l'année suivante. Parmi les manuscrits juridiques il y en a du même âge, tel ce code de Justinien, transcrit dans la première moitié du XIV^e^ siècle, dont le parchemin italien et la « littera Bononiensis » attestent l'origine de Bologne. D'autres, postérieurs, sont des recueils de coutumes et de chartes royales formant, dans les Etats de Bohême, de véritables manuels de droit (par exemple, l'important ms. n° 103).

Toute une littérature religieuse s'étale sur les rayons de cette bibliothèque — signalons, en passant, la Vie de saint Eloi faussement attribuée à saint Ouen et un superbe Psautier enluminé du XIV^e^ siècle — mais, lorsqu'on arrive au XVIII^e^ siècle, deux attitudes opposées se traduisent par la rencontre significative de deux ouvrages anonymes : ce sont le *Devoir journalier d'un chrétien* et les *Heures d'un honnête homme philosophe.* On était « philosophe » dans l'entourage des Fürstenberg. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir l'*Essay de métaphysique dans les principes de Benoît de Spinosa* par « Mr. le Comte de Boulainvilliers ». Et ne nous étonnons point de rencontrer un « Traité de méchanique », un « Traité qui comprend le calcul numérique et algébrique », etc.

En remontant au Moyen Age, on retrouve Albert le Grand avec son écrit *De animalibus* et les inévitables recettes alchimiques, où il est fait mention d'un très intéressant « meister Rupertus zu Constantinopel » (au XV^e^ siècle !). Comme l'alchimie touche de près à la médecine, bornons-nous à retenir une liste d'herbes et de simples du XII^e^ (ou du XIII^e^) siècle — il n'y manque même pas un remède sûr « de capillis cadentibus ». Mais, par les trésors qu'elle déploie aux imaginations éblouies, l'alchimie ne se rattache pas moins à la littérature. Des œuvres bien modestes pour ce nom s'alignent dans les manuscrits du XV^e^ siècle : la *Geste des Romains*, la *Geste des Sept Sages*, dans la version de Peter Trost von Oberhausen, la *Vie d'Adam et d'Eve*, *Barlaam et Josaphat.* On connaît le rôle considérable qui était réservé à ce dernier ouvrage dans le Sud-Est de l'Europe. Notons encore, comme particulièrement intéressante, la *Kronika o Aleksandru Velikem*, traduction tchèque du Roman d'Alexandre sous la forme de la *Historia de preliis*, si répandue dans le monde médiéval.

Si les lecteurs se contentaient au XIV^e^ siècle de la *Weltchronik* de Rodolphe d'Ems, ils vont passer bientôt à la « *Généalogie des Dieux* » de Boccace (*Genealogiae deorum gentilium secundum Iohannem Bocatium*) pour franchir résolument avec le Machiavel des *Istorie fiorentine* les confins entre mythologie et histoire. De l'histoire encore, écrite par ceux qui l'ont vécue, les papiers concernant la guerre de Trente Ans, à laquelle furent mêlés les Fürstenberg, parents de Wallenstein. Cette parenté explique aussi le fait qu'on trouve dans la bibliothèque de Křivoklát deux copies (mss. 83 et 192) d'une Relation de la mort de Jean-Frédéric de Waldstein, archevêque de Prague. L'auteur qui essaya à cette œuvre édifiante son plus beau latin n'est autre qu'Antide Dunod, jésuite bourguignon, qui fit de fréquentes apparitions en Transylvanie vers 1685 en tant qu'émissaire des Habsbourg.

Un document intéressant pour l'histoire roumaine semble être le « Rapport sur les campagnes contre les Turcs en 1737—1738 ». Les ouvrages français sur des sujets d'art militaire ne sont pas rares dans la bibliothèque, par exemple un *Traité de la fortification.* Nous soupçonnons que le « Commentaire sur l'état et le gouvernement de la France », texte anonyme de la première

moitié du XVIII^{e} siècle, a dû être rédigé par le comte Guillaume-Egon de Fürstenberg, agent secret de la politique française dans le pays du Rhin[1]. Toujours à son usage, paraît-il, on a dressé un « Journal du règne de Louis le Grand ».

Ce que je viens de glaner dans le catalogue laisse entrevoir l'importance du matériel inédit. C'est le cas d'un recueil manuscrit de la correspondance de J. Pflug, évêque de Naumbourg, entre 1560 et 1563, contenant plusieurs lettres adressées à l'historien polonais Martin Cromer ou au cardinal Stanislas Hosius. De leur publication, l'image de la Contre-réforme en Europe de l'Est et ses rapports avec un certain humanisme tardif pourraient ressortir modifiés. On a déjà fait un sort au récit du voyage de Jean de Léry en Amérique, édité à Prague en 1957. La relation de cet ancien explorateur français du Brésil avait été traduite d'abord en latin, ensuite en langue tchèque. D'autres voyageurs, moins connus, ont laissé des notes conservées à Křivoklát : Charles-Frédéric de Fürstenberg a parcouru l'Europe de 1730 à 1732, en passant par Hambourg, Ratisbonne, Cologne, Amsterdam, Anvers, Bruxelles, Paris et Strasbourg. Un « Voyage en Bohême » (1834) a été décrit par Max de Fürstenberg, dont on possède aussi le journal durant la révolution de 1848.

Enfin, pour mieux connaître ces nobles mécènes, il n'est pas moins intéressant de savoir que leur bibliothèque comprend une collection d'*Arie e cantate* et le manuscrit d'un opéra (*Il trionfo della fedeltà*) du temps que Gluck s'honorait de la protection des Lobkowitz. Un fonds de 23 manuscrits orientaux, écrits théologiques pour la plupart, s'ajoute à ce que nous avons appris sur les richesses de la bibliothèque de Křivoklát. L'histoire intellectuelle de l'Europe centrale et sud-orientale exigerait encore beaucoup d'ouvrages semblables.

A.P.

Konferenca e dytë e studimeve albanologjike me rastin e 500-vjetorit të vdekjes së Gjergj Kastriotit-Skënderbeut, 1, Tirana, 1969, 658 p.

Die Universität Tirana, vertreten durch ihr Institut für Geschichte und Literatur, veranstaltete aus Anlaß der 500. Wierderkehr des Todestages von Georg Kastriota-Skanderberg in der Zeit vom 12. bis 18. Januar 1968 eine wissenschaftliche Konferenz, zu der auch ausländische Spezialisten eingeladen waren. Das Protokoll, dessen 1. Teil hier angezeigt wird, kam in einer Auflage von 4000 Exemplaren heraus und soll offenbar einen weiten Leserkreis erfassen (zu diesem Zweck erscheinen die Beiträge der ausländischen Kongreßteilnehmer in albanischer Übersetzung). Die Bedeutung der Materialien und Interpretationen zum Leitthema der Konferenz „Skanderbeg und seine Zeit" ist sehr hoch einzuschätzen. Der erste Teil (S. 5 ff.) enthält einen kurzen Bericht über den Tagungsverlauf sowie die Eröffnungsreden des Rektors der Universität und des albanischen Volksbildungsministers. Im zweiten Teil (S. 19 ff.) folgen die Texte der 58 Referate zum obengenannten Thema, voran das von Aleks Buda : *Gjergj Kastrioti Skënderbeu dhe epoka e tij*, sowie 14 Diskussionsbeiträge und ergänzende Materialien. Den dritten Teil (S. 635 ff.) bilden die Zusammenfassung der Ergebnisse durch Androkli Kostallari, die Abschiedsreden und Resolutionen.

Irm.

[1] Voir Georges Pagès, *Comment Guillaume de Fürstenberg entra au service de Louis XIV*, dans *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga*, Paris, 1933, p. 727—737.

HEINZ MODE und SIEGFRIED WÖLFFLING, *Zigeuner. Der Weg eines Volkes in Deutschland*, Leipzig, Koehler & Amelang, 1968, 212 S.

Das vortrefflich ausgestattete und lesbar gestaltete Buch gibt einen Überblik über die Berührungen des Zigeunervolkes mit Deutschland und der deutschen Kultur von der ersten Begegnung im 15. Jahrhundert bis zu den nationalsozialistischen Zigeunerverfolgungen. Es informiert über den Forschungsstand zur Frage der Urheimat der Zigeuner, über ihre Sitten und Gebräuche und ihre Märchen. Es verwertet die wesentliche Literatur, die S. 208 f. in einer nützlichen Bibliographie zusammengefaßt ist, und gründet sich darüber hinaus auf bisher unerschlossene Archivalien in Magdeburg, Merseburg und Halle.

Irm.

A glance at the Turkish art in Cyprus. Printed by Ajans-türk Publishing and Printing Co. Ltd. (without year).

Die prächtig ausgestattete, im Zusammenhang mit dem 1. Internationalen Zyprologenkongreß in Levkosia 1969 vorgelegte Broschüre bringt in farbigen Abbildungen Zeugnisse des kulturellen Erbes der Türkenzeit auf Zypern (1570—1878): Moscheen, Karawansereien, Schulen, Bibliotheken, Aquädukte, Brunnen und Bäder, Befestigungen und Grabdenkmäler, Buchkunst und Kunsthandwerk. Sie appelliert, diese zum Teil vernachlässigten Kulturdokumente zu schützen und zu bewahren, ein Appell, dem sich jeder mit den Verhältnissen Vertraute nachdrücklich anschließen wird.

Irm.

ROLAND MORTIER, *Clartés et ombres du siècle des lumières*, Genève, Droz, 1969, 161 p.

Ce recueil de brillantes études s'impose à l'attention de tous les étudiants de l'histoire de la culture européenne par l'importance des thèmes abordés, la pertinence des conclusions dégagées après une analyse subtile des textes dus aux grands écrivains du XVIII^{e} siècle, l'attachement témoigné aux problèmes majeurs concernant l'histoire et le destin de l'homme.

Révélateur, en ce sens, s'avère l'article qui contient une exposition des affirmations faites par les penseurs du XVIII^{e} siècle au sujet du concept qui définit toute une époque : *« Lumière » et « Lumières », histoire d'une image et d'une idée.* Au fil des extraits tirés des dictionnaires et des écrits représentatifs, une évolution se dessine : la notion de « lumières » s'est détachée progressivement de la sphère religieuse pour désigner un mouvement d'émancipation intellectuelle. Dans la deuxième moitié du siècle, une tension se laisse surprendre entre les partisans des « lumières » militantes et ceux qui voudraient fixer des bornes à la diffusion des nouvelles conquêtes de la pensée; « l'association des « lumières » et du bonheur est sans doute un des points fondamentaux du credo révolutionnaire ». Une divergence semblable apparaît au sujet des limites du rayonnement des lumières; l'auteur dessine une « gauche »

et une « droite », dont les adeptes s'affronteront ouvertement dans une lutte dont retentira le XIX^e siècle (*Esotérisme et lumières, un dilemme de la pensée du XVIII^e siècle*). Cette étude est intimement liée à la question de l'instruction publique ; car si Fontenelle est un héritier fidèle d'une conception aristocratique de la connaissance qui le rattache étroitement aux siècles précédents et si Condorcet est un philosophe « engagé » qui s'intègre vigoureusement dans l'histoire (avec lui l'humanisme rationaliste sort « de l'intellectualisme pur et des cadres spaciaux de l'esprit français et prend une dimension sociale et une extension universelle »), au cours de cette évolution le poids accordé à l'instruction dans la vie sociale s'est constamment accru, ainsi que l'auteur le démontre dans *Les philosophes français et l'éducation publique*.

En attaquant le caractère artificiel et arbitraire de la coupure raison-sentiment, Roland Mortier révèle les multiples insertions du sentiment dans la littérature du XVIII^e siècle, dont « la dominante » fut l'enthousiasme qui se fondait sur une sensibilité éclairée par les lumières rationelles et guidée par l'expérience. Si, dans ces conditions, aucun motif ne justifie de perpétuer l'étiquette mise sur une catégorie entière de productions littéraires — le « préromantisme » —, en échange rien n'empèche de distinguer, dans la voie tracée par Werner Krauss, une « Frühaufklärung » et une « Spätaufklärung » de l'« Aufklärung » proprement dite (*Unité ou scission du siècle des lumières*).

Trois études se réfèrent à M^{me} de Staël et à Benjamin Constant, en mettant en relief la survie de l'esprit philosophique au XIX^e siècle.

Contributions marquantes à la définition de la pensée européenne au XVIII^e siècle, les études du professeur de l'Université libre de Bruxelles groupées dans ce volume constituent, en même temps, de précieux points de repère pour tous ceux qui se préoccupent des trajets des mouvements des idées sur le continent européen, ainsi que de la longue durée des concepts et des cadres mentaux. En expliquant le présent, de telles survivances confèrent à l'évolution culturelle une cohérence et aux débats actuels l'éclaircissement nécessaire.

A.D.

ERNST WANGERMANN, *From Joseph II to the Jacobin Trials. Government Policy and Public Opinion in the Habsburg Dominions in the Period of the French Revolution*. Second Edition. Oxford University Press, 1969, 218 p.

Fondée sur un riche matériel tiré des archives autrichiennes, cette seconde édition a bénéficié des résultats des investigations récentes d'Oskar Sashegy, d'Adam Wandruszka, de Denis Silagi et d'autres spécialistes. Sous cette forme nouvelle, le livre d'Ernst Wangermann constitue une synthèse de premier ordre mise à la disposition des historiens du « déspotisme éclairé » et des étudiants des mouvements des idées dans l'Empire des Habsbourg. En relevant « les conséquences inattendues » des réformes de Joseph II (qui encouragèrent le « quatrième état » dans ses aspirations de passer outre aux objectifs de la politique impériale), l'auteur explique « le retrait » de l'empereur, concrétisé dans les mesures qui ont renforcé le rôle de la police dans la vie sociale ; à son tour, Léopold II essaya de canaliser les revendications populaires à l'avantage de l'autorité centrale. Après sa mort, la fomentation jacobine et les guerres avec la France fournirent aux forces réactionnaires l'occasion d'étendre jusqu'aux limites le pouvoir de la police qui organisa les procès contre les jacobins en Autriche et en Hongrie.

Le lecteur regrettera l'absence des références faites aux initiatives des intellectuels roumains qui se concrétisèrent dans la série de mémoires envoyés à la Cour de Vienne (amplement analysés dans les travaux récents du prof. David Prodan).

Le dernier chapitre présente les mesures qui ont introduit des restrictions économiques dans la vie de l'Empire et qui ont permis à la police de contrôler les manifestations culturelles, en canalisant les forces opprimées vers la solution révolutionnaire ; cette genèse du « Vormärz » explique, en même temps, le déchaînement des énergies populaires en 1848.

A.D.

IVAN UNDJIEV, *Васил Левски. Биография*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 387 p.

Après avoir consacré, en 1947, une monographie à Levski, le réputé historien bulgare Ivan Undjiev s'est à nouveau penché sur la personnalité de ce remarquable fils du peuple bulgare, offrant en même temps au public une succincte histoire du mouvement révolutionnaire bulgare pendant la période 1861 (année de la première légion de Belgrade) — 1873. Car, si dans le premier chapitre l'auteur brosse le tableau de l'enfance et de l'adolescence du grand révolutionnaire, et si le deuxième, toujours à caractère biographique, s'étend jusqu'à l'époque de l'intégration de Levski dans la légion de Rakovski, tous les autres chapitres du livre (III—IX) sont consacrés en fait à l'histoire du mouvement révolutionnaire, dans lequel « l'Apôtre », comme il était surnommé par le peuple, a joué à partir de 1868 un rôle de première importance.

I. Undjiev analyse pertinemment les questions encore sujettes à discussion, abordées dans les travaux parus les dernières vingt années et qui ont marqué des progrès considérables dans la connaissance de la Renaissance et du mouvement révolutionnaire bulgare. L'auteur lui-même, à l'instar d'autres historiens bulgares ou étrangers, a reconsidéré certaines de ses appréciations sur l'idéologie de Karavelov, sur les circonstances de la création du Comité central révolutionnaire bulgare, etc. Là où les appréciations et les thèses des historiens ne concordent pas les unes avec les autres, il s'est vu obligé de citer toutes les opinions connues.

Il y a quelques détails qui restent en suspens. Ainsi, dans le IV[e] chapitre, l'auteur s'occupe de la date de la création du Comité central secret bulgare de Bucarest (1866), ainsi que de son programme. Si tous les historiens bulgares sont d'accord que cette organisation a pris naissance entre le 20 et le 27 mars 1866, ils interprètent d'une manière différente son idéologie. Pour notre part, nous estimons que la date mentionnée (basée surtout sur un présumé entretien Brătianu—Rakovski, qui aurait eu lieu au début du mois de mars 1866, ainsi que sur un article qui aurait paru dans le journal roumain « Monitorul ») ne saurait être acceptée. Car il nous faut montrer qu'à l'appui de ces affirmations ont été invoquées les mémoires de certains des participants à ces actions, mémoires qui, étant rédigés longtemps après les événements respectifs, doivent être soumis à de sévères vérifications. Une lecture attentive du journal roumain n'a pas confirmé la présence de l'article invoqué par les mémorialistes bulgares. Quant à la rencontre Brătianu—Rakovski, elle n'a pu avoir lieu dans la période mentionnée. En 1963, nous avons signalé, dans un article consacré à ce problème, que, pendant les mois février—avril 1866, Ion Brătianu ne se trouvait pas dans le pays, mais à l'étranger, et partant un entretien Brătianu—Rakovski était exclu. Pourtant, cet entretien a été tacitement accepté par les historiens et il est mentionné couramment dans les traités d'histoire de la Bulgarie et dans certaines monographies. Ivan Undjiev insère une note bibliographique en citant notre objection, ce qui nous permet de revenir encore une fois sur ce problème.

Quant à l'activité déployée par le Comité secret révolutionnaire de Bucarest, dans la première période, et à son idéologie, nous estimons qu'il serait utile d'apporter de nouvelles données dans le sens de l'affirmation faite par l'historien bulgare Mihail Dimitrov ; nous esti-

mons aussi qu'il est nécessaire d'étudier de plus près les liens de ce comité avec le groupe de C. A. Rosetti. Ensuite il serait souhaitable de revoir l'opinion selon laquelle Levski aurait été trahi par le prêtre Krăstio de Loveč. Personnellement, je ne crois pas que les arguments des adeptes de cette thèse soient convaincants, et Ivan Undjiev lui-même, quoiqu'il partage en fin de compte l'opinion générale, fait place à un certain doute.

Ivan Undjiev a tenu compte non seulement des documents de l'époque, mais aussi de l'atmosphère révolutionnaire dans son ensemble ; il évoque les tourments qui ont ravagé l'âme de celui qui fut le créateur de l'organisation révolutionnaire sur le territoire de la Bulgarie, ses conceptions originales et les qualités exceptionnelles de ce dirigeant devenu légendaire de son vivant. L'auteur fait preuve non seulement d'une connaissance remarquable de l'époque respective, d'esprit critique et d'une méthode scientifique rigoureuse, mais aussi d'un sens psychologique très fin, sans lequel il n'aurait su écrire cette émouvante biographie.

Soulignons à cet égard les chapitres consacrés à l'époque et au milieu dans lequel Levski a passé les premières années de sa vie (chap.I et II) et son évolution idéologique dans le cadre de la légion de Belgrade (chap. III). S'étayant d'une ample documentation, l'auteur présente les organisations les plus importantes de l'émigration bulgare de Roumanie et les conceptions politiques du grand révolutionnaire démocrate (chap. IV et VI). Il nous faut retenir ensuite son attitude à l'égard des problèmes clé du mouvement révolutionnaire : la date de la création du Comité central révolutionnaire bulgare, les relations entre Levski et Karavelov et l'idéologie de ce dernier. Nous considérons que la solution donnée par l'auteur aux deux derniers problèmes est la plus juste. Quant à la date de la création du Comité, l'auteur accepte les conclusions des historiens qui ont proposé le mois d'octobre 1869, après avoir analysé tous les points de vue exprimés jusqu'à présent et après avoir argumenté de manière convaincante sa thèse.

L'idéologie et la tactique révolutionnaires de Levski font l'objet du chapitre VII et l'activité du Comité central révolutionnaire bulgare est présentée dans le huitième chapitre. Le dernier chapitre intitulé « Les derniers pas sur la voie de l'immortalité » présente la défaite de l'organisation révolutionnaire, la tentative de mettre à l'abri les membres des comités locaux, la trahison, l'arrestation et le procès monté contre Levski. Les dernières pages du livre renferment un résumé en français et des indices.

Dans cet ouvrage remarquable, le savant bulgare apporte des renseignements précis non seulement sur une série de données de la vie de Levski, mais aussi sur quelques moments du mouvement révolutionnaire bulgare. C'est une synthèse particulièrement précieuse, que nous désirons voir suivie d'un ouvrage similaire, dédié au poète et révolutionnaire démocrate Hristo Botev.

C.V.

ELENA STATELOVA, *L'idée d'un rapprochement balkanique et la presse bourgeoise en Bulgarie (1909—1912)*, « Etudes balkaniques », 2, 1970, p. 74—89.

Deux crises politiques, provoquées par l'annexion de la Bosnie et de la Herzégovine à l'Autriche-Hongrie (1908—1909) et par les guerres balkaniques (1912—1913), véritable prologue à la conflagration de 1914, dominèrent la politique des Etats balkaniques durant les années qui ont précédé la première guerre mondiale. L'avance de la domination des Habsbourg dans les Balkans détermina les cercles politiques des pays de cette zone de poser le problème d'une entente politique qui aurait garanti leur indépendance.

En partant des données offertes par les matériaux publiés dans la presse bulgare, E. Statelova se propose de définir les positions des milieux bourgeois de ce pays, entre 1909—1912.

Evidemment, les sources analysées par l'auteur n'épuisent pas la question abordée, mais les conclusions de l'enquête, formulées à la fin d'une analyse pertinente, méritent d'être retenues.

En général, pendant les années 1909—1912, la diplomatie bulgare a plaidé en faveur d'une entente balkanique, mais les opinions exprimées dans la presse bourgeoise dévoilent de profondes divérgences entre les différents partis politiques, particulièrement en ce qui concerne les formes qui devaient faciliter la réalisation de l'entente et son extension.

Ainsi, le quotidien « Mir », organe du Parti national, proposait une conféderation balkanique réalisée par étapes, en partant d'une union balkanique ; la Turquie devait y être comprise. « Bălgaria », le journal du Parti libéral-progressiste, considérait absolument nécessaire une entente bulgaro-serbe, concrétisée dans une union vamale, qui aurait pu contribuer ensuite à un rapprochement général des Etats balkaniques. Les journaux « Narodni pravo » (Parti libéral) et « *Svobodni slovo* » (Parti des jeunes libéraux) conditionnaient l'entente balkanique de la solution de certains problémes territoriaux, pendant que « *Priaporec* » (Parti démocrate) fut le champion d'une politique agressive, nationaliste. A son tour, « *Nov vek* » (Parti national-libéral) se refusait à toute idée de rapprochement. L'analyse faite par E. Statelova relève que tous les efforts faits par certains milieux politiques bourgeois bulgares, dans le but d'un rapprochement, se sont limités à quelques tentatives timides.

Les intérêts divergents, économiques et surtout politiques, des gouvernements bourgeois des Etats balkaniques, les ingérences fréquentes et la pression des grandes puissances dans cette zone, l'orientation ultérieure de la politique des « Jeunes turcs », ont empêché la réalisation d'un rapprochement stable, tellement nécessaire dans cette période historique.

C.I.S.

GLIGOR TODOROVSKI, *Малэреканскиот Предел* (La région de Mala Reka), Skopje, 1970, 440 p.

La monographie de dr. Gligor Todorovski présente les conditions socio-économiques et culturelles de la Mala Reka (Petite Rivière) dans la période des années 80 du XIX^e siècle jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. Cette région, entourée de montagnes et riche en eau et en pâturages, est située dans la partie ouest de la Macédoine, dans une zone des plus isolées de la Péninsule balkanique. Les habitants des villages, avec des maisons en pierre et couvertes de dalles, s'occupent de l'élevage de moutons en tant qu'unique branche de l'économie.

Se trouvant dans une région éprouvée par les pillages, la population de Mala Reka fut obligée d'une part à fortifier les maisons, d'autre part à obtenir la sûreté personnelle à l'aide d'institutions spécifiques, telles de *sejmenak* et le *derudedzilak*. L'élevage de moutons dans la région de Mala Reka avait un caractère nomade. Les pâturages d'été se trouvaient généralement dans les montagnes, dans la Macédoine de l'ouest, tandis que les pâturages d'hiver s'étendaient sur le littoral égéen.

Les artistes de Mala Reka ont créé d'importantes œuvres artistiques, partout où ils sont allés, ce qui caractérise leur génie artistique. Les plus renommés graveurs ont été Makarija Fračkoski de Galičnik, Petre Garkata du village de Gari et autres.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, les villages de Mala Reka ont participé au mouvement de libération nationale du peuple macédonien. On remarque spécialement l'activité de Partenija Zografski, Gjorgje Pulevski, Panajot Djinovski, Vasilko Ikonomov.

L'apparition des premières formations de l'Organisation révolutionnaire secrète macedo-odrinopolitane dans les villages de Mala Reka est plus tardive. En vue de la tactique de cette

Organisation, les villages de Mala Reka n'ont pas pris part à l'insurrection d'Ilinden, par contre les troupes de Mala Reka ont activement participé dans la région insurgée de Kičevo, à la lutte commune du peuple macédonien contre la dépendence séculaire.

Les conditions socio-économiques et politiques dans la région Mala Reka au temps de la Yougoslavie d'avant guerre se caractérisent par une société du type bourgeois. D'une part, il y avait de gros éleveurs de bétail, d'autre part la masse des villageois pauvres, qui était obligée d'émigrer à l'étranger pour assurer le minimum de sa propre existence. Pendant la seconde guerre mondiale les bandes fascistes ont attaqué plusieurs fois cette région. Les villages de Lazaropole, Tresnoče, Rosoki, Selce ont été complètement détruits et un grand nombre d'habitants de Galičnik, puis des villages de Gari, Osoj et Sušica ont émigré.

Après la libération, les conditions socio-économiques ont complètement changé de face. Une partie de la population est revenue dans la région de Mala Reka et des coopératives rurales de travail se sont formées, qui ont assuré de nouvelles conditions d'existence à la population.

L.P.M.

LIVRES REÇUS

Actes du Premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, V — Histoire (Deuxième moitié du XIX^e s.—XX^e s.), Sofia, Ed. de l'Académie bulgare des sciences, 1970, 687 p.

AKARSU, BEDIA, *Atatürk Devrimi ve Yorumlari*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1969, 42 p.

ATAÖV, TÜRKKAYA, *N.A.T.O. and Turkey*, Ankara, Sevinç, Printing House, 1970, 183 p.

Atatürk Için Şiirler [Hazirlayan Mehmet Bahçeci], Ankara Üniversitesi Basimevi, 1970, 162 p.

The Autobiography of Benjamin Franklin, New Haven and London, Yale University Press, 1967.

BABICS, ANDRÁS, *A Köszénkoksszolás Magyarországi Fejlödéstörténetének Összehasonlító Vázlata* I. Rész., Budapest, Különnyomat a Magyar Tudományos Akadémia Dunántúli Tudományos Intézetének « Értekezések 1967—1968 » C. Kötetéből, p. 149—205.

BALBI, GIOVANNA, *L'epistolario di Iacopo Bracelli* (Collana storica di fonti e studi, 2), Gênes, 1969.

Библиография на Българската Библиография, Sofia, 1969.

Bibliographie d'études balkaniques, T. III-1968, Sofia, Institut d'études balkaniques, 1970, 404 p.

Българиа в Чуждата Литература '67, Sofia, 1969.

Bulletin critique d'histoire de Belgique 1968—1969 (Studia historica gandensia n° 140), Gand, 1970, 353 p.

CAMARIANO, NESTOR, *Alexandre Mavrocordato, le grand drogman — Son activité diplomatique 1673—1709*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1970, 107 p. + VIII planches.

CASA, ADRIANA DELLA, *Il dubius sermo di Plinio*, Gênes, Istituto di filologia classica e medioevale, 1969, 362 p.

CSIZMADIA ANDOR, *Az Egyetemi Oktatás Magyarszágon a Pécsi Egyetem Alapítása Után a XIV—XV. Században*, Budapest, 1968.

ČUBINAŠVILI, NIKO, *Самшвилдский Сион*, Tbilisi, Издателство « Мецниереба », 1969, 59 p. + 22 p., illustrations.

DELČEV, TOCE, *Письма и други материали*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1967.

DEVREESE, D. E., *Nog vóór de Eerste Internationale: Socialist en flamingant Franciscus « Kapneus » Bilen (1819—1881)* (Studia historica gandensia n° 111), Gand, 1968, 23 p.

DIMAKIS, JEAN, *La guerre de l'indépendance grecque vue par la presse française (Période de 1821 à 1824)*, Thessalonique, 1968.

FILIPOVIĆ, MILENKO S., *Prilozi Etnološkom Poznavanju Severoistočne Bosne*, Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1969.

FLEURY, ANDRÉ DE, *Vie de Gauzlin, Abbé de Fleury. Vita Gauzlini Abbatis Floriacensis Monasterii*, Paris, 1969.

The Foreign and Yugoslav Historiography of Macedonia and the Macedonian People, Skoplje, Institute of National History, 1970, 204 p.

FÖRSTER, KARL, *Die Bedeutung der Rheinregion für den Donauraum und des Donauraums für die Rheinregion* (Südosteuropa-Studien, 6), Munich, 1964, 27 p.

GANSHOF, F. L., *Note sur la preuve dans la procédure en cas de flagrant délit en droit franc* (Studia historica gandensia, 77, p. 9—16), Gand., 1967.

GARZYA, ANTONIO, *Scoli inediti alle epistole di Sinesio* (Extr. de « Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν » T.λ' 1960, p. 214—280), Athènes, 1960.

GARZYA, ANTONIO, *Ideali e conflitti di cultura alla fine del mondo antico* (Extr. de « Maia », N. S., fasc. IV, an. XX/Ot.—Dic. 1968, p. 301—320).

GARZYA, ANTONIO, *Varia Philologa VI* (Extr. de « Bolletino del Comitato per la preparazione dell'Edizione nazionale dei classici greci e latini », N. S., fasc. XVI, Roma, 1968, p. 77—84.

GĂZDARU, DEMETRIO, *Aventuras del latín y orígenes de las lenguas románicas.* Universidad Nacional de la Plata, Instituto de filología románica, 1970, 92 p.

Сто години българска Академия на Науките 1869—1969, I (Академици и членове-кореспонденти), Sofia, 1969, Издателство на Българската Академия на Науките, 949 p.

HALKIN, FRANÇOIS, *Bibliotheca hagiographica graeca*, T. I—III, Bruxelles, 1957 (T. I = 284 p.; T. II = 322 p.; T. III = 350 p.).

HINCK WALTER, *Von Brecht zu Handke* , Braunschweig, 1969.

Hochschulreform, Hochschulgesetzgebung, Studienreform in der Bundesrepublik Deutschland — Eine Literaturübersicht [Bearbeitet von Otto Friedrich Wiegand], Kiel, Universitätsbibliothek, 1970, 226 p.

HUNGER, HERBERT, OTTO KRESTEN, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, Teil 2, Codices Juridici — Codices Medici, Vienne, Georg Prachner Verlag, 1969, 126 p.

Ikonien Maailma, Ateneum 24.4—31.5.1970, Tukholma-Stockholm, National-museum, 1970.

Institut universitaire de hautes études internationales, Genève, Année académique 1969—1970, Genève, The Graduate Institute of International Studies, 1969—1970, 48 p.

IVANOV, VASIL,*Социалистическата Революциа и Работническата Класа в България*, Sofia, Наука и Изкуство, 1969, 261.

Komárom Megyei Múzeumok Közleményei, 1, Tata, 1968, 518 p.

KONESKI, BLAŽE, *Towards the Macedonian Renaissance (Macedonian Textbooks of the Nineteenth Century)*, Skoplje, Institut of National History, 1961, 95 p.

Konferenca Kombëtare e Studimeve Shoqërore, Nëntor, 1969, Libri, 1—5, Tirana, Shtëpia Botuese « Naim Frashëri », 1970 (1 = 197 p.; 2 = 380 p.; 3 = 332 p.; 4 = 356 p.; 5 = 273 p.)

KRIARAS, E., Ἐκδοτικὰ Σφάλματα καὶ βασικὲς ἀρχὲς γιὰ τὴν ἔκδοση νεοελληνικῶν κειμένων (Extr. de « Ἑλληνικά », T. 22, p. 163—172), Thessalonique, 1969.

KRIARAS, E., Ἐτυμολογικὰ καὶ Σημασιολογικὰ (Extr. de « Byzantina », T. 1., p. 3—22, Thessalonique, 1969).

KRIARAS, E., Ἀρχαϊστικὰ γλωσσικὰ στοιχεῖα στὸν « Ἐρωτόκριτο » ['Extr. de « Ὁ Χρυσόστομος », T. Δ', p. 255—276, Athènes, 1969).

LAET, S. J. & DESITTERE, M., *Ex voto Anatonici di Palestrina del Museo archeologico dell'Università di Gand* (Studia Historia Gandensia 115), Gand, 1969, 27.p. + 8 p. illustrs.

LAOURDAS, BASILE, Κύριλλος καὶ Μεθόδιος οἱ ἱεραπόστολοι τῶν Σλάβων, Thessalonique, 1966, 32 p.

LONGO, VINCENZO, *Aretalogie nel mondo greco I — Epigrafi e Papiri*, Gênes, Istituto di filologia classica e medioevale, 1969, 186 p.

LOSANO, MARIO G., *Sistema e struttura nel diritto*, vol. primo (*Dalle origini alla scuola storica*), Turin, G. Giappichelli-Editore, 1968, 313 p.

MANAFIS, K. A., Παρατηρήσεις εἰς τὰ «Κυπριακὰ τυπικά» Athènes, 'Ανατύπωσις ἐκ τῆς 'επιστημονικῆς 'επετηρίδος τῆς φιλοσοφικῆς Σλολῆς τοῦ πανεπιστημίου 'Αθηνῶν τοῦ ἔτους, 1969—1970, p. 155—168.

MANAFIS, K. A., 'Ανέκδοτον καραμανλιστὶ σιγίλλιον τοῦ πατριάρχου Γρηγορίου τοῦ ε' Περὶ τῆς ἐν Νεαπόλει (Νεβ-Σελιρ) Καππαδοκίας κοινοτητῆς Σχολῆς, Athènes, 'Ανάτυπον 'εκ τῶν «Μικρασιατικῶν χρονικῶν» ΙΔ' (1970), p. 226—256.

MÉREY, KLÁRA, *Adatok a Dualizmus-Kori Parasztmozgalmak Történetéhez (Somogy Megye 1896)*, Pécs, Dunántúli Tudományos Intézet Kiadványa, 1956.

MÉREY, KLÁRA, *Jobbágytelepülések a XVIII. Század Végén (Forsáselemzés)*, Budapest, Dunántúli Tudományos Gyüjtemény 99-Series Historica 56—, 1970, p. 111 — 150.

Miscellanea di storia ligure (In memoria di Giorgio Falco), Università di Genova, Istituto di paleografia e storia medioevale, Fonti e studi, XII, 1966, 446 p.

Miscellanea di studi storici, I, Gênes, Fratelli Bozzi, 1969, 442 p.

MUTAFČIEVA, VERA, NIKOLAI TODOROV, *Le passé de la Bulgarie*, Sofia, Presse, 1969, 166 p.

NAKOS, GEORGIOS P., 'Αι «Μεγάλαι Δυνάμεις» καὶ τὰ «'Εθνικὰ κτήματα» τῆς 'Ελλάδος (1821—1832), Thessalonique, 1970, 80 p.

XII Научная Конференция Государственного Этнографического Музея Эстонскои ССР- 14—16 апреля 1970 г. Тарту, Tallin, Издательство « Валгус », 1970, 28 p.

NEUMANN, GÜNTER, *Indogermanische Sprachwissenschaft 1816 und 1966*, Innsbruck, Auslieferung durch das Sprachwissenschaftliche Institut der Leopold-Franzens-Universität, 1967, 35 p.

NOBLE, DAVID W., *Historians against History. The Frontier Thesis and the National Covenant in American Historical Writing since 1830*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1965.

Origini. Preistoria e Protostoria delle civiltà antiche, III, Roma, Università degli studi di Roma, Istituto di paleontologia — Museo delle origini, 1969.

Памятники Культуры-Исследование и реставрация, 2, Moscou, Издательство Академии Наук СССР, 1960, 234 p.

PANTAZOPOULOS, N. I., 'Από τῆς «λογίας» παραδόσεως εἰς τὸν 'Αστικὸν κώδικα, Athènes, 'Εκδοτικὸν Βιβλιοπωλεῖον „Τὸ Νομικόν" Νικ. Α. Σακκούλα, 1947, 360 p.

PANTAZOPOULOS, N. I., 'Ελλήνων Συσσωματώσεις κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν, Athènes, 1958, 'Ανάτυπον 'εκ τοῦ περιοδικοῦ «Γνώσεις», 39 p.

PANTAZOPOULOS, N. I., *Community Laws and Customs of Western Macedonia under Ottoman Rule*, offprint « Balkan Studies », Thessalonique, 2, 1961, 22 p.

PANTAZOPOULOS, N. I., Βυζαντιακὸν Δίκαιον καὶ Σλάβα, 'Ανάτυπον 'Εκ τοῦ περιοδικοῦ «Μακεδονικὴ Ζωή», τεῦλος 12 ον. Μαΐος 1967, Thessalonique, 31 p.

PANTAZOPOULOS, N. I., *Church and Law in the Balkan Peninsula During the Ottoman Rule*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, n° 92, 1967, 121 p.

PAPAZOGLU, FANULA, *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba*, Sarajevo, 1969.

Plauti Asinaria cum commentario exegetico [Edidit F. Bertini], I, II, Gênes, Istituto di filologia classica e medioevale, 1968, 353 p. les deux tomes.

POKORNY, JULIUS, *Beiträge zur Indogermanistik und Keltologie*, Innsbruck, Auslieferung durch das Sprachwissenschaftliche Institut der Universität Innsbruck, 1967, 322 p.

POPOVIĆ, LJ. B., Đ. MANO-ZISI, M. VELIČKOVIĆ, B. JELIČIĆ, *Antička Bronza u Jugoslaviji — 1844—1969 —*, Belgrade, Narodni Muzej, 1969, 159 p. + 344 illustrations.

POUND, ROSCOE, *An Introduction to the Philosophy of Law*, New Haven and London, Yale University Press, 1966.

PREVENIER, W., *Du style de Noël au style de Pâques dans la chancellerie des Comtes de Hainaut et dans le « Chronicon Hanoniense » de Gislebert de Mons (1171—1205)* (Studia historica gandensia 82, p. 245—255), Gand, 1967.

PRIJATELJ, KRUNO, *Matej Ponzoni-Pončun*, Split, Izdanje Galerie Umjetnina u Splitu, Broj 22, 1970, 67 p. + illustrations.

PSOMIADES, HARRY J., *The Eastern Question : The Last Phase. A Study in Greek-Turkish Diplomacy*, Thessalonique, 1968.

ROSEN, KLAUSS, *Studien zur Darstellungskunst und Glaubwürdigkeit des Ammianus Marcellinus* (Philosophische Fakultät der Ruprecht-Karl-Universität in Heidelberg), 1968.

RÚZSÁS, LAJOS, *A Dunántúli Védelmi Vonal és a Paraszt-Polgári Fejlödés a XVI—XVII.(Században*, Budapest, 1968.

SEREMETI, DIMITRIU, G., 'Η Δικαιοσύνη ἐπὶ Καποδίστρια Α' πρώτη περίοδος *1828—1829* (Μετ ἀνεκδότων 'εγγράφων), 'Αριστοτέλειον πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης- Σπουδαστήριον ἱστορίας 'Ελληνικοῦ καὶ Ρωμα — Ι-κοῦ Δικαίου, 1959, 484 p.

SEVRUGIAN, EMANUEL, *Die gewerbliche Wirtschaft Persiens gegen Ende der Kadjarenherrschaft* (Ruprecht-Karl-Universität zu Heidelberg), 1967.

SHOUP, PAUL, *Communism and the Jugoslav National Question*, New York and London, Columbia University Press, 1968, 308 p.

SLIJEPČEVIĆ, MILOŠ D., *Samobor Selo u Gornjoi Hercegovini*, Sarajevo, 1969.

Slovar Slovenskega Knijižnega Jezika, I, A—H, Ljubljana, Izdala Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1970, LXII + 844 p.

SPAIĆ, VOJISLAV, *Teorija Autorskog Prava i Autorsko Pravo u SFRJ* (Djelaknjiga XXXV, Odjel., jenje Društvenij Nauk), Sarajevo, 1969.

TELLO, FRAY ANTONIO, *Cronica Miscelanea de la Sancta Provincia de Xalisco*, Libro Segundo, vol. 1, Gobierno del Estado de Jalisco, Universidad de Guadalajara, IJAH-INAH, 1968, 374 p.

Thesleff, Ellen (Ateneumin Taidemuseo Museojulkaisu), Helsinki, 1968, 1969 (deux catalogues).

THIRIET, FREDDY, *La condition paysanne et les problèmes de l'exploitation rurale en Romanie gréco-vénitienne* (Extr. de « Studi Veneziani », T. IX/1967, p. 35—69.)

TRIANTIS, S G., *Common Market and Economic Development*, Athènes, Center of Planning and Economic Research, 1965, 232 p.

ULKÜSAL, MÜSTECIB, *Dobruca'Daki Kirim Türklerinde Atasözleri ve Deyimler*, Ankara, 1970.

VALESE, GIULIO, *Le canzoni patriottiche del Leopardi*, Naples, Libreria editrice Ferraro, 1970, 21 p.

VARGA, ŞTEFAN, *Wesen und Funktionen des Geldes im Sozialismus* (Südosteuropa-Studien, 3), Munich, Südosteuropa-Verlagsgesellschaft M. B. H., 1962, 38 p.

VERHULST, A., *L'archéologie et l'histoire des champs au Moyen Age : Introduction à l'archéologie agraire* (Studia historica gandensia 68), Gand, 1967.

VLACHOS, THEODOROS N., *Die Geschichte der byzantinischen Stadt Melenikon*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1969, 140 p.

ZIEGLER, GERT, *Griechenland in der europäischen Wirtschaftsgemeinschaft* (Südosteuropa-Studien 4), Munich, Südosteuropa-Verlagsgesellschaft M. B. H., 1962, 110 p.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE
(IX/1971/1–4)

Etudes

Mélanges d'histoire, d'art et de philologie dédiés au XIV^{e} Congrès international d'études byzantines

150 ans depuis 1821

Relations politiques et culturelles

Histoire des langues

Sociologie contemporaine

Discussions. Notes brèves

Textes et documents

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

M. Grigoraş

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

PRINTED IN ROMANIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Pour toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) s'adresser à Întreprinderea de comerţ exterior „LIBRI", Boîte postale 134—135, BUCAREST, ROUMANIE ou bien à ses représentants à l'étranger :

ALBANIE, Ndërmarja **Shtetetrore E**, Tregëtimit Te Librit, Tirana. R.D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch-Export-und-Import**, Leninstrasse 16, Leipzig C. 1. R. F. d'ALLEMAGNE, **Kubon&Sagner** P.O. Box 68, München 34, **Reise und Verkehrsverlag**, Hönigwiesenstrasse, 25, 7 Stuttgart-Veihingen. **Zumsteins Landkartenhaus**, Liebherrstrasse, 5, 8 München 22. AUTRICHE, **Globus Buchvertrieb**, Salzgries 16, Wien I. BELGIQUE, **Du Monde Entier**, 5, Place St. Jean, Bruxelles, **Librairie Claeys-Verheughe**, 8, Volderstraat, Gand, **Maison des Langues Vivantes**, 65, Rue du Midi, Bruxelles, **Office International de Librairie**, 30, Av. Marnix, Bruxelles 5, **Vander Editeur**, 10, Munstraat, Louvain. BULGARIE, **Hemus**, Pl. Slaveikov 11-Sofia. CANADA, **Canadian Slavic Studies**, Loyola College, Montreal 262, **Librairie Lidec Inc.**, 1083 Van Home, Montreal, **Pannonia Books**, 20 Spadina Road, Toronto 4, Ontario. CHINE, **Waiwen Shudian**, P.O. Box 88, Peking. COLOMBIE, **Libreria Karl-Bucholz**, Av. Jimenez 8—40, Bogota. CUBA, **Cubartimpex**, P.O. Box 6540, La Habana. DANEMARK, **Munksgaard**, 6 Norregade, Copenhagen K. N. J. **Haases-Bogimport**, 8, Loerstraade, Copenhagen K. RÉPUBLIQUE ARABE D'ÉGYPTE, **Dar El Tahrir et Publishing**, 21 Kasr el Nil St. (Dar el Shark Bookshop), Cairo. ESPAGNE, **Libreria Bucholz**, Paseo de Recoletos, Madrid, **Libreria Cientifica General**, Preciados no.48, Madrid 13. FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa**, Postfach 10128, Helsinki 10. FRANCE, **Agence Littéraire et Artistique Parisienne**, 7, Rue Debelleyme, Paris 3-e. **Eyrolles Editeur**, 61, Boulevard Saint-Germain, Paris 5-e, **Librairie de l'enseignement technique** (Stand permanent des livres techniques et scientifiques roumains), 61, Boul. St.-Germain, Paris 5-e, **Librairie Hachette**, 25, Rue des Cévennes, Paris 5-e, **Librairie Joseph Gibert**, 26—30, Boul, Saint-Michel. Paris 6-e, **Libella**, 12, Rue Saint-Louis-en-l'Ile, Paris 4-e, **Maison du Livre Italien**, 46, Rue des Ecoles, Paris 5-e, **Office International de Documentation et Librairie**, 48, Rue Gay Lussac, Paris 5-e, **Presses Universitaires de France**, 71, Rue Soufflot, Paris 5-e. GRANDE-BRETAGNE, **Bailey Bros & Swingen Ltd.**, Warner House, 48, Upper Thames Street, London E.C. 4 City 6521. **Blackwell's Foreign Department**, Broad Street, Oxford, **Central Boks Ltd.**, 37, Grays Inn Road, London W.C. 1, **Collet's Holdings Ltd.**, Denington Estate, London Road, Wellingborough Northans, N. & **G. Foyle Ltd.**, 119—125 Charing Cross Road, London W.C.2. **Parker & Son**, 103, Walton Street, Oxford. HOLLANDE, **Antiquariat Junk**, Walderstraat 10, Lochem. **Bockhandel Pegasus**, Leidsestraat 25, Amsterdam, **Intertaal**, Van Baerlesstraat 150, Amsterdam Zuit, Meulenhoff, Beulingstraat 2, Amsterdam, C. **Swets & Zeitlinger**, Keizergracht 471—487, Amsterdam. HONGRIE, **Kultura**, Fö utca 32, Budapest 1. ISRAËL, **Haiflepac Ltd.**, 11, Arlosorov St., Haïfa. **Lepac Ltd.**, 15, Rambam St., Tel-Aviv, **Lotus Ltd.**, Achad Haam St., Tel-Aviv. ITALIE, **So. Co. Libr. ri. Export-Import**, Piazza Margana 33, Roma. JAPON, **Maruzen Ltd.**, 6 Tory Michome, Nihombashi, Tokyo. R.P.D. CORÉENNE, **Chulpanmul**. MEXIQUE, **Editorial Grijalbo S.A.**, Aparatado 28568, Mexico, 17. D.F. MONGOLIE, **Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator. NORVÈGE, **Norks Bokimport**, Postboks 3267, Oslo. POLOGNE, **Ars Polona**, Krakowskie Przedmiescie 7, Warszawa. PORTUGAL, **Libreria Bucholz**, Avenida Libertade, Lisboa. SUÈDE, **Almqvist &Wiksell**, 26, Gamla Brogatan, Stockholm K., **C. E. Fritze**, Fredgatan, Stockholm 16, **Gumperts AB**, P. O. Box 346, Göteborg I. SUISSE, **Fachbucherei**, Postfach 1420, 3001-Berna, **Herbert-Lang**, Ecke Munzgraben 2, Berna, **Librairie Payot**, 1-Rue de Bourg Ch-1002, Lausanne, **Librairie Rousseau**, 36, Rue Jean-Jacques Rousseau, Genève. **Pinkus & Co.**, Froschaugasse 7, Zurich 1. — TCHÉCOSLOVAQUIE, **Artia**, Ve Smerckach 30, Praha I. U.R.S.S., **Mejdunarodanaïa Kniga**, Moscow G—200. U.S.A. **Angelescu Book Service**, 3645, Barham Street, Detroit 24, Michigan, **American Chemical Society**, 1155, Sixteenth Street, NW Washington DC 20036, **Fam Book Service**, 69, Fifth Avenue Suite 8 F, New York 10003, N.Y., **Franklin Square-Subscription Agency**, Teaneck (New Jersey 07666), **W. S. Heinman**, 400, East 72nd Street, New York, 21, N.Y. **McGraw-Hill Book Company**, 330, West 42nd Street, New York, N.Y. 10036, **Moore-Cottrell Subscr. Agency**, North Cohocton, New York 14868, **Nicoară Travel Service**, 17432, Woodward Ave, Detroit, Michigan 48203, **Shoenhof's Foreign Books, Inc.**, 1280, Massachusetts Avenue, Cambridge, Massachusetts 02138, **Henry H. Snyder & Co. Inc.**, 440 Fourth Avenue, New York, N.Y. 10016, **Twayne Publishers, Inc.**, 31 Union Square, West New York, 3, N.Y., **Zeitein & Ver Brugge Booksellers**, 815 No. La Cienaga Blvd, Los Angeles 69, California. R.D. du VIETNAM, **Xunhasaba**, 32, Hai Ba Trung, Hanoi. YOUGOSLAVIE, **Forum**, V. Misica, 1, Novi Sad, **Jugoslovenska Knijga** Terazije, 27, Beograd, **Libertatea**, Z. Zrenjanina, 7, Pancevo, **Prosveta**, Terazije 16 I, Beograd.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

D. TUDOR, **Podurile romane de la Dunărea de Jos** (Les ponts romains au Bas-Danube), « Istorie şi civilizaţie », 1971, 211 p., 15 lei.

ŞTEFAN ŞTEFĂNESCU, **Ţara Românească de la Basarab I « Întemeietorul » pînă la Mihai Viteazul** (La Valachie depuis Basarab I^{er} « le Fondateur » jusqu'à Michel le Brave), « Istorie şi civilizaţie **1** », 1970, 176 p., 15 lei.

CONSTANTIN PORFIROGENETUL, **Carte de învăţătură pentru fiul său Romanós** (Livre d'instruction pour son fils Romain), traduit par Vasile Grecu, « Scriptores Byzantini **VII** », 1971, 123 p.

* * * **NICOLAE IORGA — Istoric al Bizanţului.** Culegere de studii (Histoire de Byzance. Recueil d'études), Ed. soignée par Eug. Stănescu, 1971, p. 251.

PETRE DIACONU, **Les Petchénègues au Bas-Danube**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », **27**, 1970, 160 p.

CONSTANTIN N. VELICHI, **La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae», **28**, 1970, 280 p.

MIRON CONSTANTINESCU et collab., **Etudes d'histoire contemporaine de la Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », **29**, 1970, 172 p.

ŞERBAN PAPACOSTEA, **Oltenia sub stăpînirea austriacă (1718—1739)** (L'Olténie sous la domination autrichienne, 1718—1739), 1971, 343 p., 22,50 lei.

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, **Academiile domneşti din Bucureşti şi Iaşi** (Les Académies princières de Bucarest et Jassy), « Biblioteca istorică **XXVIII** », 1971, 23 lei.

* * * **Relaţii româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII—XIX)** (Relations roumano-bulgares au long des siècles. XII^{e}—XIX^{e} siècles), « Studii », vol. I, 1971, 445 p., 28 lei.

VASILE MACIU, **Mouvements nationaux et sociaux roumains au XIX^{e} siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae **33** », 1971, 335 p., 13,50 lei.

* * * **Unification of the Romanian National State. The Union of Transylvania with Old Romania**, sous la rédaction du prof. Miron Constantinescu et du prof. Ştefan Pascu, « Bibliotheca Historica Romaniae. Monografii **VII** », 1971, 368 p., 30 lei.

* * * **Bibliografia istorică a României I, 1944—1969** (Bibliographie historique de la Roumanie I, 1944—1969), 1970, 388 p., 52 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, *4*, P. 655—746, BUCAREST, 1971

I. P. „Informaţia" c. 2913

43 456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X — 1972 • N° 1

Etudes byzantines

Un interprète italien de l'histoire valaque

Relations politiques roumano-ottomanes

Histoire des langues

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X — 1972 N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X 1972 N° 1

SOMMAIRE

Comptes rendus

BYZANCE ET LES BYZANTINS VUS PAR LE VÉNITIEN ANDREA DANDOLO

FR. THIRIET
(Strasbourg)

La floraison d'études critiques — toutes excellentes — sur les chroniques et les chroniqueurs vénitiens nous a conduit à rechercher dans l'une des chroniques les plus célèbres, due au doge Andrea Dandolo (1343—1354), le traitement réservé à l'histoire byzantine si profondément liée, on le sait, à l'histoire vénitienne [1].

Anonymes ou connus, tous les chroniqueurs de Venise ont donné à l'histoire romano-byzantine une importance exceptionnelle ; aucun ne l'a fait avec plus de clarté que le doge A. Dandolo. Procurateur de Saint-Marc à ving-deux ans, premier magistrat de sa cité à trente-six ans, intensément préoccupé par le sort de l'Etat, chez lui confondu avec la nécessité de rassembler les preuves documentaires du passé pour définir les tâches présentes et orienter celles de l'avenir [2], A. Dandolo a conçu la rédaction de ses chroniques comme une fonction de gouvernement.

C'est ainsi que fut annoncée aux citoyens de Venise, par le chancelier Benintendi Ravignani, la rédaction de la *Chronique longue* (5 décembre 1352) [3]. Dans ces conditions il serait vain de chercher à établir une

[1] Avant tout, le récent travail, effectué sous la direction d'Ag. Pertusi, *La storiografia veneziana fino al secolo XVI : aspetti e problemi*, Leo S. Olschki éd., Florence, 1970, 376 p. Les études de G. Cracco (*Il pensiero storico e il Comune veneziano*, p. 45—74) et d'Ant. Carile (*Aspetti della cronachistica veneziana nei secoli XIII e XIV*, p. 75—126) sont fondamentales pour toute recherche nouvelle ; mais nous avons surtout utilisé la longue enquête conduite par Girol. Arnaldi, *Andrea Dandolo doge-cronista*, p. 127—268, qui fait le point avec beaucoup de pertinence et de modération, à partir de l'édition d'Ester Pastorello.

[2] G. Arnaldi, *art. cit.*, p. 147—159 : il s'agit des recueils connus sous le nom de *Liber sextus*, *Liber albus* et *Liber blancus*.

[3] Nous adoptons ce nom pour la *Chronica per extensum descripta*, éd. E. Pastorello, *Rerum italicarum scriptores* (R.I.S.), XII/1, 1938—1958, désormais simplement citée *Chron. longue* et la page.

rigoureuse objectivité de l'auteur : il vise à magnifier sa patrie et nous verrons quelles motivations nobles il sait donner à sa politique et à ses actions les plus discutables. Mais que peut-on attendre d'un homme appartenant à une illustre maison, par surcroît descendant du magistral créateur de la puissance coloniale de Venise, par lui-même attaché à une conception assez autoritaire du pouvoir [4]?

Sans vouloir discuter à fond de cet aspect du doge *contesin* et de ses tendances marquées vers le pouvoir personnel, il nous faut noter à tout le moins ses préférences pour le principat qui nous paraissent expliquer, en effet, sa conception de l'histoire et, singulièrement, de l'histoire byzantine. Dans la *Chronique brève*, rédigée pour l'essentiel avant son dogat, A. Dandolo insiste sur l'importance du gouvernement d'un seul. Ainsi lors de la création de la magistrature dogale, il a soin de relever successivement : l'accord unanime des grands et du peuple, puis la relation entre cette création et la volonté divine, l'importance du pouvoir d'*un seul* (.. *caput unum et quod princeps unus esset*...) et, finalement, l'honneur et l'efficacité qui découlent de ce mode de pouvoir (... *honorabilius esse a duce regi quam a tribunis*...)[5]. Dans la *Chronique longue*, les faits sont présentés avec moins de vigueur, mais sous un aspect plus juridique et militaire, en somme pour des raisons de défense nationale [6]. De toute façon la répétition de termes tels que « praesse », « gubernare », « inthronizari », « in throno cum insignis ducalibus posuerunt » ou, encore, les adverbes « concorditer », « equaliter » et « salubriter » manifestent très clairement les circonstances de l'événement, l'importance qui lui est conférée et les préférences de l'auteur. Et il est évident que le doge Andrea Dandolo, aux prises avec les difficultés que lui causaient les litiges accrus avec Gênes, l'éternel problème dalmate et la grande épidémie de

---

[4] Ant. Carile, *La storiografia*, *op. cit.*, p. 103, où se trouvent justement rappelées les expressions du chroniqueur Enrico Dandolo, au reste parent et presque contemporain du doge Andrea : « Andrea Dandulo dicto contesin, facto fu doxe et per tuti confermado, *homo nobelissimo de la caxa de meser Hendrigo Dandulo predicto*... ».

[5] *Chronica brevis*, éd. Pastorello, *cit.*, p. 353 : « maiores universi et populi multitudo, acceptantes id *quod Dominus ore prophetico populo suo promisit, videlicet quod daret sibi caput unum*, et *quod princeps unus esset in medio eorum*, edicto generali citati, in Civitate nova se unanimiter reduxerunt, *statuentes honorabilius esse a duce regi quam a tribunis*; *quod decretum usque nunc extitit observatum*... ».

[6] *Chron. longue*, éd. Pastorello, *cit.*, liv. VII p. 106 : « Cum itaque tribuni insularum de prioritate discertantes sibi ad invicem deferre non vellent, *Longobardi absque resistencia eorum fines pluries invaserunt*, qua de re *unanimiter decreverunt ducem sibi preesse*... Hiis enim *salubriter* ordinatis, Christi nomine invocato, hunc civem heraclianum, sapientia deditum et nobilitate perspicuum, *concorditer* ducem constituerunt, et de regimine ducatus juste et equaliter exercendo ei sacramentum prestiterunt, et *in throno cum insignis ducalibus* posuerunt ». Il s'agit du premier doge Pauluccio Anafesto (697—717). Sur tout ceci R. Cessi, *Le origini del ducato veneziano*, in *Venezia ducale*, I, 1927, p. 39—42.

peste, éprouva maintes fois le désir de gouverner sans trop se soucier des Conseils et en abaissant les nobles [7].

En tout cas, en ordonnant ses Chroniques selon les règnes des doges, A. Dandolo tendait bien à faire des doges « i protagonisti indiscussi della storia lagunare », pour reprendre l'expression de G. Cracco [8].

Il ne faut donc pas s'étonner que le doge-chroniqueur ait privilégié les actions des empereurs de la Nouvelle Rome après ceux de l'Ancienne. La très large part qu'il accorde à l'histoire byzantine est donc avant tout attribuée aux *basileis*, considérés assez justement comme les responsables de la politique romano-byzantine. De ce fait, la mission impériale se trouve toujours exaltée, même lorsque la personnalité des empereurs ou leur attitude à l'égard des Vénitiens suscitent chez l'auteur le plus vif courroux. A cet égard le XII^e^ siècle et, particulièrement, le règne de Manuel I^er^ Comnène (1143—1180) constituent un tournant. La raison essentielle de ce changement est moins due aux mauvais traitements que le basileus imposa aux marchands vénitiens qu'à la situation religieuse : en effet, ce n'est que vers 1145—1150 que le doge-chroniqueur met en relief l'opposition entre les schismatiques grecs et les Vénitiens fidèles à l'Eglise romaine et magnifiques exécuteurs de ses décisions. Il importe de souligner ce trait majeur qui, chez A. Dandolo, sert d'explication aux entreprises postérieures en Romanie byzantine, où Venise est censée accomplir une mission surtout spirituelle, dictée par l'infidélité des Grecs et de leurs chefs. Nous allons examiner tout cela en détail, en prenant comme pivot de notre exposé le milieu du XII^e^ siècle, dont nous venons de relever l'importance.

★

La *Chronique longue* consacre à l'empereur Constantin un exposé assez développé où, après la série des souverains persécuteurs des chrétiens, le héros universel, le chef authentique, le *princeps in re publica*, très soucieux d'organiser l'Eglise tout en lui laissant sa pleine autonomie, brille de tous les feux. Suivons bien le récit. Rien de très neuf dans le rapport de la fameuse vision et de la victoire au pont Milvius mais, rapidement, le doge historien montre l'attachement de Constantin à la

---

[7] Ant. Carile, *La cronachistica...*, *op. cit.*, p. 97—98, cite un passage du codex Correr 1499, f. 29, où, après avoir mis en relief le caractère versatile du doge Andrea Dandolo, le texte oppose son action à celle des prédécesseurs et ajoute : ... « ché tuto lo dilecto e plaser ch'ello à abudo e ch'ell'à al presente, si è stado et è da abassare li soy grandi et nobelli çidadini... per la qual cossa da tuti li nobelli çeneralmente el vien mal voiudo et volontiera ello mostraria s'elli podesse ».

[8] G. Cracco, *Società e stato nel medioevo veneziano*, Florence, 1967, p. 399—405. Peut-être, toutefois, G. Cracco a-t-il trop accentué les tendances du doge au pouvoir personnel ; v., à ce sujet, les réserves apportées par G. Arnaldi, *A. Dandolo doge-cronista*, *op. cit.*, p. 189—193 et, surtout, la note 1 p. 189. Dans le cadre de cette communication, nous ne saurions reprendre la discussion sur ce point et encore moins trancher.

religion et à la primauté du siège romain : dans une lettre envoyée à tous les évêques, Constantin paraît bien abandonner au pape Sylvestre la ville de Rome, l'Italie et même les régions occidentales. Il annonce son intention de faire édifier en Thrace une ville portant son nom et d'y établir le siège de sa puissance impériale parce que, dit-il, « là où l'empereur céleste a constitué le principat des prêtres et de la religion chrétienne, il ne semble pas juste que l'empereur terrestre dispose de l'autorité »[9].

Continuant ce portrait et liant de façon hardie, en somme, l'histoire universelle à l'histoire vénitienne à travers les perspectives chrétiennes, A. Dandolo prend soin d'évoquer le futur transfert à Venise des restes du soldat Théodore, tué sur ordre de l'impie Licinius[10], puis revient sur le prince *christianissimus* et sur la fondation de Constantinople, véritable Rome nouvelle, puisque tous les sénateurs et les patriciens y furent transférés avec leurs familles[11]. Détail important : A. Dandolo met à nouveau en relief la volonté constantinienne de faire de Byzance le siège du pouvoir laïque et civil et de donner à l'Eglise une large indépendance[12]. Ainsi, dès le commencement, se profile clairement une explication de l'histoire : le prince par excellence que fut Constantin n'a pas voulu dominer l'Eglise, à laquelle il a garanti, en quelque sorte, la paisible autorité sur Rome, l'Italie et l'Occident tout entier.

Le conflit des Images constitue une autre occasion d'insister sur le détachement progressif des Italiens à l'égard de l'Empire romano-byzantin que très vite, et le fait est significatif, le doge A. Dandolo appelle Empire grec. Relevons simplement les épisodes les plus saillants dans la *Chronique longue*. Après la première escarmouche, en 713—715, le conflit se durcit avec Léon l'Isaurien et le doge-historien veille à montrer la parfaite conduite des Vénitiens, leur zèle religieux et leur fidélité à l'Eglise romaine après que le pape Grégoire II (715—731) eut excommunié l'empereur Léon : « . . . les armées de Ravenne et de Venise, d'une foi ardente, résistèrent (aux décrets impériaux) et auraient choisi un autre empereur si le pape ne l'avait interdit »[13]. Peu après, le basileus Constantin Copro-

---

[9] *Chron. longue*, p. 32, lig. 28—34 : «. . . Urbis itaque romane et omnis Ytalie, seu occidentalium regionum provincias, patri nostro Silvestro (Sylvestre I[er], pape de 314 à 325), ejusque successoribus decrevimus disponendi. Unde *prospeximus in Tracie provincia nomini nostro civitatem edificari, et illic imperium nostrum constitui. . .* ».

[10] *Ibid.*, p. 33, lig. 3—7.

[11] *Ibid.*, p. 33, lig. 13—15 : « Constantinus nunc in Tracia, *Biçancii urbem amplians, suo nomine Constantinopolim apelavit*, et transtulit illo omnes pene nobiles romanos et ordines senatorum, cum uxore et liberis. . . ».

[12] A l'occasion du concile tenu à Nicée, l'empereur déclare aux prêtres : « . . . Deus dedit vobis potestatem de nobis judicandi ; *vos autem non potestis ab hominibus judicari. . .* » (*Chron. longue*, p. 33, lig. 18—21). Aussitôt nouvelle allusion au transfert à Venise, sous le doge Vitale Michiel, des restes du bienheureux Nicolas de Myre (lig. 25—27).

[13] *Chron. longue*, p. 113 : « *Dux autem, cum Venetis zelo fidei accensi* (lig. 9). . . ; *exercitus Ravenne et Veneciarum, fervore fidei, unanimiter resisterunt, elegissentque alium imperatorem nisi pontifex prohibuisset* ».

nyme est vilipendé, tandis que le martyr Paul, mis à mort pour avoir résisté au décret interdisant le culte des Images, est loué ; détail important, le corps du martyr est mis en lieu sûr et, sous le doge Pietro Ziani, est ramené à Venise [14]. Sans insister sur ces épisodes, observons que leur récit est conduit en vue de montrer l'ascension des Francs carolingiens et, pour ainsi dire, la légitimité de ce destin ; notons, par exemple, ce raccourci : « ... le roi (Pépin) des Francs accroissant sa puissance, alors que l'*Empire des Grecs* décroît.. .»[15]. Charlemagne est présenté très tôt comme un souverain particulièrement attaché à défendre l'Eglise et, de ce fait, digne de l'empire [16].

Certes, le récit consacré à Charlemagne et au sort des Vénitiens ainsi placés à la frontière de deux Empires n'est pas facile à analyser ; le doge-chroniqueur n'est pas à l'aise, et cela se sent parfaitement. Cependant, deux faits s'imposent. Avant tout, Charlemagne *méritait* la couronne impériale, à la fois par ses vertus personnelles et parce que les Italiens déjà détachés de l'Empire *grec* par les édits iconoclastes, ne veulent plus de basileus et, moins encore, de basilissa ; ils acclament donc l'acte du pape Léon III et le couronnement de Charlemagne, de même qu'ils reconnaissent Pépin comme roi d'Italie [17]. Mais, si les Italiens ratifient avec enthousiasme, les Vénitiens sont beaucoup plus réticents et c'est l'autre fait que révèle la lecture de la *Chronique longue*, au reste tributaire des écrits antérieurs [18]. Ainsi on sent fort bien la répugnance du doge-historien à admettre une conquête étrangère, en l'espèce celle conduite par le roi Pépin ; le maintien de la domination byzantine n'est pas davantage souhaité, il est vrai. Mais rien n'est établi avec netteté : contradictoirement avec les intentions générales, A. Dandolo ne peut dissimuler un relatif attachement à Byzance, par exemple à propos de l'Istrie [19], ou, un peu plus tard, au moment de la grande offensive de Pépin [20]. L'accord entre Charlemagne et Nicéphore est enregistré avec satisfaction ; de même, conformément à la tradition vénitienne, l'importance de Constantinople est toujours mise en lumière, ne serait-ce que pour rapporter les fréquents voyages de Vénitiens vers cette ville, où les doges, les patriarches et leurs

---

[14] *Ibid.*, p. 116, lig. 19—21 et lig. 32—33, p. 117 lig. 1—2.

[15] *Ibid.*, p. 119, lig. 7 : *Crescente Francorum rege et decrescente Grecorum imperio..*

[16] *Ibid.*, p. 121, lig. 12 : le pape Adrien vient naturellement demander le secours du roi Charles *ad tuendas res ecclesie...* ; surtout toute la p. 122 que le doge consacre à une croisade que Charlemagne aurait menée en Terre sainte afin d'y restaurer le pouvoir des chrétiens et de l'Eglise. L'épisode est bien construit pour exalter le souverain, nouveau Constantin.

[17] *Chron. longue*, p. 125, lig. 5—9 : ... *Romani, qui ab imperatore constantinopolitano jam diu animo desierant, nunc, accepta occasionis opportunitate, quia mulier eis imperaret... imperatorias laudes Karolo acclamant...* ; *Pipinum vero filium ejus regem Italie ordinatum conlaudant.*

[18] Et, notamment, de l'*Historia satyrica* écrite par le religieux franciscain Paolino. Outre l'introduction due à E. Pastorello, v. le récent art. cité de G. Arnaldi, *A. Dandolo...*, p. 179—185 et *passim*.

[19] *Chron. longue*, p. 129, lig. 9—17.

[20] *Ibid.*, p. 131—132, et la note 2 p. 132 (pour la chronologie).

parents séjournent souvent, en grande partie pour s'y former [21]. Il n'est pas utile de rappeler ici les titres attribués à ces Vénitiens par les basileis (hypatos, protospathaire surtout), mais il semble important d'évoquer ce passage de la *Chronique longue* où l'auteur, racontant le voyage de Pietro Partecipazio, fils du doge Orso, à Constantinople et sa capture, au retour, par le Croate Miroslav, montre assez bien que les Vénitiens, aux yeux des Slaves, étaient des Byzantins, en tout cas leurs fidèles alliés [22].

Ainsi, malgré le conflit causé par la politique religieuse des Isauriens, les relations avec Byzance et la vive admiration témoignée envers les Francs et Charlemagne, dont la légitimité est parfaitement reconnue, les relations avec l'Empire byzantin demeurent privilégiées. La part faite à l'histoire byzantine et aux empereurs des Grecs (*imperatores Grecorum*) témoigne de l'importance de ces liens, toujours solides comme le prouvent la politique des Orseoli, l'établissement de la souveraineté vénitienne sur la Dalmatie « cum permissione Basilii et Constantini imperatorum » [23], enfin les combats menés en commun contre les Normands à la fin du XI^e siècle. Sans insister sur tous ces points, parfaitement connus et que Dandolo traite conformément à la tradition historiographique de sa patrie, mieux vaut en venir au tournant du milieu du XII^e siècle. Alors seulement, l'image des empereurs grecs se ternit définitivement [24].

★

D'emblée le doge-chroniqueur met en valeur la raison profonde du changement d'attitude, selon lui le schisme de l'Eglise grecque. En effet, quand, à la suite de l'offensive de Roger II, l'empereur Manuel réclame l'appui de la flotte vénitienne, le doge Pietro Polani (1130—1148) se déclare prêt à le fournir immédiatement mais, *fervore fidei*, le patriarche Enrico Dandolo s'y oppose avec énergie, affirmant qu'il est impensable de porter secours à des schismatiques contre des fidèles de la foi romaine [25]. Le doge, irrité, fait exiler le patriarche avec toute sa famille ; par surcroît il fait abattre la maison de San Lucà. Peu importe que la véritable raison soit ailleurs, comme le soutint H. Simonsfeld [26] ; ce qui compte, c'est le relief particulier donné à la figure de l'ancêtre Enrico I^{er} le patriarche [27], et c'est aussi la préoccupation religieuse constamment affirmée. C'est

---

[21] *Ibid.*, p. 142, lig. 4—13 (Giustiniano Partecipazio à CP., où il reçoit le titre de *hypatos*), et *passim*.

[22] *Ibid.*, p. 168, lig. 15—20 : *Hic* (= Ursus Particiacus)... *mox ut effectus est dux, filium suum Petrum CPlim destinavit, qui cum honore susceptus ex imperiali munificentia prothospatharius factus... repatriare disposuit et, in itinere, fraude Michaelis* (Miroslav?) *Sclavorum ducis circa fines Chroatorum captus et bonis omnibus spoliatus est...*

[23] *Chron. longue*, p. 196—7. Il s'agit de Basile II et de Constantin VIII.

[24] *Ibid.*, p. 217, où Alexis I^{er} Comnène est montré *cautelose agens* ; aussi p. 231, lig. 35, où Jean Comnène est attaqué en raison de son hostilité à l'égard des Vénitiens.

[25] *Ibid.*, p. 242, lig. 21—29 : « ...Henricus Dandulo patriarcha, fervore fidei, asseruit scismaticis contra fideles ecclesie non fore sucurendum ».

[26] *Ibid.*, p. 242, note 2 et la discussion.

[27] Pour le distinguer d'Enrico II le doge (1192—1205).

ainsi que, dans le même esprit, le doge Vitale Michiel (1156—1172) entend ne plus aider du tout le basileus Manuel ni les Byzantins contre les Normands, dont l'orthodoxie religieuse est inattaquable ; et l'historien dit bien que le doge Michiel agit ainsi « maxime intuitu ecclesie » [28]. Les quelque vingt-cinq ans qui séparent la révolte *juste* du patriarche Enrico Dandolo, soucieux d'orthodoxie romaine, des graves mesures prises par le basileus Manuel Comnène à l'encontre des Vénitiens établis dans l'Empire byzantin suffisent à transformer ce qui était une coexistence relativement harmonieuse en hostilité très acérée.

La scélératesse des Grecs, mise en relief par des termes tels que *dolo et astucia Grecorum* ou, plus précis, *odium imperatoris Manuelis erga Venetos*, gagne sans cesse en perfidie et en mauvaise foi. Il est vrai que ces Vénitiens, modifiant leur politique, concluent la paix avec le roi normand Guillaume et refusent définitivement de défendre ce que l'on désigne maintenant du nom de *Romania* [29]. A. Dandolo prend soin de faire retomber sur Manuel toute la responsabilité de la rupture : alors que le doge, méfiant, avait interdit aux marchands vénitiens de trafiquer en Romanie, le basileus Manuel multiplie les bonnes paroles et les apaisements pour les faire revenir. Il y réussit parfaitement, tant les Vénitiens considéraient la Romanie comme leur domaine propre et une source de profits magnifiques [30]. Les noirs desseins de Manuel sont rigoureusement dissimulés : aux envoyés vénitiens Sebastiano Ziani et Orio Mastropiero, un moment gagnés par le soupçon, Manuel affirme qu'il n'a rien tramé [31]. Or, le 12 mars 1171, tous les Vénitiens établis dans l'Empire sont jetés en prison, tandis que leurs navires et leurs biens sont saisis. Le premier réflexe vénitien est la surprise : on cherche surtout à obtenir des explications et à faire libérer les prisonniers, tant l'affaire paraît inédite et monstrueuse. Par la suite, rapportant les opérations de représailles, le doge-chroniqueur tient à disculper entièrement ses compatriotes en noircissant toujours davantage le basileus.

Avec une flotte de cent-vingt vaisseaux, le doge Vitale Michiel met le siège devant Nègrepont, dont le commandant grec, stupéfait par la puissance navale vénitienne, conseille au doge d'adresser au basileus une ambassade qui, sans aucun doute, obtiendra pleine satisfaction. Le doge

[28] *Ibid.*, p. 249, lig. 6—12 (vers 1166).

[29] Les premières mentions apparaissent, en effet, au douzième siècle, ainsi *Chron. longue*, p. 243, lig. 4.

[30] *Ibid.*, p. 250 lig. 18—27 : je relève ce passage très révélateur : *qui* (= les Vénitiens), *lucri avidi et loca imperii propria habitacula reputantes, cum innumerosis navigiis, hominibus et mercibus honeratis, ad varia loca Grecorum perexerunt...*

[31] *Ibid.*, p. 250, lig. 24—27 : informés du *doloso proposito* de Manuel, les légats vénitiens se rendent auprès de lui ; mais le basileus, alors qu'il a donné tous les ordres scélérats, *ait erga eos nil mali cogitasse*. V. sur tous ces faits, G. Brătianu, *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e^ siècle*, Paris, 1929, p. 67—68, et F. Thiriet, *La Romanie vénitienne au Moyen Age*, Paris, 1959, p. 51—53.

suit cet avis, mais les délégués n'obtiennent rien de Manuel, qui s'ingénie à faire traîner les négociations, tandis que la peste décime les rangs vénitiens dans l'île de Chio. C'est toujours la haine furieuse qui inspire le basileus [32]. Il ne redoute même pas de molester les ambassadeurs, notamment Enrico Dandolo, futur doge et ancêtre du narrateur, partiellement aveuglé [33]. Tout accord avec le basileus se révélant impossible, il faut bien en venir à conclure avec Guillaume de Sicile. C'est à dessein que j'utilise cette formule, car le chroniqueur dispose les éléments du récit de manière à montrer que la perfidie impériale rendait inéluctable un traité décisif avec les Normands, au reste très désireux de le conclure [34]. La suite est bien connue; bien que le basileus Andronic Comnène ait restauré les droits des Vénitiens, ceux-ci ne se sentent plus en sécurité car il est devenu impossible de s'entendre avec ces gens-là ! C'est la déloyauté d'Isaac l'Ange, c'est la turpitude encore plus effroyable de son frère Alexis III, brave combattant mais caractère dépravé [35], lui aussi fort mal disposé envers les Vénitiens. Surtout il paraît impossible d'oublier le crime de 1171 et de comprendre l'attitude religieuse des Grecs.

Tout est donc préparé pour mettre en valeur les hautes actions du grand ancêtre Enrico II Dandolo, auquel est consacré le troisième chapitre du livre X [36]. Dès le titre, ses actions sont proclamées triomphales ; il restaure la monnaie en ordonnant la frappe des gros deniers ; bien que très âgé, il conserve une volonté intraitable et c'est avec enthousiasme qu'il répond aux seigneurs français désireux de reprendre Jérusalem : il s'engage à fournir les navires nécessaires au saint passage et à les aider sans relâche pendant toute une année. Et, pour mieux signaler l'ardeur religieuse du vieillard, son descendant écrit : le doge s'engagea *à exécuter cela personnellement*. Pour faciliter l'exécution de ce dessein, le doge fait reconnaître par le Conseil sa pieuse intention et il fait décider que son

---

[32] *Chron. longue*, p. 260 lig. 10 : *Emmanuel, erga Venetos furore accensus*...

[33] *Ibid.*, lig. 11—13 : le crime est présenté comme le résultat des sentiments haineux du basileus qui, courroucé de la résistance trop fière d'Enrico Dandolo, le fait supplicier « ... vissu *aliqualiter* obtetenebratus est ». Mais la blessure dut être légère puisque le futur doge put la cacher et rentrer à Venise.

[34] *Ibid.*, p. 262, lig. 19—22 : *Rex Vilielmus ducis nuncios alacriter videns, fedus cum eis usque ad XX annos et plus... composuit*...

[35] *Ibid.*, p. 274, lig. 29—30 : *Erat enim* (= Alexis III) *in armis strenuus sed animo iniquus*..., d'où son crime au dépens de son frère.

[36] *Ibid.*, p. 272—281, sous le titre *De Henrico Dandulo duce et triunphalibus gestis in suo ducatu*. La formulation est habile, les actions d'éclat se rapportant plus au règne qu'à la personne même du doge; cependant, comme il l'avait fait pour Enrico I, le patriarche, Andrea Dandolo entend manifester le rôle éclatant de son ancêtre, en particulier son souci de la religion et de l'Eglise qui l'a guidé dans l'entreprise contre l'Empire byzantin. De toute façon, les chroniques d'Andrea Dandolo constituent une source excellente sur toute cette période, malgré la partialité inévitable de l'auteur.

fils Ranieri gouvernera en son absence [37]. Ainsi se trouvent mis en évidence trois points : le caractère intrépide d'Enrico Dandolo, son zèle religieux, son ascendant sur ses compatriotes qui, de fait, lui reconnaissent une grande autorité et ne lui mesurent pas le pouvoir.

Tout le récit des faits de 1202—1204 obéit aux mêmes soucis. Lorsque le jeune Alexis, fils d'Isaac (= Alexis IV), vient à Venise, le doge soutient sa requête pour deux raisons : d'abord parce que le prince byzantin promet le dédommagement intégral pour les dommages causés aux Vénitiens par Manuel Comnène et, plus encore, parce qu'il s'engage à rétablir l'unité chrétienne par la réunion des Eglises [38]. Cette présentation des événements est assez typique de l'historiographie vénitienne; on la retrouve chez Martino da Canal qui, lui aussi, justifie par des exigences religieuses l'entreprise de 1204 [39]. Toutefois, Andrea Dandolo va beaucoup plus loin : étant donné le crime des Grecs et de leurs chefs, égarés dans leur foi, la punition devait se produire, parce que Dieu l'exigeait ; de plus, c'était la volonté divine que le châtiment s'accomplit par la main de celui qui aurait dû être aveuglé sur l'ordre d'un empereur mécréant et inique [40].

Comme on le saisit parfaitement, le souci religieux est constant. Il s'agit d'exalter l'Eglise romaine et de célébrer ceux qui la servent fidèlement, donc avant tous les autres, les Vénitiens et leurs doges. Il faut combattre pour la foi véritable et contre les schismatiques grecs : à cet égard, il est intéressant de noter certaines expressions que le doge-historien utilise plus souvent au treizième siècle. Ainsi l'*imperator constantinopolitanus* opposé à l'*imperator Grecorum*, le premier seul étant légitime [41]. A relever également la farouche et féroce hostilité de ces mêmes Grecs [42], le fait qu'ils visent toujours à profiter des mésententes qui, parfois, divisent les Latins [43]. Après la reconquête de Michel VIII Paléologue, un arrange-

---

[37] *Chron. longue*, p. 276, lig. 13—21, notamment ce passage : *Dux, licet senex corpore, animo tamen magnanimus, ad exequendum hoc personaliter, se obtulit, et ejus pia disposicio a concione laudatur*; *et decernitur ut, eo absente, vir inclitus Raynerius Dandulo, ejus natus, patris vicem...*

[38] *Ibid.*, p. 277, lig. 21 : ... *ecclesiam etiam constantinopolitanam romane ecclesie subiciendo unire...*

[39] Martino da Canal, *Les estoires de Venise*, éd. Archivio Storico Italiano, 8 (1845), p. 326 (XLII) et p. 338 (LIV).

[40] *Chron. longue*, p. 279, lig. 17—25, surtout : *Nunc etiam Emanuelis sceleste scelus in Venetos perpetratum, per eum maxime qui, dum legationis fungeretur officio, cecum facere concupivit, auctore Deo, digne ulcionis pena punitum est.* Plus avant (lig. 36), le doge est célébré « ut tanti triumphi memoria recolatur et posteris prodest ad exemplum »; c'est pourquoi on lui décerne le titre de « Dominateur du Quart-et-Demi de l'Empire de Romanie ». V. F. Thiriet, *La Romanie...*, *op. cit.*, p. 74—80.

[41] *Passim* in *Chron. longue*, par exemple p. 320 : « Eodem anno (= 1258) Theodorus qui *pro imperatore Grecorum* se gerebat... ».

[42] *Ibid.*, p. 292 : *Greci, in rebellione pertinaces...* ; aussi p. 304, à propos de la fondation de La Canée, la *ferocitas Grecorum* est soulignée.

[43] Le pape Alexandre IV (1254—64) s'efforce d'apaiser le conflit entre Venise et Guillaume de Villehardouin « ne Greci in imperio Romanie *contra catholicos* potentiores efficerentur... ». V. *Romanie vénit.*, p. 101—102.

ment doit intervenir mais il est pénible à appliquer et Andrea Dandolo montre à quel point Venise entend réserver tous ses droits sur la Romanie, ainsi au moment où le basileus tente, au Concile de Lyon (1274), de rétablir l'union des Eglises. Alors, et la réserve est significative, les délégués vénitiens à ce Concile protestent contre cette réconciliation, au nom des droits que la Commune de Venise conserve en Romanie [44]. Encore dans la *Chronique brève*, le doge-historien s'attache à manifester le zèle religieux des Vénitiens et de sa propre famille : le doge Francesco Dandolo (1329—1339) adhère avec foi à la ligue antiturque constituée sous l'égide du pape Jean XXII. C'est la fameuse *Unio* réunie pour établir la *maxima securitas christicolis in Romanie partibus* [45].

★

Nous arrêterons là nos citations et nos analyses. Elles suffisent, pensons-nous, à éclairer les motivations du doge et les préoccupations de l'historien. La grandeur de Venise repose sur son attachement à la foi catholique romaine ; elle s'exprime avec plus de force quand le magistrat suprême guide réellement la cité. Ce fut le cas avec le prestigieux ancêtre Enrico II, créateur de la puissance coloniale vénitienne, et digne continuateur du premier Enrico, prêtre obstinément attaché à défendre la foi romaine. Ces deux Dandolo ont montré la voie salutaire : arracher à des souverains schismatiques et corrompus l'Empire reçu de Constantin, ce prince très chrétien et si respectueux de l'Eglise romaine dont les meilleurs doges sont les vrais successeurs. C'est pourquoi le doge-chroniqueur relève avec un soin extrême tous les transferts de reliques à Venise et, bien entendu, effectués à l'initiative des Vénitiens. Le souci documentaire est attesté par une double mention : dans la plupart des cas, l'origine de la relique est signalée en son temps, ainsi pour le morceau de la Croix découvert par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, ou pour le supplice et la mort du martyr Théodore ; quelquefois est alors annoncé que ces reliques seront transportées à Venise. De toute façon le moment de la translation à Venise est toujours indiqué avec précision [46].

Ce doge lettré et excellent juriste a donc conçu son œuvre historique comme une justification de l'action vénitienne, fondée sur le zèle religieux

---

[44] *Chron. longue*, p. 320—321 : *ibi ambaxatores veneti, pro conservatione suorum jurium in imperio Romanie, quia de reconciliatione Grecorum mentio agebatur, publice protestati sunt..*

[45] *Chron. brève*, éd. R.I.S., p. 372, lig. 8—11 : « Iste dux, *zelo fidei catholice*... ligam contra Turchos et unionem composuit, qua durente *securitas maxima christicolis in Romanie partibus residentibus*, et damna Turchis data fuerunt... »

[46] *Chron. longue*, p. 280, lig. 7—11, et p. 308, lig. 30—34 : *Hoc anno* (= 1257), *Iacobus Dauro... Mesembriam urbem cepit et de ecclesia sancte Sophie corpus sancti Theodori martiris qui, jussu Licinii augusti decolatus est, astulit, quod Marcus Dauro postea Veneciam deferens, in ecclesia sancti Salvatoris, plebe sua, colocavit.*

et le respect du droit international. En face de l'Empire grec Venise représente la bonne conscience et la politique droite. Elle seule est qualifiée pour continuer l'œuvre impériale en Orient. N'était-ce pas le moment où, affirmaient certains bailes vénitiens de Constantinople, le plus grand nombre des Byzantins souhaitaient que s'établît l'autorité de Venise, peut-être capable de briser l'offensive turque? Les derniers mois de l'existence d'Andrea Dandolo (juin—septembre 1354) sont remplis par ces avertissements et par ces appels [47]. Qui peut dire que le doge n'a jamais songé à répondre et à restaurer pleinement l'œuvre construite par son aïeul Enrico?

[47] F. Thiriet, *Romanie vénit.*, *op. cit.*, p. 171—172. Il importe de rappeler au moins cette lettre du baile Matteo Venier, le 6 août 1354 : *la condition di questo imperio... non porra pezorar...* ; à nouveau, le 16 mars 1355 :... *la universitade de lor* (= les Byzantins) *voria la signoria di i latini, fazando in prima mention de la segnioria et comun nostro, si la podesse aver* (d'après les *Lettere dei Rettori*, aux Archives de Venise).

ПСЕЛЛ В ОТНОШЕНИЯХ С СОВРЕМЕННИКАМИ

(Пселл и фемные судьи)

Я. ЛЮБАРСКИЙ

Ленинград

В XI в. судья (κριτής, δικαστής, πραίτωρ) — фактический правитель византийской фемы, глава аппарата провинциального управления [1].

Основной источник для восстановления картины фемного управления и роли судей этого времени — письма Михаила Пселла. Однако многочисленные послания писателя к провинциальным судьям не систематизированы, не датированы, а нередко и не атрибуированы. Это, естественно, затрудняет их использование в качестве исторического источника. Попытка систематизации писем Пселла к правителям фем — первая задача настоящей статьи. Вторая ее задача — привлечь внимание к тому материалу писем, который характеризует личность как их получателей, так и самого отправителя.

Письма к κριταί — самая обширная и « массовая » часть эпистолярного наследия писателя. Составление посланий подобного типа было, видимо, почти ежедневным занятием Пселла. Среди названных в леммах адресатов — судьи фем и областей [2], расположенных в разных концах

---

[1] См H. Glycatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IXe—XIe siècles*, Paris, 1960, p. 69 sq.; ср. Г. Литаврин, *Болгария и Византия в XI—XII вв.* М., 1960, с. 295, 303—304. Мы не касаемся здесь непростого вопроса о возможной разграничении функций стратига и судьи.

[2] Приводим перечень этих фем и областей: Оптиматы, Опсикий, Вукеларии, Пафлагония, Фракисий, Анатолик, Харсиан, Армениак, Кивириоты, Каппадокия, Эгей, Фракия и Македония, Эллада и Пелопоннес, Другувит, Волеро, Авидос. Последние три вряд ли являлись самостоятельными фемами. Во многих случаях Пселл состоял в переписке не с одним, а с несколькими правителями, сменявшими друг друга в феме. Таким образом, круг знакомств философа среди провинциальных судей весьма обширен.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 1, p. 17—32, BUCAREST, 1972

Византийской империи. Если в отношении значительности содержания и художественной обработанности они уступают остальным письмам, то превосходят их как источник благодаря своей массовости и обыденности. С функциями фемного судьи Пселл был знаком не понаслышке. В одном из поздних писем уже немолодой Пселл с умилением вспоминает, как он, « только выйдя из юношеского возраста »[3], еще безусый, по пути в Месопотамию проезжал через Филадельфию — город, где он позже исполнял судейские функции. Из этих слов можно заключить, что Пселл какое-то время был судьей Фракисийской фемы[4]. Интересно, что должность судьи Фракисия — не единственный пост, который Пселл занимал в провинции. По достаточно ясному свидетельству, Пселл какое-то время был также судьей Вукеллариев[5].

Пселл мог жить в провинции между 1037 г. (время окончания курса наук) и 1041 г. (в этом году он уже находился в Константинополе на должности императорского секретаря — Chron., I, p. 103).[6] В какой последовательности он исполнял свои судейские функции, остается неизвестным. Будущий писатель не испытывал никакого восторга от своей должности. К этому периоду относится письмо бывшему соученику, содержащее горькие жалобы на свою долю и описание испорченности нравов местных жителей, чьи споры должен был разбирать молодой судья (II, p. 11).

Обратимся непосредственно к письмам Пселла, направленным фемным судьям, распределим их по адресатам[7] и, если это окажется возможным, попытаемся датировать.

---

[3] Цитируем и переводим по изданию Сафы (ἄρτι ἀφήβης γενόμενος — V, ep. 180, с. 459.19). Считаем однако необходимым ἀφήβης изменить на ἔφηβος (т.е.« только войдя в юношеский возраст »), ведь Пселл далее сообщает, что у него еще не растет борода. В настоящей статье приняты следующие сокращения для изданий писем Пселла II = *Michelis Pselli scripta minora*, ed. E. Kurtz, F. Drexl, II, Milano, 1941. V = Bibliotheca graeca medii aevi, ed. C. Sathas, V, Paris, 1876).

[4] Филадельфия входила в состав фракисийской фемы и была местопребыванием должностных лиц (Н. Скабаланович, *Византийское государство и церковь в XI в.*, СПб. 1884, с. 206).

[5] Пселл пишет судье Вукеллариев, что к нему обратился человек, которого он некогда судил. Однако в дальнейшем этот человек был вновь осужден по тому же делу « Морохарзаном, который был судьей в феме после меня » (II, ep. 65, pp. 99—100). Исследователи обычно не дифференцируют приведенные выше свидетельства о судейских должностях Пселла и считают его лишь судьей фемы Вукеллариев (см. напр., P. Joannou, *Psellos et le Monastère* Τὰ Ναρσοῦ, BZ, 44, 1951. p. 284). Безобразов же вовсе ошибочно полагал, что Пселл был судьей Месопотамии (П. Безобразов, *Византийский государственный и политический деятель Михаил Пселл*. М., 1890, с. 4.)

[6] Chron = *Michel Psellos Chronographie*, I—II, ed. E. Renauld, Paris, 1926—1928.

[7] Среди писем, сохранившихся в рукописях без указания имени адресата, многие, судя по содержанию, были направлены фемным судьям. В издании Сафы они никак не выделяются, в то время как в публикации Курца-Дрексля они снабжаются леммой 〈Κρίτῃ τινι〉.

ПИСЬМА СУДЬЯМ ОПСИКИЯ

Эти письма имеют следующие леммы:

1) Τῷ κριτῇ τοῦ Ὀψικίου τῷ Ζωμᾷ (V. ep. 29, 90);

2) Τῷ κριτῇ τοῦ Ὀψικίου τῷ υἱῷ τοῦ δρουγγαρίου (II, ep. 35);

3) Τῷ κριτῇ τοῦ Ὀψικίου (II, ep. I, 97-100, 107-108, 116-129, 140, 142-144, 187, 200, 273, 293).

Как явствует из лемм, один из судей Опсикия носил имя Зома, другой был сыном друнгария. Оба послания Зоме четко датируются второй половиной 1054 г.: автор живет еще в Константинополе, но уже принял схиму и намерен отправиться в монастырь на Вифинском Олимпе (V, ep. 29, 190). В первом послании Пселл представляется адресату в качестве нового властителя монастыря τὸ Μηδίκιον. Второе письмо—ответ на просьбу Зомы ходатайствовать перед императором о его отставке. Многие детали второго послания хорошо понятны в свете той жизненной ситуации, в которой находился в то время сам Пселл. Писатель советует Зоме, не переставая, обращаться к императору с просьбами об отставке и рекомендует в качестве аргументов приводить телесные немощи, стремление к богу и суровый приговор врачей (V, p. 481.21—26). Именно эти доводы выдвигал в этот период Пселл перед Константином Мономахом, обосновывая необходимость своего ухода в монастырь (Chron., II, p. 67.17).

Глубоко личной является также подоплека тех предостережений, которые делает только что принявший схиму Пселл собирающемуся в монахи Зоме: « Не воображай, будто мы сразу становимся монахами и изменяем свою природу, — пишет Пселл, — может быть, это и удается кому-нибудь, но я таких людей не знаю. Что же касается меня, то, хотя я вел и веду монашескую жизнь, но природа моя бунтует, природа моя восходит к божественному лишь постепенно. Не сразу удается нам разорвать родственные и дружеские связи и постичь великую добродетель, ведь родственные чувства довлеют над нами, и узы дружбы опутывают нас» (p. 484.27—485.6).

Помимо двух упомянутых, именно Зоме должно было быть направлено дошедшее до нас без леммы письмо (V, ep. 77), в котором сообщается, что, помимо монастырей Καθαρά и Μηδίκιον, Пселл приобрел также обитель Τῶν Μεγάλων Κελλίων, на благосклонность к которой адресата он рассчитывает.

Другой судья Опсикия назван « сыном друнгария » (II, ep. 35). Это обозначение вводит по принципу « цепочки » в круг интересующих нас посланий группу писем той же рукописи (Cod. Laur., 57,40) с адресацией

« сыну друнгария » (II, ер. 38, 39, 41, 42), а также II, ер. 220 (лемма: « магистру Пофосу, судье Македонии, сыну друнгария) и II. ер. 250, 251 (лемма : «магистру и судье Фракии и Македонии Пофосу, сыну друнгария »)[8].

В пользу идентичности адресатов всей этой группы говорят следующие соображения: 1) В II, ер. 39 содержится просьба рассмотреть спор двух селений Ацикоми и Фирид, входящих в епархию адресата '(Χωρία δύο τῆς σῆς ἐπαρχίας—II, р. 63). Как явствует из другого письма Пселла (II, ер. 99, р. 127, 18), деревня Ацикоми входила в состав фемы Опсикий и была объектом покровительства писателя. Таким образом, « сын друнгария »— адресат письма — наверняка был судьей Опсикия.

2) Все письма, адресованные сыну друнгария, за исключением II, ер. 35, содержат обращение ἀνεψιέ (II, р. 62, 24; р. 63, 27; р. 69, 5; р. 261.10; р. 299.3). Не свидетельствуя о каких бы то ни было родственных связях между отправителем и получателем, постоянное обращение ἀνεψιέ — определенный аргумент в пользу идентичности адресатов. [9]

3) По крайней мере в двух письмах из числа упомянутых содержится указание, что их адресат — бывший ученик Пселла (II, ер. 42, р. 69.23—25; ер. 250, р. 299.14)[10].

Итак, мы получаем имя второго судьи Опсикия, с которым состоял в переписке Пселл — Пофос. Последний, помимо выполнения функций судьи Опсикия, в какое то время был судьей Фракии и Македонии; подобные перемещения были обычным явлением в византийской практике.

Два письма Пселла адресованы вестарху Пофосу; V, ер. 204, и Coxe. Catalogus cod. Bibliothecae Bodleianae III σελ. 743—751. Идентичен ли последний одноименному судье и магистру, определить невозможно.[11] Приблизительной датировке поддаются только V, ер. 204 и II, ер. 41. В первом из этих писем Пселл сообщает Пофосу о дурном поведении некоего митрополита Тарса, который с самого момента возведения в сан « принялся бесчинствовать и ополчился на мужа, рукоположившего его, того, кого столица вознесла как светило, а Антиохия лишила лучей » (— V, р. 498.11—13). Речь идет, видимо, об антиохийском патриархе Эмилиане, высланном из Антиохии в Константинополь в конце царствования Миха-

---

[8] Мы не причисляем сюда письма с леммами « Судье Фракии и Македонии » и « судье Македонии », поскольку среди адресатов Пселла был и другой судья Македонии — вестарх Хасан (V, ер. 38, 172).

[9] Обращения Пселла в письмах отличаются постоянством. 'Ανεψιέ, например, — обычное обращение к Константину, племяннику Михаила Курулария.

[10] Вероятно, к этому числу надо прибавить и II, ер. 38: « Вы звали меня тучегонителем .. », — обращается Пселл к сыну друнгария. Вероятно, имеются в виду университетские ученики Пселла.

[11] Пофосу издатели без достаточных оснований адресуют также II, ер. 218 и II, ер. 257.

ила VII Парапинакла.[12] Этим временем, скорее всего и датируется послание.

Адресат второго письма (II, ep. 41) просил Пселла заступиться за него перед императором. Писатель сообщает, что в выполнении просьбы ему содействовал ὁ θαυμάσιος θεῖος. На роль этого «достойного восхищения дяди» скорее всего может претендовать кесарь Иоанн Дука — дядя Михаила VII. Таким образом, послание, видимо, следует датировать началом царствования Парапинака (временем, когда кесарь Иоанн не успел еще попасть в опалу).

Большая группа писем направлена, согласно лемые, « судье Опсикия » без указания имени судьи[13]. По логике вещей они могли адресоваться или Зоме, или Пофосу, или, наконец, третьему, четвертому и т.д. ближе нам неизвестному судье, управлявшему фемой при жизни писателя. Пытаясь атрибуировать послания, будем действовать методом исключения, объясняя каждый раз, по какой причине определенное письмо не могло быть адресовано Зоме, Пофосу или тому и другому.[14]

1. Группа писем II, ep. 97, 98, 99, 100 не может относиться к Зоме, поскольку адресат — ученик Пселла (ep. 100, p. 129.1—2) и не может, по всей видимости, быть атрибуирована Пофосу, поскольку в трех письмах нет вовсе никакого обращения, а в одном (ep. 99, p. 127.18) — обращение ἀδελφέ (В четырех из пяти случаев, когда Пселл обращается к Пофосу, он называет его ἀνεψιέ).

2. Группа писем II, ep. 116, 117, 118, 119, 120 не атрибуируется ни Зоме, ни Пофосу по тем же причинам: адресат — ученик Пселла (ep. 116, p. 143.22—24), Пселл обращается к нему λογιώτατε δικαστά (p. 143.11), φίλτατε ἀδελφὲ καὶ λογιώτατε (p. 144.4), φίλτατε ψυχή (1442.4), но ни разу ἀνεψιέ.

Можно высказать предположение об идентичности адресатов обеих групп: и тот и другой — ученики Пселла, в обоих случаях встречается обращение λογιώτατε ἀδελφέ.

---

[12] *Nicephori Bryennii commentarii*, Bonnae, 1836, p. 96 8—9. То, что Пселл пишет, будто патриарха « лишила лучей » (τῶν ἀκτίνων ἀπήλαυσε) сама Антиохия — возможно, результат субъективного восприятия событий. Как сообщает тот же Вриенний, внутри Антиохии была партия противоборствовавшая Эмилиану (p. 96.17—19). Идентификация (без аргументации) была сделана еще Н. Скабалановичем (« *Византийское государство* » ..., стр. 421).

[13] II, ep. 273 (= V, ep. 36) адресовано в рукописи судье Опсикия по ошибке. Появилась она скорее всего в результате неверной догадки переписчика, обратившего внимание на упоминание монастыря τῶν Κελλίων, неоднократно фигурирующего в письмах этому судье. Письмо, как уже об этом догадывался Сафа, следует атрибуировать Иоанну Ксифилину.

[14] Мы, естественно, предполагаем, что несколько посланий, следующих в рукописи одно за другим с леммами τῷ αὐτῷ относятся к одному лицу. Атрибуция одного из писем группы механически распространяется на всю группу.

3. II, ep. 140, 187 (в Cod. Laur., 57,40 письма следуют одно за другим, fol. 68^r — 69^r). Адресат молод (p. 167.11) и, следовательно, не может быть ассоциирован с Зомой.

4. II, ep. 200, 243.

Письма вряд ли относятся к Пофосу, поскольку содержат обращения ἀδελφέ и κυριέ. Ep. 200 не относится к Зоме, так как речь там идет о прежних судьях Опсикия, не покушавшихся на монастыри, находившиеся во владении Пселла (p. 229. 8—9). Пселл же получил монастыри в этой феме при Зоме.

5. Для объединенной общим сюжетом группы II, ep. 142, 143, 144 и для II, ep. 81, 107, 108 не удалось обнаружить никаких внутренних признаков, позволяющих идентификацию адресатов.

ПИСЬМА СУДЬЯМ ФРАКИСИЯ

Два письма направлены судье Фракисия Ксиру (V, ep. 47,51), остальные — судье Фракисия без указания имени (II, ep. 61, 66, 130, 131, 150—153, 254, 270). Адресату письма II, ep. 254 Пселл ставит в пример его старшего брата, последний, по просьбе философа, принял к себе некоего нотария, которого приглашал с собой и тогда, когда переселился в новую фему (p. 302.7); нотарий, однако, оказался патриотом (φιλόπατρις) и пожелал остаться. Нотарий этот носил имя Фракисий (он одноименен феме адресата. Τὴν τῆς ὑπὸ σὲ ἐπαρχίας προσηγορίαν ἐκτήσατο, p. 302.3). В связь с этим письмом можно поставить два других послания Пселла. В II, ep. 248 рекомендуется « бедный Фракисий » (πτωχὸν Θρᾳκήσιον). Последний, уже попав в фему, во главе которой стоит адресат письма, пожелал и на будущее остаться под его покровительством (ὑπὸ σὴν γενέσθαι ἀντίληψιν). Послание это, весьма вероятно, и есть та « просьба » за Фракисия, которую удовлетворил старший брат адресата II, ep. 254.

Из содержания другого письма (V, ep. 47, лемма — « судье Фракисия Ксиру ») явствует, что Ксир переманил к себе в фему из города (ἀγώγιμον ἐκ τῆς πόλεως εἰς τὸ θέμα πεποίηκας) некоего нотария. Его уход вызвал стенания домашних, и Пселл просит возвратить нотария назад. Возможно, что этот нотарий и есть тот самый Фракисий, который не захотел переселиться с судьей в новую фему.

Если наши рассуждения верны, то из двух братьев, судей Фракисия, старшим был Ксир, и именно ему следует атрибуировать, помимо содержащих в лемме его имя, послание II, ep. 248.

Три письма, следующие в рукописи одно за другим (II, ep. 150, 151, 152) являются ходатайствами за какого-то обиженного родственника Пселла, за которого вступился сам император (II, ep. 152). Последнее обстоя-

тельство позволяет прибавить к этому циклу II, ер. 66, где речь идет о некоем протеже Пселла, дело которого разрешил самодержец.

Гипотетической датировке поддается отолько II, ер. 270. Героем письма, возможно, является монах Илья, имя которого встречается в переписке Пселла 60-х годов.

ПИСЬМА ЭГЕЙСКОМУ СУДЬЕ

Указания на эгейского судью содержаться в леммах следующих писем: II, ер. 60, 123, 124, 125, 126, 127, 128; V, ер. 65. Тому же судье издатели бесспорно атрибуируют также II, ер. 137 (лемма: митрополиту Амасии) и V; ер. 95 (без указания адресата). Эгейскому судье должно было также относиться письмо V, ер. 135, где упоминается монастырь Τὰ Ναρσοῦ, о котором постоянно идет речь в письмах к этому судье.[15]

Четыре письма философа были направлены человеку по имени Николай Склир (II, ер. 37, 44, 56, 63), который, согласно тому же Пселлу, был судьей Эгея (II, ер. 63,р. 96; II, ер. 56, р. 98). Все четыре письма связаны общностью ситуации. В II, ер. 37, 44 речь идет о неудачных попытках Пселла ходатайствовать за Склира перед императором. Из II, ер. 56, 63 становится очевидным, что самодержец в конце концов пошел навстречу настояниям Пселла, освободил Склира от должности эгейского судьи, хотя и не возвратил ему какого-то поместья.

Являются ли анонимный эгейский судья и Николай Склир одним и тем же лицом? В пользу этого предположения свидетельствуют следующие доводы: А/В II, ер. 123 говорится о намерениях Пселла осаждать «императорскую крепость» (Βασίλειος πύργος), взять которую прямым приступом не удалось. Метафора означает неудачные попытки Пселла ходатайствовать перед императором за адресата. Это напоминает ситуацию двух только что упомянутых посланий Пселла Склиру II, ер. 37, 44). Весьма знаменательно использование в обоих случаях одной и той же образности: император — крепость, которую предстоит взять (ср. II, ер. 44, рр. 74—75). Б/ Тон писем анонимному эгейскому судье и Склиру аналогичен: адресатов связывает особая дружба, далеко выходящая за рамки этикетной эпистолярной φιλία (см., например, II, ер. 63, р. 96, ср. II, ер. 124, р. 148).

Можно пытаться гипотетично датировать следующие письма:

1. II, ер. 37. В нем упоминается кесарь, названный там θαυμάσιος ἀνήρ. Речь идет о кесаре Иоанне Дуке, в пору активной деятель-

---

[15] Атрибуция Сафой этого письма (судье Эллады) ошибочна и связана, видимо, с упоминанием в нем Пирея. Последний, однако, в данном контексте — синоним гавани.

ности которого (шестидесятые годы), видимо, и было составлено послание.[16]

2. II, ep. 125. Письмо содержит изысканную экфразу монастыря Μηδίκιον. Описание скорее всего могло быть сделано в 1056 г., когда Пселл посетил гору Олимп, вблизи которой был расположен монастырь.

3. II, ep. 127. В письме упоминается о смерти Лизика — племянника судьи. Видимо, о том же Лизике речь идет и в V, ep. 10, датируемом 1056 г. Таким образом, 1056 г. — terminus post quem для письма.

ПИСЬМА СУДЬЯМ ЭЛЛАДЫ И ПЕЛОПОННЕСА

Письма, адресованные в леммах судье Эллады и Пелопоннеса (V, ep. 32, 103) и судье τῶν κατωτικῶν (II, ep. 55, 69, 70, 74, 76, 86, 154) были без сомненья направлены лицам, занимавшим один и тот же пост.[17] Этому же судье по внутренним признакам атрибуируются издателями и ряд других писем. Такое отнесение бесспорно для V, ep. 33, 34, 134, 141.

Что касается письма II, ep. 146, то его атрибуция судье Эллады и Пелопоннеса Дрекслем подкрепляется нашим наблюдением, согласно которому следующее за ним в рукописи послание II, ep. 147 тоже было направлено этому судье (см. ниже). Одно из писем (V, ep. 103) адресовано Никифорице, исполнявшему должность судьи в царствование Романа Диогена (1068—1071)[18]. Ему же без сомнения было послано и другое письмо, сохранившееся в рукописи с леммой „Севастофору Никифору“ (II, ep. 8)[19].

---

[16] В письме содержатся детали, дающие некоторые основания для более точной датировки. Неблагоприятные обстоятельства («варвары, война, подготовка к ней, заботы о войске, необходимость выступить в дальние земли» — p. 61.7—9) не дают Пселлу возможности ходатайствовать за адресата перед императором. Описание ситуации более всего напоминает положение, сложившееся в Византийской империи в 1064 г., когда переход кочевников через Дунай весьма озаботил императора. *Michaelis Attaliotae historia*, Bonnae, 1853; p. 83. Если это так, то к этому периоду следует отнести всю группу писем, где идет речь о ходатайствах за эгейского судью перед императором (II, ep. 123, 37, 44), а остальные письма соответственно датировать более ранним временем.

[17] Фема Эллада и Пелопоннеса и τὰ κατωτικὰ μέρη для византийских авторов синонимы (см. A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, p. 159—160). Одно и то же письмо Пселла (II, ep. 74 = V, ep. 32) адресуется в разных рукописях судье Эллады и Пелопоннеса и судье τῶν κατωτικῶν.

[18] R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, 1967, p. 186.

[19] В виде предположения эту мысль высказал еще Гийан. R. Guilland, *Étude sur l'histoire administrative de l'Empire Byzantin, le sébastophore*. REB, 21, 1963, p. 204. Из письма очевидно, что адресат находится в Элладе; севастофор — титул Никифорицы. Нам непонятны причины, по которым издатели безапелляционно отнесли письмо II, ep. 93 τῷ κριτῇ τῶν κατωτικῶν. Если это однако так, то адресатом письма, видимо, был Никифорица: речь в нем идет о монахе Илье, которого Пселл уже однажды рекомендовал Никифорице (II, ep. 8).

В тексте одного из посланий судье Эллады и Пелопоннеса (II, ep. 76) указано имя другого судьи, занимавшего этот пост, — Малеси. Человеку, носящему это же имя направлено и письмо II, ep. 132. Тождество адресатов не вызывает сомнений, поскольку Малеси, упомянутый в II, ep. 132, — судья. Можно сделать и другое уточнение. Как явствует из II, ep. 132, Малеси — лирический поэт (ὁ μετὰ Τέρπανδρον ἀοιδός — p. 154.25 — 26). Лирический поэт также и судья τῶν κατωτικῶν, адресат II, ep. 86 (... μᾶλλον δέ σε τῶν ἄλλων χαρακτηρίζει ἡ Καλλιόπη — p. 115. 7—8). Без сомнения речь идет о том же Малеси.

К кругу интересующих нас в данном случае посланий следует, видимо, отнести и письмо V, ep. 146. Его адресат — судья и к тому же магистр, а один из судей Эллады и Пелопоннеса носил именно этот титул (II, ep. 70, p. 103.23). Такой аргумент не был бы достаточно доказательным [20], если бы в обоих письмах не упоминалась супруга судьи — магистрисса (II, p. 103.121; V, p. 395.3). Следующее в рукописи письмо (V, ep. 147), судя по содержанию, также атрибуируется этому же судье. [21] Судье Эллады и Пелопоннеса скорее всего было направлено также письмо V, ep. 26: его содержание очень напоминает содержание V, ep. 33. Итак Пселл состоял в переписке по крайней мере с двумя известными нам по имени судьями Эллады и Пелопоннеса (Никифорицей и Малеси). Остальные письма с леммами без указания личных имен, возможно, должны быть распределены между этими двумя, но скорее всего хотя бы частично, были направлены какому-то третьему (а может быть, четвертому, пятому и т.д.) судье.

Гипотетической датировке, помимо писем Никифорице, написанных при Романе IV Диогене, поддается только V, ep. 134: упомянутый там ὑπερσεβάστος λογοθέτης — вероятно, известный евнух Иоанн — временщик императора Константина Мономаха начала 50-х годов. К этому периоду и должно относиться послание.

ПИСЬМА СУДЬЕ БУКЕЛАРИЕВ

Как уже отмечалось, Пселл сам исполнял функции судьи Вукелариев. На этом посту его сменил Морохарзан (II, ep. 65, p. 99.7—8). Сохранившиеся письма (II, ep. 65, 83, 84, 92) были направлены третьему неизвестному нам по имени судье. Можно предполагать, что II, ep. 65 было написано не позже начала 50-х годов: о событиях времен и судейства Пселла в феме рассказывается как о сравнительно недавних.

★

[20] Судьи, видимо, не редко носили титул магистра. Магистром, например, был Пофос.

[21] В письме содержится ходатайство за жителя фемы τῶν κατωτικῶν. Как известно, письма одному и тому же лицу в рукописях нередко следуют одно за другим.

Письма Пселла судьям наталкивают на некоторые заключения, касающиеся личности и положения фемных κριταί в Византии XI в.

Прежде всего это люди весьма различного возраста: сам Пселл был назначен в фему, когда ему не исполнилось и двадцати, правитель Опсикия Зома, — видимо, пожилой человек (V, p. 483.16—17). Большинство судей обладает хорошим образованием. К судье Анатолика, например, Пселл считает возможным обращаться (« как философ к философу » (V, p. 274.27) и называет его « ученейшим из людей » (p. 273.24—25). Точно такого же обращения удостаивается и судья Другувита. Эгейский судья Николай Склир — соученик Пселла (« Я получил одно с тобой образование » — ep. 63. p. 96.9), и по крайней мере трое судей — его ученики (Опсикия — Пофос, II, ep. 120, Македонии — Хасан V, p. 439.25, Армениака — V, p. 269.17—18). К этому можно добавить, что судья Македонии, по Пселлу, — человек с душой от природы склонной к прекрасному (V, p. 218.12—13), а уже знакомый нам Малеси — лирический поэт.

Как можно судить по ряду писем, назначение в фему часто считалось обременительным и даже воспринималось как несчастье. Обращаясь к философу, судьи нередко жалуются на свое тяжелое положение (см. V, ep. 110; II, ep. 96, 109) и, как правило, просят его только об одном: ходатайствовать перед императором о смещении их с занимаемого поста.

Долго и упорно по всем правилам придворной стратегии хлопочет Пселл за Зому (V, ep. 190), Николая Склира (II, ep. 37, 44, 56, 63) и своего родственника — анонимного судью Харсиана (V, ep. 73); тактике обращения с императором обучает он судью Опсикия, тяготящегося своей должностью (II, ep. 200) и т.д. Любопытная деталь: уже добившийся отставки судья Македонии не может снять с себя обязанностей, поскольку его преемник медлит и колеблется занять новый пост (V, ep. 129).

Подыскать достойного кандидата на должность фемного судьи, наверное, было не очень просто, не случайно императоры так упорно сопротивляются ходатайствам κριταί об отставке. Впрочем, многое зависело от « качества » (т.е., главным образом доходности) той или иной фемы. В одном случае Пселл спрашивает у своего адресата, хочет ли тот вернуться в столицу или перебраться в лучшую фему. Правда, — поясняет философ, — все хорошие фемы и так уже имеют судей... (II, ep. 255).

Подавляющее большинство писем к судьям представляют собой просьбы, ходатайства, или рекомендации, которые высокопоставленный столичный чиновник и влиятельный при дворе человек направляет провинциальным правителям. Сохранившиеся послания этого типа можно разделить на три группы: 1) письма-рекомендации на должность, 2) письма-просьбы благосклонно рассмотреть тяжбу или оказать протекцию 3) письма просьбы проявить общую благосклонность. Наиболее частый объект

просьб и рекомендаций — протонотарий или нотарий из штата судьи (V, ер. 34, 39, 127, 136, 142; II, ер. 86, 109, 110, 118, 128, 142, 144, 155, 173, 174), реже — сборщик налогов, отправляющийся в фему, подведомственную адресату (V, ер. 32, 33, 173; II, ер. 252). Пселл вмешивается в отношения светских властей с духовенством, ходатайствует за епископов (V, ер. 103, 50, 281—282; II, ер. 82 и др.) и очень часто просит предоставить льготы монастырям, владения которых расположены на территориях, подведомственных судьям.[22] В одном случае Пселл выступает в качестве заступника целого селения и просит судью решать спор жителей села Ацикоми с соседним селением Фириды (II, ер. 39).

Письма Пселла судьям дают материал для суждения не столько о личности получателей, сколько самого отправителя.

Прежде всего поражает обилие писем, которые чуть ли не ежедневно рассылает Пселл во все концы Византийской империи с ходатайствами за знакомых, полузнакомых, а то и вовсе незнакомых ему людей.[23] В одном из писем судье Фракисия Пселл не без юмора замечает: « Меня, как тебе известно, очень многие люди одолевают просьбами, не знаю уж, потому ли, что я люблю многих, или потому, что меня любят многие » (II, ер. 130, р. 153. 8—10). В другом случае, он просит адресата не удивляться многочисленным просьбам, которые поступают к нему от Пселла, ведь самому ему просьбами со всех сторон докучают непрерывно (V, ер. 133, р. 377.17—18, ер. II, р. 202. 16—18). Влиятельный Пселл служит своего рода посредником — переправляет ходатайства просителей по нужным адресам. Отказаться от этой роли он по свойству своей натуры не может.

Любопытны мотивы, которые выдвигает Пселл, когда он ходатайствует за того или иного человека. В письмах философа крайне редко можно обнаружить указания на какие-либо достоинства, моральные или духовные, рекомендуемого лица. Автор писем взывает прежде всего не к разуму, а чувствам адресата, стараясь возбудить в нем жалось к своему протеже. Предмет заступничества Пселла, как правило, нищ (πτωχός), или во

---

[22] Речь идет о монастырях, которыми Пселл владел на правах χαριστίκια. Это следующие монастыри: ἡ τῶν Κελλίων λαύρα, ἡ τῶν Καθαρῶν μονή, ἡ τοῦ μηδικίου μονή (на Вифинском Олимпе), ἡ τοῦ Ναρσοῦ μονή, ἡ τῆς Ἀχειροποιήτου μονή (в Константинополе) и монастырь в феме (области?)Волеро на Балканах. См. Н. Скабаланович, *Византийское государство* ..., с. 259, G. Ostrogorsky, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, p. 17. О балканских харистикиях Пселла см. Тъпкова — Заимова, *Съобщения за харистикии в нашите земи.* (*Из преписката на Михаил Псел*), « Известия на института за българска история », 5. 1954; Литаврин, *Болгария и Византия*, с. 119—121.

[23] О том, что среди протеже Пселла были вовсе ему неизвестные люди, свидетельствует такой факт: в одном из писем Пселл специально подчеркивает, что человек, которого он рекомендует, лично и давно ему знаком (V, ер. 200, р. 494.1—2). Это заставляет предполагать наличие и противоположных случаев. Достаточным основанием для ходатайств перед судьей Оптиматов Пселл, например, считает, то обстоятельство, что протеже — земляк его друга (II, ер. 52, р. 83.22).

всяком случае беден (πένης) (см. V, ер. 99, 119, 130, 138, 195, 201; II, ер. 100, 107, 137, 162, 163, 257).

Не станем обсуждать вопроса о том, что скрывается под понятием πενία — полне вероятно, что бедняки, о которых идет речь в письмах, — состоятельные люди; существенно, однако, что именно бедность постоянно выдвигается Пселлом в качестве основания для просьб за своих подопечных.[24]

Среди протеже Пселла — сирота (II, ер. 182), вдова его друга (II, ер. 172), просто человек, испытавший в жизни много несчастий (V, р. 287.8—9) и т.д. Помощи, утверждает философ, особенно заслуживает, тот, кто некогда благоденствовал, а затем впал в нищету и ничтожество (V, ер. 99). Можно думать, что стремление оказать помощь человеку носит у Пселла не показной и не декларативный характер. Так, ходатайствуя о каком-то своем родственнике, Пселл просит корреспондента оказать тому честь (τιμᾶν) и обогатить (πλουτίζειν); однако главное — второе, — добавляет Пселл, — поскольку его протеже содержит жену и детей (V, ер. 193). В другом случае в письме к македонскому судье Хасану Пселл просит за некоего нотария, у которого заболела жена. Пусть Хасан, — пишет Пселл, — отмерит дни на дорогу, даст три-четыре дня на пребывание дома и отпустит нотария к жене; если жена умерла, нотарий ее оплачет, если жива — обрадует (V, ер. 39).

Основную христианскую добродетель, милосердие и сострадание к ближнему Пселл неоднократно защищал, противопоставляя ее абстрактному благочестию, нередко сопряженному с безразличием к реальному человеку.[25] Во многих письмах к судьям эта добродетель переводится в практический план, становясь мотивом конкретных поступков и действий (V, ер. 39).

Стремление вызвать сострадание к своим протеже — не единственная забота Пселла. Настаивая на выполнении просьб, философ почти постоянно апеллирует к φιλία, понятию, которое только с откровенной натяжкой может быть переведено на русский язык как « дружба ».

Среди многочисленных судей — адресатов Пселла — люди, находящиеся с ним в отношениях самой разной степени близости, от школьного соученика Николая Склира, до, видимо, лиц ему малознакомых, тем не менее редкое письмо философа обходится без заклинаний в φιλία, для

---

[24] Только один раз Пселл просит за явно богатого человека, может быть даже ростовщика, Никаея (См. V, ер. 102; II, ер. 120).

[25] См. Я. Любарский, *Михаил Пселл. Личность и мировоззрение*. ВВ. 30, 1969, с. 91 . О своей принципиальной « жалости к людям » Пселл пишет в письме к судье Вукелариев, придерживающемуся, видимо, противоположных позиций; « никто не отвратит меня от этой благой (τοῦ ἀγαθοῦ σκοποῦ) — я имею в виду жалось к человеку» — заявляет писатель (II, ер. 92, р. 120.10—12).

поддержания которой адресат должен оказывать всевозможные услуги отправителю.

Сфера действия φιλία весьма широка. Чувство это испытывается даже по отношению к чужим людмям. « Что ты удивляешься, — обращается Пселл к одному из судей, — что я почитаю тебя у сохраняю к тебе подобающее расположение. В этом нет ничего удивительного, ведь я сохраняю искреннюю дружбу (τὸν τῆς φιλίας ἀπαραποίητον χαρακτῆρα φυλάττομεν) даже к случайно встреченным людям, с которыми беседовал только раз ». В данном случае φιλία — скорее дружелюбие, нежели дружба, которое испытывается к людям вообще. В то же время было бы неверно ассоциировать φιλία с обезличенной христианской любовью к ближним. В отличие от последней, φιλία носит ярко выраженный личностный характер, она тем крепче, чем теснее связи между людьми. Сам факт близости (безразлично, родственной, дружеской, даже соседской) накладывает на партнеров определенные обязательства. В многочисленных рекомендательных письмах, как уже отмечалось, почти нет ссылок на какие-либо особые достоинства протеже, зато сколько угодно встречается упоминаний того, что они — родственники (II, ер. 90, 107, 144, 165, 169, 253; V, ер. 106, 141, 193, 194), друзья (V, ер. 147; II, ер. 51, 154, 247), отцовские друзья (πατρῷος φίλος — V, ер. 19, 200), старые знакомые (II, ер. 60, 162, 184), ученики (II, ер. 91), « мои » (ἐμός, οἰκεῖος), « подручники » (ὑποχείριος) (V, ер. 34, 102; II, ер. 83, 119) и, наконец, соседи (II, ер. 175). Близость к автору, как правило, приводится в качестве достаточно и не требующего никаких дальнейших комментариев основания для ходатайств.

Φιλία обладает своим определенным кодексом, к требованиям которого́ постоянно апеллирует Пселл. Основные его положения сводятся к следующему: Φιλία — всемогуща, особенно, если она связывает людей разумных и деятельных (V, ер. 75, р. 309.24—25), у друзей все общее (II, ер. 184, р. 203. 8), истинный друг немедля исполняет просьбы (V, ер. 21, р. 258. 18—20; II, ер. 181). Ходатайства за друга, а также исполнение его просьб — удовольствие, поскольку оно — лучшая возможность для проявления дружеских чувств как к протеже, так и к ходатаю (V, ер. 94, 116; II, ер. 179), друг любит друзей своего друга (II, ер. 165, 169), другу достаточно сказать о третьем лице « это мой друг », чтобы тот сделал для него все возможное (V, ер. 147, 158) и т.д.

Φιλία поднимается Пселлом на уровень универсальной добродетели, если не превосходящей, то заменяющей все прочие.

Строгое выполнение требованний кодекса φιλία, тем не менее, не может не привести к определенному конфликту с обязанностями, накладываемыми на человека иными моральными и государственными устано-

влениями. В частности φιλία как расположению персонально направленному явно противостоит δικαιοσύνη — справедливость, теоретически в равной степени распространяющаяся на всех полноправных граждан и предполагающая беспреимущественное равенство перед законом. Не случайно поэтому в корреспонденции Пселла содержатся попытки примирить разноречивые требования этих добродетелей.

Писатель рассматривает дружеское расположение и справедливость, как равноценные мотивы, которыми должен руководствоваться судья в своих действиях. Вступаясь за какого-то обиженного своими соседями человека и прося восстановить справедливость, Пселл пишет неизвестному нам судье: « К этому делу (т.е. праведному суду—*Я.Л.*) тебя должны сподвигнуть две вещи: стремление к справедливости и расположение ко мне » (ὁ ὑπὲρ τοῦ δικαίου ζῆλος καὶ ἡ πρὸς ἡμᾶς σου διάθεσις — II, ep. 171, p. 195. 11—12). Более того писатель теоретически сознает примат долга для судьи. Личным чувствам он, на первый взгляд, отводит роль лишь дополнительного мотива, способствующего осуществлению правосудия. Я пишу тебе не для того, чтобы ты поступил как праведный судья, это ты сделаешь и сам, — пишет Пселл неизвестному лицу, — но для того, чтобы напомнить тебе о дружеских чувствах, « Велика и могущественна сила дружбы (ἡ τῆς φιλίας ῥοπή), она придает больший вес чаше правосудия. Сама по себе она не может склонить весы в свою сторону, но в соединении со справедливостью, сразу же перетянет и во сто крат больший вес » (II, ep. 166, p. 192.7—12). Письмо заканчивается призывом сделать для его протеже все, чему только не препятствует закон. Это в теории. На практике же антиномию закон — личные чувства, дружба Пселл склонен решать в пользу последних. Эта позиция приводит Пселла к весьма свободным воззрениям на долг и ответственность византийского чиновника. Вступаясь за некоего неудачливого сборщика налогов, к злоупотреблениям которого сурово отнесся судья, Пселл с достаточной степенью цинизма советует последнему: « Ты не допускай злоупотреблений, глядя на них, а просто не замечай их, ты должен смотреть, но не видеть, слушать, но не слышать... » (II, ep. 252, p. 300—301).

Как видно, личные связи и обусловленные ими услуги для Пселла значат больше, нежели строгое исполнение служебного долга.[26]

Михаил Пселл, естественно, не был изобретателем того культа φιλία, который господствует в его корреспонденции. Начиная с поздней

---

[26] Интересно в этом отношении то обстоятельство, что излишний надзор императорской власти над деятельностью судей вызывает явное неудовольствие писателя. Ходатайствуя за некоего нотария перед судьей Пафлагонии, Пселл с сожалением замечает: « Мне хорошо известно, что в нынешние времена стало трудно для фемных судей и их помощников оказывать услуги, ибо тщанея императора нашего не дает свободы ничьим рукам » (II, 109, p. 138.11—14).

античности эта добродетель чрезвычайно почитается и особенно культивируется в византийской эпистолографии.[27]

Некоторые исследователи склонны рассматривать выражение дружеских чувств в эпистолографии как явление исключитеьльно этикетного порядка, уже потерявшего связь с реальностью. Невозможно, конечно, отрицать этикетного характера φιλία и в письмах Пселла[28], но нельзя также и сводить все к этикету. Как нетрудно убедиться из писем Пселла к судьям, φιλία для философа — не только набор удобных формул для использования в письмах « дружественного » типа, но и определенная существующая на разных уровнях система личностных связей, предполагающая не только выражение взаимных дружелюбных чувств, но и определенные, активные действия в пользу « друга ». Можно предполагать и большее: Как универсальная личностная связь, φιλία служит своеобразным субститутом официальных государственных связей и играет немалую роль в общественной жизни и функционировании государственной машины Византии XI в.

В заключение приведем список писем, атрибуируемых тому или иному судье:

Адресат	№№ писем	Датировка
1	2	3
Судья Опсикия Зома	V.29; V, 77(?); V, 190	Вторая половина 1054 — начало 1055 гг.
Судья Опсикия Пофос (сын друнгария, судья Фракии и Македонии)	II, 35; II, 38—39; II.41—42; II, 220; II, 250—151.	II, 41—1071—1073 гг.
	Coxe* (?) V, 204 ?)	V, 204 — после 1075 г.(?)
Судьи Опсикия	II, 97—100; II, 116—120**). II, 200; II, 243; II, 142—144; II, 81; II, 107—108; II, 140; II, 187.	
Судья Фракисия Ксир	V, 47; V, 51; II, 248.	
Судья Фракисия (младший брат Ксира)	II, 254.	
Судьи Фракисия	II, 61; II, 66; II, 130—131 II, 150—153; II, 270.	II, 270—60-е годы
Эгейский судья Николай Склир	II, 37, II, 44; II, 56, II, 63.	II, 37; II, 44—1064 г. (?) II, 56; II, 63 — после 1064 г. (?)

* Coxe = K. Coxe. Catalogus cod. Bibliothecae Bodleianae, III, σελ 743—751.

** Знак ⁀ объединяет письма, явно направленные одному адресату.

[27] См. G. Karlsson, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine*, Uppsala, 1959, p. 16. ср. В. Сметанин, *Эпистолография*, Свердловск, 1970, с. 23 сл.

1	2	3
Эгейский судья (Николай Склир ?)	II, 60; II.123—127.	II, 125—1056 г. (?) II,127—1056—1064 г.(?) II, 60; II, 124; II, 126— до 1064 г. (?)
Судья Эллады и Пелопоннеса Малеси	II, 76; II, 86; II, 132.	II, 213 — 1064 г.(?)
Судья Эллады и Пелопоннеса Никифорица	II, 8; V, 103; II, 93 (?)	1068—1071 гг.
Судьи Эллады и Пелопоннеса	V, 32—34; V, 134; V, 141; II, 55; II, 74; II, 69, II, 70; V, 146 (?); V, 147 (?); II, 154; V, 26 (?).	V, 134 — начало 50-х годов
Судья Вукелариев	II, 65; II, 83—84; II, 92.	II, 65—40-е — начало 50-х годов
Судья Оптиматов	II, 106 (V, 60); II, 51.	
Судья Пафлагонии	II, 109—110; V, 49.	
Судья Анатолика	II, 82; V, 42.	
Судья Харсиана	V, 73; V, 121.	V, 73- до конца*** 40-х годов
Судья Армениака	II, 96.	
Судья Кивириотов	V, 66—67.	
Судья Каппадокии	V, 110; V, 158.	
Судья Македонии Хасан	V, 38—39; V, 172.	
Судья Фракии и Македонии (Хасан? Пофос?)	(V, 192)	V — 192 — после 1055 г. ****
Магистр и стратиг Авидоса	V, 165.	после 1055 г.*****
Судья Волеро	II, 89.	
Судья Другувита	II, 90—91.	

*** Датируется по упоминанию временщика императора «проэдра и протовестиария», т.е. Константина Лихуда

**** Датируется по упоминанию Константина IX Мономаха как умершего.

***** Написано после смерти Константина IX Мономаха.

К ВОПРОСУ О ПРОИСХОЖДЕНИИ ЧЕТВЕРОЕВАНГЕЛИЯ 1061 ГОДА

(ГПБ, греч. 72)

В.Г. ПУЦКО
Ростов

Рукописная книжность Константинополя, Афона, Малой Азии, Палестины, Синая, побережья Северной Африки представляет собой единую массу, пока не поддающуюся распределению по областям.[1] Возможности палеографии здесь ограниченны. Но в ряде случаев для локализации лицевых греческих рукописей могут быть использованы результаты изучения их миниатюр. Данная публикация представляет опыт такой работы.

В этой статье рассматриваются миниатюры греческого Четвероевангелия со схолиями, датированного 1061 годом. В настоящее время оно хранится в Государственной Публичной библиотеке им. М. Е. Салтыкова-Щедрина в Ленинграде (греч. 72)[2]. Указанная рукопись несколько раз была описана, с различной степенью тщательности. [3] Обращали на себя внимание и ее миниатюры. Столетие назад их впервые описал архимандрит Амфилохий (Сергеевский).[4] В. Н. Лазарев относит миниатюры ру-

---

[1] Б. Л. Фонкич, *Греческая кодикология (на материале рукописей X—XVII вв. собраний Москвы и Ленинграда)*, Автореферат диссертации, М., 1969, с. 3.

[2] Считаю своим долгом принести глубокую благодарность Е. Э. Гранстрем, оказывавшей мне помощь при изучении данной рукописи.

[3] E. de Muralt, *Catalogus codicum bibliothecae imperialis publicae graecorum*. Petropoli, 1840, col. 12, № 9; idem. *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale publique*. SPb., 1864, p. 42—44; Е. Э. Гранстрем, *Каталог греческих рукописей ленинградских хранилищ*, вып. 3, *Рукописи XI в.*, « Византийский временник », XIX, 1961, с. 205 (№ 208); K. Treu, *Die griechischen Handschriften des Neuen Testaments in der UdSSR*, Berlin, 1966, S. 54—57.

[4] Архим. Амфилохий, *О миниатюрах и украшениях в греческих рукописях*, М., 1870, с. 19—22; его же, *Палеографическое описание греческих рукописей XI и XII вв. определенных лет.*, т. II, М., 1880, с. 44—46, табл. XIV. Рукопись привлекалась также в следующих изданиях; Г. Ф. Церетели, С. И. Соболевский, *Exempla codicum graecorum letteris minusculis scriptorum*, II. M., 1913, p. 9—10, tabl. XVII; M. Vogel und V. Gardhausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909, S. 362.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 1, p. 33—41, BUCAREST, 1972

кописи к числу столичных произведений, отмечая при этом восточные, армянские типы сидящих евангелистов[5]. М. В. Алпатов считает иллюстрации Четвероевангелия 1061 года продуктом провинциальной школы.[6] На черты ориентализирующего линейного стиля миниатюр обращал внимание и автор этих строк.[7] Фигурный инициал Четвероевангелия привлекался В. В. Стасовым[8] и К. Францем,[9] заставки — воспроизводились в статье Т. Б. Уховой.[10] Специально художественное оформление кодекса никем не изучалось. Его происхождение, как отмечала Е. Э. Гранстрем, установить не удалось.

Рукопись Четвероевангелия с толкованиями имеет 358 пергаменных листов размеров 26,2×19,3 см, 10—14-ью строками евангельского текста и 50—52-мя строками комментарий на листе. Текст Евангелия писан минускулом и располагается на листах в виде небольших отрывков (примерно размером 10×11 см), окруженных схолиями, написанными мелким курсивом, с большим числом сокращений. Подлежащие толкованию фразы евангельского текста выделены киноварью. Текст связан со схолиями посредством небольших киноварных значков. Ранее рукопись была в досчатом переплете, покрытом тисненной кожей, относившемся к XVI—XVII векам. Теперь, после реставрации, она хранится в виде отдельных тетрадей.

На листах рукописи имеются следующие записи писца:[11] + Τῶι συντελεστῆι τῶν καλ(ῶν) θ(ε)ῶι χάρις/Κ(ύρι)ε βοήθει; τῶι σῶι καὶ ἀχρείωι δούλωι Νικολά(ῳ) μοναχῶι, τῶι ταύτην τὴν βίβλον γράψαντι : (л. 4 об.). На том же листе киноварью : + Ἐγράφη ἡ παροῦσα βί(βλος) μη(νὶ) Νο(εμβρίῳ) πρώτη ἰνδικ(τιῶνος) ιε̃ ἐν ἔτει,/ςφο. На л. 176: Θ(εο)ῦ τὸ δῶρον καὶ πόνος Νικαλάου. Еще одну запись оставил переписавший Четвероевангелие монах Николай на л. 346: Θ(εο)ῦ μὲν λόγος καὶ πόνος Νικολά(ου)/Θ(εο)ῦ τὰ πάντα καὶ λόγοι τὲ καὶ κτίσ(ις). Две приписки XIV — XV в. на славянском

---

[5] В. Н. Лазарев, *История византийской живописи*, т. I, М., 1947, с. 108, 312; т. II, М., 1948, табл. 128; (*Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967, p. 188).

[6] М. В. Алпатов, *Проблемы изучения византийской живописи*, в кн. *Этюды по истории русского искусства*, т. I, М., 1967, с. 30, рис. 6.

Если для В. Н. Лазарева это памятник, художественное убранство которого стоит в русле константинопольского искусства, то М. В. Алпатов строит свой вывод на сопоставлении рукописи с Феодосиевым Евангелием, выполненным в X веке и принадлежащем, следовательно, к совершенно иной эпохе.

[7] В. Г. Пуцко, *Миниатюра* Ὁ παράδεισος *в греческом «Апостоле» 1072 года из собрания библиотеки Московского университета (2280)*, «Byzantinoslavica», XXIX, 1968, с. 328.

[8] В. В. Стасов, *Славянский и восточный орнамент по рукописям древнего и нового времени*, СПб., 1887, табл. CXXIV, 17.

[9] C. Franc, *Les initiales historiées dans les manuscrits byzantins aux XIe—XIIe s.*, «Byzantinoslavica», XXVIII, 1967, p. 337.

[10] Т. Б. Ухова, *Орнамент необизантийского стиля в московских рукописях конца XIV-первой четверти XV века*, в. кн.: *Андрей Рублев и его эпоха*. М., 1971, рис. 94—96, с. 233.

[11] Е. Э. Гранстрем, Указ. соч., 205.

языке, по мнению Е. Э. Гранстрем, сделаны сербом, родом из Боснии: 1) Еу/ан/ъ/е/лѥ съ тлкованїѥм; 2) Тетръв/а/нгель крьчьски сь тлкованїе[м].

На л. 5 запись от 1757 г. Евгения Булгариса: Ἔτει αφνζʹ ἀπὸ Χ(ριστο)ῦ τήνδε τὴν β(ίβλον) ἐκτησάμην/ἀντ᾿ αὐτῆς οἰκοδομῆσαι ὑποσχόμενος τῷ δόντι μοι/αὐτὴν Σωφρονίῳ ἱερομονάχῳ παρεκκλήσιον ἐν τῇ/κέλλῃ αὐτου τῇ κατὰ τὴν σκήτην τοῦ ἁγίου Παύλου ἐπ᾿ ονό/ματι τοῦ θαυματουργοῦ Σπυρίδωνος. Εὐγένιος ἱεροδιάκονος ὁ Βούλγαρίου.

Миниатюры, заставки и инициалы распределяются в рукописи следующим образом:

Л. 13 об. — сидящий евангелист Матфей (рис. 1), одетый в светло-голубой хитон с короткими рукавами и зеленый гиматий. На коленях раскрытый чистых свиток, на котором лежит правая рука с писалом. Справа стол с письменными принадлежностями и пюпитр с лежащим на нем раскрытым кодексом, с положенным поверх него развернутым свитком с текстом: + Βίβλος γενέσεως Ιῦ χῦ υἱοῦ Δᾶδ, υἱοῦ Αβραάμ. (Мф., I. 1). Слева вверху надпись с буквами расположенными столбиком: ὁ ἅγ Ματθαῖος.

Л. 14 — заставка п-образной формы, с заполнением в виде вписанных в круги пятилистников; по сторонам бутоны ланцетовидной формы. Фон золотой. В середине заставки надпись унициалом: ΕVΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ. Инициал « В » в виде изогнутого растительного стебля.

Л. 123 об. — сидящий евангелист Марк (рис. 2), закутанный в зеленый с коричневым оттенком плащ. На коленях раскрытый чистый свиток, которого евангелист касается писалом. Рядом стол с письменными принадлежностями и пюпитр с лежащим на нем раскрытым кодексом. Слева вверху надпись: ὁ ἅ Μάρκος.

Л. 124 — прямоугольная заставка, заполненная растительным узором. Фон золотой. Посредине, в круглом медальоне, крестообразно расположенная надпись минускулом: τὸ κατά Μάρκον ἅγιον εὐαγγέλ(ιον). Инициал « А » в виде клюющей растительный стебель птицы.

Л. 178 об. — сидящий евангелист Лука (рис. 3), пишущий Евангелие. Он одет в зеленый хитон и красноватый гиматий. На коленях у евангелиста раскрытый кодекс. Справа столик с письменными принадлежностями и пюпитр с лежащей на нем раскрытой книгой. Слева вверху надпись колонкой: ὁ ἅ Λουκάς.

Л. 182. — прямоугольная заставка в виде рамки, заполненной растительным узором в виде вписанных в круги пятилистников. Фон золотой. В середнине надпись унициалом: ΤΟ ΚΑΤΑ ΛΟVΚΑΣ ΑΓΙΟΝ ΕVΑΓΓΕΛΙ(ΟΝ). Инициал «Е» в виде растительных стеблей; горизонтальная черта (язычок) в виде руки с писалом. В нижней части инициала птица.

Л. 270 об. — сидящий евангелист Иоанн Богослов (рис. 4) в голубом хитоне и розовом гиматии. Правой рукой он опирается на головку перила темно-коричневого кресла с высокой спинкой, левая — в которой евангелист держит писало — лежит на коленях. Справа столик с письменными принадлежностями и пюпитр с лежащим на нем раскрытым кодексом. Слева вверху в две колонки надпись: ὁ ἅγ Ιω ὁ Θεολόγος.

Л. 272 — заставка п-образной формы, с заполнением в виде заключенных в образованные стеблем круги пятилистников. Фон золотой. По сторонам бутоны ланцетовидной формы. В середине заставки надпись унциалом: + ТО КАТА ΙΩΑΝΝΗΝ ΑΓΙΟΝ ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ. Инициал « Е » в виде пишущего евангелиста, который стоит среди двух стеблей растительности (рис. 5).

Названные миниатюры, заставки и инициалы выполнены в одной манере и, несомненно, принадлежат одному мастеру. Причем, есть основания предполагать, что миниатюры исполнены до написания текста. В двух случаях они оказались разобщенными с заставками в начале евангельских чтений, с которыми должны были находиться на одном развороте. Миниатюру с изображением Луки от начала соответствующего раздела евангелия отделяют три листа, миниатюру с изображением Ионна Богослова — один лист. Изображения миниатюр, обрамленных узкими бордюрами с геометрическим орнаментом, даны на золотистых фонах и отличаются монументальных характером. В передаче предметов обстоновки господствует обратная перспектива. Евангелисты изображены в трехчетвертном повороте, пишущими или размышляющими, в статуарно застывших позах, с миниатюрными ступнями ног.

В литературе по истории византийской живописи уже неоднократно указывалось, что тип сидящего евангелиста восходит к портрету античного писателя, вдохновляемого музой, [12] и что он может быть сопоставлен с античными статуями сидящего философа, хотя и непосредственными образцами для византийских художников служила живопись.[13] В. Х. Хэтч различает два типа изображений сидящих евангелистов: Антиохийской традиции (жестикулирующий евангелист или читающий вслух) и Ефесского типа (евангелист пишущий или размышляющий).[14] Миниатюры Четвероевангелия 1061 года нужно отнести ко второму типу, получившему в византийском книжном искусстве наиболее широкое распространение.

---

[12] A. M. Friend, *The Origins of the Types of Evangelists in Greek Manuscripts,* « American Journal of Archaeology », XXI, 1927, № 1, p. 96—98; K. Weitzmann, *Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance,* Koln und Oplanden, 1963, S. 29—32, Abb. 23—27.

[13] Idem, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts,* Berlin, 1935, S. 12.

[14] W. H. P. Hatch, *Facsimiles and Descriptions of Minuscule Manuscripts of the New Testament,* Cambridge, Mass., 1951, p. 33.

Рис 1 Евангелист Матфей, ГПБ, греч. 72, л 13 об

Рис 2 Евангелист Марк, ГПБ, греч 72. л 123 об

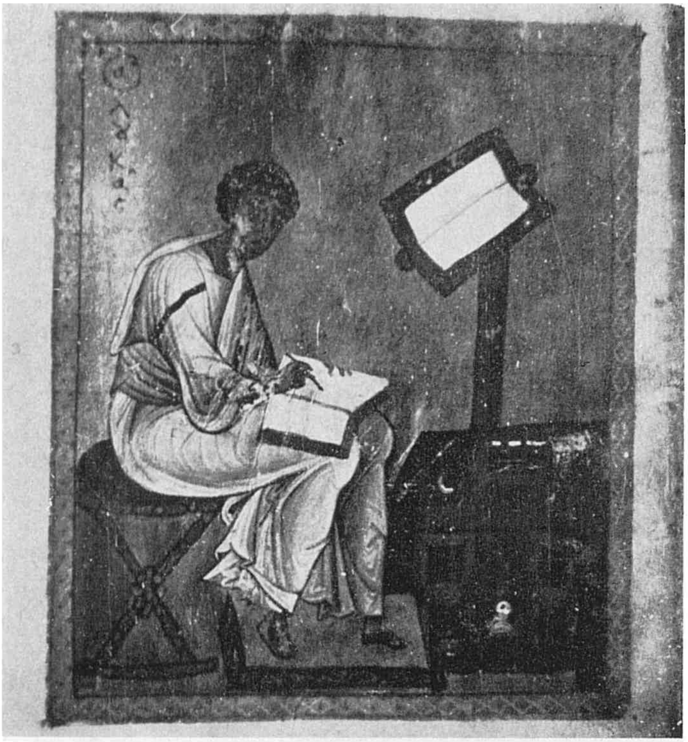


Рис 3 Евангелист Лука, ГПБ, греч 72, л. 178 об.

Рис. 4 Евангелист Иоанн Богослов, ГПБ, греч. 72, л 270 об.

Рис. 5. — Заставка и фигурный инициал Четвероевангелия 1061 г., ГПБ, греч. 72, л. 272.

Фигуры евангелистов исполнены в линейном каллиграфическом стиле, который больше всего проявляется в трактовке одежд с красивыми сочетаниями зеленоватых и голубых, сероватых, светло-зеленных и розовых, темно-серых и нежно-голубых тонов, сопоставленных с шоколадно-коричневыми тонами мебели и белизной кодексов и свитков, с сверкающими золотыми фонами, от которых тонкой киноварной линией отделены обрамления. Лица еще сохраняют объемную моделировку, унаследованную от Македонской эпохи,[15] но уже виден ясно обозначившийся отход от неоэллинистических традиций. Каждая из миниатюр композиционно не повторяет другую. В одних случаях фигуры евангелистов очень динамичны (Матфей и Лука), в других — более спокойны и сосредоточенны (Марк и Иоанн Богослов). Изображения Марка и Луки приближены к центру композиции, Матфея и Иоанна — заметно смещены к левому краю миниатюры. Представленные на абстрактных золотых фонах, фигуры как бы находятся вне конкретной обстановки. Нимбы, обозначенные тонкой, едва заметной линией, слабо различимы и сливаются воедино с фоном. Исполнение миниатюр, а в частности манера передачи лиц и складок, драпирующих фигуры одежд, определенно говорит об их принадлежности к числу живописных произведений эпохи становления спиритуалистического стиля, который, с его возрастающей линейностью, к середине XI века в искусстве Константинополя становится определяющим. В провинции в указанное время по-прежнему преобладают течения, следующие старым восточно-христианским образцам.[16]

Но под сильным воздействием столичного искусства оказалась и византийская провинция, особенно та ее часть, которая поддерживала с Константинополем наиболее оживленную связь. Поэтому стилистическая близость некоторых рукописей к образцам, константинопольское происхождение которых доказывается соответствующими записями или портретными изображениями, становится понятной. В таких случаях бывает очень сложно отнести тот или иной памятник к определенной группе, а тем более локализовать.

Миниатюры Четвероевангелия 1061 года находят ближайшие стилистические аналогии в двух лицевых кодексах, столичное происхождение которых не подвергается сомнениям. Одним из них является Евангелие

---

[15] Ср. K Weitzmann, *Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance*, Abb. 22—23, 25, 46—47.

[16] В. Г. Пуцко, *О восточных влияниях в византийской провинциальной миниатюре XI-XII вв.* Тезисы докладов XII конференции Восточного кружка СНТО, Л., 1966, с. 37. См. также: В. Н. Бенешевич, *Описание греческих рукописей монастыря святой Екатерины на Синае*, т. I, СПб., 1911, с. 233—234, 624; его же, *Памятники Синая археологические и палеографические*, II, СПб., 1912, табл. 53; Н. П. Лихачев, *Материалы для истории русского иконописания. Атлас*, ч. II, СПб., 1906, № 699.

музея в Кливленде (ранее — школы Фанары в Константинополе),[17] выполненное для Екатерины Комниной — жены императора Исаака I Комнина (1057—1059). Фигуры изображенных на миниатюрах этой рукописи сидящих в арочных пролетах евангелистов чрезвычайно близки миниатюрам Евангелия в Национальной библиотеке в Афинах (№ 57).[18] Сюда же следует присоединить Евангелие Национальной библиотеки в Париже (Coislin 21). [19] Эти рукописи, как отмечает В. Н. Лазарев, ясно показывают, что к третьей четверти XI века в Константинополе окончательно утвердился ориентализирующий линейный стиль.[20]

Рассматривая относящееся к этому же времени Парижское Евангелие (gr. 74), В. Н. Лазарев указывает на то,что посвящение императору не оставляет сомнений в столичном происхождении рукописи, а изображение в конце книги игумена рядом с евангелистом указывает на то, что евангелие написано для монастыря. Этот кодекс относится к группе рукописей, снабженных разбросанными в тексте и на полях крохотными миниатюрами с фигурами, представленными на фоне пергамена.[21] К тому же типу столичных манускриптов принадлежат Псалтирь от 1066 года в Британском музее в Лондоне (Add. Ms. 19352)[22], литургический свиток третьей четверти XI века в библиотеке Греческой патриархии в Иерусалиме (Σταυροῦ 109),[23] Евангелие в венской Национальной Библиотеке (Theol. gr. 154).[24] Миниатюры венской рукописи иконографически выдают ряд точек соприкосновения с сирийской и палестинской традициями, и в этом В. Н. Лазарев видит еще одного доказательство того, какой радикальной переработке подвергал Константинополь заимствования со стороны.[25] Попутно здесь можно еще отметить, что миниатюры указанных рукописей более выраженного ориентализирующего стиля, чем украша-

---

[17] Ch. Diehl, *L'évangéliaire de l'impératrice Catherine Comnène*. Comptes rendus de séances des Annales de l'Académie des Inscriptions, 1922, p. 234; idem, *Monuments byzantins inédits du onzième siècle*, « Art Studies », V, 1927, p. 9, fig. 3—7; *Early Christian and Byzantine Art. An Exhibition Held at the Baltimore Museum of Art. The Walters Art Gallery*, Baltimore, 1947, p. 137, pl. XCVIII, № 700; K. Weitzmann, *Various Aspects of Byzantine Influence on the Latin Countries from the Sixth to the Twelfth Century*, Dumbarton Oaks Papers, XX, 1966, p. 21, fig. 37.

[18] P. Buberl, *Die Miniaturhandschriften der Nationalbibliothek in Athen* (Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische Klasse, 60), 1917, S. 9—12, Taf. IX—XII.

[19] H. Bordier, *Description des peintures et les autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1883, p. 172—173; H. Omont, *Miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1929, p. 46, pl. LXXXIII; idem, *Evangiles avec peintures byzantines du XI^e siècle*, I—II, Paris, 1940 (2^e éd.); *Byzance et la France Médiévale. Manuscrits à peintures du II^e au XVI^e siècle*, Paris, 1958, № 21.

[20] В. Н. Лазарев, *История византийской живописи*, т. I, с. 108.

[21] Там же, с. 107.

[22] S. Dufrenne, *Deux chefs-d'œuvre de la miniature du XI^e siècle.* « Cahiers archéologiques », XVII, 1967, p. 171—191.

[23] A. Grabar, *Un rouleau liturgique constantinopolitain et ses peintures*, Dumbarton Oaks Papers, VIII, 1954, p. 163—200.

[24] P. Buberl und H. Gerstinger, *Die byzantinischen Handschriften. 2. Die Handschriften des 10.—18. Jahrhunderts*, Leipzig, 1938, S. 21—31, Taf. VI—XI.

[25] В. Н. Лазарев, *История византийской живописи*, т. I, с. 108.

ющие кодексы, исполненные для императорского двора (Апостол 1072 года в Университетской библиотеке в Москве, 2280;[26] Псалтирь ок. 1080 года в Публичной библиотеке в Ленинграде; [27] греч. 214; Евангелие в Дионисиате на Афоне, 587[28]).

Стилистические особенности, характеризующие миниатюры Четвероевангелия 1061 года и аналогичных ему греческих рукописей, сближают с этой группой еще два грузинских лицевых кодекса, хранящиеся в Институте рукописей им. акад. К. Кекелидзе Академии наук Грузии в Тбилиси. Алавердское Четвероевангелие от 1053 года (А—484) переписано в монастыре Богородицы Калипос на Черной горе близ Антиохии[29], которая с 969 по 1084 г. входила в состав Византийской империи. Миниатюры, заставки и каноны этой рукописи стилистически ближайшим образом примыкают к константинопольским образцам. Фигуры изображенных на гладких золотых фонах евангелистов писаны свободно, легко, без сухой мелочности. Между миниатюрами этой рукописи и греческого Четвероевангелия 1061 года много общего и в моделировке смуглых лиц восточного типа, и в манере передачи складок одежд, и в посадке фигур. Характерно, что имена евангелистов и их видений (Христа, Богоматери, апостола Петра) в миниатюрах Алавердского Четвероевангелия написан по-гречески, в то время как текст в раскрытых кодексах изображенных на этих же миниатюрах — грузинский. Вопрос о национальности мастера этих миниатюр остается открытым. Алавердскому Четвероевангелию стилистически близко грузинское Евангелие от 1054 года (А-962), исполненное, по мнению некоторых исследователей, в том же художественном центре, так как его переписчик Микэль упомянут и в записях Алавердского Четвероевангелия.[30] Миниатюры этих рукописей не имеют ничего специ-

---

[26] M. V. Alpatov, *Un nuovo monumento di miniatura della scuola constantinopolitana*, « Studi bizantini », 2, 1927, p. 103—108, fig. 1—8; его же, *Царьградские миниатюры Апостола 1072 г. Университетской библиотеки в Москве*, « Труды секции искусствоведения Института археологии и искусств », 2, 1928, с. 108—112, рис. 1—4.

[27] В. Н. Лазарев, *Царьградская лицевая Псалтирь XI в.* « Византийский временник », III, 1950, с. 211—217, рис. 1—12.

[28] K. Weitzmann, *The Narrative and Liturgical Gospel Illustrations*, « New Testaments Manuscrits Studies », Chicago, 1967, p. 157—174, Pl. XIV, XVI—XVII, XX—XXI, XXIV—XXVI, XXXII; idem, *Aus den Bibliotheken des Athos*, Hamburg, 1963, S. 65—79; idem, *Imperial Lectionary in the Monastery of Dionision on Mount Athos. Its Origin and Its Wandering*, « Revue des études sud-est européennes », VII (1), 1969, p. 239—253, fig. 1—5; A. Grabar, *L'iconoclasme byzantin*, Paris, 1957, p. 203, fig. 142; V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, p. 189, fig. 226.

[29] А. Цагарели, *Памятники грузинской старины в Святой земле и на Синае*, « Православный Палестинский сборник », IV, 1888, с. 30; А. С. Хаханов, *Экспедиции на Кавказ 1892, 1893 и 1895 гг.* « Материалы по археологии Кавказа », VII, 1898, с. 10—19; Д. П Гордеев, *Миниатюры грузинских лицевых рукописей Сионского Древнехранилища в Тифлисе.* « ars », 1918, № 2—3, с. 89—92; Р. Шмерлинг, *Образцы декоративного убранства грузинских рукописей*, Тбилиси, 1940, с. 46, табл. II—V; ее же, *Художественное оформление грузинской рукописной книги IX—XI вв.*, Тбилиси, 1967, с. 158, 185; Ш. Я. Амиранашвили, *История грузинского искусства*, М., 1963, с. 230—231; его же, *Грузинская миниатюра*, М., 1966, с. 20, рис. 21—25.

[30] Ш. Я. Амиранашвили, *История грузинского искусства*, с. 231, табл. 98.

фически грузинского и целиком включаются в круг византийских памятников.[31]

Сопоставив миниатюры Четвероевангелия 1061 года с Евангелием в Кливленде, которое локализуется Константинополем, и Алавердским Четвероевангелием, выполненным на Черной горе, приходится отметить большую близость нашей рукописи к последнему манускрипту. Возможно, что это сходство, а также привлекшие внимание В. Н. Лазарева восточные, армянские типы евангелистов являются следствием выполнения указанных памятников в одном художественном центре, которым в данном случае была Черная гора близ Антиохии.

Это был один из тех центров, где византийское и грузинское искусство вступали в длительное соприкосновение. В монастырях Черной горы собирались греки, сирийцы, грузины, армяне. В XI веке число грузин в черногорских монастырях значительно увеличивается.[32] В середине XI века здесь жили и трудились Георгий Черногорец и Георгий Антонелли, известный агиограф Георгий Мцире. Два последних впоследствии перенесли свою деятельность на Афон. Во второй половине XI века во главе грузинской литературной школы на Черной горе стоял замечательный писатель и ученый, филолог и философ Ефрем Мцире, создавший эпоху в истории грузинской культуры. Рукописи, выполненные в монастыре Богородицы Калипос, встречаются далеко и за пределами Черной горы.[33] Этому вряд ли стоит удивляться. Биография Георгия Мтацминдели хорошо показывает, насколько в XI веке были тесными связи между грузинскими монастырями Черной горы, Иерусалима, Синая, Афона.[34]

Четвероевангелие 1061 года, в отличие от Алавердского, не имеет локализующей надписи. Упоминается несколько раз только имя ее писца — монаха Николая, из чего можно заключить, что рукопись вышла из монастырского скриптория, хорошо знакомого с последними достижениями современного константинопольского искусства.

Из записи от 1757 года становится известным, что Четвероевангелие греч. 72 принадлежало греческому ученому Евгению Булгарису, и что он получил его от иеромонаха Софрония из скита св. Павла. Это, несомненно, был афонский монастырь, что косвенно подтверждается привлечением биографических данных Евгения Булгариса. В 1754—1757 годах он был дидаскалом в Афонской академии, учрежденной близ Ватопеда. Своей ши-

---

[31] Р. Шмерлинг, *Образцы декоративного убранства грузинских рукописей*, с. 30; Ш. Я. Амиранашвили, *История грузинского искусства*, с. 231; его же, *Грузинская миниатюра*, с. 20.

[32] Л. Менабде, *Очаги древнегрузинской культуры*, Тбилиси, 1948, с. 45; см. также, еп. Порфирий Успенский, *Восток христианский*, ч. III. *Восток монашеский*, Киев, 1877, с. 188—189; А. Цагарели, Указ. соч., с. 29—30.

[33] А. Цагарели, Указ. соч., с. 92.

[34] еп. Порфирий Успенский, Указ. соч., ч. III, с. 188—189.

рокой эрудицией Евгений Булгарис способствовал тому, что число слушателей в короткий срок резко возросло. Встревоженные его популярностью, монахи обвинили его в «недостаточном послушании святой церкви», и он вынужден был покинуть Афон.[35] Дата его отъезда с Афона совпадает с обозначенной им в записи на л. 5 Четвероевангелия 1061 года. Впоследствии Евгений Булгарис переселился в Россию. Некоторое время он был библиотекарем при дворе Екатерины II, а в 1775 году получил сан архиепископа Славянского и Херсонского. Через четыре года Евгений Булгарис вышел на покой и поселился в Александро-Невской лавре, где и умер 27 мая 1806 года. Книги и рукописи его, вероятно, обширной библиотеки разошлись по различным книгохранилищам. Некоторые из них и теперь можно встретить в библиотеках Москвы и Ленинграда. Четвероевангелие 1061 года, судя по каталогу Е. Муральта, в 1840 году уже находилось в Публичной библиотеке.[36]

Упомянутый в записи Евгения Булгариса афонский монастырь св. Павла в его время был греческим. Посетивший Афон примерно в те же годы известный путешественник Василий Григорович-Барский о монастыре св. Павла записал: « Всегда тамо добродетелны жителствоваху мужие от Сербов, Русов же и от Болгаровь, ныне же уже живут от Грековь, понеже власть их наста».[37] Это свидетельство вполне согласуется с заключением Е. Э. Гранстрем относительно сербского происхождения автора записей XIV—XV века на славянском языке в Четвероевангелии греч. 72. Особенно в тесных связях с монастырем св. Павла находились Молдавия и Валахия, для которых он « одно время был тем же, что Зографский монастырь — для болгар, Хиландарский — для сербов, а Пантелеимоновский — для русских».[38] Много хранилось в монастыре св. Павла и славянских рукописей, [39] некоторые из которых впоследствии получили большую известность.[40]

---

[35] Основная литература о Евгении Булгарисе указ. в изд.: П. В. Верховский, *Учреждение Духовной Коллегии и Духовный Регламент*, Пб., 1916, предисловие к приложению, с. VI.

[36] E. de Muralt, *Catalogus codicum bibliothecae imperialis publicae graecorum*, col. 12, № 9.

[37] *Странствования Василья Григоровича-Барского по святым местам Востока*, ч. III, СПб., 1887, с. 393.

[38] К. М. Куев, *Судьба сборника Ивана Александра 1348 г.*, « Труды отдела древнерусской литературы АН СССР », XXIV, 1969, с. 120.

[39] Архим. Леонид, *Славяно-сербские книгохранилища на святой Афонской Горе, в монастырях Хиландаре и святом Павле*, « Чтения в имп. Обществе истории и древностей российских », 1875, I, с. 34—50; В. И. Григорович, *Очерк путешествия по европейской Турции*, изд. 2-е, М., 1877, с. 20—24; К. П. Дмитриев-Петкович, *Обзор афонских древностей*. « Записки Академии наук », VI, СПб., 1865, прилож. 4, с. 14—18.

[40] Четвероевангелие 1356 г. болгарского царя Ивана Александра, (Б. Филов, *Лондонското евангелие на Иван Александър и неговите миниатюри*, «Списание на Българска академия на науките », кн. XXXVIII, София, 1927, с. 11—12; его же, *Миниатюрите на Лондонското евангелие на цар Иван Александър*, София, 1934); Томичева псалтырь: М. В. Щепкина, *Болгарская миниатюра XIV века*, *М.*, 1963 (Сборник Ивана Александра 1348 г.); К. М. Куев, Указ. соч., стр. 117—121.

NOUVELLES DONNÉES SUR DEL CHIARO

C. BOROIANU

On ne connaissait que peu de choses sur Anton Maria Del Chiaro, qui fut secrétaire diplomatique de Constantin Brancovan, jusqu'à la publication de nos premières contributions dans le vol. III de « Studia bibliologica »[1]. On le savait originaire de Florence, car il se faisait appeler *Fiorentino*, on savait qu'il avait servi dans la chancellerie princière sous trois princes — Constantin Brancovan, Ştefan Cantacuzène, Nicolae Mavrocordato — et qu'à son retour en Italie il avait écrit son *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*[2], livre de circulation européenne, largement utilisé au cours des temps, depuis Dimitrie Cantemir jusqu'aux traités d'histoire et d'histoire de la littérature roumaine élaborés par l'Académie roumaine.

Des recherches entreprises dans les archives et les bibliothèques de l'Italie nous ont permis de reconstituer en assez grande mesure le cours de la vie et de l'activité de ce mémorialiste de talent qui, après un séjour de presque sept ans en Valachie, a écrit à Venise une œuvre qualifiée par Nicolae Iorga « l'un des dons les plus précieux que nous ait faits l'Italie dans le domaine de la connaissance de notre passé »[3].

Descendant d'une famille israélite, notre Florentin a porté durant les quinze premières années de sa vie, jusqu'à son baptême, le nom de David Teglia. Ses parents étaient probablement originaires de Livourne, où ce patronyme se rencontre aujourd'hui encore. Un certain David Teglia de Livourne, qui pourrait bien être le grand-père de Del Chiaro (nous avons déjà mentionné que celui-ci avait commencé par s'appeler

---

[1] C. Boroianu, *Anton Maria Del Chiaro*, dans « Studia bibliologica », vol. III, Bucureşti, 1969, p. 115–132.

[2] Parue à Venise en 1718, à la typographie d'Antonio Bortoli.

[3] N. Iorga, *Introduction* à *Revoluţiile Valahiei de Anton Maria Del Chiaro* (Les révolutions de la Valachie par Anton Maria Del Chiaro), Jassy, 1929, p. V.

David), avait obtenu le 17 juin 1663 du grand-duc de Toscane, Ferdinand II, le privilège de l'achat et de la taille des diamants et d'autres pierres précieuses. Pendant dix ans, personne en dehors de lui et de son associé, le marchand Efraim Cassuto, n'a eu le droit d'introduire et de faire commerce, dans les villes de Livourne et de Pise, de tels objets de prix [4].

Le père de celui qui devait par la suite s'appeler Del Chiaro est Simon Teglia. Deux documents officiels l'attestent : l'un est le registre des baptêmes conservé dans les archives du célèbre Dôme de Florence, où se trouve la mention précise : « Anton Maria Del Chiaro, già Ebreo, chiamato David di Simone Teglia » [5]; l'autre est le témoignage fait par-devers le notaire, à Venise, par l'ancien secrétaire diplomatique, en faveur du petit-fils de l'ancien prince Brancovan, le mineur Constantin Brancovan (prénommé comme son père et comme son grand-père), où le nom du témoin Anton Maria Del Chiaro est complété par la mention : « fils de feu Simon » [6].

Simon Teglia était commerçant, comme son père. Plus précisément, il était « appaltatore di carta » [7], c'est-à-dire qu'il avait reçu du « Granduca » le privilège de fournir en papier les villes de Toscane. C'était donc un homme aisé. Il habitait Florence, où son fils est né. Après la mort de Simon, qui a eu lieu avant 1683, sa famille s'est sans doute installée à Livourne, d'où étaient les parents de Simon et peut-être de son épouse.

Il ne fait aucun doute que notre David Teglia est né à Florence. Le même registre des baptêmes spécifie en effet : « Nato in Firenze ». Lors du baptême, qui a eu lieu en 1683, le néophyte avait dans les 14 ans : « d'età d'anni 14, in circa ». Il était donc né en 1669, date confirmée par la chronique manuscrite des moines capucins de Livourne où, en rapport avec la conversion au catholicisme de David, il est précisé que celui-ci avait 14 ans. Cette chronique, dont le titre est *Libretto delle cose più memorabili succese nel Bagno e nelle Galere di S.A. al tempo del Padre Giunipero da Barga predicatore e del P. Mario da Lugliano* [8], se trouve à l'Archivio Provinciale O.F.M. de Florence. On ne saurait préciser davantage la date de naissance (le mois et le jour) du futur Del Chiaro,

---

[4] *Pratica segreta*, vol. 192, f. 106^{v}, Archivio di Stato, Firenze.

[5] *Battesimi Città di Firenze*, Maschi, 1682—1683, f. 105^{v}, Archivio di Santa Maria del Fiore, Firenze.

[6] C. Esarcu, *Documente istorice inedite descoperite în arhivele din Veneția*, in «Revista pentru istorie, arheologie și filologie», I, vol. II, Bucarest, 1883, p. 151.

[7] *Relazione / di quando i Cappuccini / furono deputati / alla cura spirituale del / Bagno / e delle / Galere di Livorno /*. Raccolta dal P. Filippo da Firenze, Predicatore Cappuccino. / L'anno 1706, p. 93, à Archivio Provinciale O.F.M., Firenze.

[8] La chronique n'a pas été rédigée par le P. Giunipero da Barga, ainsi qu'il est indiqué erronément dans *Memoriale de ff. Minori Cappuccini della Toscana*, Firenze, 1932. Au sujet de la conversion de David, voir le ms., ff. 30^{v}—31^{r}.

vu que le registre des naissances de la Communauté israélite de Florence pour cette période a été détruit pendant la seconde guerre mondiale, de peur des persécutions nazies [9].

C'est à Florence, sans doute, que David Teglia a eu son premier contact avec l'instruction et qu'aura eu lieu sa conversion au catholicisme. Les conversions se faisaient avec le concours de l'autorité d'Etat, qui accordait des rémissions de peines aux Juifs passés au catholicisme [10]. Plus d'une fois, la propagande parmi les Juifs était faite par des nobles, qui se proposaient même, généreusement, de leur servir de témoins et faisaient des dons coûteux à leurs filleuls.

En ce qui concerne la décision de David Teglia de passer au christianisme, il est à présumer qu'elle a été une conséquence des idées inspirées par la famille Del Chiaro, puisque son parrain était membre de cette vieille famille de gentilshommes florentins, dont la lignée remonte au XIVe siècle [11].

Cependant, le jeune homme ne mit pas aussitôt en pratique sa décision de rompre avec sa famille et ses traditions religieuses. Probablement sur le conseil de son futur parrain, il attendit que sa famille, après la mort de Simon Teglia, s'établisse à Livourne et, surtout, il attendit d'accomplir 14 ans. En effet, les dispositions en vigueur donnaient le droit aux parents de revendiquer leurs enfants sous cet âge, s'ils quittaient le domicile familial et se faisaient baptiser, alors que ceux qui avaient accompli 14 ans échappaient à ce droit de revendication s'ils manifestaient la volonté de devenir catholiques [12].

Le jeune David quitta la maison familiale dans la première moitié du mois d'août 1683 et se présenta chez les moines capucins de Livourne, qui avaient à leur charge les pensionnaires de plus ou moins longue durée du lieu de détention connu sous le nom de « Bagno dei forzati » ou de « Bagno delle galere », où expiaient leurs peines ceux condamnés aux travaux forcés et où étaient gardés aussi les esclaves de sur les galères pendant que celles-ci stationnaient dans un port.

Après une brève période de catéchuménat, le baptême eut lieu, avec le faste habituel, le vendredi 17 décembre 1683, au baptistère du Dôme de Florence, administré par Don Felice Monsacchi. Le parrain fut Leon Battista Del Chiaro, fils de Giulio Del Chiaro et de Lisabeta Alberti. Gentilhomme avantageusement connu et fortuné, il aura certai-

---

[9] Information due au grand rabbin de Florence.

[10] Antonio Ciscato, *Gli Ebrei in Padova (1300—1800)*, Padova, 1901, p. 144.

[11] Pour l'arbre généalogique, voir *Poligrafo Gargani*, ms. nº 579, Biblioteca Nazionale, Firenze.

[12] A. Ciscato, *op. cit.*, tome III, p. 433.

nement fait à son filleul, selon la coutume, de riches cadeaux. A l'occasion de son baptême, celui-ci prit aussi le nom de famille de son parrain.

L'année suivante (1684), par les soins du père Giunipero, le supérieur des capucins de Livourne, Anton Maria Del Chiaro était inscrit au Collège « San Salvadore » de Florence. Certes, la Florence du XVII^e siècle ne se situait pas, comme activité artistique, au niveau des siècles antérieurs. Néanmoins, une vie culturelle assez intense continuait à y régner autour des collèges, de l'Université et des Académies, au premier plan desquelles se trouvait l'Accademia della Crusca. Les arts y avaient été supplantés par l'érudition. Fidèles aux traditions de la Renaissance, ces érudits se plongeaient dans les vieux documents, mettaient au jour des incriptions. On procédait à des échanges d'informations et d'opinions. Francesco de Sanctis a fait remarquer que c'est de l'érudition qu'est née la critique. « L'étude du passé, montre ce maître de l'histoire littéraire, était comme une gymnastique intellectuelle, où l'esprit puisait de nouvelles forces... L'esprit nouveau accompagnait les érudits parmi les monuments anciens. Ils n'étaient même plus de simples érudits : c'étaient des critiques... Le critique de l'Italie était Muratori »[13]. L'œuvre d'assemblage et de publication des documents sera poursuivie au siècle suivant, à Florence comme dans d'autres villes d'Italie, entreprise des plus ardues, comparable à celle réalisée en France par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fondée par Colbert en 1663.

Le Collège « San Salvadore » n'avait pas un long passé derrière lui. Il avait été fondé par la Congrégation San Salvadore de Florence dans le but de donner aux membres de la congrégation ou aux jeunes gens qui se préparaient pour la carrière sacerdotale l'enseignement théologique nécessaire. Mais on y accordait aussi une grande attention aux disciplines humanistes (langue et littérature latines, langue et littérature hellènes, notions d'art poétique, philosophie, histoire, rhétorique).

Anton Maria Del Chiaro quitta le collège florentin avec de solides connaissances de latin, langue qu'il pratiquera avec facilité plus tard, tant à la chancellerie princière de Bucarest qu'à Venise, où il aura recours pour son *Istoria* à des sources rédigées exclusivement en latin. Mieux encore : il enseignera à ses futurs élèves, outre l'italien, la langue d'Horace.

Del Chiaro a étudié les humanités et la rhétorique au Collège « San Salvadore » pendant cinq ans, de 1684 à 1689.

Pendant la dernière décennie du XVII^e siècle, Del Chiaro a probablement suivi les cours d'une des universités toscanes. Il n'est même pas exclu qu'il ait fréquenté plusieurs universités, selon la coutume des

[13] Francesco de Sanctis, *Istoria literaturii italiene* (Histoire de la littérature italienne), traduction, étude introductive et notes par Nina Façon, Bucureşti, 1965, p. 746.

étudiants, courante à cette époque, de passer d'une université à l'autre. Il aura donc vécu, lui aussi, cette « peregrinatio academica », phénomène explicable soit par le désir des jeunes d'enrichir leur expérience de la vie, d'étendre le champ de leurs connaissances, soit par leurs sentiments d'admiration pour tel maître qu'ils suivaient avec dévouement s'il avait été transféré d'une université à l'autre [14].

Il existe des indices suivant lesquels Del Chiaro aurait suivi les cours de l'Université « degli artisti » de Padoue, où l'on enseignait la philosophie et la médecine, bien que son nom ne figure pas dans les registres de cette ancienne et glorieuse institution, qui avait été fréquentée un quart de siècle auparavant par le *stolnic* Constantin Cantacuzène. Il est avéré que, de ce temps, d'assez nombreux jeunes gens suivaient les cours des deux universités — « Università dei legisti » et « Università degli artisti » — sans y être régulièrement inscrits. A Padoue, Del Chiaro aura eu, entre autres, comme professeur le célèbre Antonio Vallisnieri (3 mai 1661 — 18 janvier 1730), l'une des personnalités d'élite de la science italienne des premières décennies du XVIII^{e} siècle, professeur de médecine pratique et théorique, membre de la « Royal Society » de Londres et de la « Academia Naturae Curiosorum » de Halle. A. Vallisnieri (la famille s'appelait Vallisneri, mais le professeur avait adopté une forme plus musicale du nom) fut un précurseur de l'évolutionnisme. En démontrant que les insectes naissent d'œufs, il a donné le coup de grâce à la théorie de la génération spontanée [15].

Del Chiaro citera en termes élogieux l'illustre médecin naturaliste dans son *Istoria*, lorsqu'il se réfère à la formation médicale, accomplie sous la surveillance directe du savant professeur padouan, de Georges de Trébizonde et de Jean Chrisoscoleos [16].

Mais même si Padoue n'avait pas exercé dans la formation de Del Chiaro une influence qui justifiât de sa part le cri bien connu de Jean Zamoyski — « Patavium virum me fecit »[17] — il nous paraît hors de doute que ce vénérable centre universitaire a laissé en lui des traces profondes, lui a ouvert des horizons nouveaux et a achevé la formation encyclopédique du jeune Florentin.

Attiré par la vie trépidante de Venise, Del Chiaro quitte Padoue et s'inscrit comme secrétaire dans la maison de Bernardo Trevisano, ainsi que nous en informe A. Zeno dans une de ses lettres à son frère P. Pier

---

[14] Giovanni Fabris, *Gli scolari illustri della Università di Padova*, Padova, 1941, p. 11.

[15] Buffon a écrit sur lui : « Il est celui qui a parlé le plus à fond sur le sujet de la génération ».

[16] Del Chiaro, *Istoria...*, p. 191 et 229.

[17] G. Fabris, *op. cit.*, p. 5.

Caterino Zeno [18]. B. Trevisano (1653—1720) était un gentilhomme fort instruit, possesseur d'une bibliothèque riche en manuscrits et livres rares. Il est l'auteur d'une grammaire grecque et d'une grammaire hébraïque, il a publié *Meditazioni filosofiche* (1704), *Cursus philosophicus* (1712) et *Istoria delle lagune di Venezia*. Il était en relations étroites d'amitié avec Apostolo Zeno et avec Antonio Vallisnieri, qu'il avait souvent pour hôtes à sa résidence d'été de Conegliano, non loin de Trévise, au pied des Alpes. C'est le savant auteur de Padoue qui aura recommandé Del Chiaro à Trevisano. Nous avons des raisons de croire que Del Chiaro a accompagné Bernardo, ainsi peut-être que le frère de celui-ci, Francesco Trevisano, dans leurs voyages en France, apprenant à cette occasion assez bien le français pour avoir pu par la suite traduire sans difficulté des livres écrits en cette langue.

A Venise, Del Chiaro a connu Apostolo Zeno (1668—1750), homme de lettres et érudit, figure prestigieuse de la Venise de la première moitié du XVIIIe siècle. Poète, dramaturge, historien, chercheur passionné des antiquités romaines et grecques, numismate, bibliophile, fondateur de l'« Academia degli Animosi », membre de non moins de 31 académies italiennes [19], A. Zeno a été un animateur de la culture et un précurseur des coryphées du siècle des Lumières. Il a joui de son temps d'une estime et d'une influence considérables, tant en Italie que dans d'autres pays. L'empereur Charles VI le nomma poète et historien de la cour impériale de Vienne, où il vécut douze ans (1718—1730), précédant dans cette fonction l'illustre Métastase. Il a entretenu des rapports avec tous les personnages importants d'Italie et sa correspondance avec Antonio Vallisnieri, Lodovico A. Muratori, Bernardo Trevisano, Scipione Maffei, Antonio Magliabecchi, Giovanni Poleni, Marco Foscarini, etc. reflète ses préoccupations encyclopédiques [20]. C'était un homme généreux, toujours prêt à venir en aide à ceux qui se trouvaient dans le besoin. « E' mio naturale costume di far bene a tutti », déclarait-il dans une de ses lettres [21]. Del Chiaro compte parmi ceux qui ont bénéficié de son appui. Il se pourrait fort bien que Zeno l'ait introduit à l'« Accademia degli Animosi », qu'il l'ait poussé à écrire et à publier.

Entre 1702 et 1708, Del Chiaro a publié à Venise, à la typographie de Domenico Lovisa, *Breve / Compendio / della vita / del gloriosissimo / Santo*

---

[18] La lettre a été expédiée de Vienne et est datée du 23 août 1727. Elle est reproduite dans *Lettere di Apostolo Zeno*, t. IV, IIe éd., Venezia, 1785, p. 205.

[19] Voir *Elogio di Apostolo Zeno*, dans « Giornale de' letterati », publié à Florence en 1751, t. VI, IIe partie, p. 195.

[20] La correspondance a été publiée à Venise dans une première édition en 1752. La IIe édition, plus ample, mais incomplète, a paru toujours à Venise en 6 volumes, en 1785, comprenant un total de XVI + 2391 p.

[21] *Lettere di A. Zeno*, éd. de 1785, t. II, p. 420.

BREVE

COMPENDIO

DELLA VITA

DEL GLORIOSISSIMO

SANTO STEFANO

PROTOMARTIRE

Col ragguaglio della Traslazione del
di lui Sacro Corpo da Costanti-
nopoli à Venezia

NELLA CHIESA DI S. GIORGIO.

DEDICATO

Alla Pietosa Diuozione delli Signori
Confratelli della Scola, e Solleuo
di Santo Stefano eretto nella
Chiesa Parochiale di esso
Santo in Murano.

In Venezia, Per Domenico Louisa.
Con Licenze de' Superiori.

Fig. 1

Stefano / Protomartire / col ragguaglio della Traslazione del / di lui Sacro Corpo da Costanti-/ nopoli a Venezia / nella Chiesa di S. Giorgio / dedicato / alla Pietosa Divozione delli Signori / Confratelli della Scola e Sollevo / di Santo Stefano eretto nella / Chiesa Parochiale di esso / Santo in Murano /. Cet opuscule a paru sans date et sans nom d'auteur. En ce qui concerne sa paternité, il existe une indication des plus précieuses qui permet de l'assigner à Del Chiaro. En effet, dans l'exemplaire conservé à la Biblioteca Marciana de Venise [22], sur la page de garde, se trouve la mention autographe suivante d'Apostolo Zeno : « Dono e componimento del Sig<no>re Anton Maria Del Chiaro Fiorentino » (Don et composition de Monsieur A. M. Del Chiaro le Florentin). Il s'agit, comme on le voit, de l'exemplaire même offert par l'auteur à A. Zeno. Etant donné les relations étroites unissant l'écrivain vénitien et Del Chiaro, la paternité du *Compendio* est indiscutable [23].

L'année de la parution de l'opuscule ne peut être établie de manière précise. Une mention du texte en révèle pourtant la période approximative. A la page 28, parlant du monastère San Giorgio, situé sur l'île qui fait face à la place Saint-Marc de Venise, Del Chiaro mentionne l'abbé Cleto Caspi, en tant que supérieur à ce moment du monastère (« di cui sostiene *presentemente* il governo »). Or celui-ci a été le supérieur du monastère de 1702 à 1708 et de 1714 à 1718, d'où il résulte que l'ouvrage a paru au cours d'une de ces courtes périodes. Et comme entre 1714 et 1716 Del Chiaro était en Valachie et qu'en 1717—1718 il s'est occupé de la rédaction et de la publication de son *Istoria*, le *Compendio* n'a pu être écrit et paraître que pendant l'intervalle 1702—1708.

Le *Compendio* est un ouvrage hagiographique qui relate brièvement la vie de saint Etienne et la translation de ses reliques à l'église San Giorgio. Après qu'Andrea Palladio, le célèbre architecte (1508—1580), eut construit la monumentale église San Giorgio Maggiore, les reliques du saint furent déposées avec beaucoup de faste, le 15 août 1581, dans le nouvel édifice, où ils se trouvent aujourd'hui encore. Dans sa dernière partie, le *Compendio* fournit des preuves à l'appui de l'authenticité desdites reliques.

A Venise, Del Chiaro entretenait des rapports non seulement avec Bernardo Trevisano et Apostolo Zeno, mais aussi avec les amis de ceux-ci, parmi lesquels l'illustre Antonio Vallisnieri. C'est sans doute celui-ci qui l'a poussé à traduire du français en italien le volumineux traité de médecine du docteur Saint-Hilaire, paru en première édition à Paris,

---

[22] A la cote Misc., 2363.4.

[23] A. Cicogna, *Saggio di bibliografia veneziana*, Venezia, 1847, p. 70 indique également Del Chiaro comme l'auteur du *Compendio*. De même chez Soranzo, dans *Aggiunte al Saggio di bibliografia veneziana del Cicogna*.

en 1680, en deux volumes : *L'anatomie / du / corps humain, / avec ses maladies, / et les remèdes / pour les guérir, / selon les auteurs anciens / et modernes.* / Tome premier. / A Paris, / chez Jean Couterot, rue S. Jacques, a l'image S. Pierre/ MDCLXXX /. Avec Privilège du Roy/240 pages (I^re^ partie) + 190 pages (II^e^ partie). Le II^e^ volume a pour titre : *Les / remèdes / des maladies / du corps humain, / selon les auteurs anciens / et modernes /* (même éditeur et année), 320 pages.

La seconde édition du traité, parue en 1684 (le premier volume) et 1685 (le second volume), est considérablement augmentée (le premier volume a 581 pages, le second 504 pages en un format beaucoup plus grand : 19/12 cm) et complétée par 55 planches anatomiques. Les deux premières éditions ont été publiées sans nom d'auteur. Celui-ci n'apparaît qu'à partir de la III^e^ édition, sur la page de titre : *L'anatomie / du / corps humain / avec / ses maladies / par le sieur De Saint Hilaire*, Paris, 1698.

En examinant les différentes éditions du traité (1680, 1684, 1685, 1698, 1702), jusqu'à l'année où a paru la traduction de Del Chiaro, nous sommes arrivé à la conclusion que celui-ci a utilisé la II^e^ édition, de 1685. La traduction italienne, imprimée dans la typographie bien connue du Séminaire de Padoue en 1709, est elle aussi sans nom d'auteur.

Un compte rendu du *Giornale de' letterati d'Italia*, vol. I, 1710, p. 413—415, fournit quelques intéressantes précisions : « Quoique son nom ne soit pas indiqué, le traducteur est le sieur Antonio Maria Del Chiaro le Florentin, qui s'est fort bien acquitté de sa mission ». L'auteur du compte rendu montre ensuite que le traité de Saint-Hilaire avait été traduit en entier (ce qui représente un total de 1085 pages dans la II^e^ édition française), mais qu'on n'en a publié que la dernière partie, vu qu'il manquait les gravures nécessaires aux chapitres d'anatomie du I^er^ volume.

La traduction de Del Chiaro est intitulée : *Trattato / de' rimedi / per le / malattie / del corpo umano / tradotto dal franzese / con due lettere in fine, / l'una di Ragguaglio di varie Osservazzioni nuove ne' / Vermini del corpo umano, intorna alla loro origine, / indicazioni, e rimedi ; l'altra sopra gl'Insetti / dentro gl'Insetti.* / In Padova, MDCCIX, / nella Stamperia del Seminario, Appresso Gio. Manfrè, / con licenza de' Superiori e Privileggio. / 323 p. La traduction est correcte et justifie les appréciations favorables de l'auteur (anonyme) du compte rendu du « Giornale de' letterati d'Italia ». Nous présumons que celui-ci n'est autre qu'Antonio Vallisnieri, étant donné que tous les ouvrages de médecine étaient présentés dans le « Giornale » par le célèbre professeur padouan, l'un des fondateurs et des rédacteurs de la revue. Il s'avère ainsi que Del Chiaro non seulement connaissait bien la langue française, mais qu'il était également au courant des problèmes et de la terminologie des sciences médicales.

TRATTATO DE' RIMEDJ PER LE MALATTIE DEL CORPO UMANO

TRADOTTO DAL FRANZESE;

Con due Lettere in fine,

L'una di Ragguaglio di varie Osservazioni nuove ne' Vermini del Corpo umano, intorno alla loro origine, indicazioni, e rimedj; L'altra sopra gl'Insetti dentro gl'Insetti.

IN PADOVA, M.DCCIX.
Nella Stamperia del Seminario, appresso Gio: Manfrè,
Con Licenza de' Superiori, e Privileggio.

Fig. 2

A Venise, Del Chiaro aura peut être connu Nicolae Caragiani, l'agent très actif de Constantin Brancovan, que l'*Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* n'omet pas de mentionner. N. Caragiani était probablement Roumain de Macédoine, originaire de Jannina, et il entretenait des relations d'amitié et commerciales avec ses compatriotes de Moscopole [24]. C'est peut-être lui qui a invité Del Chiaro à se rendre en Valachie, où le besoin se faisait sentir d'un secrétaire pour l'italien. La décision d'entreprendre un aussi long voyage fut prise par celui-ci en 1709. Il aura d'ailleurs entendu parler de la cour de Brancovan et de l'admiration du prince pour l'Italie non seulement par Caragiani, mais aussi par d'autres Vénitiens ayant voyagé dans les pays roumains ou qui étaient en relations commerciales avec eux.

Apostolo Zeno, Bernardo Trevisano, Antonio Vallisnieri et d'autres érudits, dont les connaissances sur la Valachie étaient minimes, ont demandé avec insistance à Del Chiaro, avant son départ, de recueillir et de transmettre à ses compatriotes des informations sur ce peuple qui descendait des Romains. Il régnait en Italie le même intérêt pour les pays roumains qu'en Allemagne, qui allait demander quelques années plus tard à Dimitrie Cantemir des informations du même ordre sur la Moldavie. Dans sa préface au lecteur, Del Chiaro parle des « demandes insistantes faites par des personnes érudites pour que je recueille toutes les informations plus importantes » sur la Valachie [25].

Le départ de Del Chiaro a eu lieu « vers la fin de l'année 1709 », comme il le montre au même endroit. Plus loin, il dit que, voyageant vers Belgrade, il s'est arrêté deux semaines, en mars 1710, à Sarajevo [26]. On se demande s'il a pu vraiment mettre si longtemps (trois à quatre mois) de Venise à Sarajevo, alors que Miron Costin nous informe que, de son temps, on ne mettait de Belgrade à Venise que trente jours. Ici une précision s'impose. A Venise, la fin de l'année ne signifie pas la fin du mois de décembre, mais la fin de février, car dans la Sérénissime République l'année commençait le 1er mars. Ainsi donc, Del Chiaro est parti vers la fin de février 1710 (d'après l'actuel calendrier) et est arrivé à Bucarest, compte tenu de son arrêt à Sarajevo, vers la fin du mois d'avril ou au début du mois de mai 1710. Par conséquent, le Florentin n'est entré en fonction comme secrétaire du prince ni en 1697, suivant l'indication des encyclopédies italiennes [27], ni en 1714, comme l'a affirmé l'his-

---

[24] Voir Valeriu Papahagi, *Moscopole, metropola comercială și culturală a românilor din Peninsula Balcanică în secolul al XVIII-lea* (Moscopole, métropole commerciale et culturelle des Roumains de la péninsule balkanique au XVIIIe siècle), Roșiorii de Vede, 1939, p. 8.

[25] Del Chiaro, *Istoria...*, p. XII.

[26] *Ibidem*, p. 35.

[27] *Enciclopedia Treccani*, vol. XII, p. 516; *Dizionario enciclopedico italiano*, vol. III, Roma, 1956, p. 801; *Grande dizionario enciclopedico Utet*, vol. VI, IIe éd., Torino, 1968, p. 101.

torien N. Dobrescu [28], ni en 1709, ainsi que l'ont soutenu Nicolae Iorga [29], Ramiro Ortiz [30], Salvatore Sibilia [31] et, plus récemment, Ştefan Ionescu et Panait P. Panait [32].

Le trajet de Venise à Bucarest, par Sarajevo et Belgrade, en diligence a dû durer près de dix semaines. La fatigue du voyage avait comme contrepoids l'attrait de nouveaux décors, comme ceux offerts par la Bosnie, la Serbie et la Valachie. Bucarest, en plein printemps, n'a pu manquer d'impressionner le voyageur par son paysage inédit, ses habitations insulaires perdues dans leurs immenses jardins, à l'ombre d'arbres séculaires.

Bien reçu partout, Del Chiaro parlera plus tard dans son *Istoria* de l'inappréciable hospitalité roumaine. A la cour princière, le Florentin prit place à côté des cinq autres secrétaires pour les langues étrangères, qui travaillaient sous les ordres directs de l'érudit *stolnic* Constantin Cantacuzène. Le nouveau secrétaire, qui avait accompli quarante ans, était pourvu non seulement d'une culture encyclopédique, accumulée au cours de ses longues années d'études dans les écoles d'Italie, mais aussi d'une riche expérience de la vie, acquise dans les grands centres de Florence, Padoue et Venise. Sa présence rappelait au *stolnic* ses propres années d'études en Italie, à Venise et à Padoue, ainsi que ses illustres professeurs padouans. Il invitera souvent Del Chiaro chez lui et il est certain que beaucoup des informations sur le pays et le peuple roumains, ainsi que sur la famille Cantacuzène, lui auront été fournies par le vieux *stolnic* et par son frère, le spathaire Mihai Cantacuzène. Malheureusement, les relations entre les puissants frères Cantacuzène et Constantin Brancovan n'étaient plus celles d'autrefois, depuis que les premiers voyaient leur influence et leur rôle dans la direction des affaires du pays menacés par les fils du prince. Leurs intrigues à Constantinople aboutiront au dénouement tragique de l'été de 1714.

Brancovan était entré dans la vingt-deuxième année de son règne, un règne sage et habile, tout de prudence, dédié à la paix par l'équilibre de la politique étrangère. Del Chiaro a admiré sa souplesse politique, son affabilité, sa bonté, sa générosité, sa vocation pour la culture. A la cour

---

[28] N. Dobrescu, *Istoria bisericii române din Oltenia în timpul ocupaţiunii austriace — 1716—1739* (Histoire de l'Eglise roumaine d'Olténie au temps de l'occupation autrichienne — 1716—1739), Bucureşti, 1906, p. 74.

[29] N. Iorga, *Istoria românilor prin călători* (Histoire des Roumains par les voyageurs), vol. II, II[e] éd., Bucureşti, 1928, p. 10.

[30] Ramiro Ortiz, *Per la storia della cultura italiana in Romania*, Bucarest, 1916, p. 121.

[31] Salvatore Sibilia, *La Romania da Decebalo a Carol II. Visione storica in relazione ai rapporti con l'Italia*, Bologna, 1939, p. 147.

[32] Şt. Ionescu et Panait I. Panait, *Constantin vodă Brîncoveanu. Viaţa, domnia, epoca* (Le prince Constantin Brancovan. Sa vie, son règne, son époque), Bucureşti, 1969, p. 51.

princière, le Florentin trouva quelque chose de l'atmosphère culturelle de l'Italie. Le médecin en chef du prince était le comte italien Bartolomeo Ferrati, qui avait remplacé son compatriote Jacopo Pilarino, nommé consul de Venise à Smyrne. Le prédicateur de la cour était Giovanni Abrami, Grec de Venise. Le prince entretenait une correspondance avec la Sérénissime République. Ses fils, notamment Ştefan, parlaient l'italien. La bibliothèque de Brancovan aussi bien que celle du *stolnic* renfermaient des livres italiens. Les anciens boursiers du prince en Italie étaient maintenant professeurs à l'Académie princière. Dans l'architecture des palais qu'il avait bâtis l'influence italienne était visible. Aux murs étaient suspendus de grands miroirs vénitiens. Enfin, la cour du palais de Bucarest était aménagée en style italien par des jardiniers venus de la lointaine péninsule.

Del Chiaro dut pourtant renoncer au costume occidental et se vêtir à la manière orientale. De sa tenue d'autrefois il ne garda que la perruque, le chapeau, la cravate et la canne de bambou.

Présent dans la suite du prince lors de ses voyages à travers le pays, souvent invité sur les terres et dans les manoirs des boyards, Del Chiaro eut l'occasion de connaître et d'admirer les beautés et les richesses de la Valachie. Il prend contact avec les paysans, entre dans leurs maisons, est frappé par la propreté de leurs intérieurs. Il enregistre avec une évidente satisfaction les qualités du peuple roumain, dont il s'efforce d'apprendre la langue, qui lui dévoile des ressemblances insoupçonnées avec la langue de son pays. Les noms roumains, d'une part, la langue, tant par son lexique que par sa structure grammaticale, d'autre part, sont à ses yeux de puissants arguments pour la romanité de ce peuple. Les mots roumains utilisés au cours de l'exposé (au nombre de 138), ainsi que le vocabulaire et les propositions roumaines insérées à la fin de l'*Istoria* (135 autres termes roumains), démontrent que le secrétaire diplomatique de Brancovan s'était familiarisé avec la langue du pays.

Del Chiaro a été le contemporain et parfois même le témoin oculaire d'événements de large résonance européenne. Ainsi, en premier lieu, le conflit russo-turc de 1711, lorsque Brancovan, prudent, n'intervint pas. Le Florentin croyait que si le prince valaque avait expédié les provisions demandées par le tsar, les Russes auraient été vainqueurs sur le Prut en 1711. Adversaire des Turcs, Del Chiaro loue Dimitrie Cantemir pour l'aide fournie aux Russes, ainsi que Toma Cantacuzène, qui avait rallié sans en avertir le prince le camp de Pierre le Grand.

Quoique secrétaire princier, Del Chiaro garde sa liberté de pensée par rapport au point de vue officiel, tel qu'il est exprimé dans la chronique de Radu Greceanu. A cet égard, ses opinions coïncidaient avec celles du métropolite Antim Ivireanul, dont il admirait les multiples talents et dont il mentionne dans son œuvre l'activité culturelle.

Pendant ses heures de loisir, Del Chiaro traduisait du français en italien *Le Massime degli Orientali*. Cette traduction s'est perdue, mais Del Chiaro en parle dans son *Istoria*, lorsqu'il donne la liste des principaux ouvrages imprimés sous le règne de Constantin Brancovan, de lui connus. Voici ce qu'il en dit : «*les maximes des Orientaux*, traduit du français en italien, traduction faite par moi et dédiée au prince Constantin Brancovan, sur l'ordre duquel le père Jean Abrami (alors prédicateur au service du prince) les a traduites en grec populaire, mais non sans leur apporter d'importantes modifications. Puis elles ont été traduites du grec en roumain par les soins de l'archevêque de Valachie Antim, qui les a imprimées dans les deux langues, aux frais d'Apostol Manu, en 1713, à Bucarest ».

Le titre du livre dans la traduction de Del Chiaro, *Le massime degli Orientali*, reproduit le titre français : *Les maximes des Orientaux*, alors que le titre de la traduction roumaine due à Antim s'éloigne quelque peu du titre original, ce qui s'explique par le fait qu'Antim a travaillé sur la version néo-grecque de Jean Abrami : Γνωμικὰ παλαιῶν τινων φιλοσόφων.

La source de l'œuvre imprimée en 1713 à Bucarest n'a été identifiée que ces derniers temps, par Alexandru Duţu. Dans un article publié dans la revue « Steaua », celui-ci émet l'opinion que Del Chiaro a apporté d'Italie le manuscrit de la traduction, « fait qui implique l'existence de relations personnelles entre lui et l'orientaliste français ou les cercles scientifiques parisiens d'où il aurait pu obtenir le livre ». L'orientaliste dont il s'agit est Antoine Galland (1646 —1715), célèbre par sa traduction des *Mille et une nuits*, et le livre de celui-ci traduit par Del Chiaro est : *Les bons mots et les maximes des Orientaux*. Traduction de leurs ouvrages en arabe, en persan et en turc, Paris, 1694 [33]. Alexandru Duţu a repris le problème dans une ample étude, intitulée *Peregrinarea cărţilor de « desfătare » brîncoveneşti* (Chemins parcourus par les livres d'« amusement » au temps de Constantin Brancovan) [34], où, par des transcriptions répétées, il suit à la piste l'intense circulation des maximes dans toutes les régions roumaines. Elles ont été réimprimées à deux reprises au cours du XVIII^e siècle, à Rîmnic (1783) et à Sibiu (1795) ; une partie d'entre elles sont même entrées dans un recueil de chants religieux (les premières pages de *Octoihul Mic*, Jassy, 1786).

Les maximes ont été recueillies par Antoine Galland de « quelques livres arabes, persans et turcs de morale, autant en vers qu'en prose »,

---

[33] Al. Duţu, *Contribuţii documentare la tratatul de « Istoria literaturii române »* (Contributions documentaires au traité d'« Histoire de la littérature roumaine »), dans « Steaua », XVI, 1965, n° 9, p. 119.

[34] Al. Duţu, *Coordonate ale culturii româneşti în secolul XVIII—1700—1821* (Coordonnées de la culture roumaine au XVIII^e siècle — 1700—1821), études et textes, Bucureşti, 1968, p. 23, 116.

les sources étant du reste difficile à identifier. Les plus de deux cents sentences morales transcrites par Al. Duţu en annexe à son étude, avec le texte français en regard, montrent que Jean Abrami ne s'est pas trop écarté de l'original. Del Chiaro a donc exagéré lorsqu'il mentionne que le prédicateur grec « les a traduites en grec populaire, mais non sans d'importantes modifications » (p. 44).

Peu de temps après la parution de l'ouvrage *Pilde filosofeşti* (Sentences philosophiques), « qui a été pieusement dédié à Son Altesse le gouverneur de Valachie le voïvode Ioan Constantin Basarab », le règne de celui qui avait patronné durant près de vingt-six ans la culture roumaine devait prendre fin dans des circonstances dramatiques. Del Chiaro vécut les terribles jours de la fin mars (ancien style) 1714, lorsque Constantin Brancovan fut déposé et obligé de se rendre avec la plus grande partie de sa famille à Constantinople. Il écrira dans son *Istoria* des pages impressionnantes sur la décapitation barbare du prince en août 1714, ainsi que sur son admirable comportement.

Del Chiaro conserve sa fonction de secrétaire diplomatique sous le règne de Ştefan Cantacuzène, pour lequel il n'éprouve guère de sympathie, le considérant responsable de la chute de Brancovan et l'accusant d'avoir interdit l'entrée en Valachie des gazettes et des calendriers italiens (p. 198). Il existe de puissants indices qu'en 1714—1716 Del Chiaro a rempli non seulement la fonction de secrétaire, mais aussi celle de professeur d'italien et de latin auprès des fils de Ştefan Cantacuzène et de Nicolae Mavrocordato, le premier prince phanariote.

Les professeurs d'italien et de latin étaient très recherchés de ce temps, aussi les étrangers connaissant ces langues trouvaient-ils sûrement et rapidement à se placer dans les maisons pleines d'enfants des boyards. Del Chiaro mentionne que ceux qui, dans differents pays, s'élevaient contre les pratiques de la religion catholique trouvaient asile en Valachie, où ils gagnaient leur vie en enseignant le latin [35]. L'italien aussi bien que le latin étaient utilisés dans les relations diplomatiques, c'étaient des langues internationales. Et puis rappelons-nous les liens de toute une vie du *stolnic* Constantin Cantacuzène avec l'Italie, l'influence italienne au temps du règne de Constantin Brancovan, l'importance des échanges commerciaux entre la Valachie et Venise. Dans un tel contexte, il est vraisemblable que le *stolnic* ait demandé à Del Chiaro à être le professeur de ses petits-fils Radu et Constantin, les fils de Ştefan Cantacuzène.

Le 7 juin 1716, Ştefan Cantacuzène était exécuté à Constantinople en même temps que son père, l'érudit *stolnic*. La princesse Păuna, veuve

---

[35] Del Chiaro, *Istoria...*, p. 28 et 93.

du prince exécuté, réussit à s'échapper avec ses fils, s'embarquant à Constantinople sur un bateau qui les amena à Messine. Traversant l'Italie du sud au nord, avec des haltes à Naples, Rome, Florence, Bologne, Venise, les fuyards arrivèrent à Vienne au début du mois de novembre 1716.

Le trône princier fut occupé par Nicolae Mavrocordato, que les Turcs avaient nommé antérieurement en Moldavie. Son règne fut de courte durée, de février à novembre 1716, temps durant lequel Del Chiaro continua à exercer ses fonctions de secrétaire diplomatique et de professeur, cette fois-ci auprès des fils de Nicolae Mavrocordato.

Nicolae Mavrocordato, fait prisonnier par les Autrichiens, fut conduit à Sibiu avec toute sa famille. Del Chiaro l'accompagna dans cette jolie ville de Transylvanie, où tous arrivèrent le 7 décembre 1716. Avant leur départ de Tîrgovişte, Del Chiaro était intervenu auprès du commandant Dettin en faveur du prêtre Jean Abrami, que le prince avait fait enfermer dans un cachot au monastère de Snagov [36]. Sur les insistances du secrétaire princier, le prêtre vénitien fut mis en liberté.

Se rendant compte que l'exil du prince allait être de longue durée, Del Chiaro décida de retourner à Venise, par Vienne. Il arriva dans la capitale autrichienne vers le milieu du mois de janvier 1717. Là il rencontra la princesse Păuna et ses fils, qui avaient sollicité l'aide du pape Clément XI (1711—1740).

Au printemps de 1717 Del Chiaro retourne à Venise, où il commence la rédaction de son *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, sur la base des notes prises au cours de son séjour en Valachie.

En novembre 1717, Del Chiaro reçoit à Venise la visite du docteur Georges de Trébizonde, ancien boursier de Constantin Brancovan à Padoue. Demeuré fidèle à la famille de son bienfaiteur, le médecin venait avec une procuration de la part de la princesse Marica, la veuve de Constantin Brancovan, pour faire reconnaître les droits de son petit-fils âgé de dix ans, Constantin, fils de son fils aîné dénommé également Constantin, sur l'argent déposé à Venise par son époux. Del Chiaro fut cité pour déclarer sous serment que le défunt prince n'avait pas laissé de testament et que, par conséquent, sa fortune devait revenir à son petit-fils comme unique successeur, les filles mariées étant exclues de la succession [37].

Jusqu'en novembre 1717, lorsqu'il rendit son témoignage, Del Chiaro avait écrit 114 sur les 254 pages de l'*Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* [38]. Le reste allait être écrit pendant les trois mois suivants. A la fin de l'année 1717 — de l'année vénitienne, c'est-à-dire

---

[36] *Ibidem*, p. 221.

[37] C. Esarcu, *Documente*... dans « Revista pentru istorie, archeologie şi filologie », I^re^ année, vol. II, Bucarest, 1883, p. 151.

[38] Del Chiaro, *op. cit.*, p. 114. Del Chiaro a comparu devant le notaire le 26 novembre.

ISTORIA

DELLE

MODERNE RIVOLUZIONI

DELLA

VALACHIA,

Con la Descrizione del Paese; Natura, Costumi, Riti, e Religione degli Abitanti;

Annessavi la Tavola Topografica di quella Provincia, dove si vede ciò, che è restato nella Valachia agli Austriaci nel Congresso di Passarovitza:

COMPOSTA DA ANTONMARIA DEL CHIARO FIORENTINO.

IN VENEZIA, MDCCXVIII.

Per Antonio Bortoli.

A spese dell' Autore.

Con licenza de' Superiori, e Privilegio dell' Eccellentiss. Senato, e anco della Santità di N. S. Papa Clemente XI.

Fig. 3

fin février 1718 — l'ouvrage était prêt [39]. Avant d'être imprimée, l'*Istoria* fut lue à l'état de manuscrit par A. Zeno, qui fit à son sujet un compte rendu sommaire, mais élogieux, dans le vol. XXX (1718) de « Giornale de' letterati d'Italia ». Ce périodique avait été fondé par Apostolo Zeno, Antonio Vallisnieri et Scipione Maffei, à Venise, en 1710, mais l'animateur en fut A. Zeno, qui réussit à le faire paraître jusqu'en 1740. Ce fut là, du reste, son titre de gloire, car la revue était un orgaue de publicité pour toute l'Italie (comme l'indique son titre) et a donc contribué à préparer le terrain pour l'unité de l'Etat.

Peu de temps après la parution de son livre, Del Chiaro quittait l'Italie et s'établissait pour quelques années à Londres. Son départ a eu lieu à la fin de 1718 ou au commencement de 1719. En effet, dans une lettre adressée de Vienne, le 31 décembre 1718, au docteur A. Vallisnieri, A. Zeno dit entre autres : « On m'a dit et on m'a écrit des choses fort curieuses sur Monsieur A. C.... Ce serait pire s'il allait s'installer en Angleterre... Je ne veux ni le dire, ni le croire » [40]. Ce « Monsieur A. C. » ne peut être qu'Anton Del Chiaro, qui avait pris la décision de partir pour l'Angleterre. Ainsi que nous l'avons montré plus haut, le Florentin était en relations tant avec le célèbre médecin padouan qu'avec le poète officiel de la cour de Vienne. Aucun des amis ou des correspondants de Zeno, en dehors d'Anton Del Chiaro, n'avait un nom commençant par ces initiales. Quant au but du départ de celui-ci pour Londres, il est difficile de le préciser. On peut supposer qu'il y fut engagé comme secrétaire et professeur d'italien.

Au bout de quelques années, sa situation à Londres était devenue précaire. D'autre part, ses relations avec Zeno n'étaient plus aussi bonnes qu'autrefois, car voici ce que celui-ci écrit à son frère P. Pier Caterino Zeno, à Venise : « Savez-vous qui m'a écrit de Londres ? Anton Maria Del Chiaro, qui a demeuré à la maison Trevisano et qui a écrit une histoire de la Valachie. Il m'écrit qu'il se trouve dans la plus grande misère et qu'il voudrait venir à cette cour [41]. Mais moi je lui réponds que s'il veut mourir de faim, il n'a qu'à faire ce voyage. Il ne me manque plus que ça, d'avoir cet homme auprès de moi ; de ma vie je n'ai connu une personne plus impertinente et plus imprudente. S'il n'ajoute pas foi à mes dires, il sera convaincu par Faustina, à qui j'ai assez dit là-dessus » [42]. La lettre a été expédiée de Vienne le 23 mars 1726.

---

[39] *Ibidem*, p. 234.
[40] A. Zeno, *Lettere...*, t. II, p. 460.
[41] La cour de Vienne, où Zeno était encore engagé en qualité de poète et d'historiographe officiel.
[42] A. Zeno, *op. cit.*, t. IV, p. 100—101.

Ce qui était intervenu entre-temps, ce qui avait fâché l'écrivain vénitien, les raisons pour lesquelles A. Zeno — qui avait aidé autrefois Del Chiaro et, huit ans auparavant, avait écrit des paroles élogieuses sur l'*Histoire des révolutions modernes de la Valachie* et sur son auteur — parlait maintenant avec tant de passion contre lui, voilà des questions auxquelles on ne peut répondre à l'heure actuelle. Mais ce qui, plus que le courroux de Zeno, nous intéresse dans le fragment de lettre cité, c'est la nouvelle qu'en mars 1726 Del Chiaro se trouvait encore à Londres, qu'il était dans la gêne et qu'il aurait désiré s'engager à la cour de Vienne. La réponse de Zeno était décourageante. Pour le faire renoncer à son projet, celui-ci recourut aux bons offices de Faustina Bordoni (1695 —1781), un célèbre mezzo-soprano vénitien qui en 1725 —1726 avait chanté avec grand succès à Vienne et s'apprêtait maintenant à partir pour une série de représentations d'opéra à Londres [43].

Del Chiaro fut obligé de rentrer en Italie. Il avait 57 ans. Dépourvu de ressources, il fait de nouveau appel à l'aide de Zeno. Passant outre à ses ressentiments, reflétés comme nous venons de le voir dans sa correspondance de cette période, Zeno intervient en faveur de l'ancien secrétaire princier. Il prie son vieil ami Anton Francesco Marmi, chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, gentilhomme de la cour du grand-duc de Toscane, personnage en vue de cette époque, secrétaire de la célèbre « Accademia della Crusca » de Florence, de lui trouver un poste de professeur dans sa ville natale. Marmi, faisant jouer son influence (après la mort de Magliabecchi il deviendra bibliothécaire du duc), lui trouve un poste de professeur à l'école publique de Portoferraio. Nommé « maestro pubblico d'umanità » [44], Del Chiaro enseigne la grammaire italienne, le latin, la rhétorique, l'histoire, des éléments de logique et de mythologie [45].

Peu de temps après, apprenant que son protecteur, le duc Antonio Ferdinando Gonzaga va épouser Teodora, fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, Del Chiaro recueille des vers laudatifs en vue d'un livre dédié à cet heureux événement. Ce livre, dont s'est occupé Anton Maria Del Chiaro, a paru en 1727 à Pise sous le titre : *Clio festeggiante / per le felicissime nozze / dell'altezze serenissime / D'Antonio / Ferdinando / Gonzaga, / duca di Guastalla, / Bozzolo, Sabioneta ecc. / e Teodora, / Principessa / di Hassia Darmstat*[46]. C'est une brochure de 16 pages, du format 22/16 cm. Après la préface dédicatoire (p. 3 —4), en date du 17 février 1727, le livre

---

[43] Voir *Enciclopedia della musica*, vol. I, G. Ricordi, Milano, 1963, p. 295.

[44] Voir la lettre de Zeno du 10 mai 1727 à son frère Pier Caterino Zeno, dans *Lettere...*, vol. IV, p. 184.

[45] Eugenio Branchi, *Corografia, fisica, storica e statistica dell'isola dell'Elba*, ms. rédigé en 1859, p. 65 (à la Bibliothèque communale de Portoferraio).

[46] Parue à Pise, à la typographie de Domenico Carotti.

CLIO FESTEGGIANTE

PER LE FELICISSIME NOZZE

DELL' ALTEZZE SERENISSIME

D' ANTONIO

FERDINANDO

GONZAGA

DUCA DI GUASTALLA,

BOZZOLO, SABIONETA, &c.

E TEODORA

PRINCIPESSA

DI HASSIA DARMSTAT

IN PISA L'ANNO MDCCXXVII.

Per Gio: Domenico Carotti Stampatore del S. Uffizio.
Con licenza de' Superiori.

Fig. 4

renferme 12 sonnets (p. 5—16) signés par le chanoine Pietro Ranieri Corazzi, le chanoine D'Abramo, P. M. di Firenze, T. B., L'Accademico Disunito, L'Accademico Scordato, Bastiano Gramozza, Bramozzo Magarti, Tommasso Baragazzi (deux sonnets). Ainsi qu'on peut voir, les auteurs ont signé de leurs pseudonymes académiques.

La préface de Del Chiaro ne présente qu'un intérêt biographique. Elle confirme que son auteur est rentré à une date relativement récente d'Angleterre et révèle que ses relations avec le duc de Guastalla, Antonio Ferdinando Gonzaga, auquel il avait dédié en 1718 son *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, se maintiennent tout aussi bonnes. Une fois de plus, le Florentin proclame publiquement son admiration, son respect, son attachement et sa reconnaissance pour celui qui l'avait aidé autrefois et dans l'appui duquel il espère encore. Il montre qu'apprenant, à son retour d'Angleterre, le mariage projeté, il a fait appel à une série de personnes de talent pour composer ce recueil de vers en l'honneur de l'heureux événement. Il s'agit de vers laudatifs, sans mérites artistiques, tous en italien. Deux ans plus tard, le duc Antonio Ferdinando Gonzaga, ce « protecteur des sciences », selon l'expression de Del Chiaro, mourait au retour d'une chasse d'un stupide accident dû à sa propre imprudence.

Après 1727, les nouvelles sur Del Chiaro s'éteignent. Son nom n'apparaît dans aucune des correspondances publiées jusqu'à ce jour. La découverte de ses archives personnelles (si elles n'ont pas disparu pour toujours), de lettres adressées à ses amis et connaissances, ainsi que d'autres documents faisant partie de collections particulières, réussiront peut-être un jour à éclairer les parties encore obscures de sa vie et de son activité.

QUELQUES PROBLÈMES CONCERNANT LE RÉGIME DE LA DOMINATION OTTOMANE DANS LES PAYS ROUMAINS (concernant particulièrement la Valachie) *)

ION MATEI

1. POSITION DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES ET LEUR RÉGIME DANS LE CADRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

Bien que l'historiographie roumaine ait fait, surtout ces derniers temps, d'appréciables progrès dans la connaissance du régime de domination ottomane dans les Principautés roumaines, le problème est loin d'être en tous points éclairci. Font tout particulièrement défaut les précisions sur l'évolution du statut juridique des Principautés pendant cette période. Pour une bonne part, cette situation est due au manque de textes officiels de l'époque où s'est établie la suzeraineté ottomane. Durant ces dernières décennies néanmoins, quelques nouvelles données de source ottomane (autres que les sources narratives, par ailleurs assez vagues) sont venues enrichir la documentation, sans toutefois conférer de réponses à maintes questions.

Outre la pénurie des matériaux documentaires, certaines déficiences existent également dans le domaine de l'interprétation des documents et des méthodes de recherche. On peut même parler d'une interprétation erronée du régime de suzeraineté ottomane, par l'application d'une terminologie propre à la féodalité européenne ; or, ces notions ont eu parfois

* Fragment d'un ouvrage de plus grandes proportions, consacré aux *qapūkehayā* de Valachie, dont nous publions une partie du chapitre d'introduction. En constatant que la plupart des recherches effectuées jusqu'à présent autour du problème du régime de domination ottomane dans les Principautés sont parties des états de fait observés en Moldavie et Transylvanie, l'auteur — dans un cadre plus général et comparatif — envisage ici tout spécialement la situation, moins étudiée, de la Valachie. Ne s'agissant néanmoins que d'un chapitre introductif, et non pas d'une investigation de caractère spécial, l'auteur ne se propose pas de présenter une étude exhaustive, mais seulement de mettre en lumière quelques problèmes posés surtout par certains matériaux et de nouvelles données.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 1, p. 65—81, BUCAREST, 1972

un contenu analogue, dans l'Empire ottoman et dans le droit islamique, mais non pas identique. De fait, il convient en ce sens de tenir compte de l'évolution de ces institutions dans les conditions du développement de l'Etat et du droit ottomans d'une part, autant que, d'autre part, de l'action exercée par certains éléments nouveaux dus à l'impact ottoman-européen quoique ceux-là ne sont connus que dans les grandes lignes.

Quant aux problèmes liés aux méthodes de recherche, il faut dire qu'à peu d'exceptions près, les recherches, d'habitude limitées au moment de l'établissement de la suzeraineté ottomane ou à des moments de pointe, ont considéré ces conclusions valables pour toute la période où s'est exercée cette suzeraineté, sans envisager l'évolution du régime et sans tenir compte des données offertes par la comparaison du développement des Principautés roumaines avec les zones de l'Empire ottoman qui ont connu — ne serait-ce que temporairement — un régime similaire. Il est vrai que l'évolution du régime juridique dérobe souvent la modification des formes aux regards du chercheur qui employe, sans pressentir le danger, des termes et des notions des XIVᵉ ou XVᵉ siècles lorsqu'il s'occupe des XVIIIᵉ ou XIXᵉ siècles.

Il est évident qu'en signalant ces défauts méthodologiques, nous présentons des desiderata maxima, difficilement réalisables à l'état actuel de la connaissance des documents. D'autant moins peut-il être dans notre intention d'aborder ici tous ces problèmes. D'ailleurs, l'espace qui leur revient dans le présent travail est assez limité : ils réclament en fait des recherches distinctes, par rapport auxquelles nous ne pouvons que nous borner à en esquisser certains aspects, en utilisant l'historiographie et quelques données plus récentes.

Les Principautés roumaines, tout comme d'autres pays ou zones non musulmanes ou d'autres régions musulmanes éloignées (la République de Raguse, certaines îles de la mer Egée, les Principautés géorgiennes ou le Khanat de Crimée, etc.), n'ont pas été comprises dans le système administratif ottoman, mais formaient des entités séparées, des zones privilégiées, jouissant d'une très large autonomie administrative (les traités modernes d'histoire turque les englobent sous la désignation *tabî imtiyazlı hükümetler ve beylikler*).

Aussi bien, en parlant des actes authentifiant la suzeraineté ottomane, l'historiographie roumaine employa-t-elle pendant longtemps le terme de « traité » et ce n'est que plus tard que, sur le modèle européen, elle utilisa celui de « capitulations ». Longtemps également, l'historiographie roumaine et celle de l'étranger tinrent pour authentiques des traités invoqués comme ayant été conclus entre la Moldavie et l'Empire ottoman, ainsi que le traité prétendûment conclu entre Mircea l'Ancien et Bāyazīd Iᵉʳ. Mais tous ces traités s'avérèrent plus tard être

des faux de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Il est vrai qu'en évoquant des circonstances réelles et en partant d'une pratique consacrée, ces documents ne furent pas contestés dans leur essence par les Turcs et même acceptés ultérieurement comme authentiques.

Il n'y a pas lieu de refaire ici l'historique du problème [1], qui est de nouveau analysé dans un ouvrage récent, où les dernières recherches de l'historiographie roumaine sont mises à profit [2]; toutes les enquêtes font ressortir le fait qu'en dépit de la forme sous laquelle ont été conservés les soi-disant traités (des faux ou des falsifications *ad hoc* ultérieures, XVIII[e] — XIX[e] siècles), ces traités s'appuyaient sur un fonds historique réel [3]. En effet, on peut reconstituer une tradition des réglementations avec la Porte. Ainsi, vers la fin du XVI[e] siècle, le voïvode Petru Cercel les invoquait à Constantinople (en 1580) [4], et en 1601, après la chute de Michel le Brave, les boyards valaques rappelaient les 140 années qui s'étaient écoulées depuis la reconnaissance de la suzeraineté ottomane par la Valachie (l'année 1468 selon les historiens) [5]. Au XVII[e] siècle, la même tradition se retrouve chez les chroniqueurs, ainsi que dans d'autres témoignages ; telle, par exemple, en 1676, la suivante mention chez De la Croix, secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople : « La Moldavie n'a point été subjuguée par les Turcs. Bogdan Vodă l'offrit et se soumit volontairement à Mehmet II » [6].

Il va de soi qu'à défaut de documents originaux, nous ne pouvons préciser la nature de ces réglementations, surtout en ce qui concerne la Valachie qui, la première des Principautés roumaines, a connu leur nécessité.

---

[1] Le problème a été étudié pertinemment pour la première fois par C. Giurescu dans *Capitulaţiile Moldovei cu Poarta otomană* (Les capitulations de la Moldavie avec la Porte ottomane), Bucarest, 1908. Sur les « capitulations » de la Valachie et le « traité » de Mircea l'Ancien avec Bāyazīd I[er], voir P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn* (Mircea l'Ancien), p. 343—344 ; M. Berza, *Haraciul Moldovei şi Ţării Româneşti* (Le tribut de la Moldavie et de la Valachie), dans *Studii şi materiale de istorie medie*, II, 1957, p. 27. Une esquisse dans *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), II, Bucarest, 1962, particulièrement le chapitre *Le régime de la domination ottomane*, p. 778—779.

[2] Ştefan Ştefănescu, *Ţara Românească de la Basarab I « Întemeietorul » pînă la Mihai Viteazul* (La Valachie depuis Bassarab I[er] le « Fondateur » jusqu'à Michel le Brave), Bucarest, 1970, notamment le chap. III : *Les capitulations avec la Porte ottomane et la situation politique de la Valachie*, p. 101—140.

[3] Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 139.

[4] Academia română, Memoriile Secţiunii Istorice, cité dorénavant : Acad. roum., Mem. Sect. Ist , S. III, t. VIII, 1928, p. 289 ; cf. *Istoria României*, vol. II, p. 793.

[5] B. Câmpina, *Complotul boierilor şi « răscoala » din Ţara Românească din iulie-noiembrie 1462* (Le complot des boyards et l'« insurrection » de Valachie de juillet-novembre 1462), dans *Studii şi referate de istoria României*, I, Bucarest, 1954, p. 599—624 ; Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 117.

[6] Voir « Revista istorică », 1937, p. 133 ; V. Mihordea, *Les lignes du développement de la diplomatie roumaine au XVIII[e] siècle*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », IX, 1970, 1, p. 97, note 69.

Nous disposons cependant de termes de comparaison qui, corroborés avec certains renseignements des sources narratives, permettent une meilleure connaissance des faits. Il convient tout d'abord de rappeler les problèmes de méthode essentiels. Ainsi, ne saurions-nous rien comprendre à l'essence des rapports roumano-turcs et particulièrement à leur régime juridique si nous partions des traités bilatéraux de modèle européen et si nous n'examinions pas ces rapports dans leur évolution. En effet, si l'on analyse les réalités politiques et l'évolution historique des institutions ottomanes il est impossible de ne pas tenir compte des différences entre la structure de l'Etat ottoman au début du XV^e^ siècle et celle de la seconde moitié de ce siècle ou surtout, celle du siècle suivant. En même temps, on ne saurait ignorer le fait que parmi tous les pays autonomes non musulmans, les Principautés roumaines ont été les plus importants et que dans le cadre même de l'Empire, elles ont exercé une influence marquante, non seulement sur le plan politique international mais aussi dans l'ensemble du système politique ottoman, où leur statut a constitué un « modèle ».

La forme la plus usuelle par laquelle un Etat musulman établissait un statut, qu'on pourrait considérer similaire à celui accordé par l'Empire ottoman aux Principautés roumaines, était l'octroi de l'ainsi nommée *ᶜahdnāme*. Le Coran prescrit une guerre perpétuelle aux Infidèles (*ǧihād*). Le *ǧihād* n'est donc pas seulement une obligation individuelle (*fardᶜayn*), mais un devoir assigné à toute la communauté musulmane (*fard kifāya*). La finalité immédiate de cette guerre était d'imposer aux Infidèles un tribut précisé ultérieurement sous la forme d'un impôt foncier (*ḫarāǧ*) et d'un autre, personnel (*ǧizya*). Ces deux termes ont fini plus tard par se confondre. Dès lors, l'imām de la communauté musulmane devait faire *ǧihād* contre les peuples du « territoire de la guerre » (*dār al-ḥarb*) se trouvant dans le voisinage immédiat du territoire de l'Islam (*dār al-islām*), afin de transformer en *dār al-islām* ce qui n'était encore qu'un *dār al-ḥarb*. Entre ces deux régimes, il existait toutefois un régime intermédiaire, celui du « territoire des tributaires », avec lesquels l'Islam avait conclu un traité (*dār al-solḥ* ou *dār al-ᶜahd*). Cette notion intermédiaire a toujours été un sujet de controverses entre les différentes écoles juridiques musulmanes [7].

---

[7] Des aspects généraux chez Th. W. Juynboll, *Handbuch des islamischen Gesetzes...*, Leyde, 1908; E. Tyan, *Institutions du droit public musulman*, p. I; M. Gaudefroy-Demombynes, *Les Institutions musulmanes*, 3^e^ édition, Paris, 1946, p. 120. sommairement; M. Canard, *La guerre sainte dans le monde islamique et le monde chrétien* (II^e^ Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord), Alger, 1936, p. 605—624. Dans l'historiographie roumaine, la question a été analysée pour la première fois par A. Decei, *Tratatul de pace — Sulhname — încheiat între Sultanul Mehmed II și Ștefan cel Mare la 1479* (Le traité de paix — Sulhname — conclu entre le sultan Mehmet II et Etienne le Grand en 1479), dans « Revista istorică română », 15, 1945, 4, p. 465—494. Je n'ai pas pu consulter Khadduri, *War and Peace in the Law of Islam*, Baltimore, 1955, avec un recueil de textes.

Ainsi, al-Māwardī (974—1058), auteur d'un ouvrage considéré un véritable modèle parmi les traités de droit public musulman [8], considérait le *dār al-ʿahd* un territoire pris en possession par les Musulmans et confié aux anciens maîtres qui devaient payer un harāǧ selon les dispositions prévues dans un accord. Ces terres ne devenaient donc pas des *dār al-islām*, et les maîtres autochtones pouvaient les vendre ou transférer [9]. Par contre, d'après Abū Hanīfa (m. 767), le plus éminent représentant de l'école qui porte son nom (une des quatre principales écoles de jurisprudence musulmane), ces territoires, de par la convention même intervenue, ne pouvaient être considérés comme faisant partie du *dār al-islām*, attendu que dans son système il ne pouvait y avoir que soit un *dār al-ḥarb*, soit un *dār al-islām* [10].

Dans son ouvrage, al-Māwardī inscrivait parmi les obligations de l'imām celle de maintenir en état de défense les forces frontalières (*tuġūr*) et d'assurer l'approvisionnement et l'équipement de celles-ci en tout ce qui était nécessaire, afin que « l'ennemi ne pût, à cause de quelques négligences, commettre des méfaits et verser le sang d'un Musulman ou d'un allié (*muʿāhad*) ». Ce terme d'« allié » ne désignait pas seulement les tributaires *dimmī*, liés aux Musulmans par un pacte de protection, mais aussi, en général, les populations des régions limitrophes qui s'engageaient de n'entreprendre aucun acte d'hostilité, en recevant en échange la promesse d'une protection [11].

Les historiens se sont souvent heurtés aux contradictions qui existent entre les différentes écoles juridiques au sujet de la détermination du statut des territoires *ʿahd*. M. Cheïra [12], par exemple, a suggéré qu'il valait mieux recourir aux chroniqueurs et à la pratique. La définition donnée par al-Māwardī n'évoque que des variations du système financier, mais l'historien égyptien considère qu'en tout premier lieu il faut tenir

---

[8] al-Māwardī, *Kitāb al-Aḥkām al-sulṭāniyya*, Le Caire, 1327/1909, voir aussi la traduction en langue française de E. Fagnan, *Les statuts gouvernementaux ou règles de droit public et administratif*, Alger, 1915. Des arabistes de prestige, tels C. Brockelmann, J. Sauvaget, ont considéré l'ouvrage de Māwardī comme théorique et en contradiction avec le témoignage des sources. D'autres auteurs, par contre, considèrent l'ouvrage comme s'intégrant dans le contexte politique de l'époque de l'auteur. Dans ce sens, plus récent, voir H. Laoust, *La pensée et l'action politiques, d'Al-Māwardī*, « Revue des Etudes Islamiques », 36, 1968, 1, p. 11—92 ; Idem, *La politique de Ġazālī*, Paris, 1970, p. 257.

[9] *Kitāb al-Ahkām al-sultaniyya*, trad. Fagnan, p. 291.

[10] La doctrine d'Abū Hanīfa a surtout été propagée, par ses élèves, en Orient, ensuite répandue et appuyée par les Seldjoucides et plus tard par les Ottomans. Un de ses élèves, Abu Yūsuf (m. 798), dans *Kitāb al-harāǧ*, voir traduction de Fagnan, *Le livre de l'impôt foncier*, Paris, 1921, ne fait pas de distinction entre un territoire *ʿahd* et le *dār al-islām*.

[11] apud H. Laoust, *La politique de Ġazālī*, p. 257.

[12] M. Cheira, *Le statut des pays « ʿahd » aux VIIe et VIIIe siècles*, dans *Actes du XXIe Congrès des orientalistes*, 1948, Paris, 1949, p. 275—277.

compte des aspects politiques et militaires. Aux premiers siècles del'Islam, le statut appliqué aux pays limitrophes se distinguait par trois principes :

1. Occupation limitée aux points stratégiques
2. Maintien des chefs et des rois autochtones
3. Maintien des forces locales en vue d'une action concertée avec les Arabes contre l'ennemi commun.

M. Cheira a poursuivi l'application de ces trois principes — par quoi le statut des pays *ᶜahd* s'approchait de la conception romaine des fœderati —, en Transoxianie, en Arménie et en Afrique (Kaïrouan, Tunis et Tanger).

Cette politique a assuré le succès des Omayyades, et certaines zones ont été englobées ultérieurement (sous les Abassides) dans le système arabe. Il est surprenant de remarquer à quel point les principes d'organisation des premiers temps de l'Islam a été continué aussi par l'Empire ottoman, en général pour des raisons identiques, bien que dans des conditions différentes.

En partant de ces principes, nous pouvons nous demander si la Valachie a reçu un pareil statut par *ᶜahdnāme*[13]. Des recherches plus récentes établissent l'existence du paiement d'un tribut (*ḫarāǧ*) et d'une « entente » de Mircea l'Ancien avec Mahomet Iᵉʳ en 1415, renouvelée en 1417[14], sans exclure aussi la possibilité non seulement du paiement du *ḫarāǧ*, mais encore la réglementation écrite des rapports avec les Turcs dès le temps de Bāyazīd Iᵉʳ vers 1391 ou 1393[15].

Les sources historiques manquent de précision. Ainsi, Idrīs Bitlīsī, un des chroniqueurs ottomans, mentionne que les princes de la Valachie étaient tributaires (*ḫarāǧ güzār*) et signataires de certains engagements (*muᶜahid*) — terme qui signifie aussi vassal — déjà du temps du père

---

[13] Le terme d'*ʿahdnāme* (de *ʿahd* et de *nāme*) a évolué du sens qu'il avait en rapport avec l'octroi d'un statut de *dār al-ʿahd* à celui de « traité » de paix et de bon voisinage, situation qui, dans la conception islamique, ne pouvait être que temporaire. A partir du VIIᵉ siècle, dans l'Empire ottoman, *ʿahdnāme* ne s'appliquera plus que dans le sens de « traité » n'étant renouvelé dans le vieux sens de privilège qu'au prince de Transylvanie et parfois à Raguse. Les Européens ont traduit cet *ʿahdnāme* par « capitulation », terme qui, à partir du XVIIIᵉ siècle, commença à prendre un autre sens. Etendus, en vertu du principe de la nation la plus favorisée, les anciens privilèges accordés à la France, au XVIᵉ siècle, finirent par constituer un frein pour le développement de l'Empire ottoman et des pays qui en faisaient partie.

Dans les Principautés roumaines, des XVIIIᵉ et XIXᵉ siècles jusqu'à l'indépendance de l'Etat roumain, on entendait par « capitulations » autant les anciens privilèges fondés sur l'*ʿahdnāme* et sur lesquels était basée l'autonomie des pays, que les « capitulations » accordés par l'Empire ottoman aux puissances européennes et qui contenaient des dispositions relatives aux deux pays (v. I. C. Filitti, *România față de capitulațiile Turciei* (La Roumanie et les capitulations de la Porte), Bucarest, 1915, Iʳᵉ éd.) Sur l'*ʿahdnāme*, v. : J. Schacht art. *ᶜahd. Enc. Islam* 2ᵉ éd. I. p. 262 ; Idem, art. *amān, ibidem* s.v. ; I. Abel, art. *dār al-harb, ibidem*, s.v. ; H. Inalcik, art. *dār al-ᶜahd, ibidem*, s.v. ; Idem, art. *Bughdān, ibid.*

[14] Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 116.

[15] *Ibidem*, p. 116, note 39.

et des aïeux du sultan Mehmed Čelebi [16], ce qui, *stricto sensu*, suppose q'un *harağ* fut payé aussi pendant le règne de Mourad I[er] ! Quant à Vlad Dracul, le même chroniqueur consigne qu'il était tributaire « dès les temps anciens » et qu'en attaquant Silistra, il violait son serment (*nahz-i ʿahd*) [17]. D'un ancien engagement *ʿahd* parle également Ibn Kemal, lorsqu'il relate la confirmation de Radu le Beau en tant que prince de la Valachie [18]. Les chroniqueurs byzantins n'emploient que rarement le terme de traité ; ils disent que « la paix a été conclue » avec la Serbie et la Valachie : lors de l'avènement de Murād II, raconte Ducas, des envoyés du despote serbe et du voïvode valaque saluèrent le nouveau sultan [19]. Chalcocondyle [20] note qu'en 1443, la paix étant conclue, la Valachie demeurait comme par le passé tributaire des Turcs et amie des Hongrois.

De ces quelques témoignages, il résulterait que durant la première moitié du XV[e] siècle, la Valachie était non seulement tributaire envers les Turcs, mais elle y était liée, engagée, par un serment (*ʿahd*). Comme cet « engagement » ne saurait être autre chose que l'acquiescement à la situation d'un pays « ʿahd », compris dans ce système, il reste à établir le moment où la Valachie reçut des Turcs un *ʿahdnāme* ou un acte similaire consacrant cette situation.

Cette date ne saurait être établie avec quelque approximation que vers la fin du règne de Mircea, époque à laquelle les deux parties avaient tout intérêt à réglementer leurs rapports ; le paiement d'un *ḫarāğ* durant le règne de Bāyazīd constituait une solution de transition, alors que la situation politique internationale au temps de Meḥmed Čelebi offrait des circonstances favorables à Mircea l'Ancien pour réglementer ses rapports avec les Ottomans en 1415 ou 1417, et décider ces derniers à accorder un *ʿahdnāme* au prince de la Valachie. Cet acte, l'*ʿahd*, a été accordé probablement aussi à d'autres princes, pendant le règne de Murād II, mais apparemment on ne considéra plus utile de le renouveler formellement lorsque la Valachie commença d'être inclue dans les traités conclus entre les Turcs et la Hongrie. La Valachie ne cessa d'être tenue pour un territoire *ʿahd* aussi ultérieurement, puisqu'elle n'a jamais été transformée en un territoire *dār al-islām*.

Un peu plus tard, au début du XVI[e] siècle et surtout durant les campagnes de Soliman contre la Hongrie, les rapports turco-roumains demandaient à nouveau à faire l'objet d'une réglementation. Un document

---

[16] Idrīs Bitlīsī, *Hešt Behišt*, dans *Chroniques turques*... extraits I, p. 163.

[17] *Ibid.*, p. 165.

[18] Ibn Kemal, *Tevarīḫ-i Al-i ʿOsmān*, *ibid.*, p. 206 : « lorsque longtemps se passa depuis l'*ʿahd* du temps que Radu le Beau avait été détrôné... »

[19] Ducas, *Istoria turco-bizantină* (Histoire turco-byzantine), éd. V. Grecu, XXVIII, 10, p. 238–239.

[20] *Ibidem*, p. 188.

turc des archives de Topkapi sarayi nous en offre, explicitement, certaines données. C'est le rapport d'un haut dignitaire ottoman qui nous renseigne sur les préparatifs diplomatiques faits par les Turcs à la veille de ces batailles décisives. Ils essayèrent de soulever les Szekler (Sekület) de Transylvanie et de s'assurer la coopération des voïvodes de la Valachie et de la Moldavie [21]. Lors de sa visite au prince de Valachie, celui-ci chercha à s'en esquiver en prétextant l'état précaire de sa santé et la jeunesse de son fils, mineur, qui ne saurait pouvoir prendre part à une campagne. En échange, il n'omit pas de rappeler le renouvellement de « l'ᶜ*ahdnāme* qui avait été sollicité » [22]. Il faut entendre par là que le voïvode roumain — fort probablement Neagoe Basarab (ou bien un de ses successeurs au trône de la Valachie) — se rendait compte que son pays se trouvait isolé et qu'une réglementation juridique de ses rapports avec les Turcs lui était nécessaire, réglementation qui, sans doute, n'avait plus été solennellement demandée et rétablie depuis assez longtemps.

Ce n'était pas le cas de la Moldavie qui jouissait d'une situation privilégiée : elle avait conclu un pareil acte déjà du temps d'Etienne le Grand l'ᶜ*ahdnāme* accordé par Mehmed II [23] et renouvelé par ses successeurs pouvait être présenté aux Turcs lorsqu'ils le demandaient [24].

Nous ne savons pas si un ᶜ*ahdnāme* a été envoyé au prince de Valachie ; on peut supposer que, puisqu'il fut revendiqué au début du XVIᵉ siècle, l'époque où il fut accordé était encore proche pour en faire mention. Plus tard, un semblable acte ne fut plus accordé qu'au prince de Transylvanie et la persistance des formulations empruntées aux anciens ᶜ*ahdnāme* peut encore être observée au début du XVIIᵉ siècle dans les documents de nomination des voïvodes de la Moldavie. A la fin du XVIIᵉ siècle, les chroniqueurs valaques savaient toujours que l'ᶜ*ahdnāme* était la forme spéciale du *berāt* accordé au voïvode de Transylvanie, alors que Dimitrie Cantemir, dans sa description du cérémonial d'investiture des princes moldaves, ne fait mention d'aucune formule prise à l'ᶜ*ahdnāme*.

Que le sultan n'ait plus renouvelé expressément l'ᶜ*ahdnāme* à l'occasion de la nomination d'un nouveau prince ou de l'augmentation du *ḫarāğ*, ne signifie pas que le régime juridique de la domination ottomane en Valachie ait changé, et cela d'autant plus que le territoire du pays

---

[21] *La Chronique de Pečevi* (*Tārīḫ*, I, Istanbul, 1281), p. 14, mentionne qu'à la veille de son expédition contre la Hongrie, « le sultan Soliman le Magnifique a manifesté de faux sentiments d'amitié envers les princes de Valachie et de Moldavie qui n'avaient pas prêté leur appui au Roi de Hongrie ».

[22] Archive *Top Kapī Sarayī Müzesi Arşivi* E 11691 ; Archives d'Etat de Bucarest ; Microfilms Turquie 1966, bobine c. 256—257. Je remercie mes collègues M. Guboglu et M. Mehmet de me les avoir signalés.

[23] Publié par A. Decei, *art. cit.*

[24] Archive *Top Kapī Sarayī Müzesi Arşivi*, document signalé par M. Mehmet.

continuait de jouir en fait de la situation d'un *dār al-ʿahd* [25]. On ne connaît donc pas le contenu des *ʿahdnāme* de la Valachie. Des termes de comparaison existent néanmoins. L'un est constitué par l'*ʿahdnāme* accordé à la Moldavie sous Etienne le Grand, par ceux accordés à Raguse, enfin par d'autres encore, accordés plus tard à la Transylvanie. Il y a cependant des différences d'époque. Les *ʿahdnāme* accordés à Raguse ou celui accordé à la Moldavie sont très simples, tandis que ceux accordés à la Transylvanie, notamment ceux du XVII^e^ siècle, sont très longs (soit, transcrits, 10 — 12 pages). L'acte concernant la Moldavie, publié par A. Decei [26] en 1945, est un *ʿahdnāme* sans conteste, tel qu'il ressort du texte : '*ve buʿahdnāmeyle ser efrāz qıldım ki elinde ğihet-i itiqād ve sebeb-i itimādi ola*'.

Les principaux éléments de cet acte sont : le désir du prince de s'engager à payer un *harağ* (cette fois augmenté) et de devenir à l'égard du sultan « ami de l'ami et ennemi de l'ennemi » (*dosta dost ve düšmana düšman*). Les *ahdnāme* ultérieurs, tels par exemple ceux du XVII^e^ siècle, renouvelés en même temps que les *berāt* de nomination du prince, comprirent beaucoup plus de clauses, mais qui, de fait, ne réglementaient que de nouvelles situations issues de la pratique. Ainsi, la clause générale « ami de l'ami et ennemi de l'ennemi » se transformera en une multitude d'obligations expressément spécifiés : conserver de bons rapports avec les voïvodes de Valachie et de Moldavie, mais sans leur accorder asile en cas de rébellion, pas plus que le droit d'acquérir des propriétés foncières en Transylvanie ; restituer les prisonniers faits des deux côtés au cours des conflits avec « les Beys des frontières » — à l'exception de ceux passés à l'Islam ; maintenir de bonnes relations avec les cités et les régions faisant partie de l'Empire ottoman (sous administration ottomane) ; accorder des facilités à l'armée ottomane au cas où elle serait appelée à défendre la Transylvanie... Ne feront pas défaut non plus les clauses secondaires, le droit du prince de Transylvanie d'envoyer des ambassadeurs (*elči*) et des agents diplomatiques (*qapūkehayā*, *qapūkethudāsi*) auprès de la Porte, auxquels il sera accordé *nafaqa* (habitation /*qonāq*/, frais de séjour /*tayyn*/ et rang /*qaftān*/). Cette dernière clause est très impor-

[25] L'absence d'un octroi formel de l'*ʿahdnāme* peut être mise en relation aussi avec certaines situations d'ordre international et diplomatique. Nous venons d'indiquer ci-dessus que les traités conclus entre l'Empire ottoman et la Hongrie, dénommés généralement aussi *ʿahdnāme*, contenaient également des clauses concernant la Valachie, tout comme, plus tard, ceux conclus avec la Pologne, comprirent des clauses concernant la Moldavie. L'activité diplomatique de l'Empire ottoman s'intensifiant sans cesse, des traités à clauses bilatérales (indiféremment de la forme de l'acte) et portant le nom d'*ʿahdnāme*, furent conclus de plus en plus souvent. Avec la chute de la Hongrie et la création d'une Principauté de Transylvanie, la Valachie cessa d'être en fait un pays frontalier. A ce sujet, voir les paragraphes suivants.

[26] A. Decei, *art. cit.*, p. 47. De la différence entre *ʿahdnāme* et *ḫaṭṭ-ı šerif* (confusion que font certains chercheurs), voir Mustafa A. Mehmet, *Din raporturile Moldovei cu Imperiul otoman in a doua jumătate a veacului al XV-lea* (Des relations de la Moldavie avec l'Empire ottoman pendant la seconde moitié du XV^e^ siècle), dans « Studii », XII, 1960, 5, p. 165.

tante car elle démontre que le droit de représentation auprès de la Porte ottomane était inclu dans la conception islamique de l'ᶜ*ahdnāme*, même s'il ne fut pas toujours indiqué de manière précise et explicite par les clauses de l'acte, tel cet ᶜ*ahdnāme* accordé à l'occasion du *berāt* du 12/21 juin 1649 à Georges Rákóczy II pourtant l'un des plus développés qui soit et partant pris pour modèle [27].

Qu'un ᶜ*ahdnāme* renouvelé — ou un régime de *dār al-ᶜahd* — fut accordé aussi à la Valachie, cela va de soi, car le droit islamique ne connaissait pas d'autre variante (la situation d'un *dār al-ᶜahd* était déjà en elle-même temporelle et tant soit peu ambiguë s'il fallait tenir compte des divergences de doctrines). Pour des raisons politiques et même de chancellerie, la Porte ne confirmait plus formellement un engagement.

Dans la pratique, les rapports entre la puissance musulmane, qui accorde le privilège par « engagement » (en terminologie européenne, en « suzeraine ») et le pays qui, en vertu de cet engagement, reçoit le privilège d'être considéré un *dār al-ᶜahd* (en terminologie européenne, en pays « vassal ») prévoient un certain nombre d'obligations et de droits ou privilèges. La principale obligation d'un pays soumis au *dār al-ᶜahd* était de epayer *harağ* (souvent augmenté à l'occasion du renouvellement de l'acte). dEn même temps, le chef du pays respectif s'oblige à être « ami de l'ami t ennemi de l'ennemi », formule diplomatique habituelle d'un ᶜ*ahdname*.

De la formulation lapidaire de l'ᶜ*ahd* découlent encore une série r'obligations secondaires, usuelles d'ailleurs aussi dans les rapports suzerain-vassal de conception européenne (envoi d'otages, présents /*peškeš*/, achat des musulmans tombés en esclavage à la suite d'une guerre /*fedā*, *fidye*/, la participation aux chasses du sultan par l'envoi de faucons — à ce qu'il paraît une très ancienne coutume mongole). En échange, le pays qui jouissait du régime d'un *dār al-ᶜahd*, obtenait en premier lieu ᶜ*ahd wa amān*, par conséquent la paix dans un sens général.

L'ᶜ*ahdnāme* ne comprend donc dans sa formulation classique que des clauses générales se référant plutôt aux rapports bilatéraux. En tout cas, il ne contient pas les clauses que les faussaires des XVIIIᵉ et XIXᵉ siècles ont dû considérer comme devant se trouver dans de semblables « traités ». Leur point de vue n'était en fait que l'expression du désir d'un retour à une autonomie que les Principautés roumaines avaient connue auparavant et qui, particulièrement pendant les derniers siècles, avait

---

[27] Franz Babinger, *Zwei turkische Schutzbriefe fur Georg II Rákóczy von Siebenburgen, aus dem Jahre 1649*, extrait de « Le Monde oriental », Uppsala, 1920, p. 115—151.

A la fin du XVIᵉ siècle (le chroniqueur Musṭafā Selānıki indique même la date de 1597), ce droit fut étendu aussi aux envoyés de Venise, Moldavie, Valachie et Raguse, qui avaient à Constantinople les plus anciennes agences diplomatiques et qui, vraisemblablement, ne bénéficiaient pas jusqu'alors de ce droit accordé aux ambassadeurs et aux envoyés extraordinaires (*Tārıh*, ms. de la Bibl. Nationale de Sofia, Bulgarie, f⁰ 82 ; v. *Cronici turceşti*..., p. 383.)

été violée. Indépendamment de la doctrine des juristes musulmans, d'ailleurs pleine de contradictions, aussi bien à des époques plus reculées qu'à celles plus récentes auxquelles nous nous référons, les intérêts politiques et militaires réclamaient l'octroi d'un tel statut dans lequel se percevaient en fait les trois principaux traits analysés ci-dessus et qui s'appliquaient à des territoires de ce genre pendant les trois premiers siècles de la domination arabe. Ils découlaient du reste de la pratique et de la théorie générale concernant les terres ᶜahd : l'occupation militaire limitée aux points stratégiques ; le maintien des voïvodes et des organismes autochtones ; le maintien des forces locales, afin que les princes respectifs puissent être *muᶜahid* (liés par « traité ») en même temps que Vassaux, avec l'obligation de prendre part aux expéditions du sultan.

Plus tard, au XVIIIe siècle, les privilèges des Principautés roumaines se retrouvent dans la formule « *min küll-il vüğuh* (*serbest*) *mafrūz el qālem ve maktu ᶜel qadem* » [28]. N'appartenant pas aux *ᶜahdnāme* classiques cette formule se rencontre partiellement dans des actes turcs indiquant des privilèges et des autonomies locales dans l'Empire, des réglementations que certains historiens comprennent sous le terme de *adaletname* [29]. On reconnaissait à travers cette formule le droit des Principautés de jouir de liberté (*serbestiyet*) en toute question et le fait qu'elles n'avaient point été incluses dans la comptabilité générale de l'Empire, le terme de *mafruz el qalem* étant d'habitude employé pour les terres *maqtuᶜ* [30] ou *muqataᶜa*, autrement dit celles dont les impôts n'étaient pas prélevés directement par les fonctionnaires turcs, mais par les autorités locales ou encore par les anciens maîtres qui payaient un *ḫarāğ* ou un *ğiziya* global [31]. Ce *maktuᶜ* était cependant qualifié d'être *el qadem* (« depuis les anciens

---

[28] Le terme est connu d'un acte turc du 24 septembre 1763 (1177 rebi 'I 16), aux Archives de l'Etat à Bucarest, Doc. turc. II/168 et de la mention qui est faite dans l'*Histoire* de Michel Cantacuzène et celle de Dionisie Fotino (v. [M. Cantacuzène] Ἱστορία τῆς Βλαχίας... Vienne, 1806, p. 131). Il est reproduit aussi dans la « réglementation » kanunname de 1792, publiée par M. Mehmet dans « Studii », 19, 1967, 4, p. 703. Cela prouve que le terme était connu des Roumains avant 1770 et qu'une recherche sur les anciens « privilèges » constituait une préoccupation déjà manifestée. Du reste, lors des pourparlers avec les Russes, en 1774, ainsi qu'à l'occasion des entretiens ultérieurs, les délégués turcs n'ont pas contesté l'autonomie en son essence, pour faire insérer ensuite ces privilèges dans les actes de l'Empire, comme étant authentiques (voir Hurmuzaki, *Documente*..., série nouvelle, vol. I et A. Decei, *op. cit.*, p. 473 ; Şt. Ştefănescu, *op. cit.*)

[29] Halil Inalcik, *Adâletnameler*, dans « Turk Tarih Belgeleri Dergisi », II, 1965, 3—4, p. 83 : il mentionne le terme de « min kull-il vücuh... » et explique que le terme « serbest » (libre) n'a pas en tout endroit la même acception.

[30] Le premier territoire *maqtuᶜ* a été l'Arménie qui, sous les Arabes, a connu une autonomie approchant celle du temps des Ottomans (cf. art. M. Canard, *Arminya*, Enc. Islam. 2e éd, vol. I, p. 663. Le système *muqataᶜa* aurait été introduit en Arménie au IXe siècle. Sur les registres *muqāṭaᶜa*, v. L. Fekete, *Siyakat Schriftum* et Gy. Káldi-Nagy, *Tureckie reestrovye knigi mukātaᶜa kak istoričeskie istočniki*, dans *Fontes Orientales*, I, Moscou, 1964, p. 76—90.

[31] Halil Inalcik, *Adâletnameler*, p. 75. Ces territoires dénommés par un terme global *mukataᶜat* (de la racine q.ṭ, couper), finiront par être désignés en arabe comme des provinces et dans la terminologie fiscale ottomane le terme signifie impôt prélevé séparément ou, plus tard encore, « fermage ».

temps »), ce qui dénote la reconnaissance d'une situation antérieure encore persistante.

D'ailleurs, les Turcs n'ont pas inclu les pays roumains dans leur système législatif *qanunnāme*, ce terme de *qanunnāme* ayant été donné à certaines réglementations tardives, lorsque la Porte Ottomane fut obligée de réaffirmer les anciens privilèges des Principautés roumaines par l'octroi de *ḥaṭṭ-i šerifs*. Dans ces soi-disant *qanunnāme*, une réglementation interne était établie, les actes demeurant néanmoins secrets.

Le territoire des Principautés ne pouvait être considéré comme faisant partie du *dār al-Islām*, pour la bonne raison que de tout temps il existait une nette séparation des deux domaines (*iḫtilaf-i dār*) et surtout parce qu'une partie du territoire de la Valachie (compris dans les cités danubiennes Turnu, Giurgiu, Brăila et les villages environnants) avait ce régime, totalement différent du restant du pays. De là, découlaient une série de conséquences : l'existence d'une frontière qui partageait en deux les provinces de l'Empire — provinces qui souvent étaient divisées en deux pays, deux domaines —, l'autonomie judiciaire du pays qui possédait sa propre législation et qu'il continuait d'édicter, ainsi que son système d'administration de la justice, l'interdiction et l'exclusion de la succession (les Musulmans ne peuvent hériter d'un non-Musulman et inversement), etc.

Le droit des Principautés roumaines de se faire représenter à la Porte procède de la vieille pratique (spécifiée ou non) des anciens *ᶜahdnāme*, et leurs mandataires avaient un tout autre caractère que les représentants administratifs des différentes provinces ottomanes.

Il est inutile d'ajouter que tous ces droits furent d'une manière ou d'une autre violés ou interprétés dans le sens qui convenait le mieux au gouvernement ottoman. L'établissement des sujets musulmans dans les pays, leur droit de posséder des biens immobiliers, d'y exercer un commerce, l'extension de la domination turque au-delà des frontières fixées ont fait l'objet de continuelles revendications, suivies de réglementations qui, bien que souvent résolues au détriment des Principautés roumaines [32], ont sans cesse réaffirmé les principes de leur autonomie.

[32] Voir M. M. Alexandrescu-Dersca, *Despre regimul supuşilor otomani în Ţara Românească în veacul al XVIII-lea* (Sur le régime des sujets ottomans en Valachie au XVIIIe siècle), dans « Studii », XIII, 1961, 1, p. 92 sq. ; Şt. Ştefănescu, *Ţara Românească*... (La Valachie...), p. 103, 39 (chap. III) ; I. R. Mircea, *Sur les circonstances dans lesquelles les Turcs sont restés en Valachie jusqu'au début du XVIIe siècle*, dans « Revue des études sud-est européennes », 5, 1967, 1—2, p. 77—86. Les essais de réglementation des conflits de frontière par des tentatives de condominium roumano-turc ont donné quelques résultats, voir notre ouvrage *Instituţii de origine turcă în sud-estul Europei şi în ţările române* (en cours de rédaction). Au début du XVIe siècle, le droit de douane à Giurgiu était prélevé en partie par le fonctionnaire turc (*emini*) et par le voivode de Valachie. La même réglementation régissait aussi certaines régions litigieuses au Danube, des marais, dont certains seront pris plus tard par les Turcs.

Par conséquent, s'il fallait définir le régime juridique de la domination ottomane en Valachie, il faudrait tenir compte que ce pays avait un genre de statut provisoire de *dār al-ʿahd*, régime reconnu par l'Empire ottoman dans les relations internationales, sans qu'il y ait pourtant renouvellement formel de l'*ʿahdnāme* usuel au moment du *berāt* de confirmation du prince. Petit à petit, ce *berāt* finit par être bien peu différent de ceux d'autres hauts dignitaires ottomans, de même rang (gouverneurs de province).

Essentiellement différents étaient les insignes de la souveraineté ainsi que le cérémonial de l'investiture, lesquels conservaient les vestiges d'anciennes traditions ; avec le temps, les insignes subirent certaines modifications, de fait « orientalisatrices ».

Afin de mieux comprendre ce statut, nous croyons qu'il serait utile de l'examiner sous un angle historique et comparatif.

2. CONDITIONS DES CONQUÊTES OTTOMANES

En général, les conquêtes ottomanes se réclamaient d'un système, poursuivi avec conséquence et non dépourvu d'une remarquable capacité d'utiliser toute condition favorable. L'instauration de la domination sur un pays ou sur une région se faisait en deux étapes [33]. Au début, comme résultat immédiat de batailles décisives, précédées et suivies d'expéditions dévastatrices et d'intimidations, une certaine suzeraineté prélude à la conquête s'établissait sur les pays voisins. L'assujettissement ne se parachevait que par une habile exploitation de toutes les circonstances et contradictions politiques et sociales existant dans les conditions d'affaiblissement général provoqué par l'émittement féodal. Ainsi, les Ottomans tentaient d'utiliser les disputes dynastiques entre prétendants en éliminant parfois la dynastie locale, ou en encourageant les disputes religieuses et les conflits entre les différents seigneurs féodaux de l'endroit, etc. Cette période, qui s'achevait par l'instauration de l'administration ottomane sur le territoire respectif, pouvait être assez réduite (7 à 8 ans dans le cas de la Bulgarie) ou beaucoup plus longue, comme dans le cas des territoires serbes, où l'instauration des différents pachaliks a exigé plusieurs décennies. Ce système s'était avéré nécessaire à cause des changements structuraux introduits dans les régions où les Turcs instauraient leur domination directe : transformation de la plus grande partie du territoire en *dār al-Islām*, introduction du système des *timar*, une nouvelle division administrative qui ne tenait nullement compte des traditions locales, avec de nouveaux fonctionnaires (*ṣu-bašı*, *qādī*, etc.). Mais,

---

[33] H. Inalcik, *Ottoman methods of conquest*, dans « Studia Islamica », 1954, 2, p. 103.

pour la mise en application de ces changements, seules les conditions internes caractérisées par l'affaiblissement des forces sociales capables d'opposer une résistance armée sérieuse ne suffisaient pas. La colonisation et l'islamisation ont été, en conséquence, les méthodes les plus connues qui accompagnèrent les conquêtes turques dans la péninsule balkanique (autant que dans d'autres pays) et qui eurent plus que des résultats politiques, car — si la conquête ottomane des Balkans a simplifié la carte politique du Sud-Est de l'Europe — elle en a, sans aucun doute, compliqué l'ethnographie [34].

C'est d'une certaine manière, le cas de la Hongrie. Après 1526, les armées turques se sont retirées. D'ailleurs, les conditions qui leur auraient permis une prise de possesion immédiate manquaient. A ce qu'il semble, le sultan aurait préféré l'instauration en Hongrie, devenue turque par suite de la bataille de Mohács, d'un régime similaire à ceux de Moldavie et de Valachie. Mais cette solution était irréalisable à cause du voisinage immédiat des Impériaux et du manque de forces pro-turques. Par contre, en Transylvanie agissait des facteurs qui favorisaient les particularismes (les anciennes formes voïévodales, les disputes religieuses); aussi, pouvait-on y trouver d'importantes forces hostiles aux Habsbourg, dont, souvent, les Turcs n'ont pas manqué de se servir. De la sorte, il devenait évident pour les Turcs que la seule solution était la prise de la Hongrie en possession directe. Après 1541, ils introduisirent, à cette fin, l'administration turque, à commencer par une nouvelle division territoriale, sans respecter les anciens comitats, une partie des terres devenant des *ḫaṣṣ* des *ziʿāmets* ou des *timars*. Mais, au milieu du XVI^e^ siècle, les Turcs s'avèrent incapables de coloniser la Hongrie, ou d'entreprendre une politique d'islamisation. Pour faire face, d'une part, aux intérêts stratégiques de la défense de ce bastion avancé de l'Empire ottoman et, d'autre part, à la résistance à l'Islam, qui se montrait ici plus active qu'ailleurs, il n'y avait qu'une solution de compromis : une domination aux frontières assez confuses, où en de nombreux endroits s'installait une sorte de condominium turco-hongrois, les impôts et les redevances étant partagés entre les nouveaux maîtres turcs et les anciens seigneurs hongrois [35].

---

[34] Idem, *L'Empire ottoman*. Rapport à la session plénière du I^er^ Congrès International des Etudes Balkaniques, Sofia, 1966; voir L. Barkan, *Osmanlı Imporatorluğunda bir Iskân ve kolonizasyon metodu olarak Surgunler*, dans « Istanbul Universitesi Iktisat Fakultesi Mecmuası », tome 15, 1953—1954, p. 209—237; N. Todorov, *La situation démographique de la Péninsule balkanique au cours des XV^e^ et XVI^e^ siècles*, dans « Annuaire de l'Université de Sofia », 5. 53, 1959, 2.

[35] J. Perényi, *Trois villes hongroises sous la domination ottomane au XVII^e^ siècle, Actes du premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-est Européennes*, Sofia, 1969, p. 581; Klara Hegyi, *Le condominium hungaro-ottoman dans les vilayets hongrois, ibid.*, p. 593. Sous le régime de l'occupation turque, à côté des nouveaux propriétaires fonciers turcs, les anciens propriétaires hongrois continuaient à percevoir des impôts. Le système des vilayets et des sanğaqs n'a pas été à même d'annuler le fonctionnement des comitats hongrois.

La Valachie a été le premier des pays roumains à subir l'attaque turque, à participer aux campagnes antiottomanes de ses alliés balkaniques et à connaître de manière directe l'invasion et l'incessante menace ottomane. Elle a été aussi la première à devoir racheter sa paix, à la fin du XIV^e^ siècle. A l'exception des chroniques turques et byzantines — qui ne contiennent que des données assez imprécises — nous manquons de sources qui puissent nous renseigner sur le caractère de la paix conclue avec les Turcs. Nous supposons que vers la fin du règne de Mircea l'Ancien, un *ᶜahdnāme*, pareil à celui qui fut plus tard accordé à Etienne le Grand, a réglementé (tout aussi temporairement d'ailleurs) les rapports avec les Turcs. De plus, ignore-t-on si cet *ᶜahdnāme* a été ou non renouvelé. A en croire Ducas, Mourad II aurait renouvelé au début de son règne les « traités » avec Vlad Dracul, prince de Valachie. S'ils le furent aussi plus tard, on l'ignore ; l'intention des Turcs de conquérir la Valachie semblait n'attendre que le moment propice. La première étape de l'instauration de la domination avait été accomplie. Normalement, la seconde devait suivre. La conjoncture politique ne l'a pas permis durant tout le XV^e^ siècle. La résistance active, de même que l'attitude des boyards à l'égard de la domination turque, a déterminé les Ottomans à en ajourner l'exécution. La situation politique la plus favorable s'est fait jour vers 1521. Délivrés des querelles dynastiques et des menaces asiatiques (1514), ayant conquis la Syrie et l'Egypte (1517), le sultan ottoman pouvait tourner ses regards vers l'Europe. La chute de Belgrade, suivie de la mort de Neagoe Basarab, offrirent aux Turcs les conjonctures les plus favorables — stratégiques, internationales et internes en ce qui concerne la Valachie, à une intervention ottomane. La résistance organisée pendant le règne de Radu de la Afumați, la participation d'une grande partie des boyards — menacés de perdre leurs terres —, l'appui populaire accordé à cette lutte, déterminèrent les Turcs à renoncer ou tout au moins à ajourner l'exécution de leur plan. Ils avaient tout intérêt à éviter une révolte de grandes proportions à la veille de la grande bataille de Hongrie, ou le lendemain de celle-ci. Les instructions données à Ferruh Aga en 1525 sont très claires en ce sens : éviter tous les « troubles » ou toute action pouvant compromettre les intérêts du sultan [36]. Cet ajournement ayant eu lieu au cours de la troisième décennie du XVI^e^ siècle, l'intention des Turcs de conquérir la Valachie ne cessa de se manifester durant tout le siècle, et même au cours du XVII^e^. Du moins, les nouvelles de Constantinople sont aussi fréquentes qu'alarmantes, de même que l'angoisse est continuellement présente dans les sources internes roumaines. La conjoncture internationale fut exploitée par les cercles gouvernementaux turcs qui, à ce qu'il

---

[36] I. H. Uzunçarşılı, *Osmanlı Tarıhı*, II, p. 419, note 3.

semble, pendant un bon bout de temps pratiquèrent un chantage continuel. A la fin du XVIe siècle, les circonstances semblaient favorables à une campagne de conquête; à un moment donné, on put croire que c'était chose faite [37]. Mais, la résistance acharnée et l'offensive de Michel le Brave les obligèrent à renoncer à leur plan. Au XVIIe siècle les Turcs cherchèrent d'autres formules qui, sans supprimer l'autonomie, devaient la limiter par degrés [38].

En conclusion, on peut reprendre la question que les historiens roumains se sont parfois posée; pourquoi les Turcs n'ont-ils pas conquis les pays roumains? La réponse, devenue classique, est celle des raisons économiques: les Principautés roumaines rapportaient beaucoup plus à la Porte, dans leur situation autonome, qu'elles n'auraient pu donner sous une administration ottomane directe. P. P. Panaitescu [39], dans une étude consacrée à ce problème a mis l'accent sur les intérêts majeurs de l'Empire, les pays roumains n'étant pas placés sur le chemin stratégique de l'expansion ottomane. D'autres auteurs ont invoqué également la position géographique, les voies de communication difficultueuses, l'épuisement de la capacité de colonisation, enfin, n'ont été oubliées ni les conditions internes roumaines. Mais, toutes ces explications sont valables à condition d'être prises en bloc, chacune d'elles ayant agi avec plus ou moins de force, suivant le moment; prises isolément, chacune d'elles ne peut offrir qu'une explication partielle.

On pourrait conclure que les Turcs n'ont pas pu conquérir la Valachie lorsqu'ils le voulurent et, lorsqu'ils purent le faire plus facilement, des causes multiples les ont empêchés.

La résistance roumaine a été, certes, le principal facteur du maintien de l'autonomie de la Valachie, et ensuite de la défense de son statut bien trop chèrement payé, mais dont l'importance historique, nationale et internationale ne saurait être suffisamment relevée. Il convient d'y ajouter la conjonction des facteurs issus de la politique internationale.

De l'analyse des faits historiques, les conclusions suivantes s'imposent: l'établissement de la domination ottomane en Valachie (aussi bien qu'en Moldavie) s'avère un processus d'une durée relativement

[37] H. Inalcık, *L'Empire ottoman...*, *loc. cit.*, p. 14, note 2, considère que l'Empire ottoman a poursuivi avec insistance une politique d'incorporation graduelle dans le système impérial, jusqu'au XVIe siècle. La crainte d'une action similaire continue toutefois durant le XVIIe siècle.

[38] Des détails fondés sur des documents internes roumains, chez Şt. Ştefănescu, *op. cit.*

[39] P. P. Panaitescu, *De ce n-au cucerit turcii Ţările Române* (Pourquoi les Turcs n'ont-ils pas conquis les Principautés roumaines), dans « Revista Fundaţiilor », 5, 1944, p. 293–304; Idem, *Interpretări româneşti* (Interprétations historiques roumaines), Bucarest, 1947; plus atténué dans *Introducere la istoria culturii româneşti* (Introduction à l'histoire de la culture roumaine), Bucarest, 1969, p. 22.

longue, qui s'est développé grâce à une série de circonstances internes et internationales qui ont agi de concert ; ces circonstances expliquent les solutions auxquelles on est arrivé à la fin de la résistance opposée par les pays roumains. Bien que le régime juridique de la domination ottomane soit demeuré en son essence le même qu'au début de l'établissement de cette domination, il a toutefois subi — en relation avec les autres formes (politiques et économiques) de la domination ottomane — des modifications et des variations qui ont graduellement limité l'autonomie. Mais, cette autonomie fondée sur un statut a été continuellement rendue actuelle et elle a constitué le fondement des revendications formulées au XVIII^e^ et surtout au début du XIX^e^ siècle.

Une analyse comparative des statuts des trois pays roumains peut contribuer à une meilleure compréhension de cet aspect extrêmement important de la vie politique roumaine. C'est ce que nous nous proposons de faire dans les chapitres à suivre.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE*

HARALAMBIE MIHĂESCU

III

Dans la Dalmatie orientale, les inscriptions latines sont plus rares et moins nombreuses qu'en Dalmatie occidentale; elles apparaissent surtout dans les vallées des principales rivières, où la population romanisée s'y était établie, s'occupant de l'agriculture. Ces vallées ont une orientation nord-est, c'est-à-dire vers le bassin de la Save, par où passait l'une des plus importantes voies de communication de l'Empire romain, qui reliait l'Adriatique (en passant par Aquileia) à la vallée du Danube et au Pont-Euxin. Nous mentionnerons les localités où figurent des inscriptions latines, en partant de l'ouest vers l'est, à savoir celles des vallées du Colapis (Kupa), de l'Una, du Vrbas, de la Drina et de la Morava de l'ouest.

Dans la vallée supérieure du Colapis (Kupa), plus précisément dans celle de son affluent Mreženica, nous trouvons 5 inscriptions à Josipdol

* Abréviations : BD = « Bulletino d'archeologia e storia dalmata », Split, 1878—1919; C = *Corpus inscriptionum Latinarum*, III, Berlin 1862—1902; Garašanin = M. et D. Garašanin, *Arheološka nalazišta u Jugoslavii*, Beograd, 1951; GMBH = « Glasnik Zemaljskog Muzeja u Bosni i Hercegovini », Sarajevo, 1889— ; IJug = *Antike Inschriften aus Jugoslavien*. Heft 1 : *Noricum und Pannonia Superior* bearbeitet von Viktor Hoffiler und Balduin Saria, Zagreb, 1938; OeJ = «Jahreshefte des Oesterreichischen archaologischen Institutes», Wien, 1898— ; Pavan = M. Pavan, *Ricerche sulla provincia romana di Dalmazia*, Venezia, 1958; RA = « Revue archéologique », Paris, 1882— ; Sp = « Spomenik Srpske Akademije », Beograd, 1888— ; St = = «Starinar. Organ Srpskog arkeološkog Društba », Beograd, 1884— ; Šašel = Anna et Jaro Šašel, *Inscriptiones Latinae quae in Jugoslavia... repertae sunt*, Ljubljana, 1963; WMBH = = « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegovina », Wien, 1893—1916.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 1, p. 83—93, BUCAREST, 1972

(au sud d'Ogulin)[1], 2 à Munjava[2] et 1 à Primišlje[3] sur l'antique voie de Siscia (Sisak) vers Senia (Senj), après avoir dépassé Quadrata (Vojnić), quelque part avant d'entrer en montagne (peut-être dans l'actuelle localité de Čakovac) se trouvait la cité des Japodes, nommée Metulum, conquise par Octave en 35 av. n. ère, où il nous est resté 2 inscriptions[4].

Remontant la vallée de l'Una, à partir de la frontière avec la Pannonia Superior, nous avons à droite Goricka, avec 1 inscription[5]. Près de Bosan. Krupa il y en a 1 à Hasanbegovci[6] et 1 à Majdanište[7]. A l'ouest de Bosan. Krupa, on a mis au jours à Gata[8] 2 inscriptions fragmentaires. En amont, il y avait sur la rive gauche de l'Una, à Brekovica, un *castellum*, où se sont conservées 2 inscriptions[9]. Sur la rive droite, au nord de Bihać, on a découvert 7 inscriptions fragmentaires à Crkvina[10] et 16, également fragmentaires, à Založje[11]. A Bihać, il y avait un centre administratif, sans avoir cependant rang de *municipium*, où il nous est resté 5 inscriptions, dont l'une mentionne un *princeps Iapodum*[12]. Tout près, à Cavkić[13], on en a trouvé 5, ainsi que 2 à Privilica[14] et 7 à Pritoka[15]. Au sud de Bihać, dans l'actuelle localité de Golubić, sur la rive gauche de l'Una, on a localisé l'ancienne ville, élevée probablement au rang de *municipium*, de Raetinium, avec 67 inscriptions, où figurent les noms romains de Aurelius, Domitius, Flavius, Julius et Licinius[16]. Au nord-est de Golubić, dans le village de Ribić, il y a 2 inscriptions[17]. Plus à l'ouest, il y en a 3 à Udbina[17a] ainsi que 3 *milliaria* à Debelo Brdo (Titova Korenica)[18] et une inscription cursive sur un vase du IV^e ou du V^e siècle. Dans la vallée supérieure de l'Una, on a découvert 1 inscription à Jakir[19]. A droite de l'Una, à l'est de Kulen Vakuf 3 ont été mis

---

[1] C 3024, 3025, 10059, 10060, 14333.
[2] C 3020, 3021.
[3] C 3029.
[4] BD, XXXVIII, 1925, p. 9; OeJ, XXI—XXII, 1922—1924, B. 495.
[5] C 3937 = 10821 = IJug 524.
[6] GMBH, XLV, 1933, p. 9.
[7] GMBH, n.s. XX, 1965, p. 7.
[8] GMBH, V, 1893, p. 49—50.
[9] C 10036 a = 13272; WMBH, XI, 1909, p. 139.
[10] GMBH, n.s. XII, 1957, p. 163—165.
[11] *Ibid.*, p. 165—169.
[12] C 14323—14326, 15062.
[13] C 15077; GMBH, V, 1893, p. 53; n.s. XII, 1957, p. 167—168.
[14] C 15066, 15067.
[15] C 13278; Sp. LXXVII, 1934, p. 5—6; LXXXVIII, 1938, p. 99—100; GMBH, LI, 1939, p. 8; n.s. VI, 1951, p. 303.
[16] C 10033—10043, 13269—13282, 14015—14017, 14323, 15062—15084; GMBH, III, 1893, p. 55—57, n.s. VI, 1951, p. 303—304; Sp. LXXXVIII, 1938, p. 97—98; XLII, 1940, p. 135; Pavan 192—196.
[17] C 14330; GMBH, n.s. IV—V, 1949—1950, p. 57.
[17a] C 2997, 2998, 10030.
[18] C 13306—13308; GMBH, n.s. II, 1947, p. 40.
[19] C 9864.

au jour à Krnjeuša [20], 1 à Skakavac (Sarute) [21], 1 à Smoljana [22] et 1 à Crljevica [23]. Dans le bassin de l'affluent Unac nous en trouvons 1 à Drvar [24] et 2 à Prekaja [25].

Dans la vallée de la Sana, à la confluence de la Japra, 2 inscriptions [26] ont été trouvées à Blagaj. La voie qui longe la vallée de la Japra aboutit aux mines de Suhača, avec 4 inscriptions [27], ensuite à Clandate (Rakanska Barice), avec 1 seule [28], et à Agići Gornji, avec 1 seule inscription également [29]. En continuant le chemin par la vallée de la Sava, nous en trouvons 1 à Cikota [30], 7 à Ljubija [31], 2 à Briševo [32], 1 à Splonum (Stari Majdan) [33], 1 à Bravsko (entre Bosan. Petrovac et Ključ) [34], 1 à Gornji Ribnik [35], 1 à D. Pecka [36], 2 à Varcar Vakuf [37], et 1 à Baloja (Podrašnica), sur le chemin qui mène à Jndenea et à la dépression de Glamoč (Glamočko polje) [38]. La région située entre l'Una et le Verbanus (Vrbas) a livré 61 inscriptions [39].

Dans la vallée du Verbanus (Vrbas), près de la frontière avec la Pannonia Superior, il y avait la station Ad Fines (Laktaši), où l'on a trouvé 2 inscriptions [40]. Poursuivant en amont le chemin vers Salona le voyageur atteignait la halte (*mansio*), dite *Castra* (Banja Luka), avec 1 inscription [41]. Plus haut, en remontant un petit affluent de la rive gauche, dans l'actuelle localité Mrkonić Grad, il nous est resté 1 inscription [42]. Vis-à-vis, un affluent de la rive droite nommé Ugar, nous conduit à Miloševci, où il y a 2 inscriptions [43]. Dans la ville de Jajce, à la confluence du Vrbas et de la Pliva, il y avait un *municipium* ou un *vicus*, où se sont conservés d'importants vestiges archéologiques, ainsi qu'une

---

[20] C 14973; WMBH, VIII, 1902, p. 106–107; Sp, LXXVII, 1934, p. 9.
[21] C 13328.
[22] C 14014.
[23] Sp, LXXVII, 1934, p. 27.
[24] *Ibid.* p. 26.
[25] GMBH, XLIII, 1931, p. 22–23; Sp, LXXVII, 1934, p. 19.
[26] Sp, LXXVII, 1934, p. 7; GMBH, LI, 1939, p. 12.
[27] Sp, LXXXVIII, 1938, p. 124.
[28] C 8376a = 13242.
[29] Sp, LXXVII, 1934, p. 7–8.
[30] GMBH, n.s. XII, 1957, p. 119.
[31] *Ibid.*, p. 85–102.
[32] C 13239, 13240.
[33] C 1322.
[34] Sp, LXXVII, 1934, p. 11.
[35] GMBH, XL, 1928, p. 93.
[36] C 13984 = GMBH, n.s. VI, 1951, p. 310.
[37] C 13238, 13243.
[38] C 14976.
[39] C 9847–9864 a, 13232–13234, 13981–13988, 14318–14321, 14970–14976.
[40] C 3936, 10820.
[41] C 14221.
[42] C 13238.
[43] GMBH, n.s. XII, 1957, p. 117–119.

inscription[44]. Dans les environs, nous en trouvons 1 à Divičani[45], 1 à Metalja[46] et 1 à Peratovci[46a]. A la confluence de la Pliva et de la petite rivière de Mladučka, à Šipovo, il y a eu probablement un *castrum* comme l'attestent, d'ailleurs, les vestiges archéologiques et les 8 inscriptions trouvés sur les lieux[47]. En amont de la Mladučka, à une certaine distance de la rive droite, à Trnovo, il est resté 1 inscription[48]. Sur un autre affluent de la Pliva, nommé Janja, il y a 1 inscription[49] à Mujdžići, et à Vaganj[50] également 1 inscription. Enfin, sur le cours supérieur de la Vrbas, avant de s'engager dans le chemin de montagne vers Prozor, qui aboutit dans la vallée de la Neretva, de la Dalmatie occidentale, il y avait la cité de Bistue Vetus, élevée au rang de *municipium*, où ont été mises au jour 14 inscriptions latines[50a].

Dans le bassin de la Bosna, à la frontière avec la Pannonia Superior, près de la confluence de la Spreča, on a découvert des traces romaines, ainsi que 2 inscriptions à Doboj[51], 2 à Dabravine[52] et 2 à Breza[53]. Plus haut, sur la rive gauche de l'affluent Usora, près de la confluence avec la Bosna, au sud de Doboj, on a ramené au jour 6 inscriptions à Makljanovac[54]. Sur la rive gauche de l'affluent Lašva, à l'ouest de son embouchure avec la Bosna, la ville de Bistue Nova (Vitez près de Zenica), devenue *municipium* sous les Flaviens (69 —91 n.è,), a conservé 21 inscriptions latines où figurent les noms romains de Aelius, Aurelius, Flavius et Ulpius[55]. A proximité nous en trouvons aussi 1 à Stranjani[56] et 1 à Janjici, sur la rive droite de la Bosna[57]. A l'ouest, 14 inscriptions se sont conservées à Mali Mošunj, sur la rive droite de la Lašva[58]. Un peu plus haut, en suivant un petit affluent de Lašva, nommé Bila, nous avons 1 à

---

[44] WMBH, II, 1894, p. 87—93; GMBH, LII, 1940, p. 19; n.s. VI, 1951, p. 305.
[45] Sp. LXXXVIII, 1935, p. 105, nr. 9.
[46] *Ibid.*, p. 101, n° 8.
[46a] GMBH, LII, 1940, p. 19.
[47] GMBH, XXII, 1910, p. 182—190; XXXVIII, 1926, p. 40; XLII, 1930, p. 157—158; WMBH, XII, 1912, p. 140—143; Sp, LXXXVIII, 1935, p. 102, nr. 6.
[48] C 15109.
[49] Sp, LXXXVIII, 1938, p. 103.
[50] C 9864.
[50a] GMBH, XVIII, 1906, p. 151—159; XLIV, 1932, p. 55—65; WMBH, XI, 1909, p. 107—108; Pavan 59—60.
[51] WMBH, XI, 1909, p. 116—117; GMBH, n.s. III, 1948, p. 178—179; Šašel, ILJ 97.
[52] GMBH, XXVI, 1914, p. 223—226.
[53] *Ibid.*, XXV, 1913, p. 409—420; XXVI, 1914, p. 21.
[54] C 8376 b = 12750, 12757, 12758 = 14618, 12759 = 14619, 14222; Sp, LXXVII, 1934, p. 18.
[55] WMBH, I, 1893, p. 273—284; C 8381, 8382, 12761—12767; GMBH, XLIV, 1932, p. 35—55; XLVIII, 1936, p. 24.
[56] Sp, LXXXVIII, 1935, p. 107, n° 11.
[57] *Ibid.*, p. 107, n° 12.
[58] GMBH, V, 1893, p. 690—691, 700—704; C 12778—12782, 13864, 13865.

Fazlić [59], 5 à Putičevo [60] sur la Lašva, à l'est de Travnik, et 1 à Travnik [61]. Au sud de cette localité il y en a 1 à Dolac [62], et à l'est, 1 à Turbe [63].

Revenons dans la vallée de la Bosna. En amont de sa confluence avec la Lašva, mentionnons 8 inscriptions à Višnjica [64], 3 à Donja Zgošća [65] et 3 à Dobrinja [66]. A l'embouchure de la petite rivière de Fojnička, on a découvert 3 inscriptions à Visoko [67], 1 à Kiseljak [68], 1 à Gromiljak [69] et 1 à Postinje [69a]; sur la rive droite de la Bosna 1 inscription à Župča [70] et, à l'est de Sarajevo, 2 à Bukovica [70a] et 2 à Blažuj [71]. On en a trouvé de même 2 à Pazarić [72], sur la Zujevina, et plus loin au sud-ouest, en suivant le chemin de montagne vers Konjic, 1 autre à Ivan Sedlo [73]. A l'ouest de Sarajevo il y a eu un important centre urbain, peut-être une colonie romaine à Ilidža (Aquae S...), où se sont conservées 15 inscriptions présentant des noms romains comme Aurelius, Baebius et Iulius [74]. On en a trouvé également 7 à Sarajevo [75], 2 au village de Breza [76], 1 à Švrakino Selo [77] et 1 à Mitrović [78].

Une importante voie de communication passait par la vallée de la Drina en reliant la ville de Sirmium (Sremska Mitrovica), sur la Save, au port de Salona (Solin) à l'Adriatique. A la droite de cette rivière, à Banja Koviljača, on a mis au jour 1 inscription, aujourd'hui disparue, et à Brasina 2 autres qui ont eu le même sort [79]. A Zvornik [80] on a découvert 3 inscriptions et 2 autres à Divić [81], au sud-ouest de cette localité. A la confluence de la Drina et du Jadar, il y avait une halte (*mansio*),

---

[59] GMBH, V, 1893, p. 321 = C 12761.
[60] C 2765, 2766, 2766 a, 8383, 8384.
[61] WMBH, XII, 1912, p. 166.
[62] GMBH, XIII, 1958, p. 155 = Šašel, ILJ 100.
[63] Sp, LXXXVIII, 1935, p. 106, nº 10.
[64] Sp, LVII, 1933, p. 71; GMBH, XLVIII, 1936, p. 15—24; n.s. XII, 1957, p. 122.
[65] GMBH, I, 1938, p. 170—172; n.s. VI, 1951, p. 308—309.
[66] Sp, XLVII, 1909, p. 183—184.
[67] Sp, LXXVII, 1934, p. 40; LXXXVIII, 1938, p. 109—110.
[68] C 8379.
[69] GMBH, n.s. XII, 1957, p. 121.
[69a] Sp, LXXXVIII, 1935, p. 111, nº 15.
[70] Sp, LXXVII, 1937, p. 40.
[70a] Sp, LXXV, 1933, p. 50; GMBH, XLIV, 1932, p. 4.
[71] C 8776, 12755.
[72] C 8378, 13863.
[73] C 10164.
[74] C 8377, 10164, 10165, 13006—13016, 13858, 14321, 14621; Sp, LXXV, 1933, p. 69; GMBH, LII, 1940, p. 15; n.s. XIV, 1959, p. 113—136; D. Sergejevski, « Novitates Musei Saraevoensis », XIII, 1936, p. 2— ; Pavan 34—36.
[75] Sp, LXXV, 1933, p. 69—71; GMBH, XLVII, 1935, p. 22; LII, 1940, p. 16—18.
[76] Sp, XCIII, 1940, p. 141; GMBH, LV, 1943, p. 14—16, nº 8.
[77] C 8374.
[78] C 13311.
[79] St, IX, 1892, p. 39; Garašanin 144.
[80] C 12742; GMBH, LIII, 1941, p. 4; n.s. VI, 1951, p. 306.
[81] WMBH, XI, 1909, p. 181; GMBH, LIII, 1941, p. 4.

nommée Ad Drinum (Drinjača), où l'on a trouvé 2 inscriptions [82]. A l'ouest de cette dernière localité, il y a une inscription [83] à Podcrkvina et en amont du Jadar, sur l'affluent Pecka, 1 autre à Skadar [83a]. Plus haut sur la Drina, à Selenac, nous avons 1 inscription [84] et 1 également à Uzovica [85] et, près de l'embouchure de la Križevica, 1 à Mihaljevići [86], 1 à Crkvina [87] et 2 à Ljubovija [88]. A Bratunac, nous avons 6 inscriptions funéraires [89] et 2 à Srebrenica [90]. A six km nord-est de cette dernière localité, au village de Gradina, il y avait un centre minier qui, au III^e siècle, a été élevé au rang de *municipium* et ensuite de *colonia*. Il portait un nom d'origine illyrienne (Domavium), et nous a livré 47 inscriptions avec des noms romains comme Aelius, Avius, Aurelius, Claudius, Flavius, Iulius, Naevius, Papinius, Sergius, Ulpius et Valerius [91]. Un peu plus à l'est, dans le bassin de la Drina on a découvert 1 inscription à Poznanovići [92], 2 à Tegare [93], 1 à Bjelovac [94], 4 à Bačevac [95], 2 à Sikirić [96] et 1 à Fakovići [97]. Plus haut de Rogačica, sur la rive droite de la Drina, on en a mis au jour 4 à Crvica [98], 1 à Žlijebac [99], 1 à Osatica à l'ouest de Skelanji [99a], 34 à Skelanji [100] et 4 à Bajina Bašta [100a]. Plus loin, en longeant la Drina, à la confluence du Rzav, nous avons 1 inscription [101] à Klasnik près de Vižegrad, 2 à Sopotnica [101a], 1 à Garažde [102], 6 à Ustikolina [103] et 1 à Gornje [104], près de Foča.

---

[82] C 8363 = 12733, 8364 = 12742.
[83] WMBH, IX, 1904, p. 293.
[83a] Sp, LXXI, 1931, p. 200.
[84] C 8365.
[85] Oe.J, VII, 1904, B. 12.
[86] C 1273.
[87] C 14616.
[88] Sp, LXXI, 1931, p. 88.
[89] GMBH, XLII, 1930, p. 162; XLVI, 1934, p. 12–13.
[90] GMBH, n.s. VI, 1951, p. 307, n° 12.
[91] WMBH, I, 1893, p. 218–253; IV, 1896, p. 202–242; C 8359–8361, 12721–12738, 14218–14219$^{9-20}$, 14614, 14615; GMBH, XLII, 1930, p. 162–163; XLI, 1934, p. 13, M. Baum–D. Srejović, *Novi rezultati ispitivanja rimske nekropole u Sasana.* « Clanci i gradja za kulturnu istoriju istočne Bosne », III, 1959, p. 23–54; IV, 1960, p. 3–31.
[92] C 12743.
[93] C 12739, 12740.
[94] C 11274.
[95] Sp, XXXIX, 1903, p. 87–90.
[96] C 12746; Sp, XCIII, 1940, p. 145.
[97] Sp, LXXVII, 1934, p. 13.
[98] C 14219, 18; GMBH, XIX, 1907, p. 464–465; XLII, 1930, p. 163–164.
[99] Sp, LXXVII, 1934, p. 13.
[99a] WMBH, XI, 1909, p. 180.
[100] GMBH, XIX, 1907, p. 431–463; XLII, 1930, 164; n.s. VI, 1961, p. 308; Sp, LXXXVIII, 1935, p. 112.
[100a] C 6319–6321; Sp XCIII, 1940, p. 149.
[101] Sp, LXXVII, 1934, p. 115.
[101a] C 8370 = 13856, 8371.
[102] C 12752.
[103] C 8372, 8373, 14340; GMBH, XLVIII, 1936, p. 4–8.
[104] RA, 1959, n° 142.

Sur l'affluent Prača, de la rive gauche de la Drina, nous trouvons 10 inscriptions à Rogatica [105] et 1 à Živaljevići, dans la vallée de l'affluent secondaire, nommé Rakitnica [106]. Plus haut au long de l'affluent Bistrica, on a mis au jour 2 inscriptions à Miljevina [106a] et 1 à Ocrkavlje [106b].

Dans le bassin du Lim, affluent droit de la Drina, les vestiges romains sont relativement nombreux. En amont de la confluence, à Rudo, on a découvert 2 inscriptions [107], 5 à Priboj [108], et 1 dans la vallée de la petite rivière de l'Uvac, à Radojnja [109]. Entre Priboj et Prijepolje, à la confluence du Lim et de la Bistrica, nous en avons 2 à Džurovo [110], et à la confluence du Lim et de la Mileševska, 10 à Prijepolje [111]. A l'ouest de cette localité en direction de Pljevlja, nous trouvons 2 à Seljani [112], 1 à Seljašnica [113], 1 à Rošulje [114] et 1 à Otilovići [115]. Près de Pljevlja, au village de Komino, on a localisé le *municipium* S... avec 102 inscriptions présentant les noms romains de Aelius, Aemilius, Aurelius, Ulpius et Valerius. Le nom de cette cité antique est resté inconnu jusqu'à nos jours ; on sait seulement qu'elle a obtenu le rang de *municipium* vers le milieu du II^{e} siècle [116]. Au sud-est de Pljevlja se trouve la localité de Radosovac, avec 1 inscription [117]. Dans la vallée du Lim, au sud de Prijepolje, 2 inscriptions se sont conservées dans le village de Kolovrat [118]. Plus haut, sur le Lim, il y en a 1 à Berane [119], et 1 à Budimlje [120]. Il est intéressant de savoir qu'il y a également au loin , en montagne, 1 inscription à Bjelo Polje [121] et 1 autre à Andrejevica [122].

---

[105] C 2766 b ; GMBH, XIX, 1907, p. 468—469 ; XLVII, 1936, p. 9—14 ; WMBH, XI 1909, p. 182—183 ; XII, 1912, p. 160 ; RA, XIV, 1939, n° 303.

[106] C 14616 ; WMBH, VIII, 1902, p. 113.

[106a] Sp, LXXXVIII, 1938, p. 113 ; GMBH, XIII, 1958, p. 154.

[106b] Sp, LXXXVIII, 1938, p. 113.

[107] Sp, LXXVII, 1934, p. 15—16.

[108] C 13875 ; Sp, LXXI, 1931, p. 131—132 ; XCVIII, 1941—1948, p. 159—160.

[109] Sp, LXXI, 1931, p. 105.

[110] *Ibid.*, p. 131 ; St, n.s. I, 1950, p. 183.

[111] Sp, LXXI, 1931, p. 137—139 ; XCVIII, 1941—1948, p. 161.

[112] C 13848 ; Sp, LXXI, 1931, p. 137—139.

[113] Sp, LXXI, 1931, p. 139.

[114] Sp, LXXVII, 1934, p. 17.

[115] Sp, XCIII, 1940, p. 154.

[116] C 1708, 1709, 6339—6357, 8298, 8299, 8302, 8305—8307, 8312, 8316, 8318, 8327—8332 ; 12715, 12716, 13848—13855, 14217^{10}, 14604, 14605 ; WMBH, VIII, 1902, p. 115—121 ; XII, 1912, p. 123—127 ; GMBH, XXI, 1909, p. 105—132 ; LII, 1940, p. 20 ; LIII, 1941, p. 5—9 ; Sp, XLVII, 1909, p. 188 ; LXXI, 1931, p. 118—120 ; XCIII, 1940, p. 155 ; XCVIII, 1941—1948, p. 129—131 ; OeJ, XIII, 1910, B. 228 ; St, XVIII, 1967, p. 201—206 ; XIX, 1968, p. 101—109 ; XX, 1969, p. 25 ; Zbornik Fil. Fak. Beograd, XI, 1970, p. 75—81.

[117] C 8322.

[118] C 8308 ; Sp, XCVIII, 1941—1948, p. 161.

[119] Sp, LXXI, 1931, p. 10.

[120] C 13832.

[121] Sp, LXXI, 1931, p. 11.

[122] *Ibid.*, p. 4 = VD, I, 1932, p. 71.

Entre la Drina et la Morava, près de la frontière avec la Pannonia Inferior, les inscriptions sont rares : mentionnons, au sud-ouest de Singidunum (Beograd), dans le bassin de la Kolubara, 1 à Beljina [123], 1 à Boždarevac [124] et 1 à Tomislavgrad, près de Županjac [125].

En échange les inscriptions sont relativement nombreuses dans le bassin de la Morava de l'Ouest et de ses affluents. Près de la frontière avec le Moesia Superior, nous en trouvons 3 à Čačak, (dont une chrétienne) [126], 2 à Rudnik [127], 2 à Ježevica sur la rive gauche, dans les montagnes [128], et 1 à Negrišori, sur le petit affluent Bjelica [129]. Plus à l'ouest, entre Požega et Visibaba, dans la zone minière de la vallée de la Morava, il y avait une ville, dont nous ne connaissons que les six premières lettres du nom : *municipium Malves*... Ici se sont conservées 28 inscriptions avec des noms romains comme : Aelius, Aurelius, Flavius, Iulius, Statius, Ulpius et Valerius [130]. Au nord-ouest, sur l'affluent Lužnica, au village de Karan, on a mis au jour 2 inscriptions [130a], et dans le bassin de la rivière du Skrapez, à l'est de Kosjerić, 4 à Tubići [131] et 1 à Vranjani [132].

Dans la vallée de l'affluent nommé Džetinja, dans l'actuelle localité de Titovo Užice, il y a eu un *municipium* (Paramum?) dont il nous est resté 28 inscriptions [133]. A l'ouest de cette localité, au village du Vrutci, 2 inscriptions [134] se sont conservées et un peu plus loin, à Bioska, 2 autres [135]. Au sud de Titovo Užice, dans le village du Mačkat, on a découvert 7 inscriptions [136].

Dans le bassin de l'affluent Moravica, en amont de Požega, on à découvert 1 inscription à Gorobilje [137], 2 à Prilipac [138], 2 à Arilje [139] et,

---

[123] Sp, XLVII, 1909, p. 173.
[124] *Ibid* ; OeJ, XII, 1909, B. 192.
[125] GMBH, n.s. XII, 1957, p. 109.
[126] Sp, XCVIII, 1941—1948, p. 251—253.
[127] C 6313, 6314.
[128] C 14611 ; Sp, XLVII, 1909, p. 183.
[129] C 8337.
[130] C 1669—1671, 8339—8343, 8345—8351, 12719, 14607—14612 ; Sp, XXXIX, 1903, p. 82—88 ; XLVII, 1909, p. 177 ; XCVIII, 1941—1948, p. 151—155 ; GMBH, LII, 1940, p. 20—22.
[130a] OeJ, VII, 1904, B.9 ; Sp, XLVII, 1909, p. 185.
[131] Sp, XXXIX, 1903, p. 88 ; XLVII, 1909, p. 185 ; LXXI, 1931, p. 84.
[132] C 8344.
[133] C 8353—8355, 8358, 14613 ; Sp, XXXIX, 1903, p. 84 ; LXXI, 1931, p. 226 ; LXXV, 1933, p. 75 ; XCVIII, 1941—1948, p. 239—241 ; OeJ, XII, 1909, B. 199 ; RA, 1956, n° 131.
[134] C 12718 ; OeJ, VII, 1904, B.9 = Sp, XCVIII, 1941—1948, p. 242.
[135] C 14613, 14619 ; Sp, XLVII, 1909, p. 188.
[136] C 6318, 8534 ; Sp, XLVII, 1909, p. 187 ; LXXI, 1931, p. 226 ; XCVIII, 1941—1948, p. 247—248.
[137] C 8352.
[138] Sp. XCIII, 1940, p. 152 ; XCVIII, 1941—1948, p. 157.
[139] C 6317, 8338.

à 10 km sud de cette localité, 1 à Gradina[140]. Toutes ces localités dépendaient du *municipium Malves*... (localisé entre Požega et Visibaba).

Faisant le total pour toute la Dalmatie, nous obtenons 8020 inscriptions latines, dans 405 localités. La plupart d'entre elles, c'est-à-dire 6767 (dans 253 localités) proviennent de la Dalmatie occidentale. Dans cette région, le processus de romanisation a commencé plus tôt, en donnant naissance à 8 *coloniae* (Aequum, Doclea, Epidaurum, Iader, Ljubuški, Narona, Salona et Scodra) et à 19 *municipia* ou *oppida* (Acruvium, Albona, Arba, Asseria, Blandona, Burnum, Corinium, Municipium Magnum, Novae, Pituntium, Planona, Riditae, Risinium, Scardona, Senia, Tarsatica, Tilurium, Tragurium et Varvarìa), tandis qu'en Dalmatie orientale, sur un territoire beaucoup plus étendu, il n'y a eu que 2 *coloniae* (Aquae S... et Donavium) et 8 *municipia* où *oppida* (Bihać, Bistue Nova, Bistue Vetus, Jajce, Municipium Malves..., Municipium P..., Municipium S.... et Raetinium). La première convergeait vers l'Adriatique et l'Italie, et la seconde, vers la Save et le Danube : ces différences essentielles ont pu engendrer également certaines divergences d'ordre linguistique.

DIFFUSION TERRITORIALE DES INSCRIPTIONS LATINES

362. Josipdol (Ogulin)	5	383. Skakavič (Sarute?)	1
363. Munjava (Ogulin)	2	384. Smoljana (Bosan. Petrovac)	1
364. Primišlje (Ogulin-Blagaj)	1	385. Crljevica (Una)	1
365. Metulum (Čakovac?)	2	386. Drvar (Unac)	1
366. Goričko (Dvor)	1	387. Prekaja (Unac)	2
367. Hasanbegovci (Bosan. Krupa)	1	388. Blagaj (Sana)	2
368. Majdanište (Bosan. Krupa)	1	389. Suhača (Japra)	2
369. Gata (Bosan. Krupa)	2	390. Clandate (Rakanske Basice?)	1
370. Brekovica (Bihać)	2	391. Agići Gornji (Japra)	1
371. Crkvina (Bihać)	7	392. Cikota (Sana)	1
372. Založje (Bihać)	16	393. Ljubija (Sana)	7
373. Bihać	5	394. Briševo (Sana)	3
374. Cavkić (Bihać)	5	395. Splonum (Stari Majdan)	1
375. Privilica (Bihać)	2	396. Bravsko (Bravsko polje)	1
376. Pritoka (Bihać)	7	397. Gornji Ribnik (Sana)	1
377. Raetinium (Golubić)	67	398. D. Pecka (Sana)	1
378. Ribić (Golubić)	2	399. Varcar Vakuf	2
379. Udbina (Golubić)	3	400. Baloia (Podrašnica)	1
380. Debelo Brdo (Titova Korenica)	4	401. Inter Unam et Verbanum	61
381. Kakir (Una)	1	402. Ad Fines (Laktaši)	2
382. Krnjeuša (Kulen Vakuf)	3	403. Castra (Banja Luka)	1

[140] C 12717.

404.	Mrkonić Grad	1
405.	Miloševci (Ugar)	2
406.	Jajce (Vrbas)	1
407.	Divičani (Vrbas-Pliva)	1
408.	Metaljka (Vrbas-Pliva)	1
409.	Peratovci (Vrbas-Pliva)	1
410.	Šipovo (Pliva-Mladučka)	8
411.	Trnovo (Mladučka)	1
412.	Mujdžići (Janja)	1
413.	Vaganj (Janja)	1
414.	Bistue Vetus (Bugojno?)	14
415.	Doboj (Bosna-Spreča)	2
416.	Dabravine (Bosna-Spreča)	2
417.	Breza (Bosna-Spreča)	2
418.	Makljenovac (Usora)	6
419.	Bistue Nova (Vitez-Zenica)	21
420.	Stranjani (Vitez)	1
421.	Janjici (Bosna)	1
422.	Mali Mošunj	14
423.	Fazlići (Bila-Lašva)	1
424.	Putičevo (Lašva)	5
425.	Travnik (Lašva)	1
426.	Dolac (Travnik)	1
427.	Turbe (Travnik)	1
428.	Višnjica (Bosna)	8
429.	Donja Zgošća	3
430.	Dobrinja (Bosna)	3
431.	Visoko (Fojnička)	3
432.	Kiseljak	1
433.	Gromiljak	1
434.	Podstinje	1
435.	Župča (Bosna)	1
436.	Bukovica (Bosna)	2
437.	Blažuj	2
438.	Pozarić (Zujevina)	2
439.	Ivan Sedlo	1
440.	Aquae S... (Ilidža)	15
441.	Sarajevo	7
442.	Breza (Sarajevo)	2
443.	Švrakino Selo	1
444.	Mitrović (Sarajevo)	1
445.	Banja Koviljača (Drina)	1
446.	Brasina (Drina)	2
447.	Zvornik (Drina)	3
448.	Divič (Zvornik)	2
449.	Ad Drinum (Drinjača)	2
450.	Podcrkvina	1
451.	Skadar (Pecka)	1

452.	Selenac (Drina)	1
453.	Uzovica (Drina)	1
454.	Mihaljevići (Drina)	1
455.	Crkvina (Drina)	1
456.	Ljubovija	2
457.	Bratunac (Drina)	6
458.	Srebrenica	2
459.	Domavium (Gradina)	47
460.	Poznanovići (Drina)	1
461.	Tegare (Drina)	2
462.	Bjelovac (Drina)	1
463.	Bačevac (Drina)	4
464.	Sikirić (Drina)	2
465.	Fakovići (Drina)	1
466.	Orvica (Drina)	4
467.	Žlijebac (Drina)	1
468.	Osatica (Skelanji)	1
469.	Skelanji	34
469a.	Bajina Bašta	4
470.	Klasnik (Višegrad)	1
471.	Sopotnica (Drina)	2
472.	Goražde (Drina)	1
473.	Ustikolina (Drina)	6
474.	Gornje (Foča)	1
475.	Rogatica (Prača)	10
476.	Živaljevići (Rakitnica)	1
477.	Miljevina (Bistrica)	2
478.	Ocrkavlje (Bistrica)	1
479.	Rudo (Lim)	2
480.	Priboj (Lim)	5
481.	Radojnja (Uvac)	1
482.	Džurovo (Lim-Bistrica)	2
483.	Prijepolje (Lim-Mileševska)	10
484.	Seljani (Prijepolje)	2
485.	Seljašnica (Prijepolje)	1
486.	Rošulje (Prijepolje)	1
487.	Otilovići (Prijepolje)	1
488.	Municipium S... (Komino-Pljevlja)	102
489.	Radosovac (Pljevlja)	1
490.	Kolovrat (Lim)	2
491.	Berane (Lim)	1
492.	Budimlje (Lim)	1
493.	Bjelo Polje	1
494.	Andrijevica	1
495.	Beljina (Kolubara)	1
496.	Boždarevac (Kolubara)	1
497.	Tomislavgrad (Županjac)	1

498. Čačak (Zapad. Morava) 3
499. Rudnik (Zapad. Morava) 2
500. Ježevica (Zapad. Morava) 2
501. Negrišori (Bjelica) 1
502. Municipium Malves...
(Požega-Visibaba) 28
503. Karan (Lušnica) 2
504. Tubići (Škrapez) 4
505. Vranjani (Škrapez) 1
506. Municipium... (Titovo Užice) 28
507. Vrutci (Titovo Užice) 2
508. Bioska (Titovo Užice) 2
509. Mačkat (Titovo Užice) 7
510. Gorobilje (Moravica) 1
511. Prilipac (Moravica) 1
512. Arilje (Moravica) 2
513. Gradina (Arilje) 1
514. Bosniae incertae 11
515. Dalmatiae incertae 358
516. Dalmatiae miliaria incerta 129

EMPRUNTS ROUMAINS DANS LE LEXIQUE SERBO-CROATE

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

Si l'on se place sur le plan des rapports linguistiques roumano-serbo-croates, en étudiant notamment les termes roumains empruntés par le serbo-croate, on peut parler de deux grandes périodes. La première coïncide avec le Moyen Age en général, durant lequel le serbo-croate emprunta au roumain surtout les termes propres au langage pastoral — conséquence naturelle du phénomène de transhumance, qui ne devait cesser qu'au XV[e] siècle, quand la transhumance des pasteurs roumains vers le sud prit fin avec l'installation du pouvoir ottoman en Bulgarie [1]. La deuxième période se situe entre le XVI[e] et le XIX[e] siècle (et même plus tard) ; cette fois il ne s'agit plus d'emprunts faits au langage pastoral, mais aux domaines de la vie socio-politique et culturelle-économique [2]. Les étroites relations économiques nouées entre ces pays justement à cette époque en sont une explication. Toutefois, il convient d'ajouter à celle-ci le « nomadisme » des artisans, et tout particulièrement celui des artisans macédoniens qui, à partir du XIX[e] siècle, devaient intensifier encore plus leurs pérégrinations à travers la péninsule balkanique, en finissant par aboutir en Roumanie.

Nécessairement, le phénomène linguistique de l'emprunt devait se faire sentir, visible et de manière prenante, dans le compartiment le plus perméable de la langue : le lexique. Nous nous sommes limitée dans la présente étude à l'examen de l'un des deux aspects fondamentaux présentés par les rapports lexicologiques réciproques, bi- ou plurilingues, celui qui a sa part de contribution à ce que nous pourrions nommer — par un terme pris à la physique — « l'osmose » des lexèmes, autrement dit,

---

[1] Armaş et collab., Rsl., p. 112.
[2] Idem, *loc. cit.*

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 1, p 95—113, BUCAREST, 1972

l'aspect de la réception dans une certaine langue des éléments lexicologiques propres à une autre langue.

Il y a déjà presque un siècle que B. P. Hasdeu [3] et I. A. Candrea[4] attiraient l'attention sur la nécessité d'une étude approfondie des rapports lexicologiques roumano-sud-slaves qui prendrait en considération non seulement les emprunts faits par le roumain des langues sud-slaves, mais aussi le phénomène inverse, des termes pris par les langues sud-slaves au roumain ou par le truchement du romain. Le premier à marcher dans cette voie fut Fr. Miklosich [5], mais pour ce qui est du serbo-croate et du roumain, les recherches méthodiques des linguistes ont commencé à se diriger en ce sens seulement avec la parution des ouvrages fondamentaux de P. Skok [6] sur la chronologie, la localisation géographique, l'importance et le caractère des mots d'origine roumaine dans le serbo-croate. Par la suite, la question fut abordée et débattue par d'autres linguistes yougoslaves aussi, dont Al. Belić [7], P. Ivić [8], H. Barić [9], I. Popović [10] et quelques autres encore.

Parmi les linguistes roumains, nous rapellerons ici ceux qui se sont occupés de l'étude du fonds lexicologique d'origine roumaine présent dans

---

[3] B. P. Hasdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae*, vol. I. Bucarest, 1886, p. 934.

[4] I. A. Candrea, dans « Noua revistă română », 9/1900, p. 399—409.

[5] Fr. Miklosich, *Die Fremdworter in den slavischen Sprachen*, Vienne, 1866 (où il présente pour la première fois seize mots roumains avec leurs correspondants respectifs des langues slaves) ; EW (où — outre les seize mots roumains déjà présentés dans l'ouvrage précédent — il mentionne encore plusieurs autres) ; Fr. Miklosich et E. Kałuzniacki, *Über die Wanderungen der Rumunen in den Dalmatischen Alpen und Karpaten*, « Denkschriften » der Wiener Akademie d. Wiss., XXX, 1879, p. 1—66.

[6] P. Skok, *Des rapports linguistiques slavo-roumains*, « Slavia », I/4 (1922), p. 485—494 ; III/1, p. 114—121 ; IV/1, p. 128—138 ; V/2, p. 325—346 ; VI/1, p. 120—129 ; 4, p. 758—766 ; VIII/3, p. 605—628 ; 4, p. 774—790 ; *Slave et roumain*, RES III (1—2)/1923, p. 59—77 ; *Studie iz srpsko-hrvatskog vokabulara*, « Rad », 222/1920, p. 114—136 ; *Prilozi k ispitivanju. sprsko-hrvatskih imena mjesta*, « Rad », 224/1921, p. 98—167 ; *Iz srpskohrvatske toponomastike*, JF II/1921 p. 311—318 ; III/1922—1923, p. 77—78 et suiv. ; VI/1926—1927, p. 65—95 ; *Leksikološke studije*, JF VIII, 1928—1929, p. 88—102 ; *Studi toponomastici sull'isola di Veglia*, « Archivio glottologico italiano », Torino, XXI, 1927, p. 95—106 ; XXIV/1930, p. 19—55 ; XXV 1933, p. 114—141 ; XXVIII/1936, p. 55—63 ; XXIX/1938, p. 113—119 ; *Zadaci jugoslovenska romanistike*, Seminar za romansku filologiju Univerziteta u Zagrebu, Beograd, 1934 (réimprimé par « Glasnik jugoslovenskog profesorskog društva », Beograd, XIV/1934, p. 419—431. *Vojvodina I. Od najstarijih vremena do velike seobe*, Novi Sad, 1939 (Toponomastique de Vojvodine, p. 122 et suiv.).

[7] Al. Belić, *Dijalekti istočne i južne Srbije*, SDzb I/1905 et dans « Сборник по славяноведения », St.—Pétersbourg, II/1905, p. 17—27.

[8] P. Ivić, *O govorima Banata*, JF, XVIII, 1949—1950, p. 153 et suiv.

[9] H. Barić, *Lingvističke Studije*, Sarajevo, 1954.

[10] I. Popović, *История српскохрватскоi језика*, Novi Sad, 1955 (chap. IV : *Јужни ловени у Италији, Аустрији, Мађарској, Румунији, Турској и Албанији*); *Jugosloveni i rumuni u jezičkoj perspektivi*, « Dnevnik », Novi Sad, XIV—3172 ; 29. I. 1955 ; *Gesch.* ; *Valacho-Serb.*, p. 101—121.

le serbo-croate : G. Pascu [11], S. Puşcariu [12], E. Petrovici [13], Th. Capidan [14], I. Popovici [15], D. Gămulescu [16], Al. Rosetti [17], S. Niţă-Armaş et collab.[18].

La reprise des problèmes concernant l'influence exercée par le roumain sur le lexique serbo-croate ne nous semble pas devoir manquer d'intérêt. C'est que, jusqu'à présent, l'attention portée par les linguistes roumains et étrangers à ces problèmes n'avait pas pour objectif d'étudier dans leur totalité les éléments lexicologiques du serbo-croate, en vue de l'élaboration de quelque ouvrage d'ensemble. Ils ne se sont bornés qu'à l'étude de certains aspects, considérés sous divers rapports et le matériel qu'ils ont utilisé à cette fin n'atteste pas toujours un choix judicieux. D'autre part, pour autant que nous le sachions, on n'a procédé qu'à un choix sélectif des lexèmes figurant dans les grands dictionnaires ou dans les recueils dialectaux. Il s'ensuit que pour ce qui est du moment où eut lieu cette pénétration de l'élément roumain dans le serbo-croate, de l'établissement avec plus de précision de certaines étymologies et du chiffre approximatif de ces emprunts, ainsi que de l'étude méthodique de quelques termes ou de la localisation géographique de quelques autres, ils empâtissent, du fait d'une relativité par trop grande.

Naturellement, les multiples rapports roumano-sud-slaves de nature extralinguistique, rapports dont l'intensité change selon l'époque, font des problèmes liés à la provenance, aux voies de pénétration ou à la chronologie de l'élément roumain dans le serbo-croate des problèmes complexes, auxquels nous ne pouvons prétendre trouver à nous seule la solution définitive. Mais, ce qui pourra représenter — selon nous — une contribution personnelle à leur étude est d'une part la rédaction d'un répertoire lexico-étymologique aussi complet que possible et, d'autre part, partant de ce répertoire, la précision de la chronologie des faits de langage, ainsi que l'étymologie de certains termes ou leur localisation géographique.

Nous envisageons comme suit les critères de ce répertoire lexico-étymologique : l'énumération dans l'ordre alphabétique des mots roumains, sous la forme d'un petit dictionnaire à la fois étymologique et explicatif. En général, nous reproduirons la forme littéraire de chaque mot, ne faisant appel aux formes dialectales que là où la chose s'imposera. Ensuite, ce sera le tour des correspondances serbo-croates, avec une explication plus

---

[11] G. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève, 1924.

[12] S. Puşcariu, *Istr.* II. p. 274—296.

[13] E. Petrovici, *Cuvinte argotice sud-slave de origine românească*, DR VII/1931—1933.

[14] Th. Capidan, *Les éléments des langues slaves du Sud en roumain et les éléments roumains dans les langues slaves méridionales*, « Langue et littérature », I/1940—1941, p. 199—214.

[15] I. Popovici, *Contribuţie la studierea cuvintelor româneşti în sîrbocroată* (Réimprimé par la revue « Lumina », IX, Vršac, IX, 1955/3—4.

[16] D. Gămulescu, *Impr.*, p. 531—540.

[17] Al. Rosetti, ILR.

[18] Armaş et collab., Rsl., p. 59—123.

poussée que celle fournie aux mots roumains, avec l'indication de leur attestat chronologique (quand la date est connue) ainsi que de leur géographie. Quand il s'agira soit de préciser, soit d'élucider certaines étymologies nous entrerons dans des discussions plus amples pour peu qu'elles nous semblent utiles. La rubrique d'un seul et même « article de dictionnaire » comprendra aussi les mots dérivés.

Ce répertoire - « dictionnaire » une fois établi, nous passerons à la classification des termes respectifs par groupes thématiques et puis à la discussion de la portée de l'élément roumain dans le serbo-croate et de sa géographie. Notre modeste contribution sera de la sorte à même de suggérer d'autres hypothèses de travail en ce qui concerne les limites entre *roman* et *roumain*, entre l'élément daco-roumain, aroumain, istroroumain et méglénoroumain en tant qu'emprunts lexicologiques au profit du serbo-croate. Qui plus est, nous espérons qu'elle pourra préciser aussi le caractère de la migration roumaine à travers la péninsule balkanique.

Le problème à traiter ensuite sera celui de l'adaptation des formes roumaines au système phonétique et morphologique du serbo-croate, ainsi que de l'adaptation des formes grammaticales représentées par l'élément roumain.

Pour finir, l'étude comportera également un répertoire des toponymes d'origine roumaine ou supposée telle.

★

a-bușile (forme gramm. : *bușilea*; *de-a bușilea* = « pe brînci » [à croupetons], DLRM 102) >ser. *jabušoliti* vb. = « marcher avec difficulté », Pușcariu, *Istr.* II 277, Rosetti, ILR 431; *dojabušoliti* = « arriver difficilement », Skok, ZRPh 41 (1921), p. 150; = « arriver à quatre pattes » (forme rencontrée à Lika, héritée des Vlaques du massif Velebit), Skok, ER 91.

alb (< lat. *albus*, I. n.n. 1. = « couleur blanche »; 2. = « objet, substance blanche »; II. adj. : 1. = « arborant la couleur de la neige »; 2. fig. « clair, brillant », DLRM 17) >ser. arg. *albuša* = n.f. *tzouika* (dans l'argot des chaudronniers de Cipulić-Bosnie, calqué sur le mac. arg. *belàčka*< *bel* = « blanc » + suff. *čka*, employé dans l'argot des artisans macédoniens, parallèlement à *ljuta*, *cujka*, *culjka* — ces deux derniers termes étant d'origine roumaine), Gămulescu, *Împr.* 533.

arbore (< lat. *arbor*, *-is*, n.m. 1. = « plante ligneuse avec un tronc solide et des branches couvertes de feuilles formant couronne »; 2. « organe d'une machine qui reçoit et transmet le mouvement par la rotation de son axe »; 3. « mat », DLRM 39) > ser. *Arborić*, *Arbulić*, « noms de

Vlaques de Trebinje (XIV[e] –XV[e] siècles) et de la vallée de l'Ibar », Puşcariu, *Istr.* II, 278, Rosetti, ILR 431.

are (III[e] pers. sg. ind. prés. du v. *avoir* < lat. *habere*, DLRM 58) > ser. *are* « il est, il existe » (dans l'argot des chaudronniers de Bosanska Krajina), Gămulescu, *Împr.* 534.

aţipi (< lat. * *attepire* = *tepere*, v. « commencer à dormir, sommeil léger », DLRM 53) » ser. *Cipitor* n.m. top. d'une région où sont également signalés *Durmitor*, *Visitor*, Rosetti, ILR 341.

baci < ? n.m. « chef d'une bergerie », DLRM 63). Mot ancien (ar., mégl. *baču*) et d'origine obscure. En tant que terme pastoral, il a rayonné du roumain dans les langues des peuples voisins (Puşcariu, *Istr.* II 278). D'après P. Skok (ER 85), le mot serait d'origine balkanique, lié au ngr. μπάτσιος = γέρωνσεβαστός (en Epire) et à l'alb. *bac* = = « ami » ; il aurait passé au-delà des Carpates par l'intermédiaire du roumain : hong. *bacs*, *bacsa*, *bacsó* = « Schäfer » et en polonais et slovaque avec le sens de « Oberschäfer ». Mais partant du *critère sémantique*, corroboré par le *critère géographique* nous sommes enclins à penser que le roumain *baci*, d'origine balkanique, thraco-illyrienne, a été emprunté par le serbe *bâč* (n.m.) avec les sens suivants : 1. « montagnard » (XIII[e] – XIV[e] siècles) ; 2. « nom de village Bačka », RJA I, 141 ; 3. « chef de la bergerie, le plus âgé entre les bergers d'une bergerie » ; 4. « celui qui s'occupe de la laiterie d'une bergerie », Berneker, SEW 37, RSA I 346. Ces acceptions du terme, on les retrouve un peu partout en Serbie (Popović *Valacho-Serb.* 101). Le mot *bâč* en serbe a donné de nombreux dérivés : *báča* (n.m.) hyp. de *bač* : « Otići će bača, ostaće snaša» (dicton populaire), RJA I 141. Les femmes de Vojvodine usent de ce terme pour désigner leur beau-père (Karadžić, 18) ;
băčar (n.m.) « une personne s'associant aux bergers pour garder et veiller en commun sur les moutons » (en Serbie et dans la région de Kneževac), RJA I 142 ; « socius rei oviarie communis », Karadžić 18 ;
Bačarević, *Bačlija* n. de persoane, Armaş, Rsl, 73 ;
bačarica < *bačar* « épouse du bač », Armaş, Rsl, 73 ;
bačarka < *bačar* 1. « épouse du bač » ; 2. « femme qui s'occupe de traire les moutons et les chèvres », Armaş, Rsl, 73 ;
bačarski adj. poss. < *bačar*, Armaş, Rsl 73 ;
bačev adj. poss. < *bač*, Armaş, Rsl 73 ;
Bačev Do n.m. « Bačeva Dola », « village à proximité de Dubrovnik », RJA I 142 ;
Băčevac n.m. < *bač* « n. de villages et de personnes » ; « village en

Slovénie » ; « village en Serbie (région de Kruševac) », RJA I 142 ;
bačevanje, bačijanje. n. verbal <*bačevati, bačijati*, Armaş Rsl 73 ;
bačevati, bačijati, bučuvati, v. 1. « association en vue de faire paître les troupeaux en commun durant l'été » ; 2. « la traite organisée selon un ordre préétabli », Armaş, Rsl 73 ;
Bàčevci n.m. pl. <*bač* « village en Serbie », RJA I 142 ;
Bäčevica n.f. « village en Serbie », RJA I 142 ;
bačevina, bačija n.f. 1. « bergerie, abri, bâtiment où l'on conserve le lait » ; 2. « le laitage obtenu dans une bergerie » ; 3. « les bêtes d'une bergerie », Armaş, Rsl 73 ;
bàčica n.f. « montagnarde, habitante des montagnes », RJA I 142 ; « ovinne curatrix », Karadžić 18. On rencontre ce terme à Kosmet (Skok, ER 85) ;
Bàčica n.f. « n. de montagnes en Serbie », RJA I 144 ;
bačija n.f. <*bač* 1. « habitation dans le voisinage d'un pâturage alpestre », RJA I 142 ; « locus et casa mulgendis aestate ovibus », Karadžić 18 ; 2. « l'appellation passe de l'endroit à l'action (en automne, quand approche le moment de quitter le pâturage) » RJA I 142 ; 3. « village des bouches de la Vape en Unac », RJA I 142 ;
bačiski, bačijiski adj. pos. <*bačija*, Armaş, Rsl 73 ;
bačiijanje n.n. <*bačija, bačar* « res oviaria communis », Karadžić 18 ; « action de traire en commun les bêtes de petite taille » (Serbie), RJA I 142 ;
bačijarka n.f. <bačar « épouse du bač », Armaş, Rsl 73 ;
bàčiijski adj. poss. <*bačija*, RJA I 142 ;
bačijati v. <*bačija, bačijanje* « habere partem in re oviaria communi », Karadžić 18 ;
bačilište n.n. « gîte, abri », Armaş, Rsl 73 ;
bačilo n.n. « gîte, abri », « bergerie », Armaş, Rsl 73 ;
Bačin Do n.m. *Bačina Dola* « village en Slavonie » RJA I 142 ;
bàčina n.f. « locus et cas mulgendis aestate ovibus », Karadžić 18 ; « bergerie », « hameau ». Le mot s'explique à l'instar du terme *bač* (« berger à une bergerie ») par l'influence du vlaque (Dragomir, *Vlahii* 65) ;
bàčina n.m. augm. <*bač* RJA I 142 ;
Bäčina n.f. « village en Serbie », « village en Dalmatie », RJA I 142 ;
bäčinac n.m. 1. « habitant du village Bačinc (Serbie) » ; 2. « n. d'une région en Serbie : à proximité de Požarevac et Smederevsk », RJA I 142 ;
bàčîrci (báčinâcâ) adj. poss. « Brda bačinaca » RJA I 142 ;

Báčînci n.m. pl. « n. de villages dans les régions de Srem et de Vukovar », RJA I 142 ;
bäčînka n.f. « femme du village Bačina » (Serbie), RJA I 142 ;
bäčinski adj. poss. <Bačina (Serbie), « bačinska opština », RJA I 142 ;
bačîski adj. <*bačijski* RJA I 142 ;
bäčište n.n. 1. « l'emplacement d'une bergerie » ; 2. « en Serbie, n. de divers endroits des régions Crna Reka, Krajinsk, Kneževac », RJA I 142 ;
bačka n.f. « regio baciensis », Karadžić 18 ; 2. « adj. poss. <*Bačka* » (à partir du XVII^e siècle), RJA I 143.

bade (< ?) n.m. (pop.) 1. « terme de respect à la campagne avec lequel on s'adresse à un homme plus âgé » ; 2. « terme employé à la campagne par les femmes pour s'adresser à l'aimé » ; par ext. « amoureux », « amant », DLRM 63 > ser. *bada* n.m. « terme par lequel une jeune femme appelle les plus jeunes membres de sexe masculin de la famille », RSA I 232.

balaur (<var. : *balaoană*. Terme rencontré en dr., ar. d'où il a passé dans le ngr., l'alb., le bg., le ser. — en Monténégro et à Raguse — Puşcariu, *Istr.* II 278) n.m. 1. « monstre fantastique, imaginé sous la forme d'un serpent à une ou plusieurs têtes, souvent ailé » ; 2. « nom donné par le peuple à la constellation du dragon » (comp. avec l'alb. *bollë* « serpent »), DLRM 64 > ser. *bälaùr* n.m. RSA I 268 et *balàura* n.m. et f. 1. « dragon » RSA I 268 ; 2. « terme de reproche (en Serbie) » : « Prvi si balaura / Odlogi balaura jedan », RJA I 163. Var. : blȁbor n.m., Rosetti, ILR 432 ; *bláor* n.m. « une espèce de serpent », Skok, ZRPh 28 (1914—1915) 664 ; *blävor* n.m. « grand serpent denté dont on dit qu'il n'attaque pas les hommes mais seulement les serpents s'attaquant aux hommes », Karadžić, 29 ; *blȁvor*, *blavur*, *blaor*, *blor*, *babor*, *glavor* n.m. 1. « sorte de lézard sans pieds, long d'environ 1 m » (attesté au XVI^e siècle), RJA I 427 ; 2. « une espèce de poisson marin — Saurus » (Dubrovnik : blȁvur), RSA I 597 ; RJA I 163 et RSA I 597 le font dériver du roum. *balaur* ; Berneker, SEW 58 le fait dériver de l'alb. **bolve*, *bolc*<belua (bellua). Un rapprochement entre l'alb. *bullār* et le roum. *bălaur* se retrouve chez P. Skok (ER 169—170) aussi. Vu leur phonétisme, ainsi que leur apparition relativement tardive, il nous semble également que les termes ser. *bälaùr* et *balàura* sont des emprunts directs du roumain. Le mot et ses variantes donna en serbe toute une série de termes dérivés : *blavórak* n.m. hyp. <*blavor* (utilisé par un auteur du XVI^e siècle) RJA I 427 ;
blavòruša n.m. <*blavor*, *bloruša* RJA 427 ;

blävur n.m. <*blavor* (Dubrovnik) RJA I 427 ; *blör* n.m. <*blavor*, *blaor* « sorte de serpent bariolé, à tête plate », RJA I 448 ; *blòruša* n.f. <*blor* « sorte de serpent » RJA I 448.

bale (<lat. * *baba* pop. « mucosité, salive » DRLM 64) > ser. *bàle* n.f. pl. « mucosité, salive » (signalé au XVIII^e^ siècle), RJA I 164 ; Berneker, SEW 41 ; RSA I 256. D'après Fr. Miklosich, EW, le mot aurait pénétré en serbe par l'intermédiaire du roumain, donnant les mots dérivés : *balav*, *balavac*, *balavica*, *balavka*, *baleša*, *balo*, *balonja* (Pușcariu, *Istr.* II, 278).

baligă (< ? var. : *bálegă*. Comp. avec l'alb. *bagëlë* n.f. « excrement des grandes bêtes », DLRM 65) > ser. *bälega*, *baljega* n.f. ; var. *balog*, n.m., *baloga* n.f. « stercus pecorum », « excrements des animaux » (attesté au XVII^e^ siècle), RJA I 164 ; Berneker, SEW 41 ; Karadžić 13. En effet, l'origine du mot demeure obscure ; on le retrouve en dr., ar., mégl., alb., ser., ukr., ainsi qu'à Istrie, à Sisano (Pușcariu, *Istr.* II 278). D'après P. Skok, ER, 100—101 du roumain le mot aura passé en ukrainien (*belega*, *beloh*). Mais pour ce qui est du serbo-croate, ce terme serait ou bien le fruit de quelque influence turque médiévale dans les Balkans (Coumans, Petchénègues) — ce qui ne nous semble guère probable vu son absence du bulgare — ou l'effet d'une influence thraco-illyrienne. Dans ce dernier cas, le serbe *bälega* appartiendrait à la série des mots *bač* et *stopanin*. En ce qui nous concerne, le fait que l'aspect phonétique du mot accuse une proche similitude de la variante dialectale roumaine — *balegă* —, plaidant donc en faveur d'une transmission non pas « littéraire » mais orale ; le fait que pour dériver de l'albanais ce mot aurait dû subir des transformations phonétiques complexes (et il reste à savoir si de telles transformations auraient été conformes aux normes de la langue ser. : alb. *baigë* > *bägjë* > serb. *bälega* ?) ; enfin, son attestation en ser. à une époque plus tardive, sont autant d'arguments en faveur de l'hypothèse que ce terme, d'origine balkanique, aura été conservé par la langue roumaine (et plus tard, après la scission, dans tous ses dialectes), pour être transmis par l'intermédiaire des bergers au serbo-croate. Le substantif *bälega* (*baljega*, *balog*) a donné les mots dérivés suivants :

balèganje n.m. « cacatio pecorum », RJA I 164, Karadžić 13 ; *balègati* v. « stercus facere », RJA I 164 ; Karadžić 13 ;

Balegovac n.m. « village en Bosnie, près de Dubica », RJA I 166 ; *bäležica* n.f. dim. <*bälega*, Karadžić 13.

baltă (< ? n.f. « eau dormante permanente, à l'ordinaire peu profonde et avec une riche végétation aquatique » ; par ext. « lac » ; 2. « eau de

pluie retenue par une concavité du terrain, creux rempli d'eau ou bourbier » ; (par exagération) « eau ou n'importe quel autre liquide ayant versé par terre » DLRM 65). Mais l'étymologie du mot roumain est sud-slave, pour être plus précis, bulgare dialectale : v.sl. (v. bg.) блато > bg. блата (Bernstein, *Gramm.*, p. 197) > bg. dial. балта (BER I 54). On peut également accepter pour le terme roum. *baltă* l'influence gr. βάλτά ou alb. *balltë*, mais en aucun cas quelque influence slave commune, de « l'époque où le sl. c. *a* et *ą* n'avaient pas encore subi de transformations » comme Vl. Georgiev (*Вокалната система*, 55) le pense, car la période où le roumain a subi une influence directe de la part du slave n'est pas antérieure au VI^e^ siècle, autrement dit pas antérieure au moment de la diversification dialectale du slave commun. Pour nous, le terme roum. baltă > ser. dial. *bâta* « mare », Armaş, Rsl 74 (comp. avec l'ar. *bată*, Skok, ER 121) ; « eau dormante, marécage » ; « dans l'île Krk on appelle *bâta* n'importe quel creux rempli d'eau de pluie ». D'après RJA I 206 *bâta* < tc. *batak*, alors que selon Skok, ER 121 *bâta* = *bata* serait un mot d'origine thraco-illyrienne. Les deux hypothèses peuvent se soutenir, à notre avis, sans écarter cependant la possibilité d'un emprunt direct du roumain ou — pour être encore encore plus précis — du bg. dial. par le truchement du roumain (ou peut-être de l'aroumain), d'autant plus que le sens qu'on donne à ce terme dans l'île Krk est identique à celui qu'il a en roumain : *baltă* dans sa deuxième acception, ainsi qu'en aroumain (v. Skok, ER *l. cit.*). Et si l'on tient compte également de l'argument historique — les Roumains étant signalés en Veglia (Krk) dès les XIII^e^ — XIV^e^ siècles — notre hypothèse n'est pas dépourvue de fondement.

Báta 1. « nom de régions en Croatie et au Monténégro (dans un monument latin du XIII^e^ siècle) » ; 2. « nom porté par deux villages en Hongrie, l'un près de Buda, l'autre près de Mohács », RJA I 209 ; *Báta* n.m. « nom propre masculin (dans un document latin du XIII^e^ siècle) » RJA I 206.

barbă (< lat. *barba* n.f. « poils qui poussent au menton et sur les joues des hommes » 2. « menton » ; 3. « touffe de poils qui poussent sous la mâchoire de certains animaux », DLRM 67) > ser. *barba* n.f. 1. « barbe » (dans l'argot des musiciens) < ar. *barba* ; 2. « père » (dans l'argot des musiciens de Šlegovo) < ar. *barbă*, Gămulescu, *Impr.* 534 ; *barbos*, *brbos* « vieil homme» < roum. *bărbos* ou l'ar. *bărbos* Gămulescu, *Împr.* 534.

Barbarasa « n. de Vlaque », Puşcariu, *Istr.* II 279 ;
Barbulović « n. de personne », RJA I 183 ;

Berbos <roum. bărbos « nom de personne (à Zara) », Rosetti, ILR 432 ; « le nom Juraj Berbos », 1527, Puşcariu, *Istr.* II, 275

bărbat (<lat. *barbatus* n.m. 1. « personne adulte de sex masculin » ; « homme en pleine maturité, plein de virilité » ; 2. « époux », DLRM 73 > ser. *Barbat* « nom porté par deux villages de Dalmatie » ; RJA I 182 le fait dériver de l'it. *barbato* ;

Barbatovac, *Barbatovo* « n. de plusieurs villages en Serbie » <roum. *bărbat*, Skok, ZRPh 38 (1914—1915) p. 55 ; Puşcariu, *Istr.* II 279 ; *Bàrbatôvci* « n. de village en Serbie » (circ. de Toplica), Puşcariu, *Istr.* II 279. RJA I 183 pose sous le point d'interrogation son étymologie du roum. *bărbat* ;

Berbatović « n. de personne », Skok, ZRPh 38 (1914—1915) p. 55.

barz (< ? adj. roum. et ar., *bardzu-dză* « bălan » [teinte de couleur très claire, presque blanche] Puşcariu, *Istr.* II 279) >ser. *barzast* (appliqué aux chèvres) « ni blanc, ni bariolé », Puşcariu, *Istr.* II 279, Rosetti, ILR 432 ; « chèvre bigarée, le dos noir, l'abdomen et la tête blancs », RSA I 306. A la différence de S. Puşcariu (*Istr.* II *l. cit.*) et d'Al. Rosetti (ILR), qui sont d'avis que *barz* est un terme adopté par le serbo-croate du roumain et non pas de l'albanais, ainsi qu'un certain nombre d'autres termes du langage pastoral, P. Skok (ER 115), le signalant chez les bergers dalmates et serbes, estime qu'il s'agit d'un terme appartenant au langage pastoral balkanique (comp. avec le bg. ба́рзав). Il a donné lieu aux dérivations : *barza*, *barzeša*, *barzica*, *barzan*, *barzilo*, *barzulić*, *barzulijca*, *barzulij*, RSA I 305—306 ;

Barzilo « n. de bouc », Rosetti ILR 432 ;

Barzilovica « n. de village » (dans la région de Belgrade), Puşcariu, *Istr.* II 279.

băşică (<lat. * *bessica* = *vessica* ; var. rég. *beşică* ; 1. « sac membraneux du corps des hommes et des bêtes contenant certaines sécrétions de l'organisme » ; 2. « organe interne chez les poissons, de la forme d'un petit ballon rempli d'un mélange gazeux facilitant la natation » ; 3. « petite tumeur de la peau remplie d'une substance liquide » [= ampoule], DLRM 74) > ser *bèšika* n.f. 1. « vésicule » ; 2. (chez les poissons) « sac d'air » 3. « sorte de sac confectionné d'habitude dans une vésicule de porc et auquel on donne diverses destinations », RJA I 256 ; Berneker, SEW 53 ; Karadžić 24 ; RSA I 536 ;

bèšikast adj. « de la forme d'une vésicule », Armaş, Rsl 75 ;

bešikica, *bešičica* 1. « sac de forme vésiculaire contenant du vénin (chez les abeilles) » ; 2. « petite tumeur sur la langue des animaux », Armaş, Rsl 75 ;

bešičnik « vésicule », Armaş, Rsl 75.

Bien que les ouvrages précités fassent dériver le terme ser. *bèšika* du roum. *băşică* (dial. *beşică*), jusqu'à la preuve contraire nous optons, en ce qui nous concerne, pour la thèse de P. Skok (ER 141), qui attribue ce mot à « la latinité balkanique » : alb. *mëshikë*, *pshikë*, *fshīkë*, roum. *băşică*, *beşică* (Transylvanie, Moldavie) <lat. *vĕssīca*, it. *vesica*.

berbec (<lat. *berbex*, *-ecis* ; 1. « machine de guerre pour abattre les murs et les portes d'une citadelle assiégée » ; 2. « dispositif mécanique ou manuel comportant une pièce lourde qui, en tombant, enfonce les piliers, tasse la terre, brise les grands morceaux de fonte, etc. », DLRM 77) > ser. *berbeč* n.m. « grand marteau en bois, utilisé pour bien tasser la terre (Banat, Timok) », RSA I 472.

beregată (<n.f. pop. « larynx », DLRM 77) > ser. *berìkat*, *berìkata* n.m. « pomme d'Adam », RJA I 237. Armaş (Rsl 75) le fait dériver du roum. ; RJA (*l. cit.*) suppose qu'il s'agit d'un étymone albanais du mot serbo-croate et Skok (ER 131) pense que le terme serbo-croate représente un « vestige lexicologique laissé par les Vlaques de Croatie — du massif Velebit et de Cetinje ».

bircă (< ? n.f. « mouton à la laine frisée et courte », Rosetti, ILR 432) > ser. *bîrka* n.f. « une espèce de moutons », Rosetti, (*l. cit.*). Puşcariu, *Istr.* II 279 est d'avis que ce terme doit avoir une origine grecque ancienne : le roumain l'aura emprunté pour le passer ensuite, par l'intermédiaire des bergers, aux Hongrois, aux Polonais, aux Tchèques et aux Serbo-Croates.

biserică (<lat. *basilica* n.f. « édifice destiné à la célébration du culte chrétien », DLRM 81) > ser. *biserika* n.f. « église » (dans l'argot des maçons de Sirinić — Šar Planina), Gămulescu, *Împr.* 534.

bîr (interj., onomatopée « mot par lequel les bergers stimulent ou écartent les moutons », DLRM 82) > ser. *bir* n.m. « păstorit » [action d'élever et garder les moutons], Rosetti, ILR 432 ;
bar (au cas où il ne s'agirait pas d'une abréviation du mot *baran* = = agneau !) « mot prononcé par les bergers afin de faire tenir tranquilles les moutons durant leur traite », Puşcariu, *Istr.* II 279.

bîtă (< ? n.f. « bâton long et gros, avec un pommeau » ; « gourdin », DLRM 83) > ser. *bât* n.m., Puşcariu, *Istr.* II 279, Rosetti, ILR 432. En ser. le terme est bisémantique : 1. « marteau » ; 2. « le battant de la cloche », Tolstoj, 30. D'après Skok (ER 120—121) la racine de ce mot est indo-européenne : *-bhāt*, *-bhăt*, *-bhut* « frapper ». Le terme aurait été adopté par les Hongrois, par l'intermédiaire des Slaves pannoniens et par les Roumains, par les Slaves daciques.

Quant au ser. *bât*, il proviendrait directement du sl. *bat*, donc sans l'intermédiaire du roumain. Mais le débat reste encore ouvert.

blană (<bg. блана n.f. « grosse planche », DLRM 83) > ser. *blâna* n.f. (rég. *blana*) « planche d'une palissade », SDzb IV (1932), 48 ;
blȁnak n.m. « une sorte de banc » (Dubrovnik). RJA I 424 le fait dériver du lat. *planca* ;
blânka n.f. « pièce de bois creuse qu'on place sous les grillades quand on les prépare afin d'y recueillir la graisse fondue » (Serbie) ; RJA I 424 : *blânka* < *blanak* <lat. *planca*. Mais, *le sens* du terme ser. (d'habitude cette pièce de bois creuse est confectionnée dans une planche épaisse ou, en tout cas, dans un morceau de bois d'une certaine forme, fort probablement parallélépipédique) *autant que son aire de diffusion* portent soit tout droit vers le bg. блана soit par l'intermédiaire du roum. *blană*.

blîndă (<b.f. pop. « urticaire », DLRM 84) > ser. *blanda* n.f. « urticaire », Rosetti, ILR 432, Armaş, Rsl. 76 ; RSA I 630 le fait dériver de *blanza* ;
blandica n.f. dim. <*blanda* <roum. blîndă, Armaş Rsl. 76.

bordei (< ? n.n. « habitation rudimentaire, à moitié enfouie dans la terre et couverte de terre, de chaume ou de joncs », DLRM 89) > ser. *bùrdelj* n.m. 1. « cabane » (Serbie) ; 2. « nom de lieux où jadis ont existé de telles cabanes (près de Požarevac : *Njva u Burdelju*, *Njiva u Burdeljima*) », RJA I 739. De même que RJA (*l. cit.*), Popović (*Valacho-Serb.* 102, *Gesch.* 590) le fait dériver du roum. *bordeiu* mentionnant la diffusion de ce terme non seulement à travers toute la Serbie, mais en Bosnie aussi. Vers la même étymologie de ce terme en ser. penche Skok (ER 239) également. Mais l'origine du terme roumain n'est pas encore précisée (on sait seulement que sa racine *bord-* est romane). Les Roumains passèrent le mot avec le même sens chez les Slaves leurs voisins : Bulgares, Ukrainiens, Serbo-Croates, Puşcariu, *Istr.* II 280. Le terme apparaît en hongrois aussi : *bordély*, de même que chez les Saxons de Transylvanie (Skok, ER, *l. cit.*).

brîncă (<n.f. 1. « maladie contagieuse des porcs » ; 2. « érysipèle », DLRM 93) > ser. *brnka* n.f. « érysipèle » Rosetti, ILR 432. En réalité, le terme roum. *brîncă* <v. sl. бръкнѫ « je me tuméfie ». Le terme disparaît du ser. pour n'être que plus tard emprunté au roumain, Puşcariu, *Istr.* II 280. L'hypothèse semble plausible : le ser. aura emprunté au roum. le terme en même temps que la maladie, surgie fort probablement comme un « article d'importation » à un certain moment dans la péninsule balkanique.

brînduşă (< ? bg. брендуша, брндуша n.f. « n. de plusieurs plantes aux fleurs de différentes couleurs », DLRM 94. Puşcariu, *Istr.* II 280 le considère comme un élément autochtone roumain) > ser. *brnduša* n.f. « n. de plante », Rosetti, ILR 432, Armaş, Rsl. 76. Skok (ER 214—215) considère l'étymologie du terme ser. discutable.

brînză (< ? n.f. terme du langage pastoral, très ancien en roumain, Puşcariu, *Istr.* 280, « produit alimentaire obtenu par la coagulation du lait », DLRM 94 > ser. *brence* n.n. (XV[e] siècle), ILR 432. On constate maintes fois dans les documents ragusains l'apparition de la forme « caseus vlachescus » ainsi que celle de la forme *brence* (1336), Dragomir, *Vlahii şi morl.*, 3 ;
brnza, *brindza*, « brînză », Popović, *Valacho-serb.*, 106, Armaş Rsl. 76, ILR 432 ;
brъnza « terme employé fréquemment dans les argots sud-slaves : dans l'argot des cordiers, des potiers, des marchands de la Serbie sud-occidentale, ainsi que dans certains argots des artisans macédoniens », Gămulescu, *Împr.* 534 ;
brinza (au Banat) et *brenze* (à Raguse), Popović, *Gesch.* 590.

bucălaie (<*bucă* [<lat. *bucca* « bouche »] + *laie*, n.f., adj. f. «(mouton) au mufle noir », DLRM 96) > ser. *Bukolaj* « n. de Vlaque », ILR 432.

Bucur n. de pers. > ser. Bukor « n. de lieu et de personne » (XIII[e] siècle), ILR 432. Bien que le mot roumain soit d'origine albanaise (*buker* « beau »), les Albanais ne l'emploient pas comme nom de personne, par contre il est courant dans cette acception chez les Roumains, notamment parmi les bergers. Sa morphologie même indique qu'il est entré en bg. et en ser. par l'intermédiaire roum. *Bukar* apparaît aussi chez les Istroroumains, Puşcariu, *Istr.* II, 280—281.

buric (<lat. * *umbulicus* [= *umbilicus*] n.n. « ombilic », DLRM 101—102) > ser. *bùrag* n.m. 1. « venter animalis », RJA I 739, Karadžić 49. Le ser. a emprunté ce terme au lexique des « Vlaques du Moyen Age », Skok, ER, 239 ; 2. arg. « grand estomac », RSA II 308, Gămulescu, *Împr.* 535. Dans le cas de cette deuxième acception, employée surtout par le parler argotique, nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une influence mégl.r., car chez les Méglénites le terme *buric* prend le sens de « ventre » (voir : Puşcariu, *Istr.* II, 281).

burtă (< ? n.f. « abdomen, panse », DLRM 102) > ser. arg. *burta* n.f. « grand estomac », RSA II 308, Gămulescu, *Împr.* 535.

buză (< ? comp. avec l'alb. *buzë* ; n.f. 1. « chacune des deux parties charnues qui bordent la bouche et couvrent les dents » ; 2. « rebord de certains objets, des récipients » ; 3. « sommet d'une colline, d'une crête, bord d'un fossé, lisière d'une forêt, etc. » ; 4. « tranchant de

certains instruments à découper », DLRM 103 ; dial. *budză* < ? Armaş, Rsl. 77) > ser. *budza*, n.f. « lèvre » (comp. avec le dial. mac.), *buza* « lèvre » RMJ I 49, Armaş, Rsl. 77. Il s'est également conservé sous la forme *Buza* dans les noms de personnes *Buzolić* ou dans le nom de certains villages, Puşcariu, *Istr.* II 281. Berneker SEW 104 estime qu'à la base du terme ser. il y a le mot tc. *buza* (qui désigne une boisson). Mais cette hypothèse s'avère discutable si l'on tient compte du fait que le mot *Buza* est également l'appellation d'une montagne de Riječka Nahija, nom plus apparenté sous le rapport sémantique au roum. *buza* dans sa troisième acception qu'au tc. *buza*.

căina (<v.sl. *kajan* part. de *kajatisen* ; vb. I t. « se plaindre, se lamenter » ; i. « compatir, déplorer », DLRM 124) > slovène *kejnati se* « craindre » dans le parler secret des Slovènes, Puşcariu, *Istr.* II 281. Pour notre part, nous sommes enclins à penser que les Slovènes ont pris directement du slavon ce terme sans dénasaliser la voyelle — ceci d'autant plus que l'influence du roumain sur le slovène est impossible à prouver.

cal (<lat. *caballus* n.m. « animal domestique herbivore, servant de monture ou comme bête de traction », DLRM 107) > ser. arg. *kal* n.m. (dans l'argot des charpentiers de Bracigovo) ; *kalica* n.f. « jument », Gămulescu, *Împr.* 536.

calea-valea (idiotisme « tant bien que mal » ; « soit », DLRM 108) > ser. *kalja-valja* « bon gré, mal gré », Popović, *Valacho-serb.* 103.

canură (<lat. *cannula* ; n.f. « nom donné aux poils courts restés entre les pointes métalliques de la brosse après le cardage de la laine servant de fils de tour dans les tissus plus épais », DLRM 112) > ser. *kanura* n.f. avec le même sens qu'en roum., Berneker, SEW 483, Pascu, 31. Le terme, lié à l'industrie domestique des bergers, a passé non seulement dans le ser., mais en bg. et gr. aussi ; en ser. on le trouve aussi comme n. de personne : *Kanurić*, Puşcariu, *Istr.* II 282.

cap (<lat. *caput* ; n.m. et n. I 1. « tête » (anat.) ; 2. « chef, prince » ; 3. « extrémité d'un objet » ; II *cap-capuri* n.n. « pointe de terre qui s'avance dans la mer », DLRM 113) » ser. *kap* « chef », Armaş, *Rsl.* 77, Rosetti, ILR 432 ; *kap* est même entré dans la langue des documents slavons, pour désigner les chefs des Morlaks, Puşcariu, *Istr.* II 282. Son homonyme, *kap* dans l'acception de « pointe de terre qui s'avance dans la mer » dérive non du roum. (II), mais de l'it. *capo* <lat. *caput*, Vujakija, 401.

carne (<lat. *caro*, *carnis* ; n.f. 1. « nom donné au tissu musculeux du corps humain ou animal » ; 2. « morceau du tissu musculeux des animaux

découpé pour servir de nourriture », DLRM 118) > ser. arg. *karnja* n.f. ; *karnjič* n.m. (dans l'argot des potiers et des marchands d'Aleksinac) ; *karnje* n.n. (argot de la Serbie sud-orientale) ; var. avec *nj* <roum. *carne* (prononciation des Roumains du Banat serbe et de Krajina), et celles avec *n* proviennent de l'ar. « *carne* », Gămulescu, *Împr.* 536 –537.

carte (<lat. *charta* ; I 1. « écrit imprimé et relié en volume » ; 2. « carton avec quelques mots écrits ou imprimés et auquel on donne différentes destinations : correspondance, permis, etc. » II 1. « carnet contenant des données personnelles » ; III inv. et pop. 1. « lettre » ; 2. « ordre écrit » ; 3. « tout acte écrit, document, certificat » ; dim. « *cărțulie* » DLRM 118) > ser. arg. *kŕculja* n.f. « police, contrat » (dans l'argot des artisans de Paraćin), Gămulescu, *Împr.* 537.

kapla n.f. <roum., ar. *cap* (articulé : *caplu*) « tête » (dans l'argot des chaudronniers de Cipulić), Gămulescu 536.

casă (<lat. *casa* n.f. « bâtiment destiné à servir d'habitation humaine », DLRM 119), ar. *casa* > ser. *kasarina* n.f. « maison, boutique » (dans l'argot des artisans de la Serbie sud-orientale), Gămulescu, *Împr.* 537. *căscioară* > ser. *kačara* (alb. *kačor*), *Kačar* n. de lieu en Smederevo, Pușcariu, *Istr.* 283.

caș (<lat. *caseus* « produit alimentaire obtenu du lait caillé et égoutté », DLRM 120) > ser. *kaš* n.m. « fromage blanc, frais, obtenu du lait de vache ou de brebis aux bords du Danube », Popović, *Valacho-serb.* 102, Armaș 78 ;

Kaš (< ?) n.m. « n. de lieu en Serbie, à proximité de Smedereum », RJA IV 883. Selon toutes les apparences *Kaš* <kaš <roum. *caș*, surtout puisqu'il s'agit d'une localité de Serbie où le nom *Kaš* est très fréquent (v. Popović, *Valacho-serb.* 102 et suiv. *Gesch.* 590).

călător (<*cale* [<lat. *callis*] n.m. « qui voyage, qui se trouve en voyage », DLRM 108 + suff. *-ător*, DLRM 124) > ser. *kjelator* ILR 432. Terme pénétré en serbe-croate comme un attribut des Vlaques charroyeurs, Pușcariu, *Istr.* 282.

călăuză n.f. (< ? var. *călăuz* n.m. « personne qui accompagne quelqu'un pour lui montrer le chemin et lui fournir les explications nécessaires ; guide ». Comp. tc. *kilavuz*, DLRM 124) > ser. *kalauz* n.m. 1. « passe-partout », Armaș, Rsl. 78 ; 2. « dux itineris, personne montrant le chemin » connu depuis le XVII[e] siècle : « zemlja tuđa, kalauza nema ») ; 3. « guide d'une armée » ; 4. « celui qui marchande et achète au profit d'autres personnes les porcs », RJA IV 767. L'étymologie du terme ser. est encore obscure. RJA IV (*l. cit.*) et Benneker SEW 472 estiment qu'il s'agit d'un emprunt fait à l'osm. *kelavuz* (*kulaguz*,

kulavuz), fait par l'intermédiaire de l'alb. *kalauz*. Benneker SEW (*l. cit.*) n'écarte non plus l'hypothèse d'un emprunt direct fait au roum. L'unique argument en faveur de cette hypothèse — assez peu fondé du reste — est son apparition tardive (XVII^e siècle), de même que dans la langue roumaine (pour autant que nous le sachons, dans l'absence d'un Dictionnaire de la langue roumaine ancienne, les textes roum. du XVI^e siècle n'usent pas du terme *călăuz*). Cette remarque nous inciterait plutôt à penser que le roum. *călăuz*, de même que le ser. *kalaùz ne sont que des emprunts relativement récents et plus ou moins simultanés du tc.*

kalàuziti v. imper. « montrer le chemin à quelqu'un, en qualité de guide » (attesté depuis le XVII^e siècle)m RJA IV 767.

Kalauzovići n.m. pl. « n. de village en Bosnie, près de Sarajevo » RHSJ IV 767.

kalaužene n.n. <*kalauziti*, RHSJ IV 767.

căpușă (<? comp. l'alb. *këpushë*; n.f. I, « parasite qui s'enfonce dans la peau des bêtes et suce leur sang » ; II (bot.) 1. « ricin » ; 2. « bourgeon de vigne dont se développent les sarments et le fruit ; œil » , DLRM 127) ser. *krpuša* (*krpelj*) n.m. « tique », Skok, ZRPh 41 (1921), p. 151 ; RJA V 628, 630 mentionne ce terme comme attesté depuis le XVIII^e siècle et le fait dériver du slov. *krpelj*. Pușcariu, *Istr.* II 282 le fait dériver du roum. « cap » (= tête). Le mot serait entré dans le langage pastoral de l'alb., du bg., et du ser., où, par contamination avec *krlja*, *krpele* qui ont un sens similaire, il donna *krpuša*. Pour notre part, le terme ser. *kȑpuša* a une *double étymologie*, à savoir : la première partie (— la racine) est *krp-* (<slov. *krpelj*) ; la seconde partie (le suffixe *-ușă*) <roum. *căpușă* (ou l'alb. *këpushë*).

cărare (<lat. *carraria* ; n.f. « chemin étroit qu'on ne peut parcourir qu'à pied » , DLRM 127) > ser. *karara* n.f. « sentier » (en Croatie), Pascu 32, Rosetti ILR 432.

cărbune (<lat. *carbo*, *-onis* ; n.m. I. 1. « roche amorphe combustible, de couleur noire ; employée comme combustible et comme matière première dans l'industrie chimique », DLRM 127) > ser. *krbún* n.m. « charbon », Rosetti, ILR 432. On le retrouve sous cette même forme dans le dialecte čakavian et chez les Istroroumains (bien que chez eux il subit le rotacisme) ; *Krbuni*, n. de village en Istrie, Pușcariu *Istr.* II, 282.

căruță (<*car* + le suffixe *-uță* ; n.f. « véhicule de la forme du charriot, mais plus petit et plus léger, tiré à l'ordinaire par des chevaux », DLRM 128) > ser. *karuce* n.f. « charrette, chariot », Armaș, Rsl 79 ; *karučice* dim. <*karuce*, Pascu 32 ; RJA IV 874 le fait dériver de

l'it. *carrozza*, le signalant seulement au XIX[e] siècle; *karùcânje* n.n. « action de voyager en charrette », RJA IV 874.
karùcati se v. imperfectible « voyager avec la charrette » (employé au XIX[e] siècle en Lica) <it. *carrozzarsi*, RJA IV 873. La diffusion géographique du mot *karuca* (en Lica) ainsi que le terme dérivé *karùcati se* nous incitent à mettre sous le point d'interrogation l'étymone roum. et à pencher vers l'hypothèse formulée par RJA : *karuce*< it. *carrozza*, *karùcati se* <it. *carrozzarsi*. On retrouve ce terme également en bg., hong., ukr., Puşcariu, *Istr.* II 282.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Armaş et collab. Rsl.	S. Niţă-Armaş şi colab., *L'influence roumaine sur les langues slaves*, « Romanoslavica », XVI/1968.
AslPh.	*Archiv fur slavische Philologie*, Berlin (1876—1929)
BER	Vl. Georgiev, Iv. Gъlъbov, J. Zaimov, St. Ilčev, *Bъlgarski etimologičen rečnik*, I—V, Sofia, 1962—1968
Berneker, SEW	E. Berneker, *Slavisches Etymologisches Worterbuch*, I Band (A—L), Heidelberg, 1908—1913.
Bernstein, *Gram.*	S. P. Bernstein, *Gramatica comparată a limbilor slave*, vol. I, Bucureşti, 1965
BTR	L. Andrejčin, L. Georgiev, St. Ilčev, N. Kostov, Iv. Lekov, St. Stojkov, Cv. Todorov, *Bъlgarski tъlkoven rečnik*, II[e] éd., Sofia, 1963.
CADE	I.-A. Candrea, G. Adamescu, *Dicţionarul enciclopedic ilustrat*, Cartea Românească, Bucureşti, 1932
Capidan	Theodor Capidan, *Raporturile lingvistice slavo-române. Influenţa română asupra limbii bulgare* « Dacoromania », III
CDDE	I.-A. Candrea, Ov. Densuşianu, *Dicţionarul etimologic al limbii române. Elementele latine*, Bucureşti, 1914
DA	Academia Română, *Dicţionarul limbii române*, Bucureşti, 1913
DLRM	*Dicţionarul limbii române moderne*, Bucureşti, 1958
DR	« Dacoromania », Buletinul Muzeului limbii române, Cluj, 1920—1921
Dragomir, *Vlahii*	S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei balcanice*, Bucureşti, 1958
Dragomir, *Vlahii şi Morl.*	S. Dragomir, *Vlahii şi Morlacii*, Bucureşti, 1926
Gămulescu, *Împr.*	D. Gămulescu, *Împrumuturi româneşti în argourile sud-slave*, « Studii şi cercetări lingvistice », 4/1965, p. 531—540.
Georgiev,	*Вокалната система* Vl. Georgiev, *Вокалната система в развоя на славянските езици*, Sofia, 1964
JF	« Јужнословенски филолог », Belgrade (1913—)
Jireček, *Gesch. I*	C. Jireček, *Geschichte der Serben*, vol. I, Gotha, 1908
Karadžić	V. St. Karadžić, *Српски рјечник истумачен њемачкијем и латинскијем ријечима*, IV[e] éd., Belgrade, 1935
Miklosich, EW	Fr. Miklosich, *Etymologisches Worterbuch der Slavischen Sprachen*, Vienne, 1886
Mladenov, Et.R.	St. Mladenov, *Etimologičeski i pravopisen rečnik na bъlgarskija knižoven ezik*, Sofia, 1941

Pascu	G. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève, 1924
Popović, *Gesch.*	I. Popovic, *Geschichte der serbokroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960
Popović, *Valacho-Serb.*	I. Popović, *Valacho-Serbica. L'influence de la langue roumaine sur le serbo-croate et sa géographie*, « Godišnjak Balkanološki Institut », Sarajevo, 1961, p. 101–121
Puşcariu, *Istr. II*	S. Puşcariu, *Studii istroromâne*, vol. II, Bucarest, 1926
RES	« Revue des études slaves », Paris (1921–)
RJA	*Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, vol. I–XVII (a — troj), Zagreb, 1882 (Jugoslavenska Akademja Znanosti i unjetnosti)
Rosetti, ILR	Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucureşti, 1968
RSA	*Речник српскохрватског књижевног и народног језика, Српска Академиjа наука*, vol. I–V, Belgrade, 1959–1968
Rsl.	« Romanoslavica », Bucarest (1958–)
Skok, ER	P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, vol. I (A–J), Zagreb, 1971
SDZb	
Tekavčić	P. Tekavčić, *Due voci romene in un dialetto serbo-croato dell'isola di Veglia* (*Krk*), « Studia Romanica et Anglica Zagrabiensis », 7/1959
Tiktin, DRG	H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Worterbuch. Dicţionar român-german*, vol. I–III, Bucarest, 1897–1925
Tolstoj	L. P. Tolstoj, *Сербско-хорватско-русский словарь*, Moscou, 1958
Vujaklija	M. Vujaklija, *Лексикон страних речи и израза*, Belgrade, 1954
ZRPh	« Zeitschrift fur romanische Philologie », Halle (1876–)

LISTE DES ABRÉVIATIONS

adj.	= adjectif
adv.	= adverbe
alb.	= langue albanaise
ar.	= dialecte aroumain
arg.	= argotique
arch.	= archaïsant
bg.	= bulgare (langue)
comp.	= comparez ; comparaison
dial.	= dialecte ; terme dialectal
dim.	= diminutif
dr.	= dialecte dacoroumain
f.	= féminin
fig.	= figuré
gr.	= langue grecque
gramm.	= grammaire ; grammatical
hong.	= langue hongroise
hyp.	= hypocoristique
id.	= idiotisme
i.e.	= parler indo-européen
ir.	= dialecte istroroumain
imper.	= impératif
ind.	= indicatif
inf.	= infinitif
interj.	= interjection
intrans.	= intransitif
invar.	= invariable
it.	= langue italienne
lat.	= langue latine
lat. a.	= latin ancien
l. cit.	= locul citatum
m.	= masculin
mac.	= langue macédonienne
mégl.	= dialecte méglénoroumain
n.	= nom
n.f.	= nom féminin
n.m.	= nom masculin
nn.	= nom neutre
ngr.	= langue néogrecque
N.	= nominatif
n. pers.	= nom de personne
n.top.	= toponyme
osm.	= turc osman

péjor.	= péjoratif
pers.	= personne ; personnel
p. ext.	= par extension
pl.	= pluriel
pop.	= populaire
poss.	= possessif
prép.	= préposition
prés.	= présent
pron.	= pronom
réfl.	= réflexif (conjugaison réflexive)
rég.	= régionalisme
roum.	= langue roumaine
sg.	= singulier
suff.	= suffixe
slov.	= langue slovène
ser.	= langue serbo-croate
tc.	= langue turque
tosc.	= dialecte toscan
top.	= toponymique
trans.	= transitif
ukr.	= ukrainien
V.	= voir
v.	= verbe
var.	= variante
v.bg.	= vieux bulgare
vén.	= dialecte vénitien
v.gr.	= vieux grec
v.sl	= vieux slave

LA POLITIQUE DE MIRCEA LE PÂTRE

En 1860, en pleine époque de vogue du romantisme littéraire, Alexandru Odobescu écrivait la nouvelle historique *Doamna Chiajna* (La princesse Kiajna). Cette création fort réussie a contribué à susciter dans la conscience publique une image des plus noires — et qui s'est avérée tenace — tant de l'héroïne de la nouvelle que de son époux qui, au milieu du XVI^e^ siècle, a régné pendant une dizaine d'années sur la Valachie : Mircea le Pâtre (1545—1552 ; 1553—1554 ; 1558—1559).

D'autre part, sous l'influence de la nouvelle d'Odobescu et, à un plus fort degré sans doute, de l'orientation subie à ses débuts, lors de sa phase précritique, l'historiographie roumaine a adopté la même position hostile à l'égard de Mircea le Pâtre. La classification simpliste des princes en « bons » et « mauvais » par l'adoption telle quelle de l'opinion des chroniqueurs a situé Mircea le Pâtre parmi ces derniers, au point qu'il a été jugé indigne d'une analyse plus ample et plus pénétrante.

Mais ce qui est curieux, c'est que cette tendance a persisté, puisque même à l'heure actuelle il n'existe aucune monographie sérieusement documentée qui fournisse un point de vue scientifique et de quelque envergure sur ce personnage. Aussi, dans les études et les synthèses de ces cent dernières années qui s'occupent de son règne, Mircea le Pâtre est-il caractérisé par une seule et même épithète : celle de « tyran »[1]. Mieux encore, on l'a baptisé « petit Néron oriental », cependant que la princesse Kiajna est devenue, comme pour l'éternité, la « Catherine de Médicis de l'histoire roumaine »[2].

1. Passons donc brièvement en revue les accusations portées contre Mircea le Pâtre. Elles tiennent du domaine politique et il convient de les examiner d'autant plus attentivement qu'elles peuvent s'appliquer tout aussi bien au fils et successeur au trône de celui-ci, Petru le Jeune, qui a régné — sous la tutelle de sa mère Kiajna — de 1559 à 1568. En d'autres termes, il est permis d'affirmer, sans risque d'erreur, que la personnalité de Mircea le Pâtre a mis son empreinte sur l'histoire de la Valachie durant plus de deux décennies. On peut

---

[1] Voir, par exemple, A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană* (Histoire des Roumains de la Dacie Trajane), III^e^ éd., vol. V, Bucarest, s.d., p. 13 ; N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. IV, Bucarest, 1937, p. 493 ; Ion-Radu Mircea, *Un neam de ctitori olteni : boierii Drăgoeşti* (Une famille de fondateurs olténiens : les boyards de Drăgoeşti), « Revista de istorie bisericească », 1943, n° 3 (et extrait, Craiova, 1944), p. 25.

[2] N. Iorga, dans sa *Préface* au vol. XI, Bucarest, 1900, p. II, de la collection de documents Hurmuzaki ; G. D. Florescu, *Un inel domnesc din veacul al XVI-lea şi cîteva consideraţii noui cu privire la neamul Basarabilor din acel veac* (Une bague princière du XVI^e^ siècle et quelques nouvelles considérations sur la famille des Basarab pendant ce siècle), Bucarest, 1940, p. 22.

même, dès lors, parler d'une « époque de Mircea le Pâtre », correspondant à l'intervalle 1545—1568.

Sur le plan interne, le trait le plus caractéristique du règne — ou plutôt des règnes — de Mircea le Pâtre est l'inimitié profonde qui a régné entre le *prince* et l'autre facteur de direction de l'Etat féodal : les *grands boyards*. Ainsi qu'il est bien connu, deux semaines seulement après son entrée à Bucarest comme prince de Valachie (le 17 mars 1545), Mircea le Pâtre a fait torturer et massacrer un grand nombre de boyards (une source étrangère donne le chiffre, probablement exagéré, de deux cents boyards tués, dont quarante-huit grands boyards). Ce fut là le premier signal d'un conflit de longue durée, unique par ses proportions dans les annales de la Valachie au XVI^{e} siècle. Peu à peu, toutes les familles de boyards se coalisèrent contre Mircea le Pâtre et nombreux sont ceux qui cherchèrent refuge au-delà des Carpates, en Transylvanie, d'où ils tentèrent à plusieurs reprises de revenir et de chasser le « tyran » au moyen des armes [3]. Mircea, pour sa part, ne cessera pas un instant de poursuivre et d'exterminer ses ennemis, déclarés ou éventuels. Un rapport de Transylvanie affirme que rien que jusqu'en 1552 il avait fait tuer mille six cents boyards [4]. Que cette information soit ou non véridique, il est hors de doute que la classe des grands boyards valaque a traversé, au milieu du XVI^{e} siècle, une période de terrible crise. Un grand nombre de boyards sont morts soit exécutés en masse, soit au cours de leurs luttes contre le prince. D'autres, qui ont eu la vie sauve et ont trouvé asile en Transylvanie, se sont vus ruinés à la suite de leur long exil. Leurs biens, restés en Valachie, étaient confisqués. Dans l'espoir de les récupérer sous un autre prince et, au surplus, dépourvus d'autres sources de revenus, ils essayaient de les vendre du lieu de leur exil. Il est hautement significatif que, si l'on prend le total des documents internes connus de Valachie jusqu'en 1600, sur les 13 ventes de villages et de Tziganes attestées comme conclues en exil, non moins de 12 datent justement de l'époque qui nous occupe. On a, d'autre part, relevé à juste titre que toute cette époque est des plus pauvres en fondations religieuses dues à des boyards et que les donations faites à des monastères sont, de même, fort rares. Enfin, les achats de villages par les grands boyards ont, eux aussi, sensiblement diminué en nombre [5].

Non moins intéressante est la situation de la paysannerie durant ce que nous avons nommé « l'époque de Mircea le Pâtre ». En effet, si l'on prend cette fois-ci les 39 cas d'affranchissement de villages ou de personnes connus pour le XVI^{e} siècle, dont 30 peuvent être datés de façon précise, une analyse limitée à ces derniers montre que la majorité des affranchissements a eu lieu sous les règnes de Mircea le Pâtre et de Petru le Jeune. Ces deux princes sont, de surcroît, les seuls qui aient affranchi directement des villages du domaine princier. Parallèlement à ceci, on ne trouve pas trace à l'époque de Mircea le Pâtre de l'asservissement soit d'un village, soit d'une personne quelconque [6].

On a montré à juste titre qu'à cette époque du milieu du XVI^{e} siècle il a existé « un renouvellement des cadres politiques de l'Etat, au détriment des grands boyards » [7]. En effet,

---

[3] Pour les étapes du conflit, voir Const. C. Giurescu, *Istoria românilor* (Histoire des Roumains), Bucarest, II, 1, 1937, p. 202—207 ; I.-R. Mircea, *op. cit.*, p. 14—26 ; Ştefan Andreescu, *Mircea Ciobanul — un tiran?* (Mircea le Pâtre — un tyran?), dans « Magazin istoric », V^{e} année (1971), n° 9, p. 51—57.

[4] E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), II, 4, p. 677.

[5] Ion Donat, *Le domaine princier rural en Valachie* (*XIV^{e}—VI^{e} siècles*), dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. VI (1967), n° 2, p. 217.

[6] *Ibidem*, p. 220—221.

[7] *Ibidem*, p. 218 ; voir également N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. V, Bucarest, 1940, p. 25 ; I.-R. Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI^{e} siècle*, dans « Revue des études sud-est européennes », t. I (1963), n^{os} 3—4, p. 395—396.

on voit apparaître autour de Mircea le Pâtre. surtout au cours de son dernier règne, toute une série de figures politiques nouvelles, telles que le grand *vornic* Burtea de Fundeni, le grand logothète Bogdan, le grand trésorier Cîrstea ou le grand *comis* Nan [8]. Il est difficile, sinon impossible, d'établir leur origine et leurs possessions. De fait, ce sont des représentants de la classe des petits et des moyens boyards, dont la promotion par Mircea le Pâtre est indéniable. Une statistique établie sur la base des documents de la période 1495—1601 révèle d'ailleurs clairement que, sous le règne tant de celui-ci que de son fils, le nombre des actes princiers destinés à des personnes dépourvues de titres s'est accru brusquement, tandis que les boyards n'ont bénéficié que d'un pourcentage bien plus réduit de tels actes [9].

En bref, on peut affirmer que la position occupée en matière de politique intérieure par Mircea le Pâtre est, dès l'abord, celle d'un conflit total, d'une lutte implacable contre les grands boyards. Le début même de son règne est sans précédent. Tous les autres princes ont commencé par tenter de se mettre d'accord avec les représentants de la noblesse et n'ont fait tuer des boyards que si ceux-ci ont refusé expressément de collaborer et s'ils ont comploté contre eux. Lui, au contraire, est *parti* de l'idée de sévir radicalement contre les grands boyards.

2. L'historiographie roumaine considère que, à la suite de l'occupation de Brăila par les Turcs en 1538—1540 et de sa transformation en raia, la Valachie est entrée, en ce qui concerne ses rapports politiques extérieurs, dans une nouvelle phase, qui a été définie par l'expression « *régime de la domination ottomane* » [10]. Le kharadj dû à la Porte croît vertigineusement : si en 1538 la Valachie payait — « outre les dons » — 16 000 ducats par an, en 1542 la somme s'élève à 24 000 ducats et, en 1558, une source étrangère montre que Mircea le Pâtre payait une somme annuelle de 50 000 ducats [11]. Au cours de ce laps de temps, la dépendance politique et économique de la Valachie vis-à-vis de la Porte s'aggrave visiblement et la présence dans la vie du pays d'éléments levantins, parmi lesquels en premier lieu des Grecs, qui accaparent fonctions et biens, se fait sentir de plus en plus fortement.

On considère généralement que l'un des principaux responsables de cette situation a été Mircea le Pâtre, étranger parmi les siens et la créature dévouée de la Porte, soucieux de ses seuls intérêts et indifférent à ceux du pays, rapace et cruel [12]. A côté de lui — d'après une opinion exposée avec insistance même dans des synthèses de date assez récente — on juge responsable de la décadence de la Valachie dans la seconde moitié du XVI^e siècle les factions de boyards qui, et par leurs luttes intestines et par celles dirigées contre l'autorité centrale, ont favorisé l'assujettissement du pays. Selon cette thèse, les boyards de l'époque de Mircea

---

[8] Voir *Lista dregătorilor din sfatul domnesc al Țării Românești în secolele XV—XVII* (Liste des dignitaires du conseil princier de Valachie aux XV^e—XVII^e siècles), dans « Studii și materiale de istorie medie », vol. IV, Bucarest, 1960, p. 567—579 ; N. Iorga, *op. cit.*, *loc. cit.*

[9] Ion Donat, *op. cit.*, p. 218—219.

[10] Voir Ștefan Ștefănescu, *Țara Românească de la Basarab I « Întemeietorul » pînă la Mihai Viteazul* (La Valachie depuis Basarab I^{er} « le Fondateur » jusqu'à Michel le Brave), Ed. Academiei, Bucarest, 1970, p. 117 ; pour l'occupation de Brăila, voir I.-R. Mircea, *Țara Românească și închinarea raielii Brăila* (La Valachie et la soumission de la raia de Brăila), dans « Balcania », IV (1941), p. 451—473, ainsi que l'ouvrage plus récent de Const. C. Giurescu, *Istoricul orașului Brăila* (Histoire de la ville de Brăila), Ed. științifică, Bucarest, 1968, p. 68.

[11] M. Berza, *Haraciul Moldovei și Țării Românești în secolele XV—XIX* (Le kharadj de Moldavie et de Valachie aux XV^e—XIX^e siècles), dans « Studii și materiale de istorie medie », vol. II, Bucarest, 1957, p. 29.

[12] Dan Pleșia, *Contribuții documentare la istoricul mînăstirii Argeș în timpul lui Alexandru Iliaș — 1627—1629* (Contributions documentaires à l'historique du monastère d'Argeș au temps d'Alexandru Iliaș — 1627—1629), dans « Mitropolia Olteniei », XXII^e année (1970) n^{os} 1—2, p. 83, note 49.

le Pâtre auraient lutté pour « ressusciter le morcellement féodal » et « leurs immunités d'autrefois ». De même, souligne-t-on en termes catégoriques, ces groupements de boyards « ne différaient en rien quant à leur politique tant intérieure qu'étrangère... aucun d'entre eux ne soulevait le problème de la libération du pays de sous le joug ottoman et... leur but principal était de reconquérir leurs positions de jadis dans l'Etat, avec le concours d'un prince qui gouvernât entièrement sous leur tutelle ». Le conflit entre Mircea le Pâtre et les boyards se devrait, ainsi, aux efforts de ceux-ci pour le remplacer par l'un « de leurs représentants », par un « exécutant fidèle de toutes leurs revendications »[13].

En résumé donc, sur le plan intérieur la crise qui s'est déclarée entre les deux facteurs de direction de l'Etat — le prince et les boyards — et, sur le plan extérieur, l'instauration de la domination ottomane sont les éléments de base que l'on peut relever au moment politique marqué par la figure de Mircea le Pâtre. Evidemment, le problème particulièrement intéressant qui se pose et que nous nous sommes proposé d'examiner ici est de déceler les causes réelles qui ont fait naître les situations mentionnées.

Nous avons signalé un peu plus haut une hypothèse au sujet du conflit entre Mircea le Pâtre et les boyards. Nous passerons outre à l'affirmation selon laquelle ce conflit aurait pour seule cause la férocité particulière du prince — il ne pourrait s'agir là tout au plus que d'un facteur secondaire — et nous reproduirons intégralement l'opinion formulée par Nicolae Iorga il n'y a pas moins de soixante-dix ans : « Dans son long et sanglant règne (le règne de Mircea le Pâtre — *note de* Șt. A.), dans le sillon rouge creusé par son passage, on pourrait découvrir des mobiles de calcul politique : la volonté d'assurer, par la suppression des chefs de file intrigants de la noblesse valaque, une succession facile pour les futurs membres de sa dynastie et de satisfaire les appétits voraces de ses patrons de Constantinople au moyen des biens confisqués à ses adversaires exécutés. J'admettrais même que, dans les circonstances d'alors, un prince qui tuait était un prince qui se défendait et que les fréquents actes de cruauté de Mircea impliquent un danger sérieux et continu »[14]. Deux idées sont à retenir des observations de Iorga . l'une concerne le rapport entre l'action de Mircea le Pâtre et son intention de préparer à temps sa succession ; la seconde, le danger « sérieux et continu » qui aurait menacé le prince. Sur la nature du danger en question, nous nous arrêterons un peu plus bas.

Ce qu'il convient de souligner quant à la situation des grands boyards à l'époque de Mircea le Pâtre, c'est l'absence de toute rivalité entre eux. Ainsi que le faisait remarquer A. D. Xenopol, sous Mircea le Pâtre « le jeu naturel des partis valaques se décompose complètement... Les partis valaques avaient oublié leurs rivalités, face à celui qui voulait anéantir toute leur classe »[15]. Voyant en Mircea le Pâtre l'instrument des Turcs, Xenopol considérait en même temps que l'unité des partis de boyards a été causée indirectement par la « pression ottomane »[16]. Cette idée mérite de retenir notre attention dans la mesure où elle établit une relation entre le conflit intérieur du prince avec les boyards et la modification des rapports entre la Valachie et la puissance suzeraine. Nous estimons en effet que cette manière de poser le problème peut nous conduire à la réponse exacte à la question fondamentale : qu'est-ce qui a provoqué les exécutions en masse des boyards sous Mircea le Pâtre ?

---

[13] Affirmations recueillies dans : *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), vol. II, Ed. Academiei, Bucarest, 1962, p. 863—864 (sous-chapitre rédigé par D. Mioc) ; Ștefan Pascu, I. Ionașcu, C. Cihodaru, Gh. Georgescu-Buzău, *Istoria medie a României* (Histoire médiévale de la Roumanie), vol. I, X^{e}—XVI^{e} siècles, Bucarest, 1966, p. 316 ; M. Constantinescu, C. Daicoviciu, Ștefan Pascu et collab., *Istoria României. Compendiu* (Abrégé de l'histoire de la Roumanie), Ed. didactică și pedagogică, Bucarest, 1969, p. 189.

[14] N. Iorga, dans sa *Préface* au vol. XI, Bucarest, 1900, p. II, de la collection de documents Hurmuzaki.

[15] A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. V, III^{e} éd., Bucarest, s.d., p. 12—13.

[16] *Ibidem*, p. 13.

Pour clore ce rapide examen des opinions de l'historiographie roumaine sur l'atmosphère tendue de la Valachie au milieu du XVI[e] siècle, nous en citerons encore une, récemment formulée, selon laquelle la politique de renforcement de l'autorité princière suivie par Mircea le Pâtre a été déterminée « en dernière instance... par l'extension de l'échange de marchandises, par l'intégration de plus en plus marquée des domaines féodaux dans les relations marchandise-espèces »[17]. Ce serait là l'origine du conflit qui a ensanglanté des années durant la scène politique de la Valachie.

Ainsi qu'on le voit, il existe une grande diversité d'opinions, qui montre à quel point l'énigme des massacres de boyards et de l'opposition acharnée contre Mircea le Pâtre est loin encore d'avoir été élucidée. Il existe tout au plus des réponses partielles, qui peuvent être utilisées comme suggestions et points de repère pour une reprise en entier du problème. A cet égard, c'est aux observations pleines d'intérêt dues à N. Iorga et à A. D. Xenopol que nous songeons.

3. Au cours des dernières décennies du XV[e] siècle et des premières décennies du siècle suivant, on voit se cristalliser en Valachie une nouvelle conception du rôle politique que celle-ci devait jouer à la suite de la suppression par les Turcs de tous les Etats situés au sud du Danube. Elle a, en effet, assumé le rôle de meneur de la résistance contre les conquérants dans le Sud-Est européen, participant en plein aux projets et préparatifs en vue de la grande offensive de la chrétienté, qui devait libérer d'un seul coup les territoires occupés par les Turcs. Le règne le plus représentatif pour cette conception politique fut celui de Neagoe Basarab (1512—1521)[18].

Il est significatif que, vingt ans seulement avant l'avènement de Mircea le Pâtre, en 1522—1524, lorsque, devant la menace de l'invasion et de la transformation de la Valachie en vilayet turc, Radu d'Afumaţi (1522—1529) choisit la résistance armée, il ait été soutenu résolument par les boyards. Dans l'obituaire, récemment publié[19], du monastère d'Argeş, il se trouve une liste, rédigée en 1527, où sont mentionnés quelques dizaines de noms de boyards, dont certains de premier rang, morts au cours des combats de Radu d'Afumaţi contre les Turcs. L'analyse de cette liste, corroborée avec celle d'autres documents, révèle que près de la moitié des membres du conseil princier de 1522—1523 dut être remplacée à la suite des pertes sur le champ de bataille[20].

Une autre liste, à savoir des boyards « *combattants du prince Radu restés en vie* », atteste une fois de plus que la guerre contre les Turcs a entraîné des forces de tous les coins du pays, de fait toute la hiérarchie féodale de la Valachie. C'est là une preuve péremptoire que les boyards avaient adhéré pleinement à la ligne politique offensive si nettement définie sous Neagoe Basarab. Du reste, le fait que c'est bien pour une idéologie politique qu'ils combattaient, et non pour la cause isolée d'un prétendant, ressort des termes mêmes du titre de la première des listes d'Argeş, où il est spécifié que les boyards qui y figurent sont morts « pour la foi chrétienne » ![21]

---

[17] Ştefan Ştefănescu, *Bănia în Ţara Românească* (Le *ban* et ses fonctions en Valachie), Ed. ştiinţifică, Bucarest, 1965, p. 220.

[18] Manole Neagoe, *Despre politica externă a lui Neagoe Basarab* (Sur la politique étrangère de Neagoe Basarab), dans « Studii », tome 19, (1966), n° 4, p. 745—764 ; Emil Lăzărescu, *O icoană puţin cunoscută din secolul al XVI-lea şi problema pronaosului bisericii mănăstirii Argeşului* (Une icône peu connue du XVI[e] siècle et le problème du pronaos de l'église du monastère d'Argeş), dans « Studii şi cercetări de istoria artei », série « Artă plastică », tome 14 (1967), n° 2, p. 191—193.

[19] A. Sacerdoţeanu, *Pomelnicul Mînăstirii Argeşului* (L'obituaire du monastère d'Argeş), dans « Biserica Ortodoxă Română », année LXXXIII (1965), n[os] 3—4, p. 297—330.

[20] Ştefan Andreescu, *Observaţii asupra pomelnicului mînăstirii Argeşului* (Observations sur l'obituaire du monastère d'Argeş), « Glasul Bisericii », XXVI[e] année (1967), n[os] 7—8, p. 801—811.

[21] *Ibidem*, p. 811—828.

La résistance fut couronnée de succès sous le règne de Radu d'Afumaţi. Elle valut à celui-ci d'être reconnu comme prince par la Porte et à la Valachie d'échapper pour le moment au sort des pays sud-danubiens. Mais que fallait-il faire désormais? La politique à suivre face à l'accablante pression turque — résistance ou soumission? — était, à notre avis la question fondamentale à laquelle ont dû répondre les princes qui se sont succédé au cours du deuxième tiers du XVI^{e} siècle (y compris donc Mircea le Pâtre), ainsi que leurs plus proches conseillers, les grands boyards. Il nous paraît inconcevable que, moins d'un quart de siècle après le règne de Neagoe Basarab et après les combats héroiques des années 1522—1524, un prince — et notons-le bien — fils lui aussi de Radu le Grand, tout comme Radu d'Afumaţi, ait pu ignorer les idéals politiques de la société qu'il était appelé à conduire. En admettant qu'il l'ait fait intentionnellement, les fils des boyards tombés au champ d'honneur et ceux des « combattants restés en vie » ayant survécu jusque vers 1545 n'auraient pas fait faute de le lui rappeler !

Il n'en est pas moins vrai que, au moment où Mircea le Pâtre inaugurait son règne, l'état des choses dans le Sud-Est de l'Europe était sensiblement modifié par rapport à celui des deux premières décennies du XVI^{e} siècle, lorsque l'entrée de la Valachie dans une coalition antiottomane était bien plus facile à réaliser. L'équilibre des forces était maintenant, en 1545, nettement plus défavorable pour les chrétiens. En 1520, le trône de l'Empire ottoman fut occupé par l'énergique sultan Soliman II le Magnifique (1520—1566). Sous son règne, ainsi qu'il est notoire, l'Empire réalisa d'immenses progrès dans son expansion vers le centre de l'Europe. En 1521 furent conquises les deux puissantes places fortes de Sabac et de Belgrade — cette dernière autrefois défendue avec succès par Jean de Hunedoara ; les années suivantes, c'était le tour d'Orşova et de Severin. L'année 1526 fut marquée par la prise de Petrovaradin et par la bataille de Mohács. La victoire remportée par les Turcs à Mohács le 29 août 1526 éliminait pratiquement tout obstacle à l'avance des armées musulmanes jusqu'au cœur de l'Europe. D'ailleurs, trois ans plus tard, en 1529 (27 septembre—14 octobre), les Turcs arriveront pour la première fois sous les murs de Vienne. La grande expédition punitive des Turcs contre Petru Rareş en 1538, véritable démonstration de force, eut de même un grand retentissement à son heure. La défaite sans combat de Petru Rareş mit fin pratiquement à l'indépendance de la Moldavie. Ştefan Lăcustă, le successeur de Petru Rareş, fut le premier prince imposé par la Porte à la Moldavie. En 1538—1540, la Valachie perdait Brăila et la zone environnante, cependant qu'en 1541 était organisé le vilayet de Buda. Enfin, à partir de 1552, le Banat sera peu à peu annexé par les Turcs et finalement transformé en un vilayet comprenant aussi une partie de la Crişana, avec Timişoara pour siège.

En outre, la mort du roi Louis II de Hongrie à Mohács, en 1526, suivie d'une guerre aussi longue qu'acharnée pour la succession du trône entre Ferdinand de Habsbourg, le frère de Charles-Quint, et Jean Zápolya, voïvode de Transylvanie, a privé la Valachie de sa seule possibilité d'un secours proche, rapide et efficace, celui de la Transylvanie.

4. Compte tenu de ces réalités extérieures, il est permis de croire que l'élément de tension maximale de la vie de la société de Valachie vers le milieu du XVI^{e} siècle — le seul susceptible de donner naissance à de dramatiques conflits sur le plan intérieur — ne pouvait être que la formidable pression ottomane. *C'est la voie qu'il convenait de suivre pour le maintien de l'existence de l'Etat qui a dressé avec une telle violence l'un contre l'autre les deux facteurs politiques de la Valachie — le prince et les boyards — au cours du règne de Mircea le Pâtre.* Certes, une telle opinion ne saurait représenter qu'une hypothèse. Il est très difficile de reconstituer, à partir du peu de données dont on dispose, une image précise de l'idéologie qui a animé les protagonistes de la scène politique du temps. C'est ce qui explique d'ailleurs que, jusqu'à ce jour, aucune tentative soutenue n'ait été accomplie en vue de cerner l'évolution de la pensée politique durant la période comprise entre l'époque de Neagoe

Basarab et celle de Michel le Brave. Les historiens se sont contentés d'affirmer que le règne de Mircea le Pâtre a marqué le début d'une nette décadence politique de l'Etat, qui a duré jusqu'à l'avènement de Michel le Brave.

A Constantinople, où l'on sait qu'il fut obligé de rester quelque temps comme prétendant [22], Mircea le Pâtre a pu mesurer de près la force immense de l'Empire de Soliman le Magnifique. Revenu en Valachie pour monter sur le trône, il a pris contact avec une noblesse qui croyait encore sincèrement que le maintien de sa position dans l'Etat était lié de près à l'idéal de la lutte antiottomane, mais incapable de garantir encore, dans la conjoncture actuelle, le succès de cette ligne politique. C'est pourquoi, dans l'intervalle 1529—1545, c'est-à-dire entre la mort de Radu d'Afumaţi et l'avènement de Mircea le Pâtre, il règne dans le sein de cette noblesse valaque une atmosphère de désarroi. On relève quatre changements de prince — fait significatif, trois d'entre eux furent assassinés par les boyards — et au moins autant de tentatives avortées de la part de ces mêmes boyards. Les discordes entre familles de boyards commencent à prendre de l'ampleur et, avec elles, les vendettas sanglantes — signe d'anarchie. Il convient de considérer de même comme un signe certain de ce flottement la tentative hasardeuse du grand *ban* Şerban d'Izvorani d'obtenir des Turcs, par voie juridique et diplomatique, la rétrocession de Brăila, important centre économique et stratégique de la Valachie. Cette initiative a naturellement échoué et l'ancien grand *ban* Şerban d'Izvorani, déclaré félon envers le prince et envers le sultan, perdit la vie à Constantinpole [23].

Un fait révélateur quant au manque de réalisme de la ligne politique des boyards, c'est le règne même de Pătraşcu le Bon, qui pendant trois ans, de 1554 à 1557, remplaça Mircea le Pâtre sur le trône. Revenus de leur exil, réintégrés dans leurs possessions et dans leurs privilèges, les grands boyards ont entendu non seulement diriger les affaires sur le plan intérieur, mais aussi imposer leur point de vue en ce qui concerne la politique étrangère. Le sens de cette politique est clairement révélé par deux lettres de Pătraşcu le Bon. Dans l'une, adressée au sultan Soliman le 4 novembre 1556, le prince apparaît comme le sujet très soumis de la Porte, « content dans toute son âme » de servir le grand « empereur des empereurs » [24]; l'autre, datée du 23 mai 1555 ou 1556, adressée au bourgmestre et aux échevins de Braşov, nous apprend que Pătraşcu entretenait d'étroites relations avec Braşov et Sibiu, qu'il attendait avec inquiétude la consolidation du pouvoir des chrétiens en Transylvanie et les mesures du roi Ferdinand à l'égard des Turcs : « Car, s'il (le sultan) vous soumet, vous et votre pays (la Transylvanie), il n'y aura plus ni prince, ni roi dans votre pays indépendant, mais toutes les places fortes seront pleines de Turcs et nous autres, ces deux pays chrétiens, nous périrons » [25].

En d'autres termes, une fois de plus était soulignée l'idée traditionnelle de la nécessité d'un contrepoids chrétien à la pression ottomane. C'est dans ce seul équilibre des forces extérieures que la noblesse valaque voyait la possibilité de maintenir l'existence de l'Etat. Mais, répétons-le, les circonstances d'alors ne permettaient absolument plus une telle orientation politique, qui, en dernière instance, était philochrétienne et cachait de fait l'espoir d'une reconquête de l'indépendance totale par la voie des armes. Du reste, la meilleure confirmation de cette situation nous est fournie par la contribution même de Pătraşcu — sans doute à son

---

[22] Al. Papiu Ilarian, *Tezaur de monumente istorice* (Trésor de monuments historiques), III, p. 140 (apud A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 12).

[23] I.-R. Mircea, *Ţara Românească...*, p. 468.

[24] N. Iorga, *Scrisori de boieri — Scrisori de domni* (Lettres de boyards — Lettres de princes), III[e] éd., Vălenii de Munte, 1932, p. 202—203.

[25] *Ibidem*, p. 204.

corps défendant — au rétablissement de la suzeraineté turque sur la Transylvanie [26]. Paradoxalement, c'est cette action qui a constitué l'action politique et militaire capitale du règne de Pătraşcu « le Bon » (« bon » aux yeux des boyards).

Le dramatique et sanglant conflit qui, au long de quinze années, a dressé l'un contre les autres Mircea le Pâtre et les principales familles de boyards a pris fin par la victoire de l'autorité princière, qui consacrait une nouvelle orientation dans la politique étrangère de l'Etat. La justesse de cette ligne peut être évaluée à la lumière de ce jugement d'ensemble sur l'histoire des pays roumains au XVI^{e} siècle, dû au prof. Mihai Berza : « Le fait dominant du processus historique qui s'est déroulé au XVI^{e} siècle demeure toutefois le maintien de l'autonomie des deux Etats roumains, à un moment où les peuples balkaniques étaient tombés depuis longtemps sous la domination directe des autorités turques » [27]. Or, le mérite de Mircea le Pâtre est justement d'avoir été un défenseur convaincu de l'idée d'Etat. Indépendamment des moyens qu'il a choisis, toute son action a été subordonnée au problème du maintien coûte que coûte de l'existence de la Valachie. *La lutte entre le prince et les boyards n'a fait que concrétiser le conflit entre deux visions politiques antagonistes en matière de politique étrangère, dont l'une, celle des boyards, était dépassée par l'évolution des événements, alors que l'autre, celle du prince, essayait de s'y adapter* [28].

D'autre part, le fait que la politique de Mircea le Pâtre a mis en question le rôle même des anciennes familles nobles dans le gouvernement du pays a aggravé dans une mesure extraordinaire les luttes dynastiques du milieu du XVI^{e} siècle. La succession de Mircea le Pâtre était plus menacée que celle de n'importe lequel de ses prédécesseurs, puisque le facteur politique intérieur à même de garantir l'exécution des volontés du prince, à savoir les grands boyards, était, à de très rares exceptions près, résolument contre lui. On comprend mieux, dès lors, l'acharnement presque incroyable de celui-ci à se débarrasser de ses adversaires. Quant à ses efforts, tout aussi opiniâtres, pour assurer la succession du trône à son fils, nous n'y voyons, tout compte fait, qu'une manifestation de cette même volonté d'assurer pour l'avenir la continuité de l'Etat valaque [29].

Ştefan Andreescu

[26] Au sujet de l'intervention des princes roumains Alexandru Lăpuşneanu et Pătraşcu le Bon en Transylvanie, en 1556, voir N. Iorga, *Istoria armatei româneşti* (Histoire de l'armée roumaine), édition élaborée par les soins de N. Gheran et V. Iova, Ed. militară, Bucarest, 1970, p. 162–163.

[27] *Istoria poporului român* (Histoire du peuple roumain), par les soins de l'académicien A. Oţetea, Ed. ştiinţifică, Bucarest, 1970, p. 153.

[28] Nous ne pouvons donc être aucunement d'accord avec les affirmations selon lesquelles les boyards « ne se posaient pas le problème de la libération du pays de sous le joug ottoman ».

[29] Une expression remarquable de l'idéologie princière à l'époque de Mircea le Pâtre se trouve dans les portraits dynastiques de Snagov, datant de 1563 ; voir à ce sujet Ştefan Andreescu, *Portretele murale de la Snagov şi Tismana* (Les portraits muraux de Snagov et de Tismana), dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXXVIII^{e} année (1970), n^{os} 1–2, p. 175–179.

LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA REVUE

Pour marquer le dixième anniversaire de la « Revue des études sud-est européennes », le Comité de rédaction s'est proposé de dédier un numéro spécial à un thème de recherche à collaboration multilatérale et pluridisciplinaire : *Contacts culturels entre les peuples du Sud-Est européen aux dix-septième — dix-neuvième siècles* (traductions, diffusion du livre, contacts entre les intellectuels, centres culturels, image d'un peuple dans la culture écrite d'un autre peuple ; caractères de l'humanisme et du mouvement des Lumières dans le Sud-Est de l'Europe). Le choix d'un tel thème a été déterminé par l'objectif permanent que notre Revue s'est fixé dès le début, notamment de contribuer à une meilleure connaissance réciproque et au rapprochement des peuples de cette partie de l'Europe.

Nous avons cru utile de joindre à ce sujet *les problèmes théoriques et méthodologiques de l'histoire des idées et des mentalités*, en ouvrant ainsi un débat qui pourrait contribuer au renouvellement des perspectives de l'histoire culturelle sud-est européenne.

Nous adressons nos plus vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu répondre aux invitations et, en premier lieu, à ceux qui nous ont déjà fait parvenir le texte de leurs articles.

Ces contributions seront publiées à partir du deuxième fascicule de la revue. Mais le thème est vaste, les spécialistes nombreux et nous serions heureux de publier à l'avenir d'autres études concernant les contacts culturels sous une rubrique qui pourra devenir, ainsi, permanente, en partant d'un début qui s'annonce très prometteur, grâce aux savants qui ont accepté de nous honorer de leur participation à ce « Festschrift ».

EXPOSITION DE LIVRES AU XIV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES BYZANTINES

A l'occasion du XIV^e Congrès International des Etudes Byzantines (Bucarest, 6—10 septembre 1971), une exposition de livres illustrant les différents domaines de la byzantinologie a été ouverte au siège de cette importante réunion scientifique internationale. Des institutions académiques et universitaires et les principales maisons d'éditions des pays représentés au Congrès y ont participé, en envoyant leurs publications les plus récentes. Bon nombre d'entre elles ont envoyé même des collections complètes de leurs publications de byzantinologie ainsi que des livres n'ayant aucun rapport avec la byzantinologie proprement dite, mais qui sont indispensables au chercheur qui s'attache à résoudre les problèmes de l'histoire du Sud-Est

européen, de l'histoire des peuples slaves ou du néo-hellénisme. Tous ces livres ont été offerts en don aux bibliothèques bucarestoises spécialisées dans les études byzantines, notamment à la bibliothèque de l'Institut d'études sud-est européennes, à la bibliothèque de l'Institut d'histoire de l'art, à la bibliothèque de l'Université. Au nom des chercheurs roumains bénéficiant de cette donation, la « Revue des études sud-est européennes » en remercie les donateurs. N'ayant pas la possibilité de donner un catalogue complet de l'exposition — comprenant plus de 600 titres — nous publions ici une liste des publications parues dans les trois dernières années (1969—1971).

Autriche

1. Bean, George Ewart and Terence Bruce Mitford, *Journeys in Rough Cilicia 1964—1968*, H. Bohlaus Nachf., Graz-Wien-Koln, 1970, 277 p., 336 oS
2. Buchwald, Hans, *The Church of the Archangels in Sige Near Muconia*, with a contribution by Clive Foss, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1969, 74 p. + VIII pl. (Byzantina Vindobonensia IV), 148.00 öS
3. Buschhausen, Helmut, *Die Spätrömischen Metallscrinia und frühchristlichen Reliquiare*, I. Teil : Katalog. Mit 705 Abbildungen auf 196 Tafeln und mit 70 Textabbildungen, H. Bohlaus Nachf., Wien, 1971, 330 p. (Wiener Byzantinische Studien IX), 500.00 öS
4. *Dioscurides. Codex Vindobonensis Medicus Graecus 1.* Vollständige farbige Faksimile-Ausgabe der 984 Seiten (492 Blatt) im Originalformat 310 × 380 mm ganzseitige und 87 in den Text eingefugte Bilder. wissenschaftliche Bearbeitung : Prof. em. Dr. H. Gerstinger. Kommentarband : 84 p. Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, Graz, 1970 (Codices Selecti XII, oS. 58.000,000
5. Gobl, Robert, *Regalianus und Dryantilla.* Dokumentation, Munzen, Texte, Epigraphisches, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1970, 51 p. + IV pl., 76 oS
6. Hunger, Herbert, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370—ca. 1436/37). Briefe, Gedichte und kleine Schriften.* Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text. H. Böhlaus Nachf., Wien, 1969, 256 p. + 8 pl. (Wiener Byzantinische Studien VII), 236.00 öS
7. *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 18, 1969 et 19/20, 1970
8. Kresten, Otto, *Das Patriarchat von Konstantinopel im Ausgehenden 16. Jahrhundert.* Der Bericht des Leontios Eustratios im Cod. Tyb. MB 10 : Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar, mit 2 Tafeln, H. Bohlaus Nachf., Wien, 1970, 92 p., 72.00 öS
9. Stichel, Rainer, *Studien zum Verhältnis von Text und Bild spät- und nachbyzantinischer Vergänglichkeitsdarstellungen.* Die Anfangsminiaturen von Psalterhandschriften des 14. Jahrhunderts, ihre Herkunft, Bedeutung und ihr Weiterleben in der griechischen und russischen Kunst und Literatur, H. Bohlaus Nachf., Wien, 1971, 154 p. + 8 pl. (Byzantina Vindobonensia V)
10. Trapp, Erich, *Digenes Akrites.* Synoptische Ausgabe der altesten Versionen, H. Bohlaus Nachf., Wien, 1971, 393 p. (Wiener Byzantinische Studien VIII), 460.00 öS

Belgique

11. « Byzantion », XXXIX, 1969 (paru 1970) et XL, 1970 (paru 1971)
12. Hadot, Jean, *Penchant mauvais et volonté libre dans la Sagesse de Ben Sira (L'Ecclésiastique)*, Presses Universitaires de Bruxelles, Bruxelles, 1970, 232 p., 580.00 FB
13. Janssens, Emile, *Trébizonde en Colchide*, Presses Universitaires de Bruxelles, Bruxelles, 1969, 272 p. + 1 carte, 600 FB

14. *Patrologia Orientalis*, Brepols, Turnhout
    — tome XXXV, fasc. 4, N° 166, Textes coptes relatifs à Saint Claude d'Antioche par Gérard Godron, Brepols, Turnhout, 1970, 293 p.
    — tome XXXVI, fasc. 1, N° 167, Les Homiliae Cathedrales de Sévère d'Antioche, traduction syriaque de Jacques d'Edesse, suite, Homélies XL à XLV, étudiées et traduites en français par M. Brière et F. Graffin, Brepols, Turnhout, 1971, 137 p.
    — tome XXXVI, fasc. 2, N° 168, Le Codex Arménien Jérusalem 121, II. Edition comparée du texte et de deux autres manuscrits Introduction, textes, traductions et notes par Athanase Renoux, Brepols, Turnhout, 1971, 245 p.
15. *Vita Euthymii Patriarchae CP.* Text, Translation, Introduction and Commentary by Patricia Karlin-Hayter, Editions de « Byzantion », Bruxelles, 1970, 267 p. (Bibliothèque de Byzantion 3), 500.00 FB

Bulgarie

16. Ангелов, Б., *Борба за делото на Кирил и Методии*, Наука и изкуство, Софиа, 1969, 251 с., 2.17 лева
17. Ангелов, Д., *Богомилство в България*, Наука и изкуство, София, 1969, 562 с., 5.06 л.
18. « Археология », 1—4/1970, 4 × 1.40 = 5.60 л.
19. « Byzantinobulgarica », III, Sofia, 1969, 332 p., 3.82 leva
20. *L'ethnogénèse des peuples balkaniques.* Symposium international sur l'ethnogénèse des peuples balkaniques, Plovdiv, 23—28 avril 1969, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1971, 334 p. (Studia Balcanica 5), 3.30 leva
21. « Etudes balkaniques », 3, 1971
22. *Etudes historiques à l'occasion du XIII^e^ Congrès international des sciences historiques — Moscou, août 1970*, 689 p., 8 50 leva
23. Djuzelev, Vasili, *Княз Борис Първи, България през втората половина на IX век*, Наука и изкуство, София, 1969, 530 с., 5.55 л.
24. Иванова-Мирчева, Дора, Иоан Екзарх, *Български слова*, I, Изд. на Бълг. Академия, София, 1971, 202 с., 4.22 л.
25. « Исторический преглед », XXVI, 3/1970
26. Иванов, Иордан, *Богомилски книги и легенди*, под редакцията на проф. Д. Ангелов, фототипно издание, Академия, София, 1970, XV + 400 с., 2.26 л.
27. Иванов, Иордан, *Български старин из Македония*, под редакцията на проф. Б. Ангелов и проф. Д. Ангелов, фототипно издание, Наука и изкуство, София, 1970, VII + 704 с., 3.48 л.
28. *Константин Кирил Философ.* Юбилейный сборник по случай 1100 — годишната от смърта му, Академия, София, 1969, 451 с., 4.79 л.
29. Климент Охридски, *Събрани съчинения*, I, обработили Б. Ст. Ангелов, К. М. Куев, Хр. Кодов, Академия, София, 1970, 778 с., 10.74 л.
30. Mihailov, G., *Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, I, In aedibus typographicis Academiae Litterarum Bulgaricae, Sofia, 1970, 495 p. + 256 pl., 9,85 leva
31. *Nessebre*, I, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1969, 236 p., 5.00 leva
32. *Проучивания по случай II Конгресса по Балканистика*, Академия, София, 1970, 357 с., 3.45 л.
33. *Recherches de géographie historique*, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1970, 243 p. (Studia Balcanica 1), 2,80 leva.

34. *Варна 1444*, сборник от изследования и документы в чест на 525та годишнина от битката край гр. Варна, Държавно Военно Издательство, София, 1969, 543 с., 3.48 л.
35. Заимов, Иордан, *Битолски надпис на Иван Владислав самодържец Български. Старобългарски паметник от 1015—1016 година.* Василка Заимова, *Иван Владислав и негобият надпис*, Академия, София, 1970, 162 с., 2.16 л.

Chypre

36. Stylianou, A. and J., « *By this conquer* », « *In hoc vinces* », Nicosia — Cyprus, 1971, VIII + 126 p. (Publications of the Society of Cypriote Studies, 4)

Cité du Vatican

37. Canart, Paul et Vittorio Peri, *Sussidi bibliografici per i manoscritti greci della Biblioteca Vaticana*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1970, 707 p. (Studi e testi 261), 20.000 lire it.
38. [Canart, Paul] *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti. Codices Vaticani Graeci. Codices 1745—1962* recensuit Paulus Canart, tomus I Codicum enarrationes, In Bibliotheca Vaticana, 1970, XX + 785 p., 25.000 lir. it.
39. [Follieri, Henrica] *Exempla Scripturarum* edita consilio et opera Procuratorum Bibliothecae et Tabularii Vaticani, Fasciculus IV, *Codices graeci* Bibliothecae Vaticanae selecti temporum locorumque ordine digesti commentariis et transcriptionibus instructi edidit Henrica Follieri, apud Bibliothecam Vaticanam, 1969, 111 p. + 70 pl., 6.000 l. it.
40. Lilla, Salvatore, *Il testo tachigrafico del « De divinis nominibus »* (*Vat Gr 1809*), Biblioteca Apostolica Vaticana, 1970 (Studi e Testi 263), 97 p., 2.500 l. it.

Danemark

41. Ebbesen, Sten & Jan Pinborg, *Studies in the Logical Writings Attributed to Boethius de Dacia*, Copenhague, 1970, 54 p. (Université de Copenhague, Cahiers de l'Institut du Moyen Age grec et latin, 3)
42. Ebbesen, Sten, *Pros oligon esti to zen*, Copenhague, 1970, 33 p. + 1 pl. (Université de Copenhague, Cahiers de l'Institut du Moyen Age grec et latin, 4)
43. Hansen, Peter Allan, *The Manuscript Tradition of Plutarch's De Malignitate Herodoti*, Copenhague, 1969, 19 p. + 5 pl. (Université de Copenhague, Cahiers de l'Institut du Moyen Age grec et latin, 2)
44. Raasted, Jorgen, *Hirmologium Sabbaiticum, Codex Monasterii S. Sabbae 83 phototypice depictus, Pars secunda · Toni Plagales*, Munksgaard, Hauniae, 1970, 106 p. (Monumenta Musicae Byzantinae, VIII.2.2), Kr. 1207.50
45. Strunk, Oliver, *Specimina notationum antiquorum, Folia selecta ex variis codicibus saec. X, XI & XII phototypice depicta.* Pars principalis et pars suppletoria, 2 vols., 187 pl. (I), XIII + 40 p. commentaire (II), 400.00 Kr. (Monumenta Musicae Byzantinae, VII)
46. Tillyard, H. J. W., *Handbook of the Middle Byzantine Musical Notation*, with a postscript by Oliver Strunk, Munksgaard, Copenhague, 1970, 52 p. (Monumenta Musicae Byzantinae, Subsidia, I.1.)

Etats-Unis d'Amérique

47. Adontz, Nicholas, *Armenia in the Period of Justinian. The Political Conditions Based on the 'Naxarar' System.* Translated with partial revisions, a bibliographical note and appendices by Nina C. Garsoian, Callouste Gulbekian Foundation, Lisbon, 1970, XXIV + 529 + 405 p., 20.00 $
48. Barker, John W., *Manuel II Palaeologus (1391—1425). A Study in Late Byzantine Statesmanship*, Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1969, LVI + 614 p., 25.00 $
49. Bates, George E., *Byzantine Coins*, Harvard University Press, Cambridge Massachusetts, 1971, XII + 159 p. + 4 cartes + 9 pl.
50. Beacher Evans, David, *Leontius of Byzantium. An Origenist Christology.* Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies, Trustees for Harvard University, Washington, 1970, XVI + 206 p. (Dumbarton Oaks Studies XIII), 6.00 $
51. Carpenter, Marjorie, *Kontakia of Romanos, Byzantine Melodist, I: On the Person of Christ*, translated and annotated by M. Carpenter, University of Missouri Press, Columbia, XLVI + 380 p., 22.50 $
52. Casson, Lionel, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1971, XXVIII + 441 p., 20.00 $
53. Demus, Otto, *Romanesque Mural Painting*, Harry N. Abrams Inc. Publishers, New York, 1970, 654 p., 60.00 $
54. Dvornik, Francis, *Byzantine Missions among the Slaves, SS. Constantine-Cyrill and Methodius*, Rutgers University Press, New Brunswick — New Jersey, 1970, XX + 484 p., 17.50 $
55. Galavaris, George, *The Illustrations of the Liturgical Homilies of Gregory Nazianzeus*, Princeton University Press, Princeton — New Jersey, 1969, XIV + 269 p. + CXII pl. (Studies in Manuscript Illumination, 6), 30.00 $
56. Hendy, Michael P., *Coinage and Money in the Byzantine Empire, 1081—1261*, Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies, Washington, 1969 (Dumbarton Oaks Studies XII), XIX + 453 p. + 51 pl. + 2 cartes, 20.00 $
57. Jakobson, Roman, *Tempus — Rotatio — Adulterium*, tiré à part des *Mélanges Marcel Cohen*, Mouton, 1970, p. 379—380
58. Solovey, Meletius Michael, *The Byzantine Divine Liturgy. History and Commentary*, translated by Demetrius Emil Wisochansky, O. S. B.M., The Catholic University of America Press Inc., Washington, 1970, 346 p., 12.75 $
59. Ševčenko, Ihor, *Poems on the Deaths of Leo VI and Constantine VII in the Madrid Manuscript of Scylitzes*, tiré à part des Dumbarton Oaks Papers, 23/24, 1969/70, p. 187—228
60. Ševčenko, Ihor, *The Inscription of Justin II's Time on the Mevlevihane (Rhesion) Gate at Istanbul*, tiré à part du Zbornik Radova Vizantološkog Instituta, XXI, 1970, 8 p.
61. Vacalopoulos, Apostolos E., *Origins of the Greek Nation. The Byzantine Period, 1204—1461.* Translation by Ian Moles, revised by the author, Rutgers University Press, New Brunswick — New Jersey, 1970, XXX + 401 p. + 8 cartes, 20.00 $
62. Weitzmann, Kurt, *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, edited by Herbert L. Kessler, with an Introduction by Hugo Buchtal, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1971, XXII + 346 p., 22.50 $

France

63. Babić, Gordana, *Les chapelles annexes des Eglises byzantines. Fonction liturgique et programmes iconographiques*, Klincksieck, Paris, 1969, 192 p. + 135 pl. (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques III), 124.00 Fr.

64. Bréhier, Louis, *Le monde byzantin*, 3 vols., Albin Michel, Paris, 1969—1970, 34.00 Fr.
65. Cahen, Claude, *L'Islam des origines au début de l'Empire ottoman*, Bordas, Montreuil, 1970, 280 p.
66. [Carter, Robert E.], *Codices Chrysostomici Graeci*, III. Codices Americae et Europae Occidentalis descripti a R. E. Carter, Editions du C.N.R.S., Paris, 1970, 169 p. (Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'histoire des textes XV)
67. Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, tomes I—II, Introduction, texte critique, illustration, traduction et notes par Wanda Wolska-Conus, Ed. du Cerf, Paris, 1968—1970 (Sources chrétiennes 141, 159), 570 p. (I), 374 p. (II), 71.50 + 68.00 Fr.
68. Darrouzès, Jean, *Ekthesis Nea, manuel des pittakia du XIV^e siècle*, édition critique et commentaire par Jean Darrouzès, Institut français d'Etudes byzantines, 1969, 127 p., 25.00 Fr.
69. Darrouzès, Jean, *Recherches sur les « Offikia » de l'Eglise byzantine*, Institut français d'études byzantines, Paris, 1970 (Archives de l'Orient chrétien 11), 618 p., 100.00 Fr.
70. Darrouzès, Jean, Georges et Démétrios Tornikès, *Lettres et Discours*, Editions du CNRS, Paris, 1970, 381 p., 86.00 Fr.
71. Décarreaux, Jean, *Les Grecs au Concile de l'Union, Ferrare-Florence 1438—1439*, A. et J. Picard, Paris, 1970, 222 p.
72. Der Nersessian, Sirarpie, *L'illustration des psautiers grecs du Moyen Age*, II, *Londres Add. 19325*, Klincksieck, Paris, 1970, 119 p. + 118 pl. (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques V), 152 Fr.
73. Diehl, Charles, *Histoire de l'Empire byzantin*, bibliographie mise à jour par R. Guilland, A. et J. Picard, Paris, 1969, 260 p., 18.00 Fr.
74. Dufrenne, Suzy, *Les programmes iconographiques des Eglises byzantines de Mistra*, Klincksieck, Paris, 1970, 83 p. + 35 pl. + X dessins + 79 photos (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques IV), 140.00 Fr.
75. Ethérie, *Journal de voyage*. Texte latin, introduction et traduction de Hélène Pétré, Ed. du Cerf, Paris, 1971, 285 p., 17.50 Fr. (Sources chrétiennes 21)
76. Evagre le Pontique, *Traité pratique ou Le Moine*. Introduction par Antoine Guillaumont et Claire Guillaumont, I, Ed. du Cerf, Paris, 1971, 470 p. (Sources chrétiennes 170)
77. Festugière, A. J., *Saint Thècle, Saints Côme et Damien, Saints Cyr et Jean* (*Extraits*), *Saint Georges*, traduits et annotés par A. J. Festugière O. P., A. et J. Picard, Paris, 1971, 349 p. (Collections grecques de miracles)
78. Jacoby, D., *La féodalité en Grèce médiévale. Les « Assises de Romanie ». Sources, application et diffusion*, Mouton & Co., Paris, La Haye, 1971, 358 p.
79. Janin, R., *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*. Première partie. *Le siège de Constantinople et le Patriarcat Œcuménique*. Tome III. *Les Eglises et les monastères*, Institut français d'études byzantines, Paris, 1969, 607 p. + 3 cartes 100.00 Fr.
80. Khatchatrian, *L'Architecture arménienne du IV^e au VI^e siècle*, Klincksieck, Paris, 1971, 123 p. + 40 pl. (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques VII), 120.00 Fr.
81. Laurent, Vitalien, *Les 'Mémoires' du Grand Ecclésiarque de l'Eglise de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence* (*1438—1439*), Editions du C.N.R.S., Paris, 1971, 715 p. + X pl., 200.00 Fr.
82. [Laurent, Vitalien], *Le Patriarcat byzantin. Série I. Les Regestes des Actes des Patriarches, fasc. IV. Les Regestes de 1208 à 1309*, par V. Laurent, Institut français d'études byzantines, Paris, 1971, 635 p., 100.00 Fr.
83. Lemerle, Paul, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X^e siècle*, P.U.F., Paris, 1971, 327 p. (Bibliothèque Byzantine. Etudes VI), 68.00 Fr.

84. Lemerle, Paul, *Histoire de Byzance*, VI^{e} éd., P.U.F., Paris, 1969, 128 p. (Que sais-je? 107)
85. Lemerle, Paul, André Guillou, Nicolas Svoronos avec la collaboration de Denise Papachryssanthou, *Actes de Lavra*. Première partie. P. Lethielleux, Paris, 1970, texte 450 p. et album 80 pl. (Archives de l'Athos V), 350.00 Fr.
86. Lognon, Jean et Peter Topping, *Documents sur le régime des terres dans la Principauté de Morée au XIV^{e} siècle*, Mouton & Co., Paris—La Haye, 1969, VIII + 326 p. + 1 carte (Ecole Pratique des Hautes Etudes — Sorbonne... Documents et recherches IX), 60.00 Fr.
87. Morrisson, Cécile, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, I—II : I. D'Anastase I^{er} à Justinien II (491—711), Paris, 1970, 435 p. + LXIV pl., II. De Philippicus à Alexis III (711—1208), Paris, 1970, 844 p. + CIII pl.; les deux tomes : 250.00 Fr.
88. Prawer, Joshua, *Histoire du royaume latin de Jérusalem*, vol. I—II, Editions du C.N.R.S., Paris, 1969, 686 p. (I), 618 p. (II), 259.00 Fr.
89. « Revue des études byzantines », XXVIII, 1970
90. Rudel, Jean, *Des mégalithes à l'op art*, Bordas, Montreuil, 1971, 200 p.
91. Syméon le Nouveau Théologien, *Hymnes*, Introduction, texte critique et notes par Iohannes Koder, traduction par Joseph Paramelle s.J., vol. I—II, Ed. du Cerf, Paris, 1969—1971, 301 p., 39.50 Fr. (I); 499 p. apr. 50.00 Fr. (II).
92. *Travaux et Mémoires*, 4. Ed. E. de Boccard, Paris, 1970, 526 p. (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantine), 140.00 Fr.
93. Velmans, Tania, *Le Tétraévangile de la Laurentienne. Florence Laurent. VI 23*, Klincksieck, Paris, 1971, 51 p. + 64 pl. (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques VI), 80.00 Fr.
94. Walter, Christopher, *L'iconographie des Conciles dans la tradition byzantine*, Institut français d'études byzantines, Paris, 1970, 299 p. (Archives de l'Orient chrétien 13), 80.00 Fr.

Grèce

95. Abbot, G. F., *Macedonian Folklore*, Argonaut Inc. Publishers, Chicago, 1969, XII + + 372 p., 300 Dr.
96. Angelopoulos, Athanasios A., Νικόλαος Καβάσιλας Χαμαετός, Ἡ ζωὴ καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ, Συμβολὴ εἰς τὴν Μακεδονικὴν βυζαντινὴν προσωπογραφίαν ('Ανάλεκτα Βλατάδων 5) Thessalonique, 1970, 147 p., 100.00 Dr.
97. Αρχαία Μακεδονία, Ανακοινώσεις κατὰ τὸ πρῶτον διεθνὲς συμπόσιον ἐν Θεσσαλονίκῃ, 22—29 Αὐγούστου 1968 — ἐπιμελείᾳ Βασ, Λαούρδα, Χ. Μακρόνα. Thessalonique, 1970, 436 p.+ 42 pl. + 2 cartes
98. 'Αρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος. ΙΑ', 1969
99. Archontones, Archim. Vartholomaios, Περὶ τὴν κωδικοποίησιν τῶν ἱερῶν κανόνων καὶ τῶν κανονικῶν διατάξεων ἐν τῇ 'Ορθοδόξῳ ἐκκλησίᾳ ('Ανάλεκτα Βλατάδων 6), Thessalonique, 1970, 148 p., 100.00 Dr.
100. Atsalos, B., Ἡ ὁρολογία τῶν χειρογράφων κατὰ τὴ βυζαντινὴ ἐποχὴ — Μέρος δεύτερον, Thessalonique, 1971, 32 p., tiré à part des « Hellenika », 24
101. Atsalos, B., *La terminologie du livre-manuscrit à l'époque byzantine*. Première partie : *Termes désignant le livre-manuscrit et l'écriture*, Thessalonique, 1971, 290 p.
102. « Balkan Studies », X, 1969; XI, 1970
103. Boukes, Christos, Ἡ γλῶσσα τοῦ Γρηγορίου Νύσσης ὑπὸ τὸ φῶς τῆς φιλοσοφικῆς ἀναλύσεως, Thessalonique, 1970, 183 p., 100.00 Dr.
104. Chasiotes, I. K., Οἱ Ἕλληνες στὶς παραμονὲς τῆς ναυμαχίας τῆς Ναυπάκτον. Thessalonique, 1970, 304 p.
105. Chatzigyakoumes, Manoles, 'Αναλυτικὴ καὶ κριτικὴ Βιβλιογραφία τῆς ἑλληνικῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Α', Τὰ ἔντυπα μουσικὰ βιβλία (1820—1900), Athènes, 1971, 24 p.

106. Chatzigyakoumes, Manoles, Σπουδὴ καὶ ἔρευνα τῆς Ἑλληνικῆς ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Athènes, 1971, tiré à part du *Parnassos*, II, 4, p. 567—573
107. Chryssos, Evangélos, Ἡ ἐκκλησιαστικὴ πολιτικὴ τοῦ Ἰουστινιανοῦ—κατὰ τὴν ἔριν περὶ τὰ τρία κεφάλαια καὶ τὴν Ε′ Οἰκουμενικὴν Σύνοδον (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 3), Thessalonique, 1969, 225 p., 100.00 Dr.
108. Crawley, C. W., *John Capodistrias. Some Unpublished Documents*, Thessalonique, 1970, 109 p.
109. Djordjević, D., Ἱστορία τῆς Σερβίας 1800—1918, μετάφρασις Ν. Παπαρρόδου, Thessalonique, 1970, XIII + 477 p. + 8 pl.
110. Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, 1969—70
111. Τὸ ἔργον τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, Athènes, 1969, 1970, 1971
112. Ἑλληνικά, 24/1971
113. Kalokyris, K. D., Τὸ ἄστρον τῆς Βηθλεέμ εἰς τὴν βυζαντινὴν τέχνην (Εἰκονογραφικὴ ἑρμηνεία), Thessalonique, 1969, 167 p. + 31 pl.
114. Kalokyris, K. D., Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν χριστιανικὴν καὶ βυζαντινὴν ἀρχαιολογίαν (Ἡ ἐκκλησιαστικὴ τέχνη Ἀνατολῆς καὶ Δύσεως), Thessalonique, 1970, 321 p.
115. Kalokyris, K. D., Θέματα Θεομητορικῆς εἰκονογραφίας (Εἰκονογραφικαὶ προσωνυμίαι. Κέντρα εὐλαβείας καὶ εἰκονογραφικαὶ παραστάσεις τῆς Θεοτόκου), Thessalonique, 1970, 176 p.
116. Kalokyris, K. D., Ὀρθοδοξία καὶ εἰκαστικαὶ τέχναι. Λόγος πανηγυρικὸς ἐκφωνηθεὶς τὴν 30 ἣν Ἰανουαρίου 1969 τῶν Τριῶν Ἱεραρχῶν, Thessalonique, 1969, 30 p.
117. Kalokyris, K. D., Ὁ Ἅγιος Δημήτριος καὶ οἱ Ἅγιοι Ἀπόστολοι τῆς Θεσσαλονίκης, Thessalonique, 1970, 32 p. + 16 pl., tiré à part de l'Annuaire de la faculté de théologie de l'Université de Thessalonique, 14.
118. Kalokyris, K. D., Βυζαντινοὶ καὶ μεταβυζαντινοὶ ἁγιογράφοι ἐν Μακεδονίᾳ. Thessalonique, 1971, 27 p. + 15 pl. (Idem, N° 15)
119. Kalokyris, K. D., Ἡ εἰκὼν «Μέγας εἶ Κύριε» τοῦ Κρητὸς ζωγράφου Ἰωάννου Κορνάρου — ἐκδιδομένη ἐπὶ τῇ διακοσι-ετηρίδι αὐτῆς (1770—1970), Thessalonique, 1970, 26 p. + 9 pl. (Idem, N° 15)
120. Kalokyris, K. D., *Entstehung und Gestaltung der byzantinischen Denkmäler in Mazedonien, Alt-Serbien und Bulgarien*, Thessalonique, 1970, 27 p. (Idem, N° 15)
121. Kalokyris, K. D., Προέλευσις τῶν Βυζαντινῶν μνημείων τοῦ γεωγραφικοῦ χώρου τῆς Μακεδονίας, τῆς Σερβίας καὶ τῆς Βουλγαρίας (Ἡ συμβολὴ τῆς τέχνης εἰς τὴν ἀλήθειαν), Thessalonique, 1970, 51 p. + 41 pl.
122. Κληρονομία, 1/1969, fasc. 1—2; 2/1970, fasc. 1—2; 3/1971, fasc. 1—2
123. Kophos, Euangelos, Ἡ ἐπανάστασις τῆς Μακεδονίας κατὰ τὸ 1878. Ἀνέκδοτα προξενικὰ ἔγγραφα μετὰ συντόμου ἱστορικῆς ἐπισκοπήσεως, Thessalonique, 1969, XII + 372 p. + 8 pl. + 1 carte, 150.00 Dr.
124. Komines, Dr. Athanasios D., *Facsimiles of Dated Patmian Codices*. With an Introduction by Dr. Dionysius A. Zakythinos. English version by Dr. Mark Naumides, Athens, 1970, 129 p. + 176 pl.
125. Korantes, A. I., Διπλωματικὴ ἱστορία τῆς Εὐρώπης (1919—1955); I. Ἡ χωλαινούσα εἰρήνη (1919—1933); II. Πρὸς τὴν Ἄβυσσον (1934—1939), Thessalonique, 1968—1971, 2 vols., XIII + 460 p. (I), 150.00 Dr. XV + 905 p. (II), 300.00 Dr.
126. Kriaras, Em., Λεξικὸ Μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδους γραμματείας (1100—1669), vol. II, Thessalonique, 1971, πά + 381 p.
127. Loukatos, Spyros, Σχέσεις ἑλλήνων μετὰ Σέρβων καὶ Μαυροβουνίων κατὰ τὴν ἑλληνικὴν ἐπανάστασιν 1823—1826, Thessalonique, 1970, 183 p., 100.00 Dr.

128. Makaronas, Ch. I., Ἡ Καμάρα — Τὸ θριαμβικὸ τόξο τοῦ Γαλερίου στὴ Θεσσαλονίκη, Thessalonique, 1969, 53 p. + 25 pl., 30.00 Dr.

129. Makaronas, Ch. I., *The Arch of Galerius at Thessaloniki*. Thessaloniki, 1970, 54 p. + 24 pl.

130. Μακεδονικά 9/1969, 10/1970, 11/1971

131. Maltezou, Chrysa, A., Ὁ θεσμὸς τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει βενετοῦ βαΐλου (1268—1453), Athènes, 1970, 256 p. + 12 pl.

132. Mamalakes, I. P., Τὸ Ἅγιον Ὄρος Ἄθως διὰ μέσου τῶν αἰώνων, Thessalonique, 1971, 686 p. + 12 pl., 250 Dr.

133. Matsoukas, Nikolaos A., Γένεσις καὶ οὐσία τοῦ ὀρθοδόξου δόγματος (Ἀνάλεκτα Βλατάδων, 2), Thessalonique, 1969, 122 p., 100.00 Dr.

134. Mauropoulou-Taioume, Chrys., Thessalonique, 1970, 48 p. + 38 pl., 40.00 Dr.

135. Nour, Aly, Τὸ Κοράνιον καὶ τὸ Βυζάντιον. Myrtidis, Athènes, 1970, 106 p. + 2 pl.

136. Orlandos, Anastasios K., Athènes, 1970, 390 p. + 102 pl. (avec une traduction française abrégée)

137. Papadopoulos, Stylianos, G., Συνάντησις Ὀρθοδόξου καὶ σχολαστικῆς Θεολογίας (ἐν τῷ προσώπῳ Καλλίστου Ἀγγελικούση καὶ Θωμᾶ Ἀκινάτου) (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 4), Thessalonique, 1970, 198 p., 100.00 Dr.

138. Papadopoulos, G., *England & the Near East 1896—1898*, Thessalonique, 1969, 320 p., 150.00 Dr.

139. Papadopoulos-Tsanana, Olympia, Ἡ ἀνθρωπολογία τοῦ Μεγάλου Βασιλείου, Thessalonique, 1970, 159 p., 100.00 Dr. (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 7)

140. Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1969

141. Pseuthogas, B. S., Μελίτωνος Σάρδεων « Τὰ περὶ τοῦ Πάσχα δύο », Thessalonique, 1971, 255 p., 100.00 Dr. (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 8).

142. Somogyi, Arpad, *Kunstdenkmaler der griechischen Diasporen in Ungarn*, Thessaloniki, 1970, 72 p. + 23 pl., 100.00 Dr.

143. Stikas, E., Ἀνασκαφὴ παλαιοχριστιανικῶν βασιλικῶν Ἀμφιπόλεως, Athènes, 1969, tiré à part des *Praktika* de la Société Archéologique d'Athènes, 1969, p. 54—58, 7 pl.

144. Stikas, E., Τὸ οἰκοδομικὸν χρονικὸν τῆς Μονῆς Ὁσίου Λουκᾶ Φωκίδος, Athènes, 1970, XI + 297 p. + 184 pl. + 1 carte

145. Stratos, Andreas N., Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ′ αἰῶνα (602—641), tomes I—III, Athènes, 1965—1969

146. Σύμμεικτα, 2, 1970

147. Θησαυρίσματα, 6/1969, 7/1970

148. Tomadakes, N., Βυζαντινὴ ἐπιστολογραφία, Athènes, Myrtides, 1970, 337 p. (Εἰσαγωγὴ εἰς τὴν βυζαντινὴν φιλολογίαν 3).

149. Tsamis, Demetrios, Διαλεκτικὴ φύσις τῆς διδασκαλίας Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 1), Thessalonique, 1969, 193 p., 100.00 Dr.

150. Tsourkas, Cl., *Germanos Locros, archevêque de Nysse et son temps (1645—1700)*, Thessalonique, 1970, 120 p. + V pl.

151. Vlachos, Th., *Die Geschichte der Byzantinischen Stadt Melenikon*, Thessaloniki, 1970, XII + 140 p., 150.00 Dr.

152. Xyngopoulos, Andreas, Ὁ εἰκονογραφικὸς κύκλος τῆς ζωῆς τοῦ Ἁγίου Δημητρίου, Thessalonique, 1970, 73 p. + 8 pl., 100.00 Dr.

153. Xyngopoulos, A., *Les Mosaïques de l'Église de Saint Démètre à Thessalonique*, Thessalonique, 1969, 33 p. + 38 ill., 30.00 Dr.

154. Zissis, Theodoros, Ἄνθρωπος καὶ κόσμος ἐν τῇ οἰκονομίᾳ τοῦ Θεοῦ κατὰ τὸν ἱερὸν Χρυσόστομον, Thessalonique, 1971, 275 p., 100.00 Dr. (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 9).

Hongrie

155. Moravcsik, Gyula, *Byzantium and the Magyars*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1970, 147 p. + 1 pl.

Italie

156. *Analecta Hymnica Graeca e codicibus eruta Italiae inferioris*, Ioseph Schirò consilio et ductu edita
    — vol. VII, Canones Martii, Eutychius Tomadakis collegit et instruxit, Roma, 1971, X + 421 p.
    — vol. VIII, Canones Aprilis, Constantinus Nikas collegit et instruxit, Roma, 1970, X + 557 p.
157. de Felice, Franco, *Argicoltura e capitalismo. Terra di Bari dal 1880 al 1914*, Dedalo Libri, Bari, 1969, 150 p., 1.500 l. it.
158. *Felix Ravenna.* Rivista di Antichità Ravennati, cristiane e bizantine, Quarta serie, fasc. I (CI), 1970, 7.000 lire
159. Krumbacher, Karl, *Letteratura greca medievale*, traduzione e note bibliografiche di Salvatore Nicosia, Palermo, 1970, 100 p., 2.500 lire
160. *Mediterraneo e Oceano Indiano*, Atti del Sesto Colloquio Internazionale di Storia Maritima, tenuto a Venezia dal 20 al 29 settembre 1962. A cura di Manlio Cortelazzo, Leo S. Olschki Editore, Firenze, 1970, 418 p., 12.000 lire
161. Mercati, Silvio Giuseppe, *Collectanea Byzantina* con introduzione e a cura di Augusta Acconcia Longo, prefazione di Giuseppe Schirò, vols. I—II, Dedalo Libri, Bari, 1970, 712 p. (I), 865 p. (II), les deux volumes : 30.000 lire it.
162. *La storiografia veneziana fino al secolo XVI. Aspetti e problemi.* A cura di Agostino Pertusi, Leo S. Olschki, Firenze, 1970, 375 p.
163. *Studi storici in onore di Gabriele Pepe*, Dedalo Libri, Bari, 1969, 831 p., 15.000 l. it.
164. *Studi Veneziani* a cura dell'Istituto di storia della società e dello stato Veneziano e dell'Istituto Venezia e l'Oriente, XI, 1969, 13.500 l. it.
165. *Il Tesoro di San Marco*, vol. II, opera diretta de H. R. Hahnloser, Sansoni Editore, Firenze, 1971, XX + 294 p., 255 pl., 24 ill. dans le texte, 65.000 l. it.

Yougoslavie

166. *Fontes Byzantini historiam populorum Jugoslaviae spectantes*, tomus IV, Beograd, 1971, XVII + 267 p.
167. [Ostrogorsky, Georgije] *Sabrana dela Georgija Ostrogorskog*, 6 vols., Prosveta, Beograd, 1969—1970.
    vol. I : *O vizantijskom feudalizmu*, VII + 483 p.
    vol. II : *Privreda i društvo u Vizantijskom Tzarstvu*, 403 p.
    vol. III : *Iz vizantijske istorije, istoriografije i prosopografije*, 459 p.
    vol. IV : *Vizantija i sloveni*, 655 p.
    vol. V : *O verovan'ima i schvatan'ima Vizantinatza*, 465 p.
    vol. VI : *Istorija Vizantije*, 582 p.

168. *Radovi XI savjetovabja etnologa*, Zenica, 1970, 359 p.
169. *Starinar*, XX/1969, XVIII + 444 p.

Pologne

170. Jurewicz, Oktawiusz, *Schizma wwchodnia*, Ksiczka i Wiedza, Warszawa, 1969, 281 p., 12.00 zl.
171. Iacobi Chii Palaiologi, *Catechesis Christiana dierum duodecim*, primum edidit Ružena Dostálová, Varsoviae, 1971, 538 p., 108.00 zl.
172. Komnena Anna, *Aleksjada*, tom. I., Z jezyka greckiego przelozyl, vstepem i przypisami opatrzyl Oktawiusz Jurewicz, Zaklad Narodowy Imienia Ossolinskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, Wroclaw, Warszawa, Krakow, 1969, XXX + 187 p., 50.00 zl.
173. Kubiak, Zygmunt, *Antologia poezji nowo-greckiej*, wybral, przelozyl i opracowal Z. Kubiak, Panstwowy Institut Wydawniczy, Warszawa, 1970, 210 p., 30.00 zl.
174. Prokopiusz z Cezarei, *Historia sekretna*, przeložyl, wstepem i przypisami opatrzyl Andrzej Konarek, Panstwowy Instytut Wydawniczy, Warszawa, 1969, 227 p., 25.00 zl.

République Démocratique Allemande

175. Pigulewskaja, Nina, *Byzanz auf den Wegen nach Indien. Aus der Geschichte des byzantinischen Handels mit dem Orient vom 4. bis 6. Jahrhundert.* Überarbeitete deutsche Ausgabe mit 8 Abbildungen und 2 Anhängen mit 2 Registern von Hans Ditten, Akademie Verlag, Berlin in Arbeitsgemeinschaft mit Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1969, 360 p.
176. *Zeitschrift für Savigny-Stiftung fur Rechtsgeschichte* (*Romanistische Abteilung*), herausgegeben von M. Kaser, W. Kunkel, etc., 87. Band, Weimar, 1970, 600 p., 65.00 M.

République Fédérale d'Allemagne

177. Beck, Hans-Georg, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, Munchen, 1971, XXII + 233 p. (Handbuch der Altertumswissenschaft, XII, 2.3), 38.00 DM
178. Behrens, Ewald, *Kunst in Russland.* Ein Reiseführer zu russischen Kunststätten, Verlag M. Du Mont Schauberg, Koln, 1969, 318 p., 16.80 DM
179. Blohm, Kurt Wilhelm, *Stadte und Statten der Turkey.* Ein Begleiter zu den Kunstwerken Istanbuls und Kleinasiens, Verlag M. Du Mont Schauberg, Koln, 1971, 223 p., 16.80 DM
180. Claude, Dietrich, *Die byzantinische Stadt im 6. Jahrhundert*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, Munchen, 1969, XXI + 257 p. + 16 pl.
181. Eszer, Ambrosius K., *Das abenteuerliche Leben des Johannes Laskaris Kalopheros.* Forschungen zur Geschichte der ost-westlichen Beziehungen im 14. Jahrhundert, O. Harrassowitz, Wiesbaden, 1969, IX + 269 p. (Studien zur Geistesgeschichte des ostlichen Europas III), 48.00 DM
182. Fechner, Heinz, *Rahmen und Gliederung Venezianischer Anconen* aus der Schule von Murano, München, 1969, 154 p. (Miscellanea Byzantina Monacensia 11), 6.00 DM
183. F. U. Pressedienst-Wissenschaft. Informationen aus Lehre und Forschung an der Freien Universitat Berlin. *Aristoteles-Archiv* am Seminar für Klassische Philologie im Institut fur Altertumskunde der Freien Universitat Berlin, 2, 1971
184. Hotz, Walter, *Byzanz-Konstantinopel-Istanbul.* Handbuch der Kunstdenkmaler, Deutscher Kunstverlag, 1971, 174 p. + 6 cartes + 208 pl.

185. Nandriş, Grigore, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine Mural Painting of Eastern Europe*, O. Harrassowitz, Wiesbaden, 1970, XIV + 295 p. + XXXII pl., 60.00 DM
186. Riedinger, Rudolf, *Pseudo-Kaisarios*. Überlieferungsgeschichte und Verfassersfrage, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1969, X + 471 p. + 19 pl. (Byzantinisches Archiv 12), 50.00 DM
187. Sancti Romani Melodi *Cantica*. II. *Cantica Dubia*, Edited by Paul Maas and C. A. Trypanis, Walter de Gruyter & Co., Berlin, 1970, XX + 222 p., 64.00 DM
188. Schilbach, Erich, *Byzantinische Metrologie*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1970, XXIX + 291 p. (Handbuch der Altertumswissenschaft XII, 4), 40.00 DM
189. Ulbert, Thilo, *Studien zur Dekorativen Reliefplastik des ostlichen Mittelmeerraumes* (Schrankenplatten des 4.—10. Jahrhunderts), Munchen, 1969, 69 p. (Miscellanea Byzantina Monacensia 10), 8.50 DM
190. Weiss, Günter, *Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Monch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1969, XII + 174 p. (Studien zur Geistesgeschichte des ostlichen Europas 4)
191. Wilson, Nigel, G., *An Anthology of Byzantine Prose*, Walter de Gruyter, Berlin — New York, 1971, 154 p. (Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen 189), 10.00 DM
192. *Zeitschriftenverzeichnis des Instituts fur Byzantinistik und Neugriechische Philologie der Universität Munchen*, Munchen, 1971, 36 p.

Roumanie

193. XIV[e] Congrès International des Etudes Byzantines, Bucarest, 6—12 septembre 1971, *Rapports*, I—IV + 1 vol. lithographié contenant les *Résumés des Communications*, Editions de l'Académie, Bucarest, 1971, 134 p. (I), 101 p. (II), 82 p. (III), 121 p. (IV), 369 p. (vol. Résumés)
194. Alexianu, Al., *Mode şi veşminte din trecut. Cinci secole de istorie costumară românească*, vol. I—II, Ed. Meridiane, Bucureşti, 1971, 418 p. (I), 370 p. (II) (Biblioteca de artă. Arte şi civilizaţii), 26.00 lei
195. Bănescu, Nicolae *Chipuri din istoria Bizanţului*. Antologie, prefaţă şi note de Gheorghe Cronţ, Editura Albatros, Bucureşti, 1971, 215 p., 5 lei (Lyceum 116).
196. Brîncuşi Petre, *Istoria muzicii româneşti*. Compendiu, Editura Muzicală, Bucureşti, 1969, 246 p., 15.50 lei
197. Camariano-Cioran, Ariadna, *Academiile domneşti din Bucureşti şi Iaşi*, Editura Academiei, Bucureşti, 1971, 328 p., 23.00 lei
198. Constantin Porfirogenetul, *Carte de învăţătură pentru fiul său Romanos*, traducere de Vasile Grecu, Editura Academiei, Bucureşti, 1971, 122 p. (Scriptores Byzantini VII), 6.50 lei
199. Cosma Viorel, *Muzicieni români, compozitori şi muzicologi. Lexicon*, Editura Muzicală, Bucureşti, 1970, 473 p., 40.00 lei
200. Cronţ, Gheorghe, *Instituţii medievale româneşti. Înfrăţire de moşie. Jurătorii.* Editura Academiei, Bucureşti, 1969, 244 p., 14.00 lei
201. *Cultura bizantină în România*, Comitetul de stat pentru cultură şi artă, Bucureşti, 1971 (catalogue de l'exposition organisée à l'occasion du XIV[e] Congrès International des Etudes Byzantines, rédigé par Corina Nicolescu, Ion Barnea et Octavian Iliescu), 50.00 lei
202. Davidescu, M., *Monumente medievale din nord-vestul Olteniei*, Ed. Meridiane, Bucureşti, 1970, 30 p. + planches, 5.50 lei
203. Diaconu, Petre, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Editions de l'Académie, Bucarest, 1970, 158 p. (Bibliotheca Historica Romaniae 27), 6.00 lei
204. Drăgotescu, Marcel, *Palatul cnezilor şi mănăstirea Durău*, Editura Meridiane, Bucureşti, 1970, 32 p. + planches, 5.25 lei

205. Drăgotescu, Marcel şi Dumitru Bîrlădeanu, *Monumente istorice de pe Valea Bistriţei*, Editura Meridiane, Bucureşti, 1970, 30 p. + planches, 5.25 lei

206. Drăguţ, Vasile, *Pictura murală din Transilvania (sec. XIV—XV)*, Editura Meridiane, Bucureşti, 1970, 115 p. + 67 il., 27.00 lei

207. Drăguţ, Vasile şi Nicolae Săndulescu, *L'art de l'époque de Brâncoveanu*, Editions Meridiane, Bucarest, 1971, 36 p. + 126 ill., 70.000 lei

208. Duţu, Alexandru, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine. Introduction à l'histoire des mentalités sud-est européennes*, Bucarest, 1971 (Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, Etudes et documents concernant le Sud-Est européen 3), 191 p.

209. *Fontes Historiae Daco-Romanae*, vol. II, *Scriptores* : 2 Ab anno CCC usque ad annum M ediderunt H. Mihăescu, Gh. Ştefan, R. Hîncu, Vl. Iliescu, Virgil Popescu, In aedibus Academiae R. S. Romaniae, Bucurestiis, MCMLXX, XXII + 768 p., 43 lei

210. Georgescu, Valentin Al. et Emanuela Popescu, *La législation agraire de Valachie (1775—1782)*. Le projet de Code Agraire de M. Fotino — Lois pour les cultivateurs — Etablissements agraires antérieurs à 1780, édition critique (textes d'époque, traduction, étude introductive, appendices) par Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu, Editions de l'Académie, Bucarest, 1970, 236 p. + 7 pl. facs. (Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit VIII), 15.50 lei

211. Grigoraş, N., *Instituţii feudale din Moldova. I. Organizarea de stat pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Editura Academiei, Bucureşti, 1971, 475 p., 28.00 lei

212. Grigoraş, N., *Curtea şi biserica domnească din Iaşi*, Editura Meridiane, Bucureşti, 1970, 30 p. + planches, 5.00 lei

213. *Ikonen aus Rumänien*, Düsseldorf, 1971 (catalogue)

214. *Istoria României în date*, sub conducerea lui Constantin C. Giurescu (ouvrage collectif), Editura Enciclopedică Română, Bucureşti, 1971, 525 p., 27.00 lei

215. *Istoria lumii în date*, sub conducerea prof. Andrei Oţetea, Editura Enciclopedică Română, Bucureşti, 1969, XVI + 615 p., 37.00 lei

216. *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie*, text ales şi stabilit de Florica Moisil şi Dan Zamfirescu, cu o nouă traducere a originalului slavon de G. Mihăilă. Studiu introductiv şi note de Dan Zamfirescu şi G. Mihăilă, Editura Minerva, Bucureşti, 1970, 426 p., 15 50 lei

217. Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, *Roumanie. Trésors d'art*, catalogue de l'exposition d'art roumain (7 juillet 1968—5 janvier 1969), 91 p. + 15 pl.

218. *Nicolae Iorga — istoric al Bizanţului, culegere de studii* îngrijită de Eugen Stănescu, Editura Academiei, Bucureşti, 1971, 251 p., 18.50 lei.

219. *Literatura Bizanţului.* Studii. Antologare, traduceri şi prezentare Nicolae-Şerban Tanaşoca, Editura Univers, Bucureşti, 1971, 468 p., 16.50 lei

220. Mauricius, *Arta miliatră*, ediţie critică, traducere şi introducere de H. Mihăescu, Editura Academiei, Bucureşti, 1970, 423 p. (Scriptores Byzantini VI), 22.50 lei

221. Nicolescu, Corina, *Icônes roumaines*, Ed. Meridiane, Bucarest, 1971, 61 p. + 79 pl., 70.00 lei

222. Panaitescu, P. P., *Contribuţii la istoria culturii româneşti*, ediţie îngrijită de Silvia Panaitescu, prefaţă, note şi bibliografie de Dan Zamfirescu, Editura Minerva, Bucureşti, 1971, XVI + 638 p., 19.50 lei

223. Pascu, Ştefan, *Voievodatul Transilvaniei*, I, Editura Dacia, Cluj, 1971, 595 p., 34 lei

224. *Relaţii româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII—XIX)*, Studii, vol. I, Editura Academiei, Bucureşti, 1971, 434 p. (en collaboration avec l'Académie Bulgare des Sciences), 28.00 lei

225. Simionescu, Petru, *Studii de muzicologie*, VI, Editura Muzicală, Bucureşti, 1970, 329 p., 22.00 lei

226. Ştefănescu, Ştefan, *Ţara Românească de la Basarab « Întemeietorul » pînă la Mihai Viteazul*, Editura Academiei, Bucureşti, 1970, 175 p. (Istorie şi civilizaţie), 15.00 lei
227. *Tesori d'Arte di Romania*, Torino, 1970, 34 p. (catalogue de l'exposition d'art roumain ouverte du 16 au 31 mai)

Royaume-Uni

228. Ahrweiler, Hélène, *Etudes sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Préface de Paul Lemerle, Variorum Reprints, London, 1971, 384 p., 8.00 £
229. *Archaeological Reports for 1969—1970*, published by the Council of the Society for the Promotion of Hellenic Studies and the Managing Committee of the British School of Archaeology at Athens, 1970, 62 p.
230. Black, Anthony, *Monarchy and Community. Political Ideas in the Later Conciliar Controversy, 1430—1450*, Cambridge, At the University Press, 1970, 189 p., 3.25 £
231. Browning, Robert, *Justinian and Theodora*, Weidenfeld and Nicolson, 1971, 272 p., 4.00 £
232. Clugnet, Léon, *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Eglise grecque*. Préface de Jean Darrouzès, Variorum Reprints, London, 1971, II + XII + 186 p., 8.00 £
233. Dujčev, Ivan, *Slavia Orthodoxa*. Collected Studies in the History of the Slavic Middle Ages, with a preface by Ihor Ševčenko, Variorum Reprints, London, 1970, 276 p., 8.00 £
234. Dvornik, Francis, *The Photian Schism. History and Legend*, Cambridge, At the University Press, 1948, Reprinted 1970, XVI + 504 p., 5.00 £
235. Frazee, Charles A., *The Orthodox Church and Independent Greece 1821—1852*, Cambridge, 1969, VIII + 220 p., 3.00 £
236. Guillou, André. *Studies on Byzantine Italy*, with a Preface by Raffaello Morghen, Variorum Reprints, London, 1970, 247 p., 8.00 £
237. Ilynskiy, G. A., *Gramoty bolgarskikh carey*, with an Introduction by Ivan Dujčev, Variorum Reprints, London, 1970, X + 162 p., 8.50 £
238. Jenkins, Romilly J. H., *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, Variorum Reprints, London, 1970, 500 p., 8.00 £
239. *The Journal of Hellenic Studies*, XC/1970 4 £ 10 s.
240. Kalužniacki, Emil, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375—1393)*, with an Introduction by Ivan Dujčev, Variorum Reprints, London, 1971, VI + CXXVIII + 450 p., 8.00 £
241. Kalužniacki, Emil, *Aus der panegyrischen Literatur der Sud-Slaven*, Variorum Reprints, London, 1971, 132 p., 8.00 £
242. Obolensky, Dimitri, *Byzantium and the Slavs: Collected Studies*, with a Preface by Ivan Dujčev. Variorum Reprints, London, 1971, 408 p., 8.00 £
243. Obolensky, Dimitri, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500—1453*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1971, XIV + 445 p., 4.00 £
244. Rudakov, A. P., *Ocherki vizantiiskoy kultury po dannym grecheskoy agiografii*, with an Introduction by Dimitri Obolensky, Variorum Reprints, London, 1970, VI + II + 288 p., 8 00 £
245. Runciman, Steven, *The Medieval Manichee. A Study of the Christian Dualist Heresy*, Cambridge, At the University Press, 1969, 212 p., 1.80 £
246. Runciman, Steven, *The Fall of Constantinople, 1453*, Cambridge, At the University Press, 1969, 256 p. + 1 carte, 1.95 $
247. Vlasto, A. P., *The Entry of the Slavs into Christendom. An Introduction to the Medieval History of the Slavs*, Cambridge, At the University Press, 1970, XII + 435 p. + 1 carte, 6.50 £

Suisse

248. Medlin, W. K. and C. G. Patrinelis, *Renaissance Influences and Religious Reforms in Russia. Western and Post-Byzantine Impacts on Culture and Education (16th—17th Centuries)*, Droz, Genève, 1970, 184 p., (Etudes de philologie et d'histoire 18), 18.00 Fr.s. (= 28.60 Fr. Fr.)

Tchécoslovaquie

249. *Acta Universitatis Carolinae. Philosophica et historica*, I/1970 (Graecolatina Pragensia IV), 20.00 Kčs.
250. *Actes du VII^e Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques — Prague, 21—27 août 1966*, réd. Jan Filip, Prague, Academia, 1970/71, 2 vols., 1439 p. + L pl.
251. « Byzantinoslavica », 1/1971
252. Dvornik, František, *Byzantské Misie u Slovanu*, Vyšehrad, Praha, 1970, 395 p., 48.00 Kčs.
252 bis. « Eirene », VIII/1970, 25.00 Kčs.
253. Filip, Jan et collab., *Enzyklopädisches Handbuch zur Ur- und Fruhgeschichte Europas*, vols. I—II, Academia, Praha, 1966—1969, XV + 664 p. + XL pl. (I), 1094 + LII pl. (II), les deux volumes 355.00 Kčs.
254. Frický, Alexander, *Ikony z východného Slovenska*, Východoslovenské vydavatel'stvo Košice, 1971, 26 p. + 102 il., 26.00 Kčs.
255. Kabrda, Josef, *Le système fiscal de l'Eglise orthodoxe dans l'Empire ottoman (d'après les documents turcs)*, Universita J. E. Purkyně, Brno, 1969, 165 p. + LVI pl., 25.00 Kčs.
256. Kurz, Josef, *Učebnice jazyka staroslověnského*, Statni pedagogické Nakladatelstvi, Praha, 1969, 242 p. + IV pl., 29.50 Kčs.
257. « Listy filologické », 94, 2, 1971, 15.00 Kčs.
258. *Magnae Moraviae Fontes Historici*, vol. III—IV
    — vol. III : Diplomata, Epistolae, Textus historici varii, curaverunt Dagmar Bartoňková, Lubomir Havlík, Ivan Hrbek, Jaroslav Ludvikovský, Radoslav Večerka, Brno, 1969, 470 p., 42.00 Kčs.
    — vol. IV : Leges, Textus Juridici, Supplementa, curaverunt Dagmar Bartoňková, Karel Haderka, Lubomír Hvalik, Jaroslav Ludvikovský, Joseph Vašica, Radoslav Večerka, Brno, 1971, 453 p., 43.00 Kčs.
259. *Nejstarši Legendy Přemyslovských Čech*, Vyšehrad, Praha, 1969, 225 p., 26.00 Kčs.
260. Novotný, František, *O Platónovi*. IV. Druhý Život, Akademia, Praha, 1970, 950 p., 47.00 Kčs.
261. Pokorný, Petr, *Počatky gnose Vznik gnostického mýtu o božstvu Člověk*, Academia, Praha, 1969, 71 p., 12.00 Kčs.
262. « Slavia ». Časopis pro slovanskou filologii, 1—4/1970, 1/1971, les 5 fascicules : 165.00 Kčs.
263. *Slovník Jazyka Staroslověnského. Lexicon linguae palaeoslovenicae*, fasc. 15—20, p. 1—384, Academia, Praha, 1967—1970, 150.00 Kčs.
264. Šmilauer, Vladimir, *Handbuch der Slawischen Toponomastik*, Academia, Praha, 1970, 215 p., 50.00 Kčs.
265. *Studia Balcanica Bohemoslovaca*, Universita J. E. Purkyné, Brno, 1970, 480 p. (lithographié), 37.50 Kčs.
266. Zástěrová, Bohumila, *Les Avares et les Slaves dans la Tactique de Maurice*, Rozpravy Ceskoslovenské Akademie Věd, Řada Společenských Věd, Ročnik 81, Sešit 3, Praha, 1971, 83 p., 20.00 Kčs.

Turquie

267. Eyice, Semavi, *Malazgirt Savašini kaybeden IV. Romanos Diogenes (1068—1071)*, Turk Tarih Kurumu Basimevi, Ankara, 1971, 167 p. (Turk Tarih Kurumu Yayinlarindan, XX, Seri — Sa.2), 5.00 l.t.
268. Eyice, Semavi, *Karadağ (Binbirkilise) ve Karaman çevresinde arkeolojik incelemerer* (Recherches archéologiques à Karadağ et dans la région de Karaman), Istanbul, 1971, XVI + + 229 p. + 289 fotos + 1 pl., 54.00 l.t.

Union Soviétique

269. Adontz, N., *Армения в эпоху Юстиниана*, издание второе, Ереван, 1971, 526 ст., 2.00 р.
270. *Античная древность и средние века*, сб. 7, Свердловск, 1971, 187 ст. + 1 фаск. ил. 1,50 р.
271. *Вестник общественных наук*, 3 (339), 1971 (Академия Наук Армянской С.С.С.Р.), 0,35 р.
272. *Византийские очерки*. Труды советских ученых к XIV Конгрессу византинистов, Наука, Москва, 1971, 239 ст., 1.03 р.
273. *Византийский временник*, 30/1969, 2.0: р.; 31/1971, 2.15 р.
274. *Древнерусское Искуство*. Художественная культура Москвы и прилежащих к ней княжеств XIV—XVI вв., Наука, Москва, 1970, 503 ст. (recueil d'études sous la rédaction de O. I. Podobedova), 3,38 р.
275. *Древности Московского Кремля*, отвественные редакторы П. Н. Воронин, М. Г. Рабинович, Наука, Москва, 1971, 294 ст., 1.98 р.
276. *Эгише о Вардане и войне армянской*, перевод с древноармянского акад. И. А. Орбели, подготовка к изданию, предисловапие и примечания К. Н. Юзбашкана, Издательство Академии Наук Армянской ССР, Ереван, 1971, 192 ст., 1 24 р.
277. M. A. Zaborov, *Историография крестовых походов (XV—XIX вв.)*, Наука, Москва, 1971, 386 ст., 1.86 р.
278. *Константин Порфирородный*, перевод с оригинала, предисловие и примечания Р.М. Бартикиана, Ереван, 1970 (Византийские источники II), XV § 368 ст. + 2 карты, I. 95 р.
279. Kourbatov, G. L., *Основные проблемы внутреннего развития византийского города в IV—VII вв.*, Издательство Ленинградского Университета, 1971, 220 ст., 1.10 р.
280. Lazarev, V. N., *Византийская живопись*, Наука, Москва, 1971, 407 ст., 5.02 р.
281. Likhatcheva, O. P., Ia. S. Lourie, E. E. Granstrem et V. S. Šandrovskaia, *Стефанит и Ихнилат*. Средновекована книга басен по русским рукописям XV—XVII веков. Издание подготовили О. Р. Лихачева и Я. С. Лурие, перевод греческого текста Е. Э. Гранстрем и В. С. Шандровской, Наука, Ленинград, 1969, 251 ст., 1.28 р.
282. Likhatcheva, V. D., D. S. Likhatchev, *Художественное наследие древней Руси и современность*, Наука, Ленинград, 1971, 120 ст. + 26 пл., 0,66 р.
283. Evguenian, Nikita, *Повесть о Дросилле и Харикле*, издание подготовил Ф. А. Петровский, Хаука, Москва, 1969, 157 ст., 0.43 р.
284. « Палестинский сборник », 19 (1969), 211 ст., 1.18 р.; 5, 20/1969, 151 ст., 0,68 р.; 21/1970, 256 ст., 1.15 р.; 22/1970, 144 ст., 0.79 р.

285. *Путешествие Абу-Хамида Ал-Гарнати в восточную и центральную Европу (1131—1153)*, публикация О. Г. Большакова, А. Л. Монгаита, Главная редакция восточной литературы, Москва, 1971, 136 ст., 0,47 р.

286. Rybakov, V. A., *« Слово о полку Игореве » и его современники*, Наука, Москва, 1971, 295 ст., 1.61 р.

287. Skrjinskaia, E. Č., *Барбаро и Контарины о Руссии. К истории итало-русских связей в XV в.* Вступительные статьи, подготовка текста перевод и комментарий Е. Ч. Скржинской, Наука, Ленинград, 1971, 275 ст., 1.86 р.

288. *Сообщения государственного ордена Ленина Эрмитажа*, XXXI, Ленинград, 1970, 108 ст., 1.12 р.

289. Šanidze, A., *Великий доместик Запада Григории Бакурманисдзе и грузинский монастыр основанный им в Болгарии*, Тбилиси, 1970, 45 ст., 0.30 р.

290. Oudaltzova, Z. V., *Советское византиноведение за 50 лет*, Наука, Москва, 1969, 362 ст., 1.99 р.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

LE COLLOQUE SUR «LES PEUPLES DU SUD-EST EUROPÉEN DANS LA POLITIQUE INTERNATIONALE À LA FIN DU XVI^e SIÈCLE — DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE »

Les 20 et 21 décembre 1970 se sont déroulés à Bucarest les travaux du colloque « Les peuple du sud-est européen dans la politique internationale à la fin du XVI^{e} siècle et au début du XVII^{e} siècle », organisé par le département d'Histoire de l'Université de Colorado et l'Institut des Etudes sud-est européennes de Bucarest. En partant des données offertes par des rapports consacrés aux aspects fondamentaux du problème, le colloque s'est proposé de débattre — en ce qui concerne son contenu essentiel — la concurrence des empires autrichien et ottoman pour l'hégémonie dans le Sud-Est européen, l'attitude de la Pologne et de la Russie, la lutte des peuples balkaniques et danubiens pour leur indépendance nationale, menée dans le cadre stimulant de l'action politique et militaire de Michel le Brave.

Le Prof. Walter Leitsch de l'Université de Vienne a soumis à une critique très sévère les facteurs objectifs et subjectifs de la politique impériale au temps de Rodolphe II. Le problème du « choix historique » entre les régions occidentales et orientales de l'Empire, la contradiction entre le but et les moyens réels de la politique des Habsbourg définie par l'auteur du rapport par le terme de « Luftpolitik », l'analyse de la catégorie de « génération historique », voilà quelques-uns des éléments les plus importants de l'analyse faite par le savant viennois.

Un exposé général sur la situation du peuple serbe a permis au Prof. R. Wesselinovitch, directeur des Archives historiques de Belgrade, de mettre en lumière l'évolution des facteurs idéologiques et surtout la persistance de l'idée étatique dans la société serbe de l'époque avec une touche spéciale sur le rôle joué par le Patriarcat de Pecs dans le resserrement et l'unification des forces combattantes pour l'indépendance.

En précisant la place occupée par le peuple bulgare dans la lutte commune des peuples sud-est européens contre la domination étrangère, le prof. Bistra Cvetkowa de l'Université de Sofia a pris en considération, du point de vue de la critique historique, les textes se

rapportant aux projets de croisade antiottomane — où la participation militaire du peuple bulgare est considérée comme de première importance.

De son côté, le Prof. Taib Gokbilgin de l'Université d'Istanbul a évoqué la situation de l'Empire ottoman par l'intermédiaire d'une analyse soulignant les facteurs qui ont mené à l'échec de toute une politique : les avatars des provinces asiatiques, les modifications infructueuses des structures administratives et judiciaires, l'absence d'hommes d'Etat marquants dans un moment de grande crise. Dans ce sens des recherches très poussées s'appuyant sur un riche matériel d'archives encore inédit sont en train de compléter l'information existante en ce qui concerne l'ampleur de l'action et de la personnalité de Michel le Brave.

La problématique intérieure du règne de Michel le Brave — comme explication de l'union politique temporaire — a constitué la substance du rapport présenté par le Prof. Eugen Stănescu, chef du département d'Histoire de l'Institut des Etudes sud-est européennes de Bucarest. En considérant la première tentative d'unification politique comme résultat de la nécessité historique — exprimée par les liaisons de plus en plus étroites entre les trois pays roumains du point de vue économique, politique et culturel — et devenue possible par les données significatives de la conjoncture internationale, et l'acheminement vers une réalité concrète en tant qu'aboutissement naturel d'un processus similaire — étant donné la conception politique et l'action militaire de Michel le Brave et de ses collaborateurs — le rapport a souligné la portée considérable pour le peuple roumain, comme pour le Sud-Est européen en son entier, de cette période historique.

Dans le cadre des travaux du colloque la thématique des rapports a été élargie par quelques exposés très nuancés. Le Prof. J. Gerowski de l'Université Jagellonne de Cracovie a démontré clairement que les actions du gouvernement polonais, contraires aux plans de Michel le Brave, se sont averées, jusqu'à la fin, néfastes pour les intérêts les plus névralgiques de la Pologne. Pour le Prof. Radu Florescu de l'Université de Boston, l'attitude de l'Occident face aux problèmes du Sud-Est européen met en lumière la continuité d'une idée de lutte pour l'indépendance au temps de Vlad l'Empaleur, Etienne le Grand, Michel le Brave. Aussi a-t-on lu un exposé fait par Sava Iancovici et un autre fait par Andrei Pippidi, tous les deux maîtres de recherches à l'Institut des Etudes sud-est européennes de Bucarest, le premier sur la participation albanaise au mouvement général se traduisant dans l'aide accordée aux campagnes militaires de Michel le Brave, le deuxième sur la contribution grecque à la cristallisation d'une certaine idée d'unité sud-est européenne engendrée par les circonstances du temps.

A la discussion — très ample — des rapports et des exposés ont pris part, parmi les participants au colloque : J. Gerowski, S. Baron (Université de Californie), W. Leitsch, G. Bayerle (Université d'Indiana), Bistra Cvetkova, Eugen Stănescu et parmi les invités : Maria Holban, Cornelia Bodea, Maria-Ana Musicescu, Em. Condurachi, I. Ionaşcu, V. Al. Georgescu, Şerban Papacostea, C. Velichi, Virgil Cândea, I. R. Mircea, P. Cernovodeanu. Dans son allocution, le prof. Ştefan Ştefănescu de l'Université de Bucarest a fait le bilan des travaux du colloque.

Le Prof. St. Fischer-Galatzi de l'Université de Colorado et le Prof. M. Berza, directeur de l'Institut des Etudes sud-est européennes, ont souligné, en conclusion des débats, la complexité des facteurs qui ont déterminé la vie historique du sud-est de l'Europe à la fin du XVI^{e} et au début du XVII^{e} siècle et l'importance du rôle joué par cette région dans la politique internationale de l'Europe, étant établi très clairement, en ensemble, par les rapports, les exposés et les discussions que la contribution du peuple roumain, concrétisée surtout par les actions de Michel le Brave peut être considérée un facteur dominant de la vie politique pendant ce laps de temps.

Les actes du colloque de Bucarest seront publiées en entier dans un prochain fascicule de l'« East European Quarterly » de l'Université de Colorado.

Eugen Stănescu

EQREM ÇABEJ, *Hyrje ne historinë e gjuhës shqipe. Fonetika historike e shqipes* (Introduction à l'histoire de la langue albanaise. Phonétique historique de la langue albanaise), Prishtinë, 1970, 150 p. (Universiteti i Prishtines)

Plusieurs raisons font de cette introduction à l'histoire de la langue albanaise un ouvrage hautement intéressant. D'abord, elle est due à la plume du meilleur albanologue connu de nos jours et offre — dans un nombre réduit de pages — un matériel extrêmement riche, trié et apprécié avec un soin tout particulier. D'autre part, débordant les limites strictes de l'albanologie, l'auteur met en lumière les différents liens de cette langue avec l'ensemble linguistique, ethnographique, folklorique et historique du Sud-Est européen. Affranchi du subjectivisme si fréquent jusqu'au seuil même de notre époque, il fait preuve de toute la prudence requise dans ses jugements. En outre, renonçant au balast d'un appareil bibliographique secondaire, il a concentré son attention sur les quelques autorités consacrées de l'albanologie : J. G. v. Hahn (1854), F. Bopp (1854), G. Mayer (1888—1897), H. Pedersen (1895—1903), G. Pekmezi (1908), G. Weigand (1913), N. Jokl (1916—1930), G. Petrotta (1932), M. Seliščev (1931), C. Tagliavini (1936—1943), P. Skok (1938—1948) et H. Barić (1955), qu'il compare, pour les mettre en valeur, à la lumière d'une conception avancée et à la hauteur du stade actuel de la recherche scientifique. Enfin, il a su dépasser le point de vue limité de certains linguistes contemporains, qui ne voient dans l'histoire d'une langue que la simple évolution d'un système linguistique déterminé, sans aucun lien avec le passé, la mentalité et les activités du peuple qui la parle. En effet, l'auteur affirme textuellement : « L'histoire des langues est l'histoire des peuples qui les parlent et les ont parlées » (p. 9) ; « Les emprunts linguistiques sont le miroir vivant de l'existence d'un peuple en rapport avec les peuples voisins et, en tant que tels, ils acquièrent une importance en dehors de la linguistique, c'est-à-dire pour l'histoire culturelle du peuple albanais » (p. 76).

Les sources suivantes sont examinées tour à tour : la langue albanaise actuelle, avec tous ses dialectes, parlés soit à l'intérieur soit à l'extérieur de l'Albanie ; les œuvres littéraires depuis Buzuku (1556) jusqu'à nos jours ; les attestations antérieures à l'an 1556, fournies par les divers documents historiques ; l'onomastique (toponymie et anthroponymie) ; les emprunts faits aux autres langues ; les données que peuvent fournir grâce à la méthode comparative les langues indo-européennes.

Partant de ces sources, l'auteur distingue trois périodes de l'histoire de la langue albanaise, à savoir : 1) la période préhistorique ; 2) la période historique précédant les premiers documents écrits ; 3) la période historique proprement dite, qui commence avec les premiers textes écrits. Par conséquent, son ouvrage comportera trois parties d'un développement à peu près égal. La première s'occupe de l'analyse du fonds indo-européen. Les influences linguistiques, autrement dit les emprunts faits à d'autres langues — grec, latin, vieux-slave, italien, roumain, turc, etc. —, font l'objet de la deuxième partie. Pour ce qui est de la troisième partie, celle-ci est réservée à l'exploration des sources littérares, de l'onomastique et de la dialectologie.

Toutefois, cette périodisation ne découle que de la nature des sources et elle ne saurait conduire à la conclusion qu'il s'agirait de trois étapes distinctes dans un processus historique homogène et continu, qui n'aura connu que des transformations quantitatives et jamais qualitatives. En réalité, le manque d'informations à ce sujet ne nous permet pas de préciser le moment où eurent lieu les mutations qualitatives qui devaient transformer l'ancienne langue (illyrienne, aux dires de l'auteur) en une langue nouvelle, appelée l'albanais. Cette circonstance est une source de désaccord entre spécialistes ; en effet, alors que les savants roumains, par exemple, attribuent à l'ancien fonds autochtone certains termes du roumain qu'on retrouve en albanais, les savants albanais sont d'avis que ces termes ont été empruntés de leur langue. Mais, comme les uns et les autres estiment que ce sont là des éléments fort anciens, leur désaccord ne tient en réalité que de la terminologie dont ils entendent user.

De l'avis de l'auteur, seule la couche ancienne de l'albanais se prête à une comparaison avec les autres langues indo-européennes ; l'albanais ancien offrant notamment des parentés avec les langues balto-slaves qui font partie du groupe des langues orientales connu sous le nom de *satem*. Nous estimons digne d'éloge cette tendance de l'auteur à sortir des limites étroites de la linguistique pour recourir, dans l'élucidation de ce chapitre, aux sources les plus variées (histoire, ethnographie, folklore, etc.) à même de lui fournir des résultats utiles. Soulignons aussi comme il convient sa manière de combiner différentes diciplines et méthodes, tout en conservant la prudence nécessaire dans cette sorte de travail et en ayant le courage de reconnaître les lacunes. Un exemple en ce sens est cette remarque à propos de l'origine de la langue albanaise : « Il me faut reconnaître franchement que si certaines parties ont été élucidées, que si certaines questions ont trouvé leur solution, il n'en reste pas moins que ce problème est encore indéchiffré de nos jours » (p. 37) ; « Le problème de l'origine est destiné à tourner autour d'un point mort tant que le matériel linguistique ne s'enrichira pas par de nouvelles découvertes » (p. 38).

Selon l'auteur, les Albanais ont vécu dans les régions qu'ils habitent aujourd'hui au moins depuis l'époque antique. Il apporte, à l'appui de sa théorie, quelques arguments nouveaux, qu'on pourrait ranger en trois catégories :

1° — Un certain nombre de toponymes anciens — surtout des noms de montagnes, de cours d'eau et de quelques grandes villes — marquent une évolution en accord avec la phonétique albanaise, par conséquent il ne peut s'agir d'emprunts étrangers : *Barbana* > *Bŭena* > *Buna* ; *Drivastum* > *Drisht* ; *Dyrrachium* > *Durrës* ; *Isamnus* > *Ishm* ; *Lissus* > *Lesh* ; *Naissus* > *Nish* ; *Scardus* > *Shar* ; *Scodra* > *Shkoder*.

2° — La présence de certains éléments appartenant au grec ancien (dont quelques-uns d'origine dorique) montre que les anciens Albanais ont dû habiter dans le voisinage des Grecs : λάχανον > *lakër* ou *lakën* ; μαχανή > *mokër* ; πράσον > *presh*, etc.

3° — Les éléments latins relevés dans l'albanais sont tout autres que ceux du roumain ; orientés vers l'Occident, ils ont dû entrer donc dans l'albanais alors que ce peuple habitait déjà les mêmes territoires que de nos jours.

Mais, comme même les Indo-Européens du Sud-Est de l'Europe ne remontent dans ces parages pas plus haut que le troisième millénaire, l'auteur tire la conclusion : « De même que les autres peuples indo-européens, les Albanais sont venus d'une autre contrée pour habiter leurs régions historiques. Aussi, sous ce rapport il n'est pas question d'un autochtonisme absolu, mais d'un relatif seulement » (p. 39).

La deuxième partie de l'ouvrage, dédiée aux influences, s'occupe spécialement du lexique de la langue albanaise. Elle porte sur le matériel réuni d'abord par Gustave Mayer dans son dictionnaire étymologique (1891), repris et complété par l'auteur du présent ouvrage dans un dictionnaire étymologique en train de paraître. Selon une statistique établie par Gustave Mayer, un nombre minime d'éléments sont d'origine albanaise, le reste n'étant dans la plupart des cas que des emprunts faits à d'autres langues. Ceci nous rappelle la statistique établie

par A. Cihac pour le roumain (1879), à laquelle B. P. Hasdeu répondait qu'un simple rapport numérique ne saurait être concluant si l'on néglige la qualité, c'est-à-dire la valeur circulatoire des mots. Pour l'albanais, la question fut mise au point par C. Tagliavini, qui a sans doute agi sous l'influence des idées de Hasdeu. Le fait est que de nos jours personne ne doute plus qu'en ce qui concerne le système, l'albanais est une langue indo-européenne, de même que le roumain est une langue romane.

Il y a dans la langue albanaise, d'une part, une faible influence grecque antique et médiévale, et d'autre part une forte influence latine, romane et turque. Quant à l'influence slave, elle est de moindre importance par rapport au roumain. Naturellement, la chronologie des emprunts joue un rôle particulièrement important quand il s'agit de tirer des conclusions valables sur les différents courants culturels et sur le mouvement du commerce.

On lira, à la page 77 de ce livre : « Dans l'existence de la langue albanaise comme langue d'Etat, l'évolution du lexique a pour trait distinctif d'une part la persistance constante de l'élément slave et grec, ainsi que la diminution de l'élément turc, et d'autre part la croissance démesurée de l'influence de la langue italienne moderne ». Aussi l'auteur préconise-t-il quelques mesures destinées à protéger l'albanais de l'invasion des néologismes. Parmi ces mesures retenons la réactualisation de termes oubliés et la création de néologismes propres à la langue albanaise. Toutefois, cette crainte du néologisme nous semble quelque peu exagérée ; il a existé toujours un lexique stable, doublé d'un autre, mobile, s'adaptant aux besoins de chaque époque historique. D'autre part, un simple coup d'œil dans n'importe quel dictionnaire albanais montrera le grand avantage dont cette langue dispose, de pouvoir créer par des moyens propres un grand nombre de termes techniques.

La troisième partie de l'ouvrage, consacrée à la phonétique historique de l'albanais, s'avère indispensable à l'entendement des problèmes fondamentaux de cette langue. Néanmoins, quelques inexactitudes s'y sont glissées. Ainsi, à la page 32, l'auteur affirme que A. Philippide fait dériver l'albanais du thrace et, à la page 40, que le savant roumain considère cette langue comme étant une langue pannonique. Or, en réalité, celui-ci s'est prononcé contre l'idée de l'origine thrace de la langue albanaise. Ensuite, à la page 35, on lit que le mégléno-roumain est parlé par les bergers des environs de Sofia, alors qu'on ne parle plus le mégléno-roumain que dans quelques villages de la région de Méglen, dans la vallée du Vardar, a la frontière de la Yougoslavie et de la Grèce.

H. Mihăescu

PETAR SKOK, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika.* Uredili akademici Mirko Deanović i Ljudevit Jonke. Suradjvao ŭ predsadnjama i priredio za tisak Valentin Putanec. (Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe. Rédacteurs Mirko Deanović et Ljudevit Jonke. Collaborateur aux travaux préparatoires et établissement du texte, Valentin Putanec). Tome I : A—J. Académie Yougoslave des Sciences et des Beaux-Arts, Zagreb, 1971, XL, 790 p.

Conçu vers les années 1941, ce dictionnaire a constitué la principale préoccupation de l'auteur jusqu'à sa disparition, survenue en 1956, c'est-à-dire pendant une quinzaine d'années. Petar Skok a été aidé dans ses travaux, dans l'intervalle 1949—1956, par son assistant Valentin Putanec. Son manuscrit a été publié maintenant tel qu'il l'a laissé en 1956, à l'exception de quelques précisions complémentaires introduites entre parenthèses et de l'indication systéma-

tique des sources. L'Académie des Sciences de Zagreb et les trois éditeurs mentionnés sur la couverture ont rendu un grand service à la science en publiant ce dictionnaire étymologique, d'une extrême utilité non seulement pour l'étude du serbo-croate, mais des autres langues sud-est européennes aussi.

Né en 1889 à Jurkovo Selo de Žumberac (Croatie), Petar Skok fit ses études secondaires au lycée de Karlovac (1892—1899). Il passa ensuite à la Faculté des Lettres de Vienne (1900—1904), en suivant les cours de philologie romane et germanique, ainsi que ceux de linguistique indo-européenne. C'était l'époque où la linguistique était dominée par le positivisme et la méthode comparative, qui laissèrent des traces profondes dans la formation de Petar Skok. Cependant, il devait bientôt dépasser le stade de cette première formation, en se familiarisant avec les principes fondamentaux de la toponymie, de la géographie linguistique, de la néolinguistique et du structuralisme. Dès sa jeunesse, il s'est appliqué à l'étude approfondie de son passé historique et de sa langue. C'est ce qui lui a fait comprendre qu'on ne saurait étudier le serbo-croate de façon unilatérale, sans l'intégrer dans le milieu qui lui a donné vie et où cette langue s'est développée. A cette fin, il était nécessaire d'approfondir d'abord l'ancien fonds slave, d'origine indo-européenne, en tenant compte des diverses influences subies par la suite : latine, dalmate, albanaise, grecque, turque, roumaine, italienne et hongroise. C'est une chose vraiment digne d'admiration que la manière dont notre savant s'est pris pour embrasser dans le bref intervalle d'une vie humaine tous ces domaines d'activité, en les illustrant avec brio. En effet, il fut le meilleur spécialiste sud-est européen du latin ; ses contributions à l'étude de la langue dalmate sont fondamentales ; il a bien appris l'albanais, le bulgare et le roumain ; les sources byzantines ont été à fond explorées par lui ; il s'est familiarisé avec la langue turque au point de pouvoir étudier son influence sur le serbo-croate ; il a mené maintes enquêtes personnelles ayant pour but l'étude sur place de la toponymie balkanique. Le nombre des ouvrages, des études, des notes et des comptes rendus publiés par Petar Skok est immense. Mais son œuvre fondamentale, celle qui reflète ses idées ainsi que les principaux résultats qu'il a obtenus reste, sans doute, ce dictionnaire étymologique, dont on vient de publier une première partie et qui comptera fort probablement trois volumes de grandes proportions.

La contribution de la linguistique à l'étude du contexte sud-est européen est, certes, extrêmement importante ; toute recherche sur la production des bien matériels, le commerce, les courants culturels, les influences religieuses et maints autres aspects de la civilisation de cette partie du monde, profitera des enquêtes faites sur l'histoire des mots. Autrement dit il est absolument nécessaire de multiplier les dictionnaires étymologiques susceptibles de nous renseigner rapidement et avec compétence sur la vie des mots.

La méthode adoptée par P. Skok est souple, variée et dépourvue de tout schématisme. Il estimait — et à juste titre — que chaque mot a sa propre histoire, qui réclame un traitement approprié sans supposer, pour autant, son étude séparée ; tout au contraire il s'agissait pour lui de placer les mots dans l'ensemble des circonstances historiques qui l'ont vu naître et se développer. Chaque mot est étudié également au point de vue de sa diffusion géographique, de son évolution historique, des traces qu'il a laissées dans les langues voisines, de ses interférences avec d'autres mots et des valeurs qu'il a prises à l'heure actuelle. Leur étymologie est établie prudemment, sans l'omission des doutes éventuels et en tenant compte également des autres possibilités d'interprétation.

Comme l'auteur a été pendant plusieurs années professeur de philologie romane à l'Université de Zagreb, c'est justement dans ce domaine que ses contributions sont les plus nombreuses et les plus originales. Son apport à l'étude des éléments latins, dalmates, italiens et roumains comportés par la langue serbo-croate est décisif. C'est pourquoi son dictionnaire, tout en s'adressant en tout premier lieu aux slavisants, ne manquera pas moins d'attirer l'attention des romanistes et des albanologues. En parcourant ce dictionnaire d'un bout à l'autre, le lec-

teur constatera le grand nombre des éléments turcs entrés dans la langue serbo-croate ; leur chiffre dépasse de beaucoup les éléments turcs pénétrés dans la langue roumaine. Comme ces éléments turcs relevés dans le serbo-croate ne sauraient eux non plus être étudiés sans tenir compte de la situation générale des langues sud-est européennes sous ce rapport, le dictionnaire de P. Skok sera d'une grande utilité aux orientalistes de même qu'aux hellénistes.

Un aspect aussi intéressant qu'utile pour l'étude de l'ethnogenèse des Serbo-Croates, des Albanais, des Bulgares et des Roumains est constitué par la présence de l'élément autochtone ancien, celtique, vénète, illyrien ou thrace. Or, Petar Skok a accordé une attention toute particulière à l'étude de cet élément : durant toute sa vie il a largement contribué à la clarification de maintes controverses à ce propos.

Le présent ouvrage est pourvu en outre d'une préface et d'une très longue liste d'abréviations, indiquant les ouvrages consultés et dont nous sommes redevables aux trois éditeurs. Chaque unité lexicologique est suivie d'une bibliographie systématique et aussi complète que possible. Son but est non seulement de mentionner toutes les sources et les contributions des différents chercheurs, mais aussi de guider ceux qui désirent poursuivre l'approfondissement de l'étude étymologique du serbo-croate. C'est une preuve que l'Académie de Zagreb a veillé à ce que l'œuvre posthume de Petar Skok soit publiée dans les meilleures conditions.

H. Mihăescu

VIRGIL CÂNDEA, *Stolnicul între contemporani* (Le *Stolnic* parmi les contemporains), Bucarest, Editura ştiinţifică, 1971, 179 p.

Présenter la personnalité du *stolnic* Constantin Cantacuzène « parmi les contemporains » c'est presque le définir. Homme d'Etat doublé d'un fin historien, le frère du prince Şerban Cantacuzène et l'oncle de Constantin Brancovan fut le principal pilier de la vie politique de ces règnes, jouant un rôle insigne après le siège de Vienne, dans les pourparlers avec les Impériaux d'abord (1684—1687) et avec les Russes après 1688. Connaissant dans ses moindres détails l'état de choses de l'Empire ottoman, il procurait aux grandes puissances de précieux renseignements. D'autre part, une brillante renommée acquise en tant qu'érudit humaniste lui valut l'estime des savants contemporains qui lui dédient leurs œuvres.

A côté de Grigore Ureche, Miron Costin, le métropolite Dosoftei, Nicolae Milescu, Antim Ivireanu et Dimitrie Cantemir, il est l'un des plus brillants représentants de l'humanisme roumain de la seconde moitié du XVII^{e} siècle. Grands polyglottes, grands voyageurs aussi avides de savoir, découvrant la culture universelle et élargissant l'horizon limité à la tradition des lettres et de la pensée byzantine, ces érudits marquent un tournant dans la vie intellectuelle des Roumains. Ils créent la langue roumaine littéraire et donnent une nouvelle vision de l'histoire dont, certes, le trait dominant est la préoccupation pour les origines du peuple roumain et la fierté de son ascendance romaine.

Le livre débute par une large incursion dans le passé des Cantacuzène, car les racines byzantines de cette famille nous aideront à mieux comprendre les vues politiques de ses descendants. Véritables chefs de l'émigration grecque qui s'oppose aux conquérants turcs, les Cantacuzène des pays roumains mettront à profit le régime d'autonomie de leur nouvelle patrie, dans la poursuite d'un idéal ancestral.

Un chapitre concernant l'époque de ses études, marquée par son séjour à Padoue, s'il est édifiant pour nous faire connaître les lignes essentielles de la scolarité du *stolnic*, nous

semble un peu bref quant à l'évocation de ce que l'enseignement padouan avait signifié pour la formation de son esprit critique[1].

C'est en présentant « Le diplomate » que l'auteur pénètre dans l'analyse de cette remarquable personnalité, évoquant d'abord ses partenaires sur l'échiquier international (Alexandre Mavrocordato, le comte de Marsigli, les hommes politiques autrichiens et russes, les grands prélats de Jérusalem) et ses auxiliaires (Anton Maria del Chiaro, Bartolomeo Ferrati, les frères David et Teodor Corbea, Andrea Wolf, Niccolo de Porta), autant de secrétaires et précieux collaborateurs qui faisaient fonctionner cette véritable officine diplomatique qu'était son cabinet de travail. Les risques d'une politique double qui devait assurer, dans le cas d'une victoire des Russes sur les Turcs, le futur statut des Principautés et les sauver, en cas d'échec, de la vengeance ottomane, ont lourdement pesé sur l'activité diplomatique du *stolnic*. L'historien du Sud-Est européen retiendra l'une des principales prévisions du mémoire envoyé à Pierre le Grand qui — de même que dix ans auparavant, lors des pourparlers de Şerban Cantacuzène avec les Autrichiens — rappelle que la proposition concernant le projet d'action militaire antiturque vient aussi « de la part des Serbes, Bulgares, Macédoniens, Albanais et de tous les autres Hellènes ». On y montre aussi que « la Valachie et le groupe des peuples balkaniques ont un potentiel militaire appréciable, en tout cas suffisant pour assurer ensuite la défense des régions libérées ».

La fermeté de la politique extérieure du *stolnic*, qui a pour but de rendre à la Valachie et à la Moldavie son ancienne indépendance, prouve — comme V. Cândea le note si justement — combien son idéal politique se fondait sur les convictions de l'historien et sur les observations lucides de l'homme d'Etat.

Les chapitres intitulés « Le *stolnic* parmi les contemporains » et « L'érudit » esquissent, d'une part, la place occupée par Cantacuzène dans l'ambiance culturelle de son temps, d'autre part, ses lectures et les principaux thèmes de son œuvre historique. Nous y trouvons de précieuses indications sur sa méthode de travail, qui — par l'étendue de la documentation et la rigueur de la critique des sources — adopte des critères dignes du chercheur moderne. C'est lui qui formula, avant Cantemir, l'idée des étapes historiques (la croissance, la stagnation et la décadence). Pour les moyens réduits de l'époque, les conclusions du *stolnic* s'élèvent au-dessus de ce qu'on avait écrit jusqu'alors en matière d'histoire des Roumains. A son œuvre historique et géographique s'ajoute aussi son activité de philologue, le *stolnic* ayant joué un rôle important dans la fondation de l'enseignement supérieur valaque.

Un fort pittoresque chapitre nous transporte dans l'atmosphère de culture et d'art qui a formé le cadre de vie de l'humaniste. Sous un titre qui emploie une expression propre au *stolnic*, « L'heure du crépuscule », l'auteur décrit sa fin. Il s'agit de la période sombre qui s'ouvrit par la défaite de Stănileşti (1711) pour les dirigeants moldaves et valaques. Aux suspicions de la Sublime Porte s'ajoutait l'inimitié séparant les Brancovan et les Cantacuzène. Le *stolnic* qui, pendant près de quatre décennies s'était contenté de sa position de conseiller du trône, briguait maintenant le pouvoir pour son fils Ştefan, en trahissant Constantin Brancovan.

Le dernier chapitre « Le *stolnic* et le jugement du temps » recueille tout d'abord les plus éloquentes marques d'estime que ses contemporains lui ont vouées, de Dimitrie Cantemir à Ed. Cishull, chrysante Nottara, Nicolas Comnène Papadopol le Crétois, etc. L'auteur y présente ensuite ses conclusions, dont nous détachons quelques idées importantes : 1) La place que les Principautés ont occupée dans les projets des archontes constantinopolitains (dont les Cantacuzène) et en général dans tous les projets concernant la lutte de libération des Grecs et des peuples sud-est européens. 2) La vision complexe du *stolnic* qui, conscient de sa descendance byzantine, s'enorgueillissait également de son origine latine. C'est d'ailleurs cette

---

[1] Il est vrai que V. Cândea déclare cette réserve due au fait que le voyage d'études de C. Cantacuzène a été récemment décrit dans un autre ouvrage. V. Corneliu Dima-Drăgan et Livia Bacâru, *Constantin Cantacuzino Stolnicul*, Bucarest, Ed. Albatros, 1970, 335 p.

dernière qu'on peut surprendre davantage dans son œuvre, car s'il n'y fait jamais allusion à ses titres byzantins, il ne cesse de louer, par contre, les origines nobles du peuple roumain, en insistant là-dessus : « nous, les Roumains, de véritables Romains par la foi et la vaillance ». 3) Cet humaniste « travaille, avec les moyens d'une solide culture européenne, au progrès culturel de son pays, s'astreignant à étudier son histoire et en écrivant dans la langue du peuple ». Il est donc représentatif pour cet humanisme populaire caractérisant la culture roumaine, qui s'oppose à l'humanisme des élites occidentales, destiné au cercle étroit de quelques initiés. S'il n'a pas donné de profondes exégèses des textes antiques, cet humanisme roumain a jeté, en échange, dès ses débuts, des clartés utiles au peuple entier. 4) Sur le plan politique, grâce à l'activité diplomatique de C. Cantacuzène, les chancelleries d'Autriche et de Russie s'habituent à compter sur la chancellerie de Bucarest, autant dire que dans la conscience de la diplomatie européenne, les Roumains sont reconnus en tant que personnalité politique.

Avant d'achever notre compte rendu, soulignons aussi, à côté des qualités évidentes de la première partie du livre, l'intérêt de la seconde partie, qu'on ne saurait nommer une Annexe. Sous le titre « Permanences de l'œuvre du *stolnic* », V. Cândea nous présente les fragments les plus significatifs de « L'histoire de la Valachie », en les accompagnant de commentaires et de sous-titres éloquents, tels que : L'origine des Roumains en Dacie ; La formation du peuple roumain et les premiers Etats roumains ; La noblesse des civilisations antiques : Les Grecs et les Romains ; La nécessité de la disparition des Empires, etc.

Et puisque la postface de l'auteur exprime son doute sur l'utilité d'un ouvrage qui ne se propose pas d'être une monographie inédite, mais tâche seulement de redonner vie à des choses connues, pour un large public de lecteurs, saluons la réussite de cette initiative et hâtons-nous d'ajouter que ce livre est en même temps une très bonne synthèse et que, par certains côtés didactiques de la méthode employée, il est tout aussi instructif qu'évocateur.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

ŞERBAN PAPACOSTEA, *Oltenia sub stăpînirea austriacă* (*1718—1739*) [*L'Olténie sous la domination autrichienne* (*1718—1739*)], Bucarest, Ed. Academiei, 1971, 342 p. + ill. (Biblioteca istorică XXIII).

La monographie consacrée par Şerban Papacostea au régime de domination autrichienne en Olténie, entre les années 1718—1739, représente l'aboutissement positif du travail assidu et compétent auquel l'auteur s'est livré au cours des dernières années, visant à épuiser un problème qui — par ses implications — amène un renouveau de l'interprétation de l'histoire économique et sociale des pays roumains au XVIII^{e} siècle et ouvre — en même temps — à l'investigation de larges perspectives, insoupçonnées jusqu'ici, dans le domaine de notre historiographie.

Dépassant le cadre de la stricte signification de l'exercice du pouvoir en Olténie par les dirigeants de l'Empire des Habsbourg, l'auteur a établi une corrélation entre les tendances d'intégration manifestées par une monarchie absolutiste — se servant d'une administration centralisée — et les velléités de réformes, avancées par le régime phanariote, touchant la structure socio-économique de la Moldavie et de la Valachie. Il convient de distinguer un élément essentiellement nouveau qui se dégage du travail accompli par Şerban Papacostea et qui est mis constamment en lumière au long de son ouvrage ; il s'agit de la similitude des solutions

de gouvernement adoptées autant par les Autrichiens que par les Phanariotes, qui — bien que placés sur des positions différentes, mais usant parfois de méthodes rapprochées — visaient à consolider l'autorité centrale de l'Etat au détriment du pouvoir exercé par la classe des boyards.

Se servant d'un ample matériel documentaire, en partie déjà publié, mais pour la plupart inédit, l'auteur a su discerner avec justesse les positions antagoniques sur lesquelles se trouvaient les autorités autrichiennes et les représentants des classes privilégiées d'Olténie, à savoir les boyards et le clergé, après l'incorporation de cette province à l'Empire des Habsbourg par le traité de Passarowitz. Soucieux d'assurer leurs propres intérêts, les boyards avaient espéré voir s'établir en Olténie un régime de large autonomie, à la suite de l'abolition de la domination ottomane, régime qui puisse consolider la structure sociale traditionnelle de la société de type agraire-seigneurial, fondée sur l'exploitation de la grande majorité de la population. D'autre part, les autorités autrichiennes entendaient exercer leur entier pouvoir sur cette province, selon une conception de gouvernement qui laissait entrevoir les germes d'un absolutisme éclairé. Le désaccord entre les visées d'intégration manifestées par le régime d'occupation autrichien et les aspirations des boyards autochtones qui s'efforçaient de s'y soustraire s'est manifesté dès le début avec acuité, en grévant — par les incidences soulevées — l'ensemble des mesures entreprises par les dirigeants de Vienne à l'égard de la province d'Olténie. Pendant vingt ans, les représentants du pouvoir souverain et ceux des classes dominantes locales se sont affrontés constamment, réduisant ainsi, en une grande mesure, les effets de l'application d'un vaste programme de réformes initié autant sur le plan démographique et fiscal, que sur celui administratif et judiciaire.

Comme le remarque avec justesse l'auteur, il ne fallait point voir dans cet antagonisme — qui se manifestait, si l'on peut dire, « à un niveau supérieur » — une intention des gouvernants de Vienne de déloger la classe des boyards de la situation prédominante qu'elle occupait dans le pays. Les autorités autrichiennes n'allaient guère au-delà de leur intention d'enregimenter les boyards roumains dans le cadre institutionnel de la monarchie absolutiste tout comme elles avaient procédé à l'égard de la noblesse magyare de Hongrie et de Transylvanie, en précisant son statut et en légiférant ses privilèges, aussi bien que ses obligations.

Un problème central sur lequel s'est constamment concentré l'attention de l'auteur, réside à définir la position de la classe paysanne dans le cadre du régime de domination autrichienne en Olténie, alors que sous le poids excessif d'une écrasante fiscalité de l'Etat et d'une impitoyable exploitation de la part des classes possédantes autochtones il ne lui restait, le plus souvent, d'autre solution que l'exode. Cette instabilité démographique de la population avec ses doubles conséquences — l'évasion fiscale à l'égard des occupants, et le manque de la main-d'œuvre pour les propriétaires fonciers — avait ainsi amené les autorités autrichiennes, aussi bien que les boyards de la province, à prendre des mesures conformes aux exigences de leurs propres intérêts, et de ce fait, diamétralement opposées ; de la sorte, d'une part envisageait-on des réformes modérées, dans le cadre d'un régime précis d'obligations pouvant assurer la stabilisation de la masse rurale dans des villages systématisés le long des artères importantes de communication, et d'autre part, des velléités de la classe des boyards à attacher les paysans à leurs domaines, par le servage.

Une analyse attentive de la structure socio-économique de l'Olténie au cours des deux décennies d'occupation autrichienne amène Şerban Papacostea à la juste conclusion que l'immense majorité de la population gagnait son existence notamment par la culture des céréales et l'élevage du bétail, qui représentaient les principales sources de ses revenus, réalisés par l'exportation. La plus grande partie des habitants se trouvaient dans une situation de dépendance totale face à la classe privilégiée des boyards, leur activité ne dépassant guère le cadre fermé du domaine féodal, cette unité économique spécifique de la société traditionnelle agraire-seigneuriale. Dans sa triple hypostase de propriétaire de vastes domaines exploités

à l'aide d'une main d'œuvre servile, bénéficiaire de privilèges et détenant le monopole des hautes fonctions dans l'administration d'Etat, la classe des boyards exerçait sa domination sur l'entière activité de la province. En ce qui concerne la situation de la classe paysanne, dont l'auteur fait un exposé ample et convaincant, elle apparaît divisée en serfs et alleutiers, des suites des différences de régime, et soumise aux pressions exercées par les boyards qui ne songent qu'à l'asservir.

Notons également que l'examen pénétrant, auquel se livre Ş. Papacostea, de la structure du système fiscal en Olténie sous la domination autrichienne, rapportée à l'ensemble des conditions qui avaient déterminé l'ossature et les principes essentiels de la réglementation de la fiscalité dans les pays roumains, l'a amené à une conclusion généralisatrice qui explique les raisons de la lenteur manifestée dans le développement de l'économie et de la société roumaine au temps de la domination ottomane. C'est dans le même esprit de recherche judicieuse que l'auteur analyse avec beaucoup de compétence le caractère des réformes administratives et judiciaires initiées par les autorités autrichiennes en Olténie, les rapports avec l'Eglise et le clergé orthodoxe, ainsi que les réactions provoquées par le prosélytisme auquel s'adonnaient les missionnaires catholiques ; il découvre en même temps un processus surprenant, d'ordre linguistique, mais néanmoins d'un intérêt incontestable, qui consiste dans l'infusion dans le contenu lexical de la langue roumaine de néologismes employés par les organes administratifs de la province.

Une des plus importantes conclusions à tirer de la monographie de Şerban Papacostea nous semble se rapporter à l'influence exercée par la domination autrichienne en Olténie, sur l'activité des princes phanariotes en matière de réformes après que cette province ait été reintégrée à la Valachie. Faisant montre d'une remarquable force de démonstration et de logique et sans altérer la genèse des réformes et particulièrement de celles initiées par Constantin Mavrocordato suivant l'exemple offert précédemment par les Autrichiens pendant leur présence en Olténie, l'auteur expose d'une manière pleinement convaincante la réceptivité des princes phanariotes aux innovations introduites par les dirigeants de Vienne dans cette province, dans les domaines social, politique, fiscal et administratif, parce qu'elles ne s'écartaient guère de la formule de gouvernement qu'eux-mêmes avaient adoptée depuis l'instauration de leur propre régime dans les deux principautés danubiennes. L'identité de leurs buts politiques, c'est-à-dire la consolidation du pouvoir centralisateur de l'Etat, ainsi que les réalités de structure sur lesquelles portaient leurs actions, expliquent — comme le fait clairement ressortir Şerban Papacostea — l'analogie entre les solutions de gouvernement envisagées ou appliquées en fait, par les Autrichiens — et celles apportées par les princes phanariotes.

Nous estimons, à ce propos, qu'il eut été nécessaire que l'analyse du problème des réformes appliquées par le régime phanariote soit menée dans le cadre plus ample de l'histoire de l'Europe centrale et orientale. Des analogies, parallélismes et similitudes apparaissent non seulement dans le courant de réformes dans le sens de « l'esprit des Lumières » qui inspirait, par exemple, certains cercles dirigeants de Pologne[1], mais aussi dans les transformations enregistrées par la Russie contemporaine, où — entre les années 1730—1760, précédant les lumières « de parade » affichées par Catherine II — des aristocrates animés d'un généreux souffle idéaliste, tels Artiom Petrovitch Volinski ou Piotr Ivanovitch Chouvalov, s'efforçaient — dans les limites de leur appartenance à la classe nobiliaire — d'appliquer un système de réformes modé-

---

[1] Voir, spécialement, les contributions de Bogusław Leśnodorski, *Le siècle des Lumières en Pologne* dans « Acta Poloniae Historica », IV (1961), p. 147—174 ; *Institutions polonaises au siècle des Lumières*, Varsovie, 1962, 41 p. ; *Le nouvel Etat polonais du XVIII^e siècle : lumières et traditions*, dans le volume *Utopie et institutions au XVIII^e siècle. Le pragmatisme des Lumières* (éd. Pierre Francastel), Paris, 1963, p. 147—165, etc.

rées dans la structure de l'Empire tsariste dans les domaines social, économique, politique, administratif et ecclésiastique [2].

Ceci dit, nous n'hésiterons point à souligner une fois de plus la valeur de la monographie de Şerban Papacostea, caractérisée par un judicieux discernement dans l'utilisation des sources, joint à une analyse compétente des phénomènes historiques et à des conclusions généralisatrices de la plus haute importance pour notre histoire nationale, aussi bien que pour celle de l'espace central européen.

Paul Cernovodeanu

La législation agraire de Valachie (1775—1782). Le projet de code agraire de M. Fotino — Lois pour les cultivateurs — Établissements agraires antérieurs à 1780, Edition critique... par Valentin Al. Georgesco et Emanuela Popesco. Bucarest, Ed. Academiei, 1970, 236 pages (*Académie des Sciences sociales et politiques de la République Socialiste de Roumanie. Institut d'études sud-est européennes. Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit, VIII.*)

Sous un double titre (français et roumain), il s'agit d'un ouvrage de première importance pour les historiens et les juristes qui s'intéressent à la question des terres en Valachie, à la fin du XVIII^{e} siècle, et au droit post-byzantin. Cet ouvrage comprend des textes inédits, composés directement les uns en grec (et accompagnés d'une traduction roumaine due au second des éditeurs, qui a assuré aussi la transcription soignée des textes et l'établissement de l'apparat critique), les autres en roumain, l'ensemble représentant la législation agraire mise en forme sous le règne du prince Alexandre Ypsilanti (1774—1782), esprit ouvert à la culture européenne et qui entreprit des réformes législatives dès son accession au trône.

En 1959, Pan. J. Zepos avait déjà publié, à Athènes, un recueil de prescriptions de droit civil, pénal et ecclésiastique, rédigé dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle par Michel Photeinopoulos, un Grec originaire de Chio, qui fut chargé de fonctions à la Cour de Valachie, après avoir enseigné à l'Académie patriarcale de Constantinople. Sous sa forme de « Manuel juridique » (*Nomikon Procheiron*), ce texte a le double intérêt d'être l'œuvre d'un Phanariote et d'exposer le droit en usage dans les pays balkaniques, sous la domination ottomane. Mais l'édition Zepos, fondée sur un seul manuscrit postérieur à 1833, alors qu'il en existe plusieurs, contemporains de l'auteur du *Manuel*, prête de ce fait à certaines critiques, que compense cependant une intéressante introduction. Aux questions en suspens, notamment dans quelle mesure les recueils juridiques, élaborés sous la domination ottomane, reflètent-ils un droit effectivement appliqué et dans quelle mesure aussi le droit byzantin, qu'ils ont la prétention d'exprimer, se maintient-il dans cette législation ou, au contraire, s'en éloigne-t-il, la présente publication apporte plus que des éléments de réponse.

Précisons d'abord que le terme « législation agraire », pris dans son sens le plus large, recouvre ici des textes divers, depuis un « projet de code agraire d'origine byzantine » jusqu'à un « établissement princier réélaboré en vue de son insertion dans un code général non confirmé, en passant par une codification officiellement confirmée, qui s'appuyait sur l'adaptation en roumain du *Nomos georgikos* (p. 51). A la politique de réformes législatives et de codification du droit, entreprise par le prince Ypsilanti, est lié le nom de Michel Fotino [ou Photeinos] (qui n'est autre que le Photeinopoulos déjà mentionné), auteur, en 1765, d'un *Manuel* de droit byzantin simplifié, qui ne fut pas mis en pratique, mais qui lui servit,

[2] Voir, en particulier, le recueil d'études *Проблемы русского просвещения в литературе XVIII в.*, Moscou—Leningrad, 1961, ainsi que M. M. Štrangé, *Демократическая интеллигенция Россий в XVIII в.*, Moscou, 1965.

l'année suivante, à l'établissement d'une version refondue : cette version connut trois éditions différentes, que le *Paris. Suppl. gr.* 1323 permet de distinguer (ce manuscrit, de l'avis de Valentin Georgescu, aurait été l'exemplaire de travail de Michel Fotino, sans toutefois être de sa main), et dont l'éditeur roumain analyse avec soin la composition, en soulignant les modifications apportées à ces textes successifs.

La dernière édition du Manuel de 1766 fut tenue à jour et pourvue d'additions jusqu'au moment où Michel Fotino entreprit la rédaction d'un troisième *Manuel*, en 1777, au début du règne d'Alexandre Ypsilanti. Celui-ci, au cours des deux années précédentes, avait amorcé un vaste programme de réformes, appliquant le droit byzantin aux procès criminels, le droit byzantin et la coutume du pays (corrigée, après examen par le prince, avant d'être confirmée) et ce dans le sens d'une codification générale du droit. Annoncé en 1775 sous le nom de Νομικὴ ἀνθολογία, le projet de codification doit être identifié, pense l'éditeur, avec le *Manuel* de Fotino, dont la préface est datée du 11 novembre 1777 et dont le livre IV est en réalité un coutumier intercalé arbitrairement parmi des textes byzantins. Le prince, pour des raisons qui échappent encore aux exégètes réduits aux conjectures (V. Georgescu parle du « caractère trop byzantiniste de l'œuvre », qui fut exploité par les opposants au régime), ne sanctionna pas ce projet ; en définitive, l'entreprise de Fotino se solda par un échec. Mais si le *Manuel* de 1777 ne devint pas le code officiel du pays, les matériaux qu'il rassemblait constituèrent une mine de documents, utilisés dans la suite des réformes législatives, et composèrent de ce fait le noyau d'un nouveau code, daté de 1780, œuvre sans doute d'I. Văcărescu.

Dans une introduction bilingue (en roumain, p. 7—50, et en français, p. 51—97), le professeur Georgescu expose avec science et clarté — ce qui est indispensable dans un tel enchevêtrement — la formation compliquée des textes qu'il publie ; il passe successivement en revue le « Contenu de l'édition », l'« Histoire externe » et l'« Analyse des structures internes des textes édités », la « Description des manuscrits », pour terminer par la « Technique de l'édition ». Suit la publication proprement dite : 1. le *Projet de code agraire*, correspondant au livre III du *Manuel* de 1777, texte grec (p. 99—123) et traduction en roumain moderne (p. 125—146) ; 2. le *Code rural du règne d'Alexandre Ypsilanti*, en roumain (p. 147—165) ; 3. Trois *établissements agraires* du même règne (p. 167—183), en grec et en roumain. De précieux appendices (p. 185—208), une abondante bibliographie précédée de la liste des sigles employés (p. 209—223), un index des auteurs et des matières (p. 225—232), un glossaire franco-roumain de l'index des matières (p. 233—234) et une table des figures (p. 235—236) complètent cette publication soignée, qui éclaire singulièrement l'histoire du droit dans les pays balkaniques, lorsque ces pays étaient encore soumis à la puissance ottomane.

Marie-Louise Concasty
(Paris)

MODERN GREEK HANDICRAFT, Banque Nationale de Grèce, Athènes, 1969, 332 p., 251 pl., dont 63 en couleurs

Vu la richesse et la remarquable qualité des illustrations, nous avons à faire, à premier abord, à un très beau album qui, si l'on se contente de le simplement parcourir du regard, vous offre le plaisir direct de la contemplation de différents objets d'ordre utilitaire et surtout

* Nous sommes redevables à M. et Mme Ch. Dimaras d'Athènes, du privilège, rare parmi les étrangers, d'avoir ce livre. Nous leurs exprimons ici, une fois de plus, nos plus vifs remerciements.

décoratif doués de qualités permettant de les ranger parmi des chefs d'œuvres du genre. Soulignons aussi l'excellence du *choix* des illustrations permettant des études comparatives — qui sont encore à faire — avec l'artisanat des pays de l'Est et du Sud-Est de l'Europe. A leur tour, les textes, introduction et chapitres d'analyse, sont de vraies micromonographies concernant les problèmes que posent les différentes catégories d'objets étudiées. Ainsi, *Greek Handicraft* devient un des rares livres qui réussissent un parfait équilibre entre « visuel » et théorique, synthèse qui n'est pas la moindre de ses qualités.

L'*Introduction* (p. 13—28), due à S. A. Papadopoulos, riche autant en constatations qu'en suggestions, soulève et discute aspects et problèmes (d'ordre historique, social, économique, technique, artistique et même esthétique) que posent le domaine de l'artisanat auquel les chercheurs contemporains hésitent encore à assigner une place qui lui soit propre dans l'ensemble des arts plastiques. L'auteur pose d'ailleurs lui aussi ce problème et en termes qui suggèrent la nécessité d'entreprendre — justement pour définir le domaine propre à l'artisanat — une recherche d'ordre théorique et qui intéresserait en premier lieu l'histoire de la culture. En commençant avec des informations d'ordre historique, pour étudier après les nombreux aspects propres à ce genre d'art en Grèce et souligner ceux qui permettent encore des confusions, pour mettre enfin en lumière l'actualité d'une recherche laquelle « ... have the common purpose of promoting modern Greek handicraft and its multiple national significance and of underlining the urgency for further systematic researches » (p. 27), l'auteur de l'*Introduction*, aidé et confirmé par les excellentes textes qui suivent, justifie largement l'affirmation que « ... the contribution of this volume is important, because it provides the first outline of a synthetic presentation and it achieves this at a level corresponding to the progress in related studies » (p. 27).

Les chapitres consacrés à : *Stone sculpture* (P. Zora), *Woodcarving* (K. Makris), avec les sous-groupes : religious, lay, pastoral, nautical woodcarving ; *Pottery* (V. Kyraizopoulos), *Embroidery* (P. Zora and A. Hadjinikolaou), avec les sous-groupes de broderie profane et religieuse ; *Metalwork* (K. Makris), *Silverwork* (P. Zora), *Carpet-making* (H. Kakhranamos), descriptifs, analytiques, comprenant, à partir des données techniques (parfois très minutieuses) jusqu'aux considérations d'ordre purement artistique, permettent d'obtenir, d'un côté, des connaissances de détail sur le très remarquable artisanat grec et, de l'autre, quelques-unes des données essentielles nécessaires à une étude de ces genres d'art dans l'est Eet surtout le Sud-Est de l'Europe, qui prouve, souvent d'une manière plus évidente que d'autres manifestations d'ordre culturel, le degré d'unité qui s'est maintenu à travers les siècles dans l'art de cette partie de l'Europe.

Il est certain que chacun de ces riches chapitres mériterait sa propre analyse. Leur potentiel de suggestions est tout aussi riche que l'information de détail qu'ils offrent. A chaque pas le spécialiste se heurte à des constatations — preuve décisive de l'ample portée du contenu — intéressant en premier lieu des problèmes d'art comparatif, entraînant des questions de similitude et de différence entre l'artisanat grec, bulgare, serbe, albanais, roumain (souvent aussi celui des pays de l'Europe centrale et de l'Est, même si de manière moins spectaculaire). Selon les genres, les similitudes s'accentuent par rapport aux différences et vice-versa. Néanmoins, du fait que, au-delà des différences, l'on retrouve toujours, de manière plus évidente ou plus discrète, les mêmes motifs décoratifs, les mêmes traits de style, les mêmes rapports chromatiques, etc., prouvent non seulement un très long voisinage, mais des interférences significatives dues à une destinée historique similaire, mais aussi à une sorte de Wahlverwandschaft propre à cette zone de croisement de routes entre l'Orient et l'Occident. Ce synchrétisme, dont le résultat est d'une évidente et originale réussite artistique, entre éléments musulmans (parfois très purs) et baroques, entre une iconographie de tradition byzantine et un décor propre au Proche-Orient, est commun à tous les genres d'art décoratif des Balkans. Il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve les mêmes motifs décoratifs dans la céramique grecque contemporaine

et les bandes décoratives peintes dans le monastère de Sucevița en Moldavie (fin du XVI^{e} siècle), que certains tapis grecs rappellent ceux du Pirot ou d'Olténie, que la décoration du coffre en bois (n^{o} 30) rappelle de très près celle des dalles funéraires moldaves du XVIII^{e} siècle, que la sculpture qui décore les portes de l'iconostase de Kozani paraît être directement inspirée des brocards (orientaux et occidentaux) qu'on utilisait pour la confection des vêtements liturgiques et princiers, etc. On pourrait enrichir la liste des similitudes et souligner de la sorte la parenté incontestable — sans amoindrir en rien l'originalité et la beauté très caractéristique des œuvres grecques — entre l'artisanat des pays de l'Europe orientale. On pourrait également s'arrêter sur quelques affirmations difficilement soutenables (comme par exemple que « ... no other European nation has such an old, rich and unbroken ceramic tradition » — p. 115), sur quelques erreurs (comme celle concernant la broderie médiévale roumaine dont l'interprétation est un peu trop simplifiée). Mais tout ceci ne diminue en rien la valeur et l'importance scientifique de ce beau livre. Conçu pour faire connaître les pièces les plus représentatives de l'artisanat grec, sa portée est plus large, son intérêt plus complexe. Si l'on tient compte de l'ample bibliographie grecque et étrangère, du glossaire, de l'excellente carte de la répartition des centres et des collections de l'artisanat grec, des amples notes complétant les textes et du très intéressant chapitre final, dû à S. A. Papadopoulos, Collections of Greek handicraft (p. 297—308), ce livre devient un modèle a suivre pour toute étude concernant l'art décoratif

Maria-Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H.M.) ; ANDREI PIPPIDI (A.P.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.) ; ARIADNA CAMARIANO-CIORAN (A.Cr.) ; C. IORDAN-SIMA (C.I.-S.) ; ALEXANDRU DUŢU (A.D.) ; JOHANNES IRMSCHER — RDA (Irm.) ; N. SARAMANDU (N.S.).

MARTIN CAMAJ, *La parlata albanese di Greci in provincia d'Avellino*, Olschki, Firenze, 1971, 120 p. « Studi Albanesi » publicati dall'Istituto di studi albanesi dell'Università di Roma, (Studi e Testi, 4)

Le village de Greci de la province d'Avellino à l'est de Naples a environ 2 200 habitants d'origine albanaise lesquels appellent leur village Katundi, nom également conservé dans la langue roumaine (*cătun*). Ils font partie des colons albanais partis du Peloponnèse après l'année 1522 ; en 1693, ils ont abandonné la confession orthodoxe en passant au catholicisme. L'auteur du présent ouvrage décrit minutieusement le dialecte parlé par ces Albanais jusqu'à nos jours, en insistant spécialement sur la phonologie et la morphologie ; il ajoute quelques textes qui nous permettent de nous faire une idée de la syntaxe. L'ouvrage s'achève par un glossaire avec la traduction des termes en italien.

L'intérêt de l'étude des dialectes albanais d'Italie consiste principalement dans le fait qu'ils ont conservé certains caractères archaïques, ce qui aide à une meilleure connaissance de la langue albanaise dans son ensemble. Pour une mise en valeur plus complète de ces éléments archaïques, les chercheurs tâchent d'habitude de dépasser les limites de la description synchronique et font appel aux données linguistiques diachroniques, en combinant la description du stade actuel avec des informations historiques. Dans l'ouvrage dont nous nous occupons, l'auteur s'est borné à la description synchronique du dialecte dans son état actuel, mais il y a présenté un grand nombre de faits linguistiques, dont pourront tirer profit les historiens de la langue albanaise.

H.M.

Die römischen Steindenkmaler von Savaria von Lajos Balla, Terézia P. Buocz, Zoltán Kádar, András Mócsy und Tihamér Szentléleky herausgegeben von András Mócsy und Tihamér Szentléleky. Mit 191 Bildern und 3 Karten. Akadémiai Kiadó, Budapest, 1971, 144 pp.

La ville romaine de Savaria (Szombathely), située sur la grande artère Aquileia Emona (Ljubljana), Poetovio (Ptuj), Scarbantia (Sopron)-Carnuntum (Petronell), au centre d'une plaine fertile et bénéficiant d'un climat favorable, a connu une vie florissante durant les trois

premiers siècles de notre ère, ainsi que le témoigne la grande quantité de monuments d'art et les 156 inscriptions latines. Le présent ouvrage s'occupe de la description, l'interprétation et la mise en valeur de tous ces vestiges, constituant une excellente monographie, d'un intérêt incontestable pour l'étude de la romanisation de la province Pannonia Superior. Des données d'ordre topographique, d'histoire sociale et religieuse, d'art sculptural et décoratif viennent compléter d'une manière heureuse la description des monuments. Les inscriptions aussi y font l'objet d'un examen minutieux ; leur publication est accompagnée de riches commentaires. Enfin, leur présentation graphique est digne de tout éloge.

Pour conclure, disons qu'il s'agit d'une excellente monographie, fruit de la collaboration de plusieurs chercheurs connaissant parfaitement le terrain, et de quelques spécialistes de Budapest, passés maîtres dans la méthode comparative. Rédigé dans une langue de large diffusion, le présent ouvrage est destiné à devenir un instrument indispensable pour la connaissance de la Pannonie romaine. D'autre part, la richesse et le haut niveau artistique de ses planches apporteront une contribution importante à une meilleure connaissance des autres villes romaines du Sud-Est européen, d'autant plus qu'une partie des monuments et des inscriptions qui y figurent sont publiés pour la première fois.

H.M.

J. E. KARAYANNOPOULOS, Πηγαὶ τῆς Βυζαντινῆς ἱστορίας .Centre d'études byzantines, Thessalonique, 1970, 495 p. (Βυζαντινὰ Κειμένα καὶ Μελέται, 2).

Il manquait jusqu'à présent une bibliographie générale et complète des sources de l'histoire byzantine. On sait, en effet, que l'ouvrage de Gy. Moravcsik s'occupe seulement des sources concernant les populations d'origine turque, que l'œuvre — devenue classique — de K. Krumbacher est vieille de plus de 70 ans et que la bibliographie publiée dans « Byzantinische Zeitschrift » et dans « Byzantinoslavica » est par trop dispersée, réclamant trop de temps au chercheur désireux de la parcourir entièrement. C'est pourquoi nous saluons l'initiative du prof. J. E. Karayannopoulos de rédiger et publier une bibliographie de l'historiographie byzantine. Dans son ouvrage, il mentionne d'abord les écrits d'un caractère général et ceux portant sur la langue et le style des sources byzantines, passant ensuite aux différentes catégories de sources rangées en premier lieu d'après leur contenu et en deuxième lieu par ordre chronologique. Enfin, l'ouvrage s'achève sur plusieurs index : un index thématique, un autre des auteurs et des œuvres, un troisième indiquant les centres où se trouvent les manuscrits et les collections les plus importantes, qui le complètent de façon fort utile. La mention de chaque source s'accompagne d'une brève caractérisation ou d'une appréciation générale, ainsi que de quelques indications relatives au stade actuel des recherches à son sujet, avec la mention des comptes rendus et des jugements de valeur la concernant. Ceci permet au lecteur de voir ce qui a été déjà réalisé dans ce domaine et d'estimer ce qui reste encore à faire.

Il va de soi qu'un pareil ouvrage demande une mise au point périodique, susceptible de le compléter avec les dernières données. De cette façon l'ouvrage du professeur Karayannopoulos deviendra un instrument indispensable au travail des byzantinistes du monde entier.

H.M.

BOHUMILA ZASTĚROVA, *Les Avares et les Slaves dans la Tactique de Maurice*. Prague, 1971, 84 p. (Razpravy Československé Akademie Ved. Řada Společenskych Věd, ročnik 8, sešit 3)

Une tendance archaïsante ou de schématisation se dessine nettement chez les historiographes byzantins : « Ils réduisent à un dénominateur commun de grands groupes de tribus (déterminés sans doute par le même climat), leur attribuant les mêmes qualités physiques et spirituelles et la même façon de vivre. Par là cependant, ils effacent les particularités spécifiques qui pourraient distinguer ces vastes ensembles » (p. 9). Partant de celte constatation, l'auteur entreprend une ample enquête dans le domaine de l'historiographie byzantine, s'appuyant sur l'ethnographie et l'archéologie afin de dépister et mettre en valeur les informations authentiques comprises dans l'œuvre de Maurice (premier quart du VII^e^ siècle) au sujet des Avares et des Slaves. Appliquant la méthode comparative et confrontant les informations de Maurice avec celles fournies par d'autres sources historiques et corroborées par les données ethnographiques et archéologiques, l'auteur aboutit à la conclusion que cette œuvre « constitue une source précieuse d'informations sur le milieu des Slaves du Bas-Danube à l'époque de leurs invasions dans les Balkans » (p. 80).

Il serait nécessaire de soumettre à un tel examen critique et comparatif toutes les œuvres de l'historiographie byzantine, car quelques-uns de leurs auteurs n'étaient pas très au courant des données concernant les populations non grecques et vivant soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de l'Empire, et se limitaient à de simples généralisations ou schématisations empruntées à la littérature grecque antique ou à leurs proches prédécesseurs.

L'ouvrage de B. Zastĕrova appartient à la série de recherches entreprises par des savants de la taille d'un L. Niederle, E. Norden, Gy. Moravcsik, R. Trüdinger, A. Graf, A. Kollautz et d'autres encore destinées à valoriser d'une façon critique les diverses sources et de marquer un progrès dans le domaine de l'ethnographie historique byzantine et universelle aussi.

H.M.

OTTO KRESTEN, *Das Patriarchat von Konstantinopel im ausgehenden 16. Jahrhundert. Der Bericht des Leontios Eustratios im Cod. Tub. MB 10: Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar*, Wien, 1970, 92, pages, 2 planches.

Otto Kresten, dont nous venons de lire un article dans la *Rivista di studi bizantini e neoellenici* (6—7, 1969—1970, p. 93—125), n'a pas abandonné ce domaine si attachant qu'est l'histoire des relations religieuses entre l'occident et le Sud-Est de l'Europe à l'époque comprise entre Lépante et la guerre de Trente Ans. Cette fois, c'est un petit livre qu'il dédie à son maître, le professeur H. Gerstinger, l'éditeur érudit des lettres de l'humaniste hongrois Sambucus.

Dans les deux cas, il s'agit du même personnage, le moine chypriote Leontios Eustratios Philoponos, connu aussi bien par Martin Crusius que par Maxime Margounios. L'auteur a fait de profitables recherches dans les fonds de manuscrits grecs de Vienne d'abord, ensuite de la Bibliothèque Universitaire de Tubingue. La ville de Crusius — relais obligatoire pour

tant de voyageurs grecs du XVI[e] siècle, archontes, vrais ou faux, égarés sur les routes de l'exil, marchands, moines errants, agents disponibles pour toutes les diplomaties, si nombreux que l'on pourrait parler d'une « Byzance après Byzance » *itinérante* — garde encore des recoins d'archives inexplorés. Le document que Kresten a eu la chance d'y découvrir le prouve. Son importance, justifiant pleinement l'édition très soignée qu'il en donne, est de beaucoup supérieure à la lettre de recommandation du patriarche Gabriel d'Okhride, publiée récemment par Otto Kresten[1].

Sous le titre, qui pourrait méprendre, *Das Patriarchat von Konstantinopel im ausgehenden 16. Jahrhundert*, on reproduit un long rapport rédigé à la demande de Crusius lui-même sur les dernières vicissitudes du patriarcat œcuménique. Au retour de Venise, Leontios Eustratios s'arrêta à Tubingue du 17 au 24 mars 1590. Durant ce séjour, il a raconté par écrit à son hôte les successives intronisations et dépositions de Pacôme II, Théolepte II et Jérémie II, ce dernier étant le patron du moine chypriote. Ces changements qui risquaient fort de compromettre les tentatives de rapprochement entre protestants et orthodoxes inquiétaient les docteurs allemands de la Réforme. Par exemple, David Chytraeus, professeur à l'Université de Rostock, demandait, le 18 septembre 1584, des renseignements au sujet de son ami, le patriarche Jérémie II, remplacé dès le 22 février par Pacôme II : « Hieremiae Byzantini vicem ex animo doleo. Te oro, ut causam seu πρόφασιν tantae tyrannidis adversus ipsum institutae exploratam mecum communices »[2]. Le récit de Leontios Eustratios prend fin en 1589, avec le voyage de Jérémie en Russie et, à mi-chemin entre Moscou et Constantinople, sa rencontre en Moldavie avec son prédécesseur, l'ex-patriarche Théolepte qui, pendant ce temps, avait visité la Géorgie en quête de subsides. Tandis que le premier reprenait sa route vers Constantinople, le second allait encore s'attarder en « Bogdanie », à l'invitation du prince Pierre le Boiteux.

L'exactitude du texte est surabondamment ratifiée par le commentaire historique qui l'accompagne. Nombreuses, précises et bien informées les notes d'Otto Kresten permettent d'apprécier à sa juste valeur la pièce qu'il apporte au dossier de la Grande Eglise au XVI[e] siècle.

A.P.

NICOLAE VĂTĂMANU, *Portretul şi diploma doctorului Anton Fotino* (Le portrait et le diplôme du docteur Anton Fotino), « Revista Muzeelor », VII, n° 6, 1970, p. 536—538.

En publiant le diplôme que le médecin Anton Fotino reçut à Padoue en 1792 et son portrait, signé par Niccolo Livaditti, le D[r] Vătămanu sort de l'oubli un personnage modeste, que l'histoire de la médecine avait à peine mentionné. Pourtant, ce neveu présumé d'Antonie Fotino, membre du conseil princier en 1777, a été médecin en chef sous le second règne d'Alexandru Moruzi en Moldavie et a rendu des services pendant l'épidémie de peste de 1828—1829.

C.P.-D.

---

[1] Il s'agit de l'étude citée ci-dessus *Ein Empfehlungsschreiben des Erzbischofs Gabriel von Achrida fur Leontios Eustratios Philoponos an Martin Crusius (Vind. Suppl. Gr. 142).*

[2] J. Glucklich, *Václava Budovce z Budova Korrespondence z let 1579—1619*, Prague, 1908.

NADIA DANOVA, *Разривът между гръцките възрожденици и Цариградската патриаршия* (La rupture entre les militants de la Renaissance nationale grecque et le Patriarcat de Constantinople), Sofia, 1970 (Известия на българското историческо дружество, XXVII), 1969, p. 35—64

En continuant ses travaux sur les rapports des Grecs avec la Patriarchie de Constantinople dans la première moitié du XIX[e] siècle, N. Danova étudie dans cet article l'attitude des représentants éminents de la Renaissance nationale grecque — Adamantios Koraıs et ses disciples (T. Farmakidis, K. Koumas, T. Assopios, M. Apostolidis, T. Kaïris) — envers la politique du haut clergé orthodoxe. Ces derniers préconisaient la création d'un grand Empire chrétien, multinational, dans lequel le peuple grec devait jouer le rôle principal, tandis que l'idéal de l'aile progressiste de la bourgeoisie grecque était de créer un Etat national moderne grec. Aux principes monarchiques défendus par l'Eglise, s'opposaient les principes démocratiques et républicains des militants de la Renaissance nationale grecque, d'où une rupture définitive entre le haut clergé et les insurgés de 1821 et la création d'une Eglise autonome grecque, en 1833, dans l'Etat grec nouvellement créé.

Soulignons la nouveauté des idées qui, on le voit, attaquent un terrain moins connu, ainsi que la richesse de la documentation, grecque surtout, qui nous offre le contenu des principaux textes de Koraïs et de ses élèves, dans l'interprétation originale de l'auteur.

C.P.-D.

PANAGHIOTIS PISTAS, Τὰ τραγούδια τοῦ ,,'Εγκολπίου'' τοῦ Ρήγα, (Les chansons de Rigas dans l'*Engolpion*), 22 (1969), fasc. 1, p. 183—206

L'ouvrage, aujourd'hui perdu, de Rigas Velestinlis, intitulé *Engolpion*, contenait deux chansons. Compte tenu des résultats de l'enquête effectuée à son sujet, ces chansons étaient l'une l'imitation de la fameuse *Carmagnole* française, et l'autre, d'une chanson allemande également très connue : *Freut euch des Lebens*. Les historiographes grecs se sont beaucoup démenés à propos de ces chansons. En effet, ils ont tâché de découvrir parmi les différentes chansons grecques d'inspiration patriotique deux chansons dont le texte offrirait quelques similitudes avec les modèles français et allemand susmentionnés. Or toutes les recherches entreprises en ce sens se sont avérées inutiles. Ce fut Léandros Vranoussis qui, en fin de compte, trouva la bonne piste : renonçant à chercher des textes similaires, il commença à étudier les mélodies des diverses chansons connues et c'est ainsi qu'il arriva, il y a quelques années, à prouver que l'*Hymne patriotique* "Ολα τὰ ἔθνη πολεμοῦν de Rigas Velestinlis se chantait sur la mélodie de la *Carmagnole*.

Il ne restait donc plus qu'à découvrir l'autre chanson et ceci constitua l'objet des recherches poursuivies par un autre chercheur grec, Panaghiotis Pistas. Ses recherches, menées suivant l'exemple de Vranoussis, ont elles aussi abouti à une découverte intéressante, à savoir que la chanson patriotique grecque Τί καρτερεῖτε, φίλοι καὶ ἀδελφοί, καὶ δὲν κινεῖσθε μὲ γλῶσσα μὲ σπαθί, attribuée jusqu'à présent au professeur bucarestois Stefanos Canelos, était en réalité beaucoup plus ancienne. Il s'agit justement de la deuxième chanson de l'*Engolpion* de Rigas, c'est-à-dire de celle qui se chantait sur la mélodie allemande de *Freut euch des Lebens*.

C'est ainsi qu'après plus d'un siècle de recherches persévérantes on a pu élucider enfin le problème posé par ces chansons du patriote grec . S'il s'agissait bien d'une imitation, celle-ci ne résidait pas dans le texte des chansons, mais dans la mélodie sur laquelle elles étaient chantées.

A.Cr.

BASILE G. SPIRIDONAKIS, *Mémoires et documents du ministère des Affaires étrangères de France sur la Russie*, Faculté des Arts, Université de Sherbrooke, 148 p. (2e éd.)

Un excellent instrument de travail, voilà ce que nous offre le professeur B. G. Spiri donakis dans son récent ouvrage. L'inventaire des manuscrits qui appartiennent aux archives du Quai d'Orsay dans la série « Mémoires et documents. Fonds divers (Russie) » est très utile pour les chercheurs du Sud-Est européen ; il contient des matériaux, pour la plupart inédits, dus aux représentants de la France à St.-Pétersbourg.

Dans la série des 47 tomes embrassant une large période (1708 ? — 1886), il y a de nombreux mémoires et documents ayant trait plus ou moins directement à la situation des Etats ou territoires de la péninsule balkanique. L'investigation de ces matériaux pourrait élucider plusieurs problèmes concernant la politique de la Russie dans le Sud-Est européen, les différents moments de l'évolution du problème oriental, surtout au XIXe siècle, lorsque celui-ci s'imposa à l'attention de la politique européenne.

Un calcul sommaire relève l'existence de documents qui envisagent l'histoire de la Moldavie (6), de la Valachie (5), de Constantinople (8) et de la Turquie (16), de la Grèce (9), de la Bulgarie (4), de la Serbie (1), de la Bosnie (2), de l'Herzégovine (1), de la Croatie (1), du problème danubien (5), du problème oriental (11), etc.

Quoique sommaires, les explications entre parenthèses ainsi que les notes sont particulièrement précieuses pour l'orientation de celui qui s'attachera à l'étude de ces matériaux.

C.I.-S.

Comparative literature: Matter and Method. Edited with Introductions by A. Owen Aldridge, University of Illinois Press, 1969, 334 p.

Ce livre, publié par les soins du professeur Alfred Owen Aldridge de l'Université d'Illinois, éditeur de la revue « Comparative Literature Studies », s'avère particulièrement intéressant d'un double point de vue. Il y a, d'abord, l'introduction du professeur, brossant une esquisse de plusieurs aspects théoriques propres à la littérature comparée et complétée avec une bibliographie très utile des ouvrages fondamentaux parus à ce sujet ces dernières années. Les différentes directions qu'il dépiste dans les études récentes sont ensuite illustrées par des articles dus à des spécialistes réputés.

De cette manière, le lecteur bénéficie d'un schéma on ne peut plus intéressant du domaine revendiqué par la littérature comparée — schéma enrichi grâce aux exposés du profes-

seur Aldridge (Critique et théorie littéraire ; Mouvements littéraires ; Thèmes littéraires ; Formes littéraires ; Relations littéraires) et aux incursions très instructives des autres auteurs, faites dans les destinées de la philosophie de Croce en Italie (Rocco Montano), le romantisme dans la perspective historique (Lilian R. Furst), le roman épistolaire et la technique narrative au XVIII^e siècle (François Jost), les relations de Montesquieu et de Machiavelli (Robert Shackleton), etc Retenons encore, comme directement liées aux préoccupations de nos lecteurs, les études *The historical Dracula. The Theme of His Legend in the Western and in the Eastern Literatures of Europe* de Grigore Nandris (qui évoque l'évolution d'un thème partant d'une base historique réelle — la campagne de dénigration contre le voivode Vlad Țepeș — dans les littératures allemande, russe et anglaise jusqu'à l'ouvrage de Bram Stoker, *Dracula*, sujet abordé ces derniers temps par plusieurs spécialistes roumains : P. P. Panaitescu, Pandele Olteanu, etc.) et *Christopher the Armenian and the Three Princes of Serendip* de Schuyler V. R. Cammann (qui reprend la discussion autour du livre publié par Tramazzino, en 1557, à Venise : « Peregrinaggio di tre figluoli del re di Serendippo », pour préciser qu'il s'agit d'une traduction libre réalisée par Christophore d'après le poème « Hasht bihisht » du poète persan Amīr Khusrau (1253—1325), traduction ayant servi à toute une série de versions — française, anglaise, allemande —, alors que Voltaire et W. Hauff d'après lui, ont utilisé un motif du livre partant de l'encyclopédie d'Herbelot qui mentionne avec quelques détails « Mir Khosrau »).

Les études comprises dans ce volume ne sont pas toutes ni de la même envergure, ni de la même solidité. D'autre part, quelques objections sont possibles quant aux dernières sous-divisions : « littérature et société » et « littérature et science » ; en effet, faut-il les attribuer à la littérature comparée plutôt que de les considérer comme appartenant à la littérature générale ? Et ceci d'autant plus que la dernière étude n'accuse pas la moindre trace d'un caractère comparé, étant tout simplement une étude d'histoire littéraire. Au fond, déborder les limites d'une discipline afin de pouvoir jeter un coup d'œil chez les voisins — comme le disait Lucien Febvre — ne suppose pas nécessairement la comparaison, ce serait plutôt une « incorporation ». C'est dans ces conditions que devient « globale » l'histoire qui tient compte des résultats de la sociologie, de l'histoire des arts, de la psychologie, etc. Aussi, sommes-nous d'avis que l'étude du rapport entre la littérature et la science, ou entre la littérature et la sociologie tient de l'histoire générale de la littérature.

Toutefois, nous arrêterons là un débat digne d'être poursuivi, afin de souligner une fois de plus le grand intérêt de l'ouvrage du prof. A. O. Aldridge. En vérité, c'est une anthologie doublée d'un traité qui enrichit la liste des ouvrages de synthèse consacrés au domaine de la littérature comparée.

A. D.

GIULIO VALLESE, *Studi di umanesimo*, Napoli, Libreria Editrice Ferraro, 1971, 143 p.

Analyses pertinentes et réflexions enrichissantes forment le tissu de ce bel recueil d'études dû au professeur de Naples, directeur de la revue « Le parole e le idee » et auteur de plusieurs livres sur Dante, Erasme et l'humanisme européen.

Dans ce volume, Giulio Vallese revient à la synthèse dantesque dans *Il cielo della sapienza*, où les vingt-quatre personnages évoqués par le grand poète se réunissent dans un ensemble complet (à l'instar des vingt-quatre heures du jour) pour refléter « les qualités héroïques du vrai sage » ; il s'occupe de *La filosofia dell'amore dal Ficino al Bembo, da Leone Ebreo ai*

minori pour apporter aussi des précisions solides aux chapitres des rapports entre l'humanisme et la Renaissance, de l'activité philosophique des érudits et de l'influence de l'œuvre de Platon à l'époque de la Renaissance et plus tard ; il insiste sur la dévotion d'Erasme pour l'œuvre de Cicéron. Dans l'ensemble, des aspects majeurs d'une tension entre la tradition et l'innovation qui a marqué le développement de l'humanisme à l'époque moderne.

Même s'il ne couvre que quelques domaines de la culture écrite des XIV^{e}—XVI^{e} siècles cet ouvrage présente pour les étudiants de l'humanisme européen un intérêt particulier, dont cette brève note s'est proposée de révéler son caractère essentiel.

A. D.

WERNER BAHNER, *Nicolae Bălcescu. Ein rumänischer revolutionärer Demokrat im Kampf für soziale und nationale Befreiung*, Berlin, Akademie-Verlag, 1970, 24 p.

Cette communication, présentée dans une séance plénière de l'Académie de la R. D. Allemande, brosse d'une manière magistrale le portrait d'un historien doublé d'un homme politique et précise la place de son œuvre dans la tradition littéraire roumaine (que le P^{r} Bahner a étudié dans sa synthèse *Das Sprach- und Geschichtsbewußtsein in der rumänischen Literatur von 1780—1880*, Berlin, Akademie-Verlag, 1967, 150 p.) et dans l'historiographie romantique européenne, par d'amples références à la pensée de Michelet et de Mazzini. De la série d'évaluations, retenons surtout cette remarque d'une portée plus générale : « In der gesellschaftlichen Entwicklung Europas um die Mitte des 19. Jahrhunderts zeigte sich vom Westen nach Südosten ein Gefälle, das uns für die Einschätzung des revolutionären Bălcescus wichtig erscheint. Während beispielweise in Frankreich die fortgeschrittensten politisch-ideologischen Einsichten nur von der Position des Proletariats her zu formulieren waren, ergab sich damals für Rumänien als fortgeschrittenste Konsequenz, dem Stand der gesellschaftlichen Entwicklung gemäß, die völlige Beseitigung des Feudalismus und die Formierung eines Nationalstaates. Indem Bălcescu kompromißlos dafür eintrat und dies ideologisch allseitig begründen half, war es ihm objektiv auch in der historischen Tragweite möglich, seine bürgerlich-demokratischen Zeit- und Gesinungsgenossen in Westeuropa zu übertreffen ».

A. D.

Πρακτικὰ Τρίτου Πανιονίου Συνεδρίου 23—29 Σεπτεμβρίου 1965, 1, Ἀθῆναι, 1967.

Dreimal traten bisher Panionische Kongresse zusammen, der erste in Kerkyra im Mai 1914 unter Vorsitz von Sp. Lampros, der zweite in Ithaka im August 1938 unter Vorsitz von K. Soldatos, der dritte aus Anlaß des 100. Jahrestages der Vereinigung der Ionischen Inseln mit dem Mutterlande (1864—1964) im September 1965 in Kerkyra unter Vorsitz von D. Zakythinos. Wie das Vorwort des Präsidenten belehrt, tagte der Kongreß in drei Sektionen : 1. Geschichte und Recht, 2. Literatur, 3. Archäologie und Kunst. Das Protokoll erscheint in zwei Bänden; der vorliegende erste umfaßt 398 Seiten, zum Druck besorgt von Ph.

Bubulidis und Maria Nystazopulu. An den Bericht über den Verlauf des Kongresses schließen sich die Texte der Vorträge der ersten Sektion; ich wiederhole im folgenden die Titel in deutscher Übersetzung (soweit die originalen Vorträge auf griechisch gehalten wurden): S. 3 ff. 'Α. Σ. 'Αλιβιζάτος, Über einige historische Episoden bei der Gleichstellung der heptanesischen Kirche mit der autokephalen Kirche von Griechenland nach der Vereinigung der Ionischen Inseln mit dem Mutterlande; S. 6 ff. Σ. 'Αντωνιάδη, Ein Geschaftsbuch von 1645 über die wirtschaftliche Lage von Zakynthos; S. 16 ff. Δ. Β. Βαγιακάκος, Die Maina und Zakynthos; S. 35 ff. 'Ε. Λ. Βρανούση, Ein μετόχι (abhängiges Gut) des Patmos-Klosters auf Zakynthos; S. 47 ff. Λ 'Ι Βρανούσης, Eine langgesuchte korfiotische Handschrift, der Kodex mit Perràvos' Korrespondenz; S. 58 ff. Μ. 'Α. Δένδιας, Ein Beitrag zum Studium der Ionischen Verfassung von 1803. Das Recht der Ephoren; S. 65 ff. Π. 'Ι. Ζέπος, Heptanesische Professoren der Rechtswissenschaft an der Universität Athen; S. 75 ff. Γ. Θ Ζώρας, Eine unbekannte italienische Chronik über die griechische Erhebung; S. 83 ff. A. Camariano-Cioran, Les îles ioniennes de 1797 à 1807 et l'essor du courant philofrançais parmi les Grecs; S. 115 ff. Γ. Π. Κασιμάτης, Über die heptanesische „Kultur"; S. 137 ff. 'Ε. 'Ε. Κούκκου, Das unedierte Testament des Erzbischofs von Philadelphia Meletios Typaldos; S. 154 ff. Αἰ. Κουμαριανοῦ, Konstantin Stamatis' Bemühungen um die Befreiung Griechenlands, 1798—1799; S. 175 ff. Π. Γ. Κρητικός, Der Beitrag der Freimaurerei der Ionischen Inseln zur Befreiung der Nation; S. 210 Μ. Θ. Λάσκαρις, Sechs korfiotische Vertrage aus den Jahren 1398—1458; S. 211 f. B. Lavagnini, L. Mercantini nelle Isole Ionie (1819—1852); S. 213 ff. Μ. 'Ι Μανούσακας, Unedierte chronographische Aufzeichnungen und Urkunden des Notars Theodoros Raphtopulos aus Zakynthos; S. 228 ff. Ν. Γ. Μοσχονᾶς, Steuerreformen auf Kephallenia gegen Ausgang des 17. Jahrhunderts; S. 240 ff. Κ. Μπόνης, Der Beitrag von Ithaka und Kalamos zum nationalen Unabhängigkeitskampf; S. 246 ff. 'Α. Νικοκάβουρα, Das Archiv Andreas Mustoxydis'; S. 253 ff. Π. Γ. Νικολόπουλος, Urkunden des Dionysiosklosters (Athos) aus Zakynthos; S. 292 ff. Β. Ν. Παναγιωτόπουλος, Vorschläge von P. Markidis-Puliu zur Errichtung einer griechischen Druckerei in der Ionischen Republik (1800); S. 298 ff. 'Ε. Πρεβελάκης., Johannes Kapodistrias' Rundschreiben vom 6./18. April 1819; S. 329 ff. 'Ε. Γ. Πρωτοψάλτης, Politische Verhandlungen und Verträge zwischen der Ionischen Republik und Ali Pascha (1800—1807); S. 353 ff. Γ. Κ. Σπυριδάκης, Synthetische Elemente der Volkskultur auf den Ionischen Inseln; S. 365 Γ. Κ. Τενεκίδης, Das Neutralitätsrecht und die Ionischen Inseln; S. 366 ff. Θ. Στ. Τζαννετάτος, Das Praktikon des lateinischen Bistums Kephallenia von 1261 und seine Epitome. Ihre Edition; S. 374 ff. Fr. Thiriet, Les interventions vénitiennes dans les îles ioniennes au XIV^e siècle; S. 386 ff. Δ. Ν. Τραυλός, Die Kommune von Skata in der Revolution von 1849; S. 392 ff. Κ. Ν. Τριαντάφυλλος, In Patras aufbewahrte Rechtsurkunden aus Kerkyra aus den Jahrn 1620 bis 1854.

Irm.

DHORKA DHAMO, *Kisha e Shën Mërisë në Vaun e Dejës*, „Studime historike", 18, 1964, 3, 47—70

16 km von Shkodër entfernt nahe der Festung Deje befindet sich eine alte Kirche, die in der wissenschaftlichen Literatur als Kirche von Laç bekannt ist und in der albanischen Volksüberlieferung mit Skanderbeg verbunden wird. Der romanische Bau dieser Marienkirche geht jedoch bis ins 13. Jahrhundert zurück, bestimmt durch die Romanik Italiens,

besonders der Marken. Für die schlecht erhaltenen Fresken lassen sich drei Stilperioden ermitteln. Die der Bauzeit sind nach dem Schema der byzantinischen Ikonographie orientiert, z.B. bei der Szene der Grablegung Mariä. An die Fresken der Marienkirche von Mahgrad (1369) erinnern die Malereien der zweiten Periode, die dem byzantinischen Zyklus der Darstellung der Herrenfeste folgen. Die dritte Gruppe hat Beziehungen zu der Ausmalung der Kirchen der Festung von Berat aus dem 16./17. Jahrhundert.

Irm.

JOHANNES KODER, *Die Metochia der Athos-Kloster auf Sithonia und Kassandra*, „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft", 16 (1967), 211—221

Die zu den Athosklostern gehörigen Güter (μετόχια) werden für das Gebiet der beiden westlichen Ausläufer der Chalkidike, Sithonia und Kassandra, aufgenommen, ein jedes in seinen historischen Schicksalen erfaßt und in seinem heutigen Zustand beschrieben. Viele dieser Güter haben von der Paläologenzeit bis zum griechisch-türkischen Bevölkerungsaustausch (und der damit verbundenen Bodenreform) ohne wesentliche Veränderungen existiert. Eine instruktive Karte ist beigegeben.

Irm.

WERNER DRAEGER, *Zu den Kryptogrammen in rumänischen Büchern des achtzehnten Jahrhunderts*, „Beiträge zur romanischen Philologie", 3, 1964, 51—61

Valer Literat („Dacoromania" 8, 1934/35, 185 ff.) hat mit Kryptogrammen in rumänischen Büchern des 18. Jahrhunderts bekannt gemacht und einen Schlüssel für ihre Auflösung vorgeschlagen, der jedoch ebensowenig befriedigen konnte wie der von R. Pava („Studii şi materiale de istorie medie" 3, 1959, 365 ff.) von anderem Material ausgehend, proponierte Weg. Die Überlegungen dieser Autoren weiterführend, kommt Draeger zu folgendem Ergebnis.

Die Verfasser jener kryptographischen Notizen verwendeten nicht das „klassische" kyrillische Alphabet, sondern nur dessen mit Zahlenwerten versehene Buchstaben. 27 dieser Buchstaben wurden in drei paarigen Neunerreihen untereinandergeschrieben; die erste, dritte und fünfte Reihe stellten die Werke des Klartextes, die zweite, vierte und sechste, rückwärtslaufend, die Tauschwerte des Kryptogramms dar. Die übrigen Buchstaben hatten im Schlüssel nicht Platz; begegneten sie im Klartext, so blieben sie in der Regel unverschlüsselt.

Für Draegers Lösung spricht nicht zuletzt, daß in byzantinischen Klöstern unter Zugrundelegung der Zahlenwerte des griechischen Alphabets das gleiche Verfahren praktiziert wurde. Direkter griechischer Einfluß auf das Rumänische ist wahrscheinlicher als slawische Vermittlung.

Irm.

ÓDÖN FÜVES, *L'hospice grec pour les indigents de Pest*, „Μακεδονικά", 10, 1970, 289—291

Im 18. Jahrhundert war Pest eine blühende griechische Kaufmannskolonie. Es ist darum nicht verwunderlich, daß man 1787 die Errichtung eines griechischen Armenhauses beschloß. Erst 1791 jedoch kam es zur Verwirklichung dieses Planes. Das Institut, das als ξενοδοχεῖον, ὀρφανοτροφεῖον, πτωχοτροφεῖον, νοσοκομεῖον bezeichnet wurde, bestand bis in die Anfänge des 20. Jahrhunderts.

Irm.

D. SOLOMÓS, Ἅπαντα Εἰσαγωγή, κείμενα, μεταφράσεις, γλωσσάριον Νικολάου Β. Τωμαδάκη, Ἀθῆναι, 1969, 267 p.

Die vorliegende Taschenausgabe der Werke des griechischen Nationaldichters (1798—1857) gründet sich im wesentlichen auf die „βασική ἔκδοση" (Κ. Θ. Δημαρᾶς, Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας. 3η ἔκδοση, Παράρτημα, Ἀθῆναι 1965, 555) von I. Polylas (Kerkyra 1859) sowie auf die eigenen Forschungen des Herausgebers (Ἐκδόσεις καὶ χειρόγραφα τοῦ ποιητοῦ Διονυσίου Σολωμοῦ, Athen 1935). Gemäß seinem Leserkreis verzichtet das Buch auf den philologischen Apparat und modernisiert die Orthographie; die italienischen Gedichte bringt es in Neuübersetzungen des Herausgebers und vermittelt die eigenen Anmerkungen des Dichters, wo solche vorhanden. Ein knapp gehaltenes Vorwort informiert über die Zeit, Leben, Anliegen und Sprache Dionysios Solomos', das den Band abschließende Glossar wird nicht zum letzten von dem ausländischen Benutzer begrüßt werden. In der Anordnung des Stoffes beschreitet der Herausgeber weithin eigene Wege, die man gern eingehender begründet gefunden hätte.

Irm.

Solomos e l'inno di Garibaldi, Accademia nazionale dei Lincei, Rendiconti della Classe di scienze morali, storiche e filologiche, VIII, 19, 1964, 231—242

Die Garibaldi-Hymne, 1859 im Auftrage Garibaldis von Luigi Mercantini geschaffen, operiert in ihrem Anfang mit dem Motiv, daß auch die „morti risorti" am Befreiungskampf teilnehmen, und gemahnt damit an Solomos' Freiheitshymne: Ἀπ' τὰ κόκκαλα βγαλμένη τῶν Ἑλλήνων τὰ ἱερά ... Diese Anklänge sind indes nicht zufällig; denn Lavagnini vermag zu zeigen, daß Mercantini (*20. September 1821, +17. November 1872 als Universitätsprofessor in Palermo) 1) dank einem dreijährigen Aufenthalt auf den Ionischen Inseln mit der Geschichte Neugriechenlands und dem griechischen Befreiungskampf vertraut war, 2) zu gebildeten griechischen Familien in Kontakt getreten war und 3) nicht nur Solomos' Hymne, sondern auch deren Schöpfer kennengelernt hatte.

Irm.

K. HARALAMPIDIS, Ἡ ἄγνοια τοῦ νεροῦ. Ποιήματα, Ἀθῆναι, Ἴκαρος, 1967

Die Gedichtssammlung der zyprischen Poeten — alle Stücke stammen aus den sechziger Jahren — wird hier angezeigt wegen des Vorworts von T. K. Papatsonis, das eine literarische Würdigung anstrebt und dabei von dem Verfasser eine Belebung der „dem Marasmus und der Schwäche verfallenen'' neugriechischen Poesie erwartet.

Irm.

KOSTAS P. KIRRIS, Ἡ Κυπριολογικὴ βιβλιοθήκη Μήτσου Ν. Γ. Μαραγκοῦ, Λευκωσία 1969, pp. 11 (Ἐλευθερία, Ἔτος 63, ἀρ 12480—12481, 1969)

Bis 1959/60 war die Bibliothek des Britischen Museums dank dem Pflichtexemplargesetz der englischen Kolonialverwaltung die vollständigste Sammlung zyprischer Druckerzeugnisse, seit der zyprischen Unabhängigkeitserklärung sind weitere Sammlungen auf der Inselrepublik hinzugetreten. Trotzdem hat für den Forscher die in den zwanziger Jahren begonnene Privatsammlung N. G. Marangkos in Famagusta (Ammochostos) erhebliche Bedeutung, so daß sie für eine Ausstellung aus Anlaß des 1. Internationalen Zyprologenkongresses 1969 herangezogen wurde. Sie umfaßt 3500 bibliographische Einheiten, und zwar nicht nur auf Zypern gedruckte Literatur, sondern vor allem auch das für die Geschichte und Kultur Zyperns im Mittelalter und Neuzeit wichtige ausländische Quellenschrifttum. Einige Beispiele daraus nennt der Aufsatz, in dem man allerdings weitergehende Aufschlüsse über Persönlichkeit, Lebensgang und Lebensleistung des Sammlers Marangkos vermißt.

Irm.

Ἡ Λ. Δ. Γερμανίας ὅπως τὴν εἶδαν Κύπριοι. Ἔκδοση Συνδέσμου φιλίας καὶ πολιτιστικῶν σχέσεων Κύπρου—Λ Δ Γερμανίας 1969. pp. 61

Die gutausgestaltete Broschüre enthält 21 Beiträge zypriotischer Publizisten, Politiker und Kulturschaffender, welche Reiseeindrücke aus der DDR wiedergeben und die Bedeutung der Beziehungen zwischen dieser und der Republik Zypern herausstellen. Im Zusammenhang dieser Zeitschrift wichtig ist die Mitteilung von A. N. Mavrojenis S. 49 über die Beteiligung Zyperns an der Leipziger Frühjahrsmesse 1968 und die damit verfolgten handelspolitischen Absichten.

Irm.

Δημοσιεύματα Λίνου Πολίτη ὡς τὸ 1969. Θεσσαλονίκη, 1969

Linos Politis, bis 1969 Professor der neugriechischen Philologie an der Universität Thessaloniki, gehört unzweifelhaft zu den profiliertesten Gelehrtenpersönlichkeiten des heutigen

Griechenlands. Seine literarische Tätigkeit berührte zumal im Anfang die klassische Altertumswissenschaft, später vornehmlich Byzantinistik und Neogräzistik; sie schlug sich in gelehrten Abhandlungen ebenso nieder wie in Aufsätzen, Rezensionen, Lexikonartikeln und publizistischen Beiträgen. Die vorliegende Bibliographie, von dankbaren Schülern Politis' zusammengestellt, will kein vollständiges Schriftenverzeichnis sein, sondern beschränkt sich auf das für die Fachwissenschaft Wesentliche — insgesamt 226 Nummern!

Irm.

JOHANNES KODER—ERICH TRAPP, *Katalog der griechischen Handschriften im Staatsarchiv zu Tirana.* „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft", 17 (1968), 197—211.

Die antiken Handschriften in der Volksrepublik Albanien werden im Staatsarchiv zu Tirana zusammengeführt. Der jetzige Bestand an Codices Tiranenses Graeci beträgt 25 Nummern, die überwiegend aus Berat stammen dürften. Sie werden von Koder und Trapp in Anlehnung an Herbert Hungers Katalog der Wiener griechischen Handschriften beschrieben. Es handelt sich großenteils um nicht sonderlich relevante Theologica. Dem 15. und späteren Jahrhunderten gehören zu Nr. 17 mit Texten von Basileios und Athanasios; Nr. 18, eine theologische Sammelhandschrift; Nr. 19 ein Schülernotizbuch vom Jahre 1823; Nr. 20, ein Fragment offenbar hagiographischen oder homiletischen Inhalts; Nr. 22, ein Blatt mit einem schwer lesbaren theologischen Text; Nr. 24, zwei Blätter mit Fragmenten eines Triodions. Indizes erleichtern den Zugang.

Irm.

IANNIS TH. LAMPSIDIS, Γραμματικὴ τῆς βουλγαρικῆς γλώσσης, Θεσσαλονίκη, 1968, 540 p.

Elaborée à l'Institut d'études balkaniques et publiée sous l'égide de la Société d'études macédoniennes de Thessalonique, la *Grammaire de la langue bulgare* est le premier ouvrage de ce genre paru en langue grecque. Son auteur, I. Lampsidis, a tâché d'offrir au lecteur grec non seulement une grammaire, mais encore un manuel de la langue bulgare. En fonction de cette double destination, l'ouvrage comporte trois parties : la première section, qui est la plus developpée du livre, est consacrée à la *grammaire* (p. 1—332), la deuxième est un *guide de conversation* (p. 333—446) et un *vocabulaire* bulgare-grec et grec-bulgare (p. 447—538).

Le bref *Avant-propos*, où l'auteur signale les difficultés que l'élaboration de son ouvrage a dû surmonter, est suivi par une *Préface*, signée par A. I. Thavoris, professeur à l'Université de Thessalonique, qui mentionne l'initiative, prise en 1964 par la Société d'études macédoniennes, d'organiser l'étude systématique des langues balkaniques et slaves : le turc, le bulgare, le serbo-croate, le russe. La *Grammaire de la langue bulgare*, le premier ouvrage de la série, vient compléter les deux dictionnaires élaborés à l'Académie des sciences de Sofia : grec-bulgare (1957) et bulgare-grec (1960).

La première partie — la *grammaire* — débute par une *Introduction*, où I. Lampsidis présente sommairement l'histoire de la langue bulgare et la structure actuelle de la langue.

L'auteur insiste sur l'influence exercée par les langues balkaniques sur le bulgare, dont l'ancien type synthétique s'est transformé, au cours d'un processus prolongé, en un type analytique et dont la flexion nominale est particulièrement réduite; en bulgare, comme par ailleurs en albanais et en roumain, l'article est postposé. Après un court chapitre sur la *phonétique*, qui rend familières au lecteur l'écriture de l'alphabet cyrillique et la prononciation des sons, et met en lumière les particularités spécifiques du bulgare (l'assimilation consonantique, la prononciation de ъ et ь, les alternances vocaliques, etc.), on passe ensuite à quelques considérations théoriques et exercices pratiques d'analyse des mots en morphèmes (racine, suffixe, préfixe, terminaison, etc.).

La section la plus importante de la grammaire, la *morphologie*, comporte dix chapitres, consacrés chacun à une partie du discours. Il importe de retenir le traitement de l'article en tant que morphème et non pas dans un chapitre à part. On reconnaît, en échange, une nouvelle catégorie, des *particules*, laquelle englobe tous les éléments lexicaux utilisés pour exprimer la négation, les degrés de signification, ou bien pour former certains temps et modes verbaux (le futur à *šte*, le présomptif à *li*, etc.)

Chaque partie du discours est traité d'une manière très detaillée, le lecteur y trouvant de riches inventaires de lexèmes et de règles grammaticales pour éclairer leur emploi dans la phrase. L'auteur a incessamment en vue l'apprentissage pratique de la langue bulgare par les lecteurs grecs, lorsqu'il insiste sur les éléments spécifiques de la morphologie bulgare, l'emploi de l'article enclitique, des formes longues et courtes des pronoms personnels, etc. Certaines exemples, et aussi des suggestions utiles même au spécialiste qui s'intéresse à l'étude comparative des langues balkaniques, sont contenues dans le chapitre consacré à la conjugaison des verbes. Ce chapitre se termine avec une longue liste alphabétique des verbes les plus usuels, enregistrés avec leur forme de base (p. 275—301).

Parmi les chapitres consacrés aux parties du discours non fléchies retiennent l'attention, soit par la richesse des faits, soit par la nouveauté des interprétations, ceux où I. Lampsidis traite des *prépositions*, des *conjonctions* et des *particules*. Après quelques mises au point utiles sur l'emploi de certaines prépositions en tant que préfixes, et leur orthographe, on présente de nombreuses phrases contenant des prépositions dans les contextes les plus variés, et leur traduction en grec. Le spécialiste y trouvera un riche inventaire d'informations sur le régime des prépositions en bulgare et en néogrec, susceptible d'être mis à profit dans une analyse comparative des langues balkaniques.

La deuxième section du livre consiste en dialogues et sujets de conversation sur la vie quotidienne, avec leur traduction en néogrec, un millier de *proverbes* et *dictons* (y compris blasphèmes, devinettes, etc.) et 55 textes divers (actes officiels, lettres, contes, textes de la littérature cultivée, etc.).

La dernière partie du livre se compose d'un vocabulaire bulgare-grec (6000 mots) et grec-bulgare (5000 mots).

Par la valeur scientifique de l'exposé théorique et l'important nombre d'exercices pratiques, l'ouvrage de I. Lampsidis représente une précieuse introduction à l'étude du bulgare et peut constituer un point de départ pour les futures études de linguistique balkanique comparée.

N. S.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée a ROMPRESFILATELIA, boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

ALBANIA, **Ndërmarja Shtetetrore E.**, Tregëtimit Te Librit, Tirana ; AUSTRIA, **Globus Buchvertrieb**, Salzgries 16, Wien I ; BELGIUM, **Du Monde Entier**, 5, Place St.-Jean, Bruxelles, **Librairie Claeys-Verheughe**, 8, Volderstraat, Gand, **Maison des Langues Vivantes**, 65, Rue du Midi, Bruxelles, **Office International de Librairie**, 30, Av. Marnix, Bruxelles 5, **Vander Editeur**, 10, Munstraat, Louvain ; BULGARIA, **Hemus**, Pl. Slaveikov 11, Sofia ; CANADA, **Canadian Slavic Studies**, Loyola Colege, Montreal 262, **Librairie Lidec Inc.**, 1083 Van Home, Montreal, **Panonia Books**, 2 Spadina Road, Toronto 4, Ontario ; CHINA, **Waiwen Shudian**, P.O. Box 88, Peking ; COLUMBIA, **Libreria Karl Bucholz**, Av. Jimenez 8—40, Bogotá ; CUBA, **Cubartimpex**, P.O. Box 6540, La Habana ; CZECHOSLOVAKIA, **Artia**, Ve Smerckach 30, Praha I ; DENMARK, **Munksgaard**, 6, Norregade, Copenhagen K., *N. J. Haases Bogimport*, 8 Loerstoode, Copenhagen K.; FINLAND, **Akateeminen Kirjakauppa**, Postfach 10128, Helsinki 10 ; FRANCE, **Agence Littéraire et Artistique Parisienne**, 7 Rue Debelleyme, Paris 3-e, **Eyrolles Editeur**, 61 Boulevard Saint-Germain, Paris 5-e, **Librairie de l'enseignement technique** (Stand permanent des livres techniques et scientifiques roumains), 61 Boul. St.— Germain, Paris 5-e, **Librairie Hachette**, 25 Rue des Cévennes, Paris 5-e, **Librairie Joseph Gilbert**, 26—30 Boul. Saint-Michel, Paris 6-e, **Libella**, 12 Rue Saint-Louis-en-l'Ile, Paris 4-e, **Maison du Livre Italien**, 46 Rue des Ecoles, Paris 5-e, **Office International de Documentation et Librairie**, 48 Rue Gay-Lussac, Paris 5-e, **Presses Universitaires de France**, 71 Rue Soufflot, Paris 5-e ; THE GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC, **Deutscher Buch-Export und -Import**, Leninstrasse 16, Leipzig C. 1 ; THE FEDERAL REPUBLIC OF GERMANY, **Kubon Sagner**, P.O. Box 68, Munchen 34, **Reise und Verkehrsverlag**, Honigwiesen tra se 25, 7 Stuttgart-Veihingen, **Zumsteins Landkartenhaus**, Liebherrstrasse 5, 8 Munchen 22 ; GREAT BRITAIN, **Bailey Bros & Swinfen Ltd.**, Warner House, 48 Upper Thames Street, London E.C. 4, City 6521, **Blackwell's**, Foreign Department, Broad Street, Oxford, **Central Books Ltd.**, 37 Grays Inn Road, London W. C. 1, *Collet's Holdings Ltd.* Denington Estate' London Road, Wellingborough, Northans, **N. & G. Foyle Ltd.**, 119—125 Charing Cross Road, London W.C. 2, **Parker & Son**, 103 Walton Street, Oxford ; HOLLAND, **Antiquariat Junk**, Walder traat 10, Lochem, **Boekhandel Pegasus**, Leidsestraat 25, Amsterdam, **Intertaal**, Van Baerlesstraat 150, Amsterdam Zuit, **Meulenhoff**, Beulingstraat 2, Amsterdam C, **Swets & Zeitlinger**, Keizersgracht 471—487, Amsterdam ; HUNGARY, **Kultura**, Fo utca 32, Budapest 1 ; ISRAEL, **Haiflepac Ltd.**, 11 Arlosorov St., Haifa, **Lepac Ltd.**, 15 Rambam St., Tel-Aviv, **Lotus Ltd.**, Achad Haam St., Tel-Aviv ; ITALY **SO.CO. LIB.RI. Export-Import**, Piazza Margana 33 Roma, JAPAN **Maruzen Ltd.**, 6 Tory Michome Nihombashi Tokyo, **Nauka Ltd.**, Imp. Departm 30—19 Minami Ikebukuro 2, Chome Toshima-Ku Tokyo ; DEMOCRATIC PEOPLE'S REPUBLIC OF KOREA, **Chulpanmul** ; MEXICO, **Editorial Grijalbo S.A.**, Aparatado 28568. Mexico. 17. D.F. ; MONGOLIA, **Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator ; NORWAY, **Norks Bokimport**, Postboks 3267 Oslo ; POLAND, **Ars Polona**, Krakowsk e Przedmiescie 7 Warszawa; PORTUGAL, **Libreria Bucholz**, Avenida Libertade Lisboa ; SPAIN, **Libreria Bucholz**, Paseo de Recoletos Madrid **Libreria Cientifica General**, Preciados no. 48 Madrid 13 ; SWEDEN, **Almqvist & Wiksell**, 26, Gamla Brogatan Stockholm **K. C. E. Fritze**, Fredgatan Stocholm 16 Gumperts AB P.O. Box 346 Goteborg I ; SWITZERLAND, **Fachbucherei**, Postfach 1420 3001-Berna, **Herbert-Lang**, Ecke Munzgraben 2 Berna, **Librairie Payot**, 1-Rue de Bourg Ch-1002 Lausanne, **Librairie Rousseau**, 36, Rue Jean-Jacques Rousseau Genève, **Pinkus & Co.**, Froschaugasse 7 Zurich 1 ; THE UNITED ARAB REPUBLIC, **Dar El Tahrir et Publishing**, 21 Kasr el Nil St. (Dar el Shark Bookshop) Cairo ; THE U.S.A. **Angelescu Service Book**, 3645, Barham Street Detroit 24 Michigan **American Chemical, Society**, 1155, Sixteenth Street NW Washington DC 20036, **Fam Book Service**, 69, Fifth Avenue Suite 8 F New York 10003, N.Y. Franklin Square-Subscription Agency Teaneck (New Jersey 07666), **W. S. Heinman**, 400, East 72nd Street New York, 21, N.Y. **Mc.Graw-Hill Book Company**, 330, West 42nd Street New York, N.Y. 10036, **Moore-Cottrell Subscr. Agency**, North Cohocton, New York 14868, **Nicoară Travel Service**, 17432, Woodward Ave. Detroit Michigan, 48203 **Shoendof's Foreign Books, Inc.**, 1280, Massachusetts Avenue Cambridge, Massachusetts 02138, **Henry M. Snyder & Co. Inc.**, 440 Fourth Avenue New York, N.Y. 10016, **Twayne Publishers, Inc.**, 31 Union Square West New York 3, N.Y. **Zeitein & Ver Brugge Booksell sellers**, 815 No. La Cienaga BLVD Los Angeles 69, California ; THE U.R.S.S., **Mejdunarodnaia Kniga**, Moscow G-200 ; THE DEMOCRATIC REPUBLIC OF VIET-NAM, **Xunhasaba**, 32, Hai Ba Trung Hanoi ; YUGOSLAVIA, **Forum**, V. Misica, 1 Novi Sad, **Jugoslovenska Knijga**, Terazije, 27 Beograd, **Libertatea**, Z. Zrenjanina, 7 Pancevo, **Prosveta**, Terajize 16 I Beograd.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

VLADIMIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, MIRCEA V. POPA, **Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică, 1829–1858** (Les relations commerciales de la Valachie avec la péninsule balkanique, 1829–1858), collection « Biblioteca istorică XXII », 1970, 308 p.

Logofătul RADU GRECEANU, **Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu Voievod 1688–1714** (Histoire du règne du voïvode Constantin Basarab Brancovan 1688–1714), Etude introductive et édition critique par Aurora Ilieș, 1970, 308 p.

VALENTIN AL. GEORGESCU, EMANUELA POPESCU, **Legislația agrară a Țării Românești. La législation agraire de Valachie. 1775–1782**, « Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit, VIII », 1970, 244 p.

Nicolae Iorga — istoric al Bizanțului (Nicolae Iorga — historien de Byzance), Recueil d'études édité par Eugen Stănescu, 1971, 252 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, *1*, P. 1–168, BUCAREST, 1972

I. P. „Informația" c. 3152

43 456

Lei 40.–

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X — 1972 • N° 2

CONTACTS CULTURELS AUX XVII^{e}—XIX^{e} SIÈCLES

I

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande à l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « ROMPRES-FILATELIA », Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X — 1972 N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X 1972 N° 2

CONTACTS CULTURELS AUX XVII^e—XIX^e SIÈCLES

I

SOMMAIRE

ÉTAPES DU LANGAGE PICTURAL AUX XVI^e — XVIII^e SIÈCLES. RÉFLEXIONS SUR LA RELATION ENTRE LA FORME ARTISTIQUE ET «L'ŒUVRE TÉMOIN»

MARIA ANA MUSICESCU
Bucarest

En 1953, M. Chatzidakis notait, non sans humour, à la fin du premier essai de synthèse sur la peinture postbyzantine, que : « L'histoire de la peinture postbyzantine n'a pas encore été écrite »[1]. Quelques années plus tard (1957) paraissait l'ample étude, désormais classique, sur la peinture grecque après la chute de Constantinople, que le Prof. A. Xyngopoulos intitulait modestement « Esquisse »[2]. Il n'est pas sans intérêt pour l'historiographie du problème de rappeler que c'est au cours de la même année que paraissait à Moscou l'œuvre monumentale du Prof. V. N. Lazarev[3], qui considérait la peinture postbyzantine : « Fredde di contenuto, asciutte di forma, esse rappresentano l'arte incolore degli epigoni, che si chiudono nello stretto cerchio delle formule standardizzate. Il punto di partenza di queste opere fu l'accademismo tardopaleologo che subisce gradualmente un involgarimento e una schematizzazione notevoli fino a cristallizzarsi verso il XVI secolo in forme stagnanti e pietrificate. Tale è il carattere della magior parte dei dipinti dei monasteri atoniti e delle tarde chiese georgiano, serbe et bulgare. E simili sono le opere della scuola cretese che il caso volle divenisse la principale depositaria dell'eredità constantinopolitana »[4]. Cette négation de toute valeur esthétique des œuvres peintes durant les trois siècles qu'on attribue à

---

[1] M. Chatzidakis, *Contributions à l'étude de la peinture postbyzantine*, Extrait de « l'Hellénisme contemporain », Athènes, 1953.

[2] A. Xyngopoulos, *Esquisse d'une histoire de la peinture religieuse après la prise de Constantinople*, (en grec), Athènes, 1957.

[3] V. N. Lazarev, *Histoire de la peinture byzantine* (en russe), Moscou, 1957.

[4] *Ibid*, cité d'après l'édition italienne, *Storia della pittura bizantina*, Turin, 1967.

l'existence d'une peinture postbyzantine ne demeure plus une condamnation sans appel si l'on prend en considération un autre aspect, celui que E. Panofsky appelle « aesthetic significance » (« But a work of art always h a s aesthetic significance (not to be confused with aesthetic value) »[5]. L'horizon s'ouvre ainsi sur une autre perspective, multilatérale, et qui, en fin de compte tend à intégrer le vocabulaire de l'art dans celui de l'histoire de la culture. Pour l'art post-byzantin des pays du sud-est de l'Europe ceci demeure encore un desideratum. Les rapports de la Section « Art » du Congrès de Sofia — 1966 offrent un bilan des recherches dans ce domaine. La richesse des détails informatifs offrait une vue d'ensemble de la peinture grecque, serbe, bulgare, roumaine, albanaise, à partir du XVI^e^ siècle et jusqu'aux temps modernes. Les lignes de force de cet art qui hérite, à des degrés différents, directement ou indirectement, à côté de ses propres traditions, Byzance ont été plus ou moins explorées pour chaque pays ; on a tracé les grandes étapes d'évolution de la peinture ; on a mis en lumière les centres de plus intense activité artistique, l'étendue et la puissance de leur rayonnement, etc.[6]

A la lumière de ces récents acquis le problème se pose sous un double aspect. Peut-on saisir, au-delà des distinctions régionales ou locales qui évoquent toujours, au premier plan, des échos précis du passé national, une configuration d'ensemble, de la peinture postbyzantine sur toute l'aire du Sud-Est européen ? Il ne s'agit pas de cette apparente parenté stylistique, si facile à saisir si l'on se contente de contempler à vol d'oiseau les très nombreux ensembles peints figurant de nos jours sur la carte artistique de cette zone. Le témoignage de cette parenté — d'ailleurs trompeuse elle aussi si l'on y regarde de plus près — est infiniment moins expressif que les accents, souvent difficilement saisissables, dans la structure iconographique de certains thèmes, ou même dans l'enrichissement du répertoire des thèmes traditionnels. La configuration du paysage de la peinture postbyzantine dans le sud-est de l'Europe se compose — comme on l'a d'ailleurs souvent affirmé — d'alternances (à teneur variable dans l'espace comme dans le temps) entre unité et diversité, entre tradition et innovation. Nous nous demanderons, avec le Prof. Ch. Dimaras, si « ces deux concepts sont contradictoires » et conclure de même qu' « il existe, sans aucun doute, une tradition ininterrompue, qui, transmise durant des siècles... n'a pas cessé de s'enrichir et de se nuancer jusqu'à nos jours »[7]. En ce qui concerne l'art, la peinture en premier lieu,

---

[5] E. Panofsky, *Meaning in the visual arts*, 1970, p. 34.

[6] V. *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes.* II, Sofia, 1969.

[7] C. Th. Dimaras, *L'évolution des idées du XVI^e^ au XIX^e^ siècle*, dans *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Bucarest, 1969, p. 49.

il est devenu nécessaire d'établir le rôle de référence que cet art joue dans le développement de la culture des peuples chrétiens dans le sud-est de l'Europe. Il y a dans cet art, qui manque généralement de chefs d'œuvres (dans le sens justement de valeur purement esthétique), un témoignage d'une force étonnante de l'autorité exemplaire qu'exerçait la tradition nationale, de la puissance toujours actuelle des survivances dans un monde vivant de souvenirs qui l'aidaient à justifier et à soutenir son rêve de délivrance. Mais, qu'est-ce qui est héritage actif et qu'est-ce qui est simple survivance ; où s'arrête ce qu'on pourrait qualifier de « répétition » (notion qui, par rapport à « l'imitation », sous-entend une attitude active envers la mise en œuvre d'un objet d'art) et où commence l'influence ; en quoi consiste l'innovation et quelle est la mesure dans laquelle elle est capable de définir le caractère proprement national d'une œuvre d'art à un moment donné de la vie historique d'un peuple ? Et enfin, qu' est-ce qui est, au-delà des formes et des innovations iconographiques, purement postbyzantin ? Même pour la Grèce (même après Théophane) il n'est pas facile de distinguer ce qui dans la peinture demeure purement byzantin et ce qui pourrait témoigner non pas d'une rupture d'avec le passé (il nous faut avancer d'environ deux siècles pour qu'une rupture devienne agissante dans toutes les contrées sud-est européennes), mais d'une discontinuité qui permettrait de saisir d'abord la pénétration et puis l'instauration d'aspects réellement novateurs dans un art dont la structure demeurait immuable comme la foi qu'il illustrait.

Il y a deux voies pour aborder ces problèmes : en partant de *l'intérieur vers l'extérieur*, c'est-à-dire de l'analyse artistique seule et en tirer des conclusions s'appuyant sur la stylistique, se confiner donc dans le domaine strictement esthétique et en partant de *l'extérieur vers l'intérieur* afin de contourner une image qui aboutirait à des conclusions d'ordre général dans le sens que P. Francastel entend par : « Le signe n'est pas le reflet d'une chose, il est le reflet d'une opinion » [8]. Car nous avons à tenir compte de deux plans qui s'interpénètrent : *la forme artistique* et sa vie à elle, considérée hors du temps et de l'espace (ce que H. Focillon appelle « la vie des formes » et ce que toujours Francastel appelle « *l'œuvre témoin* », dans le sens que « ... l'œuvre d'art est un „lieu" où s'affrontent diverses tendances d'une époque » [9], d'un moment dans la vie des civilisations et des cultures. Nous prendrons comme point de départ cette seconde voie, notamment regarder de l'extérieur cet art qu'on appelle postbyzantin, afin de mettre en lumière la diversité de la peinture sud-est européenne durant les siècles de la domination ottomane.

---

[8] P. Francastel, *Etudes de sociologie de l'art*, Paris, 1970, p. 26.

[9] *Ibid.*, p. 78.

★

On pourrait esquisser, en lignes très larges, trois stades d'évolution au cours des XVI^e –XVIII^e siècles, notamment : 1. *adaptation* de la double tradition artistique — byzantine et nationale — aux nouvelles conditions politiques, économiques et sociales (XVI^e siècle) ; 2. *multiplication* en direction divergente de l'expression picturale selon l'assimilation ou non de l'influence vénitienne, par voie directe ou par l'intermédiaire de la Grèce (XVII^e siècle) ; 3. *séparation* définitive entre les survivances byzantines et les éléments novateurs occidentaux (XVIII^e siècle). Ce schéma comporte de nombreuses nuances, parfois essentielles, qui différencient une zone (plus ou moins étendue) ou un centre artistique de l'autre et témoigne en même temps de la continuité des prototypes byzantins — mais sous des aspects purement folkloriques — jusqu'aux temps modernes.

1. Le point de départ chronologique pour l'étape postbyzantine n'est, comme on le sait, pas le même dans tous les pays. Il faut presque un demi-siècle pour que, après une lente adaptation de l'art aux conditions spécifiques à chacun des pays, l'innovation — due soit à un grand artiste (comme c'est le cas de Théophane le Crétois pour la Grèce ou d'Onuphre pour l'Albanie), soit à l'activité d'un important centre spirituel (comme la Patriarchie de Pécs), soit même à un événement d'importance locale mais à large écho international (comme l'inauguration de l'église du monastère d'Argeş) — s'instaure pour de bon et marque de son propre sceau l'expression picturale des peuples du Sud-Est européen. Nous avons donc, au moins trois dates, à portée différente : 1527 (peinture, par Théophane de l'église Saint Nicolas Anapavsas des Météores), 1557 (date de la réorganisation de la Patriarchie de Pécs), 1517, date de l'inauguration de Curtea de Argeş (la peinture a été finie en 1525). Cette dernière précède donc celle généralement considérée comme point de départ de la peinture postbyzantine : 1527. Toutefois, le peu qui nous reste de la peinture qui avait décoré le plus somptueux monument de la chrétienté orientale à l'époque de la domination ottomane, témoigne d'un art à caractère nettement postbyzantin, avec, pour la Valachie du moins, une innovation importante (appellée à un avenir très particulier dans la peinture valaque des XVII^e –XVIII^e siècles) : la représentation de quelques voïévodes, prédécesseurs de Neagoe Basarab, sur le trône de la Valachie. Il est probable qu'il s'agisse d'une suggestion venue de la Serbie, (où ce procédé avait trois siècles d'existence) pays avec lequel la Valachie entretenait d'étroites relations (la femme du prince était elle-même serbe, de la famille des Brankoviċ). Ceci paraît d'autant plus vraisemblable que c'est toujours à Curtea de Argeş que se trouve représenté

— fait unique dans toute la peinture sud-est européenne — un personnage devenu depuis longtemps un symbole de la lutte pour la liberté : le cnèze Lazar, héros de Kossovo (1389). Sa belle figure nimbée (gardée de nos jours à l'archevêché de Rîmnicu Vîlcea) est aussi l'un des plus émouvants portraits de la peinture de l'époque. La signification de sa présence dans une église fondée par un prince qui était à la fois l'un des rares intellectuels du Sud-Est de l'Europe, est la même, sur un plan politique, que la représentation à Tismana de St. Jean de Ryla et, après 1557, de la représentation dans les églises serbes des saints nationaux balkaniques : St. Jean de Ryla, Gabriel de Lesnovo, Georges de Kratovo, etc. Tout ceci témoigne d'un enrichissement du répertoire iconographique et dans un sens très précis, résultat de l'adaptation à la nouvelle perspective nationale et internationale à la fois. C'est, d'une part, la preuve d'une communauté d'expériences et de pensée, mais c'est en même temps la preuve d'une diversification d'accents dans les différentes zones artistiques, accents qui mettent en lumière les traits particuliers au développement culturel de chaque peuple. Vision historique (en Valachie), normale chez le prince auteur des « Préceptes », vision monastique (byzantine) en Grèce et (balkanique) en Serbie.

Un autre aspect de l'adaptation au XVIe siècle et qui donne naissance à l'une des plus remarquables innovations du point de vue artistique et symbolique à la fois, c'est la peinture extérieure moldave [10]. Il est certainement justifié de considérer la date de 1530 (premier ensemble de peinture extérieure à Saint-Georges de Hîrlău) [11] comme tout aussi importante que les autres mentionnées plus haut. Cette peinture, si innovatrice qu'elle soit, est le résultat d'un brillante évolution locale ininterrompue depuis la seconde moitié du XVe siècle (règne d'Etienne le Grand, 1457—1504). Peut-on qualifier cet art, tellement unitaire dans toutes ses manifestations, depuis l'architecture et jusqu'aux arts somptuaires, de simplement « postbyzantin »? Il ne l'est que dans la mesure où les thèmes dont il se sert proviennent de la Grèce athonite. Mais il est en essence l'aboutissement d'une lente évolution locale et qui s'adapte, par degrés qu'on peut suivre, aux réalités historiques du pays. Dans l'histoire de la peinture postbyzantine l'apparition de la peinture extérieure moldave représente une date également significative et spectaculaire.

La peinture bulgare marque à son tour une remarquable continuité, à l'instar de celle moldave (sur d'autres prémisses stylistiques), dans le sens qu'il n'y a presque pas d'interruption entre la peinture du XVe

---

[10] S. Ulea, *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave*, I, dans « Revue roumaine d'histoire », 1, 1963, p. 29—71.

[11] *Ibid*,

et celle du XVI^e siècle. Elle s'attache au passé comme à un programme d'existence, car « les peintres à l'époque de la domination ottomane ... ... assument la responsabilité de sauvegarder la force agissante des anciens modèles et de rappeler par eux que la Bulgarie a droit à la liberté... »[12]

Il y a un autre aspect à prendre en considération : celui des influences et des relations artistiques entre les différentes zones dans le Sud-Est de l'Europe. Si dans la peinture de Théophane [13] l'influence de Venise est à peine saisissable, chez d'autres peintres grecs de la fin du siècle cette influence devient de plus en plus agissante. A l'autre bout des Balkans, dans les zones Nord-Ouest de l'actuelle Yougoslavie, la peinture religieuse est à cette époque déjà fortement sous l'emprise stylistique (iconographique aussi, dans une moindre mesure) de l'Occident, à travers Venise et surtout Dubrovnik [14].

Enfin, à l'orée du XVII^e siècle, en Moldavie, à Suceviţa, une certaine empreinte de la peinture russe devient sensible.

Quel est donc le paysage de la peinture du Sud-Est de l'Europe au cours du XVI^e siècle? D'un côté, lente pénétration d'innovations iconographiques et stylistiques en Grèce, en Serbie, en Moldavie, en Valachie, adaptées aux réalités propres à chaque peuple. D'autre part, au-delà de ces îlots d'innovation, qui n'ont pas acquis de force pénétrante au dehors de certaines frontières (plus ou moinsreculé es par rapport à un centre), la vaste surface calme des traits traditionnels, traits d'union ceux-ci, malgré certaines différences régionales, celles qui lient un très lointain passé au présent plus ou moins semblable sur toute la zone. Un troisième facteur intervient à peine saisissable, le moins étudié jusqu'à présent, celui populaire, appelé à devenir si important, sinon essentiel, au XVII^e siècle. Il est sensible déjà dans la peinture albanaise par la présence « d'éléments ethnographiques, caractéristiques du peuple albanais... type des maisons, motifs de broderie, tissus et objets d'usage quotidien... »[15] et qui paraît indiquer dans cette région un certain éloignement de la pure tradition byzantine. Faute d'études plus détaillées sur la peinture de la zone de Delvinë, où Th. Popa signale des œuvres apparentées à l'école de Crète et datées 1525, il est difficile d'affirmer quel est son rôle dans l'ensemble de la peinture albanaise du XVI^e siècle [16].

---

[12] A. Boşkov, *Les monuments d'art en Bulgarie*, dans *Actes du premier Congrès...*, p. 788

[13] M. Chatdzidakis, *Recherches sur le peintre Thóphane le Crétois*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 23—24, New York, 1969—1970.

[14] V. J. Djurić, *L'école de peinture de Dubrovnic* (en serbo-croate avec résumé français), Belgrade, 1963.

[15] Th. Popa, *Considérations générales sur la peinture postbyzantine en Albanie*, dans *Actes du premier Congrès...*, p. 776.

[16] *Ibid.*, p. 778.

Il y a également un autre critère de jugement de la peinture du XVIe siècle : celui de l'origine des nombreuses fondations religieuses de l'époque tout comme l'origine de ceux qui ont eu l'initiative soit de la restauration soit de la décoration peinte de monuments plus anciens. L'origine de ces fondateurs et donateurs est variée. Si l'on pense à la Grèce et à la zone dépendant de la Patriarchie de Pécs, il est évident que ce sont les représentants de la hiérarchie spirituelle qui forment la majorité. Aux Météores, au Mont Athos, dans les grands monastères serbes, presque toute l'activité artistique est due à l'initiative soit des princes de l'Eglise, soit, souvent, des moines. Et ceci doit être également valable pour les nombreux monastères des régions moins accessibles de la province balkanique (Epire, Thessalie, Macédoine). Dans les pays roumains, par contre, la situation est toute autre. Même pour les grands centres monastiques les fondateurs sont pour la plupart les princes de Valachie ou de Moldavie, ainsi que les boyards, les nobles, les grands dignitaires en Moldavie, les grandes familles riches et qui se disputaient si fréquemment le trône, en Valachie. Ce sont aussi, plus rarement, les habitants des villes, marchands, etc., qui, dans les zones nordiques de la Yougoslavie actuelle, ont répandu, par des peintres qui avaient appris leur métier sur la côte dalmate ou même à Venise, un art profondément attaché à l'Occident. Enfin, en Albanie, en Bulgarie aussi, les modestes fondations où fleurit un art local sont dues à des collectivités villageoises, à un monde paysan qui mêlait à travers son propre goût artistique les deux traditions : celle byzantine et celle de leur propre pays.

A l'instar des fondateurs et des donateurs, les artistes proviennent de milieux tout aussi divers. Ils sont des moines pour la plupart, mais il y a parmi eux des habitants des villes (comme ce Dobromir « ot Tîrgovişte », l'auteur de l'ensemble de Curtea de Argeş, ou cet Onuphre d'Elbassan), comme des peintres itinérants dont la nationalité et l'origine sociale importaient peu ; ils appartenaient à ce mélange balkanique de religion orthodoxe et s'attachaient à un centre ou à un autre qui les appelait pour accomplir leur œuvre artistique.

L'un des critères les plus modernes et les plus fréquemment utilisés pour l'appréciation de la peinture byzantine (à l'intérieur tout comme en dehors des frontières si mouvantes de l'Empire même) est celui qui distingue l'art de la Capitale (art impérial, né, développé et diffusé de Constantinople) et l'art de la province. Loin d'être simple, ce second volet du diptique, implique à son tour deux aspects — aux nuances nombreuses et subtiles — qui sont : *le centre* (dans le sens de point de concentration et de diffusion d'une importante activité artistique) et *sa province*. Avec la disparition du rôle éminent de Constantinople, ce seront certains centres provinciaux qui prendront la relève à leur tour pour devenir, non pas ce

qu'avait été la Capitale des basileis, centre unique de tout un monde un millénaire durant, mais des foyers dont la puissance créatrice ira de pair avec la richesse de l'initiative et dont la portée sera plus ou moins étendue, plus ou moins intense, plus ou moins autoritaire aussi selon l'époque, la région, l'initiative de l'église, etc. Ces centres très actifs au XVI^e siècle n'ont pas encore acquis la force d'un rayonnement à portée internationale, intensifiant, dans certains cas, leur rôle de promoteur au cours du XVII^e siècle. La Crète, mise à part, durant tout le XVI^e siècle ni les Météores, ni même le Mont Athos, Pécs, Raguse, etc. n'exerceront, à peu d'exceptions près, d'action plus étendue (une de ces exceptions pourrait être la Valachie, qui témoigne d'une assez nette influence du Mont Athos dans la seconde moitié du XVI^e siècle).

Au XVII^e siècle le rôle de ces centres sera différent ; d'une part, le rayonnement international d'un centre comme Venise ou comme le Mont Athos ira en s'intensifiant ; de l'autre, les centres nationaux, à rayonnement limité (Iaşi, Tîrgovişte, Berat, Korce, Kastoria, Nauplie, etc.) se multiplient et deviennent, dans une mesure qui n'est pas encore suffisamment étudiée, les foyers d'un rayonnement local et autour duquel formera une nouvelle tradition artistique nationale.

Ils changent une fois de plus au XVIII^e siècle. A côté de l'accroissement du nombre de centres d'importance locale, il y aura également les nouveaux centres d'enseignement artistique — des villes ou d'importantes bourgades — (Rîmnicu Vîlcea, Tîrgovişte, Cîmpulung, Samokov, Siatista, etc.) et qui maintiendront traditions et pratiques à couleur locale encore plus accentuée que par le passé. Ceux-ci d'ailleurs coïncident avec les centres de culture religieuse et profane lesquels joueront un rôle si actif dans la diffusion de la culture du peuple.

Au XVI^e siècle donc, l'image de la peinture sud-est européenne est loin d'être unitaire : il y a une peinture monastique, une peinture princière et aristocratique et même — à ses débuts — une peinture à tendances nettement populaires. Ce n'est pas uniquement à travers le style que ces différences sont sensibles, mais aussi et surtout à travers les thèmes iconographiques. On peut presque suivre de monument à monument ces différences, parfois très subtiles et qui soulignent non seulement des manières de vivre et des mentalités différentes (avec tout ce que cette notion implique de perspective en arrière), mais également des niveaux de culture différents. C'est ce qui explique peut-être le rôle presque essentiel que le symbolisme (depuis le répertoire et jusqu'à certains détails (iconographiques) jouera dans la peinture du XVI^e siècle. Tout aussi accentué au XVII^e siècle (dans les grands centres monastiques l'on utilisera parfois des symboles extrêmement complexes — voir, entre autres,

la peinture du monastère de Sucevița en Moldavie [17]) ce symbolisme sera doublé par un fort accent narratif (amplification de la vie des saints), de plus en plus nourri d'épisodes pittoresques. Ceci est dû incontestablement à l'influence — de haut en bas de l'échelle sociale — de la diffusion d'une certaine littérature écrite.

Rappelons, en passant, qu'au XVIII^{e} siècle, le symbole change de caractère et devient, d'une manière de plus en plus évidente, allégorie. Il s'agit une fois de plus d'une pénétration encore plus large et plus profonde de la littérature écrite dans les thèmes de la peinture religieuse. C'est cette littérature à caractère populaire qui jouera le rôle de stimulant, ainsi que le « back-ground » de la dernière phase de la peinture religieuse dans le Sud-Est de l'Europe [18].

On pourrait donc conclure que, en ce qui concerne la peinture sud-est européenne au cours du XVI^{e} siècle, même si la tradition byzantine lui confère encore un aspect apparemment unitaire, celui-ci est loin de jouer le rôle de dénominateur commun. Ceci n'est légitime que si l'on tient compte du fait de la double signification que comporte la notion de tradition dans l'art de l'Europe orientale : la tradition byzantine proprement dite, dont seule la Grèce est l'héritière directe, et la tradition aux nombreuses nuances nationales, essentielles pour l'évolution de la peinture orthodoxe à l'époque de la domination ottomane dans toute la région balkanique et les pays roumains. C'est en premier lieu cette seconde signification de la tradition — celle devenue nationale à des époques et des degrés différents, déjà durant l'existence de l'Empire byzantin — qui est à la base de cette survivance à force étonamment créatrice d'un genre d'art qui n'a de réellement commun que son caractère symbolique.

Ce XVI^{e} siècle, tellement divers quant à son paysage artistique d'ensemble, est-il donc une fin ou un commencement ? On pourrait poser le même problème sous un autre aspect : est-il vraiment plus innovateur que traditionnel ? Ce qui est certain c'est que les deux termes y trouvent leur place. Et s'il en est ainsi, il serait peut-être plus juste de parler d'un regain d'énergie créatrice après le choc, à écho inégal, de la chute de l'Empire. C'est comme une lame de fond qui monte à la surface, uniformément houleuse, de la vie des peuples qui avaient perdu leurs assises nationales, mais qui gardaient indubitablement la nostalgie de leur passé, lequel devenait, à mesure que le temps passait sans changement,

---

[17] S. Ulea, *Un ctitor uitat al mănăstirii Sucevița* (*Un fondateur oublié du monastère de Sucevița*), « Studii și cercetări de istoria artei », VI, 1959, n° 2, p. 241–249

[18] V. pour tout ce problème concernant la littérature aux XVIII^{e}–XIX^{e} siècles dans les pays roumains, Al. Duțu, *Coordonate ale culturii românești în secolul al XVIII-lea* (avec résumé français), Bucarest, 1968, et Idem, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971.

un Paradis perdu. Il nous paraît légitime de nous demander ce qu'était Byzance dans la conscience des artistes du Sud-Est de l'Europe vers le milieu du XVI^e siècle. Ici, un peu partout, même si de manières différentes, l'horizon culturel s'ouvrait à la respiration plus libre de l'humanisme occidental. Le rôle de Venise, en Grèce surtout, mais dont on retrouve des reflets dans la peinture serbe, albanaise et valaque, paraît être beaucoup plus actif qu'on ne l'a affirmé jusqu'à présent. C'est à cette époque qu'il faut chercher les racines d'un humanisme qui deviendra une réalité culturelle et artistique et en fin de compte générale un siècle plus tard. L'Empire, au XVI^e siècle, était à la fois trop éloigné dans le temps et trop assimilé dans les traditions nationales pour qu'on puisse lui attribuer encore une portée active. Byzance était devenue à des degrés divers un lointain ancêtre commun, prestigieux il est vrai, mais dont l'image réelle devenait de moins en moins précise, de moins en moins agissante. Ce qui en survivait ça et là avec plus de netteté, c'était l'idée impériale (en Serbie, en Valachie, en Moldavie), elle-même teintée fortement des réalités nationales. Cette survivance de l'idée impériale jouera un rôle non négligeable dans certains aspects de la peinture valaque aux XVII^e—XVIII^e siècles.

2. On parle d'une décadence générale de la peinture murale sud-est européenne au XVII^e siècle. Pour la Grèce, le Prof. A. Xyngopoulos déplore l'absence d'artistes à cette époque, absence à laquelle il attribue le manque de beauté de la peinture murale grecque. Par contre c'est la peinture d'icônes qui, grâce à quelques artistes de premier rang, occupera une place de choix. La tradition fléchit, s'amenuise ; sa fatigue, son anachronisme deviennent évidents. Ce qui survit sont des formules tellement répétées que même leur aspect formel n'a presque plus d'actualité. L'art de la peinture devient un métier, plus ou moins mécanique, ou l'émotion créatrice, la recherche de la forme artistique, ne jouaient plus le premier rôle. Apparemment c'était un art vieilli, exsangue et sans avenir. Qu'est-il cet art « profane » et « populaire », comme le Prof. Xyngopoulos qualifie — avec une nuance de mélancolie et de dédain — la peinture grecque du XVII^e siècle? Prouve-t-elle réellement la fin d'un art dont l'existence avait dépassé un millénaire? Ce n'est, à notre avis, que la fin du côté aristocratique de l'art impérial, hiératique et solennel, d'une majestueuse beauté, né et développé dans la capitale des basileis. Entre cet art, qui meurt officiellement en 1453, et ce XVII^e siècle si éloigné il y a un pont, dont les assises immuables n'étaient autres que les fondements de l'œcuménisme orthodoxe, et qui est, dans le domaine de la peinture celle à caractère monastique. C'est au XVII^e siècle que le Mont Athos devient plus qu'un centre spirituel, mais un centre culturel et une source artistique pour une partie très importante du Sud-Est européen. S'il

n'est pas lui-même créateur — il ne l'a jamais été d'ailleurs — c'est le phare le plus lumineux, et dont les rayons portent le plus loin de tous les centres artistiques du monde orthodoxe traditionnel. Le Mont Athos est, au XVIIe siècle surtout, certainement le lieu où la tradition byzantine — tous les acquis postbyzantins compris — s'est gardée la plus vivante, actuelle et autoritaire. C'est le siège incontesté et incontestable de la tradition. C'est donc la source la plus pure, le haut lieu de toute inspiration en matière de peinture religieuse. On retrouve un peu partout dans l'art du monde orthodoxe sud-est européen et qui survit grâce seulement à deux idées fondamentales : la spiritualité commune et la conscience (plus ou moins exprimée) nationale, les modèles athonites. Et ceci constitue le patrimoine commun, l'aspect unitaire — unique — d'un art dont les formes, même si vieillies, continuaient à vivre d'une vie latente mais incontestablement vigoureuse de par leur profonde participation à la vie spirituelle.

On ne sait pas encore exactement, dans les détails iconographiques, ce que la peinture du Sud-Est de l'Europe doit au Mont Athos dans ce XVIIe siècle autrement divers dans ses manifestations artistiques que le XVIe. Mais les spécialistes de chaque pays savent ce que l'art de leur nation doit à ce vénérable centre de tous les peuples orthodoxes. Un des travaux les plus nécessaires pour la compréhension exacte du rôle du Mont Athos serait de rédiger un Corpus des thèmes iconographiques dans la peinture serbe, bulgare, albanaise et roumaine, qui sont directement inspirés du répertoire appartenant aux nombreux complexes de la Sainte Montagne.

C'est toujours, selon nous, à la peinture monastique qu'on doit en grande mesure l'un des traits communs essentiels du point de vue stylistique de la peinture sud-est européenne : notamment son caractère populaire. C'est ici l'un des points les plus difficiles à saisir, les moins étudiées aussi, de tout ce que représente l'art du Sud-Est européen vers la fin du moyen âge. La notion même d'art populaire n'a pas encore trouvé une consécration unanime. Est-il au niveau de ce qu'on appelle culture orale par rapport à celle écrite ? Se développe-t-il indépendamment des formes stylistiques héritées de ce qu'on appelait dans l'art byzantin art de la Capitale ? S'agit-il d'un art provincial frappé d'une *capitis diminutio* artistique définitive ? Il est sûr que le problème ne peut pas recevoir une réponse uniquement esthétique. Les formes populaires de l'art religieux dans l'Europe du Sud-Est ne peuvent pas et ne doivent pas être jugées en tant que valeur purement artistique. Elles sont devenues, à cette époque où s'esquisse une culture écrite à caractère national, où l'humanisme devient un idéal à atteindre, où chaque pays retrouve sa propre langue, etc., une expression des peuples et non celle des princes ou celle de l'église.

La peinture aristocratique de tradition byzantine impériale est bien oubliée au XVII^e siècle. Elle emploiera désormais le langage du peuple, du commun, celui où la signification est plus importante que la forme qu'elle revêt. Décadence, peut-être, par rapport au passé, mais en même temps naissance d'une nouvelle forme de culture, d'un langage plastique qui ira de pair (plus tard au XVIII^e siècle) avec la culture écrite, avec ce qu'on appelle littérature. Le style de la peinture sud-est européenne du XVII^e siècle prend l'habit démocratique et constituera l'une des formes de communauté de l'art sud-est européen de l'époque. Les historiens de l'art ont toujours considéré le style « monastique » comme une forme simplifiée, abâtardie, du grand art monumental byzantin. Cela commence avec la peinture des grottes de la Cappadoce, continue dans les nombreuses petites églises de Crète et de Chypre aux XIII^e — XIV^e siècles, avec les petites églises bulgares d'Ivanovo, de Zemen, de Kalotino, avec les églises valaques de Căluiu, de Stănești, etc. L'Epire et la Thessalie, le Péloponèse et la Macédoine sont remplis de petits monuments décorés de cette peinture simple, à traits populaires [19]. Ce qui intéresse c'est le contenu, l'iconographie qui s'enrichit considérablement d'éléments narratifs, d' épisodes épiques, de thèmes où le peuple puisse trouver des réponses à son nouveau intérêt pour des connaissances qui s'émancipaient graduellement de l'emprise théologale et acquerraient des traits à caractère surtout moral et parfois même littéraire. C'est ce caractère populaire de la peinture, dont l'origine pourrait être cherchée dans le style monastique, mais qui, en fin de compte, dérive non pas absolument d'une seule école artistique, qui forme le niveau commun de ce genre d'art au XVIII^e siècle.

Il est également intéressant à relever le fait que cette époque est très riche en activité picturale, que le nombre d'ensembles peints datant de cette période semble avoir été plus grand qu'au XVI^e siècle. C'est en tout cas valable pour l'Albanie et la Valachie. On pourrait considérer cette dernière province comme représentant non seulement ce courant populaire, mais tous les aspects — traditionnels et novateurs — du dernier grand siècle de la peinture de tradition byzantine. En effet, non seulement le nombre très grand des ensembles peints à l'époque du règne de Mathieu Basarab — comme aussi celui des fondations qui, dans les pays roumains, ne peut être comparé qu'à l'époque d'Etienne le Grand — — mais aussi la variété des manières de peindre peuvent représenter une sorte d'anthologie de la peinture balkanique de style populaire du XVII^e siècle.

---

[19] V. entre autres, X. Boura, A Kalogeropolou, P. Andreadi, *Eglises de l'Attique*, Athènes, 1969; N. Moutsopoulos, *Les maisons patriciennes de Siatista*, Thessalonique, 1961.

Les trois étapes de la peinture valaque du XVIIe siècle correspondent aux trois règnes les plus importants et en expriment, si l'on peut dire, l'essence : Mathieu Basarab (1632—1654), Şerban Cantacuzène (1678—1688) et Constantin Brancovan (1688—1714). Les fondations dues à Mathieu Basarab s'étendent sur toute la Valachie et la Petite Valachie. Elles sont tantôt monastiques (Arnota étant la plus connue), tantôt des églises de ville, tantôt des églises de campagne ou des chapelles érigées sur les terres seigneuriales. Toute leur décoration peinte — avec, évidemment, des différences de détail peu significatives — se ressemble : quant à l'iconographie, esprit narratif accusé, sensible non seulement dans le grand nombre d'épisodes mais également dans le grand nombre de personnages qui les animent ; quant au style : traits simples, à caractère sensiblement décoratif, perte de tout trait individuel, caché sous une maîtrise de la forme qui dénote une parfaite connaissance du métier, mais en même temps l'absence totale d'émotion ; couleurs intenses mais non vibrantes. Rien d'individuel dans cette peinture, au contraire, la preuve d'un esprit collectif, l'emploi des formules communes, héritées et investies de l'autorité qu'offre la tradition qui ne doit plus être vérifiée, donc *continuité* dans le sens le moins créateur de la notion. Mais continuité au niveau populaire et qui emploie le langage du peuple. N'est-il pas significatif que ce langage précède, de peu il est vrai, les débuts de la mise en valeur du roumain, ce langage de tous les jours du peuple ? Le slavon était en « agonie »[20], il devenait anachronique, incompréhensible tout comme la peinture aristocratique byzantine, qui parlait un langage qu'à présent même les élites de la société ne comprenaient plus. Toutefois, le prince lui-même se fait encore représenter de la manière la plus hiératique : long manteau de brocard doublé d'hermine, haute couronne, tous attributs qui soulignaient, comme par le lointain passé, l'idée de royauté, héritage ininterrompu de l'idée impériale byzantine. Il y a, dans l'art du temps de Mathieu Basarab, un aspect encore très médiéval et en même temps la preuve d'une sorte de relation directe entre le prince et son peuple, un don du prince au peuple offert par le truchement non pas des formules consacrées dans le slavon d'église et de chancellerie, mais par celui du langage même du peuple (sans que pour cela les textes des inscriptions soient en roumain) — il s'agit évidemment du langage plastique, du style dans l'architecture comme dans la peinture. Si du point de vue artistique — dans le sens qu'on donne aujourd'hui à cette notion — il y a peut-être décadence ou plutôt apauvrissement des

---

[20] V. Cândea, *L'humanisme d'Udriste Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, « Revue des études sud-est européennes », Tome VI, 1968, nº 2.

moyens de l'expression plastique, ceci est moins important que le fait qu'entre elle et le niveau général du peuple ou pouvait mettre un signe d'identité.

Rien ne change de ce point de vue dans l'art des Cantacuzène, riche également en fondations mais qui est le mieux représenté par les églises de Filipeştii de Pădure et de Măgureni. Il y a néanmoins un accent très important à prendre en considération et qui constitue une nouveauté pour l'art des pays roumains et une fois de plus un phénomène unique dans la peinture de tout le Sud-Est de l'Europe. Il s'agit de la première expression en Valachie d'un genre d'art avec lequel débutera la peinture moderne vers la fin du XVIII^e siècle et durant toute la première moitié du XIX^e : *le portrait* [21]. L'innovation revêt ici un double aspect : celui de l'intention et celui de la réalisation. En ce qui concerne le premier aspect, il n'est évidemment plus médiéval, cette fierté de famille mêlée à la conscience du rôle de l'individualité est un sentiment déjà très éloigné de la mentalité médiévale. L'exonarthex des églises de Filipeşti et de Măgureni (terres appartenant à la famille des Cantacuzène), avec sa galerie de 60—80 portraits de famille, n'a pas sa pareille dans la peinture de tradition byzantine, ni occidentale. Si l'esprit vient de l'Occident (les Cantacuzène étaient tous liés à l'Université de Padoue, au monde vénitien), la modalité artistique demeure liée à la tradition. Nous avons à faire ici à l'un des plus impressionnants essais de synthèses entre Occident et Orient, entre tradition et innovation, entre local et international. Tout comme la peinture extérieure moldave demeure un phénomène unique de l'époque postbyzantine de l'Orient chrétien, cette impressionnante galerie de portraits, représentant des personnages portant les mêmes habits et ayant un indubitable air de famille, et qui vous regardent — d'un regard assez vide d'ailleurs — dans l'ombre d'une église, n'a pas au XVII^e siècle et n'aura pas sa pareille sinon un siècle plus tard, dans les très modestes fondations villageoises de la même Valachie. Ce seront cette fois-ci non pas les membres d'une grande et orgueilleuse famille de boyards et d'intellectuels, mais les collectivités villageoises, les paysans, qui prendront la relève des classes nobiliaires lesquelles, à cette époque-là, auront donné une toute autre expression artistique à leurs attaches avec le passé, celle occidentale.

Le troisième aspect de la peinture valaque est illustré par la grande fondation monastique de Hurez (1692—1704), due au prince Constantin Brancovan et qui est à son tour une tête de série pour la peinture du XVIII^e siècle dans cette province. C'est la dernière importante fondation

[21] Maria Ana Musicescu, *Introduction à une étude sur le portrait de fondateur dans le Sud-Est européen Essai de typologie*, « Revue des études sud-est européennes », tome VII, 1969, n° 2, p 282 310.

monastique princière avant les Phanariotes et c'est aussi la dernière synthèse artistique qui clôt l'art médiéval des pays roumains. Dans la peinture, due à un artiste vraisemblablement d'origine grecque (Constantinos, qui signe en grec mais ajoute à son nom « ot Tîrgoviște ») et qui travaille avec toute une épuipe de Roumains [22], l'on reconnaît, au-delà de l'esprit décoratif très souligné dans le dessein et la couleur, cet intérêt pour la narration, pour le détail pittoresque. Une certaine recherche pour l'élégance de la forme, pour la beauté des figures réussit à ne pas laisser voir d'emblée le style dont les traits essentiels demeurent populaires. En même temps on retrouve — à Hurez plus que dans la peinture du XVIIe siècle — les traits stylistiques de ce qu'on appelle pour la Grèce du XVIe siècle le style de la peinture crétoise. C'est l'influence incontestable du Mont Athos qu'on retrouve également dans certains thèmes iconographiques qui constituent des nouveautés dans le répertoire de la peinture valaque, mais qui n'auront pas de lendemain [23]. C'est également à Hurez qu'on peut remarquer un certain nombre d'éléments qui révèlent une influence de l'Occident ainsi qu'on peut la reconnaître dans les icônes grecques du XVIIe siècle surtout. La peinture des fondations dues au prince Brancovan est un excellent reflet de la culture valaque de l'époque ; on y trouve fondus la tradition locale, un assez fort courant grec et des traits occidentaux. On peut ainsi considérer cette peinture comme représentant à la fois toute l'actualité artistique sud-est européenne dans ce qu'elle a de plus caractéristique en tant qu'héritage de Byzance et influence de Venise.

Mais l'époque postbyzantine en Grèce, le XVIIe siècle plus intensément, présente aussi cette intense action de renouvellement de la tradition ; ce sont les résultats de l'action de Venise qui exerce sa forte influence, depuis le milieu du XVIe siècle, sur la peinture grecque. Les résultats en sont assez bien connus pour la Grèce même, mais nous savons moins bien si cette influence, soit directement, soit à travers la Grèce, joue un rôle dans la peinture serbe, bulgare, albanaise des XVIIe—XVIIIe siècles. En ce qui concerne la Valachie, cette influence arrive par deux voies : directement et par la Grèce. C'est vraisemblablement aux Cantacuzène qu'on doit une grande part des traits néo-classiques et baroques de l'art valaque. En ce qui concerne la voie indirecte, c'est incontestablement le Mont Athos qui joue le rôle essentiel pour la Valachie et Moscou pour la Moldavie.

---

[22] Teodora Voinescu, *Școala de pictură de la Hurezi* (*L'école de peinture de Hurezi*), dans *Omagiu lui George Oprescu*, Bucarest, 1961, p. 573—587.

[23] *Istoria artelor plastice în România*, II, Bucarest, 1970 (les chapitres sur la peinture valaque des XVIe—XVIIIe siècles).

Pour la peinture serbe, le processus d'infiltration occidentale est similaire sinon plus intense, dans la peinture murale, à celui de la Grèce. Car, comme les peintres crétois, d'une part, ceux des îles ioniennes de l'autre, concentrent dans leur art ces nouveaux traits venant d'un grand centre artistique qui était depuis des siècles lié au monde grec — nous parlons de Venise — les zones du nord et de l'ouest de l'actuelle Yougoslavie étaient depuis le XVI^{e} siècle déjà, directement et intensément liées à l'action de Venise. Cette action a été continue et forte ; on lui doit l'entrée de l'art serbe, à partir de la fin du XVII^{e} siècle et avant les autres zones balkaniques dans la sphère du monde occidental.

Peu de chose est resté de l'art bulgare de ce temps. En ce qui concerne l'Albanie elle subit évidemment l'influence occidentale plus intensément à cause de sa proximité d'avec Venise.

La Moldavie, à son tour, marque un net et presque spectaculaire changement dès la première décennie du XVII^{e} siècle. La tradition s'arrête presque brusquement à Sucevița. Orient et Occident s'entrecroisent — à Iași surtout — durant tout le XVII^{e} siècle. Les deux courants venant d'une part de Moscou et de l'autre de Constantinople se rencontrent dans la nouvelle Capitale moldave sous le dernier prince de Moldavie, Basile Lupu (1634—1653), pour lequel l'idée impériale héritée de Byzance avait une actualité politique et dont la vision était à portée internationale. Tous les courants d'art de l'Orient chrétien se rencontrent à Iași durant le XVII^{e} siècle : néo-classique et baroque, oriental et traditionnel, moldave et postbyzantin. C'est avec cette image éclectique que la Moldavie sortira du moyen âge et, sauf de rares exceptions près, abordera, déjà vers le début du XVIII^{e} siècle, une nouvelle direction qui la conduira dans la sphère de l'art néo-classique de l'Europe occidentale. Iași sera la première ville du Sud-Est de l'Europe (exceptant évidemment les villes transylvaines liées depuis toujours à l'Europe centrale) qui obtiendra, par quelques-uns de ses monuments, un aspect de ville occidentale.

Les deux directions divergentes : celle monastique-populaire et celle occidentale-urbaine, clairement séparées au XVII^{e} siècle, dans toute la province sud-est européenne, continueront leur vie au cours du XVIII^{e} siècle. La première, qui demeure traditionnelle, prolonge ce qui était resté de Byzance dans une vision folklorique semblable dans tout le Sud-Est européen ; la seconde prépare l'entrée de l'art de cette région dans un monde nouveau. Et ce sera la fin de Byzance et de « Byzance après Byzance ». Mais cette fin n'aura lieu que dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. C'est le grand centre monastique de Ryla, l'un des plus anciens du Sud-Est de l'Europe, qui mêlera, pour la dernière fois et d'une manière saisissante, les traits devenus tout à fait populaires du style postbyzantin

(sensibles aussi dans les nombreux ensembles peints de la Macédoine, grecque, comme Castoria, Verria, Siatista, etc.), l'iconographie athonite et locale, des accents purement populaires et autant d'éléments occidentaux. La peinture du complexe monastique de Ryla, œuvre collective de peintres venus de l'Athos et bulgares (ayant accomplis leur apprentissage artistique dans les grands centres bulgares de Samokov et de Koprivstica) est une anthologie, la dernière et d'autant plus spectaculaire, de ce que Byzance avait légué aux peuples orthodoxes, mêlé à tous les acquis de l'Occident durant plus de trois siècles, mélange dont le liant n'est autre que cette expression inaltérable qui est la forme artistique purement paysanne.

NOTES ON THE MEDIEVAL ARCHITECTURE OF THE DANUBIAN LOWLANDS AND THEIR HISTORICAL BACKGROUND.

GOTHIC ARCHITECTURE IN SYRMIA AND BAČKA [1]

MACHIEL KIEL
(Wormerveer — Holland)

In not many parts of Europe the architectural outlook of towns and villages is so completely dominated by the late-Barok as is the case in the fertile river-lowlands of the presentday Yugoslavian provinces of Syrmia (Srem) and Bačka, situated between the great Central European rivers, the Danube, the Sava, the Tisa and the Drava. It is hard indeed to find any district which preserves such a scanty number of monuments of the middle ages as these historical landscapes.

Precisely because of their rarety, they call for more attention and should become known to a wider circle than has been the case up till now.

★

The history of Syrmia and Bačka witnessed three flourishing periods of architecture in the past 1000 years. The first of the three is connected with the Hungarian middle ages, between the late 13th and the 15th century. The second period is that of the Turkish rule, in the second half of the 16th century and the greater part of the 17th century, and, finally the 18th century under the Habsburgs.

The complete domination of the Barok and the disappearance of almost every trace of the preceding periods can only be explained by the very agitated history of these areas. That is the history of a perpetual

[1] The material for this article was collected during a study journey in the summer of 1969 which was made possible by a bursary of the Netherlands Organisation for the Advancement of Pure Scientific Research, Z W O The Hague, and a donation of the Prince Bernhard Fund, Amsterdam.

borderland in which the eternal struggle between East and West over the domination of Central Europe has been fought.

The Romans ruled over Pannonia but their cities and castles were lost during the Migration of Peoples. The Empire of the Avars left no architectonical traces. In the 9th century the Carolingian Empire touched upon that of the Bulgarian Khans. The frontier ran along the Fruška Gora, which name of "Frankish Mountains" still remembers of this remote period. Shortly after the year 1000 the Danube was the frontier between Hungary and the Byzantine Empire. No monuments of this period are preserved. Since the end of the 12th century the territory passed more and more into Hungarian hands. The Byzantines permanently quitted these far-off regions and Hungary was able to enlarge its positions in southward direction. They took not only the territory between the great rivers, but covered their positions with a broad glacis south of the Sava, deep in the hills and mountains, up to the ridges of the Sokol, Kozmaj and Maljen mountains [2] where they touched upon the northern border of the Serbian Kingdom. This was the position until about 1400. After the Mongol Invasion, in the middle of the 13th century, King Bela formed this southern hilly country into the Banat of Mačva. [3] The complicated structure, with hills and low mountains, protected the lowlands against possible attacks from the south.

A Serbian invasion in the year 1268 ended with a catastrophe for them. The Serbian army was routed and the king, Uroš I, taken prisoner. However, Mačva came in this early period under a Serbian king. This was between 1284 and 1316, when king Dragutin was driven from the throne by his brother Milutin and became vasal of the Hungarian crown, with Mačva as fief. After his death Milutin occupied the territory over which his brother had reigned, but was driven away by Charles Robert of Anjou, who restored the Hungarian authority (1319). [4]

Under czar Dušan several Serbian campaigns were launched against the North, but in general the Mačva Banat maintained its function of protecting the lowlands, which witnessed a period of prosperity of nearly two centuries.

The Serbian Empire collapsed under the blows of the Turks and the entire history of the lowlands after 1400 stood in the constellation of the Ottoman expansion. From that date onwards Serbia was no longer an enemy but an ally and the Despotate of Smederevo conducted a dangerous

---

[2] A. Deroko, *Les Châteaux Forts du Moyen Age*, Arheološki spomenici i nalažište u zapadnoj Srbiji, p 38, "Gradja Arheološki Institut", Knj. 2, Beograd, 1952

[3] Mihailo Dinić, *La Serbie occidentale au Moyen Age*, p. 27, "Gradja", 2.

[4] Dinić, page 30.

policy as bufferstate between the two greatest powers of Eastern Europe of that time, Hungary and Turkey. Despot Stefan Lazarević was vasal of the Turkish sultan and Serbian forces stood in the field in the south, as allies of the Turks. At the same time the Despot protected his rear through an alliance with king Sigismund of Hungary, who gave him the Banat of Mačva and some fortresses on the other side of the Sava. Also Djurdje Branković, Stefans' successor, conducted this policy with more or less success and possessed several fortresses in Hungarian territory. Together with the shifting of the centre of gravity of the Serbian state to the north came the migration of Serbian farmers and cattle-risers, who left the dangerous south of their country and settled in the vast and fertile plains of Southern Hungary, in Syrmie and Bačka.

Already under Stefan Lazarevič there was a pro-Turkish and a pro-Hungarian party in Serbia. When Smederevo became Turkish for good, in 1459, members of the royal family, the high nobility and their followers fled to the territories of Southern Hungary, with which they had so long been in contact. [5] The lower nobility passed into Turkish service, as did the majority of the garrisons of the fortresses and the common soldiers. [6] These developments were of great importance for the centuries to come, the southern part of the Danube lowlands being peopled with Serbians.

The old frontier district Mačva remained for the most part in Hungarian hands and after the fall of the Kingdom of Bosnia it was enlarged by parts of former Bosnian territory, which were quickly occupied by the Hungarians and transformed into the Banats of Jajce and Srebrenica. The situation remained stable for nearly half a century, but the land suffered from military actions from both sides. In 1521 the frontier fortress Belgrade was taken by the Turks and after the battle of Mohács, five years later, the entire Danube lowland was lost for Hungary. The frontier fortresses of Kupinik, Šabac, Mitrovica and Slankamen had fallen as early as 1521, together with Belgrade. With Mohács the entire territory of the Banats of Jajce and Srebrenica, together with Syrmie, the Fruška Gora and the castles on the Danube became Turkish. They were Petrovaradin, Ilok, Šarengrad, Vukovar, Osijek and Djakovo. As a far-off outpost Morović, surrounded on three sides by rivers, held out ten years longer.

---

[5] *Enciklopedija Jugoslavije*, Zagreb, 1962, Srbi, page 519.

[6] In Turkish feudal service as Spahi or Voynik, Martolos or Topci, etc. See *Encikl. Jugoslav.*, V, p. 519, and in particular by Halil Inalcık, *Od Stefana Dušana do Osmanskog Carstva*, "Prilozi za Orientalnu Filologija", etc., III—IV Sarajevo 1953, and Branislav Djurdjev, *Hrišćanski Spahije u Severnoj Srbiju u XV v.*, "Godišnjak Istorijskog Društva Bosna i Herc"., IV, Sarajevo, 1952, pp. 165—169.

A new Turkish break-through followed in 1536 under the leadership of the energetic Sandjak Bey of Smederevo, Yahya Paşaoğlu Mehmed Bey.[7] In that year he conquered the whole fortress line in the hills of Slavonia with Požega, Brod, and Orahovica in 1538. Shortly after this, sultan Süleiman himself took Budapest and with the conquest of Pakrac, Voćin and Siklos in 1543, Vitovnica and Szeged and the very important Timişoara (1551—'52), the entire Pannonian basin was solidly in Turkish hands. During the long period of unceasing military actions the greater part of the settlements had been destroyed and its population scattered. Some fortresses, such as Kupinovo, were demolished immediately after the conquest, others, because their strategic importance (Osijek), were rebuilt. Hans Dernschwam, who in 1553 visited these lands, mentions the great number of destroyed churches and burned villages.[8] Much of the medieval architecture was then lost.

After they had definitely taken possession of the land, the Turks went on energetically colonizing and rebuilding their new province. They divided the land into several *sandjaks* which were first under the *beylerbey* of Rumili in Sofia, but after the conquest of Budapest they came under the jurisdiction of the newly created *eyalet* of Buda. These were the sandjaks of Szeged, Pécs, Srem and Požega. Timişoara became the capital of a separate *eyalet*, which contained beside East Hungary also the Banat of Timişoara.[9] This separate province was thought necessary to obtain a better control of Transsylvania, which enjoyed a broad autonomy.

The Turks brought an Islamic life into being in the *sandjak* capitals and seats of the *kadiliks* and transformed the old cities of Central Europe into centres of Moslem culture. Beside the garrisons and government officials, traders and craftsmen settled in these new centres. When the Turks in 1556 restored the Serbian Patriarchate of Peč, extensive territories of the former Kingdom of Hungary came under its jurisdiction. This restoration of a Christian church organisation was part of the Turkish colonisation policy and the Serbian church eagerly took advantage of this change. A part of their action was the large-scale foundation and rebuilding of the Serbian monasteries in the wooded hills of the Fruška Gora, but also in the lowlands. It was a rule of the Turks only to allow the building of churches on sites, where there had been one before. In our case many deserted catholic monasteries were transformed and rebuilt in a style reminiscent of the great works of the Serbian past. In the se-

---

[7] Hazim Šabanović, *Upravna podjela Jugoslovenskih zemalja pod Turskom vladavinom*, "Godišnjak Ist Dr. Bosna i Hercegovina", IV, pp 188—190.

[8] Hans Dernschwam. *Tagebuch einer Reise nach Konstantinopol und Klein-Asien*, herausgegeben von Franz Babinger. München, 1923, p 266.

[9] See in detail on this subject H Šabanović' study, mentioned in note 7.

cond half of the 16th century no less than sixteen orthodox monasteries were built in the Fruška Gora, including that of Novo Hopovo in 1576, which belongs to the greatest and most monumental creations of the Serbian past. Needless to say, many works of Gothic and possibly Romanesque style fell victims to this wave of restorations. The building activity of the Turks was mainly concentrated upon the cities, which in the long period of peace witnessed a vast development (Mitrovica in 1566 1 mosque and 1 town quarter, in 1578 4 mosques, 6 medjids and 12 quarters of the town).[10] Wellknown are the great foundations of Kasim Pasha in Osijek, which consisted of a lead-covered mosque, a *medresse* (college), a primary school, a also lead-covered *hamam* (hot bath), a karvanseray, several shops, fountains, etc. From the detailed description of the Turkish geographer-globetrotter Evliya Çelebi, we know the pattern of the lowland cities of the middle of the 17th century.[11] This traveller also mentions several large churches or monasteries of which the ruins were still preserved, as for example the enormous monastery of Sotin, or churches which were used as mosques, such as the Suleimaniye Cami of Osijek. Almost everything that Evliya describes has now vanished from the face of earth. This happened during the "Long War", which began as a Turkish support of the Hungarian revolt against Habsburg in 1683 and ended with the Peace of Karlović in 1699 and the complete dislodgment of the Turks from Hungary, Slavonia, Bačka and Syrmie. During this terrible long war nearly all that had been achieved in the century and a half of peace

---

[10] Šabanović, *Evliya Čelebija Putopis* II, Sarajevo, 1957, pp. 111—114.

[11] Sremska Mitrovica was, together with Ilok on the Danube, capital of the *sandjak* Srem. It consisted of 1500 houses, a considerable number for that time, which were distributed over 12 municipal districts (*mahalle*), with 12 large mosques, 5 colleges (*medresses*), 10 primary schools (*mekteb*), 3 public hot baths (*hamam*), and 3 Derwish convents (*tekke*) Three karvanserays were built for the comfort of the traveller.

The greatest benefactor of Mitrovica was Ghazi Bayazid Bey, sandjak bey of Srem in the second half of the 16th century. He was killed in the battle of Sisak in June 1593 and was buried in the mausoleum which he had built behind his mosque in Mitrovica.

The institutions founded by him included a large mosque, a medresse, a mekteb, hamam, karvanseray and 29 shops in the Bazaar.

Other important founders were Bayram Bey, long-time sandjak bey of Smederevo and Srem in the second half of the 16th century, and Murad Pasha in the beginning of the 17th century Both founded mosques, colleges and baths in Mitrovica Bayram Bey also founded a large domed mosque in Belgrade which existed until 1870

In the 17th century an important fair was held in Mitrovica which is also mentioned by western travelers (Edward Brown in 1673).

The sandjak capital Osijek was not a big town, but possessed several important buildings. The fortress, rebuilt and enlarged by several governors, the famous Drava bridge and especially the splendid mosque of Kasim Pasha. This was a huge, massive building with a lead-covered dome and a high minaret. Behind the mosque stood the likewise lead covered mausoleum of the pasha. Another benefactor of Osijek was Mustafa Pasha of Filibe (Plovdiv, Bulgaria) who also built a large mosque (he was sandjak bey of Požega about 1563). Both governors built several colleges, mektebs, fountains, big lead-covered public baths, karvanserays and hans.

was lost. After the peace treaty the triumphant Austrians had to make a fresh start with rebuilding the destroyed towns and villages and resettling the land with colonists and adventurers from all countries of Europe.

In this last great building and reconstruction period in the architectural history of Syrmie and Bačka the remaining works of Turkish times were demolished,[12] the churches which still stood rebuilt in Barok style and the existing fortresses entirely rebuilt for the requirements of heavy artillery. Only in the hills of the Fruška Gora some of the 16th century Serbian monasteries kept their original outlook.[13]

Thus there are very few monuments of the middle ages in the provinces we are dealing with.[14] They are the ruins of five castles and two churches in the style of the late-Gothic of the 14th and 15th centuries, and nothing more. To these silent witnesses of an agitated past we will now turn our attention.[15]

★

The overgrown foundations of the "Castrum Regale" Kupinik lay on the north bank of the Sava, 500 m outside the present-day village of Kupinovo, on the edge of the vast marsh of Obedska Bara and about 35 km south-west of Belgrade. The castle was first mentioned in 1388. In 1411 king Sigismund entrusted it to the care of despot Stefan Lazarević[16] and in 1426—'27 it was the residence of the powerfull Serbian nobleman Radič Postupović. The second half of the 15th century was the greatest time of the castle, when it served as a princely residence for the last members of the house of Branković. Despot Djurdje received it in 1451 from the Hungarian king. Between 1465 and 1485 it was the residence of Djurdje's grandson Vuk Grgurević[17] who by king Mathias Corvinus was made "Despot of Racia" and used Kupinik for his bold attacks deep into Turkish Bosnia. His successor Djurdje and his brother Jovan (despot between 1496—1502) and their mother Angelina also resided

---

[12] On the outskirts of the districts here discussed there still remained the remnants of some Turkish fortress works, at Šabac and particularly in Belgrade. Sombor in Bačka preserved a tower of the former castle which is now in use as a dwelling.

[13] Intact were the 16th century monasteries of Hopovo, Krušedol, Rakovac, and Petkovica. Precisely these monuments were badly damaged during World War II by facsist bands and nazi troops. Also still intact was the big monastery of Orahovica built in the last quarter of the 16th century, 70 km west of Osijek, at the foot of the Slavonian hills.

[14] In Banat two objeets of medieval times remain, the tower of Vrsać and the ruins of the splendid Romanesque abbey of Arača near Novi Bečej.

[15] Erdut and Sarengrad on the Danube have preserved parts of walls. We must leave them however undiscussed. Pictures of them are to be found in : A. Deroko, *Medieval castles on the Danube*, Beograd, 1964, pictures 2—3 and 7.

[16] *Enciklopedija Jugoslavije*, V, Zagreb, 1962, p. 453.

[17] Idem, page 453.

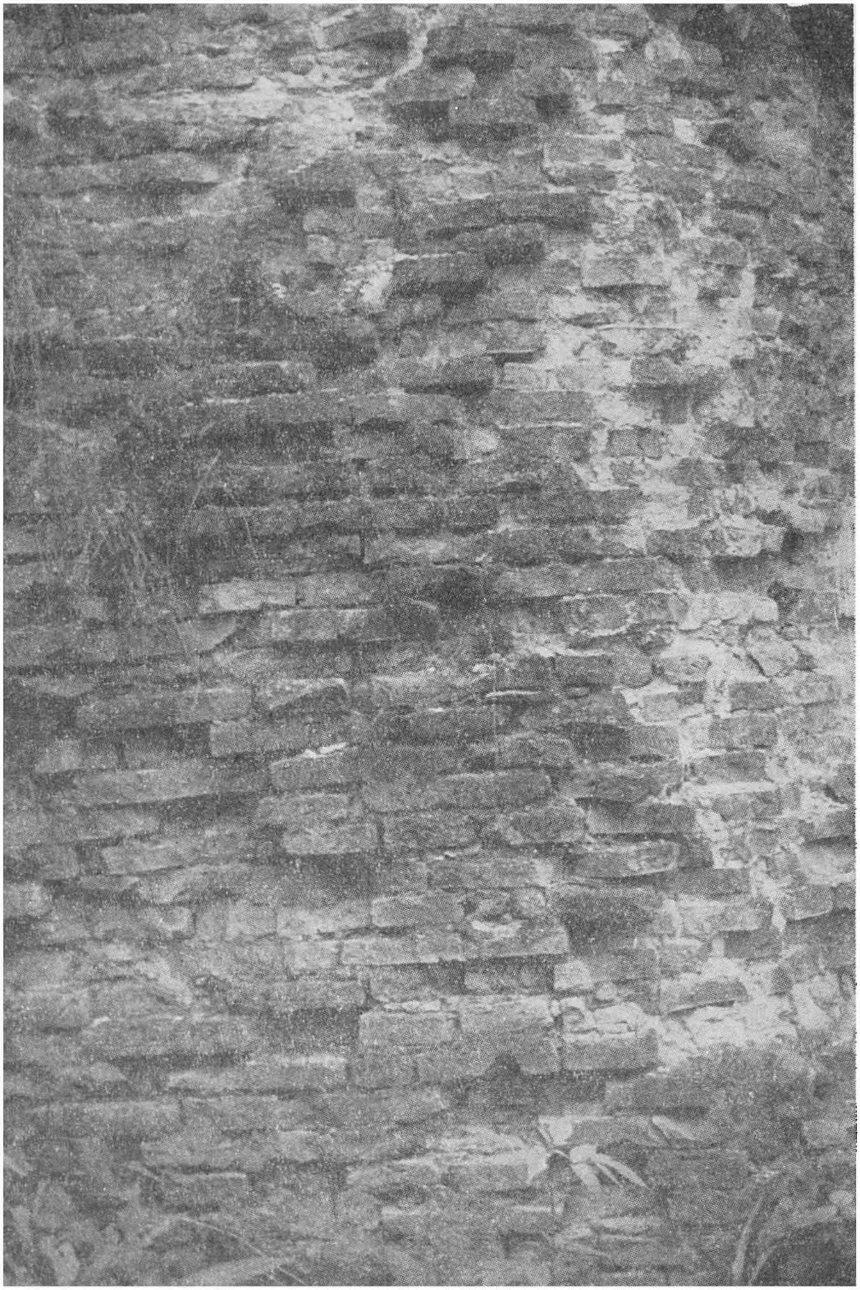


Fig. 2. — Castle of Kupinik, structure of masonry.

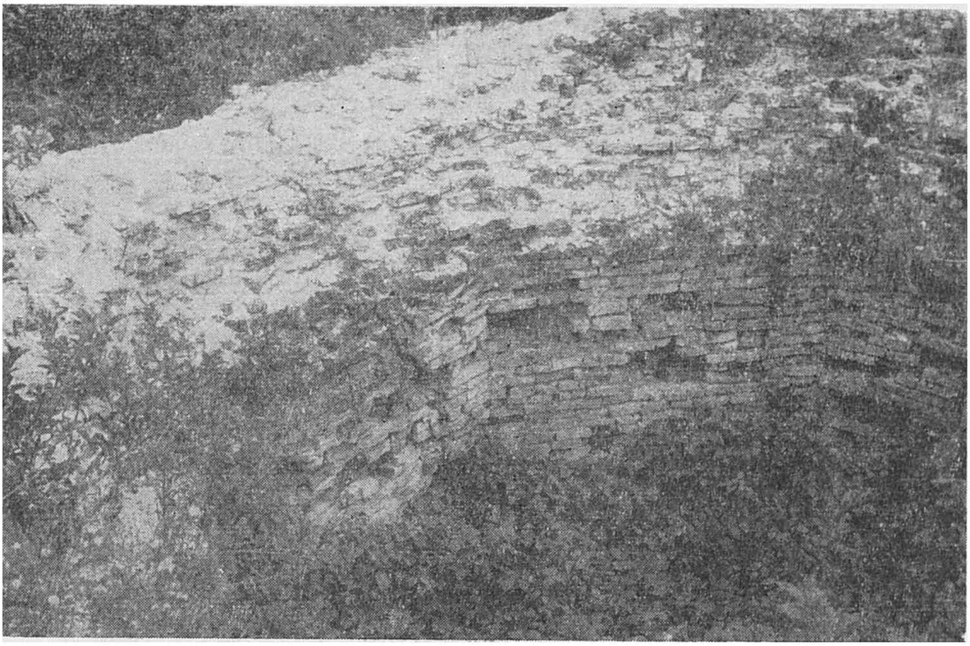
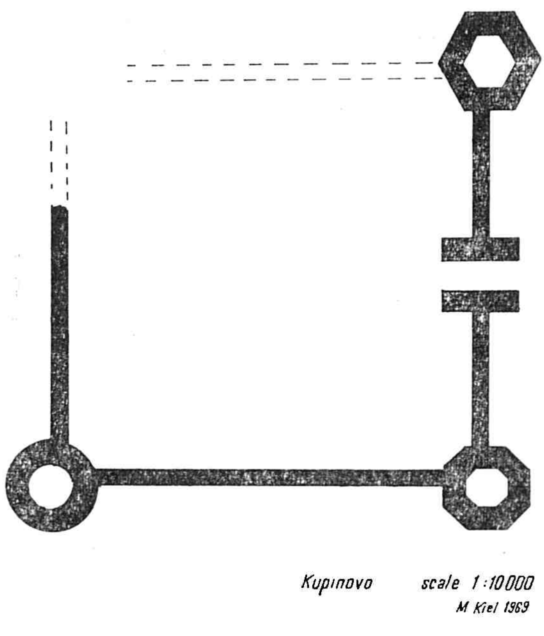


Fig. 1. — Castle of Kupinik, remains of corner tower.



at Kupinik.[18] It remained in the hands of Stefan Berislavić until 1521 but was taken that year by the Turks, who destroyed it. It was rebuilt for the last time in 1522 by Berislavić but fell into decay shortly afterwards and disappeared for ever from the scene of history. [19]

The castle of Kupinik forms a nearly perfect square, 40—45 m, with heavy towers at every angle, all different in shape. In the middle of the east wall stood the fifth tower, a square one, in which the only entrance to the castle was situated. This eastern wall is preserved to a height of three metres. The northern corner tower, a hexagonal one, still stands at a height of five metres. The eastern tower is octagonal and the one at the south corner is circular. The tower on the west side has disappeared, together with the adjoining curtain wall. In the beginning of the present century the substructures of the former Despot Palace could still be seen. Since then it has likewise disappeared, having been demolished stone by stone by the local population to built their houses.[20] Originally the castle must have been surrounded by a moat which was fed by the waters of the Sava and could only be reached by a wooden bridge. The walls of the corner towers are three metres thick, those of the curtains two metres. The entire castle lies on an artificial hill, about two metres above the surrounding marsh.

Because good stone was expensive in this alluvial lowland, the masonry was made entirely of rough broken stone, mixed with fragments of brick. On the outside it is faced with pink-red brickwork, which was not plastered over. The whole castle is a representative example of a defence work of the time before siege guns were used. It forms one unit and must have been built at one time, as no sign of any reconstruction could be found. Traces of the destruction and repair of 1522 should have been restricted to the upper parts only, which parts have now disappeared.

A few hundred metres from the castle ruins, between the last houses of the village of Kupinovo, there still stands another relic of the times when the Despots of Rascia resided here. It is the modest church of Sv. Luka, low, single naved and with plastered walls and hardly 17 m long. It must be a foundation of despot Djurdje Branković from 1453—'56. [21] Two members of the house of Branković were buried there, namely

---

[18] Judging by a document for the Athos monastery Ay. Pavlos dating from 1495 which was written at Kupinik (*Encikl Jugosl* , V, p 453).

[19] Idem, page 453.

[20] The ruins of Kupinik (now the village Kupinovo) are a cultural monument and protected by the State. No further damage has been done since 1941 by the local inhabitants who used its stone to built their houses

[21] Milorad Panić-Surep, *Cultural Monuments of Serbia*, Beograd, 1965, p. 194.

Stefan, the blind son of Djurdje and his son Jovan. When the brother of last mentioned person, the Serbian Archbishop Maxim had finished his monastery of Krušedol in the Fruška Gora, he had their mortal remains transferred to the family grave of the Branković. Maxim died in 1516 and shortly afterwards his mother Angelina also. Both were buried in Krušedol, which became the first great religious centre of the Serbs in these regions.[22]

The castle of Morović, the ruins of which are preserved at the confluence of the rivers Bosut and Studva, is of much older date than Kupinik. It is first mentioned in 1154. [23] Another indication of the high antiquity of this place is the low choir of the near-by church of Sv. Marija, which is built in Romanesque style, before the middle of the 13th century. Like some other fortresses of Syrmie, Morovič was for some time a possession of despot Djurdje Branković and played a role of some importance as a bastion against the Turkish expansion. In 1508 it came into the hands of one of the most daring and active defenders of Hungary's southern frontier, the popular Serbian nobleman Stefan Stiljanović, the former castellan of Novigrad and Orahovica. [24]

After the great campaign of sultan Süleiman against Mohács, when the strongholds of Vukovar and Osijek, west of Morović, were already in Turkish hands, this castle remained as a far-off outpost, ten years longer in the hands of the Christians. No earlier than 1536 did it fall, together with Slavonski Brod and Požega, into the hands of the sandjak bey of Smederevo, Mehmed Bey. The Turkish artillery, then the most modern in Europe, turned the scale. More then a century afterwards Evliya Çelebi still saw the traces of the shelling.

The Turks did not destroy Morović but kept it as a stronghold in the absolutely flat riverland. In a Turkish description of the mid 17th century, Morović is described as a Vojvodelik of the sandjak Srem (Syrmie) and seat of a kadi. In the fortress there was a garrison of 50 man, there was one small mosque, a munition store, store rooms for provisials and lodgings for the soldiers. The settlement outside the castle consisted of 200 houses, two mosques and a karvanseray. The inhabitants were mostly Bosnians. [25]

All that remains of the castle of Morović is the east wall, facing the river Bosut, and some parts of the shorter north and south walls. The

---

[22] Dinko Davidov, *Krušedol*, Beograd, 1964, p. 4.

[23] Panić-Surep, *Cultural Monuments*, p. 190.

[24] Stiljanović, the popular hero was later canonized. His portrait is to be found in the fresco painting of the great monastery church of Hopovo in the Fruška Gora, in the narthex on the western wall, to the right of the door.

[25] Hazim Šabanović, *Evlija Čelebija Putopis*, II, Sarajevo, 1957, page 261—262.

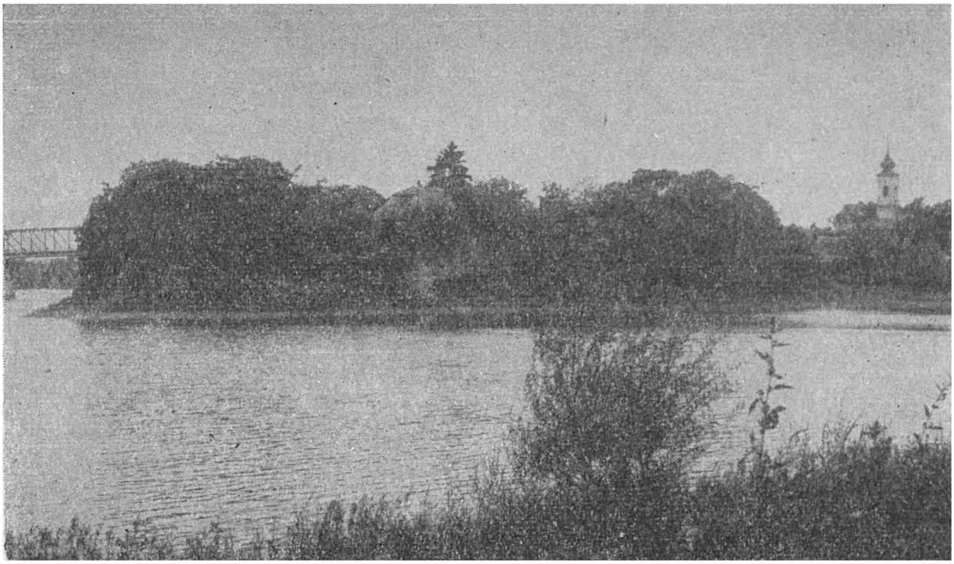


Fig. 3. — Castle of Morović, general view from other side of river Bosut.

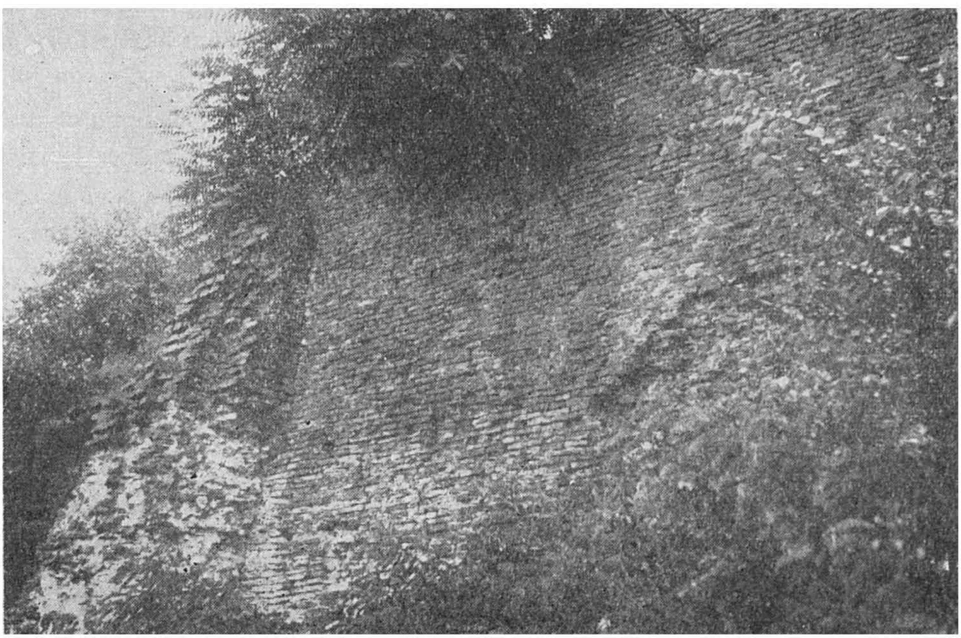
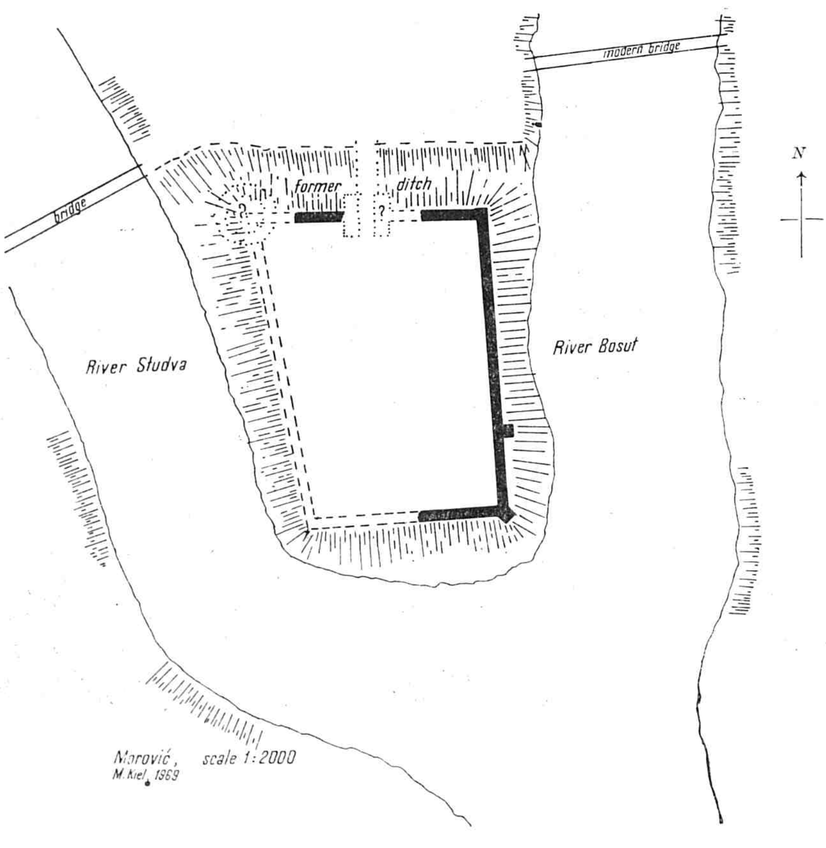


Fig. 5. — Castle of Morović, structure of masonry.



castle had the shape of a irregular rectangle, surrounded on three sides by rivers. Only on the north side a moat had to be dug, over which a bridge led to the sole entrance. According to Evliya Çelebi there was a second gate on the side of the Bosut, but all traces of it have disappeared. The moat has long been silted up, but can still be recognized in the terrain. There are no traces at all of corner towers; only on the east walls there are reinforcements, two heavy buttresses, one of which stands at an angle at the point where the two rivers meet.

The masonry of Morović is of exactly the same pink-red brick of excellent quality as in Kupinik. As in the latter the inner side is built of brick-rubble and broken stone. The wall on the side of the Studva has completely disappeared, but its alignment can easely be followed in the terrain. The one on the side of the Bosut is still 7 m high.

Situated two km to the north of Morović, just outside the last houses of the village, lies the most interesting monument of the middle ages of Syrmie and its only well preserved specimen of Romanesque and Gothic architecture. It is the church of Sv. Marija on the Catholic churchyard, between the railway and the river Bosut. The church consists of four parts, clearly defined by the time in which they were built, the Romanesque choir, the Gothic nave, the octagonal tower and the Barok side building. Both last mentioned parts belong to the 18th century.

The oldest part of the church is the choir which in the original form must have been a little longer than at present and certainly much lower. It must have had four windows in the side walls and three in the apse. The northern apse window and the two in the north wall have disappeared since the Barok reconstruction. The character of the work, the pure Romanesque forms and the fact that Morović is mentioned as early as 1154, make it possible to date this part of the building from about the year 1200 or slighly older.

The next phase of construction is a considerable enlargement of the church in the style of the provincial Gothic. To the 8.50 m long old church a wider and longer nave has been added, whereby the old part acquired the function of sanctuary for the new church. Whilst the old part was 8.50 m long and 6.50 m wide, the new nave measured 11.20 m long and 8.10 m wide. The lateral façades are divided into two parts by buttresses. The south wall has four narrow windows with pointed arches and small rose windows above them, with the typical Gothic quadripartite openings cut from stone. The north wall has three pointed arch windows and three

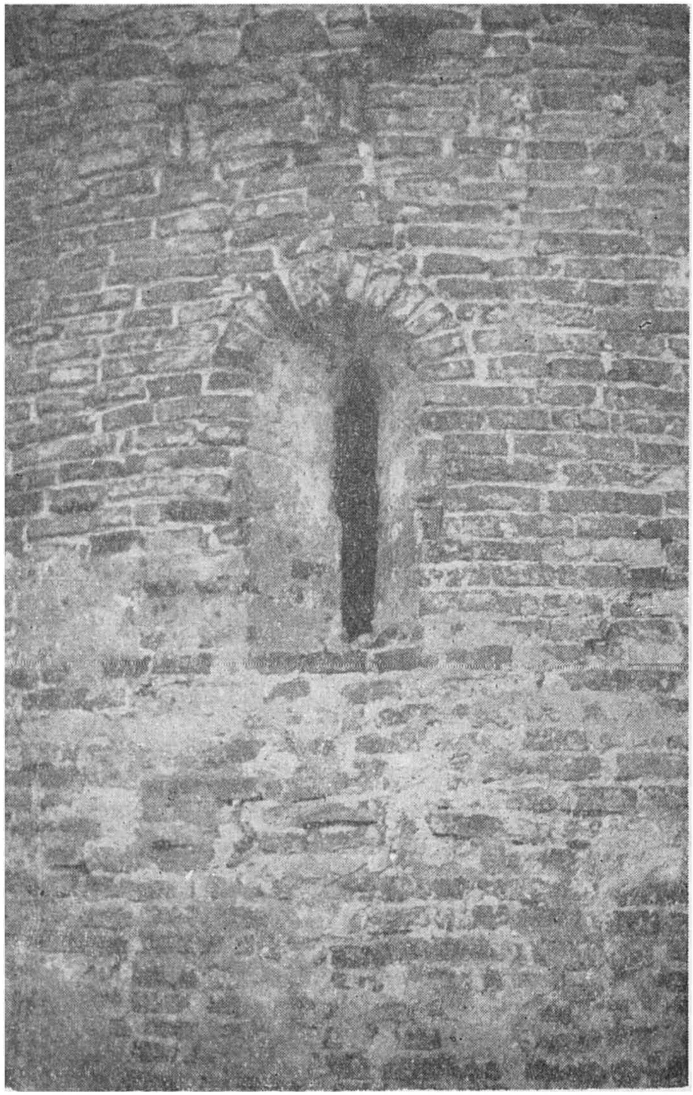
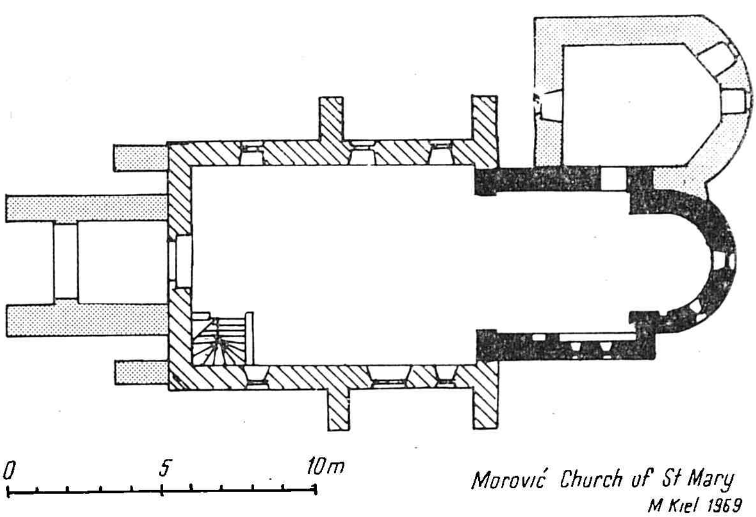


Fig. 6. — Morović, church of Sv. Marija, detail of east wall and Romanesque apse window.

Fig. 7. — Morović, church of Sv. Marija, general view from the south.



rose windows, like the south wall. The Gothic ornaments in these six round windows are the only parts of the church on which stone is used.

During the construction of this higher and wider nave, the low Romanesque choir was elevated and received a new roof, slightly lower than that of the new nave. In this way a pleasant balance of volumes has been obtained, which harmoniously unites both parts of the church. In the interior, however, the old Romanesque barrel vault was maintained and a considerable difference in height between the two parts is clearly visible. The original vaulting of the nave can no longer be ascertained after the numerous repairs and alterations of the 18th and 19th centuries. [26] The extremely sober forms of this provincial Gothic makes its precise dating rather difficult, but the character of the masonry may indicate the direction in which to explore. The brickwork in the Danube lowlands from the 12th century untill about 1400 consisted of flat and tile-like bricks, who were put together in a very irregular manner, without any sort of bond. We find the same form of brick in Kupinik, in the castle of Morović and the castle of Bač, all dating from the 14th century. Entirely different is the masonry of the late-Gothic church of the nearby Lučica, a little north-west of Morović. On this last-mentioned church we find very carefully executed masonry in so-called "Flemish bond", in which layers of "header-stretcher-header-stretcher" are placed upon each other, by means of which a very strong and solid work is obtained. Also the bond of the corners of the walls and some other details are very carefully executed. The brick used measures 5 × 10 × 20 cm. In Morović none of this can be found. It is 'wild bond' of flat tiles, roughly put together without any regularity or pattern. After the beginning of the 15th century this system of work disappears. Because of this and the presence of rose windows of the type of the High Gothic, we should like to date this part of the church of Sv. Marija of Morović between 1350 and 1400.

After the Turks had been driven out of Syrmia the third part of the present church came into being. This is the highly unusual octagonal tower which, despite the late age, is entirely in the spirit of Late Gothic architecture. The substructure, with its two strongly recessing buttresses, is square. At the height of the gutter-cornice of the nave the corners of the tower recede sharply and an octagonal form emerges. Probably at the same time as the tower the two buttresses against the western wall were built, by means of which the façade acquired a strong Gothic aspect

---

[26] Miloje Milošević, *Nekoliko Arhitektoniskih objekata iz prošlosti Vojvodina*, (in "Gradja za proučavanje spomenika kulture Vojvodina". II, Novi Sad, 1958, pp. 65—70), also left this question undecided.

(together four buttresses). Only the round arcades and profiles of the tower windows and resoundance holes betray the late date of construction.

The survival of Gothic tendencies at a time when other styles had already passed the state of maturity is a characteristic of the provincial environment. Everywhere in Europe one can find examples even more pronounced than this. [27]

The fourth and last part of the church is the ugly side building or sacristy on the north side of the choir, which will be left undiscussed here.

Historical information on the first four centuries of the existence of the church do not exist. The oldest known description of it is that of Bartol Kašić from 1613. [28] He wrote that the church has two towers on the west side and that it had a flat wooden ceiling. Both statements are interesting for the architectural history of the building and are quite possible. In the long war between the Habsburgs and the Turks the church was destroyed, the roof burned and the towers collapsed. Thirty-five years had to pass before repair was possible. This was carried out at the order of general d'Odvier, who was commander of Slavonia in 1723—1725. [29] During this repair the western front was radically changed. The church received two western buttresses, and in the middle of the façade the strange tower was built. Later on, in the 18th and 19th centuries, other repairs were carried out, but none so important as the one just mentioned.

In a description of 1729 the church is called a foundation of king Stefan the Saint and the folk tradition considers it as the work of Ivan Morović in the time of despot Stefan Stiljanović, a short time before 1500. However, both indications cannot be true, as the characteristics of the architecture speak a different language. [30]

The next valuable memory of the middle ages in this area, to which we shall turn our attention, is the Late Gothic village church of Lučica, normally called Lučičke Crkva. It lies in an orchard, surrounded by extensive meadows, a few kilometres west of Lipovac and only 700 m from the great Autostrada Belgrade—Zagreb. [31]

Despite its position near the great itineraries this pure example of Late Gothic architecture did not receive the attention it rightly deserves.

---

[27] For example in Holland, where in 1648 the monumental Barok town hall of Amsterdam was built but in 1661, in the nearby village of De Rijp, a late Gothic tower arose!

[28] E. Gašić, *Povjest župe i mjesta Morović*, Djakovo, 1936, p. 177.

[29] Milošević in "Gradja", II, p. 66.

[30] The church of Mary was long in a state of decay but was recently scientifically restored by the Service for the Protection of Ancient Monuments of the autonomous territory of Vojvodina.

[31] 13 km north-west of Morović, just outside Vojvodina on Kroat territory.

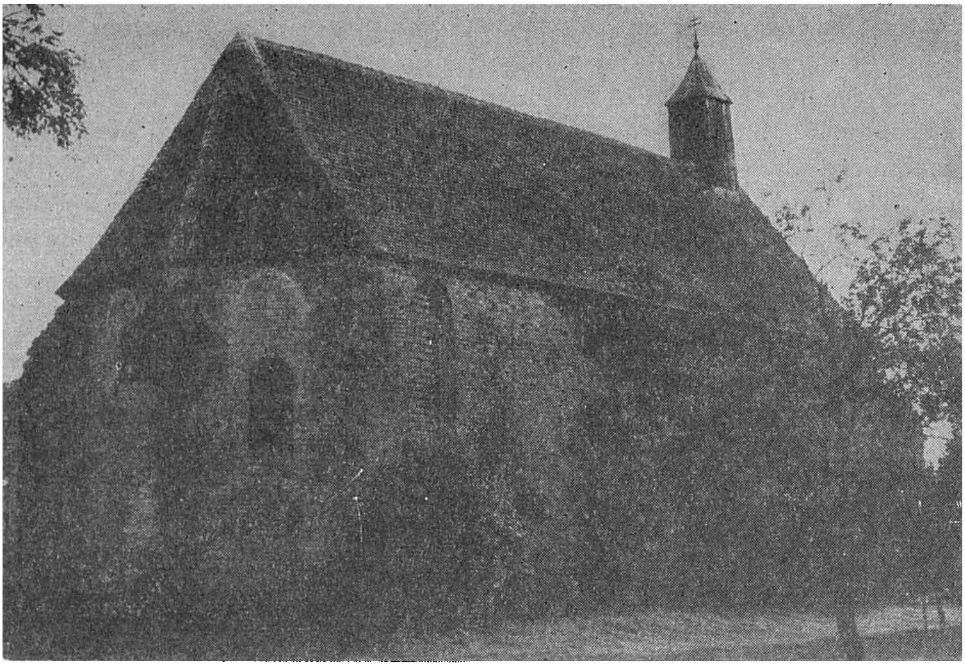
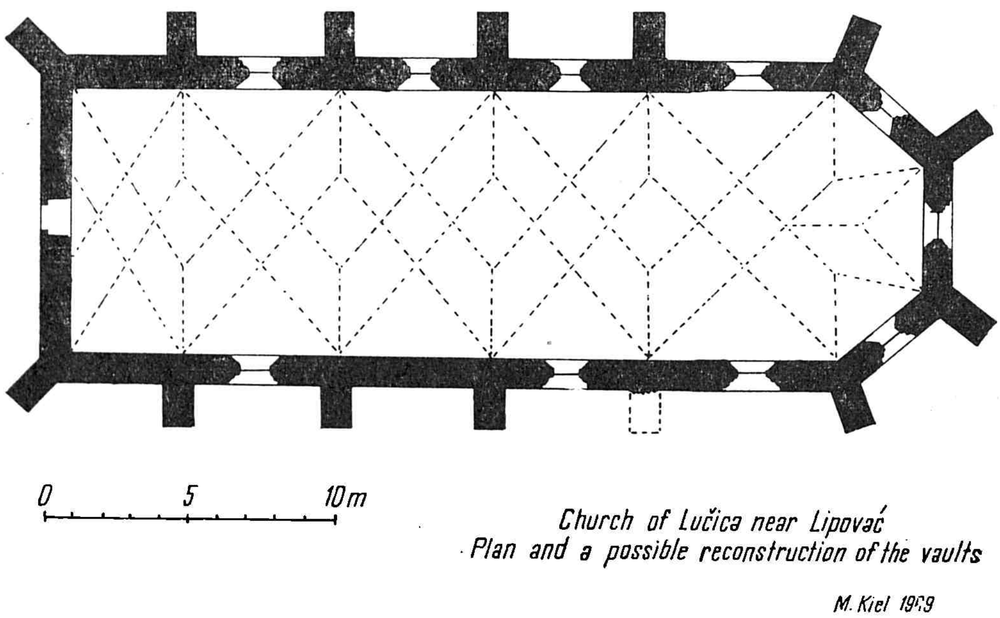


Fig. 8. — Lučićke Crkva near Lipovać, general view from the north-east.



The church is more than 27 m long and 10 m wide and thus certainly does not belong to the smallest buildings. However, it is the proportions which give this church its modest appearance. It is a one-aisled building with a three-sided choir which is supported by four diagonally positioned buttresses. The long lateral walls are devided by likewise four buttresses into several bays, each with a slender pointed arched window. The west façade has two diagonally positioned buttresses.

The church has been built in a very regular manner and is certainly the work of one building period. I found it impossible to trace any historical information about this church, but what the building itself tells us is clear enough.

Because of the early introduction of the Renaissance in the lands of the Hungarian crown, there came an end to the Gothic style much earlier then in the North and North-Western Europe. The church of Lučica must have been built by a group of masters builders with great experience who certainly followed the general trends of style. In the church of Sv. Marija of Morović we found a strong provincial colour with which the reconstruction of the tower in 1723 pleasingly harmonised. The Lučićke Crkva, on the other hand, strikes attention by its far developed technique of masonry and the rich profils of the windows. In Morović we saw simple windows slanting inwards. This was done by bevelling the bricks at an angle of 45 degrees and plastering over the rough surface. The small Romanesque apse windows show the same mode of construction. In Lučica the windows are clean-cut by a tautly formed bead-profile on the edge. The bricks behind this are hollowed out half-round and each recede a quarter of a brick length (see diagram). In this simple way the rich profiles of the Late-Gothic are formed. The masonry is executed with the same precision. It is 'Fleemish bond' with alternating layers and stretchers in one and the same layer of work. In the next layer the first header is placed one brick-length further, so that all stretchers come to stand above each other (see diagram). The next detail, which shows the fine workmanship, is the manner in which the corners of the buttresses are formed. These corners are made entirely of stretchers. The adjoining bond continues with one layer with stretcher-header-stretcher-header, etc. but in the one in which there is a stretcher at the corner, a quarter-brick is placed, before the normal order of header-stretcher follows. This quarter-brick goes up to the full height of the work and gives it a playful aspect. This construction, by means of which the strongest corners could be made, is also found in the brick-architecture of North-Western Europe; we only mention Holland, where it was used from the beginning of the 15th century to the late 17th century.

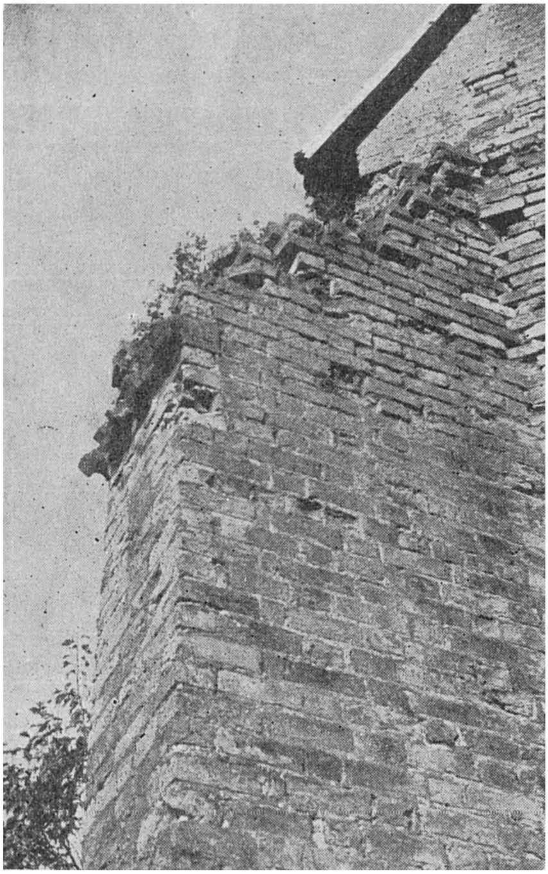
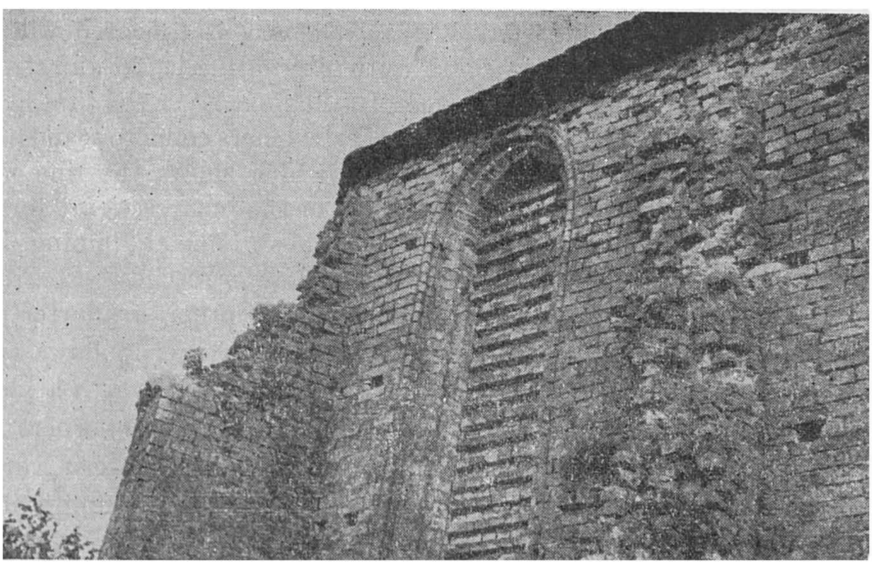
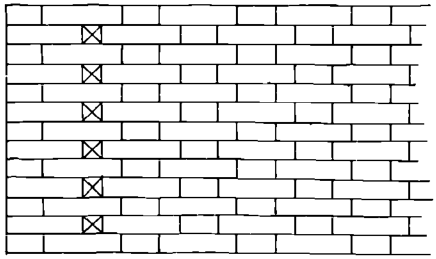


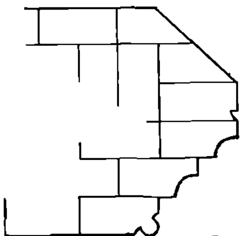
Fig. 9. — Lučićke Crkva near Lipovać, detail of north-western corner buttress.

Fig. 10. — Lučićke Crkva near Lipovać, detail of window and buttresses on north-east side.





Lučičke, bond and formation of corner of buttress



First Layer of the window profiles

The above-mentioned characteristics of bond and profiles (also the fine small cornice at the head of the buttresses) make it clear that here a well-skilled and experienced group of master builders have worked. We certainly cannot expect them to have continued the old tradition and not having been in contact with the new artistic current which radiated from Budapest. On this and on other stylistic grounds we must date the church of Lučića between the years 1430 and 1490.

Like the church of Morović, Lučićke Crkva was badly damaged during the Long War. The roof was burned and the vaults collapsed and took a part of the western façade with them. In the 18th century the church was restored in sober Barok style. The windows of the choir were largely walled up, leaving open only some tiny round arched windows. The western façade was rebuilt in a careless manner and the whole church covered with a flat wooden ceiling on which cassettes had been painted and the interior was plastered and painted with simple Barok motives. It appears that on the south side an annex was built. The old buttresses have been largely cut off and in several places holes in the walls for rafters can still be discerned. In the last century the church must have been 'restored' once more, during which the annex was demolished.

Not much remained of the original vaults, but the time in which the church was built, as well as its style, permits the reconstruction with simple net-vaults. For cross-vaults it is too late, and complicated net-

vaults, as in Nyirbátor or the palace-chapel of Siklos, do not harmonize with building as a whole and are normally of later date. The type of net-vaults presumably used in Lučića can be found any where in Middle and North-Western Europe and also in Hungary in the 15th century.

The medieval village, which must have surrounded the church, has disappeared long ago and the church is at present only used during the great religious feasts by the people who have to come from far away.

For this reason it is in a bad state of decay and several parts are half ruined. Conservation and restoration of this rare relic of the middle ages is an urgent need.

The only medieval construction, whose towers still pierce the sky of the endless plains of Bačka, is the castle of Bač, to which this landscape owes its name. In this connection we shall only devote a few words to it.

Post-war excavations revealed the fact that the small island in the dead branche of the Danube, the Mostonga, has been inhabited since the remotest times. The first stone castle is from the 12th century. During excavations [32] coins were found which date back to the time of king Stefan IV (1162—1163) and pieces of pottery from the same period. During the Mongol invasions the castle was destroyed. It was only in the 14th century that means could be found to rebuilt it. The present walls rest on older foundations but are not of the same form, which also indicates several periods of construction. [33]

The castle of Bač is an irregular pentagon measuring 120 to 85 m, with three round bastions (rondels) and one square tower. In the filled-in and overgrown moat the remains of an outer gate are still to be seen. On the outside lay the Varoš, which was likewise surrounded by a curtain-wall. Of this no trace is left. The fortified area must have measured approximately 400—150 metres. Within the castle proper, a little outside the middle, stands a heavy square dungeon which recently has entirely been restored.

Between 1529 and 1687 Bač was a Turkish fortress, the seat of a kadi and a modest settlement of craftsmen outside the gates. During the Kurutsen War in 1703 it was burned down and never since rebuilt. In the epoch of improved guns and the technique of warfare, the antiquated castle had little chance to survive. Moreover, at the same time the castle of Petrovaradin, on the strategically far more important high south bank

---

[32] See the report of these excavations by Sandor Nadj, *Tvrdjava Bač, Resultati arheološki istraživanje 1958—1959 godine*, "Rad Vojvodjanskih Muzeja", 10, Novi Sad, 1961, pp. 89—115

[33] Idem, page 115.

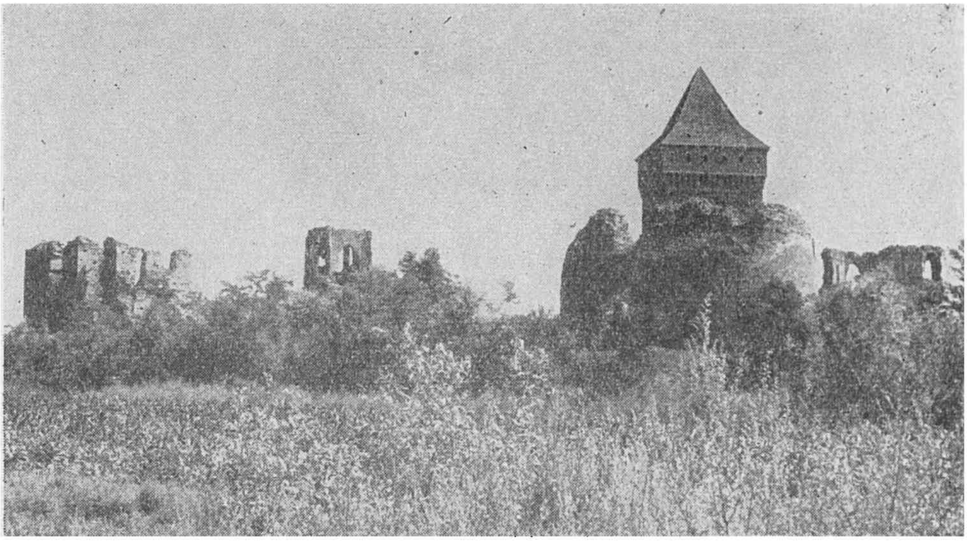


Fig. 11. — Castle of Bač, general view from the west side.

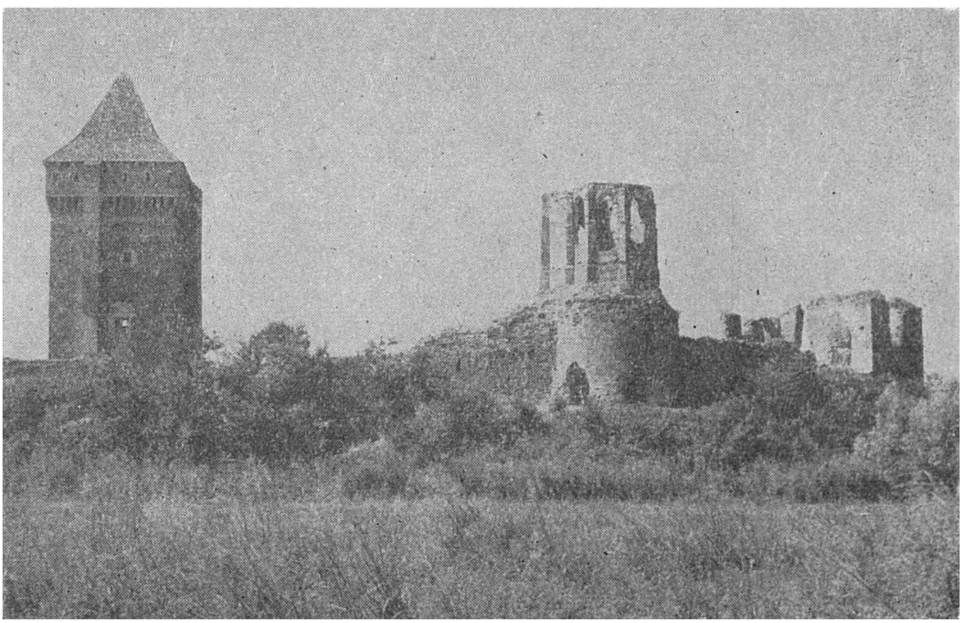
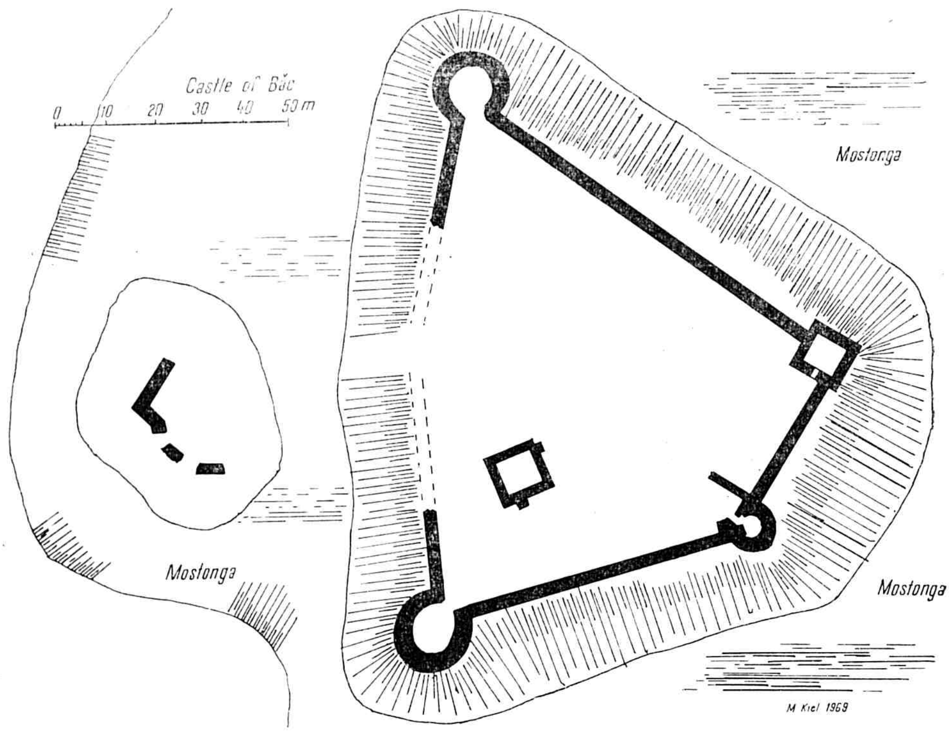


Fig. 12. — Castle of Bač, general view from the south-east side.



of the Danube, was rebuilt according to the most up-to-date principles of military architecture and was made the corner-stone of the Austrian defence system against the Turks.

Bač decayed and became an overgrown ruin, used only by the local population to supply building material. Not earlier than 1870 it was rescued from oblivion when Imre Henszlmann carried out the first excavations and draw the first plan of the castle.

Under the guidance of the Museum of Novi Sad and the Service for the protection of ancient monuments of the autonomous territory of Vojvodina, extensive excavations have been carried out which have thrown more light upon the early history of this old settlement. A short time ago some restorations and works of consolidation were also executed in places that had suffered most from the demolishing activities of the local population who, judging by the fresh-cut holes, were active until very recent times.

Undoubtedly the most interesting part of the castle is the north-eastern corner tower. On top of this heavy rondel stands a small Gothic chapel, the only specimen of medieval religious architecture in Bačka. The chapel shows the tall and well-balanced proportions of the High Gothic period, with powerful lines and simple ornamentation. It is but

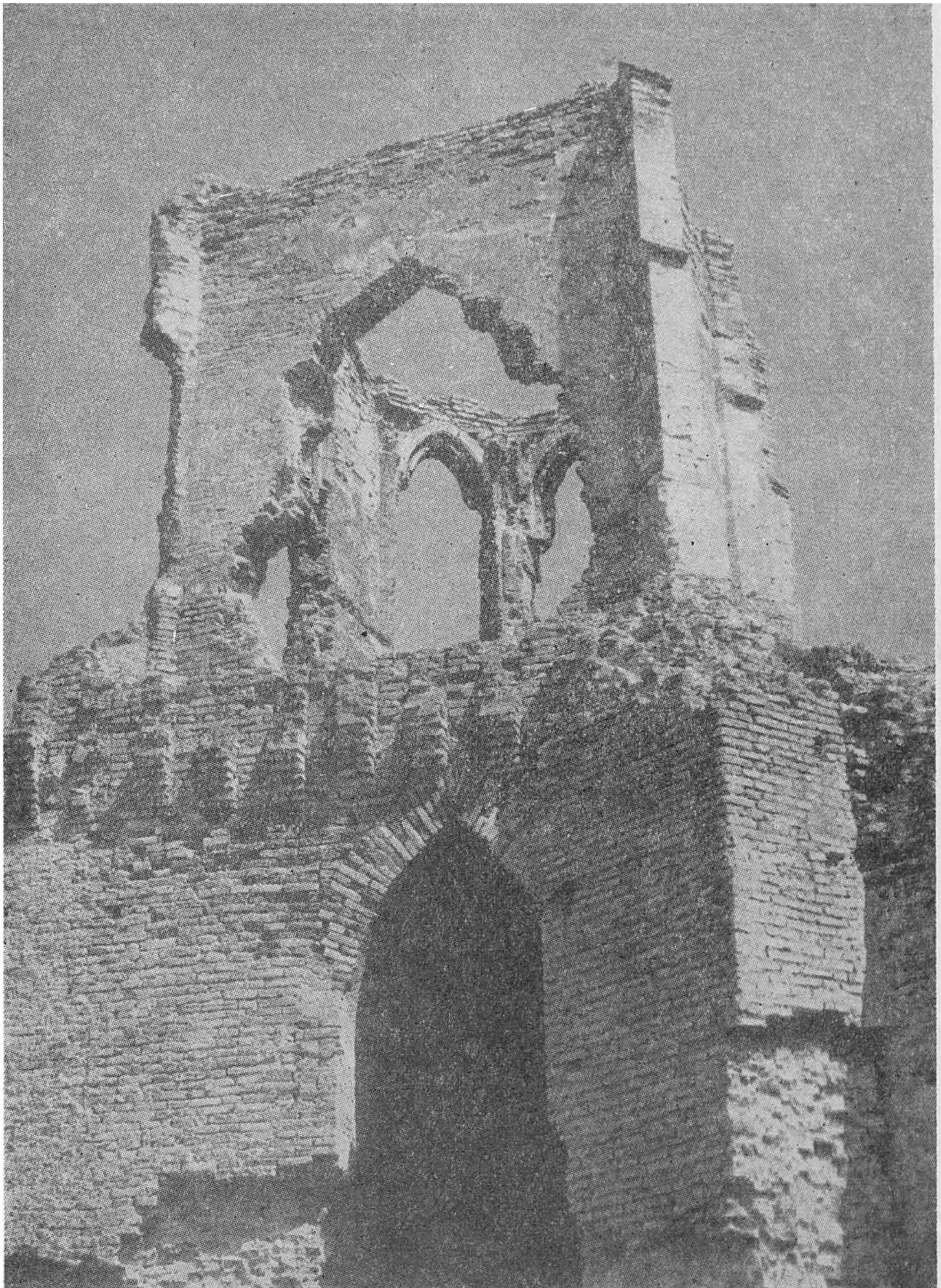


Fig. 13. — Castle of Bač, chapel on corner tower seen from the west side.

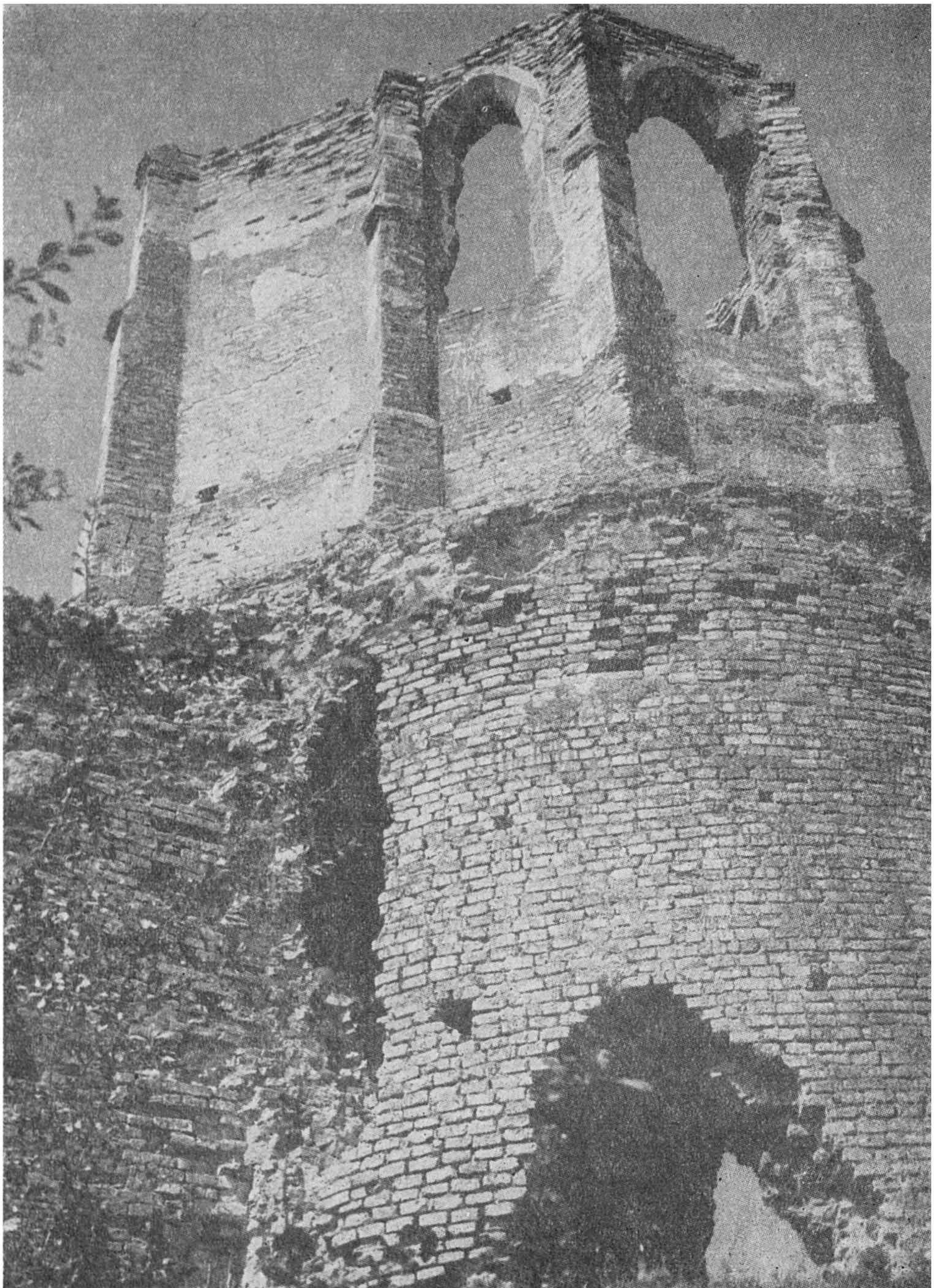
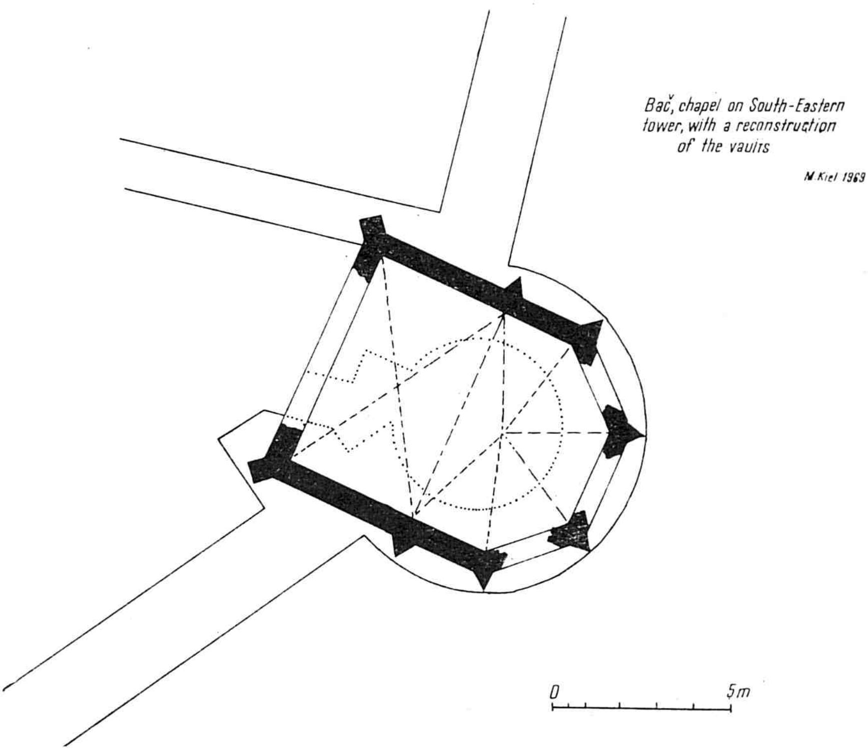


Fig. 11. — Castle of Bač, chapel on corner tower seen from the south-east.



small, 9—7 m, because the tower did not afford more room. It must always have been free on all sides, not connected with the adjoining living quarters next to the tower. It could be reached from the castle-square by means of a staircase and a balustrade projecting from the western façade and supported by consoles of brick which have recently been restored.

The tower has a projection on this west side which is connected with the former living quarters or store-rooms. On the other side stands a heavy buttress and thus it became possible to built the chapel longer than it is wide.

Its west façade is supported by two slender buttresses placed diagonally to the corners, which buttresses are twice rejuvenated with simple cornices of white limestone. Also the jambs and the arches of the three narrow lancet-windows are made of stone and have the same simple profiles as in the church of Morović. On the inside the profiles are a little richer.

It appears that the chapel was once covered with cross-vaults of which only the springs have been preserved.

The chapel, as well as the whole castle, is built of brick, very irregular and without any bond. The type of brick used is flatter and also different in structure than those of the church of Lučića. The bond used shows a marked resemblance to that of the castles of Kupinik and Morović which are likewise from the 14th century. In certain cases we see joint on joint above each other, for 4, 5 or even more layers, which is seldom to be seen in such masonry. Possibly for these reasons, the chapel and the corner tower have been plastered over on the outside, parts of it being still visible. There may originally have been imitation stone patterns painted on it or lines scratched in the plaster, but this cannot be said with certainty.

There are plans to free the whole castle square from a metre-thick layer of rubbish and debris and to restore the crumbling walls, but for the time being this most impressive medieval castle of the entire basin of the central Danubian area remains a romantic but decayed ruin.

Summarizing it may be stated in spite of the small number of preserved objects, that the Gothic style of the Danube Lowlands was not that of a remote outpost but that it was an integral part of the vast domain of this architecture in Central Europe, sharing in all its major trends and developments. For this conclusion even the scanty number given here suffice.

A COPY OF THE ORIGINAL GREEK VERSION OF JOHN CALECA'S HOMILY FOR EASTER SUNDAY IN THE BRITISH MUSEUM

DENNIS DELETANT
(London)

Among the Greek mss in the British Museum is a codex written on paper, in folio, of 296 leaves, dating probably from the 15th century. It is ms 45 of the Burney collection[1]. This codex contains a collection of seventy-eight homilies and begins with the following title: Διδασκαλία ἀπὸ διαφόρων ἐλλογίμων ἀνδρῶν ἀπό τε τοῦ Χρυσοστόμου καὶ ἑτέρων εἰς τὰ κατὰ κυριακὴν ἀναγινωσκόμενα ἅγια εὐαγγέλια, συλλεγεῖσα παρὰ κυροῦ Φιλοθέου, πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως[2] "The teachings of various notable men, of both Chrysostom and others, on the holy gospels which are read Sunday by Sunday, collected by father Philotheos, patriarch of Constantinople". Although the note says that the homilies were composed by various figures and were collected by Philotheos, patriarch of Constantinople 1353—54, 1364—76, in fact of them twenty-three are directly attributed in their titles to the latter, and only twenty-one to other fathers, including five to John Chrysostom, patriarch of Constantinople 398—404, while thirty-four are anonymous. Among the twenty-three attributed to Philotheos is a homily for Easter Sunday (ff 117r—119r), the title of which is: τοῦ αὐτοῦ κυροῦ Φιλοθέου λόγος εἰς τὴν λαμπρὰν κυριακὴν "Homily for Easter (lit. "brilliant") Sunday of the same father Philotheos". It begins: χαρᾶς ἡμέρα καὶ εὐφροσύνης, ἀγαπητοί, ἡμέρα ἀγαλλιάσεως καὶ σωτηρίας. "The day of joy and gladness, beloved, the day of exultation and salvation". Except in a few instances the text of this homily is identical with that of the Easter Sunday homily on p. 224 of Greek codex 500 in

[1] Catalogue of manuscripts in the British Museum, new series, vol. 1, 1834, Bibliothecae Burneianae, p. 10—13, ms 45. Henceforward referred to as Burney ms 45.

[2] A similar title is to be found in J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 154, cols. 713—714, note 6.

Biblioteca Academiei R. S. România in Bucharest [3]. Vasile Grecu has shown that the Easter Sunday homily in Gr. cod. 500 was in fact delivered by John Caleca, patriarch of Constantinople 1334—1347 [4], although it was commonly attributed to John Chrysostom [5]. Among the Greek mss which are collections of Caleca's homilies, including the one for Easter Sunday, is one in the library of the Esphigmenos monastery on Mt. Athos, mentioned by Spiros Lambros [6], and codex 286 of the Coislin collection in the Bibliothèque Nationale in Paris [7].

Slavonic versions of Caleca's Easter Sunday homily are numerous. One is to be found in the "Cazanie" printed at Zabludov in 1569 by Ivan Feodorov, used as a model by Coresi when printing *Evanghelie cu învățătură* in 1581 [8], and another in Slavonic ms 148 [9] in Biblioteca Academiei in Bucharest.

Romanian versions of this homily appear in the above mentioned book of Coresi [10], the Ieud codes [11], where it is again attributed to Chrysostom, and in Codex Todorescu [12]. The homily also appears in four parallel Slavonic-Romanian texts : Codex Sturdzanus [13], Codex Cardaş [14], in a few ms leaves published by Nicolae Iorga in 1906 [15], and in a ms from the

---

[3] Described under no. 599 in *Catalogul manuscriptelor grecești*, compiled by C. Litzica, Bucharest, 1909, p 278—281 This ms probably dates from the early 15th century. Henceforward denoted Gr. cod. 500.

[4] V. Grecu, *Izvorul principal bizantin pentru Cartea cu învățătură a Diaconului Coresi din 1581. Omiliile Patriarhului Ioan XIV Calecca (1334—1347)*. Academia Română, Studii și cercetări, XXXV, 1939.

[5] See for example Coresi, *Evanghelie cu învățătură*, 1581, CRV 29, Biblioteca Academiei București, p 132.

[6] Spiros P. Lambros, *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1895, 1, p. 183, no. 2123.

[7] R. Devreesse, *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, II, Le fonds Coislin, Paris, 1915, p 270. The Easter Sunday homily is no. 11. Codex 286 (not 386 as Migne states in *Patrologia Graeca*, vol. 150, cols. 251—252) was first described in Bernard de Montfaucon, *Bibliotheca Coisliniana*, Paris, 1715, p. 402. For other Greek mss containing this homily see V. Grecu, *op cit.*, p 15.

[8] P. Olteanu, *Les originaux slavo-russes des plus anciennes collections d'homélies roumaines*, "Romanoslavica", IX, 1963, p. 163—193.

[9] ff. 103v 105v.

[10] p. 132.

[11] Ieud codex, Romanian ms 5032, Biblioteca Academiei, Bucharest, ff 183v—189r. I. Bianu, *Texte de limbă din secolul XVI*, III, *Manuscript dela Ieud*, Bucharest, 1925, p. 28—39.

[12] N. Drăganu, *Două manuscripte vechi. Codicele Todorescu și Codicele Marțian*, Bucharest, 1914, p. 191 195

[13] Codex Sturdzanus, Rom. ms 447, Bibliotheca Academici, Bucharest, ff. 63v—67v. This contains only part of the homily, a part which corresponds to the extract in Slavonic in ms slav. 315 ff 181v—182 v and that in ms slav. 156 ff. 103r—104r, both in Biblioteca Academiei Bucharest In both Slavonic mss 156 and 345 the extract from the Easter Sunday homily is attributed to John Chrysostom. The Slavonic text of these two mss, as well as that of Rom ms 447, corresponds to an extract from the homily in Greek in J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, vol 59, cols. 721 724 where the extract is regarded as spurious. See note 20. Rum. ms 447, ff. 63v 67v are reproduced in B P Hasdeu, *Cuvente din bătrîni*, Bucharest, 1879, p. 78—83.

[14] p. 454 et seq. This ms is in the possession of Prof. Gheorghe Cardaş. See Gh. Mihăilă, *Contribuții la studiul calcului lingvistic*, "Studii și cercetări lingvistice", XVIII, 5, p 533.

[15] N. Iorga, *Cîteva documente de cea mai veche limbă românească, sec. al XV-lea și al XVI-lea*, "Analele Academiei Române", t. XXVIII, Memoriile secțiunii literare, Bucharest, 1906.

collection of P. I. Šafaric in Prague [16], an extract from which was published by Moses Gaster [17].

The Burney ms 45 is thus interesting because it ascribes Caleca's Easter Sunday homily not to Chrysostom nor to Caleca, but to Philotheos [18]. Moreover, the Greek texts of Burney ms 45 and Gr. cod. 500 complement each other where they have, in a few instances, incomplete passages, and together they provide an almost exact Greek model for the Slavonic version of the homily in Slavonic ms 148.

The importance of the homily in the early and medieval church service, both Orthodox and Roman Catholic, will, perhaps, help to explain why such an extraordinary number were composed and later copied in mss, and how their authors became confused.

The word ὁμιλία "communication", "association" from ὁμιλεῖν "associate with", "converse with", was employed in classical Greek to denote the instruction a philosopher gave in conversation. Thus Xenophon in his 'Απομνημονεύματα (Memorabilia) writes : τοὺς δὲ λαμβάνοντας τῆς ὁμιλίας μισθὸν ἀνδραποδιστὰς ἑαυτῶν ἀπεκάλει διὰ τὸ ἀναγκαῖον αὐτοῖς εἶναι διαλέγεσθαι παρ' ὧν λάβοιεν τὸν μισθόν (1.II.6). "Those who charged a fee for their conversation he (Socrates) denounced for selling themselves into bondage, since they were bound to converse with all those from whom they took the fee". The word continued to be used in this sense until Christian times and in the Acts of the Apostles the word ὁμιλήσας occurs : ἀναβὰς δὲ καὶ κλάσας τὸν ἄρτον καὶ γευσάμενος, ἐφ' ἱκανόν τε ὁμιλήσας ἄχρι αὐγῆς, οὕτως ἐξῆλθεν (Ch. 20 v. 11). "Then he (Paul) went upstairs, broke bread and ate, and after conversing with them a considerable time until day-break he went away". This talk of Paul's was no doubt didactic in character and probably in the form of an exegesis of scripture. The practice of explaining the daily lessons of scripture read in the synagogues had prevailed amongst the Jews, the exposition being undertaken by a priest, and it was now adopted by the Christian church, as may be seen from 'Απολογία πρώτη ὑπὲρ χριστιανῶν of St. Justin (c. 100—c. 165) : εἶτα παυσαμένου τοῦ ἀναγινώσκοντος, ὁ προεστὼς διὰ λόγου τὴν νουθεσίαν καὶ πρόκλησιν τῆς τῶν καλῶν τούτων μιμήσεως ποιεῖται (St Justin in J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 6, col. 429, ch. 67). "When he who is reading has finished, the person in authority begins to admonish the people in a discourse, stirring them up to an imitation of

---

[16] For a discussion of the relationship between these four parallel versions see P. Olteanu, *Cea mai veche omilie în limba română*, "Romanoslavica", XVII, 1970, p. 227—249.

[17] M. Gaster, *Chrestomaţie română*, Leipzig-Bucharest, 1891, vol 1, p. 178—182.

[18] Grecu, *op. cit.*, p. 21 says that one of the two Caleca homilies printed in J.-P. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 150, cols. 253—262 and 263—280 has been printed under the name of Philotheos.

the good works which have been brought before their notice". Among the earliest examples of this form of discourse or homily are those of Origen (186—253) on the books of Moses, on Jeremiah, Joshua and Luke. This discourse, because of its expository nature and its extemporaneous delivery, was known as ὁμιλία as opposed to λόγος (Lat. oratio) which denoted a rhetorical discourse, sermon or didactic essay. However, the explanation of the daily lesson (ὁμιλία) gradually became more elaborate in character and thus became technically a λόγος or φιλοσοφία [19]; when this occurred the fact was shown by the use of λόγος rather than ὁμιλία which came to be confined to the exegetical lecture as distinct from the pulpit oration or sermon. Nevertheless, the difference between ὁμιλίαι and λόγοι was soon very blurred because no discourse or homily (ὁμιλία) was solely explanatory, being partly textual, and every sermon (λόγος) based on scripture had also to be textual. An instance of this is provided by the use of ὁμιλία in the title of the Easter Sunday homily in Gr. cod. 500 and of λόγος in that of the same homily in Burney ms 45.

In the 3rd and 4th centuries there were several notable preachers whose homilies were taken down and circulated among Christians. Among such preachers were St Ambrose (339—397), bishop of Milan, St Augustine (354—430), bishop of Hippo, St Gregory of Nazianzus (329—389) and St John Chrysostom (344 or 347—407). As many priests were ill-suited to preaching it became the practice to read during the church service the written discourse of these famous orators of the Christian church. Evidence of this can be found in the time of St Jerome (c. 340—420): "Ephraem, Edessenae ecclesiae diaconus, multa Syra sermone composuit, et ad tantam venit claritudinem, ut post lectionem Scripturarum publice in quibusdam ecclesiis eius scripta recitentur" (St Jerome, *De viris illustribus*, in J.-P. Migne, *Patrologia Latina*, col. 746, ch. 115). "Ephrem, a deacon in the church of Edessa, has composed much in the Syrian tongue and has won such renown that his works are read aloud in certain churches after the reading of the Scriptures". And so the word ὁμιλία acquired the meaning of written discourse, delivered by, or ascribed to, one of the fathers of the church. This would be read in church by the priest if he was not competent to preach himself. During the Middle Ages, when the standard of education among the clergy was very low, it became customary to use the homilies of the celebrated fathers. Among the Byzantine fathers whose homilies were used in this way were St Gregory of Nazianzus, St Gregory of Nyssa (c. 331—c. 395) and St John Chrysostom; among the Latin fathers, those of St Ambrose, St Augustine and St

[19] I am much indebted here to the unsigned article on homilies in *Encyclopaedia Britannica*, vol. 13, eleventh edition, 1910—1911.

Gregory I (Pope 590—604). These homilies were arranged according to the church year since they were commentaries on a portion of scripture, in particular on a passage from the gospels, which would be read on a specific day. The reading of such homilies would follow the daily passage from the gospels to which each particular homily referred and thus the uneducated clergy were provided with discourse and commentaries on the gospels, and on the Scriptures as a whole, to deliver throughout the year. Hence the reading of such homilies became part of liturgical worship in the Orthodox and Roman Catholic churches.

The homily was an established form of preaching in the church of the Middle Ages and as such assumed great importance. Consequently, to the most celebrated fathers were ascribed a multitude of homilies that they might thus acquire an authority they may hitherto have lacked. Therefore it is not surprising that the homilies of John Caleca should often be found attributed to John Chrysostom. Such was the latter's authority that an immense number of homilies which were either delivered by other fathers or are considered spurious [20] have sheltered under his name. From his homilies and many miscellaneous sermons it is not difficult to see why he was called χρυσοστόμος "golden-mouthed" nor to understand Sozomen's comment that he surpassed all the orators of his day.

Mention has already been made of the fact that the Greek texts of the homily in Burney ms 45 and in Greek codex 500 complement each other. An examination of both texts reveals that on the whole Burney ms 45 is more complete than Gr. cod. 500 although in some instances the reverse is true [21]. Below are shown the passages where the two texts differ :

Greek codex 500	*Burney ms 45*
p. 224	f 117r
τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωαννου ἀρχιεπίσκοπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου ὁμιλία εἰς τὴν ἁγιὰν μεγαλὴν κυριακὴν τοῦ πάσκα.	τοῦ αὐτου κυροῦ Φιλοθέου λόγος εἰς τὴν λαμπρὰν κυριακὴν. εὐλογὴσον δεσπότα.
χαρᾶς ἡμέρα καὶ εὐφροσύνης, ἀγαπητοὶ, ἡμέρα φωτισμοῦ καὶ ἁγιασμοῦ.	χαρᾶς ἡμέρα καὶ εὐφροσύνης, ἀγαπητοὶ, ἡμέρα ἀγαλλιάσεως καὶ σωτηρίας ἡμέρα φωτισμοῦ καὶ ἁγιασμοῦ.

[20] It is interesting to note that an extract from the Easter Sunday homily of Caleca is published under the title "Spuria" in J-P Migne, *Patrologia Graeca*, vo 59, cols. 721—724.
[21] Many thanks are due to Prof E. D. Tappe for his assistance in reading both mss.

Greek codex 500	*Burney ms 45*
καὶ πανήγυρις ἐστι πανηγύρεων	καὶ πανήγυρις πανηγύρεων.
p. *225* ὅπερ ἐστὶ τὸ τίμιον αὐτοῦ καὶ ζωοποιὸν σῶμα καὶ αἷμα.	ὅπερ ἐστὶ τὸ τίμιον καὶ ζωοποιὸν αὐτοῦ σῶμα καὶ αἷμα.
p. *225* δὶ οὗ καθαιρόμεθα καὶ ἁγιαζόμεθα καὶ φωτιζόμεθα καὶ ἐγκαινιζομέθα. διά τοῦτο παρακαλῶ.	f. *117 r* δὶ οὗ καθαιρόμεθα καὶ ἁγιαζόμεθα. διά τοῦτο παρακαλῶ.
p. *226* ἔδωκεν ὁ χριστὸς ὑπὲρ ἡμῶν.	f. *117 r* ἔδωκεν ἑαυτὸν ὁ χριστὸς ὑπὲρ ἡμῶν.
p. *226* ἵνα μηκέτι ὦμεν δοῦλοι ἀλλ'ἐλεύθεροι .μηκέτι κατὰ σαρκὰ.	f. *117 v* ἵνα μηκέτι ὦμεν δοῦλοι ἀλλ'ἐλεύθεροι. μηκέτι ἐμπαθεῖς ἀλλά ἀπαθεῖς. μηκέτι φιλόκοσμοι ἀλλὰ φιλόθεοι. μηκέτι κατὰ σαρκά.
p. *227* τῷ κύρῳ περὶ πάντων τούτων ὧν ἡμὶν ἀνταπέδωκε.	f. *117 v* τῷ κύρῳ περὶ πάντων ὧν ἡμὶν ἀνταπέδωκε.
p. *227* καὶ μικρά εἰσι καὶ εὐτελῆ τὰ παρ' ἡμῶν αὐτῷ προσαγόμενα.	f. *117 v* καὶ μικρά εἰσι καὶ εὐτελῆ τὰ παρ' ἡμῶν προσαγόμενα.
p. *228* κατανύξεως δάκρυα συνειδήσεως κάθαρσιν. νέκρωσιν τῶν ἐπὶ γῆς μέλων.	f. *117 v* κατανύξεως δάκρυα συνειδήσεως κάθαρσιν. νέκρωσιν τῶν μέλων.
p. *228* καὶ ἀλαλάζωμεν τῷ θεῷ ἐν εὐφροσύνῃ ἀγαλλιάσεως.	f. *118 r* καὶ ἀλαλάζωμεν τῷ θεῷ ἐν φωνῇ ἀγαλλίασεως.
p. *228* μέγας κῦρος καὶ αἰνετὸς σφόδρα μέγας κῦρος καὶ μεγάλη ἡ ἰσχὺς αὐτοῦ κατήργησε.	f. *118 r* μέγας κῦρος καὶ αἰνετὸς σφόδρα μέγας κῦρος καὶ τῆς μεγαλωσύνης αὐτοῦ οὐκ ἐστὶ πέρας. μέγας κῦρος καὶ μεγάλη ἡ ἰσχὺς αὐτοῦ κατήργησε.
p. *229 (the printed pagination incorrectly shows 240)* ἀλλὰ συνεγειρόμεθα σήμερον. χθὲς συνεσταυρούμεθα ἀλλὰ συνδοξασθῶμεν σήμερον. διὰ τοῦτο καὶ ἀπολαύσωμεν.	f. *118 r* ἀλλὰ συνεγειρόμεθα σήμερον. διὰ τοῦτο καὶ ἀπολαύσωμεν.
p. *230 (211 sic)* καὶ τὴν προαίρεσιν ἐπαινεῖ καὶ τὴν πρόθεσιν ἀγαπᾷ.	f. *118 r* καὶ τὴν προαίρεσιν ἐπαινεῖ καὶ τὴν πρόθεσιν βλέπει καὶ διάθεσιν ἀγαπᾷ.

Greek codex 500	*Burney ms 45*
p. *231 (243 ? sic)*	f. *118 v*
καὶ ἐπέφανεν ἡμιν .μηδεὶς θρηνείτω πενίαν. ἐφάνη γὰρ ἡ κοινὴ βασιλέα. μηδεὶς ὀδυρέσθω.	καὶ ἐπέφανεν ἡμιν. μηδεὶς ὀδυρέσθω.
p. *232 (244)*	f. *118 v*
ἐπικράνθη ὁ ᾅδης συναντήσας σοι κάτω ἐπικράνθη καὶ γὰρ κατηργήθη.	ἐπικράνθη ὁ ἅδης καὶ γὰρ κατηργήθη.
p. *232 (244)*	f. *118 v*
μετὰ πάντων ἀπωλὲλωκε τοὺς πάντας διὰ τὸν ἕνα. ἥρπασεν.	μετὰ πάντων ἀπώλεσε τὸν ἕνα διὰ τοὺς πάντας. ἥρπασεν.
p. *233 (245)*	f. *119 r*
ἀνέστη χ͠ι καὶ ζωὴ πολιτεύεται.	ἀνέστη χ͠ι καὶ πεπτώκασι δαιμονες. ἀνέστη χ͠ι καὶ ζωὴ πολιτεύεται.
p. *233 (245)*	f. *119 r*
αὐτῷ ἡ δόξα εἰς τούς αἰῶνας τῶν αἰῶνων ἀμήν.	αὐτῷ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος καὶ ἡ προσκύνησις καὶ ἡ μεγαλωσύνη νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν ἀιῶνων ἀμήν.

A study of both the above mss will show how faithful the Slavonic version of the Easter Sunday homily in ms 148 is to the Greek original [22].

Judging from the number of mss in which it appears, the Easter Sunday homily of John Caleca was certainly popular with Romanian scribes of the 16th century. It became even better known in the later part of the 16th century and during the 17th century for it was included in *Evanghelie cu învăţătură*, printed by Coresi at Braşov in 1581, and this was reprinted at Alba-Iulia in 1641.

---

[22] It is hoped to discuss the relationship between the Easter Sunday homily in ms slav. 148, ms slav. 156, ms. slav. 315 and the corresponding Slavonic text in Rom ms. 447 at a later date.

QUELQUES DROGMANS DE CONSTANTINOPLE AU XVII[e] SIÈCLE

ANDREI PIPPIDI
(Bucarest)

On serait tenté de penser au drogman comme à la figure caractéristique de ce XVIII[e] siècle sud-est européen si profondément marqué par le Phanar. Comment concevoir sans lui le très singulier monde des ambassades de Constantinople, centre dont rayonne toute initiative politique durant le long déclin de l'Empire ottoman et qu'on parvient à entrevoir seulement à travers des rapports diplomatiques d'une sincérité trop éclatante pour être vraie?

L'art de rédiger, l'habitude de parler les langues orientales étaient absolument nécessaires aux drogmans. Leur compétence en matière de droit islamique aussi bien que leur connaissance de la pratique judiciaire occidentale en faisaient souvent de doctes personnages. Qu'on n'aille pas pour autant les considérer comme des philologues ou des juristes adonnés aux études avec une passion désintéressée. D'autres qualités étaient également requises : par exemple, savoir ouvrir avec de fausses clefs le tiroir où l'on garde une correspondance secrète. Tel épisode en est la preuve, que raconte dans ses mémoires le comte de Saint-Priest, ambassadeur de France [1]. Ajoutons-y la science de l'étiquette, extrêmement difficile et indispensable dans un milieu où, de tout temps et surtout à l'époque des carrosses, des dais et des tabourets, on accorda une grande attention aux préséances.

La crise de la Turcocratie porte le drogman à dominer la scène politique du Levant au XVIII[e] siècle. Il ne s'agit déjà plus des interprètes de la diplomatie européenne à Constantinople ou des factotums des patriarcats orthodoxes, mais des drogmans de la flotte ou des grands drogmans

---

[1] Comte de Saint-Priest, *Mémoires. Règnes de Louis XV et de Louis XVI*, I, Paris, 1929, p. 131–132.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2, P. 227–255, BUCAREST, 1972

de la Porte, les plus hautes fonctions que puisse tenir, dans la hiérarchie compliquée qui régit l'Empire, un sujet chrétien du Sultan[2]. Et pour achever d'en faire un moyen sûr d'ascension sociale, la qualité même de prince de Valachie ou de Moldavie ne sera plus que l'échelon suprême qui couronne une semblable carrière, devenue héréditaire dans les grandes familles phanariotes. Ce fait connu depuis longtemps, il importe de le rappeler au seuil d'une étude qui n'entend certes pas épuiser les problèmes ardus qui se présentent aux historiens de l'institution du drogmanat. Ainsi, il ne sera pas question ici des conditions pratiques, encore imparfaitement étudiées, de l'activité des drogmans, des immunités qui leur étaient assurées, de leur salaire, etc.

Nous entendons plutôt soumettre d'emblée à la réflexion du lecteur une suggestion qui se retrouve dans un récent essai [3] — méditation libre et pénétrante sur les avatars de l'intellectuel sud-est européen (à supposer qu'on puisse le réduire à un type unique) — et qui reconnaît justement dans le drogman le modèle de ce lettré « de formation occidentale, humaniste et polyglotte, chargé de hautes responsabilités politiques ». En effet, le drogman est, par définition, un interprète, spécialisé dans les échanges culturels entre Orient et Occident. Cette particularité le rend intéressant aussi bien pour l'histoire des idées que pour l'histoire politique. A ce titre, l'article que nous venons de citer éclaire assez vivement le personnage du drogman et nous propose de remonter sa date de naissance d'une centaine d'années. Parmi les historiens de ce milieu constantinopolitain, avec de fortes attaches aux pays roumains, que l'on a pu dénommer « préphanariote », aucun ne semble avoir prêté suffisamment attention aux drogmans [4]. L'auteur d'un livre classique, Robert Mantran, ne leur a consacré que quelques lignes dans son chapitre dédié aux « professions intellectuelles » [5]. Or, dès la première moitié du XVI^e^ siècle, d'abord auprès du baile vénitien, ensuite à la traîne des envoyés du roi de France, quelques interprètes, dont le nombre ira croissant en raison du développement des relations des deux Etats qu'ils représentaient avec l'Empire ottoman, avaient mis les bases d'un personnel diplomatique très actif. Quelque

---

[2] Ep. Stamatiadès, Βιογραφίαι τῶν Ἑλλήνων μεγάλων διερμηνέων τοῦ ὀθομανικοῦ κράτους, Athènes, 1865 ; B. Sphyroeras, Οἱ δραγομάνοι τοῦ στόλου ὁ θέσμος καὶ οἱ φόρεις, Athènes, 1965.

[3] Virgil Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*, « Revue des études sud-est européennes », VIII (1970), nº 2, p. 181—230, et nº 4, p. 623—668.

[4] A une exception près : l'introuvable travail de Bertold Spuler, *Die europäische Diplomatie in Konstantinopel bis zum Frieden von Belgrad*, in « Jahrbucher fur Kultur und Geschichte der Slaven», XI (1935), p. 53—114, 171—221, 313—366 ; « Jahrbucher fur Geschichte Ost-europas », I (1936), p. 229—262, 383—440.

[5] R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris, 1962, p. 529.

mélangée que fût sa structure ethnique, celui-ci arrive bientôt à former un corps nettement distinct, presque un métier. Il constitue également un milieu culturel à traits spécifiques. Il s'agit maintenant d'en tenter une reconstitution, dont nous n'ignorons pas les risques, grâce à l'étude généalogique d'un groupe de familles, ayant détenu pendant plusieurs générations la charge de drogman.

Au début, cette fonction était remplie par des Italiens ou des Juifs de Constantinople. L'ambassade de France, organisée selon le modèle vénitien, aura donc en 1574 un drogman du nom de Dominique Oliveri [6]. L'internonce suivra cet exemple car, dès 1581, on rencontre dans les documents Matthias del Faro «dragoman cesareo » [7]. Leurs attributions étaient encore si peu fixées que, dans une description anonyme de l'entrée à Constantinople du premier envoyé des Etats Généraux des Provinces-Unies (en 1612 !), à propos des deux truchements qui accompagnaient l'ambassadeur, l'auteur a dû expliquer en hollandais le mot « dragomans » [8]. Outre les traductions hautement confidentielles auxquelles ils étaient employés, dont le secret était pourtant vite éventé, moyennant finance, les drogmans se voyaient souvent confier une besogne qui reviendrait aujourd'hui au service du protocole. Ainsi, lors de l'arrivée du marquis de Nointel, en 1673, « le résident d'Allemagne envoya d'abord un de ses drogmans pour lui faire des compliments de sa part et le congratuler . . . . . . jusques à ce qu'il eut l'honneur d'y venir lui-même ». Dans une autre occasion, « Son Excellence avoit envoyé remercier le baile de Venise des compliments qu'il luy avoit envoyé faire par son premier secrétaire sur la mort de M. son frère, par son premier drogman, au défaut de son premier secrétaire qui estoit indisposé. Il fit faire la même chose à MM. les résidents de Gennes et d'Hollande par le second drogman » [9].

Un mauvais choix de ces fonctionnaires pouvait être dangereux, puisqu'ils devaient traiter personnellement avec les grands dignitaires de la Porte. Le gouvernement vénitien pensa aux descendants serbes ou albanais de cette classe seigneuriale que la conquête ottomane des Balkans avait dépossédée et contrainte à chercher refuge dans les terres de la République ou à Venise même. Ceci parce que, à moins de savoir le turc, il leur était toujours possible de s'entretenir dans leur langue maternelle avec le vizir, que ce fût Mehemed Sokollu, Sinan ou Ferhad. Entre ces renégats doués et ambitieux et leurs frères de race convertis, eux, au catho-

---

[6] Hurmuzaki, *Documente...*, XI, Bucarest, 1900, p. 89.

[7] *Ibid*, III/I, Bucarest, 1880, p. 51—53, 62—63.

[8] *Waerachtich verhael belanghende de aenkonnste tot Constantinoplen van den Ambassadeur der Edele Maghende Heeren Staten Generael van de Dereenighde Nederlanden*, La Haye, 1612, f. 2v.

[9] Antoine Galland, *Journal... pendant son séjour à Constantinople (1672—1673)*, publié et annoté par Charles Schéfer, II, Paris, 1881, p. 70, 41.

licisme, le contact demeurait facile, immédiat, parfois amical. Attestées par de nombreux témoignages contemporains, les relations de l'Albanais Sinan-Pacha avec les Bruti, originaires de Dulcigno mais pourvus d'un titre de noblesse vénitien, permettront d'imaginer un lien de parenté entre eux, vraisemblable sinon réel [10].

Tandis que, pour conserver la foi de leurs pères, des féodaux serbes passèrent au nord du Danube — les Balcha, par exemple, ou les Hertzégovitch, accueillis à Suceava par leurs parents, les princes de Moldavie [11] — certains autres se retrouvent au service de Venise, tel Michel Cernojević, dont les aïeux avaient été « delli più principali della provintia di Macedonia » [12]. En 1562, il était « dragoman grande » du baile et celui-ci, Andrea Dandolo, insiste sur ses rares capacités : « è molto pratico delle cose di quella corte, facendo l'officio suo con molta integrità e riputazione » [13]. Pourtant, moins d'une année après, le Conseil des Dix apprenait soudain que Cernojević avait trahi, en divulguant des secrets d'Etat qu'un patricien vénitien, Alvise Dolfin, transmettait à Vienne. Ce complice fut arrêté en mars 1563, mais le drogman infidèle, plus heureux, s'échappa de Constantinople en dépit des ordres formels des inquisiteurs et des embûches qu'ils lui firent tendre sur la route de Rome [14]. Mais voici que l'agent français Antoine de Petremol signale en novembre 1564 son retour, avec l'ambassade impériale qui apportait à la Porte le tribut de la Hongrie [15]. C'est toujours lui, « Michele Zarnovich Macedono », qui informait Maximilien II des derniers événements de Moldavie en février 1565 [16]. Il se mêle enfin aux négociations pour la paix entre les Turcs et le Habsbourg, à un moment où, sous le couvert du siège de Malte, Soliman I^{er} préparait sa dernière campagne en Hongrie [17]. De plus, il semble avoir essayé de tenter l'empereur avec ce projet de conquête de la Grèce qui deviendra ensuite de la monnaie courante et même de la fausse mon-

---

[10] J. Radonić, *Acta et diplomata Ragusina*, II, 2, Belgrade, 1938, p. 552 ; Hurmuzaki, XI, p. 231 ; A. Veress, *Documente...*, II, Bucarest, 1930, p. 230, et III, Bucarest, 1931, p. 151.

[11] Şt. Ştefănescu, *Eléments nobiliaires balkaniques établis en Valachie à la fin du XV^e siècle*, « Revue roumaine d'histoire », VIII (1969), n° 5, p. 891—897. Cf. *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XXIII, Zagreb, 1892, p. 310.

[12] K. Horvat, *Monumenta historica nova historiam Bosnae et provinciarum vicinarum illustrantia*, in « Glasnik zemaljskog muzeja o Bosni i Hercegovini », XIV, Sarajevo, 1909, p. 5 ; cf. F. Miklosich, *Die Serbischen Dynasten Crnojević*, « Sitzungsberichte der Wiener Akademie, phil.-hist. Kl. », CXII (1886). Au service de l'Espagne, selon N. Iorga, *Studii si documente...*, XIX, p. 48—52.

[13] E. Alberi, *Relazioni degli ambasciatori Veneti al Senato*, XIV, p. 172.

[14] Vladimir Lamansky, *Secrets d'Etat de Venise...*, Saint-Pétersbourg, 1884, p. 70—72, 73, 460.

[15] E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, II, p. 771, 773, 778.

[16] Veress, *Documente*, I, Bucarest, 1929, p. 259—260.

[17] Charrière, *loc. cit.*, p. 780.

naie [18]. On connaît le nom de sa veuve, Jeanne, et de son fils Maximilien [19], un autre fils étant probablement celui qui, en 1585, briguant la faveur du gouverneur espagnol de Milan, signait : « Nicolas Cernoviquìo duque de Salona » [20]. Le dernier trait est peut-être moins rare — qu'on pense aux armoiries imaginées à son propre usage par un autre aventurier serbe anobli en Espagne, don Pedro Ochmucević [21], — que suggestif.

Une telle figure en appelle une autre, bien ressemblante mais d'une envergure beaucoup plus grande, celle de Bartolomeo Bruti. Quoiqu'il ne paraît pas y avoir exercé de fonction officielle, ce personnage joua un très grand rôle dans la diplomatie européenne à Constantinople pendant une quinzaine d'années. Il n'y a pratiquement pas un mouvement sur l'échiquier de la politique orientale auquel il soit resté étranger.

Au lendemain de la bataille de Lépante, une série d'insurrections manquées dans la région balkano-danubienne, notamment le soulèvement de Jean le Terrible en Moldavie, avaient fait que la croisade méditerranéenne rejoignît les bords de la mer Noire [22]. Ainsi s'établit un circuit qui relie Venise et Constantinople à Jassy, d'où repartent les émissaires de la revanche chrétienne vers Varsovie, qui n'est parfois qu'un relais sur la route de Madrid ou de Rome.

Devenu méfiant à la suite de l'affaire Cernojević, le gouvernement de Venise mit tout en œuvre pour renforcer la surveillance de ses propres envoyés. Cependant, les drogmans furent toujours recrutés parmi les Albanais établis en Istrie. La famille des Bruti était des plus anciennes de la région : ils avaient cédé à la République la seigneurie de Durazzo en 1361 [23]. Un Giovanni Bruti, pendant vingt ans archevêque d'Antivari, avait été martyrisé le lendemain de la bataille de Lépante et son frère Antonio, un vieil ami de Nosseigneurs du Grand Conseil de Raguse, semble avoir péri dans les mêmes circonstances. Sa mort glorieuse « per man d'infedeli » [24] devait être pour ses fils la meilleure recommandation de loyauté. Il n'en est que plus piquant de trouver la trace d'un certain Ambrosio Bruti dans la correspondance de l'ambassadeur impérial à Constantinople,

---

[18] « Li daria tutta la Grecia in mano », K. Horvat, *art. cit.*, p. 5.

[19] *Ibid.*, p. 4.

[20] Ricardo Magdaleno, *Catalogo del Archivo General de Simancas, Papeles de estado. Milan y Saboya*, p. 167.

[21] Aleksandar Matkovški, *Grbovite na Makedonija*, Skoplje, 1970, p. 46—50.

[22] A consulter notre rapport sur *Les pays danubiens et Lépante* au colloque organisé par la Fondation Cini en octobre 1971 (sous presse dans les « Studi veneziani »).

[23] Gregorio de Totto, *Feudi e feudatari nell'Istria veneta*, « Atti e memorie della società istriana di archeologia e storia patria », LI—LII, Pola, 1939—1940, p. 91. Voir surtout Domenico Venturini, *La famiglia albanese dei conti Bruti*, ibid., XXII, Parenzo, 1905.

[24] Hurmuzaki, XI, p. 141 ; Radonić, *Acta et Diplomata*, II, 2, p. 553.

David Ungnad [25]. Par contre, Bartolomeo Bruti fit ses preuves en traitant un échange de prisonniers à Raguse en 1575 [26]. Bientôt, il interrompit son apprentissage de « giovane di lingue » et quitta Constantinople le 4 août 1576 [27] pour n'y revenir que le 14 décembre 1577 [28].

Il n'est pas aisé de deviner ce qu'il a fait pendant ce temps. Peut-être a-t-il été en Espagne? En tout cas, lorsqu'il revient, c'est en compagnie de Giovanni Marigliano, chargé par Philippe II d'une mission délicate : obtenir cette trêve hispano-turque vainement demandée par les négociateurs qui l'avaient précédé. « Et pour un que nous connaissons, dix ont œuvré, tendant mille fils qui se perdent dans la grosse trame des événements et sont quasiment introuvables après coup » [29]. Cette fois, ce n'est pas un espion obscur que ce Marigliano mais un gentilhomme milanais, le cousin de Gabrio Serbelloni, le vaincu de Tunis [30]. Entre lui et Bruti s'est vite développée une inimitié violente, au point que Marigliano dénoncera son compagnon de mener « une vie licentieuse et dissolue ». L'aventure tourna mal et Bruti, emprisonné en juillet 1579, faillit être pendu ou envoyé aux galères, mais l'intervention bienveillante de Sinan Pacha le sauva [31]. Sitôt libéré, il reprit les tâtonnements en vue de l'armistice qui sera conclu en mars 1580 [32].

Entre-temps, puisque le roi d'Espagne ne s'empressait pas de récompenser ses services [33], Bruti chercha ailleurs un protecteur et le trouva dans la personne d'un de ces prétendants au trône de Moldavie que la Porte avait toujours sous main. Il alla chercher dans son exil de Rhodes ce bâtard du prince moldave Pierre Rareş, qui, Iancu de son vrai nom, s'appelait Charles lorsqu'il était encore parmi les Saxons de Braşov, sa

---

[25] Hurmuzaki, XI, p. CXLIX, mais l'éditeur a pu lire par méprise *Bruti* au lieu de *Peroto*. Ce serait alors le même qu'on rencontre en 1579 : « un Peroto nominato Ambrosino, il quale è compagno di Bruti et fù dragomano del ambasciatore del Gran Duca di Toscana » (Al. Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele din Simancas*, Bucarest, 1910, p. 76).

[26] Hurmuzaki, XI, p. 91 ; cf. *ibid.*, p. XLVI.

[27] N. Iorga, *Studii si doc.*, XXIII, Bucarest, 1913, p. 104—105.

[28] Hurmuzaki, XI, p. 602, 605.

[29] F Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, II, Paris, 1966, p 432 Un tel agent méconnu est Paul Bridović, « explorator magnus imperatoris Thurcarum, qui fere totam Christianitatem pervagatus est », venant d'Espagne en mai 1573 par Vienne et la Transylvanie ; voir A. Ivić, *Pisma Hasan paše*, « Spomenik, drugi razred », XLIX (1910), p. 21—22.

[30] Hurmuzaki, XI, p. 602 ; Ciorănescu, *op. cit.*, p. 75. Braudel, *op. cit.*, II, p. 439—440, hésite à identifier un « Aurelio Bruti à l'état civil incertain ». Il y a eu malentendu car, à côté de Bartolomeo Bruti, on trouve Aurelio de Santa Cruz (ou Santa Croce).

[31] Hurmuzaki, XI, p. 637—638 ; Ciorănescu, *op. ci.*, p. 74—77.

[32] Hurmuzaki, XI, p. 643. A consulter sur cet épisode Braudel, *loc. cit.*

[33] Dans sa lettre à Philippe II du 25 janvier 1580 (Ciorănescu, *op cit.*, p 81—82), Bruti se vante d'avoir été appelé en Moldavie par le prince, « con titolo di generale di tutta la sua gente ».

ville natale [34]. Nous apprenons le marchandage qui eut lieu par un rapport de Marigliano au vice-roi de Naples. Ayant eu vent des dispositions favorables du « Grand Juif » Joseph Nasi à l'égard du prétendant, « Bruti si offerse loro di trattare con Sinan Bassa questa pratica et far rimetere Carlo in stato, il quali accettarono il partito et promisero 2 milla ducati a detto Bruti in duoi anni, ancora che lui dicesse a Orambey 5 milla » [35].

Le règne de Iancu le Saxon (novembre 1579—août 1582) ne compte guère dans cette période de troubles que fut pour les pays roumains la seconde moitié du XVI^e^ siècle. Bruti, placé au rang de principal ministre, avec le titre de *postelnic*, eut, une fois au moins, l'occasion de commander l'armée moldave en bataille rangée contre des paysans révoltés [36]. Néanmoins, c'est lui, à n'en pas douter, qui, mécontent du prince parce qu'il n'avait pas respecté les conditions imposées lors de son avènement, détermina sa déposition, puis sa mort sur l'échafaud à Lwow [37]. Son successeur, Pierre le Boiteux, se garda bien de toucher à un si puissant personnage et Bruti demeura *postelnic*.

Datant au plus tard de 1578, ses relations avec la Pologne ne feront que se renforcer après 1582. De conseiller du luthérien Iancu, l'Albanais italianisé deviendra le principal auteur d'un grand plan pour gagner la Moldavie au catholicisme. C'était l'effet de la politique du roi Etienne Bathory qui assignait à la Transylvanie et à la Moldavie une position à demi-dépendante, de satellites de la Pologne. Dans ce but, la Société de Jésus lui fournissait ses agents les plus actifs et l'on verra Bruti collaborer étroitement avec eux. Déjà l'inlassable Possevino était tout acquis à ces projets et, à Lublin, à peine rentré de Transylvanie, il se préparait à partir pour Jassy sous un déguisement, en emmenant avec lui Thomas Nadali, chanoine de Cracovie, Ragusain d'origine et médecin de profession [38]. C'est à cet ami de longue date que Bruti avait communiqué le

---

[34] *Ibid.*, p. 77—78, 82 Sur un neveu portant le nom bien allemand de Wolfgang, qui assiégera longtemps de ses requêtes les cours de Berlin, de Dresde et de Prague, voir N. Iorga, *Pretendenți domnesci în secolul al XVI-lea*, « Analele Academiei Române, memoriile secțiunii istorice », III^e^ série, tome XIX, 1898, p. 22—27.

[35] Cioránescu, *op. cit.*, p. 76.

[36] Grigore Ureche, *Letopisețul țării Moldovei*, Bucarest, 1955, p. 199 A comparer les renseignements de cette chronique sur le soulèvement de Lăpușna avec les données documentaires, chez N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, V, Bucarest, 1940, p. 237—238.

[37] Hurmuzaki, p. LXVIII, n. 2 ; *Monumenta Poloniae Vaticana*, V, Cracovie, 1923—1933, p 587—588 ; à consulter P. P. Panaitescu, *Sfîrșitul lui Iancu Vodă Sasul*, « Revista istorică », X (1923), p. 169—178 ; XI (1924), p. 55—63.

[38] Cyrille Korolevskij (Charron), *Proiectul misiunei lui Antonio Possevino în Moldova și Țara Românească 1583—1585*, « Revista catolică », III, 1914, pp. 531—533, 536—537. Cf. Radonić, *Acta et diplomata*, II, 2, p. 583 : en 1591, au témoignage d'un envoyé de Raguse, Nadali avait du crédit auprès des grands dignitaires ottomans « per esser stato loro conosciuto in Constantinopoli, dove ha medicato molti anni prima che fusse condotto alli servitii nostri ». Voir *ibid.*, II, 1, p. 69—70, sous le nom de « Thomas de Natal ».

premier ses intentions avec une curieuse sincérité : « ancor io ho di figlioli et vorrei vedere qualche premio di questa mia servitù ; so che senza estendermi più oltre son inteso ». Ce thème reviendra ensuite avec une fréquence fatigante dans la correspondance de Bruti. Possevino ne vint jamais en Moldavie. En échange, les catholiques du pays — au nombre de 15 000, suivant Bruti [39] — eurent un vicaire apostolique, le capucin Girolamo Arsengo, dont on aurait fait un évêque de Bacău sans l'opposition du grand patron des missions du Levant, le cardinal Santoro [40]. Arsengo, le prince lui-même, l'archevêque de Lwow Jean Démétrius Solikowski et le nonce du pape en Pologne Annibale di Capua célébraient dans leurs lettres les efforts de Bruti afin de ramener au bercail les schismatiques [41]. A son tour, le cardinal secrétaire d'Etat Montalto répondait qu'on tiendra bon compte de ce zèle, en pourvoyant le fils de Bruti d'une prébende [42]. Ceci, en juillet 1587.

Il ira en automne à Constantinople pour engager la Porte à accorder des secours au prieur de Crato, dom Antonio. Bruti avait donc abandonné le parti espagnol. On croyait qu'une descente des Turcs sur la côte du Portugal pourrait rendre au prétendant son trône usurpé par Philippe II sept ans auparavant. Pour invraisemblable qu'il paraisse, dom Antonio offrait même de se reconnaître vassal de l'Empire ottoman, comme le prince de Transylvanie [43]. C'est le cas de rappeler le mot de F. Braudel à propos de « l'étrange Bruti, espion double si ce n'est triple » [44]. Car il n'avait pas cessé pour autant de s'intéresser au sort des catholiques de Moldavie, qui « vivon conforme gli santissimi decreti del santissimo concilio tridentino, a confusion delli eretici transilvani nostri vicini » [45]. Le mot de cette ardente dévotion se retrouve dans une lettre de Bruti au cardinal Montalto, de Jassy, le 14 janvier 1588 [46] : il demande instam-

---

[39] Hurmuzaki, III/1, p 95. Voir C. Korolevskij, *Relațiunile dintre domnii români și Sf. Scaun în a doua jumătate a sec. XVI*, « Rev catolică », III, 1914, p. 46—60 Sur Bruti et les catholiques, voir la relation de voyage de François de Fourquevaux (1585), publiée par N. Iorga, *Acte și fragmente ..*, I, Bucarest, 1895, p. 37

[40] La biographie d'Arsengo (avec indication des sources), dans *Călători străini despre țările române*, t II, Bucarest, 1970, p. 504—506. Voir encore J. Krajcar, *Cardinal Giulio Antonio Santoro and the Christian East Santoro's Audiences and Consistorial Acts*, Rome, 1966 (Orientalia Christiana Analecta, 177), p. 99, 100—102, 150, 154, 189—190.

[41] B P. Hasdeu, *Arhiva istorică*, II, p 23

[42] Veress, *Documente*, III, Bucarest, 1931, p 108, 126—127.

[43] Rapport du baile Lorenzo Bernardo, du 11 novembre 1587, publié par H.F. Brown en 1894, dans *Calendar of State Papers — Foreign*, VIII, p. 323.

[44] *La Méditerranée*, II, p. 445.

[45] Hurmuzaki, III/1, p 95—96, lettre au nonce di Capua, Jassy, le 5 septembre 1587. Comme, après la mort d'Etienne Bathory, Pierre le Boiteux aspirait à la succession du trône de Pologne, il se peut que ce projet soit dû à Bruti A ce sujet, N. Iorga, *Histoire des Roumains*, V, p 283. ne fait que reprendre une hypothèse déjà suggérée dans l'introduction au tome XI de la collection Hurmuzaki.

[46] « Rev. catolică », III, 1914, p. 54—56. Deux semaines auparavant, Pierre le Boiteux était intervenu auprès du pape et de son nonce en Pologne pour le « negotium filioli Bruti nostri » (Hurmuzaki, III/1, p. 99).

ment un bénéfice pour son fils, « et questo non per premio delle mie fatiche nè per necessità che habbia, solamente per confonder questi transilvani eretici nostri vicini »(!). Pour lui-même, il souhaitait le titre de protecteur des catholiques, non seulement en Moldavie mais « etiam in Turchia et Transilvania ». Dans une autre lettre du même jour, adressée au nonce, Bruti se fait gloire d'avoir déjà préparé les logements pour les jésuites polonais qui devront « seminar il verbo divino a confusion delli eretici transilvani » [47]. Il écrivait en même temps au pape Sixte-Quint, discourant sur la meilleure façon d'affermir l'autorité du Saint-Siège en Moldavie « a confusion delli maledetti eretici transilvani et germani » [48] et, cette fois encore, il exigeait en récompense de ses mérites la qualité de défenseur de la foi. Il avait aussi gagné à ses vues l'archevêque de Lwow, inspirateur et chef du parti catholique de Pologne [49]. L'éminent prélat n'écrivit pas moins de trois lettres en cinq jours, au nonce, au cardinal secrétaire d'Etat et au pape, pour leur recommander le fils de Bruti [50]. Solikowski y mêlait d'intéressantes considérations historiques puisées probablement dans la chronique de Dlugosz, en rehaussant la figure un peu falote de Pierre le Boiteux du prestige de son prédécesseur Etienne le Grand, qui « et Turca devicto et Poloniae ac Hungariae regibus superatis, triumphum egerat Valachiae seu Valachiae (*sic* ! pour *Moldaviae*), id est Italicae coloniae presidem » [51]. Comme si tant d'insistances n'avaient pas suffi, le nonce reprend de plus belle, dans une lettre à Montalto, le 5 avril 1588 : « il signor Bartholomeo Bruti desidera molto che Nostro Signore si degnasse di honorarlo con dargli titolo di procuratore e protettore de'cattolici in quelle parti et che favorisca il suo figliuolo di qualche pensione o beneficio, come ha supplicato altre volte » [52]. La réponse du pape ne tarda pas : dès le 20 mai il assurait le rince moldave Pierre qu'il aura soin du fils de Bruti [53]. Cependant, le 3 juin, Solikowski reviendra à la charge, en priant le nonce de ne pas oublier « Moldaviam, Brutum ac eius negotium, cuius successu omnia pendere videntur »[54].

Il semble qu'il s'agissait d'affaires temporelles, bien plus importantes que l'intérêt purement spirituel montré par la curie romaine à la conversion des Roumains orthodoxes. Les principaux dirigeants de la

---

[47] *Ibid.*, p. 100—101.
[48] *Ibid.*, p. 101—102.
[49] Pierre Champion, *Henri III roi de Pologne (1573—1574)*, Paris, 1913, p. 121 et passim.
[50] Hurmuzaki, III/1, p. 102—104.
[51] *Ibid.*, III/1, p. 103, lettre du 26 février 1588 à Sixte V, reproduite par Nicolaus Nilles, *Symbolae ad illustrandam historiam Ecclesiae Orientalis in terris Coronae S. Stephani*, II, Innsbruck, 1885, p. 980—981.
[52] Veress, III, p. 127—128, cf. *ibid.*, p. 149.
[53] *Ibid.*, p. 133.
[54] Hurmuzaki, III/1, p. 107.

politique polonaise, Solikowski et Zamoyski entre autres, désiraient mettre fin à l'état de guerre entre le royaume et l'Empire ottoman, causé par les incessantes expéditions des Cosaques. N'était-il pas naturel qu'ils pensassent à Bruti dont chacun savait le crédit auprès de Sinan et les talents de négociateur ? Déjà, des pourparlers avaient été amorcés à Constantinople entre la Porte et la Perse : le paix qui sera signée le 21 mars 1590, au bout de douze ans de guerre, consacre l'expansion turque en direction de la Caspienne, dans une région dangereusement proche — sur la carte, soit ! mais quand même... — du sud de l'Ukraine [55]. Il est donc probable que Bruti se rendit en pacificateur à Constantinople, puis à Varsovie, pour regagner après une semaine Constantinople, en juin 1588 [56].

Un peu plus tard, l'envoi d'une mission en Moldavie, sous la direction du Père Stanislas Warszewicki [57], entraîna la décision, prise par Pierre le Boiteux sur le coup de l'arrivée des jésuites à Suceava [58], d'envoyer deux boyards en ambassade au roi de Pologne. L'un était Jérémie Movilă, le futur prince de Moldavie, l'autre Bartolomeo Bruti [59]. Nous ne saurions nous attarder aux détails du voyage, qu'ils auraient dû pousser jusqu'à Rome et qu'on peut suivre à travers leur correspondance. D'ailleurs, celle-ci est assez monotone. Aussitôt après avoir vanté au nonce di Capua les agréments de Bacău, « loco bellissimo », qui attend les missionnaires franciscains [60], Bruti reprenait la plume pour faire au cardinal Montalto l'éloge de ce « logo amenissimo di giardini et aque », mais aussi pour lui rafraîchir la mémoire au sujet de ses anciennes prétentions [61]. Il lui faudra se contenter des promesses du légat Ippolito Aldobrandini [62]. Entre-temps [63], un nouveau voyage à Constantinople, pour obtenir l'emprisonnement dans un cachot des Sept-Tours de Pierre Boucle d'Oreille, le malheureux compétiteur au trône de Valachie du neveu de Pierre le

---

[55] Braudel, *op. cit.*, II, p. 451—458. Voir surtout Halil Inalcik, *The origin of the Ottoman-Russian Rivalry and the Don-Volga canal (1569)*. « Annales de l'Université d'Ankara», I. 1946 1947, p. 47—106.

[56] Veress, III, p. 151—152.

[57] « Rev. catolică », III, p. 59 ; Veress, III, p. 144 Cf. Hasdeu, *Arhiva istorică*, I/1, p. 174—175. La lettre de Bruti du 8 septembre (Veress, III, p. 189—190) doit être placée en 1589.

[58] Hurmuzaki, III/1, p. 108—109, rapport de Warszewicki (« Varsevicio ») du 7 septembre 1588, reproduit avec une introduction et une autre relation du même auteur dans *Călători străini*, III, Bucarest, 1971, p. 275—281.

[59] Leurs lettres de créance, datées du 3 octobre 1588, chez Veress, *Doc.*, III, p. 142—143 (= Nilles, *Symbolae*, II, p. 983) et Hurmuzaki, III/1, p. 110—111. Ils sont recommandés au pape et au nonce par le métropolite de Moldavie, Georges Movilă, le 15 octobre, voir *ibid* , p. 111—112, 112—113 ; cf. Nilles, *op cit.*, p. 981—985, 985—986. Veress, III, p 146—147, a publié la réponse du roi de Pologne Sigismond (Brest, le 2 décembre).

[60] Hurmuzaki, III/1, p. 116—117, lettre du 26 novembre 1588.

[61] Veress, III, p. 153—154.

[62] *Ibid.*, p. 163, lettre du futur Clément VIII au métropolite Georges, le 5 février 1589.

[63] En septembre, car le 24 août il était encore en Moldavie (D.I R. XVI, III, p. 444).

Boiteux, Mihnea, fit courir sur le compte de Bruti le bruit qu'il aurait été mis à mort [64]. A la date de ces racontars il était de retour à Jassy depuis plus d'un mois [65].

Quelle incroyable ambition le poussait à toujours courir par monts et par vaux ? Il repartit pour Constantinople et en revint avec des messages du sultan Mourad III et du beglerbey de Roumélie, Hizir-Pacha, adressées au roi Sigismond III de Pologne, « havendo anco commissione di concludere la pace » [66]. Ce brillant résultat avait été obtenu avec l'aide d'Edward Barton, l'ambassadeur d'Elisabeth, ce qui veut dire qu'après avoir servi Venise et l'Espagne, Bruti se rendait maintenant utile à la politique anglaise [67]. Bien reçu à Lwow par le grand chancelier Zamoyski, auquel il devait ses lettres de noblesse octroyées par la Diète en avril 1590 [68], Bruti se trouvait à Varsovie en août et septembre [69]. Son travail allait être finalement récompensé par l'intention du pape d'accorder un bénéfice ecclésiastique à son fils Antonio, un garçonnet de douze ans qui avait à peine pris les premiers ordres [70]. Mieux encore, une autre grande puissance cherchait à s'assurer le dévouement de Bruti : il fut pressenti indirectement par un agent impérial, le docteur Pompeo Brigido [71]. Toutefois, ces pourparlers n'eurent pas le temps d'aboutir car, en août 1591, sous l'influence du tout-puissant agent des Principautés, Ianni, Pierre le Boiteux fut contraint à abdiquer et Bruti perdit du même coup sa position à la cour moldave [72].

N'ayant pas suivi Pierre dans sa fuite qui entraînait, à la suite du prince, un très nombreux cortège, auquel les chameaux chargés de ba-

---

[64] Hurmuzaki, III/1, p 128 — 129, lettre de Solikowski à Montalto, de Lwow, le 13 décembre 1589 ; cf. Hurmuzaki, XI, p. LXXII, note 2, rapport anonyme de Varsovie, le 17 décembre.

[65] *Ibid.*, III/1, p. 127—128.

[66] Veress, III, p. 225—226, lettre du nonce de Varsovie, le 8 août 1590. Cf. *Calendar of State Papers*, VIII, p. 494.

[67] I. I. Podea, *A Contribution to the study of Queen Elisabeth's Eastern Policy*, dans *Mélanges d'histoire générale* publiés par C. Marinescu, II, Cluj, 1938, p 433—499.

[68] Veress, III, p. 214. Le document se trouve reproduit par D. Venturini, *art. cit.*, p. 378—383.

[69] Hurmuzaki, III/1, p. 140, 141.

[70] *Loc. cit.*, lettre de Bruti au nonce, le 6 septembre, en réponse aux questions de Montalto du 8 décembre précédent (Veress, III, p. 229).

[71] Hurmuzaki, XI, p 231.

[72] Sur la rivalité entre Bruti et Iani, voir un rapport du 8 décembre 1590, Hurmuzaki, XI, p. 744—746, note 2. N. Iorga a signalé une référence à ces événements dans les mémoires du contemporain Palma Cayet, *Chronologie novenaire* (Claude Petitot, *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France*, XL, Paris, 1824, p. 427 — 428) : « Le bogdan voyant que toutes choses tournoient à la guerre, espouvanté de l'infelicité de son nepveu le prince de Valachie qui avoit esté contraint de se faire Turc, s'enfuit avec ce qu'il avoit de plus exquis en Allemagne ».

gages donnaient l'allure d'une véritable caravane [73], le favori tombé en disgrâce essaya de dresser contre son nouveau maître, Aaron, les grands du royaume voisin. Sur le point de passer en Pologne, en avril 1592, il fut saisi à la frontière et arrêté en compagnie d'un autre boyard, « ainem Franzosen » [74], c'est-à-dire, probablement, un Italien nommé Francesco [75] ou Franco [76]. Un rapport de l'internonce von Kreckwitz raconte la mort de Bruti : jugé à la hâte, sous l'accusation de trahison, il fut étranglé en prison, avant l'arrivée du tchaousch dépêché par le grand vizir Sinan pour l'amener à Constantinople, ce qui l'eût certainement sauvé [77].

La fin tragique de Bartolomeo pouvait signifier pour les autres Bruti, sa nombreuse famille qui, des années durant, avait vécu à ses dépens et sous sa protection, la déroute. En réalité, il n'en fut rien. Le défunt avait légué ses traites et ses quittances à sa veuve, qu'on retrouve parmi les créanciers de Pierre le Boiteux [78]. Celle-ci était la sœur de Demosthene Correrio, marchand vénitien(?) que ses affaires appelaient tantôt à Constantinople, tantôt à Prague, capable de ce fait à porter des messages secrets [79]. Elle était aussi la nièce de Matthias del Faro, drogman de l'ambassade impériale [80]. La fréquence de telles alliances, d'une utilité certaine, entre les familles levantines de Pera dont les fils se préparaient pour la charge d'interprète marque un renforcement de ce milieu socio-professionnel, avec tendance à se clore. Mais la carrière diplomatique n'est pas encore la seule source de leurs fortunes. Bartolomeo Bruti, son frère Benedetto possèdent des propriétés foncières en Moldavie [81]. En outre, ils disposent à leur gré de la ferme des douanes de la principauté [82]. Elle enrichira leurs parents : Battista Amorosi, originaire de Chio [83] et son beau-frère

---

[73] Hurmuzaki, XI, p. 239 ; le laissez-passer signé par Rodolphe II à Prague le 14 octobre 1591 porte : « cum equis etiam, *camelis* aliisque iumentis et animalibus ».

[74] *Ibid.*, p. 756.

[75] « Pan Frîncescul », burgrave de Hotin en 1588 (D.I.R. XVI, III, p. 397—398) et en 1590 (Gh Ghibănescu, *Ispisoace și zapise*, I/1, p. 189 ; cf. idem, *Surete și izvoade*, II, p 272)

[76] Echanson en 1591 — Archives centrales historiques de l'Etat, Bucarest, Nouvelles acquisitions, MMDCXXXIX/1 et MMDCXXXIX/2 ; cf. *Catalogul documentelor moldovenesti*, I, București, 1957, p 214. Ailleurs on constate la présence à Jassy en 1590 du Génois Filippo Fiegoso, peut-être originaire de Chio (D.I R. XVI, III, p. 436—467).

[77] Hurmuzaki, XI, p. 756 ; Hurmuzaki, IV/2, p. 162—163 Cf « Columna lui Traian », I, 1876, p. 286—287. Son exécution fut suivie par celle des trois principaux boyards moldaves, voy. I. Minea, *Sfîrsitul marelui logofăt Bîrlădeanul și răscoala în contra lui Aron Vodă*, « Revista arhivelor », III (1936—1937), p 104—107.

[78] Hurmuzaki, XI, p. 529.

[79] *Ibid.*, p. 231.

[80] Ciorănescu, *Documente*, p. 75.

[81] Iorga, *Studii și doc.*, XI, p. 89—90 ; D.I.R. XVII, II, p. 201—202, et IV, p. 269—270, 279—280.

[82] Hurmuzaki, XI, p. 319 ; Bartolomeo Bruti avait cédé ce revenu au Ragusain Domenico Giorgi.

[83] N. Iorga, *Istoria comerțului românesc*, I, Vălenii de Munte, 1915, p. 221, note 4, le croyait Crétois. Voir Hurmuzaki, III/1, p. 547, et Nilles, *op. cit.*, I, p. XLIX, note 1, et II, p. 1008.

Simon Varsi. Des trois fils de ce dernier, Hector sera un familier de Pierre le Boiteux, ensuite un émissaire de Michel le Brave, et héritera du négoce paternel [84], Antoine, ancien élève à Rome du Collège des Grecs, reviendra en Moldavie comme secrétaire du prince Radu Mihnea [85], tandis que le cadet, Constantin, un mauvais sujet, ne profita guère de ses études à Lwow, échappant de justesse à la potence grâce aux Bruti, ses protecteurs [86]. Il importe de faire observer que, surtout après la prise de leur île par les Turcs en 1566, beaucoup de Grecs ou de Génois de Chio avaient cherché refuge aux pays roumains [87]. Visitant la Moldavie entre 1583 et 1586, le jésuite Giulio Mancinelli y trouva « autour du seigneur Bartolomeo Bruti, très en faveur auprès du prince de ce pays, des marchands nobles de Chio », dont certains s'étaient déjà convertis à l'orthodoxie [88]. Les frères Bruti faisaient encore le commerce des pierreries et, surtout, ils spéculaient sur l'argent du tribut [89]. L'essor de la famille doit beaucoup, sinon tout, à l'exceptionnelle réussite en affaires de Bartolomeo. Dès 1584, aux dires du Père Possevino, « ha mandato a'suoi in Vinetia sei milla ducati ungheri » [90]. Lors de sa mort, le prince Aaron de Moldavie lui en devait 30 000, ce qui fut peut-être une des raisons de sa perte.

Entre Bartolomeo et ses frères, un accord parfait semble avoir garanti le succès de leurs entreprises communes. A propos de Cristoforo Bruti qui, en 1582, était jeune de langues à Constantinople, le baile Gianfrancesco Morosini fait remarquer : « oltre che è digià molto innanzi nella lingua turca, è anco di così buon giudizio e tanto ardente nel suo servitio che si può prometter di lui ogni fedeltà, sincerità e diligentia » [91]. Figure plus modeste que son aîné, on fait pourant appel à lui dans plusieurs circonstances difficiles : Pierre le Boiteux l'envoya à Varsovie en novembre 1589, probablement pour annoncer le succès de la mission de Bartolomeo, qui était parvenu à éliminer Pierre Boucle d'Oreille dont les prétentions au trône de Valachie inquiétaient Mihnea et son oncle de Moldavie [92]. A son retour à Jassy, Cristoforo demeura pour un temps à la cour, comme

---

[84] N. Iorga, *Studii si doc.*, XXIII, p. 402, et XXXIII, p. 411.

[85] Hurmuzaki, XI, p. 361, 362, 529; cf. Hurmuzaki, III/1, p. 172. Vittorio Peri, *Inizi e finalità ecumeniche del Collegio greco in Roma* « Aevum », XLIV, fasc. I—II, Milano, 1970, p. 42 et 70, note 8.

[86] Veress, *Documente*, IV, Bucarest, 1932, p. 23—24.

[87] En 1573, Jacques Paléologue, de passage à Bucarest, y trouvera des compatriotes. La princesse de Valachie Catherine Salvaresso, était d'une famille noble de Chio.

[88] *Călători străini*, II, p. 524—525.

[89] N. Iorga, *Contribuţiuni la istoria Munteniei în a doua jumătate a secolului al XVI-lea*, « Analele Acad. Rom., mem. secţ. ist. », IIe série, t. XVIII (1896), p. 100, note 4; cf. Hurmuzaki, XI, p. 397.

[90] Korolevskij, *Proiectul misiunii lui Possevino*, p. 535.

[91] N. Iorga, *Studii si doc.*, XXIII, Bucarest, 1913, p. 108.

[92] Hurmuzaki, XI, p. 734, rapport du docteur B. Pezzen adressé à l'archiduc Ernest, de Constantinople, le 18 decembre 1589.

échanson et membre du conseil princier [93]. A part cette brève interruption, il continua à être le drogman de l'ambassade vénitienne à Constantinople [94]. En cette qualité, il dut servir d'intermédiaire entre Mihnea, prince de Valachie, et sa tante, Marietta Vallarga, lévantine de Pera mariée avec Fabrizio Adorno — encore un Génois de Chio — et établie à Venise où, depuis son veuvage, elle avait pris le voile au couvent de San Maffeo de Murano [95]. En 1591, lorsque Mihnea, qui avait connu comme terres d'exil Rhodes d'abord, en 1583, puis, en 1584, Tripoli, se vit menacé du bannissement à Alep, il préféra abjurer. Alors, c'est à Cristoforo Bruti qu'il confia l'éducation de son fils unique, dont il devait désormais se séparer. Ce Radu, que sa naissance illégitime n'empêcha point ensuite d'accéder au trône des deux pays roumains, fut envoyé à Capo d'Istria, chez Giacomo Bruti, un autre frère de Bartolomeo [96]. A la mort de son ami « Misser Christoforo », Mihnea, dans une lettre du 28 février 1593, disposait qu'on enlève l'enfant aux Bruti, car « personne ne connaît les desseins des hommes », pour le remettre à sa grand-tante de Murano [97]. Du même document il ressort que l'héritage de Cristoforo allait revenir, faute d'enfants, à ses frères et neveux. A part Giacomo et Bernardo [98], il restait Benedetto qui, en juin 1593, s'efforçait encore à rétablir Pierre le Boiteux en Moldavie [99]. Rentré en grâce, comme ses neveux, sous le règne de Radu Mihnea, il reçut le titre d'échanson; sa vie se prolongea jusqu'en 1618 [100]. Un Thomas Brut de 1603 [101] et un Pierre (Pătraşcu) Brut mentionné en 1617 [102] étaient probablement ses fils.

Sur la génération suivante, on doit se borner à quelques rares données incomplètes. On perd vite la trace d'Antonio-Stanislao, né en 1578 à Kamieniec-Podolsk [103]. Bartolo Bruti en 1620, Bernardo en 1624 [104]

---

[93] D.I.R. XVI, III, p. 450—451, document du 18 janvier 1590.

[94] Hurmuzaki, XI, p. 748 (février 1591); cf. *ibid.*, p. XLVI, note 1, p. 253, note 4. Voir encore Hurmuzaki, IV/2, p. 163.

[95] Leur correspondance a été publiée par N. Iorga (voir ci-dessus, note 89). A consulter N. Bănescu, *Opt scrisori turceşti ale lui Mihnea II*, dans « Analele Acad. Rom., mem. scţ. ist. », III^e série, t. VI (1926), p. 177—191.

[96] Hurmuzaki, XI, p. 253—254.

[97] N. Iorga, *Contribuţiuni*, p. 102.

[98] Veress, IV, 23—24 — « Bernardus de Brutis » —, vraisemblablement le même que Bernard burgrave de Neamţ en 1579—1582 (D.I.R. XVI, III, p. 133—186)

[99] Hurmuzaki, XI, p. LXXXII, 770—772.

[100] D.I.R. XVII, I, p. 201—202, et IV, p. 279—280; cf N. Iorga, *Studii şi doc.*, XI, p. 89—90. Selon D. Venturini, *art. cit.*, p., 374, il mourut à Corfou.

[101] Th. Codrescu, *Uricariul*, XXII, p. 378, 381 — 382; cf. D.I.R. XVII, V, p. 108.

[102] D I.R. XVII, IV, p 123—124.

[103] Hurmuzaki, III/1, p. 141. Le 23 avril 1592, Clément VIII répond à Pierre le Boiteux, dont il avait eu des nouvelles « ex sermone dilecti filii Antonii *Bruti* » (Nilles, *Symbolae*, II, p. 987). Il s'agit probablement d'Antonio *Bruni*, homme d'affaires et chargé de pouvoirs du prince exilé.

[104] N. Iorga, *Studii şi doc.*, XX, Bucarest, 1911, p. 187, 190. D. Venturini, *art. cit.*, p. 384—385, fait mention d'un Barnaba, fils de Giacomo Bruti, né en 1583, jeune de langues en 1602, drogman en 1619—1623, mort en 1660.

refont la carrière de leur frère Cristoforo, drogman de Venise depuis 1582 [105]. La famille s'installe désormais à l'ambassade, où la rejoint dès 1618 un neveu nommé Cristoforo Tarsia, auquel un hodja enseignait le turc [106].

Ces Tarsia sortent du même terroir que les Bruti : vassaux de l'évêque de Capodistria au XVe siècle, ils tenaient les fiefs de Villa Dolo, Cubilaglava et Laura, auxquels s'est ajoutée ensuite la seigneurie de Pregara, et, comtes du Saint Empire, en 1478 on leur avait concédé le privilège de créer des notaires [107]. Si l'insuffisance documentaire ne nous permet pas de retracer la carrière de Cristoforo Tarsia, il faut au moins noter qu'il fut le père de Tommaso Tarsia, né en 1641, « dragomano grande della Serenissima Republica di Venetia alla Porta ottomana » en 1683, mort à Constantinople avant 1716 [108]. Lorsque celui-ci avait déjà accédé au rang de grand drogman, son frère cadet, attaché à la même ambassade, n'était que « dragomano di strada ». Ce Giacomo Tarsia traduisit en italien la chronique ottomane de Husein Vegihi, dont le manuscrit se trouve à la Marciana [109]. A cette époque, le baile de Venise avait à sa disposition un secrétaire, six drogmans et neuf jeunes de langues [110].

Appartenant à la coterie des Bruti et des Tarsia, les Borisi, originaires d'Antivari, poursuivent une ascension parallèle [111]. Du fait qu'une sœur de Bartolomeo Bruti ait épousé un membre de cette famille, Bernardo et Marcantonio Borisi furent, au début, épaulés par leur oncle à Constantinople autant que dans les pays roumains. Vu que, en 1595, les terres de Fontane, Acquadizza, Monte Pighera et Scoglio Rivera échurent à Bernardo, il était probablement l'aîné des deux. La tutelle de Radu Mihnea lui était revenue après les événements auxquels nous avons fait allusion. Dans l'entourage de ce prince marié à la sœur, au nom grec — Argyra —, du Vénitien Bartolomeo Minetti [112], Bernardo Borisi devint *postelnic*, successivement en Valachie, entre avril 1613 et juillet 1616, et en Mol-

---

[105] Veress, II, p. 230.

[106] N. Iorga, *op. cit.*, p. 187 Voir l'intéressant ouvrage *Quanto di più curioso ha potuto racorre Cornelio Magni... per la Turchia*, Venezia, 1682, p. 75, 81—82.

[107] Gr. de Totto, *Feudi e feudatari nell'Istria veneta*, p. 97.

[108] G. Paladino, *Due dragomanni veneti a Costantinopoli (Tommaso Tarsia e Gian Rinaldo Carli)*, « Novo Archivio Veneto », n.s , t. XXXIII/1, (1917), p. 183—200.

[109] N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci streine relative la istoria românilor*, I, Bucarest, 1898, p. 52—54.

[110] R. Mantran, *op. cit.*, p. 529.

[111] Gr. de Totto, *art. cit.*, p. 91.

[112] Ce personnage, après la mort de Radu Mihnea, fut le conseiller de son fils Alexandre l'Infant. Voir un bref résumé de sa carrière, chez N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova în sec. XIV—XVII*, Bucarest, 1971, p. 417.

davie, de novembre 1616 à décembre 1618 [113]. Il fut employé à diverses missions en Transylvanie et à Constantinople [114]. Là-bas, son frère Marc Antonio avait débuté comme drogman vers 1595, époque à laquelle le baile Leonardo Donato l'estimait « persona confidente » [115].

« Ogni giorno s'avvanza in merito », reprend, quatre ans plus tard, le baile Vincenzo Gardenigo [116]. C'est à ce personnage que Marc Antonio Borisi dut son avancement rapide. Le 10 janvier 1600, sur son lit de mort, Gradenigo exprimait sa reconnaissance envers Borisi, qui l'avait accompagné pendant son dernier voyage, par cet éloge vraiment exceptionnel : « il Borisi parla et scrive in molte lingue, come nella valacca, albanese, greca, schiava, persiana, studia ordinariamente l'araba, che quasi possiede, et parla la turca così elegantemente che viene con gran gusto ascoltato dal Bassà e da tutti li Grandi della Porta, da quali è così ben veduto, che con gran vantaggio tratta li negotii della Serenità Vostra ». A ce sujet, le rapport au doge continuait ainsi : « non solo di quelli di questa casa, ma altro chi sia di quelli che servono alli rappresentanti d'altri prencipi a detta Porta, non è alcuno che possa porli il piede innanzi d'intelligentia della lingua turca, oltre alla sincerità della fede, alla bontà, al merito delle sue fatiche ». Or, justement, le grand drogman de Venise, Stefano dei Gioveni, venait de mourir la semaine précédente : « Per questo, non trovandosi qui in Pera chi possa compararsi alla qualità sua, convenimo per grandissimo servitio di Lei riverentemente dirle che non vediamo chi meglio di lui possa servirle in questo carico »[117]. Il est évident que cette fonction que Marc Antonio Borisi allait exercer pendant vingt ans de suite n'était pas seulement la récompense des services rendus, elle honorait aussi le descendant d'une lignée déjà prestigieuse. Ce qui allait lui donner encore plus d'éclat fut le mariage d'une fille de Marc Antonio avec un singulier personnage auquel son activité diplomatique avait valu une position extraordinaire à la Sublime Porte.

Croate ou, mieux, Morlaque d'origine, Gaspard Gratiani tint un grand rôle dans les relations entre l'Empire ottoman et la monarchie autrichienne, notamment comme négociateur de la paix de 1616. L'importance de sa seconde mission à Vienne se dégage d'un document de 1618, où il est question du « Seigneur Gratiani, qui est un renégat résident auprès

---

[113] *Ibid*, p. 352. En 1617 il reçoit en échange de *deux villages* 600 thalers et 6 chevaux (à cent thalers chacun), le montant de la somme prêtée sous le règne de Iancu le Saxon pour l'achat de « velours, damas et drap de Turquie », à l'occasion d'une noce ; voir D.I.R. XVII, IV, p. 172–173.

[114] N. Iorga, *Studii şi doc.*, IV, p. CVII. Cf. Pietro Stancovich, *Biografia degli uomini distinti dell'Istria*, III, Trieste, 1829, p. 90.

[115] Veress, *Doc.*, IV, p. 300.

[116] H. F. Brown, *Il viaggio di Vincenzo Gradenigo, Bailo, da Venezia a Costantinopoli, 1599*, dans *Scritti storici in memoria di Giovanni Monticolo*, Venise, 1922, p. 52.

[117] *Ibid.*, p. 66–67. Cf. J. Radonić, *Acta et diplomata*, III/1, Belgrade, 1939, p. 128.

de l'Empereur » [118]. L'information est significative, quoique inexacte. Non seulement Gratiani était resté bon catholique, mais il montre une remarquable habileté dans sa situation d'agent double, suffisamment démontrée par telle de ses lettres, du 29 août 1618 précisément, où il avertissait le baron de Mollart, président du Kriegsrat et frère de l'internonce, des pourparlers engagés entre les insurgés tchèques et Hassan, pacha de Buda [119]. A Vienne il rencontrait des émissaires du Père Joseph dans la maison du comte Adolphe d'Althan, illuminé et fantasque pourfendeur de Turcs qui avait organisé l'ordre chevaleresque de la Milice chrétienne. Par son intermédiaire, Gratiani entra en rapport avec Charles de Gonzague, duc de Nevers, dont les espérances de régner à Byzance comme ses lontains ancêtres Paléologues entretenaient le projet de croisade [120].

Cependant, il avait donné à la Porte d'assez forts gages de fidélité pour qu'on ait rétabli en sa faveur en 1616 le duché de Paronaxie, l'ancien fief de Joseph Nasi, courtisan, homme d'affaires et conseiller en politique étrangère de Selim II. Maintenant, l'heure de Gaspard Gratiani était venue : le 25 février 1619 il annonçait à Hans von Mollart, capable de bien apprécier sa loyauté envers les Turcs, « la gratia fattami da questo potentissimo Imperatore, il quale per remuneratione de miei fideli servitii mi ha concesso il Principato di Moldavia, per dove spero di partire tra pochi giorni » [121]. Dès le lendemain, le nouveau prince de Moldavie s'adresse au doge de Venise [122]. Cette lettre, qui commence par l'assurance de son dévouement sans bornes, poursuit ainsi : « Ne Vostra Serenità prenda alcuna meraviglia, se tal volta ha inteso haver io fatto offitii contrarii alli suoi interessi et che hora mi mostro in tutto diverso, perchè questo procedeva non per malevolenza o dispiacere che havissi ricevuto, poichè nella gloriosissima città di Venetia sono stato sempre estraordinariamente accarez-

---

[118] *Discours véritable de la mort du Grand Turc, avec quelques autres particularités des guerres et divisions qui sont depuis survenues pour le gouvernement de l'Empire d'Orient*, Paris, 1618, p. 11.

[119] Hurmuzaki, IV/1, Bucarest, 1882, p. 582—583

[120] A part le récent ouvrage de St. I. Papadopoulos, 'Η κίνηση τοῦ δούκα τοῦ Νεβέρ Καρόλου Γονζάγα γὶα τὴν ἀπελευθέρωσιν τῶν Βαλκανικῶν λαῶν *(1603—1625)*, Thessalonique, 1966, voir Elvire Georgescu, *Trois princes roumains et le projet de croisade du duc de Nevers*, « Revue historique du sud-est européen », XI, 1934, p. 337—341 ; Th. Holban, *Un plan de cruciată din inițiativă românească (sic!)*, « Rev. istorică », XXI, 1935, p. 105—108 ; C. Gollner, *La Milice chrétienne, un instrument de croisade au XVIIe siècle* dans « Mélanges de l'école roumaine en France », XIII, 1936, p 59—118 — repris plusieurs fois : p. ex. *Prezența domnilor români în « Militia christiana »*, « Rev. istorică », XXIX, 1943, p. 214—228, et *Beziehungen der Rumanischen Wojewoden Radu Şerban, Nicolae Petraşcu und Gaspar Graziani zur « Milice chrétienne »*, « Revue des études sud-est européennes » VI, 1968, p. 71—83.

[121] Hurmuzaki, IV/1, p. 583—584. La seule biographie du personnage — N.C. Bejenaru, *Gaspar Gratiani, domnul Moldovei (1619—1620) şi luptele turco-polone din 1620*, « Cercetări istorice », I, 1925, p. 79—99 — est peu satisfaisante. C'est pourquoi il faut toujours avoir recours aux documents recueillis par N Iorga, *Studii si doc.*, IV et XX.

[122] Archivio di Stato, Collegio, lettere Principi, busta 12, ff. 144—146. Cf. Hurmuzaki, VIII, Bucarest, 1894, p. 379.

zato, ma perchè non mi potevo tirare a questa grandezza, se tale non mi fingevo ». Toute une éthique, pour ainsi dire, professionnelle tient dans ces mots. Et pour mieux sceller ses engagements envers « la più sublime et veneranda Republica del Universo », Gratiani demande comme une grâce qu'on lui permette d'épouser « una figliuola del s-re Borisi, dragoman grande di Lei ; il valor del quale tanto stimo quanto anco a questa Porta et in ogni luogo viene riputato ». Ainsi, voici la dynastie des drogmans dalmates sur le trône, Gratiani lui-même étant des leurs par sa naissance aussi bien que par son *cursus honorum*. Déjà il s'installe, fondé sur l'appui de son beau-père à Constantinople et sur une petite armée que commande, en qualité de hetman, Bernardo Borisi [123].

En butte à la constante inimitié du prince de Transylvanie Gabriel Bethlen qui, par ses dénonciations, faisait se resserrer sur lui le contrôle ottoman, il n'y avait pour Gratiani d'alliances possibles à l'extérieur que celle de l'Empire, occupé ailleurs, et celle de la Pologne, où il avait de puissants amis : Thomas Zamoyski, voévode de Podolie chargé de la garde de la frontière moldave, dont le nom seul évoquait la politique d'intervention dans cette région [124], et Samuel Korecki, le chef du parti de la guerre à cause de sa parenté avec la turbulente famille Movilă. Aussi bien, Korecki était, comme Gratiani, un membre marquant de la Milice chrétienne [125]. Dans les projets du duc de Nevers il n'y avait pas seulement cette libération de la Grèce chère au Père Joseph, mais aussi une insurrection générale des peuples balkaniques, en vue de laquelle on comptait moins sur l'ancien collaborateur de Michel le Brave, Denis Rhali-Paléologue, que sur Gratiani, depuis longtemps en relations avec Raguse [126]. Ajoutons que la Valachie, tant qu'y régna Gabriel Movilă (jusqu'en mai 1620), penchait du côté de la révolte. Toutefois, les hésitations du prince de Moldavie à prendre les armes se prolongèrent et ce fut l'éxécution de son beau-père, accusé de trahison, qui le rejeta finalement vers ce parti désespéré. Marc Antonio Borisi avait été pendu en août à Constantinople [127]. Dès le 23 du même mois, les hostilités furent engagées par un massacre

---

[123] B. P. Hasdeu, *Arhiva istorica*, I/2, p. 6.

[124] Hurmuzaki, suppl. 2 au t. II, Bucarest, 1895, p. 465—467.

[125] Avec un Radziwill, un Mniszek — l'ex-beau-père du « faux Démétrius » — et un Tarnowski (Th. Holban, *art. cit.*, p. 107).

[126] La poète ragusain Gundulić en parle dans *Osman*, son épopée. Voir N. Iorga, *Maiolino Bisaccioni și războaiele civile din Moldova*, « Arhiva societății științifice și literare din Iași », III, 1891, p. 645—651, 704—726. Une référence de celles qu'on se repasse sans prendre la peine d'y aller : Berger de Xivrey, *Mémoire sur une tentative d'insurrection organisée dans le Magne de 1612 à 1619 au nom du duc de Nevers*, dans la « Bibliothèque de l'Ecole des Chartes », 1840—1841.

[127] A. Mesrobeanu, *Nuovi contributi sul Voevoda Gaspare Graziani e la guerra turco-polacca del 1621*, « Diplomatarium Italicum », III, 1934, p. 198.

des Turcs de Jassy [128]. On peut supposer que Bernardo Borisi prit part à la bataille de Ţuţora mais, tandis que Gratiani, en fuite, était assassiné par deux de ses boyards, le sort de son hetman reste inconnu : s'il ne périt pas dans la débâcle, il rentra peut-être à Venise.

Le fait est que cette fois encore, le clan parvint à surmonter la crise. Après la mort de Marc Antonio on constate la présence à Constantinople et à Jassy de son gendre, Giovan Andrea Scoccardi [129]. Il s'agit d'un Danois qui aurait étudié la médecine à Padoue et qui devait s'appeler probablement Hans Andreas Skovgaard [130]. Ce courtisan de Basile Lupu, outre les soins qu'il lui donnait, faisait auprès du prince de Moldavie la fonction d'informateur à la fois du résident impérial et du baile vénitien. Sa fille, Hélène, épousera en 1656 le docteur Giovanni Mascellini, né à Urbino en 1612 d'une famille noble de Pesaro [131]. Celui-ci avait été médecin du prince Mathieu Basarab et s'était enfui de la Valachie en 1655, à la suite d'une émeute qui avait saccagé sa maison de Tîrgovişte, autrefois visitée par l'archevêque de Sofia Pietro Diodato Bakšić [132]. Après un bref séjour en Bulgarie auprès de son ancien hôte, il s'était établi à Constantinople, écrivant même une description de cette ville en 1665 [133]. Entre les événements notés journellement par Antoine Galland pendant son voyage à Constantinople on retient, le 17 septembre 1672, ceci : « la femme du sieur Marcellin, médecin de la mère du grand vizir, retourna d'Andrinople, ayant laissé aller son mary à la suite du Grand Seigneur [134]. Mascellini, que son emploi auprès d'Achmed-Pacha avait mené jusqu'en Crète [135], allait devenir en juin 1673 médecin de la sultane-mère et de l'héritier du trône ottoman, « charge honnorable et profitable » [136]. Enfin,

---

[128] *Ibidem*. Voir ci-dessus, note 121. Cf. E. Schutz, *An Armeno-Kipchak Chronicle on the Polish-Turkish Wars in 1620—1621*, Budapest, 1968.

[129] Ou Scogardi; voir Hurmuzaki, VIII, p. 500—502: il quitte Constantinople vers la fin d'octobre 1641, pour se rendre à la cour moldave où on lui avait offert un traitement annuel de 1500 réaux.

[130] E. Lozovan, *Voyageurs nordiques dans les pays roumains*, dans « Etudes Romanes de Lund », XVIII, 1970, p. 112—113. Cf. Hurmuzaki, IV/1, p. 668, et IV/2, p 515. Dans un rapport inédit du 6 mars 1642, le missionnaire Bartolomeo Bassetti affirme que Scoccardi était parent de Basile Lupu (Lozovan, *loc. cit.*). Or, une nièce du prince avait épousé en décembre 1641 Ambrogio Grillo, fils du grand drogman de Venise qui sera pendu en 1649 (Hurmuzaki, VIII, p. 502, 503, 514, et XIV, p 174—175). Ainsi s'établit la relation Borisi-Scoccardi-Grillo, le médecin danois servant d'intermédiaire entre la « Venise de Constantinople » et le *basileus* moldave.

[131] N. Iorga, *Două tradiţii istorice în Balcani: a Italici şi a românilor*, dans « Analele Acad. Rom., mem. secţ. ist. », IIe série, t XXXV, 1913, p. 428.

[132] *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XVIII, Zagreb, 1887, p. 234, 248—249.

[133] C. Pizzi, *Une relation sur Constantinople inédite et méconnue du XVIIe siècle*, dans les *Actes du Xe Congrès international d'études byzantines*, Istanbul, 1957, p. 244—247.

[134] A. Galland, *Journal*, II, p. 214; cf. *ibid.*, p. 74, 77.

[135] N. Iorga, *art. cit.*, p. 428.

[136] A. Galland, *Journal*, II, p. 101.

comme le Khan des Tatars, le connaissant de réputation, essayait de l'attirer en Crimée, il mourut en route en 1675 à Galaţi, où, sur la tombe érigée par sa femme, une inscription latine proclamera ses mérites : « in medica arte alter Avicenna »[137].

Dans l'histoire de cette dynastie de drogmans et de « iatrophilosophes », un nouveau chapitre s'ouvre avec le mariage du noble génois Pantaleone Mamuca della Torre avec la comtesse Cecilia Borisi de Fontane[138]. Qu'elle fût la fille de ce Bernardo qu'on a vu exercer les plus hautes charges politiques dans les pays roumains, ou d'un autre Borisi ne change rien au fait que son fils, Marc Antonio, aura une carrière semblable à celle du parent dont il portait le nom. Seulement, lui, il entra au service de l'Empereur. Réaction chargée de sens, à l'heure de la guerre de Crète qui va accentuer le déclin de Venise.

L'ambassade impériale et la légation de Venise à Constantinople étaient de tout temps rivales. Néanmoins, leurs interprètes s'entendaient comme larrons en foire. Mêlés à toutes les intrigues, ils travaillaient au profit tantôt de l'un, tantôt de l'autre des membres de la famille, raisonnablement partagés entre les différentes ambassades. Parfois, des arrangements matrimoniaux venaient resserrer ces liens fraternels : ainsi, Bartolomeo Bruti, interprète de Venise, avait épousé la nièce du « dragoman cesareo » Matthias del Faro. Le 23 avril 1673, Mgr Ridolfi, vicaire patriarcal, célébra le mariage de Marc Antonio Mamuca, drogman de l'empereur, avec la fille, nommée Giustina, du premier drogman de Venise, Cristoforo Tarsia[139].

Par hasard, l'inestimable journal d'Antoine Galland nous renseigne abondamment sur ces noces, dont le faste laisse entrevoir les richesses accumulées par trois générations. La dot de la mariée surtout, qu'on expose en public et que Galland détaille complaisamment : « Pour commencer par les choses les plus éclatantes, il y avoit une ceinture d'or garnie toute de diamants, laquelle était considérable ; il y en avoit une autre, plus petite, de rubis ». L'inventaire continue et l'on sent quel plaisir y prend le traducteur des *Mille et une nuits :* « les rubis des pendants d'oreilles et les bracelets de perles... les vestes de brocard d'or et d'argent avec les jupons en nombre de vingt tout au moins, avec leurs boutons, les uns garnis de perles, les autres d'émail, d'autres de filigrane d'or, d'autres de cristal travaillé, les caftans doublés de samour et d'hermine au nombre de dix ou douze ». Les Tarsia sont donc une grosse fortune, capable d'éclip-

---

137 N. Iorga, *loc. cit.*

138 Giovanni Stefani, *I Greci a Trieste nel Settecento*, Trieste, 1960, p 31. Pantaleone était le fils de Michele Mamuca, d'une famille patricienne connue dès le XIVe siècle, et de Geronima Giustiniani, de Venise.

139 A Galland, *op. cit.*, p. 59–64.

ser les héritiers des Borisi. Cependant, Galland rapporte que « le sieur Marc Antoine voulut aussi, de son côté, faire une monstre de ce qu'il avoit, quoy que ce fust entièrement contre l'usage. J'eus aussi la curiosité de m'introduire chez luy ». Là-bas s'étalaient « des couvertures de brocard avec des draps garnis de dentelles tout à l'entour, des garnitures de coussins de brocard d'or pour le sopha, de la vaisselle d'argent qui consistoit en plusieurs cuillers, fourchettes et autres choses, avec un cabinet d'Allemagne orné de moulures d'argent ». Parmi les divers présents déposés dans la corbeille de la mariée étaient aussi cent sequins donnés par « un Grec riche nommé Manolaki, qui faisoit l'office de parrain à la place du prince de Moldavie »[140]. Le fameux Phanariote Manolaki de Castoria, fourreur en chef du Sérail, représentait en cette occasion Grégoire Ghica, prince de Valachie, que Galland, qui le confond avec le moldave Georges Duca, avait vu dans sa chaire au Patriarcat un an auparavant[141]. Pourvu de nombreuses dignités — comte du Saint Empire, magnat de Hongrie —, Marc Antonio Mamuca entretenait avec les princes roumains des rapports familiers. Ainsi, il raconte la visite qu'il fit à Şerban Cantacuzène, le lendemain de sa nomination. Le prince de Valachie l'aurait retenu à table ce jour-là, en lui faisant don d'une pelisse de zibeline. Après cet accueil amical, le drogman se déclarait prêt à seconder Cantacuzène, qui avait gagné la confiance des Turcs en dépit des persécutions subies naguère de la part des Rosetti, ses ennemis jurés[142]. A cet effet et pour obtenir la mise en liberté du seigneur transylvain Paul Beldy, incarcéré aux Sept-Tours, il se rendait à des conciliabules mystérieux en pleine nuit[143].

A l'exemple de son ambassadeur qui visitait souvent ses collègues, Marc Antonio Mamuca fréquentait les légations de Venise ou de Hollande

---

[140] *Ibid.*, p. 61. Des musiciens juifs jouent à la noce, comme du temps de Gerlach.

[141] *Ibid.*, I, p. 16, 22, 45–46, 203. Il avait été recommandé au marquis de Nointel, ambassadeur de France, par le résident de Louis XIV à Vienne, le chevalier Jacques Bretel de Grémonville (voir ses rapports au roi, du 30 mai et du 1[er] juillet 1670, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XIX, Zagreb, 1888, p. 161–162, 165–166.

[142] Cf. Ion Neculce, *Letopiseţul ţării Moldovei*, Bucarest, 1955, p. 148–149. Voir dans *Monumenta comitialia regni Transilvaniae*, XVI, Budapest, 1893, p. 631–632, la lettre du 9 décembre 1678 : « Factus est dominus Serbanus princeps Valachiae ; ivi ad ipsum et salutavi. Est meus antiquus amicus et illa die detinuit me in prandio prope se ipsum. Est egregius princeps et majestosam praesentiam habet, et valde gratus apud Turcos. Heri misit ad me pro dono pelliciem zebelinam, cum duobus vestibus, et sincerum affectum erga me ostendit ; et ego certe quid possum inservire ipsi, libenter faciam .. Multas persecutiones passus est a filiis *Cupari*, sed nihil proderant contra ipsum »

[143] *Ibid.*, p. 631 : « hora tertia noctis fui apud caimecamum et totus solus cum ipso loquutus sum, ut memor sit III-mae D-nis, et ne obliviscatur in carcere ». Il signait « Marcus Antonius a Turre ». Cf. *ibid.*, p. 553–554, 556–557, 558–559, 561–564. Voir encore N. Iorga, *Moşiile familiei Beldy din Ţara Românească*, « Analele Acad. Rom., mem. secţ. ist. », III[e] série, t. IV, 1925, p. 384–387, 389–397

et, avec plus d'assiduité encore, le Palais de France [144]. Il prêtait même des livres au marquis de Nointel et à son érudit secrétaire : par exemple, la brochure du jésuite Paul Taffener, *Caesarea legatio comitis de Leslie* (Vienne, 1672) et les quatre tomes de Petrus Lambecius *Commentarii de Augustissima Bibliotheca Vindobonensi* [145]. Or, ce dernier ouvrage est un catalogue des manuscrits grecs de Vienne, un travail d'érudition dont la présence dans sa bibliothèque trahit chez le drogman de l'Empereur un intérêt insoupçonné pour les lettres classiques. En effet, Mamuca della Torre venait en contact avec un cercle d'hellénistes et d'amateurs d'antiquités qui gravitait autour de Nointel : Antoine Galland, Antoine des Barres, Cornelio Magni [146].

Désireux de plaire à son maître, le marquis rassemblait des manuscrits et des monnaies pour la bibliothèque de Louis XIV. C'était déjà une tradition : pour preuve, la « centaine de volumes que Mr. de la Haye envoya dans les dernières années de son ambassade » [147]. Son successeur déployait une grande pompe à ses moindres déplacements et faisait jouer la comédie pour l'agrément de ses collègues. On représentait à Constantinople en 1673 Corneille et — de son vivant — Molière ! [148] A cette passion pour le faste le plus voyant répondait aussi la chasse aux manuscrits. Fait assez peu connu, Colbert s'était porté acquéreur de la bibliothèque du grand interprète de la Porte Panayotis Nikousios. Dans ses instructions à l'ambassadeur de France, le 16 novembre 1674, on lit : « il serait important pour le service du Roy que vous vous appliquassiez à bien connoistre de quelle qualité sont les livres de cette bibliothèque, et s'il y a ou de fort anciens manuscrits, ou des livres d'histoires du Levant ou des livres de belles-lettres, ou de doctrines d'autheurs connus dans l'antiquité et qui n'ayent point encore esté imprimez en Europe » [149]. Galland, qui avait écrit en 1673 un *Mémoire des Antiquités qui restent encore de nostre temps dans l'Archipel et dans la*

---

[144] Giovanni Benaglia, *Relatione del viaggio fatto a Costantinopoli, e ritorno in Germania, dall'illustrissimo sig. conte Alberto Caprara...*, Bologne, 1684, p. 137.

[145] A. Galland, *op. cit.*, II, p. 16—17.

[146] Le principal livre à consulter reste celui d'Albert Vandal, *Les voyages du Marquis de Nointel (1670—1680)*, Paris, 1900. Sur C. Magni, voir N. Iorga, *Un călător italian în Turcia și Moldova în timpul războiului cu Polonia*, « Analele Acad. Rom., mem. secț. ist. », IIe série, t. XXXIII, 1910. Cf., toutefois, les doutes émis par Maria Holban dans l'introduction de *Călători străini despre țările române*, I, Bucarest, 1968, p. XXI.

[147] A. Galland, *op. cit.*, I, p. 275.

[148] Là-dessus, c'est encore le *Journal* de Galland (II, p. 5—6, 14, 34) qui fournit des indications précises : on joua le 8 janvier et le 9 février *le Dépit amoureux* avec *le Cocu imaginaire*, le 29 janvier *l'Ecole des maris* et *le Cid*. Galland joua en travesti le rôle de la suivante de Chimène, ayant « sur la poitrine trois ou quatre serviettes pliées pour me faire paroistre une grosseur et une rondeur en cet endroit, au lieu de tettons ».

[149] *Ibid*, I, p. 273—275.

Grèce[150], eut bientôt le beau titre d'« Antiquaire du Roy ». En cette qualité, il fit un second voyage à Constantinople, accompagnant Gabriel-Joseph de La Vergne, seigneur de Guilleragues, envoyé en 1679 par Louis XIV pour remplacer Nointel. Or, dès le 4 avril 1680, Colbert écrivait à Guilleragues : « Vous savez la curiosité que j'ai d'avoir de bons manuscrits pour l'ornement de ma bibliothèque ... Je suis bien aise de vous donner avis que le sieur Sauvan, consul de Chypre, m'écrit que l'archevêque de Chypre, qui est à présent à Constantinople, a d'assez beaux manuscrits »[151]. A signaler que le grand ministre ne savait ni le grec, ni le latin[152].

Malgré cet engouement soudain pour les manuscrits grecs, la Grèce classique suscitait peu d'enthousiasme même chez les doctes du XVII^e siècle, citoyens de la République des lettres en même temps que diplomates. Nul commentaire ne peut mieux rendre le désenchantement éprouvé après avoir touché la terre des anciens Dieux que la fameuse lettre de Guilleragues à Racine, datée du 9 juin 1684. Le parti pris en éclate dès les premiers mots : le grec serait « une langue aussi corrompue et aussi misérable que l'ancienne Grèce l'est devenue ». C'est un fort intéressant document de sensibilité moderne, rédigé dans un esprit de fronde contre l'image homérique de la Grèce : « Le Scamandre et le Simoïs sont à sec dix mois de l'année ; leur lit n'est qu'un fossé... L'Hébre est une rivière de quatrième ordre... Sdile ou Délos est un misérable rocher ; Cérigue est une petite île des Vénitiens, la plus désagréable et la plus infertile qui soit au monde. Il n'y a jamais eu d'air si corrompu que celui de Paphos, lieu absolument inhabité. Naxie ne vaut guère mieux. Les divinités ont été mal placées, il en faut demeurer d'accord ». A cette tentative de démythiser la Grèce se mêlent hardiment quelques traits de critique historique : « Les vingt-deux royaumes de l'Anatolie, le royaume de Pont, la Nicomédie donnée aux Romains, l'Ithaque présentement l'île de Céphalonie *(sic)*, la Macédoine, le terroir de Larisse et celui d'Athènes ne peuvent jamais avoir fourni la quinzième partie des hommes dont les historiens font mention. Il est impossible que tous ces pays, cultivés avec tous les soins imaginables, aient été fort peuplés. Le terrain est presque partout pierreux, aride et sans rivières : on y voit des montagnes et des côtes pelées, plus anciennes assurément que les

---

150 *Ibid.*, II, p 207—217. (Magni, *op. cit.*, p. 75, fait l'éloge de « Monsù Galant, giovane molto studioso et erudito ».

151 Guilleragues, *Lettres Portugaises, Valentins et autres œuvres*, publiées par F. Deloffre et J. Rougeot, Paris, 1962, p. 169.

152 Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, Paris, Garnier, s.d., p. 560.

plus anciens écrivains »[153]. L'analyse d'un texte pareil risque de nous entraîner trop loin. Pour le moment, il suffit de relever le climat lettré de l'ambassade française autour de laquelle les drogmans forment un groupe social et intellectuel à part.

Il est à peine nécessaire de mettre en évidence le rôle qu'a tenu le petit monde cosmopolite de Pera dans l'ouverture progressive vers l'Occident connue par la société roumaine du XVII^e^ siècle. D'abord, en tant que source d'informations politiques. La correspondance de Constantin Brancovan, prince de Valachie, témoigne d'un intense commerce des nouvelles entre Constantinople, Bucarest et Moscou[154]. En règle générale, les racontars des drogmans étaient transmis par des moines ou des marchands grecs, émissaires du Patriarcat œcuménique, ou encore par des émigrés hongrois du parti de Thokóly[155] ou de Rakoczy[156]. Un exemple concret en est la lettre de Thököly qui annonce à Brancovan, le 11 septembre 1692, la prise de Namur, que les troupes de Louis XIV avaient emportée d'assaut dès le mois de juin. Dans un latin particuler, le Hongrois écrivait : « Armada confederatorum retiradat, perditis septem navibus »[157]. Plus tard, telle victoire des Danois en Poméranie, les rapports de Charles XII avec la France, l'Angleterre et la Prusse feront l'objet d'un échange épistolaire entre le jeune Etienne Brancovan et Şerban Greceanu[158]. La chronique valaque contemporaine de Radu Popescu rapporte, suivant les gazettes officielles, l'abdication de Philippe V d'Espagne, la mort du pape Innocent XIII et, en France, la mort du Régent, sans laisser de côté les fiançailles de Louis XV avec l'Infante[159].

La diffusion de pareilles informations se fait grâce à Bartolomeo Ferrati, qui cumule les emplois d'agent de l'Empereur, espion du roi

---

[153] Guilleragues, *Lettres*, p. 175—179. Voir *ibid.* l'introduction, sur cet habile diplomate qui, fréquentant M^mes^ de La Fayette et de Sévigné, s'honorait de l'amitié de Boileau, de Racine et de La Rochefoucauld, et dont la bibliothèque, où voisinaient *le Saint Voyage de Jérusalem* et la *Topographia Constantinopoleos*, comptait 2000 volumes.

[154] *Исторические связи между народов СССР и Румынии*, III, *1674—1711* Moscou, 1970.

[155] *Monumenta comitialia*, XVI et XVII; Gottlieb Birmann, *Tokolyiana*, « Archiv fur Kunde Osterreichischer Geschichts-Quellen », XXVI, 1861 p. 303—312; K. Thaly, *Thököly Imre Fejedelem 1691—1692-iki Leveleskonyve*, Budapest, 1896.

[156] Erno Simonyi, *Angol Diplomatiai iratok II Rakoczi Ferencz korara*, I, Pest, 1871. Sur deux agents de Rakoczy, Ladislas Kolenyesdi von Vetes et l'abbé Dominique Brenner, voir *Fontes rerum austriacarum*, II^e^ série, t. IX, Vienne, 1855, et notre article *Constantin Brîncoveanu personaj al abatelui Prévost*, « Studii de literatură universală », XVI, 1970, p. 163—180, repris dans la « Revue de littérature comparée », 1971, p. 228—234.

[157] K. Thaly, *op. cit.*, p. 342—343.

[158] N. Iorga, *Scrisori de familie ale vechilor Brîncoveni*, « Analele Acad. Rom., mem. secţ. ist. », III^e^ série, t. XVI, 1935, p. 188, 190—191.

[159] Radu Popescu, *Istoriile domnilor Ţării Romănesti*, éd. C. Grecescu, Bucarest, 1963, p. 272.

de Suède et médecin du prince Brancovan [160]. Médecin politique, cela s'entend, car, à la cour de Bucarest, cette charge revenait à Pantaleone Calliarchis et Jacob Pylarino [161]. Tout s'éclaire, lorsqu'on sait que le comte Ferrati était le propre beau-frère du gendre de Marc Antonio Mamuca della Torre.

Cristoforo Mamuca (1680—1750), fils de Marc Antonio et lui-même attaché à l'ambassade impériale de Constantinople, aura à organiser un véritable service d'informations militaires et politiques dirigé vers Vienne, avec des courriers valaques qui allaient et venaient par Braşov [162]. Avant de passer à Trieste comme consul de la nation grecque, Cristoforo avait épousé Judith-Marie Khuen von Bellasi, tandis que sa sœur était mariée au comte Adam Kalnoky, puis, en secondes noces, au boyard roumain Costin Neaniul [163]. Le sort ultérieur de leurs descendants n'intéresse plus ce travail au cours duquel nous avons uniquement cherché d'éclairer les curieuses physionomies de quelques drogmans, leurs liens avec le milieu dont ils étaient issus et la place qu'ils ont tenue dans la culture de leur temps.

Pour en revenir à l'influence intellectuelle de cette ambiance qui, en marge de la capitale de l'Empire ottoman, s'est conservée d'abord comme un îlot vénitien, pour recevoir ensuite une profonde empreinte française, il faut ajouter qu'elle a contribué à développer l'enseignement des langues orientales en plusieurs pays d'Europe. « Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfants de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Suriens, pour être élevés dans notre collège de Paris »[164]. Les mots que nous venons de citer, écrits par un jésuite français du XVIII^e siècle, indiquent une expérience encore fraîche du Levant. Qu'on pense qu'à Rome on enseignait le syriaque et l'arabe depuis 1584, au Collège des Maronites, qui avait compté parmi ses élèves les grands orientalistes de la Vaticane Abramo Ecchellense et Giuseppe Simonio

---

[160] *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XVIII, p 330 ; Hurmuzaki, IX/1, p. 512, 533—535 (= N.Iorga, *Manuscripte din biblioteci streine*, II, p. 29—31) ; Hurmuzaki, VI, p. 147 Voir encore G. Negulescu-Batişte et N. Vatamanu, *Casa din Bucureşti a doctorului Bartolomeo Ferrati, protomedic al lui Brîncoveanu*, Bucarest, 1940. Cf. N. Iorga, *Medicul lui Constantin-vodă Brîncoveanu*, « Rev. istorică », XXVIII, 1942, p. 12—13.

[161] N. Vatamanu, *Medici şi astrologi la curtea lui Brîncoveanu*, « Viaţa medicală », XIII, 1966, n° 1, p. 51—56. Pour l'épitaphe de P. Calliarchis voir G. D. Florescu, P. Ş. Năsturel et P. Cernovodeanu, *Lapidariul bisericii Stavropoleos din Bucureşti*, « Biserica Ortodoxă Română », LXXIX, 1961, n^{os} 11—12, p. 1056.

[162] G. Stefani, *op. cit.*, p. 33.

[163] *Inscripţiile medievale ale României*, I, Bucarest, 1965, p. 220—221. Voir aussi à la bibliothèque de l'Académie de Bucarest un document du 25 août 1747 (CXCVIII—78).

[164] *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères Mémoires du Levant*, I, Paris, 1780, p. 194—195.

Assemani [165]. Cependant, les bourses instituées en 1700 au Collège Louis-le-Grand, dans l'intention de préparer les futurs interprètes pour l'ambassade et les consulats d'Orient, ne restèrent jamais vacantes. Par là passèrent, après un Lomaca, aïeul d'André Chénier [166], les Roboly, Brüe, Fornetti, de Cresmery, Fonton, Ruffin et bien d'autres, destinés à une carrière souvent aventureuse au Levant, sous la bannière des fleurs de lys [167]. La même nécessité d'assurer leur représentation à Constantinople fit que d'autres Etats aient eu aussi leurs jeunes de langues : la Hollande [168], la Suède [169], la Pologne [170].

Au fait, quelles connaissances philologiques exigeait-on des drogmans ? Le turc d'abord, ce qu'on comprend aisément, l'italien ensuite, la *lingua franca* du Levant. Bartolomeo Bruti, l'ancêtre du clan, savait encore l'albanais, mais on se demande comment faisait-il pour s'entendre avec les Roumains, à moins que les boyards moldaves n'eussent compris l'italien. Ils devaient causer par interprète comme, en pareil cas, Gaspard Gratiani qui, lui, parlait serbe. Par contre, Marc Antonio Borisi est un polyglotte, sachant également le roumain, l'albanais, le grec, le slavon, le turc, le persan et l'arabe. Pour s'entretenir avec Şerban Cantacuzène, Marc Antonio Mamuca aurait pu employer soit le roumain, soit le grec. A part ça, il connaissait le latin, au XVII^e^ siècle la langue internationale de l'érudition.

Certains de ces interprètes avaient des dispositions littéraires. Par leurs traductions de chroniques et de vers en italien, ils ont essayé

---

[165] Notices par G. Levi della Vida, dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, I, p. 60–61. et IV, p. 437–440.

[166] Peut-être est-ce le même qui, en 1716–1718, défendit à Constantinople les intérêts d'Auguste II de Pologne, cf. N. Iorga, *Ştiri despre veacul al XVIII-lea în ţerile noastre după corespondenţe diplomatice străine, I. 1700–1750*, « Analele Acad. Rom., mem. secţ. ist. », II^e^ série, t. XXXII, 1909, p. 15.

[167] Fréderic Masson. *Les jeunes de langues, notes sur l'éducation dans un établissement de jésuites au XVIII^e^ siècle*, dans *Jadis*, Paris, 1905, p. 67–114.

[168] Aubry de La Motraye, *Travels through Europe, Asia and part of Africa*, II, Londres, 1723, p. 132, raconte avoir connu en Turquie un certain Heyman, qui eut ensuite la chaire de langues orientales à Leyde. Sur la vie qu'on menait en 1711 à l'ambassade des Pays-Bas, voir les lettres du baron Frédéric-Ernest de Fabrice, *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender*. Hambourg, 1760, p. 62 : « Monsieur le comte Jacques Colyer est un bon Hollandais qui aime fort à boire, à se réjouir ; il a une espèce de femme grecque avec 12 ou 15 esclaves, ce qui forme un véritable harem turc »

[169] L'Arménien Mouradja d'Ohsson gagna par sa science, son zèle et son honnêteté le poste de premier drogman. Un autre interprète fut Alexandre Amira, natif de Smyrne, auteur d'une *Storia del soggiorno di Carlo XII a Bender* (éd. N. Iorga, Bucarest, 1905) et auquel on a même attribué une chronique moldave, personnage qu'on devrait étudier plus attentivement. Voir C. I. Karadja, *Deux lettres du drogman Alessandro Amira*, « Revue historique du sud-est européen », VI. 1929, p. 336–339, et D. Russo, *Studii istorice greco-române*, I, Bucarest, 1939, p. 198–202.

[170] Sur Charles Boscamp-Lasopolski, voir Hurmuzaki, X, p. 551. et aussi N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi*, I–II, Bucarest, 1902–1903. Cf. *Polski slownik biograficzny*, Cracovie, 1935, p. 372–374.

de rendre accessibles à la culture européenne de leur temps l'histoire et la sensibilité turque [171].

Peut-être serait-il judicieux d'associer à ces réflexions à propos des drogmans, celles qu'inspire la montée des Phanariotes durant la même période, d'autant plus que leur type de culture s'est constitué dans l'ambiance des missions étrangères. En effet, « le fondateur de la dynastie la plus puissante dans ce monde particulier » [172], Alexandre Mavrocordato avait étudié à Padoue et à Rome grâce à la protection de l'ambassadeur de France [173]. Son initiation s'était faite là-bas dans l'esprit du mouvement culturel de l'Europe occidentale mais, en rentrant, il continue ces contacts stimulants, auxquels il doit probablement la lecture de la Rochefoucauld, et il fréquente volontiers le même cercle que Galland [174]. Ceci en dépit de l'attention méfiante avec laquelle les diplomates français surveillent son attitude envers la propagande catholique [175]. Toutefois, il faut admettre que sa charge de logothète de la Grande Eglise ne l'empêchait pas de bénéficier sans la moindre contrainte des conditions intellectuelles de ce milieu catholique sous protection française. Nous voyons le signe d'une liberté d'esprit toute moderne dans le fait qu'il ait donné à ses fils une éducation chez les Pères. Selon le jésuite Tarillon, « la famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu sous le nom de Mauro Cordato, a rendu sa première splendeur, est aujourd'hui celle qui se distingue le plus par son crédit et par les honneurs dont elle est revêtue. Mauro Cordato a laissé deux fils dont l'aîné est pour la seconde fois Bey de Moldavie; l'autre est grand drogman de l'Empire. Nous sommes fort bien reçus de tous ces Messieurs. Le Bey de Moldavie, à qui le Père Jacques Piperi a autrefois appris la langue latine, a prié qu'on lui donnât encore un jésuite pour l'apprendre à son fils » [176]. Donc, le maître de latin de Nicolas Mavrocordato avait été ce Piperi, probablement un converti albanais, dont on

---

[171] Voir ci-dessus, note 108.

[172] C. Th. Dimaras, *Alexandre Mavrocordato, Machiavel et La Rochefoucauld, notes de lecture*, dans *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 19 Ce petit recueil, d'une grande finesse, est à méditer par tout historien des idées qui s'occupe du sud-est européen.

[173] M. I. Manussacas, *Lettere patriarcali inedite (1547—1806) agli arcivescovi di Filadelfia in Venezia ed alla confraternità dei Greci ortodossi*, Venise, 1968, p. 72—76, lettre de Joannice II, le 20 avril 1655. Un oncle archevêque catholique de Paronaxie l'avait aussi aidé à faire son chemin. Sur ce « buon vecchio », voir N. Nilles, *op. cit.*, II, p. 713—714, 858.

[174] A Galland, *op cit.*, I, p. 236—237, très importante note du 18 novembre 1672 A consulter sur plusieurs points de sa biographie, l'étude, très fouillée, de N. Camariano, *Alexander Mavrocordato*, Thessalonique, 1970

[175] P. Antoine Rabbath, *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient (XVI^e—XIX^e siècle)*, I, Paris—Leipzig—Londres, 1905, p. 97, note 1, rapport de Girardin, le 11 juillet 1686 ; Ch. Schéfer, *Mémoire historique sur l'ambassade de France à Constantinople par le marquis de Bonnac*, Paris, 1894, p. 111, rapport de Chateauneuf, en 1698.

[176] *Lettres édifiantes et curieuses*, I, p. 9, lettre au comte de Pontchartrain, le 4 mars 1714.

sait qu'il était féru d'archéologie et que, envoyé en mission à Salonique, il travailla avec ardeur à recueillir et à déchiffrer des inscriptions [177].

L'exemple d'un tel maître a dû influer sur Nicolas Mavrocordato, que nous retrouverons plus tard faisant à juste titre figure de souverain éclairé. Bon latiniste, il attachait un intérêt très vif à l'histoire, comme le prouve sa bibliothèque, une des plus renommées de l'Europe. Nous croyons percevoir ici une mutation importante : le temps n'est plus où une belle bibliothèque était un moyen d'affirmer sa haute position sociale ; les livres de Mavrocordato furent réellement lus [178]. En 1720, il échangeait des manuscrits grecs avec le bibliothécaire du Louvre, cet abbé Bignon qui avait rédigé le règlement royal de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres [179]. L'érudit Sevin, un de ces abbés épigraphistes et un peu dénicheurs de trésors qui, au XVIII^e siècle, ont parcouru la Grèce à la recherche des antiquités[180], rend hommage à son tour à la riche collection de Mavrocordato : « Le prince de Valachie a fouillé tous les coins et recoins de la Grèce. Il est savant, curieux et paie bien : concluons de là que nous sommes venus un peu tard, et qu'il sera bien difficile de déterrer des morceaux d'une certaine importance » [181]. Pour copier plusieurs de ces précieux manuscrits, l'ambassade de France à Constantinople eut recours à l'un de ses interprètes, le docteur Fonseca, élogieusement cité par Voltaire à propos des renseignements qu'il lui aurait fournis pour son *Histoire de Charles XII* [182]. Comme il s'agit d'un personnage très activement mêlé aux intrigues du Phanar, on voit à quel point la politique et la fervente recherche des anciens textes vont de pair. Serait-il parce que « les lettres ne répondent pas encore à un besoin esthétique mais constituent un instrument destiné à conquérir le monde et les biens matériels [183] » ? Ces deux activités dissemblables, menées de front, sont caractéristiques pour l'intellectuel phanariote, type à la formation duquel les drogmans du XVII^e siècle avaient considérablement contribué.

---

[177] Nilles, *Symbolae*, II, p. 967.

[178] V. Mihordea, *Biblioteca domnească a Mavrocordaţilor*, « Analele Acad. Rom., mem. secţ. ist. », III^e série, t. XXII, 1940, p. 359–419. Le rayonnement de la bibliothèque princière dans les pays roumains a été brillamment exposé par Valentin Al. Georgesco, *Hugo Grotius dans la culture juridique roumaine*, « Revue roumaine d'histoire », VIII, 1969, n^o 2, p. 227–240.

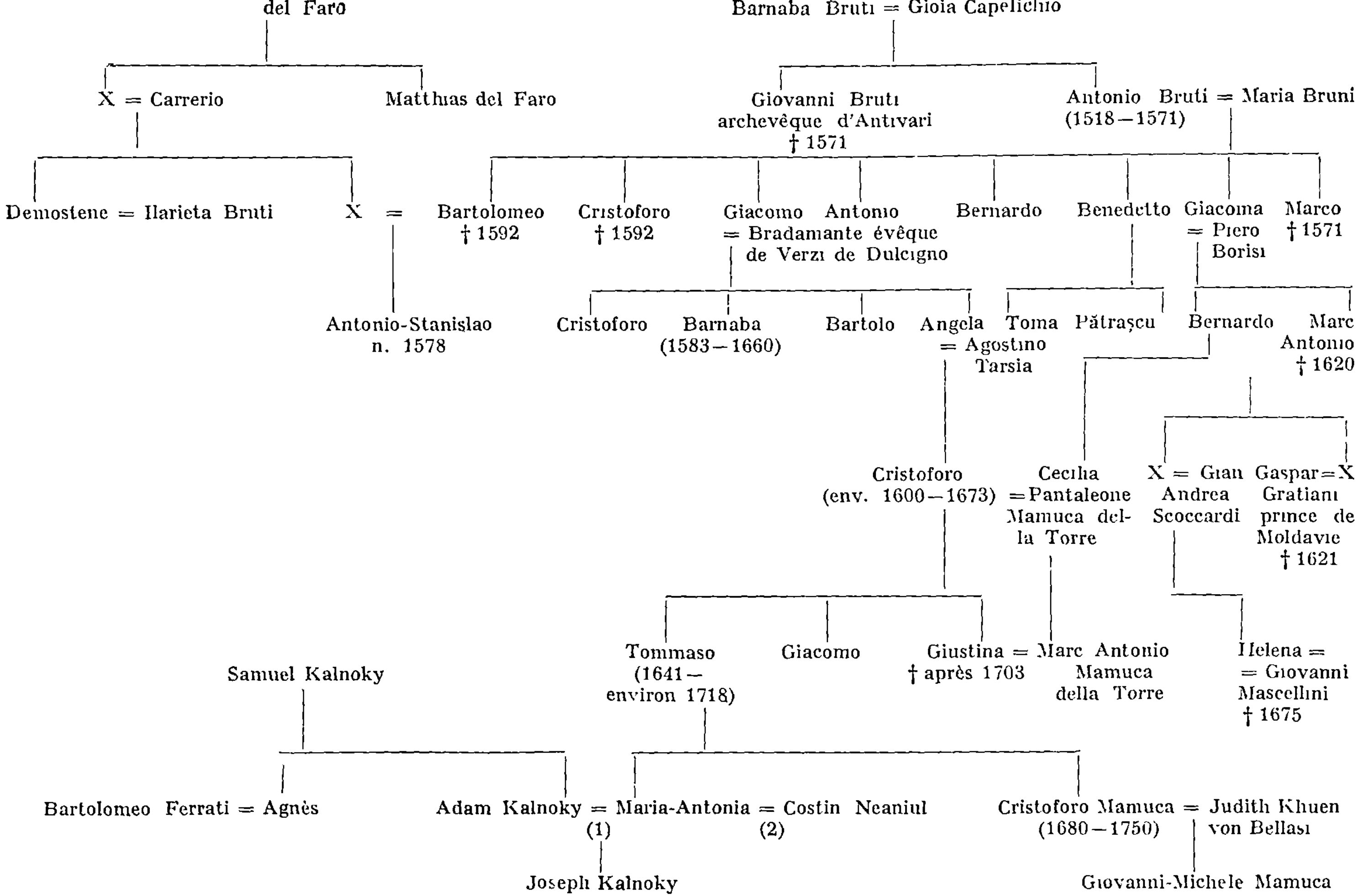
[179] Ch. Schéfer, *Mémoire historique*, p. LXIV, lettre du marquis de Bonnac à Jean-Paul Bignon, le 30 septembre 1720 : « L'honneur que vous avez fait au prince de Valaquie m'en a attiré un, que je vous envoye ; c'est une traduction grecque de Boèce faite par Planude ».

[180] Henri Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, I–II, Paris, 1902.

[181] Lettre au comte de Caylus, le 4 septembre 1729, dans les *Lettres sur Constantinople de M. l'abbé Sevin*, Paris, X (1802), p. 18.

[182] V. Mihordea, *Un agent politic al ţărilor noastre: Daniel Fonseca*, « Rev. istorica », XXIX, 1943, p. 93–131.

[183] C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique des origines à nos jours*, Athènes, 1965, p. 115.


del Faro
Barnaba Bruti = Gioia Capelichio
X = Carrerio
Matthias del Faro
Giovanni Bruti
archevêque d'Antivari
† 1571
Antonio Bruti = Maria Bruni
(1518–1571)
Demostene = Ilarieta Bruti
X =
Bartolomeo
† 1592
Cristoforo
† 1592
Giacomo
= Bradamante
de Verzi
Antonio
évêque
de Dulcigno
Bernardo
Benedetto
Giacoma
= Piero
Borisi
Marco
† 1571
Antonio-Stanislao
n. 1578
Cristoforo
Barnaba
(1583–1660)
Bartolo
Angela
= Agostino
Tarsia
Toma
Pătrașcu
Bernardo
Marc
Antonio
† 1620
Cristoforo
(env. 1600–1673)
Cecilia
= Pantaleone
Mamuca del-
la Torre
X = Gian
Andrea
Scoccardi
Gaspar = X
Gratiani
prince de
Moldavie
† 1621
Samuel Kalnoky
Tommaso
(1641–
environ 1718)
Giacomo
Giustina = Marc Antonio
† après 1703
Mamuca
della Torre
Helena =
= Giovanni
Mascellini
† 1675
Bartolomeo Ferrati = Agnès
Adam Kalnoky = Maria-Antonia = Costin Neaniul
(1)
(2)
Cristoforo Mamuca = Judith Khuen
(1680–1750)
von Bellasi
Joseph Kalnoky
Giovanni-Michele Mamuca

GLI SCOLARI «OLTRAMARINI» A PADOVA NEI SECOLI XVI E XVII

GIORGIO PLUMIDIS
(Venezia)

Lo Studio di Padova fu per tutto il periodo dopo la caduta di Costantinopoli fino alla metà del '700 quasi l'unica Università frequentata dai cristiani dei Balcani e del Vicino oriente, che allora facevano parte dell'Impero ottomano [1]. Il ruolo che Padova svolse nella formazione della classe dotta dei popoli della cristianità orientale è stato sin dal secolo scorso giustamente più volte rilevato dagli studiosi, i quali però, nella maggioranza dei casi, non sono andati oltre a delle considerazioni generiche [2]. Soltanto nei recenti anni hanno visto la luce consistenti lavori sugli scolari orientali dell'Università patavina, che hanno contribuito ad una conoscenza più ampia e approfondita, basata direttamente su fonti di archivio, senza tuttavia esaurire l'argomento. Detti scolari, nella loro stragrande maggioranza, provengono da paesi greci o comunità greche, ed in conseguenza tali studi vanno ricercati prevalentemente in lingua elle-

---

[1] Tra i laureati della vicina Università di Bologna figurano soltanto cinque oltramarini : Cesar Justinianus da Chio (1 febbraio 1553), Jacobus Dartona da Creta (20 marzo 1652), Alexander Maurocordatus da Costantinopoli (16 maggio 1664), Paulus Schiadan da Cefalonia (25 maggio 1781) e Antonius Mardelli da Corfù (2 ottobre 1787). G. Bronzino, *Notitia doctorum sive Catalogus doctorum qui in Collegiis philosophiae et medicinae Bononiae laureati fuerunt ab anno 1480 usque ad annum 1800*, Milano, 1962 (Universitatis Bononiensis Monumenta, IV). Di minore entità, seppure abbastanza numerosi, erano ugualmente i giovani che studiarono nel Collegio Greco di Roma, come provano i recenti lavori di Z Tsirpanlis, Οἱ Μακεδόνες σπουδαστὲς τοῦ Ἑλληνικοῦ Κολλεγίου Ρώμης καὶ ἡ δράση τους στὴν Ἑλλάδα καὶ στὴν Ἰταλία (16ος αἰ.—1650), Θεσσαλονίκη, 1971, e di To. Papadopoulos, in «Παρνασσός», 11, 1969, p. 621—629, in «Μακεδονικὴ Ζωή», 46, 1970, p. 39—41, in «Κρητικὰ Χρονικά», 22, 1970, p. 236—243, in «Ἑπετηρὶς Ἑταιρείας Κυκλαδικῶν Μελετῶν», 8, 1970, p. 484—566.

[2] Per una rassegna degli studi finora pubblicati vedi G. Plumidis, *Gli scolari greci dello Studio di Padova*, « Quaderni per la storia dell'Università di Padova », 4, 1971, in corso di stampa.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2, P. 257—270, BUCAREST, 1972

nica [3]. Il presente nostro contributo mira a portare l'attenzione su alcuni aspetti della vita universitaria degli scolari nei secoli XVI e XVII, pubblicando inoltre in appendice un elenco dei laureati oltramarini nel periodo 1629—1700.

Per il secolo XVI le fonti archivistiche di cui disponiamo sono molto scarse. Esistono soltanto le matricole della Facoltà dei Legisti dell'ultimo decennio del secolo, mentre mancano completamente quelle della Facoltà degli Artisti. Inoltre, l'obbligo della professione di fede cattolica da parte dello scolaro, distoglieva quest'ultimo dal richiedere il conferimento della laurea (eccezione fatta per gli uniati ed i cattolici), cosicchè il suo nome non figura tra gli atti delle lauree che ci sono pervenuti completi. Attraverso le fonti disponibili abbiamo potuto stabilire per il '500 la presenza a Padova di 113 scolari. Nel secolo successivo, le notizie sono abbondanti e pressochè complete. In questo modo possiamo avere per il '600 le seguenti cifre : scolari artisti 411, totale delle immatricolazioni 928 ; scolari legisti 498, totale delle immatricolazioni 830. Laureati artisti 105, legisti 98 [4].

La popolazione studentesca « orientale » a Padova non era dunque numerosa. Da confronti che abbiamo effettuato negli anni che più si prestano in tali considerazioni siamo pervenuti ai seguenti risultati :

Artisti			Legisti		
Anno	Totale	Oltramarini	Anno	Totale	Oltramarini
1635	62	2	1658	518	16
1675	391	12	1670	363	15
1679	392	38	1686	548	24
1680	403	12			

Nel secolo XVII gli orientali erano una minoranza tra la popolazione studentesca di Padova e pochissimi di fronte alla imponente presenza dei transalpini. Nel 1635, per esempio, si notano 62 scolari, tra cui 18

[3] Fra i lavori apparsi negli ultimi anni citiamo : C Dima-Drăgan, *Le patriarche Chrysanthe Notaras et le docteur Jean Comnène, étudiants à Padoue*, « Revue des études sud-est européennes », 7, 1969, p. 691—693 ; A. Sterghellis, Τὰ δημοσιεύματα τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Πάδοβας τὸν 17ο καὶ 18ο αἰ., Atene, 1970 ; V. Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e^ siècle*, « Revue des études sud-est européennes », 8, 1970, p 181—230 e 623—668 ; G. Plumidis, Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Παδούης (Μέρος Α'. Artisti 1634 1782), ΕΕΒΣ, 37, 1969/1970, p. 260—336 ; Idem, Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Παδούης (Μέρος Β'. Legisti 1591—1809), *ibidem*, 38, 1971, p 84—204 ; Idem, Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν Ἑλλήνων σπουδαστῶν τῆς Παδούης (Μέρος Α'. Artisti) Συμπλήρωμα (ἔτη 1674—1701), « Θησαυρίσματα », 8, 1971, p. 203—219.

[4] Alla fine del presente studio pubblichiamo l'elenco dei laureati nel secolo XVII, attingendo ai dati che ci hanno fornito i registri 75—79 e 274—285 dell'Archivio Antico dell'Università di Padova.

sono oltramontani, 5 ebrei e solo due oltramarini. Nel Settecento gli oltramontani cedono il posto agli orientali i quali si affermano poco a poco nella Università e il loro afflusso diventerà massicio negli ultimi decenni del secolo.

La vita degli scolari a Padova non deve considerarsi particolarmente difficile, più di quanto lo fosse per gli scolari oltramontani (tedeschi o inglesi) oppure per quelli siciliani. Lontano da casa, essi dovevano menare una vita secondo le possibilità che offriva il denaro che loro destinava la famiglia. Non era sicuramente una vita brillante, come se la potevano permettere certi nobili italiani o di altre nazioni occidentali, ma certamente veniva agevolata dall'aiuto prestato dai connazionali mercanti o di varie professioni stabiliti a Venezia. Le navi levantine portavano la corrispondenza e l'assegno paterno. Forse l'unica mancanza che sentivano gli ortodossi era costituita dall'assenza di una chiesa del loro rito a Padova. Nel Collegio Cottunio non veniva regolarmente officiato il rito greco, anzi si può affermare che era proibito. Non ci è attestata neppure una assistenza spirituale da parte di qualche calogero, che faceva capo a Venezia.

Il maggior sostegno per gli orientali erano i Collegi, che loro compatrioti fecero istituire nella città : Paleocapa (San Giovanni) e Cottunio. Rimane ancora da studiare la storia di questi focolai di cultura, stabilire la vita interna, perfino quotidiana, il clima in cui avveniva la formazione spirituale del giovane studente. Un altro settore ancora tutto da indagare sono le eventuali concessioni di borse di studio da parte di persone ricche a studenti meno abbienti, come abbiamo, per esempio, l'eminente esempio di Costantino Brîncoveanu.

I Collegi sunnominati ospitavano solo una piccola parte degli scolari orientali. Essi trovavano alloggio presso case private o vari istituti. Molto significativo è il caso di Alessandro Mavrogordato, il quale abitava nel Collegio Ravenna, come ci informa una nota del 21 novembre 1661, custodita nell'Archivio di Stato di Padova : *Nota delli scolari che al presente si ritrovano nel Collegio Ravenna*[5]*: Il signor Rallo Policallà di nation grecha figlio del signor Gierolamo. Il signor Alessandro Maurogordato costantinopolitano figlio del quondam signor Nicolò. Il signor Gierolamo Frigo vincentino. Il signor Giovanni Morario venetiano. Il signor Francesco Adami vicentino. Affermo che questi signori non hanno armi da fuoco di sorte alcuna. Io Ambrosio da Milan custode del Collegio*[6]. Nei vari istituti o nella stanza comune in affitto allora si formavano cono-

---

[5] Il Collegio Ravenna fu fondato nel 1576 in via di Savonarola dal filosofo ravennate Tommaso Rangone.

[6] Archivio di Stato di Padova, Studio Patavino, busta 192.

scenze e amicizie, che restavano sicuramente valide anche nel periodo postuniversitario. Massimo Margunio strinse a Padova amicizia con Melezio Pigas, Costantino Cantacuzino ebbe compagni Arsenio Caludi e Nicola Bubuli [7], come pure Alvise Gradenigo formò stretti legami con Nicola Calliachi e Angelo Sumachi [8]. Nel 1677 due corfioti, Gio. Battista Bulgari e Livio Giustiniani scelsero un comune appartamento presso Domenico Favero Colla nella contrada di S. Bernardin [9]. Da un elenco che abbiamo compilato delle località in cui venivano ad alloggiare gli scolari, abbiamo constatato che essi erano dispersi per tutti i quartieri di Padova. Inoltre, non tutti gli scolari venivano a stabilirsi direttamente dal loro paese di origine a Padova. Marcantonio Maderò abitò prima a Portogruaro, Emanuele Calafati andò a stabilirsi a Murano e Giorgio Zandiri prese casa a Venezia, nella parrocchia di S. Antonino [10].

Sulla condotta degli scolari oltramarini le notizie pubblicate sono poche. Dalle nostre ricerche sono venuti in luce casi interessanti, i quali dimostrano che possibili ulteriori indagini potranno incrementare le nostre conoscenze. Il 22 giugno 1670, lo studente Demetrio Misari, ospite del Collegio Palcocapa, è stato condannato all'esilio. Dello stesso provedimento vennero colpiti due altri ospiti del detto Collegio, il cretese Zuanne Astrà, il 9 gennaio 1672, e il cretese Giorgio Sachielari, il 27 aprile 1679. Più tardi, nel secolo successivo, nell'anno 1743, due scolari, un tale Manoli greco e il bresciano Castellin, dopo essere venuti alle mani, si ferirono con armi da fuoco [11].

Non possiamo comprendere gli orientali tra i più focosi dello Studio, considerando anche che nelle storie dell'Università tra le grandi zuffe degli scolari non figurano nomi di oltramarini.

Un ultimo paragrafo dobbiamo dedicare ai professori provenienti dai paesi del Mediterraneo orientale, che vennero chiamati ad insegnare nello Studio, ricevendo molti onori dalle competenti autorità universitarie [12]. Essi furono tra i più importanti sostenitori dei loro giovani con-

---

[7] L. Rossetti, *Constantin Cantacuzino studente romeno a Padova*, « Quaderni per la storia dell'Università di Padova », 1, 1968, p. 147—154.

[8] A Karathanassis, 'Ο 'Αλοΐσιος— 'Αμβρόσιος Γραδενίγος στη Βενετία (1650—1680), «Θησαυρίσματα», 7, 1970, p. 139—150.

[9] Archivio di Stato di Padova, Studio Patavino, busta 192.

[10] *Ibidem*, busta 192

[11] *Ibidem*, busta 193.

[12] Riportiamo due decreti del Senato veneto riguardanti i professori Nicola Tomaeo, epirota, e Jasone Denores, cipriota.

Die XXI aprilis MCCCCLXXXXVII

Venit in hanc urbem nostram rector artistarum Gymnasii nostri patavini et inter cetera ab eo exposita petiit et supplicavit summa cum instantia nomine omnium illorum scolarium, cupientium habere lectorem in lingua greca et explanatorem textuum aristotelicorum maxime in philosophia et medicina, pro coadiuvandis eorum studiis, ut ad talem lecturam constitueretur vir erudi-

nazionali. E indubbiamente vero che detti professori furono nella loro maggioranza assorbiti dall'ambiente latino e italiano in cui vivevano, ma lo stesso si può affermare per gli scolari, che non tutti tornarono nel loro paese d'origine. Ma pure in tali situazioni essi non possono essere giudicati «perduti» considerando che anche questa loro indiretta influenza è stata molto benefica. Quello che tuttora manca è un apposito studio sulle loro opere scientifiche. Oltre agli studi sulle opere di Giovanni Cottunio e di alcuni minori, sulla produzione di una quantità di uomini di lettere e di scienze non abbiamo che poveri lavori. Da una constatazione generale che si può fare risulta indubbio che il pensiero filosofico, scientifico e letterario che si diffuse per tre secoli (fino all'800) nell'Oriente cristiano fu improntato dalle correnti esistenti a Padova [13], e che perciò bisogna in questa direzione rivolgere la nostra attenzione, studiare cioè di più il mondo veneto, nella sua vita politica, religiosa e scientifica, perchè neppure la Chiesa ortodossa [14] rimase esente di questo influsso di Venezia e della sua Terra Ferma.

A conclusione del nostro presente studio possiamo considerare i problemi soltanto posti e che la ricerca in tal senso è appena avviata. Per fortuna adesso abbiamo più strumenti di lavoro a nostra disposizione.

---

tissimus et doctor utriusque linguae peritissimus, magister Nicolaus de Thomeis, dictis omnibus scolaribus super quam dici possit gratissimus et acceptissimus Iccirco vadit pars quod ad dictam lecturam grecam auctoritate huius consilii eligatur constituatur et deputetur. Et ex nunc constitutus et deputatus intelligatur prefatus magister Nicolaus cum salario florenorum 100 in anno et ratione anni.

De parte 147—de non 23—non sinceri 2 Facte fuerunt litterae die XXII aprilis
(Archivio di Stato di Venezia, Senato Terra, reg. 12, c. 200r).

MDLXXXIIII adi primo di marzo

Ha finito a 29 luglio d Jason Nores la condotta sua della filosofia moral et essendo di molta utilità a scolari detta lettione e proposito per servitio del Studio nostro di Padova ricondur la persona sua, però L'anderà parte che 'l detto d. Jason Nores de Nores sia condotto a legger nel Studio nostro di Padoa la predetta lettion di filosofia moral con augumento di fiorini cinquanta all'anno, sichè appresso li 200 che al presente ha, ne habbia 250 per anni sei, quattro di fermo e doi di rispetto, Li qual i di rispetto siano a beneplacito della signoria nostra et li debba incominciar la condotta presente al finir della precedente.
—139, —10, —1

(Archivio di Stato di Venezia, Senato Terra, reg. 55, c. 31v).

Il mandato a Jasone Denores venne successivamente rinnovato nel 1589 per altri sei anni (ASV, Senato Terra, reg 59, c. 147r).

[13] G. Plumidis, *La filosofia greca nei secoli XVII e XVIII*, «Bollettino Filosofico», 5, 1971, p. 46—48.

[14] Tutti i religiosi che soggiornarono a Venezia o a Padova, tra cui Cirillo Lucaris e Elia Mignati, rivelano nelle loro opere e nella loro vita pubblica l'influenza dell'ambiente padovano.

APPENDICE

I

LAUREATI LEGISTI

(Reg. 75—79)

1659

1) 11 iunii Nicolao Policalà cephaleno

1661

2) 12 iulii Ioannes Grippari q. Dominici cydoniensis
3) 12 iulii Nicolao Premarino q. Giorgii cydoniensis

1663

4) 18 decembris Anastasio Ceffalà f.d. Marci Antonii cephalenus

1665

5) 20 iulii Stematai Lussius cephalenus

1667

6) 26 aprilis Ioanne à Porta cephalenus

1668

7) 6 februarii Bartholomeus Zogia f. Georgii cretensis

1671

8) 21 martii Ioannes Polita patritius corcirensis f. Constantini
9) 5 iunii Antonius Arcoleus rhethymnensis f. Marini
10) 15 iunii Alexandrus Corchinus nob. cephalenus f. Constantini
11) 4 augusti Dominicus Choraphanus cephalenus f. Antonii
12) 28 augusti Augustinus Capello corcyrensis f. Nicolai
13) 9 octobris Nicolaus Sfachiotti corcyrensis f. Demetrii
14) 25 octobris Michaele Pappadopoli Comnenus cretensis f. Ioannis
15) 20 novembris Ioannes Ricchi corcyrensis

1672

16) 25 maii Marinus Petro f. Stephani corcyrensis
17) 28 iunii Georgius Pazzò f. Marci rhetimnensis

1673

18) 20 aprilis Antonius Pollis cydoniensis f. Horatii
19) 27 iulii Ioannes Cornelius q.d. Giorgii cretensis
20) 27 decembris Benedictus Piero corcyrensis f. Stephani

1675

21) 18 ianuarii Claudio Claudii de Romanis cretensis
22) 6 iulii Antonius Surianus Syropulus rethymnensis f. Ioannis

1676

23) 26 octobris Aloysius Luverdus cephalenus f. Andree

1677

24) 14 februarii Valerius Metassà nob. corcyrensis f. Nicolai
25) 6 aprilis Iacobo Vlassopulo corcyrensis f. Stellii
26) 26 aprilis Marcus Marulus Bulgari nob. corcirensis f. Victorii
27) 25 iunii Iacobus Pillarinus cephalenus f. Demetrii
28) 12 iulii Francescus Dracondinus cephalenus f. Danielis
29) 7 augusti Petrus Scordılli cydoniensis f. Georgii
30) 22 augusti Ioannes Zuccho rethimnensis f. Nicolai

1678

31) 6 aprilis Ioannes Baptista Bulgari corcyrensis q.d. Antonii
32) 26 augusti Antonio Petritino corcyrensis f. Nicolai
33) 3 decembris Andrea Barsò f. Antonii zacyntius

1679

34) 4 iunii Hieronymus Ambrosius Magnavinus nob. cretensis f. Io. Petri
35) 30 novembris Ioannes Aninus cephalenus f. Evangelini
36) 30 novembris Nicolaus Venetando cretensis q.d. Georgii

1680

37) 17 ianuarii Ioannes Maderò cretensis f. Georgii
38) 20 ianuarii Marcus Panà ceffalenus f.q. Anastasii
39) 30 ianuarii Michaele Volo rethimnensis f. Nicolai
40) 28 octobris Demetrio Voltera cephalenus f.q. Andree

1681

41) 9 iulii Theodoro Assani ceffallenus f.q. Andree
42) 28 septembris Philippus Axendius zacynthius f. Ioannis
43) 28 septembris Stelius Heracleota zacynthius f. Ioannis
44) 15 octobris Theophilus Rarturi corcyrensis f. Nicolai

1682

45) 7 ianuarii Constantinus Tipaldus cephalenus q.d. Angeli
46) 1 aprilis Sosimus Pellerinò cephalenus q.d. Anastasii q.d. Francisci
47) 20 augusti Georgio Lombardo q. Petri cretensis archidiacono corcyrensis
48) 12 octobris Perrotta Petritinus nob. corcyrensis q. Demetrii
49) 14 octobris Andrea Pillerinò nob. cephalenus f. Anastasii

1683

50) 6 iulii Petrus Colettà corcirensis f.q. Nicolai
51) 7 iulii Theodorus Melissinus nob. zacynthus f. Lambrinò
52) 2 octobris Petro Bulgari q. Marci nob. corcyrensis

1684

53) 31 maii Victore Bulgari corcyrensis f. Antonii
54) 31 maii Spiridione Carandinò cephalenus f.q. Ioannis
55) 7 iunii Benedictus Sechelario cretensis f.d. Thome

1685

56) 10 augusti Sylvestrus Iustinianus corcyrensis f. Panagiotta

1686

57) 15 ianuarii Antonio Capodistria f.q. Viarii corcyrensis
58) 4 iulii Gio. Battista Ardavani ceffalenus
59) 14 octobris Franciscus Callogerà corcyrensis f. Stematelli
60) 22 novembris Daniele Coidà f.q. Ferrandi cephalenus

1687

61) 9 iunii Bertucius Balliarinus f.q. Nicolai corcyrensis
62) 9 iunii reverendissimo Nicolao Manzono f. Andrea cretensis
63) 13 decembris Georgius Premarinus cydoniensis

1688

64) 13 februarii Hyacinto Tipaldo cephalenus f. Lazari
65) 28 maii Bartholomeus Pallada f. Stephani cretensis
66) 18 decembris Antonius Damodon cephalenus f. Ioannis

1689

67) 20 ianuarii Francescus Spada corcyrensis f.d. Nicolai
68) 10 februarii Andrea Tipaldo cephaleno f.q. Constantini
69) 30 maii Spiridione Zacco corcyrensis f. Arsenii
70) 20 iunii Nuntius Sicuri zacinthus f.q. Sicuri de Sicuris
71) 23 augusti Dominico Varucha rethimnensis f.q. Georgii
72) 2 septembris Stephanus Vendilaccho corcyrensis f.q. Panaiotti

1690

73) 29 martii Alexandrus Chalichiopulus corcyrensis f. Nicolai
74) 10 aprilis Stelio Gonemio corcyrensis f.q. Stephani
75) 10 aprilis Zaccaria Rodostamo corcyrensis f. Stematelli
76) 12 aprilis Georgio Chalichiopolo f. Ioannis corcyrensis
77) 24 aprilis Ioanne Lupinà corcyrensis f. Stami

1691

78) 6 maii Emanuele Pazzò rethimnensis f. Marci
79) 8 octobris Giorgius Serra xacentinus f. Rainerii
80) 14 decembris Laurentius Cottuvalus xacentinus f. Ioannis

1692

81) 9 martii Nicolaus Crassà cephalenus f.q. Emanuelis
82) 28 martii Petrus Dascoli corcyrensis f. Bartholomei
83) 9 iulii Altavilla Calichiopoli corcyrensis f.q. Aloysii
84) 20 iulii Michaele Trulinò rethymnensis f. Nicolai
85) 6 octobris Capnizzi zacynthius f. Cesaris

1693

86) 23 aprilis Nicolao de Rubeis zacynthinus
87) 22 octobris Christophorus Russo zacyntinus f. Stematelli
88) 22 octobris Stellius Camalli corcyrensis f.q. Georgii
89) 12 decembris Antonius Comuti zancyntius
90) 18 decembris Darius Serra zacyntius f. Rainerii

1694

91) 15 maii Antonio Prossalendi corcyrensis f. Hippoliti
92) 23 iulii Dominici Chitraca cretensis f. Pauli
93) 21 octobris Stematello Bulgari corcyrensis f. Ioannis
94) 6 novembris Alvise Curzola zacinthius f. Hieronymi

1695

95) 15 septembris Georgius Theotochi corcyrensis f. Nicolai

1697

96) 25 februarii Theophilus Rhoditti di Corfù f. Ioannis
97) 25 maii Georgius Russo zacynthinus f. Stematelli
98) 1 augusti Artemio Bulgari corcyrensis f. Augustini
99) 26 octobris Georgius Turlinò cretensis f. Nicolai

1699

100) 30 martii Anastasius Typaldi cephalenus f.q. Antonii
101) 24 maii Anastasius Pollicallà cephalenus
102) 16 septembris Gradonico Macri f.q. Constantini zacintinus
103) 27 octobris Francesco Eritius f. Ioannis cretensis
104) 14 decembris Nicolaus Cladan f. Camilii cephalenus
105) 20 decembris Octavius Fantinelli corcyrensis

II

LAUREATI ARTISTI
(Reg. 274—285)

1625

106) 26 augusti Paisius Metaxà cefaleaniensis f.q.d. Aloysii

1629

107) 12 iulii Spiridoni Altavilla corcirensis f.q. eccel. d. Ioannis
108) 7 octobris Nicolaus Franco cretensis

1633

109) 22 septembris Hiremias Maurogonatus cretensis

1634

110) 9 iulii Georgius Serigus cretensis f.q.d. Alexandri

1636

111) 26 aprilis Nicolaus Nomico zazitius

1644

112) 8 augusti Ioannes Rhoditti cretensis f.d. Michaelis

1646

113) 12 februarii Franciscus Cavallari corcirensis f.d. Iacobi

1647

114) 9 aprilis Andreas Balassius ex insula Chii f.d. Emanuelis

1659

115) 30 martii Basilius Damianus f.d. Dominici smirneus

1664

116) 7 aprilis Aurelius Policalà f. Hieronymi

1668

117) 22 iunii Marcus Xanthopulus f.d. Stephani hyacintianus-cretensis
118) 22 iunii Nicolaus Bubuli cretensis f.d. Antonii

1669

119) 1 iulii Emanuelle Vasmulla cydoniensis f.d. Demetrii
120) 17 augusti Georgius Cagnolus f.d. Bartholomei

1670

121) 13 maii Sofronius Licudi cephalenus

1672

122) 8 octobris Michaeles Mauro cretensis f. Beinaidi

1673

123) 4 augusti Constantinus Coerus corcyrensis

1674

124) 23 septembris Georgius Calaphates cydoniensis f.q.d. Stephani

1675

125) 16 iunii Demetrius Coida cephalenus f.q.d. Ferrantes
126) 16 iunii Theodorus Cortese cretensis f.d. Ioannes
127) 18 octobris Emanuel Varda cretensis f.d. Stephani

1676

128) 30 martii Georgius Cochilli cretensis d. Nicolai
129) 9 maii Georgius Ralli cretensis q. signor Salvatoris
130) 11 augusti Io. Hieronymus Siphius rethimnensis d. Francisci
131) 7 octobris Franciscus Bon cretensis f.d. Antonii

1677

132) 11 ianuarii Spiridion Pirulli atheniensis f.d. Demetrii
133) 14 ianuarii Demetrius Predicari naupliensis f. Michaelis
134) 21 ianuarii Iacobus Arcoleus rethimnensis f. Marini
135) 13 februarii Hieronymus Cornelius cretensis f. Francisci
136) 11 septembris Georgius Mamunà cretensis f. Demetrii
137) 14 septembris Franciscus Landhea q.d. Georgii cretensis

1678

138) 31 augusti Nicolaus Caliachi cretensis f.d. Onofrii
139) 31 augusti Christodus Condari gretie serviensis q.d. Ioannis

1679

140) 13 martii Michaeles Psalida athenienses f. Ioannes
141) 13 martii Petrus Vizzarà parius f. Georgii
142) 29 augusti Michael Cacavella rethymnensis f.q.d. Nicolai
143) 6 octobris Nicolaus Palamari ab insula Melos f.d. Michaelis
144) 1 decembris Nicolaus Zoia cretensis f.d. Georgii

1680

145) 1 februarii Antonius Raspi constantinopolitanus f.q.d. Nicolai
146) 22 martii Ioannes Ricchi corcyrensis f.q.d. Iacobi
147) 1 aprilis Stematellus Luppinà f.q.d. Andree corcyrensis
148) 15 iulii Andreas Surianus Siropulus f.d. Ioannis ex Regno Crete
149) 28 septembris Georgius Sachellarius cretensis f.d. Thome
150) 23 decembris Marcus Joachinus zacynthinus f.d. Antonii

1681

151) 6 martii Emanuel Calafatti f.d. Iacobi cydoniensis
152) 6 martii Francescus Cornelius cretensis f.q.d. Ioannis
153) 11 septembris Georgius Andrones cephalenus f. Nicolai
154) 1 octobris Nicolaus Caratti spartanus f. Ioannis
155) 3 octobris Georgius Ophiomaco corcyrensis q.d. Nicolai
156) 3 octobris Laurentius Littinò cretensis q.d. Georgii
157) 9 octobris Io. Baptista de Petris corcyrensis f.d. Stephani

1682

158) 2 augusti Andreas Andruccius cyprius f. Georgii
159) 2 augusti Paulus Caratti· spartanus f. Ioannis

1683

160) 7 aprilis Ioannes Scordilli parus f. Emanuelis
161) 19 maii Georgius Pallada cretensis f. Stephani
162) 1 decembris Marcus Antonius Maderò cydoniensis f. Georgii

1684

163) 1 martii Nicolaus Protonotarius cretensis f. Ioannis
164) 24 martii Franciscus Roditti cretensis f.q.d. Demetrii
165) 9 aprilis Antonius Cocchini corcyrensis f. Constantini
166) 9 aprilis Marcus Vlastò rethimnensis f.q. Constantini
167) 1 augusti Nicolaus Condostaulus ex Andro f. Gasparis
168) 13 octobris Michael Rhusmelli zacynthus f. Theodori

1685

169) 28 septembris Demetrius Porfirius cydoniensis d.d. Nicolai
170) 8 octobris Iacobus Notarià cretensis f. Simeonis

1686

171) 5 maii Demetrius Paleologus smirnensis f. Spiridionis
172) 29 iunii Proculus Primicirius Panagioti ex Macedonia f.q. Panagioti

1687

173) 15 ianuarii Georgius Bozza Masarachi cretensis f.q. Bartholomei
174) 1 aprilis Bernardinus Thipaldus cephalenus f. Angeli

1688

175) 30 iulii Iacobus Pilarinò cephalenus f. Demetrii

1689

176) 19 ianuarii Constantinus Rhodostamus corcyrensis f. Stami
177) 19 ianuarii Nicolaus Clado f.d. Antonii cydoniensis

1690

178) 23 ianuarii Ioannes Comnenus f.q. Alexii constantinopolitanus
179) 13 iunii Io. Andrea Mussura f. Ioannis cydoniensis
180) 28 iunii Georgius Varanga Steffanopoli f.q. Nicolai corcyrensis
181) 15 augusti Thomas Cattaneus cydoniensis

1691

182) 4 februarii Marius Coressi cretensis f. Antonii

1692

183) 14 februarii Annibal Dascoli eques corcyrensis f. Bartholomei
184) 2 aprilis Nicolaus Zacco corcyrensis f. Arsenii
185) 28 maii Ioannes Muliaim epirotus f.q. Eustachii
186) 3 iunii Petrus Venetandus zacynthinus f.q. Georgii
187) 20 octobris Sisimus Pillarinò cephalenus f. Anastasii
188) 19 decembris Constantinus Sirach smirneus f. Chiriachi
189) 19 decembris Lucas Cortatius rethimnensis f. Emanuelis

1693

190) 25 februarii Paulus Alpuzza corcyrensis f.q. Spiridionis
191) 21 iunii Alexander Cancellieri atheniensis f. Georgii
192) 11 octobris Nicolaus Sclavus cretensis f. Francisci

1694

193) 20 ianuarii Ector Sicuro hacynthius f. Anastasii
194) 3 maii Paulus Melegalus cyprius f.q. Demetrii
195) 2 septembris Marcus Carati spartanus f.q. Ioannis

1695

196) 27 februarii Marcus Antonius Franceschi cretensis f.q. Georgii
197) 1 iulii Marcus Sumachi hacynthinus f. Demetrii
198) 11 novembris Petrus Cassimati corcyrensis f. q. Nicolai
199) 17 novembris Constantinus Cazzaiti cephalenus f.q. Stemateli

1696

200) 3 decembris Nicolaus Cortese cretensis f. Iacobi

1699

201) 15 iunii Evangelista Mignati cephalenus
202) 15 iunii Nicolaus Chioni zacinthius f. Francisci
203) 7 septembris Bartholomeus Cagnolus cretensis f.q. Georgii

L'ALBUM HÉRALDIQUE DES ÉTUDIANTS D'OUTRE-MER DE L'UNIVERSITÉ DE PADOUE (XVII^e – XVIII^e SIÈCLES)

CORNELIU DIMA-DRĂGAN
(Bucarest)

L'Université de Padoue — l'un des établissements d'enseignements supérieur les plus anciens d'Europe, puisque fondé en 1222 — rangeait les étudiants de tous les pays européens en deux grandes catégories : les *citramontani* (d'Italie et de Grèce) et les *oltramontani* (des pays d'au-delà des Alpes). Mais, au sein de ces deux grandes catégories géographiques se détachaient certaines *corporations* nationales. Une telle corporation était constituée au XVII^e siècle par les étudiants venus de Grèce, de Constantinople, de Moldavie et de Valachie ; on les désignait sous le nom générique de *ultramarini* (d'outre-mer). Cette corporation se dessine nettement surtout après la fondation, en 1658, du *Collège Cottunien*, destiné aux étudiants grecs ou venus d'autres pays balkaniques.

Reprenant à leur compte une tradition des autres corporations, les étudiants d'outre-mer réunirent un *Album héraldique* de leurs nations. L'album se trouve de nos jours aux archives de l'Université padouane ; il se compose des blasons de 274 étudiants, reproduits dans une ou plusieurs variantes héraldiques. Chaque blason est reproduit en couleurs, artistiquement, avec la mention des titres respectifs de noblesse *.

Parmi ceux qui ont inscrit leurs blasons dans l'Album, nous avons relevé plusieurs lettrés des Principautés roumaines et quelques illustres représentants de la culture néo-grecque, qui entretenaient des relations étroites avec la Moldavie et la Valachie. Notons tout d'abord le blason du fondateur du collège, le philosophe *Ioannes Cottunius* (fig. 1), ancien

* C'est le docteur Lucia Rosetti, directrice des Archives de l'Université padouane, qui nous a signalé l'album, en mettant à notre disposition avec une grande générosité les photocopies du sommaire, ainsi que celles de certains blasons. Nous lui réitérons ici notre gratitude.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2, P. 271–280, BUCAREST, 1972

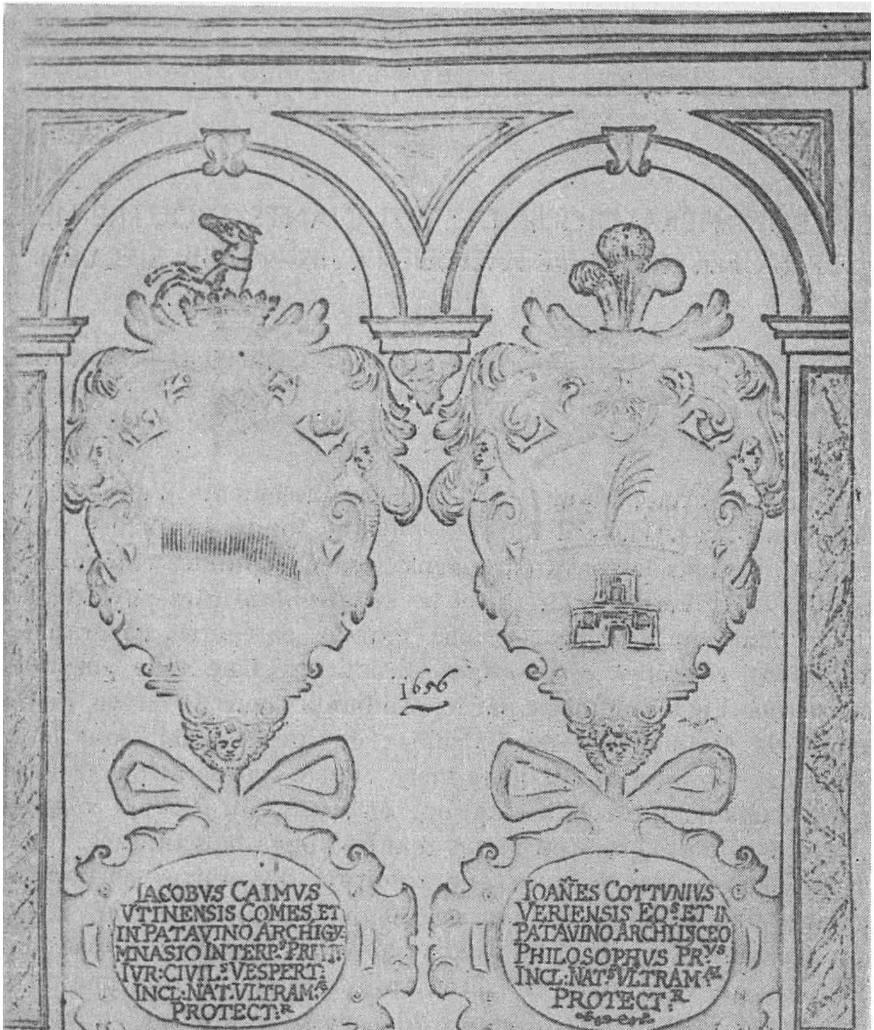

1656
IACOBVS CAIMVS
VTINENSIS COMES ET
IN PATAVINO ARCHIGY-
MNASIO INTERP.S PRI
IVR:CIVIL.S VESPERT:
INCL:NAT.VLTRAM:
PROTECT:R
IOAÑES COTTVNIVS
VERIENSIS EQ.S ET IN
PATAVINO ARCHILYCEO
PHILOSOPHVS PR.VS
INCL:NAT.S VLTRAM
PROTECT:R

Fig. 1

professeur au Collège Artistarum, et celui du futur grand drogman de la Porte, *Alexandre Maurocordato l'Exaporite* (fig. 2), dont le nom figure dans les matricules de l'année 1661 [1]. Un autre blason qui nous est maintenant connu est celui d'un ancien boursier du prince Constantin Brancovan : *Georges Hypomena de Trébizonde* (fig. 3). Hypomena était un ancien élève de l'Académie princière bucarestoise de St. Sava — ainsi qu'il résulte d'une notice datée de l'an 1699 [2] — envoyé ensuite à Padoue, où il figure en qualité d'étudiant ordinaire depuis le 25 septembre 1705. Voici la reproduction de sa matricule d'étudiant padouan : « 1705. 24 s[e]t[temb]re. Il S[igno]r Zorzi Ipomenà Trapesuntio Consiglier oltramarin n° 2.

— 1706. 17 s[e]t[temb]re ma[tricola]to n° 7.
— 1707. 17 s[e]t[temb]re ma[tricola]to n° 39.
— 1708. 30 s[e]t[temb]re ma[tricola]to n° 55.
— 1709. 27 s[e]t[temb]re ma[tricola]to n° 52 » [3].

Il obtient le titre de docteur en médecine et philosophie (iatrophilosophe) en 1709 [4]. A cette occasion, le prêtre Jean Avramios, futur prédicateur à la cour princière de Bucarest, publia à Venise une plaquette d'épigrammes grecques et latines et plusieurs sonnets en italien, sous le titre Ἀπανθήσματαποιητικά. Cette plaquette, dédiée au prince Constantin Brancovan [5] était ornée d'une gravure, reproduisant un portrait du prince, encore inconnu par l'iconographie brancovane jusque tout récemment. L'auteur de ces lignes l'a découvert à la Bibliothèque Nationale d'Athènes, en automne 1970 [6].

Parmi ceux ayant adressé des épigrammes et des sonnets au lauréat de fraîche date de l'université padouane, notons deux étudiants valaques, Palade et Gheorghe Damian, stipendiés par Constantin Brancovan. Dans son *Eloge*, Palade Damian essaie même de déchiffrer le symbole héraldique du blason de Georges Hypomena de Trébizonde : « Nec mireis,/Laurum Pino, et Palmis adnecti ; / Incorruptibiles nanque sunt, perpetua fronde virentes,/ Nec ullo marcescibiles aevo./ Hic similibus amant conjungi./Immo conjunctas semper fuisse/Et *Georgii* Virtus indigitat, et mores demonstrant ».

---

[1] G. S. Plumidis, Αἱ πράξεις ἐγγραφῆς τῶν ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ πανεπιστημίου τῆς Παδούης, Athènes, 1970, p. 269, n. 221.

[2] « J'ai commencé le traité sur le ciel l'année 1699, le 20 février, au début du carême, à Bucarest » (cf. D. Russo, *Studii istorice greco-române*, vol. I, Bucarest, 1939, p. 317 et n. 1).

[3] Archivio antico dell'Università di Padova, mss. 232, f. 126^r, et G. S Plumidis, *op. cit.*, p. 278, n. 525 ; p. 279, n. 547 ; p. 280, n. 575 ; p. 281, n. 617 et n. 642.

[4] *Ibidem*, mss. 288, f. 222—223 (Compte rendu de son examen de doctorat).

[5] V. Const. N. Sathas. Πανδώρα, 18, n° 449, 1 déc. 1868, p. 321—326 ; E. Legrand, *op. cit.*, vol. 1, p. 67, n. 51 ; D. Russo, *op. cit.*, vol. I, p. 317—318 et vol. II, p. 452 ; Borje Knost, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsal, 1962; Corneliu Dima-Drăgan, *Un sonet închinat domnitorului C. Brâncoveanu*, « Ateneu », Bacău, 7, n° 7, juillet 1970, p. 6,

[6] *Bursierii domnitorului Constantin Brâncoveanu la Universitatea din Padova*, « Tribuna ». Cluj, 14, n° 51, 17 déc. 1970, p. 6.

Fig. 2

...stasius — — 6. 8.
...silius — — 33.
...orgius — — 38.
...phanus — — 82.
...minicus — — 41.
... Ioannes — — 14.
...rtolomeus — — 62.
...colaus — — 44. 45.
...odorus — — 49. 50.
...icolaus — — 36. 37. 38.
... Nicolaus — 12.
...tonius — — 38.
...lias — — 68. 69.
...ntonius — — 62.
...ntonius — — 40.
... Ioannes — 43.
... Michael — 32. 33. 43. 45. 46.
...icolaus — 61.
...minicus — 18.
...aulus — 3. 4. 5.
...ionisius — 66. 67. 68.
...coras — — 58.
...lkens — — 9. 10.
...aulus — — 18.
Paulus — — 3. 4. 5.
...tonius — 21.
...stantinus — 15. 16.
...olaus — — 36. 37. 38.
...nagius — — 65.

Erizzo Georgius — — 26. 27. 28. 29.
Ex Decima Antonius — 28.

Fittili Theodorus — 74 bis. 76. 80.
Franceschi Marcus Antonius — 38. 39. 40. 41.
Franzin Anastasius — 44. 45. 46. 48.
Flamini Georgius — — 3.

Galano Alexander — 67.
Gara Iosephus — — 70.
Georgulli Demetrius — 59.
Gramaticopulus Paschasius — 86. 89. bis. 90.
Gripari Ioannes — — 6. 7.

Ipomena Georgius — — 33. 34.
Iustinianus Alexander — 47. 48. 52.

Lazari Assanius — — 80. 81.
Lazari Angelus — — 76.
Lazari Antonius — — 58. 59. 60. 61. 62.
Lauroga Franciscus — 21.
Licinius Andreas — — 24. 25.
Lombardo Marcus — — 12.
Lucanus Hector — — 11. 12.

Meratini Demetrius — 78. 80. 82. 86. 89.
Meserius Demetrius — 16.
Meserius Nicolaus — 9.
Metaxa Constantinus — 56. 59.
Metaxa Ioannes — 30. 31. 35. 36.
Melochiti Georgius — 58. 59. 60. 61. 62.
Micuccius Athanasius — 49.
Miculli Anastasius — 50.
Magnati Evangelista — 43. 44. 45.
Miniati Georgius — 47. 48. 49.
Molaimo Mauro — 58. 59.
Moliz Paulus — 8. 12. 19. 20.
Mormori Georgius Antonius — 49. 52. 53.
Mormori Ioannes — 8. 9. 11.
Mozzanega Nicolaus — 18.
Musalus Thomas — 15.
Massura Andreas — 32. 33. 34. 35.

Nomico Eustachius — 76. 78. 80.
Nomico Paulus — — 69. 70. 71. 72.

Fig. 3

Les blasons de ces deux étudiants, *Georgius Damiani* et *Palladino Damiani*, figurent du reste également dans l'Album (fig. 4). Leur père, Nicolae Damian, avait détenu durant les premières années du règne de ce prince (en 1695) un rang dans les troupes affectées à la garde des frontières (« vătaf şi căpitan de margine ») [7].

Rappelons encore, comme directement rattaché à la culture roumaine des premières décennies du XVIII^e siècle, le nom d'un lettré original, *Michael Schendo*, dont nous avons trouvé le blason dans ce même Album. Ancien médecin de cour, après avoir servi d'abord le prince Constantin Brancovan et ensuite Nicolas Maurocordato, Schendo s'est mué en adversaire de ce-dernier. En 1724, il devient le secrétaire d'un autre prince lettré et érudit, Dimitrie Cantemir. Il est élu membre de l'Académie Impériale de St. Pétersbourg, sous le nom de Kritodem, après avoir obtenu en Occident le rang de chevalier de Van Der Bech et publié dans la « Galleria di Minerva riaperta » (Venise, 1724) une intéressante étude sur les richesses souterraines d'Olténie : *Historico-physico-topographico Valachiae Austriacae subterraneae descriptio* [8].

En reproduisant dans l'annexe de ce bref exposé le sommaire complet de l'*Album héraldique*, nous estimons nous inscrire dans la ligne des dernières préoccupations concernant l'activité des étudiants du Sud-Est européen à l'Université de Padoue [9].

L'ALBUM HÉRALDIQUE DES ÉTUDIANTS D'OUTRE-MER DE L'UNIVERSITÉ DE PADOUE

(Sommaire)

[7] Cf. I. C. Filitti, *Arhiva Grigorie Cantacuzino*, p. 41, n. 5.

[8] V. Sámuel Koleséri, *Auraria Romano-Dacia*, Possonii, 1780 (Préface).

[9] Notons trois contributions de valeur en ce sens : G. S. Plumidis, *op. cit.*; Aristidis Sterghelis, Τὰ δημοσιεύματα τῶν ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ πανεπιστημίου τῆς Πάδοβας, Salonique, 1970 ; Zacharias Tsirpanlis, Οἱ Μακεδόνες σπουδαστὲς τοῦ ἑλληνικοῦ κολλεγίου τῆς Πάδοβας καὶ ἡ δράσι τους στὴν Ἑλλάδα καὶ στὴν Ἰταλία, 1970. Nous reviendrons sur ce sujet dans l'un des numéros prochains.

Crassan Petrus — carte 72.73.74.75. bis
Cuntuffari Christodulus — 75.
Curumolo Demetrius — 10.
Cusola Anastasius — 69.70.72.74.
Cusminius Matheus — 83. bis. 86. 89.

Dalla Decima Aloysius — 90.
Dalla Decima Andreas — 21.
Dalla Decima Georgius — 83.
Dalla Decima Joannes — 89.
Damezia Franciscus — 22.
Damiani Georgius — 60.
Damiani Paladino — 60.
Damodon Antonius — 32.33.34.
Damodon Joannes — 64.
Dandolo Nicolaus — 10.
De Pangaly Antonius — 62.
De Zorzi Antonius — 75.
Doxa Elias — 57.

Erizzo Georgius — 26.27.28.29.
Ex Decima Antonius — 28.

Fillili Theodorus — 74. bis. 76. 80.
Franceschi Marcus Antonius — 38.39.40.41.
Franzin Anastasius — 44.45.46.48.
Flamini Georgius — 3.

Lirali Georgius carte 50.52.53.54.
Luchis Spiridonius — 63.
Lusi Angelus — 89.90.
Lusi Nicolaus — 34.35.
Lusus Stamatellus — 11.

Maccuss Theodorus — 42.
Madors Joannes — 25.
Magiotti Joannes — 67.68.
Maffei Hieronimus — 16.
Manera Antonius — 61.
Manzavinus Anastasius — 40.
Manzavinus Zossimus — 61.
Marathari Georgius — 69.
Marulli Joannes — 60.
Masarachi Alexander — 71.
Mastraca Helius — 73.
Maurocordatus Alexander — 10.
Meligalus Paulus — 39.
Meratiri Demetrius — 78.80.82.86.89.
Meserius Demetrius — 16.
Meserius Nicolaus — 9.
Metaxa Constantinus — 56.59.
Metaxa Joannes — 30.31.35.36.
Meschiti Georgius — 58.59.60.61.62.
Micuarus Athanasius — 49.
Micalli Anastasius — 50.
Mignati Evangelista — 43.44.45.

Fig. 4

LE MAÎTRE DE LANGUE TURQUE DE DIMITRIE CANTEMIR : ES'AD EFENDI

ION MATEI
(Bucarest)

Dans plusieurs de ses œuvres, Dimitrie Cantemir évoque le nom de son maître de langue turque et c'est dans *Historia Incrementorum atque Decrementorum Aulae Othomanicae* qu'on peut lire la mention la plus connue qu'il en fit. Ainsi, se rapportant dans une note à l'attachement des Turcs pour les conceptions et les prescriptions religieuses, il écrit [1] : « Toute fois il faut avouer que tous les Turcs n'ont pas une foi si implicite ; il y en a parmi eux de plus éclairés que les autres, qui ne croient pas tout ce qui se lit dans l'Alcoran, mais ils retiennent en eux-mêmes leurs sentiments, et n'osent se déclarer ouvertement. J'alléguerai au contraire l'exemple *du très savant Turc Saadi Efendi* [2], *à qui seul je suis redevable de tout le turc que je sais* <souligné par nous>. Je pris la liberté de lui demander un jour ,comment il se pouvait faire qu'un grand mathématicien

[1] Nous citons d'après l'édition française *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. par M. de Jonquières, t. I, Paris, 1743, p. 89. Dans la traduction anglaise, la première qui ait paru et d'ailleurs la meilleure, *The History of the growth an decay of the Othman Empire*, Transalted into English... by N. Tindal, vol. I—II, Londres, 1934—35, le passage se trouve à la note 8 de la page 31 : « most learned *Saadi Effendi* to whom alone I am indebted for my Turkish learning ». Dans la traduction allemande : *Geschichte des osmanischen Reiches, nach seinem Anwachse und Abnehmen*... Aus dem Englischen ubersetzt, Hamburg, 1745, à la page 43 : « Ich fragte einmahl den sehr gelerten Turken *S'adi Effendi* <souligné par nous> (dem ich meine wissenschaft im Turkischen alle zu danke habe) ». Dans la traduction roumaine : *Istoria Imperiului Otoman. Cresterea si scăderea lui*, traduction appartenant à Ios. Hodosiu, Bucarest, 1876, à la note 8 de la page 38—39 : « Eu întrebai odată pe doctul turc *Saadi Effendi* <souligné par nous> căruia singur am de a mulţumi tot ceea ce ştiu turceşte ».

[2] En réalité Es 'ad Efendi. V. par contre, la copie du ms. latin à la Bibl. de l'Acad. de la R. S. de Roumanie, section, mss., ms. latin 75, folio 14 : Ita e contra aliquando Turca doctissimus اسعد افندی *Isaad Effendi* (: cui, quid quid habemus literatura Turcicae, soli debemus).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2, P. 281—288, BUCAREST, 1972

comme lui et versé dans les principes de Démocrite[3] pût croire que Mahomet eût rompu une constellation telle que la lune et en eût reçu dans sa manche une moitié qui tomba du ciel ; il me répondit que, dans le cours de la nature cela était impossible et même répugnait à ses principes, mais que ce miracle étant écrit dans l'Alcoran comme un fait, il renonçait à la raison et se soumettait à le croire. Car, ajoute-t-il, Dieu peut faire tout ce qu'il veut ».

L'identification de ce personnage, qui lui avait enseigné la langue et la littérature turques et s'entretenait, comme on le voit, avec le prince moldave sur les problèmes religieux, fut rendue quelque peu difficile en raison du fait que le nom de cet érudit turc a été erronément transcrit dans les traductions existantes de *l'Histoire de l'Empire ottoman*. En effet, ainsi que le faisait remarquer Babinger, bien que cela soit « kaum glaublich aber wahr » [4], l'original latin de cet important ouvrage de Dimitrie Cantemir n'a pas été édité jusqu'à présent.

La plupart des érudits [5] qui se sont occupés de la vie et de l'œuvre de Cantemir ont été tentés d'identifier ce Sa'di Efendi (en réalité Es'ad Efendi, comme il sera démontré par la suite) au nommé Sa'di Efendi de Larissa, l'auteur d'une compilation intitulée *Synopsis historiarum*, à l'égard duquel Cantemir témoignait une préférence marquée, en suivant constamment son œuvre — de l'aveu qu'il en fait lui-même dans la préface de son ouvrage [6].

Ce fut Franz Babinger qui, s'attachant à étudier les sources de l'œuvre de Cantemir, a émis le premier l'hypothèse qu'il s'agit en l'occurrence de deux personnes différentes, éventuellement homonymes et le savant allemand s'essaya en vain de découvrir un astronome ou un mathéma-

---

[3] L'expression « democratea philosophia imbutus » est traduite dans l'édition française par : « versé dans les principes de Démocrite ». Voir aussi V. Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle* (II), dans « Rev. études sud-est europ. », 1970, *4*, p. 660.

[4] Franz Babinger, *Die osmanischen Quellen D Kantemir's*, Sonderabdruck aus der Festschrift « Omagiu Prof. Ioan Lupaş », Bucarest. 1941, p. 6, texte repris en roumain, avec certaines modifications : *Izvoarele turcesti ale lui Dimitrie Cantemir* (Sources turques utilisées par Dimitrie Cantemir), Bucarest, 1942. Tirage à part de « Arhiva românească », t. VII, Bucarest, 1941. Les dernières éditions de ce travail : dans *Zeki Velidi Toğan'a Armagan*, Istanbul, 1951, p. 50—60 et dans *Aufsatze und Abhandlungen zur Geschichte Sudost-europas und der Levante*, II^e vol., Munich, 1966, p. 142—150.

[5] Voir e g. G. Pascu, *Viaţa şi operele lui D. Cantemir* (La vie et les œuvres de D. Cantemir), Bucarest, 1924, p. 58—59 ; I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir. Omul, scriitorul, domnitorul* (Sur Dimitrie Cantemir. L'homme, l'écrivain, le prince), Jassy, 1924, p. 62. P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viaţa si opera* (Dimitrie Cantemir. La vie et l'œuvre), p. 42, en citant le manuscrit latin ne fait pas cette erreur, mais il n'offre aucun commentaire se rapportant au nom Issadi — Es'ad.

[6] *Istoria Imperiului otoman*, traduction roumaine, p. 12 ; *Historia incrementorum atque decrementorum Aulae othomanicae*, copie latine suscitée, f. 18—19 : « Nos more nostro, Turcarum domesticos potius secuti scriptores, ex synopsi historiarum, quam anno Christi 1696, Hegirae 1108, eruditissimus Larissensis Saadi Effendi. . in lucem editerat, constanter tenemus ».

ticien du nom de Sa'di Efendi [7]. Mais certaines recherches entreprises par Adnan bey à la Bibliothèque de l'Université d'Istanbul ont écarté la possibilité d'identifier ce supposé Sa'di au mathématicien Sa'di le fils de Mehmet, secrétaire (*kiātib*) de Damad Ibrahim Pacha [8]. Un autre Sa'di Mehmet Efendi nommé aussi Hafiz zadé avait décédé dès l'an 1693 [9]. Par la suite, dans la version roumaine de son étude, Babinger mettait en avant le nom d'un Es'ad Efendi, se guidant d'après la transcription figurant dans la traduction de l'ouvrage sur le Coran de l'interlocuteur turc sous la forme d'Issadi [10], sans pouvoir cependat l'identifier. Mais en rapprochant celui-ci d'un autre personnage du nom de Nûh Efendi, médecin à la Cour du Sultan, dont Cantemir fait mention dans son livre du titre « Le système de la religion mahométane » paru en russe à Saint-Pétersbourg en 1722, Babinger dirigeait les investigations sur de fausses voies. Sans résultat également restèrent les recherches qu'il avait entreprises sur Sa'di de Larissa, étant donné que, parmi les nombreuses chroniques turques du titre d'*Iǧmāl et-tewārīḫ*[11] suivant la traduction qui lui semblait convenir pour désigner la compilation intitulée *Synopsis historiarum*, il ne put en trouver aucune qui soit l'équivalent de la source fondamentale de Cantemir.

Ainsi donc, les recherches de F. Babinger n'aboutirent-elles pas à donner des éclaircissements sur les sources de Cantemir, et quant à son hypothèse concernant l'existence de deux personnes distinctes — d'une part un historien turc, et de l'autre un érudit turc, philosophe et mathématicien dont le prince moldave fut le disciple — elle n'a pas acquis non plus l'assentiment des chercheurs plus récents, qui, sans ignorer le travail de Babinger, continuent à confondre d'une manière explicite[12] ou implicite [13] les deux personnages.

---

[7] Fr. Babinger, *Die osmanischen Quellen D. Kantemir's*, p. 2.

[8] *Ibidem*, p. 3. Pour le mathématicien Sa'di, le fils de Khalıl, v. Brusali Meḥmed Tāhır, *'Osmanlı mu'ellifleri*, III, 272. Ancien secrétaire (*kiātib*) de Damad Ibrahim Pacha, il est l'auteur d'un ouvrage de mathématiques intitulé « mıftāḥ ul-muškilāt » (la clef des difficultés).' Adnan Bey a trouvé le manuscrit de cet ouvrage (cote T 517, Bibliothèque de l'Université Istanbul), mais il estime que ce travail écrit dans un turc vulgaire est loin d'être l'œuvre d'un savant (apud F. Babinger, *op. cit.*, p. 3 ; *Aufsatze*, p. 144.

[9] Mehmed Sureyyā, *Siǧill-i 'Osmāni*, III, 26 — Babinger, *loc. cit.*

[10] *Izvoarele turcești ale lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1942, p. 11. Dans l'édition allemande (*Aufsätze und Abhandlungen...*, p. 150) il y a une référence à un ouvrage de Seyyıd Nûh Efendi (une description de la mer Noire et de la mer Egée), se trouvant en manuscrit à Bologne. V. aussi F. Babinger, *Seyyıd Nûh his Turkish Sailing Handbook* dans 'Imago Mundi', XII (Leiden 1955), p. 180—182 et *Aufsatze und Abhandlungen zur Geschichte Sudosteuropas und der Levante*, Munich, 1966, p. 92—94.

[11] F. Babinger, *Die osmanischen Quellen D. Kantemir's*, p. 4.

[12] M. Guboglu, *Dimitrie Cantemir orientaliste*, dans « Studia et Acta Orientalia, III, 1961—1962, p. 129—160.

[13] Virgil Cândea, *article cité*, p. 660, parle de « Saadi Efendi, mathématicien et historien ».

De notre côté, ayant consulté le texte latin de l'œuvre de Cantemir, nous avons montré dans une étude d'il y a quelques années [14] que ce « *doctissimus* » Isaad Efendi (*cui, quidquid habemus literatura Turcicae, soli debemus*) est en réalité un Es'ad Efendi ; la transcription du nom de celui-ci, faite par l'auteur même en lettres arabes, ne laisse plus aucun doute. Il est évident qu'il s'agit là d'une autre personne que le dit Sa'di de Larissa, resté encore inconnu pour nous.

En fait, qui était-ce Es'ad Efendi ? C'est toujours Cantemir qui, dans un opuscule sur le Coran, écrit en latin (*Curanus*), en fait encore mention dans les termes suivants : « *Quondam quidam fortissimus Turcae nomine Issadi Efendi et astronomus perfectissimus — quem in Turcicis literis praeceptorem habuimus Constantinopoli*. . . [15] et il continue par le même texte inséré aussi dans l'*Histoire de l'Empire ottoman*.

Grâce aux données fournies par Cantemir, nous savons donc qu'Es'ad Efendi était un grand érudit turc (*doctissimus*), versé en mathématiques et en philosophie grecque (*democritea philosophia*) ainsi qu'un «astronome ». Hormis cela, il a dû avoir des rapports avec le monde gréco-phanariote du moment qu'il était professeur de langue turque (et sans doute d'autres langues orientales aussi) et qu'il connaissait vraisemblablement le grec.

Dans l'article précité, nous avons estimé que cet Es'ad Efendi n'est autre que l'ami et professeur de langues orientales (l'arabe et le persan) de Ion Mavrocordato (probablement de Nicolae Mavrocordato aussi), et surtout de Chrisanthos Notaras [16], patriarche de Jérusalem. En faveur d'une telle identification, vient plaider la coïncidence de tous les éléments dont nous disposons, à savoir : l'époque à laquelle nous nous rapportons est la même (premières décennies du XVII^e siècle) ; notre érudit est bon connaisseur de la langue grecque, qu'il manie avec une parfaite maîtrise ; il aimait entamer des discussions à caractère philosophique avec ses savants amis chrétiens (les Mavrocordato, Chrisanthos Notaras) dont il avait été le maître et auxquels il continuait à accorder son amitié.

Les données ayant trait aux liens d'Es'ad Efendi avec les savants grecs de Constantinople nous sont offertes par quelques lettres qu'avait

---

[14] Ion Matei, *Notes concernant l'enseignement des langues orientales dans les pays roumains*, dans « Studia et Acta Orientalia », V—VI , 1967, p. 95, note 9.

[15] *Curanus* /Principis D. Cantemyri/. Copie d'après le ms. latin. Bibliothèque de l'Académie roumaine, section des manuscrits, ms. latin n° 76, f. 66 v°—67 r°. Traduit en roumain : Principele Dimitrie Cantemir, *Despre Coran* (Sur le Coran), traduction par I. Georgescu, 1927, p. 31. (Tirage à part de « Analele Dobrogei », VII, 1927, p. 67—121). C'est dans le livre *Kniga Systema*..., traduit en russe et paru en 1722, que figure cet Isaadi comme un homme très savant, bon physicien et maître en mathématiques (Voir St. Ciobanu, *D. Cantemir in Rusia* (D. Cantemir en Russie), Bucarest 1925, p. 421).

[16] Ion Matei, *op. cit.*, p. 95.

publiées Emile Legrand dans son *Epistolaire grec*[17]. D'autres lettres ont paru dans la collection de documents *Hurmuzaki*[18], où l'on retrouve également la reproduction de quelques-unes de celles publiées par Legrand.

Ainsi, Ion Mavrocordato, alors grand drogman, écrivait entre autres, dans une lettre du 20 mai 1714[19] adressée à Chrisanthos Notaras, qui se trouvait à ce moment-là probablement en Valachie, que « le très illustre Es'ad Efendi et *müneğğimbaši* (souligné par nous) (ὁ ἐνδοξότατος Ἐσὰδ ἐφέντης καὶ μουνετζίμπασης) lui transmettait ses compliments ». Peu de temps après, le 20 mai 1714[20], le même correspondant portait à la connaissance de Chrisanthos Notaras qu'il s'était entretenu, d'une question connue, avec Es'ad Efendi aussi, ayant appris que celui-ci devait entreprendre un voyage au Levant et à Jérusalem, puis ensuite en Morée. On ne saurait mettre au clair la nature de l'intérêt qu'ils attachaient tous deux aux voyages d'Es'ad Efendi. On a conservé également une lettre d'Es'ad Efendi au patriarche de Jérusalem, Chrisanthos Notaras, du 23 novembre 1717[21], lettre qui est en fait une occasion pour féliciter son ancien élève, Ion Mavrocordato, de son ascension au trône de Valachie. Tout en lui rappelant les connaissances d'arabe et de persan qu'il lui avait transmises, Es'ad Efendi écrivait : « J'ai appris que Sa Hautesse <c'est-à-dire Ion Mavrocordato — *I.M.* > est, pour employer les termes persans <en s'adressant à un connaisseur de l'arabe> *cadri sinasis* <au pouvoir de la louange> comme toujours. . . » et lui exprime, en turco-persan, les vœux (transcrits en lettres grecques) de demeurer au trône jusqu'à la grande vieillesse. Il n'omet naturellement pas de rappeler « les grands dons dus à la grandeur des règnes » et remercie Chrisanthos Notaras de ses cadeaux (probablement dans un colis — *bohčalik*) qu'il n'avait d'ailleurs pas encore reçus. La lettre porte la notice suivante : « lettre d'Es'ad Efendi *maghistan turc* » (souligné par nous).

Les dernières mentions que nous possédons sur Es'ad Efendi sont contenues dans deux lettres adressées à Chrisanthos Notaras par Draco Soutzo (selon une notice, celui-ci détenait la fonction de grand logothète de Valachie). Dans sa lettre du 18 mars 1728, celui-ci n'oublie pas de parler aussi de « l'illustre Es'ad Efendi qui s'incline avec amitié devant Ton Bonheur, car — dit-il — en l'absence des mots arabes ou persans, il se trouve privé pour l'instant de tes caractères. . . ». Par la suite, il y est fait mention du docteur Fonseca (« qui vous baise la main droite ») et du drog-

---

[17] E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. IV : *Epistolaire grec*, Paris, 1888, p. 150 sqq. (cité : E. Legrand, *Epistolaire grec*).

[18] Hurmuzaki-Iorga, *Documente* (Documents), XIV^{e} vol., II^{e} partie, p. 776 sqq.

[19] E. Legrand, *Epistolaire grec*, p. 116—117, n° 78.

[20] E. Legrand, *op. cit.*, p. 150—151, n° 187 et Hurmuzaki-Iorga, *op. cit.*, p. 776—777.

[21] Hurmuzaki-Iorga, *op. cit.*, p. 824—826.

man de l'Ambassade de France, Fonton [22], qui était soigné par Fonseca [23]. Le même Draco Soutzo, en s'adressant à Chrisanthos Notaras le 16 novembre 1728 lui transmet des salutations de la part d'Es'ad Efendi et du docteur Fonseca [24].

Il se peut également qu'Es'ad Efendi fût l'un de ces « savants et maghistans » avec lesquels le patriarche Chrisanthos Notaras avait eu des entretiens sur certains problèmes de théologie intéressant l'Islam et la religion chrétienne, ainsi qu'il ressort d'une lettre que Constantin Brancovan adressait le 4 février 1709 [25] au patriarche de Jérusalem.

Cette correspondance, dont nous ne possédons malheureusement que quelques pièces, fait relever l'amitié existant entre le turc Es'ad Efendi et le patriarche de Jérusalem, Chrisanthos Notaras, de même que les liens établis par celui-ci avec les Mavrocordato et autres hommes de culture grecs de Constantinople ; cet érudit ottoman a de multiples préoccupations et des connaissances multilatérales et, chose intéressante à savoir, il voyageait assez fréquemment [26]. Il nous faut retenir encore de ces lettres qu'Es'ad Efendi passait pour l'un des *maghistans* turcs (ce qui dénote qu'il remplissait une fonction importante) et qu'il était aussi le *müneğğim baši* (le chef des astronomes). Ces nouvelles données, viennent s'ajouter à celles qui sont déjà connues en liaison avec l'identification d'Es'ad Efendi : c'était un érudit turc, un mathématicien, astronome, il connaissait le grec et probablement il avait occupé des fonctions importantes.

A cette époque, il existe plusieurs savants turcs du nom d'Es'ad Efendi, tels : Es'ad Efendi, le fils du muphti Ismaïl [27] (1685—1757), philosophe et lexicographe, qui pourtant était trop jeune pour avoir été le maître de Cantemir et pu nouer des liens d'amitié avec Chrisanthos Nota-

---

[22] Sur Fonton, le drogman de l'Ambassade de France à Constantinople, voir aussi V. Mihordea, *Politica orientală franceză și Țările Române in sec. al XVIII-lea* (*1749—1760*) (La politique orientale de France et les pays roumains au XVIII[e] s., 1749—1760), Bucarest, 1937, p. 205—207. Draco Soutzo est probablement Constantin Suțu, voir I. C. Filitti, *Arhiva G. G. Cantacuzino* (Les archives G. G. Cantacuzino), Bucarest, 1919.

[23] Hurmuzaki-Iorga, *op. cit.*, p. 842. Au sujet du médecin Daniel Fonseca, voir « Analele Rom., Sect. ist. », 1913, p. 172 et « Arhiva », Jassy, X, p. 134—192 : V. Mihordea, *Un agent politic al țărilor noastre, Daniel Fonseca* (Un agent politique de nos pays, Daniel Fonseca), « Revista istorică », 1943, 1—4, p. 93—131 ; A. Galanti, *Les médecins juifs*, apud A. Adnan-Adıvar, *Osmanlı Turklerinde Ilim*, Istanbul, 1970, p. 176. Sur ce médecin et savant orientaliste (Daniel de Fonseca) v. aussi M. A. Halevy, *Médecins juifs d'origine hispano-portugaise dans les pays roumains*, in « Revue d'Histoire de la Médecine hébraïque », mars 1957, p. 26—27 ; idem, *Notes bio-bibliographiques concernant l'histoire des études orientales en Roumanie* dans « Studia et Acta Orientalia », II, 1960 p. 121.

[24] E. Legrand, *Epistolaire grec*, p. 237 n° 190.

[25] Hurmuzaki-Iorga, *Documente*, XIV, I[re] partie, p. 412.

[26] Sur l'importance que présentaient les voyages pour les intellectuels du Sud-Est de l'Europe, voir V. Cândea, *art. cité*, p. 646—647.

[27] Voir sur Es'ad Efendi (1685—1757) l'article de M. Cavid Baysun dans *Enc Islam*, 2[e] éd., II, 732 et *Islâm Ânsık*, s.v.

ras ; Es'ad Efendi cheykh al Islam, né en 1707, était plus jeune encore [28]. Ainsi donc, le seul dont les données biographiques et l'activité puissent correspondre à celles que nous avons relevées sur Es'ad Efendi doit être Yanali Es'ad Efendi (Es'ad Efendi de Janina).

Les données qui concernent ce nommé Yanali Es'ad bin'Ali bin 'Osman, c'est des histoires de la science ottomane [29] que nous les avons puisées. On ignore la date de naissance de celui-ci. Commençant ses études dans sa ville natale, il les continua à Istanbul, où il a été pendant un certain temps *müderris* à la médresse d'*Eyüb*, ensuite qadī à Galata et, lors de la fondation par Ibrahim Muteferrika [30] de la première imprimerie en Turquie, il en fut le premier correcteur. Peu de temps après, il décédait en 1730 [31]. A la suite de l'ordre reçu de la part du grand vizir Damad Ibrahim Pacha, Es'ad Efendi commença à traduire en arabe la *Physique* d'Aristote (Kitāb-ul semānyye fī sīma'l tabīi), dont on a conservé seulement les trois premiers livres qui renferment des commentaires intéressants. Ainsi, dans l'introduction il essaie de convaincre ses lecteurs que la *Physique* d'Aristote ne contredit pas les principes de l'Islame et pour ce qui est du rapport entre la connaissance et la divinité, le commentateur se réfère aux philosophes grecs. Il avoue avoir employé dans ses propres commentaires ceux faits par Ioannis Kuttinus (Cottunios) [32] de Karaphérie, tout en citant plusieurs philosophes occidentaux tels : Albertus Magnus, John Scotus Eurigena, Thomas d'Aquin et, parmi ceux d'Orient, Farabi, Ibn Sinā et surtout Ibn Ruchd (Averroès). Il est intéressant de noter que dans ces commentaires il fait mention de nouvelles découvertes scientifiques, y rappelant le problème de la quadrature du cercle, et Adnan Adıvar [33] estime que c'est Es'ad Efendi qui a introduit le premier non seulement en Turquie mais dans tout l'Orient, les termes de microscope et de télescope.

C'est à Es'ad Efendi que l'on attribue également une traduction de l'arabe d'un ouvrage d'Ibn Sina (Avicenne) ainsi que des commentaires portant le titre *Hikmet-ul išrakiyye* [34]. Quelques travaux de logique et de théologie nous sont également restés de cet auteur. Parmi ses élèves,

---

[28] Sur Es'ad Efendi (1707—1778), *šaykh al Islam* et *qadi* de Galata voir l'article de M. Munir Aktepe, *Enc. Islam*, 2[e] éd., II, 732 et *Islâm Ânsık*, s.v.

[29] A. Adnan-Adıvar, *Osmanlı Turklerinde Ilım*, Istanbul, Remzı Kitabevi, 1970, 142—3, 168 ; Ismail Hakki Uzunçarşılı, *Osmanlı Devletının Ilmyıe Teşkilâti*, Ankara, 1965, p. 237.

[30] Sur Ibrahım Mutefferıqa, voır N. Berkes dans *Enc. Islam*, 2[e] éd., s.v. ; Selım Gerçek, *Turk Matbaacılık*, Istanbul, 1940.

[31] I. H. Uzunçarşılı, *op. cıt.*, p. 237.

[32] Sur Ioan Cotounıos, professeur de philosophie à Padoue, voir Cl. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans*, Bucarest, 1948, p. 12 et 16 (voir aussi la bibliographie).

[33] A. Adnan-Adıvar, *op. cit.*, p. 113.

[34] I. H. Uzunçarşılı, *loc. cıt.*

on compte les médecins du sérail Brusali Ali et Brusali 'Ömer Šifai, et c'est à lui que ceux-ci sont redevables de leur formation philosophique et scientifique [35].

L'amitié témoignée par Es'ad Efendi à Cantemir ainsi qu'aux savants grecs de Constantinople, de même que la référence faite à l'orientaliste Fonseca dans le cadre de ces liens, sont à même de faire relever des rapports intellectuels et de multiples préoccupations communes. Bien qu'appartenant à des confessions différentes ainsi qu'à des civilisations qui semblent, en général, n'avoir eu que peu de contact réciproque, les intellectuels ont entretenu un dialogue constant.

Ces contributions biographiques sont de nature à compléter l'image que nous nous faisons du climat culturel et en général des milieux intellectuels de Constantinople à l'époque considérée. C'est en ce sens que Cantemir note dans l'un de ses ouvrages [36] qu'il détient ses connaissances sur « la doctrine, les lois et les institutions mahométanes » du temps de sa jeunesse quand « pour apprendre les langues orientales, ou bien je les ai lues, *ou bien, par une continuelle conversation avec les gens de divers rangs se trouvant près la Porte ottomane* (souligné par nous) [37], 22 années durant, je les ai entendues et les ai imprimées en ma mémoire comme dans une cire molle et aisément impressionnable ».

Dans les derniers chapitres de cet ouvrage, Cantemir parle d'une façon élogieuse des sciences et des écoles supérieures de l'Empire ottoman. Il affirme qu'il n'a trouvé nulle part des académies et des écoles plus bondées d'élèves et d'auditeurs qu'à Constantinople : «Le fait que ce que j'ai dit est la pure vérité pourra être confirmé par tous ceux auxquels il est arrivé de s'attarder quelque temps à Constantinople et de visiter par simple curiosité ses écoles et académies » [38].

---

[35] A. Adnan-Adıvar, *op. cit.*, p. 171.

[36] *Kniga sistema ili sostoianje muhammedanski religii*, Saint-Pétersbourg, 1722, p. 164.

[37] Sur la stimulation que lui offrit le contact avec les personnalités et les érudits turcs pour écrire l'*Histoire de l'Empire ottoman*, voir Babinger, *op. cit.*, p. 5 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 175, fait état, au chapitre : *Modèles et stimulations*, de tous les livres sur l'Empire ottoman parus jusqu'à Cantemir (Leunclavius, Phillippe Lonicer, Ricaut, la Croix, etc.). Ces publications ont été ou ont pu être connues par Dimitrie Cantemir. Pourtant nous sommes d'avis qu'il faudrait inclure parmi les « modèles » aussi les œuvres des savants qui circulaient à son époque. L'ouvrage d'Herbelot, par exemple, utilisé et mainte fois cité par Cantemir, aurait pu lui servir en quelque sorte de modèle ; mais tandis que celui-là disposait son matériel, assez divers, par ordre alphabétique, Cantemir présentait le sien chronologiquement et d'une façon systématique.

[38] V. aussi Heidrun Wurm, *Der osmanische Historiker Huseyn b. Ğafar gennant Hezarfenn, und die Istanbuler Gesellschaft in der zweiter Halfte des 17. Jahr*, Freiburg im Breisgau, 1971, 214 p., l'article de G. Vajda dans «Folia orientalia», XII, et Petru Vaida, *Dimitrie Cantemir și umanismul*, Bucarest, 1972, avec de nouvelles données que nous allons discuter dans un avenir proche.

CROATI E ALTRI SLAVI DEL SUD NELLA LETTERATURA ITALIANA DEL '700

MATE ZORIĆ
(Zagreb)

1. Il cambiamento del gusto artistico, delineatosi verso la fine del XVII secolo con il sorgere della gloriosa Arcadia romana, non ha influito a suscitare per il nostro mondo slavo-meridionale maggiori e autentici interessi letterari. La raffinata visione *rococò* delle pastorelle e dei pastori incipriati recava in effetti con se il predominante simbo'o della siringa di Pan e tutto ciò che con questa non rientrava nell'ideale cortigiano di una vita spensierata e idillica, non aveva quasi accesso nella rigidamente codificata poesia degli Arcadi, le cui colonie erano sorte anche in regioni croate e slovene [1]. Poesie d'occasione in onore delle vittorie cristiane se ne scrivevano ancora, ma poiché la minaccia turca non incombeva direttamente sulle coste appeninniche e su Venezia, non interessavano più le imprese eroiche e le vicende drammatiche delle genti di confine esposte agli assalti e alle incursioni degli « infedeli ». E, per quel tanto che potevano interessare, le guerre austro-turche in Pannonia e nei Balcani, i poeti dell'Arcadia si soffermavano sui sembianti dei grandi condottieri.

Paolo Rolli (1687—1765), uno dei più tipici rappresentanti della lirica arcadica, ha dedicato una serie di sonore e fredde « ode di serio stile » a personaggi illustri, e tra queste un'ode *Per la vittoria contro i Turchi al fiume Savo nel 1716, riportata dal Serenissimo Principe Eugenio di Savoia*, nella quale è evocata Timişoara (« L'ostinata omai prepari/

[1] Cfr. Mirko Deanović, *Odrazi talijanske Akademije Degli Arcadi preko Jadrana*, estratto dai volumi 248 e 250 di *Rad*, dell'Accademia Iugoslava di Scienze ed Arti di Zagabria, *passim*. Nella creazione in versi di alcuni nostri letterati della sponda orientale dell'Adriatico vi sono echi di situazioni locali, specialmente nella poesia satirica e giocosa, ma ciò non rientra in questa rassegna. I Ragusei verso il 1718 avevano fondato a Roma un'« Accademia della lingua Slava » (cfr. Arturo Cronia, *La conoscenza del mondo slavo in Italia*. Bilancio storico-bibliografico di un millennio, Padova, 1958, p. 292).

Temisvare il collo al giogo,/e servir cui debbe, impari. . . ») ed è esortato l'Imperatore austriaco a cacciare i Turchi dall'Europa [2]. Nel sonetto *Per la vittoria ottenuta sotto Belgrado dal Sr. Pr. Eugenio di Savoia Generalissimo dell'Impero* ha cantato la disfatta dei Turchi il 16 agosto del 1717 (« Danno, spavento, inevitabil morte/ sferzan le terga all'atterrito trace ;/ apri Belgrado al vincitor le porte. . . ») [3], mentre nella canzone in occasione della nascita dell'arciduca Leopoldo d'Austria (1716) ricorda « l'Impero armato », il « Danubio guerrier » e l'Asia cui « cade. . . il fato » [4]. Il Rolli tuttavia non accenna ai nostri soldati, alla partecipazione alle guerre austro-turche e neppure al destino dei popoli balcanici su cui le vicende belliche potevano in varie guise influire. Ma queste omissioni ben concordavano con le prevalenti interpretazioni aristocratiche dell'epoca.

Il rinnovatore del melodramma, Pietro Metastasio (1698—1782), non ha dimostrato nelle sue opere di avvertire la nostra attiva presenza nell'Impero, anche se ha vissuto a Vienna più di mezzo secolo. Tuttavia, il miglior cantore della corrente arcadica si è trattenuto fra noi dall'inizio dell'autunno del 1741 alla primavera dell'anno seguente.

Temendo l'assedio della capitale dell'Impero e le truppe franco-bavaresi che avevano invaso la Boemia, il Metastasio, passando da Bratislava, si rifugiò a Čakovec, nella Croazia settentrionale. Qui fu ospite della principessa Anna Maria Pignatelli, vedova del conte J. M. Althann, amica e protettrice del poeta cesareo e proprietaria di terre e di un castello fortificato, che l'Althann aveva ricevuto in dono proprio perché aveva sposato lei, favorita dell'Imperatore. Nei primi giorni trascorsi in Croazia, il Metastasio, che era allora al culmine della sua maturità di uomo e di artista, si abbandonò al dolce far niente, alla bellezza del paesaggio e alle agiatezze di cui era circondato nell'arcadica atmosfera del fecondo e dolce autunno. E ciò mentre nelle altre regioni dell'Impero infuriava una terribile guerra :

> « La felicità del nostro comodissimo viaggio, la sibaritica lussuria del nostro soggiorno, la salute e la tranquillità che godiamo in quest'isola incantata già vi saranno note, veneratissimo mio signor conte. . .
>
> . . . .
>
> È vero che
>
> *mentre d'intorno*
> *d'alto incendio di guerra arde il paese,*

---

[2] Cfr. Paolo Rolli, *Liriche*, Torino, p. 163—165.
[3] *Ibidem*, p. 199.
[4] *Ib.*, p. 193.

noi ce ne stiamo in placido soggiorno,
senza temer le militari offese. . .

. . . .

Di me non vi figurate cosa alcuna di lodevole. Son divenuto più pigro che mai, e così in *nihil agendo* occupato che a gran fatica ho rubato il momento per scrivere questa lettera. Egli è vero che la stagione è bellissima, e noi aspettando di giorno in giorno l'arrivo dell'imminente inverno, procuriamo con somma diligenza di ritrarre il profitto possibile da questo deliziosissimo autunno. . . »[5]

In un'altra lettera, scritta nell'ottobre di quell'anno, il poeta ricorda la ricca e raffinata mensa, la lussuosa dimora, le guardie fedeli e il munito castello circondato da fossati colmi d'acqua. Ma quando la sosta a Čakovec (una volta sede della grande famiglia croata dei conti Zrinski) si prolungò, e l'insicurezza a causa della guerra divenne sempre più palese, si sentì preoccupato e solo nelle riscaldate stanze del castello. Ormai l'asprezza dell' inverno aveva portato via il piacere d'intrattenersi all'aria aperta [6], ed il poeta, avvertendo l'oppressione del gelo e della neve, avrebbe scelto molto volentieri il ritorno a Vienna, se non avesse temuto le orribili strade che lo separavano da Graz [7]. In marzo, Czakathurn gli sembrò un autentico deserto; eppure dovette rimanervi sino alla fine dell'aprile (1742).

Le tracce di maggior rilievo dell'interessamento per i Croati e gli Slavi del sud in generale le troviamo pur sempre negli scrittori veneti. A distanza di un secolo dal vicentino Pace Pasini e del suo romanzo *Historia del Cavalier Perduto* (Venezia, 1644), il veneziano Zaccaria Vallaresso (1686—1769) collocava in Dalmazia parte delle vicende narrate nei suoi intrecci letterari, facendovi agire alcuni personaggi che portavano l'impronta di casa nostra. Il Vallaresso, discendente di un'antica famiglia le cui origini si facevano risalire alla romana Salona e i cui membri nel corso dei secoli a varie riprese dimorarono tra noi al servizio di autorità ecclesiastiche e laiche, è autore del poema epico in ottave *Baiamonte*

---

[5] Dalla lettera indirizzata a Luigi di Canale (Vienna), datata *Czakathurn*, 13 ottobre 1741. I versi citati dal Metastasio sono una parafrasi assai libera dei versi della *Gerusalemme liberata*, VII, 57—60. Cfr. *Tutte le opere di Pietro Metastasio.* A cura di Bruno Brunelli, vol. III, Milano, 1951, p. 205—206.

[6] Dalla lettera inviata a „una ignota eccellenza" e datata *Czakathurn*, ottobre 1741, *ib.*, pp. 208—209; e da quella a Luigi di Canale, del 5 gennaio (*ib.*, pp. 218—220).

[7] Allo stesso, il 26 gennaio 1742 (*ib.*, p. 220—221). Esiste una lettera, datata Vienna 9 marzo 1781, spedita a Parigi a Ruggero Bošković. Il grande scienziato di origine croata raccomandò al Metastasio il conte Sorgo, inviato straordinario raguseo presso Giuseppe II. Scrive il Metastasio che il Sorkočević si era ambientato bene a Vienna e che accompagnato dal conte d'Ayala lo visitava spesso a domicilio. Nella lettera, il Metastasio si rivolge al Bošković con queste parole : « . . . mio, tanto da tutto il mondo letterario universalmente celebrato e da me venerato ed amato, signor abate Boscowich » (*Opere di Pietro Metastasio*, Trieste, 1857, lib. II, n. 1064—1065).

Tiepolo, pubblicato postumo in due parti, di cui la prima usci nel 1769 e la seconda nel 1770 con il mutato titolo *Baiamonte Tiepolo in Schiavonia* e con il sottotitolo « poema eroicomico » [8]. Nell'opera sono narrate vicende che si svolgono nel XIV secolo intorno al famoso cospiratore veneziano il quale, sconfitto in patria, fugge prima a Sebenico e poi nella fortificata Knin, chiedendo asilo al nonno materno Giorgio, principe di *Bribina* [9]. Nel poema si menzionano altre nostre località e città, personaggi storici e immaginari, il paesaggio (il fiume *Cherca* — Krka), costumi e usanze, improperi e nomi popolari. Tuttavia, anche se il canto in cui si narra della guerra tra le città dalmate e i conti di Bribir dimostra che il Vallaresso non ignorava del tutto le fonti storiche, non sarebbe lecito affermare che egli si proponesse di darci un inquadramento autentico in colori locali dell'età storica da lui prescelta. (Inquadramenti del genere, com'è ben noto, si costituiranno in norma soltanto in seguito nel XIX secolo con le istanze degli autori dei racconti romantici.) I conti di Bribir e gli altri personaggi croati indossano il costume dei comandanti dei distretti militari (*serdari*) e dei capibanda (*harambaše*) morlacchi del XVIII secolo, assaporano le delizie del caffè, fumano pipe e hanno al loro seguito uomini d'arme pronti a sparare con i loro fucili sugli abitanti di Spalato (Split). E per completare il quadro, ecco la descrizione del conte di Bribir :

« Egli si distinguea nella figura
Quanto può dirsi maestosa in vero ;
Alta, non smisurata avea statura,
E l'aria che spirava un brio guerriero :
Bruno aveva il color, qual per natura
Porta quel clima, l'occhio vivo, e nero,
Il crin raccolto in treccia lunga, e piena
La metà sorpassava della schiena.

All'idea maestosa accresce preggio
Di due mustacchi bella simmetria,
Non già lasciati crescere alla peggio,
Come usa uom volgare in Schiavonia.
Di purpureo color senza alcun freggio
Corta è la sopravesta, ch'il copria ;
Massicci sol di non gentil lavoro
Di pero in guisa avea bottoni d'oro.

---

[8] Cfr. Stanko Škerlj, *Jedan mletački pisac osamnaestog veka koji prikazuje Dalmatince Dalmaciju*, « Strani pregled », Belgrado, 1934/1935, nn. 1—4, p. 1—25 ; *Idem*, *Baiamonte Tiepolo (in Schiavonia), poema eroicomico di Zaccaria Vallaresso*, « Ricerche slavistiche », Roma, 1954, vol. III, p. 196—211.

[9] Cioè *Bribir*. Come ha accertato S. Škerlj, questo ed altri errori nella trascrizione dei nostri nomi sono da attribuirsi ai trascrittori e agli editori dell'opera del Vallaresso.

Al di sotto di verde damaschino
Portava la giacerma ad oro messa,
Di gialla pele a liscio borsachino
La calzabracca si teneva annessa.
Alla sciabla, e cintura d'oro fino
Quantitade di gemme era connessa;
Ed alcuna n'avea su l'alta cresta
Del berretton all'Albanese in testa »[10].

Il Vallaresso era stato più volte « Savio di Terra Ferma alle Scritture », cioè ministro preposto all'esercito di terraferma; conosceva, dunque, molto bene i soldati schiavoni della Dalmazia ed era informato della penuria di mezzi e dell'abbandono in cui li lasciavano i comandanti locali e i loro padroni veneti. E pertanto non molto diversamente di quello che scriveva con acre umorismo (ma non senza compassione) in merito ale truppe schiavone nelle relazioni d'ufficio, egli intrattiene il lettore su questi Croati e sulla loro patria valendosi di strutture stilistiche proprie del poema eroicomico, che ben corrispondevano all'ambiguità della sua presa di posizione di fronte all'argomento del canto. Sul Vallaresso non influì la cultura illuministica — egli guardava dall'alto e dal punto di vista di un colto patrizio veneto, che nei barbari sudditi schiavoni, pieni di difetti ma anche di alcune significative virtù, sapeva vedere e quindi valutare, uomini prodi, vendicativi, fedeli alla stirpe e alla parola data e non soltanto un mezzo da usare ai fini della potenza veneziana. E poiché il Vallaresso era stato sopraintendente delle truppe più volte negli anni che vanno dal 1725 al 1730, il poeta croato Filip Grabovac, anche se fiero e alieno da compromessi, gli dedicò in versi nostri un' *Esortazione amorosa* « sopra il vestir abusivo al presente praticato da molti officiali della stessa nazione illirica omettendo l'antico uso eroico delli loro segnalati antenati appresso la Sereniss. Repubblica », che egli diffuse nel 1729 in fogli volanti[11].

E' del tutto a livello della comicità plebea la poesia popolareggiante in dialetto veneto *Marco, el fio del re Sciavon*, in cui è tratteggiato il gigantesco aspetto dell'eroe popolare degli Slavi del sud, Marco Kraljević, e il suo gargantuesco appetito. La poesia è stata ricostruita dal grande poeta croato Vladimir Nazor che si è valso di quanto ricordava

[10] Cfr. Z. Vallaresso, *Baiamonte Tiepolo* ecc., Venezia, 1770, vol. II, p. 8—9 (canto I, ott. 28—30).

[11] Cfr. S. Škerlj, *o. c.* in nota 8, p. 201—211. A breve distanza di tempo dalla comparsa del componimento del Grabovac era stato proibito agli ufficiali nativi dei territori d'oltre mare d'indossare qualsiasi indumento che non appartenesse al loro costume nazionale. Lo Škerlj mette in rilievo che il patriota croato aveva fiducia nel Vallaresso, ministro delle truppe di terraferma.

Ivan Babić, ultimo rampollo, sull'isola della Brazza, della nobile famiglia a cui apparteneva il prode conte Zuanne Babić, detto Kanun [12]. Altri hanno riportato similari componimenti comicosatirici, recitati a Venezia nel XVI secolo, che hanno per tema i nostri costumi, le canzoni popolari e la nostra lingua. Gli Schiavoni, sia pure in veste di sudditi, erano profondamente inseriti nel mondo veneziano in seguito a secolari rapporti. Adorni dei loro caratteristici costumi, essi erano assidui e quotidiani frequentatori delle piazze e dei canali della Regina del Mare ed erano noti come valorosi soldati, temibili guardie dei notabili, abili marinai e pescatori e piccoli commercianti [13]. Ed è da aggiungere che nella vivace folla variopinta della ricca e popolosa Venezia erano presenti anche altri Dalmati accorsi all'Università di Padova in qualità di studenti (tra cui alcuni assurti alla cattedra) ed altri ancora, per lo più nobili o sacerdoti e, a volte, avventurieri. Nelle splendide vedute cittadine dipinte dai famosi paesisti veneziani, fanno bella mostra personaggi esotici che indossano costumi orientali e tra questi non ne mancano certuni che ricordano i nostri Morlacchi.

2. Gli interessi degli scrittori italiani per la nostra gente e le particolarità dei costumi e della civiltà avranno incremento con le aperture democratiche della cultura illuministica verso la famiglia dei popoli. La ricerca dell'originaria natura umana e la fede nel progresso morale della società furono premesse alla conoscenza scientifica delle indicative differenze e dei pittoreschi costumi, e non v'è dubbio che la fuga rousseauiana dalla stanca società aristocratica comporterà sostanzialmente nuovi accostamenti al mondo slavo. E' ben comprensibile che in questo nuovo orientamento la funzione più significativa l'abbia Venezia coi suoi intellettuali tanto bene informati sugli Schiavoni dall'Istria alla così detta Albania veneta, e che le idee illuministiche si riallaccino al patriottismo veneziano e a prospettive di interessi dello stato. Per tutti questi motivi, personaggi e costumi « illirici » assumono significati nuovi e dignità letteraria ad un livello soltanto eccezionalmente raggiunto nei secoli precedenti. Ed il merito spetta soprattutto agli scrittori veneziani e ad altri

---

[12] Cfr. Vladimir Nazor, *Kraljević Marko u Mlecima*, in *Kristali i sjemenke*, Zagabria, 1949, p. 248—250.

[13] Nel romanzo *Il visionario* ossiano Memorio del Conte*** pubblicate da Federico Schiller (versione di Giovanni Berchet, Milano, 1942, p. 117), i Mauri e gli *aiduchi* sono menzionati nella descrizione dello splendido corteo di un principe tedesco. Nel Settecento gli aiduchi erano speciali fanterie ungheresi, ma lo Schiller, che ha scritto il suo *Geisterseher* tra il 1786 e il 1789, può aver trovato le pittoresche immagini degli aiduchi nella traduzione tedesca del *Viaggio in Dalmazia* del Fortis. — Al seguito del popolare e plebeo Gobbo di Rialto (il Pasquino veneto), si menziona anche il *Prior de' Morlacchi* come testimone e « nodar della Cancelleria di Gobbo ». Cfr. Andrea Moschetti, *Il Gobbo di Rialto e le sue relazioni con Pasquino*, «Nuovo Archivio Veneto », Venezia, V/1893, p. 36. Di questo ragguaglio ringrazio il prof Šime Jurić.

che dimorarono per periodi più o meno lunghi nella meravigliosa Venezia settecentesca, che trascorse gli ultimi decenni della sua libertà con la maschera del carnevale e nel febbrile ritmo di rumorosi festeggiamenti, ma anche in una viva e per nulla agonizzante attività culturale e letteraria.

Intimamente sentita è la stima, espressa de Gaspare Gozzi (1713—1786) nella *Gazzetta Veneta* del 18 giugno 1760 (n. 39), per la schietta umanità degli Schiavoni. Il Gozzi, che nella sua *Gazzetta* pubblicava una circostanziata cronaca quotidiana di Venezia, narrata con stile vivacemente aderente all'argomento — e aggiungeva talvolta appropriate allusioni moraleggianti —, per dimostrare che l'esteriorità e il nome non corrispondono all'effettivo contenuto, racconta un modesto episodio avvenuto sulla Riva degli Schiavoni (detta dai nostri : « od Hrvatov »). Due Veneziani dall'aspetto terribile erano venuti a mortale contesa e, urlando l'uno contro l'altro, avevano brandito i coltelli (il che accadeva spesso a quei tempi). Ma alcuni Schiavoni si erano intromessi per dividerli con buone parole e belle maniere, e poiché non c'erano riusciti, li avevano picchiati duramente, salvandoli in tal modo da mali peggiori. Indicative sono le righe in cui, visibilmente compiaciuto, il Gozzi presenta i Croati del littorale (« certi uomini veramente maschi e di una nazione tutta cuore, di quelli che costumano universalmente sopra quella riva, alla quale hanno dato il cognome »)[14].L'umanità schietta degli Schiavoni, caratteristica dei popoli non corrotti, è riconfermata dall'autore con la descrizione del loro comportamento (« Gli Schiavoni con caritativa voce gli pregavano. . . ») e con un cenno ad altri loro persuasivi argomenti (« . . .levarono tutti ad un tratto chi certe palme di mano che pareano di acciaio e chi certi piedi pesanti come magli, e cominciarono a picchiare . . . »)[15]. Apprezzava il cuore largo degli « Illirici » anche Giuseppe Baretti (1719—1798), che con l'estrosa penna e la lingua acuta ferì e umiliò spietatamente la vanagloria di numerosi autori. Ovviamente non v'è acredine nella lettera scritta in tono scherzoso il 16 settembre e indirizzata al conte Vincenzo Bujovich (Bujović), in cui il temibile Aristarco Scannabue afferma : « . . . voi altri schiavoni avete certi cuori tanto grandi, che gli è impossibile aggiungere alla grandezza e al fuoco de' vostri affetti », aggiungendo : « La vostra lettera ribocca tanto di bollente amorevolezza, da sconvolgere tutta l'anima in corpo a un povero galantuomo. . . »[16]

---

[14] Cfr. Gasparo Gozzi, *La « Gazzetta Veneta »*. Per la prima volta riprodotta nella sua letteraria integrità. Con proemio e note di Antonio Zardo, Firenze, 1915, p. 172.

[15] *Ib.*

[16] Da lettera scritta il 16 settembre del 1765, a Monte Cardeto. Cfr. Giuseppe Baretti, *Epistolario*. A cura di Luigi Piccioni, Bari, 1936, vol. I, p. 260. Il conte Bujovich, da Perasto, era tra i pochi intimi che il Baretti informava regolarmente sulle vicende del suo « esilio » anconitano. Tra i corrispondenti del Baretti troviamo anche Giovanni Bujovich (nato nel 1724), autore di opuscoli sull'economia, le finanze, l'agricoltura e l'idrostatica, e membro del Governo democratico di Venezia.

Il rinnovato interesse per la nostra gente risulta anche da altre creazioni letterarie nate nell'ambiente veneto, nelle quali personaggi popolari slavi assurgono al livello di protagonisti che con le loro positive, etiche ed eroiche virtù assumono parti risolutive nell'autonomia di strutture drammatiche e narrative. Tra queste opere la più nota è la tragicommedia goldoniana *La Dalmatina*, rappresentata nel 1758 e pubblicata nel tomo nono del *Nuovo Teatro Comico dell'Avv. Carlo Goldoni* (Venezia, 1763), nella quale sono glorificate le virtù dei marinai dalmati e di tutto il nostro popolo, la consapevolezza del patriottismo « illirico » e con questi valori l'incorrutibile onestà e sincerità [17]. Nei versi martelliani della *Dalmatina*, il Goldoni tesse le lodi di «una Nazione fedele e benemerita alla Repubblica Serenissima », esaltando il « nome glorioso de'Veneziani », e non meno il « valor de' Schiavoni » con il « rispetto che gli uni e gli altri esigono principalmente sul mare », come scrisse l'autore stesso nella dedica al Procuratore di S. Marco Gian-Francesco Pisani [18]. In quest'opera largamente popolare, il Goldoni tributa dunque riconoscimenti sinceri ai Veneziani e ai Dalmati per il loro valore dimostrato nei mari del Mediterraneo, senza porre in questione, naturalmente, la supremazia della Repubblica di San Marco sui suoi sudditi della sponda orientale dell'Adriatico; una supremazia che, d'altronde, suscitava rare opposizioni in un secolo di pace e di stabilità, succedutesi a lotte plurisecolari contro l'invasore turco. In tale spirito di idillio politico e sociale, ma anche di tolleranza e di magnanimità, è scritto questo dramma « esotico » che si svolge persino a Tetuan, ove compare il valoroso capitano *Radovich*, di Cattaro (Kotor), la schiava *Zandira* (cioè « la Dalmatina », figlia del capitano Beizzic), personaggi Mauri e Greci. La virtù femminile, il coraggio e gli altri valori della virilità, l'attaccamento alla patria illirica e a suoi costumi, la fedeltà alla Repubblica, sono i caratteri distintivi dei protagonisti eroici, che potremmo chiamare anche « positivi », prendendo in prestito il termine moderno. Le parole della fiera Dalmatina richiamarono l'entusiasmo tra le file degli spettatori provenienti dalle nostre parti, i quali erano entrati nel teatro non del tutto liberi dall'apprensione di essere derisi dall'autore veneto:

> « Pria di negar la patria, perder saprei la via.
> In illirica terra nacqui, non lo nascondo,
> Ho nelle vene un sangue noto e famoso al mondo.
> Sangue d'illustri eroi, d'eterna gloria erede,

[17] Cfr. S. Škerlj, *Goldonijeva tragikomedija La Dalmatina*, « Strani pregled », Belgrado, 1933, n. 1, p. 1—16.

[18] Cfr. *Tutte le opere di Carlo Goldoni*. A cura di Giuseppe Ortolani, Milano, 1950, vol. IX, p. 890.

Che alla sua vita istessa sa preferir la fede;
Che più d'ogni grandezza ama il natio splendore,
Che la fortezza ispira e il militar valore.
Della Dalmazia in seno ho il mio natal sortito
Dove l'adriatico mare bagna pietoso il lito.
Dove goder concede felicitade intera
Il Leon generoso che dolcemente impera »[19].

L'azione dei protagonisti e le soluzioni drammatiche poggiano essenzialmente sulle virtù morali dei Dalmati. Il capitano Radovich (« Prole de' Radovicci, stirpe gloriosa, antica. . . »), al quale la schiava Zandira era sposa promessa, giunge a Tetuan per riscattare la fanciulla da lui non ancora conosciuta personalmente. Ma Zandira, che è Dalmata e quindi schietta e sincera, chiede la libertà anche per il giovane Lisandro che ha conquistato nel frattempo le sue simpatie. Il giovane, che si era presentato dicendo di essere spalatino e figlio di Stiepo Calabrovich, è invece un infido Greco, a cui in un primo tempo lo schietto Radovich crede, perché non può concepire « mendace d'un Dalmatino il core »[20]. Fortunatamente, nella tragicommedia, in cui hanno rilievo dialoghi felici e qualche ben ritratto personaggio, tutto si risolve nel migliore dei modi: Zandira si rende conto del vero valore di Radovich ed ha inizio così un nuovo ed autentico amore. Il prode Cattarrino riscatta anche i Greci, perché, essendo sudditi della Serenissima, sono fratelli. Il nobile Ibraim, il quale aiuta gli schiavi cristiani e i loro liberatori, ben dimostra che anche tra gli Africani vi sono uomini veri e menti capaci di concepire delicati sentimenti, mentre risulta con non minore evidenza che anche tra i cristiani vi possono essere dei vili e degli egoisti. (Proprio sul contrasto tra gli uomini « comuni » e quelli ricchi di virtù, il Goldoni costruisce gli effetti più vivaci di questa sua opera minore.) Di qui risulta anche l'apertura ideologica del democratico e illuminista Goldoni, che, dal piedistallo di un alto messaggio etico e per bocca del suo valoroso capitano, rivolge ancora una volta le lodi al nostro popolo:

« Ibraim generoso, alle natie contrade
Noi promettiamo il vanto recar di tua pietade,
Narrando a chi vi crede barbari ed inumani,
Che la virtude impera ancor fra gli Africani.
Di me tu pur rammenta, narra ai corsari tuoi
Che rispettarci imparino, che temino di noi.

---

[19] *Ib.*, p. 900.
[20] *Ib.*, p. 908.

Ch'è della gloria illirica il mar pieno e la terra,
Che siam fedeli in pace e vittoriosi in guerra »[21].

Nel novembre del 1758 a San Luca, la *Dalmatina* era stata molto favorevolmente accolta, soprattutto dai nostri connazionali di Venezia, accorsi in gran numero, anzi « a truppe co' loro spadoni »[22].

Di questo favore del pubblico il Goldoni si dimostrò molto contento, ma gli stava particolarmente a cuore la gratitudine del suo amico raguseo Stijepo Šuljaga Garmoljez (1719—1790), che il Goldoni lodò affermando :

> « Je n'oublierai pas M. *Etienne Sugliaga en Garmogliesi* de la ville de Raguse, et actuellement Secrétaire Royal et Impérial a Milan : cet homme très-savant, ce philosophe estimable, ami chaud et intéressant, dont le cœur et la bourse étoient toujours ouverts pour moi, cet homme enfin dont le talent et les mœurs étoient également respectables. . .[23] »

Esulerebbe dal nostro tema il trattare della difesa, che ha intrapreso lo Sciugliaga, delle innovazioni teatrali del Goldoni, mentre si levava alto il clamore degli avversari e dei sostenitori della sua riforma. Tanto più che vi scrisse esaurientemente Frano Čale nel suo ampio saggio su « Stefano Sciugliaga in Garmogliesi difensore del Goldoni »[24]. Notiamo, però, sulla traccia dello stesso autore, che il Goldoni ebbe anche un'esperienza di tutt'altro genere, che gli servì d'ispirazione alla commedia l'*Impostore* (1754) : un certo Raguseo, mai identificato, presentatosi in veste di capitano, riuscì a truffare lui e il fratello Paolo di una considerevole somma (1743). Infine, sarà forse un omaggio all'amico, difensore e procuratore Sciugliaga, il melodramma la *Calamità dei cuori* (1752), dov'è protagonista l'affascinante Ragusea *Bellarosa*[25], della quale s'innamorano giovani italiani che si sforzano invano di scoprirne il luogo d'origine e la patria. La misteriosa straniera che è tanto garbata, virtuosa e bella da indurre i suoi corteggiatori a supporre che sia nativa delle maggiori e più famose città della Penisola, alla fine svela di essere Ragusea :

« Nacqui in Ragusi,
Di nobile son figlia :
Partita per piacer dal suol natio. . .[26] »

---

[21] *Ib.*, p. 952.

[22] Scriveva così il Goldoni stesso nella prefazione alla sua *Dalmatina* (« L'Autore a chi legge »). Cfr. l'edizione delle *Opere*, citata in nota 18, vol. IX, p. 893.

[23] Dai *Mémoires*, in *Tutte le opere* ecc., ed. cit., vol. I, p. 383.

[24] Pubblicato in « Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia », Zagabria, 1966, nn. 21—22, p. 201 257, e la versione croata in F. Čale, *O knjizevnim i kazališnim dodirima hrvatsko-talijanskim*, Ragusa (Dubrovnik), 1968, p. 81—151.

[25] *Ib.*, p. 106—107.

[26] Cfr. l'edizione delle *Opere*, citata in nota 18, vol. XI, p. 46.

Verso la fine del secolo, anche Giovanni Greppi (1751 — dopo il 1827) si fa interprete di questi tradizionali interessi del mondo veneziano, rievocando nella sua opera *L'eroe dalmate ossia Aurangzebbe re di Siam* (dramma tragico) [27] l'immagine e la personalità di un nostro capitano di lungo corso. Il Greppi è oggi ricordato soltanto da manuali specializzati, ma la sua figura di avventuriero del secolo galante e abile protagonista di vicende che si svolsero nell'età napoleonica in Italia, richiamano interessi di qualche rilievo, specie per quanto riguarda la storia del teatro negli ultimi anni dell'*ancien régime* e dei primi del dominio francese. Il Greppi infatti si distinse in quanto portatore di tendenze politiche [28] e accorto innovatore nel campo letterario, diffondendo con le sue opere teatrali il nuovo dramma borghese (la così detta *comédie larmoyante*), le idee dell'assolutismo illuminato e i modelli inglesi (Shakespeare), non senza dar giudizi critici sulle prevenzioni sociali e magnificare gli impulsi naturali e i doveri dei governanti.

Un tipico *capriccio* del Greppi è quest' *Eroe dalmate*, dramma in endecasillabi sciolti, la cui trama si svolge nell'esotica capitale siamese. L'eroico protagonista ne è il capitano *Marcovich* [29], personaggio alquanto artificoso, forse proprio perché troppo vicino all'immagine del perfetto *cittadino*. Ma egli dovrebbe essere pure autentico figlio della terra « illirica », di generosa indole popolaresca, uomo dal forte braccio e dall'inflessibile volontà, doti che sono pari alla sua saggezza. E poiché il Marcovich è protagonista di un dramma a tesi che s'ispira a idee di una cultura *à la page*, il Greppi gli mette in bocca giudizi stando ai quali la sincerità dei sentimenti è da anteporsi ai beni materiali e agli onori della corte, mentre l'eroe non cercherebbe lodi e premi, essendo consapevole del dovere compiuto. Secondo questo semplice Schiavone, fatto accorto però dalle sue esperienze di marinaio e viaggiatore, è un dovere dei sudditi la fedeltà al legittimo sovrano, come pure gli stranieri avrebbero l'obbligo di soccorrere con le armi il sovrano del paese che li ospita se questi è minacciato

---

[27] Il dramma è stato pubblicato nel quarto tomo del *Capricci teatrali* di G. Greppi. (Venezia, 1793, p. 229—310). La forma *Dalmate* è confermata pure nella tragicommedia del Goldoni (atto IV, scena 6).

[28] Dopo esser stato per tre anni francescano, nel 1796 fu del tutto conquistato dalle idee della rivoluzione francese e si dedicò alla propaganda delle sue opinioni democratiche, scrivendo poesie e declamando accesi discorsi nei circoli giacobini. Pubblicò in seguito un *Inno*, dedicato alla gioventù italiana, chiamandola alle armi ed esortandola a conquistare la libertà nazionale con le proprie forze. E ancora nel 1834. Vice Benevoli, studente al Seminario arcivescovile di Zara (Zadar), apprese a memoria l'*Inno rivoluzionario* del Greppi e lo diede ad alcuni compagni a copiare. Fu perciò sorvegliato dalle autorità della polizia anche dopo che fu rimandato in famiglia a Macarsca. Cfr. l'Archivio storico di Zara (Historijski arhiv Zadra) Atti della Direzione di Polizia, 1835, n o 23. r

[29] Porta lo stesso nome anche un personaggio del romanzo *Les Morlaques* della Wynne Rosenberg (1788) e uno del dramma *Gli antichi Slavi* di Camillo Federici, rappresentato a Venezia nello stesso anno in cui l'opera del Greppi è stata pubblicata a stampa.

da traditori, fermo restando che in altre circostanze non è lecito suscitar guerre in paesi stranieri. Il sovrano, poi, avrebbe il diritto di perseguire i colpevoli anche nell'interno dei templi, perché i templi sono dedicati al culto e non sono stati costruiti per ordire intrighi politici. Infine, è sua opinione che il buon patriota deve rendersi utile lavorando in patria e non deve quindi oziare in terra straniera. Tuttavia, se questi e altri simili giudizi potrebbero essere proferiti da qualsiasi personaggio « positivo » del dramma patetico e sentimentale del '700, qualche atteggiamento del Marcovich rivela la sua appartenenza al popolo croato del littorale. Tipico motivo di questa seconda componente umana del nostro virtuoso cittadino è l'indignata e pronta reazione a proposte offensive ed inconciliabili con l'etica della sua gente; e così pure è indicativo il suo attaccamento al tradizionale patrio culto dell'ospitalità allorché, invece di trafiggere con la spada colui che gli fa una proposta infame, si limita a rivolgergli un risentito e minaccioso monito :

« Taci. Quand'anche
Dispietato tiran, quand'anche fosse
Verità tutto quel, che tu bestemmi,
A un Dalmate Guerriero, a un onorato
Cittadin delle Illiriche contrade
Tu commettere ardisci ch'egli accusi
Rea di così nefanda ed atra colpa
Una misera moglie ad un Marito?
Scostati, che già freme questo braccio
Avezzo a vendicar simili offese,
Senza vane minacce. . .[30]

Il mio furore
Pur mi lascia tener qualche rispetto
Alla ospitalità sacra fra noi,
E venerata sempre : abbenché un vile,
Un empio, qual tu sei, per essa alcuna
Immunità goder mai non dovrebbe » [31].

Le parole di questo Dalmata rievocano un mondo primitivo in cui l'eroismo è considerato un dovere sacro e in cui i prodi non chiedono ricompense per le loro gesta. Le espressioni che conclamano il patriotismo veneto e la fedeltà all'immortale e glorioso Leone, che il capitano illirico porterebbe scolpito nel petto, corrispondono invece alle aspettative del pub-

[30] *O. c.*, p. 277.
[31] *Ibid.*

blico veneziano e sono forse un calco della *Dalmatina* e, più precisamente, di un discorso dell'austero capitano Radovich. Ma pur seguendo le orme del protagonista della tragicommedia goldoniana, il Marcovich, in questo senso meglio del suo precursore, rappresenta i tempi nuovi e alcune tendenze etico-sociali dell'illuminismo borghese alla vigilia della grande Rivoluzione. Giova pertanto annotare che sia il Goldoni che il più oscuro Greppi si sono valsi delle virtù e delle particolari caratteristiche di questi nostri capitani di estrazione umile e popolare, per esprimere sulle scene italiane impegnativi ideali patriotici e civili.

3. Sono trascorsi due secoli da quando il naturalista ed etnografo padovano Alberto Fortis (1741—1803) intraprese il primo dei suoi nove viaggi lungo il littorale croato[32]. Avvantaggiato da una preparazione scientifica di primissimo ordine, da erogazioni ed incarichi dei suoi amici inglesi e poi dal governo veneto, il Fortis visitò accurratamente la Dalmazia (con le isole di Cherso e Lussino), la Repubblica di Ragusa, ove strinse amicizia con personaggi illustri e dotti, la così detta Albania veneta (il littorale montenegrino) e si spinse pure nella slovena Lubiana. Le sue interessanti e vissute esperienze in Dalmazia comportarono risultati talmente attuali che le sue relazioni conseguirono echi paragonabili alla scoperta di un nuovo popolo e di un paese sconosciuto, anche se le genti e le zone marittime della Croazia erano ben note a Venezia. I risultati di queste feconde ricerche furono diffusi in articoli, opuscoli e volumi, i più importanti dei quali sono il *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero d'Alberto Fortis* (Venezia, 1771) e il *Viaggio in Dalmazia dell'abate Alberto Fortis*, in due libri (Venezia, 1774). Nel *Viaggio in Dalmazia*, che è la migliore opera del Fortis ispirata alla Dalmazia, notevole è soprattutto il meraviglioso capitolo «De' costumi de' Morlacchi», dedicato alla vita e ai costumi dei contadini e dei pastori dalmati del retroterra, detti, appunto «Morlacchi», che fu tradotto nelle principali lingue europee e, come è stato provato recentemente, anche in svedese. Nello stesso capitolo l'autore ha inserito la famosa poesia popolare *Canzone*

[32] Nuovi risultati su questo significativo illuminista, naturalista, etnologo e amico dei nostri popoli troviamo nei saggi di Žarko Muljačić, di cui citiamo il contributo *Novi podaci o Albertu Fortisu i o njegovim putovanjima po našim krajevima*, «Radovi», Filozofski fakultet u Zadru. Razdio historije, arheologije i historije umjetnosti (2), 1962/1963, Zara, 1966, p 87—106. Il Muljačić, che ci pare oggi il migliore conoscitore della problematica fortisiana, menziona qui 48 pubblicazioni tra libri ed altri contributi usciti dalla fine della guerra al 1965. A questa bibliografia si potrebbe aggiungere il contributo di Špiro Kulišić, *Iz putopisa Alberta Fortisa*, «Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu» (Sarajevo, 1958, p. 77—97), che include la traduzione del capitolo sui Morlacchi, corredato da una premessa e da un commento etnologico In seguito, il Muljačić ha pubblicato altri studi sull'illuminista italiano (cfr. la bibliografia dei lavori del Muljačić apparsa in *Bibliografija radova nastavnika i suradnika*, Filozofski fakultet u Zadru. Posebna izdanja, vol. 1, Zara, 1970, p. 115—126). L'insigne italianista croato ora sta preparando un'ampia monografia sul Fortis.

dolente della nobile sposa d'Asan Agò, che egli pubblicò per primo nell'originale e nella traduzione italiana, inserendo così la voce creatrice del popolo croato nei valori poetici del preromanticismo letterario e precorrendo i romantici nella fede tributata alle possibilità poetiche e fantastiche di tutti i popoli. Il Fortis, come hanno riconfermato recentemente studiosi italiani e croati, fu un ideologo illuminista e riformatore che era ben lungi dall'accontentarsi della sola ricerca scientifica. Egli si immedesimava negli uomini e nelle situazioni che attiravano la sua curiosità, proponendo al suo pubblico il cambiamento e il miglioramento del mondo. Ovviamente, nell'ambito delle strutture esistenti e quindi, in un secondo tempo, nella realtà sociale mutata dalla Rivoluzione francese che egli salutò con entusiasmo. Ricordiamo tutto ciò perché, senza sincero impegno etico-filosofico e senza meditazione su quanto aveva visto, il Fortis non avrebbe potuto manifestare esaurientemente quel colore tutto particolare del quale, intrattenendo a lungo i suoi lettori ed associando alla spontanea gioia della scoperta l'indignazione morale, permea notizie e giudizi sulla nostra gente [33].

Nella dedica allo Scozzese Giovanni Stuart, conte di Bute, con la quale apre il capitolo sui Morlacchi, non imitò altri viaggiatori contemporanei che esageravano le difficoltà dei loro percorsi : egli si sentì sicuro tra il nostro popolo e accennò a disagi facilmente superabili. Il Fortis inoltre difende i Morlacchi dalle calunnie diffuse sul loro conto dai Dalmati delle città, e scrive la loro apologia affermando di esser stato da essi ovunque accolto con umanità e simpatia. Il Fortis trova parole di comprensione e simpatia persino per gli aiduchi, o, come egli scrive correttamente, *Haiduci* (una specie di ribelli o briganti onesti) e spiega che sono degli infelici « condannati a trarre una vita errante per luoghi asprissimi, ignudi d'erba, e di terra » [34] ; li difende, muovendo rimproveri, nel suo umanissimo discorso, a quei sacerdoti che rinfocolano in essi odio per i vicini mussulmani d'oltre confine anziché pregare per le anime degli infedeli :

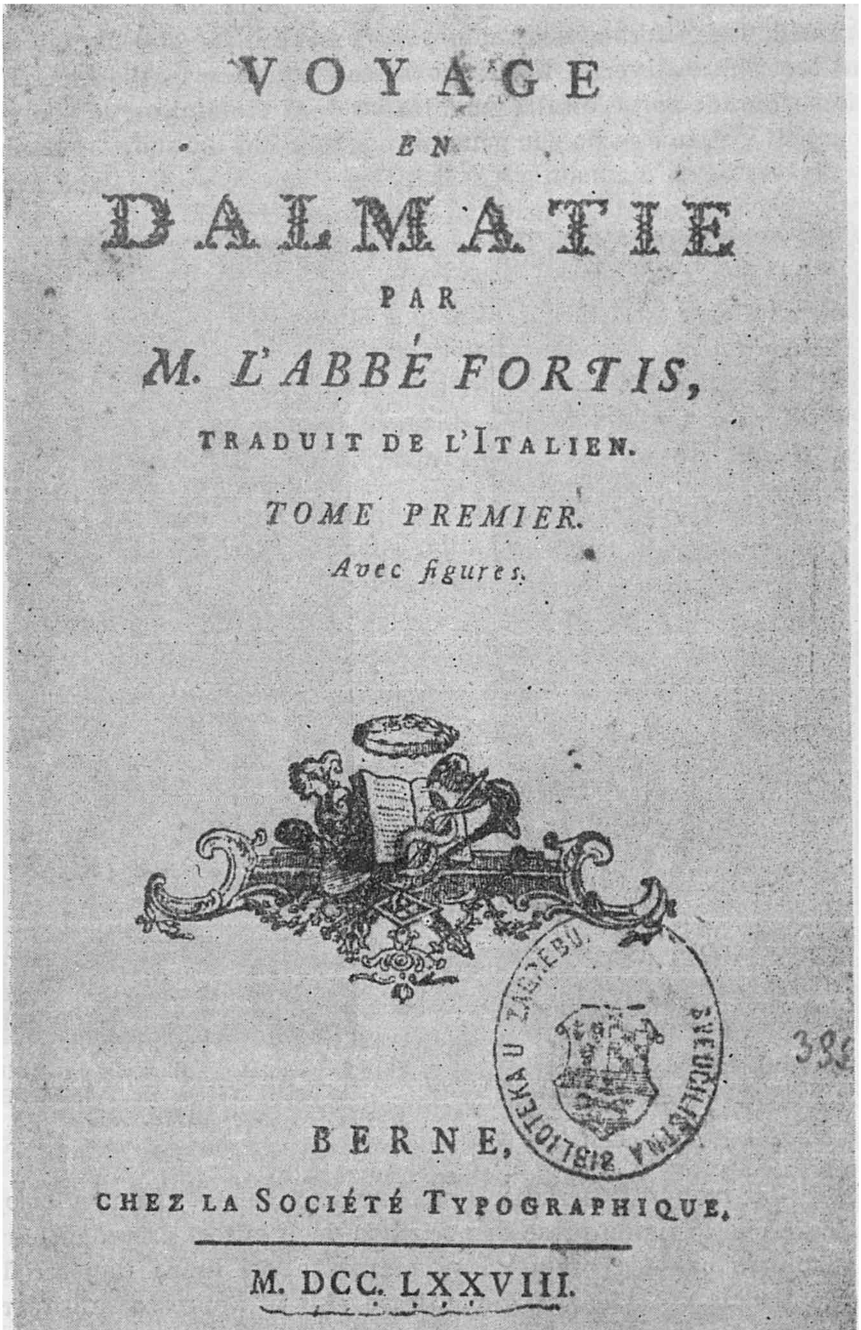
> « Eglino menano una vita da lupi errando fra precipizj dirupati, e inacessibili, aggrappandosi di sasso in sasso per iscoprir da lunge le insidie, agitati da un continuo sospetto, esposti all'intemperie delle stagioni, privi sovente del necessario alimento, costretti ad arrischiar la vita per procurarselo, e languenti nelle più orrende, e disabitate sinuosità delle caverne » [35].

---

[33] Così G. Torcellan in *Riformatori veneti* (*Illuministi italiani*, tomo VII, Milano-Napoli, 1964, p. 295).

[34] A. Fortis, *Viaggio in Dalmazia*, vol. I, p. 53.

[35] *Ib.*



VOYAGE

EN

DALMATIE

PAR

M. L'ABBÉ FORTIS,

TRADUIT DE L'ITALIEN.

TOME PREMIER.

Avec figures.

BERNE,

CHEZ LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.

Tavola I. — Alberto Fortis, Voyage en Dalmatie. Traduit de l'italien, Berna 1778.

Nei Morlacchi il Fortis, cittadino dell'Europa colta e convinto assertore delle idee riformatrici, seppe vedere uomini che obbedivano a concezioni esotiche e diverse, ma erano sostanzialmente migliori. Al Fortis dobbiamo quindi un vero salto qualitativo degli Italiani nei loro rapporti con i popoli croato e serbo e in generale con gli Slavi del sud. Ovviamente,

Tavola II — Illustrazione dal libro: A. Fortis, *Voyage en Dalmatie*, Berna 1778

Tavola III — Illustrazione dal libro: A Fortis, *Voyage en Dalmatie*, Berna 1778.

muovendo dal mondo veneziano il salto era agevolato, ma non bisogna dimenticare che le rigide prese di posizione degli autori precedenti erano state tutt'altro che favorevoli al superamento dei limiti imposti dalle differenze sociali. Né bisogna dimenticare che si apprezzavano per lo più quegli Schiavoni che erano inseriti nel mondo veneziano, e soltanto attraverso di essi tutto il popolo (Goldoni), o che si ponevano in evidenza alcune particolari virtù etiche e alcuni pregi caratteristici della nostra gente (Gozzi); ed è da aggiungere che Carlo Gozzi, fratello di Gaspare,

il quale prestò servizio militare in Dalmazia prima delle scoperte fortisiane e che poi scriverà contro il Fortis disapprovando le sue interpretazioni democratiche, inquadrerà nei suoi scritti l'altra presa di posizione, cioè la sufficienza di chi non vuol comprendere perché si considera superiore.

Con razionale evidenza scientifica e semplicità e chiarezza di stile, narrando aneddoti e vicende appresi nell'esotico retroterra dalmata, il Fortis tesse le lodi della lealtà, dell'onestà e di altre doti naturali dei Morlacchi e si sofferma sulla loro fresca e lucida intelligenza, senza sottacere tuttavia i loro difetti, che per lo più sono dovuti alla grande povertà e alle condizioni di arretratezza in cui vivono.

I Morlacchi non esitano esprimere giudizi critici alquanto aspri nei riguardi dei loro vicini più avanzati nella via della civiltà. Gioverà in merito riportare le parole del Fortis :

> « La sincerità, fiducia, ed onestà di queste buone genti, sì nelle azioni giornaliere della vita, come ne' contratti, degenera qualche volta in soverchia dabbenaggine, e semplicità. Gl'Italiani, che commerciano in Dalmazia, e gli abitanti medesimi del littorale ne abusano pur troppo spesso (. . .). Le replicate sperienze, ch'essi ànno avuto degl'Italiani, àn fatto passare in proverbio fra loro la nostra malafede. . . » [36]

Tuttavia, i Morlacchi non negano ospitalità agli Italiani, perché la loro anima è incorrotta, a differenza di quella degli uomini formatisi nella « Società, che noi chiamiamo colta ». Ne è riprova l'amicizia costante e sacra tra i Morlacchi che sono pronti a dare la vita per l'amico e i generosi sensi dell'ospitalità, di cui l'autore padovano ci dà un esempio :

> « Io non mi dimenticherò per fin che avrò vita dell'accoglienza, e trattamento cordiale fattomi dal vojvoda *Pervan* a Coccorich. Il mio solo merito era d'essere amico d'una famiglia d'amici suoi. Egli mandò monture, e scorte a incontrarmi, mi ricolmò di tutte le squisitezze dell'ospitalità nazionale ne' pochi giorni, ch'io mi trattenni in que'luoghi, mi fece scortare dal proprio figlio, e dalle sue genti fino alle campagne di Narenta, che sono una buona giornata lontane dalle di lui case, e mi premunì di vettovaglie abbondantemente, senza che potessi spendere in tutto questo un quattrino. Dopo che fui partito dall'albergo di sì buon Ospite, egli, e tutta la sua famiglia mi seguitò cogli occhi, né si ritirò in casa, che nel momento, in cui mi perdette di vista. Questo affettuoso congedo mi

---

[36] *Ib.*, p. 54—55.

destò nell'anima una commozione, ch'io non avea mai provata fino allora, né spero di provare sovente viaggiando in Italia. Io portai meco il ritratto di questo generoso uomo, sì principalmente per aver il piacere di rivederlo anche di lontano, malgrado al mare, e alle montagne che separano. . . » [37]

Scrivendo della superstizione dei Morlacchi, il Fortis giudica le ingenue fantasie del semplice popolo con la bonomia e la comprensione del sapiente saggio e colto; egli invece non risparmia «filosofiche» frecciate allorché esprime giudizi in merito alle astuzie dei frati cattolici e dei calogeri greco-ortodossi. L'illuminista Fortis era ovviamente assertore della dottrina rousseauiana del buon selvaggio (in effetti formulata prima di Rousseau et tutt'altro che recente nella cultura europea), ma credeva anche alla possibilità pratica di far progredire la società con l'aiuto della ragione e di ardite riforme. Gli avvenimenti successivi delusero in gran parte le sue speranze e i suoi propositi e così pure furono smentite le illusioni dei suoi colti amici dalmati e ragusei. Tuttavia, è merito indiscusso dell'abate illuminista di Padova l'essersi unito, giungendo fra noi, alla numericamente modesta schiera di borghesi e di nobili «illuminati» che diffondevano in Dalmazia le nuove idee e con queste, in periodo successivo, gli echi della Rivoluzione francese [38].

Nel saggio sulle isole di Cherso (Cres) e Lussino (Lošinj), il Fortis ha pubblicato la sua versione italiana della canzone di Andrija Kačić Miošić Canto di Milos Cobilich e di Vuco Brancovich[39] ed inoltre tratando, dei costumi dei Croati e dei Serbi in Dalmazia, ha citato brani di poesie epiche popolari. Nel *Viaggio in Dalmazia*, e più precisamente nel paragrafo 14 «Musica, e Poesia; danze, e giuochi» [40] del saggio sui costumi dei Morlacchi, egli informa i lettori di aver tradotto cioè «messo in Italiano parecchi Canti Eroici de'Morlacchi, uno de' quali, che mi sembra nel tempo medesimo ben condotto, e interessante, unirò a questa mia lunga diceria» (si tratta, naturalmente, della bellissima *Canzone dolente della nobile sposa d'Asan Agà*). Sempre nello stesso paragrafo, il Fortis precisa che non osa paragonare le canzoni morlacche con quelle dell'Ossian, tradotte dal Cesarotti, ma che tuttavia le considera degne di attenzione perché evocano la semplicità dell'età omerica e sono immagine veritiera dei costumi popolari. La lingua delle canzoni illiriche è «vocalissima, ed armoniosa»

---

[37] *Ib.*, pp 55–56.

[38] Sulla propaganda rivoluzionaria che il Fortis svolse tra noi negli ultimi anni della sua vita. cfr. Ž. Muljačić, *o.c.* in nota 32, p. 90–91.

[39] Cfr. il canto n. (15) nell'edizione delle opere del Kačić in *Stari pisci hrvatski* (Zagabria, 1964, vol. I, p. 189–192).

[40] A. Fortis, *o.c.* in nota 34, vol. I, p. 88–93.

e «disposta a ben servire alla Musica, e alla Poesia »[41]. Però, questa lingua, che il Fortis denomina « illirica », « morlacca », e una volta anche « bosniaca » è, a detta dell'autore italiano, in stato di totale abbandono poiché non la curano neanche le « Nazioni colte, che la parlano »[42].

L'alone in cui il Fortis ha vissuto e presentato le nostre canzoni popolari piacque molto ai suoi contemporanei, ma non ha perduto del tutto neanche per noi, lettori moderni, il suo fascino saggistico-letterario. Per lo più, il viaggiatore italiano mette in uso il suo senso di obiettività ed esattezza scientifica :

> « Nelle rustiche conversazioni, che si raccolgono particolarmente nelle case, dove v'ànno di molte fanciulle, si perpetua la memoria delle Storie Nazionali de'tempi antichi. V'è sempre qualche Cantore, il quale accompagnandosi con uno strumento detto *Guzla*, che à una sola corda composta di molti crini di cavallo, si fa ascoltare ripetendo, e spesso impasticciando di nuovo le vecchie *Pisme*, o Canzoni. Il Canto Eroico de' Morlacchi è flebile al maggior segno, e monotono : usano anche di cantare un poco nel naso, il che s'accorda benissimo collo stromento, cui suonano ; i versi delle più antiche loro Canzoni tradizionali sono di dieci sillabe, non rimati. Queste poesie ànno de' tratti forti d'espressione, ma appena qualche lampo di fuoco d'immaginazione, né questo ancore è sempre felice. Esse fanno però un grand'effetto sull'anima degli ascoltanti, che a poco, a poco le imparano a memoria ; io ne ò veduto alcuno piangere, e sospirare per qualche tratto, che a me non risvegliava veruna commozione. E' probabile, che il valore delle parole Illiriche meglio inteso dai Morlacchi abbia prodotto questo effetto ... »[43].

Altre volte, il Fortis, pur non cambiando gli usati piani stilistici, indovina situazioni letterarie congeniali al gusto dei preromantici in cerca di un'autentica poesia vissuta :

> « Il Morlacco, viaggiando pelle montagne deserte, canta, e particolarmente in tempo di notte i fatti antichi de' Baroni, e Re Slavi, o qualche tragico avvenimento. Se s'incontra, che su le vette d'un monte vicino un altro viaggiatore cammini, ei ripete il verso cantato dal primo ; e questa alternazione di cantare continua sino a tanto, che la distanza divide le due vocie »[44].

---

[41] *Ib*, *p*. 90.
[42] *Ib*.
[43] *Ib*., p. 88.
[44] *Ib*., p. 91–92.

Gli esiti del *Viaggio in Dalmazia* e in particolare gli interessi suscitati dalle pagine sui costumi dei Morlacchi superarono ogni eventuale aspettativa del Fortis, anche se il successo dell'opera, molte volte tradotta e ovunque celebrata, non implicò necessariamente unanimi consensi. Notevole è l'impegnativo tentativo di confutazione del giovane Lovrić di Sign (Sinj), in Dalmazia, che mosse vivaci critiche al Fortis con le *Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmazia del signor abate Alberto Fortis coll'aggiunta della vita di Soçivizca* (Venezia, 1776). Il Fortis a sua volta pubblicò l'opuscolo *L'Abate Fortis al Signor Giovanni Lovrich* (Brescia, 1777), rispondendo al suo contestatore, che si era soffermato soprattutto sui costumi, sulla vita dei Morlacchi e sulla biografia del famoso aiduco Stanko Radović Sočivica, non senza prospettare, anche indipendentemente dagli scopi della sua polemica, un'interessante visione integrativa del *Viaggio in Dalmazia* [45]. In effetti la descrizione delle vicende e delle imprese del prode e popolare aiduco — autentica biografia letteraria ispirata a concezioni illuministiche, più volte tradotta [46] e ristampata — ben rientra nella tematica del morlacchismo, che, com'è noto, fu componente stimolante dell'esotismo dei frequentatori dei salotti letterari europei dell'età preromantica. Nel clima di quest'esotismo letterario fa spicco il romanzo *Les Morlaques* (Venezia, 1788) [47], che va inquadrato nel mondo culturale dell'illuminismo veneziano, anche se scritto in francese dalla cosmopolita Justine Wynne Rosenberg, in collaborazione, a quanto pare, con Bartolomeo Benincasa [48]. L'opera, favorevolmente recensita dal Cesarotti, fu letta dal Goethe e da Madame de Staël, la quale nel suo romanzo *Corinne ou l'Italie* (1807) non volle scindere la visione di Venezia da un sia pur breve sguardo alle coste dell'Illiria, rendendo così compartecipi i suoi lettori dei propri interessi per i nostri canti e costumi popolari:

> «...au sommet de la tour, appelé le clocher Saint-Marc, qui est à quelques pas de l'église. C'est de là que l'on découvre toute la ville au milieu des flots, et la digue immense qui la défend

---

[45] Cfr. la bella presentazione dell'attività di Giovanni Lovrić, compilata da Kruno Krstić in *Enciklopedija Jugoslavije*, vol 5, Zagabria, 1962, p. 557.

[46] La vivace e dinamica narrazione delle vicende di questo aiduco è stata adattata alle scene (Venezia, 1797) ed è stata pubblicata più volte sotto forma di romanzo a sé. Nell'anonima mistificazione letteraria *Vita di Stanislao Socivizca* (Venezia, 1817), presentata ai lettori come traduzione dal tedesco, l'aiduco nel raccontare la sua vita critica il Lovrić e certi uomini di teatro che accusa di avergli attribuito sulla scena crimini che egli non aveva commesso.

[47] Cfr. Rudolf Maixner, *Traductions et imitations du roman Les Morlaques*, «Revue des études slaves», Parigi, 1955, tomo XL, fasc. 1—4, p. 64—79.

[48] Sul modenese B. Benincasa (1745—1825), cfr. il saggio di R. Maixner, *Nešto o listu Regio Dalmata — Kraglski Dalmatin i njegovu uredniku Benincasi*, «Rad» dell'Accademia Iugoslava di Scienze ed Arti, Zagabria, 1952, vol. 290, p. 113—128. Però, sul Benincasa, confidente degli Inquisitori di Stato a Venezia, cfr. Bazzoni, *Annotazioni degli Inquisitori di Stato*, «Archivio Storico Italiano», 1870, Serie III, vol. II, p. 52.

de la mer. On aperçoit dans le lointain les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. (...) Cette Dalmatie que vous apercevez d'ici, continua Corinne, et qui fut autrefois habitée par un peuple si guerrier, conserve encore quelque chose de sauvage. (...) Mais donnons encore, poursuivit-elle, un moment a cette Dalmatie; quand nous serons descendus de la hauteur où nous sommes, nous n'apercevrons même plus les lignes incertaines qui indiquent ce pays de loin aussi confusément qu'un souvenir dans la mémoire des hommes. Il y a des improvisateurs parmi les Dalmates, les sauvages en ont aussi; on en trouvait chez les anciens Grecs : il y en a presque toujours parmi les peuples qui ont de l'imagination et point de vanité sociale; mais l'esprit naturel se tourne en épigrammes plutôt qu'en poésie, dans les pays où la crainte d'être l'objet de la moquerie fait que chacun se hâte de saisir cette arme le premier : les peuples aussi qui sont restés plus près de la nature ont conservé pour elle un respect qui sert très bien l'imagination. *Les cavernes sont sacrées*, disent les Dalmates : sans doute qu'ils expriment ainsi une terreur vague des secrets de la terre. Leur poésie ressemble un peu à celle d'Ossian, bien qu'ils soient habitants du midi; mais il n'y a que deux manières très distinctes de sentir la nature, l'animer comme les anciens, la perfectionner sous mille formes brillantes, ou se laisser aller comme les Bardes écossais à l'effroi du mystère, à la mélancolie qu'inspirent l'incertain et l'inconnu »[49].

Le fonti venete, e soprattutto quelle fortisiane, influirono in misura determinante non soltanto su questi di *Corinne*, brevi però non insignificanti, ma anche sugli interessi del Nodier per il morlacchismo e quindi sull'impostazione del suo romanzo *Jean Sbogar* (1818) e del racconto fantastico *Smarra* (1821)[50]. E più ancora ha rilievo nelle correlazioni tra la cultura veneziana e le opere dei romantici francesi, e di altri romantici che si ispiravano alle virtù umane e ai valori poetici dei nostri popoli, la *Guzla* (1827) del Mérimée, da cui tradusse anche Puškin (*Pesni zapadn'ih Slavjan* — Canti degli Slavi occidentali, 1834). I menzionati autori erano stati preceduti dal Goethe che, valendosi del testo originale del Fortis, aveva pubblicato nei *Volkslieder* di Herder (*Stimmen der Völker in Liedern*, 1778) la sua versione della *Canzone dolente della nobile sposa d'Asan Agà*, indubbiamente a livello poetico e letterario più elevato di quella del Werthes, uscita nella traduzione tedesca del saggio fortisiano sui Morlacchi (*Sitten der Morlaken*). Le opere del Fortis furono seguite in Italia e in

---

[49] Cfr. *Corinne ou l'Italie*, Parigi, 1820, tomo II, p. 154—156.
[50] Cfr. R. Maixner, *Charles Nodier et l'Illyrie*, Parigi, 1960.

Dalmazia (in lingua italiana) da numerose altre, sempre nella scia del « morlacchismo ». Basti accennare al saggio di Giulio Bajamonti *Il morlacchismo d'Omero*, alle due versioni del romanzo *Les Morlaques* della Wynne (di cui una anonima e una ad opera del poeta e vescovo Stratico, ma finora in gran parte inedita) [51], al romanzo *Il berretto rosso* (1843) di Marco Casotti (Kažotić) [52], ai contributi del Tommaseo e dei suoi seguaci, in Italia (Francesco Dall'Ongaro) [53] e in Dalmazia (Francesco Carrara ed altri) [54].

Tra le opere letterarie italiane che si sono ispirate al Fortis e al menzionato romanzo della Wynne Rosenberg un posto a sé è occupato dalla commedia in cinque atti *Gli antichi Slavi* del fecondo e popolare Camillo Federici (1749—1802) [55]. Il dramma, rappresentato a Venezia al Teatro Sant'Angelo nel 1793, non manca di colorito « illirico » e di riferimenti ad usanze popolari croate. Le vicende si svolgono alle fonti della Cettina, si presentano in scena uno *zaus* (capo del corteo nuziale), un *bariactar* (portabandiera del corteo nuziale), alcuni *svati* (paraninfi), ricorre l'espressione *starescina* (capo, notabile anziano), c'è un *Marcovich* e c'è

---

[51] Cfr. il contributo di R. Maixner, cit. in nota 47. La versione anonima è uscita a Padova nel 1798. Della versione dello Stratico è apparso, quanto ci è noto, un frammento in prosa (*Gazzetta di Zara*, 1847, n. 37) e un canto in prosa tradotto in versi italiani (cfr. Vitaliano Brunelli, *La vita e le opere di Giandomenico Stratico*, « Annuario dalmatico », Zara, 1887, vol. IV, p. 246—248). Frammenti inediti della « Canzone di Pecirep », tradotta dallo Stratico, cfr. in M. Zoric, *Romantički pisci u Dalmaciji na talijanskom jeziku*", « Rad » ecc., Zagabria, 1971, vol. 357, p. 372—373.

[52] Cfr. M. Zorić, *Marko Kažotić (1804—1842)*, « Rad » ecc., Zagabria, 1965, vol. 338, *passim*.

[53] Cfr. M. Zorić, *Hrvatska i Hrvati u talijanskoj lijepoj književnosti*, « Hervatski znanstveni zbornik », Zagabria, 1971, vol. 2, p. 48—52.

[54] Cfr. M Zorić, *o c.* in nota 51, *passim*.

[55] *Gli Antichi Slavi ossia le Nozze dei Morlacchi.* Commedia di carattere in 5 atti di Camillo Federici apparve a Torino, dalla stamperia Mairesse, nel 1793. Così Giovanni Salvioli in *Bibliografia universale del Teatro drammatico italiano con particolare riguardo alla Storia della Musica italiana* ecc., Venezia 1894, vol. 1. Noi abbiamo consultato queste edizioni: *Gli Antichi Slavi o siano Le nozze de' Morlacchi.* Commedia del Signore Camillo Federici, Firenze, presso i libraj Giuseppe Luchi dal Fisco, e Giovanni Betti da S. Trinita, 1794, e le *Opere teatrali di C F.* il cui volume terzo (edito a Venezia dallo stampatore Antonio Zatta nel 1800) contiene, tra altre cose, *Gli Antichi Slavi ossiano le Nozze* ecc. Nel volume tredicesimo della continuazione della stessa serie (ma ora pubblicata dallo stampatore Francesco Andreola con il titolo modificato in *Opere teatrali edite ed inedite di C.F.* ecc.) uscirono di nuovo *Gli antichi Slavi* (Venezia, 1816). Rudolf Maixner, in *O Federicijevoj komediji Gli antichi Slavi. Prilog temi 'Prijevodi i oponašanja romana Les Morlaques (1788)* « Gradja za povijest književnosti hrvatske », Zagabria, 1956, vol 27, p. 203—207) cita un'edizione pubblicata « li 13 decembre 1819 » (*s.l.*), e il tomo ventiquattresimo della *Collezione di tutte le opere teatrali del signor* C. F. (Firenze, presso Gaetano Ducci, 1826—1827) contenente questa commedia del Federici. Gli *Antichi Slavi* furono rappresentati a Venezia nel carnevale del 1793 dalla compagnia Pelandi nel Teatro S. Angelo. Su altre edizioni cfr. l'*Enciclopedia dello Spettacolo*, Roma, 1958, vol. 5. Arturo Cronia riporta un'analisi critica della commedia suddetta in *Italia e Croazia* (Roma, 1942, p. 582—585). Carlo Federici (Genova, 1778— Venezia, 1848), figlio di Camillo, compose un' « azzione tragica », intitolata *Otello ossia lo Slavo* (Roma, 1805), in cui, nella veste del marito geloso e offeso nei sentimenti più puri, appare un « Illirico » in servizio della repubblica di Genova. Su questo dramma scriveremo più ampiamente in un'altra occasione.

anche un' *Elena* [56]. Nella « commedia », il Federici contrappone due protagonisti, *Dusmanich* e *Serizca* : l'austero e valoroso *Dusmanich* [57] è spregiatore delle civili usanze degli Italiani e propugnatore degli antichi costumi dei Morlacchi, che non desiderano neppure vedere le loro future mogli ; *Serizca* è invece« moderno » e più umano, e pur personificando le migliori tradizioni nazionali e la fedeltà al Principe, si eleva a nuove concezioni alla luce delle quali la donna è un essere libero con diritti pari a quelli dell'uomo, e non già soltanto asservita al suo principale dovere di generare eroi per tramandare di generazione in generazione il vigore della stirpe morlacca. Dall'uno e dall'altro protagonista si distingue *Stieno*, devoto al suo ventre e alquanto simile a un buffone popolare, ma anche molto utile ai buoni Morlacchi nella lotta contro due subdoli Turchi (*Orcano* e *Zobar*) che tentano di rapire la giovane sposa. Il dramma termina con il richiamo a sentimenti filantropici, alla pace, al progresso, all'amore, perché, come afferma il saggio Marcovich, « il coraggio, e la forza sono comuni agli uomini, ed alle fiere. Ma l'amicizia, l'équità, la ragione sono pregj nostri, che ci distinguono, e formano la delizia, e la concordia dell'umanità. . . » [58] Così anche il Federici, sulle orme di altri autori italiani, lanciò il suo aggiornato messaggio, valendosi di personaggi fatti scaturire dal primigenio mondo « illirico » [59].

---

[56] Elena, in croato *Jela*, è il nome della protagonista femminile nel romanzo *Les Morlaques* (*Jella*), che riappare regolarmente in opere similari di alcuni autori, Italiani (F. Dall'Ongaro : *Yella. La Fidanzata del Montenegro*, in *La Ricamatrice*, Milano, XI/1858, nn. 22—24) e Dalmati (Niccolò Ivellio : *Il primo giorno di marzo 1806 in Dalmazia*, Venezia, 1806 ; Giovanni Battista Machiedo : *Jele*, in *La Favilla*, Trieste, 1846, n. 21 ; Federicò Seismit-Doda : *Il fuoco del giuramento.* Leggenda bosniese, in *Il Gondoliere*, Venezia, XIV/1846, n. 36, e *Le nozze di sangue* Leggenda popolare della Morlacchia, *idem* n. 45 ; Niccolò Battaglini ; *Jela, scena dalmata del 1796 — 97*, « Gazzetta di Zara », 1847, nn. 5—7). Però, il nome *Iele* porta già la protagonista della « favola boschereccia » *Arcinda* (Vicenza, appresso Francesco Grossi, (1614) del vicentino Lodovico Alcardi. Del cognome popolare Marcovich abbiamo già detto ; cfr. la nostra nota 29.

[57] Il Federici poteva trovare questo cognome croato nell'opera citata di Giovanni Lovrić (*Osservazioni di Giovanni Lovrich sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmazia del signor abate Alberto Fortis* ecc , Venezia, 1776), dove il giovane autore di Sign ha tradotto una *pisma* di Andrija Kačić Miošić (*Od ženidbe i udaje Mamice, sestre Kastriotića*) in cui appare il cognome *Dušmanič*, tradotto in realtà *Dusmanichio* per ragioni di ritmo, ma riprodotto in nota dallo stesso Lovrić nella sua forma originale.

[58] Da *Gli antichi Slavi* ecc , Firenze, 1794, p. 80.

[59] Gli applausi riscossi dal Federici indussero l'abate Giulio Artusi (librettista, fiorito tra il 1799 e il 1808, come troviamo nell'*Enciclopedia dello spettacolo*, Roma, 1954, vol. 1) a mettere in musica i contenuti del dramma nel libretto *Le nozze dei Morlacchi*, uscito a Padova nel 1802 ed eseguito dal maestro Trento nella stessa città. Un altro « ballo » (in tre atti) intitolato *Le nozze de'Morlacchi* compose e diresse Antonio Cherubini per la rappresentazione nel teatro Giustiniani in San Mosè, nell'autunno del 1811 (Venezia, 1811). Nella prefazione, l'autore scrive che il ballo « conosciuto nel titolo, ma variato in parte da quello che altra volta fu esposto in questa Nobilissima Città, ed anco qual'è di presente sortì altrove un'esito lusinghiero » (*o.c.*). Ugo Foscolo assisté commosso a un « ballo de'Morlacchi » nel 1809 a Milano. Un ballo intitolato *Panduri assediati*, di Onorato Viganò (musica di Luigi Marescalchi), fu rappresentato nel teatro San Samuele di Venezia nel 1783, e un *Giorgio Principe della Servia* di Salvatore Viganò (musica di Vittorio Trento) nell'autunno del 1798 alla Fenice (cfr. Taddeo Wiel, *I teatri musicali veneziani del Settecento*, Venezia, 1897, p. 372, 489, 490).

4. Carlo Gozzi (1720—1806), autore di famose favole sceneggiate e avversario della riforma goldoniana, nelle sue *Memorie inutili* (Venezia, (1797—1798) guarda con sufficienza gli Schiavoni, descrive i Morlacchi con mordace pessimismo ed è ben lungi dall'affermare di averne apprezzato i canti e di accettare le interpretazioni del Fortis [60]. Il Gozzi, anzi, nelle sue *Memorie* iniziate nel 1777, fa intendere di contestare più o meno direttamente il Fortis, come si potrebbe ragionevolmente desumere da alcuni brani sui Morlacchi, e di non condividerne gli ottimistici giudizi e gli orientamenti democratici, che non concordano né con le sue esperienze né con le sue convinzioni. Egli ironizza infatti sulle avveniristiche prospettive, sulla fede in un prossimo e fecondo progresso e sui consigli a patrio governi che ricorrono nel *Viaggio in Dalmazia*, pur riconoscendo la larga e profonda preparazione dell'abate Fortis. Le osservazioni del Gozzi sull'etica e i costumi dei Morlacchi dei territori di Zara e di Budua (Budva) si ispirano al suo ardore polemico di moralista conservatore [61], il quale non ha avvertito il fascino dell'autoctona cultura contadina del retroterra dalmato, anche se ha annotatto che i villici « conservano ne' loro matrimoni, ne' loro mortuori, ne' loro giuochi, gli usi degli antichi gentili perfettamente », aggiungendo che « chi legge Omero e Virgilio trova l'immagine de' morlacchi » [62]. Ma invece di ispirarsi alle ardite sintesi del Vico sulla poesia e la primitiva barbarie, il conte Gozzi si accontentò di aspri e sostanzialmente superficiali giudizi sulle condizioni di quegli « antropofagi » e di quei « lestrigoni », che secondo lui erano forse più utili al governo in quelle condizioni di povertà e di arretratezza. Con queste sue affermazioni egli diffendeva la prassi secolare dell'amministrazione e della classe dirigente veneta, ribattendo alle aspre critiche che in quegli anni si potevano sentire anche in Venezia e avversando i timidi tentativi di riforme.

Ma più ancora dobbiamo indagare cercando altrove i significati letterari e documentari dei capitoli gozziani sulla Dalmazia. L'autore

---

[60] Cfr. Mirko Deanović, *Sui rapporti letterari italo-iugoslavi nel Settecento*, in *Problemi di lingua e letteratura italiana del Settecento*. Atti del Quarto Congresso dell'Associazione Internazionale per gli Studi di Lingua e Letteratura Italiana, Wiesbaden, 1965, p. 114; A. Cronia, *o.c.* in nota 1, p. 332—333.

[61] Sulle esperienze da lui vissute in Dalmazia, ove dall'ottobre del 1741 all'ottobre del 1744 aveva prestato servizio militare al seguito del Provveditore generale Querini, il Gozzi si sofferma nei capitoli IV—XIV e XLVII—XLVIII delle *Memorie inutili*.

[62] Cfr. Carlo Gozzi, *Memorie inutili*. Introduzione e note di Domenico Bulferetti, Torino, 1928, vol. I, p. 68 Nello stesso anno in cui è stato pubblicato il primo libro delle *Memorie inutili* del Gozzi è uscito il saggio *Il Morlacchismo d'Omero*" di Giulio Bajamonti nel *Giornale enciclopedico d'Italia* (Padova, marzo 1797, p. 77—98). Il Bajamonti, erudito e medico di Spalato, muovendo da sue ricerche ed ispirandosi all'interpretazione vichiana della poesia epica e quindi alla vichiana età eroica dell'umanità, confronta il mondo omerico con quello dei Morlacchi, afferma che i due mondi sono molto simili tra loro e dà rilievo alle concordanze di contenuti e di stile tra la poesia morlacca e l'*Iliade*.

delle *Memorie inutili* ci ha lasciato una parziale ma con tutto ciò abbastanza fedele imagine della Dalmazia e dell'Albania veneta (il Littorale montenegrino), intrattenendoci soprattutto con la narrazione di vicende zaratine svoltesi di volta in volta nel palazzo ove si riuniva la piccola corte del Provveditore Generale, nelle strette « cali » « e calete » adossate agli ampi bastioni, ai forti e alle caserme della munita capitale della Dalmazia. Tuttavia il Gozzi non immortalò immagini urbanistiche e architettoniche, né diede rilievo a visioni panoramiche del paesaggio. Egli, che non aveva le attitudini e la vocazione dei paesisti, inquadrò invece se stesso con intenti autobiografici moraleggianti e più ancora satirici, accennando appena agli edifici e alle strade di Zara, Spalato e Budua. Con il suo estro di favolista e con acute osservazioni, ci tramandò immagini della società corrotta e frivola che aveva favorito le sue giovanili intemperanze. Né questa società di provincia con i suoi numerosi ufficiali ed altri signori, che avevano tempo e modo di trascorrere con donne compiacenti il periodo del loro soggiorno in Dalmazia, poteva essere diversa da quella che era. Mà le vicende erotiche del Gozzi, anche se sembrano narrate con disinvoltura e leggerezza, lasciarono tracce profonde nell'animo del giovane ufficiale veneto. Sono indicativi il sacrificio e lo scempio della grazia e della femminilità di una nobile zaratina, decaduta e povera, che dopo esser stata vittima di un colonello, seduttore di ragazze, si era concessa per due staia di grano allo spenditore del generale, che, pare, era affetto di mal francese. Il Gozzi che non poté mai dimenticare tanto obbrobrio e la sua delusione giovanile, vendicò l'infelice creatura nella sua « favola allegorica teatrale » *La Zobeide*, rappresentata nel 1763, esponendo allo sdegno del pubblico il truce colonnello nella figura del seduttore *Sinadab*. E così pure il Gozzi fa riferimento ai licenziosi e sadici costumi dell'epoca nel poema comico-satirico *La Marfisa bizzarra* (1774) [63].

Durante il carnevale, il Provveditore si divertiva assistendo a improvvisate rappresentazioni teatrali, nelle quali il Gozzi si esibiva sulla scena e riscuoteva i maggiori consensi con l'abilissima interpretazione della parte di una Colombina dalmata; così travestito egli, con liberi e improvvisi dialoghi e monologhi, richiesti dalla tradizione della commedia dell'arte, si rendeva particolarmente accetto al pubblico, esprimendosi in un dialetto veneto intenzionalmente contraffatto e deformato con in-

---

[63] Cfr il canto IX, 58; XII, 43. Nel racconto di un altro amore zaratino del Gozzi ricorrono elementi boccacceschi nella struttura narrativa, ma vi predominano cupi cenni all'immoralità dei contemporanei, la quale non risparmiò il piccolo mondo di Zara veneta. Recentemente si è ispirato in parte al Gozzi lo scrittore Mirko Žeželj nel suo romanzo *Most uzdisaja* (Il ponte dei sospiri), ambientato nella Zara settecentesca (cfr. il frammento *Među bedemima* — Tra i bastioni, apparso in « Zadarska revija », Zara, 1971, n. 3, p. 214—224). Questo ci pare una conferma ulteriore di quel valore documentario e cronachistico oltreché letterario delle *Memorie* a cui abbiamo accennato sopra.

flessioni di pronunzia « illirica » e con parole croate italianizzate, e ciò gli riusciva perché aveva appreso « soffribilmente » la parlata locale [64]. In quel periodo di lunga pace in Dalmazia, almeno apparentemente regnarono rapporti e accordi passabili tra i Dalmati e i soldati e i funzionari veneti. Tuttavia il Gozzi non tralascia di richiamare l'attenzione dei suoi lettori su nascoste amarezze e puntigliose emulazioni di coraggio che talvolta dividevano Italiani e Slavi. Come altri scrittori del tempo suo, egli non fa sostanziali differenze tra gli abitanti delle città dalmate: nelle sue interpretazioni, la nobilità, la borghesia e il popolo erano caratterizzati da una commune impronta « illirica », vale a dire da cuore largo, ardenti sentimenti, decisioni e orgoglio sfrenati. Nelle *Memorie*, lo comprovano, per esempio, il comportamento del nobile zaratino innamorato della frivola popolana *Tonina*, che abitava in una stretta « caleta » a ridosso dei bastioni, e lo testimoniano altresì i racconti di quel sacerdote che a Budua, in riva al mare, narra compiaciuto e orgoglioso dei fieri e maschi costumi dei suoi Montenegrini.

Il giovane Gozzi si segnalò nella ristretta cerchia della società zaratina per la sua abilità nel cavalcare e nel giuoco del pallone, ma conquistò anche la fama di poeta e il favore del Provveditore, il quale aveva l'abitudine di raccogliere intorno a se letterati e verseggiatori, ascoltandoli in una così detta accademia. In questa si distinse soprattutto un chierico, di cui l'autore non ci riporta il nome, pur facendoci sapere che in seguito, forse con l'aiuto della poesia, diventò vescovo. Verosimilmente egli allude a Gian Domenico Stratico (1732—1799), traduttore del Gessner, dello Harvey e della Wynne Rosenberg, il quale, dopo una alquanto libera vita in Italia, fu vescovo di Cittanova (Novi Grad) in Istria e a Lesina (Hvar) in Dalmazia. Stando alle testimonianze dei suoi biografi, lo Stratico ancora da ragazzo aveva sempre primeggiato nelle accademie letterarie di Zara e, nell'agosto del 1744, nella chiesa di San Domenico aveva sostenuto una tesi di filosofia che affascinò gli ascoltatori e fu stampata a Venezia l'anno seguente [65]. In effetti, lo Stratico divenne vescovo grazie alle buone relazioni che la sua famiglia aveva a Venezia, ma anche per la sua brillante difesa dell'ultimo generale dei gesuiti, della quale papa Pio VI tanto si compiacque da ripeterne la lettura ben sedici volte.

Il nome dello Stratico e la sua nomina discussa a vescovo di Cittanova sono evocati nei *Mémoires* dell'avventuriero veneziano Giacomo Casanova, che conobbe a Pisa questo poeta arcade (Tessalo Cefallenio), allora maestro di recitazione e di improvvisazione di alcune giovani

[64] Cfr. C. Gozzi, *Memorie inutili*, ed. cit., vol. I, p. 78.
[65] Cfr. V. Brunelli, *o.c.* in nota 51, Zara, III/1886, p. 94.

allieve [66]. Né il cenno allo Stratico è il solo passo che evoca incontri del Casanova con gente proveniente dalle nostre regioni. L'avventuriere veneziano usa l'espressione *lestrygone* (già usata dal conte Gozzi), per abbinarla all'immagine e al ricordo di un'alta e massiccia donna della Dalmazia che a Padova, quando era ragazzo, lo tenne a dozzina con altri giovanissimi e poveri ospiti, riscuotendo una modestissima retta in cambio di una non meno misera sistemazione [67]. Nel primo tomo delle *Memorie* ha un certo risalto il cenno alla famiglia rovinata dagli intrighi di un avvocato che si fa forte dei baffi tagliati ad un certo Schiavone. E così pure gli Schiavoni ricorrono in altri incontri e in altri ricordi immortalati nelle pagine dell'avventuriere di Venezia. Il Casanova incontrò i nostri soldati nella notte insonne in cui fu imprigionato nella fortezza veneziana di Sant'Andrea ed in seguito ne abbozzò il ricordo: cantavano senza interruzione, mangiavano aglio, fumavano un cattivo tabacco e bevevano un vino che era nero como l'inchiostro e, a quanto sembrava, poteva essere assaporato soltanto da loro. Nel 1745, il Casanova in viaggio alla volta di Corfù e non molto dopo Curzola (Korčula), nel corso di una tempesta venne a contesa con « un prêtre esclavon » che presumeva di poter opporre i suoi esorcismi alla furia degli elementi e aveva gettato la confusione tra i marinai, i quali, esasperati dall'atteggiamento del Casanova che aveva detto loro di ritornare alle corde delle vele da essi

---

[66] Il Casanova ci dà un'altra diretta testimonianza sullo Stratico: «Le père Stratico, qui me fit passer des jours si agréables. . . sans être beau, possédait parfaitement l'art de se faire aimer » (cfr. l'edizione Laforgue delle *Memorie* del Casanova, citata dal Brunelli, *o c.* in nota 51, vol III, p 111). E' dedicato « A Monsig. r F. Gio. Domenico Stratico, Vescovo di Città Nuova » il terzo tomo dell'opera *Dell'Iliade di Omero tradotta in ottava rima da Giacomo Casanova Viniziano* (1778); cfr. G Casanova, *Patrizi e avventurieri, dame e ballerine*, in cento lettere inedite o poco note. A cura di Carlo L. Curiel, Gustavo Gugitz, Aldo Ravà (Milano, 1930, p. 90). Dello Stratico ha lasciato un giudizio favorevole anche Vittorio Alfieri, che nel 1785 conobbe a Pisa il vescovo din Cittanova (cfr. V. Brunelli, *o c.* in nota 51, vol. III, p. 152). L'improvvisatrice Fortunata Sulgher-Frantastici, che si professava sua allieva, gli inviò due poesie (*ib.*, p. 113—115) Lo Stratico era in poetica corrispondenza con Aurelio De Giorgi Bertola, e gli era vicina anche la poetessa arcade Maria Fortuna (Isidea Egirena) Lo scrittore e avventuriero cenedano Lorenzo Da Ponte (1749—1838) vide nell'abile zaratino di origine greca uno dei « celebri improvvisatori italiani » (cfr. le sue *Memorie.* A cura di Giovanni Gambarin e Fausto Nicolini, Bari, 1918, vol. I, p. 47). Del resto il Da Ponte aveva avuto una cattiva esperienza con « un prete dalmatino », che era divenuto professore di diritto ecclesiastico all'Università di Padova grazie all'appoggio di una certa ragguardevole signora (*ib* , vol. I, pp. 49—51). L'avventuriero cenedano è invece pieno di lodi sincere per un'ostessa slovena che conobbe a Gorizia nel 1779 e di cui s'innamorò. L'ostessa portava un meraviglioso costume nazionale, per la bontà e la grazia era una regina e fu una delle migliori donne che il Da Ponte conobbe nella sua lunga vita (*ib.*, vol I, p. 64—68). Egli trascorse in seguito una notte d'amore a Lubiana con Nancy Grahl che aveva conosciuto a Trieste (1792) e che da allora in poi, anche se abate, presenterà come moglie legittima (*ib* , vol. II, p. 164—165, 175—177). Con Nancy visitò a Dux, in Boemia, il vecchio Casanova, che gli fece avere il suo recente libretto *Il nuovo Trenk*. Si trattava della descrizione della fuga di Casanova *Histoire de ma fuite des prisons de la république de Venise, qu'on appelle les Plombs.* Ecrite à Dux en Bohême l'année 1787, Leipzig, 1788, che nella versione tedesca ebbe il titolo cambiato *Der zweyte Trenk* ecc. (Vienna, 1788), per cui il Casanova veniva paragonato al famoso avventuriero e soldato croato, il barone Trenk (*ib* , vol. I, p. 179; vol. II, p. 292—293; G. Casanova, *Patrizi e avventurieri, dame e ballerine*, ed. cit., p. 310).

[67] Cfr. G. Casanova, *Mémoires*, Parigi, 1967, vol. I, p. 70—77.

abbandonate, insorsero contro l'incredulo « libero pensatore »; un marinaio anzi tentò di gettare in mare il cavaliere miscredente, che, per evitare il peggio, permise che una « magica » pergamena da lui acquistata a Venezia, fosse bruciata [68]. Il Casanova viaggiò più volte attraverso paesi sloveni recandosi a Vienna: tra l'altro a Gorizia portò via *Leuzica* (« carnioline jolie au possible ») al giovane conte Strassoldo (*Mémoires*, tomo VIII). Egli credeva che il russo e l'illirico fossero sostanzialmente la stessa lingua [69]. Notiamo, infine, che nell'opera rara *Istoria delle turbolenze di Polonia dalla morte di Elisabetta Petrowna fino alla pace fra la Russia e la Porta ottomana* (Gorizia, 1774), da noi purtroppo non consultata, il Casanova accenna ai Serbi e ai Montenegrini [70].

La lussuosa edizione delle *Lettere odeporiche* di Francesco Grisellini (1717—1787) — *ove i suoi viaggi e le di lui osservazioni spettanti all'istoria naturale, ai costumi di varj popoli... si descrivono* (tomo I, Milano, 1780) — è nota in primo luogo ai nostri colleghi romeni in quanto la maggior parte del libro è una vivace e fresca « scoperta » di una parte della Romania o, più precisamente, del « Bannato di Temeswar », allora amministrato dall'Austria, al quale sono dedicate più di 15 delle 26 lettere suddette (traslate subito in lingua tedesca: *Versuch einer politischen und naturlichen Geschichte des Temeswarer Banats in Briefen*, Vienna, 1780). E poiché il letterato veneziano, inviandosi verso il « Temesiense » in compagnia dell'alto amministratore asburgico il barone Giuseppe Brigido, dovette passare attraverso terre slovene, croate e serbe, le sue lettere di viaggio interessano anche questa nostra rassegna. Il Grisellini si è spinto infine lungo il corso del Danubio fino a Semlino (Zemun), conoscendo e studiando pure alcune parti della Serbia settentrionale [70a]. Così, ad esempio, da una piccola barca egli ammirò l'imponente posizione su due fiumi della città di Belgrado, allora sotto il dominio dei Turchi:

> « Al contrario sull'opposta riva della Servia ergonsi verdeggianti colli e monticelli, or l'uno all'altro concatenati, ed ora da

---

[68] *Idem*, vol II. p. 84—86. Nel 1770 il Casanova incontrò l'avventuriero Primislav Zanović di Budua (cfr. Mirko Breyer, *Antun conte Zanović i njegovi sinovi*, Zagabria, 1928, *passim*), e in altre occasioni il letterato e avventuriero Tommaso Medin, di Cattaro; egli scrisse una lettera a Ruggero Boscovich (Bošković), intorno al 1770, e una a Vincenzo Smecchia, di Cattaro, nominato console veneto a Trieste nel 1782 (cfr. G. Casanova, *Patrizi e avventurieri* ecc., ed. cit., p 11, 158—162, 212, 247—255).

[69] « Le Russe en général est le plus superstitieux de tous les chrétiens. Sa langue est illirique. »., Citato dal breve saggio di Dimitri E. Vittorini, *Casanova and Slavonic Languages*, « Filologija », Zagabria, 1970, n. 6, p. 331—333. La citazione è fatta sull'edizione moderna di *Histoire de ma vie*, Wiesbaden, 1960, vol. 10, p 132.

[70] Cfr F. Cronia, *o. c.* in nota 1, p. 316—317

[70a]) Vedi le cinque ultime lettere del libro e il saggio sul Grisellini di Giovanni Battista De Toni, pubblicato nell' « Archivio di storia della scienza », Roma, I/1919, vol. I, n. 1; ma anche il libro: *Riformatori veneti*. A cura di Gianfranco Torcellan, in *Illuministi italiani*, tomo VII, Milano—Napoli, 1964, recensito de Ž. Muljačić in « Mogućnosti », Spalato, XIII/1966, n. 1

picciole valicelle disgiunti. In fondo di una di queste vedesi *Svinitza*, e successivamente viensi a scoprire Belgrado. Le fabbriche, e gli edifizj componenti il totale di questa piazza stendendosi dall'alto al basso di un monte con dolce declivio, quindi la di lui comparsa offre all'occhio un graziosissimo spettacolo. Tanto più questo cresce, quanto maggiormente vi si arriva presso, e massime trovandosi a portata di ravvisare la grande apertura per la quale il Sava scoricasi nel Danubio immediatamente dietro la penisola costituita dalla base di esso monte. Tale veduta congiunta a quella di Semlino, che sorge sulla Slavonica opposta riva di detta confluenza, a di cotesta la somma ampiezza, onde sembra di essere non in un fiume, ma in un mare, è quel più bello che un industre pittore potrebbe immaginare per una scenica rappresentazione [70 b].

Il viaggiatore italiano ci lasciò interessanti notizie sulle città e regioni della Slovenia da lui visitate : egli seppe distinguere la borghesia e la nobilità, in gran parte tedesca o tedeschizzata, dal semplice popolo sloveno (« di schiatta illirica », p. 45), operoso e parlante una lingua propria, e lodò sopratutto le ricchezze naturali e l'agricoltura della Stiria, a le tendenze ad un progresso economico e scientifico che aveva conosciuto negli incontri con i signori e gli intellettuali locali. Ma della Croazia il Grisellini vide assai meno. Nella città di Varasdino (Varaždin) risiedeva allora — « per la sua grata ed allegra situazione nonché la bontà dell'aere » — il Viceré o Bano della Croazia ; questi era il conte Francesco *Nadesti* (Nadaždi), un « celebre guerriero » che si distinse nella guerra dei sette anni e in cui ancora, a detta del Grisellini, « ardeva il marziale fuoco » ed il valore delle « anime grandi e virtuose » (p. 69). Il naturalista veneziano riconobbe alle genti del regno croato il pregio delle virtù militari e della dedicazione all'agricoltura (p. 70). Poi, dopo aver attraversato l'Ungheria meridionale, scese di nuovo nelle nostre parti, visitando la Slavonia orientale e il Sirmio e apprezzando, infine, le ricchezze del suolo nelle pianure della Vojvodina.

Il poeta e abate galante Giambattista Casti (1724—1803), ritornando da Costantinopoli al seguito del bailo Foscarini, percorse il littorale della Croazia nei primi mesi del 1789 e sostò a Lesina, a Lissa (Vis) e a Zara. A Lesina egli incontrò il « vecchio amico » Gian Domenico Stratico e a Zara assistette ai solenni festeggiamenti con cui il Provveditore generale Angelo Memmo IV accolse il Foscarini. A Zara il Casti prese parte ad una seduta dell'Accademia Economico-agricola e ammirò il materiale archeologico raccolto a Zara e a Nona, non senza ricordare che Nona era

---

[70 b]) Cfr. F. Grisellini, *Lettere odeporiche* ecc., tomo I, p. 268.

stata colonia romana e sede dei re croati [71]. Allo stesso provveditore veneto in Dalmazia dedicò un interessante sonetto il già menzionato Stratico, componimento in cui il motivo encomiastico ed occasionale cede all'espressione sincera del dolore de patriota:

> «E chi la nube squarcerà funesta
> Che oscura il giorno sull'Illiria terra ?
> Per cui passeggia l'ignoranza infesta,
> Al buon senso, al saper movendo guerra ?
>
> Arti, e studi infelici ! E chi vi desta,
> Se una stupida man sempre vi afferra,
> Se non v'è dato d'alzar mai la testa,
> Poiché la stolta vi conquide, e atterra ?
>
> Città di nome, campi abbandonati,
> Povere genti da miseria oppresse
> Sono per tutto i vostri tetri ornati
>
> Dicea fra me: ma gl'occhi a voi rivolti
> Signor, che il cielo a governarci elesse;
> Gridai: per voi fien tanti mali tolti» [72].

Un'altra traccia di questa Dalmazia settecentesca la troviamo nel poemetto giovanile di Ugo Foscolo, intitolato *La Giustizia e la Pietà*. E' un poemetto d'occasione, dedicato a «Sua Eccellenza Angelo Memmo IV nel suo regresso dalla Reggenza di Chioggia», e pubblicato senza firma del giovane poeta nel 1797. Secondo il Citanna, «notevoli sono solamente alcuni frammenti descrittivi» e i versi ispirati all'immagine soave della Pietà che «è una leggiadra annunziatrice delle *Grazie*» [73]. Ma qualcosa della grazia e serenità muliebre di questa poetica rappresentazione si trasfonde pure nelle parti lirico-descrittive ed encomiastiche che alludono alle fasi della carriera amministrativa e politica del personaggio elogiato, fasi che si svolsero fra i Dalmati, i Greci e la «claudiense gente». I versi dedicati alle Isole Ionie sono già soffusi di un'aura mitica, mentre quelli dedicati all'Illiria sono più convenzionali e adeguati alla loro funzione celebrativa, ma non senza qualche eco di quella serena precisione descrittiva che fa pensare al Parini. Comunque, alcuni particolari — come, ad esempio, quelle «Ninfe, dell'illiria terra/Presidi eterne»,

---

[71] Il titolo del volume è *Relazione di un viaggio a Costantinopoli di Giambattista Casti nel 1788 scritta da lui medesimo* (Milano, 1822); cfr. Ž. Muljačić, *Putovanje po Dalmaciji G. Castija (1789 god.)*, «Pomorski zbornik», Zagabria, 1966, p. 419—426.

[72] Pubblicato da Giuseppe Sabalich, in *Sotto San Marco*, Zara, 1901, p. 57, e in *Il Dalmata*, Zara, 1901, n. 23.

[73] Cfr. G. Citanna, *La poesia di Ugo Foscolo*, Bari, 1932², p. 7—11.

che potrebbero essere le *Vile* del popolo e della poesia slava — richiamano il nostro interesse su questo frammento dell'operetta giovanile :

« Te la più bella fra le belle dive,
Pietà, nel giorno che gl'illiri campi
In maestà calcasti, e passeggiava
A te dinanzi colla spada in alto
Giustizia fera, te Pietà clemente
Seguì di retro, e bendì tua destra
Il villanello, che su i pingui colti
Con l'innocente famigliuola il grano
A' rigidi apprestava boreali

Giorni del verno ; e il pescator stillante
Dalle lacere vesti, e dalle fredde
Membra marine gocce accolte in ghiaccio
Dall'impetrita sabbia, inni ed evviva
A te lanciava, e a tua pietà ! S'udiro
Quando partisti, lamentose e sole
Errar le ninfe, dell'illiria terra
Presidi eterne, e di Memmo, e di Memmo
Gir ripetendo fra sospiri il nome... » [74]

Alla città dalmata in cui il Foscolo visse qualche anno della sua giovinezza è legata la memoria di un avvenimento triste e gravido di conseguenze dolorose nella vita errabonda del poeta. A Spalato (Split), com'è noto, « dopo di aver sofferto una lunga penosa malattia, finì di vivere » il padre, Andrea Foscolo, « lasciando afflitta, e circondata dalle commoventi lacrime di quattro tenere creature in stato della più compassionevole indigenza, la propria moglie » [75]. Il figlio lo compianse con una canzone e cinque sonetti (1796), di cui il secondo è fra le prove migliori del tirocinio del giovane poeta [76]. Ci interessano soprattutto quei particolari che, quantunque una proiezione fantastica e, in buona parte, di maniera, neoclassica o lugubre e sepolcrale, sono pur elementi di una vicenda umana, rivissuta nel ricordo del ragazzo :

« Sol suonan pianto e muto orrore ammanta
Que' dolci lochi ov'io ti vidi un giorno

[74] Cfr. l'*Edizione nazionale delle opere di Ugo Foscolo*, Firenze, 1961, vol. II, p. 317—324. I versi citati sono i 126—143.

[75] Così Vincenzo Bembo, Conte Capitano di Spalato, informava il 13 ottobre 1788 i provveditori ecc. del Magistrato alla Sanità di Venezia. Cfr. C. Antona-Traversi, *De' natali, de' parenti, della famiglia di Ugo Foscolo*, Milano, 1886, p. 382.

[76] Cfr. E. Donadoni, *Ugo Foscolo pensatore, critico, poeta*, Milano, 1910, p 495 e le altre fonti, citate da noi in *Due note su Ugo Foscolo e la Dalmazia*, « Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia », Zagabria, 1963, nn. 15—16, p. 180, nota 75.

Porger a' tuoi figliuoli e baci e pane,
E in fogge care e strane
Saltellar essi a tu ginocchia intorno... »[77]

L'ora notturna dell'agonia paterna e la patetica scena del dolore familiare ritornano, più sintetiche e con accenti drammatici, nel secondo e nel quinto dei cinque sonetti. Ritorna pure l'immagine di quella notte col suo opprimente silenzio, unico particolare che allude al quieto notturno spazio di Spalato assonnata:

« Rotte da tetro raggio le tenèbre
Cingeano il genitor che si giacea
Agonizzando sul letto funèbre
E i moribondi sguardi al ciel volgea.

. . . .

E anch' io pur tacqui... ma spirata l'alma
Cessò il silenzio, e alle strida pietose
La notturna gemea terribil calma » [78].

A questi ricordi dolorosi, aggiungiamo quello sulla tragica morte del nonno del poeta, avvenuta pure a Spalato: una versione forse gelosamente custodita in famiglia, ma, almeno in parte, provata dal libro *Storia della peste che regnò in Dalmazia negli anni 1783—1784* (Venezia, 1786) dell'enciclopedista spalatino Giulio Bajamonti, in cui si esprimono accuse non velate a Niccolò Foscolo, colpevole di non aver allarmato a tempo la città minacciata dalla peste. Assai più tardi, nel dramma storico *I conti di Spalato* (Venezia, 1854) di Giulio Solitro, quest'accusa venne rivolta ai governanti veneti della Dalmazia (cosa che potrebbe essere provata da certe difese ed elogi troppo smaccati del Bajamonti...). Ma ecco il frammento che ci interessa, uno degli undici frammenti di carattere apologetico i quali si riferiscono allo scritto foscoliano *Ai senatori del Regno d'Italia*:

« III. L'avo mio professo medicina: e mentre nel 1785 per pubblica commissione invigilava in Dalmazia come Priore di Sanità, o non se n'avvide in tempo o non gli fu in tempo creduto; certo che la peste sopravvenne improvvisa, e spopolò tutto Spalato, ed ei ne fu primo incolpato. Egli, accortosi della colpa e del disonore, andò in Lazzaretto ove più bolliva il contagio, e poiché ministrando

---

[77] Da *In morte del padre*. Canzone, vv. 77—81. Cfr. *Ed. naz.*, vol. II, p. 294—302, con il testo della canzone e dei cinque sonetti.
[78] *Ib*, p. 301—302.

vani aiuti a' malati s'accorse d'essere infetto, non disse agli astanti se non che i colpevoli di quella rovina avrebbero un giorno avuto il debito premio; e dissetandosi d'acqua fredda, vietata allora in quel modo da' medici, né per preghiera che gli facessero se ne astenne, né accettò rimedio alcuno, né si rimosse dall'aria aperta ove per tre dì e quattro notti sedette, e riconfortando gl'infermi finch'ebbe voce e raccomandando a Dio i suoi figliuoli, spirò; ammenda generosa di quell'errore, se pur fu suo, e non indegna d'essere ricordata; necessaria a ogni modo ch'io non me ne dimentichi mai »[79].

Invece di citare altri nomi e altre opere, ci piace terminare questa rassegna col nome di Ugo Foscolo, uomo e poeta di una burrascosa epoca di transizione, il quale affermò più volte, almeno ai primi passi della sua carriera letteraria, di essere stato « educato fra' Dalmati »[80]. Il grande poeta italiano si richiamava, cioè, alle tradizionali virtù del nostro popolo, certo, in armonia con le tendenze all'esotismo della cultura settecentesca e preromantica.

---

[79] Cfr *Ed. naz.*, Firenze, 1933, vol. VIII, p. 246—247.

[80] Alludiamo alla nota lettera del Foscolo indirizzata « Alla città di Reggio », premessa alla prima edizione dell'Ode *A Bonaparte liberatore* (*Opere edite e inedite di Ugo Foscolo,* Firenze, vol. VI, p. 4), in cui le parole dedicatorie alla città democratica illuminano precisamente la posizione ideologica e umana del giovane poeta, e a quella, dello stesso anno (1797), dedicatoria del *Tieste* e indirizzata all'Alfieri (*Ed. naz*, vol. XIV, *Ep.*, vol. I, p. 42—43). La « prima tragedia di un giovane nato in Grecia ed educato fra Dalmati » egli presenterà, lo stesso giorno, anche « alla Saffo italiana », Diodata Saluzzo (Venezia, 22 aprile 1797), con lettera che è una variante di quella, meglio nota, indirizzata « al tragico d'Italia » (cfr. *Ed naz*, vol XIV, *Ep*, vol 1, p. 43—44).

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE DEL CHIARO

C. BOROIANU
(Bucarest)

La source principale : la réalité vivante vue par les yeux attentifs et objectifs du mémorialiste.

L'*Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*[1] par Anton Maria Del Chiaro est, comme on le sait, un ouvrage de mémorialiste. Par conséquent, sa principale source est la réalité vivante elle-même que l'auteur surprend dans ses formes multiples pendant les sept années passées presque entièrement en Valachie (1710–1716). C'est là, justement, un des grands mérites de Del Chiaro, dans le fait de ne pas avoir assisté insensible à certains aspects, particulièrement intéressants, de la vie matérielle et spirituelle de notre peuple, mais d'avoir publié et partagé à l'Occident ses impressions, cinquante ans avant la parution de la *Descriptio Moldaviae* de Dimitrie Cantemir.

La même source se trouve à l'origine de la partie narrative, où Del Chiaro relate, pour la période des années 1710–1716, des événements vécus et qui s'étaient déroulés sous ses yeux.

Les nouvelles historiques du temps, consignées par l'ancien secrétaire des princes Constantin Brancovan, Etienne Cantacuzène et Nicolas Mavrocordato ont d'autant plus de poids qu'elles sont dues à un témoin oculaire, doué d'un sens développé de la responsabilité, à un mémorialiste qui entend se maintenir dans les limites de l'objectivité. « J'écris ce que j'ai vu moi-même, j'écris ce que j'ai appris de personnes dignes de confiance. Je suis étranger à ce pays et en égale mesure recompensé et honoré par les trois princes dont je m'occupe tout spécialement, ce qui me fait espérer que cela pourrait servir au lecteur comme une ga-

[1] Parue à Venise en 1718, à la typographie d'Antonio Bortoli.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2, P. 323–334, BUCAREST, 1972

rantie suffisante pour me considérer totalement dépourvu de toute passion » [2].

Il s'ensuit que tout en admirant Constantin Brancovan, qu'il vante pour sa douceur, sa sagesse, sa diplomatie habile, sa vocation pour la culture, Del Chiaro ne passe pas sous silence les nouvelles et pesantes charges fiscales imposées par le souverain à ses sujets.

Il critique aussi la légèreté avec laquelle on colportait à la cour et dans la capitale les nouvelles concernant la sécurité du pays. « J'ai constaté avec le plus grand étonnement, note le secrétaire du prince, qu'à sa cour on ne savait pas ce que signifie garder les secrets, chose qui conditionne l'existence même des gouvernements » [3].

Nicolas Iorga disait que Del Chiaro avait été « l'homme des Cantacuzène » [4]. D'après cette caractérisation on pourrait déduire que le mémorialiste florentin aurait été partial envers les membres de cette grande famille tellement puissante, ce qui n'est pas conforme à la vérité. « Un homme des Cantacuzène » aurait-il pu enregistrer la nouvelle qui courait, comme quoi Şerban Vodă fut mort « empoisonné par les siens ? » [5]. Ou bien, que Ştefan Cantacuzène avait comploté contre Brancovan, attirant sur la tête de son cousin la haine des Turcs ? Et par surcroît, en accusant le nouveau prince d'avoir interdit l'accès dans le pays des gazettes et des calendriers vénitiens, il emploie le ton véhément du pamphlet politique : « C'était la provocation méchante d'un cerveau confus et pervers, qui posait en grand homme politique ; mais toute sa politique n'avait pas d'autre but qu'un sale profit, à savoir, traduire les gazettes de l'italien en grec, en mélangeant selon son goût, ou bien en falsifiant les nouvelles qu'il croyait agréables au lecteur »[6].

L'information orale. Une autre source à laquelle tous les chroniqueurs ont fait appel et à laquelle recourt aussi Del Chiaro, c'est l'information orale. Dès le début [7], le mémorialiste annonce qu'il va appuyer son récit autant sur des choses vues que sur ce qui lui a été transmis par diverses personnes qui avaient pris part à ces événements.

Sans aucun doute, les mémoires s'alimentent non seulement de ce que le mémorialiste a été en mesure de percevoir directement, mais aussi de ce qu'il a pu apprendre d'autrui. La source orale joue aussi un

---

[2] Anton Maria Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, Venezia, 1718, p <XIV>.

[3] *Op. cit.*, p. 168.

[4] N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti* (Histoire de la littérature roumaine), t. II, 2-ème éd., Bucarest, 1928, p. 350.

[5] Del Chiaro, *Op. cit.*, p 145.

[6] *Ibidem*, p. 198.

[7] *Ibidem*, p. 1.

rôle important dans l'ensemble de l'*Histoire* de Del Chiaro, y étant signalée plusieurs fois :

— « *On dit* que dans un endroit caché du palais (de Tîrgovişte — *C.B.*) une pierre tombale aurait été trouvée » [8].

— « Chose merveilleuse qui *me fut racontée* par des personnes dignes de confiance » (C. Cantacuzène avait demandé qu'on lui administre les cent coups que devait recevoir son frère cadet, probablement Iordache) [9].

— Après le bannissement de C. Brancovan, des boïards qu'il n'avait jamais vus jusqu'alors firent leur apparition à la cour. « En *demandant* la raison, *j'ai été éclairci* pleinement » [10].

— « J'aurais beaucoup de choses à dire, *qui me furent confiées par des personnalités de marque*, dont une partie sont encore en vie » [11].

— Şerban Cantacuzène est mort « empoisonné par les siens, *selon l'opinion de beaucoup de gens* » [12].

— « *Certains prétendent* qu'à ses derniers moments il l'appela auprès de lui et lui confia son propre sceau » (il s'agit de Şerban Cantacuzène et de Constantin Brancovan) [13].

— L'épisode du voyage de Brancovan à Andrinople, en 1703, *est relaté d'après le récit du médecin* Jacopo Pilarino, comme il l'avoue lui-même [14].

— *Les dignitaires turcs*, rentrés de la campagne de Pétrovaradine, *m'ont raconté* qu'ils ne se rappelaient pas qu'un autre vizir eût égorgé autant de pachas dans le but de les déposséder de leurs biens [15].

Del Chiaro a-t-il connu les chroniques valaques?

Del Chiaro a utilisé aussi des sources écrites. Le professeur Carlo Tagliavini, dans son article consacré à l'écrivain florentin dans la grande encyclopédie Treccani, soutient que « Del Chiaro a été le premier historien occidental ayant connu directement les chroniques roumaines manuscrites » [16].

---

[8] *Ibidem*, p. 121.
[9] *Ibidem*, p. 127.
[10] *Ibidem*, p. 128.
[11] *Ibidem*, p. 143
[12] *Ibidem*, p. 145.
[13] *Ibidem*, p. 147.
[14] *Ibidem*, p. 155—156.
[15] *Ibidem*, p. 199—200.
[16] *Enciclopedia italiana di scienze, lettere ed arti*, Istituto della Enciclopedia italiana, fondata da Giovanni Treccani, vol. XII, Rome, 1949, p. 516.

Le *Dizionario enciclopedico italiano* répète l'assertion : *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* est importante par les témoignages concernant les événements roumains et parce qu'elle s'appuie sur les chroniques roumaines manuscrites »[17]. De même, le *Grande dizionario enciclopedico Utet* considère l'*Istoria* de Del Chiaro importante par les informations extraites pour la première fois directement des vieilles chroniques roumaines [18].

Il n'y a aucun doute, l'ancien secrétaire du prince connaissait l'existence des chroniques roumaines manuscrites. Il les avait même vues, probablement, dans les bibliothèques de Constantin et Etienne Brancovan ou dans celle de l'érudit *stolnic* Cantacuzène, dans la maison duquel il était souvent invité à prendre le repas. Pourtant, il manifeste son étonnement que jusqu'à cette époque aucune chronique roumaine ne fut encore imprimée et il considère que celles qui existaient manquaient d'objectivité. En exagérant, il prétend même que chaque grand boïard était possesseur du manuscrit d'une chronique qui présentait les événements conformément aux exigences de ses intérêts de famille.

En réalité, Del Chiaro n'a pas consulté les chroniques roumaines. Dans son *Istoria* il n'existe aucune indication qu'il aurait recueilli des informations là-dedans. Et, de plus, selon ses propres aveux, les sources écrites qu'il cite lui avait été recommandées par Apostolo Zeno, au début de l'année 1717, à son retour en Italie. « ...J'ai énormément profité de certains livres rares, qui me furent communiqués avec générosité par le seigneur hautement érudit Apostolo Zeno » (de la préface adressée au lecteur).

Il y a beaucoup d'arguments qui infirment la thèse selon laquelle Del Chiaro aurait consulté les chroniques roumaines manuscrites. Nous nous arrêterons seulement à certains d'entre eux.

1. Le mémorialiste florentin cite toujours les ouvrages consultés. C'est ainsi qu'il procède avec *Aeneae Sylvii P II Pontificis Maximi, in Europam sui temporis varias continentem historias*, à la p. 2, *Antonii Bonfinii Rerum Ungaricarum decades*, ibidem, *Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei ad Gerardum Planiam. Caesareae Maiestatis, secretarium*, à la p. 111 et suiv., *De bello bohemico Ferdinandi II* par Aubert Le Mire à la page 122, *Ioannis Lucii Dalmatini, De regno Dalmatiae et Croatiae*, à la p. 235. S'il avait utilisé aussi des chroniques roumaines, il les aurait certainement mentionnées. Il est vrai que lorsqu'il s'agit de Graziani,

---

[17] *Dizionario enciclopedico italiano*, Istituto della Enciclopedia italiana, fondata da Giovanni Treccani, t. III, Rome, 1956, p. 801.

[18] *Grande Dizionario Enciclopedico Utet*, fondato da Pietro Fedele, terza edizione interamente riveduta e accresciuta, t. VI, Unione Tipografico Editrice Torinese, Turin, 1968, p. 101.

dont il apprend l'existence dans l'histoire d'Aubert Le Mire il dit : « Malgré toute la diligence déployée, il m'a été impossible de trouver la moindre mention dans *les manuscrits roumains* » [19]. Par « manuscrits roumains » il faut entendre, pourtant, *les documents de la chancellerie princière*. S'il avait étudié les chroniques valaques il se serait rendu compte que Gaspar Graziani (Del Chiaro l'appelle Graziano) n'a pas régné en Valachie mais en Moldavie.

2. Normalement, il aurait dû s'informer dans la « Chronique des Cantacuzènes » pour l'époque antérieure au règne de C. Brancovan et dans la chronique officielle de Radu Greceanu ou dans la chronique anonyme pour la période suivante. Pourtant, il n'a pas recouru à celles-ci. S'il avait consulté les chroniques valaques, comme on le prétend, l'auteur de l'« Histoire des révolutions modernes » n'aurait pas commis certaines erreurs regrettables quant à la chronologie. Il n'aurait pas placé Gaspar Graziani, qui a régné en 1619—1620, après Matei Basarab (1632—1654). Il n'aurait pas parlé de l'assassinat de Constantin Cantacuzène (1663), le père du *stolnic*, dans le cadre du second règne de Grégoire Ghica (1672—1673). Il n'aurait pas affirmé que Grégoire Ghica avait occupé le trône pour la seconde fois après Radu Léon (1664—1669), mais après Antonie Voïévode (1669—1672).

3. L'épisode dramatique de l'année 1703, lorsque Brancovan pouvait perdre non seulement le trône, mais la tête aussi, n'est pas relaté d'après les chroniques, mais d'après le récit du protomédecin Jacob Pilarino.

4. L'absence constante des dates, des années, de toutes précisions concernant le calendrier constitue une caractéristique de l'« Histoire » de Del Chiaro. S'il avait connu les chroniques internes, surchargées de dates, l'écrivain florentin aurait signalé du moins une partie d'entre elles.

5. Les informations portant sur l'époque plus reculée de l'histoire de la Valachie sont assez maigres et, en ce qui concerne les sources internes, basées exclusivement sur le récit oral. Il ne parle que dans des termes très généraux de Michel le Brave. Il sait que la campagne de celui-ci contre les Turcs a été engagée « de commun accord avec le prince de Moldavie et celui de Transylvanie » [20], mais il n'indique ni l'endroit (gué de Călugăreni), ni l'année où le combat avait eu lieu (1595).

Le règne de Matei Basarab, qui a duré presque 22 ans, est expédié dans moins d'une page. Pas la moindre allusion au conflit entre celui-ci et Basile Lupu, ni à l'insurrection des séïmènes, qui troublèrent la dernière

---

[19] Del Chiaro, *Op. cit.*, p. 122.
[20] *Ibidem*, p. 118—119.

année de son règne et que les chroniqueurs roumains racontent avec force détails.

Pendant les presque sept ans passés en Valachie, Del Chiaro avait appris le roumain. Pourquoi n'aurait-il pas utilisé, dans ce cas-là, les chroniques roumaines? En premier lieu, parce que l'objectif poursuivi était de présenter les *réalités présentes* (« ... C'est là le but que je me suis proposé pour mon *Histoire* »)[21]. L'idée d'ajouter certaines informations concernant l'histoire plus ancienne du peuple roumain semble lui avoir été suggérée par Apostolo Zeno, qui lui a donné aussi les indications bibliographiques nécessaires. S'il avait eu, dès le début, l'intention de s'occuper aussi de cette partie de l'histoire roumaine ancienne, il aurait, sans doute, appelé aux connaissances et aux ouvrages de l'érudit Constantin Cantacuzène, le *stolnic* possesseur d'une riche bibliothèque et auteur, lui aussi, d'une « Histoire de la Valachie ».

Del Chiaro était un homme cultivé et un esprit curieux. Il aurait pu lire les chroniques roumaines même en dehors des objectifs qu'il s'était proposés pour son ouvrage. Il ne l'a pas fait probablement à cause des difficultés que soulevait le déchiffrement des textes écrits en alphabet cyrillique. Pour le même motif il n'utilise non plus les inscriptions roumaines écrites en caractères cyrilliques, bien qu'il se fut rendu compte de l'importance de pareils vestiges. Si ceux-ci avaient été rédigés en latin, il les aurait, sans aucun doute, utilisés, comme il lui était arrivé pour l'inscription tombale datant de la seconde moitié du XIV^e^ siècle, trouvée dans l'église romano-catholique de Cîmpulung[22].

Les sources externes.

1. La première source mentionnée par A. M. Del Chiaro est l'*Historia de Europa* par Enea Silvio Piccolomini (1405—1464). L'histoire du grand érudit italien, connu comme pape (1458—1464) sous le nom de Pie II, est citée lorsqu'il s'agit du nom de la Valachie que celui-ci fait dériver de celui du commandant romain Flaccus. Voilà le fragment d'où Del Chiaro recueillit l'information : « Et colonia Romanorum quae duces coercet eo deducta, duce quodam Flacco, à quo Flaccia nuncupata. Exin longo temporis tractu, corrupto ut sit vocabulo, Valachia dicta ».

Del Chiaro a pu consulter l'édition des œuvres du célèbre humaniste, publiée en 1551 à Bâle, sous le titre : *Aeneae Syl / vii Piccolimini / Senensis, qui post adeptum Pon / tificatum Pius eius nominis Secundus / appellatus est, opera quae extantomnia, nunc demum post corru / ptissi-*

---

[21] *Ibidem*, p. 121.
[22] *Ibidem*, p. 17.

mus editiones summa diligentia castigata & in / unum corpus redacta, quorum elenchum / versa pagella indicabit. / His quoque accesit gnomologia / ex omnibus Sylvii operibus collecta, & Index re/rum ac, verborum omnium co/piosissimus. / Basileae. Dans cette édition, à la p. 357, se trouve l'écrit : *Aeneae Sylvii P. II Pontificis Maximi, in Europam sui temporis varias continentem historias*, titre qui apparaît à l'intérieur de l'ouvrage, en tête des pages, sous une forme raccourcie : *Aeneae Sylvii Historia / De Europa.* De là, l'indication de sousol de Del Chiaro : *Hist. Europ.*, p. 395 (en réalité la page où E. S. Piccolomini émet l'hypothèse bien connue est 393).

2. Toujours concernant l'éthymologie de nom de « Valachie », Del Chiaro cite Antonio Bonfini (1427—1502), dont il écrit le patronymique Buonfini. Il apprécie celui-ci « un important historien de la Hongrie du temps de Mathias Corvin ». D'origine italienne, Bonfini naquit à Ascoli, fut professeur dans plusieurs villes d'Italie, ensuite secrétaire de Mathias Corvin et lecteur de la reine Beatrice. L'ouvrage cité par Del Chiaro est posthume et il est paru à Bâle en 1543. Jouissant d'un bon accueil, il a connu dans un intervalle relativement court plusieurs éditions (Bâle — 1543, Cluj — 1561, Bâle — 1568, Francfort — 1581, Hanovre — 1606).

Del Chiaro connaît et cite correctement l'édition de 1581, qui portait le titre : *Antonii Bonfinii / Rerum Ungari / carum Decades Qua / tuor cum dimidia. / His accessere / Ioan Sambuci aliquot appen /dices, et alia : una cumprisiorum Regnum Ungariae De / cretis, seu constitutionibus : quarum nar / rationes Bonfinii obiter memi/nere : / et quae pagina 16 / indicat. / Omnia nunc denvo recognita, emendata, / et aucta per Ioan Sambucum, Caes. Maiest. / consiliarium et historicum. / Cum indice copiosiss.* / Francofurti Apud Andream Wechelum, / MDLXXXI. / Cum privilegio decem annorum. / En suivant l'exemple de Tite Live, Bonfini avait divisé son ouvrage en décades, chaque décade comprenant dix livres. Il n'a pas réussi à écrire plus de quatre décades et demi.

Antonio Bonfini avait exprimé l'opinion que le nom que les étrangers donnaient à la Valachie viendrait de l'expression grecque ἀπὸ τȣ̃ βάλλειν καὶ τῆς ἀκίδος (que Del Chiaro transcrit : ἀπὸ τȣ̃ βαλλε, καὶ τῆς ἀκίδος), c'est-à-dire de l'adresse avec laquelle la population respective lançait les flèches. Del Chiaro envisage avec circonspection l'explication de Bonfini, de même que celle trouvée dans la même source (*Op. cit.*, p. 277) selon laquelle la Principauté roumaine aurait reçu le nom de Valachie d'après l'une des filles de l'empereur Dioclétien, donnée en mariage au prince régnant de ces contrées. Dans l'absence de certains documents antiques, Del Chiaro met sous le signe de l'interrogation les

assertions de Bonfini, consignées d'ailleurs avant lui par le *stolnic* C. Cantacuzène dans son « Histoire de la Valachie ».

L'histoire de Bonfini contenait aussi d'autres informations relatives au peuple roumain, mais Del Chiaro ne les utilise pas. Quelques décennies auparavant, Miron Costin et Constantin Cantacuzène s'en étaient inspirés dans une mesure beaucoup plus grande.

3. Pour les XV^e^ et XVI^e^ siècles Del Chiaro recourt à la lettre du 29 juin 1524 adressée par Michail Bocignoli à Gerardo Plania (imprimée probablement la même année) sous le titre : *Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei ad Gerardum Planiam Caesareae Maiestatis secretarium, in qua exponit causas rebellionis Axmati a Solymano Turcarum imperatore, et quo pacto Axmati consilia oppressa fuerint cum ipsius interitu, praeterea ut Solymanus rebus Cayri compositis, expeditionem in Valachiam susceperit, cuius sane provinciae situs, amplitudo, fertilitas, hominum mores, ingenia, quaedamaque alia describuntur gratissima futura his, qui strategemata, dolos, et variam fortunam max. principum scire arpiunt. Adduntur quoque p̃fecturarum Turcicarum et quorũdam provinciarum / recentiora nomina.*

Sur l'auteur de cette lettre on ne connaît que peu de chose. On sait qu'il tirait son origine d'une vielle famille de Raguse, dont le patronymique apparaît dans les documents sous plusieurs formes : Boccignoli, Bucignoli, Buccignol, Buzignoli ou dans la forme slave de Bocinich. On sait aussi qu'en 1535 il se trouvait à Vienne, au service de Ferdinand, frère de Charles V et futur empereur d'Allemagne.

Celui auquel la lettre était adressée, Gerardus Plania (nom latinisé), n'est autre que Gérard de Plaines seigneur de la Roche, un des secrétaires de Charles Quint. Apprécié par l'empereur, Gérard de Plaines fit partie de la délégation qui allait négocier, l'automne de l'année 1521, avec le Pape et le roi d'Angleterre une ligue contre François I^er^, le téméraire roi de France et le rival acharné de Charles Quint.

L'objectif de la lettre était d'attirer l'attention de l'empereur sur le danger que représentaient pour la chrétienté les conquêtes ottomanes. La chûte de Belgrade, le 29 août 1521, devait constituer un signal d'alarme pour toute l'Europe ; les conflits internes, le manque d'unité et de patriotisme dans les rangs de la classe dirigeante favorisent l'avancement des Turcs. L'occupation de la Valachie aurait signifié pour ces derniers la voie libre vers la Transylvanie, la Hongrie et plus loin, vers le cœur de l'Europe.

Michail Bocignoli avait été en Valachie vers le début du XVI^e^ siècle, car voilà ce qu'il dit à un moment donné dans son exposé historique : « Basarab, voïévode de la Valachie (que j'ai connu comme boïard pendant

mon séjour en Valachie), est mort en laissant un seul fils, âgé de sept ans » [23]. Il s'agit, sans doute, de Neagoe Basarab et de son héritier, le jeune Théodose. Si Bocignoli avait connu Neagoe boïard, cela signifie qu'il avait visité la Valachie avant 1512. De cette épître rédigée en latin [24], et qui s'étend sur 13 pages in-8, Del Chiaro traduit plus d'un tiers [25]. Le matériel ainsi traduit en italien est inséré dans le premier chapitre de la seconde partie : « De la manière dont la Valachie est passée sous la domination turque ». C'est justement la partie où Bocignoli présente élogieusement le règne de Vlad l'Empaleur (Ţepeş), voïévode « courageux et très versé dans le métier des armes » [26]. On y parle de ses attaques contre les territoires sud-danubiens occupés par les Turcs, de l'expédition du Sultan Mahomet, de la tactique de Vlad, qui faisait retirer son armée et la population dans les forêts, en laissant le pays désert, des combats de guérilla, qui aboutirent à la défaite de la nombreuse armée ottomane.

Bocignoli confond les deux règnes de Vlad l'Empaleur dans un seul, mais il est bien informé sur la fin du terrible prince, trahi par les boïards turcophiles. Après la mort du voïévode, la Valachie fut obligée de payer un tribut aux Turcs.

Bocignoli ne connaît pas les successeurs de Vlad l'Empaleur. Radu le Bel, Basarab le Vieux, appelé aussi Laïotă, Vlad le Moine, Radu le Grand, Mihnea le Méchant, Vlad le Jeune (Vlăduţ) ne sont pas mentionnés. Sur le règne éclatant de Neagoe Basarab on ne dit rien de plus sinon que l'auteur l'ait connu du temps où il n'était que boïard. Le ragusain se montre par contre mieux informé lorsqu'il s'agit des règnes éphémères de Vladislav III, envoyé par les Turcs, mais remplacé par les boïards avec Radu Bădica, fils naturel de Radu le Grand. En dissimulant la confirmation de celui-ci, les Turcs envoient les insignes du pouvoir et un détachement de 300 soldats. Au lieu de lui conférer l'investiture, l'ambassadeur du sultan tue, en présence des boïards, leur malheureux favori.

A l'exception de Dracula (Vlad l'Empaleur) et Basarab (Neagoe), Bocignoli ne cite le nom d'aucun autre voïévode roumain. La transcription de la lettre est faite sans y avoir rien ajouté, ce qui constitue un témoignage de plus que Del Chiaro n'avait pas utilisé les chroniques valaques à l'aide desquelles il aurait été à même d'enrichir le matériel et, de toute façon, d'identifier les voïévodes restés anonymes dans la source latino-ragusaine.

---

[23] *Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei ad Gerardum Planiam*, <1524>, p. 10.

[24] Reproduite par Verdess dans les *Acta et epistolae relationum Transylvaniae Hungariaeque cum Moldavia et Valachia*, vol. I, Budapest, 1914, p. 129–132.

[25] Voir Del Chiaro, *Istoria...*, p. 112–117.

[26] *Epistola...* p. 8 et Del Chiaro, *Istoria...*, p. 112.

L'exposé de Bocignoli n'est interrompu que par la mention que c'est de Neagoe Basarab que descend la famille du prince martyre Constantin Brancovan [27].

4. Une autre source utilisée et citée par Anton Maria Del Chiaro est l'opuscule d'Aubert Le Mire, avec le nom latinisé Aubertus Miraeus et italianisé par l'auteur de l'« Histoire de la Valachie » Uberto Mirèo [28]. Ecclésiastique belge de vaste érudition, maniant le latin avec élégance, Aubert Le Mire (1573–1640) a consacré une bonne partie de son activité de publiciste aux études historiques. Il a publié plusieurs volumes de documents : *Codex donatium piarum* (Bruxelles, 1924), *Diplomatum belgicorum* (Bruxelles, 1627), *Donationum belgicorum* (Anvers, 1629). Parmi ses ouvrages historiques qui ont joui du succès au XVII^e siècle, on peut signaler *De bello / bohemico / Ferdinandi II, / Caesaris / Auspiciis / feliciter gesto / Commentarius*, 98 p., parue à Cologne en 1622. C'est dans l'ouvrage d'Aubert Le Mire que Del Chiaro recueille les informations que Graziani aurait été prince de la Valachie et de la Moldavie, qu'il s'est allié aux Polonais contre les Turcs et les Tartares, que dans le combat qui a eu lieu 2500 Polonais ont péri, parmi lesquels la fine fleur de l'aristocratie. La bataille a eu lieu le 19 septembre 1620. Dans le paragraphe qu'il traduit et qu'il introduit dans son « Histoire », Del Chiaro change l'année 1620 en 1619. La modification s'explique par une interprétation erronée du texte. A. Le Mire, en notant l'année 1620 en marge de la page, commençait le paragraphe respectif avec : « Anni superioris autumnus Polonis admodum infaustus fuerat » [29]. En rapportant « l'automne de l'année passée » à l'année consignée en marge, Del Chiaro effectue le changement signalé. En réalité, A. Le Mire écrivant son ouvrage en 1621, « l'automne de l'année passée » ne pouvait

---

[27] Le premier qui eut attiré l'attention sur ce qu'il appelle « l'importante lettre de Michail Bocignoli de Raguse » fut N. Iorga, qui a présenté cette épître historique (dans la traduction italienne de Del Chiaro, donc incomplète) dans un mémoire académique, en 1898 (Iorga N., *Prétendants au trône au XVI^e siècle*, dans les « Annales de l'Académie Roumaine, Mém. sect. Hist , II^e série », t. XIX, Bucarest, 1898). Ultérieurement, A. Veress publia le texte latin intégral dans *Acta et Epistolae...*, t. I, Budapest, 1914, p. 129–132. A. Veress identifie faussement le fils de Neagoe Basarab par Vlad (Vladislaus) IV, v. note 2 à la page 131. Le fils mineur qui lui a succédé au trône pour peu de temps (septembre-décembre 1521) fut Théodose. De même, dans une note de la page 129 on donne comme année de la parution de l'*Histoire* de Del Chiaro 1748 au lieu de 1718 (peut-être une erreur d'imprimerie)

La traduction roumaine de la lettre a été publiée à peine ces derniers temps par Maria Holban et l'équipe dans *Călători străini despre Țările Române* (Voyageurs étrangers sur les principautés roumaines), vol. I, Bucarest, 1968, p. 175–180 L'affirmation des auteurs de cette édition, à savoir que de la lettre de Bocignoli il n'existe que deux exemplaires, l'une à Nemeti Museum de Budapest et l'autre à la Bibliothèque Nationale de Vienne ne correspond pas à la réalité. Nous avons trouvé encore deux exemplaires de cette précieuse publication en Italie, l'une à la Biblioteca Vaticana de Rome (cote : I.IV.1844.2), l'autre à la Biblioteca Marciana de Venise (cote 1278.3).

[28] Del Chiaro, *Op. cit* , p 122.

[29] Del Chiaro, *ibidem* et Aubert Le Mire, *Op. cit.*, p. 84.

être que l'automne de 1620, attesté d'ailleurs aussi dans la précision marginale.

L'assertion d'A. Le Mire, reproduite aussi par Del Chiaro, comme quoi le prince de Moldavie serait disparu dans la bataille doit être corrigée dans le sens que celui-ci fut tué dans sa fuite au-delà du Prout, par le *hatman* Şeptelici et le *postelnic* Goia [30].

5. La dernière et une des sources les plus intéressantes utilisées par Anton Maria Del Chiaro est l'histoire de la Dalmatie par Giovanni Lucio Traguriense. Originaire de l'ancienne ville dalmate Traù (lat. Tragurium), il était né en 1604. Il suivit les cours de l'Université « dei legisti » à Padoue, prenant son doctorat en droit en 1628 [31]. Deux années plus tard il revient à Traù, où il se dédie aux études historiques. Il y fouille les archives, étudie les inscriptions, les monuments, les coutumes, la langue. En 1654 il s'établit à Rome, où il entretient des relations avec les plus grands savants du temps. Il s'éteint le 11 janvier 1679 dans la Cité Eternelle. Giovanni Lucio a travaillé à son œuvre plus d'un quart de siècle, publiant en 1668, à Amsterdam, *De regno Dalmatiae et Croatiae libri sex*. Le livre fut republié deux fois au XVIII^e^ siècle (II^e^ édition, Leipzig, 1746 ; III^e^ édition, Wien, 1758). L'historien consacre aux Roumains un chapitre de son étude (Livre VI, chap. V, *De Vlahis*, p. 281—287). Il souligne le fait que ceux-ci sont fiers de leur origine romaine et, par conséquent, ils ne se donnent jamais le nom de « vlaques ». Le témoignage le plus éloquent de leur romanité reste leur langue. Un vocabulaire de 68 mots avec leurs correspondants latins tâchait d'illustrer à l'aide d'un grand nombre d'exemples la latinité du roumain.

Del Chiaro emprunte de Giovanni Lucio, qu'il cite deux fois (I^re^ Partie, chap. I, p. 8 et II^e^ Partie, chap. final, p. 235) seulement l'idée d'argumenter l'origine latine à l'aide de parallélismes lexicaux et syntaxiques. Il rédige, à cette intention, un vocabulaire roumain-italien qu'il intitule : *Breve alfabeto di alcune parole valache, le quali hanno corrispondenza colla lingua latina ed italiana.* Il faut mentionner le fait que Del Chiaro ne transcrit pas les mots de la liste trouvée dans *De regno Dalmatiae et Croatiae.* Le vocabulaire réalisé par le mémorialiste florentin est original et supérieur à celui de l'histoire dalmate, étant beaucoup plus ample et plus correcte — ce qui constitue une preuve que le mémorialiste italien connaissait le roumain mieux que son prédécesseur. Del Chiaro enregistre 135 mots, par rapport aux 68 de l'histoire de la Dalmatie et parmi ceux-ci il n'y a que 15 de communs aux deux ouvrages.

---

[30] C. C. Giurescu, *Istoria românilor* (Histoire des Roumains), vol. III, 2-ème éd., Bucarest, 1944, p. 38.

[31] Luigi Cesare de Pavissich, *Storia del regno di Dalmazia e di Croazia*, Trieste, 1896, p. VIII

Pour beaucoup de mots (57 en tout), Del Chiaro utilise l'accent grave sur les voyelles toniques, indiquant de cette manière comment faut-il prononcer les mots respectifs, par exemple : fùlger (foudre), faclìe (facle), luminòs (lumineux), etc. Tous les accents y sont bien placés.

Del Chiaro est, par conséquent, l'auteur du premier vocabulaire roumain-italien, partiellement étymologique (pour 30% des vocables on donne les étymons latins) et orthoépique (en dehors de l'accent, on utilise l'orthographe italienne, en indiquant, de cette manière, au lecteur italien comment fallait-il prononcer les mots). Des mots comme : cămaşa (chemise), dinţi (dents), înghiţit (englouti), oţel (acier), oţet (vinaigre), etc. sont écrits : camàscia, dinzi, înghizzit, ozzel, ozzet, etc.

En conclusion, l'« Histoire » de Del Chiaro utilise peu de sources écrites. L'intention de l'auteur étant de réaliser, à l'invitation des cercles érudits vénitiens, une œuvre de mémorialiste de large information sur la Valachie, les annotations de l'auteur se basent surtout sur l'observation directe et attentive des réalités valaques, ainsi que sur les informations orales recueillies des princes, des boïards, des ecclésiastiques. L'idée de compléter le tableau très pittoresque et instructif de la Valachie avec certaines informations relatives au passé du peuple roumain lui a été, probablement, suggérée par l'historien et le poète A. Zeno, après son retour en Italie.

Enea Silvio Piccolomini et Antonio Bonfini sont mentionnés lorsqu'il s'agit du nom de la Valachie.

Avec l'aide de Michail Bocignoli, qu'il traduit en partie, Del Chiaro essaye de démontrer que l'état de dépendance des Roumains envers les Turcs est une conséquence des rivalités internes, du manque de patriotisme manifesté par certains grands boïards.

D'Aubert Le Mire, l'écrivain florentin ne traduit qu'un petit fragment concernant Graziani.

Enfin, de l'œuvre de Giovanni Lucio il emprunte l'idée de rédiger un vocabulaire à l'aide duquel il argumente la latinité de la langue. C'est le premier vocabulaire roumain-italien comprenant des indications étymologiques et orthoépiques.

Les sources sont toujours indiquées et assez correctement citées.

Les affirmations des encyclopédies italiennes selon lesquelles l'*Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* serait fondée sur des chroniques roumaines ne se confirment pas.

DES BONS SAUVAGES D'EUROPE: LES DALMATES
CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU MYTHE DU BON SAUVAGE AU XVIII^e SIÈCLE

JEAN-LOUIS VISSIÈRE
(Aix-en-Provence

A l'origine, le Bon Sauvage est un Indien d'Amérique, en qui les Européens croient retrouver *l'homme naturel*, ou, ce qui revient au même pour des humanistes, l'homme antique, avec toutes ses qualités physiques et morales.

Au XVIII^e siècle, sur la foi des voyageurs, les Philosophes admettent volontiers que l'Amérique n'a pas le monopole du Bon Sauvage. Les Tahitiens, pour Diderot, les Corses, pour Rousseau, valent bien les Iroquois et les Hurons. Paradoxalement, les Européens, qui font le tour du monde et s'extasient sur les populations des antipodes, finissent par découvrir, sur leur propre sol, des frères de race pour qui le temps s'est arrêté et qui mènent une vie idyllique, en marge de la civilisation.

L'ouvrage qui nous intéresse devait, dans l'esprit de l'auteur, faire connaître au public francophone un peuple exceptionnel, les Morlaques de Dalmatie :

LES MORLAQUES
roman historique, descriptif et poétique en prose.
A CATHERINE II.
Impératrice de toutes les Russies,
par J. WYNNE, comtesse des Ursins et Rosenberg, et B.B.
A Modène / Société Typographique / 1788

Ce roman a pour origine un fait divers : un duel entre Slaves du Sud sur un quai de Venise. De son propre aveu, Justine Wynne s'est documentée chez les historiens anciens et les voyageurs modernes. L'intro-

duction est très révélatrice : après avoir situé les Morlaques dans la région de l'actuelle Yougoslavie comprise entre les villes de Zara-Zadar et Spalato-Split, la romancière met l'accent sur leur originalité.

« Les isles, le littoral et les villes se ressentent des avantages de la civilisation, que la société nombreuse et le commerce attirent à leur suite ; ... / ... partout ailleurs ce vaste pais, quoique si près de l'Italie et en grande partie sujet à la république de Venise, offre *l'image de la nature en société primitive, telle qu'elle a dû être dans les temps les plus reculés, et telle qu'on l'a trouvée au milieu des habitans les plus inconnus de quelques isles de la mer pacifique* ».

En somme, il s'agit pour le lecteur de faire un voyage dans l'espace et dans le temps. La romancière insiste sur la pureté ethnique de ses Morlaques :

« Les nations qui l'habitent, sont un mélange confus de peuples indigènes, de colonies Latines, de Scythes, de Goths, de Vandales et de tout ce qui bouleversa l'Europe à la chute de l'Empire Romain. *Mais les peuples de la Morlaquie intérieure peuvent être regardés, comme les véritables indigènes ou, du moins, comme les plus anciens habitans* ».

Cette homogénéité, conçue comme une perfection, apparente les Morlaques aux indigènes des îles utopiques. Mais il ne s'agit pas d'un peuple imaginaire ou mythique :

« Avant qu'une nouvelle révolution change la nature et l'aspect de ce païs, qu'on le voye dans son état actuel beaucoup plus intéressant que celui de la civilisation la plus achevée, dont les biens et les maux sont également connus depuis long-tems parmi nous.

La suite naturelle des événements ordinaires dans une famille Morlaque va nous mettre au fait des mœurs et usages de la nation d'une manière plus sensible que la relation froide et méthodique d'un voyageur. On n'a pas cru avoir besoin de recourir au romanesque ou au merveilleux. Les faits sont vrais et les détails nationaux fidellement exposés. Mœurs, habitudes, préjugés, caractères, circonstances locales, tout résultera des événements et des personnages mêmes mis en action.

C'est peut-être la plus agréable façon de donner l'idée juste d'un peuple, qui pense, parle et agit d'une manière très-différente de la nôtre ». Cette Arcadie n'est pas totalement isolée du monde : le roman contient des références à l'actualité. Par exemple, l'un des héros a participé à la guerre russo-turque et notamment à la bataille de Tchesmé (1770).

Nous avons affaire à une épopée en prose comme *les Incas* de Marmontel (1777), enrichie de pseudo-traductions de poésies locales, dans le goût ossianique.

Comme chez les Bons Sauvages traditionnels, la romancière discerne chez les Morlaques un aspect fruste et même arriéré.

Elle ne dissimule pas que ce peuple vit dans une *semi-barbarie* : elle insiste sur la *paresse* et *l'ignorance* qui l'empêchent de progresser ; sur la *crasse* où il se complaît (« Dascia étoit une femme unique : elle avoit su rendre la cabane de sa famille la seule qui fût propre, malgre l'*habitude nationale du contraire* ») ; sur la *brutalité* des mœurs (en temps de paix, ces Slaves belliqueux se repaissent de récits guerriers, et les enlèvements, suivis de duels ou de vendettas sanglantes, font partie de la vie courante).

Les techniques sont rudimentaires (« l'on connaissoit à peine les arts nécessaires aux premiers besoins de la vie ».) ; le commerce en est resté au stade primitif du troc :

« Tous les ans un marchand de Spalato (Split), nommé Draganich,... venoit à Dizmo vers la fin de l'automne et étaloit devant la cabane du Staréscina une foire de toutes les marchandises qui pouvoient convenir aux besoins des hommes et au luxe borné des femmes. Pervan fournissoit le plus aux échanges. Il donnoit des bœufs, du grain, du miel, des fromages : il recevoit du gros drap, de la serge, de la toile et des instrumens ruraux et de ménage... Il n'échangeoit pas valeur contre valeur : car il ne connoissoit point les rapports entre les prix des choses qu'il fournissoit et l'argent ou les objets des païs où le marchand les transportoit ; il donnoit du superflu pour du nécessaire et de l'utile et recevoit bonnement la loi de son correspondant ».

Prenez quelques-uns de ces bons sauvages ; faites-les voyager dans leur propre pays, envoyez-les à la ville, et vous obtiendrez des scènes de comédie comme on en trouve dans l'*Ingénu* de Voltaire, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, de Diderot, ou dans l'*Arlequin sauvage* de Delisle de la Drevetière...

A Spalato (Split) et Zara (Zadar), les Morlaques dépaysés manifestent leur émerveillement devant les maisons à plusieurs étages (« Les cabanes de la ville sont toutes blanches, bâties avec de belles pierres : on diroit en les voyant qu'il y en a trois ou quatre l'une sur l'autre : elles sont assez grandes pour contenir cent habitants... »), les lits mœlleux, les toilettes féminines :

« Oui, Jella, dit-il ; j'en ai vu d'aussi belles que toi : elles sont plus blanches : leurs habits ressemblent aux nôtres, mais ils sont plus variés par les ornemens et beaucoup plus fins. Quelques-unes dédaignent de porter nos *opanke*, et renferment leurs pieds dans des chaussures de cuir ou d'étoffe précieuse ; cela gêne leur démarche, et je suis sûr que les femmes de la ville ne pourroient ni danser si lestement, ni courir dans la prairie aussi vite que ma Jella ».

« Il y eut bien des choses qu'elle sut trouver à sa manière déraisonnables et incommodes : elle jeta loin d'elle des souliers de femmes, le corps (corset) de baleine qu'elle vit à la maîtresse du lieu et plusieurs ornemens, dès qu'en voulant tout essayer elle rencontroit quelque chose qui la gênoit ».

Ignorant, comme on l'a vu, l'usage de l'argent, les « touristes » morlaques chapardent innocemment les fruits aux devantures des épiceries. Ils sont attirés par ce qui brille :

« Jervaz lui présenta un gobelet vuide du plus beau cristal : la jeune femme empressée le laissa tomber et fut au désespoir de le voir brisé en morceaux : revenue du saisissement et consolée par les autres, elle en ramassa les plus petits éclats qui lui paroissoient tous précieux. Elle ne manqua pas tout de suite d'en prendre un autre, mais bien serré entre deux mains, au travers duquel elle regardoit tantôt son mari tantôt son beau-frère. C'est plus luisant, disoit-elle, que la rosée du matin, plus blanc que la neige sur le toit de notre cabane, plus dur que les glaçons répandus sur nos lacs ».

Leur voyage vers Venise s'interrompt tragiquement. La métropole les aurait sûrement éblouis. Mais il n'était pas dans les intentions de la romancière d'ajouter un nouveau reportage humoristique à la série des ouvrages inspirés par les *Lettres persanes* de Montesquieu. D'une sensibilité déjà romantique, elle préfère évoquer l'existence de ce peuple exotique, elle décrit les vêtements et les coiffures, l'alimentation, les rites, les arts, avec un luxe de noms propres :

« Podgraje, Uragniz, Stobrez et Mossor, et tant d'autres endroits renferment des masses de marbre... »

« Je les place en embuscade dans le bois qui est entre Gliubuski et Vergoraz... Voyez sur cette pierre l'enlèvement de Klia, fille du Ban de Trebigne. La voilà sur la croupe du cheval de Brancovich... »

Le pittoresque slave fait pendant au pittoresque celtique que les lecteurs français trouvaient chez Ossian traduit par Le Tourneur. En voici un exemple :

« Sors, a-t-il crié, sors invincible Lamdarg ; viens combattre Ullin, ou cède-lui Gelchossa. Lamdarg n'est point ici, a répondu la belle, il est allé combattre le redoutable Ulfadda, mais apprends que Lamdarg ne céda jamais ; il combattra le fils de Cairbar... » (Chant V).

Justine Wynne accumule les termes techniques :

« C'étoit un peu de tabac, du *rakia* (raki), quelque quart d'aune de drap rouge pour faire des *kalpaki* ou bonnets... »

«Pendant que les uns chantoient, d'autres animés par la joie du souvenir et invités par une soirée délicieuse, formèrent le grand cercle

et se tenant hommes et femmes par les mains, se livrèrent avec transport à leur plaisir favori, la danse du *Scotzi-gori*. La corde unique qu'un archet maladroit racle sur la *gusla*, qui est le violon Morlaque, marque la mesure et accompagne le chant... » (On sait que Prosper Mérimée a contribué à faire connaître en France cet instrument, en publiant sous le titre *la Guzla* (1827) un pseudo-recueil de chants populaires illyriens).

« Un lit de paille couvert de quelques peaux de mouton reçoit le bon vieillard fatigué ; et le même *kabaniza*, qui le garantit pendant le jour des intempéries du grand air, lui sert de couverture la nuit. Stiepo dans un autre coin arrangé de même se place sur un lit, au pied duquel Dascia son épouse s'étend sur une estrade plus basse. Jervaz et les domestiques couchés sur des bancs entourent la cheminée. Il plie sa *jacerma*, ou veste, en forme de coussin : il fourre au milieu ses pistolets et son poignard, et y pose la tête : enveloppé du *kabaniza* il s'endort et revoit en songes la belle Jella à ses côtés... » Mais cette *couleur locale*, qui porte la marque du romantisme naissant, n'est pas l'aspect du roman qui nous intéresse le plus.

La romancière a essayé de définir l'état moral de ce peuple original : il ne s'agit pas de primitifs farouches, les Morlaques se situent entre le « barbare absolument sauvage » et l'« homme entièrement civilisé » ... « Mais les peuples également éloignés de ces deux états, ou un peu plus près de celui de la simple nature, regardent le mariage comme l'époque la plus intéressante, la plus remarquable parmi tous les événements de la vie ».

Ailleurs, elle distingue le « sauvage purement nomade », « homme de la nature », et le « sauvage guerrier », plus brutal. Les Morlaques, grâce à une longue paix, reviennent maintenant au premier stade et retrouvent les qualités de l'homme naturel. On voit qu'il est tout à fait légitime de les considérer comme des *bons sauvages*.

Le Bon Sauvage, qui ne se lave pas et règle lui-même ses conflits, étonne et amuse les citadins, par son accoutrement, par ses mœurs et surtout par sa naïveté, mais il les domine moralement.

Ces Morlaques donnent à leurs enfants une *éducation spartiate* :

« L'enfant du Morlaque doit être fort : c'est tout ce qu'on demande de toi. Baigne-le dans l'eau fraîche à peine qu'il sera hors de ton corps et plonge-le souvent dans le ruisseau voisin. L'eau froide endurcira ses membres : il bravera la rigueur des saisons. Nourris-le abondamment de ton lait, méprise ses caprices, ne te laisse pas attendrir par ses plaintes ... C'est la volonté qu'il faut réprimer dans ton enfant jusqu'à ce qu'il lui soit permis d'en avoir une ... Qu'il grimpe sur les rochers, ... qu'il

s'efforce d'atteindre le chevreuil ou le chamois à la course ... Que sa poitrine et sa tête soient toujours découvertes au soleil et à la gelée : que son âme et son imagination soient toujours fermées aux impressions de la peur. Enfin, Jella, sache qu'il faut élever un homme et un homme Slave ».

Cette éducation se complète par un *entraînement sportif* : course, tir, lancer.

Ainsi subsiste cette ignorance « heureuse », qui permet certes aux marchands de les exploiter effrontément, mais qui les préserve des vices, du luxe, de l'envie et de la cupidité :

« Ils ont été jusqu'à présent aussi heureux que la simple nature peut rendre les hommes : le seront-ils de même, lorsque l'art leur découvrira des nouveaux objets de jouissance et leur donnera par conséquent des nouveaux besoins ? »

L'hospitalité, chez eux comme chez tous les peuples proches de la nature, est un devoir sacré : à l'arrivée du marchand, « les femmes le déchaussent, le lavent, le peignent ... ». Scène biblique.

Leur christianisme est teinté de superstition : ils croient aux sorcières et aux fées.

« Le mont Rabba et les autres de cette triste contrées sont remplis de cavernes qui exhalent continuellement des vapeurs enflammées mortifères. Les plus méchantes *Vieschize* y font leur demeure : c'est de ces vapeurs qu'elles composent le philtre, au moyen duquel elles forcent le cœur des enfans à remonter jusqu'à leur bouche lorsqu'ils dorment, pour le leur prendre, l'avaler et les faire mourir en bas âge. Elles aiment à voir couler les pleurs des parens malheureux ... On les voit ces infâmes Vieschize errer la nuit dans les campagnes désertes, les cheveux épars, poussant des hurlemens affreux. Malheur au passant qu'elles rencontrent : il perd ses forces, tombe à terre et est entraîné par une main invisible à la suite du monstre jusqu'au fond de sa caverne... ».

Les fées ne sont pas des êtres surnaturels, mais des devineresses que l'on va consulter dans la montagne.

Ce peuple courageux redoute les vampires, « que l'on rencontre errans dans nos campagnes, dès que les horloges de nos églises ont sonné minuit ».

Ces éléments merveilleux et fantastiques confèrent au récit un caractère épique, et, en définitive, rehaussent les héros au lieu de les ridiculiser.

Voyons maintenant le régime politique des Morlaques : divisés en clans, ils vivent dans un système patriarcal. A sa mort, le patriarche n'est pas automatiquement remplacé par son fils aîné :

« Il est juste que le peuple choisisse lui-même son chef ». Ces Slaves acceptent loyalement la tutelle de Venise. Ils se souviennent de l'Empire

romain et de l'empereur Dioclétien, dont le palais a donné naissance à la ville de Spalato (Split). Mais l'esprit de clan, le protectorat vénitien n'étouffent pas en eux le sentiment d'appartenir à une vaste communauté slave. Ils ont la haine du Turc infidèle, barbare, oppresseur, lâche et déprédateur. Certains s'engagent sous la bannière russe en vue de participer à l'émancipation des peuples balkaniques et à la libération de Constantinople.

Ce peuple naïf, séduit par le panslavisme naissant, s'exalte à l'annonce des succès militaires de la Grande Catherine et lui dresse des statues.

Comme les sauvages traditionnels, les Morlaques pratiquent une forme d'art naturelle et spontanée : ils sculptent le bois avec des couteaux. Sur les vases, ils représentent à leur manière « des arbres et des animaux ».

Les femmes manifestent, à la fois, leur coquetterie et leur talent en décorant les vêtements de belles broderies florales : « Son ouvrage favori étoit la broderie : il n'y avoit pas de fleurs dans la prairie qu'elle ne sût imiter à l'aiguille, en les plaçant sur les manches des chemises, autour du cou et sur les *marames* ».

Ces braves gens, naturellement artistes, ont le sens inné de la poésie et de la musique. La poésie rythme leur vie : ils écoutent volontiers les exploits légendaires des ancêtres (pour les lecteurs d'Homère et d'Ossian, la poésie épique est la poésie primitive par excellence). Voici par exemple le début de la chanson de Pécirep, sorte de « cantique national » :

« Pécirep détruisit ses ennemis, comme l'on arrache l'herbe *metigla* mortelle au bétail.

Pecirep cultiva ses amis, comme l'on cultive la vigne, dont découle la rosée des Anges.

Sa promesse et sa menace étoient infaillibles, comme les coups de son cimeterre.

Les cavernes de l'Herzovaz cachoient ses trésors, et les vautours dévoroient au grand air les cadavres des Turcs tombés sous sa main... ».

Ils connaissent aussi l'ode pindarique : « A la chanson de Pecirep en succèdent d'autres, que le Morlaque poète et poète improvisateur, compose sur le champ pour célébrer l'adresse et la force de ceux qui se sont signalés dans les exercices nationaux. Le saut qui a franchi le plus long espace, le bras robuste qui a pu soulever et lancer plus loin qu'aucun autre, une grosse pierre, obtiennent des éloges lyriques ». On se croirait à Olympie !

Voici maintenant un poème hagiographique, la chanson de la bienheureuse Dianiza :

« ...Je la vois traverser la mer, descendre sur les côtes d'Italie et marcher à la ville du saint.

Elle parcourt les églises de Rome : ses foibles genoux, ses bras arrondis se meurtrissent sur les marbres sacrés qu'elle arrose de ses larmes et qu'elle frotte de ses mains.

Les prières de Dianiza sont agréables au Seigneur... »

Le roman contient aussi deux épithalames improvisés :

« ...(à la mariée) Tes yeux humides et brillants sont la rosée du matin, dont les gouttes reluisent sur la feuille des arbres et sur les fleurs de la prairie.

Ton sein s'agite par un tendre frémissement, comme la douce haleine du vent frais remue les branches souples du saule et la feuille renversée du roseau.

(au marié) Jervaz, tu as un beau cheval, un bon sabre : on te donne une jeune femme aussi : que faut-il de plus au brave Morlaque?

Elle te servira, elle te soignera, comme tu soignes ton cheval et ton sabre : tous les trois t'aideront dans tes fatigues, mais elle seule donnera des charmes à ton repos ».

La complainte funèbre est, si l'on peut dire, un genre très vivant :

« La lumière du jour pâlit : les ténèbres s'élèvent de toutes parts : un grand rideau va couvrir la voûte des cieux.

Affreuse nuit, tu attends le dernier souffle du mourant, pour l'envelopper de ton ombre.

Laisse une issue à son âme, qui s'échappe en fumée, et se mêle au brouillard de l'éternité... » (Chanson de mort de Dabromir).

— « O mort, ne peux-tu changer ta victime? Donne-lui ma vie que je t'abandonne : que je meure de sa mort, qu'il vive de ma vie et qu'il l'ignore.

Dieu qui m'écoutes, la mort n'est-elle pas le châtiment le plus fort du crime? Qu'ai-je fait pour mériter des tourmens pires que la mort?

Ciel noir et funeste, tombe en éclats sur la tête d'une femme désespérée, achève et finis son malheur... »

Cette seconde complainte est présentée comme une improvisation pathétique. Ces Morlaques s'expriment naturellement comme les héros d'Homère et les personnages de la tragédie classique. Ou encore comme les Ecossais du III^{e} siècle, popularisés par Macpherson et ses traducteurs.

Conclusion. Cet ouvrage de propagande panslave, dédié à Catherine de Russie, n'a pas eu en France un grand retentissement : la romancière ne l'a pas mis dans le commerce. Il est probable qu'elle l'a fait tirer à peu d'exemplaires pour son entourage.

Littérairement, il porte déjà la marque du romantisme : intérêt pour l'Orient et l'Europe de l'Est, pour le folklore, pour les nationalités opprimées : recours au merveilleux et au fantastique.

Les rares lecteurs français trouvaient là l'image séduisante d'un peuple quasiment inconnu, qui, par miracle, avait conservé le genre de vie des temps bibliques ou homériques. Au XVIII^{e} siècle, cette société patriarcale et agricole, régie par ses traditions, apparaissait aux civilisés de Versailles comme une Arcadie ou un Eden. Malgré les conflits qui naissent par exemple de la jalousie, et qui peuvent entraîner des guerres de clans, cette humanité qui a conservé les vertus morales primitives et la spontanéité artistique, paraît heureuse.

Mais au moment même où on les découvre, une ère s'achève pour les Morlaques. Comme le Tahiti de Diderot, leur île de terre ferme est menacée par la pénétration de la civilisation, et, surtout, du luxe.

Selon un schéma traditionnel, les Morlaques risquent d'être victimes de leur curiosité. Les jeunes gens qui, *tentés* par le marchand, vont visiter les villes du littoral, sous prétexte de rapporter des techniques nouvelles aux bons villageois, créeront des besoins nouveaux chez ce peuple frugal et déclencheront ainsi un cataclysme économique.

Malgré les mises en garde des vieillards qui redoutent les nouveautés, les Morlaques s'acheminent vers la civilisation. Les lecteurs de Rousseau ont une idée du calvaire que va subir ce peuple innocent.

D'autre part, la romancière pressent que les Slaves du Sud sont à la veille d'une révolution. Les Morlaques guerriers, déçus par l'inaction de Venise, vont participer à la croisade du panslavisme. Ce peuple oublié, en marge de l'Histoire, a maintenant une mission *.

---

* Parmi ses sources livresques, la romancière cite en termes élogieux, un seul ouvrage moderne, celui de l'abbé FORTIS, VOYAGE EN DALMATIE, qu'elle a pu lire en italien ou en français (la traduction que nous avons eue entre les mains, deux volumes in-8, date de 1778.)

Ce même fascicule contient un article du Professeur Mate ZORIĆ, de Zagreb, qui étudie la place des Slaves du Sud dans la littérature italienne et l'influence des MORLAQUES sur les écrivains de la péninsule.

LA DIFFUSION DE L'ŒUVRE DE DIMITRIE CANTEMIR EN EUROPE DU SUD-EST ET AU PROCHE-ORIENT

VIRGIL CÂNDEA
(Bucarest)

Une courageuse initiative de jeunesse semble avoir soustrait le nom de Dimitrie Cantemir à son destin oriental. Après vingt deux années passées dans les milieux intellectuels et politiques constantinopolitains, le prince moldave décida de rallier la Russie en 1711 dans une entreprise antiottomane, soldée par un échec complet [1]. Il renonçait ainsi à la bonne renommée dont il jouissait dans la capitale de l'Empire après tant d'années d'exil, en fin de compte profitables, exil qui avait fait de lui non seulement l'une des personnalités marquantes de Constantinople, non seulement l'un des convives les plus agréés de la Cour et des ambassades occidentales, mais aussi un compositeur populaire par ses « peşrev » et « semaï » qui allaient perpétrer la vogue de ce « Kantemiroğlou », adopté par le monde musulman, jusqu'au XX^e siècle [2].

Avec la défaite de Stănileşti, qui obligea Pierre le Grand d'accepter la paix offerte par le grand vizir Mehmed Baltagî-Pacha, en sauvant du même coup son allié moldave, la fortune littéraire de Cantemir sembla être vouée à ne plus évoluer que dans un cadre exclusivement européen.

---

[1] Voir au sujet de cette alliance P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viaţa si opera*. Bucarest, 1958, p. 102 et suiv. ; Şt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, « Acad. Rom. Mem, Secţ. Lit. », III^e série, 2(1924), p. 381–544.

[2] Cf. Th Burada, *Scrierile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir*, « Analele Acad. Rom. Mem. Secţ. Lit. », II^e série, 32 (1910), p. 79–192 ; Halil Bedîi Yonetken, *Dimitrie Cantémir dans l'histoire de la musique turque. Actes du Colloque international de civilisations balkaniques* (Sinaia, 8–14 juillet 1962), Bucarest, 1962, p. 145–149 : « L'on considère [Kantemiroğlu] comme l'un des plus glorieux compositeurs de la musique classique turque ; il n'est nullement question ni de son origine ni de sa religion », déclare M. Yonetken, *op. cit.*, p. 148.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2, P. 345–361, BUCAREST, 1972

Le prince devint l'un des « conseillers intimes » du tzar, c'est-à-dire l'un de ses collaborateurs actifs dans la nouvelle politique, qui se proposait pour but de moderniser et d'éclairer la Russie. Trois ans plus tard, en 1714, Cantemir est élu membre de l'Académie de Berlin récemment fondée ; le diplôme obtenu à cette occasion affirme : « Par son adhésion, notre Société gagne un éclat unique et un rare ornement »[3]. Son élection dans la classe littéraire-orientale, sur la recommandation de Heinrich Huyssen, dignitaire et savant de St. Pétersbourg, lui-même déjà membre de l'Académie berlinoise, se justifiait du fait qu'il « s'offrait à mettre à la portée de tous les connaissances orientales qu'il possédait. Il aura une histoire complète des empereurs turcs avec leurs portraits, qu'il désire publier, dans une version latine, avec de brèves remarques ». D'ailleurs, il sera mentionné en tout premier lieu dans sa *Vie et éloge* qu'à Constantinople, « per annos 22 commoratus linguis orientalibus operam dedit, poësin et musicam excoluit quam (siquidem turcae illa carebant), in ordinem redegit, notes illi accomodavit ac sultano, vezirio et magnatibus propter ea ad prime gratus factus est ». C'est donc sa réputation d'orientaliste qui lui avait valu cette élection au sein de la savante société allemande qui attendait de lui des contributions sur l'Empire ottoman et sur certaines régions du Sud-Est européen. Elle attendait qu'il « fasse également connaître une information digne de confiance sur la situation réelle et sur les frontières des principautés de Valachie et de Moldavie au sujet desquelles les géographes sont si divisés [dans leurs opinions] ».

Aussi, les principales œuvres des dernières années créatrices de l'érudit seront-elles consacrées à satisfaire à ces exigences, ce qui explique pourquoi il employa de préférence la langue latine, de temps en temps le russe et une seule fois le roumain — il est vrai, pour un ouvrage fondamental traitant de l'histoire de sa patrie. C'est à ce programme scientifique que se rattachent *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae* (1714—1716), *Descriptio Moldaviae* (1716), *Historia moldo-vlahica* (1717), *Curanus* (1719), ainsi que ses dernières notices d'archéologie orientale réunies sous les titres *De muro caucaseo* et *Collectanea orientalia* (1722). Significatif nous semble le fait que Cantemir, bien que connaissant parfaitement le grec, l'arabe, le persan et le turc (langue dans laquelle il avait écrit auparavant)[4], n'employa aucune de ces langues dans ses ouvrages.

---

[3] Voir, pour tout ce qui concerne les rapports du prince moldave, Emil Pop, *Dimitrie Cantemir si Academia din Berlin*, « Studii », 22 (1969), pp. 825—847. Notre collègue Eugen Stănescu prépare une étude sur les relations très suivies de D. Cantémir avec les lettrés piétistes et les orientalistes de Halle.

[4] Cf. son ouvrage de 1703—1704, *Tarifu ilmi musiki ala vegni maksus* ; quelques fragments chez Yekta Raouf, *La Pechrev, ouverture instrumentale*, « Revue musicale », 7(1907), n° 5, p. 117—122 et Th. Burada, *op. cit.*

Ceci rend évident le fait qu'il avait perdu tout espoir de pouvoir jamais reprendre contact avec le monde et la culture qu'il avait tant fréquentés et prisés.

Il gardait pourtant de ce monde la nostalgie que n'arrivaient pas à assouvir les souvenirs, les références scientifiques ou l'ambiance orientale qu'il avait su créer dans sa résidence de Tchorno Greaz, où « conclavia, hostos et balnea more turcarum exstructa superaddit »[5]. Et à cette nostalgie que le voyage entrepris à travers la Crimée tartare et musulmane en 1716 dans la compagnie d'un autre exilé roumain, Toma Cantacuzène, ou celui effectué plus tard (1722—1723) en Caucasie persane ne parvinrent à calmer que de façon passagère — devait s'ajouter aussi la désagréable certitude qu'il était désormais considéré un « traître » à Istanbul, un dangereux rival des Brancovan à Bucarest et un personnage qu'il vaut mieux — par prudence — ne point mentionner dans les milieux intellectuels roumain ou grec des nouveaux princes phanariotes. Triste condition pour un érudit dont le désir hautement avoué dès ses premières manifestations littéraires était de faire accréditer par ses talents ses œuvres, donc, tout d'abord, d'être lu.

Nous avons déjà signalé à une autre occasion que Dimitre Cantemir est le premier érudit roumain qui ait manifesté si clairement cette velléité[6]. Son premier ouvrage, *Le Divan* (1698) a été rédigé rapidement, dans l'intention manifeste d'être tout aussi rapidement imprimé. Le deuxième ouvrage sorti de sa plume, *Sacrosanctae scientiae indepingibilis imago* (1700) confirme ces ambitions : un premier tome, composé en moins de sept mois est envoyé à Iassy, sous presse, avant même que l'auteur ait fini d'écrire le second et seule la perte du trône moldave par son frère Antioch Cantemir explique l'abandon d'une œuvre restée sans chance de paraître.

Des circonstances défavorables ont empêché par la suite Cantemir de donner la publicité désirée à ses ouvrages qu'il aurait aimé faire connaître à ses amis et d'autant plus à ses adversaires. L'*Histoire hiéroglyphique*, pamphlète politique revêtu d'une forme allégorique a été rédigé à Constantinople en 1705 dans l'intention manifeste d'être lu dans un cercle, même restreint, d'amis sûrs, car le livre n'aurait pu circuler librement sans constituer un grave danger pour la liberté, voire la vie de son audacieux auteur, à la plume vengeresse. La *Vita Constantini Cantemyrii* (1716—1718) répondait par contre à plusieurs buts politiques immédiats ; de même *Les événements des Cantacuzène et des Brancovan* (1717—

[5] *Vita et elogium principis Demetrii Cantemyrii*, chez Emil Pop, *op. cit.*, p. 840—841,
[6] Voir notre étude introductive à D. Cantémir, *Divanul*, éd. V. Cândea, Bucarest, 1969. p. XVII—XXII.

1718) qui n'était qu'un simple rapport destiné au tzar. Ces deux ouvrages rédigés en latin, conservés aux archives secrètes du cabinet impérial ne pouvaient, comme de juste, bénéficier de la large diffusion souhaitée par leur auteur. Une fois de plus Cantemir doit renoncer à la satisfaction de compter pour ses contemporains — de chez lui ou des milieux où il avait passé sa jeunesse — parmi les auteurs remarqués, même avec inimitié, en raison de leurs succès littéraires. De l'assiduité mise par son fils Antioch à la publication de l'œuvre posthume de Cantemir en Occident on pourrait donc conclure la volonté d'accomplir un testament littéraire.

Mais l'ardeur consacrée à la diffusion des idées et des écrits, même quand elle tire sa source de motifs plus ou moins réprobables, tels que la vanité ou le calcul politique, n'en est pas moins souvent recompensée. Les recherches des dernières décennies ont montré que l'œuvre de Cantemir a joui d'une large diffusion dans les cultures sud-est européennes. Des recherches plus récentes encore ont montré que déjà durant sa vie les œuvres sinon le nom de Cantemir ont circulé dans les cultures roumaine et grecque qui les ont véhiculées également dans la littérature arabe du Proche-Orient. Toutefois, Cantemir a certainement ignoré ce côté de sa célébrité concernant justement le monde où il aurait tellement aimé à briller.

★

Réputé dans le monde scientifique européen des XVIII^e — XX^e siècles, attirant l'attention de Voltaire , inscrit sur la façade de la bibliothèque parisienne Sainte Geneviève, dans la liste des grands esprits de ce monde, Cantemir était un auteur déjà connu au moment où commence à se dessiner la préoccupation d'inventorier la création intellectuelle à laquelle nous sommes redevables des premiers encyclopédies, bibliographies et traités modernes. Son nom enregistré par ces instruments de référence va poursuivre donc sa démarche dans les voies connues de la documentation, pénétrant ainsi dans les cultures modernes de l'Europe de Sud-Est en même temps que le reste du patrimoine scientifique et culturel du monde occidental — et ceci surtout à partir du XIX^e siècle.

Mais, au siècle précédent, les cultures balkaniques et de la Méditerranée orientale étaient encore restées particulièrement fidèles aux anciens critères et pratiques de la diffusion du livre. Aussi, assez souvent le chemin parcouru par une œuvre depuis son auteur jusqu'à ses lecteurs des différents pays ou milieux intellectuels équivalait à une traversée pleine d'avatars singuliers, extrêmement instructifs quant aux options, aux contacts ou aux efforts littéraires auxquels il pouvait donner occasion [7]. C'est

---

[7] Voir à ce propos Alexandru Duţu, *Coordonate ale culturii româneşti în secolul XVIII*, Bucarest, 1968, p 25 et suiv., 353 et suiv.

pourquoi nous avons jugé inutile de prolonger notre recherche au-delà du XVIII[e] siècle, sauf une légère exception en ce qui concerne la culture bulgare. Enfin, pour faciliter l'étude des progrès enregistrés par la diffusion de l'œuvre du prince moldave à travers l'Europe du Sud-Est et le Proche-Orient, nous avons renoncé à suivre ces progrès selon l'ordre chronologique ou en étudiant chaque ouvrage individuellement, préférant le critère géographique.

★

A quel point et comment l'œuvre de l'érudit moldave était-elle connue par *la culture roumaine* de l'époque? En ce qui concerne *Le Divan* — l'unique ouvrage publié là durant sa vie (1698, Iassy) — nous savons qu'il a beaucoup circulé, comme le prouvent l'état de conservation et les notes marginales des exemplaires qui se trouvent à l'heure actuelle dans nos bibliothèques [8]. Peu de temps après sa parution, le livre arrive à Bucarest, ainsi que nous le verrons, dans le milieu culturel de la Cour, où l'auteur n'était pourtant pas tellement agréé. A l'époque phanariote il continuait à intéresser un prince, qui posa sa signature en grec — « Alexandre-beyzadé » — sur un exemplaire du *Divan* fort bien conservé, aujourd'hui au British Museum [9].

L'édition de Iassy assurait la diffusion de l'ouvrage notamment dans les couches cultivées capables d'en suivre facilement le style savant, recherché et dépourvu de naturel du texte roumain ou le grec parallèle, plus cursif. Pour que cette diffusion atteigne les couches populaires il a fallu que des copies et adaptations manuscrites surtout de la I[re] partie de l'ouvrage, plus littéraire, vive et attractive fussent mises à leur portée. La liste de ces manuscrits, que nous avons établie dernièrement[10], comporte pour le XVIII[e] siècle neuf copies et adaptations, auxquelles il convient d'ajouter encore une, qui nous a été récemment signalée, ce qui donne un total de dix exemplaires. Ce sont des manuscrits des années 1703—1797, écrits en Moldavie (3), Valachie (2) et Transylvanie (5). Les copistes

[8] Voir notre même étude, p. LXXXV—LXXXVI.

[9] Signalé déjà par Emile Legrand, *Bibliographie hellénique... au dix-septième siècle*, t. III, Paris, 1895, p. 59—60, n° 682, cet exemplaire du British Museum (870. k.6) pose certains problèmes quant au possesseur du livre. Qui était cet « Alexandros-beyzadé », fils d'un prince phanariote de Moldavie ou de Valachie? La liste des personnages à identifier est assez longue, car on connaît au moins quatre « beyzadés » portant le nom d'Alexandre au XVIII[e] siècle, dont trois des Mavrocordato : Alexandre fils de Nicolas voïvode, Alexandre (Delibey) fils de Constantin voïvode, Alexandre fils de Jean voïvode et, enfin, un Alexandre Moruzi fils de Constantin voïvode, voir C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, 2[e] éd,. vol. III_2, Bucarest, 1944, p. 247, 309—311, 318 et suiv.

[10] Voir notre étude susmentionnée, p. LXXXVI—XC; à ajouter la note publiée par Paul Mihail (*Două manuscrise necunoscute din secolul al XVIII-lea*, « Romanoslavica », 10, 1964, p. 465—466) concernant une copie du *Divan* (probablement du XVIII[e] siècle) conservée au couvent de Dobrușa (Moldavie) en 1809.

ou auteurs des adaptations respectives, campagnards ou citadins, étaient des personnes laïques (6) et des représentants du clergé séculier et régulier (4) — tout au moins à en juger d'après leurs signatures, ainsi que d'après le caractère des miscellanées où ces textes sont inclus. Cinq fois sur sept, le nom de l'auteur est mentionné dans les copies, jamais dans les adaptations. Deux tendances s'affrontaient donc : l'une était celle qui prenait appui sur l'autorité princière de « Constandin-Voïvode » (le nom de Cantemir ne semble guère avoir retenu l'attention), l'autre transformait le livre en ouvrage populaire anonyme.

Une autre œuvre de Cantémir, présente dans la culture roumaine du XVIII^e siècle en Transylvanie, est la *Chronique de l'ancienneté des Roumano-Moldo-Vlaques* (1717—1723). Vers 1730, l'évêque roumain grec-catholique (uniate) de Făgăraş Ioan Inocenţiu Clain achetait chez un marchand viennois la copie du manuscrit encore inédit de cet ouvrage, rapportée de St. Pétersbourg par son possesseur[11] . Parvenue dans la bibliothèque métropolitaine des Roumains uniates de Blaj, cette précieuse copie servira quelques dizaines d'années plus tard de source à plusieurs ouvrages remarquables d'histoire roumaine, tels la *Brevis historica notitia originis et progressu nationis daco-romanae* (—1773) ou le « Bref aperçu d'histoire des Roumains » — *Scurtă cunoştinţă a istorii românilor* (—1800) — écrits par Samuil Micu-Clain, l'un des promoteurs du renouveau national et culturel chez les Roumains transylvains [12].

Les contacts roumano-russes, dont la fréquence augmente sensiblement juste du temps de Pierre le Grand, pour continuer à l'époque phanariote et mettre à profit les conflits russo-turcs qui marquèrent le règne de la Grande Catherine, nous incitent à penser que la renommée de Cantemir dans la culture roumaine ne s'était pas perpétrée uniquement grâce aux ouvrages susmentionnés. Le problème mérite d'être approfondi au moyen d'une enquête spéciale, qui ne saurait toutefois rentrer dans les limites de cette brève notice.

★

Ce qui, dans l'œuvre de Cantemir, semble avoir attiré l'attention de *la culture bulgare moderne* est son ouvrage consacré au *Système ou articulation de la religion mahométane*, publié à St. Pétersbourg en 1722. Le fameux apôtre de la renaissance culturelle bulgare, Stoïko Vladislavov (1739—1813), mieux connu sous son nom monacal de Sofronij Vračan-

---

[11] I. Crăciun et A. Ilieş, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne* (*sec. XV—XVIII*) *privind istoria României*, Bucarest, 1963 p. 103, n. 21/IV.

[12] Pompiliu Teodor, *Evoluţia gîndirii istorice româneşti*, Cluj, 1970, p. 58.

skij (évêque de Vraca)[13], avait mainte raison bien fondée de s'arrêter à un livre concernant la culture islamique, choisi entre tous les ouvrages d'information que la littérature fondamentale de langue russe pouvait mettre à l'époque à sa disposition. Cette traduction, représentant, comme on l'a remarqué à juste titre, « l'un des écrits les plus anciens de la littérature cultivée traduite en langue bulgare moderne, aux commencements de cette littérature »[14], s'explique suffisamment par la longue symbiose bulgaro-turque, par le désir des nouveaux intellectuels bulgares de saisir les ressorts intimes de la doctrine et de la culture du peuple exerçant depuis quatre siècles la domination du monde où ils vivaient. Remarquons qu'en s'attachant à la traduction de Cantemir, Sofronij savait bien qu'il puisait dans l'œuvre d'un auteur roumain ; si nous l'affirmons en toute certitude ce n'est pas seulement que la Préface du livre aura suffit à l'éclairer à ce sujet, mais aussi compte tenu des relations étroites du lettré bulgare avec les cultures russe et roumaine de son temps. C'est un fait généralement connu qu'à peine une année plus tard (en 1806) Sofronij fera imprimer à Rîmnicul Vîlcea en Valachie la version bulgare du *Kyriakodromion* de Nicéphore Théotokis.

La version bulgare de l'ouvrage de Cantemir donnée par Sofronij est intitulée « Le système et la religion mahométane ainsi que la vie de Mahomet qu'ils considèrent comme leur dernier prophète tel qu'il est écrit dans leur livre appelé *Mohammédié* et bien d'autres choses encore qu'il croient et qu'ils font ». Nous n'avons pas eu la possibilité d'étudier directement ce manuscrit hautement intéressant, mais ses descriptions montrent que le traducteur n'a pas jugé nécessaire de mentionner l'auteur et les circonstances de la rédaction du livre. Il a limité ses efforts à la substance même de l'ouvrage, dont il n'a pas donné du reste, à ce qu'il paraît, une version bulgare intégrale. Le fait a son importance quand il s'agit de préciser la manière dont l'œuvre de Cantemir a été véhiculée en Europe du Sud-Est et dans la Méditerranée orientale ou de saisir d'un point de vue plus général la pleine signification de l'anonymat qui l'a parfois frappée.

★

La diffusion de l'œuvre de Cantemir dans *les milieux culturels grecs* commence, de même que dans le cas de la culture roumaine, avec la paru-

---

[13] Sur Sofronij Vračanskij voir I. S. Deržavin, *Софроний Врачанский*, in «Сборник статей и исследования в области славянской филологий», Moscou-Leningrad, 1941 ; sa traduction de l'ouvrage de Cantémir a été présentée par A. I. Sobolevskij, *Неизвестные труды Софрония Врачанскаго*, in « Известия отделения русскаго языка и словесности имп. Акад. наук», 13 (1908), l. 1, p. 91–94 et par A. I. Jacimirskij, *Мелкие тексты и заметки по старинной южно-славянской и русской литературам* dans la même revue, 21(1916), l. 2, p. 109–110, 115–116.

[14] P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 219.

tion de son premier ouvrage, *Le Divan*, dont le texte bilingue a été imprimé à Iassy en 1698, ainsi que nous l'avons déjà mentionné ci-dessus. Nos arguments relatifs à la rédaction de la version grecque de l'ouvrage par une autre personne que l'auteur-même — personne qui selon toutes probabilités s'identifie avec Jérémie Cacavelas, ancien maître de Cantemir et surveillant de l'impression de l'ouvrage à Iassy — ont été acceptés pour le moment par les rares spécialistes qui se sont penchés sur notre édition [15].

Egalement accessible aux lecteurs roumains et grecs, l'édition de 1698 a circulé au XVIII^{e} siècle parmi les lettrés et les amateurs de lectures édifiantes du Mont Athos, comme en témoigne l'exemplaire conservé au couvent Dionysiou.

Les notes marginales rédigées par ses possesseurs successifs rendent possible la reconstitution du circuit réalisé par l'ouvrage. « Ce livre fut offert au révérend saint typographe le pope kir Anthyme par le pope kir Athanase le typographe de Iassy » notait plus tard l'un des propriétaires du livre, Cosma de Vatopède, à la feuille IX. Donc, l'un des typographes du livre, imprimé comme on le sait par Athanase le Hiéromoine et Dionisie le Moine, avait fait don d'un exemplaire de l'ouvrage au célèbre Anthyme d'Ibère, futur métropolite de Valachie (1708—1716). Renseignement précieux, attestant d'une part les liens entre les deux maîtres typographes de Iassy et de Bucarest et fournissant en même temps une hypothèse plausible quant aux destinées des typographes de Iassy après l'an 1698, puisqu'il est avéré qu'aucun livre ne sera plus imprimé dans la capitale moldave jusqu'en 1714 [16].

L'exemplaire offert à Anthyme d'Ibère parvient entre les mains de Cosma de Vatopède — personnage sur lequel nous ne savons rien pour l'instant. Mais comme il connaissait la provenance du livre, qu'il s'était même permis de la noter sur l'une des feuilles, il est à présumer qu'on doit le rechercher dans l'entourage immédiat du métropolite valaque. Ensuite, le livre sera de nouveau offert « à notre révérend frère kir Métrophane, hégoumène de Cotroceni, par moi, Cosma de Vatopède », ainsi qu'une autre note nous l'apprend. Métrophane, Grec de Thasos, moine du couvent Dionysiou, était venu en Valachie à une date imprécise. Connu pour sa piété et, vraisemblablement aussi, pour son savoir, il était devenu le confesseur de la Cour, du prince Brancovan donc et de son épouse, celui sur lequel le prince avait jeté son dévolu pour remplacer Anthyme après

[15] Voir les comptes rendus de Alexandru Piru, « România literară », 1970, n° 10 (5 mars), p. 10; Stela Toma, « Studii și cercetări de lingvistică », 21 (1970), n° 5, p. 617; Șt. Giosu, « Analele Științifice ale Universității ,,Al. I. Cuza'' din Iași » (Nouv. série) III^{e} section, Linguistique, 17(1971).

[16] Cf. nos commentaires à *Divanul*, éd. citée, p. 467—468; n^{os} 8—10.

le fameux procès intenté en 1712 à ce-dernier [17]. Métrophane, confondu parfois avec Mitrophane Gregoras [18] ou avec l'homonyme évêque typographe de Buzău [19], prend le trône métropolitain de la Valachie en 1716, après la déposition d'Anthyme et sur l'initiative du nouveau prince valaque Nicolas Maurocordato. Il exercera cette fonction avec sagesse jusqu'en 1719. Ses liens avec Dionysiou expliquent la présence du livre dans la bibliothèque de ce couvent.

Un autre texte du *Divan*, celui-ci manuscrit, donna pour un temps l'illusion — partagée par maints chercheurs [20] — qu'il s'agirait d'un véritable autographe de Cantemir. Malheureusement, l'hypothèse s'avéra fausse, car, ainsi que nous l'avons prouvé, la version grecque de l'ouvrage n'était pas de la main même de l'auteur. Le manuscrit en question fait partie du Codex n° 109 de la Bibliothèque du Musée d'Histoire nationale d'Athènes. Décrit en 1910 par Spyridon Lampros [21], il y a déjà un certain temps son examen nous a appris qu'il s'agissait au fond d'une simple copie manuscrite d'après le texte grec de l'édition de Iassy de 1698 : la feuille de titre qui reproduit effectivement celle de l'édition moldave précise en même temps le nom du surveillant de l'impression — le hatman Lupu Bogdan — ce que le traducteur n'aurait pu noter dans un texte antérieur à l'édition de Iassy. Les deux épîtres de Cantémir — à son frère et au lècteur — sont suivies par la lettre de Cacavelas à Cantemir, copiée par le même scribe ignare mais prétentieux. Ce manuscrit aura-t-il appartenu à un Arabe ou du moins à quelque personne parlant cette langue ? On ne saurait fournir une réponse précise à pareille question, mais le fait est qu'on remarque en haut de la feuille de titre, à droite, un essai de multiplication en caractères arabes (d'ailleurs inachevée) et quelques chiffres également arabes notés à la gauche du titre.

Vers la fin du XVIII^e siècle, Georgios Zaviras, originaire de Siatista (Macédoine), qui développa en Hongrie ses activités commerciales

---

[17] Sur Métrophane de Nyssa, métropolite de la Hongro-Valachie entre 1716—1719 voir Nicolae I. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei*, dans « Biserica Ortodoxă Română », 77 (1959), n^{os} 7—10, p. 787—788 ; une brève autobiographie dans la lettre de Métrophane à Chrysanthe, patriarche de Jérusalem, chez E. de Hurmuzaki—N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIV_3, Bucarest, 1936, p. 133—135, n° LXXXVII ; G. Moisescu, Şt. Lupşa, Al. Filipaşcu, *Istoria Bisericii române*, vol. II, Bucarest, 1957, p. 180 et suiv.

[18] N. Iorga, *Între Antim si Mitrofan, mitropoliţii Ţării Româneşti*, « Biserica Ortodoxă Română », 53(1935), p. 1—5.

[19] Cléobule D. Tsourkas, *Germanos Locros, archevêque de Nysse et son temps (1645—1700)*, Thessalonique, 1970, p. 57—58, n. 4.

[20] Marcu Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox*, 2^e éd. Bucarest, 1937, p. 191 ; N. Iorga, *Consideraţii istorice asupra documentelor descoperite de d-l Marcu Beza*, « Acad. Rom. Mem. Secţ. ist. », 17(1935—1936), p. 138—139 ; S. Callimachi, Vl. Block et Elena Georgescu-Ionescu, *Dimitrie Cantemir. Viaţa în opere si imagini*, Bucarest, 1963 p. 32.

[21] Dans son Κατάλογος τῶν κωδικῶν τῶν ἐν 'Αθήναις βιβλιοθήκων πλὴν τῆς 'Εθνικῆς. B' — Κοδίκεις τῆς 'Ιστορικῆς καὶ 'Εθνολογικῆς 'Εταιρείας, in « Νέος 'Ελληνομνήμων » 7(1910), p. 336—337.

et fit de bonnes études de philosophie à Cologne, entreprit de traduire et publier à Vienne, ou plutôt à Leipzig, un autre écrit de Cantemir. Il s'agit de la chronique des *Evénements des Cantacuzène et des Brancovan*, d'après la version allemande de Bacmeister éditée dans la *Russische Bibliothek* (Riga — St. Pétersbourg et Leipzig, 1783). La préface concentrée de Zaviras donne un résumé de la vie de Cantemir avec l'énumération de ses mérites, tout en nous apprenant que ce marchand doublé d'un lettré avait déjà mentionné les œuvres de l'érudit moldave dans son ouvrage Νέα Ἕλλας ἢ Ἑλληνικὸν θέατρον [22]. Dans la conclusion de sa préface il explique ses raisons pour avoir entrepris un tel travail : en découvrant cet écrit « j'ai voulu le transposer dans notre langue courante pour que *les nôtres ne s'émerveillent point* en entendant des étrangers mentionner les hauts faits de l'un des nôtres », car ne pas connaître les mérites d'un des ses fils passe pour une honte et « un blâme pour notre peuple » [23]. Quelle signification pouvait bien avoir pour l'enthousiaste traducteur (un Arounain) l'expression « l'un des nôtres » ? Un Européen ? Un chrétien ? Un représentant de la culture grecque ? De toute façon, le ton de ces lignes atteste le triomphe — à la fin du XVIII^e siècle — du prestige de Cantemir sur les préjugés de la prudence. Le fait est que Samuil Micu-Clain ou Georgios Zaviras citaient librement, à la manière européenne, le nom du prince érudit, avec la nette conscience qu'ils parlaient de quelqu'un « des nôtres », du Sud-Est de l'Europe.

Mais, de même que dans le cas de la culture roumaine, ce serait prématuré de conclure qu'à l'époque envisagée la renommée de Cantemir se bornait aux échos littéraires susmentionnés. Le personnage était déjà durant sa vie fort bien connu parmi les lettrés et les politiques grecs, dont ses écrits en font des mentions fréquentes, tout aussi fréquentes que la présence de son nom dans la correspondance des hautes personnalités grecques du temps. Des recherches futures prouveront sans doute l'étendue bien plus vaste de cette renommée. Quant à nous, il nous faut maintenant aborder une autre zone culturelle où les ouvrages de Cantemir ont porté par le truchement de la langue grecque mais grâce aux conditions favorables créées, comme dans tant d'autres cas, par les Roumains : les milieux chrétiens arabophones.

★

[22] Voir l'édition posthume, Athènes, 1872.

[23] D. Cantemir, Τῶν ἐν τῇ Βλαχίᾳ Καντακουζηνῶν καὶ Βραγκοβάνου Μεταγλωττισθέντα ... παρὰ τοῦ λογιωτάτου κυρίου Γεωργίου Ἰωάννου Ζαοίρα [Leipzig?], 1795, préface ; cf. I. Bianu et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche*, t. IV, Bucarest, 1944, p. 268—270. La ville (Vienne) indiquée par C. Sathas, Βιογραφίαι, Athènes, 1868, p. 541, n'est pas la véritable erreur corrigée par N. Iorga, dans son article : I « *Calicii* » *lui Mihai Viteazul* ; *II. Zavira si opusculul lui Dimitrie Cantemir despre lupta dintre Cantacuzini si Brâncoveni*, « Acad. Rom. Mem. Secț. ist. », 21(1939—1940), p. 25—31.

En effet, nous avons maintenant la preuve du rayonnement au XVIIIe siècle du *Divan* de Dimitrie Cantemir dans les milieux chrétiens arabophones de Syrie et du Liban, que nous avons du reste signalé en passant il y a déjà deux ans [24], sans toutefois donner des précisions au sujet de cette nouvelle aire culturelle parcourue par l'ouvrage. L'œuvre de traduction (du grec en arabe) a été accomplie dans les années 1704—1705 par un lettré syrien originaire de Damas bien connu en Valachie : le patriarche d'Antioche Athanase IV Dabbas. Ainsi que nous l'apprend *l'Histoire des patriarches d'Antioche* qu'il a lui-même rédigée en 1702 et dédiée au prince Constantin Brancovan [25], Athanase — de son nom antérieur Procope — avait été moine au couvent de St. Sabbas, près de Jérusalem, le foyer par excellence de l'instruction des lettrés melkites, aux XVIIe et XVIIIe siècles. Devenu hégoumène de son monastère, en 1686 il a été promu patriarche d'Antioche, mais du fait d'un conflit d'intérêts avec un contre-candidat, le patriarche Cyrille V, il se bornera pour un temps à remplir la fonction, plus réelle sous tous les rapports, bien qu'inférieure au point de vue hiérarchique, de métropolite d'Alep. Les liens d'Athanase avec la Valachie dataient des premiers temps du règne de Constantin Brancovan. C'est ainsi qu'on relève sa signature en septembre 1689 à côté de celles des patriarches de Constantinople, Callynique II et de Jérusalem, Dosithée, sur une lettre envoyée au métropolite de la Hongro-Valachie concernant Ananie de Sinaï. En mars 1700 Athanase se trouvait à Bucarest faisant appel à la charité du prince Brancovan en faveur de sa diocèse qui souffrait « d'une grande disette et autres différentes calamités ». Il devait officier le 12/23 mai 1700 le mariage de la fille du prince Brancovan, la princesse Safta avec Iordache Crețulescu. L'année suivante, il obtiendra du prince une aide essentielle pour l'histoire de la culture arabe, à savoir l'impression d'un *Missel gréco-arabe* par les presses de Snagov sous la surveillance d'Anthyme d'Ibère, suivi en 1702 par l'édition à Bucarest d'un *Livre d'heures gréco-arabe*. Ce sont les premiers livres arabes publiés sur une initiative arabe, mais grâce à la munificence d'un prince roumain : Constantin Brancovan. Athanase sera encore à Bucarest en 1703, le 11 juillet, lors des fêtes occasionnées par le renouvellement des titres de Brancovan en tant que prince régnant de Valachie. Avec

---

[24] Par une brève note publiée dans le journal « Scînteia », du 10 décembre 1970, p. 4 (*Dimitrie Cantemir, un ambasador al spiritualității române*)

[25] Ouvrage traduit de l'arabe en grec (Georg Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, III, Città del Vaticano, 1949, p. 128), signalé par N. Iorga, *Manuscripte din Biblioteci străine relative la istoria românilor*, « Analele Acad. Rom. », IIe série, Mem. Secț. ist., 20 (1897—1898), p. 224 et suiv. ; publié en grec avec la traduction roumaine par C. Korolevskij et Vasile Radu dans « Biserica Ortodoxă Română », 48 (1930), p. 851—864, 961—972, 1039—1050, 1136—1150 et 49(1931), p. 15—32, 140—160.

l'appui du prince, il obtiendra en 1705 son élection comme archevêque de Chypre, confirmée par Gabriel III, le patriarche de Constantinople — dignité qu'il abandonnera d'ailleurs dès l'année suivante [26].

Vu les proportions du *Divan*, la traduction achevée en 1705 a été sans doute commencée l'année précédente, que Dabbas avait passée mi à Bucarest, mi à Alep. Il est certain que le livre de Cantemir était venu entre les mains d'Athanase Dabbas en fréquentant les milieux intellectuels valaques. C'est ce qui explique aussi son souci de le traiter comme un ouvrage anonyme : le nom de l'auteur, l'épître dédicatoire, la préface adressée au lecteur, ainsi que la dédicace de Cacavelas font défaut dans la version arabe, qui ne comporte non plus aucun indice sur la date ou le lieu d'édition du livre. Donc, ce fut justement celui qui allait déterminer — comme nous le verrons — un rayonnement si large de la première œuvre de Cantemir dans les lettres arabes qui priva, par la même occasion, le lettré moldave d'une renommée bien méritée, en cachant son nom.

La chose n'a rien que de très naturel si on l'examine à la lumière des circonstances politiques de l'époque et des relations des deux familles princières, Brancovan et Cantemir, qu'Athanase ne pouvait guère ignorer. En effet, à la mort du voiévode de Moldavie Constantin Cantemir (1693), Brancovan avait sacrifié beaucoup d'or auprès de la Porte pour écarter Dimitrie du trône paternel en faveur de son nouveau gendre Constantin Duca, époux de la princesse Bălaşa. Avançant dans la voie qu'il s'était fixée et qui devait le conduire à la reconquête du trône de son père, Dimitrie Cantemir durant les années d'exil constantinopolitain réalisa un nouvel appoint en ce sens par son mariage avec Casandra Cantacuzène, fille de Şerban Cantacuzène (1678—1688), le prédécesseur de Constantin Brancovan. Comme les relations entre les Brancovan et les Cantacuzène s'étaient aigries sur ces entrefaites, Cantemir, avec la ténacité d'ambition qui le caractérisait, était devenu la *personna non grata* par excellence de la Cour valaque. Il est donc d'autant plus intéressant de constater l'attention qu'on attachait à Bucarest à ses activités littéraires, au point d'y trouver le *Divan* à peine quelques années après sa parution à Iassy [27].

---

[26] Voir au sujet d'Athanase pour ce qui précède : C. Koroleveskij, *Histoire des Patriarcats Melkites*, t. III, Rome, 1911, p. 55 et suiv. ; du même, ses articles sur le Patriarcat d'Antioche dans le *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastique*, t. II, p. 104 et suiv. ; t. III, p. 614—647 ; G. Graf, *op cit.* III, p. 127 et suiv. ; Hurmuzaki-Iorga, *Documente*, vol. XIV_1 Bucarest, 1915, p. 270, 757 ; *Cronicari munteni*, éd. M. Gregorian vol. II, Bucarest, 1961, p. 108, 128, 233 ; V. Cândea, *Une politique culturelle commune roumano-arabe dans la première moitié du XVIII^e^ siècle*, dans « AIESEE-Bulletin », 3(1965), n° 1, p. 51—58 ; l'écho de la mort d'Athanase (1724) chez un chroniqueur roumain — Radu Popescu — dans *Cronicari munteni*, vol. I, p. 544.

[27] Voir ci-dessus, sur l'exemplaire donné à Anthyme.

Quant à la version arabe, son titre est *Ṣalāḥ al-ḥakīm wa fasād al-'ālam aḍ ḍamīm*, autrement dit : « le Bon Estat du Sage et le Mauvais Agencement du Monde très méprisable ». Les ouvrages spécialisés — histoires de la littérature arabe chrétienne ou catalogues des mansucrits arabes — ont proposé, sans qu'on puisse déterminer la raison d'une pareille attribution, deux auteurs éventuels pour ce texte, à savoir : soit Basile le Grand, l'un des Pères de l'Eglise grecque et auteur bien connu du IVe siècle, soit Athanase Dabbas lui-même [28]. L'anonymat des versions arabes fit persister l'erreur en dépit des nombreux détails mentionnés dans les descriptions des copies connues qui auraient amplement suffit à l'identification du véritable auteur.

Le chiffre de ces copies monte à onze ; elles semblent toutes être du XVIIIe siècle et voici leur liste :

1) Bibliothèque Nationale de Paris, ms. ar. 6165 (1705, autographe ?)[29]

2) Bibliothèque de l'Université Américaine de Beyrouth, ms. ar. 241 (B 31) [30] (1705) ;

3) Bibliothèque de Dair aš-Šuwaïr (Liban), ms. ar. 191, 1122 H. (1710) [31] ;

4) Bibliothèque Vaticane, ms. Sbath 337.2 (p. 238), XVIIIe siècle [32] ;

5) Bibliothèque du Patriarcat Syrien Catholique de Šarfeh (Kesrouan), ms. ar. 7/15. XVIIIe siècle [33] ;

---

[28] Cf. G. Graf, *op. cit.*, I Bd., p. 328 et III Bd. p. 131.

[29] René Griveau dans « Revue de l'Orient chrétien », 14(1909), p. 352 ; E. Blochet, *Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits arabes des nouvelles acquisitions (1884—1924)*, Paris, 1925, p. 201 (neskhi syrien, 142 f., 20×14 cm).

[30] Manuscrit incomplet (il débute avec la fin du chapitre 59 du Ier Livre), très abîmé, 111 f, 23 lignes par page, encre noire, titres et ponctuation rouges. D'après le colophon c'est la copie même corrigée par Germanos Farḥāt. On lit à la p. 111 : « Ce livre a été achevé par la grâce de Dieu, traduit, écrit par la main mortelle du pauvre esclave al-qass Gibrāil ibn-Farḥāt, le moine maronite alepin le mois d'août de l'an chrétien mille sept cent cinq » (suivent les excuses habituelles du copiste pour ses fautes). Le volume a appartenu à Isā Iskander Maalouf de Zahlé (Liban) qui pose sa signature (p. 1) en indiquant le n° de sa bibliothèque (1067) et la date (mai 1914) avec la confirmation de l'écriture de Farḥāt. A la p. 111 la marque à peine lisible d'un possesseur de Homs (3 juillet 1806). Description sommaire dans « Mağallat al-Kulliyat », 6 (1925), d'après J. Nasrallah, *Catalogue des Manuscrits du Liban*, vol. I, [Beyrouth], 1958, p. 24.

[31] Jospeh Nasrallah, *op. cit.*, vol. III, Beyrouth, 1961, p. 194, n° 230 (36) : « le traducteur attribue l'original à St. Basile ».

[32] R. P. Sbath, *Manuscrits orientaux de la Bibliothèque du...*, dans « Echos d'Orient », 29(1926), p. 87, n° XXXVII/2 (238 p. Traduit du grec par Athanase, Patriarche d'Antioche en 1705. Corrigé et revu avec soin par Gabriel Farahāt, évêque maronite à Alep. Bon arabe, très bonne callygraphie. 20 lignes, bon état relié).

[33] Isḥāq Armala, *At-turfa fī mahtūṭat dair aš-Šarfeh. Catalogue des manuscrits de Charfeh*, IIe partie, Jounieh, 1937, p. 383 (attribué à St. Basile ; traduction d'Athanase Dabbas ; possesseur, al-qass Mihail Ğaroué).

6) Bibliothèque des Maronites d'Alep, ms. ar. 357 (XVIII^e siècle) [34];

Manuscrits signalés par Paul Sbath dans les bibliotèques privées d'Alep :

7) Akkad Ğirği, droguiste grec-catholique d'Alep ;

8) Constantin Khodāri, prêtre grec-catholique ;

9) Rabbat Rouphail, prêtre grec-catholique ;

10) Héritiers du marchand Abdallah Saegh ;

11) Veuve du marchand Salem [35].

La *Préface* du manuscrit arabe n° 6135 de la Bibliothèque Nationale de Paris — considéré comme autographe et qui a appartenu au couvent d'al-Mouhalis (du St. Sauveur) de Saïda, don d'un certain Hannah Wardah — ne nous apprend pas grande chose quant aux circonstances qui ont conduit à la traduction de ce livre. Athanase commence par rendre grâce au Créateur d'avoir permis que le monde et ses mirages trompeurs soient déjoués par cet ouvrage; il adresse sa version aux lecteurs de toute condition : clercs ou laïcs, en soulignant l'acquis spirituel d'une telle lecture.

L'impossibilité d'une traduction littérale du grec contribue à conférer à la version du *Divan* sortie de la plume d'Athanase un caractère nettement oriental. Sa préface est rimée selon le procédé *naṣr*, qu'il emploie par la suite chaque fois que le texte s'y prête. Les concepts du livre sont convertis en réalités arabes, ainsi (pour nous borner à un seul exemple) les *Conseils d'un anonyme* sur lesquels s'achève le livre deviennent les *Conseils d'un šeikh al-wāsilin*, c'est-à-dire de quelqu'un « parvenu [au bout de sa quête après la vérité] », terme courant dans la mystique soufite [36] mais tout-à-fait étrange dans un texte qui, par l'intermédiaire du grec et du roumain, descendait en réalité de la littérature pieuse engendrée par la Réforme en Europe centrale.

La III^e partie du *Divan* est, comme on le sait à présent, la simple traduction de l'ouvrage *Stimuli virtutum ac fraena peccatorum* [37] de l'auteur unitarien Andréa Wissowatius, qui a vécu au XVII^e siècle. L'auteur appuyait ses recommandations édifiantes sur l'autorité de la pensée gréco-latine, à laquelle il fait un large appel en citant : Aristote, Aulu-

---

[34] Ibrāhīm Harfūš, *La Bibliothèque des maronites d'Alep*, dans « al-Mašriq », 17(1914), ancienne côte 1398 (attribué à St. Basile ; même traducteur, même correcteur ; copié par al-qass Abd al-Masīh al Marūm en 1730 ; donné en 1733 à l'église St. Elie d'Alep par l'évêque Gibrāil Hawšaq). Harfūš exprime le vœu que le livre soit imprimé.

[35] R. P. Paul Sbath, *Al-Fihris. Catalogue des manuscrits arabes*, 2^e partie, Le Caire, 1939, p. 37.

[36] Cf. *wusūl* = « union » et (ou) « arrivée », « état terminal » (Louis Gardet, *La pensée religieuse d'Avicenne (Ibn Sīnā)*, Paris, 1951, p. 147, 167, 190) ; *wāṣil* = « parfait » (G.-C. Anawati et Louis Gardet, *Mystique musulmane*, Paris, 1968, p. 42).

[37] Amsterdam, 1682.

Gelle, Ausone, Boèce, Caton l'Ancien, Cicéron, Démocrite, Diogène Laërce, Epictète, Epicure, Hésiode, Homère, Horace, Isocrate, Juvénal, Lucain, Lucrèce, Martial, Ovide, Perse, Philolaos, Platon, Plutarque, Pythagore, Salluste, Sénèque, Socrate, Tacite, Valère Maxime et Virgile. Certains écrits de ces auteurs ou qui leur sont attribués sont recommandés au même titre que l'*Imitatio Christi* de Thomas a Kempis, l'*Encheiridion militis christianis* d'Erasme de Rotterdam ou l'*Ethica christiana* de Johanus Crellius Francus. Le résultat de ces adaptations dans la version arabe constituera la surprise du chercheur qui s'assignera la tâche si utile d'un rigoureux examen comparatif des textes de Cantemir et d'Athanase Dabbas. Si les noms sont parfois corrompus jusqu'à les rendre méconnaissables (Andréa Wissowatius devient *Andraos Disoftrios*), les idées, intégrées à une vision propre au christianisme oriental, conservent, néanmoins, après avoir traversé quatre langues, leur message éthique et humaniste.

Il est hors de doute que la version arabe du *Divan* a été achevée à l'époque où Athanase exerçait la dignité d'archevêque orthodoxe de Chypre. L'examen des manuscrits rend évidente la grande renommée du *Divan* de Cantemir dans les milieux culturels des Arabes chrétiens de Syrie et du Liban de toutes les confessions : bien que traduit par un lettré orthodoxe, l'ouvrage a été copié et lu, ainsi que nous l'avons constaté, par des uniates grec-catholiques, des Syriens catholiques ou des maronites. D'autre part le chiffre de 11 manuscrits dans un milieu culturel dont les membres ne dépassent pas quelques centaines de milles et où les sachants lire sont encore plus rares donne la mesure de la popularité de cet ouvrage de Cantemir.

★

Essayons à la fin de cette brève enquête d'établir les faits de culture qui se dégagent du rayonnement de l'œuvre du lettré roumain en Europe du Sud-Est et au Proche-Orient. A une époque où le nom de Cantémir ne jouissait pas d'une égale célébrité partout, où sa réputation commençait à pein à s'édifier, ainsi que plus tard en Russie et en Europe occidentale, nous devons constater que *ses ouvrages connurent une large diffusion en raison de leur valeur intrinsèque et non pas du fait de la renommée de leur auteur.* En ce qui concerne le *Divan*, les copies et les adaptations manuscrites circulèrent dans leur majeure partie anonymement ; Athanase Dabbas le traduisant en arabe cachait à bon escient le nom de son auteur et ceux qui copièrent par la suite cette version ne se sont jamais interrogés à ce sujet. La *Chronique* entre dans la littérature roumaine transylvaine grâce au zèle éclairé de l'évêque Inocenţiu Micu, mais

la fonction qu'elle remplira sera également déterminée par le contenu du livre — la plus érudite histoire des Roumains des trois provinces réalisée jusqu'alors.

Cantemir lui-même (décédé en 1723) *ignorait* que le *Divan* avait fait l'objet de quelques adaptations roumaines ou d'une traduction arabe. *Il n'en aurait pas caché la chose à son correspondant de l'Académie berlinoise* — fort probablement Huyssen [38] — auquel il écrivait en 1714. Ainsi que nous l'avons mentionné ci-dessus, cette œuvre introduit dans le «Débat du Sage avec le Monde, de l'Âme avec le Corps » quelques autorités rarement ou pas du tout citées jusqu'alors dans la littérature roumaine. Il ne s'agit pas seulement de nombreux philosophes, moralistes ou poètes grecs et latins, mais aussi d'un certain nombre d'auteurs catholiques — Pierre Bersuire, Pietro Bizzari, Erasme de Rotterdam — et réformés — Giaccomo Aconcio, Johanes Crellius Francus, Andréa Wissowatius. La sagesse et les noms de ces quelques personnages célèbres des lettres de l'Europe occidentale vont pénétrer donc, grâce au livre de Cantemir, dans les lettres grecques et arabes.

L'œuvre du prince moldave s'avère de cette manière un véritable pont de lumière à même de mettre en contact des milieux culturels si divers et éloignés que l'Humanisme, la Réforme et les communautés arabophones de l'Orient orthodoxe. Si ce phénomène aurait été unique, il n'aurait pu prétendre à devenir concluant. Mais des recherches récentes nous ont prouvé la fréquence d'un tel circuit : la pénétration de textes venus de l'Europe du Sud-Est dans le Proche-Orient où, traduits en arabe, ils ont connu une large diffusion semble avoir été chose courante aux XVII^{e} — XIX^{e} siècles [39]. Beaucoup de ces textes manuscrits ou imprimés venaient de Moldavie et de Valachie, et c'est à ces pays roumains que les chrétiens melkites ont été redevables de leurs premières presses typographiques. Et, depuis les voyages de Macaire Zaim et de Paul d'Alep dans ces pays (1653—1658); depuis que les couvents des montagnes libanaises et des vallés syriennes recevaient des livres arabes imprimés à Snagov, Bucarest et Iassy (1700—1702, 1746); depuis que des livres sortaient des presses d'Alep frappés du blason de la Valachie (1706), les pays roumains avaient accédé à une juste célébrité dans la culture du Proche-Orient.

On a longtemps tenu pour définitif que les liens des pays roumains avec les milieux culturels de l'Europe du Sud-Est et de la Méditerranée

[38] Emil Pop, *op. cit.*, p. 828.

[39] Voir notre article sur les *Sources roumano-grecques dans les bibliothèques du Proche-Orient*, « AIESEE Bulletin », 8 (1970), n^{os} 1—2, p. 66—76.

orientale ne tenaient que dans l'appui pécuniaire constitué par la longue tradition des domaines asservis aux établissements religieux des Balkans, de l'Archipel, du Mont Athos ou des Saints lieux. *Il est temps de procéder à la révision de ce cliché usé en lui conférant la dimension plus généreuse et plus durable née du transfert des valeurs spirituelles créées ou véhiculées par la culture roumaine* [40].

[40] Eparpillée dans plusieurs bibliothèques d'Europe et du Proche-Orient, la documentation de cet article nous fut accessible grâce à l'obligeance de nos amis et collègues : Mlle Sylvie Agémian et M Saleh Saad, qui firent pour nous, à la Bibliothèque de l'Université St Joseph de Beyrouth des copies et des traductions de quelques catalogues de manuscrits arabes ; M. Léandros Vranoussis d'Athènes qui mit à notre disposition des reproductions d'après le code gr. 109 et les exemplaires de Dionysiou et du British Museum du *Divan* ; M D Theodorescu, qui nous a fourni dans les plus brefs délais les microfilms du ms. ar 6135 de la Bibliothèque Nationale de Paris et, enfin, M Abdelrahman el-Said Ismail, qui a traduit pour nous la préface d'Athanase Dabbas, texte que nous réservons à une publication ultérieure. Qu'ils veuillent tous trouver ici l'expression de notre sincère gratitude.

TRADUCTIONS EN GREC MODERNE D'OUVRAGES PHILOSOPHIQUES (1760–1821)

ROXANE D. ARGYROPOULOS
(Athènes)

Pendant la période qui s'écoula du milieu du XVIII^e siècle à la veille de la guerre de l'Indépendance, traduire des textes indispensables pour la culture du public néo-hellénique fut l'une des préoccupations majeures des lettrés grecs. « La Grèce », écrivait en 1761 I. Moissiodax, « a besoin de l'Europe [1] ; car aujourd'hui l'une se baigne dans les lumières de l'éducation, tandis que l'autre en est privée . . . . Maintenant la Grèce doit recevoir d'une manière affable les dons de l'Europe ; car celle-ci ressent de la gratitude envers elle. Elle ne cache ni la lumière qu'elle reçut de la Grèce, ni la dette qu'elle lui doit » [2]. Ainsi, cette dette de l'Europe envers la Grèce a été vite acquittée par les traductions qui affluèrent, au tournant de ce siècle, et qui furent entreprises soit par la filière de l'Italie [3], où la plupart des Grecs faisaient leurs études, soit par celle des pays danubiens où les princes phanariotes étaient favorables aux courants des nouvelles idées [4].

---

[1] Pour la signification que prend le terme Europe dans les textes néo-helléniques de l'époque, v. C. Th. Dimaras, Ἡ φωτισμένη Εὐρώπη, in Φροντίσματα, πρῶτο μέρος, ἀπό τήν Ἀναγέννηση στόν Διαφωτισμό, Athènes, 1962, p. 16.

[2] Ἠθική Φιλοσοφία μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ ἰταλικοῦ ἰδιώματος παρά Ἰωσήπου Ἱεροδιακόνου τοῦ Μοισιόδακος 1761, Venise, 1761, T. I, préface p. κα',λ.

[3] V. C. Th. Dimaras, Ἐπαφές τῆς νεώτερης ἑλληνικῆς λογοτεχνίας μέ τήν ἀγγλική (1780–1821) in Φροντίσματα, *op. cit.*, p. 40.

[4] Ariadna Camariano, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba greacă și română*, Bucarest, 1946, p. 59 et suiv. V. aussi C. Th. Dimaras, Ἐπαφές ... *op. cit.*, p. 45.

Depuis Démètre Catargi, qui fut un des premiers à insister sur l'utilité des traductions et à formuler les difficultés de ce travail [5], toute une lignée de gens de lettres se voua à cet effort. Installés dans les régions périphériques de l'Empire ottoman, où le joug turc était assurément moins lourd (Moldavie, Valachie), ou bien en dehors de celui-ci (Heptanèse-Communautés grecques des grandes villes d'Occident) et recrutés, pour la plupart, parmi le clergé, les Phanariotes et la jeunesse étudiante, les traducteurs représentaient l'élément progressif de l'intelligentsia hellénique. Au tournant du XVIII^e siècle, la création de nouvelles institutions d'enseignement et l'augmentation du nombre des élèves fit encore plus grand le manque de manuels appropriés. D'où le caractère scolaire de presque toutes les traductions d'ouvrages philosophiques de cette période. Publiées avec le concours financier des riches commerçants grecs de l'étranger [6], ces traductions furent entreprises en vue d'être enseignées dans les écoles et de mettre au courant les élèves des nouvelles doctrines [7]. Car pendant presque trois siècles, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le seul système philosophique enseigné dans le Sud-Est européen était le néo-aristotélisme de Padoue tel qu'il était étudié dans les œuvres de Théophile Corydalée, disciple de Cesare Cremonini [8]; c'est à partir de l'époque que nous étudions ici que les noms des représentants de la philosophie cartésienne [9] apparaissent dans les manuels scolaires et leurs doctrines sont propagées.

Plusieurs difficultés envisagées par les traducteurs limitèrent, évidemment le nombre des traductions et leur portée vers un public plus large. La première de ces difficultés a trait à l'instrument même de la traduction : le langage. Langue archaisante ou langue courante? Cette question, qui fit couler beaucoup d'encre, divisa les traducteurs et cette divergence d'opinions doit être notée pour le résultat néfaste qu'elle eut sur la portée de ce mouvement de traductions; car les textes traduits en langue archaïsante ne pouvaient atteindre les couches les moins instruites. Cependant,

[5] Démètre Catargi, Τα Ευρισκόμενα, éd. C. Th. Dimaras, Athènes, 1970, p. 311 et suiv. (Préface à la traduction de Réal de Curban).

[6] La générosité des frères Zossimas en est un exemple.

[7] Sur l'attraction de la nouveauté dans le domaine de l'histoire des idées, v. Alkis Anghélou, *Comment la pensée néo-hellénique a fait la connaissance de l'« Essai » de John Locke*, in « L'Hellénisme contemporain », IX (1955), fasc 4, p. 241/2.

[8] V. sur Th Corydalée l'ouvrage de Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, 2^e éd, Thessalonique, 1967

[9] La philosophie cartésienne fut introduite par Méthode Anthracite, qui traduisit les œuvres de Descartes et de Malebranche. Il fut à cause de cela condamné par le Patriarcat œcuménique de Constantinople, qui lui ordonna de brûler tous ses écrits, v. G. Zaviras. Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικόν Θέατρον, éd. Kremos, Athènes 1872, p. 419/20. Ce n'est qu'en 1824, à Corfu, qu'apparaît la traduction du *Discours de la Méthode* par Nicolas Piccolos, alors professeur à l'Académie ionienne

aussi bien la langue archaïsante que la langue courante étaient pauvres en termes scientifiques et c'était aux traducteurs de les forger. Déjà, Eugène Voulgaris dans sa *Logique* [10] préconise le retour vers le grec ancien et Daniel Phillipidès, adepte de Catargi, dans la préface de sa traduction de la *Logique* de Condillac [11] exprime l'opinion : « Les enfants connaissent assez de choses », dit-il, « à partir desquelles le professeur peut commencer pour les porter vers d'autres connaissances ; ils savent leur langue maternelle [12] et c'est dans celle-ci et dans aucune autre que le professeur doit les entretenir », mais « notre langue, n'est pas encore cultivée », écrit toujours Philippidès, « et si nous choisissons des phrases du grec ancien, nous l'embellissons et nous l'enrichissons » [13].

Un autre obstacle, externe celui-là, fut la position négative des représentants de l'Eglise envers la philosophie ; car pour eux la philosophie moderne était synonyme d'athéisme. Ainsi, à plusieurs reprises l'Eglise réagit, pour défendre la foi, contre la diffusion des idées nouvelles et condamna leurs porteurs : le cas des persécutions subies par Méthode Anthracite et Cristodule Pamblékis vers la fin du XVIII^e s. et au siècle suivant par Benjamin de Lesbos est frappant. Aussi, pendant cette période, furent écrits plusieurs libelles contre la philosophie et ceux qui l'étudiaient ; Procope le Péloponnésien écrivit *La Lutte contre les athées et les impies* (1792), Célestin de Rhodes, *L'indignité des pseudo-savants, c'est-à-dire apologie de la foi chrétienne et combat de certains bavardages philosophiques* (1793), Athanase Parios, *Réponse à l'irraisonable zèle des philosophes qui arrivent d'Europe. . . .* (1802) [14].

Ces obstacles rencontrés par les traducteurs peuvent, en grande partie, expliquer le fait que très peu de textes philosophiques furent traduits dans leur intégralité. Plus précisément nous n'avons que deux traductions intégrales publiées et une autre non enregistrée. En 1804 paraît

---

[10] *Op. cit.*, p 155/6, 173.

[11] v G P. Henderson, *The Revival of Greek Thought 1620—1830*, New York, 1970, p 178 et suiv. Sur le succès de l'enseignement de la traduction en grec courant de la *Logique* de Condillac au Lycée de Bucarest, v. la revue « Le Mercure Savant », 1811, p 87—89.

[12] La langue courante.

[13] *Op. cit.*, Préface, p. ιϐ',λ'.

[14] A ces pamphlets antiphilosophiques il convient d'ajouter la traduction faite par N.Théotokis en 1794 de *La Bible enfin expliquée par plusieurs aumôniers de S M L R D.P.* d'un des détracteurs de Voltaire en France, Jos.-Guillaume Clémence. Voltaire en tant que philosophe ne fut pas traduit en grec moderne. Bien que ses ouvrages historiques et littéraires firent l'objet de plusieurs traductions en grec, par contre nous ne savons pas si aucune traduction philosophique de Voltaire fut publiée bien que G Théoharopoulos traduisit la *Philosophie de l'Histoire*. Sur Voltaire dans les Principautés et en Grèce v. Ariadna Camariano, *op. cit*, p 35 et suiv., 105 107. Aussi C Th. Dimaras, *La fortune de Voltaire en Grèce* et *Nouvelles observations sur la présence de Voltaire en Grèce* in *La Grèce au temps des Lumières*, Geneve, 1969, p 61 et suiv.

la traduction des *Maximes* de La Rochefoucauld [15] par Jean Ch. Moskos et en 1818 celle du *Discours sur l'Inégalité*, de J.-J. Rousseau par Sp. Valettas. Cependant, Rhigas Vélestinlis à la fin de son *Florilège de Physique* (1790) [16] annonce qu'il a presque terminé sa traduction de l'*Esprit des Lois* de Montesquieu : « Ἄν κανένας φιλογενής ἀγαπᾶ νά κοπιάσῃ μεταφράζοντας πρός ὄφελος τοῦ Γένους κανένα βιβλίον, ἄς μήν ἐπιχειρισθῇ τό *Esprits des Lois* par Monsieur Montesquieu, ἐπειδή καὶ εἶναι μισομεταφρασμένο ὑπ'ἐμοῦ καὶ τελειώνοντας ἔχει νά τυπωθεῖ ». Par contre, des traductions de fragments de textes philosophiques sont plus fréquentes. Par exemple, D. Phillipidès, après le texte de la traduction de la *Logique* de Condillac, donne un passage du *Traité des Sensations* du même auteur pour éclaircir quelques points de la *Logique*. I. Moissiodax dans sa *Pédagogie* (1779) reproduit des passages entiers de l'ouvrage de Locke, *Some Thoughts concerning Education*; de même, la première moitié de l'ouvrage de Gabriel Callonas, *Pédagogie* (1800), comme il a été démontré, n'est rien d'autre que la simple traduction du même ouvrage pédagogique de Locke [17], tandis que la seconde moitié de ce même livre est la traduction du *El Criticón* de Balthasar Gracián y Morales [18]. Ici, nous touchons à un autre problème qui se présente pour l'étude des traductions philosophiques pendant cette période : plusieurs œuvres ont été traduites sans que cela soit mentionné ou bien des passages en entier ont été tacitement insérés dans les textes néo-helléniques. Ce desir des traducteurs d'offrir des fragments de textes philosophiques au public néo-hellénique montre surtout la necessité de les présenter dans un laps limité de temps.

Ceci nous amène au problème des traductions qui, restées sous forme manuscrite, circulaient dans les bibliothèques de l'époque. Ce fait peut être expliqué par l'utilité reconnue d'un ouvrage et traduit par différents professeurs pour faciliter leur enseignement; pour cette raison, nous avons, parfois, plus d'une traduction d'un même ouvrage philosophique. Par exemple, les *Elementa philosophiae rationalis et moralis* de Johann Gottlieb Heinecke furent traduits à deux reprises : la première fois par

---

[15] Sur La Rochefoucauld et la pensée néo-hellénique v. C. Th. Dimaras, *Alexandre Mavrocordato, Machiavel* et *La Rochefoucauld (notes de lecture)*, in *La Grèce au temps des Lumières, op. cit.*, p. 19 et suiv.

[16] *Op. cit.*, p. 358, V. aussi L. J. Vranoussis, Ρήγας Βελεστινλῆς, 1757—1798, 2e éd., Athènes, 1963 (Σύλλογος πρός διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων, 3), p. 38, 58.

[17] Emm. Kriaras, 'Η „Παιδαγωγία'' τοῦ Μοισιόδακος καί ἡ σχέση της μέ τό παιδαγωγικό σύγγραμμα τοῦ Locke, *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbucher*, Athènes XVII (1943), p 136, du même auteur Γαβριήλ Καλλονᾶς, μεταφραστής ἔργων τοῦ Locke καί τοῦ Gracián, « 'Ελληνικά », XIII (1954), p. 300—306.

[18] D. Rousso, *Manuscrisele Grecești din Biblioteca Academiei Române*, t. à p. de la « Noua Revistă Română », 3 (1901), Bucarest, p. 5. Sur les autres traductions en grec du *El Criticón*, v. L. J. Vranoussis, Βηλαρικά Σημειώματα, « 'Ο 'Ερανιστής », II (1964), p. 53—55.

Jean Phournaios d'Agrafa en 1781 [19], traduction qui resta inédite, et une deuxième fois par le boyard roumain Grégoire Brancovan [20], traduction qui fut publiée en 1808 à Vienne par les soins de Néophyte Doucas, ami de ce dernier. Un autre ouvrage qui fut traduit par deux personnes différentes fut la *Logique* d'Antoine Genovesi, mais aucune traduction de cet ouvrage n'a jamais été publiée. La première traduction est attribuée au moine Tryphon de Metsovo [21], tandis que la deuxième à Georges Scarlatos [22]. La *Métaphysique* de Frédéric-Christian Baumeister eut la même fortune que la *Logique* d'A. Genovesi ; car bien qu'elle fut aussi traduite deux fois, elle ne fut jamais publiée. Nicolas Varcossis en fit une première traduction ; ce renseignement fourni par la personne de G. Zaviras est significatif car Varcossis était le professeur de Zaviras qui le nommait «ὁ ἐμός ἄριστος διδάσκαλος» [23] ; par conséquent, Zaviras était à même d'avoir des renseignements précis sur l'activité de son maître. De toute façon, dans la bibliothèque de G. Zaviras à Budapest [24] il existe un codex intitulé «Περί φιλοσοφίας ἐν γένει», qui traite de la philosophie de Baumeister, comme il y est noté. Ce manuscrit comprend des notes prises pendant un cours de philosophie générale d'après la première phrase «Λογικήν τε καί λοιπὰ τὰ τῆς φιλοσοφίας μέρη τοῖς ἐμοῖς ἀκροαταῖς ἀναπτύξοντι» ; il est bien probable que ces notes soient celles du cours de Varcossis, puisqu'il traduisit, toujours selon Zaviras, en 1756 la *Logique* de Baumeister ; traduction qui, comme nous le verrons plus loin, fut publiée après sa mort. La deuxième traduction de la *Métaphysique* de Baumeister, conservée aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie roumaine, a été élaborée par Démètre N. Darvaris [25] et utilisée pour les leçons de philosophie de l'école grecque Saint-Sava à Bucarest [26]. En ce qui con-

[19] Jean Phournaios d'Agrafa rédigea trois dictionnaires qui restèrent aussi inédits : l'un d'histoire naturelle, l'autre de proverbes et le dernier de la langue grecque. Catargi, *op. cit.*, p. 393. V. aussi G. Zaviras, *op. cit.*, p. 348 et D. Catargi, *op. cit.*, p. 151, 155, 156, 182.

[20] Pour cette traduction de Grégoire Brancovan v. G. Zaviras. *op. cit.*, p. 242. Sur son activité dans la vie littéraire néo-hellénique, v. L. J. Vranoussis, Ρῆγας ..., *op. cit.*, p. 20 et Roxane D. Argyropoulos, *Le discours de Benjamin de Lesbos à l'Académie Princière de Bucarest (1818)*, Actes du colloque sur les Phanariotes, Thessalonique, 1970 (sous presse).

[21] G. Zaviras, *op. cit.*, p. 539.

[22] *Ib.*, p. 237. Selon Zaviras ce manuscrit appartenait à la bibliothèque de Théophile de Campanie. Cf. D. S. Ghinis, Ἡ βιβλιοθήκη τοῦ Θεοφίλου Καμπανίας (Ὁ πνευματικός κόσμος ἑνός φιλελευθέρου Δεσπότη), «Ὁ Ἐρανιστής», I (1963), p. 33—40.

[23] G. Zaviras, *op. cit.*, p. 488.

[24] Sp. Lambros, Ἡ βιβλιοθήκη τῆς ἑλληνικῆς Κοινότητος Βουδαπέστης καί οἱ ἐν τῇ πόλει ταύτῃ σωζόμενοι ἑλληνικοί κώδικες, « N. Ἑλληνομνήμων », 8(1911), p. 77 ms. 9. A. Graf, Κατάλογος τῆς ἐν Βουδαπέστῃ Βιβλιοθήκης Γεωργίου Ζαβίρα, Budapest, 1935, p. 16, ms. LIV.

[25] C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești*, Ed. Academiei române, Bucarest, 1909, ms. 96 ; cf. D. Catargi, *op. cit.*, p. 151, où nous lisons ; Δημητρίου Δαρβάρεως, Μεταφυσική, μετάφρασι ἀπ'τά φράγκικα, ἀνέκδοτον. Cette traduction doit être celle de la *Métaphysique* de Baumeister.

[26] V. Gheorghe Cronț, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII^e^ siècle. Le contenu de l'enseignement*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », IV (1966), n^os^ 3—4, p. 461/2.

cerne les autres traductions philosophiques restées sous forme manuscrite [27], dernièrement a été découverte la traduction de la *Logique* d'Edme Pourchot faite par Eugène Voulgaris [28]. Eugène Voulgaris traduisit, aussi, à ce qu'il paraît, la *Logique* et la *Métaphysique* de J.-B. du Hamel [29] mais aucun manuscrit de ces traductions n'est conservé aujourd'hui. D'après Démètre Catargi, Georges Saoul Pacharnicos traduisit en grec courant une *Logique* et Démètre Notaras [30] la *Philosophie morale* d'Emmanuel Thesauro aussi en grec courant.

Nous arrivons ainsi aux traductions de manuels philosophiques enseignés pendant cette période de l'Aufklärung néo-hellénique ; la plupart de ces ouvrages sont écrits par des professeurs de philosophie d'Italie et d'Allemagne, dans leur majorité inconnus aujourd'hui, mais, qui, par contre, avaient une réputation considérable dans leur temps. Les noms de Muratori, de Soave, de Genovesi ne nous disent rien ; cependant, ils ont écrit des manuels qui eurent beaucoup de succès dans les écoles d'Europe occidentale. A part les traductions de la *Grammaire des sciences philosophiques* de Benjamin Martin (1794) et des *Entretiens sur la pluralité des modes* de Fontenelle (1794), qui sont plutôt des ouvrages de vulgarisation, toutes les autres traductions philosophiques que nous examinons ici se rapportent aux leçons de métaphysique, de logique, de morale et de psychologie. En 1794, nous avons la traduction de la *Psychologie* du pédagogue allemand Jean-Henri Campe par Antoine Coronios [31]. Dans cet ouvrage, la psychologie étant définie comme l'étude de l'âme, cette science est jugée indispensable pour l'éducation des enfants, car la connaissance de l'homme a la suprématie sur toute autre connaissance humaine. L'année suivante, en 1795, nous avons la traduction de la *Logique* de Frédéric-Christian Baumeister par

---

[27] Le répertoire des manuscrits de traductions des bibliothèques roumaines qu'on est en train d'établir en Roumanie sera d'une utilité considérable pour une étude plus complète de ces manuscrits. V. Mihai Berza, *Conclusions du Colloque : Les Lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples de Sud-Est européen*, Association Internationale d'Etudes du Sud Est Européen, Bucarest, 1970, p. 126.

[28] Alkis Anghélou, *op. cit.*, p. 240.

[29] G. Zaviras, *op. cit.*, p. 295.

[30] D. Catargi, *op. cit.*, p. 155, 158 Sur Georges Saoul Pacharnicos, *ibid.*, p. 148, 165 et sur D. Notaras, v. G. Zaviras, *op. cit*, p. 257/8.

[31] Jean-Henri Campe (1746—1818) est né à Deensen en Brunswick ; en 1746, il devint directeur du *Philanthropinum* de Dessau et ensuite fonda un établissement d'éducation à Hambourg ; en 1787, il assuma les fonctions de conseiller des écoles à Brunswick et se retira en 1805 pour s'occuper seulement de travaux littéraires. V. le *Dictionnaire général de biographie et d'histoire de geographie ancienne et moderne comparée*, etc., de Ch. Dezobry et Th., Bachelet, Paris, 1857. Sur Antoine Coronios, le compagnon de Rhigas Vélestinlis, v. Zaviras *op. cit.*, p. 198.

N. Varcossis mais revue par Athanase Psalidas [32]. Fr. — Chr. Baumeister [33] — recteur du Gymnase de Görlitz, après avoir fait des études à l'Université d'Iéna et à Wittemberg où il obtint le grade de maître-ès-arts — appartenait aux écoles de Leibniz et de Wolff ; l'étude de son œuvre présente un intérêt particulier pour le Sud-Est européen car c'est aussi par lui que s'introduisit (il ne faut pas oublier la contribution d'Eugène Voulgaris) la philosophie wolffienne dans cette partie de l'Europe, puisque outre les deux traductions manuscrites de sa *Métaphysique* et celle publiée de sa *Logique* en grec, nous avons, à la même époque, la traduction roumaine de ses œuvres [34] par le théologien Samuil Micu. La traduction de l'Abrégé de l'*Essai* de Locke par J. Litinos paraît en 1796 ; cette traduction, toutefois, n'est pas le seul Abrégé en grec de cet ouvrage fondamental de la philosophie lockienne ; E. Voulgaris, comme il a été prouvé, en a laissé un autre inédit, fait par lui-même [35]. Dans les vingt premières années du siècle suivant, les publications des traductions de manuels scolaires se succèdent les unes aux autres. Après la *Logique* de Condillac en 1801, nous avons les *Institutions de Logique, de Métaphysique et de Morale* de Fr. Soave (Ire éd. 1804, 2e éd. 1818) [36], *l'Introduction à la Philosophie* du physicien hollandais G. J. Graavesand (1805), les *Eléments de Métaphysique* d'A. Genovesi (1806), les *Eléments de Logique et de Philosophie morale* précédé d'une *Histoire de la Philosophie* de Heinecke (1808), et en 1818 nous avons la traduction du *Précis d'Histoire de la Philosophie* de Wilhelm Gottlieb Tenemann. Dans ces manuels, il est intéressant de voir la signification particulière que prend la notion de métaphysique. Nous pouvons dire que la métaphysique y est louée, pour sa signification pédagogique, car elle est prise dans le sens donné par les encyclopédistes[37], dans le sens de l'objet de l'*Essai* de Locke, c'est-à-dire l'étude de l'entendement humain. « Ce ne sont ni les grammairiens, ni les rhéteurs », dit D. Phillipidès, « ni les historiens, ni les physiciens, ni les mathématiciens qui doivent enseigner aux enfants la méthode de l'instruction. . . . Ce ne

---

[32] Cette traduction provoqua un vif démêlé entre A. Psalidas et Eug Voulgaris, qui échangèrent publiquement des libelles ; le premier publia les Καλονικήματα, ἤτοι Ἐγχειρίδιον κατά φθόνου καί κατά τῆς Λογικῆς τοῦ Εὐγενίου, Vienne, 1795 et le second l' Ἐπιστολή τοῦ σοφωτάτου κυρίου Εὐγενίου, Trieste, 1797.

[33] Fr.-Chr. Baumeister (1708/9—1785). V. *le Dictionnaire biographique universel et pittoresque*, t. Ier, Paris, 1834, et celui de Ch. Dezobry et Th. Bachelet, *op. cit.*

[34] V. la communication de V. Cândea, *Les Lumières et la naissance de la conscience nationale chez les Roumains* in *Les Lumières et la formation de la conscience nationale* ., *op. cit*, p. 88/9. Et aussi l'article de Carl Gollner, *Der Einfluss der Gottinger Universitat auf die Aufklarungsphilosophie in Rumanien*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », VII (1969), p. 608.

[35] Alkis Anghélou, *op. cit.*, p. 233, 237.

[36] V. Mis de Queux de Saint-Hilaire, *Des traductions et des imitations en grec moderne*, *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Etudes grecques en France*, VII (1873), p. 340.

[37] Emile Bréhier, *Histoire de la Philosophie*, t. II. *La Philosophie moderne*, fasc. 2, *Le XVIIIe siècle*, Paris, 1962, p. 329.

sont pas eux, dis-je, mais les bons métaphysiciens, c'est-à-dire ceux qui ont fait une longue et correcte étude de l'entendement humain, les Locke, les Condillac, les Kant ; ceux-là et leurs disciples, doit-on écouter, surtout s'il s'agit des premières connaissances que nous devons donner aux enfants » [38]. L'étude de notre entendement précède toute autre connaissance, car ce n'est qu'après avoir appris comment fonctionne notre entendement que nous sommes en mesure de le mener vers d'autres régions du savoir. Cette conception, courante au XVIII[e] siècle, de la suprématie de l'homme sur l'univers, que tout dépend de lui et qu'il y impose sa forme est ce qu'appellera Karl Barth, « l'homme absolutiste » [39].

La troisième catégorie des traductions philosophiques, au tournant du XVIII[e] siècle dans l'aire néo-hellénique, concerne les ouvrages se rapportant à la morale. Le nombre important de ces traductions montre l'intérêt attribué à la formation morale des néo-hellènes. « J'ai pensé », écrit I. Moissiodax dans sa préface de la traduction de la *Philosophie morale* de Muratori, « que la Grèce est privée, malheureusement, de presque tous les ouvrages de culture, c'est-à-dire des ouvrages de Mathématiques, de Physique, de Morale et ainsi de suite. Et, en vérité, je ne savais pas où commencer. . . J'ai jugé plus nécessaire la Morale et je ne m'en suis pas mépris » [40]. A part cette mise en valeur de la morale, nous assistons aussi à cette époque, à son affranchissement du joug de l'Eglise. Car, si jusqu'au siècle précédant les normes de conduite étaient prescrites uniquement par l'Ecriture Sainte et les Pères de l'Eglise [41], maintenant l'intelligentsia néo-hellénique traduit des ouvrages d'Occident, écrits par des moralistes ou par des auteurs qui appartiennent au clergé catholique, comme il est le cas pour le Père Fr. Soave et l'Abbé de Mably [42]. Cependant, la morale, en se détachant des textes de l'Eglise, se concentre sur l'homme et devient purement humaine. Tout acte moral doit avoir pour but le bonheur personnel et par conséquent le concept du bonheur devient l'une des « idées-forces » du XVIII[e] siècle [43]. Ainsi, au tournant de ce siècle, les néo-hellènes veulent apprendre la τέχνη τοῦ ζῆν [44] ou la τέχνη τοῦ

---

[38] Λογικὴ Κονδιλλιάκ, *Op. cit.*, Préface, p. ια'/ιβ'.

[39] Cf Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la poésie françaises au XVIII[e] siècle*, Paris, 1960, p. 12/13.

[40] *Op. cit.*, p. κσ'.

[41] V. C. Th. Dimaras, Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Λογοτεχνίας, Athènes, 1968, 4[e] éd. p. 139 et Virgil Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII[e] siècle* (I), « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », VIII (1970), p. 225.

[42] La morale traditionnelle, toutefois, persiste encore et nous avons plusieurs publications qui s'y rapportent.

[43] V. R. Mauzi, *op. cit.*, p. 13.

[44] Τέχνη τοῦ ζῆν est le titre d'une traduction parue anonyme à Vienne vers 1805. V. D. Ghinis-V. Mexas, Ἑλληνικὴ Βιβλιογραφία 1800—1863, Athènes, 1941, n° 6625.

βίου selon le mot d'Adamance Coray [45]. En 1782, paraît en grec la traduction du livre de Ph. Dormer-Stanhope, *Le philosophe indien ou l'art de vivre heureux dans la société* [46], en 1796, Nicolas Darvaris traduit la *Vraie voie au bonheur* et en 1816 paraît la traduction par Michel Christaris d'un ouvrage fort apprécié en France, le *Traité élémentaire de la morale et du bonheur* de Paradis de Raymondis [47]. L'auteur de cet ouvrage insiste sur les bienfaits de la morale, qui est l'unique clé au bonheur ; mais pour être heureux, ajoute-t-il, il faut se sentir approuvé par la société [48]. La vie en société devient de plus en plus importante pour la morale [49] et c'est autour de trois pôles que se déroule tout acte humain : la morale, la société et le bonheur. Si dans ces traités de bonheur, destinés à un public plutôt adulte, s'esquisse une morale mondaine, dans les traductions entreprises à l'intention des plus jeunes se fait voir une morale qui reste attachée au christianisme. Les textes de ces traductions sont pour la plupart des contes moraux qui eurent un assez grand succès auprès du public néo-hellénique, puisque quelques-uns atteignirent plusieurs éditions successives. En dehors des *Contes moraux* de Marmontel publiés en 1812, d'autres ouvrages moraux traduits en grec moderne appartiennent à ce même genre. En 1788, paraissent les deux premiers volumes du *Magasin des enfants* de Marie Leprince de Beaumont [50], *L'Ethique des enfants ou entretiens moraux pour les enfants* de J.-H. Campe en 1802 [51], les *Entretiens de Phocion* de Gabriel Bonnot de Mably en 1813, Les *Nouvelles morales* de Fr. Soave en 1816, l'*Avis d'une mère à sa fille* d'Anne-Thérèse de Lambert en 1819 [52] et les *Conseils à ma fille* de Jean-Nicolas Bouilly

---

[45] Συμβουλαί πρὸς τήν θυγατέρα μου. Ouvrage de J.-N. Bouilly trad. par E. Caïri, Cydonies, 1820, p. ιδ'/ιγ'.

[46] V. C. Th. Dimaras, Ἐπαφές τῆς νεώτερης ἑλληνικῆς λογοτεχνίας . . *op. cit.*, p. 46. Une année auparavant, en 1781, il paraît que Christodule d'Acarnanie traduisit du français un traité de morale intitulé *La véritable politique*. cf. Chr. Papadopoulos, Ἱστορικά σημειώματα, « Θεολογία », IV (1926), p. 18 et C. D. Mertzios, Κατάλογος τῶν Ἑνετίησι παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων ἐκτυπωθέντων καί ἐκδοθέντων βιβλίων ἀπό τοῦ 1670—1831, « Ἠπειρωτικά Χρονικά », X (1955), p. 119 ; selon Mertzios la traduction a été faite par l'imprimeur Glykys de Venise.

[47] Jean-Zacharie Paradis de Raymondis (1746—1800) fut lieutenant-général du baillage de Bresse, mais il quitta cette place pour s'occuper de l'agriculture ; c'est en 1784 que parut son *Traité*.

[48] Une analyse de ce *Traité* est fournie par R. Mauzi, *op. cit.*, p. 113, 523—525.

[49] La *Chrestoéthie* d'Antoine de Byzance, qui est un manuel de savoir-vivre, doit, assurément, son succès à l'importance attribuée, à cette époque, à la vie en société.

[50] V. Emile Legrand, *Bibliographie hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-huitième siècle*, Paris 1928, t. II, p. 484 et G. S. Ploumidis, Τά ἐν Παδούῃ παλαιά ἑλληνικά βιβλία (Biblioteca Universitaria-Biblioteca Civica) μετά προσθηκῶν εἰς τάς βιβλιογραφίας E. Legrand καί Δ. Γκίνη-Β. Μέξα, « Θησαυρίσματα », VI (1968), p. 229.

[51] Le titre de cette *Ethique* de Campe est la traduction du titre en grec. Cependant, nous n'avons pas pu vérifier s'il s'agit du livre de Campe, *Théophron ou le Conseiller expérimenté de la jeunesse inexpérimentée*. V. Ch. Dezobry et Th. Bachelet, *op. cit.*

[52] Cf. R. Mauzi, *op. cit.*, p. 203—204, 339.

en 1820. En ce qui concerne les ouvrages de M^me de Lambert et de J.-N. Bouilly, le premier traduit par Rallou Soutzo, fille du prince de Valachie Alexandre Soutzo, et le second par Evanthie Caïri, ils se rangent parmi les premiers ouvrages adressés au public féminin néo-hellénique traitant de l'éducation des femmes, qui, à cette époque, commence à gagner du terrain.

Avec ces traductions d'ouvrages philosophiques au temps des Lumières dans l'aire néo-hellénique, nous voyons que le but primordial des érudits grecs, à cette époque, était d'offrir aux jeunes une formation philosophique basée sur la correcte connaissance d'eux-mêmes. Car le γνῶθι σαὐτόν socratique devient le leitmotiv de cette époque [53]. Nous pouvons encore ajouter que ce travail comporte, d'une part, un côté théorique avec les traductions des traités de métaphysique, de logique et de psychologie — dont les domaines à cause de leur objet commun s'interpénètrent — et d'autre part un côté pratique, aboutissement du premier, que constituent les traductions de livres de morale, puisque l'idéal de l'intelligentsia néo-hellénique, à la fin du XVIII^e siècle, et au début du siècle suivant est moral et c'est vers lui que se dirigent ses efforts.

---

[53] En dehors du Γνῶθι σαυτόν de D. Catargi, *op. cit.*, p. 339—413, nous avons en 1821 la traduction de l'anglais du livre de J. Masson, Περί τοῦ γνῶθι σαυτόν. D. Ghinis-V. Mexas, *op. cit.*, n° 1327.

DIE BRÜCKE DER AUFKLÄRUNG

WALTER MARKOV
(Leipzig)

Alle Aufklärung des 18. Jahrhunderts zielte letztendlich auf Abtragung feudaler Hypotheken und Freilegung der bürgerlichen Nation. Verschiedenartigkeit in den gesellschaftlichen Voraussetzungen fuhrte indessen nicht nur zu zeitlichen Verschiebungen, sondern ebenfalls zu Veränderungen der konkreten Aufgabenstellung. Hatte sich eine nationale Bourgeoisie wie die niederländische und besonders die englische durchgesetzt, so floß Aufklärung in die Festigung der bürgerlichen Gesellschaftsordnung, ihrer spezifischen Produktionsweise und ihres Staatsgebäudes ein. Bereitete sie sich, wie in Frankreich, in scharfem Klassenkampf auf die unmittelbare Machtübernahme vor, so wohnten ihren Ideen und Idealen alle Spannungsgrade revolutionären Umsturzwillens inne. Im einen wie im anderen Falle bedurfte es keiner neuen Knüpfung von Universalzusammenhängen zwischen Nutznießern und Trägern des Gedankens : Die notwendigen Bauelemente der bürgerlichen Nation waren zur Vollziehung der — hier politischen und sozialen, dort schon industriellen — Revolution beisammen.

Auf die dreihundertundetlichen deutschen „Vaterländer" traf dies nicht gleicherweise zu. Noch klaffte zwischen der Entfaltung eines räumlich wie geistig übergreifenden bürgerlichen Denksystems und dem Zusammenschluß der Bourgeoisie zur nationalen Klasse ein aus politischer und ökonomischer Zersplitterung herrührender Graben. Der Absolutismus hatte im Heiligen Römischen Reich, das nach Voltaire weder heilig noch römisch noch ein Reich war, dem nationalen Konzentrationsprozeß nicht vor-, sondern mit einer landesherrlichen Zentralisation schroff entgegengearbeitet, Gemeinschaftsbildendes in sublimere Sphären abgedrängt und

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2 P. 373–383, BUCAREST, 1972

allerdings dort glanzvoll verdichtet. Wo hingegen deutsche Aufklärung in gesellschaftliche Praxis vorstieß, verwehrte ihr eine zu engbrüstige materielle Basis den vollen Lohn der Anstrengung.

Weit ungünstiger noch war die südosteuropäische Kulturschwelle daran.[1] Das Vordringen der Türken hatte ihre logische Evolution brutal angehalten und zum Teil sogar abgerissen. Nicht überall war der soziale Reduktionsvorgang so schwerwiegend wie bei der Herabdrückung der nicht zum Islam konvertierten Balkanslawen auf den Raja-Sockel der Gesellschaftspyramide. In den Donaufürstentümern und in Siebenbürgen wahrte der Fortbestand der herrschenden Feudalklasse unter dem Schutz einer inneren Autonomie historische Kontinuität; griechische Geschäftserfahrung schlüpfte nicht ungeschickt in die Poren des Osmanischen Reiches; dessen militarische Niederlagen Ende des 17. Jahrhunderts schlugen erste Breschen in Ungarn und kündeten den unterjochten Völkern eine Wende an. Immerhin — wer konnte hier Aufklärung besorgen, und wer brauchte sie?

Nationaler und antifeudaler Befreiungskampf, unter der Türkenherrschaft nahezu identisch und im wesentlichen von Bauern, Hirten und streitbaren Popen getragen, hatte bis dahin zu Hajdukentum oder montenegrinischer „Gebirgsfestung", zu Einzelflucht oder Exodus, zum Partisanenkrieg an der Seite Österreichs oder Rußlands geführt. Erst die osmanische Staatskrise des 18. Jahrhunderts setzte bislang durch wirksamen Druck von oben gebundene Kräfte frei. Mag man „kapitalistische Keime" außerhalb einer privilegierten griechischen Wucher- und Handelsbourgeoisie auch nicht zu hoch veranschlagen, so zeichnete sich im Übergang zu lokaler Marktwirtschaft doch ein Aufstieg der Čorbadžije, der Anschluß kaufmännisch-gewerblicher Initiativen an das levantinische Fernhandelsnetz ab: alles Faktoren mit frühbürgerlichen Attributen und ebensolchen Postulaten.[2]

Ungleich stärker als unter dem Halbmond brach sich die Entwicklung zum städtischen Mittelstand, gruppiert um eine embryonale Merkantilbourgeoisie, unter den in den Habsburger Machtbereich geratenen Bahn. Keineswegs immer aufgrund von Begünstigungen seitens der „Apostolischen Majestät": Gerade die österreichische Restriktionspolitik gegenüber den Schismatikern zwang diese seit 1730, weitgehend in eine Handelstätigkeit auszuweichen, die nicht selten von Erfolg gekrönt war. Man kann das am serbischen Streubürgertum des 18. Jahrhunderts gut

---

[1] F. Venturi, *L'illuminismo nel settecento europeo*, in: *XI^e Congrès International des Sciences Historiques, Rapports*, Goteborg/Stockholm/Uppsala, 1960, Bd. IV, S. 132f.

[2] Ž. Natan, *Bolgarskoe vozroždenie*, Moskau, 1949.

beobachten. [3] Es stand vor der Alternative, in die theresianische Monarchie unter Preisgabe nationaler und konfessioneller Traditionen und Aspirationen einzuschmelzen oder aber seiner Schwäche dadurch Herr zu werden, daß es den zum Horigen ungarischer und deutscher Großgrundbesitzer degradierten serbischen Kmet an sich zog, mit ihm und durch ihn zur „Nation" strebte. Seine „Wohlstandsinseln" in Novi Sad, Timişoara, Budapest, Wien, Zagreb, Triest und auch Sarajevo waren so wenig Musensitze wie die großen bulgarischen Viehmärkte und „Dorfrepubliken" oder das quasisouveräne Bistum der Njegoši von Cetinje. Die Tatsache jedoch, daß eine Entscheidung ausgefochten wurde, trieb die Nachfrage nach Ideologie und mithin den Ruf nach Aufklärung unvermeidlich heraus.

Geistliche Traktate gaben für eine solche Orientierung wenig oder nichts her. Die orthodoxe Kirche, die als einzige Organisationsform nationalen Eigenlebens unter der Fremdherrschaft erhalten und in den bäuerlichen Massen verwurzelt geblieben war, zeigte sich der Herausforderung nicht gewachsen. Sie erblickte in der bürgerlichen Emanzipationsbewegung nicht allein eine Störung ihrer konventionellen Kreise durch unlauteren Wettbewerb, sondern dazu ein Einsickern des Unglaubens mit gefährlichen Folgen für sich wie für die ihr anvertraute Gemeinde.

An der Echtheit ihrer Besorgnisse braucht man nicht zu zweifeln. Im 18. Jahrhundert hatte die Orthodoxie auf dem Balkan ihren Tiefpunkt überwunden. Die petrinische Kulturmission war ihr tatkräftig zu Hilfe geeilt: Rußland stattete sie mit liturgischen Texten und sonstigen benötigten Druckwerten aus; es erzog ihre Kleriker an seinen Akademien, dotierte Athosklöster und errichtete sogar Schulen. Kirchenslawische Literatur schob Gräzisierungsbestrebungen des Patriarchats in Konstantinopel einen Riegel vor und schuf, obgleich in nationale Varianten aufsplitternd, zwischen den sie benützenden Volkern eine von Moskau und Kiew über Suceava nach Krušedol — auf Habsburger Boden — und Chilendar reichende Gedankenbrücke. Geriet diese nicht ins Schwanken, wenn der von Locke als *common sense* angepriesene bürgerliche Normalverstand durch Verwirklichung von Wolffs „ausreichender Berücksichtigung des Nutzens für das Leben" das geschlossene mittelalterliche Weltbild von Kirchenhierarchie und autokratischem Staat in Stücke riß und das rechtgläubige „Hinterland" seiner geistlichen Führung entfremdete?

Die Auseinandersetzung war unvermeidlich, die Kriegserklärung jedoch einseitig. Bannfluche und Druckverbote schleuderte nur das Kirchen-

---

[3] M. Kostić u. J. Radonić, *Srpske privilegije od 1690. do 1792. godine*, Beograd, 1954.

regiment — bis weit in das 19. Jahrhundert hinein. Die Lumières hatten eine Wahl zu treffen und optierten gleich ihren Gesinnungsverwandten in aller Welt für das *sapere aude* ! [4] An eine Zerstörung ihrer jeweiligen Orthodoxie dachten sie währenddessen nicht einmal im Traume : Dazu war im Südosten die Korrelation zwischen nationaler und konfessioneller Zugehörigkeit viel zu unmittelbar, letztere noch unwegdenkbares Identitätsmerkmal der ersteren. Säkularisierung des Kirchengutes, Ersetzung der Sakral- durch die Umgangssprache, weltliche Volkserziehung anstelle des theologischen Bildungsmonopols schlossen kein *écrasez l'Infâme* ! ein. Im Gegenteil : im Ringen um Nationwerdung gegen Türken- wie Habsburgerherrschaft muhten sich die Aufklärer im Sog des Deismus um philosophische Durchdringung einer geläuterten Volkskirche und erzielten auch einen gewissen Einbruch : Mußte Dositej Obradović [5] noch dem Kloster entfliehen, um seine Freiheit zu gewinnen („Bücher, meine Brüder, Bücher und keine Glocken !"), so zählte die Donaumonarchie am Jahrhundertende unter den orthodoxen Bischofen mindestens drei eingeschriebene Freimaurer ; auch der spätere Metropolit Stratimirović war davor Logenbruder.

Noch irrelevanter der Einwurf, Aufklärung gefährde mit der Anzweiflung überlieferter Freund-Feindverhältnisse die herkömmlichen Bindungen zwischen den Nachbarvolkern orthodoxen Bekenntnisses. Gewiß hat sie sich um den Abbau von Erscheinungen einer primitiven und allzu iinearen Xenophobie Verdienste erworben. Ihr Weltbürgersinn hielt es lm wesentlichen mit Saladins Gleichnis von den drei Ringen. Einem uniformen „Türkenhund" gewährte es sowenig Platz wie einem Judenghetto. „Die bedauernswerten Türken erwarten," schrieb Obradović, „von ihren Derwischen etwas Vernunftiges zu hören und die armen und bedrückten Christen von ihren Mönchen. Was aber sollten die ihnen schon sagen, wo sie doch nirgends unter dem Himmel etwas anderes wissen als : Gib ein Almosen, gib alles, was du hast, stirb vor Hunger und vergiß dabei nicht, alle Menschen auf Erden zu hassen und zu verfluchen, die nicht deines Glaubens sind !" [6]

Die Philosophie des Rationalismus legte Schranken nieder, sie richtete keine auf. Sie offnete Zugänge zu bisher unzugänglichen und darum bestaunten Welten der „Andersgläubigen", ohne deshalb die orthodoxe

---

[4] D Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1945 ; A. Duțu, *Coordonate ale culturii româneşti în secolul al XVIII-lea*, Bucureşti, 1968.

[5] M. Kostić, *Dositej Obradović u istorijskoj perspektivi XVIII. i XIX. veka*, Beograd, 1952 : G. R. Noyes, *The Life and Adventures of Dimitrije Obradović*, Berkeley/Los Angeles, 1953.

[6] W. Markov, *Dimitrije Obradović, ein serbischer Aufklarer an der Universität Halle*, in : *Festschrift zur 450-Jahrfeier der Martin-Luther-Universitat Halle-Wittenberg*, Halle, 1952, Bd. II, S. 107.

Koiné aus den Augen zu verlieren.[7] Obradović selbst war deren lebendiger Kronzeuge. Aufklärung kam ihm nicht allein aus Westen; er „erwanderte" sie im Rußland Prokopovičs und in Smyrna, Hochburg der griechischen Reformtheologie des Vulgaris; nach Deutschland zog er über die Stationen Konstantinopel und Galaţi; während die Zensur in Serbien auf seine Schriften zeitweilig Jagd machte, wurden sie von Bulgaren und Rumänen, die sie zu schätzen wußten, übersetzt.

★

Die im europäischen Südosten seit dem zweiten Jahrhundertdrittel spürbaren neuen ökonomischen Antriebe leiteten ohne Respekt vor ehrwürdigen Wappenschildern eine auf längere Sicht unvermeidliche Aushöhlung der Feudalität immerhin ein. Das mit frischem Selbstbewußtsein aufgeladene Bürgertum sah sich in die Lage versetzt, durch Eingehen einer Vernunftehe mit Kleinadel und Beamtenschaft sein erschreckendes politisches Untergewicht innerhalb bestimmter Grenzen ein wenig zu kompensieren. Damit schien es sich einem Spätabsolutismus, dessen Reformbedürftigkeit sich zu Reformwillen steigerte, als brauchbarer Erfüllungsgehilfe zumindest abschnittweise anzuempfehlen. So unvergleichbar darin die Positionen von Ungarn, Rumänen, Kroaten und Serben auch waren: Der Umstand, daß sie derselbe politische Verband — ganz oder teilweise — umschloß, notigte sie alle, für oder gegen die Offerten des „Josefinismus"[8] Partei zu ergreifen und dabei unter sich Anziehung oder Abstoßung zu erzeugen.

Weniger graue Theorie als geübte Praxis, erfullte der Josefinismus das durchaus zeitgemäße Bedürfnis der Krone nach Verwandlung ihres multinationalen Länderkonglomerats in eine einheitlich gelenkte moderne Verwaltungsmaschinerie, nach „einer Übereinstimmung einzelner Teile zum Ganzen", wie es in den — anonymen — *Vertrauten Briefen zur Charakteristik von Wien* 1793 etwas euphemistisch heißen wird.[9] Die hierfür angesetzten Hebel bedingten — bisweilen harte — Eingriffe in überlieferte Strukturen und ständische Rechte oder vielmehr Vorrechte; sie prallten daher auf eine weitverzweigte Fronde der in ihren Sonderinteressen empfindlich getroffenen Privilegierten und veranlaßten andererseits die große Mehrheit der Aufklärer und der von ihnen Aufgeklärten, sich hinter einen Monarchen zu stellen, der in seinen Kronländern mit

---

[7] E. Winter, *Die Pflege der west- und sudslawischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert*, Berlin, 1954.

[8] E. Winter, *Der Josefinismus. Die Geschichte des osterreichischen Reformkatholizismus, 1740—1848*, 2. Aufl., Berlin, 1962.

[9] *Vetraute Briefe zur Charakteristik von Wien*, Gorlitz, 1793, S. 93.

Abschaffung der Leibeigenschaft Toleranzpatent, „wohlfeiler Kirche" und Gewerbeforderung Maßstäbe setzte, denen Physiokraten und Enzyklopädisten ihr Placet erteilten.

Die Allianz war zweifelsohne mit Mißverständnissen gepflastert. Josef II. bezweckte keine Abtragung seines pouvoir arbitraire; sein zentralistischer Schematismus verletzte nicht nur Konservatismus, Schmarotzertum und Aberglauben, sondern stellenweise — wie mit der Sprachverordnung — unveräußerliche Volksrechte. Er war nicht der „Bürger- und Bauernkaiser", für den ihn seine „Partei" hielt und dessen Fahnen Horeas aufständische Motzen 1784 gegen den siebenbürgischen Adel schwenkten. Wiewohl es nicht in Josefs Absicht lag, die Brücken zur Feudalwelt, die seine eigene war, hinter sich abzubrechen, wurde sein Reformprogramm jedoch angemessener sozialer Stützen bedürftig. Da auch von ihnen Gelingen oder Scheitern des Experiments abhing, konnte die Intelligenz Hofräten und Bürokraten die Initiative der Diskussion weitgehend entwinden und den vom „Ketzerkaiser" autoritär gezogenen Bannkreis eines „bis hierher und nicht weiter" übertreten.

Diese zweite Phase des zu einer teils mehr gefühlten, teils aber auch schon bewußt angesteuerten bürgerlichen Umwandlung hinaufinterpretierten Josefinismus gab den Aufklärern eine Chance, wenn schon keinen kompletten politischen Katalog aufzublättern, so doch als Mitgestalter öffentlichen Lebens die Verwirklichung ihrer volksbildnerischen Projekte in Angriff zu nehmen.[10] Parallele Bestrebungen innerhalb der Reformpartei übersprangen dabei nationale und klassenmäßige Abgrenzungen und Abstufungen, ohne sie zu verwischen. Staatsräson und Volksaufklärung — Josefinismus von oben und von unten — verharrten in latenter Spannung, die sich bei hoher Belastung im Konflikt entlud: Die jansenistischen Bischöfe von Ljubljana und Zagreb, Herberstein und Vrhovac, die höchsten Verwaltungsbeamten Kroatiens und Siebenbürgens, Skrlec und Brukenthal[11], gingen den steileren Weg der Linhart, Kralj und Hochmeister nur ein kurzes Stück mit. Stratimirović, einmal im Amt, kehrte zum „Gehorsam" zurück, und Sečanac wurde auf dem Sabor von Timişoara 1790 von seinen eigenen, serbischen Notabeln verleugnet, während der *Supplex Libellus Valachorum*[12] 1791 wenigstens die Genugtuung erfuhr, von magyarischen Magnaten zu Fall gebracht zu werden.

---

[10] E. Zollner, *Bemerkungen zum Problem der Beziehungen zwischen Aufklärung und Josephinismus*, in: *Festgabe fur Hugo Hantsch zum 70. Geburtstag*, Graz/Wien/Koln, 1965.

[11] G. A. Schuller, *Samuel von Brukenthal*, 2 Bde, Munchen, 1969; C. Gollner, *Der Kaiser und sein Gubernator (Joseph II. — Samuel von Brukenthal)*, „Forschungen zur Volks- und Landeskunde". Bd XIII, Nr. 2, Bucureşti, 1970.

[12] D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, Bucureşti, 1967.

Gleichwohl bleibt einer „kosmopolitischen” Kollektivleistung der josefinischen Aufklärungsetappe zu gedenken : der Logen. An ihrem geistigen und gar politischen juste milieu [13] ist wenig zu heroisieren ; ihre Ausstrahlung zu unterschätzen, scheint indessen verfehlt.

Die Logen der achtziger Jahre waren weder Nester der Konspiration noch ideologische Kommissionen und schon gar nicht Generalstabe des Umsturzes, sondern vor allem Treffpunkte : Orte des personlichen Kontakts von Reformern und Revolutionären in spe, Umschlagplätze für Ideen und begehrte Bücher. Sie waren Korrespondenz- und Organisationszentren ; Empfangsstationen und Transmissionen fur das Gedankengut der franzosischen Sturmvögel wie der zahmeren italienischen und deutschen Klassiker unter den Lumières ; Leitstellen zu Lesekabinetten, Gelehrten Gesellschaften und Redaktionen. Personalunionen wie in der Gestalt des „Multifunktionärs” Martin Hochmeister in Sibiu waren nicht selten, und Richtungskämpfe — zwischen „Engländern” und „Schotten”, Rosenkreuzern und Illuminaten — sorgten für Durchlüftung der Schablone und steife Ohren.

Noch bedeutsamer vielleicht, daß sich unter den „Brüdern” — und manchmal sogar nur hier — Nationalitäten und Konfessionen : Katholiken, Protestanten, Orthodoxe und Uniaten als Gleiche unter Gleichen begegneten ; nicht nur in den Offizierslogen der Militärgrenze, sondern ebenfalls in durchaus zivilen wie der Hermannstädter Gründung von St. Andreas zu den Drei Seeblättern, in der Piuariu-Molnar und Bánffy an der Seite Baussners wirksam wurden .[14] Im Briefaustausch und durch häufige Visitationen vermittelte die Logenintelligenz die Erfahrungen ihrer Aufklärungsarbeit über Völker- und Ländergrenzen hinweg ; ihr „Netz” reichte bis Konstantinopel und Smyrna. Wäre von daher auf eine gemeinsame, eine „organische” südosteuropäische Aufklärung unter dem Zeichen des Josefinismus und der Maurersymbole von Zirkel und Kelle zu schließen?

So weit möchte unsere Behauptung keinesfalls gehen. Eher wäre von einer Gleichläufigkeit der Entwicklung mit Berührungspunkten und verwandten Lösungsversuchen aus ähnlicher und dennoch unverwechselbarer Ausgangslage zu sprechen.

Die griechische Aufklärung stand zum Josefinismus in keinem Bezug ; sie übersprang das deutsche Relais und schöpfte über die Mittelmeerroute unmittelbar aus erster französischer Hand ; ihre politischen Visio-

---

[13] Zur Statistik ihrer sozialen Zusammensetzung vgl. Haus-, Hof- und Staatsarchiv (HHSTA) Wien, Kabinettskanzlei, Vertrauliche Akten, 40, 41, 60, 67, 70, 72, ausgewertet in W. Markov, *I giacobini dei paesi absburgici*, „Studii storici”, Jg. III, Nr 3, 1962, S. 500.

[14] C. Gollner, *Überlegungen zur Aufklarung bei den Siebenburger Sachsen*, „Forschungen zur Volks- und Landeskunde”, Bd XIV, Nr. 1, București, 1971, S. 81.

nen belebten seit der Seeschlacht von Tschesmé (1770) und dem Frieden von Küčük-Kainardži (1774) weit weniger Vorgänge in der Donaumonarchie als Erfolgsaussichten der russischen Zarin, die ihren zweiten Enkel vorsorglich auf den Namen Konstantin taufen ließ, gegenüber der Pforte. Sicherlich galt dies nicht ausschließlich für die dynamische Komponente der ionischen und insbesonders der ägäischen Inselgriechen, sondern mutatis mutandis auch für die phanariotischen Ableger in Walachei und Moldau.

Desgleichen pflegten die Lehrjahre ungarischer, rumänischer und südslawischer Intelligenz [15] nicht in heimischen Logen zu beginnen, sondern an fernen Universitäten. Unter diesen ragte Wien begreiflicherweise bedeutungsmäßig hervor, saugte jedoch keineswegs die Mehrheit der Studiosi auf. Viele zogen weiter — nach Padua und Bologna, nach Tübingen, Leipzig, Halle und nicht zuletzt nach Göttingen, Modellhochschule der deutschen Aufklärung. Hier wie dort tranken sie aus annähernd denselben Quellen, zähflüssig akademischen oder heller sprudelnden der „unzünftigen" Denker. Sie beschwerten ihre Ränzel mit Beccaria oder Soave, Wolff oder Baumeister, Lessing oder Sonnenfels, mit französischen und mitunter englischen Großen natürlich dazu. Sie befreundeten und stritten sich mit Landes- und Nachbarsleuten, deren Lebenspfade sie vielleicht nie wieder kreuzten und die dennoch, jeder an seinem Ort und nach seinen Kräften, ihren Völkern Fackeln in der Finsternis entzündeten, die dem von der Aufklärung entdeckten „Fortschritt" vorausleuchteten auf ihren — ungleichartigen — Wegen und Umwegen zur „Freiheit".

★

Die in dieser Form unvorhergesehene Probe aufs Exempel ließ nicht auf sich warten. Die Maulwürfe hatten wacker gewühlt, und am 14. Juli 1789 fiel die Bastille. „Unstreitig" — kommentierte Marat in Vorwegnahme der Feuerbach-Thesen — „hat die Philosophie der gegenwärtigen Revolution den Weg bereitet, sie eröffnet und gefördert. Worte allein jedoch sind unzureichend : Es bedarf der Taten. Und wem sonst außer der Erhebung des Volkes verdanken wir die Freiheit?" [16] Moniteurs de la Révolution nennt P. Abraham folglich die Vorausabteilung der Lumières noch in der jüngsten Literaturgeschichte des 18. Jahrhunderts. Indessen wird daraus schon das ganze Dilemma der südöstlichen Aufklärung ableitbar.

Reife, Reichtum und Bildungsgrad eines französischen Bürgertums mit breitem Hinterland drängten mit Macht danach, die in ihrem Hemmungs-

---

[15] W. Markov, *Bemerkungen zur südslawischen Aufklärung*, in : *Deutschslawische Wechselseitigkeiten in sieben Jahrhunderten*, Berlin, 1956.
[16] „L'ami du peuple", Nr 35/36 vom 10. November 1789.

effekt penetrant verspurte Antinomie zwischen pays réel und pays légal nicht nur abstrakt mit dem Federkiel auf Papier zu spießen. Die politische Umwälzung bot sich als logische Sequenz; wenn man so will, als vordringliche Legalisierung eines an der Basis bereits vollzogenen Übergangs zu einer ertragreicheren Produktionsweise. Die durchgefeilten naturrechtlichen Begründungen einer volonté générale lieferten die Aufklärer aus ihren Waffenkammern einer die Nation fest konstituierenden Bourgeoisie als Rüst- und Schlagzeug frei ins Haus: Die „Vernünftigkeit" ihrer dem erreichbaren Fortschritt in der gegebenen Situation gleichläufigen Interessen galt den Condorcet und Sieyès als schlechthin evident.

Von einer solchen Kongruenz konnte unter den in geschichtlichen Verzug geratenen Klassenverhältnissen Südosteuropas nördlich wie südlich der Donau keine Rede sein.

Josefs überbürdetes System scheiterte noch zu seinen Lebzeiten — laut einem wohlmeinenden ausländischen Beobachter „durch das Zusammenstoßen so vieler Kräfte, die sich gegeneinander rieben, gleich dem Schiff, das ohne Masten und Segel ein Spiel des Windes wird".[17] Seine Parteigänger, die unter Leopold II. noch zwischen Furcht und Hoffnung pendelten, stellte der Rückfall in ein Ancien régime sans phrase 1792 vor die Wahl zwischen Abschwörung und Verfemung. Mit dieser seiner Spaltung trat der Josefinismus in seine dritte und letzte Phase.[18]

Für den maßvollen, behördenfrommen Flügel bedeutete sie die schleunige Zurücknahme aus der politischen Kampflinie, mitunter auch reuige Umkehr bei demonstrativem Kappen der Taue zu jedweder Opposition. Einigen — Kramerius, Vrhovac, Budai-Deleanu — glaubt man das Bedauern anzumerken; an den Tatsachen änderte es nichts. Die Mitte, der das Gros der auf Haltung ihrer Posten bedachten Arrivierten der josefinischen Ära beizurechnen wäre, resignierte. Sie wahrte ehrendes Gedenken und schwieg; mancher vertraute es gleich Vávak der diskreten Stille seines Tagebuches an. Weder von Kaiser Franz noch vom Konvent angetan, flüchteten die vor ärgeren Schrecken Bangenden in untertänige Loyalitätsbezeugung bei Verwischung ihrer Maurerspuren; an ihrer Spitze trat Hofrat von Sonnenfels leise. Nicht alle dankten geistig ab, keiner aus dieser „inneren Emigration" indessen raffte sich zum Handeln auf.

Wenige nur wagten den Sprung ins Ungewisse. In ihren Gesichtskreis trat, quer durch die Nationalitäten hindurch, die Revolution,

---

[17] *Vertraute Briefe*, S. 211.

[18] K. Benda, *Probleme des Josephinismus und des Jakobinertums in der Habsburgischen Monarchie*, „Südost-Forschungen", Jg. XXV, 1966, S. 38 ff.

„efficacissima contra societatis civilis morbis medicina",[19] mit *Marseillaise* und *Eipeldauerlied*. Auf ihrem Boden trafen sich sogar Todfeinde von 1790, nationale Insurrektionäre gegen Josef und politische gegen Franz.

Es war also nicht „der" Josefinismus, der sich unter der Vorbildwirkung der französischen Weltveränderung über die literarische zur politischen Aktion entschloß, sondern eine Handvoll Aufklärer, die sich vom Liberalismus entfernten und der revolutionären Demokratie näherten. Um eine solche josefinische „Linke" — dem Ausdruck hat V. Bogdanov [20] Heimatrecht gewonnen — gruppierte sich 1794 ohne Ansehen der Nation in der sogenannten Jakobinerverschwörung des Ignaz Martinovics die zum Losschlagen treibende intellektuelle Avantgarde : „Quando quidem proxime ad instar Gallorum omnes liberi aequales erimus".[21]

Leider hinkte der Vergleich auf beiden Fußen. Dieses Jakobinertum haftete mehr oder weniger an der edlen Absicht. Wo sollte hier eine revolutionäre Bourgeoisie herkommen, stark genug, um die Fuhrung der Bewegung zu übernehmen? Wo konnte sie mit Hilfe einer Sansculotterie ihre Marschbataillone füllen? Wo war sie im Bereich der östlichen Leibeigenschaft mächtens und willens, die alles entscheidende Bauernfrage aufzuwerfen, ohne adlige Verbündete zu verprellen, auf die sie ihre eigene Schwäche verwies? [22] Durfte man es billigerweise in Stellvertretung von walachischen oder moldauischen Bojaren erwarten, die zwar den politischen, nicht aber den sozialen Gehalt der aus Polen einfliegenden „französischen Ideen" bejahten? [23]

Martinovics selbst hat bekanntlich versucht, die realen Klassenwidersprüche innerhalb des Revolutionsblocks durch einen Trick zu beheben, indem er in die breitere, gesamtnationale Verschwörung einen esoterisch-demokratischen Zirkel einbaute — eine theoretische Stufenrakete sozusagen, auf die ihn vielleicht die Technik der freimaurerischen Hochgrade gebracht hat. Für seinen ersten, der „Klassenkoalition" zugedachten und für eine fruhe Revolutionsetappe bestimmten *Katechismus* tauschte er „aux armes, citoyens !" gegen „ad arma, cives patriae nobiles et ignobiles !" aus ;[24] der zweite faßte die Volksherrschaft weit schärfer, und es

---

[19] HHSTA, Vertrauliche Akten, 36.
[20] B. Bogdanov, *Istorija političkih stranaka u Hrvatskoj*, Zagreb, 1948.
[21] HHSTA, Vertrauliche Akten, 35.
[22] K. Benda, *Die ungarischen Jakobiner*, in : *Maximilien Robespierre, 1758—1794*, hrsg. von W. Markov, Berlin, 1961.
[23] N. Iorga, *La révolution française et le Sud-Est de l'Europe*, Bucureşti, 1934 ; G. Lebel, *La France et les principautés Danubiennes*, Paris, 1955 ; zum Kontrast, A. Ciurdariu u. T. Pavel, *Cronica revoluţiei franceze într-un ziar contemporan din Transilvania (1789—1794)*, „Studii", Jg. XIII, 1970, Nr. 1.
[24] *Catechismus occultae societatis reformatorum in Hungaria*, in : *A magyar jakobinusok iratai*, 3 Bde, hrsg. von K. Benda, Budapest, 1952—1957, Bd I, Nr 97.

fanden sich darin sogar Anklänge an das Fernziel einer „égalité parfaite": [25] allerdings eben als sorgsam gehütetes Geheimnis einer innersten, aufgeklärtesten Elite. Kein Handwerker, kein rusticus cognominatus hat jemals davon Kenntnis erlangt, wie nah — im Kopf eines oder zweier Erfinder freilich vorerst nur — seine menschliche Emanzipation deponiert war: Wie sollte er dafur eine Barrikade besteigen? Ehe er eine Hand erheben konnte, starben die Väter der Idee auf der Budaer Blutwiese 1795 den Tod vereinsamter Martyrer.

Das Unternehmen, dem Martinovics als Federfuhrer seinen Namen gegeben hat, verstand sich vor allem als revolutionärer Befreiungskampf gegen Habsburgerherrschaft und Magnatenregime in den Ländern der Stephanskrone; es appellierte an einen ungarländischen, noch nicht spezifisch magyarischen Patriotismus, und sein Schlussel lag in Budapest. Das schließt nicht aus, sondern vielmehr ein, daß es nationale Begrenzungen übersprang: Riedel [26] und Hebenstreit in Wien, der bürgerliche Protestant slowakischer Abkunft Hajnóczy [27] und der Schlesier Wolstein, Kralj und Sečanac, der Kroatische „Untergrund" und die „Steirische Komplizität" standen dafur.[28] Die „Jakobiner" bezweifelten nicht, daß die Ausloschung von Feudalität und Absolutismus gemeinsame Aufgabe aller unterdruckter Volker sei; im besten Geiste der Aufklarung suchten sie eine „sainte alliance des peuples".

Das mußte ihnen mißlingen; zustande kam statt dessen die Heilige Allianz der Könige. Jedoch hat die Aufklärung im Südosten Europas ihren Thermidor erstaunlich überlebt. „Die zum Schweigen gebrachten bürgerlich-nationalen Tendenzen lebten in der Tiefe der Gesellschaft weiter und sollten bald wieder aufflammen".[29] Über Rhigas und Vodnik, Ypsilanti und Vladimirescu, Karadžić und Gaj flossen sie in einen weiteren Turnus sich wechselseitig befruchtender revolutionärer Erneuerungsbewegungen ein, der die Ziehung von literarischen Scheidelinien zum „romantischen" Nationalismus bis in den Vormärz in einige Verlegenheit bringt. Sie vermochten einen durch Konterrevolution und Restauration anderorten unterbrochenen Sachzusammenhang über äußere und innere Schwierigkeiten hinwegzuretten, der ihren Brückenbauern, wie uns scheinen will, zur Ehre gereicht.

---

[25] *Catéchisme de l'Homme et du Citoyen*, par Démocrite la Montagne, ebenda, Nr 98.

[26] A. Korner, *Andreas Riedel. Ein politisches Schicksal im Zeitalter der Französischen Revolution*, Koln, 1969.

[27] K. Benda, „*Menschenfreund oder Patriot?*", in: *Studien uber die Revolution*, Berlin, 1969.

[28] E. Wangermann, *From Joseph II to the Jacobin Trials*, London, 1959.

[29] K. Benda, *Nationalgefuhl und Nationalitaten-Kampfe in Ungarn am Ende des 18. Jahrhunderts*, „Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Osterreichischen Akademie der Wissenschaften", 108. Jg. 1971, Nr 6, S. 55.

ZUR GESCHICHTE DER RUMÄNISCHEN AUFKLÄRUNG IN DER DONAUMONARCHIE

E. WINTER
(Berlin, DDR)

Schon bei meinen Studien zum Josefinismus [1] als katholischer Aufklärung stieß ich bei der Durchsicht der Berichte über das theresianische Normalschulwesen in der Donaumonarchie auf die Rumänen. Der Serbe Janković war im südöstlichen Ungarn Direktor der Normalschule in Temeschwar und gab Lehrbücher in rumänischer Sprache heraus. Und in meinem letzten Wort zur Aufklärung in der Donaumonarchie [2] verwies ich nachdrücklich auf die rumänische Aufklärung. Von 1943 bis 1971 ging ich aber weite Wege, die mir die rumänische Aufklärung von immer neuen Seiten sehen oder, bescheidener, ahnen ließ.

Die Wichtigkeit Siebenbürgens für Südosteuropa wurde mir anläßlich einer Teilnahme an der Weltfriedenskonferenz in Bukarest 1950 plastisch deutlich. Das Bild, das Siebenbürgen vor allem vom Flugzeug aus bot, offenbarte den festungsartigen Charakter. Mitten aus den Tiefebenen der Moldau-Walachei einerseits, der ungarischen anderseits ragt die von dicht bewaldeten Bergen umschlossene Hochebene auf. Es wurde mir auch deutlich welche kulturelle Bedeutung diese Hochburg für Europa haben mußte. Hier trafen sich die verschiedensten Völker, die verschiedensten geistigen Bewegungen. Gleichzeitig wurde in dieser Geschichte der Begegnungen die ungerechte Zurücksetzung des autochthonen rumänischen Volkes deutlich. Trotzdem blieb dieses Volk stets der Hausherr und wirkte als Katalysator für die verschiedenen Kultureinflüsse.

---

[1] *Der Josefinismus und seine Geschichte*, Brunn, 1943 ; 2. verbesserte Auflage, Berlin, 1962.

[2] *Barock, Absolutismus, Aufklarung*, Wien, 1971.

Meine intensiven Studien im Archiv der Franckestiftungen in Halle 1947—1951 hatten mir die Rumänen in der Donaumonarchie viel näher gebracht als meine bisherige Sicht von Prag und Wien .[3] Hervorragende Kulturpioniere, mit denen A. H. Francke sich zu umgeben verstand, wie H. W. Ludolf, A. Adelung brachten schon um die Jahrhundertwende des 17. um 18. Jahrhundert Nachrichten uber die Bedeutung des rumänischen Volkes in der europäischen Volkerfamilie nach Halle. Und Francke erkannte rasch die Wichtigkeit, nachdem die pietistischen Emissäre auf die zentrale Lage, in der die Rumänen lebten, aufmerksam gemacht hatten.

Die Donaufürstentümer Walachei und Moldau bildeten das Verbindungsstück zwischen Ost- und Südost europa. Die Rumänen, selbst zur griechisch-orthodoxen Kirche gehörig, verbanden die russischen mit den bulgarischen und serbischen Orthodoxen. Die griechisch-orthodoxe Kirche erweckte aber im pietistisch-lutherischen Halle das größte Interesse. Hier schienen wichtige Bundesgenossen im Kampf mit der römisch-katholischen Gegenreformation zu sein. Der Sperriegel, den das gegenreformatorische Österreich gegen Südosteuropa aufgerichtet hatte, war aber schwer zu überwinden. Nur der freilich stets von Habsburg aufmerksam kontrollierte Weg über Schlesien, Slowakei, Ungarn stand für Halle zu den Rumänen offen. Er wurde fleißig beschritten.

Wie stets wirkten auch hier Basis und Überbau gegenseitig auf einander. Der Weg über den Jablunkapaß führte nicht nur griechische, serbische, bulgarische Händler zur Messe nach dem bei Halle gelegenen Leipzig, sondern auf diesem Wege gingen auch Schriften, Ideologien, Religionen, politische Auffassungen hin und her. Auch die Aufklärung in den verschiedensten nationalen und kirchlichen Färbungen fand hier eine wichtige Straße des Gedankenaustausches.

Aber Ludolf lernte während seines Aufenthaltes in Rußland (1692—1694) eine andere wichtige Kulturstraße kennen, die über die Donaufürstentümer ging. Der Archimandrit Chrysostomos, den er in Petersburg kennenlernte, machte ihn nämlich auf die Bedeutung der rumänischen Brücke von Italien uber Albanien nach Rußland aufmerksam. Auf diesem bisher viel zu wenig gesehenen Weg fand die italienische Aufklärung, wie sie von Sarpi und Muratori entwickelt wurde, den Weg über Rumänien nach Rußland, wo sie in Prokopović, der um 1700 in Rom studierte, einen hervorragenden Vertreter fand. Der Bahnbrecher der Aufklärung in der russisch-orthodoxen Kirche Prokopović, Professor an der von dem Moldauer Mohyla errichteten Akademie in Kiew, holte sich

[3] *Die Pflege der west- und sudslawischen Sprachen in Halle.* Beiträge zur Geschichte des burgerlichen Nationwerdens der west- und sudslawischen Volker. Halle, 1954.

entscheidende Anstoße zu seiner aufgeklärten Gesinnung in Rom. Wenn er auch auf der Rückreise von Rom nicht den Weg über die Walachei nahm, sondern über Deutschland nach Rußland zuruckkehrte, ist ihm der moldauisch-walachische Weg von Kiew aus, wo er dann lehrte, sehr vertraut. Der Hospodar der Moldau, ein Nachfahre Mohylas, D. Cantemir, kommt 1711 nach Kiew.

In Rumänien, vor allen in Siebenbürgen und Südostungarn trafen sich also zwei Straßen der Aufklarung. Der Weg von Halle nach Konstantinopel und der von Rom nach Kiew. Bukarest, der Sitz des Fursten der Walachei, war der Schnittpunkt. Von Bukarest fuhrte uber den Predealpaß der Weg nach Siebenburgen. Hier war Cronstadt die erste Stadt, die auf dem Weg nach Halle lag. Deswegen fand Cronstadt immer in Halle ein besonderes Interesse, wie das Archiv der Franckestiftungen in Halle ausweist. Von Cronstadt sah man hinab auf die Walachei und den Weg nach Bukarest und von Bukarest nach Cronstadt gingen Ärzte, Lehrer und Erzieher. Vor allem unter dem Fürsten der Walachei Konstantin Brâncoveanu (1688—1714) herrschte eine rege Verbindung zwischen Bukarest und Siebenbürgen.

In der walachischen Tiefebene floß die Donau ins Meer. Die Donaumonarchie hatte aber an der Mündung dieses Flusses das großte Interesse. Siebenbürgen war der Horst des Doppeladlers, von wo er spähte wie er sich der Donaumündung bemächtigen könnte. Freilich waren die sogenannten Donaufürstentümer vorläufig fest im Besitz des Osmanischen Reiches. Aber auch dem nordischen Doppeladler war die Bedeutung der Walachei mit der Donaumündung nicht unbekannt. So stießen hier die politischen Interessen von drei Großmächten zusammen. Solche politischen Interessen sind immer auch mit kulturellen Begegnungen eng verbunden. So mußte die Walachei notwendig eine wichtige Drehscheibe werden, deren Bedeutung schon um 1700 erkannt zu haben ein Verdienst Franckes in Halle war. Deswegen das lebendige Interesse in Halle für diesen kulturellen Hochsitz Siebenbürgen.

Nach der Zurückdrängung der Turken aus Siebenbürgen Ende des 17. Jh. waren die Habsburger bemüht die Vorherrschaft der römisch-katholischen Kirche auch hier zu festigen. Zu diesem Zweck wurde die rumänische orthodoxe Kirche in Siebenbürgen die bisher enge Verbindung mit Kiew hatte, — so, daß sie ihre kirchliche rumänische Literatur in kyrillischer Schrift druckte —, gezwungen um 1700 die Union mit Rom anzunehmen. Es gab also nun auch den Weg Rom—Wien—Siebenbürgen, der freilich kein Weg für die Aufklärung, sondern durch die in dieser unierten Kirche maßgebenden Jesuiten ein Weg der Gegenreformation wurde, die alle Ansätze der Aufklärung zurückzudrängen suchte.

Umso eifriger bemühte sich Halle, unterstützt von Preußen, auch diesen neuen Riegel zu durchbrechen. Schon Ludolf und Adelung gingen von Konstantinopel und dem Vorderen Orient, wo sie als pietistische Späher wirkten, über die Walachei, Siebenbürgen, Jablunkapaß, Schlesien nach Halle beziehungsweise nach Berlin, wo sie von ihren Erkundigungen Bericht erstatteten.

Der Schüler Franckes, Ch. Voigt, wurde deswegen, nicht zuletzt auf diese Berichte hin, 1710 eigens nach Siebenbürgen geschickt. Nicht zufällig, freilich schon zu spät, meldete sich 1714 der Moldauer Basilius Theodoreus, der, sicherlich von Adelung angeregt, in Halle 1704 mit dem Studium begonnen hat. Er war dann später auf dem Athos Mönch geworden und meldete sich Anfang 1714 aus Bukarest. Er gehörte wohl zu den 1703 im collegium orientale in Halle verzeichneten Griechen. Unter Griechen waren nicht nur der Volkszugehörigkeit nach Griechen bezeichnet, sondern Angehörige der griechisch-orthodoxen Kirche. In seinem Briefe berichtet Basilius, daß er in Bukarest die Verbindung mit Halle über einen Arzt aus Sibiu aufgenommen, der an den Hof von Brâncoveanu berufen worden war. Er zeigt sich von der Herausgabetätigkeit in Halle sehr beeindruckt und möchte die Verbindung mit Francke nicht mehr verlieren. Vorher hatte Voigt am 23. Juni 1712 [4] Francke mitgeteilt, wie sehr Brâncoveanu und der rumänische orthodoxe Bischof von Rimnik sich fur Bildungsfragen interessieren und wie in der Walachei „wirklich der Anfang gemacht wird Schulen und Armenhäuser anzulegen". Die Verbindung mit „verständigen Leuten" werde in Bukarest gesucht.

Doch dieser verheißungsvolle Anfang geistiger Begegnungen mit Halle uber Siebenbürgen, mit der Aufklärung, fand vorzeitig ein Ende. Voigt wurde 1713 auf Betreiben der Jesuiten durch den kommandierenden osterreichischen General abgeschoben. Und selbst die Intervention eines Leibniz zu seinen Gunsten konnte in Wien die Rückkehr Voigts nach Siebenbürgen nicht ermöglichen. Kennzeichnend begab sich Voigt dann von Wien nach Schemnitz in Oberungarn, das an der Straße Leipzig-Berlin uber den Jablunkapaß nach Ungarn lag. Fur die Zähigkeit der Bestrebungen Voigts spricht sein Brief an Adelung vom 20. Dezember 1713 aus Wien, in dem er von 21 „griechischen Kindern" erzählt, gemeint sind rumänische, die er in Siebenbürgen ausgesucht und die „sich sehr wohl anließen und überaus große Hoffnungen machten". Und er fügt kennzeichnend für den großangelegten Plan hinzu: „so ein gutes Fundament zur Correspondenz mit Griechen und Wallachen außerhalb Siebenbürgens gelegt wird". Der Brief von Basilius Theodorus von Anfang 1714

[4] *Berliner Francke-Nachlaß,* Kapsel 27.

fügt sich gut in diesen Zusammenhang. Brâncoveanu aber wurde April 1714 vom Sultan gestürzt. Phanarioten, Griechen aus dem Phanar, dem Griechenviertel in Istanbul, wurden als Zuverlässigere fortan Fürsten.

Halle hatte aber mit Voigt eine gezielte Kulturpolitik in der Donaumonarchie begonnen, die immer intensiver wurde. Ich habe dafür Bausteine in meinem Buch „Die Pflege der west- und südslawischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert" zusammengetragen. In dem Aufstand der walachischen Hirten und Bauern 1756 wirkte sie sich, am Anfang des Siebenjährigen Krieges, spektakulär aus, wenn auch die Zusammenhänge in Dunkelheit blieben. Einer der wichtigsten Agitatoren in diesem Aufstand war nämlich niemand anderer als Sophronios Popovich, von den Rumänen dela Cioara (der Rabe) genannt. Er hatte aber 1750 in Halle studiert, fuhrte geistig den Aufstand und flüchtete nach dem Fehlschlag in die Walachei, von wo er weiter auf die Rumänen in der Donaumonarchie zu wirken suchte. Vor allem stellte er die Verbindung des rumänischen orthodoxen Bischofs von Rimnik in der Walachei, das ein wichtiger Mittelpunkt des rumänischen Buchdruckes war, mit dem serbisch-orthodoxen Bischof von Buda in Ungarn, der sich auch der rumänischen Orthodoxen annahm, her.

Das geistige Zusammenwirken von Serben und Rumänen kann gerade nach den Hallenser Quellen nicht hoch genug in Anschlag gebracht werden. Raab (Giör) und Bratislava waren wichtige Schulmittelpunkte nicht nur fur Serben sondern auch für die Rumänen. Von hier gingen die Begabtesten nach Halle, von wo die Serben nicht selten nach Kiew gingen. Kiew aber war wieder Ausgangspunkt der griechisch-othodoxen Mission bei den Rumänen und Serben und Bulgaren auf dem Wege Moskau —Rom.

Diesen Kulturkreislauf Sudungarn — Halle — Kiew organisiert zu haben, dafur ist nicht wenig der Kiewer Todorskyj bahnbrechend tätig gewesen. Er studierte 1729—1735 in Halle und brach 1735 über Schlesien nach Ungarn auf, wo er in den griechisch-orthodoxen Klöstern in Nord- und Sudungarn für seine Übersetzungen pietistischer Schriften von Arndt, Francke ins Ukrainisch-Kirchenslawische und eine Bibelubersetzung in derselben Sprache als Bahnbrecher auch für die Aufklärung in diesen Klöstern wirkte. Er hat diese veranlaßt ihre Begabtesten in die evangelischen Schulen in Raab und Bratislava und dann nach Halle zu schicken. So drang die russisch-orthodoxe Aufklärung, wenn auch sehr gemäßigt, in die orthodoxen Klöster in Ungarn ein, an der auch die Rumänen, wie der Fall des dela Cioara zeigt, nicht ohne Erfolg teilhatten.

Die Zusammenhänge dela Cioaras mit Halle waren in Wien nicht verborgen geblieben. Sie trugen dazu bei den unierten rumänischen und

ukrainischen Kirchen in Ungarn größere Handlungsfreiheit als bisher zu geben. Sie waren bisher, von Jesuiten überwacht, den römisch-katholischen Bischofen vollig unterstellt. Der um die nationale Wiedererweckung der Rumänen in Ungarn nicht unverdiente rumänische unierte Bischof Micu-Clain wurde nach 1740 wegen seiner rumänisch nationalen Einstellung vom Bischofsitz verdrängt und floh 1746 nach Rom, wo er im Exil starb. In diese Lücke stießen nun die rumänischen Orthodoxen, unterstützt von dem Pietismus in Halle, und kämpften 1756 in Bauernaufständen um eine bessere rechtliche Stellung der Rumänen.

Diese geistliche Campagne, sichtlich von Preußen am Anfang des Siebenjährigen Krieges unterstützt, nahm einen antihabsburgischen Charakter an, der für die Donaumonarchie gefährlich wurde. Da inzwischen sich in Wien seit 1750 die katholische Aufklärung durchzusetzen begann, die gegen den katholisch-konfessionellen Barock-Absolutismus die Toleranz gegen Nichtkatholiken lehrte, wurde der Druck mit der Kirchenunion bei Ukrainern und Rumänen gelockert. Die Serben hatten das Privileg, an der serbisch-orthodoxen Kirche festhalten zu dürfen, stets bewahrt.

Es ist interessant in diesem Zusammenhang den Briefwechsel des lutherischen Geistlichen Peter Clos mit G. A. Francke 1740—1760 einzusehen.[5] Er zeigt wie gerade auch in der Zeit der Schlesischen Kriege 1740—1748 und 1756—1763 der Briefwechsel eifrig weitergeführt wurde. Kaufleute aus der Walachei und dem Osmanischen Reiche übernahmen die Besorgung von Schriften und Briefen auf ihren häufigen Reisen zu den Leipziger Messen. Schriften in Halle gedruckt, gingen in Sendungen von mehreren Zentnern an den Buchbinder Kampf in Preßburg, der sie dann nach Siebenbürgen weiter vermittelte, wie Francke an Clos am 2. Juni 1758 berichtet. Flüchtlinge, angeblich vor konfessioneller Unterdrückung, wurden illegal von Cronstadt nach Bukarest gebracht, wo es sich dann, wie 1747 im Fall eines angeblichen polnischen Expiaristen, um einen Erpresser oder kaiserlichen Agenten handelte, der den Fluchtweg über Cronstadt nach Bukarest erforschen wollte. Clos erkundigt sich nun in Halle, was er zu tun habe um das Mißtrauen der österreichischen Behorden zu beruhigen. Hier hebt sich einmal der geheime politische Vorhang über dieser wichtigen Handels- und Kulturstraße von Bukarest nach Halle über Cronstadt. Am 21. August 1747 fragt der Professor Callenberg in Halle über G. A. Francke an, wie sich Schule und Bildung in der Walachei ganz in der Tradition von Halle entwickelt haben, wo schon um 1700 die Walachei in Erkenntnis der wichtigen Wege fur kulturelle Verbindungen im Blickpunkt des Interesses stand.

---

[5] *Archiv Franckestiftungen* Halle C393.

Um diese für die Donaumonarchie, wie die Schlesischen Kriege deutlich gemacht hatten, gefährlichen Verbindungen zu zerstoren, mußte die katholische Aufklärung unterstützt werden. Wien setzte deswegen um 1760 in Rom wenigstens die hierarchische Unabhängigkeit der unierten Bischöfe in Ungarn durch und bekämpfte die bisher gepflegte katholisch konfessionelle Intoleranz. Die katholische Aufklärung entwickelte sich nun rasch in der Donaumonarchie. Sie machte dann die pietistische Aufklärung unnotig. Beide Bewegungen kamen aus den gleichen geistigen Wurzeln der Aufklärung und mußten mit der Orthodoxie ihrer Kirchen den gleichen Kampf führen.

So gewann auch die von der katholischen Aufklärung getragene Volksschulreform seit 1775 unter Maria Theresia gerade auch unter den Rumänen eine günstige Aufnahme. Sie wurde neben der Aufhebung der Leibeigenschaft wichtige Grundlage für die nationale rumänische Wiedergeburt in Siebenbürgen. So konnte ein rumänischer Josefinismus entstehen, der um Geschichte und Sprachwissenschaft verdiente Männer, wie Clain-Şincai, einen Neffen des unierten Bischofs, und Maior zu den Ihrigen zählte. [6] Sie haben sich von kirchlichen Bindungen bereits weitgehend gelöst. Ähnlich wie der Serbe E. Janković, der in Halle studiert hatte, riefen sie ihren Konnationalen zu: „Wo seid Ihr, warum schlaft Ihr? Der Morgen ist angebrochen, wacht auf!" Die katholische Aufklärung trat an die Stelle vom Pietismus, Josefinismus und Petrinismus, österreichische und russische Aufklärung begegneten sich bei den Rumänen.

Diese kurzen Hinweise auf Wege und Abwege, die bisher in der Kulturgeschichte noch zu wenig gesehen wurden, sollen zu einer gründlicheren Erforschung der angedeuteten Zusammenhänge, die aber in ihrer Zeit von großer Bedeutung waren, kurz anregen.

---

[6] Vgl. W. Bahner, *Das Sprach- und Geschichtsbewußtsein in der rumänischen Literatur von 1780—1880.* Berlin, 1967.

VIE DES ŒUVRES ET VIE DES HOMMES DANS LA SOCIÉTÉ ROUMAINE (1650–1848). CONTACTS CULTURELS ET STRUCTURES MENTALES

ALEXANDRU DUȚU
(Bucarest)

Les témoignages écrits d'une époque sont susceptibles d'interprétations diverses : l'exploration peut choisir une série de textes, afin d'y surprendre l'évolution de certaines formes du langage ou d'y décanter des valeurs esthétiques ou encore d'y relever des expressions philosophiques ; elle peut, tout aussi bien, s'occuper en priorité des circonstances historiques qui ont favorisé l'apparition de certaines catégories d'ouvrages ou se consacrer à l'investigation d'une œuvre individuelle. Mais n'importe l'angle sous lequel le problème sera abordé, l'examen révélera toujours les sources mises à profit, les filières à travers lesquelles les œuvres étrangères ont inspiré les créateurs ou incité les traducteurs à leur donner une forme nouvelle.

Ces interprétations portent notamment sur le processus d'élaboration, tout en fournissant souvent des données sur la diffusion des œuvres. Certes, une histoire de la culture écrite doit présenter, pour être vraiment authentique, la vie des œuvres. Chaque livre, une fois rédigé, est entraîné dans le courant de la vie : il se maintient dans l'« actuel » ou disparaît ne faisant plus surface que de temps en temps avant d'être définitivement englouti dans l'oubli. Le mécanisme subtile de ce mouvement incessant évoque l'évolution du goût, la métamorphose des mentalités, les ressorts intimes des psychologies sociales.

Mais l'interprétation peut pousser encore plus loin. En dépassant la description minutieuse des relations successives établies entre une culture et les autres à une certaine époque, elle s'enrichira en reconstituant les

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2, P 393 410, BUCAREST, 1972

structures mentales qui ont mis en branle le mécanisme des contacts culturels. Organisées chronologiquement et — dans la mesure du possible — quantitativement, les sources écrites (imprimées ou manuscrites) sont interrogées jusqu'à ce qu'elles dévoilent tout ce qu'elles peuvent bien contenir quant aux préoccupations des hommes qui les ont rédigées et des hommes qui les ont lues, leur état d'esprit, leurs aspirations, leur vision du monde et de la société. L'élément étranger assimilé fusionne avec les représentations individuelles et collectives des mouvements culturels de grande envergure dans les courants d'idées qui nourrissent les états d'esprit d'une portée toute particulière pour la vie des sociétés. Dans certaines étapes, le témoignage écrit s'avère étroitement lié à celui figuratif ou oral ; une telle homogénéité introduit le chercheur dans le tourbillon des groupes sociaux, lui permettant de saisir les ressorts psychologiques de certaines formes déterminées du dialogue culturel. Le texte des ouvrages et l'ensemble des éléments révélateurs de la vie intellectuelle considérés sous cet angle sont susceptibles d'offrir des données précieuses pour une meilleure compréhension de la vie des hommes de jadis.

Bien que souvent démembrés par les nombreuses lacunes dues à diverses calamités, les témoignages roumains écrits des XVII^e — XVIII^e siècles se prêtent néanmoins à pareille investigation. On constate entre les années 1650 et 1848 — limites conventionnelles d'un laps de temps qui débute avec les premiers pas de l'humanisme roumain pour s'achever dans la tourmente idéologique qui marqua le milieu du siècle dernier — toute une série de livres et de manuscrits reflétant une vigoureuse continuité culturelle et une gamme d'attitudes suffisamment riche pour permettre une incursion fondée sur des arguments solides dans la psychologie des hommes de cette époque.

Pour pénétrer dans l'intimité de leur vie intellectuelle, l'historien devra recourir à d'autres paramètres que le critique littéraire, plus attentif, à l'ordinaire, aux données biographiques des auteurs et plus sensible à l'expression artistique. L'historien aura tout d'abord à dépasser l'analyse purement esthétique de toute œuvre d'incontestable valeur artistique, pour l'encadrer dans la « littérature » de ladite époque, l'ajoutant aux livres de série qui coexistent avec elle à un moment donné dans la lecture des hommes [1]. C'est en suivant cette voie qu'il pourra intégrer « la littérature dans l'ensemble des langages et comportements qui constituent une

[1] Voir en ce sens Werner Krauss dans sa préface à la *Französische Drucke des 18. J. in den Bibliotheken der DDR*. Berlin, Akademie Verlag, 1970, p. VII—X et Pierre Orecchioni, dans son étude du volume *Le littéraire et le social*, Paris, Flammarion, 1970, p. 52—53.

culture »[2]. Ceci veut dire que l'historien, tout en suivant le fil des textes imprimés et manuscrits, aura à recourir aussi à d'autres catégories de documents susceptibles d'éclairer le mode de vie des hommes d'une certaine époque. Des documents écrits, sans doute, mais aussi des documents figuratifs ou oraux lorsque le secteur de l'activité écrite n'arrive pas à couvrir toute la gamme de l'expression culturelle. Ensuite, l'interprète devra tâcher d'établir les antécédents du groupe de témoignages d'une certaine étape, ainsi que leur succession. A cette occasion il sera amené à constater que les différentes catégories de témoignages ont des existences variables. Il pourra de la sorte circonscrire dans la micro-histoire ce qui tient de l'étape respective ou bien suivre « l'histoire conjoncturelle » ou enfin, « l'histoire structurale ou de longue durée », qui « est à la limite du mouvant et de l'immobile et, par ses valeurs longtemps fixes, fait figure d'invariant vis-à-vis des autres histoires, plus vives à s'écouler et à s'accomplir, et qui, en somme, gravitent autour d'elle »[3].

Dans ces conditions, des contacts qui semblent régis par la seule préférence individuelle s'insèrent dans l'évolution des structures mentales d'une société fondée sur l'héritage du passé et mue par les impératifs de l'existence économique et sociale qui aiguillent les hommes vers les centres culturels jouissant d'une force d'attraction reconnue. C'est ainsi que l'interprétation aborde la plus intéressante problématique de l'histoire culturelle, celle de l'unité et de la diversité des zones à destinées culturelles analogues, suivant les deux mouvements d'intégration mentionnés par le Pr Mihai Berza : ces « deux tendances vers l'unité qui se présentent comme les degrés d'un même processus : unité régionale, qui nous permet d'envisager le Sud-Est européen non seulement comme zone géographique, mais comme un ensemble de vie historique, et unité générale des sociétés humaines, dans laquelle la société du Sud-Est a une place qui reste à définir d'une manière plus précise »[4].

Si les assimilations d'une culture peuvent indiquer la nature des contacts culturels, elles peuvent en même temps révéler certains aspects structuraux de la « littérature ». C'est en ce sens que s'imposent à l'attention du chercheur les trajectoires temporelles des œuvres, ainsi que les rapports établis successivement entre les témoignages écrits et ceux d'un autre genre. Et la vie des œuvres s'avère toujours liée à l'existence des hommes qui se sont exprimés à travers elles, fondant sur elles leur

---

[2] Robert Mandrou, *Histoire littéraire et histoire culturelle*, « Revue d'histoire littéraire de la France », Paris, 1970, 5–6, p 864 et les conclusions de son livre *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique, 1500–1640*, Paris, Albin Michel, 1969.

[3] Fernand Braudel, *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 112

[4] Mihai Berza, *Exposé* dans les *Actes de la première réunion de la Commission d'histoire des idées dans le Sud-Est de l'Europe*, « Bulletin AIESEE », 1966, p. 9.

pensée et leurs actes. Cette façon d'explorer les assimilations conduit à la mise au jour des structures mentales d'une société et du mécanisme de leur développement dans l'ambiance culturelle de toute une zone historique et géographique.

I. En suivant la trajectoire des œuvres, on constate une variation des **ondes du temps**. Saisissante entre toutes nous semble être la façon dont ces trajectoires se multiplient à certains intervalles. Les moments d'intense activité intellectuelle sont marqués par la fréquence des rééditions ou des copies d'après les œuvres déjà entrées dans le circuit, rééditions et copies concomitantes à la parution d'œuvres nouvelles. Etudiant l'activité typographique de la fin du XVIII^e^ siècle dans la culture néo-grecque, C. Th. Dimaras constate que les années 1791—1800 constituent un « temps » essentiel dans le développement de cette culture. Son étude le mène à induire que les intervalles similaires à celui-ci reflètent le fait qu'au cours d'une période plus longue il y a des « densités » différentes, susceptibles de contribuer à la périodisation de la culture écrite et à la précision du rôle tenu par les générations [5]. De toute façon, ils manifestent un regain de la vie intellectuelle.

L'organisation quantitative de la production écrite peut offrir les bases les plus sûres pour la délimitation de telles périodes. Toutefois, quand il s'agit d'une culture ayant subi fréquemment des calamités qui engendrèrent des pertes considérables, l'indice quantitatif ne garde qu'une valeure orientative. Essentielle en l'occurrence est la parution, à brève échéance et en nombre suffisant, d'ouvrages d'un contenu inédit.

Pour ce qui est de la culture roumaine, une période d'évidente densité est celle de la seconde moitié du XVII^e^ siècle. A ce moment-là, dans l'intervalle de quelques décennies un nombre considérable d'œuvres font leur entrée dans le circuit de la culture écrite. D'autre part, des livres entrés dans ce circuit à une étape antérieure connaissant une diffusion au rythme accéléré par la filière manuscrite, alors que les imprimeries (qui ne traverseront plus, comme au XVI^e^ siècle, des moments de morte activité) sortent des livres de culte et des livres de sagesse, voire des œuvres en vers. Des écrits ignorés auparavant et emprunté directement du grec apparaissent maintenant, en même temps qu'un lot important d'œuvres originales. En remontant le courant temporel, on constatera l'installation définitive de la langue roumaine dans les livres de culte ; à partir de cette étape, les chronographies vont se perpétuer jusqu'au XIX^e^ siècle et on constatera aussi le foisonnement des chroniques de cour

[5] C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, p. 37—38.

et des boïards[6]. Les livres de sagesse seront copiés et réédités et des écrits nouveaux s'accumuleront sans cesse[7]. Des ouvrages historiques originaux seront copiés et on éditera de nouveaux codes de lois. Ce tour d'horizon montre que la deuxième moitié du XVII^e siècle et les deux premières décennies du siècle suivant comportent plusieurs catégories d'écrits. Il y a d'abord les livres du moment, ceux qui s'inscrivent dans les débats propres à l'époque et ne seront plus repris jusqu'en 1848 (tel est le cas des chapitres d'Agapet). Viennent ensuite les ouvrages qui vont se perpétuer par des rééditions et des copies, et auxquels s'ajouteront peu à peu d'autres titres (les livres de sagesse) et — enfin — les livres constituant des têtes de séries (notamment dans les domaines de la littérature juridique, de l'historiographie nationale, de la littérature de délectation).

Les œuvres littéraires accusent elles aussi un *âge* : les unes se fanent et meurent alors que d'autres commencent à peine leur traversée du temps. De même, elles ont une *hérédité* révélant diverses attaches — avec Byzance, le mouvement culturel néo-grec, les foyers culturels de Pologne ou d'Italie, les courants d'idées suscités par la Réforme et la Contre-réforme. Ces attaches deviennent plus évidentes dès qu'on procède à la somme des données révélatrices des possibilités d'information, telles que la lecture facilitée par des contacts avec la Pologne, Constantinople, l'Italie, voire la France (ainsi que le montrent les bibliothèques du prince Brancovan, du Stolnic ou des Crétzoulescou) ou l'instruction acquise grâce à la fréquentation des grandes écoles de l'intérieur (les académies princières de Jassy — 1640, Tîrgoviște — 1646 et Bucarest — 1694 et celles des villes de Cîmpulung — 1670 et de Făgăraș — 1657) et de l'étranger (Constantinople, Bar, Padoue, etc.). On arrive ainsi à distinguer les différences de tension à l'intérieur de la culture écrite et les directions qu'on lui a imprimées. C'est ainsi que l'œuvre écrite s'insère dans la mentalité des hommes d'un moment donné ; son apparition itérative exprime une permanence. Sur le palier de la longue durée, elle rend manifeste une certaine manière de penser et de sentir.

II. Toutefois, la culture écrite ne restera pas identique à elle-même au cours des différents moments de densité qui se succèdent ; le volume et la diversité des livres et manuscrits indiqueront la variation des capa-

[6] Cf. Paul Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, I, « Revue roumaine d'histoire », 1970, 4, p. 684–689.

[7] Les commentaires dans notre ouvrage *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971, chap. *L'apparition du bréviaire du lettré*.

cités d'expression écrite. C'est ce que nous entendons par **le cadre de l'expression.**

Le mot écrit occupe une place assez clairement précisée parmi les modalités auxquelles l'expression culturelle fait appel jusque vers le milieu du XVII^e siècle. L'œuvre écrite a une valeur de document statuant sur des vérités indiscutables. Son texte servira à l'Eglise, dans les chancelleries princières, aux documents et chroniques de cour. Naturellement, il servira aussi aux communications immédiates, dans la correspondance. Mais on ne fera pas appel à l'écriture pour débattre sur une question. Les presses appartenant à l'Eglise impriment des livres de culte, les centres monastiques rédigent des manuscrits de caractère religieux, les cours princières et celles des boïards s'occupent de la rédaction des annales. Sans doute, la capacité individuelle ne peut être entravée et les lettrés donnent des ouvrages nouveaux reflétant les tendances intellectuelles qui commencent à s'esquisser. Cependant, dans son ensemble, l'écriture se fond dans la culture homogène qui englobe la parole, l'écriture et la peinture. De même que dans toute civilisation traditionnelle c'est l'ouïe qui prédomine dans le rapport « ouir — dire », rapport qui s'associe sur un plan secondaire à celui de « voir — faire ». On a déjà noté du reste que dans les cultures sud-est européennes l'ouïe était considérée comme le plus autorisé et digne de foi entre les sens humains. La Serbie médiévale désignait le témoin par le terme « svedok » (individu sachant quelque chose sur un événement ou une personne) ou par « posluh » (personne pouvant fournir une relation ouïe), donc ni dans un cas, ni dans l'autre le témoin n'avait pas la qualité d'observateur, d'homme « ayant vu ». La gesticulation aussi se soumettait aux influences, se modifiant pour exprimer même l'affirmation et la négation [8]. Mais peu à peu le rôle de l'écriture gagne en importance, sans pourtant arriver avant le XIX^e siècle à subjuguer la parole. Sûrement, cette difficulté à dominer la parole était due aussi à la rhétorique, souveraine jusque vers la fin du XVIII^e siècle.

Donc, vu les circonstances, l'écriture n'enregistrera pas, avant le XIX^e siècle, la gamme tout entière de l'expression, ne retenant qu'une partie des formes d'extériorisation propres à la mentalité. Mise au service d'une certaine fonction, investie d'une autorité reconnue dans la vie des collectivités, l'écriture reflète l'accomplissement d'un « *officium* » — princier, ecclésiastique ou aristocratique. On rédige par écrit les décrets du prince, les événements mémorables sont gravés sur pierre pour l'éternité, on reproduit les livres de culte, les moments décisifs dans la desti-

---

[8] Traian Stojanovich, *A Study in Balkan civilization*, New York, A. Knopf, 1967, p. 53—54, 58.

née d'un pays sont consignés par écrit. Quant aux autres domaines de la vie collective et individuelle, ils devaient trouver leur expression dans les « littératures » orale et figurative. C'est pourquoi on ne saurait retrouver dans l'écriture toute l'activité intellectuelle de la société ; jusqu'à l'époque de l'humanisme, elle ne sera réservée qu'à l'activité « officielle ». Avec l'humanisme, l'écriture commence son expansion, parachevée par le romantisme — époque où elle envahira tous les secteurs de la vie intellectuelle, se détachant à jamais du folklore et des arts plastiques.

Aussi, est-ce tout évident qu'une série de besoins spirituels ne pouvaient s'exprimer que par la voie orale ou par les moyens dont disposent la sculpture et la peinture. Toute une société s'est « délectée » en écoutant ballades et chansons, en participant aux fêtes et coutumes liées au cycle annuel et ceci jusque tard, dans les premières décennies du XIX^e siècle. Le drame religieux, cultivé par l'Eglise, fournissait d'autres occasions de participer à un « spectacle ». C'est pour cette raison qu'il n'est pas nécessaire de construire toute une théorie destinée à expliquer l'interférence des divers niveaux culturels par l'appel à l'existence des trouvères de Cour [9]. Les voyageurs étrangers ont fréquemment noté que lorsqu'on les conviait à un « spectacle », c'était en réalité à une fête populaire qu'ils assistaient.

D'ailleurs les formes de délectation n'ont pas été les seules confiées à l'expression orale ; on y retrouve tous les moyens inventés par l'éloquence s'essayant au sublime à l'occasion des fêtes du cycle annuel ou de la vie de cour. Même si ces œuvres de l'éloquence, sermons ou louanges, n'étaient pas imprimées, le langage s'en trouva affiné au point qu'un Neculce, par exemple, qui refusait sa soumission aux modèles classiques, savait néanmoins manier la plume de manière à développer dans ses écrits la phrase brillante, souple et imagée, justement née de cette sorte de communication « cultivée » à travers les temps dans le secteur oral de la culture.

D'autres genres de préoccupations intellectuelles trouvaient leur expression dans la peinture, dont l'évolution fut synchronique avec celle de l'écriture. Des recherches récentes, poursuivies dans la voie ouverte par quelques spécialistes durant le dernier demi-siècle, ont mis au jour l'expression picturale de certaines tendances idéologiques, formulée sous le revêtement du canon figuratif, soit par l'apparition fulgurante de plusieurs thèmes originaux. La « lecture » des peintures extérieures des couvents moldaves, celle de la galerie des portraits votifs ou du registre de compositions reflétant de façon sensible l'intervention de l'artiste ou de son commanditaire éclaire d'un jour nouveau les débats politiques qui

---

[9] P. P. Panaitescu, *Începuturile şi biruinţa scrisului în limba română*, p. 217.

n'ont laissé que des traces minimes dans les annales, les documents, la correspondance et les inscriptions du temps. Cette lecture s'avère absolument nécessaire pour l'histoire des mentalités aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, puisque justement au cours de ces siècles (jusque vers la fin du XVII^{e}), la peinture enregistra des détails de la vie des hommes avec beaucoup plus de sensibilité que l'écriture.

Il y a lieu de rapporter ici le témoignage de trois monuments de la région de Drăgășani, dans la vallée de l'Olt, séparés les uns des autres par une distance minime. Les représentations revêtant leurs murs offrent ce double caractère déjà constaté à Argeș : d'une part le caractère religieux tenant de l'iconographie traditionnelle, d'autre part un caractère socio-politique s'adressant aux spectateurs des événements que ces fresques évoquent par des symboles.

Prenons d'abord le petit couvent de Stănești, peint en 1536 par Dumitru Zugravul. Il s'agit d'une fondation de l'échanson Giura — beau-fils du logothète Harvat, « occis dans les guerres contre les Agariens » en 1524 — haut dignitaire de ce brave combattant pour la liberté de son pays : le prince Radu de la Afumați [10]. Les parois en sont couvertes d'une peinture « édificatrice » : les martyrs sont figurés comme des guerriers, en armure, avec bouclier et carquois à flèches ; un Saint Mina est pourvu d'un bouclier de croisé. Les ascètes sont rendus figés dans une parfaite sévérité. A la base de la tour on voit apparaître la représentation du voile de S^{te} Véronique et de la brique envoyée à Abgar — motif moins fréquent. Dans l'ensemble, une théorie de figures exprimant une fermeté sans fléchissement et évoquant une tradition dont le prestige ignore le compromis.

Sis à quelques kilomètres de là, le couvent Mamu montre les peintures du fameux Pîrvu Mutul et de Marin. Si l'ordonnance des registres est bien celle byzantine, les costumes sont par contre largement laïcisés et le coloris est plein de chaleur. Les peintures de la tour reproduisent le

---

[10] Dan Pleșia, *Contribuții la istoricul mănăstirii Stănești și al ctitorilor ei*, « Mitropolia Olteniei », 1965, 5—6 ; Ștefan Andreescu, *Observații asupra pomelnicului mănăstirii Argeș*, « Glasul bisericii », 1967, 7—8, p. 826. Notre interprétation prend son point d'appui sur quelques remarques effectuées à l'occasion d'une étude entreprise il y a une quinzaine d'années. Elle met au profit les constatations de Pavel Chihaia qui, dans son étude *Considerații despre fațada bisericii lui Neagoe din Curtea de Argeș* (publiée dans « Studii și cercetări de istoria artei — — Seria artă plastică », 1969, 1, p. 65—84) attire l'attention sur ces deux catégories de représentations que nous venons de mentionner ci-dessus. Il parvient à établir un lien convaincant entre la politique de la famille des Buzescu et « le langage des morts » dans le portrait du prince Petru Cercel au couvent de Călui, contemporain à l'avènement de Michel le Brave. Quant aux portraits princiers de Snagov et à celui du grand logothète Tudor de Drăgoești, peint sur la paroi occidentale du naos, peu après l'exécution de ce boïard, voir les détails chez Ștefan Andreescu, *Misterul unor fresce*, « Magazin istoric », 1970, 11, p 13—19. Carmen Dumitrescu est en train de préparer une monographie de Stănești, dont un article préliminaire a été déjà publié dans « Studii și cercetări de istoria artei — Seria artă plastică », 1969, 2, p. 209—218, sous le titre *Anumite aspecte din pictura pronaosului bisericii Stănești-Vîlcea și semnificația lor*.

Pantocrator et, parmi les figures des martyrs, les traits d'Eustace Placide et de son épouse Tatiana. Le naos s'orne sur sa paroi de droite des représentations de Grégoire le Décapolite et Nicodème de Tismana, alors que le mur de la fenêtre est décoré des figures de Barlaam et Josaphat, suivies de celles du prince Matei Basarab et de son épouse, la princesse Hélène, du prince Constantin Brancovan et de la princesse Marie, entourés de leurs quatre fils et de leurs six filles. Près de la porte, le prophète Jonas, que cette fois on ne voit plus littéralement jaillir — comme à Stănești — du ventre de la baleine.

Quelques années auparavant, le peintre Marin, aidé par Preda, avait peint la petite chapelle de Hurezu. Par la suite, Preda peignit, juste au moment où Marin travaillait à Mamu, la chapelle de l'hôpital de Hurezu. Il accomplit cette œuvre avec le concours du peintre Nicola, et le résultat de leur travail commun frappe par la présence nettement perceptible de l'artiste. Notons, entre autres, cette «Mise au tombeau» où le linceul diaphane laisse transparaître le coloris du corps ; dans « la mort d'Ephrem le Syrien » on constate le soin donné aux détails de la réunion des vieillards venus chacun selon ses moyens : les uns sur des civières, les autres emportés à dos d'hommes ou chevauchant des ânes ; pour « la lapidation de l'archidiacre Etienne » les peintres ont imaginé des troupes d'anges rassemblant dans des corbeilles les pierres meurtrières ; enfin, lorsqu'ils évoquent l'histoire ecclésiastique, ils imaginent parmi ceux qui attaquent la nef de l'Eglise Calvin et, entre les ennemis tirant à l'arc sur elle Mahomet, mi-englouti par l'Enfer. Les références à la contemporanéité sont évidentes, de même que le remarquable apport personnel des artistes.

D'un intérêt particulier s'avère la présence, dans le complexe de Hurezu tout comme à Mamu, des saints protecteurs du pays, tels Grégoire le Décapolite de Bistritza ou Nicodème de Tismana, et de ceux que les lectures avaient rendus familiers, comme c'était le cas de Barlaam et de Josaphat (dont la vie avait été traduite du vieux slave en roumain par Udriște Năsturel en 1648). La reproduction d'Eustace Placide avec sa famille doit fort probablement représenter une préférence — peut-être du prince régnant — car auparavant, à Athos et dans les pays roumains, il figurait toujours seul. On peut parler d'une peinture « patronale », qui accordait, dans les limites de la tradition, toute liberté à l'artiste de choisir ses propres moyens d'expression et au commanditaire de lui imposer certaines scènes ou portraits. En tout cas la galerie des portraits de la famille régnante et de ses ancêtres à Hurezu atteste une ostentation monarchique qu'on ne retrouvera pas dans les vieilles nécropoles princières de Rădăuți ou de Curtea de Argeș, où la lignée princière n'est restituée que par les pierres tombales et quelques fresques. Un essai de constituer la

« chronique peinte des princes de Valachie » a été entrepris à ce qu'il semble à Snagov au XVI^e siècle, où une deuxième série de portraits fut peinte sur la paroi méridionale de l'église. Mais à Hurezu, son fondateur ne se propose plus d'évoquer tout simplement ses ancêtres ; son véritable but est d'évoquer sa « maison », la maison qui a gouverné et qui a le droit de continuer son gouvernement sur un pays définissant sa personnalité dans l'aire culturelle du Sud-Est, en tâchant de lier l'Eglise, institution traditionnelle et, antérieurement, universaliste, aux destinées de la « patrie » ; les patrons canonisés parlent, à leur tour, d'une tradition locale.

Une soixantaine d'années plus tard, à quelques kilomètres de Mamu, le pope Georges et son frère André (avec lequel il avait peint aussi l'ex-couvent de l'Annonciation à Pietrarii de Jos, en 1763), peignaient, aidés de quelques autres confrères, l'église de Șerbănești, fondation du jupan Matei. Là, chaque figure de saint prend un caractère individuel et un guerrier se voit attribuer le nom de Théodore, sans qu'on ait pensé à préciser s'il s'agit de Théodore Tiron ou de Théodore Stratélate. Le caractère « votif » de la peinture d'autres monuments de la seconde moitié du XVIII^e siècle est encore plus accusé. A Rășinari, par exemple, localité située près de la ville de Sibiu, où l'on s'adonnait à la copie des manuscrits (les fameux *Conseils* de Neagoe Basarab à son fils, entre autres) les murs extérieurs de l'église qui se dresse sur la place publique ont été peints grâce à des donations privées ; dans les îlots dépourvus de peinture on relève la notice du peintre : « là Untel a promis son argent sans le donner ».

De toute évidence le sermon au moyen des images devait perdre peu à peu sa cohérence en faveur de l'expression personnelle, individuelle. Graduellement, l'expression figurative va s'éloigner de l'expression écrite, tout en marquant par son évolution vers l'art, ses racines implantées dans la réalité concrète, ses traductions des desiderata humains, une trajectoire parallèle à celle que l'écriture a parcourue. Car leur séparation ne sera jamais complète.

Les touches originales ne manquent point, ni dans la littérature orale si perméable aux formes et motifs propres aux cultures voisines, ni dans la peinture dépendante jusqu'au XIX^e siècle des canons byzantins [11]. Dans la littérature écrite, les traductions abondent, l'appel aux modèles étrangers est fréquent, pourtant chaque ouvrage rédigé en roumain reflète un impératif intérieur, que la production originale soulignera d'autant plus. Cet ensemble d'ouvrages s'insèrent dans un cadre, dans un « système des genres littéraires » dont parle D. S. Likhatchev à propos

---

[11] V. les études d'Adrian Fochi sur les motifs folkloriques roumains par rapport au folklore balkanique, publiées dans la « Revue des études sud-est européennes ».

de la culture russe ancienne [12]. Le système en question est régit par le stade de développement mental, qu'il met en lumière. Tout d'abord, il s'esquisse à peine, dans la mesure où seulement une partie des préoccupations intellectuelles trouvent leur expression écrite, alors que la plupart d'entre elles font l'objet de l'expression orale, périssable, ou de celle confiée aux images soumises à des modèles inflexibles. Il s'affirmera avec plus de vigueur dès que l'écriture se sera engagé dans le débat ; c'est le moment où, outre la littérature destinée au culte, une autre se développera avec des visées édificatrices, morales ou polémiques, de même qu'en dehors de la série des annales on verra paraître l'histoire assujettie à un certain parti ou celle des grandes restitutions. Une voie plus difficile à parcourir sera celle de la littérature de délectation, dominée d'une part par la mythologie populaire, entravée d'autre part par les suspicions de l'Eglise.

Mais ce qu'il y a d'absolument certain c'est que chaque moment de densité révèle la multiplication des préoccupations intellectuelles qui par l'entremise du livre se sont progressivement ancrées dans les problèmes majeurs posés par la conscience collective. L'imprimerie devait participer de la sorte à l'incessante division d'un domaine auparavant homogène. C'est ainsi que l'expression individuelle tout comme celle propre à chaque société a fini par trouver peu à peu sa voie grâce à ce « ferment » : le livre [13].

A chaque instant les livres se groupent et se regroupent par catégories, évoquant l'existence des « littératures » (sapientielle, historique, de délectation, ou à fonctions limitées : l'épistolographie, l'hymnographie, la poésie encomiologique, etc.). Mais à chaque moment, les « littératures » englobent d'autres groupes de livres, selon le stade du développement culturel. La multiplication engendrant la spécialisation groupera chaque fois des livres nouveaux avec quelques livres hérités, refoulant d'autres ouvrages plus anciens soit vers d'autres domaines, soit vers un autre niveau. Autrement dit, les livres réalisant une longue trajectoire prennent leur départ en tant que membres d'une certaine catégorie pour aboutir à une autre catégorie dès que dans leur catégorie d'origine auront paru des œuvres d'un contenu nouveau. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que les amples chronographies entrées dans le circuit de la langue roumaine à l'étape humaniste répondaient à un besoin de mieux connaître l'histoire universelle. A l'étape des Lumières ce seront les compendium et les manuels d'his-

---

[12] V. sa communication dans le volume *Slavianskie literatury. Doklady sovetskoi delegatsii*, Moscou, 1963, p. 47–70.

[13] Voir le chap. VIII de Lucien Febvre et Henri Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958 (réédité en 1971).

toire universelle qui prendront leur place ; rédigés dans un esprit critique, ces derniers refouleront les premiers au niveau populaire où ces chronographies s'ajouteront aux écrits d'imagination ou dans un milieu conservateur, tel le milieu monastique, où elles continueront à passer pour des ouvrages d'histoire.

Mais en abordant le domaine de beaucoup plus délicat et plus subtil de la lecture, nous introduisons dans cette discussion les hommes et leur psychologie.

III. **Le monde du livre** est polarisé par l'acte créateur (l'auteur, qui dépend en partie du patron ou de l'éditeur, les ouvriers travaillant à un livre : le typographe, le correcteur, le graveur, le relieur) et par l'incorporation du livre dans la vie intellectuelle (réalisée grâce à ceux qui s'occupent de sa diffusion — les colporteurs, les marchands, plus tard les libraires et les hérauts qui lui donnent lecture à haute voix dans les assemblées et surtout au cours des veillées). Le livre dispose en outre d'un univers à lui : les lecteurs.

Durant les deux siècles qui font l'objet de notre présente analyse, le livre est produit, presque jusqu'à la fin, dans les imprimeries appartenant à l'Eglise. Dans l'occurrence, le livre imprimé n'écarte pas le manuscrit, qui se charge des problèmes n'entrant pas dans les publications sorties des presses ecclésiastiques. Vers la fin du XVIII^e siècle, l'apparition des imprimeries indépendantes de l'Eglise contribue à accélérer la production du livre, tout en favorisant la spécialisation. Jusqu'à cette époque, la culture se développait à l'intérieur des couvents, évoluant dans un cadre fermé, ou dans les communautés paysannes, liée en tout premier lieu à une littérature orale. Il y avait aussi un centre instable — la ville — qui participait à l'élaboration et à la diffusion de la culture écrite, mais sans continuité, en raison des imprévisibles fluctuations politiques. Des villes florissantes périront jusqu'au seuil de XIX^e siècle, anéanties par les guerres ou les bandes de pillards ; non pourvues de fortifications protectrices, elles deviennent la proie facile du hasard ; ou les verra tour à tour disparaître et renaître de leurs cendres. Parfois aussi elles meurent du fait d'un changement intervenu dans les routes commerciales, surtout lorsque leur existence dépend exclusivement des pulsations du commerce. L'ère de l'expansion urbaine ne commencera dans le Sud-Est européen, de même d'ailleurs que dans le reste du continent, que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et cette expansion ne deviendra stable qu'une fois dépassé le milieu du XIX^e siècle. Si au XVI^e siècle Constantinople comptait 100 000 habitants, une autre ville sud-est européenne n'atteindra ces pro-

portions qu'après 1850 et celle-ci sera Bucarest [14]. Les foyers dynamiques de la culture sont constitués par les imprimeries groupant des ouvriers lettrés et les chancelleries princières ou des grands boïards. A partir du XVII^e^ siècle, quand le rang du boïard est de plus en plus lié à la fonction qu'il détient dans l'appareil étatique et quand l'administration se complique de plus en plus, on constate l'apparition de jour en jour plus fréquente des clercs et copistes dans l'entourage des hauts dignitaires [15]. La chancellerie princière évolue elle aussi et ses clercs sont, en général, aux dires des chroniques, « de bons copistes et lettrés », voire des conseillers ; le clerc désigné par l'appellation de « troisième logothète » était promu garde du sceau et rédigeait ou donnait lecture de la correspondance au prince, exerçant en fin de compte une fonction de conseiller [16].

Or, dans ces centres dynamiques on voit s'élever non seulement des fils de boïards ou des ecclésiastiques instruits dans les écoles épiscopales, mais aussi des citadins ou des villageois ayant suivi les cours des écoles rurales et urbaines. Provenant de milieux différents, ils utiliseront « l'outillage mental » qui leur est propre [17]. Un seul et même ouvrage, traduit par plusieurs lettrés se présente sous des formes différentes. Les touches personnelles sont déterminées par la formation reçue au sein de la famille et durant la période de scolarité (fréquentation d'une école élémentaire ou supérieure, au pays ou à l'étranger, instruction donnée par un précepteur — à l'ordinaire étranger quand il s'agissait d'un fils de famille ou un maître itinérant roumain, payé à l'heure par le citadin ou le villageois désireux de s'instruire). Ensuite, le lettré ainsi formé commençait à lire : sa quête du livre ne dépassait point parfois les genres les plus répandus dans son milieu (un Grigore Deleanu réunira dans sa bibliothèque l'*Encyclopédie* de Jean Patusas, les *Chapitres* d'Agapet ou l'*Histoire de la Chine* et *Bélisaire* de Marmontel) [18] ou s'orientait surtout vers les ouvrages les plus récents (comme dans le cas de Iordache Roznovanu ou de Ioan Balş) [19]. C'est ainsi qu'il acquiert l'« outillage mental » qui lui servira à la traduction des ouvrages étrangers ou à l'élaboration des livres originaux.

---

[14] Traian Stojanovich, *op. cit.*, p. 166—167.

[15] Nicolae Stoicescu, *Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV—XVII*, Bucarest, 1968, p. 81.

[16] *Ibidem*, p. 185.

[17] Voir Georges Duby, *Histoire des mentalités*, dans *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Pléiade, 1967, p. 937—966

[18] N. A. Gheorghiu, *Grigorie al Sidei*, Paris, 1953 ; p. 30—42 où l'auteur présente la bibliothèque de celui-ci.

[19] Cornelia Papacostea-Danielopolu, *O bibliotecă din Moldova la începutul secolului al XIX-lea. Biblioteca de la Sînca*, « Studii și cercetări de bibliologie », V (1963) ; en ce qui concerne Roznovanu, l'article de Vlad Georgescu et les textes édités par N. Isar dans la « Revue des études sud-est européennes », 1970, 2 ; C. I. Karadja, *Un bibliophile moldave au début du XIX^e^ siècle : le grand écuyer Ion Balș*, « Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique », 1947.

De vieux concepts et des idées nouvelles sont véhiculés de cette manière dans le cadre de l'expression et naviguent sur les ondes du temps, en rendant évidentes les tensions qui marquent la vie des hommes.

Et la vie des hommes évolue entre les coordonnées d'une existence socio-économique. Sa toile de fond est constituée d'une part par un milieu rural, soumis à l'exploitation étrangère et à celle de l'aristocratie qui, à partir du XVI^{e} siècle, vise à subjuguer de plus en plus le paysan serf, au cours du processus de transformation de la féodalité patriarcale en féodalité monétaire et mise au service du commerce capitaliste ; ou encore, par un milieu rural défendant avec acharnement (surtout dans la zone des collines et des montagnes) sa liberté et se constituant en des confédérations villageoises, dans le genre de celles qui s'épanouirent à Cìmpulung ou Vrancea [20] et que Dimitrie Cantemir désignait sous le nom de « républiques ». D'autre part, le milieu urbain, qui, bien qu'assiégé par la cour et les boiards, n'en parvenait pas moins à sauvegarder parfois son autonomie, contribuait lui aussi à fournir une toile de fond à cette existence socio-économique. Pour ce qui est de la cour princière, qui s'était plue au rôle de mécène du mouvement culturel au XVII^{e} siècle, elle s'estompe dans l'étape suivante ; l'aristocratie — après avoir désarmé au propre comme au figuré — s'attache à la fonction offerte par le prince phanariote. Sauf quelques moments de revirement, la cour « se concilie » le pouvoir suzerain qui tend à refaire la conjoncture favorable à « l'Etat pillard » de jadis, s'appuyant pour ses exactions fiscales sur une classe intérieure superposée [21]. Il faut compter aussi avec cette catégorie de boiards qui visaient à étendre leurs relations commerciales au-delà des limites permises par le monopole ottoman et à reconquérir leur droit de décision. Ajoutons aussi au tableau le clergé, attaché d'un côté au système féodal, et partageant, de l'autre, la vie quotidienne du paysan.

Comme le lettré provient de l'un de ces milieux, au moment où il commencera à écrire il mettra à contribution ce que le milieu respectif lui aura apporté en dot. C'est ce qui nous donnera une vision aux racines profondément implantées dans le passé historique du pays — vision propre au milieu des paysans libres, les « răzeși » (celle pleinement exprimée dans les danses populaires telles « Ciuleandra » ou « la danse des filles de Căpîlna », dont la tradition semble s'orienter vers l'ancien fonds dace) ; soit la vision des communautés en lutte acharnée pour sauvegarder leur liberté ; soit la conception « nobiliaire » du groupe en voie « d'adaptation » ; soit, enfin, la conception innovatrice qui considère la tradition comme un

---

[20] Voir H. H. Stahl, *Les anciennes communautés villageoises roumaines*, Bucarest—Paris, 1969, p. 250, 37.

[21] *Idem*, p. 248.

summum de vérités qui doivent être sans cesse complétées, modifiées, enrichies par l'étude des contingences. En général, le développement de la culture écrite est redevable aux lettrés qui ont réalisé une ascension remarquable dans la vie sociale à partir du XVII^e siècle [22]. Il y a en eux une perpétuelle disponibilité vis-à-vis du neuf ; ils entendent dédier leur activité à la « renaissance » du « peuple », concept qui peu à peu allait devenir plus clair. Sur le plan idéologique, ils n'hésitent pas à s'assumer des tâches chaque jour plus importantes, ralliant les conclusions de l'expérience vécue par les personnalités du temps qui tenaient les positions les plus avancées dans les divers milieux.

Dans le cadre homogène de l'expression, le livre a contribué graduellement à ancrer les problèmes majeurs de la vie intellectuelle dans la vie sociale et à élargir le rayonnement des mouvements des idées. La part qui lui revient dans l'approfondissement et l'expansion de l'information est évidente à chaque nouvelle phase de densité. Mais cette contribution ne se dessine nettement qu'à travers les tensions idéologiques. Des renouvellements majeurs se sont produits grâce à un processus d'assimilation et de réadaptation, ainsi que grâce à la réévaluation du fonds hérité. En effet, les *Chapitres* d'Agapet ont servi aussi bien aux partisans de la suprématie spirituelle qu'aux partisans du pouvoir temporel [23] ; les écrits de Marmontel sont traduits tant par les lettrés réformateurs que par les protagonistes des transformations en profondeur ; les codes de lois étaient destinés non seulement à perfectionner le système existant mais à le modifier aussi le cas échéant. Les indications fournies par les trajectoires des œuvres nous renseignent sur le rôle tenu par les contacts culturels durant cette période.

Enrichissant progressivement la tradition culturelle, les œuvres étrangères se sont inscrites dans les directions déjà existantes dans le cadre de l'expression, soit par la voie directe grâce aux traductions, soit par la voie indirecte des adaptations. Au même titre que les œuvres originales, elles ont apporté leur contribution à la modification des directions, voire du cadre. Les paramètres adoptés nous permettent de saisir certains aspects durables de la structure écrite au cours des deux siècles en question.

Ce qui frappe tout d'abord c'est la longévité de la *littérature de l'éthique politique* ou *sapientielle*. Celle-ci comporte des livres qui ont fourni aux lecteurs et aux auditeurs des préceptes de comportement, en leur expliquant les phénomènes majeurs qui régissent les destinées des hom-

---

[22] Voir Virgil Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*. « Revue des études sud-est européennes », 1970, n^{os} 2 et 4.

[23] Cf. *Livres de sagesse*..., p. 107—109. Sur la relation entre l'étude des sources et filières et l'analyse du développement des mouvements des idées voir la note 91, p. 71.

mes et des collectivités — le tout sous la forme lapidaire des maximes, proverbes, sentences, paraboles. C'est dans cette rubrique que se rangent les premiers recueils de lois, les sermonnaires, les livres de sagesse, les contes où le débat porte de préférence sur certaines questions que sur l'« aventure » proprement-dite (les *Fables ésopiques*, *Sindipa*, *Barlaam et Josaphat*, *Argyre et Inadan*, etc.) ; dans l'ensemble, ils proposent un mode de comportement tout en offrant des modèles d'humanité. Si nous les étiquettons « littérature d'éthique politique », bien qu'ils constituent une littérature philosophique par excellence au sens large du terme, c'est que nous partons de la caractérisation donnée par Paul Lemerle à tout un domaine de l'activité intellectuelle byzantine qui a apporté une contribution originale à l'histoire de la civilisation européenne et qui ne saurait être désigné par un autre terme que le mot grec *politeia* [24]. Cette littérature s'est développée dans la société roumaine grâce à l'apport de l'humanisme, des concepts des Lumières et des idées promues par le romantisme révolutionnaire.

En deuxième lieu, la longévité de la *littérature historique* (chronographies, Vie d'Alexandre le Grand, Annales de l'histoire nationale) qui a relaté l'aventure humaine et fourni les fondements de la continuité du peuple roumain, argumentant sa vocation civilisatrice et ses droits à la liberté. Elle a contribué à cristalliser la conscience culturelle et à affirmer la culture roumaine sur le plan universel.

Vient enfin l'affirmation tardive de la *littérature de délectation* (romans chevaleresques et satyriques, romans érotiques, poésie et littérature dramatique, nouvelles, etc.) avec des manifestations sporadiques jusqu'à l'époque des Lumières, dues en grande partie aux impulsions du baroque. Pendant longtemps la délectation resta subordonnée à l'impératif de l'édification, dépendant du point de vue artistique jusqu'à un moment très avancé du XIX^{e} siècle de la culture orale.

Tous les paramètres — la durée des œuvres, leur intégration dans le cadre culturel, la formation de ceux qui participent à l'élaboration, la mise en œuvre, la diffusion et la lecture des livres — révèlent pleinement le fait que l'épanouissement culturel s'est développé d'une manière synchronique dans les trois provinces roumaines séparées par des frontières féodales. Ceci dénote une parfaite similitude des structures mentales. On pourrait parler, en lignes générales, des structures mentales d'une seule société roumaine traversée par trois frontières.

---

[24] Paul Lemerle, *Byzance et les origines de notre civilisation* dans *Venezia e l'Oriente fra tardo medioevo e rinascimento*, Florence, 1966. En roumain dans l'anthologie de Nicolae Șerban Tanașoca, *Literatura Bizanțului*, Bucarest, Ed. Univers, 1971, p. 56—57.

Les mêmes paramètres indiquent aussi l'expansion continuelle du secteur de la culture écrite dans le cadre de l'expression selon un rythme mis en lumière par l'amplification du fonds des ouvrages écrits, par la diversité des problèmes abordés et par le nombre de plus en plus important de ceux constituant le « monde du livre ». L'amplitude du volume des livres et manuscrits en chaque moment de densité est redevable aussi à l'adaptation d'œuvres créées dans d'autres cultures : à l'étape des Lumières, de même qu'à l'étape romantique le nombre des traductions et des adaptations augmente d'une manière prodigieuse. Naturellement, toute une série de ces ouvrages ont pu être traduits par pure imitation, mais cette catégorie restera ancrée dans une certaine conjoncture, sans s'élever jusqu'au palier de la longue durée. Les œuvres durables, celles qui se sont « perpétuées » participant à l'expansion organique du cadre culturel, ont vécu grâce à leur adhésion aux directions majeures de la culture écrite.

Considérés sous ce jour, les contacts culturels peuvent révéler des aspects majeurs du développement culturel d'une société ou de toute une zone. L'élargissement de l'horizon, l'augmentation des contacts avec la réalité (la nature, la société, l'univers humain) entraînent des contacts toujours plus nombreux avec les expressions avancées de la pensée, expressions qui une fois assimilées aident à la restructuration des connaissances. Chaque moment de densité fait naître une tension entre l'héritage culturel d'une part et les nouveaux acquis de l'autre, ouvrant les portes d'une nouvelle synthèse. La contradiction propulsive de l'évolution ne se manifeste pas entre les éléments autochtones et les éléments importés, puisqu'on peut saisir dans les éléments autochtones de remoulages des œuvres étrangères, de même qu'on constate dans les éléments importés la part d'intervention de l'esprit créateur autochtone (notamment à ces époques où traduction ne voulait pas dire reproduction fidèle du fond et de la forme d'un ouvrage). Le mouvement est déclenché par la contradiction entre les tendances innovatrices et l'héritage culturel, et le processus conduisant à une restructuration du cadre culturel par l'amplification des échanges de valeurs culturelles est, au fond, le résultat du bilan de tout un passé qu'une société fait à un certain moment [25], dans le but de préciser ses repères intellectuels et de se tracer de nouvelles lignes de conduite individuelle et collective.

L'âge et l'hérédité des œuvres assimilées sont susceptibles de révéler, de ce point de vue, l'horizon mental des intellectuels de la société

---

[25] Voir Corrado Vivanti, *Prefazione* à Alphonse Dupront, *L'acculturazione*, Turin, Einaudi, 1966, p. 18 ; et notre article, *Assimilations and Continuity in Romanian Culture*, « Bulletin AIESEE », 1971, 1, p. 41—52.

roumaine, alors que la persistance des « littératures » met au jour une certaine manière de penser, une « forma mentis ». La fonction acquise par un groupe de traductions et adaptations à un certain moment et au fil du temps permet la reconstitution des différentes expressions idéologiques, aussi bien que des cadres mentaux « élémentaires » [26]. La longévité de la littérature sapientielle et de la littérature historique peut indiquer la persistance d'un bien commun qui a nourri le prestige d'une tradition intellectuelle. Comparer ces « formae mentis » variées, où les traits similaires (du fait des contacts continus) rejoignent les caractères spécifiques (formés dans des conditions diverses d'existence) c'est aborder — à notre avis — un domaine des plus riches de l'histoire culturelle européenne et l'un des problèmes les plus significatifs de l'humanisme et de la civilisation contemporaine.

---

[26] Voir Robert Mandrou, *La France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, Paris, PUF, 1967, p. 308–311.

Pour une plus ample discussion du problème nous renverrons à notre livre *Sinteză şi originalitate în cultura română* (Synthèse et originalité dans la culture roumaine), à paraître aux Editions Encyclopédiques.

PRINTED IN ROMANIA

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 2 P. 169–410, BUCAREST, 1972

I. P. „Informația" c. 1355

43 456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X — 1972 • N° 3

CONTACTS CULTURELS AUX XVII^e – XIX^e SIÈCLES II

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerț exterior « ROMPRESFILATELIA », Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger. En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste ou chez votre facteur.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
3 bis, rue Gutenberg, Bucarest, Roumanie

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X—1972 N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome X 1972 N° 3

CONTACTS CULTURELS AUX XVII^e—XIX^e SIÈCLES

II

SOMMAIRE

CULTURES OU NIVEAUX CULTURELS DANS LES SOCIÉTÉS D'ANCIEN RÉGIME

ROBERT MANDROU

(Paris)

L'historiographie occidentale actuelle ne cesse de diriger ses recherches vers les phénomènes culturels : c'est le fruit d'une évolution sensible dans les milieux intellectuels français, depuis plusieurs années ; depuis que l'histoire économique a révélé son incapacité à rendre compte à elle seule du devenir des sociétés anciennes ou contemporaines, après avoir dominé pendant un quart de siècle et attiré à elle les plus brillants chercheurs ; depuis surtout que l'ethnologie est venue prendre place parmi les sciences humaines les plus fécondes, et qu'elle a réussi à imposer — bien au-delà du cercle constitué par les spécialistes — les définitions les plus largement compréhensives des concepts culturels. Il y a moins d'un demi-siècle, la langue humaniste française opposait encore la culture, bien personnel acquis par l'éducation et l'école, qualité de l'individu cultivé — et la civilisation définie sur le plan collectif au contraire comme le développement des arts, des lettres et de la vie matérielle auquel une société est parvenue, définition qui se ressentait de l'opposition traditionnelle entre Barbares ou sauvages et civilisés... L'ethnologie est venue, à l'heure de la décolonisation, démontrer que toute société porte une culture — ou une civilisation — c'est-à-dire qu'il y a autant de civilisations que de sociétés constituées. Dans ces perspectives, culture signifie un état non plus individuel, mais collectif, qui comprend certes la littérature, les beaux-arts, les idéologies, mais aussi les comportements et les mœurs, les modes de pensée et les rapports sociaux, l'anomie et l'intégration sociale. Les ethnologues ont revendiqué l'originalité d'une culture bantoue ou nambikwara ; les historiens ont retrouvé, systématisé, un

mode d'analyse, implicitement admis sur le plan national : la civilisation italienne, espagnole ; et qu'ils ont étendu à d'autres niveaux d'analyse : en ce sens ils ont pu étudier la culture des milieux populaires [1] opposée à la culture savante, à l'intérieur d'une même société globale.

A vrai dire, d'autres éléments sont intervenus, qui ont favorisé la conversion des historiens et accru leur vigilance à l'égard de ces phénomènes : les progrès réalisés par certaines formes de sociologie, par exemple la sociologie religieuse qui a ouvert des champs de recherche extraordinairement féconds à partir du présent : cette sociologie s'est faite rétrospective pour analyser pratique et comportement des fidèles au XIXe ou au XIVe siècle [2]. Mais surtout les historiens ont subi la pression du climat intellectuel dans lequel ils vivent : bien avant mai 1968, le malaise des sociétés contemporaines était perceptible à ce niveau ; la crise du printemps l'a rendue éclatante, indiscutable. Seuls le diagnostic détaillé et les remèdes font encore question. Tout s'est passé, sur le plan très général de la sensibilité à l'événement, comme si les milieux dirigeants des pays occidentaux, intoxiqués par une interprétation marxiste primaire — et fausse, faut-il le dire ? —, avaient en tous domaines donné le primat au développement économique et aux seuls problèmes de ce développement. Les superstructures se vengent d'avoir été traitées comme simples épigones négligeables, qui suivraient toujours [3].

Sans doute les historiens ont-ils pu affronter ces tâches, préparés de longue date par l'attention toujours accordée aux mutations spirituelles et artistiques, aux rapports socio-politiques et idéologiques. En 1966, le groupe des chercheurs et enseignants de l'Ecole Normale Supérieure n'a-t-il pas organisé un colloque qui a donné lieu à publication rapide, sous le titre ambigu « Niveaux de culture et groupes sociaux » [4] : ce petit

[1] L'exemple est particulièrement probant : en 1964, je publiais *De la culture populaire en France aux XVIIe et XVIIIe siècles;* depuis G. Bollème a publié sur le même thème : *Les almanachs populaires aux XVIIe et XVIIIe siècles. Essai d'histoire sociale*, Paris, 1969 ; *La bibliothèque bleue, la littérature populaire en France du XVIe au XIXe siècle*, Paris, 1971 ; M. Soriano, *Les contes de Perrault, culture savante et traditions populaires*, Paris, 1968. La liste n'est pas close.

[2] Deux cas seulement : C. Marcilhacy, *Le diocèse d'Orléans sous l'épiscopat de Mgr Dupanloup*, Paris, 1962 ; J. Toussaert, *Le sentiment religieux en Flandre à la fin du Moyen Age*, Paris, 1964.

[3] Engels, lettre à Joseph Bloch, souvent citée : « D'après la conception matérialiste de l'histoire, le facteur déterminant dans l'histoire est, en dernière instance, la production et la reproduction de la vie réelle... si ensuite quelqu'un torture cette proposition pour lui faire dire que le facteur économique est le seul déterminant, il la transforme en une phrase vide, abstraite, absurde ».

[4] « *Niveaux de culture et groupes sociaux* ». Actes du colloque réuni du 7 au 9 mai 1966, Paris, 1967. L'ambiguïté tient à l'emploi de l'expression niveaux de culture qui entérine une hiérarchisation des cultures, homologue de la hiérarchie traditionnelle des civilisations. Sur ce point, voir plus loin, p. 420.

livre, disparate dans sa composition, comporte de très bons textes, signés notamment G. Duby et P. Vilar et consacrés l'un à la vulgarisation des modèles culturels dans la société féodale, l'autre à l'école primaire française sous la III[e] République. Mais nous ne le citons ici que pour signaler l'actualité de notre propos : les pages qui suivent ayant pour objectif d'indiquer brièvement, et en se limitant aux sociétés d'Ancien Régime, quels objectifs et quelles directions de recherche peuvent être assignées à cette nouvelle histoire culturelle.

★

Dans les sociétés d'autrefois — non plus que d'aujourd'hui — l'historien ne peut chercher à reconstituer une culture unique, qui vaudrait pour l'ensemble, pour la société globale : même le véhicule commun, qui est, au XX[e] siècle, pratiqué en France par tous après un siècle d'instruction primaire obligatoire, c'est-à-dire la langue, n'existe pas : chaque région parle son idiome, les tribunaux fonctionnent dans le Sud de la France avec un interprète auprès des accusés, le latin n'est entendu que des clercs et des Français qui sont passés dans les collèges et les Universités. Le fait majeur est la hiérarchisation de la société, qui impose à chaque groupe officiellement reconnu des modes de vie — voire de penser — différents, c'est-à-dire précisément une culture différente, qui sanctionne et rend perceptible à chacun cette hiérarchie sociale — mieux reconnue par les historiens dans les définitions économiques ou institutionnelles que culturelles : alors que les contemporains de Henri IV ou de Louis XIV se voyaient rappeler ces distances — sociales — chaque jour en termes existentiels. La première tâche des historiens est maintenant de reconnaître ces termes et de retrouver toutes leurs significations.

L'objectif est relativement aisé à définir, et même à atteindre, pour les cadres supérieurs de ces sociétés, qui ont laissé derrière eux plus de traces dans les archives et bibliothèques. Sans parler des clercs qui ont charge d'entretenir et de diffuser un savoir, cette possibilité peut être cernée rapidement pour les groupes dominants : noblesse et bourgeoisie. Courtisan, soldat ou hobereau, le gentilhomme qui appartient à l'aristocratie traditionnelle dans l'ancienne France se doit de vivre noblement. Sans déroger, sans exercer aucun métier, ni travail rémunéré, homme de loisir qui s'est réservé par prééminence sociale la chasse comme les jeux qui miment la guerre, il conserve et entretient de lui-même des représentations mythiques, qui lui reconnaissent un statut privilégié certes, mais surtout l'appartenance à une race, au sens fort du terme, un sang différent de celui des autres. Même s'il ne retrouve pas dans ses archives seigneuriales, les pièces fondant sa généalogie depuis S[t] Louis

ou depuis les Croisades, il se plaît à rattacher l'existence de sa famille à un lointain passé qui est toujours plus héroïque que le présent. La seconde noblesse, celle qui s'acquiert par les fonctions, la noblesse de robe, ne vit point de telles représentations : elle travaille, au service du Roi, dans ses bureaux de finance, ses Parlements, ses Cours souveraines ; elle mythifie le service, les institutions du royaume, la souveraineté royale et l'Etat — dont elle constitue les cadres. Même lorsqu'au XVIII^e siècle, par une lente osmose, les deux noblesses se rapprochent, s'unissent par des alliances matrimoniales, se retrouvent dans les capitales provinciales dans les mêmes académies ou sociétés de pensée, elles ne se confondent pas totalement : précisément parce que leurs modes de vie et les représentations acquises de leurs fonctions sociales ne coïncident pas : culturellement, elles n'existent pas de la même façon. A plus forte raison, l'écart est sensible entre nobles — même robins, ordinairement issus de bourgeoisie — et bourgeois : ceux-ci, parfaitement intégrés à la société d'Ancien Régime comme les traitants, partisans, et tous financiers qui vivent des pratiques financières monarchiques, — ou bien plus opposés au gouvernement royal de l'économie, négociants, commerçants, entrepreneurs de manufacture ou des grands trafics coloniaux, tous relèvent d'autres modes de vie, d'autres conceptions de la vie et de leur place dans la société : même si les plus riches d'entre eux se font transfuges, se laissent tenter par l'anoblissement, la masse bourgeoise par contre vit d'autres représentations, qui souvent remettent en question les enseignements les plus traditionnels, ceux de l'Eglise, comme Groethuysen l'a montré naguère. Les inventaires des bibliothèques privées en fournissent également une belle preuve. Mais ces oppositions sont parfaitement sensibles au XVIII^e siècle, lorsque la bourgeoisie se fait plus audacieuse, au temps de l'Encyclopédie : dans la ville de Lyon, à la fin de l'Ancien Régime, l'Académie des Arts et des Sciences réorganisée en 1758 réunit nobles et bourgeois ; en proportion à peu près égale, le tiers de l'effectif ; par contre les seize loges maçonniques qui rassemblent 1100 personnes, se recrutent dans une proportion de 85 % dans les rangs de la bourgeoisie [5]. L'exemple est significatif ; il n'exprime qu'une donnée de cette opposition culturelle facilement identifiable.

Lorsqu'il s'agit de culture populaire, l'analyse se fait plus difficile pour deux raisons principales au moins : la première est le silence ordinaire des sources, à quoi l'historien apporte remède par l'exploration patiente de documents indirects ; la seconde tient à la séparation qui est perceptible, au niveau des dominés, entre eux et la haute société. Quiconque a prati-

[5] cf. M. Garden, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, 1970.

qué les archives judiciaires, connaît les silences obstinés, les dénégations têtues des accusés appartenant aux milieux populaires qui refusent tout dialogue avec les juges, voire avec leurs avocats. Dans la pratique des veillées, des chambrées populaires masculines provençales [6], le même phénomène de ségrégation volontaire, parfaitement assumée se retrouve ; tout comme dans l'hostilité des paysans solognots à leur curé d'origine picarde et passablement janséniste, remarquablement mise en valeur, jusque dans la création de cultes « sauvages » à des saints peu appréciés par le curé [7]. A ces deux raisons s'en ajoute une troisième, héritée des conceptions folkloristes en matière de culture qui ont pendant si longtemps à la fois exalté une culture populaire, créée par le peuple, indépendante de toutes modélisations qui seraient imposées par les classes dominantes ; et en même temps implicitement admis une aspiration de ces milieux populaires à la culture raffinée, à la culture savante ; ainsi s'est développé toute une gamme d'ambiguïtés entre la culture populaire, œuvre du peuple dans ses traditions, artisanales et poétiques notamment, et la culture proposée — sinon imposée — au peuple par l'intermédiaire de modèles diffusés par les moyens d'information, par mimétisme social, ou tout simplement par le système d'enseignement. Aussi bien est-ce dans ce domaine que l'effort des historiens est le plus urgent : les pages qui suivent n'ont d'autre ambition que d'indiquer quelques directions de recherche.

★

La reconstitution des cultures populaires d'Ancien Régime passe prioritairement par la récupération de l'immense matériel — ordinairement non (ou peu) historicisé — qui a été rassemblé par les folkloristes dans tous les pays européens depuis un siècle : outillage matériel, tours de main et gestuelle, habillements et coutumes vestimentaires, tous ces éléments accumulés dans les musées et catalogues du folklore sont matériau privilégié d'histoire, dès l'instant où la datation des objets permet de retrouver le *terminus ante*, au-delà duquel l'existence de l'objet ou de la coutume ne se trouve plus attestée. Cette reconstitution ne peut se faire par la seule étude des objets eux-mêmes, qui ont été collectionnés et collationnés souvent dans des conditions peu satisfaisantes de ce point de vue : elle suppose l'utilisation d'autres sources — ethnographiques avant la lettre — qui permettront, par le croisement d'informations multiples, d'opérer datations, localisations et transferts, échanges ou luttes d'influence indispensables pour comprendre la vie et le devenir de ces cultures populaires ; les inventaires après décès — même dans

[6] L. A. Roubin, *Chambrettes des provençaux*, Paris, 1970.
[7] G. Bouchard, *Le village immobile, Sennely en Sologne au XVIIIe siècle*, Paris, 1972.

d'autres milieux qui ne sont pas populaires — fournissent fréquemment des descriptions d'outillages, de pièces de mobilier, de livres qui intéressent directement ces opérations ; de même la relecture attentive des livres de raison, mémoires et journaux, où sont consignées acquisitions et pertes de mobilier et d'outils, où se trouvent parfois indiqués les motivations de ces acquisitions, voire leurs temps de fabrication, les procédés employés. L'*Encyclopédie* de Diderot, si précieuse soit-elle dans ce domaine n'est pas la seule à pouvoir aider l'historien dans cette direction. Enfin les récits des voyageurs étrangers au pays, qui posent sur les choses et les gens un regard étonné et qui fournissent ainsi de véritables mines de notations comparatistes avec les us et coutumes de leurs propres pays, constituent encore une autre source qui doit être croisée avec toutes les données fournies par le matériel, plus ou moins brut, des collections folkloriques. Sans nul doute une telle tâche demande du temps et des moyens ; elle relève assurément du travail collectif mené par des équipes qui rassembleraient folkloristes, muséographes, historiens des techniques et des mentalités. De façon d'autant plus nécessaire que la diversité des coutumes et des pratiques à l'échelle d'une province ou d'un Etat moderne est extrême : parfois d'un village à l'autre, souvent d'un « pays » (au sens étroit du terme, qui correspond à un canton d'aujourd'hui), ces coutumes et pratiques se trouvent différentes : tout historien qui a travaillé sur la vie rurale d'autrefois le sait et peut en fournir maints exemples ; Pierre de Saint Jacob dans sa grande thèse sur les paysans bourguignons du XVIII^e^ siècle l'a bien montré [8].

Une seconde direction de recherches, non moins importante, aurait pour visée l'étude systématique des modèles culturels proposés — ou imposés—par les classes dominantes aux milieux qui leur sont socialement (et culturellement tout comme économiquement) soumis. En ce domaine la première exploration doit se faire sur l'école et les contenus culturels qui lui sont liés. Il est assez clair que pour l'époque contemporaine cette recherche est plus facile que pour les sociétés d'Ancien Régime : sur l'école primaire laïque, gratuite et obligatoire que la France connaît depuis bientôt un siècle, nous disposons déjà de toute une littérature qui ne cesse de s'accroître — en quantité sinon en qualité — depuis les remises en question récentes [9]. Mais pour l'éducation d'autrefois, l'historien n'est

[8] P. de St Jacob, *Les paysans de Bourgogne pendant le dernier siècle de l'Ancien Régime*, Paris, 1960 ; voir aussi, en filigrane, notre étude sur les *Fugger propriétaires fonciers en Souabe à la fin du XVIe siècle*, Paris, 1969.

[9] Cf. notamment, R. Thabault, *Mon village, l'ascension d'un peuple*, Paris, 1945 ; G. Bonheur, *Qui a cassé le vase de Soissons?*, Paris, 1963 ; *La République nous appelle*, Paris, 1965 ; J. Ozouf, *Nous les instituteurs*, Paris, 1966.

point aussi démuni qu'il paraît : même pour la petite école tenue par le curé ou par un maître d'école approuvé et surveillé par le curé, qui fonctionne dans les villes, et même les villages (du XVIII^e^ siècle au moins) : les journaux et mémoires des curés, les visites pastorales, les correspondances des intendants peuvent en parler ; en France, la grande enquête décidée par le Comité d'Instruction de l'Assemblée Constituante en 1790 a mis à la disposition des historiens un matériel d'une exceptionnelle richesse sur la situation de cet enseignement à la fin de l'Ancien Régime : beaucoup plus précieux et beaucoup mieux exploitable que l'enquête ultérieure sur l'alphabétisation jaugée d'après les contrats de mariage ou les actes de baptême — dont les significations sont si médiocres. Mais l'exemple français est peut-être trop beau ; lorsque l'historien prend en main le rapport présenté sous la Convention par Grégoire « sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française », il saisit sur le vif un des processus essentiels de cette modélisation imposée aux milieux populaires [10]. Petites écoles et collèges constituent certainement un des maillons essentiels de ce mouvement, qui implique dans la vie sociale quotidienne un véritable mimétisme : plus difficile à déceler, si ce n'est dans les commentaires et réflexions — (dans les témoignages littéraires aussi), où s'expriment les réactions opposant un groupe à un autre : dans l'étude sur la vie lyonnaise citée plus haut, l'auteur note combien les jalousies entre nobles et bourgeois, et la crainte du « menu peuple » et de la populace, s'expriment au grand jour à travers les comportements des classes supérieures : la hiérarchie sociale supporte mal l'imitation, qui irait jusqu'à abolir les distinctions vestimentaires, les armoiries et les mille autres signes extérieurs de la distance ; tout en stigmatisant des prétentions (comme l'usage de Damoiselle pour des femmes qui n'ont pas droit à ce titre), les groupes dominants se trouvent comme flattés par ces tentatives de transgression, et par toute imitation du même genre au niveau populaire : ainsi l'usage de titres et d'une hiérarchie stricte dans les corporations de métier, décalquant l'échelonnement de titres plus prestigieux au sommet de la société, se trouve perçu comme une reproduction légitime de l'ordre aristocratique. Mais la modélisation culturelle peut jouer aussi — et de façon très large — au niveau de l'information diffusée dans les milieux populaires : le cas de la littérature de colportage en offre une illustration particulièrement claire : ce fonds savant hérité du Moyen Age finissant et réédité par les libraires troyens sous une forme simplifiée propose aux lecteurs et auditeurs des veillées populaires, dans les chaumières et sous l'orme, une image du monde, qui fait la plus large place aux mythes aristocratiques : en particulier dans

[10] Séance de la Convention du 16 Prairial, l'an II de la République.

une bonne partie des contes et dans les récits des croisades et autres exploits chevaleresques, où s'illustrent Roland, Charlemagne, Ganelon, les quatre fils Aymon et bien d'autres [11]. Dans cette perspective le champ est ouvert pour une exploitation fine de ces transferts, plus ou moins autoritaires.

Ils ouvrent la voie à la solution du problème fondamental en toute recherche socio-culturelle : à savoir dans quelle mesure ces transferts — tout comme les oppositions culturelles les plus déclarées — contribuent à l'intégration des différents groupes au sein de la société globale ; autrement dit dans quelle mesure chaque champ culturel — à quelque niveau que ce soit (s'il est vrai que ces niveaux homologues des hiérarchies sociales ont été reconnus dans toutes les sociétés d'Ancien Régime) — contribue à l'intégration de chaque groupe à l'ensemble plus vaste dont il fait partie : les représentations culturelles constituant en quelque sorte le ciment de l'équilibre social nécessaire à toute société. Dans une perspective de longue durée, il apparaît bien clairement que, dans les sociétés occidentales du moins, l'Eglise catholique a contribué largement à affermir cet équilibre par sa prédication et son enseignement, différencié selon les classes sociales auxquelles elle s'adressait : parlant un langage difficile aux élites, bourgeoises ou nobles, (c'est particulièrement net au temps du premier jansénisme), offrant un message immédiatement accessible aux milieux populaires, elle a exercé une fonction idéologique au moins double, pendant des siècles, que son alliance étroite avec le pouvoir politique explicite mal. Mais il est bien évident aussi que les fidèles, dans leurs masses distinctes, lui ont résisté de maintes façons : le jansénisme bourgeois parisien des années 1640 à 1668 est une forme d'opposition à ce gallicanisme triomphaliste où se résume la leçon de l'Eglise au XVII^{e} siècle ; de même, les paysans solognots déjà cités, qui s'opposent à leur curé et qui créent tous les quinze ou vingt ans de nouvelles dévotions contre le gré de celui-ci, sont-ils aussi à leur façon en opposition. A la limite, amateurs de sabbat (comme Michelet l'a bien vu [12]) et libertins érudits en rupture discrète avec le conformisme religieux (comme l'a montré R. Pintard [13]) en font aussi la démonstration. A ce niveau de la reconstitution des cultures — antagonistes ou complémentaires — constitutives d'une civilisation, à une époque donnée, aliénation et intégration sont en cause. C'est bien la fonction de la culture dans la vie des sociétés — anciennes ou contemporaines — qui est à définir.

[11] cf. *De la culture populaire...*, cité note 1.
[12] J. Michelet, *La sorcière*, Paris, 1862 (réédition, 1964).
[13] R. Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^{e} siècle*, Paris, 1943.

HISTOIRE ET SÉMANTIQUE

LOUIS TRENARD

(Lille)

Dès le XIX-ème siècle au moins, l'attention a été attirée sur l'autonomie du langage et sur la valeur intrinsèque des signes. Chaque homme trouve toujours à sa disposition l'héritage des formes ; il apprend l'art de les utiliser en fonction de ce qu'il veut dire, suggérer ou déterminer. Cette continuelle reprise est une métamorphose de plus en une incessante évolution. Le vocabulaire dont nous nous servons fourmille ainsi d'équivoques. Un langage — langue, peinture ou musique — se charge ainsi de résonances. L'image n'est pas seulement significative pour la pensée, comme le concevaient les siècles précédents, dans leur intellectualisme intransigeant. Elle peut être, elle est presque toujours, émanation des zones plus difficiles à cerner, affectivité, subconscient, inconscient [1].

De là l'idée d'étudier scientifiquement le langage dans ses rythmes et dans ses structures. Cette recherche, conduite par des linguistes, a été assumée ensuite par des historiens, pour reconstituer des niveaux de culture. Quelques exemples précis d'enquêtes en cours dans l'historiographie française peuvent en être déjà présentés.

I — CONSIDÉRATIONS LINGUISTIQUES

Les travaux de sémantique, dérivés des réflexions des Solitaires de Port-Royal sur la grammaire comparée, puis des considérations des philosophes et des encyclopédistes sur le langage, apparaissent véritablement

[1] Pierre GUIRAUD, *La Sémantique*, Paris, PUF, 1964 ; Pierre GUIRAUD, *La sémiologie*, Paris, PUF, 1971, 128 p. ; André MARTINET, *Le langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1970 ; Joseph VENDRYES, *Le langage. Introduction linguistique*, Paris, A. Michel, 1968, 448 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X 3, P. 423–448, BUCAREST, 1972

au début du XIX-ème siècle, parfois stimulés par des nécessités pratiques. En 1808, le savant allemand Frédéric Schlegel, dans *La langue et la philosophie des Hindous*, s'attache à caractériser la langue en fonction des éléments verbaux qui la composent : syllabes et sons, au lieu d'accorder une importance primordiale aux éléments représentatifs, mots et relations, qui dépendent des opérations de la pensée. A la même époque, Guillaume de Humboldt élabore une théorie de la langue : « Le langage est un être organique. La première règle est donc d'étudier chaque langage connu dans sa cohérence intrinsèque, de s'attacher à toutes les analogies qu'il révèle et de les ordonner systématiquement pour acquérir ainsi une connaissance claire de l'enchaînement grammatical des idées ». S'intéressant au vieil islandais, le philologue danois Rasmus Rask affirme, en 1814, que toute comparaison des langues doit reposer sur des critères grammaticaux et non sur l'analyse des mots, « parce qu'une langue qui est mêlée avec une autre n'emprunte que rarement ou jamais les changements morphologiques ou inflexions de cette dernière ». En 1816, le spécialiste mayençais qui étudie le persan, l'arabe, l'hébreu, Franz Bopp, écrit dans la préface de sa *Grammaire comparée* : « Les langues dont traite cet ouvrage sont étudiées pour elles-mêmes, comme objet et non comme moyen de connaissance »[2].

Toutes ces recherches conduisent un comparatiste suisse, Ferdinand de Saussure, à professer à l'Ecole des Hautes Etudes, puis à partir de 1891 à l'Université de Genève, un *Cours de linguistique générale*. La matière est constituée par « toutes les manifestations du langage humain, qu'il s'agisse des peuples sauvages ou des nations civilisées, en tenant compte de chaque période, non seulement du langage correct, mais de toutes les formes d'expression ». En décrivant toutes les langues possibles, il faut dégager des lois générales permettant de rendre compte des différents phénomènes observés. La langue existe en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté ; l'individu s'assimile peu à peu à ce système de signes, unissant sens et signe acoustique. Le concept est le signifié, l'image acoustique est le signifiant, le lien entre les deux est immotivé, arbitraire. Les signifiants peuvent être juxtaposés simultanément : c'est le cas de la page d'un livre ; ou ils peuvent se succéder dans le temps : c'est le cas du discours. La valeur du signe linguistique dépend de sa place dans cette linéarité. Dans la chaîne linéaire du déploiement de la parole, les syntagmes sont les ensembles de deux ou de plusieurs unités consécutives, chaque unité tenant sa valeur de son opposition à ce qui précède et à ce qui suit.

[2] Lucien FEBVRE, *L'outillage mental*, Encyclopédie française, Paris, 1935 ; Consulter les revues spécialisées : « La Linguistique » (directeur A. Martinet) ; la « Banque des Mots », Paris, PUF.

Le Suédois Otto Jespersen et le Russe Nikolaï Troubetzkoï se préoccupent alors des critères qui ont pu guider le choix des sons utilisés dans le discours, parmi l'immense variété de ceux qu'émettent les organes vocaux. Chaque langue n'utilise qu'un nombre limité de sons ou *phonèmes*. Le linguiste énumère les phonèmes qui composent un mot, leur fréquence moyenne, les possibilités d'utilisation ; il se livre à une description phonologique et morphologique du signifiant.

Les signifiés ne sont pas inhérents aux formes linguistiques ; ils résultent de l'acte significateur, du comportement linguistique de l'individu, du contexte sémantique des collectivités dans lesquelles il vit. Michel Bréal désigna cette étude du signifié par le terme sémantique en 1897. La sémantique, écrit Tullio de Mauro, est la science des signifiés ; elle pénètre rationnellement dans le monde des signifiés en utilisant les réflexions de Locke, de Vico, de Leibniz, du structuraliste Saussure, de l'historien Croce...

Le grand public voit, dans une langue, une nomenclature, une liste de termes correspondant à des choses. Cette conception suppose des idées toutes faites préexistant aux mots ; elle suppose aussi que le monde entier s'ordonne en catégories d'objets parfaitement distinctes, antérieurement à la vision qu'en ont les hommes ; elle implique enfin que le lien qui unit la chose et le signe demeure simple. La langue serait un répertoire de mots, c'est-à-dire de productions vocales ou graphiques, chacune correspondant à une chose. Apprendre une langue consisterait à retenir une nomenclature nouvelle.

Or, dans son *Tractatus logico-philosophicus*, Wittgenstein démontre que des mots courants expriment des contenus différents, vagues ou précis. Les mots ne constituent pas une image fidèle et automatique de la réalité. Ils suggèrent un modèle de cette réalité, une situation possible de l'objet signifié. Le nom, signe phonico-acoustique, ne prend sa valeur que dans son insertion dans une phrase [3]. « Parce que l'imagination est attentive et prompte à deviner, le cri signifie, selon les circonstances, une chose ou une autre, le fauve, le torrent, l'incendie. Le langage, ainsi pris, n'est qu'arme, instrument, outil » [4]. Tandis que la stylistique s'attache à la signification de la phrase, la sémantique recherche la signification du mot. En 1921, un professeur de l'Université de Yale, Edward Sapir, publie un ouvrage fondamental, *Le langage, introduction à l'étude de la parole*. La langue y est définie comme « un simple système conventionnel de symboles sonores ». L'auteur met l'accent sur le côté phonétique et sur le caractère systématique du langage. L'analyse phonétique doit permettre de déceler

[3] TULLIO de MAURO, *Une introduction à la sémantique*, Paris, Payot, 1969, 222 p.
[4] ALAIN, *Propos de littérature*, Paris, Hartmann, 1934, p. 9.

les combinaisons qui caractérisent la structure d'une langue donnée. Au-delà de l'ensemble des sons, qui constitue une langue, il y aurait un système intérieur, ensemble des rapports et des relations formelles qui constituent l'armature de la langue. Le sujet parlant en est peut-être inconscient, mais ce système intérieur ou *idéal* double le système des sons et même lui survit.

Une telle réflexion, qui insiste sur le caractère formel du langage, joua un rôle important dans le développement de la linguistique américaine. Mais elle a aussi suscité en France des entreprises lexicographiques [5]. Des philologues se préoccupent des statistiques de vocabulaire et de fréquences, parfois dans l'intention de faciliter l'enseignement de la langue [6]. Les dictionnaires fournissent un type exceptionnel de matériau ; ils apparaissent dans la seconde moitié du XVII-ème siècle, avec Richelet, Furetière, l'Académie française. Depuis 1957, sous la direction du recteur, Paul Imbs, le Centre de recherches pour un trésor de la langue française a mis en chantier un nouveau dictionnaire historique qui, par couches successives, donnera un tableau aussi complet que possible du vocabulaire français des origines à nos jours. Le premier tome (A — Affin) est sorti en 1972 [7]. Ces recherches sont effectuées selon les techniques d'informatique.

D'autres chercheurs abordent des cas particuliers : par exemple, E. Benveniste, *Civilisation, contribution à l'histoire du mot* (Problèmes de linguistique générale, Paris, Gallimard, 1966, p. 336—345), Yvette Galet, *L'évolution de l'ordre des mots dans la phrase française de 1600 à 1700* (Rennes, 1971), Marko Papić, *L'expression et la place du sujet dans « Les Essais » de Montaigne* (Paris, 1972) ... Des recherches portent sur des catégories de langage : Henriette Lucius, *La littérature « visionnaire » en France, du début du XVI-ème au début du XIX-ème siècle. Etude de sémantique et de littérature* (Paris, 1971) ; Jacques Moisson, *Les Mémoires de Vidocq et le vocabulaire du milieu du XIX-ème siècle* (Bull. Association Internationale docteurs, juillet—oct. 1971, p. 18—22) ; B. Quemada, *Introduction à l'étude du vocabulaire médical*, Paris 1955 ; Jean-Paul Peter, *Les mots et les objets de la maladie*, Rev. Hist., N° 499, juillet—sept.1971) ; M. Tresch, *Les institutions politiques et sociales reflétées par l'histoire des*

[5] Antoine MEILLET, *Comment les mots changent de sens?* « L'année sociologique », 1905—6 ; R. L. WAGNER, *Les vocabulaires français. Définitions. Les dictionnaires*, Paris, Didier, 1967.

[6] Georges GOUGENHEIM, *La statistique du vocabulaire*, « Revue Enseignement Sup. », Paris, 1959, I, p. 137—144 ; Pierre GUIRAUD, *Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris, 1954 ; Pierre GUIRAUD, *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Paris, 1960.

[7] B. QUEMADA, *Les dictionnaires du français moderne, 1539—1863. Etude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes.* Paris 1967, 684 p. ; Paul IMBS, *Le Trésor de la Langue française*, t. I. A — Aff.. Paris, C.N.R.S., 1972.

mots (Le français moderne, 1937). Le vocabulaire des voyages et de l'espace a été analysé par R. Arveiller, *Contribution à l'étude des termes de voyage en français, 1505—1722* (Paris, 1963) ; P. J. Wexler, *La formation du vocabulaire des chemins de fer en France, 1778—1842* (Lille, 1955) ... Le langage ne comprend pas uniquement la langue, mais aussi les divers moyens de communication. Aussi, quelques travaux joignent à l'expression phonétique l'expression graphique et même spatiale : François de Dainville, *Le langage des géographes : termes, signes, couleurs des cartes anciennes, 1500—1800* (Paris, 1964) ; C. Metz, *La «Sémiologie graphique» de Jacques Bertin* (Ann. Econ. soc. civ., mai—août 1971) ; Vladimir Marcuzow, *Propositions pour une nouvelle définition du « langage architectural » en termes de sémantique* (Inf. Hist. Art, mai—juin 1971, p. 103—115). En effet, alors que certains critiques ne voient que la finalité utilitaire dans une construction, d'autres pensent qu'elles peuvent être un langage inarticulé et présenter un contenu iconique. Les édifices ne sont pas tous construits uniquement et primordialement pour des fonctions précises. Celles-ci déterminent l'aménagement de l'espace architectural, délimité par les éléments architectoniques, mais s'accompagnent de symboles et d'arts visuels, qui constituent un langage architectural que Vitruve essayait déjà d'analyser.

Le même effort est entrepris par les philosophes. La logique moderne, inspirée depuis Russell et Wittgenstein par les préoccupations touchant aux formes de l'expression, s'est orientée vers une réduction linguistique de la notion de sens et de vérité, qu'elle a dépouillée des idées et des formes idéales. Les recherches sur la formalisation, l'axiomatisation, ont été ainsi infléchies vers la recherche des langues effectives et constructives ; la conception des lois expérimentales a été infléchie dans un sens nominaliste ou vers la doctrine des codages. Le concept de « code » a un contenu technique assez délimité, puisqu'il constitue une structure armée de règles syntaxiques et lexicales qui sert de modèle à la construction des expressions dans un langage, ou à la transcription de celles-ci dans une autre langue. Cette structure sert aussi de guide à la traduction symbolique des significations représentées ou exprimées, ainsi qu'à l'interprétation de ces formes transcrites. Mais, en même temps, le terme de « code » possède une aura épistémologique assez large et, par là, fournit une voie d'accès vers des problèmes de base qui concernent structures et langages.

L'étude des signes semble renvoyer, à la fois, à des considérations très générales sur la pensée et sur la représentation humaine, mais aussi à des réflexions sur les bases concrètes, particulières, locales de l'usage des signes. Les sémiologues ont surtout été attirés par le premier aspect : ils ont cherché à dégager de l'étude des formes symboliques des renseigne-

ments très généraux sur la pensée humaine, sur ses formes conscientes et inconscientes ; au terme le plus concret de leur enquête, ils décrivent la manière dont les formes générales de la pensée sont délimitées par les grands types ou étapes de la culture.

Les historiens peuvent aller plus loin vers les particularités du sens, en adoptant une autre perspective sur la fonction des signes, en précisant le rapport entre les systèmes de signes et les agents ou sujets, individuels ou collectifs, qu'ils emploient pour communiquer entre eux dans des situations définies. Le symbole désigne cette part des figures et des langages que le sujet ou la collectivité adoptent pour s'individualiser ou se personnaliser, cet ensemble de signes de reconnaissance ou de moyens de valorisation par lesquels tel groupe humain renforce sa cohésion et se distingue des autres, assigne une direction commune à ses attentes et à ses projets. Le recoupement des structures symboliques avec les structures socio-économiques peut être une manifestation et, en même temps, une règle organisatrice pour les conduites collectives des groupes humains : symbolique mobilisatrice des liturgies, signes et pratiques de la reconnaissance et de l'adhésion, signification distinctive du costume et du langage.

II — LANGAGE ET HISTOIRE

L'historien ne doit pas ignorer la multiplicité des langages. Tout système de signes est langage : images, musique, gestes ... et même outils, vêtements, habitat ... Cette pluralité l'incite à discerner la spécificité de chacun, les relations entre eux et d'abord avec la langue, notre moyen d'expression le plus habituel. L'historien des « ensembles » : milieux, époques, civilisations, cultures, analyse l'évolution de ces systèmes de communication dans leur interdépendance et leur coexistence [8].

Rien n'importe plus à la conscience de l'historien que la détermination du sens, mais cette réalité est difficilement accessible. Ainsi, l'univers mental des fidèles peut être reconstitué en examinant la plastique gestuaire des statues d'église, leur place dans le chœur, leur éclairage, les cérémonies qu'elles suscitent, la musique liturgique et aussi les calendriers du culte, le libellé des testaments, les déroulements processionnels, les costumes des participants, avec les couleurs symboliques — le symbole étant un langage d'une exceptionnelle richesse [9]. L'histoire ne se fait pas exclusivement avec des textes, en dépit de la formule de Fustel de Coulanges,

[8] Alphonse DUPRONT, *Langage et histoire*, Moscou, XIII-ème Congrès international des Sciences historiques, 1970, 88 p.

[9] André GODIN, *Spiritualité franciscaine en Flandre au XVI-ème siècle. L'homéliaire de Jean Vitrier. Texte. Etude thématique et sémantique*, Genève, Droz, 1970, XVI — 248 p.

mais par une convergence de tous ces matériaux, et par une réflexion sur ces langages.

L'historien s'efforce de saisir leurs états synchroniques pour une époque et un milieu donnés, de déceler les oppositions, les corrélations, les discordances, d'établir aussi une cohérence du système, de pénétrer l'inconscient collectif, de percevoir ce qui est spécifiquement d'un groupe, d'un métier, d'une secte. L'interrelation entre les multiples langages, qui s'exprime dans des musées savamment organisés, subit aussi une évolution diachronique. Les cohérences d'une société à une époque déterminée révèlent ce qui a disparu et ce qui demeure, les disparus implicites et les reliquats. Le sens n'est donc pas une intelligibilité moyenne au niveau d'une *koiné* extra-temporelle, à mi-chemin entre notre univers et celui de l'époque, mais une compréhension du signifiant et du signifié.

A travers les siècles, cette réflexion sur les langues est presque continue : scrutateurs de langues, grammaire générale, débat sur la traduction, valeur respective des langues, principes de l'étymologie ... Le Président de Brosses médite sur la formation des langues ; les idéologues démontent les mécanismes des rapports entre le langage, l'idée, la pensée. L'*Encyclopédie* est la prise de possession de l'ensemble des connaissances sous la forme maniable d'un corpus alphabétique ; le Vicomte de Bonald, hobereau rouergat, se constitue son propre vocabulaire [10] ...

Le mot revêt une valeur sacrée. Le baptême est une dénomination et une création ; c'est un acte démiurgique. Le verbe est incarnation. La parole est une libération, une délivrance matérialisée par des signes. La communication est ouverture, avec sa modulation et même ses silences. La vie religieuse s'alimente de cette Parole, souvent dans une transmission orale plus solide même dans son esprit que la fixation écrite. Réformés et humanistes veulent retrouver, au XVI-ème siècle, ce message dans sa pureté originelle.

Or, dans l'historiographie, le contenant a été méprisé ; il n'intéressait que s'il servait à dater le contenu, selon la méthode critique traditionnelle. L'historien ne traitait jamais systématiquement le contenant comme un matériau, ne lui reconnaissait aucune existence propre, ne le considérait que comme un moyen ou un support. Or, le contenant peut enrichir le contenu de confirmations ou de dissonances : le vocabulaire d'un traité ou la syntaxe d'une correspondance diplomatique aident à déchiffrer un univers mental ; le mot ou l'incise révèlent des mécanismes mentaux d'arrière-plan ou des duplicités de rédacteur.

L'historien se hâte trop souvent vers le contenu ; or, la substance de l'histoire gît aussi dans le matériau. Il faut donc typifier les contenants

[10] GRIMM, *Correspondance littéraire*, 1755, t. II, p. 467—473.

uniformes, découvrir et disséquer les « modèles », répétés parfois par conformisme. La moindre altération au modèle prend alors une valeur significative et annonce d'autres besoins.

Ce qui explique et excuse cette démarche de l'historien, c'est la prédominance, voire l'abondance, du matériau écrit. Les disparus ne parlent qu'à travers l'écriture. L'histoire est d'abord annalistique et chronographique, c'est-à-dire consignation écrite des événements. L'écrit est le support de la mémoire collective. L'histoire repose, en ses sources, sur une historiographie de gloire, composée et artificielle, qui évoque l'action et la passion, la réception et l'échange. L'historien subit, malgré lui, la médiatisation de l'écrit. Plus le matériau est massif, plus il livre de l'exprimant. S'il atteint plusieurs milliers de signes, il prend une valeur existentielle pour la composition des systèmes d'expression des exprimants. Le traitement quantifiant libère alors l'historien de ce que le donné brut pouvait offrir de faiblesses dues au conformismes, aux choix, aux interprétations. Il permet de replacer le document dans les différents systèmes d'expression interdépendants, dans le concret des expressions polymorphes d'un groupe humain. L'historien doit, en conséquence, accomplir une triple démarche : traiter l'écrit en lui-même, c'est-à-dire lui reconnaître sa finalité, son style, sa dynamique d'expression ; enraciner l'écrit dans sa réalité sociale d'expression et le situer au niveau de sa communication sociale ; déceler les contaminations entre la prose parlée et la conversation. Au siècle de l'humanisme dévot, l'écrit fleure l'oral, puisque la langue de la « société » et l'écrit littéraire procèdent d'un fonds commun, la rhétorique jésuite.

La linguistique qui a, selon Saussure, « pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » aide l'historien à comprendre la notion du temps. Le temps n'est pas le facteur de l'évolution, nous dit Benveniste ; « il n'en est que le cadre ». Les transformations, sous une forme linéaire, entretiennent l'illusion d'une durée créatrice ; or, les mutations dérivent de la vie propre du langage.

La linguistique contribue aussi à inciter l'historien à déceler l'enracinement social du langage. Au-delà de l'outil de communication existe l'exprimant. Des relations se décèlent entre l'expression et l'usager, dans les usages, les volitions, les novations [11].

Dans cette perspective, l'historien peut tirer de ces documents des notions dominantes, des combinaisons inconscientes, des représentations collectives. Il peut les analyser par rapport à l'exprimant et par rapport

[11] Georges DUBY, *Histoire sociale et historique des mentalités*, « Nouvelle Critique », mai 1970.

au corps organique de la langue. La sémantique historique rassemble le locuteur, le moyen, le recevant désigné dans l'espace ou dans la durée.

Un système d'interrelation se dégage de la description. Tandis que l'historien a tendance à se limiter à une chaîne linéaire, cause et conséquence, et à la différenciation de la durée, le linguiste découvre un univers de relations : il cherche l'ordre interne, distingue les oppositions et les corrélations, les liaisons associatives et les complémentarités, les transferts et les exclusions. Au lieu de se contenter du sens du texte, souvent sommaire, le linguiste redécouvre le sens distinct de chaque élément, avec sa vie propre, ses éléments, sa matière inerte. Ce système interrelationnaire, dégagé de l'ensemble documentaire, révèle des traits de l'auteur et du public.

Attentif à l'arrangement des parties, le linguiste commence son analyse par l'ensemble et descend ensuite aux unités de base : l'hyposème, qui est la plus petite unité phonico-acoustique douée de sens, grammaticalement déterminée, le morphème, qui est la désinence grammaticale, le phonème, qui est la plus petite unité phonico-acoustique distinguant les hyposèmes... Le linguiste recherche même les agencements et les équilibres de ces phonèmes, car le langage s'enracine dans la psycho-physiologie, dans une ethno-linguistique, dans une culture et une biologie[12].

A cette école, l'historien discerne, de la forme globale de son témoignage, séparée du contenu, une hiérarchie des parties signifiantes. Au niveau du vocabulaire, il peut traiter sélectivement les unités séparées, mots et locutions syntagmatiques expressives. Cette démarche l'achemine aux correspondances entre les unités linguistiques et les éléments culturels, aboutit aux mécanismes mentaux de l'exprimant. Selon la méthode phonologique de Troubetzkoï, l'étude des phénomènes linguistiques conscients achemine à celle de leur infrastructure inconsciente et à l'exploration du mental collectif. Mesurant les rapports entre l'expression consciente et la composition subconsciente, l'historien découvre la pluralité des sens.

Une histoire des mentalités, des cultures, de la psyché-collective, exige une démarche d'approche de la réalité historique au-delà de l'événement. Le document établit, entre l'historien et l'acte passé, une relation immédiate. La langue, en tant qu'outil d'expression, de communication, de conservation, médiatise les pulsions, les motivations, les conceptualisations. La langue est le médium naturel pour comprendre l'âme, mais à condition d'être traitée, pas en tant que moyen, mais dans son organicité propre.

La forme d'un document est donc un document au second degré, à une autre profondeur d'intériorisation. L'extérieur, le système propre

[12] A. DUPRONT, *Langage et histoire*, 1970, p. 26.

de signes, révèle l'intérieur, le commerce complexe des sens, mais à condition que l'extérieur soit considéré comme objet indépendant. Il faut opérer sur le corpus de vocabulaire tiré d'un ensemble de textes, ou d'une œuvre littéraire, pour en isoler les mots hors de la chaîne du discours. La prospection par grilles retire au document son sens clair, mais permet d'en découvrir les autres. Le mot, hors de son contexte, hors de son cadre d'expression, devient un matériau homogène, organique, objectif.

Cette opération d'abstraction doit être équilibrée par une sauvegarde, qui consiste à maintenir « en situation » ce matériau. Tout corpus provient d'un document qui dépend d'une situation temporelle, des auteurs situés dans leur milieu, avec leur fonction, leur univers de communication. Le texte appartient à une langue, à un moment déterminé de son évolution globale. Le mot, la locution, la notion qui en ont été extraits, doivent être situés dans leur environnement. Cette insertion historique, sociale et mentale rend à l'abstrait sa valeur de parole. Le circuit de la communication comprend le récepteur, le transmetteur, l'émetteur.

En une troisième phase, l'historien doit confronter ce langage avec d'autres systèmes. Le vocabulaire doit être examiné du point de vue de la similitude et de la différence. Les segments du discours doivent être isolés, triés, comparés : vocabulaire propre du texte, lexique du ou des auteurs, vocabulaire de l'époque des milieux différenciés, langue vernaculaire prise dans l'une ou l'autre de ses phases de développement spécifique... Les choix révèlent des définitions d'univers tant individuel que collectif. Les spécificités d'un corps de vocabulaire, saisi quantitativement en quelque massivité, définissent une verbalisation commune d'une vision collective du monde, d'un univers culturel. Toutes permettent au groupe de traduire et de confirmer son âme profonde, son vouloir vivre, ses pulsions, de fixer ses équilibres d'existence et ses espérances de durée. La sémantique historique est donc une investigation des sens lexicaux du passé, une analyse du mécanisme de l'information selon le producteur, le document, le destinataire, une description de la communication, en tenant compte de l'épaisseur de la durée[13].

Une telle approche est particulièrement précieuse pour l'étude de la culture. Les ethnologues la définissent « un ensemble des modèles de comportements actualisés dans une société définie », ces comportements pouvant être la gestion rationalisée de l'entreprise capitaliste, la pratique religieuse, les formes d'exercice du pouvoir... De façon plus précise, Ayme, s'inspirant des recherches de Pierre Bourdieu, voit dans la culture « un sens diffus de communication de savoir, de savoir-faire, d'apprentissage, d'attitudes ou de dispositions à agir ou à penser, acquis par les réseaux

[13] A. DUPRONT, *op. cit.*, 1970, p. 53.

d'une éducation, cette éducation pouvant emprunter, de façon explicite ou implicite, consciente ou inconsciente, le canal soit de formes institutionnalisées (tel l'école), soit semi-spontanée (tel le milieu familial), cela à l'intérieur d'un groupe social donné ». En ce sens, la culture dépend essentiellement de ces systèmes de transmission diffus, multiformes, mais qui ont leur logique propre ; elle s'apparente à l'idéologie [14].

Ces considérations générales, inspirées aux historiens de la culture, de la psychologie collective, de la société par les travaux des linguistes, conduisent à l'élaboration d'une méthodologie et d'une problématique pour dégager les stocks conceptuels enfouis dans les sources historiques [15].

Après Ferdinand Brunot [16], Lucien Febvre a mis l'accent sur l'analyse de l'histoire d'un mot considéré comme important : naissance, transformation de sens, disparition. Cette lexicologie étudie l'accident survenu dans la langue d'une époque et, somme toute, privilégie l'événementiel linguistique. Souvent, elle demeurait « impressionniste » : elle sélectionnait artificiellement une unité-mot dans un corpus indéfini, comme illustration d'une thèse. Or, il faut définir dans quel ensemble documentaire ce mot est repéré : « sensibilité » dans Rousseau n'a pas le même champ sémantique que dans la masse des énoncés contemporains.

Sous l'impulsion d'Alphonse Dupront, de jeunes historiens abordent maintenant le langage des époques révolues non comme une réalité extrinsèque, selon les conceptions idéalistes et positivistes des générations précédentes, mais comme un vaste et autonome répertoire de signes dont dispose une société pour véhiculer son stock d'informations ; cet instrument privilégié de communication, d'échanges et de connaissances, baigne dans le concret de l'histoire réelle et révèle l'univers mental d'un individu ou d'un groupe. Mais il existe un décalage entre la signification grammaticale, la signification contextuelle, l'interprétation. Un signe peut avoir un sens (monosémie) ou plusieurs (polysémie). Selon les conditions formelles, un énoncé est compréhensible, ambigu, sans signification... La structure interne de ces systèmes est l'objet spécifique de l'analyse sémantique appliquée aux langages du passé. L'historien ne doit, pas plus que le linguiste, considérer les sèmes qu'il collecte avec une fixité et un réalisme absolus ; dans des contextes concrets, ces sèmes prennent leur véritable signification. D'Aristote à Leibniz, le langage a été considéré comme reflet de la réalité, et la signification des signes comme immédiatement liée aux choses désignées ; cette conception aboutit à

[14] Régine ROBIN, *Vers une histoire des idéologies*, « Ann. Hist. Révol. Fr., » nº 204, avril—juin 1971, p. 285—308.

[15] François FURET et Alessandro FONTANA, *Histoire et linguistique*, in *Livre et société*, Paris, Mouton, 1970, t. II, p. 95—99.

[16] Ferdinand BRUNOT, *Histoire de la langue française, des origines à nos jours*, Paris, Colin, 1939, 13 tomes.

l'empirisme des inventaires lexicaux et à la recherche d'une langue abstraite, qui engloberait toutes les significations possibles. Depuis Saussure, il a été possible, en dehors de tout contexte concret, d'établir un système phonologique d'une langue, à un moment donné de son évolution. L'historien voudrait établir un « système de signification », mais, à la différence des systèmes phonétiques, réalités exclusivement physiques, les systèmes sémantiques offrent une stratification complexe et hétérogène de matériaux lexicaux et de noyaux sémémiques. Seule une situation de communication concrète peut rendre l'analyse possible : le dictionnaire livre le stock lexical à la disposition d'un usager ou d'une collectivité, à un moment déterminé et dans une situation définie ; l'usager produit les énoncés, assemble les signes, s'écarte dans la structure et dans la fonction du dictionnaire abstrait [17].

Pour cette investigation, une terminologie a été créée : le corpus est l'ensemble des domaines ; le domaine est l'ensemble des ensembles. L'ensemble est une série d'énoncés. L'occurrence est la rencontre du mot dans l'énoncé ; la co-occurrence, l'emploi de deux mots dans un énoncé ; l'ensemble des co-occurrences constitue l'environnement. Occurrences et environnement d'un mot forment sa distribution...L'analyse d'une distribution, avec ses différentes procédures, est descriptive ; elle aide à reconstituer la structure d'un ensemble. L'analyse de plusieurs distributions est différentielle : elle tend à reconstituer la structure d'un domaine. Un énoncé offrant la même structure grammaticale et lexicologique qu'un autre est une copie...

III — QUELQUES ENQUÊTES DE SÉMANTIQUE HISTORIQUE SUR LE XVIII^e SIÈCLE

Plusieurs travaux sur le langage à l'ère des Lumières ont précédé les recherches actuelles : P. LAFARGUE, *La langue française avant et après la Révolution* (*L'Ere Nouvelle*, 1894) ; G. GOHIN, *Les transformations de la langue française, pendant la deuxième moitié du XVIII-ème siècle* (Paris, 1903) ; M. FREY, *La pensée des pétitionnaires, la réforme des institutions et l'enchaînement des vocables* (Paris, 1939)...

1) ÉTUDE DE CONCEPTS

Certaines enquêtes portent sur l'analyse d'un concept [18]. Ainsi, Jean-Marie Goulemot recherche d'abord l'origine du mot révolution,

[17] Alessandro FONTANA, *Sémantique et histoire. Problèmes, procédures et analyse de l'ensemble « méthode »*, in *Livre et Société*, t. II, 1970, p. 121—149.

[18] G. Von PROSCHWITZ, *Responsabilité: L'idée et le mot dans le débat politique du XVIII-ème siècle*, Paris, Klincksiek, 1965 (Actes X^e Congrès international de Linguistique et de philologie romanes).

dans son acception politique. Au moment de la Fronde, le terme n'est pas d'usage courant et le cardinal de Retz emploie « guerre civile » ou « émotion ». Les pamphlétaires recourent à « soulèvement », « révolte », « changement ». Le nom « révolution » garde son sens astronomique. Les événements d'Angleterre de 1648 à 1661 n'entraînent pas de modification lexicologique. Théophraste Renaudot, dans la *Gazette*, adopte un vocabulaire passionnel (« prince infortuné », « martyr du peuple »...) et décrit l'exécution de Charles I^er^ comme une conjuration. Le mot « révolution » n'est utilisé que lorsque le changement analysé est ressenti comme favorable, par exemple quand Cromwell est promu à la dignité de protecteur, ce qui marque la fin de la République. Toutefois, Bossuet dans l'*Oraison funèbre d'Henriette de France* (1669), évoque « les fatales révolutions des monarchies » ; l'acception politique apparaît.

Elle se généralise après les événements anglais de 1688, qui ont passionné les Français. Si *La Gazette* et le *Mercure historique et politique* continuent de préférer « séditions », « grands troubles », « désordres », si le débarquement de Guillaume d'Orange est appelé « entreprise », « expédition », « conquête », le changement de dynastie est parfois qualifié de « révolution ». Les partisans de Jacques II emploient, soit un vocabulaire politique (troubles, rébellion...), soit un vocabulaire politico-psychologique (dessein...). Les polémistes catholiques utilisent un langage plus passionnel que politique. Ce sont les protestants exilés, ayant pris le parti de Guillaume de Nassau, qui modifient les structures lexicales traditionnelles : Jurieu et Bayle présentent la « révolution d'Angleterre » comme exemplaire. L'expression est adoptée par les adversaires de Guillaume, comme Saint-Simon, et entre dans le langage courant avec Furetière, Voltaire, *l'Encyclopédie*.

Cet accroissement de la fréquence accompagne l'évolution du sens du concept. Avant 1688, il désigne un changement politique, tel que la libération des Pays-Bas de la tutelle espagnole ; dans le *Discours sur l'Histoire Universelle* (1670), il désigne les guerres qui éclatent à la mort d'Alexandre ; il s'applique aux unités politiques les plus diverses et implique seulement l'idée de violence. Déjà le *Dictionnaire* de Furetière (1685), le *Dictionnaire* de l'Académie (1690) définissent une révolution comme un changement de formes politiques, une modification du mode d'exercice de la souveraineté ; mais son champ sémantique n'est pas parfaitement défini puisqu'il s'emploie concurremment avec changement, métamorphose. Le phénomène est subi plus que voulu ; il échappe à la volonté humaine. Le concept n'implique pas le processus pour parvenir à la modification ; il n'a pas de dimension temporelle.

Au cours des réflexions sur les événements de 1688, le concept devient dynamique, il prend une dimension temporelle, relie les résultats aux

causes, mais n'implique aucune transformation des structures sociales. La chute de Jacques II passionne plus que l'avènement de Guillaume. Catholiques et protestants éprouvent l'impression de vivre un moment exceptionnel, « une grande révolution qui fait l'étonnement de l'Europe », dit Jurieu. Ces « événements considérables » semblent résulter d'attitudes religieuses : les catholiques reprochent aux protestants leur esprit séditieux, Bayle et Jurieu ripostent en alléguant les lois fondamentales violées par le Stuart. La « révolution » est conservatrice, elle sauvegarde le contrat ; le roi a été détrôné parce qu'il avait voulu renverser les lois du pays, la victoire de Guillaume restaure la légalité et la liberté. Bientôt, les catholiques retournent l'argument : Guillaume est un tyran comparable à Cromwell. Pour Bossuet, cette révolution « ébranle les fondements de l'Etat », « sape et renverse le droit des monarchies » ... [19].

Une autre enquête s'efforce de dégager les concepts abordés dans les périodiques des XVII-ème et XVIII-ème siècles. Après avoir précisé le journal, la date, la nature de l'article (original, critique...), les références littéraires, les noms propres sont consignés, ainsi que les notions contenues dans une grille : esclavage, liberté, traite...les fiches ainsi établies, d'après le *Glaneur historique* ou la *Bibliothèque impartiale*..., sont traitées par ordinateur. Les demandes de masse permettent d'extraire un certain nombre d'informations : noms de personnes, noms de lieux, titres d'ouvrages...Les demandes simples portent sur le contenu d'un des 12 casiers, soit pour une année, soit pour une décennie et permettent de repérer, par exemple, tous les documents dans lesquels l'ouvrage intitulé *Académie des Bénédictins allemands* fait l'objet d'un compte-rendu. Les demandes complexes concernent plusieurs casiers : il s'agit, par exemple, de dépister, dans le *Pour et Contre*, les articles commentant les notions de Décadence, de Goût et de Poésie , citant les *Réflexions sur la poésie* et le nom de Rémond. Cette enquête conceptuelle et non lexicologique n'entre pas directement dans les recherches de sémantique historique, mais peut fournir des matériaux [20].

Des lexiques des œuvres complètes de Voltaire, de Rousseau, ou de certains journaux comme le *Père Duchesne*, rendent les mêmes services à l'historien [21].

[19] Jean-Marie GOULEMOT, *Le mot Révolution et la formation du concept de Révolution politique (fin du XVII^e^ siècle)*, « Ann. Hist. Révolution française », n° 190, oct.—déc. 1967, p. 417—444.

[20] Michèle DUCHET, *L'informatique au service de l'analyse des textes*, « Rev. Hist. Littéraire de France », Paris, sept. 1970, p. 798—810.

[21] F. BRAESCH, *Lexique du « Père Duchesne »*, Paris, 1922 ; Michel LAUNAY, *Vocabulaire politique dans les œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, Grenoble, 1970.

2) LES CORPUS DE TITRES

Le titre d'un ouvrage, écrit l'abbé Furetière, « est le proxénète d'un livre, ce qui le fait vendre » : il revêt un caractère fortement stéréotypé, témoin d'une conscience collective; il est habituellement un élément fortement médité par l'auteur de l'œuvre et implique des choix conscients ; il comporte volontiers plusieurs niveaux de langage. Il est donc significatif de rechercher non plus l'évolution d'un mot, ni un ensemble de notions, ni un lexique exhaustif d'un créateur, mais les mots-clés, les syntagmes, les structures des titres.

Etudiant « La littérature religieuse à Lille sous Louis XIV (1667—1715) », Guy Derom constate tout d'abord que les livres, au XVII-ème siècle, possèdent tous un titre. Au siècle précédent, il arrivait fréquemment qu'il soit remplacé, notamment dans le cas des ouvrages rédigés en latin, par une table des matières. Les titres, au XVII-ème siècle, veulent encore annoncer le contenu du livre et paraissent en quelque sorte un succédané de cette table ; ils sont donc longs. En utilisant la méthode du sondage au dixième, on obtient comme moyenne de longueur 105 caractères.

Les auteurs mettent en valeur les notions qui intéressent le public. La fréquence d'un mot prouve le rayonnement licite de la notion qu'il exprime. Les absences sont aussi révélatrices. Sur 2000 notations, 715 vocables ont été relevés. Parmi eux, le nom « La Vierge » apparaît 7 fois, « Notre Dame », 5 fois, « La Sainte Vierge », 3 fois, la « Sainte Vierge Marie » 3 fois. Au total, 26 références à la Vierge dans les titres. Pour les saints, sur 42 références, Antoine de Padoue arrive en tête (4), suivi de Bonaventure (3), Ursule et les vierges de Cologne (3), puis Augustin, Charles Borromée, Eloi, François de Borgia, François Régis, François Xavier, Joseph, Patrice, chacun cité deux fois. Le caractère didactique de cette littérature religieuse s'exprime d'abord par la fréquence du mot « instruction » (14 fois), de l'épithète « instructif » (2), du verbe « instruire » (2). Le substantif « pédagogue » est même employé. Les assises de la foi sont des « règles » (6), des « obligations » (4), des « principes » (2) ; il convient d'expliquer les vérités fondamentales : « éclaircissements » (8), « explication » (6), « considération » (5). Ces manuels d'enseignement accompagnent le chrétien dans son existence : « usages » (13), « méthode » (7), « lettre » (21). Ils offrent un contenu polémique : « répondre » (9), « vérité » (8), « prouver » (4).

L'Eglise y est qualifiée de « catholique » 7 fois seulement, tandis que le mot « chrétien » apparaît 39 fois. Furetière confirme ces acceptions. Catholique : « Universel, général. Il se dit de la foy, de la Religion apostolique et romaine... En termes de chymie, on appelle un fourneau catholi-

que, ou universel, un petit fourneau tellement disposé qu'on y peut faire toutes les opérations de chymie ». Le terme n'a pas encore restreint son sens au domaine religieux. En revanche, est chrétien « celui qui croit en Nostre Seigneur Jésus-Christ, qui est baptisé et qui suit sa religion ». La foi est centrée sur l'Eucharistie (26 mentions), appelée « Eucharistie » (8), « S^t^ Sacrement de l'Eucharistie », « S^t^ Sacrement de l'Autel », « S^t^ Sacrement ». Les « Indulgences » sont évoquées 8 fois, le Purgatoire 5 fois, le Jubilé avec ses pardons 2 fois. La garantie d'orthodoxie se reflète dans les termes « canonique » et « canoniquement » (7).

Ces livres accordent une grande place aux relations avec Dieu. La notion de dévotion apparaît environ 150 fois, recouvrant ainsi 20% des données. Le mot lui-même est employé 18 fois autant que l'épithète « dévot » ; « exercice » 17 fois, « oraison » et « prières » vont souvent de pair, 16 fois, « pratique », au singulier et au pluriel, 13 fois, « paternôtres », d'usage populaire, 2 fois. Ces manifestations constituent la dévotion, c'est-à-dire, selon Furetière, « le culte de Dieu avec ardeur et sincérité ». L'aspect cultuel est souligné dans cette définition : « La vraye dévotion est la première des vertus. Dévotion se dit aussi d'un culte ou cérémonie particulière : les bons chrétiens ont une dévotion particulière à la Vierge ». En revanche, « piété » ne revient que 6 fois : c'est la « vertu morale qui nous fait avoir du respect et de l'affection envers Dieu et les choses saintes ». Les moyens d'affirmer sa dévotion sont le « Rosaire » (5), le « chapelet » (1), la « chandelle » (1), mais surtout les associations de prières (25 fois) : « confrérie » (11), « confrère » et « consœur » (8), « congrégation » (3), « archiconfrérie » (2), « association » (1).

Le caractère sensible de cette dévotion explique la présence du concept d'amour (22) : « ardeur » (4), qualifiée 9 fois de « séraphique », « affection » (4), « amour » (3), « amoureux » (1), « affectionner » (1), « passion » (1). La notion de miracle est reprise 14 fois, 6 fois dans la forme « miracles » au pluriel « miraculeux » (3), « merveilles » (3), « merveilleux » (1), « miraculeusement » (1). L'idée de joie reparaît 7 fois : « joie » (2), « joyeux » (1), « jouir » (1), « délices » (2). Mais l'un des grands thèmes de la sensibilité baroque est celui de la mort (23 mentions) : « mort » (10), « mourir » (7), « mortel » (2), « heureuse mort » (1), « compassion et douleurs » (2), « cercueil » (1). Plus nettement baroques sont les mots grandeur, glorieux, magnificence..., les images jardin, jardinière, bouquet, crayon, tableau, pinceau... [22].

Un deuxième exemple de ces recherches peut être fourni par celle de François Furet sur l'ensemble « Histoire », dans la liste chronologique de

[22] Toutes ces remarques sont tirées d'une étude inédite de notre étudiant, Guy DEROM, *La Littérature religieuse à Lille sous Louis XIV (1667—1715)*, Lille, 1970, XXXVI — 314 p.

tous les titres d'ouvrages qui, entre 1723 et 1789, ont fait l'objet d'une demande d'autorisation de paraître. Le corpus atteint 40 000 titres : il renvoie à une double réalité, celle des livres et celle de la curiosité intellectuelle qu'il traduit.

On réédite, en effet, les ouvrages traitant des matières les plus représentées : dévotions, médecine, apprentissage, enseignement des langues, sous des titres qui évoluent : une *Nouvelle Méthode* devient, trois ans plus tard, en 1728, un *Abrégé de la Nouvelle Méthode*, avec le signe de la destination *à l'usage de ceux qui ont commencé d'être instruits de la langue*. Une lexicologie s'en dégage. Comme pour toutes, ces enquêtes, les entrées dans les dictionnaires de grande diffusion, comme le *Dictionnaire de Trévoux*, constituent un premier repère. Les lexiques des auteurs représentent les usages réels. Les titres peuvent être classés, à défaut d'une étude systématique sur les classifications du savoir à l'époque de d'Alembert, selon les rayons d'une bibliothèque imaginaire. Il serait possible, d'après les noms de lieux cités dans ces titres de reconstituer la carte du monde, fixée dans les mentalités de l'honnête homme du siècle des Lumières. Ces énoncés comportent également un découpage et une organisation de la réalité.

L'index lexicologique révèle la fréquence de « Monsieur » dans ces titres ; « Histoire » vient au deuxième rang, avec 3371 occurrences. Certains titres comportent deux équivalences sémantiques réunies par la copule *ou*, sans qu'il y ait une hiérarchie entre les deux éléments. Ce n'est pas un métalangage, comme un sous-titre, mais une redondance pour appâter le lecteur. Le modèle le plus fréquent réunit une proposition abstraite et l'expression historique d'un individu, par exemple : *Les philosophes anglais ou histoire de Mr Cleveland* (1731). La proposition abstraite est de nature très variable, définissant tantôt un contenu conceptuel, tantôt un jugement de valeur, tantôt le résumé d'événements. Le syntagme « histoire d'un individu » reflète l'espèce d'interdit que la critique classique fait peser sur le roman comme genre littéraire au XVIII-ème siècle, et la permanence des valeurs esthétiques du XVII-ème siècle, favorable au déguisement « historique ».

L'adjectif qui accompagne occasionnellement ce syntagme diffère selon que l'histoire est celle d'un individu ou celle d'un objet. Dans le premier cas, le déterminatif (« véritable » ou « secrète ») représente une connotation publicitaire, qui était habituelle dans les titres de « canards » du XVI-ème siècle ; dans le deuxième cas, le déterminatif désigne la catégorie d'histoire : militaire, naturelle, religieuse... Toutefois, on rencontre aussi « exacte », qui est la réplique de « véritable ».

Lorsque le titre comprend un génitif d'histoire couvrant un champ très étendu, l'autre énoncé est véritablement une redondance sémanti-

que : *Histoire exacte des os, ou description complète de l'ostéologie* (1766). Souvent, le premier adjectif précise la classe de l'histoire (sens vertical), le second, son champ d'application (sens horizontal), par exemple *Histoire politique et militaire des troubles de France pendant la minorité de Louis XIV* (1771).

Le mot histoire est généralement suivi d'un génitif. Au singulier, celui-ci peut désigner un individu (*Histoire de Charles XII*), ou un ensemble humain ; dans ce cas, la ville est le terme le plus fréquent, ce qui révèle un découpage conceptuel des objets ; cet espace clos est le lieu le plus courant de description historique. Province et duché sont des localisations dans l'espace ; peuple et nation indiquent une conceptualisation politique. Dans le plus grand nombre de ces syntagmes, « histoire » est accolé à un nom de lieu sans intermédiaire, trahissant la complicité entre le langage historique et le langage géographique, une connexion des lectures du temps et de l'espace. Le monde connu comprend toutes les villes, toutes les provinces de France, les pays au vieux sens du mot, c'est-à-dire les unités infranationales. Par ordre de fréquence, viennent ensuite les cités italiennes. Le lien entre le territoire et la nation est solide : l'histoire du monde se confond avec le tableau des nations, surtout d'Europe. Cette histoire est rarement qualifiée d'ancienne, ce qui paraît un pléonasme, mais en revanche elle se prétend universelle.

Un énoncé moins fréquent désigne l'histoire d'un événement. Il est politique, militaire, religieux, survenu en Europe ; il est relativement récent ; il donne une dimension à une institution, ou à un fait de civilisation. Enfin, parmi les génitifs singuliers, figurent : histoire d'une institution (Parlement, Eglise, « maison nobiliaire »), histoire de connaissances (science, art ou plante, climat), histoire d'une époque (siècle, année, règne...).

Les génitifs pluriels sont moins nombreux que leurs homologues au singulier, mais leur distribution relative dans les mêmes catégories sémantiques est très comparable. Les deux grandes masses sont faites de compléments de noms concernant des ensembles humains et des individus. Sur près d'une centaine d'occurrences d'ensembles humains, on repère quelques désignations locales : (*Histoire des Pays-Bas*), deux collectivités religieuses (anabaptistes, Jésuites). Toutes les autres histoires sont celles des peuples divers et se décomposent en deux : Histoire des peuples, suivie du nom de lieu, et Histoire des peuples (Egyptiens, Turcs...). Ce dernier type est le plus fréquent. La désignation ethnique assume le rôle dominant que jouait la désignation locale dans les génitifs singuliers, mais elle renvoie presque uniquement à des peuples de l'Antiquité ou à des peuples extra-européens. S'il s'agit d'Européens, ils constituent une

ethnie passée (Francs, Germains...) ou ils n'ont pas accédé à l'unité nationale (Irlandais, Allemands); dans ce cas, c'est le territoire qui justifie l'histoire de la collectivité, sans existence présente institutionnalisée. L'idée d'un achèvement national est ainsi sous-jacente à la description historique du monde.

Dans les histoires des individus, le génitif pluriel désigne une classe élue : poètes, favorites... Ce sont ces agents qui découpent le temps. L'histoire des peuples est une forme primitive de l'histoire des nations, mais jamais une histoire des individus qui composent ces peuples. Les occurrences « Histoire des événements » sont nombreuses. Les événements-objets sont des guerres, des conquêtes, des révolutions. Ce qui semble mémorable relève du militaire et du politique. Dans les occurrences «Histoire des institutions » prédomine encore le politique : Etats, empires, ordres militaires...L'analyse des génitifs pluriels n'ajoute rien à celle des génitifs singuliers, et il en est de même pour les histoires des connaissances conduisant aux branches du savoir (belles-lettres, mathématiques, ou portant sur des objets naturels (mers, plantes...). Entre l'histoire et son objet, un opérateur peut s'interposer; au singulier, c'était un roi qui se chargeait du découpage temporel; au pluriel, ce sont des constatations diachroniques : *Histoire des variations des Eglises protestantes* (1688), *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1694).

Le substantif historique peut être qualifié d'abrégé. L'histoire étant considérée comme un savoir acquis, une description close, elle peut être réduite à ses éléments fondamentaux, amputée du négligeable. L'abrégé reflète une réduction de matière et une vocation pédagogique. Ce syntagme introduit d'abord aux textes sacrés, base traditionnelle de l'éducation classique. La moitié des histoires abrégées sont celles de la Bible. L'autre moitié englobe les autres catégories de génitifs. Deux autres syntagmes voisins ont des occurrences très nombreuses dans le corpus. «Abrégé historique» et «Abrégé d'histoire», qui gouvernent les mêmes champs sémantiques. Le qualificatif «générale» a une faible valeur sémantique, car il ne modifie rien aux catégories repérées; il est parfois utilisé comme antithétique par rapport à « particulier ». L'expression « histoire naturelle » est parfois employée sans génitif; quand elle en a un, il ne sélectionne pas toujours un champ particulier de l'histoire : *Histoire naturelle de l'univers*. Quand il sélectionne des champs d'objets historiques, il concerne ceux du monde naturel, des ensembles humains, des connaissances...

Les autres principaux syntagmes décrivant des champs sémantiques sont « politique », « civile », « ecclésiastique », « philosophie », « militaire », « littéraire »... Ainsi, l'histoire tend, en ce siècle de Voltaire, à se préciser. Selon le *Dictionnaire de Trévoux* (1771), elle est un récit fait

avec art, une narration fabuleuse, un roman ; mais par sa matière authentique, elle est aussi une discipline nouvelle se dégageant de la littérature. Le corpus de titres montre que ce qui l'emporte se situe entre ces deux conceptions : L'histoire, c'est le récit de « quelque aventure, qui a quelque chose de plaisant ou d'extraordinaire, qui est arrivée à quelque personne »[23].

Une recherche du même type a été entreprise par Alessandro Fontana, pour l'ensemble « méthode »[24].

IV — VOCABULAIRE ET MODÈLES RÉVOLUTIONNAIRES

1) RECHERCHES SUR LE DISCOURS

A la suite de Condillac, d'Adam Smith, de Turgot [25], le pasteur Antoine Court de Gebelin, protestant libéral, franc-maçon et philalèthe, médite sur l'origine des langues. Pour lui, le langage est né des besoins de l'homme dans une société naturelle ; il comprend essentiellement deux sémies : l'une, auditive et directe, c'est le discours ; l'autre, usuelle et substitutive : c'est le geste et l'écriture. Court de Gebelin privilégie, selon la tradition, la langue parlée au détriment de l'écriture. Celle-ci récapitule les témoignages du passé et devient un instrument de connaissance. La langue dépend de nos organes vocaux, le vocabulaire primitif se complète par une combinatoire de mots-atomes ; les voyelles représentent les sensations, tandis que les consonnes évoquent les idées. L'analyse des unités premières prouve un ordre linguistique stable et régulier, qui englobe la phonétique et la sémantique. L'unité linguistique demeure le mot, unité vivante et significative ; cette remarque de Court de Gebelin est antérieure aux travaux de Kant et de Humboldt [26].

Ces réflexions linguistiques peuvent aider dans l'analyse du discours au XVIII-ème siècle. Ainsi, Gérard Gayot et Michel Pécheux analysent un exemple du discours illuministe le *Crocodile*, de Louis Claude de Saint-Martin. Ce texte évoque le crocodile engloutissant les hommes à la recherche de « la prospérité dans la matière » et « les hommes de désir ». L'illuministe est un homme dont la raison et les connaissances sont soutenues et éclairées par l'Esprit Saint ; son discours manifeste l'interpénétration idéologique de la raison et du désir. L'*Aufklärung* est un âge de cure initiatique, de sociétés à prétentions ésotériques, d'astrologues et de francs-maçons.

[23] François FURET, *L'ensemble « Histoire »* in *Livre et société*, t. II, 1970, p. 101—120.
[24] Alessandro FONTANA, *L'ensemble « Méthode »*, *op. cit.*, p. 151—228.
[25] J. CHOULET, *Descartes et le problème de l'origine des langues au XVIII^e siècle*, « Le XVIII^e siècle », 1972, N° 4 ; Maupertuis, Turgot, Maine de Biran, *Sur l'origine du langage.* Trois textes présentés par R. GRIMSLEY, Genève, Droz, 1970, 8°, 120 p.
[26] Marc LEFÈVRE, *La génétique du langage selon Antoine Court de Gebelin*, « Annales Eco. Soc. Civ., » 1970, p. 39—60.

Saint-Martin est le représentant le plus qualifié de ces illuministes souvent assimilés, depuis l'abbé Barruel, aux Jacobins. *Le Portrait historique et philosophique*, commencé en 1789, se présente comme un assemblage anarchique d'expressions, renvoyant au passé ou au présent, à l'existence terrestre ou à l'activité spirituelle. C'est le bilan de l'entreprise martiniste, dont l'*Homme de Désir*, l'*Ecce Homo*, le *Ministère de l'Homme* ne sont que des étapes. Le Philosophe inconnu se réjouit des événements révolutionnaires, qu'il considère comme un progrès pour la promotion et la libération de l'individu ; or, en même temps, il invite impérativement à se soumettre à la volonté divine ce « mineur en privation » qu'est la créature humaine.

Pour rendre compte de cette duplicité inhérente à la pensée de Saint-Martin, il est possible de traiter systématiquement les 1137 articles par la méthode des décomptes fréquents pour précis et les réseaux de relations entre les deux pôles. Il est possible d'entreprendre une analyse par catégories thématiques, selon une grille «homme majeur» d'une part, «Dieu souverain» d'autre part. Gérard Guyot et Michel Pécheux ont opté pour une méthode sémantique. De nombreuses lectures du *Portrait* leur ont révélé l'arsenal sémantique de Claude de Saint-Martin: sensible, événement, apparence, matière... Parmi les substantifs, «circonstance» ne se rencontre jamais épisodiquement, il est toujours en relation avec les préoccupations de Saint-Martin, il est toujours surchargé de signification, il convoque l'histoire naturelle et collective. L'examen du corpus «circonstances» leur permet, après avoir exposé leur méthode, de montrer comment les illuministes ont participé, aux côtés de certaines minorités chrétiennes, à l'entreprise qui consistait à recentrer l'idéologie religieuse chrétienne sur Dieu incarné en Jésus-Christ ; leur singularité a été de préconiser simultanément, au profit des élus, la décentration de l'appareil religieux et politique, que l'on retrouve chez Bonald et chez Maistre. De ce point de vue, le discours illuministe est l'un des derniers discours politiques fondés sur la primauté du religieux.

Mais c'est un discours « équivoque » : on enregistre un phénomène de « bascule » dans le *Portrait*..., articulé sur le terme « circonstances » ; ce mot, comme d'autres, paraît chargé dans la conjoncture révolutionnaire, de réaliser, au niveau du texte, la rupture avec un passé idéologique dominé par l'ambiguïté, et d'introduire une nouvelle représentation historique au service de l'idéologie contre-révolutionnaire. Les événements ont eu pour effet de réactiver et de placer en position dominante un processus qui restait latent et subordonné avant 1789 ; ils ont révélé l'élément contre-révolutionnaire dissimulé sous le voile de l'ambivalence. Les «circonstances» apparaissent comme des signes naturels, émanant de Dieu, opposés dans la pensée de Saint-Martin aux signes conventionnels

humains. Le *Philosophe Inconnu* est désormais certain que le monde dans lequel il se dresse est un monde marqué [27].

2) CAHIERS DE DOLÉANCES

La culture non écrite est difficile à reconstituer pour l'historien : une des sources, actuellement en exploitation, est représentée par les cahiers de doléances du Tiers-Etat, élaborés au niveau de la paroisse. Ces requêtes se situent aux confins du monde de l'écrit et de la parole. Avant d'entreprendre l'exploitation, il est opportun de rechercher comment le cahier a été élaboré, dans quel cadre, sous quelles influences...

Ce qui est stupéfiant, c'est de constater que, dans le délai de quelques semaines à peine, l'immense majorité des paroisses du royaume a été capable de présenter des doléances, non pas des plaintes bredouillées mais, dans une proportion impressionnante, avec des habitudes mentales de tabellions appliquées [28].

Plusieurs méthodes de traitement ont été appliquées. Alphonse Dupront a recherché les citations livresques, les références historiques, puis a appliqué une grille de 67 notions : abus, bonheur, charité, éducation...

En 1789, au niveau des cahiers de doléances provenant des communautés et des paroisses, l'abondance et une relative uniformité du document imposent la « massivité de l'objet », car le massif est de soi donnée objective. Apparaissent çà et là, parmi les cahiers les plus élémentaires, de véritables cris, la plainte jaillie ou pauvrement remâchée, à peine écrite ; celui qui sait écrire transmet un oral frémissant et collectivement parlé. Mais la dominante, dans ces requêtes mises en forme, c'est un étrange et attachant mélange, où se combinent doléance parlée et transcription réfléchie. Les rédacteurs, petits officiers de basse et moyenne justice, modestes robins et tabellions, s'expriment en une langue qu'ils ont oralement apprise ou retenue à partir de livres, langue originellement savante et lentement dégradée, de transmission en transmission. En ces doléances, les notions les plus caractéristiques du vocabulaire du siècle n'apparaissent guère, alors qu'elles triomphent dans les cahiers généraux, en concordance avec la littérature des « Lumières » ; les mots-force sont obstinément repris, peu explicités en leur contenu, mais à vertu magique ; les signes culturels sont rares, citations littéraires ou réminiscences his-

[27] Gérard GAYOT et Michel PECHEUX, *Recherches sur le discours illuministe au XVIII^e siècle : Louis-Claude de Saint-Martin et les « circonstances »*, « Annales Eco. Soc. Civil. », mai—août 1971, p. 681—704.

[28] Alphonse DUPRONT, *Cahiers de doléances et mentalités collectives*, Actes Congr. Soc. sav., Lyon, Paris, Impr. nat., 1964, p. 375—377.

toriques, en dehors du légendaire ; le style revêt une forme administrative, mais il est syntaxiquement parlé [29].

François Furet s'attache aux préambules et distingue trois langages : celui du monde des lumières, avec des concepts tels que loi, sensibilité, celui des robins avec sa rationalité bureaucratique ; celui du millénarisme populaire... Le champ institutionnel est celui de l'Administration ; le verbe du changement varie : instaurer, supprimer, modifier, atténuer... et il révèle le degré de radicalisme de la conscience collective : la vision est réformiste ou révolutionnaire. Dans ces préambules, les vocables s'appliquent à une société nouvelle (liberté, propriété), appartiennent à la catégorie de pouvoir (vote par ordre ou par tête), dérivent des structures sociales traditionnelles (droits seigneuriaux, réforme de la noblesse...), définissent des institutions (impôts), évoquent la vie économique...Cette recherche permettra d'établir une série de corpus révélateurs des mentalités.

Le verbe de volition revêt, dans ces documents, une grande importance ; 7 verbes constituent un ensemble : demander, exiger, prier, réclamer, requérir, solliciter, supplier. Denis Slakta les analyse du point de vue de la syntaxe, conformément aux méthodes de N. Chomsky. Il compare la construction des énoncés : L'Assemblée demande la suppression de la gabelle, Nous sollicitons la suppression de la gabelle, On sollicite du roi la suppression de la gabelle. Il constate que, dans cette revendication politique fondamentale, le Nous pluriel sert le mieux à intégrer l'acte de demande dans les discours. C'est le moment où l'individu apparaît à la fois sous la figure du sujet et du citoyen, où tend à s'instaurer un équilibre précaire entre le Roi et la Nation. Le « rôle » tenu par l'individu dans la structure linguistique n'est pas sans rapport avec la place qu'il occupe dans les structures qui définissent une formation sociale donnée [30].

André Burguière étudie les cahiers de doléances des corporations rémoises ; après avoir décrit le milieu culturel, le contenu de l'enseignement, il recherche les représentations mythiques, les stéréotypes du langage, les visions totalisantes. Son analyse est centrée sur trois plans, en allant de l'explicite à l'implicite, le contenu, c'est-à-dire les concepts politiques qui s'expriment clairement dans différentes revendications, le vocabulaire, c'est-à-dire les mots-clés désignant les individus, le pouvoir, la collectivité, les attitudes, c'est-à-dire les représentations mentales qui sont sous-jacentes aux revendications formulées. Pour nous en tenir au niveau culturel révélé par le vocabulaire, les corporations modestes n'emploient ni « nation »,

[29] Alphonse DUPRONT, *Formes de la culture de masse: de la doléance politique au pèlerinage panique (XVII^e^ — XX^e^ s.)*, in *Niveaux de culture et groupes sociaux*, Paris, 1967, p. 149—167.

[30] Denis SLAKTA, *L'acte de demander dans les cahiers de doléances*, in *Linguistique et société*, par J. B. Marcellesi, « Langue française », Paris, Larousse, fév. 1971, p. 58—73.

ni « citoyen », définissent le pouvoir par de nombreuses expressions désignant le souverain. A mesure que le niveau social s'abaisse, le roi est paternel et providentiel, sa puissance sacrée et bienveillante. Au contraire, les notables conçoivent l'Etat de façon abstraite, expression de la volonté générale liée à une mentalité réformiste. Tandis que les théoriciens de la réaction aristocratique évoquaient les « Constitutions du Royaume », c'est-à-dire les principes traditionnels qui règlent l'équilibre des pouvoirs, violé par la Monarchie, l'élite en 1789 parle de Constitution, au singulier, dans le sens du statut politique consenti et fixé dans un texte écrit. Ce niveau de rationalité dans la représentation des institutions politiques est seulement accessible à un milieu fortement instruit et directement influencé par l'idéologie des Lumières. C'est un système de pensée nouveau.

Le vocable « citoyen » a une extension plus large dans les groupes de professions libérales et les métiers d'art ; il pénètre aussi des milieux plus modestes. C'est le premier pas dans l'univers de la responsabilité politique. Le mot s'oppose à « sujet », qui est un aveu de dépendance ; il isole l'individu. Les cahiers qui l'emploient le plus souhaitent un pouvoir politique complet, avec une responsabilité ministérielle.

Le substantif « nation » implique aussi la revendication du pouvoir et des responsabilités. Certains glissements sémantiques sont particulièrement remarquables : Miroitiers et Tapissiers emploient « égalité », alors que Tailleurs et Fripiers usent d'« équité » ; dans le premier cahier, on observe une surenchère du langage. Le terme « lumières » glisse peu à peu de la notion d'éclat intellectuel à celle de progrès où, selon une figuration manichéenne, les lumières s'opposent aux ténèbres. Ce mot de lumières, emprunté à l'Ecriture, s'applique aussi à la prochaine réunion des Etats Généraux.

Le couple antithétique « Roi-Peuple » prend une valeur différenciée selon les corporations. Chez les officiers de l'élection, le roi est mentionné quatre fois, le peuple 20 fois sous le vocable nation, 15 fois avec le sens de pouvoir ou de responsabilité, 5 fois dans un contexte fiscal. Les miroitiers-tapissiers écrivent 17 fois souverain et 19 fois peuple ; l'ancestrale subordination se devine. Chez les tailleurs-fripiers, le roi paraît dans son contexte de puissance ou d'affection [31].

Cette linguistique permet de substituer au donné du texte la logique du texte, de délimiter le champ sémantique d'un terme, d'analyser le discours par les règles transformationnelles. Etudiant les cahiers de doléances du bailliage de Semur-en-Auxois, Régine Robin retient les semèmes de fief et de seigneurie. Le noyau sémique de fief est constitué par

[31] André BURGUIÈRE, *Société et culture à Reims à la fin du XVIII*e *siècle. La diffusion des Lumières analysée à travers les cahiers de doléances*, « Annales Eco. Soc. Civ. », mars—avril 1967, p. 303—333.

la propriété et par la relation juridique de dépendance. Les sèmes contextuels mettent en place les acteurs de la relation : seigneur — vassal, et la législation qui commande cette relation ; ils situent, enfin, la relation de dépendance au niveau de la société. Le noyau sémique de seigneurie est le même que celui de fief, mais en joignant le sème autorité ou supériorité. Les sèmes contextuels mettent en place les acteurs, la législation, mais en précisant : seigneur-tenancier comme acteur, législation concernant les censives, les terres possédées en roture, les droits proprement seigneuriaux, les parties supérieure et inférieure de la société [32].

Du point de vue linguistique, la doléance a son Sujet (les rédacteurs), son Objet (la réforme du royaume), ses Adjuvants (les Etats Généraux), ses Opposants (les abus), ses Destinataires (le roi). Mais ce discours typique se présente de façon différente selon le groupe social, tant du niveau du message que du lexique, voire de la syntaxe.

Ainsi, les cahiers paysans ou inscrits sous la pression paysanne, développent un discours assertif, se meuvent au plan du constat, de la description, de l'état de fait. Les énoncés sont presque toujours au présent ou à l'imparfait de l'indicatif. La dénonciation antiseigneuriale se traduit par l'accumulation et l'énumération des droits. Ces énoncés descriptifs contiennent une très forte charge affectivo-émotionnelle. Le seigneur se présente à la conscience paysanne comme un grand propriétaire, un privilégié, une autorité.

Les cahiers urbains rassemblent des énoncés performatifs au subjonctif, à l'impératif, au futur de l'indicatif. Là, les droits seigneuriaux sont assimilés à la propriété. Les catégories sémémiques de seigneur se différencient : la catégorie privilège est absente, car elle est déplacée sur la notion de noblesse. Les cahiers insistent sur l'égalité juridique des ordres. La catégorie sémique propriété est transformée : la terre, en tant que propriété foncière, est absente, mais les droits seigneuriaux ressortissent au sème autorité ; cette catégorie ne correspond plus à droits mais à justice. La seigneurie est ici définie comme un pouvoir (justice) et une propriété (droit).

Ainsi, dans les milieux ruraux, le lexème seigneur évoque une propriété (les terres) et une autorité (les droits) ; dans les villes, la propriété est représentée par les droits, l'autorité par la justice [33]. D'autres travaux dans d'autres provinces s'efforcent ainsi, par des méthodes lexicologiques, syntaxiques, sémantiques, de pénétrer les mentalités [34].

[32] Régine ROBIN, *La société française en 1789, Semur-en-Auxois*, Paris, Plon, 1970, 522 p.

[33] Régine ROBIN, *Histoire et linguistique: premiers jalons*, « Langue française », févr. 1971, p. 47—57.

[34] Louis TRENARD, *Un bailliage à la veille de la Révolution: Ardres*, in Actes Congrès nat. Soc. savantes, Toulouse, 1971.

Ces recherches fournissent des éléments de réponse à la question de savoir si les lumières ont influencé le processus révolutionnaire, et dans quelle mesure elles ont modifié les schèmes de pensée. Elles permettent aussi de voir si la Révolution française a transformé le vocabulaire et la langue. Sur ce problème aussi les recherches sont multiples :

Jacques Godechot, *Pour un vocabulaire politique et social de la Révolution française* (Actes Congr. Soc. Sav. Lyon, 1964, t. I, p. 371 — 374), G. von Proschwitz, *Le vocabulaire politique au XVIII^{e} s. avant ou après la Révolution : scission ou continuité?* (Le Français moderne, 1966), M.Tournier, *Le vocabulaire de la Révolution. Pour un inventaire systématique des textes* (Ann. Hist. Révol. Fr., 1969, I, p. 109 — 124) ; Mona Ozouf, *De thermidor à brumaire : les discours de la Révolution sur elle-même* (Paris, 1970)...

★

De telles entreprises doivent être menées avec prudence. Elles comportent leur faillibilité et leur dose de subjectivisme. Mais elles permettent d'appréhender d'une façon nouvelle des textes qui avaient déjà été exploités. Elles aident, en particulier, à reconstituer la psychologie collective, les niveaux de culture, les mentalités populaires, domaines essentiels de l'histoire, mais domaines exceptionnellement difficiles.

DEUX VARIANTES GRECQUES DE L'ŒUVRE STEPHANITES ET ICHNILATES

OLGA CICANCI
(Bucarest)

Liés au système économique et politique ottoman au sein duquel la présence de la Grécité postbyzantine commence à se faire sentir dès le XVI[e] siècle, les pays roumains auront des contacts de plus en plus fréquents avec le monde grec. Ces liens, auxquels s'ajoute l'appartenance à la même Eglise — l'Eglise grecque orientale — ont favorisé l'épanouissement sur leur sol d'une vie culturelle grecque.

En limitant notre examen à un seul aspect de cette vie culturelle, la littérature, nous constaterons l'abondance, dès la fin du XVI[e] et notamment au XVII[e] siècle, des œuvres — manuscrites ou imprimées — classiques, byzantines et néo-grecques. La littérature religieuse et historique, juridique et didactique, ainsi que les belles lettres sont richement illustrées surtout à partir du XVII[e] siècle par les livres et manuscrits grecs véhiculés à travers les pays roumains et conservés jusqu'à nos jours dans les diverses bibliothèques ou archives, ou tout au moins mentionnés par certaines sources [1]. C'est également cette filière grecque qui a facilité l'entrée dans le circuit roumain de maints produits des belles lettres orientales ou occidentales. A cet égard, Nicolae Cartojan soulignait : « l'influence grecque ouvrit toute grande la porte par laquelle ont pénétré dans la littérature roumaine quantité de textes venus de l'Orient hellénique, arabe et du

[1] Par exemple, la Section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie compte de nombreux traités d'astronomie, de physique, de géographie, ainsi que des nomocanons, des livres d'oracles, des légendes apocryphes, des synaxaires. Voir C. Litzica, *Catalogul manuscriselor greceşti*, Bucureşti, 1909. Pour la bibliothèque de Mihail Eminescu à Jassy, voir aussi C. Erbiceanu, *Manuscrisele şcoalei greceşti aflate în Biblioteca Seminarului Veniamin din mănăstirea Socola*, « Revista Teologică », III, n° 22, Iaşi, août 1885. Cf. O. Cicanci, *Literatura în limba greacă în Moldova şi Ţara Românească în veacul al XVII-lea*, « Studii », t. 23, 1, 1970.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 3, P. 449–458, BUCAREST, 1972

Moyen Age occidental » [2]. Dans la littérature laïque roumaine du XVII[e] siècle — affirme le réputé historien littéraire — ont également pénétré certaines œuvres appartenant à la civilisation byzantine ; nées du mélange de la culture grecque avec les concepts religieux chrétiens et les fruits des anciennes civilisations de l'Orient, celles-ci sont connues chez nous sous le nom de « livres populaires » [3] ; mentionnons-en le *Roman d'Alexandre*, *le Physiologue*, *Barlaam et Joasaph*, *Fables ésopiques*, *Syndipe*, *les Ethiopiques*, etc. [4].

Nous nous proposons de nous arrêter dans la présente étude un peu plus longuement sur l'un de ces « livres populaires » en grande vogue à l'époque byzantine à travers le monde grec, en Orient aussi bien qu'en Europe. Il s'agit d'un recueil de fables hindoues, que la littérature grecque a enregistré sous le nom de *Stephanites et Ichnilates*, attesté — comme nous allons le voir — dans les pays roumains à partir du XVII[e] siècle.

Les historiens littéraires, qui, dans la plupart des cas, n'ont mentionné qu'en passant ce roman oriental, l'ont rangé dans la catégorie des « miroirs des princes », dont la principale source est la célèbre *Panchatantre*. C'est ainsi que K. Krumbacher estimait que « Stephanites et Ichnilates est une variante grecque de la *Panchatantre*, offrant de nombreuses similitudes avec Syndipe » [5]. « L'histoire de Stephanites et Ichnilates, qui met en scène des animaux discutant du gouvernement des princes, est une sorte de « miroir des princes » émanant de la même collection de Panchatantre, remarque à son tour Börje Knös [6]. Opinion partagée par Lars Olof Sjïberg [7], auteur de la dernière édition critique de Stephanites et Ichnilates.

Esquissons à présent un bref historique des avatars subis par ce recueil de fables hindoues dans ses variantes byzantine et néo-grecque. De l'œuvre littéraire sanskrite du philosophe Bidpai, largement répandue en Inde au V[e] siècle, il a été traduit par Persoè, médecin persan, en langue

[2] N. Cartojan, *Cărțile populare în literatura românească*, vol. 2, București, 1938, p. 25.

[3] *Ibidem*, p. 252.

[4] Ces livres populaires ont été analysés dans une série d'ouvrages dont nous rappelerons : M. Gaster, *Literatura populară română*, București, 1883 ; N. Iorga, *Istoria literaturii românești*, vol. II, București, 1929 ; N. Cartojan, *op. cit.*, ainsi que dans son étude *Legenda Troadei în literatura veche românească*, « Analele Academiei Române, Memoriile Secției Istorice », III[e] série, t. III, București, 1924 ; *Istoria literaturii românești*, vol. I, éd. 1964 ; I. C. Chițimia et Dan Simonescu, *Cărțile populare în literatura românească*, vol. I—II, București, 1963 ; Al. Duțu, *Coordonate ale culturii românești în veacul al XVIII-lea*, București, 1968 et *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, București, 1971.

[5] Et comme une adaptation de la Panchatantre, K. Krumbacher „*Geschichte des byzantinischen Litteratur*, München, 1897, p. 895.

[6] *L'Histoire de la littérature néo-grecque*, Stockholm, 1962, p. 129.

[7] *Stephanites und Ichnilates. Überlieferungs Geschichte und Text*, Upsala. 1962. Voir aussi *Стефанит и Ихнилат. Средневековая басен по русским рукописям XV—XVII веков*, Leningrad, 1969, p. 105 sq.

pehlvie, au VI^e siècle, comme nous l'apprennent toutes les variantes connues, celles médio-grecques ainsi que celles néo-grecques [8].

Au siècle suivant (le VII^e), l'ouvrage sera traduit en arabe sous le titre de « Kalilah et Dimna » et véhiculé chez tous les peuples entrés en contact avec les Arabes [9]. C'est en partant d'une version arabe que le protosecrétaire Syméon Seth donnera en 1080 sa traduction intitulée *Stephanites et Ichnilates* [10], réalisée sur l'ordre d'Alexis Comnène. Une première édition latine de ce texte grec est due à P. Passinus (éd. Pachymeres, vol. 1, Rome, 1666)[11]. La deuxième édition latine appartient à Seb. Gottfr. Stark (Berlin, 1697), qui y travailla d'après une variante médio-grecque [12]. Il s'agit de la même variante [13] qui sera publiée environ un siècle et demi plus tard (1857) à Athènes par Dimitrios Galanos, pour compléter Χιτοπαδάσσα ou Παντατράντα, sous le titre Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης ἤτοι Βιβλίον φυσιολογικὸν ἠθινοπολιτικὸν, μετακομἰθει ἐκ τὴν, Ἰνδίας, καὶ δοθέν τῷ Βασιλεῖ Χοσρόη ἐν Περσίδι, παρὰ Περζῶε σοφοῦ καὶ ἰατροῦ τὴν τέχνην καὶ μετενεχθεὶ εἰς τὴν Ἀράβην γλῶσσαν. ὑπὸ δὲ Συμεὼν μαγίσρου καὶ φιλοσόφου τοῦ Σὴθ εἰς τὴν ἑλλήνην διάλεκτον μεταβληθὲν, καλοῦμενοι ἀραβιστὲ μὲν Κυλίλε καὶ Δίμνε, ἑλληνηστὶ δὲ Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης. [14] Auparavant, il y aura le *Codex Upsaliensis*, publié à Upsal en 1780 par P. F. Aurivillius : *Prolegomena ad librum* Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης.

Toutes ces variantes et bien d'autres encore sont présentées, groupées en quatre recensions [15], par Vittorio Puntoni, Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλά-

[8] Seb. Gott. Stark, *Specimen sapientiae Indorum veterum, id est liber ethico-politicus pervetustos, dictus arabice Kalilah va Dimah, graece* Στεφανήτης καὶ Ἰχνηλάτης, Beroline, 1697 ; V. V. Puntoni, Στεφανήτης καὶ Ἰχνηλάτης, *quathro recensioni della versione graeca*, Firenze, 1889 ; Lars Olof Sjïberg, *op. cit.*

[9] L'ouvrage fut également véhiculé dans la littérature européenne par le truchement d'une traduction hébraïque. Jean de Capoue donnera sa version latine traduite de l'hébraïque en 1263—1278. K. Krumbacher considère une variante syrienne comme la plus fidèle à l'original hindou. Aux XIV^e et XV^e siècles il a connu une large diffusion en Europe sous forme d'adaptations italiennes, allemandes, anglaises, hollandaises, etc. Cf. K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 895—896 et Lars Olof Sjïberg, *op. cit.* (*Introduction*).

[10] M. Gaster explique le nom de Stephanites par la traduction du nom arabe Kalilah signifiant « couronne » ; il affirme qu'il s'agit de l'un des principaux personnages de la Panchatantre. Voir *Literatura populară românească*, Bucureşti, 1883, p. 58.

[11] Lars Olof Sjïberg montre qu'il s'agit de la variante *Codex Barberianis* F_2.

[12] S. G. Stark, *op. cit.*

[13] Voir en ce sens V. Puntoni, *op. cit.*, p. II—IV.

[14] Le titre mentionne aussi que ce récit a été publié en vue de compléter Χιτοπαδάσσα. La recension de Stark ainsi que celle de Galanos offrent des similitudes avec la II^e recension publiée par V. Puntoni.

[15] I^re recension d'après le *Codex Lautenziano LVII 30* et le *Codex Vaticano 704*, il lui manque les prolégomènes et comporte de nombreuses coupures, mais on y retrouve les 15 chapitres constituant le texte fondamental du récit ; II^e recension : le *Codex Holstein Amburghesse* publié par S. G. Stark et D. Galanos ; III^e recension : *Codex Lautenziano XI. 14, Vaticano 86* — considéré par L. O. Sjïberg comme l'un des seize manuscrits originaux, le texte de base du récit et non pas des variantes lacunaires telles que les voit Puntoni. Laissé de côté par V. Puntoni (qui ne publie que son titre p. IV—V), il est édité par L. O. Sjïberg. Notons l'identité des titres (voir L. O. Sjïberg, *op. cit.*, p. 151—152) ; IV^e recension : *Codex Leidensi Bonaventura Vulcanio 93* et *Barberino 172*, avec l'introduction et les prolégomènes éditées par V. Puntoni.

της *quathro recenssioni della versione graeca*, Firenze, 1889. La dernière édition de ce récit connue par nous est celle déjà citée de Lars Olof Sjïberg [16], qui réunit tous les manuscrits « découverts » comprenant le texte « dans sa forme byzantine ». A la différence des autres éditeurs, L. O. Sjïberg estime que la traduction grecque de 1080 comportait trois prolégomènes et un texte de huit chapitres au lieu des quinze [17] mentionnés par les variantes « modernes ». Dans la deuxième partie de son édition, il publie les huit chapitres représentant à son avis le véritable texte de la variante la plus ancienne, celle traduite par Syméon Seth. Son titre est le suivant : Τὰ κατὰ Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτην. Συνγραφὴ περὶ τῶν κατὰ τὸν βίον πραγμάτων ἐκτεθαῖσα διὰ μυθικῶν παράδειγμάτων ἁρμοζοντων ἕκαστη ὑπόθεση. ὑπό τινὰς τῶν ἐν Ἰνδία φιλοσόφων προστάση τοῦ ἐν αυτή βασιλεὺοντις γραφεῖσαμει τὴ πατρικὴ διάλεκτω καὶ τοῖς γραμμασιν. Ἑξελληνισθεῖσα δὲ ἐν Κωνσταντινοὺπολι προσταξει τοῦ ἀσιδἱμου βασιλέος Κυροῦ Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ [18].

Les catalogues publiés jusqu'à présent nous apprennent l'existence à Athos de cinq manuscrits grecs d'après ce texte [19] et d'un sixième à la Bibliothèque Nationale de Paris [20], qui n'a jamais été publié pour autant que nous le sachions. Pour ce qui est de la variante néo-grecque du récit, les historiens ne s'en sont préoccupés qu'encore moins : il n'y a aucune édition jusqu'à présent de ce texte, traduit en 1584 par Théodore Zygomalas [21], ainsi qu'un manuscrit conservé à Athos (fonds mss. du couvent Koutoulmousios) [22] nous l'apprend. C'est encore Krumbacher qui en signale cinq autres manuscrits [23].

[16] Nous avons pu le consulter grâce à l'obligence de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal. L'introduction de L. O. Sjïberg nous apprend le contenu de l'édition de V. Rystencko, qui est hors de notre portée ; c'est ainsi que nous savons que deux chercheurs, E. Jsanson et Papadimitriou s'occupent aux Etats-Unis du texte du roman *Stephanites et Ichnilates* (mais L. O. Sjïberg n'a pu accéder non plus au texte de Papadimitriou, comme il résulte de son *Introduction*, p. 10).

[17] Telles que se présentent les variantes de S. G. Stark et de V. Puntoni. K. Krumbacher estime que la traduction de Syméon Seth se compose de deux parties principales : I La mission du médecin persan Perzal et l'acquisition difficile du livre de sagesse ; II Chansons hindoues : L'histoire des deux chacals Stephanites et Ichnilates (Kalilah et Dimnah) et L'histoire du pigeon sauvage.

[18] L. O. Sjïberg, *op. cit.*, p. 151.

[19] Mss. 4325, 4622, 5834 et 5452 du XVII^{e} siècle et ms. grec 6323 du XVIII^{e} siècle. Sp. Lambros Κατάλογος τῶν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κοδικῶν, vol. II, Londres, 1900, p. 50, 157, 211, 271, 440. Les trois derniers manuscrits ne sont pas signalés par Krumbacher.

[20] C'est la copie d'un manuscrit du couvent d'Ivirou. Son texte est fort ressemblant à celui des variantes de la II^{e} recension de V. Puntoni et au *Suppl. gr. 692.* Voir Ch. Astruc, Marie Louise Concasty, *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, vol. II, Paris ; 1960, p. 78—87.

[21] *Cod. Paris gr. 2902 A, Dresdensis Da 34, Athos 3293*, un *Codex* de l'Ecole grecque de Péra-Constantinople (1584), un *Codex* de la communauté grecque de Gallipoli. Il convient de leur ajouter le ms. 794 d'Athos, copié au couvent Simopetra le 29 juillet 1614 par le hiéromoine Joasaphaat de Zakinthos. Sp. Lambros, Κατάλογος I, p. 72.

[22] Sp. Lambros, *ibidem*, p. 307.

[23] K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 897.

Stephanites et Ichnilates était—aux dires de certaines sources—connu dans les pays roumains à partir du XVII[e] siècle. Il y a deux manuscrits grecs à la Bibliothèque de l'Académie (mss. 292 et 465), qui — selon nous — seraient deux variantes, l'une médio-grecque et l'autre néo-grecque [24]. Un livre et deux manuscrits sont enregistrés par le catalogue de la bibliothèque du prince Nicolas Mavrocordato. De toute évidence il s'agit de l'édition de S. Gtt. Stark, enregistrée : Στεφανὶτης καὶ Ἰχνηλάτης, ἐν Περολήνῳ, 1697 [25]; ensuite vient le manuscrit enregistré sous le n° 69 à la rubrique ἱστορία, sous le titre Περζόες ἤγουν Στεφανήτης καὶ Ἰχνηλάτης, sans date [26], et, pour finir, le dernier manuscrit également sans date, noté au n° 114 de la rubrique φιλολογία sous le titre Στεφανὶτης καὶ Ἰχνηλάτης, ἡ Σοφὶα τῶν Ἰνδῶν. [27] Aucun des deux manuscrits susmentionnés ne sauraient correspondre ni par leur titre (bien que celui-ci aurait pu figurer dans le catalogue sous une forme abrégée), ni surtout par leur aspect extérieur aux manuscrits 292 et 465 de la Bibliothèque de l'Académie [28]. C'est de ces deux derniers — fort peu connus même par l'historiographie roumaine — que nous allons nous occuper en ce qui suit.

Le manuscrit 292, daté de 1652, est un mélange [29]. Il comporte à la fin du texte une notice en vers (C'est là que s'achève ce livre / d'un petit travail/ mais d'un immense désir / de l'humble Jean Panos / né de la célèbre Dipolitsa. 1652)[30]. Son nom laïc, tel qu'il apparaît de sa correspondance avec Ignace Petritzis [31] (le 2 mai 1650) et avec Bélisaire Donatos (1652), devait être Mavrangelos [32].

[24] Enregistrés jusqu'à présent seulement par le catalogue de C. Litzica, aux pages 11 et 12 et présentés par O. Cicanci, *Literatura în limba greacă în Moldova și Țara Românească în veacul al XVII-lea*, p. 32—33.

[25] Ajoutons que le texte est en grec et en latin, à reliures bleues dorées, in-8°. Cf. N. Iorga, *Pilda bunilor români din trecut față de școala românească*, « An. Acad. Rom. » II[e] série, t. XXXVII (1914—1915), București, 1915, p. 102.

[26] Ajoutons-y : texte grec, in-2°, à reliure noire. N. Iorga, *op. cit.* p. 92.

[27] Le Catalogue mentionne aussi que le manuscrit est relié en rouge, *ibidem*, p. 97. Le livre, ainsi que les deux manuscrits enregistrés dans le Catalogue de N. Mavrocordato sont également signalés par N. Cartojan, *Cărți populare*, II, p. 19.

[28] Le ms. 292 provient du Séminaire Central et le ms. 465 du Collège « Sf. Sava ».

[29] Citons de son contenu : les Epîtres de l'archevêque d'Alexandrie Athanase (ff. 1—42) ; brèves notices sur les empereurs byzantins depuis Constantin le Grand jusqu'à Héraklius (ff. 110—112) ; les paroles impies d'Arius (f. 114) ; les vers héroïques du Chrysostome (f. 115) ; épître d'un anonyme à Mélèce, patriarche de Jérusalem (f. 124[v] — f. 125), etc.

[30] Ἤδη τέρμα εἴληφεκ ἡ βίβλος αὔτη/πονου μὲν μικροῦ, ἄλλα μεγάλου πόθου/Πάνος εὐτελους φημὶ τοῦ Ἰωάννου/ὃν ὃς φῶς ἦγεν παμφοης Διπολῖζα αχνβ. Ms. gr. 292 Pol. 124.

[31] Ignace Petritzis, originaire de Chio, enseignait le grec à l'école gréco-latine de Tîrgoviște. Voir D. Russo, *Studii istorice greco-române*, II, București, 1939, p. 114 et A. Camariano-Cioran, *Academiile domnești din București și Iași*, București, 1971, p. 22, note 74. Sa lettre à Panos et la réponse de celui-ci attestent leurs rapports amicaux (les deux lettres sont recopiées dans le ms. grec 292, f. 116[v] — f. 117).

[32] Πάνος, ὁ κατὰ κόσμου Μαυράγγελος *ibidem*, ff. 116 et 119. Y aurait-il quelque rapprochement entre ce Jean Panos et Πάνος Ἰωάννου, qui copiait les registres de la Compagnie grecque de Sibiu en 1652 et qui fut élu prévot de ladite compagnie en 1655 pour une durée de vingt mois ? (Voir Bibl. Acad. Roum., ms. gr. 975, ff. 65[v] et 116). On peut lire dans le ms. 975 (f. 65[v]) Ταῦτα ἀναγνόσκοντας ἐκ Κό⟨σμου⟩ Ἰωάννον ̔ελαχηστος πάντεν

Le récit qui nous intéresse occupe les ff. 43 — 88. Nous avons affaire, à notre avis, à la version complète (introduction, prolégomènes et 15 chapitres) du recueil *Stephanites et Ichnilates* dans l'une de ses variantes médio-grecques. Il semble que le copiste de cette version ait procédé à des coupures dans le texte et à la réorganisation de ses différentes parties composantes par rapport aux recensions I et IV de l'édition Puntoni, avec lesquelles notre texte offre de grandes similitudes. Par exemple, dans les « Parole introductive », qui commencent avec la première feuille (f. 42) de notre livre, on trouve noté :

Ἡ ϐἰϐλος οὕτη Περζονέ πάνους ἔσχεν
Ἡ δονῆς ἀναπλέα ταυτῆ δεσκόπα
Λόγον σοφιστῶν μετὰ σχηματιθεύτας
Μυθικὴ ϐἰϐλος ἐξ ἰνδικής σοφἰας
Πρὸς ἐνεχθᾶσα πρὸς Περσικὴν παιδἰαν
Ἀνιγμὰτωδῶς συντὰνουσα τὰς πράξεις
Πρὸς ϐιωτικὴν
Ἡ μεταϐληθῆσα πρὸς γλῶταν ὧν ἐλλὴνων
Ἐξ ἀραϐικοῦ καὶ ϐαρϐαρώδοις ὕθλου
Παρὰ τοῦ σοφοῦ ἐν δόξον καὶ μεγὰλου
Τοῦ καὶ Ἀμηρὰ Ριγὸς Σικελἰαν
Καλὰ ϐαρἰας τε πρἰγτο πός παλἰαν
Οἱς πὲρ εὐρικὼς γνωστικός τᾶς πᾶσι
Τοῦτο δὲδωκε πρὸς ἡμὰς τὸ ϐιϐλἰοι
ὡς πὲρ δὼρημα διδασκαλἰας, πλέον
εὐγενὴς ἐνγενἰας ὀτῆς πανόρ μου
Βιϐλἰον οὐτό ὄνομα Στεφανὴτης καὶ Ἰχνηλάτης

A quelques petites différences près [33], ce texte est identique à celui de l'introduction de la quatrième recension Puntoni [34]. En effet, le prologue du ms. 292 'εκ τοῦ πρὸλογου τοῦ παρόντος ϐιϐλἰου [35] est de beaucoup plus

D'autre part, il y a des similitudes à relever entre les graphies du ms. 292 et certains fragments du livre n° 975. Les titres des différents chapitres de ce livre, rédigés en caractères majuscules et avec des fioritures surprenantes pour les livres des compagnies marchandes, révèlent le copiste professionnel. Les deux « prologues » du registre nous prouvent non seulement l'érudition de Panos Ioannou, mais aussi ses connaissances théologiques. Enfin, les documents de la Compagnie grecque de Sibiu, qui était également dotée d'une importante bibliothèque, montrent qu'elle comptait aussi parmi ses membres quelques prêtres et quelques moines. Naturellement, avant la mise au jour d'autres renseignements à ce sujet, il convient de nous maintenir toujours dans le domaine des hypothèses.

[33] Par exemple, à Πρὸς ϐιοτικῶν (ms. 292, f. 42^v et V. Puntoni, *op. cit.*, p. 6—7), la recension IV (*Codex Leidense Bonaventura Vulcanio 93* et *Codex Barberino 172*) ajoute : συντειοὺσα τὰς πρὰξεις Il y a aussi des différences dans l'agencement de certaines phrases de contenu identique.

[34] V. Puntoni, *op. cit.*, p. VI — VII.

[35] Mg. gr. 292, f. 43.

réduit que celui présenté par l'édition Puntoni [36]. Il comporte des précisions sur la famille et les études du médecin persan Persoé, ainsi que sur la manière dont ledit ouvrage fut rapporté d'Inde (ff. 44 — 51).

On lit dans le ms. 292 de la f. 51ᵛ la formule 'Ἀρχή δε τοῦ βιβλίου. C'est donc le début proprement dit du livre, ce que les divers éditeurs appelèrent le « texte de base », qui compte, dans notre manuscrit, 17 chapitres [37] constituant le πρῶτος λόγος [38]. La « deuxième parole » s'achève avec περὶ τῶν περιστερῶν, le « récit du pigeon », que Krumbacher considérait un supplément ajouté au texte de base [39]. Le texte s'achève f. 87ᵛ sur la formule : Τέλος τοῦ παρόντος βιβλίον, οὕτο ὄνομα Στεφανίτης καὶ 'Ἰχνηλάτης [40].

Il nous serait sans doute impossible de comparer dans cette brève étude les chapitres du manuscrit 292 avec ceux des autres variantes. Toutefois, il nous semble disposer d'un nombre suffisant d'indices pour conclure que le texte de base de *Stephanites et Ichnilates* trouvé dans ce manuscrit est une variante abrégée comportant des fragments de la quatrième recension (introduction, prolégomènes et début du livre) et de la première recension éditées par V. Puntoni [41].

Quant à l'autre manuscrit (nᵒ 465) de la Bibliothèque de l'Académie, dont la transcription s'est achevée le 18 août 1676 [42], c'est une variante néo-grecque du récit, traduite par Théodore Zygomalas en 1584, ainsi que le texte lui-même nous l'apprend (ff. 10 et 20) : ,,καὶ διοιγατε ὁ Περζῶε οἱς ηατρηκὴν, καὶ περὶ ἄλλων τηῶν καὶ τῶ ἐπρωεκρηνε οἱς τὴν ζωῆν τοῦ καὶ καποριος παρὰδοιγμαση, ὑτα ἀρχοίζη τὰς δεκαπὲντε σηνομοιλλοὶας ὁ Περζῶε ὁ μὲγας ἰατρὸς ὀποῦ ἐμεταγλῶθητεν ἐτων τοὺτω τό βοιβλλὴοι ἀπὸ τὴν ἠνδηκην γλωσαν ἠς τὴν περσηκὴν οἱ τούτις τὴν ἀραπηκὴν ἐποιτα καποιος ἄλις ἠς τὴν ἐλληνικὴν κε ὁ Θεωδόσιος ο ζυγομάλας ἀπῶ τὸ ἀναπλη ἐμου γλότησεν οἱς τὴν ἀπλὴν φρὰσην [43].

C'est seulement au f. 20 qu'on trouve mentionné que « Théodore Zygomalas, premier notaire, a rédigé en phrase *aplà* et intitulé le livre Stephanites et Ichnilates » [44]. Le titre suivant figure à la première page du manuscrit : Δηοίγησοις περοὶ τοῦ φοιλλοσώφου Περζῶε πός ἔπῆγεν ῆς τῆν

[36] V. Puntoni, *op. cit.*, p. VI. Le début du f. 43 est identique avec celui de la IVᵉ recension : 'Η παροῦσα βίβλος συνεγρὰφη παρὰ 'Ινδῶν ἀπὸ τε μύθων καὶ παρὰβωλων καὶ λογων ἀνθρώπων γνωστικῶν καὶ σοφῶν identique avec celui du f. 43.

[37] Ms. 292, ff. 56—80.

[38] *Ibidem*, f. 80ᵛ.

[39] K. Krumbacher, *op. cit.*

[40] Phrase de clôture qui se présente dans plusieurs variantes.

[41] *Cod. Laurentio LVII, 30, Vat. 704.* Voir V. Puntoni, *op. cit.*, p. 48—316.

[42] Ms. gr. 465, f. 108. Nous reproduisons le texte du manuscrit tel quel, c'est-à-dire sans corriger ses nombreuses fautes d'orthographe.

[43] *Ibidem*, ff. 10ᵛ—11. On y trouve aussi (f. 20) noté que Théodore Zygomalas était πρώτον νοτὰρις et qu'il intitula le livre Στεφανὴτης καὶ Οἰχνηλλὰτης

[44] Ms. gr. 465, f. 20.

'Ηνδίαν καὶ οἴφερεν τό 6ηбλῆον τοῦτο τὰς δεκαπὲντε συνωμηλλίας καὶ πῶς ἐτημοῖθι δὴ οὐτοῦ παρὰ τοῦ Βασιλλεως τῆς Περσίας τοῦ Χωσρῶη [45]. Il s'agit de ce que nous avions appelé dans la variante médio-grecque (IV[e] recension) « le parole introductive » : Persoè part pour l'Inde, où grâce à ses qualités il se crée des amis qui l'aideront à prendre le livre de philosophie. Rentré au pays, il est accueilli à grande pompe par le roi et ses nobles, étant proclamé le plus grand philosophe de son époque. De son côté, il recommande au roi de faire copier l'ouvrage dans le registre royal [46].

La variante néo-grecque englobe aussi les prolégomènes Τοῦ 6ιбλλιου πρῶλλεγόμενα φανερόνσι πός οἱ σωφὶ της 'Ηνδίας ἐγραψαν τὰς δεκαπεντε συνομοιλλίας καὶ λεγοντε παραδῆματα [47]. Le texte proprement dit commence au f. 20[v]. Il se compose de 15 chapitres qui dans cette variante se présentent sous la forme de quinze questions posées par le roi de Perse et les réponses données par Persoè, le philosophe. Leur première « causerie » occupe un grand nombre de feuillets, car elle comprend aussi le dialogue entre Stephanites et Ichnilates [48].

Ce manuscrit garde dans ses grandes lignes le schème de la variante médio-grecque. Mais il y a, à notre avis, une visible influence sur cette variante néo-grecque de la morale chrétienne (voir en ce sens les sentences édifiantes sur lesquelles s'achèvent chacune des 15 « causeries »). Les quelques petits fragments du ms. gr. 3292 d'Athos publiés par Sp. Lambros offrent des similitudes avec la variante néo-grecque du ms. 465 de la Bibliothèque de l'Académie [49].

La signature du copiste à la fin du ms. 465 est indéchiffrable. On peut cependant affirmer en ce qui le concerne qu'il ne devait pas connaître très bien le grec (les mots sont divisés en deux, trois ou quatre groupes de caractères, rattachés soit au mot précédant, soit au mot suivant) et qu'il ignorait tout à fait l'orthographe. Ajoutons aussi que ce manuscrit provient du collège « Sfîntul Sava » et qu'il comporte au f. 108[e] plusieurs exercices à l'usage de ceux apprenant le grec [50].

[45] « Récit sur le philosophe Persoè, comment il est allé en Inde et comment il y rapporta ce livre, les 15 causeries et comment l'en honnora le roi de Perse, Chosroès ». *Ibidem*, f. 1.

[46] Il constitue à ce qu'il paraît un élément nouveau introduit dans le récit. Ms. gr. 465, ff. 1—5.

[47] « Les prolégomènes du livre montrent comment les savants d'Inde ont écrit les quinze causeries et s'appellent exemples ». *Ibid.* f. 6. Les prolégomènes occupent les ff. 6—20.

[48] Première causerie (συνομηλλίαν) ff. 20[v] — 50 ; deuxième causerie ff. 50[v] — 57[v] ; troisième causerie ff. 58—65 ; quatrième causerie ff. 66—76[v] ; cinquième causerie ff. 77 — 79[v] ; sixième causerie ff. 80 — 80[v] ; septième causerie ff. 81—88 ; huitième causerie ff. 88—90 ; neuvième causerie ff. 90[v]—93 ; dixième causerie ff. 93[v]—99 ; onzième causerie ff. 99—102 ; douzième causerie ff. 102—104 ; treizième causerie f. 105 ; quatorzième causerie f. 106 ; quinzième causerie f. 107.

[49] Il manque au ms. 3292 d'Athos le chapitre introductif, par contre on y retrouve les prolégomènes et les quinze chapitres du ms. 465 avec les mêmes titres. Voir Sp. Lambros, *Catalogue*, I, p. 301.

[50] Il a dû sans doute appartenir à quelque élève de l'Académie grecque. On peut lire entre autres mots : κοκόνος, 6ῶδας, etc. Ms. gr. 465, f. 108[v].

Faute de savoir le nom du copiste et l'origine de ce manuscrit n°. 465, à défaut aussi d'une édition de la variante néo-grecque traduite par Zygomalas, il nous est impossible de remonter à la forme dont il découle. Toutefois, nous penchons pour l'opinion avancée par quelques-uns des historiens qui se sont attachés à l'étude de ce livre et selon lesquels chaque manuscrit devrait être considéré comme indépendant et étudié en conséquence, unique moyen de parvenir en fin de compte à l'original.

Dans les pays roumains, *Stephanites et Ichnilates* circula dans sa version grecque. Du moins, les recherches entreprises jusqu'à nos jours n'ont pas réussi à découvrir une version roumaine, mais M. Gaster est d'avis qu'une partie de ce récit a été néanmoins introduite dans le circuit roumain, par la filière slave [51], sous le nom des « Douze songes de Momer »[52].

Il va sans dire qu'une étude de dimensions plus importantes que la nôtre pourrait inclure d'autres éléments encore, liés tant au récit proprement dit de Stephanites et Ichnilates, qu'aux deux variantes conservées à la Bibliothèque de l'Académie. Pour notre part, nous estimerons avoir atteint notre but si nous réussissons à attirer l'attention des spécialistes sur ces deux dernières variantes (l'une médio-grecque, l'autre néo-grecque) qui ont circulé dans les pays roumains au XVII^e siècle. L'édition des textes respectifs et la poursuite des recherches sur ces variantes sont susceptibles de mettre au jour d'autres données et d'aboutir à des conclusions définitives. Mais nous pouvons dès à présent affirmer sans faillir que la présence de ces deux versions de Stephanites et Ichnilates dans les pays roumains est toute naturelle. Prenons par exemple le texte néo-grec du récit : il provient du collège « Sf. Sava », où se trouvaient également (ainsi que le catalogue de sa bibliothèque l'atteste) [53] les versions grecques des livres populaires suivants : *Floarea darurilor*, *Esopia*, *Bertoldo*, *Etiopica*, *Erotocritul*, etc., sortis des imprimeries vénitiennes ou viennoises.

Dès la fin du XVI^e siècle, un nombre croissant de manuscrits et livres imprimés commencent à pénétrer dans les pays roumains soit apportés par les hauts prélats de l'Eglise orientale, qui multiplient leurs visites vers cette époque, soit grâce aux moines grecs essaimant là de différents centres religieux. Vers la fin du XVII^e siècle, ce sera le tour des érudits grecs enseignant dans les Académies princières et des « étudiants » rentrés de Constantinople, Venise et Padoue d'en augmenter la liste. Puis, les moines grecs établis dans les couvents moldaves et valaques s'appliqueront à la

[51] C'est un fait déjà connu que le récit fut traduit assez tôt du grec en slavon, avec le même titre : *Stephanites et Ichnilates*. Voir M. Gaster, *op. cit.*, p. 58 et L. O. Sjïberg, *op. cit.*, p. 10 ; *Стефанит и Ихнилат*, p. 158 et suiv.

[52] M. Gaster, *op. cit.*, p. 58—59.

[53] I. Genilăe, *Biblioteca franceză, română, elenică, germană, grecească, engleză, ungarică, slavonă, ebraică, arabică și turcească*, Catalogue, vol. II, București, 1847. Voir aussi chez N. Cartojan, *op. cit.*, II, p. 19.

transcription des textes religieux d'abord, pour passer plus tard à ceux de la littérature laïque ; le fruit de leurs efforts figure de nos jours encore dans les différentes bibliothèques et archives roumaines.

En choisissant d'étudier les variantes du recueil de fables orientales connu sous le titre de *Stephanites et Ichnilates*, nous sommes tombés sur deux autres témoignages de la présence dans le circuit roumain des manuscrits grecs, surtout à partir du XVII[e] siècle. C'est aussi une preuve que la langue grecque, la littérature grecque ont facilité la diffusion dans les pays roumains des textes venus de l'Orient hellénique. La présence du recueil *Stephanites et Ichnilates* en deux variantes, l'une byzantine, la seconde néo-grecque, s'avère en outre caractéristique pour l'époque que nous avons en vue, pour la manière dont s'est passée la réception de la littérature en langue grecque dans cette « Byzance après Byzance », épanouie en sol roumain.

Si nous nous bornons pour l'instant d'insister seulement sur cet aspect du problème, qui représente l'une des étapes finales du circuit de cette sorte d'ouvrages, c'est que souvent (comme c'est le cas ici) il est très difficile d'établir d'où viennent ces manuscrits. La difficulté augmente d'autant plus quand il s'agit de livres populaires, car, en ce qui les concerne, on ne saurait même pas déterminer avec précision l'espace géographique qui les aura vus naître et se développer. Ajoutons à ceci leur continuel va-et-vient entre l'Orient et l'Occident entraînant d'incessantes transformations qui arrivent en fin de compte à modifier jusqu'aux dimensions du texte initial, soit en l'augmentant, soit en le diminuant.

Il ne nous reste donc qu'à souligner leur présence et leur nombre sur le sol roumain. Là, de même que partout ailleurs dans les pays balkaniques (et à la différence des autres centres européens de la diaspora grecque, où la vie spirituelle s'est développée de préférence dans le cadre des communautés), la culture grecque influera sur la vie intellectuelle du pays. Le phénomène s'est avéré valable pour tous les pays englobés, d'une part, dans le système politique et économique ottoman et attachés, d'autre part, à l'Eglise grecque orientale.

CENSURE ET LIBRAIRIE EN ITALIE AU XVIII[e] SIÈCLE

ANNE MACHET
(Chambéry)

Le centralisme administratif français a rassemblé à Paris la plupart des documents concernant l'histoire du livre au XVIII[e] siècle. Dès cette époque l'importance du livre comme témoin de l'histoire de la pensée a été pressentie, les dossiers se sont accumulés. La collection Anisson — Duperron, les archives de la chambre syndicale des libraires [1] ont permis l'élaboration d'ouvrages passionnants sur la librairie [2] dans les années qui précèdent la Révolution. Dès 1789 les notions de censure, de limitation à la liberté de penser et d'écrire, perdirent le sens et la réalité qu'elles avaient, peu ou prou, depuis des siècles. Plus les études se multiplient, plus la complexité des questions en jeu apparaît.

En Italie l'impression et le commerce du livre à la même période présentent autant d'intérêt pour l'histoire des idées mais les difficultés d'étude sont accrues [3]. Les Etats italiens sont divers, dispersés, soumis à une réglementation et à une pratique administratives différentes.

[1] Paris, Bibliothèque Nationale.

[2] Le terme de *Librairie* est employé avec le sens que lui donne le XVIII[e] siècle. Il désigne des réalités aujourd'hui dissociées : l'édition, la vente du livre en librairie, le commerce intérieur et extérieur. Déjà à cette époque les libraires ne sont pas toujours éditeurs, mais l'inverse n'est pas vrai, les éditeurs ont tous pignons sur rue.

C'est le XVIII[e] siècle qui utilise l'orthographe : liberté de penser.

Parmi les ouvrages les plus importants de ces dernières années : R. Estivals, *Le dépôt légal sous l'ancien régime*, Paris, Rivière, 1961. Du même auteur, *La statistique bibliographique de la France sous la Monarchie au XVIII[e] siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1965. A. Flocon, *L'univers des livres, Etude historique des origines à la fin du XVIII[e] siècle*, Paris, Hermann, 1961. Grosclaud E, *Malesherbes témoin et interprète de son temps*, Paris, Fischlacher, 1961. J. Martin, *Livre et société à la fin du XVII[e] siècle*, Paris—Genève, Droz, 1969.

[3] Pour les difficultés que rencontre le chercheur qui veut consulter les archives italiennes des anciennes capitales, voir les remarques de Venturi, en particulier : « ...*Gli ostacoli, le difficoltà, le impossibilità sono innumeri, e sormontabili soltanto con un dispendio grande di energia e di pazienza*... » (F. Venturi, *Settecento riformatore*, Torino, Einaudi, 1969, Prefazione, p. XVII).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 3, P. 459—490. BUCAREST. 1972

Chaque capitale a sa propre conception du pouvoir. Par ailleurs les archives n'ont pas toujours fait une place aux documents concernant la librairie [4]. Les textes, publiés ou inédits, restent encore d'interprétation difficile mais des études récentes indiquent la voie à suivre [5].

Il est peut-être prématuré de vouloir parler de la librairie *italienne* au XVIII[e] siècle, de mettre en parallèle, à propos de la censure et du commerce du livre, ce qui se passe à Turin, Venise, Milan, Parme, Lucques, Florence, Livourne, Rome, Naples — pour ne citer que les principaux centres d'édition du XVIII[e] siècle. Il ne s'agit pas de minimiser les oppositions et les divergences qui tiennent au passé historique, à la forme des gouvernements, à la situation socio-économique, autant qu'à l'histoire du livre spécifique de chaque Etat.

Certes un cadre restreint laisse peu de place aux nuances nécessaires. Pourtant ces quelques paragraphes souhaitent mettre en relief les convergences, éliminer momentanément les variables (sans nier leur importance), dégager ainsi les constantes que rencontre le chercheur affrontant les problèmes que pose la librairie italienne au XVIII[e] siècle. La conception de la censure, sa mise en œuvre, le protectionnisme théorique et les réalités du commerce témoignent de mêmes schémas de pensée.

★

Les relations écrivains-libraires-gouvernants n'ont jamais été aisées. A partir de 1730 les textes littéraires, les mémoires ou les correspondances font état de difficultés accrues dans les rapports entre éditeurs et auteurs, entre hommes de gouvernement et personnes intéressées au commerce du livre — libraires et écrivains se trouvant cette fois côte à côte [6].

[4] Venise est une exception brillante. Près de trois cents manuscrits conservés à Venise s'intéressent à la librairie. Ils se trouvent aux Archives dans les fonds *Riformatori dello Studio di Padova*, *Inquisitorato alle arti*, *Inquisitori di Stato*, *Archivio notarile*. Divers fonds de la *Bibliothèque* attenante au Musée Correr présentent beaucoup de précisions, fonds Cicogna, fonds Donà delle Rose, fonds Gradenigo. D'autres documents se trouvent rassemblés à la bibliothèque Querini Stampalia et à la fondation Cini. Cette dernière possède les microfilms des fonds *Venezia* de *l'Archivio secreto Vaticano*. Dans ses divers ouvrages sur le XVIII[e] siècle Berengo a exploité cette masse de documents de façon magistrale, en particulier M. Berengo, *La crisi dell' arte della stampa veneziana alla fine del Settecento*, in « Studi in onore di Armando Sapori », 1957. Torcellan signale à l'attention du chercheur l'intérêt des fonds des villes de terre-ferme, Bassano, Trente, Vicence, etc. (G. F. Torcellan, *Una figura della Venezia settecentesca, Andrea Memmo*, Venezia—Roma, 1963; Et *Settecento Veneto e altri Scritti storici*, Torino, Giappichelli, 1969).

[5] Outre les livres de Berengo et Torcellan il faut mentionner, M. L. Perna, *G. M. Galanti e la Società tipografica*, in « Studi in onore di W. Maturi », Torino, Giappicchelli, 1970. M. A. Morelli Timpanaro, *Legge sulla stampa e attività editoriale a Firenze nel secondo Settecento*, in « Rassegna degli Archivi di Stato », nov.—déc. 1969, p. 613—700. A paraître très prochainement une étude sur la librairie piémontaise de A. Lai.

[6] Les volumes concernant les « philosophes » publiés sous la direction de Venturi abondent en textes s'intéressant de près ou de loin à ces questions (*Illuministi italiani*, a cura di F. Venturi, Milano, Ricciardi, 1965).

Parini songe à ne pas achever son poème *Il Giorno*, il est écœuré par la rapacité des libraires : « *Quanto alla mia Sera, io ne ho quasi dimesso il pensiero : non che non mi piaccia di compiere i tre Poemetti da me annunciati ma perchè sono stomacato dall'avidità e dalla cabala degli stampatori. Non solo essi mi hanno ristampato in mille luoghi gli altri due ma lo hanno fatto senza veruna partecipazion meco, senza mandarmene una copia, senza lasciarmi luogo a correggervi pure un errore*... » Il exprime ainsi sa rancœur à Paolo Colombani le 10 février 1766 [7]. Les situations ont peut-être peu évolué, elles sont bien plus mal supportées ; Vico s'accomodait plus facilement de ses mésaventures avec un libraire vénitien [8]. Giannone, lui, s'indigne de l'arbitraire du pouvoir. Sa présence est peu désirée à Naples après l'édition clandestine de l'*Istoria civile del Regno di Napoli*. Il se rend à Vienne puis à Venise. Là il est bien accueilli par l'aristocratie. Il prépare une nouvelle édition de son livre ; l'éditeur Pitteri obtient toutes les autorisations demandées ; auteur et libraire escomptent tirer un bon parti de cette réédition fort attendue. Pourtant, sur ordre des Inquisiteurs d'Etat, une nuit il est conduit au-delà du Pô et sommé de ne jamais revenir sur les territoires de la République. Dans son autobiographie, il rapporte qu'il sut bientôt que la Sérénissime a cédé aux pressions de la cour de Rome désireuse de le réduire au silence, comme vont le faire peu après Milan et Turin. Un homme peut être déclaré indésirable à cause de ses idées ; le droit de l'individu cède devant l'intérêt de l'Etat [9].

Les cas choisis sont extrêmes. Tout n'est pas toujours aussi dramatique mais des tensions se manifestent, mal définies, mais réelles. Les gou-

[7] Cette lettre de Parini à Paolo Colombani se trouve dans un manuscrit qui contient des lettres adressées à Francesco Grisellini (F. Grisellini, *Lettere d'illustri letterati a lui diretti*, Venezia, Biblioteca Marciana, Cl. X, cod. XIX, 6525).

[8] Le philosophe napolitain avait envisagé une édition vénitienne. Il raconte dans sa biographie qu'il dut y renoncer.

[9] P. Giannone, *Istoria civile del Regno di Napoli*, Napoli, 1723. Un historien napolitain signale l'utilisation d'une imprimerie clandestine, l'approbation ecclésiastique manquant : « *Paventava egli a ragione, che questa sua opera venir gli potesse soffogata in culla a riguardo degli ingredienti che ne faceano parte ; pensando quinci di farla quasi furtivamente imprimere, servissi per tal uopo della stamperia dell'Avvocato Ottavio Ignazio Vitagliani, posta nella villa di Duporte non molto lungi da Napoli* » F. Soria, *Memorie storicocritiche degli storici napoletani*, Napoli, Stamperia Simoniana, 1781, p. 286).

Giannone résume ainsi son argumentation sur l'indispensable séparation des pouvoirs et s'étonne de la haine qu'il a rencontrée : « ...*Io (son) venuto in odio ed abbominazione, non già perchè io avessi sentimenti contrari alla nostra Santa Fede, né perchè discordassi ne' punti principali della religione cattolica, ma unicamente perchè : non volli con vile adulazione adottare per vere le false massime della papale monarchia sopra tutti i principi della terra, e per avere manifestate le sorprese fatte sopra la potestà dei medesimi, e poste in più chiara luce le regali preminenze ed alti, sovrani ed indipendenti diritti, che Iddio ha loro conceduti sopra i loro Stati e domini* » (P. Giannone, *Vita scritta da lui medesimo*, Milano, Feltrinelli, 1960, p. 333).

Selon ses propres termes (*ibidem*, p. 337), la postérité s'étonne que les princes n'aient pas soutenu le défenseur de leur cause. Après avoir quitté Venise le fugitif gagne Milan qu'il est contraint de quitter rapidement. Réfugié en Suisse, il est traitreusement entraîné en territoire piémontais. Il est arrêté, enfermé à Chambéry puis à Ceva. Il meurt dans cette forteresse en 1740.

vernements leur cherchent une solution administrative : chaque état renouvelle ou transforme les règlements concernant l'édition et la circulation des livres. Les différents décrets ont deux traits communs : ils revendiquent les droits du prince qui semblent lésés, ils souhaitent rendre plus étroits les contrôles traditionnels de l'activité des écrivains et des libraires [10].

L'essentiel de la législation datait de l'essor de l'imprimerie. Les libraires demandent alors protection, ils sollicitent des *privilèges* ; surtout le libre examen, l'éveil de l'esprit critique inquiètent les pouvoirs, politiques et religieux. Les premières listes de livres à proscrire émanent des princes, soucieux de moralité et d'ordre. La promulgation de l'*Index* en 1559, les différents arrêts du Concile de Trente en la matière sont l'aboutissement d'un processus, très ancien, qui tend à faire de l'Etat le bras séculier de l'Eglise [11]. Seule Venise revendiqua comme un droit imprescriptible, le contrôle de la librairie. Sa législation prévoyait dès le 29 janvier 1526 les peines encourues par ceux qui imprimaient des ouvrages « déshonnêtes ». En 1549 elle avait autorisé la publication d'un catalogue de livres « suspects, impies et scandaleux ». Mais jusqu'à la fin du siècle elle refuse de prendre en considération l'*Index*. Le 24 août 1596 elle signe un Concordat avec le Saint-Siège, elle accepte le nouvel *Index* établi par le pape Clément VIII, sans qu'aucun volume puisse y être ajouté. Le droit de regard de l'Inquisition et l'*Imprimatur* sont nécessaires pour toute édition mais ce Tribunal ne pourra prendre aucune décision en dehors de la présence de trois patriciens. Le point de vue de Rome n'est pas tou-

[10] A Naples les Pragmatiques réitèrent les règlements précédents; l'édit du 24 mai 1725 rappelle : censure sur manuscrit obligatoire, approbation indispensable pour les rééditions, exemplaires prescrits à déposer, interdiction des livres sans date. Celui de février 1769, autorisation nécessaire pour ouvrir un commerce de librairie. Celui du 19 septembre 1772, la signature du censeur requise sur le manuscrit. Celui du 24 mai 1786 évoque la réglementation en vigueur à Naples depuis 1550 ; il évoque son but, « *perchè le stampe in vece di utilità, a qual fine han da essere unicamente dirette, non recassero nocumento alcuno alla Religione ed allo Stato, è convenuto alla Suprema Potestà di prendere da tempo in tempo vari salutari provvedimenti* ».

A Florence l'édit du 28 mars 1743 ne s'occupe apparemment que de la défense de la religion et de la morale mais il donnait relativement peu d'importance à la signature du censeur ecclésiastique, appelé à se prononcer, en deuxième lecture, sur l'orthodoxie du manuscrit et devant remettre son avis au secrétaire du gouvernement pour une ultime et décisive signature. Un décret du 17 avril 1743 de la Congrégation générale du Saint-Office accusait le législateur d'avoir violé les règles de l'Index, menaçait d'excommunication auteurs imprimeurs libraires et lecteurs s'en tenant à la nouvelle législation. Il fallut attendre le 21 avril 1744 pour arriver à un accord. Le grand-duc n'avait pas cédé.

Dans les autres capitales les critères sont identiques. Pour un résumé de ces querelles, à Venise et à Milan, deux manuscrits spécialement intéressants : *Archivio di Stato di Milano, Studi, Parte antica, ms. 31* et *Venezia, Biblioteca Correr, Donà delle Rose, 341.*

[11] Les Rois Catholiques se réservent le droit de concéder les licences d'imprimer dès le 8 juillet 1502. Cf. M. Defourneaux, *L'Inquisition espagnole et livres français au XVIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 14 et suivantes.

jours ennemi mais toujours étranger, la République ne renonce à aucune prérogative de sa souveraineté [12].

Ailleurs ce n'est qu'au XVIII[e] siècle que les souverains se heurtent à la prise de position traditionnelle de l'Eglise. Ils revendiquent le contrôle exclusif de la librairie, refusent ce dont ils se sont longtemps accomodés. Il y a conflit ouvert en 1743 en Toscane à la suite d'une modification unilatérale de la législation ; les polémiques se font virulentes, à Venise même, en 1754 et en 1766, à Parme en 1767, à Milan en 1768, ailleurs à différentes occasions [13]. Chaque gouvernement *se sent* vulnérable, il veut parer à son gré les attaques éventuelles. La volonté de renforcer son autorité exprime une agressivité, qui est réaction de défense. Partout en Europe certains remettent en cause les fondements du pouvoir. Pour mieux défendre les droits du trône, il faut réduire à merci les deux forces d'obstruction possible : l'emprise de l'Inquisition et tant qu'émanation d'un Etat étranger, l'action plus subtile, difficilement saisissable de l'esprit critique qui veut aborder tous les sujets. En attaquant l'une, c'est comme si l'on se protégeait de l'autre.

L'Etat veut dire quand il faut parler, quand il faut se taire. Dans le Royaume de France il existe même des *édits du silence*, qui enjoignent de ne pas faire allusion pendant un temps déterminé à certaines controverses brûlantes [14]. Transmettre un message par l'intermédiaire du livre n'est pas l'expression d'un droit. C'est une concession faite à un individu, ou à son mandant, le libraire-éditeur, dans des circonstances bien

[12] A Venise, déjà deux censeurs le 29 janvier 1526, à cause du « scandale universel » : « *Per la licentia che facilmente ogn'un hà di stampar libri in questa nostra città, se vede qualche volta uscir in stampa opere disoneste e di mala natura. Al che è da metter sufficiente ordine* ». Treize décrets en matière de librairie entre 1502 et 1596. Le septième article du concordat estime que les procès d'Inquisition ne pourront qu'être rarissimes : « *Intorno la libertà, che vien concessa alli Vescovi, e Inquisitori di poter prohibire altri libri non espressi nell'Indice, se dechiara che s'intenda di libri contrari alla religione, forestieri, o con false e finite licentie stampati e rarissime volte si darà il caso nè si farà senza giustissima causa, e con partecipatione del Santo Officio, e intervento di clarissimi Signori assistenti, tanto in Venetia, come nel Stato* ». Au XVIII[e] siècle, Venise affirme qu'elle s'en tient aux décrets anciens, décrets que sa puissance politique lui avait permis d'imposer.

[13] Les différents gouvernements connaissent leur législation mutuelle. Lorsque le comte Firmian, à la demande de Kaunitz, prépare de nouveaux décrets, le mémoire cite un extrait des Régistres du Parlement de Paris du I[er] février 1765 à propos des Bulles pontificales, les articles 3 et 4 de la loi toscane de 1743, une copie d'un décret du Sénat de 1765, difficilement obtenue. (*Milano, Archivio di Stato, Studi, Parte antica, ms. 32*).

[14] Ainsi en 1731 un arrêt rendu au Conseil d'Etat du roi prescrit un silence absolu sur les « deux puissances » (Paris, *Bibliothèque Nationale*, mss fr. 22062, pièce 64, f° 280). Un autre arrêt de février 1733 interdit de parler *de la bulle Unigenitus* (*Ibidem*, pièce 71, f° 307). Le 28 mars 1764 il est défendu « à tous autres qu'à nos Cours d'imprimer, débiter, colporter aucuns écrits ou projets concernant la réforme ou l'administration des finances ». (Mss. fr. 22068, pièce 60). Pour les arrêts sur la librairie française, voir l'étude de N. Hermann Mascard, *La censure des livres à Paris*, p. 20—24.

déterminées [15]. Autoriser la publication d'ouvrage est une prérogative du gouvernement. Rien ne doit contrevenir à la hiérarchie des valeurs admises. Force sera donc à l'écrivain désireux de publier un manuscrit, de se plier aux opinions reconnues valables par le groupe social au pouvoir. L'œuvre est autorisée parce qu'*utile*, refusée parce que jugée superflue. Un mémoire de 1781 conservé aux Archives de Milan envisage une plus grande liberté accordée aux auteurs ; l'auteur commente : « *Generalmente non sarà più proibita opera alcuna se non quando sarà riconosciuta impropria ed inutile a chi che sia* ». Selon l'expression de Goldoni, l'écrivain « souffre l'abstinence au cœur de l'abondance... en ces temps calamiteux où la vérité ne peut se soutenir seule » [16]. Giannone, lui, pense que les contraintes sont telles qu'elles obligent à déclarer vertu ce qui n'est que vice [17]. L'écrivain est sous tutelle. D'après Linguet les auteurs sont « des enfants que l'administration tient dans des brassières éternelles. La loi les soumet à des guides despotiques sous le nom de censeurs sans l'aveu desquels ils ne sauraient faire un pas » [18].

Cette censure redoutée est une institution presque aussi ancienne que l'imprimerie. Son existence est considérée un mal nécessaire. En 1751 l'*Encyclopédie* n'en donne pas une définition polémique. Pour elle c'est « l'examen qu'un gouvernement fait des ouvrages, journaux, dessins, pièces de théâtre, avant d'en autoriser la parution » [19]. Les témoignages italiens évoquent désormais l'autocensure, préalable à la censure, comme une atteinte à la liberté, une violence faite à l'auteur. Un libraire accuse le traducteur d'une *Grammaire philosophique* de négligence, la réponse est

[15] Il faut demander une approbation même pour une réédition sans corrections. Ce n'est pas l'œuvre en soi mais son opportunité qu'apprécie le pouvoir. Encore plus s'il s'agit d'un ouvrage imprimé à l'étranger. Le 2 août 1777, un édit napolitain commente le fait : « ...*Si è scorto ancora di essersi per lo addietro accordato con facilità il "Reimprimatur" a'libri non istampati altra volta in Regno con le dovute licenze, ma in Paesi stranieri, onde poi libri vietati si sono veduti correre per le mani di tutti* ».

[16] *Milano, Archivio di Stato, Studi, Parte antica, ms. 31.*

Goldoni s'exprime ouvertement dans une lettre écrite de Rome à Gabriel Cornet à Venise, en 1759 : « *La Commedia si abbevera ad un vasto fonte, ma alcuni rivoli più fecondi non soffrono esser toccati, e alcune volte le convien soffrir l'astinenza nell'abbondanza... Siamo in tempi calamitosi, in cui la verità da sola non si può sostenere, ed una voce di più o di méno può sbilanciare un partito, siccome un voto può decidere della sorte di un concorrente* ». Le texte est tiré de *Illuministi italiani*, vol. 42, p. 200.

[17] Giannone s'indigne de ce rôle misérable confié aux auteurs de son temps : « *Tanto è miserabile ed infelice la condizione degli scrittori de'dì nostri, che non gli basta, per isfuggire l'odio e la malevolenza di tacere i vizi, ma si pretende che con isfacciate adulazioni i difetti stessi si abbiano a transformare in virtù, ed encomiargli ed avergli per sommi pregi, degni di lode e di commendazione* » (*Vita*, p. 358).

[18] S. Linguet, *Annales politiques, civiles, littéraires du XVIII^e siècle*, Londres, 19 vol. (1772–1792). La citation se trouve dans le vol. I, p. 167.

[19] L'*Encyclopédie* est imprimée par Lebreton, syndic des libraires. L'entreprise est protégée par le Directeur de la Librairie, Malesherbes.

hautaine, la censure seule méritant d'être incriminée : « *Sono povero uomo ma onorato e civile onde non merito che alcuno eserciti sopra di me quell'autorità che non può, qualora sia un uomo onesto... In due capitoli ho io preteso di far parlare l'autore della "Grammatica filosofica" come se fosse cattolico, riasciando o modificando le espressioni ardite, come restai impegnato coi Revisori del S.S.Offizio e del Principe, mentre senza quella convenzione non avrei ottenuto licenza* » [20]. L'écrivain ne peut briser les liens de solidarité d'une société fermée. Il vit le plus souvent de sa plume ; pour signer un contrat avec un libraire et obtenir les deux cents exemplaires qu'il demande comme prix de son manuscrit, pour être imprimé, il lui faut masquer sa pensée [21].

La réglementation interdit à tout sujet de publier à l'étranger. Pourtant c'est la solution choisie lorsqu'une fortune personnelle permet d'engager les frais nécessaires, ainsi la censure est éludée. Pietro Verri se heurte aux censeurs de Milan, il fera imprimer à Venise. Il s'indigne de l'étroitesse d'esprit des hommes chargés de la révision : « ...*Da sei o sette volte ho avuto delle dispute con questi ignorantissimi ed ostinatissimi Revisori e non voglio saper altro... Il Revisore non mi volle giammai passare né Pamela, né Molière perché la prima è un romanzo inglese proibito ed il secondo è un autore francese che merita d'esser proibito* » [22]. Pietro écrit à son frère Alessandro et s'amuse peut-être à présenter l'affaire de façon caricaturale ; le fait est que, toute discussion avec le censeur s'avérant inutile, il recourt aux presses vénitiennes : « ...*Queste ragioni replicate, duplicate, triplicate non giunsero a far decampare (sic) punto Sua Riverenza,*

[20] Il s'agit d'une lettre de Francesco Grisellini au libraire de Bassano Giambattista Remondini. La lettre est du 25 janvier 1750 (Bassano, *Archivio di Stato, fondo Remondini*, XII — 28.31.60).

[21] L'auteur se déssaisit de son manuscrit au profit du libraire. Il souhaite souvent être rétribué non en numéraire mais par un certain nombre d'exemplaires. Il n'a aucun droit sur les éditions successives.

A plusieurs reprises ce chiffre de deux cents exemplaires est avancé pour un tirage de 1000 exemplaires : Giannone a convenu de ce nombre avec Pitteri pour l'édition de la *Storia civile del Regno di Napoli* (*Vita*, p. 330). En 1753 Grisellini discute sur cette base avec Remondini, pour l'impression de sa comédie *I liberi muratori* (Bassano, *Archivio di Stato*, fondo Remondini). Il peut aussi y avoir d'autres formes de contrat : Parini propose à Paolo Colombani de lui céder le manuscrit de *La Sera* contre cent cinquante sequins : « *Il prezzo che io ne pretendo senza speranza di dibatterne uno zero è di centocinquanta zecchini da pagarsi un terzo alla conclusione del contratto e il restante al consegnarsi del manoscritto* » (Venezia, *Biblioteca Marciana*, ms. cl. X, cod. XIX ; n° 6525).

Le droit de l'auteur sur son œuvre n'est imprescriptible que s'il publie à ses frais. A Venise il est spécialement sauvegardé. Cf. Decreto Senato 11 marzo 1780 : « ...*Il privilegio prima d'essere perpetuo per suo posseditore (= bi il libraio) ; l'era per l'autore dell'opera, qualunque egli fosse, come si è sempre praticato* ».

[22] A. e P. Verri, *Lettere e scritti inediti*, vol. IV, Milano, Galli, 1879. La citation se trouve vol. I, p. 159, la suivante, p. 162.

e la mia lettera stampata poi dal Pitteri in Venezia fu tranquillamente distribuita a Milano ». Dans une autre lettre il élargit le débat et juge que la condition faite aux écrivains explique le sommeil de l'Italie, qui surprend les étrangers : « *Si meravigliano gli Inglesi ed i Francesi che l'Italia sia addormentata; ma io mi meraviglio che vi sia ancora l'arte di leggere e di scrivere. Da noi non si può sperare stima dal pubblico, non si possono sperare impieghi, non onori, non soldi, non si può nemmeno sperare di comparire in faccia del pubblico colle stampe scnza mille amarezze a vessazioni* » [23]. Ce qui est vrai à Milan l'est ailleurs. Lorsque le responsable de la librairie vénitienne, Gasparo Gozzi, propose à Ortes de publier le manuscrit de l'*Economia nazionale* avec une fausse date, l'économiste, qui a des revenus et publie à compte d'auteur, préfère s'adresser aux libraires de Bologne et ne pas faire la supplique aux *Riformatori dello Studio di Padova* suggérée [24]. Mais sans doute souvent les auteurs atténuent leurs affirmations dès le manuscrit, puis se soumettent encore aux corrections suggérées [25].

Les modalités de la censure sont les mêmes dans chaque capitale. L'administration souhaite qu'un manuscrit sans ratures soit remis aux censeurs, ceci pour rendre difficiles des corrections et additifs après l'examen. Elle tolère parfois, à Naples et à Florence par exemple, que le libraire présente les premières épreuves, pour plus de rapidité ou du fait d'une écriture malaisée à déchiffrer. Cette première concession est une faveur recherchée ; en cas de litige le libraire parle des dépenses engagées, des paies qu'il ne peut régler à ses ouvriers s'il n'achève pas l'édition entre-

[23] La considération ne va pas toujours de pair avec le profit. Goldoni fait jouer 16 pièces en 1750. Il n'est pas question de modifier les termes du contrat signé, il obtient même avec difficulté l'autorisation de publier ses comédies. Il s'en plaint dans ses *Mémoires* : « J'avais donné seize pièces pour le cours de l'année. Le directeur ne me les avait pas demandées, mais il n'en avait pas moins profité. Quel parti en avais-je tiré pour moi ? Pas une obole au-delà du prix convenu pour l'année. Pas la moindre gratification, beaucoup d'éloges, beaucoup de compliments et pas la plus petite reconnaissance. J'en étais fâché mais je ne disais mot.

Cependant on ne vit pas de gloire ; il ne me restait d'autre ressource que celle de l'impression de mes œuvres, mais qui l'aurait cru ? Mèdebac s'y opposa, et quelques-uns de ses protecteurs lui donnaient raison. Cet homme me contestait les droits d'auteur sous prétexte d'avoir acheté mes ouvrages. ... Je cédai mes prétentions et je me contentai de la *permission* de faire imprimer chaque année, un seul volume de mes comédies » (C. Goldoni, *Mémoires*, in *Opere scelte*, Torino, UTET, 1953).

[24] Ortes écrit : « *Il manoscritto dell'opera mia sull'Economia nazionale, già approvato da questa inquisizione, mi fu restituito dal conte Gozzi, altro revisore, il quale non ha saputo risolversi a similmente licenziarlo per la stampa. Mi propose egli di presentar un memoriale ai Riformatori dello Studio per ottener di stamparlo con data mentita d'altro luogo, cosa solita a farsi qui in alcuni casi. Ma oltrechè non è giusto che un libro che dichiara la verità cominci da una bugia nel frontespizio, io non intendo a ogni modo di supplicar chi si sia per simili affari* » (*Lettera a don Mauro Ortes*, 22 maggio 1773. Cette lettre est citée par G. Torcellan, *Settecento veneto, op. cit.*, p. 99).

[25] Les dossiers que possèdent les Archives de Florence possèdent ainsi plusieurs rapports de censeurs qui signalent les passages à corriger, les suggestions faites à l'auteur (*Archivio di Stato, Reggenza*, 618—623, *passim*).

prise [26]. Dans toute l'Italie l'invite de remettre les manuscrits est souvent renouvelée ; c'est suggérer que nulle part le règlement s'applique de façon stricte.

Le possesseur du manuscrit, auteur ou libraire [27], souhaite un censeur « au goût très sûr, libre de préjugés » [28]. Les responsables de la librairie le veulent vigilant « afin que rien ne soit rendu public, qui puisse séduire les esprits par une fausse doctrine, ou corrompre les mœurs par des maximes dangereuses » [29]. Le choix doit se faire de façon à ne pas heurter les auteurs toujours susceptibles. Choix délicat : il faut des auteurs reconnus par leurs pairs, il convient aussi que ces hommes se sentent liés au pouvoir. La fonction, très recherchée, donne du prestige ; elle est quasi bénévole : la loi toscane de mars 1743 invite les censeurs à n'accepter qu'un exemplaire imprimé et précise qu'en aucun cas les redevances des libraires ne peuvent être acceptées. A Milan, Kaunitz fait répondre de façon méprisante à une demande de salaire fixe. A Venise il y a remise du traditionnel exemplaire, et les *Riformatori* tiennent compte des difficultés de la tâche et remettent aux censeurs de temps à autre cinquante ou cent ducats. Ce n'est pas un dû mais une faveur occasionnelle. Malgré les ordres impartis, les libraires savent aussi faire accepter des « cadeaux » à ceux qui défendent leurs intérêts [30]. Ainsi l'indépendance du censeur est chose malaisée.

[26] Il y a une confusion volontaire des plans. Le libraire minimise la portée idéologique des textes, ce dont se préoccupent les censeurs. Adroitement il ne parle pas du manque à gagner personnel et évoque le sort des apprentis et compagnons.

Le lieutenant de police lui-même tient le même langage. Ainsi en novembre 1769, « *il fiscale* » de Florence propose de poursuivre le libraire Allegrini qui divulgue des livres interdits et vient de traduire *La fille de joie*, avec comme titre *La meretrice inglese*. Quelques jours plus tard il renonce à la perquisition révélatrice. Un des arguments qui justifient cette nouvelle décision, c'est le sort des ouvriers liés à celui de la librairie, une quarantaine de personnes : « *...con della stamperia campano diverse persone* ». *(Firenze, Archivio Storico, Camera fiscale, 2815, affare 451).* Ce même libraire souvent imprime avant d'avoir obtenu l'approbation et est à l'origine de plusieurs éditions clandestines. (Fougeret de Montbron, *La fille de joye, ouvrage quintessencié de l'anglais de John Cleland*, Lampsaque, 1751).

[27] Le libraire se charge des démarches auprès des autorités même lorsque l'édition est à compte d'auteur. Les magistrats vénitiens emploient le terme « *possessore* » pour désigner ce que nous appelons éditeur. C'est au cours du XVIIIe siècle que l'éditeur cesse d'être confondu avec le libraire. Cf. le décret du sénat de mars 1780 déjà mentionné.

[28] Carlo Antonio Pilati propose, dans *La Riforma d'Italia*, de brûler ou jeter à la mer tous les livres « mauvais et imbéciles », « *in somme tutti questi fanatici, creduli, goffi, storditi e disgraziati seminatori di inezie, di falsità, di pregiudizi, e superstizioni* ». Pour les éliminer et pour faciliter la lecture de bons livres, il faut des censeurs « *du finissimo gusto, e liberi da ogni pregiudizio* » ([C. A. Pilati], *Della Riforma d'Italia*, Italia, 1767, XII, p. 220—221).

[29] *Encyclopédie*, Genève, 1777.

[30] La position difficile des censeurs est mise en évidence par ces problèmes de rétribution. Une fausse conception de la culture la lie à une nécessaire gratuité.

Ainsi le législateur florentin propose de multiplier les censeurs pour ne pas charger indûment ces intellectuels qui ne peuvent accepter qu'un exemplaire, selon l'article 16 de la loi de 1743. Le censeur « *...ha il solo emolumento di un Esemplare dell'Opera, o foglio rivisto, onde*

Au XVIIIe siècle la plus importante des qualités personnelles requises, c'est l'ouverture d'esprit. Les contemporains, pas toujours au fait de la complexité de la situation, s'étonnèrent souvent de situations paradoxales. A Paris, Crébillon fils, « l'auteur le plus fécond en ouvrages licencieux, fut chargé par le gouvernement, de veiller à ce qu'il ne parût pas d'écrit contraire à la décence » [31]. De l'autre côté des Alpes une situation analogue se crée ; les censeurs ne sont pas « libertins », ce sont toutefois des esprits éclairés, à Milan Alfonso Longo et Paolo Frisi, à Florence Giovanni Lami et Giovanni Pelli Bencivenni, à Venise Anton Maria Donadoni, pour ne citer qu'eux. Avant sa nomination Giovanni Lami a eu maille à partir avec la police ; il possédait une presse clandestine, ce qui contrevient à un règlement aussi universel qu'inappliqué [32]. L'affaire n'empêche pas sa nomination. L'abbé Donadoni publie une traduction des *Lettres anglaises* en 1760, peu après il est chargé de « réviser » tous les livres qui arrivent en douane [32bis]. La fonction requiert de fortes personnalités, suscep-

non sembra conveniente di moltiplicare a un istesso Soggetto le commisioni... » (*Firenze, Archivio di Stato, Reggenza*, 623, n° 29).

La lettre de Kaunitz date de 1774. Elle se trouve dans un manuscrit conservé aux Archives de Milan, *Studi, parte antisa*, 36.

L'expression employée par les *Riformatori* très fréquemment est « *una volta tanto* ». Les dossiers vénitiens parlent souvent question argent car il s'intéressent aux problèmes financiers des écoles et de l'Université de Padoue (crédits des laboratoires, salaires des professeurs, montant des bourses, etc.). Les Archives de Bassano possèdent de nombreuses lettres d'auteurs vénitiens, entre autres Gasparo Gozzi, Calogerà, Grisellini, qui remercient de l'envoi généreux d'une belle pièce d'étoffe, voire qui précisent la couleur désirée. Le cadeau en question prend son sens lorsque l'on sait que les Remondini possédaient une fabrique de draps.

[31] S. Linguet, *Annales politiques, civiles, littéraires du XVIIIe siècle*, I, p. 405.

[32] La loi de 1743 prévoit par exemple que « *chiunque voglia esercitare lecitamente quest'arte sia tenuta ad esibire l'Insegna, che elegge, il luogo del suo Negozio, ove possa aversi sempre libero l'ingresso...* » *Archivio di Stato, Buon Governo*, f. 197, affare 788). La législation est identique dans tous les Etats : portes toujours ouvertes, nombre de presses déclaré, caractères connus. La découverte du principe de la « rotative » n'est pas mise en valeur parce que les rouleaux sont silencieux.

A Florence même cinq « *stamperie private* » sont découvertes entre 1747 et 1795 (celle de Lami en 1747 / *Archivio di Stato, Reggenza, 619* / ; celle de Francesco Catani en 1784, / *Camera fiscale, 2986* / ; celle de l'abbé Leonardo Ximenes en 1785 / *Segreteria di Stato*, anno 1785 / ; celle de Carlo Fabbrini en 1795 et de Antonio da Prato / *Buon Governo*, 168 /. Cf. sur les circonstances des perquisitions faites, voir l'article déjà signalé de M. A. Timpanaro Morelli, *Legge sulla stampa...* p. 634—641.

Nous avons précisé qu'à Naples Giannone fait imprimer chez un avocat son œuvre ; encore une fois le nombre des pragmatiques sur la question fait imaginer de nombreux contrevenants. A Venise, Gasparo Gozzi rappelle dans un Mémoire aux *Riformatori* qu'il y a un grand nombre d'imprimeries clandestines, dans les couvents mêmes ; « les particuliers impriment et vendent à leur compte » (*Venezia, Archivio di Stato, Riformatori dello Studio*, 41 ; 27 septembre 1778). La *Biblioteca Labronica* conserve une lettre de Firmin Didot à Bonomo Algarotti ; le libraire parisien satisfait à la commande demandée, des caractères d'imprimerie (dont l'achat est illicite). A Milan, un rapport de Alfonso Longo indique que la hardiesse est si grande qu'une gazette a publié une annonce de vente d'une « *stamperia privata* » (*Milano, Archivio di Stato, Studi, parte antica, 34*; 1794). Grâce à l'euphémisme il n'est plus question de clandestinité.

[32bis] A. M. Donadoni, *Opere scelte del sig. di Voltaire appartenenti alla storia, alla letteratura ed alla filosofia*, Londra, a spese di B. Milocco, 1760. Donadoni, comme Alfonso Longo à Milan, est spécialement chargé du contrôle des livres étrangers qui sont destinés aux libraires ou aux particuliers. Il est *Revisore deputato alle dogane* de 1769 à 1792.

tibles de savoir où va la faveur du public, sachant pressentir le livre explosif à proscrire.

La tâche du censeur n'est pas sans risque. En cas de scandale l'auteur et le libraire munis de l'approbation ne sont pas inquiétés ; le censeur, lui, est incriminé pour incompétence ou négligence, souvent congédié. Pour se prémunir contre de telles sanctions, il réclame des instructions moins floues, qu'il n'obtient jamais [33]. En fait il est trop, ou pas assez responsable. Quelquefois il refuse ou accorde une approbation et le pouvoir ne tient pas compte de cet avis. Un tel désaveu paraît déshonorant à Gasparo Gozzi ; il tente de se suicider, rapporte un censeur qui le côtoie chaque jour [34]. Pourtant semblable situation est fréquente ailleurs ; à Milan, Florence ou Naples par exemple auteur et libraire refusent souvent le point de vue du censeur et font appel au gouverneur, au duc, au roi lui-même [35].

Jusqu'ici il est question *du* censeur. La réglementation exige partout deux lectures différentes. La signature du censeur laïc est insuffisante. *L'approbation* a une double origine. Le censeur ecclésiastique lit le manuscrit et donne un avis sur l'œuvre qui doit être orthodoxe. En Italie à aucun moment il n'est question de supprimer *un* visa ecclésiastique, même dans les périodes d'âpres luttes pour supprimer le contrôle de l'Inquisition dans les différents Etats [36]. Ce que les souverains revendiquent, c'est la nomination de censeurs choisis par eux et non rattachés au Saint-Siège. Chaque Etat peut assurer la censure en fait de religion puisque, selon la formule de Malesherbes, « la théologie n'est point une science susceptible de progrès.

[33] Le cas se présente tout particulièrement à Milan où le préposé aux douanes Borroni est hostile à tout esprit novateur. Le censeur Alfonso Longo, qui travaille à ses côtés, aimerait pouvoir lui opposer des textes précis *(Milano, Archivio di Stato, Studi, parte antica, 32)*. C'est une lettre du 13 juillet 1778 : « ...*Non amo d'aver arbitrio sempre pericoloso per chi lo esercita... (la mia decisione) non mi è dettata da alcuna norma, se non dal mio privato sentimento, che non deve certamente servir di norma, anche per non introdurre il più detestabile dispotismo, il dispotismo letterario, ch'io non amerei né di esercitare, né di soffrire* ».

[34] Dalle Laste écrit à Marco Forcellini : « ...*Il libro da lui* (= Gasparo Gozzi) *approvato per le stampe era stato cagione di un'ammonizione a uno degli autori da parte degli Efori (= Inquisitori di Stato)* ».

[35] A la mort de Firmian, Kaunitz écrit au nouveau plénipotentiaire le 4 novembre 1782 de faire comme son prédécesseur et de s'occuper personnellement de toute publication « *che per la delicatezza della materia poteva imbarazzare i Censori ordinari, o richiedeva maggiore prontezza nella spedizione del Potesi imprimi* » (*Milano, Archivio Storico, Studi, parte antica, 32*).

A Florence, Pelli Bencivenni, censeur spécialement chargé d'examiner les textes destinés à une impression clandestine, « *alla macchia* », précise dans plusieurs rapports que son avis est défavorable, mais qu'il se rangera à la décision prise en dehors de lui *(Firenze, Archivio di Stato, Reggenza*, 622—623, *passim)*.

A Naples, enfin, les pragmatiques du XVIIIe siècle précisent que l'approbation est toujours un privilège accordé par le roi lui-même. Ainsi le décret du 18 septembre 1773 rappelle que c'est un « *dritto singolare del Re l'accordare o negare la licenza della stampa, che per la prima volta si fa nella Capitale e nel Regno, de' nuovi libri* ».

[36] Les difficultés les plus grandes dans les rapports diplomatiques entre Rome et les divers Etats se manifestent dans les années précédant la suppression des jésuites (1772).

L'unité, la simplicité, la constance sont ses principaux attributs. Toute opinion nouvelle est au moins dangereuse et toujours inutile » [37]. Ainsi, au moment de la proclamation de l'édit de mars 1743, qui diminue l'importance de l'Inquisition en matière de librairie, le grand duc fait répondre à Rome que les Inquisiteurs ont été créés pour confondre les hérétiques mais qu'actuellement nulle hérésie n'est à craindre, les manuscrits pourront donc être revus soit par les Inquisiteurs, soit par les Evêques du lieu [38]. Toute modification des règles de la censure se fait au détriment des droits de l'Eglise réaffirmés par le Concile de Trente. En 1766 Venise accuse les Inquisiteurs de ne pas appliquer le Concordat, de prendre des décisions sans que soient présents les patriciens ; vers la même date des conflits de cet ordre éclatent, à Milan et Parme entre autres, d'autant plus aigus que ces capitales viennent de procéder à la sécularisation de nombreux couvents, en attendant la suppression des jésuites en 1769 [39].

Mais bientôt c'est toute forme de censure, laïque ou religieuse, qui est critiquée. La législation coercitive s'avère incapable d'endiguer le flot des productions hétérodoxes jugé dévastateur par certains [40]. La validité de l'institution séculaire est discutée à partir de 1775. Le débat s'ouvre à propos de la suppression des Privilèges dans certains Etats [41], il s'élargit

[37] C. G. de Lamoignon de Malesherbes, *Mémoires sur la librairie et la liberté de presse*, Paris, Agasse, 1809, p. 94. C'est un devoir pour l'Etat « d'opposer une digue à l'incrédulité » parce qu'un bon chrétien est un bon sujet du roi.

Les *Mémoires* ont été écrits en 1759, sans doute à la demande du Dauphin de France. Ils restèrent inédits jusqu'en 1809. L'idée essentielle, « les droits du trône sont certains » (p. 77) mais seule une certaine liberté d'expression est susceptible de les défendre. Le dernier Mémoire, celui sur la liberté de la presse n'a été écrit qu'en 1788, où le problème se posait avec une acuité nouvelle, à propos de la rédaction des cahiers de doléances pour préparer les états généraux.

[38] *Archivio Storico di Firenze, Reggenza*, 626, n. 14.

[39] L'interprétation et l'application des règlements de la librairie dans chaque Etat, à Venise, Milan, Florence en particulier, ne tiennent pas compte des additifs multiples à l'*Index* qui se succèdent au XVIII[e] siècle. Les décrets notifiant les livres interdits par le Saint-Siège ne sont pas même publiés. En revanche fréquemment les ouvrages imprimés dans une capitale italienne se retrouvent dans les colonnes de ces édits.

[40] La liberté de presse est accusée d'être responsable de tous les maux par le *Réquisitoire sur lequel est intervenu l'Arrêt du Parlement du 18 août 1770*. Ce texte violent a été très répandu car il figure à la fin de l'édition du *Système de la nature* (l'un des livres condamnés), qui fut un succès de librairie ([D'Holbach], *Système de la nature*... par M. Mirabaud, Londres, 1781). La révolution est déjà en marche : « *Liberté* de penser » voilà bien leur cri, et ce cri s'est fait entendre d'une extrémité du monde à l'autre. D'une main, ils ont tenté d'ébranler le Trône ; de l'autre, ils ont voulu renverser les Autels. Leur objet était d'éteindre la croyance, de faire prendre un autre cours aux esprits sur les institutions religieuses et civiles, et la révolution s'est pour ainsi dire opérée ». (*Ibidem*, II, p. 352).

[41] La question est fort complexe car toucher aux privilèges c'est s'en prendre aux corporations. En France un arrêt du Conseil du 30 août 1777 « porte règlement sur la durée des privilèges en librairie », à la même date cinq autres opèrent une refonte du régime de l'imprimerie dans tout le royaume. Les autres Etats européens s'interrogèrent sur l'utilité de cette législation nouvelle pour leur économie spécifique. A Venise une enquête fut ordonnée et ses résultats sont consignés dans différents dossiers (*Venezia, Archivio di Stato, Inquisitorato alle arti, I.2.*).

rapidement. Plus ou moins explicitement le rôle du censeur, mandaté par le pouvoir, est jugé inutile, ou nocif, parce que les prérogatives individuelles ne sont plus effet du « *bon plaisir* », une concession de ceux qui règnent. La volonté du prince n'est pas seule source du droit des sujets. La libre discussion par le livre imprimé est peut-être utile à la société, elle est surtout dans la nature des choses. Tout homme en tant qu'être pensant et raisonnable a des droits que les lois consacrent mais ne créent pas. Ainsi un mémoire de 1782, conservé aux Archives de Milan plaide pour plus de liberté laissée aux auteurs ; en contrepartie ceux-ci seraient obligés de signer leur livre et seraient reconnus responsables à titre civil devant les différentes instances, en cas d'attaques personnelles, dans des libelles par exemple. Le texte souligne que cet avis n'est pas partagé par tout le monde : certains souhaitent renforcer le contrôle pour mieux défendre les intérêts de l'Etat, d'autres optent pour la liberté d'expression, seule susceptible de favoriser la librairie, cette branche du commerce si essentielle » [42].

Mais la question ne concerne que l'écrivain et les libraires. Histoire et tradition se liguent poür qu'en la matière le prestige de l'Etat soit en cause. Un auteur peut s'abriter derrière un pseudonyme ou un cryptonyme ou publier un texte anonyme ; un libraire peut publier sans adresse. La *date* de Venise, Milan, Rome, Naples ou Florence engage à coup sûr les gouvernements respectifs. Même, la solidarité joue entre les Etats quand il s'agit de défendre les doits *du* prince contre la hardiesse d'un auteur. Giuseppe Bencivenni Pelli refuse son approbation à un manuscrit, *Storie attuali delle torbolenze di Polonia* « parce qu'il s'agit de l'intérêt politique de tous les souverains d'Europe » [43]. L'importance donnée au prestige de la *date* ne permet pas de donner une solution claire et nette aux problèmes posés par l'essor du « libéralisme ».

[42] *Milano, Archivio di Stato, Studi, parte antica, 32.* Le rapporteur élude les problèmes de fond, qu'il a pourtant nettement perçus, pour s'abriter derrière les nécessités économiques, qui justifient les audaces.

[43] La pratique de l'anonymat est très courante. Un livre pourtant inquiète lorsque nul n'en connaît l'auteur. C'est le cas de *Dei delitti e delle pene.* Le livre est parvenu à Venise, Pitteri le vend; Les Inquisiteurs d'Etat s'inquiètent tant qu'ils redoutent que le pamphlet ait été écrit par un sujet vénitien. La vérité connue, l'ouvrage de Beccaria devient rapidement l'occasion d'une profitable réédition, autorisée avec une permission tacite.

Le rapport du censeur Bencivenni Pelli se trouve dans un dossier des archives de Florence (*Firenze, Archivio di Stato, Reggenza*, 620, f. 575), en date du 29 décembre 1771. Gamba attribue à Casanova un ouvrage au titre analogue : *Istoria delle turbolenze della Polonia dalla morte di Elisabetta Petrovna sino alla pace fra la Russia e la porta ottomana*, Gorizia, 1774, vol. 3, in-8°, in E. de Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri nelle scienze, lettere ed arti nel secolo XVIII e de'contemporanei, compilata da letterati italiani e pubblicata per cura di E. de Tipaldo*, Venezia, Alvisopoli, 1834—35, vol. 10. L'article sur Casanova est de Gamba,

Par la censure l'Etat affirme ses prérogatives. Il s'assure le monopole du savoir, comme il possède celui du pouvoir. Il exerce sa tutelle sur les auteurs et surtout sur le public, considéré comme un mineur qu'il faut préserver. Tout doit faciliter les « devoirs d'obéissance envers le trône et l'autel » [44], faciliter l'ordre public. Mais cette souveraineté sur les sujets affirmée avec vigueur est bien limitée dans l'espace. Le problème du livre et les exigences de prestige liées à la *date* confrontent les Etats avec leur propre faiblesse. Toute prétention nouvelle, comme toute tentative de libéralisme doit tenir compte des libertés, ou des intransigeances, des Etats de la péninsule. Lorsque Giovanni Lami, dans un numéro des *Novelle Letterarie* critique la cour de Naples, le ministre napolitain Tanucci demande que Milan — capitale plus étroitement liée à Vienne — intervienne. Aussi le comte Firmian écrit-il à Florence et les plus hautes instances de l'Etat suggèrent au rédacteur de la gazette de publier un démenti accompagné d'excuses [44bis]. De telles démarches sont importunes. Pour éviter de semblables incidents diplomatiques, les Etats vont de plus en plus renoncer à tirer gloire de la production littéraire de leurs sujets et des auteurs qui confient leurs manuscrits à leurs presses, quand le texte frise tant soit peu l'hétérodoxe.

Beaucoup de livres paraissent sans adresse bibliographique ou avec une date fictive, Cosmopolis, Aux confins de l'Italie, ou avec une date étrangère, Lucques, Naples, Amsterdam, Paris, par exemple. Les gouvernements organisent la contrefaçon pour faciliter les exportations et assurer sans risque la balance commerciale. Cette dérogation aux lois de la censure permet plus d'audace sur le plan idéologique. Une fois à l'abri des tempêtes qu'un livre peut soulever dans les cours étrangères, chacun accepte plus facilement les risques d'une édition osée.

L'Etat ne renonce pas à contrôler l'activité littéraire. Il octroie ce que la librairie française appelle « des permissions tacites », ce que Venise appelle dans les registres *Mandati per terminazioni in data forestiera*. Pas de privilège, pas de dépôt légal dans une bibliothèque selon la coutume, seuls un ou deux exemplaires déposés près des chambres syndicales et des magistrats responsables [45].

[44] C'est l'expression de Malesherbes, qui ajoute : « On devrait arrêter indifféremment tout ouvrage dans lequel la loi d'obéissance est discutée ; mais ce principe étant établi, il me semble que les cris d'un public soumis ne sont redoutables qu'aux subalternes dont les fautes peuvent être éclaircies, et ne le sont jamais au maître absolu qui n'en fait que le cas qu'il veut » (C. Lamoignon de Malesherbes, *Mémoires sur la librairie*..., p. 79).

[44bis] *Firenze, Archivio di Stato, Reggenza, ms. 620, f. 575.*

[45] Déjà à Paris les registres conservés répondent au titre : *Liste des ouvrages imprimés en pays étrangers, dont le débit est permis en France.* L'étude systématique des dossiers de « *mandati* » permettrait de préciser ce qui a motivé la décision du censeur mais bien des livres mentionnés sont perdus. Le nom de l'auteur figure rarement. Il y a le nom du libraire inté-

En cas de protestations étrangères, l'administration proclame sa bonne foi, elle accuse la hardiesse des libraires. La face est sauvée.

La faiblesse des Etats italiens n'est pas seule cause de cette illégalité dans la légalité. En France aussi le pouvoir s'accorde largement cette facilité. Malesherbes suggère qu'il y a là « actes de tolérance on peut-être de connivence »[46]. Les fondements de la pensée sont ébranlés et nul n'est vraiment certain d'avoir raison ou tort. Estivals commente : « Cette catégorie d'ouvrages qui recevra une permission tacite procède d'une psychologie collective qui ne fera que se développer au travers du XVIII^e siècle, la critique indirecte, dissimulée. Auparavant, dans la belle période du XVII^e siècle, les esprits paraissaient ouvertement pour ou contre l'autorité et la frange des opinions nuancées et dissimulées paraissait réduite »[47]. En Italie aussi les ouvrages, fussent-ils d'érudition, sont remplis d'allusions, de sous-entendus. Le lecteur du XX^e siècle s'y perd parfois, leurs subtilités ne trompaient guère le public averti. Lorsqu'un texte « sent vraiment trop le fagot », rien de tel qu'une réfutation en règle qui oblige à exposer longuement les idées controversées[48]. Même l'abondance des traductions peut s'expliquer par le souci de ne pas dire à visage découvert son sentiment. Le recours à une personne interposée permet d'exposer à moindre risque le fonds de sa pensée. C'est une occasion aussi de rendre accessible à un nouveau public les « affaires du temps ». L'art du XVIII^e siècle est tour à tour un art par prétérition, un art de référence qui évoque les audaces intellectuelles de temps révolus[49].

ressé, le nom du censeur qui a revu l'ouvrage, l'adresse bibliographique proposée, la date, la signature des trois *Riformatori*.

Les règles du dépôt légal varient : 3 exemplaires à remettre à Venise, 4 à Milan, 2 à Florence, de 12 à 30 à Naples, etc... Ces livres sont destinés aux magistrats responsables de la librairie et de la police, aux fonds des bibliothèques royales et universitaires, à la communauté des libraires. Les livres ne sont pas régulièrement déposés, les rappels à l'ordre sont nombreux et vains.

[46] Malesherbes, *Mémoires sur la librairie*, p. 246.

[47] R. Estivals, *La statistique bibliographique de la France sous la Monarchie au XVIII^e siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1965, p. 42.

[48] Voilà comment De Tipaldo juge un ouvrage de cette sorte : « *Il libro è tutto sottilmente ironico. Un incredulo sostenendo il proprio sistema ne disvela tutte le contraddizioni e le nefandità... Ad alcuni parve che favorisse la parte nemica per troppo valersi dei suoi ragionamenti : ma questi non badavano che alla scorza, euche l'autore non intendendo di favellare a gente idiota e senza lettere, voleva colpire coloro che, dotati d'intelletto, ne abusavano per cecità o per malizia* ». L'ouvrage en question est M. Zaguri, *Piano per dar regolato sistema al moderno spirito filosofico*, Padova, 1776. Le commentaire se trouve dans E. de Tipaldo, *Biografia degli Italiani*... IX, p. 164.

[49] Les grands textes de la Renaissance sont réédités au XVIII^e siècle et souvent cités. A Venise le nom de Paolo Sarpi revient souvent. Sa virulence n'a guère été dépassée ; ainsi il parle de la Cour de Rome, « *dove le ipocrisie, o tirannidi, con quali sotto pretesto di religione, il popolo è ingannato, o violentato, sono manifestate? In somma non fu mai trovato il più bell'arcano per adoperare la religione a far gli uomini insensati* ». (P. Sarpi, *Historia del Concilio tridentino nella quale si scoprono tutti gli artifici della Corte di Roma, per impedire che né la verità di dogmi si palesasse, né la riforma del Papato, e della Chiesa si trattasse*, Londra, Giovan Billio, 1619, p. 7).

En 1797 la suppression des entraves, imposées et volontaires, sera ressentie comme une régénération. Le manifeste du Corriere de Naples, l'exprime avec fougue sans omettre une fois encore le commerce comme source de félicité des peuples : « *Or la nostra rigenerazione in repubblicani ci ha riaperto il commercio, ci ha reso felici in iscrivere e manifestare la verità. E' cessato il tempo della simulazione, dell'inorpellamento della verità, dell'interpolazione de' fatti, che si voleva sorrogare alle cose le più conte e note* » [50]. Il est vrai qu'à Milan la loi sur la liberté de presse, triomphalement accueillie le 10 frimaire an VI, est révoquée le 15 fructidor de la même année [51].

Politiques ou idéologiques, les réflexes de crainte ne sont pas, tant s'en faut, l'unique raison des permissions tacites. Les facteurs économiques interviennent. Tentori, dans un *Saggio sulla storia civile, politica, ecclesiastica di Venezia*, explique sans fard que les Inquisiteurs ecclésiastiques blâmés en 1765, le méritaient pour avoir par leur attitude entravé le commerce des libraires. Les livres intéressants sont de toute façon achetés. S'ils ne sont pas imprimés à Venise, ils seront importés, et le bénéfice échappera aux libraires vénitiens [52].

Peu de guerre sur les champs de bataille en Italie et en Europe. Mais Andrea Tron, le procurateur de la République vénitienne, peut écrire, sans crainte de démenti, à l'empereur Joseph II : le commerce est « une guerre d'industrie que se *font* les nations pour se ravir mutuellement leurs trésors » [53]. Cette « guerre » va contraindre bon gré mal gré les Etats italiens à renoncer *en fait* au régime protectionniste officiellement en vigueur. Désormais la surveillance jalouse du commerce et de l'industrie va à l'encontre de son but. La librairie, là où elle date de l'origine de l'imprimerie, est soumise au Privilège, qu'il ne faut pas confondre avec l'approbation accordée par les censeurs. Le Privilège a une fonction commerciale, il garantit le libraire des contrefaçons, il lui assure le débit des 500, ou 1000 exemplaires de l'ouvrage imprimé à grands frais. Depuis le XVI^{e} siècle l'amélioration des techniques a diminué le coût d'une édi-

[50] Ce manifeste de 1799 est cité dans N. Cortese, *Cultura e politica a Napoli dal Cinquecento al Settecento*, Napoli, Ed. scientifiche italiane, 1965, p. 177.

[51] Le texte imprimé de ces décrets se trouve à Milan *(Archivio di Stato, Studi, parte antica, 34)*. Un auteur de Lodi regrette le temps où l'approbation donnait la sécurité à l'écrivain !

[52] Cristoforo Tentori se place du point de vue économique et ne parle jamais des droits des souverains quand il traite de la librairie (C. Tentori, *Saggio sulla storia civile, politica, ecclesiastica e sulla corografia e topografia degli stati della Repubblica di Venezia ad uso della nobile e civile gioventù*, Venezia, Storti, 1785—1790. Il parle du livre dans les vol. I, p. 209 et suivantes, p. 411—413 ; vol. II, p. 220—225 et p. 268—275 ; vol. VIII, p. 238 et suivantes).

[53] L'expression est rapportée par G. Tabacco, *Andrea Tron e la crisi dell'aristocrazia senatoria a Venezia*, Trieste, 1957, p. 163. Il cite aussi un propos de Goudar : « Le patriotisme se réduit à l'acquisition de richesses » (*Ibidem*, p. 24). Grisellini s'exprime de façon analogue (Cf. G. Torcellan, *Settecento veneto...*, p. 251).

tion. Pourtant certains libraires vénitiens soutiennent encore que l'application très stricte de la réglementation — vingt ans pour les éditions, dix ans pour les rééditions — est seule garante d'un marché sain et de bénéfices assurés [54]. C'était vrai lorsque la ville était en position de monopole. Désormais il y a des imprimeurs partout [55] et il existe en Italie une vraie *piraterie* du livre [56]. Pourtant les contrefaçons n'expliquent pas tout. Les doléances sont les mêmes outre-monts, où le commerce semble florissant, vu de l'étranger. Les libraires parisiens se plaignent des contrefaçons étrangères et provinciales ; Lyon ou Rouen prétendent que les privilèges nombreux accordés à leurs confrères parisiens ruinent leur négoce [57].

En réalité le commerce du livre est la pierre de touche d'une économie que rend fragile la transformation des marchés intérieurs et extérieurs, la conjoncture économique européenne. Une affaire de librairie a été longtemps une entreprise familiale à caractère artisanal. Les temps ont changé. En 1777, Apollonio del Senno propose aux *Riformatori* d'ouvrir la corporation des libraires, de favoriser l'inscription d'étrangers à l'art ; l'essentielle n'est plus l'habileté ; pour réussir il faut une concentration de capitaux et de main d'œuvre, caractéristique d'une industrialisation naissante [58].

Le renversement de la tendance démographique au XVIII^e siècle pose en effet le problème de l'emploi d'une main d'œuvre abondante. Chômage et mendicité prennent partout en Europe des proportions inquiétantes. L'oisiveté forcée fait un contraste odieux avec la dissipation ennu-

[54] Le problème des privilèges ne peut être débattu en quelques lignes. Souvent il est dit que « l'auteur obtint un privilège, mais il faut distinguer l'approbation qui concerne le contenu de l'ouvrage et l'auteur, le privilège qui a une valeur commerciale.

[55] Gasparo Gozzi cite les concurrentes les plus redoutables : Naples, Florence, Lucques, Livourne, Gênes, Vercelli et Catane *(Venezia, Archivio di Stato, Riformatori dello Studio di Padova, ms. 34)*. Il oublie Parme ; Giambattista Bodoni (1740—1813) vient d'être chargé, deux ans auparavant, en 1776, d'organiser et de diriger l'Imprimerie royale. Cet artiste du livre géométrise la lettre, invente des caractères originaux qu'il imprime sur un très beau papier.

[56] L'expression est de Vieusseux (G. B. Vieusseux, *Delle condizioni del commercio librario in Italia e del desiderio di una fiera libraria e per incidenza della proprietà letteraria e dell'unità doganale*, Firenze, Galileiana, 1844). Cet opuscule de 13 pages montre que le marché du livre n'est pas plus sain en 1843 qu'au XVIII^e siècle. Les circonstances territoriales et politiques ne sont guère favorables au commerce du livre : les principales difficultés résident dans « *...lo smembramento politico in tanti stati più o meno grandi e diversamente organizzati avendo ciascuno un sistema doganale e monetario diverso : dal che provengono difficoltà di comunicazioni, spese esorbitanti, e ritardi ed esclusioni a cagione delle varie censure* » (p. 7). Remèdes proposés : une uniformisation des règlements protégeant la propriété littéraire, une union douanière.

[57] Cf. en particulier Paris, Bibliothèque Nationale, *Manuscrits français*, 21. 833.

[58] A propos de la corporation des libraires Apollonio del Senno écrit : « *Essa potrebbe esser aperta, mediante una Benentrata anche a chi non avesse servito (= come garzone e lavorante), essendo un'arte che richiede in chi la sostiene più capitali che perizia* » *(Venezia, Archivio di Stato, Inquisitorato alle arti, n. 2)*.

La corporation a toujours fait partie du troisième groupe, « *Arti manufattrici che riguardano e il consumo e il commercio* ».

yée des nantis [59]. L'industrie du livre exige beaucoup d'ouvriers, qualifiés ou non. La matière première utilisée est à vil prix, les transformations longues et exigeantes. En premier lieu la collecte et le tri des chiffons [60] ; puis la fabrication des diverses sortes de papier, des colles de bonne qualité, des encres qui ne feront pas bavure, des caractères en plomb toujours trop vite usés par le maniement et par le choc des presses ; enfin les travaux du livre proprement dit exigent la présence des typographes, des compositeurs, tireurs, correcteurs d'imprimerie, sans compter les graveurs, et pour finir les relieurs. Cette dernière phase exige une qualification sérieuse. Les bons ouvriers exigent et obtiennent des salaires élevés.

Le cadre des corporations favorise le maintien des traditions, mais il n'est plus guère de secret à transmettre. L'interdiction formelle d'émigrer n'est pas respectée ; ce sont souvent des Vénitiens par exemple qui fondent les caractères ou enseignent l'art de l'estampe dans les autres Etats. Les contraintes de la communauté des libraires ne sont pas favorables à une adaptation rapide devant des situations neuves. Surtout le système corporatif fondé sur le principe d'égalité à compétence égale ne correspond plus à la réalité. Même les Vénitiens en conviennent puisque le droit de vote n'est plus accordé aux inscrits à la corporation qui sont dépourvus de moyens financiers à partir de 1780 [61]. Toujours à Venise, à

[59] Le procurateur Tron pour la cinquième fois fait un rapport sur les corporations. Il stigmatise « *l'odioso contraposto (sic), che in mezzo agli ozi agi e alla dissipazione de' nobili e d'altri benestanti si veggono truppe fastidiose di questuanti e di gente lacera, e squalida a mancanza d'impiego* ». Ces mêmes oisifs ont trouvé trois millions de ducats pour acheter aux enchères les terres vendues comme bien de main-morte et ils touchent chaque année trois ou quatre millions de l'extraction de la soie. Ils n'investissent pas ces sommes dans le commerce. La plus grande place d'Europe désormais importe plus qu'elle n'exporte. (A. Tron, *Scritture sulle arti e il commercio di Venezia*, 1784 (*Venezia, Biblioteca Marciana*, ms. cl VII, cod. MDCCCXLII (n. 9616)).

[60] Il s'agit d'une activité importante. Il est interdit d'exporter des chiffons : « *Acciò non manchino i Cenci per la detta fabbricazione* (= della carta), *resta proibita l'estrazione dei medesimi; e rapporto ai Cenci forestieri s'inibisce alle dogane di Firenze, Pisa, Siena, Pistoia l'accordare il transito per il territorio riunito* ». C'est un décret qui maintient la législation antérieure (*Bandi e ordini da osservarsi nel granducato di Toscana*, per Gaetano Cambagi, stampatore ducale, vol. XVIII, p. LV, 9 dicembre 1801).

Le problème du papier est mal connu, d'autant plus que souvent il est soumis au régime de la ferme. Un édit toscan du 12 septembre 1742 indique que pour dix ans le papier sera vendu 10 écus la rame, 2 écus les 25 feuilles (*Editto sopra l'appalto generale della carta, cenci e carnicci*, in L. Cantini, *Legislazione toscana raccolta e illustrata*, Firenze ; Albizzi, 1806, XXV, p. 395). La situation privilégiée de Venise tient en partie à ses prospères fabriques de papier, qui assurent une exportation importante, au Moyen-Orient en particulier.

[61] Le décret des *Riformatori* date du 19 février 1780. Il distingue deux catégories de libraires : « ...*l'una di capitalisti e l'altra d'individui affatto sprovvisti di beni d'industria... Li matricolati d'essa seconda categoria saranno esclusi dal capitolo, dalla voce attiva e passiva, e dalle cariche e uffizi d'ogni sorte, sino a tanto che sieno in grado di poter pretendere d'essere ammessi alla prima categoria, avendo eretta o una stamperia corrispondente al capitale di ducati 500 almeno, o un'aperta bottega in piedi col loro proprio nome, o negozio che contenghi almeno il capitale di ducati 2000.* Sur cette question, voir M. Berengo, *La crisi dell'arte della stampa veneziana alla fine del Settecento*, in *Studi in onore di Armando Sapori*, p. 1328 et H. F. Brown, *The venetian printing press, an historical study...*, London, Nimmo, 1891, p. 311—314.

cette date les privilèges subsistent mais leur portée est moindre puisque les éditions sont souvent réalisées par des « libraires associés » [62]. Mais la suppression d'une seule corporation exigerait une mutation complète, difficile en période de crise commerciale [63].

Paradoxalement c'est à l'intérieur de ce cadre inadapté que se développe une entreprise industrielle et commerciale de grande envergure. Rien que de très banal au départ : les libraires de terre-ferme installés à Padoue, Vérone, Vicence, Bassano demandent de bénéficier de la *date* de Venise, sans jamais obtenir gain de cause. L'un d'eux, Giambattista Remondini, réussit, malgré l'opposition des libraires de la place, à s'inscrire à la corporation de Venise. La loi le permet, contre une redevance, à charge pour lui d'avoir presses et boutique dans la capitale, depuis 1734 [64].

Pour favoriser l'exportation les magistrats avaient déjà accordé en 1734, renouvelé en 1746, des conditions d'octroi préférentielles. Toutes les marchandises transitent à Venise et paient droit d'entrée et droits de sortie : « *In riguardo ai meriti di Giambattista Remondini, direttore della stamperia di Bassano per le varie utili introduzioni di varie fabbriche da esso fatte, gli viene concesso di poter tradurre per Venezia li colli delle opere di detta sua stamperia pei paesi stranieri, coi quali appunto fa copioso commercio, e ciò col solo pagamento di Lire 2 per ingresso e 1 per uscita per cadaun colle* » [65]. La bienveillance du Sénat favorise un homme d'affaires entreprenant, qu'il convient d'aider plus encore. La famille Remondini possède depuis longtemps une fabrique de drap (estimée en 1725, 824 000 lires vénitiennes). Elle a depuis 1661 une fabrique de papier importante ; elle ne s'est longtemps intéressée qu'à la fabrication du papier en feuille et du papier doré, au tirage des missels et bréviaires et des livres de colpor-

[62] Un seul libraire dirige l'édition, plusieurs fournissent les capitaux pour 100 ou 200 exemplaires. Ils auront à prix coûtant le livre achevé (*Venezia, Biblioteca Correr, ms. Donà delle Rose, n. 341*). Cette pratique va parfois à l'encontre du but proposé lorsque les libraires pauvres acceptent de n'être que les prête-noms de libraires étrangers. (*Venezia, Archivio di Stato, Riformatori dello Studio di Padova, 42, Mémoria di Gasparo Gozzi*).

[63] Apollonio del Senno commence ainsi son rapport sur les Corporations : « *Prima di adottar la massima di libertà sulla moderna ipotesi che » tutto si equilibra dapêr sè per i rapporti necessari di una cosa coll'altra « conviene avvertire, che se un solo anello di questi rapporti si scomponga o si sciolga, tutto esce immediatamente fuor di equilibrio* ». (*Venezia, Archivio di Stato, Inquisitorato alle arti, n. 2*).

[64] Les libraires installés en Vénétie sont : Manfrè et Conzatti à Padoue, Remondini à Bassano, Ramazzini à Vérone, Veronese à Vicence. Les personnes inscrites à la corporation sont au nombre de 845 : *Capi mastri*, 194 ; *figli capi mastri*, 32 ; *lavoranti*, 505 ; *garzoni*, 89 ; *donne* 25 (*Ibidem*, B. 2). Dal Pane cite d'autres chiffres : à Bergame, 20 inscrits ; à Padoue, 60 ; à Vicence, 13 (L. Dal Pane, *Storia del lavoro in Italia dagli inizi del secolo XVIII al 1815*, Milano, Giuffrè, 2[e] éd., 1958, p. 567).

Cette inscription ne se fait pas sans susciter des oppositions. Les diverses péripéties sont mentionnées dans un dossier préparé pour une plaidoirie opposant à Remondini le libraire Pezzana (*Venezia, Biblioteca Correr, Donà delle Rose*, n. 42, *Carta Pezzana*).

[65] *Decreto Senato*, 1746.

tage. Déjà en 1725 fabrique et imprimerie sont estimées 430 000 lires ; en 1798, lors de sa disparition, elle vaudra 1 842 000 lires. En 1765 800 à 1000 ouvriers travaillent sur les rives de la Brenta, une centaine de colporteurs circulent pour son compte avec profit jusqu'au Moyen-Orient. De 1661 à 1749 son catalogue contient 368 titres d'ouvrages ; de 1749 à 1797 les catalogues annuels signalent près de 14 500 éditions. Le chiffre est prodigieux puisqu'en 1750 les ouvrages enregistrés à Paris pour le dépôt légal sont 300, 1000 en 1789 ; il est vrai qu'il tient compte des brochures [66]. A partir de l'inscription à la corporation vénitienne, la production s'ouvre aux textes philosophiques et polémiques à la mode. Giambattista, puis son fils Giuseppe, augmentent sans cesse le nombre des correspondants dans les villes italiennes, à l'étranger surtout dans toutes les places importantes de l'Europe, et mieux que n'importe qui les Remondini connaissent les circuits clandestins [67]. Les éditions, le plus souvent bon marché, se vendent bien. Leur meilleur atout tient à ce qu'ils savent ne pas se placer du point de vue du producteur mais prendre la place du « consommateur », prévenir ou suivre ses goûts.

Les heurts avec les membres vénitiens de la corporation ne peuvent qu'être multiples, mais Giambattista Remondini sait se montrer conciliant quand une affaire l'oppose à Baglioni en 1750 et 1757, à Pezzana en 1759. Les magistrats ne montrent pas une sévérité excessive lorsqu'il n'applique pas à la lettre les édits prescrits. Quand certains enfin prétendent qu'il paie mal ses ouvriers et augmente ainsi ses bénéfices, l'enquête ne révèle rien [68].

Les investissements à longue échéance lui permettent de publier à sa convenance. Et lorsque un manuscrit ne peut bénéficier de la date de Venise, il sollicite une permission tacite [69]. Quand il songe à s'adresser à Lucques, plus libérale, l'abbé Calogerà lui conseille de renoncer à la date de Venise mais de publier en Vénétie, pour accroître ses bénéfices, à Trévise ou Padoue. Autre suggestion, le livre, trop audacieux ne peut espérer aucune tolérance ; l'imprimer aux frais de l'auteur, ou mieux encore, pour le compte d'un libraire étranger de façon à ce que tous les exemplaires quittent l'Etat. C'est le marché que propose Gasparo Gozzi, responsable de la librairie, en 1764 : « ...*Spiacemi di non poterla servire della Fade del libro raccomandatomi; è troppo pericoloso quell'argomento trattato in*

[66] Cf. L. Zellini, *L'arte della stampa in Bassano*, *passim*.

[67] Les colporteurs connaissent mieux que quiconque les ressources de la contrebande. Or, Remondini n'abandonne jamais d'édition populaire.

[68] Remondini n'installe une presse à Venise que tardivement ; surtout il emploie plus d'apprentis et de compagnons que la loi ne le permet pour chaque presse. Pour les salaires, ils sont fixés de façon impérative par les magistrats, souvent rappelés dans les édits des *Riformatori*.

[69] Cf. *Bassano, Archivio di Stato*, fondo Remondini, 10/152, *Lettera* di Calogerà.

italiano. Ne ho già parlato a Sua Eccellenza Morosini, né altro ripiego vedo fuorchè quello dello stampar tutto a conto dell'autore o d'un libraio forestiero, acciocchè tutte le copie uscissero di paese; in tal caso per far lavorare i torchi dello stato, non farei tanto conto» [70]. La connivence du pouvoir est indéniable. Les magistrats parlent toujours de la défense des intérêts de la corporation et ils favorisent une entreprise *capitaliste* en expansion constante [71].

Des faits analogues se rencontrent ailleurs, d'interprétation moins aisée, du fait du manque de documents chiffrés. La librairie italienne bénéficie partout de concentration de moyens financiers et techniques, et de la compréhension du pouvoir. L'*Encyclopédie* de Livourne est le fait d'hommes avisés qui s'organisent à partir de rien; ils ont recours à une étude du marché, puis s'en assurent le contrôle. L'abbé Michelangiolo Serafini, le libraire Filippo Gonnella, Pietro Gaetano Bicchierai sollicitent les souscripteurs, prient le Grand duc d'accepter une dédicace, font venir des caractères d'Angleterre, suggèrent la création d'ateliers destinés à 100 ouvriers dans les locaux inoccupés des galères, enfin font appuyer le projet auprès des pouvoirs publics. Le gouverneur de Livourne, Bourbon del Monte écrit au grand-duc sans parler d'interdiction possible, mais en envisageant tous les bénéfices réalisables. L'ouvrage a un débit assuré, 400 souscripteurs sont déjà connus. Les 800 exemplaires de l'œuvre feront vendre 120 000 lires de papier. Les 400 souscriptions, pour 25 tomes, feront rentrer dans l'Etat près de 500 000 lires. Enfin les postes y trouveront avantage pendant cinq ans [72]. L'activité familiale et le travail artisanal n'ont rien à voir avec ce type d'affaires qui annoncent la nouvelle ère industrielle, par les investissements importants de capitaux et la prise en charge de toutes les opérations de fabrication et de commercialisation.

L'évolution se dessine en 1750 et en trente ans le visage de la librairie change, sans que tous les intéressés en aient toujours conscience. Les pièces conservées dans les archives le révèlent et le masquent à la fois, des livres de compte seraient plus éloquents. Ces dossiers s'intéressent à la censure proprement dite, au plan de réorganisation de la librairie et, dans toutes les villes, aux doléances sur les conditions nouvelles du marché. A Venise s'accumulent les plaintes des libraires depuis longtemps sur la place: Manfrè et Zatta en particulier; les livres scolaires qu'utilisaient les jésuites ne se vendent plus, personne n'est plus intéressé par les éditions de luxe,

[70] La lettre est du 24 septembre 1764.

[71] Le mot «*capitalista*» est d'usage courant à Venise depuis des siècles. Il désigne toujours celui qui est fourni de capitaux, qu'il les exploite lui-même ou commandite des entreprises.

[72] *Livorno, Archivio di Stato, Copialettere civili, anno 1769—70, filza 5* et *Lettere civili e militari*, anno 1769, filza 8, 586. Sur l'édition de l'*Encyclopédie* à Livourne, G. Chiappini, *La stamperia dell'Enciclopedia francese a Livorno*, Livorno, Arti grafiche, 1942.

les auteurs sont exigeants, les compagnons négligents, les traductions coûtent cher, la concurrence est âpre et parfois malhonnête[73]. A Milan il est question de l'absence de fabrique de papier dans la province, de l'achat coûteux à faire à Bergame ou du fait que trop de textes proposés aux censeurs sont frivoles. Les libraires toscans reprochent à Lucques ses éditions clandestines et trouvent le coût de ce même papier excessif depuis la suppression de la ferme en 1749 [74].

L'entreprise solide, hier comme aujourd'hui, souhaite être ignorée de l'administration. Les bilans positifs, les fortunes établies n'apparaissent pas dans les dossiers publics et dans les inventaires après décès [75]. Tous les Etats admettent que Venise règne sans conteste sur le marché, c'est là pourtant que montent vers l'administration les plaintes les plus fortes, apparemment les plus écoutées. La ville a longtemps joui d'une situation de monopole et s'accomode mal de l'activité de concurrents solides au matériel neuf et aux nouveaux circuits commerciaux. L'implantation d'imprimeries dans toutes les capitales importantes et dans les ports francs [76] nuit doublement au commerce vénitien, dans l'édition, dans le commerce du livre. Lorsque seules les presses de l'Adriatique imprimaient, le débit des éditions était rapide puisqu'il y avait vente immédiate dans toute l'Italie, vente exclusive à l'étranger. Les marchés se sont rétrécis. L'étroitesse de la clientèle est une des causes de la crise ; une autre tient aux habitudes commerciales traditionnelles fondées sur l'*échange*. Un rapport d'un syndic lyonnais discerne très exactement l'origine des difficultés communes à toutes les villes au marché intérieur réduit et au commerce tourné vers l'exportation. C'est le cas des villes italiennes et des centres français de province. Perisse écrit : « Les libraires étrangers par une fausse combinaison, voulurent gagner ce qu'ils imaginaient que les libraires français gagnaient sur leurs livres, ils les imprimèrent, les libraires français en firent autant. Quand ils eurent les uns et les autres les mêmes

[73] Les noms de Manfrè et Zatta reviennent souvent car ils sont réélus syndics. Gasparo Gozzi, responsable à la librairie sait très bien à quoi s'en tenir à propos des doléances continues. Il commente : « *Questa fu sempre la sfortunata condizione dell'arte libraria in Venezia. Far oggi istanze per ottener sussidio dalle leggi, ottenuto il sussidio addormentarsi, lasciar nascer e fomentare gli abusi, e quando pel correre degli anni si sono ridotti a costume, rinnovare i ricorsi sulla cosa medesima* ». (Venezia, *Archivio di Stato*, *Riformatori dello Studio di Padova*, 41, *Relazione del 27 novembre 1778*).

[74] Le surintendant à l'Imprimerie granducale Adami explique que la volonté du législateur était de faire baisser le prix du papier en supprimant la gabelle, soit 5 lires par balle, en 1749. Pourtant dès 1750 le papier augmente de 18 % : les chiffons avaient été exportés en fraude, le papier vendu indûment aux libraires de Lucques (*Firenze, Archivio di Stato, Reggenza*, 778).

[75] Les Archives de Venise contiennent plusieurs inventaires après décès de libraires. C'est le fonds (inventorié) des *Giudici di petizion*.

[76] Il est remarquable que des entreprises de librairie s'installent dans les ports francs, comme Livourne, Catane, Trieste (en territoire aut impérial). Dans ces ports pas de douane du côté de la mer, seulement du côté de la terre ferme et des franchises qui facilitent le commerce

livres, ils n'eurent plus d'échanges à faire et leurs éditions garnirent pour longtemps leurs magasins »[77]. Il y a eu saturation du marché. Or par le *troc* — c'est le mot qu'il emploie — les bénéfices à la vente étaient assurés : « ...les libraires forment des collections nombreuses et de riches catalogues, et vendent en dernier résultat à une nation ce qu'une autre lui a fourni. C'est sous ce point de vue que l'on doit regarder ce commerce comme un des plus lucratifs et qui mérite le plus d'encouragement ». Depuis des siècles peu d'achat et de vente au comptant, pourtant un commerce profitable à tous[78]. Le système de l'*échange* entre libraires est codifié depuis longtemps. Les livrets de colportage et les images pieuses se vendent au poids. A Paris, en 1783, « le quintal de librairie commune en feuille peut être évalué à 80 ou 100 livres au prix de façon et du papier » ; Remondini vend la même sorte d'ouvrages 12 lires la rame de papier au comptant[79]. Les qualités de papier sont essentielles dans le prix fixé pour les ouvrages plus sérieux et « un ballot de livres se troque contre un autre ballot de livres... contre des quantités inégales mais toujours proportionnées au prix intrinsèque des fabrications réciproques »[80]. Nous avons vu que vers 1750 les conditions du marché ne permettent plus d'échanges fructueux. L'argent liquide, lui, circule sans contrepartie. Le temps où les « capitalistes » réussissent leurs affaires est venu[81].

Or, le simple commerce du livre rapporte sans doute davantage que l'impression, déjà fort intéressante. Certes les bénéfices d'une édition sont importants si l'on en croit certains chiffres. Un seul exemple : en 1750, 100 exemplaires paient les frais d'impression d'une édition à compte d'auteur. Marco Foscarini et le libraire Manfrè sont liés par un contrat. Il s'agit d'un livre bien connu, le premier tome de la *Letteratura veneziana*. Le futur doge remet au libraire de Padoue 1825 lires pour les frais occasionnés ; il ajoute la somme de 588 lires pour les compagnons libraires. Comme le livre se vend 29 lires, 83 exemplaires paient le prix de l'édition[82].

[77] *Paris*, Bibliothèque Nationale, *Manuscrits français*, 21.833, f° 107.

[78] Comme à la fin du XVIIe siècle, « tout semble organisé pour éviter l'usage du numéraire ainsi que le transfert des sommes d'argent ». (J. Martin, *Livre et société*, *op. cit.*, I, p. 109).

[79] *Catalogo Giuseppe Remondini*, 1762, p. CCXV.

[80] Paris, Bibliothèque Nationale, *Manuscrits français*, 21.833. C'est un passage des Mémoires contre le règlement du 12 juin 1783 écrits par un libraire lyonnais, Bruyset (F° 134).

A Venise en 1750 le ballot, *il collo*, représente une valeur de 100 ducats. Pour former un *collo* de livres imprimés il faut 200 livres vénitiennes, *peso grosso* (*Venezia, Archivio di Stato, Inquisitori di Stato, Commercio*, 904, *Tariffa per il ducato uno al collo d'ingresso e mezzo d'uscita)*.

[81] Cf. L. dal Pane, *Storia del lavoro in Italia dagli inizi del secolo XVIII al 1815*, Milano, Giuffrè, 1958. F. Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme, XVe—XVIIIe siècles*, Paris, Colin, 1967.

[82] Ce contrat se trouve à Livourne, *Biblioteca Labronica, autografi, inserto* M. Foscarini. Sur la personnalité complexe du doge l'écrit le plus complet est F. Venturi, *Settecento riformatore*, Torino, Einaudi, 1969, p. 277—281 et p. 283—294.

C'est un cas-limite, la dépense est souvent bien supérieure [83] et le libraire compte toujours sur le risque des invendus. Le profit n'en est pas moins incontestable, et incontesté.

Moins de surprises encore avec le commerce du livre. Chaque libraire important a des correspondants susceptibles de lui adresser les livres souhaités, en nombre lorsque les ventes sont déjà assurées par des souscriptions ou prévisibles, ou au fur et à mesure que les acheteurs se présentent. Il n'y a pas d'immobilisation de capitaux comme dans le cas de l'impression. Il y a 30, 33, voire 37% d'escompte sur le prix du catalogue, les factures se règlent par lettres de change, les frais d'expédition sont à la charge de l'acheteur pour toute commande individuelle. Ainsi en toute sûreté le numéraire afflue, cet argent frais qui permet éventuellement des éditions, au débit incertain [84].

Conséquence logique des nouvelles implantations d'imprimerie: Venise n'est plus la place unique où transitent tous les livres d'outre-monts, à destination de la péninsule ou du Moyen-Orient [85]. Cette manne dont seule la République vénitienne profitait, va se répandre dans les différents Etats. Parfois un seul libraire en profite; à Naples, Bulifon a, un certain temps, le privilège de la vente des livres étrangers [86]. Certains se spécialisent dans la vente des ouvrages des *philosophes*. Ils ont souvent maille à partir avec la police mais ils font fortune [87].

Autre preuve évidente de bénéfices élevés, le fait que des gens extérieurs aux métiers du livre contribuent à l'apport des capitaux indispensables à la réalisation des éditions et aux achats à l'étranger. Des personnes

[83] Un autre contrat concernant une édition des *Idylles* de Théocrite, avec le texte italien et le texte grec se trouve aux Archives de Florence (Archivio di Stato, *Reggenza*, 778). Le livre italien et son impression est bon marché de l'avis des contemporains. Les chiffres sont difficiles à interpréter du fait des monnaies différentes dans chaque Etat.

[84] C'est Galanti qui parle à Piatti des 37% convenus pour paiment comptant (*Livorno, Biblioteca Labronica, autografi*, inserto G. M. Galanti). Cette bibliothèque possède un fonds Piatti (non inventorié), fonds où il est souvent question de règlements, de contrats. Les documents concernent surtout le début du XIX[e] siècle.

[85] Venise en particulier a été longtemps une plaque tournante. Elle a plusieurs presses en caractères illyriques et hébraïques. Giuseppe Remondini a un correspondant à Moscou et ses colporteurs sillonnent les Balkans.

[86] Antonio Bulifon s'assure le monopole de la vente des œuvres étrangères à Naples. Son enseigne « La Sirène » porte la devise « *Non sempre nuoce* ». Ce Dauphinois émigré très jeune à Naples est libraire et éditeur. Plus tard un autre français Giovanni Gravier continue la tradition (N. Cortese, *Cultura e politica a Napoli dal Cinquecento al Settecento*, Napoli, ed. scientifiche italiane, 1965, p. 185 et suivantes).

Un autre français, Josephe Bouchard s'enrichit à Florence (*Firenze, Archivio di Stato, Reggenza, 778*).

[87] Les noms des libraires audacieux apparaissent dans les rapports de police, les peines encourues aux termes de la loi sont lourdes mais jamais appliquées. En général le sujet en contravention passe quelques jours en prison ou reçoit un sérieux avertissement des fonctionnaires de police. Impossible d'être vraiment affirmatif car bien des dossiers sont inexplorés.

étrangères à la profession commanditent certaines affaires. Smith, marchand de salaisons fortuné et consul d'Angleterre, donne des fonds à Giambattista Pasquali ; Berardi soutient Pitteri ; à Florence la fortune du marquis Alamanni aide le libraire Allegrini [88]. A Naples sous l'égide de l'avocat Giovan Maria Galanti se constitue la *Società letteraria e tipografica*, qui s'intéresse à l'édition et au commerce du livre [89].

Les capitaux en mains, les approbations obtenues, les libraires du XVIIIe siècle voient d'autres obstacles se dresser, qu'ils vont franchir aussi allègrement que les précédents. Le commerce du livre se heurte aux règlements concernant la circulation des marchandises. Les Etats savent parfaitement les insuffisances de leurs systèmes de recouvrement des impôts. Les ressources de l'Etat dépendent presque uniquement des taxes indirectes, l'impôt foncier n'est mis en place que très progressivement. La réforme des finances est partout à l'ordre du jour, en Italie comme en France : chacun voit qu'elle s'impose, tous sont incapables de la réaliser. Young, le voyageur anglais peut s'étonner de voir ses bagages examinés et plombés dès le passage aux frontières toscanes : « ...je trouve donc en faute les *économistes* qui, vingt fois l'un après l'autre nous ont répété que le grand-duc avait adopté leur projet et réuni tous les impôts en un seul, assis sur le revenu net territorial »[90]. Et si les documents d'archives sont peu explicites, c'est que l'Etat met en adjudication le recouvrement des impôts [91]. Sur les opérations successives, le secret des affaires, « *la gelosa segretezza de commercio* », rend importun tout essai de contrôle [92]. Les douanes générales plombent malles, colis et ballots aux

[88] Cette liste est insuffisante pour donner une idée de l'ampleur du phénomène au XVIIIe siècle. Tout ce qui a trait à la vie de l'esprit (arts plastiques, littérature, philosophie) donne du prestige et est d'un bon rapport. Giuseppe Smith, célébré par Goldoni et par tous les voyageurs étrangers ne se contente pas de soutenir le commerce de Pasquali, il se réserve en exclusivité la production de Canaletto, il aide Piazzetta et le graveur Novelli. Cf. F. HASKELL, *Patrons et Painters ; a study in the relations between Italian art and society in the Age of the baroque*, London, Chatto et Windus, 1963.

[89] Cf. *Società letteraria e tipografica di Napoli. Prospetto generale per l'anno 1778* (*Napoli, Biblioteca Nazionale*, Misc. 74, I 24).

[90] A. Young, *Voyages en Italie et en Espagne pendant les années 1787 et 1789*, Paris, Guillaumin, 1860, p. 79.

Le problème des sceaux apposés suscitent moins de difficultés qu'en France où les distances sont plus longues. Ici et là il est signalé que les colis examinés dans la capitale sont de poids mais non de contenu identique à ceux plombés aux frontières (Paris, Bibliothèque Nationale, Manuscrits français, 28133 ; *Venezia, Archivio di Stato, Riformatori dello Studio di Padova*, 372 ; *Milano, Archivio di Stato, Studi, Parte antica, 36*) Dans tous les pays les livres se trouvent rassemblés dans la capitale pour l'examen, en fait beaucoup n'y parviennent jamais.

[91] Le chiffre le plus spectaculaire est celui proposé par un fermier général de Milan, Giovan G. Battista Ravizza : « *Pagherà per detta Ferma generale ogni anno di trimestre in trimestre lire 5 millioni e 50.151 soldi dieci in Causa di Fitto ed Onoranze* » (*Milano, Archivio di Stato, Finanza, Parte antica, n. 3, inserto 5* (stampa).

[92] *Napoli, Archivio di Stato, Finanza, 2521.* C'est dans ce dossier qu'il est remarqué que la ferme semble destinée à enrichir les particuliers plus que l'Etat. Les fermiers encaissent l'excédent des sommes qu'ils prélèvent sur les assujettis, une fois la redevance fixée remise à l'Etat.

frontières. Les marchandises scellées sont amenés à la capitale, ouvertes, contrôlées, taxées ; les parcours se font selon des itinéraires fixes, obligatoires [93], même s'il ne s'agit que de transit. S'il y a simple transfert d'une ville à l'autre à l'intérieur des frontières, aux barrières tout paie un octroi. Les agents des fermes ont la réputation d'agir avec dureté et de s'enrichir aux dépens de l'Etat car eux seuls bénéficient d'une amélioration de la conjoncture, entre une adjudication et l'autre [94].

Devant l'impôt, le livre est une marchandise comme les autres. Sur les *tariffe*, registres où sont indiqués les droits à percevoir, les hasards de l'ordre alphabétique font voisiner *carta* et *libri* avec cacao, charrettes, charges de mulet, ou limaille de fer et langue salée [95]. Il est significatif que Milan décide de confier le contrôle de la librairie, jusque là sous la juridiction du Sénat, à la *Deputazione degli Studi* et au *Supremo consiglio di Economia.* Un édit précise en 1768 que la nouvelle législation sur la censure ne supprime pas l'obligation de faire passer tous les arrivages de livres *Palazzo Omodeo*, au *Dazio grande* [95bis]. A Venise, d'après le mémoire de Tron déjà cité, le recouvrement des droits correspond à 20% du prix de la marchandise. A Milan il est même précisé que les livres confisqués, renvoyés au libraire étranger expéditeur, ne paient que le droit de transit [96]. Toujours

[93] Les détails de ces itinéraires sont indiqués dans *Grida generale per la mercanzia di tutto lo stato di Milano*, 1765 (stampa) (*Milano, Archivio di Stato, Finanza, Parte antica, 3, inserto 4*). Le *stradale*, l'itinéraire est différent pour l'aller et le retour. Ainsi « *Di Allemagna per la Francia... passare a Como, Milano; riportare il ritorno da Sesto, Buffalora e Abbiategrasso* ». Ces passages obligatoires facilitaient le contrôle, mais aussi la contrebande.

[94] Les Etats liés à l'Autriche essaient de se libérer de la ferme générale sous l'impulsion de Marie-Thérèse. La réalisation des différents cadastres dans tous les Etats italiens au cours du XVIII[e] siècle vise à une réforme dans la répartition des impôts directs et indirects. Le revenu foncier est très important, l'impôt très réduit.

[95] Les *tariffe* sont très intéressantes à étudier car elles sont une indication de l'intérêt relatif des marchandises. Elles se trouvent dans les fonds *Finanza, Commercio.* Elles sont plus ou moins complètes selon qu'elles concernent une ou plusieurs barrières. Le tarif général de 1725 pour l'Etat de Milan nous renseigne sur les diverses qualités de papier art et sur les droits respectifs payés à Milan, Pavie, Vigevano, Novare, Côme et Lodi : I. *Carta azzurra grande, carta da scrivere della forma grande, carta di stamegna detta* II. *Carta azzurra piccola, carta da scrivere della forma picciola, carta da (sic) stamegna picciola* III. *Carta carnalia picciola, carta strazza della forma picciola* IV. *Carta da capretto da scrivere.* Il y a 3 tarifs : *Entrata. Uscita. Transito*, donnés tantôt à la feuille, tantôt au poids. Trois distinctions pour les livres : I. *Libri stampati, e legati* II. *Libri stampati, e legati usati* III. *Libri stampati sciolti.* Trois tarifs selon qu'un livre sort, entre ou transite, toujours au poids (*Milano, Archivio di Stato, Finanza, Parte antica, 5*).

A Venise des livrets analogues se trouvent aux Archives (*Inquisitori di Stato, Commercio, 904, Tariffa, 1751*). Des statistiques sur les exportations de livre, avec *il dazio* correspondant, pour les années 1746—1754, se trouvent à la bibliothèque Correr (*Donà delle Rose, 342, Scrittura Pietro Zampicretti*).

[95bis] Le préposé aux douanes se plaint que les livres soient contrôlés dans le même endroit que les autres marchandises : « *Il sito destinatogli (a lui, Borrone) è un picciolo recinto d'asse, situato in un angolo del Salone a pian terreno della Maggior dogana, nel quale si ricevono, si daziano, e si rilasciano tutte le Mercanzie, ed alla qual dogana per ordine superiore si mandano tutti i colli di libri che arrivano all'altre dogane della città e que' libri ancora che arrivano all'officio della posta* » (*Milano, Archivio di Stato, Studi, Parte antica, 36, inserto 2*).

[96] « *I librai pagano il solo dazio di transito dei libri riprovati perchè da questa n'esce il solo esemplare che si manda al Censore* » (*Ibidem*).

à Milan très peu de faveurs, seuls les professeurs de l'Université sont dispensés des droits, à Naples certains se plaignent de l'inégalité des taxes perçues, de la « *differenza de peso de' dazi relativi alle persone* »[97]. L'opinion juge les impôts trop lourds, les subterfuges les plus variés servent à l'éluder. La contrebande à grande échelle se pratique partout et en toutes circonstances. La diffusion clandestine du livre répond sans doute au besoin d'éviter une « révision » tatillonne, elle permet, autant et plus encore, d'éviter les bureaux de douane, bien plus intransigeants que les censeurs[98]. A propos des livres arrivant de l'étranger, les gouvernements — libérés des problèmes de *date* et des questions de prestige — suggèrent aux censeurs plus d'indulgence que pour la production nationale. L'entrée et la circulation de ces ouvrages n'est-elle pas garante de l'exportation? A l'occasion, les hommes chargés d'interdire les livres « contre les princes, contre la religion et contre les mœurs » ne manquent pas de rappeler aux magistrats qu'eux-mêmes ne sont pas responsables du débit en ville d'ouvrages impies et scandaleux. L'ouverture et le contrôle des caisses plombées et scellées doit se faire en leur présence, ils vérifient alors les livres qui leur sont présentés. S'il y a trafic, contrebande, malversation peut-être, il faut s'en prendre aux préposés des douanes[99]. Alfonso Longo met directement en cause les employés des *Regie finanze*; placés aux frontières, ils n'adressent jamais pour révision les livres transportés par les marchands ambulants, à pied et à cheval, dont c'est le métier d'assurer le transport des livres, souvent clandestins[100]. Ce n'est sûrement pas un hasard si

[97] *Napoli, Archivio di Stato, Finanze, 2521: Sul miglior regolamento delle dogane di Palermo...*

[98] La nature différente des deux sortes de contrôle se dégage de certains dossiers, soit à Venise, soit à Milan. Un censeur est un intellectuel occasionnellement chargé de donner un avis de moralité, lié à un certain conformisme politique accepté. Il est bénévole ou touche un salaire symbolique, 150 ou 200 lires annuelles. Carlo Borrone o Borroni, qualifié de « *visitatore di libri in dogana* », s'adresse à Firmian en écrivant « *Creatura di Sua Eccellenza...* », assume des fonctions de police d'une part, perçoit aussi les droits. Son salaire, de 2500 à 5000 lires. En 1799, il reprend ses fonctions et se plaint du manque de considération qui est attaché à sa tâche : « *Entrati i Francesi, soppressa l'abborrita reale censura, il povero Segretario Borrone, che ex officio abbruciava i libri rivoluzionari nel pubblico cortile della dogana, motteggiato per le strade, e da taluno dei più faziosi minacciato da Guillotina* (*sic*) *e fuoco* » (*Milano, Archivio di Stato, Studi, Parte antica, 36*).

[99] Anton Maria Donadoni accuse pour répondre à des critiques des *Riformatori*. Dans un long rapport il indique toutes les ruses employées pour frauder le fisc. Certaines exigent la connivence des employés des douanes (*Venezia, Archivio di Stato, Riformatori dello Studio di Padova, 372*). Un rapport de Perisse, syndic de la librairie lyonnaise, évoque des procédés analogues (*Paris, Bibliothèque Nationale, manuscrits français*, 21833, juillet 1783).

[100] La réputation des contrebandiers briançonnais n'est plus à faire lorsque Malesherbes écrit : « ...j'ai appris par hasard qu'il se fait un grand commerce de livres imprimés en France, avec l'Espagne, le Portugal et l'Italie. C' est peut-être même le seul commerce actif que fassent les libraires français; car en Allemagne, en Hollande, en Suisse et ailleurs, on aime mieux contrefaire nos livres que de nous les acheter, parce que nos libraires les vendent trop cher. Ce commerce d'Italie et d'Espagne a pour objet des livres à l'usage de ces deux Nations, qui s'impriment à Lyon et dans d'autres villes méridionales, et ce sont des marchans ambulants ou colporteurs qu'on appelle *Bisoards*, et qui habitent aux environs de Briançon qui tous les ans des-

tous les libraires français installés en Italie et en Espagne sont originaires des vallées briançonnaises, traditionnellement vouées au colportage et à la contrebande [101].

Le moyen le moins onéreux, le plus rapide, le plus sûr d'obtenir un ouvrage reste le recours à des amis voyageurs. Au pire il paiera à la frontière, mais pour les livres que contiennent ses malles il ne sera pas suspecté de fraude s'il en possède une liste, et s'ils ne sont qu'en un seul exemplaire [102]. Les correspondances fourmillent d'allusions à des achats de livre. Grâce à l'ami qui se rend de France ou de Hollande en Italie, la dernière occasion de frais sera évitée, les dépenses des courriers et postes, élevées elles aussi [103].

En définitive la contrebande en la matière n'est pas plus importante que pour les autres articles du commerce, moindre que pour les grains et le sel par exemple [104]. La fraude, favorisée par toute la nation, est au XVIIIe siècle le grand régulateur qui permet aux populations d'affronter la montée croissante des prix. La situation est connue de tous ; mercantilistes ou physiocrates ne trouvent aucun remède efficace à cette maladie endémique des finances européennes.

Ainsi les libraires franchissent les obstacles élevés par la concurrence, par le cloisonnement des Etats, par la surcharge de l'impôt et la lenteur des communications. L'activité libraire est intense, les échanges fructueux,

cendent de leurs montagnes pour faire des pacotilles de livres à Lyon et ailleurs, et vont eux mêmes les porter jusqu'à Cadix et en Sicile » (C. Lamoignon de Malesherbes, *Mémoires sur la librairie, op. cit.*, p. 155).

Alfonso Longo signale à l'époque où les livres révolutionnaires déferlent sur l'Italie, en 1791, que « *non è mai pervenuto al censore alcun pacchetto di stampe dirittogli dalla R. Finanza e fermato al confine.* » La surveillance serait pourtant souhaitable, surtout vers Buffalora et Lugano (*Milano, Archivio di Stato, Studi, Parte antica, 36*).

[101] Jean et Yves Gravier, libraires à Gênes, Bonnardel à Rome, Joseph Bouchard à Florence sont tous originaires de la vallée du Lautaret. Les pays de montagne étaient beaucoup plus instruits que le reste des campagnes. Les montagnards, colporteurs l'été, étaient souvent instituteurs saisonniers. Cf. les colporteurs des Remondini, tous des hautes vallées.

[102] Un décret de 1781 interdit à Milan de visiter les malles des voyageurs. Une note de 1782 rappelle que cette absence de fouille ne dispense pas le voyageur de déclarer et de payer la somme prescrite (*Ibidem, Studi, Parte antica, 32*). Des dossiers de contrebande vénitiens indiquent des ouvrages confisqués dans des caisses ou malles adressées à des consuls étrangers. Le bulletin de douane n'a pas été rempli, c'est le prétexte invoqué pour une fouille inhabituelle. Nous sommes en 1790 et les Inquisiteurs d'Etat surveillent tout ce qui arrive de France. Les livres sont du reste remis à leur destinataire après examen (*Venezia, Archivio di Stato, Inquisitori di Stato, n. 951, Riferte contrabbandi, 1790—1796*). Pas trace de livres dans les objets saisis les années précédentes.

[103] Ainsi Grisellini a écrit à Goldoni de lui acheter un ouvrage. Ce dernier le confie à l'ambassadeur de Venise en route pour Venise. Il commente : « ...*Gli giungerà sollecitamente e senza spesa. Per la posta gli costerebbe almeno due zecchini di porto, e per le condotte non l'avrebbe in tre mesi* » (F. Grisellini, *Lettere d'illustri letterati a lui diretti, op. cit.*). La lettre est du 7 juillet 1765.

[104] Cf. *Venezia, Archivio di Stato, Cinque savi alla mercanzia, Scritture*, 178, 26 marzo 1740. Sur cette question Caizzi est très affirmatif : « *Per certi bani il contrabbando non era il solito corretore dei traffici di confine ma il grande alveo che congiungeva la produzione al consumo, saltando tutti pei passaggi intermedi* » (B. Caizzi, *Industria e commercio della repubblica veneta nel XVIII secolo*, Milano, Banca commerciale italiana, 1965).

pourtant que d'inquiétude dès qu'il s'agit de diffusion de la culture grâce au texte imprimé. C'est que les circuits clandestins ne soulèvent pas que des questions économiques.

Certes il y a crise dans cette branche du commerce, c'est une crise de croissance. Les libraires attachés aux traditions de qualité ont raison de se plaindre. Le livre n'est plus le signe d'un statut social élevé, un objet de luxe destiné à enrichir des bibliothèques familiales constituées de longue date. Le phénomène de transformation du goût déjà signalé au XVII^{e} siècles, le manque d'attention au caractère artistique d'une édition, s'accélèrent [105]. Les éditions de luxe existent, les lourds in-folio et in-quarto, les ouvrages à vignettes ornés de gravures. Dans l'ensemble les formats s'amenuisent. Les in-16°, les in-32° se dissimulent plus facilement ; surtout ils prennent place volontiers sur l'étal des bouquinistes et dans la boîte des colporteurs-merciers, des merciers et des colporteurs. Le livre veut être bon marché d'où un papier sans colle ou avec une colle de mauvaise qualité, de mauvaises encres, des incorrections multiples. C'est l'indice que des gens qui n'auraient jamais franchi le seuil d'une librairie, cette sorte de salon de lecture du XVIII^{e} siècle, sont attirés par la lecture [106].

· Ce bouleversement du marché du livre inquiète les gouvernements, d'autant plus qu'il est difficilement contrôlable. Les circuits existants, celui pour le peuple et « l'autre », tendent à coïncider ; il y a interférence des fonds et des formes des deux librairies [107]. Ces ouvrages dont la mauvaise impression suscitent l'indignation de certains libraires, ne sont pas destinés aux lettrés. Ils divulguent les idées mêmes que les premiers « philosophes »

[105] Cf. J. Martin, *Livre et société au XVII^{e} siècle...*, *passim*.

[106] Les témoignages concordent sur la fonction sociale des librairies à Venise, à Florence, à Naples... Goethe est à Padoue, il veut acheter une édition rare de Palladio. Il commente : « A l'occasion de cet achat j'entrai dans une librairie ; elles ont en Italie un aspect tout à fait particulier. Tous les livres sont brochés et exposés, et on y trouve tout le jour bonne société. Les membres du clergé, de la noblesse, les artistes qui ont quelque accointance avec la littérature, vont et viennent dans la salle. On demande un livre, on le feuillette, on le lit et on s'entretient à l'aventure. C'est ainsi que j'y trouvai une demi-douzaine de personnes à peu près, qui toutes lorsque je m'informai des œuvres de Palladio me prêtèrent attention. Pendant que les propriétaires du magasin cherchèrent le livre, ils le louèrent, me parlèrent de l'original et de la copie ; ils connaissaient très bien l'œuvre elle-même et le mérite de l'auteur (W. Goethe, *Voyage en Italie*, Paris, Aubier, 1961, p. 121).

Le séjour de Goethe a lieu en septembre 1786.

[107] C'est une hypothèse qui demanderait des vérifications plus approfondies sur le plan économique et dans le domaine littéraire.

Question format, ce n'est nié par personne. Pour ce qui est du contenu, les résultats de l'enquête (à faire) ne sont pas assurés. A titre d'exemple Giuseppe Remondini publie *I reali di Francia* en livre de colportage, c'est un succès séculaire. Son agent Bartolommeo Gamba, devenu propriétaire de la maison Alvisopoli, publie des années plus tard l'œuvre dans une collection soignée.

Au contraire Ugo Foscolo, à la fin du siècle, se sert de la vogue des romans sentimentaux, des premiers romans-feuilleton, sans oublier ses sources littéraires ; il trouve d'emblée un public pour *Le Ultime Lettere*.

voulaient réserver à une élite [108]. En quelques pages brouillonnes, romans d'agrément ou libelles percutants, ils diffusent, dans le langage qui leur est propre, la pensée des *Lumières*. Le peuple, pas encore le menu peuple, éprouve le besoin et le plaisir de lire. Se distraire est moins indispensable que d'accéder à la connaissance. Ce savoir, la nouvelle culture, devient accessible grâce à ces colporteurs qui vous assiègent de leurs offres dans la rue, à ces bouquinistes que la police surveille étroitement [109]. Le jour, que Pilati appelait de ses vœux pour une « réforme de l'Italie », arrive, où beaucoup s'adonnent à la lecture, « femmes, marchands, artisans mêmes ». Ce n'est plus le privilège, le divertissement des nobles d'épée ou de robe, des professions libérales, tous gens en place.

Cet appétit nouveau est troublant pour la classe dirigeante. D'après l'action de ses magistrats, elle se refuse à reconnaître au peuple cette faculté de discernement qu'apportent la richesse et la culture. Mal compris, les livres, dont elle-même se délecte, ne peuvent que saper les fondements du trône, briser les règles de la société. La diffusion des livres hardis risque d'éloigner le citoyen de *ses* devoirs. De telles considérations, qui apparaissent en clair dans des dossiers d'archives non destinés à la publication, expliquent les réactions violentes que suscitent les œuvres de Rousseau, plus encore, les écrits de d'Holbach ; elles se manifestent vers 1770 par la sévérité de l'administration après des années de tolérance, puis vers 1788 avec les prémices des courants révolutionnaires [110].

Ainsi le 18 août 1770, le 7 mai 1772, Paris et Venise donnent une solennité particulière à la condamnation d'ouvrages interdits, par la *publica combustio*. L'apparat de cette cérémonie symbolique où le bourreau brûle les livres impies, est peut usité au XVIII[e] siècle comme attirant trop l'intérêt des curieux en mal de critique [111]. Dans ce cas précis le mal est

[108] Diderot écrit dans *Lettres aux sourds* de 1751 : « J'adresse mes ouvrages aux philosophes ; il n'y a guère d'autres hommes au monde pour moi ». D'Holbach pense encore que l'essentiel du *Système de la nature* n'est pas une leçon destinée au grand public : « L'athéisme, ainsi que la philosophie et toutes les sciences profondes et abstraites, n'est... point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes... Ce n'est pas pour le commun des hommes que le philosophe doit se proposer d'écrire et de méditer » ([Mirabaud], *Système de la Nature*, Londres, 1781, II, p. 325—326).

[109] A Milan, les bouquinistes ne doivent pas vendre des livres valant plus de trois lires. Leur présence est « *di facile comodo a quelli che non hanno larghi modi di spendere in libri* » (« *Milano, Archivio di Stato, Commercio, Parte antica, 244*). A Florence, ils sont installés sous la Galerie des Offices, à Venise sur la place Saint-Marc et des libraires ayant pignon sur rue ne dédaignent pas d'installer un étal pour capter une nouvelle clientèle, contrevenant ainsi à la législation (Cf. divers Mémoires de Gozzi qui se trouvent dans les archives vénitiennes).

Pilati souhaitait : « ...*Cerchisi a tutto potere d'introdurre i buoni libri, e di farli passare nelle mani di molti, e se possibile è, delle donne, de' mercatanti, e degli artigiani ancora* ([C. A. Pilati], *Della Riforma d'Italia*, *op. cit.*, p. 221).

[110] Les mouvements de pensée suivent les mêmes fluctuations dans les divers Etats, à quelques mois, ou quelques années d'intervalle.

[111] De même jamais réquisitoire n'a été plus lu que celui qui s'intitule : *Réquisitoire sur lequel est intervenu l'Arrêt du Parlement du 18 août 1770*, qui condamne à être brûlés, différents livres ou brochures, intitulés : 1. *La contagion sacrée ou l'Histoire naturelle de la superstition*

déjà fait : « A peine sont-ils (= les livres — *notre explication*) devenus publics... qu'ils se répandent comme un torrent... et dévastent tout sur leur passage. Il est peu d'asiles qui soient exempts de la contagion, elle a pénétré dans les ateliers, et jusque sous les chaumières : bientôt plus de foi, plus de religion, plus de mœurs... le peuple était pauvre mais consolé » ; désormais il est impie envers le ciel et il se rend coupable de « lèse-majesté divine » en niant le bien-fondé des lois [112]. Le Réquisitoire sur lequel est intervenu l'arrêt du Parlement parisien discerne le fonds du problème : le libertinage d'esprit est sans portée lorsque c'est une mode de la haute société. Il est à craindre lorsque des écrits défendent la liberté de conscience et les droits de chacun. Or *Le Système de la Nature* par exemple présente comme une nécessité la suppression de l'inégalité sociale, que jugent inéluctable et nécessaire ceux qui détiennent le pouvoir et promettent d'assurer le bonheur des peuples, comme bon leur semble. « Le fatal abus de la liberté de penser » risque d'amener de « sinistres Révolutions » car la foule est « aveugle »[113].

Dans ce texte plus percutant que des rapports d'archives, tout aussi révélateurs en leur langage administratif, le masque est levé. Il est possible d'admettre les audaces des penseurs lorsque tout est jeu d'allusions et qu'une culture commune permet que ce qui n'est pas dit compte autant que ce qui l'est. Chacun peut rire de sa propre image puis oublier ce qu'il a vu dans le miroir. Le danger, c'est de dire en termes clairs, compris de tous, ce qu'une génération cultivée pense depuis des années, sans appréhension. Quand la liberté de penser est réclamée comme le droit de tous, les plus libertins [114] proclament bien haut que la diffusion des livres est responsable d'athéisme et de manque de civisme, que des mesures urgentes s'imposent.

★

Le commerce du livre et les problèmes qu'il soulève au XVIIIe siècle peuvent servir de base à une étude sociologique et économique

2. *Dieu et les hommes* 3. *Discours sur les miracles de Jésus Christ* 4. *Examen critique des Apologistes de la Religion chrétienne* 5. *Examen impartial des principales religions du monde* 6. *Le christianisme dévoilé ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne* 7. *Système de la nature*. Effectivement ce texte suit l'édition du *Système de la Nature*.

A Venise c'est le 5 mai 1772 qu'est affichée partout la condamnation des livres. Il s'agit non seulement de Boulanger, Fréret, Holbach comme à Paris, qui, en l'occasion, s'occupe d'éditions récentes. L'édit des *Riformatori* stygmatise des livres un peu plus anciens et s'en prend aussi à Voltaire, Rousseau, Helvétius, d'Holbach (*Venezia, Archivio di Stato, Riformatori dello Studio di Padova, 38*).

[112] [Holbach], *Système de la nature*, Londres, 1781, p. 353.

[113] *Ibidem*, p. 355.

[114] L'allusion concerne Casanova qui fait un rapport secret aux Inquisiteurs d'Etat pour dénoncer la circulation des mauvais livres qui sont dans toutes les mains (*Venezia, Archivio di Stato, Inquisitori di Stato, Riferte confindenti*, 565).

de la littérature [115]. L'évolution de la censure et de ses modalités correspondent à une prise de conscience renouvelée du droit des princes à la mise en condition de la culture. Les souverains ne peuvent affirmer leurs prérogatives qu'en se heurtant à la puissance qui les partage avec eux, au nom de l'orthodoxie religieuse à sauvegarder. Il leur faut aussi réprimer les initiatives individuelles des auteurs. Mais le dynamisme d'une situation mouvante a raison des conservatismes peureux.

Le protectionnisme traditionnel est bouleversé par l'avènement de l'ère industrielle. Les conflits ouverts entre écrivains et censeurs — représentants du gouvernement — ne peuvent qu'être rares. Si l'auteur est mal protégé par l'absence de lois sur la propriété littéraire, l'Etat, comme lui, est soumis aux contraintes qu'impose la loi de fer du profit.

Cette bréve enquête ne songe pas à minimiser les problèmes idéologiques posés par l'exercice de la censure, elle les situe dans un contexte plus large. Elle tente de montrer que des législations diverses, des forces économiques parfois contradictoires n'ont pu paralyser des esprits soucieux de se libérer de l'esclavage que représente le bon plaisir du prince.

[115] Cf. *Le littéraire et le social*, sous la direction de R. Escarpit, Paris, Flammarion, 1970.

LA PREMIÈRE TRADUCTION DES «APHORISMES» D'HIPPOCRATE EN LANGUE ROUMAINE (XVIIIe SIÈCLE)

PAUL CERNOVODEANU et NICOLAE VĂTĂMANU
(Bucarest)

Le niveau élevé de la culture grecque dans les pays roumains au XVIIIe siècle a rendu possible la parution de plusieurs adaptations des célèbres « Aphorismes » d'Hippocrate, transposées de la langue hellénique classique en *aplà*, les mettant ainsi à la portée non seulement des érudits attirés par leur côté philosophique et enclins à les commenter, mais aussi de tous ceux pour qui les sentences du « père de la médecine »[1] représentaient une source d'information pour résoudre les problèmes sanitaires dont ils s'occupaient.

Marc Porphyropoulos le Cypriote

La traduction en grec moderne et l'interprétation des « Aphorismes » écrits en dialecte attique de l'hellénique classique a été l'œuvre du savant pédagogue grec Marc Porphyropoulos le Cypriote, directeur de l'Académie princière de « Sfîntu Sava » — sur l'insistance de Răducanu Cantacuzène, second fils du *stolnic* Constantin Cantacuzène.

Marc Porphyropoulos avait succédé à Sévastos Kyminitis à la direction de l'Ecole princière, ce dernier étant décédé en 1702. Au cours des années qui suivirent sa nomination en 1703, son nom apparaît dans plusieurs documents[2], figurant parmi les personnalités bucarestoises. On

[1] Les « Aphorismes » ont connu une large audience et circulation, spécialement au cours du Moyen Age ; au début de notre siècle on pouvait dénombrer dans différentes archives d'anciens manuscrits des « Aphorismes », dont 140 en langue grecque, 232 en latin, 70 en arabe et 40 en hébreu, cf. G. Brătescu, *Hipocratismul de-a lungul secolelor* (L'Hippocratisme au long des siècles), Bucarest, 1968, p. 193.

[2] Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. XIV_1, Bucarest, 1915, p. 407, doc. CCCCXXXV (doc. du 20 mars 1708).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 3, P. 491 – 510, BUCAREST, 1972

a soutenu qu'à partir de 1708 il aurait cessé d'occuper le poste de directeur pour ne garder que la qualité de professeur de philosophie [3]. Pourtant c'est bien sa signature qui est apposée sur l'acte en date du 23 septembre 1713 par lequel Ioannos Avramios [4] était nommé « hyérodidascalos » dans le cadre de l'Académie qu'il dirigeait toujours, en 1715, sous le règne de Ştefan Cantacuzène [5]. Pour la dernière fois, son nom apparaît dans les documents le 14 février 1719[6] ; peu après il expirait, terassé vraisemblablement par la peste [7] qui comptait parmi ses victimes récentes le prince Ioan Mavrocordato et, selon toutes les probabilités, le médecin métropolite Hierothée Comnène.

Des renseignements dont nous disposons actuellement il résulte que Marc Porphyropoulos dirigeait l'Académie bucarestoise et tenait des cours de philosophie, littérature, grammaire et épistolographie [8], en s'adonnant aussi à l'enseignement des sciences exactes (la physique, la cosmographie et l'astronomie) [9]. Il avait en plus en charge de surveiller le travail des calligraphes qui exécutaient diverses copies à la requête du patriarche Chrysante Notaras de Jérusalem ou d'autres lettrés [10].

A ce matériel informatif déjà connu, il convient d'ajouter une épigramme due à un certain Nicolas Maritzi le Leucadien, qui se trouvait au début du XVIII[e] siècle à Bucarest, se rapportant justement au personnage qui nous intéresse, «Ἡρωλεγεῖον» (Elégie héroïque) : « Ce Marc que Chypre vit naître, bénie / était la cité des 7 collines qui l'abreuva de sa science /, il dirige en ce jour une école en Hongro-Valachie / et corrige les erreurs des Saintes Ecritures »[11].

[3] D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), II, Bucarest , 1939, p. 311

[4] D. V. Economide, *Ioan Avramie*, Bucarest, 1944, p. 7 .

[5] Hurmuzaki, *op. cit.*, XIV_1, p. 703—704, doc. DCLXIX.

[6] *Ibidem*, XIV_2, p. 846—847, doc. DCCCXXVIII.

[7] I. Ionaşcu, *Academia domnească de la Sf. Sava din Bucureşti, factor de propagare a culturii în Peninsula Balcanică pînă la 1821* (L'Académie princière « Sf. Sava » de Bucarest en tant que facteur de propagande culturelle dans la péninsule balkanique jusqu'en 1821), dans « Analele Universităţii Bucureşti » (Istorie) XVI (1967), p. 45, n. 47.

[8] Dans ses cours, Porphyropoulos a fait appel à l'œuvre d'Hésiode, aux *Dialogues des morts* de Lucien, a interprété les discours d'Isocrate et enfin il a paraphrasé et commenté les pièces *Ajax* de Sophocle et *Plutos* d'Aristophane, cf. Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domneşti din Bucureşti si Iaşi* (Les Académies princières de Bucarest et de Jassy), Bucarest, 1971, p. 97, 118, 121, 123—124, 126, 132, 208, 275.

[9] Porphyropoulos a enseigné ces disciplines scientifiques d'après le traité de Proclos, la physique néo-aristotélicienne de Blémydès et sa propre traduction en néo-grec du Σύνοψις τῶν φυσικῶν du lettré byzantin Siméon Magister Sith, cf. *ibidem*, p. 155, 161—162 et 168. Dans son ouvrage, A. Camariano-Cioran affirme (p. 193) que Porphyropoulos aurait tenu à l'Académie « Sf. Sava », des cours de médecine également, se servant des « aphorismes d'Hippocrate et des œuvres de Galien », sans indiquer toutefois une source à l'appui de cette allégation ; l'hypothèse nous semble peu plausible si l'on tient compte que le Cypriote même avouait être « entièrement étranger à la médecine et n'ayant guère étudié cette science... »

[10] Hurmuzaki, *op. cit.*, XIV_1, p. 691—692, doc. DCLIX.

[11] *Ibidem*, vol. XIII, Bucarest, 1909, p. 401.

Nous apprenons par le second vers que Marc a fait ses études dans « la cité des 7 collines ». Serait-ce une allusion à Rome, dont la topographie correspond à cette indication? ou bien à Constantinople qui s'étend également sur un même nombre de vallons? En tenant compte du comportement ultérieur du personnage, la seconde hypothèse nous paraît plus plausible. Marc Porphyropoulos, qui a déployé une très appréciée activité didactique à Bucarest, s'est occupé en même temps de l'édition de différents ouvrages destinés aux églises ; il a été établi, en ce sens, qu'il a surveillé l'impression des trois volumes d'homélies et prédications de saint Jean Chrysostome [12] ainsi que du texte grec « Ἑρμηνεία καὶ ἀκολουθία εἰς ἐγκαίνια ναοῦ » (L'office divin pour la consécration de l'Eglise) en 1703 dans la préface duquel il est dit qu'il était « proto-ostiarios » et professeur à l'Académie « Sf. Sava »[13]. D'ailleurs, l'épigramme signalée nous avait déjà renseigné qu'il comptait parmi les serviteurs de l'Eglise. En fin de compte, il faut encore préciser que Porphyropoulos a traduit en néo-grec le V^e^ livre de l'historien byzantin Procope de Césarée, toujours à la commande d'un Cantacuzène, c'est-à-dire de Ştefan, le futur prince régnant de Valachie [14].

Tel était l'homme de haute culture désigné par Răducanu Cantacuzène, frère de Ştefan, pour traduire « Les Aphorismes ». Examinons maintenant, à son tour, la personnalité de ce dernier et tâchons de découvrir les raisons qui l'avaient amené à vouloir mettre à la portée de tous ceux qui s'intéressaient dans notre pays à la philosophie et à la médecine, l'œuvre d'Hippocrate.

Răducanu Cantacuzène Ce second fils du *stolnic* Constantin Cantacuzène, de son vrai nom Radu, mais qu'on accoutumait de désigner par le diminutif de Răducanu, eut un rôle effacé dans la vie politique au temps de règne de son cousin Constantin Brancovan. Second logothète dans le conseil princier (du 17 mars 1704 au 26 octobre 1706), grand *comis* (28 avril 1710 — 13 janvier 1714) et grand *spătar* (avril 1714 — 28 janvier 1715) [15], ce jeune rejeton d'une des plus illustres familles de boyards du pays — et par surcroît, cousin du prince régnant, eut-il pu se voir confier par Brancovan les fonctions les plus importantes. Mais d'une part l'état

[12] N. Iorga, *Istoria bisericii românești* (Histoire de l'Eglise roumaine) II, Bucarest, 1930, p. 16.

[13] Ion Bianu, Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), I, Bucarest, 1903, p. 451—452; E. Legrand, *Bibliographie hellénique au XVIII^e^ siècle*, I, Paris, 1895, p. 28.

[14] A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 178 et 256.

[15] Radu logofătul (le logothète) Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Brîncoveanu voievod (1688—1714)* (Histoire du règne du voïévode Constantin Brancovan), éd. A. Ilieș, Bucarest, 1970, p. 173, 230; Teodora Rădulescu, *Sfatul domnesc și marii dregători ai Țării Românești în sec. al XVIII-lea. Liste și « Cursus honorum »* (Le Conseil princier et les hauts dignitaires de la Valachie au XVIII^e^ siècle. Listes et « Cursus honorum ») (en mss.), *sub voce*.

précaire de sa santé et, d'autre part, le vif intérêt qui l'attirait vers l'étude des lettres et des sciences le firent préférer les joies intellectuelles aux satisfactions d'une plus riche carrière politique. Il eut comme précepteur le hiéromoine Damascène, qui allait devenir plus tard évêque des diocèses de Buzău et de Rîmnic et qui dirigeait en même temps l'instruction de Stefăniță, le frère de Răducanu, qui accéda au trône princier. Après avoir achevé ses études, à savoir vers 1696 [16], Răducanu fut envoyé en Italie. Une année plus tard, il se trouvait à Padoue ; mais là, il ne s'est pas immatriculé régulièrement comme étudiant ou peut-être se contenta-t-il de prendre des leçons particulières [17]. Pendant son séjour à Padoue, Răducanu Cantacuzène, secondé par le hiéromoine Chrysante, le futur patriarche, avait surveillé les travaux d'impression de la carte de la Valachie, rédigée par son père, le *stolnic* Cantacuzène, en collaboration avec le docteur Jean Comnène. Răducanu en parlait dans une lettre écrite en italien, que l'on croît adressée de Paris à son ancien précepteur Nicolas Papadopol Comnène, qui s'était montré ravi de cette réalisation de son ancien élève.

L'importante bibliothèque des Cantacuzène qui est conservée à Mărgineni possède de nombreux volumes qui portent l'ex-libris de Răducanu. La variété de ces ouvrages nous empêche de conclure quant à la lecture préférée de leur possesseur, car on y trouve de compagnie des textes d'histoire, de linguistique, d'architecture militaire et de médecine. Ces derniers nous donnent à penser que la fragilité de sa santé l'avait incité à consulter différents traités de médecine, sans qu'il nous soit possible de préciser ce qui l'intéressait particulièrement.

Răducanu Cantacuzène mourut jeune. Sur la dalle funéraire de sa tombe, qui se trouve au monastère de Cotroceni, on peut lire la date de sa mort — le 25 février 1715 — et une inscription où l'on parle de sa fin « à la fleur de l'âge »[18].

Son fils Constantin, que le prince Nicolas Mavrocordato avait nommé second logothète alors qu'il n'était âgé que de 16 ans, mourut à son tour en 1729, également « à la fleur de sa jeunesse », « à l'âge de la vaillance », ayant à peine accompli ses 22 ans [19].

Un document datant de 1729 nous renseigne sur le mal qui terrassait ainsi les membres de cette famille ; il y est précisé que Smaranda, fille de

[16] C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român Constantin Cantacuzino stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain, le *stolnic* Constantin Cantacuzène), Bucarest, 1967, p. 175, n° 170 și p. 216, n° 255.

[17] Idem, *Le patriarche Chrysante Notaras et le docteur Jean Comnène, étudiants à Padoue* dans « Revue des études sud-est européennes », VII (1969), n° 4, p. 691.

[18] Al. Elian, C. Bălan, H. Chircă, O. Diaconescu, *Inscripțiile medievale ale Românici* (Inscriptions médiévales en Roumanie), I, Bucarest, 1965, p. 237, n° 87.

[19] *Ibidem*, p. 238, n° 88.

Răducanu, née le 21 septembre 1711, mariée à Constantin Mavrocordato le 9 mai 1729, n'ayant donc même pas accompli ses 18 ans, mourait de phtisie, deux mois après son mariage [20].

Voici, dans ses grandes lignes, la vie de cet homme cultivé, marqué par un destin tragique et miné par la tuberculose, qui s'était adressé à Marc Porphyropoulos le Cypriote en lui demandant de traduire « Les Aphorismes » d'Hippocrate, mission que le maître en philosophie sut mener à bonne fin.

La traduction de Marc Porphyropoulos et autres variantes néogrecques.

Le nom de Marc le Cypriote est resté étroitement lié à l'œuvre accomplie. Autant pour la culture grecque développée dans les pays roumains, que pour l'évolution de la médecine roumaine, cette traduction représente un événement d'importance, dont nous nous proposons de suivre l'acheminement au long des années. Copiée en plusieurs exemplaires, l'ouvrage resta pendant plus d'un siècle plongé dans l'oubli, sous la forme manuscrite. Ce n'est qu'en 1843 qu'un savant grec du nom de Sophocles C. Oeconomos [21], originaire de Thessalie, né le 19 novembre 1810 et exerçant la profession de médecin, le fit éditer en consacrant également une étude biographique à Porphyropoulos. Oeconomos avait soutenu sa thèse inaugurale [22] à Berlin, en 1833 ; il était membre de plusieurs sociétés scientifiques allemandes et russes et dignitaire auprès la patriarchie constantinopolitaine.

Les historiens ont puisé dans cette biographie différentes relations concernant le Cypriote et on les retrouve chez C. Sathas, C. Erbiceanu, G. Chassiotis et autres [23].

Il est fort naturel que des copies de la traduction de Marc aient circulé dans notre pays. En parlant de celui qui en était le rédacteur, C. Erbiceanu écrivait : « C'est lui qui a également interprété « Les Aphorismes » d'Hippocrate. Je détiens ce manuscrit ».

Sophocle Oeconomos affirme dans son introduction qu'il disposait d'un exemplaire manuscrit de la traduction, qu'il était certain représenter

[20] N. Iorga, *Documente* (Documents) dans « Revista istorică », VII (1921), n° 4–6, 148.

[21] Sophocle C. Oeconomos, Περὶ Μάρκου τοῦ Κυπρίου καὶ τῆς ὑπ' αὐτοῦ συγγραφείσης εἰς τὴν κοινὴν διάλεκτον ἑρμηνείας τῆς Ἱπποκράτους ἀφορισμῶν διατριβή Athènes, 1843.

[22] Portant le titre *Specimen Inaugurale Pathologiae Generale Veterum Graecorum*.

[23] C. Sathas, Νεοελληνικὴ Φιλολογία, Athènes, 1868, p. 597 ; C. Erbiceanu, *Bărbaţi culţi greci şi români şi profesori din Academiile de Iaşi şi Bucureşti în epoca zisă fanariotă (1650–1821)* (Erudits grecs et roumains et professeurs aux Académies de Jassy et de Bucarest à l'époque dite phanariote) dans « Analele Academiei Române », mém. sect. hist., s. II, t. XXVII (1904–1905), p. 71 et 168 ; G. M. Ionescu, *Influenţa culturii greceşti în Muntenia şi Moldova*... (Influence de la culture grecque en Valachie et Moldavie), Bucarest, 1900 p. 130 ; G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs*, Paris, 1881, p. 80.

une copie de la main même de Marc Porphyropoulos. Dans cet exemplaire, la traduction des « Aphorismes » était précédée d'un traité de philosophie, rédigé en grec, sans que le nom de l'auteur fut indiqué. Oeconomos soutient que ce texte doit être attribué également à Marc, à en juger d'après la similitude des styles de cette dissertation et de la préface aux « Aphorismes », sans compter le fait qu'il n'y est fait aucune mention d'autres philosophes postérieurs au Cypriote. Les deux ouvrages semblent avoir été copiés d'après un autre manuscrit, qui aurait pu éventuellement, représenter le véritable original. Quant à l'existence d'autres œuvres littéraires de Marc, Oeconomos ne fait aucune allusion et le distingué historiographe Dimitrie Procopiu de Moscople, en évoquant, la figure de Porphyropoulos se contente d'affirmer qu'il avait été « διδάσκαλος τῆς ἐν βουκουρεστίῳ σχολῆς » et possédait une juste connaissance de la langue hellénique [24].

Abordant l'analyse de la traduction, Oeconomos entreprend la description du manuscrit in quarto, composé de 243 pages, portant le titre suivant : « Μετάφρασις τῶν ἀφορισμῶν τοῦ Ἡπποκράτους εὐς τὴν κοινὴν διάλεκτον μετά τινος ἐπιστασίας καὶ ἑρμηνειας ἐκ τῆς τõυ Γαληνοῦ διδασκαλίας συλλεγείσης, σμικρᾶς τινος ἕνεκα κατααλὴ ψεως καὶ ὁδηγίας τῶν τε ἀκριϐῶν, καὶ τῶν πρωτοπείρων τῶν τῆς ἰατρικῆς ἐπιστήμης ὀργίων, τῆς δαιμονίως λυσιτε λεστάτης τῷ ἀνθρωπίνῳ βίῳ. Χριστὸς δ'ἡγείσθω πονοῦστί μοι τόδε ».
(Traduction des « Aphorismes » d'Hippocrate en langue courante, accompagnée d'observations et commentaires sur les enseignements de Galien, en abrégé, afin d'être à la portée de ceux qui ne sont pas initiés dans les secrets de la science médicale et de fort grande utilité à notre vie à tous. Que Jésus-Christ vienne en aide à mon labeur.)

Le préambule est rédigé dans un style qui, bien qu'en grec moderne, s'apparente au dialecte attique. Le contenu est agencé comme suit : premièrement le texte d'Hippocrate, suivi de la traduction en néo-grec et dernièrement, du commentaire, qui parfois est omis. Jusqu'au Livre V, aphorisme 23, le traducteur respecte l'ordre initial, mais à partir de cet endroit — soit qu'il s'agit d'une initiative personnelle, soit que tel se présentait le manuscrit dont il se servait —, Porphyropoulos se contente de transcrire le texte original grec. Le dernier aphorisme est suivi de la conclusion suivante : « Que béni soit le nom du Seigneur qui accorde assistance aux actions méritoires ! »

Oeconomos est d'avis que c'était le manuscrit hellénique d'après lequel travaillait Marc, qui présentait des lacunes et que celui-ci voyant

[24] Demetrii Procopii Macedonis Moschopolitae, *Succincta eruditorum Graecorum...*, dans Jo⟨hannes⟩ Albertus Fabricius, *Bibliotheca Graeca...*, vol. XI, Hambourg, 1722, p. 786, nº 49.

qu'à partir de l'aphorisme portant le numéro 23 il n'y avait plus de commentaires, il avait renoncé lui-même à en donner les traductions. Mais si Marc ne respecte plus, à un certain moment, l'ordre premier de son ouvrage, c'est-à-dire de reproduire fidèlement le texte hippocratique — d'abord la traduction et le commentaire ensuite —, et se contente de ne rendre que la teneur originale des Aphorismes, il se pourrait que son zèle ait été tempéré par une raison quelconque ; il aurait eu en vue la maladie de Răducanu et la perspective de se voir privé de la récompense qu'il était en droit d'escompter. Aussi, ayant donc interrompu son travail pour un certain temps, qui se serait prolongé peut-être pendant des années même, Marc se serait-il décidé toutefois à la reprendre, et pour l'achever se serait-il limité à reproduire le texte original d'Hippocrate.

Pour revenir à l'analyse entreprise par Sophocle Oeconomos, celui-ci commence par reproduire le texte du préambule dont voici la teneur :

« En offrant ce travail aux lecteurs philologues, amis des muses mais spécialement aux médecins, moi Marc le Cypriote leur adresse mes meilleures salutations. Que ceux qui possèdent le don de manier la plume mieux que je ne le fais, soient indulgents à l'égard des maladresssses de mon langage, dues au manque de vocabulaire technique. Entièrement étranger à la médecine et n'ayant guère étudié cette science, je m'hasarde pourtant à me mêler à des choses qui dépassent mon savoir et exprimer des opinions dans une matière à laquelle on ne saurait m'attribuer la moindre contribution personnelle. Après avoir mûrement réfléchi, interrogeant ma conscience à l'égard de ce travail dont je prends la charge, hésitant longuement à m'y atteler, je m'y suis décidé en fin de compte, pour plusieurs raisons [25]. Car comment me dérober, alors que plus sage et plus puissant que toi-même tu t'y engages ? Nul doute, autant qu'il a été en mon pouvoir, j'ai tâché de m'opposer avant d'accepter cette mission, au risque même de m'attirer des déboires. Mais peut-on agir différemment en dernier lieu, alors que celui qui vous presse, c'est le très illustre et très noble commis Răducanu Cantacuzène, connu pour son dévouement à l'égard de son pays, personnage hautement respectable et incomparable ami des lettres, qui dans ses jeunes années avait eu l'occasion de fréquenter les écoles italiennes ainsi que d'ailleurs, comme c'était l'usage pour les gens de qualité ? Tel jadis Ulysse, il était rentré de ces voyages, pétri de sagesse et de savoir. Car, en vérité, pour ceux destinés dès leur venue au monde à s'occuper des affaires publiques, il se doit qu'ils servent, non seulement

[25] Les hésitations de Marc le Cypriote d'entreprendre la traduction de cet ouvrage du grec ancien en langue moderne pourraient avoir aussi d'autres raisons. En ce temps, vivait à Bucarest un médecin du nom d'Alexandre Helladius, adversaire implacable de toute transposition de textes helléniques en néo-grec ; il considérait comme un vulgaire forban et ennemi de la nation grecque quiconque se risquait à s'attaquer à pareille entreprise ; cf. B. Lavagnini, *Storia della letteratura neoellenica*, Milan, 1955, p. 92.

leur propre intérêt, mais assurer également celui de leurs prochains. Quant à la manière de rendre le texte dans une langue courante, j'ai donné préférence au sens des mots plutôt qu'à leur forme, tout en signalant assurément la signification des termes employés par Hippocrate et essayant d'y apporter la clarté exigée pour sa compréhension, à l'aide de commentaires et sans prodigalité de paroles. Aussi ai-je eu recours aux lumières et aux observations du plus illustre des médecins dont Galien est le nom. Ceci dit, je m'incline devant vous, dignes chrétiens, et vous souhaite bonne santé et actions généreuses ».

Après que Oeconomos nous eut indiqué par ce préambule la façon dont Marc entendait accomplir son travail, suivent le premier et le troisième aphorismes, en guise d'exemples.

L'avant-propos nous permet d'établir la date à laquelle Porphyropoulos a réalisé la traduction des « Aphorismes » ; il y est précisé, en effet, qu'à cette époque Răducanu Cantacuzène avait le titre de *comis*. Or, nous savons que c'est entre le 28 avril 1710 et le 13 janvier 1714 que ce dernier avait détenu la charge de grand *comis* dans le conseil princier. Par conséquent, c'est aux environs des années 1710—1713 que le Cypriote fut sollicité d'entreprendre ce travail, et en aucune façon au-delà de l'année 1714 lorsque Răducanu avait été élevé par son frère, le prince Ştefan, à la dignité de grand spathaire.

En 1885 Constantin Erbiceanu donnait à son tour la description d'une autre traduction en grec moderne du texte hellénique classique des « Aphorismes » d'Hippocrate [26] due à Balanos Vasilopoulos de Jannina et gardée dans un manuscrit qui a appartenu successivement au médecin Thomas de Zante, à un sieur Bartholomé de Silistrie et puis d'Athènes (avant 1756), à un autre médecin du nom de Thomas (le 6 juillet 1765), au *portar* (prévôt) Stamati de Chio et enfin à un certain Gheorghe Constantin (le 31 août 1773).

Balanos Vasilopoulos, l'auteur de cette traduction, a été un pédagogue distingué à l'école de Janinna, qui comptait parmi ses élèves Lambros Fotiadis (1752—1805) professeur réputé à l'Académie « Sf. Sava » de Bucarest, ainsi que Nicolae Chiriac Tzertzulis (Cercel), titulaire d'une chaire à Jassy [27].

La méthode suivie par le lettré grec de Jannina pour présenter l'œuvre d'Hippocrate consiste dans la transcription des aphorismes dont il donne une traduction libre en grec moderne, suivie de commentaires dans un

[26] C. Erbiceanu, *Manuscripte greceşti din biblioteca C. Erbiceanu* (Manuscrits grecs appartenant à la bibliothèque de C. Erbiceanu) dans « Revista teologică », III (1885), n° 131 (20 oct.), p. 245.

[27] Börje Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu'en 1821*, Stockholm, 1962, p. 475, 555.

chapitre à part. Ceci correspond au procédé classique employé par Galien dans ses « Commentaires » concernant ce même thème [28], c'est-à-dire consigner d'abord le texte original, suivi de la traduction en latin, pour s'achever par un commentaire dans la même langue. Il appert donc que Vasilopoulos s'est servi d'un modèle similaire à celui employé par Marc le Cypriote.

Une autre version de la traduction de Balanos Vasilopoulos est conservée aux Archives de l'Etat de Bucarest, en manuscrit grec sous la cote 771. Cette pièce ne semble pas être la même que celle ayant appartenu à Constantin Erbiceanu et dont il en avait donné la description.

Parmi les manuscrits grecs appartenant à la Bibliothèque de l'Académie roumaine, il y a un, sous la cote 514, qui contient également « Les Aphorismes » d'Hippocrate en néo-grec, accompagnés d'explications et commentaires [29]. La pièce se compose de 378 pages + 14 feuilles volantes, ayant les dimensions de 22 × 16 cm ; les huit premières feuilles sont manquantes. Elle ne présente aucune annotation marginale et ne porte pas de date ; le filigrane du papier est du modèle « tre capelli » de type Lombardie, 1815 [30].

Quelque réduit que soit leur nombre et inégale la valeur des informations que nous possédons sur les traductions en langue néo-grecque des « Aphorismes » d'Hippocrate, certaines conclusions peuvent néanmoins être établies. Constatons ainsi, en premier lieu, que les copies de la traduction réalisée par Marc Porphyropoulos le Cypriote sont fort rares ; Sophocle Oeconomos disposait d'une pièce qu'il considérait, sans doute à tort, comme étant l'original même. Dans notre pays, Constantin Erbiceanu détenait également une copie qui, si elle existe encore, doit se trouver enfouie dans un fonds de bibliothèque encore non identifié.

La traduction qui fut éditée par les soins de Oeconomos et se trouve actuellement à Athènes, enregistrée sous la côte 1500 à la Bibliothèque Nationale Grecque, se présente comme un in-quarto de 117 feuilles, soit 234 pages, sans annotations marginales [31]. C'est donc une pièce d'assez grandes proportions, bien qu'à partir de l'aphorisme 24 du V^{e} livre, l'auteur de la traduction a cru bon simplifier sa besogne et s'est contenté de ne reproduire que le texte original en supprimant son équivalent en néo-grec aussi bien que les commentaires de Galien. Nous pouvons déduire que Marc avait travaillé d'après une édition grecque, car il ne semble pas

[28] Galenus, *In Aphorismus Hippocratis commentari septem*, Lugduni, 1551.

[29] C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești* (Catalogue des manuscrits grecs), vol. I^{er}, Bucarest, 1909, p. 518, n° 776.

[30] Georg Eineder, *The Ancient paper-mills of the former Austro-Hungarian Empire and their watermarks*, Hilversum, 1960, pl. 191, nr. 711 et pl. XXIV.

[31] Nous adressons nos plus vifs remerciements au prof. Basile Sfyroeras d'Athènes ainsi qu'à notre distinguée collègue Cornelia Papacostea-Danielopolu de l'Institut d'études sud-est européennes pour l'obligeance d'avoir mis à notre disposition le microfilm dudit manuscrit.

qu'il ait suffisamment connu le latin pour utiliser, par exemple, l'édition des « Commentaires » de Galien parue à Lyon en 1551. Vraisemblablement s'est-il servi d'un ouvrage contenant un abrégé du texte galiénien ; ceci nous paraît d'autant plus plausible, car n'étant point médecin, comme il en convient d'ailleurs sans équivoque, Marc eut rencontré des difficultés insurmontables s'il s'était agi de rédiger lui-même les commentaires. En admettant qu'il les aurait emprunté à Galien, in extenso, son ouvrage eut pris alors des proportions trop importantes et on se serait trouvé devant une œuvre issue de la plume de Galien, plutôt que de celle d'Hippocrate. D'ailleurs, comme nous venons de le voir dans le texte du préambule reproduit par Oeconomos, le Cypriote affirmait son intention « ...d'y apporter la clarté exigée pour sa compréhension, à l'aide de commentaires et sans prodigalité de paroles ».

Par conséquent, la traduction de Porphyropoulos a eu comme modèle une édition grecque courante, judicieusement complétée par des commentaires, et autant qu'il est en notre pouvoir de nous en rendre compte, sans avoir été altérée par le groupement arbitraire des aphorismes.

Les versions roumaines On compte au moins trois versions néo-grecques des « Aphorismes » d'Hippocrate qui ont circulé dans notre pays au cours du XVIII^e siècle et pendant les premières décennies du siècle suivant. C'était justement la période où la culture roumaine se substituait graduellement à la culture grecque. Nombreux étaient à cette époque ceux qui — gens de petite noblesse, logothètes ou divers fonctionnaires — ne voulurent plus se servir du grec dans l'exercice de leurs activités et commencèrent à employer leur langue maternelle exclusivement. Dans de telles conditions, la parution d'une traduction des « Aphorismes » en roumain, semble entièrement explicable. C'est la Bibliothèque Universitaire de Jassy qui détient actuellement le plus ancien manuscrit roumain de la traduction de l'œuvre d'Hippocrate [32]. I. Serafincian en donna une première description en 1957 [33], mais depuis il n'a été entrepris aucun travail sérieux en vue d'une analyse approfondie à son égard, bien que ce texte constitue une pièce de grande importance dans la culture roumaine et marque un tournant significatif dans l'évolution historique de la médecine dans notre pays.

Dans le manuscrit de Jassy, qui est du type des miscellanées, la traduction des « Aphorismes » est précédée par « L'horloge des princes »,

[32] Côte VI/1.

[33] I. Serafincian, *Alegerile lui Ippocrat, manuscris românesc din prima jumătate a secolului al XVIII-lea* (Les sentences d'Hippocrate, un manuscrit roumain de la première moitié du XVIII^e siècle), dans le vol. *Prima sesiune științifică de bibliologie și documentare* (Première session scientifique de bibliologie et de documentation), Bucarest, 1957, p. 278—282 ; Idem, dans « Iașul Literar », 1957, n° 7, p. 103—104.

fameuse narration de l'espagnol Antonio de Guevara, que le grand logothète Nicolae Costin mit en langue moldave d'après un intermédiaire latin. La copie date du temps du règne de Nicolas Mavrocordato, de l'année 7222 (=1713). Ce récit est suivi d'une « Predoslovie » (Préambule) adressée au prince régnant (f⁰ 7–10) et de quelques épigrammes (f⁰ 10 v⁰). La narration ajoutée à ce volume n'a rien de commun avec l'œuvre d'Hippocrate, qui est présentée à partir du f⁰285 sous le titre de *Alegerile lui Ippocrat. Tăerea întîi* (textuellement : Sentences d'Hippocrate. Première section). Il semble que plusieurs personnes soient intervenues successivement dans la transcription de ce manuscrit, qui date, en toute certitude du XVIII[e] siècle. La première partie aura été vraisemblablement écrite au cours des deux ou trois décennies du début du siècle, tandis que le reste, dans sa seconde moitié. Il s'agit de toute évidence d'une copie — et assurément pas d'un original. Au f⁰ 284, on peut voir un filigrane représentant une couronne surplombant des feuilles de vigne et une grappe de raisins [34], caractéristique au papier ayant circulé dans l'Empire ottoman vers 1721[35] ; au f⁰ 288 intervient un filigrane d'un type différent, constitué par une combinaison d'ornementation florale et de lignes géométriques, et troisièmement, un modèle composé de trois créneaux surmontés de la lettre B[36].

Le volume possède aussi, en haut de la page verso et sur la couverture intérieure, des notes rédigées par des lecteurs occasionnels, tels Veniamin le « schévofilax » (le 21 octobre, décade 1761–1771) et « Dumitru copilu » (le page) (le 3 mai 1790).

Nous allons aborder maintenant la présentation du texte hippocratique qui commence au f⁰ 285 par le titre de *Alegerile lui Ippocrat. Tăerea întîi*. Ces termes assez surprenants, nécessitent quelques explications : pour *tăerea* pris dans le sens de section, afin d'indiquer un chapitre ou un livre de l'ouvrage, il n'y a pas lieu d'insister. Mais pourquoi *alegerile* (sentences) au lieu d'« aphorismes »? Comme nous allons le voir par la suite, l'auteur de la traduction, poussé sans doute par un scrupule fort honorable, ne s'est pas laissé tenté de se servir du mot grec « aphorismos » et s'est efforcé de lui trouver un équivalent en langue roumaine. Sachant que « aphorismos » et « apophthegma » étaient deux termes à peu près synonymes [37], usités couramment pour exprimer la notion de sentence, de maxime, d'expression prélevée *au choix* parmi les préceptes enoncés par quelque personnage illustre, l'auteur a considéré ces « aphorismes »

[34] *Ibidem.*

[35] Vsevolod Nikolaev, *Watermarks of the Mediaeval Ottoman documents in Bulgarian libraries*, vol. I, Sofia, 1956, p. 154, n⁰ 364 et 365.

[36] Serafincian, *op. cit.*, p. 280.

[37] I. Ghica, *Opere* (Oeuvres), III, Bucarest, 1904, p. 47 : « Le ban Brancovan discutait avec le puriste Duca, dans la langue de Thucydide, les Apophthegmes d'Hippocrate ».

comme une série de maximes *choisies* dans l'œuvre d'Hippocrate et en conséquence s'est décidé pour le titre de *Alegerile lui Ippocrat*, ce qui dénote quelque maladresse et manque d'assurance. Un premier examen du texte fait apparaître aussitôt une différence par rapport aux traductions en néo-grec, qui respectaient la division classique des « Aphorismes » en 7 livres ; en effet, *Alegerile lui Ippocrat* comptent 8 livres, désignés sous le nom de « tăiere » (section), le chapitre supplémentaire étant désigné sous le titre de *Alegeri adaose sau Tăiarea a opta* (Sentences ajoutés ou Huitième section). Revenons, pour l'instant, à la « tăerea întîi » (première section qui débute par une « arătare » (sommaire) de cinq lignes. De tels résumés de la matière incluse se trouvent à chaque commencement de chapitre. La première « arătare » nous indique qu'il s'agit de « deşărtare » (vidange), c'est-à-dire de la purgation et de « pravila de cumpănirea hranii şi a păzirii de sănătate » (règles à observer pour doser la nourriture et maintenir la santé), après quoi suivent les aphorismes respectifs. Dans ce premier chapitre on retrouve le texte intégral qui existe dans les éditions classiques, à la seule différence que l'ordre de la succession des maximes est parfois modifié, ou bien que certaines d'entre elles qui concernent un même sujet médical, sont réunies en une seule. De ce fait, le nombre des aphorismes du premier chapitre se trouve réduit à 20 au lieu de 25 comme on en trouve dans les éditions de Littré et de Săndulescu [38]. Il en sera de même dans les « sections » suivantes. L'ordre traditionnel de la présentation des aphorismes a été écarté pour faire place à un groupage selon les sujets traités, ce qui donne à l'exposé du matériel un fil conducteur quelque peu disparate parfois.

Il est certain que l'auteur anonyme de la traduction roumaine n'est pour rien dans ces modifications constatées dans la présentation de l'œuvre hippocratique, car, sans aucun doute, il aura travaillé d'après un manuscrit déjà remanié [39]. De pareilles interventions dans l'agencement du texte sont fréquemment constatées, à commencer par celles initiées par Constantin l'Africain, le moine-médecin de Montecassino au XI[e] siècle et par Maïmonide au XII[e] siècle et continuées par la suite.

Dans la traduction roumaine, le second chapitre comprend, pour la même raison, trois aphorismes de moins que les éditions classiques ; au

[38] Nous avons fait appel, comme texte de contrôle, à l'imposante édition d'E. Littré, *Hippocrate. Œuvres complètes*, Paris, 1844, dont le 4[e] volume contient « Les Aphorismes » ; nous nous sommes servis également de l'édition roumaine du D[r] C. Săndulescu, *Hippocrat, Texte alese* (Hippocrate. Textes choisis), Bucarest, 1960, où les aphorismes se trouvent, accompagnés de commentaires, aux pages 83—110.

[39] La fusion de plusieurs aphorismes a été réalisée, non seulement d'après les analogies entre les sujets traités, dans le cadre d'une même section ou chapitre, mais groupés parfois en fonction de la discipline de leur contenu, physiologie, pathologie, sémiologie, diététique ou thérapeutique ; cf. 'Αφορισμοί νεοτεροι. *Aphorismi novi ex Hippocratis operibus nunc primum collecti et in suas quinque classes digesti nostroque illustrati*. . ., Lugduni, M DCLXXXIV.

troisième chapitre le nombre des aphorismes absorbés s'élève à sept pour atteindre le chiffre de 28 au chapitre IV ; arrivés au cinquième chapitre, nous constatons que le nombre des aphorismes a diminué de 9, puis au sixième — de six, dont l'un est totalement omis, et enfin au chapitre VII, des 84 dénombrés dans l'édition classique on n'en compte que 62. Mentionnons également que les cinq derniers aphorismes du chapitre VII ont été inclus dans le cadre du chapitre VIII, qui ne figurait pas dans la division classique, et dont nous allons incessamment examiner la composition.

Le manuscrit jassyote de la traduction roumaine des « Aphorismes » s'arrête brusquement à cet endroit, ce qui nous donne à penser qu'une feuille, pour la moins, du document, a dû se perdre.

La seconde copie roumaine des « Aphorismes » est conservée en manuscrit sous la côte 1840 à la Bibliothèque de l'Académie roumaine et appartient également au type des miscellanées, ayant les dimensions de 16,5 × 11,5 cm, reliée en toile, le dos du volume et les coins en peau brune. Deux ganses en corde, attachées aux couvertures, en assurent la fermeture. Ces dernières, endommagées par la carie, sont d'une teinte claire et portent une ornementation géométrique de couleur verte. Le volume se compose de 98 feuilles numérotées et de 22 feuilles blanches. Les f^os^ de 3—27, de 29—48 et de 50—52 comportent un texte roumain, tandis que de 54 à 97, la teneur est rédigée en langue grecque. Des annotations sont consignées aux f^os^ 1, 98 et 98 v^0^. Le manuscrit ne porte pas de date ni aucune indication précisant le nom de celui qui en avait assuré l'exécution ou de son propriétaire. Sa datation actuelle, qui l'attribue au XIX^e^ siècle, est infirmée par l'examen du filigrane qui le place à une époque antérieure. En effet, on y voit un groupe de trois initiales C, G et S surplombées d'une couronne stylisée, alternant avec un autre comportant trois formes ovoïdales (tre capelli) qui caractérise le papier produit par les ateliers de papeterie conventuels de Toscolano (Lombardie) et qui était couramment employé dans l'Empire ottoman entre les années 1771—1783. La fabrication de ce genre de papier avait d'ailleurs cessé à partir de l'année 1805 [40] . Par conséquent, nous pouvons placer la date du manuscrit en question vers la fin du XVIII^e^ siècle.

De l'analyse du texte de cette traduction des « Aphorismes » il ressort qu'il s'agit d'une copie semblable à celle qui se trouve à Jassy, avec certaines modifications d'ordre lexical, sans grande importance, pour la plupart, mais dont certaines peuvent retenir notre attention afin d'établir l'identité de l'auteur de la copie. A la première catégorie appartiennent des variations d'ortographe insignifiantes, telle « iaste » au lieu de « este »

[40] V. Nikolaev, *Watermarks...*, I, p. 246, n° 541 (1771) et p. 325, n° 659 (1788); G. Eineder, *op. cit.*, pl. 243, fig. 865 (1805).

(est), « împotrivă » pour « înpotrivă » (à l'encontre), « făr de » à la place de « fără » (sans), « iarăşi » au lieu de « iar » (à nouveau), « primejdioase » pour « primejduioase » (dangeureuses), « doftoriile » à la place de « dohtoriile » (médicaments), etc.

D'autres différences présentent un caractère plus nuancé ; ainsi, en parlant de la purgation, le texte de Bucarest use du terme de « curăţire » (nettoyage), tandis que le manuscrit jassyote emploie celui de « deşărtare » (vidange) en se référant aux intestins ; pour parler des saignées, le premier texte mentionné porte « slobozire de sînge » (libération du sang) pour « deşărtarea vaselor » (vidange des vaisseaux) dans l'autre, et ainsi de suite.

Le manuscrit bucarestois présente une certaine supériorité en matière de rédaction des phrases, généralement plus fluides et plus claires, par rapport au second ; ainsi « trăiesc cu nevoie şi cu bolnăviciune », plutôt que « ori că trăesc să zărnicesc bolind » — dans le sens de traîner un état maladif, ou bien « rane tîrîtoare » (plaies rampantes) qui exprime mieux la notion d'ulcère serpigineux ou de herpès rongeants que « buba neagră » (abcès noir), ou encore « vîrfurile mîinilor şi ale picioarelor » (les extrémités des mains et des pieds) au lieu de « buricele degetelor şi ale picioarelor » (les nombrils des doigts et des pieds).

En dernier, ajoutons parmi les dissemblances d'ordre général constatées entre les deux manuscrits, que le premier comporte des notes de sous-sol qui rendent plus clair le sens de certaines expressions ; ainsi à l'aphorisme 11, on trouve dans le texte conservé à l'Académie roumaine de Bucarest, quatre notes marquées des quatre premières lettres de l'alphabet slavon.

Signalons de plus que certains mots et mêmes des aphorismes entiers, omis dans l'exemplaire jassyote, vraisemblablement par la négligence des copistes, figurent en bonne place dans le document de Bucarest, prouvant ainsi le travail consciencieux de son auteur.

Ces constatations font apparaître nettement que le manuscrit bucarestois de la version roumaine des « Aphorismes » d'Hippocrate est supérieur à celui conservé à Jassy, autant du point de vue du style que de l'exactitude et de la graphie ; il doit être considéré, par conséquent, comme la meilleure copie que nous possédons des *Alegerile lui Ippocrat* et la plus indiquée à être mise sous presse.

Le dernier chapitre de la traduction roumaine, désigné sous le titre de *Tăiarea a opta* représente un des remaniements, assez nombreux d'ailleurs, de l'œuvre originale d'Hippocrate, initiés dans l'intention d'assurer aux lecteurs des meilleures conditions pour s'en servir, par rapport au texte initial.

En dehors de quelques aphorismes prélevés au chapitre précédent, le manuscrit 1840 de la Bibliothèque de l'Académie roumaine comprend dix maximes fusionnées extraites d'autres écrits hippocratiques.

Les commentaires de Galien ne vont pas au-delà de l'Aphorisme 79 [41] au chapitre VII. D'autres commentateurs s'arrêtent au n° 62 et Foes [42], dont s'est servi Littré, au n° 87 y compiis. Dans certaines éditions, on trouve un huitième chapitre, composé d'extraits d'autres ouvrages, tel « Sur les semaines ». Du moment que ces passages figurent déjà dans d'autres œuvres d'Hippocrate, à juste raison Littré n'en a plus tenu compte, et déclarait que Galien lui-même mentionnait l'existence d'autres aphorismes au-delà de celui portant le numéro 81, mais qu'il ne les avait plus commentés.

Dans une autre édition des « Aphorismes »[43] on fait remarquer au VIII^e chapitre que les interprètes grecs, syriens, arabes et juifs n'avaient pas eu connaissance de cette division supplémentaire et l'auteur ajoute qu'il a cru opportun, toutefois, de l'y inclure, sans avoir à en apprécier la valeur.

Il est clair que la traduction roumaine a été réalisée d'après le modèle d'un texte remanié, rédigé sans doute en langue néo-grecque, sous la forme d'un manuscrit byzantin ou d'une époque postérieure. Nous ne pensons pas qu'il se soit agi d'une édition imprimée, à juger d'après le fait que dans ses travaux de bibliographie, Emile Legrand ne cite aucun ouvrage imprimé aux XVII^e et XVIII^e siècles, qui contienne les « Aphorismes » d'Hippocrate.

Voyons maintenant ce que contient ce VIII^e chapitre de la traduction roumaine en cours d'étude. Premièrement, quatre aphorismes qui faisaient partie du chapitre VII^e, suivis de l'Aphorisme n° 26 figurant au chapitre V de l'édition remaniée de 1555 [44], et à partir du sixième, le reste des textes est extrait de différentes autres œuvres hippocratiques [45].

A quel endroit fut réalisée la traduction roumaine des «Aphorismes» et quel en est l'auteur?

Les deux manuscrits dont nous venons de nous occuper représentent des copies indépendantes l'une de l'autre, réalisées d'après l'original de la traduction roumaine intitulée *Alegerile lui Ippocrat*. Cet original reste encore à découvrir, admettant qu'il n'ait pas été définitivement perdu, et

[41] Galeni, *Aphorismi Hippocratis, Commentarii septem*, Lugduni, 1551, édition Guglielmo Plautio Cenomano.

[42] *Aphorismes d'Hippocrate*. Traduction française d'après le texte grec de Foes, accompagnée de notes critiques et médicales par J. N. Chailly, Paris, 1836.

[43] *Œuvres d'Hippocrate. Aphorismes*, Paris, MDCCLXXXVI

[44] Hippocratis, *Aphorismi digesti in ordinem secundum locos congruentium secum materiarum. Cum brevi et dilucida expositione singulis Aphorismis ex Galeno supposita qua integrorum voce commentariorum cose possit*, Lugduni, MDLV.

[45] Voir *Œuvres d'Hippocrate*, Paris, 1786.

pouvant se trouver éventuellement, non identifié, dans quelque bibliothèque particulière. I. Serafincian, qui a analysé en premier la version roumaine des « Aphorismes » opinait que la traduction avait été réalisée dans la principauté valaque, vers le milieu du XVIII^e siècle [46], mais comme nous l'avons déjà affirmé auparavant, nous estimons que la première partie fut rédigée au cours des premières décennies de ce siècle.

Ce qui donne à penser que la traduction a été faite en Valachie, vient du style caractéristique et de certains régionalismes dans la composition. Ainsi, dans le sommaire du second chapitre, nous trouvons *a mitocosi*, qui est un terme lexical couramment usité en Olténie, dans le sens de bouger, déplacer [47] ; à l'aphorisme 7 du III^e chapitre on peut lire : *plointea*, également une locution propre à cette province de la Valachie servant à indiquer une abondance de précipitations, un temps pluvieux [48] ; et encore, dans le cadre du même chapitre, à l'aphorisme 26 : « Dau *dănacilor* projaruri la gură » (provoque aux *jouvenceaux* des brûlures à la bouche), ce qui représente un nouvel exemple de régionalisme, en parlant de jeunes garçons [49] ; en dernier, au 51^e aphorisme du chapitre IV, l'expression « gropi (trous) *dovincate* », nous met encore devant un mot local ayant la signification de *profondeur* [50].

Ces différents exemples nous semblent suffisamment concluants pour permettre d'affirmer, en toute certitude, que l'auteur de la traduction était un roumain originaire probablement de la province d'Olténie. Un étranger, aussi bien qu'il ait su la langue de notre pays, n'aurait jamais pu s'exprimer de la sorte !

L'époque à laquelle a été réalisée la traduction, le thème assez particulier de l'œuvre choisie, sa rédaction presque simultanée avec la traduction de Marc Porphyropoulos en néo-grec donnent à penser que le traducteur doit être cherché parmi les lettrés de « Sfîntul Sava ».

On serait ainsi tenté de s'imaginer que l'auteur de la version roumaine s'est servi du texte néo-grec du Cypriote ; mais la vérité est toute autre et nous pouvons la rétablir très facilement. D'abord, Marc avertit le lecteur, dans le titre même de son ouvrage, qu'il a traduit Hippocrate à l'aide des commentaires de Galien. Or, il n'y a guère de commentaires dans « Alegerile lui Ippocrat ». D'autre part, après avoir mené consciencieusement son travail jusqu'à l'aphorisme 23 du V^e chapitre, Marc abandonne

[46] I. Seranfician, *op. cit.*, p. 283.

[47] *Dicționarul limbii române* (Dictionnaire de la langue roumaine), nouvelle série, éd. de l'Académie roumaine, t. VI, fasc. 9, Bucarest, 1967, *sub voce*.

[48] *Dicționarul limbii române literare contemporane* (Dictionnaire de la langue littéraire roumaine contemporaine), Vol. III, Bucarest, 1957, p. 469.

[49] *Ibidem*, vol. II, p. 17.

[50] I. A. Candrea, *Dicționarul limbii române din trecut și de astăzi* (Dictionnaire de la langue roumaine dans le passé et de nos jours), Bucarest, 1931, p. 431.

sa tâche de traducteur et de commentateur et se contente de transcrire simplement le texte original, rédigé en dialecte attique de la langue hellénique. Peut-on envisager alors, que le modeste artisan de la traduction roumaine ait connu cette langue classique que le très savant Marc était si fier de posséder? Il ne peut en être question !

Un troisième argument à l'appui de notre opinion, réside en ce que Porphyropoulos a travaillé d'après un texte classique original, tandis que le traducteur anonyme roumain s'est servi d'une version déjà remaniée.

Ceci dit, il apparaît clairement que *Alegerile lui Ippocrat* sont loin de représenter une transposition en roumain du texte traduit — en partie seulement — par Marc, mais constitue une œuvre indépendante, accomplie d'après un autre modèle ; convenons néanmoins que la réalisation de l'éminent pédagogue de « Sf. Sava », a été un des éléments déterminants. Dès le début, il faut écarter l'hypothèse que c'était un médecin, vu les inhabilités que l'on constate parfois dans l'emploi des termes médicaux. En ce qui nous concerne, nous penchons à attribuer la traduction roumaine des « Aphorismes » à un modeste lettré qui n'était pas étranger — peutêre — à l'activité qui se déployait dans le cadre de l'Académie « Sf. Sava ».

Après que le texte original de la traduction roumaine fût définitivement rédigé, on a songé à le multiplier. Des deux copies qui nous restent, c'est le manuscrit de Jassy qui constitue la plus ancienne. Un argument péremptoire que nous avons affaire à une copie et non pas à l'original même, est fourni par une faute de l'auteur de la transcription qui, au f° 286 v°, répète par mégarde les textes de deux aphorismes appartenant au chapitre II, qu'il avait déjà copiés au f° 285. Ayant constaté sa méprise, il s'est contenté d'effacer les deux aphorismes en question, sans songer pourtant à les remplacer par ceux qu'il avait omis en commettant son erreur. Quelle autre meilleure preuve que seul l'aspect graphique comptait, sans égard pour l'intégrité du texte !...

Soit qu'il se soit agit d'une seule personne ou de plusieurs qui aient rédigé la copie de ce manuscrit, il nous faut constater un saisissant manque d'attention ; en effet, dès le premier chapitre, on est surpris de se trouver, prématurément, à peine après le 7e Aphorisme, devant la classique formule terminale : « Sfîrşit şi lui Dumnezeu laudă ! » (Fin — et louange au Seigneur !). Après quoi, sautant plusieurs aphorismes, le texte continue par celui portant le numéro 11.

C'est également par manque d'attention de la part des auteurs de la copie, que l'ordre des aphorismes dans le Ier chapitre est bouleversé, de sorte que le 15e est suivi par le 17e, après quoi paraît le 16e [51] ! On peut

[51] Il s'agit d'une évidente erreur de la part du copiste, et nullement d'un remaniement dans l'ordre de succession dans le texte.

constater encore d'autres erreurs notoires ; ainsi à l'aphorisme 42 au II^e chapitre, à la place du mot « leşină » (perdre connaissance) qui devait normalement figurer dans l'original, nous trouvons le terme de « deşiră » (déployer, dévider), tel que le copiste l'a malhabilement déchiffré ; mais il convient d'ajouter qu'en tenant compte de la graphie des caractères slavons, une pareille méprise est en quelque sorte excusable. Des inexactitudes apparaissent aussi dans la transcription des chiffres, comme 13 au lieu de 73 marquant une note d'envoi (chapitre IV, aphorisme 31). A propos des chiffres que l'on rencontre parfois dans le texte et qui impriment au manuscrit un étrange aspect cryptographique, placés généralement au milieu des phrases, précisons qu'ils indiquent le numéro de l'aphorisme respectif dans l'édition classique, traditionnelle, avant qu'intervienne le moindre remaniement. On en découvre également dans l'édition française remaniée des « Aphorismes » datant de 1786 [52] où leur signification apparaît clairement, se rapportant non seulement à la numérotation de l'œuvre originale mais aussi à d'autres ouvrages hippocratiques desquels on reproduit certaines maximes, en précisant les titres des écrits et le numéro respectif.

Le fait que ces chiffres ne figurent pas d'une manière homogène sur toute l'étendue du texte, mais dans certains chapitres seulement, nous permet d'envisager que bien qu'ils aient été marqués dans l'original de la traduction roumaine, les copistes qui se sont succédé dans la transcription du manuscrit jassyote, à juger d'après les différences que l'on constate dans les traits calligraphiques, n'ont pas été unanimes à apprécier leur utilité, de sorte que respectés par certains, les chiffres furent omis par d'autres.

Ces remarques nous incitent à considérer que le manuscrit qui est conservé à Jassy représente un travail expérimental, ayant servi à un groupe de copistes à s'exercer ou à prouver leur habileté. On peut ainsi s'imaginer que dans le cadre d'un atelier pour la copie des manuscrits, divers artisans calligraphes y ont laissé, reflétées dans leurs essais graphiques, les marques de leurs qualités ou de leurs défauts. On arrive ainsi à envisager que ce manuscrit représente une sorte de cahier d'exercices. Examinons donc cette pièce, dans la perspective de cette hypothèse.

Le commencement est direct, sans aucune introduction ou quelque modeste indication du sommaire, comme il est de règle dans les autres chapitres. Les deux premières pages offrent une graphie fort soignée, mais, sans raison apparente, brusquement après le 7^e aphorisme surgit la formule terminale que nous avons déjà signalée : « Fin et louange au Seigneur ! ». Quelle peut en être l'explication, sinon que le copiste ayant eu à copier deux pages seulement, en guise d'examen peut-être, arrêtait son

[52] *Œuvres d'Hippocrate...* Paris, 1786, *passim.*

travail, dès que sa tâche fut accomplie? Pourtant, il semble que le même personnage ait transcrit une page et demie de plus. Se serait-il trompé en abandonnant prématurément sa plume? De toute façon, les deux pages suivantes indiquent l'intervention d'un second scripteur à l'écriture plus penchée et aux traits moins vigoureux. Après quoi, c'est le tour d'un troisième qui, sans prendre la peine de distinguer l'endroit où s'était arrêté son prédécesseur, recopie en partie ce que celui-ci avait transcrit. Réalisant par la suite son erreur, il biffe le texte répété, par deux traits de plume. Son écriture est très serrée, aux traits menus et déplaisante à voir; elle ne dépasse d'ailleurs guère une demi-page. Un scripteur à la main sûre prend la suite et copie les huit pages suivantes. À commencer par le V^e chapitre et tout au long du reste de l'ouvrage, nouveau et dernier changement d'écriture qui prend encore un aspect touffu et tassé.

Disons une fois de plus que l'impression qui se dégage de l'aspect général du manuscrit en question, c'est qu'il s'agit bien d'un cahier d'exercice, sur lequel quelques scripteurs ont voulu donner la mesure de leur adresse, en laissant courir leur plume au long de 5 à 6 pages chacun, après quoi, un dernier, qui tenait à ce que l'ouvrage soit rapidement achevé, s'est dépêché de transcrire le reste d'une main hâtive, en comprimant fortement les distances entre les rangées. Une barre transversale clôt le septième chapitre, marquant ainsi une séparation, avant de continuer avec les *Alegeri adaose*.

Au bas du f^o 295 on distingue deux signatures : l'une, apparemment plus ancienne, est celle de Hristea Dimitrake et la seconde, plus récente celle de Stan Păhărnicel. Il se pourrait que le premier fusse un de ceux ayant contribué à la copie, et l'autre, le possesseur de cet exemplaire assez peu soigné, quoiqu'il ne soit guère exclu que tous deux aient fait partie du groupe des scripteurs qui se sont succédé dans la transcription des *Alegerile lui Ippocrat*.

Réalisée à Bucarest, cette copie a été découverte à Jassy, où elle est arrivée dans des circonstances qui ne nous sont point connues.

Plusieurs dizaines d'années plus tard, la traduction originale devait se trouver entre les mains d'un autre copiste, qui réalisa le manuscrit bucarestois de la version roumaine des « Aphorismes », sous la forme la plus correcte que nous détenons.

Dans cet exemplaire, le texte proprement dit de l'œuvre hippocratique est suivi de deux feuilles blanches, après quoi, sous le titre de *Adunare de cîteva doftorii mai îndemînatice* (Recueil de quelques médicaments d'un usage courant) sont indiqués environ 200 remèdes pour différentes affections, rangés suivant l'ancien système « a capite a calcem ».

Plus significatif et digne d'intérêt nous semble le texte en langue grecque, qui apparaît au f^o 54, sous le titre de : « Βιβλίον δεύτερον. Θεωρίαι

τῶν ἰαμάτων τῆς ἰατρικῆς, καὶ τῆς χειρουρχίας» (Livre deuxième. Théories sur les traitements en médecine et en chirurgie) qui constitue un guide thérapeutique destiné aux gens de profession et s'étend jusqu'au f° 97.

Il est possible que ce manuscrit qui est conservé à la Bibliothèque de l'Académie roumaine de Bucarest, complété par ce supplément, ait appartenu à une personne du métier, médecin ou plutôt chirurgien-barbier, sans écarter pour cela l'hypothèse qu'un homme cultivé, en dehors du monde médical, ait tenu à posséder un tel guide thérapeutique, suivant l'usage courant en ce temps de collectionner des recettes pour les affections les plus variées.

★

La traduction des « Aphorismes » d'Hippocrate en grec et roumain et la circulation de ces versions en pays roumains indiquent non seulement le prestige dont a joui longtemps « la Bible des médecins » dans cette zone européenne, mais aussi quelques jalons du chemin parcouru par la médecine dans les cultures grecque et roumaine.

ADAMANTIOS KORAÏS CHEZ LES SERBES

MIODRAG STOJANOVIĆ
(Beograd)

La renaissance intellectuelle des Serbes et des Grecs à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle est exprimée d'une façon exemplaire par la pensée civilisatrice, les idées réformatrices et la création littéraire de Dositej Obradović et Adamantios Koraïs, créateurs de la culture nationale et de la littérature moderne. Il est intéressant de noter que les coryphées de l'instruction serbe et grecque ont été en même temps élevés à l'école grecque et Jerotej Dendrin à Smyrne, en Asie Mineure. Dans cette école, Dositej se trouvait, dans les années 1766—1768, dans les classes supérieures, tandis que Koraïs terminait les classes inférieures [1]. Ils ont acquis, ainsi, à la même source, outre les connaissances élémentaires, les idées qui devaient orienter ensuite leur formation et leur activité civilisatrice. On s'attendrait à trouver les premières mentions faites dans la littérature serbe au réformateur Koraïs dans les œuvres mêmes de son contemporain quelque peu plus âgé, le rationaliste Dositej. Mais si on se rapelle que Dositej Obradović (1739—1811) était au zénith de son activité au moment où ce philologue et réformateur, poète et philosophe, orateur et politicien que fut Adamantios Koraïs (1748—1833) commençait à frayer la voie de toutes les sciences et de tous les arts dans la langue grecque nouvelle, le silence du lettré serbe n'a rien de surprenant.

Les premières mentions viennent de la plume d'un des contemporains plus jeunes de Koraïs, le célèbre poète et dramaturge serbe Jovan St. Popović (1806—1856) qui, né à Vršac, était, du côté paternel, d'origine grecque.

Dans la troisième décennie du XIX^e siècle, déjà au cours des années tumultueuses de la lutte du peuple grec pour la libération, il a préparé

[1] D^r. Vladan Djordjević : *Grčka i srpska prosveta* (Instruction grecque et serbe), SKA, Beograd, 1896, p. 8.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 3, P. 511—518, BUCAREST, 1972

un petit recueil de poèmes sous le titre de *Seàmostručnij cvjetak borećim se Grcima, posvećen od Jovana S. Popovića, krasnorečja slišatelja, Srbskima stisovi obdjelan u Vršcu 1825, meseca Sept. — Oktomv.* (Fleurette à sept tiges aux combattants grecs, dédiée par Ioanne S. Popović, disciple des belles-lettres, et rédigée en vers serbes à Vršac en 1825 au mois de sept.— octobre)[2]. Le recueil contient les poèmes de trois poètes grecs : Rhigas, Adamantios Koraïs et J. Rizos Neroulos[3]. Les deux poèmes de Koraïs sont: a) *Pjesma Koraja* (Poème de Koraïs) avec le sous-titre entre parenthèses: *Slobodi grčkoj posvećena* (Dédié à la liberté grecque), qui commence par le vers : Dokle ćemo sokivati (Jusqu'à quand allons-nous enchaînés), et b) *Pjesna Koraja*, avec un sous-titre *Junačka Tirteja* (Héroïque Tirtée) dont les premiers vers sont :

Slavno djelo, dobru shodno, koj je rad učiniti,
Nigda neće, kao u borbi za svoj rod, poluČiti...[4]
(Jamais celui qui voudrait faire un haut exploit,
Ne le ferait mieux qu'en luttant pour son pays...)

« Adamantios Koraïs a été et sera toujours le nouveau Socrate de la nouvelle Hellade. Il a passé sa vie à Paris et il a appris beaucoup de choses à son peuple... » On n'aurait pu en moins de mots, mieux caractériser Adamantios Koraïs que dans cette première esquisse biographique parue dans la littérature serbe ; son auteur, Vukašin Radišić (1810—1843), homme de lettres et diplomate, a été professeur de grec et d'art poétique au lycée de Kragujevac. Il a écrit ce texte en 1842, à Constantinople, où il remplissait la place de secrétaire de la légation serbe, et il l'a publié à Belgrade[5].

En glorifiant le patriotisme et l'humanisme de Koraïs, Radišić affirme qu'il n'y a pas un de ses écrits qui ne soit de grande utilité aux Serbes également. Tout ce que le savant grec a dit sur les langues hellénique et néo-grecque pourrait — selon Radišić — constituer un magnifique repère pour ceux qui s'occupent des problèmes de langue serbe.

En partant de l'article de Radišić et de ses traductions de l'œuvre de Koraïs, le membre nouvellement élu à la section des sciences philosophiques de la SKA (Académie royale serbe), Vladan Djordjević s'est

[2] Ce recueil de Sterija est conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque de Matica srpska à Novi Sad : N° de l'inv. M.9.426 ; cf. Živan Milisavac, *Origines sociales des thèmes balkaniques de Jovan Sterija Popović*, « Balcanica », I (1970), Beograd, p. 184 ; D[r] Kosta Milutinović, *Grčki ustanci u srpskoj književnosti* (Les insurgés grecs dans la littérature serbe), Braničevo, t. 2—3, mars—juin 1967.

[3] Il serait intéressant de connaître les motifs pour lesquels Sterija a inséré, dans son *cvetnik*, les vers de Nerulos qui était un adversaire de Koraïs. De plus, il a publié une comédie en trois actes sous le titre de « Korakistika, ou correction de la langue *romaï* », dans laquelle il persiflait Koraïs, ainsi que les rédacteurs et collaborateurs de la revue « Hermès savant », en déformant la langue qu'ils préconisaient — cf. V. Djordjević, *op. cit.* p. 234.

[4] Cf. « Balcanica », I, p. 184.

[5] Radišić, *Adamant Koraj*, Supplément au « Journal serbe », 1842, n° 6, p. 22—23.

arrêté à une étude comparée sur les deux philosophes du XVIII[e] siècle : *Dositej Obradović et Adamantios Koraïs* [6], qu'il présenta, dans les années 90 du siècle dernier, comme discours inaugural. Les traductions de Radišić ont mis leur empreinte sur le discours de V. Djordjević ; leurs points des vue sont complémentaires, en ce qui concerne la place de Koraïs dans l'histoire culturelle du peuple grec et son influence sur la culture serbe, et c'est pour ce motif que nous ne reproduisons ici que quelques-uns des nombreux parallèles que V. Djordjević établit entre la vie et les œuvres des deux civilisateurs.

La présentation de la vie et de l'activité réformatrice de Koraïs fournit quelques renseignements tirés de son autobiographie [7]. Koraïs ne s'était décidé qu'à l'âge de 81 ans de noter quelques données autobiographiques, pour corriger les inexactitudes parues dans les écrits de ceux qui « ont trouvé qu'il fallait décrire sa vie avant sa mort ». Il considérait, en effet, que « celui qui veut écrire l'histoire de sa vie doit noter tous ses succès mais aussi tous ses échecs, d'une manière exacte, sans exagérer les premiers, ni diminuer les seconds »[8].

Dès qu'il a atteint l'âge scolaire, raconte-t-il, son père l'a inscrit à l'école grecque créée en ce moment-là par Jerotej Dendrin, dans sa ville natale de Smyrne. Après avoir terminé les classes primaires, il a découvert dans la bibliothèque de son grand-père de bonnes éditions des auteurs helléniques, parmi lesquelles les discours de Démosthène et la géographie de Strabon, avec d'excellents commentaires latins [9]. Cela a réveillée en lui le désir d'apprendre le latin. Sa chance fut que la chapelle du consul hollandais de l'époque était aux soins d'un prêtre protestant, Bernhard Keu, un homme très savant, qui justement à ce moment-là cherchait quelqu'un pour lui enseigner la langue grecque. Il a accepté de donner à Koraïs des leçons de latin en échange de ses leçons de grec, et il lui a mis à la disposition sa bibliothèque riche en éditions scientifiques. De plus, il a dirigé la formation du jeune homme. « Ayant vu — dit Koraïs dans son autobiographie — que les Européens, quoiqu'ils ne soient ni Latins ni Grecs, ont tout ce qu'il faut pour connaître les lettres latines et grecques... je suis naturellement venu à la conclusion que l'instruction tout entière s'était enfuie en Europe, aussi bien celle de Grèce, que celle de Rome... Cela a excité en moi le désir d'aller apprendre en Europe »[10].

Dans ce but, malgré sa répugnance pour le métier de commerçant, qui aurait constitué un grand obstacle à ses préoccupations scientifiques,

[6] V. Djordjević, *op. cit.*, p. 127—275.
[7] *Ibidem*, p. 131, selon editio princeps, 1833.
[8] *Ibidem*, p. 130.
[9] *Ibidem*, p. 146.
[10] *Ibidem*, p. 147.

Koraïs a satisfait le désir de son père et, en 1772, il est parti pour Amsterdam. Il y a psssé six ans, consacrant à l'étude chaque moment de liberté que le commerce lui accordait. Rentré à Smyrne, il a passé ensuite, quelques années dans la maison paternelle ; mais il convoite de nouveau l'Europe des lumières et ses parents l'envoient, en 1782, en France, à Montpellier où, durant six années, il a étudié la médecine.

Une fois les études de médecine terminées, Koraïs a éprouvé le désir de voir Paris, cette « Athènes moderne » ; le vers de Lysippe revenait dans sa mémoire : « Celui qui n'a pas vu Athènes est une bûche ». Il est arrivé à Paris le 24 mai 1788. Quand la révolution française a éclaté, Koraïs a décidé de ne jamais plus vivre sous le joug de la tyrannie. « Cette décision — dit-il dans son autobiographie — a été consolidée encore plus en moi par l'ancien désir de contribuer, dans la mesure de mes possibilités, *à l'instruction de mon peuple*, surtout quand j'ai vu que c'est par la propagation de l'instruction que le peuple français a conçu l'amour de la liberté. Comme seul moyen de collaborer à l'instruction du peuple grec j'ai choisi celui-ci : *préparer la nouvelle édition de tous les écrivains helléniques, avec de longues préfaces et explications en langue grecque simple*, pour qu'ils puissent être lus non seulement par ceux qui savent la langue hellénique, mais aussi par tous. Pour une telle entreprise, j'avais besoin d'une connaissance plus complète de la langue hellénique, afin de faire paraître les textes des auteurs anciens *dans une édition tout à fait critique*. C'est à cela donc que j'ai concentré toute mon attention, et *j'ai quitté aussi bien le métier de médecin que toute autre occupation* »[11].

Malgré toutes les vicissitudes d'ordre matériel, Koraïs s'est consacré entièrement, dans les années suivantes, à la recherche, dans les bibliothèques parisiennes, des anciens manuscrits helléniques. En même temps, il rédige des notes et explications à l'œuvre de Thucydide et Hérodote, et met les textes des auteurs anciens à la disposition de savants éditeurs français et allemands : Larchère, Schweighäuer et Eichstet.

En 1799, Koraïs publie son édition des *Caractères* de Théophraste, avec une traduction en français, des notes critiques et des commentaires. Il les dédie aux « Hellènes libres de la mer Ionienne », que Napoléon avait déjà libérés de l'oligarchie vénitienne [12].

Sachant que les Grecs, vivant en esclavage, n'ont pas pu connaître les progrès des sciences juridiques et pour inculquer à son peuple les sains principes de la justice, Koraïs s'est mis à traduire l'œuvre alors célèbre du savant et réformateur italien du droit pénal Cesare Beccaria : *Des délits et des peines* [13]. Koraïs a terminé la traduction, qu'il a enrichie de ses

[11] *Ibidem*, p. 153.
[12] *Ibidem*, p. 166.
[13] *Ibidem*, p. 173.

commentaires en 1796, mais c'est seulement en 1802 qu'il a trouvé le moyen de la publier.

En utilisant la préface de ce livre, Vukašin Radišić a écrit un article : « Les paroles d'Adamantios Koraïs aux Hellènes à propos de la science et de l'instruction »[14]. Persuadés par la valeur de la science et de l'instruction les Grecs « de tous les côtés vont partout en l'Europe des lumières pour y acquérir la civilisation que leurs prédécesseurs, durant leur vie, ont transmise aux autres peuples ». En s'adressant aux jeunes qui, comme des abeilles, recueillent les fleurs utiles pour en faire une guirlande dont sera couronnée aussi bien leur front que celui de la patrie... », Koraïs les avertit : « Ecoutez bien, amateurs de Muses, jeunes de l'Hellas... Vous êtes aujourd'hui élèves. Demain, vous serez savants et maîtres de l'Hellas. Et le temps n'est pas loin où la patrie exigera de vous des lois aussi. Comment, donc, apprendrez-vous aux autres la justice et la bienfaisance... (si vous marchez) dans le labyrinthe de l'illégalité ? »[15]

L'énorme activité littéraire, philologique, scientifique et politique de Koraïs jusqu'en 1805 n'a été qu'un prélude à son œuvre principale, la « Bibliothèque hellénique ». En espérant que la lecture et l'étude des anciens poètes et prosateurs hellènes donnera aux Grecs contemporains la force nécessaire pour participer à la renaissance nationale, Koraïs a exposé, dans le *prodrome* de la bibliothèque projetée, *ses pensées sur l'instruction grecque et sur la langue grecque*. Un extrait de cette préface a été traduit en langue serbe et publié par V. Radišić, sous le titre : « Discours d'Adamantios Koraïs aux Hellènes qui s'acharnent contre la philosophie »[16], une véritable apologie de la philosophie adressée aux « Hellènes qui ont rempli leur poitrine de pierre, et qui jettent inhumainement des pierres contre la philosophie, pour lui interdire l'entrée en Hellas »[17] ; mais sans la philosophie aucune science ne pourra être enseignée, ni emmenée à l'état de perfection. C'est pour cela qu'il vante la philosophie afin d'obliger les blasphémateurs « à lâcher de leurs mains la pierre » et d'avoir pitié de leur patrie qui se réveille. Ceux qui considèrent la philosophie ennemie de la religion ne savent pas que le but de la philosophie est de libérer les gens de la superstition, de leur découvrir la nature des choses, de leur apprendre la charité, de leur fournir une manière d'agir sans laquelle la religion serait inutile [18].

[14] « Golubica », IV (1842), p. 43—56 ; dans une note, Radišić ajoute qu'il a trouvé ces paroles de Koraïs dans la première édition du livre «Βεκκαρίου περὶ ἀδικημάτων καὶ ποινῶν p. 2α' — jusqu'à la fin de la préface.

[15] *Ibidem*, p. 48—49.

[16] « Golubica », V (1843/44), p. 60—79 ; là aussi, Radišić précise que le discours des *Prolégomènes* de Koraïs accompagne le Πρόδρομος Ἑλληνικῆς Βιβλιοθήκης, p. ρκή-ρμδ

[17] *Ibidem*, p. 63.

[18] Cette version a certainement incité T(eodor) Petrović de traduire *Zloupotreblenije prazdnika* (Abus des fêtes) d'Adamantios Koraïs, Supplément au « Journal serbe », 1842, nº 43, p. 177, où son ironisés ceux qui considèrent les fêtes de belles occasions de changer d'habit et de manger et boire.

Koraïs a édité les discours et les lettres d'Isocrate en deux tomes en 1807. Le savant a choisi cet auteur, en tenant compte de son amour de la patrie, égal à son amour pour l'instruction mise à la portée de tous. Cette édition a été amplement analysée dans les littératures allemande, française, anglaise et hollandaise ; on a particulièrement vanté la compétence philologique de Koraïs, que ses précieuses interprétations et remarques savantes mettent en lumière. C'est toujours Vukasin Radišić qui a signalé aux lecteurs serbes cette œuvre, dans son étude « L'enseignement d'Adamantios Koraïs sur la libération de sa patrie »[19], en soulignant combien cette nouvelle œuvre précisait les positions adoptées par le savant grec.

Après les discours d'Isocrate, Koraïs a édité les *Vies parallèles* de Plutarque (1809—1814), en six volumes. En utilisant la préface au cinquième volume, Radišić a écrit son article : « L'enseignement d'Adamant Koraj aux nouveaux Hellènes sur l'instruction, l'enseignement des sciences, et un peu sur la langue aussi »[20]. Plus l'instruction du peuple prend de l'extension et progresse, plus les civilisateurs doivent dominer les différents domaines de l'activité intellectuelle, car si un maître enseigne plusieurs matières, ce n'est là qu'une nécessité primaire, mais Koraïs souhaite que vienne le jour où la Grèce elle aussi, comme l'Europe des lumières, ait pour chaque science particulière un maître à part. Et, cette étape n'est pas loin, ou plutôt — elle a déjà commencé.

L'édition critique de certaines œuvres qui ne sont pas entrées dans la bibliothèque projetée, vit le jour sous le titre modeste de « ΠΑΡΕΡΓΑ » (Œuvres accessoires). Le deuxième volume des éditions *secondaires*, publié en 1810, contient les *Fables* d'Esope, précédées d'une étude synthétique sur toutes les fables de l'Antiquité jusqu'alors connues et d'un aperçu, des fables composées jusqu'à l'époque byzantine tardive. Cette préface aux fables d'Esope a donné l'occasion à V. Radišić d'écrire une étude critique sur : « La vie du fabuliste Esope et ses fables »[21], dans laquelle le lecteur serbe est mis au courant des réponses de Koraïs aux questions que soulevait alors l'analyse de ce genre littéraire : 1) est-ce qu'Esope a écrit lui-même les fables ; 2) s'il les a écrites, est-ce qu'elles sont aujourd'hui encore telles qu'elles étaient de son temps et 3) est-ce qu'il y a eu d'autres fabulistes avant Esope ?

Un aperçu des éditions des fables d'Esope est ajouté à cette discussion, en partant de celles d'Akirsije de 1480 (144 fables) et, pour ne mentionner

[19] « Golubica », V (1843/44), p. 79—82 ; cet enseignement est reproduit, mot par mot, des *Prolégomènes* de Koraïs à l'œuvre d'Isocrate, 6 σλ. ξγ-ξδ-ξε, éd. Athènes, 1840.

[20] *Ibidem*, p. 42, 59, avec mention qu'il s'agit d'une reproduction de l'avant-propos aux Παραλλήλων de Plutarque.

[21] « Glasnik Društva srbske slovesnosti », IV (1852), p. 32—74 ; opus postumum.

que les meilleurs et les plus complètes, de Nevelet (1610) jusqu'à celles de Hudson (1718), réimprimées par Hauptmann (Lipsiae 1741). De toutes ces éditions, celle de Koraïs, publiée en 1810, est la plus complète (elle contient 426 fables) et la plus lue (« haec editio omnium merito habetur »)[22]. Koraïs tient compte aussi des fables écrites par les moines du Moyen Age, en les critiquant violemment. Tout en acceptant l'opinion de Koraïs que les enseignements « doivent être proportionnels à la fable, en contenant ce que chacun comprend lorsqu'il tire une conclusion du texte qu'il a entendu », Radišić éprouve le besoin de défendre les longues « neravoučenija » (leçons) de Dositej, et il ajoute : « J'entends Koraïs crier de sa paix éternelle à propos de cette règle : que tout Serbe sage et tout vieillard vénérable soient dispensés de m'écouter puisqu'ils savent tirer une morale d'une longueur pareille »[23].

Koraïs n'a pas fait un choix rigoureux et il a introduit dans son recueil plusieurs fables ayant le même sujet, sans laisser de côté les mauvaises. C'est pourquoi Radišić formule une objection d'une portée plus générale, tout en expliquant les motifs qui l'ont empêché de traduire le recueil : « Si, un jour, un Serbe, connaissant mieux que moi la langue hellénique, voudra faire l'effort de traduire toutes ces fables d'Esope, il devra choisir parmi celles qui font double emploi la plus belle et la plus fidèlement composée selon les règles de la création de la fable, et traduire seulement celle-là en serbe ».

Outre les volumes de la « Bibliothèque hellénique », Koraïs a édité, à partir de 1821, cinq nouveaux volumes de ΠΑΡΕΡΓΑ. De cette manière aux dix-sept volumes de la « Bibliothèque » se sont ajoutés neuf volumes d'œuvres *secondaires*. Parmi celles-ci a été publiée, en 1824, la *Politique* de Plutarque (Πλουτάρχου τὰ πολιτικά), avec une préface dont un extrait a été traduit par V. Radišić sous le titre : « Enseignement d'Adamantios Koraïs aux Hellènes sur le théâtre »[24]. Cette conversation, entre des personnages imaginaires, sur les institutions utiles à l'instruction du peuple, a été reproduite, affirme le traducteur « fidèlement à la source, sans aucune omission, addition ou changement ».

Radišić a été donc le porte-parole et le propagateur fidèle de la pensée originale de Koraïs, soulignant toujours que les Serbes eux aussi peuvent tirer un grand profit de l'œuvre du savant grec. Ses traductions ont continué, même plus tard, d'inspirer les lettrés serbes. En partant de ces textes, O. Djordjević a rédigé un ample traité, dans lequel il a décrit, d'une manière détaillée et systématique, les autres éditions d'auteurs helléniques

[22] V. Djordjević, *op. cit.*, p. 201.
[23] « Glasnik », IV (1852), p. 66.
[24] « Golubica », IV (1842), p. 62—79.

de Koraïs, nottamment celles d'Homère, Platon, Aristote, Xénophon, Hippocrate, Elian, Polyen et Epictète.

Koraïs envisageait l'instruction comme le moyen le plus sûr de développer harmonieusement le cœur et l'esprit, l'intelligence et le patriotisme ; selon lui, plus l'instruction est meilleure, plus l'amour de la patrie devient profond. Dans ce but, son attention s'est concentrée sur la lecture qui pouvait former ses concitoyens et sur la langue littéraire. Mise au service de la libération du peuple grec, son activité philologique a contribué massivement à purifier d'expressions étrangères et archaïques la langue grecque qui est devenu un levier puissant de la renaissance populaire.

AUTOUR DU PRÉROMANTISME : CONTROVERSES ET HYPOTHÈSES

I. EXAMEN CRITIQUE DU CONCEPT DE « PRÉROMANTISME »

PAUL CORNEA
(Bucarest)

Il semble raisonnable, en vertu d'un penchant naturel de notre esprit, qui tient de l'essence même du type de pensée diachronique, de chercher, avant la phase de plénitude d'un système, une période de début et de tâtonnements, dans laquelle ses éléments existent à l'état de dispersion, d'habitude sans la conscience de leur spécificité. Cette tendance a favorisé l'éclosion d'une série de termes, plus ou moins précis, mais homologués par les différentes sciences humaines, vu qu'ils se rapportent à des classes de phénomènes distincts, doués d'une relative stabilité : « prérenaissance », « préclassique », « présocratique », « préraphaëlite », etc. Il n'a donc pas fallu un grand effort d'imagination pour inventer le mot « préromantisme » en vue de dénommer cette période de transition de la seconde moitié du XVIII^e siècle où le romantisme apparaît, mais sans être encore lui-même, cependant que le classicisme domine, mais sans pouvoir contrôler la totalité du champ littéraire. Et, pourtant, le sort de ce concept s'est avéré être des plus précaires : aujourd'hui encore, quatre décennies après que Paul Van Tieghem et André Monglond en eurent officialisé en quelque sorte l'usage dans l'histoire littéraire, les uns lui contestent purement et simplement la légitimité, alors que d'autres s'interrogent encore sur son sens, tout en formulant des points de vue contraires et parfois inconciliables [1].

Ainsi qu'il est connu, suivant l'acception primitive, popularisée notamment par Paul Van Tieghem, le terme de « préromantisme » englobe

[1] C'est grâce surtout à deux ouvrages classiques qu'a été accrédité le concept de « préromantisme » : Paul Van Tieghem, *Le préromantisme. Etudes d'histoire littéraire européenne*, Paris, I—V, 1924—1948 et André Monglond, *Le préromantisme français*, Grenoble, I—II, 1930.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 3, P. 519—537, BUCAREST, 1972

les multiples réactions contre la poétique classique et la mentalité des « lumières », survenues au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle et ayant pour principe de structuration la « sensibilité ». On postule donc l'existence — visible vers le milieu du siècle, le tournant étant représenté par l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau — d'un clivage entre une période de prédominance de la « raison » et une autre de débordement des élans du « cœur » : l'une, antérieure, toute d'intellectualisme, d'esprit philosophique, de conventions rhétoriques, d'imitation des anciens ; l'autre, postérieure, fondée sur le sentiment, le naturisme, le renouvellement des sources d'inspiration, la contestation des règles. Le « préromantisme » représenterait donc l'aspect déclinant, pathétique, trouble et anarchique du siècle, correspondant à la crise des « lumières » et à la révolution qui couve.

Cependant, de nombreuses recherches de ces derniers vingt ans — parmi lesquelles nous citerons celles de Robert Mauzi, *L'idée de bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, 1960, R. Mortier, *Unité ou scission du siècle des Lumières*, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, t. XXVI, Genève, 1963, et René Pomeau, *L'Europe des Lumières, cosmopolitisme et unité européenne au XVIII^e siècle*, Paris, 1966 — ont démontré le manque de fondement de cette division du XVIII^e siècle, selon une psychologie schématique et tout d'une pièce des facultés, en une époque de la « raison » et une époque du « sentiment », se succédant l'une l'autre.

Certes, on ne saurait contester que, vers la fin du XVIII^e siècle, le processus de désagrégation des valeurs classiques gagne en intensité, que des éléments irrationnels surgissent dans la littérature de la plupart des pays européens et que de tous côtés on fait des efforts pour en légitimer la présence, qu'une esthétique affranchie de la contrainte des règles, fondée sur la spontanéité, l'imagination, l'exploration des zones ténébreuses, commence à s'imposer de plus en plus. Mais cette extension des horizons littéraires et philosophiques n'est pas l'effet d'une mutation brusque, déterminée par l'œuvre de Rousseau, et elle ne saurait s'exprimer dans les termes d'une alternance sommaire entre la « raison » et le « sentiment ». N'importe quel sondage pratiqué à l'intérieur du XVIII^e siècle à n'importe quelle étape de son développement révèle la permanence d'un dialogue entre logique et ferveur, fantaisie et discipline, immanence et transcendance, volonté d'affranchissement de l'inspiration et soumission aux règles implicites ou explicites du modelage. Ce qui pour un esprit géométrique, incliné à spatialiser et à juger en abstractions, paraît antagoniste s'avère complémentaire et réversible. Voltaire lui-même, le prince des philosophes, a des moments sombres d'inquiétude et de délire affectif, où il ne peut pas maîtriser son démon intérieur, cependant que Diderot

ne cesse d'osciller entre le tumulte des passions et le triomphalisme d'une raison qui prétend régner sur tout et en tout. Helvétius, cartésien et associationniste, donne à l'un des chapitres de son traité *De l'esprit*, le titre polémique : *On devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné.* Dorat, connu comme poète du badinage et de la galanterie, l'auteur de l'ennuyeux poème didactique en quatre chants *La déclamation théâtrale*, loue en termes enthousiastes dans son *Coup d'œil sur la littérature* la traduction d'Ossian par Letourneur : « Ses poésies ont un ton de fierté, de grandeur et d'indépendance qui subjugue l'imagination, intéresse les âmes fortes et s'élèvent bien au-dessus de nos poèmes si vantés, où le bel esprit, tout chargé de liens qu'il ne peut rompre, se ressent toujours de l'esclavage dont il est ou le témoin ou la victime »[2]. « Chez Thomas Warton — écrit René Wellek — on trouve incontestablement la reconnaissance des normes classiques, jointe à l'appréciation tempérée du pittoresque et du sublime gothiques, une théorie d'une norme poétique double qu'il a soutenue sans avoir, semble-t-il, la moindre conscience d'une contradiction »[3].

De tels exemples peuvent être multipliés à l'infini. Ils prouvent que la division dualiste du siècle des Lumières, admise par Paul Hazard, quoique subtilement amendée, dans sa brillante synthèse *La pensée européenne au XVIII*e *siècle* (Paris, 1946), ne résiste pas à un examen rigoureux et bien circonscrit des faits. Mais si la rigide antithèse didactique entre « raison » et « sentiment » est écartée, que devient le préromantisme ? Un romantisme de second rang, plus pâle et moins violent ? Une excroissance de l'organisme classique, visible durant les dernières décennies du siècle et propulsée par la Révolution française, qui se traduit par la transformation du goût et par la nouvelle valeur assignée à l'individualisme, au concret, aux puissances obscures de la vie ? Une protestation contre le « rococo » et les fadaises arcadiennes, caractérisée par la promotion du spontané et du naturel dans le sens herdérien de « Naturpoesie » ? La question demeure ouverte.

Le concept de « préromantisme » suscite encore, d'un autre angle, une objection très fréquemment formulée ces derniers temps : on lui reproche une implication « finaliste », c'est-à-dire d'inciter les chercheurs à négliger la réalité littéraire spécifique de la fin du XVIIIe siècle pour s'attacher à identifier et à mettre en lumière les anticipations romantiques. Et en effet, au lieu que cette période soit étudiée en soi, comme une époque « pleine » et douée de personnalité propre, on constate qu'elle est démembrée, dans le but d'en isoler les seuls traits stylistiques ou psychologiques qui

[2] Dorat, *Coup d'œil sur la littérature ou collection de différents ouvrages tant en prose qu'en vers*, Amsterdam, p. 158—159.

[3] René Wellek, *Concepts of Criticism*, New Haven and London, Yale University Press, 1964.

présentent des similitudes avec les caractères prédominants de l'étape ultérieure. Ainsi donc, il y a d'une part un jugement de l'antérieur à travers l'optique de l'ultérieur, ce qui déforme évidemment la recherche et aboutit à une vision unilatérale des phénomènes, et d'autre part le danger d'un nominalisme trompeur. Car prendre pour du romantisme toute manifestation isolée de mélancolie, d'impulsivité ou d'inquiétude, ce n'est pas seulement persister dans l'ancien atomisme positiviste, c'est aussi procéder par voie d'analogies illusoires, en détachant les signes de leur contenu significatif. Crébillon ne devient pas romantique pour avoir déclaré dans la préface d'*Idoménée*, en 1703, que la tragédie exige « un amour impétueux, violent terrible, capable de nous pousser aux plus grands crimes ou aux actions les plus vertueuses ». Car ces paroles acquièrent leur sens véritable seulement dans le contexte global de l'œuvre, en connaissant le projet de Crébillon qui était d'intégrer le romanesque dans la tragédie, mais tout en respectant les « règles » et en veillant à ce que le texte n'offusque « ni la délicatesse, ni les bienséances ». Du Bos, de même, de par la conception d'ensemble de son traité de 1719, continue à se trouver sous le signe du classicisme et de Quintilien, bien qu'il résolve dans un sens antirationaliste la vieille controverse de la rhétorique antique entre « docere » et « movere » : les hommes — affirme-t-il — préfèrent « le plaisir d'être émus à celui d'être instruits »[4]. Peut-on assimiler au romantisme différents auteurs obscurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle, pour le fait d'avoir protesté contre l'abus de mythologie — tel un certain Imbert, dans le poème *Le jugement de Pâris* (Amsterdam, 1772) — ou d'avoir énoncé l'opposition littéraire Midi-Nord exactement dans l'esprit de Madame de Staël — ainsi qu'on a la surprise de le constater dans la préface anonyme de la traduction du poème sentimental *Les quatre parties du jour* de Zacharie (Paris, 1769) ?[5] La thèse de Daniel Mornet, suivant laquelle le romantisme « a été découvert avant qu'il ne fût inventé » et « on a eu des sentiments et même des idées romantiques avant qu'on n'eût imaginé de faire du romantisme une théorie et une doctrine », est vulnérable parce qu'elle confond le romantisme dans le sens typologique du terme, que l'on peut rencontrer partout et

[4] Sur Du Bos et Quintilien, voir A. Lombard, *L'abbé Du Bos, un initiateur de la pensée moderne*, Paris, 1913, p. 190 ; B. Munteano, *Un rhéteur esthéticien. L'abbé Du Bos*, dans *Constantes dialectiques en littérature et en histoire. Problèmes. Recherches. Perspectives*, Paris, 1967, p. 297—374.

[5] Imbert, *Le jugement de Pâris*, Amsterdam, 1772, s'élève contre l'imitation et déclare que l'appel à la mythologie est nuisible dans le cas de la présentation d'un événement contemporain, mais demeure opportun lorsqu'il s'agit d'évoquer un héros de l'Antiquité, « contemporain des fables » (p. V). Dans *Les quatre parties du jour*. Poème traduit de l'allemand par M. Zacharie, Paris, 1769, on trouve la distinction « avant la lettre » entre le Midi et le Nord que popularisera M^{me} de Staël : « On voit les muses tendres, voluptueuses et languissantes, gouverner le génie des peuples du Midi de l'Europe, tandis que les muses dramatiques, lyriques et pindariques inspirent le génie des peuples du Nord » (p. XII—XIII).

à n'importe quel échelon du développement de la société, avec le romantisme historiquement circonscrit du début du XIX[e] siècle [6].

En procédant ainsi, on pourrait repousser les origines du romantisme loin en arrière, jusqu'à l'époque 1690 — 1740, ainsi que le propose Geoffroy Atkinson dans son livre *The sentimental Revolution*, ou plus loin encore, jusqu'à l'Arioste et au Tasse, comme le fait V. Rossi. On peut même se demander pourquoi on ne remonterait pas dans la nuit des temps jusqu'à Pétrarque et aux troubadours, ou bien directement jusqu'aux antiques, à Euripide et à Sapho. Assurément, l'histoire de l'esprit humain est pleine de tautologies et ce qui nous paraît nouveau n'est souvent qu'une forme déguisée de l'ancien. Il est vrai, d'autre part, que la démystification du « nouveau » est une opération captivante et, en tout état de cause, salutaire, puisqu'elle corrige notre orgueil instinctif qui croit avoir tout découvert. Mais sous-estimer les différences fondamentales entre les époques, ne pas comprendre que chaque siècle possède son esprit propre, unique et irréductible, signifie revenir à la conception positiviste de l'histoire, envisagée comme un flux indissociable d'idées et d'événements, c'est-à-dire renoncer à toute systématisation opérationnelle du matériel empirique (division en époques, styles, etc.). Une telle perspective est comparable à celle d'une personne qui, pour regarder un tableau, se placerait à quelques centimètres de la toile, n'y distinguant bien entendu qu'une grisaille de lignes et de couleurs : de son point de vue, un grand artiste et un rapin démontreraient des aptitudes égales [7].

Les traits considérés comme communs entre les écrivains de la première partie du XVIII[e] siècle et les romantiques, même lorsqu'ils semblent très plausiblement identiques, diffèrent en réalité tant sous le rapport de leur fonction que de leur signification générale. « Il y a sans doute — écrit l'italieniste N. Jonard dans un récent article — chez un Bertola ou un Pindemonte une certaine sensibilité qui peut faire penser à celle de Leopardi, mais cette sensibilité dépend de la structure physiologique et psychologique de ces poètes, c'est-à-dire qu'elle relève plus de l'ordre de la biographie que de celui de l'histoire. Ce n'est pas parce que quelques poètes ont savouré les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique qu'on peut voir en eux des précurseurs du romantisme » [8].

[6] Daniel Mornet, *Le romantisme avant les romantiques*, « Annales de l'Université de Paris », Paris, 1928, n° 2, p. 125.

[7] Geoffroy Atkinson, *The sentimental revolution. French Writers of 1690—1740*, University of Washington Press, Seattle and London, 1965 — Vittorio Rossi, dans *Enciclopedia italiana*, XIX, p. 934.

[8] N. Jonard, *Un aspect du problème du « préromantisme » italien: sentiment et raison dans le « Caffè » de Milan*, « Revue de littérature comparée », 1968, n° 4, p. 483.

C'est justement ce finalisme spontané qu'impliquerait toute tentative de définition du préromantisme qui constitue la cause principale des contestations qui récusent purement et simplement l'utilité du terme comme notion opératoire de l'histoire littéraire. Ainsi, le marxiste italien G. Petronio parle avec ironie de cet « étrange et mythique moment historiographique, le soi-disant préromantisme », qui, dans le cadre du XVIII^{e} siècle, sépare tout ce qui anticipe le romantisme, appauvrissant ainsi le concept de « littérature des Lumières » et le dégradant au point de le rendre incompréhensible. Jean Fabre repousse lui aussi « le fallacieux concept de préromantisme », car il permet aux pédants « de trier et d'isoler dans le développement des Lumières le bric-à-brac pittoresque et sentimental qui leur paraît s'accorder soit au « vague des passions », soit à la « bataille d'Hernani ». Or, avec de telles simplifications, l'histoire littéraire cesse de percevoir le réel dans sa plénitude, elle « ne saisit guère que des ombres » [9].

Un autre problème fort discuté est celui de la transition entre le classicisme et le romantisme. Est-elle homogène — comme le laissent entendre de nombreux chercheurs français ou ceux qui ont en vue l'expérience littéraire de la France ? Est-elle hétérogène — ainsi qu'il arrive en Italie et dans les pays de l'Est ? Mais, dans ce cas-ci, la réduction au dénominateur commun que réalise le préromantisme devient contestable. Ainsi, G. Petronio observe qu'à la fin du « settecento » aucun courant littéraire n'a réussi à imposer sa suprématie en Italie : « On diffuse Rousseau et les nordiques en même temps ; le néo-classicisme y est cultivé avec ses différentes caractéristiques ; et souvent ces deux tendances s'entrecroisent inextricablement, mêlées en outre de vestiges arcadiens ou à des restes de sensiblerie ». Par conséquent, il est tout aussi peu légitime de caractériser l'essence de la période de transition par le terme de « préromantisme » que par celui de « néo-classicisme » [10].

Cependant, même sans étendre le concept de préromantisme à toutes les manifestations littéraires comprises entre 1780 et 1800, même en s'en tenant à une définition restrictive, on constate que dans la variante traditionnelle (Van Tieghem, Monglond et, sous certaines réserves, Walter Binni) le « préromantisme » apparaît comme un phénomène protéique, dont la logique intérieure semble ne se fonder que sur la réaction contre le classicisme. Il est, en effet, composé d'une foule d'éléments disparates : une poétique fondée sur le sensible, le naturel, le prédominance du génie par rapport aux règles ; la substitution de l'idéal esthétique anglo-ger-

[9] G. Petronio, *Illuminismo, preromanticismo, romanticismo e Lessing*, « Società », 1957, nº 5, p. 1006—1007; Jean Fabre, *Lumières et romantisme*, Paris, 1963, p. V.
[10] G. Petronio, *L'attività letteraria in Italia*, Palermo, 1968, p. 605.

manique à l'idéal français et latin ; la découverte de Shakespeare et de la mythologie nordique ; la création du drame domestique (Lessing, Diderot) et du roman sentimental (Richardson) ; l'inspiration biblique, l'idyllisme et la pastorale (Gessner, Florian) ; la poésie sépulcrale et nocturne (Young, Gray) ; le goût de la simplicité rustique, du primitivisme, de la nature sauvage, de tout ce qui est spontané et authentique (Rousseau). Mais en procédant ainsi, on arrive de nouveau à faire du préromantisme une simple antichambre du romantisme, où se mêlent les directives les plus hétérogènes [11].

A notre avis, aucune des objections formulées contre le concept de « préromantisme » n'est capitale et donc susceptible de lui ruiner l'autorité ; il est vrai pourtant qu'elles nous obligent à le penser autrement. Le fait que le XVIII[e] siècle n'est plus envisagé aujourd'hui sous l'angle de la scission, mais de l'unité, et que l'on n'établit plus une antithèse rigide entre la raison et le sentiment ne change rien à la constatation objective que, vers la fin du siècle, la poétique de classicisme satisfait de moins en moins les esprits et que les symptomes de la crise des « Lumières » s'accentuent dans les pays d'Occident. D'autre part, bien que nous jugions pertinentes les critiques soulevées par le raisonnement de type analogique (qui oublie que dans les sciences humaines la similitude n'est jamais question de prétexte, mais de contexte) et par la manière « finaliste » d'interpréter le présent en fonction des besoins de l'avenir, en conclure qu'il faut renoncer à l'appellation même de préromantisme nous semble excessif et — ce qui est plus grave peut-être — gratuit. En effet, que nous le voulions ou non et en dépit des suspicions et des critiques acerbes qu'il suscite, le terme de « préromantisme » se porte étonamment bien et ses adversaires les plus acharnés sont obligés de le prendre mentalement en considération. Car le problème n'est pas celui du mot, mais du fait. Au lieu de « préromantisme », nous pourrions dire — ainsi qu'on le fait en U.R.S.S., Hongrie et Tchécoslovaquie — « sentimentalisme », mais il va de soi qu'en procédant ainsi rien ne change. L'essentiel est de savoir s'il existe réellement entre le classicisme et le romantisme une période de transition au cours de laquelle se multiplient les rébellions contre l'esthétique rigide des règles et se fait jour une sensibilité axée sur une conscience aiguë de soi. Or, la réponse à cette question est claire et indiscutable ; d'où il résulte que le terme de « préromantisme » (ou de « sentimentalisme »,

[11] Bien que plus sensible que Van Tieghem au spécifique artistique, Walter Binni est néanmoins redevable à la vision traditionnelle, « finaliste », dans son livre, intelligemment construit, *Preromanticismo italiano*, Napoli, 1959. La thèse sur un « statut » spécifique du préromantisme a été reprise récemment, avec une argumentation brillante, d'inspiration marxiste, par Pierre Barbéris, dans *Chateaubriand et le préromantisme*, « Revue d'histoire littéraire de la France », 1969, n[o] 2 (Le préromantisme n'est pas un « protoromantisme », comme disait Croce, mais une époque « pleine », valable en soi et pourvue de sa propre signification).

ou tout autre terme qui le remplacerait), dès qu'il correspond à une configuration spécifique du mouvement littéraire, est nécessaire et bienvenu.

Pour ce qui est de l'évaluation plus précise de son contenu, nous estimons que seule l'étude des « variantes » aussi bien occidentales qu'orientales — étude qu'il appartiendra aux années à venir d'approfondir — permettra de constituer, comme pour le romantisme, une liste minimale des attributs caractéristiques. De toute façon, un de ses traits généraux paraît évident dès à présent. Ainsi que le montre René Wellek, le préromantisme est l'expression d'une époque littéraire non homogène où, à côté du système dominant des normes néo-classiques, subsiste un second système, sous-jacent, de type romantique, formé d'éléments d'une valeur douteuse si on les considère isolément, mais significatifs dès qu'on les rapporte les uns aux autres, dans une vision d'ensemble. « Si au XVIII[e] siècle — écrit Wellek — il n'avait existé des éléments préparatoires, des anticipations et des courants souterrains que l'on puisse considérer comme préromantiques, il faudrait supposer que Wordsworth et Coleridge sont tombés du ciel et que l'époque néo-classique a connu, dans un calme parfait, une solidité, une unité et une cohérence qu'aucune autre époque, antérieure ou postérieure, n'a jamais connues ». Ainsi donc, un premier point acquis serait que le préromantisme est un romantisme non émancipé, le romantisme ambigu et entravé d'une époque de classicisme déclinant [12].

Ce point acquis ne signifie toutefois que fort peu de chose. En outre, il est équivoque, car le terme de « norme » tel que l'utilise Wellek est plutôt évasif : il peut signifier bien des choses et, en tout cas, la présence d'éléments romantiques dans la période, encore dominée par le classicisme, de 1780 — 1820 peut être comprise de manières fort différentes. Pour éclaircir les choses à cet égard, nous estimons que la recherche devrait être menée dans deux directions : 1 — l'examen des rapports que le préromantisme entretient avec le contexte historique où il est né ; 2 — l'étude de ses principes de structuration, sur la base d'une analyse intrinsèque des créations représentatives. Dans les pages qui suivent, nous présenterons — schématiquement, bien entendu — les problèmes spécifiques de ces deux directions de recherche.

II. HYPOTHÈSES SUR LA GENÈSE ET LA STRUCTURE DU COURANT PRÉROMANTIQUE

En ce qui concerne la première question — les rapports du préromantisme avec le contexte historique dont il fait partie — mentionnons la tentative d'en rattacher l'apparition à la lutte de la bourgeoisie et des

[12] R. Wellek, *op. cit.*

couches sociales moyennes contre l'aristocratie féodale, au milieu et dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Ce point de vue a été soutenu récemment par Arnold Hauser dans *Sozialgeschichte der Kunst und Literatur*. Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage de vastes perspectives, visant à exposer l'histoire sociale des arts et de la littérature depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, de sorte que le problème du préromantisme ne représente dans cette fresque qu'en détail traité à la hâte et avec de grandes simplifications, l'idée de base n'en est pas moins féconde. Hauser considère la poésie de la nature de Thomson, les *Nuits* de Young, les élégies ossianiques de Macpherson, le sentiment romanesque présent dans la prose de Richardson, Fielding et Sterne comme autant de manifestations littéraires de l'individualisme des classes moyennes, du même ordre que la politique du « laissez faire » et que la révolution industrielle. La sentimentalité qui se manifeste vers le milieu et la fin du XVIII[e] siècle n'a pas son origine dans l'art, d'où elle serait « descendue » dans les esprits, mais elle est née de la vie et a été absorbée et reflétée par la littérature. Elle exprime un conflit entre l'idéal féodal et l'idéal bourgeois, mais sous le jour d'un rapport de forces défavorable à la bourgeoisie. De là le climat de subjectivisme et de mélancolie, le dénouement tragique, la morale laïque de la sensibilité, l'effort pour arracher la poésie à la frivolité et pour lui restituer sa dignité civique. On y trouve certes des conclusions qui ne découlent pas forcément des prémisses, impliquant des « médiations » qu'il conviendrait d'examiner dans toute leur complexité, mais sur lesquels l'auteur a passé. Ce qu'on peut reprocher du reste à Hauser, c'est justement de se servir de concepts extrêmement vastes, qui laissent souvent s'échapper la matière concrète et rebelle du réel [13].

Sur le même plan se situe l'étude du chercheur hongrois Antal Wéber, *A propos des problèmes théoriques et historiques du style sentimental*. Le préromantisme (appelé ici *sentimentalisme*) constitue, en dernier ressort, une auto-expression de la personnalité, limitée par l'existence de conditions sociales défavorables. Il résulte de la contradiction entre le pouvoir vigoureux et brutal de la féodalité, condamnée à disparaître, et la faiblesse politique de la classe bourgeoise, vainqueur potentiel. Ressentant la domination de l'aristocratie comme une oppression insupportable, mais incapable d'agir avec efficience sur le plan social et politique, la bourgeoisie transpose ses aspirations réprimées sur le plan affectif et éthique. Wéber relève de façon intéressante, mais sans en tirer le parti nécessaire dans sa démonstration, qu'« il n'est pas permis de confondre l'exigence

[13] Arnold Hauser, *Sozialgeschichte der Kunst und Literatur*, München, 1958, II.

artistique de l'expression intime des sentiments avec une certaine prise de position spontanée, antirationnelle, subjective de l'écrivain »[14].

Wéber, tout comme Hauser, discute le problème de la signification transesthétique du préromantisme dans un esprit insuffisamment dialectique. En établissant que le préromantisme, dans l'hypostase de courant littéraire, est intimement associé au moment de crise de la société féodale, qu'il correspond à la situation politique et à l'univers moral de la bourgeoisie, classe en pleine ascension, mais incapable encore de s'emparer du contrôle de l'Etat et d'imposer ses revendications, nous estimons que la sphère des déterminations a été circonscrite de manière adéquate, mais que nous sommes loin toutefois de l'avoir épuisée. Une nouvelle détermination s'impose, qui pourra contribuer à concrétiser et à historiciser l'explication. Cette exigence apparaît dès que l'on examine les rapports entre le préromantisme et la révolution bourgeoise : en effet, l'étude de ces rapports fait ressortir le fait, d'importance capitale, que le préromantisme apparaît *avant* la révolution bourgeoise, ou—si l'on se rallie à la thèse de Jacques Godechot, acceptée surtout aujourd'hui dans le monde anglo-saxon — qu'il est *concomitant* à la révolution « atlantique »[15].

Dès qu'il est antérieur — ou tout du moins concomitant — à la révolution bourgeoise, le préromantisme ne peut illustrer un problème de la « défaite ». Le regret du fait que la révolution a renversé l'ordre traditionnel ou que, au contraire, elle n'est pas allée assez loin, jusqu'à l'annihilation de la rupture entre la Nature et la Société, nous les retrouverons plus tard, après le grand séisme social et politique de France, dans le cadre du romantisme, à l'essence duquel ils appartiennent. Le sentimentalisme préromantique exprime le mécontentement à l'égard du présent, une protestation contre l'ordre aristocratique qui isole l'individu, lui fixe une place suivant des critères de rang et de naissance, l'empêche d'affirmer sa personnalité par la barrière des lois et l'existence de « codes » moraux et esthétiques, consacrés par la tradition et défendus par le mécanisme institutionnel en cours (la monarchie absolue, l'Eglise, les salons, un public recruté parmi la noblesse). Le préromantisme est une manifestation de la crise des rapports de l'individu avec le monde, mais *avant* que le dénouement de la révolution n'ait ajouté aux sujets anciens de mécontentement l'immense amertume des espoirs déçus ; c'est une revendication effrénée de la liberté, mais *avant* que l'histoire n'ait démontré l'inanité des idéals.

Prérévolutionnaire, le préromantisme n'est pas, pour autant, forcément contre les Lumières. Bien au contraire, ainsi qu'il ressort de l'exem-

[14] Antal Wéber, *A propos des problèmes théoriques et historiques du style sentimental*, « Acta Litteraria Academiae Scientiarium Hungaricae », tome 8 (3—4), 1966.

[15] Jacques Godechot, *La grande nation. L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde de 1789 à 1799*, Paris, 1956, I, p. 11.

ple de Rousseau, il s'associe souvent au programme d'émancipation des Lumières. Le même Rousseau, qui donne libre cours aux puissances mystérieuses du sentiment, énonce la théorie du contrat social et le principe de la souveraineté du peuple. Fielding et Richardson, Diderot et Mercier, Marmontel et Florian, tous ceux qui ont laïcisé l'élan du cœur, que seule l'Eglise avait invoqué au XVII^e siècle, se sont faits les promoteurs de buts égalitaires et philanthropiques et ont cherché à donner une extension démocratique aux limites de la sociabilité.

Cette situation a déterminé l'ambiguïté des rapports du préromantisme avec le classicisme. L'hostilité dont parlent souvent les chercheurs est rarement un état d'esprit conscient. Le préromantisme est certainement en quête de nouveaux horizons en matière d'art, mais sans renier nécessairement l'héritage classique de l'Antiquité ou du XVII^e siècle français. La lutte qu'il mène n'est pas, de fait, *contre* la raison, mais — ce qui est tout autre chose — *pour* le sentiment. Il ne se sent pas opprimé par la raison, mais par les abus commis en son nom, par la raison institutionnalisée, promue au rang de pilier de l'Ordre qui étouffe l'initiative individuelle et renchérit sur tous les procédés qu'emploie le poète. Du reste, le préromantique est d'un rationalisme on ne peut plus évident lorsqu'il plaide ses idées ou lorsqu'il veut donner libre essor à la fantaisie et aux élans du cœur. Sa réaction hostile a pour objet l'épigonisme classique, l'art protocolaire et canonique, réduit à des thèmes mineurs, accommodé au goût d'une noblesse raffinée, mais blasée, qui met les bonnes manières et l'esprit au-dessus de la sincérité et de la vérité. Assoiffé d'un humanisme véritable, qui ne sacrifie pas les prérogatives inaliénables de l'individu et ne fausse pas sa personnalité, il combat la vision arcadienne et le rococo, découvre la vertu cathartique des larmes, essaye de retrouver la dignité sociale et publique d'autrefois de la poésie. Comme tendance générale — et non dans tel ou tel cas d'exception, dont la détermination est plutôt psychologique que sociale — le préromantisme ne parvient pas à désespérer de l'Homme, vu qu'il ne possède pas, qu'il ne peut posséder qu'une pâle intuition des aliénations qu'amenera l'époque post-révolutionnaire.

En revanche, les choses ont un tout autre aspect dans le centre et le Sud-Est de l'Europe. En raison du décalage de l'évolution historique, le préromantisme apparaît ici, simultanément, comme *antérieur* et *postérieur* à la révolution : antérieur à la révolution bourgeoise de ces pays, mais postérieur à la Révolution française. Ce fait est, selon nous, d'une importance décisive et il est d'autant plus curieux que ses implications soient d'habitude passées inaperçues. Il est pourtant clair qu'il en résulte des conséquences contradictoires : d'une part, on constate que l'aspira-

tion à la libération de la personne se confond avec le grand mouvement d'émancipation de la nation, ce qui confère au programme de diffusion des « Lumières » le caractère d'un objectif vital, unanimement admis; d'autre part, on voit que les craintes qu'inspire aux classes moyennes, encore sous la dépendance du régime féodal, le cours de plus en plus sanglant de la Révolution française, ainsi que leur propre incapacité à arracher le pouvoir à la noblesse par la coalisation et la lutte révolutionnaire de tous les dépossédés, alimentent un climat d'inquiétude, de doute et de prudence idéologique. L'optimisme rationaliste, qui se dégage des efforts pour scolariser le peuple et pour réduire par les réformes et la philanthropie l'abîme qui le sépare des couches supérieures, est prédominant. Il existe pourtant aussi, à l'égard des nouveaux développements historiques, des réactions de méfiance de type anti-mercantiliste, physiocratique, qui renouent avec la mentalité patriarcale précapitaliste [16].

Si en Occident le préromantisme représente une tentative de libération de la personnalité des arcanes d'un ordre oppressif, en Orient, où la féodalité, quoique ébranlée, se maintient et où la petite noblesse, qui accomplit jusqu'à un certain point les fonctions de la bourgeoisie, parvient à s'intégrer au système, le préromantisme exprime une rébellion à genoux, joignant le refus à l'utopie d'un « humain » intangible, la peur devant l'histoire à l'espoir en un redressement moral. De fait, il est flanqué, d'une part, d'un classicisme encore capable de pureté et d'idéal, et non seulement des délices fatiguées de la galanterie, de ce rococo fin de siècle que l'aristocratie cosmopolite de partout a adopté comme un signe distinctif d'élégance et de raffinement; d'autre part, d'un romantisme national en pleine expansion. Aussi assiste-t-on presque partout à une curieuse interférence de courants et d'options artistiques. Préromantisme (ou plus exactement une « greffe » préromantique sur un support classique) et « lumières » — voilà une « alliance » typique pour la conscience sociale du centre et du sud-est de l'Europe.

En Serbie, ainsi que le démontre Miodrag Popović dans un livre récent, le classicisme et les Lumières se prolongent jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, cependant que les romantiques de la première génération, tels que Vuk Karadžić et Petar P. Njegoš, cumulent des éléments anciens et nouveaux, notamment dans la première phase de leur création, qui coïncide

[16] Signalons, pour le préromantisme dans le centre et le Sud-Est de l'Europe, le grand intérêt des contributions de Karel Krejci, *Zur Entwicklung der Präromantik in europäischen Nationalliteraturen des 18. und 19. Jahrhunderts*, dans *Aktuelle Probleme der vergleichenden Literaturforschung*, hersg. von G. Ziegengeist, Berlin, 1968 et Károly Horvath, *La signification des termes « classicisme » et « romantisme » dans les littératures hongroise et est-européennes*, dans *Littérature hongroise, littérature européenne*, Budapest, 1964. Pour le préromantisme dans les Pays roumains, voir le récent ouvrage de Mircea Anghelescu, *Preromantismul românesc* (Le préromantisme roumain), Bucarest, 1971.

avec l'effort pour le perfectionnement de la langue littéraire[17]. En Bohême, J. Jungmann, l'un des promoteurs de la renaissance nationale tchèque et du panslavisme littéraire, réformateur de la langue, comparable à Heliade-Rădulescu par ses vastes initiatives et son esprit bouillant, réunit dans une même admiration Voltaire et Chateaubriand, Milton et Goethe. Son journal intime, publié à titre posthume, relève — ainsi que le montre H. Jelinek — la psychologie compliquée d'un homme chez lequel le rationalisme du XVIII^e^ siècle se mêle curieusement au romantisme et dont les opinions métaphysiques semblent osciller entre le panthéisme et le déisme voltairien [18]. En Pologne, Paul Van Tieghem relevait, entre 1815 et 1822, une renaissance de l'idylle gessnérienne (qui avait connu une grande vogue dès 1770 — 1780, avec Kniaznin, Zablacki, Karpinski), mais elle coïncide avec un renouveau d'intérêt pour l'ossianisme, avec l'influence des idées de M^me^ de Staël, le succès de Schiller, la première révélation de Byron et de Walter Scott [19]. Tout aussi significatif est le cas de la littérature néo-hellénique. Bien que le classicisme y soit plus tenace et que le démarrage préromantique semble y avoir été plus pénible, on relève ici aussi un enchevêtrement d'âges littéraires et de tendances artistiques. Ainsi que le faisait remarquer D. Popovici, certains aspects « évoquent l'Arcadie ou le Risorgimento, d'autres nous ramènent à l'atmosphère des comédies de Molière, d'autres enfin nous transportent en plein préromantisme »[20].

Dans les Pays roumains, du moins jusqu'en 1821, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'époque phanariote, le préromantisme connaît une existence tout à fait précaire. Aucune œuvre littéraire de cette période ne peut à proprement parler et dans la pleine acception du terme être qualifiée de « préromantique » à l'instar de *Werther*, de *Paul et Virginie*, de la *Nouvelle Héloïse*, des *Nuits* de Young, du *Cimetière* de Gray. Mieux encore : on chercherait en vain dans les écrits du temps le moindre signe de ces contacts fertiles avec les grands initiateurs européens — avec les Rousseau, Ossian, Young, Volney — qui en d'autres lieux ont été décisifs pour ouvrir de nouvelles voies au lyrisme.

En échange, à mesure que l'on se rapproche du grand tournant de 1821, on constate un intérêt de plus en plus marqué pour les problèmes du

[17] Miodrag Popović, *Istorija srpske Književnósti. Romantizam*, I, Beograd, 1968.

[18] H. Jelinek, *Histoire de la littérature tchèque. Des origines à 1850*, III^e^ éd., Paris, 1930, I, p. 266.

[19] Paul Van Tieghem, *Le préromantisme, op. cit.*, II, p. 308.

[20] D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, Sibiu, 1945, p. 68. Dans le même sens, N. Iorga, *Ceva mai mult despre viața noastră culturală și literară în secolul XVIII* (Nouvelles données sur notre vie culturelle et littéraire au XVIII^e^ siècle), « Analele Academiei Române », s. II, t. XXXVIII, 1915—1916, Mem. secț. ist., p. 797—798 (sur la brochure de Zizi Dauti, parue à Vienne en 1818, qui contient *Memnon* de Voltaire, des chansons d'amour, des déclarations érotiques dans le style des concetti, des satires contre les boyards déchus, axées sur le motif « fortuna labilis »). Voir également C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1965 (notamment les chapitres dédiés à Zambelios et à Calvos).

sentiment et une tendance de l'individu à s'insérer dans les coordonnées de l'univers réel, sous forme d'un retour à la nature, de l'exploration de la vie intérieure, de l'engagement explicite dans l'histoire. Seulement, il s'agit d'éléments disparates, instables, qui apparaissent et disparaissent, marquant le paysage littéraire, mais sans le modifier essentiellement. De tels éléments ne se montrent que rarement à l'état pur, comme si le courage de légitimer leur présence insolite ou peut-être la conscience même de leur existence faisaient défaut. On découvre ainsi dans de nombreux écrits le tumulte de la sensibilité, l'intuition de la vérité intérieure, la mélancolie de l'approche de la mort, le sentiment de la solitude dans une société hostile ; tous ces aspects sont le plus souvent traités maladroitement, dans une forme inféodée au classicisme, néanmoins leur caractère préromantique est indiscutable.

Comme tempérament, certains écrivains du temps supportent la comparaison avec leurs confrères occidentaux les plus ténébreux et les plus pathétiques. Alecu Văcărescu a des nerfs délicats, une psychologie inconstante, un cœur dévoré de violentes passions. La correspondance entre Nicolae et Iancu Văcărescu révèle un raffinement de sensibilité et une aptitude à l'exaltation qui ne ferait pas honte à un Senancour. Mais ces effusions ne donnent rien d'autre que des vers anacréontiques et des bagatelles d'un goût désuet [21].

On se demande ce qui a empêché le préromantisme de se constituer en directive durable de la littérature roumaine durant la période 1780 — 1821, alors qu'il était propulsé dans le monde des boyards par des lectures, qu'il correspondait — ne fût-ce que partiellement — à l'équation spirituelle d'un certain nombre d'écrivains et qu'il ne se heurtait pas à l'hostilité d'un « code » esthétique antagoniste. Pour qui, dans l'histoire, sait déceler la nécessité sous la contingence, la réponse est claire : c'est que, dans le meilleur des cas, le préromantisme a constitué une réponse *individuele* aux vicissitudes du temps, et non pas une réaction collective.

En effet, même si dans la société roumaine jusqu'en 1821 il y a eu des hommes qu'obsédait la conscience des turpitudes de l'époque, même si nous avons des raisons à supposer qu'il a pu exister par-ci par-là des lecteurs capables de mouiller de tendres larmes les pages dédiées par Rousseau au bonheur utopique de Clarens, ni la critique, aussi fulminante fût-elle, des premiers, ni l'émotion, fût-elle profonde, des seconds ne s'expri-

[21] Sur Alecu Văcărescu : Al. Piru, *Poeții Văcărești* (Les poètes Văcărescu), Bucarest, 1967 : M. Anghelescu, *op. cit.*, p. 70—84. Voir également notre ouvrage, *Originile romantismului românesc* (Origines du romantisme roumain), Bucarest, 1971, p. 134—143. La correspondance entre Nicolae et Iancu Văcărescu a été publiée par I. Vîrtosu en 1938 et analysée par nous dans *Originile...*, *op. cit.*, p. 152—156. Ce dernier ouvrage renferme en outre la bibliographie de tous les écrivains de l'époque chez lesquels on relève des « motifs » ou des « attitudes » préromantiques.

maient *du dehors*, ne représentaient les intérêts des classes moyennes ou pauvres, de tous ceux las d'injustice, affranchis des préjugés de caste, confiants dans leur capacité de création, mais convaincus qu'un monde nouveau et meilleur devait se lever sur les ruines de celui où ils vivaient. Assurément, un Alecu Văcărescu, un I. Cantacuzino, un Iordache Slătineanu sont, sur le plan strictement intellectuel, des esprits émancipés, au courant de la philosophie des Lumières, adversaires déclarés des abus et de la corruption qui sévissaient comme un fléau dans la société phanariote. Néanmoins, de par leur position de classe, ils sont en même temps des profiteurs du régime, mécontents, mais pas du tout révolutionnaires, représentants typiques d'une morale de seigneurs «comme il faut» qui louent les vertus de la philanthropie tout en admettant le travail des serfs. Et même si nous nous plaisons à nous imaginer que l'un de ces hommes vivant parmi les dentelles serait, à force d'études ou à la suite de quelque expérience personnelle cruciale, parvenu à la conclusion qu'il est nécessaire de changer le système, il n'aurait jamais pu propager ouvertement ses idées, ou si, par impossible, il avait réussi à la faire, il est hors de doute que sa voix aurait clamé dans le désert. Au fond, le principal motif pour lequel le préromantisme est demeuré jusqu'en 1821 dispersé et fragmentaire, c'est l'absence d'une force révolutionnaire décidée et consciente de ses propres revendications, en mesure de coaliser les mécontents et de leur fournir une motivation idéologique à l'opposition de l'ordre institué.

Malgré la transformation des goûts et du mode de vie, la mentalité moyenne du boyard éclairé des Pays roumains, au commencement du XIX[e] siècle, reflète sa position de membre d'une société hiérarchisée, dans laquelle l'Eglise, quoique en perte de vitesse, exerce pourtant un rôle important comme arbitre des mœurs, apte à censurer les initiatives trop libérales ; d'autre part, les vicissitudes de la politique, la menace permanente de périr sous la hache du bourreau ou de tomber en disgrâce poussent les boyards à la prudence et au conformisme. Un rôle incontestable revient également au snobisme, à la volonté de l'aristocratie phanariote de s'aligner en fait de goûts et d'étiquette sur la noblesse de l'ancien régime, d'où elle emprunte — comme le font toujours ceux soumis aux caprices de la mode — maintes valeurs déjà sur la pente du déclin, c'est-à-dire Delille, les petits poètes néo-classiques, sachant parler élégamment de choses triviales, Voltaire et les voltairiens, partisans du beau raisonnable et de la nature ordonnée.

Un autre facteur qui s'oppose à un renouveau radical du climat intellectuel est d'ordre externe : il s'agit de la réaction des classes dominantes et des grandes puissances du centre et de l'Est de l'Europe contre la Révolution française et Napoléon, qui prend la forme d'une restauration de

l'absolutisme et du cléricalisme, officialisés comme norme de droit public par la Sainte-Alliance. Quoique l'aristocratie roumaine ne partage qu'en partie et de manière équivoque la ligne antifrançaise et hostile aux lumières des forces européennes conservatrices, les violences qui se déroulent à Paris — la décapitation de Louis XVI et la Terreur — la remplissent de crainte. Compte tenu de la vigilance renforcée des grandes puissances, du cordon sanitaire qu'elles dressent contre les idées libérales et surtout de l'agitation qui règne aux villages et du mécontentement toujours accru de la population urbaine, il devient difficile pour les tendances novatrices de se manifester ouvertement. C'est un réflexe d'inertie qui fonctionne. Et bien qu'il n'arrête pas le processus souterrain de radicalisation idéologique, il n'en influence pas moins la création artistique et la vie intellectuelle en général. C'est pourquoi le préromantisme tarde à se frayer chemin et la vie littéraire est dominée par l'éclectisme. Le rationalisme voltairien y côtoie le sentimentalisme de Rousseau ; la mythologie antique s'empêtre dans les traces encore fraîches de la littérature religieuse ; les Văcărescu combinent une préciosité voisine de l'euphuisme avec le naturel du folklore ; les *Ethiopiques* d'Héliodore, la *Halima* et l'*Erotocrite* sont goûtés à côté des romans historiques de Florian, des contes moralisateurs de Marmontel et de Baculard d'Arnaud, des drames de Métastase, des idylles de Gessner, de la petite poésie de marivaudage de Léonard et de Dorat, des héroïdes de Colardeau, etc.

Après les événements de 1821 (l'Hétairie, le soulèvement de Tudor Vladimirescu), le mouvement littéraire des Pays roumains manifeste plus nettement ses options préromantiques. Mieux dessiné que celui de la période antérieure, ce nouveau préromantisme reste encore incohérent et amorphe. Comme à l'autre, il lui manque la conscience artistique : ses représentants ne pensent pas à leur destin en termes littéraires et ne veulent pas ou ne peuvent pas conceptualiser leur « credo » esthétique. De même, ainsi que celui qui l'a précédé, le nouveau préromantisme traduit la crise des rapports de l'individu avec le monde *avant* la révolution bourgeoise et associe la pensée des lumières au sentimentalisme. Il est cependant « avantagé » par le fait que le processus de dissolution des relations patriarcales se trouve dans une phase plus avancée et que le déroulement de la lutte nationale a sensibilisé les esprits à l'égard d'une série de motifs et d'attitudes qui lui sont familiers : les « ruines » la nature, la découverte de l'intériorité, l'historisme. Par contre, en raison du décalage entre l'Occident et l'Orient, il est « désavantagé » par le fait qu'il agit parallèlement au romantisme qui, se trouvant en pleine expansion, tend à l'annexer. Mais ici nous ne pouvons pas entrer dans les détails du problème.

En ce qui concerne l'examen *intrinsèque* du préromantisme, nous nous bornerons à quelques considérations sommaires. Il convient de sou-

ligner que, en dehors des réticences habituelles suscitées aux historiens de la littérature et d'autant plus aux historiens des idées par les analyses stylistiques, il survient encore une difficulté ; celle qui consiste à définir le « champ » d'étude, vu que la définition du préromantisme devrait se trouver au bout de la démarche et non à son point de départ. Il existe donc le risque soit de démontrer une thèse antérieure à l'examen critique, soit d'inclure dans l'aire de la recherche (sur la base d'une sélection empirique du matériel) des éléments si divergents qu'ils ne permettent pas de dégager un concept efficient. Evidemment, de même que dans d'autres cas similaires, la science procède par approximations successives. L'essentiel est que, parallèlement à l'étude des théories poétiques du XVIII^e siècle (W. Folkierski, J. G. Robertson et, plus récemment, Margaret Gilman), des « idées » et des « sentiments » (idée de « bonheur » — Robert Mauzi : sentiment de la nature — Daniel Mornet, Paul van Tieghem), de la « sensibilité » (Pierre Trahard), etc., les specialistes se préoccupent aussi de l'analyse des structures stylistiques, narratives et prosodiques des œuvres produites vers la fin du XVIII^e siècle, durant la période de rébellion — — avouée ou tacite — contre le « modèle » néo-classique, cherchant par là à cerner le champ des particularités distinctives. Certes, il est plus facile de poser le problème que de le résoudre. La difficulté est accrue par le fait que le processus de révision fondamentale des anciennes techniques d'analyses, actuellement déclenché par le structuralisme, ne s'est pas concrétisé jusqu'à ce jour dans une méthodologie clairement définie [22].

Il serait faux pourtant de croire que l'on se trouve sur un terrain vierge. Les recherches d'histoire littéraire, même celles datant de nombreuses décennies, comme celle d'Henri Potes, *L'élégie en France avant le romantisme, 1778 — 1820* (Paris, 1897), renferment maintes observations utiles sur les traits stylistiques des œuvres préromantiques, notamment en ce qui concerne la poésie. Dans l'ensemble, on est unanime à constater le désaccord entre la sensibilité « nouvelle », qui apparaît vers la fin du XVIII^e siècle, et la « forme » ancienne — rationaliste, platement descriptive dépourvue de l'intensité de l'image et du sens de la musicalité du vers. C'est ainsi que Daniel Mornet souligne le contraste entre la puissance du sentiment et la débilité de la sensation chez Jean-Jacques Rousseau.

[22] Pour les théories poétiques du XVIII^e siècle, voir : W. Folkierski, *Entre classicisme et romantisme*, Paris, 1925 ; J. G. Robertson, *Studies in the genesis of Romantic theory in the eighteenth century*, Cambridge, 1923 ; Margaret Gilman, *The idea of poetry in France, from Houdar de la Motte to Baudelaire*, Harvard, 1958. Pour l'« idée » de bonheur : Robert Mauzi, *L'idée du bonheur au XVIII^e siècle*, Paris, 1960. Pour le « sentiment » de la nature : Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1907 ; Paul Van Tieghem, *Le sentiment de la nature dans le préromantisme européen*, Paris, 1960. Pour la « sensibilité » : Pierre Trahard, *Les maîtres de la sensibilité française de 1719 à 1789*, Paris, 1931—1933.

Dans le même sens, le préromantisme a été décrit par B. Munteano comme un « hybride », ayant pour trait distinctif la raison « impregnée » de « sensibilité ». Toutefois, étant donné que la « sensibilité » implique deux éléments composants, la « sensation » et le « sentiment », et que ces paramètres ne fonctionnent pas harmoniquement, mais de manière inégale et dans un permanent déséquilibre, il s'ensuit que le préromantisme serait caractérisé par une certaine rupture intérieure, qui se manifeste par l'inadéquation entre le contenu et l'expression. Il s'agirait donc soit d'un sentiment vif doublé d'une sensation anémique, soit, au contraire, d'un sentiment déficitaire associé à une robuste sensorialité. Ainsi, la coopération défectueuse entre le « sentiment » et la « sensation » expliquerait le manque apparent de sincérité, le côté artificiel et les crispations d'un grand nombre d'œuvres préromantiques, même les plus célèbres. D'autre part, le manque d'unité est révélé aussi par les ingérences de la raison dans les développements sentimentaux, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte dans les *Saisons* de Thomson, dans les *Nuits* de Young, dans les *Idylles* de Gessner et dans la fameuse *Elégie* de Gray. La déficience métaphorique et sensorielle constituerait, par conséquent, un trait spécifique du préromantisme. Il importe de souligner qu'une série de recherches, anglo-saxonnes notamment, d'un caractère purement stylistique, confirment cette présomption. Elles signalent, ainsi, dans les écrits préromantiques la présence marquée d'éléments classiques-allégoriques, personnifications, abstractions, etc. — ainsi que des images de type « métonymique » et non pas « métaphorique » (pour reprendre une distinction célèbre proposée par R. Jakobson) [23].

L'hypothèse que nous venons de mentionner est séduisante, bien qu'elle utilise manifestement des concepts généraux, d'un sens assez nébuleux, et qu'elle conserve des vestiges de l'anachronique « psychologie des facultés ». Elle a toutefois le mérite de centrer l'attention sur la confrontation au niveau de l'expression entre la volonté de rénovation du style et les inerties du langage, c'est-à-dire entre les deux principes concurrents, l'un d'origine classique, l'autre d'origine romantique, dont la rencontre confère aux œuvres préromantiques leur coloris spécifique.

En guise de conclusion à ces observations fatalement schématiques, nous relèverons que toute « conceptualisation » du préromantisme, en tant que notion opératoire, dépend en dernier ressort de la signification que

[23] Analyses de type « intrinsèque » sur le préromantisme : B. Munteano, *Le problème de la peinture en poésie dans la critique française du XVIII^e siècle*, dans *Atti del quinto congresso internazionale di lingua e letterature moderne*, Firenze, 1955 ; Cleanth Brooks, *Notes for a revised history of English poetry*, dans *Romanticism*, Prenticehall, 1962. En roumain, l'ouvrage paru dernièrement de Mihai Zamfir, *Proza poetică românească în secolul XIX* (La prose poétique roumaine au XIX^e siècle), Bucarest, 1971, particulièrement p. 158—167.

l'on donne au terme de « romantisme ». Mais même sans atteindre une unité de vues à cet égard, même si les uns envisagent le « préromantisme » comme un « protoromantisme », les autres comme une époque « pleine », douée d'un sens autonome, et si les controverses sur la signification du terme sont loin d'être aplanies, il est néanmoins de toute évidence que l'utilisation de ce concept s'impose à tous ceux qui aspirent à effectuer une description nuancée du paysage littéraire de la fin de XVIII[e] siècle et du début du siècle dernier. L'essentiel est de ne pas perdre de vue qu'il s'agit d'un instrument de travail : comme tel, il faut éviter de lui accorder un statut ontologique, en le transformant dans un système qui se subordonne l'histoire.

ПРОСВЕЩЕНИЕ В БАЛКАНСКИХ СТРАНАХ И РУМЫНО-БОЛГАРСКИЕ ЛИТЕРАТУРНЫЕ ОТНОШЕНИЯ

(К постановке проблемы)

ИЛИЯ КОНЕВ
(София)

Методологическая постановка проблемы Просвещения основана, прежде всего, на материале его истории в западно-европейских странах. В последние годы, однако, эта проблема обогатилась и продолжает обогащаться изучением исторической судьбы Просвещения в других этническо-географических обособленных регионах мира. Этими исследованиями устанавливается, что при всем возможном своеобразии, Просвещение и в других регионах сохраняет свои основные отличительные особенности и функции. Повсюду оно связывается с переходом от феодализма к капитализму, с духовной активностью народных масс, с формированием наций и национальных культур, с главными литературными направлениями 18-го и первой половины 19-го вв.

Весьма показательными в этом отношении являются две научные конференции, состоявшиеся в 1968 г. в Москве и Париже. Первая из них была посвещена истории литератур зарубежного Востока периода Просвещения, а вторая — роли Просвещения в формировании национального сознания народов Юго-Восточной Европы. Поскольку некоторые из выводов этих конференций имеют принципиальный характер и для всестороннего изучения проблемы Просвещения в балканских странах, остановимся кратко на них. В предисловии к сборнику «Труды Межвузовской научной конференции по истории литератур зарубежного Востока» (Москва, 1970 г.) подчеркивается, что «из докладов и выступлений на конференции явствовало, что в странах Востока накануне нового времени и в новое время обозначилась эпоха подъема в общественной мысли и литературе, связанная с кризисом феодализма. В процессе критики фео-

дальных порядков с «позиции разума», «социальной справедливости», «естественного человека», в процессе борьбы против каст и сословных привилегий, за светское начало против религиозного, за женское равноправие, формируется новая идеология». В своем докладе на конференции «К вопросу о национальном своеобразии эпохи Просвещения» И.С. Брагин обратил особое внимание на то обстоятельство, «что эпоха Просвещения только тогда и может быть выражена в литературе, когда уже созрела литература национальная в полном смысле этого слова, ибо эпоха эта возникает) и развивается лишь в условиях большей или меньшей степени формирования нации... Вненационального Просвещения не было и не могло быть в конкретной истории...».

Несмотря на обширную литературу, проблема Просвещения на Балканах, оказывается, недостаточно исследована, и не удивительно, что в последние годы эта проблема все больше и больше привлекает внимание специалистов по Юго-Восточной Европе. Как уже было сказано, в 1968 г в Париже состоялась научная конференция по такому значительному и актуальному вопросу как «Просвещение и формирование национального сознания народов в Юго-Восточной Европе». Еще до этого, на Первом и Втором международных конгресах по Юго-Восточной Европе и на других подобных научных форумах было сделано около 20 докладов и сообщений, затрагивающих те или другие стороны проблемы Просвещения. Наряду с докладами и рядом публикаций по истории литературной и общественной мысли в Юго-Восточной Европе, конференция в Париже внесла большой вклад в *сравнительное* изучение упомянутого аспекта Просвещения. Все это создало основные научные предпосылки для дальнейшего сравнительного изучения главных социально-политических, культурных и литературно-эстетических аспектов Просвещения в балканских странах.

К этому необходимо добавить, что наукой уже выявлены некоторые особенности балканского Просвещения. Можно считать, например, бесспорным, что в этом этнически пестром регионе европейского континента Просвещение сохранило одни из своих классических особенностей и функций. Оно связано с разложением феодального общества и установлением новых капиталистических отношений, с формированием балканских наций и балканских национальных культур и т.д. Но переход в балканских странах от средневековых форм общественного сознания к буржуазным переплетается с идеологическими и социально-политическими течениями 19-го века, с утверждением материалистических теорий в науке, с буржуазно-демократическими революциями в Европе, с национально-освободительными движениями и, что особенно важно, с появлением революционно-демократических идей. В тот же период связь литературного

процесса с национально-освободительными и революционно-демократическими движениями становится его всеобщей закономерной чертой.

Таким образом, Просвещение в балканских странах воздействует на этот исторический процесс только своими прогресивными идеями о свободе и равенстве человека и народов, идеями против духовного угнетения и национального рабства, свободного выявления духовных сил личности и народных масс в пользу высокого общественного идеала. Влияние Просвещения на этот многосторонний процесс является более ярким, более самостоятельным и законченным в областях литературы, периодической печати и педагогической мысли, школьного образования и других форм национальной культуры. Более ограниченно оно влияло на интенсивное формирование национального сознания. Этот вывод подтверждается и докладами упомянутой научной конференции в Париже. Румынский ученый М. Берза в своем обобщенном выступлении на конференции подчеркнул: «При всей условности и учитывая все необходимые нюансы можно сказать, что между этими двумя категориями явлений (Просвещение и национальное сознание — *прим. авт.*) было не только сосуществование, но наличествовало и активное взаимодействие между ними, которое, недетерминируя формирование национального сознания, благоприятствовало его развитию» [1].

Бросается в глаза также и тот факт, что в различных балканских странах Просвещение развивается весьма дифференцированно. Как сложное и противоречивое идеологическое течение, оно связывается с национальным развитием балканских народов на разных этапах созревания их духовных сил, при неодинаковом развитии объективных предпосылок для активной реализации его гуманных принципов. В Греции, Сербии и Румынии Просвещение возникает раньше, чем в Болгарии и Словении, тем самым выявляется более полно, приобретая больше элементов классического западноевропейского типа, в частности и Просвещение в России. В Греции оно охватывает почти все области духовного развития греческого народа, возрождает традиции эллинизма, усиливает идеологическое значение религии [2], влияет на Просвещение в других странах балканского полуострова. Отличительной же особенностью румынского Просвещения является и то, что Румыния с конца 18-го и в 19-ом веке играла положительную роль как среда и база национально-освободительных движений и культурного подъема других балканских народов.

[1] Mihai Berza, *Conclusions*, в сб.: *Les lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du sud-est européen* (Actes de Colloque, Paris 11—12 avril), Бух., 1970, стр. 125.

[2] C. Th. Dimaras, *L'apport de l'Aufklärung au développement de la conscience neo-hellénique*, в цит. сб., стр. 53—73.

В связи с неравномерным развитием Просвещения возникает вопрос о появлении национально-просветительских движений на Балканах. Близкие к Просвещению некоторыми своими стремлениями, в конце 18-го и особенно в первой половине 19-го веков они утверждаются как одна из главных тактических и идеологических линий программы буржуазно-демократических и революционных сил. Просветительское течение в Болгарии, например, возникает в первые десятилетия прошлого века, когда национально-освободительное движение, ставя в первую очередь культурно-национальные задачи, приобретает значение основного фактора социального прогресса. До того в Болгарии не было подходящих условий для более широкого и полного процветания идей Просвещения. И нельзя не заметить, что вследствие этого национально-просветительское течение аккумулирует те идеологические черты Просвещения, которые отвечают, или могли бы ответить, на социально-политические, культурно-просветительские и эстетические задачи национального развития болгарского народа первой половины 19-го века. Главные деятели-просветители горячо поддерживают идею борьбы против национального рабства, подчеркивают роль общенационального просвещения и научных знаний, закладывают основы национального образования, печати и театра, развивают педагогическую мысль. Некоторые из них занимают консервативные позиции и вступают в самые острые противоречия с представителями революционных и революционно-демократических сил. Этим и выражается та идеологическая трансформация и поляризация внутри просветительского течения, которое на своем начальном этапе было исторически более единым. Отдаление консервативной линии от настоящих требований культурно-национальной и национально-освободительной революции сопровождается укреплением демократических тенденций внутри просветительского движения, чем и углубляется его национальная роль. Самые характерные черты этой трансформации внутри Просвещения и просветительских течений наблюдаются и в других балканских странах.

Несмотря на то, что связь между Просвещением и просветительскими движениями очевидна, они бесспорно отличаются друг от друга. Их отождествление являлось бы методологической ошибкой. Вопрос о взаимосвязях Просвещения и просветительских движений еще не рассмотрен достаточно на материале их национально-специфической и регионально-общей истории на Балканах [3]. Во всяком случае, один из главных разграничивающих их показателей коренится в той роли, которую просветители вы-

---

[3] Попытку разграничить просветительство от Просвещения на основе их общей характеристики и роли в истории делает С.В. Тураев в статье «Спорные вопросы литературы Просвещения», напечатанной в сборнике «Проблемы Просвещения в мировой литературе», Москва, 1970 г.

полняют как *национальные* деятели; в несомненном факте, что на Балканах просветительское движение утверждается как идеологическое и тактическое направление национально-освободительной борьбы того или другого народа. Если нет «вненационального просвещения» (т.е. просвещения для самого себя), то бесспорно, что Просветительство становится исторической реальностью только как один из факторов и выразителей национальной идеи в ее самом широком смысле. Оно возникает там и тогда, где и когда национальная буржуазия заявляет о своих идейно-политических и других задачах, формирует свою программу и выясняет свое отношение к национальному вопросу. При существующих на Балканах условиях просветительство не является «не развитым полностью просвещением». Аккумулируя отдельные его черты и идеи, оно знаменует новую степень национального развития балканских народов. Национальные просветители предпочитают жить и работать в своей стране. Однако когда исторические обстоятельства заставляют их жить и работать длительное время в иной национальной среде, они не выступают за просвещение *вообще*, а прежде всего за просвещение своего, сербского, болгарского либо греческого, народа. Они не теряют национального сознания и постоянно имеют в виду неотложные нужды болгарской, сербской либо греческой культурной революции, общие интересы этих народов. Такова, например, деятельность Вука Караджича в Виене, Петра Берона в Румынии, Васила Априлова в Одессе и т.д. Иногда они полностью отдают себя идеям того народа, в чьей среде живут и работают, — таков характер деятельности Константина Огняновича и Эмануила Васкидовича в Болгарии, Саввы Доброплодного в Сербии и пр. В определенной степени так же поступают и балканские деятели просвещенческого типа, но для просветителя эта особенность является типичной.

Эта самая общая постановка проблемы Просвещения и просветительства в балканских странах требует подробного рассмотрения целого ряда конкретных вопросов, как например: Относительная граница между этими взаимно обусловленными категориями; их социальная и идейно-политическая основа в каждой стране отдельно и на Балканах в целом; соотношение с западноевропейским Просвещением, чья роль нередко преувеличивается; фанариотский аспект греческого Просвещения и т.д. Особенно важен вопрос о литературных аспектах балканского Просвещения и просветительства. Тут нужно прежде всего выяснить обстоятельно их связь с основными литературными направлениями — в чем эстетическая суть этой связи. В своем выступлении на упомянутой конференции в Москве И. Г. Неупокоева отметила: «Если для крупнейших стран Западной Европы характерно, что идеология Просвещения выражала себя наиболее полно в таких формах реализма, которые мы называем формами

реализма просветительского..., то в искусстве стран Центральной и Юго-Восточной Европы развитие просветительской идеологии находило свое выражение *преимущественно* (подчеркнуто нами — *И. К.*) в романтических формах»[4]. Эта констатация действительно верна и подчеркнутое нами слово «преимущественно» не исключает многообразия стилистических форм и жанров литературы, характерной для идеологии Просвещения и просветительства в странах Юго-Восточной Европы. В балканских литературах яркими являются и реалистические формы, в которых выражена просветительская идеология; она не чужда и произведениям раннего и позднего сентиментализма.

Один из самых главных, и пожалуй, самых неразработанных аспектов балканского Просвещения и просветительства касается их значения фактора взаимодействия балканских литератур. Накануне новой эпохи они становятся закваской этих взаимоотношений и остаются таковыми на протяжении целого столетия — до середины 19-го века. Как бы различно ни было наше отношение ко всем аспектам и вопросам Просвещения, нельзя не согласиться с тем, что его роль как стимулятора взаимодействия балканских литератур оказывается очень плодотворной. Существенное значение для понимания этой роли имеет бесспорный факт, что почти ни одна из балканских литератур не начинает формироваться и не развивается как *национальная* литература без своих заграничных центров и очагов. Центры эти необычные — в них есть много от того, чем начиналась и развивалась национальная жизнь одного народа. Созданные в других странах, они национально обособлены, все время действуют как таковые и в этом их самая главная специфика. Возникали они преимущественно в странах Юго-Восточной Европы и в России, когда большая часть балканских стран еще не имели самостоятельности и государств. Из-за этого внутринациональная база была недостаточно укреплена, а внутренние национальные центры — либо еще не создались, либо не укрепились достаточно. На таком историческом этапе сначало Румыния, а потом и каждая из балканских стран, выполняла в неодинаковой степени роль среды и базы по отношению к развитию литературы другой балканской страны. Сущность этой роли начинает проявляться в идейной атмосфере Просвещения и просветительства. Состоит она главным образом в следующем. На территории данной страны создаются национальные литературные и культурно-просветительные центры, театральные труппы и школы, обучение в которых ведется на родном языке; издание множества газет, журналов и литературных произведений, которое часто осуществляется при моральной и материальной поддержке той же страны; создается идеоло-

[4] И. Г. Неупокоэва в сб. «Труды межвузовской научной конференции по истории литератур зарубежного Востока», Москва, 1970.

гическое общение между писателями, публицистами и другими национальными деятелями разных стран.

В связи с этим надо отметить, что рассмотрение любого вопроса исторической реальности и теории балканского Просвещения становится более полным, когда оно учитывает роль взаимных связей между балканскими литературами. Прослеживается, например, эволюция албанского Просвещения, а сама логика его изучения ведет не только к Италии, но также и к Греции, Румынии, Болгарии, Константинополю, где жили и работали некоторые из его передовых представителей. То же самое и с остальными странами Балканского полуострова. Когда болгарские просветители составляют, переписывают и печатают свои первые историографические сочинения, жития, недельные евангелия, буквари, грамматики или письмовники, культ этих, весьма характерных для Просвещения произведений является более ощутимым в сербской, румынской и, прежде всего, в греческой литературах. В некоторых балканских литературах этот культ выявляется почти одновременно и как стимулятор их взаимодействия. В качестве примера я напомню здесь об одном сообщении журнала «Foaie pentru inimă şi literatură» (№ 12 за 1838 г.). Иосиф Романов, собственник одной румынской книжной лавки, извещает своих читателей о том, что у него они могут купить такие произведения, как «Телемах», «Абечедар», «Мифология», «Теофрон», «Абечедар русско-румынский», «Жизнь и приключения Эзопа», «История Александра Македонского», «История Синтипа философа», «Робинзон Крузо» и т.д. Этими и им подобными произведениями собственно во многом определяется литературно-эстетическая ткань балканского Просвещения и просветительства. Переделываемые или просто приспособляемые к местным условиям, интересам и потребностям данного народа, они приобретают с конца 18-го века широкую популярность во всех балканских странах, занимая важное место в литературных взаимоотношениях почти до середины 19-го века. Оригинальные произведения балканских литератур того же периода, возникшие без видимой связи между собой, носят аналогичный характер. И не случайно, что на начальном этапе своей истории Просвещение и просветительство выражают свою идеологию в балканских литературах в одинаковых или весьма схожих жанровых формах: в историографических сочинениях, житиях, букварях и других педагогических произведениях, философских трактатах, письмовниках, баснях, одах, патриотических поэмах. Позже подобное значение приобретают поэзия, художественная проза и драма.

Имея в виду эти особенности, которые нуждаются в подробном рассмотрении в *сравнительном* плане, остановимся здесь более обстоятельно на румыно-болгарских литературных отношениях первой половины 19-го века.

★

Историю болгаро-румынских литературных связей можно воспринимать как процесс разрастающегося идейно-эстетического общения между двумя соседними и братскими народами. Просвещенческо-просветительский период этих отношений начинается более крупными проявлениями, в некоторой степени показательными для их направленности на протяжении всего 19-го века. Бросается в глаза тот факт, что на территории Румынии возникают первые национальные зарубежные центры новоболгарской литературы и культуры. По своему содержанию и пафосу деятельность болгарских просветителей в Румынии до середины прошлого века — и прежде всего в первой его четверти тесно связана с национально-просветительскими задачами литературного развития болгарского народа. Впоследствии такие же очаги возникают и в других балканских странах. Однако в системе болгаро-балканских литературных взаимодействий упомянутые центры являются первыми и довольно активными. Их главные деятели — это первые творцы новоболгарской литературы, расширившие после Паисия Хилендарского ее жанровую структуру, создавая недельные евангелия, письмовники, жития, буквари и т.д. Здесь следует иметь в виду Софрония Врачанского, Георгия Пешакова, Петра Берона, Анастасия Кипиловского. Находясь долгое время в Румынии, они были свидетелями тех перемен, которые произошли в национальной истории румынов и способствовали развитию их культурного общения с другими народами. В этой атмосфере весьма ощутимо было присутствие греческой литературы. Поэтому, устанавливая контакты с румынской культурой, болгарские просветители, в сущности, связывали болгарскую литературу как с греческой, так и с другими литературами.

Остановимся коротко на деятельности некоторых из только что упомянутых просветителей.

Софроний Врачанский — видный болгарский просветитель и последователь Паисия Хилендарского — является первым болгарским писателем новой эпохи, долго прожившим в другой национальной среде. В Румынии он еще больше убедился в положительной роли взаимного духовного общения между народами и в первую очередь между соседними. В связи с этим он настойчиво советует своим соотечественникам пользоваться опытом других народов: «За това отворете очи и ум ваш, о болгаре, чада моя любезная, и разумейте и разсмотрите разумно, и помислете сас ум ваш и вижд, що чините! Така ли чинат другите язици, що са християни, учени и мъдри философи? Я смотрите и питайте, що чинат они, я вижте камо разносят они своята стока! Не ли я разносят по школи и академии, и по учение граматическое философское? И станали мъдри философи и хитри епистими, и славят се и цветят сас учение като пролетни цветове!»

[5] Васил Киселков, *Софроний Врачански. Живот и творчество*, София, 1963, стр. 145.

Эти весьма показательные для самого Софрония мысли, которыми намечается первая линия его деятельности в Румынии, имеют и более широкое значение для понимания идейных основ болгарского национального просветительства. Высказанные на начальном этапе активизации болгарской культурной революции, они прямо связываются с подъемом национальных идей, наступившим с 30-х годов 19-го века. И вряд ли прозвучит неубедительно, если скажем, что в данном случае Софроний является первым в болгарской литературе, кто попытался мотивировать необходимость ее связи с другими литературами.

В Румынию Софроний Врачанский отправляется не столько по мотивам частного характера, как иногда пишут, сколько с надеждой найти условия, более благоприятные для его писательской и национально-просветительской деятельности. Составив до этого свои так называемые «видинские сборники» и подобные произведения, преимущественно компилятивного характера, к концу 18-го века он упорно ищет новые возможности для дальнейшего утверждения и обогащения одной из основных тенденций духовной жизни болгарского народа, связывающей его с гуманистическими идеями нового времени. В те годы на рубеже двух эпох Софроний яснее, чем раньше, видит ограниченную роль рукописных книг, с помощью которых было невозможно продвинуться вперед. И он мечтает напечатать свои произведения, чтобы тем самым активизировать благотворное воздействие литературы на народные массы. И следует подчеркнуть, что именно в Румынии Софроний нашел те литературные и социально-политические условия, которые были ему нужны для осуществления той глубоко патриотической мысли, с которой связана вторая линия его деятельности. Софроний Врачанский стал очевидцем углубления национально-просветительских тенденций в румынской литературе. И чем глубже он знакомился с издаваемыми и популярными тогда в Румынии переводными, подражательными и оригинальными произведениями просвещенческого или просветительского типа, тем больше убеждался в том, что при существующей тогда литературной ситуации в Болгарии печатные переводные произведения других литератур могут иметь такую же или приблизительно такую же роль, как и оригинальные. Вот почему он заявляет: «Такие книги на простонародном языке (и переводные по своему характеру — *И. К.*) имеют греки, и сербы, и валахи, и русы, и другие веры; только наши бедные болгары не имеют таковой дар». Всем этим и объясняется та последовательность, с которой Софроний стремится к изданию своих сочинений. В Бухарест он взял с собой копию «Истории Славяноболгарской», незаконченный еще сборник недельных евангелий и другие свои произведения. Но, покидая Видин, он не имел представление о том, что из них можно было напечатать. Задача

выяснилась только в Бухарест и то, как следует предполагать, в разговорах с Досифеем Филити. Выбор пал на «Кириакодромион», только что вышедший на румынском языке (в 1801 г.). Мария Радулеску[6] и Донка Петканова[7] решили окончательно вопрос о греческом генезисе этой книги Софрония. Остается добавить только, что ее печатание оказалось возможным единственно в атмосфере уважения и взаимопонимания между Софронием Врачанским и Досифеем Филити, с одной стороны, а с другой — между Софронием и остальными румынскими и греческими деятелями, с которыми он сдружился. Некоторые из них заранее внесли деньги за книгу Софрония и таким образом наряду с моральной поддержкой, оказали ему и материальную помощь. Типографское оформление книги сделано почти полностью по образцу румынского издания «Кириакодромиона», о чем и свидетельствуют некоторые детали, например: имена составителей двух изданий отмечены одним и тем же способом; виньетки, украшающие текст, тоже одинаковые, или весьма похожие; румынское издание открывается молдавским гербом и образами св. Константина и св. Елены, а болгарское — образами Иисуса Христа и Иоанна евангелиста и т.д.

Осуществленное при бесспорном содействии Досифея Филити и других деятелей Румынии, которое Софроний с благодарностью отмечает в специальном посвящении, издание «Кириакодромиона-Недельника» с 1806 г. означает само по себе одно из самых крупных достижений болгарского просветительства. Прежде всего потому, что ими открывается этап более широкого восприятия просветительских идей; это издание является активным толчком к дальнейшему печатанию болгарских книг. Именно после того, как вышла упомянутая книга, целый ряд болгарских просветителей более оптимистически смотрит на возможность печатать на болгарском языке произведения разнородного характера. Это относится прежде всего к самому Софронию. Имея в виду национально-патриотическое направление в культурном развитии своего народа, а также и духовную атмосферу в Румынии, он переводит и окончательно подготовляет к печати и другие сочинения, среди которых надо отметить просвещенческий труд Амвросия Марлиена «Театрум политикум». Перевод Софрония является первым переводом этой книги на славянском языке, и если бы он был своевременно напечатан, то, по всей вероятности, способствовал бы более широкой популяризации прогрессивных мыслей его автора относительно качеств государственных деятелей, социальной справедливости как принципа государственной политики и т.д.

[6] Maria Rădulescu, *Originalul slav al evangheliei cu învățătură a diaconului Coresi ...*, București, 1959.

[7] Донка Петканова-Тотева, *«Неделникът» на Софроний Врачански. Извори и идеи.* Известия на Института за българска литература, 1960, кн. X, стр. 199—246; *Из гръцко-българските книжовни отношения през 17—18 в.* Годишник на Софийския университет, т. XII, 1968.

Перевод полностью отвечает требованиям идейно-политической и культурной ситуации на Балканах в начале 19-го века, социальным взглядам Софрония и цели его *политической* активности, которой намечается третья линия его деятельности в Румынии. Все эти три линии взаимно связаны и их нельзя рассматривать по отдельности. Они одинаково показательны как для основных тенденций в развитии болгарской общественной мысли тех лет, так и для богатого содержания болгаро-румынских идейных отношений. Нельзя не согласиться однако с тем, что место Софрония в истории болгаро-румынских литературных связей определяется больше всего его писательским трудом, т.е. первыми двумя линиями его деятельности. Находясь в Румынии, он сумел установить весьма плодотворные связующие нити между литературами обеих стран. Изданием «Кириакодромиона-Недельника» он привлекает внимание своих соотечественников к более благоприятным условиям в Румынии и тем самым способствует дальнейшему углублению этих отношений. После 30-х годов 19-го века начинают активизироваться болгаро-сербские, болгаро-хорватские и другие звенья в системе взаимодействий болгарской возрожденческой литературы с европейскими литературами. Но одним из самых крепких звеньев этой системы до того были болгаро-румынские литературные отношения и вклад Софрония Врачанского в их развитие имеет принципиальное значение.

Вследствие ограниченных рамок статьи здесь нет возможности рассмотреть более обстоятельно те литературные факты, явления и процессы, которые представляют эти отношения как таковое звено. Их изучение проливает больше света на литературные аспекты просветительства в балканских странах и в частности на состояние литературного процесса в Болгарии и Румынии первой четверти 19-го века. Возьмем, например, вопрос о роли и значении разнообразных букварей, грамматик, письмовников, разговорников и подобных произведений, которые условно можно назвать «просветительско-педагогическими». Весьма популярные не только в болгарской и румынской литературах, но и в других балканских литературах того же периода, многие из этих произведений связаны между собой генетически и характеризуют типологически единое явление в балканских литературах. Вот почему было бы гораздо плодотворнее рассматривать их одновременно как с национально-литературных, так и с общебалканских литературных позиций. Таким образом, как мне кажется, мы могли бы раскрыть более полно генезис и роль, их жанровую специфику. При такой постановке более ярко выявляется и аспект «влияния», которым отдельные авторы нередко ограничивают «вненациональное» значение этих произведений. С проблемой влияния мы всегда сталкиваемся, когда выясняем те или другие стороны межлитературных взаимоот-

ношений в целом и, в частности, болгаро-румынских. И это вполне понятно. Влияние в литературе — это объективный результат творческого общения между писателем и литературой. Оно иллюстрирует сущность и роль общения в процессе обогащения эстетических идей, художественных форм, взаимопониманий и пр. Однако всегда надо иметь в виду, что только установлением влияния нельзя ограничивать изучение межлитературных взаимоотношений.

После Софрония Врачанского самое видное место в истории рассматриваемых нами отношений занимает Петр Берон. Еще до него в 1815 г. Пенчо Ралчов, о личности которого мы ничего не знаем, составил в Габрово, где он учился, любопытный письмовник «Новый епистоляр» и по примеру Софрония попытался опубликовать его в Румынии. Ездил ли он туда, или воспользовался услугами других, неизвестно. Так или иначе, этому болгарскому просветителю первых десятилетий 19-го века не удалось напечатать свое произведение. Позже рукопись этого письмовника попала в Рукописный отдел Румынской академии наук, где и хранится там под № 85.[8] Готовая к изданию, эта рукопись заслуживает особого внимания по нескольким соображениям. До 1815 г. на новоболгарском языке было напечатано всего четыри книги — первый письмовник был опубликован только в 1835 г.[9] Таким образом, оказывается, что письмовник как характерный для просветительства жанр появляется в болгарской литературе гораздо раньше. Из рукописи видно, что его составитель хорошо понимал педагогические и общеобразовательные задачи болгарской литературы того времени, а также специфические интересы разных общественных сословий. В соответствии с этим он дает образцы разнообразных писем, с помощью которых лица разных сословий устанавливали связь между собой и разбирались в делах торговли и церкви, в личных и общественных вопросах. После «Недельника» Софрония Врачанского, который выполнял определенные культурно-национальные задачи в *форме и стиле церковной проповеди;* после «Театрум политикум», которым Софроний хотел обратить внимание своих соотечественников на актуальные социально-политические вопросы, письмовник Пенчо Ралчова впервые иллюстрирует связь новоболгарской литературы с нуждами школьного образования и широкого общения между людьми. Деятельностью Эмануила Васкидовича, Райна Поповича, Христакия Павловича, Неофита Рыльского и других эта связь претерпевает дальнейшее развитие и находит наиболее яркое отражение в литературной жизни 40-х годов 19-го века. Новооткрытый письмовник представляет интерес также с точки

[8] Рукопись была обнаружена мною в этом отделе в 1969 г. Сотрудники отдела любезно предоставили мне копию рукописи.

[9] Христаки Павлович, *Писменик общеполезен на секого единороднаго ми болгарина от кой и да е чин и возраст* . . . В Белграде..., 1835.

зрения развития болгарского языка. Важен конечно и вопрос о его источниках. Пользовался ли автор другими образцами? Наверное, дальнейшее изучение связи болгарской возрожденческой литературы с румынской и остальными балканскими литературами поможет исследователю ответить на этот вопрос точно и обстоятельно.

Исследуя болгаро-румынские и болгаро-балканские литературные отношения первой половины 19-го века, мы в состоянии выяснить более подробно и другой круг произведений, столь характерный для литературных аспектов балканского Просвещения и просветительства. Я имею в виду буквари и разговорники. Последние издавались во всех балканских странах и известны они как болгаро-румынские, болгаро-греческие, румыно-греческо-болгарские, болгаро-турецкие, сербско-греческие, румыно-русские, болгаро-французские разговорники. Место этих «просветительско-педагогических» произведений в литературном процессе и во взаимоотношении между балканскими литературами весьма значительно. Исходя из деятельности Петра Берона в Румынии, я остановлюсь здесь только на букварях. В развитии балканских литератур это, бесспорно, новый момент, характеризующий более высокую степень взаимосвязи между «просветительско-педагогическими» произведениями и произведениями типично художественными по своему характеру. Важна их роль и в распространении научных знаний, в преодолении религиозных догм. В отличии от разговорников, чье предназначение состоит преимущественно в том, чтобы облегчить общение между народами, буквари способствуют усвоению, утверждают национальный язык во всех сферах жизни данного народа.

Первые буквари на новоболгарском языке появляются в 30-х — 40-х годах прошлого века. Они создавались и печатались в Румынии, Болгарии, Сербии и в Царьграде как плод духовного подъема болгарского народа того времени. Некоторые из них генетически были связаны с греческими, сербскими, румынскими или русскими букварями. Так, например, вышедший в Бухаресте «Букварь для поучения юношества» составлен «точно по (одному) московскому букварю». С русской педагогической литературой имеет связь и напечатанный в 1844 г. в Москве Георгием Бусилиным «Буквар болгарски». «Буквар или началное учение за децата», составлен Константином Огняновичем, имеет свои источники в греческой и сербской литературах. Характерно также, что букварь Марко Феодоровича «Первое учение...», вышедший в Вене в 1792 г., предназначен для сербских школ и учеников.

В условиях болгарской жизни первой половины 19-го века самую значительную роль выполнял «Буквар с различни поучения...» известный под именем «Рыбний букварь» Петра Берона (Брашов, 1824 г.). Как уже было сказано, после Софрония Врачанского в истории болгаро-

румынских литературных взаимоотношений первой половины 19-го века Петр Берон занимает самое видное место. Не случайно ему посвещено так много исследований [10]. Однако, учитывая этот факт, нельзя не отметить и одну существенную разницу. В отличие от Софрония, который приехал в Румынию уже в зрелом возрасте и с большим общественно-просветительским опытом, Берон прибыл туда юношей. В Румынии он получил образование и первые научные знания. Там он формируется как просветитель. Атмосфера румынской действительности оказала на него положительное воздействие. В ней он почувствовал более определенно культ знаний и человеческого разума, тягу к более активной просветительской деятельности. Образцовая программа так называемой «Бейской академии», куда он поступил учиться в 1817 г., отличалась «европейским духом». Богатая школьная библиотека, где нетрудно было найти произведения на всех балканских и других европейских языках; высокая культура Константина Вардалаха, Ламброса Фотиадиса, Неофита Дукаса и остальных преподавателей этой академии усилили его патриотические стремления. Думая постоянно о своей родине и сравнивая состояние отечественной литературы с духовной жизнью других народов, Берон полностью отдается литературно-просветительской деятельности, крупным результатом чего является именно «Рыбний букварь». В связи с литературно-просветительской ролью этого букваря всегда поднимался и вопрос о его источниках. Все исследователи после Бояна Пенева и Васила Пундева в первую очередь подчеркивают его связь с «Еклогарионом грекиконом» Димитриоса Дарвариса. Высказаны предположения о такой же связи с букварем, изданным Павлем Соларичем в 1812 г., и с букварем Вука Караджича «Писменница языка по говору простого народа» (1814 г.). Но эти предположения пока еще не подтверждены убедительными доказательствами. В науке поставлен также и вопрос о значении румынской литературы [11].

Чтобы выяснить значение румынской действительности и румынской литературы в данном конкретном случае, нужно иметь в виду, как мне кажется, три основные компоненты, а именно:

а) Роль Румынии как страны, в которой Берон учится и где проявляются его литературные интересы. Находясь в Румынии, он обогащает свою культуру и глубже усваивает новые идеи, которые и пред-

[10] Боян Пенев, *История на новата българска литература*, т. III; Васил Пундев, *Рибният буквар. Историко-литературна студия*, Списание на БАН, 1942, кн. XIII, кн. 3, стр. 37—81; Кръстю Генов, *Рибният буквар на Берон и Еклогарът на Дарварис*, сп. «Нардна просвета», 1962, кн. 7, стр. 64—74; *История на българската литература*, т. II, София, 1966.

[11] См. специально труд Константина Велики, *Културни връзки между българи и румъни в началото на Българското възраждане*, София, 1945.

воряет в своем творчестве. Имея в виду румынскую действительность, болгарский просветитель заявляет: «Когда в *других местах* (напомним, что до того он был только в Бухаресте и Брашове — *И. К.*) я увидел впервые, что дети начинают читать по книгам, написанным на их родном языке, я понял, как плохо поступают у нас учителя, сколько напрасных страданий терпят несчастные дети». Этими соображениями Берон руководствуется при составлении своего нового букваря, при уточнении его педагогических и общепросветительских принципов.

б) Предоставленную ему возможность познакомиться с букварем Дарвариса и ему подобными изданиями греческой литературы. Чем именно этот букварь заинтересовал Берона и в чем состоит суть заимствований, уже выяснено. Можно только подчеркнуть, что и в данном случае мы сталкиваемся с типичным не только для периода просветительства примером: переплетением болгаро-греческих или румыно-греческих с болгаро-румынскими литературными связями.

в) Румынские буквари, вышедшие до 1822 г. в Рымнике, Сибиу, Брашове и в других местах, которыми Берон пользовался. Этот момент имеет второстепенное значение, но он нуждается в подробном исследовании. Самые главные выводы могут быть сделаны на основе сопоставления «Рыбного букваря» с румынским букварем «Bucoavnă pentru învăţătură pruncilor», Braşov, 1822. Бросаются в глаза следующие сходства и различия:

1. Алфавит и образование слогов со всеми согласными в обоих букварях построены в одинаковом порядке.

2. Молитвы поделены на две основные группы: вечерние и утренние; однако в румынском букваре их больше, чем в болгарском, — там они упомянуты точно для каждого дня недели.

3. Арифметика в обоих букварях представлена неодинаково: в болгарском ей уделено больше места за счет молитв; учебный материал излагается в сходном порядке.

4. Кроме небольших отрывков на греческом языке, румынский букварь не содержит никаких переводных или оригинальных текстов по зоологии и естествознанию; не включены также философские сентенции, которые в болгарском букваре образуют основную часть.

Такое сопоставление показывает, что румынский букварь имеет преимущественно религиозный характер. Исходная позиция Берона почти прямо противоположна. Вот почему, сообразуясь с некоторыми его особенностями, отмеченными и в упомянутом исследовании К. Велики, болгарский просветитель отошел от концепций румынского букваря.

«Рыбний букварь» является крупным достижением в развитии болгарской возрожденческой литературы и занимает важное место в ее вза-

имоотношениях с румынской литературой первой четверти 19-го века. Значение Берона в истории этих отношений определяется не только его букварем, но и его дальнейшей деятельностью в Румынии. Чтобы выяснить полностью объем и многообразие болгаро-румынских литературных взаимоотношений в свете идей Просвещения и просветительства, нужно подробно исследовать деятельность остальных болгарских просветителей в Румынии и, прежде всего, деятельность Анастасия Кипиловского, Василия Ненова и Георгия Пешакова, в также и воздействие, оказанное на них Юрием Венелином. Здесь же возникает необходимость сравнительной характеристики общественной мысли в Болгарии и Румынии, сопоставления рассматриваемых отношений с другими звеньями литературных взаимодействий и т.д. При таком всестороннем изучении болгаро-румынских литературных отношений более обстоятельно можно выяснить их отражение в литературном развитии болгарского и румынского народов. Эта задача, однако, выходит за пределы настоящей статьи. Нами затронуты только некоторые из вопросов, имеющие отношение к постановке проблемы Просвещения и просветительства в балканских странах и роли болгаро-румынских литературных взаимодействий.

LES CONTACTS DES INTELLECTUELS ROUMAINS AVEC LES « HELLÉNISMES PÉRIPHÉRIQUES » (1818–1830)

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU
(Bucarest)

La persistance de certaines formes de la culture grecque dans les Principautés roumaines même après la chute des princes phanariotes s'explique — ainsi que nous l'avons vu ailleurs [1] — par les contacts des Roumains avec le philhellénisme. Ce puissant mouvement était à l'époque de la Sainte-Alliance beaucoup plus qu'un courant d'opinion en faveur des Grecs, puisqu'il était devenu le symbole même de la lutte des nations opprimées, s'identifiant à la cause de tous les peuples sud-est européens. Les disciples de Rigas et de Coray ont eu une vive activité, tant dans les Principautés roumaines, qu'en Bulgarie [2]. En Serbie l'atmosphère de mécontentement créée par la politique de Metternich était particulièrement propice aux échos de la lutte des Grecs pour la liberté. Rappelons seulement — à titre d'exemple — qu'en 1825, Jovan Sterija Popović traduisait en serbo-croate les vers des poètes révolutionnaires grecs [3], en citant « le zèle infatigable des patriotes grecs pour le bien national ». Il s'agissait des poèmes de Rigas et de Coray qui appelaient aux armes les combattants hellènes, l'*Ode aux Hellènes* de Iakovaki Rizos Neroulos et

[1] C. Papacostea-Danielopolu. *Les lectures grecques dans les Principautés roumaines après 1821 (1821–1866)*, « Balkan Studies », 11, 1, Thessalonique, 1970, p. 157–168. V. aussi : Idem, *Le philhellénisme culturel des Roumains (1821–1866)*, communication présentée au Symposion phanariote, Thessalonique (oct. 1970).

[2] V. Beševliev, *Der Wiederhall des neugriechischen Sprach-Kampfes und der neugriechischen Literatur im Bulgarien des vorigen Jahrhunderts*, « Probl. der neugr. Literatur », Berlin II, 1960, p. 48–54.

[3] Živan Milisavac, *Origines sociales des thèmes balkaniques de Jovan Sterija Popović*, « Balcania », Belgrade, 1970, I, p. 179–196 (Académie serbe des Sciences et des Arts. Institut des Etudes balkaniques). L'un des poèmes de Coray traduits par I. St. Popović débute par les vers : Jamais celui qui voudrait / faire un haut exploit / Ne le ferait mieux qu'en / luttant pour son pays. Il s'agit là d'un premier contact des Serbes avec l'œuvre de Coray. V. Miodrag Stoianović, *Adamantios Coraïs chez les Serbes*, publié dans ce fascicule même.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 3, P. 555–566, BUCAREST, 1972

les vers d'un philhellène allemand qui, tous, tout en exaltant l'idéal de liberté du peuple grec, ne manquaient pas de formuler de véritables leçons de patriotisme, ce qui explique leur audience si étendue dans les Balkans.

Si pour la Serbie le principal foyer de l'idéologie philhellène est Vienne, par l'intermédiaire des Serbes de la Hongrie méridionale, pour les Principautés roumaines nous avons signalé l'existence de plusieurs foyers importants [4], notamment les centres de la « diaspora » hellénique de Vienne, Buda et Odessa, le cercle de N. Rosetti-Roznovanu et du pédagogue Gh. Cleoboulos, à Jassy [5], celui de Philippe Phournaraki à Paris [6] et le centre philhellène de Pise, dont nous nous occuperons dans les pages suivantes. Hâtons-nous d'ajouter que l'activité des derniers professeurs grecs des Académies de Bucarest et de Jassy, ainsi que celle de la « Société gréco-dacique » contribuèrent à préparer un terrain favorable aux idées philhellènes, non seulement en Valachie et en Moldavie, mais en Bulgarie aussi, par les étudiants et intellectuels bulgares qui avaient étudié dans ces écoles [7]. Enfin, une mention spéciale doit être faite du rôle joué par les compagnies grecques de Transylvanie, qui offrirent plus d'une fois aux patriotes grecs un terrain de refuge et facilitèrent les contacts des différents centres de la diaspora [8], ainsi que de la présence sur le territoire roumain, même après 1821, d'importants membres de l'Hétairie (Xanthos, Xodilos).

On ne saurait assez insister sur la part qu'eurent, pour la propagation des idées philhellènes, les contacts humains [9], soit des commerçants, des étudiants et des intellectuels, soit des membres des familles phanariotes

[4] v. notre communication sur le philhellénisme culturel des Roumains.

[5] Ils fondèrent, en 1820, l'école normale de Jassy, qui a donné de nombreux enseignants de la Grèce révolutionnaire.

[6] Cinq des futures personnalités de la culture roumaine fréquentaient le Dr Phournaraki, très lié à Coray et à Lasterie, le fondateur du lycée gréco-français de Paris.

[7] I. Ionașcu, *Academia domnească de la Sf. Sava din București, factor de propagare a culturii în Peninsula Balcanică pînă la 1821* (L'Académie princière de St. Sava de Bucarest, facteur de propagation de la culture dans la péninsule balkanique jusqu'en 1821), « Analele Univ. București, Ist. », XVI, 1967, p. 48. V. aussi Const. N. Velichi, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)*, Bucarest, 1970, p. 200 et suiv.

[8] Voir surtout : G. Laios, Ἀνέκδοτες ἐπιστολὲς καὶ ἔγγραφα τοῦ 1821 Ἱστορικὰ δοκουμέντα ἀπὸ τὰ αὐστριακὰ ἀρχεῖα, Athènes, 1958, 276 p.; Em. Turczynski, *Die deutsch-griechischen Kulturbeziehungen und die griechischen Zeitungen (1784—1821)*, « Probl. der neugr. Literatur », 1960, II, p. 55—109; P. K. Enepekidis, *Neue Quellen und Forschungen zur Geschichte und Kultur der Griechen in der österreichischen Monarchie*, ibidem, p. 196—236; Idem, Συμβολαὶ εἰς τὴν μυστικήν, πνευματικὴν καὶ πολιτικὴν κίνησιν τῶν Ἑλλήνων τῆς Βιέννης πρὸ τῆς ἐπαναστάσεως, Berlin, 1960, 166 p. V. aussi Odon Füves, *The Philiki Hetairia of Rhigas and the Greeks of Pest*, « Balkan Studies », 12, nº 1, Salonique, 1971, p. 117 — 122.

[9] Voir C. Th. Dimaras, *Les thèmes d'étude sur l'histoire des idées en Grèce* « Actes de la première réunion de la Commission d'histoire des idées dans le Sud-Est de l'Europe », Bucarest, 27—28 déc. 1965, p. 41, sur l'importance de la prosopographie néo-hellénique, en tant qu'élément de base pour la détection des courants d'idées ainsi que sur le rôle des intermédiaires de l'acculturation.

gagnés à la lutte nationale. Autrement dit, c'est aussi au-delà des frontières, dans les centres de la « diaspora » grecque et dans les universités fréquentées par les jeunes Hellènes et Roumains que nous trouverons les meilleurs témoignages des sources du philhellénisme roumain. Une pareille enquête est d'autant plus nécessaire que le courant philhellène chez les Roumains a une apparence assez insolite, au premier abord, puisqu'il s'y manifeste à l'époque où ceux-ci étaient en train de se libérer du phanariotisme, tant sur le plan politique que sur celui de la culture et de l'enseignement et que leur antiphanariotisme menaçait de se teinter de mishellénisme.

Un centre de culture grecque tel que Pise qui — ainsi que le remarque l'historien grec Emmanuel G. Protopsaltis d'après un rapport de police — réunissait des étudiants grecs et valaques [10], n'a pas été sans avoir une influence considérable sur les intellectuels roumains de cette génération. Car à Pise, les boursiers roumains envoyés par les dirigeants de l'enseignement valaque et par le métropolite Dionisie Lupu, et qui étaient destinés à marquer le tournant vers une école nationale [11], allaient reprendre leurs contacts avec la culture grecque. En effet, le statut libre de la ville toscane en avait fait un puissant point de ralliement de l'activité philhellène et les anciens élèves roumains [12] de Benjamin de Lesbos, Vardalachos et Néophyte Doukas, qui devaient « bien connaître le grec » [13] pour obtenir ces bourses ont été confiés aux soins de l'ex-métropolite de Hongro-Valachie, Ignace, le vénérable patron des étudiants de Pise. Ignace, qui avait continué à Vienne son œuvre culturelle commencée à Bucarest, s'était finalement installé à Pise, dont « le climat doux et la tranquille vie publique » [14] offraient d'incontestables avantages pour ceux que poursuivaient la police autrichienne. On connaît le rôle joué par le métropolite

[10] Emman. G. Protopsaltis, Ἰγνάτιος Μητροπολήτης Οὐγγροβλαχίας (*1766 — 1828*), Athènes Μνημεῖα τῆς ἑλληνικῆς ἱστορίας) IV, 1, p. 161.

[11] La réaction anti-phanariote dans l'enseignement a précédé la révolution de 1821, Gh. Lazăr ayant commencé des cours en langue roumaine dès 1818.

[12] Les boursiers roumains de Pise étaient : Eufrosin Poteca, Const. Moroiu, Ion Pandele et Simion Marcovici.

[13] D'ailleurs en leur accordant ces bourses, les dirigeants de l'enseignement valaque les obligeaient de travailler, après leurs études, « pendant au moins huit ans comme professeurs dans les écoles roumaines ou grecques », ce qui signifie — remarque Al. Marcu — que l'on n'avait pas en vue de supprimer l'enseignement en langue grecque, mais seulement de « roumaniser » le corps enseignant. Al. Marcu, *Un student român la Pisa și Paris către 1820 : Simion Marcovici* (Un étudiant roumain à Pise et à Paris vers 1820), « Rev. Ist. », XV, n^os 1—3, 1929, 36 p. V. aussi V. Grozav, *Știri noi privitoare la bursierii români din străinătate (1820—77)* (Nouvelles informations sur les boursiers roumains de l'étranger. 1820—77), « Rev. Arh. », 47, XXXII, n° 1, 1970, p. 111—129. On apporte des précisions sur la datation de ces bourses que I. Bianu plaçait en 1822. L'auteur démontre que les engagements des boursiers datent de 1820. V. aussi I. Bianu, *Intîii bursieri români în străinătate. Scrisori de ale lui Eufrosin Poteca, 1822—25* (Les premiers boursiers roumains à l'étranger. Des lettres d'Eufrosin Poteca. 1822—25), « Revista nouă », I, n° 11, 188, p. 421.

[14] Emman. G. Protopsaltis, *op. cit.*, IV, 1, pag. 151.

Ignace, qui en tant que président de la Société des Philomuses surveillait de près les boursiers de cette dernière [15] et dont la maison était devenue le refuge des étudiants grecs et, en général, de tous les émigrés hellènes [16]. Si nous ajoutons à ces données l'infatigable concours qu'il offrit aux combattants et dirigeants de la lutte des Grecs, nous comprendrons que l'importance de l'œuvre nationale d'Ignace ait été relevée par Coray [17]. L'efficacité de son activité détermina Capodistria à obliger tous les jeunes Grecs des universités d'Allemagne de se réunir à Pise, dans le but de les mettre sous la surveillance directe du métropolite [18]. Lorsqu'on lui confia aussi les jeunes boursiers roumains, la police de Venise alerta la municipalité en signalant le danger politique d'une telle réunion des étudiants hellènes et roumains [19] à Pise — où se trouve l'ex-métropolite Ignace — qui semble avoir un but politique, non seulement de la part de Capodistria, mais plutôt de la part du gouvernement russe. C'est ce qui rend nécessaires certaines mesures de surveillance de « ladite communauté grecque et valaque », afin de mieux connaître les relations de cette dernière avec Ignace et d'apprendre les dispositions données par Capodistria à « la communauté gréco-valaque de Pise ».

Voilà donc que les quatre boursiers roumains qui faisaient leurs études à Pise aux années 1820 — 1825, loin des événements révolutionnaires de l'Hétairie (1821) et des premières mesures qu'avait provoquées la réaction antiphanariote dans les Principautés, avaient pénétré dans un milieu qui devait raffermir leurs attaches avec la culture grecque. A la centaine d'étudiants hellènes qui fréquentaient l'université pisane s'ajoutait la présence d'Ignace, de la famille de Jean Caradja, l'ex-hospodar de Valachie, ainsi que celle de plusieurs intellectuels venus des Principautés avec lesquels ils ne manquaient pas d'avoir des affinités. Ainsi que l'a si heureusement remarqué Alexandru Marcu [20], ils « continuaient à rester sous les auspices des intellectuels grecs, avec lesquelles ils tendaient à se confondre au point de vue linguistique, religieux et même comme manière de se vêtir, puisqu'ils les fréquentaient à Pise aussi, comme ils l'avaient fait à Bucarest ». L'intuition de Al. Marcu est confirmée par une lettre de

[15] *Ibidem*, p. 152, p. 247.
[16] *Ibidem*, p. 156.
[17] *Ibidem*, p. 152.
[18] *Ibidem*.
[19] *Ibidem*, p. 161, «ἐπειδὴ ἡ συγκέντρωσις αὕτη εἰς Πίζαν ῾ελλήνων καὶ Βλάχων σπουδαστῶν, ὅπου εὑρίσκεται ὁ πρώην μητροπολίτης ᾿Ιγνάτιος, φαίνεται ὅ τι ἔχει σκοπὸν πολιτικόν, ὄχι μόνον ἐκ μέρους τοῦ Καποδίστρια, ἀλλὰ μᾶλλον ἐκ μέρους τῆς ρωσικῆς κυβερνήσεως, θεωρῶ καθῆκόν μου νὰ παρακαλέσω ῾Υμᾶς, ὅπως λάβητε τὰ μέτρα ἐκεῖνα διὰ τῶν ὁποίων θὰ δυνηθῆτε νὰ ἐπιβλέπητε περισσότερον τὸν ἐν Τοσκάνῃ προορισμὸν τῆς προαναφερθείσης ἑλληνικῆς καὶ βλαχικῆς παροικίας καὶ νὰ ἐμβαθύνητε εἰς τὰς σχέσεις αὐτῆς μὲ τὸν ᾿Ιγνάτιον, νὰ μάθητε τὸ περιεχόμενον τῶν διαταγῶν τοῦ Καποδίστρια διὰ τὴν ἑλληνοβλαχικὴν κοινότητα Πίζης . . .»
[20] Al. Marcu, *op. cit.*, p. 31.

Caradja adressée à Alex. Mavrocordato, dans laquelle, en parlant de son gendre Michel Soutzo, récemment venu à Pise de Moldavie, le trouve fort déplacé de garder des allures de prince régnant « croyant que Pise est la Moldavie et que les compatriotes d'ici sont ses sujets » [21].

Quels pouvaient être ces Grecs de Pise — hommes politiques et intellectuels — qui, très attachés au cercle d'Ignace et de Caradja à Pise, gardaient aussi de fréquentes relations avec les Principautés et ne pouvaient passer inaperçus aux jeunes boursiers roumains? Nous l'apprenons de la correspondance du ms. gr. 1221 de la Bibliothèque Nationale de Paris, décrit par Ch. Astruc et Marie-Louise Concasty dans leur précieux Catalogue [22], ainsi que des riches archives de Al. Mavrocordato [23] et du métropolite Ignace éditées par Emmanuel G. Protopsaltis à l'Académie d'Athènes, et des copies que la censure autrichienne a faites des lettres que la fille de Caradja, mariée à Michel Soutzo, son beau-fils Const. Vlahoutzis et le prince Jean Caradja lui-même avaient écrites à cette époque [24]. A en juger d'après le compte rendu [25] de G. Laios, les archives de Vienne et de Munich doivent contenir aussi d'autres données intéressantes pour les relations roumano-grecques d'Italie.

Mais revenons aux lettres du ms. gr. 1221, qui sont adressées, en géneral, à Tzany Koutoumas [26], à Paris, entre 1817 — 1820, par la princesse Ralou Caradja [27], fille du prince Jean Caradja, son beau-frère Const. Vlahoutzis [28] et le *serdar* Georges Pappa, presque toutes ces lettres sont écrites [29] à Pise et à Paris et traitent, la plupart, de questions d'a

[21] Emman. G. Protopsaltis *op. cit.*, 1961, IV, 2, p. 244 : « Νομίζει ὅτι ἡ Πίζα εἶναι Μπογδανία καὶ οἱ ἐδῶ ὁμογενεῖς ὑπήκοοί του ». L'anachronisme de l'attitude de Soutzo pousse Caradja à le comparer à Don Quichotte.

[22] Charles Astruc et Marie-Louise Concasty, *Catalogue des manuscrits grecs. Troisième partie. Le supplément grec*, tome III, n^{os} 901—1371, Paris, Bibl. Nat., 1960, XIII + 789. V. aussi notre compte rendu dans la « Revue des ét. sud-est europ. », VI, n° 3, 1968, p. 543—546, dans lequel nous avons mentionné l'intérêt marqué par H. Hunger et M. Manoussakas pour ces lettres. Nous remercions par cette voie aussi M. Astruc et Mme Concasty de nous avoir rendu possible de faire microfilmer quelques documents.

[23] Emman. G. Protopsaltis, Ἱστορικὸν Ἀρχεῖον τοῦ Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου, V, 13, 1963—1968 (Μνημεῖα τῆς ἑλληνικῆς ἱστορίας).

[24] Mihail Popescu, *Contribuţiuni documentare la istoria revoluţiei din 1821* (Contributions documentaires à l'histoire de la révolution de 1821), « Rev. Arhivelor », II, n^{os} 4—5, 1927—1929, p. 170—219.

[25] G. Laios, Ἔρευνα ἐν τοῖς ἀρχείοις τῆς Βιέννης καὶ τοῦ Μονάχου . . . , Ἀνάτυπον ἐκ τῶν Πρακτικῶν τῆς Ἀκ. Ἀθηνῶν, Athènes, 1965, p. 554—579.

[26] Juriste grec ayant fait ses études à Paris, établi à Livourne en 1822, qui occupa des fonctions importantes tant sous le gouvernement de Capodistria que sous le règne du roi Othon. V. Emman. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 1, 1963, p. 132.

[27] La fondatrice du célèbre théâtre de Bucarest « Cişmeaua Roşie ».

[28] Gendre de Jean Caradja, ancien « μεγάλος ποστέλνικος » à sa cour de Valachie. Il s'était établi à Sibiu après la fuite de son beau-père, pour s'installer à Pise en 1819. *Ibidem.* Le nom de Vlahoutzis paraît dans le Catalogue de la Bibl. Nat. sous la forme de « Blahos », sa signature prêtant, en effet, à cette confusion.

[29] La lettre de Pappa a été datée de Bucarest et a dû être envoyée à Braşov, car il y fait allusion à l'arrivée de la famille Caradja dans cette ville, au début de son exil. V. Bibl. Nat. Paris, ms. gr. 1221, f. 22^{rv}.

gent[30] sans intérêt. Pourtant, quelques-unes nous fournissent d'utiles renseignements sur d'autres chapitres de la vie des émigrés grecs. On y cite le nom du baron Const. Sakellarios, de Const. Bellio et de plusieurs membres importants du mouvement grec de libération qui entretenaient des relations suivies avec Jean Caradja et Alexandre Mavrocordato, ce dernier ayant une position importante dans l'organisation de la révolution. On y fait mention aussi des lectures de certaines de ces personnes, ce qui nous permet d'apporter quelques précisions à l'ambiance culturelle de Pise, à cette époque.

Evidemment, pour les jeunes Roumains, le personnage central de toute cette société, au point de vue intellectuel, était le métropolite Ignace, leur protecteur en titre [31]. Il s'en occupait, non seulement pour leur venir en aide par des relations ou pourvoir à leurs besoins matériels, par la bourse qu'il leur remettait, mais aussi en leur donnant des suggestions [32] lorsqu'il s'agissait de décider des cours à suivre à l'Université. Le métropolite étant très lié aux intellectuels italiens, à Seb. Ciampi surtout, dont il avait financé la « Bibliographie critique » [33], pouvait, certes, leur être de bon conseil. On peut juger de sa compétence, puisque lord Guilford le consultait au sujet de l'organisation de l'Académie ionienne, qu'il voulait faire à l'image de l'Académie princière de Bucarest [34] et que Pan. Kodrikas le considérait « un protecteur du Coraïsme et un chef des adeptes hellènes de Coray à Pise » [35].

Suivait ensuite Jean Caradja qui, malgré son exil, jouissait encore d'un certain prestige, dû tant à sa position politique passée, qu'aux espoirs qu'il ne cessait de nourrir sur son éventuelle participation aux destins du futur gouvernement grec. Telle était sa popularité, que les autorités toscanes, soucieuses de son bien-être, « censuraient les publications italiennes qui auraient pu lui porter ombrage »[36]. Même s'il surprenait souvent par son inconséquence [37], on n'oubliait pas l'aide matérielle qu'il avait donnée à la Societé des Philomuses [38], ainsi que les quelques moments de générosité qu'il eut encore à Pise [39].

[30] Il s'agit d'achats de faux diamants et autres objets, dont se charge à plusieurs reprises Tz. Kontoumas.

[31] Al. Marcu, *op. cit.*, p. 31.

[32] *Ibidem*. Il prend ses renseignements des lettres d'Eufrosin Poteca de 1822—1823.

[33] Al. Marcu, *op. cit.*, p. 16.

[34] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, IV, 1, p. 158.

[35] *Ibidem*, p. 156.

[36] Al. Marcu, *op. cit.*, p. 16.

[37] Notons les remarques très justes d'Andrei Pippidi, qui a signalé l'attitude inégale du prince Caradja à l'égard des philhellènes et surtout son refus d'envoyer à Eynard les sommes d'argent que celui-ci lui avait demandées pour sauver Missolonghi. V. Andrei Pippidi, *Jean Caradja et ses amis de Genève*, Symposion phanariote, Thessalonique, 1970 (manuscrit dactylographié).

[38] A. Pippidi, *ibidem*, qui a également noté l'existence d'un véritable mythe concernant la générosité du prince.

[39] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 3, p. 420—421; 580—581.

Que sa présence dans la ville toscane ait eu quelque influence sur les jeunes Valaques qui avaient fait leurs études à l'Académie de Bucarest pendant son règne, il n'y a pas de doute possible. A Genève aussi, les faits et gestes de Caradja sont enregistrés par un jeune étudiant valaque, Constantin Brăiloiu [40], qui demande des nouvelles de l'ex-hospodar et de sa famille à des amis venus de Pise. Il est vrai que Brăiloiu parle de la grande solitude dans laquelle vivait le prince, qui ne voyait personne. Pourtant les philhellènes se communiquaient régulièrement des nouvelles sur les Caradja, certains d'entre eux étant convaincus que « les deux vieillards » (Caradja et Ignace) devraient aller en Grèce [41], pour y diriger, le premier les affaires politiques et le second, celles de l'Eglise. Const. Bellio, de passage à Pise en 1819, décrit leur maison habitée par l'ex-hospodar, le « μεγάλος ποστέλνικος » Const. Vlahoutzis, la princesse Ralou Caradja, le « beïzadé » Costakis Caradja et Alexandre Mavrocordato avec leurs familles [42]. Lorsque Iakovaki Rizos Neroulos se prépare à entrer dans la vie politique de sa patrie, c'est toujours à Pise qu'il trouve appui, le prince Caradja le recommandant chaleureusement à Mavrocordato, pour être l'un des quatre députés de Londres [43].

Les boursiers roumains de Pise retrouvèrent aussi dans ce centre universitaire quelques-uns des jeunes Grecs qui avaient fait des études à l'Académie Princière de Bucarest et qu'ils continuaient à Pise, comme Georges Praïdis, par exemple, dont parlent dans leurs lettres Ralou Caradja [44] et Tzany Kontoumas. Après 6 ans d'études à Bucarest (1813 — 1818), Praïdis, dont le sauf-conduit est signé par le prince de Valachie Alexandre Soutzo [45], s'établit à Pise, en 1819, pour y suivre les cours universitaires. Il y reprit aussi ses relations avec Mavrocordato — commencées en Valachie — dont il fut « le plus fidèle de ses collaborateurs » [46]. Sa correspondance avec C. Polichroniadis [47], qui avait également étudié à Bucarest, prouve le rôle important que les deux jouaient dans la vie des émigrés grecs et surtout dans leur activité révolutionnaire.

Praïdis, qui avait été probablement initié dans l'Hétairie [48], est particulièrement actif et se montre soucieux de faire des prosélytes. Il

[40] A. Pippidi, *op. cit.*

[41] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, IV, 1, p. 258—259.

[42] Le manuscrit du journal tenu par Const. Bellio en Italie en 1819 se trouve au Centre de recherches néo-helléniques d'Athènes. Je remercie M. Dimaras de me l'avoir montré. Pour le passage mentionné, v.p. 171—172. Voir aussi B. P. Panaiotopoulos, Βαρῶνος Κωνσταντῖνος Μπέλλιος, ἕνας ὁμογενής στὴν 'Αθῆνα, Athènes, 1965, p. 193—220 (Σταθμοὶ πρὸς τὴν Νέα 'ελληνικὴ Κοινωνία)

[43] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, IV, 2, p. 213—216.

[44] Bibl. Nat. Paris, mss. gr. 1221, f. 24^r.

[45] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V., 1, p. 12.

[46] *Ibidem.*

[47] Polichroniadis comptait aussi parmi les meilleurs amis de Mavrocordato et du métropolite Ignace. V. *Ibidem*, p. 16 et suiv. pour cette correspondance.

[48] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 1, p. 19.

donne des conseils pour ses études au philhellène Lourioti [49], s'occupe d'autres jeunes Grecs venus de Valachie et s'intéresse aux perspectives qui menacent le « Λόγιος] Ἑρμῆς ». En effet, c'est à Praïdis que s'adresse N. Văcărescu, réfugié à Brașov, en lui recommandant le jeune mathématicien Kokkinis, « qui avait donné des preuves de patriotisme en Valachie » [50]. L'excellente réputation de Praïdis et, partant, son autorité dans l'appui des jeunes Grecs était soulignée par le métropolite Ignace aussi qui, en 1820, écrivait à Iakovaki Rizos Neroulos, à ce moment- là « aga » du prince de Moldavie, Michel Soutzo, en le priant de lui envoyer un autre élève « tout aussi bon que Praïdis », afin d'en faire un bon professeur pour l'Ecole Navale de Hydre [51]. En 1820, un jeune épirote de Bucarest est envoyé à Pise par Néophyte Doukas, qui — oubliant ses anciens griefs contre le métropolite Ignace — le prie de s'occuper de son ancien élève.

Enfin, citons Tzany Kontoumas, si lié aux Caradja et à Vlahoutzis[52], qui fait ses études de droit à Paris [53] et entretient des relations avec le baron Const. Sakellarios et Hristodoulos Sakellarios qui se trouvait à Bucarest [54]. Un protecteur des Roumains de Pise semble être Mostra [55], qui a pu leur être très utile, puisqu'il occupait un poste de confiance auprès du métropolite Ignace [56].

On peut d'ailleurs facilement juger de l'importance de ce foyer philhellène et de l'attraction qu'il exerçait sur les patriotes grecs ou philhellènes, du fait que nous remarquons leur présence à Pise, à différents moments de leur activité. C'est ainsi que tout de suite après 1821, Georges Stavros, après avoir passé par Pétersbourg ou Vienne, s'arrête à Pise, jusqu'en 1824, pour « collaborer avec le métropolite Ignace, le prince Caradja, Alexandre Mavrocordato et différents Grecs et philhellènes de toutes les classes » [57]. François Recordon, dont l'activité en Valachie a

[49] *Ibidem*, p. 28.

[50] *Ibidem*, p. 276.

[51] *Ibidem*, IV, 1, p. 155, « πλὴν εἶναι ἄλλος καλὸς μαθητὴς ὡς ὁ Πραΐδης, τοῦ ὁποίου τὰ ἔξοδα ἔκαμα ἐγὼ πρὸ χρόνων . . . »

[52] Bibl. Nat. Paris, ms. gr. 1221, f. 28^{rv}—29^{rv} (la lettre de Kontoumas envoyée en 1819 à un archonte, qui peut être Vlahoutzis) ; *ibidem*, f. 29^{r}, 35^{r} (lettres adressées par Ralou Caradja à Kontoumas) et f. 27^{r}, 30^{r} (lettres de Const. Vlahoutzis à Kontoumas); f. 32^{r} (Kontoumas à quelqu'un de la famille Caradja).

[53] *Ibidem*, f. 28^{rv}.

[54] *Ibidem*, f. 29^{r}.

[55] Al. Marcu, *op. cit.*, parle « d'un autre protecteur anonyme, un certain Mostra ». D. Mostras avait été membre de la Société gréco-dacique, v. Nestor Camariano, *Sur l'activité de la Société littéraire gréco-dacique de Bucarest (1810—1812)*, « Rev. étud. sud-est europ. », VI, 1, 1968, p. 54.

[56] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, 1, p. 15.

[57] Nikolaos B. Patselis, Γεώργιος Σταῦρου, « Ἠπειρωτικά » III, 1928, p. 37.

été récemment étudiée [58], en faisant profession de foi philhellène dans une lettre adressée à Alex. Mavrocordat, en 1823, lui rappelle son activité en Valachie et l'aide qu'il a donnée aux « cent cinquante malheureux Grecs, débris de l'armée du prince Al. Ypsilanti », qui s'étaient réfugiés en Suisse, en préparant aussi cinq d'entre eux pour devenir de bons instructeurs de l'armée grecque [59]. Rappelons aussi qu'un professeur des Académies princières [60] de Bucarest et de Jassy, Const. Iatropoulos, suit en 1821 les mêmes cours que Praïdis à l'Université de Pise [61]. Edouard Grasset [62] écrit en 1822 à Al. Mavrocordato : « Vous devez bien penser que ma société habituelle à Pise est celle des Grecs [63] ». Si nous ajoutons, parmi ceux qui entretenaient de Paris, de Londres, de Vienne ou d'autres centres philhellènes, des relations suivies avec Ignace, Mavrocordato et Caradja, tels Michel et Démètre Schina [64], Zenobie Pop [65], Nikola-Sava Pikkolos [66], Athanase Vogoridis [67], etc., nous sommes à même de remarquer que dans cette société des Grecs de Pise se sont regroupés autour du métropolite Ignace, certains des représentants du « Mercure Savant » et de la « Société gréco-dacique » [68], qui maintenaient vivace l'ambiance culturelle créée par ces organismes. L'endroit était bien choisi dans l'atmosphère tolérante du pays toscan et les patriotes grecs l'appréciaient d'autant plus que des nouvelles venant de Vienne leur apprenaient les rigueurs de la police autrichienne à l'adresse de leurs co-nationaux [69].

Les possibilités de survivance du « Λόγιος Ἑρμῆς » et la nécessité d'en accroître le nombre des souscripteurs préoccupent au plus haut degré, tant le métropolite Ignace, que Georges Praïdis et Tzany Kontoumas. Le premier surtout constatait avec inquiétude que cette question

[58] Sava Iancovici, *Date despre şederea lui François Recordon la Bucureşti (1815—1821)*, (Données sur le séjour de François Recordon à Bucarest (1815—1821)), « Revista Arhivelor », IX, 2, 1966, p. 153—160. L'auteur s'occupe du livre de Recordon, *Lettres sur la Valachie* et donne des détails intéressants sur sa famille (son père s'était établi en Valachie depuis 1812). On y fait mention de ses relations avec Jean Caradja.

[59] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 3, p. 304—307. « Mon séjour en Valachie et quelque connaissance que j'ai de la langue grecque m'ayant mis à même d'être utile à ces malheureux, j'ai aussi cherché à exciter toujours plus leur amour pour leur patrie, en leur procurant des moyens de la défendre ».

[60] A. Camariano-Cioran, *Academiile domneşti din Bucureşti şi Iaşi* (Les Académies princières de Bucarest et de Jassy), Bucarest, 1971, p. 67 et suiv.

[61] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 1, p. 19.

[62] L'auteur des « Souvenirs de Grèce » parus en 1838, V. Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 1, p. 114.

[63] *Ibidem.*

[64] Hélène D. Belia, Οἱ λόγοι ἀδελφοὶ Δημήτριος καὶ Μιχαὴλ Γεωργίου Σχινά, « Μνημόσυνη », II, 1969, p. 196—197.

[65] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 1, p. 50.

[66] *Ibidem*, p. 133.

[67] *Ibidem*, p. 48.

[68] Nestor Camariano, *op. cit.*, p. 39—54.

[69] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 1, p. 182. « Οἱ ἐν τῇ Αὐστρίᾳ μήτε νὰ ὁμιλήσουν ἠμποροῦν περὶ συνδρομῆς καὶ δανείων ».

n'intéressait aucunement Capodistrias et que le prince Caradja évitait de souscrire au Mercure Savant et encourageait, en échange, un périodique paraissant à Paris, «Μουσεῖον» [70]. Kontoumas, dans une lettre datée à Paris, le 30 novembre 1819 [71], faisant allusion à des renseignements qu'il tenait de Praïdis [72], signale la mauvaise qualité de ce journal que les éditeurs avaient envoyé à Pise, à l'usage des étudiants aussi. Il note avec satisfaction le fait que la famille Caradja qui s'était abonnée, se décida de renoncer à la souscription après avoir lu les insanités publiées dans les premiers fascicules [73]. Aussi Kontoumas s'empresse-t-il de recommander à son interlocuteur [74] de s'abonner au « Mercure Savant », qui risque de cesser son apparition, faute de subsides [75]. Mais là ne s'arrêtait pas l'intérêt des Grecs de Pise pour les lettres et nous trouvons d'autres mentions de livres et de périodiques qu'ils lisaient et envoyaient aussi en Grèce. C. Vlahoutzis nous semble particulièrement préoccupé à se procurer de bons livres [76]. Un recueil des poésies de Byron, qu'il avait demandé à un libraire genevois, ne le trouvant plus à Pise, est remis à Alexandre Mavrocordato [77], qui commande en même temps « 60 livraisons de la Minerve ». Ledit libraire (F. F. Gaichoud) est fréquenté également par Constantin Caradja [78]. Polichroniadis achète l'édition de Coray des « Politiques » d'Aristote et l'envoie à Praïdis, qui se trouve en Etolie (1822) [79]. De même, il lui partage son opinion sur le libre de De Pradt, *L'Europe et l'Amérique en 1822*, dont il veut lui envoyer le chapitre concernant la Grèce [80], ainsi que quelques feuilles du « Constitutionnel » [81]. Polychroniadis lit Pouqueville et l'envoie à Const. Metaxas [82].

[70] *Ibidem*, IV, 1, p. 156π; Τὰ ἑλληνικὰ προεπαναστατικὰ περιοδικὰ Athénes, 1971, p. 60

[71] Bibliothèque Nationale, ms. gr. 1221, f. 29ʳ.

[72] *Ibidem*, «Ὁ Γεώργιος Πρᾳΐδης μ'εἶχε γράψη ὅτι, ἡ ἐδῶ ἑταιρεία, λεγομένη τῆς Ἀθηνᾶς, ἄρχισε νὰ ἐκδίδη τὴν ἐφημερίδα της ὑπὸ τὸ ὄνομα Μουσεῖον, καὶ ὅτι τὸ αον τετράδιον τὸ ὁποῖον ἐστάλη δῶρον εἰς τοὺς Μαθητὰς τῆς Πίζας, ἦτον γεμάτον ἐναισχύνας σακαλικὰς ὕβρεις δι' ὅσους τὸ γένος τιμᾶ...»

[73] Bibl. Nat. Paris, ms. gr. 1221, f. 29ʳᵛ. «ἡ ἔκλαμπρος φαμελία τοῦ Καρατζᾶ ἡ ὁποῖα εἶχε συνδράμει εἰς μερικά σώματα, ἔστειλε ὀπίσω πρός τοὺς ἐκδότας ὅσα τετράδια ἔλαβεν ἐσχάτως...»

[74] Qui pourrait être Const. Vlahoutzis.

[75] *Ibidem*, f. 29ᵛ.

[76] Bibl. Nat. Paris, ms. gr. 1221, f. 20ʳ.

[77] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 1, p. 21. Pour les relations des philhellènes anglais avec Alexandre Mavrocordato, v. les renseignements fournis par Al. Duţu dans le chapitre concernant « Les premiers contacts anglo-roumains » de son livre *Explorări în istoria literaturii române*, Bucarest, 1969.

[78] *Ibidem.*

[79] *Ibidem*, p. 136 et 143.

[80] Emm. G. Protopsaltis, *op. cit.*, V, 1, p. 137. Le philhellène français De Pradt (ancien archevêque de Malines) a publié 5 livres sur l'attitude des grandes puissances face à la révolution grecque.

[81] *Ibidem*, p. 224.

[82] *Ibidem*, p. 291.

Les commentaires de Polychroniadis en marge de ses lectures philhellènes, ainsi que son souci de les diffuser, nous montrent quelle officine d'opinions politiques était Pise et quelle effervescence patriotique y animait les émigrés.

Comment s'étonner alors que l'ex-boursier de Pise, Eufrosin Poteca, en écrivant de Paris, en 1824, à un ami de Valachie, l'enviait d'« être plus heureux que nous, parce que plus près de la Sainte Hellade, mère des héros qui enseigna la liberté » [83]. Le même s'apitoyait sur le sort de Benjamin de Lesbos « qui a appris pendant 7 ans en Italie et deux ans à Paris et après avoir enseigné 14 ans en Cydonie, il fut chassé de Valachie par les "honorables" dirigeants, qui l'ont nommé "Φιλοσόφον ἀγράμματον"[84] ».

N'avait-on pas pensé à destiner les boursiers roumains de Pise à l'enseignement grec, en leur offrant, une fois leurs études finies, de partir en Grèce ou d'être nommés aux écoles grecques de Paris, Pétersbourg, Londres, ou Rome ? [85]. Ce projet ne se réalisa pas, mais, une fois rentrés dans leur pays, ces jeunes Roumains gardèrent leurs liens avec les intellectuels grecs, « en traduisant leurs œuvres, ou en entretenant des relations épistolaires » [86]. Rappelons la correspondance d'Eufrosin Poteca avec Néophyte Doukas qui ne manque pas de caractère polémique, puisque le jeune élève, adepte de Coray, reproche à son maître d'employer la langue grecque ancienne, « une récolte de résidus » à la place de la langue vivante [87]. A son tour, Doukas critique le régime « oligarchique » introduit dans les Principautés par les Règlements organiques et en remontre à Poteca, qui a pu comparer les réformes valaques à celles qui s'opéraient alors en Grèce [88].

C'est à la tradition de la Société gréco-dacique que nous devons la traduction de Poteca, en 1825, des « Eléments de la logique et de l'éthique de Heineccius », d'après la version de Grégoire Brancovan. Il emploie ce texte dès la première année de son cours au Collège Sf. Sava et le fait imprimer à Buda, en 1829. D'autres traductions du grec marquent ce début de carrière [89] chez Poteca, comme chez tant d'autres écrivains roumains de la génération qui a fait la transition entre la période des règnes phanariotes et les débuts de la culture roumaine. Georges Sion, neveu des frères Schina, dont le précepteur, Const. Logadis, est un fervent admirateur de

[83] B.A.R., ms. roum., 2935, f. 18^v (Paris, le 13 déc. 1824). Publié par I. Bianu, *op. cit.* Poteca continuait à Paris ses études, à partir de 1822. V. Al. Marcu, *op. cit.*, p. 19. V. aussi notre communication sur le philhellénisme.
[84] *Ibidem.*
[85] Al. Marcu, *op. cit.*, p. 31.
[86] *Ibidem.*
[87] V. aussi N. Bănescu, *Academia grecească din București și școala lui Gh. Lazăr* (L'Académie grecque de Bucarest et l'école de Gh. Lazăr), « Anuar. Univ. Cluj », 1923—24, p. 28—29.
[88] *Ibidem.*
[89] V. notre ouvrage sous presse « La Société roumaine et la culture grecque 1821—1866 ».

Coray, a été un passionné lecteur de Hristopoulos, comme Heliade-Rădulescu, Costache Negruzzi et tant d'autres. Il déclare avoir hérité cette préférence de sa mère, Frosa Schina [90], qui avait connu le poète à Constantinople. Le long séjour d'Athanase Hristopoulos en Transylvanie, après 1821 [91] pourrait expliquer à lui seul l'écho prolongé que son œuvre a trouvé dans les Principautés au XIX^{e} siècle [92]. Mais certains rapprochements peuvent être faits, si nous pensons que ses éditions de 1811 et de 1841 sont dues à Tzany Kontoumas [93] et à Nikola-Sava Pikkolos.

Ne pourrait-on pas attribuer aussi aux fréquentes relations des Grecs de Pise avec les villes de Transylvanie [94], les renseignements que certains Grecs de Braşov fournissent en 1822 au *serdar* Gh. Lascar le Péloponnésien sur la vie politique de Grèce [95] ? Plusieurs fragments des Archives Mavrocordato semblent le prouver.

Mais ce n'est que lorsque nous aurons analysé les autres centres d'émission des idées philhellènes des Roumains que nous pourrons l'affirmer avec certitude.

---

[90] G. Sion, *Suvenire contimpurane* (Souvenirs contemporains), Bucarest, 1888, p. 452.

[91] Ἑλληνικὰ ἀρχαιολογήματα τοῦ ἄρχοντος μεγάλου Λογοθέτου Ἀθανασίου Χριστόπουλου, Athènes, 1853, p. 37.

[92] Rappelons aussi combien la conception philologique de Heliade-Rădulescu est influencée par Hristopoulos, V. Nestor Camariano, *Influenţa greacă asupra prefeţii gramaticii lui Eliade Rădulescu* (L'influence grecque sur la préface de la grammaire de Ioan Heliade-Rădulescu), « Rev. Ist. Rom. », 14, fasc. IV, 1945, p. 483—495.

[93] Eleni Tsantsanoglou, Ἕνα χειρόγραφο τῶν « Λυρικῶν » τοῦ Ἀ. Χριστόπουλου, « Ἑλληνικά », 22, 1, 1969, p. 207. V. aussi Ariadna Camariano, *Influenţa poeziei lirice neogreceşti asupra celei româneşti* (Influence de la poésie lyrique néo-grecque sur la poésie roumaine), Bucarest.

[94] Citons les lettres concernant Zenobie Pop, N. Văcărescu, Const. Vlahoutzis, etc. Voir pour l'activité de Const. Vlahoutzis en Transylvanie et la société qu'il y fréquentait, G. Laios, Ἀνέκδοτες ..., p. 14 et suiv.

[95] Bibl. Acad. Roum., ms. gr. 918, f. 30^{r}.

ANDREIU ŞAGUNA AND JOSEPH RAJAČIĆ : THE ROMANIAN AND SERBIAN CHURCHES IN THE DECADE OF ABSOLUTISM

KEITH HITCHINS
(Illinois)

The relations between Andreiu Şaguna, Bishop of the Romanian Orthodox Church in Transylvania, and Joseph Rajačić, Patriarch [1] of the Serbian Orthodox Metropolis of Karlowitz, in the years immediately preceding the revolution of 1848, and the lengthy negociations between Şaguna and the Serbian hierarchy over the re-establishment of the old Romanian Metropolis of Alba Iulia in the 1860 's have formed the subject of several important scholarly investigations [2]. Little, however, has been said about the relations between the two hierarchies in the intervening decade of the 1850's, and it has all too readily been assumed that after the clashes between Şaguna and Rajačić at the conference of Orthodox bishops in Vienna in 1850 — 1851 and the electoral synod at Karlowitz in 1852 contacts between Sibiu and Karlowitz all but ceased and enmity and suspicion characterized what infrequent exchanges remained. But the correspondence between Şaguna and Rajačić between 1851 and 1859, which we shall examine later on, provides a necessary corrective to this view of things[3].

It is quite true that the feelings of the two men toward each other during this period never became so intimate as they had been before 1848. Then, Şaguna had held Rajačić in the highest esteem as the successor

[1] Rajačić was elected Metropolitan in 1842 and Patriarch in 1848.

[2] Silviu Dragomir, *André Şaguna et Joseph Rajačić*, "Balcania", VI (1943), pp. 242—282 ; Ilarion Puşcariu, *Metropolia românilor ortodocşi din Ungaria şi Transilvania* (Sibiu, 1900).

[3] Arhiva Bibliotecii Metropoliei Ortodoxe, Sibiu, Şaguna Collection. There are 29 letters from Şaguna to Rajačić dated between August 23, 1850 and December 19, 1859, and there are 20 letters from Rajačić to Şaguna between November 1, 1851 and November 11, 1859. There is also some correspondence between Şaguna and the bishops of Timişoara and Verşeţ. With a few exceptions, all these letters are in Slavonic.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 3, P. 567—579, BUCAREST, 1972

of the energetic and reform-minded Metropolitan Stefan Stratimirović and as his own "spiritual father". Moreover, the success of his own career in the Metropolis of Karlowitz owed much to Rajačić's patronage. His rapid rise culminated in his appointment in May 1845 as archimandrite of the Monastery of Kovil, one of the richest in the Metropolis. A few months later, upon the death of Vasile Moga, the Bishop of the Romanian Orthodox Church in Transylvania, Rajačić nominated Şaguna for the post of temporary administrator or vicar. Deeply concerned about the stagnation and disorganization of the diocese during the later years of Moga's episcopate, Rajačić was convinced that Şaguna was the person best able to bring about reforms, and in his letter of recommendation to the Transylvanian Chancellery in Vienna he warmly praised Şaguna's intellectual attainments, his abilities as an administrator, and his devotion to both the church and the throne [4]. It appears that Rajačić also hoped that Şaguna, as a Romanian [5] with long service (since 1833) in the Serbian church, could assuage the growing national antagonism between Romanians and Serbs and thereby help to preserve the unity of the Orthodox Church in the Habsburg Monarchy. Rajačić's recommendation carried great weight, and Şaguna was appointed vicar on June 27, 1846.

During the next two years Şaguna confided his most intimate hopes and, sometimes, his deepest despair to his patron, as he tried to bring order to the affairs of the Transylvanian diocese and overcome decades of inertia [6]. His efforts, in spite of his own disappointment at how little he was able to accomplish, confirmed the confidence Rajačić and the Court of Vienna had placed in him, and, consequently, his candidacy for bishop enjoyed their full support. It was not surprising, therefore, that of the three candidates whom the electoral synod of Turda of December 2, 1847 proposed for confirmation the emperor should have selected Şaguna. His consecration as bishop took place at Karlowitz on April 18, 1848 with Rajačić himself the chief celebrant. Following the ceremony, Şaguna, in an address moving in its humility and profession of faith, thanked Rajačić for his support and encouragement in the past and expressed the hope that in the future, too, he might continue to draw upon his wise counsel. At the same time, he took upon himself a "sacred mission" to revivify "our Transylvanian diocese" in accordance with canon law, the needs of the people, and the spirit of the times [7]. Although

[4] Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Vienna, Staatsratsakten 2173/2078, 1846. Rajačić's memorandum is dated November 15, 1845.

[5] Şaguna's parents were Macedo-Romanians, but he himself was raised by an uncle in Budapest and in this household received a Romanian education. He considered himself Romanian, as did Rajačić.

[6] Dragomir, *André Şaguna et Joseph Rajačić*, pp. 249—256, 269—279.

[7] Nicolau Popea, *Archiepiscopul şi Metropolitul Andreiu baron de Şaguna* (Sibiu, 1879), p 38.

none of those present understood it as such, his vow constituted a declaration of independence from the Serbian church, inasmuch as respect for canon law would, in Şaguna's mind, require the re-establishment of a separate Romanian Metropolis, and the spirit of the times would necessitate substantial concessions to national feeling. Inexorably, Rajačić's and Şaguna's paths diverged, as they identified themselves more and more with the aspirations to self-determination of their respective peoples.

The revolutions of 1848 greatly accelerated the process by placing both men in positions of national political leadership — Rajačić as Patriarch of the Serbian nation, a title bestowed upon him by the Court of Vienna in 1848, and Şaguna as the chairman of the Romanian national assembly at Blaj in May 1848 and, subsequently, as his people's chief representative at Court. During his service in the Serbian church in the Banat and then as vicar in Transylvania Şaguna had often felt the tension caused by the subordination of the Romanians to the Serbian church and had come to appreciate the indomitable force of nationalism. Only a few weeks after his consecration he took his first important steps toward a resolution of the problem. In discussions with other Romanian leaders concerning the contents of the national program to be presented to the Assembly of Blaj he succeeded in inserting an article demanding the independence of the Romanian church and calling for the re-establishment of a Romanian Metropolis. No reference was made to either a Uniate or an Orthodox organization in order to avoid disrupting national solidarity at a critical time, but Şaguna showed not the slightest indecision as to what he himself intended.

During the revolutionary events of the next year and a half he relentlessly pursued what was to be the primary objective of his episcopate — the restoration of the Romanian Orthodox Metropolis of Alba Iulia as it had existed before the church union with Rome in 1700. His campaign manifested itself in various ways : in the general petition of all the Romanians of the Habsburg Monarchy presented to the emperor Francis Joseph at Olmütz on February 25, 1849 which demanded an independent Romanian church [8]; in a memorandum of similar content addressed to the Imperial Council of ministers on March 5 [9]; in an appeal from him to Rajačić on March 28 proposing, for the first time directly, a separation of the Romanian from the Serbian hierarchy [10]; and in a petition of July 20 to the Cultusministerium requesting permission for the Romanian Orthodox of the Monarchy to hold a church congress and elect a Metropo-

[8] Puşcariu, *Metropolia*, p. 12 (annex).
[9] *Ibid.*, pp. 17—18 (annex).
[10] *Ibid.*, pp. 38—39 (annex).

litan of their own [11]. His most systematic and carefully documented argument on behalf of the Metropolis was a brochure published in Vienna in the spring of 1849 in which he attempted to prove the existence of an Orthodox Metropolis of Alba Iulia by lengthy citations from the works of Romanian and foreign historians [12]. None of these writings elicited the least response from those to whom they were addressed. But the main issue between Şaguna and Rajačić had now been clarified, and the campaign to restore the Romanian Orthodox Metropolis was to determine the nature of their relations for the next decade [13].

After the revolution Şaguna was eager to resolve the problem of the Metropolis as quickly as possible so that he could proceed unhindered with his ambitious program of church reform. He repeatedly urged Rajačić to convoke a synod of bishops at which the major questions of church organization could be discussed and recommendations forewarded to the Cultusministerium. Three postponements by Rajačić, who wished to avoid any official debate on the Metropolis, brought forth an angry warning from Şaguna that such actions were endangering the welfare of the whole church [14]. This disagreement was only a foretaste of the bitter disputes of the next two years which destroyed the possibility of genuine collaboration between the two men.

At the synod of bishops, which finally convened on October 15, 1850 after the Cultusministerium had exerted pressure on Rajačić, no compromise was possible between Şaguna's insistence upon a separate Romanian Metropolis and Rajačić's determination to maintain and, if possible, tighten the administrative unity of the church. Şaguna had the enthusiastic support not only of his own diocese, where a synod held in March 1850 had petitioned the Cultusministerium to approve the restoration of the Metropolis [15], but also of leading laymen and clergy in the Banat, Crişana, and Bukovina [16], and he sought to bring the matter before his colleagues without delay. Accordingly, in early November he proposed that all the Romanian Orthodox of the Monarchy be united in a new Metropolis co-equal to that of Karlowitz. Such action, he argued, would

[11] Nicolae Popea, *Memorialul Archiepiscopului și Metropolitului Andreiu baron de Şaguna sau luptele naţionale-politice ale românilor*, vol. I (Sibiu, 1889), pp. 356—357.

[12] Andreas Schaguna, *Promemoria über das historische Recht der nationalen Kirchen-Authonomie der Romanen morgenländ. Kirche in den k.k. Kronländern der österreich. Monarchie* (Vienna, 1849), 15 pp.

[13] Şaguna's efforts to restore the Metropolis are described in: Mircea Păcurariu, *100 de ani de la reînfiinţarea Mitropoliei Ardealului*, "Mitropolia Ardealului", IX, No. 11—12 (1964), pp. 814—840; and Keith Hitchins, *Andreiu Şaguna and the Restoration of the Rumanian Orthodox Metropolis in Transylvania, 1846—1868*, "Balkan Studies", VI (1965), pp. 1—20.

[14] Puşcariu, *Metropolia*, pp. 70—71 (annex): Şaguna to Rajačić, July 27, 1850.

[15] *Actele soboarelor bisericei greco-răsăritene din Ardeal din anii 1850 și 1860* (Sibiu, 1860), pp. 38—41.

[16] Popea, *Memorialul*, pp. 385—389; Puşcariu, *Metropolia*, p. 114.

be in strict conformity with canon law and would in no way weaken the church, since the two hierarchies would continue to be united by the strongest bonds of all — a common dogma and the tradition of a century and a half of succor from Karlowitz to the Orthodox of Transylvania.

But Rajačić, as chairman of the synod, continually obstructed any serious discussion of the Metropolis. When Bishop Eugen Hacman of Bukovina finally raised the question at the session of March 23, 1851 Rajačić ruled him out of order, and the synod proceeded to other business[17]. Disgusted by such behaviour, Şaguna decided to take his case directly to the Cultusministerium, and on April 20 he submitted a long memorandum in which he appealed once again to canon law and history to prove the justice of his case. In particular, he cited the decisions of the early ecumenical church councils which had granted to the bishops of every people the right to have their own Metropolitan and to be free from the interference of other Metropolitans in their affairs. It was perfectly true, he admitted, that canon law also obligated a Metropolitan to take under his protection the people of a neighboring Metropolis which, because of oppression and persecution, was unable to function properly, as had happened in Transylvania after the church union with Rome. But now, he argued, the situation of the Orthodox of Transylvania had changed for the better, and the tutelage of Karlowitz was no longer necessary; it had, rather, become the cause of deep unrest. Only the re-establishment of their ancient Metropolis, he concluded, could ensure the welfare and progress of the Romanians [18]. This appeal of Şaguna's over his head to the ministry incensed Rajačić, and he sought to discredit his adversary by publishing anonymously a brochure which ascribed his whole campaign to restore the Metropolis to overweening ambition [19]. The appearance of the brochure led to an angry confrontation, at which Şaguna declared Rajačić to be unworthy of his high office [20]. In these melancholy circumstances the conference of bishops came to an end on July 3, 1851, with little to show for its nearly ten months of deliberations. Its failure corroborated Şaguna's doubts about the ability of the Serbian hierarchy to govern the church effectively and strengthened his determination to establish a separate Romanian church organization [21].

[17] Andreas Schaguna, *Tagebuch über die bischöflichen Berathungen in Wien*, in Ilarion Puşcariu, *Documente pentru limbă şi istorie*, 2 vols. (Sibiu, 1889—1897), I, pp. 293—294.

[18] Puşcariu, *Metropolia*, pp. 88—97 (annex).

[19] *Antwort auf die Angriffe einiger Romanen und der Presse gegen die Einheit der Hierarchie der morgenländischen catholischen orthodoxen Kirche* (Vienna, 1851). The author was Nikanor Gruić, but Rajačić paid for the publication. See Ioan Lupaş, *Mitropolitul Andreiu Şaguna*, 2nd. ed. (Sibiu, 1911), pp. 101—103; Popea, *Archiepiscopul*, pp. 129—132; Dragomir, *André Şaguna et Joseph Rajačić*, p. 264.

[20] Andrei Şaguna, *Memorii din anii 1846—1871* (Sibiu, 1923), p. 56.

[21] *Ibid.*

In the months following the conference Şaguna zealously guarded the autonomy of his diocese against what he regarded as encroachments by the Serbian hierarchy. In the fall of 1851, the consistory of Karlowitz passed along to Şaguna instructions it had received from the government of the Voivodina and the Banat concerning the proper method of observing the emperor's birth and name days by the clergy of Transylvania. Şaguna wrote back at once to Rajačić, as president of the consistory, to complain about the supercilious tone of the letter and the false notion it contained that the Orthodox of Transylvania were under the jurisdiction of Karlowitz and subordinate to it. There was, he insisted, no basis in canon law for such a presumption; "aberrations" like this, he warned, merely caused "confusion" in church government and served as invitations to the civil authorities to intervene in church affairs [22]. A similar exchange took place at the beginning of 1852, when the consistory of the diocese of Timişoara requested the consistory of Transylvania to investigate a divorce case and make a report as soon as possible. Şaguna decided to reply personally and gave the consistory of Timişoara a lecture on "courtesy" and the "proper relations between eparchies". As he had done earlier in his letter to Rajačić, he pointed out that his diocese was not subject to the jurisdiction of Timişoara and suggested that henceforth they allow their relations to be governed by canon law [23].

These two cases seem minor, but to Şaguna they were serious infringements of principle. He had built his whole concept of church government on the rule of law, and he could allow no deviation from it lest the restoration of the Metropolis be jeopardized. At the same time, he was trying to establish the relations between church and state on the same solid foundation of law, and he was convinced that this goal could never be fully achieved until church leaders themselves had learned the meaning of constitutional government.

The next serious clash between Şaguna and Rajačić occurred on the eve of the electoral synod of Karlowitz on November 8 — 10, 1852. For almost two years Şaguna had been urging both the Cultusministerium and Rajačić to convoke such a synod so that the vacant sees of Arad, Timişoara, and Verşeţ could be filled, and he eagerly accepted his invitation from the ministry to participate. He intended to use the occasion to press for the recognition of Romanian rights. But Rajačić sent no invitation, and when Şaguna presented himself in Karlowitz at the beginning of

[22] A.B.M., Şaguna Collection, No. 2544; Şaguna to Rajačić, November 24, 1851 (old style). The dates of all correspondence in this collection will be given in old style unless otherwise noted.

[23] *Ibid.*, No. 2532: Consistory of Timişoara to Consistory of Sibiu, January 17, 1852; No. 2533: Şaguna to Consistory of Timişoara, February 7, 1852.

November, he was informed that he had no right to attend the synod. Rajačić argued that while the bishop of Transylvania might take part in the general business of the synod, the election of bishops was the sole prerogative of the Serbian nation, and, hence, Şaguna, as an outsider, must acquiesce in his exclusion. Şaguna protested at once to the emperor's representative in Karlowitz and, upon receiving no satisfactory reply, he returned to Sibiu. But on November 24, he appealed directly to the emperor to annul the proceedings of the synod (on November 10, the Serbian hierarchy had filled the three vacancies) on the grounds that Rajačić had not only misinterpreted the documents he had used to support his contentions but had also blatantly ignored the will of the emperor himself. In the long run far more serious for the development of Romanian-Serbian relations was Şaguna's accusation, now expressed openly for the first time, that the Serbian hierarchy was using its jurisdiction over the Romanians not to enhance the welfare of the church but rather to promote Serbian national interests. He concluded that justice could be done to the Romanians and their progress assured only if they were permitted to have a Metropolis of their own [24]. The emperor recognized the fact that Rajačić had acted improperly and on March 9, 1853 admonished him to refrain from such behaviour in the future, but allowed the elections of the three bishops to stand.

After this episode Şaguna decided that continued negotiations with Rajačić over the establishment of a separate Romanian Metropolis would be fruitless, and, henceforth, he dealt directly with the Court. He justified his seeking the Emperor's intervention in ecclesiastical affairs by arguing that the connection between Karlowitz and the Orthodox Church in Transylvania had no basis at all in church law, but rather had come about when Joseph II by this decrees of 1783 and 1786 had subordinated the Transylvanian diocese to the Serbian hierarchy. These edicts were, in Şaguna's opinion, political acts which could be annulled simply by a new exercise of the imperial will.

Although Şaguna did not approach Rajačić again on the matter of the Metropolis and their relations were understandably cool, contacts between them continued to be frequent. The initiative was largely Şaguna's. He still considered his diocese a part of the Metropolis of Karlowitz and recognized the authority which canon law conferred upon Rajačić as its head. But outside this formal framework, too, Şaguna continued to seek the advice of his former patron and on occasion confided to him his innermost feelings. He was convinced that the welfare, perhaps the very existence, of Orthodoxy in the Habsburg Monarchy, especially during

[24] Puşcariu, *Metropolia*, pp. 102—107 (annex).

the 1850's when a strong Catholic resurgence was underway, depended upon the cooperation of its leaders and their respect for its laws and traditions. But he also recognized that the vitality of the church did not depend solely upon the hierarchs. He reminded Rajačić that the church was a living organism and had constantly to adapt itself to the changing needs of the faithful, and he urged him to seek ways of strengthening the bonds between the hierarchy and the mass of believers. From their correspondence after 1851 Şaguna clearly emerges as an innovator and the uncompromising champion of Orthodoxy, while Rajačić, who at the beginning of the decade was already in his middle seventies, is for the most part unreceptive to Şaguna's ideas and sometimes treats even the most crucial problems in a perfunctory manner.

Although the question of the Romanian Metropolis was never very far from the surface, Şaguna and Rajačić avoided overt clashes. Perhaps the closest they came to controversy was their exchange over the convocation of a new synod of bishops. Şaguna repeatedly urged, even pleaded with Rajačić to allow him and his fellow bishops to consult together on the needs of the church [25]. If the hierarchs were to fulfil their mission, he argued, then they must be constantly in touch with the living church. Their degree of success and the consequent health of the church would largely depend upon how well they used the synod at all levels — parish, protopopiate, eparchy, and metropolis — for it offered the faithful an opportunity to make known their needs and desires and to convince themselves about the probity and efficiency of their bishops and priests. Rajačić agreed that a general synod (*veliki sobor*) was necessary, but continually postponed it [26]. He may, as before, have been reluctant to provide an occasion for public debate on the Romanian Metropolis. Whatever his reasons may have been, no such synod was held during his lifetime.

In spite of all the bitterness that had grown up between them, Şaguna continued to turn to Rajačić for advice and assistance, for he respected his long experience in administration and his knowledge of church traditions. His letters, at least until 1855, are filled with information about his own activities and almost ring with his enthusiasm for reform and his high hopes for the future of Orthodoxy. Sometimes, however, he writes of his frustrations and his feeling of being overwhelmed by the immensity of the task confronting him, and sometimes he reveals his deepest emotions, as in his touching letter about the death of his secretary, Grigorie

[25] A.B.M., Şaguna Collection, No. 2573 : Şaguna to Rajačić, December 30, 1856; No. 2578 : Şaguna to Rajačić, March 26, 1857; No. 2591 : Şaguna to Rajačić, November 13, 1857.

[26] *Ibid.*, No. 2579 : Rajačić to Şaguna, April 16, 1857; No. 2591 : Şaguna to Rajačić, November 13, 1857.

Pantazi [27]. But it is clear that his main concern is the welfare of the church rather than the hope of a personal reconciliation with Rajačić.

Şaguna regarded his diocese as an integral part of the greater Orthodox community and, therefore, felt no hesitation in seeking financial as well as moral support from Karlowitz. In 1852, for example, he requested from Rajačić a share of the monies that had been collected in Russia to help repair Orthodox churches in the Habsburg Monarchy destroyed during the revolution of 1848. He calculated that in this diocese alone 41 churches had been destroyed and 319 severely damaged and emphasized that the aid already received from the emperor was too little and his own diocese was too poor to enable him to complete the work of rebuilding. In 1850, at the request of the Court he had specified what portion of the sum donated by Russia he would need, but he had heard nothing further and now asked Rajačić to look into the matter [28]. After some delay, in March 1854, Rajačić sent Şaguna the sum of 5,000 florins, which was gratefully acknowledged [29].

In two other matters Rajačić showed less interest. In 1858 Şaguna, in great agitation, reported that the "revolutionary" Ion Heliade Rădulescu had published a partial translation of the Bible in Paris [30]. Regarding such an undertaking by a layman as a "dangerous phenomenon" for Orthodoxy and exercising his authority as bishop to protect his flock from error in matters of faith, he issued a pastoral letter to all parishes condemning Heliade's translation in the strongest terms [31]. He requested a synod of bishops or Rajačić personally to pronounce upon the stand he had taken. Rajačić replied simply that the whole matter was Şaguna's affair and that neither he nor his colleagues felt capable of making judgments on theological works written in Romanian [32].

The second case had to do with a law suit in which Şaguna became involved in 1859 with the relatives of Bishop Vasile Moga, his predecessor, concerning the disposition of a house owned by Moga but left unmentioned in his will. Şaguna, demonstrating a keen knowledge of both canon and Transylvanian civil law, argued that Moga, as bishop, was obliged to

[27] *Ibid.*, No. 2557: Şaguna to Rajačić, undated, but probably end of 1854.

[28] *Ibid.*, No. 2523: Şaguna to Rajačić, October 26, 1852.

[29] *Ibid.*, No. 2547: Şaguna to Rajačić, January 12, 1854; No. 2553, Şaguna to Rajačić, March 24, 1854.

[30] *Biblia sacră* (Paris, 1858), 216 pp. Heliade Rădulescu (1802—1872) was an outstanding Romanian literary figure in the pre-1848 period in Wallachia.

[31] A.B.M., Şaguna Collection, No. 2608: Şaguna to Rajačić, May 22, 1858; No. 2620: Şaguna to Rajačić, October 6, 1858. Şaguna's pastoral letter, dated May 24, 1858, is published in Gh. Tulbure, *Mitropolitul Şaguna. Opera literară. Scrisori pastorale. Circulari şcolare. Diverse* (Sibiu, 1938), pp. 209—212.

[32] A.B.M., Şaguna Collection, No. 2622: Rajačić to Şaguna, November 6, 1858.

make a will and to include all his property in it, and since he had failed to do so, the house in question reverted to the diocese. Rajačić concurred [33].

By far the most important problem to intrude upon Şaguna and the Serbian hierarchy was the Uniate movement. It had been inaugurated in Transylvania with the signing of the so-called Act of Union in 1700, which created the Romanian Uniate Church. At the same time, the Court of Vienna assumed that Orthodoxy and with it the Orthodox Metropolis, which had been in existence at least since the fifteenth century, had ceased to exist. But this was merely wishful thinking; the Orthodox clergy and faithful showed remarkable vitality and held on with the aid of Karlowitz and the Orthodox Romanian principalities beyond the Carpathians until the appointment of a regular bishop by Joseph II.

Şaguna made no bones about his hostility to the Union; he regarded its main purpose to be the undermining and eventual destruction of Orthodoxy in Transylvania and the Banat [34]. He was particularly chagrined by the establishment in 1853 of a Uniate Metropolis for Transylvania "on the ruins of the old Metropolis of Alba Iulia", while his own efforts on behalf of an Orthodox Metropolis had been totally ignored by the Court. Moreover, it seemed to him that the new Metropolitan, Alexandru Sterca Şuluţiu, had arrogated to himself the role of national leader of the Romanians, since he had taken to addressing the Orthodox along with his own faithful in some of his official pronouncements [35]. Şaguna held up the Uniate clergy as proselytizers who habitually treated the Orthodox as inferiors. As a case in point, he cited their aggressive behaviour in the matter of mixed marriages. In village after village they ignored the traditional practice of having the betrothal in the bride's parish and the wedding ceremony in the groom's, and insisted on performing both themselves. Sometimes, Şaguna complained, the Uniate clergy simply used force and official influence to achieve its ends, as it did in a small village near Cluj where the Uniate protopope, with the acquiescence of local authorities, installed a defrocked Orthodox priest in his former parish [36]. Şaguna suspected that the new Concordat between the Court of Vienna and the Vatican had something to do with such high-handed behaviour[37], but, he lamented, it was mainly the favoritism that the Court had consistently shown the Uniates ever since the Act of Union of 1700 together with their own thorough training as missionaries that made the ordinary

[33] *Ibid.*, No. 2624: Şaguna to Rajačić, November 7, 1859; No. 2634, Rajačić to Şaguna, November 11, 1859.

[34] *Ibid.*, No. 955: Şaguna to Rajačić, May 18, 1854.

[35] *Ibid.*, No. 2547: Şaguna to Rajačić, January 12, 1854. See also Popea, *Archiepiscopul*, pp. 103–109.

[36] A.B.M., Şaguna Collection, No. 2573: Şaguna to Rajačić, October 17, 1856.

[37] *Ibid.*, No. 2569: Şaguna to Rajačić, undated, but probably the end of 1855 or the beginning of 1856.

Orthodox priest, with his poor education and inferior social status, ill-prepared to meet the challenge.

Şaguna regarded the situation in the Banat as especially critical. Here, he thought, the Uniates were trying to take advantage of national antagonisms between Serbian and Romanian Orthodox. The establishment at Lugoj of a suffragan bishopric of the new Uniate Metropolis was, in his mind, an obvious attempt to draw the Romanians away from a Serbian-dominated church into a purely Romanian one. "Gazeta Transilvaniei", the first Romanian political newspaper in Transylvania founded in 1838 in Braşov, by publishing articles about the alleged denationalization of the Romanians of the Banat seemed to Şaguna to have become a major instrument of proselytism [38]. Such activity, he complained, was all the more disturbing because "Gazeta Transilvaniei" claimed to be a national newspaper and had served the national cause well in the past and for those reasons was widely respected by both Orthodox and Uniates. Eventually, Şaguna became so incensed with its "supercilious" and "hostile" attitude toward his church that he forbade his clergy and faithful to read it [39].

Perhaps to combat the Uniate movement more than for any other reason Şaguna strove to maintain his link to Karlowitz. In so doing, he was carrying on one of the traditions of the Transylvanian Romanian Orthodoxy that went back to the beginning of the eighteenth century, when, after the church union with Rome, the Romanian Orthodox were left to shift for themselves. Possessing no bishop of their own and regarded by the Court as having ceased to exist, they gradually came under the protection of the Serbian hierarchy, beginning informally in 1761 with the appointment of the Bishop of Buda, Dionisie Novacovici, as administrator of the diocese and then, several decades later, officially as a result of Joseph II's decrees [40].

Şaguna was convinced that the most effective defense against the Uniate movement would be the re-establishment of the Romanian Orthodox Metropolis encompassing the Romanians of the Banat, Crişana, and even Bukovina as well as Transylvania; it would, he thought, go far toward settling the nationality problem within the church and would, consequently, be the very salvation of Orthodoxy in the Banat. But Şaguna realized the uselessness of bringing up the matter again with Raja-

[38] *Ibid.*, No. 2550 : Şaguna to Rajačić, March 1, 1854; No. 2554 : Şaguna to the Bishop of Verşeţ, January 8, 1855; No. 2555 : Şaguna to the Bishop of Timişoara, January 9, 1855.

[39] Tulbure, *Mitropolitul Şaguna*, pp. 195—201.

[40] A recent study of Serbian support for the Orthodox of Transylvania is Aurel Jivi, *Relaţiile Mitropoliei din Carloviţ cu Biserica Ortodoxă Română din Transilvania în secolul al XVIII-lea*, "Biserica Ortodoxă Română", LXXXVIII, No. 5—6 (1970), pp. 587—596.

čić. The closest he came to broaching the subject in writing was his suggestion in 1857 that a solution to the Uniate problem in the Banat be found in keeping with the "spirit of the times", a phrase he generally used to describe the national aspirations of his people [41]. He did, however, on several occasions urge Rajačić to convoke a synod of bishops to discuss the Uniate problem and draw up a memorandum to the emperor, but never received a reply [42].

Cooperation between Şaguna and the Serbian hierarchy in the 1850's was limited mainly to cultural matters. Şaguna was most active in distributing Romanian-language publications to Romanian protopopiates and parishes in the Banat. Most of these were church books — his own translation of the Bible, collections of sermons, *minei*, *molitvelnice*, *apostoli*, and *proscomodii*—and were the products of the diocesan publishing house in Sibiu, which he had established at his own expense in 1850. Rajačić and Bishops Emilian Kengelac and Samuil Maširević of Verşeţ and Timişoara, respectively, supported his efforts by solliciting subscriptions and by encouraging Şaguna to send publications directly to parishes under their jurisdiction [43]. Şaguna also tried to increase the readership of "Telegraful Român", a newspaper he had founded in Sibiu in 1853, and recommended it warmly to his Serbian colleagues as an effective weapon against the Uniates. Here, too, he met with a sympathetic response, but the competition from "Gazeta Transilvaniei" was very strong and as of 1857 there were still few subscribers in the dioceses of Arad, Timişoara, and Verşeţ[44].

The importance of Şaguna's relations with Rajačić and other members of the Serbian hierarchy must be judged within the context of his overall design for the future of the Romanian Orthodox Church in the Habsburg Monarchy. He had made the restoration of the Metropolis the main goal of his episcopate because canon law, the welfare of Orthodoxy, and the progress of his people demanded it. He preferred that the task be accomplished in cooperation with rather than in spite of Karlowitz so that the spiritual unity of the church could be preserved; a united front in the Monarchy seemed to him essential, if the Orthodox Church was to achieve the same status as the privileged Roman Catholic Church. But, as we have seen, after the electoral synod of Karlowitz of 1852 he had

[41] A.B.M., Şaguna Collection, No. 2578 : Şaguna to Rajačić, March 26, 1857.

[42] *Ibid.*, No. 2570 : Şaguna to Samuil Maširević, March 6, 1856.

[43] *Ibid.*, No. 2549 : Rajačić to Şaguna, February 19, 1854 ; No. 2524/1 : list of books sent to the Bishop of Timişoara, June 30, 1854 ; No. 2527 : Maširević to Şaguna, February 28, 1855 ; No. 2563 : Emilian Kengelac to Şaguna, May 20, 1855 ; No. 1072 : Kengelac to Şaguna, October 8, 1855 ; No. 1144 : Maširević to Şaguna, May 1, 1856 ; No. 2575 : Protopope of Verşeţ to Şaguna, January 23, 1857.

[44] *Ibid.*, No. 2550 : Şaguna to Rajačić, March 1, 1854 ; No. 2555 : Şaguna to Maširević, January 9, 1855 ; No. 2578 : Şaguna to Rajačić, March 26, 1857 ; No. 2589 : Kengelac to Şaguna, November 5, 1857.

decided to seek a resolution of the problem of the Metropolis and other questions directly from the Court of Vienna. Although he welcomed and even sought the support of the Serbian hierarchy, their cooperation was no longer of paramount importance, for in the age of nationalism he recognized the fact that the Romanians of Transylvania must go their own separate way.

Rajačić's death in 1861 and the advent of a brief period of liberalization in the Habsburg Monarchy in the early 1860's finally made a separation of the two church hierarchies possible. Şaguna's long quest came to an end on December 24, 1864, when emperor Francis Joseph approved the restoration of the Metropolis and appointed him its first head.

THE SKENE FAMILY IN SOUTH-EAST EUROPE

E. D. TAPPE
(London)

James Henry Skene was the son of a Scotsman, James Skene of Rubislaw, who was a great friend of Walter Scott. The young James Henry, while serving as an infantry officer in Malta, obtained leave to visit Athens. "As the English subaltern turned into a quiet street in Athens, an English mastiff began to bark at a Greek girl, who was hastening home under the escort of one of her mother's servants. The girl ran shrieking into the nearest house, the dog at her heels. And there the subaltern found her mounted on a table, at bay, and rescued her. She was Rhalou Rizo-Rangabé, his future wife. She was under seventeen, and he was scarcely out of his teens, when they married. He sold his commission and settled down in Greece." [1]

So began J. H. Skene's connection with S. E. Europe. As Rhalou was born in March 1813, the marriage must have taken place in 1830. Skene's subsequent career can be followed in the *Foreign Office List*. He served as local director of police in Cephalonia (1843) and Zante (1847). He then became vice-consul at Constantinople. During 1852 he was in charge of the consulate at Kaiseriah. He was then sent to Samos to report on the affairs of that island. After two years he was sent as consul to Aleppo, and apart from serving for a year (July 1855 — July 1856) with irregular cavalry raised by Great Britain in Turkey for the Crimean War, and taking part in Alison's mission to enquire into the state of Syria, he remained consul at Aleppo till he retired in 1878.

Of his writings, *The Three Eras of Ottoman History*, London, 1851, is subtitled "a political essay on the late reforms of Turkey, considered

[1] E. C. Rickards, *Zoe Thomson of Bishopthorpe and Her Friends*, London, 1916, p. 7.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 3, P. 581–584, BUCAREST, 1972

principally as affecting her position in the event of a war taking place". His travels in South-East Europe in 1850 — 1851 are described in *The Frontier Lands of the Christian and the Turk; comprising Travels in the Regions of the Lower Danube in 1850 and 1851. By a British Resident of Twenty Years in the East*, London, 1853. From Fiume he travelled across Croatia and Bosnia to Semlin, thence by Danube steamer to Giurgiu and overland to Bucharest. As he wished to see the state of trade in the Romanian Principalities, Skene went from Bucharest to Brăila and Galatz; then up to Jassy, where he had audience with the Prince of Moldavia, Grigore Ghika. Returning by the usual route through Focşani to Bucharest, he spent the winter there. In spring he set out to Tîrgovişte, Cîmpulung, Curtea de Argeş and Rîmnicul Vîlcea. After visiting several of the Oltenian monasteries he went on to Tîrgu Jiu and Turnu Severin. There he crossed to Gladova and travelled by land to Belgrade. After a while, he visited Bosnia again, and from Sarajevo passed through Nissa to Bulgaria, and so at last reached Constantinople. The book is no mere travel diary, for Skene gives a great deal of historical information. His treatment of Bulgaria, however, is perfunctory compared to that of the Romanian and Yugoslavian territories which he visited. But it is in general a solid work, as is the book which may be regarded as its sequel, *Anadol; The Last Home of the Faithful* (brought out by the same publisher, Richard Bentley, in the same year), which contains his travels in Asia Minor in the summer of 1852.

We have seen that for a year during the Crimean War, Skene served with the irregular force of Bashi-Bazouks which Britain raised in Turkey and maintained at her own expense under British officers. He described his experiences many years later in his book *With Lord Stratford in the Crimean War*, London, 1883.

In the early days of his marriage, J. H. Skene's parents, seeking a warmer climate than that of Scotland, allowed him to persuade them to settle in Greece. Arriving in 1838, they remained until 1845. One result of this residence was a second marriage between the two families already joined. One of James Henry's sisters, Caroline Christine Skene (1818 — 1878)[2], was married in 1840 to Rhalou's brother, Alexandros Rizos Rangavis (1809 — 1892), diplomat and man of letters. Alexandros, whose father Iacovos had been Grand Postelnic of Wallachia in the reign of Alexandros Soutzos, had begun his education under Georgios Gennadios

[2] For an account of her life see F.M.F. Skene, *A Noble Life*, "The Argosy", vol. LXV (Jan. 1898), pp. 1—17.

at Bucharest. Caroline thus became the mother of a large family, of which the eldest was Cleon Rizos Rangavis (1842 — 1917), poet and diplomat.[3]

A still younger sister of James Henry, Felicia Mary Frances Skene (1821 — 1899), though best known for her social work in England, made a contribution to literature about South-East Europe. She began writing poetry while in Greece; her early verses remained in MS,[4] but in 1843 a volume entitled *The Isles of Greece, and other poems* appeared with an Edinburgh imprint. The cycle "The Isles of Greece" consists of poems on places visited on a sea voyage; the other poems include narrative pieces such as "The Revenge of a Zantiote Maiden". When she returned with her parents to Scotland in 1845, it was by way of Constantinople and the Danube. She has left her impressions of this journey in *Wayfaring Sketches among the Greeks and Turks and on the Shores of the Danube. By a Seven Years' Resident in Greece*, London, 1847. An introduction 'Recollections of a Seven Years' Residence in Greece' takes up one sixth of the book. Only the final third of the book deals with the section of the voyage between Constantinople and Vienna. As passengers had no chance of landing in Moldavia or Wallachia, Miss Skene's observations on those principalities are of less interest than what she says about the other countries along the Danube. Later she used Constantinople and Greece as backgrounds in a novel *Use and Abuse*, London, 1849. Of more serious interest is *The Life of Alexander Lycurgus Archbishop of the Cyclades*, London, 1877, which she dedicated to Gladstone and which has an introduction by Christopher Wordsworth, Bishop of Lincoln, the author of *Greece, pictorial, descriptive and historical*, London, 1839.

Among the Skene party which left Greece for Scotland in 1845 were two young daughters of James Henry and Rhalou, named Zoe and Jane. Zoe's recollections of the journey are recorded in her biography.[5] In 1850 her grandparents settled in Oxford, and thus it was that she met the man as whose wife she became a prominent figure in Victorian England. William Thomson was a young don at Queen's College when he met her; their engagement in 1852 met with opposition from the Rizos Rangavis family, Rhalou having already planned a marriage for her with an English peer. However, at last, after her parents had visited Oxford, they gave consent and the marriage took place in 1855. William Thomson's career

[3] Eleutherodaki, Ἐγκυκλοπαιδικὸν Λεξικόν, Athens, 1931, vol. XI, p. 58; Al. Rizos Rangavis, Ἀπομνημονεύματα, Athens, 1894, pp. 76 & 90; E. A. Rizos Rankavis, *Livre d'or de la noblesse phanariote*, 2nd ed., 1904, pp. 169—172.

[4] E. C. Rickards, *Felicia Skene: a Memoir*, London, 1902, p. 54.

[5] E. C. Rickards, *Zoe Thomson of Bishopthorpe and Her Friends*, London, 1916, pp. 22—27.

in the Church of England was meteoric; in 1863 he became Archbishop of York. Until his death in 1890 Zoe was a prominent hostess in English society. Ion Ghica, who dined with her at her friends the Blakeneys, was much struck with her beauty ("Zoe...est certainement la plus belle femme de l'Angleterre"), and wrote to his wife describing in detail both her person and her toilette. [6] He had known her parents at Constantinople in 1855. [7]

Such then were some of the results of the happy accident of a young officer deciding to spend his leave in Greece.

[6] Letter to his wife, dated London, 25 July 1865, No. 403 in N. Liu, *Catalogul corespondenței lui Ion Ghica*, Bucharest, 1962. Ghica, habitually inaccurate with English names, speaks of "Blakeley" and "Thompson".

[7] Letters catalogued by N. Liu, *op. cit.*: No. 274, Pera, 8 Nov. 1855, and No. 275, Terapia, 21 Nov. 1855, both to his wife, and No. 946, Samos, 27 Feb. 1855, to D. Kretzulescu.

LA NATIONALITÉ DES ÉCRIVAINS EN EUROPE CENTRALE

TIBOR KLANICZAY
(Budapest)

Quels écrivains, quelles œuvres appartiennent à telle ou telle littérature? Que doivent contenir les histoires des littératures nationales? Il est facile de répondre à ces questions si l'écrivain lui-même affirme son appartenance exclusive à une nation ou plutôt à une littérature nationale et l'exprime dans ses œuvres d'une manière explicite. Mais cela n'arrive que dans les sociétés nationales développées, c'est-à-dire à une étape déjà véritablement nationale de l'évolution de la littérature. Dans les littératures de l'Europe occidentale c'est depuis la Renaissance, dans celles de l'Europe orientale depuis le XIX^e siècle que l'appartenance de tel ou tel écrivain à telle ou telle histoire littéraire pose rarement des problèmes. Mais ici non plus, user de précautions n'est pas inutile. Franz Kafka, par exemple, est en dernière analyse un écrivain autrichien, mais aucune histoire littéraire allemande ne saurait se passer de lui. De plus, il serait bizarre de se figurer une histoire de la littérature tchèque qui passerait sous un silence total l'œuvre de Kafka, et, en général, des écrivains allemands de Prague.

Dans les périodes précédant la formation définitive de la littérature nationale, c'est-à-dire au Moyen Age et en Europe centrale et orientale jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il est beaucoup plus difficile de trancher cette question. Ici non plus, dans la majorité des cas l'appartenance nationale et historico-littéraire des écrivains ne fait pas question, car jamais personne n'a contesté que Kochanowski, Pázmány et Gundulić sont des écrivains polonais, hongrois et croate, puisqu'il s'agit ici de certitudes fondées sur l'expérience. Cependant, si l'on essaie de trouver le critère décisif du rangement à telle ou telle littérature, c'est-à-dire le point de vue pour trancher des cas discutés, il se trouve que de tels critères font

défaut. Ni la langue des œuvres, ni l'origine ethnique des écrivains, ni le territoire d'Etat où ils déploient leurs activités, ni le milieu intellectuel et culturel de leurs activités ne peuvent être considérés comme le seul facteur décisif. Prenons le cas de Janus Pannonius. La considération d'ordre linguistique démontre qu'il appartient exclusivement à la littérature universelle en langue latine ; par sa naissance, il est écrivain croate ; par le caractère, le style et le milieu de sa poésie, Janus Pannonius fait partie de la poésie humaniste d'Italie et finalement, en tant qu'homme d'Etat éminent de la Hongrie, porte-parole du roi Mathias et de la noblesse hongroise, nous le considérons comme poète hongrois. L'histoire littéraire nationaliste du passé a avancé dans de tels cas tantôt l'un, tantôt l'autre point de vue pour ranger les écrivains exclusivement dans une littérature donnée.

Pour nous rapprocher de plus près de la solution, nous devons considérer la littérature nationale non pas comme un inventaire sur lequel on porte, selon des points de vue nationalistes mesquins, des écrivains et des œuvres littéraires, mais comme une formation historique et changeante faisant son apparition à une certaine phase du développement de la société. La littérature nationale est le produit littéraire d'une société nationale et de même que les sociétés nationales sont le résultat de longues évolutions historiques, les littératures nationales le sont également. Par conséquent, avant que ce développement ait atteint son sommet, la cristallisation et la démarcation nette des nations, les limites se sont souvent effacées. Il en résulte que dans les périodes anciennes des littératures nationales il faut tenir compte de la production littéraire des collectivités ou sociétés pouvant être considérées comme antécédents des nations, sans égard à des considérations d'ordre linguistique, territorial ou d'origine.

Si l'on part du principe que l'histoire d'une littérature n'est pas autre chose que l'histoire de la littérature de quelque collectivité ou société, l'époque nationale se détache nettement de l'époque précédente. Tandis que les produits littéraires d'une société sont écrits, dès l'achèvement de la formation de la nation, quasi exclusivement en langue nationale, dans les époques précédentes cela est loin d'être ainsi. Il est impossible d'écrire l'histoire médiévale de telle ou telle littérature de façon à en exclure les créations en langue latine ou en vieux slave ecclésiastique de la société en question. On sait que dans la formation de la littérature nationale, les œuvres de langue latine jouent fréquemment un rôle qui n'est aucunement inférieur à celui des ouvrages en langue vulgaire. Il est vrai que c'est la langue vulgaire écrite qui deviendra plus tard la matière et le seul moyen d'expression d'une littérature natio-

nale, mais d'autre part, les premières manifestations des idées nationales et de la conscience nationale se signalent, souvent, dans la littérature latine du pays. Au Moyen Age, et partiellement à l'époque de la Renaissance aussi, voire durant toute la période du baroque est-européen, la littérature en langue latine et celle en vulgaire alimentaient de concert la société et exprimaient ses exigences. Et c'est ce qu'on doit considérer comme déterminant du point de vue des cadres que prend l'histoire de la littérature nationale.

En ce qui concerne les débuts de la littérature italienne, il est impossible d'accepter la thèse selon laquelle l'histoire de cette littérature n'a commencé qu'au XIII[e] siècle avec l'apparition des premières œuvres littéraires en langue vulgaire. Les nouvelles civilisations se formant sur les ruines de l'Empire carolingien, les antécédents des futures cultures nationales française, italienne, etc. ont pris leur essor presque simultanément aux X[e]—XI[e] siècles. Mais en raison de la présence accrue en Italie de la tradition latine, la société italienne en formation s'est exprimée dans sa littérature même aux XI[e]—XII[e] siècles en latin et non pas en sa langue parlée. De même il serait erroné de commencer l'histoire de la littérature hongroise par les premiers monuments linguistiques en hongrois qui subsistent des années 1200, étant donné que dès les XI[e]—XII[e] siècles de nombreux légendes et cantiques ont été écrits en latin sur les rois saints hongrois, ainsi que des ouvrages historiques sur les gestes des Hongrois. Ces écrits en langue latine ont satisfait aux exigences de la dynastie ainsi que de la société féodale et de l'Eglise hongroise. Si l'importance de ces textes est moindre du point de vue de la littérature universelle en langue latine au Moyen Age, le rôle qu'ils jouent dans la formation de la littérature hongroise est d'autant plus grand. De même que dans toutes les littératures appartenant au christianisme occidental les ouvrages en latin jouent un rôle important, dans le cas de plusieurs littératures slaves et de la littérature roumaine ce sont les textes en vieux slave ecclésiastique qui ont la même importance dans les débuts de la littérature nationale. De plus, dans l'histoire médiévale de certaines littératures slaves, comme dans celle de la littérature tchèque, il faut inclure en dehors des textes tchèques les ouvrages en latin et en vieux slave ecclésiastique également.

Néanmoins, les ouvrages littéraires écrits en langues internationales mortes ne sauraient toujours être attribués exclusivement à la littérature de tel ou tel peuple. Les écrivains se servaient du latin et du vieux slave ecclésiastique justement pour se faire entendre par plusieurs nations, pour satisfaire aux exigences culturelles et ecclésiastiques de plusieurs pays ou pour faire face aux besoins politiques des pays à plusieurs nationalités. Par conséquent, il n'y a rien de bizarre dans le fait

que le même écrivain, le même ouvrage apparaît dans l'histoire littéraire de plus d'une nation. Puisque les écrivains des temps anciens ne se sont pas toujours distingués selon leurs nationalités, ce serait fausser l'histoire de faire cette distinction ultérieurement dans les histoires littéraires. Les activités de Cyrille et Méthode ne s'attachent pas uniquement à l'histoire de telle ou telle littérature slave. Il est évident qu'elles font partie de l'histoire des littératures bulgare, slovaque, tchèque, etc.

Sous ce rapport, il est très instructif de prendre le cas de l'ancienne littérature latine de Hongrie. Avant la naissance des nations bourgeoises les cadres féodaux, politiques, d'Etat et ecclésiastiques se révélaient des facteurs beaucoup plus décisifs dans la formation de la société que les circonstances ethniques et linguistiques. L'ancienne Hongrie étant une formation politique durable, il est né, à l'époque féodale, une « société de Hongrie », malgré le polyglottisme du pays. Les cadres d'Etat, politiques et féodaux ont influencé l'activité culturelle des nationalités différentes dont les écrivains — hongrois ou non — ont travaillé longtemps non pas dans des cadres nationaux mais d'Etat, féodaux ou ecclésiastiques et, par conséquent, leur façon de penser était déterminée par ces derniers. Une littérature latine est donc née, produit commun des peuples vivant sur le territoire de l'ancienne Hongrie, précurseur et héritage culturel communs des futures littératures nationales prenant leur racine sur ce même territoire d'Etat.

Ce n'est pas seulement la langue de cette littérature « de Hongrie » qui était unifiée en raison de l'usage du latin, mais les écrivains de diverses nationalités représentaient aussi la même conscience « hungarus » [non pas Hongroise !] de l'Etat et des Ordres. En outre des peuples autochtones, même certains écrivains allemands, italiens, etc. s'y installant se sont intégrés totalement dans les cadres de cette littérature de Hongrie. Au cours du Moyen Age il est impossible de distinguer la moindre différence du point de vue « national » entre les conceptions d'un chroniqueur d'origine hongroise, d'un écrivain ecclésiastique allemand au service des rois de la dynastie arpadienne, de n'importe quel humaniste croate des Hunyadi ou d'un historien italien du roi Mathias. Ni les uns, ni les autres ne représentent pas d'aspirations nationales ; au service d'un Etat féodal ou d'une dynastie, ces écrivains expriment un patriotisme d'Etat qui correspond à cette situation. Le cas de Janus Pannonius (1434—1472) illustre bien cette thèse : ce poète figure dans les histoires littéraires hongroise, croate et italienne également.

Durant son séjour de douze ans en Italie, ce grand poète d'origine croate est devenu, d'après son grand maître humaniste Guarino da Verona, « italien dans ses mœurs » pour devenir ensuite, en tant qu'évêque

de Pécs et vice-chancelier du roi Mathias, grand-seigneur féodal hongrois. Tout cela ne lui posait pas le moindre problème, comme il ne se réfléchissait pas dans les catégories nationales.

C'est la Pannonie qu'il tenait pour sa patrie, sans égard aux parties au sud et au nord de la Drave de la province romaine d'autrefois. Pour lui, la Pannonie croate et la Pannonie hongroise n'étaient qu'une patrie, un pays ; sa deuxième patrie c'était l'Italie. Il n'écrivait ni en hongrois, ni en croate, ni en italien, seulement en latin ; il ne se considérait ni croate, ni hongrois, ni italien, mais « pannonius ». En implorant la paix pour les Pannoniens dans un de ses épigrammes (« Iam parce fessis, quaeso, Pannoniis Pater »), il pense aussi bien aux Croates qu'aux Hongrois.

Le fait qu'une fois Janus Pannonius se range parmi les Huns ne contredit qu'en apparence ce qui précède. C'est dans son élégie intitulée *De inundatione* que nous trouvons ce vers : « Sin Hunni luimus communia crimina soli ». Il est intéressant de remarquer que dans la traduction moderne en langue croate on a omis le mot « Hunni » : « Ako samo mi moramo otkupiti grijehe svijete ». (Cf. Ivan Česmički : *Pjèsme i epìgrami*, Zagreb, 1951). Le traducteur a-t-il cru que cette allusion aux ancêtres présumés des Hongrois, aux Huns, serait en contradiction avec l'origine croate du poète ? Toutefois, il n'est pas question de cela. La conception historique médiévale affirmant l'identité des Huns et des Hongrois était destinée à élever la conscience de la noblesse, classe dirigeante de l'Etat hongrois, alors que cette noblesse ne se constituait pas uniquement de Hongrois. Il s'agit ici d'une conscience féodale et non pas nationale et tandis qu'un paysan hongrois ne se considérait jamais un descendant des Huns, le baron de nationalité non hongroise se considérait aussi bien comme Hun que son homologue hongrois. Bien que cette conscience hunnique exprimant une sorte d'orgueil de grande puissance se soit accompagnée évidemment d'une forte xénophobie, les nationalités de Hongrie, respectivement les Croates vivant en confédération avec les Hongrois — plus précisément, leurs seigneurs et nobles — n'étaient jamais considérés comme étrangers du point de vue de l'ordre nobilaire se vantant de son origine hunnique. A l'époque du roi Mathias l'usage de concevoir l'Etat hongrois comme héritier du pays d'Attila se développait déjà en une idéologie dynastique ; Mathias lui-même était souvent nommé avec prédilection « secundus Attila ». Rien de plus naturel que d'origine « pannonienne », élevé aux rangs dirigeants de la classe féodale dominante de Hongrie et appartenant aux collaborateurs intimes de Mathias, Janus se comptait également parmi les Huns.

Serait-il possible, sur ces entrefaits, de dire à quelle littérature Janus Pannonius appartient-il exclusivement ? Non, évidemment. Son

œuvre rentre dans le cours historique de la littérature hongroise aussi bien que dans celui de la littérature croate, voire un peu dans la littérature italienne aussi. La plupart des représentants de la littérature latine de Hongrie doivent être considérés de la même manière. Antonio Bonfini (1427—1503), qui a écrit son œuvre maîtresse en Hongrie, ne pourrait être exclu de l'histoire de la littérature italienne, mais l'histoire littéraire hongroise ne saurait se passer de lui non plus, vu que son histoire hongroise écrite pour le roi Mathias est devenue la base de toute l'historiographie nationale hongroise. De même, il arrive également qu'un écrivain se déclare catégoriquement le fils d'une patrie et plus tard d'une autre. András Dudith (1533—1589), d'origine moitié croate, moitié italienne, mais né Hongrois à Buda, s'étant installé définitivement en Pologne, s'exprime dans un de ses poèmes comme suit :

> Sarmatiam patriae antetulit charisque propinquis
> Dudithus, Hunnorum forti de sanguine cretus
> Virtutes gentis libertatemque sequutus.
> Quare vale, o dulcis patria Hungariae, haec mihi nunc est
> Haec patria,...

(P. Costil : *André Dudith, humaniste hongrois.* Paris, 1935, p. 324). L'un des plus grands savants de Hongrie au XVIII[e] siècle, Mátyás Bél (1684—1749) d'origine moitié hongroise, moitié slovaque, pasteur allemand à Presbourg durant une grande partie de sa vie, chercheur enthousiaste des problèmes des langues hongroise et slovaque, explorateur zélé du passé et de l'origine historique des deux peuples de sa patrie, saurait-il être considéré exclusivement comme un écrivain slovaque ou un écrivain hongrois?

L'historiographie hongroise ancienne a faussé l'histoire en s'appropriant toute la littérature latine de Hongrie, en la considérant exclusivement comme relative à l'histoire de la littérature hongroise. De même, tout effort est erroné et faux visant à démontrer le contraire, c'est-à-dire qu'on considère Janus Pannonius en premier lieu comme poète croate, Mátyás Bél uniquement comme écrivain slovaque, et qu'on attribue Bonfini uniquement à l'histoire littéraire italienne et Dudith à la littérature polonaise. Ce qui en son temps ne s'est pas distingué du point de vue national, ce qui est héritage commun, ne doit être qualifié par la postérité comme propriété exclusive de telle ou telle nation.

Tout ce qui précède ne se limite pas à la littérature latine, car même la distinction des anciens écrivains travaillant en leur langue maternelle n'est pas certaine. Voici de nombreux exemples tirés également de la culture qui s'est développée dans l'ancienne Hongrie à plusieurs nationalités. Le transylvain Gáspár Heltai (†1574), qui se déclarait

jusqu'à la fin de sa vie Saxon conscient, n'a appris le hongrois que relativement tard, âgé déjà d'une quarantaine d'années. Pourtant, par ses œuvres il est devenu maître de la prose hongroise du XVI^e siècle. Péter Beniczky (1603—1664), vivant au milieu du XVII^e siècle, réunit en sa personne un poète hongrois et un poète slovaque; dans les livres de cantiques manuscrits du XVII^e et du XVIII^e siècle nous trouvons côte à côte et pêle-mêle des chants hongrois, latins, slovaques, allemands et roumains. C'est dans le courant de la Réforme, saxonne et hongroise, que sont nés en Transylvanie les premiers livres roumains imprimés. D'origine slovaque, Benedek Szölösy (1609—1656), partisan ardent de la Contre-Réforme, a simultanément classé et ordonné aux fins de publication des chants catholiques en langues slovaque et hongroise et a donné le même titre, *Cantus Catholici*, à tous les deux recueils.

Cependant, c'est le cas des deux Zrinyi qui est le plus instructif. Selon la tradition croate l'un et l'autre sont Croates, mais Miklós (1620—1664) écrivait, chose regrettable, a-t-on dit, ses œuvres littéraires en hongrois. Par contre, l'historiographie nationaliste hongroise a considéré les deux Zrinyi des Hongrois, tout en affirmant, avec un ton réprobateur, que Péter (1621—1671) est devenu quand même écrivain croate. Il faut dire que les deux points de vue peuvent être soutenus par de nombreux faits. Mais ce sont des faits choisis arbitrairement, puisque l'apologétique nationale n'aspire jamais à la vérité objective, mais elle s'emploie à chercher des preuves pour soutenir une thèse a priori. C'est cet effort qui se manifeste en l'occurrence, étant donné que si nous considérons la totalité et le système des faits, il se trouve que cette dispute du passé, cette manière de poser le problème n'ont aucun sens ni raison d'être.

Dès le milieu du XVI^e siècle, la famille croate des Zrinyi est devenue bilingue; après la pénétration des Turcs, la famille a acquis des domaines dans les territoires plus au nord, d'une ethnie en partie hongroise. Ce phénomène n'a rien d'exceptionnel, puisque dès la fin du XV^e siècle une véritable migration de peuples est partie du Sud menacé, vers le Nord; les grands propriétaires terriens croates et hongrois du Sud, les nobles, voire leurs serfs, se sont installés en grand nombre dans des régions plus abritées. Alors une partie de l'aristocratie croate s'est entièrement mêlée à la haute noblesse hongroise; pareillement au cas des Zrinyi, des familles croates, telles que les Keglevich et les Draskovich, se sont apparentées aux familles hongroises. Les descendants sont devenus bilingues et plusieurs déployèrent leur activité littéraire en langue hongroise. Par contre, si une famille aristocrate hongroise a acquis des domaines en Croatie, comme les Erdödy, elles est devenue à peu près croate. Tel

a été le cas de plusieurs familles nobles hongroises qui ont acquis, au cours du XVI^{e} siècle, de nouvelles terres en Hongrie septentrionale, en territoire linguistique slovaque : elles sont devenues bilingues. C'est que l'usage d'une langue n'a été aucunement déterminé par des positions de principe ou par une conscience nationale, mais par la pratique — c'est-à-dire pour des considérations pratiques, sous l'influence du milieu, où se trouvaient situés les domaines. C'est ce qui vaut pour le cas de Miklós et Péter Zrinyi.

Si la langue maternelle des fils de György Zrinyi junior et Magdolna Széchy était croate ou hongroise, nous l'ignorons ; mais cela n'importe pas. Sans doute ils parlaient ces deux langues dès leur plus jeune âge, l'une aussi bien que l'autre, et plus tard c'était également dans les deux langues qu'ils ont écrit. Nous possédons leur lettre du 27 décembre 1633 adressée en commun à Adám Batthyány, une moitié étant rédigée par Miklós, l'autre moitié par Péter (Cf. *A két Zrinyi Miklós Körmendi levelei* — Lettres de Körmend des deux Miklós Zrinyi — éd. Béla Iványi, Budapest, 1943. p. 57—59). Ils écrivent dans un hongrois impeccable ; le style de Péter, âgé alors de 12 ans, nous paraît plus savoureux que celui de son frère, son aîné d'un an. Il ne nous reste malheureusement aucune de leurs lettres croates de ce temps, mais sans doute ils correspondaient avec leurs proches Croates en un croate aussi parfait. Si plus tard Miklós a préféré le hongrois, tandis que Péter s'est décidé pour le croate, oralement aussi bien qu'en écrit, ce n'est pas un penchant originel ou des sympathies nationales divergentes qui ont décidé le choix. La cause en est tout simplement que lors de la distribution des biens de la famille, Miklós a reçu les domaines du nord dans le Muraköz, tandis que Péter est devenu propriétaire des terres littorales du sud. Par conséquent, Péter a passé une grande partie de sa vie sur un territoire linguistique purement croate, alors que Miklós habitait un pays à population mixte. Et comme le Muraköz n'appartenait pas à la Croatie du point de vue militaire et administratif, Miklós était lié à ses compagnons militaires et aux aristocrates hongrois par la politique d'Etat, par la cause de la défense des châteaux forts de Transdanubie et par ses relations sociales. Ainsi il a nécessairement adopté le hongrois et comme poète il s'exprimait également en cette langue.

Miklós Zrinyi était donc écrivain hongrois, mais enfin de quelle nationalité était-il ? La réponse n'est que trop simple : croate et hongroise, l'une et l'autre, et il en était fier. Ce n'est que le nationalisme du siècle passé qui a trouvé cela incompatible. C'est avec naturel que Zrinyi écrit dans son ouvrage intitulé *Török áfium* (L'opium turc), en insistant sur la nécessité d'une nouvelle armée permanente : « Il faut que nous tous,

qui sommes Hongrois, Croates, nous joignions dans cette cause». Et c'est la vraie position de Zrinyi : tout exclusivisme est erroné.

Des savants croates anciens ont cité avec prédilection une phrase prise dans une lettre de Miklós Zrinyi adressée en 1658 à János Rucic, sous-comte de Zagreb : « Ego mihi conscius aliter sum, etenim non de generem me Croatam et quidem Zrinium esse scio ». Ils en ont conclu que bien qu'écrivain hongrois, Zrinyi se considérait de nationalité croate. Seulement on trouve dans la même lettre, quelques lignes plus loin, les paroles suivantes adressées à György Lippay, son plus grand ennemi politique : « Non tu Ungarus es, nec *nos* tua natio ». Quant aux historiens hongrois, eux ils pouvaient se référer à la dédicace de *Szigeti veszedelem* (Le désastre de Sziget) : « Je dédie mon ouvrage à la noblesse hongroise, que Dieu me permette de lui dédier utilement mon sang jusqu'à la dernière goutte », ou bien à la dédicace des œuvres en prose où Zrinyi se plaint d'être né « au seculum de la désolation hongroise » et non pas en une époque où « Dieu était miséricordieux et n'a pas détourné son visage des Hongrois mais se rendait terrible à ceux qui nous regardent maintenant avec ennui et se moquent de nous », ou à l'épigraphe de *Török áfium* : « Ne touche pas aux Hongrois ! » De tout cela, les historiens hongrois ont conclu que Zrinyi s'est entièrement identifié avec les Hongrois. Ce qui est vrai, mais c'est avec la même passion ardente qu'il parle au nom du peuple croate, comme le témoigne une lettre trouvée récemment qu'il a adressée à l'empereur Léopold I^{er}, au nom « de la nation croate », probablement en 1663 (Cf. *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1962, pp. 748—750). Dans cette lettre rédigée originalement en latin et dont nous ne connaissons pour le moment qu'une traduction italienne, le poète hongrois et le ban croate s'adresse à la Sacra Cesarea Maestà comme suit : « Ecco l'ultime reliquie delle famiglie e della gente nostra prostrate ai piedi di Vostra Maestà in di cui potere è il sollevarle, e sollevate accrescerle, o mirarle vicine d'essere in tutto, e per tutto, disfatte siamo a presentare a Vostra Maestà lettere tali, che serviranno per veri contrasegni dell'estrema nostra ruina, e dalle quali Vostra Maestà potrà copiosamente intendere, quanto furore habbia disposto di vomitare sopra di noi la rabbia maomettana, e con quanto insaziabil odio osservi i popoli della Croazia, e machini di sradicarli ». Qu'il se fasse porte-parole des Hongrois ou des Croates, aucune différence dans l'enthousiasme des paroles de Zrinyi.

Ce personnage éminent du XVII^{e} siècle, croate et hongrois à la fois, ne faisait preuve dans ses activités littéraires d'un intérêt exclusivement hongrois. Il est vrai que nous ne trouvons guère de livre croate dans sa bibliothèque, mais les livres hongrois n'y sont pas nombreux non plus ; ses lectures s'alimentent surtout des œuvres latines et italien-

nes. C'est avec la même assiduité qu'il annotait l'ouvrage célèbre de Mauro Orbini, *Il regno degli Slavi*, ouvrage si important pour la prise de conscience des peuples slaves, que les histoires hongroises de Bonfini et d'Istvánffy. En écrivant son chef-d'œuvre, le *Szigeti veszedelem*, il s'appuyait également sur des sources poétiques hongroises et croates. Son frère Péter a traduit en croate un chef-d'œuvre hongrois à la genèse duquel ont contribué les traditions poétiques des deux nations. En tant que structure poétique, cette « Zrinyiade » ne saurait être expliqué et compris en faisant appel seulement à l'évolution de la littérature hongroise. On ne pourrait parler d'une simple influence de la littérature croate « subie » par cet ouvrage ; la littérature croate y a joué un rôle organique. Aussi est-il plus juste de considérer l'œuvre de Péter Zrinyi moins comme la traduction d'un ouvrage hongrois, mais plutôt comme une variante croate du produit commun des deux littératures. La priorité de la variante hongroise est due au fait que des deux frères Zrinyi, c'est Miklós, s'exprimant en hongrois, qui avait plus de génie poétique. Au cas où le frère aîné aurait reçu les domaines littoraux et Péter le Muraköz, la « Zrinyiade » aurait été conçue, selon toute probabilité, en croate et Péter aurait été l'auteur de la variante hongroise. Certes, ces hypothèses sont peu sérieuses, mais elles caractérisent bien l'essentiel de la question.

De ces exemples, je pense, on peut tirer la conclusion qu'il est erroné d'imposer aux littératures les normes d'une littérature nationale, avant la formation des mouvements nationaux bourgeois. Dans les différentes étapes de la formation des littératures nationales, les écrivains et les œuvres s'inscrivent souvent dans l'évolution de plusieurs littératures à la fois. Aussi est-il dangereux de se mettre à l'étude de la littérature nationale, en partant d'un exclusivisme national. Ce n'est que libéré de toute partialité nationale et apologétique qu'il est possible d'écrire des histoires littéraires nationales avec une parfaite objectivité scientifique. Dans le passé, la situation des écrivains pouvant être rangés dans l'histoire de plusieurs littératures a suscité de nombreuses disputes entre les nations. Tout nous porte à espérer qu'au cours des futures recherches impartiales, de tels cas encourageront la coopération entre les nations et leur suggéreront l'idée de solidarité.

TURCS, EMPIRE OTTOMAN ET RELATIONS ROUMANO-TURQUES DANS L'HISTORIOGRAPHIE MOLDAVE DES XVe—XVIIe SIÈCLES

M. BERZA
(Bucarest)

L'étude des rapports roumano-turcs et de leurs conséquences d'ordre économique, institutionnel et culturel constitue depuis longtemps l'une des préoccupations majeures de l'historiographie roumaine. Il y a pourtant un domaine de recherches qui, sans être proprement ignoré, n'a toutefois pas fait jusqu'à présent l'objet d'une enquête systématique. Ce domaine est celui des attitudes mentales et affectives qui ont accompagné ces rapports et qui ont évolué avec eux aux cours des siècles. Comment envisageait-on, dans les différentes couches de la société roumaine, l'expansion ottomane à l'époque où l'on s'efforçait de l'endiguer et, ensuite, comment concevait-on les relations de dépendance qui s'étaient établies ? Quelle fut l'image de l'Empire ottoman et quelle fut celle qu'on se fit du Turc et comment évolua-t-elle cette image d'un siècle à l'autre ? Que savait-on sur le passé et le présent de l'Empire, de quel ordre étaient ces connaissances, par quels canaux étaient-elles arrivées et quelle diffusion sociale connurent-elles ?

Voilà quelques-unes des questions auxquelles cette enquête qui me semble nécessaire pourrait répondre. Les sources pour une telle recherche ne manquent pas, mais il n'y a pas lieu d'insister maintenant sur leurs différentes catégories, sur l'enrichissement continuel de l'information, sur les zones de la société qu'elle éclaire. Le but du présent article est très limité. Dans l'ordre d'idées déjà exposé, je me propose de voir comment l'évolution des rapports roumano-turcs se reflète dans les chroniques moldaves des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Le sujet est

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X. 3. P. 595—627. BUCAREST. 1972

donc circonscrit à un seul des trois pays roumains, à une période définie et surtout à une seule catégorie de sources [1].

L'histoire de la Moldavie depuis la fondation de l'Etat moldave jusqu'au début du XVI[e] siècle nous a été conservée dans une série de récits dont la date de la rédaction et les rapports réciproques ont donné lieu à de longues discussions dans l'historiographie depuis leur découverte, sans que l'on soit pourtant arrivé à un accord unanime [2]. Il s'agit en l'espèce des annales dites autrefois de Bistriţa et que P. P. Panaitescu a nommées les Annales anonymes de la Moldavie, des deux variantes des Annales de Putna (I et II) et des trois textes que l'on désigne selon la langue de leur rédaction sous le nom de Chronique moldo-allemande, Chronique moldo-russe et Chronique moldo-polonaise. A cette série l'on peut ajouter la traduction roumaine des Annales de Putna, faite d'après une variante qui ne nous a pas été conservée, la version utilisée au XVII[e] siècle par Grigore Ureche et, enfin, la Chronique serbo-moldave dont la nature est cependant différente [3].

[1] Les pages qui suivent ont formé l'objet de deux communications faites en 1950 à l'Institut d'histoire « N. Iorga » (alors Institut d'Histoire et de Philosophie de l'Académie de la R.P. Roumaine). En les reprenant maintenant, de légères retouches m'ont semblé suffisantes. L'enquête systématique que je souhaitais alors n'a pas été entreprise, ni par moi-même, ni par une autre personne. Mais, abstraction faite de l'utilisation des textes sur lesquels s'appuie cette étude en tant que sources pour l'histoire des événements auxquels ils se réfèrent, qui est ancienne et n'a pu que continuer, l'appel à ces derniers comme témoins d'états mentaux ou affectifs a été plus fréquent que par le passé. Il me sera impossible de relever ici tous les passages invoqués dans ce sens par les différents auteurs. Je me bornerai, donc, à indiquer au lecteur quelques études récentes, qui sont plus proches des préoccupations du présent article : P. P. Panaitescu, *Les chroniques slaves de Moldavie au XV[e] siècle*, in « Romanoslavica », I, 1958, pp. 146—168, et surtout le paragraphe « Idées et tendances de la chronique d'Etienne le Grand », pp. 163—164 ; Id., *Grigore Ureche*, introduction à l'édition donnée par le même savant à *Letopiseţul Ţării Moldovei*, Bucarest, 1955 ; II[e] éd., 1958 ; maintenant, dans le recueil posthume *Contribuţii la istoria culturii româneşti* (Contributions à l'histoire de la culture roumaine), p. p. Silvia Panaitescu, avec une préface, des notes et une bibliographie par Dan Zamfirescu, Bucarest, 1971, pp. 477—531, et plus spécialement le paragraphe « Ureche et sa lutte contre la domination ottomane », pp. 487—490 ; Id., *Miron Costin*, introduction à l'édition des *Opere*, Bucarest, 1958 ; II[e] éd., 1965 ; maintenant, dans le même recueil, pp. 532—572 et plus particulièrement pp. 545—548 ; E. Stănescu, *Cultura scrisă moldovenească în vremea lui Ştefan cel Mare* (La culture écrite en Moldavie à l'époque d'Etienne le Grand), dans le recueil d'études *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare*, p.p. M. Berza, Bucarest, 1964, pp. 9—45, et surtout pp. 37—41. Il faut, naturellement, se rapporter toujours à l'œuvre de N. Iorga, qui a tout vu, sans jamais y insister.

[2] En ce qui concerne les problèmes de date, de lieu de rédaction et des rapports entre les différentes versions, voir l'introduction de P. P. Panaitescu à son édition *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI, publicate de Ion Bogdan* (Les chroniques slavo-roumaines des XV[e]—XVI[e] ss., publiées par Ion Bogdan), Bucarest, 1959, pp. IX—XII et les notices qui précèdent chaque version ; cf. E. Stănescu, *art. cité*, pp. 23—29. La dernière étude consacrée à l'historiographie roumaine en langue slave est due à G. Mihăilă, *Istoriografia română veche (sec. al XV-lea — începutul sec. al XVII-lea) în raport cu istoriografia bizantină şi slavă* (L'historiographie roumaine ancienne (XV[e] s. — début XVII[e] s.) par rapport à l'historiographie byzantine et slave), in « Romanoslavica », XV (1967), pp. 157—202.

[3] Les chroniques slaves de Moldavie ont été publiées au moins à deux reprises, par J. Bogdan, qui les a découvertes presque toutes, et par P. P. Panaitescu, les deux éditions étant accompagnées de traductions roumaines. Les renvois pour les passages cités dans notre

Bien que l'on ait soutenu l'existence d'au moins deux chroniques en slavon dont dériverait les variantes connues de nos jours, il est à croire, ainsi que l'on incline actuellement, qu'à l'origine de toutes ces variantes se trouvait un prototype commun, aujourd'hui perdu et qui constituait la chronique officielle des princes de Moldavie. La version la plus proche de cette rédaction originale est sans doute celle des Annales anonymes de la Moldavie. La chronique officielle — le terme est naturellement à prendre dans le sens qu'elle représentait le point de vue princier [4] — a été utilisée aussi par le rédacteur de la Chronique moldo-allemande, dont les additions personnelles semblent pourtant très nombreuses.

En ce qui concerne la date à laquelle commencèrent à être rédigées les annales officielles, nous nous trouvons devant deux opinions : selon l'une d'entre elles, c'est pendant le règne d'Etienne le Grand que s'initia une vraie activité historiographique en Moldavie, tandis que la seconde place le début de la rédaction à une époque antérieure à ce règne, soit sous Alexandre le Bon, soit sous ses successeurs [5]. Même si cette dernière explication s'avérait exacte, il ne resterait pas moins vrai que d'un récit circonstancié des événements l'on ne peut parler qu'après l'accession d'Etienne, en 1457, au trône de la Moldavie. Pour le premier siècle d'existence de l'Etat moldave, l'information est généralement pauvre. Jusqu'à la fin du règne d'Alexandre le Bon (1400—1432), elle se réduit surtout à la chronologie des successions princières et à des détails d'ordre généalogique concernant la famille régnante. Les données sur les luttes entre les successeurs d'Alexandre le Bon, jusqu'en 1457, sont un peu plus nombreuses, mais sans qu'elles arrivent à constituer un exposé d'une certaine ampleur.

Ce caractère de l'information explique pourquoi les annales slavonnes de Moldavie ne font mention des Turcs qu'à deux reprises avant le règne d'Etienne le Grand. Elles ne nous ont pas conservé, par exemple, le souvenir du premier contact armé des Moldaves avec les Ottomans et de leur résistance victorieuse aux forces du Croissant, lors de l'attaque

étude sont faits à l'édition Panaitescu (V. note précédente). Je remercie mon collègue Ion-Radu Mircea, de l'Institut d'études sud-est européennes, d'avoir eu l'amabilité de confronter la traduction française de ces passages à l'original slavon.

[4] La discussion sur le lieu de rédaction des annales dans leur forme première, à savoir si c'était à la cour princière ou dans un monastère, toujours princier, me semble un peu oiseuse pour cette époque où non seulement l'idéologie politique ne pouvait pas différer d'un endroit à l'autre — cf. dans le même sens E. Stănescu, *op. cit.*, p. 26 — mais aussi les idées sur l'essence du développement historique. C'est pour le même motif que je trouve beaucoup trop catégoriques les conclusions de P. P. Panaitescu, qui arrive à voir dans la chronique d'Etienne le Grand « la première œuvre laïque originale de la littérature savante écrite par les Roumains » (*Les chroniques slaves*, p. 169) et que, de ce fait, « la culture littéraire slavo-roumaine... n'est pas à ses débuts une culture ecclésiastique, mais laïque » (*ibid.*, p. 159). On peut reconnaître pourtant un laïque dans l'auteur de la Chronique moldo-allemande, ainsi qu'on l'a toujours fait, depuis O. Górka, qui a découvert le manuscrit de Munich.

[5] V. les ouvrages cités à la note 2.

de Cetatea Albă en 1420. Une telle omission n'est pourtant pas à nous étonner, lorsque nous voyons que dans les deux variantes des Annales de Putna le long règne d'Alexandre le Bon est expédié en une seule phrase.

Mais les débuts des rapports moldo-turcs n'acquirent leur vraie signification que plus tard, vus dans la perspective des événements ultérieurs. Ce qui se passa de réellement essentiel jusqu'en 1457, ce fut l'acceptation de la part de Pierre Aaron, le prédécesseur immédiat d'Etienne le Grand, de payer le tribut exigé par Mehmet II. Nous la trouvons enregistrée par les Annales de Putna II, aussi bien que par les chroniques moldo-russe et moldo-polonaise [6]. La nouvelle, la même en son essence dans toutes les variantes, ne fait que consigner le fait, sans aucune mention des circonstances qui ont mené au conseil de Vaslui et à ses décisions. Dans les Annales de Putna II elle se présente ainsi : « Aaron a régné 2 ans. Et de son temps à commencé le tribut turc. Et peu après Etienne voïévode lui a coupé la tête » [7]. Ce laconisme, cette absence de tout commentaire ou de tonalité affective dans la présentation des faits sont caractéristiques pour toute cette partie des annales.

A cette information on peut ajouter deux autres, mais qui ne se retrouvent chacune d'entre elles que dans une seule des variantes. Il s'agit de la chute de Constantinople, mentionnée dans la traduction roumaine des Annales de Putna [8] et du commentaire de la Chronique moldo-polonaise à la cession de Chilia par le prince Pierre II à son beau-frère Jean Hunyadi, cession enregistrée d'ailleurs par toutes les variantes, sauf les Annales anonymes de la Moldavie : « afin qu'il la défende contre les Turcs » [9]. Les autres variantes disent seulement que Chilia fut cédée aux Hongrois ; dans la Chronique moldo-polonaise, après le bref commentaire cité, le traducteur ajoute immédiatement : « il n'y est pas écrit à quel roi », ce qui laisse à supposer que l'explication sur laquelle nous insistons se trouvait dans le texte qu'il traduisait. A quelle date y fut-elle introduite, il est difficile à préciser.

Pour l'époque d'Etienne le Grand, les informations sont proportionnellement beaucoup plus nombreuses : elles arrivent, si nous tenons compte de l'ensemble des variantes, au nombre total de 13, dont 10 se rapportent aux années 1473—1486, qui sont justement celles des grandes luttes contre les Turcs. Etant donné que toutes ces variantes dérivent d'un prototype commun, je me contenterai d'analyser les Annales anonymes, qui donnent le récit le plus riche en informations — 10 sur le total

[6] Nous la retrouvons également dans la traduction roumaine des Annales de Putna — P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române*, p. 70— et, naturellement, chez Ureche — éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, p. 90.

[7] *Cronicile slavo-române*, p. 56.

[8] P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române*, p. 70 et l'observation de l'éditeur à la page 68.

[9] *Ibidem*, p. 168.

de 13 — et qui offrent en même temps l'exposé le plus circonstancié. Pour le reste, je marquerai seulement les différences plus sensibles présentées par une variante ou par une autre [10].

Pour l'annaliste officiel, la Moldavie d'Etienne le Grand est indépendante par rapport à l'Empire ottoman, comme elle ne dépend d'ailleurs d'aucune façon de la Pologne ou de la Hongrie [11]. Nous ignorons la date à laquelle on a ajouté à la chronique de ce règne les notices sur l'époque antérieure — si nous acceptons l'hypothèse du début de la rédaction sous ce règne —, mais en tout cas l'information sur le paiement du tribut par Pierre Aron — que d'ailleurs la version de Bistrița n'enregistre même pas — n'a plus aucune suite et semble complètement oubliée. Les guerres d'Etienne le Grand contre les Turcs ne sont ni analysées par l'annaliste dans leurs causes ni reliées entre elles pour constituer une direction suivie de politique extérieure. Elles apparaissent dans son texte comme une série d'événements détachés, dont la seule unité est donnée par la présence du voïévode. Etait-ce une attitude dérivée de la conscience que les buts poursuivis et l'enchaînement des faits notés étaient connus par ceux auxquels s'adressait le texte? Etait-ce une incapacité d'analyse, qui contrasterait non seulement avec la clairvoyance de la politique moldave de l'époque, mais aussi avec le caractère profondément réfléchi de certaines pièces émises par la chancellerie princière? Où bien, faut-il penser à la conception même de l'annaliste, religieuse en son essence et selon laquelle, pour parler avec un Villehardouin, « les aventures avienent si cum Dieu plaist », si elles ne sont pas le fruit des machinations du Malin? La vraie liaison entre les événements se fait ainsi sur le plan transcendant des voies suivies par la Providence [12]. Le seul moment où nous approchons d'une explication est lorsqu'on raconte la bataille de Rîmnic (1481) et que l'annaliste ajoute: « Et le prince (gospodin) Etienne voïévode a laissé régner en Valachie Vlad voïévode le Moine, qui ensuite s'est rendu coupable de félonie envers le prince, car il aida les Turcs lorsqu'ils prirent les forteresses et brûlèrent le pays (allusion aux événements de 1484) et il marcha sur les traces des autres princes valaques et ne rompit pas avec les Turcs » [13].

[10] L'une d'entre elles, la « moldo-russe », d'une brièveté inexplicable pour le règne d'Etienne le Grand — en tout 5 informations — n'enregistre que la prise de Chilia et de Cetatea Albă par le sultan Bayazid II.

[11] P. P. Panaitescu, *Les chroniques slaves de Moldavie*, p. 164.

[12] Dans ce jugement, il faut tenir compte, naturellement, aussi de la manière dont furent rédigées les annales, sur laquelle on a émis plusieurs hypothèses. Selon P. P. Panaitescu, qui ne précise pas le moment où l'on aurait commencé à noter les faits d'Etienne le Grand, il s'agirait d'une part « d'annales princières plus brèves allant jusqu'en 1486 » et puis de « leur reprise par un autre auteur, traitant des événements de 1496 jusqu'à la fin du règne ». A cette occasion on aurait effectué aussi « un certain remaniement de la première partie »; *Les chroniques slaves de Moldavie*, p. 159.

[13] *Cronicile slavo-române*, p. 10.

Ce passage est intéressant aussi à un autre point de vue, car il nous laisse voir l'attitude de réprobation de l'annaliste envers la politique d'entente avec les Turcs des princes de Valachie [14]. Il postule, donc, implicitement, la nécessité de s'opposer à eux, l'obligation de rompre toute relation avec eux. L'aspect politique de cette opposition n'acquiert cependant aucun relief ; il reste enveloppé par le caractère religieux du conflit, de sorte que ce qui était en réalité une lutte pour l'indépendance — mais, nous avons vu que nulle forme de dépendance n'entrave la complète liberté de la Moldavie — se présente sous le seul aspect d'un combat contre les représentants d'une religion ennemie [15]. Déjà en 1465, lors de la prise de Chilia, Etienne enseignait aux nouveaux gouverneurs moldaves qu'il y avait installés comment « défendre la forteresse contre les langues mécréantes » [16].

Un commentaire plus ample de l'annaliste n'intervient qu'au moment culminant du conflit, lors des événements de 1475—1476. Le récit prend cette fois des proportions qui ne se retrouvent que dans un très petit nombre de cas : lorsqu'on raconte la campagne de Mathias Corvin en 1467, les deux expéditions en Valachie de 1473 et 1481 et, vers la fin du règne, l'attaque de la Moldavie par le roi de Pologne Jean Albert, en 1497. Il ne s'agit pourtant pas de détails sur le déroulement des batailles, et d'autant moins sur l'ensemble des campagnes. Ceux-ci manquent plus encore que dans les autres cas qui viennent d'être cités. Les batailles arrivent un beau jour, à l'improviste, et nous ne savons rien — sauf de brèves indications de lieu et de date — sur la manière dont elles se passèrent. Ce qui intéresse ce sont les résultats, et ceux-ci non pas dans le sens de conséquences politiques d'ordre général, mais de résultats immédiats : morts et blessés jonchant le champ de bataille de part ou d'autre, victoire ou défaite.

Que la victoire de Vaslui fût obtenue « par la grâce de Dieu », cela n'a rien de spécifique quant à la lutte antiottomane : toutes les victoires, même celles contre les chrétiens, viennent de Dieu. L'accueil fait au prince lors de son retour dans la capitale, après la victoire, par le métropolite et le clergé, nous le retrouvons après les campagnes en Valachie de 1473 et de 1481, liées sans doute à la politique antiottomane du prince, mais

[14] Pour la politique d'Etienne le Grand concernant la Valachie, dans le cadre général de son action antiottomane, v. P. P. Panaitescu, *art. cité*, p. 164 et E. Stănescu, *art. cité*, p. 40.

[15] Iorga, qui niait toute initiative princière dans la rédaction des annales, dont l'auteur aurait été un moine, notait brièvement, à propos de la victoire de Vaslui : « Et il faut remarquer que c'est seulement parce qu'il s'agit de ''langues mécréantes'', parce que ce sont des païens, qu'ils sont battus par Etienne »; *Istoria literaturii româneşti. Introducere sintetică* (Histoire de la littérature roumaine. Introduction synthétique), Bucarest, 1929, p. 40.

[16] *Cronicile slavo-române*, p. 7.

qui n'étaient pas, directement du moins, des campagnes dirigées contre les Turcs [17].

Ce qui distingue les passages consacrés aux événements de 1475 et 1476 — dans la version de Bistriţa, du moins, car les autres sont beaucoup plus brèves [18] — est surtout le ton solennel, rendu peut-être plus sensible encore par l'absence de tout détail d'ordre tactique, ce qui réduit l'ensemble à la succession lente, presque hiératique, de quelques images qui symbolisent le conflit dans ce qu'il a d'essentiel. Parmi ces dernières, deux sont particulièrement significatives. L'une est celle du champ de bataille : « Et Dieu les a donnés, eux, peuples mécréants, sous la pointe de l'épée et est tombée alors une innombrable multitude d'hommes et furent pris vivants des gens sans nombre, qui furent de même occis... » [19]. Après cette sombre exaltation de ceux qui tuent au nom de la Divinité, le chroniqueur note l'intense satisfaction de la communauté chrétienne pour la défaite subie par le principe du mal : « Ce fut alors grande joie parmi les hommes et chez tous les princes du voisinage et chez tous les chrétiens pravoslaves, car le Seigneur avait vaincu les langues mécréantes par le bras de son serf Jean Etienne Voïévode » [20]. Nous n'avons pas à faire ici au seul sentiment d'appartenance à un monde chrétien opposé à celui islamique, mais aussi à une annihilation de l'aspect politique du conflit, qui disparaît sous son revêtement religieux. Au fond, la lutte qui se donne n'est plus celle des Moldaves ; c'est la lutte de Dieu, dont les Moldaves ne sont que de simples instruments ; son véritable enjeu n'est pas la liberté du pays, car sa signification profonde se situe sur un autre plan : celui des victoires et des défaites de certains principes moraux.

A la victoire de Vaslui (1475) correspond, comme dans un diptyque, la défaite de Valea Albă (1576). Cette fois-ci les vainqueurs sont ces « damnés Turcs avec les Valaques perfides ». Le champ de bataille couvert à Vaslui par les cadavres des ennemis est chargé maintenant de Moldaves tombés sous les coups des infidèles, tandis qu'à la joie ressentie alors par toute la communauté chrétienne correspond une tristesse également

[17] P. P. Panaitescu insiste avec raison sur l'épithète de « pobiedonosetz », accordée au prince par le chroniqueur, épithète « signifiant au propre "porteur de victoire" mais qui dans la langue slave ne s'accorde qu'aux saints militaires, saint Georges et saint Démètre, combattants pour la foi, et pouvant donc être traduite "saint porteur de victoire pour la foi chrétienne" » (*Les chroniques slaves de Moldavie*, p. 163) ; ajoutons qu'elle se retrouve dans le récit du retour à Suceava d'Etienne, après la campagne en Valachie de 1481. Mais on doit sans doute tenir compte aussi de l'attitude générale de la chronique envers les Valaques, sur laquelle il nous faudra revenir bientôt.

[18] La Chronique moldo-allemande est la seule à enregistrer la chute de Caffa — qu'elle place, d'ailleurs, avant la bataille de Vaslui — et à relater, avec de nombreux détails, l'épisode des jeunes Génois qui réussirent à débarquer en territoire moldave.

[19] *Cronicile slavo-române*, p. 9.

[20] *Ibidem*.

partagée [21]. Le procédé littéraire de la double énumération, avec une gravité de litanies, des catégories de gens de guerre tombés, contribue à son tour à l'impression de solennité laissée par ce texte : « et tombèrent là les bons chevaliers et de nombreux hauts seigneurs et les gens d'armes bons et jeunes et la troupe bonne et brave, avec les housards braves soldats ont disparu alors. Et ce fut alors grande tristesse dans la terre de Moldavie et dans tous les pays et les Etats d'alentour et chez les chrétiens pravoslaves, lorsqu'on sut qu'ils étaient tombés les chevaliers bons et braves et les hauts seigneurs et les gens d'armes bons et jeunes et la troupe bonne et brave et de choix, avec les braves housards, sous la main des langues mécréantes et païennes et sous la main des païens valaques, car ils s'associèrent aux païens et se trouvèrent à leurs côtés contre la chrétienté » [22].

La colère ressentie contre les Valaques, considérés comme traîtres de la cause chrétienne, n'était pas moins intense que l'aversion envers les Turcs. C'est pour cela qu'on les couvre d'opprobre, en les taxant de « païens ». Vlad le Moine, prince de Valachie, qui accompagnait Bayazid II au siège de Kilia et d'Akkerman, sera lui aussi « ce maudit moine Vlad voïévode » [23]. Ajoutons que dans la Chronique moldo-allemande, la forteresse de Crăciuna, occupée par Etienne le Grand en 1482, était sise « à la frontière de Turquie » [24]. Il va sans dire, d'autre part, que le contenu des rapports entre Roumains de Moldavie et Roumains de Valachie, du point de vue des attitudes réciproques, n'est pas épuisé par ces brèves mentions de chronique. Mais nous touchons là à un problème qui dépasse le sujet de cet article.

J'ai déjà dit que l'annaliste ne mentionne d'aucune manière la conclusion d'une paix entre Etienne et l'Empire et d'autant moins la reprise du paiement du tribut. Pourtant, il n'omet pas de rapporter que, lors de la campagne du roi de Pologne Jean Albert en Moldavie, en 1497, des six Polonais capturés au début des hostilités, trois furent envoyés « à l'empereur turc » [25]. A la bataille de Codrul Cosminului,

[21] Voyez pourtant, à ce dernier point de vue, les instructions données par Etienne le Grand à son ambassadeur à Venise, en 1477, où l'opinion exprimée par le prince est sensiblement différente; I. Bogdan, *Documentele lui Ştefan cel Mare*, II, p. 344.

[22] *Cronicile slavo-române*, p. 9. Reste pourtant l'énigme, déjà signalée, du désaccord entre cette présentation de la bataille de Valea Albă par la chronique — qui concorde d'ailleurs avec le ton de l'inscription dédicatoire de l'église érigée par le prince une vingtaine d'années plus tard sur l'ancien champ de bataille — et le chiffre de 200 Moldaves tués que nous donne aussi bien Dlugosz qu'Angiolello. Ainsi que l'a fait remarquer E. Stănescu, *art. cité*, p. 38, la Chronique moldo-allemande est la seule à enregistrer la victoire finale d'Etienne le Grand. Pourtant, Ureche — éd. citée, p. 104 — invoque « nos annales » — c'est-à-dire, sa source interne — lorsqu'il raconte l'étape ultérieure de la campagne, terminée par le succès des forces moldaves.

[23] *Cronicile slavo-române*, p. 10.

[24] Ed. I. C. Chiţimia, p. 47.

[25] *Cronicile slavo-române*, p. 11.

le prince dispose d'une aide de 2 000 Turcs, dont la présence n'est pas autrement expliquée [26]. Si cette coopération militaire avec les mécréants ne donne pas lieu à un commentaire de la part de l'annaliste — il est vrai qu'Etienne était l'attaqué —, elle n'empêcha pas non plus que la victoire du prince de Moldavie fût obtenue « par la grâce de Dieu et sur les prières de la très pure Mère du Seigneur et sur la prière de saint Démètre (dont c'était justement la fête ce jour-là), le glorieux grand martyre et myroblète » [27]. Cette mention est la dernière concernant les rapports entre Moldaves et Turcs à l'époque d'Etienne le Grand. Seule la Chronique moldo-allemande enregistre avec beaucoup de satisfaction la victoire obtenue par le prince en 1499, contre les Turcs de Malcocioglou qui revenaient de Pologne par la Moldavie : « Alors Etienne voïévode disposa son armée et il ordonna que les Turcs soient tués de toutes les manières, de sorte qu'il a tué plus de 80 000 Turcs. Et il les fit jeter dans le Prouth » [28]. C'est sur ce succès antiottoman que se termine d'ailleurs cette version, sinon indépendante, en tout cas la plus éloignée du prototype slavon, et la plus riche en données qui lui soient propres.

Les annales officielles furent continuées au XVIe siècle [29]. De ces passages ajoutés, il faut signaler en premier lieu celui des Annales anonymes de la Moldavie qui concerne la campagne de Bogdan III contre le prince de Valachie Radu le Grand. Avant que la bataille ne fût engagée, « un moine du nom de Maximien, fils du Despote le tzar des Serbes » (il s'agit de Georges Branković, en religion Maxime) média la paix entre les deux princes en invoquant le fait que « vous êtes chrétiens et parents » [30].

La continuation de la version de Putna I nous offre, à son tour, deux informations concernant les Turcs, qui présentent justement l'intérêt de ne pas regarder les affaires moldaves, mais de relater des faits d'histoire générale. Il s'agit, en l'espèce, de la chute de Belgrade en 1521 et de la campagne de 1526, terminée par la défaite chrétienne de Mohács.

[26] Les Annales de Putna II ne donnent pas le chiffre des Turcs, mais après avoir indiqué les effectifs expédiés par Ladislav II, elles continuent : « Et Radu Voïévode (de Valachie) lui a aussi envoyé de l'aide et de la part de l'empereur Bayazid lui est arrivée une aide »; *Cronicile slavo-române*, p. 59. Les troupes envoyées par Radu le Grand sont mentionnées aussi par la Chronique moldo-polonaise.

[27] *Cronicile slavo-române*, p. 12.

[28] Ed. I. C. Chițimia, p. 55.

[29] Outre la continuation jusqu'en 1507 des Annales Anonymes, jusqu'en 1526 de la version de Putna I et jusqu'en 1518 de celle de Putna II, ces annales perdues nous ont été transmises jusqu'en 1552 par l'intermédiaire de la Chronique moldo-polonaise (P. P. Panaitescu, dans *Cronicile slavo-române*, p. 166) et jusqu'en 1587 par celui de Ureche (P. P. Panaitescu, dans l'introduction à l'édition de ce dernier, pp. 39—41).

[30] *Cronicile slavo-române*, p. 13. C'est P. P. Panaitescu qui a attiré l'attention sur le sens de « parents » de « plemennitzi », qu'on avait interprété auparavant comme « appartenant au même peuple », en y voyant une preuve nouvelle de la conscience de leur unité ethnique chez les Roumains de Moldavie et de Valachie. Pourtant, chez Ureche, qui suit ses « annales moldaves », nous trouvons déjà la traduction « seminție », qui a plutôt un sens ethnique.

Ces informations d'histoire universelle nous dirigent vers la dernière source mentionnée au début de cette étude et que J. Bogdan a nommée « la Chronique serbo-moldave ». Dans les deux manuscrits qui nous l'ont conservée, elle est précédée d'une chronologie des empereurs chrétiens depuis Constantin le Grand et jusqu'en 1359, date de la fondation de la principauté de Moldavie. Les données recueillies par la Chronique serbo-moldave vont de 1359 jusqu'en 1512. Ainsi que le faisait déjà remarquer son premier éditeur, J. Bogdan, à la fin du siècle passé, l'intérêt principal de la Chronique serbo-moldave réside dans le fait « d'avoir tenté de mettre en relation l'histoire de la Moldavie avec celle de la Serbie — de la Bulgarie aussi, pouvons-nous ajouter —, de la Turquie et de l'Empire byzantin » [31].

Cet effort d'intégrer l'histoire moldave dans l'histoire sud-est européenne ne manque certes pas de signification, même si les résultats sont plutôt maigres. Parmi les informations qui se suivent, les plus nombreuses touchent à l'expansion ottomane. Depuis l'installation des Turcs à Gallipoli — que l'auteur place à la même date que la fondation de la Moldavie —, « sont issus de grands désordres et perturbations et de graves pertes furent subies par les pays chrétiens » [32]. Le dernier sultan mentionné est « le haï par Dieu » Sélim I^er^ [33]. Pour le reste, il s'agit de simples notations, sans jugements de valeur ou nuance affective.

Le XVI^e^ siècle nous a laissé, en dehors de la continuation anonyme des annales du siècle précédent, l'œuvre, rédigée toujours en slavon, mais beaucoup plus ample et individualisée, de trois chroniqueurs : Macaire, Euthyme et Azarias. Tous les trois étaient des moines. Le premier, Macaire, a été higoumène à Neamțu et évêque de Roman ; les deux autres, dont nous ignorons les biographies, se sentaient liés à Macaire, dont Azarias se déclare « le moindre de ses élèves » [34]. Tous les trois sont des chroniqueurs officiels : Macaire écrit sur l'ordre de Pierre Rareș ; Euthyme, pour Alexandre Lăpușneanu ; Azarias, chargé par Pierre le Boiteux. Ils ont encore en commun le penchant pour la rhétorique, qui fait surtout de Macaire et d'Azarias des imitateurs serviles du chroniqueur byzantin Manassès. Mais je crois que le problème des emprunts de

[31] I. Bogdan, *Cronice inedite atingătoare de istoria Românilor*, Bucarest, 1895, maintenant dans *Scrieri alese* (Œuvres choisies), éd. G. Mihăilă, Bucarest, 1968, p. 394.

[32] *Cronicile slavo-române*, p. 189.

[33] *Ibid.*, p. 190. Le passage final, qui donne une espèce de récapitulation — assez chaotique — de la formation de l'« Empire des Agaréens », laquelle « commença lorsque s'est effondré et a été détruit l'Empire d'orient grec » — « la grande Constantinople » elle-même est prise avec l'« assentiment de Dieu » — a été ajouté, dans le seul manuscrit qui nous le transmet, par une autre main (P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române*, p. 191, dans l'apparat).

[34] Pour les données et les hypothèses d'ordre biographique concernant les trois auteurs, v. les notices de P. P. Panaitescu en tête de l'édition de leurs chroniques qu'il a donnée dans *Cronicile slavo-române*.

Manassès ne doit pas nous préoccuper ici, où nous ne poursuivons pas d'établir des faits, mais de surprendre des attitudes. L'origine du vêtement dont se drapent ces attitudes nous intéresse beaucoup moins que le fait que le chroniqueur le considérait apte à revêtir les sentiments qu'il se proposait d'exprimer. Reste, sans doute, le problème — que nous sommes obligés d'ignorer — du décalage entre pensée et expression dans une littérature de ce genre.

Macaire reprend le récit de l'histoire moldave depuis la mort d'Etienne le Grand et le poursuit, dans la version la plus étendue de son œuvre, jusqu'en 1551, sous le règne d'Etienne Rareş. Par rapport aux annales du XVe siècle, la chronique de Macaire nous apporte, dans l'ordre de questions qui nous préoccupe, quelques aspects nouveaux. Nous y trouvons, en premier lieu, un intérêt accru pour l'histoire turque en dehors de ses relations avec la Moldavie et même, parfois, pour l'histoire extra-européenne. On y parle, par exemple, des campagnes de Sélim Ier en Asie et en Egypte, de la campagne de Soliman en Serbie, terminée par la conquête de Belgrade, de la prise de Rhodes et de la défaite hongroise à Mohács. Sauf les deux derniers événements, les autres sont groupés ensemble et introduits dans le récit avec cette phrase : « Nous avons jugé juste de parler aussi un peu des règnes étrangers, pour ceux qui aiment écouter » [35]. Or, en dehors des événements mentionnés, le petit chapitre introduit de cette manière comprend des données d'histoire valaque, où les relations avec l'Empire ottoman sont encore présentes. Cet élargissement de l'intérêt pour les problèmes turcs — que nous avons constaté aussi dans la continuation des Annales de Putna — peut ne pas être étranger à l'influence exercée par les annales serbes, qui circulaient en Moldavie [36] et dont nous avons déjà vu l'écho dans la Chronique serbo-moldave. Mais cette influence a pu s'exercer justement parce qu'elle correspondait à des conditions générales changées. Au XVIe siècle, le sort de la Moldavie dépendait toujours plus des maîtres de Constantinople et ce sont ces relations toujours plus serrées qui se reflètent dans l'intérêt accru pour l'histoire ottomane.

En ce qui concerne les attitudes envers les Turcs, il faut distinguer cette fois-ci le plan politique du plan religieux. En fait de religion, le chroniqueur est catégorique. Lorsqu'il évoque la tentative de Mehmet-bey de s'emparer de la Valachie, après avoir mentionné sa parenté avec le prince récemment défunt, Neagoe Basarab, il ajoute immédiate-

[35] *Cronicile slavo-române*, p. 79.

[36] Pour la circulation des chroniques serbes en Moldavie, voir I.-R. Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVIe siècle*, in RESEE, I, 1964, pp. 405—408 ; Id., *« Les vies des rois et archevêques serbes » et leur circulation en Moldavie. Une copie inconnue de 1587*, *ibid.*, IV (1966), pp. 383—412 ; G. Mihăilă, *art. cité*, pp. 165—168.

ment : « mais quel passage de la lumière à la nuit noire ! Les gens le fuyaient, comme on s'éloigne d'une vipère» [37]. La haine du moine contre la religion adverse éclate surtout dans le chapitre dédié au passage à l'Islam d'Iliaş Rareş. Le jeune prince, « pendant le jour écoutait les conseils des fils d'Agar et la nuit il prêtait son oreille et son cœur aux Agaréennes impures, jusqu'à ce que le diable s'installât complètement en lui ». A la fin, Iliaş se présenta chez le sultan Soliman et « de son propre gré il renia le Christ et il reçut le diable ». Le passage s'achève sur cette invocation passionnée : « O justice, o soleil, comment as-tu pu tolérer un tel méfait chez celui qui fut un contempteur du Christ, qui dupa les chrétiens, qui eut l'esprit obnubilé par les trompeurs, le trois fois maudit, qui se donna au maudit Mahomet des Agaréens — dont il prit aussi le nom —, et en même temps au diable » [38].

Si sur le plan religieux la position du chroniqueur est simple et son opposition irréductible, sur le plan politique la situation est un peu plus compliquée. Certes, Macaire n'avait pas abandonné l'idée de lutte chrétienne. La preuve nous est offerte par la satisfaction qui perce dans les lignes dédiées aux efforts du prince de Valachie Radu, « qui lutta contre les Perses (Turcs), tantôt étant vainqueur et tantôt vaincu ; il passa à quatre reprises la montagne vers les contrées hongroises pour retourner avec des aides et ne prit pas de repos jusqu'à ce qu'il ne les chassât de ses frontières » [39]. Il enregistre aussi la défaite infligée par Etienne le Jeune de Moldavie à un détachement d'environ 4 000 Turcs, qui revenait de Pologne : « et peu d'entre eux revirent leur pays »[40]. Lors de la campagne de 1538, « la très belle cité de Suceava — la capitale moldave — s'est soumise aux Perses comme une mariée richement ornée et ils l'ont souillée comme une esclave et comme une grue sans toit » [41]. L'armée turque est formée d'« une multitude de bêtes féroces » [42] (à vrai dire, tous ceux qui attaquèrent la Moldavie conjointement aux Turcs — Tatars, Valaques, Polonais — constituent « le monde de bêtes féroces païennes qui se trouvait alentour »). Le sultan est encore « l'empereur barbare », le « trois fois maudit Soliman » [43].

Et pourtant, ce même Soliman est celui qui remet sur son trône le prince sur l'ordre duquel écrit le chroniqueur. A lire son texte, on a l'impression qu'à côté de l'opposition religieuse et même politique — qui persiste — on assiste à la naissance d'un vague sentiment de légitimité

[37] *Cronicile slavo-romāne*, p. 79.
[38] *Ibidem*, p. 89.
[39] *Ibidem*, p. 79.
[40] *Ibidem*, p. 80.
[41] *Ibidem*, pp. 86—87.
[42] *Ibidem*, p. 84.
[43] *Ibidem*, p. 80.

des situations créées. Même la campagne de Soliman en Moldavie (1538) se trouve dans un certain sens justifiée, car le sultan ne fait que répondre à l'appel des boyards, dont la trahison est à sont tour expliquée par les « jugements secrets de Dieu ». On pourrait donc dire qu'induit en erreur par les boyards, Soliman se dirigea vers la Moldavie, pour rétablir l'ordre enfreint par le voïévode Rareş. Si nous continuons dans cette voie, nous pouvons encore constater qu'en fin de compte, pour le chroniqueur, le sultan Soliman n'est que l'instrument d'un châtiment divin. Cette explication d'ordre causal — qui, sans doute, n'est pas propre à la pensée du chroniqueur, mais très générale au Moyen Age — favorise évidemment une certaine résignation devant les états de fait et, par conséquent, la naissance de ce sentiment de légitimité auquel je faisais allusion un peu avant.

C'est Dieu lui-même qui, sensible aux larmes et aux prières de Rareş, « lui éclaira les yeux de l'entendement » et le voïévode, réfugié alors en Transylvanie, s'adressa directement, par lettre, au sultan, « en lui demandant son aide, comme celle d'un très puissant ». « Le grand empereur Soliman » — qui est aussi « l'orgueilleux grand empereur des Perses » — se laisse émouvoir, et le fait venir chez lui pour le replacer sur le trône de Moldavie. Le barbare qu'est Soliman se montre ainsi capable de sentiments humains, et le chroniqueur se complait à opposer la pitié et l'affection qu'il témoigne au voïévode déchu à l'ingratitude et à la cruauté dont l'avaient traité les siens. Rareş se rendit à Constantinople — « la cité impériale, la très belle cité de Constantinople », aux « tours bien édifiées » — où le sultan « le releva de l'humiliation où il se trouvait à un état éminent et lui confia la défense de son empire » [44]. Il est évident que des justifications comme celles qui précèdent nous font assister à la transformation d'un état de fait en un état de droit [45].

Le sentiment d'une très grande disproportion de forces entre la Moldavie et l'Empire ottoman a dû sans doute faciliter un tel changement. La défaite infligée par Mehmet II à Etienne le Grand était plutôt un accident ; celle de Rareş — que d'ailleurs la trahison des boyards empêcha de combattre — prenait l'aspect d'une fatalité. Car il n'était

[44] *Ibidem*, pp. 84, 86—87.

[45] Dans *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, II, p. 98, Iorga notait : « Pour les princes de Moldavie et de Valachie, de même que pour leurs sujets, le sultan, une fois établi dans la ville de Constantin, a hérité de l'ancien Empire et en détient tous les droits, reliés à la tradition romaine qui est à la base des idées politiques de cette nation. Les termes turcs ne furent jamais employés pour le nommer : il reste l'« empereur », *împăratul*, l'empereur qui doit être, qui reste dans son essence juste, magnanime, prêt au pardon et distributeur de grâces. Ce fut, du reste, le cas aussi pour les autres peuples chrétiens, qui n'avaient rien conservé de leurs anciennes formes de vie publique, étant régis par des dignitaires de ce nouvel Empire ».

qu'un « oisillon sans plumes » devant un « oiseau aux grandes ailes ». Le sultan, « soufflant comme le vent violent de l'ouest et comme la tempête qui mugit de toutes ses forces, se leva en rugissant effroyablement comme un lion »[46]. Images d'emprunt ? Sans doute. Mais, dernière elles, on sent le chroniqueur sous l'impression de la force dont disposait le sultan qui pouvait décider — dans des conditions encore d'une certaine légitimité dynastique — du trône de la Moldavie.

L'intérêt de la chronique d'Euthyme, qui embrasse l'intervalle 1542—1554, est relativement plus réduit par rapport à notre recherche que celui de l'œuvre de Macaire. Nous y trouvons pourtant des nuances nouvelles, qui méritent d'être signalées.

Le règne d'Iliaş Rareş est repris dans un récit beaucoup plus ample que celui offert par l'évêque de Roman, mais mû par les mêmes sentiments. Le prince apostat était « ami du diable », « fils et héritier du diable ». Lorsqu'il embrassa l'Islam, il « fut nommé Mahomet, qui, à ce qu'il me semble, pourrait être appelé, sans faute, le premier né de Satan et le fils de la perdition ». Le jeune voïévode « a perdu avec le règne son âme même, qui brûle au feu inextinguible de la géhenne »[47].

Si l'opposition religieuse reste ferme, au plan politique aucune velléité de révolte ne se fait plus voir. Le sultan est aussi pour Euthyme « le grand empereur », « le grand empereur autocrate »[48]. Pierre Rareş lui envoie un de ses fils comme otage à Constantinople, « où se trouve la Porte impériale », et il l'accompagne jusqu'au Danube « avec la princesse Hélène et avec tous les grands boyards et tout le conseil princier et les prélats et tous les higoumènes moldaves »[49]. Le même Rareş, lorsqu'il prépare — par ordre du sultan, ce que le chroniqueur omet de nous dire — une campagne en Transylvanie, fait appel non seulement au voïévode de Valachie, mais aussi à quelques commandants turcs. Alexandre Lăpuşneanu — le prince que le chroniqueur couvre de tous les éloges, « le soldat brave et sage, l'admirable Alexandre », « le pieux grand prince Alexandre voïévode », élu par « révélation divine »[50] — passe avec ses troupes en Valachie pour y réinstaller, « sur l'ordre du grand empereur des Perses »[51], Mircea Ciobanul. L'année suivante — 1554 — une nouvelle campagne poursuit un but contraire à celui de la première : les troupes moldaves enlèvent le trône à Mircea et le confient à Pătraşcu le Bon. Selon Euthyme, c'est le prince Alexandre qui aurait « envoyé

[46] *Cronicile slavo-române*, p. 84.
[47] *Ibidem*, pp. 111, 113.
[48] *Ibidem*, pp. 110, 112; et aussi — pp. 109, 112 — « le grand empereur des Perses ».
[49] *Ibidem*, p. 110.
[50] *Ibidem*, pp. 114, 115.
[51] *Ibidem*, p. 115.

et obtenu du grand empereur Soliman des Perses le pouvoir princier en Valachie pour Petraşco voïévode »[52].

La distance est grande, sans doute, entre les « maudits Valaques » du XVe siècle, qui ne voulaient pas se séparer des Turcs, et ces installations sur le trône de Valachie, exécutées au nom du sultan et qui sont acceptées par le chroniqueur comme des faits normaux.

Mais, ce qui plus est, Soliman apparaît dans la chronique d'Euthyme sous une lumière inconnue auparavant dans l'historiographie moldave. Le sultan confirme l'élection au trône d'Alexandre parce qu'il avait été informé « de l'excellence de ses mœurs, de son intelligence et qu'il a un comportement princier et est doué de sagesse, de vertu et de tout ce qui mérite l'éloge ». Soliman envoya alors « un de ses dignitaires turcs chez Alexandre voïévode et, avec un magnifique sceptre et tous les honneurs, il lui confirma et lui rendit ferme le pouvoir princier et l'honora de dons impériaux et établit une paix solide »[53]. Certes, le chroniqueur insiste sur les formes internes de l'accession de Lăpuşneanu au pouvoir : après sa victoire à Şipote, il fut d'abord acclamé dans une « réunion de tout le peuple » ; ensuite, « Alexandre voïévode, envoyé par le Seigneur, est arrivé à Hîrlău, où il fut élevé au trône dignement par la grande assemblée et après il reçut l'onction du sacre »[54]. Mais il ne reste pas moins que le sultan confirme le voïévode — élu encore en dehors de sa décision — pour les qualités dont il est doué et qui le rendent apte à gouverner ses sujets. C'est donc l'intérêt de ceux-ci qui décide de son attitude. C'est le thème du sultan justicier, qui veille de loin sur le pays, que nous voyons ainsi prendre corps ; il fera carrière dans l'historiographie.

Azarias reprend le récit de l'histoire moldave depuis 1551, c'est-à-dire depuis le moment où l'avait quitté Macaire dans sa version la plus étendue, et le continue jusqu'à l'accession au trône de Pierre le Boiteux, en 1574. Le sultan est toujours « le grand empereur » ou « le grand autocrate »[55] des Turcs ; le prince entreprend des expéditions sur l'ordre du sultan et lorsque Lăpuşneanu est chassé par Jacques Héraclide le Despote, en 1561, « comme un homme sage il pensa avec son intelligence pénétrante à ce qui lui serait plus utile, et il se retourna vite vers la cité impériale »[56]. Comme Macaire, son continuateur se propose, lui aussi, d'entretenir le lecteur d'histoire générale. Il introduit de cette manière deux informations d'histoire turque, sur la fin de Soliman le Magnifique et l'intro-

[52] *Ibidem*, p. 116.
[53] *Ibidem*, p. 115.
[54] *Ibidem*, p. 114.
[55] *Ibidem*, pp. 130, 134, 136, 137.
[56] *Ibidem*, pp. 131—132.

nisation de son fils Sélim II. Il faut souligner que pour Azarias l'Empire ottoman est toujours « un empire du dehors », mais la formule est empruntée de chez Macaire. Il faut ajouter toutefois que Tighina (Bender) et Brăila, transformées à cette date en centres d'administration et de commandement militaire ottomans, étaient pour lui « à la frontière » de l'Empire, tandis que la Valachie se trouvait en dehors de ses frontières.

Nous retrouvons chez Azarias l'idée du sultan protecteur, déjà rencontrée chez Euthyme. Informé des comportements du jeune prince Bogdan Lăpuşneanu, « le grand empereur des Perses, Sélim, envoya chez lui à plusieures reprises pour le déterminer à contenir ses mauvais penchants ». De même, mis au courant de la conduite de Jean le Terrible « le manda au siège de son Empire » et « donna le pouvoir princier » en Moldavie à Pierre le Boiteux [57]. Mais le passage le plus significatif à ce point de vue me semble être celui qui concerne les circonstances du retour en Moldavie d'Alexandre Lăpuşneanu. « Lorsque le grand empereur autocrate des Perses fut au courant des rébellions, des troubles et des désordres de Moldavie — raconte Azarias — il se souvint d'Alexandre qui se trouvait exilé et incontinent il donna ordre qu'il fût mandé chez lui. Il le regarda d'un œil très aimable et bienveillant. « O voïévode, lui dit-il, j'ai compris qu'on t'a dénigré d'une manière injuste ; je te confie maintenant l'enseigne du pouvoir et l'honneur dont tu as joui auparavant ; sois un juge droit et clément envers les pauvres » [58].

Mais chez Azarias intervient un élément nouveau, qui fera contrepoids à cette image du sultan protecteur des faibles : c'est la cupidité turque, l'avidité de ses dignitaires et de ses soldats. Ces deux éléments se retrouveront d'une manière permanente et leur présence simultanée confèrera son caractère contradictoire à l'opinion traditionnelle sur la domination ottomane. C'est à cause de la cupidité turque qu'Alexandre Lăpuşneanu se voit privé du trône et banni à Iconium, car « Despote, prenant les devants, avait aussi envoyé des dons et gagné par des promesses les dignitaires et les soldats de l'empereur, que l'avidité aveugla, et l'enseigne du pouvoir fut envoyé de la part de l'empereur à Despote, qui prit le nom de Jean ». Une dizaine d'années plus tard, des moyens semblables assurèrent le trône à Jean le Terrible, qui « par son astuce, trompa les conseillers de l'empereur et ceux-ci par amour de l'or, obtinrent de l'empereur le pouvoir princier pour Jean.. » [59].

Mais ce qui domine chez Azarias, c'est l'impression de force que lui donne l'Empire ottoman. Etienne Tomşa, vainqueur de Despote,

[57] *Ibidem*, p. 137.
[58] *Ibidem*, p. 134.
[59] *Ibidem*, pp. 132, 136.

croyait pouvoir s'opposer à l'entrée de Lăpuşneanu, qui venait reprendre son trône : « mais la décision de l'empereur fut la plus forte » — conclut le chroniqueur en guise de commentaire à son échec. Lorsque le sultan, qui avait confié le pouvoir princier en Moldavie à Pierre le Boiteaux, fut informé de l'action militaire entreprise par Jean le Terrible, « il rugit, formidable comme un lion, dans la cité impériale — nous nous retrouvons sous l'influence manassienne — et il envoya chez les chefs des gents d'alentour qui se trouvaient sous son pouvoir et fit lever tout l'ost des Agaréens panachés d'or et remplis de superbe, montés sur des chevaux parés d'or et munis d'armes affilées. A ceux-ci se sont joints les corps des Tatars au visage de fauve et à l'âme sauvage et ceux de Péonie (Hongrie) et la Hongrovalachie et de partout ils déferlèrent comme des torrents pleins de fracas et nombreux comme sable ». Devant les armées du sultan, le voïévode Jean « était, comme dit quelqu'un — le chroniqueur ne veut pas s'approprier l'image ! — ainsi qu'un oisillon sans plumes qui veut entrer en lutte contre un oiseau aux grandes ailes, au vol rapide et qui se repaît de carnage » [60].

Dominé par l'idée de la puissance de l'Empire, Azarias est envahi par un sentiment de résignation, que nous rencontrons pour la première fois dans l'historiographie moldave. Il est évident que dans l'explication de l'image que ce chroniqueur nous a laissée du règne de Jean le Terrible, il faut tenir compte aussi bien du fait qu'il écrivait sur l'ordre de Pierre le Boiteux — le bénéficiaire de son éviction —, que de la double et violente réaction que ce prince fit naître au sein de l'Eglise et dans les rangs des grands boyards. L'attitude hostile d'Azarias devant l'action antiottomane initiée par le prince moldave est, sans nul doute, en rapport avec cette situation. Mais l'impression de force écrasante laissée par les moyens militaires du sultan n'y est pas, non plus, absente et elle devait fatalement mener à la résignation. C'est en partie du moins à cause de cela qu'Azarias, loin de se laisser émouvoir par le spectacle de cette tentative hardie de résistance, ne fait qu'invectiver contre la mémoire du prince tombé héroïquement : « Oh, toi, le plus méchant entre les méchants, petit-fils du mensonge et fils du diable, Jean, par ta trahison et ta vicieuse vanité tu as mis le pays en danger de mort ! » Tout effort de libération devenait un acte de folie. D'ailleurs, Azarias exprime clairement son point de vue là-dessus, par les paroles qu'il attribue à l'un des principaux dignitaires de Moldavie et que ce dernier a pu effectivement prononcer. En tout cas, le chroniqueur ne cache pas son accord total : « Car celui-ci (le prince Jean) ne voulait pas tenir compte des boyards, conseillers au jugement sain. Car il y avait Ioan Golăi, dont

[60] *Ibidem*, pp. 134, 137, 138.

on a parlé auparavant, le premier entre les conseillers, homme au jugement sain et conseiller de confiance. Celui-ci lui faisait souvent voir, en lui expliquant que les Perses ont conquis le monde entier et sont forts et enivrés de gloire et pleins de présomption et qu'ils ne s'arrêteront avant d'avoir puni les offenses reçues de la part des téméraires. Des deux, choisis, donc, celle qui te semble la meilleure : ou bien courbe ta tête devant l'empereur, ou quitte les lieux et cherche-toi un autre pays, mais avec les Turcs n'essaye pas de lutter. Mais c'était comme s'il eût parlé à un mort ou chanté des chants à la louange d'un sourd » [61].

* * *

Les mentions concernant les Turcs sont incomparablement plus nombreuses chez Grégoire Ureche et chez Miron Costin que dans les écrits en slavon des XV[e] et XVI[e] siècles. Et pourtant, à certains points de vue, les notices souvent brèves de ces derniers présentent plus d'intérêt pour celui qui poursuit la manière dont se reflètent dans l'historiographie les relations des pays roumains avec l'Empire ottoman, que l'ample récit des chroniqueurs du XVII[e] siècle. Car à la fin du XVI[e] siècle, la thématique de l'historiographie moldave à ce sujet est fixée dans ses grandes lignes, les attitudes, mentales et affectives, sont définies. Sous la richesse des détails, nous retrouvons généralement des positions déjà rencontrées. L'enquête mérite toutefois d'être continuée. Il y a toujours des nuances nouvelles qui se font voir et qui rendent sensible le passage d'une époque à une autre, et même la persistance de certains schèmes idéologiques est intéressante à constater, pour ce qu'elle révèle sur leur durée dans la société roumaine.

Ureche (m. 1647) écrit sa chronique pendant les dernières années de sa vie, en plein règne de Vasile Lupu. Il avait sans doute l'intention de continuer son récit jusqu'à ses jours, mais la mort l'obligea de s'arrêter peu après le retour sur le trône de Moldavie d'Aaron voïévode, en septembre 1592[62]. De cette manière, la partie qui aurait été la plus circonstanciée et celle justement basée sur les souvenirs personnels du chroniqueur, ne fut plus écrite. Pourtant, ce qu'il nous a laissé, malgré tout ce qu'il emprunta aux sources internes ou à celles étrangères, nous permet de surprendre les opinions de ce grand boyard moldave de la première moitié du

[61] *Ibidem*, p. 138.

[62] P. P. Panaitescu, dans l'introduction à son édition, p. 11. Nous ignorons la date exacte à laquelle Ureche commença à rédiger sa chronique. Le titre de « grand vornic » qu'il porte dans les manuscrits a été détenu par Ureche entre 1642—1647. Mais il était naturel qu'on lui donnât son dernier titre, et le plus grand. La chronique se termine sur le titre d'un chapitre qui ne fut plus écrit.

XVIIe siècle. Car, ainsi qu'on l'a fait voir depuis longtemps, si Ureche se contente souvent d'intercaler dans son exposé des passages empruntés à ses sources, il ne se comporte de cette manière qu'autant qu'il est d'accord avec la source utilisée. Là où elle contredit ses opinions ou ses sentiments, il intervient immédiatement pour donner au récit la forme qu'il juge la plus convenable [63]. Je me contenterai de rappeler à ce sujet l'exemple le plus frappant, celui de l'hommage prêté à Colomée, en 1484, par Etienne le Grand au roi de Pologne. Joachim Bielski, qu' Ureche utilise largement, nous a laissé une relation détaillée de cet épisode, avec tout le cérémonial qu'il comporta et avec la conclusion très nette du chroniqueur polonais : « Et ainsi ce très brave qui avait infligé des défaites aux Turcs, aux Tatars et aux Hongrois s'est soumis au roi de Pologne ». Ureche passe sur tout ceci et écrit calmement : « Là (où se trouvait déjà le roi) vint aussi Etienne voïévode et rejoignit le roi et ils discutèrent tout ce qu'ils eurent de plus important ; ensuite on régala aussi Etienne voïévode et on lui donna 3 000 hommes avec lesquels il retourna en Moldavie » [64].

Cette liberté envers les sources dont témoigne Ureche nous permet, il me semble, de considérer comme siennes les opinions que nous trouvons sous sa plume, même lorsqu'il ne fait que reproduire ses devanciers.

Et d'abord, la question la plus générale : qu'étaient-ils, pour Ureche, les Turcs ? Existe-t-il pour lui, comme pour les annalistes des siècles précédents, une différence qu'on pourrait considérer d'essence, entre Turcs et autres peuples voisins ? La réponse est facile à prévoir. Pour le croyant qu'était Ureche — qui était presque enclin à accorder confiance aux traditions populaires sur la présence des saints Procope et Etienne aux côtés d'Etienne le Grand dans les batailles de Rîmnic et de Codrul Cosminului [65] — les Turcs sont avant tout des « païens » et, comme tels, des « ennemis de toute la chrétienté ». Deux mondes continuent à se faire face, irréductibles, malgré tous les compromis imposés par la dure réalité. Etienne le Grand est pour Ureche, aussi bien que pour l'annaliste du XVe siècle, un « triomphateur des langues païennes ». La chrétienté est toujours la communauté de tous les peuples chrétiens, indifféremment de leur confession. Le prince de Moldavie se réconcilie avec Jean Albert de Pologne « afin que toute la chrétienté

[63] L'ouvrage de jeunesse de P. P. Panaitescu, *Influența polonă în opera și personalitatea cronicarilor Grigore Ureche și Miron Costin* (L'influence polonaise dans l'œuvre et sur la personnalité des chroniqueurs Grigore Ureche et Miron Costin), Acad. Rom., Mem. S. Ist., s. III, t. II, Bucarest, 1925, pp. 149—379, reste fondamental à ce sujet.

[64] Les textes parallèles, chez Panaitescu, *ouvr. cité*, en annexe, p. 298 (p. 150 du tirage à part).

[65] Pour l'élément religieux dans la conception historique de Ureche, v. Panaitescu, Introduction, pp. 28—29.

sache qu'il n'était pas celui à avoir commencé (le conflit) ». De même que Chilia et Cetatea Albă dans la correspondance d'Etienne le Grand Belgrade est pour Ureche « la défense... de toute la chrétienté vers l'Occident'' [66].

L'appartenance à la chrétienté impose le devoir de la lutte antiottomane. A propos de la campagne moldave du même roi de Pologne, Ureche note que Jean Albert « ne partait pas en guerre contre les païens, qui jetaient dans toutes les directions feu et flamme avec la foudre de leurs armes, en versant le sang des chrétiens et en foulant aux pieds la liberté de tous... mais il pensa faire voir sa bravoure en attaquant la Moldavie ». Et, dans une forme plus catégorique encore, dans cette « admonestation aux puissants » qui clôt le récit de la bataille de Codrul Cosminului : « Car cet Olbricht ne voulait pas faire la guerre aux païens, mais aux chrétiens ; il ne venait pas en aide à celui qui n'avait pas de repos du côté des Turcs, au contraire il tâchait d'affaiblir celui qui luttait contre l'ennemi des chrétiens, que tous auraient dû aider » [67].

Que l'opposition entre Turcs et chrétienté est perçue par Ureche en premier lieu sous son aspect religieux, il appert aussi des passages où le chroniqueur se rapporte plus spécialement à la religion mahométane. Pour Ureche, de même que pour un Macaire ou un Euthyme, la religion des Turcs est « la loi impure de Mahomet » ; en 1521, lorsque Mehmet-bey tâcha de s'emparer du pouvoir en Valachie, « à cause de sa loi pleine de ténèbres, les gens en furent écœurés » ; si le règne d'Iliaş ne jouit plus, chez Ureche, du large commentaire que lui dédièrent les moines-chroniqueurs du XVI^e siècle, il n'en reste pas moins que le prince apostat donna « son âme entre les mains du diable dans la loi turque » [68].

On sent toutefois chez Ureche, à côté de cette opposition d'ordre religieux encore très vive, une opposition d'ordre politique que, faute d'un autre terme, on est forcé d'appeler une opposition nationale. Dans un passage comme celui où il raconte la bataille de Valea Albă, on ne sent pas vibrer seulement une conscience chrétienne, mais on peut aussi y retrouver l'écho d'un chaud attachement à sa patrie : « et l'ost descendant de cheval afin qu'éliminée toute possibilité de s'enfuir on ne mît son espoir que dans les armes, ils s'affrontèrent, le 26 juillet, pendant longtemps restant la bataille indécise, exténués les uns et les autres, mais les Turcs recevant continuellement des renforts, tandis que les Moldaves, épuisés de fatigue et sans que personne ne leur vienne en aide de nulle

[66] Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei* (Annales de Moldavie), éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, pp. 102, 117, 130.

[67] *Ibidem*, p. 109, 114 et Introd., p. 17.

[68] *Ibidem*, pp. 109, 144—145, 168.

part, ils tombèrent, pourtant non au hasard, mais en se défendant jusqu'à la mort ; non vaincus par les armes, mais écrasés par la multitude des Turcs, la victoire resta aux Turcs » [69].

Au même sentiment nous devons aussi l'image qu'Ureche tâche de nous transmettre du règne d'Etienne le Grand [70]. Si les dures réalités du présent s'opposaient à son idéal de liberté politique, il projeta cette liberté dans le passé et créa, à l'encontre des sources qu'il utilisait, une Moldavie complètement libre, que nul lien de vassalité ne liait à une autre puissance. Libre de tout engagement de cette sorte envers la Hongrie ou la Pologne, Etienne devait d'autant plus être indépendant par rapport aux Turcs. C'est pour cela que chez Ureche aussi la notice sur le paiement du tribut par Pierre Aaron n'a plus de suite, de sorte qu'on ne reparlera de la suzeraineté ottomane qu'à l'occasion des conseils donnés à son fils par le vieux prince sur son lit de mort ; mais alors il s'agissait d'une situation à régler après le décès du prince.

L'absence des pages où Ureche aurait raconté les événements de son temps nous empêche de nous rendre compte dans quelle mesure l'idée de lutte chrétienne avait pour lui une valeur d'ordre général, presque théorique, ou bien elle revêtait aussi des formes liées au présent et déterminait des attitudes par rapport aux problèmes politiques contemporains. Dans cette situation, tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de voir comment envisageait-il, par-delà le règne quelque peu idéalisé d'Etienne le Grand, les différents moments de conflits militaires avec les Turcs, du XVIe siècle. Comme il s'agit d'événements que nous avons déjà rencontrés dans les écrits des chroniqueurs contemporains, cela nous permettra en même temps de saisir la distance qui sépare Ureche de ses devanciers.

Si Macaire, chroniqueur officiel de Pierre Rareş, attribuait la campagne de 1538 aux intrigues des boyards, pour Ureche elle a son origine dans l'irritation des Polonais à l'égard du voïévode moldave et dans l'intention du sultan de prévenir une attaque polonaise contre Rareş, qui aurait pu mener à l'occupation de la Moldavie par ces derniers. Il ajoute seulement, en passant, pour ne pas avoir l'air de dissimuler quelque chose : « On prétend que du pays aussi une supplique fut envoyée en cachette à la puissance impériale, qui fit plus encore décider l'empereur à le chasser, pour que les habitants n'adhèrent pas à un autre pays et lui soumettent le leur ». Si la responsabilité des boyards n'est pas complètement annulée, elle se trouve en tout cas sensiblement atténuée. Ni l'abandon du prince au moment du péril ne détermine pas un accent de colère dans le ton du chroniqueur. Lorsque les Turcs passèrent le

[69] *Ibidem*, p. 104.
[70] Pour la fonction du règne d'Etienne le Grand dans l'œuvre de Ureche, P. P. Panaitescu, dans son Introduction citée, p. 17 et suiv.

Danube, « les boyards et le pays se rendant compte de la situation, tenaient conseil et se demandaient l'un l'autre sur ce qu'ils pouvaient faire pour surmonter tant de difficultés survenues dans le pays, car ils étaient cernés de périls et menacés de destruction ». Seulement lorsque Rareş fait le tour de la situation, avec tous les dangers qu'il devait affronter de la part des Turcs, des Tatars et des Polonais, le chroniqueur lui fait ajouter : « ceux-ci, de l'intérieur, faibles et pleins de fourberie ». Le plan du prince d'obtenir par l'entremise de Zápolya la réconciliation avec la Pologne, de chasser les Tatars et puis d'arriver à une entente avec les Turcs, ne réussit pas, car « le dessein, fût-il le meilleur, ne peut pas changer ce qui vient de la volonté de Dieu » [71]. Nous retrouvons, en fin de compte, de même que chez Macaire, Soliman agissant comme instrument des décisions du Seigneur.

Le problème du règne de Jean le Terrible apparaît chez Ureche moins simple que chez Azarias. Nous avons déjà eu l'occasion de voir les couleurs sombres sous lesquelles est présenté par le chroniqueur de Pierre le Boiteux le prédécesseur de son prince. Même la mort atroce qu'on lui fit subir est justifiée, car, selon Azarias, « à bon droit il a été soumis à l'outrage ». Attaché à deux chameaux et brisé en deux, Jean « rendit dans les tourments son âme d'assassin » [72].

Cet acharnement qui ne cède ni devant la mort ne se retrouve plus chez Ureche. Si, dans la caractérisation du personnage, il prend de chez Azarias les qualificatifs d'« esprit pénétrant » et de « plein d'éloquence », il laisse de côté ceux de « très dangereux » et de « méchant », et ajoute, en échange : « et l'on se rendait compte qu'il était digne non seulement du pouvoir princier, mais aussi de diriger d'autres pays plus grands ». Ceci ne veut pourtant pas dire que le boyard Ureche lui avait pardonné son attitude envers la classe des boyards ou bien qu'il en fera un héros de la patrie et de la chrétienté. Un chapitre entier fait voir comment « des boyards et des plus honorés son sabre ne sortait plus », tandis que son soulèvement contre la domination ottomane est présenté comme la solution d'une question personnelle. Lorsque Jean apprit sa déposition, « se voyant éloigné de la miséricorde de son maître, l'empereur turc, il pensa se maintenir au pouvoir par le sabre ». L'action des boyards qui passent à l'ennemi est, sinon approuvée, du moins justifiée : « une partie des grands boyards, c'est-à-dire Murgul le grand vornic et Bilăi le grand vornic et Slăvilă l'hétman, voyant une si puissante armée turque venue avec Pierre voïévode et craignant de ne pas tomber dans les rets

[71] *Letopisețul Țării Moldovei*, pp. 153, 154.
[72] *Cronicile slavo-române*, p. 138.

de l'ennemi, ont quitté Jean voïévode et s'enfuirent chez les Turcs, pour se soumettre à Pierre voïévode ». Toutefois, quoique l'esprit de classe et peut-être aussi l'insuccès de l'entreprise l'eussent empêché d'accorder à l'attitude de Jean le Terrible la valeur politique et morale qui lui était due, Ureche ne peut pas s'empêcher de suivre avec intérêt, parfois même avec une certaine chaleur, le déroulement de cette résistence épique. Son récit est ample, vivant, à commencer par le discours que le prince adressait au « pays », lorsqu'il se décida à résister aux Turcs, et en continuant par la description de la bataille de Cahul — où, de même qu'à Valea Albă un siècle auparavant, « les Moldaves se tenaient comme s'ils se préparaient à la mort et non à la victoire » [73] —, pour se clore sur le tragique dénouement de Roşcani.

Le soulèvement d'Aaron voïévode contre la Porte trouve aussi, chez Ureche, une explication d'ordre personnel comme dans le cas de Jean le Terrible. Dans son attitude envers le règne d'Aaron, le chroniqueur ne représentait pas seulement la réaction générale de la couche des grands boyards, mais aussi une tradition de famille, car son père, Nestor Ureche, se trouvait parmi les exilés du second règne de ce prince [74]. Ce qui décide, selon Ureche, le voïévode moldave « à s'entendre avec Michel voïévode... pour se libérer de l'autorité du Turc » est le danger présenté pour lui aussi bien par l'opposition interne que par les exilés qui se préparaient à faire irruption en Moldavie. Devant cette situation, Aaron « pensa, après tous les méfaits qu'il avait commis, de s'en laver et de faire voir au pays que ce n'était pas de sa volonté ce qui avait été fait, mais de la contrainte des Turcs » [75]. Nous ignorons la manière dont Ureche aurait raconté l'action militaire dirigée par Aaron voïévode, car son récit s'interrompt juste en ce moment. En tout cas, notons en passant qu'indifféremment de la manière dont il aurait apprécié cette action, le fait de lever les armes contre les Turcs restait pour le chroniqueur un moyen de « se laver ».

L'idée de lutte antiottomane se conserve donc vivante chez Ureche, mais elle nous apparaît plutôt comme un idéal projeté dans le passé ou bien comme un vague espoir pour un avenir indéfini, qu'une réalité active, présente à tout instant. Une preuve dans ce sens pourrait être trouvée dans l'admiration qu'il accorde au geste de Pierre le Boiteux. Devant les demandes toujours plus difficiles à remplir de la Porte, le prince n'accepte ni le conseil de son entourage — « qu'il donne ce qu'on lui commande, car d'autres vont le donner et le pays n'en échappera

---

[73] *Letopisețul Țării Moldovei*, pp. 194, 197, 198, 202, 203.
[74] *Ibidem*, p. 223. On a même cru voir, à un moment donné, dans la partie finale de la chronique, l'utilisation par Ureche de notes écrites appartenant à son père.
[75] *Letopisețul Țării Moldovei*, p. 224.

pas » —, ni ne pense un instant à la possibilité d'une résistance ; il se contente de plier bagage et de s'acheminer vers un lointain lieu d'exil. Si Jean le Terrible et Aaron voïévode transformaient une question personnelle en un problème politique, Pierre le Boiteux réduit un problème politique aux dimensions d'un cas de conscience. Or, ce « gran rifiuto » du prince moldave provoque l'admiration du chroniqueur, qui n'a pas l'air d'envisager l'existence de solutions différentes de celle choisie par la conscience sensible du voïévode Pierre. D'après Ureche, Pierre le Boiteux peut être nommé « le charitable, car il renonça à son intérêt pour le bien du pays, ce qu'aucun autre n'avait jamais fait » [76].

Il est évident que même dans l'admiration témoignée par Ureche pour le geste de Pierre le Boiteux perce encore un faible écho de l'idée d'opposition à la puissance ottomane. Mais il s'agit d'une opposition plutôt passive, qui a quitté, du moins pour le présent, les formes guerrières comme inadéquates à la situation de fait. Le présent était fait de compromis, d'acceptation, sinon de résignation. C'est pour cela que les passages qui considèrent comme un fait normal la collaboration avec la Porte et les droits qu'elle s'arroge sur le pays — nominations de princes, dépositions, ordres de participation aux campagnes turques, etc. — sont nombreux dans la chronique d'Ureche et il serait vain de les relever tous. Je me contenterai de citer comme exemple celui où le chroniqueur explique comment la Transylvanie est entrée sous la dépendance de la Porte : « les Hongrois voyant tant d'empiètements et de misères s'abattre sur le pays, d'un côté de la part des Turcs et de l'autre de celle des Allemands, l'arrivée de grosses armées ne cessant plus, ils se sont mis en colère et sont tombés d'accord de se soumettre aux Turcs et ont reçu de chez eux des princes de même que dans nos pays » [77].

Cette collaboration — en dépit de l'idéal de lutte antiottomane — ne devait d'ailleurs apparaître que normale après un siècle de domination turque. Si pour l'époque d'Etienne le Grand on pouvait encore créer le mythe d'une indépendance totale et pour toute la durée de son règne, en ce qui concernait les temps plus récents la collaboration avec les Turcs constituait l'un des éléments essentiels de la vie politique du pays. L'ignorer était impossible, et la dénoncer à chaque pas aurait équivalu à la condamnation en bloc d'un siècle d'histoire moldave.

Imposée par un certain rapport de forces, la collaboration moldoturque ne pouvait être, par son essence même, que temporaire, sa durée dépendant de celle du rapport de forces qui l'avait rendue nécessaire.

[76] *Ibidem*, pp. 218, 219. On a beaucoup insisté dans l'istoriographie roumaine sur le caractère de règne idéal, au point de vue de la politique interne, qu'avait aux yeux de Ureche celui de Pierre le Boiteux.

[77] *Ibidem*, p. 134.

C'est pour cela qu'Ureche n'abandonne ni l'idée de lutte chrétienne — nonobstant sa faible relation avec la réalité immédiate—ni celle de chrétienté — malgré son manque d'efficience sur le plan de la politique [78]. Les rapports, tels qu'ils existaient de son temps entre les Moldaves et l'Empire ottoman, sont perçus selon la conception orientale même, comme des rapports entre maître et serfs. Lorsque Pierre Rareş alla en Transylvanie, en 1541, ce fut afin d'« exécuter la volonté de son maître, l'empereur ». Le chapitre dédié aux Turcs — chapitre sur lequel nous aurons à revenir — est introduit par cette phrase : « Si nous écrirons ici et nous mentionnerons les débuts des Turcs et leurs progrès et ceux de leur empire, nous n'aurons pas tort, car il serait mal à propos de n'en pas écrire et de ne pas les mentionner, car nous sommes sous leur main et nous sommes serfs sous leur joug ». De même, la Transylvanie, « si elle a son propre maître, elle est toujours dans la servitude des Turcs » [79].

C'était naturel que de tels rapports n'impliquassent ni affection de la part des sujets, ni aucun sentiment de communion avec les maîtres. Dans leur cadre, le sultan conserve, toutefois, sa position, constatée depuis le XVIe siècle, de garant de l'ordre interne, d'un ordre basé naturellement sur les privilèges des boyards. C'est ainsi qu'à cause de son comportement est déposé en 1572 Bogdan Lăpuşneanu ; des situations semblables interviennent sous Iancu Sasul, ou bien sous Aaron voïévode, lorsque « l'empereur turc et son conseil, apprenant tous les méfaits qu'il commettait, accompagnés de morts et de rapines sans bornes, il fut déposé ». Sans doute, le sultan a besoin avant tout d'ordre. C'est pour cela que lorsqu'Etienne Tomşa s'était emparé du pouvoir, « l'empereur turc voyant tant de désordre sévir dans le pays et que les uns se soulevaient contre les autres, ne toléra pas cette situation et confia de nouveau le pouvoir princier à Alexandre voïévode Lăpuşneanu ». En même temps, comme mesure de précaution contre d'éventuelles tentatives de rébellion, il demanda à ce dernier de démolir les forteresses de la Moldavie, « car, voyant l'empereur tant de désordre sévir dans le pays, il pensa à reduire les forces du pays depuis leur base, afin qu'il ne s'y trouve plus de points de défense » [80].

Nous retrouvons chez Ureche aussi le thème de la cupidité turque, exprimé de la manière la plus catégorique surtout dans le petit chapitre souvent cité, « Avertissement et remontrance », concernant Alexandre Lăpuşneanu : « Car le vase sans fond, n'importe quelle quantité d'eau que tu y verse, jamais ne sera plein ; de même le Turc, plus tu lui

[78] Sur l'attitude, ou les attitudes de Ureche envers l'Empire ottoman et le problème de la lutte chrétienne, voir aussi l'introduction souvent citée de P. P. Panaitescu, pp. 15 et suiv.
[79] *Letopisețul Țării Moldovei*, pp. 127, 135, 164.
[80] *Ibidem*, pp. 189, 194, 221.

donnes, plus il t'en demande et t'oblige à lui donner, car le don il l'inscrit comme coutume et ensuite même si tu ne veux plus lui donner, il te faudra le faire »[81].

Il nous reste à nous arrêter un instant sur les informations d'histoire turque que l'on trouve chez Ureche. Elles sont groupées presque toutes dans le chapitre consacré à l'Empire ottoman, dont nous avons vu la justification offerte par le chroniqueur. Ce chapitre qu'accompagne trois autres concernant la Transylvanie, la Pologne et les Tatars, est le plus étendu de tous les quatres, sa longueur étant presque égale à celle des trois autres ensemble. Dans sa première partie, il donne un résumé d'histoire ottomane depuis Othman jusqu'à Mehmet III (1595—1603). Ici il interrompt son récit, invoquant un motif qui mérite d'être souligné, car il fait voir la nette distinction faite par Ureche entre ce qu'il appelle « l'Empire », souvent sans lui accoler l'épithète de « turc », et la Moldavie : « afin que nous n'apparaissions pas comme historiens de choses turques plus que de celles qui nous sont propres ». Il ne reste pas moins curieux — même si la coïncidence était due à la source utilisée par Ureche — qu'au point de vue chronologique la succession des sultans s'arrête là où devait s'interrompre le récit du chroniqueur.

La seconde partie du chapitre consacré à la Turquie traite de l'organisation de l'armée ottomane et de la pompe impériale. L'information pour l'ensemble est puisée, dans sa majeure partie, à une des nombreuses « cosmographies » qui circulaient alors en Europe[82] et correspond aux domaines vers lesquels se dirigeait l'intérêt de l'époque : l'extension territoriale de l'Empire et la formation de l'instrument de domination militaire. La comparaison entre ce chapitre et celui dédié à la Pologne est aussi instructive. Dans ce dernier cas, aucun résumé d'histoire politique n'est offert au lecteur ; en dehors de quelques détails d'ordre géographique et de géographie administrative et ecclésiastique, on y donne

[81] *Ibidem*, p. 192. Ce passage fait suite à celui où est relaté le démolissement des fortifications moldaves sur ordre du sultan.

[82] P. P. Panaitescu, étudiant les sources du groupe de chapitres en question, s'est dirigé en premier lieu vers l'ouvrage de Sébastien Münster, *Cosmographia Universalis*, qui a connu de nombreuses éditions entre 1544 et 1650 (*Influenţa polonă*, pp. 177—183 (29—35), 198—199 (50—51) et annexe III, pp. 353—361 (205—213). En fait, la conclusion de la confrontation de textes effectuée était qu'Ureche avait utilisé « une Cosmographie universelle proche de celle de Münster » (p. 199). Reprenant ses recherches, le même savant concluait une trentaine d'années plus tard que « de toutes les cosmographies que nous connaissons, celle qui concorde le plus au texte du chroniqueur moldave est l'Atlas ou la Cosmographie de Gerard Mercator » (*Atlas sive cosmographicae meditationes* et *Atlas Minor*) ; « Ureche a utilisé Mercator (ou une autre cosmographie très proche de cellle-ci) directement en latin » (Introduction, p. 42). Si, étant donné les emprunts fréquents auxquels recourraient les ouvrages de ce genre et leurs nombreuses éditions, les recherches doivent être continuées pour l'ensemble des chapitres envisagés, il ne reste pas moins acquis que pour son chapitre sur les Turcs, Ureche s'est adressé presque exclusivement à une source occidentale.

une série d'informations sur l'organisation interne du pays et sur le caractère des Polonais, informations provenant souvent de l'expérience personnelle du chroniqueur [83] et constituant en une bonne mesure un plaidoyer en faveur des formes de la vie publique polonaise, qu'il aurait aimé voir transplantées en Moldavie [84]. En tout cas, il reste intéressant à constater qu'un sujet moldave de l'Empire pouvait, vers le milieu du XVIIe siècle, alimenter principalement son exposé sur la puissance dont il dépendait de sources accidentales. Sans lui accorder une valeur d'ordre trop général, la remarque ne manque pas de portée pour un jugement sur les limites de la communauté de vie entre Moldaves et Turcs à la date où Ureche écrivait ces pages.

Miron Costin rédige sa chronique une trentaine d'années après celle d'Ureche. Comme l'époque dont il s'occupe — 1595—1661 — est en grande partie plus proche de l'auteur que chez son prédécesseur, Costin est dans la situation avantageuse de pouvoir ajouter à ses sources écrites, peu nombreuses, les souvenirs personnels d'un boyard très mêlé à la vie publique de son temps, ainsi que les riches données d'une tradition orale pas trop distante des faits eux-mêmes. Mais l'abondance plus grande des informations concernant les Turcs et les rapports moldavo-turcs chez Miron Costin ne s'explique pas seulement par la nature de ses sources ou par le goût plus marqué pour la narration de cet auteur en comparaison avec le sobre Ureche. Il y entre aussi le fait que l'exposé porte sur une époque où les relations entre les deux parties deviennent plus complexes, de même que la manière spéciale dont est construite l'œuvre que nous sommes en train d'envisager.

Avec une intuition vraiment remarqable, Miron Costin a compris que l'histoire de la Moldavie qu'il se proposait de retracer ne pouvait être comprise que dans le cadre général de l'Europe orientale [85]. Sa chronique n'est que le résultat de l'effort d'obtenir cette intégration et consiste en réalité dans une série d'épisodes largement traités, entre lesquels se trouvent intercalées les informations de caractère local. Or, l'histoire politique de cette région durant la première moitié du XVIIe siècle est dominée par le jeu des rapports entre Turcs, Cosaques, Polonais et Transylvains, les premiers représentant sans doute la force principale. La Moldavie est continuellement entraînée dans les compé-

[83] P. P. Panaitescu, Introduction, p. 42 ; cf. pourtant l'opinion différente sur ce chapitre et en général sur les sources de Ureche, de I. C. Chițimia, in *Istoria literaturii române* (ouvrage collectif), I, Bucarest, 1964, pp. 386—387.

[84] V. plus spécialement, à ce sujet, P. P. Panaitescu, *Influența polonă*, pp. 74—76 et E. Stănescu, *Essai sur l'évolution de la pensée politique roumaine dans la littérature historique du Moyen Age*, in « Nouvelles études d'histoire », II, Bucarest, 1960, pp. 288—289.

[85] P. P. Panaitescu, *Miron Costin*, introduction à son édition des œuvres du chroniqueur moldave, *Opere*, Bucarest, 1958, p. 23.

titions qui s'y déroulent, tandis que les variations qui interviennent dans les rapports de force se répercutent immédiatement sur sa situation politique. En même temps, l'intensification de l'activité internationale aux confins de la Moldavie impliquait une attention accrue de la part de l'Empire ottoman et une fréquence plus grande des contacts directs avec les représentants de la puissance turque.

Cette situation se reflète dans les pages de Miron Costin, où les mentions concernant les Turcs sont proportionnellement plus nombreuses que chez ses prédécesseurs. Si dans les œuvres de ces derniers les rapports avec l'Empire gardent encore un certain caractère épisodique, chez Costin ils entrent comme un élément essentiel dans la trame même de l'histoire moldave. Sans doute, pour Miron Costin le « pays » — *ţara* — est la Moldavie — il dit une fois « le pays de l'empereur », mais l'expression appartient à un émissaire turc —, tandis que l'« empire » se trouve placé au-dessus, mais aussi, dans un certain sens, en dehors du « pays ». Pourtant, au point de vue politique, la différence s'amenuise en faveur du sentiment d'une certaine communauté qui lie inexorablement les deux parties. Tout acte de politique internationale d'un prince de Moldavie est accompli sur l'ordre des Turcs ou contre eux ; des actes neutres par rapport à l'Empire n'existent plus.

Les relations de la Moldavie avec la Porte apparaissent chez Miron Costin plus complexes aussi par l'intervention d'une série de facteurs nouveaux. Dans les annales du XV[e] siècle, le sultan incarnait l'esprit du mal, et dans ce sens, il avait, en fin de compte, quelque chose d'impersonnel. Chez les chroniqueurs du XVI[e] siècle et ensuite chez Ureche, aux côtés du sultan commencent à se faire voir ses dignitaires ou ses soldats, qui, achetés par les uns, obtiennent la couronne princière ou, achetés par les autres, déterminent les disgrâces. Toutefois, ces derniers ne sont pas individualisés, ils se manifestent comme une espèce de mauvais génies, dont l'action doit être conjurée. Chez Miron Costin, tout est circonstancié, tout prend relief et obtient une existence propre. Les forces abstraites sont remplacées par des hommes en chair et en os, qui ont leurs vues politiques, leurs plans et surtout leurs intérêts et les intrigues auxquelles ils se trouvent mêlés. Vizirs, silihtars, pachas de Silistrie, khans de Crimée, c'est parmi tous ces personnages que les princes de Moldavie et de Valachie doivent évoluer, c'est sur eux qu'ils doivent s'appuyer, ce sont leurs projets qu'ils doivent contrecarrer. Le récit, avec le don d'animer les participants à l'action qui le caractérise, laisse l'impression d'un irrémédiable déclin, d'une espèce de déclassement. Mehmet II et Etienne le Grand, malgré la disproportion de leurs forces, sont traités par les Annales anonymes de la Moldavie, après tout, en égaux. Les chroniques du XVI[e] siècle sont dominées par l'impression de puissance

invincible laissée par les Turcs. Chez Miron Costin, ce qui domine n'est pas autant le sentiment de la puissance turque que celui de la faiblesse de la Moldavie. Les Turcs sont, évidemment, encore très forts, mais non pas invincibles. Ils ne sont pas foncièrement différents, par exemple, des Polonais ou des Cosaques. Ce qui s'est passé entre-temps n'est pas le progrès des Turcs, mais l'amoindrissement de la Moldavie. Son voïévode, autrefois l'égal du sultan, louvoie maintenant parmi les dignitaires de la cour impériale. Et encore, Miron Costin, le pessimiste Miron Costin de la « Chronique de Moldavie », qui n'avait pas devant ses yeux, comme Ureche, l'image idéalisée de la Moldavie d'Etienne le Grand, considérait l'époque dont il exposait les événements comme infiniment supérieure à celle où il vivait au moment de la rédaction. En parlant du règne de Vasile Lupu, il ne manque pas d'ajouter des commentaires de ce genre : « Sache, donc, qu'alors les pays (c'est-à-dire : la Moldavie et la Valachie) n'étaient pas dans une telle soumission, mais on tenait autrement compte d'eux » ; ou bien : « Le pouvoir princier de ces pays, si fort et si solide, faisait l'objet d'une grande attention de la part des Turcs, qui s'en méfiaient beaucoup ». De même, lorsqu'il raconte comment Gheorghe Ştefan, après avoir chassé du trône Vasile Lupu, reçut à Roman les enseignes du pouvoir de la part du sultan, le chroniqueur conclut par cette réflexion adressée au lecteur : « Tu peux y voir combien libres étaient encore naguère les princes de ce pays et comment sont-ils maintenant » [86]. On trouve dans ces lignes, sans doute, un écho de l'amour du chroniqueur envers sa patrie et du désir de voir son pays libre, mais aussi un sentiment de la relativité des situations, qui lui faisait apparaître comme enviable un état de choses aussi éloigné de l'indépendance réelle qu'était celui où se trouvait la Moldavie quelques décennies plus tôt.

Il est temps, je pense, de voir comment se posait pour Miron Costin la question générale des rapports roumano-turcs et quelle était, selon lui, l'attitude qui s'imposait à cet égard à un prince roumain ?

Miron Costin, ainsi qu'on a pu s'en apercevoir, n'était pas — loin de là ! — un philoturc. A ceci s'opposaient outre ses sentiments patriotiques, sa profonde mentalité chrétienne et ses conceptions politiques et sociales. Pour l'érudit moldave, il existait encore une Chrétienté qui s'opposait au monde de l'Islam, à la base de cette opposition se trouvant, naturellement, la différence de religion. La pensée historique de Costin reste, sans doute, de nature foncièrement théologique. Pourtant, la différence entre lui et ses prédécesseurs est grande, et elle mérite d'être marquée par quelques exemples.

[86] *Letopisețul Țării Moldovei de la Aaron vodă încoace* (Chronique de Moldavie depuis Aaron Voïévode), in *Opere*, pp. 114, 131, 167.

Nous avons déjà eu l'occasion de voir comment Macaire et Euthyme présentaient l'adoption par Iliaş Rareş de l'Islam ou les réactions mêmes d'Ureche par rapport à des situations similaires. Miron Costin se trouve lui aussi amené à parler de certaines apostasies, mais la manière dont il le fait est toute différente. Voici, par exemple, le cas d'Alexandre Movilă : « Et Alexandre voïévode se laissa choir dans la loi turque, dans laquelle il mourut aussi ». Sans aucun commentaire, le chroniqueur note le passage à l'Islam d'un autre membre de la famille des Movilă, Bogdan, fils du prince Siméon : « de même il mourut dans la religion des Turcs. Il était arrivé capuğu-başy à la Cour impériale ». A un moment donné, il trouve même l'occasion, en parlant d'Alexandre Iliaş, de rappeler le souvenir de son père, Iliaş Rareş, qui « de son propre gré à quitté le trône, selon ce qu'écrit Ureche le vornic, et il alla chez le sultan Soliman et se fit Turc. Obnubilation de l'esprit dans laquelle il était tombé par effet de la luxure »[87]. L'attitude chrétienne se conserve ferme, mais là où nous trouvions autrefois l'invective passionnée et la malédiction, on ne parle maintenant que « d'obnubilation de l'esprit ».

Costin trouve aussi d'autres occasions pour mentionner la religion mahométane. Ainsi, lorsqu'il parle du revenu de la région de Reni, qui « est voué au tombeau de Mahomet, qui se trouve dans le pays des Arabes, à proximité de la mer Rouge », où quand il note que le sultan « décida de se diriger vers l'Anatolie, pour aller au tombeau de son prophète, afin d'y faire ses prières »[88]. Bien qu'il ne s'agisse d'aucune concession en fait de religion, nous n'y rencontrons plus l'acharnement de jadis. Parmi les facteurs auxquels nous devons cette attitude plus tolérante, il faut probablement compter aussi la fréquence accrue des rapports avec le monde turc.

Des différences sensibles se font voir aussi dans la conception historique de Miron Costin. L'histoire humaine continue pour lui à être dirigée par la Providence. Si Mehmet IV réussit à s'emparer de Kamienice, c'est « pour les pêchés des Polonais et pour leurs discordes ». Les plans de guerre du roi de Pologne Vladislav IV échouèrent, parce que « le jugement secret de Dieu change toutes les intentions des hommes ». La campagne de Mourad III contre la Pologne n'a plus lieu, car « la main puissante de Dieu lui coupa bientôt les jours »[89]. Il ne serait pas difficile de multiplier ces exemples. Ce qui est plus important, c'est qu'en dessous de cette causalité d'ordre divin, qui reste toujours implicite, agit une très complexe causalité humaine. Nous assistons — comme il était d'ail-

[87] *Opere*, pp. 60, 65, 75.
[88] *Ibidem*, pp. 85, 87.
[89] *Ibidem*, pp. 82, 120, 126.

leurs normal — au renversement des rapports constatés au XV[e] siècle. Si alors les déterminations politiques disparaissaient sous le revêtement religieux, cette fois-ci l'action de la Providence reste le plus souvent cachée, à la surface restant visible un écheveau compliqué de relations humaines, dont le chroniqueur se plaît à retrouver les fils. Voici, dans ce sens, un passage qui se rapporte justement au problème turc : « Ayant ce roi Vladislav expérience, c'est-à-dire connaissant ce que sont les Turcs depuis la guerre de Hotin avec le sultan Osman..., incité par le pape de Rome et par les Vénitiens, avec de grandes promesses et avec de l'argent immédiatement payable pour la solde de 12 000 hommes chaque année et les Vénitiens se trouvant en guerre avec les Turcs en Crète, se décida le roi de Pologne de commencer aussitôt les hostilités contre les Turcs. Affaire pour laquelle l'empereur allemand lui-même est allé rencontrer Vladislav à Vratislav (Wroclaw), au pays de Silésie... et là, après s'être mis d'accord avec l'empereur, l'Allemand lui mit à la disposition une armée allemande de 12 000 hommes et le pape et l'empereur annoncèrent tous les rois chrétiens que le roi de Pologne avait été élu général de toute la chrétienté, c'est-à-dire commandant de l'armée contre le Turc » [90].

Ses conceptions politiques empêchaient à leur tour Miron Costin d'avoir de la sympathie pour le régime ottoman [91]. De même qu'Ureche, cet autre grand boyard qu'était Costin rêvait d'un pays de privilèges intangibles pour la classe noble, pour lequel la Pologne offrait le meilleur modèle. Or, c'était justement un rapprochement de la voisine du nord qui pouvait aider le mieux au triomphe de ces privilèges, et non la domination ottomane, qui représentait un gouvernement despotique et avait besoin, pour sa propre sûreté, d'un pouvoir princier assez fort dans cette province frontière. Ce fut là, sans doute, l'un des motifs qui déterminèrent son ralliement au parti pro-polonais — vers lequel, jouissant lui-même des droits de noblesse en Pologne depuis son enfance, il se sentait attiré aussi bien par des souvenirs de famille que par ses propres souvenirs de jeunesse — et son action politique, qui semble avoir envisagé même la possibilité de l'inclusion de la Moldavie parmi les possessions de la couronne de Pologne [92].

[90] *Ibidem*, pp. 125—126.

[91] La dernière étude sur la pensée politique de Miron Costin est due à E. Stănescu : *Din istoria ideilor politice în evul mediu românesc. Miron Costin și problemele regimului boieresc* (Contribution à l'histoire des idées politiques chez les Roumains au Moyen Age. Miron Costin et les problèmes du régime nobiliaire), in *Omagiu lui P. Constantinescu-Iași*, Bucarest, 1965, pp. 309—316.

[92] Pour les relations de M. Costin avec la Pologne, P. P. Panaitescu, *Influența polonă*, pp. 254—266 (106—118) ; Idem, *Opere*, Introduction, pp. 7—8, 10—12, 14—15 ; C. Chowaniec, *Miron Costin en Pologne. Contribution à l'année 1684—1685*, in *Închinare lui Nicolae Iorga* (Hommage à N. Iorga), Cluj, 1931, pp. 113—124.

Commencée assez tôt, cette activité en faveur d'un rapprochement entre la Moldavie et la Pologne gagnera en importance surtout après le siège de Vienne et les victoires de la Sainte Ligue, qui ouvraient à la cause chrétienne des perspectives insoupçonnées auparavant. Quelle était cependant l'attitude à l'égard de l'Empire ottoman que le même Costin croyait devoir recommander au moment où il rédigeait sa chronique? Cette attitude est très clairement exposée dans les passages où il se rapporte aux actions entreprises par toute une série de princes.

Pour la guerre initiée par Michel le Brave — ce voïévode « illustre parmi les princes », — Miron Costin est plein d'admiration. Après la bataille de Călugăreni, « les Turcs vidèrent alors la Valachie grâce au zèle déployé par Michel voïévode ». Il n'oublie toutefois d'ajouter, avec le pessimisme qui lui était habituel à cette époque : « comme souvent des débuts victorieux se sont finalement soldés par de graves pertes, de même ce fut aussi le cas de ce prince, Michel voïévode ». Cette admiration, même avec des réserves, ne se rencontre plus dans le cas de Gaspar Graziani, « qui avait entraîné le pays dans un grand danger », et moins encore dans celui de Mihnea III, voïévode de Valachie, ou dans celui de Georges II Rákóczi. De Mihnea III — auquel le chroniquer en veut aussi pour sa politique sociale — il nous dit que cet « homme sans nulle crainte du Seigneur, dénué de toute raison, tyran vraiment fantasque, c'est-à-dire à la pensée incohérente, s'est mis en tête de trahir les Turcs ». Quant à Georges II Rákóczi, sa mort — causée par les blessures reçues à la bataille de Floreşti — fait l'objet du commentaire suivant : « Et ainsi finit aussi Rákóczi, prince né dans une grande félicité et entre les heureux chefs d'Etat très heureux. Mais où ne mène-t-elle cette nature humaine insatiable de grandeurs ! » [93].

L'admiration de Costin va vers Miron Barnovski, qui réédite le geste de Pierre le Boiteux et préfère être déposé que de donner les 40 bourses (20 000 thalers) demandées par le grand vizir : « On voit bien que ces princes ont été comme de vraies reines d'abeilles pour le pays et non des marâtres, lorsqu'ils n'ont pas accepté que le pays soit pressuré par eux et ils ont quitté le trône, pour que de nouvelles coutumes ne soient pas instituées sous eux et supportées par le pays ». Il admirait encore plus, peut-être, Radu Mihnea, car « la confiance dont Radu voïévode a joui auprès de l'empereur, aucun prince ne l'a eue, ni avant lui, ni après. Et en même temps les royaumes chrétiens, surtout les Polonais, les Hongrois et autres pays chrétiens, en avaient de grands avantages, car il leur évitait de nombreux dangers, comme un chrétien qu'il était. Tout en respectant strictement ses obligations envers l'Empire, il respec-

[93] *Opere*, p. 47, 48, 67, 186, 200.

tait aussi son devoir de chrétien. De cette manière il obtenait à la fois la confiance des Turcs et les éloges des chrétiens, car tout s'enchaînait sagement chez lui »[94].

Ce témoin d'une époque si mouvementée semble aspirer avant tout à la paix. C'est pourquoi les moments dont il parle avec plus de nostalgie ne sont pas ceux des grandes actions guerrières, mais les intervalles de calme relatif pour son pays, lorsque le sultan se trouvait occupé ailleurs, loin des frontières de la Moldavie. Ainsi, par exemple, pendant le règne de Vasile Lupu, au moment où Mourad IV guerroyait contre la Perse et « ces contrées, ici, vivaient dans une grande paix et tranquillité et dans une grande félicité »[95]. La résignation semble devenir chez lui la conclusion d'une sorte de philosophie de l'histoire. L'idéal chrétien persiste, mais la prudence mise à son service ne sera jamais assez grande : « Digne d'éloge est chaque prince qui tient pour les chrétiens... mais avec sagesse et non d'une manière irréfléchie et sans prudence, pour risquer d'apporter, au lieu de bienfaits, la perte de son pays, ainsi qu'on l'a vu aussi bien de nos temps à plusieurs reprises, lorsque l'imprudence et la folie de certains mirent en grand péril cette terre »[96].

Et cependant, Costin n'était ni pusillanime ni effectivement résigné. Sa propre activité militaire, les ripostes qu'il donne aux princes plaident contre un tempérament dénué de vigueur. Sa réponse au grand vizir, qui lui demandait si les Moldaves se réjouissaient de la prise de Kamienice par les Turcs, est restée fameuse : « Nous sommes, nous autres Moldaves, contents que (l'Empire) s'étende dans toutes les directions autant qu'il le pourra, mais de le voir s'étendre par-dessus notre pays, nous ne nous en réjouissons pas »[97].

Sceptique, mais non résigné, Miron Costin désirait effectivement la libération de son pays, mais avait trop d'expérience et connaissait trop bien l'histoire pour pouvoir conseiller ce qu'il considérait une aventure. C'est dans des forces étrangères, et surtout dans la Pologne, qu'il mettait son espoir[98], vague probablement au début, plus ferme ensuite, lorsque dans le « Poème polonais » il lançait au roi Jean Sobieski son ardent appel de délivrer la Moldavie. Et c'est justement le manque de confiance dans les forces internes qui, à côté de la date à laquelle fut écrite la chronique, explique la double lumière sous laquelle nous apparaît la figure de ce grand Moldave du XVIIe siècle : celle du conteur désabusé du passé de son pays et celle du militant pour un idéal politique.

[94] *Ibidem*, pp. 90–91, 95.
[95] *Ibidem*, p. 119.
[96] *Ibidem*, p. 66–67.
[97] I. Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei*, éd. I. Iordan, p. 134.
[98] P. P. Panaitescu, dans son introduction à *Opere*, pp. 14–15.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU—MUZICĂ—CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
  - — SÉRIE BEAUX-ARTS
  - — SÉRIE THÉÂTRE—MUSIQUE—CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Nicolae Iorga, istoric al Bizanțului, ouvrage collectif soigné par EUGEN STĂNESCU, 1971.

ION BARNEA et ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU, **Din istoria Dobrogei**, vol. III, **Bizantini, români și bulgari la Dunărea de Jos**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », série Monographies IX, 1971.

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, **Academiile domnești din București și Iași**, collection, « Biblioteca istorică » XXVIII, 1971.

PETRE DIACONU et DUMITRU VÎLCEANU, **Păcuiul lui Soare — cetatea bizantină**, collection « Biblioteca de arheologie » XVIII, 1972.

ALEXANDRU DUȚU, **Cărțile de înțelepciune în cultura română**, collection « Biblioteca istorică », XXXIV, 1972.

Nicolas Iorga — l'homme et l'œuvre, ouvrage collectif soigné par D. M. PIPPIDI, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », série Monographies X, 1972.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., **X**, 3, p. 411—628, BUCAREST, 1972

I. P. „Informația" c. 1855

43 456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X — 1972 • N° 4

CONTACTS CULTURELS AUX XVII^{e}—XIX^{e} SIÈCLES III

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerț exterior « ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste ou chez votre facteur.

La correspondance, les manuscrits et es publications (livres, revues, etc.) envoyés p ur comptes rendus seront adressés à 'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactilographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

ÉDITIONS DE L ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

3 bis rue Gutenberg, Bucarest, Roumanie

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X—1972 N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME X 1972 N° 4

CONTACTS CULTURELS AUX XVII^e — XIX^e SIÈCLES

III

SOMMAIRE

TWO ACCOUNTS OF THE ACADEMY OF AYVALĪK (KYDONIES) IN 1818–1819

RICHARD CLOGG
(London)

In 1819 Georg Wilhelm Freytags, the first Ordinarius in oriental languages at the University of Bonn, requested the Prussian ambassador to the Ottoman Porte, von Schladen, to send him specimens of Turkish printing. This von Schladen duly did, sending at the same time to the 'königliche preussische Oberpräsident', Graf von Solms-Laubach, a highly perceptive account of the intellectual ferment that characterised the Greek world during the first two decades of the nineteenth century. In Chios, Patmos, Jannina, Patras, Athens, Moldavia and Wallachia, he wrote,

> 'ja selbst unter den argwöhnischen Augen der neidischen Türkischen Behörden und auf asiatischen Boden, in Smyrna, Caesarea und Kydonia, wo der Islamismus Christliche Cultur am eifrigsten verfolgt, [...], überall erwacht die Erinnerung an eine glorreiche Vorzeit, nach allen Richtungen strebt die rege Sehnsucht der Vorältern würdig zu seyn, die Freyheit des Geistes wieder zu erringen, das Joch des Despotismus und des Aberglaubens abzuschütteln. Schon sind mehrere der grössten und gefährlichsten Hindernisse besiegt worden. So gross die Opfer, und so mühsam die Anstrengungen waren, so wichtig sind auch die gewonnenen Resultate, so erfreulich die Hoffnungen für die Zukunft. Die unverkennbaren Einwirkungen der französischen Revolution, die Verbreitung vorzüglicher französicher Schriften in neugriechischer Übersetzung [1], die Hoffnungen welche die Russische Politik erregt und unterhält, der häufigere Verkehr mit Europa, der wachsende Handel, der steigende Reichtum, die fortgesetzten Be-

[1] Halet Efendi, Ottoman ambassador to France, had complained at the beginning of the century that the French were circulating within the Ottoman dominions tracts, which had been translated into Greek, Armenian and Turkish, extolling the benefits of republicanism and liberty, E. Z. Karal, *Halet Efendinin Paris Büyük Elçiliği (1802–1806)*, Istanbul, 1940, p. 56.

> suche gelehrter Reisenden, haben in den letzten 25 Jahren eine solche moralische Umwälzung unter den Neugriechen hervorgebracht, dass man diese Epoche wirklich als das erste Erwachen aus dem lethargischen Schläfe seit der Zerstörung des morgenländischen Kaisertums betrachten darf'. [2]

Von Schladen rightly laid emphasis on the importance of Smyrna, Ayvalīk (Kydonies) and Chios as centres of what has been termed the 'Neo-Hellenic Enlightenment'.[3] And, indeed, a Greek historian has recently emphasized the extent to which the intellectual centre of gravity in the Greek world at this time was centred on the academies at Smyrna (the Εὐαγγελικὴ Σχολή founded in 1733 and the Φιλολογικὸν Γυμνάσιον founded in 1808). Chios (whose famous academy was reorganised in 1792) and Ayvalīk, which forms the subject of the present study, all of which were situated within a relatively short distance of each other[4]. All three communities, but more particularly Smyrna and Ayvalīk, were flourishing centres of Greek commerce and this, of course, was a primary factor in their importance as educational centres.[5] No less important was their relative remoteness from the Ecumenical Patriarchate, which at this time was quick to equate progressive beliefs in educational matters with religious heresy. The influence of what von Schladen aptly termed 'die finstere Tiranney der griechischen Klerisey' had effectively stifled the development of Greek education in the Ottoman capital, and matters

---

[2] In a letter, dated 26 July 1819, in W. H. Heffening, *Über Buch- und Druckwesen in der alten Türkei. Ein Bericht des Preussischen Gesandten zu Konstantinopel aus dem Jahre 1819*, "Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft", n.s. XXV (1950), p. 596.

[3] Recent years have witnessed a marked upsurge of interest in the 'Neo-Hellenic Enlightenment'. See, for instance, C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Geneva, 1969, Alkis Anghelou, Πλάτωνος Τύχαι. Ἡ λόγια παράδοση στὴν Τουρκοκρατία, Athens, 1963, D. Popovici, *La Littérature roumaine à l'Époque des Lumières*, Sibiu, 1945, Ariadna Camariano, *Spiritul revoluţionar francez şi Voltaire in limba greacă şi română*, Bucharest, 1946, and G. P. Henderson, *The Revival of Greek Thought 1620—1830*, Albany, New York, 1970.

[4] Alkis Anghelou, Πρὸς τὴν ἀκμὴ τοῦ Νεοελληνικοῦ διαφωτισμοῦ. (Οἱ διενέξεις τοῦ Λεσβίου στὴ Σχολὴ Κυδωνιῶν "Μικρασιατικὰ Χρονικά", vii (1957), p. 49. On the sometimes stormy educational situation in pre-revolutionary Smyrna see N. Veis, Συμβολὴ εἰς τὰ σχολικὰ πράγματα τῆς Σμύρνης,- "Μικρασιατικὰ Χρονικά", i (1938), 193—237; S. Karatzas, Σμύρνης Τραγωδίες. Δύο ἀνέκδοτα ποιήματα σχετικὰ μὲ ταραχὲς στὴ Σμύρνη (1788—1810). Athens, 1958 and Kh. Solomonidis, Ἡ Παιδεία στὴ Σμύρνη, Athens, 1961.

[5] See. W. Jowett, *Christian Researches in the Mediterranean from 1815 to 1820...*, London, 1822, p. 72—3. Greek merchants established in commercial centres such as Odessa, Bucharest, Constantinople, Moscow, Leghorn, Vienna, Leipzig and Pest vied with each other in the size of their donations to these schools. One Greek merchant in Taganrock alone, 'N. Babazy' contributed 50,000 piastres for the support of young Greeks studying inWestern Europe, Heffening, *op. cit.*, p. 597. In his *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, Paris, 1803, which significantly was dedicated to 'Michel Zosima et Thomas Spaniolachi, négocians grecs', and in which he praised the 'zèle patriotique' of the Zosimas brothers, Adamantios Korais wrote that the great riches of the nascent Greek bourgeoisie inspired in their possessors the natural desire 'd'étendre d'un côté leur commerce par des établissements dans des pays étrangers, et de l'autre, de multiplier chez eux les moyens d'instruction, ne fût-ce que pour leurs propres enfants' (p. 19). Another important merchant benefactor of Greek letters at this time was George Zaviras of Pest, see Endre Horvath, Ἡ ζωὴ καὶ τὰ ἔργα τοῦ Γεωργίου Ζαβίρα/*Zavirasz György élete és munkái*, Magyar-Görög Tanulmányok, iii, Budapest, 1937.

were not significantly improved with the refoundation of the Patriarchal Academy at Kuruçesme in 1804.[6] The general level of the Patriarchal Academy, indeed, is strikingly illustrated by the fact that, as late as 1797, its erstwhile director Sergios Makraios in his Τρόπαιον ἐκ τῆς ἑλλαδικῆς πανοπλίας κατὰ τῶν ὀπαδῶν τοῦ Κοπερνίκου ἐν τρισὶ διαλόγοις sought to refute the Copernican system of cosmology.[7]

The situation was altogether different, however, in Ayvalīk, which was described in 1820, at the very height of its fame and influence, by a Viennese Greek periodical, as this 'New Miletus, metropolis of learning for the whole of Asia Minor'.[8] And, indeed, the influence of Ayvalīk, whose general cultural and intellectual level at this time was as high as any in the Greek world, radiated far beyond Asia Minor. V. Beshevliev has stressed that 'von besonderer Bedeutung für die geistige Widergeburt der Bulgaren waren die griechischen Schulen in Kydoniä ... auf der Inseln Chios ... auf dem Athos usw'.[9]

Scholars have long realised the significance of this small community in the history of the Greek national revival. Ayvalīk, wrote that acute observer of the Ottoman Empire, 'Odysseus' (Charles Eliot), 'for half a century was a sort of Oriental Boston, famed for its fine streets, public gardens, University, libraries, and municipal buildings, for the wealth, culture, and refinement of its inhabitants,[10] while Arnold Toynbee has described Ayvalīk as 'the first piece of free Greek soil in modern times'.[11]

---

[6] The censorship exercised by the Patriarchate was described by von Schladen as being 'unerbittlich streng'. The functions of censor in the years immediately before 1821 were carried out by the Archimandrite Hilarion of Sinai, and there were suggestions that he was seeking to set up a kind of index of prohibited books, A. Dimitrakopoulos, Ἐπανορθώσεις σφαλμάτων παρατιθέντων ἐν τῇ Νεοελληνικῇ Φιλολογίᾳ τοῦ Κ. Σαθᾶ..., Trieste, 1872, p. 51. Be this as it may, Hilarion was a favourite target of progressive Greeks. The Greek periodical "Μέλισσα", for instance, held him to be the 'lewd traitor' responsible for the burning at the patriarchate in 1819, of the anonymous and midly anti-clerical tract Στοχασμοί τοῦ Κρίτωνος, iii (1821), 306, quoted in D. Ghinis, Κρίτωνος Στοχασμοί, Ἔρανος εἰς Ἀδαμαντίον Κοραῆν, Athens, 1965, 145. Hilarion's scruples, however, did not prevent him from sponsoring the publication of at least five, and possibly more tracts of a markedly protestant nature at the patriarchal press, on the instigation of an agent of the Religious Tract Society of London.

[7] Cyril Mango, *Byzantiinism and Romantic Hellenism*, "Journal of the Warburg and Courtauld Institutes", xxviii (1965), 35.

[8] Λόγιος ὁ Ἑρμῆς 481.

[9] V. Beshevliev, *Die Widerhall des neugriechischen Sprachkampfes und der neugriechischen Literatur im Bulgarien des vorigen Jahrhunderts*, in *Probleme der neugriechischen Literatur*, ed. J. Irmscher, ii (1960), p. 49.

[10] 'Odysseus' (C. N. E. Eliot), *Turkey in Europe*, London, 1900, 311.

[11] A. J. Toynbee, *The Western Question in Greece and Turkey*, London, 1922, p. 332. The Rev. R. Walsh in his *A Residence at Constantinople*, described Ayvalīk during this period as 'a free republic of active and intelligent Greeks, equal to any that formerly existed among their Ionian ancestors, in opulence, spirit and a feeling of independence'. According to Walsh, Ayvalīk contained 36 oil extraction mills, 24 soap manufactories, 3 large hans for the accommodation of merchants, two good hospitals, 10 large churches plus a cathedral and a bishop's palace (ii, p. 395—6). The commercial encyclopaedia Ἑρμῆς ὁ κερδῷος, published in Vienna in 1817, put the population of Ayvalīk at 20,000, all Greek, φροντίζοντας ὄχι μόνον διὰ τὸν σωματικὸν πλοῦτον, ἀλλὰ καὶ διὰ τὸν ψυχικὸν στολισμόν, μὲ ἀνέγερσιν κοινῆς Σχολῆς Φιλοσοφικῆς, ἡ ὁποία ἔδωκεν ἤδη ἀρκετὸν καρπόν (II, pt. 2, p. 392).

Indeed such was the renown of the academy which was 'the pride of the citizens of Ayvalīk that its destruction, in June 1821 shortly after the outbreak of the Greek War of Independence, is commemorated in a verse of the moving lament for the death of the ἐθνομάρτυρας' Gregorios V, sung by the Karamanlīlar, the Turkish speaking Orthodox Christians of Asia Minor :

'Αϊβαληγὴν Σχολειονοὺν 6ονμπασδηλάρ
Παληκληνὴν 'Αγιασμασὴν κεσδιλέρ
Γρηγόριος πατριγίδε ἀστηλάρ
Δινὶ 6ονμπὶρ οὐγρουνὰ κιδὲν ἐφένδιμ [12].

The history of the academy at its zenith during the years before the Greek War of Independence has been the subject of much study, and its significance for the educational and cultural development of the Greek people has been fully realised.[13] The importance of the accounts of contemporary Western travellers as a primary source for the history of the academy during these crucial years has long been appreciated and their accounts utilised by historians of Ayvalīk. Of these accounts one may perhaps single out the following as of fundamental importance: those of M.G.A.F. Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce* [14], Ambroise Firmin Didot, *Notes d'un voyage fait dans le Levant en 1816 et 1817*,[15] F.C.H.L. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce ...*, [16] C. D. Raffenel, *His-*

---

[12] [i. e. Ayvalīğīn (Skholcion) un bastdīlar,
Balīklīnīn Ayazmasīn kesdiler,
(Grigorios) patriği de asdīlar,
Dini bir uğruna giden effendim.

They have crushed school at Ayvalīk,
They have cut off the Sacred Spring at Balīklī,
And they have hung Gregory the Patriarch,
My master is gone on account of the faith].

in R. M. Dawkins, *Turco-Christian Songs from Asia Minor*, "Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales" 11, pt. i (Mélanges Bidez), 1934, p. 202. On the destruction of Ayvalīk see the "Spectateur Oriental", no. 11, 28 June 1821. Moysis Gabriel of Adana in his Μουτενεβὰ ἰλιμλερὶν ἰτζμαλί, Smyrna, 1836, p. 144, wrote that 'from there (Ayvalīk) knowledge was scattered in many lands' (ἰλίμ τζόκ γερλερὲ ὀρτὰν νταγηλτή).

[13] The bibliography on Ayvalīk is extensive. See, for instance, G. Sakkaris, 'Ιστορία τῶν Κυδωνιῶν, Athens, 1920, N. I. Saltelis, 'Ο Κυδωνιάτης. Ποίημα εἰς ᾄσματα τέσσαρα Athens 1842, E. I. Stamatiadis, in 'Εθνικὸν 'Ημερολόγιον τοῦ ἔτους 1865. 'Εκδοθὲν ὑπὸ Μαρίνου Π. Βρετοῦ... Ἔτος Ε., Paris 1865, 218—227 and G. Valetas 'Ιστορία τῆς 'Ακαδημίας Κυδωνιῶν, "Μικρασιατικὰ Χρονικά" IV (1948), p. 145—208.

[14] Paris, 1809, p. 73—74.

[15] Paris, 1826, p. 374—403. For a Greek translation of the passages relevant to Ayvalīk see I. Dimitrios-Apostolakis, Κυδωνιακαὶ μελέται καὶ παραλληλισμοί, I, Kydonies, 1914, 81—122 which I have not seen.

[16] Paris, 1821, V, p. 136—139.

toire des Événemens de la Grèce . . . ,[17] and, above all, William Jowett's *Christian Researches in the Mediterranean from 1815 to 1820* . . .[18].

These accounts naturally vary in quality. Pouqueville and Firmin Didot, whose visits appear to have overlapped in time, devoted much effort to a rather misguided attempt to persuade the students of the academy to abandon their vernacular in favour of classical Greek, 'pour faire revivre dans l'enceinte du collège la langue de Démosthène et de Platon'. Firmin Didot printed the agreement of 20 March, 1817, under which certain of the students covenanted to abandon their coarse and vulgar vernacular for their 'mother tongue', as befitted the descendants of the Hellenes. If any of the students failed to keep the agreement, he was subject to the penalty of the public recitation of a page of Homer. The various signatories also adopted classical names in the place of their Christian names, Didot himself appropriately signed as Anacharsis, Dimitrios as Themistokles, Kharalambos as Pausanias and so on. The evenings of this group were devoted to conversation or the recitation of the Greek poets or of plays such as Euripides' *Hecuba*.[19]

Firmin Didot very much looked upon the Ayvaliots as the descendants of the ancient Hellenes. The Rev. William Jowett, whose account of his visit to Ayvalīk in May 1818 has been described by a recent historian of the Academy as a 'most valuable source' (πολυτιμότατη πηγή)[20],

---

[17] Paris, 1822, p. 193—201. A Greek version of Raffenel's account, with interesting additional material, was published by Kharikleia S. A. Anagnostis in Smyrna in 1861 as Αἱ Κυδωνίαι πρὸ τοῦ 1821. Κατὰ τὸν Κύριον Μ. Δ. Ράφφενελον.

[18] London, 1822, p. 58—68. Many other accounts of travellers exist, but these are frequently of unequal value. W. M. Leake's strictures, however, against Byron's friend John Cam Hobhouse, that he believed the school of 'Aia-Balé' and 'Kidognis' to be separate institutions, made in his *Researches in Greece*, London, 1814, pt. I (only part published), p. 441, do not seem to be justified. Hobhouse quite clearly states that 'at Haivali, or Kidognis, opposite Mytilene, there is a sort of university, for a hundred students and three professors, now superintended by a Greek of Mytilene, who teaches not only the Hellenic, but Latin, French, and Italian, *A Journey through Albania and other provinces of Turkey in Europe and Asia, to Constantinople, during the years 1809 and 1810*, London, 1813, p. 574.

[19] p. 385—386. Care had to be taken that these activities took place behind closed doors to avoid arousing Turkish suspicion. In the previous year the Turks had temporarily closed the school because they believed that a French music master while beating time was instructing the pupils in military science, ibid., p. 387—8. Jowett himself noticed that the Greeks of Chios 'have a great fashion, at present, of giving their children classical names. You meet with Calliope, Euterpe, and others of the Muses. One in Scio is going to baptize his daughter Anthepe, having discovered that that was the name, in very ancient times, of a Queen in Scio', op. cit., 75. Cf. also Korais, *Mémoire*, 44. These practices incurred the wrath of the Ecumenical Patriarchate. An encyclical of the Patriarch Gregory V of 1819 denounced the 'innovation of (adopting) ancient names and the scorning of the (traditional) Christian practices with regard to naming'. Such innovations were, Gregory declared, 'a despising of the Christian practice of giving names' and as such 'completely improper and unsuitable', K. Th. Dimaras, Ὁ Κοραῆς καὶ ἡ ἐποχή του, Athens, 1953, 304.

[20] G. Valetas, *op. cit.*, p. 152.

equally looked on Ayvalīk and its academy in the light of his own particular interests and predilections. For he regarded himself as 'having enjoyed the great advantage of being nursed in the bosom of one of the purest Churches of Christendom, on which the full light of Scripture shines' (i.e. the Church of England) and regretted that the Greek translations of the Church of England Book of Common Prayer, which he presented to influential ecclesiastics such as the Metropolitan of Smyrna, lacked a translation of the quasi-Calvinist Thirty Nine Articles. He certainly included the Orthodox Church in his blanket condemnation of all the non-Protestant churches of the Mediterranean region. 'A Christian Church', he wrote, 'may be considered degenerate when, instead of sound faith, false doctrines are mingled with the true; when, instead of pure worship, vain and frivolous ceremonies are imposed on the people and generally practised; when, consequently, instead of abounding piety, holiness toward God is much abated, and the standard of public morals and public opinion is debased' [21].

Yet, for all his prejudices, Jowett's account is, together with that of Firmin Didot and Raffenel, among the most useful of all the known accounts of travellers who visited Ayvalīk. His religious preoccupations led him to describe the Academy in a light rather different from that of his philhellene and antiquarian contemporaries. Jowett's published account of Ayvalīk has long been known, and, indeed, his account was translated into Greek and published in the periodical 'Η Μελέτη in 1909.[22] Jowett's published account was based on his very detailed journal, the original of which is preserved in the archives of the Church Missionary Society in London.[23] As it differs in a number of significant ways from the account which Jowett published, and as it constitutes an even more valuable source for the history of the Academy at Ayvalīk than the published record, Jowett's manuscript record of his visit to Ayvalīk is here published in full, together with a shorter, and so far as I know, wholly unpublished account of a visit to the academy a year later, in 1819, by the Rev. Charles Williamson, a missionary colleague of Jowett's. These two accounts will, it is hoped, throw further light on the fascinating history of the academy in its prime.

Jowett, one of the earliest British missionaries appointed to serve in the Mediterranean region, had been appointed 'literary representative'

---

[21] W. Jowett, *op. cit.*, p. 3–4.

[22] p. 108–113.

[23] The two MSS printed here are reproduced by permission of the Committee of the Church Missionary Society. C. M/E 3 1817–18, 1819–1820. Minor changes in orthography and punctuation have been made in the interests of intelligibility.

of the Church Missionary Society in Malta in 1815.[24] He also acted on behalf of the British and Foreign Bible Society, which had been founded in 1804. Indeed, his visit to Greece and Asia Minor was undertaken at the expense of the Bible Society. The Rev. Charles Williamson, a friend and missionary colleague of Jowett, between 1817 and his death in 1820, was chaplain to the Levant Company's factory in Smyrna. It was during this period that he negotiated on behalf of the Religious Tract Society the printing of five or possibly six protestant tracts at the press of the Ecumenical Patriarchate in Constantinople. And as a member of the British and Foreign Bible Society, he was also instrumental in founding the short-lived Smyrna Bible Society in 1818,[25] in which he enrolled not only members of the protestant community but also catholic and orthodox Christians, including the orthodox bishop. But Williamson's zeal does not seem to have recommended itself to the somewhat easy-going Frank merchant community in Smyrna, and he was not a popular figure.[26]

WILLIAM JOWETT'S JOURNAL OF HIS VISIT TO AYVALĪK IN MAY 1818

Sunday May 17. [...] In the evening I called on the Bishop [...] We had a long conversation about the knowledge of Greek in England. The idea predominant in his mind was that we had something to learn from the Greeks, in this respect, & that without them it was not possible for us to know Greek so well. He wished that two or three clever Greeks should be sent to England; more with the idea of teaching us something, than learning of us. He wished to know why I was going to Haïvali? Because, I said, there is a famous school there, & my countrymen wish to hear of Greek schools. He was so good as to offer me a letter of introduction [...]

---

[24] For Jowett, see E. Stock, *An early Anglican Mission to the Eastern Churches*, "The East and the West: a Quarterly Review for the Study of Missions", III (1905), p. 271—83. Another useful work of Jowett is his *Christian Researches in Syria and the Holy Land in 1823 and 1824, in furtherance of the objects of the Church Missionary Society...*, London, 1825. Cf. also J. M. Hornus, *Les missions anglicanes au Proche-Orient avant la création de l'évêché à Jérusalem*, „Proche-Orient Chrétien", XII (1962), p. 255—269.

[25] See my articles, *Some Protestant Tracts printed at the Press of the Ecumenical Patriarchate: 1818—1820*, "Eastern Churches Review", ii (1968), p. 152—164 and *The Foundation of the Smyrna Bible Society, 1818*, "Μικρασιατικὰ Χρονικά", XIV (1970), p. 31—49.

[26] Another clerical visitor to Smyrna at this time reported that 'some of the higher Greek families join in the society of the Franks, and conversation especially among the ladies is carried on in the Greek language. It is impossible not to speak with disapproval of their mode of passing the Sunday, the morning being spent at the billiard table, the evening at the dance. When at Smyrna during the winter, they attend the English service, although they frequently assign the unpopularity of the chaplain as sufficient reason for absenting themselves', *Journal of a Tour in the Near East by the Rev. Robert Mosley Master; 1818—1819.* (British Museum Add. MS. 51313), 270.

Monday May 18. I agreed this morning with two men to take me in their Caïque to Haïvali & Scio ... Called also on Economus.[27] He also promised me letters. These calls take up a terrible time, as they will not let you off, at least you cannot with civility part without taking sweetmeats, coffee & pipes at each [...] I embarked in my Caïque — a boat about twenty feet long, managed by two men — at midnight. Having committed myself to him that never slumbereth nor sleepeth, I lay down in the Caïque, covered with sail cloths & having my head well muffled up. This is one grand secret of travelling in hot climates; for there is nothing more palsying to the health of the whole body, than for the perspiration to be checked in the head, by the sun's heat either direct, reflected or diffused.

Tuesday May 19. I woke in the morning far out of sight of Smyrna. From twelve till two, we anchored in a little bay & dined. It was very hot; the boatmen slept. At two we started & about four were off Phogi[28] [...] I never, I think, in my life spent such an enchanting evening as we thus coasted along [...].

Wednesday May 20. We roused just after midnight. Our principal looked out to the North & said it was not yet safe to cross the Gulph of Sanderli.[29] The sky was angry, & threatened gusts of winds. Soon after one, we set off [...] At ten we arrived at the South East of Mitylene. At one we landed about two miles S. of the City & bought some wine and lettuces. In the evening we struck across in a dead calm towards Haïvali [...] At ten we anchored & slept till five. By seven o'clock we arrived at Haïvali.

Thursday May 21. I immediately went to the Vice Consul; and after resting nearly an hour he accompanied me to the school. We entered the apartment of Gregorius,[30] the principal Master; a shrewd looking, placid man. I presented my letter

---

[27] Konstantinos Oikonomos o ex Oikonomon (1780—1857) was from 1813 σχολάρχης of the Φιλολογικὸν Γυμνάσιον where he taught theology and Greek. His brother, Stephanos, taught natural history and chemistry. Among many other works he was the author of the Αὐτοσχέδιος διατριβὴ περὶ Σμύρνης in Λόγιος ὁ Ἑρμῆς, 1817, 520—530, 549—567.

[28] Foca.

[29] Çandarlī.

[30] Gregorios Saraphis (1780—1822) taught Greek and theology at the academy. His Γραμματικῆς Βιβλίον πρῶτον ἤτοι τὸ περὶ τεχνολογίας καὶ ὀρθογραφίας τῶν ὀκτὼ τοῦ λόγου μερῶν was printed in Ayvalīk in 1820 Ἐν τῇ Τυπογραφίᾳ τῆς Σχολῆς, παρὰ Κωνσταντίνου Τόμπρα Κυδωνιέως and is one of the rare products of the short lived press in the town.

from the Bishop of Smyrna,[31] which was a very long one. In the reading of it, Gregorius had time enough to see that I was to be well received. When he had finished it, he very mildly laid his hand to his breast & said χαίρομαι, καλῶς ἐκόπιασες : 'I am glad to see you; welcome'. Pipes & sweetmeats & coffee were then served up; during which I had full leisure to explain my wishes. We then went all together to the Apartment of the second Master Theophilus; where the same ceremony of sweet meats & coffee was performed. He is a more plain, blunt, natural character. They then showed me the library consisting of about 7 or 800 volumes, among which is a complete set of the Greek classics. They have also many astronomical & other scientific instruments. The third master joined us, his name is Eustratius, he is μονόφθαλμος — one-eyed. I walked round the college, which is a large quadrangular building fifty four of my steps in length & thirty four in width : you may say 140 feet long & 90 wide. It is surrounded on three sides with small (ὀντάδες — a Turkish word) chambers, for the reception of such scholars as come from foreign parts. There may be about a hundred such foreign scholars : and, at present, about another hundred belonging to the town. The chambers are in number 72. The foreign scholars pay nothing for the use of them & nothing for tuition. They have only food, raiment & books to pay for. There are two stories. On the upper story is a large circular room, where the lectures are given : and also a large oblong room for the third master, & the inferior masters. In the centre of this quadrangle is a garden of herbs & two or three flourishing almond trees. One side of the College is washed by the sea.

I then went with the Consul, to call on two or three other persons to whom I had letters of introduction. Among these was one Emmanuel Amminiti, who had a good house,

---

[31] Jowett was also armed with a powerful letter of introduction to Theophilos Kairis from Konstantinos Oikonomos, in which the bearer of the letter, Οὐΐλλιαμ Τζῶϊτ was introduced as an Ἄγγλον ἱερέα ἄνδρα σοφὸν καὶ μούσης Ἑλληνικῆς ἔμπλεον, καὶ φίλου τοῦ τῶν Ἑλλήνων. Attracted by the fame of the academy he desired the education of the nation and accepted the educated class of Greeks as ὡς ἀληθῆς πεπαιδευμένος. Πρὸς τοιούτους φιλέλληνας σοφοῦς τῆς Εὐρώπης added Konstantinos, χρεωστοῦμεν πασῆν τιμὴν δία τὴν ὁποίαν δεικνύουσι φιλανθρωπίαν παρηγοροῦντες φιλοσόφως τοὺς ἀπογόνους τῶν παλαιῶν αὐτῶν Διδασκάλων, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἐκπαιδεύσεως ἐν Μικρᾷ Ἀσίᾳ, Ξενοφάνης, ii (1904—5). 278—9. The letter is dated 6 May 1818.

where I was not sorry to be invited to take up my quarters. His Father, mother, brothers & sisters live in it. But as he is the smartest, most active young man in the family, he has the management of everything. In the afternoon I walked out with him & two or three others to see the town. Dirt is inseparable from the idea of a Turkish or Greek town. The streets are many of them either flowing or stagnant with water impregnated with rancid oil. In the skirts of the town there is a Colony of Moriotes, who have built houses & lived here since the time of the misfortunes which Russia occasioned to the Morea; about forty years ago. They prefer living apart & even retain their different dress. Further out on the sea side are two Hospitals. One of them for general purposes. It had a neat Dispensary, which had been established however, only three weeks. A little further on is the other Hospital for Lepers. It was founded by a Leper. Elephantiasis is no uncommon disorder in these parts; its effects are very offensive. I saw poor men & women with their fingers or legs or other limbs literally wearing & wasting away. I was reminded of the case of Naaman: and of Him too, who was surrounded by multitudes of such impotent folk; while "the spirit of the Lord was present to heal them". Each of these Hospitals has a very small chapel & a Papas to each. I entered one where the Priest was singing or whining the service after their manner to a congregation of two or three. As the sun was now nearly setting we finished our walk. Passing through an Orchard, we found a single Quince tree. These formerly, it is said, grew wild here in great abundance, before the town was built; that is about 200 years ago: and give the name to it. Haïvali & Kydonia, meaning in Turkish and Greek respectively Quince-Town. In the evening my Host sat alone with me; and gave me a good deal of information about Smyrna & this place.

Economus, the Master at Smyrna he knows well, & is quite of his party. He tells me the enterprizing manner in which he has risen to his present eminence, and how, at Yannina, Ali Pasha cast him into prison. It was he who got into the dispute I formerly mentioned about Baptism & the pre-existence of God before all ages. (See my Journal of Sep. 28 1816

ὁ πρὸ αἰώνων, ον ἀπ᾽αἰώνων θεός.)[32] He maintains that Infants dying unbaptized may be saved. The Synod at Constantinople wished to trouble him, but at length let him alone, being overwhelmed by his superior knowledge of the Fathers. The old Smyrna school obtained the English protection, under pretence to the Turks, that they had some English children educating by them.

Haïvali, which is about 200 years old, maintains its liberty by buying the Turkish Governor. The necessity for this arises hence. Let the Greeks endeavour to settle disputes as they will amongst themselves, yet a fractious, non-suited fellow may always appeal to the Turkish cadi. If therefore they had no Turkish Governor, they would be annoyed by their causes travelling abroad. They therefore pay for the formality of a Governor. There are not above ten Turks in the place; a nominal Guard. It is particularly to be remarked that they have no mosque in the place. The population may be about 25,000. The Greek constitution is of this nature. The city is divided into three districts. There are three Ephori & three Senators. To these six, are added another six, making what they call the Twelve. And there are three called προκρίται before whom causes are come first, with liberty of appeal to the Twelve. This account although I was very minute in my enquiries, was the best I could get. It is not quite so full & clear as Blackstone! But Turkey is a country where

---

[32] In his journal for 28 September 1816 Jowett wrote that '[...] at Smyrna there was a famous professor, Kuma, but he got into a theological debate, in which he defended an expression which a friend of his had adopted in a printed work. It began with these words, 'Ο πρὸ αἰώνω Θεὸς The controversy which ensued was the occasion of Kuma's removing [...]' CM/E 2. 'Kuma', of course, was Konstantinos Koumas. The occasion of Jowett's writing about Greek educational matters was a visit by 'Mr Platon Petrides', a protégé of Frederic North, the philhellene fifth Earl of Guilford, while Jowett was in Corfu. Petridis, Jowett wrote, 'was educated at the school at Kru-Tsezmè, in Constantinople' (i.e. the Patriarchal Academy at Kuruçesme). 'The school', he continued, 'was then very flourishing; but in consequence of the promotion of its head master to the see of Philadelphia, and the death of Prince Muruzi, a great patron of learning, whom the Turkish court beheaded, the institution wants unity and efficiency. I asked if the Turks were not jealous of the Greeks, and averse to their having schools. "Not at all", he said, "if they conduct them under the pretence of educating for the Priesthood. On this account we all wore the round cap worn by candidates for the Priesthood. They will indeed sometimes be unreasonable and pretend that the object is military: it was thus at Cidonía [i.e. Ayvalīk]; but a few purses which was all they wanted, hushed up the matter. I was myself nearly getting our school into a scrape; for being librarian, and amusing myself once with the Philosophical apparatus, I inadvertently left an air-gun in the window, so as to be visible to those below. So (said some Turks who came to the College, selling provisions, etc.) so you are studying fire-arms at your school. There was no method of preventing the mischief of such a report but by money".

the theory of Law has less influence over its practice, and the practice is less reducible to Theory, than in any other. The temper of a single individual may for several years quite destroy the balance of power here; as was the case about thirty years ago, when they had almost a Monarchy among them; and when, as Amminiti tells me — (I can believe him) — things went on better; with less intrigue & quarreling. There are no Jews in the place. He tells me that they expect to have a printing-press shortly. They sent a person last September to Paris, for this purpose.

The College, Library, Printing-press & every thing of this kind is wholly undertaken & supported by the liberality of the Natives at Haïvali. The public, national spirit of the Greeks deserves great commendation.

Friday May 22. This morning I went to the College to attend the lectures. Gregorius had about fifty scholars sitting round the large room, whom he lectured scientifically on Greek Grammar. He was explaining the tenses, which he did as well as Lindley Murray.[33] I was surprised on the conclusion of his lecture, to hear him begin a short panegyric on the stranger in the room. He explained to the scholars, "how much they ought to feel both honoured & encouraged by the appearance of visitors from such distant countries to see, as in ancient times, the state of learning amongst them; now unhappily fallen so much into decay, though beginning to revive". I was musing, not without some embarrassment, whether any reply was expected; when Gregorius delicately concluded his harangue by saying, that they could only best express their feelings by the silence of respect. Upon which he retired.

I next attended Theophilus.[34] About thirty were present, while to my surprize he lectured on the 11th. section of Newton. His audience however could not all understand him. He selected the more popular astronomical parts which he represented on a large black board with chalk. I liked their practice of putting questions to him though some asked very absurd

[33] Lindley Murray (1745—1826) was a noted grammarian. He was born in Pennsylvania in the American colonies but lived most of his life in England. His *English grammar*, first published in 1795, went through almost 50 editions in England and America.

[34] Theophilos Kairis (1784—1853). For an interesting study of Kairis' teaching at Ayvalık see N. A. Sotirakis, 'Η διδασκαλία τοῦ Θεοφίλου Καΐρη στὴ Σχολὴ τῶν Κυδωνιῶν καὶ στὴν Ἄνδρο, "Μικρασιατικὰ Χρονικὰ", VII (1957), p. 116—152. Cf. also D. Paskhalis, Θεόφιλος Καΐρης, Athens, 1928.

ones; at which the good man was a little nettled. He concluded his lecture with a much more broad style of compliment to me, in which he endeavoured to pronounce my name, but murdered it sadly. As I had passed the ordeal once, I almost felt enough at liberty to laugh at hearing it so pronounced.

After these lectures I sat a long time with the masters entering into their plans & telling them mine. The account they gave me of learning in Greece is this. It is about a hundred years ago since Meletius (not the author of the Greek Geography [35]) first taught at Yannina. About fifty years ago, the famous Master there was Methodius;[36] and, generally speaking, about that period the revival of modern Greek literature flourished most at Yannina. At other places, indeed, in Greece not at all. Immediately after these sprung up Eugenius who taught at Mount Athos, and Nicephorus Theotoky,[37] who taught at Corfu & who was afterwards Arch Bishop of Astrachan. Both these men among the Modern Greeks are famous as Authors: with one fault, that they hellenize too much. About 1770, Daniel of Patmos had a school of considerable repute in which he taught grammar systematically. Gregorius was a pupil of his. The school no longer enjoys its former fame; but has sent out several good Masters. At that time there was little correspondence among different parts of Greece of a literary kind. When Gregorius, who is a native of Haïvali, went, a boy, to Patmos, and they asked him where he came from? They knew the name neither of Haïvali nor Kydonia; nor could they understand him till he said it was near Μοσχόνησος, mentioned by Strabo. The school of Smyrna we know; that at Scio I shall soon visit. Concerning the one at Πήλιον ὄρος, they inform me that originally it was intended that there should be five able masters. They set about their work rather dashingly, without obtaining the usual sanction from the Porte. Ali Pasha hindered them therefore; in consequence of which they have gone more quietly to work with two. One of whom is the celebrated Anthemos Gazee, who

---

[35] This Meletios, of course, was Metropolitan of Athens between 1703 and 1714 and author of the Γεωγραφία παλαιά τε καὶ νέα.

[36] Methodios Anthrakitis (c. 1660—1736). Cf. A. Anghelou, Ἡ δίκη τοῦ Μεθοδίου Ἀνθρακίτου, ὅπως τὴν ἀφηγεῖται ὁ ἴδιος, Athens, 1955.

[37] Evgenios Voulgaris (1716—1806) and Nikiphoros Theotokis (1736—1800).

edited a Greek Lexicon at Vienna in three quarto Volumes [38] & was the first who set on foot a publication, highly useful for Greece "The literary Mercury" (Ἑρμῆς ὁ Λόγιος) printed at Vienna. The most eminent Master of this school at Haïvali, Benjamin of Mitylene, is gone to Bucharest,[39] & has established a good school there. The school at Yannina is decidedly on the wane. Thus we find as Economus told me at Smyrna, the principal schools for Greece are six, viz: Smyrna, Scio, Pelion Oros, Haïvali, Bucharest and (but I have not learnt the Master's name), Yassy.

Having found in their library a fine copy of the *Septuagint* and also the first volume of Walton's *Polyglot*,[40] this led

[38] Anthimos Gazis (c. 1758—1828). The 'Greek lexicon' which Jowett mentions is his Λεξικὸν Ἑλληνικὸν, 3 vols., Venice, 1809—1816.

[39] For Benjamin Lesvios (1762—1824) see A. Anghelou, Πρὸς τὴν ἀκμή... *op. cit.*, and N. Sotirakis, Βενιμὶν Λέσβιος pt. I, Mytilene, 1939.

[40] This must have been the first volume of the polyglott Bible compiled by Brian Walton, Bishop of Chester, *Biblia Sacra Polyglotta, complectentia textus originales, Hebraicum, cum Pentateucho Samaritano Chaldaicum, Graecum; versionumque antiquarum, Samaritanae, Graecae LXXII interp., Chaldaicae, Syriacae, Arabicae, Aethiopicae, Persicae, Vulg. Lat., quicquid comparari poterat; cum textuum, et versionum translationibus Latinis... cum apparatu, appendicibus, tabulis, variis lectionibus, annotationibus, indicibus,...* 6 vols., London, 1655—7. T. H. Darlow and H. F. Moule described this as 'the fourth and latest of the great Polyglotts; known as the London, or Walton's Polyglott', *Historical Catalogue of the Printed Editions of the Holy Scripture in the Library of the British and Foreign Bible Society*, London, 1903—11, ii, pt. 1, 23, no. 1445. How this volume reached the library at Ayvalīk is something of a puzzle. One possibility is that it was the gift of one of the Levant Company chaplains in Smyrna. By a curious coincidence, it is recorded that a copy of Walton's Polyglott was sent out for the library of the Levant Company's factory at Smyrna in the mid-17th. century. In the minutes relating to the chaplaincy of the Smyrna factory for 26 November 1666, it is noted that 'Mr Luke [chaplain in Smyrna between 1664—69] returns his thanks for the settlement of his Salary; and requests an allowance for books, as had already been granted for Aleppo. The request is to be considered hereafter: in the meantime the Governor offers the Polyglott Bible, in six volumes, as the foundation of a future large library; which is thankfully accepted'. A further note, of 23 August 1670, records that 'the Governor presents Poole's Synopsis, vol. I, to be added to the Polyglott Bible formerly sent, and the Lexicon Heptaglotton now to go to Smyrna: to be chained there as the Company's property'. From a note in the minutes of the Company's Aleppo factory, dated 2 October 1672, it appears that a second set of Walton's Polyglott was sent out to Smyrna, 'Lady Ricard, widow of Sir F. Ricard, late Governor, sends a list of books which she presents to the Company to be sent to Smyrna: viz. the Polyglott Bible, in 6 vols.; Seaman's New Test. in Turkish; and a Turkish Grammar', J. Pearson, *A biographical sketch of the Chaplains to the Levant Company maintained at Constantinople, Aleppo, and Smyrna 1611—1706*, Cambridge, 1883, p. 65. In view of the fact that there exists evidence for the sending one and possibly two sets of Walton's Polyglott to Smyrna during the 17th century, it would be attractive to speculate as to the possibility that the volume noted by Jowett in the library at Ayvalīk was one of these. But another entry in the minutes of the Smyrna factory, for 6 June 1689, records the setting aside of £ 80 for 'the foundation of a library to replace that totally destroyed by the late earthquake and fire', Pearson, *op. cit.*, 66. That a copy of William Seaman's Turkish New Testament *Domini nostri Jesu Christi Testamentum Novum Turcice redditum*, Oxford, 1666, was sent out to Smyrna is interesting in the light of Alexander Helladius' comment that the Turkish-speaking Orthodox christians of Anatolia (karamanlīlar) were supplied with Turkish versions of the Bible by Englishmen: 'omnes enim & singuli Caesaream, Anghyram, Halepum, aliasque regiones orientales colentes Christiani, aut Turcica, aut Arabica utuntur lingua. Adeoque summas Anglis referunt gratias, quod Novum Testamentum tam nitida lingua Turcica edendum curaverint', *Status Praesens Ecclesiae Graecae*, Altdorf? Nürnberg, 1714, p. 289.

me to speak of the Bible Society. I described the wonderful progress of that cause in Russia and the East Indies. I mentioned particularly the Greek Bible printing at Moscow. After having worked upon their feelings by the account of the King of Persia's letter; I pressed them much to subscribe to this new Bible. The observation of Gregorius, the head master was, "It is a book of which it is every man's duty to possess a copy". He agreed to promote a general subscription to this. I told him that our Malta Bible Society would bear some of the expence of it, & that it should be at a reduced price.

This College was not built till school-masters had been here some time. Eugenius of Vourla had a school near the church of the Virgin Mary; subsequently Benjamin & Gregorius taught there: till in 1803 the college was built. Theophilus is a newer Master; he has studied two years at Paris & three at Pisa.

I had not heard at Smyrna of any Christians that understood Hebrew. Here they told me that there was one of the name of Γεώργιος ὁ Βουσαγαγὴς (i.e. Abbé).

I told them I should send an account of them & their proceedings to England & expressed my surprize that they did not write a history of Haïvali, before the traditional memory of its origin vanished. Gregorius intimated that he was preparing a history of it.

The plan of Theophilus is to go through a course of mathematical & philosophical lectures which lasts three years. He is just finishing his first three years' course. The scientific part of education in Greece is evidently in its infancy.

They have one feature of the British system of teaching. When I expressed surprise that there were so few masters to two hundred scholars (They have only four Masters & a music master (i.e. to teach church chanting) I enclose a specimen of their church music). They mentioned that the elder scholars taught the younger: and some of those who came from more distant parts make a little money in this way, towards bearing their expences. As I looked into their little rooms, I saw this was the case.[41]

---

[41] On efforts to introduce the Lancasterian system of mutual instruction into Greece at this time see *Life of William Allen, with selections from his correspondence*, II, London, 1846, 104—36. He was told by 'Dr Athanase Politi' of Santa Maura how 'the Greek spelling lessons' [on the Lancasterian model] came to be printed. 'A very rich person, named Rossetou Rosnobanou, of Jassy, in Moldavia, was at Paris, and was so much struck with the importance of the system of mutual instruction for the general education of the poor, that he resolved to take measures to introduce it into his own country, and among the Greeks. He engaged a young Greek, of the name Kleoboulou, to learn the plan at Paris, on the condition that he should spend a whole year in Jassy, in establishing it there. The gentleman was at the expense

I asked how many Masters they had furnished for Greece? They enumerated about twelve schools in various towns & island which had sprung from them. They are small, but it is a hopeful sign! One is on the southern Coast of the Black Sea. Their holidays are from June 15 to August 31. If I had come a month later, I should have seen little or nothing.

In the evening they preserve discipline by locking the gate of the College. At dinner it was a fast & I was obliged to eat my meat by myself. After dinner I called upon the Consul, who had just received from his brother, Vice Consul of Tino, a small Vessell laden with ashes. This was for the soap manufactory. Haïvali & the surrounding country is very fertile in oil, as also in Mitylene. My host Manuel Amminiti has just sent a Brig to Marseilles laden with oil — (for which no doubt he must have bribed the Turks; for it is contraband) — he has also a large Soap Manufactory. I went over it. Their soap is neither coloured nor scented. Their manufactures are in the simplest state.

In the middle of the streets I observed three Turks, who had just come out of the Interior. They were lying down on their dirty baggage in the middle of the road.

In the evening the Masters called to pay their respects to me. After this I went with Manuel Amminiti to call on Elias the Bishop. This city is in the Diocesse of Ephesus which is very large & the second in rank af er Constantinople; Cesarea in Cappadocia being first after Const[antino]ple. The Bishop of Ephesus almost always resides at Constantinople, assisting the Synod, and he has under him three or four assistant Bishops, who with respect to consecration are Bishops but have no Eparchy. They travel over the Diocese, performing the necessary functions & collecting the necessary dues. Of course they are not very independent in their circumstances or their way of thinking. This that I visited was one of them. He lives in a very poor house indeed. Very few

---

of twelve thousand francs in the moulds cut for the types of the Spelling Lessons and Reading Lessons, which are most beautifully executed. I understand that the parties are returned to Jassy, so that we may consider the plan as established there', 127—8. Cf., Πίνακες παιδαγωγικοί. Κατὰ τὴν ἀλληλοδιδακτικὴν μέθοδον. Ἀριθ. Ιος. Συνταχθέντες ὑπὸ Γ. Κλεόβουλου Φιλιππουπολίτου, καὶ ἤδη πρῶτον ἐκδοθέντες διὰ δαπάνης τοῦ εὐγενεστάτου ἄρχοντος Ἄγα Κυρίου Ν. Ρωσσέτου Ροσνοβάνου τοῦ ἐκ Μολδαβίας, Paris, 1819. Κατὰ μῆνα Ἀπρίλιον. Ἐν τῇ Τυπογραφίᾳ τοῦ Ἐβερχάρτου.
See I. Bianu. N. Hodoş and Dan Simionescu, *Bibliografia românească veche 1508—1830*, III, Bucharest, 1912—1936, p. 319—320. For further information on Kleovoulos see *Fifteenth and Sixteenth Reports of the British and Foreign School Society*, 1820—201, 21, 116. There was considerable interest in England at this time in the possibility of exporting the Lancasterian system to Greece. Lady Hester Stanhope, for instance, on 7 May 1815, wrote to Joseph Fox that she was sending to him a young Greek 'Georgio' whom she wished to be shown Lancasterian schools, Warren R. Dawson, *The Banks Letters. A calendar of the manuscript correspondence of Sir Joseph Banks...*, London, 1958, p. 782.

cottages in England, I am sure, are so dirty, weatherbeaten & out of repair. His Lordship (ὁ Δεσπότης) seems to me quite without learning; not without knowing it. To several questions which I asked, he was so long in producing an answer, his voice was so low, & he looked so circumspectly for support from those who were about him, that it was vain to trouble him much. Pipes & sweetmeats are sometimes very convenient stop-gaps, & these he gave me with great good humour.

Taking me also for a Frank Traveller of the usual stamp, he asked what curiosities, antiquities, inscriptions, columns, I had seen. He seemed pleased by my alluding to the Seven Churches of Asia, and observed "We have three of them in our Diocese; Ephesus, Thyatira, & Pergamos". As I was not without some idea of visiting Pergamos, I took the opportunity of asking, how many Christians there might be in the place? A long pause ensued: at length he said, he did not know, that they were under great subjection to the Turks, that consequently when he makes his visitation there, he cannot appear much, because a Bishop cannot walk out, like a common man, unattended. Indeed! thought I within myself; then here too the church may die of dignity!

At Smyrna, through their ignorance, they told me there was no good road in this direction. There is a very good road over plain country from Haïvali to Pergamos, & from Pergamos to Smyrna, without going so far East as Magnesia. They have an overland post about three times a month.

Saturday May 23 I attended the lecture of Gregorius this morning on ecclesiastical history. I heard it with real pleasure, & could not help feeling strongly impressed with the utility & interest of such kind of lectures. He was concluding the first Century. When he came to the book of Revelations, he mentioned particularly the Cavern at Patmos, which *he* had seen, in which tradition says, St. John saw the Apocalyptic vision. He seemed disposed to make as much of this circumstance as it would bear; still qualifying it with, "They say", as if conscious that there was one present who might think, that too much is made of what "They say". After this he made a transition to Church-services, more particularly to their midnight recitation of psalms, which he commended as an ancient practice of the Church grounded partly on the words of the Psalmist, "Ye that by night stand in the courts of the Lord's house, keep not silence!" partly on the example of Paul & Silas who sang praises at midnight &c. These are services in the performance of which I understand Gregorius himself is strict.

After this I attended another lecture of Theophilus on Mathematics. He had thirty hearers. About fifteen seemed attentive & intelligent. One of whom was an old man. After this I had my usual long conver-

sation with the Masters, respecting the Bible Society. Gregorius says that an idea had got abroad that the Patriarch had forbidden the reading of the Romaic version : but the fact was that he had only forbidden its being read in Churches. I am sorry to report with real fellow feeling, that they cannot bear the style of the Romaic Testament. They plainly told me that they would not buy it. They bought the double edition for the sake of the Ancient Greek. I have suffered much from the badness of this translation. For being resolved in this voyage to become a Greek as much as possible, I carried with me no other Scriptures, for my own devotions. Religious books we naturally read with most unction in our Mother tongue but I thought it necessary to make a sacrifice even of this to the Greeks; for which I suffered the pain I have described. I am sure if I had had a pure modern version, I could have sold hundreds. My heart sinks within me & is desolate, when I reflect on the torpor of the Religious English on this point.

We conversed about the Ἅγιον Ὄρος, Mt. Athos and its colony of Priests. They told me that they have no school there. Two grown up young men had arrived only yesterday after a long voyage of thirteen days, to study here. I was curious to see them, & they were brought in. Ecclesiastical discipline was fully exhibited in their physiognomy and deportment. They sat down in the humblest manner at the humblest distance. They gave, as they were asked, a full account of the various modes of living at this Colony. There are five modes. (1) The most rigid are the Hermits (ἐρημίται) who live solitarily, more like beasts than like men. (2) The second in severity are called (σκῆται) Ascetics : they are not quite so savage in their mortifications as the Hermits. (3) The third are called (κοινόβιοι) from their having all things in common. (4) The fourth are called (ἰδιόρυθμοι) from their living after their own rhyme & reason. (5) A fifth called (κελλειῶται) are still more sumptuous as they may have (κελλεῖον) a room to themselves. There are twenty four monasteries: three of which are in ruin & four in good style. These four are Λαύρα, Ἰβῆρον, Βατοπαίδι & τοῦ Παντοκράτορος.

An exiled Patriarch of Constantinople, Gregorius by name, who has lived at Mount Athos ever since Sultan Selim's death, & is ἰδιόρυθμος, has his summer residence at Laura, & his winter at Iberon. They have a very little trade at that place: unfortunately the Turkish aga there reported them to Constantinople, & immediately an agent was sent to lay on a tax. The two men departed as humbly as they entered.

In the afternoon I went to the principal church. They have no bells; the Congregation is called together by knocking a bar of Wood — (but in the College they have a bell). There was something imposing in the sight of the Bishop carrying a splendid crosier in his hand, prece-

ded & followed by a train of Priests. I was passing him at a short distance, & took off my hat; he returned the compliment by an episcopal benediction, making the cross towards me. In the church-porch, which is very long & wide, fifteen or sixteen women were collected who stood at the end of different slabs, on which they had placed lights and incense. They do not enter the church but here they stand all service time, thinking of their deceased relations. I then went to another church, much smaller & somewhat more splendid. They considered the *chanting* as better! The portion of scripture was read by a little boy about twelve years of age. It was very long, but read with such rapidity that none could understand it. After this I called on the Bishop. Soon after the two Masters came in & helped the conversation much. Still Alas! there was that frigid, unmeaning manner in the Bishop, that we could not get beyond inscriptions, Greek pronunciation, & accents. On my leaving the Masters took a walk with me to the top of the hill which commands a view of the whole town. The surrounding vallies are very fertile. At a distance the mountains sweep round to the North, forming the Adramyttian Gulph. At this moment the wind was bleak, & the sky very stormy to the North, from a sudden change of weather. As we came down they took me to a Monastery, which is the property of one of the Monasteries of Mount Athos. First they shewed us into the chapel, small, but very gorgeous. As I could see no poor's box, I left a Dollar on the Communion-table. We then went into the room of the Monks, & four such jolly emblems of mortification I never saw. The moment I saw them, I regretted the Dollar I had left. One, in particular, of most impressive bulk & tone of voice, entertained us in this manner, while we were taking sweetmeats & coffee. Gregorius told him I wished to hear about Mount Athos. At Iberon, he said they have a Persian Testament, printed. They have the creed written on a piece of parchment, not bigger than your finger. At Παντοκράτορος they have a very small autograph of St. Chrysostom. At one of the Monasteries — he did not know which — they have a library of two rooms; (but it is needless to repeat all his babbling, since Professor Carlyle's Letters are published.) But Salonica was his favourite theme. Here miracles are plentiful. They have, he believes, the original Eucharistical Cup, in which Our Saviour blessed the wine; but a little broken! In one of the Churches there is a fountain which bubbles up water of its own accord, & has healing virtues. A certain Visir at Salonica doubted the truth of this, & ordered the Church doors to be shut & his own seal set upon them. The next morning (ὢ τὶ θαῦμα) (For this hackneyed exclamation *see* any volume of *Lives of the Saints*, or *hear* any pulpit, at the commemoration of any Saint) he found the Church floor covered with Water! Another Visir, whose daughter

was crooked, having heard of its healing virtues, sent for the Arch-Bishop who was very shy at first, saying "he must have faith, & his daughter must go forty days to this fountain before she could be cured". All this the Visir consented to; when, (ὢ τὶ θαῦμα) on the twenty fifth day his daughter was cured.

The Visir in consequence ordered another lamp in the church at his own expence. Hear another miracle! (While the effrontery of the man disgusted me, yet his very phraseology reminded me of that of the gospels, "Hear another Parable".) I myself saw a Moorish girl who was taken to this water on her couch, and as she was returning, she exclaimed, Stop, let me alight, I am cured! Gregorius saw that this was not the sort of thing I came for. He therefore rose to depart. He asked them what might be the population of the Religious at Mount Athos; he says about 6,000, but they pay to the Turks as for three thousand. I leave it to the consideration of others, whether such a circumstance, — (occasioned however by tyranny) — accords well with the title of The Religious.

In the night violent gusts of wind from the north shook my bed-chamber. I needed sleep, but was disturbed, by the chanting in the adjoining church — a true commentary on Gregorius' lecture. It was kept up to a late hour; probably much later than my vigilance. Those only, who know what Greek ecclesiastical music is, can conceive the dismal nature of such a concert at such an hour.

Sunday May 24. The sudden & remarkable change of the weather determined me to depart on the afternoon of this day. I had intended starting yesterday afternoon, as I must use great expedition; but my Boatmen would not for the world start on Saturday evening. In fact in these countries from Saturday evening, till very early on Sunday morning is their Sabbath. I have noticed this kind of feeling before at my conversation with the Bishop of Smyrna May 17th.[42] Still I should not have felt myself at liberty to start on the Sunday, had not the sky assumed a very threatening appearance from the North & had I delayed six hours, the sea might have been too heavy for my Caique. I called on a Physician of the name of Valsamachi, a native of Cephalonia, to whom I had a letter, but whom I had not been able to find before. He is a smart man & has a great deal of practice. He tells me that the place is very healthy, & that the population is much on the increase. Elephantiasis is not uncommon.

---

[42] In his journal for 17 May, Jowett recorded that the Bishop of Smyrna 'agreed with me on the utility of the Bible Society and acknowledged with great warmth the generosity of England in printing the modern Greek Testament'.

Exactly at twelve I went to dine at the College. Our party consisted of Gregorius, Theophilus, Eustratius, the music teacher, my hospitable friend Manuel Amininiti (sic), & myself. I had the day before given them a paper somewhat in the form of an advertisment, about the Moscow edition of the Greek Bible, to be filled up with names. And what was my gratification as well as surprise, when they put into my hand a list of 72 names. The Music-Master wrote me a specimen of ecclesiastical music which I enclose; it is the first verse of the first Psalm with the word Hallelujah added: and I can assure you it is not stranger to the sight than to the ear. I once more carefully examined the whole Library: and as we were growing great Bible friends, I thought it proper to offer them, on the part of the Malta Bible Society, a set of versions, about 20 volumes in number. They shewed me also a stone which they had just discovered on Moschonesus, with the following very ancient inscription upon it, closely copied:

It will be perceived that this relates to Poroselene (see Strabo) voting five Litrae of Silver. The formation of some of the letters marks a very high Antiquity.

ΕΝΕ N ΕΝΤΩ
ΠΩΡΟ ΤΑΜΙ
CΕΛΗ ΩΑΡΓΥ
ΝΗ ΡΟΥΛΙ
ΚΑΤΕ ΤΡΑC
ΠΕΝ
ΤΕ

At Dinner our conversation was interesting, & I hope truly profitable. To me it was very gratifying to hear Gregorius so warmly second the objects of the Bible Society. "We know", he said "that there is a time foretold in prophecy, when the Wolf shall dwell with the Lamb, and the Leopard shall lie down with the Kid; when nation shall not rise up against nation, neither shall they learn war any more: and the account of what is effecting in Great Britain, Russia & the East Indies, promises fair for its accomplishment. We know that the Gospel is in its nature made to be universal. May we hope that the Turkish New Testament will have the effect of softening our present masters!" The conversation afforded me so much pleasure that I felt little disposed to eat, upon which he passed, as a compliment, what rather should serve as a memento: quoting the words of him who said "My meat is, to do the will of him that sent me". They tell me that the Grand Visir sent persons very narrowly to examine whether they had any church in the college; as it is not permitted to the Greeks to build a church, without a Firman. Gregorius was very inquisitive about our English Customs: such as, whether one minister might interfere with the function of another — how we communicated — whether we had consecrated elements always

ready for the sick — whether the Sunday after a person's death, we have a commemorative prayer for him — how our Clergymen are paid? I described the case of a Curate preaching two sermons a week with a stipend of a hundred a year. This seems to them a great sum, for they have little idea of the refinements & expensiveness of Great Britain. I described the case however again as very general: and I perceived what it was that had struck them much. I laid great stress upon our *English* prayers, but particularly our two or three sermons on a Sunday. In these countries, a sermon is a harangue, & they preach very seldom. But I made them understand how minutely our preachers enforce the doctrines & precepts of the scriptures: many of them preaching with the Bible before them. I drew no comparisons; I left them to do this. I think my account had its effect: for they had a good deal of talking among themselves, in a low voice, that I could not understand. As I proposed visiting them again, Theophilus in his hearty manner wished I might return a Bishop. O, I said, I hope not, for if they made me one, I should not return. "Why not", he asked, "May not your Bishops travel?" They do not, I replied. But recollecting the case of Bishop Berkeley & his Mission to the Bermudas, I related it. Having incidentally mentioned that his project failed from the neglect of the Prime Minister, Sir Robert Walpole; "What", said Gregorius, "Can the Grand Visir (meaning the Prime Minister) trouble your Bishops?" Immediately felt as if I had committed our National character. I took the opportunity however of fully explaining to him, the freedom & influence of public opinion in our enlightened country, at the present day. This indeed is our great safe-guard. Yet sometimes, forecasting further than perhaps is right, I have been tempted to think that the time may not be far distant when some pious English Bishops, moved by ardent feeling, or moved even by persecution, may visit these Eastern Countries; or it may eventually be found necessary, as the work of Christian union advances that Bishops should meet Bishops in their respective Countries. About three o'clock I prepared to leave them; and I can truly say, not without an aching heart. The kindness with which they had treated me and my cause affected me. They accompanied me to the water side. I had not been many moments in my Caïque, before a strong Northerly wind quickly carried me from their shores. — The Harbour of Haïvali is very shallow: ships cannot approach nearer than eight miles off; at which distance they are obliged to load & unload by means of boats. The entrance too still nearer is so narrow, that only one boat can enter at a time; this is about three miles from the town.

From three to seven o'clock we were crossing to the city & Mitylene[...]'

CHARLES WILLIAMSON'S JOURNAL OF A VISIT TO AYVALĪK IN 1819.

'[...]having hired a servant to assist me in my journey, and provided provisions, and hired a boat, we left Smyrna on the morning of the twenty third of August with a fair wind to visit the great feast of the holy Virgin, annually celebrated with much pomp at Voorlah. [...] On removing my luggage from the boat [at Voorlah] I discovered, to my great mortification, that the most essential part, a box of scriptures in various languages, a present for the College of Kydonia, in Turkish Eyevalee, had been left behind. I was however consoled with the assurance that there would be a continual communication from Tuesday to Monday between Smyrna and Voorlah, and that the box could be procured in a day or two [...] On Tuesday morning I dispatched a note to Smyrna to Mr Jowett desiring him to forward the box left behind, which I received on the following day. [An extended account of the festival] [...] The days were spent in praying, visiting, and lounging: the nights in rioting and drunkenness by the men. The Turkish governor amused the mob with dancing boys, and rude music.

It was an unfavourable time for the distribution of Tracts and Testaments for none thought of reading and books. [...] I however distributed some tracts and eight testaments. Several times I had the pleasure of seeing the Archbishop of Ephesus,[43] from whom I experienced every attention. I presented him with a copy of our Prayer book in Greek, with which he seemed to be much pleased. Before my departure from Voorlah he presented me with some letters of introduction to those places in his Diocese which I intended to visit. [...]

[Visits Menemen] [...] Here I found that the inhabitants, after paying a large sum of money to the government, had received permission to rebuild their Church. Though the taste seemed barbarous, yet the execution and work of it, as far as it had proceeded, was good. The inhabitants were Turks and Greeks, nearly equal in number, in all about eight thousand. There is nothing in the shape of a school, about only a dozen children were learning the first rudiments of reading under a shed. The people seemed not to have the least

[43] Dionysios Kalliarkhis.

idea of reading the Scriptures. When a copy was offered, they in general said with great indifference that the priests only read those books. Notwithstanding the extreme blindness and ignorance of the people I distributed several tracts and five double Greek Testaments. [En route to Pergamum Williamson was shown] the body of a large statue of polished marble; it had neither head, legs or arms, they being destroyed by the Turks who are great enemies to all kinds of images and idolatry.

[Williamson was hospitably received by the Greek notables to whom he had been given letters of introduction, but on trying to visit them he noticed] a great reluctance to receive my visits. The reason however was soon explained. No Christian subject, that is known to have a little wealth, wishes to be seen in the company of a Christian foreigner; for fear, should he escape the vigilance and oppression of the Turks, his enemies might accuse him of having treasonable conversations with foreigners: on which occasions the Turkish governor, who publicly buys at a very high price his situation at Constantinople and is to reimburse himself in the best method he can, and whose will is the law, never fails to extort, under false pretences, from the innocent victim, five or ten thousand piastres or as much as he can. The Christians of Pergamus and of the interior are certainly far more oppressed than those of the sea coast and Islands. The political rank of all Christians is between that of a Turkish subject and of a slave; who, with regard to religion, they being all, in this country, either Africans, Egyptians or Arabians, are much more esteemed than Christians.

[. . .] The Christians of Pergamus are in great darkness and ignorance. There is a very small and miserable school having about twenty children beginning to read. Those who can afford it send their children to Kydonia or in Turk Eyevalee. The population of Pergamus is supposed to be about thirty thousand, one fifth Christians. [. . .]

[. . .] The distance from Pergamus to Kydonia, in Turkish, Eyevalee, is an easy journey of twenty four hours, resting some hours at a solitary hut about half way [. . .] About twelve o'clock at night, five hours distant from Pergamus, far from any habitation, we perceived at a distance a man coming from the extremity of a large field in a direction to meet us; approaching nearer we found he was armed with sword and pistols: we had no janissary or soldier, an

usual appendage with travellers in these countries, nor any kind of arms to defend ourselves in case of an assault. My servant and I carried our furled umbrellas on our shoulders, which in that position in the night and at a distance might be mistaken for muskets. We rode in a straight line one behind the other, leaving a space of about fifteen yards between us, the guide leading myself in the middle, and the servant in the rear. The man continued approaching till within five yards of the guide: none uttered a word, we dropped our umbrellas with the points downwards and on the contrary side to which the man was approaching. This action he probably mistook for a preparation of our guns. He said something to the guide and sheered off; while we continued our journey without altering our pace or the order of our march. [. . .]

[. . .] Approaching Kydonia we were in the midst of a very fertile and delightful country covered with olive trees, the riches of this part of the country. At nine in the morning on Friday the tenth of September we arrived at the British Consul's house in Kydonia. The Consul was gone on business to Smyrna. I sent my servant with a letter of introduction to one of the principal inhabitants and to the keeper of the Metropolitan, or the Archbishop's, house. They with many others were in the country, looking after their olive trees, their fig trees, and their vineyards. I was once more distressed for lodgings: my anxiety was not of long continuance; for, as soon as it was known who I was, the British Agent's brother, according to the eastern custom, said that his whole house and all its contents were at my entire disposal, and kindly led me not to a sumptuous, but hospitable, roof. Soon after the chief resident ecclesiastic to whom the Archbishop had directed a letter, sent a messenger with apologies for the absence of the keeper of the Metropolitan house, requesting me at the same time to take possession of other completely furnished apartments which he had just procured for me at the house of one of the principal inhabitants. Being comfortably settled at the British Agent's with his brother I sent my grateful acknowledgements saying that I had now been provided with lodgings. Saturday I made only two calls on the two masters of the college to acquaint them that I had a box of books in various languages for their library: a great part of the day I rested myself, as riding upon Turkish horses

and saddles, to persons unacquainted with them, is very fatiguing.

On Sunday I received a message that the masters would be glad to see me at the College. Placing the box of books for the library on the back of a Turkish porter, who can carry to a short distance almost as much as a horse, my servant throwing a bag of testaments and tracts for distribution on his shoulders, we were shown to the Room of the head master of the College,[44] where I found assembled, for my formal reception, all the masters and four of the principal inhabitants.

The head Master, having passed some time at Paris, and some of the merchants, spoke French very well, the others understood it. We conversed in this language. After mutual salutations, coffee, sweetmeats, &c. I presented them, *in the name of the British and Foreign Bible Society*, for their Library, with a copy of the Scriptures in all the languages, which were in the depot of Smyrna : of several I gave duplicates. They were highly delighted with this present, and seemed to want words to express their gratitude to the B. & F.B. Society and to their humble agent. They were particularly pleased with a splendidly bound copy of the Septuagint, tho' they had an old one in the library. Our Prayer book in Greek attracted a great deal of their attention; each seemed curious to see its contents; with which, on the whole, I afterwards learnt, they were very much satisfied. After two hours conversation in the room of the head master, they conducted me to the different lecturing rooms, shewed me their small chemical apparatus, few preserved curiosities, and the apartments of the under masters [and] scholars.

The College consists of a square building, fronting the sea, having an open square garden railed round within the centre of the edifice; they talked of making it a botanical garden for scientific purposes. The College is only of two stories, divided into a number of apartments, two lecturing rooms and schoolrooms. Almost all the windows look into the square, the rooms of the masters only, and the public rooms, having windows in the outside wall: a small apartment is occupied by two or three boys or a young man, in which they sleep, eat, and pursue their private studies. There is a common

---

[44] i.e. Saraphis.

kitchen, from which everyone takes what he likes at a very cheap and fixed price. Most of the students who hold the rooms of the college are from other towns; about a dozen from Greece in Europe. The masters were very particular in their attention, calling on me almost every evening during my stay: with their assistance I sold twenty double Greek testaments; [?] every book that I had, and could have disposed of several more. A number of tracts were also distributed: at Kydonia my whole stock of tracts and testaments was exhausted.[45] The Masters were extremely pleased with [the] establishment and operations of the British and Foreign Bible Society, [and] expressed an ardent wish for a similar institution in their own country. Had it not been for the mutual jealousies and mistrust of each [other], one of the greatest misfortunes of the Greeks, I am persuaded I should [have] succeeded in establishing a Bible Society in Kydonia; unhappily I [could] find none having courage enough to take the lead. If it please God to [con]tinue me in this country, I do not despair of seeing a depot for the sale of scriptures established in the place.

Kydonia is situated at the bottom of a high and barren hill on the shores of a small gulph, which, by having the largest and only inhabited of the Mooskonisia Islands exactly in the front, with the assistance of a little art, is rendered into a beautiful and large lake, having an outlet and entrance only wide and deep enough for boats of about fifty or a hundred tons. To the southwest of the Town, about an hour's distance, are two small monasteries. There are no remains of ancient buildings in or very near the Town: its population may consist of from fifteen to twenty thousand souls, all Greeks, excepting the governor and judge with their families. The Town boasts of eight Churches, but some are in a very low condition; while Smyrna, five times as large, has only four, owing to its being half peopled by Turks. No Minarets raise their aspiring heads in honour of the bloody prophet Mahomed in Kydonia. The principle article of trade is olive oil, which it exports to Italy. The town is obliged to supply all the oil consumed in the palaces of the grand Sultan at *half* of the current price, which is a very heavy tax on the inhabitants.

---

[45] Presumably among the tracts which Williamson distributed were copies of those tracts which he had arranged to have printed at the press of the Ecumenical Patriarchate. See footnote 25 above.

On Thursday the brother of the British Agent and I crossed the lake, about an hour's sail, to the town of Mooskonisia, to visit the officiating Bishop residing there, with whom I had been acquainted at Smyrna before his preferment : he received me with the greatest expressions of pleasure and satisfaction and made many compliments and ceremonies. Having passed the afternoon very agreeably and, having received a promise from the B[isho]p that he would distribute a few copies of the scriptures when sent to him, we returned in the evening to Kydonia. All the islands of Mooskonisia are in the Archbishoprick of Smyrna : several of them are cultivated ; they produce a little corn in its season, and feed a few goats and sheep : but only the largest one, opposite Kydonia, is inhabited, having a pretty little town, two churches, and about five thousand inhabitants. There are also a couple of very small monasteries on the Island. At a little distance few ruins were visible but we could learn nothing about them.

At night I took leave of my friends Gregorius and Theophilus, the Masters, with mutual expressions of friendship and esteem, and with a promise on their part to sell and distribute the Scriptures. Were I not very much pressed for time I could have spent a fortnight or longer in this town to great advantage. Here I lived gratis in the hospitable house of the British agent : my host would not upon any consideration receive a present by way of remuneration ; on the contrary he pressed me to stay some days longer. On Friday morning early our boat, which we had hired the day before, came in front of the house. Having put in our luggage, and bid affectionate adieus, with a reciprocal desire of seeing each other again in the place I quitted Kydonia with a fair and gentle breeze for Mytilene. [. . .]

[. . .] A few small schools exist in the large towns of the Island ; in all the Capital I saw only one school. Five years ago there flourished a respectable seminary which like many others had been ruined by the unhappy jealousies among the Greeks. A melancholy instance of this has lately occurred in Smyrna, where subjects and foreigners enjoy greater liberty and security than any other town almost in the whole of Turkey. The great School of Smyrna has been closed against the public these last eight months ; nor is it known when it will be reestablished ; it will require some time to bring it to its former celebrity. In Smyrna there are only

two Preachers among the Greeks; the most popular is the late master of the School, who is also very much respected by the higher order of the Greeks for his learning and good conduct. His superior abilities, his great popularity as a schoolmaster and in the pulpit, & the great attention shewed to him by the higher order, have excited the jealousy of most of his brethren of the ministry, who are almost without exception in a very great state of ignorance and bigotry. These blind leaders of the blind stirred up the populace against Economus,[46] their more enlightened brother, and against his school. Their malicious insinuations at last infuriated the mob to such a degree, that it went in a large body to the school house, requiring it to be closed up, and the keys delivered to them, threatening with imprecations, the life of the Master, should he refuse to comply. The school was closed! and Economus fearing for the security of his person, retired into the country for some months. The Storm is calmed; Economus is returned to Smyrna, but the School is still closed!

[...] In quarrels where only Greeks are concerned, cases of treason, murder and robbery excepted, the Turk never interferes without being applied to, knowing that the Bishop is their appointed Judge, from whose sentence however an appeal may be made to the Turkish tribunal. The Turk desires nothing better than that this appeal should be made; for then he fleeces both parties to the utmost of his power, taking bribes from both; and he that bribes the highest in general gains the suit. All places under the Turkish government are publicly sold at Constantinople: and as the Judge purchases at a high price his appointment, he makes no scruple of selling justice to his clients. The Greeks being thus circumstanced, the Bishop, to avoid a greater evil, knowing that one of the parties will appeal to the Turk, often delays a long time giving his sentence; sometimes he refuses it altogether and refers the question to the Synod in Constantinople. This is the case regarding the question between the Schoolmaster Economus and the populace. The better informed and the patrons of science desire the reestablishment of Economus; while the mob and its instigators, full of ignorance, bigotry and jealousy, wish his downfall. Pardon this small digression but

[46] Konstantinos Oikonomos. See footnote twenty seven.

it will give you at least one faint idea of the miserable state of society among the Greeks [...]

[In his concluding remarks on the feasibility of founding Bible Societies Williamson pointed to a number of difficulties that might well be experienced] ... Take the following as an instance of the extraordinary fear which the highest Greeks have of interfering with the Mahomedan religion. Last year I printed a translation in modern Greek of Leslie's Short and Easy method with the Deists.[47] The head printer[48] of the Patriarch would not upon any consideration insert the name of Mahomet as in the original, asserting that he would endanger his life, should he dare to print anything in derogation of Mahomet or his religion. The Patriarch commended his prudence.

Williamson appended to his description of his visit which he sent to the Church Missionary Society in December 1819 his accounts for the journey. These have some interest in throwing light on the mechanics of travel in this region at this period.

EXPENSES OF JOURNEY

From Smyrna Provisions for self and servant	53
Owner of boat hired 15 piastres, three sailors, present 5	20
Two mules and driver at the port of Voorlah	8
At Vourlah, one hearth 5, coals 3, two plates 2, one glass 2	12
Six days provisions in fowls, fruit, wine, & for servant and self	42
Barber 6. Lodgings, present to the priest, 25	31
Pr of Shoes 6. carriage of a box from Smyrna, boat and mule 4	10
Return from Voorlah, two mules and man	8
Custom house dues for servant and self at embarkation	4
Passage for servant and self to the landing place of Menemen	4
Breakfast at the landing place for two	3
Three asses and man to Menemen	12
Present to three children and two servants at Menemen	25
Barber at Menemen 3. Three houses and guide to Pergamus 55	58
Breakfast or dinner for three persons on the way	5

[47] Originally published by the non-juror polemicist Charles Leslie in London in 1698 *A Short and Easie Method with the Deists. Wherein the truth of the Christian religion is demonstrated by such rules as stand upon the conviction of our outward senses and which are incompatible with the fabulous histories of the heathen deities, the delusions of Mahomet, or any other imposture whatsoever....* I have been unable to trace any surviving copies of the Constantinopolitan edition of this tract.

[48] This would appear to be Alexandros Argyrammos. For an interesting account of the patriarchal press at this time, see A. Firmin Didot, *op. cit.*, p. 83—5. Cf. also R. Walsh, *op. cit.*, i, p. 242—3.

Supper, lodging and breakfast for servant guide and self	10
Board and Lodging for two persons for six days at Pergamus in the shape of presents to different persons	60
Barber at Pergamus	5
Three horses and guide to Kydonia	55
Some refreshment for guide and servant on the road	1
Porter at Kydonia 1. Barber at Do. 6	6
Boat to Mooskonisia 3. Servant of host at Kydonia 5	8
Boat to Mytelene 25. Porter at Do. 1	26
Boat from Mytelene to Phogea and Smyrna	50
Supper, lodging and breakfast at Phogea	6
Dinner for four persons at the fishing ground	6
Servants wages at three piastres a day for twenty nine days	87
	30/616 piastres
	£ 20.10.8.
Not mentioned in the last	
Two meals a day for servant and self for three days at Mytelene from the Tavern 30 piastre total	£ 21.10.8.

★

Jowett apparently carried out his offer to send to the academy examples of such of the Bible Society's translations of the Scriptures which he was able to get hold of. For, in a letter of 3 September 1819, written in Greek,[49] he wrote to the academy that he had sent during the past year copies of the Holy Scriptures in different languages but that he had not heard what had happened to them. He was now sending other books which the library should have. From them it would be apparent that the aims of the Bible Society were praiseworthy and that all races of mankind were promoted through the distribution of the Holy Scriptures. He regretted that the Moscow edition of the Scriptures, of which he had spoken during his visit in the previous year, had not yet arrived. Finally, he added that the Ionian Bible Society had recently been founded in the Ionian Islands, with the support of his close friend Baron Emmanuel Theotoky.[50]

---

[49] Jowett prided himself on his ability to converse in Greek with the Orthodox Christians whom he encountered. As he wrote in a letter to the Rev. Josiah Pratt, dated Malta 8 August 1818, 'the reason of my getting on so well, was that I talked Greek. The Greeks felt this to be a compliment. I was almost always in their company like one of them. I sat hours with Bishops telling them about Great Britain'.

[50] Ξενοφάνης, *op. cit.*, 347. Unfortunately a paraphrase rather than the actual text of the letter is given. Emmanuel Theotokis (1777—1837) gives his own encomium of the Bible Society in his *Détails sur Corfou*, Kerkyra, 1826, p. 85 : 'Voici comment cette institution, qui porte le sceau de la charité, a excité dans ce pays la reconnaissance et provoqué une révolution très utile, sous le rapport des lettres et des mœurs'. In a letter, dated 30 August 1819, to the Committee of the Bible Society from Corfu, the Rev. J. Lowndes reported the establishment of Bible Societies in Corfu, Cephallonia and Zante, *British and Foreign Bible Society*, 16th Report, London, 1820, p. 160.

Williamson also maintained his contacts with the academy. The substance of a letter from him (Βίλλιαμσον) to Theophilos Kairis, dated 29 February 1820, has also been published.[51] Williamson wrote that he had sent, via the English consul at Ayvalīk, Iakovos Petalas, gifts for the school, including books and his yearly contribution of 100 grosia, for which he requested an acknowledgement. He added that he was sending a chest of copies of the New Testament, which Theophilos was to sell for 8 *grosia* each. This edition of the New Testament was probably the 1817 Greek edition published by the Russian Bible Society and for which Jowett had solicited susbscriptions during his visit. Alternatively, the edition may have been the Bible Society's London edition of 1814, from the plates of which the St. Petersburg edition was printed, and which in turn was a slightly corrected reprint of the Modern Greek version of the Society's first Modern Greek edition, that of 1810, and which, as Howett remarked, was not well thought of by the Orthodox. It was this edition which had received the official approbation of the Patriarch Kyrillos in a document dated 13 December 1814.

Williamson also apparently sent a number of pages of manuscript to Theophilos and asked him to find out how much it would cost to have the work printed in an edition of 1000 copies. He had clearly learnt of the press which had recently been established (April 1819) at Ayvalīk by Konstantinos Tombras, who had studied the art of typography for two years as a pupil of Ambroise Firmin Didot. Firmin Didot during his visit had suggested such a plan and Tombras' studies were sponsored by a wealthy citizen of Ayvalīk, Emmanouil Saltelis.[52] It seems that Williamson was considering extending his religious tract printing activities to Ayvalīk.

Interestingly, Williamson added that he intended to send a young Englishman to the School to learn Greek, and asked Theophilos to find

---

[51] Ξενοφάνης,, ibid., 348.

[52] A rare copy of the typographical specimen which Tombras printed in Paris, for his patron Saltelis survives in the British Museum. Rather touchingly it has a misprint on the first page, 'Επιστολὴ πρὸς τὸν Χ: 'Εμμανουὴλ Σαλτέλη συντεθεῖσα μὲν παρὰ Γ. Κωάκη Τυπάλδου, ἰατροῦ ἐκ τῆς Σχολῆς τῶν Παρισίων... τυπωθεῖσα δὲ παρὰ Κωνσταντίνου Τόμβρα Κυδωνιέως. 'Εξεδόθη ἐν Παρισίοις ἐν ἔτει 1818... ἐν τῇ 'Ελληνικῇ Τυπογραφίᾳ τοῦ κυρίου 'Αμβροσίου Φιρμίνου Διδότου.

All Korais' Chiot patriotism manifested itself in his repeated urgings to the Chiots to set up their own printing press before the Ayvaliots, even if they were only to print a small notice it was important that they should be first. Cf. S. D. Loukatos, 'Ο 'Αδαμάντιος Κοραῆς καὶ ἡ ἐν Χίῳ τυπογραφία, Εἰς μνήμην Κ. 'Ι. Αμάντου, 1874—1960, Athens 1960, 196—7.

out what his yearly expenses would be.[53] His letter was also apparently written in Greek, but in a post-script to his letter, written in French, he added that if any of the students had for sale 'medailles d'or ou d'argent', the British consul had instructions to buy them at a good price ('αντὶ πάσης τιμῆς).

I have not been able to find out whether Williamson's young protégé did in fact spend his year at the academy of Ayvalīk. But during the year of enquiry, 1820, two American missionaries, the Revs. Pliny Fisk and Levi Parsons, both friends of Jowett and Williamson, visited Avyalīk in November, bearing letters of introduction from Neophytos Vamvas, principal of the academy at Chios.[54] Parsons and Fisk had been despatched by the American Board of Commissioners for Foreign Missions as part of what was termed the 'Western Asia Mission'. Their account also has some interest. There were at Ayvalīk, they wrote,

> 'now four Professors; and about 20 of the older scholars assist in teaching the younger classes. The whole number of students is 300; of whom not above 100 belong to Haivali. About 70 are ecclesiastics. This circumstance is peculiarly auspicious, the Greek priests, as a body, being extremely ignorant; yet almost all the schools in the country are under their instruction. The course of study seems, from the account given us,

---

[53] Fortunately we do have some knowledge of the expenses involved in attending the academy at Ayvalīk during these years. In a letter of 9 April 1817, Anthimos, Bishop of Heliopolis recommended his three nephews to the care of Theophilos Kairis at the Φιλοσοφικὴ Σχολή. For their board he included 600 grosia, which was apparently to suffice for all three. He also sent 72 grosia, from which Theophilos was to give each of them one grosion every Sunday as pocket money διὰ τσέπ χαρτζιλίκι τους (i.e. ceb harclīğī). For shoes, other necessitities, paper and books, Theophilos was requested to keep a separate account. If this arrangement caused financial difficulties to Theophilos and if the bishop, on account of his preoccupations, was unable to send the money in time, Theophilos was to make use of the politza (πόλιτζα), a kind of letter of credit, held by his representative in Smyrna, Lorenzo Petrokokkinos. Significantly, the Bishop added with regard to the education of his nephews... ἐπιθυμῶ νὰ στολισθῶσιν οἱ νέοι μᾶλλον ἀπὸ χρηστοήθειαν καὶ σεμνότητα βίου παρὰ ἀπὸ σοφίαν καὶ μάθησιν, Ξενοφάνης, *op. cit.*, 276—7.

[54] Fisk and Parsons had spent several months during the previous summer learning Greek at the academy of Chios. Korais received the news of their presence at the academy with great enthusiasm. As he wrote to Kokkinakis in Vienna in a letter of 6 October the academy had 74 pupils from all parts of Greece: δύο δέ, πόθεν; μάντευσε ... ἀπὸ τὴν 'Αμερικὴν!!! Δὲν ἐμπορεῖς νὰ φαντασθῇς, πόσο τοῦτο μὲ εὔφρανε συλλογίζεσαι τάχα διατί; διοτί φίλε μου, τὸ θαῦμα τοῦτο δὲν μέλλει νὰ σταθῇ αὐτοῦ· ἔχει «ὀριὲς καὶ φοῦντες».... Ναί, θαῦμα κρίνω σωτήριον τῶν 'Αμερικανῶν τὸν ἐρχομόν N. M. Damalas, 'Επιστολαὶ 'Αδαμαντίου Κοραῆ Athens, iii, 726. See also my 'Ο Parsons καὶ ὁ Fisk στὸ Γυμνάσιο τῆς Χίου τὸ 1820. ,,'Ο 'Ερανιστῆς'', v (1967), p. 177—193. Korais also told Pouqueville that 'des Américains avaient directement envoyé leurs enfants au collège de Chio, qui s'augmente rapidement de jour en jour, et qui deviendra bientôt un des plus célèbres de l'Europe', Pouqueville, *op. cit.*, p. 139. Had he realised that they were protestant missionaries Korais might have been less enthusiastic. For the lives of Parsons and Fisk, see D. O. Morton, *Memoir of Rev. Levi Parsons, first missionary to Palestine from the United States*, Burlington, Vermont, 1830 and A. Bond, *Memoir of the Rev. Pliny Fisk*, Boston, 1828.

to be about the same as in Scio[55]. The library contains between one and two thousand volumes. The college building forms a large square, (inclosing a garden, which the students cultivate) and contains a library room, a philosophical laboratory, lecture rooms, apartments for the instructors, and a great number of smaller rooms for the students. The establishment is supported by the Greek community. No pupil pays anything for his room, or his tuition.

Lords Day. Nov. 5. At 9 two students from the college called on us. To one of them, the only person we can hear of in town, who reads English, we gave an English Bible. He expressed a great desire to obtain the whole Bible in Greek. At 10, the Rev. Mr. Young, an English traveller, called on us; and soon after a Greek archimandrite from Jerusalem. An Archimandrite is an officer in the church, above the common priests, but below the Bishops. Mr Young has been for 15 years past in Russia. We had a long conversation about the religious state of Russia, Georgia, Greece and Jerusalem; and about the distribution of the Scriptures and tracts and the establishment of schools. Mr Young is going to visit Mytilene, and we gave him 50 tracts to distribute in that island. In the afternoon went out to distribute tracts among the priests. Every church has some small apartment adjoining it, in which clergy live. Went to eight churches and distributed tracts among all the priests. There are 40 belonging to these 8 churches; they have also, at each church, a small school in their care, in which the children are taught to read the church service. Heard of only one other church in town, and that a very small one. Found one of the principal priests engaged with a layman, in the settlement of an account respecting oil and olives, which had been sold for him. Had to wait half an hour before we could get the opportunity to speak with him about tracts. This shows how the Sabbath is observed in this country. Distributed, in all, 100 tracts. It is pleasant to scatter seed in this way and then look to God for a blessing.

In the evening, Gregory and Theophilus came to see us. Had a long and agreeable conversation about Bible Societies, schools and religion. Afterward, conversed sometimes with the family, and two or three others who were present. They seem to have no thoughts of inward piety, or of the strictness

---

[55] See my Ὁ Parsons καὶ ὁ Fisk, *op. cit.*, p. 186—188.

which belongs to Christian character; and these were points to which we found it difficult to fix their attention.

Monday, Nov. 6. Went with the consul to see Paesios, the bishop of this district. His diocese includes Pergamos, Haivali and the surrounding country. He is under the Archbishop of Ephesus. His title is Bishop of Elaia, an ancient town, which does not now exist. We gave him a Testament and some tracts, and received from him a letter of introduction to his agent in Pergamos.

Went to the college; conversed a little while with the teachers; gave them a French and Italian Testament and 350 tracts for the students.

Haivali is situated on the sea shore, opposite the island Musconisi, which lies between the town and the north part of Mytilene. The Turkish name is Haivali; the Greek name Kidonia; both signifying quinces. Why these names were given we do not know, as the place produces very few quinces. Olives and oil are its principal production. The streets are narrow and very dirty, and the houses mean. You see no elegance and very little neatness. The Bishop, the consul, and the Professors, united in stating the population at 20,000 souls, all Greeks. This estimate seemed to us very high'.[56]

These accounts of Jowett and Williamson, and the secondary account of Parsons and Fisk, are further evidence of the very considerable value of the records of British and American missionary societies for the history of the Christian minorities of the Ottoman Empire, records which have by no means yet been fully exploited.[57] Whatever view is taken of the motives of these men, it is undeniable that their reports of their travels and activities constitute one of the most valuable sources for the history of South-East Europe and the Levant during the early nineteenth century.

---

[56] The Missionary Herald", Boston, XVII, no. 7 July, 1821, p. 204—205. Large sections of this acount are published in A. Bond, *op. cit.*, 124—26 and in the *Missionary Register*, London, 1821, p. 424—5.

[57] But see, for instance, the important studies of James F. Clarke, *The Russian Bible Society and the Bulgarians*, "Harvard Slavic Studies", 111 (1957), p. 67—103 and E. D. Tappe, *A Bible Society Agent in the Rumanian Principalities*, "The Slavonic and East European Review", XLII (1963—4), p. 388—402.

DIMITRIOS GALANOS UND DIE ANFÄNGE DER INDOLOGIE IN GRIECHENLAND

JOHANNES IRMSCHER

(Berlin DDR)

Vorbereitet durch die Berichte von Missionaren und Reisenden, wurde die Indologie als moderne bürgerliche Wissenschaft zu Anfang des vergangenen Jahrhunderts ins Leben gerufen, und zwar ungefähr gleichzeitig in England, Frankreich, Deutschland, Italien. Die Fakta sind bekannt [1] und brauchen hier nicht neu vorgetragen zu werden. Weniger bekannt ist dagegen, daß dieses wissenschaftliche Neubeginnen sich nicht nur auf die großen Völker Europas erstreckte, sondern auch die kleineren einbezog. Dabei soll hier speziell von Dimitrios Galanos (Δημήτριος Γαλανός) die Rede sein, der in Griechenland zum Vorläufer indologischer Forschung und zum Vermittler indischen Geisteserbes geworden ist.

Als Abkömmling einer wohlhabenden, achtbaren Familie wurde dieser ungewöhnliche Mann im Jahre 1760 in Athen geboren [2]. Seine Ausbildung in den Schätzen der hellenischen Überlieferung empfing er in seiner Heimatstadt, in Mesolongi, Patmos und schließlich Konstantinopel, wo sein Onkel dem höchsten Klerus zugehörte. Den dadurch erleichterten Weg ins geistliche Amt schlug Galanos jedoch aus, dagegen folgte er 1786 bereitwillig der Einladung des griechischen Kaufmannes Konstantinos Pantazis (Κωνσταντῖνος Πανταζῆς) als Hauslehrer nach Kalkutta. Hier erlernte er neben dem Englischen Sanskrit, Persisch und andere orientalische Sprachen, erwarb sich ein gewisses Vermögen, gewann

---

[1] Vgl. etwa Helmuth von Glasenapp, *Die Literaturen Indiens*, Potsdam, 1929, 12 ff. und Walter Ruben, *Einführung in die Indienkunde*, Berlin, 1954, 16 ff. Dazu die (kaum differente) indische Sicht bei K. C. Chakravarti, *Ancient Indian Culture and Civilization*, Bombay, 1952, 24 ff.

[2] Ich folge der Biographie von Γ. Κ. Τυπάλδος in: Δημήτριος Γαλανός, 'Ινδικῶν, μεταφράσεων πρόδρομος, hgg. von Γ. Κ. Τυπάλδος und Γ.'Αποστολίδης' Κοσμητής, Athen 1845, ιγ' ff.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 4, P. 669–675, BUCAREST, 1972

er Achtung und Ansehen bei Indern und Engländern. Bald jedoch verließ er diese Umgebung, um in Benares, der heiligen Stadt der Hindus, als Brahmane unter Brahmanen lebend, die Lehren indischer Philosophie und Theosophie zu studieren und sich mit dem altindischen Schrifttum vertraut zu machen. In diesen 40 Jahren gab er jedoch die Verbundenheit mit seinem griechischen Volke nicht auf, sondern sah eine wesentliche Verpflichtung darin, diesem die literarische Hinterlassenschaft Altindiens in Übersetzungen zugänglich zu machen zu einer Zeit, als jene auch in den europäischen Verkehrssprachen erst teilweise erschlossen war. Die so entstandenen umfänglichen Manuskripte vermachte er ebenso wie seine Bücher und den Betrag von 36000 Drachmen testamentarisch der Akademie zu Athen [3]; da die Gründung einer solchen Institution indes vorerst nicht zustande kam [4], trat schließlich die 1836 ins Leben gerufene [5] Athener Universität das Erbe an. Galanos aber war bereits am 3. Mai 1833 in Benares gestorben und auf dem englischen Friedhof der Stadt beigesetzt worden.

Alle Bemühungen Galanos' wären jedoch ohne Wirkung geblieben, hätte sich nicht der erste Ephoros der Bibliothek der neuen Universität, G. K. Typaldos (Γ. Κ. Τυπάλδος) [6], darum bemüht, jene hinterlassenen Manuskripte zur Veröffentlichung vorzubereiten, die Drucklegung zu überwachen und auch finanziell abzusichern [7]. In sieben Bänden legte er in den Jahren 1845 bis 1853 den wesentlichen Teil des Galanosschen Opus vor. Wir kennzeichnen im Nachstehenden den Inhalt.

Der erste Band, als Vorläufer (πρόδρομος) charakterisiert, erschien 1845[8]. Er enthält fünf Texte, nämlich

1) die Sentenzen des nach unsicherer Schätzung dem 7. Jahrhundert zugehörigen [9] Bhartṛhari — Galanos bezeichnet den Dichter als König in Übereinstimmung mit dem jüngeren Erzählungswerk der Siṃhāsanadvātriṃśikā [10] — über die Lebensklugheit, Nītiśataka („Das Hundert von der Lebensklugheit") [11];

---

[3] Testament bei Typaldos a.a. O. κζ' ff.

[4] Georg Ludw. von Maurer, *Das griechische Volk in öffentlicher, kirchlicher und privatrechtlicher Beziehung vor und nach dem Befreiungskampf bis zum 31. Juli 1834*, 2, Heidelberg, 1835, 215 f.

[5] G. D. Daskalakis bei Charilaos Kriekoukis und Karl Bömer, *Unsterbliches Hellas*, Berlin, 1938, 117 ff.

[6] Über seine anerkannten Leistungen handelt 'Ι. Παντατζίδης, Χρονικὸν τῆς πρώτης πεντηκονταετίας τοῦ 'Ελληνικοῦ Πανεπιστημίου, Athen 1889, 48 f. und 112 ff.

[7] Einen beträchtlichen Anteil trug der in Odessa lebende griechische Kaufmann Johannes Dumas ('Ιωάννης Δούμας); vgl. Typaldos a.a.O. μη' Anm. 1.

[8] Vgl. oben Anm. 2.

[9] Glasenapp a.a.O. 174.

[10] M. Winternitz, *Geschichte der indischen Litteratur*, 3, Leipzig, 1920, 337 Anm. 3.

[11] Winternitz a.a.O. 138; Glasenapp a.a.O. 174, gegenüber der Ausgabe von Petrus a Bohlen, *Bhartriharis Sententiae et carmen quod Chauri nomine circumfertur eroticum*, Berlin, 1833, zeigen sich beträchtliche Abweichungen.

2) die Sentenzen des gleichen Autors über die Weltentsagung, Vairāgyaśataka („Das Hundert von der Weltentsagung" [12], Περὶ ματαιότητος τῶν τοῦ κόσμου);

3) eine Sammlung von reichlich 300 Dikta zu Fragen der Gesellschaft, Politik und Moral, aus verschiedenen Dichtern (ἐκ διαφόρων ποιητῶν) geschöpft und verschiedenen Zeiten bis hin zur Moderne zugehörig, ohne daß Verfasser und Werke benannt werden, so daß wissenschaftlicher Nutzen daraus nicht zu ziehen ist [13];

4) eine Rezension der mit dem Namen des Cāṇakya, des Kanzlers des Königs Candragupta (322—298), verbundenen, vielübersetzten Spruchsammlung [14];

5) 98 Strophen aus dem ersten Buch des Bhāminīvilāsa („Der Schönen Spiel") des im 17. Jahrhundert wirkenden Lyrikers und Ästhetikers Jagannātha Paṇḍitarāja [15] (Galanos [16] macht ihn fälschlich zum Zeitgenossen, Berater und Zechkumpan des Moghuls Akbar, 1555—1605[17]). Der zweite Band mit dem umständlichen Titel: Βαλαβαράτα ἢ Συντομὴ τῆς Μαχαβαράτας, ποιηθεῖσα ὑπὸ τοῦ 'Αμάρα ἢ 'Αμαρασάνδρα, μαθητοῦ τοῦ σοφοῦ Ζηναδάτα, καὶ μεταγλωττισθεῖσα ἀπὸ τοῦ Βραχμανικοῦ παρὰ Δημητρίου Γαλανοῦ, hgg. von Γ. Κ. Τυπάλδος und Γ. 'Αποστολίδης Κοσμητής, Athen 1847, enthält auf 864 Druckseiten die Übersetzung eines einzigen Werkes, eben des Bālabhārata. Richtig wird von dem Herausgeber dessen Abhängigkeit von dem gewaltigen Nationalepos, dem Mahābhārata [18], vermerkt [19], seine Abfassungszeit jedoch fälschlich ins erste vorchristliche Jahrhundert gesetzt [20]; da der Sanskrittext der Indologie damals noch nicht bekannt war, vermag ein solcher Irrtum nicht zu verwundern. In Wirklichkeit handelt es sich indes um das Produkt des Jaina Amaracandra, das zur Zeit des Königs Vīsaladeva von Aṇhilvad (1243—1261) entstand [21]. Eine Übersicht über das umfangreiche Werk gibt die rühmende Besprechung der Edition von Galanos — Typaldos durch A. Weber [22].

Bereits 1818 folgte der dritte Band „Γιτά, ἢ Θεσπέσιον μέλος", dessen Herausgabe sich einerseits schwieriger gestaltete, weil sich das

---

[12] Winternitz a.a.O. 138; Glasenapp a.a.O. 174.
[13] Ähnlich schon Albert Hoefer, „Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik", 1846, 2, 409 f.
[14] Winternitz a.a.O. 134 ff.; Glasenapp a.a.O. 176 ff.
[15] Winternitz a.a.O. 26 und 147 ff.
[16] Galanos a.a.O. 127 Anm. 1.
[17] Ruben a.a.O. 280.
[18] Die Einführung von Hermann Oldenburg, *Das Mahabharata. Seine Entstehung, sein Inhalt, seine Form*, Göttingen, 1922, läßt leider die Nachwirkung außer acht.
[19] Galanos a.a.O. ιγ' ff.
[20] Galanos a.a.O. ξε' ff.
[21] Winternitz a.a.O. 74.
[22] A. Weber, „Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft", 27, 1873, 170 ff.

von Galanos hinterlassene Manuskript als noch nicht abgeschlossen erwies [23], andererseits durch den Umstand erleichtert wurde, daß der erschlossene Text, die Bhagavadgītā („Gesang vom Erhabenen"), ein philosophischer Lehrtraktat, der das Kernstück des bereits erwähnten Volksepos Mahābhārata ausmacht [24], Typaldos in wissenschaftlichen Ausgaben samt der erklärenden Fachliteratur vorlag [25]. Galanos' griechischer Text ist seinem Umfang nach deckungsgleich mit der deutschen Übersetzung Richard Garbes [26], seine Übertragung gilt als vortrefflich [27].

Das unvollständig überkommene höfische Kunstepos Raghuvaṃśa („Der Stamm des Raghu"), des berühmten Kālidāsa (um 400—450) [28], eine Genealogie des göttlichen Helden Rāma, die sich weiterführend an das zweite indische Großepos [29], das Rāmāyana [30], anlehnt, bietet der vierte, Band: Ῥαγγοῦ — Βάνσα ἢ Γενεαλογία τοῦ Ῥαγγοῦ, übersetzt von Δημήτριος Γαλανός, — hgg. von Γεώργιος Κ. Τυπάλδος, Athen 1850. Auch diesmal hat Typaldos eine ausführliche Introduktion vorangestellt, die den damaligen Forschungsstand festhält. Gegenüber der Version, auf die sich Otto Walters Übertragung ins Deutsche [31] gründete, zeigen sich bei Galanos geringfügige Abweichungen.

Auf das bereits mehrfach erwähnte Mahābhārata geht auch die Itihāsasamuccaya zurück [32], die Galanos bzw. Typaldos im fünften Bande als erster für die europäische Wissenschaft erschloß [33]: Ἰτιχασασαμουτσαία, τουτέστιν Ἀρχαιολογίας συλλογή, ἢ Περὶ διαλόγων τε καὶ μύθων φιλοσοφικῶν, νομίμων τε καὶ ἐθίμων ἰνδικῶν, συλλεχθέντων κατ' ἐκλογὴν ἐκ τῆς Μαχαβαράτας, συγγραφείσης ὑπὸ τοῦ φιλοσόφου Βεάσα, griechisch von Δημήτριος Γαλανός, hgg. von Γεώργιος Κ. Τυπάλδος, Athen 1851. Die Itihāsas sind didaktische Rahmenerzählungen, welche Gespräche von Königen und Weisen über Recht, Moral und Philosophie einleiten [34]; die hier vorgetragenen gründen sich auf das Mahābhārata, als dessen angeblicher

---

[23] Typaldos in: Γιτά, ἢ Θεσπέσιον μέλος, griechisch von Δημήτριος Γαλανός, Athen 1848, γ' ff.

[24] Ruben a.a.O. 174.

[25] Vgl. die Anmerkungen bei Typaldos a.a.O. γ' ff.

[26] Richard Garbe, *Die Bhagavadgîtâ, aus dem Sanskrit übersetzt*, 2. Aufl., Leipzig, 1921, 77 ff.

[27] Adolf Holtzmann, *Das Mahābhārata und seine Theile*, 2, Kiel, 1893, 133.

[28] E. Frauwallner, H. Giebisch, E. Heinzel, *Die Weltliteratur*, 2, Wien, 1953, 894.

[29] Synkrisis bei Hermann Oldenburg, *Die Literatur des alten Indien*, Stuttgart, 1903, 130 ff.

[30] Frauwallner a.a.O. 1438 f.

[31] Otto Walter, *Raghuvamscha oder Raghus Stamm. Ein Kunstepos Kālidāsas*, München, 1914; Galanos' Übersetzung ist S. 3 erwähnt, ohne daß Kritik geübt oder Stellung bezogen würde.

[32] Holtzmann a.a.O. 215 ff., 221 f., 227, 235 f., 239 ff., 245, 244; Bd. 3, 1894, 57 ff. Hermann Jacobi, *Mahābhārata*, Bonn, 1903, läßt ohne Hilfe.

[33] Dazu a.a.O. η' ff.

[34] Winternitz a.a.O. 1, 1908, 348; veraltet Albrecht Weber, *Akademische Vorlesungen über indische Literaturgeschichte*, 2. Aufl. Berlin, 1876, 200 ff.

Verfasser der sagenhafte Vyāsa [35] genannt wird, ihre Entstehungszeit ist nicht fixierbar [36].

Zwei der bekanntesten Dokumente der erzählenden Literatur der Inder enthält der sechste Band, den Typaldos 1851 vorlegte [37], nämlich das in mehr als 200 Versionen verbreitete und in etwa 50 Sprachen übersetzte Fabel- und Märchenbuch Pañcatantra [38] und das frivole „Papageienbuch", die Śukasaptati [39]; beide Übersetzungen sind jedoch unvollständig [40]. Typaldos erachtete es daher für zweckmäßig, dem Band als Appendix ein griechisches Volksbuch beizugeben, das auf das Pañcatantra zurückgeht: nämlich den Fürstenspiegel Stephanitis und Ichnilatis, dessen Stoff durch persische und arabische Vermittlung ins Griechische gelangte und um 1080 auf Veranlassung Kaiser Alexios Komnenos' von dem Arzt [41] Symeon Seth zusammengefaßt wurde [42]. Diesen Tatbestand formulierte Typaldos, der sich damit begnügte, die Ausgabe von S. B. Starcke (Berlin 1697) [43] nachzudrucken, im Titel seiner Appendix folgendermaßen: Βιβλίον φυσιολογικόν (ἠθικοπολιτικόν), μετακομισθὲν ἐκ τῆς Ἰνδίας, καὶ δοθὲν τῷ Βασιλεῖ Χοσρόῃ ἐν Περσίδι, παρά τινος Περζωέ, σοφοῦ καὶ ἰατροῦ τὴν τέχνην, καὶ μετενεχθὲν εἰς τὴν Ἀράβων γλῶσσαν, ὑπὸ δὲ Συμεὼν Μαγίστρου καὶ φιλοσόφου τοῦ Σὴθ εἰς τὴν Ἑλλήνων διάλεκτον μεταβληθέν, καλούμενον ἀραβιστὶ μὲν Κυλίλε καὶ Δίμνε, Ἑλληνιστὶ δὲ Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης.

Der siebente und letzte Band der Reihe erschien 1853 und ist gänzlich einem Text, der Durgā, gewidmet [44]. Dabei ist die bis in die jüngste Zeit hinein durch Menschenopfer verehrte Göttin Durgā, deren Verherrlichung das mythologische Werk gilt, zur Titelgestalt geworden, während sonst die Schrift unter der Bezeichnung Devīmāhātmya bekannt

---

[35] Frauwallner a.a.O. 1091.

[36] Typaldos a.a.O. ιη'.

[37] Χιτοπαδάσσα ἢ Πάντσα Τάντρα (Πεντάτευχος), συγγραφεῖσα ὑπὸ τοῦ σοφοῦ Βισνουσαρμᾶνος καὶ Ψιτταχοῦ μυθολογίαι νυκτεριναί griechisch von Δημήτριος Γαλανός, hgg. von Γεώργιος Κ. Τυπάλδος Athen 1851.

[38] Glasenapp a.a.O. 178 f.

[39] Glasenapp a.a.O. 179; Ruben a.a.O. 257.

[40] Gegenüber der freilich einen wesentlich anderen Text bietenden englischen Ausgabe des Pañcatantra von Franklin Edgerton, *The Panchatantra reconstructed*, 2, New Haven, 1924, fehlen bei Galanos die letzten beiden (kürzeren) von insgesamt 5 Büchern. Für die Übersetzung des Śukasaptati legte Galanos den Textus simplicior (im Sinne von Richard Schmidt, *Der Textus ornatior der Çukasaptati*, Stuttgart, 1896, VI) zugrunde.

[41] Tusculum-*Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters*, neubearbeitet von Wolfang Buchwald, Amin Hohlweg, Otto Prinz, München, 1969, 456.

[42] Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2. Aufl. München, 1897, 895 f.; Börje Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu'en 1821*, Stockholm, 1962, 129.

[43] Sebastian Gottfried Starcke, *Bídpāī. Specimen sapientiae Indorum veterum*, Berlin, 1697; zitiert nach: British Museum, *General Catalogue of printed books*, 228, London, 1964, 704.

[44] Δουργά, μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ Βραχμανικοῦ παρὰ Δημητρίου Γαλανοῦ, hgg. von Γεώργιος Κ. Τυπάλδος, Athen 1853.

ist [45]. Es handelt sich dabei um ein abgeschlossenes Opus, das nachträglich in das Mārkaṇḍeya-Purāna eingeschoben wurde [46], ein „altes" mythisch-religiöses Erzählwerk (Purāṇa) [47], das mit dem Namen des sich ewiger Jugend erfreuenden Weisen Mārkaṇḍeya [48] als Berichterstatters verbunden worden war.

Soweit der Überblick über Galanos' Übersetzungen! Sie geben, das wird deutlich geworden sein, einen Eindruck von der altindischen Literatur in einigen ihrer charakteristischen Leistungen. Ihr Herausgeber Typaldos begnügte sich indes nicht damit, die vorgefundenen Manuskripte sorgfältig zum Druck zu bringen, sondern bemühte sich, zum Teil vermittels Korrespondenz mit führenden ausländischen Indologen, zum Teil durch Studium des einschlägigen Fachschrifttums, die Arbeitsergebnisse der internationalen Indienkunde seiner Zeit in ihrem letzten Stande zu erfassen und seinen Landsleuten bekanntzugeben. Dabei beschränkte er sich nicht auf die passive Rezeption, sondern strebte danach, wo immer nur möglich, Parallelen zu Altgriechischem aufzudecken oder, wie im Falle des Pañcatantra, mittelgriechische Überlieferungen festzuhalten.

Der volle Erfolg, so verdient er gewesen wäre, war Typaldos' Bemühungen freilich nicht beschieden. Im Auslande fanden seine Bücher keine bleibende Resonanz [49], und auch in Griechenland selbst wurden sie bald bibliophile Raritäten [50]. Auch wurde die Herausgabe der Galanosschen Manuskripte nicht abgeschlossen, obgleich sich darunter neben Übersetzungen — zum Beispiel des mythologisch-philosophischen Bhāgavata-Purāna [51] aus dem 10. Jahrhundert [52] — auch die Materialien eines Synonymenwörterbuchs des Sanskrit befinden [53], welche wenigstens teilweise für das Sanskrit-Wörterbuch der Petersburger Akademie genutzt wurden [54]. Ebensowenig vermochte sich das Fach in den wissenschaftlichen Einrichtungen zu etablieren, vielmehr blieb seine Pflege auch weiterhin persönlichen Initiativen überlassen. So wurde wohl das Śakun-

---

[45] Bournouf, „Journal asiatique", 4, 1824, 24; v. Bohlen, „Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik", 1834, 1, 68; Höfer a.a.O. 414.
[46] Winternitz a.a.O. 1, 472 f.
[47] Glasenapp a.a.O. 106 ff.
[48] Winternitz a.a.O. 467.
[49] Erfreuliche Ausnahmen machten Höfer a.a.O. 404 ff., Holtzmann a.a.O. 4, 1895, 237 (Register) und Winternitz a.a.O. 3, 664.
[50] dinΜιχ. Ὀθ. Δέφνερ in: Νεώτερον ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 4, Athen o. J., 941.
[51] Höfer a.a.O. 413.
[52] Glasenapp a.a.O. 110 ff.
[53] Ἐλευθερουδάκη Ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 3, Athen 1928, 698, sowie Weber, *Monatsberichte der Königlich-Preußischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1876*, 1877, 801 ff.
[54] Otto Böhtlingk, *Sanskrit-Wörterbuch in kürzerer Fassung*, 1, Sankt Petersburg, 1879, IV.

talā-Drama des schon vorhin genannten Klassikers Kālidāsa [55] durch den gelehrten Dichter Konstantinos Theotokis [56], das lyrische Gedicht „Meghadūta" („Der Wolkenbote") [57] des gleichen Verfassers durch einen sonst bekannten Korfioten Tserepis 1878 in griechischer Sprache erschlossen [58], von einer systematischen Aufdeckung der indischen Kulturschätze, wie sie Galanos für seine Zeit initiierte, und einer wissenschaftlichen Erfassung, wie sie Typaldos verdankt wurde, kann jedoch seither nicht mehr die Rede sein.

---

[55] Ruben a.a.O. 228 f.

[56] 'Ελευθερουδάκη 'Εγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 6, Athen 1929, 488 und 726.

[57] Glasenapp a.a.O. 164.

[58] 'Ελευθερουδάκη 'Εγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 6, Athen 1929, 726 und Νεώτερον ἐγκθυλοπαιδικὸν λεξικόν, 9, Athen. J. 893.

ÖMER SEYFEDDIN AND THE TRANSFORMATION OF TURKISH THOUGHT

KEMAL H. KARPAT

(Wisconsin)

1. The emergence of the modern Turkish thought in the second half of the nineteenth century is a unique process of intellectual transformation. It is unique because of the rapidity with which traditionalist and religiously oriented modes of thought and oral communication gave way to rationalism, naturalism and realism, and to new written forms of expression, such as the novel, drama, the short story, and to the use of literature as a means of education and political indoctrination.

This process, which began in the nineteenth century, consisted of the adaptation of imperial traditions of thought, shaped according to the conditions prevailing in the Ottoman multinational state, to the requirements of the emerging Turkish unitary state in which a national culture and all that it implies, prevailed.

This intellectual transformation was the product and symbolized in essence, a vast social, economic, and political change which affected not only the existing social arrangement, but the view of each social group about its status and role in society and the world at large.

The traditional Ottoman society had rapidly crumbled at the end of the eighteenth century. The ruling elites represented by the throne, the *ulema* and much less by the *tarikat* leaders, and the military bureaucracy, faced in the nineteenth century the inside and outside challenge of at least three major forces.

The first was the overwhelming technological, military, and economic power of the West, which aided by the continuous expansion of tzarist Russia forced the Ottoman state to yield grudgingly to and then enter fully into the sphere of Western economic and cultural influence.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 4, P. 677–691, BUCAREST, 1972

The second challenge came from the interior from a rapidly expanding middle class, which was aided by the adoption of a Western concept of private property and by the immense possibilities of profit offered by the expansion of trade. The third challenge was the combined product of the internal and external factors. It came out as a demand for change by the middle class in the existing socio-political order and was addressed to the ruling elites. Those assembled around the throne were willing to adopt changes in the government structure and operations only to the extent necessary to face the internal and external challenge, but without sharing power with the elites of the rising middle class or the masses. Later in the twentieth century, in the Union and Progress era, 1908—1918, after the structure of the elites underwent considerable change, the new leaders searched for ways and means to develop a suitable ideology and ally themselves with the masses.

The change in the structure and ideological orientation of the elites in the Ottoman state was reflected in the rise of the national idea and nationalism and search for independence, first among the various ethnic-linguistic groups in the Balkans. It was followed by a cultural and national awakening among the Muslim element and their own search for a new political, ideological and cultural identity, as well as social and national goals as necessitated by the complexity of these conditions.

The early modern thought in the Ottoman state which began largely under the leadership of Ibrahim Şinasi 1826—71, Ziya Pasha, 1825—80, and expecially Namık Kemal 1840—1888, aimed at finding a solution to the ideological cultural problems created by the new conditions within the framework of the elitist Ottoman philosophy of government, the religious traditions of the Muslim population, and the ideas and technical forms of expression borrowed from the West. All three were poets, journalists, novelists, historians, etc., but also government officials at the same time. Their idea, too complex to be dealt with in detail here, formed the foundation which nurtured the Ottoman-Turkish intelligentsia for generations to come.[1]

It is interesting to note that another school of thought developed parallel to the elitist-bureaucratic school represented by the above trio. This was represented chiefly by Ahmed Mithat 1844—1912, and several other writers who belonged to the rising economic middle class. The fundamental role played by Ahmet Mithat and his followers in the formation of the modern Turkish thought has not been properly

---

[1] See my article *The Transformation of the Ottoman State*, "International Journal of Middle East Studies", 3, 1972, p. 243—281; See also my *Türk Edebıyatinda Sosyal Konular*, Istabul, 1962.

assessed yet, despite the fact that their newspapers, reviews, short stories were the principal source of learning for the vast majority of the Turkish readers in 1876—1908.

A very brief comparison between Namık Kemal and Ahmet Mithat can show the differences between the two schools. The first was a liberal in his political and economic thought and a utopian in his historical outlook. He placed the utmost value on abnegation, sacrifice, attachment to culture and religion, group solidarity and leadership abilities as the chief forces of collective human achievement. But he was also a defender of freedom — his "Ode to Freedom" is still widely read — and an enemy of monarchical absolutism. These qualities earned him a permanent place in Turkish intellectual history. Ahmet Mithat formally appeared attached to the Sultan and religion primarily because he considered them elements of stability and order in society. He was opposed to the powerful bureaucrats whom he accused of distorting the language and the culture of the masses by creating an elite Ottoman culture of their own. Ahmet Mithat had a pragmatic, utilitarian view of society and a natural understanding of man and his needs. While Namık Kemal thought about the human being as created by destiny as a kind of live brick to be used in building glorious edifices, Ahmet Mithat looked upon man as a unique but maleable substance whose quality could be raised through education. Hence education, including the education of women, played a central part in Ahmed Mithat's thinking. However, both thinkers, utopian and pragmatic as they were, remained within the compass of Ottoman universalist, that is, multinational Muslim traditions of thought. They were Turkish mostly because they used the Turkish language as a linguistic means of expression. They were not aware that language established bonds of solidarity in a group, that it served to express the esthetic feelings of that group, and if shared in common, it could establish meaningful communication between the elites and masses, the leaders and the led. Moreover, Ahmet Mithat and Namık Kemal lacked the perceptive understanding of human motives, the natural aspects of human existence, and of humanity as a whole. These shortcomings derived to some extent from the fact that neither of them had developed a true social and political philosophy, and a realistic understanding of the forces of change in society. However, in their own way, they had established certain intellectual foundations which helped the Turkish intelligentsia chart a new course of thought.

A new period of national reconstruction, of cultural revival and a new understanding of the social forces shaping man's destiny, developed in the Republic.

There is between the Young Turks (Union and Progress) revolution of 1908 and Mustafa Kemal's (Atatürk) proclamation of the Republic in 1923, a period of transition. This period includes some vitally important events which have conditioned the socio-political and intellectual life in Republican Turkey. The coming to power of a nationalist military elite, the national movements in the Balkans, the loss of territory in this area as a consequence of the war of 1913, the defeat in the First World War, the occupation of Turkey by Greece, France, and England, the successful war of Liberation, 1919—1922, the abolition of the Sultanate and the Caliphate are some of the events which accompanied the rise of modern Turkey. Parallel to these events, there was also a sharp change of thought, language, and literature from Muslim universalism toward a particularist national Turkish pattern.

2. It is in this context that Ömer Seyfeddin acquires a towering position as the writer who expressed best the problems encountered in the transitional period. He was helpful in preparing the ground for other, more mature, literary and philosophical schools of thought in the Republic. One may well say that Ömer Seyfeddin provided a link between the Ottoman modernizing thought of the nineteenth and early twentieth centuries, and the Republic. He symbolized not only the drama of the individual in a rapidly changing society, but also the functions expected from the writer in particular, and the intelligentsia in general, in preparing the ground for social adaptation.

In Seyfeddin's lifetime, social dislocation and the ensuing accelerated mobility dealt a deadly blow to the idea of social immutability, to this fundamental principle which had determined the philosophy of fatalism for centuries. The dislocation exposed the writer to new conditions of life. It dramatized the idea that social values were relative, and brought forth the need to provide an explanation for all these changes which had turned the old order upside down. The explanation was possible only through a rational, cause-effect relationship in which the emerging secular and positivist view of the world conflicted with the ancient concept that man's fate, and the order in his society were divinely preordained. The adjustment to a new mode of life was above all an intellectual and psychological problem demanding a broad range of emotional capabilities, a high level of perception and introspection which few ordinary people possessed.

Ömer Seyfeddin, as a writer, played a vital role, not only in providing explanation and justification for the social change, but also in establishing the criteria and the standards for the acceptance of innovation and change. Moreover, he had to use a language and dialect easily under-

stood by the majority of people and express his ideas through familiar images and expressions. In addition, his work had to meet basic artistic standards while providing at the same time a synthesis between the writer as an individual with his own personal needs and aspirations and the society's problems, feelings, and goals. The new social problems encountered gave his thought a new humanist, emotional dimension, while art gave him independence of thought, standards and perspective.

Thus, an analysis of some of Ömer Seyfeddin's short stories provides a unique insight into the socio-cultural problems of Turkey in 1908—1920, and indirectly into the intellectual foundations of the emerging Republic. The unique value of Ömer Seyfeddin's stories stem from their documentary value as far as the social scientist and the historian are concerned. His stories relate to a very large degree to events, individuals and currents of thought as well as to the social and political environment prevailing in 1908—1920. Thus he is both a chronicler and a social critic. One must insist upon the fact that much of Seyfeddin's political ideas on nationhood evolved continuously from a romantic dream of Pan-Turanism to a more rational understanding of a Turkish nation striving to advance within its own national boundaries. This realistic reorientation was the result of historical experience as the Pan-Turanist plans of the Union and Progress government ended in failure in the First World War, and a new understanding of nationhood in the form of patriotism began to take its place after 1918. This was a major phase in the development of modern Turkish thought. It was, in fact, the chief intellectual foundation which nurtured the arts, philosophy, literature, political ideology and all other related fields. Consequently, while analyzing Ömer Seyfeddin's ideas, we shall deal mostly with his views on nation, country, patriotism, and education, since, these, as mentioned before, mark, in the context of Turkish historical experience, a crucial phase of intellectual development.

3. Ömer Seyfeddin was born in 1884, in Gönen, a small, peaceful town in Western Anatolia.[2] His father, a Turk originally from the Caucasus region, was an officer in the army and rose to his rank of major,

[2] The main study of Ömer Seyfeddin's life is by Tahir Alangu, *Ömer Seyfeddin, Ülküçü Bir Yazarın Romanı*, Istanbul, 1968. The intimate and basic information about the writer is provided by his friend and supporter, the publisher of the *Genç Kalemler*, the nationalist revue of Salonica, Ali Canip (*Yöntem*), *Ömer Seyfeddin, Hayatıve Eserleri*, Istanbul, 1935. A new, enlarged version was published in Istanbul in 1947. Other useful works are by Hilmi Yücebaş, *Ömer Seyfeddin, Hayatı, Hatıraları, Şiirleri* (Istanbul, 1960), Hikmet Dizdaroğlu, *Ömer Seyfeddin* (Ankara, 1964), Yaşar Nabi (Nayir), *Omer Seyfeddin* (Istanbul, 1961). A good survey is in Otto Spies, *Die türkische Prosaliteratur der Gegenwart* Leipzig, 1943, pp. 16—26. There are also a series of useful dissertations prepared by the Turkish Literature School of Istanbul University. The best bibliography was prepared by the National Library, *Ölümunün 50 Yıldönümü Münasebetiyle Ömer Seyfeddin Bibliyografyası*, Ankara, 1970.

not through school, but through a commission in the army. Seyfeddin's references to his father are rare and not complimentary since he was a cold and authoritarian man with a dogmatic view of family and education, which he tried to imprint on Seyfeddin.

The mother belonged to a relatively well-to-do intellectual family from Istanbul. "Intellectual" at this time meant pious, well-versed in the Islamic religious teachings and practices. In his autobiographical stories *Kaşağı*, *Ilk Namaz*, *Ant*, *Ilk Cinayet* (Curry comb — First Prayer — Pledge — First Crime) Ömer Seyfeddin refers to his mother repeatedly with a tenderness akin to religiosity. Much later, Ömer Seyfeddin described best the impact of his mother upon his career and his view of his social role as an artist. In one of his most famous short stories, *Fon Sadriştayının Oğlu* (The Son of Von Sadristein), he speaks through the mouth of his hero, a poet:

> "Everything I learned comes from my mother. She raised me in a spirit of religious exaltation. The source of lyricism that you feel running through my poems is derived from the [tenderness] of feeling she gave me. My poems, stories, tragedies were in her fairy tales. Her soul that came from the people [halk] has grafted the love of people in my own soul. Because of this, the people's expressions is my rhyme and the harmony in the people's language is my music."

Ömer Seyfeddin spent his childhood mostly in Gönen where he attended elementary school. His warm feeling for nature, the joy of living, his ability to establish intimate rapport with his subjects, as well as his realism, may be attributed in part to his early childhood spent in the intimacy of the uninhibited natural environment of this town. The description of his schoolhours (ca. 1890) and of the teacher in Gönen in *Falaka* (Wingle tree) is probably one of the best portraits of the educational system in the Ottoman state. Moreover, the origin of the legends, fairy tales which appeared in various forms in his writing may be easily traced to the folklore of his native region. Seyfeddin moved eventually to Istanbul and finished a military school, there. After graduation, he taught in a military school in Izmir, where he became acquainted with a small circle of men interested in literature, and he learned French, lest his literary tastes remain at the level of the *harabat* poets, the pessimistic bohemian group of the nineteenth century. Later he translated the *Iliad* of Homer and *Kalevala*, both of which seemed to have contributed to his understanding of the epic. In Izmir, Ömer Seyfeddin seemed to have been influenced by Baha Tevfik, a rationalist-materialist modernist and an apologist for the use of simiplified or vernacular Turkish,

and Huseyin Hilmi, known as "the socialist", who had published briefly the *Serbest Izmir* (Free Izmir), a literary review.

Later, in 1909—1911, Ömer Seyfeddin served for two years in the Balkans, in the Monastir area with a unit fighting the guerillas of the area. It is here that he acquired a first-hand knowledge about the Christian minorities and their national aspirations. The national idea of Ömer Seyfeddin, as well as of the entire revolutionary group in Salonica, which played a vital role in redefining the content of emerging Turkish nationalism, can be properly understood only in the light of their direct contact with an exposure to the Balkan national ideas of the period.

Ömer Seyfeddin eventually resigned from the army to become a contributor to the *Genç Kalemler* (Young Pens), the major Turkish nationalist review defending the language reform, published in Salonica. He became acquainted there also with Ziya Gökalp, the social-political thinker who had an overwhelming influence on his political ideas. Salonica, it must be noted, was the seat of the Union and Progress Committee, which organized the revolution of 1908, and unleashed a chain of events leading to the establishment of the Republic.

During the Balkan War of 1912—13, Seyfeddin was taken prisoner and spent about one year in a Greek jail. After the war, he returned to Istanbul. He died of an unknown illness in 1920, at the age of 36, just about the time he had reached intellectual and artistic maturity. Ömer Seyfeddin wrote a total of 135 short stories as found so far, mostly after 1917. His writings consisted mostly of short stories. He also wrote seven stories which revolve around the same topic and have one common hero. These were assembled and published as a novel.[3] Ömer Seyfeddin wrote hurriedly some of his short stories after writing became his main

---

[3] Ömer Seyfeddin's complete literary works were published first in a series of nine volumes by Muallim Ahmet Halit Yaşaroğlu, a publishing house in Istanbul beginning in 1938 : 1. *Ilk Düşen Ak*, 2. *Yüksek Okçeler*, 3. *Bomba*, 4. *Gizli Mabet*, 5. *Asilzadeler*, 6. *Bahar ve Kelebekler*, 7. *Beyaz Lâle*, 8. *Mahcupluk Imtihanı*, 9. *Tarih Ezeli Bir Tekerrürdür.* These were reprinted, under the direction of Şerif Hulusi after 1958, with annotations and reorganization and additions, by the same house. In fact the edition of 1958, was the 6th printing but had an additional volume titled *Nokta*, which constituted the tenth volume. The final editing, including some newly discovered stories, was undertaken by Tahir Alangu. The new set was published by Rafet Zaimler printing house in Istanbul beginning in 1962. This last series is the most comprehensive, though not the best organized one. It bears the following titles: 1. *Bomba* (bomb), 2. *Beyaz Lâle* (white tulip), 3. *Ilk Düşen Ak* (the first gray), 4. *Yüksek Okçeler* (high heels), 5. *Eski Kahramanlar* (ancient heroes) 6. *Gizli Mabet* (secret temple), 7. *Bahar ve Kelebekler* (spring and butterflies), 8. *Efruz bey* (Mr. Efruz), 9. *Falaka* (swingle tree), 10. *Mahcupluk Imtihanı* (trial of shyness), 11. *Aşk Dalgasi* (love wave).

In addition Seyfeddin has a social-political story written originally in 1913, *Ashab-i Kehfimiz* (nobles) (1918), which is often described as a novel, and also a Turanist pamphlet *Yarınki Turan Devlet* (Tomorrow's State of Turan) (1914), reprinted by N. Sencer in 1958, and a series of unfinished works: See Alangu, *op. cit.*, pp. 535—544, and Dizdaroğlu, *op. cit.*, pp. 32—36.

source of living. Thus, some of his stories appeared as diary notes and still others lacked organization or even a plot and contained profane expressions designed to interest the reader. Yet, each story has a literary quality, a power of suggestion, an idea to communicate, an apparent simplicity of feeling that leaves a lasting impression on the reader. The artist always prevails, regardless of whether he discussed politics or a man's plight. Ömer Seyfeddin is, in a way, the Anton Chekov of Turkey. He lived in a period of national anxiety by witnessing the occupation of Turkey and died without seeing the day of liberation. Yet, he was able to maintain an artistic quality by using humor and satire to deal lightly with the most controversial problems of his day.

4. The language used by Ömer Seyfeddin in his stories was his greatest contribution to modern Turkish literature. It was a simple, but expressive language used in everyday life. Yet, it proved to be a powerful instrument of communication, which conveyed in crisp expressions the natural thoughts and feelings shared by the overwhelming mass of people. He had achieved, through the use of the vernacular, a true "revolution in language and literature", as he had proposed to do while joining the staff of the *Genç Kalemler*.

Ömer Seyfeddin is generally considered a "nationalist" writer, although this term had a special meaning for him. Nationalism appears essentially as a search for national consciousness through the adoption of the vernacular, the indentification of the elite with the culture of the masses and achievement of progress within a national state. Nationalism was synonymous with patriotism, that is, attachment to the land, the people, and the native culture as an indispensable condition for unity and political-social integration.

Ömer Seyfeddin's early idea on nationalism and patriotism seemed to have been in the form of a natural attachment to one's place and traditions. But this apolitical attachment to the land began to change at the end of 1908, when he was transferred to a unit located in a village in the Monastir area of the Balkans. There, he met the Bulgarian intellectuals, all nationalists, who claimed that Turks could not have political ideas, and could not become true nationalists because of their universalist religious concept of state and society, which denied ethnic and national allegiance. The Bulgarians saw the Ottoman Empire, not as a multinational state, but as a mere political order, ruled by Turks who had no sense of national consciousness. He discovered that

the Balkan nationalists were firmly attached to their ideal of national liberation and expressed pride in their political aspirations. [4]

According to Seyfeddin, the nationalists in the Balkans won their national struggle often taking advantage of the Ottoman's goodwill and forced the Turks living in those areas to abandon their homes and lands.[5] But Seyfeddin drew the proper lesson. He believed that all this had happened because the Turk's level of education was so low and he was so deeply immersed in his religious fatalistic concept of life as to accept everything as preordained. Seyfeddin placed the blame on the intellectuals who sought positions of power and prestige and who wanted to live an easy life in Istanbul and looked upon the West as a model of progress which was synonymous with material comfort. He saw, therefore, the modern writer and poet performing a vital task in creative unity between the masses and the leaders around a national goal and culture:

> The poets and the learned [in the past] insulted their own kin as being of low class (avam) and never shared their own feelings with them... but, he [the poet] never looked upon his nation as divided into two groups as *avam* and *havas*[6], but instead [tried to unite] them together under a national ideal... he generalized the usage of the Istanbul dialect [7]... which became the language of an entire nation... he did not seek inspiration in the French or Persian [literature], or in the singing of dervishes [8] or folk poets [9] but turned to his own soul. Thus, he understood the Turkish feeling. He found his topics, stories, language, and courage in the Turkish soul.

---

[4] The episode is in *Nakarat* (Refrain). This story had a subtitle: "From the Diary of an old Officer Who Spent His Youth in Macedonia". Another famous story dealing with the Bulgarian guerillas and their fighting methods is *Bomba* (bomb).

[5] This idea is defended in the short story *Tuhaf bir Zulüm* (A strange oppression) in which Ömer Seyfeddin defended the Turks against harsh criticism.

[6] This expression is important in understanding the criterium for social differentiation in the Ottoman society. It can be translated as mass and elite. Actually the true meaning of *havas* was "those who possess sublime feelings and ideas and live in such a world" and of *avam*, "those who live in the low world of sensations."

[7] The idea of using a Turkish dialect, namely the dialect spoken in Istanbul, was put forth by Ziya Gökalp, the nationalist ideologue of the period. The purpose was to achieve national unity, and a common language was considered an essential condition. The language used by Ömer Seyfeddin is not the high class but the vernacular of the common city dweller.

[8] The reference is to a group of poets in the nineteenth century, who, inspired by the school of the mystical poet, Şeyh Galip, strove to maintain the religious-sufi type of poetry. In the 18th and 19th centuries, this poetry was often recited in the *tekke* or living quarters of the mystic *dervishes*. These latter day hedonist mystics, however, had little relation to the old mystics who were true believers.

[9] *Saz Şairleri* or folk poets became important as the representatives of the folklore during the rise of Turkish nationalism after 1908. In reality these were poets in their own right, often dealing with local themes but using the vernacular. Some writers, in part inspired by Fuat Köprülü, the historian, who studied the folk poets, began to imitate their style. Seyfeddin was against the imitation of the simplistic themes and the slang used by folk poets.

This description, in fact, suits perfectly Ömer Seyfeddin's own literary-political accomplishments. Seyfeddin had developed grave doubts about the humanitarian ideal, the brotherhood and equality of men, of freedom and independence which the European nations preached freely but did not apply to the people of Asia and Africa. He saw the big powers of Europe as imperialistic minded, bent on dominating and exploiting the weak ones.[10] But despite all this new insight Seyfeddin's view of nationhood and patriotism still lacked a dynamic, optimistic quality and thus he was unable to overcome the gloom of predestined defeat and even extinction, which was generated by the Austrian annexation of Bosnia in 1908, the Italian War in 1911, and the disastrous Balkan War of 1913. This feeling was increased by a pathological complex of inferiority towards Europe. A degree of self confidence was restored only by the Turkish heroic resistance which forced the British to abandon their beachhead at the Dardanelles in 1915. This was in fact the starting point in the political transformation of the Ottomans into Turks. Indeed, the incredible had happened : "The English and the French battleships could not cross the Dardanelles... despair gradually disappeared and [the Turk] realized that he was part of a nation which achieved self-realization, had an ideal and was alive." [11]

The reaction to and rejection of the West prompted Ömer Seyfeddin to idealize his own Turkish culture and language, while using his biting satire to ridicule those who denigrated their own country, culture and national responsibility by imitating blindly the foreign models.[12] However,

[10] Thus, as a reaction to the West's betrayal of its own principles, Kenan bey, the hero in *Primo-Türk Çocuğu* (Primo-Turkish Son) who had married an Italian wife and had become thoroughly cosmopolitan by rejecting his own culture and identity chose to return to his Turkishness. This occurred in 1911, after the Italians, while speaking about peace all the time, occupied Libya.

[11] This appears in the story *Çanakkaleden sonra* (after the Dardanelles). In the war years 1914—18, Ömer Seyfeddin wrote a series of stories based on the Turkish history with the purpose of exalting patriotic feelings. "If the artist cannot find the [necessary] exaltation in the contemporary ideal," wrote Seyfeddin, "he should turn to the romantic past, for in the past thousands of heroes live in legends." See *Kaç Yerinden* (Many Places). It was evident that if the nation became aware of its past achievements and glories, its will to fight would be enhanced. Discipline, loyalty, and obedience to the commander *Ferman* (Decree), wit to outdo the enemy *Kütük* (Log), *Vire* (Surrender), belief in a predestined glory *Kızılelma Neresi* (The Site of Red Apple) and an unshaken belief in the ultimate victory were the characteristics of the victorious ancestors. These were to be brought to public attention.

[12] The story *Fon Sadristayinin Karısı* (The Wife of Von Sadristein) is the best example of his criticism of alienation. Sadrettin, who went to visit Germany, was so overwhelmed by the modern domestic qualities of the German women that he divorced his Turkish wife in order to marry a German girl. He even adopted a new name, von Sadristein. His new wife was orderly, hard-working, economical and so efficient that after delivering lunch to her husband, she gave birth to her child all by herself. Yet, she was back on her feet to prepare his dinner. "Indeed," declared von Sadristein, "the entire wealth of Germany, the strength of her armies are the product of German womanhood... the German woman who raised the population of Germany to sixty- or seventy million people in a century was able to lift my own weight from 125 to 200 pounds." However, later in life, when his son abandons him to go to America to seek adventure, and his wife remains senseless to the country's spirit, von Sadristein realized how lonely he was.

all the hopes which Ömer Seyfeddin had placed in romantic nationalism, constitutionalism and many other ideas proved unable to save the country or bring rapid progress. The dream world of the intellectuals and the wretched situation of the ignorant peasant in the contryside stood in sharp contrast to each other. As the First World War neared its end, the defeat of Ottoman armies appeared inevitable, as was the doom of the Union and Progress Party and its policies. Ömer Seyfeddin had supported the Union and Progress chiefly because he believed that its policies would rejuvenate and modernize the country. Disillusioned he wrote:

> When the constitution was reinstated [in 1908] we used to dream that all our [intellectual] resources would stream forward like hidden springs and we would reach the level of Europe in ten or fifteen years. We returned to our birthplaces, to our farms and occupations. We believed in everything written in the Istanbul newspapers... but here [in Anatolia] there is just one idea: reaction.[13]

He now returned more firmly towards an idea he had expressed as early as 1911, namely the idea of progress through science and technology, and unity with the commoners under proper leadership. As early as 1911, Ömer Seyfeddin had published an article, "New Language" in *Genç Kalemler*. Here he called on the youth to save the nation through "strong and serious progress. Progress is possible," he wrote, "through the development of science, technology and literature among us. In order to publicize [generalize] these, we need a common national language... without a natural and national language, science, technology and literature will remain for us what they are today, an enigma. Let's abandon the language of the yesterdays. Let's write the spoken Turkish as it lives with all its rules and principles." [14] By 1919 the country was occupied by Greeks, English and French. Salvation for Ömer Seyfeddin lay now in the leadership of great men with exceptional qualities and total dedication to government service and the country, who could express all the aspiration for freedom, liberation and progress. The struggle for liberation was to begin in the Anatolian homeland among the masses with the firm conviction that Turks would always survive. Ömer Seyfeddin spoke through the mouth of his hero:

> "We Turks went through many disasters in history. Our state was left without a government and without a ruler. Brothers became each others'enemies. But at the end we still

[13] These views appear in his story *Memlekete Mektup* (letter home).
[14] Reproduced in Alangu, *op. cit.*, p. 170, Dizdaroğlu, *op. cit.*, pp. 48–50.

> managed to come together. We didn't perish... I shall not stay here [in Istanbul]. At the first occasion I shall start on my journey... Istanbul needs guidance from the countryside. From now onwards we must listen to the heart-beat of our beloved nation wherever we are; in our homes, up in the high mountains, in our mud-covered, white-walled hamlets by the foaming wells... Yes, we have endless problems and unbearable misery. But we have a soul which death cannot even [dare] to approach. Even when this soul is deemed to have died, it is not dead. At the most unexpected time, suddenly it revives.[15]

Indeed, while Ömer Seyfeddin was writing these line the struggle for liberation, when leaders and masses united in a common spirit had already begun in Anatolia, under a true leader, Mustafa Kemal. But Seyfeddin passed away on March 6, 1920, without seeing the fulfillment of his national dream. Step by step he had lived through the disintegration of the multi-national empire and the failure of Pan-Islamism and Pan-Turanism. He did not see the full rise of the Turkish national state, but witnessed only its beginnings; the burgeoning idea of a people united by a common language, and aware of its political existence. His literary writings had contributed greatly towards achieving this vital step in the process of nation formation.

5. We have dealt in the preceeding pages only with Ömer Seyfeddin's ideas related to the transformation of Turkey from a multi-national imperial structure to a nation in the modern sense of the word. His writing, however, covered a great variety of other subjects in which irony and compassion, the comedy of man and the tragedy of society, failure and achievement were depicted in simple but sharp lines. For instance a series of stories, such as *Yuf Borusu Seni Beklior* (Damnation Waits You), describing the passing of an old time aristocrat, others, such as *Niçin Zengin Olamamış* (Why Did Not He Become Rich?) deal with the black market profiteers, *Turkçe Reçete* (Turkish Prescription), *Yemin* (Oath), *Namus* (Honor), *Kesik Bıyık* (Cut Moustache), provide insights into the social conflicts and the clash of values. Four stories known as the Cabi Efendi series *Mermer Tezgâh* (Marble Bench), *Dama Taşları* (Draught Pawns), *Makul Bir Dönüş* (Reasonable Return), and *Acaba Ne Idi?* (What Was It?), analyze the gradual adaptation of a fatalist,

---

[15] In *Memlekete Mektup.*

traditional-minded man to the economic-minded new society and the rise of a new type of bourgeoisie. The stories dealing with nationalist themes, though important for the study of ideology, are often rhetorical, didactic and repetitious. But the stories related to social change, and notably those dealing with the intelligentsia are outstanding in every respect. The writer becomes personally and directly involved in them for the story he tells is often that of the intelligentsia of which he was a part. The best example for this type of story involving the intelligentsia is the cycle known as Efruz bey.[16] The hero in all these seven stories making up the novel is one and the same Efruz bey, despite the fact that one man cannot have so many different roles and fulfill so many different functions requiring prolonged specialization. But this was possible in the early days of the Young Turks Revolution of 1908. The old standards had broken down. The new regime created a series of political positions in order to consolidate its own power, but had yet no objective criteria to distinguish the opportunist from the honest, the skilled from the ignorant.

Every story criticizes some shortcoming of the contemporary intellectuals; their lack of political education and failure to understand modern national ideals; their reaction to social mobility; their historical romanticism and ignorance of the country's true situation; their abuse of power and their frivolities justified on behalf of nationalism, modernity and language reform; and finally, their search for superficial amusement and their uselessness to the society. In many ways the political satire of Ömer Seyfeddin resembles the stories and plays of the Romanian writer I. L. Caragiale who ridiculed the middle class of his day. An analysis of two stories in the Efruz bey cycle may prove the above point.[16]

Ahmet bey, a petty government official, succeeded during the absolutist regime of Abdulhamit II (1876—1909) to give to everybody the impression that he was on the Sultan's side. And of course, like all the position seekers, he had to be *comme il faut*, and *distingué*, so he

---

[16] We have used for this study the series edited by Hulusi Şerif, *Asilzadeler, Efruz bey* (The Nobles-Efruz bey), Istanbul, (Ahmet Halit Yaşaroglu), 2 vols., 1956, 1957. Pertev N. Boratav was the first to call the attention to the continuity that existed in the six stories forming the original Efruz bey cycle, though the author himself in his original announcement mentioned only five stories. P. N. Boratav, *Ömer Seyfeddin*, "Folklor ve Edebiyat" (Ankara, 1945), vol. II, pp. 171—181. See also *Yurt ve Dunya*, March-April, 1942, pp. 68—75. The first story appeared in the newspaper "Vakit" in 1919, and the rest in 1926, well after the writer's death. The seventh story *Sivrisinek* was added by the last editor, Alangu. It contains the author's final judgment of Efruz bey. This opinion is, however, implicitly evident in the previous six stories, and consequently *Sivrisinek* (The Mosquito) has less value than the other six stories.

implied that he studied at Galatasaray, the French middle school, where one became "modern" and "Europeanized." Ahmet was quick to notice one morning in the newspaper a small official note to the effect that the Constitution was reinstated.[17] He made his way into the Foreign Ministry where everybody strove snobbishly to speak French and shouted "long live freedom." There he engaged in an abusive criticism of Abdulhamit II, and described how, he, Ahmet bey, had forced single handedly the Sultan at pistol point to reinstate the constitution. Recounting in public his fantastic exploits as an underground activist, Ahmet bey soon became a freedom hero. Since secrecy was the virtue of all revolutionaries (Union and Progress was a secret organization and remained as such several years after it assumed power) Ahmet claimed that he had kept his real name so secret that even his own mother did not know it. Then he concocted his "real name," *Efrûz* (the illuminator). The credulous mob carrying him on its shoulders, quickly converted the name to *Afaroz* (the excommunicated). Efruz bey then provided a definition of freedom: "It means the Constitution. The Constitution means no difference of sex and sect... which means there is no sex and sect... a free man becomes equal, and equality means brotherhood, and thus there remains no differences of religion and nationality."[18] Soon, however, Efruz bey is unmasked by the real revolutionaries, the Union and Progress Society, but still, undaunted, he engages in other pursuits. And opportunities are plentiful.

The breakdown of the old order had enabled men who felt that they were socially superior to others, in particular the intellectuals, to seek avidly arguments to create for themselves superior positions in society. They were the new class, the nobles of the new order who had replaced the Sultan and his aristocratic bureaucracy. In order to prove their nobility, they refused to deal in "unbecoming" occupations or take regular work. In order to prove their own "noble" origin they turned to race and ancient history. Efruz bey and his friends, all graduates of the Galatasaray lyceum were convinced that "without nobility this country would sink." Consequently, they reinterpreted history to prove their noble origin; they preferred to find the source of their nobility somewhere outside Turkey. One claimed that he was the descendent of Lord Johnson Sgovat, who came as a British ambassador (sic) to Sultan Orhan (1326—1359). The other claimed that he was the Eternal Prince of Kara

---

[17] This is exactly how the Sultan announced the reinstatement of the constitution of 1876 which he had suspended in 1878. He reinstated the constitution by accepting the demands of the officers and intellectuals, who had rebelled in Salonica in the summer of 1908.

[18] *Hürriyete Laik bir Kahraman* (A hero fit for freedom).

Tanburin and proved that his family had a divine origin.[19] The third one, Kaysussujufuzzrtaf, traced his origin to the romantic era of desert life where his ancestors carried out the Ghazwa, that is bedouin warfare, and had their name mentioned in the Muallaqa poems, that is the best pre-Islamic Arab poems chosen at literary contests. Efruz bey, himself "felt" in the depth of his heart the entire history of his noble family as clearly indicated by his father's journey to Kastamonu, the land of Kızıl Ahmet. So he became *Prince Efruz of Kizıl*. Soon the "nobles" held a meeting in order to establish an organization dedicated to locating other "nobles" and to fight to gain their titles as well as rights. The meeting was broken up by the police, since the gathering place was a gambling joint. But, Efruz bey, sensing that the police razzia was a commoners' plot against nobility, accepted in a gesture à la Don Quixote, the gambling charge and went serenely to jail convinced that he had succeeded in hiding the purpose of the nobles' meeting. The satire in these stories, although demanding some knowledge of Turkish history, is nevertheless clear enough as not to require further elaboration.

The other stories in the Efruz bey series, whose full analysis falls outside the scope of this study, contain a biting satire of the Pan-Turanism, and the intellectuals' superficial views of science and education. Those are parodies of the debates and intellectual currents which prevailed in 1912—1920. It is interesting to note that Ömer Seyfeddin wrote these stories after many of his early romantic ideas shared by his contemporaries proved to be unattainable. The Union and Progress era coming on the heels of the monarchical rule proved unable to meet the country's expectations. But a new generation with a keen understanding of the problems of Turkey, and firmly decided to solve them through science and technology, and association with the people was rising in the small towns and villages of Anatolia. Ömer Seyfeddin wrote for them by pointing out to the shortcomings of their predecessors and indirectly advising them not to commit the same errors. His time was a period of change and transition. Seyfeddin performed his task not only by introducing successfully the vernacular in literature and newspapers but also by using the same language to put before the growing mass of readers the difficulties involved in creating a new society out of the heritage of the past and the need of progress and modern existence.

---

[19] Many heroes in these stories are easily identifiable as Ömer Seyfeddin's contemporaries. Eternal Prince, for instance, was the nationalist thinker Yusuf Akçora (later Akcoraoğlu), born in the Kazan region of Russia. He did in fact claim that his family tree could be traced some fifteen hundred years back in history. In fact, Akçora was the representative of the "pure Turkish" school.

RAPPORTS LITTÉRAIRES ROUMANO-BULGARES ENTRE 1878—1916

ELENA SIUPIUR

Si jusqu'en 1878 les rapports littéraires roumano-bulgares étaient — à quelques exceptions-près — subordonnés à l'idée dominante à l'époque dans le Sud—Est européen, à savoir la libération du joug ottoman [1], cette date marque le commencement d'une nouvelle période : dans chacun des deux pays il y a un changement de rapports entre la littérature et la société respective, la littérature étant appelée à répondre à d'autres tendances, à donner expression à de nouvelles valeurs éthiques. Les contacts entre les littératures roumaine et bulgare subiront l'influence de ces conditions nouvelles. Elles auront le loisir de se créer un monde autonome, leur appartenant en propre et leur permettant d'expérimenter, de mettre au point, d'user de toutes les formes de la collaboration entre deux littératures nationales. On commence maintenant à employer la traduction, le compte rendu des ouvrages parus, l'article présentant ou commentant des œuvres de la littérature roumaine ou bulgare, selon le cas.

A retenir comme particulièrement important que cette nouvelle période de la littérature des deux pays est caractérisée par de profondes investigations sociales, alors qu'à l'époque immédiatement antérieure les efforts portaient surtout sur la formation et le parachèvement de l'Etat national moderne, sur l'accent du caractère national de la culture des pays respectifs. Naturellement, cette classification des périodes en « nationale » et « sociale » n'a rien d'absolu. La littérature de la période

[1] La première partie de l'article *Les relations littéraires roumano-bulgares pendant la période 1878—1916* (contexte culturel et évolution des contacts intellectuels) a été publiée dans la « Revue des études sud-est européennes », VIII, 1970, n° 3, p. 496—515. L'auteur profite de l'occasion pour remercier une fois de plus le pr. Stoïko Bojkov, le directeur de l'Institut de littérature de Sofia et l'équipe de spécialistes qu'il y dirige, pour le concours précieux qu'ils lui prêtèrent.

REV. ÉTUDES SUD-EST UROP., X, 4, P. 693—710, BUCAREST, 1972

antérieure offre souvent de puissants accents sociaux. Quant à la nouvelle période, le « national » se manifeste dans les deux sociétés, roumaine et bulgare, parfois de manière explosive, comme au début du XX^{e} siècle, par exemple. Toutefois, le signe majeur dominant la nouvelle période reste celui d'une profonde et incessante infiltration du « social » dans la littérature. Les décennies comprises entre 1878—1916 (avec quelques années en plus ou en moins) sont celles de la transition des deux littératures vers cet aspect essentiellement social. Aussi, les rapports littéraires roumano-bulgares de cette étape seront particulièrement sensibles à cette dominante et le dialogue portera de préférence sur la littérature de caractère nettement social.

L'étude des rapports littéraires roumano-bulgares pendant la période envisagée éclaire un triple aspect de ces rapports : historique, spirituel et actuel. En effet, tout d'abord ces relations entre deux littératures voisines font partie d'un processus historique général, se rattachant à la littérature universelle. C'est pourquoi le dialogue régional roumano-bulgare se trouve sous le rayonnement de la vie littéraire européenne, avec toute la complexité qu'elle implique. Le deuxième aspect, l'aspect spirituel, est déterminé par l'histoire des relations roumano-bulgares. Il est riche d'une noble tradition de continuité qui imprime aux rapports de la nouvelle période la pérennité et l'authenticité d'une valeur morale, écartant le formalisme sans fondement.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le montrer [2], on constate l'attraction exercée après 1878 par la société roumaine sur une partie de l'intelligentsia bulgare (et peut-être non seulement sur une partie), à savoir sur cette partie qui s'est développée en étroit contact avec la société roumaine. On constate — et la presse de l'époque est éloquente en ce sens — la continuelle référence à la culture roumaine, à la vie scientifique roumaine, à la vie littéraire roumaine de l'époque. C'est une incessante confrontation avec le processus de développement de la culture roumaine. Le phénomène est du reste réversible, car on constate dans la société roumaine un intérêt presque égal vis-à-vis de la vie sociale, culturelle et littéraire bulgare. Quant au troisième aspect des rapports littéraires roumano-bulgares, à savoir leur caractère actuel, il découle tout naturellement de l'intérêt réciproque de deux littératures voisines, confrontées à une même époque à des problèmes analogues. Ce troisième aspect, avec ses innombrables implications, exprime en fait un trait caractéristique de la nouvelle période durant laquelle le dialogue littéraire porte presque sans exception sur les œuvres actuelles, sur les œuvres du jour.

---

[2] E. Siupiur, *art. cité.*

Avant d'aborder l'examen du contenu-même des rapports littéraires roumano-bulgares, il y a encore lieu de noter quelques traits caractéristiques de la nouvelle période. C'est ainsi que dans le dialogue littéraire existant l'art littéraire est loin d'avoir la préséance ; il s'agit plutôt d'une communication des idées et des questions à résoudre ; ce qui importe, c'est surtout le contenu de l'œuvre littéraire et sa finalité sociale. A travers le langage littéraire, ce sont les courants sociaux et idéologiques qui communiquent entre eux, en déterminant le degré d'intérêt suscité par une certaine œuvre. En fin de compte, le lien — bien qu'à peine sensible dans bon nombre des cas — se noue entre les courants littéraires évoluant sous le signe d'une certaine idéologie à laquelle ils se proposent de donner expression. Une autre remarque intéressante à faire se rattache à un territoire annexe du monde autonome que les rapports littéraires roumano-bulgares se sont créé durant cette nouvelle période. Ce territoire annexe est celui du domaine circonscrit par les traductions des œuvres d'une langue dans l'autre, les comptes rendus de la vie littéraire développée dans le pays voisin, les chroniques, les amples aperçus, les prises de positions ayant pour objet cette vie littéraire. C'est ainsi que se dessine l'espace subjectif de la sélection — inexistant auparavant — comportant les principes et les critères propres aux milieux littéraires et idéologiques engagés dans le processus. De cette modalité sélective de la connaissance réciproque intervenue dans les relations littéraires se dégage toute une série de conséquences (différentes des résultats acquis par la période antérieure) qui feront en partie le sujet du présent article.

LA LITTÉRATURE ROUMAINE EN BULGARIE

Parmi les premières manifestations témoignant l'intérêt de la société bulgare de cette période pour la vie littéraire roumaine il faut compter celles ayant amené la large diffusion des ouvrages de critique littéraire roumaine d'orientation socialiste. La presse bulgare socialiste de l'époque fournit des informations systématiques sur le mouvement socialiste en Roumanie et ses divers aspects. Ce ne sera donc pas le fait du hasard que le premier écrivain roumain mentionné après les années 1878 dans les périodiques bulgares soit Constantin Dobrogeanu-Gherea, critique et théoricien roumain du matérialisme, qui jouissait d'un réel prestige au sein du mouvement socialiste européen. Ses écrits firent le tour de la majorité des pays européens [3] dès les années 90 du siècle dernier ; rien de surprenant donc qu'ils fûssent traduits en bulgare non seulement du

---

[3] I. G. Clinčarov, Préface à l'édition bulgare de l'ouvrage de Gherea, « La conception matérialiste de l'histoire », Sofia, 1927, p. 2—3 : « Déjà vers les années 90 du siècle dernier l'article avait fait le tour des pays civilisés et pas un marxiste de l'époque n'a négligé de le lire avant de passer aux ouvrages scientifiques de Marx et Engels » (traduit par nous — E.S.)

roumain, mais du russe et du français aussi. On le considérait en Bulgarie comme l'un des fondateurs de la critique littéraire matérialiste et la lecture de ses ouvrages était recommandée au même titre que celle des classiques du mouvement socialiste et communiste [4]. Dès la parution en roumain de ses ouvrages, on procédait rapidement à leur traduction en russe, français, serbe, bulgare. D'étroites relations personnelles avec les socialistes et les révolutionnaires bulgares [5] facilitaient d'autant plus sa présence dans la vie littéraire et idéologique bulgare. Par exemple, le compte rendu de son étude de la « Conception matérialiste de l'histoire » [6] est publié en 1892 ; deux ans plus tard, l'étude sera traduite en bulgare [7]. Et la traduction de ses articles se poursuit à un rythme soutenu : « les Causes sociales du pessimisme »[8] en 1894 (d'après la version française), « Taras Chevtchenko » [9] en 1894/1895 (toujours d'après une version française), « Artistes citoyens » [10] en 1909, « L'impulsion morale » [11] en 1909, « Un problème littéraire » [12] en 1909. En outre, le « Работническо дело » publia en 1904 « la Portée historique du 1er Mai » [13]. D'autres informations sur Gherea seront publiées par la presse bulgare [14], ainsi que sur bon nombre d'hommes de lettres roumains.

Cet intérêt particulier attaché aux ouvrages de Gherea réside non seulement dans leurs attaches avec la pensée littéraire promue par le mouvement socialiste bulgare et soutenue par les périodiques publiés sous la direction de D. Blagoev, Vera Blagoeva et, plus tard, G. Bakvov et G. Kirkov. Il prend également source dans le fait qu'ils traitent — ne fût-ce que de manière indirecte — des problèmes et phénomènes de la vie littéraire bulgare, tels : la finalité de l'art, l'engagement social de la littérature, etc.

---

[4] Le même auteur écrit : « Comme le lecteur peut le voir, l'article de Gherea annonce les nouvelles œuvres de Plekhanov et c'est l'un des ouvrages classiques de l'historiographie bulgare, aiguillage de notre vieille génération socialiste vers les conceptions marxistes de l'histoire » (*op. cit.*).

[5] Vasile Kristu, *К. Добродэкяну Геря и българите*, dans « Народ » Sofia, 1945, n° 257, p. 2.

[6] « Ден » III, 1894 ; la brochure parut la même année (cf. Clinčarov, *op. cit.*)

[7] « Социял-демократ », 1892, n° 2, p. 264—267 ; compte rendu signé par Kr. Rakovski, leader socialiste, à cette époque vivant à Ploiești, dans l'entourage de Gherea. L'auteur date son compte rendu : « Ploiești, 1892 ».

[8] *Социалните причини на песимизма*, « Дело », I, 1894, n° 3, p. 208—220 ; n° 4, p. 287—294 ; n° 5, p. 367—372.

[9] *Тарас Шевченко*, « Дело » I, 1894/95, n° 2, p. 129—135. Traduit du français de I. Daïrev.

[10] *Писатели граждани*, traduit du roumain par I. Mihovski, dans « Съвременик » II. 1909, n° 1, p. 65—67 ; n° 2, p. 132—142. Revue dirigée par G. Bakalov.

[11] *Моралният стимул*, trad. I. Mihovski, « Литературен алманах », II, 1909, n° 10, p. 577—581.

[12] *Една литературна проблема*, « Литературен алманах » II, 1909, p. 144—151.

[13] *Историческото значение на I Май*, « Работническо дело », II, 1904, n° du 4 avril, p. 193—196.

[14] « Вечерна поща » (1901, n° 223), sous le titre « Destin de deux hommes de lettres », parle de Gherea et de I. L.Caragiale.

Un autre écho de la critique littéraire roumaine d'orientation socialiste est la traduction en 1907 de l'article d'Anton Bacalbaşa, « l'Art pour l'art » [15]. Le débat de ce problème trouvera une puissante argumentation dans les traductions (publiées par les mêmes périodiques socialistes) des ouvrages de Maxime Gorki, Ada Negri, Anton Bacalbaşa et Alexandru Vlahuţă — protagonistes du courant littéraire profondément engagé dans la critique sociale. Dans leurs âpres discussions sur *l'art pour l'art* et *l'art à tendances*, les critiques bulgares s'occupent, appréciant ou critiquant, des traductions publiées d'après des ouvrages roumains [16]. Outre les articles de critique et de théorie littéraires, outre les ouvrages de prose artistique traduits en bulgare, la presse socialiste bulgare faisait paraître maints études, articles et informations sur la vie économique et sociale en Roumanie, sur les rapports de production (notamment de la production agricole), interprétant et expliquant les crises et les mouvements des paysans roumains [17]. La pénétration de la pensée littéraire roumaine en Bulgarie par la filière socialiste s'avère en fin de compte un acte sélectif. C'est donc dans le cadre d'un certain programme (qui englobait aussi des aperçus sur d'autres littératures européennes de l'époque — russe, serbe, française, hongroise, etc.) qu'ont été étudiées les œuvres littéraires roumaines expressions des troubles sociaux ; ces œuvres reflètent les débats dramatiques dans lesquels s'étaient engagés des écrivains sensibles aux rapides transformations subies par la société roumaine. Avec le temps, le public bulgare commence à connaître les œuvres des grands écrivains roumains : Vlahuţă, Caragiale, Brătescu-Voineşti, Sadoveanu.

Retenons quelques exemples susceptibles de souligner l'intérêt particulier accordé à la littérature roumaine. Tout d'abord, autour de quelques revues littéraires ou embrassant un horizon plus large, il y avait un groupe assez nombreux d'anciens émigrants bulgares en Roumanie ou d'intellectuels bulgares ayant achevé leurs études dans les universités roumaines. C'est le cas de la « Bălgarska Sbirka », revue publiée sous la direction de S. S. Bobocev, qui comptait parmi les émigrants de Bucarest et de Giurgiu, ayant été aussi le rédacteur de la gazette des émigrants (la « Stara Planina »). Il avait accueilli près de lui P. Kisimov, I. Vazov, Nemo, D. K. Popov anciens compagnons d'émigration, I. Slaveikov diplomate ayant travaillé à l'Ambassade bulgare de Bucarest,

---

[15] *Изкуство за изкуство*, trad. I. Mihovski, « Учителска мисъл » 1907, n° 5, p. 12—31.

[16] « Съвременик », n° 8—9, 1909, la rubrique « Notices théâtrales » ; « Българска сбирка », 1899, n° 17—18, p. 847—848 ; « Българска сбирка », n° 1, 1900, p. 58, etc.

[17] Cf. aussi Emil Bâldescu, *Din istoria legăturilor revoluţionare româno-bulgare (1909—1916)* ; N. Jecev, *Ecoul răscoalei din 1907*, SMIMd, vol. II, 1960, p. 307—320 ; cf. aussi, « Ден » tout le mois de mars 1907, les rubriques consacrées au soulèvement paysans en Roumanie,

K. Tankov, ex-ambassadeur de Bulgarie à Bucarest, D. Kačemakov, étudiant à Bucarest, et quelques autres encore. C'est aussi le cas de la revue « Letopisi », qui compte parmi ses collaborateurs les membres du cercle de « Bălgarska Sbirka », ou de la revue « Bălgarski Pregled » de Šišmanov, où, en dehors de quelques noms déjà connus (tels Vazov, Tankov, Kačemakov), on peut encore retenir ceux de L. Miletić et de D. D. Agura. La revue académique « Periodicesco Spisanie », parue à Brăila en 1869, compte elle aussi entre ses collaborateurs et ses rédacteurs des intellectuels de l'ancienne émigration. De cette manière, jusqu'en 1916 la vie littéraire bulgare comportait une série de bons connaisseurs de la littérature roumaine, toujours attentifs au développement de la vie culturelle et littéraire roumaine, stimulant sans cesse l'effort pour une meilleure connaissance des voisins nord-danubiens du peuple bulgare et réussissant même à créer un véritable courant en ce sens (ainsi que la presse et les documents d'archives de l'époque l'attestent).

Eclairés sous ce jour, les programmes destinés à faire connaître en Bulgarie la littérature roumaine nous semblent représenter des tentatives toutes naturelles. Le cercle de « Bălgarska Sbirka » a formulé deux de ces programmes. D'abord, en 1900, en présentant aux lecteurs bulgares l'œuvre d'Alexandru Vlahuţă, l'écrivain Nemo propose un véritable programme de traductions de la littérature roumaine : « En dehors de celui-ci (Vlahuţă, *n.n*), nous nous proposons de donner ici quelques récits appartenant à d'autres auteurs roumains, par exemple... (P.) Ispirescu, (Th. M.) Stoenescu, Duiliu Zamfirescu, M. Zamfirescu, P. Dulfu, (B. Şt.) Delavrancea, (I.) Hasdeu et autres écrivains, jeunes ou âgés, afin de rendre chez nous un tableau plus complet de la littérature voisine au sein de laquelle nous retrouvons fort souvent des traits culturels et spirituels communs avec notre jeune littérature » [18]. Le même périodique annonçait en 1896 un autre programme de traductions de la littérature roumaine, avec cette fois pour porte-parole I. Slaveikov [19], fils de P. R. Slaveikov et frère de P. P. Slaveikov. Comme ce programme a été mis en œuvre dans ses grandes lignes, ledit périodique enregistra jusqu'en 1916 le plus grand nombre de traductions roumaines parues en Bulgarie dans cet intervalle (poésie et prose littéraire, comptes rendus et présentations de la littérature roumaine).

Un autre programme de traductions — le plus osé entre tous mais, malheureusement, jamais réalisé — a été proposé par un étudiant bulgare à Bucarest, en 1897. D. Kačemakov, élève de B. P. Hasdeu à la faculté

---

[18] Nemo (N. Nicolaev), *Александру Влахуцъ — румънски писател*, «Българска сбирка», 1900, nº 1, p. 58.

[19] « Българска сбирка », II, 1895, le numéro de décembre.

des Lettres bucarestoise, qui suivait passionnément l'évolution de la vie littéraire roumaine, s'adonna à une activité soutenue de traducteur. Il adressait les fruits de cette activité, pour les faire publier, à I. D. Šišmanov, dont les sympathies pour les Roumains, ainsi que le désir de coopération, étaient bien connus. Deux cahiers de poésies traduites d'après Radu D. Rosetti, Mihail Eminescu, Th. M. Stoenescu, I. Depărăţeanu, Traian Demetrescu, C. Petroniu, Matilda Cluger-Poni, George Coşbuc, Scheletti, Vasile Alecsandri, C. Conaki, M. Zamfirescu [20] sont parvenus de la sorte à I. D. Šišmanov, qui n'en publia qu'une partie, car la qualité de la traduction laissait à désirer dans la plupart des cas. C'est peut-être ce qui incita D. Kačemakov à renoncer aux vers, pour s'attacher de préferance à la prose littéraire. D'autre part, comme bon nombre de ses condisciples bucarestois, il suivait avec intérêt les œuvres littéraires étrangères publiées par les revues roumaines spécialisées. Les numéros de la revue roumaine « Convorbiri literare » parus en 1895—1897 lui ont fourni matière pour une série de traductions, d'après la version roumaine, de poésies et fragments de Petöffi, Ossian, Sophocle, Lessing, Anderson, Anacréon, etc.[21] Dans une lettre accompagnant cet envoi et adressée à I. D. Šišmanov, le jeune étudiant exprime son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de la littérature roumaine et notamment pour la poésie d'Eminescu [22].

Appartenant à la revue « Misăl » [23], un autre programme de présentation de la littérature roumaine aura une forte influence sur le choix des morceaux à faire traduire après les années 1908. Le premier pas en ce sens fut l'article sollicité en 1907 par cette revue au critique roumain Ilarie Chendi, qui rédigea à son intention une sorte de vue d'ensemble de la littérature roumaine actuelle (*Literatura română actuală*) [24]. Cet article aura une sorte de pendant dans la revue roumaine « Voinţa Naţională », qui fera paraître à son tour une étude sur *La littérature bulgare actuelle*, rédigée par le Dr K. Krăstev (rédacteur et mentor de « Misăl ») [25]. L'article d'Ilarie Chendi avait inauguré une série de traductions publiées par « Misăl » d'après Sadoveanu, Al. Brătescu-Voineşti, Caragiale et les poètes O. Goga, P. Cerna.

Déjà en 1903, I. D. Šišmanov, alors ministre de la culture en Bulgarie, avait fait une visite à Bucarest, sur l'invitation de son homo-

---

[20] Les deux cahiers se trouvent à Sofia, fonds Šišmanov : Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 687.
[21] *Ibidem.*
[22] *Ibidem*, ff. 32 et 38.
[23] « Мисъл », 1907 ; cf. aussi E. Siupiur, *Un articol inedit al lui Ilarie Chendi*, « Revista de teorie şi istorie literară », 1970, n° 4, p. 627—635.
[24] Ilarie Chendi, *Новата румънска литература* (lettre de Bucarest).
[25] Traduction d'après la « Neue Freie Presse » et publiée dans « Voinţa naţională », 1908, n° du 7 septembre.

logue roumain, Spiru Haret. A cette occasion, il a rendu visite à la rédaction des « Convorbiri literare » pour prendre part à une séance du collège de rédaction qui s'acheva sur une convention (fort probablement verbale) visant un programme d'échanges littéraires. C'est fondé sur cette convention que dans sa correspondance ultérieure, Mehedinţi, rédacteur en chef de la revue roumaine, demandait au lettré bulgare des articles et des recommandations sur les morceaux littéraires bulgares à traduire en roumain [26].

Voilà donc le canevas de la diffusion en Bulgarie des créations littéraires roumaines. Il suggère un système de relations tendant à se transformer en véritable institution et jouissant de l'appui éclairé des intellectuels des deux pays et de leurs revues littéraires de prestige. Pour mieux illustrer l'importance d'une telle activité, retenons seulement deux chiffres : celui concrétisant le nombre des ouvrages roumains traduits en bulgare dans l'intervalle et qui monte à 87 pièces (récits, poésies, pièces de théâtre, articles de critique et d'histoire littéraires) et celui des auteurs roumains impliqués, 25 en tout.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de la direction socialiste suivie par la diffusion de la littérature roumaine dans les milieux cultivés bulgares. Toutefois cette diffusion a suivi également d'autres directions. Il y a par exemple un penchant très marqué pour les œuvres contemporaines du réalisme roumain, pour une littérature profondément ancrée dans les problèmes majeurs d'une société violemment régie par les relations et les valeurs capitalistes. Les transformations rapides de la société, traitées dans un style qui est presque celui du reportage, sont une mine inépuisable en ce sens, avec leurs résultats de plus en plus négatifs pour la psychologie et l'état de l'individu. En Bulgarie, le genre est illustré par Ivan Vazov, C. Veličkov, Elin Pelin ; il sera repris par les populistes, qui ouvrent le village et sa vie à la littérature et dont il convient de mentionner G. Mihalache et Anton Strašimirov. Le choix des traductions faites de la littérature roumaine suivra donc cette direction imprimée par un goût pour la littérature réaliste. Ainsi, les auteurs roumains de l'étape précédente (bien connus du reste par maints milieux littéraires bulgares) sont laissés de côté pour faire place aux écrivains de l'actualité. C'est pourquoi durant toute une période la presse bulgare sera toujours ouverte à des traductions d'Anton Bacalbaşa, Al. Vlahuţă, M. Sadoveanu,

---

[26] Citons de ces lettres ; « J'accepte donc l'invitation dont vous m'honorez (de collaborer aux « Convorbiri literare », *n.n.*)... Je tâcherai de vous faire connaître « la part de la Roumanie dans la Renaissance bulgare » ; lettre publiée dans « Convorbiri literare » XLV, 1911, n° 3, p. 303—306. «... Je n'oublie pas la mémorable séance des jeunes rédacteurs et collaborateurs de votre revue à laquelle j'ai eu l'honneur d'assister. Je me souviens très bien des beaux projets que l'on formait pour le rapprochement de nos deux peuples sur une base culturelle » (*Ibidem*, p. 306).

Al. Brătescu-Voinești, N. Gane, aux récits et pièces de théâtre de Caragiale. Notons aussi la présence permanente de Th. M. Stoenescu, C. Nuțescu, I. Șerbănescu, etc. — familiers de la vie littéraire roumaine au début de notre siècle. Le *Moș Teacă* [27] d'Anton Bacalbașa a été connu en Bulgarie grâce aux deux chapitres traduits en 1899 et publiés avec une très émouvante nécrologie présentant le publiciste roumain.

Mais l'écrivain considéré pendant environ deux décennies comme l'expression la plus profonde de l'époque (et n'oublions pas qu'au début du XX^{e} siècle les deshérités des champs et de la ville ont constitué l'un des thèmes préférés de la littérature), cet écrivain fut Alexandru Vlahuță. Dans un intervalle de 16 ans, son nom paraîtra 24 fois dans les revues socialistes autant que dans celles d'autre orientation. En 1900, le traducteur d'Anton Bacalbașa, Nemo, publiait dans les pages de la « Bălgarska Sbirka » deux récits de Vlahuță *(În arendă* et *Socoteala)* sous le titre *Les esclaves blancs* [28]. A cette occasion, le traducteur brosse un portrait de l'écrivain, soulignant l'amour et l'attachement de Vlahuță pour les malheureux représentants de la couche paysanne. Ces mêmes récits, dans une autre version bulgare, seront publiés en 1902—1903[29] et plus tard, en 1907, dans deux revues socialistes [30], après avoir figuré, en 1905 dans une anthologie [31]. C'est dans les pages de la même revue (« Bălgarska Sbirka ») que parurent en 1900 trois autres morceaux de Vlahuță : *Viața* et *Nealinatul*, auxquels s'ajoute *În ajun* [32]; en 1903, la même revue publiera, dans la version donnée par Nemo, l'histoire *La șezătoare* [33]. Mais Nemo envoyait des traductions de Vlahuță à une autre revue aussi. Il s'agit de « Letopisi », dirigée par C. Veličkov, ouverte à la littérature roumaine, où Nemo publia *Nealinatul* [34] — chose curieuse, pour cette traduction il avait suivi une version française au lieu de l'original roumain. Et les traductions de Vlahuță continuent : *Poveste* [35] en 1901, *Eroilor martiri* [36] en 1905, première et unique poésie de Vlahuță traduite en bulgare ; *Nealinatul* dans deux nouvelles versions en 1907 et 1908 [37]; *Nepoftita* en 1911 ; *Jugul suferinței*, *De-a baba*

---

[27] Казармата на военния живот, « Българска сбирка », 1899, n° 17, p. 847—848. Traduction et commentaire de Nemo.

[28] « Българска сбирка », 1900, n° 1, p. 58—61.

[29] « Общо дело », 1901/2, n° 12, p. 177—192, trad. Chr. Kalinov.

[30] « Ново време », 1907, n° 8, p. 488—491 ; « Учителска мисъл », 1907, IV, p. 48.

[31] « Българска сбирка », 1900, p. 196—197; 198—200; n° 5, p. 334—336, trad. Nemo.

[32] « Христомация », Sofia, 1905. Auteur de l'anthologie est M. Stoilov.

[33] « Българска сбирка », 1903, n° 9, p. 586—589.

[34] « Летописи » 1901, n° 4, p. 89—90; trad. Nemo.

[35] « Учителска беседа », II, 1901, n° 2, p. 15.

[36] « Македонски преглед », 1905, n° 2, p. 12. Trad. M.T.M.

[37] « Народни права », XVIII, 1907, n° 116, p. 2; « Народно благо » III, 1908, n° 4, p. 2.

oarba, *Doctorul Rareş*, *Epraxia*, *Luna de miere*, *Vitan*, ainsi qu'un chapitre de son livre *România pitorească* [38]. *Crăciunul* [39] sera le dernier récit de Vlahuţă traduit avant la première guerre mondiale (en 1915), qui allait interrompre cette série jusqu'en 1922, quand le fil en sera renoué.

Toutefois, Vlahuţă ne monopolisait pas à lui seul l'attention des milieux littéraires bulgares : dans le cadre de la même orientation, après 1907 (année durant laquelle la société roumaine sollicita un maximum d'attention), le nom de Mihail Sadoveanu sera lui aussi fréquemment mentionné par la presse bulgare. Sadoveanu correspond dans la vie littéraire bulgare au moment de « la découverte du village ». Trois ans à peine après son début, l'écrivain roumain passera des pages de sa revue « Sămănătorul » dans celles des périodiques bulgares, avec ses récits directement inspirés de la vie villageoise : *Necunoscut* (publié dans deux versions) [40], *Colindătorii*, *Ionică* [41]. Depuis 1916 à nos jours, les traductions bulgares de l'œuvre de Sadoveanu se comptent par dizaines, mais ce qui est vraiment digne d'être retenu c'est qu'il est entré dans le circuit littéraire bulgare dès le début.

Le grand maître du genre concis dans la littérature roumaine, Al. Brătescu-Voineşti fait ses débuts dans la presse littéraire bulgare avec son récit *Puiul*, dont la traduction a été publiée en 1912[42]. Par la suite, il deviendra l'un des écrivains roumains les plus appréciés en Bulgarie. Peut-être faut-il voir en lui la réplique roumaine du grand conteur bulgare Iordan Iovkov, qui a traduit du reste des fragments de son confrère roumain, qu'il appréciait comme « l'un des meilleurs écrivains roumains contemporains. Ses récits se distinguent par une simplicité classique, par une profonde humanité et équité » [43].

Dans le même contexte de critique sociale, deux morceaux de I. L. Caragiale — *Vizită* et *Diplomaţie* [44] — ont été traduits en 1912, après la traduction et l'entrée dans le répertoire du Théâtre National de Sofia en 1911 de sa pièce *O noapte furtunoasă* [45]. Bien que connu par

---

[38] « Манка и дете », VIII, 1911, n° 6, p. 10—11, trad. A. Avramov; « Мир », XVIII, 1912, n° 3467, p. 1, trad. I. Ionova; « Мир » 1912, n° 3478, p. 2, trad. Dimčo Babef; « Мир », 1912, n° 3531, trad. I. Ionova; « Мир » 1912, n° 3574, p. 2, trad. I. Ionova; *ibidem*, n° 3497; *ibidem*, n° 3629—3630; « Съвременна илустрация », 1912, n° 14, p. 15, trad. Slaveanov.

[39] « Светлина », 1915, n° 4, p. 23, trad. Avramov.

[40] Traduction d'Avramov publiée dans « Гражданин », 1908, n° 285, p. 2 et n° 286 et dans « Светлина », 1908, n° 2, p. 10—11.

[41] « Съвременна илустрация », I, 1910/11, n° 11—12, p. 18—19 et dans « Вечерна поща » 1907, n° 2076, p. 1, trad. Deacon Marian.

[42] « Съвр. илустрация », 1912, n° 13, p. 4—5; trad. D. Čalykov.

[43] « Зора », 1937, n° 5423, p. 2.

[44] « Светлина » XX, 1912, n° 8—9, p. 10—11; « Съвременна илустрация » II, 1912, revue n° 18, p. 9, trad. D. Čalikov.

[45] *Бурна нощ*, Sofia, 1911, Editions « Киноизд. живот »; publié également dans la revue « Живот », trad. E. Tzanev.

les milieux littéraires bulgares, N. Gane, par contre, ne figure dans cette liste de traductions du roumain qu'avec un seul récit — *Doctorul şi astronomul* — aussi insignifiant que le portrait de l'auteur qui l'accompagne [46].

L'un des thèmes préférés en Bulgarie dans l'intervalle envisagé est l'histoire. Elle détermine ce qu'il y a de spécifiquement national dans la littérature et jouit de la même grande popularité dans les deux littératures voisines, bulgare et roumaine. Naturellement, les analogies facilitent la communication dans ce domaine. Par conséquent, nous aurons la traduction roumaine du roman historique de Vazov, *Sous le joug*, alors qu'en Bulgarie, à partir de 1895, les légendes historiques de la littérature cultivée auront grand cours. La préférance pour ces traductions a également pour source le mouvement féministe en plein essor en ce moment non seulement dans le sud-est de l'Europe [47], mais en Europe en général. Les principaux personnages des légendes sont des femmes. Toute une série de traductions de ce genre vont illustrer un laps de temps couvrant une trentaine d'années, et quelques-unes de ces traductions seront publiées en deux ou trois éditions. En voici leurs titres : *Mama lui Ştefan cel Mare*, *Piatra arsă*, *Fiica lui Decebal*, *Pietrele Doamnei*, *Constantin Brâncoveanu*, *Frumoasa şi viteaza Maruca*, *Ciobanul Focşan*, *Prin Vrancea*, *La semnul crucii*, *Două nuvele* [48]. A celles-ci, ajoutons encore quelques ouvrages anonymes, tels : *Haiducul Ioan Stringan căpitan de ceată*, *Povestea despre fata de rege*... et *Prinţesa cerşetoare* [49], dont les derniers semblent provenir plutôt du domaine fantastique des contes de fées.

Un dernier ouvrage à mentionner de la série de ces traductions en bulgare est celui des souvenirs de la guerre d'indépendance — *Amintiri din războiul de Independenţă* — de St. Georgescu-Sergent [50]. Panait Kisimov, se trouvant en 1895 en Roumanie, s'est occupé de les traduire.

En suivant la filiation des thèmes et des idées d'une littérature à l'autre, des noms depuis longtemps oubliés même par les Roumains

---

[46] « Летописи » 1900, n° 15, p. 296—297, trad. D. Kačemakov.

[47] V. aussi Ilie Bărbulescu, *Mişcarea feministă în Bulgaria şi Serbia*, « Viaţa românească », 1912, vol. XXIV, p. 23.

[48] Publiés dans « Семейно огнище », I, 1895, n° 12, p. 265—267, trad. St. Mirska; « Българска сбирка » VI, 1899, n° 13, p. 666—669, trad. D. Kačemakov, «Живот » (trad. du russe St. Atanasov) I, 1897, n° 2; «Летописи », IV, 1903, n° 5, p. 102—105, trad. M. Balabanov; « Перли на чуждите литератури » 1907, vol. I, p. 242; « Родина » 1901, n° 12; « Летописи » 1900, p. 373—376 (trad. Kačemakov); *ibidem*, 1900, n° 13, p. 257—258; «Три богатства » 1903, n° 7—8 et 9—10; « Вясти » 1904/5, n° 84, p. 3; «Летописи », IV, 1903, n° 5 (trad. Eva); « Светлина » XVII, 1909, n° 5 (trad. M. Balabanov); « Българска сб. », 1899, n° 13/14; «Родина » 1902, n° 6—7, p. 191, 198; volume à part, trad. I. M. Sofia, 1898, 36 p.

[49] Plevna, 1900, 79 p. (trad. T. Vălkov); Sevlievo, 1903, 16 p. (trad. A. Spiridonov); Sviştov, 1897 (trad. I.M.).

[50] « Мир » I, 1894, n° 48—54 et 69—79.

car ils n'ont fait qu'illustrer un moment de l'histoire littéraire de l'époque sortent de l'ombre. Après les titans patriotes et romantiques du XIX^e siècle, à l'aube de notre XX^e siècle, bon nombre des élus des Lettres se penchent avec une insatiable curiosité sur le monde contemporain et ses multiples aspects. Avant d'aboutir à ces pages d'inestimable valeur esthétique et sociale dignes de rejoindre le trésor littéraire universel, combien de faux départs, combien d'essais morts-nés n'ont rempli des centaines de pages en Roumanie comme ailleurs ! Le critique étranger, doublé souvent du traducteur, ne fut pas toujours assez avisé pour savoir choisir la valeur authentique, pour séparer le bon grain de l'ivraie. C'est ce qui explique la présence dans la presse bulgare de l'époque des noms de C. Nuţescu [51], Ion Adam [52], Leon Nicolăeanu [53], Theodor M. Stoenescu [54] — dont le dernier, d'origine bulgare de l'école de Dobri Voinikov, était tout recommandé aux divers traducteurs par ses relations amicales avec S. S. Bobčev [55]. Notons encore dans cette série la traduction de deux récits d'auteur inconnu [56].

Mais si les critères esthétiques n'ont pas toujours fonctionné avec précision, il ne faut pas en déduire pourtant que la critique littéraire bulgare s'est confinée dans un acquiescement indifférent. Surtout la critique d'orientation socialiste se montrait fort attentive aux débats littéraires. Par exemple, dans le cadre de la dispute de « l'art pour l'art », la revue « Sovremenik » traita durement en 1909 la pièce de Haralambie Lecca, *Les Chiens* [57], montée au Théâtre National de Sofia. Un autre ouvrage du même auteur, *Le plus grand des poètes*, publié la même année dans « Bălgarska Sbirka » subissait un traitement identique.

Peu après, en 1911, la prose dramatique roumaine devait prendre sa revanche en Bulgarie, avec *Une nuit orageuse* de I. L. Caragiale. Le grand auteur dramatique roumain sera traduit ensuite (après 1916) avec persistance, s'étant assuré un réel succès. Toutefois, jusqu'en 1916, I. L. Caragiale restera l'unique auteur dramatique roumain traduit en bulgare.

Un phénomène particulier et inattendu dans l'histoire des relations littéraires roumano-bulgares est la diffusion de la poésie. En effet,

---

[51] *Плачът на мандолина*, «Светлина», 1907, n° 8; Ето няма *(Гинион и Фатализм)*, «Светлина» 1907, n° 8; 1909, n° 11; 1912, n° 8.

[52] *Не си кавалер*, «Из живота» 1908, n° 89.

[53] *Детска любов*, «Светлина» 1907, n° 6—7.

[54] *Крамола след любов*, trad. du français, «Летописи» 1901, n° 8.

[55] «Летописи», 1901, n° 8, p. 182 et sa correspondance avec S. S. Bobčev (Sofia, AIBKM, II, D 4768).

[56] *Загубената мечта* et *Как станах известен доктор*, «Светлина» 1909, n° 7—8

[57] «Съвременик», 1909, n° 8—9, p. 533—534, Notices théâtrales.

malgré les efforts méritoires des deux côtés, le domaine de la poésie resta assez peu connu. Non seulement le vers sont rarement, mais aussi mal traduits et leur choix malheureux. Par conséquent, la poésie roumaine resta à peu près inconnue pour les lecteurs bulgares, bien que les choses auraient dû se passer autrement, puisque jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle les deux littératures, roumaine et bulgare, étaient dominées par la poésie. Sans doute, il n'entre pas dans notre intention de nier la valeur de la prose littéraire de l'époque, illustrée par des écrivains de la taille d'un C. Negruzzi, Al. Odobescu, N. Filimon, I. Creangă, I. L. Caragiale ou Dobri Voinikov, Ivan Vazov, Al. Constantinov. Cependant, il n'en reste pas moins que la véritable expression du XIX^e^ siècle (notamment jusqu'à la guerre d'indépendance de 1877) est la poésie, qui s'impose à première vue sans rien perdre de ses atouts même au terme de la plus minutieuse des analyses. Peut-être la faute en est-elle — du moins en partie — à l'orientation spécifique de cette période, visible surtout dans les traductions et qui se résume en un mot : l'actualité.

De toute façon, la statistique approximative des traductions réalisées dans le domaine de la poésie durant une quarantaine d'années se présente comme suit : une traduction de poésie bulgare en roumain, pour 22 poésies roumaines traduites en bulgare. Sur les vingt-deux poésies roumaines traduites en bulgare et illustrant l'œuvre poétique de 12 auteurs, huit ont été rendus en prose ; il s'agit de vers de Smara [58], Iulia Hasdeu [59], I. C. Nuţescu [60]. Les autres poésies, traduites en vers d'une faible facture, n'arrivent pas à rendre non pas le génie d'un Mihail Eminescu [61], mais ni le talent plus ou moins facile d'un D. Bolintineanu (*Pribeagul*), M. Conaki (*Iubeşte-mă*), I. N. Roman (*Mariei*), Th. M. Stoenescu (*Tristeţe*) [62] ou la profondeur d'un Al. Vlahuţă, Panait Cerna (*Isus*) [63]. Parmi les genres poétiques représentés notons aussi la parodie : *Pădureanca* de N. Depărăţeanu [64] et *Oare ce spune?* de Th. Şerbănescu, cette dernière dans une traduction de D. Kačemakov [65]. Une autre explication de l'inhabilité manifeste de ces traductions de vers réside aussi dans le fait que la traduction littéraire (du bulgare en roumain ou du roumain en bulgare) en tant qu'acte de création littéraire

[58] *Белият люляк*, « Светлина » 1912, n° 8—9, p. 12, trad. A. Stamatov.

[59] *Ангелът и кокичето*, trad. Nemo, «Българска сбирка » 1900, n° 1, p. 62.

[60] *Есен, Зима, На теб*, « Светлина » 1908, n° 1, p. 4—6 ; *Църквичка, Слушай*, *ibidem*, 1909, n° 7—8, p. 16, 18, trad. A. Avramov.

[61] V. Constantin Velichi, *Mihail Eminescu în limba bulgară*, « Romanoslavica » (citée RSL par la suite), vol. XII, 1965, p. 209—232.

[62] Avec le *Lac* d'Eminescu, publiés sous le titre *Ol румънската поезия*, « Летописи » 1902, n^os^ 6—7, 163—165, trad. D. Kačemakov.

[63] Simples mentions dans le catalogue bibliographique de l'Institut de littérature de Sofia.

[64] L'auteur de la parodie M.T.M., dans « Македонски преглед », 1905, n° 3, p. 23.

[65] En volume. D. Kačemakov, *Пъстра Китка* , Vidin, 1903, p. 7.

n'était encore à cette époque que dans une phase d'expérimentation. C'est aussi ce qui explique sans doute l'absence de la presse littéraire bulgare des commentaires critiques concernant la poésie roumaine.

Comme on peut le constater, la littérature roumaine s'est fait connaître en Bulgarie à l'époque envisagée sous presque tous ses aspects, illustrant — à certaines exceptions près — ses directions fondamentales. L'accueil dont elle fit l'objet nous semble précieux autant que le fait que, jusqu'en 1916, elle y trouva des milieux intellectuels aptes à en prendre une connaissance directe et à en faire profiter un large public de lecteurs bulgares. Il s'agit donc d'un double contact, direct et indirect, incessant avec la vie littéraire, socio-politique et culturelle de la société roumaine. Il nous semble digne d'être notée en tant que fait d'une valeur exceptionnelle l'activité des générations d'intellectuels bulgares formés jusqu'en 1878 en Roumanie. Ces générations militant dans le champ de la culture bulgare ont transmis à leurs successeurs le message d'une pensée à maintes racines communes à l'espace sud-est européen. Cette pensée et toute une série d'autres éléments communs devaient contribuer à conférer à cette vaste aire de notre continent une physionomie à part, d'une valeur authentique et prenant source dans une expérience multiséculaire.

LA LITTÉRATURE BULGARE EN ROUMANIE

Le processus inverse fit l'objet de tout un chapitre d'une étude de « La diffusion de la littérature bulgare en Roumanie jusqu'en 1944 »[66]. A cette occasion le problème des relations littéraires roumano-bulgares durant la période 1878—1916 fut traité pour la première fois dans un contexte plus large. Aussi, nous bornerons-nous maintenant de ne traiter que certains aspects qui ont été laissés de côté par l'étude susmentionnée.

En ce qui concerne la littérature roumaine, ses contacts avec les lettres bulgares ont suivi d'autres voies que celle représentée par les traductions et les comptes rendus. Ces voies s'inscrivent dans une tradition liée aux noms de nos premiers comparatistes : B. P. Hasdeu et G. Sion. L'étude des rapports littéraires avec le Sud—Est européen est en effet ouverte par les ouvrages comparatifs de G. Sion, « Sur la littérature serbe par rapport à celle roumaine » [67] et de B. P. Hasdeu, « La poésie populaire serbe et bulgare. La lutte des frères Dan et Mircea le Grand » [68], qui constituent les premiers essais modernes de considérer ce problème, traité d'une manière personnelle destinée à faire école au

[66] Zlatca Iuffu et Dumitru Zavera, « Romanoslavica », IX, 1963, p. 447—482.
[67] « Revista Carpaţilor », 1861, n° du 1er mai, p. 501—506.
[68] « Columna lui Traian », 1877, p. 249—260, 261—266.

XX^e^ siècle. B. P. Hasdeu, dans ses comptes rendus sur la *Chanson populaire bulgare* (1876) et sur le « Sbornik » de Šišmanov (1889)[69], de même que dans d'autres occasions, soulignait l'importance essentielle de la connaissance des littératures orales et écrites des peuples du Sud—Est européen. L'impulsion une fois donnée en ce sens, en 1896, G. Mărculescu traduit des poésies populaires bulgares [70]; la même année, il publie une étude sur « la Roumanie et les Roumains dans les chansons populaires bulgares » [71], traduisant ensuite également un article de Šišmanov [72]. Et ce ne sont que quelques exemples.

Les revues littéraires roumaines du XX^e^ siècle s'assument la tâche de présenter et de traiter dans d'amples études les littératures du Sud—Est européen, dont la littérature bulgare fait partie. A cet égard, il convient de mentionner en premier lieu « Viaţa românească », qui inaugura une rubrique intitulée *Le monde balkanique* [73]. Sous cette rubrique une série de trois articles ont présenté la littérature bulgare contemporaine avec ses réalisations dans divers genres littéraires, ses courants et ses personnalités. Les articles intitulés « Pages choisies de la littérature bulgare actuelle », « Ivan Vazov, chef du courant nationaliste en Bulgarie » et « Penčo Slaveikov, chef du courant moderniste » [74] offrent une image d'ensemble de la littérature bulgare, en y distinguant trois principales directions : nationale (le terme *nationaliste* employé dans le titre de l'article en question étant le résultat d'une inadvertance), moderniste et la littérature à tendance (autrement dit la littérature socialiste et critique réaliste). Mais l'auteur de cette série d'articles, Ilie Bărbulescu, sous l'influence de certains critiques bulgares avec lesquels il était en relations étroites [75], fait preuve de partialité quand il s'agit d'évaluer le courant moderniste et surtout celui dit « tendancieux ». Néanmoins, il convient de reconnaître la valeur d'une telle étude d'ensemble concernant une littérature voisine. Cette série d'articles complétés par ceux parus dans les pages de « Voinţa naţională » sont arrivés à rendre une image assez nette de la littérature bulgare contemporaine. L'image gagnera en netteté du fait que vers la même époque « Voinţa Naţională » [76] commence, avec les articles de K. Krăstev (traduits de la « Neue Freie Presse »),

---

[69] « Columna lui Traian », 1876, VII, vol. I, p. 47—48 ; « Revista nouă », II, 1889, n° 10, p. 398.

[70] « Şezătoarea », 1896, n° 6.

[71] « Convorbiri literare », XXX, 1896, vol. II, n° 12, p. 661—667.

[72] *Sarcinile şi importanţa etnografiei noastre*, « Convorbiri literare », 1897, n° 5, p. 439—457 ; n° 6, p. 540—566 ; n° 8, p. 744—752.

[73] « Viaţa românească », 1910, n° 7, p. 114—120 (La littérature bulgare actuelle).

[74] « Viaţa românească », 1910, n° 7, p. 114—120 ; 1912, p. 357—369 ; 1910, vol. II, p. 282—291 ; v. aussi Zl. Iuffu, *op. cit.*

[75] V. la première partie de la présente étude (précitée), p. 505.

[76] *La littérature bulgare actuelle*, n° du 7 septembre 1910.

une polémique avec la critique littéraire de « Viaţa Românească » justement sur la question de l'état et de la direction contemporaine de la littérature bulgare. L'entre-deux-guerres, période suivante à celle-ci, reflétera les fruits de cette activité de présentation au public roumain de la littérature bulgare. Naturellement, les deux revues roumaines prenaient chacune partie pour le courant littéraire bulgare le plus conforme à leur propre orientation. Par conséquent, alors que « Viaţa românească » penchera en faveur du courant national ayant pour chef Ivan Vazov, « Voinţa naţională » soutiendra le courant moderniste du D^r^ Krăstev, tout en fournissant des aperçus précieux sur le développement des genres littéraires et les perspectives de la littérature bulgare. Ces débats portaient uniquement sur les problèmes actuels des lettres bulgares, ce qui ne fait que souligner encore une fois la tendance principale des relations littéraires roumano-bulgares, constituée par la concentration de l'intérêt sur l'état actuel des deux littératures. Une autre tendance révélée par ces articles est celle de la communication entre les courants littéraires, entre les idéologies, entre les prises de position. Ils contribuent, en outre, à mettre en lumière un moment du processus tendant à porter vers sa parfaite autonomie le domaine des belles lettres duquel font partie intégrante les relations roumano-bulgares que nous traitons ici.

Tout au long de la période envisagée cette formule appliquée à la connaissance de la littérature bulgare en Roumanie gardera la préséance, mais elle sera illustrée par une série de contributions destinées à en compléter l'image, définissant en même temps la sphère des intérêts qui animent la société roumaine engagée dans ledit processus. L'une des formes de ces contributions est celle des comptes rendus, présentant des revues littéraires et des ouvrages littéraires bulgares, publiés en grand nombre notamment dans « Convorbiri literare », « Viaţa românească », « Drum drept », « Voinţa naţională », « Arhiva », etc.[77] Ces mêmes revues publient des informations relatives à la vie littéraire bulgare, récoltées dans la presse européenne (serbe, allemande, française [78]). De même les traductions à échelle européenne de certaines œuvres bulgares ont un écho plus percutant déterminant la parution en version roumaine des œuvres respectives. C'est, par exemple, le cas du roman *Bai Ganču* d'A. Konstantinov ; son traducteur roumain, St. Georgescu-Sergent, connaissait et s'était servi en travaillant à sa version des traductions française (de Louis Léger) et allemande (de Gustav Weigand), véhiculées

---

[77] Les comptes rendus concernent surtout les revues : « Bălgarska Sbirka », « Narodna Kultura », « Bălgarski Pregled », « Sbornik » (de Šišmanov), etc.

[78] Par exemple « Convorbiri literare » publiait les échos des gazettes « România » (Paris), « L'étranger », « Débats », etc., alors que « Voinţa naţională » employait les informations de la « Neue Freie Presse », etc.

dans un cercle restreint en Roumanie. Il est intéressant de constater, à cette occasion, que parfois ce fut par la voie détournée des revues spécialisées européennes que les lettres roumaines et bulgares ont pris contact.

Les savants de réputation internationale placés en tête des revues littéraires roumaines (S. Mehedinţi, Ion Bogdan — qui ont dirigé à tour de rôle « Convorbiri literare », N. Iorga) se préoccupaient de la diffusion des œuvres littéraires bulgares en Roumanie. Par exemple, N. Iorga publia dans sa revue « Drum drept » deux récits de Veličkov [79] et ce n'est qu'un exemple choisi parmi ceux que l'étude précitée de Zlatka Iuffu n'aura pas mentionné [80]. L'intérêt pour la littérature bulgare est également issu de certaines préoccupations de la science historique roumaine (dont nous nous sommes du reste occupée dans la première partie de la présente étude). Notons à ce propos les traductions de quelques fragments de l'*Histoire slavo-bulgare* de Païsij Chilandarski [81] et les débats suscités par cette première œuvre de la renaissance bulgare traduite en Roumanie.

Une autre contribution importante à la connaissance réciproque de deux littératures est constituée par les débats engagés autour de l'œuvre de quelque écrivain, tels ceux confrontant autour d'Anton Pann Kr. Mirski (dans « Bălgarska Sbirka ») et Ilie Bărbulescu (« Viaţa românească ») [82]. Cette confrontation faisait du reste suite à d'autres discussions ouvertes par la presse roumaine et ayant eu des échos dans la presse bulgare (avec O. Goga pour objet) [83] ou à des polémiques de Sofia discutées par les revues roumaines.

★

La présente étude s'était proposé de faire la revue des données nécessaires à une future recherche comparée du phénomène littéraire. C'est à cette future recherche que revient la mission d'approfondir avec compétence l'investigation en ce sens. Cependant, on peut essayer dès maintenant de cerner certains aspects. Déjà avant l'époque moderne, les peuples balkaniques s'étaient rencontrés sur de multiples plans culturels du fait des aspirations politiques, sociales et économiques communes. D'autre part, les circonstances historiques les ont souvent obligés

---

[79] *Les Larmes* et *Judas* traduites par St. Berechet, dans « Drum drept », 1915, n° 21. p. 335—336 et n° 31, p. 496—498.

[80] L'étude de Zl. Iuffu prend note de toutes les traductions du bulgare en roumain durant la période envisagée, mais il se peut aussi que de nouvelles découvertes en ce sens soient faites à l'avenir.

[81] Ioan Bogdan, *Analisa critică a cîtorva notiţe despre introducerea limbii slave în biserica română*, « Convorbiri literare », XXIII, 1889, n° 4, p. 292, avec la bibliographie respective ; v. aussi « Gazeta Transilvaniei », 14/26 oct. 1883, p. 1.

[82] К. Мирски, *Един българин, румънски писател*, « Българска-сбирка».

[83] Sous le titre *Маджарската съвременна литература*, la gazette bulgare « Аз знам всичко » (1913, n° 9, p. 4) participe à la polémique du poète roumain Octavian Goga avec les critiques littéraires hongrois sur la littérature nationale hongroise du début du XX^e siècle.

à s'épauler afin de mieux résister à la pression des empires. Aussi, vu cet état des choses, les similitudes allant parfois jusqu'à l'identité révélées par la littérature moderne ne sauraient être le fruit d'une influence unilatérale ; en effet, c'est surtout le cadre général historique du développement culturel qui les a déterminées. Plusieurs exemples à méditer sur un tel sujet sont offerts par les circonstances dans lesquelles évoluèrent au XIX^e siècle les littératures roumaine et bulgare. Une partie de la pensée littéraire bulgare s'était formée — jusqu'en 1878 — en territoire roumain, dans les conditions déterminées par une société roumaine complexe, tout en conservant en même temps des liens serrés avec la société bulgare de l'époque et les milieux politiques et culturels de l'émigration bulgare de Turquie, Russie et Vienne. La création littéraire dans ce cas est le résultat de l'assimilation d'un univers plus large. Toutefois, une forte influence de la pensée sociale-politique roumaine s'est exercée durant presque un siècle sur la littérature bulgare. Nous pensons donc que c'est dans ce sens qu'il conviendrait d'aiguiller les recherches comparées des phénomènes littéraires roumains et bulgares de l'entre-deux-guerres.

Un autre aspect que nous estimons digne d'attention tient de l'orientation de ces deux littératures. Prenons par exemple la situation dramatique du paysan qui déclenche une forte réaction en faveur du village et de ses habitants, dont la littérature se fait le champion. Les grands troubles paysans de la fin du siècle dernier imposèrent avec violence ce problème à l'opinion publique des deux pays, qui aura pour écho dans le domaine littéraire la naissance d'un nouveau type de paysan, d'un mode de vie paysanne. En outre, dans les deux littératures le réalisme et une aiguë critique sociale s'imposent, en abordant ce problème majeur de l'existence des sociétés respectives. Il n'y a rien de fourtuit dans la communication sur ce thème justement des deux littératures, et le fait qu'il a pénétré dans les relations interzonales révèle pour chacune de ces littératures des particularités dignes d'une étude plus poussée.

Egalement rattaché à la recherche des rapports littéraires s'avère l'entrée dans le circuit de certains genres, dont l'évolution au sein de chaque littérature réclame notre attention. Par exemple, jusqu'à la première guerre mondiale dans les littératures roumaine et bulgare ce fut le règne du genre bref, le roman restant au second rang. Pour ce qui est du genre lyrique, la mauvaise qualité des traductions de vers réduisent leur rôle à un simple témoignage de caractère informationnel, mais l'étude de ce monde d'intellectuels qui, sans être de véritables écrivains, étaient à fond engagés sur le front de la littérature conduit à la découverte d'un vif mouvement intellectuel dans les deux pays, liés par des courants intérieurs d'influence réciproque.

LE XIV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES BYZANTINES

(Bucarest, 6—12 septembre 1971)

Les travaux du Congrès ont été ouverts le 6 septembre 1971, salle de l'Athénée roumain, par le professeur Vasile Grecu, président du Comité roumain d'organisation. Les représentants de plus de 30 pays ont entendu le message de Nicolae Ceauşescu, Président du Conseil d'Etat de la République Socialiste de Roumanie, qui avait accepté d'accorder son haut patronage à cette savante réunion. Dans la même séance ont prononcé des allocutions le P^r Miron Constantinescu, président de l'Académie des Sciences sociales et politiques de la R.S. de Roumanie, le P^r Mihai Berza, secrétaire général du comité roumain d'organisation du Congrès, le P^r Paul Lemerle, président de l'Association internationale des études byzantines et les professeurs Sir Steven Runciman (Grande-Bretagne), V. N. Lazarev (URSS), G. Ostrogorski (R.S.F. de Yougoslavie) qui, en rappelant que Bucarest avait été le berceau des congrès internationaux d'études byzantines, ont relevé que l'année du XIV^e congrès se trouvait être aussi l'année où l'on célébrait le centenaire de la naissance de celui qui fut l'initiateur et l'organisateur de la réunion de 1924, Nicolas Iorga.

Le même jour a été inaugurée l'exposition « La culture byzantine en Roumanie », organisée au Musée d'Art de la R.S. de Roumanie.

Dans l'après-midi, les travaux se sont déroulés à l'Université, en partant des quatre thèmes arrêtés par le Comité de l'Association internationale des études byzantines. Au moment de l'ouverture du congrès, les rapports se trouvaient, d'ailleurs, imprimés par les soins du Comité roumain.

☆

Le premier thème inscrit au programme du congrès, *Société et vie intellectuelle au XIV^e siècle*, suscita l'intérêt le plus général. En dehors de la séance plénière consacrée aux débats en marge des rapports (dans l'après-midi du 6 septembre), chaque jour a eu lieu une séance de communications rattachées à ce thème. 51 communications furent données pendant ces séances.

Le rapport général a été présenté par le P^r Ihor Ševčenko (Dumbarton Oaks). L'auteur a examiné d'une manière systématique la position sociale des intellectuels byzantins au XIV^e siècle et leurs relations avec les centres de patronage ainsi que la manière dont cette position sociale a influencé les idées qu'ils se faisaient d'eux-mêmes et de la société à laquelle ils appartenaient. Faisant souvent appel aux méthodes statistiques, l'auteur établit que les intellectuels byzantins de cette époque étaient, comme d'ailleurs leurs devanciers, membres de trois groupes sociaux : la hiérarchie ecclésiastique, la hiérarchie de la Cour et la clientèle des puissants. Ils constituaient donc une élite, un cercle assez fermé, fortement liée à la Cour et au Patriarcat, imbue de conformisme politique et religieux et d'esprit d'intrigue. L'appau-

vrissement des centres de patronage byzantins et l'incapacité de Byzance de trouver un substitut au vieux système d'appui matériel offert aux intellectuels par la Cour et l'Eglise déterminent l'exode de ceux-ci vers l'Italie ou auprès des princes et seigneurs balkaniques. L'affaiblissement de l'élite intellectuelle de Byzance va donc de pair avec la ruine de l'Empire. Le P^r^ Ševčenko a donné aussi dans son rapport une image très intéressante du livre à Byzance au XIV^e^ siècle.

Le professeur E. Werner (Leipzig) a traité des problèmes socio-économiques de Byzance au XIV^e^ siècle. L'essentiel de son rapport a été une analyse de l'évolution du féodalisme byzantin par rapport au féodalisme occidental. Il s'agit d'une évolution très lente ; on ne peut pas parler — selon E. Werner — de l'apparition du capitalisme à Byzance au XIV^e^ siècle. Les phénomènes typiques pour cette nouvelle forme de production et d'organisation socio-économique (la production pour le marché, le travail salarié, etc.) y sont absents. L'économie et la société byzantines de cette époque ont un caractère essentiellement agraire. Ce n'est pas une crise des structures internes de Byzance qui provoqua sa chute, mais seulement le refus des Cantacuzènes et des Paléologues de faire appel aux masses dans leur lutte contre les Turcs.

En soulignant avec beaucoup de finesse l'impossibilité d'isoler dans le contexte de la civilisation byzantine les problèmes proprement religieux — qui faisaient l'objet de son rapport — le R. P. J. Meyendorff (Tukahoe, New York) s'est arrêté dans son exposé sur trois phénomènes religieux caractéristiques pour le XIV^e^ siècle byzantin : la dispute entre le palamisme et le soi-disant humanisme, la rencontre de Byzance et de l'Occident, l'influence byzantine par l'Eglise en Europe orientale. Le rapporteur a mis en évidence les nombreuses implications politiques et culturelles de ces phénomènes pour conclure avec la remarque justifiée que les débats théologiques du XIV^e^ siècle ont non seulement une signification théorique, mais aussi une portée politique et culturelle considérable ; ils ont contribué à la survivance de la civilisation byzantine.

Les P^r^ H. G. Beck (Munich) et H. Hunger (Vienne) se sont attachés dans leurs rapports aux problèmes de la littérature byzantine du XIV^e^ siècle. H. G. Beck a retracé l'évolution de la littérature populaire byzantine en marquant ses étapes essentielles. Cette littérature commence avec des versions dans une langue plus proche de la langue grecque vulgaire des œuvres « classiques » de la littérature byzantine historique et rhétorique. C'est l'évolution linguistique du grec qui a déterminé une telle décadence littéraire ; les auteurs de ces versions sont pourtant des lettrés, restés fidèles aux milieux aristocratiques. La littérature écrite directement dans la langue vulgaire est elle aussi un produit des milieux cultivés et aristocratiques byzantins. C'est l'*Achilleide*, œuvre témoignant d'une mentalité populaire, qui marque le début d'une étape nouvelle de la littérature « vulgaire » à Byzance. Après avoir examiné les traductions en grec populaire de l'italien, ouvrages qui ont contribué inconsciemment peut-être à une libération de la tutelle constantinopolitaine et classicisante de la littérature, le rapport souligne le moment décisif dans la création d'une littérature byzantine vraiment populaire : l'apparition du Chant de Bélisaire, expression d'une véritable conscience antiaristocratique. L'éloignement des intellectuels byzantins de la Cour de Constantinople et leur approchement du peuple est le phénomène social qui explique les progrès de la littérature populaire.

M. Hunger traite des deux tendances classicisantes rencontrées dans la littérature byzantine du XIV^e^ siècle : le classicisme formel, manifesté dans la langue, la métrique et le style et le classicisme de contenu (éditions et commentaires des ouvrages de l'antiquité, circulation des motifs mythologiques et des citations tirées des écrits antiques, l'emploi de l'ancienne chronologie, etc.). La motivation sociale du classicisme byzantin du XIV^e^ siècle est encore très peu étudiée. Selon M. Hunger, les Byzantins de cette époque critique pour l'Empire e sont retournés vers le passé pour y chercher des situations semblables et même des solu-ions à la crise. La base sociale de la littérature classicisante doit être cherchée, à son tour,

dans les milieux non aristocratiques de Byzance ; les gens moyens s'adonnaient à la culture classique afin d'acquérir, par cette voie, le prestige social.

La vie artistique a fait l'objet des rapports des professeurs M. Chatzidakis (Athènes) et M. S. Radojčić (Belgrade). M. Chatzidakis, malheureusement absent du congrès, a abordé dans son rapport quelques problèmes importants concernant les tendances classicisantes et populaires dans la peinture byzantine du XIV^{e} siècle, domaine encore peu étudié par l'histoire de l'art byzantin. A la suite d'une étude minutieuse du matériel de jour en jour plus riche dont on dispose et qui, lui aussi, n'est pas très bien connu, l'auteur a délimité les trois étapes de l'évolution du style de la peinture byzantine (peinture murale, icônes, enluminures) du XIV^{e} siècle : 1300—1330 — étape caractérisée par une évolution dynamique ; 1330—1360 — époque de stagnation ; 1360—1400—époque de « tendances rétrospectives ». Dans quelques pages de grande finesse l'auteur discute le concept d'art populaire en lui préférant celui d'art de tendance anticlassiciste. Il étudie aussi les écoles de peinture connues au XIV^{e} siècle à Byzance. Le rapport de M. Radojčić, complémentaire à celui du savant grec, a été dédié à l'art balkanique et roumain d'influence byzantine du XIV^{e} siècle. Le savant yougoslave a mis en lumière les conditions sensiblement différentes de la réception de l'art byzantin en Serbie, en Bulgarie et en Roumanie, en cherchant de définir surtout l'originalité de l'art de ces régions. Les parallèles avec l'influence de la littérature byzantine dans les Balkans au XIV^{e} siècle, qu'il a établies, ont été suivies avec beaucoup d'intérêt par les participants.

En marge des rapports ont pris la parole : G. Schirò (Italie), Z. Udalcova (URSS), H. W. Haussig (R.F.A.), D. Anghelov (Bulgarie), St. Lischev (Bulgarie), A. P. Každan (URSS), G. Cronţ (Roumanie), Stojan Maslev (Bulgarie), V. Lazarev (URSS), V. Hrochova (Tchécoslovaquie). Les débats, parfois très animés, ont porté sur : l'emploi des méthodes statistiques dans la recherche historique, les notions de « riche » et de « pauvre » à Byzance au XIV^{e} siècle, les tendances laïques dans la culture byzantine, les implications politiques de l'hésychasme, l'influence byzantine dans l'Europe orientale, la place du commerce dans la vie économique de Byzance au XIV^{e} siècle. Certains participants ont insisté sur l'importance de la méthodologie marxiste dans l'étude de l'histoire byzantine.

Pour donner une image complète des travaux qui se sont déroulés en marge du premier thème du Congrès, il nous faudrait au moins énumérer les communications concernant la société et la vie intellectuelle au XIV^{e} siècle. Comme les limites imposées à notre chronique ne le permettent pas, nous tâcherons de choisir quelques titres aptes à suggérer l'extrême diversité des sujets traités ainsi que leur intérêt scientifique tout à fait remarquable.

J. Darrouzès (Paris) a examiné *La nomenclature des actes patriarcaux au XIV^{e} siècle*, actes à l'importance desquels s'ajoute le fait qu'à la différence de ceux de l'époque précédente, ils sont connus dans leurs originaux. George T. Dennis (E.U.A.) a étudié la manière dont la vie sociale et intellectuelle de Byzance se reflète dans la littérature épistolaire du XIV^{e} siècle. A. Garzya (Naples) a fait la communication *La production philologique au début du XIV^{e} siècle à Byzance*, qui témoigne du goût littéraire de l'époque. J. M. Gouillard a brossé le portrait d'un sage du XIV^{e} siècle ; il s'agit de Nicolas Cabasilas, auteur mystique, mais fortement imprégné d'aristotélisme. Vera Hrochova (Prague) a donné quelques réflexions sur les *Villes byzantines à l'époque des Paléologues comme phénomène économique et social*. Un autre sujet d'histoire sociale et économique a été traité par David Jacoby (Jérusalem) : *Une classe sociale à Byzance et en Romanie latine, « les inconnus du fisc »*. Ljubica D. Popovich (Nashville-Tennessee) s'est référée aux tendances laïques dans la peinture byzantine de la première moitié du XIV^{e} siècle. A. Poljakovskaja (Sverdlovsk) a mis en lumière la valeur des *Enkomia* de Nicolas Cabasilas comme source historique. Le sentiment patriotique grec dans les écrits du XIV^{e} siècle a fait l'objet de la communication de J. Irmscher (Berlin, R.D.A.). Dans sa communication, E. Moutsopoulos a traité de la notion de kairicité historique chez Nicéphore Grégoras. La valeur historique de la littérature homilétique byzantine a été justement sou-

lignée par H. Hennephof (Pays-Bas). En utilisant des méthodes modernes, J. Jeffreys (Grande-Bretagne) chercha à définir le caractère oral de la Chronique de Morée. *Le reflet de la lutte entre les hésychastes et leurs adversaires dans la littérature polémique de traduction des Slaves balkaniques* a été présenté par Kl. Konstantinova (Bulgarie). Peter E. Pieler (Autriche) a donné une analyse très subtile des scènes à contenu juridique des romans du temps des Paléologues. La situation des Juifs dans l'Empire byzantin au XIV^{e} siècle a fait l'objet de la communication de E. Voordeckers (Belgique). C. Verlinden (Belgique) a examiné *La traite des esclaves dans l'espace byzantin au XIV^{e} siècle*, phénomène dont les Byzantins sont restés éloignés.

Nicolae Şerban Tanaşoca

*

Les travaux autour du deuxième thème, *Frontières et régions frontières du VII^{e} au XII^{e} siècle (Frontières asiatiques)*, se sont déroulés les 7 et 8 septembre. La séance plénière du 7 septembre a été suivie des séances de communications les après-midi des jours mentionnés. Bien que moins nombreuses par rapport à celles qui ont été présentées au premier thème, les communications rattachées à ce deuxième thème ont abordé des sujets assez divers, contribuant ainsi à mieux faire ressortir les conclusions de portée générale qui ont fait l'objet des rapports.

Tout d'abord, il faut souligner que ces travaux ont apporté une importante contribution à une meilleure connaissance d'un sujet aussi intéressant que difficile comme s'avère être celui des frontières de Byzance. Cette contribution — remarquée d'ailleurs même pendant les débats — est due non seulement à la valeur des rapports, mais aussi aux hypothèses avancées, aux points de vue parfois différents qu'on a soutenus, voire aux objections qui furent soulevées.

La première partie de la séance plénière, présidée par Sir Steven Runciman (Grande-Bretagne) a été consacrée à la présentation des rapports par leurs auteurs, les professeurs H. Ahrweiler (France), A. P. Każdan (URSS), N. Oikonomidès (Canade), A. Pertusi (Italie), Z. V. Udalcova (URSS) et D. Obolensky (Grande-Bretagne). L'attention principale, presque exclusive, de la majorité des rapports s'est portée, ainsi que le thème le demandait, vers les frontières de Byzance en Orient à une époque de grande expansion territoriale, mais après la perte de l'Egypte, de la Palestine et de la Syrie, au moment où l'empire, ayant pour centre l'Asie Mineure, recevait son statut territorial classique.

Les interventions en marge des rapports, en nombre de seize, ont enrichi d'éléments nouveaux les notions touchant aux frontières matérielles et idéologiques de Byzance : différences, interdépendance, variété et même similitude dans leur établissement. Il y a eu de différents degrés dans la pénétration de Byzance, dont l'action s'est révélée puissante tant à l'intérieur qu'en dehors de sa frontière réelle.

Beaucoup de participants aux discussions ont mis en évidence une certaine similitude entre les frontières asiatiques et celles de la partie européenne. En marge du rapport de N. Oikonomidès, T. Wasilewski (Pologne) a montré que la situation du thème Taron des frontières arméniennes était semblable à celle qu'on peut voir dans certains endroits de la péninsule balkanique. Il a souligné que la garde des frontières byzantines était confiée aussi bien aux forces centrales qu'aux forces locales, et que les premières exerçaient aussi des fonctions administratives dans les régions frontières (c'est le cas des stratèges de Silistrie ou de celui du thème Helladikon, qui était en même temps domestique des exkoubites).

En s'occupant du rôle des ghâzis dans la confrontation entre Byzance et le monde islamique, H.-W. Haussig (Berlin-Ouest) a attiré l'attention sur la valeur des fouilles archéo-

logiques, idée que Nicole Thierry (France) a illustrée par des résultats de l'archéologie anatolienne.

Dans le but de mieux éclaircir le thème en discussion, D. Obolensky a exprimé, en présentant son rapport, le désir de voir s'élargir le champ des recherches dans ce domaine par une étroite collaboration des spécialistes de plusieurs branches, situées apparemment en dehors de l'histoire : géographie, linguistique, démographie, etc. Cette proposition a été reprise par C. C. Giurescu (Roumanie), qui a souligné aussi qu'on pourrait soutenir pour la frontière septentrionale, celle du Danube notamment, une situation pareille à celle relevée pour les frontières orientales.

En reprenant les thèses du rapport de H. Ahrweiler, J. Ferluga (R.F.A.) a insisté sur l'existence de plusieurs frontières de Byzance, c'est-à-dire qu'il y aurait eu outre les frontières mentionnées une autre frontière, à savoir celle qui était située au-delà des limites des thèmes ; elle englobait le système d'Etats « vassaux » où l'influence byzantine était très forte. Cet aspect peut contribuer à la définition du caractère des toparques mentionnés par l'empereur Constantin VII Porphyrogénète. L'influence de Byzance dans ces régions a contribué à la formation d'Etats devenus indépendants plus tard. H. Ahrweiler n'a pas accepté la notion d'Etats « vassaux » de Byzance dans ce cas.

Se ralliant à l'idée de l'évolution des frontières européennes en étroite connexion avec les frontières des régions asiatiques, G. Cankova-Petkova (Bulgarie) a montré que l'expansion arabe dans les régions orientales a facilité la pénétration bulgare dans la région européenne. En soulignant le caractère mixte des communautés ethniques, la spécialiste bulgare a exprimé son opinion selon laquelle on ne peut pas parler, dans le cas de cette région, d'un « no man's land ». Jusqu'à la bataille de Mantzikert (1071), les Etats situés à la frontière nord-ouest de Byzance auraient joué le rôle de véritable « arrière-garde » pour celle-ci. La confrontation entre Byzance et ses voisins est saisissable dans les différents domaines de la vie — linguistique, militaire, administratif et social.

D'autres interventions se sont penchées sur les rapports entre Byzance et le monde musulman. En partant d'exemples tirés de sources arabes des IX^{e}—XI^{e} siècles, M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru (Roumanie) a insisté sur le caractère populaire et nomade du mouvement « ghâzi ». Elle a souligné, comme le rapport de A. Pertusi aussi, l'importance de la transformation des ghâzis arabes en ghâzis turcs à la frontière byzantino-arabe, phénomène observé pour la première fois par P. Wittek. On doit chercher ce phénomène à l'origine de l'avance seldjoukide en Asie Mineure. Tayyib Gökbilgin (Turquie) a apporté des résultats récemment acquis par la science turque en ce qui concerne le rôle des ghâzis, combattants et mystiques musulmans à la fois, dans la conquête de l'Asie Mineure. Il a avancé l'idée d'une comparaison entre le système byzantin et les unités administratives-territoriales turques. Quant aux acrites byzantins, Nina Garsoïan (U.S.A.) a traité de leur statut militaire, ainsi que du rapport qu'on peut établir entre eux et les pauliciens des textes byzantins, si l'image des pauliciens de « Digenis Akritas » est plus ou moins exacte. Elle a attiré l'attention sur un passage du patriarche Nicéphore (IX^{e} siècle) qui atteste l'existence des idées hétérodoxes et même hérétiques dans l'armée byzantine qui se dirigeait vers Théodosioupolis (aujourd'hui Erzéroum). H. Ahrweiler a considéré aussi que la traduction des termes en certaines situations doit être prise avec prudence. R. Ciocan-Ivănescu (Roumanie) a parlé de la présence des acrites et des ghâzis dans la poésie épique byzantine et arabe. En se penchant sur l'iconoclasme, W. E. Kaegi (U.S.A.) a souligné que l'Asie Mineure n'a pas présenté d'unité sous le rapport religieux.

L'intervention de T. Papadopoulos (Chypre) a traité du mélange ethnique et religieux et du terme d'« acculturation », rencontré dans le rapport de D. Obolensky. A ce même rapport s'est référé A. Stratos (Grèce), qui a relevé aussi l'opportunité de la discussion des frontières byzantines dans la région balkanique.

En se basant sur les résultats auxquels il avait abouti dans ses recherches, M. Şesan (Roumanie) a traité de l'histoire administrative du thème Thrakésioi.

Jusqu'ici, nous avons laissé de côté les relations entre Byzance et les peuples chrétiens des régions caucasiennes, à cause même de leur caractère particulièrement intéressant. Ces questions ont été évoquées dans les interventions des historiens soviétiques K. N. Juzbašjan et I. G. Lordkipanidze. En s'occupant de la domination arabe dans ces régions, les deux interventions ont montré que le rôle de Byzance dans leur libération de la domination arabe ne doit pas être exagéré, car ces peuples se sont libérés sans l'aide byzantine. K. N. Juzbašjan a posé le problème du rôle de l'élément arménien et de la domination byzantine en Arménie. I. G. Lordkipanidze a traité du rôle de Byzance dans la christianisation des peuples caucasiens, les Lazes y compris, avec des précisions de détail pour la date de leur conversion. A ce dernier point, D. Obolensky a exprimé ses doutes sur le fait qu'une mission arménienne en Géorgie aux débuts de sa christianisation ait pu jouir de l'aide de Byzance orthodoxe, étant donné que les Arméniens étaient monophysites. Quant à la question posée par J. Ferluga, de savoir en quelle mesure la théorie politique était conforme à la réalité des frontières byzantines, le même rapporteur a admis une certaine réalité dans la reconnaissance de la suzeraineté byzantine par les chefs des régions orientales. De même, il a affirmé que l'influence musulmane a renforcé les tendances iconophobes parmi les couches superficiellement hellénisées. D'autre part, l'exemple de Pakourianos, le fondateur du monastère de Bačkovo en Bulgarie (XI^e siècle), originaire des régions orientales de l'Empire byzantin, peut servir à plus forte raison à la question des ressemblances entre les frontières asiatiques et celles de la partie européenne.

L'influence byzantine en dehors de ses frontières réelles, a souligné Z. V. Udalcova n'a pas été seulement reçue, mais aussi combattue. L'attention des chercheurs, a ajouté la spécialiste soviétique, doit se porter tant sur ce que Byzance a donné à ses voisins, que sur ce que ces peuples à leur tour ont fourni à Byzance.

Les séances de communications ont été présidées par : J. Harmatta (Hongrie), J. Ferluga (R.F.A.), B. Zásterová (Tchécoslovaquie) et R. Browning (Grande-Bretagne). Nous sommes contraints de mentionner brièvement les autres discussions. En marge de la communication de A. Avenarius (Tchécoslovaquie), qui posait des questions liées à la situation des Slaves durant le VII^e siècle, quand l'avance avare sur Byzance s'est fait fortement sentir, ont pris la parole V. Tăpkova-Zaimova (Bulgarie) et J. Ferluga, traitant de l'établissement des Slaves dans les régions balkaniques et de leur participation aux expéditions avares. W. Frend (Grande-Bretagne) a abordé le problème des établissements avares. La mention d'un clisurarque dans une église cappadocienne des VII^e—VIII^e siècles a été relevée par Nicole Thierry en marge de la communication de J. Ferluga sur les clisures d'Asie Mineure. V. Tăpkova-Zaimova et Ch. Verlinden ont prit la parole à propos de la communication de A. Guillou (France) sur la migration et la présence slaves en Italie du VI^e au XI^e siècle. T. Wasilewski est intervenu à propos des communications de P. Karlin-Hayter (Belgique) et K. N. Juzbašjan, traitant, la première du titre de stratège de Taron au X^e siècle, la deuxième des différences entre les titres de duc et de catépan, ainsi que des unités militaires en sous-ordre. Pour les frontières entre Byzance et la Géorgie, D. Lordkipanidze (U.R.S.S.) a soutenu que les toparques de ces régions étaient indépendants par rapport à l'Empire byzantin, tandis que d'après l'opinion de G. Cankova-Petkova, en ce cas nous avons à faire à une indépendance relative. Quant à la communication de A. Milčev (Bulgarie) sur les Slaves, les Protobulgares et Byzance aux VI^e—IX^e siècles, Vl. Iliescu (Roumanie) a exprimé des doutes concernant la nature idyllique des rapports entre les Slaves nouvellement arrivés et les autochtones des Balkans. H. Ahrweiler a pris la parole en marge de la communication de P. Charanis (U.S.A.) sur la frontière linguistique d'Asie Mineure à la fin du IX^e siècle et de celle de A. Stratos sur les frontières de Byzance au VII^e siècle.

D'autres communications, comme celles de T. Hild (Autriche) et de F. Tinnefeld (R.F.A.), ont mis en évidence l'utilité des recherches archéologiques. N. M. Murgulia (U.R.S.S.) s'est occupée des Coumans dans l'historiographie géorgienne et R. A. Gusejnov (U.R.S.S.) des relations entre Byzance et les Seldjouks aux XI^e—XII^e siècles, d'après les sources syriaques.

Tudor Teoteoi

★

Dédié à *L'art profane à Byzance*, le troisième thème figurant au programme du XIV^e Congrès des Etudes byzantines correspondait pleinement à l'intérêt que les historiens de l'art et de la culture byzantine manifestent à l'égard de ce domaine plutôt mal partagé dans l'ensemble de nos connaissances sur l'art byzantin. On peut mieux saisir les causes de cet état de choses quand on lit la définition proposée par le Prof. André Grabar, auteur du rapport général sur ce thème : «... nous considérons comme profane toute œuvre d'art qui n'était pas au service de la foi chrétienne ». En effet, de ce qui nous est parvenu de l'art byzantin il faut... *extraire ce qui n'est pas* art religieux. Mais la sélection n'est pas toujours facile, quand on pense à la position quelque peu ambiguë de l'art impérial, « expression d'un culte du monarque dont le caractère religieux n'avait été jamais oublié entièrement ».

Mieux qualifié que personne pour faire le point et nuancer la question (si on pense seulement à son ouvrage devenu classique *L'empereur dans l'art byzantin*), avec sa très grande érudition et la méthode qui caractérise tous ses écrits, le Prof. A. Grabar nous a donné un rapport étoffé et synthétique sur l'art profane à Byzance. En soulignant tout d'abord la source dominante qui se trouve dans l'Antiquité hellénistique et romaine et en insistant sur la « stabilité » stylistique tout au long des siècles de l'histoire byzantine, l'auteur nous offre indirectement une définition de cet art, fidèle à l'Antiquité, fidèle à soi-même, paradoxalement plus conservateur que l'art religieux.

Les œuvres sont ensuite classées et analysées selon les thèmes auxquels elles répondent : I — thèmes politiques (Le Palais impérial et son art : architecture, iconographie, etc.), II — thèmes scientifiques et littéraires (l'illustration des manuscrits), III — thèmes décoratifs (objets de luxe). Pour chaque catégorie d'œuvres la bibliographie essentielle est citée, ce qui fait de ce rapport, en dehors de sa valeur propre, un vrai instrument de travail. D'autre part, le rapport a été conçu à laisser pleine possibilité de développement aux thèmes des co-rapports. Ainsi, l'exposé du professeur W. F. Volbach, intitulé *Profane Silber und Elfenbeinarbeiten aus Byzanz*, nous offre une image bien claire des connaissances actuelles sur les monnaies byzantines, sur les objets d'argenterie et d'orfèvrerie, sur les diptyques et les coffrets en ivoire décorés de motifs mythologiques, toutes ces catégories d'objets à destination profane étant examinées à travers les grandes époques de Byzance. Bien que l'aspect antiquisant soit un trait dominant, il y a des moments où des influences orientales post-sassanides ou islamiques font leur apparition dans le répertoire des formes décoratives. Avec la décadence politique et économique de l'Etat byzantin au temps des Paléologues, les arts somptuaires, expression en premier lieu du prestige et du faste impérial et seigneurial, touchent à leur fin. Mis en parallèle au phénomène inverse de l'essor de l'art religieux à la même époque, cette décadence montre bien la dépendance de cet art profane du Palais impérial, du pouvoir impérial. Dorénavant, l'Eglise, forte de son pouvoir à caractère œcuménique, prendra la relève en assurant une dernière « Renaissance » et la survivance de l'art byzantin.

Apparemment plus circonscrit, le sujet presenté par J. G. Beckwith, *Byzantine tissues*, est en réalité un domaine de recherches qui demande non seulement des connaissances techniques et d'histoire de l'art, mais aussi un horizon culturel et philologique très étendu, car la

technique des tissus byzantins décorés de motifs figuratifs ou géométriques trouve son origine au Proche-Orient et tout au long de l'histoire byzantine cette dépendance se fait sentir mieux que pour tout autre secteur de l'art byzantin. En séparant par catégories de technique du tissage les divers tissus byzantins qui nous sont parvenus — trop souvent en état fragmentaire — et en mentionnant les pièces les plus représentatives, M. Beckwith nous fait saisir les difficultés de cette discipline : datation incertaine, provenance supposée pour une large part des pièces.

Ainsi que le remarquait A. Grabar concernant l'illustration des chroniques byzantines, thème profane par excellence, le hasard nous oblige à recourir à trois manuscrits qui ne sont pas issus d'ateliers byzantins, mais sont inspirés par d'œuvres byzantines perdues. Il s'agit des manuscrits slaves de Georges Hamartolos et Constantin Manassès et de Jean Skylitzès provenant d'un atelier de l'Italie méridionale. Le rapport de O. I. Podobedova a été justement consacré au problème du reflet des illustrations des chroniques byzantines dans le manuscrit russe de Georges Hamartolos : *Otrajenie vizantiiskih illiustrirovannih hronik v Tverskom (Troiĭkom) spiske hroniki Georgiia Amartola.* Le sujet et ses implications justifient le traitement monographique et bien que pour chacune des trois chroniques les problèmes se posent différemment, la présentation détaillée de Hamartolos fait fonction de *pars pro toto.* D'ailleurs, dans ce domaine — cette fois avec référence à la catégorie d'œuvres scientifiques — les communications présentées par Zoltan Kadar et Maria S. Théocharis ont apporté des précisions intéressantes.

D'autres communications ont enrichi nos connaissances sur l'imagerie impériale (Hans Georg Thümmel, Christopher Walter), sur l'architecture civile et militaire (Jean Lassus, A. A. M. Bryer, M. Canak Medić, C. Joja, S. Georgieva, J. Nicolova et N. Angelov), sur les broderies (Pierre Bourget, Corina Nicolescu), sur les thèmes iconographiques et leurs sources (M. Avi-Ionah, Suzy Dufrenne, Iovanka Maksimovics).

Mais nous ne pouvons limiter ce compte rendu sur l'art aux travaux concernant strictement le troisième thème du Congrès. En dehors de l'art profane, des rapports et de nombreuses communications réparties soit aux thèmes I et IV, soit au sein de la quatrième section — Art et archéologie — ont été consacrés à l'art religieux byzantin ou d'inspiration byzantine.

Au premier thème : « Société et vie intellectuelle au XIV^e siècle » a été inclus le rapport de Manolis Chatzidakis consacré à la peinture religieuse : *Classicisme et tendances populaires au XIV^e siècle. Recherches sur l'évolution du style.* Très systématique et entamant les problèmes d'une périodisation étroitement liée aux fluctuations stylistiques, l'exposé du savant grec nous fait bénéficier de sa grande expérience qui lui permet une vue d'ensemble et des opinions nouvelles. Il y a surtout une question sur laquelle nous sommes entièrement d'accord avec l'auteur du rapport, et sa prise de position nous semble salutaire. Il s'agit de l'utilisation erronée de termes et notions comme « art monastique », « art populaire », « art provincial » (v. ch. V., p. 128—130). L'auteur a raison de considérer « qu'un art ,,monastique'' n'existe pas en tant que style particulier [. . .] La différence entre la qualité et le style de diverses fondations monastiques *dépend du rang du donateur* ou du fondateur » (n.a.). Les remarques sur l'art provincial et l'art populaire sont tout aussi judicieuses et profitables. Enfin, la question du « classicisme » de la peinture est amplement examinée pour bien marquer le caractère spécifique de ce phénomène au XIV^e siècle. D'ailleurs, le phénomène d'une « Renaissance » au sein de la peinture paléologue ne peut être vraiment compris que projété sur l'horizon plus large de la vie sociale et intellectuelle à Byzance au XIV^e siècle, et les rapports dédiés à ce thème sont autant de précieuses contributions dans ce sens.

Enfin, au quatrième thème du Congrès, intitulé « Byzance et la Roumanie », se rattachent deux rapports consacrés à l'art : celui de I. D. Ştefănescu et celui de M. A. Musicescu. Le premier vise à un « Aperçu général » sur l'art roumain de tradition byzantine au Moyen

Age. Malheureusement, l'image qui en ressort est assez confuse. Le rapport de M. A. Musicescu, *Relations artistiques entre Byzance et les pays roumains (IV^e—XV^e siècles). Etat actuel de la recherche*, nous fait saisir l'essentiel du problème, autant du point de vue de la recherche, que sur les grandes étapes des relations, directes ou indirectes, avec l'Empire byzantin, qui, au cours des siècles ont marqué la vie artistique au nord du Danube. En relevant un double aspect des relations roumano-byzantines : province — Capitale et populaire — officiel, l'auteur distingue aussi trois étapes dans l'influence byzantine, caractérisées par la pénétration, la diffusion et la permanence de certaines formes de l'art qui, à travers le choix déterminé par le goût et les nécessités propres aux gens des contrées roumaines, vont donner son caractère spécifique à l'art médiéval roumain.

Il serait impossible de rappeler même brièvement toutes les communications concernant l'art, faites au Congrès de Bucarest. Nous allons mentionner seulement celles qui se rattachent au quatrième thème. Ainsi, Gordana Babić a pu déceler dans l'Hymne Acathiste peint à Cozia, en Roumanie, à la fin du XIV^e siècle, des traits iconographiques qui le relient aux versions byzantines de la Métropole. Sorin Ulea a établi l'origine constantinopolitaine d'un thème iconographique considéré longtemps comme un *unicum* figurant à Pătrăuţi en Moldavie : La cavalcade de l'empereur Constantin. Miltos Garidis a avancé une intéressante hypothèse et des arguments sur la possibilité des contacts entre la peinture de la Grèce du Nord et de la Moldavie à la fin du XV^e siècle. Seulement, les peintures de Hîrlău et de Dorohoi auxquelles il pense, ne datent pas — d'après les dernières recherches — de la fin du XV^e, mais du commencement du XVI^e siècle. Horia Teodoru a interprété un élément décoratif des églises valaques — le tore qui entoure les façades — comme ayant une origine structurale dans les éléments de chaînage des constructions byzantines.

Au bout de ce bref compte rendu, il nous semble que les contributions sur l'art profane et religieux ont occupé une place importante dans l'ensemble des travaux du XIV^e Congrès international des études byzantines, reflet non seulement du rôle de premier ordre que détient l'art dans la compréhension de la civilisation byzantine, mais aussi de la capacité de survie et d'irradiation dont cet art témoigne.

Carmen Laura Dumitrescu

★

Le IV^e thème du dernier congrès international des études byzantines, *Byzance et la Roumanie*, a fait l'objet de la séance plénière du 10 septembre 1971, tenue sous la présidence de V. N. Lazarev de l'Académie des Sciences de l'URSS, avec pour vice-président le prof. Halil Inalcik de l'Université d'Ankara. Un rapport général consacré aux relations directes et indirectes du monde byzantin avec l'espace carpato-danubien y fut présenté par Eugen Stănescu, maître de conférences à l'Université de Bucarest. S'appuyant sur une succincte mais substantielle analyse des relations de Byzance avec les pays roumains, l'auteur aboutit à la conclusion qu'elles peuvent être classées dans deux grandes périodes. La première de ces périodes est définie par la présence politique et militaire de Byzance au Bas-Danube (X^e—XIII^e siècles), alors que la seconde période est celle de sa présence politico-diplomatique dans le même espace géographique (XIV^e—XV^e siècles).

Quatre rapports spéciaux devaient compléter et approfondir l'image du rôle tenu par Byzance dans le développement des institutions roumaines, de l'influence que la littérature et l'art byzantins ont exercée sur la genèse et l'épanouissement de l'art roumain. Ce fut donc en ce sens que le prof. Val. Al. Georgescu traita du rôle tenu par Byzance dans le développement des institutions roumaines jusqu'en 1453, ainsi que des voies de pénétration et de l'apport du droit byzantin au développement du droit national roumain. De son

côté, Ion Radu Mircea, maître de recherches à l'Institut d'études sud-est européennes, a brossé le tableau des relations littéraires de Byzance avec les pays roumains et des contacts directs ou par le truchement du sud-slave avec la littérature byzantine, notamment après les années 1453.

Les nombreuses interventions qui ont fait suite à ces rapports soulignent l'intérêt suscité par les exposés des hommes de science roumains. En effet, les quinze interventions, outre quelques données complémentaires et certaines observations, ont également attesté la juste appréciation de l'effort fourni par les auteurs des rapports afin d'offrir une image des plus complètes du thème abordé. Aussi, il nous semble qu'un bref aperçu de ces interventions s'impose ici.

Ainsi, D. Angelov (Bulgarie) présenta quelques considérations d'ordre général et plusieurs remarques sur l'évolution politique des peuples sud et nord danubiens. De son côté, D. Tudor (Roumanie) a insisté sur la présence byzantine qui se fait saisir dans l'ex-province de Dacie jusqu'aux invasions avares. La position de l'Empire bulgare par rapport aux relations byzantino-roumaines a été soulignée par B. Rimov (Bulgarie), alors que sa compatriote, V. Tăpkova Zaimova, tout en retenant l'importance du thème en tant que partie composante des relations byzantino-balkaniques, se prononce contre la possibilité d'une présence réelle de l'administration byzantine dans la région du Bas-Danube aux VIII^e—X^e siècles. La question d'une « féodalité spécifique » dans la zone balkanique a été mise en lumière par Gr. Cassimatis (Grèce). D'après E. Werner (R.D.A.), il serait à souhaiter une étude plus approfondie des relations balkaniques après les années 1402 et T. Gökbilgin (Turquie) insiste sur l'intérêt des relations entretenues par les pays roumains au XV^e siècle avec l'Empire ottoman.

L'influence du droit byzantin sur le droit des autres peuples balkaniques a été relevée par plusieurs participants aux débats. Dans cet ordre d'idée, Michel Andreev (Bulgarie) tente une explication des voies de réception du droit byzantin par les peuples balkaniques avec un regard spécial sur la place de la Bulgarie médiévale dans ce processus. Quelques remarques d'ordre méthodologique sont avancées par V. Papoulia, qui insiste sur la nécessité d'aboutir à l'adoption de certains modèles dans l'étude des institutions. Pour P. Koledarov (Bulgarie) certains rangs de l'administration et certains titres en usage dans les pays roumains seraient d'origine bulgare, ce qui l'incite à recommander l'étude d'une telle terminologie partant d'un point de vue linguistique.

En ce qui concerne les relations littéraires des pays roumains avec Byzance, le byzantiniste I. Dujčev (Bulgarie) pense que celles-ci n'ont pu suivre une voie directe et qu'elles se sont réalisées par le truchement des Slaves sud-danubiens. Il insiste en même temps sur l'intérêt d'une recherche approfondie en ce sens.

Les rapports relatifs à l'influence byzantine sur l'art roumain ont suscité un intérêt pour le moins égal. L'évolution artistique de la Valachie est, selon Z. Kadar (Hongrie), soumise à l'influence byzantine ; dans son intervention, il insiste aussi sur le côté social de l'histoire de l'art. L'importance de l'archéologie pour l'histoire de l'art de cette époque est mise en lumière par D. Dimitrov (Bulgarie).

Les communications s'encadrant dans ce quatrième thème ont été données en cinq séances, présidées par : Fr. Thiriet (France), Ch. Verlinden (Belgique), P. Zepos (Grèce), P. M. Şesan (Roumanie) et J. Gouillard (France). Leurs sujets portent sur les divers aspects (politiques, sociaux, culturels, etc.) des relations roumano-byzantines avant et après la chute de l'Empire.

Un bref aperçu des fortifications de Dobroudja à l'époque de Justinien est dû à C. Aricescu (Roumanie), dont l'exposé s'appuie sur le texte de Procope de Césarée. De leur côté, D. Tudor et V. Barbu (Roumanie) exposent les résultats des toutes dernières campagnes de fouille dans la citadelle byzantine de Sucidava. L'origine du terme « mixobarbaroi », son évolution et sa signification aux XI^e—XII^e siècles, ainsi que la situation politique au Bas-

Danube à cette époque font l'objet de la communication de V. Tăpkova-Zaimova (Bulgarie). D'autres points d'histoire sont examinés par T. Wassilewski (Pologne) dans sa communication sur *Le katepanikion et le duché du Paristrion au XI^{e} siècle* et par H. Eidneier (R.F.A.), dans *Ein früher Beleg für « Dobrodscha »?* Le plus ancien impôt perçu en Valachie trouve une brève présentation dans l'exposé de C. C. Giurescu (Roumanie), *Un Impôt byzantin, le « pîrpăr »*. G. Cantacuzino (Roumanie) avança quelques considérations sur le rôle du bogomilisme dans la vie sociale et politique des pays roumains. Un problème important est abordé par Str. Lichev (Bulgarie) dans son exposé *Über manche Feudalinstitutionen in mittelalterlichen Rumänien und Bulgarien*. Le rôle du Danube en tant que voie fluviale de Byzance dans l'intervalle 802—1195 est étudié par A. Lewis (U.S.A.).

La portée de la culture byzantine dans les relations roumano-byzantines suscite plusieurs communications. D'après I. Barnea (Roumanie) la présence byzantine au Bas-Danube s'est manifestée à ses débuts en trois étapes. Pour P. Rusev (Bulgarie), le bulgare aura joué un grand rôle d'intermédiaire dans la pénétration de la culture byzantine au nord du Danube.

Plusieurs communications considèrent la place tenue par la littérature byzantine dans le sud-est de l'Europe. Notons à titre d'exemples la communication de W. N. Aerts (Pays-Bas), *Le Netinav de la version en prose roumaine comparé au Nectanebo d'autres versions (surtout grecques) du Roman d'Alexandre*, ou celle de G. Dončev (Bulgarie), consacrée à la circulation de l'œuvre d'Euthyme de Tărnovo, ou encore l'exposé de P. Olteanu (Roumanie), *L'original de l'œuvre « l'Escalier » traduite par Varlaam*. Les *Textes et documents concernant la Valachie tirés des archives des Météores et d'autres monastères de Grèce* presentés par L. Vranoussis (Grèce) ont suscité de vives discussions.

Le droit byzantin a également eu sa part de communications intéressantes. C'est ainsi que Gh. Cronț (Roumanie) a exposé certaines considérations sur l'origine et la diffusion de la synthèse de droit rural byzantin *Nomos Georgikos* notamment par l'entremise des manuscrits grecs, slavons et roumains. S. N. Sčapov (URSS) examina lui aussi un nomocanon byzantin dans une version slave. Quelques précisions sur la manière dont l'Hexabible fut reçu dans les pays roumains aux XVII^{e}—XIX^{e} siècles sont dues à Dém. Sérémétis (Grèce). Enfin, une autre contribution érudite des hommes de science grecs spécialisés dans l'histoire du droit appartient à P. Zépos, *Quelques remarques sur le droit de famille dans les codes phanariotes*.

D'un grand intérêt se sont avérées aussi les communications de Vl. Iliescu (Roumanie), *Die Räumung Dakiens in den byzantinischen Schriftquellen*, de P. Cernovodeanu (Roumanie), *La vision de Byzance dans l'historiographie roumaine aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles*, et de Răzvan Theodorescu (Roumanie), *Autour de la « Despoteia » de Mircea l'Ancien*. Un autre spécialiste roumain, Șt. Olteanu a traité de l'influence exercée par les grands centres byzantins sur le métier du tissage dans les régions du Bas-Danube aux X^{e}—XII^{e} siècles, alors que E. Costescu (Roumanie), traitant d'une époque plus récente (XVIII^{e}—XIX^{e} siècles), s'occupa de l'influence de la gravure athonite sur la peinture murale de la Valachie.

Les discussions suscitées par ces exposés ont donné lieu à de fructueux échanges de vues, éclairant et complétant certains points. Nous sommes heureux de constater à travers ces discussions le large intérêt engendré par le thème « Byzance et la Roumanie », notamment dans les rangs des spécialistes attirés par les problèmes particuliers de l'espace sud-est européen.

Olga Cicanci

★

La séance de clôture du Congrès a eu lieu le 12 septembre, précédée par l'Assemblée générale de l'Association internationale des études byzantines, qui a examiné divers projets scientifiques, a procédé au renouvellement de son Bureau (Président : D. Zakythinos ; Vice-

président : M. Berza ; Secrétaire général : A. Pertusi) et a adopté comme lieu du futur Congrès l'île de Chypre. Au cours de cette séance fut évoquée par le P^r P. Lemerle la personnalité du vice-président d'honneur de l'Association, le P^r *Nicolae Bănescu*, juste alors disparu. Durant cette semaine, les participants au Congrès ont eu l'occasion de voir des courts métrages d'art roumain, d'assister au concert de musique byzantine et médiévale donné par le chœur « Madrigal » et au spectacle donné par l'Opéra de Bucarest et de visiter les capitales médiévales de la Valachie — Curtea de Argeş et Tîrgovişte. Le 10 septembre, une réception a été offerte aux participants au Congrès par le président du Conseil d'Etat de la Roumanie, Nicolae Ceauşescu, au Palais du Conseil des Ministres.

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST (Juillet 1971 — Juin 1972)

I. Études achevées en 1971 : H. Mihăescu, *La diffusion de la langue latine dans le Sud—Est de l'Europe* ; Ş. N. Tanaşoca, *Sources byzantines des X^e —XV^e siècles* (dans la collection des « Sources historiques de la Roumanie ») ; Anca Ghiaţă, *Dictionnaire historique des localités de la Dobroudja à l'époque de la domination ottomane (XV^e —XIX^e siècles)* ; Ion Matei, *Institutions d'origine turque dans le Sud—Est de l'Europe* ; Lidia Démeny, *Le commerce sud-danubien de la Transylvanie dans la seconde moitié du XVII^e siècle* ; Olga Cicanci, *Les compagnies grecques de Transylvanie et le commerce européen entre 1639—1742* ; Cornelia Danielopolou, *Les Grecs de Braşov au XIX^e siècle (Organisation de la compagnie et vie culturelle, 1777—1850)* : Virgil Cândea, *La formation des Etats modernes en Europe du Sud—Est aux XIX^e—XX^e siècles* ; Liviu Marcu et G. G. Florescu, *Contributions à l'étude des coutumes juridiques en Roumanie par rapport à celles du Sud—Est de l'Europe* ; G. Clima, *Les pays sud-est européens et la coopération économique internationale* (I^re partie) ; Maria Alexandrescu, *Stèles funéraires des provinces romaines au Bas-Danube (Mœsia Inferior — Dacia Inferior)* ; Maria-Ana Musicescu, *La peinture valaque au XVII^e siècle et ses relations avec le Sud—Est européen* ; Eleonora Costescu, *Aspects communs de la peinture serbe et bulgare au XIX^e siècle* ; Emilia Comişel, *Systèmes rythmiques dans le folklore musical des peuples balkaniques (Yougoslavie)*.

II. Séances mensuelles de communications : L. Marcu, *Les coutumes juridiques en tant que système normatif vicinal dans le Sud—Est de l'Europe (seconde moitié du XIX^e siècle — première moitié du XX^e siècle)* ; Cornelia Danielopolou, *Statut et origine de la Compagnie grecque de Braşov (1777—1850)* ; Andrei Pippidi, *Orthodoxie et diplomatie: la Moldavie dans les projets de la propagande calviniste (1630)* ; Lidia Démeny, *Le régime des marchands étrangers en Transylvanie dans la seconde moitié du XVII^e siècle* ; Alexandru Duţu, *Culture et mentalités* ; I. Matei, *Le maître de langue turque de Démètre Cantemir: Essad Effendi* ; Virgil Cândea, *La diffusion de l'œuvre de Démètre Cantemir en Europe et au Proche-Orient* ; Eric Tappe (Londres), *Une société marchande écossaise dans les pays roumains en 1835* et *La relation d'un antiquaire anglais à propos du Pont de Trajan* ; A. Petre, *Gètes et Daces dans les sources écrites de l'Antiquité.*

III. Mentionnons aussi la série des « Soirées balkaniques » dont le programme comprenait des lectures choisies parmi les textes littéraires représentatifs pour chaque peuple balkanique, des commentaires ethnographiques, de la musique populaire, des court-métrages, etc.

IV. L'agenda de la participation des membres de l'Institut aux manifestations scientifiques internationales est bien remplie : Le P^r Mihai Berza, directeur de l'Institut, a pris part aux travaux du Bureau du CIPSH, à Dublin en juillet 1971. Il a également participé,

avec Virgil Cândea, à la réunionn d'experts organisée par l'AIESEE à Athènes sur le thème « La Méditerranée et les Balkans » (mai 1972).

Au mois de septembre 1971, plusieurs membres de l'Institut ont participé aux travaux du III^e Congrès international d'études crétoises à Réthymnon. Le P^r Eugen Stănescu a évoqué l'œuvre du Crétois Georges Palamedes, historien de Michel le Brave, et Maria-Ana Musicescu a fait un exposé sur *Le rayonnement de la peinture crétoise post-byzantine en Valachie et en Moldavie (XVI^e—XVII^e siècles)*.

Ont envoyé des communications : Cornelia Danielopolou : *Michel Skendos et les pays roumains* ; Andrei Pippidi, *Constantin Korniaktos, esquisse pour le portrait d'un homme d'affaires crétois du XVI^e siècle* ; Alexandru Duţu, *Malakis Giakoumis Kastriosios et Francesco Loredano*. Andrei Pippidi a présenté un rapport sur *Les pays danubiens et Lépante* au colloque « La Méditerranée dans la seconde moitié du XVI^e siècle », organisé à Venise par la Fondation « G. Cini » (octobre 1971).

Alexandru Duţu a pris part aux travaux du III^e Congrès international des Lumières (Nancy, 15—24 juillet 1971). Il y a figuré avec la communication *Diffusion et diversité des Lumières* (publiée dans *Studies on Voltaire and the XVIIIth century*). Environ une année plus tard, en mai 1972, au colloque « Culture européenne — culture roumaine au XIX^e siècle », organisé à Jassy par l'Université « Al. I. Cuza » en collaboration avec l'Université de Freibourg, Alexandru Duţu a parlé des transformations subies par le concept d'*Europe* dans la pensée des intellectuels des XVIII^e—XIX^e siècles.

Dans le cadre des accords culturels entre l'Académie roumaine et différentes Académies étrangères, le professeur H. Mihăescu a fait un voyage à Moscou, Leningrad et Kichinev (octobre 1971). A cette occasion il a donné à l'Institut de langue et de littérature de l'Académie moldave de Kichinev une communication sur *l'Origine du mot « pălărie »*. Invité de donner des conférences aux universités de Vienne, Bologne, Florence, Naples, Catane, Palerme et Lecce, le P^r H. Mihăescu a pris pour thème *Les langues latine et grecque dans le Sud-Est et l'influence byzantine sur les langues sud-est européennes*. Notons aussi l'invitation de la faculté de droit et des sciences économiques de Nice faite au professeur Val. Al. Georgescu d'y donner un cours de droit durant le semestre de printemps (1972), ainsi que la présence, au début de l'année, de Virgil Cândea comme membre d'un jury de doctorat à l'Institut des Hautes Etudes Internationales de Genève.

Après avoir participé, en tant qu'invitée par l'Association internationale des critiques d'art à la XXIII Assemblée Générale d'Amsterdam, Eleonora Costescu s'est rendue à Paris pour prendre part à la Biennale de la Jeunesse. Sur l'invitation de l'Union des plasticiens de l'URSS, elle a visité des musées d'art de Moscou, Leningrad, Kiev et Novgorod.

Mentionnons aussi le voyage d'étude d'Aurelian Petre en URSS, qui fit des recherches dans les musées de Moscou, Kiev, Leningrad et Kichinev. Dans ces deux dernières villes, il a donné des exposés sur *les liens culturels entre les centres antiques nord-pontiques et du Bas-Danube*. Un voyage de trois mois en Bulgarie a permis à Elena Siupiur d'approfondir l'étude de certains aspects des rapports littéraires roumano-bulgares ; C. Iordan Sima a pris part au Séminaire de la langue et de la littérature bulgare de Sofia. Andrei Pippidi, bénéficiant d'une bourse accordée par le Great Britain-East Europe Centre, a passé un mois en Angleterre en y faisant des recherches dans les archives et bibliothèques de Londres, d'Oxford et de Cambridge. Quatre jeunes chercheurs de l'Institut, Emanuela Popescu, Cristina Rotman, Tudor Teoteoi et Nicolae-Şerban Tanaşoca, ont participé au colloque allemand-roumain (20 juin — 1 juillet 1972) organisé par la « Südosteuropa Gesellschaft » de Munich. La délégation a eu des rencontres avec les spécialistes des études byzantines, sud-est européennes et orientales de Munich, Heidelberg, Mayence et Bochum.

Cette année encore, des savants et des chercheurs étrangers ont rendu visites à l'Institut d'études sud-est européennes.

Anca Iancu

VASILE GRECU

(1885—1972)

Quelques mois après son collègue et ami Nicolae Bănescu, le byzantiniste roumain Vasile Grecu, président de la Société roumaine d'études byzantines, vice-président d'honneur de l'Association internationale des études byzantines, vient de nous quitter. Il est mort le 27 mai 1972, à 1 heure du matin. Il était, parmi nous, le dernier survivant de la génération des fondateurs de la byzantinologie roumaine et un de ses représentants les plus illustres et les plus actifs; sur sa table de travail un livre est resté ouvert. Son dernier ouvrage, une nouvelle édition critique des *Manuels byzantins de peinture* se trouvait chez les éditeurs.

Vasile Grecu naquit le 31 juillet 1885 à Mitocu Dragomirnei, dans une famille paysanne de la Bucovine. Il suivit le lycée à Suceava et fit ensuite des études de philologie classique aux Universités de Vienne (1905—1907) et de Cernăuţi (1907—1909), ayant comme maîtres Hans von Armin, P. Kretschmer, W. Kubitschek, E. Reich, F. Jodl, E. Bormann, S. Puşcariu, I. Jüthner, I. Hilberg, J. Kromayer. Il devint professeur secondaire, mais en raison de sa participation à la lutte d'émancipation nationale des Roumains de la Bucovine, il dut quitter sa terre natale. Il fut nommé professeur à Constanţa. Après la guerre il revint à Cernăuţi, étant nommé en 1920 professeur à la chaire d'études sud-est européennes de l'Université, transformée en 1922 en chaire de byzantinologie. Il fut en même temps secrétaire de l'Institut d'histoire et de linguistique de Cernăuţi, rédacteur de la revue « Candela » et « Codrul Cosminului » et membre de la Commission régionale pour les monuments historiques de Bucovine. En 1938 il fut appelé à Bucarest pour prendre la succession de D. Russo à la chaire de philologie byzantine de l'Université. Il y enseigna jusqu'en 1947, l'année de sa mise en retraite. Il fut ensuite l'un des plus actifs collaborateurs de la section d'histoire du droit roumain de l'Institut d'histoire de l'Académie.

Son activité scientifique, dont les résultats — articles, études, livres — sont enregistrés dans la *Bibliographie* publiée dans notre revue à l'occasion du 80^{e} anniversaire du savant (RESEE, III, 3—4/1965, pp. 379—384), a été hautement appréciée par les savants roumains et étrangers. En 1936 il fut élu, à l'unanimité des voix, membre correspondant de l'Académie roumaine. En 1963 il fut élu président de la Société roumaine d'études byzantines. A l'occasion du XIV^{e} Congrès international des études byzantines (Bucarest, 6—12 septembre 1971), dont il fut le président, le professeur Grecu a été élu vice-président d'honneur de l'Association internationale des études byzantines.

Vasile Grecu a été surtout un philologue. Ses éditions critiques des ouvrages des chroniqueurs de la chute de Constantinople, ses traductions de quelques chroniqueurs et historiens byzantins constituent la partie la plus importante de la contribution roumaine dans le domaine de la philologie byzantine. Il a donné aussi des éditions et des études sur les manuels byzantins de peinture. L'étude de l'influence byzantine dans la culture roumaine,

les recherches concernant les rapports gréco-roumains l'ont passionné également. Il nous a donné une édition de la version grecque des *Enseignements de Neagoe*, accompagnée de traduction et d'un commentaire, une édition grecque de la *Vie de St. Niphon*, ainsi qu'une *Introduction critique aux versions roumaines des manuels byzantins de peinture*. Sa contribution de philologue et d'hélléniste à l'édition et à l'interprétation des anciens monuments du droit roumain est des plus importantes.

L'homme n'était point au-dessous du savant. Sa discrétion, son assiduité au travail, son sens de la collaboration intellectuelle, sa modestie, sa dignité, son dévouement envers la science et la vérité, sa modération, toutes ces vertus qu'il a mises au service de la science et de sa patrie faisaient de lui non seulement un spécialiste, mais aussi un sage.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

Dr CLÉOBULE TSOURKAS

Le 23 mars 1972 s'est éteint à Thessalonique le Dr Cléobule Tsourkas, érudit historien, fin diplomate et grand ami de la Roumanie.

Né en 1898 à Bogatsiko, en Macédoine, Cléobule Tsourkas y passa sa première enfance. En 1910, à l'âge de douze ans, il se rendit à Constantinople pour y suivre les cours de la Grande Ecole de la Nation (Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολή). C'est là qu'il se forma, dans l'ambiance culturelle créée par la *Société littéraire de Constantinople*, dont le but suprême était, en même temps que la diffusion de la culture grecque, le ralliement spirituel des Grecs de la « diaspora ».

En 1916, il se rendit en Roumanie, où il a suivi les cours de la Faculté de philosophie et d'histoire. Toute sa vie il garda une inaltérable admiration pour ses professeurs Nicolae Iorga, Demostene Russo, Dimitrie Gusti. Comme étudiant, il collabora aux journaux grecs de Bucarest, à l'« Ἔθνος » surtout, dont il devint le rédacteur en chef. Connaissant parfaitement le roumain, il collabora aux grands quotidiens bucarestois également. A partir de 1920, il fut le correspondant pour les problèmes balkaniques des grands journaux athéniens. Ses articles, écrits avec la précision scientifique qui le caractérisait, sont de vrais documents pour l'histoire de la diplomatie balkanique de cette époque. En 1944, il édita, toujours à Bucarest, l'hebdomadaire « Νέα Ἑλλάδα », organe des communautés grecques.

Très apprécié dans les milieux intellectuels roumains, le Dr. Cléobule Tsourkas fut, en 1937, parmi les membres fondateurs de l'Institut balkanique de Bucarest, en collaborant aussi à la revue « Balcania » avec le professeur Victor Papacostea, dont le liait une grande amitié.

Il débute dans la diplomatie en 1925, comme directeur du Bureau de Presse de la légation Grecque de Bucarest. Il s'occupa ensuite des colonies grecques de Roumanie, en travaillant dans le corps diplomatique de la même légation. En 1948 il quitta la Roumanie,

étant nommé consul en Egypte, où il montra le même dévouement à la cause des Grecs émigrés. De retour dans sa patrie, à Thessalonique, Cléobule Tsourkas dirigea entre 1954—1966 le Bureau des problèmes politiques du ministère de la Grèce du Nord.

En suivant sa vocation scientifique, qui le portait à continuer ses recherches balkaniques, Cléobule Tsourkas devint membre du Conseil de l'Institut balkanique de Thessalonique, avec St. Kiriakidis, M. Lascaris et B. Laourdas. Pour l'organisation et le développement de cet institut il mit à profit la précieuse expérience qu'il avait acquise dans ce domaine à Bucarest, ainsi que sa profonde connaissance de l'histoire des pays balkaniques. Il collabora depuis le premier numéro jusqu'à sa mort à la revue « Balkan Studies », étant un membre très actif du Conseil de rédaction. Depuis 1966, il éditait la revue « Μακεδονικὴ Ζωή », se dévouant sans réserves à l'histoire et au progrès de la Macédoine.

Son activité scientifique a eu pour centre l'histoire culturelle de l'hellénisme pendant la domination ottomane et les relations gréco-roumaines. Il dédia de longues années à l'étude de la personnalité de Théophile Corydalée, le grand philosophe qui introduisit la libre pensée dans les Balkans. Après une première édition parue à Bucarest, en 1948, il en publia une seconde à Thessalonique, en 1967. L'analyse pertinente de l'œuvre corydaléenne a fait de ce livre — ainsi que l'a caractérisé le prof. Const. Dimaras — un ouvrage fondamental pour l'étude du grand philosophe. Parmi ses ouvrages les plus importants citons « Les premières influences occidentales en Orient orthodoxe », paru à Bucarest en 1944 ; « Gli Scolari Greci di Padova nel rinnovimento culturale del oriente ortodosso », Padoue, 1958 ; « L'Hellénisme et les pays balkaniques » (en grec), Athènes, 1961 ; « Autour des origines de l'Académie grecque de Bucarest, 1675—1821 », Thessalonique, 1965.

Récemment, Cléobule Tsourkas nous a donné une autre contribution à l'histoire culturelle des Balkans, en s'occupant de Ghermanos de Nysse qui joua aussi un rôle important dans l'enseignement valaque. L'activité des érudits grecs des Principautés roumaines et leurs affinités avec les intellectuels roumains ont toujours été étudiées avec passion par Cléobule Tsourkas. Lorsqu'il organisa — avec le prof. Charalambos Fragistas et le regretté Basile Laourdas — le Symposion phanariote de Thessalonique, en 1971, sa communication sur Daniil Philippides laissa à tous les participants roumains un souvenir inoubliable.

C. Papacostea-Danielopolu

ANTOINE BON

(1901—1972)

Le Professeur Antoine Bon est né le 24 octobre 1901, son grand-père était instituteur, son père directeur de l'Ecole Normale de Dijon. Sorti agrégé de l'Ecole Normale Supérieure il fut, de même que Madame Bon, élève de l'Ecole française d'Athènes. Professeur à l'Université de Montpellier, il en fut détaché de 1939 à 1945 pour enseigner à Rio de Janeiro à l'Université du Brésil. C'est en 1955 qu'il quitta Montpellier pour l'Université de Lyon où il termina en 1970 sa carrière comme professeur d'histoire et civilisation byzantines.

Il avait beaucoup voyagé et s'intéressait au Sud—Est européen. C'est le monde grec qu'il connaissait le mieux et qu'il aimait tant, il avait d'ailleurs consacré ses thèses à la Morée franque et au Péloponnèse byzantin. Sa culture était immense : historien spécialiste des questions grecques et slaves, historien de l'art spécialiste d'art byzantin il était aussi linguiste jonglant avec 8 ou 9 langues. Mais il cachait sa culture derrière une grande modestie. C'était un travailleur discret, qui avait de rares qualités d'ordre, de méthode, de précision, d'honnêteté intellectuelle. Ses études étaient minutieuses. Savant érudit, il était aussi parfait enseignant. Il éclairait avec sagesse car il aimait la lumière.

Il mourut soudainement et ses obsèques ont eu lieu le 8 juin 1972.

ESSAI D'UNE BIBLIOGRAPHIE DE MONSIEUR LE PROFESSEUR BON

Sa thèse principale : — *La Morée franque. Recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la principauté d'Achaïe (1205—1430).* — Paris, Ed. de Boccard, 1969 — 2 vol. 28 cm. 1. Texte. — XVIII + 747 pages, fig., tabl. général. Bibliogr. 2. Planches. XX pages + 164 planches
(Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome — Fascicule 213)

Sa thèse complémentaire : — *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204.* — P.U.F. Paris, 1951 — in—8 — XII + 231 pages, 4 cartes. Bibliothèque byzantine. Etudes I

Ses ouvrages et articles : — *Bas-relief d'une nouvelle porte de Thasos.* Monuments Piot, année 1929, tome 30 pp. 1 à 14 + 3 fig.

— En collaboration avec H. Seyrig *Le sanctuaire de Poseidon à Thasos*, « Bulletin de correspondance hellénique », t. 53, 1929, pp. 317 à 350, 10 fig., 6 pl.

— *Les ruines antiques dans l'île de Thasos et en particulier les tours helléniques*, « Bulletin de correspondance hellénique », t. 54, 1930, pp. 147 à 194, 17 fig., 2 pl.

— *L'île de Thasos* ,« Annales de géographie », t. XLI, 1932, pp. 269 à 286, 2 fig., 2 pl.

— *En Grèce* — Cent dix-huit photographies par Antoine Bon. Introduction de Fernand Chapouthier. P. Hartmann. Paris /c. 1932/ 128 p. ill.

— *Retour en Grèce* — Photographies par Antoine Bon. Introduction de Fernand Chapouthier. P. Hartmann, Paris, 1934, 133 photographies

— Dans le chapitre consacré à la *Grèce* par Y. Chataigneau dans le tome VII/2 de la *Géographie Universelle* de P. Vidal de la Blache. Paris, 1934 — 9 photographies sont signées Ant. Bon

— *The defenses of Acrocorinth and the lower town*... co-auteurs : Bon (Antoine) et Carpenter (Rhys) with contrib. by A. W. Parsons. Cambridge (Mass., Harvard University press, 33—1936 — XVI + 305 p. pl. (Corinth, result of excavations conducted by the American school of classical studies et Athens)

— *The medieval fortifications of Acrocorinth and vicinity* dans « Corinth », III, 2 ; Cambridge, Mass., 1936

— *Forteresses médiévales de la Grèce centrale*, « Bulletin de correspondance hellénique », t. 61, 1937, pp. 136 à 208, 39 fig., 7 pl.

— *Note additionnelle sur les forteresses médiévales de la Grèce centrale*, « Bulletin de correspondance hellénique », t. 62, 1938, pp. 441—442

— *A propos de quelques châteaux francs de Grèce*. Extrait de la « Revue archéologique », janv. mars, 1938, pp. 80 à 85

— Ἑλλένικα. Bulletin de correspondance hellénique, t. 70, 1946, pp. 15 à 31, 8 fig.

— *Introduction générale à l'histoire de l'art*. — 5 fascicules Rio de Janeiro 1941—1942, 2-ème éd. Atlantica Editora. Instituto brasileiro de historia da arte. Traduction espagnole, 1 vol. Buenos Aires, 1947

— *Problèmes de toponymie dans le Péloponnèse médiéval* (en hommage au Professeur André Fugier). Extrait des « Cahiers d'Histoire », Lyon, pp. 31 à 40

— *Eglises byzantines de Kalamata*. Actes du VI^e Congrès international d'études byzantines de 1948. Paris, 1950, t. II, pp. 35 à 50

— *La prise de Kalamata par les Francs en 1205* Extrait des *Mélanges Charles Picard*, P.U.F., Paris, 1949, pp. 98 à 104

— *Le problème slave dans le Péloponèse à la lumière de l'archéologie*. Extrait de « Byzantion », Bruxelles, 1950, t. XX, pp. 13 à 20

— *Recherches sur la principauté d'Achaïe (1205—1430)*, dans *Etudes médiévales offertes à Augustin Fliche*, Montpellier, 1952, pp. 7 à 21

— Les illustrations en héliogramme du Cours professé à la Société des Conférences par André Bellesort *Athènes et son théâtre*, Paris, Perrin, 1954 sont d'Antoine Bon.

— Dans l'ouvrage de Pierre Devambez *L'art au siècle de Péricles*, Lausanne, 1955, 120 pages, 22 des 96 photographies sont de Monsieur Bon

— co-auteurs Bon (Antoine) et Bon (Anne-Marie) *Les timbres amphoriques de Thasos*. Catalogue établi avec le concours de Virginia Grace). Paris, 1957, 543 pages, fig. (Ecole française d'Athènes, Etudes thasiennes IV).

— *Dalle funéraire d'une princesse de Morée (XIII^e)* Monuments Piot. P.U.F., Paris, 1957, tome 49, pp. 129 à 139 + 4 fig.

— Préface de l'ouvrage de Joseph Girard, *Les Baroncelli d'Avignon*, Avignon, 1957, pp. 7—8

— *Journées archéologiques d'Avignon* (1956), Avignon, 1957, pp. 7—8, 14 à 18, 133 à 136

— *Michel VIII Paléologue et l'Occident*, « Journal des Savants », oct.-décembre, 1960, Klincksieck, Paris, pp. 167 à 172

— *Monuments d'art byzantin et d'art occidental dans le Péloponnèse au XIII^e siècle*. Extrait de Χαριστήριον εἰς Ἀναστάσιον Κ. Ὀρλάνδον. Δημοσιεύμα τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας 1964, pp. 86 à 92 pl. XV à XVII (6 phot.)

— *Pierres inscrites ou armoriées de la Morée franque.* Dans 'Ανάτυπον ἐκ τοῦ « Δελτίου τῆς χριστιανικῆς 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας » περίοδος Δ' Τόμος Α', Athènes 1964, pp. 89 à 102

— *Travaux couvent de Daphni (Attique).* Extrait de la « Revue archéologique », 1964, pp. 193 à 195 + 1 fig.

— *Art oriental et occidental en Grèce au Moyen Age,* dans *Mélanges offerts à K. Michalowski,* Warszawa, 1966, pp. 293 à 305 + 11 fig.

A paraître — *L'art byzantin*

M. Ogier (Paris)

LIVRES REÇUS

ALEXANDRESCU-DERSCA, MARIA M. & VALERIU BULGARU, *A. D. Xenopol şi continuitatea poporului român în Dacia pe baza permanenţei îndeletnicirilor sale agricole* (Extr. de « A. D. Xenopol—Studii privitoare la viaţa şi opera sa », p. 47—60), Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1972.

ALBRECHT, JÖRN, *Le français langue abstraite?*, Tubingue, Romanische Seminar der Universität Tübingen, 1970, 333 p.

ALPMAN, CEMAL, *Cimnastik Terimleri Sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1969, 82 p.

ANGELOV, DIMITR, *Образуване на българската народност*, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 415 p.

ARON, ROBERT, *Les grands dossiers de l'histoire contemporaine* (Nouvelle édition augmentée d'un chapitre inédit), Paris, Librairie Académique Perrin, 1952 (1969), 416 p.

AVONDS, P., *Mechelen en de Brabanste Steden (1312—1355)* (Overdruk uit : Bijdragen tot de Geschiedenis, inzonderheid van het oud hertogdom Brabant, LIII, 1970, p. 17—80) Gand, 1970.

BAŽENOVA, V. I., *Неизвестные и Предполагаемые Постройки*, Moscou, Издательство Академии Наук СССР, 1951, 288 p.

BEKENSIR, HAKKI, *Çifteker Terimleri Sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1970, 64 p.

BERGHE, Y. VAN DEN, *La lutte contre le corporatisme à la fin du 18e siècle. Un exemple: l'opposition, demeurée vaine, des bouchers brugeois* (Overdruk uit : « Bulletin trimestriel du Crédit communal de Belgique » n° 92, avril 1970, pp. 88 à 92), Gand, 1970.

BEROV, LJUBEN, *Положение то на Работническата Класа в България при Капитализма*, Sofia, Профиздат, 1968, 342 p.

BEROV, LJUBEN, PETR GORANOV, *Икономическо Развитие на Социалистическата и Капиталистическата Система След Втората Световна Война*, Varna Държавно Издателство, 1969, 280 p.

BERTOLINO, RINALDO, *Ricerche sul Giuramento dei Vescovi — Contributo allo studio del diritto ecclesiastico subalpino* — Parte prima, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1971, 262 p.

The Black Americans. Interpretative Readings [Edited by Seth M. Scheiner & Tilden G. Edelstein — Rutgers University —], New York, Holt, Rinchart and Winston, 1971, 503 p.

BOURAS, HAR., Ἡ Παλαιοπαναγια στὴ Μανώλαδα (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Δ' τόμου τῆς ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης, p. 233—266 + 4 p. illustrs + résumé en français), Thessalonique, 1969

BOURAS, HAR., Ξυσῖα — *Sgraffitti* Στὴν Ἀνώνυμη Ἀρχιτεκτονικὴ τῆς χίου (Ἀνάτυπον τοῦ Ε' τόμου τῆς Ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς πολυτεχνικῆς Σχολῆς, 14 p. + résumé en anglais + 2 p. illustrs), Thessalonique, 1970.

BREZEANU, STELIAN, *Preocupări în bizantinistica românească după 23 August 1944* (Extr. des « Analele Universităţii Bucureşti » — Istorie —, An. XIX, n° 1/1970, p. 17—26)

BRULEZ, W., *The Balance of Trade of the Netherlands* (Overdruk uit : « Acta Historiae Neerlandica », IV, Leiden, 1970, pp. 20—48), Gand, 1970

BRULEZ, W., *Brugge en Antwerpen in de 15e en 16e eeuw : en tegenstelling?* (Overdruk uit : « Tijdschrift voor Geschiedenis », 83e Jaargang nr 1, 1970, pp. 15—37), Gand, 1970

BRULEZ, W., *De ekonomische Kaart van de Nederlanden in de 16e eeuw volgens Guicciardini* (Overdruk uit : « Tijdschrift voor Geschiedenis », 83, 3, 1970, pp. 352—357 + 1 carte), Gand, 1970

Călători străini despre Ţările Române, T. III, [volum îngrijit de Maria Holban (redactor responsabil), M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, Paul Cernovodeanu)], Bucarest, Editura ştiinţifică, 1971, 766 p.

CERNOVODEANU, PAUL & OLGA CICANCI, *Ştiri noi despre spătarul Nicolae Milescu şi relaţiile lui cu teologul anglican Thomas Smith* (Extr. de « Biserica ortodoxă română », n°s 3—4/1971, p. 327—334 + 8 illustrs).

DESITTERE, M., *Laatneolithisch Aardewerk uit Harelbeke (Prov. Westvlaanderen)* (Overdruk uit : « Helinium », X, 1970, 1, pp. 31—38), Gand, 1970

La destinée posthume de Jean-François Marmontel (1723—1799). Bibliographie critique établie par John Renwick, 1972, 130 p. (Publications de l'Institut d'études du Massif Central, Fascicule IX)

DİLİYLE, BUGÜNÜN, *Atatürk 'ün Millî Eğitimimizle Ilgili Düşünce ve Buyruklari* [Bugünkü dile aktaran : Vasfi Bingöl], Ankara Üniversitesi Basimevi, 1970, 64 p.

Directory of European Foundations, Turin, Edited by Fondazione Giovanni Agnelli, 1969, 550 p.

DOENS, IRÉNÉE, H. K. PAPASTATIS Νομική Βιβλιογραφία 'Αγίου "Ορους *(1912—1969)* (Ανάτυπον ἐκ τοῦ Ι' τόμου τῶν « Μακεδονικῶν », p. 191—240). Thessalonique, 1970

Документи за историята на българското книжовно дружество в Браила, 1868—1876 [Подбрали и Подготовили за Печат Петър Миятев и Георги Димов], Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1958, 568 p.

DUŢU, ALEXANDRU, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine — Introduction à l'histoire des mentalités sud-est européennes,* Bucarest, Association Internationale d'études du Sud-Est européen, 1971, 191 p.

DUŢU, ALEXANDRU, *Iluminism şi preromantism în cultura română. Mărturia adusă de traducerile din Rétif de la Bretonne* (Extr. de « Revista de istorie şi teorie literară », T. 21, n° 1/1972, p. 129—136)

L'ethnogénèse des peuples balkaniques — Symposium international sur l'ethnogénèse des peuples balkaniques, Plovdiv, 23—28 avril 1969, Sofia, Éditions de l'Académie bulgare des Sciences — Institut d'études balkaniques, 1971, 333 p.

Етнографска Спомен Збирка (Христифора Црниловића), Belgrade, Етнографски Музеј, 1968, 30 p. + 27 p. illustrs.

FILIPPIDOU, LASKARINAS 'Η χρονολόγησις τῆς Μεταμορφώσεως Σωτῆρος Αθηνῶν (résumé en anglais p. 91) (tirage à part de « 'Επιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς πολυτεχνικῆς σχολῆς », T. 5 (1970)), Thessalonique, 1970, p. 79—92 + 6 p. illustrs.

FOCHI, ADRIAN, *Colindul leului. Moştenire clasică şi creaţie românească* (Extr. de « Limbă şi literatură », T. XXVI, p. 99—112), Bucarest, 1970

FOCHI, ADRIAN, *La légende de Putiphar* (Sonderdruck Serta Slavica in memoriam Aloisii Schmaus, p. 161—166), Munich, Dr. Dr. Rudolf Trofenik, 1971.

GALO, MAX, *Tombeau pour la Commune*, Paris, Éditions Robert Laffont S.A., 1971, 179 p.

GEORGIEV, LIUBEN, *Капиталистическата интеграция в западна Европа*, Sofia, Издателство на БКП, 1970, 183 p.

GIOVANE, ALFONSODI, *Introduzione allo Studio della riserva di legge nell'ordinamento constituzionale italiano*, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1969, 204 p.

HÁJKOVÁ, ALENA, ARTUR ZÁVODSKÝ, JOSEF GALÍK, *Tri Studie o V. Vančurovi*, Olomouc, Filosofická Fakulta University Palackéh-Kabinet Bedřicha Václavka—, 1970, 64 p.

HARMATA, J., *Byzantino-Iranica* (Extr. de « Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae », T. XVII, fasc. 1—2, p 255—276), Budapest, 1969

Historiographie de Macédoine (1945—1970), Tome I, Skoplje, Institut de l'histoire nationale, 1970, 363 p.

HUNGER, HERBERT, *Aspekte der Griechischen Rhetorik von Gorgias bis zum Untergang von Byzanz, Vienne, Herman Böhlaus Nachf.*, 1972, 27 p.

Икономиката на България до Социалистическата революция [под редакцията на: Жак Натан, В. Хаджиниколов, Л. Беров], Sofia, Наука и Изкуство, 1969, 685 p.

IORGA, N., *Byzance après Byzance — Continuation de l'Histoire de la vie Byzantine*, Bucarest, Association Internationale d'Études du Sud—Est Européen — Comité National Roumain —, 1971, 312 p.

JACQUES, GEORGES, « *Le Doigt de Dieu* » *d'Honoré de Balzac*. Édition critique et étude littéraire, Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1970, 120 p.

KAMENOV, EVGENI, TODOR VLČEV, Eduard Malhaasian, *Икономическите Връзки на Българиа с Развиващите се Страни*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1970, 146 p.

KANSU, CEYHUN ATUF, *Sevgi Elmasi*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1972, 46 p.

KARAGIANNOPOULCS, I. E., Πηγαὶ τῆς Βυζαντινῆς ἱστορίας, Thessalonique, Κέντρον Βυζαντινῶν Ερευνῶν, 1970, 495 p.

Κατάλογος Δημοσιευμάτων τῆς 'Εταιρίας Μακεδονικῶν Σπουδῶν Thessalonique, 'Εταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1971, 24 p.

KATARCIEV, IVAN, *Ajgутското Движење и Карпошовото Востание во XVII век*, Skoplje, Институт за Национална историја, 1958, 66 p.

KAŽDAN, ALEKSANDR P., *John Doukas : an Attempt of de — Identification* (Extr. de « Le Parole e le Idee », 1969/ns 43—44, p. 242—245), Naples

Këngë nga Folklori i Ri, Tirana, Universiteti Shtetëror i Tiranës — Instituti i Folklorit, 1969, 148 p.

KÖPECZI, BÉLA, *Le particulier et l'universel dans l'oeuvre de Mihai Eminescu* (Extr. de « Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae », T. 10 (3—4), p. 255—264 (1968))

KOSTŘICA, V., *V. M. Garšin a Ruské Malířstvi*, Olomouc, Rossica Olomucensia — Supplementum 2 —, 1970, 184 p.

KOUKALOVÁ, MARIE, *František Halas o Dětech a pro Děti*, Olomouc, Bohemica 1, 1970, 126 p.

KRBEC, MILOSLAV, MIROSLAV LAISKE, JOSEF DOBROVSKÝ, *I — Bibliographie der Veröffentlichungen von Josef Dobrovský*, Prague, Státní Pedagogické Nakladatelství Praha, 1970, 258 p.

LAET, S. J. DE, H. THOEN & A. VAN DOORSELAER, *La tombe collective de la nécropole gallo-romaine de Destelbergen-Lez-Gand* (Flandre Orientale) (Overdruk uit : « Helinium » X, 1970, 1, pp. 3—30), Gand, 1970

LEVIE, CL., E. DE VAELE, R. BRULET, J. MORETUS, M. VANDEPERRE-BERNARD, *Recherches d'archéologie et d'histoire de l'art (Antiquité)* [Publications Universitaires de Louvain], Paris, Éditions Béatrice-Nauwelaerts, 1970, 142 p.

Loi de jugement. Compilation attribuée aux empereurs Constantin et Justinien [Versions slave et roumaine établies par Mihail Andréev et Gheorghe Cronț], Bucarest, Association Internationale d'études du Sud-Est européen, 1971, 191 p.

LOUKATOS, SPIROS D. Σχέσεις ἑλλήνων μετὰ Σέρβων καὶ Μαυροβουνίων κατὰ τὴν ἑλληνικὴν ἐπανάστασιν 1823—1826, Thessalonique, Ἑταιρεια Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1970, 183 p.

La Macédoine et les Macédoniens dans le passé (Recueil d'articles scientifiques), Skoplje, Institut de l'histoire nationale, 1970, 520 p.

MANZONI, IGNAZIO, *Profili generali dei contributi di miglioria*, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1970, 243 p.

MARINOV, HRISTO, SLAVICO SLAVEV, *Икономическото Сътрудничество между НР България и СССР и Отражението му Върху Развитието на Българските Причерноморскопридунавски Микрорайони*, Varna, Държавно Издателство, 1970 , 177 p.

MASTRODIMITRIS P. D., Νικόλαος Σεκουνδινος (1402—1464) — Βίος καὶ Ἔργον, Athènes, Ἐθνικὸν καὶ καποδιστριακὸν πανεπιστήμιον Ἀθηνῶν, Φιλοσοφικὴ Σχολή, 1970, 277 p. + 8 p. illustrs

MATEI, MIRCEA D., *Studii de istorie orășenească medievală (Moldova, sec. XIV—XVI)*, Suceava, Muzeul Județean Suceava, 1970, 203 p.

MATKOVSKI, ALEXANDAR, *Градовите на Македонија (Прилог кон Македонската Хералдика)*, Skoplje, 1970, 219 p.

MILIC, DANICA, *Страни Капитал у Рударству Србије до 1918*, Belgrade, Издање Историјског Института, 1970, 572 p.

MORTIER, ROLAND, *Le « Tableau littéraire de la France au XVIIIe siècle ». Un épisode de la « guerre philosophique » à l'Académie française sous l'Empire (1804—1810)*, Bruxelles, Palais des Académies, 1972, 145 p.

MOUTSOPOULOS, NIKOLAOS K., Ἀνάσκαφη τῆς Βασιλικῆς του Ἁγίου Ἀχιλλείου—Δεύτερα *(1966)* καὶ τρίτη *(1967)* περίοδος ἐργασιῶν — (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Δ' τόμου τῆς Ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς πολυτεχνικῆς Σχολῆς, p. 63—228 + 5 p. illustrs + 1 carte), Thessalonique, 1969

NYSTAZOPOULOS-PÉLÉKIDIS, MARIE, *Venise et la Mer Noire du XIe au XVe siècle* (Extr. de Ἀνατυπον ἀπὸ τὰ «Θησαυρίσματα» T. 7, p. 15—51), Venise, 1970

NISTAZOPOULOS-PELEKIDIS, MARIAS, Συμβολὴ εἰς τὴν χρονολόγησιν τῶν Αβαρικῶυ καὶ Σλαβικῶν επιδρομῶν ἐπὶ Μαυρικίου *(582—602)* (Ἀνάτυπον « Σύμμεικτα » τόμος Δεύτερος), Athènes, 1970, 205 p. + 1 carte

Norveška Narodna Umetnost-Februar 1970, Belgrade, Etnografski Muzej, 30 p. + 20 illustrs.

ÖZGÜ, MELÂHAT, *Atatürk'e Sevgi*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1972, 104 p.

PÁL MÓRICZ, *A Boglya-Kemence Mellöl... Válogatás Móricz Pál Rajzaiból, Elbeszéléseiből*, Debrecen, Könyvünk Hajdúnánás Város Tanácsa támogatásával jelent meg 1970, 119 p.

PALAEOLOGI, IACOBI CHII, *Catechesis Christiana Dierum Duodecim* [primum edidit Růžena Dastálová], Varsovie, Paristwowe Wydawnictwo Naukowe, 1971, 538 p.

PAPACOSTEA, ȘERBAN, *La guerre ajournée : Les relations polono-moldaves en 1478. Réflexions en marge d'un texte de Filippo Buonaccorsi-Callimachus* (Extr. de la « Revue Roumaine d'Histoire », T. XI/1972/1, p. 3—21)

PARADISO, F., *Medicina e Medici nello Studio Catanese*, Catania, Salvatore Urzi Libraio-Editore, 1970, 235 p.

PARPOLA, ASKO, *Computer Techniques in the Study of the Indus Script* (extr. du « Kadmos », T. X, no 1, p. 10—15), Berlin—New York, 1971

PERVAIN, IOSIF et IOAN CHINDRIŞ, *Corespondenţa lui Alexandru Papiu Ilarian*, Cluj, Editura Dacia, 1972, 2 vol.

PETERSON A., *Eesti NSV Riiklik Etnograafia-Muuseum*, Tallinn, Kirjastus « Valgus » 1970, 159 p.

POLITIS, LINOS, Ἄγνωστο ἔργο τοῦ Νικηφόρου Καλλίστου Ξανθοπούλου ἐξήγηση στὸν Ιωάννη τῆς Κλίμακος ('Ανάτυπον ἐκ τῆς «Κληρονομίας», Τόμος 3, Τεῦχος Α', p. 69—84 + 2 illustrs), Thessalonique, 1971

Populaţie şi societate. Studii de demografie istorică [sub redacţia prof. Ştefan Pascu], Cluj, Editura Dacia, 1972, 356 p.

Powstanie Styczniowe — Materialy i Dokumenty —, Prasa Tajna z Lat 1861—1864, cześć 3, Wrocław, Zakład Narodowy Im. Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1970, 359 p.

Прилози (Contributions), I, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите — Одделнние за Отшествени Науки, 1970, 113 p.

REDI, FRANCESCO, *Expériences sur la génération des insectes et autres écrits de science et de littérature* [traduction, introduction et notes par André Sempoux], Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1970, 131 p.

Le romantisme anglo-américain. Mélanges offerts à Louis Bonnerot, Paris, Didier, 1971, 421 p.

Сборник на Международни Договори — Влезли сила от I Януари 1967 г. до 30 Юни 1968 г., Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 337 p.

Сборник Постановления и тълкувателни Решения на Върховния съд на Н Р България 1953—1969, Sofia, 1970, Наука и Изкуство, 1970, 507 p.

SCHROEDER, KLAUS-HENNING, *Die Albaner als Thema des deutschen und französischen Philhellenismus* (extr. de « Zeitschrift für Balkanologie », Munich, VII, Heft 1 und 2, 1969/1970, p. 150—165

SPINK, J. S., *La libre pensée française de Gassendi à Voltaire*, Paris, Editions Sociales, 1966, 399 p.

Studien zur Namenkunde und Sprachgeographie-Festschrift für Karl Finsterwalder zum 70. Geburstag [Herausgegeben von Wolfgang Meid, Hermann M. Ölberg, Hans Schmeja], Innsbruck, 1971, 476 p.

VERLINDEN, C., *L'esclavage dans le Centre et le Nord de l'Italie continentale au Bas Moyen Âge* (Overdruk uit : « Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome », Deel XL, 1969, pp. 93—155), Gand, 1970

STRUBBE, E. I., *Joos de Damhouder als criminalist* (Overdruk uit : Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis, XXXVIII, 1970, pp. 1—65), Gand, 1965

Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde — Gedenkschrift für Wilhelm Brandenstein — (1898—1967) [Herausgegeben von Manfred Mayrhofer in Verbindung mit Fritz Lochner-Hüttenbach und Hans Schmeja], Innsbruck, 1968, 411 p.

SUKIJASOVIĆ, MIODRAG, *Foreign Investment in Jugoslavia*, Second Edition, Belgrade, The Institute of International Politics and Economics, Belgrade and Oceana Publications Inc., New York, 1970, 178 p.

TAPIÉ, VICTOR L., *Baroque et Classicisme*, Paris, Plon, 1972, 527 p. (Collection « Civilisations et Mentalités »)

TAYLA, SAIT, *Kiliçoyunu Terimleri Sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1970, 52 p.

TSOURKAS, CLÉOBULE D., *Germanos Locros, Archeveque de Nysse et son temps (1645—1700)*, Thessalonique, Institut d'études balkaniques, 1970, 120 p. + V planches

VERHULST, ADRIAN, *Der Handel im Merowingerreich : Gesamtdarstellung nach Schriftlichen Quellen* (Overdruk uit : Antikvariskt Arkiv 39. Early Medieval Studies 2 Stockholm 1970, pp. 2—54), Gand, 1970

VERLINDEN, CH., *La législation vénitienne du Bas Moyen Âge en matière d'esclavage (XIII^e—XV^e siècles)* (Overdruk uit : « Ricerche storiche ed economiche in memoria di Corrado Barbagallo », Napoli, E.S.I., 1969, pp. 147—172), Gand, 1969

VOORDECKERS, E. & L. MILIS, *La Croix Byzantine d'Eine* (Overdruk uit : « Byzantion », D. XXXIX (1969), pp. 456—488), Gand, 1970

WILSON, HAROLD, *The Labour Government 1964—1970 — A personal record —*, London, Weidenfeld & Nicolson & Michael Joseph, 1971, 836 p.

YARAR, MEHMET TURAN, *Asalakbilim Terimleri Sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1970, 213 p.

ZACCARO, ADELE, *Il Cartulario di Benetto da Fosdinovo (1340—41)*, Gênes, Collana Storica di Fonti e Studi, 1970, 143 p.

ZAPLETAL, VLADISLAV, *Počátky Slovenského Socialně Demokratického Dělnického Hnutí v Budapešti 1893—1900*, Prague, Státni Pedagogické Nakladatelstvi, 1969, 105 p. + annexes

ZUNINO, STELLA MARIS, NOEMI DASSORI, *Genova e Spagna nel XV secolo, Il « Drictus Catalanorum » (1421, 1453, 1454)*, Gênes, Fratelli Bozzi, 1970, 245 p.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

(X. 1972, 1–4)

ÉTUDES

Contacts culturels aux XVII^e–XIX^e siècles

Un interprète italien de l'histoire valaque

Relations politiques roumano-ottomanes

Études byzantines

Histoire des langues

Discussions

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

M. Grigoraș

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE SI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU—MUZICĂ—CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D HISTOIRE DE L'ART
  - — SÉRIE BEAUX-ARTS
  - — SÉRIE THÉÂTRE—MUSIQUE—CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Nicolae Iorga, istoric al Bizanțului, ouvrage collectif soigné par EUGEN STĂNESCU, 1971.

ION BARNEA et ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU, **Din istoria Dobrogei,** vol. III, **Bizantini, români și bulgari la Dunărea de Jos,** collection « Bibliotheca Historica Romaniae », série Monographies IX, 1971.

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, **Academiile domnești din București și Iași,** collection « Biblioteca istorică » XXVIII, 1971.

PETRE DIACONU et DUMITRU VÎLCEANU, **Păcuiul lui Soare — cetatea bizantină,** collection « Biblioteca de arheologie », XVIII, 1972.

ALEXANDRU DUȚU, **Cărțile de înțelepciune în cultura română,** collection « Biblioteca istorică », XXXIV, 1972.

Nicolas Iorga — l'homme et l'œuvre, ouvrage collectif soigné par D. M. PIPPIDI, colection « Bibliotheca Historica Romaniae », série Monographies X, 1972.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., X, 4, p. 629—742, BUCAREST, 1972

I.P. „Informația", c. 1959

43456

Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI — 1973 • N° 1

Contacts culturels aux XVII^{e}—XIX^{e} siècles

Relations politiques roumano-ottomanes

Histoire des langues

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « ROMPRES-FILATELIA », Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 Nº 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI 1973 N° 1

SOMMAIRE

L'ART ROUMAIN ET L'ART BULGARE AUX XVIII^e — XIX^e SIÈCLES

III. LES COMMENCEMENTS DE LA PEINTURE MODERNE

ELEONORA COSTESCU
(Bucarest)

Epoque tourmentée, annonçant l'aube de profondes transformations sociales, le XIX^e siècle est, du point de vue artistique, une époque pendant laquelle l'art semble avoir tenté une dernière vérification des principales conquêtes de la Rennaissance, esquissant en même temps les premiers pas dans la direction d'un renouveau radical. En grandes lignes, dans les pays du Sud-Est européen, l'art a connu également deux principales voies de développement : l'une continuant le passé par des formes plus ou moins traditionnelles, l'autre marquant les efforts des peintres d'assimiler l'expérience artistique occidentale ayant pour point de départ la Rennaissance. Tandis qu'en Occident, au XIX^e siècle, l'arc du développement artistique a eu à l'extrêmité représentant le passé l'académisme et à l'autre bout — celui des tendances novatrices — le romantisme, le réalisme, l'impressionnisme, etc., dans les pays du Sud-Est européen, la lutte entre l'ancien et le nouveau s'est livré entre les derniers échos de la tradition artistique locale et l'influence occidentale ayant pour protagoniste l'académisme.

On comprend aisément pourquoi la notion d'art majeur s'est identifiée chez nous — jusqu'à l'apparition de Grigoresco — avec l'académisme. Bien que les histoires de l'art ne lui reconnaissent aujourd'hui qu'un rôle extrêmement modeste — ne faisant que consigner un simple état de fait — au XIX^e siècle cette tendance représentait la modalité d'expression artistique la plus fréquente, celle qui faisait l'objet de

l'attention constante des autorités officielles culturelles et politiques et vers laquelle s'orientaient d'ailleurs les préférences du goût public. Chez nous l'académisme revêtait une autre qualité encore. Par une illusion — explicable à cette date — il a pu constituer, avec son faux éclat, un idéal, que, par bonheur, les artistes autochtones sont rarement parvenus à atteindre. Eblouis par le prestige d'une splendeur depuis longtemps éteinte, beaucoup d'esprits éclairés de chez nous ont pu assimiler — du moins en tant qu'idéal — la notion d'art avec l'académisme, en raison d'une apparente perfection formelle qui le caractérise. Comme il était naturel, les courants réellement novateurs n'ont trouvé de prise que bien plus tard dans ces régions de l'Europe, parfois par des voies assez détournées.

Incapable de se renouveler par soi-même, l'académisme n'avait pas assez de force pour marquer un véritable changement de direction dans la conception artistique traditionnelle de ces pays. D'ailleurs, à l'époque qui nous intéresse, le milieu social et culturel était insuffisamment formé pour pouvoir apprécier un art qui s'est toujours proposé pour objectif principal la réalisation d'un idéal de beauté d'origine plutôt intellectuelle que sensible, un idéal qui, en tout cas, exigeait de la part du spectateur une connaissance solide et approfondie des classiques. En fait, nous n'avons pas eu d'académisme au sens propre du terme, car le message qu'un tel courant aurait pu nous communiquer était complètement étranger au exigences et aux réalités historiques de chez nous.

En tant qu'attitude spirituelle et intellectuelle, l'académisme d'origine « classique » (car il y en a d'autres aussi) a été peu connu dans les pays du Sud-Est européen. C'est à peine si l'on peut citer, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, des compositions telles que : *Le Déluge*, *Orphée aux Enfers* ou *Les Trois Parques* réalisées par Mişu Popp, *Judith et Holopherne*, *Calypso* ou *Agar dans le désert*, œuvres du peintre académiste Gheorghe Tattaresco. En Bulgarie, les cas sont encore plus rares et nous ne saurions citer en exemple que — éventuellement — les œuvres de Nikola Pavlovitch sur le thème *Raïna, tzarine bulgare*, où l'académisme s'avère être plutôt une question de facture que de sujet.

Ainsi compris — comme une question de métier, comme un ensemble de procédés techniques se rattachant à une idée préconçue concernant l'efficacité de certaines formules-clés — l'académisme se retrouve cependant — du moins en tant que velléité, sinon comme réalisation — dans un grand nombre de tentatives de raccorder l'art de ces pays à l'art occidental. Du reste, sous cette forme, l'académisme a survécu dans toute l'Europe jusqu'au seuil du XX^e siècle, traduisant, dans des formes de plus en plus affaiblies, un contenu de vie nouveau, qui aurait exigé des

moyens d'expression artistique nouveaux. On l'a vu ainsi, au siècle dernier, en une insolite symbiose avec le romantisme. Car on peut être romantique quant au sujet, à l'inspiration, et académique quant à l'interprétation. En Occident même, peu d'artistes ont su adapter leur métier, leurs moyens techniques, à une nouvelle conception esthétique, parvenant à faire du romantisme une vision picturale plus ou moins neuve (Delacroix, Géricault). Pour la plupart des peintres de l'époque, le romantisme a été plutôt une question de sujet, parfois de goût.

Si on le considère sous cet angle, on peut parler d'échos d'un goût romantique dans le portrait même — genre par excellence réaliste — dans une image comme celle peinte par Nicolò Livaditti, représentant une figure d'homme à la chemise ouverte (Musée d'Art de Braşov), ou bien dans l'attitude pleine d'élan du peintre Nicolas Popesco dans son *Autoportrait*, conservé à la Galerie Nationale du Musée d'Art de Bucarest. On pourrait multiplier les exemples, mais nous estimons nécessaire de nous arrêter plus longuement sur un genre qui correspond au plus haut degré au goût, à la prédilection du romantisme pour le passé : le genre historique.

Nous n'effleurerons même pas le problème de l'introduction du genre historique dans l'art roumain d'influence occidentale, car il nous faudrait commencer par la gravure — à savoir par la lithographie — ce qui dépasserait le sujet que nous nous sommes proposé. Nous estimons qu'il suffit de rappeler pour le moment qu'un Georges Asachi s'était servi, dès la deuxième décennie du XIX^{e} siècle, de ce procédé technique — relativement nouveau même en Occident — aux fins d'éducation patriotique que nous lui connaissons [1]. A ce point de vue le rôle d'Asachi est analogue à celui que devaient jouer en Bulgarie, quelques décennies plus tard, Nikola Pavlovitch et Henri Dembitzki. De meme que pour le paysage, les premiers essais de peinture historique chez nous ne furent pas réalisées par des peintres d'orientation occidentale, mais par les continuateurs de notre peinture traditionnelle. Nous pensons, par exemple, au tableau de grandes dimensions exécuté vers 1787 par le « zougrave » Grigorie, représentant le prince régnant Nicolas Mavroyeni distribuant des présents à l'armée qui allait combattre les Autrichiens [2]. Une autre scène historique datant de la même époque représente la cérémonie du

---

[1] G. Oprescu, *Grafica românească în secolul al XIX-lea* (Les arts graphiques roumains au XIX^{e} siècle), 1942, vol. I, p. 73 et 97—106; Remus Niculescu, *Gh. Asachi şi începuturile litografiei în Moldova* (Gh. Asachi et les commencements de la lithographie en Moldavie), « Studii şi cercetări de bibliologie », I (1955).

[2] Découvert en 1889 au Monastère de Căldăruşani (cf. Théodore Blanchard, *Les Mavroyeni*, Paris, 1909, p. 307—316, cité par Remus Nicolescu, *Contribuţii la istoria începuturilor picturii româneşti* (Contributions à l'histoire des commencements de la peinture roumaine), « Studii şi cercetări de istoria artei », I (1954), n° 1—2, p. 83—85.

couronnement du même Nicolas Mavroyeni, scène qu'on tient pour une œuvre de George (Iordache) Venier, premier archi-zougrave de la corporation des zougraves « de finesse », corporation créée à cette date sur l'ordre du prince mentionné ci-dessus [3].

On peut également considérer comme historique le tableau représentant un groupe de combattants de l'Hétairie, entourant le trône de Sainte Catherine [4], leur patronne, composition appartenant aux collections du département d'art féodal du Musée d'art de la République Socialiste de Roumanie. Nous rappelons que les événements de 1821 ont trouvé un puissant écho dans la conscience de tous les peuples balkaniques. C'est ce qui explique le fait qu'une des images fréquentes à cette époque sur toute l'étendue de la péninsule balkanique représente l'image de Saint Georges-le-Nouveaus de Ianina [5], prétexte pour nos zougraves de représenter un combattant de l'Hétairie — un evzone — vêtu de son costume typique. Peintes ou gravées, les images de Saint Georges-le-

---

[3] Al. Busuioceanu, *Un pictor italian în Bucureşti la sfîrşitul secolului al XVIII-lea* (Un peintre italien à Bucarest, à la fin du XVIII[e] siècle), « Omagiu Ramiro Ortiz », Bucarest, 1930 ; Remus Niculescu, *op. cit.*, p. 84—85.

[4] Nous croyons qu'il s'agit plutôt de Sainte Catherine, patronne des membres de l'Hétairie, comme le mentionnent V. Drăghiceanu, *Catalogul Colecţiunilor Comisiunii Monumentelor Istorice* (Catalogue des collections de la Commission des Monuments historiques), Bucarest, 1912, p. 55—56, et Remus Niculescu dans *Scurtă istorie a artelor plastice din R.P.R.* (Brève histoire des arts plastiques de la R.P.R.), vol. II, Bucarest, 1958, p. 12, ill. 3, et non de la Vierge, comme l'affirme Dinu C. Giurescu dans son article, *Date asupra picturii istorice româneşti în epoca feudală* (Données sur la peinture historique roumaine à l'époque féodale), « Studii şi cercetări de istoria artei », VII (1960), n° 2, p. 61—79.

[5] Une icône représentant Saint Georges de Ianina, datant de l'année de son martyre (1838), figure au patrimoine du Département d'Art féodal du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie. Un an après, le 29 décembre 1839, le zougrave Dragomir exécutait une icône de grandes dimensions ayant le même sujet, avec, sur les parties latérales, quatre épisodes de la vie du saint. L'icône se trouvait jusqu'en 1938 dans l'Eglise Grecque de Bucarest.

En octobre 1852, le protopope de Ialomiţa rapportait au Métropolite qu'au cours d'une inspection au village Arţarul, il avait vu, représenté parmi d'autres personnages, un saint « coiffé d'un fez rouge, vêtu d'une fustanelle blanche froncée et d'un boléro noir s'arrêtant à la taille, avec une ceinture jaune de la largeur de la main ; avec des bas noirs qui lui arrivaient jusqu'au genou, chaussé de souliers rouges », qu'on tient pour avoir été peint par le zougrave Ioniţă du faubourg Popa Nan de Bucarest. Il rapporte également avoir vu chez les habitants un grand nombre d'icônes et de gravures ayant le même sujet [cf. Emil Vîrtosu, *Trei gravuri cu tema religioasă* (Trois gravures à sujet religieux), « Artă şi tehnică grafică », 1938, n° 3, p. 52].

De telles gravures, en dépit du matériel extrêmement fragile — le papier — se trouvent de nos jours encore dans les maisons paysannes. Mentionnons la gravure découverte en 1960 par l'équipe du Musée d'Art Populaire de la R. S. de Roumanie, de Bucarest, dans le village de Măneşti-Leslu (Buzău), et celle de la collection du Docteur Bromţchi, de Bucarest, découverte au cours de l'été de 1971 dans un village près de Sibiu. L'image de Saint Georges de Ianina figure souvent sur les vastes compositions d'origine athonite, dites « Jérusalems », peintes à l'huile sur toile, qu'on rencontrait fréquemment au siècle dernier dans nos pays. Signalons le « Jérusalem » conservé dans l'église de la Dormition à Slatina (département d'Olt), ceux des églises de Săcele et Rîşnov, toutes deux dans le département de Braşov, celui de la collection du Monastère « Dintr-un lemn », ainsi que celui de l'église de la Résurrection, de l'enceinte du même monastère (daté 1859). En Bulgarie nous avons vu des compositions similaires à l'église des Saints Constantin et Hélène de Pazardjik et à l'église Saint Nicolas de Koprivştiţa.

Nouveau de Ianina se retrouvent fréquemment aussi bien dans les Principautés roumaines qu'en Bulgarie.

Dans la peinture d'influence occidentale les premières compositions historiques fûrent exécutées environ un siècle plus tard par Charles Wallenstein ou Valştain (de son vrai nom Vella), un Croate né à Gospić, près de Zagreb, professeur au Collège „Sfîntul Sava" de Bucarest. Il s'agit des œuvres : *Le Baptême de Clovis*, *La Bataille de Călugăreni* (1840, qui n'est connue que par une lithographie et par une copie exécutée plus tard par Lecca), *Le Songe de Michel le Brave* et le *Serment de Michel le Brave devant les boyards* [6]. Bien entendu, les peintres de la génération de 1848 attacheront une grande importance au genre historique. Nous songeons à Daniel Constantin Rosenthal, auteur d'œuvres telles que *La Roumanie révolutionnaire* et *La Roumanie brisant ses chaînes sur la Plaine de la Liberté*, ainsi qu'aux œuvres de Constantin Lecca intitulées *La Mort de Michel le Brave* (1845) et *La Rencontre de Bogdan le Borgne et de Radou le Grand* (1857), conservées à la Galerie Nationale de Bucarest, et, enfin, à Mişu Popp, auteur d'une composition représentant *La Roumanie Triomphante*, qui se trouve dans les collections du Musée d'Art de Braşov.

Rappelons que la génération contemporaine de l'Union des Principautés roumaines a également témoigné de l'intérêt au genre historique. En 1857, Georges Tattaresco exécute un dessin, qui sera lithographié, représentant l'*Union des Principautés*, sujet qui fut également choisi par Théodore Aman pour la composition qu'il enverra de Paris la même année [7]. Théodore Aman est d'ailleurs le nom le plus illustre du genre historique dans toute la peinture roumaine. Son activité de peintre historique s'étend sur un quart de siècle, depuis *La Dernière Nuit de Michel le Brave* (1852) jusqu'aux scènes anticipant la guerre de 1877—1878 contre les Turcs, destinées à préparer l'opinion publique en faveur de la libération du peuple bulgare (*Bulgares massacrés à Tourtoucaïa* [8] (fig. 1).

On connaît le rôle joué par le premier grand peintre roumain Nicolas Grigoresco pendant la guerre pour l'indépendance nationale et pour la libération du peuple bulgare. Aux côtés d'autres peintres roumains envoyés au front pour prendre des esquisses sur les lieux [9], Grigoresco a popularisé par plusieurs toiles importantes et par quelques centaines de dessins les épisodes héroïques de la lutte pour l'indépendance nationale et pour la libération de la Bulgarie du joug étranger. Grigoresco

[6] Remus Niculescu, *Scurtă istorie...*, p. 42.

[7] Teodora Voinescu, *Gheorghe Tattarescu* (1818—1894), Bucarest, 1940, p. 33, Remus Niculescu, *op. cit.*, p. 107.

[8] Galerie Nationale de Bucarest.

[9] Il s'agit des peintres Sava Henţia, Carol Popp de Szathmary, H. Trenk (ce dernier sans mission officielle) et Emil Volkers.

Fig. 1

est également l'auteur d'une autre composition historique sur le thème de l'*Union des Principautés*, laquelle, bien que réalisée entre 1863 et 1864 [10] — c'est-à-dire lorsque l'artiste n'avait que 25 ou 26 ans — témoigne d'une liberté dans la manière de traiter et d'interpréter les formes sans précédent dans la peinture roumaine antérieure. Ce tableau révèle déjà une des principales qualités de son art : une capacité d'expression rapide, synthétique et suggestive, qui fait de Grigoresco le premier peintre roumain moderne.

En Bulgarie le genre historique commence toujours par la gravure, mais sensiblement plus tard que chez nous. Nous avons souligné dans nos articles précédents [11] l'ample développement que connaît la gravure en métal — sous la forme des scènes de pèlerinages — dans l'art bulgare du XIXe siècle. Pour ce qui est des thèmes historiques, on s'est presque toujours servi — comme d'ailleurs aussi chez nous — de la technique de la lithographie. Les premières lithographies bulgares à sujet quasi-historique sont les quatre compositions illustrant un poème de l'écrivain russe A. F. Weltman, *Raïna, tzarine bulgare* [12], qui ne sont qu'une localisation du célèbre roman, si goûté à l'époque romantique. *Les souffrances de Geneviève de Brabant*. Leur auteur, Nikola Pavlovitch, qui avait appris le métier de lithographe à Vienne, a été sévèrement critiqué vers le début de la septième décennie du siècle dernier aussi bien par Basile Popovitch, né en Roumanie, à Brăila, premier critique d'art bulgare [13], que par deux illustres représentants des émigrants bulgares dans notre pays, Hristo Botev [14] et Ljuben Karavelov, fondateur de la littérature réaliste bulgare [15].

La principale raison des attaques adressées aux lithographies de Nikola Pavlovitch était leur manque de réalisme et de vérité historique. Bien qu'ignorant la notion d'académisme, les critiques susmentionnés

[10] Acad. G. Oprescu et Remus Niculescu, *Nicolae Grigorescu*, vol. I, Bucarest, 1961, p. 106, ill. 55.

[11] Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare aux XVIIIe et XIXe siècles*, I. *Considérations sur la gravure traditionnelle*, « Revue des études sud-est européennes », VIII (1970), n° 1, p. 49—83.

[12] Deux de ces gravures furent tirées à Belgrade en 1861 (*Raïna dans la grotte* et *La rencontre de Raïna avec ses frères Boris et Roman et avec le prince Svetoslav*). Deux autres furent tirées en 1874 à Vienne (*Baba Tula et Samuil* et *L'évanouissement de Raïna à l'église*) (Cf. Eftim Tomov, *Văzrojdenie ștampi i litografii* (Renaissance de l'estampe et de la lithographie), Sofia, 1962, p. 74—100).

[13] Tatiana Silianovska, *Realistitcheska hudojestvena kritika v Bălgarskiia petchat pred Osvobojdenieto*, « Izvestia na Instituta po Filozofiia », t. II, p. 109—232. Les critiques étaient publiées dans un article de la revue « Citaliște », qui paraissait à Constantinople (cf. E. Tomov, *op. cit.*, p. 84—86).

[14] L'article de Hristo Botez, publié dans le n° 2 de 1872 de la revue « Buditnik », paraissant en Roumanie (cf. E. Tomov, *op. cit.*, p. 86).

[15] Le professeur Eftim Tomov croit que l'article non signé publié le 31 août 1875 dans le journal bulgare « Znanie », paraissant à Bucarest (Ire année, n° 14) est dû à Ljuben Karavelov (*op. cit.*, p. 96).

s'y référaient implicitement en réprouvant l'idéalisme édulcoré que Pavlovitch avait assimilé à Vienne. Le professeur Eftim Tomov a cependant raison. Bien que fantaisistes du point de vue historique, les lithographies mentionnées, même si elles ne faisaient appel qu'aux sentiments du spectateur — ou peut-être pour cette raison même — exercèrent une puissante influence sur les milieux patriotiques bulgares et surtout sur les émigrants bulgares de Roumanie, à un moment historique décisif : les années immédiatement antérieures à la lutte pour la liberté nationale. Les autres lithographies de Pavlovitch [16] ont joué le même rôle. Après la libération de la Bulgarie, Pavlovitch exécute deux autres compositions historiques, inspirées de thèmes contemporains : *La Thrace, la Bulgarie et la Macédoine après le Congrès de Berlin* et *l'Union* (une composition allégorique, comme en ont fait aussi Tattaresco ot Grigoresco), la première datant de 1881, la seconde de 1885, lithographiées cette fois en Bulgarie, à Sviŝtov et respectivement à Sofia [17]. Un sujet similaire avait été traité six ans auparavant — en 1879 — par Gheorghi Dantchev dans la lithographie publiée sous le titre de *La Bulgarie libérée* (Svobodena Bălgariia) [18].

Deux autres auteurs de lithographies à sujet historique sont Nikola Kleparski et Henrick Dembitzki illustrant tous les deux les liens d'étroite amitié qui unissaient Roumains et Bulgares au cours des années qui précédèrent la guerre et pendant la guerre de 1877—1878. Le premier a travaillé à Bucarest, où il a exécuté un cycle de quatre lithographies, destinées à éveiller dans le peuple bulgare, par des représentations allégoriques, l'amour de la patrie et la conscience révolutionnaire (*La Bulgarie à l'époque de son épanouissement*, *La Bulgarie subjuguée par les Turcs*, *La Bulgarie esclave* et *Le Réveil de la Bulgarie*) [19].

Réfugié politique en Roumanie, à la suite de l'insurrection polonaise de 1863 contre le joug tzariste, Henrick Dembitzki est une figure assez connue dans les arts graphiques roumains du XIX^e^ siècle, surtout par ses caricatures à sujet social-politique. Son nom a été réactualisé à l'occasion de l'exposition de caricature organisée par le Cabinet d'estampes du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie en 1953 et par les études entreprises aussi bien à Bucarest qu'à Sofia par Tatiana Silia-

---

[16] *Asparuh* et *Krum*, toutes deux datant de 1870—1871, *Le Monument de la libération de l'église bulgare de sous la tutelle de l'église grecque* (1871), *Bellérophon* et *La vision du Tzar Pierre*, toutes deux datant de 1874 (cf. E. Tomov, *op. cit.*, p. 86—98).

[17] *Ibidem*, p. 98.

[18] *Ibidem*, p. 108—109.

[19] Eftim Tomov, *Bulgarische Graphik*, Sofia, 1956, p. 21.

novska [20]. Henrick Dembitzki ne nous intéresse ici que pour ses compositions historiques. Ses œuvres s'inspirent tant de l'histoire de la Roumanie que de celle de la Bulgarie. On doit remarquer que ses œuvres — notamment celles qui se rattachent à un passé éloigné — ne correspond pas à la vérité historique. De ce point de vue elles ne sont que de simples illustrations à une littérature pseudo-historique, fort appréciée à l'époque.

Ayant été introduit en Bulgarie par l'intermédiaire des gravures, le genre historique n'a pas connu dans la peinture de ce pays le même développement que chez nous. Nous n'ignorons pas le fait que Nikola Pavlovitch a exécuté aussi — dans le style qui lui est propre, très influencé par la peinture nazaréenne — quelques compositions à caractère historique (Galerie nationale d'Art, Sofia). Mais ces compositions constituent un exemple assez singulier dans la peinture bulgare de son époque. Le fait que le genre historique n'a pas été pratiqué sur une plus vaste échelle ne saurait surprendre, étant donné les conditions historiques et politiques qui ont contribué à ce que la peinture bulgare traditionnelle fût supplantée par celle d'influence occidentale plus tard que chez nous. Lorsque ce phénomène s'est produit, le moment artistique des compositions historiques — du romantisme, en un certain sens — était déjà passé, de sorte que l'art bulgare, brûlant une étape, s'est orienté — avec quelque prudence — vers des courants artistiques plus proches chronologiquement du moment historique qu'il traversait : le réalisme et l'impressionnisme, courants dont la présence — à des degrés et sous des formes que ce n'est pas ici le lieu de discuter — n'a pas entraîné toutefois la disparition de la peinture de facture académique.

Nous avons relevé la présence d'un tel académisme de facture dans la peinture roumaine antérieure à Grigoresco. Contrairement à la Bulgarie, chez nous les procédés techniques académiques revêtent souvent un contenu d'inspiration plus romantique. Par les changements — ne fussent-ils que d'ordre thématique — qu'il avait entraînés dans la peinture roumaine, le romantisme contenait les germes d'une capacité de développement plus ample que l'académisme. Nous estimons que le

---

[20] Catalogue de l'Exposition de caricature roumaine, Bucarest, 1953. Ultérieurement est paru le volume *La caricature politique roumaine*, par Aurelia Pavel, Bucarest, 1955. Voir aussi les études de Tatiana Silianovska : *H. Dembițki iljustratov na Botevite satiri* (H. Dembițki, illustrateur des satires de Botev), « Botev list », Sofia, 2.VI.1945 ; *Novi danni za khudojnika na Hristo Botev* (Nouvelles informations concernant les artistes amis de Hristo Botev), « Otetchestven Front », n° 1098/1945 ; *Novi danni za hudojestvenogo tvorcestvo na Dembițki...*, B.A.N., Satrudnik na Hristo Botev 17.IV.1918 ; *Novi danni verkhu tvortchestvo na H. Dembitski* (Nouvelles informations concernant la création de H. Dembitzki), « Izvestiia na istoritchescoto drujestvo », kn. XXII—XXIII, Sofia, 1948 ; *Karikaturite na H. Dembițki vav vestnitite « Tapan » i « Budilnik »*, .. B.A.N. (Les caricatures de H. Dembitzki dans les Journaux « Tapan » et „Budilnik" Sbornic za Hristo Botev, Sofia, 1919 ; *Pe urmele lui Dembițki și Botev în România* (Sur les traces de Dembitzki et de Botev en Roumanie), Bucarest, « Studii », 1950, tome II, n° 4, p. 90—104.

romantisme a représenté chez nous, dans la première moitié du siècle passé, l'élément novateur, le véritable tournant de l'art traditionnel vers l'art moderne. En d'autres termes, le premier moment à propos duquel on puisse parler d'un rapport direct, d'une concordance entre les aspirations de l'époque et son expression plastique, la première tentative de synchronisation — avec un faible décalage chronologique — entre le moment artistique européen et celui de chez nous.

Il s'agit, bien entendu, d'un romantisme différent de celui de l'Occident, avec lequel il a cependant en commun quelques-uns de ses caractères les plus saillants. En premier lieu — comme on sait — le sentiment du passé et sa glorification, d'où la prédilection pour les scènes et les personnages historiques, qui se manifeste chez nous aussi. En second lieu, la foi dans les vertus civiques et éducatives de l'art qui devait être — selon la formule anthologique de Baudelaire — « partial, passionné, politique ». De sorte qu'il est souvent possible de reconstituer les principales étapes de notre histoire du XIX^e siècle rien qu'en regardant quelques-unes des œuvres les plus significatives de l'époque. Même lorsqu'elles se rapportaient à des événements du passé, ceux-ci étaient choisis de manière à trouver une résonance actuelle dans la conscience des contemporains.

Nous aimerions mentionner encore deux traits propres au romantisme et que nous croyons pouvoir déceler aussi dans les œuvres de quelques peintres roumains de la seconde moitié au XIX^e siècle : l'intérêt pour l'aspect exotique d'une scène ou d'un personnage et le sentiment de la nature. Avec la génération de 1848 on voit apparaître dans notre peinture des images comme celles de la *Femme turque assise sur un tapis* de Barbu Iscovesco et des *Odalisques*, tableau exécuté par Rosenthal. Son goût pour la peinture à caractère intimiste amènera Aman à se servir souvent du thème de l'odalisque dans des œuvres suffisamment connues pour qu'il ne soit pas nécessaire de nous y arrêter plus longuement [21] (fig. 2). Nous mentionnerons toutefois une œuvre qui nous semble illustrer le goût européen de la première moitié du XIX^e siècle pour l'exotisme, et qui est due au peintre Carol Popp de Szathmary. Intitulé *Scène orientale*, ce tableau représente, au milieu d'un paysage pittoresque — romantique des rives du Bosphore, un groupe de femmes turques à la fontaine (Musée d'Art de Cluj). D'ailleurs Szathmary est l'auteur d'admirables aquarelles à sujets orientaux, dont la légèreté, la délicatesse et le raffi-

[21] *Intérieur oriental* (Musée d'Art de Jassy); *Odalisque* (Musée d'Art de Cluj); *Femmes aux mandolines* et *Odalisque* (Musée T. Aman); *Odalisque*, aquarelle (Cabinet d'Estampes de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

nement chromatique nous font penser à certaines œuvres de son contemporain hollandais Jongkind [22].

Fig. 2

Nous reviendrons plus loin sur le second aspect — celui de l'intérêt pour la nature — soit, l'introduction du paysage dans la peinture roumaine. Ici il nous reste à ajouter une remarque — que nous avons déjà ex-

---

[22] La plupart figurant dans les collections du Cabinet d'Estampes du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie.

primée dans notre article précédent de la série consacrée aux relations artistiques roumano-bulgares [23] —, à savoir qu'un souffle romantique a atteint également la production artistique des zougraves de type traditionnel. C'est ainsi que s'explique leur goût toujours plus marqué pour le paysage ainsi que pour les scènes fantastiques, souvent macabres. C'est un fait que le romantisme de notre peinture — aussi bien traditionnelle que d'influence occidentale — est surtout une question de sujet, donc tient plutôt à la littérature. Mais, tandis que la littérature impliquée dans la peinture d'influence occidentale était surtout de nature épique et à tendances sociales (d'où l'intérêt pour les compositions historiques), le romantisme littéraire de la peinture traditionnelle était plutôt de nature lyrique, une sorte de méditation mélancolique sur la fragilité de la vie.

Nous avons montré dans l'article mentionné ci-dessus que ce qui distingue le répertoire iconographique de cette période de celui du passé, c'est l'emploi sur une vaste échelle de quelques sujets rarement ou guère traités aux siècles précédents. On n'avait jamais autant médité chez nous sur le caractère éphémère de la vie, sur la vanité des ambitions, sur la toute-puissance de la mort. Il y a ici un goût intime, qui se rattache, croyons-nous, à une crise de conscience, comme il arrive souvent aux époques de transition. Des conditions similaires ont vu apparaître les cycles de gravures connues sous la dénomination de *Totentänze*, dues à des artistes qui se trouvaient, eux aussi, à la limite de deux époques, de deux mondes — celle qui sépare le Moyen Age de la Renaissance. Des circonstances similaires ont contribué à faire naître le romantisme, enfant terrible de l'ancien ordre et précurseur — par son élan révolutionnaire — des premières transformations profondes du monde moderne.

Le genre qu'on rencontre le plus fréquemment au XIX^e^ siècle — — siècle de l'historisme et de l'individualisme — est, comme on sait, le portrait, où l'on reconnaît, chez nous aussi, des échos stylistiques très variés. Tandis que les portraits d'un Michel Töpler (exécutés aussi bien chez nous qu'à Voïvodina) évoquent — par le costume, la subtile technique du clair-obscur et la mise en page — l'art des portraitistes anglais de la fin du XVIII^e^ siècle, qu'il connaissait probablement par l'intermédiaire de la peinture Viennoise, on retrouve — nous l'avons déjà mentionné — des réminiscences romantiques dans certains portraits roumains de la première moitié du siècle passé.

Un souvenir lointain de la peinture d'intérieur des Pays-Bas — — dans une vision miniaturale, excessivement minutieuse, propre au

---

[23] Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare... II. Syncrétismes dans l'évolution de la peinture traditionnelle*, « Revue des études sud-est européennes », IX (1971), n° 1, p. 49—70.

style Bidermeier — traverse le portrait exécuté par Constantin Daniel Rosenthal, représentant le Docteur Grünau dans un intérieur chargé de meubles et d'objets de nature morte, avec effets de clair-obscur et reflets de lumières dans les glaces (fig. 3).

Fig. 3

Cependant le style qui domine dans l'art du portrait roumain — — comme d'ailleurs dans celui du portrait serbe, mais en moindre mesure — est la variante petite-bourgeoise, central-européenne du style de la grande bourgeoisie financière française du temps de Louis-Philippe, variante connue sous le nom de Bidermeier. Presque tous les portraitistes

de nos contrées ont subi à cette époque cette double tentation : celle de la manière réaliste-idéalisée, agréable, légèrement théâtrale du style Biedermeier, et celle de la manière solennelle, prétentieuse et impersonnellement idéalisée de l'académisme.

Heureusement les moyens techniques trahissaient le plus souvent les aspirations de nos peintres et, d'autre part, la tradition artistique autochtone fut longtemps très forte. Aussi quelques-uns des portraits les plus réussis de cette époque sont précisément ceux où l'on décèle le souvenir de la vision traditionnelle bidimensionnelle. Nous ne pensons pas seulement aux œuvres des premiers portraitistes, qui avaient recours à la nouvelle technique de la peinture à l'huile pour obtenir des images plus véridiques, selon la formule occidentale, tels que Ion Balomir, en Moldavie, ou Nicolas le Polcovnic, en Valachie, mais aussi à des portraits plus tardifs, par exemple à ceux de Mişu Popp. Artiste très productif, mais inégal, auteur de portraits souvent stéréotypes, Mişu Popp rappelle dans les deux images représentant les époux Voica et Neagoe Popea (Musée d'Art, Braşov) les peintres de portraits de donateurs des siècles précédents.

Loin d'avoir l'importance qu'il détient dans l'art roumain, le portrait dans l'art bulgare est naturellement encore plus tributaire à la vision traditionnelle. Cela est évident aussi bien dans le portrait du diacre Radi Ivankolesov (1862), œuvre d'Alexandăr T. Gheorghiev, que dans l'*Autoportrait* de Gheorghi Dantchev, pour ne plus parler de celui de Mihai Stepan Stepanovitch (vers 1837) et surtout de ceux de Zaharii Zograf [24]. Le caractère bidimensionnel de telles images n'est pas le résultat de l'application consciente d'un principe esthétique — comme procèdent quelques-uns des peintres des dernières décennies — mais le souvenir d'un passé encore très proche. Ce caractère bidimensionnel confère à un grand nombre des œuvres mentionnées une qualité artistique que nous avons pris l'habitude d'assimiler à la notion de « style ».

Un phénomène similaire est à remarquer pour le dernier aspect que nous nous sommes proposé de discuter ici, à savoir celui du paysage et des interprétations que lui donnèrent nos peintres au XIX^e siècle. S'il n'est pas prédominant pendant tout ce siècle — comme c'est le cas pour le portrait — le paysage a été pourtant le genre que avait les plus vastes possibilités de développement, celui qui, à partir des années 60—70, chez nous, et de la dernière décennie du XIX^e siècle, en Bulgarie, formera le leitmotiv des écoles de peinture respectives, jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Nous ne nous arrêterons pas pour le moment au rapport qu'il serait possible d'établir entre cette prédilection pour le paysage

---

[24] L'autoportrait de l'artiste et le portrait de sa belle-sœur, Hristina D. Zografska, tous deux à la Galerie d'Art National de Sofia.

— commune d'ailleurs à toute l'Europe, mais revêtant longtemps dans nos contrées un caractère à peu près exclusif — et la civilisation agraire à laquelle nous avons appartenu jusqu'à une époque assez récente. C'est un problème qui tient plutôt de la sociologie de l'art, aspect qui ne s'encadre ni dans le sujet du présent article, ni dans nos préoccupations actuelles.

Nous avons présenté dans notre article précédent [25] les conditions qui ont présidé à l'introduction du paysage dans la peinture de type traditionnel chez nous ; nous avons souligné à cette occasion que cette catégorie artistique y apparaît plus tôt que dans l'art d'influence occidentale. Nous avons vu que, tandis que dans l'art roumain les paysages qui décorent les façades des églises sont des créations plus ou moins populaires, en Bulgarie le paysage se rattache probablement à des modèles graphiques inspirés soit de la gravure athonite, soit de la gravure européenne, en vogue à l'époque, représentant des coins pittoresques des villes [26]. Dans les deux cas il s'agit d'une peinture murale, bidimensionnelle, exécutée à fresque.

Au XIXe siècle apparaissent aussi les premiers paysages dans la peinture de chevalet, d'abord avec prudence, en tant que simple arrière-plan sur lequel se détache la figure du personnage portraituré. Citons en exemple le portrait découvert il y a 10—15 ans, exécuté par le zougrave Dimitrie Dimitriu, représentant un berger et, dans l'arrière-plan, « un paysage pastoral avec des moutons et un pâtre » [27].

La date que le peintre a inscrite sur son tableau — « 1835, février 6 » — nous fait croire qu'il s'agit du zougrave « sin (fils du) prêtre Dumitru du faubourg Saint Spiridon » de Craïova, qui était à l'époque un important centre de zougraves.

Nous ne savons pas ce qui a pu faire dater l'admirable portrait représentant *le Berger Ioan Tîrcă*, conservé au Musée d'Art de Braşov, comme étant une œuvre du XVIIIe siècle. Cette datation ne pourrait être exacte que dans l'hypothèse que ce tableau aurait été exécuté par un très bon peintre étranger, ce qui est assez peu probable, vu que la personne portraiturée ne pouvait vraisemblablement avoir eu l'occasion d'entrer en contact avec un tel peinture. Il est plus probable que l'auteur du portrait fût un autochtone — malheureusement demeuré anonyme — — du XIXe siècle — qui nous a laissé une effigie d'une exécution remar-

---

[25] Eleonora Costescu, *op. cit.*, p. 59.

[26] Dans la peinture murale bulgare du XIXe siècle, le paysage était destiné à orner les maisons appartenant aux familles aisées, comme on le voyait aussi dans les maisons des riches négociants de la Macédoine grecque dès la seconde moitié du XVIIIe siècle (Cf. Nikol. N. Moutsopoulou, *Ta arhontika tys Siatislas*, Salonique, 1964, pl. 64—70, 74—79, 81—88).

[27] Ion Frunzetti, *Etapele evoluţiei peisajului în pictura românească pînă la Grigorescu* (Les étapes de l'évolution du paysage dans la peinture roumaine jusqu'à Grigoresco), « Studii şi cercetări de istoria artei », VIII (1961), n° 1, p. 100.

quable, aussi bien par les traits fortement individualisés de la figure, que par le paysage aérien et transparent qui lui sert de fond.

Le portrait d'Alecou Racotă (1856), œuvre de Constantin Lecca [28], est un exemple typique des réserves que les peintres de la première moitié du XIX^e siècle avaient quand il s'agissait d'introduire le paysage — ne fût-ce qu'à titre d'accessoire — dans leurs compositions. Le personnage, assis devant un petit bureau, se détache sur un fond de draperie derrière laquelle, à droite, on voit un paysage avec des collines et des arbres, où se déroule une scène bucolique : un paysan qui fauche et un autre qui laboure avec une charrue archaïque en bois.

On pourrait citer encore d'autres exemples de paysage servant de fond aux portraits, exemples empruntés particulièrement à l'œuvre des peintres étrangers dont l'activité artistique s'est déroulée chez nous, tels que Giovanni Schiavone (*Portrait de femme sur la terrasse*) ou Nicolò Livaditti (*Portrait de femme*, 1846) et, en une certaine mesure, le portrait des époux Anica et Iordache Manu. En parlant de cette catégorie de tableaux, il ne faut pas omettre de mentionner le peintre d'origine viennoise Joseph Neuhauser, établi à Sibiu, qui fut le premier peintre de paysages — au sens propre du terme — de notre pays [29]. Mais nous nous sommes proposé ici de présenter notamment les initiatives autochtones, soit la peinture traditionnelle et les relations que celle-ci a entretenues avec la peinture d'influence occidentale, négligeant donc certains aspects de cette dernière, d'ailleurs suffisamment connus pour que nous nous contentions seulement de les évoquer.

L'intérêt pour le paysage dans la peinture de chevalet chez nous s'accentue avec la génération des peintres de 1848. Constantin Daniel Rosenthal place dans un paysage les figures allégoriques de ses deux compositions historiques (*La Roumanie révolutionnaire* et *La Roumanie brisant ses chaînes sur la Plaine de la Liberté*) ; quant à son tableau intitulé *A la fontaine*, c'est à la fois un paysage et un tableau de genre (peut-être le premier dans notre art). Ion Negulici a également laissé un paysage, peint vers 1848, représentant un coin de Cîmpulung (fig. 4), tandis que Barbu Iscovesco — qui avait crayonné une série de paysages à caractère plutôt documentaire — exécute, à une date que nous ignorons, un paysage de facture assez moderne, qui a été découvert il n'y a pas longtemps

---

[28] Au Musée d'Art de Cluj.

[29] Dans ses deux paysages, une gouache datant de 1790 et sa variante à l'huile de 1791, représentant le Château d'Uioara ; les deux œuvres sont exposées au Musée d'Art de Cluj (cf aussi Maria Chira, *Joseph Neuhauser — Castelul de la Uioara* (Joseph Neuhauser — Le château d'Uioara), dans le volume : *Session de communications scientifiques des musées d'art*, Bucarest, février 1968, p. 219—226.

dans les dépôts des Archives de l'Etat à Jassy et transféré en 1961 au Musée d'Art de la ville [30]. Les paysages classicisants de Georges Tattaresco, (*Paysage de France*, *Défilé dans les Alpes*, *Grotte dans les Tarpates*), de Mişu Popp (*La Cascade*, *Fête à Poiana*, *Le lac de Sainte Anne*), de Henrik Trenk (*L'Olt à Cîrlige*, *Dans la Vallée de l'Olt*) ou de Nicolas Popesco (*Chênes*) sont plus tributaires au passé et témoignent parfois d'une minutie quasiphotographique.

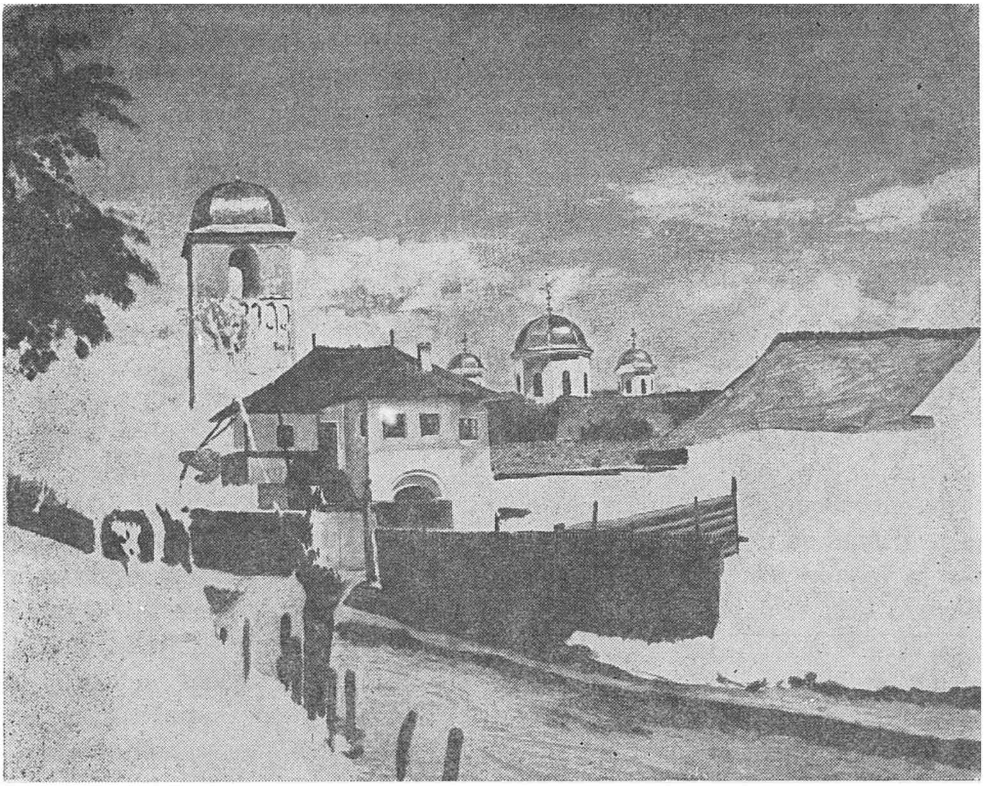


Fig. 4

Théodore Aman inaugure une nouvelle étape dans la peinture paysagiste roumaine. Même exécutés selon la formule académique, dans l'atelier, nombre de ses paysages, avec ou sans figures, nous conduisent — — du moins en ce qui concerne « le motif » — jusqu'au seuil de l'impressionnisme (*Paysage aux canards*, *Sieste dans le jardin*, *Vue d'un parc*, *Dans le jardin*). Il y a particulièrement dans cette dernière œuvre un trait

---

[30] Virginia Vasilovici, *Valori de artă românească* (Valeurs de l'art roumain), Exposition des acquisitions des deux dernières décennies (1951—1970), Musée d'Art de Jassy, 1971, p. 36, n° 18 ; I. Frunzetti, *op. cit.*, p. 99, ill. 5.

qui situe l'artiste dans une attitude esthétique similaire à celle de Monet lui-même... : « une figure en plein air, sur les allées d'un parc ensoleillé, avec des ombres transparentes, avec des accents de lumière disséminés avec verve... [mais étalées] un peu partout d'une manière trop égale » [31].

Devant de tels « motifs », typiquement impressionnistes, Aman n'a pas trouvé de suffisantes resources intérieures lui permettant une plus grande liberté d'interprétation plastique, réussite que Grigoresco atteindra dès la première phase de son activité. Comme il s'agit ici des commencements de la peinture moderne, il est bien entendu que le moment artistique représenté par la peinture de Nicolas Grigoresco (1838—1907) et de Ion Andreesco (1850—1882) ne peut être évoqué ici que comme terme « post quem », pour marquer la fin de la période de transition de la peinture locale à la peinture occidentale. Bien que nous ayons à rappeler, en conclusion, leur apport au parachèvement des transformations subies par la peinture roumaine au XIX^e siècle, il est évident que leur création inaugure un nouveau chapitre dans l'évolution de cette peinture, chapitre qui dépasse les limites que nous avons fixées à cette étude. Pour le moment nous reviendrons à la période de transition, pour présenter succinctement les commencements du paysage dans l'art bulgare.

Nous avons déjà mentionné que l'introduction du paysage dans la peinture bulgare de l'époque moderne a lieu sous une double constellation : la gravure athonite de pèlerinage et la gravure d'influence centrale européenne qui avait peut-être passé par la filière russe). Du premier groupe on peut citer, tout d'abord, le grand paysage peint à fresque sur la façade du réfectoire du monastère de Bacikovo, représentant le cortège « du donateur Stoïan Tchalakov se dirigeant, avec l'évêque de Plovdiv, vers ce monastère et l'accueil que leur font les moines » [32] (fig. 5). Du second groupe on peut citer les paysages qui ornent la façade et la chambre d'hôtes (d'été) de la maison Os et la façade de la maison Liutov, toutes deux à Koprivštica, la maison d'Arghir Koiumandjioglu (actuellement le Musée Ethnographique de Plovdiv), ainsi que la mosquée et la synagogue de Samokov. Rappelons notamment les paysages dont le peintre Stanislav Dospevski a décoré sa maison de Pazardjik, lesquels, étant donné son éducation artistique en Russie, pourraient témoigner d'une éventuelle influence des décorations intérieures russes du XIX^e siècle. Sur un des murs du hall principal de sa maison (aujourd'hui le Musée Stanislav Dospevski) l'artiste a représenté la ville d'Odessa et sur l'autre Constantinople.

---

[31] Vasile Varga, *Pictura românească în perspectivă europeană* (La peinture roumaine dans la perspective européenne), IV, « Arta », 1969, n° 9, p. 17.

[32] Alla Kostova et Konstantin Kostov, *Bačkovski manastir*, Sofia, 1963.

Dans la peinture roumaine ce genre de paysage apparaît assez rarement. Nous pouvons mentionner tout d'abord la *Vue de Jassy*, executée en 1830 par le peintre russe Maxim Nikiforovitch Vorobiev. Il s'agit d'une « veduta » qui, bien que peinte à l'huile, arrive à annuler — telle une peinture murale à fresque — l'impression d'espace déroulé en profondeur. Une vision analogue se retrouve dans le paysage — d'une charmante naïveté — exécuté en 1865 par le zougrave Nicolas Teodorescu le Pitar, représentant le *Monastère de Rătești* [33].

Contrairement à ce qui s'est passé chez nous, le paysage n'a pas occupé une place importante dans la peinture des zougraves bulgares, les rares essais enregistrés s'étant soldés par des résultats assez modestes. Dans une icône comme celle de Saint Elie, peinte vers 1880 par le zougrave Pencio Hadji Naidenov pour l'église de Goliama Jeliazna, située dans le voisinage du couvent de Troïan, le paysage qui sert de fond est rendu avec la maladresse d'un enfant. De même le portrait du donateur Popa Trifon et celui de sa femme Maria (dans la même église) se détachent sur un fond de paysage (champ de blé) extrêmement schématique, indiquant que le zougrave était peu familiarisé avec un tel problème [34].

Le seul qui réussit à donner une image similaire à celle que nous avons vue sur le mur du réfectoire du couvent de Bacikovo est le zougrave Nicola Obrazopisov, fils du zougrave Ivan Obrazopiseț, dans la scène représentant *Le Transport des reliques de Saint Jean Rilski* (fig. 6). Créateur — pourrions-nous dire — de la peinture de genre (fig. 7) dans l'art de son pays, Nikola Obrazopisov est, avec Zaharii Zougrave, la figure la plus intéressante de l'art bulgare de type traditionnel du XIX^e siècle. L'œuvre des deux peintres mentionnés est un chaînon qui relie la tradition artistique de leur pays à l'art de quelques représentants importants de l'école de peinture moderne de Plovdiv, tels que Tzako Lavrentzov et Christo Bojadjiev ou encore le graveur Basile Zahariev. Nikola Obrazopisov est en même temps le premier peintre paysagiste, le premier donc à avoir rendu un aspect de nature — encore qu'il ne se soit servi que de moyens assez rudimentaires — sans éprouver le besoin de recourir à un prétexte d'ordre illustratif (religieux où littéraire). Un de ses paysages orne la nef de l'église de Believo, près de Samokov (1868), l'autre — une variante — se trouve au musée de Samokov [35].

---

[33] Récemment on a signalé la présence de petits paysages dans la décoration intérieure de certaines habitations urbaines des pays roumains. Il parait toutefois que ce genre de décoration n'y fut employé qu'assez rarement, surtout par des peintres en batiment étrangers (Petre Oprea. *Decorația interioară a vilei Florescu din Fundeni*, La décoration intérieure de la villa Florescu à Fundeni, « Buletinul Monumentelor Istorice », 1972, nº 1.

[34] Assen Vassiliev, *Fălgarski Văzrojdenski Maistori* (Les maîtres de la Renaissance bulgare), Sofia, 1965, p. 560—561, fig. 338—339.

[35] *Ibidem*, p 458—459, fig. 258.

Fig. 6

Nous voyons donc que le XIX^e siècle a été, dans notre pays comme en Bulgarie, un siècle particulièrement actif. La peinture, dans les deux pays, avançait en tâtonnant dans plusieurs sens, qui peuvent se réduire finalement à deux directions majeures : l'une représentant les dernières manifestations de la tradition locale, l'autre explorant de nouvelles voies de développement et s'inspirant de l'art occidental tel qu'il était pratiqué à cette époque dans certains centres de l'Europe centrale.

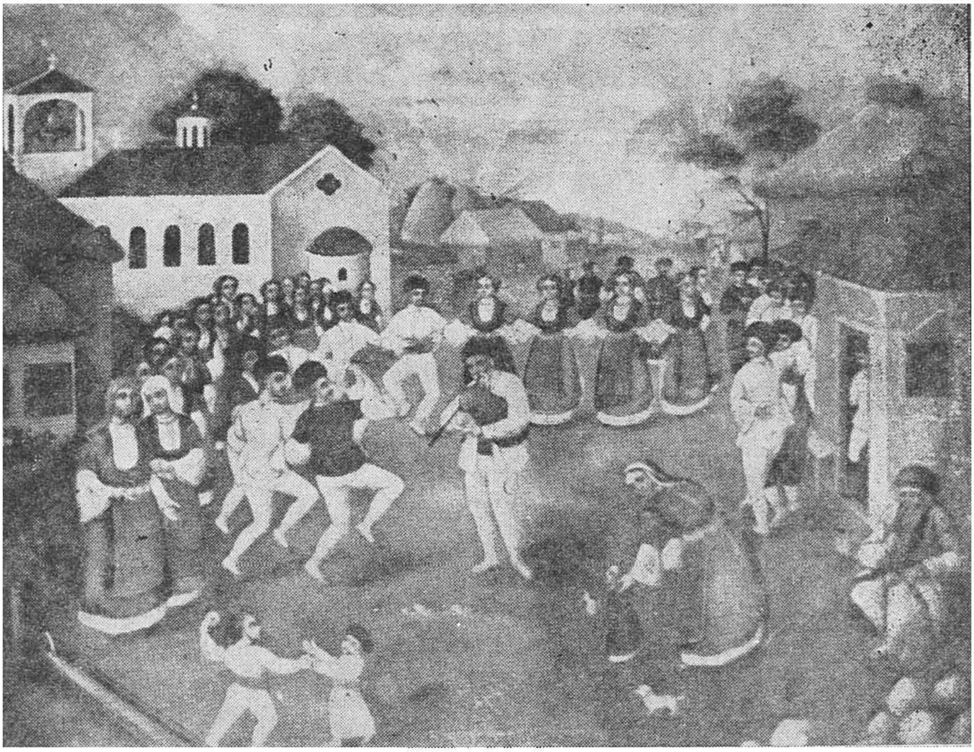


Fig. 7

Il est évident que les choses ne se sont pas passées en réalité de la manière tranchante dont nous les présentons ici, afin de les rendre plus claires. En fait, jusqu'à la deuxième moitié du siècle passé, il n'y a eu — comme nous l'avons montré à d'autres occasions aussi — aucun hiatus, aucune solution de continuité entre la peinture traditionnelle et les nouvelles tendances d'origine occidentale. Loin d'avoir freiné le progrès, la peinture autochtone, en dépit de ses formes rustiques — ou peut-être pour cette raison [36] — était encore assez forte à cette époque

[36] Lucian Blaga, *Duh și ornamentică* (Esprit et ornementation), chapitre de *Trilogia culturii* (La trilogie de la culture), Bucarest, 1944, p. 282—285 (« La virtuosité savante... aboutit toujours à la perfection rigide, conformiste... La virtuosité aurait conduit [le paysan] vers un art apparemment plus accompli, mais en réalité d'une moindre complexité et signification intérieure... »).

pour former une base solide, permettant aux artistes qui investiguaient de nouveaux horizons, de parcourir — en un intervalle de seulement quelques décennies — une expérience artistique séculaire, ayant pour point de départ — ou de référence, du moins — l'art de la Renaissance.

En récapitulant ce que nous venons d'exposer, nous pouvons affirmer que les zougraves du XIXe siècle ont représenté jusque vers 1850 un élément propice au développement artistique ultérieur.

Grâce aux zougraves « de finesse », la peinture traditionnelle a soutenu et alimenté nombre d'efforts de renouvellement des peintres qui, à l'époque, tentaient de raccorder l'art local à l'art européen. En premier lieu, par leur importance numérique, dont on ne peut se rendre compte que lorsqu'on se propose de dresser un répertoire des peintres du siècle dernier. En second lieu, par le fait que, quelle que fût leur valeur artistique individuelle, la présence d'un nombre relativement élevé de zougraves dans un centre ou l'autre a pu entretenir ou stimuler l'intérêt de la population locale pour l'art. Le simple fait qu'à cette époque il y a un tel phénomène de groupement des zougraves dans certains centres urbains ou meme ruraux [37] a contribué à faire de ces centres une sorte de foyers artistiques qui rayonnaient vers les agglomérations limitrophes. A des degrés et à des moments historiques différents, la présence des zougraves dans la peinture roumaine et bulgare du XIXe siècle a répresenté un *hinterland* d'énergie artistique potentielle, capable d'alimenter bon nombre d'initiatives de renouvellement de l'art de ces pays et, en tout cas, le tronc sur lequel a pu se greffer la volonté de renouvellement des énergies créatrices du temps.

Vers la sixième décennie, chez nous, et vers la huitième — neuvième, en Bulgarie, les grandes catégories de la peinture moderne de chevalet avaient supplanté pour la plupart l'ancienne peinture murale, opérant des changements substantiels dans cette dernière. A l'instar de l'art de toute l'Europe, le nôtre pratiquait sur une vaste échelle le portrait, en une certaine mesure la composition historique et avait esquissé les premiers pas vers le paysage, la peinture de genre et la nature morte [38]. L'adoption des nouvelles catégories de peinture n'a constitué qu'un début dans la voie de la modernisation de l'art de nos contrées, mettant en action un seul aspect de l'art — le sujet, le thème. C'est par le sujet, le thème,

[37] Les centres de Tîrgu Jiu, Rîmnicu Vîlcea, Ocnele Mari, Teiuş, Piteşti, Tîrgovişte, Cîmpulung Muscel, du Monastère de Căldăruşani, du village Dozeşti, de Craiova, de l'Evêché de Buzău, de Braşov, de Turcheş, etc., pour ne plus mentionner les centres importants de Bucarest et de Jassy.

[38] La première nature morte de la peinture roumaine est — croyons-nous — celle exécutée en 1832 par Mihai Velceleanu, chef de l'école locale de peinture de Bocşa-Montană (Banat). A l'exception de Rosenthal, qui lui aussi a réalisé une belle nature morte avec des objets de fumeur, Aman, en Vallachie, et Constantin Stahi, en Moldavie, seront les deux protagonistes du genre de la nature morte dans la peinture roumaine du XIXe siècle.

que l'art roumain et l'art bulgare ont opéré la première jonction avec l'art occidental. Cela ne suffisait pas pour réaliser un renouvellement radical de l'art, qu'on souhaitait chez nous au siècle dernier sans trop savoir comment. Car, au-delà du vocabulaire thématique, il y a aussi un vocabulaire plastique. Et la modernisation de ce dernier ne fut réalisée que par Grigoresco et Andreesco, au cours des trois ou quatre dernières décennies du siècle passé.

L'œuvre de Nicolas Grigoresco et de Ion Andreesco marque le grand tournant de l'art roumain, non seulement dans le sens du renouvellement des thèmes, mais aussi, en premier lieu — de la découverte de nouvelles modalités d'interprétation artistique. Récemment on a mis en lumière les rapports de la peinture de Grigoresco avec celle des impressionnistes français, ses contemporains. Si l'on définit l'impressionnisme seulement par quelques caractères d'ordre visuel et technique (conversion des valeurs par la couleur, division du ton ou emploi du contraste simultané) il n'y a pas trop de rapports entre la peinture de Grigoresco et celle des impressionnistes. Mais si l'on entend par impressionnisme — ce qu'on a d'ailleurs entendu au début — « la capacité d'évoquer d'une manière suggestive, par quelques traits sommaires qui „interprètent" et résument la forme, au lieu de l'inventorier dans tous ses détails »... alors Grigoresco, « en dépit de sa technique „valoriste" [est] un représentant du courant impressionniste, aussi bien par le sentiment que par sa capacité d'exprimer l'impression d'une manière lapidaire; un impressionniste de la lumière, sinon de la couleur » [39]. Réexaminé dans la perspective européenne, Andreesco, en dépit d'une vision qui est encore tributaire à la grande tradition de la peinture occidentale et malgré quelques motifs de nature qui l'ont fait affilier à tort pendant quelques dizaines d'années à l'école de Barbizon, anticipe — par la partie la plus avancée de son œuvre — quelques-unes des modalités d'interprétation des valeurs par la couleur, propres à Cézanne [40].

Cela nous mène à un domaine que nous ne nous sommes pas proposé d'aborder ici : le rapport de la peinture roumaine — au point de vue de l'interprétation stylistique et technique — avec la peinture d'autres écoles européennes. Cependant nous sommes tenus de faire une dernière constatation. Par rapport aux points communs relativement nombreux que l'on remarque dans l'évolution de la peinture roumaine et bulgare des cinq ou six premières décennies du siècle passé — témoignant de voies parallèles dans l'assimilation du répertoire de « motifs » de l'art occidental — au moment où ce stade fut atteint et que l'on commença à les inter-

---

[39] Vasile Varga, *op. cit.*, V, « Arta », 1969, n° 10, p. 8.
[40] Idem, VI, 1970, n° 1. Du même auteur l'article *Întîlnire cu Andreescu* (Rencontre avec Andreesco), « Arta », 1971, n° 1.

préter selon des coordonnées de configuration stylistique propres, les voies de l'art roumain et de l'art bulgare se séparent. Dès qu'ils ont essayé — consciemment ou inconsciemment — de donner aux motifs utilisés une physionomie stylistique personnelle, les artistes roumains et bulgares sont procédé à une sélection, ont opté pour une modalité d'interprétation en fonction de ce que le philosophe de la culture Lucian Blaga appelait « la matrice stylistique » propre au mode de représentation de chaque peuple.

Nous ne nions pas — dans ce processus complexe — l'importance d'autres facteurs, tel par exemple, le fait que la plupart des peintres bulgares du XIXe siècle ont étudié d'abord à Vienne, puis dans d'autres centres allemands, Münich ou Berlin, tandis que les peintres roumains se sont dirigés de préférence vers Paris. Cette orientation même ne manque pas d'être significative, mais c'est un autre problème.

Nous voudrions rappeler, avant de conclure, un dernier fait, à savoir que, bien que constituées vers la fin du XIXe siècle en écoles de peinture à caractères distincts, la peinture roumaine et la peinture bulgare présentent cependant quelques traits communs. Cette remarque est valable non seulement pour les écoles roumaine et bulgare, mais aussi pour celles de Yougoslavie, de Grèce et, à un certain degré, de Turquie. Ce n'est que lorsqu'on compare deux des écoles de peinture sud-est européenne à une troisième, peu éloignée — par exemple à l'école tchèque ou polonaise — que les ressemblances entre les premières et dissemblances de chacune d'elles par rapport à l'une ou l'autre des dernières deviennent saisissables.

Dans notre prochain article nous nous proposons d'analyser les lignes du développement de la peinture moderne roumaine et bulgare à leur phase de maturité artistique. Dans cette perspective nous croyons qu'il sera mieux possible de comprendre notre propre personnalité artistique nationale, distincte et pourtant apparentée à bien des égards à celle du peuple bulgare, auquel nous sommes attachés par d'anciennes et durables traditions culturelles et historiques.

THE ROLE OF POETRY IN THE EARLY NINETEENTH-CENTURY SLAVONIC LANGUAGE REVIVALS

ROBERT AUTY
(Oxford)

The movements of new or revived nationalism that mark the history of Europe in the first half of the nineteenth century affected the nationalities of East-Central Europe and the Balkans with particular force. This applied especially to the Slavs of the Austrian Empire, Czechs, Slovenes, Slovaks, Croats and Serbs. The national movements expressed themselves first and most importantly through reform and revival of the national languages. This meant in some cases the renewal and modernization of an ancient but neglected literary language and in others the first devising of a generally acceptable written form of a particular vernacular. In the case of all the nations mentioned the process led to the establishment of national standard languages with systematic norms, capable of use in all spheres of the national life.

The aims of the language revivals, whether explicit or not, were threefold. First, each language needed to be individual, to be a clear outward expression of the national entity concerned. This meant, for example, the choice of a characteristic dialect-base and a fair degree of lexical purism. Second, the language needed stability : its grammatical structure, syntactical usage and lexical stock had to be generally acceptable to the great body of the speakers. Third, the means of expression at the disposal of the language needed to be capable, or potentially capable, of coping with all the needs of a modern national society. This meant that it was not merely to be a medium of literary expression but also an instrument of administration, education and cultivated social intercourse.

These goals were common to all the languages in question ; but their points of departure differed greatly. Czech had an ancient literary tradi-

tion : the language had been used for a wide range of functions up the early seventeenth century but had then fallen into neglect. Slovene had been used as a written language since the sixteenth century, but in a limited range, primarily for religious purposes; it had hardly been used for literary or administrative texts, and had in any case also fallen into relative disuse by the middle of the eighteenth century. Croatian had been used continuously for both literary and other purposes since the Middle Ages, but the political divisions and historical vicissitudes to which the Croatian territories had been subjected had brought about a multiplicity of literary dialects of more or less local validity. Among the Serbs, Church Slavonic had been used as a literary language from the beginnings of their cultural life; but in the eighteenth century a variety of influences had combined to produce forms of the language that were shifting and unstable as well as being distant from popular speech. The Slovaks had, before 1790, never known a written language based on their own vernacular, but had used Czech with, it is true, a fairly considerable admixture of Slovak elements. The differing destinies of their languages thus imposed differing tasks on the language reformers. In every case literary production in the vernacular, especially poetry, played an important part in the revival process; but the incidence and the significance, of this factor was different in each case. It is the task of the present paper to characterize and evaluate these differences.

The processes of language-reform were directed by small numbers of nationally conscious intellectuals, priests, librarians, archivists, teachers, lawyers; and they took place on two planes, theoretical and practical. The former class of activity was largely devoted to the codification of the languages in grammars and dictionaries. Progress in this sphere was also achieved by discussion of linguistic questions, theoretical and practical. These discussions were not isolated within the separate national communities : there were frequent personal and epistolary contacts between leading intellectuals of the nations concerned, in which the cities of Vienna and Pest-Buda served as important meeting-grounds and clearing-houses of information. Side by side with these theoretical debates went the gradual growth of literary creation in the new or renewed languages, above all poetry.

The concern of the Czechs was to resuscitate their ancient literary language. It was codified by the grammarian Dobrovský in the early years of the nineteenth century in an aspect not greatly dissimilar from that it had borne in the sixteenth century. There was little pressure to modify the dialect-basis or grammatical norms of the older language. What was important was that it should be used, that the range of vocabulary should be extended and syntactical usage made more flexible.

In this process both prose and poetry played their part. Translations, for example Jungmann's versions of Milton's *Paradise Lost* (1811) and Chateaubriand's *Atala* (1805), were of considerable importance.

The two outstanding poets of the period before 1848 were Kollár (1793—1852) and Mácha (1810—1836). The former, a Slovak protestant who wrote in Czech, was an enthusiast for cultural unity among the Slavs but considered that the number of literary vernaculars should be limited to four : Russian, Polish, Czechoslovak [in practice Czech], and Illyrian [i. e. Serbo-Croat]. He tried however, by precept and practice, to direct the development of literary Czech according to his own ideas. On the one hand he tried to introduce a number of Slovak elements into the language, thus making it more acceptable for his fellow-countrymen, and on the other he aimed at making the language more euphonic, by changing sounds of which he disapproved, especially the vocalic *r* and *l* [as in *tvrdý*, *plný*]. This latter change was the subject of one of the sonnets of his *Slávy dcera* [1]. In neither of these respects did Kollár influence the development of the literary language, even though his desire to modify its specifically Bohemian character received some support from grammarians in Moravia.

Mácha, now recognized as undoubtedly the finest Czech Romantic poet, wrote in a language far different from that of Kollár. It was less archaic and at the same time devoid of the eccentric peculiarities that I have noted. It has in the past been argued that Mácha's language reflects the speech of Prague and that it contains a higher proportion of popular elements, divergent from the old literary standard, than are found in other writers of the time. B. Havránek however has shown that these beliefs are not borne out by a systematic investigation of Mácha's language [2]. In so far as dialectal elements can be identified in his language they tend to be characteristic of south Bohemia, the area from which his family came and in which he spent much time in his childhood and youth ; and the elements claimed as colloquial (at any rate those that occur in his poems) are almost invariably features which were general in the literary language of the period. It was the historicism of later generations that limited the incidence of such features in the literary language. It would seem therefore that no *special* importance can be assigned to the poets in the development of the new literary Czech. The process here was one of genuine revival : the older literary language was restored to use under the guidance of the linguists who codified it and through the practice of

[1] *Slávy dcera. Lyricko-epická báseň w pěti zpěwjch od Jana Kollára*, Pest 1832. Most modern editions distort Kollár's text by modernizing his orthography, e.g. Jan Kollár, *Básně* (= *Vybrané spisy Jana Kollára* I), Prague, 1952, 278.

[2] B. Havránek, 'Jazyk Máchův' in *Studie o spisovném jazyce*, Prague 1963, 164—194 (originally in *Torso a tajemství Máchova díla*, ed. J. Mukařovský, Prague, 1938, 279—331).

writers whose works spread over a whole range of functions, not merely that of aesthetic expression.

The Croatian language-revival culminated in the 1830s and 1840s. The aim of Ljudevit Gaj (1809—1872) and his associates in the Illyrian movement was to replace the variety of literary languages or dialects that had previously been current among the Croats by a single agreed literary language, to be used, so Gaj hoped, by all the southern Slavs. By 1850 the language propagated by Gaj was in fact accepted by the great majority of Croats — by Slavonians, Dalmatians and Ragusans as well as by the inhabitants of Civil Croatia and the Military Frontier. It was a form of language with considerable affinities with the ancient literary language of Dubrovnik (Ragusa) and which was extremely close and in a great many respects identical with the new literary Serbian that had recently been codified, on the basis of popular dialects, by Vuk Karadžić (1787—1864). As with Czech, codification and theoretical debate on the one hand and the practice of writers on the other each played their part in the establishment of the new language. It was used from the outset (1836) [3] in scholarship and journalism as well as in poetry and literary prose. Here however it can be said that the role of the poets was a considerable one. The fact that poets of different dialectal origins — notably Ivan Mažuranić (1814—1890) the Dalmatian and Stanko Vraz (1810—1851) the Slovene — adopted the new literary language was of considerable importance; and we may compare the importance among the Serbs at the same period of the use of the new literary language in the work of the lyric poet Branko Radičević (1824—1853). Moreover, it should not be forgotten that the chief model for the reformers was the language of the almost exclusively poetical renaissance literature of Dubrovnik. While the accepted Croatian literary language eventually diverged from this model in a number of respects its influence was paramount: without its existence Croatian might have developed in quite different directions.

With the Slovaks too poetry played an important part not so much in establishing as in stabilizing and familiarizing a new literary vernacular. The linguistic controversies which had divided the Slovaks in the first decades of the nineteenth century into Catholic supporters of the west Slovak literary language devised by Bernolák in 1790 and Protestant adherents of the traditional Czech were resolved in the 1840s by the young scholar and publicist L'udovít Štúr (1815—1856) who devised and codified a *koine* based on the central Slovak dialects which, thanks to the enthusiastic support of the younger generation of Slovak intellectuals, soon

---

[3] The year in which Gaj's journal *Danica ilirska* adopted the new language and orthography in place of the kajkavic literary dialect.

gained general acceptance. The new language made its literary début in the second volume of the journal *Nitra* (1844) in which lyric and epic poems played a dominant part. Moreover, in 1846 there appeared not merely Štúr's grammar of the new literary language and his theoretical treatise justifying its existence but also the lyrical epic *Marína* of Andrej Sládkovič (1820—1872) which firmly established the vernacular literature of Slovakia beside those of the other Slavs. This practical exemplification was in its way as important as Štúr's theory.

I have left to the last the Slavonic literary language in whose establishment and formation the role of poetry was, so it seems to me, overwhelming. This is Slovene.

Slovene national feeling had been stimulated in the late eighteenth century by scholar-priests working in the spirit of the Theresan and Josephine enlightenment, and by the *Landespatriotismus* of the Carniolan nobility which, here as in Bohemia, reacted against Theresan and Josephine centralism. A further encouragement to the nationalism of the Carniolan Slavs was provided by Napoleon's establishment of the Illyrian Provinces (1809—1813) with their capital in Ljubljana and an educational policy which favoured the vernacular. The beginnings of modern Slovene secular literature, especially poetry, date from this time. Nevertheless, in the 1830s the social basis for literary life in the vernacular was still very tenuous. Despite the enthusiasm of young intellectuals for the new currents of Slavonic nationalism, set in motion mainly by the Czech revival, they lacked the appropriate means of expression : there was no literary or scholarly journal in the vernacular and their literary productions had to fight a constant battle with the censorship, represented by the conservative Viennese librarian, their fellow-countryman Kopitar and his agents in Ljubljana. Nevertheless a medium for the publication of vernacular poetry was successfully established in 1830 in the form of the poetic almanach *Krajnska čbelica*[4], of which annual issues appeared until 1833. (A fifth volume, delayed by the censorship, at last appeared in 1848). This publication played a remarkable role in the development of the Slovene literary language. Not only did it publish the romantic sonnets and ballads of the young Slovene poets : it also conducted, in the form of verse epigrams and satires, a polemical campaign in favour of a new Slovene literary language with a rational orthography and the widest possible functional range. Although several authors took part in these poetical debates it is the poems of Francè Prešeren (1810—1849) that are of greatest significance, through their brilliant poetical quality and through their influence which was in the end to be decisive.

[4] Now easily available in the reprint edited by A. Slodnjak, *Krajnska zhbeliza* I—V, 1830—1848, faksimile prve izdaje (= *Monumenta litterarum slovenicarum* 6), Ljubljana, 1969.

Prešeren was fighting two battles. He wrote romantic love poems and verses of liberal sentiments which were denounced as immoral by the authorities. In one of the earliest of his polemical poems he makes fun of the conservative party who considered that literature should only be didactic and concern itself with the needs of the peasants, eschewing all foreign influences in content and even in vocabulary, which should be strictly purist.[5] But in a further series of biting epigrams Prešeren sought to advance the cause of a Slovene literary language that should be genuinely national but also rational in its orthography and flexible and modern in its vocabulary. He attacked the pedantical and unpractical orthography proposed by Kopitar's disciple Metelko[6], but also the conception, propagated both by the Slovak Kollár and the Illyrians of Zagreb, of four Slavonic literary languages which would have excluded the existence of a separate Slovene literary vernacular[7]. One of the bitterest of his epigrams pilloried his erstwhile friend Stanko Vraz, the only Slovene writer of note to abandon his native tongue in order to propagate Gaj's 'Illyrian'[8]. When the censorship banned some of his Slovene poems Prešeren turned to German, to 'words which he had not learned from his mother', in three elegant sonnets in which he claimed his right to express himself in his native tongue[9].

It is noteworthy that the only vernacular discussion of the problems of the Slovene language before 1843 was in verse. It is true that prose polemics on the subject were also published, but in German, in the columns of the *Illyrisches Blatt*. Even Prešeren's preserved letters, including those to Stanko Vraz, are in German. By the 1840s the battle had in all essentials been won. The Slovene literary language existed in a form based on the central dialects and with a new rational, diacritic orthography which the Slovenes now shared with the Czechs and Croats. A large part in this victory must be ascribed to the poetry of Prešeren and his generation.

Of the literary languages that I have mentioned Czech was the first to establish or re-establish itself. The works of Kollár (*Slávy dcera* 1824, 1832) and Mácha (*Máj* 1836) reintroduced Czech poetry to the map of European literature. With the other languages the process culminated at about the mid-century. The years 1846 and 1847 saw the appearance of a series of poetical works which were evidence that other new

---

[5] *Nova pisarija*, in Francè Prešeren, *Poezije in prisma*, ed. A. Slodnjnak, Ljubljana, 1968, 78–82.

[6] 'Al prav se piše *kaшa* ali *kasha*', *ibid.* 116.

[7] *Bahači četvero bolj množnih Slave rodov, ibid.* 92.

[8] *Narobe Katon, ibid.* 93.

[9] *Des Sängers Klage* I–III, *ibid.* 210–212.

literatures had affirmed themselves: *Smrt Smail-age Čengijića* by the Croat Ivan Mažuranić and *Marína* by the Slovak Andrej Sládkovič, both appeared in 1846; and the poems of the Serb Branko Radičevič and the epic *Gorski vijenac* by the Montenegrin Petar Petrović Njegoš both appeared in 1847. But as a monument not only to the establishment of a new Slavonic literary language but to the struggles which achieved it we must give pride of place to the volume which was published with the modest title *Poezije*, which also appeared in 1847 and contained the collected poems of Dr Francè Prešeren.

LE «PROCANON» DE PETRU MAIOR, RÉPLIQUE SUD-EST EUROPÉENNE DES ATTAQUES ANTIPAPALES DU XVIII^e SIÈCLE

MARIA PROTASE
(Cluj)

Anticlérical par définition, le XVIII^e siècle offre l'image d'une lutte acharnée entre l'Etat et l'Eglise, avec au premier plan les attaques dirigées contre le pouvoir spirituel et temporel du pape. Son souffle anime, avec une intensité différente, les œuvres de S. Micu, Gh. Şincai ou I. Budai-Deleanu. Mais la dominante politique du siècle trouve une expression plénière dans le *Procanon* de Petru Maior, l'un des plus significatifs ouvrages polémiques et militants produits par les Lumières roumaines. Sa profonde originalité se cristallise dans le contexte général européen du siècle des Lumières du fait de ses corrélations avec le mouvement antipapal de l'orthodoxisme sud-est européen. Stimulé notamment par l'Académie kievienne à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle (1654 — union de l'Ukraine avec la Russie) et entretenu par une série de professeurs adeptes des Lumières et disciples de Pierre Moghila, ce mouvement visait, en tout premier lieu, à consolider l'Eglise de rite oriental et, implicitement aussi, à aider les peuples slaves dans leur lutte pour l'autonomie. Ces visées devaient se concrétiser au cours du XVIII^e siècle dans une recrudescence des attaques contre le dogmatisme catholique et la suprême autorité du souverain pontife. Par son climat autant que par les idées qu'il véhiculait, un tel mouvement était de nature à prolonger son écho dans la sphère de la spiritualité roumaine de Transylvanie.

Les circonstances présidant à l'origine du *Supplex* engendrèrent sur un autre plan le *Procanon*. L'intelligence de l'ouvrage réclame une multiple mise en relation avec l'expérience de vie de l'auteur au sens le plus complexe de cette notion. En effet, ses racines sont profondément

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP, XI, 1, P. 39–56, BUCAREST, 1973

plantées dans la couche d'idées et d'impressions glanées dans les milieux spirituels romain et viennois à l'époque de ses études (1774—1780).

Rome réactualise au cours de la huitième décennie du siècle des Lumières par le conflit de l'Etat et de la Papauté, ainsi que par les mœurs dissolues des hauts prélats, les idées d'un César de Beccaria ou d'un Muratori et de quelques-uns de leurs illustres prédécesseurs du mouvement antipapal, tels : D'Andrea, D'Aulisio, Capasso et Pierre Gianonne tout particulièrement, dont l'œuvre aux accents polémiques uniques avait été rééditée juste six ans avant l'arrivée de Maior au collège « de Propaganda Fide »[1]. Dans ce climat, il était tout naturel que le jeune Roumain — obligé par ses études mêmes d'approfondir l'histoire de l'Eglise — noue des relations avec le mouvement antipapal de la Renaissance. En ceci, il était aidé par la lecture des ouvrages, si actuels à l'époque, de Wilhelm Occam, Marsiglio de Padoue, Dietrich von Nieheim et Nicolaus Cusanus, qui soutenaient, en essence, le principe de la constitutionnalité parlementaire au sein de l'Eglise[2].

Si à Rome Maior apprend à connaître l'affrontement de l'Etat avec l'Eglise sur le plan des disputes théoriques, il assistera à Vienne, lors d'une crise particulièrement aiguë, à ses manifestations concrètes. Ce sera une occasion pour lui de surprendre l'aspect sous ce rapport des initiatives du parti des Lumières dirigé par le corégent Joseph et le chancellier Kaunitz. C'est ainsi que l'époque de ses études équivaut à une nouvelle confrontation avec l'idéologie des Lumières qui s'organise de manière originale selon un large éclectisme, en fonction des circonstances spécifiques de l'Empire des Habsbourg.

Dans cet ordre d'idées, une première source extérieure qu'il convient de mentionner est le gallicanisme. Désignant la position défensive de la France — désireuse de préserver la spécificité de ses institutions nationales de l'immixtion nocive de la Papauté —, le gallicanisme particulièrement vivace aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles et suscitant un grand écho européen, a des correspondances permanentes dans la politique autrichienne religieuse et antipapale. La portée, vu le contexte de l'expérience joséphiniste, des manifestations et de la littérature gallicanes sera d'autant plus large dans le climat intellectuel viennois, où la lecture de prédilection est constituée par les ouvrages de Pascal et de Bossuet (également présents — et non par pur hasard — dans la bibliothèque de Maior), auxquels s'ajoutent ceux de Quesnel et de Fleury.

---

[1] Cf. Francesco de Sanctis, *Storia della letteratura italiana* (version roumaine), Bucarest, 1965, p. 695—771 ; Paul Hazard, *La pensée européenne au XVIII^{e} siècle, de Montesquieu à Lessing*, Paris, 1963, p. 57—59.

[2] P. P. Negulescu, *Filozofia Renașterii*, vol. I, 2^{e} éd., Bucarest, s.a. p. 53—220 ; voir aussi L. Blaga, *Gîndirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1966, p. 197, note 1.

D'autre part, Vienne capta aussi la deuxième source des Lumières occidentales : l'humanisme et le rationalisme des Pays-Bas, d'où la totale adhésion des Autrichiens adeptes de la libre pensée aux principes cardinaux de l'œuvre d'Erasme et d'Hugo Grotius. Or, Maior connaît en général les œuvres d'Erasme et de Grotius, approfondissant surtout de plus en plus la pensée des disciples de ce dernier, Van Espen et Puffendorf — preuve la présence dans sa bibliothèque de leurs principales œuvres.

Un valeureux point de départ pour l'élaboration du *Procanon* lui fut, en outre, fourni par l'expérience scientifique de l'école philologique allemande, spécialisée dans la critique philologique des textes sacrés. A ceci s'ajoute encore l'œuvre antipapale de Justinus Febronius (Nicolas Hontheim), source d'un courant frondeur qui se propage vivement dans les milieux viennois acquis aux Lumières. L'apport de ces facteurs sera doublé par l'initiation de Maior, à l'Université de Vienne, dans les diverses disciplines juridiques (et en tout premier lieu dans le droit naturel et le droit canonique) dont l'interprétation se ressent de l'influence des rationalistes français et des fameuses thèses fébroniennes [3].

S'inscrivant dans la problématique des Lumières, le premier ouvrage sorti de la plume de Maior introduit dans ce contexte une touche de profonde originalité par les solutions qu'il offre, en accord tant avec les conditions et les intérêts politiques des Roumains transylvains, qu'avec le climat spirituel du monde sud-est européen. En plein essor du réformisme joséphiniste, le monastère de Blaj traversait vers 1783 une crise grave. Deux camps s'y affrontaient dans une ardente dispute théologico-politique, expression des troubles spirituels de l'époque autant que des mesures prises par la Cour de Vienne vis-à-vis des problèmes de l'Eglise. Au feu d'une polémique où des théologiens conservateurs formés à Rome (voire à Vienne, mais avant la corégence de Joseph — 1765) défendaient sans réserves la Papauté [4], alors que la jeune génération du clergé adoptait les positions joséphinistes, Maior prend conscience du besoin impératif d'assurer un fondement théorique à son attitude [5]. Il lui fallait prévenir par tous les moyens le danger couru par les étudiants de Blaj. Ceux-ci risquaient d'être instruits par des théologiens d'esprit conservateur « latinisant ou papalin » afin de devenir les agents d'une propagande nuisible du fait que menée en faveur du catholicisme romain elle menaçait la foi léguée par les ancêtres (« legea »), mettant de la sorte en péril l'un des bastions de la résistance nationale.

---

[3] Cf. Lucia Protopopescu, *Contribuții la biografia lui Gheorghe Șincai*, « Limbă și literatură », XII, Bucarest, 1966, p. 57—72.

[4] Au nombre des professeurs de Blaj formés à Rome à cette époque il y avait les théologiens : Filotei Laslo, Alexandru Mureșan, Spiridon Fogarași, Partenie Iacob, Ioachim Pop, etc.

[5] Cf. Oct. Bârlea, *Ex historia romana: Ioannes Bob, Episcopus Fogarasinensis (1783—1830)*, Freiburg, 1951, Pars II, Documenta, p. 131.

Cet impératif s'avérait d'autant plus pressant que le jeu capricieux des intérêts politiques de la Cour (souvent pleine de duplicité) avait créé des situations et des directions contradictoires. Si d'une part Joseph entendait asservir l'Eglise à l'Etat, il n'hésitait pas à obéir le cas échéant à d'autres commandements politiques. C'est ainsi que l'empereur qui avait proclamé en 1781 la tolérance religieuse, au nom de l'idéologie des Lumières, interdit — par une circulaire du 22 mai 1782 et par un ordre du 30 janvier 1783 — l'abandon de la confession catholique. Il s'ensuit que la tolérence religieuse ne devait entamer en rien la position dominante de l'Eglise catholique : s'il était permis aux Transylvains orthodoxes de devenir uniates, il était par contre interdit aux uniates de se choisir une autre confession [6]. Compte tenu d'une telle conjoncture, où le joséphinisme non seulement interdisait aux Roumains le retour à l'orthodoxisme, mais, indirectement, favorisait par tous les moyens l'expansion du catholicisme en Transylvanie, la propagande des théologiens de Blaj, apologètes du dogme catholique et de la Papauté, devenait un danger imminent.

La pressante nécessité de la consolidation du culte orthodoxe — pivot de la vie nationale — est favorisée durant cette période par la vague d'idées déferlée sur le monde sud-est européen par l'enseignement philosophique et théologique de l'Académie de Kiev, qui établit bon nombre de ponts avec la pensée des Lumières occidentales. La pensée de certains adeptes des Lumières anticatholiques, tels Georges Kogniski, T. Prokopovitch et S. Petrovski Sitnianovitch notamment, ayant exercé une réelle influence sur les luttes nationales des Serbes, ne pouvait rester sans écho chez les orthodoxes de Transylvanie, où la religion orthodoxe était l'apanage exclusif des Roumains et leur unique forme d'organisation politique. Ce n'est pas le fait du hasard que de voir D. Eustatievitch, ancien étudiant kievien formé dans l'esprit de cet aspect «oriental» des Lumières, devenir un anticatholique notoire : tout en occupant la place la plus importante parmi les lettrés qui se sont refusés à l'union avec Rome, il rallie la position « gallicane » de Micu, Şincai, Maior, Ignatie Darabant, Aron Budai, Ioan Para, etc. [7]

Rédigé en 1783 — au moment où Bob attendait sa confirmation en tant qu'évêque alors que Maior songeait à se défroquer —, le *Procanon*

---

[6] Voir D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, Bucarest, 1967, p. 247—248.

[7] Cf. I. Pervain, *Dimitrie Eustatievici*, « Studia Universitatis Babeş et Bolyai », t. III, n° 6, Series IV, Fasc. 1. Voir à propos du mouvement orthodoxe sud-est européen et de l'Académie de Kiev Nagy Béla, *Dimitrie Eustatievici à l'Académie de Kiev*, « Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötves nominatae », Sectio Philologica, t. VII, 1967 ; cf. aussi Virgil Cândea, *L'évolution des idées en Europe du Sud-Est*, in *Tradition et innovation dans la culture des pays sud-est européens*, Bucarest, 1969, passim.

restera inachevé. En outre, sa première édition ne paraîtra que bien plus tard (en 1894), par les soins de C. Erbiceanu, qui lui donnera le titre de *Procanon ce cuprinde în sine cele ce sînt de lipsă spre înțălesul cel deplin și adevărat al canoanelor și a toată tocmeala besericească, spre folosul mai cu seamă a românilor* [8] (« Procanon comprenant en soi ce qui est nécessaire à la compréhension parfaite et véritable des canons et de l'organisation ecclésiastique, à l'usage notamment des Roumains »).

Bien que s'agissant d'une œuvre de jeunesse, le *Procanon* — selon l'appréciation de L. Blaga [9] — est d'une importance exceptionnelle au point de vue idéologico-philosophique. Comme dans le cas de la plupart des écrits libellés contre le pape (courants au sein de l'Eglise catholique) — tel, par exemple, l'*Apologétique* de Pascal — derrière les formulations et les arguments théologiques se cache en réalité des visées politiques, le côté théologique de la question étant relativement réduit par rapport à l'aspect idéologique. C'est pourquoi, le *Procanon* se révèle complètement aux contemporains dans la mesure où sa lecture tient compte de l'angle de vue « politique » [10]. Ce n'est que seulement de cette manière qu'on pourra assimiler, au-delà des termes de références propres au domaine théologique, l'essence du problème, en saisissant les coordonnées de la pensée de Maior, son véritable fonds conceptuel.

Ce traité sur les canons, écrit avec la verve et le pathos d'un plaidoyer, est considéré — à juste titre — par D. Popovici un mélange de droit canonique et droit naturel [11]. Mais il convient de préciser à ce propos qu'au siècle des Lumières le droit canonique reposait sur les préceptes du droit naturel, qui s'ajoutaient à l'interprétation rationnelle de la tradition ecclésiastique.

Choisissant surtout dans ces domaines ses propres arguments, Maior, en fonction du conflit dominant de son époque : Etat—Eglise, discute en tout premier lieu du rapport entre le pouvoir laïque et le pouvoir ecclésiastique. Tout d'abord, s'occupant des attributs du pouvoir en général, il affirme que les deux organismes sont investis avec des fonctions identiques, legislatives et exécutives, leur assurant l'unité et la stabilité : « car l'une d'entre elles manquant, l'empire [= le pouvoir]

---

[8] La IIe édition, commencée avant la première guerre mondiale par Nicolae Bălan, a été achevée et publiée à Sibiu en 1948, par Gr. Marcu. Nous avons mis à contribution dans la présente étude cette deuxième édition. Afin d'éviter l'encombrement des notes du sous-sol, les citations empruntées au *Procanon* seront suivies du numéro de la page respective entre parenthèses, à l'intérieur du texte même.

[9] *Op. cit.*, p. 188—189.

[10] C'est le meilleur angle, sous lequel l'exégèse moderne considère également l'œuvre de Pascal. Il a été adopté par la récente esquisse monographique de Nina Façon, *Blaise Pascal*, Bucarest, 1969.

[11] *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, Sibiu, 1945, p. 105.

tout entier disparaîtra aussi ; mais tant que celles-ci sont réunies ensemble entier et stable se dresse l'empire » (p. 2). L'auteur désigne ensuite le trait, à la fois essentiel et commun, de ces deux pouvoirs qui visent, tout les deux, à accomplir et à conserver le bonheur humain — idéal brûlant des Lumières. D'après Maior, l'essence de n'importe quelle entité réside dans sa finalité : « La nature de n'importe quel pouvoir et empire se révèle dans le but auquel il est voué » (p. 100). Partant de cette base, il opère une nette distinction entre les deux pouvoirs, en cernant avec précision leur périmètre d'application. L'Etat (« l'Empire terrestre ») a pour but la liberté, la paix et le bonheur de ses sujets : « pour la liberté nous a appelés le Seigneur et fils et héritiers sommes », donc « ne nous rendons esclaves de personne » (p. 75). Ce qu'il y a de catégorique dans une telle affirmation nous donne la mesure du modernisme et de la profondeur de pensée attestée par Maior à propos de l'épineux problème de la contradiction : liberté — organisation sociale (pouvoir). Grotius, Hobbes et plusieurs doctrinaires de l'absolutisme avaient résolu cette contradiction grâce à l'idée de la force. Mais Rousseau réfute une telle thèse car un droit est éternel, ne pouvant pas disparaître en même temps que la force qui l'assure [12]. Pour Maior, de même que pour Rousseau, la liberté est un droit éternel, inaliénable — conception d'un caractère particulièrement moderne, en dépit de l'affirmation que Dieu nous a appelés « pour la liberté ».

A la différence du pouvoir laïque, le pouvoir ecclésiastique a pour but d'assurer la félicité éternelle par la foi : « Il n'y a pas donc d'autre finalité pour la foi et l'Eglise, que seule la félicité éternelle » (p. 102).

Puisque l'objet des deux pouvoirs est différent, différentes aussi sont leurs modalités de manifestation. Le pouvoir ecclésiastique, ayant un domaine strictement limité — celui de la vie purement spirituelle de l'homme — ne saurait recourir qu'à la persuasion par l'instruction, l'exemple et la bonté. Maior conçoit la mission du prêtre selon un esprit typiquement joséphiniste : « C'est ça l'unique devoir du prêtre de les faire paître [« les brebis de la foi »], de les conseiller, de les diriger, non d'une manière princière et avec l'éclat profane, mais paternellement, avec douceur, bénignement et avec humilité, regardant non à montrer sa puissance mais à gagner les âmes » (p. 104). Compte tenu du caractère spécifique du domaine où s'exerce le pouvoir ecclésiastique, Maior exclut tout usage de la contrainte, de la force, contre la personne physique ou les biens de quelqu'un, comme il repousse l'intrusion de l'Eglise dans l'organisation et le gouvernement de la vie laïque : « D'aucune manière

---

[12] Albert Rivaud, *Histoire de la Philosophie*, t. IV, Paris, 1962, p. 161.

l'Eglise n'a le pouvoir ni le droit sur les choses temporelles comme ce serait : ou de battre quelqu'un, ou de l'asservir, ou de lui ravir cette vie temporelle, ou d'élever quelqu'un en tant qu'empereur et de lui donner terres et sujets et d'écarter un autre du trône princier [...] » (p. 101). Il est évident que Maior adhère fermement à la position des doctrinaires des Lumières pour ce qui est de la théorie de l'Etat. La violence polémique du *Procanon* ajoute à la précision scientifique — caractéristique des ouvrages allemands — le pathos d'une plaidoirie de Gianonne : « Est-ce que notre Seigneur le Christ donne-t-il à l'Eglise ici-bas le bâton à la main, l'épée pour blesser quelqu'un, pour le battre, pour le brûler, ainsi que les Occidentaux l'ont fait plus d'une fois ? Est-ce qu'il lui donne des biens terrestres, empir profane, gloire et fumée et le pouvoir de prendre les biens des uns pour les accorder à d'autres, ainsi qu'avec une douloureuse mémoire nous nous rappelons que le pape l'a fait ? Et de nos jours encore il le ferait si les empereurs ne s'étaient réveillés et ne s'étaient défendus de sa tyrannie ! » (p. 103).

En adoptant les thèses de Grotius, Puffendorf motivait de la même manière la justice et la morale, les considérant comme un entité unique. A en juger d'après la façon dont Maior distingue entre le pouvoir de l'Eglise et le pouvoir de l'Etat, il est à présumer qu'il ne devait point ignorer les *Fundamenta juris naturae et gentium*, de Tomasius [13]. Maior considère, en effet, la dogmatique comme « l'enseignement théologique par lequel nous apprenons ce qui tient de la foi comme qu'il y a un Dieu... », à laquelle s'ajoute la morale — « l'enseignement de la justification des faits ; c'est par lui que nous savons quel fait est un péché, quel fait une bonne action (...) » (p. 92—93). Or, le pouvoir de l'Eglise repose sur la foi et la morale, avec pour objet la paix intérieure de l'individu. Son principe est l'obeissance à l'honnêteté et à la foi, sa modalité d'action — choisir librement et éviter la contrainte. Alors que le pouvoir de l'Etat s'appuie sur la justice, régentant toutes les relations extérieures de l'individu, ayant pour instrument le code des droits et des devoirs.

Une fois défini le caractère de « l'Empire de l'Eglise », ainsi que le domaine où son autorité s'exerce, le *Procanon* pose également le problème du détenteur du pouvoir ecclésiastique. Le pouvoir législatif de l'Eglise, de même que son pouvoir exécutif sont l'apanage du Concile, « grand et universel ». Argumenter cette thèse constitue l'un des principaux objectifs du livre, aussi retrouve-t-on cette argumentation avec persistance, dans presque chaque chapitre.

L'infaillibilité papale est attaquée constamment, de façon nuancée, grâce à un vaste arsenal d'arguments de la provenance la plus diverse.

---

[13] Une intéressante parallèle Puffendorf-Tomasius chez Marcel Prélot, *Histoire des idées politiques*, Paris, 1966, p. 329—331.

La tradition des premiers siècles chrétiens est mise à profit, de même que les arguments des philosophes scolastiques. D'autre part, l'auteur fait un appel constant à la raison, à ce qui est naturel, allant jusqu'à dénuder les ressorts psychologiques de certains faits.

Maior voit dans l'Eglise une institution constitutionnelle, le concile étant la réplique fidèle d'un véritable parlement. C'est au concile réuni dans son plein que l'infaillibilité est acquise, un seul de ses membres ne pouvant guère représenter l'autorité souveraine. Le concile — affirme Maior — se compose des successeurs des 12 apôtres, les prérogatives de chacun d'entre eux s'étant transmises à la fin de sa vie par « l'élection » (p. 11) du plus méritant de ses successeurs. Autrement dit — et c'est ce qui montre combien loin va Maior avec la désacralisation (naturellement, sans s'en rendre compte) —, la grâce accordée par le Christ à ses apôtres à la Pentecôte serait transmissible à la manière de n'importe quelle fonction laïque au successeur considéré comme le plus méritant. Afin de démontrer qu'il s'agit d'une fonction transmissible dans tous ses attributs, l'auteur fait appel à la logique et — de même qu'en maintes autres occasions — à ce qu'il y a de spécifique dans l'objet analysé : « De par la nature de sa curatelle et de la succession du Saint-siège, il est évident que celui succédant à quelqu'un au Saint-siège a le même pouvoir que celui auquel il succède » (p. 75). Les décisions sont proclamées « au nom du concile dans son plein » (p. 45), chaque membre du concile ayant un pouvoir délibératif égal. Et, en citant Saint Augustin, Maior montre que c'est l'unique manière de conserver l'unité dans la diversité et l'unité dans la multiplicité. C'est en ce sens qu'est largement commenté le dicton « un pour tous à l'un ont répondu tous » (p. 63) — la finesse et la subtilité du raisonnement étant de la sorte attestées une fois de plus. Le commentaire révèle aussi que le dicton cité ne saurait se confondre avec celui qui proclame « un pour tous et tous pour un », qui, à la rigueur, aurait pu être invoqué en faveur de la Papauté. En effet, ici nous avons affaire à un rapport de réciprocité, alors que dans le premier cas le rapport est de filiation causale : « à l'un ont répondu tous », justement parce que « un » s'est affirmé selon l'esprit de tous. Les décisions au nom de l'Eglise doivent être prises seulement après débats pléniers et elles ne sauraient faire loi qu'en remplissant toutes les conditions requises. Une fois réalisées les conditions nécessaires au bon développement des débats, « que chaque archiprêtre, jugeant et décidant, dise sa sentence » (p. 122). De cette manière, les décisions du concile deviennent immuables, son infaillibilité découlant justement de l'immuable du dogme selon l'esprit duquel il est appelé à juger. Chez Maior, le domaine du dogme est limité — de même que chez les gallicans ou les Allemands —, englobant, outre les Saintes Ecritures, seulement ce qui de la tradition

des Saints Pères de l'Eglise a été légiféré dans des canons par les conciles œcuméniques des premiers siècles chrétiens. « Seulement pour ce qui est de son enseignement dogmatique l'Eglise est infaillible » (p. 93). La mission du concile n'est pas de décréter de nouveaux dogmes, mais de s'exprimer au sujet du problème pour lequel il a été convoqué en lui trouvant une solution conforme au dogme, en fonction « des Saintes Ecritures et de l'enseignement apostolique » (p. 122). Fruit des débats, les canons reflètent l'opinion de la *majorité* du concile à l'égard du problème proposé. Sous cet angle, l'auteur démontre l'invalidité du concile de Florence, dont les décisions n'ont pas été prises avec l'accord de la majorité [14].

A chaque pas, le *Procanon* témoigne de l'imposant bagage de connaissances juridiques de Maior. La minutie et la rigueur avec lesquelles il examine chaque question pourraient satisfaire aux exigences les plus strictes de n'importe quel tribunal moderne, en matière de procédure. Deux autres chapitres, succincts mais étoffés (VII et VIII du Titre VI), l'attestent également. Ils sont exclusivement consacrés à la démonstration de la thèse qu'une décision ne peut revêtir la force d'une loi qu'une fois publiée. Ses arguments à ce sujet donnent bien la mesure de la solide base scientique de son œuvre : ils sont empruntés au droit romain, à l'histoire de la jurisprudence et surtout au droit naturel.

Comme il a été déjà dit, Maior, dès les premières pages du *Procanon*, avait opéré une nette distinction entre les domaines où s'exercent le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir laïque. Par des rappels incessants, il accuse l'importance de cette distinction : « Par dessus tout il faut notamment comprendre et, avec application, distinguer les limites du pouvoir ecclésiastique des limites du pouvoir impérial et laïque, de l'incompréhension ou la confusion et le mélange desquels un embrasement si grand peut se produire que l'océan tout entier ne pourrait l'éteindre et le calmer » (p. 98—99). L'immixtion de l'Eglise dans le domaine du pouvoir laïque peut non seulement déclencher toute une série de phénomènes dangereux pour la marche normale de la vie, mais entamer aussi l'autorité ecclésiastique. L'inévitable concurrence d'intérêts entre l'Etat et l'Eglise est résolue par Maior exclusivement en faveur du premier — autre témoignage du modernisme de sa pensée, en avance sur le gallicanisme qui, s'il militait pour sauvegarder l'autonomie de l'Eglise nationale vis-à-vis de Rome, tâchait aussi de la préserver face à l'Etat. C'est là, du reste, le principe fondamental du *Procanon* qui est en tout premier lieu un écrit politique, idéologique, visant à prouver l'ascendant de l'esprit laïque sur l'esprit théologique, et seulement en deuxième

---

[14] Voir les commentaires de Maior, pp. 124—136.

lieu un traité sur les canons. Chaque membre du concile — précise Maior — dispose, naturellement, d'un vote délibératif, mais le droit de veto n'appartient qu'à l'Empereur, instance suprême qui doit ratifier les décisions du concile. Son argumentation — savamment bâtie — s'ordonne de façon systématique autour du suprême commandement des Lumières, qui est d'*assurer le bonheur et la paix de ce monde :* « Car c'est à l'empereur qu'est donné le pouvoir de faire attention et de gagner le bonheur et la paix temporelle et d'écarter de la communauté ce qui pourrait briser ce bonheur ; alors qu'au concile, soit par les mésententes des archiprêtres, soit par l'impudence des hérétiques et des schismatiques cette paix peut se gâter par trop facilement, ainsi que nous l'avons [vu] maintes fois ; en outre, il pourrait aussi advenir que les archiprêtres fassent des canons et des règlements contraires aux dispositions impériales et au bonheur temporel ; *c'est pourquoi l'empereur a le droit et le pouvoir*. . . » (p. 136 ; le soulignement nous appartient).

Pour étayer sa thèse, Maior fait appel à la tradition des premiers siècles chrétiens, rappelant que les premiers sept conciles — également reconnus par l'Eglise orientale et l'Eglise occidentale — ont été convoqués et développèrent leurs travaux sous le signe de l'autorité impériale. Sa conclusion ne laisse aucun doute quant au caractère avant tout politique du *Procanon :* « [. . .] Toujours l'Eglise a reçu les ordonnances et les règlements des empereurs aimant Dieu et notre devoir est de les respecter, parce que Dieu a désigné l'empereur pour qu'il prenne soin non seulement des choses de la politique, mais aussi du juste agencement des choses et des personnes de l'Eglise, qui tiennent sans doute du bonheur temporel. C'est pourquoi, tous les décrets, tous les règlements, tous les actes impériaux destinés à l'organisation de l'Eglise, tous comptent parmi les canons et font naître le devoir [comme] vis-à-vis des canons » (p. 144). Si à cette dernière remarque de la citation on ajoute la volonté, expressément formulée par Maior, d'annexer au *Procanon* les textes traduits des décrets émis par Joseph II, « à la connaissance de tous les Roumains », il est tout à fait clair qu'en acceptant la politique josephiniste à l'égard de l'Eglise il abandonne le camp des théologiens, pour rallier celui des plus llustres protagonistes des Lumières, apologètes du pouvoir de l'Etat [15].

L'œuvre de Febronius vient à l'appui de la politique ecclésiastique de Joseph II en raison du fait qu'entre tous les ouvrages de l'époque dirigés contre la Papauté, *De statu Ecclesiae et legitima potestate Romani Pontificis* (Boullien, 1763) est bien celui réduisant le plus le pouvoir du

[15] Dans son intention de vulgariser les instructions impériales, Maior se conformait à l'une des obligations expresses imposées par la Cour viennoise aux professeurs et aux prêtres en tant qu'« Aufklarer ». Cf. le rapport de Kaunitz adressé à Marie-Thérèse, chez F. Maass, *Der Josefinismus*, Vienne, 1953, vol. II, p. 181.

pape et plaidant en faveur de l'autorité du monarque absolu dans tous les problèmes de la vie politique. Ceci explique son grand écho européen, et c'est en ce sens que s'avère juste le point de vue de G. Bogdan-Duică lorsqu'il parle du caractère « fébronien » du *Procanon* [16]. S'attaquant à la thèse de l'infaillibilité du pape, Febronius proclame l'infaillibilité du concile. Jusqu'à ce point, Maior le suit dans cette voie, mais par la suite il y aura divergence de vues. En effet, Febronius bien que dépossédant la Papauté de l'attribut de l'infaillibilité et proclamant le droit du concile œcuménique d'exercer le pouvoir législatif de l'Eglise, réserve quand même au souverain pontife l'exercice du pouvoir exécutif entre les conciles. Cette position est sans doute celle d'un bon catholique [17]. Mais, de cette manière le droit du monarque d'intervenir dans les affaires de l'Eglise est indiscutablement de beaucoup moins important que celui que le *Procanon* lui reconnaît. Comme nous l'avons vu, Maior supprime tout droit supplémentaire du pape par rapport aux autres membres du concile, transférant au monarque une partie des attributs du pouvoir exécutif qui étaient, par contre, entièrement réservés par Febronius au pape.

Œuvre programmatique, à travers laquelle Maior s'adresse en tout premier lieu aux Roumains afin de les éclairer, le *Procanon* de par son contenu même ne pouvait s'organiser autrement que de manière polémique. Son auteur excelle dans l'exercice de la satire, surtout quand il s'attaque à « l'absolutisme » du souverain pontife : « Vraiment, si le pape était infaillible, à quoi bon s'user les méninges avec tant de leçons, à quoi bon dépenser des richesses pour acheter des livres et s'avancer, au péril de la vie, sur la mer afin de conquérir la science ? Il suffirait d'écrire à Rome, pour qu'une bulle, venue de là, vous apporte toute la science dogmatique ! Il n'était guère besoin non plus d'attirer tant de saints pères, tant de vieillards et d'estropiés, les uns aveugles, les autres boiteux, qu'ils se réunissent au concile de Nicée et autres et qu'ils quittent leurs églises et leurs brebis ; il suffisait d'y apporter la parole du pape ! »

---

[16] *Petru Maior și Iustinus Febronius sau Petru Maior ca vrăjmaș al papei*, Cluj, 1933. Il y a sans doute certaines correspondances : Febronius conteste l'infaillibilité du pape et plaide pour la souveraine autorité du concile ; il réclame le retour au christianisme primaire, originaire et proclame l'autorité de la Bible, de la tradition humaine et des lois naturelles — idées en partie communes à la littérature antipapale, propre à la Renaissance et au gallicanisme. Mais, à la différence de Maior, Febronius n'est pas anticlérical. D'où, la solution différente à laquelle aboutissent les deux théologiens en ce qui concerne la crise de l'Eglise œcuménique. Cette différence et plusieurs autres imposent la révision nuancée des conclusions de Bogdan-Duică relatives au caractère « fébronien » des ouvrages de Maior, comme elle réclament aussi la mise en lumière des circonstances politiques et d'ordre intérieur conditionnant la genèse du *Procanon*, ainsi que le contexte spirituel sud-est européen.

[17] S. K. Padower, *The revolutionary emperor* : *Joseph II of Austria*, London, 1967, p. 147 et Paul Hazard, *La pensée européenne*..., vol. II, p. 79 et suiv.

(p. 98). La stigmatisation définitive revêt cette ironie mordante, caractéristique du style de Maior : « Ceci ce n'est pas de la foi, mais superstition et énigme de vieille femme » (p. 94—95).

Cependant, pour aboutir à telle conclusion, l'auteur s'attache à démonter avec minutie, pièce par pièce, articulation par articulation, l'ensemble de la construction bâtie par les apologètes du pouvoir papal. Chaque argument est analysé minutieusement, savamment, le *Procanon* étant sous ce rapport l'expression d'une authentique érudition maniée avec la maîtrise d'un virtuose.

Dans la confrontation des deux puissances, Papauté — Etat, Maior se révèle le partisan sans réserves du second et, en tant que tel, il réfute l'infaillibilité papale au moyen d'un véritable réquisitoire, tout un cycle de *corsi e ricorsi*. Plaidoirie redoutable s'il en fut, trahissant dans une égale mesure l'érudition, l'esprit critique, l'étonnante mobilité d'un intellect spéculatif et ravivant le souvenir du style acidulé dont un conseiller de Pierre le Grand — le professeur T. Procopovitch de l'Académie kievienne (1707—1710) — s'était servi dans l'une de ses lettres au pape.

Ce réquisitoire ne vise pas uniquement la Papauté, qui s'est approprié les attributs de Saint Pierre, « afin de pouvoir ensuite s'attirer sournoisement le rang, l'éclat, l'honneur et la monarchie du pape, celle qui abîma la paix et l'amour » (p. 24). Il ne se borne pas seulement à jeter le discrédit sur quelques institutions que la Papauté a engendrées comme l'inquisition. C'est l'ensemble des seigneurs de l'église catholique qu'il met aussi en cause : « Ceux-là, ne se rappelant plus de quel rang, de qui ils sont les curateurs et quel commandement par notre Archiprêtre Jésus Christ, avec son propre exemple renforcé, leur est donné, tant ils ont haussé leur corne, qu'aucun des pauvres gens ne peut se frayer voie ni dans l'instance ni par supplique, pour arriver à eux, non pour être servis, comme les apôtres du Christ l'ont fait, mais seulement pour trouver une consolation. Au contraire, ils secouent, injurient, anathémisent leurs sujets, lancent des mots de ceux qu'on ne saurait souffrir ni dans la bouche d'un serf condamné [. . .]. Au contraire, même, ils soufflettent les prêtres dans les églises, ils les houspillent, les frappent de leur bâton, les jettent en prison avec les voleurs et les putains. Les trompettes à leurs dîners comme au banquet de Nabuchodonosor, des mets choisis, des serf devant eux, craintifs et frissonnants, sur la pointe des pieds tâtonnants, non pas marchant, sans cesse et innombrables. Au contraire, il y en a [. . .] qui ordonnent que douze hommes en tenue sur leurs épaules les transportent dans l'église en litière. A ceux auxquels ils permettent de leur baiser les pieds et de s'agenouiller devant leurs yeux ils estiment avoir accordé une grande grâce. Ils accordent, non selon les dispositions des canons mais d'après l'imagination de leur

esprit, des titres à certains prêtres semblables aux plus hautes dignités de l'Eglise et leur ordonnent ensuite de les servir et de se soumettre à leurs serviteurs, ce qu'ils s'imaginent être pour leur grand honneur. « Et moi je suis parmi vous comme celui qui sert ». «Quelle grande honte ! que les laïques dépassent en dévotion les gens d'église et que ceux-ci doivent sur ceux-là prendre exemple » (p. 9—10). Cette critique directe et vigoureuse, d'une haute tension rarement égalée, n'a pour pendant dans la littérature roumaine de l'époque que l'ample et mordante satire de Budai-Deleanu qui, surpassant Maior, critique à la fois la hiérarchie orthodoxe et catholique. La colère et le mépris de l'écrivain augmentent d'autant plus quand il parle de ces Roumains transylvains qui « leur sang même verseraient pour la monarchie du pape. *O! si Dieu aurait préservé la nation roumaine de ce genre d'hommes instruits et théologiens* qui seuls par l'audience, la pompe et l'éclat de leurs vêtements veulent même dans Sa maison vaincre tous les autres ; si une chose est dite à Rome, tais-toi, pétrifié, bouche-béante[. . .]. Devant ceux-là, tous doivent courber la tête, les appeler *Rabi*, *Seigneur, Monseigneur* et autres titres contraires à l'état monacal » (p. 68). *O tempora! O mores!* exclame l'auteur à la fin de ce passage dont le ton trahit l'acharnement de la dispute avec les théologiens philo-catholiques de Blaj.

Déjà au XVII^e^ siècle, le jansénisme avait déclenché la lutte contre l'idéologie catholique officielle, sous la bannière du retour aux formes, simples et pures, du christianisme archaïque. Prenant la relève, le XVIII^e^ siècle — le siècle du bonheur et de la liberté de l'homme — cherche dans la religion seulement les valeurs humanistes, en proclamant l'idée de la tolérance. C'est à juste titre qu'Ernst Cassirer remarque le fait que plus tard le concept de la tolérance ne fut plus compris dans l'esprit propre à la philosophie des Lumières, se confondant avec l'idée de l'indulgence et de l'indifférence vis-à-vis des problèmes fondamentaux de la religion. D'aprés Cassirer, l'idée de la tolérance était alors gouvernée par le principe de la liberté de la foi et de la conscience, étant l'expression d'une nouvelle force religieuse, véritablement typique pour le siècle des Lumières [18]. Or, justement pour sa part, Maior considère la liberté de la foi et de la conscience comme l'expression authentique de la force religieuse de son temps. C'est pourquoi son *Procanon* plaide en faveur d'une religion qui respectera en égale mesure la valeur spécifique de l'esprit et celle de la vie « temporelle ». De même que la grande majorité des penseurs protagonistes des Lumières, Maior s'était laissé séduire lui aussi par la pureté spirituelle, le dépouillement dogmatique et l'unité de la

[18] *La philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1966, p. 175—194.

foi des premiers siècles chrétiens. Il citera élogieusement tant les « Gaulois » que les « Allemands » pour avoir recommandé le retour aux vérités et à la vie chrétiennes des premiers temps. Si jusqu'ici le *Procanon* ne fait que refléter l'optique européenne en général au sujet du problème qu'il aborde, la solution qu'il propose pour résoudre la crise où se trouvait l'Eglise universelle lui confère par contre une nette et profonde originalité.

D'habitude, les penseurs protagonistes des Lumières et adversaires de la Curie papale, en constatant la falsification par la Papauté de ses droits initiaux, se déclairaient pour l'autorité et l'infaillibilité du concile, sans mettre pour autant en cause la doctrine catholique. Cependant que Maior attire l'attention sur le fait qu'avec le temps les prérogatives usurpées du pape ont fait dévier l'Eglise catholique elle-même des normes chrétiennes archaïques, en déterminant son émancipation de la tutelle du concile œcuménique et, implicitement, sa différenciation ainsi que son détachement de l'Eglise universelle. De par sa structure même, le catholicisme est donc incompatible avec le christianisme originaire. Pour retourner réellement à l'unité et à la pureté de l'Eglise chrétienne de jadis, il ne suffit pas de déposséder le pape des droits qu'il a usurpés, ni de proclamer tout simplement le retour aux formes pures du christianisme primaire. La conclusion de l'auteur à ce sujet est que, puisque c'est l'Eglise orientale, « notre Eglise », qui continue les anciennes traditions, inaltérées, l'Eglise occidentale dans son effort de retrouver sa condition originaire devra se tourner vers elle, réintégrant de cette manière l'ensemble des Eglises œcuméniques des débuts, gouvernées par les onze autres successeurs des apôtres du Christ. Ainsi s'explique également pourquoi Maior fonde surtout son argumentation sur la patristique orientale (Basile le Grand, Jean Chrysostome, Maxime le Péloponnésien, Nicétas, etc.), affirmant même que « plus grande audience ont les Pères orientaux que ceux occidentaux et plutôt avec leurs dires qu'avec celles de Occidentaux orientons-nous » (p. 67). Dans la sixième partie de son livre, intitulée « Sur les canons reçus et confirmés par l'Eglise orientale », il estime même que leurs enseignements sont les seuls en mesure de conduire à la « renovatio ecclesiae » préconisée par les gallicans et dernièrement par les « Allemands ». Quand il cite les auteurs catholiques, il le fait seulement dans la mesure où ils sont susceptibles de justifier ses propres conclusions. C'est dans cet esprit que sont cités Saint Augustin, Thomas d'Aquino, Fleury, etc.

Il y a, sans doute, une note véritablement inédite dans la solution proposée par le *Procanon* qui recommande le retour des catholiques au sein de la vraie Eglise, celle orientale. C'est une note tout à fait nouvelle dans l'ample mouvement antipapal du XVIII^{e} siècle. Elle est née de la condition spécifique des Roumains transylvains et du contexte

politique et spirituel propre au peuples du Sud-Est de l'Europe. Dans les conditions de l'opposition catégorique du joséphinisme au recul du catholicisme et de la propagande des apologètes de la Papauté de Blaj, réactiver l'idéal de la conservation intacte de « l'ancienne foi » afin de sauvegarder l'intégrité nationale devenait un acte absolument nécessaire. C'est en raison de cette nécessité vitale que les représentants les plus brillants des Lumières transylvaines — *uniates* et *orthodoxes* — avec en tête Şincai, Micu, Maior, D. Eustatievitch, adoptèrent des positions pro-orthodoxes, phénomène comparable au point de vue politique avec le gallicanisme des Etats et des Eglises catholiques de l'Occident. Ne pouvant prévenir le danger de la conversion au catholicisme en quittant l'Eglise uniate, les lettrés transylvains essayèrent une fois de plus de renforcer la clause sous laquelle l'union avec Rome s'était réalisée, autrement dit la conservation du rituel et de la tradition de l'Eglise orientale. Afin de fortifier l'orthodoxisme, Şincai, par exemple, déclarait qu'il n'y avait pas de différence essentielle de foi entre Occidentaux et Orientaux et que, malgré l'union de 1700, les Roumains transylvains ont continué à observer les lois et les traditions de l'Eglise orientale [19]. De son côté, Maior ne se borne pas de contribuer avec un point de vue identique à la précision du sens de l'Union, mais il passe même — comme son *Procanon* le prouve — à une ample argumentation théorique de sa position pro-orthodoxe [20]. Outre le fait qu'il dénonce le véritable visage du clergé catholique et la fausseté des dogmes romains, il reconnaît une nette supériorité à l'Eglise orthodoxe, qu'il désigne souvent par l'expression « notre Eglise ». On ne saurait ignorer à ce propos les analogies de son ouvrage avec le manuel de Pierre Moghila sur « Le véritable dogme religieux », où l'auteur — ainsi que ses disciples du XVIII[e] siècle le feront également — accorde une grande importance à l'évidente « supériorité » de la confession orthodoxe surtout par rapport à la confession catholique, constamment attaquée. De par sa nature, la conclusion de Maior atteste subsidiairement une tendance identique qui était de prévenir la dissimination des Roumains par le catholicisme.

Mais, par la promotion de l'idée de la « foi » traditionnelle, l'ouvrage de Maior renforçait aussi la conscience nationale, cristallisée au cours

---

[19] Gheorghe Şincai, *Hronica românilor şi a mai multor neamuri*, 2[e] éd., Bucarest, 1886 : vol. I, pp. 192, 378 ; vol. II, p. 214—215 ; vol. III, p. 319. Ce ne fut pas par hasard qu'estimant utile une histoire de l'Eglise S. Micu choisit dans l'œuvre du gallican Fleury la période des quatre premiers siècles du christianisme, pour l'inclure dans les deux premiers volumes de son *Istoria bisericii*, achevée en 1790. Ces volumes expriment son option pour la réconciliation des Eglises occidentale et orientale afin de restituer à la communauté chrétienne son unité initiale.

[20] Cf. au sujet de sa prise de position pro-orthodoxe Gr. Marcu, *Petru Maior, precursor al unificării bisericeşti a românilor din Ardeal*, « Mitropolia Ardealului », III (1958), p. 709—716.

du XVIII[e] siècle même dans la couche paysanne, ainsi que le soulèvement du moine Sofroni le prouve. Dans le paysage national et religieux varié de la Transylvanie, l'orthodoxisme — ainsi que L. Blaga le remarque — prenait figure de « foi roumaine » [21]. L'œuvre découvre de cette manière le première et la plus importante de ses dimensions politiques. En même temps, par ses conclusions, le *Procanon* s'avère le point de départ théorique de la future entreprise de Maior visant à réunir à nouveau les deux Eglises roumaines de Transylvanie [22], ainsi que la source des nombreuses critiques portées à Ioan Bob pour les changements introduits dans la « foi » orthodoxe qui diminuaient la force de résistance nationale.

Sur l'échiquier du XVIII[e] siècle, la position de Maior dans le cadre du conflit Etat—Eglise en tant que défenseur du pouvoir laïque contribue à fixer la deuxième et la plus importante de ses dimensions idéologiques. Une autre conclusion s'impose en fonction de cette deuxième dimension du sens profond du *Procanon*. S'il est vrai que celle-ci est indirectement soutenue par ledit ouvrage, elle se détache par contre aussi du contenu des notes de l'épopée comique de Budai-Deleanu (*Ţiganiada*) attribuées à Mitru Perea (alias Petru Maior). Même sans prétendre que ces notes offrent l'image garantie de ses opinions dans leurs divers commentaires sur les formes de gouvernement, il est hors de doute qu'elles reproduisent le climat des discussions des deux amis à Vienne (1779—1780). Elles brossent par la même occasion l'esquisse du point de vue général de Maior. C'est un fait connu que l'un des premiers objectifs de la politique des Lumières était d'abolir l'alliance séculaire de l'Empire et de l'Eglise, ce qui pousse R. Dérathé à penser — de même que presque tous les spécialistes du problème — que «l'anticléricalisme faisait oublier ou excuser l'absolutisme »[23]. Toutefois, considérer les choses sous un tel angle serait juger de manière bien superficielle ce siècle. Il est vrai que les Lumières signifient en tout premier lieu des réformes ; que leurs protagonistes sont dans leur majeure partie des réformistes et que seulement quelques uns parmi eux — les meilleurs — se sont élevés plus haut, jusqu'au seuil de ce que représente la formule «liberté, égalité, fraternité ». D'autre part, il est également vrai que le siècle abonde en ouvrages contre le pape, donc apparemment théologiques. Mais, lorsque l'absolutisme papal est mis en cause en tant qu'expression d'un gouvernement personnel, arbitraire ; lorsque l'unique forme d'orga-

---

[21] *Op. cit.*, p. 31 ; cf. aussi P. P. Panaitescu, *Problema unificării politice a Ţărilor Române în epoca feudală*, in *Studii privind Unirea Principatelor*, Bucarest, 1960, p. 75—79.

[22] Cf. Oct. Bârlea, *op. cit.*, p. 247 et Gr. Marcu, *op. cit.*, passim.

[23] *Les philosophes et le despotisme*, in *Utopie et institutions au XVIII[e] siècle*, Paris, 1963, p. 69.

nisation et de gouvernement préconisée comme raisonnable pour l'institution ecclésiastique est celle du concile œcuménique — ceci ne signifierait-il pas, indirectement, la mise en accusation de toute concentration du pouvoir entre les mains d'un seul homme (le monarque absolu) et la recommandation de réaliser le gouvernement collectif (parlementaire)? Cette question, logique, s'applique également au *Procanon* si le lecteur se place d'un point de vue politique. On ne saurait l'ignorer, compte tenu de la violente réaction de Maior chaque fois qu'il traite de la tyrannie comme expresion du gouvernement arbitraire ou quand, plaidant contre le danger de la suprématie d'un seul homme, au sein du concile, il parle de la partialité inévitable puisqu'elle tient de la nature humaine. Pour conclure, on peut dire que le «parlementarisme » ecclésiastique préconisé par Maior a un correspondant valable (même s'il n'est pas expressément proclamé par l'auteur) dans sa conception concernant la meilleure organisation de la vie laïque.

Enfin, l'ouvrage s'affirme tout aussi profondément original par rapport au mouvement d'idées du Sud-Est de l'Europe. La réaction disons «gallicane » des protagonistes roumains des Lumières projetée sur la toile de fond de ce mouvement d'idées est susceptible d'expliquer aussi le caractère spécial que son expression comporte dans le contexte général européen. Et considéré de ce point de vue, le *Procanon* livre sa troisième dimension politique, se révélant comme une réplique antipapale orientale, dont la singularité est encore plus accusée du fait de la situation paradoxale de son auteur : sujet romain catholique mais théologien avoué de l'Eglise orientale.

L'insistance que nous avons mis à analyser le *Procanon* se justifie tout d'abord par sa haute signification politique. Celle-ci s'avère le fruit d'une subtile conjugaison de deux modalités d'expression spécifiques : celle propre au théologien de formation en tout premier lieu humaniste et militant pour le christianisme originaire, des Evangiles, doublée par celle appartenant au penseur laïque du XVIII[e] siècle qui fait passer la théologie traditionnelle à travers le feu de la critique, en lui adaptant les techniques scientifiques. Bien que s'agissant d'une œuvre de jeunesse, elle permet de détacher les lignes directrices de la pensée de Maior, définissant les perspectives ouvertes sur sa personnalité et sa création ultérieures. Dès à présent on peut affirmer — poussant plus loin la remarque de L. Blaga — que l'auteur du *Procanon* est le premier des représentants de l'Ecole transylvaine à saisir la structure philosophique-politique originale des idées des Lumières en fonction des impératifs nationaux immédiats.

Naturellement, en s'attachant à une problématique théologique, Maior coupait — ainsi que Blaga le souligne — son accès à une pensée philosophique moderne «pour laquelle il avait de si belles aptitudes »[24]; mais il n'entrava pas ses dispositions réelles pour l'approche dans un esprit philosophique des problèmes les plus importants de l'époque. Car le *Procanon* dévoile non seulement le philosophe virtuel, mais aussi le polémiste doué d'un esprit éminemment critique et le patriote ardent, animé d'un fort sentiment d'engagement.

---

[24] *Op. cit.*, p. 205.

CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF THE DOMESTIC STONE ARCHITECTURE OF ISTANBUL

C. JOJA
(Bucarest)

On domestic stone architecture in Istanbul there are very few precise data and those data are highly controversial. Hypotheses have been, however, set forth [1]. Besides the stone houses of the Phanar, the Tekfursarayi palace, the inns surrounding the Kapali çhearshir bazaar and 3—4 houses in Galata, analysed below, little has remained unchanged of the old Istanbul architecture so that very scanty information is available at present.

---

[1] Charles Texier, R. Popplewell Pullen, *Architecture byzantine ou recueil des monuments des premiers temps du christianisme*, p. 143, "De même qu'ils ont conservé dans leurs mosqués et dans leurs bains les mêmes types qu'ils avaient trouvé chez les Byzantins, les caravanserais des Turcs sont bâtis sur les mêmes plans que les Xenodochia ou hôtellerie, et l'on a tout lieu de penser que le Validé Han de Constantinople n'est autre que le Xenodochion qui existait près de St. Sophie" ; p. 175, "L'usage de Xenodochia, hotellerie des étrangers, était général à Constantinople avant que les Turcs n'ussent établi les Khans, et les mensionés veredariarum ont précéédé les caravansérais qui jalonnent les routes de la Turquie". Choisy, *L'Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 3, "L'Art byzantin dure encore : les maçons grecs de la Turquie sont de nos jours les représentants les plus fidèles des constructeurs du Bas Empire et leur pratique actuelle est en somme le commentaire le plus sûr et le plus vrai des ruines" ; Charles Diehl, *Constantinople*, Paris, H. Laurens, 1928, p. 146, "Ces habitations bâties en dehors du mûr d'enceinte, au bord de la Corne d'Or, date pour la plupart du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècles. Mais elles ont conservé quelques traits de l'architecture byzantine, les assises alternées de briques et des pierres, les étages a encorebellement, les balcons couverts portés sur des corbeaux de pierre... On trouve d'autre part à Galata plusieurs maisons plus anciennes bâties dans le même style qui date de l'époque génoise, XIV^{e} ou XV^{e} siècle". Talbot Rice, *I Bizantini*, p. 93, "Praticamente non si sa nulla delle case bizantine, sebbene si sia suggerito che alcuni degli edifici che oggi restano sulle rive del Corno d'Oro, usate ora come magazzini, si possono veramente far risalir a tempi tardo-bizantini. Tuttavia è piu probabile che fossero costruiti dopo la conquista turca dai mercanti genovesi e veneziani, che a pianterreno avevano i loro uffici comerciali, e ai piani superiori gli alloggi. Ma esse riproducono certamente il tipo di edificio esistente sotto i Paleologhi, se non proprio in tempi anteriori". Vogüé, *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse*, p. 88. "Il n'est pas jusqu'au moucharabis des maisons asiatiques modernes dont on ne puisse chercher l'origine dans les balcons de nos constructions syriennes du cinquième siècle".

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 57—79, BUCAREST, 1973

The Phanar houses could date stylistically from the 15th century or at least they recall the 15th century architecture. Yet, some researchers consider that they were erected in the 17th century.

A careful analysis of the stone from these houses and of that from the wall of the neighbouring Byzantine fortification might solve this problem. Bad weather seems to have worn in a similar manner the stone from the wall and that from the other houses.

The supposition that houses could have been built with stones from demolished fragments of the wall may be taken into account only to a smaller extent : the working of brackets, door frames and lintels would have shown a fresher surface than that of walls.

It is certain, however, that the Phanar architecture is not repeated in the towns of the other Islamic countries, in the Balkans or Greece. It is very unlikely that the 17th century could have given birth to that architecture which is not at all reminiscent of the architecture of mosques, medrese and Turkish hospitals or of the buildings of the imperial Topkapi Palace of the great architect Sinan.

The dating of the constructions in the 17—18th centuries might be advocated, however, on the basis of a baroque decoration found in the Mano house. We must nevertheless recognize that architectural tradition was well maintained and that stylistical continuity could be followed back to 4—5 centuries. Yet, portal decorations could have been added much later and decoration is not always a proof for dating. A late dating of stone Phanar houses seemed to be justified by the fact that relieving arches over the windows are rather pointed. Yet this is not an indication that the architecture is Ottoman.

Pointed arches were found in Byzantium as early as the 6th century in Hagia Irene and up to the 12th century in the churches Fetieh, Zeirec and Kahrieh Djami, both in the interior and in the exterior. This constructional manner is not at all indebted to the Arabs.

The successive bow-window projection of the storeys, certainly points to the copying of wood architecture. This cantilever projection is rational in wood but irrational in stone. The prototype of that stone architecture should therefore be the wood architecture of Constantinople of centuries ago. Any resemblance of present-day wood architecture with the stone architecture of Phanar may also point to the continuity of wood architecture in Istanbul.

Nothing is known on Roman domestic architecture of the 4th century in Constantinople. Little information is available on the architecture of the 6th century from the representations of palaces in Ravenna mosaics — actually baroque representations of Diocletian's palace from Spalato.

Nothing is known on civil stone architecture of the 8th—9th centuries, yet the detailed study of the present-day wood architecture could throw some light. The palace of the Palaeologi of the 12th century is known, and its facing, columns, capitals and arches have similar proportions to those of church architecture of the 10—12th centuries. Yet stone houses of Phanar have a much simpler decoration of the facing as against that with ceramic effects of the Tekfur Saray and of the above-mentioned churches.

Stone masonry in brick cases, very close cantilevers, the relief arch with skylights are all Byzantine elements. They could have been borrowed by the Turks, especially as it is known that the profession of architect in the Ottoman Empire was carried on by young Christians converted to Islam (see chap. Sinan in *L'Art turc* by Arseven Esad Celal).

The Phanar houses to which we refer belonged to more or less well-to-do Greeks (see the Mano house with an emblem on the door) or to Christian communities (see the St. Nicholas Church of Phanar). Since they were erected outside the city wall, on the shore of the Golden Horn, one may wonder whether they were not made of stone just for withstanding possible attacks. The vaulted last storey, to protect the house from fire, the iron bars of windows at the ground floor and floormade that house a true fortress.

A mediaeval air is felt in the architecture of streets surrounding the Kaplî Chearshir bazaar [2] though the Gothic aspect of western Middle Ages is lacking. However, from a plastic angle, this architecture is quite "Middle Ages". Byzantine architecture replaced or protected the lintel with an arch, released from canons the column, the capital and the frame, highly imaginatively changed the carved decoration and thus made it difficult to detect its origin from the Roman baroque.

Turkish conquerors got quickly used to Byzantine architecture and made innovations only in religious architecture. They maintained, however, the plan and spatial senses of Hagia Sophia to such an extent that the Istanbul mosques are altogether different from those of the Islamic world. Constantinople was not destroyed after its conquest and Greeks were not exterminated either. There is, therefore, no reason to suppose that the Turks renewed the town with an architecture peculiar of the Islamic world.

Moreover, no example of stone civil architecture existing in Istanbul can be traced back to Bursa, the old capital, or to other places in Anatolia or the Balkans, conquered much longer before by the Turks. Therefore, no, or almost no foreign influence was imposed on domestic Istanbul

---

[2] See figure 8.

architecture till the appearance of neoclassical architecture in the middle of the 19th century, starting with Pera and Galata.

The Ottomans were fond of decorations with bright colours and arabesques, yet these elements are absent in the architecture of stone houses in Istanbul.

Classical historians of Byzantine art — Texier, Millet, Choisy, Diehl, Talbot Rice — assume that Phanar stone constructions could date from the 16th or 17th century — if not from the 15th Byzantine century — and that Greek masons erected them in the purest Byzantine manner.

The present study is not aimed at establishing the precise date of the constructions — the 15th or the 17th century — but at specifying the permanent stylistic characteristics of Byzantine domestic architecture, on buildings which vary as concerns size and plastic scope.

A detailed analysis of the buildings still existing in Istanbul has not been carried out and the opinion that there exists no information on Byzantine civil architecture has prevented Byzantinologists to study closer the still existing housing stock of Istanbul. It is obvious that little can be found when looking for parallel architectural features between religious and civil architecture from the 12th to the 15th century. A thousand-year evolution, while religious life was in full swing, was too long and therefore religious architecture altogether changed from that of the first centuries. Conservative domestic architecture had no reason to change from the earliest antiquity.

The 12 stone dwellings still existing in Phanar have the following common features: — saw-tooth cornice [3]; — cantilever projection of floors at the level of windows or window-doors [4]; — relieving archover the windows [5]; — window lintels of the storey, cut as circle segment[6]; — stone bonds and interposed clay bricks.

Yet all these constructional details were used in the Byzantine architecture of the 4th century, in churches of Constantinople, Italy and Syria, hence any Arab or Ottoman influence is out of question. The old architecture of Galata houses, on the Golden Horn, though presenting the same bond, cornices and window frames of the Byzantine epoch, may be attributed to the Genvese, as their plastic aspect is altogether different from that of houses on the other shore of the Golden Horn.

---

[3] GABRIEL MILLET, *L'Art Byzantin*, p. 266, "Corniche en dents de scie à St. Vital à St. Serge et Bachus, à St. Irènne, à St. Sophie de Salonic, au palais de Theodoric à Ravenne. à Boudroum Djami, Kilisse Djami, Eskiimaret, Guldjami, Kahrie Djami, Fethije Djami"

[4] See figure 1.

[5–6] See Figs. 1, 2, 3, 4, 5, 7.

A characteristic Byzantine element is the triangular Bow-window, with great plastic effect, used in both wood and stone architecture. The latter borrowed it from the former [7].

The Istanbul architecture is the outcome of a plastic conception altogether different from that of western stone architecture of the 15th century. Nothing like Florence's bosses, Venice's cross arches,Romanesque or Gothic plastic trends, biforiums. Nothing like the elegant Italian Renaissance architecture, or the early Baroque can be found in Istanbul architecture. There is no column in the façade, yet there are rudiments of pilasters; there is no carved decoration, yet a whole set of sculptures results from the uninterrupted rhythm of brackets; there is no open loggia, yet windows have a loggia-like rhythm; no fronton tops the windows or doors, yet arches decorative by themselves and monumental skylights replace them. Architecture still existing in Istanbul uses nothing of classical order yet it is classical in the whole acception of the notion: unitary volume, unitary rhythms in an utmost simplification of façades with superposed orders, façades architectural achieved thanks to decoration. Sure echoes from and visible similitudes with Romanesque architecture are, however, preserved. We can, therefore, consider that this architecture was, to a certain degree, in consonance with Byzantine architecture. Reminiscences of the architecture of Teodoric's palace from Ravenna may be found in any instance of Romanesque architecture, in addition to Armenian influences. The absence of loggias in the stone architecture of Istanbul may be accounted for by the erection of houses outside the city wall.

The constructional elements of stone façades in Istanbul have alone the role of decoration: brackets, frames, relieving arches, lintels, saw-tooth cornices are elements with a precise functional and constructional role, which, the same as in Greek architecture, have a two-fold constructional-decorative function in the façade.

In the Phanar architecture there is no hidden function, the whole structure is visible. The wall acquires visible static schemes, though not to the extent to which these become vectorial schemes in wood architecture. The small height of the ground floor as compared to higher floors in Istanbul architectures results in that *piano nobile* required by any building placed in the street alignment.

The twelve different examples presented below have an outstanding stylistical unity, which justifies us in believing that among them there are no greater differences than a century or two. Precise documents were left only for a short time span and long-standing investigations are neces-

---

[7] See C. JOJA, *Contributions to the knowledge of the civil architecture of Istanbul.* Rev. Roum. Hist. Art, Série Beaux-Arts, t. IX, 1972, p. 19.

sary to establish data on domestic architecture in the first ten centuries.

Were the architecture of Phanar stone houses Turkish, we would expect to find at least a specimen of it or its echoes in the former capital of the Empire, Bursa (two centuries prior to the fall of Constantinople) or in Konya, the even older capital of the Seldjuks. Nothing of the kind exists.

Were the architecture of these houses western, due to the domination of the Latin Empire or of Genoese present till the downfall of Constantinople, the same stone architecture with brackets and triangular bow-windows would also occur everywhere in the West or in Genoa. Yet nobody ever mentioned such similitudes.

Were the architecture of these houses Oriental, similar elements ought to appear in Egypt, Syria, Iran or India. This has not been proved so far.

The fact that this architecture is not to be met anywhere in the Balkan Peninsula might circumscribe its development period to the centuries when the Byzantine Empire was confined to Constantinople, also involving the first two centuries after the conquest. Some indices point to the possibility of an even greater antiquity. Account must be taken of the relieving arches, playing the role of skylight in the so-called Justinian's palace on the walls to the Marmara. These elements were also developed in the architecture of buildings from the imperial Topkapy palace, and became a major element which conditions the inner and outer room.

The hypothesis of a western influence in the Byzantine architecture of Constantinople during the Latin Empire of the early 13th century, can in no way be supported. Stone architecture in Istanbul resembles neither the Western one nor the Rhodos one. In the latter place, Western knights lived till the 16th century and a mediaeval stone architecture is perfectly preserved.

As against Islamic domestic architecture, generally made of brick — plastered, glazed or overlaid with faience — which emphasize the grace of constructional and decorative elements, the Istanbul stone architecture lays stress on robust and straigthforward constructions, with unplastered facing, on equal rhythms, floor projection in bow-windows parallel with the street or triangular, absence of any gratuitous outer decoration.

The efforts for Turkish civil architecture are best seen in Istanbul in the buildings of the Imperial Topkapi Palace [8]. Thus Çinili Kiosk, built either in 1466 or may be a long time before, is a Byzantine building

[8] "Apollo", July 1970, HAYRULAH ÖRS, *The History of Top Kapı Palais*, p. 9.

of Syriac type, rather than an Ottoman one, as this type will never be repeated in the whole Islamic world.

In the 16th century, Sinan built for Murad the Third a kiosk which records changes of senses, rhythms and proportions, not yet met in the architecture under discussion. The increase of the skylight in the visible relieving arch of Justinian's palace on the walls, grants different plastic values to the inner space and to outer architecture, succeeding in imparting purely Turkish values to the imperial architecture up to the 18 th century.

The Turkish parament began to differ from that of Phanar houses as early as the 16th century. Carelessness is replaced by precise finishing and a mechanic perfection is introduced not only in civil architecture but also in the religious one.

The Topkapi harem [9] of the 16th century, built of stone without brick aligning rows, with porticoes, very pointed arches and saw-tooth cornices, was built in 1580 also by Sinan, the same as the kitchens of 1574. At last, the apartment of Selim III in the 19th century seems to achieve a genuine expression of the Turkish architecture of Istanbul.

The Istanbul inns are grouped round the Kapali Çearşir bazaar. These huge stone buildings have the same stylistic features as the Phanar houses yet with a more rigid architecture facing the street, without being altogether closed. Street façades are palace-fortresses with triangular or straight bow-windows, full of the most refined architectural expression. The three great inns, Yeni Han, Valide Han and Vizir Han — the first with three floors, the other two with two floors — have giant patios with different architectures. All three seem to be just the old Byzantine Xenodokionts, the same as the other smaller inns, placed at different distances from the bazaar, if stylistic data are considered sufficient for a verisimilar dating.

In Istanbul all inns have windows and shops facing the street, as against inns of Anatolia and Central Asia, real fortresses. We wish to mention only inns from Ulukishla, Tokat-Sivas, Sultan Han of Kaiseri, Ciftlik Han of Sivas Amasya, Ezine pazar Hani of Amasya Tokat, Sereiza Han of Antalya-Alanya, Evdir Han of Antalya, Sultan Han of Konya Aksaray, Zazadin Han of Konya, Karatay Keravan Saray of Kaiseri Elbistan, Agzi Kara Han of Aksaray Mevshekir,Alara Han of Antalya, Alanyie Kirkgóz Han of Antalya Konya and Kyzylviran Han of Konya Beyshehyr, with plans, spatial, constructional and decorative outlook utterly different from those in Istanbul. They make us wonder whether these are not old solid Byzantine inns, renovated in the course of years.

---

[9] "Apollo", July 1970, *The Ottoman Harem* by Cagetay Uluçay.

Fig. 1. —

The Mano house, formed of a large building, a small building and the church St. Nicholas inside the courtyard, has a main building with ground floor, two cantilever floors and a retired attic. In the street, the ground floor is reduced since street level rose with the time. The first floor is placed on 16 very close brackets, doubled at the end, and windows are placed on a level with the cantilever-beam, forming door-windows. The second floor is also overhanging on a row of 23 smaller brackets, at the window level. This modality is not met anywhere in the Western or Eastern stone architecture. A cornice with a treble brick row, placed as saw-teeth, crowns the second storey and another one with a double teeth row appears at the attic. The windows of the first storey have straight stone frame-works, with a slightly broken relieving arch. The upper plane of the masonry protrudes with 4 cm, to mark the extrados of the arch. Between windows are formed pilasters, stressed only by the different structure of the masonry.

The storey has the same window frames, only the lintel is cut as a circle segment, to give another value to the empty space. This practice was encountered as early as the 5th century in the Christian architecture of Syria[10]. The presence of broken relieving arches could be an argument in favour of dating the construction in the Ottoman period. Yet we know that the broken arch was used as early as the 6th century. The plastic effect is mainly achieved by close brackets, by the relieving arches and by the rich cornice. The regular rhythm of empty places and cantilevers, the outline of pilasters, the strong shadows of cantilevers, the horizontal lines strongly marked by the bracket rows and the saw teeth, provide this façade with an architecture of the purest classic style, a true Byzantine classicism. Without any reference to the Byzantine church architecture, this representative house mirrors the spirit and plastic understanding of builders of the 12th century, transposed to the lay requirements and ideals of the Byzantine community. This architecture is a clear expression of the sensitivity and of the rational structure of the community which built it. It may help to a more precise understanding of history and philosophy in Istanbul, along centuries. The entrance gate on the left is much more recent — probably from the 18th century —, having been built after the street level was raised. The emblem of the house — the palm and crown with cross in a baroque frame — was certainly made in the 18th century. The entrance door, on the ground floor, was half buried in the earth.

---

[10] VOHÜÉ, *L'architecture civile et religieuse en Syrie Centrale*, p, 65, 66, 136—138.

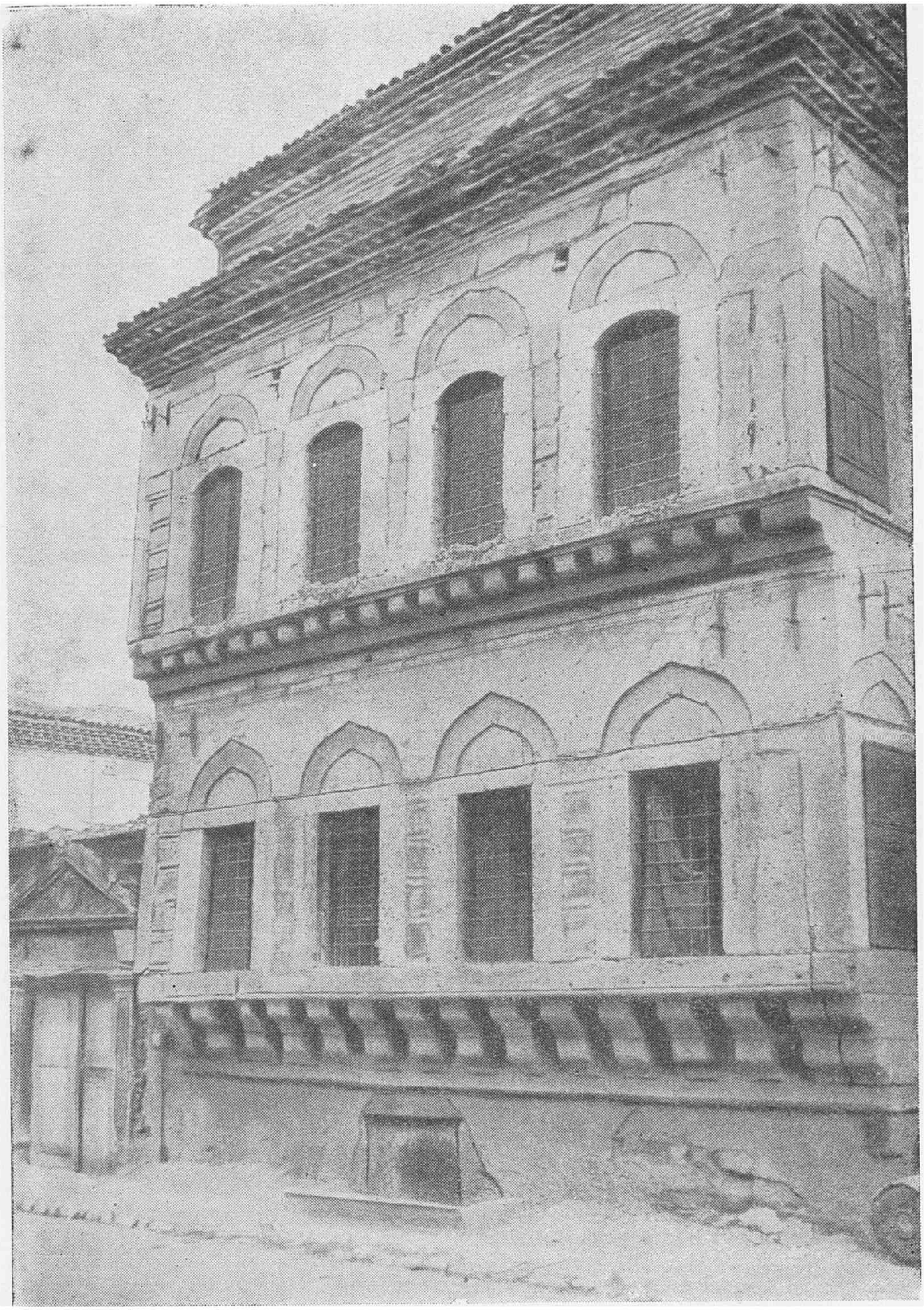


Fig. 2. —

On the same street of the Golden Horn, Mursel Pasha Cadesi, there stands the house of figure 2, with a different plastic style than the Mano house. Of moderate size, with a half-buried ground-floor and a floor with an almost destroyed Byzantine cornice, this building is of great interest for the study of Istanbul architecture. The façade, treated as a loggia, protrudes on four brackets and three successive hang overs of the floor plane. These elements yield a great plastic expressiveness and absolute originality. The arch of the four windows is achieved by cutting the lintel in a marked arch, emphasized by a profile over it. The facing is the common Byzantine one, up to the profile, with ashlar in brick cases. Over this profile there stands a stone masonry of smaller dimensions without brick aligning rows, an added masonry which makes us think that we are faced with a fragment of a very old and more important building. The monumental spirit which presided over the erection of this house is sufficient to introduce us to the totality of plastic senses of Byzantine architecture. The absence of relieving arches and of skylights over the lintels may originate from the rebuilt masonry over that semiloggia. The portal of the floor with simplified profiles has a skylight cut in the very profile where brackets are originating. The two neighbouring empty spaces at the ground floor were cut in a late period, to be used for a shop.

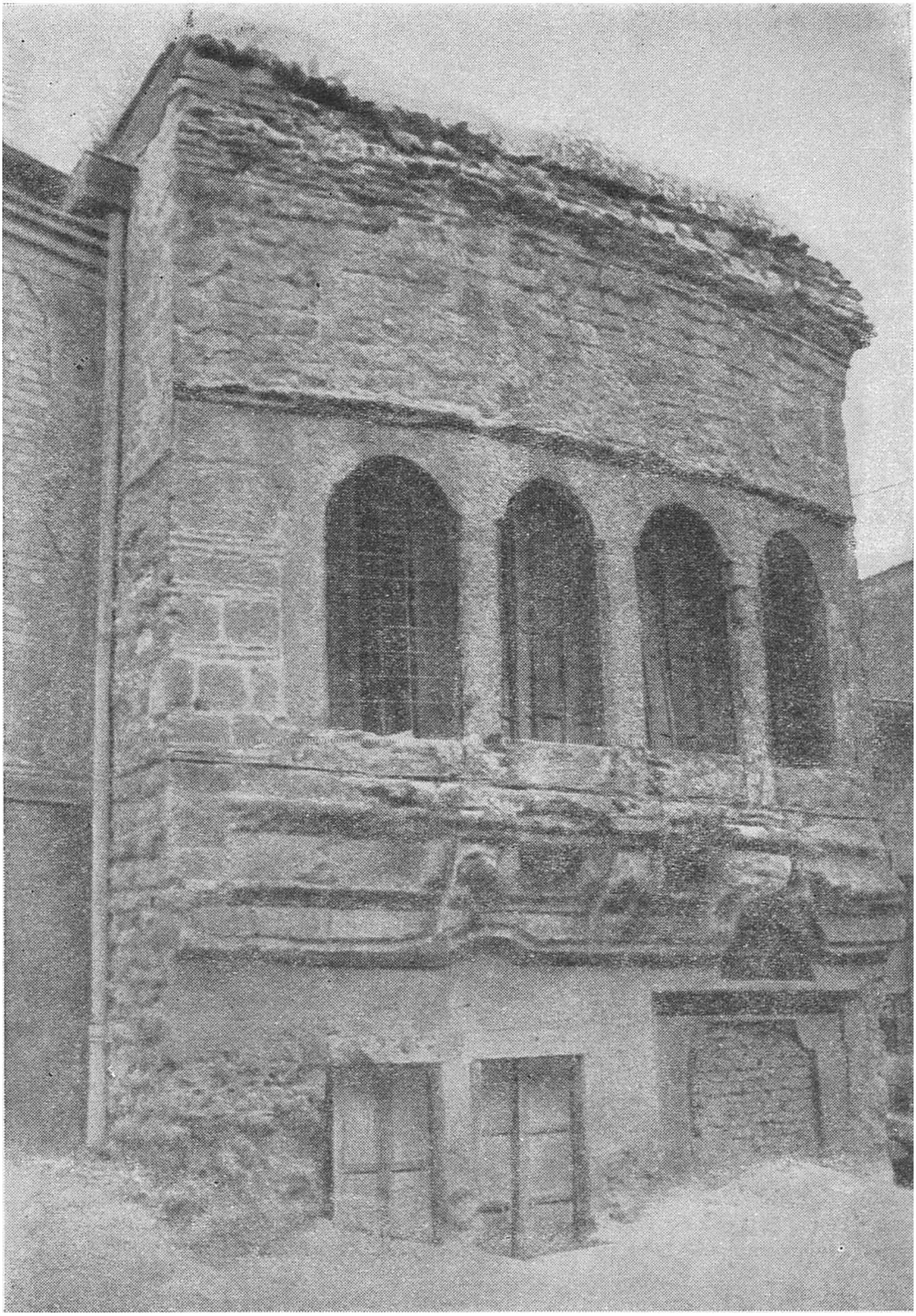


Fig. 3 —

The fragment of large building, placed on the bank of the Golden Horn in the vicinity of the Unkapani is revealing for the old stone architecture in Istanbul. The triangular bow-window, overhanging two rows of successive brackets is the only elaborate architectural effect, yet it is so strong that it renders useless any other decoration. It enlivens the façade with more brilliancy than any other added elements. This architectural solution is unnatural for stone architecture and it is doubtlessly inspired from the wooden architecture of old Constantinople. No doubt, esthetical requirements presided over the adoption of this difficult constructive solution. Never met in the West, this plastic formula had certain echoes in the Balkan and Anatolian wooden architecture but none in the stone architecture of the Ottoman Empire. The descending rhythm of cantilevers cut by three horizontal lines gives rise to extremely refined combinations of light and shadow. The window lintels are cut in circle segments, the same as in the other Phanar buildings, without any relieving arch.

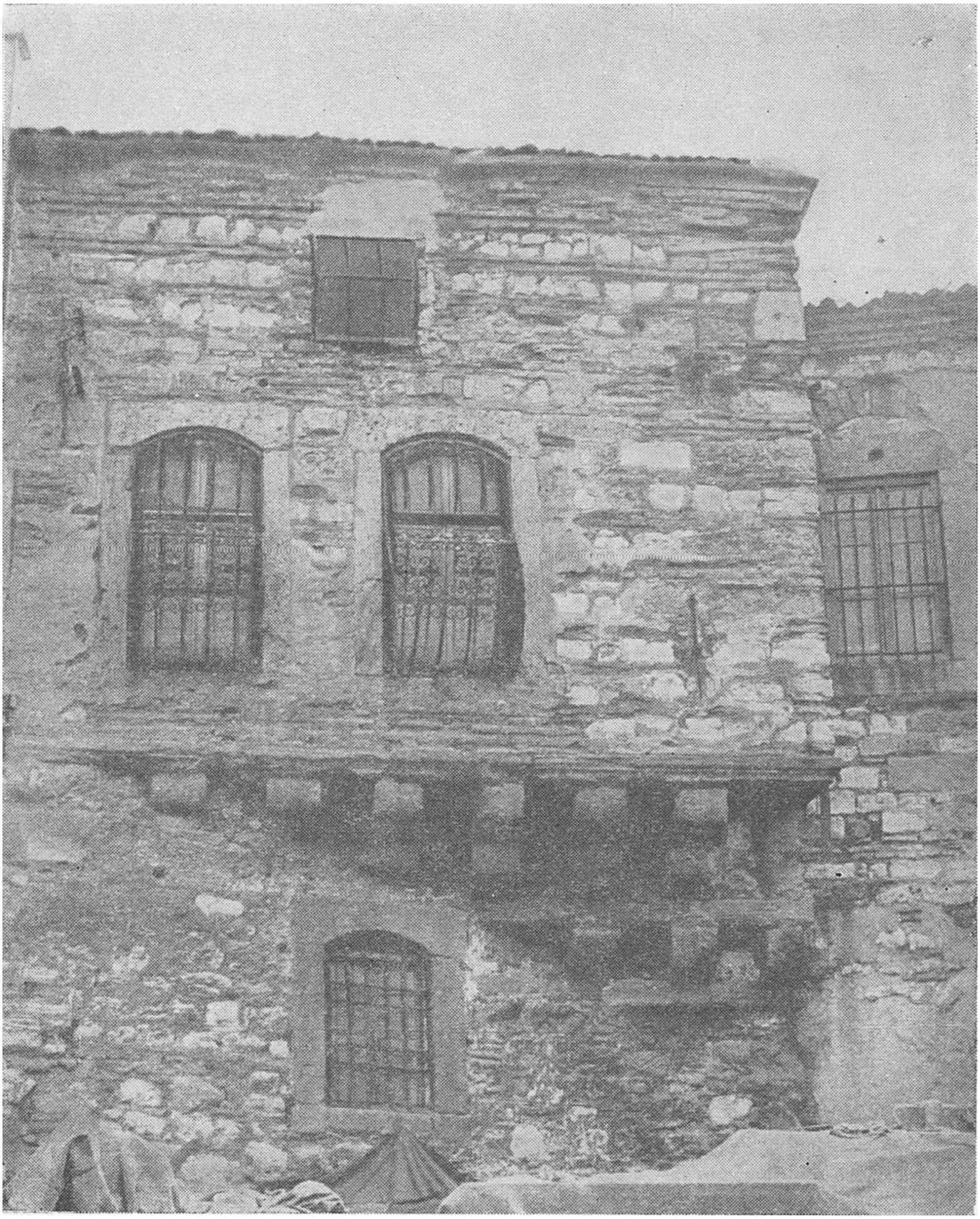


Fig. 4. —

The old building fragment of greater size on the Mursel Pasha Kadesi street (Fig. 4) illustrates the importance given by Byzantine builders to brackets and bow-windows. The different treatment of the two bow-windows and even of the brackets of a single bow-window is an example of the inventiveness displayed for any house. As the plastic effect of brackets was certain, they were used in numberless variants in Istanbul.

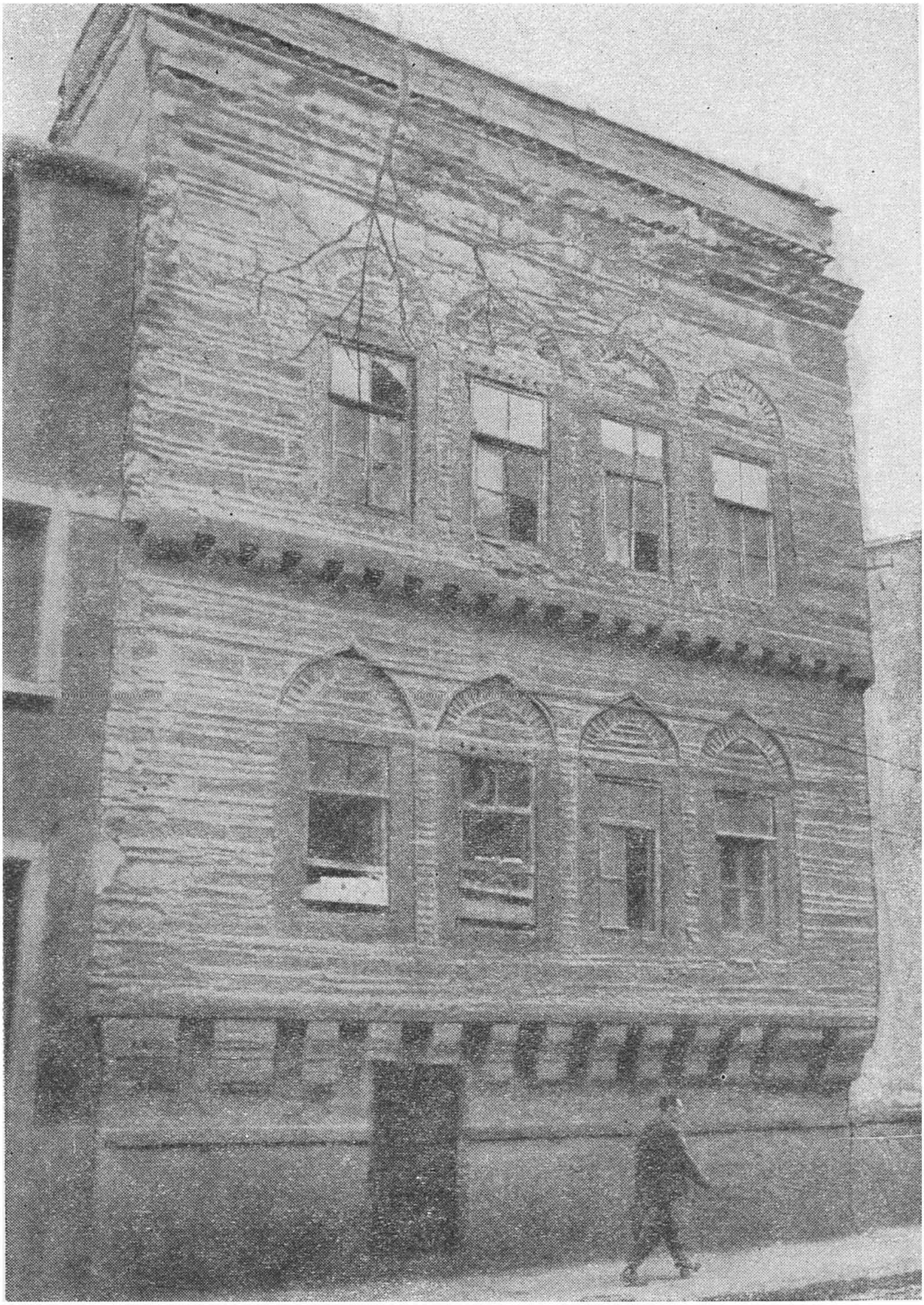


Fig. 5. —

In the same street (Fig. 5), a house with ground floor and storey, with attic marking the floor vaults, with saw-tooth cornice, treble at the floor and double at the attic, with three façade windows, has a subtle range of ornaments provided by pigeon-lofts. Rudiments of these exist also in the Mano house. Without brackets and bow-windows, only with a slight protrusion of the floor, this house has a noble air, despite all changes made at the ground floor. It is a model of simplicity, monumentalness, grace and solidity.

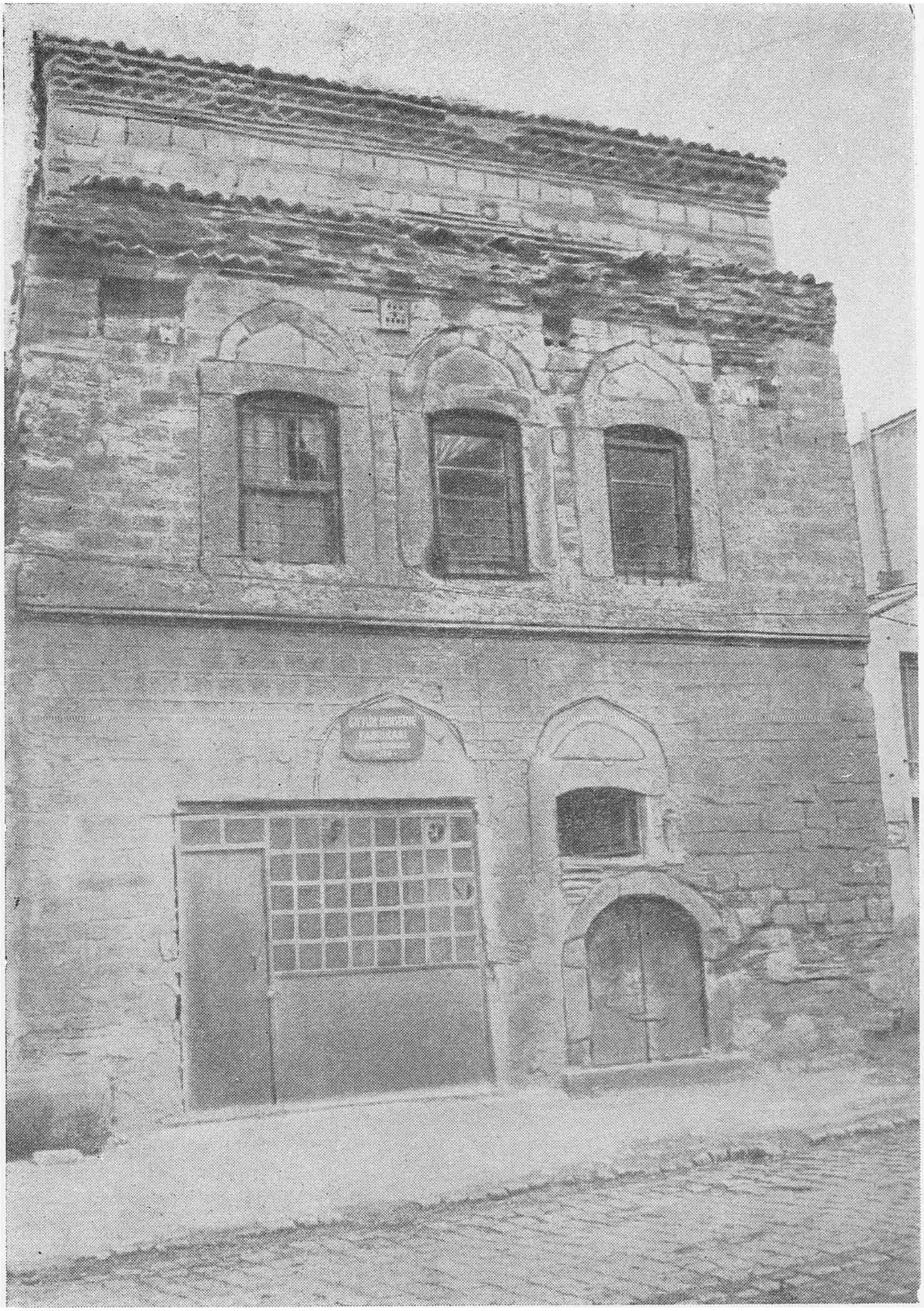


Fig. 6.—

The house of figure 6 stands in the same street. It was built close to the city wall, probably in a broken portion, hence after the fall of Constantinople. Stylistic data are the same as for the above houses : a room protruding twice in cantilever, at the level of the second floor, the window transformed in a French window — as in the Mano house —, the room on the right with a balcony on stone brackets made of very simple ironwork. The ground floor is buried in the ground, which reduces from the monumentalness the building still has despite the absence of the saw-tooth cornice, destroyed in the meantime. Lintels of French windows of the second floor are cut in circle arcs, the same as in the Mano house. This ancient formula of the 5th century proves its necessity in an architecture devoid of decorations.

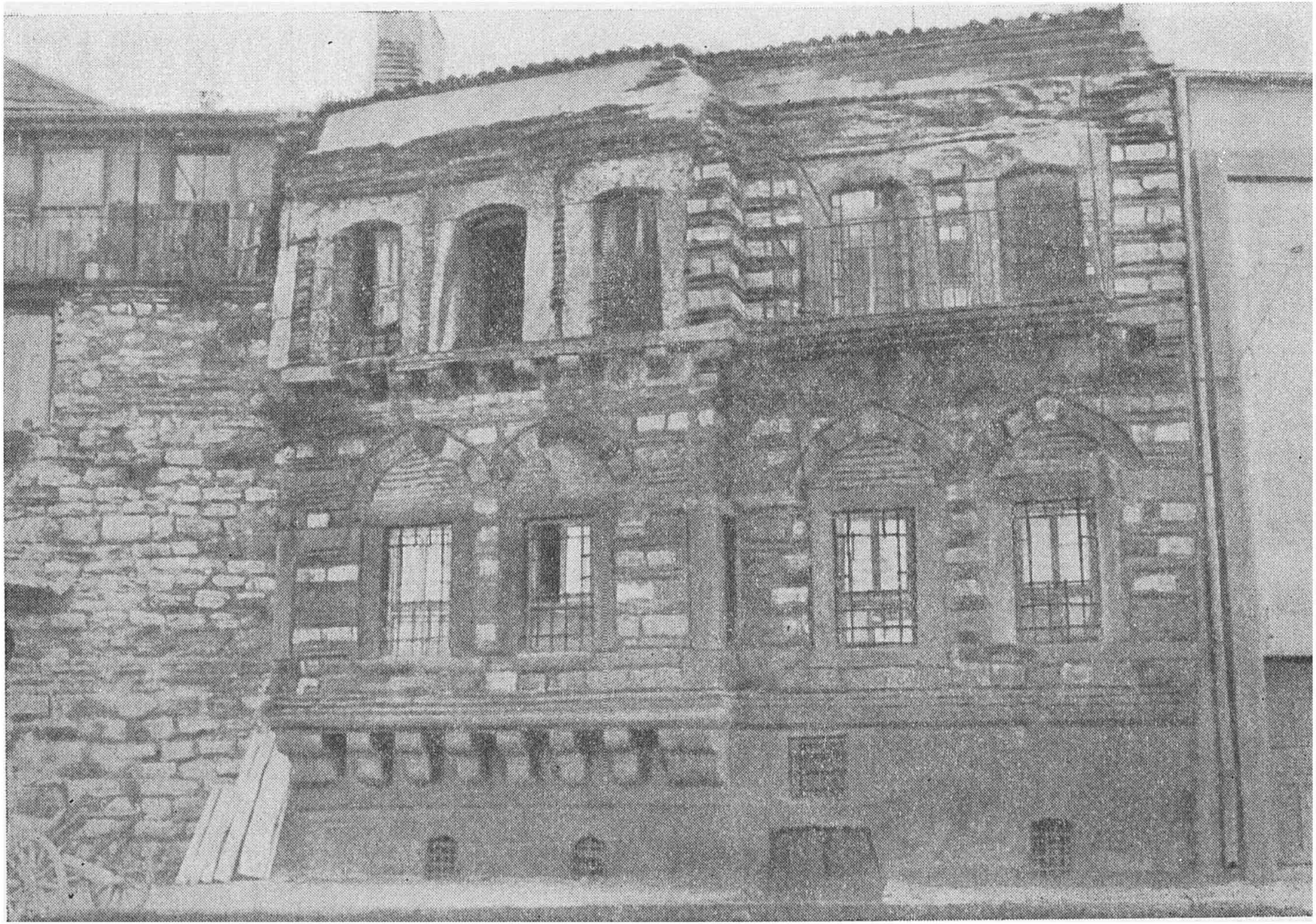


Fig 7. —

The so-called Justinian's palace on the wall of the city (Fig. 7) has a façade fragment with a floor including almost all elements used by Byzantine stone civil architecture. The only argument which could point to the existence of that palace in the 6th century might be the classical profile of stone window frames. These profiles are no longer found in stone houses existing in the Phanar. Yet this is not sufficient to prove dating. Other proofs seem to be the skylight opened over the lintel, the classic rhythm of windows, the preserved columns with Byzantine capitals. The architectural senses of this palace may be clearly seen in the studied buildings. The available elements are not sufficient, however, to establish the evolution of Byzantine architecture from the first century till the 15th century.

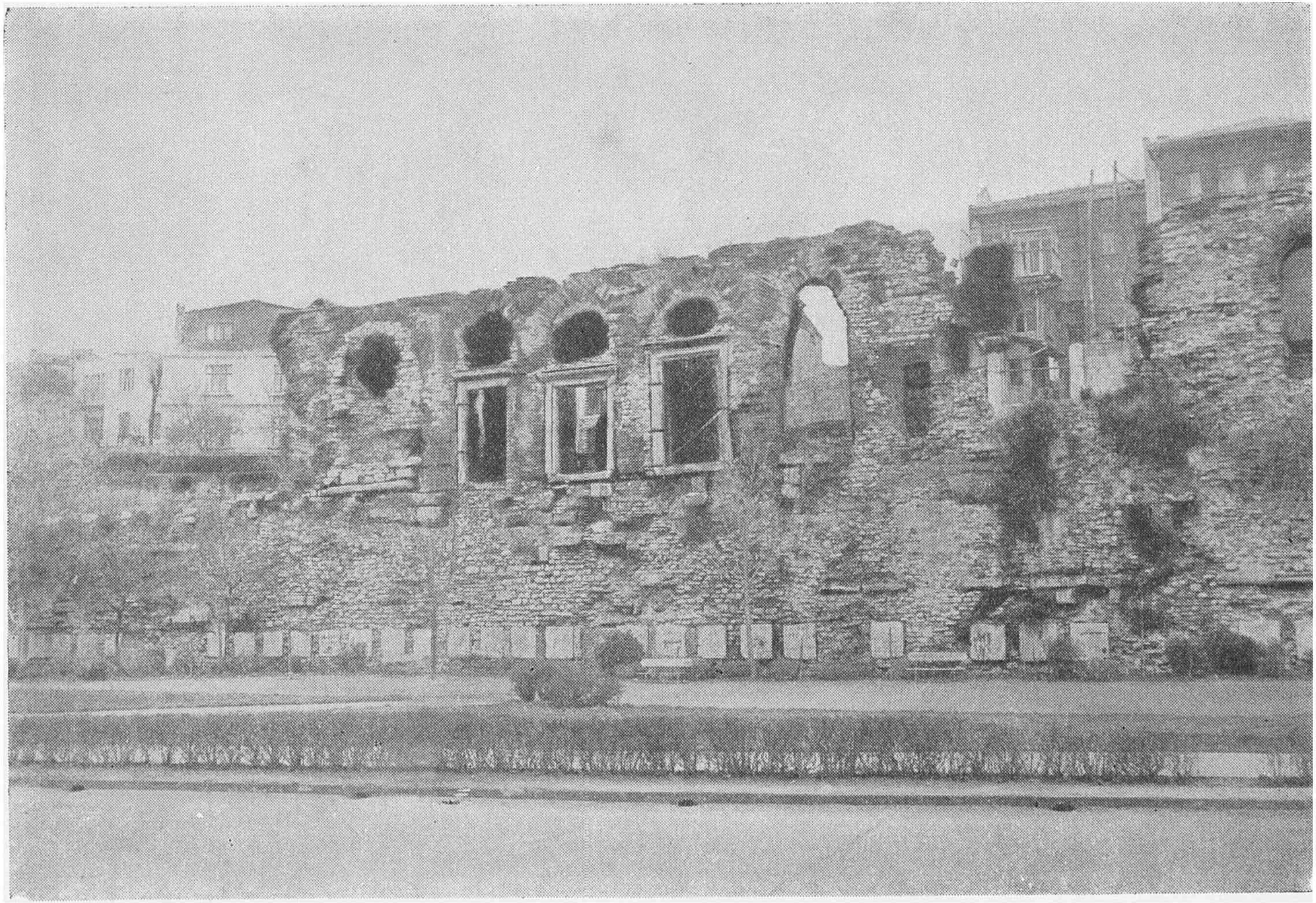
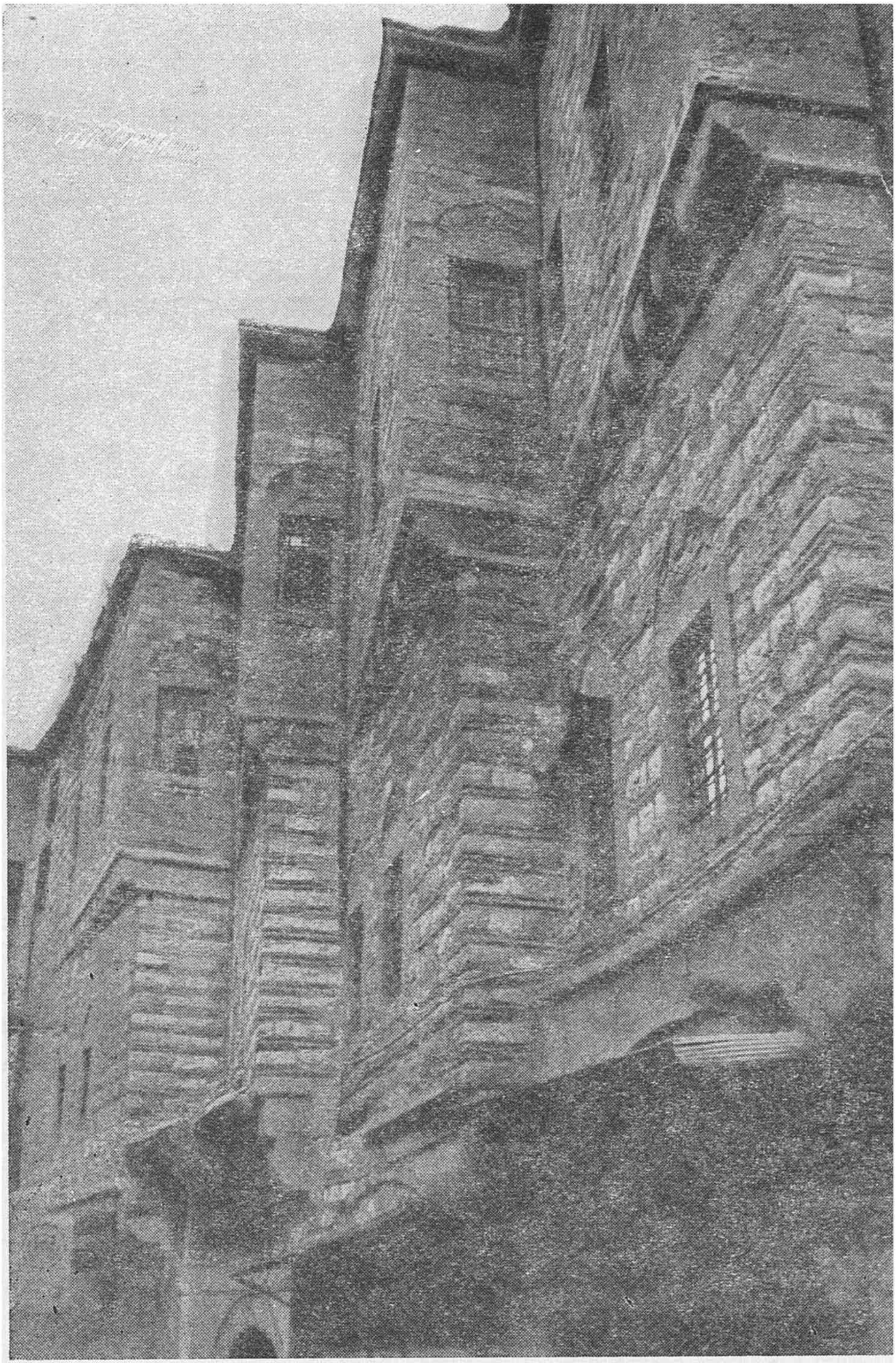


Fig. 8. —

The Buyuk Yeni Han (Fig. 8) in the vicinity of the bazaar is very large and has the most monumental of all stone façades from Istanbul. Six triangular bow-windows, protruding on two high floors, and a ground-floor with outside shops, represent sufficient elements to highly enliven this architecture, devoid of decoration. Triangular bow-windows are, however, an artifice.



QUELQUES PROBLÈMES CONCERNANT LE RÉGIME DE LA DOMINATION OTTOMANE DANS LES PAYS ROUMAINS

ION MATEI
(Bucarest)

II

Dans les chapitres précédents *, nous avons souvent souligné les caractères communs de la domination ottomane exercée sur les trois pays roumains, tout en relevant des particularités et des aspects spécifiques au régime de chaque pays.

3. LE RÉGIME JURIDIQUE ET POLITIQUE DE LA DOMINATION OTTOMANE DANS LES TROIS PAYS ROUMAINS. RESSEMBLANCES ET DISSEMBLANCES

Plusieurs conditions générales du régime qui leur fut imposé sont semblables : toutes les trois provinces ont joui d'une autonomie politique et administrative, qui a justifié le maintien de la frontière, séparant leur territoire des régions prises en administration directe ; elles ont payé un tribut (*ḫarağ*), ont offert des dons (*peškeš*) et ont contribué à l'approvisionnement des armées. Mentionnons encore l'investiture du voïévode et les insignes princières octroyées par un *berāt* de la Porte, l'envoi et l'entretien d'un *qapukehayā* auprès de la Porte, etc. Mais la position géographique, la force de la résistance locale et le contexte politique international ont joué leur rôle dans l'emprise ottomane de ces provinces et ont provoqué une variation du régime établi dans des étapes historiques

* La première partie de cette étude a été publiée dans cette même revue, vol. X (1972), 1, p. 65–81.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 81–95, BUCAREST, 1973

différentes. Le fait que la résistance de la Valachie, située plus près de l'Empire ottoman, fut infléchie plus tôt que celle des moldaves explique les particularités du régime de domination instauré dans ce pays. La situation internationale au XVI^e^ siècle incitait les Turcs à avoir des attitudes différentes à l'égard des deux puissances autour desquelles gravitaient les deux Etats roumains, c'est-à-dire la Hongrie et la Pologne. Les rapports turco-hongrois étaient loin d'être amicaux. La période de calme relatif de la seconde moitié du XV^e^ siècle n'était que le résultat d'un équilibre des forces et des engagements politique ou militaire sur d'autres fronts. Un équilibre assez fragile, d'ailleurs — comme le déroulement ultérieur des événements l'a démontré. Par contre, le maintien de bons rapports avec la Pologne a été une des constantes de la politique ottomane tout au long du XVI^e^ siècle. La suite des traités hungaro-turcs rend compte de la diminution de la présence de la Valachie dans cette région, puisque dans plusieurs textes ce pays — dont les faibles voïévodes, secondés ou dominés par la noblesse capitularde, avouaient ouvertement que la défense du pays « ne pouvait plus (se faire) par la bravoure, mais par des dons » [1] — n'est plus mentionné. En échange, à cette même époque, en Moldavie Etienne le Grand résistait à l'avance ottomane, si non toujours avec succès, du moins avec fermeté, courage et habileté. La résistance roumaine aux moments les plus dangereux et agressifs de l'expansion ottomane, aussi bien que l'avantage stratégique et politique que représentait pour les Turcs la ligne du Danube en tant que frontière militaire, ont déterminé le maintien du régime de l'autonomie dans les deux Principautés, bien que les rapports de chacune d'elles avec les Turcs gardassent encore de nombreuses différences qui, peu à peu, se sont estompées.

La Valachie n'a plus obtenu le renouvellement de l'ᶜ*ahdnāme*, probablement dès le temps de Mourad II ou de Mehmed II; les privilèges accordés à la Valachie furent conservés de facto et non consacrés par un acte ᶜ*ahd* formellement renouvelé par les autres sultans. L'ᶜ*ahdnāme* accordé à la Moldavie et qui, heureusement, a été conservé (pendant que le document qui regarde la Valachie n'existe plus) a été probablement renouvelé sous le règne des successeurs d'Etienne le Grand [2]; mais il ne

---

[1] I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul*... (Documents concernant les relations de la Valachie avec Braşov...), Bucarest, 1905. Cf. *Istoria Romîniei* (Histoire de la Roumanie), Bucarest, Edit. Academiei, 1962, p. 527. Pour mieux éclaircir les rapports des Ottomans avec les Hongrois et les Polonais, d'un côté, et avec la Valachie, de l'autre côté, il faudrait mieux connaître le sens que les Ottomans accordaient au concept de souveraineté ; mais le problème n'a pas été approfondi jusqu'à présent. Cf. L. Millot, *Introduction à l'étude du droit musulman*, Paris, Sirey, 1953, p. 74—78.

[2] Pour cette question, en sus de la bibliographie générale, N. Beldiceanu, *Problema tratatelor Moldovei cu Poarta în lumina cronicei lui Pečeyi* (Le problème des traités de la Moldavie avec la Porte, à la lumière de la chronique de Pečeyi), « Balcania », V (1947), p.

fut plus renouvelé . La Moldavie, par rapport à la Valachie, gardera — tout au moins dans le protocole ottoman — une priorité. Vers 1507, on savait en Europe que des deux Valachies, l'une devait obéissance aux Turcs, l'autre (la Moldavie) [3], ne le devait pas. En 1584, lorsque les envoyés de Petru Cercel, voïévode de Valachie, furent admis à baiser le bas du manteau du sultan, avant les envoyés du voïévode moldave Petru Şchiopul, cette priorité fut considérée à Constantinople comme exceptionnelle, car la Moldavie, bien qu'étant un pays plus petit, avait la préséance à cause de sa position géographique aux confins de l'empire[4].

Signalons, comme non dépourvu d'intérêt, le fait qu'en dépit de la résistance antiottomane de la Moldavie, à certains moments du XVI[e] siècle, ce pays conserva dans ses actes officiels des formules de l'"ᶜ*ahdnāme*. Ainsi, le *berāt* de 1620 du voïévode Alexandru Iliaş — pour autant qu'on le considère authentique — contient à côté de la phrase « en même temps sera-t-il (c'est-à-dire lui, le prince — I.M.) ami de l'ami et ennemi de l'ennemi », une mention significative rappelant que ce prince avait été aussi voiévode de la Valachie et, en tant que tel, le Sultan ajoute : « ... nous avons décidé de lui accorder une plus grande aide... » (A. Feridun, *Münšaʿat* ....II 446)

Mais, les chroniques turques demeurent assez vagues et imprécises à ce sujet. Nᶜ*amía* [5], par exemple, nous informe que Michel le Brave aurait demandé un ᶜ*ahd* pendant que Selāniki [6] affirme qu'autant Michel que Ieremia Movilă ne reçurent que des hatt-i šerifs. Les différences néanmoins n'étaient pas essentielles ; elles ne sont sensibles que dans les formules de cérémonial ou de chancellerie qui conservaient des traces anciennes de certaines relations réelles [7]. Cette situation dura jusqu'à la fin du XVII[e]

593—559 ; A. Decei, Tratatul ... sulhname (*Le traité... sulhname*) ; idem, *Un Fetih name-i Kara Bogdan" 1538 de Nasuh Matrakci*, dans *Koprülu Armagam*, Istanbul, 1953, p. 122 : „*Un ahdname-i hümâyun* — dont F.N. 1 et F.N.II ne font pas expressement mention — fut concédé au nouveau Voïévode (de Moldavie). Les bases des relations entre la Porte et l'Etat moldave ne furent pas modifiées",... *Le Sulhname* (ᶜ*Ahdname*) vers 1479 publié par A. Decei est sans aucun argument tenu pour un faux par N. Grigoraş, *A-t-il existé un traité de paix entre Mehmed II et Etienne le Grand?*, Jassy, 1948, p. 25.

[3] Sanuto, *Diarii*, VII, p. 8, apud *Istoria României*, II, p. 613.

[4] Hurmuzaki, *Documents*, XI, p. 189—190 et *ibidem*, vol. 1, suppl,. I, p. 74—75. Cf. Ştefan Pascu, *Petru Cercel şi Ţara Românească* (Petru Cercel et la Valachie), p. 49.

[5] M. Naᶜīmā, *Tarih*, I, p. 205

[6] M. Selānīkī, *Tarih*, p. 32, 41. Cf. M. Guboglu, M. Mehmet, Cronici turceşti.. (Chroniques turques), p. 375, 379.

[7] Les rapports avec les Principautés Roumaines ont été réglementés ultérieurement par des *hatt-i šerifs*. Ils consacraient cependant une situation antérieure. Ainsi, en mars 1788 (1202 djumeze II evt.), le sultan Abdoul-Hamid I disait à Alexandre Ypsilanti : « depuis la soumission des *raya* de Moldavie à mon Haut Empire et jusqu'au moment présent, leurs anciens privilèges n'ont pas été troublés » (Acad. Roum., *mss. oriental 343* fo. 83, n° 188). Les *hatt-i šerifs* par lesquels on renouvelait les anciens privilèges, et tout particulièrement ceux de 1802, furent considérés non pas des simples normes internes, mais, en même temps, des « capitulations », en vertu du souvenir des anciens ᶜ*ahdnames*. Aussi bien, l'ambassadeur de

siècle, lorsque la position des deux Principautés, sur le plan économique surtout, se modifia, la priorité passant à la Valachie, dont le trône sera plus convoité. Césaire Daponte [8] affirme que le prince Constantin Brancovan a obtenu par l'entremise d'Alexandre Mavrocordato que le trône de la Valachie « soit élevé plus haut que celui de la Moldavie, qui, auparavant, avait été plus respectée que la Valachie »[9].

Plus tard, au XVIIIe siècle, des réglementations — à ce qu'il paraît établies après 1774 — fixèrent toutes les obligations de la Moldavie à 33% par rapport à celles de la Valachie, proportion synthétisée dans la formule « un tiers — deux tiers » (*sulus wa sulusān*) [10].

Il y a cependant d'autres témoignages aussi qui prouvent qu'à l'origine la Valachie avait connu un régime de dépendance plus accentué et — cela va de soi — plus ancien. En premier lieu le quantum du tribut. Le document récemment découvert à *Topkapi saray müzesi* et publié presqu'en même temps par M. Guboglu et M. Mehmet [11], met fort bien en évidence cet état de fait. Il ne fait d'ailleurs que confirmer une chose déjà connue, à savoir que le tribut payé par la Valachie était beaucoup plus grand et dépassait par trois fois celui de la Moldavie (14 000 florins par rapport à 5 000 florins). De plus, la Moldavie payait en florins vénitiens et plus tard en florins hongrois, parce que — disaient les Moldaves — il « ils n'ont pas de florins francs » (vénitiens — *n.n.*) ; aussi «sont-ils tombés d'accord de payer en florins hongrois » (*sābıqda sultān Meḥemmed zamānında efrenğiyye verirlermriš sonra bulunmaz deyu merhūm ḥudavendigār zamāninda engürüsiyye verir olmišlar*) [12]. Il ressort donc des données de ce document concernant les différentes variations du quantum du tribut valaque que celui-ci n'a été payé qu'une fois, en 1480, en florins hongrois, alors que de 1471 à 1515 (env.) il a été payé en aspres (env. 500 000 à 700 000 aspres[13].

France à Constantinople relatait-il le fait que la *qapukehayā* du prince de Valachie (Constantin Ypsilanti) aurait refusé des demandes supplémentaires de nouvelles quantités de moutons, en disant que « les dernières *capitulations* de la provice de Valachie avec la Porte, sous la garantie de la Russie, s'y opposaient ». Hurmuzaki, *Documents*, vol. II, suppl. I ; voir aussi V. Urechia, *Ist. Rom.* (Histoire des Roumains), vol. VIII, p. 702.

[8] Césaire Daponte, *Catalogul istoric al oamenilor insemnați* (Catalogue historique des personnalités marquantes), chez C. Erbiceanu, *Cronicarii greci* (Les chroniqueurs grecs), p. 173.

[9] Idem, *Ibid.*

[10] Bibl. de l'Acad. Roum., *ms. oriental n° 343*, fo. 69 n. 152., etc.

[11] Dans « Revista Arhivelor », IX (1966), n° 2, pp. 183—184 et « Revue des Etudes Islamiques », 1969, n° 1, pp. 49—80 et resp. « Revue des études sud-est européennes », 1967, 1—2, pp. 95—129.

[12] M. Guboglu, *Le tribut payé par les Principautés roumaines à la Porte*, « Revue des Etudes Islamiques », 1969, 1, p. 77.

[13] M. Berza, *Haraciul Moldovei și al Țării Românești...* (Le ḫarağ de la Moldavie et celui de la Valachie...), dans *Studii și Materiale de Istorie Medie*, II, p. 7—48.

Ce document met donc en lumière non seulement un plus grand degré de dépendance et une date plus reculée de l'établissement du paiement du tribut, pour la Valachie, mais aussi, implicitement, des relations commerciales plus serrées entre la Porte ottomane et la Valachie [14].

Le document cité n'étant qu'un simple acte de compatibilité, il est difficile d'y déceler l'aspect politique du tribut ou les rapports réels entre les Principautés et la Porte ; mais les chiffres offrent des indications assez pertinentes quant à la variation de la dépendance de la Porte.

D'autres éléments confirment également que la dépendance de la Valachie (aux XV^e^ et XVI^e^ siècles) était plus grande que celle de la Moldavie. Les émissions de monnaies en argent cessèrent en Valachie avec le règne de Radu cel Frumos, alors qu'elles persistèrent longtemps encore en Moldavie (du temps de Ştefăniţă, XVI^e^ siècle, — on conserve des monnaies en argent, et d'une période postérieure des monnaies en cuivre — utilisé à cause du manque de l'argent métal). La Moldavie, et sporadiquement la Valachie, continuera d'émettre de la menue monnaie même plus tard ; le voïévode de Transylvanie émet à son tour des monnaies en argent [15]. La Transylvanie avait, de ce point de vue, une situation privilégiée par rapport aux deux autres pays roumains, autant en fait qu'en droit [16].

---

[14] Je ne pense pas qu'il s'agisse du fait qu'à l'époque la Valachie avait plus de ressources et de revenus (M. Guboglu, *Le tribut payé...*, p. 74). Tout au contraire, nous avons de bonnes raisons de considérer que la Moldavie avait à ce moment un trafic commercial interne et externe suffisamment vif et qu'elle était pour le moins aussi peuplée que la Valachie. Par conséquent, la différence entre les deux tributs indique une variation du degré de dépendance, due, en grande partie, au fait que la Valachie avait reconnu plus tôt la suzeraineté ottomane.

[15] Pour l'importance accordée à l'émission des monnaies, on peut citer l'opinion d'un historien turc du XVI^e^ siècle « Les historiens savent que si quelqu'un domine même une seule bille, il est compté comme souverain, à condition qu'on dise la prière en son nom et qu'il batte monnaie (... yalniz bir šehre hukm etse, ḫuṭbe ve sikke kendu atına olandan son padıšah saylr" (J. Matuz, *L'ouvrage de Seyfi Celebi historien ottoman du XVI^e^ siècle.* Edition critique..., Paris, 1968, p. 29).

[16] Sur les rapports de la Transylvanie avec la Porte, outre les ouvrages de Biro Vencel et G. Muller déjà cités, J. Rypka, *Die türkische Schützbriefe fur Georg II Rákóczi Fursten von Siebenburg aus dem Jahre 1649*, « Der Islam », 18, (1929), 3—4, pp. 213—232 ; I. H. Uizuncarşli, *Ekos Barçyn Erdel Kraliğin tayin hakkinda birkaç vesika*, « Belleten TTK Ankara », 8 (1942), 2, pp. 361—378 ; A. Handžič, *Diploma Sultana Murcda IV erdelskeom knezu Djordju Rakocju*, « Priloza za orient. filologju », Sarjevo, 6—7, 1958 p. 15—192; z. Vesela Prenosilova, *Zur Korespondenz der Pforte mit Subenburgen 1676—1679.* Archiv Orientálni,. Praha, 26 (1958), 4, pp. 585—602. Idem, *Quelques chartes turques concernant la correspondance de la Sublime Porte avec Imre Thokoly, ibid.*, 24 (1961), 4, pp 541—574. Idem, *Contribution aux rapports de la Sublime Porte avec la Transylvanie dans la deuxième moitié du XVII^e^ siècle*, Communications au I^er^ Congrès des études balkaniques 1966, Sofia, 1969. M. Guboglu, *Şapte documente turcesti din arhivele Brasovului privind relaţiile Transilvaniei cu Poarta otomană la începutul secolului al XVIII-lea* (Sept documents turcs des archives de la ville de Braşov concernant les relations de la Transylvanie avec la Porte Ottomane au début du XVII^e^ s.), « Revista Arhivelor », 8 (1965), 1, pp. 273—257. I. H. Uzunçarşili, *Berat, Islam Ansiklopedesi* (*I. A.*), I, pp. 523—524 ; A. Decei, T. Gokbilgin, *Erdel*, I. A. s.v. et *Enc. Islam* 2, s.v. ; L. Fekete, *Berat, Enc. Islam*, 2, éd. s.v. Quant à l'ordre de préséance dans le cérémonial ottoman des voïévodes des trois pays, voir *Natāiğ al vuqūāt*, I, p. 137.

Les princes de Transylvanie obtenaient toujours un ᶜ*ahdnāme* inclus dans le berat de nomination et d'investiture qui consacrait le choix «des trois nations ». Cet ᶜ*ahdnāme* a été régulièrement renouvelé et accordé non seulement aux derniers princes élus, mais aussi à François Rákóczi II. Les princes de Transylvanie avaient la préséance dans le cérémonial ottoman et des différences peuvent être constatées dans la manière de recevoir les envoyés et les *qapukehayā*. Ces derniers gardent longtemps les droits qu'avaient les représentants diplomatiques et leurs suites en ce qui concerne l'habitation et l'entretien. Leur résidence, *Erdel-han*, était à ce qu'il semble nantie du droit d'asile, que les *Bogdan* ou *Eflak-Saray* (valaque) ne détenaient que d'une manière toute relative. Les voïévodes et les princes de Transylvanie avaient le droit d'envoyer des représentants aussi en d'autres pays que l'Empire ottoman, ainsi que celui de frapper monnaie, même en or. Dans les titulatures utilisées par les Turcs pour les princes de Transylvanie, ceux-ci étaient désignés par le terme *kraï* (équivalent de Roi — *n.n.*).

Durant la seconde moitié du XVII^e siècle, la dépendance de la Transylvanie s'accentua à la suite des changements intervenus dans la situation politique de cette zone. Un rapport impérial de Constantinople a consigné l'hésitation manifestée par les Turcs de continuer à accorder au prince de Transylvanie le titre de *kraï*[17]. Le tribut (*harağ*) et les autres impôts dus à la Porte augmentent à mesure que la dépendance vis-à-vis des Turcs devient plus forte, jusqu'au moment ou la domination turque a été écartée, à la fin du XVII^e siècle, par l'instauration du régime autrichien. Les Moldaves et les Valaques se rendaient compte de la situation quelque peu privilégiée de la Transylvanie ainsi que de son prince, mais ils s'expliquaient ce statut en partant des relations bilatérales établies aux siècles précédents. A l'exception du traité d'Alba-Iulia — ou Sigismond a imposé à Michel le Brave un traité de suzeraineté, accepté par ce dernier pour des motifs tactiques et politiques, tous les autres traités conclus entre la Valachie et la Transylvanie au XVII^e siècle ont été en général des traités d'égal à égal. Les rapports, généralement bons pendant ce siècle, ont été parfois troublés par les prétentions et l'ambition des princes transylvains. Les représentants de Matei Basarab répliquaient à certains agents impériaux de Constantinople qu'au cas ou Rákóczy serait détrôné, Matei ne convoiterait pas ce trône, puisque la Transylvanie

---

[17] Les chroniques turques nommaient les princes de Moldavie et de Valachie *voyvoda* ou *bey*. Vlad l'Empaleur était nommé *šehrıyar* (Ibn Kemal, dans *Chroniques turques*, p. 198) ; le même titre est donné aussi au Sultan (p. 198). Etienne le Grand apparaît chez Ašık-Paša zade, *tekür* (ibid , p. 95) et ce titre est encore donné par Nešri à Lazare et à d'autres souverains balkaniques, tout en rencontrant parfois aussi le titre de *kral*.

detenait une position inférieure à celle de la Valachie (en tant que richesse)[18] (da ja der Walachei ein Güte nachstehe). Dans la cronique attribuée au chroniqueur valaque Radu Popescu, le titre de prince-kraï est expliqué de la manière suivante : « S'emparant (Soliman) aussi du Belgrad hongrois, qui est la résidence du prince de Transylvanie, et l'épouse du kraï et son jeune fils faisant la paix avec les Turcs, ils ont soumis la Transylvanie aux Turcs et l'Empereur leur a donné la souveraineté de la Transylvanie. Et depuis ce fils de kraï, les hommes se sont habitués à appeler *kraï* tous les princes de Transylvanie, toutefois ils ne sont pas des kraïs, mais des princes, c'est-à-dire *domni* (voïévodes) comme le valaque et le moldave »[19].

Dans les cercles diplomatiques de Constantinople et dans les milieux politiques européens, les trois Principautés étaient habituellement prises en bloc lorsqu'il s'agissait de leur statut à l'égard des Turcs. Ces derniers par ailleurs se rendaient compte du caractère unitare des trois pays roumains. Un acte de la collection contestée de Feridūn nous informe de l'intention des Turcs d'instaler un seul prince en Moldavie et en Valachie; mais le grand vezir — demandant aussi l'avis du khan tartare —, celui-ci s'y est opposé catégoriquement. (A. Feridun, *op. cit.* II, 43)

Cet aperçu trop sommaire met toutefois en évidence le caractère différent de la domination ottomane dans les trois pays roumains. A la longue, ces différences se sont estompées.

4. L'AUTONOMIE DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES—ANALOGIE ET MODÈLE POUR D'AUTRES PAYS DOMINÉS

Le statut des régions conquises ou de celles qui dépendaient du pouvoir ottoman à des degrés variables a été précisé à l'époque des conquêtes aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Les changements ultérieurs concernent surtout les régions situées dans des zones de conflits (nous nous référons à la modification du statut des zones limitrophes de la Transylvanie — Oradea, etc. —, des îles grecques, du Péloponnèse, etc.)[20].

---

[18] Greifenklau à l'Empereur, le 5 janvier 1645, Hurmuzaki, *Fragmente*, II, p. 142.

[19] Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești* (Les chroniques des princes de Valachie), éd. C. Grecescu, Bucarest, 1963, p. 47.

[20] L'état ottoman ne chercha pas à unifier à tout point de vue, par des réglementations, la législation aussi bien que l'état de choses des différentes régions se trouvant sous sa domination directe. Il tint compte de certaines traditions locales et même de certaines anciennes autonomies locales, qui avaient été respectées aussi par les Byzantins.

Les *qanunnāme* contiennent souvent des prescriptions particulières de région à région. Les Ottomans avaient tout intérêt qu'il y eût à l'intérieur de leur vaste et disparate Empire des territoires, des populations et des villes qui puissent jouir de régimes différents ; cela constituait l'une de leurs méthodes de conquête et d'exercice de leur pouvoir. Il n'existe pas jusqu'à présent une étude d'ensemble du problème, qui puisse nous offrir des données nouvelles ainsi qu'une image intéressante et plus objective des rapports de l'Empire ottoman avec les peuples balkaniques. Pour l'ensemble des problèmes, Halil Inalcik, *Stefan Dušan dan osmanlı Imparatorluğunda* dans *Fuat Köprülü Armağanı* (Mélanges Fouad Koprülu), Istanbul,

Au XVII[e] siècle, on verra se dessiner — sans trop de succès du reste — des essais de réglementer cette dépendance graduée. Au siècle suivant, les diplomates européens s'en préoccuperont de plus en plus et les traités commenceront à inclure ce genre de réglementation en utilisant l'analogie.

Les ottomans faisaient appel à l'analogie afin de définir, en s'appuyant sur un état de fait découlé de situations de droit antérieures, des états de fait nouveaux (v. le raisonnement analogique (*giyās*) du droit islamique). L'analogie était souvent invoquée aussi par certains territoires, pays ou régions qui sollicitaient un régime comparable à celui des pays roumains. Des allusions à l'analogie peuvent être décelées dans des pourparlers ou dans des documents diplomatiques et même des traités internationaux.

Parmi les pays se trouvant sous la suzeraineté de la Porte, les pays roumains étaient les plus importants par leur étendue, par leurs ressources économiques, par la persistance d'une administration et d'une hiérarchie propres, aussi bien que par leur position géographique.

Au XVI[e] siècle, le sultan Süleyman II essayait, dans une lettre adressée au Roi de Pologne, de définir le degré de dépendance des Principautés Roumaines, en partant de comparaisons qui ne faisaient que refléter les tendances des Turcs de les amener sous leur contrôle direct : ces pays « conquis » et « hérités » sont dominés — prétendait le sultan — au même titre que la Bosnie et la Sémendrie et il leur est, par conséquent, interdit d'envoyer des ambassadeurs et des mandataires [21]. Bien plus, sans mentionner expressément dans la lettre citée, la Transylvanie, il l'incluait dans le même groupe de territoires et lui appliquait la même

---

1953, pp. 207—248 ; idem, *Adaletnamelor*, « Turk Tarih Belgeler Dergisi », II (1965), 3—4 et tirage à part, Ankara, 1967.

M. Hadzijahić, *Die privilegierten Städte zur Zeit des osmanischen Feudalismus*, « Südost Forschungen » 20 (1961), p. 120—158 ; H. Šabanović, *Upravna podeleja jugoslovenskich Zemlja pod turskom vladavinom do Karlovackog mire 1699 god*, « Godišnjak Ist. Drustva Bosne i Hercegovine », 4 (1942), pp. 171—204 ; idem, *Bosanski Pašaluk*, Sarajevo, 1959.

Pour la situation de l'Eglise sous la domination ottomane : L. Hadrovics, *L'église serbe sous la domination turque*, 1947 ; P. Lemerle et P. Wittek, *Recherches sur l'histoire et le statut des monastères Athonites sous la domination turque*, « Archives d'Histoire du Droit Oriental », 1948 ; D. Veselà Prenosilova, *A propos de la protection exercée par le gouvernement ottoman sur le monastère de S-te Catherine au Sinaī*, dans « Arhiv Orientálni », 37 (1969), 3, p. 36 ; J. Kabrda, *Les documents turcs relatifs aux impôts ecclésiastiques prélevés sur la population bulgare au XVII[e] siècle*, « Archiv Orientálni », XXIII (1955), 1—2. S. Runciman, *The Great Church in captivity A Study of the Patriarchate of Constantinople from the eve of the turkish conquest to the Greek War of Independance*. Cambridge, 1968 H A. R. Gibb and H. Bowen, *Islamic Society and the West*, vol. I, Part II, London, 1957, cap.. XIV.

[21] Malheureusement, les archives polonaises ne conservent pas l'original de cette lettre (v. Z. Abrahamowicz, *Katalog dokumentow tureckich*, t. I, Warszawa, 1959). Le texte de Hurmuzaki, *Suppl. II*, vol. I, p. 25 est une traduction française du XVII[e] siècle (. . . « le voïévode de Moldavie ainsi que celui de Valachie sont mes esclaves et tributaires et leurs possessions, incorporées dans nos autres Etats au même titre que la Bosnie et la Sémendrie, constituent ma propriété. . ., » etc.).

interdiction. Mais les relations des Principautés Roumaines avec la Porte révèlent le statut différent dont jouissaient celles-ci, comparé à celui des régions se trouvant sous le contrôle direct des Turcs : certaines particularités du système d'enregistrement des impôts ne conféraient pas aux autres territoires, dans de nombreuses autres directions, un régime comparable à celui des pays roumains. La différence était des plus évidentes et l'effort de l'estomper doit être attribué simplement à l'intention inavouée des sultans d'occuper complètement ces pays.

La tendance de transformer les deux Principautés en territoires directement administrés par la Porte en y installant des *sanǧaqbeys*, a été permanente durant tout le XVI^e^ siècle et cette poussée ottomane n'échappait pas à l'attention des diplomates européens de Constantinople, lesquels l'envisageaient avec effroi, à cause de nombreuses implications d'ordre politique et diplomatique qu'immanquablement aurait entraînées le déplacement de la frontière militaire ottomane du Danube aux Carpates [22].

Cette crainte persiste aussi après l'action de Michel le Brave et ne se dissipe que beaucoup plus tard, vers la fin du siècle ; le bailli Giorgio Cornaro écrivait en 1666, au Doge, en l'informant de la décision de la Porte de nommer en Moldavie, en Valachie et même en Transylvanie, des Grecs de Constantinople, à la place des princes « nationaux », les premiers étant considérés plus fidèles et ce système préférable à la substitution des pachas turcs aux princes nationaux. Moins de 60 ans après, ce plan fut appliqué à la Moldavie et à la Valachie.

Au XVII^e^ siècle on considérait que les trois pays roumains et Raguse avaient une situation identique (ou presque) [23]. Une relation d'Andrea Hoetzel, de 1664, notait : « Tutte l'entrate dell'imperator ottomano sono descritte e distribute in 4 parti principali, eccetto li suoi tributari forestieri, comme Wallachia, Moldavia, Transilvania, Ragusa » [24].

[22] Le 2 avril 1557, Du Ferrier écrivait à Charles IX, en lui faisant part de sa crainte de voir les Turcs occuper la Transylvanie et la Valachie (Hurmuzaki, *Documents*, Suppl. I, vol. I, p. 33) ; en 1578, l'Abbé de Lisle écrivait de Constantinople au Roi Henri III, en l'informant de la décision de la Porte : « On n'y souffrira plus aucun voïévode et on y mettra des beglerbeys pour régir le pays et y planter la religion mahométane (*ibid.*, p. 41). Le baillis vénitien rapporte le 23 juin 1589 : « ... parlarsi alla Porta di riddurre la Moldavia e la Valacchia sotto il governo di un Beglierbei » (*ibid.*, IV, 2, p. 61). C'est chez les chroniqueurs turcs et spécialement chez Selānīkī et Naīmā, etc. que le plan de soumettre la Valachie au temps de Michel le Brave, apparaît plus clairement.

[23] Sur Raguse (Dubrovnik) sous la domination turque, il existe une vaste littérature yougoslave et étrangère. Plus récemment : N. Biegman, *The Turco-Ragusan relationship according to the Firmans of Murad III (1575—1595) existant in the State Archives of Dubrovnik*, Paris, The Hague, 1967, à moi innaccessible. Les plus anciens documents turcs concernant les rapports turco-ragusains, Fr. Kraelitz, *Osmanische Urkunden in turkischer Sprache aus der zweiten Halfte des 15 Jahrhunderts*, Wien 1921, pp. 46—48 ; Fr. Giese, *Die osmanisch-turkischen Urkunden im Archive des Rektorenpalastes in Dubrovnik* (*Ragusa*). H. Šabanović a publié un catalogue sommaire des documents turcs des archives d'Etat de Raguse (reproduit en trad. par Ismail Eren dans « TTK Belleten » 30, 119, pp. 391—437).

[24] N. Iorga, *Acte şi fragmente*, I p. 258 cf. *Acta et diplomata ragusina* IV/2, p. 193, 230.

Cette analogie était reconnue par les Ragusains eux-mêmes, qui se rendaient compte qu'ils bénéficiaient d'une situation quelque peu meilleure en ce qui concerne la non-intervention turque dans la nomination des dirigeants de la République, et qui s'opposaient à l'assimilation complète de leur statut à celui des pays roumains. Aussi, le Sénat ragusain donnait en 1692 des instructions à ses agents de Constantinople, quant à l'augmentation du tribut, en leur enjoignant de faire remarquer que Raguse ne disposait pas de revenus et ne pouvait être comparée de ce point de vue à la Transylvanie, à la Valachie ou à la Moldavie. Ordinairement, lorsqu'ils devaient faire face à des exigences d'argent et qu'ils demandaient l'augmentation du tribut ou son paiement annuel, les Turcs invoquaient l'analogie du régime de Raguse et de celui des Principautés Roumaines; mais les Ragusains répondaient : « noi non siamo nè Moldavi, nè Vallacchi, nè Transilvani che hanno tresori, ma poveri disperati che non possiamo raccogliere il tributo... »[25] Ils ne niaient donc pas la similitude des régimes juridiques, mais ils essayaient de se mettre à l'abri en invoquant les différences entre les disponibilités des pays roumains et les moindres ressources de la république, en y ajoutant parfois des arguments tirés de l'histoire, comme ce fut le cas en 1660, quand le Sénat concluait son plaidoyer par les mots : « ... Finalmente le dissimo che Vallacchia e Moldavia era stata soggetta con l'armi e pure non era alcune dificoltà alli Turchi... »[26].

---

[25] *Ibidem*, III/2, p. 926. Sur cette excuse diplomatique de la République ragusaine, voir art. *Raguza* de F. Babinger dans *Enc. Islam*, I^ere^ éd., s.v.

[26] *Acta et diplomata Ragusina* III/1 p. 519 Giov. Morosini, le baili de Venise à Constantinople écrivait au doge à propos des intentions de la Porte à l'égard de Raguse à laquelle, les Turcs avaient demandé une augmentation du tribut : « ... e seconda intenzione delvizir che succedi, mediti seriamente esso Ministro supremo d'abbolire quella forma d'erriggere un Principato temporaneo à similitudine di Moldavia e di Vallacchia o pure di consiguarlo in assoluto potere di qualche... Christiana potenza piu offerente coll'obligo dell'annuale tributo (Hurmuzaki, *Documents*, V/2, p. 157).

Dans un rapport du 2 Février 1669 de l'Ambassadeur de Raguse auprès de la Porte, Palmotta, il est rappelé : « Ciò si vedema ogni giorni in effetti, e particolarmente nell'esperienza di Moldavi e Vallacchi i quali, benchè più volte si fussero ribellati e meritessero ogni male, tuttania gli mantenueuano le capitulationi, e lazioni, senza mandar a governali passe o sangiachi, ma Principe Greci del rito loro » et cela, par crainte de voir les habitants fuir en Pologne ou ailleurs, au cas qu'ils agiraient autrement (*Acta et diplomata Ragusina* III, 2, p. 793). Durant le conflit turco-ragusain de 1677 provoqué par la demande en dédommagement des négociants bosniaques pour le fait que la République leur aurait prétendu des droits de douane — considérés comme illégaux par le Grand Vizir Kara Moustafa —, Raguse donnait des instructions à ses ambassadeurs de Constantinople dans le sens que même si « nell athnama non ci crede che da noi si possa prender datio dai mercanti Turchi, non basta ciò dire per conuincerci che noi indubitamente prendiamo questo poco di datio », en prenant pour argument la situation des pays se trouvant dans des conditions similaires : « Anzi se i Principi di Transilvania, di Vallacchia e di Moldavia i quali sono imediamente creati dal Gran Signore e rimossi a voglia sua, possono prender e di fatto prendono di tutti i mercanti tanto Turchi quanto christiani e Greci... » (*Ibid.*, p. 881).

A l'occasion de ces discussions, les ambassadeurs de Raguse se réclamaient des « capitulations » (*athname*, pour *ahdname — n.n.*) que de fait ils n'étaient pas en mesure de fournir,

Démètre Cantemir a noté lui aussi l'analogie entre les statuts juridiques, tout en soulignant que Raguse avait le droit d'envoyer des ambassadeurs, des plénipotentiaires et des consuls en d'autres pays étrangers. Parmi les régions disposant d'un degré plus ou moins important d'autonomie dans le cadre de l'Empire ottoman, on peut mentionner certaines îles de la Mer Egée, dont le régime a subi des modifications ultérieures, dans le sens de leur inclusion tardive dans le statut des territoires administrés directement, tout en gardant certains privilèges d'administration locale et d'encaissement de l'impôt *maqtu*ᶜ par les dirigeants de l'endroit[27]. La région Maïna du Péloponnèse a maintenu son autonomie, dont elle jouissait dès l'époque byzantine [28]; au début du XIXᵉ siècle elle était gouvernée par un *bey* (local) placé sous la suzeraineté de la Porte [29]. Au sujet de cette région, Démètre Cantemir raconte une anecdote circulant à l'époque (nous ne savons pas à quel point elle est véridique), à propos d'un certain Liber Gerlachari (Liberaki), qui avait été libéré des galères et installé par le sultan prince de Morée : et il le fit « Prince de Manïa et des Mainotes à *l'exemple des Despotes de Valaquie et de Moldavie quoique revêtu d'une moindre autorité* » [30] (*n. soulig*). Ce Liberaki, prétend Cantemir, aurait épousé par la suite la veuve du prince de Moldavie Duca-Vodă, la princesse Anastasie [31].

D'autre part, ce régime d'autonomie finit par être convoité par certaines autres contrées désireuses d'échapper au contrôle direct des Turcs ou invoqué par les vassaux qui voulaient obtenir un statut privilégié. Un premier essai a été fait par les Cosaques de Dorošenko, qui demandèrent la suzeraineté turque pour mettre un terme à la série de conflits avec la Pologne, surtout après la chute de Kamenitza (1672).

---

mais qu'ils invoquaient en s'appuyant sur la tradition, en argumentant qu'ils se seraient déjà soumis au sultan Orhan « ni noi mai ci siamo sottomessi al Gran Signore, ma raccommandatisi alla sua prottezione con offerta d'un annuo tributo » (*Acta et diplomatica ragusina*, III/2, p. 890). Par conséquent, la situation était analogue à celle des Principautés Roumaines dont les envoyés, un siècle plus tard, allaient argumenter aussi sur des bases traditionnelles, le régime juridique des rapports turco-roumains fondés sur des « capitulations » (*ᶜahdnāme*) qu'en 1677 les Ragusains savaient avoir été octroyées aux pays roumains.

[27] J. Z. Stéphanopoulos, *Les îles de l'Egée, leurs Privilèges*, Athènes, 1912, S. Turan, *Rodos ve 12 ada nin turk hâkimiyetinden cikışı*, Belleten 29, 113, 1965, p. 77; v. aussi crt. *Sakiz* (J. H. Mordtman) *Enc. Islam*, Iᵉʳᵉ éd., IV., 82; *Samos* (Susan adasi) *ibid.*, p. 142—143; *Montenegro-Moreea, ibid.*, vol. III s.v.; *Bozdja ada, ibid.*, 2ᵉ éd., v. *Tenedos*, Iᵉʳᵉ éd., v. aussi *Osmanli Tarihi* v. III et VII, art. *Rodos* (Besim Darkot) *Islâm Ansiklopedisi*).

[28] Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, 50; voir aussi la version de Vasile Grecu, *Carte de învățătură*... Bucarest, 1971, p. 81—82; D. A. Zakithinos, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932.

[29] V. Pouqueville, *Voyage en Morée*...; voir aussi N. Iorga, *Acte și fragmente* (Actes et Fragments), II, 576, note 7. Plus récemment, sur Maïna, I. M. Wagstaff, *The Economy of Mani Peninsula (Greece) in the Eighteenth Century*, « Balkan Studies », VI (1965), pp. 293—304.

[30] V. Démétrius Cantemir, *Histoire de l'Empire othoman*, trad. par M. de Jonquiers, t. IV, Paris, 1743, p. 25.

[31] *loc. cit.*

Dès 1671, Dorošenko s'est adressé à la Porte, en demandant un régime analogue à celui de la Moldavie et de la Valachie et des insignes de la souveraineté similaires à celles qu'obtenaient les princes de ces pays [32]. Les chroniques turques de Kātīb Čelebī et Nacᶜīmā relatent que cette demande aurait été faite par les Cosaques quelque temps avant, mais que les Tartares s'y étaient opposés. Presqu'indépendants au début, la situation des Tartares empira, et les liens de dépendance devinrent si forts que — tout en conservant du point de vue du protocole ottoman leurs anciens avantages — ils finirent par être traités de la même manière que les princes roumains. L'octroi des privilèges à leurs ennemis de toujours, les Cosaques, aurait rendu pire leur position dans l'empire et ils protestèrent vigoureusement. Mais Dorošenko obtint de la Porte un *firman* que les contemporains et l'historien Hammer assimilaient à un *ᶜahdnāme*[33]. L'analogie avec le régime demandé, est mentionnée [34] dans le dit *firman* de manière expresse.

Un régime similaire à celui des pays roumains a été réclamé aussi par les confédérés de Bar et le parti de Poniatowski. Athanase Comnène Ypsilanti nous informe qu'« une lettre de la part des Polonais est parvenue en 1767/68 au sultan, lui offrant l'Ukraine et la Podolie, pour en faire deux Principautés comme la Vlaquo-Bogdanie, s'il (le sultan — *n.n.*) chasse par la guerre les Russes de la Pologne » [35].

Au XVIIIᵉ siècle, le problème de l'autonomie des Principautés Roumaines a rallié l'intérêt des cercles diplomatiques européens. En 1774, les rapports entre les pays roumains et la Porte furent définis dans le traité de Kutchuk-Kaïnardji, et l'Empire ottoman fut obligé de reconnaître expressément ce qu'il avait évité de statuer formellement, dans l'espoir de rendre toujours plus forts les liens de dépendance : les formu-

---

[32] Doc. dans *Ibnu'l-Emin Hariciye vesikalari* no. 52, ap. I. H. Uzunçaršilī, *Osmanlī Tarihi*, t. III/2, p. 113.

[33] J. Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, trad. J. J. Hellert, t. XI, Paris, 1838, p. 370.

[34] ...Sarikamiş ve Barabaş ve Potkal uç kavim kazaği hatman Petro Doroşenko... hizmet ve ubûdiyyet arzedip memalek-i mehrusatu-l mesalikimde zikr-i himâye-i husrevâneme dahil olan *Eflak ve Bogdan* ve sair ibâd-i inaiyet mutadem dâdendan ad olanup...

[35] Athanase Comnène Ypsilanti, Τα μετὰ τὴν ἅλωσιν ... (trad. frag. dans Hurmuzaki, *Documents*, XIV/2, p. 1 189). Ce renseignement nous est également confirmé par un rapport de von Solms du 22 novembre 1768 qui est au courant — depuis Constantinople — qu'une partie des confédérés, afin d'obtenir l'appui de la Porte, aurait offert une partie de la Podolie, que les Turcs devraient par la suite posséder dans des conditions similaires que la Moldavie et la Valachie (cf. N. Iorga, *Acte şi fragmente* (Actes et fragments), II, p 11 ; il cite *Hist. des révolutions de Pologne depuis la mort d'Auguste III, jusqu'à l'année 1775*, t. II, Varsovie, 1775, p. 16. Plus récemment, Ven. Ciobanu, *Confederaţia de la Bar şi implicaţiile ei pentru Moldova* (La Confédération de Bar et ses implications *pour la Moldavie 1768—1771*), « Anuarul Inst. de istorie şi arheologie Alexandre Xenopol », Iaşi, 1970, 7, p. 289.

En 1794 des émissaires polonais arrivés en septembre à Constantinople ont offert à la Porte le projet de la formation d'une nouvelle principauté, dépendante de la Porte, à l'instar de celle de Moldavie et de Valachie » (von Knobelsdorf au roi de Prusse, dans N. Iorga, *Acte şi fragmente*, II, p. 351).

lations qui consacraient l'autonomie des pays roumains furent incluses aussi dans les notes adressées aux fonctionnaires de l'Empire de la région danubienne et dans les règlementations internes qui portaient la mention « confidentiel ».

Au cours de leurs luttes pour une quasi-autonomie, les pachas rebelles de la fin du XVIII^{e} siècle et du début du siècle suivant (les pachas de Scutari — Shkodra —, Yanina, Vidin) — désignés par le titre de *beglerbeys* — se référèrent souvent au statut privilégié accordé aux princes des pays roumains. Ainsi, Mahmoud Pacha de Scutari (qui, durant la guerre turco-autrichienne, avait été *serasker* en Valachie) réclamait (d'après le rapport de l'ambassadeur prussien von Knobelsdorf, daté le 16 mars 1794) les privilèges accordés aux « hospodars » de Moldavie et de Valachie, qui n'étaient que des « giaours » [36].

Tous ces témoignages rendent compte du rôle de modèle joué dans le Sud-Est européen par l'autonomie des Principautés Roumaines, aussi bien sur le plan culturel que sur celui politique. L'exemple roumain a été invoqué même devant les puissances chrétiennes. Rappellons, en ce sens, les propositions formulées par les trois prêtres, délégués des Serbe, du Pachalik de Belgrade, qui s'adressaient à l'Empereur Léopold II, à la veille de la signature du Traité de Chichtov (1791), en lui demandant d'assurer aux Serbes le même régime qu'avait « Kara Vlahija », « en sorte que nous donnions au Sultan un tribut moyen établi par traité et que les Turcs, ni par leurs pachas, ni par leurs muselims, ne se mêlent plus de nous juger et qu'avec le consentement du peuple entier nous choisissions parmi notre élite un chef à nous tous, tel qu'a été Bogdan bey (sic !) en Valachie ; il encaissera le tribut fixé, le versera au Sultan et que nous puissions vivre toujours en paix sur nos terres » [37].

La question sera d'ailleurs reprise un peu plus tard sur l'initiative des Russes. Le 25 avril 1807, le Ministre des Affaires Etrangères Russes écrivait à l'agent Pozzo di Brogo : « Je suis convaincu que vous déposerez tous vos efforts pour obtenir pour les Serbes tout ce qui est possible. Il serait à désirer de former de la Serbie un knezat, semblable à la Moldavie et à la Valachie, qui payât à la Porte un tribut, mais que ce fût sous le protectorat de la Russie et, s'il est nécessaire, aussi de l'Angleterre. En insistant sur ce désir de notre Auguste Cour, la Serbie

[36] N. Iorga, *Actes et Fragments*, II, p. 350.

[37] Cité dans Gaston Gravier, *Les frontières historiques de la Serbie*. Paris, 1919, p. 46 ; voir aussi N. Iorga, *Ist. Rom.* (Histoire des Roumains), VIII, p. 70. Cette requête se retrouve aussi dans d'autres documents dans lesquels on invoque certains privilèges locaux qui ont toujours existé en Serbie. Ainsi, au début du XIX^{e} siècle, on invoquait les privilèges de la contrée Stari Vlah : « Sub Serviae despotes universo Principatu Rasciae summa cum potestate praefuere usque ad Turcarum invasionem, a Turcis ottomanibus, exemplo *Valachiae Moldovieque* ducum, servati ac Rasciae prefecti, Principium dignitatem usque ad a 1689 obtinere" (document publié dans *Glasnik Skopskog Naucnog Drustva* 7—8, 1930, p. 202—235).

devra être gouvernée par un knez librement choisi par le peuple, à vie, et confirmé par le Sultan »[38].

En 1812, par le Traité de Bucarest, la Porte reconnaissait « aux Serbes les mêmes avantages dont jouissent ses sujets des Îles de l'Archipel et d'autres parties ».

Pourquoi ne donnait-on plus les pays roumains comme terme de comparaison ? Les Îles de l'Archipel avaient-elles un régime plus favorable que celui des Principautés Roumaines, qui jusqu'alors avaient été invoquées comme un modèle pour l'autonomie serbe ? La vérité était que la Porte ne voulait pas accorder aux Serbes un régime semblable à celui des pays roumains, car cela impliquait de fait une autonomie territoriale qui — suivant les termes dudit traité — ne pouvait pour le moment être accordée. En effet, l'art. 8 du Traité de Bucarest ne mentionnait pas la « Serbie », par ce que celle-ci était, du point de vue de l'administration turque, divisée en plusieurs *sanğaqs*, mais « les Serbes ». C'est ainsi que commençait, après ce moment seulement, la lutte du peuple serbe pour la délimitation de ses frontières, lutte qui ne prendra fin que par le Traité d'Andrinople. Or, la situation de certaines îles de l'Archipel, s'accordait à l'autonomie serbe de 1812.

Le XIX[e] siècle mettait en discussion un nouvel élément : la création de la République des Sept Îles, ou la République des Îles Ioniennes (Corphou, Zante, Céphalonie, etc.), avec certaines parties de la Morée et des territoires albanais ayant appartenus à Venise. Formellement la République fut mise sous la suzeraineté de la Porte, à laquelle elle devait payer tous les trois ans un tribut de 75 000 piastres. En ce qui concerne son régime, il fut assimilé à celui de Raguse, en spécifiant pour la première fois la situation privilégiée de celle-ci, par rapport aux pays roumains[39].

De ces quelques exemples, qui pourraient être complétés par maints autres, on peut constater que l'autonomie des Principautés

---

[38] A. N. Petrov, *Война Россuu с Турцueй с 1806—1812 год*, S. Pb., 1885, I, p. 270. L'idée revient aussi dans des documents diplomatiques français : le 23 juin 1806, le Ministre des Affaires Etrangères français communiquait à l'Ambassadeur turc, que « La Russie, en protégeant ouvertement les révoltés, en intervenant en leur faveur, en cherchant à faire assimiler la Serbie à la Moldavie et à la Valachie... » ; Gregur Jakšić, Vojislav J. Vucković : *Francuski dokumenti. O pravom i drugom ustankju (1804—1830)* (Documents français relatifs à la première et deuxième insurrection serbe, 1804—1830), Belgrade, 1957, p. 8. Le 2 octobre 1812, l'ambassadeur de France à Constantinople apprenait que les Grecs du Phanar auraient intrigué « pour que la Servie soit errigée en principauté à l'instar de celles de la Valachie et de la Moldavie », dans l'espoir que bientôt un prince phanariote y fût nommé (*Ibid.*, p. 79), voir aussi la réponse de Maret à Andreassy (*Ibid.*, p. 81) : « ... La Russie a pour but d'obtenir une forme gouvernementale semblable à celle de la Valachie et de la Moldavie... ».

[39] La Convention entre la Turquie et la Russie concernant la République des Sept Iles Ioniennes, du 21 Mars 1800, dans *Martens* Recueil, 2[e] éd., VII, p. 41, voir aussi Sturdza, *Istoria Renașterii României* (Histoire de la Renaissance roumaine), I, p. 243. Le firman turc reproduit en traduction macédonienne, dans *Turski dokumenti za makedonskata Istorija*. I. Skopje, p. 38—41 (et un fac-similé de l'original turc). Sur « La République des Sept Îles : I. H. Uzunçarşılı, *Arşiv vesikalaruna gore Yedi Ada Cumhuriyeti*, dans „TTK Belleten" », 718 (1938), 2, p. 630.

Roumaines — fondée à l'origine sur des ᶜ*ahdnāme* qui n'ont été renouvelés que beaucoup plus tard par des *hatt-i sèrifs* accordés dans les conditions évoquées plus haut — a été implicitement reconnue par les Turcs à travers les réglementations internes et les accords conclus avec des tiers. Le fait d'établir une analogie entre le régime existant dans les pays roumains et ceux d'autres contrées, met en évidence deux réalités : la reconnaissance implicite de ce régime par l'Empire ottoman, de même que la diversité de ces autonomies placées en des conditions différentes, mais que les luttes de libération nationale et les disputes diplomatiques d'une époque ultérieure, font ressortir.

A vouloir faire un tableau de ces régimes d'autonomie dans l'Empire ottoman, en laissant de côté les régions musulmanes qui ont joui d'une situation privilégiée dès le commencement (exemple : les Tartares de Crimée), ou qui l'ont obtenu ultérieurement (les régions du Maghrèbe, d'Egypte, etc.), nous pourrions les classer en plusieurs catégories, bien qu'il faille avoir en vue des particularités qui individualisent chacune de ces régions ou zones territoriales.

I. Pays se trouvant sous le régime d'un *dār al-āhd*, la population appartenant *ahl al- āhd* (« peuple de la convention ») :

a) avec un ᶜ*ahdnāme* continuellement renouvelé et avec un statut d'autonomie complète :
La Valachie au XV^e^ siècle
La Moldavie au XVI^e^ siècle
La Transylvanie (de 1541 à 1690)
Raguse (XV^e^—XVIII^e^ siècle)
Certaines îles de la Mer Egée (XV^e^—XVI^e^ s.), etc.

b) avec un ᶜ*ahdname* non renouvelé depuis le XVI^e^ siècle et avec des *hatišerifs* de privilèges au XVIII^e^ et XIX^e^ siècle ;
La Moldavie (depuis 1538)
La Valachie (depuis le XV^e^ siècle)
La Serbie (1812—1829—1877)

II. Autonomies et administrations locales de *dār-al-Islam*, la population étant *dimmi*, mais jouissant cependant de certains privilèges et franchises (comme dans certaines îles de la Mer Egée, etc.)

III. Autonomies fiscales et judiciaires non territoriales comprises dans des *qanunnāme* et des adaletname :
les Vlaques, les Voïnuks, les Derbendgis ;
l'Eglise et certaines monastères chrétienes, etc.

Le problème mérite une analyse beaucoup plus nuancée et plus détaillée, ce dont nous nous proposons de nous occuper à l'avenir.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE

HARALAMBIE MIHĂESCU
(Bucarest)

IV

Une des principales voies de communication qui menaient d'Italie vers la Pannonie partait d'Aquileia, montait le long de la vallée de la rivière *Aesontius* (Isonzo) jusque près de Gorizia, virait à droite le long d'un affluent de celle-ci, franchissait les Alpes (*Alpes Iuliae*) en atteignant à leur sommet la frontière avec la Pannonie Supérieure et descendait ensuite le cours de la rivière Ljubljanica vers *Emona* (Ljubljana). C'était là la *via Gemina*. A la première halte (*mansio*), nommée *Longaticum* (Logatec), il s'est conservé une borne milliaire [1]. Plus bas se trouve *Nauportus* (Vrhnika), lieu d'étape (*mansio*) et port sur la rivière Ljubljanica, *vicus instar municipii* comme dit Tacite[2], la plus ancienne communauté romaine des Alpes Juliennes, où les marchandises apportées d'Italie étaient chargées sur des bateaux et dirigées vers la rivière Sava : 25 inscriptions marquent ce point [3]. A Novi, sur la rivière Ljubljanica, on a découvert 1 inscription [4]. A l'ouest d'*Emona*, à la station *Ad Nonum* (Log), 4 inscriptions ont été mises au jour [5]. Enfin, toujours sur la rivière Ljubljanica, dès la deuxième décennie du I[er] siècle de n.è. s'est développée la *colonia Iulia Emona* (Ljubljana), pourvue de fortifications et d'un

[1] C 4614 = 15198.
[2] Tac. *Ann.*, I, 20.
[3] C 2285, 2286, 3224, 3776–3783, 10719–10725, 10771, 12031 [10–14]; J. Šašel, AV, XI–XII, 1960–1961, pp. 187–188.
[4] RA, VIII, 1936, n° 159.
[5] C 14360–14363.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 97–113, BUCAREST, 1973

marché commercial, centre agricole prospère, mais sans garnison militaire digne de mention. 150 inscriptions latines s'y sont conservées [6].

En remontant le cours de la Ljubljanica au sud-ouest d'*Emona*, on rencontre 2 inscriptions à Kamnik (Stein)[7], 1 à Preserja [8], 5 à Strahomer [9], 1 à Tomišlje [10], 1 à Lanišče [11] et 7 à Sonnegg [12]. Au sud d'*Emona*, entre les petits cours d'eau Iška et Ižica, au bord de la plaine, sur l'emplacement actuel de la localité Ig, il a existé un centre important dont il est resté 75 inscriptions [13]. Plus loin vers le sud, sur la rive de la Iška, on a découvert 2 inscriptions à Študenec [14], 5 à Iška Vas [15], 2 à Golo [16], 1 à Pokojišče [17], 1 à Rakitna [18] et 3 à Šmarata [19].

Au sud-ouest d'*Emona*, le long de la rivière Ižica, on trouve 1 inscription à Gatina [20], 1 à Žaljna [21] et 1 à Ponikva (Šmarje) [22]. Vers l'est , le long de la rivière Višnica, au pied de Višnja Gora, 1 inscription a été mise au jour [23], ainsi que deux autres à Stična [24]. Plus à l'est, à St. Vid, on a localisé la station (*mutatio*) antique *Acervo*, qui comprend 7 inscriptions [25]. A l'est de cette station on trouve 1 inscription à Ruckštanj [26], 1 à Stranska Vas [27] et 1 à Valična Vas [28]. Sur la rivière Krka, on a trouvé 1 inscription à Šmihal (Žuženberg) [29], 1 à Vel. Koren [30] et 1 à

---

[6] C 3831—3887, 6474, 6475, 6538, 6538 a, 6539, 6539 a, 10763—10778, 13399—13402, 14354[7-11], 15176—15178; JA, 1913, pp. 195—217; GMDS, VII—VIII, 1926—1927, p. 23; X, 1929, p. 17—21; XII, 1931, p. 5—10; XIV, 1933, p. 7—17; XVI, 1935, p. 124—127; XVIII, 1937, p. 134—135; XXII, 1941, p. 36; RA, IV, 1934, nº 72; XII, 1938, nº 173; Šašel, p. 302—326; AV, XI—XII, 1960—1961, p. 192—194; XVIII, 1967, p. 179—185; W. Schmid, GMDS, XXII, 1941, p. 44—54; J. Klemenc dans *Zgodovina Ljubljane. Prva knjiga: Geologija i arheologija*, Ljubljana, 1956, p. 341—426; Peter Petru, AV, XV—XVI, 1964—1965, p. 100.

[7] C 10749, 10782 = AIJ 212.

[8] C 3795.

[9] C 3789, 3826, 10727, 10740, 10743.

[10] C 3816 = AIJ 142.

[11] GMDS, XIV, 1933, p. 12, nº 11 = AIJ 220.

[12] C 3791, 3804, 3809, 10734, 10739, 10745, AIJ 133.

[13] C 3785—3825, 3827—3830, 10728—10755, 13396, 13397; GMDS, XIV, 1933, p. 6; ŽA, V, 1955, p. 373; Šašel, 298—301.

[14] C 10744, 10746.

[15] C 3799, 3806, 10734, 10741; AIJ 140.

[16] C 3784, 3808.

[17] OeJ, XXI—XXII, 1923—1924, B. 305.

[18] *Ibid.*

[19] C 10722, 10723, 10725; AIJ 123—125.

[20] C 13402.

[21] C 13403.

[22] J. Klemenc-B. Saria, *Blatt Rogatec*, p. 20—21.

[23] AIJ 223.

[24] GMDS, XXII, 1941, p. 37.

[25] C 4014, 4060, 4616 = 11322, 10783, 13403; AV, IV, 1953, p. 227—233.

[26] GMDS, XXII, 1941, p. 38.

[27] C 11322.

[28] C 10788 = AIJ 229.

[29] C 10792 = AIJ 228.

[30] C 10791 = AIJ 227.

Straža, à l'ouest de Novo Mesto [31]. Vers le sud-ouest, dans les *montes Latobicorum*, on rencontre 1 inscription à Rožanc [32]. Plus loin vers le sud-est, dans la vallée de la *Colapis* (Kupa), 6 inscriptions apparaissent à Crnomelj [33], 1 à Adlešici [34] et 2 à Podzemelj [35]. A l'est de Karlovac, sur l'actuel emplacement de la localité Kamensko, se trouvait la station (*mansio*) de *Romula*, avec 2 inscriptions [36], cependant qu'à mi-distance de cette station et de *Metulum*, près de la frontière entre la Pannonie et la Dalmatie, on a découvert 6 inscriptions à Sv. Peter na Mrežnici [37].

Dans la vallée de la Temenica, affluent de la Krka, sur l'emplacement de la localité Trebnje, il a existé un centre florissant nommé *Praetorium Latobicorum*, qui a livré de nombreux vestiges archéologiques et 40 inscriptions latines, dont la dernière datant de l'an 257 de n.è. [38] Plus au nord, à Trebinec Vrh, on a mis au jour 1 inscription[39] et, entre *Emona* et *Praetorium Latobicorum*, 5 inscriptions dans des lieux non identifiés [40]. Au sud-est de Trebnje, on a trouvé 1 inscription [41]. Dans la vallée de la Mirna, on a trouvé 1 inscription à Zg. Globodol [42] et 1 à Tržisče [43]. Dans la vallée de la *Corcoras* (Krka), on rencontre 1 inscription à *Crucium* (Mačkovac) [44], 1 à Zg. Karteljevo [45], 1 à Statenberg [46],1 à Šmarjeta [47], 1 à Raka [48], 1 à Vel. Podlog [49], 1 à Vel. Vas [50] et 1 à Stara Vas [51]. Près de la confluence avec la Sava, à 6 km sud de Krško, sur l'emplacement de la localité actuelle Drnovo, se trouvait la cité de *Neviodunum*, égale-

---

[31] C 3915 = 10798.
[32] C 3933 = 10818 = AIJ 485.
[33] C 10822–10825 = AIJ 484, 487–490; GMDS, XIV, 1933, p. 18–20.
[34] GMDS, XIV, 1933, p. 24.
[35] C 10826; AIJ 486, 493.
[36] C 3935; AIJ 104, 109.
[37] C 3024; AIJ 495–499.
[38] C 3899–3914, 10786–10797, 13403; GMDS, VII–VIII, 1926–1927, p. 24–25; XIV, 1933, p. 14–15; XXII, 1941, p. 37–39; « Mitteilungen des Vereins klassischer Philologen in Wien », 1929, p. 85–88; « Razprave » Ljubljana, VI, 1969, p. 122; AIJ 230–239; Šašel 327–331; B. Saria, RE, XXII, 1954, 1638–1639.
[39] C 3913 = AIJ 104.
[40] AIJ 220, 224–226, 229.
[41] C 3914 = AIJ 237.
[42] C 10793.
[43] 10795.
[44] C 4617 = 11323.
[45] GMDS, XIV, 1933, p. 17 = AIJ 238.
[46] C 10794.
[47] AIJ 239.
[48] Premerstein-Rutar, p. 28, 36.
[49] C 4619 = 11324.
[50] C 10811.
[51] C 14042.

ment nommée *municipium Flavium Latobicorum*, d'où nous sont parvenues 50 inscriptions latines [52].

Revenons à *Emona* et dirigeons-nous vers le nord-ouest, en remontant la vallée de la Sava. On y rencontre 1 inscription à Sp. Gameljine[53], 1 à Senčur [54], 2 à *Carnium* (Kranj) [55], 1 à Radovljica [56], 3 à Lešče [57] et 1 à Begunje [58]. Au nord d'*Emona*, au-delà de la station *Ad Quartodecimum* (Trnovo-Mengeš), dans la vallée de la Bistrica, on note Kamnik avec 3 inscriptions [59]. Au nord-est, à Mekinje (Münkendorf), 2 autres inscriptions ont été mises au jour [60]. La route atteignait ensuite la station *Ad Publicanos* (Lukovica), pour passer de là dans la province de Norique. En Slovénie, 6 inscriptions ont été découvertes dans des endroits inconnus[61].

Dans la vallée de la Sava, entre *Emona* et *Neviodunum*, l'on rencontre 1 inscription à Kašelj [62], 3 à Gradišče [63], 1 à Vernek [64], 1 à Hrastnik [65], 3 à Radece (près de Zidani Most) [66], 1 à Sv. Križ (vers le sud-ouest) [67], 2 à Seonica (Lichtenwald) [68], 2 à Brestanica (Reihenburg) [69], 3 à Krško [70] et 1 à Sv. Paul (Brezje), vers le nord-est [71]. Il en apparaît également plus loin vers le sud-est, jusqu'à Zagreb, à savoir : 1 à Čatež [72], 6 à Vel. Malence [73], 4 à Mokrice [74], 1 à Podsused [75], 1 à Kerestinec [76] et 1 à Zagreb [77]. Au nord de la Sava, sur le cours supérieur de la Kosteljina, on rencontre 1 inscription à Pregrada [78] et, dans la vallée de la Krapinica, 3 inscriptions à Lobor, à l'est de Krapina [79]. Au nord-est de *Neviodunum*,

---

[52] C 3915–3932, 3934, 10799–10817, 13404–13406, 14354[20–22]; GMDS, XIV, 1933, p. 20–27; AIJ 240–253; T. Knez–P. Petru–S. Skaler, *Municipium Flavium Latobicorum Neviodunum, Opis antičnega mesta i njegove predzgodovine (Beschreibung der antiken Stadt und ihrer Vorgeschichte)*, Novomesto-Rudolfswerth, Dolenska Založba, 54 pp.

[53] C 3893 = AIJ 209.

[54] AV, XVIII, 1967, p. 201.

[55] C 3892, 3895 = AIJ 215, 216.

[56] C 3889 = AIJ 217.

[57] C 3888, 3890.

[58] AIJ 219.

[59] AIJ 211, 213, 214.

[60] C 13396, 13397.

[61] IBAI, XVI, 1947–1949, p. 229–234; AV, I, 1950, p. 113–122.

[62] C 3894.

[63] St, V, 1928–1930, p. 63–69.

[64] C 3896.

[65] GMDS, XVIII, 1937, p. 132.

[66] GMDS, XIV, 1933, p. 11; AIJ 255–257.

[67] AV, V, 1954, p. 136.

[68] C 10884; AIJ 397.

[69] Premerstein-Rutar, p. 30.

[70] C 3915 = 10798, 3922, 4622.

[71] C 3930.

[72] C 14354[22].

[73] C 3925, 3927, 10801, 10807, 10810; AIJ 241.

[74] C 3917, 3932, 10809; GMDS, XVI, 1935, p. 4–5.

[75] C 10867.

[76] C 15183 = AIJ 483.

[77] C 10866.

[78] VHAD, XXII–XXIII, 1942, prilog p. 7; Šašel 335.

[79] C 4114, 10888; VHAD, X, 1906, p. 165.

2 inscriptions sont apparues à Gornja Pohanca [80]. Plus au sud-est, près de la confluence de la *Colapis* (Kupa) et du *Savus* (Save), sur l'emplacement de la localité actuelle de Sisak, s'élevait la cité de *Siscia*, *colonia Flavia* et *Septimia*, qui présentait une importance stratégique de par sa position naturellement fortifiée entre la Kupa et la Save et qui fut par la suite capitale de la province de Pannonia Savia. Non moins de 106 inscriptions latines ont été découvertes à *Siscia* [81]. A l'est de *Siscia*, 5 inscriptions ont été mises au jour dans des lieux non identifiés [82]. Au sud-ouest de *Siscia*, sur la route antique menant à *Romula* et à *Senia*, on a découvert 1 inscription à *Ad Fines* (Degoj) [83] et 21 inscriptions à Topusko [84]; un peu plus à l'ouest se trouvait la station (*mansio*) de *Quadrata* (Vojnić), cependant que vers le sud-est 1 inscription est apparue à Dragotina [85]. Dans la vallée de la *Colapis* (Kupa), 30 inscriptions ont été attestées dans des lieux inconnus [86].

Au nord de la Save, dans la vallée de la Krapinica, non loin de Krapina, 3 inscriptions sont apparues à Mihaljekov Jarek [87] et 1 inscription à Rogatec (Šmarje) vers le nord-ouest, près de la frontière avec le Norique [88]. Sur la route antique, entre *Siscia* et *Poetovio*, on trouve 24 inscriptions à *Andautonia* (Sćitarjevo), probablement promue au rang de municipe [89], et 1 à Hraščina [90].

En descendant le cours de la Save à partir de *Siscia*, on rencontre 1 inscription à Slabinja [91], 1 à Baćin [92], 2 sur le territoire de la tribu nommée *Varciani* [93], 3 à *Ad Praetorium* (Bos. Dubica)[94] et 2 à Donji Podgradci [95]. De *Servitium* (Bos. Gradiška), l'une des routes antiques se dirigeait vers le sud et franchissait la frontière avec la Dalmatie à la station *Ad Fines* (Laktaši).

De *Siscia*, une route allait vers l'est, passait par *Varianae* (Kutina), *Menneiana* (Požesko Predgorje), où il est resté 1 inscription latine [96],

---

[80] AIJ 258—259.

[81] C 3942—3966 a, 4671—4674, 6476, 10835—10864, 13407—13408, 15179—15181[2]; VHAD, XI, 1910—1911, p. 24; XIV, 1915—1919, p. 176; XVI, 1935, p. 68; AIJ 531, 545, 554, 563, 575, 576—578.

[82] AIJ 585—587, 590, 591.

[83] C 3936 = 10820 = AIJ 500.

[84] AIJ 501—523.

[85] C 15199 = AIJ 608.

[86] C 3933—3949, 10820—10833, 14043—14050.

[87] C 15187, 15188; AIJ 452.

[88] J. Klemenc—B. Saria, *Blatt Rogatec*, p. 21—22.

[89] C 1746, 2187, 3679, 4007—4014, 10866, 10867, 11463, 11465, 12751, 13409, 14354[24], 15182, 15183; GMBH, XLVI, 1934, p. 19—20; Sp, LXXVII, 1934, p. 13—14.

[90] VHAD, XIII, 1913—1914, p. 104—105.

[91] C 15200.

[92] C 15201.

[93] C 9796; CIL, XVI, 4.

[94] C 15202, 15203, 15203[1].

[95] *Strena Buliciana*, p. 229; Sp, LXXXVIII, 1938, p. 7.

[96] C 3998.

Inicerum (Požega), où il existe également 1 inscription [97], et pénétrait en Pannonie Inférieure, en direction de la ville de *Cibalae*. Une ramification se détachait de cette route à *Menneiana* en direction nord, passant par *municipium Iasorum* et par *Aquae Balissae* (Daruvar), où 7 inscriptions latines se sont conservées [98]. Un peu plus au nord-est, on note 2 inscriptions latines à Vel. Baštaji [99]. A ces inscriptions s'ajoutent 19 inscriptions provenant de la vallée du *Savus*, de lieux non identifiés [100].

Entre *Emona* et *Poetovio*, la route antique traversait une partie de la province de Norique, passant par la ville de *Celeia* (Celje). Là où elle débouchait dans la vallée de la Bistrica, affluent de la Dravinja, elle-même affluent de la Drave, elle atteignait l'emplacement de l'actuelle localité de Jurišna Vas (près de Sl. Bistrica), où on a découvert 1 inscription latine [101]. A Hajdina, à quelques kilomètres sud de *Poetovio*, 4 inscriptions sont apparues [102]. Sur la rive droite de la Drave, à peu près à mi-chemin entre Ptuj et Maribor, on a découvert 14 inscriptions à Starše (Altenburg) [103]. Un peu plus au nord, sur la rive gauche de la Drave, 1 inscription a été trouvée à Sv. Martin (Vurberk) [104]. La ville de *Poetovio*, important centre administratif et commercial, a longtemps abrité la XIII^{e} légion Gemina ; elle a eu un port et une station douanière et a laissé de nombreux vestiges archéologiques, notamment d'époque tardive. Cette *colonia Ulpia* est devenue plus tard siège épiscopal, avec plusieurs églises paléochrétiennes. C'est là qu'a vécu et qu'est mort en 303 l'évêque Victorinus, dont il est resté une œuvre écrite. Après les réformes de l'empereur Dioclétien, la ville de *Poetovio* a été rattachée à la province de *Noricum Mediterraneum*. A *Poetovio* se sont conservées non moins de 347 inscriptions latines [105]. A proximité, à Mestni Vrh, on a également trouvé 1 inscription [106].

---

[97] C 3997.

[98] C 2750, 3998—4001, 9813, 9822 a; AIJ 583—588; VHAD, XI, 1910—1911, p. 124—126; AÉ, XCI, 1964, p. 218—221.

[99] C 10863, 10865.

[100] C 3888—3898, 10782, 10783; AIJ 210, 217, 219, 256—259.

[101] C 11711.

[102] C 10878, 13414, 14355^{2}; OeJ, XVII, 1914, B. 133.

[103] C 4099—4106, 5285—5287, 5741, 5742; AV, V, 1954, p. 373.

[104] AIJ 264.

[105] C 4015—4098, 4675—4687, 6477, 6478, 10871—10887, 13410—13416, 13510—13515, 14051—14065, 14114$^{1-13}$, 14354^{25}—14355^{7}, 15184—15188; « Jahrbuch der Zentral—Kommission für Erforschung und Erhaltung der Denkmäler », II, 1904, p. 186—214; « Mitteilungen der Zentral—Kommission für Erforschung und Erhaltung der Denkmaler », 1905, p. 302—316; JA, III, 1909, p. 165—173; V, 1911, p. 177—178; VII, 1913, p. 22—24; OeJ, XVII, 1914, B. 102—119, 133—160; XVIII, 1915, B. 190; XIX—XX, 1919, B. 283—294; XXXVI, 1946, B. 61—62; St, I, 1922, p. 191—208; ČZN, XXVI, 1931, p. 177—202; XXVIII, 1933, p. 119—144; XXXII, 1937, p. 23; IBAI, XVI, 1950, p. 229—234, AV, II, 1951, p. 9—17; III, 1952, p. 300; IV, 1953, p. 282—289; V, 1954, p. 361—377; XI—XII, 1960—1961, p. 153—179; XVIII, 1967, p. 157—194; ŽA, X, 1960, p. 197—200; M. Abramić, *Poetovio. Führer durch die Denkmäler der römischen Stadt*, Wien, 1935.

[106] C 4086.

De *Poetovio*, une route descendait la vallée de la Drave vers la Pannonie Inférieure. A proximité de cette route, des inscriptions latines ont été découvertes dans plusieurs petites localités, telles que Pristava — 1 inscription [107], *Remista* (Zavrč ou Babinec) — 1 inscription [108] et Križovljan — 3 inscriptions [109]. Au nord de la Drave, on note V. Nedelja avec 2 inscriptions [110] et *Curta* (près d'Ormož) avec 1 inscription [111]. Au sud de la Drave, sur le cours supérieur de la Bednja, une inscription a été découverte à Klenovnik [112]. Plus à l'est, sur la rive droite de la Drave, on rencontre *Aquaviva* (Petrijanec) [113] avec 1 inscription et Zelendvor (Varaždin) avec 2 inscriptions [114]. Sur la rive gauche, au nord-est de Varaždin, on en rencontre une autre à Čakovec [115]. Le voyageur qui, de *Aquaviva*, suivait cette route en direction est faisait une halte à la station (*mutatio*) de *Populi* ou *Poplos* (Žabnik), puis s'engageait sur un chemin secondaire vers *Aquae Iassae* (Varaždinske Toplice), sur la rive gauche de la Bednja, lieu de repos et de cure pour l'armée de Pannonie, d'où il s'est conservé 15 insciiptions [116]. Regagnant la route principale, il passait par la station de *Iovia* (près de Ludbreg), par l'emplacement de la localité actuelle de Novigrad Podravski, d'où provient 1 inscription [117], par les stations de *Lentulis* (Gjugjevac) [118] et de *Serota* (Noskovci) [119], chacune avec 1 inscription, pour arriver à la station de *Bolentium* (Moslovina), à la frontière entre la Pannonie Supérieure et la Pannonie Inférieure. Entre la Save et la Drave sont apparues, de localités inconnues, 32 inscriptions [120]. Au nord de *Bolentium* se trouvait la station de *Limusa* (Szigetvar), d'où une route menait à la rive sud-ouest du lac *Pelso* (Balaton), en passant par *Silacaenae* (Beleg), d'où il est resté 1 inscription [121]. Plus à l'ouest, à Magyarszerdahely, on a découvert 1 inscription [122]. Entre *Dravus* (Drave) et le lac *Pelso* (Balaton) on a trouvé 4 inscriptions au lieu de provenance inconnu [123].

---

[107] AIJ 226.
[108] C 4111.
[109] C 4108—4110.
[110] C 4107, 14065.
[111] C 4081 = AIJ 600 = Šašel 361.
[112] C 4112.
[113] C 4115.
[114] C 4205, 10926.
[115] C 4116 = AIJ 457.
[116] AIJ 458—471; Šašel 356; AV, XIX, 1968, p. 89—93.
[117] AIJ 199.
[118] C 13392 = AIJ 582.
[119] C 4006.
[120] C 3997—4005, 4107—4121, 10889—10895.
[121] CIL, XVI, 31.
[122] FA, IX, 1957, p. 83.
[123] C 4122, 4123, 10896, 10897.

De *Poetovio* (Ptuj), de la vallée de la Drave, une route importante allait vers *Savaria* (Szombathely), *Scarbantia* (Sopron) et jusqu'à *Carnuntum* (Petronell), dans la vallée du Danube. Près de la rivière Lendava, à Murska Sobota, on a découvert 1 inscription [124] et à *Halicanum* (Dolnja Lendava) une autre [125]. Les collines de Prekomurje une fois franchies, la route débouchait dans les vallées de la Krka et de la Zala, où une inscription a été mise au jour à Zalalövö [126]. De là elle se dirigeait vers le nord, descendant dans la vallée du Rab, où une inscription a été découverte à Körmend [127]. Le voyageur se trouvait sur le territoire de la ville de *Savaria*, où l'on compte plusieurs localités ayant livré des inscriptions latines. En remontant la vallée du Rab, 1 inscription a été découverte à Rabagyarmat [128] et une autre à Rax [129]. Dans la vallée de la Pinka, affluent du Rab, on a découvert 1 inscription à Szentpeterfa [130], 1 à Porno [131], 1 à Pözsöny [132], 1 à Mischendorf [133], 2 à Rotenturm [134], 2 à Pinkafeld [135], 1 à St. Martin in der Warth [136], 1 à Neumarkt [137]. Entre les vallées supérieures des rivières Pinka et Seber Zäbernbach , 3 inscriptions sont apparues à Schlening [138], 1 à Oberkohlstätten [139] et 1 à Holzschlag [140]. Non loin de là, 5 inscriptions ont été attestées à Hochneukirchen [141], 1 à Habich-Kirchschlag [142], 1 à Oberwaldbauern [143], 2 à Dechantkirchen [144], 1 à Litzeldorf [145] et 1 à Zuberbach bei Rechnitz [146].

Au sud de *Savaria*, on note 2 inscriptions à Jak [147], 1 à Kiskajd [148], 1 à Dozmat [149] et 14 à Ondód [150]. Vient ensuite *Savaria* (Szombathely),

---

[124] AIJ 447 = Šašel 359.
[125] C 4149 = AIJ 448 = Šašel 360.
[126] C 4321.
[127] *Savaria*, n⁰ 27.
[128] *Savaria*, n⁰ 110.
[129] C 10895.
[130] C 4210.
[131] C 4219.
[132] C 10923.
[133] BurgHbl, I, 1932, p. 77.
[134] *Ibid.*, p. 78 ; C 13426.
[135] *Ibid.*, p. 78 ; C 5520.
[136] C 5525.
[137] C 10937.
[138] C 4153, 4200, 4212.
[139] C 4224.
[140] C 4223.
[141] OeJ, XXVI, 1930, B. 201—203 ; FOe, I, 1930—1934, p. 7, 53.
[142] BurgHbl, XIII, 1951, p. 2.
[143] C 5520.
[144] C 5518, 5519.
[145] C 13426.
[146] BurgHbl, XIII, 1951, p. 8.
[147] C 4211 ; *Savaria*, n⁰ 201.
[148] *Savaria*, n⁰ 121.
[149] C 10921.
[150] *Savaria*, n^{os} 13, 26, 28, 30, 70, 96—98, 104, 111, 113, 120, 123, 153.

avec 122 inscriptions. La ville a obtenu le rang de *colonia* sous le règne de Claude (41—54), elle a souvent accueilli entre ses murs des empereurs romains et elle est devenue un important centre administratif [151]. A l'est de la ville, se trouvent Sitke avec 1 inscription [152], Szentkiraly avec 1 inscription [153], Vép avec 1 inscription [154] et *Bassiana* (Sárvár). Au nord de la ville, 2 inscriptions sont apparues à Salfa [155], 1 à Söpte [156], 1 à Vassurany [157], 1 à Hegykö [158], 1 à Klostermarienberg [159], 1 à Steinberg [160] et 2 à Gyalóka [161]. Vers le nord-ouest, on rencontre 2 inscriptions à Salköveskút [162], 2 à Acsád [163], 1 à Gór [164], 2 à Répceszentgyörgy [165] et 1 à Répceszemere [166]. Les limites approximatives de la ville de *Savaria* (*ager Savariensis*) étaient au sud et à l'est la rivière *Arrabo* (Rába, Raab), au nord la rivière Répce (Rabnitz) et à l'ouest la frontière entre les provinces de Norique et de Pannonie Supérieure. La base de la vie économique était la production agricole, où la moyenne et la grande propriété jouaient un rôle important : le grand nombre d'inscriptions latines répandues sur l'étendue du territoire semble refléter cette réalité.

Sur le territoire de la ville de *Scarbantia*, de même, les inscriptions latines sont nombreuses et éparpillées sur toute sa superficie. Ainsi, en s'avançant vers le nord sur la route de *Savaria*, on rencontre à droite Festőszékplak avec 1 inscription [167] et à gauche Nekenmarkt avec 5 inscriptions [168]. Un peu plus loin à l'est, 1 inscription a été mise au jour à Unterspetersdorf [169] et une autre à Deutsch-Kreutz [170]. *Scarbantia* a reçu le grade de *municipium* entre 69 et 96 et a livré 84 inscriptions [171].

---

151 C 4150—4222, 4688—4694, 6479, 10908—10932, 13423—13426, 14066, 14067; « Pannonia », I, 1935, p. 171; AÉ, LXXXVIII, 1961, p. 249—252; ActArch, XV, 1963, p. 225—237; *Savaria*, p. 81—124; G. Schrot, *Zur Colonia Savaria und ihrer Geschichte*, « Das Altertum », XI, 1965, p. 158—173.

152 C 10918.

153 C 4182 = 10920.

154 C 4201.

155 C 6487, 10928.

156 *Savaria*, nº 211.

157 C 10922.

158 C 4250.

159 C 10936.

160 C 4226.

161 C 4227, 4228.

162 C 6479 = 10926, 10931.

163 *Savaria*, nºˢ 100, 102.

164 *Savaria*, nº 140.

165 AÉ, LXXI, 1954, p. 189 = *Savaria*, nº 106.

166 C 4229.

167 C 10949.

168 C 4253, 4255, 4256, 10945, 13432.

169 C 4251.

170 BurgHbl, I, 1932, p. 75.

171 C 4232—4266, 4695—4697, 10938—10953 a, 13428—13433, 14068, 14355^{8-20}; AÉ, XXXI, 1911, p. 272—273, 365—369; XXXIII, 1913, p. 56; XCI, 1964, p. 223; Schober, nºˢ 51, 60; VHAD, LVI—LIX, 1954—1957, vol. I, p. 132; « Soproni Szemle », X, 1956, p. 344—346; XIII, 1959, p. 13; « Arrabona », XII, 1970, p. 59.

Notons également 5 inscriptions provenant de localités non identifiées entre *Savaria* et *Scarbantia*[172]. A l'ouest de *Scarbantia*, on a découvert 2 inscriptions à Schattendorf[173], 1 à Mattersburg[174], 4 à Walbersdorf[175], 2 à Pöttsching[176], 1 à Lichtenwörth[177] et 3 à Neudorf[178]. En remontant la vallée de la Leitha, on rencontre 1 inscription à Katzelsdorf[179], 1 à Frohsdorf[180] et 7 à Neunkirchen[181]. A l'est de *Cetius mons* (Schneeberg), on note du sud au nord 3 inscriptions à Gorasdorf[182], 1 à Winzendorf[183], 1 à Muthmannsdorf[184], 2 à Brunn-Fischau[185], 1 à Wőllersdorf[186] et 1 à Wiener Neustadt[187]. Sur la route de *Scarbantia* à *Vindobona* (Vienne), on a mis au jour 10 inscriptions à Müllendorf[188], 17 à Eisenstadt[189], 3 à Stinkenbrunn[190], 3 à Loretto[191], 12 à Au am Leithaberge[192] et 4 à *Mutenum* (Leithaprodersdorf)[193]. Au nord-est de *Scarbantia*, le long du lac, on a mis au jour 6 inscriptions à Fertörakos (Kroisbach)[194], 1 à St. Margarethen[195], 1 à Rust[196], 1 à Oggau[197], 2 à Schützen a.G.[198], 4 à Donnerskirchen[199], 5 à Purbach[200], 1 à *Ulmus* (Winden a. See)[201], 10 à Bruck-Parndorf[202], 3 à Neusiedl a. See[203] et 1 à Weiden-Gols[204]. *Scarbantia* était un nœud de communications et était située dans une

---

[172] C 4223—4225, 4230, 4231.
[173] C 4246, 4261.
[174] C 4244.
[175] OeJ, XII, 1909, p. 226, 235, 237, 239 = Schober, n^{os} 185, 191, 224, 270.
[176] FOe, I, 1930—1934, p. 44; Pascher 112.
[177] Pascher 169.
[178] C 4551 = 11301; Pascher 98.
[179] C 4550 = 11298.
[180] Pascher 36.
[181] C 4548, 4549, 11299; OeJ, XXVI, 1930, B. 212—214; Pascher 100.
[182] C 4553; RLiOe, XVIII, 1937, p. 111, 115.
[183] C 11300.
[184] C 4554.
[185] C 4594, 11302.
[186] C 4555.
[187] C 4552.
[188] C 10950, 10951.
[189] C 10952 = 13427, 13430; Kubitschek 65—85.
[190] FOe, I, 1930—1934, p. 163, 218—219.
[191] C 13433, 14355[18]; FOe, I, 1930—1934, p. 43.
[192] JA, V, 1911, p. 233; OeJ, XVII, 1914, B. 2—17; FOe, I, 1930—1934, p. 49, 224, 239.
[193] C 14355[19—20]; OeJ, XXVI, 1930, p. 13; RLiOe, XVIII, 1937, p. 116.
[194] C 4237 = 10941, 4238 = 10942, 4239 = 10943, 4240.
[195] OeJ, XXXVII, 1948, B. 263.
[196] OeJ, XLV, 1960, B. 107—109.
[197] OeJ, XXXIII, 1941, B. 15.
[198] C 10938, 10944.
[199] FOe, I, 1930—1934, p. 42; II, 1935—1938, p. 220; OeJ, XXIX, 1935, B. 307.
[200] C 10953, 11349, 11352; Kubitschek 1, 6.
[201] RA, 1951, n° 66.
[202] C 14359[17—25]; RLiOe, XVIII, 1937, p. 126.
[203] C 11371, 14355[17]; Kubitschek 30.
[204] 4392.

zone de transition où se rencontraient les collines, le lac et la plaine. Cette ville était trop proche du *limes* de l'empire pour pouvoir rivaliser en importance avec *Carnuntum*, pourtant elle était pourvue d'un mur d'enceinte, d'un aqueduc et d'un amphithéâtre ; elle a entretenu des échanges commerciaux avec les localités rurales environnantes et celles-ci ont maintenu un contact étroit avec elle, à en juger par le grand nombre d'inscriptions latines.

Sur la route de *Vindobona* (Vienne), au-delà de la Leitha et près de la Fischa, se trouve Weigelsdorf avec 3 inscriptions latines [205]. Plus vers le nord-ouest, sur la rivière Schwechat, à la frontière avec le Norique, on note 5 inscriptions à *Aquae* (Baden) [206] . Plus en aval sur le Schwechat et sur sa rive gauche, 4 inscriptions ont été conservées à Guntramsdorf [207]. Plus à l'est, au-delà de la route *Scarbantia-Vindobona*, 8 inscriptions ont été mises au jour à Velm [208]. Plus à l'est, à proximité de la Fischa, 1 inscription a été découverte à Ebergassing [209]. A l'ouest, près de la frontière avec le Norique, on a découvert 5 inscriptions à Modling [210]. A l'est de cette localité, sur la rivière Triesting qui se verse dans le Danube, 1 inscription est apparue à Maria Lanzensdorf [211]. Au nord-ouest, sur la route antique qui mène à *Vindobona*, 3 inscriptions se sont conservées à Vösendorf [212]. Plus à l'est, sur la rivière Liesing, affluent de la Triesting, on note 1 inscription à Unterlaa [213]. Plus loin sur la route de *Vindobona*, au-delà de la rivière *Liesing*, on rencontre 9 inscriptions à Inzersdorf [214], 1 à Meidling [215] et 2 à Gumpendorf [216]. A l'est de *Vindobona*, à Wien-St. Marx, une inscription a été mise au jour [217]. *Vindobona* (Vienne), d'origine celtique, est parvenue au rang de municipe sous l'empereur Hadrien (117—138), elle a eu la plus importante flottille sur le Danube et elle a eu en garnison les VII^e, VIII^e, XIV^e et XXX^e légions. 70 inscriptions y sont enregistrées [218]. A l'ouest de la ville, on trouve 1 inscription à Untersievering [219] et 8 à *Astura* (Klosterneuburg) [220].

---

[205] JA, VI, 1912, p. 96—98.
[206] C 4659, 4660, 12010 ; OeJ, XXIX, 1935, B. 208, 308.
[207] OeJ, XXIX, 1935, B. 208—210 ; Pascher 44—45.
[208] C 11305, 15186 $^{2-3}$; JA, I, 1907, B. 119—120 ; OeJ, XXIX, 1935, B 209 ; Pascher 156—157.
[209] C 11297.
[210] C 11303 = 14098, 11304, 15196, 15196 ^{1} ; OeJ, XXIX, 1935, B. 298.
[211] C 4850.
[212] C 4579, 4582, 4648.
[213] JA, IV, 1910, p. 188.
[214] C 4581, 4584, 4649—4653, 4659 ; RLiOe, XVIII, 1937, p. 108—109.
[215] C 4563 = 13496.
[216] C 4556, 11344.
[217] C 4647.
[218] C 4557—4586, 4709—4711, 6485 a, 11306—11310, 13495—13497 a, 14097, 14359 ^{26}— 14360 ^{2}, 15196, 15197 ; JA, III, 1909, p. 39—40 ; IV, 1910, p. 189—193 ; VI, 1912, p. 98 ; AAW, XCII, 1955, p. 76—81 ; RA, 1956, n^{os} 9, 239 ; 1957, n^o 114.
[219] Pascher 177.
[220] C 5645—5649, 5752, 5753, 11791.

Le voyageur qui descendait le Danube à partir de *Vindobona* arrivait à la station *Ala Nova* (Schwechat), qui nous a légué 19 inscriptions latines [221], puis à *Aequinoctium* (Fischamend) — 1 inscription [222]. A droite du Danube, sur son affluent la Fischa, se trouve Schwadorf, avec 2 inscriptions [223]. Au sud-est de cette localité se trouvent Margarethen a. Moos — 3 inscriptions [224], Stixneusiedl — 5 inscriptions [225] et Göttlesbrunn — 4 inscriptions [226].

Sur la route de *Scarbantia* à *Carnuntum*, au nord du lac, on rencontre Königshof — 1 inscription [227], Bruck a.d. Leitha — 6 inscriptions [228] et Höflein — 8 inscriptions [229]. Enfin, à l'extrémité de la route, sur le Danube, s'élevait la cité célèbre de *Carnuntum* (Petronell), qui a obtenu le rang de *municipium* sous Hadrien (117—138) et de *colonia* sous Septime Sévère (193—211); point stratégique de premier ordre, la ville a servi de garnison successivement aux XIII^{e}, XIV^{e} et XV^{e} légions et a transmis à la postérité le nombre considérable de 856 inscriptions latines [230]. Au sud-est et à l'est de cette localité, on trouve 1 inscription à Schönabrunn [231], 1 à Prellenkirche [232], 4 à Potzneusiedl [233], 1 à Zurndorf sur la Leitha [234] et 4 à *Gerulata* (Oroszvár), sur la rive droite du Danube [235].

---

[221] C 4641—4646, 4655 a, 4659, 4660,2—4661,9 b, 4664 c, 13494, 13501.

[222] C 15195.

[223] C 4543; FOe, I, 1930—1934, p. 59.

[224] C 4533 = 11294; « Monatsblatt des Altertumsvereins zu Wien », VII, 1903—1905, p. 54; Pascher 77.

[225] C 4538.

[226] C 4544, 13552 ^{1}; FOe, II, 1934—1938, p. 76.

[227] RLiOe, 1905, p. 54.

[228] C 4536, 4537, 11295 = 13433, 11296, 14359 ^{14}; JA, II, 1908, p. 155—156; RLiOe, XVIII, 1937, n° 42.

[229] C 4661, 14359 ^{15}, 14359 $^{16-16b}$; RLiOe, III, 1904, p. 27.

[230] C 4393—4546, 4698—4708, 6481—6485, 11104 a-11293, 13454—13493, 14071—14096, 14356 ^{1}—14359 ^{13}, 15189—15194; RLiOe, IV, 1903, p. 130—134; V, 1904, p. 10—34, 127—139; VI, 1905, p. 151—166; VII, 1906, p. 131—142; VIII, 1907, p. 113—118; IX, 1908, p. 40—43; XI, 1910, p. 127—154; XII, 1914, p. 316—340; XVI, 1926, p. 7—136; XVII, 1933, p. 35—83; XVIII, 1937, p. 33—111; JA, VI, 1912, p. 269; Schober 6, 28, 36, 97, 99, 131; OeJ, XXX, 1936—1937, B. 311—312; XXXVII, 1948, B. 259—262; XXXIX, 1952, p. 151—157; XL, 1953, B. 209; AÉ, VII—IX, 1946—1949, p. 157—168; « Carinthia », I, 1956, p. 434—436; CJb, II, 1956, p. 65—68; VI, 1960, p. 29—35; E. Vorbeck, *Militarinschriften aus Carnuntum*, Wien 1954; *Carnuntina. Ergebnisse der Forschung über die Grenzprovinzen des römischen Reiches*, Vortrage beim Internationalen Kongress der Altertumsforscher Carnuntum 1955, hg. v. Erich Swoboda, Graz-Koln, 1956; Erich Swoboda, *Carnuntum. Seine Geschichte und seine Denkmäler*, 3. Aufl., Graz-Koln, 1958; H. Stiglitz, RE, Suppl. XII, 1970, col. 1575—1588.

[231] C 15195.

[232] C 14358 ^{12}.

[233] C 4537 a—c; OeJ, XXIX, 1935, B. 332.

[234] C 13445.

[235] C 4391, 4392, 13445, 13446.

Dans la partie nord-est de la province de Pannonie Supérieure, entre le lac *Pelso* (Balaton) et le Danube, les localités ayant livré des inscriptions latines sont relativement nombreuses. Sur la rive sud-ouest du lac se trouvent *Valcum* (Fenékpuszta) avec 3 inscriptions [236] et Keszthely-Újmajor avec 2 inscriptions [237]; sur sa rive ouest, Lesencetomaj — 2 inscriptions [238], Kékkut — 6 inscriptions [239], Révfülöp (près du lac) — 1 inscription [240], Kővágóörs — 1 inscription [241], Nagyvázsony — 2 inscriptions [242]; à l'est de sa rive sud, Somogyvár — 2 inscriptions [243]; au nord-ouest du lac, Tótvázsony — 1 inscription [244] et Vörösberény — 1 inscription [245]. Sur la route de *Valcum* (Fenékpuszta) à *Mogentiana* (Tüskevár) on a mis au jour 2 inscriptions à Zálavár [246], 1 à *Maestriana* Zalaszentgrót) [247], 3 à Somlyóvásárhely [248] et 6 à *Mogentiana* (Tüskevár) [249]. Sur la route de *Mogentiana* à *Caesariana* (Jutas), 1 inscription est apparue à Ajka [250]. Entre *Caesariana* et *Arrabona* (Györ), on rencontre 1 inscription à Gyulafirátót [251], 1 à Csetény [252], 3 à Dióspuszta [253], 1 à Sikator [254], 1 à Lovaszpatona [255], 7 à *Mursella* (Kisárpás) [256] et 4 à (Pannonholma [257].

Le long du *limes* danubien, entre *Gerulata* (Oroszvár) et *Ad Mures* (Vaspuszta), les inscriptions sont de même nombreuses : 14 à *Ad Flexum*

---

[236] C 4125, 4126, 10904; E. Polaschek, RE, 2. Reihe, VII, 1948, col. 2095—2096, K. Sagi, *La colonie romaine de Fenékpuszta et la zone intérieure des forteresses*, ActArch, I, 1951, p. 86—90.
[237] Kuzsinszky, *Balaton*, p. 77.
[238] C 4128, 4129.
[239] C 4132, 4133, 10899—10902.
[240] Kuzsinszky, *Balaton*, p. 142.
[241] C 4131.
[242] C 4141, 4142.
[243] C 4122, 4123.
[244] CIL, XVI, 84.
[245] C 4144.
[246] C 4148; AÉ, XXVIII, 1908, p. 184.
[247] « Muzeumi és Konyvtari Ertesito », 1912, p. 130.
[248] C 10955—10957.
[249] C 10900, 10993, 11043, 15166, 15188.
[250] AÉ, LXXIX, 1952, p. 108—112.
[251] Kuzsinszky, *Balaton*, p. 193.
[252] C 4268.
[253] C 4680, 10954; AÉ, XLV, 1931, p. 29—31.
[254] CIŁ III, p. 852.
[255] C 4267.
[256] C 4490, 6480, 10955—10957.
[257] C 14355[6]; CIL VI, 64.

(Magyaróvár = Ung. Altenburg) [258], 1 au sud-ouest de Mosonszentjános[259], 1 à *Quadrata* (Barátföldpuszta) [260], 41 à *Arrabona* (Györ)[261], 5 à *Ad Statuas* (Ács) [262], 2 à Billegpuszta [263], 6 à *Ad Mures* (Vaspuszta) [264]. Sur la rive nord-ouest du lac Balaton on a mis au jour 30 inscriptions de provenance inconnue [265].

Entre le lac Balaton et le Danube, le long de la frontière avec la Pannonie Inférieure, on a découvert 1 inscription à Balatonhenye [266], 1 à Balatonkiliti [267], 1 à Balatonkövesd [268], 2 à Csajág [269], 1 à Kiralyszentistván [270], 3 à Öskü [271], 1 à Vaspalóta [272], 1 à Vérteskethely [273], 4 à Csáczár [274], 1 à Ászar [275], 3 à Környe [276], 6 à Kisigmánd [277] et à Komaron, sur la rive du Danube, à l'ouest de *Brigetio* (Szőny) [278]. Enfin, outre les inscriptions susmentionnées, la province de Pannonie Supérieure a livré 982 inscriptions provenant de localités non identifiées [279].

La province de Pannonie Supérieure avait une terre fertile et assurait les liaisons entre l'Italie et le Moyen et Bas-Danube. Ces deux facteurs ont favorisé le processus de romanisation et ont donné naissance à cinq colonies (*Carnuntum*, *Emona*, *Poetovio*, *Savaria* et *Siscia*) et à sept municipes ou *oppida* (*Andautonia*, *Mursella*, *Nauportus*, *Noviodunum*, *Praetorium Latobicorum*, *Scarbantia* et *Vindobona*). Dans l'ensemble de la province il s'est conservé 3761 inscriptions, réparties dans 270 localités.

---

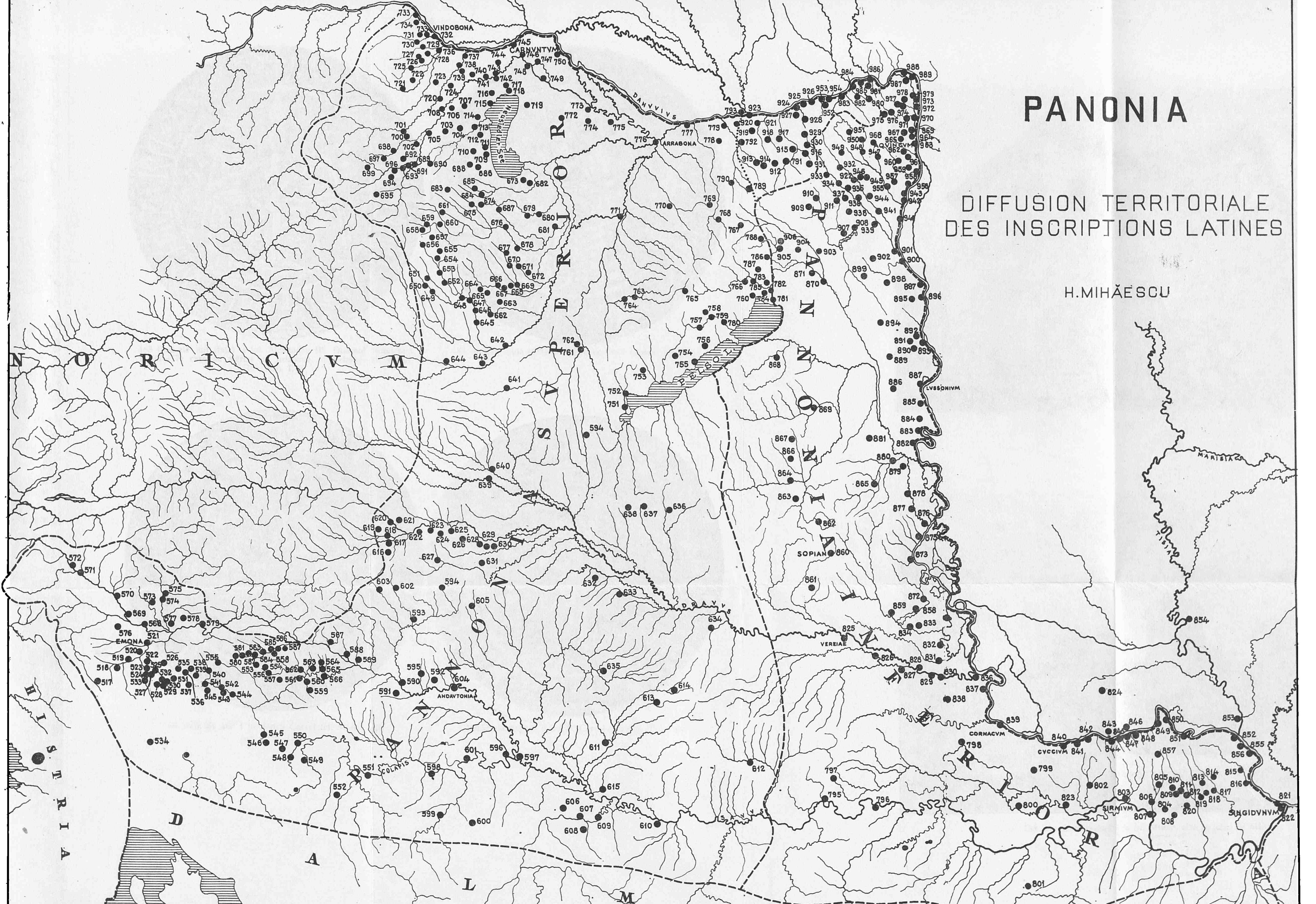
258 C 11295, 13443, 13444, 14359^{17-25}, 14373^{69}.
259 « Arrabona », VII, p. 113–126.
260 C 4665.
261 C 4359–4390, 11079–11085, 13441, 13442; CIL III, p. 1978; Schober 138.
262 C 6454, 10349, 10993; AÉ, XCIV, 1967, p. 194; XCVI, 1969, p. 200.
263 C 11043, 10993.
264 C 4304, 4329, 10993, 11020, 11055, 11059.
265 C 4124–4147, 10903, 10906, 13417–13420.
266 Kuzsinszky, *Balaton*, p. 148.
267 *Ibid.*, p. 4.
268 « Muzeum és kònyvtari Ertesito », XI, 1917, p. 254.
269 AÉ, LXXXIII, 1956, p. 94–103; LXXV, 1958, p. 79–95.
270 Kuzsinszky, *Balaton*, p. 197–198.
271 C 4145; CIL XVI, 57, 104.
272 MagyRégTop, II, p. 215.
273 AÉ, LV, 1942, p. 225.
274 C 15188^{1-4}.
275 CIL XVI, 96.
276 C 4273 = 10964, 4277 = 10965, 4280 = 10966, 4284 = 10967; AÉ, LXXXVII, 1960, p. 192–194.
277 C 4355–4388, 11077, 11078; *Savaria*, n° 121.
278 Kubitschek 63–64.
279 C 4587–4670, 6486–6489, 6570, 11312–11469, 12015–12032, 12034, 13499, 13516, 13517, 14100, 15199–15204, 16360^{3-4}; GMDS, XIV, 1933, p. 25, nos 24–25; OeJ, XLII, 1955, B. 105–112.

PANNONIA SUPERIOR

517. *Longaticum* (Logatec)	1
518. *Nauportus* (Vrhnika)	25
519. *Novi* (Ljubljanica)	1
520. *Ad Nonum* (Log)	4
521. *Emona* (Ljubljana)	150
522. Kamnik (Stein)	2
523. Preserje	1
524. Strahomer	5
525. Tomišlje	1
526. Lanišče	1
527. Sonnegg	7
528. Ig	75
529. Študenec	2
530. Iška Vas	5
531. Golo	2
532. Pokojišče	1
533. Rakitna	1
534. Šmarata	3
535. Gatina	1
536. Žaljna	1
537. Ponikva (Šmarje)	1
538. Višnja Gora	1
539. Stična	2
540. *Acervo* (Št. Vid)	7
541. Ruckštanj	1
542. Stranska Vas	1
543. Valıčna Vas	1
544. Šmihel (Žuženberg)	1
545. Vel. Koren	1
546. Straža	1
547. Rožanc	1
548. Črnomelj	6
549. Adlešići	1
550. Podzemelj	2
551. *Romula* (Kamensko)	2
552. Sv. Peter na Mrežnici	6
553. *Praetorium Latobicorum* (Trebnje)	40
554. Trebinec Vrh	1
555. *Inter Emonam et Praetorium Latobicorum*	5
556. Jezero	1
557. Zg. Globodol	1
558. Tržisče	1
559. *Crucium* (Mačkovec)	1
560. Zg. Karteljevo	1
561. Štatenberg	1
562. Šmarjeta	1
563. Raka	1
564. Vel. Podlog	1
565. Vel. Vas	1
566. Stara Vas	1
567. *Neviodunum* (Drnovo)	50
568. Sp. Gameljine	1
569. Šenčur	1
570. *Carnium* (Kranj)	2
571. Radovljica	1
572. Lešče	3
573. Begunje	1
574. Kamnik	3
575. Mekinje (Münkendorf)	2
576. Slovenia	6
577. Kašelj	1
578. Gradišče	3
579. Vernek	1
580. Hrastnik	1
581. Radeče (prope Zidani Most)	3
582. Sv. Križ	1
583. Sevnica (Lichtenwald)	2
584. Brestanica (Reihenburg)	2
585. Krško	3
586. Sv. Paul (Brezje)	1
587. Čatež	1
588. Vel. Malence	6
589. Mokrice	4
590. Podsused	1
591. Kerestinec	1
592. Zagreb	1
593. Pregrada	1
594. Lobor	3
595. Gornja Pohanca	2
596. *Siscia* (Sisak)	106
597. *Siscia* — est	5
598. *Ad Fines* (Degoj)	1
599. Topusko	21
600. Dragotina	1
601. *Colapis* (Kupa)	30
602. Mihaljekov Jarek	3
603. Rogatec (Šmarje)	1
604. *Andautonia* (Sćitarjevo)	24
605. Hrašćina	1
606. Slabinja	1
607. Bačin	1
608. *Varciani*	2
609. *Ad Praetorium* (Bos. Dubica)	3
610. Donji Podgradci	2

611. *Menneiana* (Požeško Predgorje) 1
612. *Inicerum* (Požega) 1
613. *Aquae Balissae* (Daruvar) 7
614. Vel. Bastaji 2
615. *Savus* 19
616. Jurišna Vas (Sl. Bistrica) 1
617. Hajdina 4
618. Starše (Altenburg) 14
619. Sv. Martin (Vurberk) 1
620. *Poetovio* (Ptuj) 347
621. Mestni Vrh 1
622. Pristava 1
623. *Remista* (Zavič sive Babinec) 1
624. Križovljan 3
625. V. Nedelja 2
626. *Curta* (prope Ormož) 1
627. Klenovnik 1
628. *Aquaviva* (Petrijanec) 1
629. Zelendvar (Varaždin) 2
630. Čakovec 1
631. *Aquae Iassae* (Varaždinske Toplice) 15
632. Novigrad Podravski 1
633. *Lentulis* (Gjugjevac) 1
634. *Serota* (Noskovci) 1
635. *Inter Dravum et Savum* 32
636. *Silacaenae* (Beleg) 1
637. Magyarszerdahely 1
638. *Inter Dravum et Pelsonem* 4
639. Murska Sobota 1
640. *Halicanum* (Dolnja Lendava) 1
641. Zalalovo 1
642. Kormend 1
643. Rabagyarmat 1
644. Rax 1
645. Szentpéterpa 1
646. Pornó 1
647. Pozsony 1
648. Mischendorf 1
649. Rotenturm 2
650. Pinkafeld 2
651. St. Martin in der Warth 1
652. Neumarkt 1
653. Schleining 3
654. Oberkohlstätten 1
655. Holzschlag 1
656. Hochneukirchen 5
657. Habich-Kirchschlag 1
658. Oberwaldbauern 1
659. Dechantkirchen 2
660. Litzelsdorf 1
661. Zuberbach bei Rechnitz 1
662. Ják 2
663. Kiskajd 1
664. Dozmat 1
665. Ondód 14
666. *Savaria* (Szombathely) 122
667. Sitke 1
668. Szentkiraly 1
669. Vép 1
670. Salfa 2
671. Sópte 1
672. Vassurany 1
673. Hegyko 1
674. Klostermarienberg 1
675. Steinberg 1
676. Gyalóka 2
677. Salkoveskút 2
678. Acsád 2
679. Gór 1
680. Repceszentgyorgy 2
681. Repceszemere 1
682. Fertőszékplak 1
683. Neckenmarkt 5
684. Unterspetersdorf 1
685. Deutsch-Kreutz 1
686. *Scarbantia* (Sopron) 84
687. *Inter Savariam et Scarbantiam* 5
688. Schattendorf 2
689. Mattersburg 1
690. Walbersdorf 4
691. Pottsching 2
692. Lichtenworth 1
693. Neudorfl 3
694. Katzelsdorf 1
695. Frohsdorf 1
696. Neunkirchen 7
697. Gerasdorf 3
698. Winzendorf 1
699. Muthmannsdorf 1
700. Brunn-Fischau 2
701. Wollersdorf 1
702. Wiener Neustadt 1
703. Mullendorf 10
704. Eisenstadt 17
705. Stinkenbrunn 3
706. Loretto 3
707. Au am Leithaberge 12
708. *Mutenum* (Leithaprodersdorf) 4
709. Fertòrakos (Kroisbach) 6

710. St. Margarethen	1
711. Rust	1
712. Oggau	1
713. Schützen a.G.	2
714. Donnerskirchen	4
715. Purbach	5
716. *Ulmus* (Winden a. See)	1
717. Bruck-Parndorf	10
718. Neusiedl a. See	3
719. Weiden-Gols	1
720. Weigelsdorf	3
721. *Aquae* (Baden)	5
722. Guntramsdorf	4
723. Velm	8
724. Ebergassing	1
725. Modling	5
726. Maria Lenzensdorf	1
727. Vosendorf	3
728. Unterlaa	1
729. Inzersdorf	9
730. Meidling	1
731. Gumpendorf	2
732. Wien — St. Marx	1
733. *Vindobona* (Wien)	70
734. Untersievering	1
735. *Astura* (Klosterneuburg)	8
736. *Ala Nova* (Schwechat)	19
737. *Aequinoctium* (Fischamend)	1
738. Schwadorf	2
739. Margarethen a. Moos	3
740. Stixneusiedl	5
741. Gottlesbrunn	4
742. Konigshof	1
743. Bruck a.d. Leitha	6
744. Hoflein	8
745. *Carnuntum* (Petronell)	856
746. Schònabrunn	1
747. Prellenkirche	1
748. Potzneusiedl	4
749. Zurndorf	1
750. *Gerulata* (Oroszvár)	4
751. *Valcum* (Fenékpuszta)	3
752. Keszthely-Újmajor	2
753. Lesencetomaj	2
754. Kékkut	6
755. Révfülop	1
756. Kővágóors	1
757. Nagyvázsony	2
758. Somogyvár	2
759. Tótvázsony	1
760. Vorosberény	1
761. Zalavár	2
762. *Maestriana* (Zalaszentgrót)	1
763. Somlyóvásárhely	3
764. *Mogentiana* (Tűskevár)	6
765. Ajka	1
766. Gyulafirátót	1
767. Csetény	1
768. Diópuszta	3
769. Sikator	1
770. Lovaszpatona	1
771. *Mursella* (Kisárpás)	7
772. Pannonholma	4
773. *Ad Flexum* (Magyarovár)	14
774. Mosonszentjános	1
775. *Quadrata* (Barátfoldpuszta)	1
776. *Arrabona* (Győr)	41
777. *Ad Statuas* (Ács)	5
778. Billegpuszta	2
779. *Ad Mures* (Vaspuszta)	6
780. *Lacus Pelsonis* (Balaton)	30
781. Balatonhenje	1
782. Balatonkiliti	1
783. Balatonkövesd	1
784. Csajág	2
785. Kiralyszentistván	1
786. Öskü	3
787. Vaspalóta	1
788. Vérteskethely	1
789. Császár	4
790. Aśzar	1
791. Kornje	3
792. Kisigmánd	6
793. Komáron	1
794. *Pannonia Superior — incertae*	982


PANONIA
DIFFUSION TERRITORIALE DES INSCRIPTIONS LATINES
H. MIHĂESCU
VINDOBONA
CARNVNTVM
DANVVIVS
ARRABONA
AQVINCVM
LVSSONIVM
SOPIANAE
VEREIAE
DRAVVS
EMONA
ANDAVTONIA
COLAPIS
CORNACVM
CVCCIVM
SIRMIVM
SINGIDVNVM
MARISIA
NORICVM
PANNONIA SVPERIOR
PANNONIA INFERIOR
DALMATIA
HISTRIA

LA CONTRIBUTION DE TACHE PAPAHAGI À L'ÉTUDE DU SUD-EST EUROPÉEN

Quelques jours après sa naissance — qui avait eu lieu vers le 20 octobre 1892, dans la localité Avdela du Pinde, à une altitude de 1200 m — l'enfant Tache Papahagi était mis dans un sac et chargé, avec d'autres bagages, à dos de mulet : les habitants du village et leurs troupeaux commençaient leur descente vers la plaine thessalienne où, jusqu'au printemps suivant, ils trouvaient abri contre les rigueurs de l'hiver. De sorte que le futur savant se trouva, dès les premiers jours de sa vie, en contact avec la dure existence des Aroumains, dont les divers aspects seront fidèlement rendus plus tard dans son œuvre scientifique. Son enfance s'est passée sous le signe de cet incessant va-et-vient entre la haute montagne du village natal, l'été, et la Thessalie, l'hiver. C'est ainsi que dès son jeune âge il baigna dans ce milieu caractéristique de bergers et de charroyeurs. Sa vie d'écolier devait se poursuivre sous le même signe des voyages : école élémentaire en Thessalie l'hiver et à Avdela l'été ; lycée à Ianina et Bitolie (1903—1912) ; études supérieures à la faculté des Lettres de Bucarest (1912—1916), où il eut pour maîtres Ovide Densusianu et I. A. Candrea, auxquels il s'attacha pour le restant de la vie. Mobilisé d'abord en 1913 et ensuite en 1917—1918, il reprendra pied dans le milieu universitaire bucarestois en 1921, en suivant la filière (assistant, maître de conférences et professeur) jusqu'en 1948.

Pour mieux comprendre son œuvre, il convient de l'étudier en rapport avec l'activité de ses maîtres et dans le contexte de l'époque qui l'a vue naître. L'entre-deux-guerres fut une époque propice aux études philologiques et linguistiques. La Roumanie dut redoubler le nombre de ses universités et, par conséquent, des étudiants qui les fréquentaient ; la recherche était devenue plus accessible ; les méthodes d'investigation s'étaient enrichies, de même que les possibilités d'en publier les résultats. Par rapport à la période antérieure qui avait imposé l'école dite des « néogrammairiens » avec sa méthode comparative lui apportant un

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 115–144, BUCAREST, 1973

surcroît d'autorité grâce aux « lois phonétiques », l'étape suivante, comprise entre 1918 et 1944, devait promouvoir plutôt les études morphologiques, syntactiques et stylistiques. Elle multiplia les enquêtes sur les lieux destinées à approfondir la connaissance des parlers locaux ; elle contribua au triomphe de la géographie linguistique ; elle manifesta un intérêt particulier pour l'histoire de la langue et l'étymologie. Enfin, ce fut elle qui jeta les bases des études structuralistes.

Des problèmes urgents se posaient alors aux spécialistes roumains. En effet, la sauvegarde des trésors culturels multiséculaires — que les innovations de la vie moderne risquaient d'anéantir complétement—imposait d'amples enquêtes linguistiques, folkloriques et ethnographiques. Il fallait aussi publier des atlas linguistiques et ethnographiques, reflétant aussi bien l'ensemble des phénomènes que les détails d'un caractère spécial. Les événements incitaient ces spécialistes à s'attaquer aux grandes synthèses portant sur l'histoire ou sur la langue, sur la littérature tout comme sur le folklore et l'ethnographie du peuple roumain. Absolument nécessaire s'avéra la parution périodique de quelques revues susceptibles d'élaborer des programmes de recherche, de stimuler l'activité, d'organiser l'information. De cette nécessité sont nées dans les trois principaux centres universitaires du pays les revues : « Grai și suflet » (Bucarest, 1924—1937), « Dacoromania » (Cluj, 1920—1948), « Buletinul Institutului de filologie română A. Philippide » (Iași, 1934—1948).

Se complétant heureusement dans leur travail, O. Densusianu, I. A. Candrea et Tache Papahagi constituèrent l'âme de la revue bucarestoise susmentionnée. Leur point de départ fut l'idée que les recherches concernant la langue doivent se conjuguer avec celles de folklore et d'ethnographie. Mais la pensée d'abandonner parfois l'étude de cabinet pour se baigner dans le milieu populaire afin de mieux saisir les traits caractéristiques de son âme et de sa vie matérielle anima surtout le plus jeune des trois savants : ce fut l'idée maîtresse de Tache Papahagi durant toute sa vie. L'expérience de son enfance passée parmi les Aroumains lui avait appris combien liés étaient ces éléments constituant un tout inséparable. Ce fut donc sous l'empire de cette idée qu'il rédigea en 1922 son *Anthologie aroumaine*. La sélection des matériaux inclus était faite de telle manière que le lecteur de l'ouvrage en retirait l'image complexe de la langue, du folklore, de la musique, de la danse, de l'ethnographie des Aroumains. Il n'oublia pas dans le glossaire en français d'expliquer avec un soin particulier la terminologie spécifique de son anthologie, afin de faciliter l'entendement des textes. Ensuite, il passa à l'étude méthodique du parler et du folklore de Maramureș, ouvrage qui lui prit plusieurs années (paru en 1925) et lui fit faire de nombreuses visites dans cette région.

Le Maramureş l'avait attiré d'un double point de vue. D'abord, il avait affaire à une région archaïque et isolée, pouvant offrir maintes surprises au chercheur avisé. D'autre part, c'était aussi chez lui le désir de sauter de l'extrémité méridionale à celle septentrionale des contrées habitées par les Roumains, dans l'espoir d'accéder plus facilement à une vision d'ensemble. Voici quelques-unes de ses idées telles qu'il les formule lui-même dans l'introduction de cette monographie : « Convaincu de l'importance des recherches ethnolinguistiques faites sur place et parce que les spéculations scientifiques de bibliothèque pourraient s'anémier à la longue dans la poursuite de plus en plus loin des différents problèmes, j'ai cru dans l'impératif d'une direction à imprimer aux études dans le domaine vivant de la réalité dialectologique, en présentant de cette manière sinon une interprétation satisfaisante, du moins le matériel brut formant la base de ces spéculations... J'aurais aimé poursuivre tout aussi intimement d'autres aspects vivants de ce coin nordique dacoroumain afin que, d'un embrassement total de son entité, je puisse donner jour à une iconographie ethnographique de ce pays des plus complètes... » [1]. « De telles études portant sur la totalité complexe du peuple roumain s'imposent avec promptitude, d'autant plus que les transformations radicales apportées par la culture et la civilisation approchent d'un pas rapide et sûr » [2].

Plus tard, il devait étudier selon le même plan la région habitée par les « Moţi » dans les Carpates occidentales et délimitée par les localités Cîmpeni, Vidra de Sus, Iarba Rea, Lăpuş, Gura Arăzei, Albac et Secătura [3].

Si l'on y ajoute son intérêt pour unc autre région isolée, à savoir les montagnes et la vallée de la Cerna supérieure [4], il s'ensuit que Tache Papahagi essayait, avec des éléments inédits, la restitution d'une image du passé plus éloigné du peuple roumain dans le but de mieux saisir son processus de développement et l'évolution de sa langue. Il avait sans doute raison en affirmant que « le problème le plus important de la linguistique roumaine est celui de la naissance et de la formation de la langue roumaine dans le temps, mais surtout dans l'espace » [5]. La réponse à ces questions fondamentales, il l'a cherchée en s'appuyant sur la toponymie, sur l'étude comparée des sons et des formes, sur les données du folklore et de l'ethnographie. En ce qui concerne l'espace, il pensait que les Aroumains du Pinde et de l'Albanie méridionale étaient

---

[1] *Graiul şi folklorul Maramureşului* (La langue et le folklore du Maramureş), Bucarest, 1925, p. V.

[2] *Ibidem*, p. VI.

[3] *Creaţiunea poetică populară* (La création poétique populaire). « Grai şi suflet », 2 (1925–1926), p. 22–89.

[4] *Prin munţii si valea Cernei superioare* (Par les monts et la vallée de la Cerna supérieure), « Arhivele Olteniei », 14 (1937), nos 77–78.

[5] « Grai şi suflet », 1 (1923–1924), p. 201.

les descendants directs des colons romains de l'Antiquité, auxquels se sont ajoutés dans une certaine mesure les émigrants venus du Nord [6]. Quant à la question du temps, son opinion était que jusque vers la fin du III^e siècle leur langue était le latin commun de l'Occident ; une différenciation graduelle commença au IV^e siècle qui conduisit au roumain parlé depuis le V^e siècle. A la fin du VII^e siècle, le peuple roumain était constitué avec une parfaite unité [7].

S'il nous faut pour notre part prendre position vis-à-vis de ces problèmes tellement importants, nous sommes d'avis que la naissance de la langue et celle du peuple roumain ont coïncidé, le commencement de ces deux processus ayant eu lieu vers la fin du VII^e siècle. Par ailleurs, nous sommes entièrement d'accord avec la nécessité d'élargir l'horizon de notre recherche pour y englober non seulement la Dacie, mais en plus le complexe sud-danubien. Rome a tenu un rôle particulièrement actif dans un espace immense ; le nombre des épigraphes latines mises au jour entre le Nord de la Dacie et le Pinde d'une part, entre le Pont Euxin et la mer Adriatique de l'autre, dépasse vingt-deux mille ; les traces du latin dans la culture byzantine et dans toutes les langues sud-est européennes sont évidentes. Notons aussi que certains éléments latins ont pénétré dans la langue roumaine par la filière byzantine ou slave, ce qui montre qu'il s'agit d'un vaste complexe et que l'espace génétique de la langue roumaine ne saurait être limitée à la Dacie et la Mésie inférieure. Il s'ensuit que théoriquement nous ne contestons pas la possibilité de la persistance en Macédoine de quelques enclaves linguistiques latines.

En rattachant la recherche linguistique à celle folklorique et ethnographique, Tache Papahagi a ressenti le besoin d'approfondir l'étude de l'histoire de la langue roumaine afin de se procurer quelques jalons sûrs en vue d'une chronologie relative des phénomènes d'une certaine importance. Aussi, lorsqu'il fut appelé à suppléer Ovid Densusianu à l'Université durant l'année 1921—1922, il a tenu un cours approfondi du latin en tant que base de la langue roumaine, utilisant en ce sens un matériel aussi riche que varié. Sept ans plus tard, en 1929—1930, il tiendra un cours d'introduction en philologie romane, traitant surtout de la phonétique considérée comme « la clé des études linguistiques, puisqu'il est impossible à quelqu'un de suivre un problème linguistique s'il ignore la phonétique de la langue respective » [8]. Ce cours sera complété, parachevé et publié en 1943. Vu la difficulté d'embrasser toutes les langues et tous les dialectes romans, il choisira quatre langues importantes (le

[6] *Ibidem*, p. 99.

[7] *Ibidem*, p. 201—202.

[8] *Introducere în filologia romanică, cu privire specială asupra istoriei limbii române : Fonetica* (Introduction à la philologie romane concernant surtout l'histoire de la langue roumaine : La phonétique), Bucarest, 1930, p. 4.

roumain, l'italien, le français et l'espagnol) ; en synthétisant les résultats essentiels, il les a rendus facilement accessibles à ses étudiants.

La méthode comparative appliquée au domaine plus large des langues romanes l'aida dans l'explication de certains phénomènes phonétiques roumains étudiés dans son article intitulé *Din epoca de formațiune a limbii române* [9].

A ce propos, Tache Papahagi a eu la force de se prononcer contre son maître Ovide Densusianu, en démontrant à l'aide de la phonétique historique du français que l'évolution de type *cervus* > *țerbu*, *cinque* > *ținți* du dialecte aroumain est antérieure à l'évolution de type *cervus* > *cerb*, *cinque* > *cinci* du dialecte dacoroumain. Si un tel résultat a été possible, c'est le mérite de la meilleure connaissance du dialecte aroumain et d'un horizon plus large de la recherche. Toujours grâce à la méthode comparative, il a réussi en outre à faire quelques précisions importantes à l'égard de la morphologie historique du roumain.

Une place de tout premier rang dans son activité a été réservée aux recherches lexicologiques, notamment à l'étymologie qui réclamait la connaissance de plusieurs langues étrangères telles que l'albanais, le bulgare, le néo-grec, le serbe, le turc. Il exposa quelques-unes de ses considérations d'ordre théorique dans une étude intitulée *Disparițiiși suprapuneri lexicale*[10]. Il pensait que les incessantes transformations du domaine lexicologique impliquaient aussi certains facteurs extra-linguistiques, par exemple la position géographique d'un peuple, son contact avec les autres peuples, ses échanges commerciaux, les divers courants culturels, la structure spirituelle de ses individus. Ce dernier aspect était englobé par lui dans le concept de « linguistique ethnopsychologique », affirmant l'existence de liens étroits entre la langue et l'âme d'un peuple.

Lorsqu'il a soutenu que dans la terminologie chrétienne le terme de *basilica* (conservé par le mot roumain *biserică*) est antérieur à celui d'*ecclesia* ou *ecclisia* (conservé en albanais et dans les langues romanes de l'Occident), il a touché aussi en passant à la question du caractère de la langue albanaise : « La langue albanaise n'appartient pas à la romanité orientale, parce qu'elle n'est pas une langue romane... A la différence du peuple roumain, l'albanais a vécu également dans le proche voisinage de la mer. Mais nous savons que la côte adriatique orientale était accessible à l'influence italique... donc, le transplant de la forme *ecclisia* dans le parler des Albanais christianisés ne saurait surprendre »[11].

---

[9] « Grai și suflet », 1 (1923–1924), p. 201–234.
[10] *Ibidem*, 3 (1927–1928), p. 82–100 ; 4 (1929–1930), p. 84–96.
[11] *Omagiu lui I. Bianu*, Bucarest, 1927, p. 288.

Par ailleurs, Tache Papahagi a fourni des contributions essentielles aux études de Th. Capidan (1925), C. Höeg (1926) et Chr. Geagea (1934), tout en publiant quelques études lexicologiques personnelles. En outre, il a tôt commencé à récolter du matériel nécessaire à son dictionnaire du dialecte aroumain, général et étymologique, publié en 1963. Son travail à cette œuvre fondamentale s'est prolongé des années durant et il ne s'estima arrivé au bout ni après la parution même de l'ouvrage. En effet, il n'a pas encore cessé de réunir des matériaux supplémentaires, d'amplifier son ouvrage, dont il prépare une nouvelle édition, améliorée, qui doit paraître sous peu dans un volume d'environ 1 500 pages. C'est une œuvre d'une importance toute particulière non seulement pour l'étude de la langue roumaine, mais aussi pour celle de toutes les langues sud-est européennes. Comme on le sait, toutes ces langues sont en étroites relations entre elles surtout sous le rapport du vocabulaire. La plupart ont conservé un fonds indo-européen commun sur lequel s'est greffé une forte influence latine ; toutes sont entrées en contact avec les Byzantins et les Turcs ; toutes ont adopté certains éléments italiens du Moyen Age et de la Renaissance ; enfin, toutes ont reflété, parfois de façon directe, d'autre fois indirectement, la culture moderne de l'Europe occidentale. Il s'ensuit que les langues du Sud-Est européen offrent un ensemble de problèmes communs qui obligent les chercheurs à tenir compte des progrès réalisés par chacune d'entre elles. Si nous attendons de nos jours avec intérêt la parution des dictionnaires étymologiques de chaque langue sud-est européenne c'est justement parce que seule la profonde connaissance de chaque partie composante est à même de conduire à une vision véridique de l'ensemble.

Malheureusement, nous sommes encore bien loin d'atteindre un pareil objectif : le dictionnaire étymologique de la langue slovène ne se trouve que dans un stade préparatoire ; ceux des langues serbo-croate et bulgare sont à peine à leur premier volume ; celui de la langue albanaise est en train d'être envoyé sous presse ; celui du néo-grec, publié par l'Académie d'Athènes, semble s'enliser depuis un certain temps à la lettre γ ; quant aux dictionnaires étymologiques roumain et turc, c'est seulement à présent qu'on commence à les préparer. Vu cet état des choses, le dictionnaire du dialecte aroumain publié par Tache Papahagi et honoré du Prix d'Etat est le premier de la série. Il est aussi le seul complet dans les limites du possible et susceptible d'aider à la rédaction des autres. Ce dictionnaire compte 1628 mots d'origine latine, 2534 d'origine grecque, 1620 d'origine turque, 577 d'origine slave, 350 d'origine albanaise et 300 d'origine italienne. L'ossature du dialecte aroumain, composée des 1628 mots fondamentaux d'origine latine et de leurs dérivations, repose sur un système propre de facture romane — fait

extrêmement précieux pour l'étude de la langue roumaine, alors que les termes empruntés peuvent servir à une meilleure connaissance des langues voisines.

L'étude étymologique roumaine compte sur une bonne tradition créée par des savants de la taille d'un B. P. Hasdeu, A. Philippide, O. Densusianu, I. A. Candrea, S. Puşcariu, Th. Capidan, N. Drăganu et autres. Tache Papahagi s'est soigneusement assimilé les résultats de ses devanciers, en leur ajoutant de nouveaux acquis. Il a tâché d'éviter toute partialité envers les éléments latins ou romans, s'astreignant à suivre l'histoire compliquée des mots et dégageant l'ache minement des emprunts entrés dans le dialecte aroumain. Sachant exploiter au maximum les ressources du folklore et de l'ethnographie, l'auteur a fait de son dictionnaire en plus d'un trésor lexicologique une véritable encyclopédie de la vie matérielle et spirituelle des Aroumains. Leur parler fut élevé au rang de dialecte littéraire par un certain nombre de poètes et écrivains — dont Nuși Tulliu, Z. A. Araia, T. Cacioca, G. Murnu et N. Batzaria—édités par Tache Papahagi entre les années 1926—1935.

Un nombre important de textes en dialecte avaient été publiés jusqu'en 1932, ce qui permit à Th. Capidan de donner à ce moment-là une synthèse du parler et de l'histoire des Aroumains. Mais celui qui fit le maximum en ce sens, celui connaissant parfaitement la vie et la langue des Aroumains reste sans doute le professeur Tache Papahagi. Cette connaissance en profondeur, complétée par les nombreux voyages à travers tout l'espace habité de Roumains, une suffisante information en ce qui concerne la Romania occidentale et la bonne intelligence du complexe sud-est européen constituent un exemple de la manière dont il faut aborder les problèmes fondamentaux de l'étude de la langue roumaine.

(H. Mihăescu)

★

Le professeur Tache Papahagi consacra une bonne partie de son activité à l'étude du folklore et on ne saurait assez souligner le fait que, loin de se borner à n'être qu'un folkloriste de cabinet (parmi tant d'autres), son constant souci fut de s'assurer la connaissance directe de la réalité folklorique. Ce ne sera qu'ensuite, après avoir vécu l'expérience concrète du terrain, qu'il entamera l'étude méthodique du folklore. Il ne s'agit pas d'établir ici une chronologie arbitraire de son activité, mais de bien saisir l'heureuse combinaison qu'il a réussie de la récolte des faits folkloriques et de leur étude. Au fur et à mesure du développement de sa carrière scientifique, il développa aussi l'étude du folklore roumain en s'efforçant de maintenir le contact permanent avec la réalité vivante. C'est ainsi qu'il a parcouru presque tout le pays à pied, passant infatigable d'une

localité à l'autre — témoins les trois volumes d'*Images d'ethnographie roumaine*, œuvre unique dans la littérature spécialisée roumaine. Deux grandes régions du pays ont surtout exercé sur lui un attrait exceptionnel : le Maramureş et cette zone dite « Ţara Moţilor », auxquelles il consacra deux monographies rédigées d'un double point de vue, linguistique et ethnographique.

Comme le premier de ces ouvrages, *Graiul şi folclorul Maramureşului* (Bucarest, 1925) est, sans conteste, le plus ample recueil folklorique qu'il a réalisé, ainsi que le plus sérieux du genre paru dans notre pays, il nous semble utile de donner un bref aperçu des principes théoriques et méthodologiques partant desquels il fut rédigé. L'ouvrage répond à un besoin dialectologique et ethnolinguistique. On avait déjà recueilli le folklore du Maramureş auparavant [1], mais sans aucune préoccupation particulière pour les aspects linguistiques et ce qu'on connaissait du parler local n'était pas très concluant. Or, le but du professeur T. Papahagi fut justement de combler cette lacune. Sa collection de faits folkloriques est précédée de toute une série d'informations historiques et ethnographiques qui visent à surprendre et à définir la spécificité de la culture populaire dans cette zone. L'auteur procède à la présentation géographique de cette région ; il traite du genre des agglomérations humaines, des maisons et de leurs annexes ; il donne l'analyse économique et sociale de la région (activités, métiers, penchants psychologiques) ; il fait la description du costume des habitants et de leur type anthropologique, en saisissant leur mode de vie, ainsi que leurs traits caractérologiques.

Chaque aspect débattu est illustré d'exemples folkloriques et de témoignages ethnographiques récoltés par l'auteur même. Tout un grand chapitre est consacré à l'examen du folklore propre à cette zone, considéré sous le rapport des genres folkloriques, de leur fréquence, des occasions où il se manifeste, etc., aboutissant à une image complexe, mais complète de sa vie artistique. Le chapitre suivant, de pure dialectologie, s'occupe de l'analyse des aspects phonologiques, morphologiques, syntactiques et lexicologiques du parler local, qu'il finit par encadrer dans l'ensemble complexe de la langue roumaine. Pour chaque cas, l'auteur renvoie ses lecteurs à des phénomènes comparables du folklore roumain en général, aussi bien que du folklore macédo-roumain ou albanais et italien, voire des autres peuples, ce qui place l'ouvrage sur le plan des grandes corrélations culturelles sud-est européennes. Le recueil proprement-dit se compose de : cantilènes (= « doine »), plaisanteries criées pendant la danse (= « strigături »), épithalames, complaintes (= « bocete »), cantiques de Noël (= « colinde »), prières, ballades, incantations (= « descîntece »), devinettes (= « cimilituri »), contes, traditions, légendes, descrip-

---

[1] Dumitru Pop, *Folcloristica Maramureşului*, Bucarest.

tions de différents jeux d'enfants, coutumes, croyances, superstitions et — pour satisfaire à certains desiderata d'Ovid Densusianu — quelques récits relatifs à la vie contemporaine. Ces textes, publiés dans une transcription phonétique, offrent un matériel idéal aux études dialectologiques. La notation musicale de quelques mélodies caractéristiques, des listes de toponymes mineurs ou d'onomastiques, une carte de la région et de nombreuses photos viennent compléter heureusement l'ouvrage, fournissant au spécialiste comme au profane l'image véridique d'un coin du pays. Quant au style, le livre se distingue par la concision, le ton mesuré et la précision de l'expression — qualités spécifiques du *positivisme académique* qui a régné sur une bonne partie de la science roumaine entre les deux guerres mondiales.

La deuxième étude folklorique de Tache Papahagi, publiée dans la revue d'Ovid Densusianu « Grai şi Suflet », a pour objet une zone des Carpates occidentales appelée « Ţara Moţilor ». Intitulée *Cercetări în Munţii Apuseni* (Bucarest, 1925), son trame est similaire à celui de l'ouvrage antérieur, donnant des informations d'ordre général sur la composition des villages, le type anthropologique, le costume, le mode de vie, les caractères, les coutumes. Les trente deux textes qui leur font suite sont transcrits avec la même acribie, mais cette fois leur distribution ne suit plus le critère des genres folkloriques, qui est remplacé par le critère géographique (par localités). On constate chez l'auteur le même souci de bien saisir l'ensemble des phénomènes artistiques. La notation des mélodies populaires, un glossaire régional détaillé, la carte de la zone respective et de nombreuses photos rendent cette étude similaire à l'autre sous le rapport méthodologique. Toutes les deux éclairent les grandes lignes d'un véritable système de recherche préconisé par l'auteur pour les recueils folkloriques dans le cadre du système général de l'école philologique d'Ovid Densusianu [2].

De formation linguistique et profondément marqué par l'école des néo-grammairiens, Tache Papahagi appliqua les procédés, la pensée et la méthode de cette école à la recherche folklorique, bien qu'il fût parfaitement conscient de l'incongruence entre sa méthode et la substance d'une telle recherche. C'est avec un regret constant qu'il se rendait compte de l'impossibilité où se trouvait l'étude folklorique d'égaler la rigueur de la linguistique, sans renoncer pour autant à transférer les méthodes de cette dernière discipline à l'investigation du folklore, esti-

---

[2] Nous n'avons pas pris en considération ici ses recueils de folklore aroumain, qui ont été réalisés dans des circonstances différentes. Mentionnons cependant comme la plus intéressante entre ces ouvrages l'étude intitulée *Originea muloviştenilor si gopesenilor în lumina unor texte*, « Grai şi suflet », 4 (1929—1930). Le matériel le plus intéressant a été analysé par nous dans notre article *Contributions aux recherches concernant la chanson populaire des Balkans*, dans « l'AIESEE-Bulletin », 9 (1971), nos 1—2, p. 92, 93, 97, 98, 100.

mant que leur vérité et leur solidité pouvaient conduire à des résultats parfois inattendus.

Les théories à la mode n'avaient pas de prise sur lui : il réclamait en matière de folklore comparé beaucoup de souplesse susceptible de s'adapter à chaque cas, à chaque genre, à chaque catégorie folkloriques. S'il prend partie pour la théorie de la monogenèse avec son corrolaire, la théorie de la migration culturelle, il n'a garde d'écarter l'idée de la polygenèse, partant du concept de l'unité et de l'identité de l'esprit humain (théorie anthropologique dans une interprétation sociologique).

Il est facile de saisir le pourquoi de cette attitude à la fois circonspecte et souple du savant, vu sa formation linguistique. Selon lui, la génération spontanée en tant que phénomène culturel est possible, voire probable, dans le cas des croyances populaires et des superstitions [3]. Quant à la migration culturelle, elle est caractéristique pour le folklore poétique [4]. La recherche comparative doit — à son avis — montrer vis-à-vis des emprunts culturels un intérêt égal au souci de saisir les éléments originaux. Il préconise l'étude comparée du folklore roumain et de celui des peuples voisins, considérant suffisant le critère du voisinage géographique et de la communauté historique même quand on a affaire à des familles linguistiques différentes. Mais le savant réclame en même temps la comparaison effectuée à l'intérieur d'une même famille linguistique, ce qui permettrait le décèlement des prototypes de la création propre à tout un groupe de peuples. Cette démarche lui semble de toute première importance pour l'étude du folklore roumain et c'est pourquoi il orienta ses propres recherches vers l'étude comparée du folklore roumain avec le folklore des autres peuples romans.

Il va même plus loin, relevant un autre parallélisme entre la linguistique et l'étude du folklore, à savoir le parallélisme des restitutions : « Tout comme on peut restituer et préciser, grâce aux formes romanes, le prototype latin susceptible d'expliquer à tous points de vue ces formes, on peut également procéder de la même manière à l'égard du matériel folklorique » [5]. C'est ainsi qu'« il suffirait de trouver le même élément folklorique chez différents peuples romans n'ayant jamais eu de contacts entre eux, élément qui ne leur ait été emprunté par aucun peuple hétérogène et que nous ne sachions même pas que les Romains l'eûssent possédé, pour conclure qu'il a son origine au sein du folklore latin » [6]. En tout premier lieu, le professeur T. Papahagi est intéressé par le résultat de la comparaison du folklore dacoroumain avec le folklore macédo-roumain

---

[3] *Din folclorul romanic și cel latin.* Etude comparée. Bucarest, 1923, p. 15.

[4] *Mic dicționar folcloric.* Choix folkloriques et ethnographiques comparés. Bucarest, 1947, p. 14.

[5] *Din folclorul romanic și cel latin*, p. 13.

[6] *Ibidem*, p. 14.

et le folklore istro-roumain et ce faisant il suit strictement les conseils d'Ovid Densusianu [7]. C'est aussi l'idée maîtresse du recueil folklorique de Maramureş, dont nous venons de parler. En effet, il est à supposer que la romanité orientale resta, dans ses grandes lignes, la même sur les deux bords du Danube et ceci jusqu'à un moment donné, quand survint la débâcle et son émiettement. Jusqu'à ce moment là, on peut donc parler d'une certaine continuité et communauté de vie romane dans l'ensemble de cette zone.

De même, Ovid Densusianu postulait le besoin d'une étude comparée du folklore roumain et des folklores néo-grec et albanais. Sous ce rapport non plus son disciple Tache Papahagi n'aura pas trompé l'attente du maître, poursuivant assidûment de telles recherches. La chose lui était facilitée par son origine macédo-roumaine qui lui avait donné une connaissance *de visu* des réalités ethnographiques et folkloriques des Balkans, ainsi que la connaissance de plusieurs langues balkaniques. Son ouvrage le plus important en ce domaine s'intitule *Paralele folclorice*, dont la récente édition (Bucarest, 1970, 198 p.) reproduit une forme antérieure, moins ample, publiée en 1944[8]. Nous nous permettrons d'en donner un bref aperçu, car ce livre n'est pas seulement l'un des plus importants mais aussi l'un des plus complets dans ce genre de la littérature roumaine de spécialité.

Après une minutieuse prospection des recueils folkloriques grecs, l'auteur détermine un nombre de 49 parallèles (textes poétiques) grecs à des correspondants roumains, roumains et macédo-roumains, ou encore seulement macédo-roumains. Le schéma de son travail est chaque fois le même : la traduction du texte grec de manière à conserver les caractères métriques et rythmiques de l'original ; le choix du texte grec dicté par des critères de la variante-type pour le sujet ou le motif en question ; la notation de toutes les variantes grecques dont il peut prendre connaissance avec la discussion des éléments convergents ou divergents par rapport au texte traduit ; il procède ensuite à des renvois aux correspondants roumains, avec la mention des variantes publiées et la précision de l'aire couverte par ledit sujet à l'intérieur du pays roumain ; il expose les points de vue avancés par les chercheurs grecs à l'égard de chaque texte séparément et leur confrontation avec tout ce que peut fournir la littérature mondiale spécialisée en ce sens, tout en soulignant au cours des débats les problèmes spécifiques liés à la genèse et à la diffusion des différents sujets, motifs ou thèmes. Il avance même, dans certains cas, des considérations d'ordre linguistique, notant les aspects dialectaux des divers

---

[7] O. Densusianu, *Aspecte ale poeziei populare romanice*, cours à l'Université de Bucarest, 1925–1926, p. 5 et 194.

[8] *Paralele folclorice* (*greco-române*). Traductions de poésies populaires grecques et notes folkloriques, philologiques et ethnographiques. Bucarest, 1944, 96 p.

textes. Chaque fois que le cas se présente, l'auteur mentionne les folklores albanais, serbo-croate et bulgare, se référant aussi à l'ensemble du folklore balkanique ce qui rend cet ouvrage un instrument indispensable à toute recherche comparée sur le folklore de cette partie du monde, à l'usage des spécialistes roumains autant qu'à ceux de l'étranger.

Conformément à une de ses anciennes opinions, selon laquelle tout texte épique narrant un fait quelconque doit avoir pour source un événement réel, le professeur Tache Papahagi accepte le postulat de la monogenèse étant un partisan de la théorie migratoire, comme nous l'avons déjà mentionné à propos des textes poétiques. C'est pourquoi il tâche de trouver pour chaque texte étudié le centre unique de sa genèse et de surprendre son rayonnement d'un peuple à l'autre. Il arrive à ce sujet à la conclusion que « pour tout un ensemble de considérants — de culture, d'art et de civilisation millénaires, de passé historique et de primauté religieuse, de position géographique et de *forma mentis*, etc. — la poésie populaire grecque a joué par rapport à la poésie balkanique en général un rôle identique à celui que G. Paris attribuait au génie français »[9] dans le monde occidental, accordant de la sorte une portée plus grande que nature, à ce qu'il paraît, au facteur grec dans la culture des peuples sud-est européens.

Ce qu'il y a d'absolument certain c'est que l'ouvrage du professeur T. Papahagi, outre la valeur du matériel proprement-dit, offre toute une série de réponses logiques et de solutions strictement adéquates à bon nombre de problèmes théoriques et pratiques. Il représente, de manière incontestable, l'une des plus sérieuses contributions à l'étude comparée du folklore sud-est européen, essentielle à tout progrès dans ce domaine de recherche. A tous points de vue, une contribution aussi essentielle ne saurait faire défaut à l'arsenal de l'investigateur ayant choisi pour objet d'étude la culture populaire de cette zone. L'exactitude de la démonstration, l'ampleur sans précédents de l'information, les larges percées dans l'ensemble de la culture populaire européenne ne représentent qu'une partie des qualités qu'on doit reconnaître à toute l'activité du savant, et ce sont elles qui font de l'ouvrage en question un exemple et un modèle. Sa lecture offre la satisfaction des solutions définitives et des discussions arrivées à leur terme.

Sans doute, également dignes d'attention sont encore les deux autres grands travaux comparatistes du savant, mais le manque d'espace nous interdit de nous en occuper ici[10]. Toutefois, rappelons que dans l'un

---

[9] *Ibidem*, p. 17—18 ; dans la nouvelle édition, p. 23.

[10] *Din folclorul romanic şi cel latin* et *Concordances folkloriques et ethnographiques*, « Langue et littérature », 3 (1946), p. 166—201 ; 4 (1948), p. 72—98.

d'entre eux il examine les réminiscences romanes du calendrier latin en se servant de l'analyse des *Fastes* d'Ovide, alors que dans l'autre il étudie, autant que les possibilités documentaires de l'époque le lui permettent, non moins de 26 motifs folkloriques (notamment des croyances et des coutumes, ainsi que certaines mentalités) propres aux Roumains, Macédo-Roumains, Latins, Italiens, Français, Grecs, Bulgares, Russes, Arméniens, Slovaques, Finlandais, avec l'intention de jeter les bases d'un dictionnaire folklorique et ethnographique européen.

Adepte de l'idée que certains genres artistiques nettement individualisés, avec une genèse différente, une fonction précise et une tenue artistique distincte ont une existence objective dans le folklore [11], le professeur Tache Papahagi consacra plusieurs années de sa vie à l'étude de la poésie lyrique du peuple roumain, concrétisée dans un vaste ouvrage : *Poezia lirică populară* (Bucarest, 1967). Comme d'habitude, le savant s'est efforcé, et avec un réel succès, à embrasser l'ensemble de cette création folklorique, qu'il traita aussi bien sous le rapport de son contenu spirituel, que du point de vue des différentes formes artistiques (espèces et sous-espèces), adoptant une fois de plus la méthode comparative appliquée au même domaine de la culture sud-est européenne et romane. Aussi, faut-il nous arrêter un moment à cet ouvrage constituant encore une preuve de la capacité de synthèse de son auteur.

Après des considérations générales exposées dans une substantielle introduction et délimitant la place de la poésie lyrique dans la création du folklore roumain (au point de vue de son origine, sa fonction et ses diverses formes artistiques), l'auteur aborde l'analyse du domaine lyrique dans sa totalité. Il commence par étudier d'abord la poésie lyrique « mineure », à un seul motif, pour passer ensuite à la poésie lyrique « développée », comportant plusieurs motifs — études poursuivies chez les Daco-Roumains et les Macédo-Roumains. Dans le cadre de la poésie lyrique mineure il dénombre cinq idées poétiques principales, parmi lesquelles au premier rang se placent la nostalgie et l'amour, qu'il étudie à la lumière des métaphores les concrétisant, de manière à en dégager les principaux noyaux poétiques propres à ce genre de création. En abordant la poésie lyrique développée, il s'occupe de : l'inspiration érotique ; la nature ; les événements ; la solitude ; le coup du sort ; la vie pastorale, celle des haïdouks et des soldats ; l'inspiration sociale et l'ins-

---

[11] C'est ainsi qu'il affirme, en étudiant l'apport de la femme à la création folklorique dans *Creațiunea poetică populară* (Bucarest, 1926), qu'en général les femmes sont portées vers la création lyrique et l'incantation, alors que les hommes sont aptes pour la création épique. Il écrit à ce sujet : « l'origine de la création épique est essentiellement masculine » (p. 3), ou : « dans la création épique c'est l'inspiration masculine qui prend un relief très accusé, de même que du domaine de la magie, par exemple, c'est surtout la personnalité féminine qui s'en dégage » (p. 4).

piration funèbre. D'un mérite particulier nous semble le fait que l'auteur introduit dans le débat des matériaux liés au rituel funéraire, à l'ordinaire étudiés par les spécialistes du folklore roumain au chapitre de la poésie cérémoniale. De cette manière, le professeur Tache Papahagi apporte un correctif au concept du genre et de l'espèce folklorique, reconnaissant comme essentiels non pas le genre ou l'espèce littéraires, mais les moments-clés de la vie, générateurs de l'art [12]. Un autre chapitre est dédié à l'étude dans la même manière de la poésie lyrique macédo-roumaine. Notons, à ce propos, que jusqu'à l'heure actuelle ce chapitre est l'unique étude de synthèse traitant d'un genre de création populaire macédo-roumaine (encore un aspect à retenir de sa contribution scientifique). Un chapitre final, intitulé « Problèmes de lyrique populaire » se propose de regrouper les problèmes d'un point de vue supérieur, à savoir en les rapportant aux problèmes fondamentaux du folklore. L'auteur accumule les parallèles avec la production étrangère, s'efforçant d'atteindre à des conclusions généralement valables au sujet de ce genre de création populaire, ce qui confère à l'ensemble un caractère d'ouvrage de référence, quelque peu didactique.

Il y a aussi lieu de mentionner que tous les ouvrages du professeur T. Papahagi, ceux de linguistique y compris, abondent en matériaux folkloriques rendant sensible l'importance constante de cette sorte de préoccupations dans son œuvre. Signalons à titre d'exemple en ce sens les centaines de proverbes macédo-roumains mentionnés dans son monumental *Dictionnaire du dialecte aroumain (général et étymologique)*. Le folklore a constitué donc l'écran sur lequel s'est projetée la totalité de l'activité scientifique développée par le professeur T. Papahagi et c'est ce qui nous a incité à présenter d'une manière plus détaillée au moins quelques-uns de ses ouvrages essentiels.

Naturellement, certaines de ses affirmations, quelques-unes des conclusions élaborées pendant une carrière aussi longue que la sienne (plus d'une cinquentaine d'années) sont-elles tombées en désuétude ou périmées à l'heure actuelle, d'autres réclament une révision à la lumière des résultats obtenus par des recherches ultérieures, mais ceci n'empêche que bon nombre d'entre elles soient définitivement entrées dans le circuit scientifique. Cette pérennité ne peut que faire honneur au savant autant qu'à la science roumaine en général.

(Adrian Fochi)

★

[12] En 1963, Ovidiu Papadima a rédigé une anthologie de la poésie lyrique populaire roumaine partant du même critère fondamental (*Cu cît cînt, atîta sînt*, Bucarest, 1963, 602 p.) Mais le fait que ces deux ouvrages ont été composés absolument indépendamment l'un de l'autre rend évident le besoin qui commence à se faire jour dans les études folkloriques roumaines modernes de poser le problème justement de cette manière.

L'école roumaine d'ethnographie fut illustrée au cours de la première moitié du XX^e siècle notamment par des spécialistes de formation philologique. En effet, la recherche complexe promue par Ovide Densusianu trouva des adeptes fervents parmi les disciples du maître. Tache Papahagi a été l'un de ces linguistes qui ont abordé, dès le début de leur activité, la recherche ethnographique et folklorique. Il estimait que les trois disciplines — la linguistique, l'ethnographie et le folklore — sont inséparables dès qu'il s'agit d'obtenir l'image complexe de la vie du peuple. « Il serait difficile de faire des enquêtes dans nos provinces sans connaître un peu de patois pratiquement et sans se heurter à des problèmes spécialement linguistiques »[1], affirmait toujours T. Papahagi en parlant de l'ethnographe désireux de mener à bonne fin sa tâche. De même, le linguiste et le folkloriste, s'ils veulent trouver l'explication adéquate de maints faits liés à l'histoire du peuple, ont besoin de vastes et profondes connaissances ethnographiques[2]. Si le spécialiste qui s'appuie sur les éléments ethnographiques peut s'en aider d'une manière heureuse en vue d'une meilleure connaissance de la vie du peuple, c'est que ces éléments, ainsi que ceux fournis par le folklore, se caractérisent par leur « universalité, en quoi ils s'opposent aux matériaux linguistiques »[3]. En outre, il semble que les éléments ethnographiques, en tant que traits caractéristiques entre autres de l'âme populaire, sont plus stables que la langue, parce que « un peuple à moins qu'il ne soit complètement anéanti ne perd pas son âme même s'il a perdu sa langue »[4].

Les études philologiques, ethnographiques et folkloriques devaient — de l'avis de T. Papahagi — être conçues partant de bases nouvelles. « Par la nature même du fonds s'offrant à l'étude il conviendrait d'appeler cette nouvelle direction : linguistique ethnopsychologique ou ethnopsychologie linguistique. Avec pour base d'orientement l'aspect formel des notions — aspect généralement soumis aux déterminations des soi-disant lois ou règles phonétiques — il nous faudra approfondir d'une façon aussi variée que possible le substratum, afin d'en souligner avec un maximum de clarté non seulement la structure spirituelle originaire latino-autochtone, mais aussi l'évolution ethno-sociale développée à travers les siècles »[5]. De cette manière, l'ethnographie comme science nationale et historique (selon la définition de Karl Weinhold)[6] bénéficiait d'une place centrale parmi les recherches interdisciplinaires.

---

[1] *Din mic dicționar folcloric. Spicuiri folclorice și etnografice comparate*, Bucarest, 1927, p. 2.

[2] *Aromânii. Grai—Folclor—Etnografie*, Bucarest, 1932, p. 170.

[3] *Concordances folkloriques et ethnographiques*, I, Bucarest, 1946, p. 1.

[4] *Paralele folclorice*, Bucarest, 1944, p. 11.

[5] *Dispariții si suprapuneri lexicale* (Cours à la Faculté des lettres et de philosophie, 1926—1927), Bucarest, 1927, p. 1—2.

[6] *Din mic dicționar folcloric*..., p. 2.

Ainsi que pour ses études linguistiques, T. Papahagi a toujours mis la recherche ethnographique au service de quelques thèses d'une portée toute particulière, telles la continuité du peuple roumain ou le lieu et la période de la formation de la langue roumaine. Il avait assigné comme principal but à ses études ethnographiques de « préciser les éléments (ethnographiques) d'origine latine ; d'attester par la voie ethnographique l'unité ethnique aroumano-daco-roumaine » [7]. Pour ce qui est de la première partie de ce double but, T. Papahagi a pu démontrer avec brio que l'héritage latin s'était imposé avec prépondérance dans les principaux secteurs de la vie matérielle et spirituelle. Compte tenu du fait que les objets sont susceptibles d'avoir des origines diverses (objets autochtones, emprunts ou créations indépendantes) et que leur évolution doit être suivie à travers les âges, T. Papahagi tâche de centrer ses travaux sur une recherche synchronique et historique, sans négliger pour autant le côté comparatif. Quant à la transhumance des bergers roumains (considérée comme un aspect du problème de l'unité), elle aura conduit — selon lui — aux infiltrations ou transplantations sud-danubiennes dans la région de l'Oaş et au Maramureş. Même si les contemporains n'ont pas accepté l'argumentation de T. Papahagi à ce sujet, la question réclame une réévaluation d'après les nouvelles données ajoutées par les travaux de ces dernières années.

Bien que ne l'ayant point faite sujet exclusif de quelque ouvrage, T. Papahagi n'en fut pas moins l'un des premiers à cultiver la recherche typologique. La classification des types de maisons qu'il propose pour le sud-est européen [8], bien qu'incomplète, surprend les différences fondamentales, tout en cernant avec précision les caractères spécifiques de l'activité pastorale au nord et au sud du Danube.

Visant à la connaissance intégrale du phénomène ethnographique et sachant utiliser avec succès la recherche interdisciplinaire (sur laquelle nous allons revenir par la suite), Tache Papahagi a poursuivi dès le début l'étude des aspects ethnographiques sud-danubiens et nord-danubiens. Il fut, par son origine autant que par sa formation, l'un des chercheurs les plus accomplis de ce domaine. Depuis ses premières contributions T. Papahagi s'impose à l'attention du monde scientifique grâce à l'exceptionnelle qualité de sa méthode de travail, qui se distingue par une parfaite méticulosité dans l'enregistrement des faits,

---

[7] *Aromânii...*, p. 171.

[8] *Etnografie lingvistică românească* (Cours à la Faculté des lettres et de philosophie, 1926—1927), Bucarest, 1927, p. 46 ; *Aromânii...*, p. 88.

le souci du détail significatif, l'intuition des traits ethnographiques spécifiques à chaque région. Ces qualités sont particulièrement évidentes dans ses études d'ethnographie sud-danubienne. Avec beaucoup d'enthousiasme, mais autant de discernement, T. Papahagi rassembla un immense matériel représentant tout ce qu'il y avait de plus caractéristique dans les activités, le costume, la mentalité, etc. de la population aroumaine considérée à ce moment historique. Ses contributions : *Aromânii, grai, folclor, etnografie*, Bucureşti, 1932 ; *Macedo-românii sau aromânii*, Bucureşti, 1927 ; *Images d'ethnographie roumaine*, tomes I—III, Bucarest, 1928—1934, pour n'en citer que les plus importantes, représentent, avec les ouvrages de Th. Capidan, une indéniable archive de l'ethnographie aroumaine.

Lorsqu'il s'agit d'étudier l'ethnographie daco-roumaine, Tache Papahagi choisit les régions représentatives entre toutes (le massif des Carpates occidentales, le Maramureş, la vallée de la Cerna), constituant en égale mesure des zones riches en éléments ethnographiques et des « points nodaux » pour un certain type de culture matérielle. Par exemple, il a donné une bonne caractérisation de la vie des paysans dits « Moţi » et des propriétaires des grands troupeaux de moutons appelés «Mocani » habitant le massif des Carpates occidentales, en fournissant une explication encore valable de nos jours à certains phénomènes ethnographiques, dans le genre des fameux « marchés de jeunes filles », etc. [9] Il est aussi le premier à avoir étudié l'ethnographie historique du Maramureş. Mais son aiguillage vers l'ethnographie daco-roumaine ne l'éloigna guère du complexe sud-est européen et il n'a jamais perdu de vue ces « faits et phénomènes qui, portant les limites régionales, étatiques ou nationales, se prolongent sur une superficie supranationale et interbalkanique » (telles que D. Zakythinos les définit) [10], car ce sont eux qui s'imposent en tout premier lieu à l'intérêt du comparatiste. De même que le folkloriste roumain, qui ne peut s'appuyer uniquement sur les données fournies par les Daco-Roumains pour en tirer des conclusions d'ordre général, étant obligé de prendre également en considération les Aroumains et les Istro-Roumains [11], l'ethnographe qui néglige l'aspect comparatif limite ses propres vues sur l'ensemble.

Partant donc de la prémisse que les éléments ethnographiques daco-roumains doivent être mis en relation avec l'ethnographie sud-danu-

---

[9] *Cercetări în Munţii Apuseni*, Bucarest, 1925, p. 27—44.

[10] D. Zakythinos, *Etat actuel des études du sud-est européen*, « Bulletin. Association internationale d'études du Sud-Est européen », VIII, 1970, n° 1—2, p. 43.

[11] A. Fochi, *Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie*, « Revue des études sud-est européennes », 1969, n° 2, p. 382.

bienne, Tache Papahagi — avant l'apparition du concept d'ethnographie balkanique comparée — avait réuni des données provenant de zones éloignées les unes des autres. Des traits identiques entre les Roumains des Carpates occidentales ou du Maramureş et les Aroumains sud-danubiens ont été relevés par lui à maintes reprises. Il développa sa démonstration dans l'ouvrage intitulé *Concordances*..., en l'appuyant entièrement sur les jeux des enfants [12], les coutumes d'épousailles, etc., comportant un riche matériel récolté dans toute la Péninsule balkanique et complété avec des renseignements originaires de l'Italie et d'autres zones encore plus éloignées. Dans le même contexte extrêmement large, il a étudié la coutume du jeu des masques dit *brezaia*, ou tous les éléments ethnographiques se rattachant au modelage et au port, ainsi qu'à la signification et au symbolisme de la corne des animaux [13].

La richesse du matériel rassemblé constitue l'un des traits essentiels des ouvrages de T. Papahagi. Qu'il s'agisse de costume populaire, au nord comme au sud du Danube, de type d'habitation et des différents outils, ou qu'il s'agisse d'enregistrer les manifestations spirituelles du peuple, notre chercheur tâche de s'assurer la connaissance du maximum de faits et phénomènes possibles. Un exemple en ce sens est sa description du costume aroumain dans l'étude intitulée *Din epoca de formaţiune a limbii române. Probleme etnolingvistice* (Bucureşti, 1924, 34 p.). La précision des détails et des traits caractéristiques enregistrés confère aux témoignages de Papahagi la qualité de source de toute première main. De même, dans l'article traitant de l'origine de certaines communautés, *Originea muloviştenilor şi a gopeşenilor*, Bucureşti, 1930, il fonde la démonstration de leur appartenance aux Méglénoroumains sur l'énumération de toute une suite de faits. La possibilité de tirer des conclusions décisives d'une massive accumulation de faits est égalements illustrée dans son compte rendu du livre de C. Hoég, *Les Saracatsans* [14], où il soutient que ces « Saracatsans » sont en fait des Aroumains grécisés ainsi que le prouvent leur existence de bergers, leurs maisons et leur costume.

Cependant, en dépit de cette abondance de faits, T. Papahagi s'est prononcé en faveur de la sélection du matériel dès le moment de sa récolte, car c'est l'unique possibilité de le rendre significatif. Il affirme à ce sujet que « souvent il est préférable de ne disposer que d'un bouquet de faits réunis par un spécialiste à la place de tout un amas dû au travail d'un non-spécialiste dans l'ethnographie » [15].

---

[12] *Concordances*..., II, Bucarest, 1948, p. 19. Cf. *Aromânii. Grai—Folclor—Etnografie*. ..., p. 172—178.

[13] *Din folclorul romanic si cel latin*, Bucarest, 1923, p. 38. Cf. *Din mic dicţionar folcloric*..., p. 24.

[14] « Grai şi suflet », III (1927), fasc. 1, p. 259—272.

[15] *Aromânii din punct de vedere istoric, cultural şi politic*, Bucarest, 1915, p. 168.

Quand il se propose de prouver que l'une des coutumes du Nouvel An dite *Pluguşorul* peut devenir un témoignage de la continuité, l'auteur en donne une description détaillée, racontant comment des groupes de jeunes gens vont de maison en maison à la veille du premier jour de l'an pour y faire des vœux de prospérité selon un vieux rituel. Le spécialiste ne donne pas seulement la description du principal objet servant à l'accomplissement de ce rite (une charrue, ce qui explique le nom de ladite coutume : *pluguşor* = petite charrue) ; il met en lumière ses aspects folkloriques et littéraires, révèle l'existence de cette coutume chez d'autres peuples aussi, s'occupe de sa genèse et de sa diffusion, examine sa terminologie. Rappelons quelques-unes de ses conclusions dignes d'être actualisées. Tout d'abord, si la question de la principale activité du peuple roumain aux premiers temps de son histoire reste encore ouverte, la terminologie agricole, extrêmement abondante chez les Roumains de même que la terminologie pastorale, est bien d'origine latine. D'autre part, sous le rapport ethnographique et folklorique certains faits s'imposent : entre les fêtes romaines *sementivae feriae* et le *pluguşor* roumain, il y a, sinon une parfaite identité, une incontestable analogie, tant en ce qui concerne le fonds que la forme. En effet, ces fêtes romaines présentaient un caractère agricole ; elles étaient également célébrées au cours des derniers jours du mois de décembre. « Si des recherches et des études ultérieures n'infirmaient pas les vues exposées dans le présent essai sur l'origine du pluguşor — écrivait Tache Papahagi — cette manifestation ethnographique et folklorique daco-roumaine pourrait mettre en évidence davantage la continuité romaine dans la Dacie de Décébal » [16]. L'extrait exhaustif du matériel linguistique et l'enregistrement d'absolument toutes les variantes d'un certain aspect ethnographique ont constitué l'aspiration constante de T. Papahagi, qu'il l'eût reconnu ou non.

Il fondait entièrement sa recherche sur les enquêtes du terrain. Chacune de ses vacances était consacrée à des voyages d'étude (réalisés avec maints sacrifices, ainsi qu'il l'a souvent avoué), ce qui lui a permis une connaissance directe des problèmes ethnographiques nord et sud-danubiens. Passant selon le cas un temps plus ou moins long dans chaque localité afin de se familiariser suffisamment avec les habitants de l'endroit pour saisir leurs caractères spécifiques, T. Papahagi n'oubliait jamais d'enregistrer, outre les données purement ethnographiques, toute information linguistique ou folklorique qu'il pouvait récolter. Une grande générosité incitait le chercheur expérimenté associé au bon pédagogue qu'il était à révéler les « secrets » du travail sur le terrain [17], rendant pu-

[16] *Concordances...*, II, p. 27.

[17] Cf. *Cercetări în Munţii Apuseni...*, pour la manière d'obtenir les infomations. Aspect également mis en lumière par Şt. Paşca dans son compte rendu de « Dacoromania », IV (1927), p. 1017.

blics tous les détails susceptibles de faciliter l'accomplissement d'une telle tâche.

Pour T. Papahagi, la méthode à appliquer entre toutes était celle de la monographie dialectale, à laquelle il apportait sans cesse des améliorations, sachant utiliser de façon exemplaire toutes les données qui se rapportaient au sujet et veillant à la notation scrupuleuse de la terminologie locale appliquée aux pièces et coutumes respectives. Aussi, ses monographies : *Cercetări în Munții Apuseni*, București, 1925 ; *Graiul și folclorul Maramureșului*, București, 1925, sont-elles d'excellentes contributions, basées sur un matériel inédit, bien interprété. La méthode, la compétence avec lesquelles il embrasse tous les aspects ethnographiques du sujet qu'il traite distinguent justement — et de manière radicale — ses contributions des autres recueils de matériaux, qui n'arrivent pas à s'élever au-delà du simple enregistrement des faits.

Afin de se mettre à l'abri d'une éventuelle accusation de subjectivité qu'on pourrait lui porter vu sa description superlative des qualités physiques et morales des Aroumains, Tache Papahagi fait un appel fréquent aux témoignages des savants étrangers qui s'en sont occupés et des voyageurs ayant noté leurs impressions à ce sujet. Cette manière d'aborder un problème que nous serions enclins d'appeler « la connaissance par références » puisqu'elle ne s'appuie pas sur des observations personnelles, a été critiquée par Sextil Pușcariu [18] comme supposant la sélection des témoignages respectifs dans le sens désiré. Pourtant, de nos jours cette méthode a donné des résultats positifs dans le processus de réévaluation des aspects ethnographiques des temps passés.

Une autre méthode préconisée par T. Papahagi a été celle des questionnaires, destinés à faciliter la récolte des éléments ethnographiques communs à plusieurs peuples et permettant de les inventorier et de les classer de façon unitaire. Malheureusement, la pénurie des fonds lui a interdit de transformer en réalité cette initiative.

Il fut aussi le premier ethnographe à réclamer un atlas ethnographique, tout au moins un atlas roumano-balkanique. Avant d'avoir réalisé un tel atlas, l'ethnographie devait se borner — selon lui — simplement à enregistrer et relever les faits. Elle pouvait essayer tout au plus d'en souligner l'intérêt et l'importance, mais sans avoir droit aux généralisations [19]. De la tribune du premier Congrès des philologues roumains (avril 1925), il lance l'idée d'un *album ethnographique*, avec un regard spécial pour l'iconographie. Poursuivant dans cette voie, il entrevoit,

---

[18] « Dacoromania », III (1923),
[19] *Aromânii...*, p. 173.

dans sa préface au troisième volume de son ouvrage *Images d'ethnographie...*, la possibilité de faire servir cet ouvrage même comme atlas.

« A l'encontre de ce qu'on observe pour les matériaux folkloriques, il arrive souvent que l'exposé des matériaux ethnographiques ne peut atteindre le but qu'il se propose s'il n'est pas accompagné soit de photographies, soit de dessins ou d'esquisses »[20], postule Tache Papahagi. Sans être le premier chercheur roumain à employer un appareil photographique dans des fins scientifiques, il a recommandé, le premier, avec persistance aux spécialistes de « cinématographier authentiquement » (selon son expression) les aspects ethnographiques.

C'est encore à T. Papahagi qu'appartient l'initiative de la première photothèque ethnographique roumaine. Sa collection — qu'il a léguée à la Bibliothèque de l'Académie roumaine — comptait il y a déjà une vingtaine d'années plus de 18.000 pièces, rangées d'après des critères scientifiques, avec des précisions concernant la date de la photo, l'endroit et l'objet. Partant de ces clichés, fut réalisé l'un des plus précieux albums de l'ethnographie daco-roumaine et aroumaine : *Images d'ethnographie...* Le respect rigoureux de la réalité, des conditions absolument objectives de la vie paysanne roumaine et de toutes les particularités propres à chaque région (manifestes dans le costume, l'habitation, les outils) confère à cet ouvrages le caractère d'une véritable monographie. Toutefois, bien que guidé par les mobiles les plus honnêtes, l'auteur s'est laissé séduire dans une large mesure par le côté, disons, « impressionniste » de la recherche. En effet, la *spécificité* se détache non grâce à la sélection de toutes les données recueillies, fruit d'un processus de hiérarchisation, mais surtout en tant qu'élément subjectif du choix délibéré d'un certain modèle, d'une coutume considérée comme « plus réussie ». L'absence d'un grand nombre de localités est suppléée par un nombre accru de pièces provenant d'une même localité. En outre, l'auteur reconnaît un certain manque de méthode dans la classification du matériel selon les zones géographiques. Sans qu'il le confesse, les critères esthétiques constituèrent dans la majeur partie des cas la raison de la sélection, leur fonctionnalité étant évidente.

Le but de l'ouvrage était d'enregistrer les principaux objets d'usage courant dans une maison paysanne, sans prétendre à l'exploration exhaustive de tout ce qui peut caractériser certaines zones d'activité spécialisée, ni même de toutes les pièces composant le cadre d'un type déterminé d'habitation. Un tel but, plus complexe, s'était proposé l'auteur pour les volumes suivants, qui ne furent jamais publiés. En procédant à l'analyse de ce matériel, une supposition se fait jour, bien qu'elle ne

---

[20] *Concordances...*, II, p. 19.

soit pas étayée par aucune précision plus explicite de la part de T. Papahagi, à savoir qu'il semble avoir enregistré les éléments susceptibles de témoigner par eux-mêmes de la continuité du peuple roumain.

Plusieurs faits concourent à assurer la pérennité de cet ouvrage — première aspiration de toute contribution scientifique. Notons parmi ces faits la qualité des photos, le mérite incontestable d'avoir enregistré des aspects ethnographiques en train déjà de disparaître, la mise à la disposition de l'étranger d'une information aussi exacte que nécessaire [21] — puisque les deux seules publications parues jusqu'alors (l'album de Nicolas Iorga, *La Roumanie pittoresque*, Paris, 1924, et l'ouvrage de Fr. Damé, *Încercare de terminologie poporană română*, Bucureşti, 1898) étaient loin d'avoir comblé les lacunes.

Outre les méthodes strictement ethnographiques qu'il a employées pour démontrer l'*origine* des aspects ethnographiques soumis à son étude, T. Papahagi fit également appel aux méthodes linguistiques. A juste titre, il affirme en tant que créateur de ce point de vue l'importance de « l'apport de la linguistique dans l'étude et l'élucidation des problèmes d'ethnographie, car c'est grâce à elle que nous pouvont départager ce qui est latin autochtone de ce qui est hétérogène. C'est l'unique voie permettant de mettre en évidence le fonds latin autochtone du domaine de l'ethnographie roumaine » [22]. Le tissage, par exemple : l'analyse de cette activité montre qu'elle occupait une aire très vaste, qu'elle y était pratiquée de la même manière et avec les mêmes outils. Or, seule l'analyse dcs termes désignant les diverses phases de cette activité ou les instruments avec lesquels ses opérations étaient menées à bout atteste son ancienneté. Elle atteste par la même occasion que cette activité a été pratiquée sans discontinuité en territoire roumain, puisque la plupart des termes respectifs sont d'origine latine. Donc, plus qu'un simple recueil de « mots et de choses » — méthode fort bonne du reste pour les études statiques portant sur le vocabulaire —, un véritable essai de saisir la corrélation entre la langue et toute l'histoire et la vie d'un peuple.

Les civilisations ayant exercé une influence sur la culture roumaine peuvent être mises au jour par l'analyse attentive des éléments qui en sont l'expression : les mots révèlent la manière dont un élément ancien est remplacé par un autre, de provenance étrangère, même si l'objet auquel il s'applique est resté inchangé durant toute cette période. Pour

---

[21] Des spécialistes renommés, tels Fr. Kruger, G. Rohfls, etc. ont donné des comptes rendus élogieux pour ces trois volumes.

[22] *Etnografie lingvistică...*, p. 60–61.

quelle raison en Transylvanie aura-t-on renoncé à dire *luntre* (= barque), en remplaçant ce mot par le terme *cin*, bien que l'objet en soi n'ait changé nullement avec le temps, ni sous le rapport de sa forme, ni sous celui de sa technique de confection? Si le lexique roumain n'a point conservé les termes *domus* et *atrium*, est-ce là un signe que le modèle d'habitation aurait tellement changé chez les populations périphériques de l'Empire que les termes mêmes de l'objet n'ont pu être conservés? Ce sont des questions que se pose un ethnolinguiste. La stratigraphie linguistique se transforme de la sorte en méthode destinée à vérifier la chronologie relative de l'ethnologie, à l'instar des représentations iconographiques, des données archéologiques et autres qui font office d'étalon dans l'étude de la permanente corrélation entre le terme et l'objet.

Lorsqu'il inaugurait en 1926 un cours universitaire d'ethnographie linguistique, Tache Papahagi préparait en réalité les coordonnées d'un nouveau domaine de recherche. Dans ce nouveau domaine, les méthodes particulières à la linguistique et à l'ethnographie séparément visent à élucider des problèmes beaucoup plus nombreux que ceux dont s'occupait chacune de ces deux disciplines de son coté. Précisons qu'il ne faut pas voir dans ce phénomène l'hypertrophie des dimensions propres aux disciplines respectives, mais un heureux élargissement de la problématique devenue plus complexe et des solutions devenues multilatérales. Même Ovide Densusianu, dans son cours dédié aux « Problèmes actuels de la philologie romane » (1926—1927), reconnaissait que « d'autres recherches viennent s'ajouter aussi au domaine linguistique. Constatons tout d'abord les rapports de la linguistique et de l'ethnographie, rapports dont l'importance fut méconnue parfois, mais qui ne saurait plus être contestée aujourd'hui » (p. 26). Il est vrai que l'ethnolinguistique, constituée en tant que discipline limitrophe, suscite encore d'innombrables discussions : la définition de ce concept, la délimitation de son domaine, la précision de sa problématique en fournissent les sujets [23]. Mais, de toute façon, il est incontestable que Tache Papahagi n'est pas seulement l'un des précurseurs des études actuelles, mais aussi — avec Ovide Dnsusianu — l'un des initiateurs et des promoteurs de la recherche interdisciplinaire.

(Zamfira Mihail)

---

[23] Une section du VII[e] Congrès international des sciences anthropologiques et ethnographiques, tenu à Moscou en août 1965, s'est consacrée à l'étude de ces problèmes. Cf. le rapport de V. I. Rosenzweig, *Лингвистический подход к описанию культурных контактов*. Voir aussi A. Schaff *Problèmes de l'ethnolinguistique*, « Diogène », n° 46, 1964, p. 127—150 ; B. Pottier, *Le domaine de l'ethnolinguistique*, « Langages », n° 18, juin 1970, p. 3—20.

BIBLIOGRAPHIE

des ouvrages scientifiques de Tache Papahagi

RECHERCHES ET ÉTUDES

1. *Aromânii din punct de vedere istoric, cultural și politic,* (Les Aroumains du point de vue historique, culturel et politique), Bucarest, 1915, 36 p., 6 gravures
2. *La românii din Albania* (Chez les Roumains d'Albanie), [impressions de voyage], Bucarest, 1920, VI + 72 p., 9 gravures
3. *Latina vulgară* (Le latin vulgaire), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1922, 446 p.
4. *Antologie aromânească* (Anthologie aroumaine), Casa Școalelor, Bucarest, 1922, XLVII + 519 p., avec 30 photos ethnographiques, 12 airs musicaux et glossaire en français

   C.-r. : « Viața românească », XV, 1923, 3, p. 453 ; I. Iordan, « Arhiva », XXX, 2, 1923, pp. 238—239 ; St. Mladenov, « Učilišten pregled », Sofia, XX, 4—5, 1923, pp. 246—255 ; « Ramuri », XVI, 44, 1922, pp 700—701 ; R. Janin, « Echos d'Orient », 26, 130, 1923, pp. 249—250 ; André Mazon, « Revue des études slaves », III, 1—2, 1923, p. 140 ; Mario Roques, « Romania », 193, 1923, p. 157 : Ov. Densusianu, « Grai și suflet », I, 1, 1923, pp. 158—159 ; Th. Capidan, « Dacoromania », III, 1923, pp. 889—891 ; « Șezătoarea », XXXI, 7—8, 1923, p 120 ; P. Păltănea, « Mercure de France », 15 juin 1924 ; p. 838 ; « La Cultura » III, 1924, 15 marzo, 5, p. 237—238 ; « Revista di filologia española », X, 2, 1923 ; « Zeitschrift fur romanische Philologie », XLIII, 1924, 511 ; M. Friedwagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie », XLV, 4—6. 1924, pp. 139—142 ; Oscar Bloch, « Bulletin de la Société de linguistique de Paris », XXIV, 2 (74), 1924, pp. 94—95.
5. *Din folklorul romanic și cel latin* (Folklore roman et latin), étude comparative, Casa Școalelor, Bucarest, 1923, II, + 174 p., 2 gravures.

   C.-r. : P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXIII, 1925, 162 ; R. Riegler, « Archivum Romanicum », IX, 1925, pp. 485—488 ; V. Bogrea, « Dacoromania », III, 1923, pp. 880—882 ; « Mercure de France », 1924, p. 838.
6. *O problemă de romanitate sud-ilirică* (Un problème de romanité sud-illyrienne), tiré à part de « Grai și suflet », I, 1, Bucarest, 1923, 30 p., 2 pl.

   C.-r. : M. Friedwagner, « Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen », 1924, pp. 278—279, v. aussi « Zeitschrift fur romanische Philologie », LIV, 1924, pp. 641—715 ; S. Pușcariu « Dacoromania », III, 1923, pp. 840—841 (cf. la réponse de Tache Papahagi dans « Grai și suflet », II, pp. 156—159) ; N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, pp. 29—30.
7. *Din epoca de formațiune a limbei române: probleme etno-lingvistice* (De l'époque de formation de la langue roumaine : quelques problèmes ethno-linguistiques), tiré à part de « Grai și suflet », I, 2, Bucarest, 1924, 34 p.

   C.-r. : N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, p. 128 ; Cf. L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, II, pp. 3, 266, 336, etc.
8. *Cercetări în Munții Apuseni* (Recherches dans les Carpates occidentaux), tiré à part de « Grai și suflet », II, 1, Bucarest, 1925, 72 p., 16 photos, 4 airs musicaux et une carte.

   C.-r. : N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, p. 129 ; St. Pașca, « Dacoromania », IV, 1927, pp. 1009—1017 ; « Anuarul Arhivei de folklor », V, 1939, p. 111 suiv.

9. *Graiul și folclorul Maramureșului* (Le langage et le folklore de Maramureș), Bucarest, 1925, LXXXIII + 240 p., 22 pl., 10 airs musicaux et une carte.
C.-r. : Ovid Densusianu, « Grai și suflet », II, 2, 1926, pp. 403—405 ; N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, pp. 276—277 ; V. Bogrea, « Făt-Frumos », II, 1, 1927, pp. 22—25 et II, 2, pp. 55—59 ; N. Drăganu, « Dacoromania », IV, 1926, pp. 1063—1091 (Cf. T. Papahagi, « Grai și suflet », III, 1927, pp. 241—252) ; N. Drăganu, « Junimea literară », XVI, 1927, pp. 164—174 ; T. Papahagi, « Grai și suflet », IV, 1928, pp. 241—252 et 434—439) ; C. Șăineanu, « Adevărul », 12 janvier 1926 ; St. Mladenov, « Izvestĭa na narodnia etnografskĭ muzeĭ vă Sofia », V, 1925, pp. 127—129 ; Raf. Corso, « Il folklore italiano », I, 2—3, 1925, pp. 338—339 ; P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXV, 1927, pp. 137—138 ; Cf. Dumitru Pop, *Folcloristica Maramuresului*, 1970, pp. 107—117.
10. *Creațiunea poetică populară* (La création poétique populaire) tiré à part de « Grai și suflet », II, 2, Bucarest, 1926, 47 p.
C.-r. : N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, p. 125.
11. *Biblioteca națională a Aromânilor*, vol. I : Nuși Tulliu, *Poezii* — original și transpunere în limba literară (Bibliothèque nationale des Aroumains, I : Nuși Tulliu, Poèmes, texte établi et transposition en langue littéraire), Bucarest, 1926, XVI + 144 p.
C.-r. : P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXIII, 1926, p. 405 ; André Mazon, « Revue des études slaves », VI. 1926, p. 118 ; Petronius « Viitorul », 1 juin 1926 ; B. Cecropide, « Universul », 3 juin 1926 ; C. Șăineanu, « Adevărul » 23 novembre 1926 ; « Cuvîntul », 14 janvier 1927.
12. *Dispariții și suprapuneri lexicale* (Disparitions et superpositions lexicales), I, tiré à part de « Grai și suflet », III, 1, Bucarest, 1927, 24 p. (Cf. n. 17).
C.-r. : P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXV, 1927, p. 134 ; Mario Roques, « Romania », LIV, 1928, pp. 586—588 ; Carlo Tagliavini, « Studi rumeni », I, 1927, p. 141.
13. *Macedo-Românii sau Aromânii* (Les Macédo-Roumains ou Aroumains), Cartea românească, Bucarest, 1927, 29 p., 4 photos (« Cunoștințe folositoare », C, 30).
14. *Etnografie lingvistică română* (Ethnographie linguistique roumaine), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1927, 118 p.
15. *Basilica — Ecclesia în Romania orientală* (Basilica — Ecclesia dans la Romania orientale), dans *Omagiu lui I. Bianu*, Bucarest, 1927, pp. 285—288.
16. *Images d'ethnographie roumaine — daco-roumaine et aroumaine* — (318 photographie originales avec texte français et roumain), Bucarest, 1928, 176 p.
C.-r. : Ovid Densusianu, « Grai și suflet », III, 2, 1928, p. 467 ; N. Iorga, « Revue historique du Sud-Est européen », V, 1928, p. 274 ; « Dacoromania », VII, 1934, p. 316 ; R B.[= Mihail Dragomirescu], « Falanga », 15 juin 1928 ; P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXV, 1927, p. 138 ; Mario Roques, « Romania », LIV, 1928, p. 615 ; Raf .Corso, « Il folklore italiano », III, 1928, p. 317—318 ; Carlo Tagliavini, « Studi rumeni », IV, 1929—1930 ; M. Friedwagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie », L, 1929, pp. 364—365 ; F. Kruger, *Volkstum und Kultur der Romanen*, II, 1929, pp. 111—112 ; Gerhard Rohlfs, « Archiv fur das Studium der neueren Sprachen », 159, 1931, p. 320 ; St. Romansky, « Makedonsky pregled », IV, 1928, pp. 165—167 ; St. Mladenov, « Izvestia na narodnia ethnografski muzei vă Sofia », VIII—IX, 1929, pp. 303—306 ; B. Cecropide, « Universul », 13 juin 1928 ; I. Simionescu, « Universul », 21 janvier 1932 ; C. Șăineanu, « Adevărul », 21 juin 1928.
17. *Dispariții și suprapuneri lexicale*, II, tiré à part de « Grai și suflet », IV, 1, Bucarest, 1929, 15 p. (Cf. n° 12).
18. *Folklor român comparat* (Folklore roumain comparé), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1929, 427 p.
Cf. L. Salvini, « Archivio per la raccolta e lo studio delle tradizioni popolari italiane », XI, 1936, p. 215.

19. *Colonizarea Aromânilor* (La colonisation des Aroumains), dans « Revista aromânească I, 1929, pp. 114—124 avec 10 photos.

20. *Introducere în filologia romanică cu privire specială asupra istoriei limbii române: Fonetica* (Introduction à la philologie romane, ayant en vue surtout l'histoire de la langue roumaine : la Phonétique), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1930, 285 p. (Cf. n° 34).

21. *Originea Muloviştenilor şi Gopeşenilor în lumina unor texte* (L'origine des habitants de Muloviște et de Gopeşi à la lumière de quelques textes), tiré à part de « Grai şi suflet », IV, 2, Bucarest, 1930, 64 p.

22. *Images d'ethnographie roumaine — daco-roumaine et aroumaine* — tome deuxième (431 photographies originales avec texte français et roumain), Bucarest, 1930, 332 p. (Cf. n°ˢ 16 et 25).
C.-r. : Ov. Densusianu, « Grai şi suflet », IV, 1930, p. 411 ; Th. Capidan, « Dacoromania », VII, 1934, p 316 ; Em. Bucuța, « Boabe de grîu », I, 4, 1930, pp. 426—427 ; V. Stoica, « Blajul », I, 1934, pp. 303—307 ; N. Iorga, « Revue historique du sud-est européen », VII, 1930, pp. 122—123 ; Raf. Corso, « Il folklore italiano », V, 1930, pp. 238—239 ; M. Ruffini, « L'Europa Orientale », XV, 5—6, 1935, p. 275 ; M. Friedwagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie, LIII, 3—4, 1932, pp. 124—126 ; F. Kruger, « Volkstum und Kultur der Romanen », V, 1931, pp. 194—196 ; St. Romanski, « Makedonski pregled », VIII, 2, 1932, pp. 177—179 ; K. Chotek, « Národopisný Věstnik Československý », XXVII—XXVIII, 1—2, 1934—1935, pp. 102—103 ; B. Cecropide, « Universul », 10 avril 1930 ; I. Simionescu, « Universul », 21 janvier 1932 ; Ion Dimitrescu, « Curentul », 5 mai 1930 : « Adevărul », 20 avril 1930 ; George Beza, « Epoca », 26 avril 1930.

23. *Biblioteca națională a aromânilor*, II : *poeții Z. A. Araia şi T. Caciona* — original şi transpunere în limba literară (Bibliothèque nationale des Aroumains, II : les poètes Z. A. Araia et T. Caciona, texte établi et transposition dans la langue littéraire), Bucarest, 1932, XXI + 137 p.
C.-r. : Ov. Densusianu, « Grai şi suflet », V, 1932, p. 391 ; « Dacoromania », VIII, 1936, p. 410.

24. *Aromânii: grai, folklor, etnografie, cu o introducere istorică* (Les Aroumains : langage, folklore, ethnographie, avec une introduction historique), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1932, 213 p.

25. *Images d'ethnographie roumaine: Banat, Olténie*, tome troisième (561 photographies originales, avec texte français et roumain), Bucarest, 1934, 295 p. (Cf. n°ˢ 16 et 22).
C.-r. : Ov. Densusianu, « Grai şi suflet », VI, 1934, pp. 366—367 ; Vintilă Mihăilescu, « Buletinul Societății regale române de geografie », LIII, 1934, pp. 435—436 ; H. H. Stahl, « Arhiva pentru ştiință şi reforma socială », XII, 1935, pp. 523—525 ; C. Dan Pantazescu, « Țara noastră », XIII, 1934 ; A. Mazon, « Revue des études slaves », XIV, 1934, p. 243 ; Raf. Corso, « Il folklore italiano », IX, 1934, pp. 135—136 ; F. Kruger, « Volkstum und Kultur der Romanen », VIII, 1935 ; M. Friedwagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie », LVI, 1935, pp. 11—12, col. 419—420 ; Wilhelm Giese, « Ethnologische Anzeiger », Bd. IV, 1935, Heft. 1.

26. *Biblioteca națională a aromânilor*, vol. III : N. Batzaria, *Anecdote* — original şi transpunere în limba literară (Bibliothèque nationale des Aroumains, III : N. Batzaria, Anecdotes, texte établi et transposition en langue littéraire), Bucarest, 1935, XV + 173 p.
C.-r. : N. Batzaria, « Adevărul », 19 mars 1935 ; L. Salvini, « Archivio per la reccolta e lo studio delle tradizioni popolari italiane », XI, 1—2, 1936, pp. 213—215.

27. *Prin munții și valea Cernei superioare* (Dans les montagnes et la vallée de la Cerna supérieure), description d'une excursion faite en 1932, tiré à part des « Arhivele Olteniei », XIV, 77—78, 1935, Craiova, 1935, 14 p.

28. *Flori din lirica populară* — doine și strigături (Fleurs de la poésie lyrique populaire), Bucarest, 1936, 79 p.

    C.-r. : Gh. Dăncuș, « Graiul Maramureșului », V, 1936, N° 167 du 8 novembre ; Ion Diaconu, « Ethnos », I, 1941, pp. 319—323 ; L. Salvini, « Archivio per la raccolta e lo studio delle tradizioni popolari italiane », XI, 1—2, 1936, pp. 215—216.

29. *Din morfologia limbei române: substantivul, articolul, numeralul, pronumele* (De la morphologie roumaine : le substantif, l'article, le numéral, le pronom), Bucarest, 1937, 23 p.

    C.-r. : Al. Procopovici, « Dacoromania », X, 1941, pp. 93—94.

30. *Sumare portrete etnografice ale județelor: Argeș, Buzău, Ilfov, Piatra Neamț, Sibiu, Turda, Vîlcea...* (Portraits ethnographiques sommaire des départements...) dans *Enciclopedia României*, II, pp. 35, 92—93, 249, 264—265, 306—307, 405—406, 464—465, 490—492, 507—508, Bucarest, 1938.

31. *Contribuții lexicale* (Contributions lexicales), Bucarest, 1939, (ouvrage tiré en 135 exemplaires).

    C.-r. : G. Giuglea, « Dacoromania », X, 1941, pp. 105—106.

32. *Etimologii* (Etymologies), Bucarest, 1939.

    C.-r. : G. Giuglea, « Dacoromania », X, 1941, pp. 106—107.

33. « *Universitate?* » — *contribuții la istoria cultural-morală a Facultății de filosofie și litere din București* (« Université? » — contributions à l'histoire culturelle et morale de la faculté de philosophie et des lettres de Bucarest), Bucarest, 1940, 40 p.

34. *Manual de fonetică romanică — română, italiană, franceză și spaniolă* (Manuel de phonétique romane — roumaine, italienne, française et espagnole), Casa școalelor, Bucarest, 1943, 194 p.

    C.-r. : Mario Roques, « Romania », LXIX, 194 : Guiter « Revue des langues romanes », LXIX, 1947 ; « Dacoromania », XI, 1948, p. 322.

35. « *Mala chançun n'en deit estre cantée* » — *Chanson de Roland, 1466* dans « Langue et littérature », II, 1943, pp. 227—228.

36. *Paralele folclorice* (greco-române) — traduceri din poezia populară greacă și note de folklor, filologie și etnografie (Parallèles folkloriques gréco-roumaines — traductions de la poésie populaire grecque avec des notes folkloriques, philologiques et etnographiques), Bucarest, 1944, 96 p.

    C.-r. : N. Bănescu, « Revista istorică », XXX, 1944, pp. 143—144 ; Gh. Pavelescu, « Transilvania », 76, 1—2, 1945, p. 90—92 ; Th. Capidan, « Langue et littérature », III, 1946, pp. 234—235 ; I. C. Chițimia, « Cercetări folklorice », I, 1947, pp. 167—168.

Paralele folclorice — traduceri din poezia populară greacă. Introducere, note de folclor, filologie și etnografie urmărite comparativ. Ediția a doua — augmentată (Deuxième édition, augmentée du livre précédent), Minerva, Bucarest, 1970, 200 p.

    C.-r. : P. Ursache, « Cronica », 2 (257), VI, 1971, p 3 ; N. Saramandu, « Revista de etnografie și folclor », XVI, 2, 1971, pp. 170—174.

37. *Concordances folkloriques et ethnographiques*, I, tiré à part de « Langue et littérature », III, 1946, pp. 166—201, Bucarest, 1946, 36 p.

38. *Sur* C r ă c i u n « *Noel* » dans « Langue et littérature », III, 1946, pp. 211—213.

39. *Eléments aroumains en daco-roumain* dans « Langue et littérature » III, 1946, pp. 213—216.

40. *Critique d'une étude philologique: Ilie Bacinschi, L'infinitif et les moyens de son remplacement — étude de syntaxe historique et comparée, 1946, 75 p.*, Bucarest, 1946, 8 p.

41. *Din Dicționarul dialectului aromân general și etimologic* (Du Dictionnaire du dialecte aroumain général et étymologique), Bucarest, 1947, 20 p.
42. *Din « Mic dicționar folkloric » — spicuiri folklorice și etnografice comparate* (Du « Petit dictionnaire folklorique » — glanures de folklore et d'ethnographie comparée), Bucarest, 1947, 29 p. (Introduction et deux articles : Le clairon, Les noces des animaux).
43. *Concordances folkloriques et ethnographiques*, II, tiré à part de « Langue et littérature », IV, 1948, pp. 72—98, Bucarest, 1948, 27 p. (v. n° 37)
44. *Les parfaits en -(d)zúĭ en roumain*, dans « Langue et littérature » IV, 1948, pp. 183—185.
45. *Dicționarul dialectului aromân — general și etimologic. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique* (36 photographies originales, 1 esquisse et 1 carte), Ed. Academiei, Bucarest, 1963, 1264 p.

    C.-r. : Ion Vasiu [D. Șandru] dans « Luceafărul » du 21 décembre 1963 ; E. Tănase, « Revue des langues romanes », 1966, pp. 273—274 ; H. Mihăescu, « Revue des études sud-est européennes », I, 3—4, 1963, pp. 586—590 ; Gr. Brîncuș, « Studii și cercetări de lingvistică », XIV, 3, 1963, pp. 409—411.
46. *Poezia lirică populară* (La poésie lyrique populaire), Ed. pentru literatură, Bucarest, 1967, 591 p.

NOTES BRÈVES, ARTICLES DIVERS, COMPTES RENDUS

47. P. Vergilii Maronis, *Bucolica: ecloga I, 1* [traduction en vers en aroumain], dans « Flambura », II, 4, 1914, pp. 5—6, Thessalonique.
48. *Munților din Pind* (Au Pinde), poésie en aroumain, dans « Flambura », II, 2, 1914, p. 3, Thessalonique.
49. *Les Roumains du Pinde (Macédoine)*, dans « La Vie », 8e année, 1919, n° 9, 15 juin 1919, pp. 191—192, Paris.
50. *O scenă din viața poporului turc oglindită în poezia « Le voile » a lui Victor Hugo* (Une scène de la vie du peuple turc dans la poésie « Le voile » de Victor Hugo), dans « Viața studențească » I, 11—12, 1921, Bucarest.
51. *Prevestirile — lecturi folklorice* (Les présages — lectures folkloriques), dans « Viața studențească », 1922, février, Bucarest.
52. *Poporul albanez — literatură filologică* (Le peuple albanais — littérature philologique), dans « Viața studențească », I, 17—18, 1922, Bucarest.
53. Béla Bartók, *Volksmusik der Rumänen von Maramureș* [c.r.] dans « Grai și suflet », I, 1923, pp. 155—156.
54. *Etimologii* (Etymologies) : (a)crină, frigănat, morŭ, năoeamă, stringl'i, tare, tirn'ĭacŭ, ntornic, dans « Grai și suflet », I, 1924, pp. 327—331.
55. Lubor Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, I, 1923 [c.—r.], dans « Grai și suflet », I, 1924, pp. 339—343.
56. André Mazon, *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale* [c.-r.] dans « Grai și suflet », I, 1924, pp. 343—347.
57. *Pentru dicționarul macedo-român* (Pour le dictionnaire macédo-roumain) dans « Neamul românesc », 9 avril 1924.

    Cf. « Peninsula Balcanică », II, 1924, pp. 23—24.
58. *Cronica literară: Nuși Tulliu* dans « Peninsula balcanică » II, 1924, pp. 83—85.

59. I. Dalametra [Nécrologe], dans « Peninsula balcanică », II, 1924, pp. 104—105.
60. *Cronica literară: Zicu A. Araia*, dans « Peninsula balcanică », II, 1924, pp. 110—113.
61. *Între România și Albania* (Entre la Roumanie et l'Albanie) dans « Peninsula balcanică », II, 1924, pp. 134—137.
62. *Cronica literară: Din viața Fărșeroților* (Chronique littéraire : De la vie des « fărșeroți ») dans « Peninsula balcanică » II, 1924, pp. 148—150.
63. *Cronica literară: George Murnu*, dans « Peninsula balcanică » II, 1925, pp. 173—176.
64. *Cronica literară: Nic. C. Velo*, dans « Peninsula balcanică », II, 1925, pp. 203—206.
65. *Congresul filologilor români în București în aprilie 1925*, (Le congrès des philologues roumains à Bucarest en avril 1925) dans « Peninsula balcanică », III, 1925, pp. 42—44.
66. *Rectificare la o însemnare referitor la Tîrgul de fete* (Rectification à une note concernant « le marché des jeunes filles ») dans « Peninsula balcanică », III, 1925, pp. 85—86.
67. *Cronica literară: Megleno-românii* de Th. Capidan dans « Peninsula balcanică », III, 1925, pp. 112—114.
68. Răspuns la o recensie (Réponse au compte-rendu de S. Pușcariu sur l'ouvrage N° 6 de cette bibliographie), dans « Grai și suflet », II, 1925, pp. 156—159.
69. *Probleme cultural-științifice : lingvistica, etnografia, folklorul* (Problèmes culturels-scientifiques : la linguistique, l'ethnographie, le folklore), dans « Cuvîntul » des 31 octobre et 3 novembre 1926.
70. Carsten Höeg, *Les Saracatsans*, I, 1925 ; Raffaele Corso, *Folklore*, 1923 ; Raffaele Corso, *Patti d'amore e pegni di promessa*, 1924 ; Alex. Resmeriță, *Dicționarul limbei române, 1925* [c.-r.] dans « Grai și suflet » II, 1926, pp. 411—414.
71. *Etimologii* (Etymologies) : *flùmin, hima* dans « Grai și suflet », III, 1927, pp. 238—241.
72. Răspuns la o dare de seamă (Réponse au compte-rendu de N. Drăganu sur l'ouvrage N° 9 de T. P.), dans « Grai și suflet », III, 1927, pp. 241—252.
73. *În jurul formelor aromânești flùmin, hima și morŭ* (Autour des formes aroumaines...) dans « Grai și suflet », IV, 1929, pp. 165—170.
74. Lubor Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, II, 1926 [c.-r.] dans « Grai și suflet », IV, 1929, pp. 181—184.
75. *Cronica literară: Zicu A. Araia*, dans « Revista aromânească », I, 1929, pp. 88—104.
76. *Cronica literară: Marcu Beza*, dans « Revista aromânească », I, 1929, pp. 184—194.
77. *Însemnări* : *Odysseia lui Homer tradusă de G. Murnu și de C. Papacostea* (Notes sur les traductions de l'Odyssée dues à G. Murnu et à C. Papacostea), dans « Revista aromânească », I, 1929, pp. 195—201.
78. *Note: Ion Foti, C. N. Burileanu, † D. Cosmulei*, dans « Revista aromânească », I, 1929, pp. 204—208.
79. *Dicționarul enciclopedic ilustrat « Cartea românească »* de I. Aurel Candrea și Gh. Adamescu [c.-r.], dans « România literară », 8, 9 avril 1932, p. 1.
80. G. Cocchiara, *Il linguaggio del gesto*, 1932 [c.-r.] dans « Grai și suflet », V, 1932, pp. 390—391.
81. Th. Capidan, *Aromânii: dialectul aromân*, 1932 [c.-r.] dans « Grai și suflet », VI, 1934, pp. 367—381.
82. Chr. Geagea, *Elementul grec în dialectul aromân*, 1931 [c.-r.] dans « Grai și suflet », VI, 1934, pp. 381—389.
83. *Studențimea noastră* (Nos étudiants), dans « Înălțarea », I, 1936, pp. 5—10.
84. *Etimologii* (Etymologies) : *ahî, (a)lăută, bucovină, cîta, fit, maldăr, marț, mat, șabác(ă), Lehliu*, dans « Grai și suflet », VII, 1937, pp. 293—296.
85. *Etimologii* (Etymologies) : *(a)ruseáŭă, asmán, buin, cîp, čiólťŭ čiŭčiŭ, dámă, dardár, glar, țiți*, dans « Langue et littérature », III, 1946, pp. 221—226.

86. Th. Capidan, *Limbă și cultură*, 1943 [c.-r.] dans « Langue et littérature », III, 1946 pp. 239—243.

87. I. A. Candrea, *Folklorul medical român comparat*, 1944 [c.-r.], dans « Langue et littérature », III, 1946, pp. 243—246.

88. *Etymologies: cărăfétă, cúmpite, fáră, ghintánă, ğiumăáte, luși, nărleáță, pînghiós, pruscukéscu, psirúdz, sămănáre, stămărie, Cálea*, dans « Langue et littérature », IV, 1948, pp. 213—217.

(Nicolae-Șerban Tanașoca)

SHABAN DEMIRAJ, *Çështje të sistemit emëror të gjuhës shqipe* (Problèmes du système nominal de la langue albanaise). Tirane, 1972, 296 p. (Universiteti Shteteror i Tiranës. Fakulteti i Historisë dhe i Filologjisë. Katedra e gjuhës shqipe).

La genèse et l'essence du genre neutre en roumain firent l'objet de nombreuses discussions, laissant encore place à de nouvelles précisions ou des apports complémentaires. Comme ce genre pose également des problèmes dans les autres langues du Sud-Est européen, le présent ouvrage sera utile non seulement aux albanologues ou aux romanistes, mais aussi aux slavisants et aux hellénistes. L'auteur part d'un fondement solide, ayant consulté la situation dans les différentes langues et s'étant familiarisé avec la linguistique indo-européenne avant d'aborder l'étude des textes littéraires albanais depuis le XVII^e siècle à nos jours et des données fournies par la dialectologie albanaise. Cette monographie dia- et synchronique du neutre en albanais résout la question pour cette langue, tout en apportant aussi des contributions utiles à la linguistique générale.

Au fur et à mesure de la disparition des consonnes finales, le latin connaît la diminution de la catégorie neutre, dont les substantifs passent soit au masculin, soit au féminin. Du fait de ce processus, avec le temps le genre neutre disparaît presque totalement des langues romanes occidentales. Cependant, cette disparition a dû avoir eu lieu à une époque assez tardive, puisque le français en garde encore des traces dans le système des prénoms démonstratifs, indéfinis et relatifs, par exemple : *ceci, cela, quoi*. L'opinion de l'acad. Al. Rosetti (« Studii și cercetări lingvistice », XIV, 1963, p. 436), suivant lequelle le genre neutre aurait disparu du latin dès les premiers siècles de notre ère, nous semble par trop catégorique. En effet, l'on constate sa présence dans les textes littéraires et dans les inscriptions jusqu'au IX^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition des premiers monuments de langue en vieux français. D'autre part, il serait difficile d'imaginer un long hiatus entre le latin et le roumain alors que le neutre, disparu du latin aux I^{er}—III^e siècles, réapparaît après quelques siècles (disons aux VII^e—X^e siècles) en roumain. Par conséquent, l'idée de la persistance du neutre latin jusqu'à une époque relativement récente pourrait se soutenir. C'est ainsi qu'il aura pu passer en roumain, subissant certaines adaptations qui lui valurent, outre un changement quantitatif, des modifications qualitatives.

En latin, de même qu'en roumain, les noms neutres désignaient des objets inanimés. Les quelques exceptions connues avaient un sens dérivé ou métonymique ce qui confirme la règle, par exemple : *mancipium* « objet touché à la main au moment de son achat, esclave » ; *prostibolum*, « lieu de prostitution, femme publique » ; *scortum* « peau, loque, femme dévergondée » ; *testimonium* « témoignage, preuve, témoin ». Les désinences du neutre en latin lui appartiennent en propre, tandis que le neutre roumain use au singulier des désinences du masculin et au pluriel de celles du féminin, ce qui ne l'empêche pas de conserver son indépendance en tant que catégorie grammaticale, dont le rôle unique est de désigner des objets inanimés. Mais, ce qui est caractéristique pour le roumain c'est le fait que ce rôle a pris

plus d'importance par rapport au latin. Si les substantifs neutres du latin sont restés neutres en roumain aussi (par exemple : *cornu, cornua — corn, coarne*; *pectus, pectora — piept, piepturi*), on retrouve dans cette dernière langue comme appartenant au neutre des substantifs qui en latin sont masculins ou féminins (tels : *anellus, anelli — inel, inele*; *focus, foci — foc, focuri*; *acus, acus — ac, ace*; *palea, paleae — pai, paie*). Donc le roumain a adopté les désinences du système morphologique latin pour se construire sa propre catégorie bien précisée et exprimant seulement les objets inanimés. Néanmoins, on constate ces-derniers temps la tendance évidente et irréversible du roumain de simplifier les catégories grammaticales, par l'élimination progressive du neutre en faveur du masculin (par exemple le néologisme *pilon, piloni* par rapport au terme plus ancien *piron, piroane* ou les doublets : *capi-capete, piepți-piepturi*, etc.).

Le neutre est très ancien en albanais, c'est-à-dire d'origine indo-européenne. Ayant subi une errosion progressive, il ne dispose plus de nos jours de désinences propres, utilisant au singulier les instruments grammaticaux du masculin et au pluriel ceux du féminin. On peut citer entre autres neutres hérités de l'indo-européen : *bark* « ventre », pl. *barqe* ou *berqe*; *krye* « tête », pl. *krerë* ou *krera*; *lesh* « cheveu », pl. *leshëra*; *mish* « viande », pl. *mischëra* ou *mishra*; *rrush* « raisin », pl. *rrusha* ou *rrushera*; *va* « gué », pl. *vaja*. Notons donc qu'au pluriel, les neutres ont les désinences *-e, -a, -ra* correspondant aux désinences *-e, -uri* du roumain. Chacune de ces deux langues a résolu à sa manière ce problème.

Les neutres du latin sont restés neutres en albanais. Ceci montre qu'au moment où l'emprunt a eu lieu les ancêtres des Albanais comptaient le genre neutre dans leur système linguistique : *damnum* « dommage », pl. *damna — dam, dame* ou *dëme*; *iudicium* « justice », pl. *iudicia — gjyk, gjyque* (en roumain *județ, județe*); *signum* « signe», pl. *signa — shenj, shenja* (en roumain *semn, semne*); *stratum* « couche », pl. *strata — shtrat, shtrate* ou *shtratëra* (en roumain : *strat, straturi*).

La moitié presque des neutres albanais sont des noms collectifs ou désignant la matière, trait également caractéristique pour le roumain : *djathë* « fromage », pl. *djathët* ou *djathëra* — comparez avec le roumain *brînzeturi*; *drithe* « blé », pl. *drithet* ou *drithera*, comparez avec le roumain *grîne*; *gjalpë* « beurre », pl. *gjaljet, gjaljëra*; *ujë* « eau », pl. *ujet, ujera*. Il y en a aussi qui sont des adjectifs substantivés, tels : *i bardhë* « blanc » mais *te bardhët e syrit* « le blanc de l'œil », à comparer avec le roumain *frumosul în artă* ou l'allemand *das Schone in der Kunst*; *i verdhë* « jaune » mais *të verdhet e vezës* « le jaune d'œuf » ; *i zi* « noir » mais *të zitë e ullisit* « le noir de l'olive ». Enfin, quelques uns sont des infinitifs substantivés, par exemple : *te ecurit ne gjumë* en roumain *mersul în somn* « le somnambulisme » ; *të folurit shumë* en roumain *vorbitul mult* « la loquacité » ; *te piret e alkoolit ësht i demschem* en roumain *băutul alcoolului este dăunător* « boire de l'alcool porte préjudice ».

L'auteur fait précéder son ample étude du neutre par deux autres études de moindres proportions mais de contenu complémentaire, intitulées : *De la catégorie grammaticale du défini et de l'indéfini en albanais* et *Du changement de genre des substantifs au pluriel, en albanais confronté aussi avec le roumain*. Dans cette dernière il propose de remplacer en roumain le terme « neutre » par « ambigène ». Pour notre part, nous préférons le premier de ces termes, pour deux raisons : d'abord parce qu'il s'est implanté dans la langue devenant traditionnel, ensuite parce qu'il désigne une catégorie bien délimitée de noms qui s'opposent, tant sur le plan des notions que sur celui de la forme, aux substantifs masculins et féminins. De cette manière, la catégorie correspond justement à la définition du neutre donnée par l'auteur du présent ouvrage comme suit : « Ce terme, comme on le sait, a été employé depuis l'antiquité pour désigner les substantifs qui s'opposent, du point de vue morphologique et syntaxique, aussi bien aux substantifs masculins qu'aux féminins » (p. 67).

Quant à l'origine de ce phénomène propre à l'albanais comme au roumain, l'opinion de l'auteur est convaincante : il s'agit d'une évolution parallèle mais partant de sources diffé-

rentes ; l'origine du neutre albanais doit être recherchée dans l'indo-européen et celui du neutre roumain dans la langue latine.

La disparition progressive du neutre dans la langue albanaise confirme les constatations faites pour d'autres langues et le phénomène justifie la formulation d'un principe de linguistique générale : « dans plusieurs langues indo-européennes on constate une tendance relativement ancienne à éliminer graduellement le neutre. Cette évolution, qui est la conséquence directe de la transformation graduelle du genre en une catégorie grammaticale, a été favorisée plus ou moins intensivement par deux facteurs principaux de caractère phonétique et morphologique : l'évolution et la chute des sons finales des formes nominales a laissé le champ libre à l'action de l'analogie » (p. 267).

H. Mihăescu

JEAN DARROUZÈS, *Le Registre synodal du patriarcat byzantin au XIV[e] siècle. Etude paléographique et diplomatique.* Paris, 1971, 503 p. (avec 64 planches). (Archives de l'Orient chrétien, 12).

Au stade actuel des recherches byzantines, l'étude des actes patriarcaux comporte des difficultés plus grandes encore que celle des actes impériaux. C'est ce qui résulte aussi du fait que l'édition des régestes de ces-derniers est déjà achevée et par les soins d'une seule personne — F. Dolger, en l'occurrence. L'ouvrage du R. P. J. Darrouzès vient donc s'inscrire parmi les préoccupations actuelles de l'école française, qui s'attache à mener à bonne fin cette importante entreprise. D'une simple étude — « rapide et provisoire » (p. 4) — prévue au début comme thèse secondaire de doctorat, l'auteur tire un ouvrage de large envergure, publié sous l'égide de l'Institut Français d'Etudes Byzantines et avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. Nous voici donc, un an seulement après la parution des *Recherches sur les offikia de l'Eglise byzantine*, devant un ouvrage paléographique et diplomatique méthodique portant sur les actes compris dans les deux uniques registres de la chancellerie patriarcale byzantine qui se soient conservés jusqu'à nos jours grâce aux manuscrits *Vindobonensis hist. gr. 47* et *48*. Publiés il y a plus d'un siècle, ces registres ont constitué les deux premiers volumes de la collection en six volumes dont nous sommes redevables à F. Miklosich et J. Muller : *Acta et diplomata graeca medii aevi* (= MM).

Dès le début, J. D. attire l'attention sur le besoin d'une révision de l'édition MM encore très utile à l'heure actuelle, bien que dépassée et lacunaire. Elle a déja subi d'ailleurs des complètements sérieux de la part de spécialistes renommés de l'histoire byzantine, tels H. Hunger et P. Wirth, ou E. Honigmann, G. T. Dennis et J. Meyendorff — ces trois derniers s'étant surtout occupés des documents de la querelle hésychaste, mais conservés dans d'autres manuscrits. Pour sa part, J. D. n'accorde qu'une moindre attention aux apports provenant d'autres manuscrits, pour se concentrer sur les manuscrits viennois susmentionnés. La chose est toute naturelle du reste, puisque son propos n'est pas d'entreprendre l'étude de la tradition manuscrite, mais une recherche de diplomatique byzantine relative à l'activité de la chancellerie patriarcale. Or, c'est justement de ce point de vue que les registres de Vienne s'avèrent fort précieux, car en ce qui les concerne il ne s'agit pas de quelques banales copies, mais bien de copies authentiques, sorties de la chancellerie patriarcale byzantine (cf. entre autres p. 165, n. 21), et d'autre part, nous sommes souvent privés de la possibilité de rapporter lesdites copies à leurs originaux. En effet, ces deux registres de la chancellerie

patriarcale byzantine couvrent à eux seuls presque tout le XIV^e^ siècle (alors que la chancellerie pontificale de Rome compte plus de dix mille pour la période allant du XI^e^ au XIV^e^ siècle), et les actes originaux sont encore moins fréquents, car des catégories entières font totalement défaut (par exemple celles des *praxis* ou *entalma*, dont il n'y a plus aucun original).

C'est donc à juste titre que l'auteur pense que les seules conclusions en ce cas ne peuvent résulter que de la comparaison du registre avec lui-même (p. 3). Mais une telle opération est assez difficile, car les deux sources envisagées ont subi, par suite de différentes restaurations, des changements qui ont modifié leur aspect initial.

Une autre opinion de l'auteur est que la situation précaire de l'Etat byzantin à l'époque devait influer sur l'activité de la chancellerie patriarcale. Il suppose, sous réserve, qu'il ne s'agirait que d'un pâle reflet de l'institution de jadis, qui s'efforçait de conserver encore des formes juridiques créées par les époques de prospérité précédentes, pour couvrir une réalité devenue toute autre (p. 4). Or, le présent volume se propose comme principal but de cerner justement ces formes juridiques, afin d'établir un inventaire méthodique de tous les documents du patriarcat constantinopolitain. La double finalité d'une telle entreprise est de poursuivre, tout d'abord, l'édition des Régestes (que V. Grumel avait conduite jusqu'en 1206 et V. Laurent continuée jusqu'au seuil du XIV^e^ siècle) et, en second lieu, de préparer la voie d'une édition diplomatique de ces actes émis par le patriarcat de Constantinople. De l'avis de J.D., cette future édition diplomatique devra s'accompagner des fac-similés des deux registres originaux susmentionnés. Lesdits fac-similés seront utiles surtout à l'analyse de l'écriture des actes patriarcaux. C'est grâce à une telle analyse qu'a pu être dressée la liste des copistes comprise dans le premier chapitre de notre ouvrage, qui est consacré à l'étude paléographique des deux manuscrits. L'auteur distingue les copistes principaux des copistes secondaires, ainsi que — le cas échéant — les actes autographes. Il constate pour certains patriarcats (celui de Gérasime, 1320—1321) l'absence totale de tout acte ; pour d'autres, la main d'un unique copiste (comme à l'époque de Jean XIII Glykys, 1315—1320). Mais par la suite, la main du copiste change souvent et la situation se complique.

L'étude paléographique des cahiers, du papier et du filigrane montre que des deux manuscrits, *Vindob. hist. 48* se révèle d'une composition plus simple et uniforme. Même pour ce qui est des lacunes, ce manuscrit pose moins de problèmes que *Vind. hist. 47*, dans la rédaction duquel se laisse saisir la lutte des palamites et de leurs adversaires. Dans le même ordre d'idées on vérifie une fois de plus l'opinion de Dennis, selon lequel le nom manquant dans certains actes synodaux est celui du patriarche Jean XIV Kalékas ; cette omission est mise sur le compte des antipalamites, qui ont essayé de le préserver ainsi de l'opprobre qu'il encourait de la part de la postérité (pp. 23, 44 et 165). Par la même occasion se confirme l'exactité de la remarque de F. Dolger, renforcée plus tard par P. Wirth (*Byz. Zeitschr.* 56/1963, p. 21—23), que la véritable forme du nom du patriarche Isidore était *Hèsidôros*.

A cette critique, disons, extérieure, de la forme des actes, l'auteur ajoute les éléments d'une analyse du texte et de leur contenu. Extrémement utile aux chercheurs sera aussi l'inventaire analytique des actes (p. 95—140), groupés par patriarcats dans un ordre chronologique et corroborés avec l'édition MM. Chaque fois que l'usage de l'édition citée sera nécessaire, cet auxiliaire s'avérera efficace, d'autant plus que pour chaque acte une mention précise la catégorie dont il fait partie.

L'auteur s'arrête longuement sur ce dernier point, celui de la classification des actes, dans le III^e^ chapitre de son ouvrage, qui s'occupe de leur inventaire diplomatique et juridique (p. 141—294). Ce chapitre est une contribution importante à l'étude de la diplomatique byzantine. (Les problèmes qui y sont débattus ont été présentés par l'auteur au Congrès des études byzantines tenu à Bucarest en septembre 1971). Naturellement, cette classification n'a été réalisée que dans les limites du possible, nombre d'aspects étant encore insuffisamment

élucidés. Et de fait, l'auteur attire l'attention sur quelques uns de ces aspects. Par exemple sur le fait qu'on voit figurer dans un registre de copies, des actes originaux qu'il traite à part, comme des actes venus de l'extérieur (p. 144—163). Il s'ensuit que le registre patriarcal contenait les entrées aussi bien que les émissions et ceci malgré sa destination initiale, qui se limitait aux actes émis . Notons, en outre, la difficulté née de ce que dans le cas des copies aucune mention n'est faite quant au sort de l'original (p. 142). D'autre part, si la préséance accordée à ce registre se justifie puisqu'il joue le rôle d'un manuscrit original par rapport à n'importe quelle copie, il convient de ne point négliger la question des actes figurant dans d'autres copies non-incluses dans le présent registre ou revêtant ailleurs une forme plus complète qu'ici. D'ailleurs, l'auteur remarque lui aussi (pp. 233 et 283) que le registre comporte parfois des références à des actes ne figurant pas dans ses pages.

Les difficultés sont tout aussi grandes quand il s'agit de la nomenclature des actes, de l'établissement de la catégorie dans laquelle ils se rangent en fonction de leurs éléments spécifiques. Beaucoup se sont conservés abréviés et dépourvus de certains éléments composants. J.D. note séparément (p. 281—294) les actes dits « de chancellerie », qui se distinguent des autres catégories étant l'œuvre exclusive de la chancellerie patriarcale, sans marquer cependant le compte rendu de quelque action explicitement exposé et sans aucune mention de l'adresse ou de celui qui l'a émis. C'est par exemple le cas des divers titres des sections du manuscrit, ainsi que celui des notes marginales ou des notices (*imbreviaturae* ou *parasemeiôseis*). Bien qu'en règle générale les copies soient munies de la formule εἶχε τὸ précédant la signature, parfois cette formule a été omise (pp. 306—307, 138 et 150). Faisant abstraction de ces cas-là et de la catégorie des actes « venus de l'extérieur », l'auteur range les emissions p'actes en trois grandes rubriques :

— actes du synode seul ;
— actes du patriarche seul ;
— actes du patriarche et du synode.

Les actes du synode seul sont les moins nombreux (p. 164—167), en raison de leur caractère même, tout-à-fait exceptionnel. Ce sont des actes émis seulement quand la personne-même du patriarche était en cause ou quand il entrait en conflit avec l'autorité impériale. La deuxième rubrique, celle des actes du patriarche seul (p. 168—203), comporte des actes privés, des lettres avec une adresse et des vœux (*pittakion*, différents de *gramma*), des *sigillion* (ou *sigilliôdes gramma* équivalant l'ancien *hypomnêma*) et des *gramma*. Enfin, la dernière catégorie, qui est celle des actes synodaux (autrement dit : du patriarche et du synode à la fois), s'avère aussi, naturellement, la plus riche (p. 204—280). Elle se compose de : *sêmeiôma*, *gramma synodikon*, *diagnosis kai apophasis* et de *praxis synodikê*. L'auteur dégage cinq catégories de *praxeis* : générale, d'ordination, de transfert, d'épidosis et de topos.

Outre le mérite d'avoir mis quelque ordre dans un domaine où — comme on nous le dit — « il semble plutôt que la pratique est dominée par l'arbitraire et le laisser-aller » (p. 299), le livre du R. P. J. Darrouzès est aussi d'une grande portée par les réflexions qu'il éveille chez le lecteur. Grâce à lui on est mieux à même de saisir, au-delà des influences mutuelles, la nette distinction qui existait entre la chancellerie patriarcale et celle de l'empereur, ce qui jette un jour nouveau sur les chances d'exactité de la formule du « césaro-papisme » byzantin. Une heureuse suggestion se trouve à la page 289, proposant de continuer l'étude entreprise par H. Hunger concernant le *prooimion* des documents impériaux, en l'étendant aux documents patriarcaux. Maintes informations sont également susceptibles d'aider à retracer l'activité de l'office qui répondait de ces documents (le *chartophylakion* dirigé par des *chartophylax*).

Dans le cadre de chaque chapitre ou sous-chapitre, le matériel est disposé par ordre chronologique et distribué par patriarcats, avec des références continuelles à l'édition MM.

Il n'y a aucune omission d'acte, ainsi que leur index l'atteste (p. 461—472). Toutefois, nous pensons que quelques renvois directs du texte aux planches des pages 397—460 auraient facilité d'autant plus l'intelligibilité de certains détails techniques.

D'une grande utilité s'avèrent aussi les listes épiscopales dressées pour chaque patriarcat (appendice, p. 335—388). Elles révèlent l'importance du rôle tenu par les nouvelles acquisitions de la « Grande Eglise » de Constantinople. C'est à cette époque que celle-ci engloba l'Eglise des deux principautés roumaines (la Valachie et la Moldavie), récemment parues sur la carte politique du monde et entrées dans la hiérarchie des sièges ecclésiastiques à son obédience. Sans entrer dans des détails oiseux, qu'il nous soit toutefois permis de faire une petite précision à cet égard. Tels qu'ils figurent dans l'index, les termes de « Hongrovalachie » (p. 488) et de « Mauroblachie » (p. 491) risquent d'être confondus par le lecteur non-avisé ; il aurait peut être fallu préciser que l'« Hongrovalachie » désigne la Valachie, alors que les termes « Mauroblachia » ou « Rôsoblachia » sont l'équivalent de la Moldavie (comme J. D. l'écrit d'ailleurs à la p. 178, n. 38 et à la p. 384). De même pour ce qui est de « Sévérinon » (actuellement Turnu-Severin, en Roumanie), dont l'équivalent dans les listes épiscopales de l'auteur est « Hongrovalachie 2 », le métropolite de Turnu-Severin ou ὁ ἕτερος Οὐγγροβλαχίας (dans le cas présent Anthime ; cf. par exemple, MM I, p. 535 et MM II, p. 19), alors que le premier métropolite du pays avait son siège dans la capitale princière de Curtea de Argeș (Hyacinthe, auquel devait succéder Chariton).

Trois index achèvent l'ouvrage du R. P. Jean Darrouzès. Le premier est destiné à la citation des actes de l'édition MM, alors que le deuxième comprend les termes grecs figurant dans l'ouvrage et le troisième comporte les noms propres et les différentes institutions. L'ouvrage tout entier s'avère aussi utile que le V^{e} volume des Régestes des actes du patriarcat de Constantinople, dont la parution est attendue avec un vif intérêt.

Tudor Teoteoi

Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν Κύπρου: Ἐπετηρίς (Centre des Recherches Scientifiques de Chypre : Annuaire), Leucosia, I (1967—1968), 213 p. ; II (1962—1969), 226 p. ; III (1969—1970), 375 p. ; IV (1970—1971), 522 p.

Le Centre des Recherches Scientifiques de Chypre a été fondé en 1962 à Leucosia (Nicosia) et fonctionne depuis 1967 comme section spéciale du Ministère de l'Éducation de la République Chypriote. Les travaux élaborés par ses membres et par ses collaborateurs portent surtout sur l'histoire, la linguistique, l'ethnologie et l'archéologie de Chypre. Les deux principaux initiateurs et organisateurs du Centre sont à la fois historiens, ethnologues et philologues : Constantin Spiridakis nous est connu surtout par ses œuvres sur l'histoire ancienne de Chypre et par son activité philologique, dont nous avons mis en lumière quelques traits, dans notre compte rendu publié dans la revue « Studii », XVIII (1965), 5, p. 1200—1201 ; Théodore Papadopoullos nous est aussi connu par ses publications concernant surtout la méthodologie historique, l'anthropologie et l'orientalisme. Il est à présent le directeur du Centre qui fait éditer 'Annuaire.

Le comité de rédaction de cette publication annuelle accorde une égale attention aux matériaux signés par les auteurs de l'étranger. C'est pourquoi certaines études sont publiées en français ou en anglais. Mais pour la plupart, ce recueil est édité en grec. Nous indiquons,

étude par étude, article par article, le contenu de ces quatre volumes de l'Annuaire Chypriote. Nous rendons en français les titres grecs respectifs, à l'intention d'offrir aux lecteurs une présentation surtout bibliographique. Notre exposé indique pour chaque étude ou article les renvois au volume et aux pages de l'Annuaire.

L'Annuaire Chypriote s'est imposé à l'attention du monde scientifique comme un organe largement ouvert aux recherches sur la civilisation des Chypriotes à travers leur histoire millénaire. Bien que les collaborateurs de cette publication n'examinent pas toujours les situations historiques du point de vue de leur conditionnement social, leurs études et leurs articles témoignent incontestablement d'une remarquable érudition.

Le premier volume s'ouvre par l'étude *Questions et méthodes de la recherche concernant surtout l'hellénisme médiéval et moderne* (I, p. 1—13). Théodore Papadopoullos y présente ses conceptions méthodologiques d'un grand intérêt scientifique pour les historiens et surtout pour ceux qui étudient les traditions culturelles. L'esprit critique et l'horizon de cet exposé confirment la pensée que l'auteur a exprimée au XIII^e Congrès International des Sciences Historiques, en 1970 à Moscou, dans sa communication sur « La méthode des sciences sociales dans la recherche historique ». Selon sa conception, l'objet et l'aspiration légitime de la science historique doivent être le développement parallèle des sociétés humaines et le processus historique général. Il propose qu'on examine le rôle de l'hellénisme à la lumière de l'histoire universelle, avec l'appui de toutes les sciences sociales.

Dans son article *L'ordonnance de Décembre 1296 sur le prix du pain à Chypre* (I, p. 45—51) le professeur Jean Richard de l'Université de Dijon met en lumière un aspect de la politique économique des autorités chypriotes au temps des Lusignans. Sous la signature de Georgios Papacharalampos on trouve quelques remarques originales concernant la littérature de critique sociale à Byzance au X^e siècle ; l'article est intitulé *Observations sur un chant supposé satirique* (I, p. 53—58).

Les historiens de la musique et de l'hymnographie byzantines pourraient manifester de l'intérêt pour l'article de Costas D. Joannides, *Considérations on the ekphonetic signs of the Heptakomi evangelion* (I, p. 59—83). Fondée sur des sources inédites du XVII^e siècle, l'étude *Prosopographical data relating to Georgio Protopapa da Vatili* (I, p. 85—104), signée par Costas Kyrris, offre de nouveaux renseignements sur le rôle actif des intellectuels grecs de Chypre établis à Venise après l'occupation de leur pays par les Turcs. Un essai sur la phonétique du grec parlé en Chypre est signé par Ménélaos N. Christodoulos sous le titre *Petite contribution à l'étude des consonnes doubles dans le dialecte de Chypre* (I, p. 105—121).

Ce volume contient encore, sous la signature de Théodore Papadopoullos, un exposé sur *Le VIII^e Congrès International des sciences anthropologiques et ethnologiques* (I, p. 123—135), qui eut lieu au Japon en 1968, ainsi qu'une *Introduction à la bibliographie chypriote* (I, p. 137—147). Costas Kyrris, M. Christodoulos et d'autres chercheurs présentent à la fin du volume *La bibliographie chypriote des années 1965—1967* (I, p. 149—213).

Le deuxième volume de l'Annuaire (1968—1969) s'ouvre par l'article intitulé *The comparative method in social anthropology* (II, p. 1—8). C'est la communication que Théodore Papadopoullos a présentée à Tokyo en 1968 au Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques. L'auteur propose que l'anthropologie soit étudiée dans un contexte ethnohistorique. Les traditions grecques et turques sur *Le pommier rouge* (II, p. 9—14) sont examinées par Georgios H. Papacharalampos, qui trouve que pendant la domination ottomane le Peuple Grec garda l'espoir de sa délivrance après le départ et le châtiment des Turcs dans les endroits d'un imaginaire pommier rouge.

L'étude de phonétique, signée par Ménélaos Christodoulos, est intitulée *Sur quelques phénomènes de prononciation dans le dialecte chypriote et dans la langue grecque en général* (II, p. 17—55). Sur le même thème qu'il a examiné dans le premier volume (p. 85—104), Costas Kyrris publie *Documents relatings to Georgio Protopapa da Vatili and Michiel Farro Cyprio*

(II, p. 57—84). D'une importance particulière par sa documentation gréco-roumaine est l'étude *Formes d'initiation des membres de l'Hétairie* (II, p. 85—109), signée par Théodore Papadopoullos. L'auteur utilise les sources roumaines éditées dans le IV^e volume de la série *Răscoala din 1821*, publiée dans la collection *Documente privind istoria României*, Bucarest 1960. On y examine aussi la nouvelle historiographie grecque au sujet des cérémonies pratiquées pour l'admission des hétairistes au grand combat révolutionnaire qui s'est déclenché en 1821.

Une étude consacrée à l'histoire de la musique byzantine, intitulée : *Aperçu sur les hymnes ecclésiastiques* (II, p. 111—150), porte la signature de Costas D. Joannides. Après l'exposé de Théodore Papadopoullos sur *Le premier Congrès international des études chypriotes* (II, p. 151—164), le volume s'achève par *La bibliographie chypriote de l'an 1968* (II, p. 171—226) rédigée par Costas Kyrris et Ménélaos Christodoulos.

Le troisième volume de l'Anuaire (1969—1960) contient les études offertes par leurs auteurs comme *Hommage à Constantin Spiridakis*.

L'étude signée par Théodore Papadopoullos, *Le domaine et le contenu du folklore dans sa définition* (III, p. 1—62), présente une ample analyse des conceptions concernant la culture traditionnelle spécifique aux milieux populaires des pays civilisés. L'auteur conçoit que la compréhension du folklore serait impossible sans l'utilisation de la méthode historique et sans l'étude de l'anthropologie. Il a pleinement raison d'affirmer qu'en ce qui concerne ses racines historiques, le folklore a été créé au cours des siècles, par les nécessités sociales dissemblables et par mentalités différentes.

Dans son article intitulé *L'abbaye cisterciennes de Jubin et le prieuré Saint-Blaise de Nicosie* (III, p. 63—74), le professeur Jean Richard de Dijon examine le texte du seul diplôme de Guy de Lusignan, qui ait été conservé et qui date de 1194, sur cette fondation monastique chypriote. Le philologue Kyriakos Katziioannou signe le bref article *Observations et rectifications concernant les éditions des textes chypriotes du moyen âge* (III, p. 75—86), se rapportant notamment à l'édition publiée en 1932 à Oxford par Richard M. Dawkins et réimprimée en 1969 sous le titre « Leontios Makhairas, Recital concerning the Sweet Land of Cyprus entitled Chronicle ».

Nikolaos G. Kontozopoulos signe une *Contribution à l'étude du dialecte chypriote* (III, p. 87—109) pour mettre en lumière la situation particulière de ce dialecte dans la dialectologie néo-hellénique ; l'auteur trouve qu'en Chypre il existe à présent un morcellement du grec en parlers locaux dont le nombre s'élève à dix-huit. Cinq cartes illustrent les particularités de ce phénomène linguistique.

Après les *Explications étymologiques* (III, p. 111—117), signées par Andreas M. Kolitzis au sujet de certaines expressions populaires, on trouve l'article de Ménélaos N. Christodoulos intitulé *Les zones dialectales de la langue néo-grecque et la position du dialecte chypriote* (III, p. 119—138) et l'article de Georgios Ch. Papacharalampos sur les *Percements* (III, p. 139—144), se rapportant aux coutumes magiques pratiquées pour la guérison des maladies de l'esprit par des perforations dans les rochers et dans les arbres.

Connaisseur des archives médievales de Venise, Costas P. Kyrris publie un matériel documentaire sous le titre *Further documents relating to Chypriote immigrants in Venice: XVI—XVII centuries* (III, p. 145—165). Précieux pour l'étude de la politique anglaise en Chypre est l'exposé documentaire intitulé *Churchill's 1907 visit to Cyprus: a political analysis* (III, p. 167—220). De nouveau, un article sur *Les signes de la musique byzantine* (III, p. 221—226, est signé par Costas D. Joannides.

L'étude *Upper Cretaceus-Tertiary foraminiferal zones in Cyprus* (III, p. 227—241), signée par Michael Mantis, est accompagnée d'une carte aux amples indications sur les résultats des recherches archéologiques de l'auteur. Dans son exposé bibliographique intitulé *Catalogue des collections manuscrites conservées dans les Archives d'Athènes concernant la langue et le*

folklore chypriotes (III, p. 243—266), Andréas Ch. Roussounides présente un nombre de 152 recueils, avec un index géographique et un index des matières. Le volume s'achève par *La bibliographie chypriote de l'an 1969* (III, p. 287—375), rédigée par Costas P. Kyrris, Georgios Georgallides et Ménélaos N. Christodoulos.

La série des études publiées dans le IV^e volume de l'Anuaire (1970—1971) s'ouvre par l'exposé *Enonciation d'un programme pour les études orientales* (IV, p. 1—28), qui porte la signature de Théodore Papadopoullos. L'auteur examine l'état actuel des recherches consacrées aux civilisations asiatiques et africaines, en esquissant un projet pour le développement des études concernant : « l'indologie », « l'islamologie » et « l'africanologie ». Bien que profond connaisseur de l'historiographie mondiale sur l'orientalisme, l'auteur ne fait acune allusion aux travaux publiés en Roumanie, par Tancred Bănăţeanu, Vlad Bănăţeanu, H. D. Siruni, Aram Frankian, Mihail Guboglu, Mustafa Mehmet, Constantin Daniel et à la publication « Studia et Acta Orientalia », éditée à Bucarest par les orientalistes roumains.

Dans son étude documentaire *Manuscrits ottomans officiels concernant l'histoire de Chypre* (IV, p. 29—132), Paulos Khidiroglou examine l'écriture, la langue et le contenu des documents turcs, qui au nombre de 42 se rapportent aux obligations fiscales, au régime des biens et au droit de famille des Chypriotes grecs pendant le XIX^e siècle. L'étude de phonétique intitulée *Éléments lexicaux étrangers en Chypre et à Rhodes* (IV, p. 133—208), signée par A. G. Tsopanakis, offre aux linguistes des renseingnements sur les mots provenant du latin, de l'arabe et du turc, qui figurent dans la langue grecque de ces pays avec des significations parfois bien différentes. Une autre étude de phonétique est signée par Ménélaos N. Christodoulou sous le titre *Quelques phénomènes de remplacement dans le dialecte chypriote et dans la langue grecque en général* (IV, p. 209—232).

G. S. Ploumidis de l'Institut Grec de Venise publie sous le titre *Documents concernant le monastère de Saint-Nicolas de Stegis* (IV, p. 233—238) deux lettres de 1558 rédigées en italien. On trouve un nombre de 31 documents provenant des archives vénitiennes du XVIII^e siècle dans l'exposé signé par E. L. Louizos, *Lettres inédites de Chatzigeorgakis Kornesios, dragoman en Chypre* (IV, p. 239—282) ; c'est la correspondance de cet interprète avec le consul vénitien en Chypre. Sur le même personnage, on trouve encore les extraits documentaires édités par Costas P. Kyrris, *Écrits inédits se rapportant à Georgakis Kornesios* (IV, p. 283—382). En dehors de ses relations de service avec la Porte Ottomane, Kornesios fut un défenseur des droits des cypriotes grecs ; il fut élogié comme tel dans un chant populaire identifié au début du XIX^e siècle, analysé dans l'étude de Théodore Papadopoullos, *Une variante nouvelle d'un chant historique* (IV, p. 329—378).

La position du Chypre au point de vue du droit international et le régime tributaire de ce pays sous la domination ottomane au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle forment l'objet des recherches de G. S. Georgallides, *The commutation of Cyprus's payement of the Turkish debt charge* (IV, p. 379—415). Une question d'histoire moderne est examinée dans l'article de Christos A. Theodoulou, *The 1915 British offer of Cyprus to Greece in the light of the war in the Balkans* (IV, p. 417—430) Andréas Ch. Rousounides propose *L'élaboration d'un atlas folklorique chypriote* (IV, p. 431—434). Toujours préoccupé de la musique byzantine, Costas D. Joannides traite *Des hymnes ecclésiastiques* (IV, p. 435—460).

Après les exposés informatifs signés par Théodore Papadopoullos sur les travaux du XIII^e Congrès international des sciences historiques et du V^e Congrès international d'histoire économique (VI, p. 461—468), le volume s'achève par la *Bibliographie chypriote de l'an 1970* (IV, p. 471—552), rédigée par Costas P. Kyris, G. S. Georghallides et M. N. Christodoulos.

L'Anuaire Chypriote offre aux historiens, aux ethnologues et aux linguistes les contributions scientifiques toujours neuves des chercheurs qui étudient avec passion la civilisation chypriote en spécial et la culture grecque en général.

Gheorghe Cronț

PAUL CORNEA, *Originile romantismului românesc* (Les origines du romantisme roumain), București, Editura Minerva, 1972, 759 p.; avec un résumé français (pp. 703—730) (« Momente și sinteze »).

La fin du XVIII^e siècle et les premières décennies du XIX^e, qui représentent un vrai tournant dans l'histoire de la culture roumaine — de même, d'ailleurs, que dans celle des autres aspects du développement de la société —, jouissent depuis quelque temps d'un très large intérêt de la part des chercheurs. Dans ce domaine, où l'apport de Dimitrie Popovici conserve toujours sa place dominante [1], chaque jour voit s'ajouter d'une manière très heureuse de nouvelles découvertes documentaires, des articles qui éclairent des points de détail, des études qui tentent de donner des vues de synthèse. Qu'il reste toutefois, après tout ce qu'on a récemment publié, encore beaucoup à savoir sur cette période passionante à tant d'égards, qu'elle est toujours susceptible de nous apparaître sous un nouveau jour soit grâce à l'enrichissement de l'information, soit par l'originalité de la vision qui vivifie cette dernière — et surtout par les deux à la fois —, la preuve nous en est donnée, si jamais elle était nécessaire, par l'ample ouvrage que vient de nous offrir, après de longues années de recherches et de méditation, l'un des meilleurs spécialistes roumains de l'histoire littéraire et des disciplines apparentées. Evidemment, un livre de l'étendue et de la densité de celui de Paul Cornea pourra être jugé à de nombreux points de vue : valeur de l'information inédite soumise à la discussion ; pertinence des analyses particulières ; valabilité, surtout, de la conception d'ensemble, avec ses grandes articulations, et, comme conséquence immédiate, son degré d'originalité par rapport aux images de l'époque proposées antérieurement. En ce qui me concerne, je me contenterai de beaucoup moins : je tâcherai seulement de souligner l'intérêt remarquable que présente cette étude d'histoire littéraire pour la recherche historique dans son sens le plus général.

Dans la partie introductive de son ouvrage — dans laquelle P. Cornea expose, avec un large horizon de lectures et de pensée, son point de vue dans la question tellement controversée des concepts de romantisme et de préromantisme, et aussi dans celle, non moins importante, des rapports entre les « influences étrangères » et les « réalités nationales » —, un bref paragraphe est dédié aux « problèmes de méthode ». Nous y lisons. entre autres — mais le reste est en fait la justification de cette affirmation — qu'« étant donné que le romantisme roumain, de même que tout autre romantisme, est l'expression médiatisée par des « états d'esprit » de certaines métamorphoses survenues dans la structure de l'existence sociale, l'exploration de ses origines implique nécessairement une recherche à trois niveaux : littérature, mentalité, réalité historique ». Excellente — faut-il encore le dire? — position méthodologique et, sans lui faire des chicanes sur le fait que les « mentalités » font aussi partie, à leur manière, de la « réalité historique », félicitons Paul Cornea pour l'intérêt qu'il accorde au « niveau » intermédiaire, où l'historien trouve notamment sa nourriture. Cet intérêt si moderne pour l'histoire des mentalités, qui a en Roumanie un de ses précurseurs dans Nicolae Iorga, fait de l'étude que nous sommes en train de discuter, plus que tout autre chose peut-être, une contribution de première importance à l'histoire de la société roumaine au moment de son passage vers des formes modernes d'existence.

Une mention mérite tout d'abord la qualité des tableaux d'histoire sociale et politique offerts au lecteur comme premier « niveau » et base de compréhension des deux autres, tableaux qui, par leur caractère synthétique, seront à même de susciter l'envie chez de nombreux auteurs de prose historique. Il se pourrait seulement que le diagnostic moral de la société

---

[1] Voir, en premier lieu, sa remarquable *Littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1944.

roumaine durant la dernière période du régime phanariote soit un peu trop poussé au noir, malgré toutes les justifications données à la n. 9, p. 616—617. Selon une vieille boutade, les peuples heureux n'ont pas d'histoire ; dans le même sens, l'on a droit de penser que les hommes sans tares visibles laissent rarement — à ce point de vue — des traces dans les sources. C'est sans doute l'un des motifs qui font si difficile l'application dans ce domaine des méthodes quantitatives, les seules qui pourrait l'éclairer effectivement. Jusqu'alors, nous sommes forcés de nous en tenir aux vérités d'impression.

Des remarques pleines de finesse sont faites par Paul Cornea à propos du rôle des Phanariotes dans l'« intégration européenne » de la société roumaine, de même que sur les changements intervenus dans « les goûts, les mœurs et le style de vie » — combien serait-il nécessaire de savoir un peu plus dans ce domaine ! — et surtout sur ce que l'on a nommé la « symbiose gréco-roumaine » à cette époque. C'est pourtant une affirmation beaucoup trop catégorique que celle qui touche à « l'emploi du grec à la Cour, dans l'administration, et par l'Eglise » (p. 61). D'un très grand intérêt sont les considérations concernant l'évolution des états de conscience dans les couches cultivées de la société, qui participaient à la fois à la culture grecque et aux phénomènes qui indiquaient les progrès de la conscience nationale roumaine. Au fur et à mesure que les phénomènes de ce dernier ordre gagnent en consistance, les domaines propres de chaque culture et leur fonction particulière se dessinent avec une plus grande netteté. Mais l'une des conséquences de cette séparation des eaux, de leur rentrée dans leurs lits normaux, sera justement une certaine image du phanariotisme, identifié par les esprits plus simples avec tout ce qui est grec, image que nous retrouverons jusqu'assez tard reflétée dans l'historiographie, sans pouvoir encore affirmer qu'elle soit morte pour toujours.

Lié aux manifestations, encore timides, de la conscience nationale, se trouve le problème, très judicieusement posé par l'auteur, des commencements d'un enseignement plus évolué en roumain et de leurs rapports avec l'enseignement en langue grecque et avec l'optique du régime phanariote. Une autre question soulevée par P. Cornea, controversée depuis longtemps et que n'a pas pu résoudre d'une manière satisfaisante les dernières recherches sur les Académies princières, est celle du rôle joué par ces dernières dans la vie spirituelle de la société roumaine. Dans une longue note (n. 64, pp. 625—627) l'auteur manifeste des doutes qui semblent justifiés quant à ce rôle. Très significatives sont ses remarques (pp. 61—62) sur l'absence, dans la littérature de la fin du XVIII^{e} et du début du XIX^{e} siècles, de tout indice qui puisse révéler une connaissance plus intime de l'humanisme gréco-latin. La question, pour tout le XVIII^{e} siècle et pour les premières décennies du siècle suivant, est par trop importante, pour qu'elle ne suscite pas de nouvelles recherches approfondies.

Mais, avec ces considerations, nous pénétrons dans la zone de ce qui est, ou devrait être, de la littérature. Ici encore, les analyses de l'auteur dépassent en intérêt le point de vue strictement littéraire. Il est vrai que l'époque étudiée, par son caractère de transition, par le contact qu'elle permet avec un monde qui se désagrège pour se donner une structure nouvelle, s'y prête et invite même dans cette direction. Nous y trouvons ainsi des changements aussi bien que des résistances dans les mentalités et les états affectifs, difficiles à surprendre à l'aide d'autres catégories de sources et qui conservent leur intérêt même s'ils ne concernent qu'une partie encore très réduite de la société. Des phénomènes tels que l'apparition d'une conscience d'écrivain, l'orientation surtout classicisante de la production littéraire durant la période 1780—1821, avec tout ce qu'elle comporte du point de vue mental et culturel, les nouvelles zones de vie psychique et les changements d'horizon qu'impliquent les infiltrations préromantiques — examinés par Paul Cornea dans le permanent dialogue entre l'écrivain et le milieu social — tiennent sans doute de l'histoire littéraire, de la sociologie de la littérature, mais

aussi de l'histoire sociale pure et simple. La même observation vaut aussi pour l'ample paragraphe dédié à la signification du choix des œuvres traduites, problèmes qui préoccupe depuis longtemps l'auteur. A côté des traductions, nous trouvons les lectures, domaine qui attend encore des recherches systématiques. Le décalage constaté entre lectures et traductions aide aussi à la diagnose du milieu littéraire.

Le second livre s'ouvre sur l'évocation de l'année révolutionnaire 1821 dans ses aspects essentiels. L'auteur y voit « un début d'époque ». Il est difficile de savoir si les événements de cette année ont réellement produit dans les esprits la profonde commotion qu'il leur attribue, mais il est évident que dans la vie intellectuelle aussi le flux historique acquiert après cette date une allure plus vive. La période 1821—1830 (considérée comme « La transition »; mais le I^er^ livre, consacré aux années 1780—1821, portait le titre : « Préliminaires » !) est traitée, à son tour, avec une très grande ampleur. Elle n'occupe pas moins de 246 pages (outre les notes, en fin de volume) et jouit proportionnellement de plus d'espace que la décennie suivante. Signe d'un intérêt spécial de la part de l'auteur, ou disproportion relative due au fait que l'époque ultérieure a été plus et mieux étudiée ? En tout cas, le vaste cadre donné au mouvement littéraire, où l'on examine aussi l'idéologie politique et les caractères de la pensée des lumières durant cette III^e^ décennie, avec ses modalités d'action dans la société du temps, n'offre pas seulement la possibilité d'une meilleure comprehension du phénomène littéraire, mais reste en même temps intéressant en soi.

Le III^e^ livre, précédé d'une introduction historique un peu trop longue et moins personnelle, traite, entre autres, des transformations subies par le mouvement des lumières et par sa fonction pendant la IV^e^ décennie, de « l'institutionnalisation » de la culture — avec un paragraphe dédié au « public » qui mérité d'être particulièrement souligné — et, dans un long chapitre, de « l'idée nationale », problème essentiel pour une littérature dont le militantisme devient chaque jour plus évident et sur lequel, malgré tout ce qu'on a écrit jusqu'alors, l'auteur réussit à nous donner une synthèse personnelle. Nous arrivons ainsi — et on ne m'en voudra pas, je l'espère, d'avoir omis de mon compte-rendu tant de perspectives nouvelles qui s'offrent au lecteur lorsqu'il parcourt ce livre—aux deux dernier chapitres, où Paul Cornea, pour citer ses propres paroles, fait l'effort d'intégrer « les aspects particuliers dans une structure qui s'appelle : romantisme ». Ou, autrement dit, mais toujours avec ses propres termes, après le long trajet marqué par le progrès des éléments de facture préromantique, nous nous trouvons devant « l'émergence du romantisme ». L'itinéraire littéraire romantique qui clôt le livre est d'une brièveté inattendue. Evidemment, l'essentiel avait été dit dans les chapitres précédents.

Longuement préparé par ses recherches antérieures, le livre de Paul Cornea pose l'un des problèmes majeurs du développement de la littérature roumaine, qui est aussi celui d'une phase importante de la vie spirituelle des Roumains. La solution qu'il lui donne est originale, parce qu'issue du contact permanent avec les sources, de lectures très étendues et d'une forte capacité de synthèse. Sans ignorer les résultats des prédécesseurs, elle reussit à être neuve, aussi bien par l'élargissement de l'information que par la sagacité des interprétations.

Il est certain que ces interprétations, soit dans leur détail, soit pour l'ensemble de la thèse soutenue et pour les grandes articulations de celle-ci, donneront lieu à de longues discussions entre spécialistes. On pourra reprocher à l'auteur certaines longueurs, on lui suggerera des additions à une bibliographie qui est déjà copieuse et qui va, en général, directement aux sources. Quoiqu'écrit avec une rare puissance d'expression et animé d'un mouvement qui vous gagne dès le début, ce livre pourra toutefois heurter le lecteur par certaines stridences de langage, par des néologismes de dernière heure, sinon même des créations personnelles, par une certaine recherche de l'effet. Mais ce qui importe le plus, c'est sans doute la vigueur de la pensée et l'horizon de la recherche. Évitant tout cliché et toute transposition mécanique, Paul Cornea tâche de surprendre la genèse du phénomène littéraire dans les transformations

d'une société qu'il était d'ailleurs appelé à exprimer. C'est pour cela qu'en scrutant attentivement les mouvements, parfois très lents et contradictoires, survenus dans la structure et dans les formes de pensée et de sentir de la société de l'époque, Paul Cornea ne réussit pas seulement à retrouver les origines lointaines du romantisme roumain, mais aussi à éclairer — tant son liées entre elles toutes les manifestations humaines — d'autres formes de l'existence et de la conscience sociale. D'ailleurs, le sens historique, qui est aussi un sentiment de la complexité et des nuances, me semble avoir été le principal guide et le garant du succès de Paul Cornea dans sa difficile entreprise.

Au courant de la problématique et des méthodes d'investigation les plus récentes, le livre de Paul Cornea se présente comme un exemple remarquable d'utilisation indépendante de cet arsenal commun dans l'examen d'une réalité sociale et mentale qui a sa propre originalité. C'est à cela que nous devons, d'une part, le large cadre où la culture roumaine s'insère dans les courants généraux de la culture européenne et, de l'autre, la mise en relief des caractères spécifiques d'une société ou bien de ceux qui lui sont communs avec la zone orientale de notre continent. Général et particulier se trouvent ainsi dans des rapports dont l'intérêt dépasse celui du cas concret analysé, pouvant de la sorte apporter leur lumière dans la discussion de problèmes théoriques — et, partant, méthodologiques — sur l'importance desquels je ne vais pas insister.

Un mot seulement j'ajouterai sur l'esprit dans lequel Paul Cornea traite sa matière. Sur la valeur de la création historique roumaine, on n'a que trop souvent oscillé entre l'éloge inconditionné et une dépréciation imméritée. Paul Cornea l'embrasse d'un regard à la fois sympathique et serein, qui lui fait voir sans d'inutiles exagérations tout l'intérêt que présente les manifestations originales d'une société luttant pour se frayer sa voie parmi de si nombreux écueils.

M. Berza

ILIA KONEV, *Ние сред другите и те сред нас* (Nous parmi les autres et eux parmi nous). Sofia, Editions Science et Art, 1972, 322 p.

Par ses vues inédites, le livre d'Ilia Konev éveille l'intérêt du lecteur dès les premières pages. Si sommaire que soit une éventuelle récapitulation des contributions fournies par les spécialistes roumains et bulgares à l'étude des rapports littéraires des deux peuples, elle montre que pour leur part les Roumains se sont surtout attachés à la recherche de nature historique, documentaire, biographique, alors que l'historiographie bulgare s'est penchée de préférence sur l'aspect purement littéraire du problème. Les uns, comme les autres ont négligé pourtant la méthode comparatiste.

L'attirance de l'historiographie bulgare pour le côté littéraire du problème s'explique du fait qu'une telle étude mettait notamment en cause les écrivains bulgares émigrés en Roumanie au XIX^{e} siècle. De son côté, éblouie par la richesse du matériel documentaire concernant l'émigration bulgare, l'historiographie roumaine s'est choisie la voie historique et documentaire, dominée aussi par l'idée de définir l'influence de la société roumaine sur la littérature bulgare de l'émigration et sur certains écrivains. C'est en ce sens qu'elle a dirigé ses recherches dans le domaine des documents, des faits, des renseignements biographiques significatifs. L'utilité de ses efforts est évidente de nos jours encore et les balkanistes sont les

premiers à en profiter. Mais les nuances n'ont pas été suffisamment mises en valeur. On a laissé de côté l'étude de la genèse de la pensée et de l'expérience sociale bulgare en contact avec la société roumaine et l'étude du rôle de ce contact dans la formation de la pensée littéraire bulgare. On a également négligé le fait que l'émigration bulgare a pu marquer par sa présence la conscience littéraire des Roumains.

Or, notre auteur, tout en partant de l'expérience acquise par les deux écoles susmentionnées, se prononce nettement en faveur de l'étude comparée des littératures balkaniques. En ceci Konev s'inscrit sur la ligne d'une tradition de l'école inaugurée par I. D. Sišmanov mais — malheureusement ! — sans une évolution continue chez ses successeurs. Il ramène au centre de l'attention de la recherche littéraire la présence réelle d'un espace balkanique indépendant, avec ses problèmes spécifiques, soulignant l'importance d'une étude parallèle des littératures développées dans les divers centres ethniques de l'Empire ottoman au cours de leurs quelques siècles d'existence. L'étude comparée de ces littératures et de leurs interférences est susceptible d'aboutir à des résultats essentiels pour la connaissance de ce domaine et l'auteur le prouve par quelques unes des études comprises dans son livre.

Historien littéraire en tout premier lieu, Ilia Konev tâche par ses investigations d'approfondir les différents rapports entre les créations des belles lettres. Par conséquent, les interprétations du spécialiste bulgare fournissent un apport considérable à la définition d'un domaine de recherche, doté auparavant d'une individualité moins frappante. C'est donc sous cet angle que le spécialiste bulgare entreprend sa recherche en se concentrant sur le XIX^e siècle littéraire balkanique. Il ne bornera pas son étude seulement aux rapports bilatéraux, entreprenant aussi les grandes lignes et la problématique générale de la recherche comparée des littératures du Sud-Est européen.

Pour faciliter notre tâche, nous avons préféré de ne point tenir compte dans nos commentaires de l'ordre fixé par l'auteur à ses études, pour les groupes selon leur problématique. Le livre s'ordonne dans deux parties importantes. La première s'occupe des problèmes de méthodologie et du contenu de la recherche comparée des littératures balkaniques. En proposant quelques nouveaux thèmes d'étude, l'auteur attire l'attention sur les espaces encore inexplorés de la littérature balkanique. Qui plus est, il nous montre que l'étude comparée de cette littérature n'a jamais fait l'objet d'une recherche méthodique et propose, à juste titre, que l'examen des relations entre les littératures nationales balkaniques et les grandes littératures européennes s'accompagne désormais de l'analyse des rapports interbalkaniques.

Cette partie du livre commence par la mise en lumière des perspectives ouvertes à l'histoire et à la critique littéraires par le premier Congrès d'études balkaniques et du Sud-Est européen (1966) (*Nouvelle étape de la recherche comparée des littératures balkaniques*, p. 7—21). Le regard critique de l'auteur s'arrête aussi sur la pauvreté des thèmes explorés par la recherche fondamentale de l'espace littéraire balkanique dans son étude : *Nouvelles contributions et tâches de la recherche comparée des littératures balkaniques* — étude inspirée du II^e Congrès international d'études du Sud-Est européen (1970). Outre les questions liées à la problématique, la méthodologie et la typologie de la recherche littéraire comparée appliquée à l'espace sud-est européen, l'auteur traite dans cette première partie de son ouvrage des problèmes communs aux littératures balkaniques, précisant également quelques directions pour des recherches bilatérales. Il consacre à ces aspects les études : *Problèmes des relations littéraires roumano-bulgares à l'époque de la Renaissance* (p. 98—115) ; *A propos du national-patriotique et du général-humain dans la poésie romantique des peuples balkaniques* (44—63) ; *Le caractère des rapports littéraires et culturels bulgaro-croates* (p. 64—97).

La deuxième partie de ce livre, englobant des études aux titres révélateurs (par exemple : *Christo Botev et la littérature serbe et croate* — p. 136—162 ; *Christo Botev et la pensée sociale et littéraire roumaine pendant la 8^e décennie du siècle dernier* — p. 163—199 ; etc.) réunit les

résultats des recherches poursuivies à la lumière de la discussion développée dans la première partie de l'ouvrage. En effet, elle traite des rapports bilatéraux roumano-bulgares, bulgaro-serbes et croates, etc. A retenir aussi l'étude intitulée *Iurii Venelin et sa contribution à la recherche comparée du folklore des peuples sud-slaves* (p. 280—298). Cette étude procède à l'analyse de l'influence unilatérale des grandes cultures en tant que stimulants du développement des cultures et des littératures balkaniques.

Un problème que l'auteur estime à juste titre devoir compter parmi les premiers à étudier est celui des motifs littéraires communs aux littératures balkaniques. C'est un point de vue tout justifié car, une fois relevée la présence de tels motifs dans plusieurs littératures, on pourra aborder la difficile discussion de la meilleure réponse à donner aux questions suivantes : Est-ce que les littératures sud-est européennes exercent-elles les unes sur les autres l'influence d'une création originale ou, peut-être, ne font-elles que véhiculer et transmettre des motifs appartenant au fonds des valeurs artistiques mondial, avec lequel elles ont fini (plus ou moins tard) par entrer en contact ? Et, à partir du moment où l'on pourra cerner l'élément original compris dans chaque œuvre, on pourra aussi introduire dans le débat l'expérience intellectuelle dont se sont nourries l'élaboration et la diffusion des ouvrages littéraires dans l'espace national, ainsi que dans la totalité de l'aire sud-est européenne. Au-delà du mécanisme des contacts, on pourra de la sorte saisir les coordonnées générales de l'existence des peuples vivant dans cette zone. Nous nous référons à ces facteurs d'unité dans le genre, par exemple, de la vie culturelle dans l'Empire ottoman, qui suscitèrent maintes assimilations et réactions à travers toute la zone balkanique.

Si vraiment les littératures balkaniques se sont affirmées grâce à l'activité de l'« intelleigentsia » développée au sein de chaque nation, en réussissant au moyen d'un grand effort engagé de détacher le monde balkanique du XIX^e siècle de la mentalité médiévale que des relations économiques fort arriérées entretenaient toujours, il convient aussi de saisir les éléments communs d'une telle entreprise. Comme il convient de saisir également les éléments distinctifs, nés en égale mesure des impératifs du moment et de l'emprise de la tradition.

Sur cette sorte de problèmes, l'auteur semble se prononcer souvent d'une manière peut être un peu trop laconique. Néanmoins, ses analyses apportent à la discussion des données qu'on ne saurait négliger. En effet, Ilia Konev traite des différents aspects de la littérature de l'émigration, cette particularité des littératures balkaniques du XIX^e siècle. L'un de ces aspects — que tous les comparatistes s'occupant du Sud-Est européen devraient avoir incessamment en vue — est celui concernant les milieux hétérogènes (au point de vue national comme sous le rapport idéologique), qui contribuent à la formation des écrivains balkaniques du XIX^e siècle, compte tenu de ce qu'ils participaient à leur existence. Par exemple, traitant du thème *Botev en Roumanie*, l'auteur ne s'occupe pas seulement de la société roumaine du temps, mais aussi de l'activité des émigrants socialistes russes, de l'émigration polonaise, ainsi que de celle serbe. Il fait la part de ce que chacun de ces milieux a pu offrir à l'écrivain bulgare, en contribuant à la formation de sa pensée sociale et littéraire ; il essaie de saisir ce que la personnalité de l'écrivain a pu retirer des contacts établis. Et, en le faisant, l'auteur note à juste titre que jusqu'à présent l'étude de l'œuvre de l'écrivain bulgare « était dominée par la biographie, là où en réalité il s'agissait d'un lien plus direct avec le problème de ses relations avec la littérature et la pensée sociale roumaine ».

D'autre part, Ilia Konev ne s'interdit pas l'ample usage des moyens d'information documentaire, sachant utiliser la biographie, le document, la stricte information. Il les utilise pour aborder les aspects généraux, retirant de chaque expérience quelques points de vue valables pour l'étude de l'espace balkanique. Là où la chose s'impose, il sait recomposer la trame de la biographie littéraire de l'auteur, afin de mieux souligner la manière dont un seul et même écrivain a pu développer son activité au sein de plusieurs sociétés distinctes, ou bien

pour relever ce fait, singulier mais caracteristique pour la zone sud-est européenne, que bon nombre d'écrivains ont appartenu au point de vue intellectuel à plusieurs sociétés. Tout d'abord, Ilia Konev traite théoriquement de ce problème, mais il le reprend pour l'appliquer lors des recherches partielles (v. l'étude sur Gh. Pešacov ou sur Chr. Botev).

En voici seulement quelques unes des réflexions éveillées par la lecture du livre d'Ilia, Konev. Les problèmes qu'il sait nous suggérer au moyen des divers aspects analysés, de même que par la manière dont l'analyse est conduite et par l'angle sous lequel elle se développe, sont susceptibles de donner une nouvelle direction à la recherche comparée actuelle des littératures balkaniques. Le lecteur retiendra notamment le fait que dans la zone balkanique les influences uni- et bilatérales s'exercent au niveau de la formation de la pensée et de l'expérience sociale et politique, où la pensée et l'expérience artistique modernes trouvent leur source. Sous ce jour, la recherche comparatiste des littératures du Sud-Est européen prend une ample tournure, qui la conduira à aborder quelques problèmes fondamentaux de l'histoire des littératures modernes.

Elena Siupiur

VENETIA NEWALL, *An Egg at Easter. A Folklore Study*, London, Routledge & Kegan Paul, 1971, 423 p.

Du fait de ses précieuses contributions à l'étude des coutumes et croyances populaires, le nom de Venetia Newall est très connu et apprécié parmi les spécialistes de ce domaine. Formée à la Sorbonne et à l'University of St. Andrews, la jeune chercheuse anglaise sait unir constamment son travail d'investigation à une riche activité didactique. Ses efforts se sont concrétisés dernièrement dans un cours à l'Université de Keel, consacré aux coutumes et croyances populaires, ainsi que dans son apport au Colloque de folklore organisé par l'Université de Pennsylvanie.

Les études antérieures de Venetia Newall relatives à la signification de l'œuf dans la culture populaire justifient pleinement le succès enregistré par son récent ouvrage dans les milieux scientifiques internationaux. Le prix de folklore accordé par l'Université de Chicago confirme ce succès, représentant le couronnement de onze années de recherches intenses et passionnantes. C'est du reste cette longue quête qui a rendu possible la rédaction d'une telle synthèse. En effet, jusqu'à présent, le domaine de la culture populaire n'était abordé que par des ouvrages de moindre envergure. D'habitude, on lui consacrait seulement des études partielles, quand on ne le traitait pas de manière subsidiaire, dans le contexte d'autres horizons et préoccupations, liées à l'ethnologie, à l'ethnographie, au folklore. C'est justement ce que souligne dans son Avant-Propos le dr Robert Wildhaber, qui fait autorité dans le domaine folklorique, éditeur bien connu de l'« International Folklore and Folklife Bibliography » et de la revue « Archiv fur Volkskunde » : « Never before — at least to my knowledge — has the egg been treated in such a comprehensive monograph, in all its aspects, usages, beliefs and implications. A book indeed which has been made possible only because of its authors wide range of knowledge drawn from personal experience, travel and a superior mastery of literature ».

Parmi les nombreuses qualités de cet ouvrage, je voudrais retenir tout d'abord celle d'ordre méthodologique. Une fois de plus, un témoignage nous est fourni quant à l'importance de la méthode comparatiste pour l'approche et la juste interprétation des phénomènes de culture

populaire . Grâce à cette méthode plusieurs régions du monde peuvent être traitées d'un point de vue synchronique, alors que sous le rapport diachronique la discussion aborde les époques historiques les plus diverses. Naturellement, une telle méthode suppose le travail sur une quantité impressionnante d'informations, réunies dans notre cas par l'exploration de différentes catégories de sources. L'auteur met donc à profit les résultats des fouilles archéologiques, ainsi que les mythes de l'antiquité gréco-romaine ; la création mythique des peuples afro-asiatiques, autant que les coutumes et croyances des peuples européens, récoltées sur le vif ou des sources littéraires ; les éléments des cultes antiques et modernes ; les représentations plastiques de diverses époques, etc. L'interprétation de ce riche matériel a pour but final d'établir la portée de chaque élément analysé, la hiérarchisation des faits, la mise en lumière des traits unitaires et des différences spécifiques de chaque zone culturelle, ainsi que la signification ultime de certains symboles.

Une si large base d'information était seule susceptible de permettre à l'auteur l'explication des antiques et complexes origines des croyances populaires largement répandues, qui attribuent à l'œuf des puissances exceptionnelles. L'étude des mythes cosmogoniques révèle sa signification fondamentale, qui est aussi la plus ancienne. Pour la pensée primitive, le rapprochement entre l'éclosion de la vie dans un œuf et l'image d'un œuf créateur du monde n'a pu guère être trop difficile. C'est ce que témoignent aussi bien les créations mythiques égyptiennes, phéniciennes, hindoues, chinoises et grecques que celles véhiculées de nos jours encore en Afrique, Océanie, Australie. D'innombrables exemples fournis par la création mythique et folklorique de divers peuples attestent la large diffusion de la croyance selon laquelle l'œuf représente l'essence même de la vie. Sa principale qualité de symbole de la vie explique la présence de l'œuf dans les coutumes, les rites, les pratiques magiques les plus divers. Le rôle de l'œuf en tant que substitut du sacrifice humain dans les rites de la construction, les signifiences qui lui sont accordées en tant qu'objet de profonde méditation dans les pratiques de la divination et de la magie, son importance dans les rituels de la fertilité (où il appelle la pluie, assure la richesse d'une récolte, (où la fécondité des troupeaux), sa présence dans le cycle des coutumes liées au calendrier ou à la vie humaine (naissance, mariage, mort), sa place dans la médecine magique et empirique — voilà seulement les aspects les plus significatifs faisant l'objet d'une minutieuse analyse de la part de l'auteur, qui aboutit à des résultats du plus haut intérêt.

Il faut mentionner aussi la richesse des exemples illustrant les coutumes et croyances dont traite l'auteur. Ces exemples lui ont été fournis par les faits de culture populaire que Venetia Newall a appris à connaître lors de ses voyages d'études dans le Sud-Est de l'Europe ou qu'elle a glanés dans la littérature spécialisée. Sans doute. il ne saurait être question de la présentation exhaustive des problèmes se rattachant à la zone qui nous importe en tout premier lieu. Toutefois, les aspects essentiels en sont mentionnés ; qui plus est, l'auteur souligne à maintes reprises leurs touches spécifiques, ainsi que la place précise qu'ils occupent dans le contexte plus large des croyances et coutumes. Mais il nous semble surprenant de constater, en ce qui concerne la littérature roumaine spécialisée qu'elle a consultée, l'absence de plusieurs ouvrages importants, tels : Elena Niculiță-Voronca, *Datinele și credințele poporului român*, 1903 ; Gh. F. Ciaușanu, *Superstițiile poporului român în asemănare cu ale altor popoare vechi și nouă*, 1914 ; Artur Gorovei, *Credințe și superstiții ale poporului român*, 1915 ; Gh. Pavelescu, *Cercetări asupra magiei la românii din Munții Apuseni*, 1945.

Si nous signalons comme surprenante l'absence de ces ouvrages de la bibliographie consultée par Venetia Newall, c'est que leur lecture lui aura permis la connaissance plus approfondie et plus nuancée de ce chapitre de la culture populaire en Roumanie. Nous nous bornerons de donner seulement quelques exemples en ce sens, choisis dans le folklore roumain, pour illustrer le rôle de l'œuf dans sa signification primaire, brillamment démontrée du reste par l'auteur. Tout d'abord, dans un conte moldave on retrouve l'idée de la genèse du soleil à partir

d'un œuf : « Le soleil sort d'un œuf. Il y avait un homme et il possédait un œuf. Il a enfermé l'œuf dans un coffre et un autre, qui l'a su — quand l'homme est parti de chez lui — le fit sortir et de celui-là est né le soleil au ciel » (El. Niculiţă-Voronca, p. 420). L'œuf — dans un autre conte — est le siège d'une malédiction qui ne sera levée que par la découverte de la cane portant l'œuf et la destruction de cet œuf (El. Niculiţă-Voronca, p. 990). Aussi intéressant est l'usage de l'œuf dans diverses pratiques rituelles liées au cycle des travaux agricoles, pratiques jugées indispensables par la mentalité populaire ancestrale pour obtenir une récolte abondante. La coutume voulait qu'un œuf soit jeté devant les bœufs tirant la charrue, avant le commencement du labour, et que le sac de semences contienne aussi quelques coquilles d'œuf (El. Niculiţă-Voronca, p. 166—167). L'œuf tenait aussi un rôle largement répandu quand il s'agissait d'assurer les conditions météorologiques les plus propices au développement normal des cultures : la fumée des coquilles d'œufs de Pâques ou l'enterrement d'un œuf dans les vignobles étaient considérés très efficaces contre la grêle (El. Niculiţă-Voronca, p. 805). L'élément régénérateur contenu dans l'œuf aidait, selon la conception populaire, au traitement de certaines maladies ; il avait, par exemple, une très grande efficacité lorsqu'il s'agissait de lever un sort : « si on a jeté un sort à un cheval, qu'on brise sur son front un œuf et il se rétablira » (A. Gorovei, p. 97). La naissance et les épousailles — moments si importants dans la vie de l'homme — impliquaient l'usage de l'œuf en vue de s'assurer la santé, l'aisance, le bonheur : « On déposait un œuf dans le bain du nouveau-né afin que l'enfant soit sain et intact comme l' œuf » (A. Gorovei, p. 297) ; « Après la célébration du mariage, au soir, que les époux se nourrissent d'un seul œuf, pondu en premier par une jeune poule, afin qu'ils vivent à jamais unis jusqu'à la mort ». (A. Gorovei, p. 249). En général, du reste, l'œuf pondu en premier comportait une signifience bénéfique : « il est bon de manger l'œuf pondu en premier pour prendre des forces et surtout l'œuf d'une poulette noire, sur lequel glissent les charmes » (El. Niculiţă-Voronca, p. 426) ou bien « l'œuf pondu en premier doit être donné aux vaches pour qu'elles produisent du bon lait » (A. Gorovei, p. 347).

Enfin, de même que chez d'autres peuples, les œufs malformés (petits, avec la coquille molle) exerçaient d'après la croyance populaire roumaine une influence maléfique : « Le petit œuf pondu en dernier lieu par la poule s'appelle un œuf abandonné, celui-ci n'est pas bon à conserver chez soi, ni à manger, mais qu'on le jette par-dessus la maison. Cet œuf-là, si quelqu'un le couve 9 jours à l'aisselle, le diable en sortira » (El. Niculiţă-Voronca, p. 465) ou encore : « qu'on jette cet œuf par-dessus la maison, et s'il aura en lui l'image d'un bélier c'est de bon augur, mais s'il montrera l'image du serpent c'est de mauvais augur » (A. Gorovei, p. 397). L'œuf servait aussi dans différentes pratiques magiques en tant qu'intermédiaire pour réaliser les charmes : « Pour vaincre la rouille du blé, les femmes qui s'en occupent doivent préparer auparavant plusieurs œufs pourris... qu'elle devront enterrer au bout du champ » (Gh. Ciauşanu, p. 21).

L'analyse des conditions du transfert des croyances préchrétiennes dans la religion chrétienne et de leur signification dans ce nouveau contexte donne l'occasion à l'auteur de fournir un exposé riche en idées originales. En dernière instance, elle remarque — et à juste titre — qu'il n'y a point eu de difficulté pour l'Eglise chrétienne de voir dans l'œuf, véhicule de la renaissance miraculeuse, un symbole de la résurrection et de le relier comme tel aux cérémonies pascales. Assez consistante et avec des racines antiques est l'association — dans des régions et des époques extrêmement diverses — de l'œuf aux rites funéraires. C'est un témoignage du fait que les œufs, tenant un rôle aux enterrements ou dans la commémoration des morts symbolisaient le retour à la vie. Reconnaissons à ce propos le grand mérite de Venetia Newall d'avoir souligné à plusieurs reprises le fait que ces rites revêtent les formes les plus spectaculaires et les plus intéressantes aussi dans les pays orthodoxes et ceci en raison du caractère spécifique de l'Eglise constantinopolitaine, qui a englobé dans son cérémonial quelques éléments préchrétiens, orphiques, où l'œuf tenait un rôle important. L'auteur discute dans

le même contexte certains aspects de la nourriture rituelle en usage lors de diverses fêtes ou commémoration des morts (nourriture blanche, nourriture noire, nourriture verte); là encore, quantité d'exemples du plus haut intérêt sont fournis par le monde sud-est européen. Par la façon dont ce paragraphe de la nourriture est abordé et l'explication donnée quant à la signification traditionnelle de chaque aliment dans la vie du village, des horizons nouveaux s'ouvrent à l'étude des problèmes concernant l'alimentation, dont la recherche méthodique pourrait conduire à des résultats inédits.

Une portion considérable de l'ouvrage est consacrée à la présentation du côté artistique de la coutume des offrandes d'œufs à certains moments du printemps. Leur décoration a abouti à de véritables chefs-d'œuvre d'art populaire, où la sensibilité et l'expression artistique nationale trouvent un large emploi. Le matériel présenté a été récolté notamment dans les pays du centre et de l'est de l'Europe, car ce fut justement dans ces régions-là que l'art de la peinture des œufs a connu son plein épanouissement. Bien que les dessins soient très variés, bien qu'il s'agisse d'une diversité considérable même à l'intérieur de zones très limitées, une idée fondamentale s'en détache, à savoir : la présence de quelques dominantes thématiques traditionnelles au sein des différents groupes ethniques : bulgares, tchèques, serbes, grecs, roumains, russes, etc. Les techniques traditionnelles de la couleur et du motif ornemental, la gamme très large de ces motifs et les moyens artistiques employés, le rôle exclusif de la femme dans leur exécution — voilà autant d'aspects sur lesquels s'arrête tour à tour l'attention de l'auteur.

Le fait que sa recherche englobe aussi les œufs en verre, porcelaine, bois, pierre ou métal noble, produits des centres manufacturiers ou des ateliers d'artisanat citadins, s'avère révélateur pour ce qui est d'un autre aspect de sa méthode. Il s'agit de sa vision globale, intégrale de la culture populaire qui suit les faits de culture dans leur devenir, tout au long des différentes contaminations qu'ils ont subies, de leur influence et leurs échos dans les milieux non-folkloriques.

Comme de juste, l'ouvrage traite également de la situation actuelle de ces coutumes et croyances. Il surprend en tout premier lieu la perte de leurs significations magico-religieuse et l'incessant processus de diminution qui conduit par endroits à leur disparition quasi-totale. Mais quand il s'agit d'expliquer les causes de ce processus, l'auteur n'insiste pas suffisamment sur les changements d'ordre économique et social intervenus dans la vie des villages, malgré leurs si longues conséquences pour la pensée et les actes des hommes.

Pour finir, il convient aussi de relever les conditions graphiques exceptionnelles du volume, et tout d'abord les belles planches blanc et noir ou en couleurs l'illustrant de manière si heureuse. Toutefois, il est à regretter l'absence des cartes qui auraient enregistré les éléments les plus éloquents, pour donner une image plus frappante de l'ensemble.

La richesse du matériel — faits et idées — sur lequel s'appuient les démonstrations abordées par l'auteur d'un point de vue comparatiste confère à son livre les qualités exemplaires d'une synthèse dédiée à un thème de culture populaire. Sa valeur informationnelle augmente grâce à la substantielle liste bibliographique ajoutée à la fin. Cette liste est organisée en quatre grands chapitres : I. — Histoire, topographie, archéologie ; II. — Littérature et art ; III. — Religion ; IV. — Folklore, mythologie, anthropologie. Le Sud-Est de l'Europe y est assez bien représenté, surtout en ce qui concerne la littérature plus ancienne.

Cornelia Belcin

WOLFGANG PUTSCHKE, *Sachtypologie der Landfahrzeuge. Ein Beitrag zu ihrer Entstehung, Entwicklung und Verbreitung* (La typologie des véhicules paysans. Une contribution à l'étude de leur apparition, leur évolution et leur expansion). Walter de Gruyter, Berlin, New York; 1971, 163 p. + 25 pl.

Le quatrième volume de la série « Schriften zur Volksforschung », que trois renommés professeurs d'ethnographie (G. Heilfurth, K. Ranke et M. Zender) publient, a été consacré par le jeune Wolfgang Putschke à la typologie des véhicules paysans; le travail constitue une importante contribution à l'étude de l'apparition, de l'évolution et de l'expansion de ces véhicules.

L'auteur étudie les particularités de construction et fonctionnelles des véhicules, qu'il classe dans un système typologique. Mais, étant donné le grand nombre de véhicules, W. Putschke se borne à l'étude de ceux qu'il considère typiques, c'est-à-dire ceux dont les éléments fondamentaux sont la roue et l'essieu, la traction animale et le transport des fardeaux ou des personnes. L'investigation des véhicules à travers les temps étant extrêmement compliquée, l'auteur s'arrête à deux sections synchroniques : une section préhistorique ou appartenant à l'histoire ancienne (avec les formes que les objets étudiés prenaient dans le cadre de tout le territoire de leur expansion) et une autre section moderne (avec les formes actuelles des véhicules, sur le même territoire), les deux sections se complétant réciproquement.

L'ouvrage de W. Putschke s'appuie non seulement sur une vaste bibliographie de presque 400 titres, mais aussi sur des recherches personnelles effectuées sur le territoire germanique. Les études consacrées aux véhicules paysans sont classées en études générales et spéciales, archéologiques et ethnologiques. Il y a toute une série de savants qui ont abordé ce problème dans une perspective générale et le premier est, à ce qu'il paraît, Johann Christian Ginzrot. Celui-ci a publié, en 1817 et 1830, à Munich, 4 volumes, dont les deux premiers sont consacrés aux véhicules des Grecs et des Romains, les deux autres s'occupant du même problème chez les différents peuples du Moyen-Âge ; il faut mentionner aussi les noms de Theo Wolff (1909), Edwin Tunis (1955), Wulf Schnadendorf (1959) et Wilhelm Treue (1965). Les recherches archéologiques concernant les véhicules paysans n'ont commencé qu'assez tard, après 1900 et elles furent orientées spécialement sur le char à roues, le char à deux roues destiné aux combats et le char de culte ; certaines investigations poursuivent ce problème à travers l'âge paléolithique, l'âge d'airain et l'âge du fer, tandis que d'autres se situent dans les époques Hallstatt et Latène ; puis il y a des spécialistes qui ont étudié les sources de nature artistique, les dessins rupestres, les urnes, les monnaies, etc., enfin d'autres se sont efforcés à tirer au clair le problème de l'apparition de la roue et du véhicule paysan en général.

Parmi les contributions ethnologiques qui éveillent l'attention de W. Putschke, il faut mentionner les travaux de A. Schulz (1892), F. Streubel (1954), G. Berg (1935) et A. G. Haudricourt (1948). Il est à remarquer que la seule contribution roumaine qui figure dans la bibliographie de l'ouvrage c'est *Images d'ethnographie Roumaine*, de T. Papahagi. Il est vrai que chez nous ce problème n'a pas encore été étudié minutieusement. Mais, puisque le livre dont nous nous occupons ne représente qu'une première partie de la thèse de doctorat de W. Putschke (thèse qui sera publiée intégralement dans *Studia Linguistica Germanica*, V-e vol., cf. p. 101), nous jugeons nécessaire de signaler à l'auteur quelques travaux roumains qui pourraient être mis à profit : Al. Cebuc et C. Mocanu, *Din istoricul transporturilor de călători în România* (Sur l'histoire des transports de voyageurs en Roumanie), Bucureşti, 1967 ; Petru Idu, *Mijloace tradiționale de transport* (Moyens traditionnels de transport) dans *Țara Bîrsei*,

I, p. 359—373, Bucureşti, 1972. Nous sommes persuadés que l'examen des véhicules qui se trouvent dans les musées de notre pays et des pays balkaniques en général constituerait une contribution importante à l'enrichissement des informations sur ce problème et, en plus, cela pourrait faciliter la découverte sinon de quelques nouveaux types de véhicules paysans, d'au moins quelques variantes typologiques inconnues.

Pour pouvoir connaître le processus d'apparition et de l'évolution des véhicules paysans, l'auteur en étudie d'abord *les formes préliminaires*, en prenant comme point de départ une idée de F. Hančar selon qui tout outil n'est qu'une « combinaison des éléments existant antérieurement ». Pour la roue, les formes préliminaires possibles sont, considère l'auteur, la roue du fuseau, la roue du moulin et la roue du potier, sans oublier les conceptions d'après lesquelle la roue représenterait une imitation du disque solaire ou de quelques objets de forme ronde servant d'ornements. La roue du fuseau est généralement répandue dans les zones où les véhicules paysans sont connus, sauf en Scandinavie, où elle n'est attestée que pendant l'âge du bronze. La roue du moulin et surtout celle du moulin à bras, attestée un peu partout (Chine, Asie Centrale, Indes, Egypte, Grèce, Italie, les pays gallo-celtiques, etc.,) est absente dans le Nord de l'Europe n'y étant attestée que dans le Latène tardif. La roue du potier était connue en Mésopotamie et en Egypte, même avant 3000 ans av.n.ère. Plus tard elle s'est répandue en Grèce, puis en Italie et finalement, pendant l'époque Latène, elle franchit les Alpes. W. Putschke en vient à la conclusion que seules la roue du fuseau et celle du potier peuvent êitre considérées comme formes préliminaires de la roue du véhicule; son opinion est que le eu où la roue du véhicule pouvait apparaître se situe en Mésopotamie et en Egypte.

Examinant ensuite le châssis, l'auteur constate qu'à la base de celui-ci se trouvent les brancards pour le harnais et pour le joug, ainsi que le traîneau (aux patins parallèles et aux patins fourchus). Les brancards pour le harnais sont répandus dans les zones septentrionales de l'Europe et de l'Asie (Irlande, Ecosse, Norvège, Suède, Finlande, Ukraine, Sibérie, Chine, etc.), alors que les brancards pour le joug sont attestés au cours du II-e millénaire av. notre ère, probablement pendant l'âge du cuivre, mais uniquement sur un dessin figurique sur pierre.

Le traîneau aux patins parallèles est répandu sur une zone qui comprend la Suède, la Finlande, le Nord de l'URSS, l'Espagne, la France, la Mésopotamie, l'Egypte et par endroits on en peut établir la datation : 3000 ans av. notre ère. Le traîneau aux patins fourchus est connu sur une aire plus réduite (qui renferme la partie méridionale de la Scandinavie, le Danemark, l'Angleterre, la partie orientale et méridionale de la France, l'Espagne, le Portugal, la Pologne) et, par conséquent, il a moins de chances d'être accepté comme forme préliminaire du châssis.

La carte des formes préliminaires des véhicules paysans nous témoigne d'une grande fréquence de celles-ci en Mésopotamie et en Egypte, la deuxième place revenant aux steppes de l'Asie Centrale et de l'Europe orientale et la troisième à la zone méridionale et occidentale de l'Europe. Compte tenu de cette situation, ainsi que des circonstances socio-économiques des zones mentionnées ci-dessus, l'auteur considère que le pays où le véhicule paysan aurait pu apparaître, c'est la Mésopotamie, suivie par la steppe euroasiatique et par les régions sibériennes du Sud.

W. Putschke ordonne les matériaux qu'il étudie en trois types fondamentaux : *le type fondamental A*, véhicule à quatre roues, se caractérisant par l'absence du timon, répandu dans la zone danubienne déjà pendant l'âge du bronze ; il a quatre variantes typologiques ; *le type fondamental B*, char à deux roues et timon, caractérisé par l'existence d'un châssis triangulaire et traction double ; il a trois variantes typologiques ; *le type fondamental C*, char à deux roues et limons, caractérisé par l'existence d'un châssie, dont les éléments composants sont parallèles et qui se continue dans le mécanisme de traction, laquelle est souvent assez simple ; le nombre de ses variantes typologiques est assez réduit.

Pour chaque type de véhicule et chaque variante typologique on examine la zone de propagation, les attestations primitives et modernes, ainsi que le processus d'évolution, les informations fournies par l'auteur étant plus d'une fois d'un intérêt tout particulier.

D'une réelle utilité sont les reproductions photographiques (au nombre de 75) et les dessins constituant — on peut l'affirmer sans réserve — une sorte d'anthologie des plus intéressants modèles de véhicules paysans, à partir du troisième millénaire avant notre ère (dessins rupestres, dessins sur les vases, modèles de terre glaise, de cuivre, d'or, etc.), jusqu'à l'époque moderne. A ces reproductions s'ajoutent 19 cartes qui présentent la localisation des recherches archéologiques et ethnologiques sur les véhicules paysans, l'expansion des formes préliminaires possibles de la roue, du châssis et du mécanisme de traction, leur fréquence, les régions où l'on a découvert les premiers chars à châssis, les centres du développement du char aux limons, l'expansion du char à quatre roues, avec ou sans timon, du char à deux et trois roues, les fonctions des chars, etc.

Considéré dans ses grandes lignes, l'ouvrage de Wolfgang Putschke est tout à fait remarquable par sa densité, par une très bonne systématisation des matériaux, par la solidité des constatations et des déductions, par les nombreuses illustrations qu'il contient.

Ion Taloş

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHAI BERZA (M.B.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.) ; VALENTIN AL. GEORGESCU (V.A.G.) ; MAX DEMETER PEYFUSS-WIEN (M.D.P.) ; JOHANNES IRMSCHER-R.D.A. (Irm.) ; H. MIHĂESCU (H.M.) ; ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.) ; GHEORGHE CRONŢ (G.C.) ; NESTOR CAMARIANO (N.C.) ; ION RADU MIRCEA (I.R.M.) ; ALEXANDRU DUŢU (A.D.)

Cultura bizantină în România (La culture byzantine en Roumanie), Bucureşti, 1971, 263 p., ill.

Ce catalogue d'amples proportions de l'exposition organisée par le Comité d'Etat pour la Culture et l'Art de la R. S. de Roumanie à l'occasion du XIVe Congrès international des études byzantines (Bucarest, 6—12 septembre 1971), conserve pour le chercheur, après avoir répondu à sa destination initiale, sa valeur d'instrument de travail. Nous le devons à Corina Nicolescu, Ion Barnea et Octavian Iliescu, représentants des trois institutions principales — Musée d'Art de la R. S. de Roumanie, Institut d'Archéologie et Cabinet Numismatique de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie — qui, avec le concours de nombreuses collections appartenant à l'Etat, aux monastères ou à des particuliers, ont réussi à réaliser, dans les salles du Musée d'Art, cette vue panoramique des relations entre les Roumains et la civilisation byzantine.

Les pièces présentées dans l'exposition sont de provenance byzantine — très souvent trouvées dans des fouilles — ou rendent sensible la pénétration des formes et des techniques byzantines dans la production locale et leur survivance parfois, jusque très tard, dans l'art roumain.

Le catalogue proprement-dit est précédé de brèves présentations (en roumain et en français), signées par les auteurs cités, des résultats de la recherche — souvent de leurs propres recherches — concernant les relations roumano-byzantines dans le domaine de la culture, d'abord entre le IVe et le XIIe siècle (I. Barnea), et ensuite aux XIIIe—XVe siècles (C. Nicolescu), ainsi que la circulation de la monnaie romaine et byzantine en territoire roumain du IVe au XIVe siècles (O. Iliescu).

Le catalogue — pp. 97—197 — contient 470 numéros, sous le même numéro se trouvant parfois deux ou plusieures pièces. Le lecteur y trouve les données nécessaires sur chaque pièce — dépôt, provenance, matériau, date, description —, accompagnées d'indications biblio-

graphiques (la bibliographie générale occupe les pages 201—221). Les pièces sont classées par catégories : inscriptions (IV^e—VI^e ss.), sculpture en pierre (V^e—VI^e ss.) et sur bois (porte de chapelle provenant de Snagov, 1453), icônes (XV^e—XVI^e ss.), broderies et tissus (XIV^e — début XVII^e ss.), objets de culte (IV^e—VI^e, IX^e—XII^e, XV^e ss.), objets de parure (IV^e—XIV^e ss.), céramique (amphores — IV^e—VI^e, X^e—XII^e ss. —, poterie de cuisine et de table — IV^e—VI^e, X^e—XVII^e ss. —, lampes—IV^e—VI^e ss.), céramique de construction (V^e—VI^e, XI^e ss.) et ornementale (XIII^e—XV^e ss.), monnaies romaines et byzantines (IV^e—XIV^e ss.), balance (VI^e s.) et balances pour les monnaies (XIII^e—XIV^e ss.), poids (VI^e s.), plombs commerciaux (IV^e s.), sceaux (VI^e—XII^e ss.).

Aux pages 225—258, le même catalogue, en français et dans une forme simplifiée, mais conservant les données essentielles, qui seront facilement complétées à l'aide du catalogue en roumain.

L'illustration qui clôt le volume est riche — 252 figures, dont 6 en couleurs — et souvent de bonne qualité. Excellente présentation typographique.

M.B.

N. IORGA, *Sinteza bizantină. Conferințe și articole despre civilizația bizantină* (La synthèse byzantine. Conférences et articles sur la civilisation byzantine). Texte alese, traducere, prefață de Dan Zamfirescu. București, Editura Minerva, 1972, LX—281 p. « Biblioteca pentru toți ».

Parmi les rééditions, toujours plus nombreuses les derniers temps, d'ouvrages de N. Iorga, l'une des plus utiles est celle donnée par Dan Zamfirescu sous le titre « La synthèse byzantine ». Elle offre au lecteur, dans un volume format « livre de poche » — qui, à ce que l'on nous annonce, sera suivi par un second contenant la version roumaine de « The Byzantine Empire », Londres, 1907 —, les principaux écrits de Iorga sur Byzance et sa civilisation. La plupart d'entre eux, publiés par Iorga surtout en français, n'avaient pas connu jusqu'à présent de traduction roumaine. Nous y retrouvons, par exemple, « Définir Byzance » ou « L'homme byzantin », à côté des « Médaillons d'histoire littéraire byzantine » et de « La littérature byzantine. Son sens, ses divisions et sa portée ». L'éditeur a ainsi délibérément évité les études plus particulièrement érudites du savant roumain. Les textes de Iorga sont précédés d'une ample préface — pp. V—LV —, où Dan Zamfirescu analyse ce qu'il appelle à juste titre « La Byzance de Nicolas Iorga ». Cet intelligent essai sur l'œuvre de byzantiniste de N. Iorga s'ajoute maintenant à ceux du R. P. Vitalien Laurent (Rev. et. byz., IV, 1946) et de E. Stănescu (Bull. AIESEE, II, 1965) et au volume de patiente et fructueuse investigation des différents aspects de cette œuvre, réalisée par un groupe de jeunes chercheurs de l'Institut d'études sud-est européennes sous la direction de E. Stănescu (*Nicolae Iorga — istoric al Bizanțului*, București, 1971).

Pour les services qu'ils sont toujours capables de rendre à une meilleure connaissance de la grande civilisation de Byzance, les textes réunis par Dan Zamfirescu dans son édition. anthologique mériteraient bien d'être réédités aussi dans une langue de circulation générale

M.B.

N. STOICESCU, *Bibliografia localităţilor şi monumentelor feudale din România* (Bibliographie des localités et des monuments d'époque féodale en Roumanie). I — Ţara Românească (Muntenia, Oltenia şi Dobrogea), cu o prefaţă de I.P.S.S. Firmilian, arhiepiscopul Craiovei şi mitropolitul Olteniei, vol. 1 : A—L ; vol. 2 : M—Z ; indici, editată de Mitropolia Olteniei, 1970, 799 p. ; id., *Dicţionar al marilor dregători din Ţara Românească şi Moldova, sec. XIV—XVII* (Dictionnaire des grands dignitaires de la Valachie et de la Moldavie, XIV^e—XVII^e ss.), Bucureşti, Editura enciclopedică română, 1971, 456 p.

Parallèlement à ses recherches sur le moyen âge roumain — nous avons rendu compte ici même (4/1970) de son livre sur « Le Conseil princier et les grands dignitaires de la Valachie et de la Moldavie aux XIV^e—XVII^e siècles » —, N. Stoicescu multiplie ses efforts pour doter l'historiographie roumaine de précieux instruments de travail. Le premier des ouvrages que nous voulons signaler maintenant au lecteur est en fait la continuation du « Répertoire bibliographique des monuments d'époque féodale de Bucarest », paru en 1961 et sera suivi — nous espérons le plus tôt possible — par deux autres séries de deux volumes chacune, consacrées à la Moldavie et à la Transylvanie. Nous aurons ainsi, dans ces sept volumes promis et en bonne partie réalisés, une bibliographie complète des villes et villages du long moyen âge roumain et des monuments qu'ils nous ont légués ou qu'ils possédèrent jadis et ont disparu depuis.

Les 800 pages compactes des deux volumes consacrés à la Valachie, à l'Olténie et à la Dobroudja[1] donnent des informations sur — je cite de la préface, car ni les localités, ni les monuments dans le cadre des localités, ne sont pas numérotés — « un nombre de 3 000 localités, villes et villages, où se trouvent attestés par les sources, à l'époque qui nous préoccupe, env. 8 000 églises, plus de 400 ermitages et monastères, env. 200 habitations seigneuriales et maisons fortes, 150 caravansérails, de nombreux autres monuments (châteaux-forts, cours princières, écoles, hôpitaux, casernes, fontaines publiques, tours de veille), ainsi que sur env. 450 croix et croix votives ».

La richesse du dépouillement des sources et des d'ouvrages modernes effectué par l'auteur est impressionnante. Pour chaque localité ou monument, il indique les dates essentielles (pour les monuments, celles de la construction et des transformations, réparations ou réédifications) et renvoie aux sources publiées (narratives et documentaires, y compris les récits des voyageurs étrangers, riches parfois en informations précieuses) et très souvent à des sources inédites (parmi lesquelles de nombreux recensements d'églises, régionaux ou généraux). La bibliographie contient aussi bien les études spéciales dédiées à une localité ou à un monument, que les études générales qui en font mention. On y trouve parfois relevés jusqu'aux articles publiés dans des feuilles locales. A juste titre, on n'a pas manqué d'enregistrer les vieux dessins, les estampes et les photographies.

Procédant de cette manière, il n'est pas étonnant que l'auteur ait réussi à nous donner pour certaines localités un volume d'indications bibliographiques tout à fait remarquable. Ainsi, par exemple, Curtea de Argeş s'est vue attribuer non moins de 14 grandes pages, dont 4 pour St. Nicolas (XIV^e s.) et 7 pour la fondation de Neagoe Basarab. Craiova, avec ses nombreux monuments, d'une importance d'ailleurs inégale, bénéficie à son tour d'un total de 18 pages.

---

[1] Dans une forme plus réduite, la matière de ces deux volumes a été présentée par l'auteur dans une série de fascicules de la revue « Mitropolia Olteniei », 1964—1966. En continuation, N. Stoicescu a donné dans la même revue depuis 1966 la bibliographie des monuments moldaves.

On voit facilement de quelle utilité peut être une telle bibliographie en premier lieu pour les recherches d'histoire de l'art, mais aussi pour toute recherche d'histoire locale. L'ouvrage est complété par un index alphabétique des fondateurs de monuments religieux ou laïques, avec mention de leur état social, dont de nombreuses suggestions se dégagent, et par une liste chronologique des monuments, qui permet une rapide vue d'ensemble sur l'œuvre constructive de chaque période.

Le « Dictionnaire des grands dignitaires » est organisé par principautés — Valachie et Moldavie — et par siècles, les XIV^{e} et XV^{e} ss., pour lesquells nous disposons d'une information assez restreinte, constituant une seule division. Au sein de chaque division, les dignitaires — membres du conseil princier, chargés d'importantes fonctions administratives et militaires — sont classés par ordre alphabétique et, naturellement, là où ils portent un nom de famille commun, ils se trouvent rangés sous ce nom. Pour chaque dignitaire, on indique les fonctions remplies, les événements auxquels il participa, les parentés, les fondations, l'endroit où il se trouve enseveli etc., avec des renvois aux sources et à la bibliographie moderne. Pour le XVII^{e} siècle, l'auteur fait souvent appel aussi à des sources inédites. Les dignitaires mentionnés seulement dans les documents en tant que membres du conseil princier, mais dont on ignore tout de leur existence, ont été, comme de raison, éliminés du dictionnaire.

Il va sans dire que surtout pour l'époque plus ancienne, en l'absence des noms de famille stables, les filiations proposées par l'auteur — adoptées ou établies par lui-même — pourront plus d'une fois donner occasion à des controverses. Tel qu'il se présente, par l'information riche et ordonnée qu'il offre au lecteur, le dictionnaire de N. Stoicescu facilitera sans doute les recherches d'histoire politique et sociale et aidera à répondre à de nombreuses questions concernant la classe dominante de la Valachie et de la Moldavie et les transformations qu'elle a subies jusqu'au seuil du XVIII^{e} siècle.

M.B.

Marie-Magdeleine Lefebvre donne la traduction française, accompagnée de commentaires, de *Quinze firmans du sulṭān Meḥmed le Conquérant* (Extr. de la « Revue des Etudes Islamiques », XXXIX/1—1971, p. 147—173) dont l'original a été publié par H. Inalcik (Belleten, XI/44, Ankara, 1947, p. 643—708), d'après un registre judiciaire du Musée de Brousse. Ils datent des années 1478—1480 et témoignent de la vaste et méticuleuse activité déployée par le gouvernement ottoman. Une très grande attention est accordée aux sources de revenus et aux dépenses. Deux documents me semblent très significatifs à cet égard. Le premier — no. 8 — concerne „une somme fixe annuelle" accordée à Bayezid, fils et succésseur de Mehmed II, sur les revenus de la « balance » (droits de pesage) de Brousse et de Tòkat. Un revenu equivalent étant octroyé au prince héritier sous la forme d'un timar, ordre est donné qu'on lui acquitte son dû jusqu'à la date fixée lors de la donation « et qu'on ne le lui verse plus au-delà de cette limite ». Selon le second — no. 7 —, informé qu'au domaine impérial de Brousse se trouvaient huit chevaux et un poulain malades, le sultan ordonnait : « vendez-les, envoyez-en la contre-valeur ici et portez à ma connaissance la somme pour laquelle chaque cheval a été vendu ». Rien à redire, le Fatih savait administrer son bien !

M.B.

Dans son intéressante *Contribution à l'étude des relations diplomatiques et commerciales entre Venise et la Porte ottomane au XVI^{e} siècle* [Südost-Forschungen. Sonderdruck aus Band XXVI (1967), XXVIII (1969), XXIX (1970)], Christiane Villain-Gandossi met en valeur les données offertes par le Ms. fonds turc ancien 83 de la Bibliothèque Nationale de Paris, recueil de firmans et de lettres des années 1527—1593, dont le texte turc est presque toujours accompagné d'une traduction ou au moins d'une analyse en italien. La soixantaine de pièces qui composent ce recueil est présentée par l'auteur dans des analyses attentives à tous les éléments importants du document et accompagnées d'un riche commentaire. Dans la dernière livraison indiquée de la revue de Munich, onze pièces sont reproduites *in extenso*, dans la traduction en dialecte vénitien.

Plus de la moitié des actes copiés dans le manuscrit 83 datent des années 1590—1593, deux décénnies, donc, après Lépante et à l'approche de la longue guerre, qui pourtant « n'aura pas lieu sur mer ». Ceci ne fait qu'accroître, sans doute, leur intérêt. Beaucoup d'informations, ainsi que l'auteur ne manque pas de le souligner, sur les régions du voisinage turco-vénitien et sur les actions des corsaires. Mais la Sagorie (Zagorya) mentionnée dans le document de 1591 n'est certainement pas celle de l'Épire. Pour la mer Noire, deux mentions, de 1530 et de 1549.

M.B.

Continuant l'étude de la culture urbaine en Moldavie et en Valachie au Moyen Age, qu'il est le premier à avoir abordée de manière systématique, Radu Manolescu s'arrête cette fois sur les villes moldaves du XVI^{e} siècle (*Cultura orăşenească în Moldova în secolul al XVI-lea*, in « Analele Universităţii Bucureşti », Istorie, XX, 1, 1971, p. 51—77). L'auteur examine plus particulièrement la diffusion de l'écriture parmi les artisans et les marchands et surtout les activités des conseils municipaux reflétées dans les actes émis par la chancellerie urbaine, les registres des propriétés foncières et les archives de la ville. Le dernier chapitre est consacré aux différentes formes d'enseignement organisées dans les villes moldaves. Mais aussi bien l'hypothèse concernant l'école de Suceava — où aurait enseigné ce « Baptista Italus de Vesentino, magister in diversis artibus », dont on a retrouvé la pierre tombale datée de 1512 —, que celle du collège fondé à Hîrlău par Alexandre Lăpuşneanu sont difficilement acceptables.

M.B.

Dans leur *Contribution à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hiérothée) Comnène (1658—1719)* (« Balkan Studies », 12, 1 (1971), p. 143—186), Olga Cicanci et Paul Cernovodeanu suivent attentivement les étapes de la carrière de l'érudit grec, médecin de Brîncoveanu et métropolite de Silistrie, et offrent de riches indications d'ordre bibliographique sur son activité scientifique et littéraire, y compris la trentaine de lettres dues à sa plume et identifiées jusqu'à présent. Figure de second plan sans doute, mais non dépourvue d'intérêt, ce Comnène d'emprunt reste un témoin de la diversité des préoccupations intellectuelles qui animaient la couche cultivée de la société grecque du temps et de ses rapports étroits avec les Principautés roumaines. Pour l'œuvre historique de Jean Comnène, à ajouter maintenant l'article de E. Voordeckers, *La « Vie de Jean Cantacuzène », par Jean Hiérothée Comnène* (« Jahrb.

d. Österr. Byz », 20 (1971), p. 163—169). En annexe, les auteurs donnent le texte d'une lettre adressée à Manolakis Caryophyllis et conservée dans le ms. grec 974 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

M.B.

L'historiographie roumaine contemporaine s'est enrichie, ces dernières années, de quelques importants ouvrages dédiés à l'histoire des Roumains. Rappelons, tout d'abord, que depuis 1960, sur l'initiative de l'Académie Roumaine, un grand traité d'histoire de la Roumanie[1] (dont le V-e volume — sous presse — aboutit à la première guerre mondiale) a synthétisé pour la première fois les données de cette histoire à la lumière de la conception matérialiste. Par son caractère érudit ce grand traité est moins accessible au grand public, ce qui a rendu nécessaire l'élaboration de nouveaux ouvrages, de proportions plus réduites, exposant de manière synthétique l'histoire nationale et communiquant aussi les progrès récents dus à l'enrichissement de la base documentaire.

C'est la structure plutôt que le contenu de ces ouvrages que nous examinerons dans ce qui suit, l'espace ne nous permettant pas d'entrer dans les détails d'un véritable compte rendu.

Le premier en date est le volume paru en 1969, sous la rédaction[2] des professeurs Miron Constantinescu, Constantin Daicoviciu et Ştefan Pascu (*Istoria României — Compendiu* /Histoire de la Roumanie — Abrégé/, Bucarest, Edit. didactică şi pedagogică, 1969), qui a été réédité en 1971. L'avant-propos des auteurs nous renseigne, dès le début, tant sur la méthode employée, que sur les buts poursuivis. Signalons, tout d'abord, qu'une nouvelle conception sur la périodisation de l'histoire roumaine y est appliquée, modifiant sensiblement la vision de notre historiographie, en ce qui concerne l'époque moderne surtout. En effet, l'analyse des réalités économiques, sociales et culturelles des pays roumains montre que la révolution bourgeoise-démocratique de 1848—1849 ne peut pas marquer le commencement de l'époque moderne, mais bien l'un de ses points culminants. C'est dans la deuxième moitié du XVIII-e siècle que ce début doit être placé, puisque c'est à cette époque qu'on constate l'apparition de nouvelles relations de production et d'échanges dans l'économie de la Transylvanie, de la Valachie et de la Moldavie. Selon cette nouvelle conception, les auteurs pensent que tant la révolte de 1784—1785, dirigée par Horia, Cloşca et Crişan, que le mouvement de 1821, dirigé par Tudor Vladimirescu, appartiennent à l'époque moderne de l'histoire roumaine et non pas à l'époque féodale.

D'autre part, les auteurs de cette synthèse se sont proposé de traiter l'histoire de la Roumanie en tenant compte des réalités historiques européennes et sud-est européennes. Enfin, ils ont tâché aussi de signaler les questions les plus controversées, en ajoutant à tous les chapitres des rubriques finales, intitulées : « Problèmes, sources, bibliographie », destinées à attirer l'attention des lecteurs sur le stade actuel des différents problèmes. Le caractère scientifique de cet ouvrage est aussi renforcé par les riches annexes qui l'accompagnent. Il s'agit d'une liste des princes de Valachie et de Moldavie et des princes et gouverneurs de Transylvanie, d'un ample tableau chronologique de l'histoire roumaine et d'un index général des noms.

---

[1] *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), Bucarest, Edit. Academiei, 4 vol., 1960—1964.

[2] Les autres auteurs du volume sont : Hadrian Daicoviciu, Traian Lungu, Ion Oprea, Aron Petric, Alexandru Porţeanu et Gheorghe Smarandache.

En saluant la parution de cet ouvrage, dans la préface de son édition française (*Histoire de la Roumanie des origines à nos jours*, Editions Horvath, Roanne, 1970), le prof. Georges Castellan souligne son importance et relève l'objectivité des auteurs et « la mise au point synthétique d'un quart de siècle de recherches et de réflexions », qu'il représente. Mentionnons aussi que cette édition a été complétée par des cartes et un succinct glossaire, dans le but de familiariser les chercheurs étrangers avec certaines institutions spécifiques à l'Europe du Sud-Est et à la Roumanie notamment.

Une seconde synthèse de l'histoire des Roumains parut en 1970, sous la rédaction de l'Académicien Andrei Oţetea, secondé par les professeurs I. Popescu-Puţuri, I. Nestor, M. Berza et V. Maciu [3]. Ce livre (*Istoria poporului român* /Histoire du peuple roumain/, Bucarest, Edit. Ştiinţifică, 1970) [4] s'est proposé d'être un guide d'histoire nationale, qui tout en étant accessible à un public plus large, ne sacrifie pas les exigences d'un ouvrage scientifique. Les principes poursuivis ont été : la continuité de la société humaine dans l'espace carpato-danubien, l'origine romain e du peuple, son unité ethnique — au-dessus des frontières artificielles imposées par l'histoire — sa lutte pour l'émancipation sociale et pour l'indépendance politique, couronnée par le succès de l'insurrection du 23 Août 1944.

Si le premier ouvrage groupait les différents chapitres selon un schéma chronologique, par étapes historiques, celui-ci offre des titres tels que : *La formation du peuple roumain* ; *L'instauration de la domination ottomane et l'épopée de Michel le Brave* ; *La succession de Michel le Brave* ; *Vers l'accomplissement de l'Etat national roumain* ; *La création de la Roumanie socialiste*, etc. dénotant l'esprit de synthèse qui en dirige la rédaction.

De nombreuses planches, dont quelques-unes en couleurs, contribuent à illustrer les événements de marque de nostre histoire. Il lui manque pourtant une bibliographie — par chapitres ou générale — qui ne ferait que mieux contourer l'intérêt des thèses exposées. Il est vrai que les auteurs déclarent n'avoir qu'un seul but, celui de permettre au lecteur avisé « une orientation rapide et sûre » dans l'histoire de la société roumaine, or ce but a été atteint. Ce livre a d'ailleurs été édité aussi en Italie dans deux tirages (*Storia del popolo romeno*, Rome, Editori Riuniti, 1971).

Après ces grandes synthèses collectives, c'est un ouvrage dû à deux auteurs qui parut en 1971 : *L'Histoire des Roumains* rédigée par le professeur Constantin C. Giurescu et Dinu C. Giurescu (Edit. Albatros, 1971). Nous y trouvons le même souci pour une clarté de l'exposé qui le rende accessible au public roumain. Là aussi on pose la question — encore discutable — d'une répartition des périodes de l'histoire roumaine. Faut-il décider — se demandent les auteurs — que « l'antiquité finit avec l'abandon de la Dacie par l'administration et l'armée romaine, ou bien doit-on l'arrêter au début de l'établissement des tribus slaves, qui jouèrent chez nous le rôle que les tribus germaniques eurent en Europe Occidentale ? » Peut-on placer les commencements de l'époque moderne dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, ou bien à partir de la révolution de Tudor Vladimirescu ? Une idée s'impose, selon Const. C. Giurescu et Dinu C. Giurescu, c'est que « la période de transition du Moyen Age développé à l'époque moderne, comprend trois quarts de siècle, en commençant par la suppression du servage — institution typiquement médiévale — et par les réformes de Constantin Mavrocordat ».

La répartition en chapitres de cet ouvrage respecte le schéma classique de l'histoire des Roumains, axé sur l'histoire événementielle, tout en y ajoutant des chapitres d'analyse économique et sociale afin d'expliquer les profondes raisons de l'évolution du peuple roumain. Les listes chronologiques des princes moldaves et valaques, des voïévodes, princes et gouver-

---

[3] La plupart des chapitres sont rédigés par les professeurs : I. Nestor, R. Vulpe, Şt. Ştefănescu, M. Berza, A. Oţetea et V. Maciu. Les autres auteurs du volume sont : I. Donat, Ş. Papacostea, Fl. Constantin, Sorin Ulea, D. Miou, R. Niculescu, E. Zottoviceanu, A. Deac, I. Chiper, Titu Georgescu, Gh. Matei et C. Firică.

[4] En 1972, ce livre a été réimprimé (Editura Politică, Bucarest).

neurs de Transylvanie, une bibliographie générale et des bibliographies spéciales, accompagnant chaque chapitre, ainsi qu'un index des noms, contribuent à l'utilité de cette synthèse.

Ces ouvrages démontrent, une fois de plus, les progrès réalisées par l'historiographie roumaine. L'enrichissement du fonds documentaire et les moyens offerts par l'application de la méthode matérialiste, ces dernières décennies, rendaient nécessaires de pareilles études qui reflètent l'état actuel de nos recherches. S'ils semblent destinés à un public plus large, ils n'en sont pas moins utiles aux spécialistes aussi.

C. P.—D.

MARIE NYSTAZOPOULOU-PELEKIDOU et I.-R. MIRCEA Τὰ ρουμανικὰ ἔγγραφα τοῦ Ἀρχείου τῆς ἐν Πάτμῳ μονῆ. (Les manuscrits roumains des archives du couvent de Patmos), Athènes, 1970 (Ἐθνικὸν ἵδρυμα ἐρευνῶν Κέντρον Βυζαντινῶν ἐρευνῶν. Συμμείκτα, τόμος δεύτερος), p. 255—320 + 20 pl.

L'heureuse collaboration gréco-roumaine de ce volume a rendu accessibles une quarantaine de manuscrits roumains du couvent Saint-Jean le Théologue de Patmos. Si, il y a 30 ans, pareille entreprise[1] se heurtait à des difficultés considérables, maintenant, grâce aux progrès des relations culturelles sud-est européennes, l'édition des documents roumains de Grèce sera sûrement facilitée.

Dans son ample étude introductive, M. Nystazopoulou-Pelekidou décrit les deux groupes de documents (princiers et privés), leurs limites chronologiques (1584—1820), leur sujet (l'aide que les deux Principautés offraient au couvent de Patmos et à la «Πατμιάδα Σχολή», le caractère plus ou moins régulier des subventions.

C'est à partir du XVIII^e^ siècle que l'aide accordée par les princes au couvent de Patmos depuis le XVI-^e^ *siècle* (*Pierre le Boiteux*) commence à être versée régulièrement, ainsi que le témoignent les chrysobulles datant des règnes phanariotes.Les comparant aux donations des monastères athonites, qui tout en étant importantes, ne sont pas toujours régulières — selon M. Nystazopoulou-Pelekidou, l'auteur souligne la politique constante et suivie des princes de Moldavie et de Valachie envers le couvent de Patmos. A partir du règne valaque d'Alexandre Ipsilanti (1774—1782), la subvention fut augmentée et à partir de 1778, par l'initiative de Constantin Mourouzi, presque toutes les sommes sont offertes par les princes non seulement au couvent, mais à l'école de Patmos aussi. Cette dernière, fondée en 1713, acquit une grande renommée dans le dernier quart du XVIII^e^ siècle, étant considérée parmi les meilleures écoles grecques. Ainsi que le remarque l'auteur, ceci explique l'intérêt spécial que lui portaient les voivodes des Principautés roumaines, qui — on le sait — ont beaucoup contribué au développement de l'enseignement des pays orthodoxes de l'empire ottoman.

Tout en s'occupant davantage du premier groupe de documents princiers, qui sont les plus nombreux, M. Nystazopoulou-Pelekidou ne manque pas d'attirer l'attention sur le second groupe aussi. Ces derniers se rapportent à la quête effectuée en Moldavie et en Valachie

[1] Grigore Nandriș, *Documente românești în limba slavă din mănăstirile Muntelui Athos, 1372—1658, după fotografiile și notele lui Gabriel Millet* (Documents roumains en slavon dans les monastères du Mont Athos, 1372—1658, d'après les photos et les notes de Gabriel Millet), Bucarest 1937, p.5. En parlant de ces monastères, l'auteur constate «qu'il s'y trouve de riches collections de documents slavo-roumains, qui devraient être mis à la disposition de l'historiographie roumaine.

par l'higoumène du couvent de Patmos Jacob, en 1815—1816, période extrêmement critique pour le couvent et l'école. Si dans le premier groupe, la donation a un caractère officiel, étatique, dans le second, c'est le peuple qui est représenté par les donateurs.

Le chapitre intitulé „Remarques de diplomatique" est en même temps un exposé sur la diplomatique roumaine en général; l'auteur utilise une bibliographie à jour et s'attaque même à un problème controversé, tel que le Iω du titre des princes roumains, dont il a reconstitué les principales données.

C'est dans la seconde partie du livre que nous trouvons les documents, dans leur traduction grecque. Une note du pr. D. Zakythinos apprend aux lecteurs la part qu'eurent les deux auteurs dans ce chapitre, c'est-à-dire, la rédaction des résumés pour les documents slaves et roumains par Ion-Radu Mircea; la description diplomatique et l'appareil critique par M. Nystazopoulou-Pelekidou. La tenue scientifique de ces pages en impose. Tout juste si deux ou trois mots roumains ont des fautes d'impression, chose expliquable en pays étranger.

Un très utile tableau des documents princiers et un autre du second groupe d'actes nous aident à récapituler dans une vue d'ensemble les donateurs, la date de la donation, le lieu d'emission et la langue dans laquelle ils sont écrits. Un troisième tableau contient le nom et la période du règne moldave ou valaque des princes ayant émis ces actes. Enfin 20 planches présentent les documents les plus intéressants et les plus caractéristiques, ainsi que quelques sceaux princiers.

Nous ne pouvons que saluer avec satisfaction la parution de ce volume qui nous fait connaître un chapitre important de l'activité culturelle des princes roumains, activité qui tenait à leur politique générale envers les institutions orthodoxes mises en danger par l'oppression économique ottomane. Souhaitons aussi que des volumes semblables lui succèdent prochainement.

C.P.-D.

R. CLOGG, *Benjamin Barkers' Journal of a tour in Thrace*. Birmingham, 1971 (Reprinted from the University of Birmingham Historical Journal, XII, no. 1, 1971), p. 243—260.

En rappelant l'importance des témoignages laissés par les voyageurs occidentaux pour l'histoire sociale et culturelle de la Grèce à l'époque de sa guerre pour l'Indépendance, R. Clogg s'arrête à une catégorie particulièrement négligée jusqu'ici : les rapports des missionnaires. La preuve, le journal de Benjamin Barker, dont E. D. Tappe a décrit l'activité dans les Principautés Roumaines; sa relation d'un voyage entrepris en Thrace, en Avril-Mai 1823, forme l'objet du présent article. La Société Biblique était bien, à l'époque, la plus active des sociétés de missionnaires et Barker, en tant que représentant général, devait distribuer aux minorités de Thrace des exemplaires de la Bible traduite en bulgare ou grec. Notons, parmi les utiles renseignements de ce journal, la précision des données, tant pour les dimensions des villes et la statistique des différents peuples minoritaires, que pour la situation culturelle de ce pays, le nombre des écoles grecques, etc. C'est pour Andrinople (la ville et le Pachalik) que nous trouvons les plus nombreux détails. Et puisque ces missionnaires devaient aussi contacter les dirigeants laïques des différentes communautés chrétiennes, Barker fit la connaissance de personnages intéressants, tel cet auteur d'un tract anticlérical brûlé par la Patriarchie de Constantinople, Stephanos Karatheodoris.

Concluons aussi, avec R. Clogg que, en effet, le rôle de la Société Biblique pour les chrétiens de l'Empire Ottoman n'a pas été uniquement religieux, mais que « la distribution de la Bible en grandes quantités, dans les différentes langues des minorités, dans des éditions gratuites ou bon marché, contribua de façon substantielle au développement de la culture ».

C. P.—D.

FRANÇOIS DE VAUX DE FOLETIER, *Mille ans d'histoire des Tsiganes*, Paris, Fayard (1970), 282 pp. (Les grandes études historiques).

L'auteur, ancien directeur des Archives de Paris, spécialiste réputé des études tsiganes[1], a raison de noter dans sa « prière d'inserer » que dans la vieille Europe et dans le Nouveau Monde, les Tsiganes restent profondément marqués par leurs longs séjours dans le Sud-Est européen, dont il est beaucoup question dans ce livre, qui s'arrête au milieu du XIX^{e} siècle.

L'ouvrage, d'une lecture agréable, fruit d'une vaste documentation, s'adresse avec succès au large public cultivé de la collection qui l'a acceeilli. La bibliographie de 423 titres (p. 247—262) dont 25 de l'auteur lui-même et les références reléguées en fin de volume, en font un instrument que les spécialistes utiliseront avec profit. Le lecteur roumain y trouve une dizaine de noms familiers et indispensables. Le nombre aurait pu être doublé, sans rompre l'équilibre général de la selection.

Voisi les titres des 14 chapitres : De l'Inde à l'Europe centrale — Migrations et dispersion — Conflits avec les sédentaires — Griefs de la population — Les Tsiganes et les pouvoirs publics — Les chefs tsiganes — La religion — Dans les armées — Musique et danse — Bonne aventure — Magie — Art de guérir — Ressources et métiers — Mœurs et coutumes — Tsiganes et non-Tsiganes — Les Tsiganes dans la littérature.

L'origine indienne semble à l'auteur confirmée par l'anthropologie (E. Pittard) ; on admet la pénétration par l'Iran et l'Empire byzantin, mais la voie tartare, secondaire, n'est pas exclue pour les Tsiganes des Principautés (en fait, plutôt pour ceux de Moldavie). Le tableau de la vie des Tsiganes, avec ses douloureux problèmes, est trassé avec sympathie et d'une manière instructive. Mais le propos de la collection ne permet pas à l'auteur d'aller plus loin, en abordant de front les problèmes d'histoire sociale dans toute leur gravité et dans un esprit démiystificateur et démythifiant. La condition servile des Tsiganes dans les Principautés (avec référence à la thèse économique de N. Panaitescu) ne trouve pas de véritable explication. Les rapports entre Tsiganes et boyards sont présentés d'une manière rapide et un peu idyllique.

La méthode de l'auteur (p. 10) c'est l'extrapolation et le recoupement à l'aide d'une multitude de « petits faits divers », suggestifs et significatifs. Le résultat est — avec les réserves faites — heureux et captivant. Certes, l'auteur ne pouvait être que très sélectif. On pourrait ajouter sans peine mille autres faits divers, mais ce serait un jeu injuste et vain, qui ne pourrait diminuer les mérites de l'ouvrage. Les chapitres sur « Le despotisme éclairé et l'assimila-

[1] V. son ouvrage de base : *Les Tsiganes dans l'ancienne France*, 1961 ; il a mis à jour avec Henriette David la 3e éd. de Jules Bloch, *Les Tsiganes*, 1968 ; activité à l'Assoc. des études tsiganes et à la Gypsy Lore Society (v. bibl. p. 259—261).

tion forcée » (p. 83—86), procès qui échoue, et sur « L'esclavage dans les Principautés roumaines » (p. 86—89), retiennent l'attention. On y précise fort à propos que ce statut n'était pas une mesure pénale, mais « un moyen de conserver par la contrainte une main d'œuvre jugée indispensable ». Rappelons qu'actuellement l'importante législation moldave et valaque sur les Tsiganes au XVIII^e siècle a été bien étudiée dans notre historiographie. La progressive libération des Tsiganes au milieu du siècle (v. p. 88—89) soulève de nombreux problèmes sur lesquels on eût aimé à pouvoir réfléchir.

Les grands problèmes de l'histoire des Tsiganes et de l'actualité tsigane sont esquissés seulement. « Sans doute — dit l'auteur de l'ouvrage — n'y trouvera-t-on pas de réponse à toutes les questions » (p. 9), et il s'engage à revenir sur un sujet qui lui est cher. Il estime que l'étude des Tsiganes contemporains est trop poussée, pour qu'il soit possible d'y ajouter quelques chose de neuf. Or, les questions qu'on voudrait se poser concernent justement la situation actuelle des populations tsiganes et les solutions positives apportées par les états socialistes, y compris ceux du Sud-Est.

Quoi qu'il en soit, les mille ans d'histoire évoqués dans ce livre demeurent comme un matériau inestimable et toujours un peu déconcertant pour l'anthropologue, l'ethnologue, le folkloriste, l'historien, le sociologue et le philosophe de l'histoire. Car la tsiganologie, ne l'oublions pas, avant la lettre, a marqué le triomphe de la pluridisciplinarité et de la recherche interdisciplinaire, ce qui facilite son insertion dans l'ensemble des disciplines sud-est européennes.

V.A.G.

JOSEF BREU, *Die Kroatensiedlung im Burgenland und in den anschließenden Gebieten.* Wien : Verlag Franz Deuticke, 1970. Broschiert, XIV, 237 S.

SIEGFRIED TORNOW, *Die Herkunft der kroatischen Vlahen des südlichen Burgenlandes.* Berlin : In Kommission bei Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1971. Broschiert, XXI, 274 S. (Veroffentlichungen der Abteilung für slavische Sprachen und Literaturen des Osteuropa-Instituts an der FU Berlin, Bd. 39).

Als am 29. August 1921 durch Entscheid der Siegermächte des Ersten Weltkrieges das Burgenland an Österreich fiel, war die von den Franzosen genährte Hoffnung auf einen slavisch besiedelten Sicherheitskorridor zwischen der jungen Republik Österreich und dem ungarischen Territorium endgültig zerstort. Frankreich hatte sich dabei auf die Existenz einer zahlenmassig nicht unbedeutenden kroatischen Minderheit in dem ganzen, durch die Donau sowie die Flusse Leitha und Raab begrenzten westlichen Teil des alten Transleithaniens berufen.

Josef Breu, Leiter der Geographischen Abteilung des Österreichischen Ost- und Südosteuropa-Instituts, hat nun eine 1937 entstandene geographisch-historische Studie über diese Volksgruppe unter Berucksichtigung der seither erschienenen Literatur veroffentlicht. Auf eine bibliographische und methodologische Einleitung folgt eine Darstellung des grossen Kroatenzuges, der an der Wende vom 15. zum 16. Jahrhundert, ausgelöst durch die osmanische Expansion, tief nach Westungarn und noch weit darüber hinaus führte. Erst in den achtziger Jahren des 16. Jahrhunderts, nachdem bereits in manchen Gebieten eine Rückwanderung eingesetzt hatte, fand diese Bewegung ihr Ende, die sich letztlich als eine weitgehend von wirt-

schaftlichen Erwägungen getragene Massnahme der Grundherren erweist. Im folgenden werden zunächst die geographische und ethnographische Situation und die für die Niederlassung der Kroaten entscheidenden Voraussetzungen untersucht, und wird sodann jede einzelne ehemals oder heute noch kroatische Ortschaft nach historischen, wirtschaftlichen und geographischen Gesichtspunkten detailliert beschrieben. Es geht hieraus, wie auch aus dem sehr übersichtlichen, einpragsamen und reichhaltigen Kartenmateria l der Ss. 220—236, hervor, dass die kroatischen Sprachinseln am Ende des 16. Jahrhunderts wesentlich ausgedehnter waren, als dies heute der Fall ist. Das kroatische Siedlungsgebiet erstreckte sich damals — wohlgemerkt inselweise — einerseits tief ins Wiener Becken und unweit von Wien sogar noch nach Norden über die Donau hinaus, andererseits linker- und rechterhand der Flüsse March und Thaya, ins Marchfeld und ins Vorland der Kleinen Karpathen, wiederum an der Sprachgrenze zwischen Deutschen und Slowaken. Im einzelnen versucht der Verfasser festzustellen, welche Zusammenhänge zwischen Kroatensiedlung und heutiger Kulturlandschaft bestehen und inwieweit sich die geographische Situation auf die räumliche Entwicklung dieses Volkstums ausgewirkt hat — eine Verfahrensweise, die sich auch für andere Beispiele ethnischer Gemengelagen im heutigen Südosteuropa anzuwenden lohnte. Im vierten Abschnitt des Buches wird die Entwicklung dieses Gebietes bis zum Jahre 1937 verfolgt, wobei insbesondere den regional recht unterschiedlichen Assimilationsprozessen Beachtung geschenkt wird. Mit einem mehrsprachigen Ortsnamenregister (15 S.), das die Identifikation der Ortschaften auf Landkarten verschiedener Provenienz wesentlich erleichtert, erwarb sich der Verfasser ein zusätzliches Verdienst.

Nach sozialen Gesichtspunkten waren diese kroatischen Einwanderer natürlich keine einheitliche Masse sondern in verschiedene Gruppen gegliedert. Neben den Bauern finden wir auch eine Hirtenbevölkerung, die — obwohl sie zum Zeitpunkt ihrer Ansiedlung im heutigen Oberwarter Bezirk bereits vollig kroatisiert war — in den Urkunden zur Hervorhebung ihrer rechtlichen Sonderstellung als „libertini" mit den Termini „Valachi", „Oláhok" bzw. „Walachen" bezeichnet wurde. Während Breu diesen Ausdrücken — fur die in Frage stehende Zeit zweifellos mit Recht — nur soziologisch-juridische Bedeutung zuschreibt und der Frage nach der Herkunft dieser walachischen Bevölkerung nicht weiter nachgeht, hat sich Siegfried Tornow in seiner kürzlich veröffentlichen Arbeit gerade mit diesem Thema auseinandergesetzt.

Als Linguist war es ihm zunächst darum zu tun, einwandfreies Material an Ort und Stelle — und zwar in Form von Magnettonaufzeichnungen im Umfang von mehr als 7 Stunden — zu gewinnen. Während die Kroaten des Burgenlandes im allgemeinen den čakavischen Dialekt des Serbokroatischen sprechen und diese Mundart auch erfolgreich zur Schul- und Schriftsprache entwickelt haben, sprechen die kroatischen Walachen, die sich selbst „Vlahi" (also nicht „Vlasi") nennen, einen štokavischen Dialekt, ebenso wie die kleine, mit ihnen aber nicht in näherer Beziehung stehende Gruppe der „Štoji" oder „Dolinci". Der Hauptteil des Buches wird von einer beschreibenden und einer historischen Lautlehre sowie von einer Sammlung von Texten samt Übersetzung eingenommen. Die dialektologische Untersuchung gipfelt in der Feststellung, dass das Vlahische eine ikavisch-šćakavische Mundart sei, die sich aber vom Posavischen in Slavonien unterscheide. Im heutigen Jugoslavien findet sich zwar keine unmittelbare Entsprechung des Vlahischen, aber drei Mundarten zeigen doch eine so ausgeprägte Ähnlichkeit, dass damit eine heute noch in der Ortschaft Spitzzicken lebendige Überlieferung bestätigt wird, wonach die Vlahen aus Zentraldalmatien gekommen seien. Mit linguistischen Argumenten widerlegt Tornow die mehrfach verfochtene Theorie von der orthodox-serbischen Herkunft dieser Vlahen ebenso wie jeden engeren Zusammenhang mit der Uskokenbevolkerung. Es ware nun eine dankbare Aufgabe fur den Historiker, diese sprachwissenschaftlichen Argumente auch von seiner Warte her zu untermauern.

M.D P.

Shqiperia arkeologjike, Tirana, 1971.

Der Sektor Archäologie des Instituts für Geschichte und Sprachwissenschaft der Staatsuniversität Tirana hat diesen dreisprachigen (albanisch, franzosisch und englisch) Prachtband von 139, weithin farbigen Tafelseiten gestaltet, um uber die Ergebnisse der albanischen Archäologie seit der Befreiung des Landes zu berichten (vor 1944 gab es nur ausländische, fast ganzlich auf die klassische Antike beschränkte Expeditionen; heute sind mehr als 170 archäologische Zentren zu verzeichnen, von denen eine beigegebene Karte die wichtigsten aufweist). Den Text gestaltete M. Korkuti, der sich auf wissenschaftliches Material von D. Komata, D. Budina und Z. Andrea stützte; die Fotos lieferte M. Kallfa. Eine Einleitung informiert über den Beitrag der Archäologie zur Entwicklung des albanischen Geschichtsbildes. Die Legenden sind ausfuhrlich, freilich für den Fachmann nicht ausführlich genug gehalten; vor allem vermißt man bibliographische Hinweise auf die Spezialpublikationen.

Irm.

И. ВЕНЕДИКОВ [et alii], *Аполония, Разколките в некропола на Аполония през 1947—1949 г.*, Sofija, 1963.

Unter Leitung von I. Venedikov wurden durch das Archäologische Institut der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften 1946 in der Nekropole von Apolonia (heute Sozopol) am Schwarzen Meer Grabungen begonnen und mit verstarkten Kräften 1947 bis 1949 weitergeführt, welche 768 Graber aus dem 5. bis 2. vorchristlichen Jahrhundert freilegten. Die Publikation der Ergebnisse dieser 16 Sondagen liegt nunmehr in prachtiger Ausstattung vor; der bulgarische Text wird durch Zusammenfassungen in russischer und französischer Sprache erschlossen. Im einzelnen verteilen sich die Beiträge wie folgt: I. Venedikov, Grabungsbericht, S. 7 ff.; T. Ivanov, Antike Keramik, S. 65 ff.; Cv. Dremsizova, Terrakotten, S. 275 ff.; J. Mladenova, Totenkränze (zur Sache vgl. Ganszyniec in Paulys Real-Encyclopadie der klassischen Altertumswissenschaft, Neue Bearb. 11, 1922, 1595 ff.), S. 287 ff.; dies., Schmuckgegenstände; S. 293 ff.,; dies., Gegenstande aus Glas und Alabaster, S. 305 ff.; I. Venedikov, Gegenstände aus Metall und Knochen, S. 313 ff.; Cv. Dremsizova, Ziegelstempel, S. 321 ff.; I. Venedikov und V. Velkov, Grabstellen, S. 325 ff.; T. Gerasimov, Munzfunde, S. 331 ff.; I. Venedikov, Generalauswertung, S. 341 ff.

Irm.

SALVATORE IMPELLIZZERRI, *L'umanesimo bizantino del IX secolo e la genesi della « Biblioteca » di Fozio*, in *Studii storici in onore di Gabriele Pepe*, Bari, 1969, 211—266.

Die Bedeutung des 9. Jahrhunderts als eines Wendepunktes der byzantinischen Geschichte ist allgemein anerkannt, mogen die Begrundungen dafur auch unterschiedlich lauten. Als wegweisend erwies sich namentlich die zweite ikonoklastische Periode der Jahre 815 bis 842,

wie durch Impellizzeri eindrucksvoll von der Text- und Schriftgeschichte her (Einführung der Minuskel !) demonstriert wird. In die gleiche Epoche fallen die Reorganisation des hoheren Unterrichts sowie mit dem Wirken Leons des Philosophen die Wiederaufnahme der spätantiken Tradition und die Herausbildung einer laizistischen Kultur. Der byzantinische Humanismus eines Photios, aber auch das Wirken des Slawenapostels Konstantinos-Kyrillos waren somit keine Prägungen ex nihilo, sondern standen auf einem breiten Fundament, das die vorangegangene Generation gelegt hatte.

Irm.

DIMITER ANGELOV, *Clement of Ochrida and Bulgarian nationhood,* « Études historiques », Sofia, 1966, 3, 61—78.

Die Entwicklung Bulgariens vom ausgehenden 7. bis zum ausgehenden 9. Jahrhundert ist gekennzeichnet durch die Konsolidierung der bulgarischen народность („Nationalität"). Diesen Prozeß charakterisierten die Gewinnung der Vorherrschaft durch das slawische gegenuber dem protobulgarischen Element, der Herausbildung einer einheitlichen Kultur aus slawischen, thrakischen, romischen, byzantinischen und protobulgarischen Bestandteilen sowie die Liquidierung des Stammespartikularismus und der religiosen Differenzierungen zwischen Protobulgaren und Slawen. Diese „Nationalität" wurde jedoch ohne einheitliche Literatursprache, ohne eine Bevolkerung von guter Ausbildung und Erziehung und ohne eine Intelligenzschicht zu schopferischen Aktionen untauglich gewesen sein. Daß diese Voraussetzungen in wachsend breitem Maße gegenen waren, ist die Leistung des Klement von Ochrida.

Irm.

ДИМИТЪР АНГЕЛОВ, *Към историята на религиозно-философската мисъл в средновековна България — исихазъм и варлаамитство.* « Известия на българского историческо дружество », 25, 1967, 73—92.

In die Auseinandersetzungen zwischen Hesychasmus und Barlaamismus war das Bulgarien des 14. Jahrhunderts in vollem Ausmaße einbezogen. Hauptvertreter der hesychastischen Lehre waren Theodosios von Tirnovo und sein Schuler Euthymios, der letzte bulgarische Patriarch (1375—1393), ferner der Hagiograph Romil von Vidin. Die der Ratio kontrare Mystik der Hesychasten diente objektiv der Erhaltung der bestehenden gesellschaftlichen Ordnung; sie fand daher vornehmlich in der Feudalaristokratie Verbreitung. Dagegen wurden die Lehren des Barlaam und des Akindynos mit ihrer Heraushebung von Wissenschaft und Logik von der gebildeten Stadtbevolkerung aufgenommen und ihre Anhanger durch Staat und Kirche verfolgt.

Irm.

В. Т. ПАШУТО, *Внешняя политика Древней Руси.* Москва, 1968.

Das Buch, das wir als eine der bedeutendsten Leistungen der einschlägigen Historiographie kennzeichnen möchten, erfaßt zum ersten Male in einem zusammenfassenden Überblick die Außenpolitik des altrussischen Staates und erhellt auf diese Weise höchst eindrucksvoll dessen geschichtliche Potenz. Es ist auf der Grundlage aller verfügbaren östlichen und westlichen Schriftsteller erarbeitet und zieht die Zeugnisse der materiellen Kultur weitestmöglich heran. Der erste Teil behandelt die vor- und frühfeudale Rus bis zum Ende des 11. Jahrhunderts, der zweite, umfangreichere, die Epoche des entfalteten Feudalismus bis zum Mongoleneinbruch und den Kreuzzügen (Mitte des 13. Jahrhunderts). Die ausführliche Bibliographie verzeichnet gesondert Quellen und Darstellungen. Beigegeben sind weiter genealogische Übersichten, eine auch die Handelsbeziehungen berücksichtigende Karte, Erläuterungen zu den numismatischen Fontes und brauchbare Register. Eine Zusammenfassung in französischer Sprache (1 Seite!) vermag den wertvollen Inhalt nur anzudeuten.

Irm.

JULIE NOVÁKOVÁ, *České cisiojány od 14. století*, Praha, 1971.

Unter Cisiojani (von cisio bzw. circumcisio, „Beschneidung", und Janus, dem Gott des Januars) versteht man vom 13. bis zum 17. Jahrhundert in Ostmitteleuropa gebräuchliche kalendarische Hilfsmittel, welche die Anfangssilben der Namen der unbeweglichen Kirchenfeste sowie der Heiligen enthielten. Um den literarischen Umkreis zu verdeutlichen, gibt die Verfasserin den sog. Münchner Pseudo-Cisiojanus aus dem Kodex Clm 17703 der Bayerischen Staatsbibliothek in Editio princeps und macht mit zwei lateinischen Cisiojani böhmischer Herkunft vertraut, dem bereits bekannten Krummauer Cisiojan der Prager Universitätsbibliothek vom Jahre 1317 und dem von ihr erstmalig edierten Cisiojan des Humanisten Georg Handsch von Linus, etwa 1549 entstanden und in drei Fassungen durch den Wiener Kodex 9550 bewahrt. Von den tschechischen Cisiojani werden vier der Jüngeren in nähere Betrachtung gezogen: der sog. Ochtáb für die Jahre 1320 bis 1340, in drei Varianten des 14./15. Jahrhunderts zugänglich; der sog. Obřez für die Jahre 1410 bis 1439, aus ebendieser Zeit; der Korandův cisiojáu zum Jahre 1472; der Cisiojáu Obřezán, wahrscheinlich aus der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts. Dabei interessiert die Verfasserin vornehmlich die prosodische Entwicklung: die Ablösung des (leoninischen) Hexameters, die Preisgabe der mittelalterlichen Abkürzungen, die Einführung des Reimsystems.

Irm.

VŠEKBECNÁ MÍROVÁ *organizace podle návrhu českého Krále Jiřího z let 1462/1464*, Praha, 1964. The universal peace organization of King George of Bohemia, a fifteenth century plan for world peace 1462/1464. Prague 1964.

Der von der Tschechoslowakischen Akademie der Wissenschaften durch F. Kavka, V. Outrata und J. Polišenský in Verbindung mit der Tschechoslowakischen UNESCO-Kommission in gleichlautender tschechischer und englischer Ausgabe vorgelegte Band behandelt

den *Tractatus pacis toti christianitati fiendae* des Hussitenkönigs Georg Poděbrad vom Jahre 1462. Václav Vaněček gibt eine gründliche Einleitung, in der die geschichtlichen Veranlassungen, die Entwicklung des Poděbrad-Plans vom Gedanken der antitürkischen Koalition zur Vorstellung einer universellen Friedensorganisation, seine historische und rechtsgeschichtliche Bedeutung und seine Auswirkungen erörtert werden. Die Textausgabe des Tractatus besorgte Jiří Kejř auf der Grundlage der fünf verfügbaren Handschriften. Der tschechischen Ausgabe ist eine Übersetzung ins Tschechische beigegeben; die englischsprachige Ausgabe enthält neben der Übertragung ins Englische solche ins Russische, Französische und Spanische.

Irm.

M. 'I. ΜΑΝΟΥΣΑΚΑΣ, Αἱ δύο προσωπογραφίαι τοῦ Γαβριὴλ Σεβήρου καὶ ὁ ζωγράφος Ἐμμανουὴλ Τζανφουρνάρης, «Θησαυρίσματα», 7, 1970, 7—14.

Von dem Erzbischof von Philadelphia Gabriel Severos (1577—1616), der in Venedig seinen Sitz nahm, gibt es zwei Gemälde; das erste, ohne Nennung des Dargestellten und ohne Signatur des Künstlers, befindet sich im Griechischen Institut fur byzantinische und nachbyzantinische Studien in Venedig, das zweite, mit Nennung des Severos und halbgetilgter Kunstlersignatur, im Kloster des heiligen Gerasimos auf der Insel Kephallinia. Als Maler dieses zweiten Bildes gelang es Emmanuel Tzanphurnaris (geboren um 1570/75, gestorben nach 1631) zu ermitteln, der sich um die Jahrhundertwende in Venedig niedergelassen hatte. Das erste Gemalde stellt unzweifelhaft ebenfalls Severos dar, scheint jedoch älter als das Porträt von San Gerasimo. Es konnte daher auf Tzanphurnaris' Lehrer, Thomas Bathas, zurückgehen.

Irm.

ANIKA VUKČEVIĆ SKOVRAN, *Un' opera ignota del pittore Giovanni Apakas* «Θησαυρίσματα» 7, 1970, 110—126.

In der Klosterkirche von Krupa im nordlichen Dalmatien traten kürzlich vier Ikonen zutage. Sie gehoren eindeutig dem kretischen Maler Johannes Apakas (ausgehendes 16. und beginnendes 17. Jahrhundert) zu, der bisher nur durch einige wenige Miniaturen bekannt war. Fortsetzer der byzantinischen Tradition nicht nur in der Ikonographie, sondern auch dem Stil nach, ist er als bedeutende Kunstlerpersonlichkeit anzusehen, welcher weitere Werke in Kirchen des südslawischen Raums mit hoher Wahrscheinlichkeit zuzuschreiben sind.

Irm.

I. ROSENTHAL-KAMARINEA, *Kretische Literatur im 17. Jahrhundert*, « Hellenika », 6, 1969, 60—64.

Die griechische Literatur des 17. Jahrhunderts ist gekennzeichnet durch das Kretische Theater und das romanhafte Epos „Erotokritos" des Vitzentzos Kornaros, der heute allgemein auch als Verfasser des Mysterienspiels „Das Opfer Abrahams" angesehen wird. Diese literarischen Schöpfungen haben in Griechenland in den letzten Jahrzehnten über die Fachwissenschaft hinaus Wirkung geubt, wahrend sie im Auslande kaum bekannt sind. Die von der Verfasserin veranlaßte Übersetzung kennzeichnender Partien aus Kornaros durch Helmut Schareika verdient daher Anerkennung.

Irm.

ÖDON FÜVES, A pesti gorög-román iskolák [Die Pester griechisch-rumanischen Schulen], « Magyar pedagógia », 1971, 134—138.

Die Politik Maria Theresias führte Orthodoxe, zumeist Kaufleute, nach Ungarn : Griechen, Rumänen, Mazedonier. Diese bildeten hier Kolonien und entfalteten ein reges kulturelles Leben. Entsprechend kam es gegen Ausgang des 18. Jahrhunderts auch zur Bildung von Schulen. Diese sind bis in die dreißiger Jahre des 19. Jahrhunderts bezeugt ; in mancher Hinsicht setzte das Piaristen-Gymnasium ihre Tradition fort.

Irm.

ÖDÖN FÜVES, *Eine unbekannte griechische Grabinschrift in Vác*, « Ἑλληνικά » 24, 1971, 151—153.

In dem Städtchen Vác, nordlich Budapest an der Donau gelegen, befand sich von 1745 bis zum Ausgang des 19. Jahrhunderts eine griechische Kaufmannsgemeinde. Von dieser legen außer der 1793—1795 errichteten Nikolauskirche vier Grabschriften Zeugnis ab. Drei wurden von dem Verfasser (« Ἑλληνικά », 19, 1966, 343 f.) veroffentlicht, die vierte legt der vorliegende Artikel vor. Sie gehort Peter Bratowitz (Petrus Branderis), gestorben 3. November 1809, einem der reichsten griechischen Handelsherren zu.

Irm.

ʼΙΟΑΝΝΕΣ ʼΕ. ΚΑΡΑΓΙΑΝΝΌΠΟΥΛΟΣ, ʽΗ χαραυγὴ τοῦ 21. Γεγονότα καὶ διδάγματα, Θεσσαλονίκη, 1966.

In seiner Festrede vor der Universitat Thessaloniki aus Anlaß des 25. März, des Gedenktages des Beginns der griechischen Erhebung von 1821, stellt der Byzantinist der genannten Universität die Frage nach den Gründen, welche jenen nationalen Befreiungsakt ermoglichten.

Er findet sie in der Gewinnung nationalen Selbstbewußtseins bei dem griechischen Volke, während man vordem auf eine innere Umgestaltung des ottomanischen Reiches oder aber auf Rettung von außen her hoffte. Für beides — die verfehlten Hoffnungen und die neugewonnene Kraft — werden eindrückliche Belege vorgeführt.

Irm.

VESELIN TRAIKOV, Ἡ ἑλληνικὴ ἐξέγερσις διὰ τὴν ἐθνικὴν ἀπελευθέρωσιν τοῦ 1821—1828 καὶ οἱ Βούλγαροι, «Μακεδονικὴ Ζωή», 62, 1971, 16—19.

Die Hetärie fand als eine gesamtbalkanische Bewegung auch in Bulgarien viele Anhänger, so in Tirnovo, Sliven, Plovdiv, Gabrovo, Varna und anderen Orten. Dasselbe galt natürlich auch für die Moldau und Walachei, wo sich der im russischen Dienste stehende Offizier Dimitrios Vatikivtis besonders hervortat. Auch der Revolutionär G. Rakowski nahm an der Vorbereitung des Aufstandes teil. Als dieser 1821 zur offenen Erhebung führte, machten viele Bulgaren die griechische Sache zu ihrer eigenen; allein die Stadt Sofia stellte 18 Kämpfer. Aus urkundlichem Material, das noch keineswegs ganz ausgeschöpft ist, berichtet Traikov weitere Einzelheiten.

Irm.

DOUGLAS DAKIN, Οἱ φιλέλληνες τοῦ πολέμου τῆς Ἑλληνικῆς ἀνεξαρτησίας 1821—1833, «Μακεδονικὴ ζωή», 1971, 65, 4—10.

Gibt einen Überblick über die Philhellenenbewegung, die nüchtern eingeschätzt und in ihrer militärischen Bedeutung nicht sehr hoch veranschlagt wird. Dabei findet der großbritannische Part besondere Berücksichtigung, der mit mindestens 82 Personen auf jeden Fall hinter dem französischen, italienischen und deutschen Anteil zurückstand. Mit dem Jahre 1833 war es mit dem Philhellenismus endgültig dahin.

Irm.

JOHANNES KODER, *Ein Athospilger des 19. Jahrhunderts bei den Metochia der Chalkidike*, «Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft», 17 (1968), 117—125.

Die in der Nachbarschaft des Athos gelegenen Halbinseln Kassandra und Sithonia sind wegen ihrer ungünstigen Verkehrslage während der Türkenherrschaft kaum bereist worden. Sie sind indes bemerkenswert wegen der Metochia, der Dependenzen von Athosklöstern,

standen doch um die Mitte des 18. Jahrhunderts auf Kassandra von 700 Familien 100 in Abhängigkeit von diesen Klosterwirtschaften. Eine gute Quelle fur das ausgehende 19. Jahrhundert stellt Γ. Α. Νικολόπουλος, Περιήγησις εἰς τὰς Ἱερὰς Μονὰς τοῦ Ἁγίου Ὄρους καὶ τῆς Χαλκιδικῆς Χερσονήσου, Athen 1874, dar. Der Abschnitt Περὶ τῶν μετοχίων, erscheint daher hier im korrigierten Wiederabdruck, mit einigen erklarenden Annotationen versehen.

Irm.

HANS-GEORG WERNER, *Geschichte des politischen Gedichts in Deutschland von 1815 bis. 1840*, Berlin, 1969.

Das bedeutsame Werk, das erstmalig eine fundierte Übersicht uber die politische Dichtung im Deutschland des Vormarz vermittelt, verdeutlicht zugleich die internationalen Bindungen dieser Lyrik. Ein spezielles Kapitel, S. 112 ff., ist mit Recht der Philhellenendichtung gewidmet, ruhrte doch die griechische Befreiungsbewegung wie keine andere an das bruchige Fundament des christlich-konservativen Herrschaftssystems im damaligen Europa. Ihr schloß sich Adalbert von Chamisso, dem das nachste Kapitel gilt, auf eine Zeitlang an, und Platen, der ebenfalls selbstandig gewurdigt wird, stand unter ihrem Einfluß. Ferner bezieht Werner « die politische Lyrik aus Österreich » und hierbei wieder besonders Lenau in seine Betrachtung ein.

Irm.

Γ. Σ. ΠΛΟΥΜΙΔΕΣ, Ἰωάννης Βελούδης (1811–1890), Βιογραφικὸ σημείωμα, « Θησαυρίσματα », 7, 1970, 267–271

Auf der Grundlage von Archivmaterial werden Leben und Familie des Historikers der griechischen Gemeinde in Venedig, Johannes Veludis, dargestellt, der von 1874 bis 1887 Direktor der Bibliotheca Marciana war.

Irm.

ISIDORA ROSENTHAL-KAMARINEA, *Kostis Palamas und die Wende in der neugriechischen Literatur*, in : *Das Altertum und jedes neue Gute. Festschrift fur Wolfgang Schadewaldt zum 15. Marz 1970*, hgg. v. Konrad Gaiser, Stuttgart, 1970, 215–228.

Kostis Palamas (1859–1943) empfing seine Erziehung durch seinen Onkel, den Leiter einer Hoheren Schule in Messolongi, und stand daher bei seinen ersten poetischen Versuchen unter dem Einfluß der herrschenden puristischen Literatursprache. Dieser Fruhzeit gehoren

auch bereits seine Vaterlandsverehrung (Patridolatreia) und seine schwärmerische Neigung zur Erotik an zwei Züge, welche sein Leben hindurch seine Poesie kennzeichneten. Bald wandte er sich der Volkssprache zu und nahm in sein erstes Buch von 1886 keinen der puristischen Versuche auf. Mit ihm und der an ihn orientierten Generation fand die griechische Dichtung ihren Weg aus einer dahindammernden Romantik zu einem bodenständigen, volksverbundenen, bewußt griechischen Schaffen, das erst nach dem zweiten Weltkrieg durch andere Entwicklungen abgelost wurde.

Irm.

NIKO KAZANTZAKIS, *Rechenschaft vor El Greco.* I : *Kindheit und Jugend*, deutsch von Isidora Rosenthal-Kamarinea, 2. Auflage. Berlin 1964.

Der große griechische Romancier hat unter dem Titel « 'Αναφορὰ στὸν Γκρέκο » autobiographische Aufzeichnungen hinterlassen, die in romanhafter Form weniger den äußeren Lebensweg als vielmehr den inneren Entwicklungsgang des Dichters behandeln. Sie sind von seiner Witwe Helene Kazantzakis herausgegeben worden und erscheinen jetzt auch in deutscher Übersetzung. Der übertragen vorliegende erste Teil behandelt die Vorfahren und Eltern des Erzählers, seine kretischen Kindheits- und Jugendimpressionen, die Athener Studienzeit, die Pilgerfahrten zum Athos, nach Jerusalem und auf den Sinai, schließlich die Stationen Paris und Wien, die Begegnung mit dem Werk Nietzsches. Die irrationalen, metaphysischen Elemente sind in diesem einzigartigen Document humain ungleich starker als in Kazantzakis' Romanen. — Zum vollen Verständnis ware bei einem postum vorgelegten Werk eine Einleitung notwendig gewesen, die sowohl uber den Grad des Manuskriptabschlusses als auch uber die biographischen Fakten informierte; einige einschlagige Bemerkungen auf dem Schutzumschlag konnen dieses Manko nicht wettmachen.

Irm.

ISIDORA ROSENTHAL-KAMARINEA, *Stratis Myrivilis*, « Hellenika », 6, 1969, 3, 15 f.

Stratis Myrivilis (30. Juni 1892— 9. Juli 1969) wurde mit seinem Antikriegsroman „Das Leben im Grab" (zuerst 1923) der pazifistische Schriftsteller Griechenlands par excellence. Im weiteren Verlaufe seines Lebens gab er freilich die avantgardistische Begeisterung auf und schwenkte auf die durch die Tradition vorgegebene nationalistische Linie ein — so mit der Neufassung seiner Erzahlung « Krieg » vom Jahre 1953. — Als Beispiele seines Schaffens erscheinen S. 17 ff. ausgewahlte Kapitel aus « Das Leben im Grab » in deutscher Übersetzung von Ulf-Dieter Klemm.

Irm.

Catalogue of Books on Cyprus from the library of D. N. Marangos exhibited during the Congress, Nicosia, 1969.

Aus Anlaß des First International Congress of Cypriot Studies, Nicosia, April 14—19, 1969, wurde eine Buchausstellung veranstaltet, welche sich auf die umfangreiche Spezialbibliothek des Privatsammlers D. N. Marangos gründete. Deren Katalog, der Andreas M. Lois und Costas Stephanou verdankt wird, bringt die betreffenden Titel in alphabetischer Ordnung und stellt eine nutzliche Zusammenfassung der Zypernliteratur dar. Eine gleichzeitige systematische Ordnung des Stoffes wurde freilich die Brauchbarkeit des Verzeichnisses erheblich erhoht haben.

Irm.

R. BROWNING, *Medieval and modern Greek*. London, Hutchinson University Library, 1969) 153 p., 1 map.

Als Einfuhrung fur Altphilologen und gleichermaßen fur Neograzisten wird, demonstriert an zahlreichen Beispielen, die griechische Sprachgeschichte von der Koine bis zur Gegenwart in den großen Linien vorgefuhrt. In unserem Zusammenhang interessieren vor allem die — in dieser Gestalt neuartigen — Kapitel 5—7 : « Das Griechische in der Turkenzeit », « Die Entwicklung der Nationalsprache », « Die Dialekte des Neugriechischen ». Den Fluß der anregenden Lekture stort lediglich der Umstand, daß die Anmerkungen, welche Belege und Belegtrager verzeichnen, jeweils hinter die einzelnen Kapitel geruckt sind. Letztere werden in der Bibliographie S. 135 ff. zusammengefaßt, die, ohne auf Vollstandigkeit zu tendieren, das Wesentliche und Neue enthalt. Ein Fachtermini erlauterndes « Glossary » (S. 149 ff.) verwundert in einem Buch, das ohne Sprachkenntnis nicht verstanden werden kann.

Irm.

JOHANNES IRMSCHER, *Die Entwicklung der zyprischen Wissenschaft als Ausdruck der Entwicklung des zyprischen Nationalbewußtseins*, in : *Revolution und Tradition in den Ländern Afrikas und Asiens*, Halle, 1970, 53—64 (Wissenschaftliche Beiträge der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg 1970/5, C 9).

Die geographische Lage, mehr aber noch die geschichtliche und okonomische Entwicklung haben fur Zypern politische Bedingungen geschaffen, denen derzeit nur durch die Erhaltung eines selbstandigen zyprischen Staates Rechnung getragen werden kann. Das griechische Staatsvolk Zyperns gehort nicht zur griechischen Nation, ebensowenig wie die turkische Minoritat der turkischen Nation zugerechnet werden kann. Die griechische Wissenschaft in Zypern hat sich spater und unter schwierigeren Voraussetzungen entwickelt als die Wissenschaft in Griechenland. Umsohöher ist zu bewerten, daß sie auf den von ihr betriebenen, vornehmlich

philologisch-historischen Disziplinen bereits Beachtliches geleistet hat. Ihr gegenuber steht die türkische Wissenschaft erst in den Anfangen. Die Normalisierung der innerzyprischen Verhaltnisse sollte zu einem Zusammenwirken der Wissenschaftler beider Bevolkerungsteile fuhren sowie auf naturwissenschaftlich-technischem Gebiete jene Facher entwickeln, welche unter den Bedingungen des Landes die wissenschaftlich-technische Revolution meistern helfen.

Irm.

L'histoire bulgare dans les ouvrages des savants européens, Sofia, 1969.

Die Bulgarische Akademie der Wissenschaften, insbesondere ihr Institut fur Geschichte und ihr Institut fur Balkanistik, bereiten eine umfassende Geschichte des bulgarischen Volkes vor. Als Vorarbeit und Parergon dieses Vorhabens entstand das vorliegende Werk, das S. Lišev, A. Pantev, V. Paskaleva, R. Pogov und V. Tăpkova-Zaimova erarbeiteten und V. Božinov, S. Damjanov, H. Hristov, N. Todorov, V. Trajkov und Z. Markova redigierten. Es sammelt, beginnend mit der bulgarischen Renaissance, die zugleich den Beginn der wissenschaftlichen Beschäftigung mit Bulgarien bedeutete, Auszuge aus Werken bekannter europaischer Gelehrter, die sich mit Bulgarien befassen. Jeder Autor wird kurz charakterisiert. Folgende Schriftsteller sind herangezogen (die alphabetische Anordnung entspricht der des Werkes): F. Bradaška, J. B. Bury, N. S. Deržavin, Ch. Diehl, Heinr. Gelzer, E. E. Golubinskij, H. Grégoire, Carl Hopf, Const. Jireček, Vuk Karadjić, Léon Lamouche, É. de Laveleye, E. Lavisse und A. Rambaud, L. Léger, L. Niederle, Fr. Rački, G. Schlumberger, A. M. Seliščev, Vl. Sis, St. Verković, Stanko Vraz, Gustav Weigend. Die Membra disiecta werden durch ein Namen- und ein geographisches Register zusammengefaßt.

Irm.

SHQIPËRIA ARKEOLOGJIKE (L'Albanie archéologique). Texte par Muzafer Korkuti; matériel préparé par Damjan Komata, Dhimosten Budina, Zhaneta Andrea, photos Mehmet Kallfa, graphiques par Nikolin Baba, Sotir Kosta. Tirana 1971, XII pp. 139 photos. (Universiteti Shtetaror i Tiranes. Instituti i Historise dhe i Gjuhesie. Sektori i arkeologjise).

Ce magnifique album se compose d'une préface en albanais, français et anglais et d'un nombre suffisant de photos illustrant les matériaux archéologiques, notamment de l'époque pré- et protohistorique, de l'âge du bronze et du fer, de la civilisation antique et médiévale. L'Albanie est un pays riche en vestiges archéologiques qui attestent la continuité de la vie humaine en ces lieux depuis l'âge de la pierre jusqu'à nos jours. Avant la dernière guerre mondiale ces vestiges étaient étudiés surtout par des étrangers, qui parfois se sont appropriés les matériaux découverts en leur faisant passer la frontière. Les choses ont maintenant changé : l'Etat a organisé l'enseignement supérieur, il a créé une Commission nationale des antiquités, a réuni les meilleurs spécialistes du pays à l'Institut d'histoire de Tirana et fondé des

musées districtuels dans chaque localité de quelque importance. Des revues spécialisées, telles « Studime historike » et « Studia Albanica » sont devenues indispensables de nos jours pour la connaissance du passé historique des Albanais.

Le présent album est doté dès ses premières pages d'une carte des découvertes archéologiques — celles plus anciennes et celles faites depuis la dernière guerre. Il y figure un nombre important de stations archéologiques explorées notamment au cours du dernier quart de siècle dans tous les districts du pays. L'attention des chercheurs s'est concentrée de préférence sur les vestiges laissés par la population autochtone, sans négliger pour autant ceux de facture hellénique, romaine, byzantine ou turque, qui ont été tous réalisés avec la contribution et par le travail de la population locale. Le latin a légué plus de 550 mots à l'albanais. Quant à la culture gréco-romaine, elle est également présente sur la côte et le long des grandes artères, dans des centres tels : Buthrotum (Butrinti), Phoenice (Finiqi), Antigonea (Jerma), Chimera (Himara), Oricum (Oriku), Amantia (Ploça), Byllis (Hekali), Apollonia (Pojan-Fieri), Antipatrea (Berati), Dimallum (Krotina), Scampa (Elbasan), Dyrrachium (Durresi), Lissus (Lezhā), Scodra (Shkodra) et Drivastum (Drishti).

Une harmonie se dégage de l'ensemble constitué par les monuments historiques, les beautés du paysage, les produits de l'art populaire et les constructions modernes. Le tout, animé de l'optimisme de la génération actuelle, fait de l'Albanie des jours présents l'un des pays les plus attirants.

H.M.

THEODOROS ANAGNOSTES, *Kirchengeschichte* herausgegeben von Gunther Christian Hansen. Akademie-Verlag, Berlin, 1971, XLI, 228 pp. (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte).

Theodoros Anagnostes (également connu sous le nom latin de Theodorus Lector) vécut à Constantinople au VI^{e} siècle. Il a laissé deux œuvres : une *Historia tripartita* — résumé de Socrate (380— post 439), Sozomène (environ 400—460) et Théodoret (393—466) — et l'*Historia ecclesiastica*, qui raconte les événements les plus importants des années 439—527. Pour la rédaction de ses ouvrages, Anagnostes s'est servi des actes des conciles, sans négliger les autres sources, en fournissant des données fort utiles pour la connaissance de l'époque dont il s'occupe. Un résumé — l'*Epitome* — a été fait au VIII^{e} siècle d'après son *Histoire ecclésiastique*. Malheureusement, les œuvres fondamentales de l'auteur constantinopolitain ne se sont conservées qu'à l'état fragmentaire, ce qui rend bien ingrate la tâche de leur éditeur moderne. Leur dernière édition, publiée dans le vol. 86 de la *Patrologia graeca* (1860) était tout à fait insuffisante. L'auteur de la présente édition a dû travailler pendant six ans avant d'avoir réuni les divers *membra disiecta* en un tout définitif, à la hauteur des actuelles exigeances scientifiques. Il a étudié les différents témoignages concernant Theodoros et ses œuvres, les historiographes postérieurs qui se sont servis de ses œuvres, ainsi que sept manuscrits décrits dans son introduction.

Le matériel ainsi obtenu est distribué en cinq parties : 1° — commentaire des sources ; 2° — texte proprement dit ; 3° — notices historiques ; 4° — rapports avec les sources ; 5° — apparcil critique. Pour l'*Epitome* seulement quatre de ces cinq parties ont été employées (c'est-à-dire la première de notre énumération). L'appendice reproduit quelques échos d'époque tardive, servant à compléter l'image de l'auteur édité. Des index des sources, des noms propres et des mots complètent l'édition.

Il y a parfois une inadvertance dans le choix des formes adoptées, par exemple la leçon Ἡρακλείας Θρᾴκης (p. 31, 18) par rapport à celle ἐν Ἡρακλείᾳ τῆς Θρᾴκης (p. 112, 16). Parfois aussi l'explication donnée à certains termes ou mots de l'index est insuffisante : le titre de Αὐγοῦστα a été attribué par l'auteur à plusieurs impératrices dont le nom aurait dû être mentionné ; en mentionnant les localités Δρῦς, Θαλμωνᾶ, Κιβάλη, Κλαυδιούπολις, il aurait dû en donner leurs correspondants modernes ; compte tenu de l'existence de plusieurs régions appelées Πεντάπολις il aurait été nécessaire de spécifier qu'il s'agit de l'Afrique ; les doublets βασιλίς—βασίλισσα auraient requis une brève explication ; préciser que par Σκυθία (88, 24 et 143, 24) l'auteur entend la *Scythia Minor*, autrement dit la province correspondant à peu près à la Dobroudja actuelle, nous semble nécessaire ; le surnom Σαλοφακίαλος aurait pu trouver une place dans l'index des mots, avec un essai d'explication partant de l'une des composantes : *faciale* ou *facialia* « serviette, essuie-main ».

Il serait à souhaiter que dans les éditions de cette envergure le philologue tâche de prêter concours à l'historien, au sociologue et au théologien.

H. M.

P. L. M. LEONE, *Nicephori Gregoras, « Antilogia » et « Solutiones Quaestionum »*, « Byzantion », XL, 1970, p. 471—516 ; *Nicephori Gregoras, Opuscula nunc primum edita*, « Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia » dell'Università di Macerata, III—IV, 1970—1971, p. 731—782 ; *Nicephori Gregoras, Ad imperatorem Andronicum II Palaeologum Orationes*, « Byzantion », XLI, 1971, p. 497—519.

Ce qui a été déjà imprimé de l'œuvre — aussi riche que variée, mais en partie encore inédite — de l'auteur byzantin Nicephorus Gregoras (1295—1360) laisse généralement à désirer sous le rapport de la qualité de l'édition. Or, le jeune savant italien P. Leone, professeur aux Universités de Lecce et de Macerata, qui a brillamment démontré ses mérites en éditant l'Histoire et les Letres de Ioannes Tzetzes (1110—1180), fournit un appoint essentiel à l'édition intégrale des œuvres de l'ambassadeur impérial byzantin à la cour du roi serbe en 1326. L'éditeur s'appuie surtout sur les manuscrits italiens. Il les décrit et les valorise en latin ; l'appareil critique qui accompagne ces textes mentionne les sources et les versions diverses, en leur apportant aussi des émendations personnelles. Un index des noms propres complète l'ensemble.

Un des ouvrages de Nicephorus Gregoras — les *Solutiones Quaestionum* — a été édité en 1933 par l'helléniste roumain St. Bezdechi, qui travailla sur un seul manuscrit, alors que le savant italien en utilise quatre, en y procédant à certaines améliorations. Notons la prudence et le respect plus grand de l'éditeur italien vis-à-vis de la tradition manuscrite. Par exemple, il garde la forme Ἑλληνίδων (IV, b), alors que St. Bezdechi la remplace par Ἑλλήνων ; de même, l'éditeur roumain ajoute à V, 60 le mot ἄστρων après σφαίρας, ou bien, à VII, 10 le mot εἰπεῖν après συνελόντι — adjonctions jugées superflues. Comme Nicephorus Gregoras était un archaïsant, l'éditeur italien tâche de conserver les formes et les graphies classiques telles : γίγνεται. Ceci ne l'empêche pas, toutefois, de préférer la leçon γίνεται (dans « Annali ... » p. 749, 1) ce qui est une inconséquence. La forme παλιννοστεῖν, p. 754, 95 (qu'on retrouve aussi dans les meilleurs manuscrits de Théophilacte Simocata) était plus indiquée que παλινοστεῖν. Enfin, à la p. 759, 255, on aurait pu maintenir la leçon ἔστιν de A.

Compte tenu de ce que le lexique de Gregoras est conservateur et sobre, l'éditeur n'a pas jugé nécessaire d'ajouter à l'ensemble un index des mots.

H.M.

VITO D. PALUMBO, *Roda ce kattia* (Rose e spine) Con introduzione, transcrizione fonetica, traduzione e note di Paolo Stomeo. Lecce, 1971, XXVIII, 280 p. (Scrittori Salentini a cura del Centro di Studi Salentini Lecce, V).

Quelques îlots linguistiques grecs ont survécu en Italie méridionale, datant de l'antiquité (selon G. Rohlfs) ou de l'époque byzantine (selon d'autres linguistes). Ils ont exercé une certaine influence sur l'évolution des dialectes du sud de l'Italie, mais leur domaine se rétrécit de jour en jour, de sorte qu'à l'heure actuelle ils sont en train de disparaître. Toutefois, une longue cohabitation n'a pas manqué de laisser son empreinte dans la langue aussi bien que dans la physionomie et l'âme des habitants de ces régions. La population d'origine grecque a conservé pendant longtemps sa religion grecque-orthodoxe, parlant et écrivant dans sa propre langue. Elle développa sa propre culture, qui est tout à fait remarquable. Le dernier grand représentant de cette culture a été le poète Vito D. Palumbo (1854—1918), né à Calimera et instruit dans les écoles d'Otrante, Lecce, Florence et Naples. Par la suite, il devait enseigner dans différentes écoles de l'Italie méridionale, entretenant des étroites relations avec les grandes personnalités européennes de son époque. Doué d'une sensibilité hors série, il a traduit dans son dialecte natal les poésies de la Grèce antique et de la littérature latine, ainsi que les chefs-d'œuvre des poètes italiens, français, allemands ou anglais. Notons aussi qu'il a traduit entre autres une poésie de la poétesse roumaine Matılda Cugler-Poni. Mais la partie la plus durable de son œuvre reste sans doute sa propre œuvre poétique, d'une double veine : lyrique et sociale. Le poète vibrait à la souffrance des pauvres gens. D'autre part, il a consacré sa vie à la lutte pour maintenir la langue et la culture héritées de ses parents.

Le mérite de Paolo Stomeo, professeur de langue et littérature néogrecques à l'Université de Lecce, est d'avoir étudié avec soin les périodiques de l'époque et les écrits de Vito D. Palumbo, afin de réunir ses poésies dans un volume. Il a procédé avec toute l'attention requise à la transcription des textes grecs en caractères latins, en leur adjoignant aussi une artistique traduction italienne. Le tout est précédé d'une belle et substantielle introduction. Grâce à ce travail, l'œuvre du poète devient plus accessible au public grec et italien. Elle sera en outre très utile aux linguistes, leur facilitant une connaissance plus approfondie des parlers grecs de l'Italie méridionale.

H. M.

I. DURIDANOV, *Kolektiva auf* -ar *aus Pflanzenbezeichnungen in der serbischkroatischen und bulgarischen Toponymie.* Makedonska Akademija na Naukite i Umetnoste. Četvrto zasedanie na medjunarodnata komisija za slovenska onomastika, Skopje, 1971, p. 77—87.

L'auteur a rassemblé et étudié 209 noms avec le suffixe *-ar* de la Bulgarie occidentale, Macédoine, Serbie, Croatie, Herzegovine et Slovénie, fréquents notamment dans le carré délimité par les villes de Sofia, Skopje, Sarajevo et Belgrade On peut citer, par exemple à ce propos les noms bulgares de : *bukar* « forêt de hêtres », *Čerešar* (rivière près de Golešovo, distr. de Sandanski) de *čereša* « cerisier », *Topolar* (village près de Granitovo, distr. de Kranovgrad) de *topola* « peuplier » ; en Macédoine : *Leštar* (forêt près de Zelengrad, distr. de Kratovo) de *leska* « coudraie » ; *Lukar* (champ près de Konopište, distr. Tikveš) de *luk* « ail » ; *Slivar*

(lieu boisé près de Belica) de *sliva* « prunier » ; en serbocroate : *lipar* « forêt de tilleuls », *šumar* « jeune forêt », *topoljar* « forêt de peupliers » , etc.

Le modèle de ces formations est recherché soit dans la langue latine (comp. les noms en *-arium* : *rosarium, violarium*), soit en roumain (comp. *feregar* « fougeraie », lieu planté de fougères ; *frunzar* « feuillée » ; *tufar* « hallier »). La conclusion à tirer de ces exemples vient renforcer la thèse du slavisant N. van Wijk qu'une population romane a survécu parmi les Bulgares et les Serbocroates jusqu'au XII^e^ siècle, en marquant la toponymie et le vocabulaire.

H. M.

Dicționarul Limbii Române (*Dictionnaire de la langue roumaine*). *Nouvelle série, tome VIII, I^ère^ partie, lettre p* (*p — păzui*). Bucarest 1972, VIII, 357 pp. (Academia Republicii Socialiste România).

La série des volumes du grand dictionnaire continue de paraître avec régularité. Il y a quelques corrections à faire au présent volume : p. 91 *paradosi* est dérivé de *paradosis* et non directement de παραδίδω ; p. 103 *paraponisi* s'explique par l'aoriste παραπόνησα ; p. 125 *parigorisi* dérive également de l'aoriste παρηγόρησα ; p. 152 *partid* vient du ngr. παρτίδον, alors que la variante *partit*, imitée de l'it. *partito*, n'a pas survécu ; p. 182 *pat* « lit » vient du mgr. πάτος « couche, plancher » ; p. 189 *patimă* est antérieur au XVI^e^ siècle et il a pénétré dans le langage courant par la voie de la littérature religieuse, comme un reflet du mgr. πάθημα.

Pour le mot *pălărie* « chapeau », il est difficile d'admettre comme point de départ l'it. *cappelleria*, puisque en roumain il est déjà attesté au XVII^e^ siècle, époque où il n'y avait pas chez nous des magasins de chapeaux. Nous avons donné, pour notre part, une explication plus vraisemblable à ce mot, dans notre article *Zum Begriff « Hut » in den südosteuropäischen Sprachen, Serta Slavica in memoriam Aloisii Schmaus, Gedenkschrift*... Munich, 1971, p. 499—503. Même un écrivain populaire du médio-grec, tel Theodoros Prodromos au XII^e^ siècle, utilisait le mot ἀπαλαρία ou ἀπαλαρέα dans le sens de « assiette circulaire ». Il est également attesté en Italie (*appallarea*) entre les VI^e^—IX^e^ siècles, avec la même signification. Du byzantin, le mot passa chez les Aroumains (*pălărie*), les Albanais (*palare*), les Monténégrins (*paralija*), les Bulgares (*paralija*) et dans le grec moderne (ἀπαραλία) avec le sens d'« assiette, petite table ronde ». Le mot a donc rayonné dans un vaste espace, véhiculé par les représentants de la culture byzantine. La supposition qu'il aura passé chez les Roumains aussi en gardant le même sens (d'assiette, petite table ronde) s'avère, par conséquent, plausible. Lorsque les premiers chapeaux de forme circulaire furent importés dans leur pays, les Roumains les ont désignés par un mot déjà entré dans la langue : *pălărie*, s'inspirant sans doute de la forme de l'objet. Il s'agirait donc d'un mot d'origine byzantine dont le sens initial était « assiette ». Malheureusement, le sens primaire (assiette) de *pălărie* n'est pas attesté en roumain, qui ne le connaît que dans son sens dérivé de « chapeau ». Cette circonstance a rendu plus difficile la précision de l'étymologie du mot roumain *pălărie* « chapeau ».

H. M.

Cartulary A of the Saint John Prodromos Monastery. Facsimile edition with an introduction by Ivan Dujčev,«Variorum Reprints,» London, 1972, VI, 265 p.

Habent sua fata libelli! Les archives du monastère Saint-Jean-le Prodome, situé sur le mont Ménécée (Menoikeon), non loin de Serrès, au nord-est de Thessalonique, étaient connue depuis près d'un siècle. Elles renfermaient différents documents datant de 1297 à 1800, et tout particulièrement 45 documents concernant les rapports de propriété au XIV^{e} siècle, rédigés en grec et émis par les empereurs byzantins (10 d'entre eux par Etienne Dušan, le souverain de la Serbie). La guerre de 1914-1916 avait fait disparaître les originaux, les textes n'étant connus que par différentes copies. En 1934, Alexandre Soloviev a essayé d'en donner une édition d'après trois copies conservées à Belgrade, mais il a procédé arbitrairement et a commis des erreurs. En 1935 a paru l'étude de F.Dolger, qui faisait ressortir la valeur des documents. Puis, en 1937, par les soins de M. Jugie, paraissait une édition meilleure, mais également d'après des copies et dépourvue d'un commentaire suffisant. Enfin, en 1955, on a bénéficié de l'excellente édition d'André Guillou, faite elle aussi, il est vrai, d'après des copies tardives, mais sur la base d'une analyse attentive du contenu et comprenant un commentaire et un index. Cette édition révèle la richesse de ces sources et l'importance de leur terminologie pour l'étude de différents aspects de la culture byzantine. Citons ainsi, dans le document n^{o} 35, datant de 1339—1342, à la ligne 44, le nom propre de Βλάχος en rapport avec certaines obligations contractuelles envers le monastère. Un terme qui apparaît assez fréquemment est celui de ζευγολατεῖον « terrain, surface de terre que l'on peut labourer avec deux bœufs ». Intéressants, aussi, les titres des dignitaires, les divisions administratives, les formes de propriété, les noms d'ustensiles.

C'est dans cette situation provisoire que l'on se trouvait lorsque, en 1957, V. Urbánsková et I. Dujčev ont signalé l'existence d'un original à la bibliothèque de l'Université de Prague. A la suite d'une vérification minutieuse, I. Dujčev a confirmé la nouvelle et a annoncé qu'il avait entrepris l'élaboration d'une édition définitive. Jusqu'à la parution de celle-ci, il a décidé de publier une édition en fac-similé de l'original de Prague, afin de venir plus rapidement en aide aux chercheurs. Cet original comprend 262 pages et il est reproduit d'après les procédés techniques les plus modernes.

H. M.

HANS-MARTIN GAUGER, *Wort und Sprache. Sprachwissenschaftliche Grundfragen*, Tubingen, 1970, S. 130; ders. *Zum Problem der Synonyme*, Tübingen, 1972, S. 150 [160].

Das Erscheinen einer neuen Sammlung unter dem Titel « Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft » macht aufmerksam auf die Bemühungen, die es in Deutschland im Zusammenhang mit diesen Forschungen gibt, auf die Bedeutung, die man ihnen im Unterricht beimisst, sowie auf die Erscheinung eines Beitrags überhaupt, dessen Wirksamkeit um so grosser ist, je schneller er im Druck erscheint. Sie ist eine gewissermassen analoge Sammlung zur bei uns im Lande erscheinenden « Universitas », die mehrere Bande herausbrachte, worunter wir nur Hubert Paul Hans Tessings *Das Problem der Perioden in der Literaturgeschichte*; Roman

Ingardens *Über den Gegenstand und die Aufgaben der Literaturwissenschaft*; Uriel Weinreichs *Erkundungen zur Theorie der Semantik*; Helmut Hennes *Prinzipien und Probleme der Lexikographie*, Hans-Martin Gaugers *Wort und Sprache* nennen.

Der Autor des Bandes *Wort und Sprache* ist ordentlicher Professor fur Romanische Philologie an der Universität Freiburg i. Br. Seine Schriften : *Wortgestalt und Wortinhalt im Französischen und im Spanischen*; *Die Semantik in der Sprachtheorie der transformationellen Grammatik*; *Durchsichtige Worter* bezeugen, dass er auf dem Gebiete theoretischer Fragen bezüglich des Wortes und der Sprache zu den bedeutenden Fachleuten gehort. Erfullt von dem Wunsche, das Interesse eines je grosseren Leserkreises zu wecken, schatzt der Autor : « Wissenschaft muss nicht nur « wissenschaftlich », sie muss auch interessant sein; sie muss das jeweils Interessante an ihren Gegenstand, dasjenige, worum willen allein es sich lohnt, ihn zu erkennen, zu ihrem Thema machen. Das Ideal in der Sprachwissenschaft wäre eine die Vielfalt ihres Gegenstandes, der Sprache des Menschen, widerspiegelnde Vielfalt konkurrierender, sich gegenseitig helfender, in standigem commercium stehender Betrachtungsweisen » (S. VIII).

In den vier Kapiteln der Arbeit werden folgende wichtige Probleme behandelt : 1. Sprachbewusstsein und Sprachwissenschaft; 2. Das Wort — Zeichen und Name; 3. Der Inhalt des Wortes; 4. Die Form des Wortes.

Der Verfasser beurteilt als personlichen Beitrag die Stellungnahme und den persönlichen Standpunkt, die sich aus der Auseinandersetzung mit früheren Autoren ergeben. Dadurch dass sich H.-M. Gauger mit fruheren Standpunkten im Zusammenhang mit den jeweiligen Problemen auseinandersetzt, gewinnt seine Arbeit den Charakter einer Mikromonographie. Eine strenge, kritische Analyse früherer Formulierungen führt sogar zur Überprüfung einiger schon in der Fachliteratur übernommener Thesen. Wir beziehen uns im besonderen auf das I. Kapitel, worin sich der Verfasser mit dem Verhältnis—linguistisches Bewusstsein und Sprachwissenschaft — beschäftigt. Es lasst sich keine Sprache ohne Subjekt auffassen, in dessen Bewusstsein sie gefestigt wird. Sprache ohne Bewusstsein gibt es nicht : Reflexivität, « objektive » Einheit der Sprache und der « Metasprache » ist wesentlicher Zug einer « naturlichen » Sprache. Indem sich der Forscher in die bewusstseinseigene linguistische Lage oder in die bewusstseinsfremde Lage des Sprechers versetzt, gelangt er zu verschiedenen Schlussfolgerungen in der Einschätzung einiger Phänomene. Die besondere Bedeutung dieser These fur die Forschungen der balkanischen Linguistik erübrigt sich (die Studie A. Mirambels *Sur la notion de « conscience linguistique »*, in « Journal de psychologie normale et pathologique », 55 (1958), S. 266—301 wird dauernd zitiert). Die Analyse auf Grund der psycholinguistischen Methoden von Entlehnungen innerhalb der Sprache, die entlehnt, und die Bezugnahme auf die Art, wie sie nicht nur in das sprachliche System sondern auch in das Sprachbewusstsein der Sprecher eingegliedert werden, die Art, wie die Sprecher die « neuen » Worter im Bewusstsein von den zur Sprache gehörigen unterscheidet, wird zur Ausweitung der Forschung der wissenschaftlichen Zwischengebiete führen.

Neue Deutungen der Theorien über das Wort, über seine Form und Bedeutung sind auch in den übrigen Kapiteln anzutreffen. Hervorzuheben ist die Problemstellung hinsichtlich der « Abgrenzung » des Wortes (S. 48) oder der Definierung des Wortes (S. 86) : « Die sprachwissenschaftliche Definition muss eine Realdefinition sein ».

Wichtige Feststellungen beziehen sich auf die Synchronie und Diachronie, wenn der Autor etwa beweist, dass im Bewusstsein des Sprechers, im linguistischen Phänomen, der diachronische und der synchronische Aspekt « kopräsent » sein können. « Da der Begriff der Synchronie in seiner üblichen Ausprägung sich von der historischen Sprachbetrachtung in dem genannten doppelten Sinne nicht wirklich gelöst hat, machen wir ihn und nicht zu eigen und ersetzten ihn durch den der Kopräsenz » (S. 17).

Auf Grund einer reichhaltigen, jedoch gut ausgewählten Bibliographie erweist sich dieser « Ansatz zu einer wissenschaftlichen Sprachbetrachtung » wie H.-M. Gauger seinen Beitrag zu *Wort und Sprache* nennt, als eine Arbeit mit zahlreichen originellen Anregungen. Im Zusammenhang mit der Bibliographie wäre zu bemerken, dass der Autor unerklärlicherweise verzichtet hat, die Arbeiten Al. Rosettis *Sur la définition du mot*, in « Acta linguistica », B. IV (1944) und *Le mot*, Copenhague — București, 1947 anzufuhren.

In der Folge soll noch das letzterschienene Buch H.-M. Gaugers *Zum Problem der Synonyme* vorgestellt werden, zumal die Arbeit über die Synonyme bereits geschrieben war, als *Wort und Sprache* gedruckt wurde, (sie ist namlich ein Kapitel der 1960 erschienen Dissertation), so dass das Kapitel über die Synonyme aus *Wort und Sprache* eigentlich die Folge eines vorhergehenden Studiums darstellt, jedoch in endgultiger Form mit den theoretischen Einsichten des Forschers angereichert wurde.

Das Buch besteht aus folgenden Kapiteln : Begriff der Synonymie ; Unmöglichkeit vollkommener Bedeutungsgleichheit ; Synonymie — ein Fall von mehrfacher Bedeutung ; Die Leistung der Synonymie ; Die Synonymie im Sprachbesitz und in der Sprachäusserung.

H.-M. Gaugers Beitrag fügt der Synonymie, einem der meistdiskutierten sprachwissenschaftlichen Begriffe, neue Koordinaten bei. Der Autor ist der Ansicht, dass die « klassische » Definition falsch ist und schlagt eine andere vor, wonach die Synonymie die Ähnlichkeit von Bedeutungen darstellt : « Die Synonymität ist ein Verhältnis semantischer Ähnlichkeit zwischen zwei oder mehreren Wortern ». Die Sprache benötigt keine Identität der Bedeutungen, weil sie andere Moglichkeiten besitzt, eine vollige Identitat der Bedeutung von Aussagen durch eine „Nonsynonymie" der Kontexte zu schaffen. Diese Feststellungen haben ihren Ausgangspunkt bei der Unterscheidung zwischen dem « synonymischen » Kontext, worin Synonyme unterschiedlich gebraucht werden, und dem « nonsynonymischen » Kontext, worin die Unterschiede zwischen zwei oder mehreren Wortern verschwinden. Es seien einige vom Autor angeführte Beispiele genannt : [Er] ahnte, er wusste nicht (S. 88); C'est ne pas de l'orgueil, c'est de la fierté legitime (S. 92) ; Beispiele für einen « nonsynonymischen » Kontext — non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine (S. 95).

Natürlich lässt sich im allgemeinen nicht behaupten, dass es in der Sprache keine Wörter mit identischer Bedeutung gibt. Die Situation in der Sprache, in semasiologischem Sinn, die sich von der Sprechsituation unterscheidet, d.h. in onomasiologischem Sinn, erklärt die Gultigkeit der Behauptung nur für den ersten Fall.

Die Überlegung , dass die Synonymie als eine Ähnlichkeit von Bedeutungen nicht als Gegensatz zur Polysemie aufgefasst werden muss, weil die beiden Phänomene nicht auf der gleichen Ebene der Sprache stattfinden, ist unseres Wissens auch zum ersten Mal bei Gauger anzutreffen.

Die Arbeit gehört zu den „offenen" Schriften, die auch subjektive Faktoren in die Diskussion des linguistischen Phänomens einbeziehen und die den Reichtum der Sprache nur auf Grund der historischen, sozialen, kulturellen und psychischen Bedingtheit erklären zu glauben können. Die Synonyme sind eine der Ausdrucksformen dieses Reichtums und gewiss die bedeutendste : sie schliessen zahlreiche feine Unterschiede ein, die aus der Einprägung phonischer Formen in das relieflose Material dank der Erfahrung der Welt und der Gesellschaft selbst im Laufe der Zeit hervorgegangen sind (S. 136).

Z. M.

VASILE ARVINTE, *Die deutschen Entlehnungen in den rumänischen Mundarten (Nach den Angaben des Rumänischen Sprachatlasses)*, Berlin, Akademie-Verlag, 1971, X S. + 236 S. + 49 Karten.

Diese Arbeit des rumänischen Forschers Vasile Arvinte aus Iaşi stellt die erweiterte Fassung der 1962 an der Philosophischen Fakultät der Humboldt-Universität zu Berlin vorgelegten Dissertation *Împrumuturi germane în graiurile populare româneşti (pe baza Atlasului lingvistic român)* dar. Sie wurde ins Deutsche von Siegfried Bronsert übersetzt und hat die gründliche Auswertung des Rumänischen Sprachatlas zur Voraussetzung. Sie setzt sich nicht zum Ziel, alle deutschen Bestandteile des rumänischen Wortschatzes aus Vergangenheit und Gegenwart zu behandeln. Die deutschen Elemente der rumänischen Mundarten werden in der vorliegenden Arbeit wie folgt behandelt: zuerst werden die häufigsten und bedeutendsten deutschen Lehnwörter im Dakorumänischen und danach die deutschen Lehnwörter im Istrorumänischen erörtert. Von den rumänischen Dialekten weisen bekanntlich nur der dakorumänische und der istrorumänische Lehnwörter aus dem Deutschen auf, und zwar dank der unmittelbaren Berührung der Sprecher der beiden Sprachen. Die Aromunen und Meglenorumänen hatten keine Kontakte dieser Art.

Arvinte geht in seiner Arbeit nach der sprachgeographischen Methode vor, was ihm ermöglicht, « für eine grosse Anzahl von Wörtern die Verbreitungsgebiete festzulegen, die verschiedenen Wortschichtungen, die sich im Laufe der Zeit herausbildeten, zu unterscheiden und die Konkurrenz zwischen den verschiedenen Synonymen zu zeigen » (S. 10). Mit Hilfe dieser Methode konnte der Verfasser Ausbreitung und Entwicklung, bzw. Untergang vieler Wörter untersuchen und gleichzeitig auch einen Zusammenhang zur Kulturgeschichte herstellen.

Die Abfassung einer solchen Monographie bleibt ein wichtiger Erfolg der rumänischen Sprachwissenschaft.

Z. M.

PÉTROS BRAÏLAS-ARMÉNIS, Φιλοσοφικὰ Ἔργα (Œuvres philosophiques). Tome Premier. Textes établis, annotés et présentés par E. Moutsopoulos et Catherine Dodou, Thessalonique, 1969, 534 pages et 2 planches.

Ce *Corpus philosophorum graecorum recentiorum* édité par l'Institut de Recherches de Thessalonique est destinée à combler une lacune depuis longtemps ressentie dans le domaine de l'histoire des idées. C'est Evanghélos Moutsopoulos, professeur à l'Université de Thessalonique, qui s'est chargé de la direction de cette œuvre, dont le premier tome est consacré aux écrits de Pétros Braïlas-Arménis, penseur grec qui fut à la fois philosophe, juriste et homme politique.

Né en 1813 à Corfou, ce penseur fit ses études à Bologne, à Genève et à Paris. Licencié en droit de l'Université de Paris, il fut nommé juge à Zante en 1841. Après un an, il s'établit à Corfou, où il participa au mouvement national grec et lutta pour la réunion des Iles Ioniennes à la Grèce. Il fut ministre plénipotentiaire de Grèce à Londres (1867—1873), à Pétersbourg (1876—1880), à Paris (1880—1882) et de nouveau à Londres (1882—1884). Il est décédé en 1884. Ses écrits philosophiques et juridiques révèlent un véritable penseur européen, représentatif aussi pour l'histoire de la culture grecque moderne.

En éditant en collaboration avec Catherine Dodou les œuvres de Pétros Braïlos-Arménis, le professeur E. Moutsopoulos rend un réel service aux chercheurs de l'histoire des idées modernes. Le tome comprend un avant-propos et un exposé introductif signés par le directeur de la collection (p. IX—XXXV), une présentation biographique et bibliographique (p. XXXVI—LXIX), une note sur les éditions et les manuscrits grecs (p. 1—13). Les textes édités concernent les suivants travaux de l'auteur : *Essais sur les idées premières* (p. 15—203), *Éléments de philosophie théorique et pratique* (p. 207—374), *La théorie et la pratique ou la science du bien* (p. 377—526).

Du point de vue bibliographique, les œuvres sont classées en six écrits non-philosophiques, quarante et un écrits philosophiques, une traduction des travaux philosophiques et deux traductions des travaux non-philosophiques. Bien qu'un peu arbitraire, ce classement bibliographique offre aux lecteurs, dès le début, une orientation générale dans les principaux domaines de la pensée de l'auteur.

Dans ses écrits, Pétros Braïlas-Arménis examine d'une façon parfois critique les conceptions de Platon et d'Aristote ; il retient certaines idées des penseurs écossais Thomas Reid et Dugald Stewart, des anglais Roger Bacon et John Locke, ainsi que des allemands Leibnitz et Kant, pour édifier un système sensiblement éclectique. Pour former un corps de doctrine, le penseur grec adopte les differents systèmes de ses devanciers et de ses contemporains ; de cette manière, il a favorisé dans l'opinion de ses éditeurs le développement de la philosophie moderne sur les bases de la pensée de Platon.

Comme juriste et philosophe du droit, Pétros Braïlas-Arménis insiste sur l'importance théorique et pratique du droit naturel. À l'Université de Paris, il avait suivi les cours sur le droit naturel faites par le philosophe Théodore Jouffroy. Par ses théories sur le droit naturel, le penseur grec fut à son époque et dans son pays un idéologue progressiste.

Un côté plus pratique de ses écrits sur le droit se dégage de l'analyse des institutions juridiques : la famille, la propriété, les successions, les contrats. Ses conceptions sur le droit public proclament le devoir de l'État moderne de garantir la liberté politique des hommes. En matière de droit international, le penseur exprime des conceptions qui sont encore valables ; il estime que la guerre doit être éliminée de la pratique internationale comme moyen de régler les litiges entre les États.

Précision dans l'édition du texte et érudition dans les notes et explications, voilà des qualités qui marquent un début heureux du *Corpus philosophorum graecorum recentiorum*.

G. C.

ʼΑΘΑΝΑΣΙΟΣ ΧΡΙΣΤΟΠΟΥΛΟΣ, ʼʼΑΠΑΝΤΑ (Athanasie Hristopoulos, Oeuvres complètes). Edition publiée par les soins de G. Valetas, Athènes, 1969, XIV + 624 p

La nouvelle édition des œuvres du poète grec Athanasie Hristopoulos, surnommé le nouvel Anacréon de Grèce, est une des meilleures et nous devons relever l'effort déposé par l'infatiguable historien littéraire grec G. Valetas, ainsi que l'appui accordé par l'association « Φίλοι Βυζαντινῶν Μνημείων καὶ ʼΑρχαιοτήτων νομοῦ Καστορίας » (Les amis des monuments byzantins et des antiquités du district Castoria), qui a pris à sa charge tous les frais d'impression, rendant ainsi possible la publication de l'édition.

En tête du volum se trouve une substantielle introduction dans laquelle G. Valetas présente en détail de la vie et de l'œuvre du poète Hristopoulos.

Après s'être occupé brièvement, surtout du point de vue culturel, de la ville natale du poète, Castoria, l'éditeur brosse la biographie de Hr., qui comme l'on sait, a vécu à Bucarest avec de courtes interruptions depuis 1812 jusqu'à sa mort, survenue en 1847. L'éditeur fait de nouvelles précisions, mais quelques affirmations nous semblent être contestables.

En parlant, à la 11-ème page, de la femme de Hristopoulos Valetas dit que « οὔτε ξέρουμε, ἄν κατὰ τὴν κηδεία του, στὴν ὁποία λείπει, ἦταν πεθαμένη ἤ χωρισμένη » (nous ne savons pas si le jour de son enterrement, auquel elle n'avait pas été présente, elle était morte ou séparée de lui) (p. 11). Or nous savons que dans l'oraison funèbre prononcée par le protosinghelos Dionisie, directeur du séminaire dirigé par la St. Mitropolie et qui était un grand ami du défunt, affirme que se retirant de la vie politique afin de vivre au sein de sa famille, composée de sa femme bien-aimée et de son fils, le défunt menait « une vie vraiment philosophique [1] ». Nicolas Koritzas, le biographe de Hristopoulos affirme à son tour que le poète a vécu avec sa femme en pleine harmonie et qu'à sa mort il lui a laissé tout ce qui est resté après une vie très pondérée [2].

Valetas écrit que Hristopoulos a été nommé en 1812 grand logothète des causes étrangères, mais il ne précise pas la date jusqu'à laquelle il a occupé ce poste. On sait que Hristopoulos a quitté ce poste en 1817 quand il fut remplacé par Petrache Ritoridis.

Arrêtons-nous un peu sur la précieuse biographie publiée par Nicolas Koritzas en 1853, très tôt après la mort du poète. Lorsque nous nous sommes occupés, en 1957, de l'édition critique de la *Législation Caragea*, faite par Hristopoulos, nous avons affirmé que Const. Triandafilopoulos et G. Valetas ont pensé que cette biographie de Hristopoulos a été écrite par lui-même [3]. Notre affirmation était basée sur ce qu'avait écrit Valetas : « Ὁ μακρὸς πρόλογος πηγὴ βιογραφικὴ γραμμένος ἀπὸ τὸν ἴδιο τὸν ποιητὴ » (Une longue introduction, source biographique, écrite par le poète lui-même), dans Γενικὴ Ἑλληνικὴ Βιβλιογραφία (Bibliographie générale grecque), (Athènes, 1936, fasc. 1 p. 9). Valetas a changé d'avis entre temps, et il montre, dans la présente édition que nous n'avons pas admis son avis, mais il soutient quand même, plus loin, que « le poète prend aussi une grande part à la rédaction de cette biographie ». Nous croyons qu'il n'est plus nécessaire d'insister, car n'importe qui lira les affirmations de Valetas, se convaincra facilement qu'il est d'accord avec nous, étant donné qu'il ne soutient plus actuellement que l'introduction aurait été écrite en entier par Hristopoulos et il admet aussi Koritzas comme collaborateur du poète, chose que nous ne contestons pas.

En ce qui concerne la formation culturelle de N. Koritzas, nous ne sommes pas d'accord avec l'appréciation donnée par Valetas : « Ὁ Κορυτζᾶς δὲν ἦταν λόγιος, ὁμολογεῖ τὴν ἀδυναμία του κι'ἐπικαλεῖται τὴν εὔνοια τῶν ἀναγνωστῶν του » (Koritzas n'a pas été un intellectuel, il avoue sa faiblesse et invoque la bienveillance de ses lecteurs) (p. 601). Et il dit un peu plus haut, au sujet de Koritzas « γιὰ τὸν ἐνθουσιώδη αὐτὸν θαυμαστὴ καὶ ὀπαδὸ τῶν γλωσσικῶν ἰδεῶν τοῦ Χριστοπούλου δὲν κατέχουμε βιογραφικὰ στοιχεῖα (au sujet de cet enthousiaste admirateur et disciple des idées linguistiques de Hristopoulos nous n'avons pas de données biographiques). Dans l'article que nous avons écrit au sujet de la Législation Caragea, qui figure au no 281 de la bibliographie de Valetas, nous avons donné quelques informations biographiques sur Koritzas, d'où il résulte qu'il fut un homme

---

[1] Voir N. Camariano, Ἕνας ἄγνωστος ἐπικήδειος λόγος γιὰ τὸν Ἀθανάσιον Χριστόπουλον καὶ μιὰ ἐπίσης ἄγνωστη ἐλαιογραφία τοῦ ποιητοῦ (Une oraison funèbre inconnue faite pour Athanasie Hristopoulos et un tableau à l'huile du poète, inconnu aussi) dans la revue « Μακεδονικά », IX (1969) et en tiré à part. Le texte du l'oraison funèbre, en traduction grecque, est reproduit par Valetas (p. 592—595) d'après notre article.

[2] Ed. Valetas, p. 144.

[3] Nestor Camariano, *Despre noua ediţie a Legiuirii Caragea* (Sur la nouvelle édition de la Législation Caragea), « Studii », X (1957), no 1, p. 181.

cultivé et que c'est par modestie qu'il invoque la bienveillance de ses lecteurs. Il a éte élève de l'Académie princière de Bucarest et a continué ses études à Paris ; il a été aidé par le prince de Moldavie, Mihai Suţo, qui donna une bourse de 1 500 francs, afin qu'il n'interrompe pas ses études dans la capitale de la France. De Paris, il est venu à Bucarest, où il fut nommé professeur.

Valetas publie aussi, un tableau biographique chronologique, qui sera très utile aux chercheurs. Vient ensuite la bibliographie des œuvres de Hristopoulos, ainsi que la bibliographie de tout ce qui a été écrit au sujet du poète grec.

Arrêtons-nous un instant sur certaines éditions des *Poésies* de Hristopoulos. Valetas, en décrivant la première édition de 1811, dit que le lieu d'impression n'est pas mentionné sur la page de titre, mais il affirme que c'est Vienne (p. 34). Nous avons écrit, il y a déjà quelques années, qu'à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine se trouve un exemplaire de cette édition où en dehors de l'année 1811 se trouve aussi le lieu : 'Ενετίησι (Venise). Nous avons émis l'avis à cette occasion, qu'il ne peut s'agir d'une édition vénitienne, mais d'une édition vienneoise.[4]

L'édition comprend : les poésies, le drame d'Achille, ainsi que les œuvres politiques, philosophiques, historiques et linguistiques de Hristopoulos.

Nous voulons ajouter, en ce qui concerne le drame « Achille » qu'il a été représenté sur a scène du premier nouveau théâtre d'Athènes le 31 mai 1836. L'information est fournie par N. Bees[5].

Valetas publie, à la fin, 6 lettres de Hristopoulos à son ami de Grèce, Athanasie Psalidas. Les lettres ont été publiées en 1961 par C. A. Diamantis et Valetas précise à la p. 62, qu'il veut, par cette nouvelle publication, corriger certaines erreurs qui se trouvent dans l'édition de Diamantis. Et cependant, nous voyons que la date de la cinquième lettre n'a pas été résolue : Νοεμβρίου έ' [1818 ;] (novembre 5 [1818 ?] (p. 590). En jugeant d'après le contenu de la lettre, nous pouvons conclure que cette lettre a été écrite par Hristopoulos à la veille de son départ de Constantinople à Bucarest, dans la suite du nouveau prince de Valachie, Ioan Caragea, qui eut lieu le 5 novembre 1812 et non en 1818, comme le suppose Valetas. Hristopoulos parle, dans cette lettre, de la première édition de ses poésies, parues en 1811.

A la fin du volume se trouvent quelques notes critiques qui selon nous auraient dû être placées auprès des œuvres auxquelles elles se rapportent.

Aux p. 611—614 se trouve un glossaire, aux p. 615—616 les titres des poésies de Hristopoulos, aux p. 617—618 une liste de poésies d'après leur premier vers et un index de noms propres des gens et des lieux, dans lequel se sont faufilés aussi certains termes comme γυναῖκες, γυναικοκρατία, δεκαπεντασύλλαβος etc. Il est regretable que Valetas, imitant ses prédécesseurs, ait publié à la p. 574, un portrait du poète qui représente, en réalité, le prince de la Valachie, Alexandre Ghica.

---

[4] Nestor Camariano, Προσθῆκες, συμπληρώσεις καὶ διορθώσεις στὴν 'Ελληνικὴ Βιβλιογραφία τῶν Δημ. Γκίνη καὶ Βαλ. Μέξα (Additions, complètements et corrections à la Bibliographie grecque de Dim. Ghinis et Val. Mexas, 1800—1839), dans « Νέον Κράτος » IV (1940), fasc. 37, p. 897.

[5] N. Bees, Τὸ πρῶτον νεοαθηναικὸν θέατρον, . . (Le premier nouveau théâtre d'Athènes. . .), publié dans « Νέα 'Εστία », du 15 novembre 1938, p. 1518. L'article de Bees n'est pas venu à la connaissance de Valetas.

Il est incontestable que G. Valetas a réussi, par ses efforts et son zèle, à publier la meilleure édition des œuvres d'At. Hristopoulos et à présenter le Nouvel Anacréon avec plus de compétence que ses devanciers. Nos observations ne diminuent pas la valeur de l'édition qui sera d'une grande utilité aux hommes de lettres et aux historiens littéraires grecs et étrangers.

N. C.

PAN. MOULAS, Βιβλιογραφία Ἑλληνικῶν συμμείκτων *A'*. (*1888—1961*). Ἔκδοσις δευτέρα (Bibliographie des miscellanées grecques. I (1888—1961), II-ème édition), Athènes, 1969, VIII + 119 p.

Ce volume s'ouvre par une courte présentation faite par C. Th. Dimaras, directeur du Centre de Recherches Néo-grecques, dans laquelle il montre l'importance et l'utilité de cette bibliographie, dont la première édition a été rapidement épuisée, et par une introduction de l'auteur de la bibliographie.

Les volumes sont décrits analytiquement et pour que l'analyse soit plus facile, l'auteur a bibliographié les collections d'études dans l'ordre chronologique, donnant un numéro à chaque volume. C'est ainsi qu'au total, un nombre de 44 collections sont bibliographiées, la première datant de 1888 et la dernière de 1961. L'auteur précise que les collections parues dans certaines revues ou annuaires ne sont pas bibliographiées.

Moulas a inscrit, en premier lieu, les études portant la signature des auteurs dont les noms sont placés en ordre alphabétique ; viennent ensuite les études anonymes, les préfaces, les notes, etc., qui ne respectent pas l'ordre des publications à l'intérieur de la collection. Dans le cas où la collection a plusieurs volumes, la description des études n'est pas faite par volume, mais en ayant en vue leur totalité.

Les auteurs sont présentés suivant l'alphabet grec et latin mais nous croyons qu'il eut été préférable d'inscrire séparément les noms étrangers et les auteurs grecs, autant dans la description des collections, que dans l'index. Aux p. 43—44 se trouvent les noms grecs commençant avec la lettre Σ (S) et ensuite les noms étrangers avec la lettre *R*. A l'index, nous rencontrons la lettre grecque *P* (R), ensuite la lettre Σ, et ensuite suit la lettre latine *R*, la lettre *T* grecque et ensuite les lettres latines *S* et *T*. Plusieurs historiens roumains figurent dans l'index d'auteurs : N. Bănescu, Şt. Berechet, Şt. Bezdechi, V. Grecu, I. D. Ştefănescu, N. Iorga (indiqué sous la lettre *J* et non à *I* !), qui ont collaboré à des volumes de mélanges publiés en souvenir ou en l'honneur de certains professeurs d'Athènes : Spiridon Lambros, D. Pappoulias, Th. Voreas. Certains chercheurs grecs comme P. Zepos, D. Iconomidis, St. Manesis, Ev. Kourilas etc. se sont aussi occupés de sujets se rapportant à l'histoire roumaine.

Pan. Moulas a offert aux spécialistes en histoire, droit, médecine, théologie etc. — un instrument de travail de grande utilité ; la parution de la seconde partie de la Bibliographie, comprenant les volumes hommagiaux et les collections thématiques publiés après 1961, est, comme de juste, attendue avec le plus grand interêt.

N. C.

P. A. SYRKU, *K ispravlenija knig v Bolgarii v XIV veke. I. Vremja i žizn' patriarxa Evtimija Ternovskogo*, with an introduction by Ivan Dujčev, Variorum reprints (10), London 1972 ; II *Liturgičeskie trudy patriarxa Evtimija Ternovskogo (teksty, sobranye P. A. Syrku)*, Variorum reprints (10), London, 1972.

Les deux volumes de P. A. Syrku réimprimées en 1972 font partie d'une valeureuse série de réimpressions parues sous l'égide des Curators of the Taylor Institution, University of Oxford. La suite des œuvres consacrées à l'histoire de la culture et des littératures slaves contient des livres très rares et de grande valeur scientifique signés par Emil Kalužniacki, V. I. Sreznevskij, G. A. Ilyinskij, N. L. Tunickij, A. Popov, Dj. Daničić, A. P. Rudakov, et par Dimitri Obolensky et Ivan Dujčev. Il faut ajouter aussi la précieuse et érudite „Encyclopédie de la théologie orthodoxe". Par cette opération typographique les bibliothèques des savants spécialistes seront dotées d'indispensables instruments de travail et des matériaux riches en idées. Quatre de ces travaux sont consacrés à l'école littéraire de Tyrnovo du XIV^e siècle : ce sont „Werke des Patriarchen von Bulgarien, Euthymius (1375—1393)" et „Aus der panegyrischen Litteratur der Südslaven", dues au professeur de l'université de Cernăuţi (Czernowicz), Emil Kalužniacki (1843—1914) et surtout les deux tomes consacrés par Polihrone Syrku, le savant qui naquit à Străşeni (le nom Syrku provient de celui du village Syrka) en Bessarabie. Ses recherches dans les bibliothèques de Roumanie, qu'il poursuivit au cours de plusieurs voyages, et de Bulgarie, aussi bien que dans d'autres collections des pays de la péninsule balkanique et de l'Europe, lui ont permis de rassembler une riche information sur l'activité littéraire au XIV^e siècle, à Byzance, comme au Mont Athos, ainsi qu'en Bulgarie. Il les a groupées d'après un plan de travail très large sous le titre de *K istorii ispravlenija knig v Bolgarii v XIV veke.* Mais les promesses représentées par ce plan n'ont été réalisées que partiellement à cause de sa fin à l'âge de 50 ans. Seulement deux volumes ont été rédigés et imprimés : un tome massif de 609 pages sur *L'époque et la vie du patriarche Euthyme de Tyrnovo (Vremja i žizn' patriarxa Evtimija Ternovskogo) et Les travaux liturgiques du patriarche Euthyme de Tyrnovo* (*Liturgičeskie trudy patriarxa Evtimija Ternovskago*) précédé d'une ample étude (XCVII pages) des textes. C'est une fresque ample, la première en date et toujours riche en données précieuses d'une époque trouble, dont les produits littéraires, sous l'influence du hésychasme, ont connu une large diffusion non seulement à travers le Sud-est européen, dans les milieux intellectuels roumains, mais aussi dans les pays de langue russe. Il ne faut pas oublier dans la biographie de l'auteur et la bibliographie qui l'accompagne l'apport de ce savant, tant que « privat docent », à l'étude de la langue et la littérature roumaine et sa contribution aux relations entre les Russes et les Roumains (voyez à ce sujet le livre d'Alexandrina Matkovski, *Polihronie Syrku*, Chişinău, 1967, ainsi que l'étude de 1942 du professeur Damian Bogdan de Bucarest, *Polihron Syrku şi contribuţia lui la cultura românească veche*, « Arhiva Românească », VIII (1942) où est publiée sa correspondence en langue roumaine avec le professeur Ion Bianu et autres membres de l'Académie Roumaine à la fin du XIX^e siècle).

Pendant les décennies qui se sont écoulées depuis la parution de cette œuvre de nombreuses précisions ont renouvelé notre image de cette époque. Mais l'analyse de Polichrone Syrku a toujours une importance majeure pour l'étude de la culture slave et les spécialistes seront heureux de faire maintenant appel à cette belle édition, précédée par une substantielle introduction sous la signature du professeur Ivan Dujcev.

I. R. M.

Quatre conférences d'un cycle organisé au cours de l'année académique 1970/1971 sur des problèmes de l'histoire de la civilisation européenne, vue à travers l'histoire du christianisme, sont publié dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (4/1971). Jean Hadot s'y occupe des « manuscrits de Qoumran et le christianisme », en faisant le point sur les rapports entre les témoignages découverts en 1950 et la nouvelle foi. François Masai présente une stimulante esquisse d'une synthèse des rapports entre la désagrégation de l'Eglise catholique et celle de l'Empire romain, en passant en revue les tensions au sein de ces institutions marquées par le césaro-papisme ou par l'apparition des idéologies particularistes. Démembrée par l'action des forces centrifuges, l'unité méditerranéenne fut refaite par Justinien ; si « la mise à la pension d'un empereur enfant n'a évidemment pas eu la signification que lui accordent certains manuels d'histoire », il n'est pas moins sûr que, après 476, le pouvoir passa aux maîtres des milices. Or l'arianisme des dirigeants germaniques, affirme l'auteur, leur fut fatal, car les populations « appelèrent et assistèrent les troupes orthodoxes, qui furent d'ailleurs d'une discipline exemplaire » ; en éliminant les rivaux des Francs, l'entreprise de Justinien facilita l'alliance que les papes conclurent avec Pépin le Bref. Trois zones culturelles se formèrent ainsi : le monde musulman, Byzance et l'Europe occidentale. Cette esquisse, qui devrait être complétée par l'analyse des forces socio-économiques, offre un cadre très vif des conflits qui ont provoqué la restructuration du monde méditerranéen au premier millénaire et qui ont mis leur empreinte sur la transmission du patrimoine culturel antique. En insistant surtout sur le rôle joué par l'abbaye bénédictine, avec « son sens tout romain de l'organisation, une psychologie riche, humaine, qui ne laisse point place à l'ascèse excessive et ostentatoire, à la démagogie thaumaturgique, à la crédulité ou à l'illuminisme, lesquels malheureusement, mais par d'autres voies, parvinrent au peuple médiéval, lui causant tant de préjudice et retardant la formation de l'esprit critique en Europe », l'auteur ne dissimule pas son penchant pour le monde latin, même s'il doit laisser de côté la richesse intellectuelle de l'expérience faite par le monde byzantin ; mais il souligne un trait commun lorsqu'il parle de l'activité persévérante de ces centres culturels du monde médiéval qui proposèrent aux sociétés l'exemple d'une collectivité ,,sans parasites ni privilégiés, où chacun travaillait pour tous manuellement comme intellectuellement, sans distinction de classe ni de race, où le travail se trouvait honoré et la discipline, librement consentie''. En s'occupant de « La remise en question du christianisme au XVIII^e siècle », Roland Mortier recapitule la double tendance de la critique religieuse du XVIII^e siècle : celle qui met en accusation une religion tenue pour responsable des souffrances humaines, et celle qui tente de repenser cette religion. Une analyse nuancée des formes et des buts de la pensée critique (qui anime les écrits de Burigny, de Jean Meslier, l'auteur du « Militaire philosophe » et, certes, Voltaire) met en lumière les raisons du succès du théisme et de l'avance des conceptions matérialistes, et encore de cette adhésion au Grand Être qui devint ,,plus sentimentale ou esthétique que proprement doctrinale''. Une autre contribution substantielle à l'histoire des idées modernes est due à Jean Stengers qui traite de « l'Eglise et la science », problème vu surtout à travers les décrochages successifs qui ont marqué le trajet d'une église qui s'est progressivement repliée, en abandonnant ses postions initiales. Face aux progrès faits par la reeherche expérimentale, aux acquis de l'astronomie, de la géologie, de la préhistoire et des enquêtes historiques, ce décrochage a élargi considérablement la zone du libre examen, en relevant, en même temps, l'évolution de l'esprit laique.

A. D.

Signalons brièvement quelques instruments de travail indispensables.

En continuant le recensement des travaux sur Voltaire, dont elle avait rendu compte en 1929 dans un livre compact qui enregistrait 1494 titres (*A Century of Voltaire Studies. A Bibliography of Writings on Voltaire, 1825—1925*), Mary-Margaret Barr, aidée cette fois par Frederick A. Spear, rassemble les matériaux bibliographiques d'une *Quarante années d'études voltairiennes, 1926—1965* (Armand Colin, 1968, 212 p.) qui dépassent 2180 titres. Dans dix chapitres sont présentées les contributions bibliographiques et biographiques et celles se rapportant à l'influence intellectuelle de Voltaire dans le monde ; les études consacrées à l'ecrivain et à son œuvre sont suivies par celles occasionnées par les anniversaires. Un paragraphe utile évoque l'iconographie. Les difficultés linguistiques ont empéché les auteurs de donner une relevé exhaustive des études parues dans le Sud-Est européen qui y figure, quand même. Une préface signée par René Pomeau met en relief les aspects les plus saisissants qui se dégagent de la lecture des rubriques de la bibliographie : « Voltaire vit parmi nous comme le participant d'un dialogue de nos morts les plus grands, qui n'est pas près de finir ». Souhaitons aux auteurs une riche suite à leur travail.

La bibliograpbie critique établie par John Renwick : *La destinée posthume de Jean François Marmontel* (Clermont-Ferrand, Institut d'Etudes du Massif Central, 1972, 130 p.) dépasse d'une manière heureuse le genre des inventaires ternes. Le pr. Jean Ehrard, qui présente les études marmontéliens de J. Renwick, dévoile, dans la préface, le point de départ de cette excellente réalisation : la constitution d'un corpus marmontélien à l'Institut de Clermont-Ferrand, grâce au rassemblement de photocopies et microfilms, a rendu souhaitable la publication d'un ouvrage qui puisse épargner aux chercheurs des investigations fastidieuses : « je ne pense pas seulement aux marmontéliens — qui existent — mais à tous les dix-huitièmistes qui — étant donné la place que l'auteur de « Bélisaire » a tenu dans la vie littéraire et intellectuelle du siècle des Lumières — ne peuvent manquer de le rencontrer un jour ou l'autre ». Et l'historien des littératures sud-est européennes se trouvera parmi eux, comme l'a démontié Ariadna Camariano-Cioran dans l'inventaire qu'elle a publié dans « Studii de literatură universală », en 1967 (noté ici sous le no 153). Un aperçu de la carrière de Marmontel, qui ne fut, certes, « pas un héros », est suivi par « l'Affaire de Bélisaire », les « Travaux d'ensemble », la « Correspondance », la « Critique littéraire et linguistique », « l'Influence et le Rayonnement », les « Mémoires » et plusieurs autres rubriques. Le commentaire vif et précis qui accompagne chaque étude transforme ce bilan dans une véritable monographie, dans laquelle les explorations faites par les interprètes sont evaluées par des indications très utiles : « à écarter », « à utiliser avec circonspection », « intérêt historique », « indispensable ». Très suggestif le tableau qui reflète la destinée posthume de l'écrivain et qui s'est inscrite sur une ligne à peu près constante, à l'exception des années qui suivirent la publication des œuvres posthumes, de celles qui marquèrent le centenaire de la mort (1899—1900) et de notre époque...

Le *Répertoire bibliographique des publications de l'Académie serbe des Sciences et des Arts* (Преглед Издања, Belgrade, 1972, 271 p.), publié sous la rédaction de l'académicien Vukić M. Mićović, reflète la richesse de l'activité déployée par le remarquable centre intellectuel du pays voisin. Comme dans les années précédentes, après les publication des Editions de l'Académie suivent les publications des instituts scientifiques, dont les études sont enregistrées par nom d'auteur. Des traductions en français facilitent l'accès du spécialiste étranger aux problèmes abordés dans les périodiques et les volumes de mélanges.

A. D.

Les articles publiés dans cette revue sont régulièrement répertoriés dans *Byzantino slavica, Historical Abstracts, Revue historique, International Bibliography of Historical Sciences* et autres publications.

LIVRES REÇUS

ABBOTT, G. F, *Macedonian Folklore*, Chicago, Argonaut Inc. Publishers (Institute for Balkan Studies), 1969, 372 p.

ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, M. M., *Pescuitul în Delta Dunării în vremea stăpînirii otomane* (Extr. de « Peuce », 1971/II, p. 267—281), Tulcea, Muzeul Delta Dunării.

ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, M. M., *Projets d'organisation de la Transylvanie sous la domination des Habsbourg (1602—1604)* (Extr. de la « Revue roumaine d'histoire » t. XI, no 2/1972, p. 251—264).

Analecta Hymnica Graeca e Codicibus Eruta Italiae Inferiores, V, Canones Januarii [Joseph Schirò Consilio et Ductu Editor], Roma, Istituto di Studi Bizantini e Neoelle nici — Università di Roma con il concorso del Consiglio Nazionale delle Ricerche- 1971, 617 p.

ANDERSON, M. S., *The Ascendancy of Europe. Aspects of European History, 1815—1914*, London, Longman, 1972, 332 p.

ANDREJEVIĆ-KUN, N. & le Collectif, *Museum of the Applied Arts — Guide —*, Belgrade, 1970, sans pagination.

ANGELOPOULOS, A., *American Association for the Advancement of Slavic Studies (A.A.A.S.S.)* — Fourth National Convention, Denver-Colorado, March 1971 — (Offprint « Balkan Studies », 12, 1, p. 286—289), Thessalonique, 1971.

'Αρχαῖα Μακεδονία. 'Ανακοινώσεις κατὰ τὸ πρῶτον Διεθνὲς Συμπόσιον ἐν Θεσσαλονίκῃ, 26—29 Αὐγούστου 1968, ['Επιμελεία Βασ. Λαούρδα, Χ. Μακαρονᾶ], Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1970, 436 p. + LXXXIV p. illustrs.

ARIAS, JOSE PARRES, *Estudio de la legislación constitucionalista de Jalisco y sus decretos constitutivos 1914—1915*, Universidad de Guadalajara—Instituto Jalisciense de Antropologia e Historia, 1969, 360 p.

BAHNER, WERNER, *La conscience linguistique et nationale chez les écrivains roumains de la première moitié du XIX^{e} siècle*, Sinaia 25 juillet—25 août 1971 (en français et en roumain), Bucarest, Université de Bucarest — Cours d'été et Colloques Scientifiques de langue, littérature, histoire et art du peuple roumain — Série littérature 13 —, 1972, 57 p.

BEFDELI, GULAMHUEEJN, *Шәрг әдәбиjjатында « Хосров вә Ширин » Мфвзусу* Бакы, « Елм » Нәшри аты, 1970, 371 p.

BILGEGIL, M. KAYA, *Ziyâ Paşa Üzerinde Bir Araştirma*, Erzurum, Ataturk Üniversitesi Basimevi, 1970, 569 p.

BOUCHARD, JACQUES, Γεώργιος Τερτσέτης-Βιογραφικὴ καὶ φελολογικὴ Μελέτη (1800—1843), Athènes, 1970, 167 p.

BRÜNING, HEINRICH, *Memoiren 1918—1934*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt GmbH, 1970, 721 p.

CATTON, BRUCE, *Short History of the Civil War*. (The American Heritage), New York, Dell Publishing Co., 1971, 286 p.

CERNOVODEANU, PAUL, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, II (Extr. de la « Revue roumaine d'histoire » T. X/1971/2, p. 293—312).

CICANCI, OLGA & PAUL CERNOVODEANU, *Contribution à la Connaissance de la biographie et de l'oeuvre de Jean (Hierothée) Comnène (1668—1719)* (Offprint « Balkan Studies » 12, p. 143—186), Thessalonique, 1971.

CONDURACHI, EM., *Kotys, Rome et Abdère* (Extr. de « Latomus », T. XXIX/fasc. 3/juillet-septembre, 1970, p. 581—594).

CONTE, ROSA del, *Presenze italiane sullo sfondo dei fermenti ereticali del XVI secolo in Transilvania e Moldavia* (Extr. de la « Cultura Neolatina », T. XXX (1970)/fasc. 3), Modena, Società Tipografica Editrice Modenese, 1970, 24 p.

CONTE, ROSA del, *Carlo Cattaneo e la filologia rumena* (Extr. de la « Cultura Neolatina », T. XXXI (1971)/fasc. 1—2), Modène, Società Tipografica Editrice Modenese — Mucchi, 1971, 98 p.

CORYDALÉE, THÉOPHILE, *Introduction à la logique*, T. I [Texte grec établi par Athanase Papadopoulos, précédé par une étude de Cléobule Tsourkas et traduit et présenté par Constantin Noica], Bucarest, Association Internationale d'études du Sud-Est Européen — Comité National Roumain, 1970, 272 p.

CRAWLEY, C. W., *John Capodistrias: Some Unpublished Documents*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1970, 109 p.

DEMIRAJ, SHABAN, *Gramatika e Gjuhes Shkipe-Pjesa e Parë — Fonetika — Morfologjia*, Tirana, Shtepia Botuese e Librit Shkollor, 1968, 172 p.

DEUTSCH, ROBERT, *Der Beitrag der Fachzeitschriften zur Zeitgenossischen Rumänischen Historiographie (1944—1971)* (Extr. de la « Revue Roumaine d'Histoire », T. X/1971/4, p. 745—766).

Le developpement de la Conscience Nationale en Europe Orientale. Colloque de la Commission Internationale des Études Slaves du Comité International des Sciences Historiques, Paris, Institut d'Études Slaves, 1968, 79 p.

DEVÈZE, MICHEL, *L'Europe et le Monde à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, 703 p.

DIACONU, PETRE, *Aspects de l'idee imperiale dans le folklore roumain* (Extr. de « Byzantina », T. 3 p. 195—199), Thessalonique, 1971.

DIACONU, PETRE & DUMITRU VÎLCEANU, *Păcuiul lui Soare — Cetate bizantină*, T. I, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România — Institutul de arheologie, « Biblioteca de arheologie », XVIII, 1972, 279 p.

DICULESCU, VL., *Viața cotidiană a Țării Românești în Documente 1800—1848*, Cluj, Editura Dacia, 1970, 270 p.

DIMITROV, DANKO, *Първоучителят Житиепис и Образи на Константин-Кирил Философ*, Sofia, Издателство Народна Просвета, 1969, 214 p.

Документи българското за Възраждане от архива на Стефан И. Веркович, 1860—1893, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1969, 660 p.

Documents and Materials on the History of the Bulgarian People, Sofia, Publishing House of the Bulgarian Academy of Sciences, 1969, 526 p.

DOMI, MAHIR, *Gramatika e Gjuhes Shkipe-Pjesa e Dyte-Sintaksa per Shkollat Pedagogjike*, Tirana, Shtepia Botuese e Librit Shkollor, 1968, 147 p.

DONGES, J. B., *Neue Wege in der Wechselkurspolitik der Entwicklungslander? — Brasiliens « Trolling Peg » —*, Kiel, Institut für Weltwirtschaft, 1970, 20 p.

DRÄGER, LOTHAR, *Indianer der Prärie*, Leipzig, Museum für Volkerkunde zu Leipzig — Staatliche Forschungsstelle —, 1968, 46 p.

ENEPEKIDES, POLIHRONIS K., *'Αλέξανδρος 'Υψηλάντης-'Η αἰχμαλωσία του εἰς τὴν Αὐστρίαν 1821—1828*, Athènes, 'Εκδοτικός οἶκος Βίκτωρος Α. Παπαζήση, 1969, 372 p. + 1 carte.

FLEMING, DAVID C., *John Capodistrias and the Conference of London (1828—1831)*, Thessalonique Institute for Balkan Studies, 1970, 398 p.

GEORGESCO, VALENTIN AL., *Le droit romain de Justinien dans les Principautés Danubiennes au XVIII[e] siècle — III[1]. Le rôle de l'Hexabible d'Harménopule* — (Extr. des « Studii Clasice » XIII, p. 207—239).

GEORGESCU, VLAD, *Mémoires et Projets de Réforme dans les Principautés Roumains* : T. I 1769——1830 (Répertoire et textes inédits) ; T. II 1831—1848 (Répertoire et textes — Avec un supplément pour les années 1769—1830), Bucarest, Association internationale d'études du Sud-Est européen — Études et documents concernant le Sud-Est européen, no 2, 1970, 197 p. et no 5, 1972, = 291 p.

GIURESCU, CONSTANTIN C., *On Romanian-American cultural relations* (Inaugural lecture, February 1972 ; Course in Romanian Civilization, Institute on East-Central Europe, Columbia University, New York City), New York City, Published by the Romanian Library, 20 p.

GIURESCU, CONSTANTIN C., *An old Romanian tax with a Byzantine name* : *Pîrpărul* (Extr. de « Journal of European Economic History », T. 1, no 1/1972, p. 121—127), Rome, Published Every from Months by the Barico di Roma.

GROSUL, JA. S., N. A. MOHOV, *Историческата Наука Молдавской ССР*, Moscou, Издательство Наука, 1970, 123 p.

L'Histoire bulgare dans les ouvrages des savants européens, Sofia, Ed. de l'Académie Bulgare des Sciences, 1969, 440 p.

Ilirel dhe Gjeneza e Shqiptareve, Tirana, Universiteti Shtetéror i Tiranés — Instituti i Historisë dhe i Gjuhésisë-, 1969, 268 p.

Nicolae Iorga — Omul și Opera —, Jassy, Editura Junimea, 1971, 219 p.

Из истории Советской Архитектуры — Документы и Материалы 1926—1932 гг., Moscou, Издательство Академии Наук СССР, 1970, 210 p.

Исторические связи народов в XV—начале XVIII в. [Редакционная коллегия: Ja. С. Гросул, А. К. Оцетя, А. А. Новосельский, Л. В. Черепнин], т. III (1673—1711), Moscou, Издательство Наука, 1970, 414 p.

Konferenca e Dyle e Studimeve Albanologjike — Tiranë, 12—18 janar 1968, I—II, Tirana, Universiteti Shtetéror i Tiranës — Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, 1969, 468 p. et 658 p.

KRUMBACHER, KARL, *Letteratura Greca Medievale* [Traduzione e note bibliografiche di Salvatore Nicosia], Palermo, Istituto Siciliano di Studi bizantini e neoellenici — Quaderni 6 —, 1970, 100 p.

KURBATOV, G. L., *Основные проблемы внутреннего развития Византийского города в IV—VII вв.* (Конец античного города в Византии), Leningrad, Издательство Ленинградского Университета, 1971, 219 p.

Lidová malba na skle XVI/XIX Stoleti [Katalog Výstavy v Etnografickém Ústavu Moravskéhoo Musea v Brně] s.d.

LJUBARSKÝ, JA. N., *О жанровой и композицоной специфике «Хронографии» Михаила Пселла* (Extr. de «Византийский Временник» T. 31 — Отдельный оттиск p. 23—37), Moscou, Издательство «Нука», 1971.

MAGHIAR, NICOLAE & ȘTEFAN OLTEANU, *Din istoria mineritului în România*, Bucarest, Editura Științifică, 1970, 331 p.

MAIOR, LIVIU, *Avram Iancu — Scrisori* —, Cluj, Editura Dacia, 1972, 123 p. + 15 p. illustr.

MAKARONAS, CH. J., *The Arch of Galerius at Thessaloniki*, Thessalonique, Society of Macedonian Studies, 1970, 54 p. + 48 p. illustrs.

MANOLESCU, RADU, *Cultura orășenească în Moldova în secolul al XVI-lea* (Extr. des «Analele Universității București» — Istorie —, An. XX/no 1/1971, p. 51—77).

MANTOUVALOS, MARIA, Ἄγνωστος ἐπιτάφιος εἰς Κωνσταντῖνον Βαρδαλάχον, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1970, 13 p.

MEYERS, MARVIN & J. R. POLE, *The Meanings of American History — Interpretations of Events, Ideas and Institutions* —, Volume I/Colonial Origins to the Civil War, Glenview, Illinois — London, Scott, Foresman and Company, 1971, 460 p.

MICHOFF, NICOLAS V., *Принос към историята на Търговията на Турция и България* (Contribution à l'histoire du commerce de la Turquie et de la Bulgarie) (en français, allemand et anglais) [Avant-propos du prof. Iv. Stefanov], Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1970, 573 p.

MIHAILIDIS, DIMITRIOS, Τρία Μεταβυζαντινὰ Στιχουργήματα ἀπό χειρόγραφα τοῦ Ἁγίου Ὄρους, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1970, 14 p.

MILOŠEVIĆ, KSENIJA, *Futur II i Sinonimski oblici u Savremenom srpskohrvatskom književnom jeziku* [Urednik Jovan Vuković], Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine — Djela, Kn. XXXIX/24/, 1970, 183 p. + illustrs.

MOISIUC, VIORICA, *Diplomația României și problema apărării suveranității și independenței naționale în perioada martie 1938—1940*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, «Biblioteca istorică XXIX», 1971, 324 p.

Народный Музей Београд — Гид по коллекциям Музея — , Belgrade, 1970, 118 p.

NETEA, VASILE, *Nicolae Iorga, 1871—1940*, Bucarest, Éditions Meridiane, 1971, 141 p.

NOVOTNÁ, MÁRIA, *Die Bronzehortfunde in der Slowakei — Spät—Bronzezeit* —, Bratislava, Vydavatelstvo Slovenskej Akadémie Vied, 1970, 136 p. + LV p. illustrs.

NYSTAZOPOULOS-PELEKIDES, M., *Le XIVe Congrès international des études byzantines (Bucarest, 6—12 septembre 1971)* (Offprint «Balkan Studies», 121, pp. 281—286), Thessalonique, 1971.

OIKONOMIDIS, N., Ἱερὰ μονὴ Σταυρονικήτα κατάλογος τοῦ Ἀρχείου (Extr. de «Σύμμεικτα,» T. II, p. 437—458 + résumé + 7 illustrs.

PAPADOPOULOS, G. S., *England and the Near East 1896—1898*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1969, 300 p.

PARPOLA, ASKO, *The Indus Script Decipherment — The Situation at the End of 1969*, Copenhague-Madras, The Scandinavian Institute of Asian Studies — Joint Reprint, Series Number Three —, 1970, 21 p.

PARPOLA, ASKO, Seppo Koskenniemi, Simo Parpola and Pentti Aalto, *Further Progress in the Indus Script Decipherment*, Copenhague, The Scandinavian Institute of Asian Studies — Special Publications no 3 —, 1970, 46 p.

PASCU, ȘTEFAN, *Voievodatul Transilvaniei*, T. I, Cluj, Editura Dacia, 1971, 595 p.

AGOSTINO PERTUSI, *La poesia epica bizantina e la sua formazione: Problemi sul fondo storico e la struttura letteraria del «Digenis Akritas»* (Extr. des «Atti del Convegno Internazionale sul tema : La poesia epica e la sua formazione» (Roma, 28 marzo- 3 aprile 1969 p. 481—544 + 1 tavola), Rome, Academia Nazionale dei Lincei, 1970.

PODOBEDOVA, O., *К вопросу о поэтике древнерусского изобразительного искусства* (Распространенные сравнения в памятнике мелкой пластики XIII в.) (Extr. de «Старинара», Кю. XX p. 309–314), Belgrade, — Археолошког Института —, 1969.

POLITIS, LINOS, *L'épopée byzantine de Digenis Akritas. Problèmes de la tradition du texte et de rapports avec les chansons akritiques* (Extr. de « Atti del Convegno Internazionale sul tema : La poesia epica e la sua formazione » (Roma, 28 marzo-3 aprile 1969), Academia Nazionale dei Lincei, anno CCCLXVII — 1970, Quaderno n. 139, p. 551–581), Rome, 1970.

POLITIS, LINOS, Ἱστορία τῆς νέας ἑλληνικῆς λογοτεχνίας-Συνοπτικὸ διάγραμμα βιβλιογραφία-Δεύτερη ἔκδοση Συμπληρωμένη, Thessalonique, 1969, 151 p.

Пристапни предавањa, прилози и библиографиja на новите членови на Македонската Академиja на Науките и Уметностите, Skoplje, Македонска Академиja на Науките и Уметностите, 1970, 196 p.

HELIADE RĂDULESCU, ION, *Versuri și proză* (Vers et prose). Text ales de Vladimir Drimba. Prefață de Mircea Anghelescu, Bucarest, Editura Minerva, 1972, XXXVIII + 441 p. (Biblioteca pentru toți, 686).

ROSSI, LINO, *Trajan's Column and the Dacians Wars*. English translation revised by J.M.C. Toynbee. London, Thames and Hudson, 1971, 240 p.

RUSSINOV, SPAS, *Wirtschaftliche Entwicklung Bulgariens nach dem* Zweiten Weltkrieg, Sofia, Sofia-Press, sans date, 291 p.

SETTON, KENNETH M., *Pope Leo X and the Turkish Peril*. Penrose Memorial Lecture (Extr. de « Proceedings of the American Philosophical Society », T. 113, no 6, December 15, 1969, p. 367–424), Philadelphia, Pa., American Philosophical Society.

SIMIONESCU, ȘTEFANIA, *Noi date despre situația internă și externă a Moldovei în anul 1538 într-un izvor inedit* (Extr. des « Studii », T. 25, no 1/1972, p. 225–240).

SOMOGYI, ARPAD, *Kunstdenkmaler der Griechischen Diasporen in Ungarn*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1970, 72 p. + 42 p. illustrs.

SPIRIDAKIS, GEORG. K. & Spir. D. Peristeris, Ἑλληνικὰ Δημοτικὰ τραγούδια, Tom. Γ (Μουσικη εκλογη), Athènes, 1968, 437 p.

Sources archéologiques de la civilisation européenne — Actes du Colloque international organisé par le Secrétariat général de l'AIESEE, sous le haut patronage et avec le concours financier de l'UNESCO — Mamaia (Roumanie), 1–8 septembre 1968 — Bucarest, Association internationale d'études du sud-est européen, 1970, 303 p.

STĂNESCU, EUGEN & GHEORGHE ZBUCHEA, *Structura socială a Imperiului Bizantin (secolele IV–XV)* (Extr. des « Studii și articole de istorie », T. XVI, p. 65–91), Bucarest, 1970

La Storiografia Veneziana fino al secolo XVI — Aspetti e Problemi — [A cura di Agostino Pertusi], Florence, Leo S. Olschki Editore, 1970, 375 p.

CVETKOVA, BISTRA A., *Vie économique de villes et ports balkaniques aux XV^e et XVI^e siècles* (Extr. de la « Revue des études islamiques », T. XXXVIII/2/1970, p. 267–356 + Index), Rei-Hors Série 2, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner.

SVORONOS, NICOLAS G., *Histoire de la Grèce Moderne*, Troisième édition mise à jour, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, 126 p.

SYME, RONALD, *Danubian Papers*, Bucarest, Association internationale d'études du sud-est européen — Bibliothèque d'études du sud-est européen, — 1971, 252 p.

TĂPKOVA-ZAIMOVA, VASILIKA, *L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare* (Extr. de « Byzantina », T. 3, p. 289–295), Thessalonique, 1971.

TEODOR, POMPILIU, *Avram Iancu în memorialistică*, Cluj, Editura Dacia, 1972, 293 p.

Thracia I (*Primus Congressus Studiorum Thracicorum*) [De Editione Curentibus : V. I. Georgiev, V. Tăpkova-Zaimova, V. Velkov], Sofia, Academia Litterarum Bulgarica, 1972, 347 p.

Todorov, Nikolaj, *Neue Angaben über die Nationale und Soziale Zusammensetzung der Aufständischen Armee der Donau-Fürstentümer im Jahre 1821* (Sonderdruck Serta Slavica in memoriam Aloisii Schmaus p. 704—709, Munich, Dr. Dr. Rudolf Trofenik, 1971.

Treasures from Romania. A Special Exhibition held at the British Museum, January-March 1971, second edition (revised), Londres, Trustees of the British Museum, 1971, 111 p. + 1 carte.

Vătămanu, N., *Voievozi şi medici de curte*, Bucarest, Editura enciclopedică română, 1972, 166 p.

La ville balkanique XV^e—XIX^e ss., Sofia, Éditions de l'Académie Bulgare des Sciences — Institut d'études balkaniques —, 1970, 199 p.

Voordeekers, E., *Les sources du « Chronicon Maius », II, 12 du Pseudo-Sphrantzès* (Overdruk uit « Byzantion », 37, 1967, p. 153—165, Brussel, 1968), Gand, Studia Historica Gandensia, 1968.

Xyngopoulos, A., *Les mosaïques de l'Église de Saint Démètre à Thessalonique*, Thessalonique, Société d'études macédoniennes — Centre d'études balcaniques —, 1969, 33 p. + 38 p. illustrs.

Yeni Yazim (*Imlâ*) *Kilavuzu — Altinci Baski* —, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1970, 261 p.

Zepos, Panagiotos I., Λογικὴ καὶ ἑρμηνεία τοῦ Δικαίου (Ἀνάτυπον ἐκ τῶν πρακτικῶν τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν Τ. 45 (1970), p. 223—253), Athènes, 1971.

Zora, Georgios T., Ιταλικὸς θρῆνος περὶ τῆς Ἁλώσεως (Κῶδιξ 1720 τῆς Ριккαρδιανῆς Βιβλιοθήκης Φλωρεντίας), Athènes, Βιβλιοθήκη Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1969, 22 p.

Zora, Georgeou T., Νέα Καλβικά, Athènes, Βιβλιοθήκη Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φυλολογίας, 1970, 61 p.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
  - — SÉRIE BEAUX-ARTS
  - — SÉRIE THÉÂTRE — MUSIQUE — CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 1–210, BUCAREST, 1973

I. P. „Informația" c. 2511

43456

Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 • N° 2

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Voyageurs et réalités sud-est européennes

Histoire des idées et des mentalités

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerț exterior « ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger. En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste ou chez votre facteur.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
3 bis, rue Gutenberg, Bucarest, Roumanie

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI — 1973 N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI 1973 N° 2

SOMMAIRE

ÉLÉMENTS DE ROMANISATION DANS LA NÉCROPOLE DE BÉROÉ

I^ere PARTIE. LES TOMBES À INCINÉRATION DE TYPE «BRANDGRÜBENGRÄBER»

AURELIAN PETRE

Les fouilles de sauvegarde effectuées dans la zone de l'antique Béroé [1] (Piatra Frecăţei, dépt. de Tulcea — fig. 1) ont mis au jour de riches vestiges archéologiques, parmi lesquels les plus importants sont ceux de la nécropole antique. On a exploré jusqu'à présent 1139 tombes, datées des II^e —VII^e siècles et IX^e —XII^e siècles de n.è. [2] Bien que les recherches archéologiques de la nécropole ne soient pas encore épuisées, celle-ci s'avère, par le grand nombre des tombes, aussi bien que par sa durée chronologique, comme la plus importante non seulement du territoire roumain, mais de tout l'espace balkano-carpatique [3]. C'est une nécropole birituelle, où les tombes à inhumation prennent le pas sur celles à incinération jusqu'à en constituer la grande majorité.

---

[1] La localisation et l'identification du *castrum* de Piatra-Frecăţei est due au regretté Const. Moisil — v. *Cetatea Biroe*, BCMI, IV, 1911, pp. 95, sq. Les distances *inter Carsio et Beroe* mentionnées dans la *Tabula Peutingeriana*, VIII, 3, et entre *Cio* et *Biroe*, enregistrée par l'*Itinéraire Antonin*, 224, 5 ont fait l'objet de plusieurs de nos vérifications; les données correspondent aux calculs de Const. Moisil.

[2] A. Petre, *Săpăturile de la Piatra Frecăţei*, *Materiale*, VIII, 1962, p. 565.

[3] Pour les territoires au nord du Danube, v. D. Protase, *Riturile funerare la daci şi daco-romani*, Bucarest, 1971, p. 108 sq., table II; p. 136, table III; p. 164, table IV. Sur le *limes* de la Dobroudja, à part nos fouilles de Béroé, on a effectué des recherches dans la nécropole de Troesmis, aujourd'hui Isaccea, dépt. de Tulcea, où on n'a découvert que 11 tombes — v. *Materiale*, VII, 1961, p. 298. Bien que partiellement mises au jour, les nécropoles romaines des anciennes colonies grecques sont mieux connues : pour Histria, v. *Materiale*, IV, 1957, p. 29 sq.; pour Tomis, v. V. Barbu, *Considérations chronologiques basées sur les données fournies par les inventaires funéraires des nécropoles tomitaines*, «Studii Clasice», III, 1961, p. 208; pour Callatis, des informations complètes chez C. Iconomu, *Noi morminte paleocreştine la Mangalia*, Pontica, II, 1969, pp. 81 sq.; les autres découvertes de la Dobroudja se composent d'un nombre très réduit de tombes, c'est pourquoi nous renonçons à les citer.

Malgré leur nombre infiniment plus petit (5 sur les 1139 sépultures explorées), les tombes à incinération sont extrêmement intéressantes, puisqu'elles représentent pour l'ancienne province *Moesia Inferior* les seules de ce genre rencontrées dans une nécropole plane appartenant à un centre militaire du *limes* bas-danubien. Les observations enregistrées pendant les fouilles indiquent que les tombes à incinération ont occupé jadis un large espace du terrain réservé aux II^e —VII^e siècles à cet effet, mais qu'elles ont été détruites par les enterrements ultérieurs, effectués notamment après le IV^e siècle. C'est pourquoi les cinq tombes encore conservées sont un témoignage extrêmement précieux, d'autant plus qu'il y a peu de chances que ce qu'il reste encore à explorer de cette nécropole puisse offrir d'autres découvertes du même type.

Les tombes à incinération de Béroé sont toutes du même type, bien qu'elles se distinguent les unes des autres par certaines particularités. Le principal élément commun réside dans le fait que l'incinération ne se pratiquait pas sur place et que les restes cinéraires étaient (à une seule exception près) déposés ensuite à même le sol, dans une fosse simple. Cette catégorie de tombes à incinération est désignée par la typologie moderne sous le nom de « Brandgrubengräber »[4]. A retenir aussi qu'on ne trouve pas attestées dans la nécropole de Béroé les autres catégories de tombes à incinération mises au jour en Dobroudja. On constate les contours imprécis des tombes à incinération que nous avons découvertes ; elles n'ont été brûlées que très superficiellement, dans des buts de purification et cette opération n'a fait que colorer en *brique* le pourtour de la fosse. Par conséquent, nous avons enregistré la forme des sépultures à partir de la superficie purifiée et de l'extension des dépôts de restes calcinés — os, charbon et cendres. Nous pensons quand même pouvoir en distinguer deux types, *à fosse élipsoïdale* (deux sépultures) et *à fosse ovale*, de grand diamètre (trois sépultures). Généralement, les restes osseux calcinés sont groupés séparément par rapport aux offrandes, bien que la quantité de ces restes et leur dégré d'incinération soient différents d'une tombe à l'autre.

Dans deux tombes on a retrouvé des fragments de gros clous en fer, sans trace de brûlure ; au moins pour l'un des tombeaux, leur position indique qu'ils avaient appartenu à une caisse de bois contenant tous les restes et les offrandes déposés dans la tombe. D'autres clous du même type, relevés dans une autre sépulture, portent par contre des traces visibles d'incinération. C'est aussi le cas de quelques clous de tapisserie livrés par la même tombe ; ces-derniers peuvent avoir appartenu à un lit funéraire, déposé et incinéré sur le bûcher.

---

[4] A. van Doorselaer, *Les nécropoles d'époque romaine en Gaule septentrionale*, Brugge, 1967, pp. 90—105.

A une seule exception près, les offrandes sont représentées par des vases entiers, parfois associés à des fragments de vases. La signification rituelle de ces offrandes pourra être entièrement élucidée en ce qui concerne la nécropole de Béroé seulement lorsque les futures recherches auront prouvé que les explications généralement admises pour le rituel romain de cette époque s'appliquent aussi à Piatra-Frecăţei. Néanmoins, nous pensons qu'en ce qui concerne les lucernes, leur interprétation traditionnelle — en tant que symbole de la *lux perpetua* — est à adopter sans autre précaution.

★

Le problème le plus difficile est peut-être celui de la reconstitution de l'aire couverte par les monuments funéraires de ce type dans la zone culturelle englobant la nécropole de Béroé. Au moment de la découverte en 1958 de la première tombe à incinération de Béroé, celle-ci était la seule de ce type mise au jour dans une nécropole plane d'époque romaine en Dobroudja. D'autre part, la présence des fragments de vases de type gète en tant qu'offrande faisait de cette tombe l'unique élément de liaison entre les tombes planes gétiques du III^{e} siècle av.n.è. et une tombe des II^{e} —III^{e} siècles, découverte à Béroé et contenant des objets de facture autochtone [5].

En 1958 et au cours des années suivantes des monuments funéraires ont été mis au jour, d'une grande signification pour l'histoire des rites et rituels pratiqués dans l'ancienne Mésie inférieure. Parmi ceux-ci il y en a des tombes à incinération, parfois d'un type local, gétique, mais leur rituel est différent de celui constaté dans les tombes de Béroé [6]. D'autre part, et pour toute la zone comprise entre les Balkans et le Bas-Danube, des lacunes assez graves subsistent en ce qui concerne le problème des rites et rituels funéraires de haute époque romaine. Les fouilles effectuées dans les nécropoles de cette époque n'ont pas fait l'objet d'une publication ample et systématique, la recherche comparative ne disposant jusqu'à présent que de quelques études d'information assez générale relative à l'*existence* de ces nécropoles, dont seulement quelques tombes ont

[5] A. Petre, *Predvaritel'nie svedenija v sviazi s kronologhii moghil'nika v Piatra Frecăţei*, Dacia, N.S., VI, 1962, p. 219, ill. n° 5.

[6] E. Bujor, G. Simion, *Săpături de salvare de la Isaccea*, Materiale..., VII, 1961, pp. 391—399.

été publiées [7]. Ces lacunes rendent impossible jusqu'à présent l'étude d'ensemble des rites et rituels de toute la région gétique anciennement habitée par les Gètes [8]. On peut néanmoins espérer que des recherches ultérieures mettront au jour, au moins dans les petits centres du *limes* danubien, des tombes du type attesté à Béroé.

Bien que plutôt synthétiques, les points de vue d'une étude assez récente de D. Srejović à propos des nécropoles du Haut Empire mises au jour en Norique, dans les deux Pannonies, en Dalmatie, en Mésie supérieure et en Macédoine [9] s'avèrent bien importants pour notre problème. L'étude de D. Srejović discute les témoignages de plus de 140 nécropoles, parmi lesquelles nous retrouvons le type nommé « Brandgrübengräber » (III^e^ groupe chez l'auteur cité), se caractérisant par la déposition des restes cinéraires dans la fosse, à même le sol. Toujours d'après les conclusions du savant yougoslave, ce groupe se retrouve dans l'est de la Dalmatie, en Pannonie inférieure, en Mésie et en Macédoine. Ce III^e^ groupe compte d'autre part cinq types de tombes, dont le plus intéressant en ce qui nous concerne est surtout le type «b », en fosse simple, de forme rectangulaire ou élipsoïdale et contenant les restes du bûcher funéraire.

Toute comparaison plus poussée nous est interdite du fait de l'absence d'un dessin illustrant les rituels propres à ce type «b » du III groupe de Srejović. Néanmoins, on peut conclure que le type des tombes à incinération de Béroé se retrouve dans les provinces voisines de l'Empire et qu'il semble aussi s'imposer en *tant que signe d'une population romanisée* [10].

---

[7] D. Aladžov, *Ausgrabung einer thrakisch-römischen Hügelnekropole in Mericleri*, Izvestiia, XXVIII, 1965, pp. 96 sq ; V B. Belov. *La nécropole antique de Svislov*, Arheologhiia, 1/1965 (Sofia,) pp. 35 sq.; L Botušarova. *Tombeau romain tardif près de Kapitan, Dimitrievo (anc. Alicačevo, arr. Peştera)*, Izvestiia, XVII, 1950, pp. 240 sq. ; D. Djonova, *Tombes tumulaires de Vidin (Negovan)*, Arheologhiia, 3/1962, pp. 30 sq.; L. Getov, *Sépultures tumulaires thraco-romaines de Kazanlak*, Arheologhiia, 1/1969, pp. 35 sq.; M. Mirčev, *Frühthrakische Hügelnekropole beim Dorf Ravna*, Izvestiia, XXV, 1962, pp. 135 sq.; D. Ovčarov, *Trako-rimski nekropol do Tirgovište*, Arheologhiia, 1/1965. pp 32 sq.; St. Stančev, *La nécropole au lieu-dit Kaliaka, près de Plevent*, Arheologhiia, 1/1961, pp 32 sq ; G. Tontcheva, *Nécropoles romaines des arr. de Tolbuchin et de Varna*, Arheologhiia, 1/1962. pp. 55 sq.; V. Vâlov. *Nécropoles antiques de la région de Svislov (Vardim)*, Arheologhiia, 1/1965, pp. 30 sq ; V. Velkov. *Tombeau romain près de Belogradelz*, Izvestiia, XII, 1937. pp. 423 sq

[8] Une analyse des sources littéraires grecques et latines met en évidence le fait que, au moins à partir du V^e^ siècle, les Gètes distincts du point de vue ethnique de l'ensemble des peuples thraces, habitaient l'espace balkano-istro-pontique. V.A. Petre, *Geţii şi dacii în izvoarele scrise de la Sofocle la Dio Cassius*, Pontica, V (à paraître). Les Gètes ont conservé beaucoup de particularités du rite et rituel funéraire jusque tard, à l'époque romaine, ainsi que nous prouvent les documents archéologiques : v. surtout pour le territoire de la Bulgarie : D. Ovčarov, *op. cit*, pp. 35 sq.. ill. n° 3 ; G. Tontcheva. *op. cit.*, p. 56, ill. n° 6 ; p. 57, ill. n° 7 a et b, ainsi que du même auteur, *Fouilles de sondage près de l'étang « Touzlala », (arr. Baltchik)*, Izvestia, VIII, 1951, p. 121, ill. n° 116 ; V.B. Sultov, *Un centre de production céramique nouvellement découvert près du village Hotnica (dépl. de Veliko Târnovo)*, Arheologhiia, 4/1969, p. 19, ill. n° 10 c. Pour la Dobroudja, v C. Scorpan, *Prezenţa şi continuitatea getică în Tomis şi Callatis*, SCIV, 21, 1970, 1, pp. 75 sq.

[9] D. Srejović, *Nécropoles romaines du Haut-Empire en Yougoslavie*, Starinar, XIII—XIV, 1962 1963, pp. 84, 85—88 (résumé français).

[10] *Ibidem*, p 63, ill n° 8.

Cette dernière conclusion nous semble ressortir indirectement des conclusions de l'auteur cité : celui-ci affirme seulement que les tombes de type « b » du III^e groupe sont assez peu fréquentes par rapport aux autres types, et que ces autres types trouvent leurs origines dans les rituels funéraires illyriens des VI^e —V^e siècles. Ces-dernières connaissent une brusque résurrection à l'époque romaine comme la réaffirmation, sur le plan des croyances et usages, des populations autochtones conquises par les Romains [11]. Mais, puisque le type « b » du III^e groupe ne se range pas dans la catégorie des types d'origine locale, il semble évident qu'il dût y être apporté par les occupants romains ou romanisés.

D'une manière assez paradoxale, apparement au moins, une opinion diamétralement opposée au sujet de l'origine de ce type funéraire conduit finalement à la même conclusion. En effet, le professeur Milutin D. Garašanin [12], sans étudier spécialement l'ensemble des monuments propres au type de tombes à incinération qui nous préoccupe, les considère toutefois d'origine illyrienne, de même que toute la nécropole d'Alba Iulia (l'ancienne Apulum), composée exclusivement de « Brandgrübengräber ». Nous ne pouvons pas souscrire, pour notre part, à l'attribution ethnique que le savant yougoslave accorde aux tombeaux d'Alba Iulia. Mais il nous semble très important de retenir le fait que M. Garašanin conçoit les Illyriens colonisés dans cette province comme étant une population *complètement romanisée*, participant à son tour au processus de romanisation de la Dacie. Même attribué aux Illyriens, le rituel des « Brandgrübengräber » reste ainsi associé à une population complètement romanisée et à un complexe culturel de romanité rayonnante et active. D'autre part, les tombes à incinération du type découvert à Béroé se retrouvent — avec des particularités de forme ou de disposition des restes cinéraires et des offrandes — dans l'ancienne province de Dacie [13], bien qu'*il n'y ait pas d'antécédent dace* pour ce type de tombe, puisque les nécropoles daces appartiennent dans une très forte proportion au type dit des *Urnengräber* [14].

---

[11] *Ibidem*, p. 84.

[12] M. V. Garašanin, *Considérations sur les nécropoles du type Mala Kopašnecasase. Contribution à la délimitation des Illyriens et des Daces à l'époque romaine*, Godišnjak, VI, 4, Sarajevo, 1968, pp. 27 et 27—39 résumé français.

[13] D. Protase, *Problema continuităţii în Dacia în lumina arheologiei şi numismaticii*, Bucarest, 1966, p. 17, ill. n° 2, p. 39.

[14] Idem, *Considérations sur les rites funéraires des Daces*, Dacia. NS. VI, tables pp 178—179 ; 186 sq. ; 190—191 ; récemment, du même auteur, *Riturile funerare* (cité supra. n. 3), tables pp. 61—65 ; 108 sq. ; 161, d'où il ressort que la majorité des tombes daces sont du type des Urnengraber ; par contre. parmi les 330 tombes des IV^e — V^e siècles, de Bratei (v. Ligia Bârzu, *Romanii şi daco-romanii în sec. IV—V e.n.*, A.U.B.. 2/1970, p. 19—33) il n'y a aucun tombeau à urne funéraire et 257 sépultures de type des « Brandgrubengraber ». La nécropole de Bratei est considérée par les auteurs des fouilles comme appartenant à une population dace *romanisée*, ainsi que le démontre la thèse de Ligia Bârzu concernant les résultats des fouilles dans la première nécropole de Bratei : nous tenons, à ce propos à lui exprimer aussi publiquement notre gratitude pour l'amabilité avec laquelle elle nous a permis de confronter nos résultats avec ceux — excellents — qu'elle a obtenus.

En Mésie inférieure tout au moins, le type des *Brandgrubengräber* représente une innovation rituelle *adoptée par la population autochtone à un moment déterminé, et à un certain niveau d'intensité du processus de romanisation.* Car, dans la nécropole de Enisala (la seule nécropole d'époque romaine attribuée aux populations locales non-romanisées), on a découvert une forte proportion de tombes à incinération, dans lesquelles *les restes des os calcinés étaient déposés dans une urne* [15] (*Urnengräber*), sans aucune attestation des « Brandgrubengräber ».

L'absence de tout intermédiaire entre la nécropole gétique du III^e^ siècle av.n.è. de Murighiol — composée, elle aussi, pour la plupart de tombes du type des *Urnengräber* [16] — et la nécropole d'Enisala, datée par ceux qui l'ont découverte du II^e^ siècle de n.è., nous empêche de poursuivre une ligne chronologique sans solution de continuité pour ce rituel. En dépit de cette lacune d'information pour l'âge intermédiaire entre l'époque du La Tène gétique et l'époque romaine, il nous paraît probable, au moins pour certaines régions de la Dobroudja, qu'il y ait eu une préférence constante des Gètes pour les sépultures d'incinération en urne [17]. La tombe du VI^e^ tumulus de la nécropole histrienne, datée des I^er^ — II^e^ siècles de n.è. — et qui à notre avis est une tombe gétique locale [18] — nous semble témoigner en ce sens.

★

La documentation archéologique pour l'époque comprise entre le III^e^ siècle av.n.è. et l'installation définitive des Romains en Dobroudja nous paraît imposer (au moins jusqu'à d'autres découvertes) le fait que le type des «Brandgrubengräber» n'est pas connu des Gètes istro-pontiques. Ce nouveau type de sépulture, découvert pour la première fois dans la nécropole du *castrum* romain de Béroé ne trouve des analogies que dans une autre nécropole voisine, que nous avons en partie explorée, en l'appe-

---

[15] M. Babeş, *Necropola geto-dacică de la Enisala, jud Tulcea*, exposé à la session scientifique du Musée d'archéologie de Constanta. 12—15 octobre 1970 Dans cette nécropole, qui à notre avis est *gétique*. la plupart des tombes sont à incinération, avec les restes déposés dans des urnes funéraires *(Urnengraber)*.

[16] La nécropole de Murighiol (résultats des fouilles publiées par E. Bujor. SCIV, VII, 3—4, 1955, pp. 571—580; Materiale, III, 1957, pp. 247—254; V, 1958, pp. 373—378; VI, 1959, pp 325—329; VII, 1961. pp. 296—299) reflète une situation similaire à celle des régions du nord du Danube — aussi bien de l'ancienne province de Dacie que des territoires des Géto-Daces libres: d'après nos statistiques, parmi les 62 tombes, il n'y en a que 4 à fosse et 56 à urne.

[17] B. Mitrea. C. Preda, M. Anghelescu, *Săpăturile de salvare de la Salu-Mare. Cimitirul geto-dacic*, I, Materiale, VII, 1961, pp. 283—289; idem, *Şantierul Salu Mare, Necropola geto-dacă*, Materiale, VIII, 1962, pp. 369—373. Dans cette nécropole datée des V^e^—IV^e^ siècles av.n.è. on a découvert 44 tombes dont une seule à fosse simple, toutes les autres ayant les restes cinéraires déposés dans des urnes. D'après G. Simion, Gh. I. Cantacuzino, *Cercetările arheologice de la Telița, com. Poșta. jud. Tulcea*, Materiale. VIII, 1962, pp. 373—381, dans cette nécropole gétique des IV^e^—III^e^ siècles av.n è. toutes les sépultures (6) sont de type *Urnengraber*.

[18] P. Alexandrescu, *Necropola tumulară*, Histria, II, Bucarest, 1966, p. 213.

lant *Nécropole I*, pour la distinguer de la nécropole du camp, appelée *Nécropole II*. La *Nécropole I* a livré un matériel archéologique nettement antérieur à celui de la nécropole du camp, aussi bien sous le rapport de la céramique (soit romaine provinciale, soit gétique, locale, pouvant être datée de la seconde moitié du I[er] siècle de n.è. et du début du siècle suivant), que par le matériel numismatique qui lui est associé. Nous pensons notamment à une monnaie de Trajan, frappée entre 111 et 114 et découverte avec des vases du type cité plus haut dans une des tombes de la nécropole que nous avons nommée *Nécropole I*.

Le problème de savoir quel est le centre — sans doute mixte, romano-gétique — auquel correspondait la *Nécropole I*, n'est pas encore résolu. De toute façon ,il devait être différent du camp. Sa nécropole, la *Nécropole II*, est bien délimitée ; par contre, le relief de la zone comprise entre le site romain et la *Nécropole I* est très accidenté, ne permettant en aucun cas le passage d'un cortège funèbre et une circulation régulière entre les deux points.

D'autre part, dans une zone très proche de la *Nécropole I*, entre le camp romain et le village d'Ostrov (situé à 3 km. environ au nord-est du centre romain de Béroé) on peut postuler l'existence d'un centre romano-gétique, d'autant plus qu'en 1957 on a découvert dans le village actuel même une splendide statue datée du II[e] siècle. Il n'est pas possible de supposer que cette œuvre d'art ait appartenu au *castrum* ou à son habitat civil, pour être transportée, plus tard à la suite de quelque événement inconnu, à Ostrov : ni les conditions de sa découverte, ni — ce qui plus est — l'histoire du castrum et de ses environs immédiats ne permettent de telles hypothèses. Car le camp et le centre civil qui s'est développé à ses côtés sont parmi les très peu nombreux monuments anciens intacts de la Dobroudja, ayant échappé aussi bien aux destructions turques qu'aux fouilleurs clandestins ou aux exploiteurs de pierre. Jamais fouillés, les monuments du *castrum* ne peuvent avoir subi des déplacements accidentels. Nous sommes ainsi en droit de supposer qu'il y avait aux environs du village d'Ostrov un autre centre, comprenant une forte composante romaine aux côtés de l'élément autochtone et que c'est ce centre qui correspond à la *Nécropole I*. D'après le matériel découvert dans celle-ci, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, on peut affirmer que le complexe est antérieur aussi bien à l'installation du camp qu'aux commencements de la *Nécropole II*. Il est possible qu'au moment de l'édification du *castrum* une partie de la population se soit déplacée du premier habitat aux environs de la citadelle ; les deux centres ont dû se développer parallèlement pendant un certain temps — bien que des précisions plus détaillées à ce sujet nous semblent impossibles à fournir avant une recherche méthodique, que nous nous proposons d'entreprendre prochainement.

Quoi qu'il en soit, et à partir surtout du matériel archéologique déjà découvert dans les deux nécropoles, nous pensons pouvoir affirmer d'ores et déjà que *les plus anciennes sépultures de la Nécropole II ne sont que la continuation de la Nécropole I*, à partir du moment de la fondation du *castrum* de Béroé.

Or, ainsi que nous le disions plus haut, dans la nécropole la plus ancienne, de même que dans la seconde, on a trouvé des «Brandgrubengräber» datées des II^e^ et III^e^ siècles de n.è., dont quelques-unes comportent, outre les vases romains, de la céramique autochtone. L'étude comparative de ces complexes et des monuments funéraires des Gètes à partir du La Tène jusqu'à l'époque romaine nous a amenés à conclure que l'adoption de ce type de rituel funéraire par les autochtones de l'ancienne Dobroudja coïncide, du point de vue chronologique et historique, avec le moment de l'installation ici de l'administration provinciale romaine. Il nous reste à préciser, dans la mesure où de telles précisions sont possibles à ce stade de la recherche et de la documentation archéologiques, quelles sont les circonstances et les étapes du processus exprimé dans le domaine des rites et rituels funèbres par l'apparition de cette innovation — les Brandgrubengräber — dans la pratique funéraire des habitants de cette région.

Nos recherches antérieures, dont nous espérons publier prochainement les résultats [19], nous ont permis d'affirmer que la Nécropole II de Béroé appartient au *castrum* romain qui se trouve dans son voisinage immédiat. Le problème des débuts de cette nécropole, contenant les restes des militaires et de leurs familles, doit être donc résolu aussi par rapport à l'installation du *castrum*. Des précisions archéologiques très détaillées ne seront assurément pas possibles avant une recherche archéologique plus minutieuse, mais il est évident, d'ores et déjà, que le moment de l'installation de cette citadelle militaire doit être mise en rapport avec l'édification de tout le système de défense militaire romaine sur le Bas-Danube et que le rôle de cet élément intégré du *limes* romain danubien qu'était le *castrum* de Béroé dans le processus de romanisation de la population autochtone ne peut être jugé qu'en fonction de tout le complexe.

Or, l'analogie entre les *Brandgrubengräber* de la *Nécropole II* de Béroé et les tombes du même type appartenant à la *Nécropole I*, qui lui est antérieur d'à peu près un demi-siècle, nous permet d'illustrer et de saisir sur le vif, en quelque sorte, le développement progressif de la romanisation dans la zone du futur *limes* danubien *avant* le moment décisif de l'action de Trajan dans cette région.

---

[19] Ces analyses sont détaillées dans le volume que nous espérons publier prochainement sur *La nécropole des II^e^ — VII^e^ siècles de Béroé.*

Le processus de romanisation de la Mésie inférieure a fait l'objet de nombreuses études dues à d'éminents savants roumains. La mise en lumière de ses modalités spécifiques et de ses étapes est indispensable à une compréhension plus approfondie des particularités de la nécropole de Béroé pendant les II^e —III^e siècles de n.è. D'autre part, quelques observations et découvertes personnelles nous ont amené à formuler des conclusions qui nous semblent apporter quelque lumière dans le problème des étapes de l'établissement et de l'influence exercée par les Romains sur les Gètes autochtones du Bas-Danube. Nous allons brièvement évoquer quelques-unes de ces conclusions, dont on trouvera ailleurs l'exposé détaillé [20].

Au cours d'une récente reconnaissance du grand territoire de la cité de Troesmis, en 1968, nous avons découvert, en dehors des briques marquées du sceau de la V^e légion Macédonienne, un fragment de *tegula* estampillée du cartouche CLASS(is) F(lavia) M(oesica). C'était la première découverte d'un sceau de la flotte mésique sur le territoire du camp de la V^e légion. Cette découverte posait évidemment le problème de l'existence d'une *statio*, inconnue jusqu'en 1968, de la *classis* flavienne et des rapports chronologiques entre la présence à Troesmis de l'armée fluviale et celle de l'armée de terre ; en ce qui concerne celle-ci, on sait bien que la *legio V Macedonica* établit son camp à Troesmis une fois la dernière campagne contre les Daces, de 105—106, achevée.

En reprenant l'étude des informations concernant la présence sur le Bas-Danube de la *classis* flavienne et notamment celle des documents archéologiques découverts à Noviodunum, siège de son commandement, nous avons pu constater toute une série d'analogies significatives. Il s'agit surtout de l'édifice à deux hypocaustes, découvert à Noviodunum, dont les briques marquées du sceau de la flotte flavienne sont identiques à celle découverte à Troesmis [21]. En insérant l'histoire de l'édifice à hypocaustes dans la chronologie du site de Noviodunum, nous avons pensé pouvoir y distinguer deux étapes successives, le premier hypocauste datant de la fin de l'époque julio-claudienne (la monnaie la plus ancienne de Noviodunum remonte à Néron de l'année 64), le second de l'époque des Flaviens (69—92) ; pendant cette époque — du temps de Vespasien (69—79) — selon toute probabilité — se situe aussi la création de la *Classis Flavia Moesica.*

Notre hypothèse est étayée aussi bien par l'opinion des auteurs qui ont effectué les fouilles de Noviodunum [22], que par les données archéo-

[20] A. Petre, *Contribuţii arheologice în legătură cu organizarea limesului de la Dunărea de jos în sec. I—II e.n.*, Peuce, II, (Tulcea — sous presse).

[21] I. Barnea, B. Mitrea, *Săpăturile de salvare de la Noviodunum (Isaccea)*, Materiale, VII, 1961, pp. 585 sq., ill. nos 3, 4.

[22] Idem, Materiale, IV, 1957, p. 170.

logiques découvertes dans la nécropole tumulaire du site, où la plus ancienne tombe (à incinération) contient une monnaie néronienne et des vases d'offrande de type commun, romain-provincial [23]. Il y a donc à reconnaître à Noviodunum deux étapes distinctes de la pénétration romaine précédant l'organisation du *limes* danubien. Débutant par l'activité d'organisation du territoire de la Dobroudja amorcée par Claude à partir de l'an 46 de n.è., la première étape de ce processus s'achève par la « crise balkanique », déclenchée par les conflits dynastiques de l'an 69. Cette première étape est attestée, à notre avis, à Noviodunum [24]; elle devait l'être aussi — nous croyons pouvoir l'inférer du contexte historique général — à Aegissus et à Troesmis [25]. Par contre, des témoignages aussi anciens font défaut à Béroé.

Une deuxième étape peut être à notre avis située entre le début de l'ère flavienne et les années de Trajan (69—96). Durant cette période, l'influence romaine s'est exercée d'une façon plus intense et par une présence beaucoup plus active, ainsi que nous pouvons le constater à Noviodunum et à Troesmis, où les militaires de la *Classis Flavia Moesica* ont précédé le camp des légionnaires de la V^{e} légion. La *Nécropole I* de Béroé témoigne (aussi bien, sans doute, que l'habitat qui lui correspond), par son caractère mixte, romano-gétique, de l'influence de plus en plus profonde exercée par l'élément romain sur les populations autochtones de la Dobroudja pendant cette deuxième étape d'organisation de la domination romaine sur le Bas-Danube. L'existence de cette préparation préliminaire explique aussi le caractère profondément romanisé des monuments funéraires de Béroé appartenant à la troisième étape de l'établissement romain sur le Bas-Danube, étape qui commence avec Trajan (96—117). En effet, nous croyons pouvoir attribuer à cette troisième phase l'établissement du *castrum* romain de Béroé et les débuts de sa nécropole, la *Nécropole II*. Ces monuments s'inscrivent dans un complexe archéologique et historique plus ample, datant de l'époque post-trajane, moment de structuration durable du système de défense romain sur le Bas-Danube par la construction de nombreux *castra* entre Dinogetia et Capidava.

Nous pensons qu'une grande partie de cette œuvre d'édification du *limes* bas-danubien revient à la *legio V Macedonica*, dont le camp de station-

---

[23] E. Bujor, *Poqrebal'nie...*, Dacia, IV, NS, 1960, p. 535, ill. n^{os} 1—10.

[24] Du point de vue chronologique, le hypocauste II de Noviodunum construit avec des briques estampillées *C(lassis) F(lavia) M(oesica)*. est postérieur au hypocauste I, v. supra, n. 21.

[25] Les deux cités sont mentionnées par Ovide, *Ep. ex Pont*,. IV, 7, 20—25, et 9, 75- 80, qui nous dit que, occupées par les Gètes, elles ont été reconquises par les Odrydes avec l'aide militaire romaine. Il est bien possible qu'après ces événements des garnisosn romaines — même peu importantes — aient été établies dans les deux cités; après l'annexion, en 46, du royaume odryde, ces détachements ont dû y siéger en permanence.

nement se trouve, de 107 à 169 de n.è. à Troesmis [26]; à en juger d'après la position du *castrum* de Béroé, par rapport aux deux points extrêmes où on retrouve des témoignages de la présence de cette légion sur le Danube (des traces de son activité ont été repérées récemment vers l'intérieur de la zone aussi) [27], nous pensons pouvoir formuler l'hypothèse selon laquelle la fortification de Béroé doit être elle aussi attribuée à l'action de la V^e légion.

Mais cette action d'envergure, qui crée et systématise le *limes* danubien, a été précédée à Béroé aussi par une présence romaine constante et de durée. Ceci explique le faciès presque complètement romain de la *Nécropole II*; la présence des éléments de céramique autochtone dans le contexte romanisé des tombes à incinération nous fait pencher pour cette manière graduelle d'envisager la pénétration romaine dans la zone du Bas-Danube, plutôt que pour une interprétation qui ferait du *castrum* de Béroé et de sa nécropole, de l'élément militaire donc, une innovation absolue, conséquence de la brusque création d'une organisation militaire établie sans aucun préliminaire au début du II^e siècle.

Au demeurant, l'ensemble du matériel archéologique et des documents écrits nous dirige vers une telle modalité de concevoir la pénétration romaine en Dobroudja comme un processus longuement mûri, et s'avançant prudemment pendant assez longtemps avant l'installation définitive et durable de l'autorité militaire et administrative impériale. Bien qu'ayant englobé les territoires des Gètes par la force des armes et par des moyens tout aussi brutaux qu'en Dacie, l'occupation romaine de la Dobroudja est loin d'avoir eu le caractère si abrupte, presque instantané, qu'elle revêtit au-delà du Danube. A la suite d'un ensemble de conditions historiques propres à l'espace balkano-danubien les vainqueurs romains mirent beaucoup de temps avant d'arriver à une organisation par leurs propres moyens du territoire compris entre le Danube et la mer Noire [28]. Jusque vers le début du III^e siècle, quand toute la Dobroudja sera comprise dans un réseau complexe et systématiquement édifié de centres fortifiés, l'Empire

---

[26] A. Petre, *loc. cit.*; à Dinogetia et à Capidava on a découvert des briques portant la marque de la V^e légion Macédonienne, du même type que celui trouvé par nous à Troesmis.

[27] C. Scorpan, *Contribuţii arheologice la problemele etnice ale Dobrogei antice*, Pontica, I, 1968, p. 350. Au N du village de Horia (Măcin), se trouve un site important d'époque romaine, en partie détruit, qui a livré lui aussi des briques estampillées de la V^e légion.

[28] Le processus de pénétration et d'établissement de la romanité sur le territoire gète — future province de la Mésie — nous semble devoir compter parmi les expériences les plus originales de l'expansion romaine dans la Péninsule balkanique. Rappelons-en brièvement les étapes : les premières conquêtes romaines ont eu pour objet les cités maritimes, promues au statut d'alliées de la République après 71/70 av.n.è.; un deuxième objectif — celui de s'assurer la domination du fleuve et de l'arrière-pays gétique — fut ensuite atteint par les actions de Crassus en 29—27 av.n.è., et c'est alors que se constitua le premier royaume clientelaire gétique, celui de Roles. Dans une étape suivante, la Dobroudja, sauf les cités côtières — fut confiée à l'administration odryde, pour être finalement englobée, en 46, sous Claude, à la province de Mésie (v. dernièrement, *Istoria României*, I, 1960, pp. 477—479, 484, 487—489, p. 501 sq.).

fut obligé d'adopter une politique de patiente persevérence, d'utiliser avec une habilité sans cesse accrue les institutions clientelaires et les autres moyens du jeu diplomatique, d'après le classique principe : *divide et impera*. Mais, au moment même où s'achève ce qui — à juste titre — a été appelée l'œuvre d'organisation de la province *Moesia Inferior*, à l'époque des Antonins (96—192), on voit apparaître dès le début cristallisés et cohérents, les effets de cet effort d'organisation dans des formes de vie matérielle, politique et spirituelle presque totalement romanisées. Néanmoins, ce brusque essor, soumis à une minutieuse analyse archéologique, s'avère comme ayant été précédé et longuement mûri par des étapes préliminaires pendant lesquelles la population gétique a lentement adopté la culture romaine. A la fin du III[e] siècle de n.è., quand le conflit entre la romanité et l'autochtonisme — si l'on peut dire — s'achève par la victoire de la première, la région istro-pontique est complètement intégrée dans la grande aire de culture provinciale balkano-danubienne et devient ainsi l'un des centres d'irradiation les plus puissants de la romanité au nord du Danube, — facteur dont l'apport sera décisif dans la formation de la *Romanie Orientale*.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE*

HARALAMBIE MIHĂESCU

V

Comprise entre le Danube, le lac *Pelso* (Balaton) et l'extrémité sud de la vallée de la rivière *Savus* (Save), la Pannonie Inférieure était une province de frontière qui formait une immense forteresse naturelle face à la plaine du nord-est du Danube. La ville de *Sirmium* (Sremska Mitrovica) a longtemps été la capitale d'un complexe de provinces dénommé *Illyricum* et a eu une importance militaire et administrative de premier plan. En général, l'élément militaire a été prédominant dans toute la province.

Le voyageur venant d'Italie, par la vallée de la Save, arrivait d'abord à *Marsonia* (Slavonski Brod), où se sont conservés 1 inscription latine et 1 diplôme militaire [1], puis il entrait dans la région des *Cornacates*, faisant partie de la Vojvodine d'aujourd'hui, où, dans le village de Hrvatska, on a découvert 1 diplôme-militaire [2]. A Grabarje, à l'ouest de Vinkovci,

---

* *Abréviations* : AAA = Acta Archaeologica Academiae Hungaricae ; AAntH — Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae ; AÉ = Archaeologiai Értesito ; AT = Antik Tanulmányok ; AV = Arheološki Vestnik ; BpR = Budapesti Régiségei ; C = Corpus Inscriptionum Latinarum III ; FA = Folia Archaeologica ; GN = M. i D. Garašanin, Arheološka nalazišta u Srbiji, Beograd, 1951 ; GNS = Glasnik Istor. Društva Novi Sad ; LAK — Laureae Aquincenses memoriae Valentini Kuzsinsky dicatae, I—II, Budapest, 1938—1939 ; Limes I = Limes u Jugoslaviji. I, Beograd, 1961 ; MKÉ = Múzeumi és Konyvtári Értesito, Budapest ; OeJ = Jahreshefte des Oesterreichischen Archäologischen Institutes. Wien ; OsZb = Osječki Zbornik, Osijek ; RA = Revue Archéologique ; RE = Realenzyklopadie der klassischen Altertumswissenschaft ; Šašel = A et J. Šašel. Inscriptiones Latinae quae in Jugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt, Ljubljana. 1963, Schober — A. Schober. Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien, Wien, 1923 ; Sp — Spomenik Srpske Akademije Nauka, Beograd ; St = Starinar Srpskog Arheološkog Društva, Beograd ; VHAD = Vjesnik Hrvatskog Arheološkog Društva, Zagreb ; Vojv = Vojvodina, Novi Sad ; ŽA — Živa Antika, Skopje.

[1] C 3269 ; CIL III, p. 851.

[2] CIL XVI 2

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 2, P. 227—240, BUCAREST, 1973

à gauche de la Save, un autre diplôme militaire a été mis au jour [3]. *Cibalae* (Vinkovci) était une localité importante ayant le rang de *municipium*, carrefour de routes et lieu de rencontre des militaires en service sur le *limes*, d'où 10 inscriptions nous sont parvenues [4]. Entre *Cibalae* et *Sirmium*, on a découvert une inscription dans chacun des villages de Sid [5], Sr. Rača [6] et Bela Reka [7], ainsi qu'un diplôme militaire à Ilača [8]. Une milliaire mise au jour à Laćarak montre que la cité de *Sirmium* (Sremska Mitrovica) n'était pas loin [9]. Elle est arrivée d'abord au rang de *municipium*, puis de *colonia* et a été particulièrement florissante du IV^e^ au VI^e^ siècle, avant d'être détruite par les Avars en 582. Elle avait un port et une flotille, des murs de défense, un palais gouvernemental et de nombreuses troupes. De par sa situation favorable dans une plaine fertile, à une croisée de routes, elle a contribué à l'essor de la vie romaine, ce qui explique la persistance en ce point d'importants vestiges archéologiques et de 100 inscriptions [10]. Au nord-est, à Ruma, sont apparues 2 inscriptions [11], à l'est, à Šašinci, 1 inscription [12] et à *Fossae* (Jarak) 1 inscription [13]. Le mot slave *jarak* est la traduction du latin *fossa*, attestant une continuité de vie. Un peu plus loin vers le nord-ouest, 5 inscriptions se sont conservées à Dobrinci [14], 1 à Kraljevci [15], 4 à Putinci [16] et 1 à Črnješevci [17]. Sur l'artère principale menant d'Italie en Dacie, dans une plaine fertile, s'élevait la ville de *Bassianae* (Petrovce), arrivée au rang de *colonia*, où 27 inscriptions se sont conservées [18]. A l'est, 1 inscription a été mise au jour à Golubinci [19], 1 à Stara Pazova [20] et 3 à Belegiš, sur le Danube [21].

---

[3] CIL XVI 17.
[4] C 3267. 3268, 10251–10254, 10703, 13360, 14361, 14038 ; J Korda. *Limes*, p. 61 64.
[5] GN 233.
[6] GN 231
[7] GN 163
[8] CIL XVI 100.
[9] C 6466 = 10652.
[10] C 3228–3251, 6438–6449, 10217–10240, 13353–13354. 14340^{2-7}, 15138. CIL III, p. 1987, 2328^{64-65} ; OeJ XV, 1912, B. 238 ; St III, 1924–1925, p. 160 ; IX–X, 1958–1959, p. 376 ; Sp LXXI. 1931, p. 89–95 ; LXXV, 1933. p. 51 ; LXXVII. 1934, p. 45 46 ; XCVIII. 1941–1948, p. 102 ; ŽA XI, 1961–1962, p. 319–325 ; M. Parović-Pešikan. *Recherches archéologiques à Sirmium (1957–1967)*, St XIX, 1968. p. 75–88.
[11] VHAD XI. 1910–1911, p. 119 ; GNS III, 1930, p 1.
[12] GNS IV, 1930. p. 4.
[13] C 3242
[14] VHAD V. 1901, p 151 ; XI, 1910–1911, p. 78 ; GN 225.
[15] GN 226.
[16] C 3224 ; VHAD VIII, 1905, p. 125 ; GNS IV, 1930, p 3 ; Sp XCVIII, 1941–1948, p 207.
[17] CIL XVI 18.
[18] C 3221 3223, 3225–3227, 10197, 10199–10214, 11377, 13358, 15133–15135, ŽA XV, 1965–1966, p 85; XVII, 1967, p. 195–215.
[19] VHAD XII, 1912, p. 265.
[20] VHAD IX. 1906, p. 106.
[21] C 13359. 15138^{1}, 15138^{3}.

Plus bas, sur la route de la vallée du Danube, se trouvait *Burgenae* (Novi Banovci), poste de défense où étaient cantonnées des unités militaires, d'où 13 inscriptions nous sont parvenues [22]. Au sud et au sud-est de *Bassianae*, entre le Danube et la Save, 3 inscriptions ont été conservées à *Noviciani vicus* (Šimanovci) [23], 2 à Mihaljevci [24], 2 à Prhovo [25] et 1 à Nikinci[26].Tous ces points gravitaient autour de la localité de *Burgenae* et en dépendaient. Au confluent de la Save et du Danube, sur la rive ouest, dans une position stratégique favorable, s'est développé le centre militaire de *Taurunum* (Zemun), où 8 inscriptions se sont conservées [27], cependant qu'à *Confluentes* (Beograd Novi) il s'en trouve 1 [28]. Enfin, dans différentes localités non identifiées de la vallée de la Save sont apparues 3 inscriptions [29], ainsi que dans le village de Monor, entre le Danube et la Theiss, 1 inscription probablement apportée du sud [30].

Revenons à la frontière ouest de la province de Pannonie Inférieure, dans la vallée de la Drave, où l'on trouve 1 inscription à *Berebis* (Podravski Podgajci) [31] et 1 autre à *Iovalia* (Valpovo) [32]. Plus à l'est, sur la rive droite de la Drave, se trouvait la halte *(mutatio)* nommée *Mursella* ou *Mursa Minor* (Petrijevci), d'où il est resté 3 inscriptions [33]. Une autre inscription est apparue un peu plus à l'est, à Retfala [34]. On arrivait ensuite à *Mursa* (Osijek), port et centre administratif parvenu au rang de *colonia*, situé à un carrefour de routes importantes, où l'on a découvert 75 inscriptions latines [35]. A proximité de *Mursa* sont apparues 1 inscription à Bijelo Brdo [36] et une autre à Bilje [37]. Sur la route, vers le nord, se trouvait *Albanum* (Lug ?), avec 1 inscription [38]. Vers le nord-ouest, sur les collines de Banska Kosa *(Aureus Mons)*, sont apparues 4 inscriptions [39] et dans

---

[22] C. 13356 13358. 13393, 13395. 13117^{9}. 13552^{82}. 15175^{2-3}.
[23] C 15138^{5}; GN 220.
[24] VHAD XII, 1912, p. 265 : GN 220.
[25] VHAD VIII, 1905, p. 90 ; GNS IV, 1930, p. 3.
[26] GNS IV, 1930, p. 4.
[27] C. 10675, 13355, 13394, 14340^{8-11}. 15137 ; Sp LXXV, 1933. p. 31 ; RA VI. 1935, n° 161 ; St V–VI, 1954–1955, p. 360 ; ŽA XI, 1961, p. 129 ; XVII, 1967. p. 203–204.
[28] ŽA XV, 1965–1966, p 99
[29] AV XI–XII, 1960–1961, p. 28–38.
[30] AÉ XC, 1963, p. 81.
[31] C. 6465.
[32] C. 6485.
[33] C. 3755. 10660. 10243.
[34] C 3265 = Šašel 293.
[35] C 3274–3290, 3560, 3736, 3794, 6451, 10259–10273, 10648, 12012, 12014, 13362, 13363. 15138, 15140–15147 ; VHAD VI, 1902, p. 99–101 ; XII, 1912, p. 2–5 ; XV, 1928, p. 271–274 ; Schober 30–38 ; RA XXVIII, 1928, n° 157 ; OsZb VI, 1958, p. 23–63 , VII, 1960, p. 13–15 ; XI, 1967, p. 87–93 ; A. Angyal, *Colonia Aelia Mursa*, « Das Altertum », XVI, 1970, p. 237–243.
[36] 15139.
[37] OsZb VI, 1958, p. 35 = Šašel 295.
[38] C 3292.
[39] C 3757, 3759, 3769, 6008.

la localité de Kneževi Vinograd 1 inscription [40]. Plus au nord, près du Danube, se trouvait *Ad Novas* (Zmajevac), où une inscription s'est conservée [41].

Sur la vallée du Danube, entre les confluents de la Drave et de la Save, les vestiges romains sont relativement nombreux. Près du confluent du Danube et de la Drave, 1 inscription est apparue à Aljmaš [42]. Plus bas, à l'extrémité de la route qui venait d'Italie par la vallée de la Drave, se trouvait un centre militaire à *Teutiburgium* (Dalj), où 9 inscriptions se sont conservées [43]. Au sud-ouest, sur le chemin qui va de *Mursa* à *Cibalae* (Vinkovci), dans un terrain marécageux, on a découvert 14 inscriptions à *Ad Labores Pontis Ulcae* (Bobota) [44]. Sur la rive droite du Danube, à *Cornacum* (Sotin), est apparue 1 inscription [45]. En amont de Cornacum, à *Cuccium* (Ilok), où se trouvait une garnison de cavaliers, 3 inscriptions se sont conservées [46]. Plus en amont, 1 inscription a été découverte à Neštin [47] et 2 à Susek [48]. Sur la rive gauche du Danube se trouvait une tête de pont nommée *Onagrinum* (Begeč), où une inscription s'est conservée [49], et vis-à-vis, sur la rive droite, se trouvait un important lieu de passage du fleuve, défendu par une garnison romaine, nommé *Malata* ou *Bononia* (Banoštor), d'où nous sont parvenues 5 inscriptions [50]. Plus bas, on a mis au jour une inscription dans chacune des localités de Čerević [51], Futog [52], Beočin [53] et Rakovac [54]. A une boucle du Danube, près de la ville de Novi Sad, se trouvait *Cusum* (Petrovaradin), qui a livré 9 inscriptions [55]. Plus bas, 2 inscriptions se sont conservées à Srem. Karlovci [56] et 1 à Krčedin [57]. A la hauteur du confluent de la Theiss et du Danube se trouvait une place forte d'origine celtique, avec des troupes de défense, nommée *Acumincum* (Stari Slankamen), où l'on a découvert 9 inscriptions [58]. A gauche du Danube, plus à l'intérieur des terres, sur la rive droite de la Theiss, 3 inscriptions sont apparues dans le village

[40] OsZb VII, 1960, p. 14.
[41] C 10665.
[42] C 3270.
[43] C 3272, 3273. 6450. 10255, 10256, 10258, 15139; VHAD XI, 1910–1911, p. 121.
[44] C 3291. 3757–3759, 10261–10267, 10269, 10649, 10670.
[45] C 10250.
[46] C 3265, 3266, 15138[6].
[47] 3703 – 10651.
[48] C 10249, GNS IV, 1930, p. 7.
[49] C 10665.
[50] C 3262–3264, 10247, 10248.
[51] C 2361.
[52] Vojv. I, 1939, p. 75, 80.
[53] VHAD XI, 1910–1911, p. 128.
[54] *Ibidem*. p. 105, 108; GN 223.
[55] C 3258–3261, 3700–3703, 15138[6].
[56] C 3271, 3699.
[57] ŽA XVII, 1967, p. 201–202
[58] C 3252–3257, 10243, 10245; Historia VI, 1957, 488–490; Šašel 280.

de Titel [59]. En amont d'*Acumincum*, sur la rive droite du Danube, 1 inscription a été mise au jour à Novi Bečej [60] et 2 à Novi Slankamen [61]. A *Rittium* (Surduk) se trouvait un camp militaire qui a livré 4 inscriptions [62]. Près de là, 1 inscription a été découverte à Opova [63].

De *Mursa* (Osijek) et de la vallée de la Drave une route menait à l'extrémité nord du lac *Pelso* (Balaton) et de là à *Brigetio* (Szony), dans la vallée du Danube. Au point où cette route franchissait le petit cours d'eau dit Karašica, se trouvait *Antiana* (Branjin Vrh ?), où 15 inscriptions se sont conservées [64]. 3 inscriptions ont été découvertes un peu plus à l'est, à Popovac [65]. D'*Antiana*, la route se dirigeait vers le nord-ouest, franchissait les hauteurs de Geresdi (*Mons Pinguis*) et débouchait dans la ville de *Sopianae* (Pécs) — nom probablement d'origine celtique—où l'on a découvert 30 inscriptions[66] . Au sud-ouest de *Sopianae*, à Görcsöny, sont apparues 2 inscriptions [67]. Au nord de *Sopianae*, le long de la route qui mène au lac *Pelso* (Balaton), on a découvert 1 inscription à Magyarszék [68], 3 à Jágónak [69] et 1 à Dombóvár [70]. A l'est de la route, à peu près à mi-chemin entre celle-ci et le Danube, 1 inscription est apparue à Bonyhad[71]. A Pusztasomodor, 16 inscriptions ont été mises au jour [72]. La *vallis Cariniana*, sise dans la région des *Hercuniates*, a livré 4 inscriptions, 3 à Rególy [73] et 1 à Simontornya [74]. A Ságvar, on a localisé *Tricciana*, avec 3 inscriptions [75]. Enfin, à une certaine distance de l'extrémité du lac *Pelso*, à Tác, à un carrefour de routes, se trouvait un important point administratif nommé *Gorsium* ou *Herculia*, qui a livré de nombreux vestiges archéologiques romains, ainsi que 10 inscriptions [76]. Au nord-ouest de ce centre, 3 inscriptions sont apparues à Szabadbattyán [77].

---

[59] Vojv. I, 1939, p. 75, 80 , GN 219 ; ŽA XVII, 1967, p. 205.
[60] Vojv. I, 1939, p. 80 ; GN 216.
[61] ŽA XV, 1965. p. 17, 89 ; RA 1958, n° 73.
[62] C 10243, 12011, 15138$^{1-2}$.
[63] C 3259
[64] C 3291—3297, 3750—3756, 10276.
[65] C 3757, 3759 c, 3769.
[66] C 3306—3313, 6453, 10283—10293, 10295, 10296, 14038—14041, 15149, 15150 ; AÉ XXXI, 1911, p. 372—373 ; LIII, 1940, p. 54 ; LX—LXII, 1946 1948, p. 275 ; FA III—IV, 1941, p. 136 , Z. Mády, *Sopianae*, AAntH XIV, 1966, p 197—201.
[67] 10282, 10294.
[68] 3314.
[69] C 3998 ; RA 1912, n^{os} 130, 131.
[70] C 10897.
[71] C 3303
[72] AÉ XXVII. 1907, p. 231—247.
[73] CIL XVI 179, 180 ; AAA I, 1951, p. 220—224.
[74] C 13365.
[75] C 10896, 12014, 13364.
[76] C 3342, 3343, 3345, 3346, 10343—10345 ; AAA, V, 1955, p 79—161 ; Alba Regia, VI—VII, 1966, p. 165—168 ; VIII—IX, 1969, p. 212—213 ; Fitz Jenő. *Gorsium. A Táci Római kori ásatások*, Székesfehérvár, 1970.
[77] C 3358 ; AÉ LXXXIII, 1956, p. 193 ; Istvan Király Muzeum Kozleményei 1958, p. 13, Székesfehérvár

Revenons à la vallée du Danube. Au nord du confluent de la Drave, le voyageur rencontrait un poste de surveillance à *Ad Militare* (Batina), où l'on a trouvé 3 inscriptions et un diplôme militaire [78]. Au-delà de la frontière entre la Hongrie et la Yougoslavie, à *Altinum* (Kòlked), où était cantonnée une unité de cavalerie, 4 inscriptions ont été mises au jour [79]. Plus au nord, à *Lugio* (Dunaszekcsö), il existait un camp avec une importante garnison et une flotille sur le Danube. Au IVe siècle la localité a reçu le nom de *Florentia* et est devenue le siège d'une légion ; 15 inscriptions y ont été découvertes [80]. Vis-à-vis, sur l'autre rive du Danube, se trouvait une tête de pont nommée *Contra Florentiam* (Dunafalva), d'où il est resté 3 inscriptions [81]. Une route partait de là vers l'est, dans la direction de la ville actuelle de Szeged, pour arriver, par la vallée du *Marisus* (Mureş), jusqu'à la capitale de la Dacie. Près de *Lugio*, dans la localité actuelle de Báta, on a découvert 1 inscription [82]. Puis la route se dirigeait vers le nord, s'éloignant du Danube, et passait par le village de Bátaszék, où l'on a découvert 2 inscriptions [83], pour arriver à la halte de *Ad Statuas* (Vardomb) avec sa garnison militaire, où 6 inscriptions ont été mises au jour [84]. Plus au nord, à droite de la route, se trouvait *Alisca* (Öcseny-Szigetpuszta), qui a livré 2 inscriptions [85]. A Szekszárd, non loin du petit cours d'eau Sió-Sárniz, on a découvert 5 inscriptions [86] et au nord-ouest, à Felsönána, 1 diplôme militaire [87]. Plus loin, la route arrivait à *Alta ripa* (Tolna), siège d'une unité de cavalerie, d'où nous sont restées 3 inscriptions [88]. De là, la route passait par les actuels villages de Fadd [89], Dunaszentgyörgy [90] et Paks [91], qui ont livré 1 inscription chacun. A gauche de la route, 1 inscription a été découverte à Györkony [92]. A *Lussonium* (Dunakömled), où il y avait une garnison de cavaliers, on a découvert 17 inscriptions [93]. La route passait ensuite à proximité des villages modernes de Bölcske, avec 2 inscriptions [94], Alsoszentiván, avec 1 inscrip-

[78] C 10647, 10668, 10671 ; CIL XVI 51.
[79] C 10277–10279, 12018.
[80] C 3298–3305, 3775, 10280, 10281, 10196, 10666, 15148, Jenö Fitz, *Lugio*, RE Suppl. IX, 1962, col. 391–394
[81] C 10277–10279.
[82] C 3734 = 10616.
[83] C 3314, 3733.
[84] C 3301, 3302, 3768, 10280, 13142.
[85] C 3299, 10279.
[86] 3300, 3732, 10281 ; RA VI, 1935, nº 103 ; Germania XIX, 1935, p. 226.
[87] CIL XVI 42.
[88] C 3301, 3305, 3732.
[89] C 10615.
[90] AÉ LXXXVI, 1959, p. 73–76.
[91] C 3731.
[92] C 3324.
[93] C 3315–3324, 3770, 3781, 10297, 10298, 10660, 10666, 10667 ; Jenö Fitz, *Lussonium*, RE Suppl. IX, 1962, col. 394–396.
[94] C 10398, 10661.

tion et 1 diplôme militaire [95], Dunafoldvar, avec 3 inscriptions [96], Elószállas, avec 1 inscription [97] et Kisapostag, avec 2 inscriptions [98], puis arrivait à la halte d'*Annamatia* (Baracs), avec 5 inscriptions [99]. A gauche de la route, à l'intérieur des terres, on a trouvé 1 inscription dans chacun des villages de Sárbogárd [100] et de Nagyvenyim [101]. Sur la haute rive du Danube, qui domine la plaine de l'autre côté du fleuve, s'élevait la place forte d'*Intercisa* (Dunaújvaros), pourvue de tours de défense, de palais, d'habitations modestes (*canabae*) et d'une station douanière. Elle nous a légué d'abondants vestiges romains et non moins de 230 inscriptions dues pour la plupart à la population civile [102]. Au nord-ouest, on a découvert 5 inscriptions à Rácalmas [103], 4 à Szabadegyháza [104] et 1 à Seregélyes [105]. On rencontrait ensuite, sur la grande route du Danube, la station *Vetus Salina* (Adony), où il s'est conservé 23 inscriptions et 4 diplômes militaires [106]. Aux alentours de la station sont apparues 4 inscriptions à Ivánesa [107] et 1 à Pusztaszabolcs [108]. Sur la route de *Gorsium* (Tác) à *Matrica* (Százhalombatta), dans la vallée du Danube, à un carrefour d'où bifurquait une route vers *Brigetio* (Szöny), on a mis au jour 50 inscriptions dans la localité de Székesfehérvár [109]. A l'ouest et au nord de celle-ci, 4 inscriptions ont été découvertes à Sarkeszi [110], 1 à Iszka [111], 1 à Iszkaszent-

---

[95] C 3325. CIL XVI 112

[96] C 3762, 10042, 10613.

[97] Alba Regia VIII–IX. 1967. p. 202.

[98] C 3326 – 10302; Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 204

[99] C 10300. 10639–10641, 13365.

[100] C 15151.

[101] AÉ LXXXVI, 1959, p. 73–74.

[102] C 3327–3339. 3352. 3728–3750. 3761–3765. 10301–10325. 10634–10637, 10660–10679, 11345, 12012; AÉ XXIV, 1904, p. 199–203; XXV, 1905, p 222–234; XXVI, 1906, p. 40–45, 156, 241; XXVII. 1907, p 143–149: XXVIII. 1908. p. 345–350, XXIX. 1909, p. 238–245, 328–334; XXX, 1910. p. 249; XXXIX, 1920–1922, p. 15; XLVI, 1932–1933, p. 153; LXXVI. 1949, p. 55–58, LXXVIII, 1951. p 21–23; FA XV, 1963, p. 43–54; Klio XLVI, 1965, p 368; Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 200–202; XI, 1971, p. 120–132; Paulovics István, *Die römische Ansiedlung von Dunapentele (Intercisa) Geschichte der Überreste, Bibliographie der Forschungen, Fundergebnisse von 1926*, Budapest. 1927; *Intercisa I–II. Geschichte der Stadt in der Römerzeit*, Budapest, 1954–1957; Jenó Fitz, *Intercisa*, RE Suppl. IX, 1962, col. 84–103.

[103] Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 205–208, n^os^ 33–37.

[104] Századok, II, 1932, p. 64; Alba Regia IV–V, 1963–1964, p. 87–88; VIII–IX, 1967, p. 209, n^os^ 44–45.

[105] Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 209.

[106] C 3340, 3341, 3411, 3723. 3752, 3760. 6008, 10305, 10326. 10331, 10632, 10659, 10660, 10671; CIL XVI 89, 113, 132; Pannonia I, 1935, p. 183; Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 197–199, n^os^ 1–8.

[107] C 3721, 3722, 3730, 10332.

[108] AÉ LIV, 1941, p. 39.

[109] C 3342–3360, 10333–10339, 10347–10350, 10353–10368, 15152–15154; AÉ LII, 1939, p. 102; Alba Regia VI–VII, 1966, p. 165; VIII–IX. 1969, p. 212, n^os^ 52–55.

[110] Alba Regia VIII–IX, 1967, p 208, n^os^ 38–41.

[111] *Ibidem*, p 204, n° 27.

györgy [112], 3 à Pátka [113], 2 à Velence [114] et 3 à Csákberény [115]. A une autre croisée de routes se trouvait *Floriana* (Csákvár), avec une population d'origine celtique, où 8 inscriptions se sont conservées [116]. A l'est de *Floriana*, 1 inscription est apparue à Vertesacsa [117] et, au nord, 1 inscription à Kömlöd [118], 2 à Szend [119], 5 à Környe [120] et 3 à Tatabánya [121]. Non loin de cette dernière localité, sur la route menant d'*Aquincum* à *Brigetio*, la station de *Gardellaca* (Alsó-Galla) a livré 1 inscription [122]. Plus au nord sur la même route, 12 inscriptions ont été découvertes à Tata [123], 3 à Lepavist [124] et 1 à Mocsa [125]. Sur la route de *Gorsium* à *Brigetio*, 4 inscriptions ont été mises au jour à Nazsály [126]. Plus loin, 1 inscription est apparue à Szómod [127] et une autre à Göbölgyaros [128]. Sur la rive du Danube, à l'extrémité des routes venant du sud-ouest et du sud-est, sur la grande artère qui longeait le fleuve, se trouvait la place forte, parvenue au rang de *colonia*, de *Brigetio* (Szőny). Elle abritait une légion et a laissé de nombreux vestiges archéologiques, parmi lesquels 295 inscriptions et 7 diplômes militaires [129]. A l'est de *Brigetio*, une unité militaire était cantonnée à *Azaum* ou *Adiaum* (Almásfüzitő), où se sont conservées 28 inscriptions [130]. Plus à l'est, sur la rive du Danube, on a découvert 3 inscriptions à Dunaalmás [131] et 1 à Neszmély [132]. Plus au sud, vers l'intérieur des terres, 2 inscriptions sont apparues à Dunaszentmiklós [133], 1 à Héreg [134], 1 diplôme

---

[112] AT IV, 1957, p 109.
[113] C 10343–10345.
[114] C 3361, 10316
[115] AÉ XXVI, 1906. p 40; XXVII, 1907, p 234–235; XXIX. 1909, p. 113.
[116] C 3358, 3366, 10351. 10352. 15151, 15154. 15155; Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 199–200, n° 10; Jenö Fitz. *Floriana*. Alba Regia II–III, 1961–1962, p. 153 158.
[117] C 6454 = 10399; Schober, 219.
[118] C 11039.
[119] C 4355, 4358.
[120] C 4273 10964, 4277 = 10965, 4280 – 10966, 4284 = 10967, AAA IX, 1958, p. 407–412
[121] AÉ XXVII, 1907, p. 211; XXIX, 1909, p. 144–147.
[122] C 4275.
[123] C 4272. 4274, 4276, 4278, 4279, 4281–4283. 4309, 10960, 10961, 13391.
[124] 4322, 4338, 11027.
[125] C 10963
[126] C 4326, 10958, 10959. 11043.
[127] Barkóczi, *Brigetio*. n° 56.
[128] C 3775.
[129] C 4250–4251, 4285–4308, 4310–4321. 4323–4337, 4339–4349, 10971–11042, 11044–11076, 13437–13439, 14069, 14070, 14355^21–23; CIL, p. 880, 1980, 1986. 2212, 2213, 2228; AÉ XXIII, 1903, p. 63, 104; LVII–LVIII, 1944–1945, p. 174–177; LIX–LX, 1946–1948. p. 137–147; LXXXVIII, 1961. p. 262; Schober 71–138; AAA IX, 1958, p. 413–421; Barkóczi Laszlo, *Brigetio*, I–II. Budapest. 1944–1951; FA XIII, 1961, p. 95–115.
[130] C 4269–4284, 10960–10968, 11333, 11372, 13434. 15188^1–4.
[131] C 10958, 10959, 11374.
[132] 13499.
[133] AÉ XXV, 1905. p. 211–216; LI, 1938, p. 45.
[134] C 13435.

militaire à Tarján[135], 2 inscriptions à Gyermely[136] et 1 à Csabdi[137]. Encore plus au sud, à un carrefour de routes, se trouvait la station de *Lusomana* (Bicske), d'où nous avons 6 inscriptions[138]. Vers le sud-est, dans les vallées de plusieurs petites rivières, sont apparues 1 inscription à Felcsút[139], 6 à Alcsútdoboz[140], 5 à Tabajd[141], 5 à Vál[142], 1 à Kajászó[143], 3 à Vereb[144] et 6 à Baracska, sur la route reliant *Gorsium* et *Matrica*[145]. 4 inscriptions ont été mises au jour près du Danube à Ercsi[146] et 1 à Martonvásás[147]. Plus au nord, près du Danube, se trouvait *Matrica* (Százhalombatta), où l'on a découvert 10 inscriptions[148]. Entre cette localité et celle de *Crumerum*, qui se trouvait sur la rive droite du Danube à l'est de *Brigetio*, on a mis au jour sur une étroite bande de terrain 4 inscriptions à Érd[149], 4 à Gyuró[150], 2 à Etyak[151], 2 à Biatorbány[152], 6 à Paty[153], 2 à Zsambek[154], 1 à Many[155], 1 à Bajna[156], 2 à Sárisáp[157], 1 à Bajót[158], et 2 à Sütő, sur la rive du Danube, à l'ouest de *Crumerum*[159]. A *Crumerum* (Nyergesújfalu) une unité de cavalerie était cantonnée et 14 inscriptions se sont conservées[160]. Au nord de *Matrica*, les inscriptions deviennent de plus en plus nombreuses à mesure que l'on se rapproche d'*Aquincum*, la capitale de la province. Ainsi, on en a découvert 7 à Tarnok[161] et 27 à *Campona* (Budapest-Nagytetény)[162]. Au sud et à l'est d'*Aquincum*,

---

135 CIL XVI 145
136 C 10603, 10604
137 C 178 = RA 1947, n° 135.
138 C 3631–3636, 4637, 11340
139 C 10350
140 C 3369, 3370, 3750, 3775. 12012 c, 15155.
141 C 3371, 3372 – 10353. 3373 = 10354, 3374. 3375.
142 C 3376. 10355, 10356, AÉ XXX, 1910. p. 68; Alba Regia VIII–IX, 1969, p. 213–214, n° 65.
143 AÉ XLIX, 1936, p. 29–31; LXXVII, 1950, p. 72–80.
144 C 3362 = 10347, 3363 – 10340, 3364 = 10348.
145 C 10369–10372, 12014, 12759.
146 C 10374, 10660 g-h, 10662 c.
147 C 3606 = 10373.
148 C 3385–3387, 10374–10377; Alba Regia IV–V, 1963–1964, p. 178–179; FA XXI, 1970, p. 93–112.
149 C 10334. 10337, 10630; Alba Regia VIII–IX, 1967. p. 202–203.
150 C 3377, 3378 = 10357; Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 203, n° 21–25
151 C 10350, 10359.
152 C 10360, 10361.
153 C 3382. 10365–10368, 10693.
154 C 10363, 10364.
155 Alba Regia II–III, 1961, 1962. p. 117.
156 C 3660.
157 C 3661, 3772 c.
158 Esztergom Évlapjai 1934, p. 48.
159 C 4626, 11334.
160 C 3659 – 3666, 3773. 10602, 10604, 11602–11604. 13391; AÉ LXXXVIII, 1961, p. 27–31.
161 C 3379, 3720, 10358; Alba Regia VI–VII, 1966, p. 135; VIII–IX, 1969, p. 213, n^os 63–64.
162 C 3388–3411, 3719, 3750; MKÉ II, 1908, p. 110.

on a mis au jour 2 inscriptions à Törökbálint [163], 2 et 1 diplôme militaire à Budapest-Albertfalva [164], 2 à Budaörs [165], 1 à Budakeszi [166], 3 à Budafok [167] et 1 à Diosd [168]. *Aquincum* (Ó-Buda) a été tout d'abord le siège d'une troupe de cavalerie, puis d'une légion ; la ville est devenue *municipium*, puis *colonia* ; de par sa position stratégique privilégiée, elle s'est développée en un grand centre militaire et civil, où il s'est conservé de nombreux vestiges romains et 665 inscriptions latines [169]. A proximité se trouvait le *vicus Basoretensis*, où il est resté 1 inscription [170], cependant qu'une autre inscription a été trouvée à Albert Irsan [171]. Une tête de pont créée sur l'autre rive du Danube, *Transaquincum* (Budapest-Rákospatak), nous a légué 6 inscriptions [172]. Sur la rive droite du Danube, au nord d'*Aquincum*, on a découvert 2 inscriptions à Solymár [173], 4 à Nagykovácsi [174] 5 à Üröm [175], 1 à *vicus Vindonianus* (Budapest-Békasmegyer) [176] et 1 à Budakalász [177]. Le grand nombre d'inscriptions mises au jour dans les localités des alentours d'*Aquincum* montre le rôle important joué par cette ville dans la diffusion de la culture romaine.

A 12 km environ au nord du camp de la légion d'*Aquincum*, des troupes auxiliaires étaient cantonnées à *Ulcisia castra* (Szentendre), où 41 inscriptions ont été mises au jour [178]. Dans la boucle du Danube, des inscriptions ont été découvertes dans différentes localités situées tout près les unes des autres, jusqu'à Estergom, à savoir 1 à Dunakeszi [179],

---

[163] C 3381, 10362.
[164] CIL XVI 175 ; AÉ LXXXI, 1951, p. 10–11 ; AAA VII, 1956, p. 17–71.
[165] C 3383, 3384.
[166] C 3447.
[167] C 3407, 3409, 3410.
[168] FA XXI, 1970, p. 60.
[169] C 3412–3607, 3615–3618. 6455–6464, 10392–10567, 13368–13381, 14341–14354, 15156–15159 ; CIL III, p. 888, 1984 ; AÉ XXIII, 1903, p. 405 ; XXV, 1905, p. 192 ; XXVI, 1906, p. 40–46 ; XLIII, 1929. p. 45–57 ; XLV, 1931, p. 265 ; XLIX, 1936, p. 95 ; L, 1937, p. 85–115 ; LIX–LXI, 1946–1948. p. 183–188 ; LXXVI, 1949, p. 67–79 ; LXXVII, 1950, p. 117–119 ; LXXXVIII, 1951, p 44–48 ; LXXXIX, 1952, p. 188–191 ; OeJ VII, 1904, B. 11–14 ; BpR VIII. 1904, p. 161–176 ; X, 1923, p. 63–152 ; XII, 1937, p. 69–152, 275 ; XIV, 1945, p. 155–202, 541, 561–572 ; XIX, 1959, p. 155 ; XX, 1963, p. 301–310 ; XXI, 1964, p. 239–257 ; MKÉ II, 1908, p. 80–96 ; Schober 28–117 ; Pannonia I, 1935, p. 280 ; LAK I, 309 ; AT V, 1958, p. 73–74 ; V. Kuzsinsky, *Aquincum. Ausgrabungen und Funde. Führer mit einer topographischen und geschichtlichen Einleitung*, Budapest, 1934.
[170] C 3673.
[171] AÉ XXIV, 1904, p. 170–172.
[172] C 3382 = 13385, 10571, 10573, 13382–13385.
[173] C 3623, 3624.
[174] C 3619–3622.
[175] 3626, 10655 ; AÉ XLII, 1928, p. 211.
[176] C 10570.
[177] Bp Reg XII, 1937, p. 271.
[178] C 3638–3641, 3643–3645, 3738. 3740, 3775, 10575–10577, 10655, 10659–10675, 10681–10690, 13386, 14354[1-2], 15171–15173 ; Pannonia I, 1935, p. 139–151 ; AÉ L, 1937, p. 86–115 ; LII, 1939, p. 120 ; XC, 1963, p. 189–194 ; LAK II, 232–234, n[os] 1–3 ; Klio XLVI, 1965, p. 339–350.
[179] C 10574.

2 à Pilisvörösvár [180], 1 à Csobánka [181], 9 à Piliscsaba [182], 7 à Piliscsev [183], 8 à Pilisszanto [184], 1 à Pomáz [185], 2 à Dorog [186], 4 à *Ad lacum Felicis* (Csaba) [187], 1 et 1 diplôme militaire à Tokod [188] et 1 à Tát [189]. *Solva* (Esztergom), lieu d'étape sur la route et centre de défense, conserve 20 inscriptions [190]. Plus à l'est se trouvaient d'autres troupes à *Castra ad Herculem* (Pilismarót), qui nous a transmis 13 inscriptions [191]. A Szob 2 inscriptions se sont conservées [192]. Près de la grande courbe du Danube, sur la route, se trouvait le camp de *Cirpi* (Dunabogdány), où étaient cantonnées des troupes à pied et à cheval ; 21 inscriptions en proviennent [193]. Vers le nord-ouest nous avons une inscription à Visegrád [194], alors qu'au nord, sur la rive gauche du fleuve, une inscription a été découverte à Verőce, le point le plus au nord de la Pannonie Inférieure présentant des vestiges romains [195]. Outre les localités mentionnées ci-dessus, différentes localités non identifiées de la province ont livré des inscriptions latines au nombre de 310 [196].

Les centres importants parvenus au rang de *coloniae* se sont développés sur les grandes voies de communication : *Sirmium* et *Bassianae* sur la Save, *Mursa* sur la Drave, *Aquincum* et *Brigetio* sur le Danube. Les inscriptions sont apparues surtout le long du *limes* et des principales routes ; elles dépassent le chiffre de 2533 et proviennent de 195 localités. Calculées pour l'ensemble de la Pannonie Supérieure et Inférieure, elles dépassent le chiffre de 6284, provenant de plus de 481 localités. Quoique incomplets, ces chiffres attestent l'importance de la culture romaine en Pannonie et sa persistance durant presque quatre siècle. Elle a laissé des traces surtout le long des grandes routes : 1) Aquileia — Ermona — Celcia

---

[180] C 10569, 10656.

[181] C 10571.

[182] C 3631–3636, 3730, 4637, 11340.

[183] C 3637, 4631–4634, 11338, 11339.

[184] C 3629, 10572, 10573, 10654, 10657, 10658 ; RA 1947, n° 134 ; 1953, n° 5.

[185] C 3642 ; RA 1953, n° 11.

[186] C 11336, 11337.

[187] C 3631, 3636, 4637, 11340

[188] C 13390 ; XVI 161 ; AAA I, 1951, p. 192.

[189] C 13391.

[190] C 3649–3658, 3749, 3756, 3775, 4628, 4629, 10594–10601, 11061, 11345.

[191] C 3750, 3762, 3767, 10676–10678.

[192] C 3766, 10715.

[193] C 3646–3648, 3761, 10579–10593, 10579–10581, 13387–13390 ; FA XVI, 1964, p. 33.

[194] C 10422.

[195] C 4668.

[196] C 3667–3748, 6465–6471, 10605–10656, 10659–10675, 10679–10714, 10716–10718, 12014, 13392, 13395, 14351$^{3-6}$; CIL III, p. 1984, 1990 ; AÉ XXV, 1905, p.418 ; XXXVIII, 1918, p. 1–11 ; XXXIX, 1920–1922, p. 1–10 ; RA XXXII, 1930, n° 37.

— Poetovio — Savaria — Carnuntum ; 2) Emona — Siscia — Sirmium — Singidunum ; 3) Poetovio — Mursa — Cibalae ; 4) Carnuntum — Brigetio — Aquincum — Intercisa — Singidunum ; 5) Mursa — Sopianae — Gorsium — Brigetio. Elles traversaient la province de l'ouest à l'est ou du sud au nord et rendaient possible la pénétration des objets d'importation, des idées et de la langue latine jusque dans les coins les plus éloignés et les plus isolés. A toutes ces facilités venaient s'ajouter la fertilité du sol et la prospérité économique de la province, maintes fois citées en termes élogieux dans les sources antiques.

PANNONIA INFERIOR

No.	Localité	
795	*Marsonia* (Slavonski Brod)	2
796	*Cornacates* (Hrvatska)	1
797	Grabarje	1
798	*Cibalae* (Vinkovci)	10
799	Šid	1
800	Sr. Rača	1
801	Bela Reka	1
802	Ilača	1
803	*Sirmium* (Srem. Mitrovica)	100
804	Lačarak	1
805	Ruma	2
806	Črnješevci	1
807	Šašinci	1
808	*Fossae* (Jarak)	1
809	Dobrinci	5
810	Kraljevci	1
811	Putinci	4
812	*Bassiana* (Donji Petrovci)	27
813	Golubinci	1
814	Stara Pazova	1
815	Belegiš	3
816	*Burgenae* (Novi Banovci)	13
817	*Noviciani vicus* (Šimanovci)	3
818	Mihaljevci	2
819	Prhovo	2
820	Nikinci	1
821	*Taurunum* (Zemun)	8
822	*Confluentes* (Beograd Novi)	1
823	*Savus*	3
824	Monor	1
825	*Berebis* (Podravski Podgajci)	1
826	*Iovalia* (Valpovo)	1
827	*Mursella* (Petrijevci)	3
828	Retfala	1
829	*Mursa* (Osijek)	75
830	Bijelo Brdo	1
831	Bilje	1
832	*Albanum* (Lug ?)	1
833	*Aureo Monte* (Baranjska Greda)	4
834	Kneževi Vinograd	1
835	*Ad Novas* (Zmajevac)	1
836	Aljmaš	1
837	*Teutiburgium* (Dalj)	9
838	*Ad Labores pontis Ulcae* (Bobota)	14
839	*Cornacum* (Sotin)	1
840	*Cuccium* (Ilok)	3
841	Neštin	1
842	Susek	2
843	*Onagrinum* (Begeč)	1
844	*Malata* (Banoštor)	5
845	Čerević	1
846	Futog	1
847	Beočin	1
848	Rakovac	1
849	*Cusum* (Petrovaradin)	9
850	Srem. Karlovci	2
851	Krčedin	1
852	*Acumincum* (Stari Slankamen)	9
853	Titel	3
854	Novi Bečej	1
855	Novi Slankamen	2
856	*Rittium* (Surduk)	4
857	Opova	1
858	*Antiana* (Branjin Vrh ?)	15
859	Popovac	3
860	*Sopianae* (Pécs)	30
861	Gorcsony	2
862	Magyarszék	1
863	Jágónak	3
864	Dombóvár	1

No.	Localité	
865	Bonyhád	1
866	Pusztasomodar	16
867	Regoly	3
868	*Tricciana* (Ságvár)	3
869	Simontornya	1
870	*Gorsium = Herculia* (Tác)	10
871	Szabadbattyán = Csakvár	3
872	*Ad Militare* (Batina)	1
873	*Altinum* (Kolked)	4
874	*Contra Florentiam* (Dunafalva)	3
875	*Lugio-Florentia* (Dunaszekcso)	15
876	Báta	1
877	Bátaszék	2
878	*Ad Statuas* (Várdomb)	6
879	*Alisca* (Öcseny-Szigetpuszta)	2
880	Szekszárd	5
881	Felsonána	1
882	*Alta ripa* (Tolna)	3
883	Fadd	1
884	Dunaszentgyörgy	1
885	Paks	1
886	Györkony	1
887	*Lussonium* (Dunakomlod)	17
888	Bolcske	2
889	Alsószentiván	2
890	Dunafoldvár	3
891	Előszállas	1
892	Kisapostag	2
893	*Annamatia* (Baracs)	5
894	Sárbogárd	1
895	Nagyvenyim	1
896	*Intercisa* (Dunaújvaros)	230
897	Rácalmás	5
898	Szabadegyháza	4
899	Seregélyes	1
900	*Vetus Salina* (Adóny)	26
901	Iváncsa	1
902	Pusztaszabolcs	1
903	Székesfehérvár	50
904	Sarkeszi	4
905	Iszka	1
906	Iszkaszentgyorgy	1
907	Pátka	3
908	Velence	2
909	Csákberény	3
910	*Floriana* (Csákvár)	8
911	Vertesacsa	1
912	Komlod	1
913	Szend	2
914	Kornye	5
915	Tatabánya	3
916	*Gardellaca* (Alsó-Galla)	1
917	Tata	12
918	Lepavist	3
919	Mocsa	1
920	Nazsály	4
921	Szómod	1
922	Gobolgyaras	1
923	*Brigetio* (Szőny)	302
924	*Azaum* (Almásfuzito)	28
925	Dunaalmás	3
926	Neszmély	1
927	Dunaszentmiklós	2
928	Héreg	1
929	Tarján	1
930	Gyermely	2
931	Csabdi	1
932	*Lusomana* (Bicske)	6
933	Felcsút	1
934	Alcsútdoboz	6
935	Tabajd	5
936	Vál	1
937	Kajászó	1
938	Vereb	3
939	Baracska	6
940	Ercsi	4
941	Martonvásár	1
942	*Matrica* (Százhalombatta)	10
943	Érd	1
944	Gyuró	1
945	Etyek	2
946	Biatorbágy	2
947	Paty	6
948	Zsambek	2
949	Many	1
950	Bajna	1
951	Sarisáp	2
952	Bajót	1
953	Sutő	2
954	*Crumerum* (Nyergesújfalo)	14
955	Tarnok	7
956	*Campona* (Budapest-Nagytétény)	27
957	Torokbálint	2
958	Budapest-Albertfalva	3
959	Budaors	2
960	Budakeszi	1
961	Budafok	3
962	Diósd	1
963	*Aquincum* (Ó-Buda)	665

964	*vicus Basoretensis*	1
965	Albert Irsan	1
966	*Transaquincum* (Budapest-Rákospatak)	6
967	Solymár	2
968	Nagykovácsi	4
969	Ürom	5
970	*Vicus Vindonianus* (Budapest-Békásmegyer)	1
971	Budakalász	1
972	*Ulcisia castra* (Szentendre)	41
973	Dunakeszi	1
974	Pilisvorosvár	2
975	Csobánka	1
976	Piliscsaba	9
977	Piliscsev	7
978	Pilisszanto	8
979	Pomáz	1
980	Dorog	2
981	*Ad Lacum Felicis* (Csaba)	4
982	Tokod	2
983	Tát	1
984	*Solva* (Esztergom)	20
985	*Castra ad Herculem* (Pilismarót)	13
986	Szob	2
987	*Cirpi* (Dunabogdány)	28
988	Visegrád	1
989	Verocc	1
990	*Incertae*	310

SUR LA NOMENCLATURE DES ACTES PATRIARCAUX AU XIV[e] SIÈCLE

JEAN DARROUZÈS
Institut français d'études byzantines
(Paris)

Pour définir les termes de la diplomatique patriarcale on dispose de trois sources : une quarantaine d'originaux datés de 1087 à 1433, un plus grand nombre de copies, mais en général de seconde main, enfin deux volumes des registres couvrant les années 1315–1402 ; ce sont les manuscrits *Vindobonenses hist. gr.* 47 et 48. La matière première est donc extrèmement pauvre et on ne peut espérer compenser cette pénurie par les commentaires canoniques et les traités des juristes. Prenons un acte de Michel Cérulaire : *Regestes* 882 [1]. Dans une copie de juriste il porte le titre ἐπιστολή ; au XIII[e] siècle, Apokaukos l'appelle ψῆφος du patriarche et σημείωμα ; or il est évident que les termes épistolè et sèmeiôma s'excluent l'un l'autre. Les actes *Regestes* 1037 et 1152 sont cités par deux canonistes, l'un contemporain, Balsamon, l'autre postérieur, Chomatènos : le premier parle de sèmeiôma synodal, l'autre de diagnôsis et apophasis synodique. Dans ce cas sans doute les termes ne sont pas contradictoires, parce que l'un désigne la forme, et l'autre le contenu ; mais une sentence (diagnôsis) peut adopter une autre forme que celle du procès-verbal (sèmeiôma), si bien que la citation de Chomatènos ne donne pas d'indication sur la forme. La nomenclature et le classement des actes patriarcaux devront par conséquent surmonter deux difficultés graves : insuffisance des documents pour établir des statistiques et étudier l'évolution des termes ; diversité des appellations suivant le contenu juridique et la forme diplomatique du même acte.

---

[1] Je renvoie à la numération des actes par V. Grumel, *Regestes* (des Actes du patriarcat de Constantinople), fasc. 1–3.

Au XIVe siècle les originaux ne sont pas plus abondants que durant la période antérieure. Certains genres importants comme le sèmeiôma et la lettre-pittakion ne sont pas représentés ; il reste un seul témoin de la praxis d'ordination aux archives de Patmos. Par contre, seul le XIVe siècle a légué deux volumes des registres officiels de la chancellerie [2] : sans doute il présente lui aussi des lacunes qui tiennent en grande partie à l'incohérence de l'enregistrement et il ne conserve pas la totalité des actes réels, mais il offre une gamme suffisante des genres et des modèles parfois nombreux des divers actes possibles.

Le registre reçoit trois catégories bien distinctes de documents : *a* — les actes patriarcaux et synodaux en forme presque complète de l'original, et parfois en original ; *b* — des actes de chancellerie, notices ou annotations (*imbreviaturae*), qui mentionnent en forme abrégée diverses formalités de procédure et d'administration ; *c* — des actes officiels ou privés venus de l'extérieur, pour lequel le registre sert de dépôt. Si les notes de chancellerie se rattachent encore à l'activité patriarcale et synodale que le codex doit enregistrer, les actes de l'extérieur forment un groupe hétérogène qui trouble l'ordonnance et la notion même du registre. Pourquoi, par exemple, enregistrer une didascalie de Cyrille de Sidè (MM n° 175/1), qui sert de pièce à conviction au patriarche Calliste (MM n° 176/2) pour condamner ce métropolite ? Quelle utilité représente cette copie, si la chancellerie a reçu l'original, dont le patriarche Philothée (MM n^{os} 175/2, 176/1) prononça d'ailleurs l'inauthenticité ? Encore, dans ce cas, les actes voisins donnent une raison de l'enregistrement. Les autres pièces, isolées ou non dans le contexte, doivent ainsi appartenir à un dossier dont les divers éléments ne furent pas enregistrés. Ainsi diverses promesses de convertis qui abjurent, de suspects qui se purgent d'un soupçon devant le tribunal, de candidats qui s'engagent au moment de l'investiture, enregistrées souvent avec signature autographe, sous-entendent des actes patriarcaux et synodaux corrélatifs. Les notices (*imbreviaturae*) témoignent plus directement de l'existence d'un acte administratif ou judiciaire : au lieu de consigner l'acte banal délivré à la partie, la chancellerie se contente de relever la date, l'objet de la décision et son destinataire. Il s'agit d'actes très courants comme l'épidosis, la concession d'un exarchat, des condamnations mineures de suspense, dont la rédaction stéréotypée se rapprochait de celle d'un formulaire.

---

[2] Ce sont les manuscrits *Vindobonenses hist. gr.* 47 et 48, modèles de l'édition Miklosich et Muller, *Acta et diplomata*. Tom. 1—2 : *Acta patriarchatus constantinopolitani*. Mais cette édition ne rend aucun compte de la qualité des originaux dont je publie la description et l'inventaire dans *Le Registre synodal du patriarcat byzantin au XIVe siècle*, Paris, 1971. Elle cite les actes de Miklosich et Muller par le sigle MM suivi du n° de l'acte.

Pour en arriver donc à la première catégorie, celle des actes propres du patriarche et du synode reproduits dans le registre, il faut noter qu'il s'agit en général de copies (ἴσον) et non d'originaux (πρωτότυπον), sauf dans quelques cas, à partir du patriarche Nil, où divers actes reçoivent la signature autographe des membres du tribunal ou de l'assemblée. La copie sur registre, authentifiée par la nature même du volume destiné à cet usage officiel, diffère cependant d'un ison libre contrasigné par une autorité : par exemple la description du sceau est toujours omise, la signature fréquemment, et la conclusion n'est pas toujours complète, lorsque l'enregistrement se fait d'après une minute et non d'après l'original expédié. Les règles qu'on pourrait tirer de la comparaison de nombreux modèles n'atteindront jamais la précision que procurait la comparaison d'un nombre égal d'originaux. Malgré cet inconvénient pour la définition des formes et des règles diplomatiques, il est possible au moins de dresser un état des différents actes et de les classer de manière logique.

Par rapport à l'auteur et à la genèse des actes on distingue les actes du patriarche et les actes du synode. Toute la tradition des documents officiels montre que le patriarche accomplit certains actes de sa propre autorité, sans aucune intervention de l'assemblée synodale, soit parce que tous les pouvoirs d'un évêque ne sont pas collégiaux, soit parce que l'évêque de la capitale jouit d'un privilège de fait et de droit qui n'est pas purement honorifique, soit parce que le président d'une assemblée est doté de droits et de pouvoirs distincts de ceux des membres. Pour l'exercice de cette juridiction personnelle, le patriarche dispose des bureaux du patriarcat et de divers délégués, dont les plus en évidence, au XIV^e siècle, sont les exarques.

Le synode au contraire, dans l'exercice ordinaire de sa compétence, n'émet pas d'actes propres, si bien qu'un acte synodal est en même temps un acte patriarcal comme l'indiquent expressément le dispositif et la conclusion. Il faudra cependant mettre à part quelques actes où le patriarche, quoique présent en principe, ne participe pas au vote et à la signature. A l'extrême limite, lorsque la collaboration naturelle entre le président et l'assemblée s'avère impossible, le synode n'agit pas non plus en assemblée souveraine : selon la constitution byzantine c'est l'empereur qui juge en dernier ressort en convoquant l'assemblée et en sanctionnant ses décisions, qui n'auraient par elles-mêmes aucune efficacité juridique. On aboutit donc ainsi à un genre d'actes mixtes, toujours impériaux et synodaux, parfois aussi patriarcaux, dans la mesure où le patriarche y a participé et ne fut pas mis lui-même en cause : c'est le cas en général pour le tomos, une variété du gramma synodal.

★

I. ACTES DU PATRIARCHE

Signalons en premier lieu des actes que le patriarche, comme tout évêque ne fait qu'une fois. Grâce au registre on connaît au moins un exemplaire de la prière officielle pour l'empereur composée par le nouvel élu. De même, deux professions de foi, celles d'Antoine IV et de Calliste II (MM n^{os} 400 et 519), sont enregistrées en original : la signature initiale (προταγή) et finale (ὑποταγή) est autographe. Enfin le registre a conservé deux testaments : celui d'Hèsidôros (MM n° 130) et celui de Nil (MM n° 364), qui est plutôt une donation entre vifs.

A. Γράμμα

Acte le plus commun, de forme très simple, constitué par l'exposé, le dispositif et une conclusion qui s'adresse de façon impersonnelle au destinataire : en quoi le gramma se distingue du pittakion, qui est la lettre personnelle. Comme le prostagma impérial, auquel il semble correspondre, c'est en général un acte administratif, surtout dans ses deux variétés : ἔνταλμα et προτροπή, dits aussi ἐνταλτήριον, προτρεπτήριον γράμμα. Il n'est pas exclu cependant que le patriarche signifie aussi par gramma des sentences sur les causes soumises à son propre arbitrage. L'objet du gramma peut être spécifié par un qualificatif : ἐξαρχικόν, ἡγουμενικόν etc. La signature est ménologée.

B. Πιττάκιον

Ce terme, qui n'entre jamais dans la teneur du document, est une désignation extérieure parfaitement acclimatée dans la chancellerie patriarcale au XIV^{e} siècle [3], tandis qu'il semble en régression dans la chancellerie impériale. Le registre donne ce titre à des lettres personnelles munies d'une salutation au début et à la fin et de contenu très libre ; un petit manuel en codifia les parties distinctives (adresses, souhaits, sceau) à la fin du XIV^{e} siècle. L'usage antérieur est peu connu, mais il a existé de tout temps une différence entre ces lettres très proches de la lettre privée et le gramma administratif. La distinction offre un certain intérêt pour le droit aussi, car le patriarche notifie parfois par pittakion même des sentences synodales et presque toujours les citations à comparaître et

---

[3] Voir l'édition et le commentaire du document appelé *Ekthésis de Nil*, ou *Ekthésis néa*, dans « Revue des études byzantines » 27, 1969, p. 1—127.

les sommations légales (μήνυμα) que le patriarche expédie nominalement. Dans le pittakion l'intitulation, le sceau, l'adresse et la signature varient selon la qualité du destinataire.

C. Ὑπόμνημα—σιγίλλιον

Au XIVe siècle sigillion se substitue définitivement à hypomnèma, après l'avoir concurrencé pendant tout le XIIIe siècle, pour désigner l'acte le plus solennel du patriarche [4]. Bien qu'il ne soit pas le seul acte muni du sceau (de plomb), sigillion s'impose probablement par analogie avec le chrysobulle impérial ; mais il admet des degrés suivant que toutes les marques de solennité sont incluses : intitulation, exorde (prooimion), signature par le nom associée à la date complète (mois, jour, année) ; on trouve des formes simplifiées avec date ménologée. Une seule règle paraît certaine et elle vaut d'ailleurs pour tous les actes : l'inscription de la date complète, par opposition à la signature — date ménologée, entraîne la signature nominale du patriarche. L'octroi de l'hypomnèma-sigillion est réservé pratiquement aux monastères dont ces actes constituent ou confirment les privilèges au même titre que les chrysobulles impériaux.

II ACTES SYNODAUX

Par actes synodaux nous entendons les actes ordinaires émanés de l'assemblée présidée par le patriarche ; ils sont donc en même temps patriarcaux. A partir de l'action synodale conditionnée par les débats de l'assemblée constituée en tribunal, on peut dire qu'il n'en existe que deux genres fondamentaux : le procès-verbal (sèmeiôma) qui est le témoin premier de l'action, et le gramma synodal qui est rédigé pour un destinataire. Le premier est aussi un acte de chancellerie, car après l'avoir consigné dans un registre, le chartophylax en délivre un extrait muni de sa propre corroboration (sceau et signature du chartophylax). Le second est délivré par le patriarche sous des formes variées, allant du gramma le plus simple jusqu'à la praxis solennelle, adressée généralement à des métropolites.

A. Σημείωμα

Le sèmeiôma est une forme qui n'appartient pas en propre à la chancellerie patriarcale car tous les bureaux officiels, les officiers de justice et les notaires sont en mesure de dresser divers procès-verbaux [5]. Sa partie

---

[4] Étude du terme et de l'acte dans mon ouvrage : *Recherches sur les offikia de l'Eglise byzantine*, Paris, 1970, p. 399—425.

[5] Liste des actes patriarcaux conservés sous ce nom, et étude du genre, dans l'ouvrage cité : *Recherches sur les offikia*, p. 182—192.

propre est le protocole contenant la date et la liste de présence depuis le président jusqu'aux officiers de justice, les archontes ecclésiastiques, dont la mention n'est pas tout à fait régulière : on signale au moins le président et les évêques qui siègent avec lui. Souvent aussi le procès-verbal consigné dans un registre reçoit en conclusion une clause d'enregistrement, mais elle est fréquemment omise dans le registre synodal qui fait foi par lui-même. Dans la période antérieure ce registre semble avoir été plus régulier pour recevoir le compte-rendu des délibérations journalières ; en conservant un titre traditionnel, le registre du XIV[e] siècle n'est pas aussi strict et devient un dépôt général. On en vient même sous le patriarche Isaïe à enregistrer le sèmeiôma avec le certificat d'extrait du chartophylax : les notaires, au lieu de composer d'abord le procès-verbal et de l'inscrire, copient sur le registre le sèmeiôma délivré à la partie avec le certificat du chartophylax.

B. Γράμμα Συνοδικόν

Contrairement au sèmeiôma, le gramma n'a pas de protocole ; l'intervention du synode est indiquée dans l'exposé et de manière plus précise dans le dispositif où figure normalement la liste de présence. Lorsque cette liste de présence est omise au dispositif et remplacée par une indication plus vague, l'adjectif συνοδικόν ou l'adverbe συνοδικῶς, il devient parfois difficile de déterminer si ces allusions correspondent à un débat réel en synode. Sous le patriarche Matthieu en particulier, l'activité du tribunal synodal s'intensifie de telle sorte qu'il semble se substituer pendant deux ans aux tribunaux civils, mais il n'est synodal que de nom parce que les membres de droit, métropolites et archevêques, cèdent le pas aux archontes supérieurs. Le dernier acte désigné en conclusion gramma synodikon appartient à Nil : MM n° 344 ; le genre subsiste cependant, car la diagnôsis et la praxis ne sont pas autre chose qu'un gramma qui reçoit le nom concret de l'action, au lieu de la désignation abstraite du genre diplomatique.

C. Διάγνωσις

Le gramma synodal qui traite d'une affaire judiciaire peut prendre en conclusion la désignation de diagnôsis synodale, ce terme étant souvent accompagné de ἀπόφασις. La forme est simple et reçoit la signature ménologée.

D. Πρᾶξις

La praxis est encore un gramma synodal dont la forme et l'appellation varient avec l'objet de l'acte qui est d'ordre administratif et concerne en général les évêques : ordination, transfert, donation. Le dispositif de ces actes, sans exclure les verbes qui signifient une décision (διέγνω, ἔκρινε), emploie plus souvent un verbe de volonté (διακελεύεται) ou celui qui indique simplement l'action (πέπραχε, ἐχειροτόνησε, μετέθηκε, etc). Après la conclusion où se trouve soit gramma synodikon, soit praxis synodikè, la signature est nominale ou ménologée, suivant l'importance de l'acte.

a. Praxis générale

Elle correspond en gros à l'hypomnèma-sigillion par lequel le patriarche régit les monastères ; pour les métropoles, le synode exerce un contrôle sur leurs droits et leurs privilèges et leur administration requiert aussi une intervention impériale chaque fois que le statut territorial est mis en cause. On peut citer comme types MM n^{os} 97, 204, 255, 405 etc. Du début à la fin du siècle cette praxis tend à passer de la forme simple à la forme solennelle par adjonction de l'exorde (prooimion) et par l'emploi de la signature nominale du patriarche, à laquelle peut s'ajouter celle des synodaux : celle-ci est ennoncée pour MM n° 204, reproduite pour MM n° 518. En raison de son objet, cette praxis est parfois très proche de la diagnôsis, lorsqu'elle résoud par exemple un conflit de juridiction ; mais son dispositif énonce une action, un compromis et non des condamnations. L'emploi même de diagnôsis dans quelques conclusions (par ex. MM n° 406) montre que les causes judiciaires et les causes administratives ne sont pas absolument séparées, parce que c'est la même assemblée qui juge. Il convient d'adopter un terme différent pour désigner cette praxis, qui concerne une métropole ou une affaire d'intérêt général, et non une personne comme les suivantes.

b. Praxis d'ordination

Elle apparaît pour la première fois sous Philothée pour la création de la métropole de Hongrovalachie à l'ordination de Daniel Kritopoulos (Anthimos) : MM n° 281. Au total il n'y en a pas plus de quinze : toutes les ordinations ne sont donc pas enregistrées, et surtout on ne les consignait pas auparavant dans le registre synodal, parce que l'ordination d'un métropolite par le patriarche suppose une procédure et des séances particulières. Les registres qui devaient recevoir ces actes paraissent tomber en désuétude au XIV^e siècle. Dans l'opinion courante cette praxis qui

constituait le titre d'ordination du métropolite passe pour la praxis par excellence : l'exposé relate la vacance du siège et fait l'éloge du candidat ; le dispositif énonce les pouvoirs ordinaires et extraordinaires de l'élu. Le prooimion et l'intitulation sont fréquents, mais non obligatoires, tandis que la signature du patriarche est toujours nominale : le seul original connu (Patmos, archives 'Εκκλ. 29) paraît avoir perdu son sceau.

c. **Praxis de transfert** (μετάθεσις)

Le transfert d'un titulaire à un autre siège se fait toujours par acte synodal ; l'empereur, lorsqu'il n'est pas lui-même l'inspirateur de l'acte, est appelé parfois à donner son acquiescement. La forme est solennelle dans les mêmes conditions que dans l'acte d'ordination, parce que la praxis constitue le nouveau titre du transféré.

d. **Praxis d'épidosis** (titre de πρόεδρος)

L'épidosis consiste à attribuer à un métropolite (ou à n'importe quel évêque) l'administration d'un siège libre, dont le bénéficiaire prend charge avec le titre de proedros. L'acte est accompli indifféremment par le patriarche seul (gramma-entalma), ou bien par le patriarche avec le synode. Le dispositif précise habituellement si la donation vient du synode, mais la désignation concrète (par ex. gramma épidotikon) peut être la même que pour un gramma du patriarche. L'épidosis vise en premier lieu à assurer l'administration d'évêchés dépourvus d'évêques résidents et ensuite à procurer des ressources à des évêques peu fortunés. Afin de préserver le titre local, l'acte contient toujours la clause de non-occupation du siège ; mais l'épidosis aboutit parfois à l'union effective de deux sièges. Elle est en général de forme simple avec la signature ménologée.

e. **Praxis de topos** (titre de τόπον ἐπέχων)

A l'origine c'est l'empereur qui confère à un métropolite le droit de siéger en synode au rang d'une métropole supérieure dont il devient τόπον ἐπέχων : voir MM n° 48. Dans la suite, le synode accorde à son tour ce droit de préséance, mais la rédaction de ces actes (une dizaine) indique toujours une certaine hésitation de la part du synode à disposer de ce droit : voir MM n^{os} 255 et 281. C'est peut-être pour cela qu'il n'est pas enregistré régulièrement, car ce titre dut être beaucoup plus fréquent que ne le laissent voir les mentions explicites du registre ; on en trouve l'indice dans les anomalies des listes de présence qui peuvent s'expliquer par un droit temporaire de préséance à un rang supérieur.

III. ACTES DU SYNODE (SANS LE PATRIARCHE)

De par sa constitution le synode ne prend aucune décision sans son président, le patriarche : en cas de vacance du siège il est donc frappé d'incapacité totale. Cependant le gramma synodal porte parfois la seule signature des membres, à l'exclusion de celle du patriarche. C'est le cas dans les donations au patriarche : MM nos 3 et 60 ; dans les procès où l'impartialité du patriarche serait suspectée : MM no 133, procès de Niphon dikaiô de Calliste ; dans les actes de réhabilitation : MM nos 194—195 (Philothée), 417 (Macaire). Le patriarche s'abstient donc suivant la même règle que les métropolites dans les mêmes conditions : nul ne peut être à la fois juge et partie.

Une opposition irréductible entre le président et l'assemblée ne peut donc être résolue que par l'intervention de l'empereur : celui qui a le droit de promouvoir le patriarche a pouvoir de le faire déposer. Le tomos de 1347 (MM no 109) est le seul acte de ce genre conservé au XIVe siècle.

IV ACTES MIXTES

Les actes mixtes proviennent aussi d'une intervention impériale et revêtent toujours une grande solennité. Le XIVe siècle ne les connaît qu'en forme de gramma : tome de 1341 (MM no 96) ; tome de 1351, inconnu du registre, le seul qui reçut les signatures impériales. Dans la période antérieure la forme de procès-verbal (sèmeiôma) est plus courante : celui du 2 mars 1166, par lequel commence l'instruction de l'affaire du *Pater major me est*, n'est enregistré ni dans les regestes impériaux ni dans les regestes patriarcaux. Dans le protocole l'empereur prend la présidence et le patriarche, le siège de premier assesseur ; ces actes sont à la fois patriarcaux et impériaux et leur protocole révèle les véritables rapports entre l'Etat de l'Eglise, l'empereur et le patriarche.

★

De cette présentation très succincte des actes ecclésiastiques byzantins découlent quelques conclusions essentielles pour la diplomatique patriarcale.

1. Aucun acte patriarcal ne porte le même nom qu'un acte impérial. Sans doute les auteurs emploient le même terme pour désigner une action du patriarche ou de l'empereur : diagnôsis ou horismos, par exemple. Mais tandis qu'horismos est un terme technique pour la chancellerie impériale, la chancellerie patriarcale consigne ce décret dans un gramma ou ses dérivés : entalma, protropè. Les termes et les formes communes aux deux chancelleries, comme sèmeiôma et pittakion, viennent de l'extérieur

et appartiennent aussi au langage courant du droit privé et de la littérature.
2. Presque tous les actes supportent plusieurs désignations fondées soit sur la forme (hypomnèma, sèmeiôma, gramma), soit sur le contenu juridique (praxis, diagnôsis), soit sur une caractéristique plutôt extérieure (pittakion, sigillion). Les rédacteurs jouent volontiers de la possibilité de varier le style.
3. Les mentions et les extraits doivent être traités avec précaution tant du point de vue diplomatique que du point de vue juridique. Outre que les auteurs n'emploient pas toujours le terme technique, les mentions ne permettent pas de remonter à la forme : un mènyma n'a existé peut-être qu'en forme orale et une diagnôsis peut revêtir la forme de sèmeioma ou de gramma ; ou bien une praxis peut être citée par un terme juridique plus général comme diagnôsis ou krisis. De même si on ne connaît qu'un fragment de l'acte, il est impossible la plupart du temps de déterminer quelle est la forme originale, surtout si le fragment ne contient un élément significatif de la forme, tel le protocole pour le sèmeiôma, ou la liste de présence au dispositif pour le gramma.
4. Même avec le registre des secteurs entiers de l'administration ecclésiastique restent dans l'ombre. Existait-il d'autres registres, et lesquels? Quels furent les actes propres des grands bureaux, de l'économat, du skévophylacat, et quels étaient leurs rapports avec le patriarche et le synode? Autant de questions qui restent sans réponse, faute des actes de cette administration centrale qui n'ont pas survécu, ni au XIV^{e} siècle, ni dans les siècles antérieurs.

C'est peut-être la rareté des actes et la perte des témoignages d'une vie très riche qui accentuent pour nous l'impression de l'immobilisme des Byzantins. De loin et pour les profanes toutes les icones se ressemblent ; mais quand on prend conscience de toutes les nuances du style, la diplomatique elle-même montre que le monde byzantin vivait et bougeait.

PAUL RYCAUT AND HIS JOURNEY FROM CONSTANTINOPLE TO VIENNA IN 1665–1666

SONIA P. ANDERSON
(London)

The writings of Sir Paul Rycaut are well known to students of the seventeenth-century Ottoman empire. Balanced, accurate and easy to read, they were translated into eight languages, influenced European attitudes towards the Turk for a century or more, and still remain an important historical source. The two major works were *The Present State of the Ottoman Empire* (London, 1667 [1]), an analysis of the structure of Ottoman government and society, and *The History of the Turkish Empire* (London, 1680–1700 [2]), covering the years 1623–1699. Five of Rycaut's lesser publications were also concerned with Turkey, and his other productions included several translations from the Spanish and Greek, a continuation of Platina's *Lives of the Popes* and a paper on lemmings for the Royal Society [3].

The outlines of his career are also familiar. Born in London in 1629 [4], he was the youngest son of a Huguenot settler from Antwerp,

[1] Although the title-page was dated 1667, the book came on sale at the end of August 1666, and all but a few copies perished in the Fire of London at the beginning of September. For this reason the much more common second edition of 1668 is often mistaken for the first. Citation here is by book and chapter, as the chapters are short and pagination varies considerably in the different editions.

[2] The first part of the *History* (1623–77) was similarly issued in November 1679 with a title-page of 1680. It is cited here in the better-known 1687 edition, as Vol. II of the Knolles and Rycaut *Turkish History*. The second part (1679–99) came out in 1700 as Vol. III of this edition.

[3] For further information about his writings see my article, 'Sir Paul Rycaut, F.R.S. (1629–1700): his Family and Writings', in *Proceedings of the Huguenot Society of London*. XXI (1970). pp. 464–91.

[4] Not 1628 as often stated. He was baptized at St. Christopher le Stocks on 23 December 1629 (*Register Book of the Parish of St. Christopher le Stocks*, ed. E. Freshfield, I London, 1882), p. 17.

Sir Peter Rycaut, who made a fortune as an entrepreneur under the first two Stuart kings but lost it all in the civil wars. Paul was educated at Trinity College, Cambridge, Gray's Inn, and the Spanish university of Alcalá de Henares, and went out to Turkey in 1660 as private secretary to the Earl of Winchilsea, Charles II's ambassador to the Porte. On the voyage out the man elected by the Levant Company to be secretary or chancellor of their factory at Constantinople, the traveller Robert Bargrave, had to be left at Smyrna with an attack of fever which proved to be fatal [5], and for the next six years Rycaut held both secretaryships in combination. On the death of the British consul at Smyrna in 1667 he was sent there as acting consul, the Company confirmed the appointment and he remained there until 1678, when he resigned and returned home in an ill-fated bid for the Turkish embassy[6]. For the next decade he led a quiet existence in London, where he had a seat on the board of the Levant Company, apart from a year's absence in Ireland as chief secretary in 1686—1687, for which he was knighted by James II. In 1689 William III sent him to Hamburg as British resident to the Hanse Towns, recalling him in the spring of 1700. He had a stroke on 9 November, died on the 16th and was buried on the 27th alongside his parents in the parish church of Aylesford in Kent.

Less well known, perhaps, are Rycaut's adventures in Europe, Asia and Africa in the early 1660s. For out of his seven years in Winchilsea's service he spent no less than three in all away from Constantinople on various occasions, sometimes in his master's company but usually on solo missions. So much interest attaches to each of these journeys that it would be impossible to do justice to them all in a single paper; here the earlier journeys will therefore be summarized, and only the last reconstructed in detail.

Rycaut himself published anonymously an account of the initial voyage out to Constantinople in 1660—1661, a dramatic tale of storm and shipwreck. [7] In the course of it Winchilsea had called in at the Turkish

[5] For Bargrave's travels in the Balkans see the excerpts from his journal (which is MS. Rawlinson C 799 in the Bodleian Library, Oxford), published by F. Babinger in English and Romanian in 'Robert Bargrave, un voyageur anglais dans les pays roumains du temps de Basile Lupu (1652)', *Analele Academiei Române, Memoriile Secţiunii Historice*, 3rd series, XVII (1935—6), pp. 141—189. Babinger could not date Bargrave's death closer than 1659—70; it was at the beginning of February 1660/1 (Baker to Winchilsea, 9 Feb. 1660 [/1]: *Historical MMS. Commission 17, Report on the Finch MSS.*, I (1913), p. 93).

[6] For Rycaut's consulship see my unpublished thesis, 'Paul Rycaut as consul and man of letters at Smyrna (1667—78)' (Oxford Univ. B. Litt. thesis, 1969), which is to be published shortly.

[7] *A Narrative of The success of the voyage of the... Earl of Winchelsea... from Smyrna to Constantinople; His Arrival there, the manner of his Entertainment and Audience with the Grand Vizier and Grand Signor* (London, 1661). Internal evidence puts Rycaut's authorship beyond doubt. He later incorporated it in his *History*, and lent a manuscript copy to Bernard Randolph who used it for his *Present State of the Islands in the Archipelago* (Oxford, 1687), pp. 59—61. Another copy sent by Winchilsea to the secretary of state on 4 March 1660/1 is in the Public Record Office, S P. 97/17, ff. 183—6.

Fig. 1. — Paul Rycaut's Portrait (National Portrait Gallery).

dependency of Algiers, a pirate stronghold on whose goodwill rested the safety of the English Levant trade, in order to ratify a treaty concluded some years previously. The Algerines had however refused to accept an amendment on which the ambassador had been instructed to insist, by which they would renounce any right to search British merchant ships and remove foreign passengers or their goods; and in consequence war broke out between Britain and Algiers in the summer of 1661. Winchilsea was anxious to put the British case to the Turks before an expected Algerine delegation could arrive at the Porte, and therefore transferred his household in December 1661 to Adrianople, where the new grand vizier Fazil Ahmed Köprülu was in attendance on the sultan. Within a few weeks the ambassador had not only routed the Algerines, who signed a peace treaty with Britain shortly afterwards under Turkish dictation, but had also renewed with additional articles the British capitulations with Turkey, which Rycaut published in 1663 on a Jewish press at Constantinople. [8]

The peace treaty with Algiers was followed by fresh treaties with Tunis and Tripoli. In all three the right to search the other party's ships and take out foreigners and their goods was explicitly denied, a major concession never before granted to a European power. The British government accordingly decided to strengthen the treaties before ratification by securing the adherence of Turkey. A clause was added to each declaring that the regency concerned would forfeit the sultan's protection if it infringed the treaty, and copies were despatched to Winchilsea for the sultan's signature. This necessitated a second journey to Adrianople in the summer of 1663, a month's delay while the vizier, who was absent at the war with the emperor in Hungary, was consulted by letter, and finally a substantial bribe to his corrupt deputy and ultimate successor Kara Mustafa. There was then the problem of finding a suitable emissary to carry the imperial signature to the Barbary States. 'I feare some Aga may bee employed', the ambassador told the secretary of state, 'which will bee a matter very expensive; to prevent which I have no way, but to proffer the service of my Secretary Ricaut, whom, I must confesse, I can ill spare.' [9] Rycaut was however exceptionally well qualified for such a mission, having borne the brunt of the negotiations at Algiers [illegible] 360 and at Adrianople in 1661—1662 and 1663. As his Turkish improv[illegible]e had also taken over much of the embassy's ordinary business from

[8] The Levant Company's court books show that Rycaut was also responsible for the publication at London in 1679 of the capitulations as renewed by Sir John Finch at Adrianople in 1675 (S.P. 105/154, f. 133).

[9] Winchilsea to Bennet, 9 June 1663: S.P. 97/18, f .28.

the unreliable first dragoman Giorgio Draperiis. This brought him into close contact not only with the leading Ottoman statesmen, but also with the agents of the Balkan principalities and the Orthodox churches, whose interests Winchilsea had taken under his wing[10]. In this way he was able to acquire a great deal of information for his books about the politics and personalities of the Turkish court, and also to make several invaluable friends there — in particular Albert Bobowski, Giovanni Mascellini and Marc Antonio Mamuca della Torre, the last of whom kept him supplied with material for upwards of thirty years. [11]

On 5/15 August 1663 Rycaut set out overland from Adrianople to join the frigate at Smyrna in which he was to carry the ratifications to the Barbary States. His adventures on the road are recounted at length in his *History* and in letters to Winchilsea published largely verbatim in the Historical Manuscript Commission's calendar of the Finch MSS. (the originals of which are now in Leicestershire Record Office). [12] Although more than half the ship's crew went down with dysentery, he completed his tour of the Barbary ports; the Algerines, however, again refused to confirm the article prohibiting search. Rycaut hastened on to London, where he recommended an immediate declaration of war. By mid-December a punitive expedition was ready to sail, and by the following autumn Algiers had at last been forced to accept peace on the English terms.

In the meantime Rycaut had carried out various errands for Winchilsea in London — which included presenting Charles II with an Arab stallion bought at Adrianople, in return for which the king invested Rycaut with a gold chain and medal — and rejoined his master on 16/26

[10] See for instance E.D. Tappe, 'Charles II and the Prince of Moldavia', *Slavonic and East European Review*, XXVIII (1950), pp. 406–24.

[11] He copied many of his letters to Mamuca into his letter-books for the 1690s, now in the British Museum: see especially Lansdowne MSS. 1153 C and D, *passim*. Mamuca had also assisted him with the *Present State* (Rycaut to Ashe, 11/21 Feb. 1690/1: Lansdowne MS. 1153 C, f. 47). His debt to Bobowski he acknowledged in the *Present State* (Epistle to the Reader, and I.x). Mascellini he described as his 'intimate Friend', with whom he maintained 'a constant correspondence' (*History*, II, p. 240). For a discussion of the physician Mascellini and the dragoman Mamuca in a recent number of this journal see A. Pippidi, 'Quelques drogmans de Constantinople au XVII^{e} siècle', *Revue des Études Sud-est Européennes*, X (1972), pp. 245–55.

[12] An excerpt from his account of his crossing of the Tekir Dağ above Bulair on 7 August will show their unusual interest: 'That night I tooke a more knowing guide to conduct mee over a mountaine which I was that night to passe, usually frequented with robbers, very steep in many places and rocky, and such narrow and difficult passages that through the advantage of the way two men had beene sufficient to have encountered a farre greater number then ourselves. Neere the top the mountaine beganne to bee exceedingly pleasant, the highest part being a greene plaine with trees even and equally planted; the prospect of the country on the one side and of the sea on the other, the prodigious precipices and the delightful confusion of the rockes appearing with the dim light of the moone and the silence of the night, rendered everything there a most pleasing object of the eye.' (Rycaut to Winchilsea, 15–17 Aug. 1663: *H.M.C. 71 · Finch I*, p. 269.) This passage reveals an appreciation of rugged scenery quite exceptional in the seventeenth century, and indeed it would take a hardy traveller today to find pleasure in the spectacle of moonlit boulders on a plateau patrolled by brigands.

March 1663/4, travelling by the Levant Company's general ships to Smyrna and thence overland to Constantinople. There he remained for a little over a year, until a fresh crisis arose.

Two English factors at Aleppo had absconded with the fortunes of a number of Turks, among them the emin or customer of Aleppo.He had attempted to recover the money by process from the rest of the factory, but the cadi had upheld the article in the capitulations which provided that no Englishman could be held liable for the debts of another unless he had expressly given surety. The customer had then revenged himself by imposing a new duty of 2 $^1/_2$% on English imports and exports at Scanderoon, the port of Aleppo, in addition to the regular duty of 3% at Aleppo. This was a clear breach of the capitulations, and if it could be brought to the grand vizier's notice would surely earn the customer a reprimand or even dismissal. But Ahmed Köprülü was still absent with the army at Belgrade, awaiting the arrival on the frontier of the imperial ambassador extraordinary, Count Leslie, with the ratifications of the Peace of Vasvár. Winchilsea accordingly decided to send Rycaut and the dragoman Draperiis to meet him on the homeward road.

On 22 April (O.S.) 1665 they reached Adrianople, where they had a lengthy interview with the kaimakam, Kara Mustafa, who by his 'smiles and obsequiousness' [13] was believed to be supplanting Ahmed Koprulü in the sultan's favour. They learned to their dismay that the emin had already obtained a command from the vizier, which made it all the more imperative to put the latter in possession of the true facts of the case. Having procured their passports and the escort of a chiaous, they set out for the north-west on the 29th.

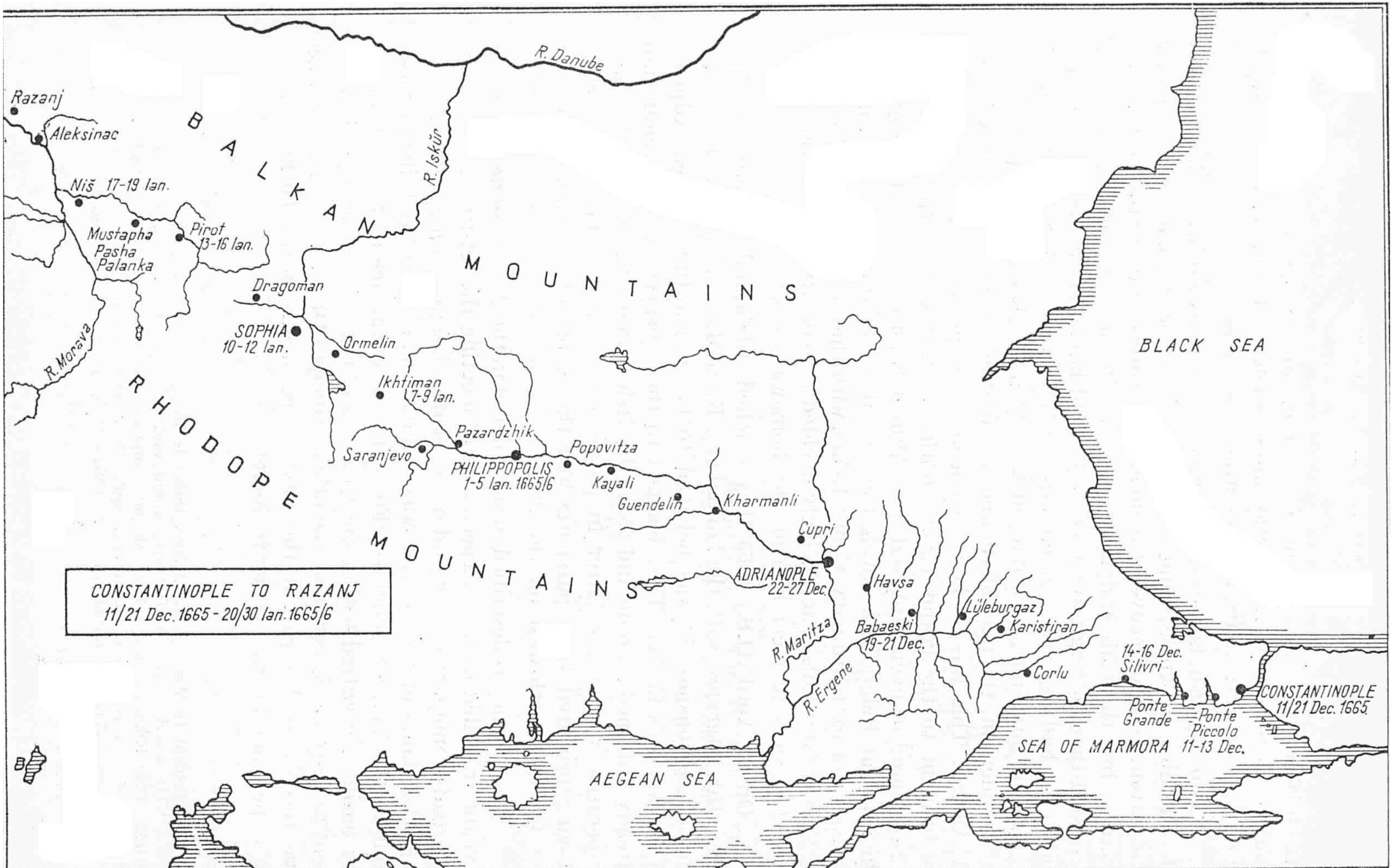
The journey is described in some detail in the *Present State* (III. xi). [14] Rycaut travelled in daily expectation of meeting the returning army, but the roads remained empty and as he neared Belgrade on 23 May he saw that the plain outside the city was still chequered with the brilliant pavilions of the Turkish generals. 'For better convenience and expedition of my business, I entred within the Quarters of the *Spahees*, and pitched my Tent as near the Visiers and the other principal Officers as consisted with due respect.' [15] He passed the next three weeks in the Turkish camp, an experience he was never to forget.

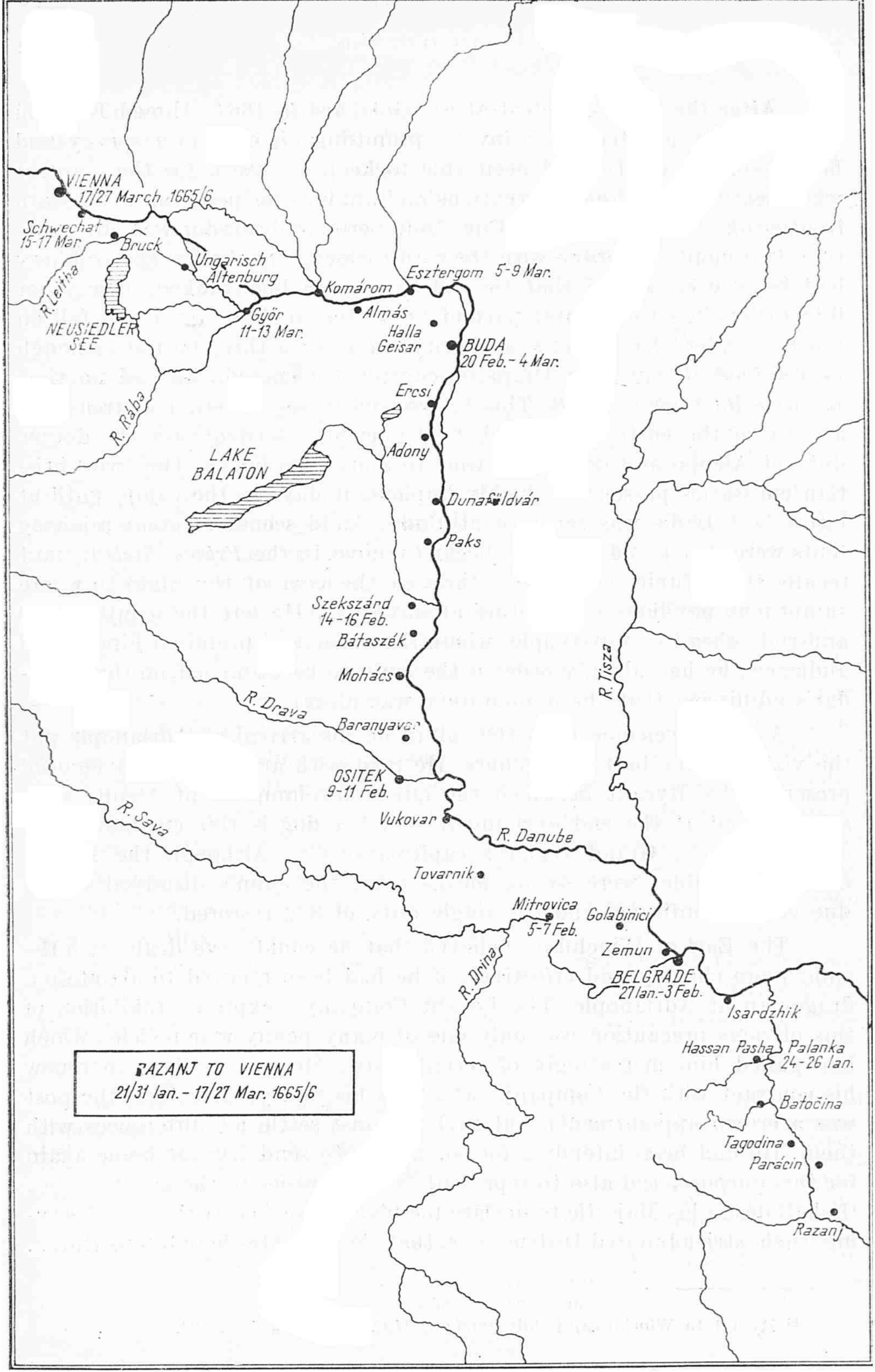
---

[13] Rycaut to Winchilsea, 24 Apr. 1665 : *H.M.C. 71* : *Finch I*, p. 370.

[14] His descriptions of the Bulgarian countryside are summarized and discussed by L. Nikić, 'Beleške Pola Rikoa iz godine 1665. sa putovanja od Jedrena do Beograda' ('Paul Rycaut et les notes sur ses voyages d'Adrinople jusqu'à Belgrade en 1665'), *Godišnjak grada Beograda (Annuaire de la Ville de Belgrade)*, IX—X (1962—3), pp. 125—39 (in Serbo-Croat with a French summary).

[15] *Present State*, III.xi.


R. Danube
Razanj
Aleksinac
BALKAN MOUNTAINS
R. Iskür
Niš 17-19 Ian.
Mustapha Pasha Palanka
Pirot 13-16 Ian.
Dragoman
SOPHIA 10-12 Ian.
Ormelin
R. Morava
RHODOPE MOUNTAINS
Ikhtiman 7-9 Ian.
Pazardzhik
Saranjevo
PHILIPPOPOLIS 1-5 Ian. 1665/6
Popovitza
Kayali
Guendelin
Kharmanli
Cupri
ADRIANOPLE 22-27 Dec.
BLACK SEA
Havsa
Lüleburgaz
Karistiran
Babaeski 19-21 Dec.
R. Maritza
R. Ergene
Corlu
14-16 Dec. Silivri
Ponte Grande
Ponte Piccolo
CONSTANTINOPLE 11/21 Dec. 1665
SEA OF MARMORA 11-13 Dec.
AEGEAN SEA
CONSTANTINOPLE TO RAZANJ
11/21 Dec. 1665 - 20/30 Ian. 1665/6



RAZANJ TO VIENNA
21/31 Jan.-17/27 Mar. 1665/6

After the Turkish defeat at St. Gotthard in 1664, Ahmed Köprülü had narrowly averted a mutiny by promising his officers a speedy and honourable peace. He had been able to keep his word, for the emperor was uneasy about French intentions and anxious for peace on his eastern frontier on almost any terms. But the imperial ambassador was now more than two months overdue with the ratifications, and the Turkish soldiery had become convinced that the Austrians had hoodwinked their vizier into disbanding the greater part of his forces so that they could fall on the remainder. The vizier's authority hung by a thread; and although he received Rycaut and Draperiis courteously enough, he had no time to spare for their business. This he referred to the tefterdar or treasurer, an ally of the customer who claimed ancient precedents for the double duty at Aleppo and demanded time to search his books. The two Christian emissaries passed five highly unpleasant days in the camp, until at last Count Leslie was reported at Buda. Amid scenes of great rejoicing tents were struck and the army began to move. In the *Present State* Rycaut recalls those firelit processions through the cool of the night to where sumptuous pavilions lay waiting at daybreak. He left the army at Niš and rode ahead to Adrianople, where the vizier had promised him a final audience; he had already ordered the emin to be dismissed, on the tefterdar's admission that the double duty was illegal.

A warm welcome from the sultan on his arrival at Adrianople put the vizier in the best of humours. He read with attention the memorial presented by Rycaut in which the latest developments at Aleppo were set out, and at the end exclaimed, 'What a dog is this customer, who obeyes not the Grand Signor's capitulations'[16]. Although the Aleppo factory's troubles were by no means over, the emin's dismissal was in due course confirmed and the single duty of 3% restored.

The Earl of Winchilsea believed that he could have dealt with the emin more cheaply and effectively if he had been allowed to maintain a dragoman at Adrianople. The Levant Company's express prohibition of this obvious precaution was only one of many penny-wise policies which had galled him increasingly of recent years. He was anxious to renew his contract with the Company (who paid his salary, although the post was a crown appointment), but first he must settle his differences with them. He had been intending for some time to send Rycaut home again for this purpose, and also to represent his difficulties to the government: 'I shall desire his Majestie to declare me blamelesse, in case that by observing such strict Limited Instructions, that their Estates here fall to Ruin...

[16] Rycaut to Winchilsea, 4 July 1665: *H.M.C. 71*: *Finch I*, p. 384.

which (possibly) will teach them.'[17] Other matters to be negotiated included the royal permission for Winchilsea to take a few months' home leave, leaving Rycaut as his deputy in Turkey. The news that the plague had suspended all business in London decided him to keep Rycaut with him until the return of the imperial embassy to Vienna provided an opportunity for a safe journey overland in congenial company.

Rycaut had witnessed the entry of Count Leslie into Adrianople on 22 July, and had paid his respects to the ambassador and to two English tourists in his suite, Lords Henry and Edward Howard. He had waited on them again on their arrival at Constantinople on 28 August, and the Howard brothers, together with their secretary John Burbury, had accepted Winchilsea's invitation to be his guests at Pera for the duration of their stay — with the more alacrity because on a hint from Lord Henry, Winchilsea had had large quantities of beer brewed for the visitors. The bluff, good-natured Lord Henry took an immediate liking to Rycaut and was glad to take him under his wing when the legation finally set out on the return journey to Vienna on 11/21 December 1665.

Rycaut has left no connected account of this journey. He wrote frequently to his master at the Porte, but many of his letters failed to arrive and the remainder have disappeared since. Scattered through his published works, however, are a good many references to places and people encountered on this formative expedition. Also in print are the diaries of three of his travelling companions: John Burbury, secretary and librarian to Lord Henry Howard, Paul Tafferner, Count Leslie's Jesuit confessor, and Johann Theodor von Reck, the ingenuous nephew of the Bishop of Münster. For a part of the way there is also the narrative of Peter Lambecius, the emperor's librarian and historiographer. Abundant material is therefore available for a reconstruction of the legation's fourteen-week trek through the Balkan midwinter.[18]

The composition of the party had undergone certain changes since 222 persons had accompanied the ambassador from Vienna in the spring. The inner circle was unchanged: Count Leslie, the ambassador extraor-

[17] Winchilsea to Arlington, 5/15 Aug. 1665: S.P. 97/18, ff. 131—5.

[18] Burbury's *A Relation of a Journey of the Right Honourable My Lord Henry Howard, From London to Vienna, and thence to Constantinople; In the Company of his Excellency Count Lesley...* (London, 1671), is fuller for the outward journey than the return. Tafferner's *Caesarea Legatio* was first published in Latin at Vienna in 1668, with a second edition in 1672; a French translation was published together with Rycaut's *Present State* and the Dutch resident Colyer's *Journal* at Amsterdam in 1672 by Abraham Wolfgank, who brought out another edition in 1676 under the Elzevirian pseudonym 'Pierre du Marteau, Cologne'. Here citations are from a late German edition, *Keiserliche Botschafft An die Ottomannische Pforte...* (Breslau, 1680). Reck's entertaining and circumstantial account was published by R. Ludicke in 'Eine Gesandtschaftsreise nach Konstantinopel 1665—66', *Zeitschrift fur vaterlandische Geschichte und Altertumskunde*, LXIV (1906), pp. 191—217. Lambecius 'De Itinere Budensi' is in his *Commentaria de Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensi*, II (Vienna, 1669), chap. ix.

dinary, recalled for this important charge from his government of the Slavonian marches; his scarcely less celebrated deputy, Count Herberstein; the Howard brothers, grandsons of his old friend the first Earl of Arundel; one of his numerous Scots kinsmen in the imperial service, Baron Hay; his chaplain, the literary Father Tafferner; his learned interpreter, Dr. Julius Wogin, and his secretary, Dr. Metzger, who had just gone mad. There had been 25 deaths, mainly from fever, and a few defections among the servants — caused, it was said, by the ambassador's Aberdonian close-fistedness. The legation had also lost a number of camp-followers who had been attached for the outward journey only — the four-man Jesuit mission, for instance, bound for Persia and India. These gaps were now filled by travellers like Rycaut, unconnected with the legation but glad to take advantage of a strong convoy on their way back to western Europe. A substantial reinforcement was supplied by upwards of 30 Christian officers captured in the late war, whose release had been negotiated by Leslie at Constantinople, and another 60 were to join at Buda.[19] There Leslie's entourage was also to be swelled by an influx of courtiers from Vienna eager to share in the festivities of the final stages. Others had been with him from the outset, in company with aristocratic sightseers from France, Italy, the United Provinces and all parts of the Empire, most notably the 'Baron von Binnendorff' or Duke of Holstein incognito. As a protégé of the Howards, who ranked immediately after Leslie and Herberstein (even taking precedence of the Baron von Binnendorff), Rycaut thus had the chance to meet representatives of most of the great Austro-Hungarian families who were to figure later in his *History* : Dietrichstein, Liechtenstein, Pálffy, Esterházy, Draskovich, Forgatz, Styrum, Kastner, Langen, Sulzbach, Caprara and Lamberg — all were at some stage members or hosts of the legation.

The retiring imperial resident, Reningen, relieved at last after nearly seventeen years at the Porte, was to follow the ambassador and the main body at one day's distance; his successor Casanova and the permanent staff were also to keep company for some days[20]. Some of the gentlemen were on horseback and others in carriages, and their servants and baggage filled 200 wagons. With so much trafic on the road in the rainy season it was plain that the surface must rapidly deteriorate; and as the great caravan assembled the old campaigners were already beginning to

---

[19] A. Wolf, 'Drei diplomatische Relationen aus der Zeit Kaiser Leopold's I', *Archiv fur Kunde osterreichischer Geschichts-Quellen*, XX (1859), pp. 286–7; Tafferner, pp. 230–2.

[20] H. Veltzé, 'Die Hauptrelation des kaiserlichen Residenten in Constantinopel, Simon Reninger von Reningen, 1649–1666', and 'Hauptrelation des Grafen Leslie', in *Mittheilungen des k. und k. Kriegs-Archivs*, neue folge, XII (1900), prints the reports made by Reningen and Leslie on their return to Vienna, but though interesting neither is concerned with the journey home.

edge their way towards the front. Leslie's departure with the advance party was the signal for a free-for-all in the ranks. Jostling and yelling and cracking their whips, the drivers pressed forward, the procession picked up speed and in no time the leading vehicles were posting along at a gallop through the suburbs of Constantinople. Out in the country-side the highway was soon littered with overturned wagons, 'and here lay a Wheel, and there a broken Axeltree.' [21] The survivors bowled into Ponte Piccolo at dusk to find that Leslie and his friends had commandeered all the beds in the town. Latecomers of every rank, even Count Herberstein, were forced to make shift with the cushions of their carriages in the cold streets. But they took it in good part, declaring that they would rather put up with ten times the discomfort than pass another night at Constantinople.

Morale remained high although the weather worsened and the lodging situation failed to improve. At Ponte Grande, the next halt, a fortunate few found accommodation with the chief aga, who held them spell-bound round the fire with tales of his adventures at St. Gotthard. But at Silivri, a decaying Greek colony on the Sea of Marmora, they encountered suspicion and hostility. This was a happily rare occurrence, for as a rule they met with great courtesy. To the country folk they were beings from another world :

> At dinner time often, as we travelled along, they would come and stand round about the Table, and wonder at our Hats(which many carried with them), our Fans, Gloves &c. and some among them bolder than the rest, with civil meen enough, would take them up into their hands, when laid aside by us, to feel and put them on. The ordinary sort also, when we plaid at Cards or Tables, would gaze, and stand so near about the Table that often we were forced to becken to the *Janissaries*, to make them stand off, who, on the least sign of displeasure, would baste them like Dogs. [22]

Their janissary guards prided themselves in being above this vulgar curiosity, and would watch indulgently while the cavaliers fed their gaping audience with sweetmeats. They were under the command of the legation's commissary, Isop Aga, who had been given wide powers over the local pashas in the interests of his Christian charges. The latter were sorry to lose him at Belgrade; he was a fine stout fellow, certified Reck, who had served them with courtesy and zeal. [23]

---

[21] Burbury, p. 210.
[22] *Ibid.*, pp. 178–9.
[23] Reck, p. 232.

He was unable, however, to procure them another full night's rest at Silivri to save them from travelling on the German Christmas Day, so as dusk fell on the 15/25th the oxen and carthorses were put to for the long haul to Çorlu. The cavaliers themselves did not set out until the small hours of the morning, soon overtaking the baggage. For the next ten hours they toiled on in a chill incessant rain, their passage churning up the track so that the coaches in the van skidded wildly, the carts in the centre overturned or bogged down, and the herds of loose cattle at the rear were left standing helplessly stuck in the mud. Leslie's special breakdown commissioners had their resources taxed to the limit. When at last they reached Çorlu in the early afternoon they found their quarters the great bare courtyard of a caravanserai. Lighting a fire in the middle they settled the weary horses around it, lay down fully clothed at their heads, and fell asleep warmed on the one hand by the fire and on the other by the animals' breath.

This was for most of the party their first night in a Turkish caravanserai or khan, for in the summer the legation had slept in their barges on the Danube as far as Belgrade, and camped in the open for the rest of the way. On this journey they were to divide their nights between khans and billets in private houses. The khans on the Belgrade road were of a high standard, for many had been founded by sultans or grand viziers; and besides being stately structures with shops, baths and a mosque attached, khans of this class were obliged by their statutes to provide travellers with bread, meat and rice, and fodder for their horses and beasts of burden, for three days free of charge. [24] All the legation's halts before Adrianople — Çorlu, Karistiran, Lüleburgaz, Babaeski and Havsa — had hostelries built and maintained out of the endowments of pious grand viziers. [25]

The foundation of a great free inn was a popular charity on a number of counts. It served as a monument to the founder, as a fruitful form of penance (the khan at Lüleburgaz had been built by a grand vizier who had murdered his son [26]), and as a chantry, for in all khans the founder's soul was prayed for by his guests. Occasionally there were individual chambers, but usually all the travellers messed and slept together in a vast stone barn. The lead roof was supported by pillars; sometimes the centre was open to the sky and a fountain played in the quadrangle, reminding one of Rycaut's Cambridge friends of a college cloister. [27]

---

[24] C.J. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe* (Prague, 1877), p. 115.

[25] *Ibid.*, pp. 133–4.

[26] *Memoires du Chevalier d'Arvieux* IV (Paris, 1735), pp. 375–6.

[27] G F. Abbott, *Under the Turk in Constantinople: A record of Sir John Finch's embassy 1674–1681* (London, 1920), p. 90.

Horses, mules and camels were tethered to posts in the middle of the hall, while the men cooked, ate, prayed and slept on a bare stone terrace three or four feet high and a little wider which ran round the courtyard about ten feet in from the walls. They had to provide their own bedding, and take care that their hats were not chewed up overnight by an inquisitive mule. 'Tis easily to be imagined what sleep and repose the weary Traveller may expect, and what smells and what noises he must be subject to.'[28]

Rycaut was no stranger to the khans on the Adrianople road, and his knowledge of local conditions must have proved useful to Lord Henry Howard; who took advantage of Casanova's return to Constantinople from Çorlu to send Winchilsea an enthusiastic letter on the subject of his secretary, 'who really is a most worthy and intelligent person'.[29] But experience was no substitute for acclimatization, as Rycaut tells us in a chapter on khans in the *Present State* (II.xxvi):

> The greatest inconvenience to Men of watchful spirits, and used to quiet retirements is the want of sleep, which until I have been over-tired with labour, and accustomed thereto by divers days Journies, hath been always a stranger to my eyes, by reason of the molestation of various Companies, some of which are always awake, some mending carts, others dressing Meat, others upon their departure, that in these publick places never want noise to disturb those who sleep but of one ear.

With the precious manuscript of the *Present State* in his baggage, Rycaut must have gone through some anxious moments in the next few days. For as the company traversed the Ergene basin the rains continued, the waters rose, and it became necessary to ford dangerously swollen streams in which baggage and lackeys were occasionally swept away. There were said to be 85 rivers between Constantinople and Adrianople, with the highest concentration round Babaeski[30]. The Swedish envoy Nicholas Rolamb, travelling this way in January 1658, had found the bridges at Baba wholly submerged beneath the floods [31], and other

---

[28] Burbury, p. 140.

[29] Howard to Winchilsea, 16/26 Dec. 1665 : *H.M.C. 71* : *Finch I*, p. 405. In 1668 Lord Henry arranged for John Evelyn's *History of the three Late famous Impostors* (published in February of the following year) to include Rycaut's anonymous account of the pseudo-Messianic movement of Sabbatai Zevi, the effects of which they had witnessed in Jewish communities throughout the Balkans on this journey. Rycaut later acknowledged it and incorporated it in his *History*. He remained a close friend of Lord Henry, who made him a trustee of his Yorkshire estates when he succeeded his lunatic brother as sixth Duke of Norfolk in 1677.

[30] Mustafa Ben Abdalla Hadschi Chalfa, *Rumeli und Bosna geographisch beschrieben*, tr. J. von Hammer (Vienna, 1812), Appendix V, p. 191.

[31] N. Rolamb, *A Relation of a Journey to Constantinople*, in A. and J. Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, 3rd edn., IV (London, 1745), p. 715.

bridges in the district had to be rebuilt every year. The legation rested an extra day at Babaeski for the sake of the horses, and arrived at Adrianople on 22 December/1 January. They passed a pleasant week here indoors, feasting and listening to the rain beating down.

Five more *konaks* or resting-places, which included a gipsy encampment, and they had reached Philippopolis, where they enjoyed a full-scale reception with a march-past of a thousand camels. Rain and mud were now succeeded by snow and ice as they entered the 'dervent' country where the Rhodope mountains swept north to meet the Balkan range, and narrow defiles led through to Sophia and Niš. In this season it was an appalling business to get the baggage animals up the icy mountain trails. The scantily clad ex-prisoners of war suffered badly from frostbite, and their blood was only kept moving, according to Father Tafferner, by the glow of freedom coursing through their veins. [32]

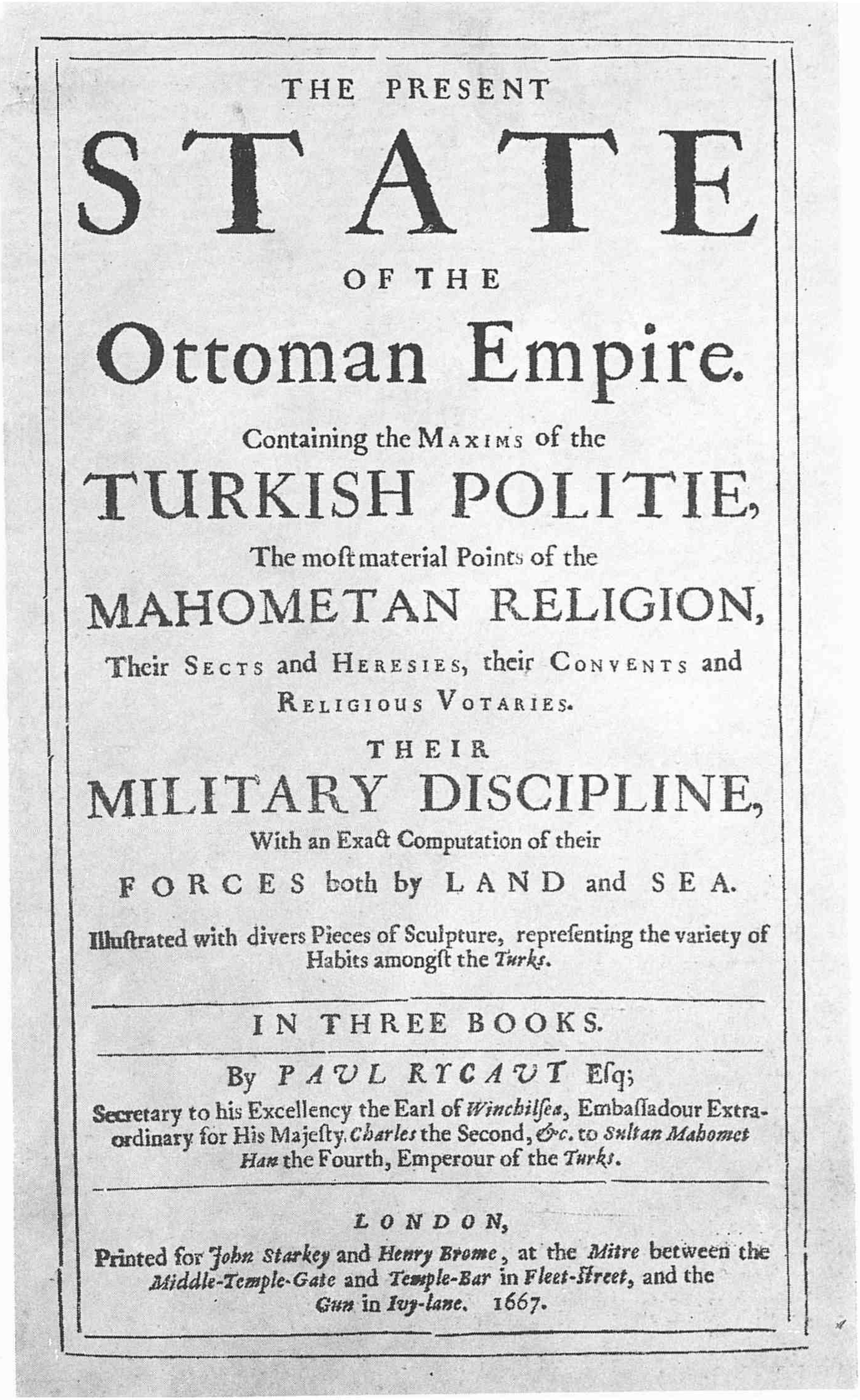
At Pirot an Arabian torchbearer and several drivers together with their oxen were frozen to death in their sleep. The cavaliers were taken hunting here by their Turkish hosts, but left under a cloud when a Croat slave girl disappeared. With Leslie's permission the wagons were searched at the next halt, to no effect. At Niš the mad secretary Dr. Metzger was buried. Here in the desolate head waters of the Morava the khans were small fortresses, capable of accommodating up to three thousand travellers and heavily garrisoned to defend them from the Haiduks or mountain bandits. Even the villagers across the street lived inside a lightly fortified stockade or palanka. Two of these strong points, Mustapha Pasha Palanka and Hassan Pasha Palanka, were to be recollected by Rycaut in his *History*. [33] Now the road lay downhill between oakwoods until the legation reached the Danube, and on the following day made their ceremonial entry into Belgrade.

Princely as Leslie's welcome had been at Adrianople, Philippopolis and Sophia, he was received at Belgrade as if he had been the emperor in person. A thousand horse and four thousand foot turned out in his honour; the governor came out to greet him and escorted him into the city up an avenue of motionless warriors. He was provided with an escort of 300 janissaries, two of whom were detailed to run beside his horse with a hand on the saddle, a compliment of the highest order. The citizens too had risen to the occasion, the butchers for example having prepared a ceremonial tribute of three sheep dyed in red patches, with silk carpets

---

[32] Tafferner, p. 295.

[33] *History*, III, Preface and pp. 338, 346–7. His description of the Haiduks in the *Present State* (III.xi) is discussed in G. Rosen, *Die Balkan-Haiduken* (Leipzig, 1878), pp. 5–7. For Mustapha Pasha Palanka see also *Rumeli und Bosna*, pp. 157–8, and H. Wilhelmy, *Hochbulgarien*, I (Kiel, 1935), pp. 171–2.



THE PRESENT

STATE

OF THE

Ottoman Empire.

Containing the MAXIMS of the

TURKISH POLITIE,

The moſt material Points of the

MAHOMETAN RELIGION,

Their SECTS and HERESIES, their CONVENTS and RELIGIOUS VOTARIES.

THEIR

MILITARY DISCIPLINE,

With an Exact Computation of their

FORCES both by LAND and SEA.

Illuſtrated with divers Pieces of Sculpture, repreſenting the variety of Habits amongſt the *Turks*.

IN THREE BOOKS.

By *PAUL RYCAUT* Eſq;

Secretary to his Excellency the Earl of *Winchilſea*, Embaſſadour Extraordinary for His Majeſty *Charles* the Second, *&c.* to *Sultan Mahomet Han* the Fourth, Emperour of the *Turks*.

LONDON,

Printed for *John Starkey* and *Henry Brome*, at the *Mitre* between the *Middle-Temple-Gate* and *Temple-Bar* in *Fleet-ſtreet*, and the *Gun* in *Ivy-lane*. 1667.

Fig. 3. — Title-page of the first edition of *The Present State of the Ottoman Empire*, from a copy in the author's possession.

A Sort of Dervise that Travailes the World

Theſe *Derviſes* have Monaſteries in the moſt famous places of the *Turkiſh* Empire, which ſerve the travelling Pilgrims of this Order for Inns and places of entertainment: for they above all other Religious *Turks*, journey and travel from one place to another, where the *Mahotan* Religion is profeſſed, under pretence of preaching and propagating their Faith; and thus they travel upon Charity of their Monaſteries and Alms of others into *Perſia*, *China*, and the Dominions of the *Mogul*, by which means they become the beſt ſpies and intelligencers of any that are found in the Eaſtern parts of the world.

I remember at *Adrianople* to have ſeen the Ruine of one of theſe Monaſteries ſituated on a pleaſant hill, and in good Air, that overſees the whole City and Plains round about; which upon enquiry I underſtand was demoliſhed by the famous Viſier *Kuperli*; becauſe it was diſcovered to be a Rendezvous of the lewd Women of the Town, and a Stew where the young Gallants debauched the Wives of the richeſt *Turks*, to whom their Husbands had given liberty in honour to the Sanctity of the place, to be often preſent at the devotion of the *Derviſes*; but their way of practice being too publick and ſcandalous, the Foundation of their houſe by order of the Viſier was razed to the ground.

CHAP.

Fig. I. — Illustration from the 1667 *Present State* (original in colour). The only other coloured copy to survive is in the Pepys Library at Magdalene College, Cambridge.

Fig. 5. — Another illustration from the 1667 *Present State.*

ISTORIA
DELLO STATO PRESENTE
DELL' IMPERIO
OTTOMANO.
NELLA QVALE SI CONTENGONO

Le Maſſime Politiche de' Turchi. I punti principali della Religione Mahomettana. Le Sette, le Ereſie, e gli ordini diverſi de' ſuoi Religioſi. La Diſciplina militare, il conto eſſatto delle forze per Mare, e per Terra, e delle rendite dello ſtato loro.

Compoſta prima in lingua Ingleſe dal Sig. Ricaut, Scudiere, Segretario del Sig. Co. di VVinchelſey Ambaſciadore ſtraordinario del Rè d'Inghilterra Carlo ſecondo, à Sultan Mahometto Han IV. che al preſente Regna.

Tradotta poſcia in Franceſe dal Sig. Briot, E finalmente traſportata in Italiano

Da COSTANTIN BELLI Accademico Taſſiſta.

All' Illuſtriſs. & Eccellentiſs. Sig.

BATTISTA NANI
CAVALIER PROCVRATOR MERITISSIMO
DI S. MARCO.

LA MINERVA

VENETIA M·DC·LXXII.
Preſſo Combi, & La Noù.
CON LICENZA DE' SVPERIORI, E PRIVILEGIO.

Fig. 6. — Title-page of the first Italian edition of the *Present state*, from a copy in the author's possession. It also appeared in French, German, Dutch, Polish and Russian translations.

on their backs and great knives bound to their flanks. Devils pranced about in bearskins and tigerskins, fox furs and wolf pelts; jesters sang and danced, and over all there shrieked the cacophony inseparable from a Turkish festival: 'the shrillest and squeakingest Trumpet that ever was heard, and a Bagpipe-like Instrument, such as accompanies the Jack-anapes to the Bear-Garden, with other ill Pipes and Hoboys, approaching the nearest to our worst City-Waits.' [34]

The legation passed a week feasting and sightseeing at Belgrade while a fresh relay of carts was brought up to be loaded and ferried across the Sava. On 3/13 February the cavaliers too crossed over and camped at Zemun on the further bank. From this point Rycaut was on new territory.

His next *konak* was novel enough. In the quiet elm pastures between the Sava and the Drava the travellers alighted in a clearing where stockades had been erected for cattle and horses, and sheds for sheep and pigs. Great heaps of corn lay all round; pigeons and poultry were feeding close at hand, and dogs ran up barking. But the only sign of human habitation was a strange crop of funnels projecting two feet above the ground like so many periscopes. These were the chimneys of the underground village of Golabinci. There were several townships like it in the neighbourhood, and the inhabitants were appropriately known as the Rats or Morlocks. [35] Once they had crept inside, the visitors found their new quarters surprisingly comfortable, and Reck found himself wishing that his tenants in Westphalia could find farming as profitable as his host clearly did — 'Ich wolte ein reicher Her sein.' [36].

Osijek on the Drava was the next major objective: 'not very large', Rycaut recalled, 'but well peopled and well fortified; and as I remember, after the modern fashion; it hath about five hundred shops belonging to *Tradesmen*, and adorned with many *Mosques* and *Caravasaries*.' [37] A cosmopolitan shanty town on a major right-bank tributary of the Danube, Osijek was a bottleneck through which all northbound traffic had to pass,

---

[34] Burbury, p. 83

[35] For the origin of these names see F. Kanitz, *Das Konigreich Serbien und das Serbenvolk von der Romerzeit bis zur Gegenwart* (Leipzig, 1904—14), II, p. 37 and III, p. 121. The only authority for the presence of the Morlachs in this area is Quiclet, who visited one of the underground villages in 1658, and it seems improbable that they would really have been found so far east at this time. But it is tempting to speculate on the possibility of H. G. Wells, about to embark on his *Time Machine* for the subterranean haunts of the Morlocks, coming across this sentence in an old book of travels: 'Nous arrivasmes à un gros village habité par les Morlacques, les maisons sont sous terre'... (*Les Voyages de M. Quiclet à Constantinople par terre* (Paris, 1664), p. 104).

[36] Reck, pp 234—5; Tafferner, p. 310. For a drawing made in 1669 of another village in the neighbourhood, rather more of which was showing above ground, see E. Brown. *A Brief Account of some Travels in Hungaria, Servia, Bulgaria, Macedonia, Thessaly, Austria, Styria, Carinthia, Carniola, and Friuli*... (London, 1673), between pp. 38 and 39

[37] *History*, III, p. 171.

for it commanded a system of bridges over the Drava and the adjacent swamps 'like which', Rycaut was assured, 'there is none in the World.' [38] From the town a wooden pier ran along to the swing bridge across the Drava, a pontoon of sixteen boats at present set unusually high up the river on account of ground ice in the lower reaches. The party had accordingly to retrace their steps some distance down the further bank to reach the point of access to the third and most famous bridge : a massive oak structure rearing out of the swamps to bisect the flat landscape and disappear over the horizon several miles to the north. In the drier parts of the marshes the bridge descended to become little more than a planked causeway, but in the areas liable to flooding it was supported by huge timber piles. It was fenced all the way by stout wooden railings, surmounted by towers at quarter-mile intervals and guarded at either end by a strong palanka and ditch. It was wide enough to carry three lanes of traffic, and long enough to present a pretty challenge to the seventeenth-century traveller with his foible for exact measurement. Rycaut estimated it at 'six or seven miles in length, which once I remember, with my Horse, I was an Hour and three quarters in passing (as I observed by my Watch)' ; Reck and Tafferner rode it in an hour and a half, while Burbury guessed it to be only three or four miles, a considerable under-estimate since he was counting in the pontoon bridge. The correct answer was supplied by Leslie, who had a footman step it out for him : 8,585 paces or about five miles. [39]

The bridge's success with the legation ('We could not admire it enough' reports Tafferner) was due as much to the speed as to the skill of its construction. The previous bridge had taken six years to build, and had been burned down in 1664 by the Hungarian general Count Nicholas Zrinyi in the hope of severing Turkish communications with upper Hungary ; but in a matter of weeks it had been entirely rebuilt. At Baranyavar where they halted that evening they found a similar state of affairs ; Count Zrinyi had burned down the old khan, and so they slept in a handsome new one. There were many other monuments to the Count's activity in the neighbourhood, noted with interest by Rycaut and Tafferner, who were among his few admirers in the party[40].

---

[38] *Ibid.*, p. 172.

[39] Rycaut, *History*, II, pp. 146—7, III, p. 172 ; Reck, p. 237 ; Tafferner, pp. 312—3, 317—8 ; Burbury, p. 212. See also Brown, pp. 5, 37 and illustration between pp 4 and 5, and *Memoires de Montecuculi, Generalissimé des troupes de l'Empereur* (Amsterdam and Leipzig, 1756), pp. 389—90.

[40] Tafferner, pp. 312—3, 317—8 ; Reck, p. 237 ; Rycaut, *History*, II, pp. 146—7, 151 ; Brown, pp. 5—6, 37 ; Montecuculi, pp. 389—90 ; *The Conduct and Character of Count Nicholas Serini, Protestant Generalissimo of the Auxiliaries in Hungary, The most prudent and resolved Champion of Christendom* (London, 1664), p. 39.

Rycaut had not passed so many weeks in the company of Austrians of every political conviction, where the conduct of the war and the personalities involved must have formed a staple topic of conversation, without developing his own opinions on the subject. And one of the questions he asked himself was why Montecuccoli should have been loaded with honours at the expense of Zrinyi and Souches, the former of whom in particular he had heard

> so slightly spoken of, or contemned, when a Stranger took the liberty but to descant on his actions, and to vent any thing which but savoured of his commendations. The reason of which, I adventure to assign unto two causes. The first is, that Antipathy or natural aversion the *Germans* have to the *Hungarians* and *Croatians*, these endeavouring to maintain the Priviledges of a People, who have a free liberty of the Election of their Prince; whilst the others desirous to take occasion to weaken and impoverish them, would necessitate them to yield their Kingdom to the Emperor by an hereditary Right. The second is, the fury of *Serini* and *Soise*, whose zeal ... seemed over violent to the Court at *Vienna*, and not to suit with the present Policy of the War, which was designed to be carried on rather in a defensive than in an offensive posture; imagining perhaps, that the good nature of the *Turk* might be complimented into Peace.[41]

He leaves the reader in little doubt about his own attitude towards policies of appeasement. Indeed one of the main themes of his writings is the necessity for all Christians to present a common front to the infidel, whether by mutual support in the field, by co-operation between the merchant communities in the Levant, or by reconciliation between the churches.[42] His strong sense of justice made him anxious to redress the balance of opinion in Zrinyi's favour, perhaps taking this to excess.[43]

---

[41] *History*, II, p. 158.

[42] He was one of the earliest exponents of intercommunion between the Orthodox churches and the Church of England, and in his preface to *The Present State of the Greek and Armenian Churches, Anno Domini 1678* (London, 1679) he looked ahead to ecumenical union. When the Eastern Churches Association was founded with similar aims in the 1860s, this preface was reprinted by the Church Press 'in order', wrote the editor, the rector of St. Margaret's, Canterbury, 'to deepen the widespread interest now happily prevailing towards intercommunion with the Orthodox Churches of the East, as a step to the still more vitally important, result of the reunion of Christendom in one visible Communion' *(Rycaut's Preface: being a republication of his Work on the Greek and Armenian Churches*, ed. C.A. Fowler (London, 1869), introduction*)*. For further discussion of Rycaut's views see *Histoire des Ouvrages des Sçavans* (February 1691), pp. 243–53, and Sir. S. Runciman, 'The Church of England and the Orthodox Churches in the seventeenth and eighteenth centuries', in *Anglican Initiatives in Christian Unity: Lectures delivered in Lambeth Palace Library 1966*, ed. E.G.W. Bill (London, 1967), p. 8.

[43] This was the opinion of the otherwise highly complimentary reviewer of the third French edition of the *History* in the Leipzig journal *Acta Eruditorum* (March 1684), p. 118.

On 12/22 February the travellers viewed Mohács field, and had the hill pointed out to them from which Sultan Suleiman had witnessed the destruction of the Christian army in 1526. Rycaut's knowledge of the terrain was to prove useful for his *History* when the tables were turned in 1687. By easy stages they continued north through the battle-scarred Danube villages, entering Louis de Souches' sphere of activities at Ercsi, a town he had burned in 1663. The next morning they reached Buda. Here they remained for a fortnight, awaiting news that the Turkish ambassador Kara Mehmed had left Vienna.

During this time Rycaut succeeded in bringing off a journalistic coup. He had been allowed to consult the divan records at Constantinople before their destruction by fire in 1665, and was consequently able to publish a unique statistical account of the Turkish forces in the *Present State*. The garrison at Buda had its own set of registers, but feeling there ran so high against Christians that the vizier or governor had to warn Leslie never to let his people go abroad without a strong armed guard. Nevertheless Rycaut managed to extract from the officers a precise account of the strength of the different units of the garrison, duly incorporated in the *Present State* for publication a few months later. He may well have had clearance from the vizier himself, the elderly Gurgi Mehmed Pasha, whom Rycaut had known well in 1661 when Mehmed was acting as secretary to the grand vizier Mehmed Köprülü. Once briefly grand vizier himself, he had within the past few years held the pashaliks of Diyarbakir and Aleppo, commanded the forces opposed to Zrinyi in Hungary, and married a widowed sister of the sultan of whom he stood greatly in awe. Although his nickname meant Mehmed the Georgian, Rycaut attributed his affability to the fact that he came from Bosnia.[44]

Rycaut says nothing of how he passed the remainder of his time at Buda. Possibly he followed the example of Lambecius and a few other brave spirits and went swimming in the public baths 'inter circumnatantes *Turcas*'[45]; or watched the 'gerit' display — feats of astounding horsemanship demonstrate by the vizier's guard in honour of the legation[46] or accompanied Lambecius and Lord Henry Howard over the river to Pest, where they heard mass in the Franciscan chapel and discussed

[44] 'Who are reputed for men of much more affable and courteous disposition, and of more pleasing Conversation, than the common temper of the Turks who are for the most part of haughty, sullen, and saturnine Complexions.' *History*, II, p. 226 (wrongly paginated 227). See also *ibid.*, p. 159, *Present State*, I.x, Tafferner, p. 324, B. Nani, *Historia della Republica Veneta*, II (Venice 1679), p. 729, and R.F. Kreutel, *Im Reiche des goldenen Apfels: Des türkischen Weltenbummlers Evliyâ Çelebi denkwürdige Reise in das Giaurenland und in die Stadt und Festung Wien anno 1665* (Graz, 1957), p. 32.

[45] Lambecius, p. 993.

[46] Reck, p. 242; Tafferner, p. 311.

the activities of the Royal Society.[47] He would surely have climbed to the citadel to see the ruined palace of Matthew Corvinus, fifteenth-century king of Hungary. The traveller Evliyâ Çelebi, passing through the year before in Kara Mehmed's suite, counted 360 state apartments still standing, but Tafferner found them derelict and filthy. Symbolic was the Corvinus crest to be glimpsed through the cobwebs in the marble halls — a raven carrying off a gold ring in its beak. The royal chapel had been turned into a mosque, the cellars had become magazines for powder and stores, while the dungeons still served their original purpose, as wailing Christian voices attested. Father Tafferner was only able to exhort the prisoners hastily to patience before the gaolers whisked him away.[48]

King Matthew Corvinus had collected one of the finest libraries in Europe, rivalling the Vatican library in its day. Since his death in 1490 and the Turkish occupation the contents had been dispersed. Some volumes were in Lambecius' care at Vienna[49], others had been taken to Constantinople by Suleiman's grand vizier Ibrahim; a number had found their way into the collection of Bilibaldus Pirckheimer of Nuremberg and thence into the hands of the Howards' grandfather, who had purchased them during a mission to Vienna. They formed the basis of the celebrated Arundel library which Lord Henry was to present to the Royal Society in 1667.[50] But there still remained at Buda an unknown quantity of priceless books and manuscripts which the Turks had always refused to let anyone see.

In the autumn of 1665, however, they had intimated to Leslie that they might be prepared to give or sell him some on his way home. He had written at once to the emperor to request his librarian's services in selecting the works of greatest value. But when Lambecius reached Buda he found the vizier most reluctant to allow them access to the library; eventually he was persuaded to admit Leslie with seven companions only. When this party arrived on the citadel, however, they found the ruins alive with uninvited guests from the legation, who had got to know of the expedition and 'per varias obliquas vias in Arcem tunc confluxerant.' The Turks refused to let such a crowd into the library crypt, and new expedients had to be devised. A rendezvous was arranged secretly 'ne reliquo Legationis comitatui quidquam innotesceret' for Leslie, Lambecius and the interpreter Wogin four days later on the citadel, where they found

---

[47] Lambecius, p. 993. Lord Henry was to be elected a Fellow of the Royal Society on 28 November 1666. It is perhaps significant that Rycaut was the next Fellow to be elected, on 12 December. (T. Thomson. *History of the Royal Society from its Institution to the End of the Eighteenth Century* (London, 1812). Appendix IV, p. xxv.)

[48] Tafferner, pp. 337—9; W. Bjorkman. *Ofen zur Turkenzeit* (Hamburg, 1920), p. 25.

[49] See his catalogues prior to this date.

[50] J. von Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches.* VI (Pest, 1830), pp. 172—3; J. Evelyn, *Miscellaneous Writings.* ed. W. Upcott London, 1825), p. 556.

a small committee of Turks waiting to receive them. They were taken down a stone staircase into a Cyclopean cave and shown what Lambecius describes as the most wretched sight he had ever seen. Three or four hundred books lay heaped on the floor, tattered and filthy, reeking of mice and mould and disintegrating at a touch. The vizier's reluctance was now explained, thought Lambecius; he had been ashamed to let them be seen in this state.[51] When he had brushed the grime off the least dilapidated volumes he was disgusted to find that the pick of the collection had already gone. The vizier had promised Leslie any three manuscripts as a gift, but in the end only three codices of minor importance could be found. Lambecius can have had no regrets when the rest were destroyed by fire three years later.[52]

Hearing at last that the Turkish ambassador was on the point of leaving Vienna, the legation set out again from Buda on 4/14 March. At their first halt, 'Halla Geisar' or Kizilhisâr, now probably Pilisvorösvar, they met their new commissary, who would escort them as far as the frontier: the pasha of Bossega, a fine figure of a man, noted Reck, with his red feather headdress and gigantic spurs, and arrayed in a tigerskin as was his horse.[53]

Four nights were spent at Esztergom (Strigonium), a place with macabre associations. For here Ahmed Köprülü in an access of fanatical rage had ordered the execution in cold blood of eighteen hundred Christian captives, of whom fourteen hundred had actually been despatched before the executioners themselves prevailed on him to halt the massacre. Two years later a grisly monument still bore witness to that day:

> I have seen not far from *Strigonium* the heads of these Wretches thus miserably butchered, thrown up into a heap, the Beards and Hair of those that lay underneath still growing; the Earth which sucked in their blood, became thence stenched up and barren, and the white bones and carkasses of their bodies lay dispersed and scattered in a large Field.[54]

The pasha of Fünfkirchen and the bey of Strigonium joined them here with several hundred horses[55], and they proceeded to the frontier village of Szöny, where the exchange of ambassadors traditionally took place. Three tall posts were customarily erected on the previous day in

---

[51] But if Reck reports correctly what Lambecius told him, there were also 60 chests in the cellar each containing 1500 Reichstaler, which might well account for the vizier's caution.

[52] Lambecius, pp. 989–93; Tafferner, p. 340; Burbury, p. 93; Reck, p. 213; Brown, p. 16.

[53] Reck, p. 243.

[54] Rycaut, *History*. II, p. 142.

[55] A nice example of conflicting testimony among the diarists: Rycaut (*History*, II, p. 181) and Reck (p. 244) give 300, while Burbury (p. 218) and Tafferner (pp. 345–6) give 500.

an open field beside the river; the legations took up station behind the two outer posts, and the ambassadors advanced to the middle one, clasped hands and walked on into the next empire.

The exhange had been appointed for 10 a.m. on 10/20 March 1665/6. Kara Mehmed had spent the night before at Komárom, an island fortress of the emperor within sight of Szöny; Leslie at Almás, a Turkish village a few miles away. His party arrived at the rendezvous before dawn. Hours went by on the windswept plain with no sign of the Turk. Messengers were despatched to Komárom to learn the cause of the delay, and returned with the news that he refused to budge until he had received a hundred dollars in cash for every day he had spent on imperial territory.

This was sheer effrontery, for by custom immemorial a money *tayin* was only payable during an ambassador's residence in the capital itself, and in Kara Mehmed's case this had already been paid. He had in fact boasted to his superiors of the exceptionally generous treatment he had received.[56] But he was a protégé of Kara Mustafa, and his name, like that of his patron, was already a byword for avarice.[57] Leslie accordingly rejected his claims outright; and the Turkish ambassador now came down to his boat, but still refused to cross the Danube until his demands had been satisfied in full;

> hoping the more easily to prevail, in regard the *German* Ambassador was already in the Field, exposed to the cold and sharp weather, without provisions either for himself, Attendance, or Horses, whilst the *Turk* remained in his Boat, accomodated with his Stove, and wrapt in his Furs.[58]

Leslie offered to return to Buda if Mehmed would go back to Vienna, but the Turk would not hear of this. The messengers rowed busily to and fro. At last the united exhortations and imprecations of Turks and Christians on both sides of the river persuaded him across; but now the wind rose and prevented the boats carrying his baggage from following him over, and he refused to set foot on shore until all thirty-two were safely out of the clutches of the Austrians.

> The German Ambassador was more moved with choler at this humor than at the former; and the Turks that attended, growing more hungry and more cold, bestowed on him a million of curses. The Sun now declining towards its setting, Count *Leslie* sent word

---

[56] *Kara Mehmed Paschas Bericht uber seine Botschaftsreise nach Wien*, Hammer's translation reprinted in Kreutel. *Im Reiche des goldenen Apfels*, p. 281.

[57] Lambecius, p. 994; Kreutel, *Im Reiche des goldenen Apfels*, pp. 16, 32; Kreutel, 'Ewliyā Čelebīs, Bericht über die Turkische Grossbotschaft des Jahres 1665 in Wien', *Wiener Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes*, LI (1948–52), p 201 note 2

[58] Rycaut, *History*, II. p. 184.

> to the Turk, that he was resolved not longer to abuse his own patience, but immediately to proceed forward, giving order to his Coach to drive on, protesting that if any mischief was deriv-ed from this irregular proceeding, the fault was not his, nor would he answer for any of those fatal consequences which might arise. [59]

The Turks with Leslie accompanied this with a message on their own account, threatening dire consequences if there should be any further delay. As night fell, 'barbarous ille cunctator' emerged from his boat and a chilly but correct exchange took place. It was another four hours before the famished legation reached the village where their breakfast, dinner and supper awaited them.[60]

In the meantime Rycant had gone off on a private errand. One of his heroes, Nicholas Zrinyi, had been killed by a wild boar sixteen months previously. The other was alive and not two miles away. Louis de Souches had resigned from the imperial service in protest against his ill treatment at the hands of the council, but he had since been reinstated and appoint-ed governor of Komárom. He was in charge of the exchange arrangements, and had supervised them in person the year before (when Kara Mehmed had made almost as many difficulties as on the present occasion), enter-taining the legation on the island with a banquet and fireworks party. This time a slight indisposition had prevented him from leaving Komárom, and Leslie had declined his invitation to return there. Rycant, however, did not intend to let slip this opportunity to pay his respects to the great man, and accordingly had himself rowed across to the fortress, where he was courteously received by Souches and shown round the fortifications. [61]

On the following day the legation made their entry into the emperor's other Danubian stronghold, Győr in the mouth of the Raab. The gover-nor, Montecuccoli, came out and shook hands with all the cavaliers before taking his brother-in-law Leslie into his carriage and leading the cavalcade into the town amid great military demonstrations. Leslie was lodged in the castle while the rest of the company were quartered on the better classes of townsmen. The evening was given over to feasting, the next day to masses and sightseeing. It was a welcome change to see Turks in the jails beneath the market-place, begging through the gratings, and when Brown passed through three years later 'selling neat whips which they

---

[59] *Ibid*. p. 185.

[60] *Ibid*, pp. 181–5; Lambecius. pp 994–5; Tafferner, pp. 315–8; Reck, p. 244; Burbury, pp 217 21.

[61] *History*, II, pp. 140, 156; Kreutel, *Im Reiche des goldenen Apfels*, pp. 279–80; Burbury, pp. 60–1. Reck, p 241.

make in this their sad restraint.' Rycaut inspected the fortifications here too — 'most exact according to the new Model.' [62]

Two stages later the legation halted at Schwechat for a couple of days to complete preparations for the entry into Vienna. Visitors streamed out from the capital, among them the British envoy Lord Carlingford; Rycaut struck up an acquaintance with his son Francis Taafe, the future third Earl and imperial marshal and councillor.

At dawn on 17/27 March 1665/6 the legation departed by coach for the convent of the Augustines before Vienna, where they heard mass and then mounted the horses sent out to them from the emperor's stables. An imperial groom led the procession, followed by Leslie's master of horse with eight led horses whose trappings glittered with precious stones. Ten pages followed in long red coats trimmed with gold and silver lace; eight trumpeters and a kettle-drummer: thirty mounted officers two by two. Reningen and the staff came next, and then seated on a richly caparisoned white horse the ambassador himself, resplendent in silver and sable, with a sable cap surmounted by a black aigrette set with diamonds. Thirty-two liveried footmen surrounded him and the cavaliers followed after. Then came his litter of purple velvet, and three gilt coaches-and-six brought up the rear. [63].

The procession entered by the Stubentor, crossing the canal and advancing up the Kohlmarkt towards the Hof,

> all the streets we passed through, and the Windows on both sides being throng'd with Spectators. The Ambassador alighted at the Palace aforesaid, went up the great Stairs, and passing through the Rooms came to the Presence-chamber, all the Cavaliers, and those of his Retinue of fashion attending his Excellency.

The ambassador spoke privately with the emperor for a while, after which all the gentlemen were admitted to kiss his hand in turn. 'The like order was observed in our waiting on the Empress, whose Hand we likewise kist.' [64] Then Leslie dismissed his guard of honour, had all but two of the horses unharnessed from his carriage, and as a private gentleman led the way to his house for a farewell dinner. Toasts, thanks, embraces; and with this, so Reck concluded his journal, the play was over, and every man took himself off to his own quarters, giving thanks to God for his safe return to Christendom. [65]

---

[62] *History*, II, p 140; Burbury. pp. 222—3; Reck, pp 244—5, Brown, p 269

[63] J C. Fergus, *Wunderbahrer Adlers-Schwung Oder Fernere Geschichts-Fortsetzung Ortelii Redivivi et Continuati*, I (Vienna. 1694). pp 19—51 (reprinted in W J. Geiger, *Theatrum Europaeum*. X (Frankfurt, 1703), pp 176—7).

[64] Burbury. pp. 223—4.

[65] Reck, p. 247.

CONTRIBUTIONS TO LORD PAGET'S JOURNEY IN WALLACHIA AND TRANSYLVANIA (1702)

PAUL CERNOVODEANU

William, Lord Paget, one of the most illustrious of England's diplomatic agents in the Ottoman Empire (January 30, 1693 – April 8, 1702) distinguished himself especially by his success in mediating the Peace of Carlovitz concluded on January 27, 1699 between the Turks and their enemies of the Holy League, the Austrians, the Poles and the Venetians. During his mission to Constantinople, between 1694 and 1701, Lord Paget carried on an intensive correspondence with Constantin Brâncoveanu, the ruling prince of Wallachia, and with his influential counsellor, the High Steward (Stolnic) Constantin Cantacuzino. [1] Born of political necessities, these contacts shortly grew into a true friendship made firmer by the repeated exchange of gifts and emissaries. Emperor Leopold I and the Court in Vienna were also grateful to Lord Paget for the important advantages Austria obtained in the Peace of Carlovitz and maintained friendly relations with him. That is why, on being summoned to London in the spring of 1702, Paget decided to pass through Wallachia, Transylvania and Central Europe on his way home.

His journey through the Wallachian Principality [2] and the splendid reception given in his honor by the Princely Court in Bucharest were reported in detail not only in Edmund Chishull's travel notes [3] and in the Latin notes of another anonymous traveler in Paget's suite, [4] but — what is unprecedented — also in the internal historical sources of Walla-

[1] E.D. Tappe. *Documents concerning Rumania in the Paget Papers* in "The Slavonic and East European Review", XXXIII (1954), No. 80, pp. 201–211.

[2] Regarding this voyage, see also George Moroianu, *Legăturile noastre cu Anglia. Scurtă privire asupra legăturilor anglo-române și asupra propagandei noastre din trecutul îndepărtat pînă astăzi* (Our Relations with England. A Short Survey of Anglo-Romanian Relations and of Our Propaganda in England from the Remote Past to the Present), Cluj, 1923, p. 7; and N. Iorga's *A History of Anglo-Roumanian Relations*, Bucharest. 1931, pp. 25–30.

[3] *Travels in Turkey and back to England*, London. 1747, pp. 76–86.

[4] Tappe. *Documents*, p. 210.

chia. Besides the Court Chronicle of the Chancellor Radu Greceanu,[5] whose reports have long been known to researchers, valuable information about the journey of 1702, especially about the amounts spent for the reception of the British Ambassador, is also to be found in Brâncoveanu's as yet insufficiently explored *Condica de venituri și cheltuieli a Vistieriei de la leatul 7202–7212* (The Book of Incomes and Expenditures of the Treasury House between the years 7202–7212 /1694–1704/),[6] edited by C.D. Aricescu nearly a century ago. It is clear from this rich and valuable historical source that in order to raise the important sums of money spent on Lord Paget's passage through the country, Prince Brâncoveanu levied a tax amounting to 3,124 1/2 thalers [7] on the tax-paying peasantry on May 10, 1702 (7210). The *Book of the Treasury House* also records the cost of the precious gifts offered by the ruling prince to the British diplomat,[8] to the Turkish official and the *čawshes* (usher, doorman, courier), who accompanied him upon his departure from Constantinople, and to the Ambassador's dragoman.[9] Finally, the amount of 469.44 thalers is also mentioned, which was used to pay for lodgings for Lord Paget and his suite while they were in the Wallachian Principality.[10] These expenditures amounted to a total of 2,919 1/2 thalers.

Another souvenir of Lord Paget's journey through Wallachia between April 18 and May 6, 1702 was a copy of a publication presented by Edmund Chishull to the High *Stolnic* Constantin Cantacuzino as an item in the exchange of books which they had established during Chishull's

---

[5] *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu voievod* (1688–1714) (The history of prince Constantin Basarab Brâncoveanu's reign) edited by Aurora Ilieș, Bucharest, 1970, chap. 55, pp. 137–139.

[6] "Revista istorică a Arhivelor Românei" (The Historical Review of Romania's Archives), I, 1873

[7] *Ibid.*, p. 668: "taxes amounting to 3,121 1 2 thalers were also levied on the village communities and on the quarterly contributions to pay the expenses of the English Ambassador who passed through the country." The silver thaler of Dutch origin *(Leeuwendaalders, Lowenthaler, Leoninus)* circulated widely in the Romanian Principalities in the seventeenth and eighteenth centuries, for these Principalities did not have their own currency; later on it became a coin used for converting currencies. It was equivalent to 2 florins 10 dinars, or to 1.45 Rhenish florins; cf. Costin C. Kirițescu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii lui* (The Monetary System of the Leu and its Forerunners)I, Bucharest, 1964, p. 100, 109.

[8] "Revista istorică". p. 673 (with the completion we made of fol. 385vo of the original of the *Book*, preserved in the State Archives of Bucharest, MS 126). "1,300 thalers were spent for a sable-lined *conteș* (a long fur-lined coat worn by the ruler and the boyars) and for a piece of good *lastra* (expensive woolen cloth) which were given the Ambassador as a present."

[9] *Ibid.*; "1,040 thalers were given to the Agha who came as far as that with the Ambassador; in ready money he and his son-in-law were given 780 thalers, and for 6 pieces of *șai* (the English cloth "shay" used in Wallachia) 90 thalers, and for 2 atlas cloths (fine and shining silk cloth made in Florence) 30 thalers, and for a sable *pacea* (a fur coat of sable *legy*) 90 thalers, and for 5 pieces of Flemish cloth 50 thalers; 110 1/2 thalers were given to the *čawshes* who came with the Ambassador and to the Ambassador's dragoman."

[10] *Ibid.*: "469.44 thalers were spent at all *konaks* (A sort of inn) where the Ambassador stayed until he left the country."

visit to Bucharest.[11] This book, entitled *Il cardinalismo di Santa Chiesa*, Part three (Venezia), 1668,[12] contains the signature of the well-known English epigraphist on the back of its fly-leaf.

The number of sources available on Lord Paget's trip through Wallachia may seem relatively small, compared to the impression it made upon his contemporaries, who were keenly aware of its importance.[13] About his passage through Transylvania, however, we are better informed, due to the existence, in addition to chronicles and other reports, of unpublished documents in the archives of Braşov, Sibiu, Tîrgu Mureş and Cluj.[14]

To dazzle the British Ambassador with the greatness of the Austrian ruling house, Habsburg officials in Transylvania, led by the Imperial Commander-in-Chief, Count Jean Louis de Bussy Rabutin, met him with gorgeous pomp, revels, receptions, military parades and official ceremonies of all sorts from Braşov to Cluj. General Rabutin[15] had issued orders to all the town officials of Braşov as early as April 1702 to receive Lord Paget "with due honor, with due respect and with all that is necessary", and assigned Count Michael Mikes to accompany him.[16]

On May 1, Mikes, Supreme Captain of the Trei Scaune region, wrote from Porumbacu[17] to the town magistrate that, according to the orders he had received, he would meet Lord Paget at the country's frontier. Since he intended to spend the night at Vlădeni,[18] he requested eight good draft horses and six horses with a carriage[19] for his journey. On May 6, Count Mikes and the representatives of the municipality of Braşov met

---

[11] C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român: Constantin Cantacuzino Stolnicul* (The Library of a Romanian humanist : the High Steward Constantin Cantacuzino), Bucharest, 1967, p. 211. no. 237.

[12] It is now being preserved in the Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania, under the number I 48075.

[13] A very important fact, revealing the prestige and authority Lord Paget enjoyed with Prince Brâncoveanu, is the latter's request of the Ambassador that he use his influence to persuade Emperor Leopold I in Vienna to put an end to the religious persecution by the Jesuits of those Romanians in Transylvania who had not joined the Catholic Church. Cf. Nicolao Nilles, *Symbolae ad illustrandam historiam ecclesiae orientalis in terris coronae S. Stephani*, I, Œniponte, 1885, pp. 354–355; Moroianu, *Legăturile noastre*, pp. 8–9; Iorga, *A History of Anglo-Roumanian Relations*, pp. 28–29.

[14] See also the reports of the chroniclers Mihály Cserei (*Históriája 1661–1711*, Pest, 1852, p. 310) and Zsigmond Szanisló (Karoly Torma, *Szanisló Zsigmond naplói 1682–1711* in "Törtenelmi Tár" (1890), p. 310, as well as Lajos Kropf, *Chishull utazása hazánkban 1702 ben* (Chishull's Journey through our Country in 1702), in "Századok", XXXVII (1903), pp. 631–640.

[15] For this official's preparations and for the letter he received from Prince Brâncoveanu on April 24 with reference to Paget's visit, see C. Giurescu and M. Dobrescu, *Documente și regeste privitoare la Constantin Brâncoveanu* (Documents and Materials concerning Prince Constantin Brâncoveanu), Bucharest, 1907, pp. 123–124, no. 204; 129–130, no. 207; 130, no. 210, etc.

[16] The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului* (The Archives of the Magistrate), *Acte administrative neinregistrate* (Unregistered administrative papers), file I, no. 73, appendix 1.

[17] A commune in the district of Sibiu.

[18] A village in the commune of Dumbrăviţa, the district of Braşov.

[19] The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, Unregistered administrative papers, file I, no. 73.

Lord Paget and his companions at the border of the imperial territories.[20] At the same time, the energetic official immediately dispatched three of his men, namely Mihály Pünkösdi, Zsigmond Székely and András Szotyori to Braşov to arrange for the housing and feeding of the English Ambassador and his suite, so that the provincial authorities would "not be dishonored."[21] At Braşov, where Lord Paget and his companions stayed between May 7 and 9, 1702, they were the guests of the Imperial General Glöckensberg, the Commander of the town garrison, and of the town judge (*Stadtrichter*) Andreas Rheter. The reports of Bartholomeus Seuler, the chief of the town police, and of another police officer to the town magistrate of Braşov on May 7, 12 and 15, after Paget's departure, reveal how much was spent on the reception, housing and feeding of the English Ambassador's party during the three days spent in Braşov; for carting, painting the distinguished guest's carriage, and the replacement of missing or broken household objects: 592.79 Hungarian florins;[22] this together with the sums spent on the sumptuous banquets given in Lord Paget's honor, requiring considerable quantities of pork, mutton, vegetables, bread, white flour, condiments, wine and sweets[23], amounted to a sum total of 3,440.27 Hungarian florins.[24]

Leaving Braşov for Sibiu on May 9, 1702, Paget continued to enjoy the attention of Count Mikes, who on the same day informed the magistrate of Braşov from Ozun[25] that he would cooperate with the other members of the provincial nobility in obtaining promptly the necessary provisions for their distinguished guest en route, "so that both the Emperor's instructions and the honor of our country may be preserved".[26]

---

[20] Chishull, *Travels in Turkey*, p. 86. For other minor expenditures by Count Mikes and one of his companions, Peter Plecker, connected with the transportation by horses as far as Rişnov and other matters, amounting to 4.14 Imperial thalers, see the State Archives of Braşov, *Villicatus Rechnungen 1698—1704* (V/34) fol. 816. An Imperial silver thaler was equivalent to 2 Hungarian florins 40 dinars, or 2 Rhenish florins. For details on the currency system of Transylvania see Adolf Resch; *Siebenbürgischen Münzen und Medaillen von 1538 bis zur Gegenwart*, Hermannstadt, 1901.

[21] The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 73. appendix 3.

[22] *Ibid.*, file I, no. 73, appendix 4. The Hungarian silver florin was in circulation in Transylvania and was worth 100 dinars.

[23] The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 73, appendix 3.

[24] Report to the municipality dated November 11, 1702, by police officials János Bernáld and Gábor Gidofálvi, in the State Archives of Braşov, *Socoteli alodiale Braşov* (Alodial Accounts of Braşov), parcel III, paper no. 41, appendix 13. See also the account of the expenditures forwarded to Judge Andreas Rheter by the town magistrate of Braşov on January, 3, 1703, where the same sum is mentioned, in the State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 82. His passage through Braşov is also recorded in Martin Ziegler's historical notes (1678—1718) and also in the diaries of Daniel Fronius (covering the years 1701—1716), Lucas Seyberger and Simon Blasius (covering the years 1688—1728), cf. *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, VI, Brassó (Braşov), 1915, p. 243 and VII (1918), pp. 394, 448.

[25] A commune in the district of Covasna.

[26] The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 3, appendix 2.

Another report dated May 15, by a police official of Braşov shows that 250 Hungarian florins had been spent in six days for the transport of the 84 carts with the baggage of the Ambassador and his suite from Bran [27] to Braşov and from Braşov to Şercaia [28] through Vlădeni, and that 100 florins had been spent for 36 wagons containing food supplies for three days. [29]

Between May 14 and 17, Lord Paget and his companions were the honored guests of General Rabutin in Sibiu. The Royal Judge (*Königsrichter*) Sachs von Harteneck and the Mayor (*Burgermeister*) Peter Weber represented the municipality. The town account book mentions a series of expenditures made for the reception of the Ambassador: 70 dinars to Michael Kirschner who rode to Făgăraş to meet Paget; [30] on one occasion five Rhenish florins for ten *achtels* [31] of trout for the guest's table, [32] and on another occasion 3.52 florins for six *achtels* [33] to the fishermen of Sadu; [34] 5 florins to János Pap for the gunpowder used on a hunt organized in Paget's honor; [35] 68 dinars to foot soldiers (*Darabanten*) from Toarcla [36] for bringing back the game; [37] 3.40 florins for the gunpowder; [38] 42 florins to the town priest (*Stadtpfarrer*) Georg Franck von Frankenstein for 44 1/2 *kübel* [39] of barley [40] for feed for the Ambassador's horses and those of his suite; 20 florins 16 dinars to the priest of Slimnic [41] for 21 *kübel* of barley; [42] and finally, 4 florins 8 dinars to the furrier Peter Reussner, who accompanied Paget as far as Cluj. [43] In all, the munici-

---

[27] A commune in the district of Braşov.

[28] Idem.

[29] The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 73, appendix 5.

[30] The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, LVI, fol. 24 (May 9, 1702).

[31] Measure of weight amounting to one-eighth of a pound (79.625 gr). For details and bibliography on the weights and measures used in this study, see Chr. Noback, *Vollständiges Taschenbuch der Münz, Mass und Gewichte Verhaltnisse*, Leipzig, 1851; E. Lederer, *Régi magyar űrmértékek* (Old Hungarian Measures of Capacity) in "Századok", LVII (1923), pp. 123–157 and 304–326; V. Marian, *Vechile greutăţi medicale (farmaceutice) din Ardeal* (Old Transylvanian Apothecaries' Measures), Cluj, 1939; S. Goldenberg, *Clujul în sec. XVI. Producţia şi schimbul de mărfuri* (Cluj-City in the 16th Century. The Production and Exchange of Goods), Bucharest. 1958, pp. 314–317.

[32] The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, LVI, fol. 21 (May 5). The Rhenish silver florin, also called the German florin, was equivalent to 1 Hungarian florin, 20 dinars or 120 dinars.

[33] *Ibid.* (May 21).

[34] A commune in the district of Sibiu.

[35] The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, LVI, fol. 24 (May 5).

[36] A village in the commune of Cincu, district of Braşov.

[37] The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, LVI, fol. 21 (May 21).

[38] *Ibid.*, fol. 25 (May 24).

[39] Measure of capacity for solid materials (Latin: *cubulus*) equal to 92.55 liters.

[40] The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, LVI, fol. 27 (July 8).

[41] A commune in the district of Sibiu.

[42] The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, LVI, fol. 29 (September 5).

[43] *Ibid.*, fol. 25 (May 25).

pality of Sibiu spent 182.45 Rhenish florins on the visit of the English Ambassador. [44]

From Sibiu Lord Paget journeyed to Cluj through Cenad, Blaj, Aiud and Turda, while Chishull with part of the Ambassador's suite stopped at Alba Iulia between May 20 and 22. From Alba Iulia on May 15 the Chancellor of Transylvania, Count Nicholas Bethlen, had already requested the magistrate of Cluj to have the 20 horse-drawn carriages ready at a moment's notice for Paget's use. [45] At Alba Iulia Chishull, a scholar, paid a visit to the Bishop of the Reformed Church of Transylvania, Stephan Veszpremi, and to Professor Samuel Kaposi, D.D., the Rector of the local Protestant College. The latter, Chishull reported, "is a learned, curious, and laborious man [who] teaches divinity, natural philosophy, the tongues, and mathematics; [he] has travelled into England and other countries, and is a great admirer of the English, for which reason his study is full of our books, and he both writes, and speaks, and even teaches our language once a week to his scholars." [46] This is why Kaposi, although he did not know Lord Paget personally, felt that he could approach him by letter with a request to help the College with a gift, in order to enable it to overcome its serious financial difficulties. [47]

In the meantime, Lord Paget, joined once more by Chishull at Aiud, had arrived in Cluj, where he remained from May 25 to 27 as the guest of the Governor of Transylvania, Count George Bánffy. The accounts of the city of Cluj contain the records of the payments made for carriers hired to serve Paget (100 Hungarian florins [48]) and to defray the expenses of his trip to Şimleu [49] (669.90 Hungarian florins [50]). The chief notary of Cluj, Pál Galffi, also wrote out a statement on September 22, 1702, in

---

[44] The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1702—1704*, LVII, fol 10.

[45] The State Archives of Cluj, *Arhiva oraşului Cluj*, fasc. 11, no. 390

[46] Chishull, *Travels in Turkey*, p. 94.

[47] See Appendix I. For unknown reasons, Kaposi's request was never given to Lord Paget. This is borne out by the fact that in a note in Hungarian written on June 1, 1788 by Michael Rettegi on the back of Kaposi's letter, Rettegi states that he found the letter among the papers of his father, George Rettegi of Budacu (now a commune in the district of Bistriţa). Since he considered Kaposi's petition of interest, he presented it to the Library of the Protestant College of Tîrgu Mureş on July 18. 1822 Another note on the back of the same letter and undated is also of interest. Written by George Rettegi, it indicates that a certain Vasarhély, a clergyman in Aiud and later on a parson at Cobleş (now a village in the commune of Aiieşem, the district of Alba) together with some of his colleagues had been received by Lord Paget at Aiud, where they sang Psalm CXXIX for him during a religious ceremony. Chishull makes no mention of this in his travel notes.

[48] This sum was paid to the carriers who accompanied the Ambassador's carriages and their carts as far as Cluj. Cf The State Archives of Cluj, *Socotelile oraşului Cluj* (The Accounts of the City of Cluj), XL, fasc XX. fol. 95 (May 31, 1702) For their names (Raphael Istvánfi, János Kesd, Mihály Berger. etc.), and the sum of money they received in detail. see *ibid.*, XLI. fasc. VI. fol. 83, 84, 85, 132 (January 6, February 2, 16, 19, 20 and 23. and March 8 and 10, 1703).

[49] Şimleul Silvaniei, a city in the district of Sălaj

[50] The State Archives of Cluj, *Socotelile oraşului Cluj*. XL. fasc XVII, fol. 2 (1702). This sum was also paid to the carriers.

which he showed that he possessed a receipt from Baron Wessélenyi, the personal representative of Chancellor Bethlen, for the contributions collected in Dobîca and Cluj counties to cover the expenses of Paget's journey through these localities; the counties had paid 40 Hungarian florins each, and the city of Cluj 70 Hungarian florins. [51]

Lord Paget and his companions left Cluj on May 27, and after a six-day journey through Zalău, [52] Şimleu and Marghita [53] they left Transylvania and entered Hungary on June 1, 1702.

The interest aroused by the English Ambassador's journey through Transylvania is doubtless accurately reflected in the Latin poem composed in his honor at the Unitarian College of Cluj, in which the virtues of the illustrious diplomat were extolled. [54]

We believe that the documents and other sources mentioned in this paper, corroborated by information previously known, clearly demonstrates the great importance attached to Lord Paget's visit to Wallachia and Transylvania in 1702 not only by the official bodies directly concerned in receiving him [55] but also by scholars who exchanged books and other gifts with him and his companions. [56]

APPENDICES

I

<Alba Iulia, May 20, 1702>

Samuel Kaposi, the Rector of the Protestant College of Alba Iulia, addresses William, Lord Paget, former ambassador of England at Constantinople, asking him to help this institution with a grant of money, as it was in reduced material circumstances.

---

[51] The State Archives of Cluj, *Arhiva orasului Cluj*, fasc. II, no 395.

[52] A town of the district of Sălaj.

[53] A commune in the district of Bihor.

[54] See Appendix II. There is a note on the left-hand page of the manuscript of this poem, which indicates that it was copied in Cluj on May 5, 1876 by Domokos Simén from a printed edition, probably a pamphlet expecially prepared for limited distribution on the occasion of Lord Paget's visit to Cluj. However, neither Szabó Karóly, the author of the well-known bibliography of old Hungarian publications, *Régi Magyar Konyvtár az 1531 1711 megjelent magyar nyomtatványok konyvészeti kézikonyve*, I—II, III (1—2), Budapest, 1879—1898, nor Andrei Veress in *Bibliografia româno-ungară* (Romanian-Hungarian Bibliography) I—III, Bucharest, 1931 1935, make any mention of this poem among the publications of the period.

[55] Translated into Hungarian florins, the expenditures made on the occasion of Lord Paget's journey through Wallachia and Transylvania and recorded in the sources analysed above amounted to a sum total of 10,560 06 Hungarian florins, of which 6,130.95 were spent in Wallachia and 4,129 11 in Braşov, Sibiu and Cluj.

[56] Details in Chishull, *Travels in Turkey*, pp. 87, 89, 91, 93 95, 97 As a matter of fact, these scholars, who were for the most part Protestant, asked Lord Paget to intervene on their behalf at the Court in Vienna. Specifically they requested that the liberties granted them in the Leopold s Charter, which zealous Catholics in the Imperial administrative bodies in Transylvania had disregarded, be fully respected. *(Ibid.*, pp. 102—103, and Cserei, *Historiája*, p. 310).

Excellentissime Orator
Domine Domine gratiosissime

Supplici hôc Libellô, nomine Collegii Alba Iuliani quod e suo natali solo, tempestatibus praeteriti Seculi exturbatum Sedes hîc quietas jam a triginta Annis reperit, et ex sola Eleemosyna vivit, ad Te, tanquam coelitus nobis missum Abdiam, exspectatumque solatium, Ego qui Academiarum Vestrarum Celeberrimarum olim fui Filius, nunc Praeco existo indefessus confugio, Tuamque, Excellentissime Orator, opem imploro. Succurre Nobis laborantibus ac in perennem tanti Nominis memoriam, ex Zelo, quô in Dei gloriam Fideique semel Sanctis concreditae emolumentum generoso Lectori ferris, largire notabilem aliquam huic Collegio Eleemosynam, cujus ope aliquamdiu sustentetur. Cujus rei, non modo indelebilis ipsisque lapidibus aeternior apud nos memoria, verum etiam indubitatum erit in Excelsis, tantae pietatis praemium. Nos vero indefessis nostris precibus Tuam Excellentiam, qui et Serenissimam Magnae Britannaie, Franciae et Hiberniae Reginam ac universam Ecclesiam Anglicanam Summo Numini commendare non cessabimus, qui manemus Excelsi Tui Nominis humillimi Cultores, aestimatores ac Praecones in unitate Fidei,

Collegii Alba-Juliani Cives, eorumque Professor
Samuel Kaposius S.T.D. ejusdem Facultatis item Philosophiae Mathesior<um>ac Lingvarum Praelector.

Ex Consensu Steph<ani> Veszpremensis Ecclesiarum Reformatarum quo ad Transylvaniam Episcopi et Ecclesiae Albanae Pastoris.[1]

Tîrgu Mureş, *Biblioteca documentară Teleki-Bolyai* (The Teleki-Bolyai Library), *Documente* (Documents), 157, original Latin first copy.

II

Cluj, June 5, 1702

A poem composed at the Unitarian College of Cluj in honor of William, Lord Paget's passage through Transylvania.

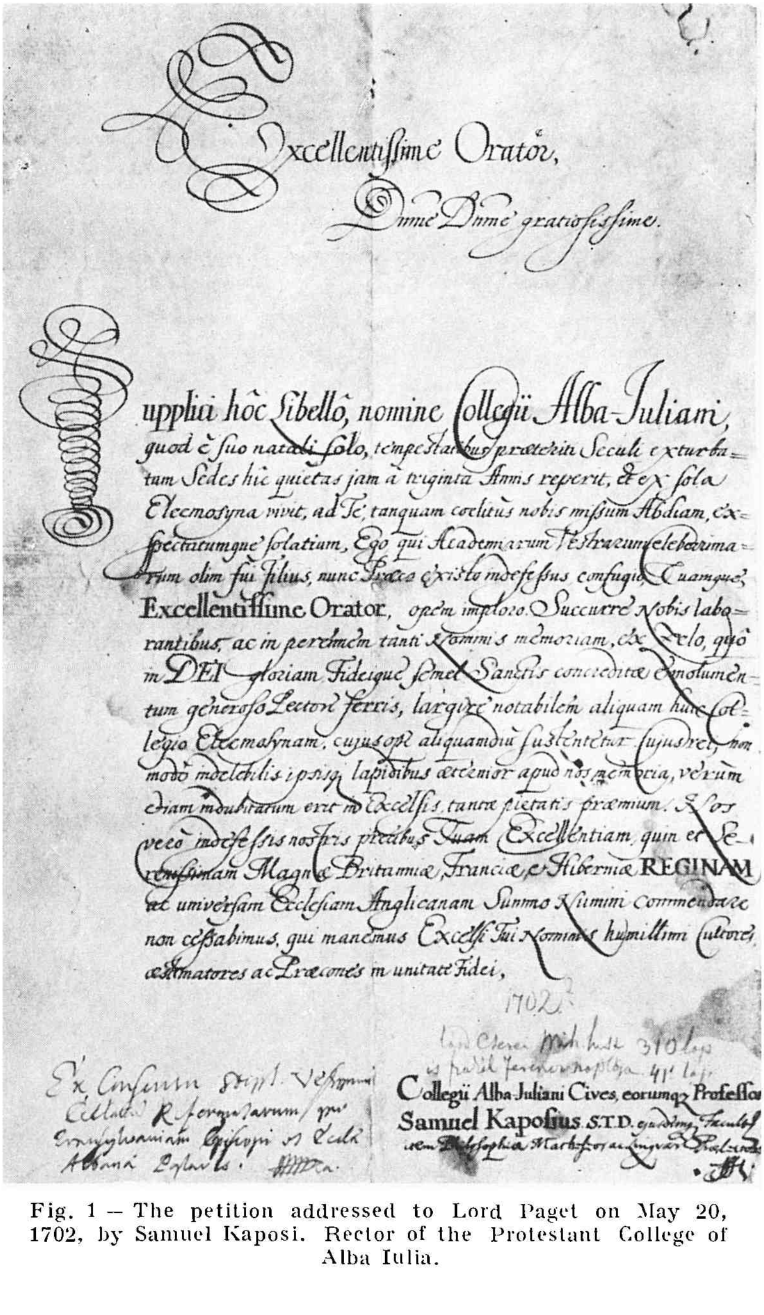
Applausus // In Adventum // Illustrissimi Domini ac Baronis // D. Gwilielmi Pagett // Serenissimae suae Regiae Majestatis // Britanicae, &c. &c. // ad Portam Ottomanicam // Legati // Excellentissimi ac Consultissimi // dum // Confecta feliciter Pace Carlovi — // ciensi Redux in Patriam inter alias Tran- // sylvaniae Civitates Clausenburgum quoque desideratissi- // ma sui praesentiâ beasset. Die 5 Junij // Anno MDCCII// Scriptus ab Illustri Unitariorum Collegio Ejusdem loci // Claudiopoli // Annô 1702. //

★

(fol. 1)

Fare age Diva Cohors Dryadûm, quo numine mot<us>
Illustris, toto sejunctus ab orbe Britannus

[1] In another handwriting.


Excellentissime Orator,

Domine Domine gratiosissime.

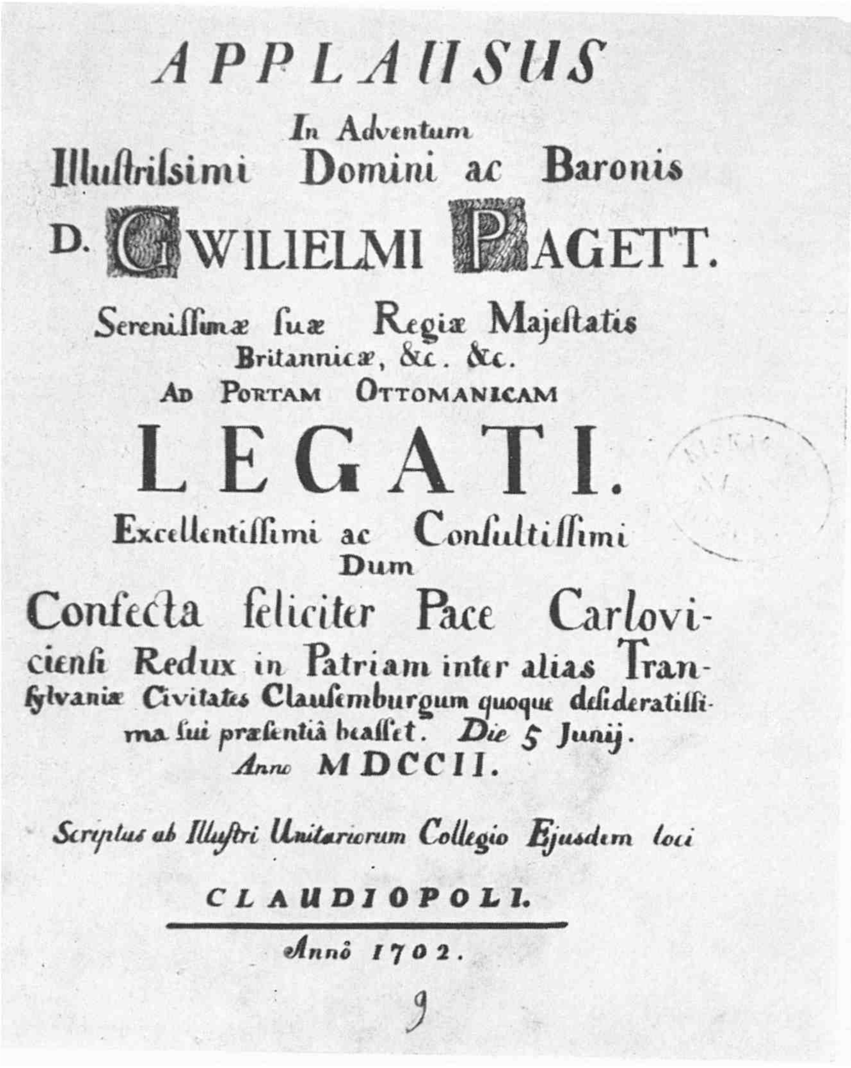
Supplici hôc Libello, nomine Collegii Alba-Juliani, quod e suo natali solo, tempestatibus praeteriti Seculi exturbatum Sedes hic quietas jam a triginta Annis reperit, et ex sola Eleemosyna vivit, ad Te, tanquam coelitus nobis missum Abdiam, expectatumque solatium, Ego qui Academiarum Vestrarum celeberrimarum olim fui filius, nunc [illegible] confugio. Tuamque, Excellentissime Orator, opem imploro. Succurre Nobis laborantibus, ac in perennem tanti Nominis memoriam, ex Zelo, quo in DEI gloriam Fideique semel Sanctis concreditae emolumentum generoso Pectore ferris, largire notabilem aliquam huic Collegio Eleemosynam, cujus ope aliquamdiu sustentetur; cujus rei, non modo indelebilis ipsisque lapidibus aeternior apud nos memoria, verum etiam [illegible] erit in Excelsis tantae pietatis praemium. Nos vero indefessis nostris precibus Tuam Excellentiam, quin et Serenissimam Magnae Britanniae, Franciae et Hiberniae REGINAM ac universam Ecclesiam Anglicanam Summo Numini commendare non cessabimus, qui manemus Excell. Tui Nominis humillimi Cultores, aestimatores ac Praecones in unitate Fidei,

1702

Collegii Alba-Juliani Cives, eorumque Professor

Samuel Kaposius S.T.D. [illegible]

Fig. 1 – The petition addressed to Lord Paget on May 20, 1702, by Samuel Kaposi. Rector of the Protestant College of Alba Iulia.



APPLAUSUS
In Adventum
Illustrisimi Domini ac Baronis
D. GWILIELMI PAGETT.
Serenissimæ suæ Regiæ Majestatis
Britannicæ, &c. &c.
AD PORTAM OTTOMANICAM
LEGATI.
Excellentissimi ac Consultissimi
Dum
Confecta feliciter Pace Carlovi-
ciensi Redux in Patriam inter alias Tran-
sylvaniæ Civitates Clausemburgum quoque desideratissi-
ma sui præsentiâ beasset. Die 5 Junij.
Anno MDCCII.

Scriptus ab Illustri Unitariorum Collegio Ejusdem loci

CLAUDIOPOLI.

Annô 1702.

9

Fig. 2. The front-page of the poem composed on June 5, 1702, in honor of Lord Paget at the Unitarian College of Cluj.

Sejunctae scopulis Daciae loca cernere quaerat?
Tantane perfusum generoso sangvine pectus
Cura tenet varias gentes morésque videndi?
In se numquid habet vel Transylvania, tantum
Illicium, tantum terrae populíque nitorem?
Ut Te magnanimum, fatis melioribus usum
Alliceret Dominum, terráque maríque potentem?
Suspensam cita deme chelyn Cytherea, quid obstat
In numerum Dryades (quas Transylvania nutrit)
Dicere dulce melos? celebrare Palilia laeta
Quid prohibet? Fauni Sylvarum numina carmen
Dicite, quo resonent meritae sua carmina sylvae
Insuetis Scopulos radiis perfundis Apollo
Ac juga mirantur roseo distincta colore
Causa patet tanti applausûs, nec numina vanùm
Gaudia testantur vulgo per compita, sed Te
Illustri de stirpe satum cum laude salutant.
Sic licet, ut circumfundat Neptune Britannus
(fol. 2)Seu quod gens tanta ac praeclari nominis esset
Tutior, & varios terrarum volvere casûs
Consilio posset; vel forsitan invide velles Insignes virtute viros sejungere nobis
Te tamen imbrifero vultu non terruit Auster,
Sed néque praecipites agitatae Aquilonibus undae
Magnanimum fortémque Virum, (: cui nuncia verba
Anglica commisit .majestas, horrida bello
Flectere quêis animum Gens Ottomanica possit :)
Quo minûs incertum certo tibi cederet aequor.
Scilicet Aeole tuis posuisti frena procellis
Ventorum furiis Argo ne tanta periret.
Magne stupes Hipparche suos cur Sydera cursûs
Mutent, disce novo s<a> ec<u>lô novus incipit ordo,
Hactenus Hesperio quae littore merserat Eôus.
Nunc inversa suos motûs moderantur ad ortum,
Inde novum sydus plagâ spectatur ab illâ
Ad nos insuetâ; sed amicâ lege meare.
Quâ Phoebus rapidum submergit in aequora currum.
Sydus id Hesperio surgens è littore *Baro*
Pagett erit, cujus studio sua gloria genti
Hunniacae surgit, pax fulget, Barbarus hostis
. . . .[2] Consilio victus jacet.
Ivisti superis dextrè comitantibus, illinc
Regressus superis dextrè comitantibus, Heros
Quâ mare terra patent multùm spectare redisti:
(fol. 3.).Ad nos dum moderaris iter, Te Turba Minervae
(: Quam Clausenburgi (!) nuttítque fovétque Lycaeum :)
Prosequitur votis & amoenâ voce salutat.

---

[2] Blank.

Si lustrare casas humiles vel numina curant,
Non erit indignum, nostrum si Helicona videndi
Te quóque cura tenet, generoso concita motu.
Venisti felix, transi felicior, ac Te
Vota vocant superûm, quêis felicissimus oris
Sistaris Patriis, & multos vita per annos
Duret. Vive diu; sed vivus vive beatus.

The Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania, Cluj Branch, *Fondul Unitarian* (The Unitarian Collection), MS. 496. Latin copy.

LA SIGNIFICATION HISTORIQUE DE L'ŒUVRE DE THÉOPHILE CORYDALÉE

CONSTANTIN NOICA

L'édition des œuvres philosophiques de Corydalée[1] nous permet l'espoir — pour risquer le mot — de rendre possible une nouvelle page dans l'histoire de l'esprit européen.

Il s'agit bien de l'Aristotélisme grec ; mais à travers lui de l'idée européenne d'*exégèse*. Il y a d'autres cultures à la pratiquer, telle la pensée philosophique chinoise, qui semble à un étranger une vaste et solennelle exégèse, ou bien la pensée hindoue qui n'est, elle aussi qu'exégèse, au plus profond niveau de vie et de spéculation. Mais précisément pour cette raison il sera profitable de leur opposer l'idée européenne d'exégèse. D'autre part, il est vrai qu'il existe maints développements exégétiques dans la culture européenne, et l'Aristotélisme lui-même en compte encore deux, celui arabe et latin. Toutefois l'Aristotélisme *grec* représente le mouvement exégétique le plus authentique, le plus développé et le plus égal à lui-même. Et ce n'est que par Corydalée qu'il devient un ensemble fermé, ayant une structure historique distincte.

Les œuvres de Corydalée nous autoriseraient ainsi à conférer un sens à *toute* l'exégétique aristotélicienne, du moins à partir d'Alexandre d'Aphrodise (vers l'an 200 de notre ère), c'est-à-dire pour une période de plus de 1400 ans. Et pour autant que l'on obtiendrait ainsi *un modèle achevé d'exégèse européenne*, il en sortirait non seulement un beau chapitre dans ce qu'on pourrait appeler « la phénoménologie de l'exégèse » — à compléter par l'esprit des exégèses orientales — mais aussi et par là même un chapitre dans l'histoire de l'esprit européen, comme nous le suggérions.

---

[1] Il s'agit de sept commentaires aux principales œuvres d'Aristote. Déjà parus, ou en cours d'apparition : *Introduction à la logique* (Bucarest 1970), le résumé d'un commentaire à l'*Organon*, et les *Commentaires à la Métaphysique d'Aristote*.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 2, P 285—306, BUCAREST, 1973

Mais « il n'existe aucune Histoire de l'Aristotélisme qui signale les principales tendances de la scolastique grecque ». Paul Moraux l'écrivait il y a trente ans, et ceci est toujours vrai [2]. L'initiative de l'Académie de Berlin de publier en quelque trente ans, à partir de 1882, près de soixante commentaires, dont la plupart inédits, dus à environ 25 auteurs différents, « rendait un service inestimable à l'histoire de la pensée grecque », nous dit-on au même endroit. « Malheureusement l'on en est demeuré là. Plusieurs commentaires attendent encore la publication. L'on n'a rien fait pour tirer partie de ceux qui venaient d'être édités. Les histoires de la philosophie les mieux informées conservent sur l'évolution du péripatétisme grec un silence décevant » ; « des synthèses comme l'averroïsme et le thomisme demeurent historiquement inexpliquées » [3]. Et aux grandes histoires de la philosophie de le reconnaître, par leur silence ou leur aveu. Ainsi dans le « Grundriss » de Ueberweg-Praechter 1967, on peut lire, à la page 354 (où l'on décrit l'édition de Berlin citée), que « l'édition... contient un matériel inestimable et pour la plus grande partie encore non-utilisé pour l'histoire de la tradition et exégèse aristotélicienne ».

Pourquoi cela ? L'explication que l'on pourrait tirer de Paul Moraux serait double. D'un côté il s'agit d'une quantité immense d'ouvrages écrits par des professeurs grecs de philosofie aristotélicienne ; et « l'infime partie qui nous est parvenue est à elle seule tellement vaste qu'elle a rebuté jusqu'ici les travailleurs les mieux disposés, et que, pratiquement, elle garde encore tout son mystère » (p. XIII). D'autre part ces scoliastes grecs d'appartenance si variée pourraient provoquer quelque défiance, et d'ailleurs « la médiocrité des moyens d'investigation dont ils disposaient a souvent contribué à vicier les résultats de leur recherche » (p. XIV). Donc, d'après Moraux : trop de pages à lire, peu de résultats à récolter.

Nous oserons en juger différemment, tout en accordant les deux aspects. Nous dirons que tout cela a manqué d'un achèvement, et que c'est pour ne pas avoir représenté un ensemble distinct dans la culture européenne que l'aristotélisme grec n'a pas semblé assez significatif. En effet, le grand nombre de commentaires n'aurait pas rebuté l'historien des idées, toujours si avide de nouveautés. En second lieu, la sécheresse et même la médiocrité de leur herménentique ne les aurait pas condamnés à rester infructueux, pour peu qu'on y aurait pressenti une signification particulière. Et c'est là le point principal du débat.

Y a-t-il une signification d'ensemble de ces commentaires ? De l'utilité ou de l'intérêt historique et doxographique, certes, on peut toujours leur trouver, même après avoir tant prélevé pour la doctrine, comme

---

[2] *Alexandre d'Aphrodise, Exégète de la noétique d'Aristote*, Liège, 1942, Préface, p. XIII.
[3] *Ibid.*, p. XIII—XIV.

on l'à déjà depuis longtemps fait, d'Alexandre d'Aphrodise et, pour l'histoire et les opinions, de Simplicius ; et s'il est significatif de voir des logiciens aussi modernes que Lukasiewics, Bochenski et Keale témoigner un grand intérêt à Alexandre, il est tout aussi explicable que l'historien s'intéresse à un Ammonius ou Thémistius et à d'autres interprètes grecs, du moment que leurs simples traductions latines ont de l'importance dans l'aristotélisme *latin*[4], si actualisé par les historiens de nos jours. Mais quant à une signification d'ensemble, pour en dégager les orientations, comme le voulait Paul Moraux, on n'en avait aucune, car il n'y aurait pas d'ensemble distinct, au fond.

La scolastique grecque déteignait sur celle arabe et ensuite, par le truchement des Arabes ou directement, sur celle latine. On avait traduit Simplicius, ainsi qu'Ammonius et Themistius, au XIII^e^ siècle. Saint Thomas d'Aquin lui aussi, dans son dernier commentaire, celui à « *De interpretatione* », prenait tant pour son compte — tout comme d'autres latins — de l'exégèse d'Ammonius et de la scolastique grecque, au point que l'on n'en semblait plus pouvoir surprendre les « orientations spécifiques ». Comme tout grand courant d'idées, cette scolastique semblait fondre dans l'histoire. Cela n'avait qu'un commencement, mais nullement un contour et une fin.

Et en général il en est bien ainsi dans l'histoire. Quel est l'ensemble de la scolastique pythagoricienne par exemple? Il n'en existe aucun. Tout n'est ici que scolastique, puisqu'on ne connaît pas exactement la doctrine du fondateur ; mais bien que simple scolastique, le pythagorisme s'éparpille dans des écoles, des doctrines, des pratiques et de simples vues, qui se répandent un peu partout et finissent par se perdre dans la trame de l'histoire. — Quel est l'ensemble de la scolastique platonicienne? Il n'y a d'école de Platon qu'au premier moment, et ensuite en tant qu'Académie ; le platonisme lui-même n'est qu'un tissu de déformations, à commencer par les premiers partisans des Idées que combat Aristote — sans dire toujours s'il combat son ancien maître lui-même — et à continuer par l'incroyable acte d'infidélité doctrinaire qui s'appelle le néo-platonisme, pour ne plus parler du Moyen-Âge. Seule l'Académie de Florence tentera de retrouver la pureté de la doctrine, mais il était trop tard pour fonder une exégèse à signification historique. Entre temps le platonisme devenait une dimension de l'esprit. — Quelle est l'« exégèse » de Descartes? Mais par ailleurs, tout grand esprit français, et pas seulement français, sera entaché de cartésianisme, même s'il se trouve à l'opposé du philosophe. —

---

[4] On publie un *Aristoteles latinus* au sein d'un *Corpus Philosophorum Medii Aevii*, qui contiendra les traductions latines de Platon et d'Aristote. Premier volume à Rome, 1939, le second à Cambridge, 1955 édité par L. Minio-Paluello. A son tour l'Université catholique de Louvain a publié des traductions latines faites aux commentateurs grecs.

Enfin quel est l'ensemble du kantianisme? S'il existait un philosophe comparable à Aristote ce serait bien Kant. Aussi a-t-il eu, durant sa vie même, et pendant une centaine d'années, de vrais exégètes ; mais la pensée critique elle-même a fondu entre temps dans l'histoire, en devenant, tout comme le pythagorisme, le platonisme ou le cartésianisme, une catégorie de la pensée.

Aristote et l'aristotélisme ont eu une destinée différente. C'est que le Stagirite lui-même est un génie différent de ceux invoqués. On est pythagoricien, platonicien, cartésien ou kantien sans le savoir; aristotélicien on ne l'est que consciemment. Aristote n'était pas voué à devenir une simple dimension de l'esprit européen, car il est par trop polyvalent et « problématique ». Aussi est-il plus périssable, pour être plus historique ; mais il survivra distinctement, justement pour ne pas avoir d'accès à l'éternel. En l'espèce il a représenté, pour l'esprit européen, *la conscience de culture* à un degré sans équivalent. Aussi n'a-t-il pas été étonnant de voir que seul Aristote aura eu deux millénaires d'exégèse (à compter les interprétations perdues).

Pourtant l'aristotélisme ne semblait pouvoir se constituer en un tout accompli lui non plus, car il lui manquait un point d'appui historique, un dernier pilon. *On l'aura avec le Corydaléisme*, et d'un coup cette exégèse grecque à base de reprises et répétitions, qui semblait se laisser finalement engloutir par l'histoire, prendra un contour, se transformera en un ensemble fermé et possédera une signification historique en tant qu'ensemble distinct unique. Nous osons dire que les *Commentaires* de Corydalée, pour scolastiques qu'ils soient, ou justement pour l'être, viennent faire le point de l'aristotélisme et surgissent dans l'histoire au *dernier moment* où la conscience aristotélicienne de culture pouvait encore avoir une éclosion.

Il manquait à l'histoire de la culture européenne cette dernière version de l'aristotélisme, en un sens une version d'elle-même. Le simple fait que l'aristotélisme se prolonge au XVII^e^ et XVIII^e^ siècles — comme il le fait par l'enseignement supérieur, au niveau des exégètes, de Corydalée dans le Sud-Est de l'Europe — est un événement de portée historique. Car s'il est vrai que l'Occident ouvrait, au nom de la raison et de la science, un autre chapitre, physicaliste et historiste à la fois, de la culture, et anti-aristotélique de surcroît, le Sud-Est de l'Europe venait témoigner que raison et science sont le vrai visage de l'aristotélisme aussi ; seulement raison et science à base de nature et non à base de *laboratoire*. Ce qui a manqué à Aristote pour survivre ce n'est pas l'esprit scientifique, c'est le laboratoire. Les deux premiers millénaires de notre culture représentent la seule culture possible à ses débuts, celle à base de *nature*, fût-elle nature humaine ou sous-humaine. La culture à base de laboratoire — la nôtre — commence à peine. Pour autant qu'on n'invoquait que raison et science,

Aristote était à sa place toujours ; il l'a été justement grâce à son dernier interprète. L'aristotélisme ne sombrait que le jour où naissait le laboratoire.

On pourrait le dire d'une façon encore plus suggestive peut-être : l'aristotélisme devait sombrer (en tant qu'ensemble des sciences, et non pas comme propédeutique philosophique) au moment précis où naissait *la première science à ne plus porter de nom grec*. C'était la « chimie », science typique de laboratoire. Toutes les sciences jusqu'alors portaient des noms grecs — si l'on excepte l'« algèbre » des Arabes, qui est bien subsumable à la science à nom grec des mathématiques — et du reste les nouvelles sciences de nos jours ne cessent d'adopter des noms grecs, cette fois-ci artificiellement et par hommage à la langue d'Aristote. La première science à nom étranger qui naît, marque la fin de l'aristotélisme, et c'est vers 1800.

Qu'il nous soit permis de le souligner par un événement qui, pour modeste qu'il soit, n'est pas moins significatif. Vers la fin du XVIII^e^ siècle, à une Académie corydaléenne du Sud-Est, celle de Bucarest, l'enseignement aristotélique cède brusquement le terrain en 1774, lorsque le prince Ypsilante commande des appareils de physique en Occident et réforme à la fois le programme de l'Académie. C'était l'invasion du laboratoire ! Mais jusqu'alors l'aristotélisme *pouvait* survivre et il se devait de le faire.

C'est cette obstination légitime de survie, qui est vie authentique encore, que représente dans l'histoire de l'Europe le Corydaléisme.

UN ENSEMBLE HISTORIQUE FERMÉ

Si Corydalée représente la légitimation extrême de l'Aristotélisme, il pourrait être la clef de voûte — en un sens modeste mais propre — de l'exégèse. Il l'a fait tenir dans son ensemble. Et une fois retrouvée la fonction d'Aristote d'offrir *le premier modèle* de la culture scientifique, l'exégèse elle-même en sera validée et rehaussée.

En un sens, le simple fait de fermer un processus — en l'occurrence un processus historique — est bon ; ça fait tenir, ça témoigne de l'être, comme disaient les Grecs. Il en est de même dans la vie de l'esprit comme dans la nature. Tout système, tout organisme est fermé. Si la vie de l'esprit possède si peu d'identité, au point qu'il lui faut des œuvres, c'est-à-dire des systèmes objectivés, pour obtenir une esquisse de contour, et si l'histoire est si insaisissable, si peu significative parfois et même vaine, c'est qu'il n'y a pas de retour de l'esprit sur lui-même, qu'au sens trop large des « sociétés humaines », des « cultures », des « éons ». Tout se défait dans l'histoire.

Mais voici quelque chose qui tient. D'Alexandre d'Aphrodise à Corydalée d'Athènes, en passant par Porphyre de Tyr ou par tous ces néo-platoniciens, alexandrins, chrétiens et libre-penseurs, par Ammonius et son école, par Psellos et son école, par Blemmides et Sophonias le Byzantin, l'aristotélisme maintient sa substance, son style — son être, dirons-nous. On sera peut-être étonné de voir comme les *Commentaires à la Métaphysique* qui suivent ont la même allure et le même ton que ceux d'Alexandre. En 1620, donc, on écrivait et pensait non seulement comme vers l'an 200 mais encore sur les mêmes thèmes, et 1400 ans auront passé sans que le nouveau surgisse. Mais pouvait-il percer ? Métochitès s'est insurgé contre Aristote, à l'Est, et Pierre Ramée encore plus profondément et tapageusement, mais cela se passait *à l'intérieur* même de la culture scientifique édifiée par Aristote et dominée par lui. On ne pouvait en sortir par la seule raison, car c'était en fin de compte confirmer l'aristotélisme encore. Mieux valait y rester, pour les uns. Et ils y restèrent pendant 1400 ans.

C'est, a-t-on dit, la stérilité de la pensée et la décadence ; c'est l'alexandrinisme et le byzantinisme. Un Prantl — dont on a dit à bon droit qu'il avait sacrifié sa vie à écrire une immense histoire de la logique, pour trouver que la logique n'avait pas d'histoire — est exaspéré lorsqu'il tombe sur les commentateurs grecs d'Aristote. A part Alexandre d'Aphrodise, dit-il, et tout au plus Simplicius comme doxographe, on aurait pu se passer de tous ces commentateurs ; et en particulier pour la logique l'influence de Porphyre lui semble tout simplement néfaste, car c'est de lui que proviendraient tous les excès et absurdités. Aussi eût-il mieux été, écrit-il [5] si l'on n'avait pas du tout pratiqué la logique à partir du IV^e siècle. A son tour, sans être aussi sévère, Léon Robin ne peut s'empêcher de parler d'une «logomachie artificielle » et du fait que «le verbalisme d'Aristote s'exaspérait chez ses zélateurs » ; car si Aristote incarnait pour eux la Raison, « il n'y avait plus d'usage libre de la Raison »[6].

Tout cela est peut-être exact et Corydalée ne viendra qu'à ajouter à ce spectacle de mono-tonie, sans pareil, en Europe tout au moins. Mais si cela est exact, ce n'est pas aussi vrai, de la vérité de l'esprit. S'il ne s'agissait que d'une simple question didactique — pour autant que presque tous ces commentateurs soient des « didaskaloi » et souvent rien de plus — encore devrait-on voir pourquoi s'attachent-ils tellement à une seule matière et à un seul auteur, pour l'interpréter dans un même esprit. La platitude et le servage de la Raison ne s'imposent pas pendant 1400 ans sans une justification historique. Il faut quand même justifier pourquoi

[5] C. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande*, éd. photocopiée, Leipzig, 1927, vol. II, pp. 617, 620, 626.

[6] *Aristote*, Presses univers., 1944 pp. 201—2.

Aristote — qui de son temps n'était pas le Philosophe et ne l'est devenu qu'après l'apparition au premier siècle de l'édition faite par le onzième scolarque, Andronikos — commence à devenir le premier des penseurs et précisément et exclusivement celui auquel il revenait d'« abêtir » les esprits. Car si la bêtise est loquace, elle n'est pas nécessairement monotone. Si Corydalée augmente la monotonie, c'est pour aider à la transfigurer.

Grâce à lui tout commence à avoir une signification. Encore pouvait-on penser — comme on l'a fait — que c'étaient les échos ou les derniers sursauts de l'aristotélisme qui se produisaient après Alexandre et Porphyre, tout au plus après Ammonius. Mais à voir à quel point la tradition grecque (et non celle de Padoue) est complète et vivante chez Corydalée — qui emprunte plutôt à un David l'Arménien qu'à Alexandre — force nous est d'admettre qu'il s'agit avec l'Aristotélisme d'une réalité historique ferme. Sans Corydalée l'exégèse ne serait qu'une décadence, à partir de l'Exégète, qui est Alexandre. Le dernier parmi les commentateurs ne viendra pas seulement rehausser la qualité de l'exégèse, mais encore témoigner du fait qu'elle représente une structure historique bien précisée. Tous ces prophètes mineurs qui s'engageaient dans la « logomachie artificielle » sont bien à leur place dans la configuration de l'ensemble. Tout en faisant le point, le Corydaléisme confère un sens à toute la série de commentateurs.

Mais si Corydalée fait tenir extérieurement la série, comme terme et extrémité, il l'a fait tenir à la fois *intérieurement*, par l'esprit de son exégèse. Dans l'espèce il indique, à la fin de la file de commentateurs, quel est le devoir d'un exégète, rehaussant de la sorte le rôle de ses prédécesseurs, même lorsqu'il s'agit d'interprètes d'une qualité supérieure à lui.

En général on ne voit plus très bien ce qu'était un exégète d'Aristote, faute de posséder les œuvres complètes ou l'écho de leur activité doctrinaire. Il y en a qui commentent plusieurs œuvres d'Aristote, d'autres qui n'en commentent qu'une, et même pas entièrement s'il s'agit de l'*Organon*, avec ses six parties, comme c'est le cas pour Dexippe, David ou Stephanus. A son tour Philopon a mérité son nom de « celui qui aime le travail » par son zèle à commenter le plus de traités possible. Mais il faut, en tant qu'exégète, les commenter *tous*. Seul Alexandre, au début, et Corydalée à la fin l'ont fait. On savait, certes, sans Corydalée quel est le devoir de l'exégète : « Chaque professeur de philosophie aristotélicienne se devait de commenter dans ses cours tous les traités proprement philosophiques du Stagirite », écrit Paul Moraux [7] ; mais on ne le *voit* pas sans Corydalée, pour la série des commentateurs dont on nous a transmis les œuvres, et l'histoire se trouve, même au cas d'Alexandre, face à de simples

[7] *Alexandre d'Aphrodise*, Liège, 1942, p. XIII.

commentaires à des livres. C'est peut-être là ce qui a obscurci leur signification historique.

Corydalée rehausse les commentateurs isolés à la noblesse d'exégètes de *l'œuvre* d'Aristote et non de ses œuvres. Quelle en est la différence? Celle entre Grecs et Arabes ; de toute façon entre Grecs et Latins. Ce sera le titre même de la scolastique grecque et la justification de sa monotonie. Pour les Latins, qui n'ont devant eux que des bribes de pensées anciennes et ensuite des œuvres isolées, il sera naturel d'y chercher la Vérité. Si ce ne fût pas la langue latine même qui imposa à tous ces penseurs du Moyen-Age de juger et parler par décrets, il est évident que les conditions de la vie culturelle occidentale eussent suffi à en expliquer le style. Comparons en effet l'Alexandrie du V^e^ siècle, d'Ammonius, au Paris d'Abélard. Rien de plus opposé, comme conditions extérieures de la culture, que l'abondance de documents, la pression de la tradition dans le monde d'Alexandrie d'un côté — où vers le V^e^ siècle finit par se préciser le style de la scolastique grecque (de même que l'avait fait, un peu auparavent, la théologie, et encore plus avant la philologie, la grammaire et la rhétorique) — et d'un autre côté les conditions de vie culturelle de l'Occident, du X^e^ au XII^e^ siècles, le desert culturel, dirions-nous, où finit par s'installer la scolastique latine. Une conscience de *culture* était impossible, dans la série qu'ouvrait Alcuin au confins du monde. Aussi ne restait-il à ces penseurs refusés par l'Abondance — mère de toute paresse de l'esprit, mais aussi de toute inquiétude, subtilité et recherche — que de s'engager dans la seule voie de la pauvreté, qui mène à la fruste Vérité.

C'est pourquoi le style de la culture latine sera bien celui des *thèses* et des disputes en conséquence. Il n'y a rien à analyser et synthétiser quand on n'a pas de matière : il ne reste à l'esprit qu'à instituer tout simplement. Et le style de la culture à thèses affichées se prolongera jusqu'à la fin du Moyen-Age ; car c'est encore par des thèses affichées que le luthéranisme d'un côté, la pensée humaniste et scientifique d'un autre, ouvriront l'ère nouvelle.

La scolastique grecque ne connaît pas de thèses. Née sous un excès en plus et non en moins, sous l'empire d'une surabondance de tradition écrite, elle aura comme tâche de cerner cette richesse et comme obsession de n'en rien laisser tomber. C'est l'ensemble des sciences et des connaissances qu'elle a devant elle, et non pas des sciences isolées ou des points de doctrine isolés. En matière de logique, par exemple, elle ne posera jamais un accent particulier sur la syllogistique. Pourquoi la scolastique latine s'engage-t-elle si profondément dans la syllogistique, et du reste pourquoi la logistique moderne, de son côté, réduit-elle la logique classique à la syllogistique? C'est qu'elles s'intéressent moins, par nécessité ou préférence, à la logique dans son ensemble, comme science de la pensée, qu'à

la seule pensée exprimée. Mais il y a davantage avec la scolastique latine. Si elle semble réduire, à un moment donné, la logique à la syllogistique et aux propriétés des termes (les commentaires sur les catégories, nombreuses au début, mènent ailleurs qu'à la logique), tout comme elle semble parfois imposer la primauté de la logique parmi les sciences, c'est qu'elle n'a à sa disposition que des sciences isolées et des œuvres isolées, telles le *De caelo*. Le Moyen-Age latin sera rempli de disputes sur des thèmes de logique et de commentaires au Traité du Ciel — pour ne plus parler des spéculations sur le passage de l'*Isagogue* de Porphyre.

S'il n'y a pas de thèses et de disputes dans la scolastique grecque et pas de science dominante, ou à l'intérieur d'une science pas d'aspects dominants et exclusifs, le rôle et le style de l'exégète seront différents. Certes, les commentateurs grecs s'attardent parfois trop longuement, selon le goût des modernes, au traité des *Catégories*, et il leur arrive de ne pas trop avancer, tel ce Hermias, père d'Ammonius, dont on ne mentionne qu'un commentaire à l'*Isagogue* de Porphyre. Mais il faut bien commencer par le commencement, et la logique, dans l'arrangement des œuvres aristotéliques, tout comme les *Catégories* dans la logique, sont au commencement. Autrement, pour des commentateurs qui ont devant leurs yeux toute l'œuvre d'Aristote, il ne sera pas question d'extrapoler des problèmes ou de petits traités, mais bien de rendre compte de l'*univers* de la culture scientifique suscitée à la vie par Aristote.

L'exemple de Corydalée, qui commente — comme le chef de file Alexandre d'Aphrodise — l'ensemble des ouvrages, vient donc rehausser les autres interprètes au niveau des commentateurs de l'œuvre, et non des œuvres aristotéliques. On pourrait, certes, se demander pourquoi n'est-il pas question chez Corydalée de commentaires aux traités d'éthique également ; et d'ailleurs Alexandre lui-même et l'infatigable Philopon n'en ont pas non plus. Mais il est incontestable, avec Corydalée, que l'exégète doit toujours être l'*Exégète* et que ce que l'on disait d'Alexandre, qu'il était « Aristote vivant », ou même d'un Crémonini — qui finit par être bien grec sous ce rapport — et peut-être encore de Corydalée, doit être vrai pour tout commentateur grec : on est « Aristote vivant », c'est-à-dire on rend compte du savoir humain, ou alors on n'est pas interprète.

A tous ces commentateurs, Corydalée confère donc un sens. Ils ne l'ont pas à première vue, et d'ailleurs ils s'arrêtent presque toujours à mi-chemin ; aussi faut-il la générosité de l'histoire pour compléter leur trajectoire et muer l'ébauche d'interprète en une intention d'Aristote vivant. Mais c'est peut-être là leur vraie image, et l'on verra tout à l'heure qu'elle revient sur l'image d'Aristote même, pour le rehausser également, s'il le faut. Et si l'on disait que c'est un luxe et un excès alexandrin que d'entreprendre la justification de tels esprits, où justement l'esprit ne perce

pas et où presque rien de nouveau ne fait son apparition, nous répondrons qu'Aristote lui-même, selon le mot profond de M. Olof Gigon, n'était pas de ceux qui ont l'habitute de dire que toute chose est « autre » [8]. Quant à l'histoire de l'esprit, elle n'est pas toujours favorisée, comme toute histoire, par l'exceptionnel. Peut-être, au contraire, a-t-elle davantage à apprendre de la règle.

C'est la règle, dans cette confrérie spirituelle que forment les adeptes grecs de l'aristotélisme, que de pratiquer l'*Imitatio* de l'Archétype. Chacun de ces prophètes mineurs représente une poussée de l'esprit vers la science totale, par l'effort de repasser l'itinéraire aristotélique. Et cette fois il ne s'agit pas de simple encyclopédisme. Comprendre, à travers Corydalée, l'intention profonde de l'interprète, c'est comprendre la nature de l'encyclopédisme aristotélique, qui est bien le résultat d'une *conscience de culture* et non pas celui d'une curiosité scientifique. C'est dans une pareille conscience de culture que s'installe, à son niveau, tout interprète grec. Car si pour les Latins l'aristotélisme peut sembler une Somme et tenir de la sorte de l'encyclopédisme le plus pur, pour les Grecs il est bien davantage qu'un répertoire de vérités ; il est précisément cette conscience qui s'épanouit dans la culture scientifique. L'Aristotélisme est le premier modèle de la culture scientifique. Nous n'en sommes qu'au second.

L'ARISTOTE DES COMMENTATEURS

Si Corydalée peut aider à définir le type de commentateur grec, il pourra contribuer, par là même, à la réconsidération d'Aristote dans notre culture. Le Stagirite (ou alors l'auteur ou les auteurs du *Corpus aristotelicum*) [9] a une fonction si précise et à ce point unique que l'on s'étonne de voir comment peut-on lui demander autre chose tout en lui refusant cela. Mais c'est bien ce qui s'est passé. On lui a demandé d'être la Vérité, la Philosophie et le Système, tout en lui refusant trop souvent de représenter *la plaque tournante de l'esprit européen* : le lieu précis où l'esprit comme exception se convertit en esprit comme règle, voire en culture. Aristote abaisse la superbe du génie ; et c'est bien ça la culture : le génie de l'humanité, apprivoisé.

Puisque nous ne sommes plus à l'heure du conflit entre Latins et Grecs, on peut l'invoquer sans risque et dire, du points de vue grec : les Latins portent la responsabilité d'un désastre dans la conscience européenne ; pour avoir tant voulu faire d'Aristote, ils ont fini par le compro-

---

[8] *Aristoteles, Einfuhrungschriften*, von Olof Gigon, Zurich 1961, p. 56.

[9] On a même soutenu que le *Corpus* avait été rédigé par Théophraste. V. *Aristoteles Werk u. Geist*, par J. Zurcher, Paderborn, 1952.

mettre, au point de laisser un vide dans l'histoire de notre culture. On peut en voir les résultats non seulement dans les propos anti-aristotéliques de ces Latins par excellence, en matière de philosophie, que sont les Anglais, un Mill, un Russell. C'est un vrai Latin, et qui connaissait comme peu d'autres l'antiquité grecque, c'est Léon Robin qui devait porter sur Aristote le jugement le plus sévère mais aussi le plus surprenant : « Dès qu'on s'avise d'examiner de près l'édifice si solidement charpenté et bâti, on y aperçoit plus d'une fissure, peut-être même d'adroites *tricheries* (souligné par nous). Elles sont le fruit [. . .] de préoccupations didactiques, plutôt que d'une méditation philosophique *loyale* (souligné par nous) où l'âme toute entière est intéressée. Si la philosophie est une aspiration sincère vers une vérité [. . .] on osera porter sur la majesté d'Aristote une main sacrilège et douter qu'il ait été un philosophe vivant sa philosophie. . . » [10].

Voilà le résultat des Latins : ils ont confronté Aristote avec la Vérité, et il n'a pas résisté ; ils l'ont confronté avec les exigences de la méditation philosophique ultime, et il n'a pas résisté. Deux mille ans de culture européenne, où l'influence d'Aristote n'a été que trop accusée, sont mis sous le signe du doute, voire même de la compassion, à l'instar des chrétiens pour les âmes nées avant le Christ. D'Aristote lui-même qu'en reste-t-il ? « La part immense de l'observation, de la description, de l'analyse », dit Robin [11]. « C'est par là qu'il reste vivant et toujours digne d'admiration ». Et ce n'est que par cela.

On peut toujours le trouver digne d'admiration, et s'en passer. Les siècles qui ont suivi la redécouverte des œuvres attribuées à Aristote, vers l'an 70 av.n.ère, ne s'en sont pas passés. Pourquoi donc ? C'est à une pareille question que l'exégèse grecque suggère une réponse qui ne soit tant soit peu une excuse.

De toutes les forces qui animent le monde, il n'y a que celles de la nature à ne pas être grecques, a-t-on dit. à tort ou à raison. Comment se fait-il que de toutes les forces qui animent la culture laïque jusqu'à un moment donné il n'y ait que la géométrie d'Euclide et le souffle de Platon qui ne soient pas aristotéliques ? C'est qu'Aristote le premier *appelle les choses de la culture par leur nom*. Mais pour être le premier à le faire et pour éveiller d'emblée les forces de la culture, il n'en est pas moins le dernier à paraître.

Tout était anonyme, en matière de culture, avant lui. Il n'y avait pas de sciences et pas de disciplines philosophiques, et ce n'était pas seulement la metaphysique à ne pas avoir de nom. Tout était dans le tout, comme dans la vision d'Anaxagore. Depuis Thalès, quelque trois siècles

---

[10] *Aristote*, Presses univ., 1944, p. 299 suiv.
[11] *Ibid*. p. 303.

devaient passer pour que le fruit de l'esprit mûrisse. Cet intervalle de trois cents ans, c'est peut-être, on le dirait, « le pas » de l'esprit. Il nous a fallu quelque trois siècles depuis Galilée pour que, d'un coup, des sciences nouvelles surgissent de nos jours. Il avait fallu autant pour que les sciences tout simplement apparaissent et commencent à recevoir des noms.

Ce fait étrange qu'il n'y eut pas encore de sciences et disciplines distinctes chez Platon, et avant lui encore moins, a pu faire l'admiration de Nietzsche (sinon envers Platon, qui lui semblait une simple « mixture », du moins pour ses devanciers). On peut bien appeler leur naissance une « décadence » ; mais elle était une chose sans pareil. Avec Aristote, ce fut un spectacle unique : presque chacune de ses œuvres engendrait une science. Ce n'est pas seulement la logique qui naît, comme de la tête de Zeus, avec les Premiers Analytiques, ou ce qu'on appellera gnoséologie avec les Seconds, mais comme on ne le sait que trop bien, tout ce qu'on a non seulement enseigné mais encore pris comme objet de connaissance, de réflexion et de spéculation a été baptisé et mis en ordre par ou à la suite d'Aristote : zoologie et botanique, physique, éthique ou métaphysique.

Personne n'a obtenu autant que l'auteur des manuscrits légués par Théophraste à Nélée et édités presque trois cents ans plus tard par Andronikos. Ce n'était pas un auteur que l'on proposait, c'était la conscience de culture, dont nous parlions, suscitée à la vie au sixième jour et donnant un nom à toute chose. Dire, comme le dernier Latin cité plus haut, qu'il ne s'y agit de Vérité, dire qu'il ne s'y agit pas toujours de philosophie profonde— pourrait être vrai à la rigueur. Mais là n'est point la question. Il n'est que d'un miracle, qui s'appelle la culture de l'homme européen. Cette féerie de la culture éclate avec l'œuvre d'Aristote dans son ensemble. Vérité scientifique et authenticité philosophique sont de la prose auprès de ce rêve de culture.

Comment s'y soustraire ? Qu'est-ce qu'on peut lui opposer ? Comment sortir de cette fascination, sinon par les paroles et les moyens qu'il avait lui-même forgés ? S'il est absurde de soutenir qu'Aristote a fait tout cela de par lui-même et délibérément, il est tout aussi absurde de soutenir que ce n'est pas sous le nom d'Aristote que tout cela s'est fait. On peut bien former un syllogisme hypothétique à la place du syllogisme catégorique, ajouter une quatrième figure, ou même, plus tard, penser comme Kant que les catégories d'Aristote ne sont pas bien établies, ou bien, comme Russell, ironiser l'affirmation qu'aurait fait le Stagirite que la femme a moins de dents que l'homme, mais on reste toujours à la logique d'Aristote, on parle avec le mot même et le concept de « catégorie » forgé par lui, ou enfin on invoque l'anatomie et l'autopsie (la vue directe) qu'avait conçues précisément cet antique mal renseigné.

Robin écrit : « Le malheur c'est que cela ressemble trop à une machine à penser, avec ses rouages, qui s'appellent « puissance » et « acte », « matière » et « forme ». Cette mythologie était commode pour les besoins de l'enseignement. Il est avant tout ... « professeur », et à ce titre il est, peut-on dire, dans la ligne de la Sophistique »[12]. On peut être d'accord avec Robin, il s'agit du grand sophiste ; mais si Robin a raison, il est étonnant de voir qu'il n'en aperçoit pas les conséquences. Car enfin cette vaste Sophistique (de sophia), c'est notre culture même.

Tout peut être contestable, faux, non scientifique et non philosophique chez Aristote : c'est pourtant lui qui a baptisé — et non seulement en professeur — les choses de la culture dans l'histoire de l'esprit européen. Cette étrange démarche de l'homme européen que de s'intéresser à ce qui ne le regarde pas (de près ou dans l'Absolu), de mêler son esprit un peu partout et — pour comble de bizarrerie — de communiquer à ses semblables tout cela, et encore d'une façon organisée et codifiée ; cette œuvre d'un esprit qui reflète tout ce qui est au monde et réfléchit là-dessus, qu'on l'appelle œuvre d'intelligence, œuvre de raison, culture, ou comme on le voudra, cela est sorti à la lumière avec Aristote. Et la culture, c'est un « élément », le cinquième, la quintessence, après la terre, l'eau, l'air et le feu — cela nous le savons bien aujourd'hui quand cet élément peut faire éclater la nature même. « Aristote » est le nom que l'élément *humanitas*, *ratio*, *logos* a porté pour la première fois dans l'histoire.

Si on comprend Aristote de la sorte, alors ce n'est pas seulement la critique de Robin qui est surprenante, c'est aussi la réhabilitation historique à base d'« évolution interne » entreprise par Werner Jaeger. Depuis la parution de son *Aristoteles, Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung* en 1923, on ne cesse d'admirer l'analyse qu'il en a faite et de la considérer comme décisive pour l'intelligence d'Aristote. Et en effet on ne peut qu'être ébloui par le savoir et la pénétration historique de l'interprète. Mais son interprétation ne risque-t-elle pas de bloquer précisément la perspective historique ? A nous rendre « possible », à la façon de l'historisme du XIX^{e} siècle, la personnalité d'Aristote, à nous le rendre vivant, plausible, vrai, sous un éclairage local parfait, ne perd-on pas justement « le ciel étoilé » ? Tout ce que Jaeger dit semble exact ; mais de nouveau tout n'est pas vrai. Exactitude historique et vérité historique font bien parfois deux.

Jaeger écrit (p. 1) : « Warum er die Wissenschaft in diese bestimmte Richtung gelenkt hat, wird nicht aus der Vorgeschichte, sondern erst aus seiner eignen philosophischen Entwicklung klar. » Voilà ce dont on

---

[12] *Op. cit.*, p. 300.

peut douter, de la perspective historique du XX^{e} siècle, qui n'est plus « paroissiale », comme on le dit. Aucune évolution organique et interne d'une personnalité, fut-elle même celle d'Aristote, ne saurait expliquer deux mille ans de culture scientifique. Le simple fait que *toutes* les disciplines scientifiques et philosophiques naissent d'emblée avec Aristote (et Jaeger ajoute lui-même à la liste connue : l'histoire des religions, naissant au troisième livre du « Sur la philosophie », l'histoire des sciences, l'histoire de la philosophie, enfin la philologie même ; v. pp. 159, 350 et 358 de son livre), bref la naissance de la culture organisée, souveraine, exhaustive et impitoyable envers toute nouveauté, pendant presque deux millénaires et malgré la grande révolution chrétienne, cela ne tient pas de l'évolution d'un personnage historique.

Si Jaeger a raison contre la façon anhistorique et scolastique dont on a conçu Aristote, par un « Begriffschematismus » qui faisait paraître sa pensée comme achevée dès le début, on ne saurait en échange s'arrêter à l'histoire d'une simple individualité. Du reste, malgré son manque d'esprit historique, la vision traditionnelle a eu quand même le bon goût de ne pas trop insister sur le personnage comme tel, sur son « complexe de trahison » (comme on s'est permis de dire de nos jours) quant à ses rapports avec Platon et avec Athènes, sur son affectation extérieure et son léger bégaiement. Un antiplatonicien franc (voire même la contre partie de Platon) et un « secrétaire de la nature » et du logos, voilà ce que l'Antiquité a retenu. Aussi l'effort vivificateur de Jaeger est-il appréciable, sans être toujours heureux, en fin de compte. Car s'il est bien intéressant, au point de vue local, de trouver le platonisme du jeune Aristote et une survivance platonicienne dans la création ultérieure, il faut quand même admettre que la version platonisante du philosophe est bien médiocre, pour ne pas dire plate. [13] Si platonisme veut dire les exhortations du « Protreptikos » ou l'évasionisme de l'« Euedème », on aurait pu s'en passer. Ce serait la meilleure preuve qu'Aristote « n'a pas compris » le vrai Platon. Quant au platonisme tardif, à la *constante* platonicienne d'Aristote, on finirait, à en croire Jaeger, par mettre une fin à cette admirable dualité Platon-Aristote, qui n'a cessé de commander l'histoire de l'esprit européen. Voilà le résultat de l'historisme de l' « évolution interne » : mettre sous le signe du malentendu l'histoire même.

Par ailleurs, à quoi Jaeger lui-même aboutit-il parfois ? En s'appuyant sur une lettre de vieillesse du philosophe où il écrit que la solitude et le retranchement en soi le rendent plutôt amateur de mythes, notre contemporain trouve qu'il s'agit là d'une nature plus complexe qu'on ne pensait

[13] De nos jours, Ingemar During s'oppose au jugement tranchant de Jaeger.

et que « dieses reiche Leben sich nicht erschöpft in all dem Wissen und Forschen, wie es oberflächlichem Blick scheinen möchte » (p. 342). Il semble bien que Jaeger ait raison et que le philosophe ne soit pas cet être unidimensionnel dont on a trop souvent l'image ; c'est bien rendre justice à la personne intime d'Aristote, comme on a rendu à Descartes plus tard, en mentionnant qu'au fond il avait témoigné d'une nature « mystique », par ses visions de jeunesse et son intérêt rosecrucien. Mais quand on se demande à quoi la dimension mystique sert à l'entente du cartésianisme, on en est tout aussi peu enrichi que par le φιλομυθότερος γέγονα d'Aristote. Il est devenu plus amateur de mythes. Est-ce davantage qu'une disposition ?

Et voici un autre résultat de l'enquête jaegerienne, cette fois-ci concernant non pas l'homme tout simplement, mais l'homme de culture et le professeur. En parlant des cours écrits qui représentent l'œuvre proprement dite d'Aristote et qui ont été mis en valeur seulement après leur redécouverte, plus de deux siècles après la mort du philosophe, Jaeger écrit : c'est ainsi qu'Aristote est devenu *sans son intention* le professeur de toutes les nations. Et il ajoute : « Die weltgeschichtliche Sendung steht im scharfsten Gegensatz zu seinem persönlichen Wirken und Wollen » (p. 338). Tout ce que Aristote se serait proposé n'aurait été que de transmettre à ses adeptes sa doctrine, ou plutôt ses méthodes et son esprit de recherche. C'était donc — dirons-nous — à Théophraste et Koriskos qu'il enseignait le goût de la vérité, non pas aux 2000 années d'histoire.

Jaeger a de nouveau raison ; et c'est avoir raison par l'exactitude. On est modeste même lorsqu'on est Aristote ; et d'ailleurs, dans cette culture de l'oralité et de la présence, qu'est la culture grecque, un Platon abandonnait par trois fois ses exploits théoriques pour tenter l'expérience pratique sicilienne. Mais aurait-il vraiment préféré sa réussite à Syracuse, à sa « République » et à ses « Lois » ? C'est là que l'exactitude touche au grotesque. Qu'il nous soit permis de préférer, pour Aristote, au nom même de la vérité historique, le titre de secrétaire de la nature à celui de maître de Koriskos !

Si c'est là le résultat de ces admirables recherches historiques, il nous faut pouvoir les dépasser et devenir, comme Aristote lui-même sur le tard de sa vie, un peu φιλομυθότεροι en matière d'histoire. Le mythe est histoire, et il l'est au plus haut degré. Aristote est devenu mythe. Dire comme Jaeger à la fin de son œuvre (p. 432) qu'il s'agit d'un « miracle psychologique », c'est l'acquiescer, sans en avoir le courage. C'est d'ailleurs non pas le mythe d'un personnage mais de la *culture* qui surgit avec Aristote. Aussi n'y avait-il rien à faire — tout au moins pour la culture laïque—

que de tâcher d'être, depuis, Théophraste et Alexandre jusqu'à Corydalée, un « Aristote vivant ».

On n'a raisonnablement dit d'aucun philosophe, sauf de Socrate, qu'on le retrouve vivant. Ni « Héraclite vivant », ni « Platon vivant » n'ont pas beaucoup de sens, car les deux penseurs, comme presque tous les autres, sont des esprits aux contours bien distincts, et non pas des « consciences ». Seul Socrate, la conscience rationnelle, et Aristote, la conscience de culture, autorisent une telle appellation. Car ils représentent justement des consciences et non une doctrine ; le premier, une conscience à tout « ignorer », l'autre une conscience à tout savoir.

Comme il est surprenant alors — pour retrouver un instant la critique de Léon Robin — d'entendre notre contemporain dire : « C'est pourtant, à la fois, ce bel aspect de la façade et la confusion ou le désordre foncier de ce qu'il y avait derrière, qui expliquent l'emprise prodigieuse de l'Aristotélisme sur l'esprit des anciens... Les leçons que le maître avait laissées étaient rarement assez limpides pour ne pas réclamer des commentaires » (p. 299). Ce n'est que ça ? Mais pour tous ces commentateurs grecs qui s'empressent d'interpréter le Maître et aspirent à être un « Aristote vivant » il s'agit de quelque chose de plus que d'éclaircir la pensée du Maître et de préparer une lecture plus pénétrante. L'Aristotélisme, c'est-à-dire l'élément de la culture, est une question de vie de l'esprit.

Certes, on peut le rabaisser au niveau du professorat — et on n'a pas manqué de le faire dans le monde grec — et même pire, à l'infatuation d'un Vadius grec ; mais cela ne charge en rien le caractère de la culture d'être l'investiture humaine par excellence, l'élément même où vit l'homme. S'il s'agissait de commentaires uniquement clarificateurs, comme le veut Robin, pourquoi ne se serait-on pas contenté de ceux d'Alexandre, l'Exégète, et encore un ou deux tout au plus ? Pourquoi ne faisait-on pas comme plus tard en Occident, où par exemple les commentaires de Saint Thomas d'Aquin, avec tout au plus ceux de Cajetanus, suffiront ? Pourquoi chaque interprète, tout modeste qu'il soit, reprend pour son propre compte le labeur de la culture scientifique, sinon parce qu'il s'agit du savoir, sans lequel il n'y a pas de sagesse et de paix dans l'esprit de l'homme européen ? Il n'est pas question de faire justice à Aristote, quand on est exégète : il est de se la faire à soi-même.

Et il y a davantage : non seulement chaque interprète reprend Aristote à sa façon (même lorsqu'il s'agit de : « paraphrase ») mais il est tenté d'en changer l'expression et il peut transcrire chaque passage. Aucun fragment d'Héraclite et aucune page de Platon ne sauraient être écrites d'une façon différente. *Tout Aristote peut être refait*, et il l'a été durant

toute la période d'exégèse ; peut-être aujourd'hui encore le refait-on. On dira : Héraclite et Platon sont des écrivains-artistes, alors qu'Aristote, ou l'auteur du *Corpus*, ne l'est pas. Ou encore : Héraclite et Platon écrivent des œuvres philosophiques, Aristote des manuels et traités ; on peut bien refaire un livre de sciences naturelles ou un manuel de logique, voire même un traité de métaphysique, en principe. — Et pourtant, ce n'est pas tout. Aristote peut être écrit différemment parce qu'il ne fait que prescrire pour chacun « les Travaux et les Jours de la culture ».

A la place de ces « Travaux et Jours de la culture », qui ont échu à la gent d'Aristote et ont rempli les siècles comme ce qu'il y avait de meilleur, quand même, à un moment historique donné, voilà finalement ce qu'un Léon Robin pense pouvoir mettre : « Un jour vint où, dans le désarroi général des consciences parmi la confusion des cultes... ce matériel s'offrit à des hommes, païens ou chrétiens, qui étaient avides d'asseoir leur réflexion sur quelque fondement solide... Au sixième siècle (après 529), l'Aristotélisme avait cherché refuge en Perse et en Syrie. C'est de là qu'il est parti pour se répandre plus tard dans l'Occident et y enrichir ce qui avait pu subsister de cet Aristotélisme néoplatonicien, dont, à la même époque, Boèce avait été dans Rome le plus notable représentant » (p. 300).

Presque chaque mot de Robin serait à combattre si l'on rapportait ses propos à l'aristotélisme grec. Car « un jour vint » peut avoir un sens pour les Latins, et encore, du moment que Porphyre avait été parmi eux et Boèce n'était pas sans prédécesseurs latins. Mais chez les Grecs on n'a pas attendu, après l'édition d'Andronikos, « un jour » pour reprendre l'aristotélisme, on l'a pratiqué constamment. D'autre part on ne cherchait pas des assises solides dans le désarroi auprès d'Aristote, on y cherchait la culture scientifique tout simplement. Et le « refuge » en Perse et Syrie peut être valable aussi pour Byzance et Alexandrie, mais il s'était produit d'avance, par l'influence grecque en Syrie tout au moins. C'est seulement l'histoire de la pénible rencontre indirecte des Latins avec Aristote qu'on nous expose. Rien n'affecte l'espace de langue grecque, et justement à cause de cela on devrait y chercher, même chez les esprits sans importance, la destinée de la culture.

Mais qu'avec l'aristotélisme il soit question de la *culture* et non pas d'un simple support philosophique pour quelque autre genre de réflexion, ce sont les anti-aristotéliciens qui le prouvent, les néo-platoniciens et les chrétiens. Eux encore ils doivent aristotéliser et refaire ainsi l'« Aristote vivant ». C'est un aspect des plus étranges, à première vue, dans l'histoire de l'esprit, qu'on ne peut toucher à Aristote sans se livrer à lui et à ses problèmes. Les meilleurs aristotéliciens seront fournis précisément *par les sectes adverses*. Il n'y a que Plotin à ne pas se livrer au Philosophe, par la

force de son génie et son acharnement à le combattre. En échange son disciple, ami et éditeur Porphyre se livrera à tel point qu'il sera, à côté d'Alexandre et davantage parfois, par son écho auprès des Grecs et Latins, un heureux ou néfaste « Aristote vivant », à sa façon.

Car c'est presque incroyable comme Malchus le Syrien, surnommé Porphyre par Longin, s'engageait dans le courant aristotélicien. Lui qui avait écrit des interprétations de Platon, des ouvrages religieux, mystiques, astrologiques, et qui ne connaissait que trop bien les objections de Plotin à l'*Organon*, pour les avoir mises en ordre et éditées, semble brusquement tout oublier et donne des commentaires aux premières parties de l'*Organon*, à la *Physique* (d'après Simplicius), à la *Métaphysique* et à l'*Ethique*, où toute allégorie et « enthousiasme sacré » ont disparu. La célèbre « Isagogue » écrite vers 270 en Sicile, où il s'établit pour quelque temps sous les conseils de Plotin, pour surmonter sa hantise du suicide, est tout aussi sèche et froide que n'importe quelle page arride du *Corpus aristotelicum*. Imaginez une nature mystique qui se mettrait de nos jours à faire de la linguistique, anthropologie ou logique. Il n'en resterait que l'homme de science.

Mais le cas de Dexippe — pour passer sur Jamblique, néo-platonicien décidé et ardent, dont on ne possède pas les commentaires, mais dont le peu qu'on en trouve cité est sobre et appliqué, à la façon aristotélicienne — pourrait être des plus éloquents. Dexippe est un des esprits les plus subtils de la gent aristotélique, si l'on peut juger d'après le seul commentaire aux *Catégories*, fragmentaire encore, qui nous reste. On ignore presque tout sur lui, mais le ton détaché et quelque peu ironique dont il parle des commentaires « interminables » de Porphyre et Jamblique, de même que la profondeur et la rigueur de ses analyses, indiquent un grand esprit manqué de notre culture, peut-être [14]. A le voir se débattant contre la séduction plotinienne et jugeant qu'il s'agit d'un malheur de la raison — si nous comprenons bien son invocation à Pallas Athéna du début — qui se diviserait elle-même entre Aristote et Plotin ; à prendre au sérieux sa souffrance, presque « physique », comme il le dit, lorsqu'il se voit obligé de se décider pour Aristote, bien qu'il lui faille combattre quelqu'un de « divin », on peut mieux imaginer la crise féconde de conscience que la culture — comme on allait l'appeler — devait apporter à l'esprit. Car il ne s'agit pas de dire simplement : amicus Plotinus sed magis amicus Aristoteles ; on doit abandonner chaque fois ses dieux pour se livrer à la culture de la raison, même si on n'est pas certain d'en trouver d'autres.

---

[14] Nous avons traduit en roumain son commentaire aux *Catégories*, paru aux Editions de l'Académie Roumaine, en 1968, avec les commentaires de Porphyre et d'Ammonius.

Ce « rapt » de la culture, sous l'image de l'aristotélisme, fera que les chrétiens s'ignoreront comme tels. Si l'on excepte les grands théologiens, qui excellent à prendre de la philosophie ce qui leur faut, on se trouvera devant le cas des penseurs tels David, Elias, Asclépius, Stéphanus, plus tard Ephésius et même Corydalée, qui simplement se *rappellent* de temps en temps d'être chrétiens. Ils jettent alors un mot de nature à les faire croire qu'ils sauvent leurs âmes et continuent à aristotéliser. Tout comme on aimerait au fond philosopher avec Platon — et on y revient avec Psellos au XI^{e} siècle — mais on ne peut pas se passer d'Aristote, on a son Dieu, mais on rend compte des choses sublunaires sans lui. Les exégètes grecs, de provenance si diverse, ont le même style, et cela non pas pour avoir épousé les idées d'Aristote, mais pour n'avoir rien à leur opposer.

S'abandonner à la culture, mène-t-il nécessairement à un résultat ? A juger d'après la scolastique grecque, bien que supérieure sous tant de rapports à celle des Latins, on n'aurait pas de résultats notables, en tout cas rien de nouveau. Mais la culture n'est pas nécessairement une école de génies. Elle en est même le contraire, de par la massivité de ses connaissances acquises, qui donnent le sentiment à quelqu'un, comme le disait Goethe, que «l'humanité a plus de génie que moi ». Le *Corpus aristotelicum* était là, pour fixer avec ses réponses et questions toute inquiétude, curiosité ou démarche rationnelle. Il avait plus de génie que les scoliastes. Aussi le génie grec, s'il faut le chercher, s'est-il manifesté sur le seul terrain où la nouveauté était à sa place, dans le cadre historique changé : en matière de théologie.

Il n'en sera pas mieux chez les Latins, et Aristote fera pour des siècles le désespoir de toute nature géniale. C'est qu'il apparaissait, comme nous le disions, à l'aboutissement de 300 ans de créativité et « génialité ». La nouveauté des Latins ne devait pas résider dans l'Aristotélisme et l'exégèse, malgré leur Saint Thomas d'Aquin. Elle allait consister dans la préparation, durant le Moyen-Age même, puis dans l'éclosion des trois siècles d'anti-Aristotélisme scientifique, de Galilée à nos jours, qui autorisent au XX^{e} siècle un nouveau « moment Aristote », comme il nous semble. Si analogie historique il y a , on dirait que nous entrons dans une nouvelle ère de scolastique — et on l'a déjà dit — où le souvenir de la scolastique grecque, avec ses limites, son alexandrinisme, mais aussi avec sa juste mesure dans les choses de l'esprit, pourrait bien rendre quelques services.

Quant à Aristote, que seule cette scolastique a maintenu, dans sa matérialité d'abord et ensuite dans sa fidélité à lui-même, il n'est pas tout à fait mort philosophiquement, bien qu'il le soit pour le côté scientifique de notre culture. Car n'est-il pas étrange que quelques-uns des moments de pointe de la philosophie moderne (dont l'un décisif) ont eu lieu

comme sous l'impulsion d'Aristote? Il en est ainsi de Leibniz (le génie tutélaire de la cybernétique, d'après Wiener), dont le mathématisme se double d'un substantialisme parfaitement aristotélicien ; il en est, au moins indirectement, de Kant — qui genuit Fichte, qui genuit Hegel — dont la révolution copernicienne est déclanchée par l'idée de « catégorie », de souche et d'appellation aristotélique ; et il y a de nos jours Heidegger, qui est parti tout simplement du problème aristotélicien de l'être en tant qu'être, qu'il trouvait, de son propre aveu, chez Fr. Brentano. Si ce n'était que pour cette fonction de « déclancheur d'idées » et encore l'Aristotélisme devrait être maintenu, son exégèse y comprise.

Aussi pouvons-nous revenir à l'idée d'*exégèse européenne*. A la veille, peut-être, d'une nouvelle ère exégétique, plus féconde semble-t-il, mais aussi plus risquée pour l'humanité que l'autre, il est bon de rappeler ce que fut l'homo europaeus. On commence trop tard l'histoire de l'esprit européen à Paris ou à Florence. On devrait la commencer à Alexandrie et à Byzance (en comblant ainsi le pénible vide du Moyen-Age naissant), pour autant que ce sont les deux principaux centres à faire non seulement le raccord mais aussi le partage avec l'Antiquité, par l'esprit de libre recherche, le culte de la vérité aporétique et ouverte, bref par l'impiété sacrée de la culture. C'est à Alexandrie et à Byzance, directement ou en passant par Antioche, que l'esprit de la culture européenne fait son apparition dans l'histoire.

Mais culture veut dire préservation de l'acquis, au premier moment ; vie de l'esprit dans le moule de ce qui a été préservé, ensuite ; et à peine en dernier lieu, s'il est possible, création du nouveau, sans faire éclater l'ancien, ou alors en le faisant, de par une violence de l'esprit dont on ignore les lois. Pour les deux premiers points, toute culture est exégèse, sans quoi les cultures orientales n'en seraient pas une. Si l'on accorde donc à l'aristotélisme grec d'être représentatif pour l'esprit européen sans avoir été créateur, on peut y trouver les traits qui en rendent compte encore, dans le renouveau de cet esprit.

Il ne s'agit pas, pour l'esprit européen, de trouver par la culture la Voie, comme en Chine ; encore moins s'agit-il de chercher le Salut, comme aux Indes. Et le trait surprenant mais présent déjà dans la culture exégétique grecque c'est qu'il n'est même pas question de Vérité. Il s'agit du Savoir, tout simplement, c'est-à-dire de la sophia dans toute son étendue, à partir de la simple adresse de l'homme chez lequel perce l'esprit, en passant par la connaissance, jusqu'à la sagesse. C'est *une* façon d'assumer l'Esprit.

D'habitude, la rencontre avec l'esprit enivre. Mythes, religions, techniques spirituelles, Voie, Vérité, imagination et Rêve mènent aux *cultures enivrées*. Les ivresses de l'esprit grec sont nombreuses : mythique,

religieuse, pythagorique, orphique, dionysiaque, présocratique, tragique, platonicienne. Et brusquement apparaît la sobriété aristotélique. Cette fois le prophète n'est plus sous l'ivresse de l'esprit. Son exégèse ne le sera pas non plus. Ce que l'on peut reprocher aux Latins c'est d'avoir replongé l'aristotélisme dans une ivresse, celle religieuse, ou alors celle de la Vérité. Aristote se refuse à cette modalité de l'esprit. Il n'est pas véritablement Prophète, mais tout au plus « secrétaire », de la nature ou du logos. Son exégèse ne sera plus une forme de prêtrise. Il ne s'agit que du Savoir.

Mais on n'invente pas le Savoir. On le trouve dans les livres — non pas dans *le* Livre — et chez le maître justement par lequel le Livre du Savoir, auquel on écrivait depuis trois cents ans, avait éclaté dans *des* livres. On a voulu clôre Aristote pour le dépasser ; mais dit excellemment Pierre Aubenque, justement à propos de l'exégèse latine : « On ne peut que le répéter, c'est-à-dire recommencer »[15]. Et cela est justement le contraire de l'idolâtrie. Interpréter ses livres c'est (comme le dit Socrate au début du dialogue « Ion ») les réciter tout simplement en tant que rhapsode ; c'est encore les paraphraser ; mais c'est les refaire, les compléter, les développer et quelque fois les contredire.

Car c'est cette liberté dernière, celle du contrôle lucide et infatigable, qui est le trait le plus saillant de l'exégèse grecque et de l'esprit européen. A partir d'Alexandre jusqu'à Corydalée, on trouvera cette piété non dévote, cette piété presque impie de l'homme envers ses dieux, comme il en est de l'homme moderne envers la Nature. Ce qui intéresse ce n'est pas le Terme, c'est le débat de l'intelligence, la curiosité détachée et la démonie de la spéculation, tout comme chez l'homo technicus moderne ce n'est pas l'utilité qui comptera, mais bien la démonie technique. Et alors tout est à reprendre, au point que la patience, la subtilité, la sophistique qui défait tout et la rhétorique qui refait tout seront les expressions de l'esprit souverain sans ivresse. On a pu appeler une telle culture celle de la Folie sobre ; elle est encore celle de l'Ennui consenti.

Personne n'a aimé Aristote. On aimerait au contraire rester à ses dieux, philosopher avec Platon ou par un enthousiasme quelconque. On n'aime pas Aristote, mais on le subit et on doit s'y soumettre. C'est comme chez les modernes : on ne veut pas de sa culture, on est impatient, on veut l'intuition intellectuelle, ou l'aphorisme absolu, le silence, l'absurde. Mais la culture — scientifique et humaniste — est là, et on doit en accepter la médiation et la patience. Aussi le fera-t-on de la façon dont les chrétiens et les néoplatoniciens s'engageaient dans Aristote : avec détachement, avec l'esprit de libre recherche, avec le culte des vérités indif-

[15] *Le problème de l'être chez Aristote*, p. 508.

férentes et de la dialectique sans issue — c'est-à-dire avec la grâce de l'esprit européen. Tout connaître, tout comprendre, ne pas trop aimer.

Mais : piété sans dévotion, subtilité du débat, curiosité avide et indifférente, rigueur et compréhension gratuites, à quoi peut aboutir tout cela quand il s'agit de culture ? C'est un humble, un modeste exégète qui le dit. Il s'appelle David l'Arménien, et il s'est exposé à l'ironie des siècles en écrivant dans son commentaire aux *Catégories* (29^b34) :

« S'il n'y avait pas la première institution des mots simples il n'y aurait pas la seconde (qui qualifie non les choses mais leurs noms, *N.tr.*) ; s'il n'y avait pas la seconde il n'y aurait pas de noms et de verbes, et sans ceux-là il n'y aurait pas de prémisses ; s'il n'y avait pas de prémisses il n'y aurait pas de syllogismes et sans syllogismes pas de démonstration, sans démonstration il nous manqueraient les instruments dialectiques et, dans la considération théorique, la différence entre le vrai et le faux... dans la pratique celle entre le bon et le mauvais ; mais s'il n'y avait pas de théorie et de pratique il n'y aurait pas de philosophie. Et sans philosophie il n'y aurait pas de béatitude ».

On a mieux fait que l'exégèse grecque dans la culture européenne et mieux parlé que David l'Arménien. Mais peut-être n'a-t-on pas dit autre chose.

LES LIVRES DE DÉLECTATION DANS LA CULTURE ROUMAINE

ALEXANDRU DUŢU

Les recherches que nous avons effectuées en vue d'établir un *Répertoire des traductions en roumain aux XVII^e—XVIII^e siècles* — ouvrage en équipe avec nos collègues Ion-Radu Mircea, Vlad Georgescu, Elena Siupiur — ont aiguillé notre attention vers une catégorie d'œuvres d'une destination psychologique nettement précisée. En effet, dans leurs préfaces, les traducteurs expliquent la peine qu'ils se sont donnée de mettre à la portée du public roumain des ouvrages d'une large diffusion sur le continent, comme expression des exigences d'un goût littéraire en formation : ils ont peiné afin d'offrir un moment de délectation à tous ceux qui désiraient employer sagement leurs loisirs, tout en s'assurant un profit spirituel. Suivant à la trace les fréquentes justifications de cette sorte, nous avons fini par réunir dans une catégorie à part une série de livres d'un caractère particulier ; il s'agit notamment d'œuvres littéraires jamais traduites auparavant. Elles s'inscrivent sur la ligne traditionnelle des récits qui avaient offert aux lecteurs des générations précédentes l'occasion de dépasser l'immédiat, pour pénétrer dans l'univers des constructions imaginaires. Cependant, leur apparition revêtera des formes vraiment spectaculaires au cours des trois dernières décennies du XVIII^e siècle et des trois premières décennies du XIX^e. Les livres en question, que nous désignons par un terme inspiré de celui dont leurs traducteurs se sont servis : *cărţi pentru zăbavă* (« livres de délectation »), révèlent la considérable ampleur d'une lecture, qui par le passé n'occupait qu'une place modeste dans la structure de la culture écrite, à la suite de la littérature historique, des livres de sagesse et des ouvrages édifiants de caractère religieux.

Ces littératures — que nous avons reconstituées partant des réalités psychologiques et qui nous semblent plus propres à restituer l'image de la vie intellectuelle des sociétés sud-est européennes aux époques révolues,

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 2, P. 307—325, BUCAREST, 1973

que la classification courante, qui divise des écrits du passé selon des critères contemporains — se sont perpétuées sans heurts jusqu'à l'époque des Lumières. A partir du moment où commence à fonctionner le « multiplicateur » décrit par Pierre Chaunu, intervient la restructuration de la culture écrite. Or, l'un des aspects les plus frappants du phénomène est l'essor rapide des livres de délectation [1].

De toute évidence, « cette charge de divertissement et, en même temps, de soupape, qui commence à se manifester dans la culture roumaine vers la fin du XVIII^{e} siècle et le commencement du XIX^{e}, constitue l'un des signes prémonitoires de la dissolution de la mentalité féodale » [2]. Le vigoureux développement de la littérature de délectation modifie le cadre homogène au sein duquel s'était épanoui l'art d'écrire dans la société roumaine. Il favorise en outre l'essor spectaculaire des belles lettres par rapport aux autres manifestations intellectuelles. Toutes ces conséquences dénotent que l'évolution des livres de délectation reflète les changements de la mentalité et rend sensibles les modifications intervenues dans le plan existentiel collectif, ainsi que les transformations du système des valeurs élaboré durant les siècles précédents par la société roumaine. C'est un indice concernant la formation de la mentalité moderne qui se forge à l'époque de la révolution romantique un nouveau cadre pour ses manifestations intellectuelles.

La question est de savoir comment ces livres ont-ils pénétré dans la culture roumaine ? Par quelle voie, grâce à qui et au bénéfice de quel destinataire ? Mais auparavant, une précision préliminaire s'impose : s'agit-il réellement d'une catégorie inconnue de livres ? Les générations antérieures n'ont-elles pas gouté les livres de délectation ?

Sans doute, le terme qui les désigne n'est pas neuf : au moment où Miron Costin commençait (dans la neuvième décade du XVII^{e} siècle)

---

[1] Pour les trois « littératures » qui peuvent être délinéées dans la culture écrite des XVII^{e}—XVIII^{e} siècles, voir notre livre *Sinteză şi originalitate în cultura română, 1650—1848*, Editura Enciclopedică, 1972. (Quelques détails dans le fragment que nous avons publié dans cette revue même sous le titre : *Vie des œuvres et vie des hommes dans la société roumaine. Contacts culturels et structures mentales*, vol. X (1972), n° 2, p. 393—410). Sur l'évolution de la littérature sapientiale voir mon essai *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, AIESEE, 1971 ; pour la littérature historique voir la suite d'articles de Paul Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles* in « Revue roumaine d'histoire », 1970—1971. Nous avons parlé des facteurs qui ont contribué à la dispersion et au rassemblement des zones culturelles dans notre étude *Diffusion et diversité des Lumières* in « Studies on Voltaire and the eighteenth century », LXXXVII, 1972, pp. 353—373.

[2] Paul Cornea, *Originile romantismului românesc*, Bucarest, Ed. Minerva, 1972, p. 103. Voir surtout le chapitre « Ce que nous indiquent les traductions », où l'auteur remarque : « Les œuvres écrites sont loin d'exprimer le potentiel de sensibilité et d'intelligence existant dans le monde roumain des années 1780—1820 ; il ne s'agit que de ce qui reste après que l'intention eût traversé les douanes successives de la politique, de la morale sociale et du langage ».

la rédaction de son ouvrage traitant de l'histoire des Roumains — *De neamul moldovenilor* —, il faisait un chaleureux éloge du livre, affirmant qu'« il n'y a pas d'autre et meilleure et plus utile délectation dans la vie de l'homme toute entière que la lecture des livres ». L'historien avait réuni des témoignages écrits, il avait puisé à des sources diverses et s'était engagé dans la reconstitution des destinées de son peuple, considérées sous un autre angle que celui de ses prédécesseurs tenus à l'obédience d'une chronologie omnisciente. Miron Costin ne se résigne plus à accepter la leçon que lui donnait l'implacable succession des années. Il prend ses distances par rapport à l'événement, afin d'en mieux saisir les significations. Sur cette ligne, l'histoire se transforme en un ample exposé, lourd de significations morales. La connaissance de l'histoire de son peuple prend le sens de l'approfondissement d'une destinée où le Bien se heurte au Mal, l'action tenace au jeu des forces aveugles. Et la vue d'ensemble d'une telle destinée permet à celui qui la contemple de mieux comprendre le présent. L'histoire instruit parce qu'elle édifie ; elle est plus parfaitement édifiante que les autres modalités de l'art d'écrire. La *Vie d'Alexandre le Grand*, que le Stolnic Constantin Cantacuzène répudiait comme trop remplie de « fantaisie », pouvait fort bien offrir à son public une satisfaction spirituelle, mais elle l'emportait au-delà de l'actuel, alors que la véritable histoire sert à l'encrer dans l'immédiat.

Chez les protagonistes de l'humanisme, l'art d'écrire revêt des significations précises : il y a des livres pour les moments de loisir, pour la « délectation », pour entretenir l'esprit en éveil, à des fins différentes ; les uns amuseront en faisant le lecteur participer aux aventures extraordinaires de personnages prétendus authentiques, mais il y aura aussi des livres qui, tout en délectant l'esprit, l'instruiront, incitant les hommes à concentrer leurs forces afin d'intervenir pleinement dans la trame de l'existence. C'est pourquoi l'on accordait à cette époque une attention toute particulière aux livres susceptibles de conférer la sagesse. Autrement dit, la « délectation » occupait une place nettement définie au sein d'une culture dominée par les valeurs intellectuelles ; son mérite est d'avoir consacré la légitimité des préoccupations laïques : elle a élargi le domaine de l'acte humain, tracé de nouvelles frontières au domaine culturel, sans soumettre cependant les valeurs traditionnelles à une révision en profondeur.

C'est en ce même sens que vont aussi les constatations du savant penché sur l'étude de l'évolution de « la vie spirituelle » ; Nicolas Iorga remarque dans le chapitre dédié aux traductions de la fin du XVIII^{e} siècle que « le goût de la lecture » de cette sorte d'ouvrages s'est développé par la fréquentation des écoles supérieures, qui fit naître le besoin des « livres de délectation — pour employer un terme courant, bien qu'abso-

lument faux ». « Maix les contemporains de Ioan Neculce et de Nicolae Costin n'avaient pas écrit des œuvres d'imagination. Quand le Roumain d'alors sentait le besoin de s'éloigner en esprit de la logique, de la mesure, de la nécessité, de « la prose », il courait à un livre que tous les peuples du monde ont lu, pendant des siècles entiers, le livre où étaient reproduites *irréalisées* les prouesses sans pareil d'Alexandre le Grand. » . . . « Ils se nourrissaient des Écritures et de littérature populaire ; ils ne cherchaient pas ailleurs une autre littérature de sentiment et d'imagination et ne pensaient pas devoir en fournir à leur peuple. Quand quelque chose les tracassaient, quand dans leur pensée ou dans leur cœur frémissait quelque chose de personnel, de vivant, de digne d'être communiqué à autrui, quand leur être psychique connaissait la surabondance — ils écrivaient des chroniques ». Telles sont restées les choses jusqu'à ce que Roumains et Grecs aient constaté que « chez d'autres peuples ce qu'il y a de plus intime s'exprime en vers. Jusqu'à l'imitation de la poésie française du XVIII^e siècle, qui avait transformé à son image et sur son modèle toute la littérature européenne de ce siècle — jusqu'à ce moment-là la poésie aristocratique n'exista pas » [3].

Par conséquent, c'est la transformation du goût, de la mentalité qui a favorisé l'accueil fait aux œuvres étrangères décrites ci-après ; dans leur ensemble, les traductions constituent un tout qui trahit non pas le besoin d'une « distraction », dans le sens moderne, mais celui d'une « délectation » qui combine le loisir avec l'ethique. Pour revenir à l'explication offerte par Iorga, il nous semble que deux précisions sont dignes de lui être ajoutées. Tout d'abord, en ce qui concerne la portée qu'il convient de reconnaître aux chroniques, il est hors de doute que pendant la première partie du XVIII^e siècle, l'intérêt accordé aux compilations de chroniques augmente ; mais il est tout aussi certain que le besoin des lecteurs ne pouvait se limiter à ceci. Nous avons affaire là à un autre aspect du phénomène, à savoir que la poésie intimiste, qui pouvait être composée, n'était point considérée comme un mode d'expression légitime. On écoutait les vers populaires, les vieilles chansons, mais l'expression personnelle, qui pouvait être formulée à l'occasion des banquets ou des fêtes, n'était pas transposée par écrit ; l'expérience demeurait éminemment collective. En second lieu, dès le moment où l'expression individuelle obtient droit de cité, elle ne s'affirme pas exclusivement sous une influence étrangère, quoique on ne saurait lui reconnaître non plus un caractère marqué d'origi-

---

[3] Nicolae Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, Minerva, 1901, vol. II, p. 457 et suiv.

nalité. Les analyses entreprises par les historiens littéraires [4] au sujet de la poésie cultivée à cette époque dénotent la grande influence que le vers populaire exerça sur son fond comme sur sa forme. En outre, cette poésie n'était pas écrite dans le but d'être publiée, son caractère était strictement intime, ainsi que les cahiers de vers devenus anonymes (ce qu'on appelait « mușmaiele ») le prouvent. Divers auteurs mêlaient des vers sans en indiquer la source [5]. C'est le cas des manuscrits où furent conservées les poésies de toute la lignée des poètes Văcărescu ou de ceux qui combinent les vers de Conaki avec les compositions d'autres poètes.

Rappelons en ce sens le fait que dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle on a procédé à *l'édition* de certaines poésies populaires, telles celles de *Cîntece cîmpenești* (Chansons champêtres) de 1768. Mais dans bon nombre de manuscrits les œuvres originales côtoient les imitations et les traductions. Il y a, par exemple, à la Bibliothèque de l'Académie (*ms. roum. 5965*) le manuscrit de Manolache Cîrjă, qui s'est composé moins un cahier de laboratoire, qu'un recueil pour son usage personnel, contenant pêle-mêle des vers français, des poésies originales et « La lettre d'Héloïse à son amant Abélard »[6] . Ces « recueils de poésies » commencent pendant la seconde moitié du XVIII^e^ siècle a être le fruit d'une élaboration appliquée, indice d'une préoccupation que la création originale, pour le moment encore dépourvue de l'audace nécessaire pour s'épanouir en pleine lumière, allait développer avec continuité [7].

Cette nouvelle préoccupation, fruit d'un goût littéraire tout neuf, se laisse assez peu saisir au fil des imprimés. Aussi, on ne verra paraître aucun livre de ce genre avant l'édition à Jassy en 1794 de *Critil și Andronius*. Après cette date, il y aura en 1797 une traduction de Métastase, ensuite un livre populaire, *Bertoldo et Bertoldino* (publié également à Sibiu, en 1799), ainsi qu'une adaptation, *Arghir și Elena*, en 1801, due à Ioan Barac et adressée aux mêmes destinataires. Au cours des premières

---

[4] Voir Artur Gorovei, *Elementul popular în literatura cultă*, « Academia Română, Memoriile Secțiunii Literare », III^e^ Série, tome VII, 1934—1936, p. 243—266 ; N. Cartojan, *Contribuții privitoare la originile liricii culte în Principate*, « Revista filologică », 1927. Dans le manuscrit 575 de la Bibliothèque de l'Académie les vers sont groupés sous un titre significatif : « Poésies et chants moldo-valaques du temps où les Moldaves n'empruntaient pas les mœurs que les européens chassaient de leurs pays ».

[5] Voir Ariadna Camariano, *Influența poeziei lirice neogrecești asupra celei românești Ienăchiță, Alecu, Iancu Văcărescu, Anton Pann și modelele lor grecești*, Bucarest, 1935, 38 p. Sur la circulation de ces recueils dans la littérature néo-grecque voir aussi l'article de P. Pistas publié dans « Ἑλληνικά », tome 20, 1967, p. 393—412.

[6] Moise Nicoară copie dans le ms. roum. 3455 « Six romances des œuvres de Florian ». Mais il est toujours difficile de préciser le point où l'imitation cède le pas à la création originale, de même qu'il est souvent presque impossible d'établir une chronologie sûre, même dans les manuscrits des écrivains notables — voir en ce sens Mircea Anghelescu, *Note despre C. Negruzzi și melodiile irlandeze ale lui Thomas Moore*, « Limbă și literatură », XXI, 1969, p. 131—134.

[7] Voir surtout Mircea Anghelescu, *Preromantismul românesc*, Bucarest, Ed. Minerva, 1971.

décennies du XIX^e siècle, apparaissent à tour de rôle des versions de Klopstock (1805), Ovide (1807), Fénelon (1818), Gessner (1818), Voltaire (1820), Florian (1821), Bernardin de St. Pierre (1821), encore Gessner (1822) et ensuite Klopstock, arrivé à sa troisième édition, avec Marmontel (1829). Toutefois, ces volumes ne peuvent rendre clairement les phases d'une évolution et encore moins les étapes d'un intérêt pour certaines œuvres, car une bonne part de ces ouvrages ont à leur base des manuscrits vieux depuis plusieurs années déjà et, en outre, des œuvres largement diffusées par des copies ne sont point consacrées sous l'égide prestigieuse des presses. Voyons, par exemple, le cas de Fénelon : *Les aventures de Télémaque* sont publiées dans la version de Petru Maior, réalisée d'après un intermédiaire italien, bien que l'œuvre circulait déjà depuis la septième décade du XVIII^e siècle. De même Voltaire, publié, en effet, en 1820, alors que ses premières traductions (du français, directement) étaient véhiculées déjà avant 1780.

Les traductions ont été donc plus variées que le livre publié pourrait nous l'apprendre. Digne d'une mention, à ce propos, s'avère une succession révélée par la filière manuscrite : Fénelon, l'*Erotocrite*, Voltaire, *Les Ethiopiques*, Marmontel, Francesco Loredano (qui n'arrive pas à voir le jour, bien que des manuscrits d'une impeccable graphie prouvent qu'on l'apprêtait à cet effet), Voiture, Métastase, *les Aventures de Tarlo* (de source non identifiée,) ensuite une nouvelle de Montesquieu et une autre du créateur du genre « sombre », Baculard d'Arnaud, ainsi que le *Narcis* de J.J. Rousseau (tous de 1794), Florian. Ces ouvrages sont tous présents dans le circuit roumain du XVIII^e siècle. Dès le seuil du XIX^e siècle, les contacts s'amplifient en se diversifiant. Marmontel apparaît en 1800, Régnard en 1801, Restif de la Bretonne dès 1804, alors qu'en 1805 Vasile Aaron traduit Virgile. Nombreuses sont les versions de Florian, Gessner, Métastase, auxquelles s'ajoute aussi celles de Pope, suivies d'une traduction de Defoe et d'une autre de Young, en compagnie de d'Ussieux, Pixerécourt et autres noms illustres que le temps a effacés.

Si l'on considère la fréquence des copies, alors au premier rang viennent Fénelon, qui donne l'impression d'avoir passé rapidement de main en main ; Florian, dont le *Numa* suscita des commentaires divers ; Gessner, qui a su émouvoir avec sa *Mort d'Abel* ; François Lorédan, ainsi que Régnard et Métastase. Ainsi qu'on l'a déjà remarqué [8], ces pièces n'ont pas été traduites dans l'intention de leur représentation, ne constituant qu'« un simple objet de lecture, sorte de roman comme tant d'autres qui ont circulé dans notre littérature du XVIII^e siècle ». Les traductions pour

---

[8] Alexandru Ciorănescu, *Teatrul lui Metastasio în România*, dans son volume *Literatură comparată*, Bucarest, 1944, pp. 142–143.

le théâtre ne commencent qu'au moment où il y a quelques chances que les pièces soient représentées sur une scène par une équipe à même de les réciter devant un public, c'est-à-dire à partir de la deuxième décade du XIX[e] siècle [9]. D'une large audience a bénéficié le genre de « roman » naïf dû à François-Guillaume Ducray-Duminil qui, chroniqueur aux Petites Affiches, s'est fait remarquer par sa « charité » vis-à-vis des auteurs en achevant les chroniques de quelques grands échecs sur la généreuse remarque que « la pièce est écrite par un homme d'esprit, qui, nous l'espérons, prendra bientôt sa revanche ». Son *Alexis*, aussi bien que *Victor ou l'enfant de la forêt* et *Céline ou la fille du mystère* ont satisfait des goûts naïfs qui ne réclamaient pas de la part de l'auteur beaucoup d'esprit et ne posaient aucunément la question de quelque revanche à prendre. D'ailleurs, Ştefan Stîrcea, qui offrait aux lecteurs en 1786 « tout ce que la fortune et l'aventure ont donné à Tarlo et à ses amis », en fournissant toute une série de copies, se sentait dans l'obligation d'expliquer son entreprise. Il nous apprend ainsi que « cette histoire m'a semblé si intéressante et bien agencée, que je l'ai estimée digne d'être traduite en moldave et j'espère que cette mienne opinion ne soit pas fausse ; et si cette opinion était fausse, qu'elle me soit pardonnée pour la peine que je me suis donnée de la traduire, car je n'ai eu d'autre but que l'utile délectation des nombreux lecteurs ; chacun trouvera là le plaisir uni à l'utile, une peinture vivante du trouble et de l'aveuglement que les passions suscitent et le très pur redressement des vices. Car ils verront la victoire de la bonne action et la méchanceté punie, qui seules doivent être cherchées dans cette sorte d'écriture ; c'est pourquoi j'ai bon espoir que cette lecture va donner à tous du plaisir et de la satisfaction ».

Au nom du « plaisir uni à l'utile » des œuvres d'âge, de portée et d'origine divers ont été traduites dans des versions roumaines. Une bonne partie des traductions du XVIII[e] siècle suivent la filière grecque : Fénelon, Lorédan, Métastase, Florian. Il y en a aussi qui sont le résultat d'un contact direct avec l'original français ; c'est le cas de Voltaire — les premières versions, *Les aventures de Tarlo*, Montesquieu, Voiture et quelques autres encore ; de cette manière le recours au texte original prend droit de cité, bien que les traductions d'après les ouvrages anglais partent également de certains intermédiaires (français ou serbes).

Un fait à retenir est que dans la majeure partie des cas les versions nouvelles sont réalisées en Moldavie, ce qui dénote dans cette région du

---

[9] Il est fort probable que les traductions des pièces de Molière faites en néo-grec pour Nicolas Maurocordato (présentées par Loukia Droulia au Colloque de Théssalonique, en oct. 1970 : *Molière traduit en Grec, 1741. Présentation de deux manuscrits*) fussent destinées à la lecture et non pas à la scène.

pays une plus grande disponibilité vers la nouveauté. La circulation du livre grec a été là fort probablement plus importante ; les contacts avec la culture française, de même que les progrès de sa connaissance y ont été favorisés par l'influence polonaise permettant, dès la huitième décennie du XVIII^e siècle, la production de versions indépendantes du modèle grec. C'est ensuite le tour de la Transylvanie, qui se remarque surtout par ses traductions de Virgile et d'Ovide, nées, évidemment, du courant créé par l'Ecole Transylvaine. Si les traductions des « livres de délectation » sont plus rares en Valachie, les lecteurs de cette province soutiennent pourtant vigoureusement l'impression des livres à Bude et découvrent des écrivains moins fréquentés en Moldavie ou Transylvanie, tel Racine.

Deux aspects de cette pénétration massive des œuvres littéraires étrangères dévoilent la signification de leur insertion dans la culture écrite roumaine.

En suivant le trajet des copies dans le monde du livre, on constate que l'accueil fait aux romans étrangers revêt un *double caractère*. Car si leur entrée dans le circuit roumain, aussi bien que leur diffusion ne provoquent pas une restructuration brusque des catégories de livres traditionnels (puisque les nouvelles versions sont anonymes et puisqu'elles semblent simplement compléter le fonds des « livres populaires »), le point de départ aussi bien que les résultats de leur action sur la mentalité des lecteurs furent divers. En effet, les premières versions des œuvres de Fénelon, Cornaro, Voltaire ou Héliodore ne révèlent pas les noms des auteurs ; on dirait qu'il s'agit de quelques écrits de la famille des fragments des *Chronographies* ou du *Roman d'Alexandre*. Toutefois, les gens qui prennent l'initiative d'introduire dans le circuit roumain ces écrits ne se trompent pas. *Les Aventures de Télemaque* et les *Ethiopiques* sont traduites à la suggestion de l'évêque éclairé Leon Gheuca qui désire réformer les mœurs. Toma l'Interprète est très attentif aux nuances et aux termes qui comportent une exlication érudite : dans le *ms. roum. 5 046*, la version est dotée d'un très intéressant appareil critique : il désigne en rouge les notes dans le texte et fait des renvois marginaux ou en soussol. Au verso du feuillet 36 nous apprenons que « pores » (« poruri ») « se dit des petits trous du corps qui parfois sont visibles sur la peau ou endroits par où l'air peut passer et traverser » ; le f. 44^v donne l'explication des hiéroglyphes, qui sont « les images utilisées par les anciens Egyptiens à la place des lettres » ; pour l'équateur, « ceinture brûlante », on donne la précision — f. 28^v — qu'il s'agit de « l'endroit où les rayons du soleil descendent d'en-haut tout droit en-bas ». Dans les copies faites d'après sa version, les notes disparaissent et les fragments des *Ethiopiques* se combinent avec des passages tirés d'autres livres populaires. Le *Poricologos* a pénétré lui aussi grâce à

un ouvrage grec [10], auquel était annexée aussi la *Vie d'Esope*. Sa diffusion fut rapide : la Bibliothèque de l'Académie à elle seule compte 17 copies, une autre copie étant conservée à la Bibliothèque Universitaire de Jassy (*ms. II-76*). Une copie de l'*Erotocrite* (*ms. 2606*) a été réalisée en 1818 par Simion Popa, qui précise comme suit son origine : « étant de service dans la maison de sa Seigneurie le sénéchal Simion Oprişan, je l'ai écrite à Tîrgul Pietrii district de Neamţ ». De même, en ce qui concerne un exemplaire des *Ethiopiques* (*ms. 2769*), dont le copiste affirme qu'il s'agit d'une copie de la version de Grigore Ilievici qui, à son tour, a suivi la rédaction du « très savant kyrie Tome 2ᵉ logothète », réalisée « grâce à l'ardent désir de sa sainteté l'évêque de Roman, kyrie kyr Léon, selon les possibilités d'expression et d'agencement de la langue » — copie qu'il transpose à présent lui, Grigorie Cumpănă le Chantre, « pour moi-même, pour ma délectation et pour ceux qui vont la lire ». Par conséquent, Simion Popa et Grigorie Cumpănă réunissaient des fragments divers pour leur propre délectation ; ce sont des auteurs de miscellanées. Or, il est particulièrement significatif que les versions des « livres populaires » trouvent une place dans les miscellanées — dans la compagnie des fragments de la *Vie d'Esope* et d'*Alexandre*, de livres de divination (« gromovnic », « zodiac »), d'extraits de *Calendriers* —, alors que Fénelon, bien que couvrant un large circuit ne se combine jamais avec des fragments des livres populaires.

En l'occurrence, il devient évident que la nouvelle littérature prend son point de départ dans certains groupes de lettrés, disposant dans leur entourage immédiat de traducteurs et copistes. D'autre part, si elle connaît une telle diffusion, c'est qu'elle répond à un changement intervenu dans la mentalité : les versions faites par les lettrés qui désirent diversifier les livres mis à la disposition des lecteurs sont copiées rapidement et la nouvelle littérature se « vulgarise », s'introduisant dans les groupes sociaux les plus larges. Toutefois, la grande majorité des œuvres occidentales ne fournissent pas de matière aux miscellanées, conservant par conséquent leur propre individualité. C'est le cas des copies d'*Alexis*, ainsi que des traductions de Marmontel, Gessner, Florian, etc.

Comptant avec cette *double face* dont nous venons de parler, on peut mieux comprendre pourquoi les livres « de délectation » ont répondu à un besoin généralement ressenti. On peut mieux comprendre aussi par quel mécanisme les œuvres littéraires qui ne se sont pas combinées avec les vies des saints, les fragments d'apocalypse, les chroniques rimées, offrirent des répères et une base à la création originale qui, peu à peu, a pris son essor : les lettrés qui s'attachèrent à traduire Gessner ou Régnard,

---

[10] Ioana Andreescu, *Istoria poamelor*, « Cercetări literare », II, 1936, pp. 79—101' et Ariadna Camariano, *Poricologos şi Opsarologos grecesc*, dans la même revue, III, 1939, pp. 33—140.

ont découvert dans ces œuvres un modèle et ils ont commencé a rédiger eux-mêmes des saynètes ou à raconter des histoires fabuleuses, à la manière des conteurs populaires. C'est le cas de l'auteur de l'*Histoire de Filerot et Antuse*, inspirée de l'*Erotocrite.* Mais les écrivains surent se détacher de leurs modèles et de la refonte mécanique des procédés artistiques, et créer des œuvres qui dépassèrent les frontières des « livres populaires », en rendant manifeste leur dessein délibéré d'exprimer une vision originale; l'épopée de Ion Budai-Deleanu — *Țiganiada* — nous le prouve.

Une autre question à ne point négliger est celle de la *superposition* des thèmes, qui montre que l'assimilation a eu lieu au sein d'un processus organique de développement et d'épanouissement graduel du goût. Nous n'avons pas en vue ici le fait que — telles que les choses arrivent couramment dans le cadre d'une culture homogène — des œuvres nouvelles furent présentées sous un titre consacré, bien que ce soit un aspect digne d'être approfondi. En effet, il est intéressant de rencontrer un traité d'ascèse sous le titre du livre du genre « Fürstenspiegel » d'Ambrosius Marlianus (*Theatron Politikon*, comme dans le ms. 5805), ou de constater que des extraits des pensées de Massillon, dans la traduction, de Leon Gheuca, furent publiés sous le titre traditionnel de *Hrisun engolpion.* De tels procédés indiquent un phénomène plus complexe. On peut se demander si le succès d'*Alexis ou la maisonnette de la forêt* n'est pas redevable à une superposition bénéficiant de la diffusion de la *Vie de saint Alexis* [11]. Ce qui est certain, c'est que la grande majorité des traductions réalisées à l'époque en question ont un sujet classique : l'une traite de Télémaque fils d'Odyssée, une autre de Numa roi de Rome, d'autres des vies de souverains ou de héros antiques (Sapor, Lentor, Britannicus, Démocrite). Il y a un cadre antique où les personnages évoluent, comme dans les récits de Lorédan; il y a un intérêt consacré vis-à-vis des aventures vécues par les couples de la mythologie hellénique et ce goût favorise l'accueil fait aux aventures d'un autre genre. Ceci explique comment a été possible l'accueil simultané des ouvrages qui, sous une apparente similitude, tout-à-fait extérieure, cachaient une thématique et des buts différents : en 1779, le préfet d'une circonscription montagneuse, Mihalache de Cîmpina, écrivait *Barlaam et Joasaph* ayant pour pendant *Joseph et Assinette*, alors

[11] D'autant plus que le traducteur de l'œuvre de Ducray-Duminil, Alexandre Beldiman, ne semble faire aucune distinction entre les deux « vies d'Alexis », puisqu'il recommande sa version dans des termes qu'il aurait pu utiliser en guise d'introduction à l'écrit hagiographique : « Dans cette histoire, vous allez voir comment une suite de malheurs affluent dans la vie d'un pauvre mortel, dès qu'il plonge dans l'océan tourmenté de ce monde, et à la fin vous serez instruits par l'exemple d'une âme vertueuse qui, malgré l'assaut des adversités et des tentations de ce monde, atteint le bonheur » — préface au ms. roum. 31, reproduite par Ion Bianu dans *Catalogul manuscriptelor românești*, Bucarest, 1907, vol. I, pp. 94—95. D'ailleurs les auteurs du II^e tome du catalogue ont groupé les deux œuvres sous le même titre dans l'index placé à la p. 622.

qu'un copiste moldave de 1800 donnait *Altidalis et Zélide* en même temps que *Izminin et Izminie*.

L'étude des superpositions peut montrer comment l'image d'Alexandre le Grand fut superposée par celle de Chosroès ; comment les héros des *Chronographies* furent assimilés à ceux de l'*Erotocrite* ; comment *Joseph et Assinette* furent suivis d'*Eric et Julie*, *Raymond et Marine*, *Zelmis et Elvire*, et acceptèrent dans leur société *Arsaki et Ismène*, *Le Chevalier Des Grieux et Manon*, *Paul et Virginie*. On peut suivre de cette manière l'incessant élargissement d'un horizon conceptuel et sensible, du fixisme antique vers la volatilité d'une Arcadie classique. Autrement dit, la réception massive des œuvres étrangères est due aussi bien au néoclassicisme européen [12], qu'à l'évolution du goût autochtone — de la thématique fournie par l'Antiquité (la mythologie, Homère, Ovide) à la thématique pastorale. L'embarquement pour Cythère se fait sous des impulsions nouvelles, avec la conviction qu'il s'agit d'une destination bien connue et avec le désir d'atteindre d'autres contrées. Cette direction tire un bénéfice du néoclassicisme et elle s'adapte facilement à la modalité acceptée par les écrivains européens des trois premiers quarts du XIX^e^ siècle. Plutôt qu'un préromantisme, cette assimilation trahit une direction générale de l'époque des Lumières.

Dans leur ensemble, les livres de délectation répondent à l'évolution d'un goût littéraire. C'est pourquoi nous avons laissé de côté les ouvrages qui ne sont pas directement liés à ce goût. Nous avons retenu de la suite des livres populaires — nous fondant sur la classification opérée par I.C. Chiţimia et Dan Simonescu — les « romans chevaleresques et érotiques » (les *Histoires d'Imbert*, *Erotocrite*, *Philerot*, *Politien*, *les Ethiopiques*), ainsi que les « romans satiriques » (*Bertoldo et Bertoldino*, *Til Eulenspiegel*). Par contre, nous avons estimé qu'un récit tel *Le Royaume des fruits* devrait se ranger dans une ample catégorie qui pourrait s'appeler celle des « romans de la sagesse populaire » (comme c'est aussi le cas de *Barlaam et Joasaph*, la *Vie d'Esope*, *Syndipe*, *les Mille et une nuits*, *Skinder*, *Argyre et Anadan*), en écartant cependant les œuvres provenant des milieux cultivés, telles les versions d'après *Fiore di virtù* ou les *Dits des philosophes*, qui ne sont devenues « populaires » que grâce à la « vulgarisation » de la littérature au XVIII^e^ siècle. Si nous n'avons pas traité ici de ces « romans de la sagesse populaire », c'est parce que nous les avons déjà étudiés dans

[12] Fascinés toujours par la civilisation exemplaire antique, les traducteurs font appel aux œuvres françaises qui évoquent les personnages de Rome ou d'Athènes ; Regnard et Racine s'inscrivent dans la galerie des sages qui surent choisir leurs héros. Le poids de cette image de l'âge classique peut expliquer l'attachement des écrivains grecs et roumains au classicisme mieux que l'influence des connaissances acquises dans les académies princières (une influence que Paul Cornea, *Originile* . . , pp. 625—627, considère, à son tour, assez limitée).

notre ouvrage sur *Les livres de sagesse*. Par contre, les « narrations et les romans historiques » (dans le genre des *Chronographies*, de la *Vie d'Alexandre*, etc.) doivent être examinés dans le cadre de la littérature historique, en même temps que les compilations d'annales qui, bien qu'ayant contribué à la reconnaissance des droits de « la délectation », n'ont pas eu le même apport à son développement [13].

Cette sélection fut opérée — répétons-le — afin de nous permettre l'esquisse des conditions qui ont favorisé, sous la poussée du changement de mentalité, l'apparition d'une certaine spécialisation dans le domaine, jusqu'alors homogène, de la culture écrite. Petit à petit, l'évolution des coordonnées psychologiques qui ont conféré une place toujours plus importante à la délectation, à la curiosité vis-à-vis des narrations « intéressantes » et « amusantes », pour les récits susceptibles d'offrir d'autres horizons intellectuels, finira par fournir de nouvelles possibilités d'activités aux hommes de lettres. A un niveau, on peut suivre l'incessant enrichissement des « bibliothèques portables » — qu'étaient les miscellanées —, alors qu'à un autre niveau se poursuivait l'assimilation de certaines œuvres étrangères, appelées à répondre par la mécanique des superpositions aux besoins d'un goût en train de se développer. L'élément fantastique fut ainsi remplacé par celui purement événementiel, qui se proposait de donner au lecteur un enseignement concret, au lieu d'évoquer pour lui comme auparavant une image mythique [14]; la littérature populaire versa dans le didacticisme et ceci explique comment le *Poricologos* byzantin deviendra avec Anton Pann une plaidoirie contre l'ivrognerie. D'autre part, l'assimilation des œuvres créées par les écrivains européens a modifié l'image d'un monde parfait, parce que parfaitement agencé, légué par la culture byzantine, en la transformant en une Arcadie conventionnelle, bientôt envahie par les éléments sortis de la réalité immédiate.

L'étude de ce processus constate que les éléments les plus riches de sens sont procurés justement par cette catégorie de livres, qui jouissent à l'époque envisagée d'une brusque évolution, dont ils sont redevables tant à l'accueil réservé aux ouvrages d'un Fénelon, Gessner, Florian, Métastase et Voltaire, qu'à l'assimilitaion des « romans populaires chevaleresques et érotiques ». C'est là qu'on peut surprendre la transformation des

---

[13] Dans *Cărţile populare în literatura românească*, Bucarest, 1963, Dan Simonescu et I.C. Chiţimia adoptent la division que nous analysons ici, quoique, dans l'introduction (p. XXXII), ils affirment que du point de vue du contenu et de la destination les « livres populaires » peuvent être groupés en écrits didactiques et en contes qui « présentent les diverses et difficiles aventures traversées par des personnages positifs ».

[14] Voir Mircea Eliade, *Cărţile populare în literatura română*, « Revista fundaţiilor », 1939, 4, pp. 132–147.

cadres mentaux et des visions du monde chez les divers groupes sociaux [15] et cette transformation nous est signalée par la « littérature sapientiale » et la « littérature historique » qui, de plus longue tradition, révèlent en égale mesure les modifications intervenues, tout en intervenant pour leur part dans une moindre mesure dans l'accélération du rythme de la multiplication des activités intellectuelles.

C'est de ce point de vue que nous avons séparé les « romans chevaleresques » des autres livres populaires. Compte tenu du fait que toute cette littérature populaire commence à revêtir un caractère didactique (tout-à-fait évident dans le cas de Barac ou de Anton Pann), nous avons préféré — au lieu d'employer la formule de « romans moralisateurs » applicable à un seul groupe restreint — de réunir en un tout les ouvrages où le débat philosophique a une préséance marquée sous l'étiquette de « romans de la sagesse populaire ».

De même, nous n'avons pas retenu dans ce répertoire les œuvres d'origine cultivée qui tiennent des « livres de sagesse », tels : l'*Horologe des princes* de Guevara ou le *Theatron politikon* traduit par Ioannis Avramios. Plus ambiguë s'avère la position des *Pensées* d'Oxenstiern, ayant connu une large diffusion entre 1760 et le milieu du XIX^e^ siècle grâce à de nombreux manuscrits. Œuvre de méditation mais aussi d'observation, c'est justement son caractère sapiential qui nous a déterminé de la ranger parmi les livres de sagesse.

En traitant de la double face de l'accueil, nous avons répondu en même temps à la question que nous avons posée au début : grâce à qui et pour qui ont été traduits les livres de délectation? Bon nombre des traducteurs sont restés inconnus; les copies négligent de mentionner celui qui leur a ouvert la voie. Il y en a aussi qui ont travaillé non en raison d'une impulsion personnelle, mais pour satisfaire la commande d'un patron. Avec les noms connus de nos jours on peut reconstituer un groupe dans la composition duquel on reconnaît des boïards et des prélats éclairés, ayant fréquenté la littérature européenne. Ils retiennent des versions grecques et françaises les ouvrages répondant aux préoccupations du moment et s'engagent directement dans le travail de traduction, quand

---

[15] Voir Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique*, Paris, Albin Michel, 1961, pp. 347—358. « Il importe de déceler au sein de la société quels sont les groupes d'individus qui, par leur position professionnelle ou politique, par leur appartenance à telle classe d'âge se trouvent plus dégagés de l'emprise des traditions et plus portés à les combattre; il importe également de mesurer la puissance dont disposent effectivement ces agents d'innovation. Mais quelle que soit leur importance et leur capacité subversive, le système culturel oppose à leur action une architecture très ferme. En ses points d'articulation, des fêlures s'établissent, elles s'élargissent peu à peu et finissent par disjoindre le corps, mais par l'effet de dissolutions qui, presque toujours, s'avèrent insidieuses » — Georges Duby, *L'histoire des systèmes de valeurs*, « History and Theory », XI, 1972, 1, pp. 17—18.

ils ne demandent aux lettrés de leur entourage de s'atteler à cette tâche. Parfois, leur œuvre a été exagéremment évaluée et, notamment du fait d'une insuffisante connaissance de la tradition culturelle roumaine léguée par les siècles précédents et de la confusion avec le mouvement culturel néogrec, il a pu être question d'une heureuse ouverture d'horizons nouveaux. A la vérité, les tâtonnements ont été en quantité ; ils avaient pour source soit un goût douteux, soit l'absence d'information. On a traduit Prévost, mais aussi d'Ussieux ; Gessner, mais bon nombre de fades collections romanesques. L'évaluation à laquelle nous procédons maintenant ne peut passer sous silence le fait que les explorations inutiles de cette époque égalent presque en nombre les acquisitions fécondes.

Instructive à cet égard s'avère l'activité d'Alexandre Beldiman : ce fut avec la même satisfaction qu'il traduisit des œuvres de grand succès et celles d'une vogue passagère ; le métal noble qu'il extrait s'accompagne d'une quantité égale de sables stériles. Mais il est hors de doute que ce qui attira sur lui l'attention de ses contemporains ce fut son infatigable travail d'exploration et la note de l'un de ces contemporains sur une copie du glorieux *Alexis* en parle nettement. Le manuscrit *1781* porte la précision que cette « très intéressante histoire » a été « traduite de la langue française en celle moldave par celui ci-dessus signé, Io Toma tot Beldeman ». Ceci donna l'occasion à « un critique » d'écrire sur la même feuille : « et il a été étonnant qu'un deuxième écrivain ait écrit Io Toma tot Beldeman et sans parole, car les livres traduits par Beldeman sont nombreux et sont en tout bon ordre agencés et j'en ai lus des livres de Beldeman lui-même imaginés qui sont construits avec tout l'art nécessaire à un écrivain. Par conséquent je laisse à celui qui va lire de décider à l'égard du 2e écrivain ; et ce mot parce qu'il fait passer sous silence l'un des premiers écrivains de son siècle en Moldavie ». Cette plaidoirie atteste sans l'ombre d'un doute la célébrité du traducteur. Zacharie Karkaleki sollicitait ses manuscrits, qu'il publiait avec de grands éloges [16].

Une bonne partie des échecs sont dus à un manque de souplesse de la langue, inapte encore à exprimer les subtilités, courantes ailleurs, que seul le raffinement de long usage sait manier. C'est ainsi que Métastase a pu s'exprimer sans aucune poésie parfois à travers la plume de Beldiman [17] ; et même plus tard, un écrivain assez doué, comme Cezar Bolliac (qui s'est arrêté à Gessner, mais à Arioste aussi — ms. 3439), maltraitait sans le vouloir un passage de *Mathlide* [18]. Toutefois, sans les efforts des

---

[16] Sur les relations de l'éditeur de Bude avec les écrivains et lecteurs moldaves, nouvelles données dans l'article de C. A. Stoide, *Din legăturile lui Zaharia Carcalechi cu Iaşii, 1817—1834*, in « Studia bibliologica », Bucarest, III, 1969, pp. 303—327.

[17] Voir Alexandre Ciorănescu, *op. cit.*

[18] Dumitru Popovici, *Romantismul românesc*, Bucarest, 1969, p. 224.

traducteurs qui ont peiné sur elle, la langue ne se serait pliée qu'encore plus difficilement aux exigences des belles lettres.

Il y a aussi des échecs dont la mode qui a naturalisé l'imitation, est seule responsable. Nous possédons par exemple une version d'*Eraste* qui, œuvre de Zoiţa Grigoriu, n'est que le fruit d'une initiative de son époux, désireux de mettre sa conjointe à l'abri des tentations de la quarantine, en l'attachant à un travail de traduction ou, autrement dit, lui donnant « à tricoter une chaussette littéraire » [19]. La version ainsi obtenue a été corrigée par le frère de la traductrice, ce qui suggère que « toute une famille s'occupait de traduire Gessner » [20]. Mais d'autre part la mode a contribué elle aussi à stimuler l'exploration.

Ce qui est certain, c'est que n'importe leur destination, qu'elles fûssent adressées à des milieux restreints ou à un large public, les traductions donnèrent expression sur le plan culturel à un goût nouveau, raffermi et aiguillé dans une autre voie par leur truchement. Au niveau populaire, celui qui s'était voulu « le poète de sa nation » [21], Ioan Barac a fait appel par l'intermédiaire hongrois aux ouvrages de grand prestige, destinés à donner des impulsions favorables au développement ultérieur de cette littérature. La contribution de Anton Pann devait s'inscrire dans la même voie. A un niveau plus élevé, Ioan Cantacuzino, Costache Negruzzi, Costache Conaki et Iancu Văcărescu ont introduit des concepts et des images novatrices, dont leurs successeurs, et parfois, eux-mêmes devaient bénéficier, comme Negruzzi [22]. A ce groupe se rattache aussi Asachi [23].

La transformation du goût réclama d'autres livres de délectation et, par leur entremise, revêtit de nouvelles dimensions, surtout en raison du fait que les emprunts répondaient à une profonde aspiration caractérisant toute l'époque, à savoir : le désir de s'intégrer dans l'Europe « éclairée ». C'est de cette manière que s'explique du reste la forme prise par l'activité de traduction, qui se mua en campagne destinée à élargir le domaine de la « culture », où furent cultivées les vertus civiques, capables d'enrichir l'esprit et le cœur des lecteurs. La « délectation » s'est unie à l'« ethnique » pour donner de nouveaux contours à l'image de l'homme exemplaire.

Invoquant à l'appui de sa plaidoirie en faveur de la multiplication des traductions les progrès enregistrés par l'enseignement dans le lointain

---

[19] N. Iorga, *op. cit.*, p. 433.

[20] G. Bogdan-Duică, *Salomon Gessner în literatura română*, « Convorbiri literare », XXXV, 1901, p. 169.

[21] G. Bogdan-Duică, *Ioan Barac*, Bucarest, 1933, p. 30.

[22] En ce sens Paul Cornea, *Negruzzi, Colonelul de Weiss şi Millevoye*, « Limbă şi literatură », XI, 1966, et Ioan Micu, *Interferenţe de cultură clasică în proza epică negruzziană*, Idem, XXI, 1969.

[23] Dans son cahier de notes il insère des fragments des œuvres de Bacon, Chesterfield, Florian, Laurence Sterne, Addison et autres — ms. roum. 3075 : *Studi et memorie di Giorgio Asaky*.

archipel de la Société et notamment à Tahiti, un lettré du milieu du XIX^e siècle lançait dans la balance un argument percutant : « Des peuples que les Byzantins considéraient barbares ont atteint le plein épanouissement ; ils se sont organisés une vie civilisée et se sont pétris une culture imposante ces descendants des Francs et des peuples germaniques ; c'est un fait incontestable. Mais que dire encore contre les avantages des lumières quand, grâce aux traductions du français, les populations de l'océan Pacifique elles-mêmes sont entrées dans la collectivité de l'humanité civilisée ? » Au fond, deux éléments sont tacitement mis en lumière par notre traducteur. Tout d'abord, il exprime avec clarté ce que ses prédécesseurs avaient accepté sans ressentir le besoin d'une explication, à savoir que le français constituait un instrument excellent, au moyen duquel on pouvait mieux s'approprier les bienfaits de la civilisation et mieux comprendre les progrès des Lumières enregistrés en Europe. En second lieu, ce que par la suite la génération des années '48 devait poursuivre dans son ensemble sur le plan pratique prend maintenant un aspect expositif. Il s'agit de ce besoin de constituer un Panthéon de la culture où l'homme moderne puisse retrouver ses maîtres, les répères de son activité, l'univers mental qui revête l'acte de sa signification plénière [24]. Le lettré pose d'ailleurs sur le champ la question essentielle : « Et nous, frères Roumains, nous trouvant avec notre maison plantée au centre de l'Europe et arrières-petits-fils de ces Romains illustres dans les sciences les plus hautes, jusqu'à quand resterons-nous exilés des muses aimables et sourds à la lyre mélodieuse d'Apollon ? »

De cette déclaration sincère et directe, on peut induire une grande partie de l'ossature de l'activité que bon nombre des traducteurs de la première moitié du XIX^e siècle s'étaient proposés de déployer : sur le continent, une forte civilisation s'est affirmée et l'homme mène là une existence conforme à sa dignité et à ses aspirations ; les relations humaines sont mieux agencées que dans les sociétés organisées en pyramide : la biensóance, le respect mutuel s'installent entre les hommes ; la sujetion est écartée ; la fraternité se combine avec la liberté individuelle pour la prospérité des nations. Décidément la séparation de « l'ancien régime » est bien nette. Une image de l'Europe se précise récoltant toute une série de données de partout et cristalisant les aspirations nées des examens profonds que suscitent toujours les impératifs d'une nouvelle organisation sociale. Il y a ensuite une transformation consciente des thèses formu-

---

[24] Des détails dans le chapitre dédié au « Romantisme » de notre livre *Sinteză şi originalitate în cultura română*.

lées par les humanistes du XVII[e] siècle en prémisses d'une théorie susceptible de mettre les hommes en mouvement. Descendants des Romains qui civilisèrent le continent, les Roumains ont non seulement la vocation mais le devoir même d'entrer dans le concert des peuples civilisés et de participer aux progrès culturels.

Ces constatations s'imposent d'autant plus que la plaidoirie de notre traducteur ne précède pas la version de quelque œuvre décisif pour le progrès culturel. La préface où nous venons de puiser ces citations accompagne l'histoire de *Célestine. Récit espagnol*, qui se révèle être la création de Florian [25]. Mais le fait que l'appel du traducteur — « travaillons pour l'éveil de l'esprit, en traduisant quelque chose même de très modeste » — ait pu servir d'introduction à une telle traduction, montre l'importance accordée à n'importe quelle page écrite qui pouvait contribuer à la réalisation d'un programme culturel destiné à modifier les schémas mentaux et à rallier les énergies de toute une société.

Mais, en dehors des versions qui sont inscrites dans le jeu de l'offre et de la demande [26], il y a aussi les traductions nées de l'initiative de quelques lettrés mieux informés, tels Ioan Cantacuzino, qui désirait faire entrer dans le circuit roumain les contes de Montesquieu ou les ouvrages de J.J. Rousseau, ou Costache Conachi qui — de même que le premier — s'arrête à l'œuvre d'Alexander Pope. Dans cette même catégorie il faut ranger aussi les copistes exécutant des traductions sur le conseil des hommes de lettres de la taille d'un Léon Gheuca ou d'un Iordake Darie Dărmăncscu. Prise dans son ensemble, toute cette production des dernières trente années du XVIII[e] siècle et des premières décennies du siècle suivant rend manifeste l'évidente évolution du goût que les uns essaient de satisfaire avec des ouvrages d'un succès passager, alors que d'autres lui proposent les œuvres des grands artistes et des maîtres de la pensée.

Et ce nouvel goût associe constamment « l'éthique » à « la délectation ». Les versions ont été faites, affirment les traducteurs, afin de procurer un repos agréable aux lecteurs, de les distraire des soucis et des préoccupations quotidiens. Au XVII[e] siècle cette sorte de littérature ne s'était pas encore affirmée ; on lisait la *Vie d'Alexandre*, on parcourait les *Chronographies*, mais on n'accordait pas une importance quelconque aux aventures fictives. L'invasion de la fiction dans la culture écrite s'avère particulièrement significative, d'autant plus qu'elle a joué un rôle décisif dans la modification des rapports entre les « littératures » traditionnelles.

---

[25] Cette préface anonyme, intitulée « A mes compatriotes », est reproduite par I. Bianu et R. Caracaş, *Catalogul manuscriptelor româneşti*, vol. II, pp. 180—181.

[26] Voir Paul Cornea, *Cerere şi ofertă în determinarea profilului traducerilor de la jumătatea veacului trecut*, in *Probleme de literatură comparată şi sociologie literară*, Bucarest, Ed. Academiei, 1970, p. 109—115.

En effet, maintenant, à la charnière des XVIII^e — XIX^e siècles, font leur apparition les romans chevaleresques et érotiques, les récits d'aventures « douloureuses et intéressantes », mettant en jeu des couples depuis tombés dans l'oubli ; toutes ces narrations délectables offraient une distraction et une évasion que le système intellectuel du XVII^e siècle avait toujours bannies. Nous assistons à l'invasion du sentimentalisme qui, force vitale, révendique sa place dans la vie de l'individu et de la collectivité. Outre les couples ayant vécu à des époques révolues ou peu déterminées, on voit maintenant revivre dans les pages des nouveaux ouvrages des couples habitant les villes et les villages du XVIII^e siècle. L'entrée dans le circuit roumain des deux versions réalisées d'après l'adaptation de Rigas Velestinlis des *Contemporaines* de Restif de la Bretonne [27] sous le titre de l'*Ecole des amants délicats* est un indice de ce phénomène. Cette profonde implantation dans la réalité confère un surcroît de vigueur aux revendications axées sur le droit au bonheur.

On peut ajouter et préciser ici que les superpositions qui amplifièrent progressivement la catégorie des livres de délectation ont été souvent intentionnelles et justifiées avec minutie au nom d'un code de comportement, avec des visées dans l'ordre social et national. C'est pour évoquer le monde romain d'où les Roumains tirent leur origine que Vasile Aaron traduit Virgile ; s'il adapte ensuite la version de Iordake Slătineanu d'après l'*Histoire de Sofronim et de la belle Charitée* de Florian, c'est parce que la belle Charitée était la fille d'Aristef, « seigneur de Milet ». Encore plus expressive de ce point de vue s'avère l'initiative de Daniil Scavinschi qui ouvre une liste de souscriptions pour ses traductions, *Brutus* (de Voltaire, version dont seulement quelques scènes se sont conservées) et *Démocrite* (de Regnard). Il s'explique, en nous apprenant que « la première comprend en soi de très intéressants exemples pour le peuple roumain, en peignant l'héroïsme et le patriotisme sans pareil de ses ancêtres Romains. La deuxième est elle aussi une commédie philosophique et contient également de très utiles exemples pour le redressement des défauts communs » [28].

Les superpositions dans le cadre des contes qui évoquent les aventures des couples finissent par souligner le rôle de la femme dans la société. Dans sa préface à la *Vie du comte de Comminge*, publiée en 1830, Siméon Marcovici écrivait que « tant que les mœurs ne s'amélioreront pas, aucune transformation utile ne peut être espérée ; mais les maîtres et les redresseurs des mœurs sont les femmes, parce que c'est d'elles, en même temps que le lait qui nous nourrit, que nous suçons les premiers sentiments et

---

[27] Voir notre article *Iluminism și preromantism în cultura română. Mărturia adusă de traducerile din Restif de la Bretonne.* « Revista de istorie și teorie literară », 1972, 1, pp. 129—136.

[28] Texte reproduit par I. Bianu et R. Caracaș, *Catalogul manuscriptelor românești*, vol. II, pp. 279—280.

habitudes. Ségur dit que les hommes édifient les lois et les femmes les mœurs »[29]. On peut saisir de cette manière les progrès enregistrés par le sentimentalisme, qui vont de pair avec l'investigation de la réalité socio-politique.

En suivant parallèlement l'évolution des *livres de délectation* et des *livres de sagesse*, on constate que la multiplication massive des préoccupations intellectuelles a pour conséquence la désagrégation du système conceptuel mis au point par le XVII[e] siècle. Une autre conséquence est l'autonomie à laquelle accèdent à présent des activités naguère encore connexes dans un cadre culturel homogène. De ce fait, alors que les ouvrages appartenant à la deuxième catégorie commencent à traiter des problèmes bien définis (liés au comportement dans la société, aux activités politiques, au développement de la vie sociale), les *livres de délectation* se rattachent à un nouveau domaine qui est celui de la création artistique appelée à répondre à de nouveaux besoins spirituels, dont l'évolution se laisse saisir à travers les accumulations successives, dues à l'activité des traducteurs de l'époque des Lumières.

---

[29] Voir la préface reproduite dans *Bibliografia românească veche*, vol. III, pp. 707–708. Nous nous proposons de revenir dans un proche avenir sur cet accueil fait à l'œuvre de Madame de Tencin dans les cultures roumaine et grecque, en partant de l'excellente édition, présentée et annotée par Jean Decottignies dans la série des « Publications de la Faculté des Lettres de Lille », XVII, Lille, 1969. 245 p.

EMPRUNTS ROUMAINS DANS LE LEXIQUE SERBO-CROATE *

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

càtun (< ? comp. avec l'alb. *katun* ; n.n. 1. « groupe d'habitations paysannes ne constituant pas une unité administrative, avec un nombre d'habitants plus réduit qu'un village » ; 2. (régional) « petit bois, fourré, hallier » DLRM, 129) > ser. *kàtun* n.m. « pâturage d'été dans la montagne (avec une cabane à l'usage des bergers et un enclos pour les bêtes) » ; Tolstoj, 322 ; Rosetti ILR 432. D'après Puşcariu, *Istr. II*, 283. le terme roumain serait d'origine albanaise — terme courant pour désigner les petits villages des « Roumains occidentaux » [1]. Il apparaît sous cette forme dans les documents, où le chef d'un « cătun » est appelé *catunarius*. Mais, d'autre part, S. Puşcariu affirme (l.cit.) que c'est à travers le roumain que ce terme est entré dans les langues bulgare, grecque et serbocroate — *katun*, *katuna*, avec les termes dérivés *katunište*, *katunar* — et non pas directement de l'albanais *(katunt)*. A partir du XIII^e^ siècle, le mot *katun* prend l'acception de « village pastoral ». D'après la terminologie militaire byzantine, ce terme, ἡ κατοῦνα, désigne un *camp*. Les Monténégriens de nos jours appellent encore *katun* « un groupe de cabanes en bois situées dans les pâturages d'été », et c'est d'après cette sorte de cabane que les environs de la ville de Cetinje ont pris le nom de *Katunska Nahija*, Jireček, *Gesch*, I, 154 et suiv., Puşcariu, *Istr. II*, 10—11. Skok, ERII, 64 : ser. *katun* < pref. *ka* + part. du alb. *ndej* (<i.e. **tnto*).

* Suite du répertoire lexico-étymologique faisant partie de l'article publié sous le même titre dans la « Revue des études sud-est européennes », n° 1/1972. Consulter, pour la liste des abréviations, le même numéro de la revue.

[1] Les istroroumains.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 2, P. 327—352, BUCAREST, 1973

ceapă (< lat. *caepa* n.f. 1 « plante herbacée comestible, avec une odeur pénétrante... avec une tige souterraine bulbeuse »; 2. « bulbe ». DLRM 130) > ser. arg. *ćapa* n.f. (dans un argot de Vukovar), Kradžić 818, Gămulescu, *Impr.* 535.

cătușă (< lat. *catta* + le suff. *-ușă*, n.f. « chatte » — terme technique) > ser. *Kàtuša* n.f. n. de personne, Rosetti, ILR 432 *Kàtušić* n. de pers. ; *Katušnica* (toponyme en Serbie), Pușcariu, *Istr. II* 283. A notre avis, l'origine du mot serbe prête aux discussions, car il n'y a pas de preuves sures attestant avec certitude une influence roumaine.

chiciură (< ? comp. avec le bg. *kičur*, n.f. « givre » DLRM 139) > ser *Kičurić* nom porté par une population roumaine de Bosnie. Dans *Kičurić* il s'agit d'un nom dérivé de *chiciură* ; ce n'est pas un mot connu par les Serbes de Macédoine et qu'ils auraient pu emprunter de l'ar., mais un mot roum., Pușcariu, *Istr. II* 283. Le serbo-croate, de même que le bulgare, du reste, connaît également le terme *kičer* « sommet d'une montagne » et *Kičeri*, toponyme en Croatie. Pușcariu, *Istr. II* 283 le fait dériver du roum. *chiceră* qui serait d'origine illyrienne. Cette hypothèse de Pușcariu semble plausible, mais tout aussi plausible nous semble la dérivation de ce mot bg. et ser. du roum. *pičor* avec l'altération de la labiale (dial. *kičor-kičer*).

chior, *chioară* (< ? comp. avec le tc. *kör* ; n.m. et f. « monnaie » « sou ») > ser. *kór* n.m. « sou » (dans l'argot des artisans macédoniens de Skopje) ; *kóra* n.f. (dans l'argot des maçons de Kriva Palanka et des charpentiers de Bracigovo), Gămulescu, *Impr.* 537. Le terme argotique du ser. peut représenter un emprunt direct fait au turc, mais il pourrait également s'agir d'un emprunt par la filière roumaine, surtout si l'on tient compte du fait que les artisans macédoniens en quête de travail étaient arrivés au siècle dernier jusqu'en Roumanie.

cireșar (< *cireașă* < lat. *ceresia* + suff. *-ar* ; n.m. « le mois de juin, mais le mois de mai aussi », DLRM 148) > ser. *čerešar* n.m. « le mois de mai » (dans l'argot des artisans de Smilovo), Gămulescu, *Impr.* 535.

cioban (< ? n.m. « berger » ; mot d'origine osmane, antérieur à la conquête turque, fréquent chez les Istroroumains, les Russes, les Ukrainiens, les Polonais, les Bulgares, les Serbocroates, Pușcariu, *Istr. II* 283 ; celui qui soigne, qui garde les moutons, berger, propriétaire de troupeaux de moutons, bać, DLRM 145) > ser. *čoban*, *čobanin* avec tous les termes qui en dérivent est un mot répandu, du moins en partie, d'après S. Pușcariu (l. cit.), par les bergers roumains. P. Skok (ER I 332) le considère un « idiotisme turc balkanique » lié à l'acti-

vité pastorale. Le débat reste ouvert, l'origine du terme n'étant pas encore entièrement élucidée, tout au moins en ce qui concerne le roumain. Pour ce qui est du serbo-croate, on peut supposer que ce terme est un emprunt fait aux *bergers roumains.*

ciumă (< lat. *cyma* « boursouflure » ; n.f. 1. « maladie épidémique très contagieuse, se caractérisant par des boursouflures de la peau, l'enflammation des ganglions, etc. ; peste » ; 2. (fig.) « personne très laide (et très méchante) » ; 3. (fig.) « misère, calamité, grand malheur », DLRM 150) > ser. *čȕma* n.f. « peste » (attesté depuis le XVI^e^ siècle), RJA II 99 ; le ser. l'utilise aussi comme anathème : « čȕma ga udȕrila » (« que la peste le frappe ») SDZb V/1935 [2], p. 458 ; Berneker, SEW 163 le fait dériver du roum. *ciumă* et de l'hong. *csoma* (comp. avec le bg. *čuma*, le russe *чумá*, le biélorusse *čúma*, *džúma*, le pol. *dżuma* (czuma), l'osm. *čuma*). D'après Skok, ER I 341, le mot serait d'origine balkanique, provenant du gr. κῦμα, avec υ < i̯u.

ciur (< lat. *cibrum* = *cribrum* ; n.n. 1. « outil pour le criblage de la bale, du rébut, etc. » ; 2. « outil spécial pour le criblage du sable ou du gravier » ; 3. « cadre circulaire supportant une broderie » ; 4. « l'un des quatre compartiments de l'estomac des ruminants », DLRM 151) > ser. dial. *čura* n.f. « crible », Tekavčić, 35—38. On relève en Serbie les mots dérivés suivants : *čuriti -im* (Kneževac), *čȕrit* (Kosmet) ; *Čurȉlo* (top. dans Kosmet) ; *čuralnik* (terme argotique), Le mot existe en bulgare aussi *(čur < ?)*, Skok, ER 343.

ciutură (< lat. *cytola* ; n.f. « récipient cylindrique, confectionné avec des douves ou creusé dans un tronc d'arbre, et servant à puiser l'eau », DA I 523) > ser. *čùtura* n.f. « gourde en bois pour la conservation du vin ou de la tzouika » La *čutura* est munie de deux anses, dont une applatie, ce qui lui a valu également le nom de *ploska*, ou au Monténégro, *cica*; l'autre anse, plus longue et de section circulaire, porte le nom de *bosanka*. Le mot est attesté dès le XVIII^e^ siècle et on le retrouve en ser., ainsi qu'en gr. (κάνθαρος), lat. *(canthanes)*, slov. *(čutara*, *čotora)*, hong. *(csutra)* et tc. *(čôtra)*, RJA II, 111. Pour ce qui est de son aire de diffusion, mentionnons que le terme est présent partout en Serbie (Popović, *Gesch.* 590) ; ailleurs il est plutôt rare, étant remplacé par les termes *kôrtč*, *kondir* (< tc. *čotra*), SDZb V/1935, p. 459. Puşcariu (*Istr. II*, 283) estime que les bergers roumains ont répandu ce terme non seulement parmi les Serbo-

---

[2] SDZb « Srpski dialektološki zbornik ».

croates (qui l'ont, fort probablement, passé aux Slovènes : *čutara*, *čotara*), mais aussi chez les Russes, Ukrainiens, Polonais, Hongrois, Bulgares et Turcs. Que le mot est d'origine roumaine nous le prouve — c'est toujours Puşcariu qui l'affirme (l. cit.) — le fait que le « l » intervocalique du latin a été remplacé par un « r » (cf. cytola > ciutura). Comme termes dérivés il y a l'augm. *čuturetina* n. f. (< *čutura*), Karadžić 830 et *Čuturil* n.m. « toponyme en Serbie » RJA II 111, où nous avons affaire à une influence roumaine non seulement sous le rapport lexicologique, mais d'ordre morphologique également : la désinence masculine « l » (au lieu de « o ») ; *Čuturilo* n.m. « n. de personne », RJA II 111 ; *čuturka* n.f. dim. < *čutura* RJA II 111 ; *čuturoispilac* n.m. (ironique) « faiseur de miracles », synonyme de *čudotvorac* et de *čuturotvorac* : « on je veliki *čuturotvorac* » RJA II 111. La sémantique de ces deux composés de *čutura* doit être, selon toute probabilité, la suivante : *čuturoispilac*, *čuturotvorac* « le faiseur de miracles » (acception ironique) — il accomplit les « miracles » de même qu'il remplirait la « čutura » de vin ou de tzouika.

cîine, *cîne* (<)lat. *canis* ; n.m. « animal mammifère carnivore réduit en domesticité et utilisé comme chien de garde, de chasse, etc. », DLRM 151) > *kér* « bon chien d'arrêt qui flaire et dépiste le gibier », Rosetti ILR 432. Fréquent en Serbie, Voïvodina, Bosnie ; Dalmatie, Bocche di Cattaro, Puşcariu, *Istr.* II 282 ; *kéra* n.f. « terme injurieux à l'adresse des femmes » (Raguse), Puşcariu, *Istr.* II 282 ;
kanjo n.n. « chien, léva d'argent » (dans l'argot des musiciens), Gămulescu, *Impr.* 536.

cînta (< lat. *cantare* v. 1. « émettre une série de sons musicaux qui s'ordonnent dans une mélodie » ; 2. « composer, écrire des vers » ; 3. « du bla-bla, des mensonges » ; 4. « plaindre, pleurer », DLRM, 152) > ser. *kandovam* v. « je lis » (dans l'argot des artisans de Bracigovo fort probablement par allusion à la lecture faite dans l'église, Gămulescu, *Impr.* 536.

cîrn (< v.sl. « krŭnŭ », adj. (à propos du nez) « petit, court, légèrement retroussé » (appliqué aux hommes il se transforme fréquemment en substantif), « au nez petit, court, légèrement relevé au bout », DLRM, 154) > ser. *Krnul* n.m. « n. de personne », Rosetti, ILR 432. Le substantif a certainement pénétré par l'intermédiaire du roumain, fait souligné par la présence de l'article enclitique masculin roumain. *Krnuj* « n. de personne », *Krnule* (village à Kolubara-Podgorina et à Šabac) ; *Krnuli*, Puşcariu, *Istr.* II 282.

cîrnat (< lat. *carnaceus* ; n.m. « produit alimentaire, préparé avec de la viande hachée et des condiments, introduits dans un intestin de

porc ou dans tout autre enveloppe artificielle » DLRM 154) > ser. dial. *krnata* n.f. « sorte de cîrnat » (ir. *cărnat*) ; *krnatina* augm. < *krnata* (employé en Istrie au XIX^e^ siècle), RJA V 603, Skok, ZRPh 38 (1914—1915), p. 548.

coacin (< ? n.m. « mouton au museau roux », Rosetti, ILR 432) > ser. *kočan* n.m., *kočenica* n.f., « n. de mouton », Rosetti, ILR 432.

coapsă (< lat. *coxa* ; n.f. « portion de la jambe comprise entre la hanche et le genou », DLRM 161) > ser. *kopsa* n.f. « cuisse », Popović, *Valacho-Serb.* 106 ; Armaş, Rsl. 81 ; *kopsa* et *kopsica*, équivalents dalmates de *coxa* (rencontré à Raguse), Puşcariu, Istr. II 284.

cocor (variante : *cucór* < ? comp. avec le vsl. *kokoravŭ* ; n.m. « oiseau migrateur de taille moyenne, au bec pointu, avec un long col et de longs pieds, le plumage gris », DLRM 163) > ser. *Kukor* n.m. « n. de personne » (XIII^e^ siècle), Rosetti ILR 432.

colastră (< lat. *colastra* = *colostra*, DA I 648 ; n.f. syn. *coraslă* n.f. « le lait d'une bête les premiers jours après avoir mis bas », DLRM, 165 ; 186) > ser. *konastra*, *kunastra*, *kulizdra*, *kunuzdra* n.f. « fromage ordinaire », Skok, ZRPh XLVIII (1921) p. 150 ; Popović, *Valacho-Serb.* 105 ; Rosetti, ILR 432. Le terme a également passé en ngr., ukr., hongr., Puşcariu, Istr. II 284. Skok, ER II 137 : ser. *konastra* < lat. balk. *colostrum* ou < roum. *colastră.*

colinda (a) (< *colinda* < vsl. *kolenda* < lat. ; vb. « passer de maison en maison à la veille de Noël pour y chanter des cantiques », DLRM 167) > ser. *korindati* vb. (emprunté de la forme roumaine qui a remplacé le l par un *r* : *corinda*)« aller de maison en maison pour y réciter des ballades populaires traditionnelles et des cantiques », Armaş, Rsl. 82.

copil (< ? comp. avec l'alb. *kopil* ; n.m. I. 1. « garçon ou fille dans les premières années de sa vie » ; 2. « adolescent » ; 3. « fils, fille » ; II. « pousse sauvage d'une plante », DLRM, 185—186) > ser. *kopil*, *kopile*, *kopilan* « spurius », *Kopil*, « n. de Vlaque ». Mot d'origine obscure. On le retrouve dans les dialectes sud-danubiens du bg, ngr., alb., Puşcariu, Istr. II, 284. Il s'agit fort probablement d'un balkanisme entré dans le serbo-croate soit par l'intermédiaire de l'albanais, soit par celui du roumain même.

Crăciun (< lat. *creatio*, *-onis*, n.n. « fête chrétienne rappelant la naissance du Christ », DLRM 195) > ser. *Kračun* « n. propre » Rosetti, *ILR* 432 ; *Kračunište* « top. » Rosetti, *ILR*, 432. Skok, ER II 175 : ser. *Kràčun* < lat. *characium*, *characio*, gén. ~ *onis.*

creț (<) lat. **cricius* = *cricus* < gr. *krikos* « cercle » ; n.n. « boucles » ; n.m. « *creți* » « cheveux bouclés ou ondulés » DLRM 197) > ser.

Krecul « n. de personne » et « top. » (XIV^e^ siècle) Rosetti, *ILR* 432. « Creț » est un mot qui a pénétré en tant que terme pastoral : « laine bouclée » chez les Bulgares aussi. *Krecul* (XIV^e^ siècle), *Kreca*, *Kreco* (prénom), *Krecac* (top. en Serbie), *Krecalica* (top. dans la circonscription de Kneževac-Serbie), *Krecojević* « n. de personne », Pușcariu, *Istr.* II 285.

creț (< lat. **cricius* ; adj. 1. « ondulé en boucles, frisé, bouclé » ; 2. « plissé, froncé, ridé » DLRM 197) > ser. *krecav* adj. « bouclé », Rosetti, ILR 432.

cuc (< lat. *cucus* n.m. 1. « oiseau migrateur à plumage gris, qui dépose ses œufs dans des nids étrangers, afin que d'autres oiseaux les couvent et qui se fait reconnaître par les sons caractéristiques qu'il émet » ; 2. « noms donnés à plusieurs plantes », DLRM 202) > ser. *Kukol* (XIV^e^ siècle) « n. propre » ; *Kukov*, *Kukovac*, *Kuška* « top. » (circonscription de Požarevac) ; *kukušić* n.m. « coucou », Rosetti, ILR 432.

cult (< lat. *cultus* ; adj. « disposant d'un haut niveau culturel et de connaissances ; instruit », DLRM 204) > ser. arg. *kuljta* n.f. « tête » (dans l'argot des maçons macédoniens de Podgorić-Srukšo, emprunté par ces derniers à l'époque où ils travaillèrent en Roumanie), Gămulescu, *Impr.*, 537.

cupă (< lat. *cuppa*, mag. *kupa* ; n.f. 1. « vase plus large que profond, servant à boire ou à recueillir un liquide » ; 2. « unité d'évaluation des liquides » ; 3. « vase d'ornement » ; 4. « plante — Gentiana acanthis », DLRM, 206—207) > ser. *kupa* n.f. « coupe », Rosetti, *ILR* 432. Le mot est attesté en ser. après le XIV^e^ siècle. On le retrouve aussi en ngr., alb., bg., tc., Pușcariu, *Istr.* II 185.

curma (a) (< ? comp. avec l'alb. *kurmul* ; v. 1. « serrer fortement, pénétrer dans la chair » — à propos des ficelles, cordes, liens ; 2. « couper du bois en diagonale », DLRM, 208) > ser. *kornem*, *prokornim*, v. « couper avec le couteau » (Serbie orientale), Popović, *Valacho-Serb.* 102 ; *Kormata*, n.f. « top. » (circonscription de Knežvac, Serbie), Rosetti, *ILR* 432 ; *Kurmatura* n.f. « top. » (circonscription de Požarevac), Rosetti, *ILR* 432.

curt (« chien à la queue coupée ») > ser. *kurtast* adj., Rosetti, *ILR* 432. Skok, ER II 244 : ser. *kűrtast* < it. *corto* < lat. *curtus*.

danci (< du bohémien *den ci* « dă-mi ceva » [= donnez moi quelque chose] ; n.m. « enfant de bohémien ») > ser. *Dânčul* = *Dânčko* « n. de personne » (Dubrovnik) ; *Dančulović* « top. » (< roum. *danciul* « ciganče ») Skok, ER I 381.

două (< lat. *duae*, numéral, DLRM 256) > ser. *do* « premier couple de moutons quand on les compte deux par deux » (à nombres pairs),

Skok AslPh XXXVII (1918), p. 82 ; *do, doj* « manière de compter en usage chez les bergers serbo-croates, au nord-ouest de Zara », Pușcariu, *Istr.* II, 286.

drac (< lat. *draco, -onis* ; n.m. « démon », « homme mauvais et cruel » CDDE 81) > ser. *Drâča* n.f. 1. « n. de village et de monastère en Serbie (Kraguljevac) » ; 2. « top. en Serbie, près de Požarevac » (attesté depuis le XIV^e siècle), RJA II 735 ; *dračanin* n.m. 1. « homme, habitant de Drača » ; 2. « homme, habitant de Drać », RJA II 735—738 ; Skok, ER I 428 considère obscure l'étymologie de ce mot. A notre avis, la diffusion géographique du terme relève d'une incontestable influence roumaine.

Dräčevac n.m. « top. en Dalmatie » : 1. « n. de village près de Zadar » ; 2. « n. de village près de Nino »,. RJA II 736 ; *dràčevčanin* n.m. « habitant de Dračevica » (attesté depuis le XV^e siècle), RJA II 736.

Dräčevica n.f. « n. de différentes localités » (en Hertzegovine et Dalmatie, attestées depuis le XIV^e siècle), RJA II 736.

Dräčevići n.m.pl. « n. de village de Hertzegovine (près de Mostar » (attesté depuis le XIV^e siècle), RJA II 736 ;

dràčevičkî adj. poss. < *Dračević* (attesté depuis le XIV^e siècle) RJA II 736 ;

dräčica n.f. dim. < *Drâča* (attesté depuis le XVIII^e siècle) RJA II 736.

Dračić n.m. 1. « n. de personne », attesté depuis le XV^e siècle ; 2. « n. de village en Serbie », RJA II 736 ;

Drakul n.m. « n. de personne < Dracula ». En tant que nom, on le trouve dans un monument de langue latine daté du XI^e siècle, RJA II 759. Son thème autant que la présence de l'article enclitique montre l'étymologie roumaine du terme.

Dräkula n.m. « n. de personne », RJA II 759.

Drakulica n.f. « n. de montagne de Hertzegovine », RJA II 759 ; *drakulički* adj. poss. < *Drakulica*, RJA II 759 ;

Drakulić n.m. « n. de personne < *Drakula* » (attesté depuis le XV^e siècle (« Vlad Drakulić, brat Radulov vojvoda vlaški ») RJA II 759.

Dräkulići n.m. pl. « village de Bosnie, près de Banja Luka », RJA II 759.

Drakulović n.m. « n. de personne < *Draukula* » (présent dans une chanson populaire du XVIII^e siècle), RJA II 759 ;

dràkûn n.m. < *drokun* (« zmeu » = dragon), « symboliquement, à propos du diable », RJA II 759.

familia (< fr. *famille* < lat. lit. *familia* ; n.f. 1. « forme d'organisation de la vie en commun des hommes, consistant dans le groupe des époux et des enfants » ; 2. « totalité de ceux descendant d'un ancêtre commun ; descendance » DLRM 291) > ser. *fàmīlija* n.f. (Vodice Istrie), *famelja* (Rečka Nahija, Crna Gora) ; *famĕja* (Supetar, Brač Kvar, Vis, Šolta, Rab, Božava) var. : *vàmiglija*. Le mot se retrouve aussi en alb., tc., ngr., Skok, ER I 504—505 le considère emprunté de l'it. *famiglia* et du vénitien *fameglia*. En ce qui nous concerne, nous partageons le point de vue de P. Skok (ser. fàmilia < it. famiglia) malgré l'opinion de S. Dragomir (*Vlahii*, p. 39) qui estime que le ser. *fàmīlija* (en usage au Monténégro) est un « héritage des Vlaques ».

fașă (< lat. *fascia* ; n.f. 1. « morceau de drap long et étroit avec lequel on émmaillote les bébés enveloppés dans leurs langes » ; 2. « longue bande en mousseline de coton servant à bander les plaies », DLRM 293) > ser. *faša* n.f. « morceau de cuir servant à la confection des chaussons » (en Serbie) Popović, *Valacho-Serb*. 102 ; au Monténégro le lard de porc est découpé en « faše » (= tranches), dont la partie supérieure s'appelle *porbotina* et celle inférieure *potrbušina*, Dragomir, *Vlahii* 39.

față (< lat. *facies* ; n.f. « partie antérieure de la tête humaine », CDDE 93) > ser. *faca* n.f. « visage » < lat. *facies* (ou < vénitien *fazza* ou < roum. *facə*), employé à Dubrovnik, RJA III 39 ; Berneker, SEW 277 ; Skok, ER I 501 : ser. *fäca* < vén. *fazza* (it. *faccia*) ; Pascu 48 : ser. *fäca* < roum. *față*. Selon nous l'étymologie du mot ser. peut être multiple, mais la plus certaine nous semble celle vénitienne, voire italienne, vu l'aire de diffusion de ce terme dans les environs de Dubrovnik. De même que pour d'autres étymologies incertaines de notre répertoire la discussion à son sujet reste ouverte.

făcătură (< *fac* + suff. *-ătură* ; n.f. « charme, sortilège fait par quelqu'un ; moyen employé par une magicienne — dans les superstitions », DLRM 294) > ser. arg. *fakatura* n.f. « tête » (dans l'argot des musiciens), Gămulescu, *Impr*. 535.

fecior (< lat. **fetiolus* ; var. (régional) *ficiór* n.m. 1. « fils, garçon » ; 2 « jeune homme » ; 3. « valet dans les maisons des boïards », DLRM 296) > *vičorak* n.m. « garçon » (Serbie orientale) RSA II 681, Popović, *Valacho-Serb*. 102. D'après Pușcariu, *Istr*. II, 286, le mot aura passé en bg. aussi.

fir (< lat. *filum* DLRM 304—305 + *ață* < lat. *acia* [= brin de coton servant à coudre] DLRM 53) > ser. *nafiraca* n.f. n.f. « chemise » — mot composé du préf. sl. *na-* (« sur ») + le roum. *fir* + le roum.

ață (« fil sur brin de coton »?), « suggérant une pièce de vêtement très reprisé » (dans l'argot des artisans de Kriva Palanka), Gămulescu, *Impr.* 538.

fluier (< ? comp. avec l'alb. *floere*; 1. « instrument musical populaire pour souffler »; 2. « petit instrument, notamment en métal, pour siffler », DLRM 309) > ser. *frūla* n.f. « nez » (dans l'argot des adeptes du marché noir de billets de spectacle de Belgrade); il est né par métaphore du mot d'origine roumaine *frula* « fluier », largement répandu en ser., Gămulescu, *Impr.* 535. Il apparaît aussi en gr. φλοιαριον « petite écorce », mais aussi partout où ont pénétré les bergers roumains : alb., hong., slovaque, ukr., pol., Pușcariu, *Istr.* II 286.

frulaš < roum. *fluieraș*; Skok, ER I 533.

fugi (a) (< *fugire* = *fugere* DLRM 320 « courir, marcher vite ») > ser. *fužnem* « je cours » (Serbie orientale), Popović, *Valacho-Serb.* 102.

fura (a) (< lat. *furare*; vb. 1. « s'approprier par la force ou en cachette une chose appartenant à autrui et de ce fait lui portant préjudice »; 2. « ravir quelqu'un »; 3. (fig.) « charmer, ravir » DLRM 322) > ser. *furati* vb. « être l'ami d'une jeune fille » (dans l'argot des adeptes du marché noir des billets de spectacle de Belgrade), Gămulescu, *Impr.* 535.

furca (< lat. *furca*; n.f. 1 « tige de bois au bout de laquelle on fixe la quenouillée à filer »; 2 « outil agricole », DLRM 322—323) > ser. *fúrka*, *vurka*, *urka* n.f. 1 « machine à filer » (dans plusieurs régions de la Serbie) RSA III 127; Popović, *Valacho-Serb.* 102 : ser. *fúrka* < par l'interm. de l'alb. *furke*; 2 « grand morceau de bois arrondi » (< ? hong. *furkó* « baton »), RJA III 80; Berneker, SEW 286 : ser. *fùrka* < roum. *fúrcă* ou < alb. *furkε* (lat. *furca*). Ainsi qu'on peut le constater, l'étymologie ser. *fúrka* est controversée. En effet, il est difficile sinon impossible à préciser si le terme a été emprunté directement du roum., alb., ou hongr. ou bien du roumain par l'intermédiaire de l'albanais. Toutefois, s'agissant quand même d'un terme rencontré en Serbie, *son emprunt direct du roumain* est à présumer.

galben (< lat. *galbinus*; n.m. « ancienne monnaie d'or qui circulait également dans les pays roumains », DLRM 326) > ser. *galben galban*, *galbin* n.m. « ducat » (fréquent dans un grand nombre d'argots), Gămulescu, *Impr.* 536.

gard (< ? comp. avec l'alb. *garth*, v. sl. gradŭ; « construction en bois, métal, etc. clôturant une cour, un terrain, un jardin, etc. » 2 (pop.) « treillis de bois posé à travers un cours d'eau comme un barrage

destiné à prendre le poisson », DLRM 327) > ser. *garda* n.f. « enclos sur le Danube pour la pêche de l'esturgeon », RJA III 106, Karadžić 83 ; « treillis aménagé sur un cours d'eau en vue de la pêche » (Serbie centrale et la région du Danube), Popović, *Valacho-Serb.* 102. L'aire de diffusion de ce terme, ainsi que sa sémantique le rapprochent du roum. *gard.*

G. Mihăilă a démontré dans son « cours spécial » pour les étudiants (l'année 1972) que le roum. *gard* [= alb. *gardh* = sl. c. *gardъ = lit. *gar̃das*] est un mot du « supstrat » thraco-dace).

găină (n.f. comm. mais propre aussi, top.) > ser. *Gajina* (sommet montagneux en Bujačić et forêt en Gjurgjevac) ; *Gajina Pojata* et *Gajina Rupa* (près de Belgrade) ; *Gajine* (circ. de Sarajevo et en Dalmatie) ; *Gajinac* (circ. de Kruševac) ; n. de pers. *Gajinović*, Pușcariu, *Istr.* II 287.

găleată (< lat. *galleta* ; n.f. 1 « récipient en bois ou en métal pour contenir l'eau, où l'on trait le lait ou bien destiné à contenir et transporter divers matériaux » ; 2 « ancienne mesure de capacité pour le lait, les céréales, etc. » DLRM 330) > ser. *galjata*, n.f. « baratte ; récipient en bois destiné à la conservation du lait, du fromage, de l'eau », RSA III 180—181 ; « vase pour la conservation ou le transport de l'eau », Popović, *Valacho-Serb.*, 102—103. Berneker, SEW 292 : roum. *găleată* (dial. *gălętă*) > slov. et pol. *galeta* ; tchec. et pol. dial. *gieleta* < allem. médiéval *gallata* allem. *galeta*, v. angl. *gellet.* Popović, *Valacho-Serb.*, 103 : *galjata* < roum. *găleată* < pré-indo-européen. Au fait, ainsi que I. Popović (l.c.) le prétend, le ser. *galjata* pourrait fort bien avoir pénétré dans les langues slaves par la filière roumaine ou (du moins en ser.) directement du latin ou du hong. Mais comme le terme est employé dans le Banat yougoslave (Popović, l.c.) il nous semble plus plausible de le ranger parmi les emprunts faits au roum.

găman (< ? n.m. (fam.) « personne gloutonne, gourmand, gros mangeur », DLRM 330) > ser. *gaman* n.m. « gourmand », Skok, RES III 1923, p. 74.

gărgăriță (< ? n.f. « nom donné à plusieurs espèces d'insectes, ravageurs des céréales et des légumes ». A comp. avec le ser. *gagrica*, DLRM 330 ; le bg. *gargarica* BER 231) > *gàgrica* n.f. « gărgăriță », Armas Rsl. 86 ; RJA III 88 et Karadžić 81 mettent sous le signe de l'interrogation l'étymol roum. du terme ser., montrant que dans le cas présent nous avons affaire au thème *gъgra* + le suff. dim. *-ica* ; « *gъgra* a une étymologie obscure » ; il se pourrait — d'après les

mêmes sources — que le thème en question ait une double étymologie :

gəgra
1) < roum. *gărgără*, *gărgăriță* < lat. *curculio* (devenu plus tard : *gurgulio*)
2) < néogr. γαργάριον, γαργαρί ou gr. anc. γαργαίρω, vb. « grouiller, fourmiller »

Berneker, SEW 290 ; Skok, ER I 544 : ser. *gargarica* < roum. *gărgăriță*, *gàrgără*. Le mot est attesté dès le XV[e] siècle et il est employé non seulement dans son sens propre mais aussi au figuré, appliqué comme une injure aux avares, RJA III (l.c.). Il se peut que le ser. *gàgrica* provienne directement du bg. ou de cette langue par la filière roumaine ou tout simplement du roumain même (s'agissant d'une attestation relativement tardive). On le retrouve chez les Hongrois et les Slaves voisins des Roumains : Bulgares, Ukrainiens, Serbes. Pușcariu, *Istr.* II 287. *gàgrica* > dial. *gagrīka* SDZb IV 91. *Gàgrice* f.pl. « n. de village en Bosnie, à proximité de Banja Luka », RJA III 88 ;

gàgričast, *gàgričar* adj. « couvert de charançons » ; « rongé des charançons », RJA III 88 ;
gàgričiti vb. imperf. « vermiculare », « se couvrir de chanrançons ». Attesté au XIX[e] siècle en Serbie : « kukuruz počeo gàgričiti » (« le maïs a commencé à se couvrir de charançons ») RJA III 88.

ghindură (< lat. *glandula* ; « ganglion », « glande », DLRM 335) > ser. *klindur* n.m. 1 « amygdale », Armaș, Rsl. 86 ; 2 « stalactite » (par contamination du roum. *glindură* « glandula » avec le mot hérité *klinə* « clou »), employé au Monténégro, Popović 108 ; *glindura* n.f. « tonsilla », « glande dans la gorge » (roum. *ghindura*, alb. *gjandęrę*, *gjędęre*). Au XIX[e] siècle, il était employé dans la région du littoral croate, RJA III 198 et en Istrie, Popović, *Valacho-Serb.* 105.
gljendura n.f. « glande », sens qu'il garde, de même que *glindura* dans toute la Dalmatie ; *gljendura* < roum. dial. *glindură* < lat. *glandula*. L'usage de « *r* » (gljendura, glindura) à la place de « *l* » (de *glandula*) trahit l'origine roumaine du mot (v. Popović, l.c.) ; *glindurav*, *glindurast*, adj. « glandurosus », RJA III 198.

gingia (< lat. *gingiva* ; n.f. « tissu enveloppant la racine des dents et des molaires » ; régional. : *gingenă*, *gingină* DLRM 337) > ser. *žinžire* n.f.pl. < *jinjire* (dans l'extrême-ouest, Istria), Popović, *Gesch.* 590 ; *džèndžīva*, n.f. (Dubrovnik) < it. *gengira*. Les formes istroroumaines *žinžire*, *žinsure* *žinzirina* semblent provenir du lat. *gingina* par un

redoublement « onomatopéique », au lieu de *gingīva*, et le « *r* » remplacerait le « *n* » intervocalique, à l'instar de *Romer* < *romanus* « Rumunj ». Le lexème représenterait selon l'opinion de P. Skok (ER I 472) « une très intéressante trace du lexique dalmato-romain ». On le trouve comme nom sous la forme *Žènzerović* (Skok, l.c.). Et dans ce cas, le débat reste ouvert en constituant une nouvelle hypothèse de travail. Pour notre part, compte tenu de l'aire de diffusion du terme et du fait que ses différentes formes offrent le phénomène du rhotacisme, il nous semble qu'on pourrait supposer en ser. l'existence d'une influence relativement récente de l'ir.

grui (dr., rég. : *gruń* < lat. *grunnium* ; n.m. « cîme ou crête d'une colline » ; « colline », « tertre », CADE 562, DLRM 349) > ser. *gruja* n.f. « grand bloc rocheux », Armaş, Rsl. 87. *Grûja*, *Grûje* n.m. « n. de personne » (dans les villages de Slatina, 1762 et de Vitina, 1776) SDZb IV 113 ; *Grȕjica* n.m. dim. < *Grûja* (Priština, 1771), SDZb IV 113 ; *Grun* n.m. « petit tertre », Armaş, Rsl. 87 ;
grunj n.m. (< roum. *grui*?) « colline » (au XIX^{e} siècle dans les parlers čakaviens du nord), RJA III 480 ; 482.

gună (< lat. *gunna* ; n.f. « pélisse, fourrure » ; au Moyen Age c'était le nom donné à un vêtement de berger. Le terme est courant chez tous les peuples avec lesquels les bergers roumains ont eu affaire. C'est ainsi qu'on le trouve dans le ngr., l'alb., le bg., l'hong., l'ukr., le rus., le pol., le tchec., le ser. (du XIVe s.), voire le slovène. De nos jours seul entre tous les dialectes roumains l'aroumain l'a conservé, mais « il est certain qu'il était connu jadis dans le dr. aussi ». Chez les Istroroumains le mot s'est conservé dans *Faraguna*, n. de pers. et top., *Faraguni* et *Stara Guna*, top. Puşcariu, *Istr.* II 287) > ser, *gûnj* n.m. 1 « vêtement de berger », Rosetti, ILR 432) ; 2 « sorte de vêtement » < gr. γούνα « pélisse », lat. médiéval *gunna*. A comparer avec le tchec. *houně*, le pol. *gunia*, le rus. *гуня*. Il est attesté dans le ser. depuis le XIV^{e} siècle, RJA III 501 ;
gȕnja n.f. « ample vêtement masculin, de drap doublé d'habitude de peau de chèvre » (attesté en 1776), SDZb IV 115.
Gunja n.f. « n. de village à la frontière de la Croatie et de la Slavonie », RJA III 502 ; « n. d'homme (valaque) », attesté au XIII^{e} siècle, RJA III 502 ;
gúnjac, *gúnice* (Serbie), *gunjčić* (dim.) ; *belògunjac* « celui au manteau blanc » ; *gunjav*, *gunjski* adj. ;
gunjar « Kotzenverfertiger », Skok, ER I 634.

Gŭnjica n.f. dim. < *gŭnja*, SDZb IV 115.

L'origine du terme est balkanique : alb. *gunë*, roum. *gună*, gr. γού(ν)να. Par l'intermédiaire des bergers roumains, il rayonna des Balkans dans les langues du voisinage : hong., tchec., pol., ukr.. rus. En ser. il représente « un vestige roumain légué par les anciens Cici-Istroroumains », Skok, ER I 634. Sans doute, on ne saurait exclure l'hypothèse d'un emprunt fait à l'ir., mais il peut tout aussi bien provenir de l'ar., ou du dr., ou des trois dialectes roumains susmentionnés, en étapes successives.

gură (< lat. *gula* « gosier, gorge »; n.f. DLRM 350) > ser. *gurica* n.f. « petit orifice d'un instrument populaire pour souffler », Armaş, Rsl. 87, RSA III 764 (qui le fait dériver du roum. *gaură*). Il est toutefois clair que le ser. *gùrica* < roum. *gură* + le suff. dim. *-ica*.

guşă (< ? à comp. avec le lat. *gensiae* « gosier »; n.f. 1 (chez les oiseaux) « poche sur le trajet de l'œsophage, où la nourriture demeure un certain temps, avant de passer dans l'estomac »; 2 (chez les amphibies) « peau du maxillaire inférieur qui aide, avec les muscles respectifs, la respiration »; 3 (chez les hommes) « enflure développée sur la partie antérieure de la gorge, produite par la croissance de la glande thyroïde; maladie provoquée par cette enflure » 4 « la poche de graisse qui pend sous le menton de certaines personnes »; 5 « gorge, gosier », DLRM 350—351) > ser. *gŭša* n.f. « ingluvies », « turgidum, guttur », « guttur » (chez les oiseaux) « dilatation de l'œsophage où la nourriture demeure un certain temps, avant de passer dans l'estomac » 2 (chez les hommes) « protubérance de la gorge due à la croissance de la glande thyroïde »; « gorge, gosier » (en général). Attesté en ser. depuis le XVIII^e siècle. « Fréquente chez les hommes des régions montagneuses de la Loznica à Supovac < voljica > ou < guša > », RJA III 513;

gûša, gûše m. et f. 1 (ironique) « homme ou femme avec un goître »; 2 « surnom » (Suliman Guša), SDZb IV 118;

II *gŭša* n.f. « n. donné à une poule à grand jabot » (Lica), RJA III 513;

III *gŭša* n.f. 1 « pomme d'Adam » (au XIX^e siècle — Lica); 2 « âme » (pour rire), RJA III 513;

IV *guša* n.f. « gušava žena » (femme avec un goître) RJA III 513;

V *Guša* n.f. top. en Serbie (près de Kneževac) RJA III 513;

VI *guša* n.m. (voir : *gušo* n.m. hyp. < *gušavac*), dans les parlers méridionaux, RJA III 513; 515;

VII *Guša* n.m. « n. de pers. » (dans un chant populaire monténégrin du XIX^e siècle), RJA III 513;

Gušak n.m. top. en Bosnie, Rosetti, ILR 432 ;
gùšan n.m. « pigeon moucheté à grand jabot », RJA III 513 ;
Gùšanac n.m. « surnom ou nom d'homme » (dans un chant populaire monténégrin du XIX[e] siècle), RJA, III 513 ;
gȕšânje n.n. < *gȕšati*, RJA III 514 ;
gȕšast adj. < *guša* (I), employé à Lica, RJA III 514 ;
gȕšati, gȕšiti « étouffer ». Attesté dès le XVIII[e] siècle, RJA III 514 ; 515 ;
gùšav adj. (appliqué aux personnes à goître ; au sens figuré — appliqué au drap), RJA III 514 ;
gȕšavac n.m. 1 « homme avec un goître » ; 2 « n. de pers. » (à Lica) ; « n. de source » (près de Loznica, sur la rive gauche de la rivière Štira), RJA III 514 ;
gȕšavica n.f. « une espèce d'herbe », RJA III 514.
Berneker, SEW 363, estime que le ser. *gȕša* < roum. *guşe*. Puşcariu, *Istr.* II 288 est d'avis que le terme a pénétré par l'intermédiaire des Roumains non seulement en ser., mais aussi en alb., bg., uk . D'après Skok, ER 638, le terme est balkanique, d'origine thraco-illyrienne, adopté par le latin « balkanique ». Du roum. ou du ser., le mot a pénétré aussi en hongr. : gusa « Kropf ».

gutuie n.f. (< gutui [cognassier] < lat. **cotoneus* + ser. *gdunja* « fruit du cognassier », DLRM 351) > ser. *mrkatunja* n.f. <(roum. *măr-gutui* [=pommier-cognassier]), Armaş, RSl. 88. D'après RJA VII 64 *mrkatunja* < *merkatunja* < *melkatunja* < it. *mela cotogna.*

guturai n.n. (< lat. *gutturalium* < *guttur* « gît, gîtlej [gorge, gosier] » ; régionalisme : *gutuna'r* [= coryza] « maladie contagieuse — de caractère épidémique — localisée aux voies respiratoires supérieures », Rosetti, ILR 432.

iepure (< lat. *leporem* n.m. « mammifère de l'ordre des rongeurs, avec de longues oreilles, deux rangées de dents incisives et les pattes postérieures plus longues », DLRM, 372) > ser. *Ljepurov* n.m. « n. de personne » (ayant gardé le *l'* d'une forme plus ancienne), Puşcariu, *Istr.*, II, 288.

îngroşa (< lat. *ingrossiare* < *grossus* vb. 1 « devenir plus gros, plus volumineux » ; 2 « devenir plus dense, plus coagulé » ; 3 « rendre un liquide par l'adjonction de substances solides, en le faisant bouillir, etc. » DLRM 420) > ser. *grùšati se* « coagulari = coagulations » (du lait) — racine *gruh-*, RJA, III, 488.
grùšalina n.f. 1 « lait caillé, obtenu — d'habitude — du jeune-lait de la vache » (XIX[e] siècle ; fréquent à Lika) ; 2 « lait caillé, jeune-lait = sécrétion des glandes mammaires de la femme les premiers

jours des couches » (avec ce sens-là seulement en Dalmatie septentrionale), RJA, III, 488.

grùšaline n.f.pl. < *grùšalina*, RJA, III, 483.

grùšavina n.f. 1 « grûšalina » (1). Le terme est utilisé à Dubrovnik. 2 « met préparé avec des œufs et du lait », RJA, III, 483 ; 3 « sorte de dessert préparé avec du lait » SDZb, IV, 113.

grùšenje, *grúšenje* n.n. « action par laquelle un liquide se coagule », RJA, III, 488.

grùševina n.f. « lait caillé » (< *grúšavina*, *grúšalina*) RJA, III, 488.

înteți (< lat. *intitiare* < *titio* vb. 1 prén. (à propos d'une action ou d'un phénomène) « devenir plus fort, s'intensifier » ; 2 trans. (à propos d'un sentiment, d'une sensation) « embrasser, aggriper avec force » DLRM, 426) > ser. *intačiti* vb. Rosetti, ILR, 433 ; Skok, ER, 726 : ser. *intačiti* < lat. « pousser à ». Cependant, Skok ne rejette pas complètement la possibilité d'une étymologie roum. du terme ser. qu'il relève à Dubrovnik et en Slavonie.

joc (< lat. *jocus* n.n. « l'acte de jouer, danse populaire, divertissement des enfants », DLRM, 437) > ser. *žok* n.m. « danse populaire », Armaş, *Rsl*, 88.

jur (post-verbal de *jura* < lat. *jurare* n.n. « serment », DLRM, 439) > ser. *Žur* n.m. « n. d'un hammeau morlak », Rosetti, ILR, 432. *Žurovič* « n. de famille (prénom) », Puşcariu, *Istr.*, II, 288.

lai, *laie* (< ? comp. avec l'alb. *laj*, DLRM, 433) ; roum. *lai*, *laie* et l'alb. *laj* < lat. *labes*, Puşcariu, *Istr.*, II, 288 ; Tiktin, DRG, II, 894 ; adj. (pop.) « noir ou noir et blanc », DLRM, (l. cit.) > ser. *laja* n.f. « n. donné à des animaux domestiques (brebis et chèvres) », RJA, V, 876 ; fréquent chez les Aroumains avec le sens de « noir ». Chez les Albanais *l'ai* est l'épithète attribué aux moutons à la laine blanche et noire. Chez les Ruthènes, les Tchèques, les Serbo-Croates il est emprunté du roum., Puşcariu, *Istr.*, II, 288.

Lajica n.f. « n. de brebis », RJA, V, 878 (Istrie).

Lajev Do n.m. « n. de village dans le Monténégro », RJA, V, 877.

Lajka n.f. « n. de brebis », RJA, V, 878.

Lajo n.m. 1 « n. de mouton » (Istrie), RJA, V, 878 ; 2 « n. donné aux chevaux » (Istrie), Skok, ZRPh, 36 (1912), 648 ; Puşcariu, *Istr.*, II, 288—289.

lapte (< lat. *lac*, *-tis* n.n. : « liquide blanc teinté de jaune, secrété par les glandes mammaires des femmelles des mammifères », DLRM, 445) > ser. *lapte* n.n. (argot des aveugles de Bitolie). Le terme a été emprunté plutôt à l'ar. qu'au roum. (d'après certaines considérations d'ordre géographique et phonétique) ; en effet, s'il s'agissait d'un

emprunt fait aux dialectes roumains du Banat yougoslave (qui usent de la palatalisation des consonnes finales), sa forme serait *lápké*, Gămulescu, *Impr.*, 537.

lega (< lat. *ligare* vb. « lier, serrer étroitement au moyen d'un nœud, d'une rosette », DLRM, 451) > ser. *Ligati*, *Ligatić* (XV^e^ siècle) *Ligatov* « n. de pers. et de lieu », Rosetti, ILR, 433.

lingură (< lat. *lingula* n.f. « objet de métal ou de bois d'usage ménager, composé d'une partie ovale et creuse et d'une manche », DLRM, 459) > *lingura* n.f. « cuiller » (argot des maçons de Kriva Palanka et des aveugles de Bitolie) ; var. *lingur* n.m. « nourriture » (argot des mendiants de Prilep) *lingurka* n.f. « cuiller, pelle » (argot des maçons de Šlegovo et de Kriva Palanka) ; *ljongarka* n.f. « cuiller », « pelle » (argot des artisans de Bračigovo), Gămulescu, *Impr.*, 538.

lup (< lat. *lupus* n.m. « mammifère sauvage, carnivore, de l'aspect d'un chien, avec la tête plus grande, le museau et les oreilles plus pointus et la queue mieux fournie que chez ce dernier », DLRM, 469—470) > ser. *Lupo* n.m. « n. de personne » (XIX^e^ siècle) ; RJA, VI, 227 estime son étymologie obscure, bien que l'it. connaisse le nom de *Lupo* et que l'Eglise romaine compte plusieurs saints de ce nom *(Lupus)*.

Lupulović (< roum. *lup* < lat. *lupus*) n. de personne (< onom. *Lupul* + ser. *-ović*), Armaş, *Rsl*, 89, Skok, ER II, 332.

mai (< lat. *magis* ; adv. de comp., DLRM, 473) > ser. *maj* « particule utilisée dans la composition d'un degré de comparaison » (Bosnie), Armaş, *Rsl.*, 89.

margine (< lat. *margo, -inis* n.f. 1 « endroit où prend fin une superficie ; extrémité latérale d'un objet » ; 2 « circonférence d'une fosse ou d'un récipient » ; 3 (fig.) « limite », DLRM, 479) ; > ser. *mrgîn* n.m., *mrginj*, *mrgir* n.m. « marge, limite », RJA, VII, 58—59 ; Pascu, 63 ; d'après RJA (l.cit.) le mot est d'origine dalmato-romaine.

Maržini «top.» (en Vranje), Rosetti, ILR, 433.

măciucă (< lat. **matteuca* Tiktin, DRG, 937 ; DLRM, 484 : n.f. 1 « portion plus épaisse et arrondie d'un bâton » ; 2 « grand bâton, avec l'un des bouts fort gros et l'autre bardé de fer ») > ser. *màčuga* n.f. « bâton ». Attesté dès le XVII^e^ siècle, RJA, VI, 353. Le même dictionnaire le fait dériver de l'it. *mazza*. Cependant il n'y a aucun doute que le terme, tel que Miklosich, EW, 179 et Skok, ZRPh, 38 (1914—1915), 549, ER II 346 le citent est, de même que *mačugaj*, d'origine roum. (avec la sonorisation de l'occlusive — *c* — du roum. *măciucă*).

Màčuga « n. de famille » (XIX^e^ siècle, Hertzegovine), RJA, VI, 353.

màčugaj n.m. « long.bâton noueux », Armaş, *Rsl.*, 90.
măciucat (măčcat) > *Mačkat*, qui n'est pas une forme mégl. mais dr., Puşcariu, *Istr.*, II, 314.

mălai (< ? n.n. 1 « farine de maïs »; par ext. « farine » (en général); 2 « met préparé d'une pâte de farine de maïs »; 3 (rég.) « maïs »; 4 (rég.) « millet », DLRM, 485) > ser. *malaj* n.m. (< ?) RJA. VI, 410.
Malajnica n.f. (< ?) « top. n. de village » — rég. de Krajinsk (Serbie), RJA, VI, 410. Comp. avec le bg. *malaj*, le rus. *malaj*, l'ukr. *malai*, le pol. *malaj*.

mămăligă (< ? n.f. « aliment préparé de la farine de maïs qu'on fait bouillir dans l'eau », DLRM, 485) > ser. *mamàliga* n.f. « gaude » (utilisé par un auteur du XVIII[e] siècle). Comp. avec le biélor. *мамалыга*, l'hong. *mamaliga*, RJA, VI, 431; également connu en bg., ukr., tc., ngr., Puşcariu, *Istr.*, II, 289, Skok, ER, II 365.
mamaljuga n.f. (de date plus récente, RJA, VI, 431), Miklosch., EW, 182; argot des maçons de Kriva Palanka, Gămulescu, *Impr.*, 538.

mărginaş (< *margine* < lat. *margo*, *-inis* + suff. *-aş*; DLRM, 486) > ser. *mrgînâš* n.m. assez rare. RJA, VII, 58—59 ne le mentionne qu'à titre d'exception dans l'exemple : « Jer sam joj ja *mrginaš* i najbliži s Kučom » (= car je suis son *voisin* et le plus proche avec la maison).

mic (< lat. *miccus* < gr. adj., DLRM, 497) > ser. *miki* adj. « petit » Popović, *Valacho-Serb.*, 104.
Mikul n.m. « prén. Nikola ». On ne saurait préciser si *l* final doit se prononcer « l » ou « lj », RJA, VI, 663. La terminaison, comme on peut le remarquer, est roum. *Mikula* n.m. « prén. », HDZb[2], I, p.32; *Mika*, *Mikac*, *Mikaćić*, *Mikan*, *Mikašin*, *Mikašić*, *Mikačić*, *Miketa*, *Miketić*, *Mikica*, *Mikić*, *Mikin*, *Mikošić*, *Mikov*, Puşcariu, *Istr.*, II, 290.

moaşă (< *moş*, DLRM, 509 : n.f. 1 « femme de formation spécialisée qui assiste et soigne les accouchées »; 2 (pop.) « grand'mère »; p. ext. « femme d'ascendance éloignée »; « vieille femme ») > ser. *moša* n.f. « sage-femme » (Serbie), Popović, *Valacho-Serb.*, 102.

muldzarcă (< ?) n.f. « vache de lait gardée à la maison » > ser. *muzara* « vache de lait », Puşcariu, *Istr.*, II, 291.

muldzare (Banat) < ? « brebis paissant avec les beliers » (comp. avec l'ar. *muldzare*) > ser. *muzara* n.f. « vache à lait », Puşcariu, *Istr.*, II, 291.

---

[2] HDZb — « Hrvatski dialektološki zbornik ».

mulgară (< *mulg* — prés. de l'ind. du vb. *mulge* — + suff. *-ătoare*; adj. pop. : à propos des vaches et des brebis « laitières » DLRM 520) > ser. *mugàra* n.f. « brebis restée sans agneau » (Istria), RJA, VII, 131 ; Skok, ZRPh, 41 (1912), 151.

mugur (< ? comp. avec. l'alb. *mugull*, DLRM, 519) ; n.m. roum. d'origine alb. (ayant transformé le « l » intervocalique en « r ») qui apparaît en dr. *Mugur* dans le nom *Mugurice*, Puşcariu, *Istr.*, II, 291.

murg (< ? comp. avec l'alb. *munk* ; adj. et n.m. « de teinte foncée, brun » DLRM, 522). On le retrouve aussi en bg., tch., ukr., rus. (Miklosich, EW, 204). En ser. le mot est emprunté soit de l'alb. soit du roum. ; ser. *murge* « résidus des olives pressées » ; « mûre olivâtre » ; *murgast*, *murgovast*, *murgav* « olivâtre » ;
mùrgulje « olive charnue » ; *Murgaš* (n. de Vlaque — Bogdan Morgasia — attesté à Raguse en 1278) ;
Murgeša, *Murgić*, *Murginovac*, *Murgonja*, *Murgonjica*, *Murgovac*, *Murgovica* n. de personnes et de bétail, Puşcariu, *Istr.* II, 291.

muscură n.f. > ser. *muskula* « brebis ou chèvre —, au mufle moucheté de taches noires » — avec le même sens dans la région de Kuči (Monténégro), Dragomir, *Vlahii*, 39. Dans ce mot le « l » intervocalique s'est conservé en ser. (il s'est transformé en « r » en roum.), fait plaidant en faveur d'un emprunt plus ancien fait au latin balkanique.

năpîrcă < ? comp. avec l'alb. *nepër(z)kë;* n.f. « espèce de lézard dépourvu de membres, avec un long corps cylindrique, couvert d'écailles brillantes — *Anguis fragilis* » ; mot qui d'après Skok, RES, III, 1923, p. 75, aura pénétré en ser. du roum. sous la forme : *naprîka*, *zaprîka* « vipère ».

ochi (< lat. *oc(u)lus;* n.m. « chacun des deux organes de forme globulaire, symétriquement disposé sur la partie antérieure de la tête », DLRM, 556) > ser. *okuj!* vb. II^e^ pers. de l'imp. : « parle ! » (de l'expr. : « cligner de l'œil »). Dans l'argot des marchands de Skopje le sens de ce terme est : « clignez de l'œil ! », « dites-le (des yeux) ! », Gămulescu, *Impr.*, 538—539.

oier (< *oaie* [< lat. *ovis*] + suff. *-ar*, n.m. « éleveur de moutons ; berger », DLRM, 551 ; 560) > ser. *ojeri!* vb. II^e^ pers. de l'imp. : « vole ! » — dans l'argot des charpentiers (allusion au vol des moutons, jadis fréquent ; à l'origine le sens du terme a dû être : « dépêche-toi de voler car les « oieri » approchent, te surprennent ! »), Gămulescu, *Impr.*, 538.

opări (< bg. *oparja*, ser. *opareti* ; vb., DLRM, 564) > ser. *Oparitul* « n. de Vlaque », Rosetti, ILR, 433. Dans ce cas, la *racine du mot est slave*, seul l'*article enclitique* étant roum.

pană (< lat. *pĭnna* ; n.f. : l'un des sens de ce mot est aussi celui de plume d'oie, utilisée jadis pour écrire, DLRM, 580) > ser. *pene* n.n. « plume avec laquelle on joue du luth ». Dans l'argot des musiciens de Bračigovo, Gămulescu, *Impr.*, 539.

pasăre (< lat. *passar* = *passer*, DLRM, 588) > ser. *Pasarel* « n. de Vlaque », Rosetti, ILR, 433.

patru nr. > ser. *pato* « quatre » (employé en Croatie méridionale dans le massif de Velebit lorsqu'on dénombre les moutons par numéros pairs), Popović, *Valacho-Serb.*, 105.

păun (< lat. *pavo, -onis*, n.m. « grand oiseau domestique, au plumage bleu-vert, avec une longue queue qu'il déploie en éventail », DLRM, 598) > ser. *pàun, pav, pavun* ; *päun* (en Croatie et Slavonie) n.m. entré en bg. et ser. très tôt, Pușcariu, *Istr.*, II, 292. On le retrouve dès le XVII[e] siècle chez Šimun Zlatarić ; 1 « oiseau au plumage d'une beauté toute particulière » ; fig. *paun i paunica* (à propos des jeunes couples se rendant à leur mariage) ; 2 « prénom masculin ». A Lika *Pàun* est un nom de famille ; 3 « n. d'un beau bœuf » (Lika) ; « n. de papillons » (« *večernji paun, nocni veliki paun* ») ; top. (près de Gračanica), RJA, IX, 1970.

Pauna < *Paun*, n.f. : 1 « prénom féminin », RJA, IX, 709 ; 2 « n. de vache » (signalé à Lika), RJA, IX, 709.

paunac < *paun* n.m. dim., RJA, IX, 709.

paunaš n.m. ; pl. *paunaši* « tricot dit aussi *paunice* », RJA IX, 709 (sans mention de la région où le terme est utilisé).

Paunaci n.m.pl. < *paunac* ; « village en Bosnie dans les environs de la ville de Sarajevo », RJA, IX, 709.

Pàunčad n. coll. < *paunče* (« četvoro paunčadi »), RJA, IX, 709.

páunče (paunčeta) n.n. « petit du paon » (« svaka vodi po svoje paunče » — « chacun dirige ses petits à sa manière », dans un chançon populaire de Slavonie), RJA, IX, 1970.

Paunčić n.m. v. *paunić*, RJA, IX, 709.

Pauni n.m.pl. « n. de village en Serbie » (région de Valievsk), RJA, IX, 709.

Paunica, 1 n.f. < *paun* ; 2 « prénom féminin » < *Pauna, Paunka*, 3 « n. de chèvre » (à Lika) ; 4 « paunice » (pl.), de même que *paunaš* « point de tricot, broderie populaire en Bosnie », RJA, IX, 709.

Paùnić n.m. 1 « jeune paon » ; 2 « n. de pers. < *Paun* ; 3 « n. de papillon » < *paun, paunac*, RJA, IX, 710.

Paunija n.f. « village en Serbie » (qui s'appelle aussi *Pauni*). Ce nom se retrouve dans deux documents de la seconde moitié du XVIII[e] siècle (« crkva u Pauniji »), RJA, IX, 710.

Paùnilo n.m. « n. de chevreau » (à Lika), RJA, IX, 710.

Pàunka n.f. 1 « prénom féminin < *Pauna*, *Paunica* »; 2 « n. de chèvre, de vache, de brebis » (dans le village Bastajna de Slavonie on l'applique aux brebis) ; 3 « n. de danse en Serbie» (région de Šabac), RJA, IX, 710.

Paunkić, n.m. « nom < *Paunka* », RJA, IX, 710.

Paunko n.m. 1 « prénom < *Paun* » (en Serbie méridionale) ; 2 « n. de bœuf », RJA, IX, 710.

Paunković n.m. « n. de pers. < *Paunko* », RJA, IX, 710.

paunosličan adj. « ressemblant au paon », RJA, IX, 710.

pàunov adj. poss. < *paun*, RJA, IX, 710.

paunovac n.m. 1 « n. de papillon » ; 2 « quartier périphérique, banlieue » (Bosnie) ; 3 « village en Croatie » (région de Bjelovarasko-Križevac), RJA, IX, 710.

paunovica n.f. « forêt » (en Serbie, région de Rudnik), RJA, IX,710. Le lieu sémantique avec *pàun* n'est pas évident. On peut toutefois supposer qu'il y a eu une forêt où vivaient des paons ou des papillons de nuit.

Paunović n.m. « n. de pers. < *Paun* », RJA, IX, 710.

Paunovići n.m.pl. « village en Bosnie » (à proximité de Banja Luka), RJA, IX, 710.

paunski adj. poss. < *paun*, RJA, IX, 710.

paunji adj. poss. < *paun*, RJA, IX, 710.

A notre avis, la forme *pàun* et ses dérivés est de date plus récente en ser. et elle est empruntée du roum. ; *pav* et *pavun* dérivent de l'ancien radical lat. *pav-* conservé fort probablement grâce au contact avec l'it. *pavóne*.

piatră (< lat. *petra* ; n.f. « nom générique donné aux roches ordinaires' dures et cassantes ; fragment d'une telle roche », DLRM, 612) > ser. *petrikati* vb. « jeu consistant dans le lancement des pierres selon une règle préétablie » (dans l'extrême ouest — Istrie), Popović, *Valacho-Serb.*, 105. *Petre* n.m. « prénom », SDZb, V (1935), p. 26.

pîine (< lat. *panis* ; s.f. « aliment de base de l'homme, préparé d'une pâte de farine levée et cuite au four » ; rég. *pîne*, DLRM, 662 ; on le prononce *pîné* dans les parlers roum. du Banat yougoslave et de Krajina, Gămulescu, *Impr.* 539) > ser. *panje* n.n. ; *panja*, *panjota*, n.f. ; *palj* n.m. ; *palja* n.f. ; *pana* n.f. ; *pan*, *pantik*, n.m. « pain ». La variante avec *nj (n')*, *lji (l')* < roum. *pîne* (prononcé *pîn'e*

dans les parlers roum. du Banat yougoslave et de Krajina); la variante avec *ń* < ar. *pîne*; dans l'argot des élèves de Zagreb : *panja* « nourriture »; *panjati* « manger »; *panjoka* « pain d'un kilo » (< *panja* + ser. *oka* [environ un kilo]), Gămulescu, *Impr.*, 539.

plai (< lat. **plagius* < *plaga*; n.n. « région presque plane dans la montagne ou les collines, couverte de pâturages »; 2 « route sur le versant d'une montagne ou cottoyant son sommet; sentier » 3 « plaine »; 4 (poétique) « région »; « contrée »; 5 (enseign.) « division administrative d'un département (montagneux); arrondissement », DLRM, 625) > ser. *plaj* n.m. « petite clairière au pied de la montagne », Pascu 73. On le retrouve aussi comme appellatif *płaj* et top. *płaj* chez les Ruthènes, Puşcariu, *Istr.*, II, 292.

plajari n.m.pl. « habitants de ces clairières », Armaş, 73.

porc (dans l'expression « *porc de cîine* », « coquin », DRLM, 643) > ser. *pordek* n.m. « chien » (argot des artisans de Paracin), par un changement (erroné) de sens, Gămulescu, *Impr.* 539.

prună (< lat. *pruna* n.f. « fruit du prunier », DLRM, 675) > ser. *pruja* n.f. « prune » (dans l'argot des artisans de Kriva Palanka), Gămulescu, *Impr.*, 539.

puică (< roum. *pui* + suff. *-că*; n.f. « poulet femmelle; jeune poule »; « grain de maïs non-épanoui, lorsqu'on les grille » DRLM, 578) > ser. *poujka* n.f. « dinde » (Monténégro), RJA, fasc. 53, p. 625; *puiu* et *puică* (avec le suff. slave), dans cette forme ou dans celle plus ancienne, ayant conservé le *l'*, ont été empruntés du roum. par les langues alb., bg., ukr., hong., ser. La forme *pul'u* est à la base du nom vlaque *Puljša* et de l'ir. *Pul'ić*. Quant à la modification du sens de *poule* (car *puică* en Transylvanie signifie poule) en *curcă* « dinde », cf. le mot roum. d'origine sl. *curcă* < sl. *kurka* « poule » (chez les Ruthènes) et « dinde », Puşcariu, *Istr.* II, 293.

Pulići n. de lieu en Istrie, Puşcariu, *Istr.*, II, 293.

rîncaci (< *rîncă* « veine de bœuf » + suff. *-aci*; adj. m. utilisé avec le sens de châtré, DLRM, 721) > ser. *hrnjkaš* n.m. « bœuf châtré », Skok, ZRPh, 38 (1914–1915), p. 547, Rosetti, ILR, 433.

rînză (< ? comp. avec l'alb. *rëndes*; n.f. 1 (rég.) « gésier »; 2 « estomac »; 3 (pop.) « nom de certaines maladies de l'estomac », DLRM, 721) > ser. *rъndza* n.f. « intestins » (argot des musiciens), Gămulescu, *Impr.*, 539. On connaît au Monténégro (rég. Kuči) la forme *runza*, Dragomir, *Vlahii*, 39.

scurteică (< *scurtă* < *scurt* < lat. **excurtus* = *curtus*, n.f. « manteau épais long jusqu'au-dessus des genoux », DLRM, 754) > ser. *skortelka* n.f. (Šumadija, au sud de Belgrade), Armaş, Rsl., 95. *škuteljka* n.f. (Bosnie), Popović, *Valacho-Serb.*, 103.

scutura (< lat. *excutulare*; vb. 1 « écarter ou faire tomber quelque chose d'un objet »; l'expression : « a scutura — pe cineva — de bani » = « dépouiller — quelqu'un — de son argent », DLRM, 755) > ser. *skutura!* n.m.arg. « voleur » Gămulescu, *Impr.*, 540.

spin (< lat. *spinus* n.m. « prunier sauvage »; « épine », DLRM, 789) > ser. *spilišor* n.m. (< roum. *spin* + suff. *-işor* = *spinişor*, diminutif de *spin*) « petite épine », Armaş, Rsl. 96.

stînă (< ? n.f. « station pastorale d'été, à la montagne ou en dehors du village, englobant un certain espace et les installations nécessaires, pour héberger les moutons et les bergers et pour la confection des produits tirés du lait des brebis », DLRM, 802). G. Mihăilă [3] estime qu'il s'agit d'un terme roumain autochtone ou emprunté à quelque langue indo-européenne non-identifiée, sa racine étant **stă-* (cf. le lat. *sto*, *stare*, le sl. comm. **stati*), avec le suff. nasal *-n-* (cf. l'aves. : *stana-*, v. hindou *sthanam*). Pour notre part, nous optons pour la première hypothèse formulée par G. Mihăilă, en nous fondant justement sur ses propres arguments. (> ser. *stina* n.f. « bergerie » (dans le Banat yougoslave), Popović, *Valacho-Serb.*, 103. L'aire de diffusion du terme révèle, de même que sa sémantique, un emprunt fait directement au roum.

strungă (< ? comp. avec l'alb. *shtrungë*; n.f. 1 « enclos à l'intérieur d'une bergerie, ouverture étroite de cette clôture à travers laquelle les brebis passent à tour de rôle pour leur traite »; 2 « défilé, détroit », DLRM, 810). D'après Puşcariu, *Istr.* II, 295, ce serait un mot très ancien. Les bergers roumains l'ont transmis aux Albanais, Grecs, Bulgares, Hongrois, Ruthènes, Slovaques, Polonais. En ser., le même auteur note la forme *struga* (donc dénasalisée). Miklosich, EW, 326 cite pour le ser. la forme *strunga* n.f. « ouverture, petite porte d'un enclos, à travers laquelle passent les brebis pour la traite ».

sugar (< *sug.* — prés. in. de *suge* < lat. *sugere* — et le suff. *-ar*; n.m. « qui se nourrit en têtant, qui n'a pas dépassé l'âge à se nourrir au lait maternel », DLRM, 818) > ser. *sugare* n.m. 1 « agneau noir »; 2 « agnelet qui tête » Skok, ZRPh, 36 (1912), p. 656; Popović, *Valacho-Serb.* 102; Rosetti, ILR, 433. D'après Puşcariu, *Istr.* II, 295—296, le second sens de se terme ne circule que dans l'ancienne Serbie. En ngr., et bg. il est entré toujours par l'intermédiaire du roum. Le même auteur cite aussi les formes *Sugarci* (nom de famille), *Sugari* (1420; c'est le nom des Roumains d'Igrischya, à proximité d'Ostrovica, dans l'île Veglia), *Šugari* top. (près de Karlobag).

---

[3] G. Mihăilă, *Criteriile determinării împrumuturilor slave în limba română*, « Studii cercetări lingvistice », 4/1971, p. 362.

surd (< lat. *surdus*; adj. « dépourvu d'ouïe », DLRM, 824) > ser. *Srdul* n. de personne ; *Surdul, Surdulica, Surduljani* — toponymes, Rosetti, ILR, 433 ; Pușcariu, *Istr.*, II, 296.

șase (< lat. **sess = sex*, DLRM, 831) > ser. *šaso, šasto, šato* (par contamination du ser. *šest* « six » avec le roum. *șapte* « sept ») « le troisième couple de moutons lorsqu'ils sont comptés deux par deux ». Il s'agit du système de compter les moutons par numéros pairs (dans le massif Velebit en Croatie), Popović, *Valacho-Serb.*, 105.

șapte (< lat. *septem*, DLRM, 829) > ser. *šopće* (par contamination avec les roum. *șapte, opt, zece* « sept, huit, dix ») « le quatrième couple de moutons lorsqu'ils sont comptés deux par deux » (dans le massif Velebit de Croatie), Popović, *Valacho-Serb.*, 105.

șerb (< lat. *servus* n.m. 1 à l'époque féodale « paysan lié à la terre du seigneur, dépendant de sa personne et des biens de celui-ci » ; 2 « esclave, serf », DLRM, 831) > ser. *Šerbula* « surnom », Armaș, *Rsl.* 97. *Šerbulovac*, top. Armaș, *Rsl.* 97.

șoșoi (< ? n.m. — rég. — « lapin », DLRM, 836) > *šošorca* n.f. (argot des maçons de Kriva Palanka), Gămulescu, *Impr.*, 540.

tîrziu (< lat. *tardivus*; adv. et adj. « une fois dépassée l'heure ou le laps de temps attendu, fixé ou prévu », DLRM, 864) > ser. *trze*, n.n. ; *trzjak* n.m. « agnelet mis bas en retard » (en Bosnie occidentale et Hertzegovine), Rosetti, ILR, 433.

turmă (< lat. *turma*; n.f. « grand groupe de moutons, d'autres animaux domestiques ou sauvages, qui vivent ensemble », DLRM, 887) > ser. *turma* n.f. « troupeau, caravane », Karadžić, 781. Mot apparaissant dans les documents ragusains dès l'année 1312 comme « un terme technique de la caravane vlaque ». Les documents serbes utilisent en outre le terme *karvan* qui à partir de l'an 1359 commence à être connu à Raguse aussi. Ce genre de transport avait cependant aussi un autre nom : *ponos*, et ceux qui en assuraient le service s'appelaient *ponosnici*, Dragomir, *Vlahii și Morl.*, p. 9 ; le terme de *turmar* n.m. désignait le conducteur de la caravane, Armaș, *Rsl.*, 97.

țară (< lat. *terra*; n.f. « territoire habité par un peuple organisé au point de vue administratif et politique en un État » > *țăran* n.m. « personne habitant à la campagne » > *țărănesc*, adj. « qui appartient aux paysans », « ce qui provient des paysans », DLRM, 892) > ser. *caranski* adj. « ce qui appartient à des Roumains de Serbie » ; *caranskī jezik* « langue parlée par certains Vlaques », RJA, I, 757.

țuică (< ? n.f. « boisson alcoolique, obtenue par la fermentation et la distillation des prunes ou autres fruits », DLRM, 898) > ser. *cujka*,

culjkar n.f. « tzouika, raki (« eau-de-vie ») (argot des artisans macédoniens de Kriva Palanka et des maçons de Šlegovo), Gămulescu, *Impr.*, 535. En Serbie, on use de l'expression « slaba rakija », Skok, ER I 280.

urdă (< ? s.f. « dérivé du lait de brebis. On l'obtient en faisant bouillir le petit-lait gras laissé par la confection du fromage blanc ou du beurre », DLRM, 909) > ser. *urda* n.f. « fromage blanc », Miklosich, EW, 372 ; Pascu, 91. Dragomir, *Vlahii*, 39 le mentionne seulement en tant que terme employé au Monténégro (Kuči). Pușcariu, *Istr.*, II 296 le cite comme synonyme du terme *gruševina*, affirmant que ce sont les bergers roumains qui l'ont transmis à l'alb., ngr., bg., hong., ukr., pol., thc., slov.

urla (< lat. *ululare* ; vb. 1 (à propos des animaux) « émettre des cris prolongés » ; 2 (rég.) « descendre vivement un terrain en pente », DLRM, 910) > ser. *urlati*, *urlikati*, *urlacati* (à propos des animaux), « hurler, émettre de longs cris », Miklosich, EW, 372 ; Pascu, 91.

urs (< lat. *ursus* ; n.m. « mammifère omnivore », fig. « homme lourdaud, bourru, insociable », DLRM, 911) > ser. *Ursul* (anthroponyme attesté en 1372), Armaș, *Rsl.*, 99 ; *Ursulići*, top. (près de Kragujevac), Popović, *Valacho-Serb.* 110 *Ursulović* (anthroponyme attesté en 1374), Armaș *Rsl.* 99 ; *Ursulovci* « hammeau octroyé par Etienne Miliutin au monastère Banja », Dragomir, *Vlahii*, pp. 22, 31, 150.

varză (< lat. *vir(i)dia* ; « plante herbacée, avec des fleurs jaunes-clairs ou blanches, de grandes feuilles, épaisses et ondulées, repliées les unes sur les autres de manière à constituer une tête compacte ; on la cultive comme plante comestible » ; p.ext. « met préparé des feuilles de cette plante », DLRM, 918) > ser. *varză* n.f. « pope » (métaphorique, en usage dans l'argot des aveugles), Gămulescu, *Impr.*, 540.

vișină (< v.sl. *višnja* ; n.f. « fruit du griottier », DLRM, 933) > ser. *Višinel* « n. de Vlaque », Rosetti, ILR, 433. A notre avis, le ser. *Višinel* < roum. *vișin* < *vișină* + suf. *-el* (à propos des suffixes roumains en serbe, et le suff. *-el* entre autres, v. Pușcariu, *Istr.* II, 300). Donc, *nous avons affaire seulement à un suffixe roumain*, la racine du mot étant slave.

zară (< ? comp. avec l'alb. *dhallë* ; n.f. « liquide blanc et légèrement acide, restant de la crème le beurre une fois séparé », DLRM, 948) > ser. *zarica* n.f. « sorte de fromage » (dans les régions occidentales de la Bosnie), Popović, *Valacho-Serb.*, 103.

★

★

La présentation détaillée du répertoire des emprunts faits au roumain par le serbo-croate et des termes supposés tels ou bien entrés dans cette dernière langue par la filière roumaine souligne une fois de plus qu'en tant que continuateurs de la population romane de l'est de la Péninsule balkanique les Roumains ont maintenu un contact incessant avec les Slaves du Sud. Ce contact s'est poursuivi au cours du Moyen Age tout entier, persistant jusqu'à l'époque contemporaine.

La difficulté presque insurmontable pour nous a consisté dans l'absence des moyens d'identification pour les emprunts effectués avant le XIII^e siècle. Toutefois, les matériaux étudiés nous fournissent une série de toponymes [4], de noms de personnes ou de noms communs d'origine roumaine, fréquemment attestés au cours des XIII^e — XIV^e siècles (cf. *Krecul* < roum. *creț* < lat. **cricius* = *cricus* < gr. *krikos*, attesté au XIII^e siècle ; *brence*, *brndza*, *brindza* < roum. *brînză*, attestés dans une série de documents ragusains du XIV^e siècle, etc.).

Ces témoignages viennent à l'appui de l'hypothèse qui place le moment des emprunts faits par le serbo-croate au roumain à une époque antérieure au XIII^e siècle. Un toponyme, un nom propre et d'autant plus un nom commun (qui a également donné des dérivés), pour figurer dans les premières sources écrites ont nécessairement dû circuler pendant un certain temps dans l'espace respectif avant de s'y implanter peu à peu.

Comme on a pu le remarquer, nous avons introduit dans notre répertoire les termes-emprunts reconnus par la majorité des ouvrages lexicographiques en tant que romans de type « roumain », termes de « l'adstratum », pour utiliser l'expression de I. Popović (*Valacho-Serb.*, pp. 116, 121). Dans leur majeure partie ces termes appartiennent au langage pastoral. Le serbo-croate les doit aux immigrations dans le Banat ou en Serbie orientale et surtout aux migrations des pasteurs (donc, à la transhumance) — événements qui se sont produits de façon périodique durant tout le Moyen Age. Une conséquence naturelle du nombre important de ces « migrateurs », ayant leur propre mode de vie, est l'influence plus vive du lexique roumain dans le domaine de la vie pastorale. Mais le répertoire lexico-étymologique n'a pas moins enregistré de ce fait un grand nombre de mots appartenant aux autres sphères de la vie matérielle ou spirituelle, entrés ultérieurement en serbo-croate grâce à la contribution des artisans — ceux d'origine macédonienne tout particulièrement. Bien que formant une catégorie à part, nous avons signalé quelques mots de diffusion restreinte mais avec des particularités stylistiques en usage dans des petits groupes et tenant du langage argotique.

---

[4] Les toponymes vont constituer l'objet d'une étude à part — en train d'être élaborée — mais liée à celle que nous venons de présenter en ces pages.

Compte tenu du fait que toute recherche de caractère scientifique ne saurait être compatible avec une position par trop affirmative, il nous faut souligner que nous nous sommes sentis tenus à certaines réserves tant au cours de nos investigations concernant l'élément roumain en serbo-croate, qu'en égard aux conclusions auxquelles nous avons abouti. Par exemple, notre répertoire comporte une série de vieux termes communs à l'albanais, au roumain et au serbo-croate ; dans une pareille situation nous nous sommes gardés de nous prononcer fermement au sujet de l'origine à défaut de l'appui fourni en ce sens par la phonétique, la morphologie, la chronologie ou l'aire de leur diffusion. En effet, dans l'absence des témoignages de cette sorte, l'origine de ces termes en serbo-croate peut tout aussi bien remonter au substratum balkanique commun, comme ils peuvent présenter des étymologies multiples ou s'avérer vraiment de provenance roumaine. La même difficulté et relativité s'est manifestée aussi quand il s'est agi de fixer l'origine des termes communs au daco-roumain, l'aroumain et serbo-croate — surtout en ce qui concerne les mots neutres sous le rapport phonétique.

Pour finir, précisons enfin que les quelques mots d'origine slave figurant dans notre répertoire ont été enregistrés soit parce qu'ils sont entrés dans le serbo-croate par l'intermédiaire de la langue roumaine, soit parce qu'ils présentent, malgré leurs racines slaves, des suffixes ou des désinences roumaines.

AUX ORIGINES DU RÉGIME PHANARIOTE EN VALACHIE ET MOLDAVIE

Serait-il exagéré d'affirmer que les quelques informations qui suivent, tirées de la correspondance des résidents français de Dantzig, ont le mérite de la nouveauté? Concernant les incursions autrichiennes ou tatares dans les pays roumains au cours de la seconde décennie du XVIII^e siècle, elles ne sauraient suppléer aux données autrement abondantes que fournissent sur ce même sujet les chroniques moldaves ou valaques, celles de Métrophane Grégoras et de Nicolas Kyparissa, surtout [1]. Cependant, ces brèves nouvelles s'avèrent toujours exactes.

C'est par l'intermédiaire de ses représentants, mi-diplomatiques, mi-commerciaux, en Pologne que le gouvernement du Régent se tenait au courant des incidents arrivés à cette inquiète frontière de l'Empire ottoman. Déjà quelques années auparavant, l'expédition du Prut, l'insurrection manquée de la Moldavie, les mésaventures du roi de Suède Charles XII, apparaissant comme autant d'épisodes de la guerre du Nord, avaient été suivies avec un vif intérêt par les ministres de Versailles [2]. Plus récemment encore, la mort atroce du prince de Valachie Constantin Brancovan, expiant à Constantinople le double jeu qu'il avait tenté entre les Empires rivaux, avait trouvé en France assez d'écho pour offrir un sujet à l'abbé Prévost, feuilletoniste en mal de copie [3].

Survient l'enlèvement soudain du Phanariote Nicolas Mavrocordato, au beau milieu de sa capitale et malgré une résistance vite étouffée, par un kommando des troupes autrichiennes cantonnées en Transylvanie. L'événement est rapporté, un mois après, par Louis Mathy, consul à Dantzig, le 30 décembre 1716 : « On a même avis que Nicolaki Mauro Cordato, hospodar de Valachie, a été enlevé le 25 de novembre avec toutte sa famille à Bucheresch (après qu'on eût défait ses gardes) par un détachement des Impériaux sous le commandement du capitaine Etienne Detine, et transféré par Targowicz [4] en Transsilvanie, que la pluspart du butin chargée sur plus de 400 chariots étoit déjà arrivée à Hermanstadt et que ledit hospodar avoit offert au

[1] Voir, pour la première, l'édition de D. Russo, *Studii istorice greco-române*. II, Bucarest 1939, pp 411—461 ; pour la seconde, l'édition de C. Erbiceanu, *Cronicarii greci carii au scris despre români în epoca fanariotă*, Bucarest, 1888, pp. 65—86.

[2] Le meilleur ouvrage général sur ce sujet est la thèse de Claude J. Nordmann, *La crise du Nord au début du XVIII^e siècle*, Paris, 1956.

[3] L. Baidaff, *La mort de Constantin Brâncoveanu et la presse européenne (1714)*, « Revue historique du sud-est européen », VI, 1929, pp. 64—76 ; A. Pippidi, *Constantin Brâncoveanu, personaj al abatelui Prévost*, « Studii de literatură universală », XVI, 1970, pp. 163—181. Dans l'article cité, repris dans la « Revue de littérature comparée », 1971, p. 228—234, nous avons omis de citer deux récits de la mort de Brancovan : E. Carlson, *Kapten Jefferyes bref till engelska regeringen*, Stockholm, 1897, p. 59 et A.N. Kurat, *The Despatches of Sir Robert Sutton, Ambassador in Constantinople (1710—1714)*, Londres, 1953, p. 203.

[4] Tîrgoviște.

capitaine Detine 500 bourses pour sa rançon et celle de sa famille, mais qu'icelui ne les avoit voulu accepter »[5].

Deux semaines plus tard, les nouvelles contiennent d'autres détails sur les méfaits des Autrichiens en Valachie : « On apprend par la Pologne que 600 Impériaux étant nouvellement entrés en Valachie y avaient pris sur les Turcs Dobresle et Brachilow[6], après avoir défait les garnisons, et ils ont transporté à Niemni[7] en Moldavie, où ils doivent avoir une garnison de 400 hommes, toutes les provisions, amunitions, meubles et effects qu'ils ont trouvés »[8].

Le coup suivant sera frappé par les Tatares habitués aux « razzias ». Pour faire pièce aux Autrichiens, ils foncent sur la Valachie. Citons maintenant le rapport du 3 mars 1717 : « On a eu avis des frontières de Pologne que les Tartares et Turcs, regardant les Valachiens comme des traîtres et rebelles de la Porte ottomane, ces premiers ont fait une invasion en la Valachie et y ont enlevé 17 000 personnes qu'ils ont emmenées en esclavage en Tartarie. Il semble même qu'ils ayent dessein de s'emparer de la susdite province, ce dont sans doutte les Impériaux seront très mortifiés et tâcheront bien de l'empêcher, mais on craint qu'ils y réussissent »[9]. Ce bruit s'était probablement répandu à cause de la présence à Bucarest d'un pacha turc, venu avec le nouveau prince de Valachie Jean Mavrocordato. L'intervention de celui-ci sauva un grand nombre de prisonniers que les Tatares avaient surpris sur leur route, en rentrant de Serbie après la capitulation de Belgrade[10].

On sait que, en janvier, les Autrichiens essayèrent de se saisir à l'improviste de Jassy et d'y faire prisonnier le prince, comme à Bucarest. Leur ayant échappé de justesse, Michel Racovitza appela à son secours les Tatares qui culbutèrent sans peine le détachement d'éclaireurs commandé par un officier lorrain, François Ernaut. Celui-ci fut tué et ses soldats se replièrent ensuite sur le monastère fortifié de Caşin. Ici, un second combat eut lieu, le 23 février. Le temps que la nouvelle fasse son chemin, Louis Mathy reprend la plume : « Il y a des avis du commandant de Kamiemec qui disent que dans une action qu'ont eu les Impériaux avec les infidèles sous Kasin, il en est péri 3000 tant Turcs, Tartares que Valachiens, et que là-dessus le hospodar de Valachie[11] s'étant retiré à Soczanski[12], les Impériaux doivent l'avoir enlevée »[13]

A lire ces témoignages qui alignent froidement tant d'hommes tués ou réduits en esclavage, tant de chariots chargés de butin, on se rend compte de la grave crise qui marqua les premières années du régime phanariote dans les pays roumains. Encore faut-il rappeler que les événements de 1717 en Moldavie, pas plus que ceux qui avaient éclaté à la fin de l'année précédente en Valachie, ne se limitaient pas à des escarmouches, avec le pillage pour toute raison. Le grand nombre d'adhérents que les Autrichiens ont trouvé en Moldavie suggère qu'en réalité Michel Racovitza dut maîtriser alors une révolte bien plus redoutable qu'un succès militaire local des Impériaux. Il fallut des mois au prince, incapable de se maintenir sur le trône sans l'intervention désastreuse des Tatares, pour régler la situation de la region occidentale

---

[5] Edmund Cieslak et Joszef Ruminski, *Raporty rezydentow francuskich w Gdansku w XVIII wieku*, I *(1715—1719)*, Gdánsk, 1964, p. 25. Cf. Radu Popescu, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, éd. C. Grecescu et E. Stănescu, Bucarest, 1963, pp. 232—236, ainsi que *Istoria Ţării Româneşti de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, éd. C. Grecescu, Bucarest, 1959, p. 128.

[6] Brăila.

[7] Neamţu.

[8] E. Cieslak et J. Ruminski, *op. cit.*, p. 30, rapport du 13 janvier 1717.

[9] *Ibid.*, p. 54.

[10] *Istoria Ţării Româneşti*, p. 129. Cf. Radu Popescu, *op. cit.*, p. 241.

[11] Moldavie.

[12] La ville de Suceava.

[13] E. Cieslak et J. Ruminski, *op. cit.*, p. 63. Cf. Ion Neculce, *Letopiseţul ţării Moldovei*, ed. I. Iordan, Bucarest, 1955, pp. 322—325.

du pays[14]. Les documents révèlent un véritable soulèvement populaire, dirigé nettement contre la domination ottomane. A côté des drapeaux à l'aigle bicéphale, ils avaient levé leur propre étendard[15], ce qui permettrait de supposer dans ce mouvement la manifestation d'une intention politique semblable à celle qui avait poussé Démétrius Cantemir en 1711 à s'allier avec les Russes. En outre, on a justement relevé le fait que les insurgés, en attaquant des demeures seigneuriales, aient particulièrement malmené l'un des adversaires de Cantemir, Iordaki Roset, le principal soutien de la politique traditionnelle de sujetion envers la Porte[16]. Je crois possible d'apporter un supplément de preuve à l'appui de cette interprétation, défendue par N. Iorga. A Bucarest aussi, l'arrestation de Nicolas Mavrocordato avait donné lieu à une émeute sanglante. Des parents et des courtisans du prince phanariote en étaient tombés victimes. Parmi eux, Ralaki Eupragiotès, au sujet duquel l'accusation du chroniqueur grec est formelle : « C'est parce qu'il était *chrétien de Constantinople* que les criminels maudits par Dieu l'ont tué »[17].

Cependant, pour ruineuses qu'elles fussent, ces convulsions n'eurent pas de graves conséquences politiques. La Moldavie ne fut pas asservie aux Habsbourg et, pour achever de rétablir le régime phanariote en Valachie, Nicolas Mavrocordato regagna son trône en même temps que sa liberté. Le drogman de l'ambassade hollandaise à Constantinople, Willem Theyls, note dans son journal : « Le 24 (septembre 1718), Mr. Nicolas Maurocordato, ayant été échangé contre le baron Stein, revint à Andrinople avec sa femme et ses enfants et fut d'abord remercier Mr. l'ambassadeur »[18].

Andrei Pippidi

---

[14] Voir *Cronica Ghiculeştilor*, éd. N. Camariano et A. Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, pp. 197–223. Cf. Th. Codrescu, *Uricarul*, IV, 1857, pp. 310–324, et IX, 1887, pp. 155–160.

[15] La chronique de Kyparissa compte parmi les trophées gagnés par les Tatares « cinq bannières avec le signe du César et une oriflamme des brigands » (C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. 69).

[16] N. Iorga, *Lupta lui Mihai Racoviţa cu boierii rebeli — după un act nou*, « Revista istorică », VII, 1921, pp. 62–67.

[17] D. Russo, *op. cit.*, pp. 434, 445.

[18] W. Theyls, *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles XII, roi de Suède*, Leyde, 1722, p. 387. L'envoyé des Provinces-Unies était le comte Jacques Colyer.

SYMPOSIUMS DÉDIÉS AUX RELATIONS LITTÉRAIRES YOUGOSLAVO-ROUMAINES

En 1970 — (22—23 mai) et 1972 (28 sept. — 1[er] oct.), eurent lieu en Yougoslavie deux symposiums, le premier à Vršac (Vîrşeţ), le second à Pančevo, ayant comme thème les interférences serbo-yougoslavo-roumaines dans le domaine culturel, linguistique, historique et folklorique. Le symposium de Vîrşeţ a groupé des communications sur les relations dans tous ces domaines, tandis que celui de Pančevo, adoptant la méthode de l'approfondissement et de la spécialisation, a été consacré aux relations yougoslavo-roumaines dans le domaine de la littérature populaire

Au cours de l'année 1971 a paru le volume contenant les rapports du premier symposium : « *Radovi simpozijuma. Actele simpozionului* [Les actes du symposium], Pančevo, Éditions « Libertatea » (507 p.). Il comprend 43 études, dont les auteurs sont yougoslaves et roumains — académiciens, professeurs d'université, hommes de science, écrivains et professeurs, spécialistes dans l'étude du folklore. Les langues employées dans les communications et les débats ont été le serbe et le roumain. Les « Actes du symposium », contiennent des résumés. Les actes du 2[e] symposium(Pančevo, 1972) sont en cours d'impression ; au cours des travaux les participants eurent à leur disposition des exemplaires de la brochure « Saopštenja — Comunicări » [Communications], avec des résumés essentiels.

Les participants yougoslaves étaient surtout des chercheurs de la Province autonome serbe Voïvodina (Le Banat serbe), tandis que parmi les Roumains le plus grand nombre provenaient du centre universitaire de Timişoara (le Banat roumain), ensuite de Cluj, Bucarest et Jassy.

D'ailleurs l'initiative même de ces symposiums dont l'objectif était de dépister et d'étudier les vestiges des multiples relations entre les deux pays voisins, appartient à la « Société de langue roumaine », à la « Communauté pour le travail scientifique », et à la « Communauté pour la culture », toutes les trois de la R.S.A. Voïvodina, ayant des centres scientifiques actifs dans les villes de Zrenjanin, Novi Sad, Pančevo et Vîrşeţ. Ont encore contribué au succès complet des Symposiums, la Faculté de philologie de Belgrade, la Filiale des écrivains yougoslaves de langue roumaine de Pančevo et la Maison d'édition de Pančevo « Libertatea ».

Le coordonnateur a été le professeur Radu Florea, de la Faculté de philologie de Belgrade, secondé par un collectif de direction composé de professeurs, d'hommes de science et d'écrivains de Voïvodina.

Nous ne pouvons pas citer ici les titres de tous les rapports, ni le nom des éminents rapporteurs. Toutefois, nous estimons qu'il est nécessaire pour l'information des lecteurs, de présenter un aperçu des rapports et des débats qui les ont suivis. Les rapports ont porté sur le thème et l'histoire des recherches de folklore balkanique. D'autres communications ont mis en évidence « les motifs communs » du folklore des deux peuples, ainsi que les « personnages

communs ». La troisième section s'est occupée des « moments ethnologiques et sociologiques dans les créations folkloriques yougoslavo-roumaines ». Il y eut seulement deux rapports sur le sujet « Le folklore des coutumes et des traditions populaires » (dr. Radu Florea : « Calındae. koledo, colindă » et M. Maluckov « Les objets servant aux « colinde... »). Des rapports ont été consacrés aux parallélismes serbo-roumains dans le domaine lexical et stylistique (prof. dr. Momčilo Savić, Cesar Apreotesei). Deux groupes thématiques ont porté sur les aspects artistiques d'ordre musical, pictural, chorégraphique, dans lesquels on a fait ressortir les syncrétismes communs du folklore des deux peuples. Le dernier thème ayant fait l'objet des débats a porté sur « L'intégration de la littérature populaire serbe et roumaine dans le folklore général balkanique » (Dan Simonescu, V. Adăscăliței, I C. Chițimia, Dumitru Pop, George Munteau et Cristea Sandu).

Le deuxième symposium a été suivi de manifestations artistiques variées (chœurs, danses) et de récitals de poésie et de prose yougoslave de langue roumaine donnés par les auteurs mêmes. Livres et revues scientifiques concernant *Relațiile sîrbo-române* [Les relations serbo-roumaines], *Graiurile românești din Banat în lumina geografiei lingvistice* [Les parlers roumains du Banat] à la lumière de la géographie linguistique], Belgrade, 1971 (528 p. + une annexe contenant l'atlas linguistique respectif, les deux du prof. Radu Florea), des volumes de poésie et de prose (Mihai Avramescu, Miodrag Miloș, Slavco Almăjan, Ion Bălan), les périodiques « Libertatea », « Lumina » (revue de langue et de littérature, de critique et d'histoire littéraire, vol XXVI, 1972), « Analele Societății de limbă română » (revue de méthodologie didactique pour les cadres didactiques de la R.S A. Voivodina), furent mis à la disposition des participants,

Une excursion de documentation scientifique dans les localités autour de Belgrade a clos les travaux de ce symposium, qui fut, ainsi que le désignèrent d'une manière heureuse les académiciens Miodrag Ibrovac et Dušan Nedelcović, « un petit congrès

Dan Simonescu

PETAR SKOK : *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* (Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe). Rédacteurs Mirko Deanović et Ljudevit Jonke. Collaborateur aux travaux préparatoires et à l'établissement du texte Velentin Putanec. Tome II : *K-poni*[1].
Académie Yougoslave des Sciences et des Beaux-Arts, Zagreb, 1972, 700 p.

Rédigé pendant les dernières années de sa vie, ce dictionnaire de Petar Skok est une synthèse de son activité en tant que balkaniste et, surtout, romaniste. Personne n'a mieux connu l'élément roman de la langue serbo-croate ; personne n'a mieux saisi le complexe linguistique de l'espace sud-est européen dans son ensemble, confluence de l'Occident et de l'Orient, de la Méditerranée et du monde central- et est-européen. Si les emprunts turcs sont plus nombreux dans le serbo-croate qu'en roumain, l'apport de Rome est plus accusé là que partout ailleurs dans l'espace sud-est européen exceptant la Dacie. Les vestiges de la culture byzantine sont eux aussi plus nombreux dans cette langue qu'en roumain ; l'italien a marqué beaucoup plus profondément la côte adriatique de la Yougoslavie qu'il n'a pu influencer les Roumains du nord du Danube. Quiconque partant de l'idiome roman de Dacie, parlé de nos jours par une vingtaine de millions d'hommes, et connaissant les éléments latins de l'albanais et du grec (médiéval et moderne) s'attache à l'analyse des éléments latins réceptionnés par les Slaves du sud pourra se rendre rapidement compte de la porté du rôle tenu par les Romains — leur langue et leur culture — dans le processus de la formation des peuples et des langues sud-est européennes. Pleinement conscient de cette réalité, Petar Skok s'est attaché à la démontrer dans toute une série d'ouvrages spéciaux, où il a réuni un matériel immense. Malheureusement, la situation réelle était de beaucoup plus compliquée qu'on n'aurait pu le supposer. En effet, la domination romaine a été de longue durée, les interférences linguistiques innombrables. Certains éléments latins sont entrés directement dans les langues respectives, d'autres n'ont abouti chez les Slaves que par la filière byzantine. Il est difficile de départager d'un point de vue chronologique les emprunts latins des emprunts romans (dalmates ou italiens). D'autant plus que d'autres éléments romans ont suivi une voie encore plus détournée, arrivant dans le serbo-croate soit par le canal byzantin ou turc (les éléments vénitiens et gênois), soit de l'est, c'est-à-dire par l'intermédiaire du roumain. Petar Skok a enregistré dans son dictionnaire un matériel infiniment varié, qu'il a essayé d'analyser, tout en le localisant et en établissant sa chronologie, afin de pouvoir saisir sa stratification successive et obtenir de la sorte les répères d'une étude des courants culturels. Or, les difficultés d'une telle opération sont énormes et dépassent les forces d'un seul homme. C'est pourquoi ceux qui s'appliquent à donner un compte rendu de cette œuvre si importante ont aussi le devoir d'intervenir avec des données supplémentaires, susceptibles de continuer le laborieux travail du renommé romaniste de Zagreb.

L'auteur a enregistré les survivances latines suivantes : *cadus* : slov. *kadь*, croate *kâd*, vieux-slave *kadь*, bulg. *kada*, alb. *kadé*, roum. *cadă* et ensuite les dérivés en *-ca (kaca)*, *-ic*

(kadić), *-ıca (cadica)*, *-ık (kačnik)*, *-onea* (slov. *kodunja*), *-uceus (kaduč)*, *-ellus (kadio, kadela)* et les emprunts de l'hongrois : *kád* et *káca*. On saisit dans ces traces, de fait, deux aires : l'une occidentale avec les slov. *kad*, croate *kȁd* et leurs dérivés, tous découlant du lat. *cadus* , et une autre orientale, à partir du byz. κάδος, qui passant par le v.sl. *kadь* laissa des traces en bulg. *kada*, alb. *kade* et roum, *cadă*. Le mot hongrois *kád* est emprunté de l'aire occidentale, alors que *káca* vient de l'aire orientale (comparer avec le bulg. et le sb. *kaca*)

Le latin *catena* a survécu dans les deux zones : *kȁdena*, au bord de l'Adriatique ; le byz. κατῆνα, le ngr. κατίνα, le bulg. *katina* dans l'est. Ils sont entrés par des voies de pénétration distinctes, qu'il convient de ne point confondre.

Cette remarque s'applique ainsi aux dérivés du latin *camelus* et du byzantin κάμηλος : le premier s'est maintenu en croate *(kamel)*, le second en serbe *(kamila)* et en roumain *(cămilă)* alors que le slovène *gamèla* est né dans l'aire d'interférence du dialecte vénitien avec le frioulan.

Il est intéressant de constater que si le latin *campana* a survécu dans la zone orientale (v.sl. *kopona*, bulg. *kăpăna*, serbe *kupona*, hongr. *kompana*, roum. *cumpănă* et alb. *këmbonë*), il ne laissa par contre aucune trace dans le nord-ouest de la Péninsule balkanique. Par conséquent, son rayonnement a eu lieu dans les limites de l'Empire byzantin.

Un autre aspect qu'il faudrait mettre en valeur est le suivant : pour rendre la notion de « chanvre », le latin a une variante avec *b (cannabis, cannabus, cannaba, cannabum)* et une autre avec *p (cannapis, cannapus, cannapa)*. La première a persisté dans le néogrec et les dialectes d'Italie méridionale, l'autre dans le latin balkanique (roum *cânepă*, alb. *kanep*), dans les dialectes du nord de l'Italie et en français. Venu d'Asie, le mot a été véhiculé vers l'Occident par deux voies, la voie méditerranéenne et la voie continentale.

Instructive est aussi l'histoire du mot *kapètan*, gén. *kapetána* « capitain », que P. Skok fait dériver du latin *capitanus* ou de l'italien *capidano*. Le terme est attesté au bord de l'Adriatique, mais il est également attesté en Serbie, où la forme italienne aurait pu parvenir avec plus de difficulté. Après l'avoir mentionné aussi comme nom propre, courant dans la région de la ville de Zadar — *Kotopanja* — il ajoute comme termes de comparaison le roum. *căpățină* et l'alb. *kaptinë*. Il faut retenir que le terme *kapetanь* est attesté dans les textes slavons antérieurs au XVI[e] siècle, ainsi que dans les documents roumains datés du XVII[e] siècle, où il revêt la forme *căpitan*. La forme roumaine ne peut provenir du latin et, fort probablement, de l'italien non plus. Son point de départ doit être la forme *kapetanь* des textes slavons antérieurs et ces derniers doivent l'avoir emprunté du grec byzantin, où il est attesté dans le poème intitulé la *Chronique de Morée* (vers les années 1340) sous la forme καπετάνος, provenant par métathèse de κατεπάνος ou de κατεπάνω. Par conséquent, la stratification a dû avoir eu lieu dans l'ordre suivant : le latin *caput* donna le dérivé *capitina*, attesté dans les textes antiques et conservé dans le roum. *căpățină* et l'alb. *kaptine*. Du dérivé *capitanus* est né *capitano*, alors que le dérivé *capitaneus* est à l'origine du roum. *căpătîi*. Le terme latin *capitanus*, ainsi que l'it. *capitano* ont pénétré en Dalmatie et dans l'est de la Yougoslavie s'est imposé le byzantin καπετάνος, transmis aux Slaves et ensuite aux Roumains. L'histoire de ce mot atteste une fois de plus l'existence de deux aires de diffusion qui ont irradié, l'une de l'ouest, l'autre de l'est par l'entremise de Byzance.

Le latin *cepa* a laissé des traces en roumain *(ceapă)*, français *(cive)* et catalan *(ceba)* ; *cepulla* s'est maintenu en italien *(cipolla)* et sur la côte dalmate (le croate *kapùla*, comme relique de la langue dalmate).

A propos d'une conception plus ancienne soutenue par quelques philologues roumains concernant le terme *basilica* conservé en Orient et qu'ils considéraient antérieur à l'*ecclesia*, maintenu en Occident, il faut préciser que les deux mots se sont imposés dans la terminologie ecclésiastique vers la même époque, approximativement au cours du premier quart du IV[e] siècle. D'ailleurs la variante *eclisia* a persisté en Orient aussi (alb. *kishe* et le top. *Klisa* près d'Olovo, dans le bassin supérieur de la rivière Bosna).

La stratification des dérivés de καμάρα s'est poursuivie en trois phases : 1) le mot passe dans le latin balkanique *(camara)*, de là chez les Slaves *(komora)*, qui le passe aux Roumains *(comoară)* ; 2) la forme byzantine καμάρα passe en slave *(kamara)* et ensuite en roumain *(cămară)* ; 3) la forme byzantine passe chez les Turcs *(kemer)*, puis chez les Bulgares *(kemer)* et chez les Roumains *(chimir)*.

Le serbe et le bulgare *kanura*, ainsi que le grec κάνουρα attesté seulement dans le nord de la Grèce, ont été empruntés du roumain *(canura)*. C'est surtout dans la terminologie pastorale que le roumain a laissé des traces *(caş, coraslă, custură, lai, măciucă, mămăligă, plai*, etc.*)*.

Non encore résolue reste l'étymologie du mot *Crăciun*, que certains philologues roumains font dériver directement du latin *creatio*, alors que quelques uns de leurs confrères le font dériver toujours du même terme latin mais à travers une filière slave. P. Skok pense que le latin *creatio* était un terme abstrait qui n'a laissé de trace dans aucune langue romane. C'est pourquoi il propose en échange le terme *characio, characionis* « perche pour soutenir un cep de vigne », qui aurait certains rapports avec des fêtes et quelques traditions populaires. Il rejoint sur ce terrain l'opinion d'Eqrem Çabej, qui propose comme étymon un mot autochtone, conservé en albanais, *kercu* (pl. *kercunj*) « tronc d'arbre ». Le problème reste ouvert et, à l'appui des philologues, doivent venir les données complémentaires de l'ethnographie et du folklore.

Malgré ses quelques imperfections, le dictionnaire étymologique de P. Skok est un instrument de travail indispensable à l'étude de toutes les langues sud-est européennes, c'est-à-dire à l'usage des albanologues, des hellénistes, des romanistes, des slavisants et des turcologues, car la langue serbo-croate a assimilé des éléments extrêmement variés, en les transformant dans une synthèse personnelle d'une qualité supérieure.

H. Mihăescu

GÜNTER WEISS, *Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1969, XII + 174 p.

Il y a plus d'un siècle, en 1845, Valentin Parisot publiait un ouvrage sur l'activité de Jean Cantacuzène, homme d'état et historien. Depuis, malgré les progrès des études byzantines enregistrés notamment à partir de la fin du siècle dernier, cet ouvrage continuait à demeurer l'unique livre consacré à l'analyse de la vie et de l'œuvre de ce personnage si important (si nous exceptons l'ouvrage rédigé vers la fin du XVII^{e} siècle par Jean Comnène ou d'autres travaux touchant à la généalogie des Cantacuzènes). Ces derniers temps, tout particulièrement, une tendance à combler cette lacune s'est faite sentir. Le premier pas a été marqué par L. Maksimović de Belgrade, mais sa thèse ne s'occupait que des activités de Jean Cantacuzène après son abdication. Or, le mérite de G. Weiss consiste d'avoir englobé dans son ouvrage l'ensemble de la vie de Jean Cantacuzène, intégrée dans la société de son temps, ce qui nous vaut une image presque complète de ce personnage. Image « presque complète » parce que seule la dernière partie de sa vie (passée sous l'habit monacal) a été laissée de côté, bien que le titre la mentionne.

On ne pouvait pas s'attendre à rencontrer un personnage resté presqu'inconnu. Cependant G. Weiss a réussi ce tour de force parfaitement, grâce à sa profonde connaissance des sources — et non seulement de celles concernant directement la période en question — mais

aussi à sa conception synthétique du sujet. Il traite de la personnalité de Jean Cantacuzène en tant que représentant d'un certain groupe social : l'aristocratie byzantine, et plus précisément, la noblesse qui s'est mise au service de l'empereur (*Dienstadel*, p. 9). Bien sûr, à ce point il convient d'examiner de plus près quelques aspects frappants qui réclament certaines précisions. C'est le cas du sens qu'il faut donner au terme de « noblesse » à Byzance. La société byzantine n'a jamais connu une noblesse de type occidental ; si l'on parle de noblesse à propos d'elle, il faut donner à ce mot une acception plus large. Il désigne en effet une couche sociale d'élite, bénéficiant de grandes propriétés, mais surtout et en tout premier lieu des hautes fonctions, dignités et faveurs de l'empereur (p. 5 et suiv.). Mais G. Weiss sait également découvrir les traits communs des aspirations de la noblesse occidentale et byzantine. Un trait commun saisi par l'auteur est par exemple l'existence, chez la seconde comme chez la première, d'un « système des vertus ». Il estime qu'on peut attribuer la création de ce système plutôt qu'à l'héritage commun de l'Antiquité à l'existence, au sein de deux sociétés différentes, de deux groupes sociaux présentant de nombreuses similitudes, ce qui a pu donner lieu à des effets similaires. Pour notre part, nous pensons que pour mettre en lumière les traits communs de la noblesse byzantine et de la noblesse occidentale, les citations fournies en abondance par les sources (p. 17—20) ne peuvent aquérir leur pleine valeur qu'à partir du moment où elles peuvent être confrontées avec les réalités de la vie byzantine et dans la mesure où ces réalités les attestent. De ce point de vue, G. Weiss a bien raison en remarquant, par exemple, que « constantia », la vertu morale occidentale, ne se détache pas nettement des sources, elle désigne plutôt une coordonnée de la vie politique byzantine, à savoir : son traditionalisme et son conservatisme. D'autre part, certains parallélismes établis entre Byzance et l'Occident dans cet ordre d'idées semblent contredits par les constatations particulièrement précisuses faites ensuite et qui mettent au jour des attaches plus solides avec l'Antiquité classique qu'avec le système féodal occidental (V. entre autres, p. 143).

Très intéressante s'avère l'estimation quantitative de la richesse de J. Cantacuzène (p. 21—22). Dans les pages suivantes, l'auteur s'attarde sur l'analyse des circonstances considérées importantes quand il s'agissait de conférer la qualité d'aristocrate. Ces circonstances, relevées chez J. Cantacuzène aussi, résident dans le fait de s'être entouré d'un groupe d'adeptes ; un groupe qui a eu non seulement un grand rôle politique, mais aussi un grand pouvoir économique (bien que de composition hétéroclite, ce sont les couches de l'aristocrat e qui tiennent le gouvernement). C'est ce groupe qui soutiendra Jean Cantacuzène dans son entreprise pour devenir empereur. L'auteur saisit l'évolution de ce groupe (dont la désignation de *Gefolgschaft* — inspirée de l'étude du Moyen Age germanique et assez récemment acceptée par les historiens — a de fortes chances de faire une riche carrière) le long de trois périodes : celle précédant la mort d'Andronic III, la période de la guerre civile des années 1341—1347 et l'époque du règne de Jean Cantacuzène (1347—1354). S'occupant ensuite d'étudier dans quelle mesure les événements des années 1341—1347 peuvent être caractérisés de conflits sociaux, l'auteur préfère les appeler « guerre civile », car toute autre définition, dans le genre de « soulèvement » ou « révolte » lui semble impropre (p. 84 et p. 102). Il est d'accord avec l'historiographie marxiste quand il pense que la réaction de Jean Cantacuzène, décidé d'anéantir par la force la volonté du peuple dans certaines villes byzantines, a eu un rôle néfaste pour les destinées de l'Empire (p. 85). En ce qui concerne le discours « antizélote » de Nicolas Cabasilas, G. Weiss adhère à l'opinion de I. Sevčenko, qui pense que cette source ne se réfère pas au mouvement zélote de Thessalonique (p. 101).

L'auteur suit de très près le jeu des influences étrangères dans la société byzantine, répérant les personnages qui les ont exercées, pour aboutir à des conclusions remarquables. Nous sommes également de l'avis de G. Weiss, qui fait une nette distinction entre la présence des Occidentaux et la présence des Turcs au service de Byzance, comme nous sommes du même avis que lui quand il remet au point les prétendues responsabilités des dirigeants byzantins à

l'égard de l'arrivée des Turcs en Europe (p. 67—68). Il estime à juste titre que sans une aide externe (et en premier lieu de la part des Turcs), Jean Cantacuzène n'aurait jamais réalisé ses ambitions, puisqu'il n'avait pas gagné l'appui de toute l'aristocratie et d'autant moins celui des couches moins élevées de la société, celle des villes y compris (p. 43). Et il explique l'indulgence de Jean Cantacuzène après son avènement au trône vis-à-vis des vaincus justement comme un témoignage de la faiblesse de sa position (p. 44—45).

Un dernier chapitre traite de la structure de la *Gefolgschaft* byzantine (p.138—155). Dans ses conclusions particulièrement originales, l'auteur arrive à illustrer aussi la distinction qu'il établit entre une *Gefolgschaft* restreinte et une deuxième plus ample, ou *politique*.

Les rapports de Jean Cantacuzène avec le mouvement hésychaste sont traités dans une bonne partie du livre. Une fois de plus le lecteur sera frappé par la grande originalité des points de vue, ainsi que par leurs solides appuis sur les dires des sources. Dans le riche chapitre de la querelle hésychaste, l'auteur souligne quelques aspects encore insuffisamment mis en valeur jusqu'à présent, en usant des informations tirées des manuscrits, même si pour le moment les opinions exprimées ne semblent pas susceptibles de réunir tous les suffrages. Laissant de côté la très réussie revue des antipalamites (p. 124—130) — qui, partant d'un fondement prosopographique, permet d'aboutir à la conclusion que le principaux chefs antipalamites n'étaient pas moins aristocrates que leurs adversaires (p 130) — il nous semble déceler une tendance à sous-estimer la force des palamites. Aussi, à la considérer à la lumière de ce livre, la victoire ultérieure des palamites (noua nous référons à la période qui a suivi l'abdication de Cantacuzène) apparaît plus difficile à expliquer. De même, un peu par trop catégorique nous semble l'assertion qu'au mois de juin 1341 Jean Cantacuzène était encore le protecteur de Barlaam et que dans le bref intervalle qui sépare cette date de celle du commencement de la guerre civile (en automne 1341) le même Jean Cantacuzène a changé brusquement de camp, pour devenir un soutien de Palamas (p. 104 et p. 112).

Nous nous permettrons pour conclure deux remarques de moindre importance. Tout d'abord, il nous semble que l'expression « katholische Richter » (pp. 52, 148 et 151) est susceptible de donner lieu à des confusions chez un lecteur non averti. Notre deuxième remarque porte sur la transcription du nom « Syrmpanos » du pasteur vlaque en « Sire Ban » (pp. 78 et 147); l'auteur a dû probablement être influencé par la manière dont Jean Cantacuzène a rendu le nom de Guy de Lusignan : « Şyrgê » (éd. Bonn, I, p. 288). Pour notre part, nous pensons que la forme « Şerban » (nom roumain, de nos jours tout aussi fréquent que jadis) aurait été plus près de la réalité (cf. O. Tafrali, *Thessalonique au quatorzième siècle*, Paris, 1913, pp. 42 et 212, où ce nom est rendu sous la forme « Scherban » — cet ouvrage est du reste connu par G. Weiss). Mais ces remarques ne sauraient diminuer en rien la valeur d'une telle étude. Nous avons affaire à un ouvrage particulièrement précieux par ses points de vue comparatistes, par la grande originalité de ses vues, par ses arguments vigoureux, le tout parfaitement agencé grâce à la capacité de l'auteur de systématiser un matériel abondant, en le rapportant sans cesse aux sources.

Tudor Teoteoi

Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV Josephi Valentini labore reperta et transcripta ac typis mandata. Vol. I—XV, Palermo — München, Rudolf Trofenik, 1967—1972.

Ces quinze volumes totalisant plus de 5 000 pages renferment des informations qui s'étendent sur un intervalle compris entre les années 1301—1437, c'est-à-dire sur une époque relativement peu connue de l'histoire de l'Albanie. L'auteur a eu l'heureuse idée — à laquelle il a

consacré d'ailleurs presque toute sa vie — de consulter les archives vénitiennes, ce qui a eu pour résultat le dépouillement, le tri et l'édition de ces documents. Afin de couvrir les frais d'impression, il a fait appel à plusieurs instituts italiens et étrangers. Grâce à sa ténacité et à sa passion, il a fini par publier dans d'excellentes conditions cet immense matériel, dont les trois premiers volumes embrassent le XIV^{e} siècle alors que les douze autres traitent des années 1401 1437.

Rédigés en latin ou en dialecte vénitien — quelques-uns aussi en grec byzantin — ces documents sont soit des instructions données aux représentants de Venise dans les contrées albanaises, soit des traités d'armistice et de paix, soit enfin des rapports provenant des missions diplomatiques, des chefs militaires ou des marchands déplacés en Albanie. Par le nom générique d'*Albania* ou *Albanum* on désignait la région approximativement comprise entre la ville de Dulcignum (Ulqini) et le lac Catarum (Kotor) au nord, l'Adriatique à l'ouest, la cité de Buthrotum (Butrinti) au sud et les lacs Okhrida et Prespa à l'est. Comme les habitants de ces régions sont chaque fois appelés *Albanienses* ou *Albanenses* et jamais *Shqipetari*, il s'ensuit que les rédacteurs des documents respectifs envisageaient l'image d'un peuple unitaire vivant dans le cadre de certaines limites géographiques nettement précisées, mais divisé sous le rapport politique. En 1386, les documents parlent d'un prince albanais en Albanie et à Dyrrachium *(domini Karoli Topie Albaniae principis et Durachii domini)*, mais sans aucun doute son autorité ne pouvait pas couvrir toute l'Albanie D'autre part, la sphère d'influence des Vénitiens ne s'étendait pas, elle non plus, très loin à l'intérieur des terres, se bornant à quelques points d'appui de la côte adriatique. tels Dulcignum (Ulqini), Scodra (Shkoder), Alessio (Lesh), Dyrrachium (Durres), Apollonia (Pojan), Valona (Vlore) et Saranda (Santiquaranti). Il va sans dire que l'évêque d'Albanie *(episcopus Albaniae)* siégeant en 1395 à Valona devait être installé dans sa fonction par quelque autorité extérieure et ne pouvait donc, de ce fait, exercer une grande influence sur la population autochtone de l'intérieur du pays. Là, c'était le règne du régime féodal. Aussi, les Vénitiens tâchaient-ils d'aboutir à un *modus vivendi* avec les seigneurs de l'endroit, leur distribuant le cas échéant quelques cadeaux, surtout des étofles. C'est ce qui nous apprend un document du 18 avril 1393 : « *Debeant dispensari et donari baronibus et nobilibus del'Albano pannus ad valorem ducatorum 355, qui pannus debeat dividi inter ipsos barones et nobiles* » (vol II, 1968, n^{o} 494, p. 195). Les documents attestent la présence des Albanais non seulement en Albanie proprement-dite, mais aussi en tant qu'émigrés dans d'autres pays, en qualité d'hôtes à Venise, de marchands, de navigateurs ou de mercenaires à la solde des Vénitiens. Ces mercenaries n'etaient pas employés en Albanie même, ainsi qu'il résulte d'un document de 1414 qui spécifie que les défenseurs de la ville de Scodra (Shkoder) ne pouvaient pas être recrutés parmi les Albanais *(illi non possint esse Albanenses*, vol. VII, n^{o} 1909, p. 156*)*.

Considérée d'un point de vue vénitien, l'Albanie était un pays où se rencontraient des Orientaux et des Occidentaux, où se croisaient les influences byzantines, slaves, romanes et turques. La chose est également visible dans la terminologie en usage dans ces documents, par exemple : *amaloti* (αἰχμαλῶται) « prisonniers », *angariae* « certaines obligations », *chiura* (χῶρα) « dame, maîtresse » (alb. *qira*) — termes d'origine byzantine ; *bujar*, *čelnik*, *obrach* « vectigal quoddam », *voivoda* étaient d'origine slave ; *banca* et *barca* venaient d'Italie ; *beg*, *beglerbeg*, *cula* « turris » étaient des termes turcs.

Fréquentes sont aussi les mentions relatives à l'ancienne Serbie, appelée *Raxia*, *Rascia* ou *Sclavonia*. Dans une instruction du 2 avril 1416 donnée à l'ambassadeur vénitien en Turquie, la cité des doges tente d'obtenir quelques avantages des dissensions entre les prétendants au trône des sultans, dissensions où le « Vlaque » — le prince de Valachie — tenait lui aussi un rôle : « *de factis Mustafe Chirici, de Caramani et Vlachi, et in quibus terminis se repperiunt et qualiter possel provideri ad damnum et destructionem Chirici* » (vol. VII, n^{o} 2014, p. 24).

A cette époque, le Péloponnèse était habité par des Vlaques, des Albanais et des Serbes, qui s'étaient soulevés contre l'Empire (vol. III, n^{o} 1003, p. 350).

Une mention de 1421 atteste la présence des marchands bosniaques et vlaques dans la vallée de la Narenta, où ils échangeaient des pièces d'argenterie, de la cire, des peaux et d'autres marchandises contre du sel et des étoffes *(dove occurrino tutti Bosnexi e Vlachi con le arzenti, cere, pelame e altre mercanlie e toleno la salle e panj*, vol. XI, n° 2548, p. 45*)*.

Venise donnait le 27 juillet 1423 des instructions à son représentant de Thessalonique de lever une centaine de soldats cavaliers parmi les Vlaques, qui auront pour solde deux ducats par mois (vol. XI, n° 2791, p. 301).

Intéressants pour l'histoire de l'Albanie et de l'Empire byzantin sont les traités de paix conclus par Vénise avec l'Empire en 1324 et 1332 (vol. I, n° 64, p. 43—64 et n° 113, p. 79—93). Ils conféraient aux Vénitiens le droit de poursuivre leur activité commerciale dans les eaux et les territoires byzantins, donannt la possibilité, par la même occasion, aux Byzantins de s'approvisionner en marchandises occidentales de manière à pouvoir mieux affronter le danger qui les menaçait à l'est. Rédigés à Constantinople, en grec pour la partie byzantine et traduits sur place en latin pour la partie vénitienne, ces textes bilingues s'avèrent utiles à l'étude de la terminologie diplomatique et de la manière dont elle était rendue par les deux langues de large diffusion à cette époque. Le *basileus* byzantin portait dans le texte latin le titre d'*imperator*, alors que le doge vénitien était intitulé en grec ὁ ἐπιφανὴς Δοὺξ = *Illustris Dux*. Naturellement, l'Empire byzantin était désigné en général par le terme de *Romania*, alors que la commune vénitienne était appelée en grec τὸ κουμούνιον Βενετίας. Pour la notion de « mener des tratatives » on usait du verbe latin *tractare* et de celui grec τρακτεύειν Au terme *trêve* d'origine francique correspondait en latin *treugua*, en grec τρέβα. Le terme grec τελώνειον était rendu en latin par *teloneum* ou *toloneum*, « taxe douanière ». Le poste de douane était appelé en grec κομμέρκιον et *commercium* en latin. Pour *armata* « flotte » le correspondant grec était ἁρμάτωμα, pour *capitaneus* — καπετάνος. Le titre byzantin de μέγας δρουγγάριος τῆς βίγλης devenait en latin *magnus drungarius vigeae* L'une des parties représentait les successeurs de l'Empire d'Orient, l'autre affirmait qu'elle était l'héritière d'une part des intérêts de l'ex-Empire romain de l'Occident. Elles se retrouvaient sur un terrain commun en ce qui concerne bon nombre d'expressions usées dans les textes des traités.

Chaque volume de cette série est doté d'index détaillés des noms propres, des mots et termes techniques, c'est ce qui rend l'ensemble de la collection un instrument fort précieux même pour l'étude de l'histoire médiévale du Sud-Est européen, bien au-delà des frontières de l'Albanie Nous avons là une contribution utile aussi bien à la connaissance de l'albanais qu'à celle du latin médiéval, instrument également apte à servir aux historiens et aux linguistes, comme aux ethnographes, aux sociologues et aux juristes.

H. Mihăescu

JACOBI CHII PALAEOLOGI, *Catechesis christiana dierum duodecim*, primus edidit Růžena Doštalova, Varsoviae 1971 (Biblioteka Pisarzy Reformacyjnych, nr. 8).

« Volumen, quod in manibus versas, lector optime, Iacobi Chii Palaeologi Catechesis dierum duodecim continet ». Tel est l'avertissement qui nous accueille au seuil de ce livre : l'édition parfaitement soignée du ms. latin 1669 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Cluj, qui n'est autre qu'une copie de la main de Matthias Thoroczkay, achevée à Neumarkt

en 1579, d'un ouvrage encore inédit de Jacques Paléologue. Est-il besoin de rappeler par un mot l'étonnant itinéraire religieux de l'auteur, aussi tortueux que son vagabondage à travers l'Europe ?

Né catholique à Chio, donc dans un milieu que la domination génoise n'était pas parvenue à éloigner de l'orthodoxie, Paléologue avait étudié la philosophie et la théologie aux universités de Ferrare et de Bologne. On suit tant bien que mal ses premiers déplacements : après un bref séjour à Constantinople en 1553—1554, il revint à Ferrare où l'attirait sans doute le groupe protestant rassemblé autour de la duchesse Renée. Ses sympathies pour la Réforme lui valurent d'être bientôt inquiété par l'Inquisition, emprisonné même à deux reprises, jusqu'à ce qu'il se soit réfugié en France. Il assista, avec d'autres éminents docteurs de la Religion, au colloque de Poissy. Au cours des années suivantes on retrouve le remuant personnage à Prague et à Cracovie. Sous l'influence des Frères Polonais, sa position idéologique du début, proche de celle de Calvin, va évoluer vers l'unitarisme, en répétant l'expérience de son ami, l'humaniste croate André Dudith. Par ses relations, Paléologue se rattache à la fois à la République des Lettres, où cardinaux et chanoines voisinent avec des professeurs, des médecins ou des éditeurs huguenots, et à l'Eglise antitrinitaire, qui, celle-là, est une petite chapelle bien fermée. Paléologue avait pensé s'établir à Cluj, en compagnie de ses coreligionnaires, Biandrata, Paruta, Sommer et David, mais ceux-ci étant entraînés dans la disgrâce de leur protecteur Gaspard Bekes (1575), il se décida de fuir en Moravie [1]. La haine des jésuites le poursuivit dans son exil. A l'accusation d'hérésie s'ajouta celle d'être un espion ottoman, ce qui n'était pas encore un sujet de plaisanterie ou un déguisement commode pour des littérateurs à la plume hardie comme Giovanni Paolo Marana ou Daniel Defoë. Au XVI^e siècle, époque hantée par la peur du Turc, c'était encore un grave soupçon, qui suffisait pour faire arrêter quelqu'un, surtout si l'Inquisition voulait bien s'en mêler. L'infortuné érudit refit donc connaissance avec les cachots romains qu'il n'allait plus quitter que pour monter au bûcher, le 23 mars 1585. Le bruit de son supplice n'atteignit la Transylvanie qu'à la fin de cette année. Ses anciens ennemis, les jésuites, s'en réjouirent. Cependant, l'un d'eux, G.P. Campana, écrivait le 15 janvier 1586 : « Remanent velut attoniti haeretici, dum audiunt... Palaeologum Romae combustum esse » [2].

Telle que nous l'avons brièvement retracée, la biographie de cet ardent hérésiarque peut être comparée à celle du moine errant Giovanni Laureto di Buongiorno, dont sa propre confession [3] présente les conversions successives au luthéranisme, à l'anabaptisme et, finalement, au judaïsme, avant de rentrer repenti au giron de l'Eglise catholique et romaine, ou aux aventures en Pologne et en Bohême du docteur John Dee, astrologue, magicien et agent secret de la reine Elisabeth [4]. Ceci, pour nous en tenir à deux exemples contemporains.

On comprend que, depuis une dizaine d'années, Mme Doštalova-Jeništova se soit attachée à Jacques Paléologue et s'occupe, avec un succès toujours renouvelé, à exhumer les écrits

---

[1] A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, II, Bucarest, 1930, pp. 15—19. Les comptes de la ville de Brașov enregistrent son passage le 20 mars 1573, en route vers Bucarest. La princesse de Valachie, Catherine, une Salvaresso de la noblesse génoise de Chio, aurait été un peu sa parente, selon une généalogie suspecte qui remontait aux empereurs byzantins. Le 6 août 1573, Paléologue était de retour « aus Turkey » (Hurmuzaki, XI, 1900, pp. 809—810). Sur son voyage, voir *Călători străini în țările române*, II, Bucarest, 1970, pp. 412—413.

[2] A. Veress, *Epistolae et acta Jesuitarum Transylvaniae temporibus principum Bathory*, II, Cluj, 1913, pp. 149—153. Voir encore les traites perfides décochés contre Paléologue, alors prisonnier de l'Inquisition, par Antonio Possevino dans sa relation sur la Transylvanie, présentée au pape Grégoire XIII en 1584, chez G. Bascapè, *Le relazioni fra l'Italia e la Transilvania nel secolo XVI*, Rome, 1931, pp. 112, 115.

[3] Publiée par E. Pommier dans « Mélanges d'archéologie et d'histoire », LXVI, 1954, pp. 293—322.

[4] C.H. Josten, *An Unknown Chapter in the Life of John Dee*, « Journal of the Warburg and Courtauld Institutes », XXVIII, 1965, pp. 223—257.

du curieux personnage. Cette fois, il s'agit du Catéchisme rédigé en 1574 et transcrit en même temps que d'autres ouvrages de l'auteur, parmi lesquels *Dissolutio de iustitia* (1573), *Ad quaesita pro thesibus ad dissolutionem quaestionis pro iustitia responsio D.F. Davidis et N. Parutae* (1573) et *Theodoro Bezae pro Castilione et Bellio* (1575).

L'intérêt du Catéchisme est d'exposer, tout au long de douze dialogues, les vues de F. David et celles de l'auteur qui, à l'époque, remplissait les fonctions de recteur du gymnase unitarien de Cluj. A ce titre, le livre mérite sa place dans cette collection polonaise d'écrivains de la Réforme, où ont paru déjà deux volumes de la correspondance de Socin. La dédicace s'adresse au baron Christophe Hagymasi, un seigneur hongrois partageant la foi antitrinitaire mais que, sept ans plus tôt, on qualifiait de luthérien[5] Il est question des persécutions subies par Biandrata à Genève. Les progrès de la secte unitarienne sont évoqués triomphalement : « venerunt ad nostros litterae et nuntii certorum et ignotorum hominum ex Anglia, ex Hispania, ex Gallia, ex Germania, ex Helvetia, ex Italia, ex Graecia petentium et summa percontentione precum flagitantium ». L'image de la Transylvanie est celle d'une Terre Promise vers laquelle les fidèles disséminés à travers le monde tournent tous leur espoir. A cause de sa tolérance religieuse, le prince Jean-Sigismond Zapolya a droit à un portrait favorable : « iuvenis omni laude dignus cuius immortalem memoriam omnia huius regni rostra celebrant ».

Rien d'étonnant dans ces pages partisanes ou dans celles qui accablent les frères Etienne et Christophe Bathory, chefs du parti catholique de Transylvanie, les vouant à l'enfer dans une vision digne de Dante, qui mêle Néron et Caligula aux cardinaux de Lorraine et au pape Pie V (Ghislieri) — « quos perpetua infamia cum regno notatos, detractos ab adulatorum gratis et gloriosis laudibus comitatosque cardinalibus Lotharingis et papis Gisleriis intra Tartara cum Neronibus et Caligulis collocabit posteritas ».

Par contre, on ne s'attendait pas à voir paraître ici un « bon sauvage », Telephus, Aztèque, qui commence ainsi son récit « Ego et hic meus frater, domine reverende, ex Indiis superioribus annis ab Hispanis inventi sumus et, cum navigaremus ex nostra patria Mexicho in Hispanias ad Vallem Olivetanam — Valladolid ! — exponendo spectaculo Hispanis, naufragio facto evasimus cum admodum paucis in terram, ubi solitudo erat ingens ». L'histoire continue en décrivant un coin d'Utopie, où le vieux mythe rejoint la pensée du réformateur. « Recordamur nostris hominibus pacem fuisse carissimam et agrorum studium. Bellum nullum erat, honor erga magistratum, qualem nusquam videre in hoc orbe licuit. Orientem solem venerabantur nostri, non quod sol esset illis Deus, sed quod is, qui solem mitteret.... esset in cultu maximo ». Cette paisible organisation qui n'ignorait ni les lois — le droit naturel ! — ni l'échange de marchandises sera détruite par les Espagnols. Mme Doštalova a déjà prouvé, en éditant en 1969 le petit traité de Jacques Paléologue *An omnes ab uno Adamo descenderint*, que l'auteur puisait ses renseignements sur le Nouveau Monde dans le livre d'H. Benzoni, *Novae Novi Orbis historiae*, dont la première édition venait de sortir à Milan en 1565 Dans l'âpre polémique qui se déroulait autour de la colonisation espagnole (la controverse Las Casas — Sépulveda), l'humaniste grec a conclu résolument à l'égalité des races humaines[6] Certes, ce n'est pas là une option objective, mais influencée par l'hostilité du protestant envers l'impérialisme catholique. Toutefois, la raison était de son côté.

Comme l'on a pu juger d'après les abondantes citations qui précèdent, le latin de Jacques Paléologue ne soulève pas de problèmes mais, souple et clair, se lit encore avec plaisir. Il serait injuste de finir sans remarquer les index qui complètent utilement l'édition.

Un mot encore : récemment, Mlle Rosa del Conte, dont la profonde connaissance de la culture roumaine dépasse sensiblement les limites d'une seule époque, a publié les *Quaestiones*

---

[5] G.A. Gromo, *Compendio della Transilvania*, ed. A. Decei, Apulum, II, 1943—1945, p. 196.

[6] « Listy filologické », 92, 3, 1969, pp. 281—288.

Georgii Blandratae cum responsionibus Joannis Sommeri (1573). un texte très intéressant pour l'idéologie du mouvement unitarien en Pologne. Moldavie et Transylvanie [7]. Le manuscrit se trouvait-il en Italie? Non. à Cluj. donc à portée de la main des historiens roumains. Maintenant. l'édition du Catéchisme de Jacques Paléologue a été préparée. *d'après le même manuscrit.* par Mme Doštalova-Jeništova. Pourquoi donc les Roumains tardent-ils ainsi à se pencher sur les trésors de leurs propres bibliothèques?

Andrei Pippidi

Ἑκατονταετηρὶς ἑνώσεως Ἑπτανήσου Πρακτικὰ τρίτου Πανιονίου Συνεδρίου. 23—29 Σεπτεμβρίου 1965 (Le Centenaire de l'union de l'Heptanèse. Actes du troisième Congrès des Iles Ioniennes. 23—29 septembre 1965). tom. I. Athènes. 1967. 398 pages.

Les Iles Ioniennes ont toujours constitué un thème prédilecte de l'histoire universelle. Situées le long de la côte occidentale de la Grèce. elles ont offert. depuis l'antiquité. une excellente base aux communications maritimes. au commerce international. ainsi qu'aux opérations militaires. Par leur position dans la Mer Ionienne. ces îles ont attiré l'attention des grandes puisances européennes. qui tour à tour les ont soumises à leur domination. Occupées depuis le XII[e] siècle par les Vénitiens. soumises en 1797 par les armées de Napoléon. ces îles passèrent en 1798—1799 sous le protectorat russe et en 1803 sous le double protectorat de la Russie et de la Turquie. en 1807 elles furent annexées à l Empire Français. en 1815 elles passèrent sous le protectorat anglais. Historiquement on indique parfois ces îles par le nom de *Heptanèse.* qui signifie *Les Sept Iles*: ce sont en effet les îles principales du groupe ionien : Corfou. Zante. Céphalonie. Leucade. Ithaque. Cythère et Paxos. L'Empire Ottoman ne cessa pas de revendiquer l'annexion de ces îles. qu'il considérait être son héritage par la conquête de l'Empire Byzantin.

Mais du point de vue ethnique et culturel. les Iles Ioniennes ont toujours appartenu au monde grec. et. lorsque la lutte pour l'indépendance nationale des peuples se généralisa en Europe. ces îles revinrent à la Grèce En effet. elles furent rendues à l'État Grec par l'Angleterre en 1864 L'anniversaire de ce mémorable centenaire a été célébré aussi par les manifestations scientifiques du *III[e] Congrès des Iles Ioniennes.* dont les séances ont eu lieu. les 23 29 septembre 1965. dans les trois principales îles. Corfou. Céphalonie et Zante.

Les travaux de ce Congrès ont abordé des problèmes d'histoire universelle: grâce à la participation active. à coté des historiens grecs. de quelques savants étrangers. de nombreuses communications furent présentées sur maints aspects du long passé historique des Iles Ioniennes. Le premier volume des actes du Congrès met en lumière l'ample débat qui s'est propose d'élucider les aspects économiques. politiques. juridiques ou ecclésiastique de l'histoire de ce groupe d'îles grecques. ainsi que leur contribution au progrès de la civilisation humaine.

La préface du volume est signée par le professeur Denis A. Zakythinos. qui fut le président et l'animateur du Congrès. Après les renseignements concernant la composition du Comité d'organisation. on trouve dans ce volume *La Chronique du Congrès* (p. XIII—XXXIX). contenant

---

[7] R. del Conte. *Presenze italiane sullo sfondo dei fermenti ereticali del XVI secolo in Transilvania e Moldavia.* Cultura neolatina. XXX. 3. 1970.

les allocutions festives, ainsi que les titres des communications du I[er] Congrès organisé en 1914 et du II[e] Congrès, qui eut lieu en 1938. Les travaux du III[e] Congrès se sont déroulés en trois sections : *Histoire et institutions*, *Lettres*, *Archéologie et Arts*. Le premier volume contient les 30 communications présentées dans la première section du Congrès.

La série des communications s'ouvre par l'exposé de l'académicien Amilcas Alivizatos sur *L'intégration de l'Église Ionienne à l'Église autocéphale de la Grèce* (p. 3—5). Sophie Antoniadis examine un *Registre de 1615, concernant la situation économique de l'île Zante* (p. 6—15). Dikaios Vagiakakos étudie *Les relations des habitants de Mane avec Zante* (p. 16—34). La communication présentée par Eras Vranousis s'intitule *Un couvent à Zante dépendant du monastère de Patmos* (p. 35—46). Léandros Vranousis met en lumière les nouveaux résultats de ses recherches concernant *La correspondance de Perrault, dans un manuscrit de Corfou* (p. 47 57). Le juriste Michel Dendias examine *L'institution des éphores dans la constitution ionienne de 1803* (p. 58 64). Le professeur Pan I. Zepos rend hommage aux *Anciens professeurs ioniens de la Faculté de Droit d'Athènes* (p. 65 71).

Le texte italien inconnu d'une *Chronique de la Révolution Grecque* est traduit en grec et commenté par le professeur G. Th. Zoras (p. 75—82). Une étude sur *Les îles ioniennes de 1797 à 1807 et l'essor du courant philo-français parmi les Grecs* est signée par Ariadna Camariano-Cioran (p. 83—114). Quelques considérations sociologiques sur *La civilisation ionienne* appartiennent au professeur Gr. Kasimatis (p. 115—136). Hélène Koukkou examine *Le testament inédit de l'archevêque Mélétios Typaldos*, rédigé en italien à Venise en 1713 (p. 137 153). Catherine Koumarianou s'occupe des *Efforts de Constantin Stamatis pour la délivrance de la Grèce en 1798—1799* (p. 154—174). Une étude sur *La contribution de la franc-maçonnerie des Iles Ioniennes à la libération du peuple grec* est signée par le professeur Pan. G. Kritikos (p. 175—209).

On trouve encore dans ce volume un résumé de l'étude du savant Michel Laskaris sur *Six contrats corfiotes des années 1398—1458* (p. 210), ainsi qu'un court exposé sur *Le séjour du poète italien Luigi Mercantini dans les Iles Ioniennes (1849—1852)*, signé par le professeur Bruno Lavagnini de Palerme (p. 211—212). Suivent la communication du professeur M. I. Manoussakas concernant *Les écrits inédits du notaire Théodoros Raftopoulos à Zante aux années 1506—1521* (p. 213—227), l'exposé de N G. Moschonas sur *Les réformes des impôts en Céphalonie à la fin du XVIII[e] siècle* (p. 228—239), un exposé de K. Bonis sur *La contribution des îles Ithaque et Kalamos à la lutte pour l'indépendance du peuple grec* (p. 240—245).

Agathe Nikokavoura examine *L'archive d'André Moustoxidis conservée à Corfou* (p 246 252), Pan. G. Nikolopoulos présente *Les écrits du monastère Dionisiou au Mont Athos, provenus de Zante* (p. 253—263), N.A. Oikonimidis étudie *La vie du saint Théodoros de Cythère du IX[e] siècle* (p 264—291), V P. Panagiotopoulos examine *Les propositions de P. Makrulis-Poulios pour l'établissement d'une typographie grecque dans l'État Ionien en 1800* (p. 292—297). Contenant des observations sur les moyens d'améliorer le sort des Grecs, *La lettre encyclique rédigée par Ioannis Kapodistria en 1819* est présentée et commentée par El Prevelakis (p. 298—328). Le professeur, Em. G. Protopsaltis met en lumière *Les négociations entre L'État Heptanésien et Ali-Pacha aux années 1800—1807* (p. 329 352).

Un exposé sur *La civilisation laïque des îles Ioniennes* est signée par le professeur G.K. Spyridakis (p. 353 364), un résumé sur *La neutralité de l'Heptanèse* est signé par le professeur G.K. Tenekidis (p. 365). On trouve encore l'exposé sur *Un acte de l'évêché latin de Céphalonie de 1264*, dû au professeur Thésée Tzannetatos (p. 366 373), la communication de Fr. Thiriet concernant *Les interventions vénitiennes dans les Iles Ioniennes au XIV[e] siècle* (p. 374 385), un texte sur *La commune de Skala durant la révolution de 1849*, commenté par le professeur D N. Travlos (p 386—391) et un résumé sur *Les écrits juridiques de Corfou des années 1620—1854 conservés à Patras*, fait par l'avocat K.N. Triantaphyllos (p. 392—395).

Le volume contient de nombreuses planches afférentes aux textes documentaires dans une excellente exécution typographique. La rédaction générale a été assurée par Faidon K. Bouboulidis et Maria K. Nystazopoulou. En tout, une manifestation scientifique de haute qualité, qui constitue une contribution méritoire à l'historiographie des Iles Ioniennes.

Gheorghe Cronț

GEORGE G. ARNAKIS, WAYNE S. VUCINICH, *The Near East in Modern Times*, Volume 1, *The Ottoman Empire and the Balkan States to 1900*, Volume 2, *Forty crucial years 1900–1940*. Austin and New York, The Pemberton Press, Jenkins Publishing Company, 1969, 452 p. ; 356 p.

Cet ouvrage [1] montre une fois de plus l'intérêt que porte à l'histoire des Balkans l'historiographie américaine contemporaine [2]. Nous en saluons la parution, tout en constatant que les études sud-est européennes, quoique très poussées ces derniers temps, n'ont pas encore offert aux lecteurs un traité compact d'histoire balkanique. Seul le premier tome d'un essai de synthèse vient d'être publié par nos collègues bulgares [3].

Avouons, dès le début, que le titre de « Near East » mis en tête du volume *The Ottoman Empire and the Balkan States to 1900*, n'a pas été sans nous surprendre. Une ancienne tradition occidentale, qui rattachait l'histoire balkanique à celle de l'Empire Ottoman ou à la Turquie d'Europe, semble aboutir, dans ce livre, à une nouvelle formule, l'associant au Proche-Orient. Ce serait — nous dit M. Arnakis — « le point de vue de six générations d'Américains », car il est malaisé d'envisager la Péninsule Balkanique en tant que territoire autonome, mais plutôt « comme un anneau vivant de la chaine de terres qui bordent la Mediterranée Orientale, un pont entre l'Europe et l'Asie » [4]. On ne peut nier, certes, que tant par sa structure géographique et ethnique, que par son passé historique, la Péninsule Balkanique a de fortes attaches avec l'Asie Mineure et l'Afrique. J. Cvijić a dûment expliqué l'importance de cette chaîne d'îles égéennes ressemblant à un bras tendu vers l'Asie. C'est là que se sont épanouies, en venant de l'Orient asiatique et africain « quelques-unes des plus profondes inspirations et des pensées les plus généreuses qui aient transformé l'humanité » [5]. Il n'est pas question, non plus, de rejeter « les destinées méditerranéennes » du monde balkanique. F. Braudel en a bien tenu compte dans sa belle synthèse, mais — remarquons-le — sans toutefois le traiter autrement qu'un « hinterland ». En effet, ce territoire du Proche-Orient correspond aux grands empires de l'antiquité et du Moyen Age (persan, alexandrin, romain, byzantin et ottoman), qui tous ont créé de puis-

---

[1] Seuls les deux premiers volumes ont paru. Le III[e] a pour titre *Second World War and after 1940–1960*.

[2] Rappelons Ferdinand Shevill, *The History of Balkan Peninsula*, New York, Harcourt, 1922 ; réédité à New York, Frederick Ungar Publishing Co, 1966 ; Charles and Barbara Jellawich, *The Balkans in Transition*, Berkeley and Los Angeles, 1963 ; Stavrianos, L. S., *The Balkans since 1453*, New York. 1958.

[3] С. Димитров и К. Манчев, *История на балканските народи XV–XI век*, София, Наука и Изкуство, 1971.

[4] F. Shevill, *op. cit.*, I-ère éd., p. 524. apud G. Arnakis, *op. cit.*, p. X.

[5] J. Cvijic, *La Péninsule Balkanique*, Paris, 1918, p. 16.

saints liens entre la Péninsule des Balkans, l'Asie Mineure et l'Afrique du Nord [6]. Mais est-ce suffisant pour y annexer, de nos jours, l'histoire des Balkans? Peut-on négliger plus de trois siècles qui ont fait de la « Question Orientale » l'enjeu de la politique des Grandes Puissances européennes et oublier « qu'avec le XIX^e siècle les Balkans entrent de plus en plus dans la sphère des intérêts européens, se pénétrant de la civilisation européenne »? [7] Et puis, en termes géographiques, peut-on parler du pont jeté vers l'Asie par les îles égéennes et ne pas remarquer combien elle est ouverte vers l'Europe cette péninsule dont toute la région nordique en est reliée par le Danube? D'ailleurs l'intéressant volume du Pr. Arnakis le prouve aussi, puisque malgré le souci permanent du contexte méditerranéen que nous y trouvons, l'histoire balkanique y est traitée dans son cadre européen.

Mais une fois ces notions discutées, arrêtons-nous sur le premier volume et apprécions, tout d'abord, la belle clarté de son plan qui reflète une judicieuse économie des matières. Le premier chapitre s'occupe de l'Egypte, de la Mésopotamie, la Syrie, l'Arabie, l'Asie Mineure, l'Iran et la Grèce antique, en tant que berceau de la civilisation méditerranéenne, ainsi que des conditions géographiques et socio-ethniques des Balkans, qui y sont exposées dans leurs lignes essentielles. C'est la question des trois religions monothéistes (Judaïsme, Christianisme et Islam) qui forme l'objet du second chapitre, puisque le Proche-Orient a été le foyer de toutes les trois. A l'aspect politique de l'histoire de l'Islam, succèdent plusieurs paragraphes consacrés à l'Empire byzantin, ensuite deux chapitres (III et IV) qui étudient l'apogée et le déclin de l'Empire ottoman, qui, tout en offrant un aperçu chronologique de la conquête turque, en signalent aussi les problèmes les plus saillants, sous des titres suggestifs, tels que : « Orthodox Byzantium and Catholic Europe against the Ottoman Turks »; « Pax Ottomanica : Organization and Institutions »; « Pax Ottomanica : Intellectual life »; « Orthodoxy between Catholicism and Protestantism ». C'est au IV^e chapitre que nous trouvons abordé le problème des phanariotes, avec une brève mention des princes de Valachie et de Moldavie et celui des relations de l'Empire ottoman avec les Grandes Puissances et les guerres russo-turques. Le V^e chapitre s'occupe de l'influence de la Révolution Française dans le Sud-Est Européen, en insistant sur le rôle qu'y joua Napoléon, sur le réveil de la conscience nationale des peuples de cette zone, leurs langues et leur culture à cette époque, les préludes de leur activité révolutionnaire. Deux chapitres (VI et VII) traitent de la révolution grecque et des problèmes du royaume de Grèce (1830—1850), les deux chapitres suivants ayant pour objet les rivalités européennes dans le Proche-Orient, la guerre de Crimée, ses causes et ses conséquences.

Si nous nous arrêtons davantage sur le X^e chapitre, intitulé « The Rise of Romania », c'est pour y remarquer, à côté de plusieurs preuves d'intuition très juste, quelques conclusions un peu hâtives, dues sûrement à l'exiguité du chapitre qui a rendu difficile une analyse plus poussée. Si par exemple l'auteur saisit très bien certains traits caractéristiques des problèmes sociaux des Roumains, il accorde par contre à Heliade Rădulescu — dont l'activité fut surtout idéologique — la place d'unique chef de la révolution valaque de 1848. D'autre part, on ne fait pas mention des hommes politiques qui ont effectivement dirigé ce mouvement (N Bălcescu, C.A. Rosetti, Magheru, etc.). Le paragraphe sur la vie intellectuelle est également trop bref, en le comparant à ceux qu'on y a accordés aux autres peuples balkaniques. Et puisqu'il s'agit de comparaisons, ajoutons que les résultats des recherches historiques, publiés depuis des décennies, infirment l'affirmation selon laquelle « comparés avec les Slaves du Sud et les Bulgares,

---

[6] Les relations des Roumains avec l'Afrique ont été étudiées par Constantin C. Giurescu (« Studii », X, 19 n° 1, pp. 91—109) et par Virgil Cândea (« Bulletin de la Commission nationale de la République Populaire Roumaine pour l'Unesco », n° 1—2/1963).

[7] J. Cvijić, *Ibidem*, p. 1. V. aussi P.Y. Pêchou et M. Sivignon, *Les Balkans*, Collection « Magellan », P.U.F., Paris, 1971, 284 p.

les Roumains . sont une nation relativement nouvelle, tant du point de vue historique qu'ethnique » (p. 29).

L'histoire des peuples balkaniques est analysée dans les six chapitres suivants (XI—XVI), en prenant pour point de repère la crise de 1876—1878, les traités de San Stefano et de Berlin, les affaires bulgares de 1879—1900. Enfin, un troisième chapitre consacré à la Grèce (le XVII^e), vient compléter les deux autres déjà cités et présente la situation du royaume grec et des Grecs de l'étranger entre 1856—1900. Les destins des pays balkaniques à la fin du siècle forment l'objet du dernier chapitre, complété pour la Turquie par le règne d'Abd-ul-Hamid II et pour le Proche-Orient par les débuts du mouvement sioniste, les Arabes de l'Empire ottoman et l'occupation anglaise de l'Egypte.

L'intérêt des problèmes posés et leur étendue sont évidents. Ils rendent aussi bien difficile la tâche de l'auteur, qui ne pouvait donner une vue d'ensemble de cette ampleur qu'en sacrifiant certains aspects qui se dérobent à la synthèse. La bibliographie nous semble en partie responsable de quelques lacunes d'information Le volume n'en reste pas moins un intéressant instrument de travail, que de riches annexes (glossaire, chronologie, listes de gouvernements, cartes et indice de noms) rendent bien utile.

Dans le deuxième volume de l'ouvrage, avec le sous-titre *Quarante ans cruciaux 1900—1940*, les auteurs soumettent à notre attention les problèmes du développement historique d'un espace géographique très étendu, dans une période pendant laquelle de grands changements ont transformé radicalement les destins des peuples. Dans les frontières de l'espace chronologique analysé, nous nous demandons de nouveau : pourquoi le Proche-Orient ? Le résultat d'un calcul sommaire nous dévoile que dans un volume de 296 pages, seulement 56 (ch. VI—X, pp. 89—145) traitent des questions du Proche-Orient proprement dit (Iran, Syrie, Liban, Transjordanie, Palestine, Egypte, Soudan, Arabie) caractérisé par des aspects socio-économiques et politiques particulièrement spécifiques.

La plus grande partie du volume est consacrée aux questions des États du Sud-Est européen (Empire ottoman et Turquie, Grèce, Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie) selon la conception, devenue classique, de N. Iorga [8]. Quels seraient les éléments d'unité de ce monde qui s'étend des Carpates à l'Océan Indien, des sources du Nil à la mer Noire ? L'existence de certains intérêts des Grandes Puissances en chaque État de la zone justifie-t-elle l'intégration de la Péninsule Balkanique dans le Proche-Orient ? Certes, la grande distance d'où sont envisagés les aspects de la vie de ce monde peuvent constituer une explication.

Evidemment, une problématique assez vaste comme celle du sujet abordé, implique des difficultés pour l'organisation des matériaux. C'est le mérite des auteurs de les avoir résolues.

Dans les premiers cinq chapitres (auteur P^r C.G. Arnakis) sont analysées les puissantes crises qui ébranlèrent les Balkans pendant les premières deux décennies de notre siècle, — la question macédonienne, la révolution des « Jeunes Turcs » et les guerres balkaniques jusqu'à la première guerre mondiale, le conflit gréco-turc et un exposé sur la Turquie républicaine.

Dès le commencement, le P^r Arnakis met en relief l'état général d'esprit dans les Etats balkaniques qui attendaient un écroulement rapide du pouvoir ottoman en Europe, dans les premières années du XX^e siècle. Mais les intérêts des peuples se heurtèrent à la volonté des Grandes Puissances. Leurs positions, assez différentes, entraînèrent des tensions et même des conflits. Il faut voir là tant les divergences de vues en ce qui concerne la destinée de la Turquie ottomane que les contradictions existantes entre la France, l'Angleterre, la Russie et l'Autriche-Hongrie sur leurs sphères d'influence.

Les considérations concernant le mouvement des « Jeunes Turcs », l'évolution des idées sur l'avenir de la nation turque, les modalités choisies pour la solution des grandes questions

---

[8] Voir N. Iorga, *Histoire des États balkaniques jusqu'à 1924*, Paris, Gamber, 1925, 575 p.

soulevées devant le Comité pour l'Union et Progrès, et, enfin, la politique contradictoire vis-à-vis du dilemme : « Turcisme ou multiplicité ethnique ? » (p. 17) complètent cette partie introductive. On aurait dû insérer dans les événements essentiels qui ont marqué l'histoire mouvementée des Balkans jusqu'à la première conflagration mondiale — le problème macédonien, la guerre italo-turque, les guerres balkaniques, l'union de la Crète à la Grèce, l'indépendance albanaise — la crise déclenchée après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie.

La première guerre mondiale y est esquissée d'une manière originale, quoique la participation des Etats du Sud-Est européen est évoquée d'une manière inégale, cette disproportion étant, probablement, due à une utilisation partielle des sources documentaires. Si les événements importants y sont consignés, les détails se réfèrent à la Grèce et les mentions à la Serbie et à la Roumanie. Il faut souligner surtout les paragraphes où est dressé le bilan de la guerre : l'écroulement de l'Empire ottoman, le démembrement de la Monarchie des Habsbourg, les traités de paix.

La manière dont est abordé le problème délicat du conflit gréco-turc dénote une connaissance exacte des événements. Pourtant, une question mérite une discussion plus ample. Le P^r G. Arnakis reprend une évaluation (de 1926) de A.J. Toynbee du mouvement national turc, selon laquelle « Moustapha Kémal Pacha fut son chef, mais l'occupation grecque de Smyrne, son créateur » (p. 55). Nous sommes tentés de découvrir les racines du nationalisme turc dans les étapes plus reculées [9] ; l'occupation de Smyrne n'a été tout au plus que l'un des éléments de catalyse de l'effervescence nationale.

Les chapitres VI—X (auteur G. Arnakis) synthétisent des données concernant l'histoire des territoires extra-européens qui s'attachent moins à l'évolution du processus historique dans le Sud-Est européen. Plus ancrés dans la vie des sociétés de cette zone sont les problèmes analysés par le P^r W.S. Vucinich dans les chapitres suivants (XI—XII) : les relations internationales pendant la période d'entre les deux guerres, groupées sous les titres « La Petite Entente » et « L'Entente Balkanique ».

En ce qui concerne la Petite Entente, l'historien américain apprécie que la politique étrangère des Etats de la future alliance, — la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie —, fut dictée par le désir de conserver le statu-quo établi à la fin de la guerre (p. 147), et s'occupe du plan préconisé par Take Ionescu, ministre des affaires étrangères de la Roumanie (1920—1921), d'une entente de cinq Etats, à savoir la Pologne et la Grèce aussi, — plan qui a échoué. A l'actif de la Petite Entente jusqu'en 1925, le P^r Vucinich enregistre les actions destinées à créer un climat de coopération en Europe centrale, concrétisées par la normalisation des relations avec l'Autriche et la Hongrie. On peut y ajouter l'activité diplomatique déployée par les représentants des gouvernements de la Petite Entente dans la période qui a suivi le Pacte de Locarno, afin de réaliser un systhème de sécurité en Europe centrale et sud-orientale. Dans ce but, la Tchécoslovaquie (1924), la Roumanie (1926) et la Yougoslavie(1927) signèrent des traités avec la France, la puissante protectrice du statu-quo. La Petite Entente a également obtenu une voix dans le Conseil de la Société des Nations. L'auteur signale certains points divergents existants entre la politique étrangère des membres de la Petite Entente et met en relief les plans d'hégémonie de l'Italie qui aboutirent à des interventions directes dans les affaires intérieures de l'Albanie, ou engendrèrent des tensions en Yougoslavie. Suit la présentation du moment de la réorganisation de la Petite Entente par le Pacte de Genève (févr. 1933), provoquée par la menace du nazisme. L'exposé sur l'activité de la Petite Entente s'arrête en 1934, quoique cet organisme international ait fonctionné jusqu'en 1938.

Quant à l'alliance balkanique, elle favorisa l'entente entre les peuples de cette zone, parce qu'elle était devenue une forte nécessité après la première guerre mondiale ; l'auteur

---

[9] Voir l'introduction au II^e chapitre, p. 13.

apprécie, comme de juste, qu'elle constitua le meilleur moyen d'assurer le statu-quo, la réalisation d'une coopération économique et politique et également, de contrecarrer les intrusions des Grandes Puissances intéressées dans la révision des frontières.

Les conférences balkaniques des années 1930—1933 posèrent les fondements de l'alliance défensive consacrée par le Pacte d'Athènes (le 9 févr. 1934). Les progrès enregistrés par les relations culturelles des Etats signataires témoignèrent de la valeur d'une politique de coopération et collaboration.

Le démembrement de l'Entente Balkanique après le déclenchement de la deuxième guerre mondiale est présenté comme une conséquence du changement intervenu dans le rapport des forces en Europe en faveur des puissances révisionnistes.

Les chapitres suivants (XIII—XVII) sont consacrés aux problèmes du développement historique des Etats des Balkans (Albanie, Grèce, Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie) dans la période d'entre les deux guerres. A part le chapitre sur la Grèce, rédigé par le P^r Arnakis, les autres sont dus au P^r Vucinich. L'évolution historique de ces peuples est analysée d'une manière pertinente et les aspects fondamentaux des questions sociales, politiques ou de la vie culturelle sont souvent caractérisés avec précision et compétence.

Dans les paragraphes consacrés à la Roumanie, le P^r Arnakis offre au lecteur des données utiles pour l'intelligence des causes, du caractère, des forces participantes à la révolte paysanne de 1907, en partant de la théorie de C. Dobrogeanu-Gherea sur le Nouveau servage (Neoiobăgia)[10], que l'auteur accepte sans réserves. Est également notée la participation de la Roumanie à la première guerre mondiale, les conditions dans lesquelles elle y fit son entrée en août 1916, celles qui provoquèrent sa sortie (mars 1918), aussi bien que le contexte dans lequel le gouvernement « collaborationniste » d'Alexandre Marghiloman a conclu la paix séparée. Cet armistice du début de l'année 1918 serait, selon le P^r Arnakis, la conséquence d'une faute de calcul : les dirigeants du pays auraient perdu le moment le plus favorable à l'engagement de l'armée roumaine, le printemps de l'année 1915. Les questions de la Roumanie d'entre les deux guerres sont sommairement traitées dans le dernier chapitre (p. 256—290) ; l'auteur insiste sur l'ascension successive des partis bourgeois au pouvoir, la politique législative, quelques aspects de la vie économique, tout en essayant de surprendre l'évolution des forces politiques. Ainsi, sont évoquées les luttes initiées par les communistes (les grèves de 1929 et de 1933), leur succès aux élections d'avril 1931, aussi bien que le rôle de la monarchie et des forces politiques de droite. Le chapitre s'achève par quelques lignes sur la funeste année 1940, l'instauration de la dictature militaire fasciste dirigée par Ion Antonescu.

Le second volume contient, à la suite d'une vue générale d'ensemble sur la période 1900—1940, un glossaire, un tableau chronologique, une bibliographie par chapitres, neuf cartes et un index.

Le plan de l'ouvrage constitue un guide sûr dans une histoire tellement mouvementée, tout en mettant en relief l'effort des auteurs d'ordonner une matière d'une complexité évidente. Et il s'agit, il faut bien le dire, d'un effort qui a atteint son but. Mais il y a aussi bon nombre de détails qui ont échappé à l'attention des auteurs et qui fournissent, au fond, des explications importantes à l'intelligence de l'histoire des peuples de cette zone, aussi bien que de leur rôle dans l'histoire européenne. Ainsi s'expliquent, croyons-nous, un certain manque d'équilibre dans l'exposition, que nous avons signalé çà et là, ou les paragraphes trop laconiques sur la présence d'un peuple ou d'un autre dans les étapes majeures de cette histoire. La bibliographie en fournit en grande partie une clef, car si la littérature utilisée est surtout anglaise, il est surprenant, quand même, de constater l'absence des études publiées par les historiens des pays du

[10] Voir D. Hurezeanu, *Gîndirea lui C. Dobrogeanu-Gherea în « Neoiobăgia »* (La pensée de C. Dobrogeanu-Gherea dans « Neoiobăgia »,) dans « Anale de istorie », XVI, 2, 1970, pp. 64—79.

Sud-Est en langues internationales ou des contributions majeures parues dans les langues de ces pays.

Introduction très utile aux étudiants de l'histoire du Sud-Est européen, l'œuvre des professeurs G.G. Arnakis et W.S. Vucinich est d'une lecture agréable et sa contribution à une meilleure connaissance de cette zone européenne doit être enregistrée dans l'historiographie contemporaine.

C. Papacostea-Danielopolu
C. Iordan-Sima

ROMULUS VULCĂNESCU, *Măştile populare*, Editura Ştiinţifică, Bucureşti, 1970, 311 p.

Sur la ligne de ses constantes préoccupations d'ethnologie et d'histoire de la culture, la nouvelle étude de synthèse signée par Romulus Vulcănescu et consacrée aux masques populaires vient combler une lacune. Les multiples plans de cette investigation ont pour objet la poursuite d'une recherche interdisciplinaire. En effet, l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire mythologique sont mises à contribution pour l'étude des moyens de déguisement, travestissement et de transfiguration en usage dans toutes les régions du monde. Les mêmes disciplines fournissent leur apport à la connaissance des masques — anciens et modernes — en usage chez les Roumains. L'auteur procède à la classification méthodique des masques populaires roumains, en précisant leur rôle dans la culture du peuple roumain à partir de l'analyse historique comparée de leurs éléments constitutifs et de leurs multiples significations. Il se propose de souligner de la sorte la contribution roumaine placée dans le contexte de la culture populaire universelle. La lecture de l'ouvrage confirme au fil des différents chapitres la mise en pratique point par point d'un tel propos.

Sa première partie, divisée en quatre chapitres (Le camouflage, le déguisement, le travestissement et la transfiguration ; Bref aperçu de l'histoire du masque ; Coutumes avec des masques de la région carpato-balkanique ; Depuis les masques primitifs jusqu'aux masques populaires), fixe le cadre général, précisant les coordonnées théoriques de toute investigation méthodique de ce domaine. Les trois chapitres composant la deuxième partie constituent de par leur nature et leur contenu le noyau-même de l'ouvrage ; une place centrale y est réservée à la présentation en détail des diverses catégories de masques populaires. Cette analyse repose à maints points de vue sur le débat des problèmes qui firent l'objet des chapitres précédents, où se placent l'examen statistique du matériel récolté en terrain et la cartographie des principales catégories de faits. Enfin, la troisième partie du livre traite de certains aspects particuliers du déguisement et du travestissement ludiques, du rôle assigné au masque par la médecine populaire, des éléments de droit coutumier entrant dans les danses avec des masques, des aspects ethno-musicaux et ethnochorégraphiques impliqués par le port et la danse du masque, de la problématique du théâtre populaire, ainsi que de la valeur artistique des masques populaires.

Il n'entre pas dans notre intention de nous arrêter à chaque chapitre, pour en discuter le contenu. Ce que nous nous proposons, c'est de formuler certaines appréciations concernant en tout premier lieu la conception de l'auteur et sa méthode de travail, ainsi que les côtés inédits de son interprétation.

Pour commencer rappelons comme un trait caractéristique de l'ouvrage la variété des sources informationnelles qui sont à la base de l'exposé et de l'argumentation de l'auteur. Variété, d'ailleurs absolument nécessaire dans un ouvrage d'ethnologie. L'ample gamme de ces sources

documentaires comporte des données archéologiques, ainsi que des références aux auteurs de l'Antiquité gréco-latine, des relations de voyage écrites par les étrangers ayant parcouru les pays roumains, ainsi que des documents d'archive et des ouvrages spécialisés traitant du masque et de la coutume de se masquer à travers le monde. Naturellement, vu l'objet de la recherche, une importance toute particulière est accordée par l'auteur à la littérature central- et sud-est européenne, ainsi qu'aux résultats de ses propres recherches en terrain, dont la portée s'avère révélatrice.

Un autre caractère de cette étude digne d'être souligné est l'analyse conparatiste des faits, se concrétisant dans la présentation des phénomènes roumains placés dans le contexte des réalités culturelles sud-est européennes. D'où, la mise en lumière des traits tenant, d'une part, de la communauté des cultures populaires balkaniques et, d'autre part, des différences spécifiques qui définissent chaque culture populaire nationale. La revue des danses masquées de cette partie de l'Europe révèle une série de similitudes dont l'explication — entièrement justifiée — est mise par l'auteur sur le compte du substratum commun thraco-latin, consolidé par la communion socio-économique, par le paysage géographique unitaire et par l'analogie des circonstances historiques qui logiquement ne pouvaient aboutir qu'à un mode de vie et à des formes de culture également analogues. Toutefois, nous estimons qu'un exposé plus complet en ce sens et plus nuancé aurait dû ne point négliger le rôle nivélateur à diverses étapes des facteurs thraco-dace, gréco-latin, byzantin et, plus tard, ottoman.

L'attention accordée à la genèse des masques roumains constitue un autre côté inédit de l'ouvrage. En utilisant une vaste documentation, l'auteur analyse le processus par lequel « de simples instruments rituels de protection magique, employés comme tels dans le développement primitif du travail, les masques commencent progressivement à devenir les instruments complexes des représentations mythiques dans le processus différencié des cérémonies et des fêtes cycliques des fruits du travail et, en fin de compte, les instruments complexes du divertissement profane dans toutes les autres circonstances festives de la communauté ».

Réalisés dans l'esprit des atlas ethnographiques — dont la rédaction constitue l'objet d'intérêt dominant de maintes équipes d'ethnographes du monde contemporain — et constituant aussi un modèle du genre, huit sur les neuf cartogrammes composés par l'auteur offrent l'image de la diffusion, la fréquence et la structure morpho-fonctionnelle des types de masques en usage dans les coutumes et les danses des Roumains. La neuvième carte est destinée à intégrer les masques du territoire roumain dans le contexte culturel central — et sud-est européen. A en juger d'après la configuration de ce dernier cartogramme, il s'ensuit que la Roumanie est un centre puissant de création ethno-culturelle, en tant que terre d'origine de la plupart des catégories de masques. En outre, toute une série d'éléments procédant de leur grande fréquence, leur variété et leur contenu complexe semblent justifier la thèse de leur très ancienne origine et de leur continuité sans hiatus dans la culture populaire roumaine. Il faut formuler une objection quant au titre de ce chapitre, qui avant d'être « la cartographie différenciée des coutumes du masque » s'attache à traiter de façon cartographique les principaux types et catégories de masques. De cette manière ce chapitre prépare celui qui lui fait suite et où l'auteur expose en détail une nouvelle classification des masques populaires.

L'auteur élargit considérablement la sphère de l'étude des masques en lui englobant toute une série de préoccupations nouvelles et dotant, ainsi, l'ethnologie d'autres directions de recherches. Ces nouvelles préoccupations comportent : la problématique du rôle tenu par le masque dans la médecine magique et empirique, l'enregistrement et la discussion des éléments de droit coutumier qui entrent dans les danses avec des masques (le comportement des danseurs masqués, autant que celui du public spectateur étant rigoureusement réglé par la tradition), l'étude des éléments chorégraphiques et musicaux en corrélation avec la coutume du masque.

Ajoutons à ceci le grand mérite de combler la lacune constituée jusqu'à présent dans l'histoire du théâtre populaire avec des masques par la région du Sud-Est européen. Un volume

récemment paru (Léopold Schmidt, *Le théâtre populaire européen*, Paris, 1965) traite de cette région de notre continent comme d'une grande tache blanche sur la carte de la diffusion du théâtre populaire marquée seulement par trois points, alors qu'ainsi que Romulus Vulcănescu le montre, la zone balkanique possède une riche tradition dans ce domaine.

La synthèse ainsi réalisée, l'inédit des points de vue exposés, l'analyse comparatiste multilatérale — le tout étayé par une abondance de faits matériels en train de disparaître à l'époque actuelle sous la pression des profonds changements intervenus dans la vie villageoise, voici autant d'arguments d'une valeur incontestable en faveur de cet ouvrage d'ethnologie. Des index (des termes techniques et des noms), une bibliographie sélective, les cartes et les diagrammes, ainsi qu'une riche illustration en blanc et noir ou en couleurs complètent heureusement notre information, en l'augmentant de façon sensible. Enfin, les cinq résumés (en français, russe, anglais, allemand et espagnol), même s'ils n'arrivent pas à rendre la complexité des faits et des idées inclus dans ce livre, ouvrent un aperçu sur la problematique majeure de son contenu, contribuant de la sorte à l'information d'un nombre important de chercheurs.

Cornelia Belcin

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. Mihăescu (H.M.) ; T. Bodogae (T.B.) ; Pavel Chihaia (P.C.) ; Zamfira Mihail (Z.M.) ; Ariadna Camariano-Cioran (A.C.-C.) ; J. Irmscher-D.D.R. (Irm.) ; C. Iordan-Sima (C.I.S.) ; Maria Ana Musicescu (M.A.M.) ; Alexandru Duţu (A.D.) ; Cornelia Moraru (C.M.)

AL. GRAUR, *Nume de locuri* [Noms de lieux], Editura Ştiinţifică, Bucureşti, 1972, 222 p

Conçu comme un ouvrage d'initiation et d'information à partir d'un riche matérie documentaire recueilli dans toutes les régions du globe et en Roumanie tout particulièrement rédigé dans un style alerte et accessible pour tous, ce livre fournit néanmoins à chaque page des précisions de détail d'un caractère personnel, qui le rendent également utile aux spécialistes. Il comporte quantité de références intéressant l'espace sud-est européen — outre celles se rapportant à l'aire roumaine — et qui servent de termes de comparaison. On pourrait multiplier les exemples, tels les toponymes avec des noms de saints : *Shengjin-Sanctus Ioannes, Sh. nkoll-Sanctus Nicolaus* ; *Shen Vlash-Sanctus Vlasius, Shijak-Sanctus Iacobus* en Albanie ; *Sutivan-Sanctus Ioannes, Sutomore-Sancta Maria* ; *Sutikva-Sancta Thecla* sur la côte Dalmate, etc. Il s'ensuit de ces exemples que le latin *sanctus* donna en albanais *shen* et en langue dalmate *sut* — par conséquent, les toponymes peuvent servir de documents dans le domaine de l'histoire de la langue. A propos de sa remarque (p. 74) : « *Axiopolis*, c'est-à-dire la ville sur le Vardar (le nom grec du Vardar est *Axios*) », nous ajoutons qu'il y avait aussi une autre *Axiopolis* en Dobroudja, sur la rive du Danube, en amont de Cernavoda de nos jours, appelée Hinog. D'autre part, Ptolémée (III, 5, 6) mentionne une rivière *Axiacas*, sur la côte occidentale du Pont Euxin, entre le Prut et le Dniester, aujourd'hui nommée *Tiligul*. Enfin, nous savons que le Pont Euxin a été d'abord nommé *Axenus*, l'« Inhospitalier ». D'ailleurs, D. Detchew *(Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, pp. 18—19) range le nom de la rivière *Axios* (Vardar) parmi les vestiges de la langue thrace.

En ce qui concerne les étymologies populaires, rappelons dans la rubrique de *Königgrätz-Cîne-Creţ* (= « Chien-Frisé ») (p. 86) que les soldats roumains percevaient les mots *Wacht am Rhein* qui désignaient la Garde du Rhin comme *Vaca-n rai* (= « la Vache au Paradis »). Le nom populaire de la ville de *Fălticeni* (Roumanie) est *Folticeni* : sans doute qu'en établissant l'origine de ce mot il convient de tenir compte du terme populaire. Certains appellatifs sont disparus de la langue parlée, tout en se conservant dans la toponymie. C'est le cas de *Inaţ* (com. *Udeşti*, dépt. de Suceava, Roumanie), désignant une portion de terrain cernée de forêts, où

les indigènes cultivaient le lin. Le mot peut être aussi mis en relation avec le latin *linaceus (campus)*. A retenir le conseil de l'auteur aux chercheurs de la toponymie d'approfondir leurs connaissances des formes populaires et des formes figurant dans les documents historiques.

H.M.

QUINTINO CATAUDELLA, *La facezia in Grecia e a Roma*. Saggio introduttivo e ampia antologia. Le Monnier, Firenze, 1971, 158 p.

Le noyau de cette anthologie est constitué par l'ouvrage intitulé *Philogelos* « l'Ami du rire », paru approximativement au courant du V^e siècle et qui a joui d'une large diffusion dans le monde byzantin. On appliquait le terme latin de *facetus* « élégant, bien fait » aux gens comme aux choses, aux aventures ou aux entreprises pleines d'esprit. C'est l'origine du dérivé *facetia* (usé surtout au pluriel, *facetiae*), qui signifiait : « élégance, mot d'esprit, expression congruente s'appliquant à une quelconque situation ». Les facéties étaient donc des plaisanteries ou mots bien placés pour ridiculiser une personne ou un état de fait. Elles constituaient donc une sorte de critique, plus ou moins directe, susceptible d'aborder les sphères les plus variées de l'activité humaine et jouissaient d'une popularité toute particulière. En tant que forme d'expression spécifique de l'humour collectif, les facéties synthétisaient parfois en quelques mots incisifs des réalités amères ou un sentiment de profond mécontentement, traduits par des allusions transparentes, des formules ambigués ou des mots inattendus suscitant le rire et la gaité.

L'idée de traduire cette œuvre et de la faire précéder par la version des facéties antérieures à son époque, celles nées dans le monde gréco-romain, procède d'une heureuse inspiration, car elle nous introduit dans la vie quotidienne et nous révèle un autre aspect du monde que celui reflété par les ouvrages littéraires majeurs, avec leur style grave et sollennel, pas toujours suffisamment clair.

H.M.

INCERTI AUCTORIS, ΧΑΡΙΔΗΜΟΣ. Introduzione, testo critico, traduzione e note a cura di Rosario Anastasi. Patròn, Bologna, 1971, 84 p.

Il s'agit d'un petit essai d'esthétique, imité d'après Platon et Isocrate, paru à l'époque byzantine sans qu'on puisse préciser la date exacte de cette parution. Son auteur fait l'éloge de la beauté, qu'il estime supérieure à la prudence, à la sagesse et à la force (καὶ φρονήσεως καὶ σοφίας καὶ ῥώμης ὑπερέχει τὸ κάλλος) (p. 30). Ceci rappelle l'époque de Libanios (314–393) et de Themistios (317–388) qui recommandaient aux jeunes de préférer la rhétorique et la philosophie à la puissance politique et militaire. La rédaction du texte imite la langue de Platon

et d'Isocrate et comporte de très rares traces d'influence tardive. Il semble que ce petit ouvrage soit un écho des lectures de son auteur et il représente un excellent exercice scolastique.

Pour l'établissement de son texte, l'éditeur s'est servi de trois manuscrits des XIVe et XVe siècles, conservés en Italie. La version italienne reproduit avec élégance le dialogue et le climat de l'original. Les rapports du contenu et de la forme avec les œuvres de Platon, d'Isocrate et d'autres sources ou avec leurs échos d'époque tardive sont fixés dans le commentaire de l'éditeur, qui lui adjoint un appareil critique assez développé et offrant en quantité suffisante d'éléments nécessaires à l'intelligibilité du texte. Le but de l'éditeur n'est pas d'introduire dans le texte ses propres considérations et encore moins de ramener ce texte au niveau de l'époque de Platon et d'Isocrate. Il n'a que le désir évident de respecter la tradition manuscrite, en écrivant γίνεσθαι, τοῖν ἀνδροῖν, ἀνδρίας au lieu de γίγνεσθαι, τοῖς ἀνδράσι, ἀνδρείας, etc.

Une soigné mise au point sous le rapport typographique complète de façon heureuse ce travail d'édition, de traduction et de présentation, rendant ce petit livre d'une lecture fort agréable.

H.M.

AUGUST KOVAČEC, *Descrierea istroromânei actuale* [La description de l'istro-roumain actuel] Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1971, 230 p.

L'auteur décrit la langue parlée à Jeian (Žejane) et dans quelques autres villages d'Istrie, tels Bărdo, Noselo et Šušnjevica, comptant environ 1 500 habitants, situés près du port de Rijika en Yougoslavie. Les Valaques qui y habitent sont venus de l'Est à une époque inconnue et on conservé leur langue jusqu'à nos jours, tout en subissant une forte influence croate. Leur dialecte, connu sous le nom de dialecte istro-roumain, contient des traits archaïques et présente une grande importance pour l'étude de l'histoire de la langue roumaine. L'auteur a travaillé à l'Université de Zagreb, dans l'atmosphère créée par le grand romaniste yougoslave Petar Skok (1889—1950) et ses élèves; il a fait plusieurs voyages en Istrie, est entré en contact avec les spécialistes roumains, notamment avec le regretté académicien Emil Petrovici (1899—1968), a étudié le passé des Valaques de la Péninsule Balkanique, s'est initié aux méthodes modernes les plus adéquates, a rassemblé sur place un riche matériel et est ensuite passé à la description et à l'interprétation de ce matériel. Les faits, précédés presque toujours de considérations générales ou d'un bref historique du problème analysé, sont exposés avec clarté et compréhension, témoignant d'une solide connaissance du dialecte istro-roumain et de la langue roumaine en général. Les exemples utilisés sont traduits en langue roumaine littéraire et systématisés à l'intérieur de chaque chapitre selon le procédé le plus indiqué. Il résulte des pages consacrées au lexique que le fonds lexical principal est d'origine latine et comprend parfois des éléments inconnus à la langue roumaine littéraire, par exemple : *li* (lat. *ire*) « aller », *al'epta* (lat. *allectare*) « allécher les animaux », *vipt* (lat. *victus*) « céréale », *svel'a* (lat. *subiliare*) « tondre les brebis autour du pis et sous la queue », *maşună* (lat. *mansio*, acc. *mansionem* « terrain enclos pour abriter les moutons ».

H.M.

E. KRIARAS, Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας *1100—1669*. tome II, Thessalonique, 1971, 96 + 381 pp.

Le seul fait que ce deuxième tome ne va pas plus loin que le mot ἄπνους est révélateur pour la large envergure de cet ouvrage, ainsi du reste qu'en ce qui concerne la richesse du grec littéraire médiéval. L'auteur s'est donné la peine de compléter la littérature et les sources consultées, en augmentant et améliorant aussi son premier volume. En général, on constate partout son acribie et l'attention qu'il a accordée à une entreprise de cette importance.

Des influences orientales et occidentales, africaines et nord-est européennes se sont rencontrées à l'intérieur de l'Empire byzantin, s'exerçant sur les peuples du Sud-Est européen. La culture arabe s'est imposée, soit par voie directe, soit par le truchement des Turcs ; le commerce ouvrit la voie à la culture italienne (surtout vénitienne et gênoise) et les Croisades y importèrent la culture française. De leur côté, les peuples romans et slaves du Sud-Est européen participèrent aussi bien à la production des biens matériels de l'Empire, qu'à ses entreprises guerrièes, par les soldats qu'ils lui fournirent. Tout ceci donna une effervescence que le lexique du grec médiéval reflète au point d'en faire l'un des moyens de l'investigation du passé. Nous nous bornerons seulement à quelques exemples. Certaines sources latines du VI[e] siècle usent du terme *appallarea*. pour désigner un « petit récipient circulaire, une assiette ». Ce terme persiste dans plusieurs parlers grecs (et particulièrement dans les parlers des îles égéennes, à Pontos, Skyros, Chios), ainsi que dans la littérature byzantine, sous la forme de ἀπαλαρέα. On le retrouve comme substantif dans l'albanais, du genre féminin *(palare)* ou masculin *(palar)* ; dans le serbo-croate parlé notamment dans la région du golfe Kotor *(paralija)*; en bulgare *(paralija)* avec le diminutif *(paraleška)* et, avec le sens de « chapeau », en roumain *(pălărie)* où il figure à partir du XVII[e] siècle. Des termes français, tels *ambassade*, *ambassadeur* et *amiral*, des mots d'origine italienne comme *abbandonare*, *amore*, *amoroso* et *antena* ; des arabismes dans le genre d'*aba* et *amir* (tc. *émir*) sont entrés dans les langues sud-est européennes par le canal byzantin bien avant la Renaissance. Enfin, on peut suivre également l'histoire et la diffusion géographique de certains termes latins — *accumbere*, *annona*, *antecessor*, *applicare*, *axungia* ou *examen* — qui laissèrent des traces profondes, que l'on peut relever même dans le parler populaire des Grecs de nos jours.

H.M.

G.B. PELLEGRINI, *Gli arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia*, vol. I—II. Paideia Editrice, Brescia, 1972, 760 p.

L'étude des éléments turcs entrés dans les langues du Sud-Est européen pourrait gagner quelques répères complémentaires si elle englobait dans son horizon, au moins en partie, les arabismes d'Italie, car les deux influences se sont rejointes dans le bassin adriatique. Les Arabes surgirent en Dalmatie en 840, avec la conquête de Budva et de Kotor (Cattaro) ; en 841 ils se rendent maîtres de la ville d'Osor et en 844 ils rencontrent les Vénitiens dans l'île Susak, au sud de la péninsule d'Istrie. Ce sont les Vénitiens qui ont véhiculé en italien en plus des byzantinismes, les arabismes et les turcismes. Deux petites îles, dans le voisinage de Susak

sont appelées *Male* et *Vele Srakane*, c'est-à-dire « le Petite et la Grande Srakane », reflet du terme *Saracenus*, le dérivé de l'arabe *šarki* « oriental ». Les documents de Dubrovnik (Raguse) mentionnent en 1278 un certain *ser Sarachinus* et le mot *divona* « douane » (cf. aussi le terme italien, *dogana*, roumain *vamă*) figurait encore dans la langue croate au XVII^e siècle. Le substantif *orsan* « remise des barques » est lui-aussi d'origine arabe.

Par l'intermédiaire des caravanes, ont pénétré en Italie traversant le Sud-Est européen des noms d'étoffes (l'italien *moccaiaro*, le roumain *mohair*) ou des termes du langage commercial (l'italien *chiosco*, le serbo-croate *čošak*, le roumain *chioșc*). C'est à juste titre que l'auteur constate : « Per l'individuazione dell'elemento orientale in italiano può essere profittevole anche una buona conoscenza del ricco apporto turco alle lingue europee, concentrato sopratutto nelle lingue balcaniche » (p. 30). Il pense que de nombreuses concordances de lexique ont dû exister entre la Péninsule balkanique et l'Italie et attire l'attention sur elles, considérées aussi en tant que problème méthodologique : « Conviene sottolineare, ancora una volta, *l'interesse metodologico* d'utilizzare, nell'esplorazione del filone lessicale di origine orientale sedimentato in angolini periferici del vocabolario orientale ed in vari diretti, non soltanto la comparazione con l'ibero-romanzo, ma di estenderla anche ai turchismi, assai istruttivi, assunti dalle lingue balcaniche ».

H.M.

NOVELLISTICA ITALO-ALBANESE. I. *Testi orali* raccolti da Luca Perrone ; II. *Racconti popolari* raccolti da Pina Giampietro, Elio Miracco, Costantino Bellucci et Francesco Matranga. Firenze 1967—1970 ; XXIV, 601 ; XXXII, 446 pp. (« Studi Albanesi » pubblicati dall'Istituto di Studi Albanesi dell'Università di Roma. Tradizioni popolari degli Albanesi d'Italia, vol. I—II)

Le contenu des présents volumes a été récolté dans 12 villages constituant deux groupes compacts de population albanaise totalisant 22 673 habitants et situés au nord de la ville de Cosenza en Calabre. Ces Albanais sont passés en Italie vers la fin du XV^e siècle, où ils ont continué à pratiquer l'élevage des troupeaux et l'agriculture, étant colonisés à une hauteur moyenne de plus de 500 m, dans une région relativement assez peu productive. Grâce à leurs occupations et à leur relatif isolement, ils ont conservé leurs traditions et leur langue jusqu'à nos jours. C'est ce qui les rend un objet d'étude particulièrement instructif pour les albanologues car, comme on le sait, les enclaves linguistiques sont très conservatrices : outre les folkloristes, ethnographes et linguistes notamment retirent un riche enseignement de leur étude systématique.

En ce qui concerne les moyens financiers nécessaires à l'édition de ces matériaux, ils ont été fournis par l'Etat italien, qui subventionne l'activité de l'Institut d'études albanologiques près l'Université de Rome. Quant à l'initiative d'un tel recueil, son mérite appartient au directeur de l'Institut, Ernesto Koliqi, qui a rédigé l'introduction au premier volume, ainsi qu'au professeur Giuseppe Gradilone, auteur de l'introduction au deuxième volume. Les enregistrements ont été effectués selon l'orthographe albanais usuel et traduits ensuite en italien, accompagnés de notes indiquant dans chaque cas la provenance, l'âge, le sexe et le degré culturel du conteur respectif. Il s'agit presque toujours d'une personne descendant des deux côtés de parents albanais et ne s'étant pas trop éloignée de l'endroit de sa naissance. Par consé-

quent, nous avons affaire à un matériel folklorique et linguistique génuine, reflétant la mentalité et l'âme de ces deux groupes albanais de l'Italie méridionale, leur art de conteurs, ainsi que les joies et les souffrances de leur passé ou du présent, leurs relations sociales et leurs aspirations.

H.M.

Δ. Κ. ΣΑΜΣΑΡΗ, Ἡ κοινότης τοῦ Ἁγίου Πνεύματος Σερρῶν ἐπὶ Τουρκοκρατίας. Ἱστορία, τοπογραφία, κοινοτικὸς βίος, γλωσσικὰ καὶ ἱστορικὰ μνημεῖα, ἀνέκδοτα ἔγγραφα Thessalonique 1971. 162 pp. + 12 illustr.

La commune de Hagion Pneuma (appelée ainsi en raison de sa proximité du monastère du même nom, jadis connu sous le nom de Veznicon) compte un peu plus de 3 000 habitants et se trouve située au sud du mont Menoikion, à environ 15 km est de la ville de Serrae et au nord de la route Thessalonique-Serrae-Drama-Kavalla-Constantinople. De par sa position dans le voisinage d'une importante artère de communication, l'histoire de cette commune a subi l'influence de maints courants culturels (hellénique, romain, byzantin, turc). Aussi, le matériel rassemblé par l'auteur pour l'histoire et la topographie de cette commune est intéressant de plusieurs points de vue, celui linguistique y compris. En outre, l'auteur reproduit en facsimilé divers documents de l'époque de la domination ottomane. Bien que puissante, l'influence turque a été peu à peu effacée par les transformations des temps modernes, sans laisser des traces durables. Une fois de plus constatons l'utilité des monographies locales quand elles sont riches en matériaux illustrant les différents aspects de la vie et récoltés sur place.

H.M.

GEORGES et DÉMÉTRIOS TORNIKÈS : *Lettres et discours.* Introduction, textes, analyses, traduction et notes de JEAN DARROUZÈS, Paris, 1970, 382 p.

Edition du C.N.R.S. de Paris, le présent ouvrage éclaire d'un jour nouveau la fresque de la culture byzantine, en mettant en lumière des personnalités à peu près inconnues et des problèmes sur lesquels les chroniques ou les références entachées de partialité et souvent incomplètes ne fournissent pas des données aussi claires qu'on pourrait le désirer. L'ouvrage débute par une introduction (pp. 5—70) présentant la biographie des deux frères, Georges, métropolite d'Ephèse, et Démétrios Tornikès, logothète impérial, les deux activant dans l'intervalle 1146—1217, donc à l'époque des Comnène. A cette époque où les empereurs byzantins et leurs familiers étaient passionnés de théologie et philosophie, les deux frères Tornikès — qui avaient enseigné dans leur jeunesse dans les écoles supérieures de Byzance — ont eu leur part de contribution au climat hautement culturel dominant alors en Europe. Cette contribution s'est traduite dans

différents discours et écrits. Jean Darrouzès publie 31 discours et écrits de Georges Tornikès, ainsi que trois autres de Démétrios. Pour cinq pièces il donne aussi la version française Il s'agit de trois épîtres adressées aux papes Célestin II et Innocence III au nom des empereurs Manuel I et Alexis III Comnène, d'un éloge de la savante Anne Comnène et d'une lettre adressée au métropolite d'Athènes. Nous retiendrons notamment les cinq dernières pièces, remarquables d'un double point de vue : en tant que documents révélateurs d'un état d'esprit, propre à cette époque, et témoignages uniques des rapports des Comnène avec le Vatican, et d'autre part comme des échantillons d'une correspondance évoluant dans les sphères les plus hautes de l'inspiration attique, mais revêtue comme de juste des formes chrétiennes.

Par son éloge d'Anne Comnène (pp. 220—323), qu'il avait beaucoup fréquentée, le métropolite d'Ephèse tâchait de relever le moral de cette malheureuse princesse qui, écartée du trône, devait perdre tour à tour mère, frère et époux. On retrouve le même ton élogieux dans sa lettre au métropolite d'Athènes qui rentrait, semble-t-il, d'une mission officielle à Rome. Là encore (pp. 205—219) Georges Tornikès cherche à relever l'âme de cet ami d'enfance, en exaltant la sagesse du « vase d'élection » de l'Aréopage, bien au-dessus des échos d'un Démosthène ou des Muses.

Mais les plus intéressantes, sans doute, sont les épîtres adressées aux deux papes. La première est un appel à l'union des Eglises fondées sur la foi et non pas sur les ambitions terrestres des hauts prélats de ce monde (p. 335). Dans la deuxième sont déplorées l'ambition et la jalousie des croisés, qui non seulement ne réussirent pas la reconquête de Jérusalem en 1190, mais se sont en outre répandus depuis l'Allemagne et la Sicile jusqu'aux pays danubiens, en Serbie et en Hongrie, semant partout les troubles et les détachant de Byzance (pp. 337—395). Enfin, la troisième épître parle de l'union des Eglises, qu'il estime possible si l'on accepte leur égalité, car au cas où il s'agirait de reconnaître de mère l'une d'entre elles, ce titre ne pourrait s'appliquer qu'à l'Eglise de Jérusalem (pp. 349—353).

Le reste des pièces publiées tirent de l'oubli toute une série de personnages représentant les diverses professions qui évoluaient dans le monde si cultivé des Comnène. C'est pourquoi l'ouvrage du savant byzantiniste français constitue une source de toute première main pour la connaissance de la vie culturelle et religieuse d'il y a 800 ans. Son usage est facilité par la présence d'un index bibliographique, des citations et surtout des locutions grecques les plus caractéristiques.

T.B.

Istoria artelor plastice în România (Histoire des arts plastiques en Roumanie), I^{er} et II^{e} volumes. Ed. Meridiane, Bucarest, 1968—1970, 459 p. + 453 ill. hors texte, 9 planches en couleurs ; 302 p. + 354 ill. hors texte, 3 planches en couleurs.

C'est pour la première fois qu'est tentée l'élaboration d'une histoire de l'art de la société humaine sur le territoire roumain, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours. Fruit d'un effort collectif, les premiers deux volumes de l'*Histoire des arts plastiques en Roumanie* se proposent de surprendre le phénomène artistique autochtone depuis son apparition et jusqu'à l'extinction de la modalité d'expression médiévale, c'est-à-dire jusqu'au début du XIX^{e} siècle.

Cinquante ans nous séparent depuis la publication, par Nicolae Iorga, d'un premier essai d'histoire de l'art roumain ancien, essai utilisé par ceux qui, en 1957, ont entrepris, dans

le cadre de l'Institut d'histoire de l'art un aperçu d'ensemble se limitant à l'art de la Valachie et de la Moldavie, et seulement pour la période de l'organisation féodale.

D'une longue élaboration et présenté dans les meilleures conditions typographiques, *Istoria artei feudale in ţările române* (Histoire de l'art féodal dans les pays roumains) de Virgil Vătăşianu nous a offert, deux années plus tard, une contribution plus importante pour déchiffrer les traits et les significations de l'évolution de l'art roumain au Moyen Âge. Les résultats de ces recherches ont été repris et exposés dans les chapitres concernant la Transylvanie médiévale de l'*Histoire des arts plastiques en Roumanie*, et réunis aux travaux d'un collectif qui se proposait de présenter toute l'évolution de l'art ancien roumain, depuis ses commencements, avec ses multiples implications et significations.

L'*Histoire des arts plastiques en Roumanie* consigne les résultats obtenus dans les différents genres et époques de l'art ancien, sans jamais perdre de vue le contexte unitaire de la culture, envisagée en tant que phénomène de superstructure. Elle s'étaye des derniers résultats des recherches sur l'art et des fouilles archéologiques effectuées dans notre pays, ainsi que de ceux de la littérature de spécialité étrangère, comme l'atteste la riche bibliographie générale. L'attention du collectif rédactionnel de l'ouvrage (Virgil Vătăşianu, Florentina Dumitrescu, Radu Florescu, Emil Lăzărescu, Maria Ana Musicescu, Dumitru Năstase, Paul Petrescu, Rada Teodoru, Răzvan Theodorescu, Sorin Ulea et Teodora Voinescu) s'est concentrée non seulement sur les problèmes moins étudiés jusqu'à présent, mais aussi sur les explications des phénomènes artistiques dont la compréhension avait été rendue difficile à cause d'une information incomplète ou d'une interprétation qui ignorait certaines réalités.

Dans un intéressant chapitre signé par Răzvan Theodorescu on trouve une corrélation des prémisses et des débuts de l'art médiéval roumain (X^e—XIV^e siècles) avec l'évolution contemporaine de l'art de l'espace sud-européen, surtout en ce qui concerne les domaines artistiques les mieux représentés par les courants qui se sont perpétués jusqu'à nos jours : l'architecture et l'art des métaux.

L'art populaire roumain a été présenté par Paul Petrescu dans le contexte des multiples contacts culturels historiques survenus au cours des siècles, parmi lesquels ceux avec les peuples du bassin du Danube occupent une place importante.

Pour l'évolution de l'art en Valachie, Emil Lăzărescu et Maria Ana Musicescu proposent trois étapes chronologiques : l'étape de l'art byzantin dans l'interprétation valaque (directe ou par la filière sud-slave), qui se clôt par l'edification de l'église du monastère de Cozia, l'étape de l'art roumain de tradition byzantine qui commence avec le XVI^e siècle et, enfin, l'étape de la création d'un style valaque fondé sur des prémisses byzantines, à partir du XVII^e siècle.

On met de plus en plus en évidence la contribution essentielle des artisans roumains à la formation des traits spécifiques de notre art. Sorin Ulea, surtout, qui s'occupe de la peinture moldave, a identifié toute une lignée d'artistes remarquables (Gavril Ieromonahul, Toma de Humor, Dragoş Coman de Arbore), ce qui modifie substantiellement les données du problème des créateurs roumains d'art au Moyen-Âge.

Vers la fin du Moyen Âge, ces artistes, s'inspirant d'anciennes légendes et d'éléments folkloriques, feront une peinture embellie d'ornements familliers, de couleur et d'optimisme, ainsi que nous la présentent Teodora Voinescu et Florentina Dumitrescu.

En réadaptant, dans un esprit créateur, selon ses propres exigences, certains traits empruntés à l'art d'autres groupes ethniques qui ont traversé le pays ou qui se sont définitivement fixés tout autour, l'art roumain n'a pris ce que qui répondait aux réalités locales et pouvait s'intégrer dans ses conditions spécifiques. C'est ainsi que s'expliquent les admirables synthèses artistiques illustrées par les églises transylvaines en bois, par les églises moldaves, par les monuments du temps de Neagoe ou par le riche contenu de la peinture moldave au XVI^e siècle, de l'architecture valaque au siècle suivant ou bien de la sculpture en bois au XVIII^e siècle.

L'*Histoire des arts plastiques en Roumanie* s'efforce de condenser des données et des résultats essentiels concernant l'art ancien roumain. Le livre se propose d'une manière évidente, de surprendre certains traits spécifiques que nous devinons dans l'évolution millénaire de l'art dans cette partie du monde et dont nous entrevoyons le contour dans les moments de suprême épanouissement.

P.C.

Les domaines de l'histoire littéraire et de l'histoire de la langue roumaine ont été bien pourvus ces-dernières années en ouvrages de synthèse. Ils constituent les témoignages valeureux de la féconde activité des chercheurs roumains développée au cours des trois décennies qui se sont écoulées depuis la libération de la Roumanie. Certaines périodes ou certains courants littéraires, la création littéraire dans son ensemble, les grandes étapes de l'histoire de la langue roumaine, ses problèmes fondamentaux firent l'objet de ces synthèses.

Notons comme une réalisation remarquable le traité d'histoire de la littérature roumaine *(Istoria literaturii române)*. Ouvrage collectif d'intérêt national, il a été rédigé par une équipe comptant les meilleurs spécialistes, sous la direction de G. Călinescu, M. Beniuc, Al. Rosetti, Al. Dima, etc. Sur les cinq volumes projetés, deux sont déjà parus : le I^er^ volume (2^e^ éd., Academia R.S. România, 1970) traitant du folklore et de la littérature roumaine médiévale (1400—1780), le II^e^ (Academia R.S. România, 1968) s'occupant de la période comprise entre l'Ecole transylvaine et l'activité de la société littéraire « Junimea ».

Par la réédition des synthèses plus anciennes, des points de vue et des conclusions formulés par quelques grands maîtres de l'histoire littéraire roumaine ont été réactualisés. C'est le cas des ouvrages de N. Iorga *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)* (2 vol., Ed. Didactică şi pedagogică, 1969) et *Istoria literaturilor romanice în dezvoltarea şi legăturile lor* (3 vol., Ed. pentru Literatură universală, 1968), dont le premier est consacré à l'étude de la littérature roumaine au XVIII^e^ siècle et le deuxième aux littératures romanes, ainsi que de celui dû à Şerban Cioculescu, Vl. Streinu et Tudor Vianu, traitant de la littérature roumaine moderne et intitulé *Istoria literaturii române moderne* (Ed. Didactică şi pedagogică, 1971). Dans le même ordre d'idées, on attend toujours la réédition de l'œuvre de G. Călinescu, qui envisage l'ensemble de la littérature roumaine, de ses origines à nos jours : *Istoria literaturii române de la origini pînă în prezent.*

Ces rééditions n'ont pas retardé la parution d'ouvrages originaux consacrés au même domaine de la recherche, tel celui de G. Ivaşcu, intitulé *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine, Ed. Ştiinţifică, 1969), qui se distingue tant par l'originalité de la conception que par la mise en valeur de maintes données ignorées jusqu'à présent par l'historiographie littéraire roumaine. Citons aussi l'ouvrage de I. Rotaru *O istorie a literaturii române* (Minerva 1971), qui dès le titre veut marquer un point de vue personnel : *une* histoire de la littérature roumaine, dont la destination didactique est evidente.

Le phénomène littéraire tel qu'il se présente au cours de différentes périodes a été étudié par Al. Piru, *Istoria literaturii române* (2 vol., Ed. Didactică şi pedagogică, 1971) ; D. Micu, *Începul de secol 1900—1916. Curente şi scriitori* (Minerva, 1970) qui traite des courants et écrivains ayant illustré le début de notre siècle ; C. Ciopraga, *Literatura română între 1900—1918* (La littérature roumaine en 1900—1918, Junimea, 1970) ; Ov. S. Crohmălniceanu, *Literatura română între cele două războaie mondiale* (La littérature roumaine dans l'entre-deux guerres, Minerva, 1971). Si les synthèses concernant le passé appartiennent aux universitaires, c'est un homme de lettres, Marian Popa, qui s'est hasardé à chercher la définition du présent dans son *Dicţionar de literatură română contemporană* (Dictionnaire de la littérature roumaine contemporaine, Albatros, 1971). L'étude des périodes importantes ont révélé des données inédites

et approfondi l'investigation, l'englobant dans une perspective comparatiste plus vaste. La voie a été ouverte dans cette direction par des ouvrages dans le genre de celui de Lucian Blaga consacré à la pensée roumaine transylvaine au XVIII^e^ siècle *(Gîndirea românească din Transilvania în secolul al XVIII-lea*, Ed. Ştiinţifică, 1966) ou l'étude des Coordonnées de la culture roumaine au XVIII^e^ siècle, d'Alexandru Duţu *(Coordonate ale culturii române.ti în secolul al XVIII-lea*, Ed. pentru Literatură, 1968), qui s'occupa aussi de l'examen des structures mentales, dans un ouvrage d'exploration de la littérature moderne *(Explorări în istoria literaturii moderne*, Ed. pentru Literatură, 1969).

Les courants littéraires ont été eux aussi étudiés en détail. C'est sur cette ligne que s'inscrit la traduction en roumain réalisée par les soins de Ioana Petrescu (qui l'accompagna d'un riche appareil critique) de l'ouvrage de D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, constituant le premier volume de la série d'études littéraires (« Studii literare ») publiées par les Editions Dacia (1972). D'autres monographies complètent la série : Mircea Anghelescu, *Preromantismul românesc* (Le préromantisme roumain, Minerva, 1971) ; Paul Cornea, *Originile romantismului românesc, Spiritul public, mişcarea ideilor şi literatura între 1780—1840* (Les origines du romantisme roumain. L'esprit civique, le mouvement des idées et la littérature en 1780—1840, Minerva, 1971) ; D. Păcurariu, *Clasicismul românesc* (Le classicisme roumain, Minerva, 1971) ; Z Ornea, *Sămănătorismul* (traitant du courant de « Sămănătorul », Minerva, 1971) et *Poporanismul* (le Populisme), Minerva, 1972.

Depuis des années on travaille à de grands ouvrages concernant la *langue* roumaine, comme la grammaire intitulée *Gramatica limbii române* (2 vol., Academia R.S. România, 1968) et réalisée par une équipe de l'Institut de linguistique sous la direction de Al. Graur, qui vient de connaître sa deuxième édition, ou le Dictionnaire de la langue roumaine moderne, publié en plusieurs éditions successives. Notons aussi le Dictionnaire des néologismes dû à L. Marcu et Constant Maneca, ou le Dictionnaire explicatif de la langue roumaine de I. Coteanu, M. Seche et Luiza Seche (sous presse). Un « Prix de l'Académie » a distingué l'année dernière le Dictionnaire de la langue d'Eminescu, réalisé par une équipe sous la direction du regretté Tudor Vianu. D'autre part, le Dictionnaire de la langue roumaine, œuvre d'envergure inaugurée par S. Puşcariu, est poursuivie de nos jours par une équipe dirigée par I. Iordan et I. Coteanu : *Dicţionarul limbii române* (DLR), édité par l'Académie de la R.S. de Roumanie. On est arrivé aux lettres *M*, *N*, *O* et *P*, déjà imprimée en partie (t. 6/1965—1969 ; t. 7_1/1971 ; t. 7_2/1969 ; t. 8_1/1972).

Aux ouvrages fondamentaux d'histoire de la langue roumaine (celui de Ovide Densusianu, 2 volumes réédités en 1969, et celui de Al. Rosetti, dont la dernière édition est de 1969) s'ajoute à présent le traité d'histoire de la langue roumaine, avec Al. Graur pour rédacteur responsable (*Istoria limbii române*, 2 volumes : I. La langue latine ; II. La langue roumaine aux V^e^—VIII^e^ siècles). L'étude des éléments autochtones du roumain, du fonds commun roumano-albanais et du contexte linguistique sud-est européen à l'époque de la formation de la langue et du peuple roumain a été entreprise par I.I. Russu, dans sa trilogie : *Limba traco-dacilor* (La langue des Thraco-Daces, 2^e^ éd., Ed. Ştiinţifică, 1967) ; *Ilirii. Istoria, limba şi onomastica* (Les Illyriens. Histoire, langue et onomastique, Academia R.S. România, 1969) ; *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez* (Eléments autochtones en roumain. Le substratum commun roumano-albanais, Academia R.S. Română, 1970).

Un autre domaine de recherche abordé au cours des deux dernières décennies est celui de la langue littéraire. Partant de différentes catégories de textes, une synthèse de l'histoire de la langue roumaine littéraire a été rédigée par Al. Rosetti, B. Cazacu et L. Onu (*Istoria limbii române literare*, 2^e^ éd., Minerva, 1971).

Il convient de signaler aussi la vive activité d'édition des divers atlas linguistiques. L'Atlas linguistique roumain (ALR) établi par l'équipe du regretté E. Petrovici est en cours de parution (VII^e^ volume sous presse) ; les matériaux recueillis par S. Pop doivent lui faire suite. Très avancés également sont les travaux pour un nouvel atlas linguistique, régional *(Noul atlas*

lingvistic român pe regiuni = NALR) : celui dédié à l'Olténie (NALR—OLT.) vient de paraître (3 vol. rédigés par T. Teaha, V. Rusu et I. Ionică sous la direction de B. Cazacu ; Academia R.S. România, 1967—1971), de même que celui du Maramureş (NALR—MAR.) (2 vol. rédigés par Petru Neiescu, Gr. Rusu, I. Stan, Academia R.S. România, 1969—1971). A présent on est en train de préparer pour l'imprimerie celui du Banat (NALR—BANAT) dans la rédaction de I. Pătruţ et celui de la Moldavie et de la Bukovine (NALR—MOLD.—BUCOV.) dans la rédaction de V. Arvinte. Pour ce qui est de la Valachie, la Dobroudja et la Transylvanie, on a fini de récolter le matériel nécessaire à la rédaction de leurs atlas linguistiques. Dès à présent on peut constater que les fruits des recherches dialectales se prêtent à de nouvelles synthèses ayant pour objet la langue roumaine.

Dans un compte-rendu aussi succinct que celui-ci, il nous faut renoncer aux jugements de valeur. Toutefois, celle-ci est implicite vu l'ampleur même des recherches portant sur la langue et la littérature roumaine.

Z.M.

Les études balkaniques tchécoslovaques, IV, Prague 1972, 160 p. (Université Charles de Prague).

Le recueil intitulé *Les études balkaniques tchécoslovaques* publié par les soins de Jiřina Smrčková, Zlata Kufnerová et Jan Sedlaček réunit une série de contributions linguistiques et d'histoire littéraire dues aux balkanologues tchécoslovaques. Ce volume s'ouvre avec la nécrologie de Maxmilian Krepinský (9.X.1875 — 8.V.1971), romaniste et balkanologue qui « par son travail linguistique, philologique et ethnologique, travail scrupuleux et solidement réfléchi, a ouvert à la science tchèque de vastes domaines inexplorés jusqu'ici ».

De même que pour les trois premiers volumes (I/1966 ; II/1967 ; III/1968), les contributions réunies dans le présent ouvrage s'occupent d'éclairer certains problèmes relatifs à « l'union linguistique balkanique ». C'est le cas des contributions de : V. Skalička, *Über die typologische Eingliederung der Balkansprachen* (p. 27—35) ; H. Kurzová, *Zum Problem der verbalen Balkanismen* (p. 35—50) ; J. Šabršula, *Le futur velle + infinitif: balkanisme ou romanisme?* (p.51—58) ; P. Trost, *Balkanismes et judéo-espagnol* (p. 59—62). Quelques autres contributions traitent des questions de linguistique comparée partant du matériel fourni par la langue roumaine. Par exemple, S. Utěšený, *Wege zur Erforschung der zwischensprachlchen Beziehungen im Banat* (p. 63—69) procédant à l'analyse de l'atlas du Banat yougoslave rédigé par R. Flora, constate que cet ouvrage appartient à la catégorie des « Atlanten zur zweisprachigen Interferenz » et met en lumière l'importance d'une telle recherche : « Ein solcher Areal kann selbstverstandlich als reiches Forschungsfeld fur Fragen der Psycholinguistik, Soziolinguistik u.a. dienen ». L'article intitulé *De quoi témoignent les mots roumains dans la langue ukrainienne* (p. 69—79) du D. Krandžalov porte sur un sujet apparenté à la contribution de J. Skulina, *Zur Problematik der walachischen Worter auf dem Gebiet der mahrischeschlesischen Beskiden* (p. 79—85), en proposant d'élargir les études des contacts linguistiques. Yiřina Smrčková signe la nécrologie du prof. D. Krandžalov (28.X.1907 — 22.V.1971), dont l'article apparait donc post mortem. Deux autres articles discutent de l'étymologie de certains termes, à savoir : Z. Wittoch, *La terminologie de la pêche en roumain et les Slaves* (p. 85—102) et Z. Hauptová, *Zwei karpatische Bergbautermini* (p. 103—111). Une analyse du stade des recherches portant sur les éléments grecs en bulgare

a été donnée par Z. Kufnerová, *Zum heutigen Stand der Forschung über griechische Elemente im Bulgarischen* (p. 135—145). Il nous faut aussi signaler les deux articles sur des thèmes littéraires d'Emilie Bláhová, *Über die Homilienquellen des Klemens von Ochrid* (p. 113—124) et de H. Hynková, *Unveröffentlich'e Reise-Tagebücher Jacobs von Betzekh über den Balkan aus den Jahren 1564—1573* (p. 125—134). Le compte rendu de V. Šaur sur *Das I. Tschechoslowakische balkanistische Symposion in Brno* (p. 147—151) clôt ce volume, en fournissant une série d'informations sur les travaux de cette réunion scientifique et sur le contenu du volume *Studia balcanica bohemoslovaca* (Příspěvky na I. celostátním balkanistickém symposiu v Brně 11.—12. prosince 1969), Brno, 1970, 481 p.

Z.M.

I.K. CHASIOTIS, "Αγνωστη συνοπτική κίνηση στις Κυκλάδες στὰ τέλη τοῦ 16ου Αἰώνα (Mouvement conspiratif inconnu dans les Cyclades à la fin du XVIe siècle), dans «Ἑλληνικά», 22 (1969), n° 2, p. 337—338

La prestigieuse figure de Michel le Brave qui unifia les trois principautés roumaines et lutta pour leur libération de sous la souveraineté ottomane ranima l'espoir parmi les peuples balkaniques. Ses guerres contre les armées de la Porte réveillèrent le courage des opprimés, suscitant plusieurs mouvements anti-ottomans organisés avec le concours ou sur le conseil de l'Espagne et du Pape en Albanie, Bosnie, Croatie, Monténégro et Grèce.

Il a été prouvé, par exemple, que les conspirateurs groupés par le métropolite de Larissa, Denis Skylosophos, ont eu des contacts avec Michel le Brave. Les succès militaires du voïvode roumain ont encouragé aussi le métropolite de Tyrnovo, Denis Rallis Paléologue — ami, conseiller [1] et collaborateur du prince — qui essaya de les mettre au profit de la délivrance de la Grèce. Même après le chute de Michel le Brave, ce haut prélat conserva l'espoir de réaliser son rêve et il continua à cet effet ses relations avec le duc de Nevers.

L'auteur du présent article nous parle d'un autre mouvement en ce sens, né en 1595 dans les Cyclades et encore ignoré jusqu'à nos jours, également suscité par les luttes de Michel le Brave. Il tire ses informations de deux documents provenant des archives espagnoles de Simancas, qui traitent de la réunion à Naxos en 1595 des représentants de 15 îles, dans le but d'organiser un mouvement anti-ottoman. Leur décision s'était épanouie dans le climat rebelle qui dominait à l'époque dans le sud de la Grèce et notamment dans le Péloponnèse, où l'on préparait un soulèvement qui aurait profité de la défaite des Ottomans en Hongrie. Une effervescence générale régnait et une véritable révolution ce serait déclenchée si la flotte espagnole était venue dans l'Egée, ainsi que les représentants des Cyclades l'avaient demandé.

Les représentants des Cyclades avaient en effet établi des contacts en ce sens avec quelques personnalités influentes de la diplomatie espagnole, mais le roi Philippe et ses conseillers considéraient avec méfiance une telle intervention. Ils la jugeaient risquée, vu l'ampleur du théâtre de l'action et la distance qui les en séparait. L'Espagne craignait aussi la manière dont Venise allait réagir, car cette-dernière surveillait depuis longtemps les menées des Espagnols

[1] N. Iorga, *Sfătuitorul bizantin al lui Mihai Viteazul · Mitropolitul Dionisie Rali Paleologul*, in « Revista Istorică », V (1919), pp. 26—35 et P.P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Bucarest, 1936, pp. 52—57.

désireux de mettre pied sur le littoral albanais et grec. Ce sont là les raisons qui déterminèrent les Espagnols à donner une réponse négative à l'appel des Cyclades, renonçant d'y intervenir directement.

A.C.-C.

SPIROS EVANGELATOS, Γεώργιος Μορμόρης, ὁ ποιητὴς τοῦ « Ἀμύντα » (Georges Mormoris, le poète de l'« Aminta »), dans « Ἑλληνικά », 22 (1969), fasc. 1, pp. 173—182.

La traduction grecque — du reste, fort libre — de l'« Aminta », le drame du Tasse, imprimée à Venise en 1745, est généralement connue. Quant à la personnalité de son traducteur anonyme, plusieurs hypothèses ont été formulées sans qu'on les aient trouvées toutefois entièrement plausibles Spiros Evangelatos est arrivé à identifier le véritable traducteur ou, pour être plus précis, la personne qui a réalisé la version grecque de ce drame, version qu'on pourrait mieux qualifier d'adaptation que de traduction, vu les libertés prises par son auteur avec le texte original. C'est en examinant un manuscrit de la version grecque du drame du Tasse faisant partie des collections de la bibliothèque de Bergame que Spiros Evangelatos découvrit la notice suivante (au verso de la couverture) : « Autore della presente traduzione fu Giorgio Mormori da Cirigo, medico illustre ». Le reste de l'article fournit toute une série de données intéressantes sur Georges Mormoris. Originaire de Crète, il a poursuivi ses études à Padoue, où il reçut son diplôme de iatrophilosophe en 1744. Ses études une fois achevées, il se fixa dans l'île de Cirigo, pour y passer le reste de sa vie.

A.C.-C.

ELENI TZANTZANOGLOU, Ἕνα χειρόγραφο τῶν «Λυρικῶν» τοῦ Ἀθ. Χριστοπούλου στὸ Βρετανικὸ Μουσεῖο (Un manuscrit des *Lyriques* de At. Christopoulos au British Museum), dans « Ἑλληνικά », 22 (1969), fasc. 1, pp. 207—220.

L'auteur présente un manuscrit des *Lyriques* de Christopoulos encore inconnu jusqu'à présent. Il s'agit de l'Add. 8235 du British Museum, qui ne comportant point de titre était tombé dans l'oubli. On le constate signalé comme suit, tant dans le Catalogue des acquisitions, que dans le Répertoire des manuscrits du musée établi par M. Richard : « Carmina Odaeque Anacreonticae autore incerto », alors que le manuscrit contient en fait les poésies lyriques de Christopoulos, le « Nouvel Anacréon ».

Le manuscrit ne donne aucune précision, rien au sujet de l'auteur des poésies et rien en ce qui concerne l'endroit ou l'année de la copie. Il est pourtant hors de doute qu'il fut écrit au commencement du XIX[e] siècle. Faisant d'abord partie de la bibliothèque de lord Guilford, il passa au British Museum lorsque celui-ci acheta en 1830 une partie de cette bibliothèque.

En comparant les poésies du manuscrit Add. 8235 avec les différentes éditions des poésies lyriques de Christopoulos, l'auteur aboutit à la conclusion que ce manuscrit est la copie de l'édition de 1811, publiée par les soins de Stefanos Canelos.

A.C.-C.

ATHANASE Gr. GEROMIHALOS, Ὁ Φιλικὸς χαρτοφύλαξ Νικηφόρος ὁ Ἰβηρίτης καὶ ἡ ἀνέκδοτος αὐτοῦ ἀλληλογραφία (L'hétériste chartophylax Nicéphore d'Ibéron et sa correspondance inédite), dans « Μακεδονικά », VIII (1968), pp. 1—73.

Il serait superflu d'insister ici sur les liens étroits qui unissaient aux siècles derniers le Mont Athos et les Pays Roumains. Il a été déjà beaucoup écrit sur les subsides substantielles accordées par les voïvodes et les boïards roumains aux monastères athonites, comme il serait inutile de rappeler la fréquence des voyages faits dans les Pays Roumains par les moines de ces monastères, venus sur place pour prélever les rédevances des biens conventuels.

C'est dans la catégorie de ces moines athonites venus dans les Pays Roumains afin de régler certaines questions financières de leurs monastères que se place le chartophylax Nicéphore d'Ibéron. Il était l'envoyé de son couvent d'Ibéron en Moldo-Valachie avec la mission d'aplanir les divergences relatives aux revenus des obédiences roumaines — c'est ce qui nous apprend sa correspondance des années 1794—1805, période que Nicéphore a passée dans les Pays Roumains. Cette correspondance, si intéressante pour nous, mais malheureusement demeurée inédite, traite à maintes reprises de la « maison obédientielle Trei Ierarhi », qui appartenait alors à la communauté des vingt monastères athonites.

Les 33 lettres publiées par l'auteur du présent article — datées des années 1803—1839 — révèlent la seconde partie de l'activité du moine athonite, c'est-à-dire sa part dans l'organisation du combat de libération de 1821, aux côtés de son ami Emmanuel Papas, le richissime qui a sacrifié tous ses biens y compris sa vie, à l'indépendance de la Grèce.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas être d'accord avec l'affirmation de l'auteur (p. 6), que Nicéphore était devenu hétériste pendant son séjour dans les Pays Roumains, car dans l'intervalle 1794—1805 où son séjour se place, l'Hétérie n'éxistait pas encore. A la page suivante (p. 7), l'auteur prétend que durant les années 1808—1815, quand Nicéphore passa à Constantinople, il avait contacté beaucoup d'hétéristes. Une telle affirmation ne nous semble pas très plausible, puisque l'Hétérie est née en 1814 et le recrutement ne débuta qu'en 1816—1817, et encore à une échelle fort réduite. Ce ne sera qu'en 1818 et notamment en 1819—1820 que commenceront les adhésions en masse. Un bref coup d'œil sur les listes des hétéristes publiées par I. Filimon et V. Mexas suffirait à nous convaincre.

Se fondant sur un riche matériel inédit, Ath. Geromihalos réussit la présentation d'une très intéressante figure de moine combattant, doublé d'un lettré de la première moitié du XIX^{e} siècle.

A.C.-C.

IOANNIS VASDRAVELLIS, Ἐπίσημα ἔγγραφα τοῦ ἑλληνοτουρκικοῦ πολέμου τοῦ 1897, προερχόμενα ἐκ τῶν τουρκικῶν ἀρχείων τῆς Μακεδονίας (Documents officiels relatifs à la guerre gréco-turque de 1897, provenant des archives turques de Macédoine), dans « Μακεδονικά », VIII (1968), pp. 93—119.

L'auteur de cet article, investigateur assidu des archives turques, a déjà publié jusqu'à présent bon nombre de documents turcs relatifs à l'histoire de la Grèce et de la Macédoine tout particulièrement. Cette fois, il publie 29 télégrammes turcs traduits en grec et provenant des archives de la ville de Veria. Tous ces télégrammes ont pour objet les hostilités gréco-ottomanes des années 1897. Dans un préambule, l'auteur donne une brève relation des événements ayant déclenché les hostilités, dont il souligne les résultats néfastes. En effet, cette guerre avait été commencée par la Grèce non encore préparée pour le combat politique et militaire contre un adversaire incomparablement plus fort.

A.C.-C.

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΥ ΧΑΡΑΚΤΗΡΕΣ. Ἐπιμέλεια καὶ εἰσαγωγὴ Θανάση Παπαδοπούλου. Uppsala, 1971. (Νεοελληνικὰ φιλοσοφικὰ κείμενα).

In der Volksbücherei zu Linköping (Schweden) findet sich als Nr. 25 die Handschrift einer neugriechischen (d.h. volksgriechischen) Übersetzung von Theophrasts „Charakteren", geschrieben in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts und früher zu der Bibliothek des schwedischen Gelehrten Ericus Benzelius (1675—1743) gehörig. Die Handschrift, die Charles Graux (1889) bekannt war, wird hier zum ersten Male ediert. Sie befindet sich in gutem Zustande und ist verhältnismäßig leicht lesbar; die orthographischen Versehen beweisen jedoch, daß es sich um ein Apographon, nicht um das Original des Übersetzers handelt. Dieser bleibt ungenannt, und zwar wahrscheinlich deshalb, weil er wegen seines Anliegens Verfolgung von seiten der Orthodoxie befürchtete. Dieses liegt in der selben Richtung wie die pädagogischen Absichten des Nikolaos Sophianos: Das neugriechische Selbstbewußtsein gegenüber dem türkischen Unterdrücker soll gestärkt werden a) durch Herausbildung einer neugriechischen demostizistischen Schriftsprache und b) durch Vermittlung des antiken Erbes in dieser allgemeinverständlichen Sprachform. Weitere Übersetzungen der „Charaktere" ins Neugriechische sind dann erst wieder in der Epoche der griechischen Aufklärung zu verzeichnen.

Irm.

K. ONASCH, *Ketzergeschichtliche Zusammenhänge bei der Entstehung des anthropomorphen Dreieinigkeitsbildes der byzantinisch-slawischen Orthodoxie*, „Byzantinoslavica", 31 (1970), 229—243.

Das östliche Dreieinigkeitsbild begegnet in zwei Grundtypen, dem angelomorphen und dem anthropomorphen. Von letzterem wieder sind ein „Ineinandertypus" und ein „Nebeneinandertypus" zu unterscheiden. Den Ineinandertypus erklärt Onasch als Reaktion der Großkirche

auf haretische Vorstoße. Zu voller Ausbildung kam er freilich erst in Rußland als Paternitas- bzw. Otečestvo-Typ, auch hier erwiesenermaßen in Auseinandersetzung mit trinitarischen Ketzereien.

Irm.

Б. Т. ГОРЯНОВ, *Поздневизантийский феодализм*, Москва, 1962.

Das vom Institut fur Geschichte der Akademie der Wissenschaften der UdSSR herausgegebene Werk des Leningrader Byzantinisten, das dem Andenken des Begründers der sowjetischen Byzantinistik, M.V. Levčenko, gewidmet ist, verdient wegen seines Material- und Ideenreichtmus auch heute noch des empfehlenden Hinweises, da ja, wie der XIV. Internationale Byzantinistenkongreß in Bukarest nachdrücklich vor Augen fuhrte, die byzantinische Spatzeit voll ins Zentrum der Diskussion geruckt ist. Der Hinweis auf die einzelnen Kapitel verdeutlicht zugleich die Schwerpunkte der Konzeption Gorjanovs : 1. Das Lateinische Kaisertum und die Grundlagen seines sozialokonomischen Aufbaus ; 2. Die griechischen Staaten des 13. Jahrhunderts und die Wiederherstellung des byzantinischen Kaisertums ; 3. Der feudale Großgrundbesitz im späten Byzanz ; 4. Die spätbyzantinische ἐξκουσσεία (Immunitat) ; 5. Das byzantinische Bauerntum im 13.—15. Jahrhundert ; 6. Die byzantinische Stadt vom 13.—15. Jahrhundert ; 6. Die byzantinische Stadt vom 13.—15. Jahrhundert ; 7. Der Zelotenaufstand (1342—1349). Dem Buch sind 9 Karten, eine ausfuhrliche Bibliographie und die notwendigen Register beigegeben.

Irm.

Σῖμος Μενάρδος, Τοπωνυμικαὶ καὶ λαογραφικαὶ μελέται, Nicosia 1970.

Simos Menardos (1872—1933) wirkte als Professor der Philologie in Oxford und Athen (dort 1926 Grundungsmitglied der Akademie) und war vor dem ersten Weltkrieg eine Zeitlang in padagogisch-wissenschaftlicher Funktion in Zypern tatig (vgl. Νεώτερον ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 13, Athen o. J., 246). Von seinen linguistischen und volkskundlichen Veroffentlichungen bezieht sich daher ein Großteil auf Zypern und den griechischen Archipelagus. Nachdem bereits 1969 eine Sammlung Γλωσσικαὶ μελέται erschien, legt nunmehr das Cyprus Research Centre einen weiteren Band vor, um dessen Betreuung sich K. A. Pilavakis und M. N. Christodulu Verdienste erwarben (letzterer entwickelt S. VII ff. die Prinzipien, nach denen die zyprischen Dialektformen erfaßt und wiedergegeben wurden). Die jetzt in egalisierter Form zuganglichen Abhandlungen sind fur die Namenforschung, die historische Geographie, die Folkloristik, die Byzantinistik und Neogräzistik gleichermaßen von Interesse ; leider wurde auf ein Gesamtregister verzichtet, das ihre Erschließung erheblich erleichtert hattte. Wir verzeichnen nachstehend die einzelnen Titel mit dem zum Verstandnis notigen Minimum an Erklarungen : 1.) Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου (zuerst Ἀθηνᾶ 18, 1906, 315 ff), dem von Christodulu nach dem Census of Population and Agriculture 1960 ein vollstandiger Ortsnamennachweis angefugt wurde ; 2) Κούκλεια (zuerst in der Athener Zeitung Ἀγών vom 2. August 1902) — Etymologie des Namens eines Dorfes bei Palaipaphos) ; 3.) Λεμεσός (zuerst in der

Triestiner Zeitung Νέα Ἡμέρα vom 8. Februar 1903)—ebenfalls Etymoligisches und Namensgeschichtliches; 4.) Where did Aphrodite find the body of Adonis? (zuerst The Journal of Hellenic Studies 28, 1908, 133 ff.); 5.) Ἐπιτύμβιοι ἐπιγραφαὶ ἐκ Κύπρου (zuerst Ἀθηνᾶ 22, 1910, 117 ff.) — 72 Texte; 6.) Γολγοὶ καὶ Ἑβραῖοι, Ἐπιγραφαὶ ἐκ Κύπρου (zuerst Ἀθηνᾶ 22, 1910, 417 ff.) — Etymologisches und Epigraphisches zu dem Ortsnamen Γολγοί (auch Γόλγοι); 7.) Φουντάνα Μωρώζα (zuerst Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν 13, 1916/17, 255 ff.) — über die Quelle Fontana amorosa in Nordwestzypern; 8), Περὶ τῶν τοπικῶν ἐπιθέτων τῆς νεωτέρας Ἑλληνικῆς (zuerst Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν 4, 1927, 332 ff.; 5, 1928, 283 ff.; 6, 1929, 286 ff.) — Τοπικὰ ἐπίθετα sind von Länder- oder Ortsnamen abgeleitete Bezeichnungen ihrer Bewohner, z B. Ἀθῆναι > Ἀθηναῖος; in Betracht gezogen werden außer Zypern die Inseln Tinos und Kephallinia Lesbos und Rhodos; 9.) Τοπωνύμια τῆς νήσου Τήνου (zuerst Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν 3, 1928, 151 ff.); 10.) Τοπωνυμικὸν τῆς Μυκόνου (zuerst Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν 7, 1930, 210 ff.); 10.) Περὶ τῶν συνθέτων ἀπὸ τοῦ ἔσω καὶ ἔξω τοπωνυμίων zuerst) Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν 8, 1931, 338 ff.); 11.) Κυπριωτικὰ τραγούδια (zuerst Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος 5, 1900, 327 ff.) — 331 Distichen, mit Hinweisen auf die Aussprache, sonst ohne jeglichen Kommentar; 12.) Πλουμιστήρα (zuerst in der Athener Zeitung Ἀγών vom 28. Dezember 1901) — uber die Benennung des zyprischen Neujahrsgeschenks (athenisch μποναμᾶς); 13.) Ἡ Ρήγαινα (zuerst Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος 6, 1903, 117 ff), eine zyprische Märchengestalt; 14). Περὶ τῶν ὀνομάτων τῶν Κυπρίων (zuerst Ἀθηνᾶ 16, 104, 257 ff.) — über zyprische Personennamen; 15.) Ὁ Διγενὴς τῆς Κύπρου (zuerst Ἀκρίτας 1, 104, 287 ff.) in der Version von Καρπάσι (112 Verse); 16.) Θρῆνος τῆς Κύπρου (zuerst Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος 6, 1906, 405 ff.) auf die türkische Eroberung der Insel im Jahre 1570, in 777 Versen erhalten, von Menardos ediert und sprachlich erlautert; 17.) Ἡ ἁγία Ἑλένη εἰς τὸν Κύπρον (zuerst Λαογραφία 2, 1910, 266 ff); 18.) Χολλά (zuerst Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν 11, 1914/15, 167 ff.) — uber den Brauch zyprischer Landbewohnerinnen, bei festlichem Anlaß die Augenlider zu schminken; 19.) Μπεργαῆς (zuerst in der Ἐπετηρίς des Φιλολογικὸς Σύλλογος Παρνασσός 13, 1917/18,154 f) — Von der Namensform Μπεργαδῆς her, die in Zypern als Μπεργαῆς begegnet, wird der Verfasser des Ἀπόκοπος als Kreter bestimmt; 20.) Τὸ τραούδιν τῆς Ζωγγραφοῦς (zuerst Λαογραφία 8, 1921, 181 ff.), eine zyprische Ballade, die nach zwei Überlieferungsstrangen ediert wird (faßbar sind 276 Verse); 21.) Ἱστορικαὶ παροιμίαι τῶν Κυπρίων (zuerst Λαογραφία 7, 1923, 45 ff.) — 7 Redensarten, die Volkernamen, 9, die historische Ereignisse widerspiegeln; 22.) Βουρβούλακας (zuerst Λαογραφία 7, 1923, 275 ff.) — Etymologisches und Folkloristisches.

Irm.

I. ROSENTHAL KAMARINEA, *Beruhmte griechische Kolumnisten*, „Hellenika", 6, 1969, 45—48.

Die Betrachtung gilt dem Publizisten Konstantinos Skokos (Σκόκος), 1854—1929, einer markanten Erscheinung der Athener Literatenkreise am Beginn unseres Jahrhunderts.

Beispiele aus seinem Schaffen kennzeichnen den langjährigen Herausgeber des „Nationalen Kalenders" (Ἐθνικὸν ἡμερολόγιον). Leider verzeichnet die Bibliographie S. 106 die Werktitel nur in deutscher Übersetzung.

Irm.

ELLI ALEXIU, *Anthologie der Literatur der griechischen Widerstandsbewegung von 1941 bis 1944*, 2 : Poesie, Berlin, 1971 (Berliner byzantinistische Arbeiten. 33).

Auf der Konferenz über Probleme der neugriechischen Literatur, die im April 1957 in Berlin stattfand, referierte die Autorin über die jüngsten Strömungen im neugriechischen Schrifttum, insbesondere die Literatur der Résistance. Dabei gab sie eine erste Zusammenstellung der einschlägigen Werke. Einer Anregung des Tagungsleiters J. Irmscher folgend, machte sie diese zur Grundlage einer zweiteiligen Anthologie, deren erster Band mit den Prosatexten 1965 vorgelegt werden konnte. Die politischen Ereignisse in Griechenland verhinderten zunächst die Fortsetzung, so daß der jetzt erschienene Abschlußband mit den poetischen Leistungen besonders lebhaft begrüßt werden wird. Ihm ist ein Grußwort des greisen Kritikers Markos Avjeris vorangestellt: „Die Résistance als Schöpferin eines neuen Nationalbewußtseins". Vorgestellt werden auf 391 Seiten 61 Autoren. Dabei sind die bewährten Prinzipien des ersten Bandes beibehalten worden: Mit einer kurzen biographisch-literarischen Würdigung sowie einer Porträtskizze werden die Dichter eingeführt, deren poetische Proben sich anschließen. Entgegen dem deutschsprachigen Titel sind sämtliche Texte des Bandes — wie schon beim ersten — auf griechisch abgefaßt.

Irm.

JANNIS RITSOS, *Gedichte*, deutsch von Vagelis Tsakiridis, Berlin, 1968.

Der Band enthält 31 Gedichte des bedeutenden kommunistischen griechischen Lyrikers (* 1909) in nachempfundenen Übertragungen. Beigegeben sind kurze Informationen über die Entstehungsdaten sowie zur Vita des Dichters und eine Bibliographie seiner — selten gewordenen — originalen Buchausgaben (leider ohne Angabe der jeweiligen Erscheinungsorte).

Irm.

ΓΙΩΡΓΗΣ ΠΑΝΙΤΣΙΔΗΣ, Ἡ ἐξέλιξη τοῦ ἀγροτικοῦ ζητήματος στὴν Ἑλλάδα, « Νέος κόσμος », 23, 1971, 9, 44—62.

In einem Lande wie Griechenland, in dem 40 % der Werktätigen in der Landwirtschaft tätig sind und 1/5 des Nationaleinkommens aus der Landwirtschaft erwächst, spielt die Agrarfrage eine bedeutende Rolle. Sie stand bereits bei der Befreiung des Landes nach 1821 und

wurde durch die — einzige — Agrarreform, nämlich die der Regierung Kumunduros 1871/72, nicht gelöst. Der Anschluß Thessaliens 1881 verschlimmerte nur noch die Lage der Bauern, die sich schließlich im März 1910 in Kileler erhoben. Dank des Besitzes der Kirchen und Kloster herrschen auch heute in Griechenland noch weithin halbfeudale Verhältnisse. Andererseits darf man die seit dem zweiten Weltkrieg eingetretenen Veränderungen nicht übersehen : Vor dem Kriege verhielt sich die landwirtschaftliche zur Industrieproduktion wie 2,5 : 1, 1967 betrug die Relation 1,5 : 1 ! Die sich daraus ergebenden praktisch-politischen Schlußfolgerungen werden im weiteren Verlauf des Artikels behandelt.

Irm.

Kunstschätze in bulgarischen Museen und Klöstern. 24. April bis 31. Juli 1964 in Villa Hügel, Essen. Essen, 1964.

Im Zuge der von der Stiftung Villa Hügel e. V. in Essen im Verlaufe der letzten Jahre gezeigten Ausstellungen von Kunstschätzen stand auch die von der Regierung der Volksrepublik Bulgarien ermöglichte Exposition, deren Katalog hier angezeigt wird. Er hat weit über den unmittelbaren Anlaß hinaus Bedeutung, ist ihm doch eine Reihe einleitender Aufsätze vorangestellt, welche in allgemeinverständlicher Form den letzten Forschungsstand ihrer Thematik festhalten : D.P. Dimitrov, Historische Einleitung ; M. Čičikova, Gold- und Silberschätze aus Bulgarien ; D.P. Dimitrov, Die Kunst in Thrakien im 1. Jahrtausend v. Chr. ; T. Ivanov, Archäologische Forschungen in den Städten aus der Römerzeit in Bulgarien ; S. Michailov, Pliska — die älteste Hauptstandt des bulgarischen Staates ; V. Ivanova, Preslav — die zweite Hauptstadt des bulgarischen Staates ; K. Mijatev, Königsstadt Tirnovo ; L. Küppers, Ikonewesen, Ursprung und Ausbreitung ; K. Mijatev, Die bulgarische Ikone ; S. Michailov, Die Monumentalmalerei im mittelalterlichen Bulgarien ; P. Vogt, Malerei und Plastik des 19. und 20. Jahrhunderts. Der von Ingrid von Kamptz bearbeitete Katalog umfaßt 430 Nummern, von denen die Überzahl auf das mittelalterliche Bulgarien entfällt ; musterhaft gearbeitet, enthält er auch viele unpublizierte Stücke. Einige wenige Exponate werden auf Farbtafeln vorgeführt, weitere — leider keineswegs alle — im Schwarzweißfoto.

Irm.

VASSIL MARINOV, *Die Nahrung bei den nomadisierenden Karakatschanen in Bulgarien*, „Ethnologia Scandinavica", 8, 1971, 107—115.

In Bulgarien gibt es 3000 Karakatschanen, Abkömmlinge der hellenischen Thraker, die zunehmend zur Seßhaftigkeit übergehen. Ihre Lebensweise hat der Verfasser auf mehreren Expeditionen untersucht ; dabei ergab sich ihm : 1. Die Ernährung der Karakatschanen entspricht der unter ähnlichen Bedingungen lebender nomadischer Schafzüchter. 2. Ihre Haupt-

nahrungsmittel sind Brot (fur das sie das Getreide kaufen mussen), Milchprodukte und Pflanzen; Fleischnahrung tritt durchaus zuruck. 3. Die Technologie bei der Milchverarbeitung ist die in Sudosteuropa ubliche.

Irm.

Forschungen und Fortschritte der Katalogisierung der orientalischen Handschriften in Deutschland Hgg. von Wolfgang Voigt, Wiesbaden, 1966.

Seit Ausgang der funfziger Jahre organisiert die Deutsche Forschungsgemeinschaft der BRD nach einheitlichen Gesichtspunkten die „Katalogisierung der orientalischen Handschriften in Deutschland" (in der DDR ist ein paralleles Unternahmen im Gange). Die Mitarbeiter versammelten sich zum ersten Male 1961, zum zweiten Male 1965 in Marburg zum Erfahrungsaustausch. Das Protokoll des letzten Kolloquiums besorgte der Leiter des Unternehmens, Wolfgang Voigt, zum Druck. Es enthalt 11 Beitrage, von denen freilich nur der erste von balkanistischem Interesse ist: Barbara Flemming, Turkische Handschriften der Staatsbibliothek (gemeint ist die vormals Preußische Staatsbibliothek in Berlin, deren wahrend des zweiten Weltkrieges ausgelagerte Handschriften widerrechtlich in Marburg und Tubingen zuruckgehalten werden). Der Bestand von 1889 ist durch W. Pertsch in der Reihe „Handschriften-Verzeichnisse der Koniglichen Bibliothek zu Berlin" beschrieben, die seitherigen Erwerbungen, auch die Nachkriegserwerbungen, sind nicht unbetrachtlich und reichen von einer Nîzâmî-Nachdichtung aus dem Jahre 1367 bis zu der „Turkischen Geschichte" des Ataturk-Gegners Rıza Nur (1879—1942).

Irm.

Sur la Yougoslavie. « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 87, 22^{e} année, juillet 1972.

Les études incluses dans cette fascicule sont signées par des historiens yougoslaves reputés : F. Trgo, M. Apostolski, J. Vujošević, Vl. Strugar.

Dans son étude, *l'Armée de Libération nationale* (p. 1—13), F. Trgo présente les étape de la création et du développement de l'armée de partisans depuis 1941 (l'année de la formation des premiers noyaux armés), jusqu'en 1945, quand les effectifs ont groupé 800 000 combattants. L'auteur met en lumière, à juste titre, la connexion entre le procès d'organisation et de développement de l'Armée de Libération nationale et la lutte générale que les forces progressistes de la société yougoslave menèrent contre les fascistes et les quislings intérieurs, dans des conditions extrêmement difficiles.

F. Trgo s'occupe du rôle du Parti communiste yougoslave, en tant qu'organisateur de la résistance générale à l'occupant, des perfectionnements de la structure de l'armée dans les différents moments de la lutte contre l'ennemi et de la participation de la jeunesse et des femmes,

aussi bien que de la contribution des peuples yougoslaves à la guerre menée par la coalition antifasciste.

L'académicien M. Apostolski, le doyen des historiens du peuple macédonien à l'époque de la grande conflagration, nous offre une image synthétique de la guerre de libération en Macédoine (p. 15—32). Après un aperçu sur l'histoire du peuple macédonien dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et les premières décennies de notre siècle, l'historien soumet à son analyse le développement du combat de libération et de la révolution en Macédoine. Il analyse l'évolution des rapports entre le Parti des travailleurs bulgares et le Parti communiste yougoslave, l'immense portée de la création, en mars 1943, du Parti communiste de Macédoine et, en novembre 1944, du Front de la Libération nationale de la Macédoine et met en relief le processus de formation des Comités de Libération nationale, organes uniques du nouveau pouvoir révolutionnaire.

Dans l'étude sur l'occupation italienne (p. 33—52), signée par J. Vujošević, l'historien brosse un saisissant tableau de la présence des « chemises noires » dans les régions occupées pendant vingt-neuf mois (avril 1941—sept. 1943). L'auteur décrit les méthodes « d'italienisation » préconisées par l'initiateur de la mission « libératrice et bienfaisante » des fascistes, Mussolini, et les machinations menées afin de gagner à la cause des occupants les collaborationnistes de la Slovénie, de certaines parties de la Croatie, de la Bosnie- Herzegovine, du Monténégro, de Kosovo-Métohie et les tchetniks de Draza Mihailović.

D'un intérêt particulier s'avère l'exposé des frictions entre les fascistes et les nazis au sujet des sphères d'influence en Yougoslavie et également celui de l'inimitié croissante de l'Etat indépendant croate des oustachas. En parlant de l'état d'esprit des soldats italiens, l'auteur consigne les nombreuses formes de défection et l'humanité des partisans yougoslaves envers les soldats italiens prisonniers et blessés, aussi bien que le fait que beaucoup d'entre eux ont préféré lutter auprès des combattants de Tito.

Un aperçu bibliographique (p. 53—62), dû à Vl. Strugar, l'auteur d'une belle monographie sur la Yougoslavie des années 1941—1945, parue récemment à Belgrade, enregistre les livres fondamentaux des historiens yougoslaves. Y sont signalées les contributions précieuses de J. Marjanović, B. Krizman, F. Čulinović, V. Terzić, P. Morača, Fr. Tudjman, Vl. Dedijer, etc.

C.I.S.

MONUMENTET, revue de l'Institut des Monuments de Culture, de Tirana, n^{os} 1 et 2 (1971).

L'Institut des Monuments de Culture (Instituti i Monumenteve te Kultures) de Tirana vient de publier les deux premiers volumes d'une série consacrée à l'étude des monuments historiques d'Albanie, ainsi qu'aux complexes travaux de leur restauration et conservation. Ainsi que nous l'apprend dans l'exposé qui sert de Préface au premier volume le Directeur de l'Institut, depuis 1965, date de sa fondation, quelques remarquables résultats ont déjà été obtenus, comme e.a., la mise d'un nombre de monuments culturels sous la protection de l'Etat ; la proclamation de villes-musées (Berat, Gjirokastro, e.a.) ; l'organisation de missions scientifiques afin d'étudier sur place l'etat des monuments, leur valeur historique et artistique. Signalons, comme particulièrement importante, la décision de rédiger un inventaire complet des monuments (depuis l'antiquité jusqu'à nos jours) se trouvant sur le territoire de l'Albanie.

Vu la diversité des problèmes que posent la plupart des monuments étudiés, ainsi que l'intérêt du matériel informatif et comparatif, souvent insufisamment connu à l'étranger, la lecture des deux volumes s'avère passionnante. Et même si, comme c'est le cas par exemple des fortifications et des citadelles (telles celles d'Elbasan, de Kruje, de Shkoder) il s'agit de monuments depuis longtemps étudiés, les travaux actuels viennent non seulement enrichir, mais également préciser et souvent corriger les informations fournies par l'historiographie plus ancienne. Ce travail très complexe de révision, de mise au point des données historiques, artistiques, techniques, etc., ouvre en fait une nouvelle étape de la recherche scientifique dans ce domaine.

Une place importante est accordée à l'étude de l'habitation fortifiée dans les différents régions du pays — la « koula »; dans ce domaine la nouvelle publication albanaise offre quelques nouveautés intéressantes pour l'étude de ce genre d'architecture propre aux Balkans et répandu également dans les Pays Roumains.

Découvertes archéologiques, mise au jour des restes d'architecture antique, étude des villes, recherches concernant l'architecture et la peinture des églises du moyen-âge, tout ceci vient enrichir d'une manière substantielle et conforme aux plus modernes exigences scientifiques l'un des domaines les plus représentatifs de la culture et de la civilisation du passé albanais, si intimement lié à celui du Sud-Est européen.

Une mention spéciale est due à la richesse et à l'excellente qualité technique de l'illustration (photos, plans, dessins), qui permettent aux spécialistes étrangers les études comparatives indispensables à l'état actuel des recherches, pour établir ce qui est commun et ce qui différencie la vie et la création des peuples héritiers du « Commonwealth » byzantin et qui évoluent, durant un demimillénaire, selon une destinée historique semblable.

Etant donnée l'utilité des comptes rendus sur les fouilles archéologiques (publiés dans le Bulletin d'archéologie Sud-Est européenne, par la Commission d'archéologie de l'Association internationale d'études Sud-Est européennes, N^{os} 1 et 2, Bucarest 1969 et 1971) nous nous permettons de suggérer la publication dans « Monumentet » de comptes rendus similaires, sous forme de brefs résumés, des recherches concernant les monuments du Moyen-Age (architecture et peinture). Par leur nombre et leur valeur culturelle et artistique, ces monuments, mis en valeur par les recherches d'après guerre, méritent d'être mieux connus et plus justement appréciés.

M.A.M.

Précédé d'une substantielle étude introductive, le choix de textes publié par Nicolae Şerban Tanaşoca à l'occasion du XIV^{e} Congrès d'Etudes Byzantines, qui a tenu ses assises à Bucarest (*Literatura Bizanţului*, Ed. Univers, 1971, 468 p.), offre au lecteur une incursion passionante dans un domaine des plus riches de la vie intellectuelle des peuples du Sud-Est. Car l'auteur de l'anthologie n'a pas limité son choix seulement aux aperçus généraux ou aux figures et aux aspects de la littérature byzantine, mais il a donné une direction actuelle à son guidage lorsqu'il a ouvert la succession des exégèses par le paragraphe « L'héritage de Byzance » et a inséré, à la fin, le paragraphe « La littérature byzantine et les autres littératures ». Les textes traduits en roumain sont signés par Paul Lemerle, Karl Krumbacher, Charles Diehl, Herbert Hunger, Franz Dolger, Gyula Moravcsik, Hans-Georg Beck, Salvatore Impellizzeri, Endre von Ivanka, Borje Knos, E. Kriaras, Henri Grégoire, Antonin Dostal, Igor P. Eriomin, Djordje Sp. Radojičić, Agostino Pertusi, André Mirambel ; s'y ajoutent Nicolae Iorga et Vasile Grecu. Si un lettré du Moyen Age avait intitulé un tel choix « Fleurs de l'historiographie byzantine », il aurait assuré un succès certain à son livre ; sous son titre actuel, l'anthologie n'a pas capté dans une moindre mesure l'attention des lecteurs roumains, désireux de mieux connaître

une culture qui a mis son empreinte sur la création des peuples d'une entière zone de civilisation. Incursion originelle, le choix de textes fait par N.Ş. Tanaşoca offre de solides repères aux etudiants de la littérature byzantine et suplée ce grand chapitre que nous attendons encore paraitre dans l'histoire des littératures européennes.

A.D.

D'une grosse thèse de doctorat, l'auteur, professeur à Clermont-Ferrand et secrétaire de la Société Française d'Etude du XVIII^e siècle, a accepté d'extraire un petit volume qui étudie la formation d'une idée majeure de l'âge encyclopédiste : l'idée de nature. Ce livre de Jean Ehrard *(L'idée de nature en France à l'aube des Lumières*, Flammarion, 1970, 443 p.) évoque le destin d'une idée force, mais aussi d'une idée frein, et la pensée d'une époque dans son mouvement. « Nature et système du monde », « La nature humaine et ses lois », « Nature humaine et nature des choses » forment les parties de cette brillante analyse qui met en lumière le fait que « lourde de survivances mentales, l'idée de nature fausse et dévie les entreprises qu'elle sert. C'est pourtant grâce à elle que se font jour des ambitions nouvelles, qu'il s'agisse d'établir entre la science et la religion un équilibre original ou de reléguer définitivement le surnaturel au musée imaginaire des anciennes superstitions ». D'une richesse qui se refuse à tout résumé, ce livre offre un ferme point de repère à tous ceux qui s'intéréssent à l'histoire des idées et des mentalités ; répétons les remarques de Pierre Chaunu : « Le XVIII^e siècle s'est prudemment bardé des mythes de substitution. Deus sive natura. La bonne nature, bien sûr. Lisez Ehrard ».

A.D.

Une ample biographie du fils du dramaturge August Kotzebue et quelques commentaires précèdent la publication d'une relation inédite de Wilhelm Kotzebue sur les événements de 1848 en Moldavie dans « Südost-Forschungen », 30^e vol., 1971 (Klaus-Henning Schroeder, *Ein unbekannter Bericht von Wilhelm Kotzebue uber die Unruhen 1848 in der Moldau*, pp. 74—95). Le caractère littéraire du fragment prétendu autobiographique « Aus meinen Erlebnissen in der Moldau im Jahre 1848 » est saisissant et l'effort d'encadrer ce texte parmi les sources documentaires devrait adopter le motto même de Kotzebue : « Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus ». Du point de vu littéraire, le fragment est assez remarquable et, en passant outre l'attitude morose du conservateur face au « complotistes », on peut découvrir de nouveaux données sur les relations de l'écrivain avec ses contemporains moldaves.

A.D.

Trois savantes communications données dans la séance plénière de l'Académie des Sciences de Berlin sont réunies dans une brochure récemment publiée par l'Akademie Verlag, 1972 (*Nicolae Iorga*, Sitzungsberichte des Plenums und des problemgebundenen Klassen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1972, 2, 22 p.) : Walter Markov, Nicolae Iorga als Historiker ; Werner Bahner, Nicolae Iorga als Literaturhistoriker ; Johannes Irmscher, Nicolae Iorga als Byzantinist. Analyses pertinentes et évaluations de sa contribution dans ces trois domaines se conjuguent pour marquer l'apport du savant à la reconstitution de la vie culturelle du peuple roumain et des autres peuples européens. Retenons, en ce sens, la conclu-

sion avancée par le P[r] Walter Markov : « Vieles von dem, was er in die nachlassendem Tatendurst geschaffen und gezundet hat, tragt unvermeidliche Zuge seiner Herkunft, seiner Umwelt, seiner Epoche und überschreitet oder überwindet sie nicht. Indessen überdauert, wie mir scheinen will, an Nicolae Iorga nicht allein das dokumentarische Material, das er der Vergessenheit entrissen, das er gesichtet, in das lebendige Kulturerbe seiner Nation ubergefuhrt und damit auch jenen, die nach ihm kamen, gegenwartig gemacht hat. Es tritt ein weiteres hinzu. In seinem Streben, die historische Totalität zwingend darzustellen, erfasste er fur umfangreiche Zeitabschnitte die realen Wechselwirkungen zwischen politischer und Kulturgeschichte, die Beziehungen der Geschichte eines einzelnen Volkes zur Komplexitat der Weltgeschichte. Darin leistete er einen wertvollen Beitrag zur konkreten Demonstration des Prozesscharakters historischer Vorgänge und schrieb seinen Namen, wenn ich so sagen darf, fur immer in das Hauptbuch der strengen Muse Klio ein ».

A.D.

BEHÇET NECATIGIL, *Edebiyatımızda isimler sozluğu* (Dictionnaire des noms de notre littérature), 6[e], Varlık Yayımları, Istanbul, 1970, 409 p.

Par la méthode suivant laquelle il a été rédigé, le présent dictionnaire des noms d'écrivains et d'homme de lettres turcs depuis les commencements de la littérature turque à nos jours s'inscrit dans la série d'ouvrages du même genre parus dans la littérature spécialisée internationale. Son succès et son utilité sont attestés par le fait que nous avons affaire maintenant à sa sixième édition, revue et enrichie (1[e] — 1960 ; 2[e] — 1964 ; 3[e] — 1966 ; 4[e] — 1967 ; 5[e] — 1968).

Convaincu de l'exceptionnelle utilité d'un tel ouvrage, l'auteur a travaillé quinze ans à sa première édition, en mettant à la disposition des spécialistes et du public en général un ample matériel documentaire, puisé aux sources les plus diverses. A partir de l'œuvre littéraire proprement-dite, passant par l'article de revue critique, traitant de la vie et de l'œuvre de l'écrivain, l'anthologie et le manuel scolaire, ainsi que la relation directe avec l'homme de lettre contemporain, tout a été mis au profit de cette tâche immense. Malgré ce long effort d'élaboration, l'ouvrage n'a pas la prétention d'être une encyclopédie. En effet, l'auteur remarque avec impartialité l'impossibilité de lui donner un caractère encyclopédique, remarque qu'il insère aussi dans sa préface à la première édition, reproduite également dans le présent volume L'immensité des ressources propres à une littérature telle que la littérature du peuple turc (avec son caractère particulièrement poétique et traditionnaliste) réclamait sans doute de la part de l'auteur un effort soutenu. Grâce à cet effort il a pu sélectionner les noms les plus représentatifs de l'histoire des lettres turques, avec un regard spécial sur les écrivains des XIX[e] et XX[e] siècles, dont la valeureuse contribution a introduit la littérature turque dans le grand circuit mondial. D'autre part, les turcologues de tous les pays, de même que le public averti, dispose ainsi d'une sérieuse source d'information, toujours renouvelée, puisque chaque édition enrichit d'autres données le cadre initial du dictionnaire.

Après quelques précisions d'ordre théorique et technique, suivies de la liste des abréviations, les articles se succèdent selon un ordre strictement alphabétique. Leur disposition est comme suit : nom et prénom de l'écrivain, époque à laquelle il appartient avec indication de l'école et du courant littéraires le cas échéant. Viennent ensuite quelques détails biographiques indispensables (lieu et date de naissance et de la mort ; études ; fonctions officielles et préoccupations extra-littéraires). Puis c'est enfin le tour de son activité littéraire : y sont mentionnés les titres des œuvres littéraires de grande envergure, ainsi que les articles ou études de large portée, avec l'indication de l'année de leur parution et même des diverses éditions successives quand le cas se présente. Si l'auteur respectif s'est révélé aussi un traducteur de talent, une mention parle de ses traductions de la littérature universelle. De même, sont mentionnées les œuvres turques traduites dans les différentes langues de grande circulation mondiale. Souvent, pour une meilleure connaissance de l'écrivain présenté, des références indiquent les articles et les études, voire les ouvrages encore plus amples dans le genre des monographies, qui lui ont été consacrés, offrant de la sorte de précieux renseignements en vue de toute recherche en profondeur. On peut affirmer qu'en général chaque article constitue une unité parfaitement articulée dans le but de fournir un maximum d'informations dans un minimum d'espace.

Bien qu'assez unitaire dans son ensemble, le dictionnaire comporte aussi quelques articles moins riches en renseignements. Il est vrai que dans la plupart des cas ces articles moins bien fournis portent soit sur un matériel concernant les premiers temps de l'histoire de la littérature turque, pour lesquels il y une certaine pénurie d'information, soit sur des jeunes écrivains en train seulement de se forger une réputation.

Une suggestion à retenir serait peut-être celle de donner la traduction en turc moderne des titres de l'époque classique, c'est-à-dire les titres des œuvres écrites en langue osmane, entre la période du divan et celle du tanzimat. Nous estimons que cette traduction (présentée entre parenthèses) aurait permis au lecteur connaissant seulement le turc moderne de se reconnaître dans ce domaine, tout en donnant par la même occasion une traduction exacte et autorisée qui ne laisse pas de place à l'équivoque.

Le dictionnaire s'achève sur une liste des prix littéraires institués en Turquie et des personnalités auxquelles ils ont été accordés. Plusieurs index parachèvent l'ouvrage : d'abord un index des dates les plus importantes de la vie des sommités littéraires ; un index des revues et gazettes spécialisées (arts et littérature), dont l'ouvrage tire ses renseignements ; un index des poètes et prosateurs mentionnés dans le dictionnaire et une liste bibliographique des œuvres littéraires, des livres et des monographies mis à profit pour la rédaction du dictionnaire.

Dans un volume de 409 pages l'auteur nous présente le portrait succinct de 680 des plus représentatives figures des lettres turques. Par la même occasion il brosse une fresque de la vie littéraire et intellectuelle de la Turquie au cours des temps, soulignant les grands événements historiques et politiques qui ont influé sur les personnalités littéraires, mettant aussi en lumière le rôle des périodiques spécialisés qui ont contribué à créer l'ambiance, le climat du développement des intellectuels turcs. C'est, en outre, un témoignage que dans ses lignes générales (et notamment pour les XIX^{e} et XX^{e} siècles), l'évolution littéraire de la Turquie a suivi la même trajectoire que chez les autres peuples sud-est européens : l'artiste et le lettré se sont sentis engagés par l'événement politique et social, se faisant l'écho des plus hautes aspirations de leur pays. Le Dictionnaire de Behçet Necatigil, élaboré avec soin, est infiniment utile à tous ceux entraînés dans l'étude de la littérature turque et de ses trésors.

C.M.

BEHÇET NECATIGIL *Edebiyatımızda Eserler Sözlüğü* [Dictionnaire des œuvres de notre littérature]. Varlık Yayınları, Istanbul, 1971, 467 p.

Ce deuxième dictionnaire de Behçet Necatigil nous semble une conséquence naturelle de ses préoccupations d'études littéraires, dont il a déjà fait preuve avec son précédent ouvrage. Ces préoccupations visent aussi de faire mieux connaître la littérature turque dans des milieux de plus en plus larges, éveillant l'intérêt qu'elle mérite pleinement. Une fois achevé l'immense travail requis par la rédaction du « Dictionnaire des noms de notre littérature », Behçet Necatigil se propose de donner, toujours sous la forme concentrée de l'article de dictionnaire, les 400 œuvres littéraires de 120 écrivains turcs des plus représentatifs des dernières quarante années (depuis 1930).

A juste titre, l'auteur remarque dans sa préface que la littérature actuelle est si prolifique qu'il est presque impossible de tenir le pas avec les parutions annuelles. L'ouvrage de valeur se retrouve de ce fait proposé au lecteur en même temps et dans les mêmes conditions que le livre facile, ce qui rend d'autant plus nécessaire un guide, destiné à former aussi le goût du public et à aider le chercheur à opérer une sélection. Partant de cette généreuse conception, l'auteur du dictionnaire fait un choix, mais seulement dans le domaine de la prose littéraire : roman, récit, pièce de théâtre, essai, nouvelle, reportage, etc.

Il suit la même méthode alphabétique qui a déjà fait ses preuves, indiquant tout d'abord le titre de l'ouvrage présenté (roman, article, etc.), mentionnant ensuite l'auteur, le genre et la date de parution de la première édition. Dans le cas des récits et nouvelles, on trouve des précisions sur leur nombre dans chaque volume ; de même, pour les pièces de théâtre, des indications supplémentaires sont données en ce qui concerne les actes et les tableaux. Un bref résumé souligne les moments essentiels et met en valeur le message (politique ou social) de l'ouvrage respectif. Pour les œuvres théâtrales, on y trouve la date et le lieu de leur première représentation.

Particulièrement précieuse nous semble la préoccupation constante de l'auteur de fournir une information aussi ample et efficace que possible. C'est à cette fin que tendent aussi les notices bibliographiques accompagnant chaque article ; elles renvoient le lecteur aux sources les plus compétantes, susceptibles de l'aider à approfondir l'étude d'une œuvre donnée. Il est évident que l'auteur du dictionnaire dispose d'une information de toute première main, doublée d'une capacité sélective à la hauteur du but qu'il s'est proposé.

L'ouvrage s'achève, cette fois aussi, avec les index des œuvres et l'index des auteurs traités.

Nous sommes sûrs que les futures rééditions élargiront le cadre de cet ouvrage, pour englober d'autres données et détails significatifs. Un tel élargissement ne pourra qu'enrichir avec bonheur une œuvre déjà remarquable.

C.M.

LIVRES REÇUS

ALTÉRÈS, R.-M., *L'aventure intellectuelle du XX^e siècle — Panorama des littératures européennes, 1900—1970 —*, Quatrième édition, revue et augmentée, Paris, Éditions Albin Michel, 1969, 510 p.

Analecta hymnica graeca e codicibus eruta Italiae Inferioris, VII (Canones Martii), VIII (Canones Aprilis) [Ioseph Schirò, consilio et ductu edita], Rome, Istituto di Studi Bizantini e Neoellenici — Università di Roma —, 1971, 419 p. et 1970, 451 p.

Аннотированная библиография печатных трудов сотрудников Института истории грузинского искусства Академии наук грузинской ССР 1941—1968 гг. [Составил Теймураз Барнавели]. Tbilisi, Издательство «Мецниереба», 1970, 337 p.

'Αρχέτυπα καὶ ἐκδόσεις ΙΕ' & ΙϚ' Αἰῶνος, Τ Α' et Β'. Athènes, 1971, 262 et 273 p.

AZADI, SIAWOSCH, *Turkmenische Teppiche und die ethnographische Bedeutung ihrer Ornamente*, Sonderausstellung « Nomadenteppiche aus Turkmenistan » im Museum für Völkerkunde Hamburg, Juni—Juli 1970, 68 p. + 30 p. illustr. + 1 carte.

BARANY, GEORGE, *Hoping against hope: The Enlightened Age in Hungary* (Extr. de « The American Historical Review », vol. 76, n° 2. April 1971, p. 319—357).

BELDICEANU, N. & I. Beldiceanu-Steinherr, *Un Paléologue inconnu de la région de Serres* (Extr. de « Byzantion » T. XLI (1971), p. 5—17), Bruxelles, 1971.

BELDICEANU, N., *En marge d'un livre sur La Mer Noire* (Extr. de la « Revue des études islamiques », XXXIX 2 1971, p 389—393), Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner S.A.

BELDICEANU-STEINHERR, IRÈNE, *A propos d'un ouvrage sur la polémique ottomane contre les safawides* (Extr. de la « Revue des études islamiques », XXXIX 2—1971 —, p. 395—400), Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner S.A.

BERNIK, FRANCÈ, *Pisma Frana Levca — Druga knjiga —*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1971, 322 p.

Bibliografija — Radova nastavnika i suradnika —, Zadar, Filozofski Fakultet u Zadru, 1970, 157 p.

BIN, MARINO, *Rapporti patrimoniali tra coniugi e principio di eguaglianza*, Turin, G. Giappichelli, 1971, 317 p.

Българската история в трудовете на Европейски учени, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1970, 469 p.

BLOCKMANS, W., I. de MEYER, J. MERTENS, C. PAUWELYN, W. VANDERPIJLEN, *Studien Betreffende de Sociale Strukturen te Brugge, Kortrijk en Gent in de 14^e en 15^e Eeuw* (Overdruk van Standen en Landen, LIV, U.G.A., Heule, 1971), Gand, Studia Historica Gandensia. 1971, 275 p

ĆELIĆ, STOJAN, *Slike*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1968 (sans pagination).

ČERŠKOV, EMIL, *Rimljani na Kosovu i Metohiji* [Redaktor: M. Garašanin], Belgrade, Arheološko Društvo Jugoslavije, 1969, 139 p. + 33 p. illustrs + 1 carte.

ČERŠKOV, EMIL, *Municipium DD kod Sočanice*, Priština-Belgrade, Muzej Kosovo-Arheološko Društvo Jugoslavije, 1970, 89 p. + 21 illustrs + 5 cartes.

1930—1940 Četvrta decenija ekspresionizam-boje, kolorizam, poetski realizam, intimizam, koloristički realizam, Belgrade, jun.-jul. 1971, Muzej Savremene Umetnosti, 206 p.

Deuxième Conférence des études albanologiques — A l'occasion du 5^e centenaire de la mort de Georges Kastriote-Skanderbeg —, Tirana 12—18 janvier 1968, T. I (807 p.) et T. II (561, p.), Tirana Université d'Etat de Tirana — Institut d'histoire et linguistique —, 1969 et 1970.

CONTE, PIETRO, *Chiesa e Primato nelle lettere dei papi del secolo VII — con appendice critica —*, Milan, Editrice Vita e Pensiero, 1971, 586 p.

DAMNJANOVIĆ — DAMNJAN, RADOMIR, *Slike*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1970.

DERMENDŽIEV, IVAN, *Управлението на държавните социалистически предприятия по новата система на народното стопанство*, Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 202 p.

DROULIA, LOUKIA & HRISA MALIEZOU, Τὸ ἀρχεῖον τῆς ἱερᾶς μονῆς ἁγίας Λαύρας Καλαβρύτων (Extr. de Σύμμεικτα T. /1970), Athènes, 1970, 20 p + 9 p. illustrs.

DUTHOY, R., *Notes onomastiques sur les Augustales Cognomina et indication de statut* (Overdruk uit: « L'Antiquité Classique », XXXIX, 1970, 1, p. 88—105). Gand

DŽAMONJA, DUŠAN, *Skulpture-Crteži*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1969, 38 p.

Eesti Ehted, Tallinn, *Eesti Nsv Rikklik Etnograafiamuuseum*, Kirjastus-Kunst, 1970, 18 p. + + 78 illustrs

Eesti Kalapuugiriistad, Tallinn, Eesti Nsv Riiklik Etnograafiamuuseum, Kirjastus-Kunst, 1970, 17 p. + 19 illustrs.

ELIA, GIAN FRANCO, *Sociologia urbana — Testi i documenti —*, Milan, Editore Ulrico Hoepli, 1971, 570 p

GALEANO, LUIS ARMANDO, *La expropiacion forzosa en las leyes agrarias integrales sudamericanas* (sans lieu d'apparition), Asociation española de derecho agrario — Istituto de estudios politicos para America Latina, 1970, 161 p.

GAVATHAS-PABAGIOTOPOULOS, ANGLLIKE, Τὰ ἑλληνικὰ προεπαναστατικὰ περιοδικὰ—εὑρετήρια —, Α' Ἀθῆνα, Καλλιόπη, Μέλισσα, τὸ Μουσεῖον, Athènes, Κέντρον Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν E.I.E., 1971, 60 p.

GENCAN, TAHIR NEJAT, *Dilbilgisi, Gözden geçirilmiş 2 Baskı*, Istanboul, Fen Fakultesi (Doner Sermaye) Basimevi, 1971, 502 p.

GEORGIEV, SLAVČO N., *Същност и характер на разпределението в НРБ*, Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 134 p.

GEORGIEV, VLADIMIR I., *Etruskische Sprachwissenschaft*, II Teil, Jungetruskische Inschriften, Sofia, Verlag der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften, 1971, 111 p.

Година първа на шестата петилетка, Sofia, Партиздат, 1970, 73 p.

Gospodarska in Družbena Zgodovina Slovencev, Zgodovina agrarnih panog, I. Zvezek — Agrarno gospodarstvo, Ljubljana, Izdala Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1970, 651 p. + illustrs.

Традиционална култура Неготинске крајине, Belgrade, Етнографски Музеј, 1970, 18 p. 16 illustrs.

Guide de la recherche en histoire contemporaine, I, Publié avec le concours de l'Institut des Hautes Études Européennes de Strasbourg, Association europénne d'histoire contemporaine 1970, 176 p.

HASIOTIS, I. K., Οἱ Ἕλληνες στὶς παραμονὲς τῆς Ναυμαχίας τῆς Ναυπάκτου, Thessalonique, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1970, 300 p.

History of the Party of Labor of Albania, Tirana, The « Naim Frasheri » Publishing House, 1971, 691 p.

HOXHA, ENVER, *Rapport d'activité du Comité Central du Parti du travail d'Albanie* (Présenté au VI[e] Congrès du PTA le 1[er] novembre 1971), Tirana, Editions « Naim Frasheri », 1971, 264 p.

Les Illyriens et la genèse des Albanais — Travaux de la Session du 3—4 mars 1969, Tirana, Université de Tirana. Institut d'histoire et de linguistique, 1971, 253 p.

Извори за Ослободителната војна и револуцијата во Македонија 1941—1945, Том I, Книга 3, Skoplje, Институт за национална историја, 1970, 520 p.

JANIN, V. L., *Актовые печати древней Руси X—XV вв.*, Tomes I—II, Moscou, [Издательство «Наука»], 1970 (T. I — 324 p.; T. II — 366 p.)

JOVANOVIĆ, BORISLAV, *Metalurgija eneolitskog perioda Jugoslavije*, Belgrade, 1971, 119 p.

Kavramlar Dizini (Ikinci cilt) [Hazırlayan: Ş. Recai Cin], Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 915 p.

KEPPING, KSENIA BORISOVNA & ERIC GRINSTEAD, *A category of aspekt in Tangut*, Copenhague, The Scandinavian Institute of Asian Studies, Joint Reprint, Series Number Five, 1971, p. 283—291.

KIRNBAUER, HILDEGARD et FRANZ, *Bergmanns-Sagen aus Siebenbürgen und dem Banater Bergland*, Montanverlag Wien, 1971, 19 p.

KIROSKI, PANČE, *Природно-географски региони во С Р Македонија*, Skoplje, Економски Институт на Универзитетот Скопје, 1970, 219 p. + 3 cartes.

KIRRIS, KOSTAS, P., Διάγραμμα ἱστορίας τῶν Ρωσσοκυπριακῶν πολιτιστικῶν σχέσεων [Ἀνάτυπον ἀπὸ τὴν «Μόρφωσιν» (Παγκύπριον Ἐκπαιδευτικὸν περιοδικόν), Ἔτος 26, Τ. 26, ἀριθμ. 303—304, Αὔγουστος—Σεπτέμβριος, 1970, σσ. 15—17, 36], Leukosia — Kipros, 1970.

KLEIN, KARL, KURT, *Saxonica Septemcastrensia*, Marburg, N. G. Elwert Verlag, 1971, 112 p.

KODOV, HR., *Опис на славянските ръкописи в библиотеката на Академията на Науките*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1969, 297 p.

KONESKI, BLAŽE, *Диференцијација и поларизација на морфемите во македонскиот јазик* (Extr. de Реферати на македонските слависти за VI Меѓународен славистички Конгрес во Прага, Skoplje, 1968, p. 29—34)

KRAJČOVIĆ, MILAN, *Slovenská politika v strednej Európe 1890—1901. Spolupráca Slovákov, Rumunov a Srbov*, Bratislava, Vydavateľstvo Slovenskej Akadémie Vied, 1971, 300 p.

KRIARAS, EMANUELE, *Bilinguismo degli ultimi secoli di Bisanzio: Nascita della letteratura neoellenica* (Estratto dagli « Atti del Convegno di studi su lingua parlata e lingua scritta » (— Bollettino de Centro di studi filologici e linguistici siciliani, vol. XI. 1970), Mori—Palerme, 1970, 27 p.

Krznena Odeća u Vojvodini, Novi Sad, Vojvođanski Muzej, 1970—1971, 31 p.

KUNA, HERTA, *Jezičke karakteristike književnik djela Dositeja Obradovića*, Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1970, 287 p.

LAMBERTZ, MAXIMILIAN, *Die Mythologie der Albaner* [Bearbeitet von Klaus-Henning Schroeder], (Sonderdruck aus Wörterbuch der Mythologie, I, 2, p. 457—509), Ernst Klett, Stuttgart, 1970.

Literatur-Verzeichnis der politischen Wissenschaften 1970 [Herausgegeben von der Hochschule für Politische Wissenschaften München], Kommissionsverlag: Günter Olzog Verlag München, 1970, 399 p.

To the memory of Basil Laourdas (« Balkan Studies », vol. 12, nº 1 1971), Thessalonique, 1971, 322 p.

MENARDOU, SIMON, Τοπωνυμικαὶ καὶ λαογραφικαὶ μελέται, Leukosia, Δημοσιεύματα τοῦ κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν, IV, 1970, 374 p.

I Międzynarodowy Kongres Archeologii Słowiańskiej — Warszawa 14—18 IX 1965 —, Wrocław-Warszawa—Kraków, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, I (1968), 335 p.; II (1969), 418 p ; VI (1968), 334 p.

MOHTASCHEMI, MIRJA, *Einführung in die finnische Volkskunde*, Hamburg, Im Selbstverlag, 1970. 51 p.

MOUTSOPOULOS, NIK. K., Καστοριὰ Παναγία ἡ Μαυριώτισσα, Athènes, Ἔκδοσις Σωματείου «Φίλοι Βυζαντινῶν μνημείων καὶ Ἀρχαιότη τῶν νόμου Καστορίας», 1967, 115 p — 99 p. illustrs.

Mythos-Scripta in honorem Marii Untersteiner, Gênes, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1970, 268 p.

PANDEVA, MARGARITA, *Закономерности на международните икономически отношения*, Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 133 p

PANOFSKY, ERWIN, *Meaning in the visual arts*, Great Britain, Peregrine Books, 1970, 407 p

PAVLOVIC, ZORAN, *Slike* (catalogue), Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1970, 33 p.

PETLEVSKI, ORDAN, *Slike-Crteži*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1969, 51 p.

PETROVIĆ, DRAGUTIN, *Слив Црног Тимока —Геоморфолошка студија* Belgrade, Географски Институт Јован Цвијић'', 1970, 112 p.

PETROVIC, ZORAN, *Slike-Skulpture*. Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1970, 39 p

PJANKA, VLOGIMŽIJ, *Топономастиката на Охридско-Преспанскиот басен*, Skopje, Институт за македонски јазик ,,Крсте Мисирков'', 1970, 491 p. + 4 illustrs

POPOV, HRISTO. *Разширеноста социалистическо бъзпроизводство в Н Р. България*, Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 256 p.

PROTIĆ, MIODRAG B., *Slike-Predmeti*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1969.

PRUNNER, GERNOT, *Ostasiatische Spielkarten, Bielefeld*, Hamburgisches Museum für Völkerkunde und Vorgeschichte, 1969 1970, 149 p.

SOULOGIANNIS, EVTHIMIOS, TH., Ὁ Δαπόντες, ἡ Ἀντίληψίς του περὶ ἱστορίας καὶ ὁ πρόλογος εἰς τὸ «Φανάρι γυναικῶν», Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, Διεύθυντής: καθηγητὴς Γεώργιος Θ. Ζώρας, 1970, 11 p

SOULOGIANNIS, EVTHIMIOS TH., Ὁ Δαπόντες περὶ ἑκάβης (Ἀνάτυπον ἐκ ἱστ. (1970 τόμου τοῦ ,,Ἀρχείου εὐβοικῶν μελετῶν''), Ἑταιρεία ευβοικῶν σπουδῶν

SOUTZOS, DIM., S., Καλπάζοντας στὸ Διαβά των Αἰώνων Σελίδες ἱστορίας τοῦ Ἱππικοῦ μας, Athènes, 1970, 76 p

STAIJNOV, PETKO. *Защита на природата (Правни изследвания)*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1970, 359 p.

STANOJEVIĆ, GLIGOR, *Југословенске земље у млетачко-турским ратовима XVI—XVIII вијека*, Belgrade, Издање Историјског Института, 1970, 495 p.

Свечен собир посветен на 100-Годишнината од раѓањето на Ленин одржан на 17 април 1970 година, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 37 p.

Свечен собир посветен на Кочо Рацин — Одржан на 13. јуни 1968 година —, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 18 p.

Свечен собир на Македонската Академија на Науките и Уметностите при предавањето на диплома на почесен член на претседателот на СФРЈ Јосип

Броз Тито—Одржан на 9 јуни 1970—, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 28 p.

THEODORESCU, RĂZVAN, *Câteva observații asupra unor piese de argintărie din veacul al XIV-lea. În jurul unei continuități artistice Balcano-Dunărene* (Extr. des « Studii și cercetări de istoria artei — Seria artă plastică », T. 14, nº 2 1967, p 145—153). Bucarest, Ed Academiei.

THEODORESCU, RĂZVAN, *Un monument uitat din Muntenia Medievală. Cătălinul* (Extr. des « Studii și cercetări de istoria artei » — Seria artă plastică —, T. 15, nº 2, 1968, p 213—220). Bucarest, Ed. Academiei, 1968.

THEODORESCU, RĂZVAN, *Despre un însemn sculptat și pictat de la Cozia (În jurul « Despoliei » lui Mircea cel Bătrân)* (Extr. des « Studii și cercetări de istoria artei — Seria artă plastică » —, T 16, nº 2 1969, p 191—208). Bucarest, Ed Academiei.

THEODORESCU, RĂZVAN, *Sur les débuts de l'art populaire médiéval roumain* (Extr. de la « Revue roumaine d'histoire de l'art » — Série Beaux arts —, T. VII, 1970, p. 3—12). Bucarest, Ed Academiei.

TODOROVSKI, GLIGOR, *Малешевскиот предел*, Skoplje, Институт за национална Историја, 1970, 439 p.

TRBUHOVIĆ, VOJISLAV, LJEPOSAVA TRBUHOVIĆ, *Доња топлица Јарданска и Словенска некропола*, Belgrade, 1970, 119 p. 10 illustrs

Tinkipulkul, Tallinn, Eesti nsv Rahva Etnograafiamuuseum, Kunjastus—Kunst, 1970, 15 p — +61 illustrs

TSAMI, DIMITRIOU G., Ἡ πρωτολογία τοῦ μεγάλου Βασιλείου, Thessalonique, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1970, 169 p

Universita Karlova J. A. Komenského 1670—1970, Prague, Universita Karlova, 1970, 223 p.

VEIOUDIS, GEORG, *Jakob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neugriechischen historismus* (Extr de « Südost-Forschungen », B XXIX 1970, p 43—90), Munich, R. Oldenbourg, 1970

VINAVER, VUK, *Преглед историје новца у југословенским земљама (XVI—XVIII век)*, Belgrade, Издање историјског института, 1970, 382 p.

Външна Търговия на Н Р България, Sofia, Наука и Изкуство, 1969, 654 p.

WILSON, DICK, *Asia awakes: a Continent in transition*, New York, Weybright and Talley, 1970, 460 p.

YUCEKOK, AHMET N., *Türkiye'de Örgütlenmiş dinin sosyo-ekonomik tabane (1946—1968)*, Ankara, Sevinç Matbaasi, 1971, 251 p

ZAIMOV, IORDAN, *Битолски надпис на Иван Владислав — Самодържец български —*, Sofia, Издателство на Българската Академия Науките, 1970, 160 p.+11 p. illustrs.

ZORA, GEORGIOS TH., & GEORGIOS TH. Πένθος Θανάτου. Ζωῆς μάταιον καὶ πρὸς θεὸν ἐπιστροφή, Athènes, Βιβλιοθήκη Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1970, 127 p.

ZORA, GEORGIOS TH., Ἐπιφανίου Δημητριάδου Δοκίμιον «Περὶ Πενίας», Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1970, 16 p.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU—MUZICĂ—CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
  - — SÉRIE BEAUX-ARTS
  - — SÉRIE THÉÂTRE—MUSIQUE—CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Nicolae Iorga, istoric al Bizanțului, ouvrage collectif soigné par EUGEN STĂNESCU, 1971.

ION BARNEA et ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU, **Din istoria Dobrogei**, vol. III, **Bizantini, români și bulgari la Dunărea de Jos**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », série Monographies IX, 1971.

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, **Academiile domnești din București și Iași**, collection « Biblioteca istorică » XXVIII, 1971.

PETRE DIACONU et DUMITRU VÎLCEANU, **Păcuiul lui Soare – cetatea bizantină**, collection « Biblioteca de arheologie », XVIII, 1972.

ALEXANDRU DUȚU, **Cărțile de înțelepciune în cultura română**, collection « Biblioteca istorică », XXXIV, 1972.

Nicolas Iorga – l'homme et l'œuvre, ouvrage collectif soigné par D.M. PIPPIDI, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », série Monographies X, 1972.

M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, **Nicolae Iorga, a Romanian historian of the Ottoman Empire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Série Studies 40, 1972.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 2, p. 211–410, BUCAREST, 1973

I. P. „Informația" c. 2775

43456

Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 • N° 3

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Un ouvrage sur la croisade au XIV[e] siècle

Contacts culturels

Métiers traditionnels et vie urbaine

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE
3 bis, rue Gutenberg, Bucarest, Roumanie

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI 1973 N° 3

SOMMAIRE

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Un ouvrage sur la croisade au XIV^e siècle

Contacts culturels

Métiers traditionnels et vie urbaine

Discussions

Chronique

Comptes rendus

NOUVELLES DONNÉES ÉPIGRAPHIQUES RELATIVES À C. ARRIUS ANTONINUS, CONSULARIS DACIAE ET DALMATIAE ET À P. HELVIUS PERTINAX, CONSULARIS DACIAE

D. TUDOR

Grâce aux découvertes archéologiques de ces dernières années, aussi variées qu'abondantes, la colonie de Romula Malva de la Dacie méridionale est entrée dans le circuit international des préoccupations scientifiques. Tous ceux qui connaissent la topographie de Romula peuvent se rendre compte de l'importance de cette ville — la première parmi celles de *Dacia Malvensis*. La zone archéologique urbaine, avec ses quartiers *extra muros* et ses quatre nécropoles, couvre une superficie dépassant 200 ha. Deux *castra*, deux enceintes en maçonnerie (l'une quadrilatère, l'autre polygonale) protégeant la ville, un aqueduc de 5 km., un égout central avec les proportions d'une *cloaca maxima*, des thermes monumentaux, une *curia* grandiose, une grande *villa suburbana*, des ateliers spécialisés dans la gravure des gemmes, tout un secteur de briqueteries et quantité d'autres constructions ont été mis au jour. Le total du matériel épigraphique fourni par la ville de Romula Malva monte à 168 inscriptions latines, 16 grecques et une en palmyrien. Mentionnons dans ce lot, à titre d'exemple, deux importants documents littéraires : la brique gravée d'un vers homérique et l'épitaphe rédigée en hexamètres sur le sarcophage d'Ael. Iulius Iulianus [1].

D'une égale richesse s'avèrent les pièces de sculpture trouvées à Romula Malva, dont certaines sont une rareté pour le panthéon de l'Empire. Mentionnons à cet égard les deux bas-reliefs en marbre — décou-

[1] Sur la topographie et l'histoire de Romula Malva, voir en général : D. Tudor, *Oltenia romană*, 3e éd., Bucarest, 1968, passim ; idem, *Romula*, Bucarest, 1968 (Ed. Meridiane) ; idem, *Orașe, tîrguri și sate în Dacia romană*, Bucarest, 1968, p. 342—356 ; Gh. Popilian, « Revista muzeelor », 1969, 2, p. 167—169 ; M. Babeș, « Dacia », NS, XIV, 1970, p. 167—206.

vertes récentes que nous avons présentées au dernier Congrès international d'épigraphie grecque et latine (Munich, septembre 1972) et qui nous révèlent une divinité provinciale encore ignorée : *Dea Dardanica*. Ces deux pièces constituent aussi un premier témoignage de la présence d'éléments dardaniens en Dacie méridionale, colonisés à Romula Malva et dans le territoire afférent [2].

Le même congrès munichois a apporté quelques données nouvelles concernant le problème si controversé de l'identification de Romula avec Malva. Il s'agit de la contribution du prof. Michael P. Speidel, de l'Université de Honolulu. En procédant à la révision d'une épitaphe trouvée près de la Césarée (Maurétanie), publiée depuis longtemps [3], Speidel a constaté que le défunt *Sex. Iul. Iulianus* était un *tribunus n(umeri) Syrorum M(a)lvensium*. C'est un fait généralement connu que les *numeri* indiquent par cette sorte d'appellatifs leur garnison et que le *numerus Syrorum sagittariorum* stationna un temps en Dacie, à Romula. Nécessairement, Speidel aboutit donc à la conclusion évidente que l'inscription mise au jour en Maurétanie parle de la ville de Malva et non pas de la province *Dacia Malvensis*. Un troisième document catégorique relatif à l'identité topographique des deux localités en question : Romula et Malva, nous est fourni de cette manière. Ceci n'empêche pas néanmoins la persistance de quelques autres opinions, erronées, qui interprètent le génitif pluriel *Malvensium* comme indiquant le nom de la province (*Dacia Malvensis*) et non un toponyme [4]. Quant à l'importance archéologique de ce site si disputé, il convient de noter que cinq grandes institutions scientifiques roumaines sont engagées à l'heure actuelle dans les fouilles de Romula Malva, à savoir : l'Institut d'Archéologie de Bucarest, le Centre de Recherches de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de Craiova, le Musée d'Histoire Nationale (Bucarest), le Musée Central Militaire (Bucarest) et le Musée de Caracal — toutes ces institutions bénéficiant du concours d'importantes équipes d'archéologues.

La brique que nous nous proposons de décrire ci-après s'avère d'une grande portée historique pour la Dacie romaine. Conservée presque intacte (seul son angle de droite, en bas, s'était détaché mais il a été recollé), elle est longue de 44 cm, large de 27 cm et épaisse de 7 cm. Un habitant de l'endroit l'a découverte il y a quatre ans, jetée depuis

---

[2] D. Tudor și Cristian Vlădescu, « Apulum » X, 1972, et D. Tudor, *Homenaje al Prof. A. Garcia y Bellido*, Madrid, 1973, sous presse.

[3] *CIL*. VIII, 9381 ; cf. 20945 = *ILS*. 2763 et l'addenda. Cf. M. P. Speidel, « Dacia », NS, XVII, 1973, sous presse.

[4] Concernant les débats autour de l'identité de Romula avec Malva, voir notamment : D. Tudor, *Omagiu lui C. Giurescu*, Bucarest, 1944, p. 523—531 ; idem, *Oltenia romană*, p. 211—214 ; H. Nesselhauf, « Madrider Mitteilungen », 5, 1964, p. 180—184 ; C. Daicoviciu, « Acta Mus. Napocensis », 4, 1967, p. 73—83 et 7, 1970, p. 124—129 ; F. Vittinghoff, « Acta Mus. Napocensis » 6, 1969, p. 130—147 et Speidel, *art. cit.*

longtemps dans le lit du ruisseau Teslui qui traverse les ruines de la cité romaine (fig. 1 et 2). Nous avons acheté, avec Gh. Popilian, cette pièce qui à présent se trouve au Musée de la ville de Caracal (no. 5912).

Sur un côté, la brique porte — suivant un tracé qui dessine presque un angle droit — l'empreinte des trois doigts médians d'une main : trois sillons parallèles. C'est un type de brique qui s'est maintenu (comme forme et dimensions) dans la plaine qui s'étend en Olténie du sud-est (Sucidava, Slăveni, Romula, Acidava, etc.) même au cours des III^e — IV^e siècles de n.è. L'unique changement que l'on peut relever réside dans la disposition des empreintes, qui s'entrecroisent sur l'une des faces de la brique, au centre, en dirigeant leurs extrémités vers les quatre coins de l'objet. Leur rôle était de mieux fixer la brique dans le mortier. On pourrait utiliser cette sorte de détails techniques comme une espèce d'indices chronologiques.

Le principal élément de la brique livrée par les eaux du Teslui consiste dans son inscription. Elle a été gravée avec un clou, juste après le coulage, lorsque l'objet se trouvait encore sur l'établi du briquetier, avant la cuisson. Nous avons affaire à une écriture grecque, mixte, avec des capitales-monumentales (*A*,*P*,*I*,*O*,*N*,*C*, etc.), mêlées à des caractères italiques (tel *A* de Δακῶν) dont la hauteur va de 1 à 4 cm. Le déchiffrement, a été assez facile, sauf pour la cinquième ligne, qui a été mise en lumière grâce au précieux concours de notre collègue I.I. Russu de Cluj :

Ἄρριος Ἀντωνῖνος
ὑπατικὸς Δακῶν
καὶ ὑπατικὸς Δαλμα-
τῶν
Ἑλουίῳ Περτένακι τῷ(ι) ὑπ(ατικῷ ?)

C'est-à-dire : « Arrius Antoninus, consulaire (gouverneur) des Daces et consulaire (gouverneur) des Dalmates, à Helvius Pertinax le consulaire (?) (gouverneur ?)... »

Pour le nom de Pertinax, la forme Περτένακι ne constitue pas une exception. Elle est fréquente dans les papyrus et dans certains textes épigraphiques (données bibliographiques que notre collègue I. I. Russu a eu la grande obligeance de nous fournir) [5].

---

[5] Pour *Helvius*, écrit en grec avec un simple *E* — initial, même dans le nom de notre empereur, cf. Bernard Meinersmann, *Die lateinischen Wörter und Namen in den griechischen Papyri*, Leipzig, 1927 (Studien zu Epigraphik und Papyruskunde, I), p. 74 : «Ελ[ουν]ου neben A[ελυιο]υ ; *Berliner Griechische Urkunden*, 46, 646, 784 ; Helvius (Pertinax, Kaiser). Ist es Ἔλβιος, *Sammelbuch*, nr. 5886, sec. I, Preisigke)? »

La forme Περτένακι n'est pas rare elle non plus. Tout d'abord elle apparaît Περτεῖναξ -ακος, *Berl. Griech. Urk.*, 15, II^e siècle ; *Sammelbuch*, 4298, III^e siècle init. ; *Pap. Florent.*, 38 ; Meinersmann, *op. cit.*, p. 92 et 109. Pour l'écriture des mots ou noms latins en grec avec

Fig. 1

Les noms des deux personnages figurant sur la brique de Romula Malva sont souvent mentionnés dans les divers textes littéraires et épigraphiques de la seconde moitié du II^e siècle. C. Arrius Antoninus, connu grâce aux lettres de Frontin, de l'Histoire Auguste, de Tertullien, etc., était un sénateur arrivé au rang de *consul suffectus* (approximativement vers l'an 170) ; il a joué un important rôle politique sous Marc-Aurèle et son fils Commode, qui l'a condamné à mort en 185—187 de n.è.[6]

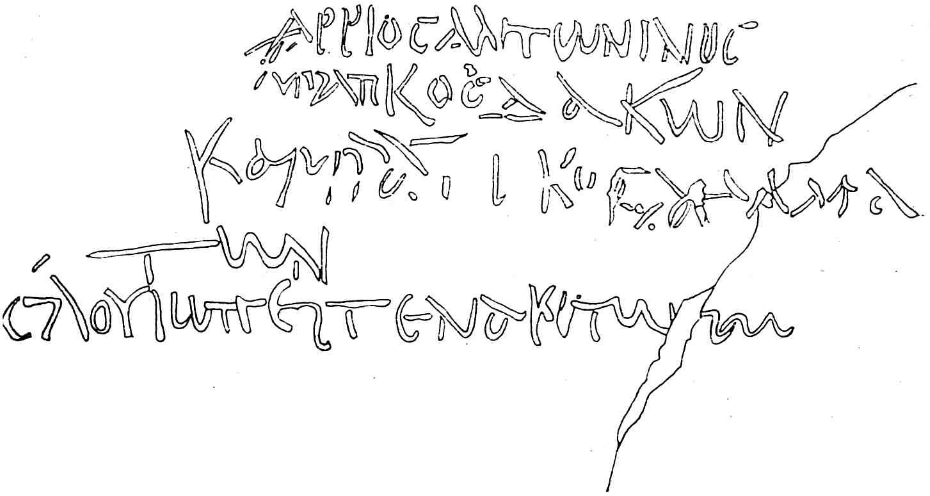


Fig. 2

Parmi les nombreuses provinces qu'il a gouvernées il y a également la Dacie, où on le trouve mentionné jusqu'à présent dans quatre textes épigraphiques tous trouvés à Sarmizegetusa et dans le territoire afférent [7].

Du point de vue chronologique, son mandat de *consularis* en Dacie doit se placer vers les années 175—177 de n.è., sans toutefois que A. Stein qui propose cette date puisse préciser si un tel mandat a été exercé

---

un *e* à la place de l'*i*, voir en général H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman*, Bucarest, 1960, p. 63—66 et Sorin Stati, *Limba latină în inscripțiile din Dacia și Scythia Minor*, Bucarest, 1961, 37. Pour la zone de l'Illyricum, cf. surtout *CIL*. III, p. 2571 : « *e* pro *i* ». Dans le nom de Septime Sévère la forme Pertenax est fréquente : *CIL*. III, 1685, 3733 bis, 4650 et 13747 = *ILS*. 3755.

[6] Une information d'ordre général dans *PIR*², A, 1088 ; *RE*, II, col. 15 ; A. Stein, *Die Reichsbeamten von Dazien*, Budapest, 1944, p. 46—48 (Diss. Pann. I, 12) et A. Degrassi, *I fasti consolari dell'Impero Romano*, Rome, 1952, p. 48.

[7] *CIL*. III, 12574 = *AnÉp*., 1912, 304 = *Sargetia*, V, 1968, p. 97 (inscription votive à Orăștioara de Jos, d'un centurion de la légion V Macedonica) ; *AnÉp*., 1931, 122 (inscription honorifique dédiée par la col. Sarmiz.) ; *AnÉp*., 1931, 123 (idem) et *AnÉp*., 1931, 124 (autel honorifique pour sa famille).

avant ou après Pertinax [8]. Or notre brique apporte justement la preuve que la venue de Pertinax en Dacie a été précédée par la présence de C. Arrius Antoninus.

Un autre détail *ignoré jusqu'à présent* se fait jour grâce au même document épigraphique, à savoir que C. Arrius Antoninus a été transféré de son poste de *consularis trium Daciarum* dans le poste équivalent en Dalmatie. Notons cependant qu'il ne figure pas encore dans la liste des gouverneurs de Dalmatie établie par Jagenteufel [9]. Il a sans doute dû prendre soit la succession de Pollenius Auspex, dont le mandat a été approximativement daté vers les années 174—175, soit celle de M. Didius Iulianus, qui a rempli le même mandat fort probablement vers les années 176—177 [10].

Le second personnage mis en jeu par le texte de la brique est le futur empereur P. Helvius Pertinax, qui a eu une carrière brillante, exerçant aussi les fonctions de gouverneur dans plusieurs provinces romaines [11]. A. Stein a précisé que Pertinax exerça en Mésie supérieure les fonctions de gouverneur environ entre les années 176—177 et ensuite, durant les années 177—179, en Mésie inférieure [12]. Mais à la suite d'une analyse très stricte, Jenő Fitz rectifie, à juste titre, cette date, établissant la présence de Pertinax en tant que *legatus Moesiae inferioris* au cours des années 175—176 [13]. Il n'y a pas de doute qu'ensuite Pertinax a été nommé *consularis trium Daciarum*, fonction dans laquelle il n'a été attesté jusqu'à présent que par un seul et modeste texte épigraphique [14].

---

[8] A. Stein, *Reichsb. Dazien*, p. 47—48. La même incertitude chez M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, Bucarest, 1969, p. 74.

[9] Adolf Jagenteufel, *Die Statthalter der römischen Provinz Dalmatia von Augustus bis Diokletian*, Wien, 1958, passim (Schrift. Balkankomm. Antiq. Abt. XII).

[10] A. Jagenteufel, *op. cit.*, p. 44—47, no 22 et no 23. Cf. aussi R. Syme, *Danubian Papers*, Bucarest, 1971, p. 197.

[11] Sur la riche carrière administrative et militaire de Pertinax il y a une abondante bibliographie, dont nous citons: *RE*, Suppl. III, col. 895—904 (Fluss); *PIR²*, H. 73; A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Budapest, 1940, p. 49—50 et 80—81 (Diss. Pann. I, 11); idem, *Reichsb. Dazien*, p. 90; E. Birley, « Carnuntum Jahrb. », 3, 1957, p. 18; idem, *Epigr. Studien*, 4, 1967, p. 7 (Köln-Graz); H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire Romain*, Paris, 1960/1, p. 451, no. 179; J. Fitz, « Acta Antiqua Acad. Scient. Hungaricae », IX, 1961, p. 165—166; idem, *Die Laufbahn der Statthalter in der römischen Provinz Moesia inferior*, Weimar, 1966; p. 22, 48, 58 et 72; idem, « Historia », 15, 1966, p. 342; idem, « Bayerische Vorgeschichtsblätter », XXXII, 1967, p. 40—51; S. Lambrino, *Mél. à Alb. Grenier*, Bruxelles, 1962, II, p. 935 (« Latomus », LXVIII); H. G. Kolbe, « Bonner Jahrbücher », 162, 1962, p. 407; N. Gostar, « Apulum », VII, 1, 1968, p. 355—387, L. Balla, « Acta class. Univ. Scient Debrecen », VII, 1971, p. 73—76 et « Debreceni Déri Múzeum Évkönyve », 1968 (1970), p. 137—139 : *leg. Augg. pr. pr. trium Daciarum*, ? 178— ? 180.

[12] A. Stein, *Legaten Moesien*, p. 49—50 et 80—81.

[13] J. Fitz, *Acta Antiq.*, *loc. cit.*; idem, *Laufbahn*, *loc. cit.*

[14] *CIL*. III, 7751 = *ILS*. 7139: *[H]erculi Aug... Reginus s[ac]erdos [i]n[st]itu[t]us ab Hel. Pertinace* [c]o(n)s(ulari); donc ce Reginus a été nommé *sacerdos* de la province par le consulaire (gouverneur) Pertinax. Voir aussi les commentaires de M. Macrea, *op. cit.*, p. 73—75.

Par conséquent, *grosso modo*, on peut supposer que C. Arrius Antoninus aura transmis son mandat en Dacie à Pertinax, vers les années 176—177.

Après l'examen attentif d'une information fournie par *Vita Pertinacis* (2, 10) et de toutes les sources épigraphiques concernant la carrière de Pertinax au cours des années 174—180, N. Gostar[15] aboutit à la conclusion qu'on peut admettre qu'à un moment donné (176/177) il ait gouverné à la fois trois provinces : Mésie supérieure, Mésie inférieure et Dacie, réunissant une grande armée sous ses ordres (6 légions et de nombreuses troupes auxiliaires). Ce commandement exceptionnel était imposé par la gravité de la situation : les guerres marcomaniques et sarmatiques de Marc-Aurèle qui menaçaient la sécurité des provinces danubiennes. Bien qu'on ne puisse se prévaloir jusqu'à présent d'un témoignage épigraphique attestant pleinement ce cumul, il faut compter toutefois avec le fait que dans un intervalle aussi bref que celui compris entre le mois d'avril 175 et le mois de juin 177 il est assez difficile de concevoir que Pertinax soit tour à tour passé au gouvernement de trois grandes provinces. Leur gouvernement cumulé s'imposait de soi, du moins à l'époque d'un péril imminent. Il y a une similitude de situation avec celle de M. Cl. Fronto, *legatus Augusti pro praetore trium Daciarum et Moesis superioris* en 170 — quand celui-ci perdit même sa vie en combattant les Barbares sur le Danube (*CIL*. III, 1457 = *ILS*. 1097 et VI, 1377 = *ILS*. 1098).

La question qui se pose à présent est de savoir à quelle fin répondait la notice genre chronique faite sur une brique par le scribe grécophone anonyme de Romula Malva? Pour notre part, nous pensons qu'il enregistrait un événement du jour : le changement du gouverneur de la province de Dacie. C. Arrius Antoninus est mentionné au moment où il dépose son mandat en partant vers le nouveau poste qui lui a été assigné en Dalmatie, c'est ce qui explique la mention ὑπατικὸς Δακῶν καὶ ὑπατικὸς Δαλματῶν. Nous retrouvons mentionné un moment analogue dans le texte de l'inscription honorifique dédiée à Q. Pompeius Falco de Tomis, où celui-ci est appelé — au moment de son départ de Mésie pour la Bretagne, en 117/118 : *legatus Augusti pro praetore provinciae Moesiae inferioris et legatus Augusti pro praetore provinciae Britanniae*[16].

Dans l'inscription de Malva, le nom de Pertinax est reproduit au datif et le texte s'arrête brusquement, sans que le verbe d'usage soit

---

[15] N. Gostar, *loc. cit.*

[16] *AnÉp.*, 1957, 336; cf. D. Tudor, «SCIV» II, 2, 1961, p. 159—164 et le même, «Listy Filologické», VI (LXXXI), 1958, 2, p. 60—64.

gravé. Notons aussi que son rédacteur avait ménagé des champs libres de dimensions égales au-dessus comme au-dessous du texte : ceci nous incite à penser que la notice continuait sur une autre brique, qui se serait perdue. Peut-être était-il noté là que le premier, partant pour la Dalmatie, passait à son successeur le gouvernement de la province (*Arrius Antoninus consularis Daciae et consularis Dalmatiae, Helvio Pertinaci potestatem? regimen? tradidit?*, etc.).

Ce n'est pas non plus le fait d'un simple hasard que l'événement fût consigné à Romula Malva par un briquetier. Il nous semble assez vraisemblable que les deux *consulares* se fussent rencontrés justement dans cette localité, afin que le nouveau gouverneur puisse se renseigner sur les affaires de la province de Dacie auprès de celui qui était arrivé au terme de son mandat. La mise au courant du nouveau venu sur les affaires militaires et administratives de Dacie s'imposait de soi durant une période aussi trouble que celle des guerres du Moyen-Danube menées par Marc-Aurèle, bien que Pertinax ait déjà été vers les années 169—170 *proc. Augusti ad ducena III Daciarum*, connaissant donc en partie la situation de la province [17]. Une telle hypothèse s'appuie aussi sur la situation géographique de la ville où cette rencontre a pu avoir eu lieu. C. Arrius Antoninus partait d'Apulum par la voie la plus directe, c'est-à-dire la vallée de l'Olt, pour gagner le Danube d'où il s'embarquerait pour voyager sur les eaux jusqu'en Dalmatie. C'est cette même voie, en sens inverse, que devait suivre Pertinax pour venir de Mésie inférieure en Dacie où l'attendait sa nouvelle charge. Tous les historiens sont d'accord que Pertinax était venu en Dacie de Mésie inférieure [18]. A l'époque, Romula Malva était la capitale d'une province — la *Dacia Malvensis* — autrement dit une ville importante susceptible d'héberger la suite des deux gouverneurs.

Leur présence dans la ville a dû sans doute produire beaucoup d'effervescence parmi ses habitants. Cet événement du jour détermina le modeste briquetier d'en prendre note, malgré son peu de science grecque et sur un matériel qu'il avait sous la main pendant son travail à la briqueterie. Seule une rencontre dans sa propre ville entre les deux gouverneurs aura pu stimuler le modeste artisan à se transformer en « reporter ». Comme le texte nous le montre, il connaissait fort bien les changements intervenus et les nouvelles nominations de gouverneurs, or une si parfaite connaissance des choses aurait été bien improbable au cas où ladite rencontre aurait eu lieu dans une autre ville.

---

[17] H. G. Kolbe, *op. cit.*, p. 416—420 et L. Balla, *op. cit.*, p. 74—75.
[18] J. Fitz, *Laufbahn*, p. 58.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE*

HARALAMBIE MIHĂESCU

VI

La Mésie Supérieure était située dans les bassins des rivières AXIUS (Vardar) et MARGUS (Morava). La route la plus importante de la province était celle qui menait de THESSALONICAE à SINGIDUNUM (Belgrade), par les villes de SCUPI et NAISSUS. Sur la rive gauche de l'AXIUS (Vardar), au sud-est de SCUPI, 2 inscriptions latines ont été découvertes à Dračevo [1]; au sud de la ville, 7 inscriptions ont été découvertes à Dobri Dol [2], 2 à Kamnik [3] et 3 à Sopište [4]. La ville de SCUPI (Skopje) est devenue colonie romaine sous le règne de l'empereur Domitien (81—96) et, plus tard, la capitale de la province de Dardanie. Dans la ville et dans ses alentours, dans un rayon de 20 km, 145 inscriptions sont apparues, parmi lesquelles les inscriptions funéraires, c'est-à-dire mises

---

* Abréviations : AAW = «Anzeiger der Wiener Akademie der Wissenschaften»; Arh Spom = «Archeološki Spomenici i nalazišta u Srbiji»; Bš = Beševliev, *Epigrafski prinosi*; BšIBulg = Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inscriften aus Bulgarien*; BCH = «Bulletin de Correspondence Hellénique»; C = *Corpus Inscriptionum Latinarum III*; FA = «Folia archaeologica»; GBMP = «Godišnik na Biblioteka i Muzej v Plovdiv»; GMKosovo = «Godišen Muzej Kosovo»; Gn = Garašanin, *Archeološka nalazišta v Jugoslavii*; GNM = «Godišnik na Narodnija Muzej»; SSND = «Glasnik Skopskog Nanenog Društva»; GSVFF = «Godišnik na Sofijskija Universitet, Filologičeski Fakultet»; GZSkopje = «Godišen Sbornik Skopje»; IBAD = «Izvestija na bălgarski Archeologiceskija Družestvo»; IBAI = «Izvestija na bălgarski Archeologiskija Institut»; Kalinka = Kalinka, *Antike Inschriften aus Bulgarien*; Kazarow = Kazaro , *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes*; OeJ = «Jahreshefte des Oesterreichischen archäologischen Instituts»; RA = «Revue archéologique»; RVM = «Rad Vojvodjanskih Muzeja»; SNUNK = «Zbornik za narodni umotvorenija»; Sp = «Spomenik» St = «Starinar» VHAD = «Vjesnik Hrvatskoga Archeološkova Društva»; WMBH = «Wissenschaftliche Mitteilungen Bosniens und der Herzegowina»; ZMS Skopje = «Zbornik Archeološkiot Muzej Skopje» ZA = «Ziva Antika».

[1] ŽA IV, 1954, p. 194—196; VI, 1956, p. 277—292.

[2] C 14501[1]; St VII—VIII, 1956/1957, p. 290—295.

[3] ŽA, XXI, 1971, p. 232.

[4] ŽA IV, 1954, p. 196—199; GZ Skopje; XVI, 1964, p. 142.

par des personnes particulières, ne sont qu'en petit nombre. La plus ancienne date de l'année 68, donc de la fin du règne de Néron ; elle commémore un vétéran de la IV^e légion Macedonica [5]. Sur le territoire de la ville, on a 1 inscription à Usje [6] et 2 autres à Elles Han [7]. A l'est de la ville, sur un affluent du Vardar, la Pčinja, 2 inscriptions sont apparues à Sredno Konjari [8] et, un peu plus loin, 2 autres sont signalées à Vlae [9]. Vers l'ouest, en remontant le cours du Vardar, on rencontre par 1 inscription à Polog [10], Saraj [11] et Tearce[12], près de Tetovo. Au nord et au nord-est de SCUPI, 2 inscriptions ont été découvertes à Aračinovo [13], par 1 à Brazda [14], Pobužie [15] et Čreševo [16], 4 à Blače [17], 2 à Ljuboten [18], 4 à Lopate [19] et 1 à Biljanovac [20], près de Kumanovo. Cette dernière localité a livré 15 inscriptions latines [21]. A l'est de Kumanovo, on a trouvé par 1 inscription à Klečevci [22] et Vojnik (Petrskovo) [23], dans la vallée de la Pčinja, et 1 inscription à Konjuh [24], dans la vallée de son affluent la Kriva. Plus loin vers le sud-est, non loin de Probištip et de Zlatovo, dans une région minière, on trouve une inscription à Petršino [25]. Au nord de Kumanovo, nous avons 1 inscription à Sopot [26] et 2 à Lojane [27]. Dans la vallée du Lepenac, affluent du Vardar, on a découvert par 1 inscription à Dimci [28] et à Davina [29], 3 à Runjevo [30] et 6 à Kačanik [31]. Dans la

---

[5] C 1696, 1697, 6323, 8186—8192, 8194—8236, 8272—8274; OeJ VI, 1903, B. 36—37; XIII, 1910, B. 217; XV, 1912, B. 226; Sp. XLVII, 1909, p. 146—148; LXXXI, 1931, p. 201—216, 243; LXXV, 1933, p. 73—75; LXXVIII, 1934, p. 58—60; XCVIII, 1941/1948, p. 212—215; GSND VII—VIII, 1929/1930, p. 81—82; ŽA III, 1953, p. 243; IV, 1954, p. 196 366—368; V, 1955, p. 402; XIII—XIV, 1963/1964, p. 149—155; ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 63—64; XXII, 1970, p. 319—321.

[6] Sp XCVIII, 1941/1948, p 450.

[7] C 8271 a — b.

[8] Sp XCVIII, 1941/1948, p. 448—449.

[9] ŽA IV, 1954, p. 366—368; ZMSkopje I, 1955/1956, p. 79.

[10] Sp XCVIII, 1941/1948, p. 471.

[11] ŽA III, 1953, p. 252—243.

[12] Sp XCVIII, 1941/1948, p. 471.

[13] Sp LXXI, 1931, p. 528; ŽA III, 1953, p. 241—242.

[14] ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 61.

[15] ŽA XIII—XIV, 1963/1964, p. 148.

[16] ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 63.

[17] C 8237, 8238; OeJ VI, 1903, B. 38, 52.

[18] Sp LXXI, 1931,p. 562; ŽA XIII—XIV, 1963/1964, p. 158.

[19] C 8243; Sp LXXV, 1933, p. 155; LXXVII, 1934, p. 28—30, 64—65.

[20] GSND XII, 1933, p. 1—9.

[21] C 1697, 14549, 14550; OeJ VI, 1903, B. 38—40; VII, 1904, B. 2—4; Sp. LXXV. 1933, p. 47—49; LXXVII, 1934, p. 44; XCVIII, 1941/1948, p. 97—98.

[22] Sp LXXI, 1931, p. 100.

[23] ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 104.

[24] ŽA XIII—XIV, 1963/1964, p. 167.

[25] ŽA XV, 1965/1966, p. 109.

[26] Sp XCVIII, 1941/1948, p. 33.

[27] ZMSkopje IV—V, 1961/1966, p. 102—103.

[28] Sp LXXV, 1933, p. 212.

[29] C 8193.

[30] C 8184, 8185; OeJ VI, 1903, B. 35.

[31] C 8270; Sp LXXI, 1931, p. 77—78; XCVIII, 1941/1948, p. 78.

vallée supérieure de la Morava du Sud, on trouve 2 inscriptions à Buljesovce [32] et à Vranje [33], 1 à Vranjska Banja [34] et à Crna Trava [35], dans la vallée supérieure de son affluent la Vlasina.

Poursuivant notre itinéraire dans le bassin de la Morava occidentale, par la vallée de son affluent la Sitnica, on rencontre une zone d'inscriptions concentrées autour de la ville de ULPIANUM, localisée à Laplije Selo, près de Gračanica. 19 inscriptions ont été trouvées à Lipljan [36], 1 à Gornja Gušterica [37], 2 à Janjevo [38], 6 à ULPIANUM [39], 7 à Priština [40], 1 à Mala Mitrovica [41], 1 à Donje Ljupče [42], 1 à Podujevo [43] et 1 à Prepolac [44].

Dans le bassin du Drin Blanc, 11 inscriptions sont apparues à Prizren [45], 1 à Dobrušte-Žur [46] (au sud-ouest de Prizren), 2 à Djakovica [47], 25 à Peć (Ipek) [48], 3 à Klina [49] et 1 à Lausa [50] (à l'ouest de Srbica).

Dans le bassin de la rivière Ibar, 3 inscriptions ont été découvertes à Vučitrn [51] et 24 à Kosovska Mitrovica [52]. Dans la vallée de la Binačka Morava, 1 inscription est apparue à Podgradje [53] et 3 à Vrbovac [54]. Plus au nord, dans la vallée de l'Ibar, se trouvait MUNICIPIUM DARDANORUM, localisé à Sočanica, où 29 inscriptions ont été découvertes [55]. 6 inscriptions ont été découvertes à Novi Pazar [56], 1 à Novopazarska Banja [57] et par 1 plus à l'ouest, à Cvijina Gradina [58] et à Brodarevo [59].

---

[32] St IV, 1909, p. 11; «Vranjski Glasnik», IV, 1969, p. 364.
[33] «Athenische Mitteilungen» XXVII, 1902, p. 320; « Vranjski Glasnik » V, 1969,p. 361.
[34] C 14548.
[35] C 14568.
[36] C 8169—8182, 12664; OeJ VI, 1903, B. 26—35.
[37] Gn 215.
[38] C 1691; Sp LXXI, 1931, p. 59.
[39] C 1692—1695; Sp LXXI, 1931, p 182; LXXV, 1933, p. 212.
[40] Sp LXXI, 1931, p. 192—195; XCVIII, 1941/1948, p. 198—199.
[41] VHAD XII, 1912, p. 198—200; LXXI, 1931, p. 89—94.
[42] GMKosova VI, 1969, p. 130.
[43] Sp LXXXVII, 1934, p. 53—54.
[44] Gn 214.
[45] C 8239—8242; Sp LXXI, 1931, p. 133—135.
[46] Sp LXXI, 1931, p. 133.
[47] *Ibid.*, p. 53.
[48] C 8292—8297; «Dolgozatok-Cluj» IX, 1918, p. 19—25; Sp LXXI, 1931, p. 112—115; LXXV, 1933, p. 61; LXXVII, 1934, p. 52; XCVIII, 1941/1948, p. 124—126.
[49] Sp LXXI, 1931, p. 89; LXXVII, 1934, p. 52—53.
[50] Sp LXXI, 1931, p. 89.
[51] *Ibid.*, p. 42.
[52] *Ibid.*, p. 89—94.
[53] Sp LXXV, 1933, p. 51.
[54] OeJ VI, 1903, B. 40—46; Sp XCVIII, 1941/1948, p. 83.
[55] C 8296, 8297, 14606; Sp LXXI, 1931, p. 216—221; LXXVII, 1934, p. 35; XCVIII, 1940, p. 223; GMKosova II, 1957, p. 80; IX, 1964, p. 617—622; E. Čerškov, *Municipium D. D. kod Sočanice*. Beograd 1965.
[56] VHAD XV, 1928, p. 37—38; Sp LXXI, 1931, p. 105; LXXV, 1933, p. 56; ŽA XXI, 1971, p. 263—264.
[57] St V—VI, 1954/1955, p. 357—358.
[58] OeJ XVIII, 1915, B. 188.
[59] Gn 164.

Sur la rive droite de l'Ibar, non loin de sa confluence avec la Raška, 2 inscriptions sont apparues à Rudnica [60]. Plus au nord-ouest, dans la vallée de la Studenica, 2 inscriptions ont été trouvées au monastère du même nom [61].

Sur la rive gauche de la rivière Toplica, à sa confluence avec Banjska Reka, sur la route de LISSUS à NAISSUS, à la frontière entre la Dardanie et Dacia Mediterranea, on rencontre 2 inscriptions à la localité AD FINES (Kuršumlja) [62]. Vers le nord-ouest, on trouve 1 inscription à Brus [63] et une autre à Jankova Klisura [64]. Sur le cours inférieur de la Toplica, 1 inscription a été découverte à Prokuplje [65].

Au sud de NAISSUS, dans la vallée de la Morava, 4 inscriptions sont apparues à Leskovac [66], 1 à la station AD HERCULEM (Kurvingrad) [67], une autre à Malošište [68]. Sur la Kutinska Reka, au sud-est de Niš et à l'est de Donji Držnik, on a trouvé 2 inscriptions à Ovsinjinac [69]. Située à un carrefour de routes dans la vallée de la Nišava, affluent de la Morava, la localité NAISSUS (Niš) a été occupée par les légions en l'an 5 de n.è. et a obtenu le rang de *municipium* vers la fin du II^{e} siècle, puis de *colonia* vers la fin du III^{e}. Parmi les nombreux vestiges de culture romaine qu'elle a livrés se trouvent aussi 73 inscriptions, dont la plupart datant du III^{e} siècle [70]. En remontant la vallée de la Nišava, on rencontre 1 inscription à Brzi Brod [71], 1 à Jelašnica [72], 4 à Drsnik-Dolac [73], 1 à Blato [74] et 1 à Gornica [75]. REMESIANA (Bela Palanka), siège d'un évêché, nous a transmis 13 inscriptions [76], outre 3 autres qui sont arrivées à Oreovac [77], à quelques kilomètres vers le sud-est. Au nord-est de Bela Palanka, on rencontre 1 inscription à Osmakovo [78] et 2 à Kalna [79]. Au

---

[60] C 14606, 14607.
[61] Sp LXXV, 1934, p. 51.
[62] C 14595; Sp XCVIII, 1941/1948, p. 101.
[63] Gn 150.
[64] OeJ XV, 1912, B. 235.
[65] C 14564.
[66] Sp LXXV, 1933, p. 50; St XV—XVI, 1964/1965, p. 245—247.
[67] C 1684.
[68] Gn 175.
[69] Sp LXXV, 1935, p. 55; XCVIII, 1941/1948, p. 118.
[70] C 1673—1683, 8244, 8245, 8247—8255, 8269, 12671, 12672, 14565—14571; Sp XXXIX, 1903, p. 72—75; XLVII, 1909, p. 148—151; LXXI, 1931, p. 102—103, 243; LXXV, 1933, p. 53—55; LXXVII, 1934, p. 46—50; XCVIII, 1941/1948, p. 108—109; OeJ XIII, 1910, B. 220; Ajug II, 1956, p. 85—100; ŽA XII, 1963, p. 365—377; St XV—XVI, 1964/1965, p. 248; XIX, 1968, p. 227—229.
[71] Gn 172.
[72] « Moravski Arheološki Glasnik — Niš », I, 1936, p. 3—45.
[73] Gn 215.
[74] Gn 169.
[75] FA XV, 1963, p. 69—70.
[76] C 1685—1690, 8257—8259, 12673; Sp XLVII, 1909, p. 152—153; LXXI, 1931, p. 5; XCVIII, 1941/1948, p. 3.
[77] Sp LXXI, 1931, p. 106; XCVIII, 1941/1948, p. 121.
[78] Gn 170.
[79] Sp XCVIII, 1941/1948, p. 251; St XIII—XIV, 1962/1963, p. 70.

nord de Niš, on trouve 1 inscription à Niševci [80], 1 à Slatina [81] et 1 à Vrtište [82]. Dans la vallée de la rivière Trgoviški Timok, on trouve par 1 inscription à Žukovac [83] et à Donja Kamenica [84].

Dans la vallée de la Morava, au nord de NAISSUS, on trouve par 1 inscription à Nerićev Han [85], à Nozrina [86] et à Žitkovac [87]. Près de Aleksinac se trouvait la station PRAESIDIUM POMPEI, où 4 inscriptions se sont conservées [88]. Plus au nord, on trouve 1 inscription à Rutevac [89] et 2 à Vukašinovac [90].

Dans la vallée supérieure de la Moravica, affluent de la Morava occidentale, 1 inscription a été découverte à Ivanjica [91] et une autre au sud de Čačak, à la frontière de la Mésie Supérieure et de la Dalmatie, à Pakorsaća-Parmenac [92]. Plus bas, sur la rive droite de la Zapadna Morava, dans le bourg actuel de Kraljevo, où l'on a localisé MUNICIPIUM CELEGERORUM, 1 inscription est apparue [93]. Deux inscriptions sont attestées plus au nord, l'une à Jezdina [94], la seconde à Zabojnica [95], à l'ouest de Kragujevac.

Dans la vallée de la Morava, au nord de la confluence de la Morava occidentale et de la Morava méridionale, on a trouvé par 1 inscription à Ćićevac [96] et à Paraćin [97]. Sur l'emplacement de l'actuelle Ćupiija se trouvait le municipe de HORREUM MARGI, qui nous a légué 10 inscriptions [98]. Au sud-ouest, dans la vallée supérieure d'un affluent secondaire de la Morava nommé Dulenska Reka, à Kavadar, sont apparues 5 inscriptions [99], cependant qu'une inscription est apparue à Takovo [100], localité située dans la vallée supérieure de la petite rivière Dicina, affluent de la Morava occidentale. 2 autres inscriptions ont été découvertes à Kragujevac [101], dans la vallée de la Lepenica, affluent de la même rivière. Plus

---

[80] Sp XLV, 1907, p. 207.
[81] C 12675.
[82] St XVIII, 1967, p. 56–57.
[83] C 14572.
[84] C 8246.
[85] C 14557.
[86] Gn 168.
[87] Gn 167.
[88] C 14559; OeJ XV, 1912, B. 227.
[89] C 14558.
[90] OeJ XV, 1912, p. 28–29.
[91] C 14610 = Sp XCVIII, 1941/1948, p. 103.
[92] Gn 163.
[93] *Ibid.*
[94] Gn 162.
[95] Gn 137.
[96] C 14556.
[97] C 14555.
[98] C 6224 = 7591, 12666–12670, 12674, 12676; St IV, 1926/1927, p. 101; Sp LXXI, 1931, p. 224–225.
[99] Sp LXXI, 1931, p. 68–73; LXXV, 1933, p. 80–89.
[100] Sp XCVIII, 1941/1948, p. 236.
[101] C 6322 = 8166; OeJ VIII, 1905, p. 18, 55.

à l'ouest, 1 inscription est apparue à Bare [102]. Une autre inscription a été découverte à Kamenac [103] et 3 autres à Banja [104], près de Kragujevac.

Dans la vallée de la Morava occidentale, près de la confluence de la Rešava, une inscription est mentionnée à Svilajnac [105] et une autre à Prčlovica, sur la rive gauche de la Morava [106].

Dans la région minière située au nord-ouest de Kragujevac, on a découvert 2 inscriptions à Rudnik [107] et 2 autres à Nemenikuće [108]. Plus au nord, 7 inscriptions ont été découvertes à Stojnik [109], à la frontière de la Dalmatie et de la Mésie Supérieure, dans la région de Kosmaj. A une certaine distance vers le nord-ouest sont apparues 41 inscriptions à Guberevac [110]. Un peu plus loin à l'est se trouvent 10 inscriptions à Babe [111], 4 à Sopot [112] et 1 à Ropočevo [113]. Au sud-ouest de Belgrade, on rencontre 2 inscriptions à Meljak [114], 1 à Ostružnica [115] et 2 à Železnik [116]. Au sud-est de Belgrade, on trouve 2 inscriptions à Avala [117] et 1 à Kumodraž [118]. Ancien établissement celtique, de même que AQVINCUM et CORNACUM, la citadelle de SINGIDUNUM (Belgrade) a abrité une légion, est devenue *municipium* en 169 et *colonia* en 239. Elle occupait une excellente position stratégique à la confluence de la Drave et du Danube et disposait d'une flottille sur le fleuve. On y a découvert 55 inscriptions latines [119], dont la plus ancienne date de l'an 45. Une inscription est apparue au nord de la ville, sur la rive d'en face, à Pančevo [120]. Sur la rive droite du Danube, à l'est de Belgrade, 3 inscriptions sont apparues à Lisović [121]. Plus à l'est, à TRICORNIUM (Ritopek), où avait

---

[102] Gn 45.
[103] Sp XLII, 1905, p. 94 = OeJ VIII, 1905, B. 18.
[104] C 8167, 8168, 14548.
[105] Sp XLII, 1905, p. 95 = OeJ VIII, 1905, B. 18.
[106] Gn 168.
[107] C 6313 = 8333, 6314 = 8334.
[108] Sp XLVII, 1909, p. 166; Gn 113.
[109] Sp XLVI, 1905, p. 96; XLVII, 1909, p. 169–173.
[110] C 8163, 14217^{6-7}, 14536–14547; OeJ VI, 1903, B. 59–60; XII, 1909, B. 188; XIII, 1910, B. 222; XV, 1912, B. 235–236; St V–VI, 1954/1955, p. 358–360.
[111] OeJ VII, 1904, B. 7–8; Sp. XLVII, 1909, p. 167–169; St V–VI, 1954/1955, p. 358.
[112] Sp LXXI, 1931, p. 218–219; «Saopštenja Zav. Zašt. spomen. NRS-Beograd», I, 1956, p. 139.
[113] Gn 153.
[114] OeJ VI, 1903, B. 60; XII, 1909, B. 193.
[115] Sp LXXI, 1931, p. 236.
[116] «Godišnjak Filosofskog Fakulteta u Novom Sadu», I, 1956, p. 6; ŽA, X, 1960, p. 193; Šašel 24.
[117] C 1660 = Šašel 23; 1661.
[118] Gn 130.
[119] C 1662 = 1668, 6302–6312, 8147–8160, 12663, 14534–14535^{1}; Sp XXXIX, 1903, p. 68–69; XLVII, 1909, p. 142–143; LXXI, 1931, p. 6–9; LXXV, 1933, p. 3–8; LXXVII, 1934, p. 61; XCVIII, 1941/1948, p. 4; VHAD, XV, 1928, p. 149–150; St V–VI, 1954/1955, p. 361; ŽA X, 1960, p. 193–195; M. Mirković, *Rimski Singidunum u svetlosti epigrafskih izvora.* «Zbornik Filozofskog Fakulteta-Beograd», V, 1960, p. 323–353; Mócsy, *Moesia*, p. 126–134.
[120] RVM IV, 1955, p. 167.
[121] OeJ VI, 1903, B. 59; XV, 1912, B. 237; Gn 130.

garnison une unité de cavalerie, on a trouvé 7 inscriptions [122]. Plus loin, sur la route qui longe le Danube, à la halte dite AD SEXTUM MILIAREM (Grocka), 17 inscriptions sont apparues [123]. Entre ce point et Smederevo, se trouvait le municipe de MONS AUREUS, localisé à Šeona, où l'on a trouvé 2 inscriptions [124]. A VINCEIA (Smederevo) on a découvert 1 inscription [125] et plus à l'est, à Suvodol, 3 inscriptions [126].

Dans la vallée de la Jasenica, nous rencontrons 1 inscription tardive à Jagnjilo [127], 2 à Ratari [128] et 1 à Veliko Orašje, à la confluence avec la Morava [129]. En remontant la Rešava, on trouve une inscription à Oreovica [130] et dans la vallée supérieure de la Mlava une autre, à BAO (Veliko Laole) [131]. Toutes ces localités gravitaient autour du municipe d'AELIANUM, localisé à Kalište, où 17 inscriptions ont été découvertes [132]. 3 inscriptions sont apparues à Veliko Crniče [133], au sud-est de Požarevac, d'où proviennent 8 inscriptions [134]. A l'est de Požarevac, 1 inscription est apparue à Beranje [135]. Au nord, à gauche de la rivière Mlava, 2 inscriptions ont été découvertes à Klenovnik [136] et 2 autres à Dubravica [137]. Sur la rive gauche de la V. Morava, près de sa confluence avec le Danube, se trouvait CASTRA MARGENSIA (Kulič), avec 1 inscription [138], ainsi que la ville de MARGUM (Orašje), qui parvint au rang de municipe au II^{e} siècle, avec 5 inscriptions [139]. Au nord du Danube, à Kovin, on a découvert 1 inscription, probablement apportée de MARGUM [140]. A droite de la rivière Mlava, près de sa confluence avec le Danube, s'élevait la ville de VIMINACIUM (Kostolac), *municipium* au II^{e} siècle, puis *colonia* en 238, important centre militaire, qui nous a transmis 201 inscriptions latines [141]. Plus loin vers le nord-est, on a découvert 10 inscriptions à LEDE-

---

[122] St III, 1908, p. 146–147; OeJ XV, 1912, B. 224; Sp LXXV, 1933, p. 29–30; Gn 41.
[123] Sp LXXI, 1931, p. 49; LXXV, 1933, p. 1–89; Gn 130.
[124] C 8279; OeJ XIII, 1910, B. 43.
[125] Sp LXXI, 1931, p. 242.
[126] OeJ III, 1900, p. 161–163.
[127] Sp XCVIII, 1941/1948, p. 229.
[128] ArhSpom II, 42.
[129] Gn 191.
[130] Gn 187.
[131] C 13810.
[132] C 8141–8143, 8253; OeJ VI, 1903, B. 23; St V–VI, 1954/1955, p. 356–357.
[133] C 8144–8146.
[134] C 1656, 13806; Sp LXXI, 1931, p. 127–128; XCVIII, 1941/1948, p. 146–149.
[135] Sp LXXVII, 1934, p. 31.
[136] Gn 185.
[137] ŽA XV, 1965/1966, p. 385–387.
[138] C 14598.
[139] C 8144, 8145, 8253; OeJ VI, 1903, B. 23.
[140] Gn 221.
[141] C 1524, 1547–1655, 1657–1659, 6300, 6301, 8102–8139, 10250, 12657–12662, 13803–13805, 13807–13810, 13813, 14217$^{2-5}$, 14506–14533, 14597; Sp XXXIX, 1903, p. 54–64; XLII, 1905, p. 81–88; XLVII, 1909, p. 115–142; OeJ VIII, 1905, B. 3–16; XII, 1909, B. 149; XIII, 1910, B. 201–208; XV, 1912, B. 213; St. III, 1924/1925, p. 161; VIII–IX, 1933/1934, p. 75; ŽA XV, 1965, p. 381–383; RE, 2, Reihe, VIII, 1958, col. 2172–2181.

RATA (Ram) [142] et 1 inscription à Zatonje [143]. Près de la confluence du Pek et du Danube, 8 inscriptions sont apparues à PINCUM (Veliko Gradište) [144]. Plus à l'est, sur la rive droite du Danube, on rencontre 1 inscription à Vince [145]. A CUPPAE (Golubac) se trouvait une unité de cavalerie et une place forte, d'où 8 inscriptions nous sont parvenues [146]. En longeant toujours le Danube, on rencontre par 1 inscription à NOVAE (Česavska Reka) [147] et à AD SCROFULAS (Bosmanska Reka)[148]. Dans la région de Gospodjin Vir on a trouvé 5 inscriptions [149], ainsi que par 1 inscription à Greben [150] et à Donji Milanovac [151]. Près de la confluence de la Porečka et du Danube se trouvait la citadelle de TALIATA (Veliki Gradac) avec 9 inscriptions [152], GERULATIS (Miroč) avec 1 inscription [153] et Golubinje avec 2 inscriptions [154]. Dans le défilé des Kazane (les Portes de Fer du Danube) on a découvert 1 inscription [155], outre celle qui se trouve au lieu-dit Trajanova Tabla [156].

A TRANSDIERNA (Tekija) on passait le Danube vers DIERNA (Orşova) et la Dacie. Là, sur la rive droite du Danube, se trouvent 5 inscriptions [157]. Plus loin, vis-à-vis de la ville de DROBETA (Turnu-Severin) 1 inscription a été trouvée à ZANES (Kladovo) [158] et une autre à PONTES (Kostol) [159]. A EGETA (Brza Palanka) se trouvent 4 inscriptions [160], AQUAE (Prahovo) était un important centre de surveillance du Danube, qui nous a laissé 29 inscriptions [161]. On trouve 1 inscription un peu plus au sud, à Negotin [162] et 1 autre à l'est du Timok, sur la rive du Danube, à DORTICUM (Vrăv-Rakovica) [163].

---

[142] C 1613–1615, 5324d, 6325,l = 8275, 6299, 8099, 8100; Sp XCVIII, 1941/1948, p. 205–210.
[143] C 6324 c.
[144] C 1700, 6298, 6324, 8089, 14301 [1]; Sp XXXIX, 1903, p. 45; LXXV, 1933, p. 21.
[145] St IV, 1909, p. 121–125; Gn 198.
[146] C 6297, 13815 a; Sp XLII, 1905, p. 81; XLVII, 1909, p. 115; XCVIII, 1941/1948, p. 36; «Klio», XXXV, 1942, p. 178–179.
[147] C 13814.
[148] C 13815.
[149] C 1698, 13813 a-d; Sp XCVIII, 1941/1948, p. 37–40.
[150] Šašel 61.
[151] Gn 194.
[152] C 13814, 13816; St XVIII, 1967, p. 21–28; XIX, 1968, p. 225–233; XX, 1969, p. 299–307.
[153] Gn 194.
[154] C 8277, 2a–3.
[155] Šašel 62.
[156] C 1699 = 8267 = Šašel 63.
[157] C 6327, Sp XCVIII, 1941/1948, p. 237; Šašel 7–10.
[158] VHAD XIII, 1913/1914, p. 220–221.
[159] C 1703.
[160] C 12676; Sp XLVII, 1909, p. 114; RA 1966, nr. 335–336.
[161] C 1612, 8095–8097, 8277, 14215[7–13], 14503, 14599; Sp XXXIX, 1903, p. 78; XLVII, 1909, p. 110–113; OeJ VIII, 1905, B. 1–2; XIII , 1910, B. 197–200; ŽA XV, 1965/1966, p. 387–388.
[162] Sp XLVII, 1909, p. 163.
[163] F. Kanitz, *Donau-Bulgarien*, Leipzig, 1882, p. 67.

Remontant la vallée du Timok, on arrive à Koprivnica, avec 1 inscription[164], et à ARGENTARES (Rgotina) avec 1 inscription[165]. A l'ouest de cette dernière localité se trouve Bor, également avec 1 inscription[166]. A la confluence du Beli Timok et de la Crna Reka, 5 inscriptions sont apparues à Zaječar[167]. Un peu plus loin vers l'ouest, on rencontre 1 inscription à Gamzigrad[168]. Dans la vallée du petit cours d'eau Lasovačka Reka, affluent du Beli Timok, 4 inscriptions sont apparues à Leskovac[169]. Dans la vallée du Beli Timok, on a trouvé 1 inscription à Vratarnica[170], 2 à Vrbica[171], 1 à Koželj[172] et 1 à Debelica[173]. Un peu plus loin, à droite de la rivière, près de sa confluence avec la Jelašnica, se trouvait TIMACUM MINVS (Ravna) d'où proviennent 75 inscriptions[174]. Au sud de cette localité, on a trouvé par 1 inscription à Sv. Trojica[175] et à Slatina[176]. A Knjaževac, à la confluence du Svrljiški et du Trgoviški Timok, 27 inscriptions sont apparues[177]. En ce lieu, ou peut-être à Gurgušovac, se trouvait TIMACUM MAIUS, où une inscription est attestée[178]. Dans la vallée supérieure du Svrljiški Timok, 2 inscriptions ont été découvertes à Svrljig[179]. Le bassin du Timok constituait le territoire dénommé AURELIANUM et, au temps de Justinien, REGIO AQUENSIS, dont la capitale se trouvait probablement à Kostol, au nord de Zaječar, ou à AQUAE (Prahovo), sur le Danube.

Revenons à la vallée du Danube, à l'est du Timok, où 1 inscription a été découverte à Novo Selo[180]. Un peu plus loin vers l'est, on a découvert 4 inscriptions à ROMULIANUM (Jasen)[181]. Non loin de là, vers le sud, un diplôme militaire a été découvert dans le village de Negovanci[182]. Plus à l'est, sur la rive du Danube, 2 inscriptions sont apparues dans le

---

[164] Gn 141.
[165] Gn 205.
[166] OeJ XII, 1909, B. 187.
[167] C 14592, 14593; Sp LXXI, 1931, p. 57; ŽA XV, 1965–1966, p. 391–392.
[168] St XIX, 1968, p. 229–231.
[169] *Ibid.*, p. 225–227.
[170] C 14594.
[171] C 8266, 14574.
[172] Gn 205.
[173] WMBH VIII, 1902, p. 123.
[174] C 8260–8263, 12674, 14575–14593; Sp XXXIX, 1903, p. 75–77; XLII, 1905, p. 95; XLVII, 1909, p. 152–162; LXXV, 1933, p. 42–44; XCVIII, 1941/1948, p. 81–82; OeJ VI, 1903, B. 41–51; VII, 1904, B. 4–6; VIII, 1905, B. 19–20; XII, 1909, B. 175–186; XIII, 1910, B. 221; XV, 1912, B. 229; ŽA XII, 1963, p. 372–380.
[175] OeJ XII, 1909, B. 185.
[176] Sp LXXI, 1931, p. 4.
[177] OeJ VII, 1904, B. 6; Sp LXXI, 1931, p. 81–82; XCVIII, 1941/1948, p. 81–94.
[178] C 8264.
[179] Sp LXXV, 1933, p. 72; XCVIII, 1941/1948, p. 211.
[180] IBAD III, 1912–1913, p. 6–7.
[181] OeJ XXVII, 1932, p. 171–172; XXXI, 1939, B. 101.
[182] CIL XVI, 39.

village de Košava [183]. 1 inscription est apparue à Ružica [184]. BONONIA (Vidin) était un point stratégique, doublé d'un établissement civil d'où proviennent 14 inscriptions [185]. Au sud-est de cette localité, on a trouvé par 1 inscription à Kula [186], Major Usumovo [187] et Sinagovci [188], ainsi qu'un diplôme militaire à Guselija [189]. Dans la vallée d'un petit affluent du Danube, dont le cours est presque parallèle à celui de l'Arčar, 7 inscriptions sont apparues dans le village de Makreš [190]. Dans le bassin supérieur de l'Arčar se trouvait la localité de COMBUSTICA (Kladorup), qui a fourni 5 inscriptions [191]. Un peu plus loin à l'ouest, 3 inscriptions sont apparues à Rabiša [192]. 4 inscriptions sont apparues à Bela, au sud de Dimovo [193], et encore 1 un peu plus au sud, à Belogradčik [194]. Sur le cours inférieur de l'Arčar, on trouve 1 inscription à Držanica [195]. Près du point où l'Arčar se jette dans le Danube s'élevait la ville de RATIARIA (Arčar), une des stations les plus importantes pour la flotte du Danube, parvenue au rang de *colonia* dans les premières années du règne de Trajan (98—117), siège d'un évêché aux IV^e—VI^e siècles. RATIARIA était située à l'extrémité de la route qui, de LISSUS (Lesh) se dirigeait en diagonale vers NAISSUS (Niš) et le Danube, faisant la liaison avec la Dacie. Ce centre, qui a abrité un certain temps la IV^e légion Flavia, nous a légué 71 inscriptions latines [196]. Non loin de là, on trouve par 1 inscription à Karlovo [197] et à Dobri Dol [198]. Aux inscriptions mentionnées jusqu'ici pour la province de Mésie Supérieure il faut en ajouter 162 de provenance inconnue [199]. Le total des inscriptions de cette province se chiffre à 1448, découvertes dans 197 localités, chiffre inférieur à celui des inscriptions tant de la Mésie Inférieure que de la Dacie.

---

[183] RA 1938, nr. 78; OeJ XXXI, 1939, B. 104.
[184] C 784.
[185] C 6292, 6294, 6295 = 8089, 14499, 14502, 14596; IBAD III, 1912/1913, p. 180—181; OeJ XXXI, 1939, B. 106—118.
[186] OeJ XXX, 1937, p. 101 = Gerov n° 210.
[187] OeJ XXXI, 1939, B. 105.
[188] IBAI XIV, 1940/1942, p. 271—272.
[189] IBAI VIII, 1934, p. 62—65 = CIL XVI, 3.
[190] C 7421; IBAI V, 1928/1929, p. 331—332; OeJ XXXI, 1939, B. 101; Dm 40—44.
[191] C 6289, 6296, 12655; Oe XXXI, 1939, B. 105, 113.
[192] IBAI V, 1928/1929, p. 333; OeJ XXXI, 1939, B. 114—116.
[193] C 14502^1; SNUNK XX, 1904, p. 33; OeJ XXXI, 1939, B. 101.
[194] OeJ XXXI, 1939, B. 113.
[195] C 12649 = KALINKA 372.
[196] C 1587a, 1641, 6289—6291, 6293, 7429, 8081—8096, 8263, 12647, 12648, 12650—12655, 14217, 14500—14502; PS LXXI, 1910, p. 857, 860, 861; IBAD II, 1911, p. 179; III, 1912/1913, p. 6—8, 181—183; IBAI I, 1921/1922, p. 245; IV, 1926/1927, p. 313; XIV, 1940/1942, p. 272—273; XXIV, 1961, p. 261—263; XXX, 1967, p. 144—155; GNM 1922/1925, p. 138—139; 1932/1934, p. 54; OeJ XXXI, 1939, B. 102—118, 126—128; AAW LXXXIV, 1947, p. 300—305; BŠ 56, 64; Dm 37; V. Velkov, *Ratiaria. Eine römische Stadt in Bulgarien*. Eirene», V, 1966, p. 155—175.
[197] IBAD II, 1911, p. 179.
[198] IBAI I, 1921/1922, p. 245.
[199] C 1698—1703a; 6324—6337, 8268—8279, 12675—12677a, 13814—13816; Sp LXXI, 1931, p. 234; St V—VI, 1954/1955, p. 361.

Dans la province de Mésie Supérieure il a existé 12 *municipia*, avec leurs territoires respectifs ; ce sont, du sud au nord et de l'ouest à l'est, les suivants : 1. SCUPI (Skopje), 2. ULPIANUM (Gračanica), 3. MUNICIPIUM DARDANORUM (Sočanica), 4. NAISSUS (Niš), 5. MUNICIPIUM CELEGERORUM (Kraljevo), 6. HORREUM MARGI (Ćuprija), 7. SINGIDUNUM (Belgrade), 8. AUREUS MONS (Seona), 9. MUNICIPIUM AELIANUM (Kalište), 10. VIMINACIUM (Kostolac), 11. MARGUM (Orašje) et 12. RATIARIA (Arčar). Quatre d'entre eux ont accédé au rang de *colonia*, à savoir : SCUPI (en 81—96), RATIARIA (début du II^{e} siècle), SINGIDUNUM (239) et NAISSUS (vers la fin du III^{e} siècle). On remarque ainsi que les Romains ont avancé progressivement, venant de la Macédoine, puis vers l'est, le long du *limes* danubien. La romanisation de la partie centrale de la province ne s'est produite que plus tard et à un plus faible degré, à l'exception des grandes voies de communication.

★

Le voyageur qui, se dirigeant vers l'est par la *via Egnatia*, dépassait la ville de PHILIPPI, arrivait au rivage de la Mer Egée et entrait dans la province de Thrace, où 2 inscriptions se sont conservées à ABDERA[200]. Une autre inscription a été découverte plus loin sur la route, à la halte de PORSULIS [201]. Dans l'île de Thasos, qui dépendait de la Thrace, on a trouvé 2 inscriptions [202] et dans la ville de Xanthe on en a trouvé une [203]. 35 inscriptions ont été fournies par l'île de Samothrace, qui se trouvait sur le trajet des navigateurs et des marchands [204]. Plus loin, sur la route de Byzance, on trouve par 1 inscription à COELIA (Kilia) [205], LYSIMACHIA [206] et MADITOS (Maydos) [207]. 7 inscriptions sont apparues à CALLIPOLIS (Gelibolu), près du lieu de passage en Asie [208]. Sur l'autre embranchement de la route, 3 inscriptions ont été découvertes à Panidos [209], 9 à RHAEDESTUS (Rodosto) [210] et 1 à CHORA (Heraklitsa) [211]. Un nombre relativement grand d'inscriptions, 21, se sont conservées à PERIN-

---

[200] C 7278, 7379.
[201] OeJ XVII, 1914. B. 151—152.
[202] C 7366, 12317.
[203] C 14207 [10].
[204] C 713—723, 7367—7377, 12318—12323 ; RA 1926, n° 34 ; 1939, n° 2—4.
[205] C 7380.
[206] C 726.
[207] C 724.
[208] C 725, 7381—7386.
[209] OeJ XXIII, 1926, B. 151—159.
[210] C 728, 729, 7387—7390, 14207 [2—4].
[211] C 727.

THUS-HERACLEA (Eregli) [212]. Au moins 23 ont été découvertes à BYZANTIUM (Istanbul) [213].

Dans la Thracie du sud-ouest, dans la vallée de la rivière STRYMON (Struma), 1 inscription est apparue à Kovačevica [213a] et une autre à Belica (Sandanski) [214]. Plus haut, sur un affluent de la Struma, 1 inscription bilingue a été découverte à SCAPTOPARA (Gramada-Blagoevgrad)[215]. Plus haut, dans la vallée d'un autre affluent, 1 inscription est apparue à SPORTELA (Rila) [216]. Dans la vallée supérieure d'un autre affluent, se trouvait GERMANIA (Sapareva Banja), où 2 inscriptions se sont conservées [217]. A Palatovo (Tuhlište) 1 diplôme militaire est apparu [218]. 1 inscription est apparue au sud de Kjustendil, à Smolično [219]. Plus haut, dans la vallée supérieure de la Struma, s'est développée la ville de PAUTALIA (Kjustendil), centre administratif pourvu d'importants monuments où à côté des inscriptions grecques on rencontre aussi 4 inscriptions latines [220]. Non loin de là, vers le nord-est, sur la rive de la Struma, à CARISTORUM (Kopilovci), on note 2 inscriptions [221]. Dans le village de Perivol, sis sur le territoire de PAUTALIA, est apparue 1 inscription latine chrétienne du V^e ou du VI^e siècle [222]. Plus au nord-ouest, au-delà de l'actuelle frontière bulgaro-yougoslave, 1 inscription a été découverte à Bosilegrad [223]. Dans la vallée supérieure d'un affluent de la rive droite de la Struma, on rencontre 1 inscription à Breznički Izvor [224] et 1 diplôme militaire à Gos [225]. 1 inscription est apparue un peu plus au nord, à Businci [226]; de même à Zelenigrad [227], Lomnica au nord de Trăn [228] et Čoklovskoto Blato [229]. 1 inscription votive a été découverte au sud-est de Radomir, dans le village de Debeli Lak [230].

Sur la grande artère de communication qui menait de SINGIDUNUM (Belgrade) à SERDICA (Sofia), on trouve 5 inscriptions à TURRES

---

[212] C 730, 731, 7391—7400, 12326, 14207 [5—8], 14406 g; OeJ XXIII, 1926, B. 164—208.
[213] C 732—745, 7401—7419, 14207 [11]; RA 1955, nr. 102.
[213a] BCH XXIV, 1900, p. 547—552 = BšIBulg 232.
[214] GPM II, 1950, p. 54.
[215] C 12336.
[216] IBAD II, 1911, p. 185.
[217] C 7418, 12337.
[218] CIL XVI, 185 = «Klio», XXX, 1937, p. 187—189.
[219] B. Gerov, GSUFF LIV, 1959—1960, p. 295; BšIBulg 41.
[220] C 14407; IBAI VIII, 1934, p. 466; B. Gerov, GSUFF LIV, 1959—1960, p. 256—291; Chr. M. Danoff, RESuppl. IX, 1962, col. 800—824; BšIBulg 34, 38.
[221] IBAD IV, 1914, p. 80—112.
[222] IBAI VIII, 1934, p. 215—219 = BšIBulg 42.
[223] «Vranjski Glasnik», V, 1969, p. 363.
[224] Bš 33.
[225] IBAI VI, 1930/1931, p. 142—152.
[226] Bš 10.
[227] B. Gerov, GSUFF LIV, 1959—1960, p. 336.
[228] C 8256 = B. Gerov, «Izvestija na narodnija Muzej Burgas», II, 1965, p. 63—74.
[229] Bš 104.
[230] C 14207 [31].

(Pirot) [231]. A proximité, on tıouve par 1 inscription à la halte de TRANSLITIS [232], au village de Planinica [233] et dans la ville de Dimitrovgrad (Caribrod) [234]. 2 inscriptions sont apparues à MELDIA (Slivnica) [235]. A l'ouest de Sofia, on trouve par 1 inscription à Bretuskovo [236], Krapec (Dimitrovo) [237] et Balač-Bučino [238]. SERDICA (Sofia) était au début du IIe siècle un important centre administratif, nommé ULPIA SERDICA, qui sous le règne de Dioclétien (285—307) est devenu la capitale da la province de Dacia Mediterranea. Située dans une plaine fertile, sur une route très fréquentée, cette ville nous a légué de nombreux vestiges archéologiques, parmi lesquels 32 inscriptions latines [239]. Plus au nord, on trouve par 1 inscription dans les villages de Kumanica [240] et de Bov [241]. A l'est de SERDICA, on trouve toujours par 1 inscription à Čekalevo [242], Čekančevo [243] et Gorna Malina [244], ainsi que vers le sud à Orlandovci [245], Pančarevo [246], Golema Rakovica [247] et à Samokov [247a].

De l'autre côté de la ligne de partage des eaux, 1 inscription est apparue à Sikija, près d'Ihtiman, sur un affluent secondaire de la Marica [248]. Au sud de cette localité, on rencontre 1 inscription à Bodrovo [248a] et une autre à Pčelni (Kovanlyk) [249] et 1 diplôme militaire à Muchovo [250]. A peu près à mi chemin entre Ihtiman et Vetren se trouve le défilé de SUCCI (*Succorum claustra sive augustiae*), où 1 inscription est apparue [251]. 1 inscription a été découverte à Kalugerovo [251a], une autre dans la station

---

[231] Sp LXXV, 1933, p. 62—63; XCVIII, 1941/1948, p. 127—128.
[232] C 13747.
[233] ŽA XII,1963, p. 380—385.
[234] C 13717.
[235] C 13715, 13716.
[236] C 12335.
[237] C 14407.
[238] IBAD III, 1912/1913, p. 17.
[239] C 748, 7415, 7416, 12333, 12334, 14207 17—29, 14407a; Kalinka 425; SNUNK III, 1906—1907, p. 2; IBAD III, 1912/1913, p. 14—17; 328—330; MaterSofia V, 1921, p. 42—49; IBAI I, 1921—1922, p. 244; XII, 1938, p. 121—122; Izsled. Dečev 322—331; RP IV, 1950, p. 115—122; BšIBulg 1—3, 5—7, 9—15, 17—19, 21—23; B. Gerov, GSUFF LXI, 1967, p. 1—102; LXII, 1968, p. 121—223.
[240] Bš 103.
[241] «Klio», XII, 1912, p. 235.
[242] Kalinka 384.
[243] R. Egger, *Der Grabstein von Čekančevo*, Wien 1950; B. Gerov, *Zur Lesung und Deutung des Epigramms von Čekančevo* (*Bez. Sofia*). «Izvestija na Instituta za bălgarski ezik», XVI, 1968, p. 97—106.
[244] IBAI VII, 1932—1933, p. 378.
[245] IBAI XII, 1938, p. 409—414.
[246] IBAD III, 1912/1913, p. 12.
[247] IBAI VI, 1930/1931, p. 302 = BšIBulg 29.
[247a] IBAD III, 1912/1913, 331 = BšIBulg 43.
[248] C 14207[7] = BšIBulg 30.
[248a] IBAD II, 1911, p. 287 = BšIBulg 33.
[249] RA XXX, 1929, ° 117.
[250] IBAI IV, 1926/1927, p. 69—80.
[251] C 747 = BšIBulg 31.
[251a] C 7413 = BšIBulg 228.

de BONA MANSIO (Vetren) [252] et une autre à l'est de Vetren, dans la vallée de la Topolnica, à Pamidovo [253]. A l'est de Pazardjik, à BESAPARA (Sinitovo) on a découvert 3 inscriptions, dont 2 bilingues [254]. L'inscription de Glavinica, considérée par certains auteurs comme latine, n'a pas bénéficié jusqu'à ce jour d'une lecture satisfaisante [255]. A l'ouest de Plovdiv, on a trouvé par une inscription dans les localités de Novo Selo [256], Gerec [257] et Brestovica (un diplôme militaire) [258].

Sur la rive droite de la rivière HEBRUS (Marica), dans un site admirable, abrité par trois montagnes, se trouve la ville fondée par Philippe II, connue à l'époque romaine sous le nom de PHILIPPOPOLIS (Plovdiv) ou TRIMONTIUM ; on y a trouvé 17 inscriptions latines, dont 4 bilingues, et 3 diplômes militaires [259]. 4 inscriptions ont été découvertes au nord de Plovdiv, dans la vallée supérieure d'un affluent de la rivière Strjama, où se trouve la citadelle de Hisar-Momina Banja [260]. 1 inscription est apparue à Levskigrad (Karlovo) [261]. Non loin de là, on trouve 4 inscriptions à Michilci (parmi lesquelles un diplôme militaire) [262] et 1 diplôme militaire à Suhozem [263]. 1 inscription est apparue à Golemo Selo (Kalofer), sur la route entre PHILIPPOPOLIS et NICOPOLIS AD ISTRUM [264]. Au sud-est de Plovdiv, 1 inscription se trouve à Hagia Trapeza, près d'Asenovgrad [265] ; à l'est de la ville, on rencontre 1 inscription à Ezerovo [266] et 1 diplôme militaire à Haskovo [267]. Un peu plus loin, 1 inscription a été découverte dans le village de Svirkovo [268].

Dans les alentours de la ville de Čirpan, 1 inscription a été découverte à Čiltikčin [269] et 1 autre à CARASURA (Rupkite) [270]. 1 diplôme

---

[252] C 12332.
[253] GBMP 1937/1939, p. 114.
[254] C 7412—7414.
[255] V. Georgiev, *L'inscription sur la tuile de Glavinica et son importance pour l'histoire du latin vulgaire*, RP III, 1949, p. 131—147; V. Beševliev, *Edin zagagačen nadpis ot 6 v.* (Une inscription énigmatique du 6-e siècle), RP IV, 1949, p. 123—130; I. Petkanov, *À propos de l'inscription sur la tuile de Glavinica*, IBAI XIX, 1955, p. 271—288.
[256] IBAD III, 1912/1913, p. 18.
[257] Bš 63.
[258] GBMP 1923, p. 210.
[259] C 746, 747, 6120—6121, 7409, 7410, 14207 [14]; CIL III, p. 863, 1970, 1997; RA 1902, nº 134—135, 245; 1924, nº 65; 1939, nº 115, 116; Kalinka 409; IBAD II, 1911, p. 104; OeJ XXX, 1936/1937, B. 81; BšIBulg 206, 217; Arheologija X, 2, 1968, p. 44.
[260] C 6122; IBAD II, 1911, p. 91—146; IBAI V, 1928/1929, p. 379—380; XXXII, 1970, p. 297; GBMP, 1935/1936, p. 183.
[261] IBAD II, 1911, p. 179—180.
[262] C 6123, 14207 [34]; OeJ XXXI, 1939, B. 145—147; Izsled. Dečev p. 175—176.
[263] Izsled. Dečev p. 317—322.
[264] C 7411.
[265] C 14408.
[266] Kalinka 210.
[267] OeJ XXXI, 1939, B. 150.
[268] Arheologija III, 1, 1961, p. 47—50.
[269] IBAD I, 1910, p. 227.
[270] IBAI VIII, 1934, p. 73 = BšIBulg 202.

militaire a été découvert à Kazanlyk [271] et 1 inscription à Sv. Kirilovo [272]. Vers le sud-est, au-delà des hauteurs qui séparent la vallée de la Tundza du bassin de la Marica, dans une position stratégique au carrefour de plusieurs routes importantes, s'est développée la ville AUGUSTA TRAIANA (Stara Zagora), nommée auparavant BEROE, qui nous a transmis 7 inscriptions latines [273]. Plus à l'est, 2 inscriptions ont été découvertes à Korten [274], 1 à Novoselec [274a] et 1 diplôme militaire à Nova Zagora [275]. Au sud-est de la ville de Sliven, on a découvert 1 inscription à Lozenec [276]. Dans la plaine de la rivière Tundza, on a trouvé 1 inscription bilingue à CABYLE [277], localité située sur une boucle de la Tundza, 1 autre à DIAMPOLIS (Iambol) [278] et 2 à Izvor, dont une bilingue [279].

Dans la plaine qui entoure le golfe de Burgas, on a découvert 2 inscriptions à AETOS (Ajtos) [280] et 1 autre à mi-chemin entre cette localité et Burgas, à Bălgarevo [281]. A près de 20 km ouest de Burgas, 2 inscriptions sont apparues à DEULTUM (Debelt), la capitale du territoire, parvenue au rang de *colonia Flavia* avant 77 de notre ère [282]. A 5 km nord-ouest de Burgas il existait une station thermale nommée AQUAE CALIDAE (Miroljubovo), où se sont conservés 1 inscription et 1 fragment de diplôme militaire [283]. La ville de Burgas a livré 3 inscriptions, dont l'une bilingue [284]. Au nord de Burgas, dans le port d'ANCHIALUS (Pomorie), 2 inscriptions latines ont été découvertes [285]. La ville de MESEMBRIA (Nesăbăr), située sur un promontoire relié à la terre ferme par une étroite langue de terre, nous a transmis 7 inscriptions latines [286]. On a découvert par 1 inscription dans les villages de Sveti

---

[271] CIL I I. p. 2328 [71].

[272] IBAD I, 1910, p. 227.

[273] C 12330, 14207 [15]; RA 1903, nº 246; IBAI VII, 1932/1933, p. 292; VIII, 1934, p. 438—439; Izsled. Dečev, p. 271; Bš 116; BšIBulg 192.

[274] Bš 65; BšIBulg 200—201.

[274a] C 12330 = BšIBulg 191.

[275] OeJ XXIX, 1935, B. 54—56.

[276] Izsled. Dečev; p. 271.

[277] IBAI VIII, 1934, p. 462—463.

[278] *Ibid.*, p. 73.

[279] IBAD I, 1910, p. 227; Bš 33.

[280] C 13328, 14207 [12]; BšIBulg 184.

[281] Kazarow, nº 971.

[282] C 12329 = 14207, 14207 [14].

[283] C 7408; IBAI XXVII, 1964, p. 187—188.

[284] IBAI IV, 1926/1927, p. 107; V, 1928/1929, p. 325—328; IGBulg, nr. 384.

[285] C 14190; 14207, 35.

[286] C 14207 [33]; Kalinka 227, 258, 259, 276, 299; GNM 1920, nr. 63; Bš 74, 121; IBAI XXII, 1959, p. 342—345.

Vlas [287], Poroj [288] et Kaporan [289]. Enfin le lieu de provenance est inconnu pour 6 autres inscriptions [290].

Au total, la province de Thrace a livré 286 inscriptions latines, dans 93 localités. Elles sont apparues le long des principales artères de communication ou sur le territoire de quelques centres importants, comme SERDICA (Sofia), PHILIPPOPOLIS (Plovdiv), AUGUSTA TRAIANA (Stara Zagora) et BYZANTIUM (Istanbul). La plupart de ces inscriptions ont été mises par les autorités. Certaines d'entre elles ont dû être rédigées dans deux langues, à savoir en latin et en grec, ce qui prouve qu'une partie de la population ne savait pas le latin. En échange, les inscriptions grecques sont bien plus nombreuses.

MOESIA SUPERIOR

No.	Localité	Nombre
990.	Dračevo	2
991.	Dobri Dol (Skopje)	7
992.	Kamrik	2
993.	Sopište	3
994.	SCUPI (Skopje)	145
995.	Usje	1
996.	Elles Han	2
997.	Sredno Konjari	2
998.	Vlae	2
999.	Polog	1
1000.	Saraj	1
1001.	Tearce (Tetovo)	1
1002.	Aračinovo	2
1003.	Brazda	1
1004.	Pobužie	1
1005.	Čreševo	1
1006.	Blače	4
1007.	Ljuboten	2
1008.	Lopate	4
1009.	Biljanovac	1
1010.	Kumanovo	15
1011.	Klečevci	1
1012.	Vojnik (Petrskovo)	1
1013.	Konjuh	1
1014.	Petršno	1
1015.	Sopot (Kumanovo)	1
1016.	Lojane	2
1017.	Dimci	1
1018.	Davina (Lepenac)	1
1019.	Runjevo	3
1020.	Kačanik	6
1021.	Buljesovce	2
1022.	Vranje	2
1023.	Vranjska Banja	1
1024.	Crna Trava	1
1025.	Lipljan	19
1026.	Gornja Gušterica	1
1027.	Janjevo	2
1028.	ULPIANUM (Gračanica)	6
1029.	Priština	7
1030.	Mala Mitrovica	1
1031.	Donje Ljupče	1
1032.	Podujevo	1
1033.	Prepolac	1
1034.	Prizren	11
1035.	Dobrušte-Žur	1
1036.	Djakovica	2
1037.	Peć (Ipek)	25
1038.	Klina	3
1039.	Lauša (Srbica)	1
1040.	Vučtrn	3
1041.	Kosovska Mitrovica	24
1042.	Podgradje (Kosovo)	1
1043.	Vrbovac (Binačka Morava)	3
1044.	MUNICIPIUM D. D. (Sočanica)	29

[287] BšIBulg 169.
[288] IBAI XXII, 1959, p. 342—345.
[289] BšIBulg 170.
[290] C 6123, 14207 [35—37]; Bš 67, 73.

1045. Novi Pazar 4
1046. Novopazarska Banja 1
1047. Cvijina Gradina (Kruševo) 1
1048. Brodarevo (Mileševo) 1
1049. Rudnica 2
1050. Studenica 2
1051. AD FINES (Kuršumlja) 2
1052. Brus 1
1053. Jankova Klisura 1
1054. Prokuplje 1
1055. Leskovac 4
1056. AD HERCULEM (Kurvingrad) 1
1057. Malošište 1
1058. Ovsinjinac 2
1059. NAISSUS (Niš) 73
1060. Brzi Brod 1
1061. Jelašnica 1
1062. Drsnik-Dolac 4
1063. Blato 1
1064. Gornica 1
1065. REMESIANA (Bela Palanka) 13
1066. Oreovac 3
1067. Osmakovo 1
1068. Kalna 2
1069. Niševci 1
1070. Slatina (Niš) 1
1071. Vrtište 1
1072. Žukovac 1
1073. Donja Kamenica 1
1074. Nerićev Han 1
1075. Nozrina 1
1076. Žitkovac 1
1077. PRAESIDIUM POMPEI (Aleksinac) 4
1078. Rutevac 1
1079. Vukašinovac 2
1080. Ivanjica 1
1081. Pakorsaća-Parmenac 1
1082. MUNICIPIUM CELEGERORUM (Kraljevo) 1
1083. Jezdina 1
1084. Jabojnica 1
1085. Ćićevac 1
1086. Paraćin 1
1087. HORREUM MARGI (Ćuprija) 10
1088. Kavadar 5
1089. Takovo 1
1090. Kragujevac 2
1091. Bare 1
1092. Kamenac 1
1093. Banja (Kragujevac) 3
1094. Svilajnac 1
1095. Prčlovica 1
1096. Rudnik 2
1097. Nemeniknće 2
1098. Stojnik 7
1099. Guberevac 41
1100. Babe 10
1101. Sopot 4
1102. Ropočevo 1
1103. Meljak 2
1104. Ostružnica 1
1105. Železnik 2
1106. Avala 1
1107. Kumodraž 1
1108. SINGIDUNUM (Beograd) 55
1109. Pančevo 1
1110. Lisovic 3
1111. TRICORNIUM (Ritopek) 7
1112. AD SEXTUM MILIAREM (Grocka) 15
1113. AUREUS MONS (Seona) 2
1114. VINCEIA (Smederevo) 1
1115. Suvodol 3
1116. Jagnjilo 1
1117. Ratari 2
1118. Veliko Orašje 1
1119. Oreovica 1
1120. BAO (Veliko Laole) 1
1121. MUNICIPIUM AELIANUM (Kalište) 17
1122. Veliko Crniče 3
1123. Požarevac 8
1124. Beranje 3
1125. Klenovnik 2
1126. Dubravica 2
1127. CASTRA MARGENSIA (Kulič) 1
1128. MARGUM (Orašje) 5
1129. Kovin (Vojvodina) 1
1130. VIMINACIUM (Kostolac) 201
1131. LEDERATA (Ram) 10
1132. Zatonje 1
1133. PINCUS (Veliko Gradište) 8
1134. Vince 1
1135. CUPPAE (Golubac) 8
1136. NOVAE (Česavska reka) 1

1137.	AD SCROFULAS (Bosmanska reka)	1
1138.	Gospodjin vir	5
1139.	Greben	1
1140.	Donji Milanovac	1
1141.	TALIATA (Veliki Gradac)	9
1142.	GERULATIS (Miroč)	1
1143.	Golubinje	2
1144.	Djerdap (Kazane)	1
1145.	Trajanova tabla	1
1146.	TRANSDIERNA (Tekija)	5
1147.	ZANES (Kladovo)	1
1148.	PONTES (Kostol)	1
1149.	EGETA (Prza Palanka)	4
1150.	AQUAE (Prahovo)	29
1151.	Negotin	1
1152.	DORTICUM (Vrăv-Rakovica)	1
1153.	Koprivnica	1
1154.	ARGENTARES (Rgotina)	1
1155.	Bor	1
1156.	Zaječar	5
1157.	Gamzigrad	1
1158.	Leskovac	4
1159.	Vratarnica	1
1160.	Vrbica	2
1161.	Koželj	1
1162.	Debelica	1
1163.	TIMACUM MINUS (Ravna)	75
1164.	Sv. Trojica	1
1165.	Slatina	1
1166.	Knjaževac	27
1167.	TIMACUM MAIUS (Gurgušovac)	1
1168.	Svrljig	2
1169.	Novo Selo	1
1170.	ROMULIANUM (Jasen)	4
1171.	Negovanci	1
1172.	Košava	2
1173.	Ružica	1
1174.	BONONIA (Vidin)	14
1175.	Kula	1
1176.	Major Usumovo	1
1177.	Sinagovci	1
1178.	Guselja	1
1179.	Makreš	7
1180.	COMBUSTICA (Kladorup)	5
1181.	Rabiša	3
1182.	Bela	4
1183.	Belogradčik	1
1184.	Državica	1
1185.	RATIARIA (Arčar)	71
1186.	Karlovo	1
1187.	Dobri Dol	1
1187a	*Incertae*	162

THRACIA

1188.	ABDERA	2
1189.	PORSULIS	1
1190.	Thasos	2
1191.	Xanthe	1
1192.	Samothrace	35
1193.	COELIA (Kilia)	1
1194.	LYSIMACHIA	1
1195.	MADYTOS (Maydos)	1
1196.	CALLIPOLIS (Gelibolu)	7
1197.	Panidos	3
1198.	RHAEDESTUS (Rodoste)	9
1199.	CHORA (Heraklitsa)	1
1200.	PERINTHUS HERARCLEA (Eregli)	21
1201.	BYZANTIUM (Istambul)	23
1202.	Kovačevica	1
1203.	Belica (Sendanski)	1
1204.	SCAPTOPARA (Gramada-Blagoevgrad)	1
1205.	SPORTELA (Rila)	1
1206.	GERMANIA (Sapareva Banja)	2
1207.	Palatovo (Tuhlište)	1
1208.	Smolično	1
1209.	PAUTALIA (Kjustendil)	4
1210.	CARISTORUM (Kopilovci)	2
1211.	Perivol	1
1212.	Bosilegrad	1
1213.	Breznički Izvor	1
1214.	Gos	1
1215.	Businci	1
1216.	Zelenigrad	1
1217.	Lomnica	1
1218.	Čoklovskoto Blato	1
1219.	Debeli Lak	1
1220.	TURRES (Pirot)	5
1221.	TRANSLITIS	1
1222.	Planinica	1
1223.	Dimitrovgrad (Caribrod)	1
1224.	MELDIA (Slivnica)	2
1225.	Bretuskovo	1

1226.	Krapec (Dimitrovo)	1
1227.	Balač-Bučino	1
1228.	SERDICA (Sofia)	32
1229.	Kumanica	1
1230.	Bov	1
1231.	Čekalevo	1
1232.	Čekančevo	1
1233.	Gorna Malina	1
1234.	Orlandovci	1
1235.	Pančarevo	1
1236.	Golema Rakovica	1
1237.	Samokov	1
1238.	Sikija (Ihtiman)	1
1239.	Bodrovo	1
1240.	Pčelni (Kovanlyk)	1
1241.	Muchovo	1
1242.	SUCCI	1
1243.	Kalugerovo	1
1244.	BONA MANSIO (Vetren)	1
1245.	Pamidovo	1
1246.	BESAPARA (Sinitovo)	3
1247.	Glavinica	1
1248.	Novo Selo	1
1249.	Gerec	1
1250.	Brestovica	1
1251.	PHILIPPOPOLIS (Plovdiv)	17
1252.	Hisar-Momina Banja	4
1253.	Levskigrad (Karlovo)	1
1254.	Michilci	4
1255.	Suhozen	1
1256.	Golemo Selo (Kalofer)	1
1257.	Hagia Trapeza (Asenovgrad)	1
1258.	Ezerovo	1
1259.	Haskovo	1
1260.	Svirkovo	1
1261.	Čiltikčin	1
1262.	CARASURA (Rupki)	1
1263.	Kazanlyk	1
1264.	Sv. Kirilovo	1
1265.	AUGUSTA TRAIANA (Stara Zagora)	7
1266.	Korten	1
1267.	Novoselec	1
1268.	Nova Zagora	1
1269.	CABYLE	1
1270.	DIAMPOLIS (Iambol)	1
1271.	Izvor	2
1272.	AETOS (Ajtos)	1
1273.	Bălgarevo	1
1274.	DEULTUM (Debelt)	2
1275.	AQUAE CALIDAE (Miroljubovo)	2
1276.	Burgas	3
1277.	ANCHIALUS (Pomorie)	2
1278.	MESEMBRIA (Nesăbăr)	10
1279.	Sveti Vlas	1
1279a	Poroj	1
1279b	Kaporan	1
1279c	*Incertae*	6

PETITE HISTOIRE D'UN GRAND LIVRE : « PHILIPPE DE MÉZIÈRES (1327—1405) » PAR N. IORGA

A l'occasion d'une nouvelle édition *

M. BERZA

Depuis quelques années, les rééditions d'ouvrages de Nicolas Iorga se succèdent à une allure très vive. Cette fois-ci, c'est *Philippe de Mézières (1327—1405) et la croisade au XIVe siècle* que la maison anglaise des « Variorum Reprints » a choisi pour l'inscrire dans ses séries si justement appréciées par le monde savant. Ce choix est dû sans doute à la belle vitalité du livre, qui continue, après les trois quarts de siècle passés depuis sa parution, à rendre de précieux services à la recherche. Mais, pour qui s'intéresse à l'ensemble de l'œuvre du savant roumain, dont la place se révèle toujours plus importante dans l'historiographie du XXe siècle, ce travail de début reste significatif à de nombreux égards. Car bien qu'il ne s'inscrivit pas dans son étonnante bibliographie comme la première de ses publications, *Philippe de Mézières* fut pour Iorga la grande école d'apprentissage du métier d'historien et, à la fois, l'ouvrage qui lui assura la notoriété dans les milieux scientifiques de l'époque. Il ouvrit en même temps de larges perspectives à ses recherches ultérieures, l'initiant à des domaines d'études capables de retenir longuement son attention, tout en lui fournissant la matière de certaines d'entre ses plus importantes con-

* Dans une forme abrégée, le présent article a paru comme préface à : Nicolas Jorga, *Philippe de Mézières (1327—1405)*. Variorum Reprints, London, 1973, XIII—XXXV — 557 p. (réimpression de *Philippe de Mézières (1327—1405) et la croisade du XIVe siècle*, Paris, 1896, « Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Études », cent-dixième fascicule).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 3, P. 443—459, BUCAREST, 1973

8 — c. 3041

tributions [1]. Ce sont, il me semble, des raisons suffisantes pour insister un peu en ce moment sur la genèse du livre qui paraissait en 1896 en tant que cent-dixième fascicule de la « Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes » de Paris.

Né le 5/17 juin 1871 à Botochani, en Moldavie, Iorga quittait en décembre 1889 la Faculté des Lettres de Jassy, où il avait enlevé, après une année d'études, le diplôme de licence en « sciences historico-littéraires ». Parmi les maîtres de ce premier enseignement universitaire se trouvait A. D. Xenopol, auteur d'une grande synthèse de l'histoire des Roumains et philosophe de l'histoire très connu de son temps.

En 1890 déjà, N. Iorga commençait à signer dans des revues roumaines des articles d'histoire et de théorie littéraire, domaine vers lequel se dirigeait principalement son intérêt. A côté de ceux-ci, on peut pourtant signaler déjà un article sur le dernier chroniqueur de la Moldavie, Manolaki Drăghici, qui était aussi un de ses grands-oncles. Des vers complétaient cette activité déjà exubérante, qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'obtenir par concours une chaire de latin au lycée de Ploieşti ou de faire, au printemps, un bref voyage en Italie. Mais, essentiel pour la formation scientifique de N. Iorga fut son départ dans le courant de la même année pour la France, muni d'une bourse d'études que le Gouvernement roumain lui assurait pour quatre ans.

De ces années de jeunesse studieuse, une ample évocation nous laissa Iorga lui-même, dans son récit auto-biographique *Une vie humaine — tele qu'elle fut*, dont le I^er volume, qui nous intéresse ici, est un des chefs-d'œuvres de la littérature roumaine [2]. Débarqué à Paris en octobre 1890, il devait y séjourner — hormis deux courtes visites en Angleterre et à Rome et des vacances passées en Roumanie — jusqu'en janvier 1893, lorsqu'il quittait la France pour se rendre en Allemagne.

Dès le début de son stage parisien, Iorga prit ses inscriptions à la section d'histoire et de philologie de l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

---

[1] Pour une rapide vue d'ensemble sur les étapes de la carrière de N. Iorga et sur son rôle dans la culture et dans l'histoire contemporaine de la Roumanie, v. mon article *Nicolae Iorga (1871—1940)*, in « East European Quarterly », II (1968), nº 3, pp. 241—257 ; les dates essentielles de son activité et ses principaux ouvrages d'histoire et d'histoire de la culture se trouvent dans N. Iorga, *Choix de textes*, publié avec un avant-propos, un tableau chronologique et une bibliographie sommaire par M. Berza, Bucarest, Commission nationale de la R. S. de Roumanie pour l'UNESCO, 1972 ; pour plus de détails, voir surtout les études réunies dans *Nicolas Iorga. L'homme et l'œuvre*, recueil édité par D. M. Pippidi, Bucarest, 1972 (Bibliotheca Historica Romaniae, IX), Editions de l'Académie de la R. S. de Roumanie.

[2] *O viaţă de om — aşa cum a fost* (3 volumes, Bucarest, 1934), I, pp. 200—249 ; à compléter et parfois à vérifier pour certaines dates par l'article de E. Stănescu, qui met à contribution la correspondance du savant et les archives de l'Université de Leipzig : *Les débuts d'un grand historien. Nicolas Iorga (les années 1890—1894)*, in « Revue roumaine d'histoire », IV (1965), nº 6, pp. 1115—1137 ; version roumaine plus complète in « Studii », 18 (1965), nº 6, pp. 1275—1312.

Mais, comme il était envoyé de Bucarest pour des études de grec, il lui fallut obtenir d'abord un changement dans la destination initiale de sa bourse, qui ne lui arrivera qu'en décembre. Si le jeune apprenti, attiré plutôt par « la philosophie et l'histoire littéraire » n'avait rien fait pour se conformer aux intentions de ceux qui l'avaient envoyé à l'étranger, Iorga nous laissera entendre qu'en passant à l'histoire il était encore très peu convaincu de sa vraie vocation [3]. D'ailleurs, comme il envisageait de soutenir aussi une thèse de doctorat en Sorbonne, c'est justement un sujet d'histoire littéraire qu'il lui réserva longtemps : La poésie latine dans l'Italie moderne de Sannazzaro et de Vida [4]. Mais, les recherches d'histoire le gagnèrent bientôt et, sans jamais lui faire perdre son profond attachement à la littérature, elles le retinrent pour la vie.

Lorsque Iorga faisait son entrée aux Hautes Etudes, cette grande école encore si jeune, créée dans l'émulation des prestigieux séminaires allemands, pratiquait une érudition très sûre, mais souvent assez austère. Parmi les maîtres qui y enseignaient, il fréquenta surtout trois : Gabriel Monod, auquel on devait en bonne mesure l'introduction en France des nouvelles méthodes dans la recherche historique, son collaborateur le plus proche, Charles Bémont et, à côté d'eux, l'historien des origines chrétiennes, l'abbé Louis Duchesne. Malgré tout ce qui le séparera plus tard, dans la manière dont il arrivera à concevoir l'histoire, de l'enseignement reçu à Paris, Iorga n'oubliera jamais sa dette de reconnaissance envers ses anciens professeurs. Leurs figures se dressent vivantes dans l'ouvrage déjà cité et des pages empreintes d'une profonde piété leurs seront dédiées, tour à tour, lors de leur sortie de la vie [5].

Ce sont les Hautes Etudes que Iorga considérera toujours comme la vraie école où il s'est formé en tant qu'historien. Mais il n'oubliera non plus l'effort qu'il dut faire pour se plier aux rigueurs de la méthode qu'on y enseignait : « Mon esprit, habitué à une liberté absolue et qui tendait vers d'autres horizons, cet esprit impatient, dut se soumettre, avec beaucoup de difficulté, à cette dure discipline des recherches méthodiques sur des points de détail, très indiquées pour les intelligences plus lentes mais torturantes pour celles plus vives et que pourtant un Carducci considérait

---

[3] « ...C'est ainsi qu'Odobescu [un des maîtres de l'Université de Bucarest, qui suivait avec beaucoup d'intérêt les débuts de la carrière de Iorga] me fit transférer en bonne forme, officiellement, à l'histoire, à laquelle je ne me rendais pas encore suffisamment compte combien me rattachait toute la tradition, et politique et de culture, des deux familles dont je descendais, aussi bien que mon infinie curiosité et mon amour de l'âme humaine, n'importe où et n'importe comment, ce qui, en définitive, est la seule chose digne d'intérêt et de sympathie qui soit au ciel et sur la terre » ; *O viaţă de om*, I, p. 208.

[4] *Ibidem*, p. 212.

[5] *Louis Duchesne*, in *Oameni cari au fost*, III, Bucarest, 1936, pp. 112—113 ; *Gabriel Monod*, *ibid.*, IV, Bucarest, 1939, pp. 30—31 ; *Un profesor frances* : *Charles Bémont* (conférence), Bucarest, 1940.

nécessaires même pour une formation littéraire, par la manière dont elles imposent des frontières et tracent des voies sûres »[6].

Le sujet de son futur travail ne lui fut toutefois pas indiqué par ses professeurs des Hautes Etudes. C'est un des rares parmi ceux de la Sorbonne dont il suivit les cours, Charles-Victor Langlois, qui le lui suggéra. « Avez-vous jamais lu d'anciens documents?, me demanda — raconte Iorga — le professeur de paléographie, qui avait vite fait d'observer que je connaissais le latin, le grec et même l'allemand. Je lui avouai que je ne l'avais jamais fait. Et, aussitôt, il me demanda d'examiner à la Bibliothèque de l'Arsenal — non pas pour un exercice qu'on présente, qui est analysé devant les collègues, que l'on peut louer ou critiquer, et que l'on restitue, mais, immense honneur, en vue d'un article destiné à la Revue Historique — le manuscrit, depuis longtemps négligé, mais qui se révéla immédiatement si plein d'intérêt, des lettres de Philippe de Mézières, chancelier de l'île de Chypre et infatigable prédicateur de croisade dans la seconde moitié du XIV^{e} siècle »[7].

C'est en partant de cette recherche que Ch.-V. Langlois eut l'heureuse idée de le lui confier et dont le premier résultat fut en effet l'article publié par la Revue Historique dès 1892 [8], que Iorga, élargissant continuellement le cercle de ses investigations, est arrivé à bâtir la grande thèse qui fait l'objet de l'actuelle réédition. Découvrir Philippe de Mézières, suivre ses itinéraires en Europe et en Orient, c'était au fond, pour Iorga, se découvrir lui-même. Il y mettra sa passion pour toute trace de vie humaine, cultivée d'ailleurs par l'Ecole qui prêchait la religion du document et qui fera de lui un des grands éditeurs de sources de l'histoire de l'érudition. Il sera conquis par sa propre capacité de vibration, par ce don inné de se transporter dans le passé et d'y vivre comme parmi des vivants. Ainsi qu'il nous le dira lui-même mieux que personne, Iorga « n'a pas pris cette étude d'initiation comme un exercice formel en vue d'un avancement scolaire, mais il y mit tout son cœur comme s'il se fût agi d'un homme qu'il aurait connu, auprès duquel il aurait vécu, en épousant ses aspirations douloureuses vers un idéal à atteindre, en le servant durant ses longues pérégrinations et en veillant à son chevet dans la cellule du couvent des Célestins à Paris, où il enferma sa suprême désillusion et son attente d'être délivré par la mort » [9].

---

[6] *Allocution à l'ouverture de l'Institut d'histoire Universelle* (créé par Iorga en 1937), in *Generalități cu privire la studiile istorice*, III^{e} éd., Bucarest, 1944, p. 215.

[7] *O viață de om*, I, p. 217.

[8] *Une collection de lettres de Philippe de Maizières. Notice sur le ms. 499 de la Bibliothèque de l'Arsenal*, in « Revue Historique », XLIX, 1892, pp. 1—36.

[9] *O viață de om*, I, pp. 217—218; il reviendra encore sur Philippe de Mézières, avec le même sentiment de participation à la vie de son héros, à la p. 221.

Certes, ce vaincu de la grande politique du XIV^{e} siècle n'était pas un personnage inconnu des historiens alors qu'il commença à retenir l'intérêt de N. Iorga. Outre les vieux mémoires de l'abbé Lebeuf, des articles de P. Paris et d'A. Molinier ou l'*Histoire de Chypre* de Mas-Latrie s'étaient occupés de sa vie, de son activité ou de ses œuvres. Quelques années auparavant, en 1886, J. Delaville Le Roulx lui avait spécialement dédié un bref chapitre de sa *France en Orient au XIV^{e} siècle*, ouvrage important dont celui de Iorga sera, sous beaucoup de rapports, un heureux complément. Il y avait, néanmoins, encore beaucoup à reprendre, à corriger ou à approfondir dans la connaissance de l'effort et de la pensée de croisade au XIV^{e} siècle, desquels le nom de Philippe de Mézières reste inséparable. L'œil sûr de Ch.-V. Langlois sut diriger Iorga vers ce beau sujet ; son élève eut le mérite de l'envisager dans toute son ampleur aussi bien que dans ses nombreuses implications.

Nous ignorons la date exacte à laquelle Iorga commença ses recherches concernant Philippe de Mézières, date qui se place sans doute au cours de l'hiver 1890/1891. Il les mena surtout, durant son séjour en France, dans les dépôts de manuscrits et les archives de Paris, avec ce qu'il put leur ajouter comme information pendant ses courtes visites à Londres, à Oxford et à Rome, ou bien par l'appel à des archivistes ou à des bibliothécaires d'autres pays, dont sa correspondance, conservée à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, garde encore les traces. Si dans le courant de l'année 1891 l'article écrit pour la Revue Historique se trouvait prêt, la première rédaction de la thèse était terminée en août 1892 [10]. Cette date mérite d'être soulignée, car nous avons affaire, pour l'essentiel de l'ouvrage, à un très jeune auteur : Iorga venait en effet d'accomplir ses vingt et un ans ! Il continuera pourtant à enrichir son ouvrage de tous les résultats des enquêtes entreprises dans les années qui suivirent, de même que, parti de Paris il ne manquera pas de recourir aux services de spécialistes français pour des compléments d'information ou le contrôle de certaines pièces. Jusqu'au dernier moment de la longue impression du livre, Iorga lui apportera des additions, des retouches ou des corrections, ainsi que le témoigne sa correspondance de l'époque [11] et les copieuses pages d'Errata et Addenda introduites après la bibliographie.

Bien que n'oubliant jamais son *Philippe de Mézières* et tâchant de mettre à profit pour cet ouvrage ses nouveaux voyages — importantes seront dans ce sens ses recherches en Allemagne et en Italie —, d'autres

---

[10] *Philippe de Mézières*, p. 8, note 4.

[11] Ainsi, par exemple, le 6 février 1895, l'imprimeur Durand lui annonçait l'impossibilité où il se trouvait d'introduire de nouvelles corrections dans des feuilles déjà tirées. Il lui conseillait de les laisser pour les errata (Bibl. de l'Académie, Bucarest, *Correspondance N. Iorga*, VI, 1895).

tâches s'étaient imposées encore à l'attention de N. Iorga. Outre sa collaboration à l'*Encyclopédie française*, avec des articles d'histoire et de littérature roumaines, commencée dès 1891 [12], et ce qu'il continuait à publier en Roumanie, il avait avant tout à préparer sa thèse de doctorat, qui entrait dans les conditions d'obtention de sa bourse d'études. Devant le manque d'empressement témoigné par les autorités universitaires françaises de faire subir cette épreuve à un licencié d'une lointaine université de province, Iorga s'était décidé d'aller tenter sa chance en Allemagne, où les conditions étaient moins difficiles.

Le sujet choisi concernait un contemporain plus jeune d'une trentaine d'années de Philippe de Mézières, auteur, comme lui, d'un roman allégorique : Thomas de Saluces, petit prince italien et écrivain français. Pendant les derniers mois de 1892 cette nouvelle thèse, à laquelle Iorga accordait une moindre importance, était déjà entreprise [13]. Après une tentative à Berlin, où Iorga séjourna quelques mois, elle lui servira pour passer son doctorat à Leipzig, ayant dans son jury Karl Lamprecht, et paraîtra à Paris, chez H. Champion, à la fin de 1893, sous le titre *Thomas III, marquis de Saluces. Etude historique et littéraire* (En appendice — pp. 173—200 — des fragments inédits du « Chevalier Errant » [14]. Nous y retrouvons l'intérêt de Iorga pour la littérature, conçue depuis lors surtout comme témoin d'une société ; le chapitre sur « Le chevalier errant » est le plus long du livre.

Les nouvelles préoccupations de Iorga, ainsi que je le disais déjà, ne lui firent aucunement perdre de vue son Philippe de Mézières. Avant de quitter Paris, il avait déposé le manuscrit entre les mains de Ch. Bémont, qui le présentait, le 8 janvier 1893, devant le Conseil de l'Ecole. La charge de commissaires responsables de la thèse échut à A. Longnon et à Jules Roy. La lecture fut longue et, certes, l'écriture de Iorga, dont J. Roy

---

[12] Pour sa collaboration à l'*Encyclopédie française*, v. l'article cité de E. Stănescu, in « Studii », p. 1285, n. 75 et annexe II, 3.

[13] Les phases d'élaboration de ce livre sont difficiles à établir. En tout cas, il fut commencé à Paris, ainsi que Iorga l'affirme à la p. VII, n. 1 de l'ouvrage. Une première rédaction à Paris — en français ou en allemand ? — durant les derniers mois de son séjour, n'est pas à exclure. Le 12 janvier 1893. juste avant son départ pour Berlin, un collègue lui écrivait en se référant à un ami commun : « Dianu aussi m'écrivait que tu pars pour Leipzig, étant donné que tu as déjà fini ta thèse » (Bibl. de l'Acad., Bucarest, *Corresp. N. Iorga*, IV). Dans ses mémoires, Iorga parle des difficultés rencontrées lorsqu'il la rédigeait, directement en allemand, à Berlin, et du mois qu'il a passé, toujours là, pour la traduire ensuite en français, vu qu'à Leipzig on l'acceptait dans cette langue (*Une vie humaine...*, I, pp. 232—233). Et avec tout ceci — et avec son travail d'archives assidu en vue de ses *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, dont le I^{er} volume paraîtra en 1895 — la thèse était enregistrée à Leipzig le 6 juin.

[14] Envoyé à Paris, pour être imprimé, en août, le livre paraissait en décembre (Lettres de F. Bournon, qui s'était chargé de surveiller l'impression et de revoir le style, du 20 août, lorsqu'il venait de recevoir le manuscrit, et du 6 décembre, quand le livre était en cours de brochage ; Bibl. de l'Acad., Bucarest, *Corresp. N. Iorga*, IV), non sans avoir été retardé par les nombreux ajoutés que l'auteur expédiait d'Allemagne. Pour le doctorat de Iorga à Leipzig, le dossier publié par E. Stănescu, annexe I de l'article cité, et Iorga, *Une vie humaine*. . ., pp. 235—240.

ne manquait pas de se plaindre, était peu faite pour l'écourter. Le 25 juin, la thèse était acceptée et son auteur obtenait le titre d'élève diplômé. Mais les difficultés n'allaient que commencer.

Trois jours plus tard, le 28 juin, Ch. Bémont, directeur de la conférence, donnait à son élève des nouvelles qui devaient lui provoquer une joie assez mélangée. S'il lui communiquait que la thèse était acceptée, il lui faisait connaître en même temps les conditions sous lesquelles elle pouvait être publiée. Il fallait faire des réductions sensibles, pour des raisons aussi bien d'ordre financier que méthodologique. Le manuscrit présenté, dont J. Roy avait « fait un grand éloge », aurait donné plus de 700 pages, dont les frais d'impression dépassaient les moyens de l'Ecole. Et, avec une franchise un peu brutale, mais sans doute justifiée, la lettre ajoutait : « Enfin, vous devez aussi, cela dans votre intérêt bien-entendu, revoir de près votre travail et le réduire autant que possible. Le temps vous a manqué évidemment pour faire plus court ; vous avez mis tout ce que vous savez dans ce texte et dans les notes. Il faut craindre qu'une érudition massive ne rebute le lecteur ». Mais, le sacrifice le plus dur se trouvait dans l'« arrangement » proposé par Gabriel Monod : « les derniers chapitres de votre thèse appartenant à l'histoire littéraire on pourrait les omettre, en les résumant seulement à quelques pages de la conclusion ». C'était probablement une vraie douche pour Iorga, cette demande de retrancher les analyses littéraires, au moment où il envisageait même « d'écrire l'histoire de la littérature française au XIV^{e} siècle, ambitieux projet que... j'ai nourri longuement et que d'ailleurs, selon ce qu'il arrive toujours à ces sujets longtemps repassés en son esprit et caressés, je n'ai jamais réalisé »[15]. Et c'était, évidemment, bien regrettable de priver le lecteur de ces chapitres que Iorga ne reprendra plus jamais, bien qu'il s'en référât encore longtemps après [16] ; seuls les soucis d'économies pouvaient justifier une telle décision.

Ainsi, donc, le manuscrit était renvoyé à son auteur, « pour l'abréger dans la mesure du possible ». Bémont ne manquait pas de lui faire remarque qu'évidemment « il vaut mieux que les suppressions soient faites par vous et non par votre commissaire responsable ». Et, convaincu de la valeur du livre, il ajoutait : « J'espère enfin que bientôt nous aurons un beau volume de plus dans notre collection »[17].

Il paraît que Iorga se soit assez vite décidé aux sacrifices requis — sinon à tous, du moins à certains, dont les chapitres d'histoire litté-

---

[15] *O viață de om...*, I, p. 231.

[16] Les tentatives faites pour retrouver le manuscrit initial n'ont pas donné jusqu'à présent de résultat. Il est à remarquer que Iorga n'a pas dédié un chapitre à Philippe de Mézières ni dans son *Histoire des littératures romanes* (3 vol., en roum., Bucarest, 1920), ni dans ses *Livres représentatifs dans l'histoire de l'humanité* (I^{er} vol., 1ère éd., Vălenii de Munte, 1916).

[17] E. Stănescu, *art. cité*, annexe II, 21, pp. 1305—1306.

raire — car le 30 juillet E. Châtelain, secrétaire de l'Ecole, lui accusait réception du manuscrit [18] et le 23 août Gabriel Monod acceptait que le livre lui fût dédié [19]. L'impression ne commencera pourtant pas de sitôt et des moments d'alerte interviendront encore.

Si le 20 janvier 1894 Ch. Bémont annonçait à Iorga que « l'impression de votre Mézières est commencée, je l'espère. On m'en avait donné la promesse formelle il y a trois semaines » [20], deux mois plus tard, le 26 mars, J. Roy expliquait le retard intervenu par le soin qu'il avait dû apporter à la révision du texte et les corrections demandées par la forme, mais, concluait-il, « ceci n'empêchera point l'impression de commencer la semaine prochaine ». Au Conseil de l'Ecole, il avait proposé comme commissaire surveillant de l'impression Charles Bémont. Enfin, il lui partageait son inquiétude sur le nombre trop grand des pièces justificatives [21].

En fait, l'impression ne commença que quelques mois plus tard. Le 8 juin, l'éditeur E. Bouillon lui faisait savoir que « la mise en œuvre de votre livre va commencer bientôt et j'espère que vous allez recevoir très prochainement les premières épreuves ». Le 5 juillet, le même lui indiquait l'adresse de l'imprimeur, pour entrer directement en correspondance avec lui [22]. Cette fois-ci, effectivement, l'impression devenait une réalité. Déjà, le 30 juillet, Châtelain annonçait Iorga qu'on ne pouvait pas donner le bon à tirer pour les feuilles 1—2 avant qu'elles ne soient pas vues par Bémont, en sa qualité de commissaire [23].

L'état euphorique qu'on est en droit de supposer chez Iorga n'allait pourtant durer qu'assez peu. Car une vraie tempête surgira bientôt. Déjà, le 1^er^ août, l'imprimeur Durand lui annonçait les nouvelles difficultés : « ...les premières feuilles m'étant revenues avec d'énormes modifications, nécessitées par une annotation de M. G. Paris, je crois, qui n'admet pas une partie de vos renseignements généalogiques » [24]. L'incident ne sera clos qu'au début de novembre, avec beaucoup de difficulté et non sans avoir longuement entravé la marche de l'impression.

Une lettre de 8 pages de Ch. Bémont, datée du 28 octobre — remarquable par la haute conscience professionnelle qui l'anime et par l'émouvant mélange de sévérité et d'affection basée sur une profonde estime dont elle témoigne — nous donne tous les détails de l'affaire.

Iorga se trouvant encore en voyage à ce moment de l'été, Bémont était intervenu sans attendre son avis : « ...j'ai acquis la conviction

[18] *Ibid.*, annexe II, 24, p. 1307.
[19] *Ibid.*, annexe II, 27, p. 1308.
[20] *Ibid.*, annexe II, 30, p. 1309.
[21] *Ibid.*, annexe II, 31, p. 1309.
[22] Les deux lettres à la Bibl. de l'Acad., Bucarest, *Corresp. N. Iorga*, V.
[23] *Ibid.*
[24] *Ibid.*

qu'il fallait supprimer les pages où vous parlez de gens appelés Mézières *mais qui n'étaient manifestement pas* de la famille de votre Philippe ». Ces changements intervenant tellement tard, le secrétaire de l'Ecole avait dû en avertir le président de la section. Gaston Paris marqua sur les épreuves les passages incriminés et donna des explications supplémentaires dans une lettre adressée à Bémont, qui dut en tenir compte. « Croyez-moi — concluait Bémont —, votre travail ne peut que gagner à être allégé par ces remaniements. J'ai pleine confiance que, réflexion faite, vous parlerez comme moi et que nous pourrons continuer l'impression d'un travail que les commissaires chargés de l'examiner ont jugé, à quelques corrections près, vraiment remarquable ». Avant de conclure, il l'avait encore averti qu'un nouveau sacrifice s'imposait : renoncer aux pièces justificatives, qui auraient dû être pourvues de toute une série d'indications et qui demandaient une collation avec les originaux effectuée par les commissaires [25].

Quelques jours auparavant, le 23 octobre, une lettre similaire, mais beaucoup plus brève, lui avait adressé Gaston Paris, dont Iorga dira dans ses mémoires combien il regrettait de ne pas avoir suivi les cours, lui, qui préparait une thèse touchant aussi à la littérature, pour ajouter en passant, et sans rancune d'ailleurs, que justement ce savant devait « supprimer des pages entières de cette thèse, avec la mention pas trop flatteuse : „c'est insensé'' »[26]. Dans sa lettre, G. Paris le remerciait d'abord pour *Thomas III, marquis de Saluces* : « J'ai déjà lu la partie qui m'intéressait le plus, celle qui concerne le *Chevalier errant*, — et j'ai pu constater avec quelle exactitude et quelle intelligence vous aviez dépouillé cet ouvrage curieux et jusqu'ici mal connu » (c'était justement l'histoire littéraire, éliminée, ou peu s'en faut, de *Philippe de Mézières*). Puis, il passait au sujet brûlant : « J'ai bien regretté d'apprendre les difficultés qui se sont élevées au sujet de votre livre sur Philippe de Mézières. J'en suis un peu cause, ayant trouvé nécessaires les changements et les suppressions que vous avez de la peine à accepter. J'espère que vous ne persisterez pas dans votre refus, et que vous ne voudrez pas priver notre Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes d'un livre qui lui fera certainement honneur... Vous auriez tort à tenir à quelques hors-d'œuvres, qui sont étrangers au corps même du livre et que plus tard vous serez le premier de vous applaudir d'avoir sacrifiés » [27].

Après ces deux lettres — et surtout, probablement, après celle de Ch. Bémont — la paix se fit et l'impression put reprendre. Pour marquer la reprise des bonnes relations avec l'Ecole, Iorga proposait même à

---

[25] *Ibid.*
[26] *O viață de om...*, I, p. 209.
[27] E. Stănescu, *art. cité*, annexe II, 33, p. 1310.

Gaston Paris de donner pour la Société des anciens textes français une édition des œuvres françaises de Philippe de Mézières. Ce dernier avouait dans sa réponse du 9 novembre que l'idée lui « sourirait beaucoup », mais il lui faisait savoir que la Société ne délibérait que sur proposition accompagnée du texte qu'on lui offrait à éditer : « Mais je pense bien qu'elle ferait bon accueil à votre projet » [28]. La question en est restée là. *Le Songe du vieil Pelerin* attendra encore trois quarts de siècle son éditeur.

Un dernier écho de cet épisode se trouve dans la conférence que Iorga dédiait, quelques mois avant sa tragique fin, à Charles Bémont, décédé au début de l'automne 1939. Rappelant les années où il fut l'élève de Bémont et l'appui qu'il trouva toujours en lui, Iorga revenait encore une fois sur cette thèse restée si chère à son cœur : « ...travail passé lui-aussi par de nombreuses épreuves, ce qui me fit penser à un moment donné à retirer la thèse, et puis je l'ai laissée : vous ne pouvez pas vous imaginer combien utile est un tel traitement lorsqu'on est jeune, et tant de jeunes qui battent déjà des ailes dans leur nid, ici chez nous, auraient dû recevoir une telle leçon... »[29]. A l'écouter, l'ombre du vieux maître a dû sourire doucement, satisfaite !

L'incident n'était pas encore clos lorsque Iorga, qui venait d'achever son long voyage d'études par de fructueuses recherches dans les bibliothèques et les archives d'Allemagne (après Berlin et Leipzig, Dresde, Munich et Nuremberg), d'Autriche (Innsbruck) et d'Italie (Venise, Milan, Florence et Gênes), se présentait en octobre 1894 au concours pour la chaire d'Histoire Universelle, vacante à l'Université de Bucarest. Parmi les annexes à sa demande d'inscription se trouvaient aussi les premières feuilles de *Philippe de Mézières* [30]. Le résultat du concours fut indécis, quoique les contre-candidats de Iorga fussent destinés à se perdre dans l'anonimat scientifique. Toutefois, le Ministère lui confia la suppléance de la chaire. Un nouveau concours, en octobre 1895, auquel Iorga présentait, parmi d'autres publications, 25 feuilles de la thèse de Paris [31], le rendait titulaire de cette chaire qu'il allait illustrer pendant presqu'un demi-siècle.

Nous touchons à la fin de l'histoire du premier grand livre de Nicolas Iorga. Vers la fin de l'année 1894, l'impression reprenait d'un pas alerte et déjà le 30 novembre l'imprimeur Durand avait envoyé « un très

---

[28] *Ibid.*, annexe II, 35, p. 1311.

[29] *Un profesor frances : Charles Bémont*, pp. 6—7.

[30] B. Theodorescu, *Un concurs universitar celebru* (*Nicolae Iorga*), Bucarest, 1944 (dossier complet des deux concours auxquels se présenta Iorga), annexe, p. 129 : « une partie des feuilles imprimées de sa thèse, reçue à l'Ecole pratique des Hautes Etudes de Paris... »

[31] *Ibid.*, p. 138.

fort paquet » d'épreuves, suivi par un second quelques jours plus tard[32]. Si une bonne année passera encore jusqu'à la fin de la besogne, ce retard sera dû, d'abord, au système compliqué de correction des épreuves, qui les faisait passer successivement entre les mains de Iorga, à Bucarest (s'il n'était pas en voyage), de J. Roy et de Ch. Bémont à Paris, pour retourner à Chartres, où l'on imprimait le livre. Ensuite, les continuelles additions et corrections apportées par l'auteur, qui devaient à leur tour être revues par les commissaires — auxquels Iorga recourait aussi pour des contrôles de bibliothèque —, n'étaient pas faites pour faciliter les choses.

Le 8 septembre 1895, Bémont demandait à Iorga l'index des noms propres, la table des matières et l'introduction bibliographique, satisfait « que votre thèse soit enfin terminée » [33], ce qui n'empêchera pas que de nouvelles corrections et additions interviennent aux dernières feuilles. Le 4 décembre, le même savant lui annonçait l'envoi des épreuves de l'Introduction bibliographique et de l'Index [34] (où il était encore intervenu pour l'alléger [35]). Enfin, le 15 février 1896, Bémont, qui demandait à Iorga sa collaboration au volume que l'on voulait offrir à Gabriel Monod, ajoutait en post-scriptum : « Je crois que votre Philippe de Mézières va être distribué à l'Ecole et mis en vente ces jours-ci. Je vous félicite d'en avoir fini ; j'espère que la critique lui sera bienveillante »[36]. La nouvelle était confirmée quelques jours plus tard par E. Châtelain, qui se montrait moins préoccupé par la critique que par un autre aspect de la question : les corrections avaient requis 1349 heures de travail ; elles représentaient, à 0,75 fr. l'heure, un total de 1011 frs. 75, somme qui était « difficile à régler » pour l'Ecole: « C'est un beau volume sans doute, mais qui nous coûte cher »[37] !

Une dernière lettre de Bémont à Iorga dans la question de Philippe de Mézières — car leur amitié durera jusqu'au bout de leurs vies, destinées à finir si tôt l'une après l'autre — date du 11 mars 1896. Elle fut occasionnée par la réception de l'exemplaire dédicacé du livre. Précédant une longue série de conseils destinés à tempérer l'ardeur fébrile de Iorga et sa hâte de tout voir et de tout dire — conseils qu'il se promettait d'ailleurs de lui donner pour la dernière fois, en ce moment où ils venaient de finir leur tâche commune —, nous y trouvons exprimés les scrupules de l'érudit devant une œuvre qu'il admirait, certes, mais qui ne cessait de l'inquiéter : « Il faut maintenant attendre le jugement de la critique sur

---

[32] Bibl. de l'Acad., *Corresp. N. Iorga*, V, lettre du 8 décembre.
[33] *Ibid.*
[34] *Ibid.*
[35] *Ibid.*, lettre du 2 octobre.
[36] *Ibid.*, VI.
[37] *Ibid.*, VI, lettre du 19 février.

votre livre. Tout le monde reconnaîtra, je l'espère, que vous y avez apporté une conscience digne de tous les éloges. Je crains qu'on n'y fasse des objections assez graves : on perd un peu trop souvent Mézières de vue, il disparaît derrière la Croisade, si bien qu'il y a pour ainsi dire deux sujets traités parallèlement dans l'ouvrage : un sujet de biographie bien limité et un sujet très vaste d'histoire générale. En condensant d'avantage, en prenant le temps de faire plus court, vous auriez sans doute pu atténuer ce défaut de composition » [38].

Avait-il raison le rigoureux savant ? A certain égard, sans nul doute, oui. On se prend parfois à sourire, en suivant, par exemple, Pierre de Lusignan dans sa folle randonnée à travers l'Europe, lorsqu'on se rappelle le pauvre Philippe, oublié dans un coin. Mais peut-on réellement en vouloir à Iorga d'avoir tâché de construire son œuvre à la fois sur les deux plans de la « biographie » et de l'« histoire générale » ? Qu'il ait esquissé un cadre trop vaste pour son personnage, peut-on vraiment le lui reprocher ? Assurément, depuis lors, les grands enchaînements exerçaient sur lui leur irrésistible attrait. Et puis, dans tout ce fracas de guerre, parmi tant de joutes et de tournois, le personnage lui-même prend autrement consistance, devient plus réel, dans tout ce qui le rattache et surtout dans ce qui l'oppose à la société dont il faisait partie. Et peut-être est-ce à ce « défaut de composition », réel sans doute, que nous devons la fraîcheur que conserve ce livre d'un auteur avide de se pencher sur ses personnages et de les voir s'agiter sur la scène immense d'un grand théâtre.

Passons aux choses sérieuses ! Ce n'est pas pour son charme, ni pour tout ce qu'il peut suggérer au lecteur dans tant de domaines, jusqu'à la si moderne « histoire des mentalités » — et Huizinga y puisait déjà —, qu'il est aujourd'hui réimprimé, mais pour ses solides qualités d'érudition. Pour en dire la valeur, je laisserai la parole au meilleur connaisseur du problème, le professeur G. W. Coopland, éditeur — enfin ! — du « Songe du vieil pelerin » :

« N. Jorga's *Philippe de Mézières, 1326—1405, et la croisade au XIV^{e} siècle*, published in 1896, is the essential work for all students of the life and time of Philippe de Mézières, embodying as it does the results of research both wide and deep. It has to be corrected on comparatively minor points, for example, the ascription of the *Somnium Viridarii* to Philippe, and, probably, the rather confusing statement (p. VII) on the three documents referred to above dealing with Philippe's Order of the Passion. These exceptions, however, take little from the value of Jorga's work. It has the further advantage of including adequate summaries of works by Philippe not yet published, for example, his *Oratio Tragedica*

---

[38] *Ibid.*

(Mazarine 1651) of date 1389—90 (?), as also of the famous *Letter to Richard II* of early 1395. Nineteen of Philippe's letters are analysed by N. Jorga in "Rev. Hist.", vol. XLIX »[39].

★

Dans sa vie d'historien, Iorga parcourra le long chemin qui sépare l'érudit de *Philippe de Mézières* du penseur de l'*Historiologie Humaine.* Sans jamais renoncer à l'érudition, malgré tout le mal qu'il a pu en dire, l'essentiel de son intérêt se dirigera cependant dans d'autres directions, où l'hypothèse hasardeuse jette son pont dans l'espace ou dans le temps, où les strictes règles de la méthode sont parfois bousculées, alors que l'esprit est pressé de surprendre, sous l'éclat d'une réalité continuellement changeante, les lignes profondes d'une secrète unité, le sens d'un mouvement. La manière d'écrire change à son tour — bien qu'il y ait plusieurs styles Iorga, selon la matière qu'il traitait et son état d'âme —, elle devient plus touffue, plus allusive aussi. L'architecture de l'ouvrage n'échappe non plus à cette suite de conséquences ; obligée d'épouser les lignes sinueuses d'une pensée faite de nuances, de brefs éclairages successifs, elle reste moins apparente, plus enfouie, si l'on ose dire, dans la masse de sa propre matière.

Iorga mesurait son propre trajet lorsqu'il affirmait en 1937, à l'inauguration de l'Institut qui allait porter son nom : « Sans oublier mes penchants littéraires et tout en continuant à poursuivre des explications, dans les limites de mes propres connaissance d'alors, j'ai donné une série de travaux du type qui m'était imposé et hors duquel ne risquaient de se manifester que les représentants d'une école vieillie et démodée, taxée de littérature ». Parti de ces débuts orthodoxes, il était arrivé, au cours de son labeur, « à des explications toujours plus larges », pour se trouver à un moment donné « dans la nécessité absolue de ne plus penser que selon des lignes capables de traverser le développement humain en son entier ». Les effets se firent vite sentir : « On a vu (dans son *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*) des répétitions là où il n'y avait aucune, de l'obscurité là où se trouvait la lumière que j'avais voulu et que je pense avoir donnée, une manière défectueuse de composer, qui pour tel jeune français est ,,un peu moins qu'embryonnaire'' et qui n'est que le résultat ultime d'une longue et parfois douloureuse réflexion sur les relations entre les actes et la pensée des hommes, en tous lieux et de tous temps »[40].

Les signes avant-coureurs de cette évolution future, avec tout ce qu'elle comportera de gains et de pertes, sont parfois décelables dans

---

[39] Philippe de Mézières, chancellor of Cyprus, *Le songe du vieil pèlerin*, edited by G. W. Coopland, vol. I, Cambridge, 1969, p. 18.

[40] *Allocution* citée, in *Generalităţi*, pp. 215 et 216.

Philippe de Mézières et, en ce sens, une lecture attentive du livre n'est jamais sans fruit. Mais plus pressant me semble d'examiner le champ d'investigation que ce travail de première jeunesse ouvrait à la curiosité de son auteur. On y apperçoit sans doute, ses premiers contacts avec le monde byzantin et ottoman, qu'il va rejoindre aussi en partant de l'histoire de son propre pays. Pour le moment, cependant, Byzance et les Osmanlis occupent encore une place secondaire, dans cet ouvrage orienté surtout vers d'autre contrées islamiques et hanté par la Jérusalem terrestre, afin d'assurer au vieil pèlerin les délices de la Jérusalem céleste. La continuation de la recherche entreprise autour de Philippe de Mézières et de la croisade au XIV^{e} siècle rapprochera néanmoins toujours plus l'historien de l'horizon byzantin, comme elle le rapprochera des problèmes essentiels que l'expansion ottomane posait en premier lieu à ce sud-est de l'Europe, qui, sous ses différentes étiquettes politiques, aura une part si large dans ses méditations.

Si, sur le personnage même de ses premières recherches il ne reviendra qu'assez tard et incidemment [41], Iorga avait commencé dès ses années d'études à l'étranger la quête acharnée des documents concernant ces « arrière-croisades », à l'entrée desquelles dans la conscience des historiens il devait tant contribuer, à la suite de la « Société de l'Orient latin » et de Delaville Le Roulx, par son *Philippe de Mézières*. Il pensait depuis lors à écrire une « histoire de l'idée de croisade après les dernières expéditions dirigées contre la Syrie ou l'Egypte du Soudan, c'est-à-dire des projets formés à partir du XV^{e} siècle et des combats au nom du même idéal qui avait inspiré jadis Godefroy de Bouillon, mais contre des ennemis nouveaux, les Turcs établis en Europe pour fonder et dominer une Byzance musulmane » [42]. Avec l'Histoire de la littérature française au XIV^{e} siècle, cet autre vieux projet longtemps caressé revenait dans le passage de ses mémoires déjà cité. Si l'œuvre ne fut jamais écrite, les matériaux de la construction rêvée commencèrent tôt à faire masse. Certaines pièces iront à la « Revue de l'Orient latin », mais la grande publication, dont l'utilité se conserve encore, ne prendra corps qu'à partir de 1899. Ce seront — l'ancien projet perce dans le titre même — les six séries des *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^{e} siècle*, qui, avec les quelques 2.500 pages imprimées qu'elles finiront par totaliser, débordent largement sur les limites chronologiques indiquées. Les *Notes et extraits*, avec leur richesse exceptionnelle du point de vue de l'information, faisaient

---

[41] *L'épître de Philippe de Mézières à son neveu*, in « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », VIII (1921), pp. 27—40; *Le testament de Philippe de Mézières*, ibid., pp. 119—140.

[42] *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^{e} siècle* (Paris (I—III) — Bucarest (IV—VI), 1899—1916), vol. IV, p. III.

voir depuis lors l'ampleur des problèmes que Iorga rattachait à l'idée de croisade. C'est pour cela qu'il fut lui-même l'un des premiers à les utiliser à fond, pour y puiser la substance de nombreux chapitres de sa grande *Geschichte des osmanischen Reiches* [43].

Outre cet apport documentaire, nous devrons à Iorga un nombre considérable d'ouvrages spéciaux, de chapitres dans des œuvres de synthèse, de mémoires et d'articles relatifs au grand chapitre de la croisade et à ses implications d'ordre politique, idéologique et culturel [44]. Dans une conception de l'esprit et de l'action de croisade qui devait s'élargir sans cesse, il examinera sous cet angle des phénomènes fort divers, qui commencent à se manifester très tôt, pour se poursuivre, sous des formes souvent bien différentes, jusqu'à tard dans le courant du XVII^e^ siècle, sinon plus tard encore [45]. Sans pouvoir y insister, je dirai seulement que de l'ensemble de l'œuvre de Iorga — car le savant roumain évitait généralement les définitions trop précises — l'on pourrait dégager une vue de la croisade qui dans son sens le plus large serait à même d'englober les éléments suivants : la croisade est une action dominée par la foi chrétienne, ayant pour but soit de délivrer des régions soumises à des adeptes d'une autre religion, soit de défendre contre les Infidèles certaines régions menacées ; mais elle peut aussi poursuivre l'accroissement de la domination chrétienne dans des contrées qui ne lui avaient pas appartenues originairement, poursuivant en même temps le salut des âmes conquises ; elle peut être dirigée contre des religions ennemies, comme elle peut aussi viser les schismatiques : sa fin dernière est toujours le triomphe de la vraie foi, d'une orthodoxie.

Il est facile de s'apercevoir que ce que l'on perd en précision dans ce contenu trop flou accordé à la notion, on le gagne dans les possibilités de rapprochements entre des situations qui apparaissent au premier abord très éloignées, ce qui correspondait d'ailleurs à l'une des tendances les plus marquées de l'esprit de Iorga et à sa conception de l'histoire. Nous y voyons entrer de cette manière la croisade byzantine, contestée par des spécialistes, à côté de l'activité guerrière d'un Charlemagne, pour ne plus parler de la lutte menée contre l'Islam en Italie et surtout en Espagne, et jusqu'à certains aspects de l'expansion portugaise (*Les décou-*

---

[43] 5 volumes, Gotha, 1908—1913.

[44] La bibliographie de la contribution de N. Iorga à l'histoire des croisades, avec celle des ouvrages sur l'histoire de Byzance (mais, pour la première, ne dépassant pas le XV^e^ siècle) a été dressée par Andrei Pippidi, qui donne aussi les nombreux comptes rendus du savant sur des publications concernant ces domaines : *Bibliografia lucrărilor lui N. Iorga referitoare la Bizanț și cruciade*, in *Nicolae Iorga — istoric al Bizanțului*, recueil d'études p.p. par Eugen Stănescu, Bucarest, Editions de l'Académie (Institut d'études sud-est européennes), 1971, pp. 235—251.

[45] Une ample analyse de la contribution de Iorga à l'étude de la croisade aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, chez T. Teoteoi, *Nicolas Iorga, historien des dernières croisades* (en roum.), dans le volume cité à la note précédente, pp. 87—128.

vertes portugaises et la croisade sera justement le titre d'un de ses derniers articles). Dans cet ensemble, la croisade anti-ottomane a une place de choix et c'est par elle surtout que le mouvement a pu se survivre — ou, mieux, connaître de nouvelles flambées — jusqu'à une époque aussi avancée. La croisade peut, d'autre part, être, ainsi qu'on s'en est aperçu, aussi bien offensive que défensive, mue donc par des impulsions assez différentes.

Il ne faut d'ailleurs pas croire que Iorga se laissait leurrer par cette composante de la croisade qui est une foi chrétienne poussée au paroxysme. Il voyait, au contraire, tout ce qui l'accompagnait ou se cachait derrière elle d'appétits brutaux ou d'intérêts bien ou mal calculés.

Les croisades classiques, que Pierre de Lusignan pensait continuer, devaient naturellement l'attirer d'une manière très spéciale [46]. Les contacts qu'elles permirent d'établir — par-dessus toutes les divisions et les haines — entre l'Occident et l'Orient, contacts que Iorga était enclin de considérer plus féconds qu'on ne l'admet souvent aujourd'hui ; les grands mouvements de foules qu'elles suscitèrent — surtout la première — et leur caractère spontané ; les échanges de culture intervenus entre les chevaliers occidentaux et les populations soumises dans les formations politiques créées en Orient et les synthèses de civilisation qui en résultèrent — c'étaient autant de raisons pour que Iorga trouve dans les croisades classiques un de ses sujets préférés. La *Brève histoire des croisades et de leurs fondations en Terre Sainte* (1924) sera ainsi suivie des *Narrateurs de la première croisade* (1926), de *La France de Terre Sainte* (1934) et de *France de Constantinople et de Morée*, petits livres très denses, sortis toujours d'une nouvelle lecture des sources et d'une interprétation personnelle. Il retrouvera parfois de vieilles connaissances, du temps de son Philippe de Mézières, comme dans *France de Chypre* (1931) [47] ou dans la *Brève histoire de la Petite Arménie. L'Arménie cilicienne* (1930).

Ajoutons, pour finir, que Venise même, cette Venise où Philippe et son roi ont fait de longues haltes dans leurs voyages d'appel à la croisade et qui avait de si grands intérêts en Orient, c'est toujours à cette époque que Iorga l'a connue, pour lui rester attaché à jamais et en devenir un de

---

[46] Sur *N. Iorga, historien de l'Orient latin*, l'excellente étude de Andrei Pippidi, dans le même volume et, en français, dans *Nicolas Iorga, l'homme et l'œuvre*, pp. 157—174.

[47] Coll. de l'Institut Néo-hellénique de l'Université de Paris, fasc. 10, réédité en 1966.

ses historiens. Après l'avoir longuement suivie dans ses rapports avec l'Empire byzantin et avec l'Empire ottoman, dans son expansion pontique et sud-est européenne, il donna de son passé une brève mais complète synthèse, qui reste parmi les plus originales [48].

Dans une vie de recherches où tout s'enchaîne d'une manière exemplaire, le conseil averti de Ch.-V. Langlois s'était avéré particulièrement fécond.

[48] Publiée en français, elle reste encore enfouie dans des périodiques de Roumanie.

GLI INIZI DEL CIRILLICO A STAMPA

TITO FERIOZZI
(Roma)

Le origini e le prime fasi della stampa con caratteri cirillici sono comprese — come è noto — nell'arco di un trentennio, che va dal 1491 al 1521 ; i suoi centri furono, in ordine cronologico : Cracovia, Cettigne, la Valacchia e Goražde-Venezia [1].

Grazie alla vasta letteratura specialistica fin qui prodotta da oltre mezzo secolo, sono state acquisite talune certezze generali intorno alle esperienze tipografiche di questo primo periodo [2]. In particolare, però, mentre siamo in grado di illuminare sufficientemente alcuni aspetti della produzione cracoviense di Fiol [3], incontriamo notevoli difficoltà nell'inda-

[1] Se si vuole ricondurre la preparazione dei testi e dei tipi, usati nel 1491 a Cracovia e nel 1493 a Cettigne, al penultimo decennio del secolo XV°, ci troviamo, quasi, a coincidere con le origini della stampa in paleocirillico, o glagolitico, della quale possediamo edizioni del 1484, 1491, 1493, 1494—1496, e poi del 1507 e 1508, cui si possono aggiungere il *Molitvenik* e i due *Officia* del 1512. Questi ultimi tre e il *Breviarium* del 1493 sono stati stampati con certezza a Venezia; tutti gli altri sono di produzione dalmata (Modruš, Kosinj, Senj) : cfr. J. Badalić, *Jugoslavica usque ad annum MDC*, Aureliae Aquensis 1959, n. ri 1, 2, 3, 6, 10, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20.

[2] Una letteratura specialistica essenziale è raccolta in : L. Demeny, *L'imprimerie cirillique de Macarios de Valachie*, "Revue Roumaine d'Histoire", n. 3, t. VIII, Bucarest 1969, nel modo seguente : per Cracovia alla p. 555, per Cettigne alle pp. 558—559.

Per le stampe macariane di Valacchia, vedi, oltre ai n. ri 1, 2, 3 del t. I e ai n. ri 2, 3 del t. IV della *Bibliografia Românească Veche* (București 1903, 1944), P. P. Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie (1508) și începuturile tipografiei în Țările Române*, București 1961 e Idem, *Octoihul lui Macarie și originele tipografiei în Țara Românească*, București 1939.

Per la letteratura sulle stampe serbo-veneziane del Vuković, rinvio a J. Badalić, *op. cit., passim.*

[3] I tipi usati da S. Fiol a Cracovia furono incisi da Rudolf Bendorf di Braunschweig; pubblicò un *Octoih* e un *Časoslov*, datati 1491, che portano lo stemma della città di Cracovia, un *Triod postnij* e un *Triod cvetnij*, che hanno gli stessi caratteri dei precedenti, ma nessuna indicazione di data e di luogo; gli specialisti suppongono che Fiol abbia stampato anche un *Psaltir*, ma non se ne conosce alcun esemplare : cfr. L. Demeny, *art. cit., loc. cit.*, pp. 554—555, il quale aggiunge : "I dati sull'attività di Fiol, scoperti negli archivi di Cracovia, sono a tal

gine sui successivi fenomeni tipografici registrati nel Montenegro e in Valacchia. Non tanto, cioè, permangono oscurità circa „la collocazione delle stamperie di Macario nel contesto della stampa in generale e di quella cirillica in particolare"[4], quanto e soprattutto sulle origini di quelle tipografie, sulle loro finalità e sulla loro doppia cessazione.

A tutt'oggi non possediamo alcun documento nè alcuna cronaca che facciano riferimento all'una o all'altra stamperia di Macario: conosciamo soltanto il nome dello hjeromonaco dalle sottoscrizioni dei suoi libri, in uno dei quali egli aggiunge di essere montenegrino e di stampare a Cettigne [5]; in tutti gli altri, il solo suo nome. Si nutre certezza, ormai, che tanto i libri montenegrini dell'ultimo decennio del sec. XV°, quanto quelli stampati in Valacchia durante i primi anni del successivo, siano opera del medesimo monaco [6].

Circa l'iniziativa della sua attività tipografica, si accetta comunemente l'ipotesi che essa debba ricollegarsi alla volontà dei Principi Crnojević del Montenegro, del Principe Radu il Grande di Valacchia e dei suoi immediati successori: sembra, infatti, che non si possa attribuire un diverso significato alle parole dei Principi stessi, i quali, nelle prefazioni o negli epiloghi, si presentano in prima persona come ideatori, autori e patrocinatori dei libri; Macario vi appare semplicemente come esecutore [7].

Quali, dunque, le finalità da cui i Crnojević e i Basarabi furono mossi ad istituire le rispettive tipografie? E quali le cause della cessazione di entrambe le attività?

Il quadro delle risposte più correnti, che emerge dalla bibliografia specialistica, è in sintesi il seguente:

a) in un insieme di iniziative, tendenti al rafforzamento delle istituzioni religiose e politiche, i Crnojević fondano la tipografia per venire

---

punto chiari, che nessuno pone più in dubbio l'esistenza di una tipografia cirillica a Cracovia, diretta dallo stesso Fiol."

La tipografia fu chiusa e Fiol imprigionato per ordine delle autorità cattoliche di Cracovia: cfr. P. P. Panaitescu, *Octoihul...*, p. 16.

[4] È il problema che si pone il Demeny (*art. cit.*, p. 550), seguito dall'altro relativo al luogo in cui furono stampati i tre libri macariani di Valacchia.

[5] Nel *Psaltir*, pubblicato il 22.IX.1495 (J. Badalić, *op. cit.*, n. 8 = 1494), Macario si dichiara "*ot Cernije Gori*" e dice che stampa "*na Zetiniu*". Nell'*Octoih* del 4.I.1494 dice: "*...al tempo in cui Sua Santità il Metropolita della Zeta era Vavila*".

[6] La questione della identità dei due "Macario" è riassunta, con bibliografia, in L. Demeny, *art. cit.*, pp. 550—551 e 561—562: l'autore considera chiusa positivamente tale questione, d'accordo, del resto, col Panaitescu, per il quale sarebbe "una rara coincidenza quella di due Macario nella stessa epoca, entrambi hjeromonaci e maestri-tipografi di libri cirillici" (*Octoihul...*, p. 5).

[7] Specialmente gli epiloghi dell'*Octoih* (Panaitescu, *Octoihul...*, p. 10) e del *Tetraevanghel* (*BRV*, I, n. 3) sono pressochè identici: i Principi, mossi dalla divina volontà a fornire "testi sacri" alla chiesa, li compilano e li fanno stampare.

Notevole, in tal senso, la coincidenza tra la prefazione all'*Octoih* di Cettigne e l'epilogo dell'*Octoih* di Valacchia (cfr. Panaitescu, *Octoihul...*, p. 14).

incontro alla disponibilità di testi liturgici, fortemente carenti. L'attività tipografica si dissolve, insieme alla stessa indipendenza del Montenegro, a causa dell'invasione otomana [8];

b) Radu il Grande accoglie in Valacchia, tra la schiera degli emigrati serbi, lo hjeromonaco Macario e lo invita a dirigere una tipografia „regale" destinata a produrre libri liturgici, nel quadro di una attività di centralizzazione del potere politico e religioso, diretta a neutralizzare le spinte centrifughe dei bojari. La tipografia funziona, per circa cinque anni, fino ai primi mesi del principato di Neagoe Basarab (1512), e si estingue perchè Macario, forse elevato, per i suoi meriti, al rango di metropolita, non è più disponibile [9].

Possiamo accogliere pienamente tale quadro? Per quanto validamente argomentate, tutte queste risposte non si sottraggono ad una osservazione di fondo. Ci si chiede, cioè, come mai siano venute a cessare due attività tipografiche nate — secondo il parere dei più — non certamente alla insegna della precarietà, ma, al contrario, sostenute dalla volontà, dal potere e dalle finanze dei rispettivi regnanti. Se, per l'una, può essere accolta — in parte — la causa che insiste sull'invasione turca del Montenegro, rimane problematica la fine della tipografica "regale" valacca, avvenuta sotto un principato stabile ed "illuminato" come quello di Neagoe. Se le finalità della stampa di libri liturgici sono state quelle sopra ricordate, non si riesce a comprendere come la eventuale uscita di scena di Macario abbia potuto metterle in crisi, senza che al posto del monaco-tipografo comparisse un suo allievo [10], o un maestro chiamato da fuori [11]. Nel caso, poi, della elevazione di Macario al rango di metropolita, verrebbe a profilarsi una vera e propria contraddizione : quella attività tipografica, cioè, per la quale il monaco era stato chiamato in Valacchia, al fine di

---

[8] Nel 1496 Gjura Crnojević è costretto dalla pressione turca ad esiliarsi a Venezia: era succeduto al padre Ivan nel 1490 o nel 1492. Successivamente egli e suo fratello Stanisa finiscono per sottomettersi ai Turchi e farsi musulmani.

[9] L'ipotesi di Macario-Metropolita ha incontrato ed incontra notevole favore presso molti studiosi : ricordo, per tutti, D. Mioc, *Date noi cu privire la Macarie tipograful*, în „Studii", XVI (1963), n. 2, pp. 429—440, il quale rafforza l'ipotesi di Macario-Metropolita dal 1512 al 1521, con l'altra di Macario-Igumeno del monastero Hilandar dell'Athos dal 1525 al 1533. Tra coloro che negano tale ipotesi cito : A. Grecu, *Contribuţii la începuturile tipografiei slave în Ţara Românească*, „Studii şi Cercetări de Bibliologie", I, 1955, pp. 233—235.

[10] Nell'epilogo dell'*Octoih* del 1510 Macario dice : „...*am săvîrşit noi*", facendo in tal modo pensare che abbia avuto sotto la sua direzione qualche allievotipografo romeno o slavo (cfr. Panaitescu, *Octoihul*..., p. 26).

[11] Non mancavano, certo, tipografi esperti tra serbi e dalmatini, in quel momento : cfr. J. Badalić, *Le prime stamperie in terra jugoslava e Venezia*, "Ricerche slavistiche", III, 1954, pp. 133—138, il quale formula interessanti ipotesi sulle cause della loro "diaspora". Per la sorprendente coincidenza temporale con l'attività di Macario, non sono da dimenticare le edizioni glagolitiche di Senj dei periodi 1494—1496 e 1507—1508 (cfr. J. Badalić, *Jugoslavica*..., n. ri 6, 10, 14, 15, 16, 17.

farne scaturire gli effetti politico-religiosi che sappiamo, sarebbe stata scientemente paralizzata, per premiare ed onorare i meriti da Macario con essa conseguiti!

★

In assenza di ogni altra notizia chiarificatrice, ritengo non inutile — intanto — esaminare quelle poche che ci vengono dagli stessi libri stampati da Macario. A Cettigne, lo hjeromonaco montenegrino produce, tra il 1493 e il 1495, le due parti di un *Octoih*, un *Psaltir* e un *Molitvenik*, forse anche un *Evangelje* [12]: nella coincidenza, comunemente accettata, tra la fine di questa attività e l'esilio a Venezia di Gjura Crnojević, dobbiamo rilevare che la tipografia dovette operare abbastanza celermente; assumendo, infatti, come media un periodo di 7/8 mesi per la stampa di ogni singola opera [13], si viene a coprire completamente il tempo che va dal 1493 al 1495. A monte di tale periodo deve essere necessariamente situato un congruo spazio temporale, durante il quale siano stati scelti e preparati i testi manoscritti, siano stati acquisiti i tipi e l'attrezzatura, e Macario abbia completata la sua personale preparazione culturale e tecnica: non sarà, pertanto, un assurdo il supporre che tale periodo di preparazione dell'uomo, dei testi e dei mezzi tipografici abbia avuto inizio verso la fine degli anni '80, al tempo, cioè, del Principe Ivan Crnojević, padre di Gjura [14].

Passiamo alla Valacchia: il primo libro ivi stampato da Macario, il *Liturghier*, vede la luce il 10.XI.1508 [15]: di conseguenza, era stato iniziato verso la fine dell'anno, o alla fine del 1507. Anche in questo caso, visto che modelli e tipi sono completamente diversi da quelli montenegrini [16], possiamo congetturare un congruo periodo di tempo — a partire, almeno, dal 1505, necessario alla strutturazione della tipografia [17].

---

[12] Rispettivamente in J. Badalić, *Jugoslavica...*, n. ri 4—5, 8, 9, 11.

[13] Tale media è chiara, ad esempio, per la stampa dello *Apostol* del Ljubavić: 18.VIII. 1546 — 18.III.1547 (*BRV*, I, n. ri 7—8, pp. 29—31; Badalić n. 212): nel caso di stampe molto più antiche dell'*Apostol*, direi che tale media andrebbe considerata per difetto.

[14] Secondo L. Febvre e H. J. Martin (*L'apparition du livre*, Paris 1958, p. 303), ad esempio, Fiol di Cracovia aveva acquistato fin dal 1483 il materiale tipografico che gli servì otto anni più tardi. Più o meno intorno allo stesso anno, Ivan Crnojević ritorna nel Montenegro dall'esilio e si accinge a riorganizzare la chiesa e lo stato (cfr. Panaitescu, *Octoihul...*, pp. 16—17): forse da questo momento ha inizio il tirocinio di Macario.

[15] BRV, I, n. 1, pp. 1—8; Badalić n. 207: l'epilogo del *Liturghier* porta la data seguente: anno 7016, ciclo solare 16, ciclo lunare 5, indizione II, mese di novembre, giorno 10: a parte il riferimento errato all'anno 1507, in cui evidentemente Mihnea non era ancora sul trono, il Panaitescu (*Liturghierul...*, p. XIV) ritiene sbagliato anche il ciclo lunare, che dovrebbe essere 6 e non 5; l'esattezza di tale cifra è, invece, confermata in: *Documente privind Istoria Romîniei.* Introducere, I, București 1956, anexa XXII, p. 639.

[16] L. Demeny, *art. cit.*, *loc. cit.*, pp. 560—561.

[17] Per il quadro d'insieme dei rapporti valacco-serbi, tra i quali si dovrebbe inserire Macario, vedi: Ion-Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI siècle*, "Revue des Etudes sud-est européennes", t. I, 1963, n. 3—4, pp. 377—419, particolarmente alle pp. 399 e ss. circa l'attività culturale romeno-serba di questo periodo.

Il Liturghier porta la sottoscrizione del Vojvoda Mihnea, salito al trono alla morte di Radu nell'aprile del 1508 : il Principe "Cattivo" regna fino all'ottobre del 1509, c'è poi un periodo di preminenza di suo figlio Mircea fino al gennaio del 1510 e, infine, nel febbraio sale al trono Vlad il Giovane (Vlăduţ) [18]. Fino a questo momento, dalla pubblicazione del *Liturghier*, sono trascorsi oltre quindici mesi, ai quali se ne sommano altri sei per giungere all'edizione dell'*Octoih*, patrocinato da Vlăduţ (26 agosto 1510)[19]. In totale, registriamo più di ventuno mesi tra il primo e il secondo libro.

Dalla stampa dell'*Octoih* alla morte di Vlad il Giovane — 23 gennaio 1512 — trascorrono diciassette mesi ; sale al trono Neagoe Basarab e, cinque mesi dopo, vede la luce il *Tetraevanghel* (25 giugno 1512)[20]. In totale, tra il secondo e il terzo libro trascorrono ventidue mesi. Dalla data di edizione del *Liturghier* a quella del *Tetraevanghel* corrono tre anni e sette mesi, ai quali deve essere sommato il periodo preparatorio del *Liturghier* medesimo : in complesso, la stampa delle tre opere ha richiesto un tempo globale che supera abbondantemente i quattro anni.

Da questa analisi è lecito desumere un'attività tipografica talmente lenta ed incerta, da non potersi armonizzare con l'idea di una stamperia „regale" ; d'altra parte, non sembra che ritardi e difficoltà siano state frapposte dai Principi, dalla loro diversa personalità e sensibilità : stando agli epiloghi dei tre testi, nei quali sono eternate la loro competenza, la fede religiosa e l'intento dottrinario, tutti indistintamente i Principi — dal pio Radu al „Cattivo" Mihnea, allo sfortunato Vlăduţ, al machiavellico restauratore Neagoe — hanno voluto legare il proprio prestigio alla nascita dei libri di Macario.

---

[18] Per la cronologia della successione dei Principi romeni negli anni che ci interessano, ho seguito il citato *Documente*..., anexa I, p. 487.

[19] *BRV*, IV, n. 2, pp. 165—167 ; Badalić, n. 208. La data dell'*Octoih* è sostanzialmente esatta, tranne che per l'indizione (12 anzichè 13 dello stile bizantino decorrente dal I° settembre). Dal momento che tale errore si ripete nella data del *Tetraevanghel* (14 anzichè 15), potrebbe trattarsi di uno stile indizionale — seguito da Macario — diverso da quello bizantino, forse di quello cosiddetto "veneziano", decorrente dal 1° marzo (cfr. *Documente*..., p. 415) : se così fosse, le indizioni nei tre testi sarebbero tutte esatte e si riferirebbero non tanto alle rispettive date di edizione, ma a quelle dell'ascesa al trono dei rispettivi Principi patrocinatori.

[20] *BRV*, I, n. 3, pp. 9—21 ; Badalić n. 209. Il Grecu (*art. cit.*, *loc. cit.*, pp. 235 e ss.) ipotizza un precedente *Tetraevanghel*, apparso sotto Vlăduţ, in base al noto Ms. n. 503 della Biblioteca dell'Accademia delle Scienze Romena, che è copia fedele dell'edizione a stampa del 1512, per il fatto che nel suo epilogo il Principe patrocinatore non è "Basarab... figlio di Basarab", bensì "Vlad... figlio di Radu", e questi sarebbe, secondo Grecu, Vlad il Giovane, figlio di Radu il Grande. In effetti, Vlăduţ era fratello minore, non figlio di Radu (cfr. A. Lăpădatu, *Politica lui Radul cel Mare* (*1495—1508*), în *Lui Ion Bianu amintire*, Bucureşti, 1916, p. 220, testo e nota n. 2). Di conseguenza, a proposito del Vlad del Ms. 503, si può pensare soltanto a Vlad Vintilă, che effettivamente fu figlio di Radu (cfr. C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, II, partea a doua, Bucureşti 1940, p. 130), sul trono di Valacchia dal 1532 al 1535. A questo periodo, pertanto, dovrebbe risalire un *Tetraevanghel* manoscritto, preso più tardi a modello dal "copista" del Ms. 503.

E allora, come spiegare i "tempi lunghi" di questa attività tipografica, che finisce per dissolversi completamente proprio nel momento del suo stesso trionfo? ; proprio quando è al potere un Principe "illuminato", nasce un periodo di relativa stabilità politica, e si sviluppa, nei confronti della religione e delle comunità ortodosse, una cura più attenta e più intensa di quella esercitata dai precedenti Principi?[21]. Come, in definitiva, spiegare il silenzio della tipografia valacca di Macario, e il fatto che dovrà trascorrere più di un trentennio, prima che si ritorni a produrre libri nel Principato romeno? [22].

★

Ritengo che, a questo punto, la formulazione di risposte nuove ai quesiti sopra espressi, non possa prescindere da una analisi delle esperienze tipografiche che chiudono, completano e caratterizzano tutto il periodo delle origini della stampa cirillica, quelle, cioè, dovute alla iniziativa del nobile serbo Božidar Vuković.

Con lui, si ha, intanto, una produzione editoriale considerevolmente ampia e realizzata in un tempo ristretto : sette opere pubblicate a Goražde e a Venezia in meno di tre anni, tra il 1519 e il 1521 [23]. Si tratta, evidentemente, di due tipografie, che lavorano contemporaneamente in Serbia e a Venezia, un complesso tecnico, cioè, che, insieme alla preparazione dei testi, deve aver richiesto una ideazione e una cura non posteriori, grosso modo, al 1516 [24].

In secondo luogo si rileva una continuità nell'editoria del Vuković, dal momento che essa si protrae, sia pure con intervalli, fin verso la fine del terzo decennio del secolo, si intreccia con iniziative locali serbe da essa ispirate, riprende sotto la direzione di Vicentijo Vuković — il figlio di Božidar —, sempre a Venezia, manifestandosi fino alla fine del quinto decennio del secolo, e chiude il suo attivo con la formazione degli ultimi

---

[21] Cfr. Manole Neagoe, *Neagoe Basarab*, București 1971, con ampia bibliografia ; in particolare, il paragrafo "Atteggiamento di Neagoe nei confronti della chiesa", pp. 216—222.

[22] Il 10.I.1545 appare un *Molitven.* stampato a Tîrgoviște da D. Ljubavić (*BRV*, I, n. 5, pp. 23—29 ; Badalić 211).

[23] Le stampe di Goražde sono :
Služebnik, 1.VII.1519 (=1520) (Badalić n. 22)
Psaltir + *Časoslov*, 1521 (Badalić n. 26)
Le stampe di Venezia sono :
Služebnik, 7.VII.1519 (Badalić n. 23)
Psaltir, 7.IV.1519 + *Časoslov*, 12.X.1520 (Badalić n. 21)
Molitvenik, 6.III.1520 (Badalić n. 24)

[24] La città di Goražde merita qualche cenno : situata sulla Drina, è quasi al centro di un itinerario ideale tra Cettigne, Belgrado e le terre romene ; è anche il vertice di un triangolo, alla cui base è la fascia di monasteri serbi che registrarono — come più avanti si dice — qualche esperienza tipografica.

Il Demeny (*art. cit.*, p. 564, nota 26) fa notare come sia scarsa la bibliografia sulla stamperia di Goražde, e rinvia al citato Badalić (*Jugoslavica...*) e a D. Medaković, *Grafika srpskich štampanich knjiga XV—XVII veka*, Beograd 1958, pp. 196—199.

tipografi slavi, operanti nel corso della seconda metà del sec. XVI° nella città lagunare [25]. Siamo in presenza, molto probabilmente, di una impostazione e di finalità per molti aspetti diverse da quelle pensate e nutrite da Macario; voglio dire che la considerevole durata di questa "casa" serbo-veneziana, le sue influenze sugli occasionali esperimenti tipografici prodottisi in Serbia, e quelle ben più importanti sulla attività del Ljubavić [26], dalla quale, infine, deriva il grande e durevole fenomeno coresiano, a sua volta ispiratore e promotore delle più cospicue iniziative di stampa cirillica dalla metà del sec. XVI° [27], appaiono come chiare testimonianze di un diverso e più "moderno" modo di concepire la funzione del libro a stampa, in un più armonico incontro di esigenze religiose, di fervore culturale e di intraprendenza editorial-commerciale, inesistente nelle due precedenti esperienze di Macario.

Ritornando ancora agli inizi della tipografia del Vuković, non possiamo non rilevare due notizie di particolare interesse: il *Molitvenik* veneziano del 1520 è stampato da uno hjeromonaco Macario [28], e l'esecuzione dello *Služebnik* e del *Psaltir-Časoslov* del 1519—1520 è affidata da Vuković ad uno hjeromonaco Pahomio "montenegrino" [29]. Questi due nomi non compaiono mai più nella tipografia serbo-veneziana: al loro posto troviamo i membri della famiglia Ljubavić (Gjura, Teodor, Dimitrj)[30], i nomi di Teodosje e Gennadje [31], di un Radoja probabile romeno e di un Moisej moldavo [32].

---

[25] Cinque libri, stampati a Venezia, segnano il secondo periodo dell'attività di B. Vuković (Badalić n. ri 40, 42, 43, 45, 47).

Tra il 1537 e il 1566 si stampano occasionalmente libri liturgici nei monasteri serbi di Rujan, Gračanica, Mileševa, Mrakšina (Badalić n. ri 44, 46, 49, 50, 69, 95, 122): tipi, tecnica e tipografi sono direttamente influenzati dalla "casa" Vuković.

Vicentijo Vuković ristampa a Venezia varie opere del padre tra il 1546 e il 1562 (Badalić n. ri 51, 52, 61, 74, 82, 85).

I libri veneziani dei Marinović, Zagurović e Kraikov (Badalić n. ri 104, 142, 41, 60, 139, 138, 135, 141, 146, 120, 167), discendono direttamente dall'attività vukovićiana.

[26] Dimitrj Ljubavić, tipografo a Tîrgovişte tra il 1545 e il 1547, è nipote di Boiždar Vuković.

[27] Coresi, il più importante editore-tipografo romeno della seconda metà del sec. XVI°, si forma presso Ljubavić a Tîrgovişte. La sua editoria esercitò notevoli influenze tanto sulla produzione anonima di Mosca, quanto su quella di Ivan Fedorov.

[28] "...*povelenjem Božidara Vukovića jeromonaj Makarije*" (Badalić n. 24, vedi nota 23).

[29] "...*hjeromonah Pahomije crnogorac*" (Badalić n. ri 21, 23, vedi nota 23).

[30] Teodor Ljubavić compare nel *Psaltir* di Goražde del 1521 (Badalić n. 26); insieme con Gjura nello *Služebnik* del 1527 (=1519?) (Badalić n. 32); con Radoja nel *Trebnik* del 1531 (Badalić n. 39). Circa Dimitrj Ljubavić aggiungo, a quanto si è detto sopra che, prima di recarsi a Tîrgovişte, stampò un *Octoih*, nel monastero serbo di Gračanica, nel 1539 (Badalić n. 46; Panaitescu, *Octoihul...*, p. 25, nota 1, ove si dà notizia anche di Moisej [più avanti, alla mia nota 32]).

[31] Teodosje e Gennadje appaiono insieme nell'*Octoih* veneziano del 1537 (Badalić n. 43); il solo Teodosje, nel *Tetraevanghel* stampato nello stesso anno nel monastero Rujan (Badalić n. 44).

[32] Lo hjerodiacono Moisej appare nel *Molitvenik-Trebnik* veneziano del 1536 (Badalić n. 40) e nello *S'bornik Minej* del 1538, dove è detto "iz Moldavii" (Badalić n. 45). Nel 1545 stampa a Tîrgovişte il *Molitvenik* di D. Ljubavić (*BRV*, I, n. 5, pp. 23—29; Badalić n. 211).

L'ipotesi più ovvia, che possiamo avanzare intorno alle figure dei due hjeromonaci, è che si tratti di esperti ed anziani tipografi, che Vuković trova disponibili per i suoi primi ed importanti esperimenti veneziani; dal momento che questa "fiducia" da parte dell'editore serbo nei loro confronti non viene successivamente a manifestarsi in nessuna altra stampa, mi sembra ragionevole supporre che essi si siano ritirati perchè molto avanti negli anni. Molto cautamente, poi, si può anche avanzare l'ipotesi che l'uno sia stato il Macario di Cettigne e di Valacchia, e l'altro un suo compatriota formatosi alla sua scuola. In ogni caso si tratta di indicazioni da non trascurare nella ricerca di quei legami, tra le fasi più antiche della stampa in cirillico, che probabilmente si intrecciarono tra il Montenegro, la Valacchia, la Serbia e Venezia. A tutto ciò c'è, inoltre, da aggiungere che, sebbene tra i libri valacchi e quelli di Vuković rimanga finora abbastanza infruttuosa un'analisi comparativa sotto il profilo poligrafico, si è oggi certi che il paragone è positivo per una serie di clichés [33], che dalla stamperia di Valacchia sarebbero passati a quella di Goražde.

★

Dal quadro generale della produzione libraria e dei tempi di stampa delle tre tipografie prese in esame, emergono senz'altro motivi di riflessione, utili per una riconsiderazione di tutto il fenomeno delle origini e delle prime manifestazioni del libro cirillico nel sud-est europeo. Credo, tuttavia, che talle riconsiderazione possa accrescere il suo peso, se condotta nella valutazione di alcuni fattori generali di ordine storico-ideologico.

Noi moderni studiamo attentamente ed apprezziamo i primi, lontani frutti dell'arte della stampa con caratteri mobili, perchè, a distanza, siamo perfettamente in grado di valutarne appieno tutta l'enorme importanza [34]. Ci guardiamo bene, però, — in questo come in ogni altro feno-

---

[33] Il seguente passo del Demeny (*art. cit.*, p. 564), che riporto per intero, dimostra che sull'argomento si nutrono ormai delle certezze : "Il est possible que certains clichés aient été transportés en Serbie. Les livres parus a Goražde à partir de 1519 viennent à l'appui de cette supposition. La *Liturgia* qui y fut publiée, mais sourtout le *Psaltir* de 1521 comportent un frontispice et plusieurs lettres initiales ornées, identiques à ceux figurant dans les textes imprimés par Macarios de Valachie. Ainsi, le frontispice de *Psaltir* de Goražde est identique à celui de *Liturgia* de 1508. La même identité est constatée quant aux lettres initiales Б, Г И, Н, С, Ѣ, etc. ...elles nous conduisent à l'idée que certains clichés de Macarios, employés en Valachie entre 1508 et 1512, sont parvenus sept ans après à Goražde, ce qui nous permet d'aborder à l'avenir de manière plus précise le sort de l'imprimerie de Macarios".

[34] A parte un certo loro tono retorico, le parole che seguono sintetizzano egregiamente i valori scaturiti dalla nascita del libro a stampa : "Tutte le forme e le conquiste del progresso spirituale, civile e sociale ricevettero dalla stampa alimento, impulso e vigore. A differenza del manoscritto... il libro a stampa, appena nato, si afferma come il veicolo più rapido del pensiero e della parola, diffonde fra tutte le classi tesori di cultura e di sapere, crea intensi movimenti di spiriti nel campo religioso e in quello politico, divulga oltre le barriere dei singoli Stati nuove idee e principi, suscitando fra i popoli reciproci influssi, stringendo fra gli uomini più stretti vincoli di solidarietà e di fratellanza". (D. Fava, *Manuale degli incunabuli*, Milano 1963, introd. p. 11).

meno storico — dall'attribuire le nostre stesse valutazioni alla mente ed allo spirito di uomini ed istituzioni di oltre quattro secoli fa. Ora, quando ci occupiamo della introduzione della stampa nei paesi di religione ortodossa e di lingua ufficiale slava, non possiamo assumere come elementi di giudizio altri che quelli offerti dalla configurazione storica "reale" di quei paesi. In altri termini, possiamo e dobbiamo pervenire ad elaborare, nei confronti dei vari "quando?" e "perchè?", risposte che soltanto la civiltà di quei paesi ci può fornire; tenendo, beninteso, nel dovuto conto apporti ed influenze esterne (che, del resto, non mancano mai in ogni "cammino" storico) e dissociandoci da ogni giudizio ricavato, in termini di anticipi e di ritardi, da inutili paragoni con gli sviluppi che la stampa ebbe in una certa parte dell'Europa occidentale [35], dobbiamo rilevare che il libro a stampa incontra una serie di ostacoli, nel suo lento cammino nel mondo ortodosso-feudale, in minima parte di natura tecnica, ma essenzialmente di natura ideologica. In quel mondo, dove religione, cultura e potere politico coincidono, deve ancora nascere una borghesia, la cui esigenza culturale ed imprenditoriale faccia sorgere — come nell'Occidente — l'editoria; in quello stesso mondo i libri manoscritti — come nel medioevo occidentale — amministrano e rafforzano la tradizione, sono "sacri" non solo in virtù del loro contenuto, ma perchè ognuno di essi è un "unicum", nato dalla "pietas" del copista e del committente. Non vi è un "mercato" culturale, una "domanda" di libri, che giustifichi l'adozione di tecniche atte alla loro proliferazione. Se le opere stampate con caratteri cirillici dalle origini fino a buona parte del sec. XVIII ebbero quasi esclusivamente un carattere dottrinale e liturgico; se l'arte dei copisti continua. parallelamente, a svilupparsi, coesistendo e, talvolta, primeggiando sulla stampa stessa, fin quasi agli inizi del secolo scorso, questi fatti avranno pure delle motivazioni profonde, da ricercare nelle necessità reali, nelle idealità e negli ordinamenti politico-religiosi delle società storiche cui quei fatti si riferiscono.

Non è neppure da trascurare — a mio avviso — un altro aspetto di tutta la problematica: nel mondo ortodosso, il libro a stampa, con il suo contenuto di religione e di culto, non soltanto si inserisce con difficoltà perchè non trova dei "vuoti" culturali da colmare, ma incontra persino diffidenza per le sue potenziali caratteristiche di diffusore di verità

---

[35] Il Demeny (*art. cit.*, p. 550) così sintetizza — mostrandone il rovescio negativo — il giusto equilibrio che un metodo di ricerca deve osservare: "L'exagération de l'influence étrangère, le soulignement exclusif des facteurs d'ordre extérieur, ainsi que la négation des contacts avec la culture européenne et l'orientation des études dans la voie de l'exclusivisme national ne peuvent aboutir qu'à la diminution d'un phénomène en réalité extrêmement vaste et multilatéral".

"nebulose", di "mezze-verità" e di errori veri e propri, sia sotto il profilo della dottrina, che in quello della pratica del culto [36].

Da tutti questi motivi credo, in sostanza, che si possa affermare che, fino a quando non si crearono in questa o quella parte del mondo ortodosso condizioni nuove sociali e culturali in virtù delle quali il libro a stampa, da occasionale surrogato del manoscritto, divenne — ad un tempo — strumento validissimo di difesa attiva della religione e veicolo di idee; fino a quando, cioè, non comparvero le stampe in lingua romena e i libri di Coresi e di Fedorov, i primi testi cirillici restarono largamente estranei agli ambienti ai quali si indirizzavano.

★

Questi primi libri, che videro la luce nel sud-est europeo, non potevano essere il prodotto di alcuna organizzazione tipografico-editoriale veneziana: nessuno, infatti, avrebbe rischiato i notevoli investimenti — in caratteri da creare e rinnovare, in "correttori" esperti da assumere, — in testi da rendere uniformi e bene accetti per tutti —, senza le più ampie garanzie di larga diffusione, di guadagni adeguati e di continuità di stampa [37].

Nè potevano essere il frutto di "ordinazioni" fatte a Venezia dai Principi montenegrini e valacchi, perchè in tal caso tale pratica sarebbe stata seguita, forse, già prima dei Crnojević e di Radu il Grande e, certamente, durante il principato di Neagoe [38].

---

[36] È noto il lungo travaglio dei testi liturgici del rito slavo-ortodosso: "molto spesso si fecero errori ed interpolazioni nel processo di copiatura dei libri liturgici, a causa di traduzioni non accurate dagli originali [greci]" (D. R. Kiwicz, *Studies in the Russian Euchologion*, Rome 1954, p. 35, citando l'edizione dello *Stoglav*'di Mosca del 1551, apparsa a Kazan nel 1862). Basti ricordare le vicende del monaco Maksim Grec (1470?—1556), il quale tentò — riuscendovi solo in parte e buscandosi una condanna per eresia — di colmare e sanare le profonde fratture esistenti nel corpo dottrinale e liturgico a causa degli errori nei libri (cfr. D. R. Kiwicz, *op. cit.*, p. 34); vedi anche E. Lo Gatto, *Storia della letteratura russa*, Torino 1956, pp. 29—30, il quale riporta le accorate parole di Ivan IV, rivolte ai Padri del predetto *Stoglav*' del 1551, perchè si accingano "a ristabilire la nostra fede cristiana... fondandola su basi incrollabili" nella fedeltà alle Sacre Scritture.

[37] È nota la tesi che, contrapponendosi a chi vede la istituzione autonoma e indipendente di tipografie nel sud-est europeo, sostiene la esecuzione veneziana delle opere: la più autorevole e circostanziata è quella di V. Molin, *Venise, berceau de l'imprimerie glagolitique et cyrillique*, "Studi veneziani", t. VIII (1966), già, tuttavia, criticata efficacemente da P. P. Panaitescu, *Liturghierul...*, pp. XLVII—LII (il quale si riferisce allo stesso V. Molin, *Tipăriturile lui Macarie*, în *Prima Sesiune ştiinţifică a Bibl. Acad. R.P.R.*, Bucureşti 1957, pp. 264—266), e dal Demeny (*art. cit.* pp. 551—552). È'ovvio che tali critiche investano anche la ipotesi sopra indicata successivamente.

[38] Mette conto, qui, riferire una opinione, circa un presunto, costante desiderio di Neagoe di ripristinare la tipografia, che trovo in M. Tomescu, *Istoria Cărţii Româneşti...*, Bucureşti 1968, p. 34, secondo la quale il Principe, sebbene non disponesse più di Macario, "...n-a renunţat la gîndul de a avea o tipografie" e, pertanto, tra il 1517 e il 1521 (?) insiste a Brasov per avere ,,nişte tipare ce ne sînt trebuinţă". L'A. cita I. Bogdan, *Documente şi regeste privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ungaria în sec. XV şi XVI*, ,,Socec", Bucureşti 1902,

D'altra parte, la eventuale organizzazione di tipografie ufficiali "in loco", che operassero in vista delle finalità religiose e politiche conclamate, poteva avvenire soltanto nella imitazione più scrupolosa e più previdente possibile delle aziende veneziane, per garantirne la piena efficienza e la più lunga durata.

Gli elementi, invece, che noi possediamo, non testimoniano a favore di alcuna delle tre eventualità sopra indicate: non esistono prove di nessun genere, in particolare, nè per la prima nè per la seconda, mentre le congetture favorevoli alla terza, anche se ben costruite e teoricamente più accettabili, non riescono poi a giustificare adeguatamente i vistosi squilibri, che ho cercato di cogliere, tra intenti e mezzi.

Possibile resta, di conseguenza, una quarta eventualità, nella quale l'attività di Macario si configuri come artigianale, occasionale e, in sostanza, pionieristica: l'incoraggiamento che certamente gli venne da chi, come lui, conosceva i successi della nuova arte e pensava di rinnovarli nei paesi ortodossi, la cultura e la tecnica che altrettanto sicuramente possedeva, le elargizioni dei Principi e, forse, di bojari e comunità religiose, potevano essergli sufficienti ad iniziare — non a far durare — una produzione libraria, che appunto si rivela modesta assai per numero di "titoli" varati e, con ogni probabilità, per numero di copie tirate, nonchè fortemente limitata nel tempo, perchè condizionata dall'usura dei mezzi tecnici con i quali, di volta in volta, vide la luce [39]. Non si dimentichi che

---

p.p. 156—157, il quale preciserebbe "că «tiparul» are sensul de tipografie". Aggiunge poi che, essendo rimasta inevasa la richiesta di Neagoe, ebbe a cessare la tipografia valacca. Confesso di non conoscere il documento riportato dal Bogdan, ma tutta la opinione del Tomescu mi sembra egualmente molto fragile: se Neagoe riscerca tipografie, dobbiamo ritenere che la sua non funzionasse più, mentre si afferma che la stampa cessò nel 1512 perchè Macario o era divenuto metropolita o se ne era andato dalla Valacchia (M. Tomescu, *op. cit.*, *ibidem*); e perchè Neagoe ricercherebbe tipografie a vari anni di distanza dal 1512? e perchè proprio a Braşov, dove ancora per molti anni non ci saranno tipografie, nè vi è traccia di un loro commercio? e, in precedenza, dove era stata acquistata, dai Principi, quella di Macario, che sappiamo non essere stata trasportata dal Montenegro? e, infine, se Neagoe chiede tipografie, deve disporre di tipografi, del che non vi è traccia, mentre, se aveva ancora la tipografia di Macario, avrebbe ricercato dei tipografi, dei quali — tra il 1517 e il 1521 — c'è più di una traccia: c'è Vuković con i suoi esperti, operante tra la Serbia e Venezia!

Come si vede, siamo in un circolo vizioso, da cui è giocoforza non potere venir fuori, se si parte dalla ipotesi di una tipografia "domnească".

[39] L. Febvre e H. J. Martin (*op. cit.*, p. 308) pongono in rilievo il fatto che il materiale tipografico si usurava e che tale sua progressiva decadenza costringeva i monaci delle effimere tipografie serbe a tentare di incidere a mano caratteri di ferro o di rame, per giungere a concludere la stampa di un libro. In proposito il Panaitescu (*Liturghierul*... p. LIV) ricorda la testimonianza del monaco Mardario e, inoltre, le difficoltà incontrate da Macario verosimilmente nella preparazione dei tipi (furono fusi? o incisi? oppure furono acquistati a Venezia insieme alle presse?): problema generale che il Panaitescu considera aperto e che, per l'appunto, offre indirettamente la misura che intercorreva tra una tipografia "moderna", che aveva in sè la capacità di rifornirsi e di rinnovarsi, o di approvigionarsi presso vicini e attrezzati laboratori, e una tipografia non autosufficiente e lontana dalle tradizionali fonti di rifornimento.

lo stesso carattere occasionale e precario ebbero, negli anni che ci interessano, le tipografie glagolitiche, ciascuna delle quali non stampò più di due o tre opere [40]: anche nel caso della editoria glagolitica, evidentemente, nessuna impresa veneziana volle correre rischi [41]. Ciò non toglie, tuttavia, che Venezia sia all'origine dei materiali tipografici usati dagli stampatori dalmatini e da Macario, nel senso che soltanto nei laboratori della Serenissima tutti costoro potevano acquistare il minimo indispensabile per le loro modeste imprese, e farvi ricorso tutte le volte che fosse necessario rinnovare in tutto o in parte le loro attrezzature, naturalmente se erano in grado di sostenerne le non lievi spese. Non esiste, invece, alcuna prova che in Dalmazia o nel Montenegro (o in Valacchia o in Serbia), siano state vendute, negli ultimi due decenni del sec. XV (e neppure nel successivo), tipografie glagolitiche o cirilliche già in funzione a Venezia [42].

L'attività tipografica di Božidar Vuković, ultima del periodo delle origini del cirillico a stampa, sta a rappresentare il tentativo — riuscito, per quanto ci consta — di superare gli aspetti negativi delle precedenti esperienze di Cettigne e di Valacchia : per questo si attua a Venezia, dove

---

[40] Soltanto quella di Senj stampò quattro opere, tra il 1507 e il 1508 ; tre quella veneziana di Rusconi e Ratkov nel 1512 (vedi nota 1).

[41] Il caso del *Breviarium* del 1493, pubblicato da Andrea Torresani e "corretto" dal canonico di Senj Blaz Baromić (Badalić n. 3), è del tutto isolato. Anche durante tutto il sec. XVI° non si hanno, a Venezia, che sporadiche e isolate apparizioni del glagolitico (negli anni : 1527, 1528, 1561, 1571 : cfr. Badalić n. ri 29, 34, 76, 145, e cioè l'"*Introductorium*" edito dal Torresani, il "*Misal*" di Bindoni e Pasini, il "*Breviarium*" degli Eredi Torresani e il "*Rituale romanum*" di Jacob Baromić e Ambrozo Korso. Tra il 1530 e il 1531 appaiono a Rijeka, in Dalmazia, quattro opere curate dal vescovo Šimun Kozičić (Badalić n. ri 35, 36, 37, 38), con le quali si conclude l'esperienza glagolitica sulle sponde dell'Adriatico. Per completezza, aggiungo il ricordo delle stampe riformate che, tra il 1560 e il 1564, videro la luce a Norimberga e, più ancora, a Tubinga (Badalić n. ri 73, 78, 79, 80, 83, 84, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 98, 100, 102, 103, 105, 108, 109, 114, 112), oltre che a Urach (Badalić n. 81). A Roma, nel 1583, apparvero due manuali di dottrina cristiana, curati dal Budinić e stampati da Domenico Basa.

[42] A. Cronia, *La conoscenza del mondo slavo in Italia*..., Venezia 1958, p. 170, afferma che si verificò un tale passaggio di tipografie di questo tipo sull'altra sponda dell'Adriatico e che quelle sarebbero di nuovo trasmigrate a Venezia e rimesse in funzione, tra gli altri, dal Rampazzetto (1597) e dal Ginami (1638) !

Il Panaitescu (*Liturghierul*..., p. XLI), a proposito della tipografia macariana di Cettigne, ritiene probabile che essa sia stata ceduta a Macario dal Torresani subito dopo la stmpa del *Breviarium* del 1493. A parte le molte perplessità sorgenti dal fatto che il *Breviarium* porta la data del 13 marzo 1493 e l'Octoih di *Cettigne* quella del 4 gennaio 1494 (e che Macario già operava nel corso del 1493) (vedi nota 5 e p. 6), vi è da rilevare che il Panaitescu vedrebbe convalidata tale probabilità (e l'altra che vuole Macario "allievo" della tipografia di Torresani a Venezia) da un paragone tra le stampe di Cettigne e il predetto *Breviarium*; afferma, tuttavia, che tale paragone è impossibile perchè del *Breviarium* è andato perduto l'unico esemplare conosciuto. Il paragone, invece, — ammesso che possa servire a qualche cosa e, per quanto mi consta, negativo — si può fare, dal momento che del *Breviarium* esistono tuttora (Badalić n. 3) due esemplari a Zagreb (UK), uno incompleto a München (SB), uno a Milano (Naz. Braidense, cfr. *Indice Gen. d. Incunabuli d. Biblioteche d'Italia*, vol. I, Roma 1948, p. 276, n. 2142) e uno, infine, che trovo segnalato in V. Jugăreanu, *Biblioteca muzeului Bruckenthal din Sibiu*, București 1957, p. 13.

porta avanti — forse con l'iniziale presenza dello stesso hjeromonaco montenegrino, e senza soluzione di ideale continuità — l'eredità culturale di Macario.

Questa, da tutte le considerazioni che qui sono state fatte, non esce in alcun modo sminuita, anzi riconquista, agli occhi di noi moderni, tutto intero il suo valore, che altrimenti risulterebbe limitato ed emarginato dalla prorompente personalità dei Principi, in altri modi, essi e le loro istituzioni hanno difeso e rafforzato la fede ortodossa, e quindi... unicuique suum !

DIE MOLDAU UND DER „ZWEITE SÜDSLAVISCHE EINFLUSS“

EKKEHARD VÖLKL
(Regensburg)

Das rumänische Fürstentum Moldau und — in geringerem Ausmaß auch die Walachei — spielten in der nachbyzantinischen orthodoxen Geisteswelt Ost- und Südosteuropas des 15. und 16. Jahrhunderts eine bemerkenswerte Rolle doppelter Art, die in der Pflege byzantinischer Traditionen sowie in ihrer Weitergabe zu den Ostslaven bestand. Wie nirgendwo sonst auf dem Balkan gab es in den Donaufürstentümern einen so reichen Bestand an slavischen Handschriften, der die wechselvollen Schicksale der Osmanen-Herrschaft besser überdauert hatte als selbst in seinen bulgarischen und serbischen Ursprungsländern. In den rumänischen Klöstern war nahezu die gesamte byzantinische geistliche und weltliche Literatur, soweit sie Geltung hatte, in slavischer Übersetzung vertreten.

Begünstigt durch die geographische Lage führte einer der Wege, auf denen literarische Traditionen byzantinischer Herkunft zu den Ostslaven — zu den im polnisch-litauischen Reich lebenden Ruthenen (mit Kiev, Lemberg und anderen wichtigen Orten) sowie zum Cartum Moskau — gelangten, über die Moldau. Diese Vermittlung literarischer Werte ist bereits in zahlreichen Einzel-Untersuchungen beleuchtet worden. Darüber hinaus scheint es jedoch geboten, sie stärker in einem größeren Zusammenhang zu sehen und als Bestandteil eines komplexen Vorganges zu werten, nämlich des „zweiten südslavischen Einflusses“.

DER „IZVOD MOLDOVENESC“

In den verschiedenen Moldau-Klöstern [1] entstanden Schreibstuben, in denen Handschriften vorwiegend zum liturgischen Gebrauch, aber

[1] Vgl. Turdeanu, Emil, *Centres of literary activity in Moldavia*; in: „The Slavonic and East European Review“, 34 (1955), S. 99—122.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 3, P. 475—486, BUCAREST, 1973

auch sonstige Texte profanen Inhalts, kopiert wurden. Direkte Übersetzungen aus dem Griechischen entstanden nur in Ausnahmefällen. Eine gewisse eigene Leistung ist darin zu sehen, daß Sammelbände (sbornik), vor allem aus dem Bereich der Chroniken, zusammengestellt worden sind.

Die eigentliche und große Leistung bestand in der künstlerischen Gestaltung des Abschreibens. Wie sich in den Jahren 1487 bis 1497 der typisch moldauische Kirchenbaustil herausbildete, so entwickelte sich auch ein eigener Schreibstil des kyrillischen Alphabets, der sogenannte „izvod moldovenesc", der sich durch eigene Schönheit und Harmonie des Duktus, sowie durch die Eleganz der schmückenden Ornamente charakterisierte. Hinzu kommen die wohlgelungenen Miniaturen. „Izvod" bedeutet eigentlich eine regionale Variante der altslavischen (kirchenslavischen) Literatursprache mit den jeweiligen linguistischen und orthographischen Besonderheiten. Für die Moldau allerdings hat sich der Gebrauch dieses Begriffs in einem teils andersartigen, teil umfassenderen Sinn eingebürgert: nämlich weniger mit Bezug auf die sprachlichen Eigenheiten, weil man angesichts der Verwendung des Mittelbulgarischen und anderer Varianten in der Moldau nicht von einer eigenen sprachlichen Weiterentwicklung sprechen kann, sondern vielmehr mit Bezug auf die äußere Gestaltung der Texte, auf Schönschrift und Verzierungen.

Die moldauische Schreibschule wurde von dem berühmten Gavriil Uric aus dem Kloster Neamţ [2] begründet. Seine Arbeiten sind aus den Jahren 1424 bis 1447 nachweisbar. Er hat für seine Zeit und für die damaligen Verhältnisse auf dem Balkan eine beispiellose Aktivität entfaltet. Mehrere in seiner Tradition wirkende Schreiber, darunter der ebenfalls sehr bekannte Teodor Mărişescu, sind namentlich überliefert.

Der „izvod moldovenesc" wurde nicht nur für die Walachei und für Siebenbürgen beispielhaft, sondern er strahlte auch über die ruthenischen (ukrainischen) Gebiete bis nach Moskau aus. Während gemeinhin die von den Balkanländern slavischer Schriftsprache ausgehenden Anregungen im Handschriftenwesen ohne Unterschied den Bulgaren zugerechnet werden, hat wohl einzig Ščepkin in seine Darstellung zur russischen Paläographie (1918/1920 bzw. 1967) [3] die seinerzeitigen Vorlagen „rumänischer Herkunft" systematisch eingebaut und einigermaßen verdeutlicht. Vorher hatten schon Jacimirskij und — was die Ähnlichkeit zwischen

[2] Vgl. Ulea, Sorin, *Gavriil Uric, primul artist român cunoscut*; in: „Studii şi cercetări de istoria artei". Seria artă plastică 11(1964) S. 235—263. Berza, M., *Trei tetraevanghele ale lui Teodor Mărişescul în Muzeul istoric de la Moscova*; in: *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucureşti 1964, S. 589—640. Mircea, Ion Radu, *Contribution à la vie et à l'oeuvre de Gavriil Uric*; in: „Revue des Etudes sud-est européennes", 6 (1968), S. 573—594

[3] Ščepkin, V. N., *Russkaja paleografija*, Moskva, 1967.

der in der Moldau gebrauchten Halbustav-Schrift und derjenigen aus dem Kiever sowie aus dem galizischen Raum betrifft — Sobolevskij in seiner „Slavjano-russkaja paleografija" (1908) [4] darauf hingewiesen. Trotz dieser wertvollen Vorarbeiten bleiben diese nur in groben Zügen bekannten Zusammenhänge weiterhin als Forschungsaufgabe bestehen.

Angesichts dieser zahlreichen möglichen Übergänge zwischen den aus Bulgarien und Serbien über die Zwischenstation Moldau zu den Ostslaven gelangten Vorlagen einerseits und den unter deren Einfluß dort entstandenen Handschriften andererseits empfiehlt sich die von Ščepkin angewandte Methode, Schriftart und Ornamentik getrennt darzustellen.

Die seit der Mitte des 14. Jahrhunderts bei den Ostslaven gebrauchte Halbustav-Schrift (poluustav) wurde im 15. Jahrhundert durch verschiedene, vom Balkan übernommene Arten des poluustav verdrängt, nämlich durch einen Duktus bulgarischer, einen solchen serbischer und einen Duktus „rumänischer" Herkunft. Diese Varianten der Schrift, die typische Gestaltung einzelner Buchstaben sowie orthographische Einzelheiten lassen sich am Text mit einiger Übung auseinanderhalten. Der „izvod moldovenesc" ist dabei vor allem durch die breitgezogenen Buchstaben zu erkennen. In den ruthenischen Gebieten fand im 16. und zu Beginn des 17. Jahrhunderts dieser poluustav moldauischen Ursprungs weite Verbreitung [5].

In der Ornamentik wurde der beliebte, trotz wesentlicher Abweichungen letztenendes auf Byzanz zurückgehende teratologische Stil (τέρας = Ungeheuer) mit seinen verschlungenen Tiermotiven abgelöst. An seine Stelle traten zwei untereinander eng verwandte neue Richtungen südosteuropäischer Herkunft, der „neubyzantinische" und der „balkanische" Stil.

Die sogenannte „neubyzantinische" Ornamentik war von Byzanz in wenig veränderter Form zum Balkan (hauptsächlich nach Bulgarien) und — vielleicht auch über die Moldau, in diesem Fall jedoch ohne jegliche Abwandlung — nach Osteuropa weitergegeben worden. Sie zeichnete sich durch geometrische Formen aus. Während aus dem 15. Jahrhundert in Osteuropa nur wenige Beispiele bekannt sind, beherrschte dieser Stil im 16. Jahrhundert die Handschriften vor allem im Moskauer Reich.

Daneben fand die sogenannte „balkanische" Ornamentik Verwendung, und zwar hauptsächlich bei den Slaven Polen-Litauens, den Ruthenen, und in einigen Fällen auch in Moskau (15. und 16. Jahrhundert).

---

[4] Sobolebskij, A. I., *Slavjano-russkaja paleografija*, Izd. 2-oe, Sankt-Petersburg, 1908.
[5] Ščepkin, S. 129.

Ihren Namen trägt sie nicht ganz zu Recht, denn sie wurde zwar bei den Bulgaren, dann in künstlerisch verfeinerter Weise aber auch in der Moldau gepflegt. Als Motiv diente eine typische Form vielseitig gestalteter, mit Linien durchzogener Kreise und Flechtwerke, die bei zum Teil natürlicher Gestaltung der Pflanzenmuster und bei zum Teil geometrischer Stilisierung einen ausgewogenen Gesamteindruck bieten [6].

Anregungen moldauischer bzw. walachischer Herkunft wirkten sich — freilich nur in begrenztem Maße nachweisbar — auch auf den ostslavischen Buchdruck aus. Solche Zusammenhänge überraschen nicht, weil ja für eine lange Übergangszeit das gedruckte Buch den Handschriften nachgebildet worden ist und manche dem handgeschriebenen und handbemalten Buch entlehnte Bestandteile aufgewiesen hat. Die zahlreichen und vielgestaltigen, in den meisten Fällen nicht mehr aufzuspürenden Verbindungen zwischen handschriftlichen Vorlagen einerseits und Druckwerken andererseits bezogen sich nicht nur auf den Inhalt, sondern auch auf äußere Erscheinungen, wie Buchschmuck und Lettern.

So hat Jagič darauf hingewiesen, daß das kirchenslavische Osmoglasnik (Oktoich) aus der Presse des in Krakau wirkenden Druckers Sweipold Fiol (Feyl) (1491) unter Verwendung von handschriftlichen Vorlagen aus den Donaufürstentümern entstanden sein könnte [7]. Verbindungen sind auch zwischen den in der Walachei von Macarie (Makarij) hergestellten Drucken einerseits und ruthenischen Handschriften sowie Drucken andererseits als sicher anzunehmen. Zusammenhänge zeigen sich augenfällig am Vignetten-Flechtwerk seines Evangeliars (1512), das sich in einer ruthenischen, etwa in dieselbe Zeit zu datierenden Evangelien-Handschrift wieder findet [8]. Auch die für Macarie charakteristische Initiale „V" (věve) läßt sich in ruthenischen Drucken erkennen [9].

Die näheren Umstände dieses Vorganges — bloßes Imitieren von Vorlagen oder unmittelbare Weitergabe dieser Schreibkunst durch südslavische, rumänische oder russische Mönche—entziehen sich unserer Kenntnis. Es ist jedoch schlecht denkbar, daß hierbei nicht Handschriften-Bände benutzt und weitergeleitet worden sind. Die Weitergabe des „izvod moldovenesc" ist nur in einem umfassenderen Rahmen, in einer gleichzeitigen Vermittlung von Schriftart und von Manuskripten, zu sehen.

---

[6] Ščepkin, S. 71—72. Jacimirskij, A. I., *Grigorij Camblak. Očerk ego žižni, administrativnoj i knižnoj dejatel'nosti*, Sankt-Petersburg, 1904, S. 385—386.

[7] V. Jagič in einer Rezension in: „Archiv für Slawische Philologie", 7 (1884), S. 657. Siehe auch Şesan, Milan, *Teologia ortodoxă în secolul XV*; in: „Mitropolia Ardealului", 11 (1966), S. 730—748, S. 744.

[8] Vgl. die Abbildungen bei Stasov, V., *Slavjanskij i vostočnyj ornament po rukopisjam drevnego i novogo vremeni*, Petersburg, 1887, tab. 91, nr. 28. Die bei Stasov angegebene Datierung ist nach G. I. Koljada, *Ivan Fedorov i knigopečatanie nekotorych stran vostočnoj Evropy*: in: „Vestnik istorii mirovoj kul'tury", 1958, H. 1, S. 40—57 in das beginnende 16. Jahrhundert zu verschieben.

[9] Koljada, S. 46 (abgebildet bei Stasov, S. 51).

DIE VERMITTLUNG VON HANDSCHRIFTEN ALS FORSCHUNGSPROBLEM

Zur Bekräftigung dieser Annahme stehen allerdings nicht genügend Handschriften zur Verfügung, die eindeutig etwa vor der Mitte des 16. Jahrhunderts zu den Ostslaven gelangt sind. Zwar gibt es in der UdSSR und in Polen zahlreiche handgeschriebene[10] und gedruckte Bücher rumänischer Herkunft. Man trifft jedoch auf ein grundlegendes Hindernis, das die Erforschung dieses Fragenkreises erschwert bzw. zum Teil ganz unmöglich macht. Während nämlich über Ort und Zeit der Entstehung im allgemeinen ausreichende Angaben vorliegen, fehlen in den meisten Fällen zuverlässige Daten über Weg und Ziel der Weitergabe. Nahezu aussichtslos wird die Forschungslage angesichts derjenigen Texte, bei denen ohne sonstige Hinweise einzig die Angabe „moldauische Schreibart" vorliegt. Zu den fehlenden Überlieferungsdaten gesellt sich hier die Frage, ob sie überhaupt in den Donaufürstentümern und nicht schon bei den Ostslaven entstanden sind.

Immerhin kann man die große Gruppe derjenigen Bestände beiseite lassen, die nachweislich erst im 18. und 19., sogar noch im 20. Jahrhundert Rumänien verlassen haben.

Bei der verbleibenden Gruppe, von Büchern, denjenigen ohne zuverlässige Angaben, geht man nicht fehl mit der Annahme, daß zumindest einige davon im fraglichen Zeitraum nach Osteuropa gelangt sind. Hierfür spricht schon die Tatsache, daß viele dieser Bücher gerade in den Orten aufgefunden worden sind, wo auch anderweitige Berührungen zwischen den rumänischen Fürstentümern und den Ostslaven stattgefunden haben (wie beispielsweise in Lemberg).

Nachträglich die Überbringungszeit festzulegen fällt schon deshalb schwer, weil es sich mit wenigen Ausnahmen keineswegs um Texte handelte, die damit zum erstenmal bei den Ostslaven auftauchten. Die gängigen Schriften byzantinischer Herkunft waren ja nahezu in ihrer Gesamtheit schon bekannt. Aus den rumänischen Fürstentümern kamen hauptsächlich solche Bücher, die nicht wegen der Einmaligkeit ihres Inhalts, sondern wegen ihres materiellen Wertes und wegen ihrer guten Ausstattung gefragt waren, und die sich als eine Art Gebrauchs-Literatur vorwiegend liturgischer Art in die Zahl der schon vorhandenen Exemplare einfügten.

Auf unsicherem Boden beispielsweise bewegt sich die Annahme, daß die bei den Slaven unter dem Namen pčela (Biene) geführte Spruch-

[10] Ein Verzeichnis aller Handschriften aus der Zeit Stefans des Großen (unter Anführung der gegenwärtigen Aufbewahrungsorte, auch in Polen und der UdSSR) bietet Turdeanu, Emile: *Manuscrise slave din timpul lui Ştefan cel Mare*; in: „Cercetări literare", 5 (1943), S. 99–249.

sammlung griechischer Herkunft (μέλισσα) über die Donaufürstentümer und dann über Ruthenien nach Moskau weitergereicht worden sei. Kriterien philologischer Art in den in Rußland nachgewiesenen Handschriften weisen auf diesen Überlieferungsweg hin. Eine solche, in moldo-walachischem Schreibstil hergestellte Handschrift aus dem 16. Jahrhundert, die im 17. Jahrhundert mit einem slavischen Zusatz versehen wurde [11] und die sich um diese Zeit wahrscheinlich schon in Rußland befunden hatte, könnte diese Annahme bestätigen, wenn sich beweisen ließe, daß sie in den Donaufürstentümern entstanden ist.

Die Wahrscheinlichkeit spricht auch dafür, daß der služebnik des Patriarchen Evtimij von Tŭrnovo seinen Weg von Bulgarien über die Moldau nach Rußland gefunden hat. Zumindesten aus späteren Jahren liegt eine Handschrift (geschrieben 1532 in Suceava) dieses Inhalts vor, die von der damaligen moldauischen Hauptstadt über ein west- oder südwest-ruthenisches Kloster nach Kiev gekommen ist [12].

HANDSCHRIFTEN WANDERUNG AUS DER MOLDAU ZU DEN OSTSLAVEN

Es sind immerhin zwei Texte überliefert, die eindeutig damals über die Moldau nach Osten gewandert sind, und die sich überdies als moldauische bzw. walachische Originalschöpfungen aus dem Schema der in den Donaufürstentümern verbreiteten byzantino-slavischen Literatur herausheben.

Gemeint ist die in der Moldau verfaßte „Cronică moldo-rusă" („Skazanie vkrace o moldavskych gospodarjach"), die unter Petru Rareş nach Rußland gelangt ist und in die Voskresenskaja Letopis' eingearbeitet worden ist [13].

Gemeint sind weiterhin die Hymnen (pripela) des Mönchs und früheren logofat (Kanzler) am Hof des walachischen Hospodaren Mircea I. (1386–1418) namens Filotei. Seine kleinen pripela, die am Beginn der slavischen Literatur in den Donaufürstentümern stehen, wurden oft abgeschrieben, und sie fanden auch in Serbien und Bulgarien, sowie über die Moldau auch in Rußland rasche Verbreitung [14].

---

[11] Bezsonov, P. A., *Kniga pčela. Pamjatnik drevnej russkoj slovesnosti*; in: „Vremennik Imperatorskago Moskovskago obščestva istorii i drevnostej rossijskich", 25 (1857), S. I–CVI, S. III, XCIV–XCV

[12] Syrku, P., *Liturgičeskie trudy Patriarcha Evfimija Ternovskogo*, Sankt-Petersburg, 1890, S. XXIX.

[13] Jacimirskij, A. I., „*Skazanie vkrace o moldavskich gospodarjach*" *v Voskresenskoj letopisi*; in: „Izvestija Otdelenija russkago jazyka i slovesnosti", 6(1901), S. 88–119. Boldur, A. V., *Cronica slavo-moldovenească din cuprinsul letopisei ruse Voskresenski*; in: „Studii. Revista de storie" 16 (1963), S. 1099–1120.

[14] Turdeanu, Emil, *Les premiers écrivains religieux en Valachie*; L'*hégoumène Nicodème de Tismana et le moine Philothée*; in: „Revue des Etudes Roumaines", 2 (1954), S. 114–141. Angekündigt ist ein Beitrag von Tit Simedrea in „Romanoslavica", 17 (1969).

Eine wichtige Stellung nahm der berühmte Grigorij Camblak ein, der durch seinen Lebensgang eine geeignete Vermittler-Persönlichkeit darstellte. Der hochgebildete Mann stand im Verlauf seines peripetienreichen Lebens mitten in den vom Balkan nach Osteuropa reichenden Kulturverbindungen, und somit ist es undenkbar, daß er nicht auch Handschriften, zumindestens diejenigen seiner eigenen Werke, aus der Moldau nach Kiev mitgenommen hat. Der Bulgare aus Tŭrnovo, der seine Bildung in Konstantinopel und auf dem Athos erworben hatte, kam 1401 in die Moldau, wo er bis zum Jahre 1404 blieb [15]. Von seinem damaligen Wirken als Prediger und als Hagiograph zeugen die uns erhaltenen Priedigten sowie seine Vita Johanns des Neuen.

Neben der in Kiev verfaßten Vita des Evtimij von Tŭrnovo war diese in der Moldau entstandene Vita des Ioan Novyj sein bedeutendstes hagiographisches Werk („Mučenie svjatago i slavnago mučenika Ioanna Novago")[16]. Dieser aus Trapezunt stammende Grieche war 1332 in Moncastro (Maurokastron) von den Tataren getötet worden. 1402 holte Alexander der Gute in feierlichem Zuge die in dieser mittlerweile unter dem Namen Cetatea Albă zur Moldau gekommenen Stadt seit langem verehrten Reliquien in die moldauische Residenz Suceava [17] — wohl aus politischen Gründen zur Selbstbestätigung des neuen Staatswesens und der erst im Vorjahr vom Patriarchen anerkannten moldauischen Metropolie (1401). Wie vielfach bei solchen Anlässen üblich wurde bei dieser Überführung die Vita Johanns des Neuen verfaßt.

Die Verehrung — unter den Namen Joan Novyj; Ioan Belgradskij; Ioan Sočavskij; Ioan cel Nou — wurde sehr bald in der Moldau heimisch; ja Johannes „der Neue" erreichte sogar den Rang eines Nationalheiligen. Auf den schon im 15. Jahrhundert hohen Grad seiner Popularität weisen die Außenfresken an der Klosterkirche zu Voroneţ hin [18]. Zum gottesdienstlichen Gebrauch erhielt er bald auch ein Synaxar. Camblak sorgte dann mit seiner in verschiedenen Handschriften nachgewiesenen Vita dafür, daß die Verehrung dieses Heiligen auch in Rußland verbreitet wurde und hier ebenfalls in die Meßliturgie einging (2. Juli). Der Mönch Ilija aus Pskov hat für die Gestaltung seiner Vita des bulgarischen Heiligen Georg des Neuen die Vita Camblaks über den moldauischen

---

[15] Über Camblak und sein Wirken in der Moldau vgl. Jacimirskij, A. I., *Grigorij Camblak. Očerk ego žizni, administrativnoj i knižnoj dejatel'nosti*, Sankt-Petersburg, 1904; Penjo, Rusev, Angel Davidov, *Grigorij Camblak v Rumynija i v starata rumănska literatura*, Sofija, 1966. Vgl. auch Turdeanu, Emil, *Grégoire Camblak, faux arguments d'une biographie*: in: „Revue des Etudes slaves", 22 (1946), S. 46—81.

[16] Neueste Textausgabe (Original und neubulgarische Übersetzung) bei Rusev.

[17] Vgl. Marianu, S. F., *Sântul Ioan cel Nou de la Suceava. Schiţă istorică*, Bucureşti, 1895.

[18] Oreste, Luţia, *Legenda Sf. Ioan cel Nou de la Suceava în frescurile din Voroneţ*; in: „Codrul Cosminului", 1 (1924), S. 279—354.

Heiligen Johann als Muster mit herangezogen (1538) [19]. Im 17. Jahrhundert erscheint dann die Verehrung Johanns des Neuen durch das Wirken Petr Mohylas erneut in Kiev [20].

Ein illustratives Beispiel und zugleich wieder eine — weil über den Rahmen der slavo-byzantinischen Literatur hinausgehende — Ausnahme stellt die Wanderung des italienischen moral-didaktischen Traktats „Fiore de Virtú" dar. Er wurde durch einen Moldauer namens Gerasim aus dem Italienischen ins Rumänische und dann durch einen Prilestermönch Veniamin ins Russische („Kniga flores davoranijam") übertragen (1592)[21].

Zu den Erzähl-Motiven, die vermutlich über die Moldau weitervermittelt worden sind, gehört eine der vielen Versionen der weithin bekannten Varlaam-und Josaphat-Legende. Im 14. Jahrhundert ist sie bereits in Bulgarien, Serbien und bei den Ostslaven nachweisbar. Wenn auch in den Donaufürstentümern die ersten Fassungen nicht vor dem 16. Jahrhundert erhalten sind, so war dieses Motiv auch schon im vorhergehenden 15. Jahrhundert dort verbreitet, denn es hatte damals sogar in die Wand-Malereien von Neamţ Eingang gefunden [22]. Auf diese Voraussetzungen baut die These auf, daß spätere Redaktionen auf eine moldauische Vorlage zurückgegangen seien. So soll der Druck in der von Petr Mohyla im weiß-ruthenischen Kuteenskij-Kloster (bei Orsa) eingerichteten Presse, der im Jahre 1637 in slavischer Sprache erschienen ist, auf einer nicht mehr vorhandenen südslavischen Version beruhen, die sich Mohyla in der Moldau beschafft hatte [23].

Aufschlußreich ist das Beispiel der byzantinischen Gesetzessammlung Σύνταγμα κατὰ στοιχεῖον des Vlastares (Thessalonike 1335). Das bei den orthodoxen Slaven Ost- und Südosteuropas vielgebrauchte juristische Werk hat über Serbien in die slavischen Literaturen des 14. und 15. Jahrhunderts Eingang gefunden. Es war selbstverständlich auch in den Donaufürstentümern in Gebrauch. In Rußland benützte man das Syntagma ebenfalls [24]. In den slavischen Fassungen war üblicherweise die Aufeinanderfolge der Kapitel nach dem Alphabet des griechischen Originals beibehalten worden. So stand beispielsweise der Sachbegriff „Taufe"

[19] Jacimirskij, *Grigorij Camblak*, S. 457—461.

[20] Roždestvenskij, S., *Petr Mogila, Mitropolit Kievskij*; in: „Čtenija v Imperatorskom obščestve istorii i drevnostej rossijskich pri Moskovskom universitete", 1877, kn. 1, S. 1—160 S. 147.

[21] Speranskij, M. M., *Perevodnye sborniki, izrečenij v slavjanorusskoj pis'mennosti*; in: „Čtenija v Imperatorskom obščestve istorii i drevnostej rossijskich pri Moskovskom universitete 1905", kn. 1, S. 155—450; kn. 2, S. 451—578; S. 535—545. An neuerer Literatur, ist zu nennen: Smochină, Nicolae, N. Smochină, *O traducere românească din secolul al XV-lea a cărţii „Floarea darurilor"*; in: „Biserica Ortodoxă Română" 80 (1962), S. 712—741.

[22] Stefănescu, J. D., *Le roman de Barlaam et Josaphat*; in: „Byzantion", 7 (1932), S. 347—369.

[23] Cartojan, N., *Cărţile populare în literatura românească*. Bd. 1, Bucureşti, 1929, S. 240.

[24] Vgl. Il'inskij, N., *Sintagma Matfeja Vlastarja*, Moskau, 1892.

nicht unter dem Buchstaben „k“ (o svjatom kreščenii), sondern unter „b“ (nach dem Original περὶ τοῦ ἁγίου βαπτίσματος).

Der Zar Ivan IV. wünschte sich stattdessen eine leichter zu handhabende Version mit der Anordnung nach dem slavischen Alphabet. Mit diesem Problem wandte er sich an den moldauischen Herrscher Alexandru Lăpuşneanu, der diesen Auftrag einer Revision und Neuordnung des Syntagma an den Bischof von Roman, Macarie (gest. 1558) weitergab. Wohl aus politischen Gründen, weil nämlich der moskau-freundliche Hospodar Alexandru Lăpuşneanu bald nach der Fertigstellung des Werkes seinen Thron aufgeben mußte (1561), erreichte die Handschrift niemals ihren Bestimmungsort. Sie gelangte, vielleicht schon auf dem Weg nach Moskau, nur nach Lemberg, wo sie im Onufrius-Kloster verblieb [25]. Diese auf den ersten Blick doch recht auffällige Bitte des Zaren läßt sich nicht anders als mit dem weitreichenden Ansehen erklären, das die Moldau auf dem Gebiet des Buch- und Schriftwesens in der Mitte des 16. Jahrhunderts genoß.

Die Moldau beteiligte sich auch an der Weiter-Vermittlung des byzantinischen Kirchengesanges. Ausgangspunkt war in der Moldau offenbar das Kloster Putna, das sich mit ziemlicher Sicherheit dem Kirchengesang gewidmet hatte, und wo seit dem ausgehenden 15. Jahrhundert eine eigene Gesangsschule vermutet wird. Diese Annahme beruht auf der Existenz mehrerer Musik-Handschriften, die dort entstanden sind. Wahrscheinlich gab es in Putna einen qualifizierten Chor, der zur Ausbildung von Schülern diente. Ein bekannter Name aus Putna war derjenige des „protopsalt“ Eustatie (erste Hälfte des 16. Jahrhunderts).

Wenn sich auch von Anfang an in den Donaufürstentümern das Slavische als Kirchensprache durchgesetzt hatte, so lebte wie bei den orthodoxen Slaven im Kirchengesang das Griechische fort, weil sich dieser von seinem Charakter her an festere Formen hielt und Übersetzungen größere Schwierigkeiten in den Weg legte. Von da her ist auch die Einladung Alexandru Lăpuşneanus an die Lemberger Bruderschaft (bratstvo) zu erklären (1558), sie solle vier Schüler zur Erlernung des „serbischen und griechischen“ Kirchengesanges in die Moldau entsenden [26]. „Serbisch“ stand für kirchenslavisch, und der Ausdruck „griechisch“ war keine Aussage hinsichtlich der byzantinischen Herkunft, sondern er stellte einfach eine Sprachbezeichnung dar.

---

[25] Zuerst aufgezeigt von Kalužniacki, E. I., *Obzor slavjanorusskich pamjatnikov jazyka i pis'ma, nachodjaščichsja v bibliotekach i archivach L'vovskich*; in: „Trudy tret'jago archeologičeskago s-ezda v Rossii, byvšago v Kievě“, 1874, Bd. 2, pril., S. 214—321, Kiev 1878. Vgl. auch Turdeanu, Emil, *La littérature bulgare du IV siècle et sa diffusion dans les pays roumains*, Paris, 1947, S. 58—60.

[26] Hurmuzaki, Eudoxiu de, *Documente privitóre la istoria Românilor*, Suppl. II, 1, Bucureşti, 1895, Doc. nr. 102.

Dieser Vorgang steht nicht allein. Neuere Forschungen haben gezeigt, daß auch anderweitige Anregungen musikalischer Art von Putna ausgegangen sind. Es kann nicht anders gewesen sein, als daß Neumen-Handschriften aus Putna zu den Ostslaven weitergegeben worden sind. Dafür spricht die Bezeichnung einer im ausgehenden 16. Jahrhundert in Moskau in Erscheinung getretenen Neumen-Schreibart: die „notacija putevaja". Diesen in Katalogen und Verzeichnissen von Handschriften geistlicher Musik des 16. und besonders des 17. Jahrhunderts anzutreffenden Begriff von put' (=der Weg) abzuleiten ist wenig sinnvoll, obwohl ein unbefangener Übersetzer (etwa bei „putevoj raspev poem") an geistliche Pilgerlieder denken könnte. Es ist besser, dahinter den Namen des Moldau-Klosters Putna zu sehen [27].

Verdeil erleichtert diese Deutung mit der Aufzählung von verschiedenen, im Moskauer Reich des 17. Jahrhunderts gesungenen Melodien (raspev), die mit geographischen Namen (bulgarischer, griechischer, Moskauer, Novgoroder, „kievo-pečerskij", „putnevskij" raspev) verbunden waren [28]. Eindeutig ergibt sich obiger Zusammenhang aus dem analogen Gebrauch von „kievopečerskij" (vom Kiever Höhlenkloster abgeleitet) und von „putnevskij" (also auch von einem Kloster, nämlich von Putna, abgeleitet).

Angesichts der engen politischen, wirtschaftlichen und kulturellen Kontakte zu Galizien mit seinem aufblühenden Mittelpunkt Lemberg lassen sich zahlreiche Spuren in dieses Gebiet verfolgen. Moldauische Emigranten übernahmen in vielen Fällen die Weitergabe von Büchern. Im polnischen Exil wurden im Auftrag moldauischer Bojare und in Ausführung durch moldauische Schreiber Liturgica auch angefertigt, wie zumindest an einem Beispiel belegt ist: 1477 beendete der Schreiber Trifu in Lemberg ein Aprakos-Evangeliar, das der ehemalige logofat Mihail und seine Brüder Duma sowie Sica in Auftrag gegeben hatte [29].

Besondere Aufmerksamkeit verdient das Schicksal des 1575 geschriebenen und dem Kloster Golia (Iaşi) von seinem Gründer Ioan Golia im selben Jahr gestifteten Evangeliars. In den darauf folgenden, politisch bewegten Jahren wurde es nach Lemberg verschlagen. Dort kaufte es der mehrmals geflüchtete Moldauer Metropolit Teofan (1564—1572; 1578—1581; 1582—1587) auf und ließ es in seine Heimat zurückbringen,

[27] Ciobanu, Gheorghe, *Şcoala muzicală de la Putna*; in: „Muzica", 16(1966), nr. 9, S. 14—20.

[28] Verdeil, Palikarova R., *La musique byzantine chez les Bulgares et les Russes (du IXe au XIVe siècle)*, Kopenhagen, 1953, S. 75.

[29] Turdeanu, *Manuscrise*, S. 136—137.

weil er es nicht mit ansehen konnte, daß es „...die ausländischen Lateiner verhöhnten...“[30].

Diese in einem groben Überblick dargelegte kulturelle Wirksamkeit bewegte sich innerhalb der Gesamt-Erscheinung des „zweiten südslavischen Einflusses“.

Der „zweite südslavische Einfluß“[31] — im wesentlichen ein Begriff aus der russischen Literaturgeschichte — stellt ein vielschichtiges Gebilde dar, eine geistige, vorwiegend literarische Strömung, die vertraute Texte in neuen Redaktionen und bisher unbekannte Texte byzantinischer und südslavischer Herkunft, sowie auch andere Schreibstile, linguistische Neuerungen und neue Arten des Buchschmucks, den ostslavischen Ländern zuführte. Sie schlug eine weitere kulturelle Brücke zwischen dem untergehenden Byzanz und den Ostslaven, sei es auf mittelbarem Wege über Bulgarien und auch über Serbien, sei es durch die Tätigkeit slavischer Mönche am Athos und in Konstantinopel.

Der „zweite südslavische Einfluß“ wird im allgemeinen als eine einheitliche Literaturströmung behandelt. Die Fachliteratur hat sich noch nicht in genügendem Maße bemüht, über die Herausstellung der aus Bulgarien und Serbien gekommenen Hauptbeiträge hinaus noch weitere Ausgangsräume herauszuarbeiten. Man hat gemeinhin sowohl von einer stärkeren geographischen Differenzierung Abstand genommen als auch andere Komponenten dieser vorwiegend literarischen Strömung nur am Rande gewürdigt, nämlich die Schriftzüge und die Buchmalerei. Somit bleiben die Leistungen der Donaufürstentümer zum großen Teil außer Acht. Die Zurückhaltung in der Fachliteratur ist allerdings insofern verständlich, als die Donaufürstentümer nicht von Anfang an zu den Trägern des „zweiten südslavischen Einflusses“ gehörten, sondern sich erst später und nur als sekundäre Vermittler eingliederten. Sie wurden ja erst von Bulgarien her bereichert, bevor sie sich an der Weitergabe der gewonnenen Kulturwerte beteiligen konnten. Hinzu kommt, daß ihr Beitrag wegen der unbefriedigenden Quellenlage in der Tat weitgehend im Dunkeln bleibt.

Auf jeden Fall lag der sichtbare und originelle Beitrag der Moldau zum „zweiten südslavischen Einfluß“ in der Entwicklung und Weitergabe eines eigenen Schreibstils („izvod moldovenesc“) und eigener Ornamen-

---

[30] Bogdan, Ion, *Manuscripte slavo-române în Chiev*; in: „Convorbiri literare“ 25 (1891—1892), S. 503—511; S. 504—506. Dieses Evangeliar wurde schließlich (am Ende des 19. Jahrhunderts) doch außer Landes gebracht, nämlich nach Kiev.

[31] Über den „zweiten südslavischen Einfluß“ vgl. Sobolevskij, A. I., *Južna-slavjanskoe vlijanie na russkuju pismennost' v XIV—XV vekach.* Petersburg, 1894. Lichačev, D. S., *Nekotorye zadači izučenija vtorogo južnoslavjanskogo vlijanija v Rossii.* Moskva, 1958. Dujčev, I., *Centry vizantijskoslavjanskogo obščenija i sotrudničestva*; in: „Trudy otdela drevne-russkoj literatury“, 19 (1963), S. 107—129. Mošin, V., *O periodizacii russko-južnoslavjanskich literaturnych svjazej X—XI vv.*; in: „Trudy otdela drevne-russkoj literatury“, 19 (1963), S. 28—106“.

tik, die bei der ruthenischen Bevölkerung des polnisch-litauischen Reiches sowie im Cartum Moskau Nachahmung gefunden haben.

Dieser Vorgang vollzog sich kaum auf abstrakte Weise, sondern er kann nur mit Hilfe von handschriftlichen Vorlagen vor sich gegangen sein. Berücksichtigt man die günstige geographische Lage der Moldau, über deren Territorium der Land-Verkehr zwischen Byzanz und dem Balkan einerseits und Osteuropa andererseits gelaufen ist, und zieht man außerdem die nachweislich über die Moldau gewanderten Handschriften und Erzähl-Motive als Beispiele heran, so ist die Annahme nicht verfehlt, daß die Moldau an der Weitervermittlung literarischer Erzeugnisse einen größeren Anteil hatte, als sich bisher erkennen läßt. Die Moldau hatte zweifelsohne die Rolle einer großen Durchgangsstation inne, eines geistigen und literarischen Umschlagplatzes, wo übernommene Texte kopiert und weitergegeben wurden. In dieser Vermittlung von literarischen Werken lag — neben der Übertragung des „izvod moldovenesc" und in Gemeinsamkeit damit — der weitere und weniger sichtbare Beitrag der Moldau zum „zweiten südslavischen Einfluß".

CONTRIBUTIONS À L'ÉTUDE DE LA VITICULTURE TRADITIONNELLE ET DE LA VINIFICATION DANS LA VILLE D'ASSENOVGRAD (STANIMAKA)

A la mémoire de Nicolae Alexandru Mironescu

VASIL MARINOV
(Sofia)

La vigne s'accommode surtout aux climats méditerranéens et continentaux tempérés. Elle se plait aux terrains en terrasse ou accidentés, ayant environ 550 mètres d'altitude, de même aux sols sablonneux. En Bulgarie, la culture de la vigne s'est développée : 1° au bord de la mer Noire dans la zone des villes de Varna, Burgas, Pomorié, Nessebăr ; 2° sur la rive du Danube dans les parages des villes de Vidin, Svishtov, Russe, Silistra ; 3° dans la partie centrale de la plaine accidentée du Danube autour des villes de Biala Slatina, Pleven, Gorna Oriahovitza, Popovo, Targovishte, Shumen ; 4° dans la zone septentrionale accidentée de Stara Planina-Suhindol et Preslav ; 5° dans les plaines, situées aux pieds des Balkans à Karlovo, Kasanlik et Sliven ; 6° sur les flancs méridionaux accidentés de la montagne de Sredna Gora dans les environs du village de Strelcha et de la ville de Chirpan, ainsi qu'aux alentours des villes de Stara Zagora et de Nova Zagora ; 7° sur les flancs septentrionaux accidentés des Rhodopes — dans le voisinage de la ville d'*Assenovgrad*, de Peshtera et Krichim ; 8° dans la plaine de la Thrace à Plovdiv et à Pazardjik ; 9° le long de la vallée de la rivière Struma — dans la zone des villes de Melnik et de Petrich [1].

La vigne a été cultivée par *la population préhistorique* qui habitait les terres bulgares [2]. Selon des dates archéologiques et historiques sûres

[1] Ив. Батаклиев, *Лозарство в България*, «География», кн. XXIV, 2, 1939, p. 88.

[2] Н. Неделчев, *Лозарство*, Ун. Библ., 1946, nº. 13, p. 10.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 3, P. 487—512, BUCAREST, 1973

les anciens Thraces non seulement connaissaient la vigne, mais utilisaient aussi le raisin pour la vinification. Pline soutient que la découverte de la vigne et l'invention de ses modes de traitement sont dues au Thrace Eumolp [3]. Homer parle dans l'Odissée du vin des Thraces, transporté à Troie dans des barques [4]. Selon Strabon, la vigne a été plantée pour la première fois dans Sozina et à Babylone par des Thraces qui, au lieu «de creuser des fossés, enfonçaient dans la terre des pieux de fer» [5]. Il nous informe aussi que le roi des Daces — Bourebista (97—44 a.n.è.) conséillé par son prêtre Dékénéa, ordonna que toutes les vignes fussent coupées afin de supprimer le vice de ses sujets et d'ennoblir leurs mœurs [6]. Annuellement, des grands festins étaient organisés en l'honneur de Dionysos et à cette occasion étaient dépensées de grandes quantités de vin [7]. L'existence de la culture de la vigne dans la Mœsie inférieure à l'époque des Romains est confirmée par un grand nombre de témoignages [8]. Sur la partie inférieure d'un bas-relief rituel de Zeus et Héra d'Archar (du II^e—III^e siècle) on peut voir une barrique sur un chariot, tirée par des bœufs [9]. Sur une autre pierre tombale de l'époque romaine on voit la manière dont on transportait le raisin sur le dos à l'aide des « chébour ». Sur cette même pierre se trouve aussi gravée le transvasement du raisin dans un « l i n » et son foulage par deux Thraces [10] (Fig. 1, 2). La pierre tombale romaine,

---

[3] V. a Г. И. Кацаров, *Битът на старите траки*, «Сб. на БАН», 1913, кн, I, p. 19; Fr. von Bassermann Jordan, *Geschichte des Weinbaues*, I, Frankfurt am Main, 1923— Les agronomes latins.

[4] Г.И. Кацаров, op, cit., p. 19; V. à Ив. Странски, *Влияние на човека върху почвите в България*, «Изв. Почв. Инст.» кн. V, 1958, p. 90, « au commencement, les Thraces ont préparé le vin des raisins sauvages des forêts ».

[5] Г. И. Кацаров, *op. cit.*, p. 19.

[6] *Ibid.*, p. 19.

[7] *Ibid.*

[8] Б.Геров, *Към лозарството в Долна Мизия през римско време*, « Сб. Г. И. Кацаров », II, ИАН. XIX, 1955. p, 187 et *op. cit.*

[9] G. I. Kazarov, Anz. Wien. Akad., 1947, n° 25, S. 300; Д. Делчев, *Една семейна триада в религията на траките*, Изв. Арх. И-т'', XVIII, 1952, p. 26,; Б. Геров, *op. cit.*, p. 192. Des barriques de vin, destinées au transport du vin, dans l'ouvrage de : Д. Димитров, *Надгробните плочи от римско време в Северна България*, n° 1, БАИ, 1942 fig. 86/51, p. XXV, et fig. 52/84.

[10] В. Добрувски *Материали по археологията на България*, « Сб. Н. У. », 1909, кн. 16—17, p 92; G. Kazarov, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Saraejvo, 1916, S. 41, fig. 9; Кацаров, *Антични паметници в България*, ГНМ, 1921 — 1922, n° 213, p. 205. : « Ce lin ressemble beaucoup à celui de Plovdiv. On peut voir le vin bourru qui s'écoule de l'ouverture du lin. Д. Цончев attire aussi l'attention sur la scène viticole p. 122, fig. 1. Dobrouvski donne une description plus détaillée de la scène viticole, gravée sur le relief de la région de Plovdiv, où la vendage s'effectue dans des « paniers ». Le premier personnage porte le « panier », sur le dos, mais puisqu'on ne porte jamais le raisin sur le dos dans un « panier », c'est probablement le prototype du « chébăr» contemporain qui a la même fonction. Selon Dobrouvski, le raisin est versé dans le « cuvier-lin ». Il vaut mieux supprimer le terme « cuvier » (« korito ») parce que le « lin » n'est pas une cuve, taillée dans un tronc d'arbre ou taillée par la nature, mais un récipient de forme carrée et aux murs assez hauts, qui ressemble plutôt à une grange (« hambari ») carrée en bois. Dans la scène des deux porteurs, ils portent sur leurs épaules, selon Dobrouvski, du « moût dans une barrique allongée » (« korouba ») pendue à un bois rond. Mais il est impossible que la barrique soit pleine

Fig. 1

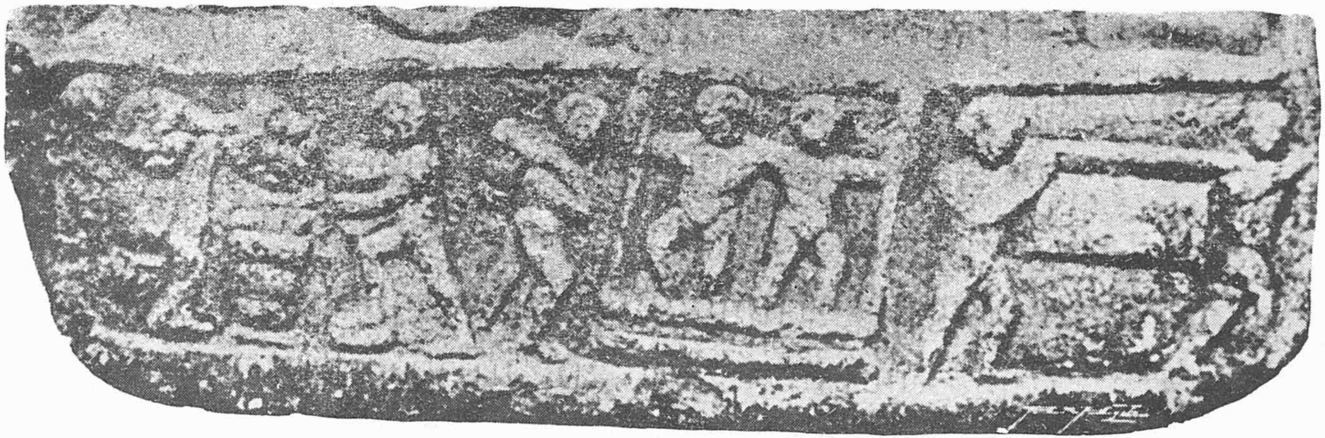


Fig. 2

décorée de grappes de raisins et où l'on peut aussi voir une représentation en relief du « k o s s e r » ayant une petite hache [11] (Fig. 3, 4), présente un intérêt particulier.

Quand *les Slaves* ont pénétré dans la péninsule Balkanique, ils ont adopté la viticulture et la vinification des Thraces. Les Thraces étaient partiellement hellénisés et romanisés. Les Slaves ont aussi adopté leur terminologie : « kache », « vino », « fitia » (vigne jeune), « dikel », termes de provenance latine et grecque [12].

La viticulture s'est développée dans l'empire Byzantin, fait confirmé par les dispositions de la loi agraire byzantine concernant la culture de la vigne [13]. Au cours du I^{er} et II^{e} Etat Bulgare, la viticulture et la vinification, se sont aussi amplement développées. Dans le département de Plovdiv [14], dans les parages de la ville de Mezdra (I^{er}—III^{e} siècles)[15], à Madara [16], à Patleina [17] (XI^{e}—XII^{e} siècles), à Veliko Tîrnovo [18], à Tzarevetz (XIV^{e} siècle), des monuments archéologiques ont été découverts. Ce sont des bâtiments et des caves où se trouvent des « lins » ayant comme fonds des plaques de pierre (Fig. 5). Voici un autre témoignage éloquent indirect représentant les « lois de Krum » à condition que les sources grecques à ce sujet soient authentiques. Lorsque la fabrication du vin et l'ivrognerie [19] prirent des proportions considérables, Khan Krum ordonna la suppression de toutes les vignes. Mais en 811, lorsque la capitale de Krum, Pliska,

---

de « moût » après le foulage du raisin, parce que c'est alors que le moût fermente. Le vin nouveau est versé dans la barrique, qu'on transporte à la cave pour être conservée. G. Katzarov décrit plus correctement le récipient, porté par les deux génies (héros) comme un seau (« vedro ») allongé ou une barrique pleine de vin (*Битьт на старите траки*. . ., p. 19), mais il est tout aussi équivoque en le dénomant tout d'abord « seau ». Le fait que ce récipient est plein de vin est confirmé par sa forme de barrique ayant deux fonds et des douves rattachés par des cercles très clairement gravéés sur le relief.

[11] La pierre avec les reliefs se trouve dans la cour du Musée Archéologique de Sofia.

[12] Д. Цончев, *op. cit.*, p. 161 — la cuve (ara) λῆνος; p. 130 — λῆνος, ara — de l'époque romane.

[13] Е. Липшиц, *Византийское крестьянство и славянская колонизация*, «Виз. Сб. АНСССР», М., 1945, p. 108 et I. Stranski, *op. cit.*, p. 109.

[14] Des plaques de pierre de 75 × 82 cm, ayant des rainures taillées sur le bord, considérées comme des pierres rituelles ont été trouvées pendant les recherches faites dans les localités de la région de Pliska. La population locale les appelle « sharaptashi »; en réalité ce sont les fonds en pierre de lins ayant des parois en bois. Après le foulage et la fermentation dans le lin, le vin est versé dans un « chébour » spécial taillé en pierre. Nous avons remarqué dans le village de Dopla, en 1966 (Tolbouhinsko), un lin semblable destiné au foulage du raisin. Mais celui-ci était tout en bois, y compris le fond.

[15] Д. Цончев, *op. cit.*, p. 124; Н. Дремсизова, *Нови данни за икономиката на Долна Мизия през римската репоха*, «ИНМК», I, 1960, p. 3—12, fig. 5.

[16] Д. Цончев, *op. cit.*, p. 161, fig. 9.

[17] Г. Джингов, *Средновековната винарница в Патлейна*, «Археология», 1961, p. 24—27, fig. 1, 2, 3.

[18] Д. Цончев, *op. cit.*, p. 124; Т. Герасимов, *Преса за вино от Северо източна България*, «БН», II. кн. I, 1947, p. 8—9.

[19] G. I. Kazarov, *Die Gesetzgebund des bulgarischen Fürsten Krum*, « Byzant. Zeitschr. », XVI, 1907, S. 255.; В. Н. Златарски, *Крумовите закони в края на VIII в.*, dans История на българска държава през средните векове, I, 1918, p. 283, 286, 420; I. Stranski, *op. cit.*, p. 109.

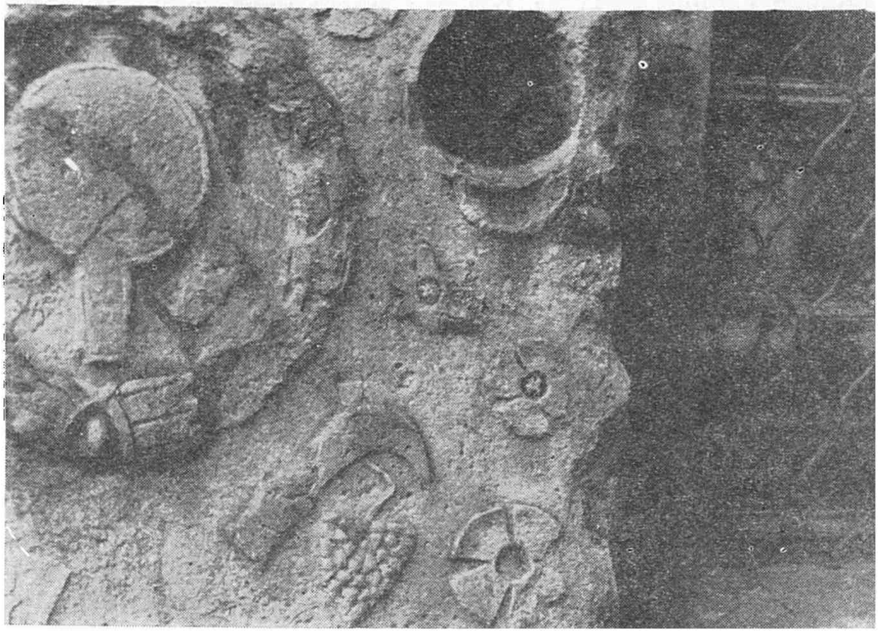


Fig. 3

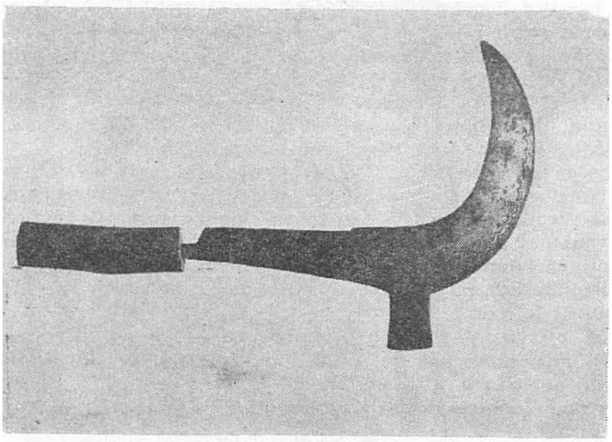


Fig. 4

fut conquise, de grandes réserves de vin furent trouvées dans le palais du souverain bulgare [20]. En 1189, les croisés, qui ont passé par la plaine thrace de Pasardjik, l'ont trouvée couverte de vignes [21]. Au XIV[e] siècle, les receveurs d'impôt, récueillaient aussi un impôt en nature sur le vin [22],ce qui confirme le fait que, avant l'arrivée des Turcs, la culture de la vigne en Bulgarie était très développée [23].

Pendant la domination ottomane, la population bulgare de Misie, de Thrace et de la Macédoine n'a pas cessé de cultiver la vigne et de fabriquer du vin, de l'eau de vie et du vinaigre. Une considérable propagation a connu la treille « asmà ». Les Bulgares et surtout les Turcs en consommaient beaucoup, quoique le Coran interdisait aux musulmans de boire du vin. De ce temps il y avait des vignes même dans le département de Sofia [24] — Korubaglar-Lozenetz (le mot « loze » signifie en bulgare vigne). En Bulgarie, le développement de la fabrication des vins « de table »[25] est dû aux Turcs. C'est grâce à eux que les variétés de vin de table « afuzali », « kadăn parmàk », « tilki-koillrouk », « aptich-aga », etc.[26] ont été importées d'Asie Mineure. Le mot « asmà » (treille) est d'origine turque, dérivation du mot « achmàk » (pendu). D'autres témoignages du développement de la viticulture sont constitués par les notes des voyageurs qui ont traversé le territoire bulgare (comme par exemple celles de Paul Lucas, 1706), de même que par bon nombre de documents turcs[27]. On peut trouver des données concernant la viticulture en Bulgarie dans la presse bulgare d'avant la Libération [28].

C'est alors que les villes de Melnik et de Stanimaka jouissent d'une grande popularité comme centres vinicoles. Nous trouvons des données concrètes sur la viticulture à Stanimaka, dans le Règlement du Monastère de Bachkovo [29], dans un firman du sultan du XIII[e] siècle [30], etc. La viticulture à Stanimaka a été pratiquée dans un passé lointain.

---

[20] I. Stranski, *op. cit.*, p. 109.

[21] Д. Косев, *Новая история Болгарии*, М., 1852, p. 135; Странски, *op. cit.*, 109.

[22] К. Иречек, *История на българите. Поправки и добавки*, БАН, 1939, p. 305.

[23] I. Stranski, *op. cit.*, p. 124.

[24] М. Георгиев, *Икономическо минало на гр. София и Софийско*, София, 1921, p. 5; Ив. Странски, *op. cit.*, p. 124.

[25] I. Stranski, *op. cit.*, p. 124.

[26] П. Мутафчиева, *Селското земевладение във Византия*, «СбНУ», кн. VII, 1909, p. 8; Ив. Хайтов, *Асеновград*, p. 243.

[27] Н. Хайтов, *Асеновград*, p. 243.

[28] «Цариградски вестник», IX, 415/24 I 1859; *Нашето виноделие*, dans «Турция», VI, 40 (20 XI 1871); *Лозята в България, Тракия и Македония ibid.*, *Една спасителна мярка*, *ibid.*, no. 10, (22 IV 1872); *Ангария върху лозята*, «Източно време», VIII, 10 (29 III 1875; *Закон за лозята ibid.*, II, 4 (6 XII 1875); V. Ц. Гинчев, *Катихизиса за земледелието или Първоначално изучаване на земледелието..*, изд. II, Цариград, 1874, p. 101—103.

[29] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 243.

[30] *Ibid.*

Ce fait est confirmé par l'existence de deux variétés très anciennes : le « mavrud » et le « pamid ». Selon N. Nedelchev, le « pamid » cru très répandu de nos jours est d'origine thrace. Les conditions climatologiques et pédologiques locales ont contribué considérablement au développement de la viticulture à Stanimaka et dans les villages voisins. Sur les flancs méridionaux des Rhodopes, les vignes à tiges basses ont trouvé le milieu le plus favorable pour leur développement. La population locale a produit de grandes quantités de vins, riches en tanin, destinées à la vente. Les forêts des Rhodopes ont fourni aux tonnelleries, « fouchidjii », le bois de chêne nécessaire à la fabrication des récipients plus ou moins grands, destinés au transport, à la fermentation et à la conservation du vin et du raisin. Pour transporter le vin, le vinaigre et l'eau de vie, on a surtout utilisé des bêtes de somme : de grands ânes, des mulets et des chevaux, tandis que les buffles, attelés à de grands chars de bois construits à cet effet, transportaient les lourdes charges de raisins, des vignobles aux caves de la ville. Le transport des grandes barriques, pleines de vin, de Stanimaka jusqu'à Plovdiv et Sofia, s'éffectuait avant la construction du chemin de fer Sofia-Plovdiv, par convoi de chars, traînés par de buffles. De la même façon étaient transpoıtées de Stanimaka de grandes barriques vides construites par les tonneliers pour Plovdiv, Sofia etc. L'élevage des animaux de transport ne présentait aucune difficulté, puisque les hauts pâturages des Rhodopes étaient à leur disposition [31]. Avant 1905, dans la ville, il y avait 2000 mulets, ce qui revenait à 1—3 mulets par citoyen, tandis que les riches en avaient beaucoup plus [32]. Au temps des vendanges, de nombreux paysans des villages voisins arrivaient à la ville avec leurs propres chariots et leurs propres animaux kiradjii. Toutes ces conditions économiques ont considérablement contribué au développement de la viticulture et de la viniculture à Stanimaka (Assenovgrad), aussi bien avant, qu'après la Libération de la Bulgarie.

Les relations de production capitalistes ont accentué les disparités sociales parmi les viticulteurs. Les vignerons pauvres possédaient de 0,5 à 3—5 hectares de vignes. Leurs caves, ainsi que leurs récipients n'étaient pas très grands, tandis que les riches possédaient de 10 à 20 et même 80 hectares de vignes, ainsi que de grandes caves, mi-creusées dans la terre. Ils achetaient le raisin des vignerons pauvres, et après l'avoir transporté à la ville, ils le transféraient dans les caves ou sous de grands appentis dénomés « comportes immobiles » qu'ils avaient faits construire dans ce but et où se trouvaient installés les « l i n s » (nepodvijni korabi) ;

---

[31] Pour les données fournies en 1960, je voudrais exprimer mes remerciements aux informateurs suivants : Yanko H. Antonov Bejdrenov (84 ans), Stefan Nikolov Sponev (96 ans), Georgi Grigorov Gandev (67), Ariti D. Athanasova (50), Nikola D. Athanasov (45) etc.

[32] Арх. мат., p. 4.

de là ils le faisaient passer dans des tonneaux énormes, dénommés « bademi », d'une capacité de centaines de kilogrames. Les riches vignerons produisaient aussi de grandes quantités de vin qu'ils vendaient dans le pays et à l'étranger. Un exemple en est le grand commerçant de vins de la ville d'Assenovgrad, Yakov Nikola Roupetz (1582—1925), qui possédait 80 hectares de vignobles [33].

Les vieux vignobles étaient situés sur les terrains en terrasse et les plateaux, entourant les villes, tandis que les plus récents sont placés sur les deux côtés des rivières de Chepelare et d'Assenovgrad. Les vieilles vignes étaient à tiges basses (« kutuk », « kututzi »), très résistentes au froid ; pendant l'hiver elles n'étaient pas enfouies sous terre. Les vignes étaient plantées en lignes droites, à l'aide des « sadila », munies d'un bout de fer, sans qu'il fût nécessaire de creuser la terre en profondeur. Dans les trous on métait les plants de vigne, à la manière des anciens Thraces [34] Pour soutenir les jeunes pousses, on enfonçait dans la terre des piquets, d'une longueur d'un à deux mètres. Toute la ville était entourée de vieux vignobles. Les variétés prédominantes étaient le « mavrud » et le « pamid ». Du « mavrud » on préparait le vin trouble, dénommé « Malaga de Stanimaka ». En 1907 tous les vieux vignobles ont été atteints par le phylloxéra. En 1908 les vignobles ont été transformés en aires (« harmán »)[35]. Le phylloxéra était apparu à partir de l'année 1900 [36]. Toutes les vignes ont été détruites et déracinnées au fur et à mesure que le phylloxéra s'étendait. Les vignes de « mavroud » ont été conservées seulement dans certains terrains sablonneux, comme par exemple, les vignobles du grand commerçant de vins Chorbadjaka, etc. [37] En 1906 beaucoup de citoyens ont vendu leurs vignobles aux paysans des villages voisins [38]. Selon Ivan Stranski, le phylloxéra apparût en Bulgarie en 1884, et vers 1900 la plupart des régions viticoles [39] en ont été attaquées. Dans le journal « Maritza » (1880), le préfet de Plovdiv avertit la population que le phylloxéra a attaqué les vignes du département de Vidin. Peu après, « la peste des vignes » a franchit les Balkans. En 1889 la suppression des vignobles de Vidin a commencé ; en 1903, ceux d'Assenovgrad en ont aussi été affêctés [40]. Après la destruction des vieux vignobles par le phylloxéra, l'Etat a importé des plants de vigne américaine qui ont trouvé en Bulgarie un milieu

---

[33] *Ibid.*, p. 1.
[34] Г. И. Кацаров, *op. cit.*, p. 19.
[35] Арх. мат., p. 4.
[36] *Ibid.*, p. 4.
[37] *Ibid.*, p. 12.
[38] *Ibid.*, p. 7.
[39] Ив. Странски, *op. cit.*, p. 130.
[40] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 218—219.

de développement très favorable et en 1909 leur plantation générale a commencé. C'est ainsi qu'apparaît la viticulture moderne à Stanimaka, mais la production du raisin n'a pas pu atteindre les performances antérieures [41]. On a importé en outre des souches hongroises.

La viticulture contemporaine est liée au traitement du sol jusqu'à 60 cm de profondeur. Le terrain choisi a été labouré avec le charrue du type local munie d'une semelle et d'un age tordu [42], ainsi que d'un soc à long mache (« pàlechnik »). Le soc est fixé à la semelle grâce à l'insertion du long manche dans le chainon de la semelle où il est attaché par un crampon de fer. Le terrain réservé aux vignobles s'est montré peu propice au premier labour. C'est pourquoi il a falu solidement fixer le soc à la charrue. Après le premier labour on a travaillé la terre à la pioche à deux dents (« d i k è l »)[43], destinée aux sols sablonneux et pierreux. La pioche à deux dents était déjà connue par les anciens thraces [44]. Il faut souligner que dans un ancien document du XIV^e^ siècle, qui traite de l'utilisation du fer, il est dit que les forgerons ont élaboré non seulement des pioches, des faucilles, des flèches et des scies, mais aussi des « dikeli takjde » (pioches à deux dents) [45]. Après avoir ainsi retourné le sol, on établissait l'emplacement des souches à une distance de 50 cm. l'une de l'autre. On utilise de jeunes souches d'une longueur de 60 à 70 cm. coupées d'une bonne vigne. Les souches coupées en automne, restent pendant 15—20 jours dans l'eau [46] en faisceaux ou séparément, après quoi on les enfouit dans de petits trous, pleins de fumier d'étable (« g i u b r é ») pour pouvoir germer [47]. Le coupage des souches s'effectue à l'aide de serpettes dentelées (« z v ò n a »)[48], « zvonia », « dzivanìa » — ainsi nommées dans le village de Bachkovo, dans le département d'Assenovgrad. La partie supérieure de la souche est taillée obliquement à l'aide de la serpe (« k o s s e r »)[49], pourvue d'une petite hache (« bradvichka », « baltia » [50], « koutzoufats »[51]) sur le dos de la lame. C'est avec la petite hache qu'on tranche la souche. Comme nous l'avons déjà souligné, la serpe, de même que la pioche ont été con-

---

[41] Арх. мат., p. 4.

[42] *Ibid.*, p. 7.

[43] *Ibid.*, p. 7, 15.

[44] Л. Дуков, *Земледелието и земеделските железни оръдия в българските земи, през античността*, «ИЕИМ», tom. VIII, 1965, p. 152.

[45] Arch. Andrei Popov /n° 236/, mss. n° 2575, Moscou, Bibl. Lénine; J'ai pu consulter ce document par l'amabilité du Professeur B. Angelov; qu'il veuille trouver ici l'expression de ma gratitude.

[46] Арх. мат., p. 7.

[47] *Ibid.*, p. 7.

[48] *Ibid.*

[49] *Ibid.*, p. 7, 15; v. L. Dukov, *op. cit.*, p. 173.

[50] Арх. мат., p. 16.

[51] *Ibid.*, p. 15, 16.

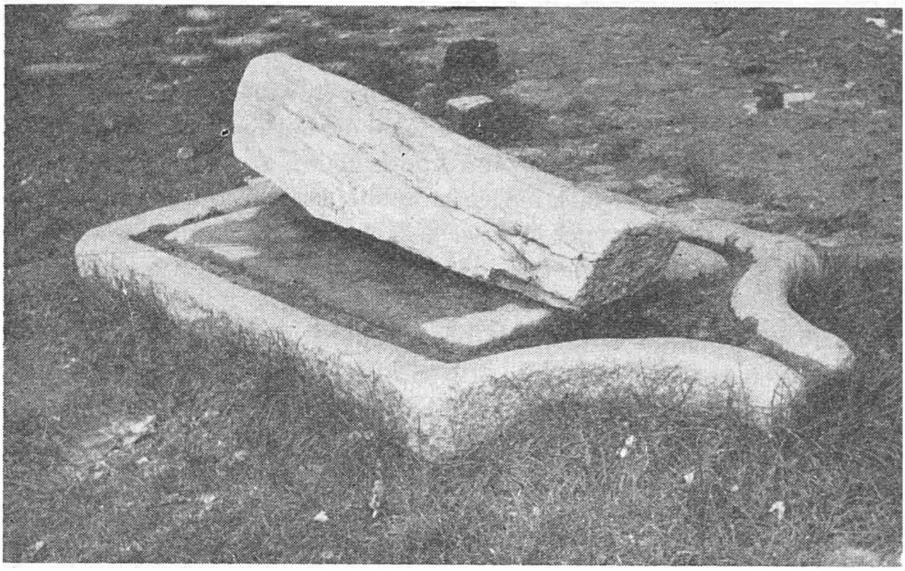


Fig. 5

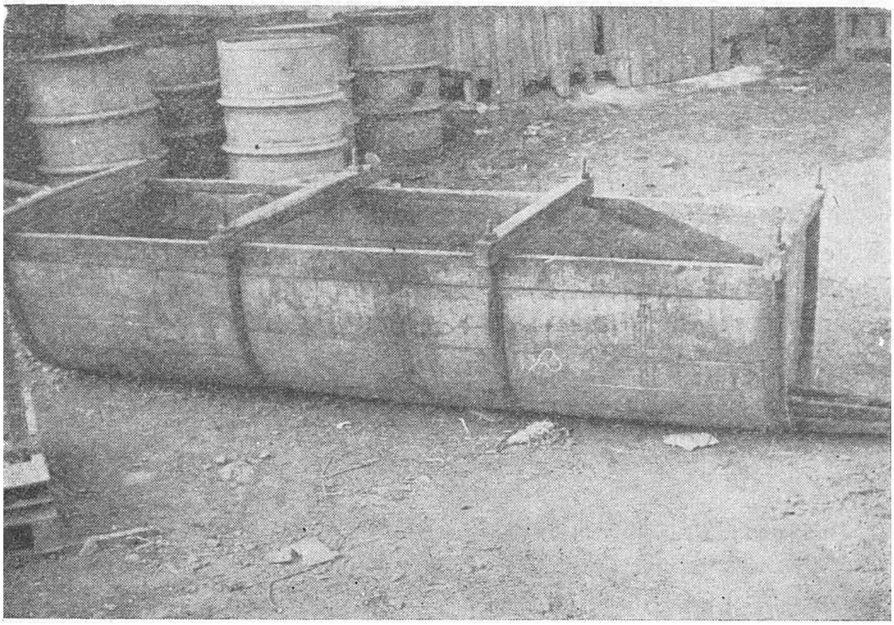


Fig. 6

nues par les Thraces et employées dans la viticulture ancienne. La serpe a été utilisée à toutes les époques ; elle existe encore aujourd'hui. Dans la ville d'Assenovgrad, de même que dans les villages voisins, on connaît deux types de serpes : 1° — vertical, à pointe tordue, unique, ayant une petite hache au dos de la lame ; le n anche de bois est en prolongement de la lame ; 2° — très tordu, pareil à une faucille. Le manche de bois est presque perpendiculaire à la lame, munie elle aussi d'une petit hache pareille à celle du premier type. Les serpes sont presque toujours richement ornementées de dessins géométriques. L'outil pour le taillage des épinaies a la même dénomination (koser/kladiftir), mais il a un long manche en bois (s a p) et n'est pas pourvu de petite hache. La serpe (« kosser ») est un outil viticole fréquemment utilisé, aussi bien en Bulgarie [52], que dans d'autres pays [53].

Les petites serpes « dzavanite », « dzivaniata » [54] sont étroitement liées à la viticulture contemporaine. Elles ont paru dans cette région en même temps que les vignes américaines [55]. Les petites serpes (zvanite) (Fig. 8) sont plus pratiques que les serpes plus lourdes et plus compliquées. Au début, les petites serpes étaient utilisées à la ville pour le taillage des branches de mûriers, destinées à l'élevage des vers à soie [56]. Les petites serpes (« kosser », « dzivanè ») étaient fabriquées pai les couteliers (bouchakchii)[57]. Actuellement, on peut en trouver dans tout le pays.

Le système de plantation pratiqué avant la Libération, à l'aide d'un plantoir (« sàdilo », « fitiftir » [58], « kladiftir »[59], « kalfat »)[60] a été conservé. Le plantoir est fait d'une branche en forme de fourche (« chetàl ») dont la partie inférieure est aiguisée en pointe pour être enfoncée dans la terre. Le vigneron prend de ses deux mains les deux manches de la fourche, tandis qu'avec le pied droit il enfonce le plantoir. Nous distingons les types suivants de plantoires : 1° entièrement en bois [61] ; 2° plantoirs munis de bouts de fer ; 3° plantoirs ayant une manche transversale en bois ou en fer [62]. Après l'enterrement de la souche, on foule le sol avec les pieds (« paramanosva se »). De cette façon, l'accès de l'air est eliminé.

---

[52] H. Vakarelski, *Einige bulgarische Weingeräte* ... « Müveltség és Hadgyomány », I—II, Budapest, 1960, p 147—163

[53] J. Vincze, *Rebmesser in Ungarn*, dans Acta Ethn., Budapest, VII, 1958, I—II, S. 61—95.

[54] Арх. мат., p. 15.

[55] *Ibid.*, p. 15.

[56] *Ibid.*, p. 15.

[57] *Ibid.*

[58] *Ibid.*, p. 7.

[59] *Ibid*, p. 16.

[60] *Ibid.*

[61] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 241.

[62] Арх. мат., p. 15.

Les souches sont enterrées 7 à 10 fois par an à l'aide des pioches (« m u t i k a ») et « k o p à c h »[63]. Les pioches qu'on utilise dans la viticulture d'Assenovgrad sont les suivantes : 1 — les pioches à bras courts et droits, de forme semisphérique, ayant un long cou et un trou rond pour le manche en bois ; 2° — les pioches trapézoïdales, ayant un long cou et un trou rond pour le manche ; 3° — les pioches semisphériques ayant les bouts légérement arqués, de forme triangulaire, ayant une douille ronde. Les pioches « kopàch » sont divisés aussi en quelques types : 1 — « kopàch-tarnokop » est d'une forme allongée, la partie affilée est un peu plus large que la partie arrondie supérieure, où se trouve la douille ; 2° — le « kopàch » ayant la partie inférieure plus large (18 cm) et la partie supérieure plus étroite (6 cm), un petit cou, un trou rond sous le cou (31 cm. de diamètre) ; 3° — le « kopàch » ayant une partie étroite et allongée (14 × × 22 cm), tandis que l'autre bout est triangulaire et affilé, avec un trou rond pour le manche. Les pièces en fer de l'inventaire viticole étaient faites par des forgerons, de même que les manches en bois (« sap ») par des tonneliers (« fouchidjii ») ou des charpentiers.

Les vieilles vignes étaient plus résistantes au froid et aux maladies, pendant que les vignes nouvelles exigent de plus grands soins. Avec de rares exceptions, les vieux vignobles n'ont pas été traités au sulfate de cuivre (couperose bleue), ni enterrés en hiver [64]. Des différentes méthodes pour protéger le raisin des oiseaux, on a utilisé comme épouvantails les crânes de chevaux morts ou de bétail, des faucons ou des corbeaux morts, pendus la tête en bas, qu'on accrochait sur la palissade des vignes ou bien sur les échalas de bois. On mettait aussi des épouvantails anthropomorphes, semblables à des personnes ayant les bras largement ouverts, ou simplement de longues perches munies de mouchoirs au bout. Les enfants fabriquaient des girouettes, lesquelles, sous l'effet du vent produisaient un bruit strident, ou encore des claquettes de bois pour effrayer les oiseaux. Certains de ces procédés trouvent encore une large application de nos jours, non seulement dans le département d'Assenovgrad, mais aussi dans tout le pays [65].

Chaque vigneron aspire à ce que son vignoble soit meilleur que celui de son voisin. On a pris soin des plaissades, surtout des vignes nouvelles, certaines les entourant de haies, d'autres préférant les clôtures de pierres fluvialles (« douvàr »).

La préparation des vendanges commence au mois de septembre. Chaque propriétaire de vigne plus ou moins grande assure le nombre

[63] *Ibid.*, p. 16.
[64] *Ibid.*, p. 7.
[65] *Je donnerai des détails sur cet aspect dans un article en préparation.*

nécessaire de bêtes de somme, ânes, mulets [66], chevaux, loués ou élevés par eux-mêmes pour le transport du raisin jusqu'aux maisons de la ville, aux jours des vendanges ; les habitants des Rhodopes viennent à la ville pour offrir leurs propes bêtes de somme. Les producteurs de vin, les commerçants et les fermiers plus riches louent d'avance les chars à bœufs ou à buffles destinés au transport des grandes quantités de raisin. En outre, chaque vigneron prend des soins préventifs pour préparer tous les récipients vinicoles, destinés à la cueillette et au transport du raisin, à la fermentation et la conservation du vin. Les grands récipients vinicoles comme les « shrapani », « chèburi », « lin », « badèmi », qui sont des barriques de caves ou de transport pour le vin, etc., après avoir été complètement mis à neuf, sont lavés, soumis à un trempage prolongé, après quoi les moindres fentes sont bouchées avec du typtra. Finalement, on nettoie et arrange les caves où le vin sera conservé à la température nécessaire.

Après les préparations effectuées par chaque vigneron, les vendanges commencent par de grandes fêtes. C'est alors que les familles des vignerons viennent les aider en même temps que les ouvriers payés. A Assenovgrad il y a deux vendanges. Les vendanges précoces « promutria », vers le milieu du mois de septembre et les grandes vendanges, le 27 septembre [67]. A la vendange précoce on cueille le raisin « pamid » des vignes situées sur les collines de la ville. Une partie du raisin est transformée en « sapa », vins doux etc., tandis que les résidus sont transformés en eau de vie [68]. Pendant ce temps le raisin « mavrud » mûrit et alors commence la seconde, la grande vendange, à laquelle participent des grands convois de « karaci », des propriétaires de mulets accompagnés de groupe de vendangeuses. De nombreux musulmans arrivaient des arrondissements de la ville de Kardzhali (Rhodopes orientaux) ; une partie considérable de ceux-ci étaient des Bulgares [69] convertis à l'islamisme du temps de la domination ottomane; parmi eux se trouvaient les « pomatzi » venus de la région de Smolen. En outre, à Stanimaka arrivaient des « kiradzii » (« kardzii ») avec des chars à bœufs pour transporter le raisin du village de Pavelsko. Il y avait aussi des Bulgares venus des villages de la plaine thrace. Leurs chariots portaient le nom de « sharapanlii » et étaient adoptés spécialement pour le transport du raisin. Dans la ville se réunissait un grand nombre de ces chars, loués pour les vendanges. Outre le transport du raisin avec les chars, nous avons mentionné le transport avec des mulets ayant des bâts « samàr » (šemér) sur le dos. De chaque côté

[66] Арх. мат., p. 4.
[67] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 241–242.
[68] *Ibid.*, p. 241.
[69] Dans mon article en préparation.

du bât on attachait par une hotte-chébour ce qui veut dire deux hottes par mulet, ayant une capacité de 60 ocques chacune, au total, 120 ocques (aux 100 ocques, on faisait la « tara » de 14 ocques (une ocque = 1,280 kg.) Avant la Libération il y avait des gardes (« banchii ») qui contrôlaient le poids des hottes. Quand les chargeurs dépassaient la quantité permise, les gardes les battaient [70]. Les mulets, chargés de hottes (« chebarki ») pleines de raisin circulaient en convoi ; à leur cou ils portaient des clochettes (« changardatzi », « chanove ») attachées sur des bandes de cuir (« kaich »). Le mulet qui est à la tête du convoi porte une grosse clochette. Chaque convoi a son guide (« kervandzibanchia »)[71]. Les hottes (« cheburka », « chiburka », « chiboureta », « naramki », « foutii ») qu'on trouve presque partout en Bulgarie [72] sont en planches de pin serrés par des cercles en bois d'avelinier (« chemberi », « chember »)[73]. Les « chebarki » ont la forme d'un cône tronqué, l'ouverture suppérieure est de forme ellipsoïdale et plus grande (57 × 40) que le fond qui n'a que 40 cm, leurs capacité varie entre 50, 60 et 70 « ocques » [74]. Les « chebour » servent aussi pour transporter de l'eau. Les mulets étaient utilisés pour le transport du raisin par les chemins inaccessibles aux chariots. Les vendangeurs arrachaient ou coupaient les grappes avec de petits couteaux en les recueillant dans des corbeilles en osier ou en avelinier, pourvues d'une anse transversale [75]. Les corbeilles pleines de raisin, portées à la main, étaient vidées dans les « chebours ». Les chebours, à leur tour, étaient transportés sur le dos, jusqu'aux chariots. Là on versait le raisin dans des « sharapani » (Fig. 6) et à défaut de chariots, on se servait de mulets.

Les sharapani, « sharaphanà » (de « sharàp » — vin et « Han » — récipient) [76] de la ville d'Assenovgrad sont des récipients vinicoles pareils à ceux dénommés « pòstavi » (postav) ou aux comportes (« kòrab ») qui servent au transport du raisin dans les régions viticoles du pays [77]. Ces récipients ont une forme semi-sphérique et sont faits de douves de pin, dont les dimensions sont les suivantes : 2—2,5—3 m. de longueur, 15—20cm de largeur, 2 cm. d'épaisseur et qui sont retenues aux deux bouts du scharapana par des planches recourbées « foùrki ». En haut, les deux « foùrki » sont reliées par un bois transversal (« koushàk ») fixé dans les ouvertures

---

[70] Арх. мат., p. 4.

[71] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 242.

[72] В. Маринов, *Принос към изучаването на бита и културата на турците и гагаузите в Североизточна България*, БАН, 1956, p. 137, fig. 102, a, b.; Арх. мат. Елшица, Пазарджишко-чибурки, p. 23; Г.С. Раковски, *Показалец*, 1859, p. 74; Д.Маринов, *Градиво...*, «СбНУ», XVIII, 1901, p. 148.

[73] Арх. мат, p. 14, 15.

[74] Cette «chebourka» appartient au vigneron G. Kavardjikov. Sa capacité est de 70 ocques de raisin.

[75] Арх. мат., p. 12.

[76] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 242.

[77] Dans mon article en préparation.

du « koushàk » à l'aide de coins de bois. Le « sharapana » est serré et cerné au milieu par un même bois transversal — « koushàk ». Le fond de certains sharapanas est fait de planches creusées « gourna » qui relient les douves. L'un des bouts de la « gòurna » se termine en entonnoir « chouchòur » pour que le moût s'écoule [78]. Les deux extrémités des sharapans sont fermés par des fonds : d'avant et d'arrière. La capacité des « sharapanas » diffère de 500 à 600, 700 et 800 ocques [79]. Dans la ville d'Assenovgrad on ne se souvient pas d'avoir utilisé des « sharapana », faites de troncs d'arbres séculaires (d'orme), comme dans les villages de la région de Longoza, à l'embouchure de la rivière de Kamchia, où ils étaient fabriqués par des « kopanàri » (« bălgarski kopanari ») ainsi appelés parce qu'ils ne parlaient que le bulgare [80] ; on en faisait de semblables dans le village de Podvis (département de Burgas) ou encore dans la région de la montagne Strandja etc. Avant l'apparition des sharapanas, dans beaucoup de régions du pays, à Pasardjik [81], à Sliven [82] etc. les paniers de raisin étaient vidés sur des tapis épais et avec ces tapis le raisin était chargé dans les chars. A cause du mouvement du convoi, une partie du moût s'écoulait sur les routes. Ici, on n'utilise pas, comme dans d'autres régions du pays, les « k a d u z i » tonneaux ayant une forme de cône tronqué, destinés au transport du raisin [83]. Pour augmenter la capacité des sharapana, on foule le raisin, Les chars transportant les sharapana, après avoir été chargés de raisin, se dirigent vers la ville, en convoi de 30 à 40 chars [84]. Pendant la période 1895—1900, avant le phylloxéra. la famille de Stefan Shopov de la ville de Stanimaka a transporté 55 chars de raisin dans des sharapanas et a obtenu une production de près de 25 000 litres de vin [85].

Les vignerons, qui ne possédaient pas de grands vignobles, effectuaient les processus de vinification dans les sharapanas mêmes en foulant le raisin. Le moût (« shìra », « măst ») était transporté dans de grands chaudrons de cuivre (« bakăr », « kotlì »), jusqu'aux barriques, où se produisait la fermentation du vin. Le moût était versé dans des barriques par de grands entonnoirs en bois. Les producteurs plus riches, de la ville de Stanimaka transportaient le raisin sur le dos avec les chebouri (naràmki, foutìi) jusqu'aux lins [86] (« lìnove »).

---

[78] Dans une cave (2,5 m × 8,5 × 9 m) du village Elšitza (département Plovdiv), j'ai découvert en été 1968 une « šarapana » (1,5 × 3 m) parfaitement conservée.

[79] Арх. мат., p. 11, 15.

[80] Dans le village Dălgopol, département Varna.

[81] Арх. мат., p. 23.

[82] *Ibid.*, p. 31.

[83] V. Marinov, *op. cit.*, p. 137, fig. 1.

[84] Арх. мат. p. 11.

[85] *Ibid.*, p. 14.

[86] N. A. Mironescu und P. Petrescu, *Die Traditionellen Werkzeuge des Weinbaus*, « Cibinium », Muzeul Brukental, Sibiu, 1966, S. 71—72, t. III_{2-3}.

Les l i n s, selon les informateurs locaux, ont été utilisés pendant longtemps [87]. Ces récipients vinicoles, de dimensions très grandes ont été bien conservées à Assenovgrad. Selon le maître tonnelier (fouchidjia) de grande expérience Guéorgui Kavardjikov (75 ans), la plupart de ces lins ont été faits « il y a 200 ans »[88]. Le père de Guéorgui Kavardjikov, Todor Kavardjikov, lui-même maître tonnelier (fouchidjia), les retenait de ses ancêtres. Il démontait les lins, puis il transportait les pièces et les montait là où il pouvait les vendre. Lui même savait faire des lins. G. Kavardjikov a appris le métier de son père et c'est avec lui qu'il effectuait le montage de pièces des vieux lins dans l'intervalle de 8 à 9 jours. On lui payait pour ce travail 4 monnaies d'or (« jeltìtza ») et parfois, il recevait en plus le repas [89]. L'un des trois lins qui ont été conservés jusqu'à présent appartenait au grand producteur de vins, Nikola Yakov Roupez et porte la date du 28 juillet 1886. Ce fait confirme que les lins étaient fabriqués aussi après la Libération, à Stanimaka, jusqu'à l'apparition du phylloxéra, lorsque la production de ces récipients cessa. D'autres maîtres tonneliers construisaient des lins dans la région de Pasardjik, dans les villages de Mechka, Bata Bania, Elshitza, Patalenitza, etc. On utilisait comme matériel le bois de chêne [90]. La présence d'un grand nombre de lins dans les villages d'Elshitza et de Patalenitza (Pasardjshko)[91] comme aussi dans les villages de Tzalapitza et de Belashitza (Plovdivsko)[92] (où ils furent conservés jusqu'en 1944 [93]) prouve qu'on en fabriquait aussi dans ces régions vinicoles. Un lin a duré « deux siècles »[94]. Ces enormes récipients vinicoles suscitaient l'intérêt des étrangers qui consignaient leurs impressions dans leurs notes de voyage. Ainsi, par exemple, Paul Lucas (1706) a décrit un lin qu'il a vu à Stanimaka ayant 20 ampans (4 m) de longueur et de 6 pas de hauteur [95]. Le tonnelier G. Kavardjikov a hérité de son père et de son grand-père un lin d'une capacité de 100 000 ocques de raisin [96] : ses douves avaient 4 m de longueur, 20 cm de largeur, 8 cm d'épaisseur, tandis que les dimensions des solives en bois horizontales (vasglavntzi), « taban » étaient de 20 × 20 cm. Ce lin avait été construit par des maîtres tonneliers de Stanimaka, 150 ans auparavant [97]. Il y avait des lins d'une

[87] Арх. мат. p. 5.
[88] *Ibid.*, p. 9.
[89] *Ibid.*, p. 5, 9.
[90] *Ibid.*, p. 40, 50.
[91] *Ibid.*, p. 9, 12, 13, 21, 22, 50, 76, 81, 86, 88.
[92] *Ibid.*, p. 117, 120, 121, 80, 81, 90.
[93] *Ibid.*, p. 40.
[94] *Ibid.*
[95] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 243.
[96] Арх. мат., p. 4.
[97] *Ibid.*, p. 6.

capacité de 30 000, 40 000, 45 000 ocques de raisin. Un lin d'une capacité de 40 000 ocques, propriété d'Arguire Ganiolou, a été acheté après le 9.IX.1944 par le « Vinprom » (entreprise vinicole bulgare) d'Assenovgrad. De son matériel, on a fait 7 barriques (« badem ») d'une capacité de 10 000 ocques chacune [98]. Dans la cave de Hadji Andon Bajdemov il y avait un lin de 30 000 ocques de raisin ; plus tard, il a été modifié et ne pouvait contenir que 15 000 ocques de raisin [99]. Il y avait des lins dans toute la ville de Stanimaka. Chaque propriétaire de vignoble disposait de lins, plus ou moins grands. Ainsi, par exemple, Kara Yanaki possédait un lin d'une capacité de 30 000 ocques ; Hadji Dimitar, de 30 000 ocques [100], Hadji Georgi Kousmov, de 40 000 ocques [101]. Mentionnons encore Hristofor Hadji Toma, Toma Tabakov, Ynko Boev, le grand commerçant Karabadjaka, Yakov Nikola Roupez etc. Les vignerons des villages voisins d'Assenovgrad possédaient aussi des lins. A Kouklen un lin fut conservé jusqu'en 1960. C'est intéressant de mentionner que les Bulgares du village de Koubalichte (région de Drama) disposaient de deux lins, propriété d'Anguel Titianov et Panayot Atanassov, qui par leurs dimensions et leur fabrication rappellaient beaucoup les lins d'Assenovgrad et de Patalenitza (Pasardjisko), avec la différence qu'ils étaient faits en bois de châtaignier [102]. Ces deux lins satisfaisaient les besoins de tout le village. G. Kavardjikov confirme que dans la ville d'Assenovgrad, il y avait aussi des lins en bois de chataignier apporté des « Sept îles de la mer Blanche » ; le lin de Ianaki Gandev Dimitrakov du village de Bachkova (Assenovgradsko) a été fait du même bois [103]. Le bois nécessaire aux lins de Stanimaka a été transporté des forêts séculaires des Rhodopes (des allentours du village Orechovo). Mais le plus souvent, on utilisait les troncs de chêne, denommés « meché ».

La maison du capitaliste Yakov Nikola Roupez (Fig. 7) d'Assenovgrad s'est relativement bien conservée jusqu'à nos jours. Dans la cour de cette maison, il y a un bâtiment pour abriter les lins. C'est un auvant où se trouvent instalés trois lins, les deux premiers plus anciens et le troisième, plus neuf (1886). Nikola Roupez a possédé une exploitation dans la région de « Chaykăra », où se trouvait sa ferme, cette exploitation a été désignée en 1908 comme exploitation modèle [104] et lui-même considéré

[98] *Ibid.*, p. 7.

[99] *Ibid.*, p. 7.

[100] *Ibid.*, p. 5.

[101] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 243.

[102] Арх. мат., p. 117.

[103] *Ibid.*, p. 6.

[104] *Ibid.*, p. 1 ; V. *Едно образцово стопанство*, dans « Дружба », 190, (5, VI, 1908), p. 5, Станимака.

l'un des plus grands producteurs de vin de Stanimaka. N.R. est né en 1852, dans le village de Bachkovo (Assenovgradsko). Son père, Nikola Roupez, d'origine bulgare de la région des Rhodopes fût aussi un éminent vigneron. Yakov Nikola Roupez et ses frères se sont dénommés grecs et sont devenus commerçants de vins (en exportant même en France)[105]. C'est ainsi qu'ils ont déménagés à Sofia, où ils avaient un petit café. En 1918—20 ils ont vendu leurs biens pour 11 millions de levas d'alors au Kouzoglou, capitaliste de Sofia [106]. En 1900, Yakov Roupez est revenu à Stanimaka et a concentré ses efforts sur sa ferme (le « Yakov chiflik »).

Pour pouvoir créer son exploitation, Yakov Roupez a acheté les terres qui entouraient la ferme. Il a été obligé de payer plus cher pour que, coûte que coûte, il obtienne ces terres [107]. C'est ainsi qu'il a acheté les 70 ha de terre qu'il n'a cessé d'augmenter. Il a cultivé des vergers plantés de très bonnes variétés de pommiers et de poiriers. Il a fait venir de l'étranger une variété particulière de prunes dites « d'âne » (« magareshki »), très grandes. Il a planté 400 noyers. Ces noyers ont été déracinés en 1956/57 [108]. Autour de la ferme, il y avait une vigne de 25 ha de vieux muscat. Les ouvriers des vignes et de la ferme étaient surtout des turcs des villages voisins comme Kouklen, Dolni Voden etc.

Les ouvriers saisonniers engagés pour la fabrication du vin étaient logés dans des bâtiments primitifs, peu hygiéniques, situés le long de la route principale de la ville [109]. Maintenant ces bâtiments n'existent plus. Les hommes recevaient 1 leva par journée de travail, tandis que les femmes ne recevaient que 80 stotinki [110]. Seulement 10 personnes s'occupaient de la production de vin qui s'effectuait dans la maison de Roupez ; en plus il y avait les 3 responsables (« gavasi ») bulgares : Ilia, Philip et Trendafil qui travaillaient depuis le mois de septembre jusqu'en janvier [111].

Pour la transformation annuelle de 200 à 250 000 kg. de raisin [112], Yakov Roupez a construit, dans la cour de sa maison de Stanimaka (Assenovgrad) deux bâtiments complémentaires, l'un contre l'autre : un auvent abritant trois barriques (« badém »), d'une capacité totale de 15 000 à 20 000 ocques de raisin à fouler et un autre auvant comprenant le bâtiment de lin décrit plus haut, les trois grands lins, rachetés à présent et qui constituent un « monument de culture ». Le premier auvent n'existe plus.

---

105 Арх. мат., p. 1.
106 *Ibid.*, p. 1.
107 *Ibid.*, p. 3.
108 *Ibid.*, p. 1.
109 *Ibid.*
110 *Ibid.*
111 *Ibid.*
112 *Ibid.*, p. 2.

L'auvent (« saivant ») ayant le lin au-dessous est un édifice en bois dont la charpente en chêne épais est construite à deux étages ayant un toit (auvent) à pente unique, couvert de tuiles ondulées. Au deuxième étage se trouvent installés les trois lins de dimensions égales : (4 × 4 × 2 m)[113]. La distance entre les trois lins est de 50 cm. On peut monter jusqu'aux lins par un escalier en bois qui est continué par un palier situé devant la façade, sous la partie avancée de l'auvent. Les premiers deux lins ont été construits avant la Libération (1886). Tous les trois ont les mêmes dimensions ; la différence consiste dans le système de consolidation des parois de bois. Celle du nouveau lin est faite en petites poutres de chêne étroites de 10 × 15 × 5 cm, enserrées par des poutres d'angles, tandis que les deux lins plus anciens, sont revêtus de planches de chêne plus larges.

Au rez de chaussé, sous chaque lin, une barrique est installée ayant une capacité de trois tonnes chacune, pour l'écoulage du moût après ou avant la fermentation. Maintenant, ces barriques n'existent plus.

Contigu à l'auvent, en angle droit, il y avait un bâtiment typique pour Stanimaka. C'était une cave énorme creusée dans le sol, deux mètres en profondeur, dont les murailles de pierre étaient recouvertes de mortier à chaux. La cave est haute de 4,5 m, longue de 10 m et large de 6 m. Une construction intéressante, en grosses poutres de chêne supporte les solives du toit. Dans la cave se trouvaient quatre barriques de grande capacité. On dit de l'une d'elles qu'elle était remplie depuis le premier étage du bâtiment à travers un tuyau en caoutchouc. Maintenant dans la cave il n'y a que deux barriques qui soient conservées : la première, située à la droite de l'entrée, d'une capacité de 3,5 tonnes, est faite de douves en chêne de 4,5 cm d'épaisseur, 2,5 m de longueur sur 8 cm. de largeur, retenues par des cercles en fer forgé (« chemberi ») larges de 10 cm. La seconde barrique, qui a conservé sa position, est située dans le coin opposé. Elle a une capacité de 9 tonnes et sa construction est pareille à la première. Les barriques sont posées sur des supports en bois (« podpori ») — de grosses poutres de chêne afin de créer un espace entre les barriques et le sol.

A Stanimaka, l'auvent avec ses trois lins est connu sous le nom de « comporte immobile » de Yakov Nikola Roupez ; il fut construit par les ouvriers, les valets et les maîtres tonneliers (« katzari », « fouchkjii ») de la ville de Stanimaka ; de même que la cave de vin et les autres éléments, il reste un monument unique de la culture viticole et vinicole. C'est peu probable qu'on puisse en trouver ailleurs de semblable. Dans un avenir prochain, le tout sera restauré et converti en petit musée en plein air.

[113] Арх. мат. — Елшица, Пазарджишко, p. 85.

Les ouvriers d'Yakov N. Roupez préparaient avec précaution tous les récipients vinicoles, y compris les lins, les barriques et les tonneaux [114]. On lavait les barriques à grande eau, en employant de grands balais de fagots ; on utilisait à cette fin aussi de grands tuyaux en caoutchouc. On prenait de l'eau de puits (conservé jusqu'à nos jours) à l'aide d'une pompe à main (toloumba). On laissait continuellement tremper les lins dans l'eau pendant un mois en trampant leurs parois à l'aide de récipients en bois creusés ou des plateaux ronds [115]. Toutes les barriques après le trampage étaient frottées et lavées à l'intérieur et à l'extérieur à l'aide de brosses. En même temps tous les trous étaient calfeutrés avec du typha (« papurosvani ») : on mettait entre les deux planches (« voutour ») du typha pour que le liquide ne coule pas. Le raisin était transporté des « charapani » jusqu'aux lins sur le dos, avec des « chebourki » en montant l'escalier. Les fouleurs de raisin ne portaient que des caleçons en toile cirée ou en serpillière. Les fouleurs entraient par deux ou trois à la fois et commençaient à fouler le raisin en se tenant à la poutre transversalle (« guivguir »). Ils travaillaient du matin au soir. A midi, ils interrompaient leur travail pour déjeuner. La nuit, ils ne foulaient pas d'habitude. Celà n'arrivait que rarement, lorsque le vin « s'allumaient » et commençait à « bouillir » à cause de la fermentation ; c'est alors que le foulage inintérompu était indispensable. Sous l'effet de la fatigue et du CO_2, quelques uns ne pouvaient pas résister et tombaient dans le lin. On les enlevait morts [116]. Quand il faisait froid, la fermentation tardait, et alors, on chauffait des fers pour les mettre dans le moût. Quand il faisait chaud, on transferait le moût dans d'autres récipients afin de diminuer le processus de fermentation [117]. En le foulant, le moût se réchauffait et les grains s'ouvraient ; le foulage était aussi indispensable pour empêcher l'ébulition rien que dans les couches superficielles. Le foulage continuait jusqu'à la fin de la fermentation, de l'ébulition du moût. Alors on laissait le moût s'éclaircir pendant 10 à 15 jours et ensuite on puisait le vin directement des barriques, qui se trouvaient sous les lins, où on le transférait dans d'autres barriques en se servant d'entonnoirs (« gurni ») de bois ou de ferblanc. L'éclairage venait après que les résidus (« prastini ») du raisin fussent tombés au fond du lin. Le vin transparent restait au dessus des résidus [118]. Le temps écoulé depuis ce moment jusqu'au transfer du vin nouveau dans les barriques est connu sous le nom du « mois de la

---

[114] Арх. мат., p. 1.
[115] *Ibid.*, p. 1.
[116] *Ibid.*, p. 2; Dans le village de Tzalapiza (Plovdiv), au cours du nétoyage du lin, deux personnes de la famille de Velika Krăsteva Koukounova ont été asphyxiées : Krăstiu Koukounov et Stoil Roudov.
[117] *Ibid.*, p. 2.
[118] *Ibid.*, p. 1.

Fig. 7

Fig. 8

calebasse» (« kartıın messetz »). Cela est dû au rôle très important que les calebasses jouaient alors ; c'est avec elles qu'on transferait le vin nouveau et qu'on en buvait, malgré qu'« il eut été foulé avec les pieds »[119]. Les ouvriers d'Yakov N. Roupez recevaient de 1896 à 1907, 2 leva par jour et de la nourriture [120] à l'époque où le phylloxéra avait liquidé les vieux vignobles. Le payement des salaires s'effectuait chaque dimanche, après la messe, dans la maison du propriétaire, où les ouvriers recevaient du café [121]. Yakov N. Roupez allait chaque dimanche à l'église, vêtu de noir et portant un chapeau rond. A la ville il circulait en cabriolet vitiré à deux roues (« bričk a»). La voiture était tirée par un très beau cheval et le cocher se trouvait à l'arrière [122]. Yakov N. Roupez estimait la culture grecque et se considérait grec. Le 25 juillet 1925 il fut attaqué et cruellement tué pendant qu'il se trouvait dans son verger. On suppose que ce meurtre avait une cause politique.

Avant et après la Libération, jusque vers 1900, les principaux récipients de foulage et de viniculture étaient les lins. Successivement ils ont cédé la place aux grandes barriques (« bademi »), « badmi » [123], « badni »[124]. C'est surtout après le phylloxéra que la mode des « bademi » est venue. La cause principale réside dans le fait que les bademi sont plus pratiques. D'un lin on pouvait fabriquer 6—7 « bademi », tonneaux et autres récipients. Les « bademi » sont des grands récipients ayant la forme d'un cône tronqué au fond plus étroit que l'ouverture. Par leur forme, ils ressemblaient beaucoup aux dénommés « kadous » utilisés eu transport du raisin, mais les « bademi » sont beaucoup plus grands et les propriétaires les montaient dans les maisons des vignerons. Il y en a eu différentes capacités de 20 000—30 000 ocques de raisin à 3 000—4 000. Il y avait des « bademi » ayant les dimensions suivantes : 5 m diamètre supérieur, 2 m diamètre du fond. Les douves étaient longues de 2—2,5 m, larges de 8—10 m et épaisses de 2—3 cm.

Après la liquidation des vieux vignobles, les lins sont longtemps restés inutilisés. Leurs propriétaires ont ensuite vendu le matériel dont ils étaient faits, car la qualité du bois était excellente. Stanimaka s'est transformée en fournisseur principal de bois de chêne, si apprécié pour la fabrication des « bademi », barriques pour les dépôts et les caves de vin, tonneaux pour la fermentation du vinaigre, etc. On a exporté de Stanimaka des centaines de tonnes de bois des vieux récipients vinicoles et

---

[119] *Ibid.*, p. 2.
[120] *Ibid.*, p. 5.
[121] *Ibid.*, p. 1, 5.
[122] *Ibid.*, p. 12.
[123] Арх. мат. р. 83 — Елшица, Пазарджишко.
[124] *Ibid.*, p. 88.

des lins [125]. Un grand nombre de lins ont été expropriés après 1944, en vigueur d'une loi spéciale. Les lins ont été donnés à l'entreprise vinicole locale « Vinprom » et transformés en « bademi », barriques et tonneaux. Les lins ont pu être conservés seulement par ceux qui ne figuraient pas dans les documents municipaux comme producteurs de vin (dont les lins, comme nous venons de le dire, ont été expropriés), mais comme agriculteurs. C'est à cause de celà que les trois lins et les récipients vinicoles du capitaliste Roupez ont pu être conservés, car il a figuré dans les documents comme « agriculteur ». Le vieux maître Todor Kavardjikov et son fils Guéorgui Kavardjikov ont travaillé à Stanimaka à des « bademi » ayant la destination Sofia, Vidin, Lovech, Anhialo et autres villes du pays, en utilisant le matériel des vieux lins et des planches de pin.

Au commencement les « bademi » étaient rattachés par des cercles en bois (« chemberi »), plus tard ceux-ci ont été remplacés par des cercles de fer de 8 à 10 cm de largeur. G. Kavardjikov a fabriqué des « bademi » d'une capacité de 50 000 ocques de raisin pour les besoins de la fabrique de vinaigre de Plovdiv. En 1906, la municipalité a envoyé à l'exposition de Plovdiv un « badem », élaboré par G. Kavardjikov. Ce « badem » est resté à Plovdiv dans un restaurant [126]. Dans les «bademi» le raisin était pressé à l'aide de barattes de bois (« tăpchilo »)[127].

Des maîtres tonneliers comme G. Kavardjikov d'Assenovgrad ont aussi construit de grandes barriques (« băcvi ») pour conserver le vin dans les caves de la ville et dans d'autres lieux. Ils en ont fabriqué même d'une capacité de plus de 8 000 — 10 000 litres. C'est surtout des vieux lins que le bois de ces barriques a été pris. G. Kavardjikov avait un atelier dans la ville, mais il visitait aussi d'autres villes, afin de fabriquer les barriques sur commande. Citons entre autres : Plovdiv, Pazardjik, Chirpan, Stara Zagora, Sofia, Vratza, Vidin. Durant ses tournées il était aidé par Guéorgui Grigorov Gandev, son compagnon, qui avait en 1960 75 ans.

A Assenovgrad les grands commerçants comme Hrissitza Foreto, Nikola Danilov, Thoma Tabakov, Andon Bechoolov, les frères Pechovi Yanko Boev [128] ont eu des grandes barriques de vin d'une capacité de 20 000, 30 000, 40 000 litres de vin chacune ; G. Kavardjikov et Hrissitza Foreto possédaient des barriques d'une capacité de 40 000 et de 50 000 ocques, et Thoma Tabakov a eu des barriques de 20 000, 30 000 et 40 000 ocques de vin. Le père de Hadji Andon Bechoolov, âgé de 84 ans en 1960, en devenant commerçant, a acheté de vieux lins pour les transformer

---

[125] *Ibid.*, p. 7 — Assenovgrad.

[126] *Ibid.*, p. 4.

[127] *Ibid.*, p. 15.

[128] *Ibid.*, p. 13.

en « bademi » et en barriques ; dans sa cave il avait 6 barriques d'une capacité de 25 000 ocques de vin chacune [129]. Avant la construction du chemin de fer Plovdiv—Sofia, les grandes barriques d'une capacité de 5, 6, 7 tonnes chacune étaient transportées sur des chars à bœufs et à buffles jusqu'à Plovdiv et autres villes, mais surtout à Sofia. C'est de cette façon que Yakov Roupez a transporté des barriques de vin à Sofia d'où il les a exporté à l'étranger [130].

Les outils que le maître tonnelier G. Kavardjikov a utilisés pour le montage et le démontage des vieux lins et pour transformer le bois des vieux lins en « bademi » , barriques, tonneaux et autres récipients vinicoles sont les suivants (tous conservés jusqu'à présent dans sa maison) [131] :

1. Banc à tailler (« stroug-plan ») — 15 × 70 cm.
2. Coutre pointue (« tesla-tărnokop ») pour dégrossir.
3. Tire pour mettre le dernier cercle (« kouchka ») — 43 cm. de longueur.
4. Bondonnière (« bourguia-oulouk »).
5. Grande et petite scie pour défaire les douves.
6. Plan droit (« isnimalo »).
7. Jabloir (« zarez ») pour faire le jable ou la rainure dans laquelle viendra se loger le fond.
8. Rabots — «rendeta ».
9. Marteaux de fer.
10. Marteaux de bois pour serrer les cercles.
11. Scie à chantourner (« bichkia »).

Dans la ville de Stanimaka on produit différentes espèces de vins. De l'espèce prédominante, le « mavroud », on produit le « malaga de Stanimaka » ou « mavroud » noir [132]. Ce vin est obtenu du raisin qui est devenu blet. On le laisse fermenter avec les résidus. La couleur de ce vin est celle des rubis approchant au « Bordeaux ». A Stanimaka il y avait 140 hectares de vignes de raisin « mavroud » [133]. La famille des Gandev qui possédait 2 hectares de vignobles, achetait du raisin supplémentaire des villages : Kouklen Voden, Karaagach, du département d'Assenovgrad et des vignerons plus pauvres. En 1912 le prix du « mavroud » était de 2 lévas par kg tandis que celui du « malaga » en était de 10 à 12 léva le kg. Des Français achetaient le vin « malaga de Stanimaka » a un prix très bas, 4—5 leva le litre, et le revendaient à des Sociétés Anonymes de Plovdiv.

Les vignes plantées de « pamid » sont moins nombreuses que celles plantées de « mavroud ». Du « pamid » on produisait le vin blanc. Quand

---

[129] *Ibid.*, p. 7.
[130] *Ibid.*, p. 2.
[131] *Ibid.*, p. 9.
[132] *Ibid.*, p. 14, 133.
[133] *Ibid.*, p. 11.

le moût était immédiatement tiré des lins et des « bademi » dans les barriques, où la fermentation continuait sans résidus, on obtenait du vin blanc ; si on laissait le vin fermenter avec les résidus, on obtenait du vin « noir ».

Stanimaka est devenu le centre principal vinicole du pays, là se trouvant de grands commerçants de vin capitalistes. Dans la ville, il y avait plus de 300 dépôts de vin [134]. En 1895 il y avait 29 millions d'ocques de raisin, cependant qu'en 1906 il y en avait 32 millions [135]. Chaque maison de vignerons possédait une cave pleine de barriques de vin. La cave du commerçant de vin Tchorbadjaka avait une profondeur de 9 m sous terre. Certaines maisons ressemblaient à des forteresses, entourées de hautes murailles très épaisses, ayant une distribution intérieure spéciale. Dans ces maisons, comme par exemple celle de G. Kuzmanov, on transportait de 120 à 150 mille d'ocques de raisin et même 250 000 à 300 000 ocques. De ce temps, il n'y avait pas des variétés de raisin de table. Les petits vignerons vendaient leur raisin aux grands producteurs de vin. Le commerce de vin était très prospère. A Assenovgrad les commerçants acheteurs de vin arrivaient de Bourgas, Anhialo, Sliven, Kalofer, Karlovo, Samokov, Doupnitza (Stankedimitrov), Sofia, etc. Le vin était transporté de même dans les Rhodopes où il était acheté par les taverniers [136]. A Stanimaka de grands capitalistes étaient engagés dans le commerce de vin [137].

Pour conserver le vin plus longtemps dans la ville, et surtout dans les villages et villes des régions montagneuses, on a utilisé des jarres (« kiup ») d'argile, ayant une capacité de 50 litres. On creusait un trou dans la terre sous l'auvent ou dans la cave, et on mettait là-dedans le « kiup » avec le vin, en le couvrant bien avec de la terre ; on mettait des « kiup » moins grands dans des trous creusés dans la maison. Ces récipients avaient une forme particulière : tout bombés, ayant le fond en pointe. Les « kiup » étaient vernis seulement à l'intérieur. Le couvercle du « kiup » était en argile et on mettait dessus une planche ou du fer blanc. Le couvercle était enduit et ce n'est qu'aux jours de grandes fêtes ou aux mariages qu'on ouvrait les « kiup » et qu'on y puisait le vin avec de petites calebasses pour que le vin ne se trouble pas. Les résidus étaient pressés contre le fond à l'aide d'une planche percée sur laquelle reposait une pierre. Dans le « kiup » le vin pouvait se conserver pendant 1 à 2 ans [138]. Il y a des

---

[134] *Ibid.*, p. 4.

[135] *Ibid.*, p. 4. Selon le témoignage de G. G. Gandev (67 ans) qui détient l'information de son grand-père, Stavri Ia. Milenda, lequel était à l'epoque « badjarin » et prélevait les impôts sur le raisin apporté dans la ville.

[136] Pendant la guerre de Crimée (1856) le vin de Stanimaka destiné aux troupes d'occupation françaises était transporté par Varna.

[137] La famille Bozovi qui faisait du commerce avec la Serbie, transportait le vin dans ses petits tonneaux.

[138] Арх. мат., p. 14.

« kiup » pareils dans le Musée Ethnographique de la ville de Smolian; ils ont été trouvés dans le cartier de Raikovo.

A cause de la grande production de vin, à Stanimaka on obtenait de grandes quantités de résidus. Au cours de la fermentation, les résidus tombaient au fond des récipients. Certains vignerons les pressaient avec des pierres. Après que le vin eut été puisé, on elevait les résidus, trempés fréquemment auparavant pour qu'ils ne se dessèchent et ne se tannent pas. On les enlevait des lins par morceaux, coupés à la hache, ensuite on les mettait dans des alambics de cuivre destinés à la distillation de l'eau de vie. Le distillage durait 20 jours [139]. On obtenait de grandes quantités d'eau de vie : c'était ce que l'on appelait le « dus » [140] qu'on distillait de nouveau pour obtenir l'anisette (« maiz » ou « picro ») à laquelle on ajoutait des substances masticatoires ou de l'anis. Ce processus s'effectuait dans les alambics spéciaux [141]. Vers 1892 on a commencé à fabriquer du cognac d'après les procédés occidentaux [142].

La production du vinaigre a aussi été très développée. On utilisait les vins de mauvaise qualité et les vins qui avaient tourné [143]. Le vinaigre était transporté dans des outres de cuir ou dans de tonnelets en bois, à dos de mulets.

Aujourd'hui, dans la ville d'Assenovgrad, un bâtiment moderne a été construit pour la Société Vinprom. Le processus s'effectue à présent selon les dernières exigences de la technologie moderne. Une grande partie de la production, environ 16 millions kg de raisin annuellement est destinée à l'étranger. Le vin est exporté en Allemagne Occidentale et en Pologne. Le Vinprom a des succursales à Pazardjik, Plovdiv et Liaskovetz.

De toutes les caractéristiques éthnographiques de la viticulture traditionnelle d'Assenovgrad décrites plus haut, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

La viticulture et la production de vin, étroitement liée l'une à l'autre, ont été connues par la population d'Assenovgrad et ses arrondissements depuis les temps les plus anciens et pratiquées jusqu'à nos jours, grâce aux conditions climatologiques et au sol favorable à la culture de la vigne. Les techniques (plantation, culture, récolte et production de vin) utilisées par les Thraces, adoptées par les Romains, les Byzantins et les Slaves ont été conservées, en termes généraux, par la population bulgare, notamment dans Assenovgrad, pendant tout le XIX^e et au début du XX^e siècles. La continuité ininterrompue en ce sens est témoignée par l'emploi des mêmes

---

[139] *Ibid.*, p. 13.
[140] Н. Хайтов, *op. cit.*, p. 246.
[141] *Ibid.*, p. 246.
[142] *Ibid.*, p. 246.
[143] *Ibid.*, p. 247.

outillages et récipients vinicoles destinés au transport du raisin et à la transformation en vin ; citons entre autres les serpes munies de petites haches (« kosser », « bradvichka ») les pioches à deux dents (« dikel »), le plantoir (« sadilo »), la comporte et tout spéciallement le l i n. Tous ces outils et récipients ont été utilisés par la population bulgare, par les peuples voisins et même en dehors de la péninsule Balkanique, tant dans un passé lointain qu'au moyen âge.

Au XIX^e siècle et au commencement du XX^e, dans la ville de Stanimaka (Assenovgrad) s'est formé l'un des centres viticoles et vinicoles les plus importants de Bulgarie. Des variétés « pamid » et « mavroud » qui ont persisté depuis l'antiquité jusqu'à nos jours on obtient des vins célèbres, riches en tanin (le « mavroud » surtout). Le vin « mavroud » a été exporté à l'étranger dans le passé, comme à présent.

A Assenovgrad se trouvait le plus grand nombre de lins énormes, destinés au foulage du raisin en vue de la fermentation du moût et la production de vin. Ces lins ont été fabriqués par des maîtres tonneliers d'origine bulgare, qui utilisaient le bois des Rhodopes. Les grands vignerons et commerçants de vin bulgares ont possédé les lins les plus grands qu'ils installaient sous des auvents — « bâtiments de lin ». Après la disparition des vieux vignobles due au phylloxéra et la diminution rapide de la production de vin à Stanimaka, les lins ont perdu de leur importance. Ils sont restés de longues années inutilisés. Le matériel de très bonne qualité a commencé à être utilisé à la fabrication d'un nouveau type de récipients à fouler le raisin et à faire fermenter le moût, récipients connus sous le nom de « bademi » qui sont beaucoup plus pratiques que les lins, de même que plus économiques quant au matériel nécessaire à leur fabrication. Après l'année 1944, lors de la fondation du Vinprom et de la construction d'une grande entreprise dans la ville même, la transformation du raisin avec les machines les plus modernes a contribué à la disparition des lins, qui furent remplacés par des « bademi » et de grandes barriques.

Aujourd'hui le seul bâtiment de lin abritant trois grands lins — unique non seulement en Bulgarie, mais en toute l'Europe — est conservé à Assenovgrad. Ce bâtiment de lin est considéré monument de culture, témoignage des vieilles traditions de la viticulture bulgare. Les deux bâtiments complémentaires de la Ferme de Yakov, près d'Assenovgrad, sont les derniers vestiges de la classe capitaliste des « chorbadjii » bulgares.

ZEITGENÖSSISCHE SOZIOLOGISCHE ASPEKTE DES VERSTÄDTERUNGSPROZESSES IN SÜDOSTEUROPA

II — DER MATERIELLE UND GEISTIG-KULTURELLE WANDEL

von LIVIU P. MARCU

Der Verstädterungsprozeß wirkt sich in allen Gesichtspunkten auch auf das materielle und auf das kulturelle Leben aus. Auch in Südosteuropa ist die *Erhöhung des Lebenstandards* der Bevölkerung ein Grundelement des Verstädterungsprozesses. Diese Erhöhung verläuft in den sozialistischen Staaten in diesem Teil des Kontinents stürmisch und bildet als solche einen Interessepunkt erster Ordnung in den jeweiligen Staatsplänen [1]. In diesem Sinne sind nachdrückliche Anstrengungen gemacht worden um die Produktionskräfte zu beschleunigen, das nationale Vermögen vermehren und den Lebenstandard der Massen laufend zu heben.

So ist zum Beispiel heute in Rumänien, im Vergleich zur Vorkriegszeit, in der ein wichtiger Prozent der Landesbewohner über keinerlei Kaufkraft verfügen und die Dorf- und Stadtrandbevölkerung in äußerst armen Verhältnissen lebt [2], der Reallohn im Jahre 1968 um 2,6 mal höher als im Jahre 1950 erreichte Stand. Die *Einkommen* der ländlichen Bevölkerung sind ebenfalls stetig größer geworden und betragen am Ende dieses

---

[1] Vgl. Nicolae Ceaușescu, *Bericht zum X. Parteitag der Rumänischen Kommunistischen Partei*, Bukarest, 1969, S. S. auch V. Rausser *Creșterea continuă a bunăstării poporului — obiectiv central al Partidului Comunist Român* (Die stetige Hebung des Wohlstands des Volkes — das Hauptziel der Rumänischen Kommunistischen Partei), in „Scînteia", XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7951 vom 20. Januar; M. Constantinescu, *The Urbanization Process in the Socialist Republic of Romania*, mitgeteilt am 7. Weltkongreß für Soziologie, Varna, 1970 (im weiteren 7. WKS); Ders., *Cercetări sociologice 1938—1971.* (Soziologische Untersuchungen, 1938—1971), Bukarest, 1971, S. 134—171.

[2] *Enciclopedia României* (Die Enzyklopädie Rumäniens), Bd. IV, Bukarest, 1939, S. 891 u. f.

Jahrzehnts trotz der absoluten Abnahme der ländlichen Bevölkerung um 20% mehr als im Basisjahr 1960. Desgleichen änderte sich auch die Einkommenstruktur, d.h. die vom Dorfe und aus der Kooperation herrührenden Einkommen nahmen zu. Im Jahre 1967 stammten etwa 43% des Geldeinkommens des Bauern aus der Landwirtschaft, 38% aus dem Lohn und die Differenz aus anderen Quellen [3].

Eine im vorgangenen Jahrzehnt in Bulgarien durchgeführte Enquète meldete auch hier im Vergleich zur vorigen Periode eine beachtliche Steigerung der Kaufkraft aller sozialistischer Kategorien. Die Steigerung war bei den Genossenschaftsbauern viel größer; sie erreicht bei diesen Bauern 204,2% im Vergleich zu 188,3% bei den Angestellten und 187,3% bei den Arbeitern [4].

Hinsichtlich der Käufe ist in der letzten Zeit in den Ländern Südosteuropas zu verzeichnen, daß der Erwerb von Gebrauchsgütern mehr ansteigt als der von Verbrauchsgütern. Dies ist darauf zurückzuführen, daß hauptsächlich in den sozialistischen Ländern, infolge der landwirtschaftlichen Vergenossenschaftung die Ausgaben für den bäuerlichen Eigenhaushalt wesentlich gesunken sind, und ein immer größerer Teil des Einkommens zur Bedarfsdeckung des Eigenkonsums, und hauptsächlich zum Erwerb von Gütern zum Dauergebrauch verwendet werden kann.

In Rumänien steigen zum Beispiel die Ausgaben für den Kauf von Verbrauchs- und Gebrauchsgütern von 59,4% im Jahre 1959 auf 64,2% im Jahre 1967 und die Pflicht- und freiwilligen Zahlungen sinken von 11,7 auf 7%. Im Vergleich zum Basisjahr 1960 werden nach dem Ende des Jahrzehnts im dörflichen Milieu dreimal mehr Rundfunkgeräte, neunmal mehr elektrische Waschmaschinen, viermal mehr Armbanduhren, über zweimal mehr Fahrräder erworben. In der gleichen Zeitspanne stieg die Anzahl der Fernsehgeräte von 194 auf 43 000, die der elektrischen Kühlschränke von 82 auf 13 000, die der Nähmaschinen von 6478 auf 25 000 [5].

Die Enquète über Haushaltsbudgets hat in Bulgarien, beim Vergleich zwischen städtischer und ländlicher Bevölkerung ergeben, daß im ver-

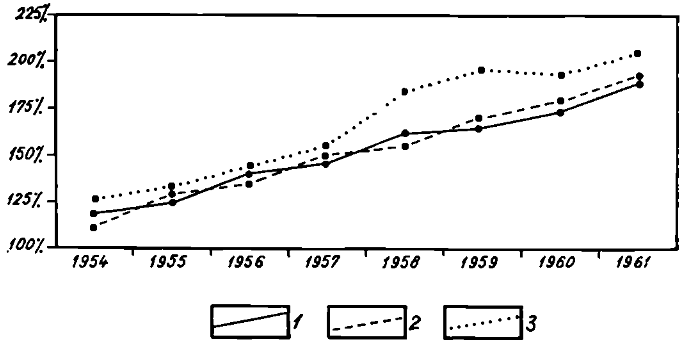
---

[3] Vgl. M. Bulgaru, *Cifre care vorbesc despre noua condiţie socială a ţărănimii* (Zahlen die über die neue soziale Lage der Bauernschaft berichten), in „Scînteia", XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7927 vom 25. Dezember. Siehe auch Th. Ion, *Cooperativa agricolă a transformat viaţa satului* (Die landwirtschaftliche Produktionsgenossenschaft hat das Leben des Dorfes verwandelt), in „Scînteia" XXXVIII Jg. (1969), Nr. 7953 vom 22. Januar; S. Ţaigăr, *Changements intervenus dans les revenues réels des familles des salariés au cours du processus de developpement économique et sociale en Roumanie*, mitgeteilt am 7. WKS, Varna, 1970.

[4] Vgl. Spass Russinov, *La Bulgarie, le pays, son economie, sa culture*, Sofia, 1965, S. 191. Siehe auch A. Dobrev, *Prospective des revenues de la population de la République Populaire de la Bulgarie jusqu'à l'an 2 000*, mitgeteilt am 7. WKS, Varna 1970.

[5] M. Bulgaru, *a.a.O.*

gangenen Jahrzehnt im Vergleich zur vorigen Periode im dörflichen Milieu ein Zuwachs von 310,5 % bei Gebrauchsgütern und von 148,3 % bei Verbrauchsgütern zu verzeichnen ist, während er bei den Arbeitern bei 221,8 bzw. 158,1 % liegt und bei den Angestellten bei 222,4 bzw. 158,9 [6]. (Taf. XV).



Tafel XV — Ausgaben in den Familienbudgets in Bulgarien in der Zeit von 1954 bis 1961 (nach *Spass Russinov*) (1 = Arbeiter; 2 = Angestellte; 3 = Genossenschaftsbauern).

Auch in Jugoslawien ergibt der zwischen dem sechsten und siebenten Jahrenzehnt angestellte Vergleich den Schluß, daß die Ausgaben für den Erwerb von Verbrauchsgütern bei den Arbeitern um 6 % und bei den Angestellten um 8 % abgenommen haben, während die Ausgaben für Haushaltsinvestitionen, Kultur usw. größer werden [7].

Die *Ernährung* ist im ländlichen Milieu auch besser geworden und strebt die Eigenheiten derjenigen in der Stadt an. In der Vorkriegszeit entfielen zum Beispiel in Rumänien vier Fünftel der Gesamtkalorien und drei Fünftel der Eiweißstoffe auf das Getreide. Der Anteil der tierischen Eiweißstoffe war gering: Fleisch 13,9 %, Milch 98, %, Käse 1,5 %[8]. In den letzten Jahrzehnten werden wesentlich mehr tierische Nahrungsmittel verzehrt so wie die Bevorzugung des Brotes statt Maismehl (Polenta) verzeichnet. Der Fleisch- und Fleischwarenverbrauch ist in ganz Rumänien nach dem Ende des siebenten Jahrzehnt im Vergleich zum gründlichen Jahr 1960 um 30 %, der Fettverbrauch um 19,7 %, der Käseverbrauch um 16 % und der Zuckerverbrauch um 35,5 % gestiegen [9].

[6] Spass Russinov, *a.a.O.* S. 193.

[7] Vgl. M. Mladenovič, *Porodica i porodnici odnosi* (Die Familie und die Familienverhältnisse), Belgrad, 1964, S. 118.

[8] Vgl. D. Georgescu, *L'alimentation de la population rurale en Roumanie*, Bukarest, 1940, S. 33.

[9] Vgl. M. Bulgaru, *a.a.O.* „Aus der Analyse der Wertezahlen für die Lebensmittel aus Mehl erhellt, daß diese abnehmen, weil die örtliche Brotbäckerei hochwertiges Brot herstellt so daß dessen Wert von 5 141 101 Lei im Jahre 1961, auf 8 987 300 lei angestiegen ist. Dieser Überschuß im Konsum zeugt sowohl von vorteilhaftem Preis als auch von der Güte" (*Monografia oraşului Săcele* (Die Monographie der Stadt Săcele), 1968, 8. Kap., S. 4—5).

Der Kauf des Brotes im staatlichen Handel ist im ländlichen Milieu bereits zur Regel geworden. Im allgemeinen wird das aus Weizenmehl gebackene Brot dem Roggenbrot vorgezogen, wodurch man in einigen Landschaften den Anteil des Weizenanbaus heraufsetzen mußte.

Im *Gesundheitszustand* der Bevölkerung ist zugleich mit dem Urbanisierungsprozeß auch eine Verbesserung zu verzeichnen. Diese Tatsache kommt in der Anzahl der auf 1 000 Einwohner entfallenden Ärzte, Krankenbetten, sanitäres Hilfspersonal usw. zum Ausdruck. Für Südosteuropa ergibt sich von diesem Standpunkt aus folgendes Bild im vergangenen Jahrzehnt : Bulgarien hat 17 Ärzte für 1 000 Einwohner, Rumänien 16, Griechenland 13, Jugoslawien 7, Albanien 4, die Türkei 3. An erster Stelle befindet sich folglich Bulgarien, an letzter die Türkei, was in großen Zügen auch dem Grad der Verstädterung des betreffenden Landes entspricht [10]. (Taf. VI).

Die *durchschnittliche Lebenserwartung* hat ebenfalls einen Wandel durchgemacht, der dem Urbanisierungsgrad entspricht. Obwohl in Einzelfällen die Langlebigkeit am Dorfe größer ist liegt doch für die gesamte Bevölkerung auch von Südosteuropa der Durchschnitt der Lebenserwartung in der Stadt höher, wie hier die Lebensverhältnisse günstiger sind [11].

Im Zuge des Verstädterungsprozesses macht auch die *Kleidung* in allen Ländern Südosteuropas einen grundsätzlichen Wandel mit und zwar werden die Bauerntrachten sehr rasch von der städtischen Kleidung abgelöst, die viel leichter anzufertigen oder im Handel zu erwerben sind [12].

Ein Ausdruck der Erhöhung des Lebensstandes ist der Wandel, den die *ländliche Wohnung* mitmacht. So werden zum Beispiel in der Spanne von 1961 bis 1967 in den Dörfern Rumäniens etwa 1 100 000 Wohnhäuser gebaut, wodurch etwa 4 Millionen der ländlichen Bevölkerung neue Häuser beziehen konnten [13]. Der Rhythmus in dem die Wohnhäuser im siebenten Jahrzehnt in Südosteuropa errichtet wurden war von Land zu Land verschieden. So war zum Beispiel in Bulgarien und Rumänien die Anzahl der pro Tausend Einwohner fertiggestellten Wohnhäuser um den Ausgang des sechsten Jahrzehnts viel höher um gegen die

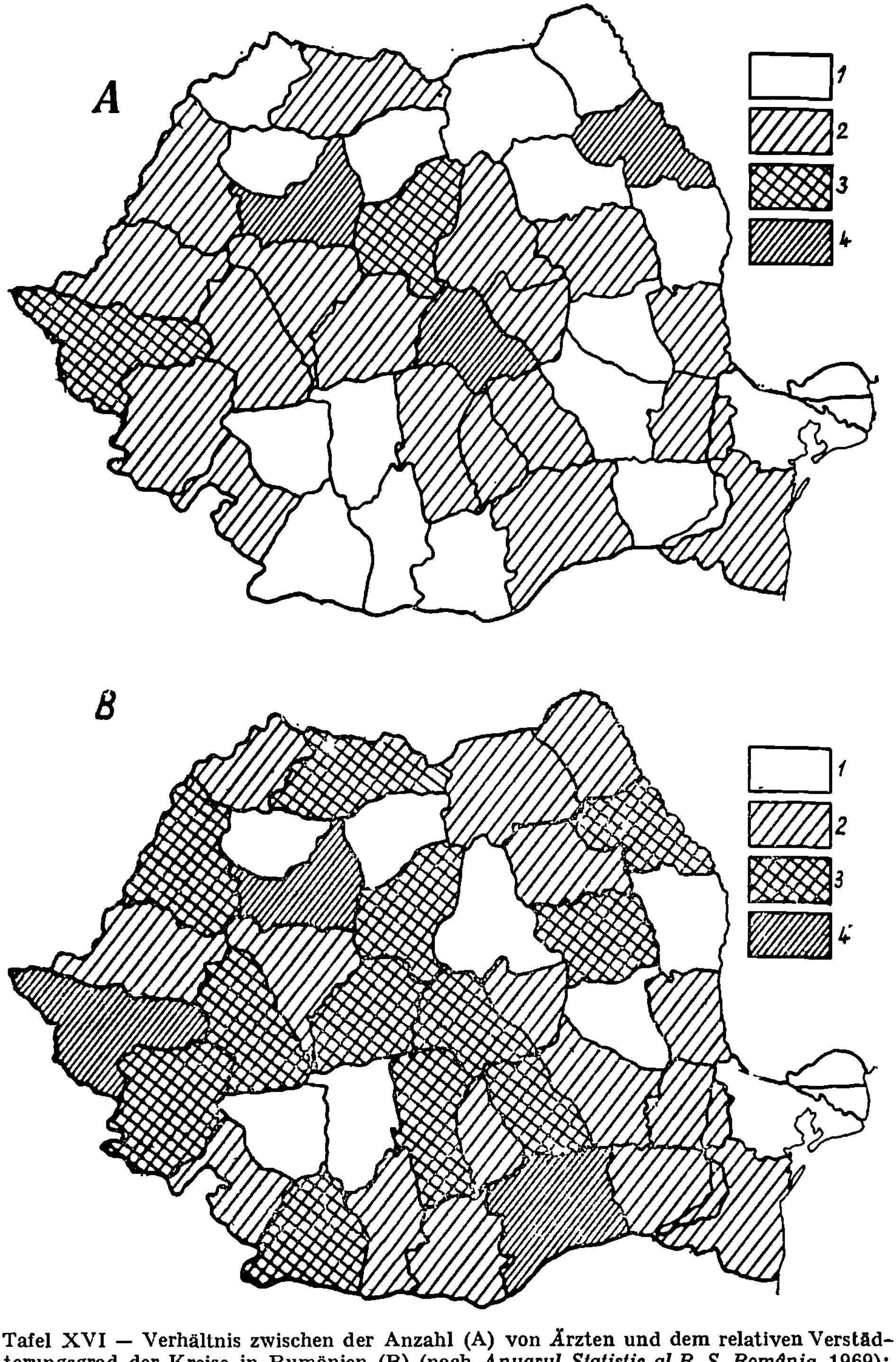
---

[10] Vgl. *Anuarul statistic al R. S. România* (Das Jahrbuch Rumäniens), 1969, S. 736.

[11] *Ebda*, S. 677. Auch in Jugoslawien registrierte die Lebenserwartung im vergangenen Jahrzehnt in den schwächer entwickelter Gebieten eine beachtlichere Erhöhung als in den Landschaften mit stärker entwickelter Ökonomie. Vgl. A. Plavec, *Tablice mortaliteta Jugoslavije po republikama, 1960—1962* (Sterblichkeitstabellen für Jugoslawien nach Republiken gegliedert, 1960—1962), in „Stanovništvo", VI Jg. (1968), Nr. 1—2, S. 95—109.

[12] Vgl. für Rumänien, das Stadtrandgebiet von Braşov, Al. Stroe-Militaru, *Locuinţă, port şi obiceiuri săcelene* (Wohnung, Tracht und Bräuche in Săcele), in „Plaiuri săcelene", II Jg. (1935), Nr. 10—12, S. 149—152.

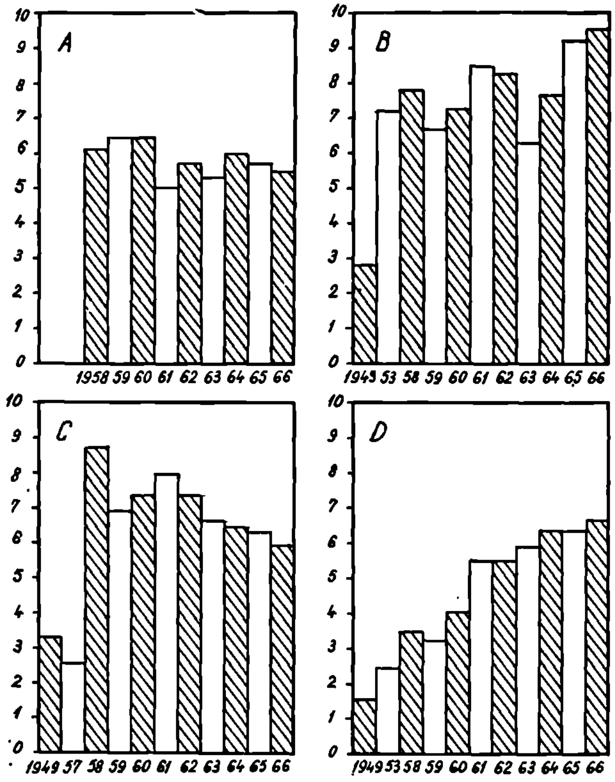
[13] Vgl. M. Bulgaru, *a.a.O.* Siehe auch N. Bădescu, *Construim* (Wir bauen), in „Lupta de clasă", Serie V, XLVI Jg. (1967), Nr. 6, S. 16.



Tafel XVI — Verhältnis zwischen der Anzahl (A) von Ärzten und dem relativen Verstädterungsgrad der Kreise in Rumänien (B) (nach *Anuarul Statistic al R. S. România*, 1969): A : 1 = — 40 % ; 2 = 40 — 50 % ; 3 = $50-60^{0}/_{000}$; 4 = +60 % ; B : 1 = — $10^{0}/_{000}$; 2 = $10-15^{0}/_{000}$; 3 = $15-20^{0}/_{000}$; 4 = $+20^{0}/_{000}$.

Mitte des siebenten abzunehmen, während in Griechenland und Jugoslawien die Lage umgekehrt war[14]. (Taf. XVII).

Auch hinsichtlich ihrer Qualität haben die Wohnhäuser eine Veränderung erfahren. Während aus der Statistik des Jahres 1929 zu entnehmen ist, daß für Rumänien 34 % der bäuerlichen Wohnhäuser aus strohgemagertem, 35 % aus Holz und 31 % aus Stein und Ziegeln gebaut sind, ste-



Tafel XVII — Der Umfang der fertiggestellten Wohnhäuser pro tausend Einwohner in den Ländern Südosteuropas, in den Jahren 1949, 1953 und 1958 — 1966 (nach den Statistiken der UNO): A = Bulgarien; B = Griechenland; C = Rumänien; D = Jugoslawien.

---

[14] Vgl. *La situation du logement et les perspectives à long terme des besoins de logement dans les pays européens*, Genf, 1968. Was den Bedarf an Wohnungen im Vergleich zum bestehenden Gebiet anbetrifft, so beträgt er in Jugoslawien 11,3 %, während er in der Türkei bei 50,4 % liegt; pro tausend Einwohner bedeutet das für Jugoslawien 24,8 % und für die Türkei 59,4 % (*ebenda*). Für die Lage in Griechenland siehe *Vers une reforme de l'habitat*, in „Europe sud-est", Serie IV, Nr. 60, Dezember 1968, S. 25—26. Angaben über die Zukunftsaussichten in *Un programe de logement*, *ebenda*, April 1969, S. 29—30.

hen heutzutage die überwiegende Mehrzahl aus Stein und Ziegeln da und sind mit Sanitätsanlagen versehen [15]. (Abb. 12).

Die Anzahl der Wohnräume macht den ganzen Modernisierungsprozeß der Dörfer Südosteuropas mit. Zu Anfang des siebenten Jahzehnts waren zum Beispiel die Wohnungen die mehr als zwei Zimmer hatten in Bulgarien zur Hälfte im ländlichen Milieu vertreten, während sie in der Stadt kaum ein Viertel ausmachten. In Jugoslawien betrug der Prozentsatz in der Stadt 60 %, im Dorf 55 %; am meisten war in der Stadt die Dreizimmerwohnung vertreten, auf den Dörfern hingegen die Zweizimmerwohnung. In Griechenland sind die Wohnungen mit mehr als zwei Zimmern zahlreicher in der Stadt als auf dem Land. In der Türkei ist die Zweizimmerwohnung sowohl in der Stadt als auch am Dorfe üblich, jedoch ist sie in der Stadt besser vertreten [16]. Zwischen 1960 und 1965 hat in Rumänien die Anzahl der Zweizimmer- zugunsten der Dreizimmerwohnungen abgenommen, die sich verdoppelte. Ebenso stieg die der Vier- oder Mehrzimmerwohnungen etwa auf das 2,5 fache. Während früher die mittlere bebaute Fläche pro Haus nicht größer war als 25 m², betrug sie im Jahre 1951, 49,5 m² und erreichte im Jahre 1967 60 m² [17]. (Taf. XVIII).

Der Grundriß der Wohnung erfährt desgleichen seinen Wandel. Das Bauernhaus, das aus Diele und zwei Räumen besteht — davon der eine die täglich gebrauchte Wohnstube und der andere die für die Gäste hergerichtete gute Stube ist — verändert bzw. bessert sich: die Diele wird zur Wohnhalle, die Zimmer liegen nicht mehr hintereinander sondern umgeben die Halle, die Küche liegt nicht mehr abseits sondern unmittelbar am Haus usw.[18]

---

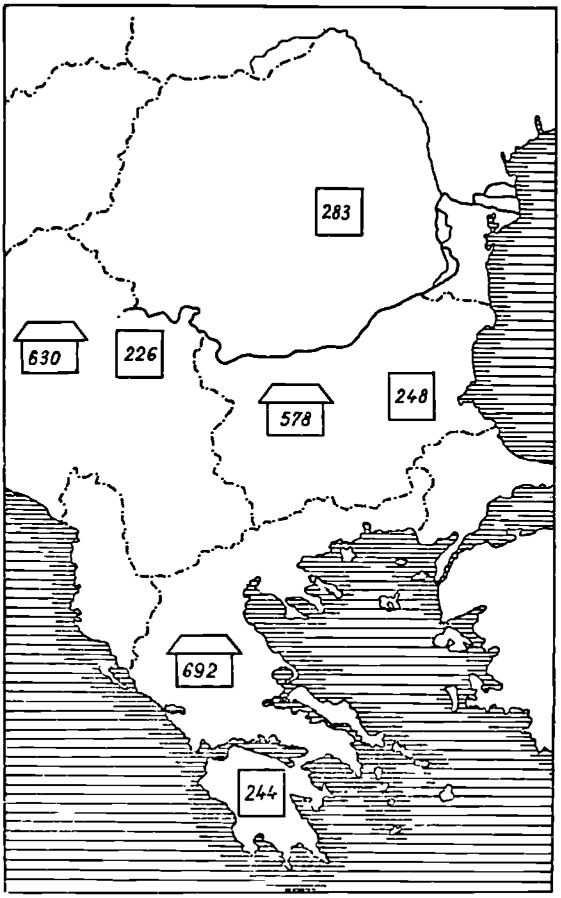
[15] In einem Bericht aus der Norddobrudscha heißt es, daß die, „in weniger als 15 Jahren die Häuser in der Dobrudscha über die Schwelle der sozialistischen Zivilisation geschritten sind. Comana, Cobadin, Topraisar und hunderte anderer Ortschaften weisen dem Besucher ihre Flachziegel- oder Blechdächer, ihre Zäune aus Stein, ihre gepflasterten und blumengesäumten Gehsteige vor. Auch in anderen Landschaften des Landes prägen die gegenen Häuser im Ziegelbau auf ihren dauerhaften Grundmauern, mit großen luftigen, dem Lichte weit zugänglichen Räumen das Bild der Gegenwart" (C. Bordeianu, *Satul românesc în casă nouă* (Das rumänische Dorf im Neubau), in „Scînteia", XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7950 vom 19. Januar).

[16] „La famille moyenne paysanne en Bulgarie, ayant 6 membres, dispose de 2 chambres mais il est fréquent que les familles de 6 membres et plus habitent une seule chambre En général cette chambre paysanne ne manque pas d'air. Le plancher est presque toujours en terre battue... Un lit correspond à 3 personne" (I. S. Molloff, *Le village bulgare*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen Kongresses*, Bukarest (1940), Serie B, Bd. II, S. 35. S. auch *Dördüncü iskân ve schehirtschilik haftasi konferenslari 10—21 Nisan 1960* (Die Woche der Demographie und Verstädterung. Die neunte Konferenz, 10.—21. April 1960), Ankara, 1961.

[17] Vgl. C. Bordeianu, *a.a.O.*

[18] „Eine der kennzeichnenden Veranschaulichungen dieser zügigen Entwicklung ist die Änderung des Grundrisses der bäuerlichen Wohnung, der immer häufiger Lösungen annimmt, die vom Bedarf von verschiedentlichen Räumlichkeiten und zweckdienlichen Verbindungen zeugen. Der zweite Eingang an der Rückfront des Hauses, das Vorzimmer, der Übergang von den reihenangeordneten zu den um die mittlere Wohnhalle versammelten Zimmern sind keine einfachen Nachahmungen einer kleinen städtischen Wohnung, sondern die Formgebung infolge

Auch der Wohnungstyp ist in stetiger Änderung begriffen und zwar wird von der herkömmlichen einfachen Wohnung allmählich zur städtischen Wohnung übergegangen. Eine Erhebung am Ausgang des 19.



Tafel XVIII — Die mittlere Anzahl von bewohnten Wohnhäusern und Zimmern pro Tausend Einwohner in den Ländern Südosteuropas im Jahre 1960 (nach den Statistiken der UNO).

Jahrhunderts in der Donauebene hat diesen Umwandlungsprozeß von allen Standpunkten aus erfaßt. Als Übergangsformen registrierte man die Vorlaube mit Betonpfosten anstelle der Holzpfosten (Taf. XIX, 1,5,

von neuen Wohnbedürfnissen und -bräuchen. Die Küche scheidet aus dem Wohnraum aus, die gute Stube hört auf der Stapelraum der Mitgift zu sein, sondern wird zu einem Gebrauchsraum". (M. Caffé, *Arhitectura satului contemporan* (Die Architektur des zeitgenössischen Dorfes), in „Scînteia", XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7590 vom 22. Januar).

Abb. 12), die geschlossene Vorlaube (Taf. XIX, 2,4), Abänderungen des langen Hauses mit durchgehenden Räumen (Taf. XIX, 5, 6) und schließlich den Übergang zum villenartigen Stockhaus (Taf. XIX, 7). Die ideale Form ist das Stockhaus mit vier Wohnungen (zwei im Erdgeschoß und zwei im ersten Stock), mit Zentralheizung und einem Grundstück, das in vier Parzellen (für jede Familie eine) geteilt ist (Taf. XIX, 8).

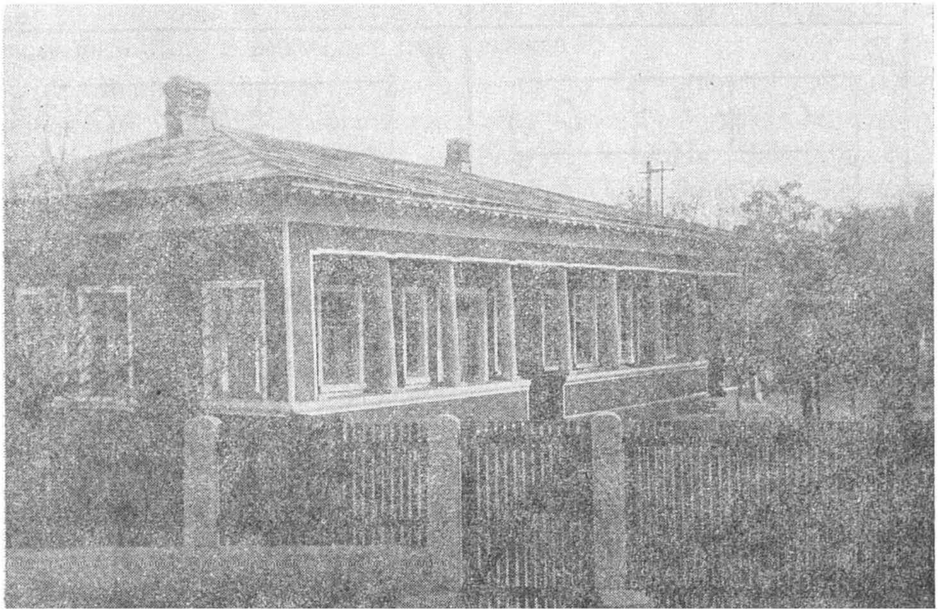
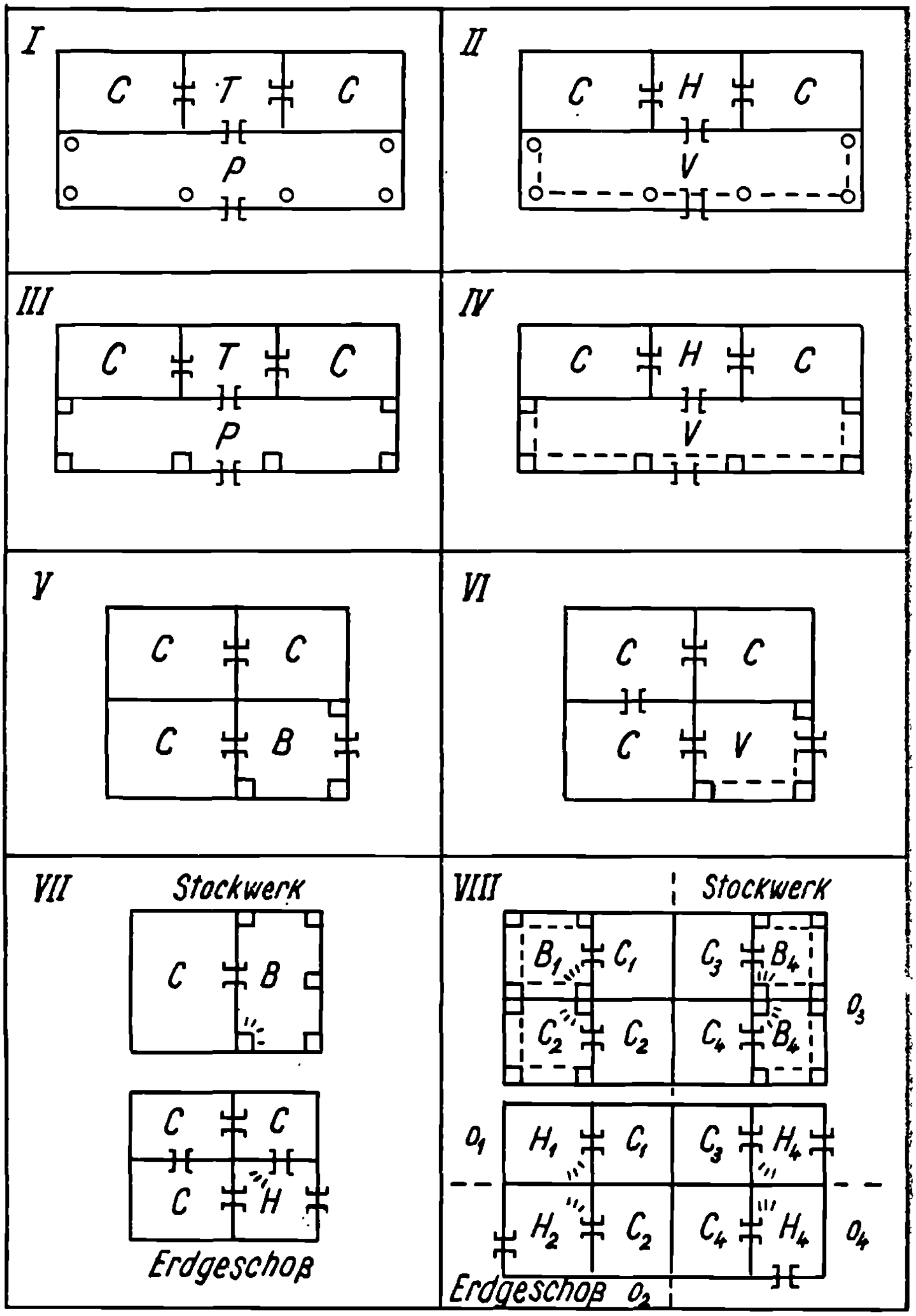


Abb. 11 — Neubau in der Gemeinde Bragadiru, Kreis Ilfov (Rumänien) 1967.

Hinsichtlich der *sanitären Ausrüstung* gibt es zum Beispiel in Griechenland einen großen Abstand zwischen Stadt und Land, was die Wasserleitungen, Toiletten- und Badezimmer anbetrifft. Ebenso ist die Lage der Stromversorgung. Die Stadt ist sechsmal stärker elektrifiziert als das Dorf. Die Einrichtung von Badezimmern ist in Jugoslawien bei 22 %, in Griechenland bei 20 % und in Bulgarien bei 18 % der Wohnungen zu verzeichnen. Hinsichtlich der Elektrifizierung der Dörfer ist in der letzten Zeit in allen Ländern Südosteuropas ein beachtlicher Fortschritt bemerkbar [19].

Der Bau von Blockhäusern in den zu Städten gewordenen Dörfern, so wie in einigen Ortschaften die ländliche Gemeinden geblieben sind

[19] *La situation du logement...* S. 32 u.f.



Tafel XIX — Die Entwicklung des Bauernhaustypus in der Donauebene im sechsten und siebenten Jahrzenten des XX. Jahrhunderts, C — Zimmer; T — Flur; P — gedeckter Flurgang; M — Vorhalle; B — Balkon; V — Vestibül; O — Hof; ○ — Holzpfost; □— Betonpfost.

ist ein letzter Schritt zur Verwischung der wesentlichen Unterschiede zwischen der dörflichen und der städtischen Wohnung in Südosteuropa.

Die Inneneinrichtung mit Erzeugnissen die aus dem Handel erworben sind, beschäftigt die dörfliche Bevölkerung Südosteuropas in ständig zunehmendem Maße, wobei danach getrachtet wird, Gegenstände zu kaufen, die denjenigen, die in der Stadt modern sind, ähnlich sehen.

Die spezialisierten Verkaufsstellen weiß die Dorfbevölkerung immer mehr zu schätzen. Es mangelt aber zunehmend an Werkstätten, Konsumgenossenschaften, Schustereien und Frisören [20].

Schließlich kommt die *Dorfplanung* in der Hebung des Lebensstandes der ländlichen Bevölkerung eine wesentliche Rolle zu. In den sozialistischen Ländern verfolgt die Planung konkrete Ziele hinsichtlich der optimalen Verhältnisse für die ländliche Ortschaft, für ihr ökonomisches Profil, ihre moderne Ausrüstung, ihre Entwicklungsetappen, ihre Bauvorhaben, für die Bestimmung der Ortsmitte, der Parzellierung der Grundstücke usw. In Rumänien hat in den letzten Jahren diese Beschäftigung als ein großzügiges Programm administrativ-territorialer Neuorganisierung seinen Niederschlag erfahren. Dieses Programm ist auf wissenschaftlichen Grundlagen aufgebaut und bezieht sich auf die ökonomischen, geographischen, demographischen verwaltungsmäßigen, kulturellen usw., kurz auf alle Faktoren [21].

Der Gedanke die Urbanisierung flächenmäßig durchzuführen, d.h. den Wohnsitz der ländlichen Bevölkerung massiv in die Stadt zu verlegen, hat sich auch in Südosteuropa erstens als nicht durchführbar, aber auch als unwirksam erwiesen. Infolgedessen erhielt man das ländliche Milieu in den existierenden Verhältnissen aufrecht, ohne daß dadurch die Beziehung zwischen den landwirtschaftlichen und nichtlandwirtschaftlichen Beschäftigungen beeinträchtigt wird. Die Errichtung einer großen Anzahl von Industrieobjekten in der ländlichen Zone wird die demographische Beutung, d.h. die Abwanderung der Dorfbevölkerung in die Stadt hemmen

---

[20] Vgl. Gh. Popescu, *Stringențe de civilizație materială în mediul rural* (Dringlichkeiten der materiellen Zivilisation im ländlichen Milieu), in „Scînteia", XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7627 vom 28. Februar.

[21] Wie von der Plenarsitzung des Zentralkommitees der Rumänischen Kommunistischen Partei im Oktober 1967 hervorgehoben „muß die Gemeindeplanung in Rumänien innerhalb eines allgemeinfassenden Landesplans durchgeführt werden, der auf Studien fußt, die sich auf die Einrichtung von komplexen Territorialeinheiten beziehen und die das gesamte System städtischer und ländlicher in gegenseitiger Wechselwirkung stehender Siedlungen umfassen". Siehe auch Gh. Săsărman și Fl. Ceaușescu, *Sistematizarea satelor în corsetul barierelor metodologice* (Die Dorfplanung im Zwang der methodologischen Schranken), in „Scînteia", XXXVII Jg. (1967), Nr. 7482 vom 4. Oktober; Tr. Dincă, *Un program complex, științific elaborat!*(Ein wissenschaftlich aufgestelltes, mannigfaltiges Programm), in „Scînteia", XXVII Jg. (1968). Nr. 7786 vom 6. August.

und wird ein natürliches Gleichgewicht zwischen städtischer und ländlicher Bevölkerung gewährleisten [22].

Was den *kulturellen Wandel* im Zuge des Urbanisierungsprozesses anbetrifft ist erstens eine Erhöhung des *Kulturstandes* zu verzeichnen. Die Einführung der pflichtmäßigen 8- und in manchen Fällen 10-klassigen allgemeinbildenden Schule hat in den sozialistischen Ländern Südosteuropas große Voraussetzungen geschaffen einerseits für die Ausbildung am Dorfe von den Anforderungen der modernen Technik entsprechend geschultem Personal, andererseits für di Verwischung der kulturellen Unterschiede zwischen Stadt und Land [23].

Interessant ist der Vorgang der in den letzten drei Jahzehnten in der Türkei stattfindet, und zwar die Verschiebung des Schwergewichtes

[22] Der Prozeß ist übrigens schon vor längerer Zeit in einer spontanen Form zum Ausbruch gekommen. H. H. Stahl beobachtet diesbezüglich daß „bei der Untersuchung der sozialen Lage unserer Dörfer an Ort und Stelle, die Soziologen feststellen, daß die Kleinstdörfer spontan verschwinden, die Menschen aus der Weitern « ziehen » gegen den Gemeindesitz, gegen das Zentrum. Diese Erscheinung beweist an sich, daß die konkreten Erfordernisse des Lebens solche sind, die die Umorganisierung unserer Dörfer aufzwingen". H. H. Stahl, *Perspectivele satului romănesc pe calea civilizației* (Die Aussichten des rumänischen Dorfes auf seinem Wege zur Zivilisation), in „Scînteia", XXXVII Jg. (1967), Nr. 7490 vom 12. Oktober. Siehe auch V. Ioanid, *Sistematizarea localităților rurale* (Die Dorfplanung der Landgemeinden), in „Știința și tehnica", 1968, Nr. 3, März, S. 4; Ders. *Sistematizarea satelor în perspectiva civilizației socialiste* (Die Dorfplanung in der Perspektive der sozialistischen Zivilisation), in „Lupta de clasă", Serie V, XLVII Jg. (1967), Nr. 5, S. 65—72; G. Gusti, *Implicațiile largi ale sistematizării satelor* (Die weiteren Auswirkungen der Dorfplanung), in „Scînteia", XXXVII Jg. (1967), Nr. 7526 vom 17. November; Ders., *Satul în perspectiva sistematizarii* (Das Dorf unter der Perspektive der Planung), in „Scînteia", XXXVII Jg. (1968), Nr. 7640 vom 12. März; Ders. *Cu privire la sistematizarea localităților rurale* (Über die Planung der Landgemeinden), in „Lupta de clasă", Serie V, XLVII Jg. (1967). Nr. 10. Diese Lage ist übrigens in Südosteuropa allgemein. Auch in Griechenland „si l'on tient compte du fait que 1 858 villages comptent moins de 50 habitants, l'on comprend quels problèmes administratifs, économiques et sociaux cette situation pose. Ces villages représentent 16,2% de l'habitat pour une population de 41 000 habitants, soit une moyenne de 20 habitants par village. Du coup, le problème de l'enseignement devient aigu. 3 560 villages n'ont qu'un seul maître d'école. Dans 2 500 villages les instituteurs ont moins de 20 élèves. Et ce qui complique tout c'est que pendant l'hiver beaucoup des villages de montagne se trouvent isolés. D'une façon plus générale, cet éparpillement de l'habitat pose de sérieux problèmes sur le plan économique et social. Il est difficile d'assurer à cet habitat rural, les écoles, l'asistance médicale, les PTT, les vétérinaires et les services agronomiques dont ils ont besoin. Un regroupement de l'habitat est donc nécessaire afin que toute la population puisse bénéficier de l'actuel développement économique et social. Seulement, la solution à un pareil problème n'est pas de plus facile à trouver. Le gouvernement s'efforce d'en trouver une qui allie les facteurs humaine aux impératifs de la vie nationale" (*Vers une réforme de l'habitat*, in „Europe sud-est", Serie IV, Nr. 60, Dezember 1968, S. 25—26). Siehe auch *Une vie urbaine dans les campagnes*, ebenda, Nr. 83, November, 1970, S. 18—19; *La fin des nids d'aigle: 500 villages de haute montagne sont transférés dans des regions plus hospitalières*, ebenda, Nr. 88, April, 1971, S. 19.

[23] Vgl. M. Caranfil, *Satul în sfera de influență a urbanismului* (Das Dorf im Einflußgebiet der Verstädterung), in „Scînteia", XXXVIII Jg. (1968), Nr. 7884 vom 12. November; Siehe auch A. Mihu, *Cartea în viața spirituală a satului cooperativizat* (Das Buch im kulturellen Leben des vergenossenschafteten Dorfes), in „Revista de filozofie", XII Jg. (1965), Nr. 5, S. 567—578. Die Befragungen sind in *Industrializare și urbanizare* (Industralisation und Verstädterung) unter der Schriftleitung von T. Herseni, Bukarest, 1970, S. 158 u. f. und Stanciu Stoian *Le processus d'intégration educationnelle dans un village de nord de Transsylvanie (après trois décennies)*, mitgeteilt am 7. WKS, Varna, 1970.

des Schulwesens von der Mittel- zur allgemeinbildenden und zur Hochschule, wobei dadurch getrachtet wird, den Analphabetismus am Dorfe auszumerzen und dem höheren Personal eine gründlichere Ausbildung zu gewähren.

In bezug auf das Verhältnis zwischen dem kulturellen Stand und der Verstädterung ist für Rumänien zum Beispiel auszusagen, daß diejenigen Kreise den höchsten Grad der Verstädterung aufweisen, die ein intensives kulturelles und Universitätsleben führen (Taf. XX). Die Hochschulinstitute, die zwar der Stadt eigene Anstalten sind ziehen in letzter Zeit immer mehr Jugendliche aus dem ländlichen Milieu an. Schließlich erfahren auch die Kleinstädte, die Provinzstädte eine geistige Fortbildung, da sich verschiedene Spezialisten, die aus Zentren mit älterer kultureller Überlieferung kommen, hier niederlassen [24].

Der Wandel der im *ethisch-rechtlichen* vor sicht geht, kommt auch in Südosteuropa in erster Reihe in der unterschiedlichen Verhaltensweise des Dorfbewohners und des Stadtbewohners zum Ausdruck. Die ständig vorhandene öffentliche Meinung des Dorfes, veranlaßt den Dorfbewohner unter jedem Umstand die Meinung seiner Landsleute zu berücksichtigen, die für ihn die höchste Instanu in der Bestimmung der ethisch-juristischen Werte bedeutet. Aus diesem Beweggrund heraus wird der Dorfbewohner umsichtig im Verhalten, von der Meinung seiner Mitmenschen beeinflußbar, schüchtern höflich und verbindlich; in jedem Augenblick betrachtet er sich als Teilchen der Gemeinde. Ganz im Gegensatz zum Dorfbewohner hat der Städter einen ausgeprägten Sinn für das Individuelle, die mannigfaltigen Beziehungen in denen er sich entwickelt verleihen ihm die Gewißheit, in der Gesellschaft eine wichtige Rolle zu belegen, er wird zuversichtlich zu seinen eigenen Kräften, er gewinnt das Bewußtsein seines persönlichen Wertes.

An das einfache moralische Wertesystem des Dorfes gewohnt, so wie an die spontanen Bewertungen, über Erfüllung oder Nichterfüllung dieser moralischen Werte ist der in das städtische Milieu gekommene Dorfbewohner von der hiesigen voreingenommenen Ethik nicht wenig überrascht. Der neue Maßstab der Werte setzt ihn in Verwirrung, der Städter mißbilligt sein linkisches Verhalten und der in die Stadt gekommene Dorfbewohner sieht sich gezwungen sein Benehmen zu ändern. Bis er so weit ist, sich die neuen ethischen Gesetze anzueignen macht er eine Zeit der „Übergangskrise“ durch, die sowohl für ihn als auch für die Gesellschaft die ungünstigsten Auswirkungen hat [25].

---

[24] Vgl. I. Purcaru, *Cadrul intelectual al orașului de provincie* (Das intellektuelle Milieu der Provinzstadt), in „Scînteia“, XXXVII Jg. (1967), Nr. 7287 vom 21. März.

[25] Vgl. M. Caranfil, *Alterări în străvechiul cod etic al satului?* (Vermistalterungen des uralten Dorfethos?), in „Scînteia“, XXXVII Jg. (1968), Nr. 7653 vom 27. März.

Das komplizierte Rechtssystem der Stadt ist für den vom Land in die Stadt gekommenen ebenfalls ein schwer überwindbares Problem. Der Unterschied zwischen dem Gesetz und dem ihm gewohnten ethischen System, zwischen dem Tatsachenbestand und dem Rechtsstand, zwischen „Recht" und „Gerechtigkeit" läßt ihn oft und gegen seinen Willen gesetzwidrig handeln.[26]

Die ethisch-rechtliche Verbindung zwischen Dorf und Stadt findet auch in Südosteuropa im Zuge der stetigen Auffrischung des städtischen Milieus mit ländlicher Bevölkerung statt. Auf diese Weise dringen die Grundsätze der Volksethik kontinuierlich in die Stadtwelt und bereichern dadurch den Inhalt der hiesigen Verhaltensnormen. Andererseits bewirkt der allmähliche Schwund des Unterschiedes zwischen ländlicher und städtischer Auffassung, so wie das Eindringen der städtischen Kultur in das dörfliche Milieu die Verbreitung von höheren Grundsätzen die den Anforderungen der Zeitgenössischen Periode entsprechen [27].

Was den *religiösen Glauben* anbetrifft, so bildet das ländliche Milieu der südosteuropäischen Länder ein Konglomerat von allerlei Aberglauben und mystischen Überzeugungen. Das religiöse Bewußtsein kommt am Dorf in den verschiedensten Gestalten zum Ausdruck, in der Weltanschauung, in der Anschauung über Tod und Leben, in den Gebots- und Feiertagen, in magischen und mystischen Handlungsweisen usw.; es kennzeichnet sich durch seinen totalen Irrationalismus.

In der Stadt ist das religiöse Bewußtsein unter dem unmittelbaren Einfluß der atheistischen Kultur und Propaganda [28]. Eine Enquète die im siebenten Jahrzehnt in Bulgarien durchgeführt wurde ergibt, daß der Anteil der Gläubigen in der Stadt etwa ein Viertel der Gesamtbevölkerung beträgt, während er im Dorf über ein Drittel umfaßt [29].

Die Abschwächung des religiösen Gefühls, die in der Stadt im Vergleich zum Dorf zu verzeichnen ist, erhellt auch aus den Unterschieden in dem Zeitpunkt zu dem die Ehen geschlossen werden, da die Kirche während der Fastenzeiten die Hochzeiten verbietet. Die Befragung, die im städtischen Milieu und im Stadtrandgebiet von Braşov gemacht wurde, ergibt, daß in den Dörfern von Săcele während der Fastenzeiten keine Ehen geschlossen wurden; in den letzten Jahrzehnten ist der Unterschied zwischen den

[26] Vgl. M. Caranfil, *a.a.O.*

[27] *Ebda.* Siehe auch C. Soroceanu, *Apărători ai avutului obştesc şi ai cinstei satului* (Wachthaber des gesellschaftlichen Gemeingutes und der Ehre des Dorfes), in „Scînteia" XXXIX Jg. (1969), Nr. 8262 vom 29. November.

[28] Vgl. H. P. Douglas, *The Church in a Changing Society*, New York, 1967.

[29] „Le pourcentage des religieux parmi la population urbaine est de 25,65%; il est de 41,56% pour la population rurale" (J. Ochavkov, *Les résultats d'une étude sociologique de la religiosité en Bulgarie*, in „Revue française de sociologie", VIII Jg. (1966), Nr. 4, S. 466. Vgl. auch der Stand der Vorkriegsjahre in Mara Winkel, *Le village bulgare et les conceptions idéologiques actuelles*, in *Arbeiten des XIV. Int. Soz. Kong.*, Bukarest (1940), Serie B, Bd. II, S. 121—127.

Monaten in denen die Ehen geschlossen werden in den zur Stadt Săcele Ortschaften gering, während er sich in den im dörflichen Milieu verbliebenen Orten immer noch geltend macht [30]. Eine entgegengesetzte Erscheinung und zwar übertriebene Ausübung der religiösen Bräuche bei den isolierten Fällen der Adventisten, sind in den kürzlich verstädteten Milieus zu bemerken und auf die „Übergangskrise" zurückzuführen, die im Laufe des Übergangs von Dorf zur Stadt einige Elemente der Bevölkerung befallen.

Die Abnahme des religiösen Gefühls in der Stadt nimmt einen Wert der objektiven Gesetzmäßigkeit an, obwohl auch hier eine Reihe Faktoren mitwirken wie Milieu, Alter, Geschlecht usw., die diesen Prozeß beschleunigen oder hemmen können. Die erwähnte, in Bulgarien vorgenommene Enquète ergibt zum Beispiel, daß die kirchlichen Trauungen bei den Atheisten, deren Eltern oder Ehepartner gläubig sind, häufiger sind [31].

Das *künstlerisch-kulturelle Leben* hat am Dorfe den bisherigen Anschauungen und Traditionen eigene Züge. Es zeichnet sich durch mündliche Überlieferung aus, durch Liebe zur Natur die bis zur Verschmelzung mit ihr geht, durch Aufrichtigkeit der Gefühle, stark sozialen Charakter, Einfachheit von Form und Stil. Die städtische Literatur zeichnet sich durch das Schriftliche und Kultivierte aus, durch gesuchte literarische Effekte, durch mittelbare und unmittelbare Kontakte mit anderen gleichartigen Literaturen und deren Einfluß.

Die kulturelle Vereinigung von Dorf und Stadt kommt allgemein in der Form von Entlehnungen folkloristischer Elemente seitens der städtischen Literatur zum Ausdruck so wie durch das Auftreten in der Volksliteratur von Themen und Varianten die unter kultiviertem Einfluß stehen. Die großen Schriftsteller haben immer alle ihre aus der Folklore stammende Beeinflussung offen zugegeben [32]. Die Folkloresammlungen,

---

[30] Vgl. L. P. Marcu, *Soziologische Aspekte...*, in „Revue des études sud-est européennes", X Jg. (1971), nr. 4, S. 710.

[31] „Parmis les personnes enquêtées qui se sont mariées après 1945, 36,10 % ont fait célébrer en même temps un mariage religieux. Elles ne sont pas toutes religieuses. Leur proportion, parmis les religieux, est de 73,64 %. Elle est de 28,37 % parmis les nonreligieux. L'influence du conjoint et surtout celle des parents apparût nettement lorsqu'on constate que 77,28 % de ceux qui ont réalisé un mariage religieux ont des parents religieux, que 14,17 % des maris religieux ont des épouses religieuses" (J. Ochavkov, *a.a.O.*, S. 459—460). Siehe auch N. Mizov, *Affaiblissement de l'influence de la réligion et typologie de la personne en Bulgarie*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970; M. Draganov, *Religious Psichologie in Bulgaria and the Process of its Wening off*, Ebenda. In der Stadt, viele religiöse Bräuche wechseln ihren Inhalt, so wie eine Versuch in vorstädtlicher Zone der Stadt Zagreb geprüft hat: „Eindruck der Soziologen ist, daß viele religiöse Zeremonien ihre ursprüngliche Natur und ihren Inhalt verloren haben und daß sie immer öfter zu Gebräuchen werden, aufrechterhalten durch die Macht der Tradition". (Z. Todorović, *Građani i religija* (Die Städer und die Religion), in „Politika", Beograd, 18.X.1970, S. 9).

[32] Vgl. *Istoria literaturii române* (Geschichte der rumänischen Literatur), I. Bd., Bukarest, 1964, S. 79 u.f.

die in Südosteuropa bereits im vorigen Jahrhundert auf breitester Ebene angelegt wurden, haben dem städtischen Leser die Möglichkeit geboten die Volksliteratur kennen und lieben zu lernen.

Ein interessantes Thema zur kulturellen Vereinigung von Stadt und Land bietet auch in Südosteuropa die städtische Folklore, die in ihrer Form der Dorffolklore ähnlich, dem Inhalt nach aber typisch städtisch ist [33]. Sie ist zum Teil die Schöpfung der in die Stadt übersiedelten Dorfbewohner, zum Teil die der Städter, die bestrebt sind den volkstümlichen Geschmack nachzuahmen. Die wandernden Musikanten (Lăutari), die selber im Dorf groß geworden sind, tragen zur Schaffung der städtischen Folklore wesentlich bei [34]. (Abb. 12).

Im Zuge der Verstädterung macht auch die *Mentalität* der Menschen einen wesentlichen Wandel durch. Der ländlich-konservative Überlieferungstreue Geist ist besonders ausgeprägt und bildet an sich das Geheimnis der Selbsterhaltung der Landgemeinde [35]. Das geschlossene, autarkische System der ländlichen Wirtschaft in den südosteuropäischen Ländern bewirkt es, daß auch die dörfliche Mentalität den auswärtigen Einflüssen gegenüber wenig durchlässig ist; der Bauer vertraut in erster Linie dem, was sich im Laufe der Erfahrungen der Vorfahren bewährt hat.

Die intellektuelle Mobilität und der Neuerungsgeist kennzeichnen den Städter, der wegen der Mannigfaltigkeit des städtischen Lebens ständig nach neuen Formen sucht. Das intellektuelle Niveau hält den Städter auch ständig auf dem Laufenden mit den Neuigkeiten aller Lebensbereiche; es veranlaßt den Städter sie zu suchen und sich anzueignen.

Die Verbindungen der ländlichen und der städtischen Mentalität geschehen auch in Südosteuropa nach beiden Richtungen, einerseits durch die stetige Übertragung von seiten der in der Stadt übersiedelten Dorfbewohner der geistigen Botschaft des Dorfes, andererseits durch den Einfluß den die städtische Intelligenz hauptsächlich durch die Vermittlung der Schule auf das Dorf ausübt. Zu der heutigen Zeit ist die Bestrebung zu verzeichnen, durch die breitangelegte Kulturalisierung der Dörfer auch die bestehenden Unterschiede zwischen ländlicher und städtischer Mentali-

---

[33] Vgl. O. Papadima, *Anton Pann, „cîntecele de lume" și folclorul Bucureștilor* (Anton Pann, „Die Trinklieder" und die Folklore von Bukarest), Bukarest, 1968.

[34] Ebenda. Siehe auch L. B. Kogan, *Урбанизация и городская култура*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970.

[35] Vgl. I. M. Perič, *Les mentalités citadine et paysanne*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen Kongresses*, Bukarest (1940), Serie D, Bd. I, S. 84—94. Siehe auch M. Cernea u.a. *Social and economic structures and diffusion of Inovation in the Cooperative village*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970; P. Walot, *Greek Peasant. Ancien and Modern. A Comparaison of Social and Moral Values*, Manchester, 1970.

tät zu verwischen, sobald die wesentlichen Unterschiede zwischen dem ländlichen und dem städtischen Milieu verblassen [36].

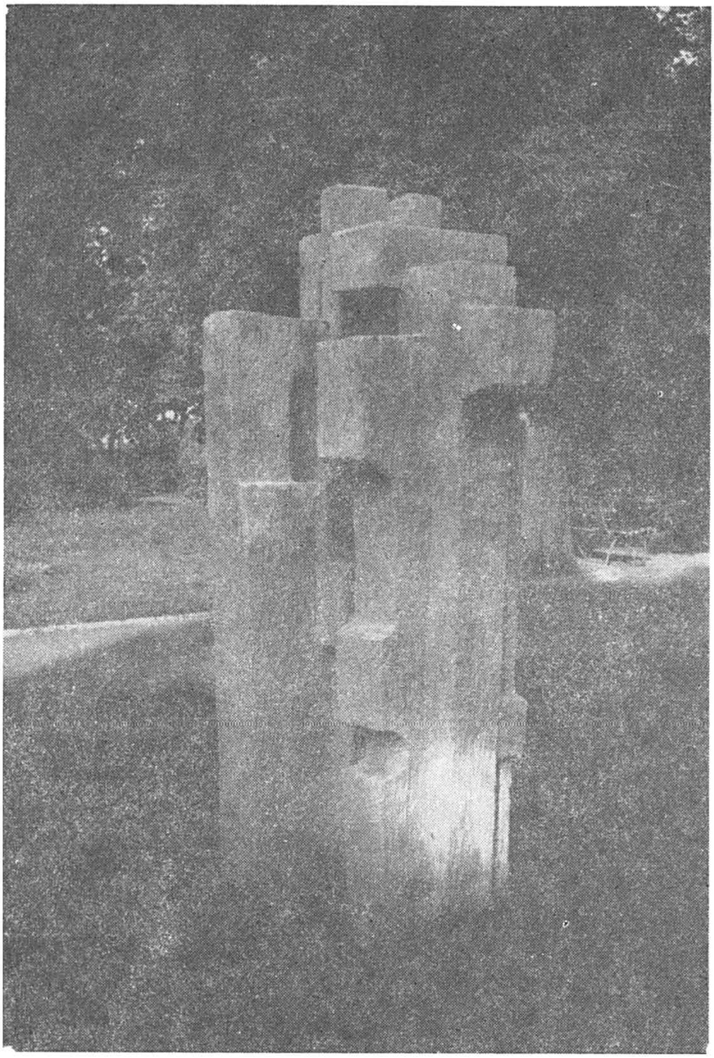
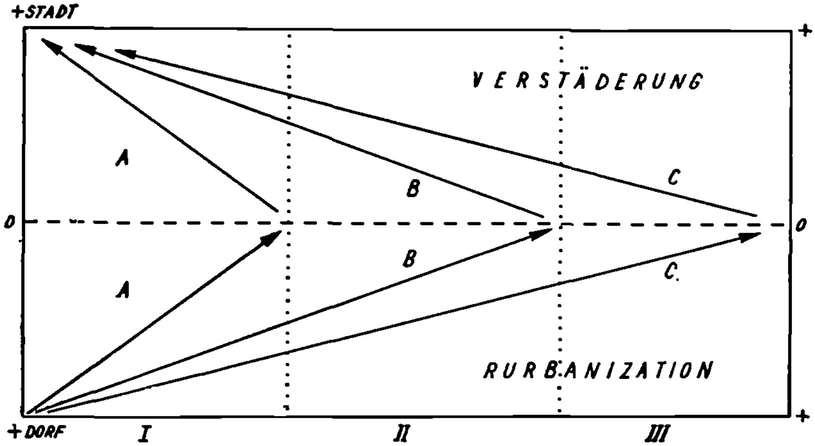


Abb. 12 — Bildende Kunst im Stadtpark von Belgrad, 1968.

[36] Vgl. M. Achim, *Modificări ale conştiinţei ţărănimii colectiviste oglindite în activitatea brigăzilor ştiinţifice* (Änderungen des Bewußtseins der vergenossenschafteten Bauernschaft, im Spiegel der Tätigkeit wissenschaftlicher Brigaden), in „Cercetări filozofice", X. Jg. (1963), Nr. 5, S. 1075—1094; V. Filimon, *Trăsături noi în folclorul satului colectivizat* (Neue Züge in der Folklore des vergenossenschafteten Bauern), Ebenda, IX. Jg. (1962), Nr. 4, S. 1047—1060; A. J. Ghilia, *Însemnări despre schimbări survenite în psihologia ţăranului, Psihologie deschisă* (Aufzeichnungen über den Wandel in der Psychologie des Bauern, Offene Psychologie), Ebenda. S. 1043—1046; N. Bellu, *Cu privire la nou şi vechi în geneza moralei socialiste a ţăranului I. Premise* (Über Neu und Alt in der Entstehung der sozialistischen Bauernmoral I. Voraussetzungen), Ebenda, S 943—976.

Auch die *Freizeitgestaltung* betont den Unterschied zwischen dem ländlichen und dem städtischen Milieu. Die Inexistenz der Freizeit am Lande ist eine in der Soziologie wohlbewiesene Tatsache [37]. Der Bauer, der seine eigene Wirtschaft hat, kann zwischen den verschiedenen Arbeiten, die er zu verrichten hat, keine Zeit finden die er als tatsächlich frei betrachten könnte. Als seine einzige Freizeit können die Feiertage betrachtet werden, an denen gemeinschaftlich gefeiert wird; gewisse Arbeiten die aber dennoch in der Wirtschaft verrichtet werden müssen kürzen auch diese.



Tafel XXI — Schema des Übergangs vom dörflichen zum städtischen Milieu mit schneller Anpassung (A) und langsamer Anpassung (B, C) (I, II, III — Anzahl der Generationen; — — — Abgrenzug zwischen Rurbanisation und Verstädterung).

In der Stadt aber gibt es die Freizeit, denn nach Abschluß der Arbeit in der Fabrik oder im Amt nehmen die verschiedenen Hausarbeiten nicht die ganze restliche Zeit in Anspruch. Aus diesem Grunde kann man es sich leisten sich zu unterhalten, Bekannte in ihrer Freizeit zu treffen, einer Vorführung beizuwohnen, einen Klub, eine Bibliothek zu besuchen usw.

In Anbetracht dieser mannigfaltigen Aspekte findet der Übergang vom Dorf zur Stadt auch in Südosteuropa nicht unmittelbar statt sondern erfordert eine *Anpassungsperiode*, die in Abhängigkeit vom ökologischen Index schwankt. Wenn dieser Index hoch liegt — wie in den Stadtrandgebieten — sich die Anpassung im Laufe einer Generation vollziehen, in anderen Fällen sind zwei bis drei Generationen erforderlich (Taf. XXII).

---

[37] Vgl. J. Dumazedier, *Elemenle de sociologie diferențială și previzională a timpului liber* (Elemente der differentialen und Voraussichtssoziologie der Freizeit), in *Teorie și metodă în științele sociale* (Theorie und Methode in den Gesellschaftswissenschaften), V. Bd. *Sociologia*

Das *Stadtrandgebiet* spielt auch in Südosteuropa in seiner Eigenschaft als Verbindungsglied zwischen Dorf und Stadt hinsichtlich der städtischen Anpassung eine wichtige Rolle [38]. Zwischen Stadtzentrum und Stadtrandgebiet verwischen sich in unserem und dem industriellen Zeitalter eigener Weise die Unterschiede, was auch den sozialistischen Staaten von Südosteuropa am offensichtlichsten ist. In der besonderen Fürsorge um den Menschen, sehen die Stadtplanungen die Verbreitung eines gewissen Grades von Konfort über das ganze Gebiet der Stadt vor, wodurch die wesentlichen Unterschiede zwischen Stadtzentrum und Stadtrandgebiet verwischt werden. Der gleiche Grad des Konforts läßt den Stadtbewohner vorbehaltlos von einem Stadtviertel in das andere übersiedeln. Die Handels- und Kulturobjekte, die im Zentrum und im Stadtgebiet in gleicher Weise errichtet sind, führen zum Ausgleich der Befriedigung der materiellen und geistigen Bedürfnisse [39].

Die Verstädterung, welche die Umsiedlungen vom Dorf in die Stadt miteinbezieht, oder die Umwandlung von ländlichen Ortschaften in städtische weist zeitweilig auch einige *negative Seiten* auf, die hauptsächlich von den Erfordernissen der neuen Lebensweise verursacht werden („Übergangskrise").

Vom ökonomischen Standpunkt aus treten die Mängel in allen Ländern Südosteuropas hervor in der Berufsausbildung der Landbewohner,

---

contemporană (Die zeitgenössische Soziologie), Bukarest, 1967, S. 557—593. Siehe auch Giani Toti, *Timpul liber* (Die Freizeit), Ed. Politică, Bukarest, 1965; G. E. Zaborowski, *Проблеми социологической теории свободног времени* mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970; V. A. Artimov u.a., *Свободное времия: Проблеми и перспективи*, Ebenda. Ein interessanter Vergleich der sportlichen Freizeitgestaltung am Lande und in der Stadt in Bulgarien siehe bei Z. Staikov, *Phisical activity reflected in the time budget of the population*, Ebenda.

[38] Vgl. F. Yavuz, *Türk Mahalli idarelerim Yeniden Düzenlenmesi* (Neue Regulierungen über türkischen Stadtvierteln), Ankara, 1966, Siehe auch Ch. D. Harris, *Suburbs*, in „American Journal of Sociology", 1949; L. F. Schnore, *The Functions of Metropolitan Suburbs*, in „American Journal of Sociology", LXI Jg. (1956), März, S. 453—458. Die Vorstadt hat in den früheren Gesellschaftsordnungen diese Rolle des „Fegefeuers" innegehabt, in der Gegenwart besteht ihre Frage darin wie sie sich in der Zukunft entwickeln wird (B. S. Townroe, *The Slum Problem*, London, 1928). Auch in den sozialistischen Ländern dient sie noch als Verbindung zwischen Dorf und Stadt. Siehe z.B. auch P. Diaconescu, *Adaptarea citadină* (Die städtische Anpassung), in „Scînteia" Jg. XXXVII (1967), Nr. 7389 vom 2. Juli und Nr. 7391 vom 4. Juli; V. Nicorovici, *Racordarea la civilizația socialistă* (Der Anschluß an die sozialistische Zivilisation), Ebenda, Nr. 7519 vom 10. November; Rodica Șerban, *În așteptarea atributelor urbanității* (In Erwartung der städtischen Kennzeichen), Ebenda, Jg. XXXVII (1968), Nr. 7600 vom 11. Februar. Mit Bezug auf die Vergleichsfragen siehe auch A. Pawelczynska, *The Dinamics of Cultural Changes in the Rural Areas*, in „The Polish Sociological Bulletin", 1(13), 1966, S. 67—76; K. Przeclawski, *The Adaption of Country Gils to Town Life*, ebenda, S. 112—122. Für die allgemeine Seite der Frage siehe auch G. D. Hanibal, *Immigration and Assimilation*, New York, 1933.

[39] Vgl. P. Derer und Gh. Săsărman, *Centrul orașului* (Die Stadtmitte), in „Scînteia" Jg. XXXVII (1968), Nr. 7608, vom 9. Februar. Siehe auch Gh. Popescu, *Stringențe de civilizație materială în mediul rural* (Verpfeschtungen der materiellen Kultur im ländlichen Milieu), Ebenda, Jg. XXXVII (1968), Nr. 7627 vom 28. Februar. Eine interessante Meinungsbefragung unternahm in Rumänien in der Stadt Slatina V. Constantinescu, *La perception de soi et la perception d'autrui des sujets des zones rur-urbaines*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970.

die in die Stadt gekommen sind um städtische Berufe auszuüben (in der Industrie, Dienstleistungen usw.). Die Frage der beruflichen Neuqualifizierung ist für die vom Dorfe in die Stadt abgewanderte Arbeitskraft sehr akut und die Ergebnisse fallen verschieden und nicht immer den Erwartungen entsprechend aus [40].

Die Mängel die im Familienleben auftauchen, kommen — wie bereits erörtert — zugleich mit dem Verstädterungsprozeß, in erster Linie vom demographischen Gesichtspunkt zum Ausdruck und zwar nimmt die Anzahl der Geburten zeitweilig ab und die Beständigkeit der Familie gerät ins Wanken [41].

Beim Wohnungsbau kommen die Mängel hauptsächlich im Stadtrandgebiet zum Ausdruck, wo die kürzlich vom Land zugezogenen auch den dem Landhaus eigenen Stil mitgebracht haben. Da hier aber die Verhältnisse, Baumaterial und Baumeister anders sind als am Ort der Abwanderung, wird der Stil dei Wohnungsbauten im Vergleich zum Vorbild verzerrt; er weist Neuerungen zweifelhaften Geschmacks auf, die weder irrtümlich sind noch den Anforderungen des echten Urbanismus entsprechen [42].

Die Kleidung weist ebenfalls am Stadtrand sichtlichere zeitweilige Mängel auf, denn die kürzlich in die Stadt übersiedelten Dorfbewohner tragen — aus Gewohnheit oder aus praktischer Überlegung — Bestandteile der Volkstracht, der sie städtische Kleidung anzupassen versuchen. Es entsteht derart eine bizarre Tracht, die weder dörfisch noch städtisch ist — eine Kombination zwischen Wickelrock und Bluse mit Jacke, Trachtenhemd mit volkstümlichen Mustern (und Seidenstrumpf und Lackschuh — eine Tracht die dann allmählich unter der Bezeichnung „städtische Mode“ in die Döifer der Umgebung dringt [43]. (Abb. 13).

---

[40] Vgl. P. Cristea und A. Stănoiu, *Industrialisation. Progrès technique, mutations socio-professionnelles*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970. Siehe auch W. H. Form u.a., *The accomodation of rural and urban Workers to industrial discipline and urban living: A four notion studies*, Ebenda.

[41] Vgl. L. P. Marcu, *Soziologische Aspekte*... in « Revue des études sud-est européennes », X Jg. (1971), Nr. 4, S. 687 u.f. Siehe auch N. Pesič-Maximovič, *Les impasses dans les village par suite du partage des „Zadrugas“ — exemples de Yougoslavie et de Bulgarie*, mitgeteilt am II. CISSEE, Athen, 1970.

[42] „Vom ästhetischen Standpunkt aus führen die Änderungen, die die zeitgenössische handwerkliche Baukunst durchmachen... zur weniger verdienstvollen Architektur der Stadtrandgebiete, die zu einer neuen Vorlage für die Baumuster am Dorfe geworden sind“ (M. Stancu, *Funcționalitatea locuinței în contextul sistematizării* (Die Zweckdienlichkeit der Wohnung im Lichte der Planung), in „Scînteia“ XXXVII Jg. (1968), Nr. 7786 vom 6. August. Für das allgemeine Bild der Frage siehe auch J . Fard, *Slums and Hausing*, Cambridge, 1936.

[43] „Würde einer unserer Urahnen aus seinem Grabe auferstehen und würde er die Frauen die seinerzeit Tücher auf dem Kopf trugen, stolz einherschreiten sehen, in dem genugtuenden Zustand, in den sie die Fetzen von angepaßten Hüten versetzt, und würde er diese « behuteten Damen » sehen wie sie auf einen Spaziergang gehen... so würde ikm vor dem Gesehenen schaudern und er würde zurücklaufen um allen Toten zu melden, daß ihre Enkel verrückt geworden seien“, (M. Roșculeț, *Tendințe de modernizare a mocanilor* (Die Modernisierungstendenzen der Mokanen-Hirten), in „Viața săceleană“ I Jg. (1930), Nr. 5—7, S. 21.

Die ethisch-juridischen Mängel stammen — wie bereits gesehen — aus den vorübergehenden Anpassungsschwierigkeiten der dörflichen Auffassung an das städtische Milieu[44]. Im allgemeinen sind am Dorf die Straftaten gegen Personen häufiger, während in der Stadt diejenigen gegen Güter vorherrschen.

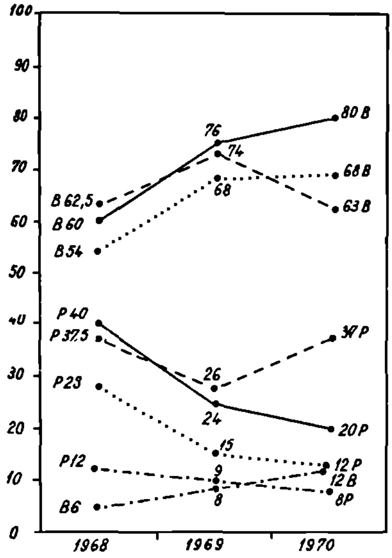
Abb. 13 — Volks- und städtische Tracht, in der Vorstadt, Gemeinde Romos, Kreis Hunedoara (Rumänien), 1967.

Eine vor dem zweiten Weltkrieg in Jugoslawien durchgeführte Befragung zeigt das Verhältnis auf, das zwischen diesen Straftaten und dem Milieu besteht in dem sie vollbracht wurden. Während zum Beispiel am Dorf von der Gesamtzahl der hier vollbrachten Straftaten 41,0 % personen-

[44] Vgl. G. Tarde, *Géographie criminelle*, in *Criminalité comparée*, Ed. III, 1894, S. 151—165. Siehe auch M. B. Clivard, *The Process of Urbanization and Criminal Behavior*, in „American Journal of Sociology", XLVIII Jg. (1942), Nr. 2, S. 202—213; J.-L. Metéye, *Les grands ensembles urbains nouveau facteur de criminalité*, in „Le Figaro" vom 30. Oktober 1967; D. Szabo, *Crimes et villes. Études statistiques de la criminalité urbaine et rurale en France et en Belgique*, Paris, 1960.

bezogen und 33,53 % güterbezogen sind, sind in der Stadt 52,52 % güter- und 16,9 % personenbezogen [45].

Eine ähnliche Befragung, die kürzlich in Rumänien, Kreis Braşov, durchgeführt wurde, zeigte, daß in der Stadt Săcele — mit Ausnahme der Vorstadt Gârcin-Tal — die güterbezogenen Straftaten zahlreicher sind (80 %) während in den Dörfern um Săcele (Tărlungeni, Purcărani, Zizin) die personenbezogenen Straftaten noch verhältnismäßig zahlreich sind (37 %) (Taf. XXII). Die zeitweilige Zunahme der Straftaten aus all in den neuerdings verstädterten Milieus, ist auf die gleiche „Übergangskrise" zurückzuführen wie in den isolierten Fällen der religiösen Manien [42].



Taf. XXII — Entwicklung der Personenbezogenen (P) und güterbezogenen (G) Straftaten in der Stadt Săcele (———), in Săcele ohne der Vorstadt Gîrcin (. . .), in der Vorstadt Gîrcin (— · — · —) und in den Dörfen Tărlungeni, Purcăreni, Zizin (— — —) in den letzten Jahren des 7. Jahrzehntes des 20. Jh.

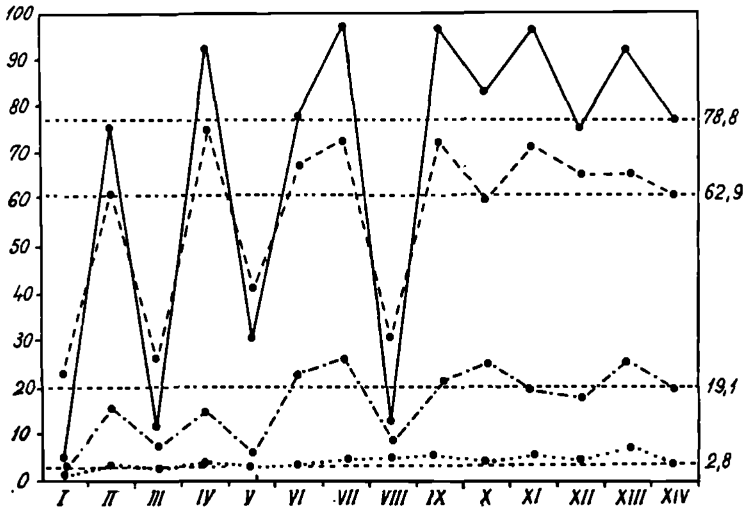
Die Straftaten der Minderjährigen sind in der Stadt zahlreicher als auf dem Dorf. Eine Befragung die in diesem Jahrzehnt in Jugoslawien durchgeführt wurde und zwar in zehn Ortschaften des städtischen und randstätischen (vorstädtischen) Milieus von Belgrad gibt Aufschluß darüber wie die *Jugendelinquenz* mit dem Entwicklungsgrad der nichtlandwirtschaftlichen Bevölkerung schwankt. Den höchsten Prozentsatz minderjähriger Delinquenten weisen eben die Ortschaften auf deren Bevölkerung nicht in der Landwirtschaft tätig ist. Über dem Durchschnitt von 78,8 % nichtlandwirtschaftlichen Bevölkerung haben die Ortschaften : Novi Beograd (92,8 %), Savski Venac (98,2 %), Stari Grad (98,6 %), Voždovac (82,6 %), Vračar (98,3 %) und Zvezdara (92,4 %). Die gleichen Ortschaften überschreiten

[45] Vgl. *Annuaire statistique*, 1937, Bd. VIII, Belgrad, 1938. Der geringe Unterschied der in dieser Zeit zwischen dem dörflichen und dem städtischen Milieu besteht, war darauf zurückzuführen, daß „le type prépondérent de la population de ville en Yugoslavie c'est la population des petites villes. La vie dans les villes de ce type n'accuse point de différences de principe par rapport à la vie rurale" (A. V. Maklessov, *La criminalité dans les campagnes en Yougoslavie*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen Kongresses*, Bukarest (1940), Serie B, Bd. II, S. 81. Siehe auch Kubinski, *Sur quelques particularités de la criminalité en Yugoslavie*, Belgrad, 1938 ; V. Lazarevici, *La criminalité dans les villes et les campagnes en général et plus spécialement en Yugoslavie*, in „Policija", Belgrad, 1931, Nr. 1—2.

[46] Vgl. V. Lanternari, *Crise et desintegration culturelle dans le processus d'acculturation*, in *VII Медународный конгрес анропологических и этнографских наук*, Moskau, 1967, S. 103. Siehe auch T. Sellin, *Culture Conflict and Crime*, New York, 1938 ; G. Balandier, *Les déséquilibres socio-culturels*, in „Cahiers Internationaux de Sociologie", XX Jh. (1956), S. 37—40.

den Durchschnitt an minderjährigen Delinquenten pro tausend Einwohner (19,1‰) : Savski Venac (26,4‰), Stari Grad (21,1‰), Voždovac(25,0 ‰), Vračar (19,5‰), Zvezdara (25,2‰), hinzu kommt Palilula (23,1‰) wo der Prozentsatz nichtlandwirtschaftlicher Bevölkerung nahe am Durchschnitt liegt (78,7‰).

Die selbe Lage ist auch für die minderjährigen Rezidivisten zu verzeichnen : die unter dem Durchschnitt von 2,80 liegenden Straftaten die von ein und demselben Minderjährigen vollbracht werden, befinden sich in den gleichen Ortschaften : Novi Beograd (2,24), Stari Grad (3,51) Vračar (2,82), Zvezdara (4,15) ; dazu kommt noch Kučarica (2,84) mit zahlreicher nichtlandwirtschaftlichen Bevölkerung (77,0 %) und mit zahlreichen Kolonisten [47]. (Taf. XXIII).



Tafel XXIII — Diagramm des Verhältnisses zwischen Verstädterung und und der Kriminalität bei Minderjährigen in den Gemeinden um Belgrad im 7. Jahrzehnt unseres Jahrhunderts (nach *Al. Todorović*) (——— nichtlandwirtschaftliche Bevölkerung ; — — — Anteil der Kolonisten ; —·—·— minderjährige Delinquenten ; ···· Anzahl der strafrechtlichen Vergehen pro Täter).
(I — Barajevo ; II — Kučarica ; III — Grocka ; IV — Novi Beograd ; V — Obrenovac ; VI — Palilula (Krnjača) ; VII — Savski Venac ; VIII — Sopot ; IX — Stari Grad ; X — Voždovac ; XI — Vračar ; XII — Zemun (Surčin) ; XIII — Zvezdara ; XIV — media).

Die Befragung zeigt gleichzeitig auch die Verbindung auf, die zwischen den Bevölkerungsschwankungen—besonders bei den Kolonisten—und

[47] Vgl. Al. Todorović, *Urbana sredina i maloletničko prestupnistva u Beogradu* (Das städtische Milieu und die Jugenddelinquenz in Belgrad), in „Stanovništvo", VI Jg. (1968), Nr. 3—4, S. 234—241.

den Vergehen hergestellt werden kann. Die Delinquenz und die Rückfälle der Minderjährigen sind stark, hauptsächlich in denjenigen Ortschaften in denen die Kolonisten den Durchschnitt (62,9) übertreffen : Novi Beograd (75,7 %), Palilula (68,5 %), Savski Venac (73,5 %), Stari Grad (72,4 %), Vračar (70,7 %), Zvezdara (66,6 %); dazu noch Zemundas ebenfalls zahlreiche nichtlandwirtschaftliche Bevölkerung aufweist (76,1 %) und zahlreiche minderjährige Delinquenten (17,3‰) und rückfällig gewordene (2,25) hat [48].

Schließlich wird auch in Südosteuropa die Jugenddelinquenz in einigen Fällen in Banden durchgeführt, so daß der Grad ihrer Gefährlichkeit zunimmt [49].

Besondere Aspekte des religiösen Gefühls treten in der Periode des Übergangs von Dorf- zum Stadtleben als zeitweilige Exaltation der religiösen Praktiken zu tage und zwar ganz besonders bei den verschiedenen religiösen Sekten die in den Vororten und in den Dörfern häufiger vorkommen, die auf dem Wege der Modernisierung sind [50].

Die Mängel die die kulturellen Veranstaltungen betreffen, kommen in dem übertriebenen Gebrauch der Massenmedienmittel zum Ausdruck [51], die psychologischen in der Verflechtung von Konservatorismus und Neuerungen, und die der Freizeitgestaltung in dem zeitweiligen Gefallen an dem Bohemoranismus [52].

Im Zuge des Verstädterungsprozesses bringen die Ankömmlinge zahlreiche Elemente des Landlebens mit sich, Elemente die in der Beschäftigung, Tracht, Wohnung, in den Sitten, in der Auffassung usw. zum Ausdruck kommen. Wenn dieser Aspekt Massenverhältnisse annimmt,

---

[48] *Ebenda.*

[49] So hat zum Beispiel eine kürzlich durchgeführte Befragung in Bosnien und der Herzegowina ergeben, daß die bandenweise vollbrachten Strafvergehen 34,4 % betragen und daß davon 70,8 % Minderjährige entfallen, und im Verhältnis von 79,9 % güterbezogen und von 13,7 % personenbezogen sind. Die Angaben die auf die Industriebevölkerung bezogen sind die durch die Art ihrer Beschäftigung an die Stadt gebunden ist, weisen eine Zunahme der Jugendkriminlität von 56,3 % im Jahre 1958 auf 60,7 % im Jahre 1962 auf. (Vgl. R. Mladenović-Kupčević, *Sančesvištvo u krivičnim djelima mamoletnika* (Die Komplizität bei den von Minderjährigen vollbrachten Straftaten), in „Godišniak pravnog fakulteta u Sarajevu", XV Jg. (1967), S. 286. Vgl. auch die Lage in Frankreich, wo wie beim 8. Kriminologenkongreß aufgezeigt wurde — 74 % der Verbrechen in der Stadt vorkommen und wo von 1957 bis 1966 die Jugenddelinquenz um 18 % angestiegen ist; die in Banden vollbrachten Straftaten kommen nur in Städten vor deren Einwohnerzahl größer ist als 30 000. (Vgl. J. L. Metéye, a.a.O.). Siehe auch M. Milutinovic, *Maloletnicka delinkvencija kao društveni problem* (Die Jugenddelinquenz, ein soziales Problem), in „Pravni život", XIX Jg (1970), Nr. 8—9, S. 3—13.

[50] Vgl. L. P. Marcu, *Un aspect al procesului de urbanizare în Ţara Bîrsei : Şapte Sate — oraşul Săcele* (Ein Aspekt des Verstädterungsprozesses im Burzenland : Sieben Dörfer — die Stadt Săcele), in *Sociologia militans*, V. Bd. Bukarest, 1972, S. 306.

[51] Vgl. H. Culea, *Mass-media şi cultura de masă* (Mass-media und Mass-Kultur), in *Sociologie generală* (Allgemeine Soziologie), Bukarest, 1970, S. 305—329. Siehe auch B.M. Firsov, *Impact of Television on Modern Society and its social consequences*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970.

[52] Vgl. Şt. Popescu, *Tenebre într-un dormitor comun* (Unterwelt in einem gemeinschaftlichen Schlafraum), in „Drum nou", Braşov, XXV Jg. (1968), Nr. 7346 vom 16. August.

so erhält das Stadtmilieu zeitweilig ein halbdörfliches Bild. Diese als „*Rurbanization*“ bezeichnete Erscheinung ist auf die dialektische Korrelation zwischen Stadt und Dorf zurückzuführen, wobei sich die Einflüsse nach beiden Richtungen hin auswirken. Diese Einflüsse sind jedoch ungleich : die städtische Lebensweise stellt das Neue dar, und wenn sie ins Dorf dringt entfaltet sie sich, während die dörfliche Lebensweise mit ihren archaischen Aspekten sich in der Stadt nur zeitweilig halten kann. Aus dem Zusammenstoß dieser beiden Arten entsteht eine Synthese, die trotz ihrer Heterogenität und der negativen Aspekte mit vorübergehendem Charakter, das Dorf wohltuend hebt und modernisiert und die Stadt mit günstigen Folgen auffrischt [53].

Der Anpassungsprozeß an das Stadtleben erfährt selbst verschiedene *Rhythmen*, je nach der Lage derer, die sich in der Stadt ansiedeln. Jene die aus archaischen Dörfern kommen müssen ein längeres Anpassungsstadium mitmachen, eine „Quarantäne“ am Stadtrand. Diejenigen die aus entwickelteren Dörfern kommen oder aus der Vorstadt (Stadtrandgebiet) benötigen ein kürzeres Stadium, können sich sogar im Stadtzentrum ansiedeln und werden schon während der gleichen Generation zu Stadtbewohnern.

Der Modernisierungsprozeß der Dörfer, ein Prozeß, der in den sozialistischen Dörfern einen besonderen Aufschwung erfahren hat, bewirkt, daß die *Anpassung an die Stadt* der vom dörflichen Milieu hereingezogenen Elemente immer schneller vor sich geht. Eine Befragung die im siebenten Jahrzehnt in den Städten der Landschaft Kosovo bei 183 Familien durchgeführt wurde, zeigte, daß der Vergleich zwischen 1962 und 1964 ergibt, daß 68,8 % der in der Stadt angesiedelten Familien ihr Vermögen am Dorfe schon im ersten Jahr liquidieren und daß 76,5 % davon um den erhaltenen Betrag sich in der Stadt eine Wohnung kaufen. Dazu schaffen sie sich rasch städtische Möbel an, verbessern ihre Ernährungsweise, die hygienischen Bedürfnisse werden größer usw.[54]. (Taf. XXIV).

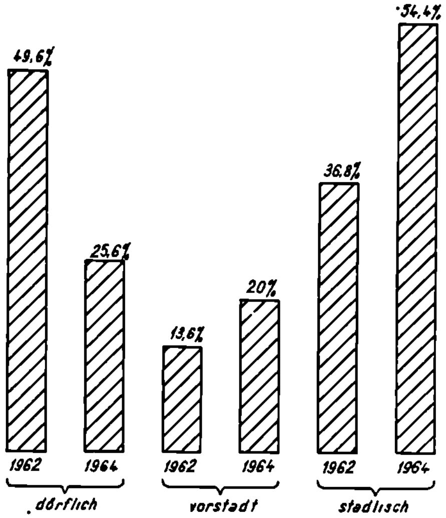
---

[53] Vgl. M. Caranfil, *Alterări în străvechiul cod etic al satului?* (Vermistalterungen des uralten Dorfethos?), in „Scînteia“, XXXIX Jg. (1969), Nr. 8262 vom 29. November. Siehe auch V. Nicorovici, *Racordarea la civilizația socialistă* (Anschluß an die sozialistische Zivilisation) Ebenda. Nr. 7519 vom 10. November.

[54] Eine Befragung in Jugoslawien hat ergeben, daß „die Träger der Ruralisation der Städte die verschiedenen Kategorien von Bauern sind, die, bei ihrer Übersiedlung in die Stadt ihre Sitten und Bräuche, ihre Art sich zu kleiden und zu verhalten mitbringen. Die soziologischen Untersuchungen zeigen, daß die materielle Lebensweise dieser Bauern sich in der Stadt verhältnismäßig rasch wandelt, während sich ihre Auffassung langsamer ändert“ (C. Kostić, *Urbanizarea satelor și ruralizarea orașelor în Iugoslavia* (Die Urbanisation der Dörfer und die Ruralisation der Städte in Jugoslawien), in *Teorie și metodă în științele sociale* (Theorie und Verfahren in den Gesellschaftwissenschaften), V, Bd. Bukarest, 1967, S. 599. Für Rumänien siehe I. Drăgan, *Rhytme de l'urbanisation et intégration urbaine des migrateurs d'origine rurale*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970.

Der Urbanisierungsprozeß verläuft also auch in Südosteuropa in einem besonderen Rhythmus, je nach den Eigenheiten eines jeden Landes oder sogar der einzelnen Land- und Ortschaften. Dieser besondere Rhythmus läßt den Verstädterungsgrad von Ort zu Ort, von Landschaft zu Landschaft, von Land zu Land abwechseln.

Eine Hauptfrage die beim vergleichenden Studium des Verstädterungsprozesses in den Ländern Südosteuropas aufkommt — und für eine längere Zeitspanne sogar innerhalb desselben Landes, ist die des Auffindens eines *Kriteriums* oder einer Gruppe Kriterien die für einen Vergleich herangezogen werden kann. Es ist dies die gleiche Operation, die in der Arithmetik durchgeführt wird, um die Verhältnisse zwischen den Zahlen aufzustellen, wobei sie auf den gleichen Nenner gebracht werden. Wenn aber für einige einfache Ziffern ein einziger derartiger Nenner ausreicht um ein mannigfaltiges Geschehen wie die Verstädterung zu untersuchen, so ist die Anwendung eines einzigen Vergleichskriteriums unzulänglich, denn sie kann in unvollständiges oder verzerrtes Bild des Sachverhaltes zeitigen.



Tafel XXIV — Lebensweise der dörflichen Familien in den Städten in Kossowo, im Jahre 1962 und 1964 (nach *M. Kostići*): A — dörflich ; B — halbstädtisch ; C — städtisch.

Um den Verstädterungsgrad eines Landes zu bestimmen und um gleichzeitig die Hauptfaktoren bei der Hand zu haben, die die Bestimmung eines gemeinsamen Namens ermöglichen anhand dessen ein Vergleich und eine Abstufung aufgestellt werden kann, ist es erforderlich Elemente folgender Art zu bestimmen : 1) Das Verhältnis der städtischen zur ländlichen Bevölkerung ; 2) Industrialisierungsgrad ; 3) vorherrschende Siedlungsform ; 4) die Verhältniszahl der Städte mit mehr als 100 000 Einwohnern ; 5) Geburtenanzahl ; 6) Verhaltensweise der Bevölkerung zum Produktionsprozeß ; 7) Dynamik des Reallohns ; 8) Rhythmus des Wohnungsbaus ; 9) Anzahl der Ärzte im Verhältnis zur Bevölkerungszahl ; 10) Anzahl der Rundfunk- und Fernsehabonnenten im Verhältnis zur Gesamtbevölkerung ; 11) Anzahl der Vorstellungen pro Einwohner ; 12) Verhältnis der Studenten usw.

Das Verhältnis der städtischen Bevölkerung ist im siebenten Jahrzehnt dieses Jahrhunderts wesentlich besser als in den vorhergehenden. In diesem Sinne besetzt Griechenland den ersten Platz, das 1961 einen

Prozentsatz von 43,3 städtischer Bevölkerung aufwies. Es folgt Rumänien mit 40,8 % im Jahre 1970, Bulgarien mit 38 % im Jahre 1960, Albanien mit 32,8 % im Jahre 1964, die Türkei mit 31,9 % im Jahre 1960 und Jugoslawien mit 24,3 % im Jahre 1961.

In diesem Bereich weist ein vielleicht viel wichtigerer Aspekt in bezug auf den Verstädterungsprozeß und seine Aussichten in Südosteuropa der *Rhythmus* mit der sich die städtische Bevölkerung vom Beginn des Jahrhunderts bis heute in verschiedenen Ländern entwickelt. So war zum Beispiel in Rumänien in der Zeit zwischen 1930 und 1956 der Anstieg von 21,4 % auf 31,3 % zu verzeichnen, während er dann bis 1963 vom städtischen Standpunkt sehr langsam voranging und man kaum 33,1 % erreichte. Als Ursache dafür sind die Maßnahmen zu betrachten, wonach der Übergang der Bevölkerung aus dem dörflichen Milieu in die Stadt eingeschränkt wurde, ohne daß damit gemeint sei, daß der Verstädterungsprozeß in dieser Zeit unterbunden gewesen wäre, was noch einmal mehr beweist, daß das demographische Kriterium allein auch in Südosteuropa nicht ausreicht um ein derart mannigfaltiges Geschehen einzuschätzen[55].

Der Industrialisierungsgrad ist auch ein Kennwert für die Bestimmung des Verstädterungsprozesses und ändert sich in geradem Verhältnis zu diesem $\left(\frac{I}{V} - \frac{I'}{V'}\right)$. In Anbetracht dessen, daß sich die Fabriken im allgemeinen im städtischen oder vorstädtischen Milieu befinden kommen die Industriearbeiter durch ihren Beruf mit der städtischen Lebensweise in unmittelbare Fühlung, auch wenn sie weiter auf dem Land wohnen. Dies ist der Fall der Pendler, die eine ländliche, von der demographischen Statistik als solche erfaßte Bevölkerung, für die aber das Dorf als Wohnort nur der einfache Ort zum schlafen ist. Die Anzahl der

---

[55] Die in dieser Zeit in Rumänien getroffenen wirtschaftlichen Maßnahmen haben die Wandlung der Arbeitskraft beeinflußt in dem Sinne, daß die landschaftliche Wanderung von 48,2 % im Jahre 1956, auf 39,8 % im Jahre 1964 abgesunken ist, während die innerlandschaftliche Zeitspanne von 51,8 % auf 60,2 % gestiegen ist. Vgl. C. Murgescu u.a., *Influențele procesului de industrializare asupra mobilității sociale — pe exemplul României* (Die Einflüsse des Industrialisierungsprozesses auf die gesellschaftliche Mobilität—anhand des Beispiels von Rumänien) in *Teorie și metodă în științele sociale*, IV. Bd. Bukarest, 1967, S. 87—102; V. Ioanid, *Factori ai sistematizării localităților urbane și rurale. Cadrul natural și populația* (Faktoren zur Stadt- und Dorfplanung. Die natürliche Umwelt und die Bevölkerung), in „Lupta de clasă", Serie V, Jg. XLVIII (1968), Nr. 1, S. 44—55. Zu den Aspekten im Balkan in der Vorkriegszeit, siehe C. E. Whipple und A. V. Toteff, *The Problem of surplus agricultural population in presant countries*, in *Arbeiten des XIV. Internationalen Soziologen Kongresses*. Bukarest (1940), Serie B., Bd. I, S. 23—39; P. Ceço, *Rritja e popullsisë qytetare në RPSH dhe shpërndarja e re gjeografike e saj* (Das Zunehmen der städtischen Einwohneranzahl in Albanien und ihre geographische Aufteilung), in „Studime historike", XXIV (VII) Jg. (1970), Nr. 2, S. 83—106. Für den allgemeinen Aspekt dieser Frage, siehe auch C. C. Zimmermann, *The Migration to Towns and Cities*, in „American Journal of Sociology", 1927; R. Heberle, *The Causes of Rural-Urban Migration*, Ebenda, XLIII Jg. (1938), Mai, S. 932—950.

„Schlaf-Dörfer" mit einer Bevölkerung deren Lebensstandard und Auffassung vorstädtisch ist, ist in allen Südosteuropäischen Ländern groß genug und ändert sich im Verhältnis zum Industrialisierungsgrad. Es zwingt sich auf, sie als Verbindungsglieder zwischen Dorf und Stadt zu berücksichtigen und ihr zahlenmäßiges Verhältnis zu den anderen ländlichen Ortschaften ist ein Faktor der die Verstädterungsaussichten einer Stadt anführenkann [56].

Das Verhältnis zwischen der Entwicklung der städtischen Bevölkerung und der Entwicklung der Industrie ist in allen Ländern Südosteuropas sichtlich. In Rumänien steigt die Industrialisierung von 1938 bis 1948 um 84 %, wobei die Landbevölkerung von 23,6 % auf 23,4 % abnimmt. Die industrielle Entwicklung steigt hingegen nach 1948 auf 433 % und wird von einer merklichen Zunahme der städtischen Bevölkerung von 23,4 % auf 31,7 % begleitet.

Die vorwiegende Art der Siedlung gibt auch einen wesentlichen Index für die Einschätzung des Verstädterungsgrads in den Ländern Südosteuropas. Die Anzahl der großen Siedlungen ändert sich in geradem Verhältnis zu diesem $\left(\frac{S}{V} = \frac{S'}{V'}\right)$. Die quantitativen Kriterien, die zur Bestimmung des Übergangspunktes von der ländlichen Ortschaft zur Stadt dienen sind sehr verschieden für diesen Teil Europas : in einigen Staaten, wie z.B. in der Türkei — wird als Grundzahl der Einwohner die Ziffer 2 0C0 angenommen [57], in anderen Ländern wie zum Beispiel in

---

[56] Vgl. E. Florescu, *Industrializarea și procesul de urbanizare* (Die Industrialisierung und der Urbanisationsprozeß), in „Lupta de clasă", Serie V, XLVI Jg. (1966), Nr. 11, S. 11—20. Siehe auch V. Ioanid, *Factori ai sistematizării localităților urbane și rurale. Funcțiile economice ale teritoriului* (Faktoren zur Stadt- und Dorfplanung. Die ökonomischen Funktionen des Geländes) in „Lupta de clasă", Serie V, XLVIII Jg. (1968), Nr. 7, S. 21—30 ; N. Ekin, *Türkiye de Ekonomik Gelmișe ve Istihdan Meseleri* (Die ökonomische Entwicklung der Türkei und die Frage der Städte), in „Revue de la Faculté des Sciences économique de l'Université d'Istanbul", 1916, Nr. 3, S. 90—104. Eine für Südosteuropa allgemeine Darstellung siehe bei T. D. Zotschev, *Sozialer Wandel im kommunistischen Südosteuropa*, in „Der Donauraum", XIV Jg. (1969), Nr. 4, S. 215—227.

[57] Wie der bulgarische Soziologe N. Aganski mit Bezug auf die Lage vor dem Kriege bemerkt „en Bulgarie, par exemple, on considère par tradition comme ville les localités qui ont perdu toute qualité de ville au point de vue sociologique, telles que Etropole avec 2 459 habitants, Ivaïlovgrad — 2 076 habitants, Koprichtitza — 2 326 habitants, Nésébar — 2 065 habitants, Tzarevo — 1 065 habitants et autres, tandis que par des actes administratifs sont déclaré comme villes des localités telles que Melnik avec 552 habitants, Kroumovgrad — 688 habitants, Achtopol — 972 habitants, Klissura — 1 626 habitants, Momtchilgrad — 1 0802 habitants etc... Il y a d'autres villages qui ne sont pas des communes rurales, ayant plus de 5 000 habitants ; par exemple Gvighen à 5 178 habitants, Borovan — 5 830 habitants, Brénitza — 5 915 habitants etc. D'autres villages ont plus de 6 000 habitants, telles que Slavianovo — 6 080 habitants, Sélanovtzi — 6 480 habitants, Koïnare — 6 949 habitants, Koslodovî — 7 566 habitants, Bela-Slatina — 8 030 habitants, tandis que Kneja a 1 882 habitants, bien qu'il y ait des villes qui comptent moins de 1 000 habitants". Und sein Schluß lautet, daß „le criterium numérique ici extensible dans le temps et dans l'espace, qu'il perd toute qualité de criterium cependant que la définition basée sur lui est une définition sans criterium" (N. Agansky, *Ville et village. Définition*,in *Procedings of the XIV-th International Corgress of Sociologie*, Serie D, Bd. I,

Rumänien oder Bulgarien existierten aber bis unlängst Landgemeinden von 20 000 Einwohnern. Auf diese Weise kann die absolute Anzahl der Städte eines Landes im Vergleich zu der eines anderen Landes nicht als Bewertungsgrundlage herangezogen werden und ein Land, das 50 Städte von 5000 Einwohnern besitzt kann nicht als Land mit größerem Urbanisierungsgrad angesehen werden als eines das 20 Städte zu je 100 000 Einwohnern besitzt.

Es ist also der Vergleich anhand von einem einheitlichen Kriterium geboten, wie z.B. die Anzahl der mittelgroßen Stadt mit einer Einwohnerzahl zwischen 20 000 und 100 000. Nach dem territorial-verwaltungs-Organisierung des Jahres 1966 ist in Rumänien als vorwiegende Landgemeinde diejenige mit einer Bevölkerungszahl zwischen 4001 und 7 000 und also vorwiegende Städtische Gemeinde, diejenige mit einer Bevölkerungszahl zwischen 10 000 und 200 000 an [58].

Die Anzahl der Städte deren Bevölkerungsanzahl 100 000 übertrifft muß ebenfalls in Betracht gezogen werden, denn diese stellen eine wesentliche qualitative Seite dieser Frage dar. Die Großstädte, die Siedlungen mit einem hohen Verstädterungsgrad sind, können nicht übersehen werden, wenn vom Verstädterungsgrad in einem Land die Rede ist, denn sie befinden sich in geradem Verhältnis dazu $\left(\frac{B}{V} = \frac{B'}{V'}\right)$.

Desgleichen kann die zeitliche Entwicklung der Hauptstädte — die ausschließlich Großtädte sind — ein ziemlich genaues Bild über den

S. 3—6. In der Türkei wurde die Anzahl von 2 000 Einwohnern als Kriterium für eine städtische Siedlung durch das Dorfgesetz im Jahre 1924 festgelegt. Die Ortschaften mit einer Einwohnerzahl zwischen 2 000 und 5 000 waren 168 an der Zahl und umfaßten insgesamt 1587 499 Einwohner, während die Ortschaften mit einer Bevölkerungszahl von 15 000 bis 20 000 bloß 24 waren und insgesamt 422 185 Einwohner umfaßten. Dazu meint F. Yavuz „as the above table indicates the majority of townes have populations below 5 000. Raising the maximum criteria for defining a village, from 2 000 to 5 000, can contribute to the succes of community development. This point is very often subject of discussion, and according to some of the scientific studies, localities with up to 5 000 or less than 10 000 inhabitants are considered villages" F. Yavuz, *Problems of Turkish Local Administration*, Ankara, 1965, S. 25. Siehe auch R. Y. Keleş, *Sehir ve bölge plânlamasi bakimindan sehirleschme harekeketleri* (Die Urbanisationsbewegung vom Standpunkt der Landschafts- und Städteplanung), Ankara, 1961, S. 215—217; R. Keleş, *Sehirlesme Sorunlarimiz ve Plâncilik Eğilimi Üzerine Düşünceler* (Fragen der Verstädterung und der Einteilung der Stadtplanung in der Türkei), in „Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi", Ankara, XXV Jg. (1970), Nr. 3, S. 9—28; J. Yasa und C. Geray, *Basic Problems of Small Municipalities in Turkey, a Case Study*, ebenda, XIII Jg. (1968), Nr. 2, S. 117—136; F. Yavuz, *Birinci ve Ikinci Beş Yillik Kalkinma Planlarinda Köy Sorunu* (Die Frage der Gemeinde im ersten und im zweiten Fünfjahresplan), *ebenda*, S. 1—12; S. Gozu Gözübük, *Idareyi Yeniden Duzenleme Calişmalari ve Köy Kanun Tasarisi* (Studien über die verwaltungsmäßige Neuorganisierung und das Projekt zum Gemeindegesetz), *ebenda*, Nr. 1, S. 217—250). Für die Lage in Griechenland siehe den Aufsatz *Vers une réforme de l'habitat*, in „Europe sud-est", Serie IV, Nr. 60, Dezember, 1968, S. 25—26.

[58] Vgl. *Judeţele României Socialiste*(Die Kreise der Sozialistischen Republik Rumänien), Bukarest, 1969, S. 22.

städtischen Entwicklungsrhythmus in einem Land bieten[59]. So stieg zum Beispiel die Bevölkerung von Bukarest von 639 040 im Jahre 1930 auf 1 041 807 im Jahre 1948, auf 1 177 661 im Jahre 1956 und schließlich 1 488 328 im Jahre 1971. Istanbul vermehrte seine Einwohnerzahl von 690 857 im Jahre 1927 auf 1 742 978 im Jahre 1965 während Ankara im Jahre 1950 288 536 Einwohner zählte um im Jahre 1960 auf 650 067 gekommen zu sein [60].

---

[59] Vgl. R. D. Kenzie, *The Metropolitan Community*, New York, 1933. Berücksichtigt man die Großstädte, so ist das auch deshalb von Bedeutung weil bekanntlich der Einfluß der Städte auf das dörfliche Hinterland in geradem Verhältnis steht zur Bevölkerungsmasse und in umgekehrtem Verhältnis mit der Entfernung zum Quadrat $\frac{a}{b} \times \frac{CB^2}{CA^2}$, wobei die Städte mit A, B, die betreffenden Bevölkerungen mit a, b und das dörfliche Milieu C bezeichnet sind (Vgl. C. Pousard, *Économie et espace*, 1955).

[60] Vgl. *V. Iskân ve Sehircilik Haftast Konfereranslart, 3—7 Nişan 1961* (Die Vorträge die in dem Urbanismus und den Bauten gewidmeten Woche vom 3. bis 7. April 1961 gehalten wurden), Ankara, 1962, S. 52, Siehe auch O. Serper, *1950—1960 devrisinde Türkiye de Sehirlesme Harakelleri* (Die Urbanisierungsbewegung in der Türkei in der Zeit von 1950 bis 1960), in „Iktisat Fakültesi Mecmuasi (Revue de la Faculté de Sciences Économiques de l'Université d'Istanbul)", XXIV Jg. (1963—1964), 60 Nr. 1—2, S. 170; R. Keleş, *Türkiye Şehirleşme Eğilimeri* (Verstädterungstendenzen in der Türkei), in „Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi", Ankara, XXV Jg. (1970), Nr. 4, S. 41—84. Für Jugoslawien: J. Ginić, *Tendencije u dosa dašnjem demografskom razvitku Beograda i perspektive za buduci period* (Die demographischen Entwicklungstendenzen von Belgrad bis zur Gegenwart und die Aussichten für die Zukunft), in „Stanovništvo", VII Jg. (1969), Nr. 1—2, S. 58—72. Für Bulgarien: G. Lüschen u.a., *Family Organisation, Interaction and Ritual. A Cross — Cultural Study in Bulgaria, Finland, Germany and Ireland*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970, S. 3. Was die Tendenz der Städte anbetrifft sich zu gruppieren, so ist in Rumänien die *Städtevereinigung im Schiltal* (Valea Jiului) aufschlußgebend: die aus den Städten Petroşani (38 664 Einwohner), Petrila (26 656 Einwohber), Vulcan (24 520 Einwohner), Lupeni (29 859 Einwohner) und Uricani (7 739 Einwohner besteht. Zusammen bilden diese Städte einen durch den im Petroşanier Becken — dem wichtigsten Kohlerevier Rumäniens — in den letzten Jahzehnten erfahrenen Aufschwung der Industrie des Kohleabbaus zusammengeschlossenen städtischen Industriekomplex. Vgl. *Monografia geografică a Republicii Populare Romîne* (Die geographische Monographie Rumäniens), II. Bd., I. Teil., Bukarest, 1960, S. 154 u.f. *Die Städtevereinigung an der Küste in der Dobrudscha* besteht aus den Städten Constanţa (165 245 Einwohner), Năvodari (7 632 Einwohner), Techirghiol (7 930 Einwohner) und Mangalia (14 217 Einwohner). Sie bildet einen Kurort--Komplex, der durch den Aufschwung der Kur- und Heilorte an der Schwarzmeerküste in den letzten Jahrzehnten entstanden ist. „Die Ortschaften an der Meeresküste erhielten ein völlig neues Aussehen, wozu der Staat beachtliche materielle und finanzielle Mittel zur Verfügung stellte. Die Kurorte Mamaia, Eforie, Techirghiol, Mangalia usw. genießen genießen heute einen internationalen Ruf und werden allgemein als die „Rumänische Riviera" bezeichnet. *Untereinander fast völlig vereint sind die Kurorte an der Küste von Mamaia bis Mangalia zu großen baukünstlerischen Gebilden geworden, die zusammen ein einziges Seebad von einigen Dutzend Kilometer Länge ergeben* (*Judeţele României socialiste*, Bukarest, 1969, S. 212 (von mir unterstrichen — *L.P.M.*). Siehe auch *Constanţa, între romantism şi luciditate* (Konstanza zwischen Romantismus und Wirklichkeit), in „Scînteia", XXXVIII Jg. (1969), Nr. 8040 vom 19. April). Interesant ist außerdem auch noch die *Städtevereinigung im Prahovatal*, die aus den Ortschaften Cîmpina (29 006 Einwohner), Breaza (15 464 Einwohner), Comarnic (12 372 Einwohner), Sinaia (12 597 Einwohner), Buşteni (11 241 Einwohner) Azuga (5 111 Einwohner) und Pedeal (6 830 Einwohner) besteht und die teilweise auch auf die Entwicklung in diesem Jahrhundert der Extraktionsindustrie zurückzuführen ist (vgl. N.M.A. Popp, *Valea Prahovei între Predeal şi Floreşti* (Das Prahovatal zwischen Predeal und Floreşti), in „Buletinul Societăţii Române de Geografie", XLVIII Jg. (1929), S. 185—258), ist sie auch auf den touristischen Aufschwung einer der malerischsten Landschaften in Rumänien, die auf einer Landstraße mit großem Verkehr, in verhältnismäßig geringer Entfernung von den Munizipien Bukarest, Ploieşti und Braşov gelegen ist. Ein *Stätekomplex mit „Trabanten-Städten"* entsteht zur Zeit in Braşov, das Munizipium Braşov (178 537 Einwohner), Codlea (Zeiden) (13 832 Einwohner) und

Die Geburtenzahl ist ein indirekter Hinweis für die Einschätzung des Urbanisierungsgrades eines Landes. Wie bereits gesehen, ist die Anzahl der Kinder pro Familie am Land viel größer als in der Stadt. Die Erklärungen dazu sind äußerst zahlreich : der Mangel an Arbeitskräften in der urtümlichen Bauernwirtschaft, der Mangel an Hygiene verursacht am Land größere Kindersterblichkeit, in manchen Fällen die Notwendigkeit Schutz und Sicherheit im Alter zu gewähren, landschaftsgebundene Bräuche usw. Zugleich mit der Erhöhung des Lebensstandards am Dorfe, mit der Entwicklung des Konforts und der Kultur hören obige Ursachen auf zu bestehen und die Bevölkerung „verstädtert“, auch von dem hier bezüglichen Standpunkt aus betrachtet und setzt die Kinderanzahl wesentlich herab [61].

Zwischen dem Verstädterungsprozeß und der Geburtenanzahl besteht folglich ein verkehrtes Verhalten, das in seinem natürlichen Zustand fast mathematisch schwankt $\left(\frac{\frac{1}{G}}{V} = \frac{\frac{1}{G'}}{V'}\right)$. Ein Vergleich der in den Balkanstaaten gezogen wird läßt die Tatsache augenscheinlicher sein. In Rumänien betrug die Geburtenanzahl 37,6‰ im Jahre 1920, 21,1‰ im Jahre 1970. In Jugoslawien betrug sie 35,3‰ im Jahre 1920, 17,8‰ im Jahre 1970 ; in Griechenland 26,1‰ im Jahre 1938, 16,3‰ im Jahre 1970 ; in Bulgarien 39,6‰ im Jahre 1920, 16,3‰ im Jahre 1970. Das einzige Land in dem diese Erscheinung in entgegengesetzter Richtung verläuft ist Albanien, wo von 34,7‰ im Jahre 1938 man auf 43,8‰ im Jahre 1955 und auf 35,3‰ im Jahre 1969 gelangt [62]. Diese demographische Entwicklung entspricht dem zeitgenössischen Entwicklungsstadium dieser Länder.

Die Einstellung der Bevölkerung zum Produktionsprozeß ist ebenfalls ein Hauptfaktor an Hand dessen der Verstädterungsgrad in den Ländern

---

Rîşnov (Rosenau) (9 811 Einwohner). Diese drei durch sehr gute Verkehrsmittel verbundenen Städte sind dabei zu „Schlafdörfern“ für die in den Industriezentren Braşov angestellten Werktätigen zu werden, während Braşov selbst sich der Produktionstätigkeiten entledigt und zu einem Verwaltungszentrum wird. Trabantenstädte entstehen allmählich auch um Hunedoara (Călan, 13 014 Einwohner), um Deva (Simeria, 11 770 Einwohner), Reşiţa (Bocşa) 18 537 Einwohner, um Sibiu (Hermannstadt) (Cisnădie Heltau, 15 714 Einwohner). (*Judeţele României Socialiste*, Bukarest, 1969, S. 174, 291, 448. Vgl. auch B.A. Vasiliev, *Города спутники*, Leningrad, 1958).

[61] Vgl. L. P. Marcu, *Sozi logische Aspekte...*, in „Revue des études sud-est européennes”, X Jh. (1971), Nr. 4, S. 111.

[62] Vgl. *Anuarul statistic al Republicii Socialiste România* (Das städtische Jahrbuch der Sozialistischen Republik Rumänien), 1972, S. 527. Siehe auch *L'évolution demographique de 1965 à 1980 dans les pays de l'O.C.D.E.*, in „Europe sud-est”, Serie IV., Nr. 40, April 1967, S. 33—37. Der Zuwachsindex der Bevölkerung in der Zeitspanne 1960 bis 1980 ist für Jugoslawien 10, 1, für Griechenland 14, 1, für Rumänien 14, 7, für Griechenland 17, 5, für die Türkei 74,3. Vgl. *La situation du logement et les perspectives à long terme des besoins de logements dans les pays européens*, Genf, 1968.

Südosteuropas gemessen werden kann. Von diesem Gesichtspunkt aus kann die Bevölkerung eines Landes eingeteilt werden in: Grundarbeitleistende (A), Dienstleistende (B) und Abhängige, Untätige (C).

Im städtischen Milieu von Rumänien, zum Beispiel in den, Großstädten und in den mittelgroßen Städten, betragen die Prozentsätze für die Gruppe A, 40 bis 42, für die Gruppe B, 12 bis 14 %, für die Gruppe C 44 bis 48. Auf dem Dorfe vertritt A im Durchschnitt 45 bis 55 %, B liegt unter 5 % und C zwischen 40 und 50 %. Die Zunahme von B am Dorfe, die durch die für Dienstleistungen eingestellte Bevölkerung betrifft, kann also ein über die Annäherung an die Stadt aufschlußgebender Faktor sein und schwankt in geradem Verhältnis zu dieser $\left(\frac{b}{V} = \frac{b'}{V'}\right)$[63].

Die Dynamik des Reallohns, die unmittelbar an die Entwicklung des Lebensstandes gebunden ist, kann ebenfalls Aufschluß geben über den Verlauf des Verstädterungsprozesses und schwankt ebenso in geradem Verhältnis damit $\left(\frac{D}{V} = \frac{D'}{V'}\right)$. Der langsamere oder schnellere Charakter dieser Dynamik entspricht dem Urbanisierungsrhythmus in den einzelnen Ländern. Sowohl der eine als auch der andere ist der Ausdruck der allgemeinen Hebung des Lebensstandards der Bevölkerung und der Verwischung der wesentlichen Unterschiede zwischen Dorf und Stadt[64].

So weist zum Beispiel in Bulgarien die Dynamik des Reallohns im Vergleich zum Jahre 1960 eine ausgeglichene Entwicklung auf, wobei im Jahre 1961, 105 registriert wurde, im Jahre 1965, 110 und im Jahre

---

[63] Vgl. V. Ioanid, *Factori ai sistematizării localităţilor urbane şi rurale*, in „Lupta de clasă“, Serie V, XLVIII Jg. (1968), Nr. 1, S. 54. Bekanntlich zeigt die Überschreitung von der in der Dienstleistung eingestellten Bevölkerung (in der Beziehung $\frac{D.100}{F}$ wo F = Gesamtzahl der Bevölkerung, D — im Handel und bei Dienstleistungen eingestellte Bevölkerung) den qualitativen Sprung gegen die Dienstleistung für Andere an (vgl. Sven Godhun, *a,a.O.*, S. 111). Die in anderen Beschäftigungen als in der Landwirtschaft und in der Industrie tätige Bevölkerung von Bulgarien beträgt im Jahre 1956 17,1 % im Vergleich zu 12,0 % im Jahre 1934, in Griechenland 27,5 % im Jahre 1961 im Vergleich zu 32,9 % im Jahre 1951, in Rumänien 13,6 % im Jahre 1956 im Vergleich zu 14,0 % im Jahre 1930, in der Türkei 15,5 % im Jahre 1960 im Vergleich zu 9,9 % im Jahre 1935, in Jugoslawien 21,0 % im Jahre 1961 im Vergleich zu 10,2 % im Jahre 1931. Vgl. *La situation du logement et les perspectives à long terme des besoins de logement dans les pays européens*, Genf, 1968. Auch in den Dörfern von Rumänien „wird die Zunahme des Konforts und seine Annäherung an das bestehende Niveau in den Städten auch durch die Zunahme von 2 bis 3 % auf 8 bis 10 % der gesamten tätigen Bevölkerung derjenigen veranschaulicht, die in den öffentlichen Dienstleistungen eingestellt sind. Diese Tatsache wird sich auf den allgemeinen Stand des Konforts der dörflichen Bevölkerung“ (V. Ioanid, *Sistematizarea localităţilor rurale* (Die Dorfplanung), in „Ştiinţa şi tehnica“, 1968, Nr. 3, S. 4. Siehe auch M. Bulgaru, *Mutaţii socio-profesionale* (Gesellschaftlich-berufliche Mutationen), in „Contemporanul“, Nr. 45 (1100) vom 10. November 1967. Mit Bezug auf die gleichartigen Mutationen, die in den Funktionen der Städte in Rumänien im letzten Jahrhundert registriert wurden siehe I. Sandru, *Vergleichende Betrachtungen der rumänischen Städte*, in „Anal. St. ale Universităţii Al. I. Cuza“, Iaşi, Serie II, VII. Band, (1961), 2, Heft, S. 451—468.

[64] Siehe oben, S. 511 u. f.

1970, 141. In der gleichen Zeit ist die Entwicklung stürmischer: in Jugoslawien wird von 100 im Jahre 1962 ausgegangen und 130 im Jahre 1965 und 184 im Jahre 1970 registriert, in Rumänien 103 im Jahre 1961, 122 im Jahre 1965 und 146 im Jahre 1970. Dieser höhere oder kleinere Rhythmus ändert sich in geradem Verhältnis zum Verstädterungsprozeß; es kann gesagt werden, daß er dem allgemeinen Schema der Verstädterung in diesen Ländern entspricht.

Der Rhythmus des Wohnungsbaus zeigt den gleichen Prozeß auf, der aber in vorliegendem Falle in noch konkreterer Weise seinen Niederschlag findet; er ändert sich in geradem Verhältnis damit $\left(\frac{W}{V} = \frac{W'}{V'}\right)$. In Rumänien beträgt dieser Faktor im siebenten Jahrzehnt 6,4 pro tausend Einwohner, in Jugoslawien 6,3, in Bulgarien 5,5, in Albanien aber bloß 4,4. Die Zahlen sind sowohl auf die städtischen als auch auf die dörflichen Bauten bezogen. Ihr Vergleich zwischen den verschiedenen Ländern ergibt auch die Baumöglichkeiten, ein Bestandteil des Entwicklungsprozesses der Städte [65].

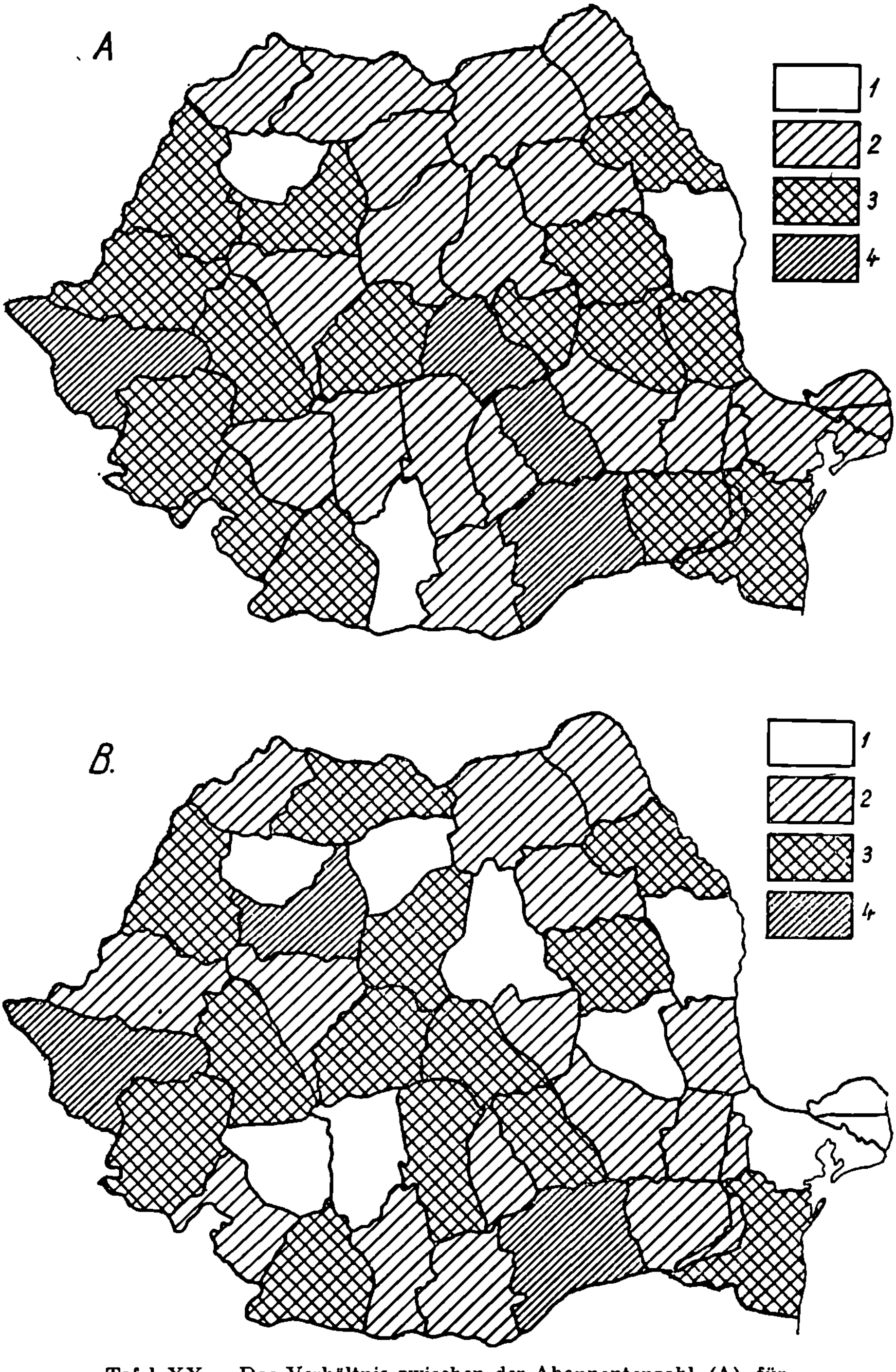
Die auf die Bevölkerung entfallende Ärzteanzahl ist allem Anschein nach eine Frage die der Stadt und dem Dorf gemeinsam ist. In Verbindung mit anderen Elementen jedoch, wie zum Beispiel mit der Geburtenanzahl, mit der Sterblichkeit im Kindesalter, oder mit der durchschnittlichen Lebenserwartung erscheint sie ale eine eindeutige Koordinate, die bei der Bewertung des Urbanisierungsgrades mit in Betracht gezogen werden muß[66], und die in geradem Verhältnis damit schwankt $\left(\frac{Ä}{V} = \frac{Ä'}{B'}\right)$.

Die Anzahl der Rundfunk- und Fernsehabonnenten pro tausend Einwohner kann ebenfalls als Hinweis in der Bestimmung des Urbanisierungsgrades der südosteuropäischen Länder dienen, weil ein Bauer der ein Rundfunk- und ein Fernsehgerät besitzt, mit der Stadt in ständigem Kontakt bleiben kann. Von diesem Standpunkt aus betrachtet belegt Bulgarien den ersten Platz mit 39 Geräten pro hundert Einwohner, es folgt Jugoslawien mit 25, Rumänien mit 23, Griechenland mit 18, die Türkei mit 9 und Albanien mit 7 [67]. Auch dieses Verhältnis entspricht dem realen Schema des Urbanisierungsgrades dieser Länder und ändert sich in geradem Verhältnis damit $\left(\frac{R}{V} = \frac{R'}{V'}\right)$.

Die Anzahl der Theatervorstellungen pro Einwohner ist ebenso wie das obige Kriterium ein Element, das bei der Bestimmung des Urbani-

---

[65] Siehe oben, S. 514 u. f.
[66] Siehe oben, S. 515.
[67] Siehe oben, S. 524.



Tafel XX — Das Verhältnis zwischen der Abonnentenzahl (A) für Rund- unde Fernsehfunk und dem relativen Verstädterungsgrad (B) der Kreise von Rumänien (nach *Anuarul Statistic al R. S. România*, 1969) (A : 1 = —40 % ; 2 = 40—50 % ; 3 = 50—60 % ; 4 = +60 % ; B : 1 = —100‰ ; 2 = 100 — 150‰ ; 3 = 150 — 200‰ ; 4 = +200‰.

sierungsgrades mit in Betracht gezogen werden muß. Die Anzahl der besuchten Vorstellungen ändert sich im allgemeinen im umgekehrten Verhältnis zur Anzahl der Fernsehabonnenten, d.h. ein Mensch der eine Vorstellung im Fernsehfunk sieht ist — zunächst in einer ersten Phase — dazu geneigt, nicht mehr ins Theater oder ins Kino zu gehen. Diese beiden Zahlen ergeben aber, wenn sie kombiniert und in das Gesamtbild der Verhältnisse mit den anderen Elementen eingegliedert werden, ein Bild des Urbanisierungsgrades eines Landes, das sich in direktem Verhältnis mit ihnen ändert $\left(\frac{T}{V} = \frac{T'}{V'}\right)$.

Im letzten Jahrhundert ist die Lage in Südosteuropa wie folgt: an erster Stelle steht Griechenland mit 16 Vorstellungen pro Einwohner, gefolgt von Bulgarien mit 13, Rumänien mit 10, Albanien mit 4,5, Jugoslawien mit 4, die Türkei mit 1,1 [68].

Schließlich kann die *Anzahl Studenten pro tausend Einwohner* einen wesentlichen Bestandteil zur Bestimmung des Urbanisierungsgrades eines Landes abgeben, in dem Sinne, daß die Absolventen eine Hochschule von städtischen Berufen angezogen sind und auch falls sie im dörflichen Milieu bleiben nicht mehr zur Bauernbevölkerung gerechnet werden können [69]. Die Anzahl der Hochschulabsolventen schwankt folglich im geraden Verhältnis zum Verstädterungsgrad $\left(\frac{H}{V} = \frac{H'}{V'}\right)$.

Außer diesen Elementen müssen noch eine Reihe anderer Faktoren brücksichtigt werden wie zum Beispiel die Änderungen, die in der Familienstruktur stattfinden, in der Häufigkeit der strafrechtlichen Vergehen in der religiösen Gesinnung usw. — Faktoren die, wie bereits gezeigt — im Augenmerk der sozialistischen Forscher letzter Jahre für die Länder Südosteuropas standen.

Betrachtet man ein einziges oder eine beschränkte Anzahl dieser Elemente so ergibt sich ein gewisses Bild des Verstädterungsgrades, ein simplistisches Schema, das die Bruttoform, den absoluten Urbanisierungsgrad darstellt, hauptsächlich dann wenn man bloß das Verhältnis zwischen städtischer und ländlicher Bevölkerung berücksichtigt. Wendet man für Rumänien ein derartiges Kriterium an, so erhält man ein Kartogramm in welchem die Kreise mit dem höchsten Verstädterungsgrad folgende sind: Hunedoara, Sibiu (Hermannstadt) und Braşov (Kronstadt) während die Kreise Ilfov. Iaşi usw., in denen die ersten Kultur- und Verwaltungszen-

---

[68] Vgl. *Anuarul statistic al R. S. România*, 1972, S. 578.
[69] *Ebenda*, S. 462—463.

tren des Landes liegen unter den letzten rangieren. (Taf. XXII A). Das Bild ist nicht nur ireal, aber auch unwahrscheinlich [70].

Verfährt man aber in der Rechnung mit mehrfachen Koordinaten, so wie sie oben angegeben wurden, so ergibt sich ein völlig anderes Bild. Bisher stand Kreis Hunedoara mit 68,9 % an erster Stelle (nach der städtischen Bevölkerung beurteilt) und Kreis Ilfov mit 10 % an letzter. In der neuen Klassifikation jedoch steht Kreis Timiş mit 63,8 % an erster Stelle, gefolgt von Kreis Ilfov mit 63,6 % und an letzter Stelle mit 34,5 % steht Kreis Bistriţa-Năsăud (Bistritz-Nassod) (Tafel XXII B). Das derart aufgestellte Kartogramm ist wahrheitsgetreuer [71].

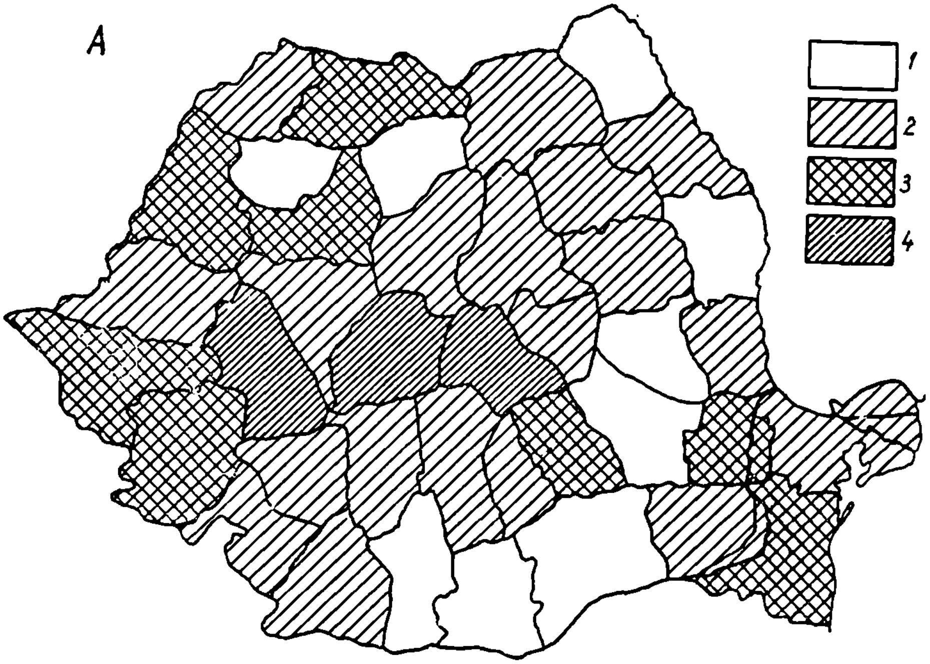
Die Kenntnis derartiger Angaben ermöglicht folglich ein umfassenderes Bild über die Verstädterung im weiten Sinne des Wortes als Wandel des Dorfes zur Stadt, als Verwischung der wesentlichen Unterschiede zwischen Dorf und Stadt in allen Bereichen und nicht nur als einfaches Entstehen einer städtischen Siedlung auf der Landkarte. Diese Kenntnis vermittelt objektive Kriterien anhand derer ein besserer Vergleich und eine genauere Einstufung des Verstädterungsstandes auch in den einzelnen Ländern Südosteuropas möglich wird [72].

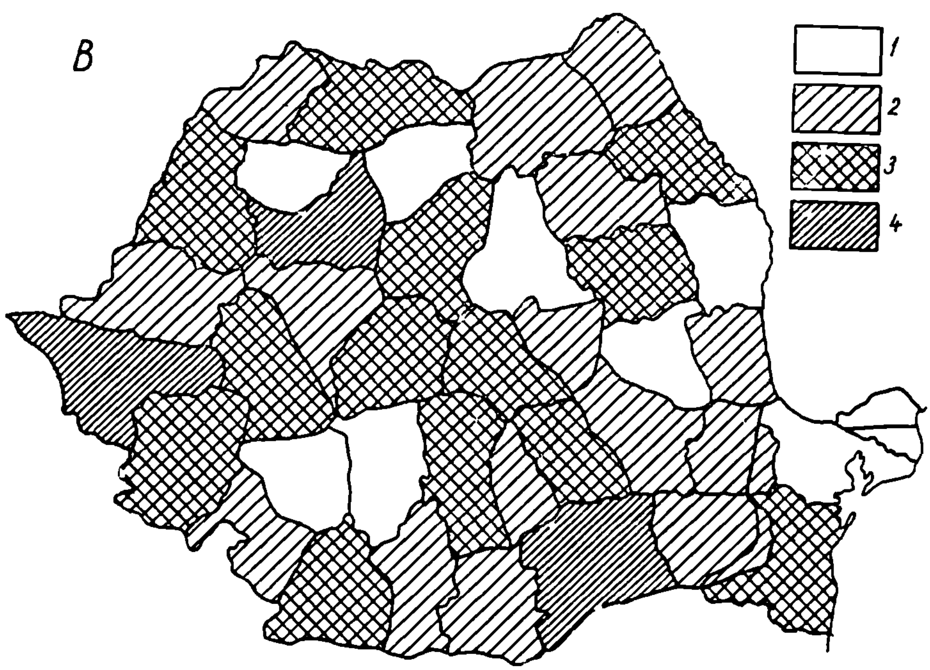
---

[70] Der bulgarische Soziologe N. Iakhiel, bemerkt in berechtigter Weise „die Stadt muß in die Typenstrukturen eingereiht werden, wobei der Hauptgrund die Tatsache ist, daß die Stadt eine eigentümliche Einheit der Produktionskräfte, der Produktionsverhältnisse, der gesellschaftlichen Klassen und Gruppen, der Sitten, kulturellen Zwischenbeziehungen usw. ist, die organisch verbunden und in Wechselwirkung sind. Es folgt daraus, daß sich in der Struktur der Stadt die allgemeine Struktur der Gesellschaft in einer bestimmten Entwicklungsphase widerspiegelt. Eben diese verursacht den soziologischen Charakter der Struktur der Stadt. In diesem Sinne kann folglich die Struktur als « eigentümliches Modell der allgemeinen Struktur der Gesellschaft » untersucht werden (N. Iakhiel, *Metoda structurală şi sociologia urbană* (Strukturalverfahren und städtische Soziologie), in *Teorie şi metodă...*, Bd. V, Bukarest, 1967, S. 542. In diesem Sinne ist auch die strukturell-funktionalische Definition der Stadt, die der jugoslawische Soziologe Al. Todorović vorschlägt auffallend: „Die städtische Siedlung ist eine gesellschaftliche Gemeinschaft auf kompakt und dicht bewohntem Raum dessen Einwohneranzahl verhältnismäßig hoch und in soziale Gruppen geteilt ist, die vorwiegend sekundären und tertiären Beschäftigungen nachgehen, in folge der gesellschaftlichen Arbeitsteilung, mit Gemeindeämtern, sozialen und kulturellen oder anderen Stellungen, die der Struktur und der Größe der Stadt angemessen sind und sich zahlen- und eigentümlichkeismäßig von den städtischen oder Mischsiedlungen unterscheiden" (Al. Todorović, *Uvod u sociologiu grada* (Einführung in die städtische Soziologie), Belgrad, 1965, S. 82. Siehe auch J. Natansohn, *Conceptul de structură socială şi importanţa lui în cercetarea sociologică* (Der Begriff der gesellschaftlichen Struktur und seine Bedeutung in der soziologischen Forschung), in „Lupta de clasă", Serie V, XLVIII Jg. (1968), Nr. 10, S. 84–92.

[71] Vgl. *Judeţele României Socialiste*, Bukarest, 1969, S. 18 u.f.

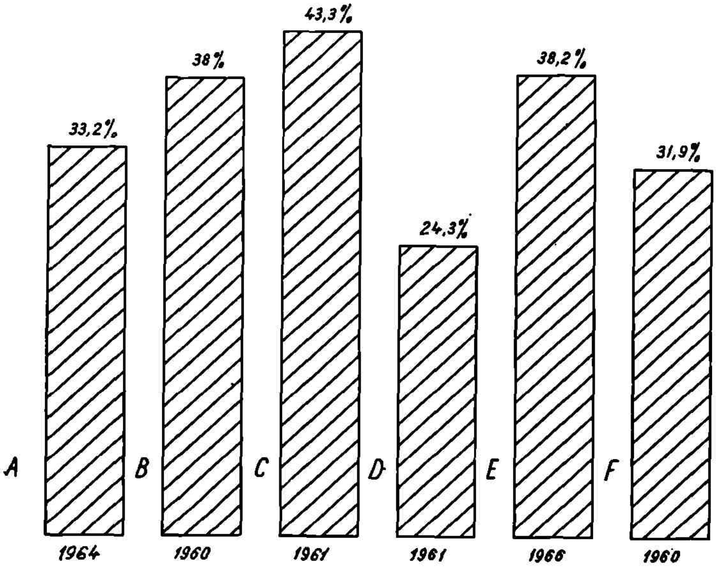
[72] Siehe in diesem Sinne ein interessantes ternäres Diagramm über die Entwicklung der städtischen Siedlungen in Rumänien im vergangenen Jahrhundert und der Wandel ihres Spezialisierungsprofils bei I. Sandru, V. Cucu und P. Poghirc, *Contribuţii la clasificarea oraşelor din R.P.R.* (Beiträge zur Klassifikation der Städte in Rumänien), in „Analele ştiinţifice ale Universităţii Al. I. Cuza", Iaşi, Serie II, Bd. VII (1961), Nr. 2, S. 451 u. f. Für den theoretischen Aspekt der Frage siehe A. S. Akhiezer und A. V. Kotchetkov, *Urbanisation en URSS, Tendances et perspectives*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970: „...L'urbanisation ne peut être limitée à un seule facteur, par exemple, à la croissance de la population urbaine. Elle n'est qu'une côté du processus historique du développement global de la société à une cristallisation, une concentration de l'activité professionnelle dans les villes". Vgl. Gh. Serban, *Statistica neparametrică în clasificarea judeţelor* (Die unparametrische Statistik in der Klassifikation der Kreise), in „Statistica", XX Jg. (1971), Nr. 3, S. 79–85.





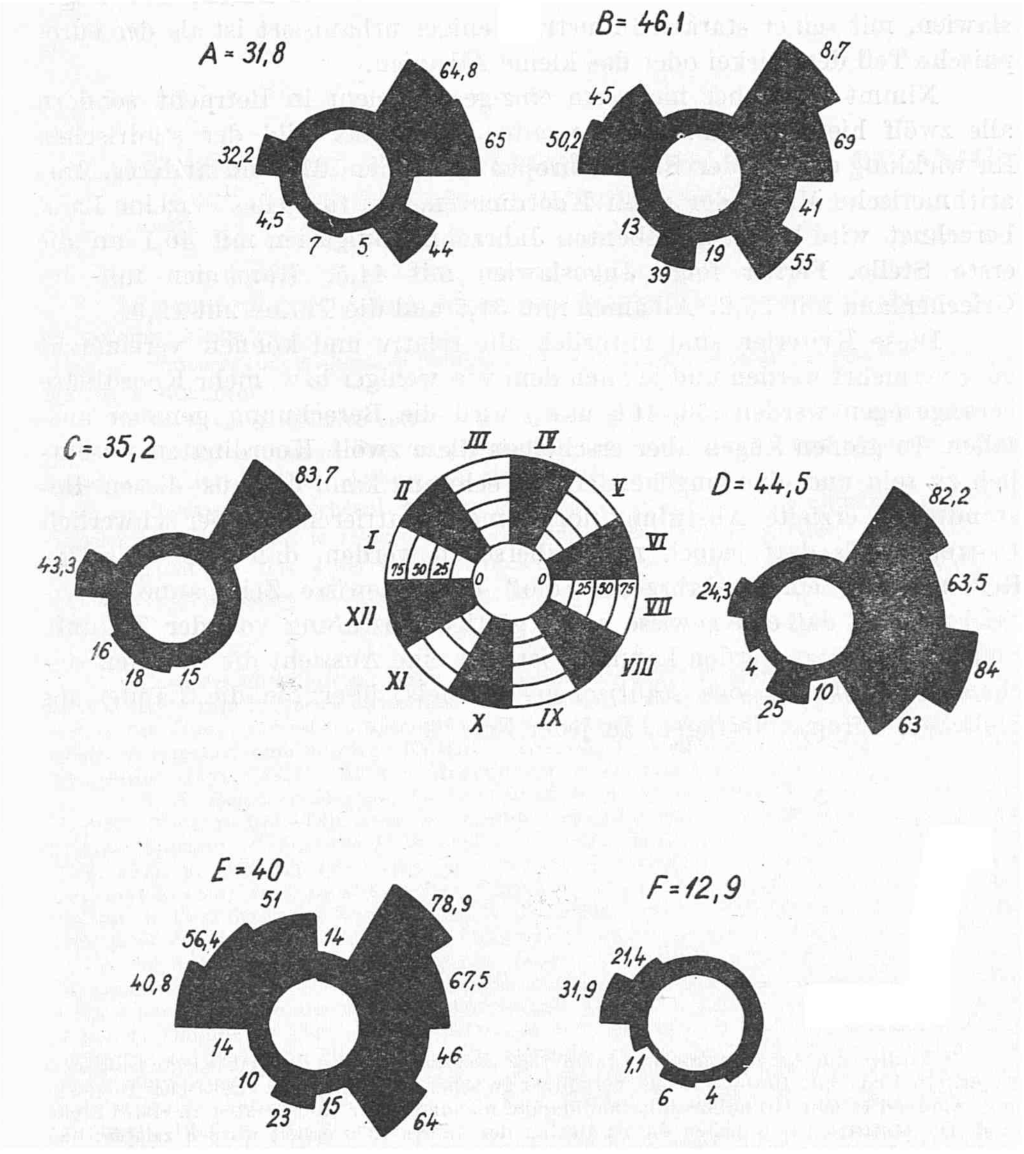
Tafel XXV – Das Kartogramm des absoluten (A), und relativen (B) Verstädterungsgrades der Kreise in Rumänien im Jahre 1948 (A : 1 = –20 %; 2 = 20–40 %; 3 40 60 %; 4 = +60 %; B : 1 = –40 %; 2 = 40–50 %; 3 – 50 60 %; 4 = +60 %).

Abb. 14 — Blockhäuser an der bulgarischen Küste, Varna, 1970.



Tafel XXVI — Die Verhältniszahl zwischen der städtischen und der dörflichen Bevölkerung in den Ländern Südosteuropas im 7. Jahrzehnt des 20. Jh. (A — Albanien; B — Bulgarien; C — Griechenland; D — Jugoslawien; E — Rumänien; F — Türkei).

Berücksichtigt man das einfache Verhältnis zwischen Stadt und Dorfbevölkerung — Kriterium, das hauptsächlich von den Statistikern herangezogen wird — so ergibt sich folgendes Bild des Verständigungs-



Tafel XXVII — Diagramm des Verstädterungsgrades der Länder Südosteuropas im 7. Jahrzehnt des 20. Jh. (A — Albanien; B — Bulgarien; C — Griechenland; D — Jugoslawien; E — Rumänien; F — Türkei; I — Städtische Bevölkerung (%); II — Industrialisierungsgrad, III — vorherrschende Siedlungsart; IV — Städte mit mehr als 100 000 Einwohnern (%); V — Abnahmeprozent der Geburtenzahl ($^0/_{00}$ Einwohner); VI — Verhalten der Bevölkerung gegen den Produktionsprozeß; VII — Dynamik des Reallohns (im Vergleich zu 1960); VIII — Wohnungsbauten ($^0/_{00}$ Einwohner); IX — Ärzte ($^0/_{000}$ Einwohner); X — Rund- und Fernsehfunkabonnenten ($^0/_{00}$ Einwohner); XI — Kinovorstellungen ($^0/_{00}$ Einwohner); XII — Studenten ($^0/_{00}$ Einwohner).

grades der Länder Südosteuropas im 7. Jahrzehnt dieses Jahrhunderts: Griechenland, Rumänien, Bulgarien, Albanien, Türkei, Jugoslawien (Taf. XXVI). Auf den ersten Blick schon ist schwer anzunehmen, daß Jugoslawien, mit seiner starken Industrie weniger urbanisiert ist als der europäische Teil der Türkei oder das kleine Albanien.

Nimmt man aber nicht ein einziges Element in Betracht sondern alle zwölf hier angeführten Elemente, so ist das Bild der städtischen Entwicklung der Länder Südosteuropas mit einem Mal ein anderes. Das arithmetische Mittel der zwölf Koordinaten, das für jedes einzelne Land berechnet wird bringt in siebenten Jahrzehnt Bulgarien mit 46,1 an die erste Stelle. Ferner folgt Jugoslawien mit 44,5, Rumänien mit 40, Griechenland mit 35,2, Albanien mit 31,8 und die Türkei mit 12,9.

Diese Kriterien sind natürlich alle relativ und können vereinfacht oder vermehrt werden und je nach dem wie weniger bzw. mehr Koordinate herangezogen werden (50, 100 usw.) wird die Berechnung genauer ausfallen. In großen Zügen aber erscheinen diese zwölf Koordinaten wesentlich zu sein und eine eingehendere Berechnung kann die aus diesen Bestandteilen erzielte Abstufung noch feiner schattieren, sie aber schwerlich bestreiten. Es darf jedoch nicht übersehen werden, daß eine derartige Rechnung in einem Jahrzehnt bloß diese gewisse Zeitspanne kennzeichnet, und daß eine gewisse heute gültige Abstufung von der Zukunft völlig umgestürzt werden kann. Es ist dies eine Aussicht die von den reichen Möglichkeiten des städtischen Wandels, über die die Länder im Südosten Europas verfügen, zu jeder Zeit [73].

[73] Vorliegende Arbeit wurde im Jahre 1968 ausgearbeitet. Zu der Zeit belegte Bulgarien den dritten Platz mit Bezug auf das Verhältnis zwischen dörflicher und städtischer Bevölkerung, während es laut Grundklassifikation anhand mannigfaltiger Koordinaten an erster Stelle stand. Die statistischen Angaben die zu Beginn des Jahres 1970 erzielt wurden zeigten, daß das Verhältnis der städtischen Bevölkerung in Bulgarien 50% überschritten hat, so daß Bulgarien das erste Land im Balkan ist in dem die städtische Bevölkerung die dörfliche übertroffen hat wodurch anschaulich bewiesen wird, daß die Entwicklung in dem Sinne verlief, die anhand der mannigfaltigen der Prognose Koordinaten aufgestellt wurde. Siehe N. Yahiel, *La prévision et le pronostic scientifique dans la société moderne*, mitgeteilt am 7. WKS, Warna, 1970; V. Castellano, *Déduction et induction dans la prévision des faits sociaux*, ebenda; Kurt W. Back, *Small Group Research and the Issues of Micro-vs. Macro-Sociology*, ebenda; N. G. Zagorniko und T. I. Zaslavska, *On the Possibility of Pattern recognition Methods Utilisation in Sociological Research*, ebenda; I. Iordăchel und I. Cauc, *L'utilisation de la méthode du cas dans l'élaboration d'une typologie du village roumain contemporain*, ebenda.

LOCALISATIONS DE SITES D'ÉPOQUE ROMAINE ET BYZANTINE DANS LA ZONE DU BAS-DANUBE *

La localisation des sites disparus n'est possible qu'en tenant compte de quelques critères obligatoires, à savoir :

— S'assurer tout d'abord de l'authenticité et de l'importance des sources documentaires qui les mentionnent.

— Se servir de manière correcte des données géographiques fournies par les textes.

— Vérifier la présence des vestiges archéologiques significatifs à l'emplacement proposé (inscriptions, fortifications, édifices, dépôts monétaires, etc.).

— Relever, le cas échéant, quelque similitude de nom avec une localité plus récente de la zone respective, sous la réserve d'une continuité archéologique attestée.

Partant de tels critères, des articles antérieurs ont proposé les localisations suivantes : Demnitzikos à Garvăn-Dinogetia [1]; Turris à Tyras [2]; Constantiana à Capul

---

* Liste des abréviations : BSRG = Buletinul Societăţii Române de Geografie ; CSHB = Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae ; MCA = Materiale şi cercetări arheologice ; RÉSEE = Revue des études sud-est européennes ; SCIV = Studii şi cercetări de istorie veche ; SCN = Studii şi cercetări numismatice ; КСИА = Краткие Сообщения Института Археологии Академии Наук СССР; МИА = Материалы и исследования по археологии СССР.

[1] A. A. Bolşacov-Ghimpu, *La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos*, RÉSEE, V, 1967, 3—4, p. 543—549, avec les quelques compléments et rectifications apportés dans l'article *Episcopi ortodocşi din ţările române în secolul al XIII-lea*, « Glasul Bisericii », XXX, 1—2, 1971, p. 118—129 (y compris la carte); P. Ş. Năsturel, *Valaques, Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène*, « Byzantina », I, 1969, p. 170—176 propose la localisation de Demnitzikos à Turnu Măgurele, hypothèse qui s'exclut du fait qu'elle ne tient compte ni des données fournies par I. Kinnamos, *Epitome*, III, 3, CSHB, Bonn, 1836, p. 93—95, ni des découvertes archéologiques faites dans cette localité ; I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, p. 157—160, 173 exprime quelques doutes au sujet d'une telle localisation. Mais il aurait falu qu'une autre cité comparable à Garvăn ait été détruite dans la zone du coude du Danube en 1148 pour permettre la mise en doute de cette localisation, or l'historiographe ne parle que d'une seule ville anéantie. Après l'an 1148, il n'y a plus que des traces sporadiques d'habitat à Garvăn. La cité a été détruite vers le milieu du XII^{e} siècle, ainsi que les fouilles l'attestent — cf. Gh. Ştefan, I. Barnea, M. Comşa, E. Comşa, *Dinogetia*, I, Bucureşti, 1967, p. 25—29.

[2] A. A. Bolşacov-Ghimpu, *La localisation de la forteresse Turris* RÉSEE, VII, 1969, 1, p. 686—690. Localisation faite par rapport aux données historiques et archéologiques. Auparavant, une localisation identique avait été proposée par L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avares pendant la seconde moitié du VI^{e} siècle*, « Byzantion », IV (1927—1928), 1929, p. 146, note 1, partant des similitudes des noms ; on y citait aussi d'autres auteurs ; de même J. Bromberg, *Toponymical and historical miscellanies*, « Byzantion », XIII, 1938, f. 1, p. 58, note 3. Néanmoins, on constate l'inexplicable persistance de l'ancienne localisation à Turnu Măgurele dans l'*Atlas istoric*, Bucureşti, 1971, p. 26, 27, 32.

Dolojman [3]; Ad Salices à Enisala [4]. Quant à l'article présent, il reprend quelques hypothèses plus anciennes concernant la zone du Bas-Danube, en proposant de les remplacer par d'autres localisations plus appropriées.

1. PIROBORIDAVA

Cette localité romaine est mentionnée dans la Géographie de Ptolémée [5], dans un papyrus découvert en Egypte [6] et par une inscription latine mise au jour dans la région de la forteresse

---

Ces Antes (Slaves orientaux) auxquels on offrait Turris, pour l'habiter, étaient probablement les Oulitches, dont la capitale était à Peresetchina et qui, d'après les chroniques russes et Constantin Porphyrogénète, doivent être localisés sur le cours moyen du Dnieper. Ils voisinaient sur le cours supérieur de ce fleuve avec les Doulèbes et non avec les Croates blancs qui habitaient le sud de la Pologne. G. B. Fedorov, *Rezultatele şi problemele principale ale cercetărilor arheologice din sud-vestul URSS referitoare la primul mileniu al e.n.*, SCIV, X, 2, 1959, p. 371—408; M. Comşa, *Slavii de răsărit pe teritoriul RPR şi pătrunderea elementului romanic în Moldova pe baza datelor arheologice*, SCIV, IX, 1, 1958, p. 73—89; A. V. Boldur, *The enigma of the Ulichy-Tivertsy People*, « Balkan Studies » 9, 1968, p. 55—90 et d'autres spécialistes encore affirment que le bassin du Dniester était habité par les Tivertses. En réalité, ces derniers vivaient dans le bassin du Bug, c'est pourquoi le knèze de Kiev les avait conquis avant les Oulitches.

[3] V. Pârvan, R. Vulpe, I. Barnea, G. I. Konidaris ont admis la possibilité d'un archevêché de Scythie Mineure avec plusieurs évêques à son obédience. La présence réelle d'une métropolie fut confirmée par la découverte d'Em. Popescu d'une inscription à Callatis faisant mention d'un évêque local, cf. Em. Popescu, *Contributions à la géographie historique de la péninsule Balkanique aux V^e — VIII^e siècles de n.è.*, « Dacia », NS, XIII, 1969, p. 403—415 et *Tabula Imperii Romani, Romula-Durostorum-Tomis*, Bucureşti, 1969, p. 34; A. A. Bolşacov-Ghimpu, *Scythia Minor, prima mitropolie de pe teritoriul ţării noastre*, « Glasul Bisericii », XXVIII, 11—12, 1969, p. 1223—1225 et *Organizarea bisericii din Scythia Minor în secolul al VI-lea*, « Glasul Bisericii », XXIX, 11—12, 1970, p. 971—977 (y compris la carte), en étudiant de son côté la liste des évêques, aboutit — avec certaines différences à l'égard des sièges épiscopaux — à quelques conclusions analogues. L'une de ces conclusions localise la ville Constantiana à Capul Dolojman, emplacement présumé de la cité antique Argamum. D'après M. Coja, les fouilles du site de Capul Dolojman attestent une continuité archéologique susceptible de confirmer les sources historiques qui parlent d'une cité Argamum ayant existé depuis le V^e siècle av.n.è. jusqu'au VI^e siècle de n.è. (« Buletinul Monumentelor Istorice », XLI, 1972, 3, p. 33—42).

Outre Tomis, métropole de la province, on peut restituer selon leur ordre géographique la série des cités administratives (*civitas*, πολις) et des évêchés comme suit : Axiopolis, Capidava, Carsium, Troesmis, Noviodunum, Aegyssus, Salsovia, Halmyris, Tropaeum Traiani, Zaldapa, Dionysopolis, Callatis, Histria et Constantiana. Par conséquent, Constantiana était une cité maritime et différente de Tomis, ainsi que l'affirment clairement trois sources diverses (*Synecdemos* de Hiéroclès, *De aedificiis* de Procope et la *Notitia Episcopatuum* publiée par C. de Boor), auxquelles s'ajoute une inscription funéraire de Tomis précisant que le défunt était originaire de Constantiana, d'une autre ville donc (ce qui a réclamé du reste une telle précision, coutumière à toutes les époques). R. Vulpe, *Note de istorie tomitană*, « Pontice », 2, 1969, p. 149—167 et *De la Tomis la Constanţa*, « Magazin istoric », VI, 6, 1972, p. 3—7, repousse une telle localisation, argumentant en faveur de l'ancienne hypothèse, qui établissait une parallèle entre les noms de Constantiana et Constantia (X^e siècle), c'est-à-dire l'actuelle Constanţa, mentionnée par Constantin Porphyrogénète et Cedrenus.

[4] A. A. Bolşacov-Ghimpu, *Organizarea bisericii din Scythia Minor în secolul al VI-lea*, p. 976. D'après l'itinéraire d'Antonin, Salices était située à mi-chemin entre Halmyris et Histria; elle a été localisée à Enisala, où il y a une citadelle romaine couvrant 2,5 ha et une importante agglomération civile. Partant des distances fournies par l'itinéraire, Vallis Domitiana serait située dans la zone Sarinasuf-Caraibil, riche en importants vestiges romains. Novo Vicus se trouvait près de Babadag, là où l'inscription fut trouvée et non à Enisala.

[5] *Izvoarele privind Istoria României*, vol. I, réd. V. Iliescu, V. C. Popescu, Gh. Ştefan, Bucureşti, 1964, p. 554—555.

[6] A. S. Hunt, *Register of a cohort in Moesia*, « Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso », Milano, 1925, p. 265—272, cf. G. Cantacuzène, *Un papyrus latin relatif à la défense du Bas-Danube*, « Revue historique du Sud-Est européen », V, 1928, p. 38—74.

de Novae (Svichtov) [7]. En 1926, V. Pârvan la localisait à Poiana, marquée dans sa carte annexe à la *Getica*, comme il plaçait Netindava à Piscul Crăsani [8]. En 1931, R. Vulpe [9] apportait à l'appui de cette localisation des arguments, dont le principal résidait dans la présence d'une importante citadelle dace sur le bord du Siret (Hierasus), juste au sud du vallum Ploscuţeni-Stoicani de la Moldavie méridionale, loin du Danube à l'intérieur du pays.

Sans diminuer en rien la portée des découvertes de Poiana, des doutes se sont faits jour dans quelques études récentes fondées sur les derniers résultats des fouilles archéologiques. C'est ainsi que B. Mitrea, qui n'accepte pas la localisation susmentionnée, constate qu'à l'époque où l'on date Piroboridava (au II^e^ siècle de n.è.), l'établissement de Poiana avait presque cessé d'exister, comme l'absence des monnaies de cette période l'indique [10]. De son côté, N. Gostar, partant des données de Ptolémée et de certaines découvertes archéologiques, avance, dans la carte annexée à son article sur Aliobrix, l'hypothèse de l'éventuel emplacement de Piroboridava à Barboşi, où le camp romain superpose une citadelle dace [11].

Mais il s'ensuit des fouilles archéologiques et des synthèses historiques que le royaume de la tribu dace des Carpes situé en Moldavie, bien que conquis par Burébista, n'a jamais fait partie de l'Etat de Décébale et, par conséquent, il n'a pas été occupé par les Romains. Fort probablement, le camp bâti en terre près de Piatra Neamţ était l'œuvre d'une troupe romaine venue de Dacie et non pas de Mésie inférieure, comme on l'a supposé [12].

A la suite de ses recherches en terrain, R. Vulpe montre que le vallum de Ploscuţeni-Stoicani, situé entre le Siret et le Prut à proximité de Poiana, n'a pas été construit par les Romains, qui ne possédaient en Moldavie méridionale que quelques têtes de pont, limitées par les valla de Şerbeşti-Tuluceşti et de Vadul lui Isac-Tatarbunar [13].

Le papyrus, publié par Hunt, parle des soldats de la cohorte I Hispanorum, qui se trouvaient (nous dirions plutôt en 105 de n.è. qu'en 99) à « Piroboridavae in praesidio », ce qui veut dire qu'ils avaient leur garnison dans cette localité [14]. Et pourtant, ainsi que R. Vulpe l'a prouvé depuis longtemps déjà, les éléments susceptibles d'attester une présence romaine à Poiana font complètement défaut. Un camp présumé disparu laisserait quand même quelques vestiges révélateurs : briques sigillées, édifices de pierre, inscriptions, restes céramiques et quantité d'autres objets, datés du II^e^ siècle [15]. Il suffirait de penser en ce sens au site romain de Drajna de Sus, où fut localisée l'ancienne Ramidava : bien qu'occupée seulement pendant un bref intervalle (de 105 à 118), elle a livré un riche matériel archéologique daté de la période respec-

---

[7] *Piriboridava* in « Real Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft », XX_2, 1950, 1722—1724 (Polaschek).

[8] V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucureşti, 1926, carte II.

[9] R. Vulpe, *Piroboridava*, Bucureşti, 1931, p. 16—34; R. Vulpe, *Piroboridava. La station protohistorique et daco-romaine de Poiana dans la Moldavie inférieure*, « Revue archéologique », XXXIV, 2, 1931, p. 237—257.

[10] B. Mitrea, *Descoperirile de monede romane din aşezarea geto-dacică de la Poiana şi importanţa lor istorică*, SCIV, VIII, 1—4, 1957, p. 165—182; R. Vulpe, *Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains*, « Dacia », NS, IV, 1960, p. 309—332.

[11] N. Gostar, *Aliobrix*, « Latomus », XXVI, f. 4, 1967, p. 987—995; N. Gostar, *Unităţile militare din castellum roman de la Barboşi* « Danubius », I, 1967, p. 107—113; N. Gostar, *Cetăţi dacice în Moldova*, Bucureşti, 1969, p. 29—35.

[12] *Istoria Romînilor*, vol. I, Bucureşti, 1960, pp. 285—287, 299; M. Macrea, *Viaţa în Dacia Romană*, Bucureşti, 1969, p. 36.

[13] R. Vulpe, *La Valachie et la Basse-Moldavie sous les Romains*, « Dacia », NS, V, 1961, p. 365—393.

[14] R. Vulpe, *Muntenia şi Moldova de Jos în timpul lui Traian în lumina unei noi lecturi a papirului Hunt*, « Studii clasice », II, 1960, p. 337—357.

[15] R. Vulpe, *La civilisation dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Poiana, en Basse-Moldavie*, « Dacia », NS, I, 1957, p. 143—164.

tive [16]. Sise à une grande distance des camps romains de Dacie ou de Mésie inférieure, la citadelle dace de Poiana ne fit donc jamais partie du territoire romain et elle n'abrita guère de garnison romaine. L'indication de Ptolémée que Piroboridava se trouvait située à « l'intérieur des terres » doit s'interpréter par rapport au littoral, ainsi qu'il le spécifie d'ailleurs clairement dans sa Géographie, quelques lignes plus haut et ne point la lier à la ligne du Danube, comme on l'a fait.

Les recherches en terrain, autant que les découvertes numismatiques, ont prouvé que les établissements romains situés en Moldavie méridionale dans le proche voisinage du Danube sont tous datés — de même que les valla de la région — des II^e et III^e siècles de notre ère, puisque les Goths se sont installés dans cette région au IV^e siècle [17]. Par conséquent, il nous faut tenir pour acquis que les dits valla ont été édifiés au II^e siècle (ou aux II^e — III^e siècles, d'après G. B. Fedorov) et qu'ils sont contemporains à celui traversant le sud-ouest de la Valachie, connu sous le nom de « Brazda lui Novac de sud ». Ce dernier a été bâti après l'abandon du territoire de la Valachie par les troupes romaines en 118 et avant le règne de Septime Sévère (192—211), qui fit construire le vallum transalutanus intersectant le premier [18]. Cette datation est indirectement confirmée par le diplôme délivré en 134 et enterré à Giurgiu, donc au sud du vallum [19].

Par conséquent, Piroboridava doit être cherchée — ainsi que R. Vulpe l'avait proposé dans l'ancien contexte — au sud du vallum romain. Si l'on ne tenait compte que de la notation de Ptolémée, qui situe cette citadelle dans le voisinage du Hierasus, la localisation proposée par N. Gostar pourrait être acceptée. Mais en étudiant avec soin les données relatives au cours du Hierasus et sa représentation sur les cartes anciennes, annexées à la Géographie ptolémaïque, il est évident — comme bon nombre de spécialistes l'ont remarqué — que Ptolémée décrivait le Prut [20] et que, ignorant le fait que deux grandes rivières mêlaient leurs eaux à celles du Danube près de Dinogetia, il lui donnait le nom du Siret : Hierasus. Par ailleurs, la longitude indiquée pour toutes les localités qu'il place sur les deux bords du Hierasus témoigne de cette confusion, démontrant qu'en réalité la rivière-frontière était bien le Prut et non le Siret. D'après la longitude notée pour Piroboridava (54°), il convient de chercher cette localité entre Dinogetia (53 10′) et Noviodunum (54°40′) [21], donc entre le Prut et le lac Ialpug, et — à en juger d'après la latitude précisée par Ptolémée — son emplacement se trouvait quelque part au sud du vallum romain. Or, les recherches très poussées effectuées dans cette zone il y a longtemps et reprises dernièrement n'ont pu relever la présence d'un autre camp romain, en dehors de celui connu depuis déjà plus d'une centaine d'années [22] à Piatra Cartalului près d'Orlovka (Cartal) [23]. Là, au-dessus d'une ancienne citadelle dace qui pourrait expliquer le nom de Piroboridava, s'est élevé un camp romain susceptible d'être daté peut être même vers la fin du I^{er} siècle de

---

16 Gh. Ştefan, *Le camp romain de Drajna-de-Sus*, « Dacia », XI—XII, 1945—1947, p. 115—144; Gr. Florescu, *Un nou document epigrafic referitor la teritoriul de la nordul Dunării Moesice*, SCIV, II, 2, 1951, p. 125—135.

17 N. Gostar, *Săpăturile şi sondajele de la Şendreni-Barboşi*, MCA VIII, 1962, p. 505—511 ; E. K. Tchernich, I. T. Tcherniakov, *Археологические разведки в Подунавье*, КСИА, 99, 1964, p. 89—96 ; G. B. Fedorov, *Население Прутско-Днестровского междуречья в I тысячелетии н.э.*, МИА, 89, 1960, p. 71—74, 75—77.

18 D. Tudor, *Oltenia romană*, 3^e éd., Bucureşti, 1968, p. 256—258, 263, 320.

19 *Corpus Inscriptionum Latinarum*, vol. III, Berlin, 1873, p. 877.

20 Gr. Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, Bucureşti, 1880, p. 438, 457; Al. Vulpe, *Ptolemy and the ancient geography of Moldavia*, « Studii clasice », VI, 1964, p. 233—246.

21 C. Brătescu, *Dacia şi Moesia după Ptolemaeu*, BSRG, XLII (1923), 1924, p. 5—22.

22 Gh. I. Năstase, *Bugeacul în antichitate*, BSRG, LV, 1936, p. 137—152 ; A. V. Boldur, *Istoria Basarabiei*, Chişinău, 1937, p. 58, place Piroboridava sur sa carte à Oblucița (Cartal), sans fournir aucune explication.

23 R. Vulpe, *La date du vallum romain de la Bessarabie Inférieure*, „Сборник Гаврил Кацаров", Sofia, 1950, p. 89—98.

n.è. Il faudra donc fort probablement — tout en tenant compte de la réserve susmentionnée — localiser Piroboridava à Cartal, où on a relevé des inscriptions, des briques sigillées, des monnaies et autres objets des II^e — III^e siècles de n.è.

Fondé sur une interpolation du IV^e siècle dans un manuscrit de l'ouvrage de Ptolémée, qui nous apprend que « vis-à-vis de la localité Noviodunum, au-delà du Danube, se trouve Aliobrix, la ville des Goths », N. Gostar suppose que cette cité de nom celtique devait se trouver à Cartal. Mais le même spécialiste note très justement l'absence, à Cartal, des vestiges du III^e siècle av.n.è., époque de l'installation des Celtes, et du IV^e siècle de n.è., quand les Goths sont censés avoir occupé cette région. Or, si l'on tient compte du fait que Noviodunum était situé à Eski-Kale, à environ 2 km est d'Isaccea, les cartes [24] montrent nettement que son vis-à-vis n'était pas Cartal, mais bien l'établissement fortifié d'un vallum du couvent Terapont, fort peu étudié [25] et où il convient selon toute vraisemblance chercher Aliobrix, l'ancienne ville des Goths.

2. AD STOMA-HALMYRIS

La Tabula Peutingeriana rédigée pour la première fois au II^e siècle mentionne Ad Stoma comme étant située à 24 milles (36 km) de Salsovia (Mahmudia) et à 60 milles (89 km) d'Histria [26]. Le géographe anonyme de Ravenne qui usa de cette carte appellait ladite localité Stoma Peuci [27]. Ni Sosomène (comme on l'a prétendu parfois), ni aucun autre document plus récent ne parlent de cette localité, qui devait avoir une certaine importance pour figurer sur les cartes de l'époque aux côtés des autres grandes cités de la Dobroudja.

Plusieurs sources datées des III^e—VI^e siècles [28] mentionnent Halmyris ; d'après l'Itinéraire d'Antonin, son emplacement se trouvait à 17 milles (25 km) de Salsovia et à 52 milles (77 km) d'Histria [29]. Au VI^e siècle, c'était sûrement une civitas [30], siège épiscopal [31]. De façon inexplicable, mais en raison des différences de distance, les spécialistes placent Ad Stoma à Dunavățul de Sus et Halmyris à Dunavățul de Jos (Zaporojeni) [32]. Le nom Ad Stoma ou Stoma Peuci indique une position à proximité de l'embouchure du bras danubien Peuce (l'actuel St. Georges continué par Dunavăț), qui selon Pline se jetait dans le lac Halmyris [33]. Par ailleurs, un ouvrage hagiographique nous apprend que Halmyris était une cité danubienne [34] et son nom semble montrer son voisinage avec le lac.

Il semblerait donc que deux localités importantes se dressaient jadis à l'embouchure du Dunavăț : Ad Stoma, mentionnée uniquement au II^e siècle, et Halmyris, connue un peu plus tard, aux III^e—VI^e siècles. Les distances données par les itinéraires antiques ne peuvent apporter des précisions supplémentaires à leur égard, car si elles diffèrent ce n'est pas à cause d'un autre trajet mais plutôt en raison des procédés primitifs de mensuration, chose qui se

[24] La *Carte de la Roumanie* 1 : 100.000.

[25] *Tabula Imperii Romani, Romula-Durostorum-Tomis*, p. 51.

[26] *Izvoare privind istoria României*, vol. I, p. 738—739.

[27] *Izvoarele istoriei României*, vol. II, éd. H. Mihăescu, Gh. Ştefan, Bucureşti, 1970, p. 580—581.

[28] *Tabula Imperii Romani. Romula-Durostorum-Tomis*, p. 44.

[29] *Izvoarele privind istoria României*, vol. I, p. 748—749.

[30] Hiéroclès, *Synecdemos*, éd. A. Burckhardt, Leipzig, 1893, p. 3—4.

[31] C. de Boor, *Nachträge zu den Notitiae Episcopatuum*, II, « Zeitschrift für Kirchengeschichte », XII, 3—4, 1891, p. 519—534.

[32] R. Vulpe, I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, vol. II, *Romanii la Dunărea de Jos*, Bucureşti, 1968, les cartes II et V.

[33] *Izvoare privind istoria României*, vol. I, p. 402—403.

[34] R. Netzhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha*, Bucureşti, 1918, p. 22—25.

vérifie dans la plupart des cas lorsqu'il s'agit des intervalles notés comme séparant les localités de la Dobroudja. La conclusion logique du fait que ces deux cités semblent se situer à peu près au même endroit et que, d'autre part, elles semblent s'être succédées dans le temps, serait qu'en réalité nous avons affaire à une seule et même ville qui aura changé de nom. Ainsi qu'on l'a déjà suggéré pour Halmyris, elle devra être localisée dans la zone de Dunavăţul de Jos, à Carabair ou Zaporojeni [35], où il y a les vestiges d'une citadelle et d'une importante agglomération romaine.

3. LA MÉSOPOTAMIE DE L'OCCIDENT

Plusieurs articles signés par N. Oikonomidès traitent d'un taktikon inédit, conservé dans les pages d'un codex de l'Escorial, rédigé entre les années 971 et 975 (979 au plus tard). Ce texte donne une liste de 6 ducs et katépans, 11 stratèges d'anciens grands thèmes et de plus de 70 stratèges frontaliers.

Ce document mentionne un katépan de Mésopotamie (occidentale, fort probablement), ainsi qu'un duc de Mésopotamie (orientale) et un stratège de Mésopotamie occidentale [36]. Selon N. Oikonomidès, ce nouveau thème aurait été créé après la guerre de 971. Il devait, vraisemblablement, se trouver sur le Danube : soit au nord, dans la région dite Boudjak où s'étendait aussi Atélkouzou ou en Valachie, soit au sud du fleuve, en Bulgarie septentrionale ou en Dobroudja. Trois stratégies sont mentionnées dans le même taktikon pour la Bulgarie orientale, conquise en 971 : Ioannopolis (Preslav), Bérroè (Stara Zagora) et Dristra (Silistra) [37].

Les spécialistes se sont montrés réservés à l'égard de la localisation proposée par N. Oikonomides [38]. Comme le document n'a pas été publié, l'analyse de cette hypothèse s'avère plus difficile, mais non impossible. D'emblée quelques faits s'opposent à une telle localisation :

a) La région nord-danubienne — le Boudjak et le Bărăgan — était habitée, comme Constantin Porphyrogénète [39] le dit expressément, par les Petchénègues ; il n'y a pas là aucune trace de forteresse byzantine. Un argument souvent utilisé en ce qui la concerne est le passage bien connu de Skylitzès-Cedrenus, mais ce texte réclamerait une traduction et une interprétation quelque peu différentes de celles acceptées à l'ordinaire. Le passage en question nous apprend que pendant son siège de Dristra, l'empereur reçut l'hommage des « dirigeants de Constanteia

[35] R. Netzhammer, *Aus Rumänien*, I, Einsiedeln, 1909, p. 202—207 ; C. Moisil, *Cetăţi romane la Dunărea de Jos. Pe braţul Sf. Gheorghe*, « Bul. Com. Mon. Ist », II, 2, 1909, p. 85—92 ; V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum. I. Descoperirile primei campanii de săpături din vara anului 1911*, « An. Ac. Rom. », II^e^ série, vol. XXXIV, 1912, mém. 8, p. 597 ; P. Polonic, *Cetăţi antice de pe malul drept al Dunării (Dobrogea) pînă la gurile ei*, « Natura », XXIV, 1935, 7, p. 18—26.

[36] N. Oikonomidès, *Un taktikon inédit du X^e^ siècle, Cod. Scorial. gr. R—II—11*, « Actes du XII^e^ Congrès International d'Études Byzantines », vol. II, Belgrade, 1964, p. 177—183 ; N. Oikonomidès, *L'organisation de la frontière orientale de Byzance aux X^e^—XI^e^ siècles et le taktikon de l'Escorial*, « XIV^e^ Congrès International des Etudes Byzantines, Rapports II », Bucureşti, 1971, p. 73—90.

[37] N. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X^e^ — XI^e^ siècles: La Mésopotamie de l'Occident*, RÉSEE, III, 1—2, 1965 p. 57—79.

[38] E. Stănescu, *Denumirile bizantine ale regiunii de la Dunărea de Jos — în secolele X—XII — şi sensul lor istoric*, SCIV, 19, 1968, 3, p. 469—491 ; P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Bucureşti, 1970, p. 25 ; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei. Bizantini, români şi bulgari la Dunărea de Jos*, vol. III, Bucureşti, 1971, p. 76 ; E. Stănescu, *Byzance et les pays roumains aux IX^e^—XV^e^ siècles*, « XIV^e^ Congrès International des Etudes Byzantines. Rapports IV », p. 13.

[39] Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperii*, Bucureşti 1971, p. 19, 63.

Constanța) et des cités sises de *l'autre côté*, du Danube »[40] (les italiques nous appartiennent : ces mots se rapportant selon nous à la ville de Constanța et non au Danube).

En rapportant au cours du Danube le terme de πέραν qu'ils traduisent par « le bord opposé », les spécialistes ont considéré que les cités en question (parfois même Constanteia) devaient se trouver en Valachie. Mais comme le texte parle d'abord de Constanța, le terme en question, également susceptible d'être traduit par « du côté opposé »[41], peut se rapporter à cette ville et dans ce cas, le passage cité s'éclaire sensiblement ; autrement dit, il s'appliquerait aux villes situées du côté opposé à Constanța, c'est-à-dire sur la rive méridionale du Danube et non sur les deux rives du fleuve. P. Diaconu a proposé une interprétation similaire pour un autre paragraphe[42].

b) La localisation hypothétique du katépan de Mésopotamie en Dobroudja conduirait à la conclusion que les stratèges de Preslav et de Dristra étaient probablement soumis à sa juridiction. Or, la chose est difficile à admettre, vu les données fournies jusqu'à présent par les historiographes et par les découvertes sigillographiques[43].

c) Le stratège de la Mésopotamie occidentale figure dans la liste du taktikon à la place de l'avant-dernier des plus de 70 stratèges frontaliers[44], après ceux moins importants de la frontière orientale. Par conséquent, il devait gouverner une fort petite région, difficile à placer même hypothétiquement sur le Danube où il n'y avait qu'un grand thème avec la capitale à Dristra.

Il nous faut donc chercher cette région dans une autre zone, connue par ses petites formations analogues et qui aurait pu exister même avant l'an 971.

d) Dans la *Notitia Episcopatuum*, publiée par C. de Boor, avec ses dernières mises au point du VIII^e siècle figure une métropolie de Mésopotamie avec le siège à Philippi[45], en Macédoine, située probablement entre les cours du Strymon et du Nestos. Une autre *Notitia*, publiée par H. Gelzer et datée du X^e siècle, nomme cette métropolie « de la Macédoine »[46]. Toute une série de localités médiévales de Grèce portent le nom de Mésopotamie, mais l'unique région de ce nom mentionnée par les documents est celle des environs de Philippi.

Le Taktikon de l'Escorial mentionne toute une série de petites stratégies en Macédoine, telles : Verroia, Drougoviteia, Thessalonique, deux autres du nom de Strymon. Il y avait aussi un duc de Thessalonique, qui devait être sans doute le commandant en chef de la région englobant la vallée de l'Axios (Vardar). Donc, rien n'empêche que dans les environs un katépan de Mésopotamie ait été affecté à la protection de la vallée du Nestos (Mesta) et du Strymon, et des stratégies de l'endroit, celle de la Mésopotamie de l'Occident y compris. Par la suite, ces régions ont pu être intégrées plus tard au thème existant de Strymon[47], qui s'étendait entre les cours du Strymon et du Nestos (Mesta). Sa portion méridionale devait, probablement, être administrée par un stratège de la Mésopotamie de l'Occident, qui pouvait siéger à Philippi.

---

[40] G. Cedrenus, *Historiarum compendium*, vol. II, p. 401.

[41] A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1950, p. 1517 ; *Benselers griechisch-deutsches Wörterbuch*, éd. A. Kacgi, Leipzig, 1962, p. 617.

[42] P. Diaconu, *Une information de Skylitzès-Cédrénos à la lumière de l'archéologie*, RÉSEE, VII, 1, 1969, p. 43—49. L'existence — d'après les sources byzantines et russes — de nombreuses cités en Dobroudja avant 971 rend également possible la présence de plusieurs valla, dont celui de pierre devait avoir été juste en train d'être bâti en 943 — et non à une époque ultérieure, sous les Byzantins. La notice de 943 a été faite sur un bloc de pierre durant les travaux.

[43] P. Diaconu, D. Vîlceanu, *Păcuiul lui Soare. Cetatea bizantină*, vol. I, București 1972, p. 17—18.

[44] N. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube*, p. 57 ; Iv. A. Bojilov, « Исторически Преглед », XXVI, 1970, 5, p. 98—109 .

[45] C. de Boor, *Nachträge zu den Notitia Episcopatuum*, II, p. 521.

[46] H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitia Episcopatuum, ein Beitrag zur byzantinischen Kirchen-und Verwaltungsgeschichte*, München, 1901, p. 558.

[47] Constantin Porphyrogénète, *De thematibus*, éd. A. Pertusi, Vatican, 1952, p. 166—168.

Plus tard, on connaît dans cette zone un duc de Thessalonique et de Serraï, ainsi qu'un duc de Strymon et Bolcron [48]. Par conséquent, il n'y a pas d'objection en ce qui concerne l'éventuelle existence, de brève durée, d'un katépan dit de la Mésopotamie de l'Occident.

4. KLIMATA

Les « Notices du toparque grec », composées de trois fragments écrits dans un codex, ont été étudiées ces derniers temps par M. V. Levčenko, P. Diaconu, C. Cihodaru et I. Barnea [49]. Leurs conclusions ne sont pas les mêmes. Ch. B. Hase, se fondant sur le caractère paléographique de leur écriture, les a datées de la fin du X^{e} ou le début du XI^{e} siècle [50]. Deux dates pourraient être mises en cause, grâce à une observation astronomique que le chef byzantin nota dans le premier fragment : soit l'hiver de 991/2, soit celui de 1021/2. On peut induire de ces notices que la région gouvernée par leur rédacteur (peut être un turmarque ou un « comes de banda ») faisait partie du thème de Paristrion. Les ravages barbares, dont parle le deuxième fragment, ont affecté plus de 10 villes et 500 villages, ce qui équivaut à la majeure partie du thème de Paristrion, y compris la région soumise à la juridiction du chef byzantin.

Lorsqu'il s'agit de fixer la date de ces événements, pour la période 992—1001 on pourrait prendre en considération le soulèvement de la population autochtone, intervenu — d'après les spécialistes bulgares [51] — vers les années 995 ou, plus vraisemblablement, vers l'an 1000 (ou 999), alors qu'après l'an 1021, il peut s'agir de l'attaque, en 1027, des Petchénègues [52]. Les barbares en question ne peuvent avoir été les Petchénègues, car ces-derniers n'auraient point appelé les Mésiens (Bulgares) à la rescousse, comme le texte nous l'apprend. Les Bulgares ont pénétré dans la zone soulevée et ils se sont heurtés aux troupes impériales en 1001 (ou 1000), au moment de la reconquête du Grand et du Petit Preslav, de leurs environs, et de Pliska [53], autrement dit de la zone centrale de Paristrion. Comme la chronique ne fait aucune allusion à Dristra et aux autres villes de Dobroudja, il est à présumer que les Bulgares n'ont pas atteint cette région, le soulèvement étant étouffé auparavant. De toute façon, ainsi que N. Bănescu l'a affirmé, l'interruption de la domination byzantine dans le reste du thème n'a été qu'éphémère, les Byzantins ayant intervenu promptement avec leurs troupes. Ceci est corroboré —

---

[48] H. Glykatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX^{e}—XI^{e} siècles*, « Bulletin de Correspondance Hellénique », LXXXIV, 1960, vol. I, p. 1—111, notamment p. 62.

[49] M. V. Levčenko, *Очерки по истории русско-византийских отношений* Moscou, 1956, p. 291—339 ; P. Diaconu, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobrudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse*, « Dacia », NS, VI, 1962, p. 317—335 (traduction de l'article publié dans « Studii », XV, 1962, p. 1215—1235) ; idem, *Din nou despre datarea valului de piatră din Dobrogea şi nota toparhului grec* (première partie), SCIV, 16, 1965, 1, p. 189—199 et (deuxième partie), SCIV, 16, 1965, 2, p. 383—394 ; idem, *Alte precizări în legătură cu valul de piatră din Dobrogea şi însemnările toparhului bizantin*, SCIV, 19, 1968, 2, p. 357—369 ; idem, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, p. 25 ; P. Diaconu, D. Vîlceanu, *Păcuiul lui Soare*, vol. I, p. 16—18 ; C. Cihodaru, *Observaţii critice asupra însemnărilor « Toparhului bizantin »*, « Studii şi cercetări ştiinţifice. Istorie », Iaşi, XII, 2, 1961, p. 259—272 ; idem, *Precizări necesare în legătură cu datarea valului de piatră din Dobrogea şi însemnările toparhului bizantin* « Studii », XVI, 1963, 5, p. 1123—1135 ; idem, *Alte precizări în legătură cu valul de piatră din Dobrogea şi cu însemnările toparhului bizantin* ; « Anuarul Institutului de istorie şi arheologie A. D. Xenopol », II, 1965, p. 261—280 ; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, p. 90—93 ; A. A. Bolşacov-Ghimpu, *O ştire bizantină din Dobrogea despre un voievodat creştin de la nordul Dunării la sfîrşitul secolului al X-lea*, « Glasul Bisericii », XXXI, 1—2, 1972, p. 104—116.

[50] Leo Diaconus, *Historia*, CSHB, vol. XI, Bonn, 1828, p. 496—505.

[51] Iv. Duičev, *Атлас по българска история*, Sofia, 1963, p. 13.

[52] P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Bucureşti, 1970, p. 40—42.

[53] G. Cedrenus, *Historiarum compendium*, vol. II, p. 452.

d'après I. Barnea, — par les fouilles pratiquées dans les forteresses de Dobroudja, ainsi que par une inscription mise au jour à Silistra (Dristra), ville où la domination byzantine s'exerça sans aucun hiatus à cette époque [54].

Partant des notices du chef byzantin, corroborées par les données susmentionnées, il s'ensuit que son autorité s'exerçait dans la partie septentrionale de la Dobroudja. Le nom de *Klimata* (τὰ χλήματα), figurant dans les notices au pluriel, ne peut se rapporter à une ville, car il n'y a pas de précédent attestant l'usage du pluriel dans cette sorte de noms. Ce nom devait s'appliquer donc à la région administrée par le chef byzantin, que les spécialistes ont située pendant longtemps en Crimée, où il existait en effet une région dénommée ainsi [55]. La cité où le chef byzantin tenait ses quartiers devait être suffisamment importante pour héberger une garnison de 300 frondeurs et archers avec, en plus, 100 cavaliers, c'est-à-dire l'effectif approximatif d'une « banda » , sous-division de la turme byzantine [56].

Or, il est avéré que la ville principale de la Dobroudja septentrionale était, vers les années 1086, Vicina [57], qui devait garder toute son importance durant les siècles suivants. C'est donc là que devait avoir sa résidence le chef byzantin et non à Capidava, comme on l'avait supposé d'abord. Cité de nom roman, Vicina s'est vue attribuer plusieurs localisations hypothétiques avant que N. Grămadă la place à Noviodunum (Isaccea) [58], où les découvertes archéologiques et numismatiques attestent la présence d'une cité byzantine des plus importantes [59].

Quant au seigneur nord-danubien mentionné par le troisième fragment, c'était un Roumain, ainsi qu'une étude publiée récemment l'a démontré. Il s'agit d'un prédécesseur du voïvode de Bîrlad [60]. Ses sujets — des Roumains de Moldavie — usaient des mêmes coutumes que celles propres aux sujets du chef byzantin, c'est-à-dire aux Roumains et aux Slaves peuplant la zone boisée de la Dobroudja septentrionale. Ce sont eux qui conseillèrent sans doute le chef byzantin, quand les Bulgares l'eûrent coupé de l'Empire, de s'adresser au voïvode nord-danubien. Vu la différence des coutumes, le puissant seigneur en question ne pouvait être le chef des Petchénègues, ni des Russes, qui avaient à peine reçu le baptême et dont les terres s'arrêtaient à Peresetchina, plus au nord — ce qui détermina d'ailleurs Sviatoslav, lorsqu'il décida en 971 de se replier sur Kiev, de préférer aux voies terrestres la route de la mer.

A. A. Bolşacov-Ghimpu

---

[54] N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucureşti, 1946, p. 46—48 ; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, p. 88—89 ; Maciej Salamon, *Some notes on an inscription from medieval Silistra*, RÉSEE, IX, 1971, 3, p. 487—496.

[55] M. V. Levčenko, *op. cit.*, p. 318—319 ; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, p. 91.

[56] Glykatzi-Ahrweiler, *op. cit.*, p. 3, 80 ; *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperii*, vol. II, *Commentary*, éd. R. J. H. Jenkins, Londres, 1962, p. 189.

[57] Anne Comnène, *Alexiade*, vol. II, éd. B. Leib, Paris, 1943, p. 81—82.

[58] N. Grămadă, *Vicina. Izvoare cartografice. Originea numelui, identificarea oraşului*, « Codrul Cosminului », I, 1925, p. 427—459 ; P. Diaconu, *Despre localizarea Vicinei*, « Pontica », 3, 1970, p. 275—295. Sa localisation à Păcuiul lui Soare n'est guère possible.

[59] Gh. Ştefan, *Monuments inédits de Noviodunum*, « Dacia », IX—X (1941 1941), p. 473—483 ; Gh. Ştefan et collab., *Şantierul arheologic Garvăn (Dinogetia)*, SCIV, V, 1954, 1—2, p. 175—182 ; I. Barnea et collab., *Săpăturile de salvare de la Noviodunum*, MCA, IV, 1957, p. 155—174 ; I. Barnea, B. Mitrea, *Săpăturile de salvare de la Noviodunum (Isaccea)*, MCA, V, 1959, p. 461—473 ; I. Barnea, *Sigilii bizantine de la Noviodunum*, SCN, IV, 1968, p. 239—247 ; I. Barnea, *Dinogetia et Noviodunum, deux villes byzantines du Bas-Danube*, RÉSEE, IX, 1971, 3, p. 343—362.

[60] A. A. Bolşacov-Ghimpu, *Identificarea aşezării Ruscia din anul 1228*, « Romanoslavica », XVIII, 1972, p. 515—519 ; A. A. Bolşacov-Ghimpu, *Relaţiile cu biserica ortodoxă ale voivodului Dragoş şi ale familiei sale, în secolul al XIV*, « Biserica Ortodoxă Română », XCI, 1973, nos 3—4 (sous presse).

RIGAS VELESTINLIS ET LES RECHERCHES CONTEMPORAINES

Une brève analyse de l'état actuel des recherches portant sur l'activité du grand révolutionnaire semble être imposée par leur richesse même. Les découvertes d'archives, comme les progrès de la méthode ont, en effet, amplement élargi notre perspective, aboutissant, ces 20 dernières années, à d'importants résultats. Ce n'est pas une bibliographie complète que nous prétendons dresser dans ce qui suit, mais bien quelques points de repère, nous aidant à l'aborder.

Si, en 1946, l'une des précieuses contributions d'Emil Vîrtosu s'intitulait « Du nouveau sur Rigas Velestinlis »[1], nous avons devant nous, aujourd'hui, une remarquable quantité d'études qui, tout en apportant des données inédites, ne manquent pas de laisser matière à penser aux futurs chercheurs.

C'est en partant de l'ample étude introductive, particulièrement intéressante, d'une édition récente de l'« Ecole des amants délicats »[2], que cette incursion nous a semblé utile. Là aussi, pour l'historiographie ayant trait à cet ouvrage, l'auteur dresse un bilan des plus édifiants. En commençant donc par la littérature, nous constatons que, non seulement les œuvres de Rigas ont bénéficié de la belle édition de Léandre Vranoussis[3], qui a donné aussi les plus complètes biobibliographies du « premier martyr de la Nation »[4], mais l'exégèse même de ses écrits a marqué d'incontestables progrès. C'est ainsi que la question de savoir si l'« Ecole des amants délicats » peut être considérée comme un « péché de jeunesse » de Rigas — car tout à fait isolé et en contradiction avec le reste de ses œuvres — vient d'être résolue. Si Spyridon Lambros et le prof. Apostolos Daskalakis avaient — selon la formule de Pan. Pistas[5] — condamné cet ouvrage, en tant qu'apparition inexplicable dans la carrière du grand révolutionnaire, c'est bien la « défense » qui a le dernier mot. Inauguré par J. A. Thomopoulos[6], ce second point de vue est brillamment soutenu par Pan. Pistas. Une analyse serrée du texte lui permet de répondre affirmativement aux questions qu'il se pose sur le caractère « éclairé » de l'« Ecole », sur ses liens avec les autres écrits de Rigas et avec ses autres efforts en général. Il suffit de citer quelques-uns des résultats de l'enquête. Ce texte sentimental et qui, à première vue, pa-

---

[1] Emil Vîrtosu, *Nou despre Riga Velestinul, premergătorul independenței grecești*, Bucarest, 1946. Rappelons à ce propos, qu'en 1938, Nestor Camariano donnait d'importantes *Contributions à la bibliographie des œuvres de Rigas Velestinlis*, « Balcania », I, 1938, p. 211—231.

[2] Rigas, Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν. Ἐπιμέλεια Pan. E. Pistas, Athènes, 1971.

[3] Ἅπαντα τῶν νεοελλήνων κλασσικῶν. Ρῆγας Βελεστινλῆς, I—II, Athènes, 1968.

[4] L. I. Vranoussis, Ρήγας. Ἔρευνα, συναγωγὴ καὶ μελέτη, Athènes, 1954; Idem, Ρήγας Βελεστινλῆς *1757—1798*, Athènes, 1957; une II-e édition de ce dernier livre en 1963 et une traduction en roumain, sous presse, due à Anastasios Papapanu. A elle seule, la riche production de M. Vranoussis exigerait un compte rendu spécial.

[5] Pan. Pistas, *op. cit.*, p. μδ.

[6] Jean A. Thomopoulos, *L'original de l'Ecole des amants délicats*, « Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher », Vol. XVIII, Athènes, 1960, p. 20—31.

rait anodin — idéologiquement — laisse entrevoir une haine contre l'injustice et l'inégalité sociale, ainsi qu'un amour de la liberté que seul un futur martyr de la révolution pouvait montrer, à cette époque [7]. Loin d'être une traduction servile, exécutée sans discernement, l'« Ecole » a été choisie par Rigas précisément pour les idées-forces de l'époque qu'elle renferme. La preuve nous est offerte par les fragments supplémentaires que ce dernier y a ajoutés afin « de souligner les déclarations de Rétif [8] ».

En même temps que le caractère de l'« Ecole », la source de certains de ses fragments a été récemment précisée. Il s'agit des vers que Rigas y avait introduit et dont on se demandait s'il les avait rédigés ou bien s'il les avait pris dans ces miscellanées manuscrits dont l'époque phanariote a été si prodigue [9]. C'est cette dernière hypothèse qui s'avère être juste, à en juger d'après la découverte d'un pareil recueil de miscellanées que Pan. Pistas nous avait présenté en 1967 [10]. Pourtant, le même auteur remarque qu'on ne peut pas, pour autant, rejeter de façon définitive l'hypothèse de la paternité de Rigas, car une fois entrés dans ces « μισμαγιές », d'innombrables vers sont devenus anonymes.

Si l'on n'est pas à même d'affirmer que Rigas a écrit l'« Ecole » à Constantinople, ni que son arrivée en Valachie date de 1786, M. Pistas ne manque pas de lancer une hypothèse intéressante au sujet de la première question. L'« atmosphère constantinopolitaine » du livre ne serait-elle pas plutôt l'atmosphère phanariote des villes roumaines ? L'évocation de la grande cité du Bosphore ne pourrait-elle être « l'expression d'une nostalgie de Rigas — et pas davantage — écrite à l'époque où il se trouvait en Valachie ? » [11]. Et de conclure — à juste raison — qu'une telle évocation n'était que fort naturelle, ce livre étant destiné pour un monde qui considérait Constantinople comme une sorte de « Paris » de l'Orient [12].

La portée de l'« Ecole » pour les lettres helléniques a été signalée de manière suggestive par Const. Dimaras [13]. Il nous montre à quel point la littérature grecque en a été stimulée et comment, la voie une fois ouverte par Rigas, des ouvrages du même genre firent leur apparition, ayant « le même climat moral, social et intellectuel... ; intense sentiment du charme de la nature, tendance à l'innovation, confusion entre le conservatisme et la superstition ».

Par une heureuse coïncidence, l'écho de l'« Ecole » en Valachie a été enregistré tout dernièrement par plusieurs de nos auteurs. C'est A. Camariano-Cioran qui en a signalé — dès 1959 — ses premières traductions roumaines (celles de G. Peşacov en 1812—1815 et de Ioan Beldiman en 1818) [14]. En 1971, Mircea Anghelescu découvrait, dans un volume de Metastasio, traduit par Iordache Slătineanu, une nouvelle de Florian, « Sophronime » — traduite du grec — qui contient seize strophes prises à l'« Ecole » et substituées aux vers de l'original [15]. L'auteur n'ex-

---

[7] Pan. Pistas, *op. cit.*, p. μδ'—ξβ' ; Const. Th. Dimaras avait d'ailleurs remarqu[illegible] courant de libéralisme parcourt parfois ces histoires d'amour ». V. *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1965, p. 191.

[8] Pan. Pistas, *op. cit.* p. ν'

[9] C'est Ariadna Camariano-Cioran qui en a eu l'intuition. V. *Influenţa poeziei lirice neogreceşti asupra celei româneşti*, Bucarest, 1935.

[10] Pan S. Pistas, Ἡ πατρότητα τῶν στιχουργημάτων τοῦ «Σχολεῖου τῶν ντελικάτων ἐραστῶν», «Ἑλληνικά», 20, 1967, p. 393—413.

[11] P. Pistas, Σχολεῖον, p. λη'

[12] *Ibidem*. V. aussi B. Knös, *L'histoire de la littérature néogrecque*, Stockholm, 1962, p. 622—623, sur le recueil d'Ath. Psalidas, qui imite « le goût, le style et l'ambiance des productions françaises, tout en gardant un cadre, non grec, mais constantinopolitain ».

[13] C. Th. Dimaras, *Histoire...*, p. 192—195.

[14] A. Camariano-Cioran, Λαϊκὰ τραγούδια καὶ φαναριώτικα στιχουργήματα Ἑλλήνων καὶ Ρουμάνων τοῦ 18ου καὶ 19ου αἰῶνος, « Λαογραφία », vol. XVIII, 1959, p. 94—112, V. aussi Idem, *Academiile domneşti din Bucureşti şi Iaşi*, Bucarest, 1971, p. 249. V. aussi N. Camariano, *op. cit.*, p. 216.

[15] Mircea Anghelescu, *Preromantismul românesc*, Ed. Minerva, p. 119—123.

clue pas l'éventualité que le traducteur ait pris ces vers, non pas dans le « Σχολεῖον », mais du recueil d'Athanase Psalidas, où on les trouve également[16]. La découverte d'Alexandre Duţu de deux traductions manuscrites de l'« Ecole »[17] dont l'une intégrale — ne fait que renforcer le dilemme de Mircea Anghelescu, quant aux deux voies possibles qui s'offraient au traducteur. C'est précisément la mutation idéologique que reflètent de pareilles interventions des traducteurs qui préoccupe Alexandre Duţu. Il en a tracé le mécanisme dans une étude qui a en vue toute la période des « lumières » de la culture roumaine[18] et a signalé l'intérêt des changements opérés par Rigas dans le texte de Rétif, ainsi que du choix qu'il a fait de contes où parait le monde modeste des petits employés, des apprentis et des pauvres. A. Duţu y trouve les traits nouveaux d'une classe sociale en train de se former et dont les goûts ne sont plus ceux « des fidèles lecteurs des aventures d'Alexandre le Grand »[19]. La substitution des vers de Florian suggère à M. Anghelescu une remarque tout aussi intéressante. Ne s'agit-il pas — dit cet auteur — d'un début de transfert que l'intérêt pour la lyrique pastorale de type Florian marque vers la lyrique « sentimentaliste », l'érotique directe si fréquente dans les miscellanées poétiques du XIX-e siècle ?[20] Ce phénomène qui fait penser à l'approche de la sensibilité contemporaine est d'autant plus plausible qu'il parait en même temps en Grèce[21], influençant et étant à son tour influencé par l'atmosphère des Principautés[22].

Un autre aspect de l'activité de Rigas que les recherches plus récentes viennent d'élucider, est celui de ses chansons révolutionnaires. Dès leur parution, ces chansons avaient connu un succès retentissant[23]. D'amples commentaires quant à leurs sources d'inspiration s'ensuivirent. Dernièrement, deux de ces chansons, qu'on savait être des imitations de la *Carmagnole* et du *Freut euch des Leben*s ont été identifiées de façon définitive. L. Vranoussis prouva en 1960 que *l'Hymne Patriotique* de Rigas n'imite que la mélodie de la *Carmagnole*, le texte étant bien celui d'un poème grec très connu[24]. Suivant la même méthode, Pan. Pistas retrouve, en 1969. le texte de la seconde chanson, qui est le «Τί κρατεῖτε, φίλοι καὶ ἀδελφοί », qu'on avait attribué à Stephanos Kanelos[25].

En ce qui concerne le problème si controversé du recueil des chansons de Rigas qu'on aurait imprimé clandestinement à Jassy, en 1814, Nestor Camariano a récemment classé le cas, en démontrant avec force arguments qu'une pareille édition n'a jamais existé. L'erreur s'explique, selon N. Camariano, par une confusion qu'on aurait faite avec une anthologie contenant aussi des fragments de ces chansons, parue à Jassy quelques années plus tard[26].

---

[16] A. Camariano, *Influenţa poeziei lirice neogreceşti asupra celei româneşti*, Bucarest, 1935, p. 9.

[17] A. Duţu. *Iluminism şi preromantism în cultura română. Mărturia adusă de traducerile din Rétif de la Bretonne*, « Rev. ist. şi teorie liter. », 21, 1, 1972. p. 129—136.

[18] A. Duţu, *Traducere şi remodelare în cultura română din perioada luminilor*, in *Probleme de literatură comparată...*, Bucarest, Edit. de l'Académie, 1970, p. 155—159.

[19] A. Duţu, *Iluminism...*, p. 134.

[20] M. Anghelescu, *op. cit.*, p. 122.

[21] C. Th. Dimaras, *Dix années de culture grecque dans leur perspective historique*, « Balkan Studies », 9, no. 2, 1968, surtout les pages 324—325, apud M. Anghelescu, *op. cit.*, p. 123.

[22] M. Anghelescu, *Ibidem*.

[23] C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, I, Paris, 1824 ; N. Traïkoff, *Rigas Velestinlis en Russie. Traductions russes de la « Marseillaise grecque » et du « Thourios »*, Athènes, 1839.

[24] L. Vranoussis, 'Ο «πατριωτικὸς ὕμνος» τοῦ Ρήγα καὶ ἡ ἑλληνικὴ «Καρμανιόλα», Athènes, 1960.

[25] Panaghiotis S. Pistas, Τὰ τραγούδια τοῦ «'Εγκολπίου» τοῦ Ρήγα, «'Ελληνικά», 22, 1969, p. 183—207.

[26] Nestor Camariano. Ἄσματα καὶ πονημάτια διαφόρων *Chansons et opuscules patriotiques publiés à Jassy en 1821 par un hétairiste*, 1966 (A.I.E.S.E.E.).

Les écrits politiques de Rigas [27] ont suscité le même intérêt des chercheurs grecs et roumains ces derniers temps. Le prof. Ap. B. Daskalakis, qui avait été l'un des premiers à étudier l'activité de Rigas, en publiant deux monographies à Paris, en 1937, a donné en 1962 une édition de la Constitution de la République grecque du grand révolutionnaire [28] et du texte de l'Acte Constitutionnel de la Révolution Française (1793) qui l'a inspiré. Le même auteur a publié plusieurs autres études sur « Koray et Rigas » (1961), « Rigas et Perraivos » (1962) et « Les plans révolutionnaires de Rigas » (1963).

L'interprétation juridique de la Constitution est due au prof. Pantazopoulos [29]. Il y donne en même temps un intéressant aperçu des conditions politiques et idéologiques qu'offrait la « diaspora » grecque de l'empire autrichien au révolutionnaire Rigas, ainsi qu'une analyse du « Thourios ». Ce dernier, malgré son inspiration française, laisse voir une inébranlable décision à réaliser la libération des peuples balkaniques par leurs propres forces [30]. Le « Chant de guerre » secoua l'hellénisme — nous dit C. Th. Dimaras — et les aspirations nationales des Grecs s'en nourrirent durant les années qui séparent l'effort de Rigas des luttes pour l'Indépendance [31].

L'écho des actions et des écrits politiques de Rigas dans les Principautés Roumaines — qui avait été étudié dans la période précédente aussi [32] — a enregistré, en 1962, la précieuse contribution du prof. Alexandru Elian [33]. Même si, pour une époque plus ancienne, les Grecs des Principautés étaient — à juste titre — considérés comme « conservateurs » et attachés au clergé phanariote [34], ils ne restèrent pas indifférents aux idées de Rigas, ainsi que le prouve le prof. Elian. C'est dans « les milieux de la bourgeoisie grecque des Pays Roumains » qu'il trouve « les traces d'une influence plus durable du message révolutionnaire de Rigas » [35]. Le codex grec 928, découvert à l'Académie Roumaine, contient des copies manuscrites du Thourios et du projet de Constitution, ce qui prouve que les brochures clandestines de Rigas — si rapidement disparues — avaient circulé dans les Principautés. Une tradition manuscrite différente du Thourios est signalée par le prof. Elian dans le ms. roum. 3078 [36], copié par ce Démètre Anagnostis qui n'avait pas poussé son effort — selon sa propre déclaration — jusqu'à copier le texte de la Constitution aussi. Seconde preuve de la circulation des écrits politiques de Rigas dans

---

[27] Pour la place qu'ils occupent dans l'histoire des idées, V. C. Th. Dimaras, *La Grèce des Lumières*, Genève, 1970.

[28] Ap. V. Daskalakis, Τὸ πολίτευμα τῆς ἑλληνικῆς δημοκρατίας τοῦ Ρήγα Βελεστινλῆ, Athènes, 1962.

[29] Nicolaos I. Pantazopoulos, Ρήγας Βελεστινλῆς, ἡ πολιτικὴ ἰδεολογία τοῦ Ἑλληνισμοῦ πρoάγγελος τῆς Ἐπαναστάσεως, Thessalonique, 1964.

[30] *Ibidem*, p. 25.

[31] C. Th. Dimaras, *Histoire*..., p. 196.

[32] Al. Elian, *Conspiratori greci în Principate și un favorit mavroghenesc: Turnavitu*, « Revista istorică », vol. XXI, 1935, p. 337—372; Nikos A. Bees, Ρήγας Βελεστινλῆς Φεραῖος καὶ ἄλλοι φίλοι καὶ συνεργάται του εἰς Μολδοβλαχίαν, ,,Ἐλευθερία », 8 aug. 1948; Dim. Ekonomidis, Ὁ Ρήγας Φεραῖος ἐν Βλαχίᾳ, ,,Ἀθηνᾶ'', t. 53, 1949.

[33] Al. Elian, *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie*, « Rev. roum. hist. », I, nr. 2, 1962, p. 487—497.

[34] N. Pantazopoulos, *op. cit.*, p. 13. Aux tendances conservatrices des Grecs des Principautés s'oppose les aptitudes révolutionnaires des communautés d'Autriche-Hongrie. V. aussi L. I. Vranoussis, Ρήγας, Ἔρευνα, p. 29. L'activité de Rigas a été rendue possible par « les conditions favorables pour le développement général et intellectuel des communautés grecques en Autriche » créées par le joséphinisme. V. C. Dimaras, *La Grèce*..., p. 55. Pour les contacts possibles de Rigas avec les Jacobins Magyars, v. Ö. Füves, *The Philike Hetairia of Rigas and the Greek of Pest*, « Balkan Studies », 12, 1, 1971. Sur les collaborateurs de Rigas, V. J. K. Vasdravellis, Οἱ Μακεδόνες συνεργάτες τοῦ Ρήγα βελεστινλῆ καὶ τὰ ἐπαναστατικὰ ρεύματα τῆς ἐποχῆς, Thessalonique, 1968, p. 3—17.

[35] Al. Elian, *La Circulation*..., p. 493.

[36] *Ibidem*, p. 495—497.

les milieux grecs de Moldavie, ce fait est mis en relation avec les circonstances de la guerre russo-turque de 1806—1812 [37].

C'est toujours à la présence de Rigas en Moldavie et Valachie qu'a trait l'étude si fournie de Nestor Camariano [38], qui reprend, en y jetant de nouvelles lumières, certaines questions en discussion. Le titre de « caimacam » de Craiova qu'on avait attribué à Rigas, n'est pas admis par N. Camariano [39], vu le silence des chroniques et des documents . C'est plutôt pour une courte collaboration du révolutionnaire avec le prince philo-turc Mavrogheni, qu'il penche, en rejetant également la fondation par Rigas d'une société secrète révolutionnaire, ce qui concorde d'ailleurs avec les conclusions du prof. Enepekides [40].

On ne pourrait passer sous silence les dernières découvertes d'archives, celles de Vienne surtout, qui ont aussi enrichi les données concernant Rigas. C'est surtout aux efforts de Gh. Laïos et Pan. Enepekides que nous pensons [41], ainsi qu'à d'autres de moindres dimensions, mais qui n'en sont pas moins intéressantes. C'est ainsi qu'Eleni D. Kakoulidi, en dressant un catalogue des manuscrits grecs de l'Institut Hellénique de Venise, fait mention d'un recueil miscellané de 1821—1828, contenant parmi d'autres textes des années révolutionnaires, le Thourios de Rigas [42]. Un écho tardif mais persistant des écrits du révolutionnaire, en Roumanie, paraît dans les documents littéraires récemment publiés [43], ainsi que dans les publications et les bibliothèques roumaines de la seconde moitié du XIX-e siècle [44].

La présence de Rigas dans ces dernières doit être rapprochée aussi de la place importante qu'il occupait dans la presse, le théâtre et la littérature des communautés grecques de Roumanie, qui n'ont jamais été isolées dans la vie culturelle et politique des Roumains [45].

C. Papacostea-Danielopolu

---

[37] Al. Elian, *Ibidem.*

[38] N. Camariano, *Cîteva considerații cu privire la revoluționarul Rigas Velestinlis*, « Studii », 17, n° 5, 1964, p. 1097—1116. Nous y trouvons un très complet état des recherches.

[39] *Ibidem*, p. 1100—1104.

[40] P. Enepekides, Ρήγας Βελεστινλής, 'Επιστροφὴ ἀπ 'τὸν θρύλο στὴν ἱστορία, Athènes, 1958, apud N. Camariano, *Cîteva considerații*, p. 1107.

[41] G. Laïos, 'Ο Βαρῶνος Λαγγενφελντ καὶ ὁ Ρήγας Βελεστινλής. 'Ανέκδοτα ἔγγραφα ἀπὸ τὰ αὐστριακὰ ἀρχεῖα; Pan. Enepekides, *Wiener Untersuchungsakten aus dem Jahre 1793 einer griechischen augenblichen Spionageaffäre*, «ἑλληνικά», 14, 1956, p. 379.

[42] Eleni D. Kakoulidi, Κατάλογος τῶν ἑλληνικῶν χειρογράφων τοῦ 'Ελληνικοῦ 'Ινστιτούτου Βενετίας, „Θησαυρίσματα", 1971, p. 249—273.

[43] *Documente și manuscrise literare*, Choisis par Paul Cornea et Elena Piru, Bucarest, Edit. de l'Acad., 1967, p. 172.

[44] Dianu, Gr. I., *Catalogul alfabetic de cărțile aflate în Bibliotheca Centrală din București*, II, București, 1869, p. 347.

[45] C. Papacostea-Danielopolu, *Relații româno-grecești la sfîrșitul sec. XVIII-lea și în sec. XIX-lea*, sous presse aux Editions de l'Acad. R.S.R.

H. DJ. SIRUNI
(1890—1973)

La « Revue des études sud-est européennes » accomplit un triste devoir en rendant hommage à Hagop Djalolian Siruni, président honoraire de l'Association des études orientales de Roumanie, dont la mort soudaine, le 8 avril 1973, prive notre Institut d'un ami de longue date. Nous étions beaucoup à voir en lui un guide avisé et respecté.

Né le 19 avril 1890 en Turquie, ayant fait des études de philologie et d'histoire à Istanbul, il semblait tout naturellement destiné à une carrière de professeur qu'il n'eut pas, cependant, la possibilité de connaître en son pays natal. S'étant engagé dans le combat pour la libération de son peuple, les Arméniens, il y fit preuve de patriotisme et de courage.

Le tournant décisif de sa vie se place en 1922, lorsqu'il vint en Roumanie, en suivant l'exemple de tant de ses ancêtres qui, longtemps avant lui, avaient trouvé cette terre miséricordieuse. Il s'y établit sur le conseil de Nicolas Iorga qui le retint au nombre de ses proches collaborateurs. Au maître qui l'avait accueilli si amicalement, H. Siruni allait garder une reconnaissance exemplaire. Il suffira de rappeler qu'il lui a consacré, avec ses dernières forces, un volume de presque 500 pages, qu'il eut heureusement le temps de voir imprimé à Beyrouth.

Cet ouvrage achève dignement un labeur remarquable par son ampleur. Il ne sera pas question ici de la partie littéraire de son œuvre: le journalisme, où il débuta comme étudiant, les vers et les pièces de théâtre. La veille de sa mort, il nous montrait avec joie et fierté une bibliographie de ses recherches historiques, publiée en Arménie soviétique à l'occasion de ses 80 ans ; plus de 600 titres sont la preuve d'une activité impressionnante. L'œuvre que nous lui devons est appliquée surtout au dépouillement des sources arméniennes ou ottomanes concernant l'histoire des Roumains. En même temps, sa profonde connaissance de la littérature médiévale arménienne lui a permis de rendre accessibles au public roumain de nombreux témoignages de nos anciennes relations avec le peuple arménien.

Ainsi a-t-il prêté attention aux récits de voyageurs et aux poèmes arméniens des XVI-e et XVII-e siècles, en y découvrant des informations sur les Roumains (voir, par exemple, *Aron Vodă, Răzvan Vodă și Eremia Vodă într-un poem al unui cronicar armean*, Acad. Rom., mem. secț. ist., s. III, t. XX, 1938, pp. 297—313, ou le fragment du mémorial de Simon Dbir Lehaci publié dans la collection *Călători străini despre țările române*, IV, 1972, p. 343—347). Après l'édition critique d'un précieux texte du XVIII-e siècle, réglant le cérémonial de la cour des sultans (*Domnii români la Poarta otomană*, Bucarest, 1941), H. Dj. Siruni publia deux monographies d'une grande valeur pour l'histoire économique des pays roumains : *Monetele turcești în țările române* et *Armenii în viața economică a țărilor române*. Il fut un des plus actifs collaborateurs des publications dirigées par N. Iorga et V. Papacostea, « Revista istorică » et « Balcania ». Lui-même, il fit paraître la revue « Ani » (1935—1938 ; 1941—1944) et fut parmi les fondateurs des « Studia et acta orientalia ».

En même temps, sans chaire, il enseigna, en prodiguant aux jeunes son savoir, en leur prêtant parfois ses propres manuscrits. Sa générosité n'était égalée que par sa modestie. Certes, il était facile de surprendre sa bonne foi, mais il était trop doux pour en garder rancune. Au soir de sa vie qui n'avait pas été exempte de souffrances, il en parlait sans amertume.

Né sujet d'Abdul-Hamid, il avait trouvé en Roumanie sa véritable patrie, envers laquelle sa fidélité ne faillit jamais. Ce n'est pas là le seul enseignement qui se dégage de cette longue existence ; on y doit ajouter l'amour désintéressé pour « le métier d'historien ». Pour le comprendre, il faut l'avoir entendu parler des trésors qu'il lui restait à mettre en œuvre et, surtout, de cette édition des papiers de Manouk-Bey Mirzaïantz, tellement révélatrice pour la vie politique et économique du sud-est européen au début du XIX-e siècle, mais dont la masse a effrayé, jusqu'à présent, tous les éditeurs.

Ceux qui l'ont vu près de la fin se souviendront de l'insouciante allégresse avec laquelle il comptait les milliers de pages de ses livres sous presse, de l'ardeur inlassable avec laquelle, dans sa quatrevingt-troisième année et ayant presque perdu la vue, il se remettait au travail, au milieu de centaines de livres poudreux, parmi lesquels on distinguait facilement les volumes de la « Revue des études arméniennes », à large tranche jaune, dans sa petite cellule de bénédictin, juchée en haut d'un escalier très raide, avec les fenêtres ouvertes sur le ciel. Se souviendront de lui aussi ses amis de San Lazzaro de Venise. Mais ceux auxquels reviendrait la charge de publier les lourdes piles de manuscrits de Siruni, ceux-là se souviendront-ils?

Andrei Pippidi

Советы и рассказы Кекавмена. Сочинение византийского полководца XI века. Подготовка текста, введение, перевод и комментарий Г.Г. Литаврина. (CECAUMENI *Consilia et narationes*. Novam editionem praeparavit, in rossicam invertit praefatione commentariisque instruxit G. G. Litavrin), « Nauka », Moscou, 1972, 742 pp.

Conservée dans un manuscrit unique, actuellement à Moscou (n° 436, Musée Historique d'Etat), l'œuvre de Cecaumenos, écrite vers les années 1075—1078, a été découverte et commentée pour la première fois par V. G. Vassiljevsky (1891), qui l'édita avec V. Jernstedt en 1896. L'Anglaise G. Buckler préparait une nouvelle édition en 1936—1941, mais elle n'acheva pas son travail. Si la traduction allemande donnée par H. G. Beck en 1958 apporta certaines précisions, un pas décisif est pourtant celui réalisé par le savant français Paul Lemerle dans son étude fondamentale publiée en 1960. Enfin, d'autres chercheurs ont fourni à leur tour des suggestions et des corrections utiles, tels : R. M. Bartikian (1965), N. Bănescu (1937—1938), I. Dujčev (1961), B. Fonkič (1971), J. Gouillard (1961), H. Grégoire (1930—1960) et V. Laurent (1931).

On sait de façon générale que le manuscrit moscovite est une copie indirecte, datée fort probablement du XIV^{e} siècle et effectuée à Trébizonde d'où elle passa au Mont Athos avant d'aboutir à Moscou en 1654. L'œuvre de Cecaumenos couvre les feuillets 136—229 d'un ensemble de 577 feuillets dus à cinq mains différentes ; elle a été divisée en paragraphes, fort probablement après coup, et se révèle d'une orthographe plutôt négligeante. De formation érudite, ses premiers éditeurs sont parvenus à lire correctement ce manuscrit, en nous donnant une édition acceptable, sans toutefois réussir à surmonter toutes les difficultés du texte. D'autre part ils manquaient, à leur époque, des moyens nécessaires pour une parfaite mise en valeur du contenu d'un tel ouvrage. De même que Maurice, l'auteur du traité de stratégie du VII^{e} siècle, Cecaumenos appartenait à la catégorie des dignitaires hommes d'action, vivant au milieu du peuple et sans trop de loisirs à consacrer aux lectures érudites, mais connaissant par contre très bien le terrain, les petites gens et leur langue. C'est ce qui fait des ouvrages de ces deux techniciens l'expression directe des réalités de leur temps, en mettant à notre portée de très bons instruments destinés à nous familiariser avec la société de l'époque respective. Il paraît que Cecaumenos avait pris connaissance de l'ouvrage stratégique rédigé par l'empereur Léon VI le Philosophe (886—912), qui — de son côté — avait puisé à pleines mains dans l'œuvre de Maurice, écrite au cours de la première moitié du VII^{e} siècle. Par conséquent, des liens étroits doivent exister entre ces trois ouvrages, qu'il reste encore à approfondir et à étudier.

Pour préparer une nouvelle édition de l'œuvre de Cecaumenos il fallait prendre comme point de départ les acquis de V. G. Vassiljevsky (1881) et de Paul Lemerle (1960) et passer ensuite à l'analyse minutieuse du contenu, afin d'en retirer le plus de renseignements possibles quant à l'auteur même, à la structure de son œuvre et aux circonstances concrètes de sa rédaction. L'éditeur se devait ensuite de prendre connaissance de la littérature spécialisée se rapportant à ce sujet et des émendations proposées en vue d'améliorer le texte. Il devait aussi

se familiariser avec la paléographie, avant de relire le manuscrit et de tenter l'amélioration du texte en se fondant sur un appareil critique de facture philologique et sur un ample commentaire d'information historique. Ceci réclamait un effort de plusieurs années doublé d'une érudition multilatérale, car le contenu de cette œuvre est très riche, posant à chaque pas des problèmes de toutes sortes.

L'introduction à la présente édition offre au lecteur dans son ensemble toute les données réunies à l'heure actuelle en ce qui concerne l'œuvre et son auteur. Un faisceau de faits triés et appréciés avec soin, selon les exigences des éditions critiques majeures où il est courant que les éditeurs réunissent et discutent la totalité des informations existentes à un certain moment. Le texte se fonde sur une nouvelle lecture du manuscrit et sur un solide appareil philologique, complété d'une traduction russe et d'un commentaire développé auxquels s'ajoutent les index de matières, de noms propres et d'appellatifs qui facilitent sensiblement l'accès de cet ouvrage hautement intéressant.

Le résultat le plus précieux des recherches effectuées jusqu'à présent nous semble devoir être la conclusion relative au caractère unitaire de cette œuvre. Les conseils adressés à l'empereur — que certains savants considéraient comme appartenant à quelque autre auteur — ont été intégrés de façon organique à l'ensemble de l'œuvre qui comprend six parties distinctes : 1) Des conseils concernant les obligations du service en général ; 2) Le commandement des troupes ; 3) L'intendance ; 4) Les mesures contre les rébellions ; 5) Les conseils adressés à l'empereur ; 6) Les conseils adressés au toparque, c'est-à-dire au dirigeant local. Il s'ensuit que l'auteur avait établi un plan préalable, suivant lequel il a traité son sujet dans un enchaînement logique. Sans doute, il a introduit dans son ouvrage non seulement les fruits de sa propre expérience, mais aussi des connaissances acquises par la lecture, car son horizon dans le domaine de l'érudition livresque n'est pas si étroit qu'on pourrait le supposer, aussi ne convient-il pas de le sous-estimer, comme G. G. Litavrin semble enclin de le faire (p. 46).

L'auteur, un provincial aisé, au bout d'une longue expérience au service de l'Empire, met par écrit quelques-unes de ses pensées qui, si elles sont loin de la compilation érudite, n'en font pas moins leur profit de certaines lectures. Ses sources (comme il fallait s'y attendre dans le cas d'un dignitaire byzantin) sont en tout premier lieu les ouvrages d'idéologie religieuse ; viennent ensuite ceux de quelques historiens antiques et médiévaux et pour finir les traités classiques de stratégie et les règlements militaires, qui — comme de juste — ne pouvaient pas manquer. On constate l'aisance avec laquelle Cecaumenos manie la terminologie spécialisée, présente dans les œuvres de Maurice et de Léon le Philosophe, de même que dans tous les ouvrages analogues, grâce auxquels nous disposons d'une riche information en regard de l'organisation de l'Etat et de la technique de production du temps.

Si on compare l'édition Litavrin avec le texte établi par V. G. Vassiljevsky et J. Jernstedt en 1896, on constate un progrès évident, dont nous sommes également redevables aux efforts de tous les byzantinistes qui s'y sont occupés depuis. Toutefois, dans cette dernière édition, les titres grecs de chaque paragraphe ont été mentionnés seulement dans l'annexe l'éditeur les considérant comme inauthentiques. Par conséquent, nous avons un texte continu et ceux qui voudront en référer devront indiquer la page et la ligne, procédé généralement reconnu comme incommode. A notre avis, l'édition aurait gagné en opérativité, si l'éditeur avait pensé de marquer les diverses parties de l'ouvrage de chiffres romains et arabes, pour indiquer les divisions importantes, les chapitres et les sous-chapitres.

Notons aussi que l'éditeur ne s'est pas arrêté à un système unitaire de division des mots en syllabes. Par exemple : ἀνδ—ρός (118, 1), τάβ—λαν (158, 7), μνή—σθητι (244, 25), μνήσ—θητι (244, 27), τούλδο—ις (741), πολλ—ὰς (616), συγκαστ—ρῖται (258, 15), γινώσ—κεις (290, 18), γινώ—σκεις (292, 9), κατῆ—λθε (678, 14), *administ-ration* (699), *Beit-räge* (570), *Co-rpus* (36), *Io-rga* (521), *Recu-eil* (698), *The-ssalonica* (691), etc. Il est vrai que l'absence totale de système peut passer elle aussi pour un système appliqué avec persévérance par l'éditeur; aussi

évitons de nous montrer trop pédants; nous suggérons seulement qu'il vaudrait peut-être, mieux que les éditions érudites tiennent compte de la relative uniformité de procédés créés par les usages internationaux.

Un autre aspect négatif de cette édition résulte de la quantité des bourdons, coquilles ou autre fautes d'impression relevés aussi bien dans le texte grec que dans sa traduction russe.

L'érudition de l'éditeur se révèle multilatérale et d'une richesse hors commun. Notons, cependant, que l'origine du mot κατοῦνα (p. 356) doit être cherchée dans le substratum sud-est européen, ainsi que Norbert Jokl le pensait, plutôt que dans le latin ou l'italien. De même, la note sur les Valaques (p. 519—522) et sur l'origine des Roumains comporte des informations de valeur inégale et dont quelques-unes désuètes, alors que sa bibliographie se ressente de l'absence des grands ouvrages de D.A. Xenopol, C. Jireček, A. Philippide, N. Iorga, O. Densusianu, etc. Le nom de *Valah* ou *Vlah* ne peut avoir pour origine le mot *Gallicus*, dont le *G* se serait transformé en *V*. Sa véritable explication est la suivante : il y avait au centre et dans l'est de la Gaule une tribu celtique, appelée *Volcae*. Ce nom de *Volcae* passa chez les Germains dans les formes suivantes : v. all. *Walh*, *Walah*, *Valahisc* signifiant « Celte, Romain ». L'anglo-saxon le connaît sous la forme *Wealh* « Celte, étranger »; l'anglais médiéval *Walsh* « étranger »; l'allemand médiéval *Walch* « om de sang roman, italien ou français ». Donc, les anciens Germains désignèrent par le terme *Walah*, *Walch* d'abord les Celtes romanisés fixes dans leurs territoires, ensuite tous les Gaulois romanisés en général et, en fin de compte, tous les peuples romanisés de leur proche voisinage. Bientôt, le mot passa de l'allemand primitif dans le slave commun, avec des attestations dans le paléoslave (*Vlahъ*), le serbe ancien *Vlaška* « pays des Valaques », le polonais *Wloh*, le tchèque (*Vlah*), le néoslovène (*Làh* «Italien») , le serbocroate *Vlàh* et le bulgare (*Vlah*). On relève,dans les territoires slaves, deux aires : *Vla-* dans le sud et *Vlo-*, *Vol-* dans le nord et le nord-ouest. Elles montrent l'aboutissement d'une évolution phonétique intérieure chez les peuples slaves, alors que le slave commun ne connaissait vraisemblablement à l'origine qu'une forme unique. Ce nom atteste aussi que les Slaves sont partout entrés en contact avec la population romanisée avant le VII^{e} siècle, époque à laquelle remonte le commencement de différenciation dialectale au sein du slave commun. Du slave commun, le mot passa dans le grec byzantin, où sa signification se limita, pour désigner le « Roumain ou représentant de la population romanisée des régions danubiennes ». Enfin le *Vlahъ* du paléoslave mena à la forme *Olah* « Roumain » de l' hongrois.

H. Mihăescu

A. KOSTALLARI, *Mbi disa vecori strukturore e funksionale të gjuhës letrare shqipe të kohës sonë* (Sur quelques particularités structurelles de la langue littéraire albanaise de notre temps), Studime filologjike », 2/1970, p. 3—69 *

Par rapport à ses études précédentes [1], l'auteur donne cette fois un exposé plus ample des résultats auxquels sa recherche a abouti. Celle-ci a eu pour objet la base dialectale de l'albanais littéraire actuel et les modalités pratiques de l'unification de l'aspect normé de cette

---

* Réimprimé dans le premier volume du recueil *Studime mbi leks kun dhe mbi formimin e fjalëve në gjuhës shqipe*, Tiranë, 1972.

[1] *Sur les traits principaux de l'albanais contemporain*, « Studia Albanica», 2/1966 et *La langue littéraire albanaise dans la période de l'édification du socialisme*, ibidem, 1/1970.

langue, avec un regard particulier sur le développement de la variante littéraire. La seconde partie de l'étude est justement consacrée à l'étude de l'historique du processus de différenciation stylistique de ladite variante; l'accent tombe surtout sur les éléments extralinguistiques et, dans une moindre mesure sur la définition linguistique des styles.

La méthode suivie par l'auteur consiste dans l'essai de déceler les facteurs sociaux qui imposèrent une norme littéraire unique, en expliquant le stade actuel de la langue albanaise par son histoire même. En effet, pour des raisons historiques, depuis le commencement de la période nationale, l'albanais littéraire s'est développé dans deux variantes, à partir de deux dialectes. Le dialecte courant dans le nord du pays, qui, à son tour, donna deux co-variantes littéraires était le bénéficiaire d'une tradition plus riche et plus ancienne que celui parlé dans le sud, Ce sont les œuvres des écrivains modernes du XIX^{e} siècle qui ont élevé ce-dernier au rang de langue cultivée (processus minutieusement étudié par A. Kostallari dans son article sur les traits principaux de l'albanais contemporain, publié en 1966).

De l'avis de l'auteur, il s'agit d'une langue littéraire unique revêtant deux formes d'expression: les dialectes albanais ne procédant pas de deux systèmes distincts, il ne saurait être question de deux langues différentes. Toujours de son avis, le toske aura déjà accédé au stade de *koïné*, son évolution ayant dépassé les deux co-variantes du nord. Grâce à sa large diffusion, l'importance de cette forme de langue littéraire méridionale devait encore augmenter au cours de notre siècle et pour la souligner, l'auteur s'appuie sur des données quantitatives, en établissant par exemple la statistique parallèle des publications parues dans les deux formes de langues littéraires albanaises.

Les facteurs extra-linguistiques qui, selon A. Kostallari, facilitent le processus d'unification de la norme littéraire sont exposés en détail. Dans le cadre du nouveau système social, les mouvements de la population effacent peu à peu les frontières ethnographiques et géographiques, en affaiblissant aussi la relative autonomie de certaines petites régions. Du fait de la croissance considérable de la population pendant les dernières années, la moitié presque des citoyens albanais apprennent la langue littéraire enseignée de nos jours dans les écoles. L'école, la presse, la radio assurent, par conséquent, à présent la diffusion d'une langue unique.

La recherche de A. Kostallari apporte une solution inédite au problème de la base dialectale de l'albanais littéraire. Deux théories à ce sujet se sont confrontées à l'occasion des deux sessions scientifiques consacrées en 1952 aux problèmes de la langue albanaise littéraire. La première soutenait la thèse du dialecte toske en tant que base unique, alors que la seconde tendait à considérer les différences entre les deux langues littéraires comme absolues, donc impossible à réduire à une norme littéraire unique. Or, après avoir présenté de façon détaillée les phénomènes phonétiques, grammaticaux et lexicaux de la langue littéraire actuelle, l'auteurs arrive à la conclusion qu'elle constitue en réalité un système supra-dialectal. Considéré sous le rapport des similitudes et des différences dialectales, ledit système comporte trois catégories d'éléments, la majorité revenant à la catégorie des éléments communs. Il s'agit d'unités — propres aux deux dialectes — dont les traits sont les mêmes dans tous les niveaux de la langue. Lorsque les caractères phonétiques, grammaticaux et sémantiques correspondent dans leur majeure partie, les unités respectives sont considérées, elles aussi, des éléments communs. Toutefois, il y a en outre des unités dont les caractères sont différents dans les deux dialectes; ces différences s'expliquent soit par une évolution phonétique et sémantique qui aura rendu impossible l'identification de la source commune, soit par l'existence seulement dans l'un des deux dialectes de l'unité en question.

Sous le rapport de leur structure, les quatre niveaux de la langue actuelle se présentent comme suit. En ce qui concerne la phonétique, si l'on excepte les éléments communs, les traits les plus nombreux sont le propre du dialecte toske. Mais la langue littéraire a intégré dans son système, en établissant de nouveaux rapports, certaines particularités phonétiques qui représentaient par rapport aux dialectes des caractères spécifiques. C'est le cas du groupe vo-

calique *ue*, caractéristique du guègue, qui coexiste avec la diphtongue *ua* du dialecte méridional, parce qu'il exprime dans le système de la langue littéraire (et uniquement dans ce système) une différenciation morphologique (adj. ; *izbatuar*, n. *zbatues*) ou une différence au niveau de la formation des mots (*zbatuar/ i zbatueshëm*). Cependant, l'auteur, bien qu'il mentionne le principe linguistique coordonateur de ces phénomènes (principe qui consiste dans le maintien bien net des distinctions morphologiques au moyen des traits phonétiques) n'explique pas cependant le mécanisme par lequel la langue littéraire s'est appropriée cette spécialisation des fonctions.

L'absence et la présence du rhôtacisme en tant que phénomènes coexistants sont également signalées, avec cette précision que l'absence du rhôtacisme se révèle comme un phénomène vivace qui gagne chaque jour du terrain. Mais A. Kostallari n'explique pas les raisons de la coexistence dans la langue littéraire de ces deux phènomènes. (Le fait que le rhôtacisme est le propre des éléments de langue ancienne, alors que son absence caractérise la plupart des éléments nouveaux est susceptible de suggérer la nécessité d'une distinction ancien-nouveau.)

Pour ce qui est du domaine de la morphologie, l'auteur est à même de constater, grâce à l'examen de la distribution dialectale, que — exceptant les éléments communs qui constituent la grande majorité — c'est le toske qui fournit la plupart des traits. Toutefois, l'apport du guègue à la langue littéraire est beaucoup plus important au niveau de la morphologie, qu'à celui de la phonétique.

On ne saurait par contre parler d'une prééminence du toske ou du guègue dans le lexique, ni dans le système de la formation des mots.

La conclusion qui se dégage de cette étude est que la langue albanaise littéraire a commencé son développement à partir de l'aspect littéraire méridional. Elle s'est enrichie sur le parcours en s'appropriant, par un processus de fusion dialectale, un grand nombre d'éléments septentrionaux tenant notamment du lexique et du système de la formation des mots, ce qui détermina un changement des rapports initiaux. Selon l'auteur, la langue littéraire albanaise n'est pas un produit exclusif du dialecte toske, fait attesté par la présence des éléments communs aux deux dialectes, éléments définis par la présente recherche.

Fort probablement, au cours du processus qui devait contourer et fixer définitivement une norme littéraire unique, processus accompli dans la phase actuelle de la langue, la transition des deux variantes littéraires d'une seule langue a dû avoir lieu à travers une phase intermédiaire qui distingait une norme fondamentale d'une autre, secondaire (facultative).

Ainsi que l'étude de A. Kostallari le montre, pour l'explication du stade actuel du développement de la langue albanaise littéraire, il est nécessaire de procéder à maintes recherches de dialectologie et d'histoire de la langue litteraire.

Cătălina Vătăşescu

ALEXANDRU DUŢU, *Cărţile de înţelepciune în cultura română* (Les livres de sagesse dans la culture roumaine), Editura Academiei, Bucarest, 1972, 168 p.

Plus de trente ans se sont écoulés depuis la parution d'un livre que le nom de son auteur, André Maurois, et son titre même, *Un art de vivre*, semblaient destiner à un grand succès. Cependant, on ne l'a pas beaucoup lu, que je sache, et probablement personne ne l'a emporté dans les tranchées pour y puiser des encouragements ou la consolation des maux

de la guerre. L'heure était trop grave pour les avis banaux de l'amuseur. Lui eût-on prêté plus d'attention, on se serait aperçu que c'était la dernière tentative de renouveler une très ancienne tradition littéraire, celle des écrits parénétiques [1].

Témoignant du besoin, somme toute un peu naïf, de se fier à l'expérienced 'autrui, éprouvé par l'humanité de tous temps, cette catégorie de textes, du fait de la filiation ininterrompue qui relie le dernier chaînon aux livres de sagesse de l'antiquité gréco-romaine [2], permet mieux que d'autres formes de la culture écrite une étude de l'évolution des mentalités. Quelle sagesse enseignent-ils donc, ces conseillers silencieux? Celle du monde, bien sûr. Un monde dont on mesure parfaitement les changements à les suivre dans les manuels de savoir-vivre sujets à de telles modifications dans le temps que, à travers les traductions et les refontes successives, les règles en sont devenues méconnaissables.

Depuis longtemps les chercheurs auraient dû se repaître des ouvrages didactiques et moralisants par le moyen desquels se sont exprimés si bien les hommes d'autrefois. Or, au contraire, pour les relever du constant dédain où ils étaient tenus, il a fallu que la littérature édifiante du Moyen Age fût redécouverte par un des maîtres de la Sorbonne dans les dernières années du XIX-e siècle, Charles-Victor Langlois. Je renvoie ceux que ce grand nom de l'historiographie positiviste pourrait surprendre aujourd'hui aux lignes qu'il écrivait en 1908 dans l'introduction de *La vie en France au Moyen Age, d'après quelques moralistes du temps*, livre dont le charme fut subi, entre autres, par le Brémond des *Divertissements devant l'arche*. « Frappé des inconvénients de la quasi-séparation qui se perpétue entre la philologie et l'histoire », Langlois constate : « La plupart des historiens du Moyen Age négligent trop les documents littéraires qu'ils considèrent comme le domaine réservé des philologues ». Ce faisant, ils se condamnent à ne pas voir quelques-uns des principaux aspects de la société médiévale qu'ils se sont engagés à ressuciter.

Si Langlois allait jusqu'à concevoir « les livres d'histoire pour *le public éclairé* » (mot savoureux qui paraît son âge !) « comme des recueils de textes précédés de dissertations critiques, encadrés de commentaires sobres, assemblés avec discernement, groupés avec art », c'est qu'il ressentait profondément l'attrait du document. Chez Nicolas Iorga, élève de Langlois, cette passion influencera à tel point l'abord de toute œuvre d'art que l'historien roumain ne saurait plus lire une page de littérature sans l'interpréter comme témoignage sur son époque. Aussi a-t-il reconnu plus d'une fois l'intérêt de la littérature sapientielle pour cette histoire des sentiments et des mœurs qu'il ne se lassait pas de sonder.

Voici enfin un volume particulièrement consacré aux livres de sagesse en tant qu' « œuvres-témoins ». L'auteur a entrepris à son tour le dépouillement d'un grand nombre de ces écrits. Son investigation ne couvre qu'en partie le large champ des littératures sud-est européennes, mais déjà, pour la culture roumaine, les premiers résultats de l'enquête peuvent être considérés comme définitivement acquis.

Rien qu'à parcourir l'index des œuvres analysées, on se rend compte de la difficulté d'un classement, car la plupart d'entre elles participent simultanément de l'exhortation religieuse, de l'avertissement pédagogique et de la réflexion politique, à divers degrés. Le problème se révèle inséparable de celui de la nomenclature. On nous montre le besoin de changer les étiquettes imposées par Cartojan ou Russo, mais parler, avec A. Duţu, de livres de comportement » ne nous avance pas tellement puisque l'ambiguïté reste, autant recourir donc au terme sanctionné par un long emploi, « livres de civilité ». La formule convient notamment

[1] Voir, sous un titre à peine différent, *L'art de vivre ou Recommandations utiles sur les moyens de vivre en paix et en tranquillité dans la société des hommes*, un « livre grec de 1794, cité par C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 48.

[2] Nous ne nous hasarderons pas à suivre A. Duţu, *op. cit.*, p. 27, qui remonte plus haut encore, jusqu'au « XXV-e siècle avant notre ère ».

à ces guides des belles manières de la lignée du *Galateo* de Giovani della Casa, brillamment étudié jadis par G. Călinescu, qui trouvèrent tant de lecteurs dans le sud-est européen aux XVIII-e et XIX-e siècles [3].

Par contre, dans la même région, d'autres modèles plus illustres, le *Cortegiano* de Baldassare Castiglione ou le *Perfect Gentleman* d'Henry Peacham, pour n'en citer que deux qui brossent le portrait du gentilhomme accompli, ne parvinrent jamais à se frayer chemin, faute d'y trouver des structures sociales pareilles à celles occidentales. L'idéal essentiellement aristocratique qu'ils prêchaient ne pouvait émouvoir une classe nouvelle, de récente accession à la culture, la bourgeoisie balkanique en voie de formation. L'image d'elle-même que celle-ci allait se forger dément par plus d'un trait sa lointaine origine érasmienne (voir dans ce livre les fréquents exemples d'adaptation de la *Civilitas morum puerilium*). Elle s'est faite aussi conforme que possible aux vertus « bourgeoises » et, au XIX-e siècle, n'est pas sans ressentir l'influence des moralistes anglais du siècle précédent. Les progrès de l'esprit rationaliste y sont visibles. Il n'est que trop facile de rapprocher le *Miroir de la Théologie*, écrit religieux byzantin traduit en roumain au XVII-e siècle, et, au début du XIX-e, cet autre titre, *Miroir de l'homme cultivé* (p. 18). Toutefois, prenons la *Chrestoétheia* qui connaîtra trois versions roumaines, dont l'une due au protosyncelle Naum Rîmniceanu. Aussi tard que 1834, cet humble moine valaque accablait encore de ses invectives Voltaire, « suppôt du diable, maudit par Dieu, précurseur de l'Antéchrist, séducteur, impie, philosophe des ténèbres de la damnation ». Il faudrait peut-être retenir cet exemple contre une interprétation trop hardiment rationaliste des livres de civilité.

Comment se fait-il alors que l'époque de leur plus grande diffusion ait été précisément le « Siècle des Lumières » ? On est tenté d'y répondre par la singulière remarque de Iorga : « au XVIII-e siècle les individualités manquent » [4]. A la suite d'un autre maître de sa jeunesse, Karl Lamprecht, Iorga était prêt à reconnaître en histoire des périodes d'individualisme, riches en personnalités nettement marquées, auxquelles succèdent de règle d'autres, caractérisées par l'aspiration vers l'uniformité. Alors, et alors seulement, il arrivera qu'on choisisse un type humain comme modèle pour réussir dans la vie.

Sur ce point, le livre que nous sommes en train d'examiner propose une autre réponse. L'épanouissement indéniable de cette littérature au XVIII-e siècle serait dû au renouvellement de sa substance. L'auteur range de tels écrits — souvent, des collections de maximes et d'exemples qui visent plus haut que les vrais livres de civilité, tout en ayant une moindre utilité pratique — en trois catégories : « miroirs du clerc », « bréviaires du lettré » et « manuels du citoyen », dont la succession chronologique sur trois siècles marquerait autant d'étapes dans l'évolution des intellectuels roumains, voire sud-est européens. On doit néanmoins se démander si cette évolution a réellement eu le sens unique d'une laïcisation progressive. Un tel doute n'aurait pas pu subsister si les recherches de A. Duţu eussent aussi porté sur toute une littérature religieuse, homiliaires ou recueils de miracles, qui demanderaient d'être inclus parmi les livres de sagesse, en raison de leur massive diffusion, surtout dans le milieu rural où ils trouvaient plus d'auditeurs que de lecteurs [5].

---

[3] G. Călinescu, *Studii şi cercetări de istorie literară*, Bucarest, 1966, pp. 25—33.

[4] N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti. Introducere sintetică*, Bucarest, 1929, pp. 106—107.

[5] Un exemple en est le « codex Voilcanu », étudié par E. D. Tappe, *A Rumanian Manuscript Miscellany in the John Rylands Library*, « Bulletin of the John Rylands Library », 42, 2, 1960, pp. 481—492, qui prouve que des scribes transylvains de la fin du XVIII-e siècle copiaient pour leur propre plaisir et l'édification des villageois la vie d'un hermite du Mont Athos écrite par St. Grégoire Palamas ou une histoire détachée des Annales de Baronius, pêle-mêle avec le Conte des fruits, une version roumaine antérieure à celle d'Anton Pann du Πωρικολόγος. Rien ne donne une idée plus exacte de ce milieu spirituel que les humbles xylogravures des livres de piété ou les scènes du Jugement Dernier peintes dans les églises des moindres villages.

Cette sorte d'ouvrages principalement conçus pour enseigner les bonnes mœurs méritent pleinement d'être considérés comme un véritable code moral consacré par la tradition et défendu par les institutions. Par conséquent, une analyse complète des textes ne saurait négliger leur conditionnement social. On y retrouverait ainsi la sagesse d'une classe, aussi clairement exprimée que dans les chroniques moldaves de Miron Costin ou de Neculce. Cependant, le problème pourrait être repris un jour ou l'autre, car l'auteur n'a fait qu'y toucher, à propos des recueils d'apophtegmes à l'usage des dignitaires phanariotes (p. 43). Il faut aussi ajouter que l'image qui se dégage de l'étude de A. Duţu est trop celle d'une société uniformément masculine. Elle gagnerait à être élargie par les ouvrages didactiques destinés à l'éducation des jeunes filles surtout après 1800 [6].

Ces livres, dits « sapientiaux » à cause de la méditation personnelle que leur lecture suppose, s'adressent soit au peuple — qu'il s'agisse de « chrétiens » ou de « citoyens » — soit, sur un autre plan, au prince appelé à le gouverner. L'auteur a réservé une place à part au genre d'écrits réunis sous le nom *speculum principis* et dont il retrace la lignée de très loin, à travers la tradition gréco-romaine et byzantine. Les pages qu'il leur a dédiées étant déjà parues, à peu de différences près, dans cette revue même (n°, 3, 1968, pp. 439—479), nous ne nous attarderons pas à les discuter en détail.

Tout en suivant le développement du genre dans la culture roumaine notre savant collègue vise ici à déceler dans les *Enseignements* de Neagoe Basarab, les *Conseils* adressés par Matthieu des Myres au prince Alexandre Iliaş ou ceux reçus par Moïse Movila de la part de son frère Pierre, métropolite de Kiev. les sources auxquelles ces auteurs ont puisé leur inspiration : les *Chapitres* du Pseudo-Basile et l'*Ekthesis* du diacre Agapet. Ces derniers textes se retrouvent ensemble dans deux manuscrits copiés à l'évêché de Rîmnic (mss. 3190 et 1788 de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest) qui conservent encore une version roumaine de la *Donatio Constantini*. Très justement, A. Duţu y voit un effet des sympathies de l'évêque Hilarion pour le catholicisme et de son attitude indépendante vis-à-vis du prince Constantin Brancovan [7]. Hilarion étant déposé en 1705, son successeur sera Anthime l'Ibère, dont les recommandations à Etienne Cantacuzène, Νουθεσίαι χριστιανικο πολιτικαί, composent une *Politique tirée de l'Ecriture Sainte* comme Bossuet en avait rédigé une pour le Dauphin et plaident la séparation des pouvoirs spirituel et temporel.

Pourtant, la conclusion qu'en a retenue l'auteur — conclusion provisoire, puisqu'il entend revenir prochainement là-dessus — nous semble prêter des visées trop ambitieuses aux hiérarques valaques. Pour eux, il n'était certes pas question, au début du XVIII-e siècle, de « réactualiser l'attitude de la papauté envers l'Empire » (p. 71) et de prendre le pas sur les princes. Relisons les deux superbes lettres d'Anthime écrites pour sa défense en 1712, lorsque Brancovan voulait lui arracher sa démission [8]. On y voit le métropolite soucieux seulement de faire une différence bien nette entre « l'honneur du prince » et « l'honneur de Dieu », qu'il a en garde. Si l'on parvient à démêler un sens à la politique religieuse de Brancovan — sa politique *intérieure* qui, ici aussi, est clairement séparée de sa politique étrangère, au rayonnement ecclésiastique de son pays jusqu'aux extrêmes limites de l'Orient orthodoxe, — l'emplacement choisi pour la plus grande fondation pieuse de son règne, le monastère de Hurezi, presque un hermitage au milieu des collines boisées de l'Olténie, loin de la capitale, doit avoir précisément ce sens-là. Or, il suffit d'un regard chez le voisin pour s'assurer que ces mêmes années sont celles où le

---

[6] Ralou Soutzo traduisit en grec moderne en 1819 les *Avis d'une mère à sa fille*, par la marquise de Lambert, un élégant manuel de morale mondaine.

[7] Voir V. Vasiliu, *Costantino Brancoveanu ed il Cattolicesimo. Alcune notizie nuove intorno alla sua politica religiosa*, « Ephemeris Daco-romana », III, 1925, pp. 110—128.

[8] Antim Ivireanul, *Opere*, Bucarest, 1972, pp. 226—234. Dommage que l'éditeur des œuvres d'Anthime ait sacrifié, de parti pris, les Avis à Etienne Cantacuzène.

césaropapisme russe aboutit à la suppression du patriarcat de Moscou que Pierre le Grand remplacera en 1721 par le Saint Synode. En donnant ses avis au jeune et pieux Etienne Cantacuzène, en encourageant les prétentions byzantines que ce lointain rejeton des *basileis* tenait de sa famille et léguera à ses fils, — c'est pourquoi il écrit en grec, — Anthime espérait tout au plus un redressement de l'Eglise, trop brimée par l'autorité laïque. Quand il fait contraster le pouvoir spirituel et le temporel, qu'il voudrait égaux et alliés, il se replie sur une position traditionnelle [9]. C'est au règne de Matthieu Basarab qu'il aurait fallu remonter pour retrouver l'équilibre idéal. Le signe manifeste en est, à mon sens, la représentation du prince et de métropolite agenouillés l'un près de l'autre, dans l'attitude des donateurs, sur deux icônes des années 1650—1660 [10]. Le fait que dans les deux cas il s'agisse du même métropolite, Etienne I-er, n'est sûrement pas un hasard [11] : on lui doit la première traduction roumaine d'un écrit parénétique byzantin, les conseils que Basile I-er était censé avoir adressés à son fils, Léon le Sage (voir note 24, p. 73).

Au cours du demi-siècle suivant, d'autres livres de chevet s'y substitueront, à commencer par la version roumaine des *Enseignements* de Neagoe, dont le meilleur manuscrit s'est justement trouvé en possession du prince Etienne Cantancuzène auquel Anthime va dédier en 1715 son opuscule (ms. 109 de la Bibliothèque de l'Académie de Cluj). Brancovan avait reçu en hommage de Sébastos Kyminitès les discours de Synésius de Cyrène et de Théophilacte de Bulgarie, tandis que son rival, qu'on s'imagine plus moderne, Démétrous Cantemir, était imbu de la sagesse d'Agapet au point de le faire traduire en russe en 1722, par le précepteur de ses enfants, Ilinski, pour l'édification du nouveau Justinien, Pierre le Grand [12].

L'exploration de la littérature parénétique roumaine du XVIII-e siècle continue avec l'époque des Mavrocordato, lorsque les Miroirs des princes, comme l'a excellemment reconnu l'auteur, modifiaient peu à peu leur caractère de normes sacrées pour ne plus exposer que les résultats de la réflexion des gouvernants sur l'essence du pouvoir : « tacitement, l'esprit laïque, maintenant protégé par les divinités de l'Olympe, marquera des progrès incessants » (p. 85). On le conçoit sans peine, l'éducation des premiers Mavrocordate ayant été confiée aux jésuites Les fines observations sur l'esprit dynastique qui anima ces Phanariotes, d'Alexandre l'Exaporite à son arrière-petit-fils homonyme, permettent de mieux comprendre Constantin Mavrocordato lequel, tout en faisant peindre par Liotard nombre de ses prédécesseurs, avec son propre portrait pour achever la galerie, exigeait de ses historiographes grecs et roumains une chronologie synoptique des deux principautés dont les armes accolées figuraient dans ses armoiries.

On souligne, à ce propos, l'intérêt des notes de lecture rassemblée par Nicolas Mavrocordato (p. 43). Ce genre de « bréviaire du lettré » a été certainement très répandu dans la culture phanariote, à l'instar d'autres sociétés bureaucratiques—comme les mandarins en Chine

---

[9] *Ibid.*, p. 86. Prêchant en présence du prince, dont c'était la fête ce jour-là, Anthime a tranché de haut la question : « la couronne impériale est séparée de la mitre épiscopale... Le grand Constantin a dit avec raison aux Pères du premier Concile : « Vous, au sein de l'Eglise, et moi hors de l'Eglise, nous sommes installés dans la dignité d'évêque par Dieu ». A quoi Brancovan fait répondre par son historiographe officiel : « Oh, qu'il est injuste et indigne pour un ecclésiastique de s'immiscer dans les affaires politiques et jeter le trouble dans la cité et le diocèse où il se trouve et inquiéter le troupeau qui lui a été confié et offenser son bienfaiteur, celui qui l'a élevé à la dignité épiscopale, toutes choses très désagréables à Dieu et aux hommes » (Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu voievod*, p.p. A. Ilieş, Bucarest, 1970, p. 183).

[10] A. Efremov, *Portrete de donatori în pictura de icoane din Ţara Românească*, « Buletinul Monumentelor Istorice », XL, 1971, pp. 42—47. Jusqu'à présent on a passé sous silence la signification politique du double portrait.

[11] V. Cândea, *L'humanisme d'Udrişte Nasturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, RESEE, VI, 1968, pp. 268—271.

[12] C. Şerban, *Jurnalul lui Ivan Ilinski* (*1721—1730*), « Studii », VIII, 1955, p. 131.

sous l'Ancien Régime — où l'on considère la culture comme un instrument de l'ascension sociale. Plusieurs manuscrits grecs de Bucarest le prouvent ; sont cités notamment ceux ayant appartenu à un certain « Panayoti de Constantinople » qui doit être Nikousios, le grand drogman de la Porte.

Un dernier chapitre, intitulé « Ages et langages des livres de sagesse », permet à l'auteur de reprendre l'examen de la littérature sapientielle roumaine. Abordant les différents aspects qu'y a revêtus le rapport entre tradition et innovation, il se plaît à suivre les progrès sur la voie des Lumières, même lorsqu'ils sont cachés aux yeux moins avertis par le maintien des cadres anciens. Toutefois, le vin nouveau finira par crever les vieilles outres. Le commerce de librairie avec l'Occident portera un coup mortel aux vieux contes orientaux ou byzantins. Il n'y a qu'à ouvrir une de ces redoutables caisses de livres qu'on importait à Bucarest en 1797, son contenu reflète bien l'impact des Lumières : *De la souveraineté du peuple* (Paris, 1790), *La philosophie de la nature* (probablement, le *Système* de d'Holbach), des écrits de Mirabeau et de Frédéric II, une *Histoire de la Belgique républicaine*, même un *Manuel du citoyen* voisinent avec les mauvais vers de Dorat-Cubières, le *Journal d'une esclave persane* ou des brochures libertines telles que *Vénus dans le cloître*, *Délices du cloître* ou *la nonne éclairée*, *Les amants cloîtrés ou l'heureuse inconstance*, etc.[13] Dorénavant, les livres de sagesse auront vécu.

Sur le point de clore la patiente et subtile recherche qu'il leur a dédiée, l'auteur s'impose encore la tâche de recueillir et de commenter brièvement les termes fréquemment employés dans ces ouvrages et susceptibles d'en révéler les idées-force — utile ébauche d'un travail futur.

A. Duţu a eu l'heureuse inspiration de publier en annexe trois études complémentaires qui manquaient à la version française de son ouvrage (1971)[14]. La première n'est pas seulement une pénétrante analyse des positions adoptées par les clercs roumains à l'égard de la « translatio studii », donc de la prise par l'Occident d'un net avantage culturel sur l'Orient hellénique, mais aussi une méditation sur le tournant de la fin du XVII-e siècle qui décidera l'orientation de la culture roumaine, auparavant tiraillé entre ces deux pôles. La conscience de leur latinité attirera les Roumains, ceux de Transylvanie surtout, vers la terre natale de leurs lointains ancêtres jusqu'à ce que, au début du XIX-e siècle, l'Italie soit reléguée au second plan au profit de la France. A ce sujet, le lecteur retrouvera avec plaisir l'article sur *L'image de la France dans les Pays Roumains pendant les campagnes napoléoniennes*, véritable modèle de méthode et d'érudition. Il serait intéressant qu'un chercheur se propose de continuer cette étude « imagologique » pour l'époque de 1848, lorsque, en cherchant refuge à Paris, de nombreux révolutionnaires roumains auront l'occasion de confronter leurs idées préconçues à la réalité. Achevant de faire le tour des influences étrangères, d'autres pages cherchent le filon anglais dans la littérature morale sud-est européenne.

La thèse de A. Duţu est un livre très dense, documenté à souhait. Sachons-lui gré d'avoir mis en pleine valeur tant de textes remarquables de la littérature ancienne. Faut-il le dire, ce qui nous émeut le plus c'est de retrouver, codifiées depuis des siècles, la sagesse et la courtoisie que Tudor Vianu, pris au charme de telle page de Sadoveanu[15], reconnaissait naguère comme les qualités essentielles du peuple roumain.

Andrei Pippidi

---

[13] Voir l'inventaire complet dressé par la police, *Hurmuzaki*, XIX/1, pp. 815—816.

[14] A. Duţu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine. Introduction à l'histoire des mentalités sud-est européennes*. Bucarest, 1971, 191 p. (Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen. Etudes et documents concernant le Sud-Est européen, 3).

[15] Tudor Vianu, *Literatură universală şi literatură naţională*, Bucarest, 1955, pp. 239—243.

VLAD GEORGESCU, *Ideile politice și iluminismul în Principatele române* (Les idées politiques et les Lumières dans les Principautés roumaines), București, Editura Academiei, 1972, 226 p. (Academia de Științe Sociale și Politice, Institutul de Studii Sud-Est Europene. Biblioteca istorică XXXII) *

En même temps qu'un bref aperçu de l'historiographie roumaine de l'époque des « Lumières », l'auteur indique dans sa préface les catégories de sources et la méthode du présent ouvrage. Dès le début, il nous prévient de ce qui a été la principale difficulté de cette entreprise : le manque de sources spécifiques. Il a fallu rédiger une synthèse sur la pensée sociale-politique, sans avoir à s'appuyer sur une littérature de spécialité. Autrement dit, nos « penseurs » se laissaient chercher et à part quelques-uns (dont M. Cantacuzino, I. Tăutu, S. Marcovici), qui ont réellement rédigé des ouvrages socio-politiques, le sondage a été fait dans toutes les catégories d'écrivains. On a mis ainsi à contribution des écrits littéraires, juridiques, théologiques, historiques, philosophiques et même des notes et de simples correspondances. En somme, tout ces auteurs ne manquaient pas d'exprimer les idées politiques de l'époque (que ce fût en littérature, en droit ou en théologie) et cette vaste enquête nous semble plus importante que ce qu'aurait pu être l'analyse de l'œuvre de quelques penseurs seulement. Il suffit de réfléchir à la variété sociale qu'offrent ces écrivains et qu'on n'aurait sûrement pas eue en cas contraire, d'une catégorie d'intellectuels proprement dite.

Tout en soulignant la variété des sources, notons aussi leur richesse, ne serait-ce qu'en remarquant les textes des programmes de réforme et des mémoires politiques [1], qui à eux seuls représentent 208 écrits, d'un intérêt insigne. Si nous y ajoutons les œuvres de 79 écrivains, ainsi que les textes juridiques et administratifs de l'époque, nous aurons un aperçu de la base de discussion qu'on nous offre. La période étudiée (1750—1831) correspond — dans la pensée de l'auteur — à un moment essentiel de l'idéologie moderne roumaine, celui où s'est produit le changement qualitatif de la culture, de la mentalité et de la psychologie sociale, marquant la transition du féodalisme vers les débuts du capitalisme. Quant à la méthode employée, ce n'est pas celle d'une monographie. L'on a eu en vue surtout des aspects théoriques (même lorsqu'il s'agit de projets de réforme), tout en gardant un contact avec les réalités, dans la mesure où elles contribuent à les expliquer.

C'est ainsi qu'une première partie du livré s'attache à donner un tableau de ce que l'auteur appelle *La crise de la société féodale* et dont la principale cause est « La crise de la base sociale-économique et de la structure politique ». Ce premier chapitre esquisse le cadre international sensiblement modifié, surtout en ce qui concerne les relations roumano-ottomanes. D'une part, l'instauration des règnes phanariotes réduit la relative indépendance des Principautés, d'autre part, la situation internationale, déplaçant dans les Balkans et le bassin danubien le centre de la Question Orientale, qui avait pour corollaire la rivalité russo-autrichienne. La pensée politique roumaine allait en être profondément marquée, car le maintien de l'Etat et de l'intégrité territoriale posait bien des problèmes. Dans ce sens, les garanties d'un statut international des Principautés qu'elles obtinrent aux Congrès de Kuchiuk-Kainargi (1774),

* Une version anglaise de ce livre a paru aux Etats Unis : Vlad Georgescu, *Political Ideas and the Englightenment in the Romanian Principalités, 1750—1831* (East European Monographs), New York, East European Quarterly, Boulder et Columbia University Press, 1971.

[1] Dernièrement, ces mémoires ont été publiés. V. Vlad Georgescu, *Mémoires et projets de réformes dans les Principautés Roumaines, 1769—1830,* Bucarest, 1970 ; *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines 1831—1848. Avec un supplément pour les années 1769—1830,* Bucarest, 1972. Les deux volumes ont été édités par l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes.

Schischtow (1791), Jassy (1792), Bucarest (1812) ou Andrinople (1829) sont autant de succès de leur diplomatie. Dans le même chapitre, la crise économique, sociale et politique est expliquée tant par la persistance de structures vieillies, que par la gravité de la domination étrangère imposée par les Phanariotes. D'où l'état de profond mécontentement et l'opposition croissante des Roumains, l'aggravation de leurs conflits de classe. *L'esprit critique* (Chap. 2) s'aiguise, les mouvements antiphanariotes se multiplient, de véritables conspirations s'organisent. Les pamphlets et les vers satyriques attaquent les princes, l'administration, les abus. Les mémoires politiques contenant des programmes de réorganisation du pays constituent le moyen le plus original par lequel s'exprime la pensée sociale-politique de cette période. Enfin, cet esprit critique qui appelle une organisation plus moderne, aspire aussi à l'europénité du peuple roumain, car par europénisme on entend culture et civilisation, en opposition avec le monde oriental, dont on tend à se détacher.

C'est dans la seconde partie *Les érudits et les sources de leur pensée* (Chap. 3) que nous trouvons « les trois générations » de penseurs qui ont fourni par leurs écrits la matière de ce livre, entre la III-e décennie du XVIII-e siècle et le milieu du XIX-e. La première génération, qui réunit quelques personnalités particulièrement dynamiques, dont l'activité se rattache aux guerres de 1768—1774 et 1787—1792, a laissé « un nombre impressionnant de programmes politiques ». Mihai Cantacuzino, Enăchiță Văcărescu et Gavriil Callimachi en sont les principaux représentants, ainsi que l'évêque Chesarie de Rîmnic, les métropolites Iacov Stamate et Leon Gheuca et quelques érudits grecs, dont Petru Depasta et le prince Alexandru Ypsilanti. Très homogène, du point de vue social, cette première génération est formée surtout de grands boyards et de hauts prélats. Si leur programme politique et national exprime des idées avancées, ils sont par contre bien limités dans le domaine des réformes sociales. Ils marquent pourtant une étape nouvelle dans le développement de la pensée théorique. C'est vers la troisième génération que la composition sociale s'élargit et aux environs de 1830 on constate une « prééminence des éléments libéraux provenant de la noblesse petite et moyenne et de la bourgeoisie, qui allaient constituer ensemble, une nouvelle couche sociale, celle des intellectuels ».

En analysant la formation de ces écrivains, Vlad Georgescu remarque qu'elle a pour base l'ancienne culture roumaine, car les *Sources roumaines* (Chap. 4) (les chroniques, la littérature parénétique et les documents) sont pour beaucoup dans l'évolution de leur pensée. Mais ainsi que le souligne l'auteur, ce fonds roumain ne s'est pas développé de manière isolée, car il a été fortement influencé par les idées européennes. C'est sous le titre suggestif de *Dynamisme européen* (Chap. 5) que l'auteur esquisse les principales voies par lesquelles ces idées ont pénétré dans la culture des Principautés, en y ajoutant un chapitre sur les *Eléments sud-est européens* (Chap. 6) de cette dernière, c'est-à-dire l'influence grecque ancienne, les réminiscences byzantines, la « filière » néogrecque de la littérature occidentale, les contacts établis avec les Serbes et les conséquences qu'a dû avoir pour les Roumains la politique réformatrice de Sélim III. C'est dans la troisième partie du volume, intitulée *Les idées sociales-politiques*, que nous trouvons l'analyse des œuvres des penseurs roumains. En commençant par *Les théories sur l'homme et la société* (Chap. 7), l'auteur constate un déclin du sens religieux et l'existence d'un certain optimisme quant à la capacité des hommes d'influencer le développement de la société. P. Depasta et D. Philippide sont convaincus de la supériorité de la raison. L'idée du droit naturel pénètre dans les textes de lois (Le Code Callimah), de même que l'idée du contrat social est très répandue dans les actes princiers, les programmes politiques de l'année 1821 et les écrits politiques qui ont précédé les Règlements Organiques. Les garanties de stabilité et de sécurité qu'offraient le contrat social étaient invoquées par ces érudits afin de justifier théoriquement leur attitude antiottomane et antiphanariote, en affirmant « l'incompatibilité de la domination étrangère avec les lois naturelles du développement de la société et les prévisions du contrat social ». L'évolutionisme, la théorie des cycles et celle des âges ont d'illustres représentants parmi ces

écrivains roumains, qui en dépit de leur nostalgie pour la stabilité politique et l'essor culturel d'une époque révolue (le XVII^e siècle), gardent un indiscutable optimisme pour une future renaissance politique.

En s'occupant de *La structure sociale* (Chap. 8), telle qu'elle apparaît dans ces textes, l'auteur découvre d'intéressantes et très variées conceptions sur la notion de classe. Si les classes opprimées s'opposent — chez Tudor Vladimirescu — aux classes privilégiées, ces dernières ayant un rôle parasitaire, pour Iordache Rosetti-Roznovanu, seuls les boyards forment une vraie couche sociale. Très confuse encore, la notion de classe est rarement utilisée et pas avant 1800. Le caractère de la noblesse roumaine (noblesse de sang ou de robe?) est âprement discutée. Lorsque l'importance des dignités fut accrue après la réforme de C. Mavrocordat surtout, « les princes phanariotes cherchant à neutraliser la noblesse autochtone très turbulente », cette dernière s'y opposa en invoquant le manque d'ascendance noble des boyards petits et moyens. Une minutieuse enquête permet à l'auteur d'établir que peu avant l'adoption des Règlements Organiques, la question de la structure de la noblesse était au centre de l'attention des érudits et des hommes politiques roumains. Ce sont les Règlements qui ont beaucoup contribué à libéraliser la vie sociale roumaine en admettant, dans les rangs des boyards, de nombreux éléments bourgeois et intellectuels qui formeront au milieu du siècle l'aile radicale de cette classe. L'attitude envers les paysans ne dépasse pas les limites d'une sympathie que P. Depasta, D. Philippide ou I. Tăutu leur montrent dans leurs ouvrages. La bourgeoisie ne s'étant pas encore affirmée en tant que force politique et sociale importante, elle occupe une place bien modeste dans la pensée sociale-politique de l'époque.

Les idées professées par les érudits roumains sur les différentes formes de gouvernement sont présentées dans le chapitre 9 : *Structure politique. Formes de gouvernement.* Tout en se mettant généralement d'accord sur la nature monarchique du gouvernement des Principautés leurs vues diffèrent quant à la forme qu'elle doit prendre : absolue, limitée ou despotisme éclairé. La formule d'une république aristocratique a eu ses adeptes aussi, parmi les grands boyards, mais elle a provoqué les vives critiques de S. Marcovici en Valachie et de I. Tăutu en Moldavie, qui ont souligné son caractère rétrograde et conservateur. Une république bourgeoise n'est pas encore envisagée par les auteurs des projets de réforme et « l'anarchie de la foule » effraye même un représentant de l'avant-garde, comme I. Tăutu. On trouve pourtant un projet de république, qui malgré la prédominance de l'élément noble, ne manque pas d'avoir quelques traits démocratiques et représentatifs très accentués. Il s'agit de l'écrit du « logofăt » Dumitrache Sturdza, l'un des plus modernes de l'époque.

C'est en examinant *La théorie et la pratique du gouvernement* (Chap. 10), que l'auteur de ce livre pénètre au plus profond de la mentalité socio-politique des écrivains. C'est là qu'il traite le chapitre des *Réformes* qu'un puissant courant d'opinion préconisait avec insistance. Les mémoires et programmes politiques qu'on rédige se proposent de tout réorganiser, des structures administratives jusqu'aux institutions culturelles, en passant par la politique économique et sociale. On propose de changer le statut des dignitaires — salariés du prince — en fonctionnaires d'Etat. En même temps paraît la notion de responsabilité et une politique fiscale destinée à éviter la corruption est suggérée par les intéressants projets de réorganisation du Trésor public de Iordache Rosetti-Roznovanu et Barbu Văcărescu.

On peut suivre l'influence des « Lumières » en matière de politique économique aussi. La liberté du commerce — qu'entravait le monopole ottoman — est constamment réclamée par I. Rosetti-Roznovanu, D. Fotino et Tăutu. Grégoire IV Ghica, dans une chryssobulle de 1824 donne une véritable définition de la politique économique et propose même, dans une de ses lettres, la suppression des douanes intérieures. Ce prince se montre particulièrement actif dans ce domaine, en s'occupant aussi — sans réussir — de la question du crédit que le chaos monétaire de l'époque phanariote rendait impossible.

Parmi les plus intéressants échos des « Lumières » enregistrés par l'auteur de ce livre, notons celui de l'évolution de l'individualisme, en opposition avec les anciens idéaux collectivistes et médiévaux. Le concept de « propriété », l'idée de légalité et même une véritable théorie du « Habeas corpus act » roumain paraissent dans la Constitution de Tăutu, dans le Code Callimah et dans les mémoires de M. Cantacuzino, D. Sturdza et Rosetti-Roznovanu, qui tendent à réglementer les rapports individu-Etat. Les droits des citoyens préoccupent vivement ces écrivains qui demandent la liberté de la parole, la liberté des voyages, la tolérance religieuse.

Dans le Chap. 11 : *Le statut international et le problème de la souveraineté*, l'auteur poursuit les efforts des Roumains pour une existence politique propre, ayant pour but la création d'un Etat roumain libre et unitaire, en vertu de leur droit historique qu'avaient reconnu les « capitulations ». Un permanent souci d'autonomie se dégage des projets. Le problème territorial laisse voir des tendances d'unité visant à reconstituer l'ancien territoire de la Dacie.

Dans l'opinion de l'auteur, « l'évolution historique du peuple roumain est pour la plupart des érudits une lutte entre l'Orient et l'Occident, entre les formes d'organisation, de culture et de civilisation européennes et asiatiques ». Cette mentalité, nous dit Vlad Georgescu, a été pour le peuple roumain un obstacle pour un resserrement de ses liens avec les peuples balkaniques. La pensée politique roumaine ne manifeste pas d'idéal pan-balkanique. Pourtant l'idée d'une lutte commune contre les Ottomans, ayant pour base la communauté de religion et l'influence russe, a existé parfois, comme par exemple en 1768 — 1774 et sous le règne de Constantin Ypsilanti, qui avait imaginé la création d'un Etat chrétien balkanique.

C'est un *Nouveau idéal patriotique et national* (Chap. 12), qui se dégage des textes analysés. L'auteur discute le sentiment de la romanité, le concept de citoyenneté, le patriotisme militant des écrivains de l'époque des « Lumières », leur lutte pour une culture nationale. Il constate qu'en 1831, une conscience nationale s'était constituée dans ses lignes fondamentales, mais seulement pour une mince couche d'érudits. Ce n'est que plus tard qu'elles pénétreront dans la société « se transformant en véritables idées-force qui rendront possible l'Etat national roumain ».

Les *Conclusions* du livre portent sur le caractère nettement concret, pragmatique de la science politique des Roumains et sur la prédominance du problème du statut international des Principautés. L'intérêt constant pour la politique extérieure, une large diversité en ce qui concerne la politique intérieure, mais une grande réserve pour les problèmes sociaux s'expliquent par l'appartenance des écrivains à la grande noblesse. Si les conceptions sur la structure politique sont dominées par un certain conservatorisme, on constate par contre une mentalité nettement progressiste en matière de politique extérieure. Si jusqu'ici on attribuait des tendances progressistes à la noblesse petite et moyenne, Vlad Georgescu constate que ce sont plutôt les grands boyards qui montrent plus de courage. En ce qui concerne le courant auquel apartiennent les « Lumières » roumaines, l'auteur pense que c'est bien celui de réformisme nobiliaire de l'Europe Orientale.

Enfin, une dernière conclusion qui porte sur le caractère de *décadence* de l'époque phanariote, condamnant toute une période qui eut d'incontestables mérites, nous semble un peu hâtive. Il suffit de penser qu'elle a rendu possibles les, « lumières » ! Peut-être que l'analyse de certains textes — ceux de Démètre Catardgi, par exemple — aurait atténué cette intransigeance. Daniel Philippide, si souvent cité dans ce texte, était bien son élève.

Peut-être aussi qu'un examen plus approfondi du climat intellectuel de l'époque aurait-il rendu plus visibles les contacts des Principautés avec la culture française. Si l'auteur parle de la muraille que les Phanariotes auraient élevée entre les Pays roumains et l'Europe des « Lumières », nous sommes plus tentés de leur attribuer une réelle contribution à « l'intégration européenne » [1] des Pays roumains. Princes phanariotes, secrétaires princiers et précepteurs tra-

[1] Récemment, une belle étude sur les origines du romantisme roumain a un paragraphe sur *Les Phanariotes en tant qu'intermédiaires de l'intégration européenne*. V. Paul Cornea, *Originile romantismului românesc*, Bucarest, Edit. Minerva, 1972, p. 48—53.

duisent les traités politiques de l'époque, lisent l'Encyclopédie, font traduire le dictionnaire de l'Académie Française, en introduisant aussi l'enseignement du français dans les écoles et dans les maisons des boyards. Les bibliothèques témoignent de la richesse des contacts établis avec la culture européenne. Ce brassage d'idées ne manquait pas d'introduire les « nouveautés » qui allaient alarmer les esprits conservateurs.

Que ce soit en politique ou en culture, cette formule d'« époque de décadence » appliquée aux règnes phanariotes est donc vulnérable. Il y a 30 ans, on avait déjà attiré l'attention sur l'insuffisance de pareilles formules [2]. Ce n'est pas en vain qu'il a fallu diviser en « phases » cette époque qui se refuse aux généralisations sur le plan grec aussi [3]. C'est parce que les conclusions de l'auteur s'appuient surtout sur les mémoires et projets des boyards roumains, que le jugement porté sur l'époque phanariote est en quelque sorte influencé par l'opinion des contemporains. On serait mieux placé en profitant davantage de la perspective historique.

Mais ceci ne fait que souligner la note personnelle du livre qui, par la richesse des sources étudiées, l'excellente économie des matériaux et son style, est une intéressante contribution à l'histoire des idées.

C. Papacostea-Danielopolu

ELIZA CAMPUS, *Înțelegerea balcanică* (l'Entente balkanique), București, Editura Academiei 1972, XXV—367 p. (« Biblioteca istorică » — XXXVI)

Ce livre voit le jour quatre ans après la parution de l'ouvrage de Cristian Popişteanu [4] traitant également des relations interbalkaniques dans la période d'entre-les-deux-guerres.

Sous un double aspect, la monographie de Eliza Campus s'ajoute d'une manière heureuse à la série de travaux consacrés à cette phase de la vie politique sud-est européenne. L'auteur a envisagé non seulement l'histoire du Pacte d'Athènes, mais aussi sa place sans les relations diplomatiques européennes des années 1919—1940. Elle a fait ensuite appel à des sources diverses (archives du M.A.E. de Bucarest, le fond « Romania » du M.A.E. de Rome, archive d'Etat de Potsdam) et à une littérature historique très riche qui offrent au lecteur un plus d'informations, plus de nuances et partant, des conclusions nouvelles.

Après avoir publié de nombreuses études concernant la politique étrangère de la Roumanie après la première guerre mondiale et une monographie sur la Petite Entente [5], E. Campus se propose dans ce livre de mettre en évidence « la contribution des Etats petits et moyens dans la lutte pour la sauvegarde de la sécurité, de la paix, notamment à l'époque où les nazis substituaient à la force du droit la force du poing » (p. XVII)

L'étude des relations entre les Etats du Sud-Est européen, de l'attitude de ces gouvernements face aux problèmes européens, ainsi que des positions des grandes puissances face aux événements des Balkans se déroule dans les trois parties de l'ouvrage : *Préludes* (p. 3—51), *l'Accomplissement de l'Entente balkanique* (p. 55—235), *l'Activité de l'alliance pour le maintien du statu-quo territorial* (*1938—1940*), (p. 239—367).

---

[2] Sextil Puşcariu, *Istoria literaturii române. Epoca Veche*, Sibiu, 1936, p. 183.

[3] Voir pour les principes à suivre et les nuances à établir dans toute histoire du « Phanariotisme », C. Th. Dimaras, Περὶ φαναριωτῶν, « Ἀρχεῖον Θράκης », Athènes, 1969, p. 117—140.

[4] Cristian Popişteanu, *România şi Antanta balcanică. Momente şi semnificaţii de istorie diplomatică.* Avant-propos de G. Macovescu, Bucarest, Ed. Politică, 1968, 324 p., annexes, index ; II-e édition en 1970 avec une post-face de A. J. Toynbee, qui paraitra en guise d'introduction à la version anglaise de l'ouvrage.

[5] Eliza Campus, *Mica înţelegere.* Bucarest, Ed. Ştiinţifică, 1968, 331 p. résumés en russe, français, anglais, allemand (p. 335—387), index.

Dans la première partie, E. Campus brosse le tableau des efforts qui visèrent l'instauration d'un climat de sécurité et de collaboration dans les Balkans, dans la troisième décennie de notre siècle. Les difficultés crées par l'attitude « presque dictatoriale » (p. 7) à l'égard des petits Etats à la Conférence de la paix, sont traitées d'une manière pertinente : l'auteur évoque le conflit gréco-turc avec des conséquences, les malentendus gréco-yougoslaves concernant le régime du chemin de fer Guevguelija-Salonique ou ceux soulevés entre la Grèce, la Bulgarie et la Yougoslavie par le statut des minorités, en précisant leurs rapports directs ou indirects avec l'évolution de la situation politique de l'Europe occidentale. Les rivalités anglo-françaises ou franco-italiennes, les accords unilatéraux de Locarno stimulèrent les initiatives des gouvernements balkaniques.

Placés dans ce cadre les résultats obtenus dans le sens d'un rapprochement des Etats balkaniques dévoilent leur signification immédiate : les pourparlers pour l'achèvement de la Petite Entente (1920—1921) préfigurèrent l'idée d'une future alliance des Etats balkaniques; la Conférence de Lausanne) nov. 1922 — juillet 1923) mit en relief les grandes disponibilités existentes pour la solution pacifique des questions litigieuses; les tratatives entre la Grèce, la Roumanie et la Turquie pour forger un Locarno balkanique contribuèrent à ce rapprochement. L'affirmation du principe « les Balkans aux peuples balkaniques » révèle cette même tendance vers l'unité face à la croissance des ingérences de la Grande-Bretagne ou de l'agression diplomatique de l'Italie fasciste dans cette zone. L'adhésion de quelques Etats du Sud-Est européen au Protocole de Moscou (févr. 1929), qui mettait en pratique le Pacte Briand-Kellog, reflète la politique réaliste de réglementation des relations avec l'U.R.S.S.

Dans la deuxième partie du livre l'auteur analyse minutieusement les étapes qui ont précédé la signature du Pacte d'Athènes, la signification de la création du nouveau organisme international, ainsi que l'activité déployée par les Etats adhérents, jusqu'à l'Anschluss. Les conférences balkaniques organisées à la suggestion de la Grèce (formulée par Alexandre Papanastassiou), se sont avérées utiles en ce qui concerne le rapprochement économique, culturel et scientifique ; sans avoir un caractère officiel, les réunions d'Athènes (5—12 oct. 1930), d'Istanbul (20—26 oct. 1931), de Bucarest (22—29 oct. 1932), de Salonique (4—11 nov. 1933) constituèrent une occasion heureuse pour préciser les positions des différents milieux sur les problèmes d'intérêt commun. Les rencontres ont préparé les entretiens au niveau gouvernemental, tout en obligeant les grandes puissances à préciser leurs attitudes face à l'effervescence diplomatique des Etats des Balkans. E. Campus souligne la variété des modalités auxquelles les hommes politiques de Roumanie, de Grèce, de Yougoslavie et de Turquie ont fait appel dans le but de capter l'intérêt de la Bulgarie et de l'Albanie à la réalisation d'une alliance. Bien qu'une telle idée n'a été repoussée par les milieux dirigeants bulgares, leur participation n'a été malheureusement, que purement théorique ; la formule du premier Mušanov exprime clairement cette attitude : « avec le pacte balkanique, mais pas dans son cadre ». En ce qui concerne l'Albanie, la tutelle de l'Italie fasciste, très irritée par l'idée d'une alliance balkanique, fut un obstacle insurmontable.

L'échec de la Conférence du désarmement et le réarmement de l'Allemagne, le développement du mouvement révisionniste et le pacte de non-agression entre la Pologne et l'Allemagne ont décidé la Roumanie, la Grèce, la Yougoslavie et la Turquie d'accélerer les préparatifs qui devaient mener à une alliance ; l'activité diplomatique des partisans du pacte pendant l'année 1933 fut couronnée de succès. En analysant les documents signés dans le Grand Amphithéâtre de l'Académie d'Athènes (9 févr. 1934) par D. Maximos, N. Titulescu, B. Jevtić et T. Rüstü Aras, l'auteur met en lumière les traits saillants de l'alliance : son antirévisionnisme, son caractère défensif et ouvert, en soulignant la fermeté de la réponse donnée aux tendances des Etats totalitaires. En considérant ce pacte un essai de système de sécurité collective dans les Balkans, l'auteur rapelle les mots que N. Titulescu pronnonçaient à cette occasion : le traité est, en effet, l'un des instruments de paix, les plus forts que nous puissons nous offrir. La

sécurité doit être conçue — continuait-il — d'une manière préventive, et non pas répressive. Si l'on arrive à la répression, cela signifie que la prévention n'a pas été suffisante. » (p. 120)

La conviction profonde des partenaires qu'ils avaient mis les fondements d'une œuvre de paix n'a pas été partagée par les cercles politiques européens. L'inventaire des échos suscités par le pacte est éloquent; agacement et mécontentement en Allemagne, Italie et Bulgarie, attitude contradictoire en Grande Bretagne, impression favorable en France, sympathie en Union Soviétique.

Un chapitre distinct, qui aurait pu constituer — à notre avis — toute une partie de l'ouvrage, intitulé *l'Entente balkanique et la sécurité collective* (p. 153—235), récapitule les attitudes de la jeune alliance face aux événements qui ont mis en peril la paix européenne pendant les années 1934—1938; en tirant un présage des actions révisionnistes, des funestes concessions anglo-françaises, de l'affaiblissement du rôle de la S.D.N., les Etats de l'Entente balkanique ont protesté énergiquement contre l'agression italienne en Ethiopie et contre l'occupation de la zone rhénane. Ce sont les années où, malgré les vicissitudes nombreuses engendrées par l'ébranlement de l'équilibre politique européen, qui marque aussi la cohésion de l'alliance, l'Entente balkanique est restée quand-même un facteur de stabilité; en ce sens, l'auteur s'occupe de la tentative de révision territoriale dirigée contre la Grèce (1935), échouée à la suite de l'intervention diplomatique de Titulescu, le président en fonction du Conseil Permanent de l'alliance. L'auteur souligne aussi le fait que la modification du régime des Détroits à la Conférence de Montreux eut « la signification d'une réplique de haute éthique internationale, en statuant la possibilité de la révision des clauses des traités seulement dans le cas où une telle révision sert la sécurité et la paix » (p. 196).

E. Campus est constamment préoccupée d'intégrer les questions balkaniques dans le contexte européen. Toutefois, quelques intérprétations suscitent des réserves; il est difficile, par exemple, d'accepter son point de vue selon lequel les accords italo-français de Rome (Janv. 1935) auraient eu comme but « l'arrêt des tendances expansionnistes allemandes » (p. 153). J.-B. Duroselle apprécie, par contre, que la politique de Laval « s'orientait vers un rapprochement sensible avcc lcs deux Dictatures. »[6] L'auteur insiste, aussi, sur l'attitude favorable de l'Entente balkanique vis-à-vis du projet de pacte oriental, préconisé par L. Barthou et M. Litvinov; mais sauf le traité franco-soviétique (2 mai 1935), le projet n'a pas eu d'autres conséquences à cause de la rigidité de l'Allemagne nazie et de sa future victime, la Pologne.

Des pages d'analyse dense sont consacrées aux traités unilatéraux de la Yougoslavie avec la Bulgarie (24 janv. 1937) et l'Italie (25 mars 1937), qui n'ont pas manqué de provoquer la méfiance des alliés, qui ont considéré ces pactes opposés aux principes de la sécurité collective. Néanmoins, au début de 1938, l'accord des alliés quant au respect du statut territorial était unanime, malgré leurs positions bien différentes sur d'autres questions (p. 235).

La dernière partie de l'ouvrage présente l'activité de l'Entente balkanique pendant les années confuses qui ont précédé le déclenchement de la deuxième guerre mondiale. Après l'Anschluss les actions de l'Allemagne hitlérienne dirigées contre l'alliance balkanique sont devenues systématiques. L'accord de Salonique (31 juillet 1938) donna aux alliés l'illusion de l'adhésion de la Bulgarie à la politique de sécurité. Mais, l'échec diplomatique occidental à Munich, qui marqua la faillite de la politique de conciliation, détermina la recrudescence du révisionnisme; les tristes conséquences de la politique de M. Stojadinović furent bien évidentes dans l'attitude du gouvernement yougoslave au cours de l'année bouleversante 1939. L'ample action diplomatique déployée par la Roumanie et la Turquie pour maintenir le caractère indépendant

[6] J.-B. Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris, Dalloz (4e éd.), 1966, p. 198.

de l'Entente balkanique, pour créer un front antinazi et un bloc des neutres se brisa aux pressions de plus en plus fortes de l'Allemagne et de l'Italie. Les succès militaires temporaires de l'Axe pendant l'été de 1940 détruisirent les fondements de l'Entente balkanique.

Ce livre dense, reposant sur une grande richesse de sources, s'impose à l'attention de l'historien. Il est regrettable que parfois les données trop abondantes empêchent une lecture suivie; quelques disproportions sont, d'autre part, frappantes : par exemple, tandis que les attitudes de l'opinion publique des pays balkaniques sont souvent évoquées, les références à l'attitude des divers milieux politiques roumains sont plutôt maigres. Le livre se ressent aussi de l'absence d'une bibliographie générale. Mais la précision et la pertinence de l'analyse critique de l'auteur assurent à ce livre, pourvu d'un bon résumé en français, une place insigne dans la littérature dédiée aux relations entre les Etats balkaniques pendant la période d'entre-les-deux-guerres.

Constantin Iordan-Sima

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: H. MIHĂESCU (*H.M.*); CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU (*C.V.*); TEODOR BODOGAE (*T.B.*); NICOLAE ŞERBAN TANAŞOCA (*N.Ş.T.*); ANDREI PIPPIDI (*A.P.*); J. IRMSCHER, R. D. Allemande (Irm); G. MIHĂILĂ (*G.M.*); ZAMFIRA MIHAIL (*Z.M.*).;

W. BAHNER, *Die lexikalischen Besonderheiten des Frühromanischen in Südosteuropa*. Akademie-Verlag, Berlin, 1970, 124 pp. (Sitzungsberichte der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig. Phil. -hist. Kl. Bd. 115, Heft 3)

Le latin a légué au sud-est de l'Europe deux langues romanes (le dalmate et le roumain), ainsi que quantité d'éléments de lexique dans les langues grecque (médiévale et moderne), albanaise, slovène, serbo-croate et bulgare. Préparer un rapport (Bericht) complet sur ce que la recherche de ce domaine a accompli depuis un siècle aurait débordé, sans doute, les forces et la compétence d'une seule personne; c'est pourquoi l'auteur a-t-il préféré limiter son investigation à un seul de ces grands chapitres, c'est-à-dire à la langue roumaine et ses dialectes, qu'il se propose d'étudier de façon exhaustive. Il a parcouru à cet effet bon nombre d'ouvrages et articles, publiés dans de nombreuses revues, parfois peu accessibles, en essayant d'en comparer les résultats et d'en retirer l'essentiel, afin de présenter une synthèse utile, enrichie d'observations personnelles, à ceux qui désirent s'initier dans cette branche. Compte tenu de ce que la plupart des contributions étudiées sont rédigées en roumain, indirectement l'auteur a rendu un grand service à la science en transposant ces résultats dans une langue de large diffusion internationale et les mettant de la sorte à la portée des spécialistes de partout.

Cet ouvrage traite d'abord de la position particulière du roumain dans l'ensemble des langues romanes. Il passe ensuite en revue les éléments autochtones, l'influence exercée par le grec ancien et byzantin, les emprunts faits du vieux allemand. Deux autres chapitres sont consacrés à l'analyse approfondie du fonds latin, en mettant au jour ses particularités par rapport aux éléments latins de l'albanais ou des autres langues sud-est européennes.

Disons, pour conclure, que nous avons affaire à une contribution des plus utiles. Elle sert aussi bien à orienter rapidement et sûrement le chercheur, qu'à lui épargner les longues recherches dans les diverses bibliothèques pour parcourir des revues spécialisées susceptibles de lui compléter l'information bibliographique nécessaire.

H.M.

E. BANFI, *Aree latinizzate nei Balcani e una terza area latino-balcanica* (*area della via Egnazia*). « Rendiconti dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere. Classe di Lettere », vol. 106, 1972, p. 185–233

Le latin du sud-est de l'Europe comporte sans aucun doute une certaine uniformité, facile à prouver au moyen des œuvres littéraires et des inscriptions : les faits linguistiques de ces sources n'offrent que de très légères différences par rapport aux faits similaires de l'Occident,

constituant l'expression locale de l'unité culturelle réalisée dans le cadre de l'Empire. Mais, en-deçà de la mince couche des sachants-lire, la majeure partie de la population suivait ses propres voies de développement dans des conditions infiniment variées d'une région à l'autre, engendrant nécessairement un incessant processus de différenciation et d'individualisation, encore plus accusé après la disparition de l'Empire. Par conséquent, il y aura dans cette région : deux langues romanes différentes (le dalmate et le roumain), des éléments latins — souvent divergents — dans le grec médiéval et le grec moderne, ainsi que dans l'albanais, le slovène, le serbo-croate et le bulgare. Donc, l'essai de déterminer les diverses aires du latin parlé grâce à une étude comparée des conséquences qu'il a entraînées se justifie pleinement. Malheureusement, les réalités s'avèrent d'une extrême complexité, ce qui oblige le chercheur de s'armer de nombreuses connaissances de toute sorte, impliquant aussi une longue durée d'initiation. On peut parler, en lignes générales, de cinq zones au moins : 1) celle du latin qui est à la base de la langue dalmate ; 2) le latin de Pannonie ; 3) le latin de la portion occidentale de l'antique *via Egnatia*, qui laissa des traces dans la langue albanaise ; 4) les éléments latins du grec médiéval et moderne ; 5) le latin de Mésie et de Dacie. La Pannonie n'en a gardé, elle, que de très rares vestiges. Fort probablement, le latin de Dalmatie et celui du bassin du Bas-Danube étaient assez différents l'un de l'autre vu l'« abîme » (comme certains linguistes le nomment) qui sépare le dalmate du roumain. Enfin, il y a des différences notables également entre les éléments latins de l'albanais et ceux du grec, car les ancêtres des Albanais actuels ont eu un contact direct avec une population de langue latine, alors que les éléments latins de la littérature byzantine, de même que ceux du néo-grec, ne reflètent qu'une influence savante. Il s'ensuit que l'étude approfondie du latin du sud-est de l'Europe peut contribuer à une meilleure connaissance de la genèse et de l'histoire des langues parlées là. Quelques corrections : alb. *kurt*, roum. *curte* — lat. *curtem* (p. 190) ; alb. *frashën*, *frashër*, roum. *frasin*—lat. *fraxinus* (p. 199) ; v. sl. *klatiti* — roum. *clăti* (p. 202) ; lat. *subla* — roum. *sulă* (p. 205) ; le roumain *materie* (« matière ») est un néologisme (p. 211).

H.M.

CHR. HANNICK, *Studien zu den griechischen und slavischen liturgischen Handschriften der Oesterreichischen Nationalbibliothek*. Wien, 1972, 175 p. (Byzantina Vindobonensia, Bd. VI)

La littérature byzantine a connu une production presque ininterrompue d'hymnes étroitement liés aux activités liturgiques, qui ont attiré et inspiré de nombreux poètes souvent restés anonymes. De génération en génération, ces hymnes furent transmis aux Slaves comme aux Roumains ; ils captèrent l'imagination de maintes séries de lecteurs ou d'auditeurs appartenant aux diverses classes sociales. Si l'on examine les livres d'hymnes écrits en roumain entre le XVI[e] et le XIX[e] siècle, on constate la continuelle amélioration de leur forme, ainsi que leur force d'adaptation à chaque époque. Il en a résulté une grande beauté poétique, qui témoigne du fait que dans ce domaine le talent a eu une part des plus actives dans le développement de la langue roumaine littéraire. Beaucoup de ces œuvres, créées par les Byzantins, les Slaves ou les Roumains sont restées manuscrites, enterrées dans l'oubli des bibliothèques et parfois définitivement perdues. C'est pourquoi il convient d'apprécier cette initiative d'explorer la Bibliothèque Nationale de Vienne et de publier les collections d'hymnes qui s'y trouvent. La présente publication en constitue un beau commencement. Ses textes, grecs ou slaves, sont également intéressants par leur contenu et par leur langue. Ils jettent un jour nouveau sur les rapports littéraires byzantino-slaves, enrichissant d'un seul coup les patrimoines de la littérature byzantine et du vieux-slave.

H.M.

ALI DHRIMO, *Formimi i mbiemrave në gjuhën e sotme shqipe* (La formation des adjectifs dans la langue albanaise contemporaine), « Studime Filologkije », XXVI (IX), 1972, 3, p. 43–83.

L'auteur examine les procédés de la formation des adjectifs dans l'albanais contemporain. Comme dans toute langue flexionnelle, les adjectifs y sont groupés d'après leur origine, en adjectifs primitifs, dérivés, nés de la conversion de quelque membre d'une autre classe grammaticale et en adjectifs composés. La catégorie des dérivés est la plus riche, englobant les : a) dérivés par préfixes (*i çmobilizuar*, ndërkombëtar) ; b) dérivés par suffixes (*frikacak*, *përsëritës*) ; c) dérivés à la fois par articulation (avec l'article proclitique *i*, *e*) et par suffixe (*i gurtë*, *i dobishëm*) ; d) dérivés par article, préfixes et suffixes simultanément (*i përgjithshëm*) ; e) dérivés par l'article proclitique (*i afruar*, *i mbajtur*, *i nisur*).

Les préfixes et les suffixes y sont présentés selon un ordre alphabétique. Dans presque chaque cas, l'auteur tâche de préciser une date (l'époque de leur productivité maximum), l'origine (la langue, par exemple *stër-* < lat. *extra*, ou la partie du discours pour laquelle ils s'avèrent plus caractéristiques), la productivité (par dialectes), les thèmes auxquels on les ajoutent. Toutefois, cette manière d'exposer les faits a l'inconvénient de négliger une série d'aspects communs à plusieurs suffixes ou préfixes.

En ce qui concerne la fréquence de ces moyens de formation des adjectifs, les plus nombreux sont ceux nés par dérivation, qui se classent de ce point de vue comme suit : tout d'abord, les adjectifs suffixés, ensuite ceux formés par l'articulation du participe (*i lindur*<*lindur* pp du verbe *lind*) et par le double procédé de l'articulation et de la suffixation (*i mprehtë*, avec l'article *i* et le suffixe *-të*). Ces deux catégories sont propres à la langue albanaise. Enfin, l'auteur étudie aussi la fréquence des suffixes et des préfixes.

Par rapport aux adjectifs dérivés, les adjectifs primitifs (*i bardhë*, *i lig*, *i verdhë*) sont beaucoup moins nombreux. Néanmoins, partant du matériel examiné, l'auteur constate que leur nombre est plus grand qu'on le croit d'habitude.

L'étude des adjectifs dérivés par préfixes et suffixes tient compte de la différence entre les affixes qui cessent d'être productifs (sans que l'auteur en donne des exemples) et ceux continuant à l'être. Quand ils deviennent productifs, les suffixes et préfixes d'origine étrangère sont considérés comme appartenant à l'albanais. Un caractère spécifique de la dérivation par préfixes réside dans le fait que dans la plupart des cas ils sont ajoutés à un thème adjectival, et rarement à un thème nominal.

Dans le cadre de la dérivation par préfixes, l'auteur attire l'attention sur un aspect moins discuté : celui du calque partiel ou total dans le cas des suffixes d'origine étrangère. Ils sont susceptibles d'être remplacés par des préfixes correspondants albanais, par exemple le préfixe *kundër-* peut remplacer le préfixe *anti-* dans un adjectif comme *kundërrevolucionar* (dont le thème est d'origine étrangère). L'éventuelle concurrence entre les deux préfixes n'entre pas dans la discussion.

Afin de démontrer la productivité des préfixes *ç-*, *mbi-*, *ndër-*, *pa-*, *para-*, *për* ainsi que celle des suffixes *-ac*, *-acuk*, *-ak -ar*, etc., spécifiques pour les verbes, respectivement pour les noms, pour les adjectifs aussi, l'auteur procède aux délimitations suivantes : dans le cas des préfixes — entre les participes des verbes dérivés (vb. *mobilizoj* > vb. *çmobilizoj* > pp *çmobilizuar* adj. *i çmobilizuar*) et les adjectifs résultés par dérivation des adjectifs correspondants (adj. *i mbiemëruar* < adj. [*i emëruar* < *emëruar*, pp du vb. emëroj) ; dans le cas des suffixes, la différence est faite entre les noms transformés en adjectifs par leur conversion d'une classe grammaticale à l'autre (*dorac* < *dorë* + *-ac*) et les adjectifs suffixés directement, analogiquement aux noms (sans toutefois que l'auteur en donne des exemples à cet égard).

Mais les cas discutés ne sont guère concluants, l'analyse pouvant être menée d'une façon ou d'une autre et même l'auteur aboutit en ce qui concerne les adjectifs dérivés par *-ac* ou *-acak* — par exemple — à la conclusion qu'ils ne représentent tout simplement que le résultat d'un passage de noms à la catégorie des adjectifs. C'est pourquoi, à notre avis, ces adjectifs pouvaient très bien être englobés dans la catégorie de ceux ayant pour origine la conversion des noms et des verbes dérivés.

Très productif dans le cadre de la double dérivation par suffixe et article (v. les exemples précités) s'avère le suffixe *-shëm*. Un autre groupe d'adjectifs a pour trait caractéristique le suffixe *-të* et l'article proclitique : *i artë* (en or, doré), *i gurtë* (en pierre) (adjectifs indiquant la nature d'un objet) ou *i flaktë* (enflammé) (qualificatif). Digne d'être retenu nous semble l'opinion de A. Dhrimo au sujet des adjectifs numéraux ordinaux de type *i dytë* : il estime que ces derniers doivent être analysés en y dégageant le suffixe *-të*, propre aux adjectifs discutés ci-dessus. Mais son étude ne fournit aucune explication quant à l'identité de structure morphologique constatée entre les adjectifs numéraux ordinaux et les adjectifs en *-të*.

Spécifique pour la catégorie, assez riche, des adjectifs formés par composition nous semble le type obtenu par l'appareillage de deux thèmes : nom + nom (*hundëshkabë, zemërlepur*) ou nom + adjectif (*jetëdhënës, mirëniohës*). Cependant, l'auteur n'insiste pas suffisamment sur le mécanisme de la formation de ce type d'adjectifs.

Cette étude de Ali Dhrimo est très utile pour la connaissance plus poussée de la formation des adjectifs dans l'albanais contemporain. On pourrait, toutefois, lui reprocher d'avoir renoncé à la discussion sémantique des suffixes et préfixes, annoncée pourtant par l'auteur dans son introduction. Des questions importantes sont ainsi négligées, telle l'identité sémantique entre les adjectifs dérivés par les suffixes *-ës* et *-shëm*. Nous retiendrons les conclusions suivantes : vue le nombre restreint des adjectifs primitifs, les dérivés sont ceux qui constituent la majorité, ainsi que les adjectifs composés, également très nombreux. L'une des modalités vivantes de la formation des adjectifs dans l'albanais contemporain est celle de la conversion à la classe des adjectifs du membre de quelque autre classe grammaticale — modalité sur laquelle cette étude attire tout particulièrement l'attention du spécialiste.

C. V.

JEAN GOUILLARD, *Le Synodikon de l'Orthodoxie*. Edition et commentaire dans la collection « Travaux et Mémoires » du Centre de recherches d'histoire et de civilisation byzantines, II, Paris, 1967, 316 pp.

Fruit d'un labeur des plus minutieux, cet ouvrage est fondé aussi bien sur les sources inédites fournies par plus de 50 manuscrits grecs datés des IX^{e} — XV^{e} siècles, que sur une vaste information bibliographique. Celle-ci s'appuie sur la littérature historique, dogmatique, juridique et hagiographique de l'époque mise à jour par les diverses études byzantines récemment parues dans différentes langues. Aussi l'ouvrage de l'éminent savant français s'impose-t-il par la précision de l'information et la clarté de l'exposé.

La première partie du volume (p. 1—118) est consacrée au texte proprement dit, son commentaire constituant la deuxième partie (p. 119—286). L'original grec et la version française publiés (p. 43—118) sont heureusement complétés par les trois annexes en langue grecque ajoutées à la fin.

Qu'est-ce que le Synodikon?

L'auteur du présent volume le définit comme un mémorial « spécifique de la capitale byzantine », composé dans le double but de ressusciter et de commémorer toute une série de décisions synodales des IX^{e} — XIV^{e} siècles (p. 37). Il a été rédigé pour fêter le « Dimanche de

l'Orthodoxie » (le 11 mars 843), célébrant la restauration du culte des icônes. Mais il s'agit en réalité d'un recueil réunissant différents passages empruntés soit aux ouvrages patristiques, soit à des décisions prises par les synodes, œcuméniques ou locaux, antérieurs à la moitié du IX^{e} siècle, emprunts qui devaient l'enrichir par la suite aussi, jusque vers le moment de la chute de Constantinople. L'œuvre comporte un double caractère : négatif quand elle anathémise les hérétiques de tous les temps, iconoclastes y compris (même ceux ayant vécu à une époque ultérieure aux règnes de Comnène et des Paléologue) ; positif — pour célébrer les exploits des empereurs, patriarches, moines et n'importe quels autres combattants du camp de l'orthodoxie. Une place lui fut réservée dans le cadre du service divin ; on la voit intercalée entre le Kyrie et les Actes ou ajoutée à la fin des matines. De toute façon, la règle observée dans la grande église de Constantinople comme dans les églises provinciales (où à l'ordinaire, et pour la couleur locale, étaient mentionnés aussi bien les noms des dirigeants politiques de l'endroit et des prélats du crû, que ceux des hérétiques les plus en renom) imposait qu'après l'éloge de la stricte observance de l'union hypostatique réalisée par la personne divino-humaine du Rédempteur — avec toutes ses implications pour la vie individuelle et pour le culte public —, après la célébration fastueuse des laudes et les formules consacrées de « longue vie ! » aux vivants et « éternelle mémoire ! » aux disparus (les diptyques), l'officiant clame « que l'anathème frappe » tous ceux qui ont failli envers la foi et le culte orthodoxe, depuis Arius, sans oublier les iconoclastes, les platonisants, les bogomiles et les latinisants. Cette règle s'était maintenue aussi jusqu'en 1700 (date après laquelle on commence à l'omettre) dans le Triode servant dans les églises roumaines. De nos jours, il n'en reste que le canon du patriarche Méthode, qui avait présidé le synode de 843, canon s'inscrivant dans l'ordre strictement ecclésiastique.

Conservé dans plusieurs versions différentes, le Synodikon ne saurait constituer un compte rendu absolument précis. Il ne représente, certes, pas la lettre même des décisions canoniques. Ce serait plutôt un fait de vie : l'explosion d'un afflux de forces caractérisant une certaine période dominée par l'un ou l'autre des partis qui s'affrontaient à Byzance et englobant la forte personnalité de quelque empereur, prélat ou érudit du temps qui parvenait à poser sa propre empreinte sur l'enseignement orthodoxe du moment.

Autre chose aussi. Il convient de ne point voir uniquement dans le Synodikon l'œuvre de l'Eglise, de ses prélats, ses moines, ses maîtres enseignants, car il reflète aussi le pouvoir politique de l'empire chrétien, avec tout ce que celui-ci comportait de meilleur et de pire. Par exemple, il y a eu sans doute de l'exagération dans le cas de ce philosophe platonisant Jean Italos (p. 239—252), condamné, sous les Comnènes, par deux synodes (1077 et 1082) : les choses ont été peut-être poussées trop loin en permettant l'ingérence dans la libre pensée d'une personne, traitée de « païenne » seulement parce qu'elle aimait la spéculation philosophique sans renoncer pour autant à se maintenir dans le cadre de l'Église (p. 188—201). N'oublions, toutefois, pas que nous nous trouvons en plein Moyen Âge. Ce fut aussi le cas de Nil le Calabrèse qui prônait la divinisation de l'homme ; d'Eustratius, métropolite de Nicée qui s'était permis de discuter un peu trop librement de la condition humaine du Christ ou encore — et surtout — celui de Sotérios Pantengénos, qui discourait sur le sacrifice de Jésus-Christ, afin de savoir s'il était dédié au Père seul ou à la Sainte Trinité au complet. Notons aussi dans ce même ordre d'idées la controverse présidée en 1166 par l'Empereur Manuel I^{er} Comnène et portant sur la formule biblique : « le Père est plus grand que moi » (Jean, 14, 28). Bien que condamnés et enregistrés comme tels par le Synodikon, ce sont là les témoignages éloquents de la profondeur et la finesse de pensée qui distingait les milieux dirigeants byzantins.

Un dernier grand courant de pensée, susceptible de s'inscrire à son tour dans le même développement historique, est celui connu sous le nom de *hésychasme*, que J. Gouillard désigne fréquemment aussi par le terme de « palamisme », courant qui compte également des héros et des vaincus (N. Grégoras, les frères Kydonès, etc.). Il convient cependant de noter à ce propos que des recherches plus approfondies — dans le genre de celles effectuées par

V. Krivochin et par D. Stăniloae — auraient permis de ne point minimiser et niveller, en le refoulant au rang de ceux déjà mentionnés, un phénomène qui s'est avéré vraiment décisif pour le renouveau de la spiritualité orthodoxe vers le milieu du XIV^{e} siècle.

A cette exception près, reconnaissons le mérite de Jean Gouillard d'avoir réalisé — notamment par rapport aux éditions précédentes de F. Uskenskij (1893) et de V. Mošin (1959—1960) — un ouvrage fournissant une riche moisson de données nouvelles tant relatives à l'époque des Macédoniens qu'à celle des Comnène et des Paléologue (selon la classification des manuscrits dans les trois groupes qu'il a définis et partant desquels il a étudié l'évolution du Synodikon). Un index des noms et des thèmes traités aurait facilité sensiblement la lecture de cet intéressant ouvrage — mais, sans doute, ce complément aurait augmenté de beaucoup son étendue.

T.B.

CHARLES ASTRUC, *Le livre III retrouvé du Commentaire de Théodore Méliténiotès sur les Evangiles (Parisinus Graecus 180)*, « Travaux et Mémoires », 4, Paris, 1970, p. 411—429, + IV planches.

Le *Parisinus Graecus 180*, manuscrit provenant de la fameuse collection de Jean Hurault seigneur de Boistaillé (mort en 1572), contient le commentaire de 131 péricopes évangéliques prises dans les Evangiles selon S. Matthieu (71), S. Luc (33) et S. Jean (27). Le commentaire est divisé en 9 *dialéxeis*, marquées par des titres rubriqués, dont il en ressort l'appartenance à un troisième livre d'un ouvrage plus grand. Chaque *diálexis* finit par un *ethicon*, une conclusion sur l'enseignement moral à tirer du texte évangélique commenté. Mutilé du début et de sa fin, le manuscrit ne donne aucune indication sur l'auteur et sur le titre de l'ouvrage. Le contenu et la structure du commentaire, ainsi que l'écriture du manuscrit prouvent qu'il s'agit du troisième livre d'un ample *diatessaron* de Théodore Méliténiotès (mort en 1393) dont on connaissait seulement les livres IV et V, conservés dans les codices *Vaticanus Graecus 684* (IV), *Ambrosianus H 17 inf.* et *Lesbiensis Gymnasii Mytilenes 6* (V) . En étudiant les *ethica* du *Vaticanus* S. Haidacher est arrivé à la conclusion que, hormis quelques formules d'introduction, de transition ou de conclusion, l'apport personnel de Méliténiotès y est très réduit ; l'écrivain byzantin ne fait qu'harmoniser des citations patristiques, puisées dans les *Eclogae* de son temps (v. « Byzantinische Zeitschrift), 11, 1902, p. 370—387). L'analyse d'une huitaine de pages du *Parisinus* permet à l'auteur du présent article de démontrer que les *dialéxeis*, les commentaires exégétiques de Méliténiotès sont elles-même faites de la même manière. L'écrivain byzantin n'est donc pas le commentateur dont on a vanté l'originalité, mais un « virtuose de la compilation ». On a pu rapprocher le texte d'une poésie de Méliténiotès, *Peri sophrosýnes*, de quelques passages des variantes Grottaferrata, Andros et Trébizonde du poème de Digénis Akritas. On en a conclu que le *diaskeuastes* du poème épique avait mis à profit ses lectures et l'on a vu dans l'influence méliténiote qu'il a subie un repère chronologique permettant la datation des variantes mentionnées. En se fondant sur le « cento-artige Charakter » de la poésie, Fr. Dölger avait affirmé que c'est Méliténiotès qui a subi l'influence de la Digénide. Les conclusions de Charles Astruc renforceront peut-être la thèse du feu byzantiniste allemand. Par la manière dont l'auteur allie la codicologie à l'histoire littéraire, l'article s'impose comme un modèle de virtuosité philologique.

N.Ş.T.

J. K. HASSIOTIS, Ἱσπανικὰ ἔγγραφα Τῆς κυπριακῆς ἱστορίας, Πέγαι καὶ μελέται Τῆς κυπριακῆς ἱστορίας, III, Leucosia, 1972, 145 p. + VIII pl.

L'auteur, dont l'activité de fouilleur d'archives se poursuit allégrement, à côté de son enseignement à l'Université de Thessalonique, en est à son troisième livre. Les deux précédents (sur le premier, voir le compte-rendu de N. Ș. Tanașoca, dans cette revue, VI/1968, pp. 539—540) ont tiré au clair de nombreuses tentatives de révolte en Macédoine, en Grèce continentale et au Péloponnèse, entre la veille de la bataille de Lépante et le début de la Guerre de Trente Ans. Tel est le riche sujet que, depuis une dizaine d'années, J. Hassiotis n'a cessé de cerner de toutes parts, d'« assiéger » — dirait-on. En effet, l'utile instrument de travail mis au point au Centre de recherche néo-hellénique d'Athènes, *Cinq ans de bibliographie historique en Grèce (1965—1969)*, ne compte pas moins de quinze notes et études publiées par l'auteur en ce bref laps de temps. Depuis, d'autres s'y sont ajoutées, notamment le beau volume Οἱ Ἕλληνες στῆς παραμόνες τῆς ναυμαχίας τῆς Ναυπάκτου, Thessalonique, 1970. Tous ces ouvrages s'appuyent sur le dépouillement d'un grand nombre de sources inédites des Archives générales de Simancas, des Archives d'Etat de Venise — ce dépôt des Frari merveilleusement inépulsable —, de la Bibliothèque et des Archives secrètes du Vatican, des Archives de la Compagnie de Jésus et du Collège grec de Rome, des bibliothèques de Naples et de Palerme. On se rend aisément compte quel effort patient, réfléchi et, partant, heureux font ces recherches, poussées parfois jusqu'à Berlin ou à Oxford, dans la toujours accueillante Bodléienne. Ceci qualifiait mieux que quiconque J. Hassiotis pour cette édition de documents espagnols pour servir à l'histoire de Chypre.

Les archives du royaume d'Espagne qui, il y a trente ans, ont fourni matière à un volume de documents concernant l'histoire roumaine (Al. Cioranescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele de la Simancas*, Bucarest, 1940) offrent aujourd'hui une moisson appréciable. Ce sont, pour la plupart, soit des ordres de paiement pour la rançon de Chypriotes pris, eux ou leur famille, par les Turcs, à l'époque de la conquête de l'île (1571), soit des rapports assez précis sur la situation économique et militaire de Chypre, en vue du débarquement espagnol qu'on estimait toujours proche et qui ne s'est jamais produit. De pareils rapports parvinrent à Madrid en 1578, 1587, 1609, 1610 et 1613. Les renseignements y abondent sur le peuplement, sur le paysage rural, sur la propriété foncière — par exemple, à propos des paysans asservis, les παροικοι qui, selon Giovanni Santa Maura, formaient sous la domination vénitienne le tiers de la population de l'île, « quali parici non potevano uscire dalli casali delli proprii padroni et andare ad habitare a casale di altri patroni, solum quando li patroni venessero in conventione fra loro di cambiare alcuno parico o parica... et detti parici manco si potevano accasare senza la volonta del patrone ». Cependant, certaines statistiques restent douteuses. Le nombre des habitants chrétiens en état de porter les armes a dû être parfois grossi à bon escient, pour encourager les projets espagnols : sinon, comment expliquer l'étiolement démographique qui réduit ce chiffre de 65 000 hommes à 28 851 (!) entre 1587 et 1613 ?

Dans cette région se fait sentir, vers la fin du XVI-e siècle, une puissante fermentation révolutionnaire. Elle aboutira en 1606 à un soulèvement antiottoman, vite étouffé pourtant. A la tête des Chypriotes mutinés on trouve Pedro Avendanio, comme chef militaire, et quelques évêques et protopapas. Parmi les protagonistes de l'agitation qui avait précédé la révolte, il y en a plusieurs dignes d'intérêt.

Tel, Petros Lantzas (« Pero Lançe »), connu par les travaux de M. Lascaris et C. D. Mertzios, qui offrait ses services au vice-roi de Naples en 1578. On n'osa pas les accepter, pour ne pas nuire aux négociations qu'était en train de mener à Constantinople Giovanni Marigliano, avec l'aide de ce Bartolomeo Bruti au sujet duquel nous avons recueilli quelques indications (voir la RESEE, X/1972, pp. 231—240).

Un rôle assez marquant dans les pourparlers entre les Grecs et la cour de Madrid revient à Timothée, dont le titre — « archevêque de toute l'île de Chypre et de la Nouvelle Justiniane »

— étonne parce qu'il évoque celui des patriarches d'Ochride, qui garde jusqu'à cette époque le nom byzantin de Justiniana Prima. Il est inutile de remonter jusqu'au VI-e siècle pour dénicher une Nova Justiniana dans Procope (*De Aedificiis*, IV). On serait tenté de voir dans ce Timothée qui en 1587 suppliait Philippe II d'intervenir au secours des Chypriotes le même personnage qui, en 1572, de Varsovie où il était auprès du nonce apostolique Commendone, signait comme « l'humble métropolite Timothée » une lettre au pape Pie V. J'ai cru même pouvoir lui assigner une place dans la succession épiscopale d'Ochride. Or, J. Hassiotis a reconstitué la carrière de cet ecclésiastique et il semble qu'il ait eu, avec le titre d'exarque d'Occident, la charge du diocèse orthodoxe de l'Italie méridionale, comprenant la Pouille, les Abruzzes, la Basilicate, la Calabre, la Sicile et Malte, à partir de 1566 et jusqu'en 1578, au plus tôt (Οἱ Ἕλληνες στῆς παραμόνες Τῆς ναυομαχας τοῦ Ναυπάκτου, p. 39, n. 2). Seulement, voici que, le 2 mars 1586, le patriarche Gabriel d'Ochride nomme un autre archevêque d'Agrigente « per essere legato o general luogotente del Patriarcha di Constantinopoli » (J. Krajcar, *Cardinal Giulio Antonio Santoro and the Christian East*, Rome, 1966, p. 90). Rien ne s'oppose à ce que l'année suivante Timothée ait occupé le siège de Chypre, pour être ensuite remplacé par Christodule, à une date antérieure à 1610. Entre ces prélats balkaniques itinérants, que de querelles ne soupçonne-t-on pas !

Un autre agent de la Sainte Ligue, dont parlent les documents publiés par Tomić, Cioranescu, le R. P. M. Lacko et M. Hassiotis lui-même, est Jeronimo Combi, entré au service espagnol à l'époque de Lépante et déployant pendant quarante ans une énergie inlassable pour persuader Madrid et Naples de s'engager, à l'occasion d'une insurrection toujours prête à éclater sur la côte albanaise, dans une guerre sans merci contre les Turcs. Pour l'y décider il ira en 1610 jusqu'à montrer au Roi Très-Catholique la menace de négociations entre les Grecs et les puissances protestantes qui, ainsi, gagneraient les premières la course vers Constantinople. Ses projets de croisade, dont les derniers, publiés dans ce volume même, datent de décembre 1613, comptent sur la prise de Chypre et de Jérusalem, avec la délivrance du Saint Sépulcre, en attendant que l'émir rebelle Fakhr-ed-Din ouvrît aux Espagnols les ports de la Syrie, afin que suive, au bout d'un étrange itinéraire, la conquête de la Perse et de la Hongrie — celle-ci étant pourtant convoitée par les Habsbourg autrichiens !

Ce côté chimérique de Combi l'apparente à un autre personnage, présent lui aussi dans ce recueil de documents, le célèbre aventurier élisabethain Anthony Sherley. Tandis que son frère aîné, sir Thomas, qui écrira plus tard un « Discours sur les Turcs », se morfondait dans un cachot de Constantinople, A. Sherley était en 1604 à Venise et tentait de gagner l'assentiment de Philippe III pour un plan d'invasion en Syrie, dont le succès aurait été assuré d'emblée par l'occupation de Chypre. Pourtant, sept ans auparavant, le même avait proposé au comte d'Essex d'employer son crédit auprès de la Porte pour que la flotte turque, en sortant de la Mer Rouge, vînt attaquer les colonies portugaises de l'Inde, possédées à l'époque par l'Espagne ! Ceci, avant que prît forme la Compagnie anglaise des Indes Orientales. La lettre, sans date, mais écrite probablement en 1597, se trouve à la Bibliothèque de Lambeth, dans les Bacon Papers (cod. Tenison 661, f. 262).

D'autres identifications sont moins aisées, moins certaines. Qui peut bien être en 1595 le rénégat « Vayvoda Flangino », favori de Mahomed III, dont il était même le beau-frère, par son mariage avec la sœur d'une sultane? Serait-ce Mihnea III, ancien prince de Valachie, qui avait abjuré en 1591 ? A moins que ce ne soit un autre des obscurs prétendants aux trônes roumains, si nombreux à Constantinople. Parmi les envoyés grecs à Madrid en 1609, qui ne tarderont pas à se rendre auprès du vice-roi à Naples, on signale encore un « Constantinos Postelnicos », de l'entourage du prince moldave Pierre le Boiteux (voir la Revue Roumaine d'Histoire, 1, 1971, p. 190—191).

Les documents édités par J. Hassiotis ne se bornent pas à l'histoire interne de Chypre, mais éclairent aussi, en quelque sorte, son histoire extérieure, à travers les projets de libération

qui ne cessent jamais d'être formés, dès le lendemain de la conquête ottomane. Devant le lecteur défile une foule de Chypriotes, bons orthodoxes ou rénégats (qui, parfois, finissent par se convertir au catholicisme), des marins, des pélerins, des soldats de fortune, des moines, et à la fin, on s'arrache au livre avec l'impression de leur présence vivante. On doit donc louer la sagacité du choix et la rigoureuse érudition de l'éditeur, à laquelle n'a echappé qu'une seule inadvertance : le document nr. 38 n'est pas de 1609, mais bien de 1607, comme le prouvent ces mots : «el año pasado de mil y seiscento y seis» (p. 62).

A. P.

EMESE NAGY, *Az ozorai ferences kolostor*, „Folia archaeologica", 20, 1969, 135—153.

1418 stiftete der in Ozora (Komitat Tolna) ansässige Florentiner Pipo d' Ozora (Filippo Scolari) ein Franziskanerkloster, dessen Bau 1423 beendet wurde. Es wurde nach 1543 durch die Türken zerstört und in seinen Resten 1957 freigelegt. Die Ausgrabungen, über deren Einzelergebnisse der Aufsatz mit Abbildungen und Plänen berichtet, bestätigen die literarischen Testimonia, denen zufolge das Kloster von Ozora im 15. Jahrhundert auch nach der Zahl seiner Mönche zu den bedeutendsten transdanubischen Niederlassungen der Franziskaner zählte. Analoge Anlagen befinden sich in Gyula und Szeged.

Irm

Π. Δ. ΜΑΣΤΡΟΔΗΜΗΤΡΗΣ, *Ὁ σεισμὸς τῆς Κρήτης (1508) καὶ ὁ Μᾶρκος Μουσοῦρος ('Ανέκδοτοι στίχοι τοῦ* (Hieronymus Bononius), „Θησαυρίσματα", 7, 1970, 127—138

Aus den Kodizes 2664 (1870) und 2666 (1872) des Museo Civico Correr in Venedig werden acht lateinische Gedichte des Hieronymus Bononius (Girolomo Bologni) aus Treviso, 1554—1517, bekannt gemacht, die sich auf das kretische Erdbeben von 1508 und den kretischen Gelehrten Markos Musuros (1470—1517) beziehen. Sie bezeugen freundschaftliche Beziehungen zwischen den beiden Literaten. Die Edition erfolgt mit allen erforderlichen philologischen Beigaben und einem nützlichen Sachkommentar.

Irm

ΦΑΝΗ ΜΑΥΡΟΕΙΔΗ, *Οἱ πρῶτοι πρόεδροι τῆς 'Ελληνικῆς 'Αδελφότητος Βενετίας (1498—1558)*, „Θησαυρίσματα", 7, 1970, 172—181.

Die 1498 gegründete Griechische Bruderschaft in Venedig hatte wie ähnliche Kooperationen (Scuole, Confraternite) einen Vorstand mit der Amtsbezeichnung Guardian (bzw. venezianisch Vardian) und später Guardian grande. Die Liste dieser Vorsteher bis zum Jahre 1558, von welchem die *'Αδελφότης Πρακτικά* vorlegte, ist von der Verfasserin auf archivalischer Grundlage erarbeitet worden. Sie erbringt 45 Namen und bedeutet einen erheblichen Fortschritt gegenüber dem, was 'Ι. Βελοῦδος, *'Ελλήνων 'Ορθοδόξων 'Αποικία ἐν Βενετίᾳ*, 2. Aufl. Venedig 1873, verzeichnete.

Irm

JANUSZ STRASBURGER, *Le philhellénisme en Pologne aux années de l'insurrection grecque 1821—1828*, „Balkan Studies", 12, 1971, 103—116.

Zeigt an markanten Beispielen die Bedeutung des polnischen Philhellenismus für die demokratische Bewußtseinsbildung.

Irm

ÖDÖN FÜVES, *The Philike Hetairia of Rhigas and the Greeks of Pest*, „Balkan Studies", 12, 1971, 117—122.

Die Ideen der Aufklärung wurden wegen ihrer Religionskritik von den griechischen Kaufleuten in Pest mit Zurückhaltung aufgenommen, während das Gedankengut der Französischen Revolution sehr viel intensivere Verbreitung fand. Das galt auch für Rhigas' Wirken und nicht zuletzt seine Hetärie, die in Zusammenhang mit dem ungarischen Jakobiner Ignác Martinovics gesehen worden ist. Mit Rhigas' Hinrichtung ging der organisatorische Zusammenhalt verloren, während die Freiheitsidee lebendig blieb.

Irm

EFSTRATIOS MAVROUDIS, *Relations de Liège avec l'insurrection hellénique. La presse — la fourniture d'armes*, „Balkan Studies", 12, 1971, 123—139.

Lüttich (Liège) war in doppelter Hinsicht an der griechischen Erhebung von 1821 beteiligt. Die 1814 erfolgte Zwangsvereinigung mit dem Königreich der Niederlande, die zur Union von Liberalen und Katholiken und endlich zur Revolution von 1830 führte, förderte das Verständnis für die griechische Situation. Die Presse informierte daher ausführlich und in philhellenischem Geiste über das Geschehen in Griechenland. Gleichzeitig hatte die florierende Rüstungsindustrie Lüttichs ein Interesse an dem griechischen Kriegsschauplatz, das die Insurgenten zu nutzen wußten.

Irm

C. N. VELICHI, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)*, Bucarest, Editions de l'Académie, 1970, 280 p. « Bibliotheca Historica Romaniae ». Études, 28.

Depuis longtemps déjà l'histoire des relations roumano-bulgares a trouvé dans les deux pays des chercheurs hautement intéressés par un tel sujet. Parmi les hommes de science roumains, le grand historien et philologue Ioan Bogdan s'impose comme chef de file dans ce domaine : ayant étudié avec une grande compétence les anciennes chroniques bulgares, il est aussi l'auteur de la première esquisse synthétique sur *Les Roumains et les Bulgares* (1895, en roumain). Il a été suivi dans cette voie par le prof. Petre Constantinescu-Iași, membre de l'Académie, qui a consacré à l'étude des rapports roumano-bulgares bon nombre de ses études, dont le dernier recueil a été publié en 1956 sous le titre *Studii istorice româno-bulgare*. Des recherches très assidues dans ce domaine ont été développées ces derniers temps par C. N. Velichi, connu par ses études publiées dans « Romanoslavica » et autres revues roumaines ou bulgares,

auteur d'une monographie sur les mouvements révolutionnaires de Brăila au siècle dernier : *Mişcările revoluţionare de la Brăila din 1841—1843*, publiée en 1958 et traduite en bulgare dix ans plus tard (Sofia, 1968).

Un autre ouvrage qu'il a publié ces dernières années est celui consacré à l'étude de *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare* (*1762—1850*) (« Bibliotheca Historica Romaniae », Editions de l'Académie, 1970, 280 p.). Ce fruit des recherches poursuivies par l'auteur est une ample synthèse, d'autant plus accessible aux spécialistes étrangers — et notamment bulgares — par sa rédaction dans une langue de diffusion mondiale. Fondé dans une égale mesure sur un riche matériel fourni par les archives et sur une vaste bibliographie (roumaine, bulgare et étrangère), C. N. Velichi nous offre un regard systématique sur quelques questions fondamentales, telles : « L'émigration des Bulgares en Valachie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle » ; « Les Bulgares de Valachie et leurs actions sur le plan politique » pendant la même période ; « L'émigration bulgare de Valachie et sa contribution à la renaissance culturelle de la Bulgarie dans la première moitié du XIX^e siècle ».

Ayant établi avec précision les étapes de cette émigration, à partir de la guerre russo-turque de 1768—1774 clôse par le traité de Kutchuk-Kaïnardji, ainsi que ses dimensions, la liste des localités choisies par les émigrés bulgares pour s'y installer, l'appui qu'ils trouvèrent auprès des autorités et du peuple roumain en général, l'auteur présente dans le chapitre suivant la participation des Bulgares émigrés aux côtés des Roumains aux conflits russo-turcs de 1806—1812 et de 1828—1829. Il s'occupe aussi de leur contribution aux mouvements révolutionnaires de 1821 et de 1848, sans négliger les entreprises menées à leur propre compte, surtout au cours des années 1841—1844.

D'une valeur toute particulière nous semble aussi le troisième chapitre de ce livre. Il est consacré à l'activité exercée dans le sens de l'éveil national et culturel du peuple bulgare, de la modernisation de son enseignement, du développement de sa langue littéraire et de la littérature moderne. Cette activité était conduite par les chefs de l'émigration bulgare en Valachie, avec le concours des Roumains et l'appui des centres d'émigration bulgare des autres pays (Russie, Serbie, Constantinople). C'est en Valachie que l'évêque de Vraca, Sofronij a développé la majeure partie de son activité et le premier livre en bulgare moderne dont il en est l'auteur a sorti des presses valaques (Rîmnicul Vîlcea, 1806) ; de même sa célèbre *Biographie*, il l'a rédigée en Valachie. C'est encore là que Petăr Beron rédige le premier Abécédaire bulgare moderne, en réalité un manuel scolaire complexe — publié à Braşov en 1824 (réédité en 1841, 1847, 1850 à Bucarest et en 1856, 1862 à Constantinople), qui allait devenir un livre de chevet pour toutes les générations d'écoliers jusqu'à la libération de la Bulgarie. Ce sont les Bulgares de Valachie qui supportèrent la majeure partie des dépenses réclamées par la fondation de la célèbre école de Gabrovo, dont le premier maître, Néophyte de Ryla, s'était rendu à Bucarest en 1834, afin d'y étudier les méthodes didactiques modernes. L'auteur souligne le fait que sur environ 200 livres bulgares imprimés dans l'intervalle 1800—1850, à peu près un quart, et des plus importants, sont sortis des presses roumaines de Bucarest (45), Braşov (1) et Rîmnicul Vîlcea (1).

Pour finir, C. N. Velichi étudie aussi la naissance de la poésie bulgare moderne, illustrée à ses débuts par des émigrés de Valachie. Notons en ce sens les noms de Démètre Popski avec son *Ode à Sofronij de Vraca*, écrite à Bucarest en 1813 ; Chr. Kostovič avec *L'éloge des Bulgares d'antan et de leur patrie*, publié également à Bucarest, en 1840 ; G. S. Rakovski dont les poésies portent l'empreinte de l'influence des poètes roumains V. Cîrlova, I. Eliade-Rădulescu, Gr. Alexandrescu ; Georges Pešakov, le poète roumano-bulgare.

Dans la série des monographies du même genre, parues ces dernières années en Bulgarie, ainsi qu'en Roumanie, le livre de C. N. Velichi constitue un apport précieux à la connaissance d'une étape importante des relations politiques et culturelles roumano-bulgares.

G. M.

BARBU SLĂTINEANU, *Studii de artă populară*, Bucureşti, 1972, 412 p.

Les Editions « Minerva » se sont faites un titre de gloire de la réédition des œuvres importantes de la culture roumaine. Dans le cas présent, elles mettent à la portée d'un large public de lecteurs les recherches du meilleur spécialiste roumain de la céramique populaire : Barbu Slătineanu. Ces recherches reflètent la connaissance approfondie de tout ce que l'art et la fantaisie du peuple roumain a pu produire dans ce domaine, partant d'une documentation très poussée dans tous les centres potiers de Roumanie et, en ce qui concerne les époques révolues, poursuivie grâce à l'étude d'une riche collection rassemblée par deux générations d'amateurs avisés, le tout complété par l'examen des matériaux archéologiques, ainsi que de la littérature spécialisée des autres pays et intégré dans une vue d'ensemble considérée avec une compréhension dépassant les limites d'un savant de cabinet. Si l'on y ajoute encore les vertus d'animateur culturel et de professeur de Barbu Slătineanu, il n'y a rien d'étonnant dans l'ample écho suscité par l'édition de ses œuvres complètes.

Le volume se compose des articles suivants : *Contributions à l'étude de la céramique roumaine, Trois plaques céramiques roumaines du XVI^e^ siècle, A propos des terres cuites de Suceava, Plaques céramiques roumaines du XVII^e^ siècle, La céramique de Cotnari, Figurines en terre cuite de tradition préhistorique, Artisans du peuple,* ainsi que les synthèses sur *La céramique roumaine* et *La céramique roumaine d'époque féodale.*

Paru en 1938, son premier ouvrage d'ampleur consacré à *La céramique roumaine* traitait des étapes du développement de l'art du potier depuis le néolithique inférieur jusqu'à nos jours. Les coordonnées d'une telle recherche sont constituées par la délimitation des aires de rayonnement pour chaque type spécial de poterie et des diverses couches d'influence, ce qui conduit à la mise en lumière de l'apport original roumain. Trois étapes d'évolution ont été cernées par cette recherche du développement de la céramique en territoire roumain : la période préhistorique, celle daco-romaine et des migrations, la période commençant à partir du moment de la fondation des états roumains.

L'ancienne céramique roumaine, confectionnée au Banat, en Olténie, dans la région de Bihor et autres zones de la Transylvanie, a perpétué notamment les formes romaines, tout en se servant de motifs décoratifs de tradition plus ancienne encore. Par contre, la poterie caractéristique au nord de la Transylvanie garde inaltérées les traditions byzantines. En effet, l'art potier de l'époque de formation des Principautés roumaines porte l'empreinte profonde de l'art byzantin (p. 80). Un rôle prépondérant en ce sens semble avoir eu la céramique byzantine du XIII^{e} s. — c'est du moins le point de vue de l'auteur, qui a été amendé par des découvertes ultérieures, comme nous le verrons ci-après. Cette céramique byzantine est arrivée dans les territoires roumains par voie fluviale ou maritime (cf. aussi p. 280). S'occupant en détail des différentes techniques céramiques, Barbu Slătineanu montre que la céramique roumaine de luxe s'est développée sous l'influence de celle byzantine, répandue dans beaucoup de pays européens où elle a donné lieu à diverses interprétations locales qui sont à la base des variantes locales du style byzantin dont le nombre est relativement important.

Il est intéressant de constater que certaines phases de l'histoire de la céramique roumaine, connues seulement depuis ces dernières années grâce aux découvertes archéologiques, ont été néanmoins induites par le discernement de celui qui se laissait guider par les termes de comparaison que pouvaient lui fournir des intervalles de temps longs de plusieurs milliers d'années et une production couvrant dans l'espace plusieurs milliers de kilomètres. Toutefois, les récents résultats archéologiques ont amendé l'idée d'une influence byzantine qui ne se serait exercée qu'à partir du XIII^{e} siècle, à l'époque de la fondation des premiers états roumains. En effet, les travaux du XIV^{e} Congrès international d'études byzantines ont abouti à un consensus quant à la continuité de la tradition byzantine en territoire roumain, telle qu'elle est

attestée par les matériaux archéologiques. Ces mêmes travaux ont également mis en lumière les innovations des artisans autochtones.

La seconde synthèse de Barbu Slătineanu, celle consacrée à la *Céramique roumaine d'époque féodale*, traite elle aussi de la poterie en tant que témoin de l'histoire du peuple roumain. Les vestiges de la production céramique mis au jour en Roumanie sont classés d'après le siècle auquel ils appartiennent et selon les influences qu'ils attestent. Après une évolution préhistorique qui s'enorgueillit de l'une des plus riches et des plus belles industries potières du monde, dont les diverses expressions devaient « fleurir et disparaître tour à tour jusqu'au seuil de l'époque historique » (p. 3), la poterie roumaine d'usage courant devait continuer les traditions autochtones tout en améliorant sa qualité. Elle témoigne d'une population sédentaire, qui usait de cette catégorie d'objets non seulement pour les besoins du ménage (tels que la conservation ou le transport des aliments), mais aussi en tant qu'objets rituels, revêtus de symboles magiques. La céramique d'origines variées a servi de source d'inspiration aux artisans autochtone, enrichie par la fantaisie de la création populaire. De cette manière elle est arrivée à une grande gamme de produits de qualité supérieure et d'une variété ornementale toute particulière qui la situe de nos jours encore parmi les matériaux ethnographiques d'une grande originalité. Les 250 photos complétant l'exposé de l'auteur sont une parfaite illustration des points de vue exprimés par l'auteur, constituant un panoptique de l'histoire de la poterie roumaine.

Z.M.

LIVRES REÇUS

BALLETTO, LAURA, *Statuta antiquissima Saone (1345)*, I–II, Gênes, Istituto Internazionale di Studi Liguri, Bordighera, 1971, I (280 p.) ; II (286 p.).

BARRACLOUGH, GEOFFREY, *An introduction to contemporary history*, Middlesex-England, Penguin Books Ltd, Harmondsworth, 1967, 284 p.

Bölge Ağızlarında Atasözleri ve Deyimler, II, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 175 p.

BOWRA, C. M., *Periclean Athens*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1971, 303 p.

CERISOLA, MADDALENA, *Gli statuti di Celle Ligure (1414)*, Gênes, Istituto Internazionale di Studi Liguri, Bordighera, 1971, 164 p.

COTTRAU, GIORGIO, *La tutela della Donna Lavoratrice*, I, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1971 191 p.

COUTELLE, LOUIS, *Le greghesco - réexamen des éléments néo-grecs des textes comiques vénitiens du XVI[e] siècle*, Thessalonique, Ἑλληνικά. [Περιοδικὸν Σύγγραμμα Ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν Παράρτημα, 1971, 140 p.

ČUBINAŠVILI, G. N., *Вопросы истории искусства, Исследования и заметки*, TOM I, Tbilisi, Издательство «Хеловниеба», 1970, 320 p. + 145 p. illustrs.

DEVREKER, J., *Une inscription inédite de Caracalla à Pessinonte*, Gand, Studia Historica Gandensia 157, 1971, p. 352–362 + 1 pl.

DIDIER, MIGUEL CASTILLO, *Antologia de la leteratura neohelenica*, I, Poesia (Poesia popular de la poesia renacentista cretense a Constantino Kavafis), Santiago de Chile, Coedicion del Centro di estudios bizantinos y neohellenicos de la Universidad de Chile y de la Editorial Andres Bello, 1971, 358 p.

Документи за учеството на Македонскиот народ од егејскиот дел на Македонија во антифашистичката војна 1941—1945 година (Егејска Македонја во ноб 1944—1945) [Под Редакцја , на: Ристо Кирјазовски, Васил Пејов, Тодор Симовски], TJ, Skoplje, Архив на Македонија, 1971, 557 p.

Geometri, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1971, 48 p. [Türk Dil Kurumu Yayınları : 333].

1000 Години од Востанието на комитопулите и создавањето на Самоиловата Држава, Зборник на материјали од Научната Средба одржана во Преспа од 10 до 15 октомври 1969 година, (avec des résumés en français), Skoplje, Институт за Национална Историја 1971 306 p.

GÖKBILGIN, M. TAYYIP, *Venedik Devlet Arşivindeki Türkçe Belgeler Kolleksiyonu ve Bizimle Ilgili Diğer Belgeler* (Extr. de : Türk Tarih Kurumu — Belgeler — Türk Tarih Belgeleri Dergisi, cilt : V–VIII/1968–1971/Sayi : 9–12), Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1972, 151 p.

GOTTSCHALK, HANS L., BERTOLD SPULER, HANS KÄHLER, *Die Kultur des Islams*, Frankfurt am Main, Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion, 1971, 480 p.

Gunda Béla (*Bibliographie*), Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem Könyvtára, 1971, 63 p.

HAMILTON, F. E., IAN, *Yugoslavia, Patterns of Economic Activity*, Londres, G. Bell and Sons, Ltd, 1968, 384 p.

Χρονικὰ τῆς Λαπήθου—Ἰούλιος—Δεκέμβριος *1970* (Μάρτιος *1971*), T. I, ii, Lapethos, Ἀφιέρωμα εἰς τὴν ἐθνικὴν Παλιγγενεσίαν, 1970/1971, 273 p.

Les Illyriens et la genèse des Albanais — Travaux de la Session du 3 — 4 Mars 1969 —, Tirana, Université de Tirana, Institut d'Histoire et de Linguistique, 1971, 253 p.

История на Българската Академия на Науките 1869—1969, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 261 p.

IZ, FAHIR, *Ingilizce-Türkçe Sözlük*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1971, 416 p.

JOVANOVSKI, TIHOMIR, *Теорија на монетарната рамнотежа во социјалистичкото стопанство*, Skoplje, Економски Институт на Универзитетот во Скопје, 1971, 387 p.

Yugoslav Workers' Selfmanagement (Proceedings of a Symposium held in Amsterdam, 7—9 january, 1970) [Edited by M. J. Broekmeyer], Dordrech-Holland, D. Reidel Publishing Company, 1970, 259 p.

KOUMARIANOU, AIKATERINI, Ὁ τύπος στὸν ἀγῶνα *1821—1827*, T. I, Χειρόγραφες 'εφημερίδες 1821—1822 — Σάλπιγε ἑλληνική 1821 — Ἐφημερὶς Ἀθηνῶν 1824—1826 —, Athènes, Ἐκδοτική, Ἑρμῆς Ε..ΠΕ., 1971, 80 p.

LAET, SIGFRIED J. de, *Nehalennia, déesse germanique ou celtique?*, Gand, Studia Historica Gandensia 160, 1971, p. 154—162.

Lozan Barış Konferansı — Tutanaklar Belgeler — Takim I, Cilt 2 [Çeviren Seha L. Meray], Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınlari No 319, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 217 p.

MC NALLY, RAYMOND T., *Chaadayev and his Friends — An Intellectual History of Peter Chaadayev and his Russian Contemporaries*, Tallahassee, Florida, The Diplomatic Press, 1971, 315 p.

MARTINET, ANDRÉ, *La notion de fonction en linguistique*, Louvain, Publications Universitaires de Louvain, Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université Catholique de Louvain—VIII, 1971, 12 p.

The Meanings of American History. Interpretations of Events, Ideas, and Institutions [General Editor: Marvin Meyers], Glenview, Illinois-London, Scott, Foresman & Company, 1971, 460 p.

MÉREY, T. KLÁRA, *A Somogy Megyei Hunyady-Uradalom Majorsági Gazdálkodása a XIX. Század elsö Felében* [Különnyomat az Agrártörténeti Szemle 1970. 3—4. Számából, p. 411—470], Budapest, 1971.

I Międzynarodowy Kongres archeologii Słowiańskiej, Warszawa 14—18 IX 1965, III—VII, Wrocław-Warszawa-Kraków, Zaklad Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1968—1972, 364 p., 454 p., 518 p. et 492 p.

MIHAIL, PAUL & ZAMFIRA MIHAIL, *Циркулација једне српске књиге из 1781. год. у Румунским Земљама* (Extr. de « Библиотекар », Година XXIII, Број 2, p. 149—151), Belgrade, 1971.

MIHAIL, PAUL & ZAMFIRA MIHAIL, *Псалтир въ Венеции 1761* (Extr. de «Библиотекар», Година XXIII, Број 5, p. 547—551), Belgrade, 1971.

MOŠIN, VLADIMIR, *Kopitarjeva zbirka Slovanskih rokopisov in Zoisov Cirilski fragment iz Narodne in Univerzitetne Knjižnice v Ljubljani*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1971, 112 p. + VIII p. illustrs.

OBZINA, JAROMÍR, *K Leninskému Pojetí Politiky*, Prague, Horizont, 1971, 166 p.

ÖKÇÜN, GÜNDÜZ A., *1920—1930 Yılları Arasında Kurulan Türk Anonim Şirketlerinde Yabancı Sërmaye*, Ankara, Sevinç Matbaasi, 1971, 197 p.

Olázky Dějin Střední a Východní Evropy [Usporádal František Hejl], Brno, Universita J. E. Purkyně, 1971, 377 p.

OZANKAYA, Özer, *Köyde Toplumsal Yapı ve Siyasal Kültür — Iki Grup Köyde Yapılan Karşılaştırmalı Bir Araştırma —*, Ankara, Sevinç Matbaasi, 1971, 336 p.

PAPADOPOULOS, ST. I., Τὸ μεσολόγγι καὶ ὁ φιλληνισμός, Ioannina, Πανεπιστήμιον Ιωαννίνων, 1971, 54 p.

PAPADRIANOS, JEAN A., *L'historien byzantin Doukas et les Serbes* (Tiré à part de « Cyrillomethodianum I », p. 113—120), Thessalonique, 1971.

PAPOULIDIS, KONSTANTINOS ' K., Τὸ κίνημα τῶν Κολλυβάδων, Athènes, 'Εκκλησιαστικαὶ ἐκδόσεις-ἐθνικῆς ἑκατονπεντηκοντάς τηρίδος, 1971, 111 p.

PATRINELIS, CHRISTOS G., *Mehmet II the Conqueror and his presumed Knowledge of Greek and Latin* (Extr. de « Viator » Medieval and Renaissance Studies, vol. 2/1971, p. 349—354), Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1971.

PIRENNE, HENRI, *Sozial -und Wirtschaftsgeschichte Europas im Mittelalter* — Zweite Auflage —, Francke Verlag München, 1971, 257 p.

RAIZIS, MARIOS BYRON, ALEXANDER PAPAS, *American poets and the Greek Revolution 1821—1828* — A Study in Byronic Philhellenism —, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1971, 106 p.

SABATER, ALBERTO RULL, *La planificacion economica y social en Centroamerica*, Sans lieu d'apparition, 1971, Instituto de estudios politicos para America Latina, 107 p.

SCOTTI, PIETRO, *Antropologia culturale*, Milan, Editore Gastaldi, 1965, 233 p.

STEPGELLI, ARISTEIDI, Τὰ δημοσίευματα τὰ τῶν ἑλλήνων σπουδαστῶν τοῦ Πανεπιστημίου τῆς Πάδοβας τὸν *17* καὶ *18°* αἱ Athènes, Διδακτορικὴ Διαίριβή, 1970, 264 p.

STÝSKAL, JIŘI, *Bedřich Václavek a Divadlo — Předpoklady Divadelněkritické Tvorby (1921—1928)*, Olomouc, 1971, 251 p.

THEODORESCU, RĂZVAN, *Despre periodizarea și unele aspecte ale artei metalelor pe teritoriul României în secolele IV—XIV* (Extr. de ,,Pagini de veche artă românească de la origini pînă la sfîrșitul secolului al XVI-lea", p. 9—95), Bucarest, Editura Academiei R. S. Romania, 1970.

THEODOULOU, CHRISTOS, *Greece and the Entente — August 1, 1914—September 25, 1916*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1971, 379 p. + 2 cartes.

Travaux et Mémoires, 4 [*Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation Byzantines*], Paris, Éd. E. de Boccard, 1970, 526 p.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU—MUZICĂ—CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
  - — SÉRIE BEAUX-ARTS
  - — SÉRIE THÉÂTRE—MUSIQUE—CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

I. P. „Informaţia" c. 3041

43456

Lei 40. –

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 • N° 4

Démètre Cantemir et la culture européenne du XVIII[e] siècle

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Contacts culturels

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à « ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
str. Gutenberg, 3 bis, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 N° 4

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI 1973 N° 4

SOMMAIRE

Démètre Cantemir et la culture européenne du XVIII^e siècle. 300 années depuis sa naissance

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Contacts culturels

Chronique

Comptes rendus

Démètre Cantemir et la culture européenne du XVIII[e] siècle. 300 années depuis sa naissance

DÉMÈTRE CANTEMIR ET SES CONTEMPORAINS VUS À TRAVERS LEURS PORTRAITS

SIMPLE MISE EN PAGE DU PROBLÈME *

MARIA-ANA MUSICESCU

Motto : « ... *quem amaverunt bonae Musae, suspexerunt sapientes viri, honestarunt magni reges* »[1].

La scène sur laquelle Démètre Cantemir joue un rôle que ses contemporains aussi bien que les historiens de la culture de nos jours ont projetée au premier plan, comprend l'Europe toute entière. Entre Paris et Saint-Pétersbourg, entre Vienne et Constantinople, ce demi-siècle des trois dernières décennies du XVII[e] et des deux premières du XVIII[e], qui prépare le passage entre « humanisme » et « lumières », entre baroque et rococo, met en présence deux mondes qui, dans les pays de l'est et du sud-est de l'Europe tendent à s'interpénétrer : celui d'un héritage encore actif de la traditionnelle culture et spiritualité orthodoxes, celui d'une pénétration par degrés, de la culture occidentale, séduisante par sa nouveauté et dans la mesure où elle s'avérait capable de satisfaire à l'éveil de la curiosité et des problèmes que se posait une génération

---

* Ce travail n'a pas la prétention de résoudre le problème des portraits de Cantemir, qui n'a pas été étudié jusqu'à présent. Il se contente de mettre en lumière quelques-uns des aspects essentiels concernant les portraits en Occident et dans les Pays roumains, indispensables à la compréhension du sujet que nous abordons. Nous sommes particulièrement redevables à notre collègue, M. Andrei Pippidi, qui nous a fourni de très précieuses indications bibliographiques et a mis à notre disposition un grand nombre de livres, dont plusieurs anciens et introuvables, et s'est donné la peine de traduire en français les textes très difficiles des chroniqueurs et de Démètre Cantemir. Nous lui en sommes grandement reconnaissante.

[1] M. Schendo, *Praesens Russiae letterariae Status*, dans *Acta physico-medicae Academiae Leopoldino-Carolinae*, Nürnberg, 1727, Annexes, p. 127.

d'intellectuels saisis par l'humanisme. [2] Dans les Pays roumains, Démètre Cantemir et Constantin Cantacuzino le « stolnic »[3] seront les représentants les plus illustres — le premier, vu l'ampleur et l'écho de son œuvre, dans la perspective de l'Europe toute entière, [4] le second dans celle du sud-est — de cette « éclosion dans notre culture d'un courant humaniste » [5].

Un peu à l'écart des « voies royales » qui liaient à travers l'Europe les capitales de quatre grands Etats, quatre centres, de moindre éclat apparent, mais dont le rôle de relais culturel est d'importance majeure pour les peuples du sud-est de l'Europe : Padoue et Venise (cette dernière moins directement, il est vrai, à cette époque, mais prestigieuse par son passé), d'une part, la « Grande Ecole » de la Patriarchie œcuménique (centre et ambassade de la chrétienté orthodoxe dans la Capitale même de l'Empire turc) et la Sainte Montagne de l'Athos (qui concentrait dans son art la plus pure tradition byzantine et tous les acquis d'un siècle et demi d'influence vénitienne), de l'autre, projettent sur l'ancien « Commonwealth » byzantin [6] survivant dans la destinée mouvementée des Grecs et des Roumains qui constituait « Byzance après Byzance » un double faisceau de lumière (que les portraits de Démètre Cantemir, d'une part, et ceux de ses contemporains valaques et moldaves, de l'autre, réflètent parfaitement) : celui intense, aimant irrésistiblement attirant de

---

[2] La littérature concernant cet aspect de l'histoire de la culture dans les pays du sud-est de l'Europe est très riche. Nous nous contentons de citer ici quelques études récentes qui comportent une riche bibliographie. Cl. Tsourkas, *Les premières influences occidentales dans l'Orient orthodoxe*, dans « Balcania », VI, 1944 ; V. Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen*, dans « Revue des études sud-est européennes (dorénavant : RESEE), tome VIII, n° 2 et 4, Bucarest 1970 ; Les tomes X, n^{os} 2 et 3 1972 de RESEE avec quelques articles concernant directement ce problème ; *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Colloque CIPS 1967, Bucarest, 1969.

[3] La meilleure étude sur Démètre Cantemir, parmi les ouvrages récents est celle due à P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viaţa şi opera*, Bucureşti, 1958, avec une très riche bibliographie et tout récemment, Petru Vaida, *Dimitrie Cantemir şi umanismul*, Bucureşti, 1972. L'étude la plus complète sur l'œuvre de Cantemir et sa place dans la littérature roumaine demeure celle de N. Iorga, dans *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)*, Bucureşti, éd. 1969, vol. I, p. 221—331. Pour Constantin Cantacuzino, v. V. Cândea, *Le « stolnic » Constantin Cantacuzino. L'Homme politique et l'humaniste*, dans « Revue roumaine d'histoire », tome V, n° 4, 1966 ; C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român Constantin Cantacuzino stolnicul*, Bucureşti, 1967 ; C. Dima-Drăgan et Livia Bacâru, *Constantin Cantacuzino stolnicul*, Bucureşti, 1971 ; V. Cândea, *Stolnicul între contemporani*, Bucureşti, 1971.

[4] N. Iorga, *op. cit.*, et V. Cândea, *op. cit.*

[5] M. Berza, *Culture roumaine et culture européenne aux XVII^e et au début du XVIII^e siècle*, Université de Bucarest, Cours d'été et Colloques scientifiques, Sinaia, 1967.

[6] Dimitri Obolensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500—1453*, London, 1971.

la culture philosophique et scientifique du monde occidental; celui pâli, déjà tremblotant (malgré la dure autorité exercée par certains des représentants de la Patriarchie de Constantinople), de la traditionnelle culture slavo-byzantine. Se croisant, avec une efficacité inégale, sur le territoire des Principautés Roumaines, le premier s'insinuait, en descendant vers le Sud, au cœur même de l'Empire ottoman, dans cette Istanbul où, orientalisé, le faste des basileis survivait à la Cour des Sultans et éclatera, en montant vers le Nord, dans la nouvelle Capitale des tsars; le second projette sa lumière diffuse de la Méditerranée grecque jusqu'à la Volga. C'est à travers cette lumière diffuse qu'on peut lire et qu'on doit comprendre le prestige du souvenir des voïvodes roumains représentés sur les murs sombres des églises et des monastères.Les portraits de ces princes n'ont pas seulement un rôle cérémonial; ils sont autant de chapitres de l'histoire du pays, ils en constituent une fidèle chronique figurative pour tout le peuple. C'est ce qui les sépare — du moins selon l'entendement de nos jours — des portraits de l'Occident .[7]

En France, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, les « donateurs » sont debout ou agenouillés devant la Vierge ou leur saint patron; ces portraits ne signifient, dans la perspective des temps historiques, qu'un épisode individuel ou de famille. Même si leur iconographie demeure des siècles durant sensiblement la même, on ne peut les additionner, ils ne forment pas une série, car ils ont été créés uniquement pour témoigner d'une piété toute personnelle. Il n'en va pas autrement des portraits des rois, des princes, des grands de la terre. Si ce n'est plus dans l'attitude d'humilité qu'ils sont représentés, mais bien dans la manière solennelle qui témoigne de la puissance comme de la fierté de ces personnages qui se veulent illustres et le sont, c'est par des attributs extérieurs — attitude, costume, ambiance (par le style artistique, évidemment aussi) — que ces portraits représentent une époque historique, culturelle, artistique. Souvent des chefs-d'œuvres, ces portraits suggèrent, même dans l'ensemble surchargé des musées d'aujourd'hui, les demeures princières qu'ils avaient décorées. Et à l'instar des donateurs se présentant mains jointes en prière devant la divinité, les rois, les princes, les nobles, l'élite intellectuelle, se montrent, dans les atours somptueux de leur toute-puissance, devant leurs contemporains. Ambiance bourgeoise dans les portraits des « donateurs », ambiance aristocratique dans les portraits princiers, l'art du portrait occidental met en valeur, à de rares exceptions près, deux aspects de la structure sociale : celui, plus ou moins anonyme, de la bourgeoisie, celui « représentatif », officiel, de la haute noblesse. Ce

---

[7] Pour l'ensemble des portraits de l'Occident v. l'excellente synthèse de Galienne et Pierre Francastel, *Le portrait*, Paris, 1969.

qui les unit c'est le fait qu'ils appartiennent tous au présent, à leur présent. Contempler aujourd'hui ces portraits qui se succèdent infiniment nombreux dans tous les musées et châteaux de l'Occident, c'est surprendre d'innombrables présents, qui se suffisent à eux-mêmes, sans que se fasse sentir le besoin — ni même dans le but de légitimer leur « splendeur » — de recourir au passé ou à l'avenir. Les portraits de l'Occident font partie du monde infiniment fragmenté de l'individualité.

Images et significations sont tout autres dans les pays du sud-est de l'Europe. A l'exception des îles grecques, où l'influence vénitienne dans le costume était depuis longtemps déjà très sensible, dans les églises et monastères grecques, bulgares et serbes, les portraits des fondateurs (beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit en général) continuent fidèlement la tradition stylistique et iconographique. Ces fondateurs sont pour la plupart des gens d'Eglise (moines ou prêtres) ou les habitants des petites villes, des bourgades, représentants de la petite intellectualité provinciale. Par contre, dans les Pays roumains les « ctitori » (fondateurs) d'églises et de monastères sont en même temps chefs de l'Etat (à cette époque, plus rarement de grands dignitaires). Leur fondation est à la fois un don à Dieu et un don au pays. Et c'est dans cette double qualité de « donateur » et de « voïvode » que les princes roumains se font représenter sur les murs du narthex (ou du naos) de leurs fondations religieuses. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les différentes catégories de portraits princiers, ni les étapes de leur évolution iconographique [8]. Ce qui intéresse c'est le fait qu'ils représentent une série ininterrompue de personnages qui, trois siècles durant, ont réussi à force de diplomatie ou de guerre à maintenir la relative indépendance, toujours menacée, du pays. N'importe si le règne de l'un ou de l'autre de ces princes avait été pacifique ou guerrier, long ou bref, glorieux ou terne, le portrait n'en communique rien ; ainsi le voïvode représente un chaînon, identique à tous les autres, appartenant au passé et qui marque non pas les âges mais bien la continuité de la plus importante institution politique de l'Etat — « domnia » (règne) — et cela au cœur même de l'une des plus représentatives institutions médiévales : l'Eglise.

Quoique parfois remarquables, ces portraits sont rarement des chefs-d'œuvres ; les figures se ressemblent dans leur calligraphie souvent élémentaire, les attitudes sont les mêmes — cérémonieusement debout,

---

[8] N. Iorga, *Portretele domnilor români* (Album), Bucureşti, 1937. Pour quelques données concernant la typologie des portraits roumains du Moyen Age, v. Maria-Ana Musicescu, *Introduction à une étude sur les portraits des fondateurs dans le Sud-Est européen. Essai de typologie*, dans RESEE, tome VII, n° 2, Bucureşti, 1969.

tenant sur leurs paumes l'église-offrande — tandis que le costume ne change qu'insensiblement des siècles durant.[9] Les princes, leurs épouses, même leurs enfants, portent des couronnes symboliques[10]. Il s'agit d'une série de portraits presque interchangeables, à force d'être semblables. L'individualité de ces personnages ne perce que rarement à travers l'effigie. Ils paraissent moins réels qu'ils ne sont symboliques. Ce symbolisme signifie la continuité de l'Etat. Ce n'est donc pas en premier lieu le présent — individuel ou historique — qu'évoquent ces portraits, mais bien une constante qui implique le passé tout en s'engageant dans l'avenir. Ce genre de portrait, si pauvre en expressions individuelles, n'est qu'en subsidiaire un document humain. Une invitation à se souvenir plutôt qu'un présent à révérer, ces portraits sont investis d'une sorte de grandeur secrète et émouvante, saisissable non seulement aux habitants du pays auquel ils appartiennent, mais à tous ceux qui y surprennent la véritable signification. Jamais spectaculaires, dans le sens occidental, mais toujours révélateurs d'une permanence, celle d'un peuple dans la perspective de son histoire, ces portraits f o n t p a r t i e d u m o n d e i n d i v i s i b l e d e l a c o l l e c t i v i t é.

★

A l'époque qui nous intéresse, aux deux bouts de l'Europe, l'avant-scène dont nous avons tâché d'éclairer l'arrière-plan est dominée par l'ample personnalité de deux souverains : Louis XIV et Pierre I^er^ auxquels l'histoire, en ajoutant à leurs noms l'épithète de « le Grand » a consacré le plus insigne des titres de noblesse. Rien de plus révélateur pour cette intense recherche du « nouveau » (qui commence à poindre dans les pays de l'est et du sud-est de l'Europe vers le XVII^e^ siècle), que le tsar de la « troisième Rome » allant visiter la « ville lumière », où il fut reçu en 1717 deux ans après la mort du « roi soleil », par le jeune Louis XV et par le Régent, Philippe d'Orléans, ainsi que son désir de voir Versailles où il fut reçu par le duc d'Antin et y passa plus d'une semaine. Son « air de grandeur mêlée d'audace », les « yeux grands et vifs, le regard perçant et quelquefois farouche », sa « physionomie ... conservant toujours un

---

[9] Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Ţările Române, Secolele XIV—XVIII*, Bucureşti, 1970; Al. Alexianu, *Mode şi veşminte din trecut*, 2 vol., Bucureşti, 1971.

[10] Dans sa *Descriptio Moldaviae*, Cantemir parle du fait que « ... le métropolite posait sur la tête du prince une brillante couronne d'or sertie de pierres précieuses ... . En parlant des princesses il dit : « ... elles portaient une couronne qui ressemblait à celle du voïvode, comme on peut le voir amplement dans les anciens portraits des princesses ». L'information de Cantemir, de ce point de vue, n'était donc pas cueillie des sources mêmes (qui en parlent très rarement), mais des portraits des fondateurs se trouvant dans les églises et les monastères de Moldavie.

Fig. 1

peu de majesté, sarmate »[11], ainsi que le dépeint un contemporain, se retrouve dans plusieurs des portraits de jeunesse et de maturité du tsar, en commençant avec celui peint, justement en 1717, par J. M. Nattier[12]. Moment solennel dans la perspective de l'histoire de la culture : les frontières de deux mondes, prestigieux les deux, s'écartaient. Deux traditions s'affrontent, deux présents s'interrogent. L'humour du tsar qui devant les portraits de Rigaud s'exclamait : « Les Français sont donc tous des rois? » implique aussi un étonnement admiratif. Et le fondateur de la Russie moderne portera, dans les palais de sa Capitale l'écho du fastueux Occident et c'est par sa « geste » que, pour ses contemporains, d'autant plus pour ses successeurs, la « superbe » occidentale remplacera l'« hiératisme » hérité des basileis. C'est à travers cette ambiance qu'il faut considérer quelques-uns des plus connus portraits du tsar, [13] ainsi que ceux du prince Démètre Cantemir exécutés durant son séjour en Russie.

L'éclat du règne de Louis XIV et de son Versailles atteint l'Europe centrale. A Vienne, à Varsovie, à Prague, à Bude même, empereurs et rois, tels Léopold I[er], Joseph I[er], Auguste II de Saxe, Stanislas Lesczynski, Charles VI, instaurent dans leurs palais, dans leur entourage, la mode française qui y avait pénétré, au fur et à mesure, depuis presque un demi-siècle. Les portraits de tous les souverains du temps en témoignent pleinement.

Tout ce faste, qui souvent ne manque pas de grandeur, cette ostentation du luxe, ne demeurent pas inconnus au sud et à l'est des Carpates,

---

[11] *Mémoires secrètes sur la Régence*, éd. Arthème Fayard, Paris, s.d., p. 53.

[12] Parmi les ouvrages plus anciens concernant les portraits de Pierre le Grand, v. D. Rovinskij, *Slovari russkikh graviovanykh portretov* et *ibid.*, *Russkije graviory*, Saint-Petersbourg, 1872; Louis Réau, *Portraits de Pierre le Grand*, Paris 1922. L'information la plus complète se trouve dans le Catalogue de l'exposition *Portret petrovskogo vremeni*, Leningrad, 1973. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance à Mme Alice Bank du Musée de l'Ermitage qui a pensé à nous envoyer ce Catalogue, essentiel pour une vue d'ensemble des portraits russes à l'époque de Pierre le Grand. Pour un portrait de Pierre le Grand ne se trouvant pas dans le Catalogue mentionné, v. Alexander Helladius, *Status praesens Ecclesiae Graecae* ..., Altdorf, 1714, reproduit dans D. Russo, *Studii istorice greco-romăne*, 2 vol. București, 1939. Il s'agit d'une gravure à inscription grecque. Dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, II, p. 784, Cantemir affirme que Charles XII aurait envoyé au Sultan un portrait du tsar gravé à Amsterdam portant l'inscription « Petrus Primus Russo-Graecorum Monarcha ».

[13] Paul Hazard, dans *La crise de la conscience européenne*, 1 (1680—1715), Paris, 1961, p. 108 souligne cette spectaculaire transformation de la vie des russes : « ... d'année en année, la Moscovie se transforme ; changements dans les mœurs, dans la façon de se vêtir ; un voyageur hollandais, Cornelius van Bruyn, perçoit si vivement ces modifications, qu'il se hâte de dessiner des costumes locaux afin d'en conserver le souvenir . Si l'influence de l'Occident, sur l'art russe aussi, est indéniable, il n'en est pas moins vrai que les artistes,

en Valachie et en Moldavie. Les voyageurs,[14] de nombreux témoins étrangers,[15] tout comme les chroniqueurs valaques et moldaves de l'époque,[16] évoquent souvent avec de nombreux détails le luxe, l'« apparat », des Cours princières. Certains échos en sont reconnaissables dans les arts somptuaires — orfèvrerie, bijoux, sculpture décorative en pierre aussi[17] — toutefois, le mode de vie dans les maisons seigneuriales des Cantacuzino, dans ce qu'on appelait déjà à l'époque les « palais » de Brâncoveanu (Mogoşoaia, Potlogi, Hurez, e.a.) ou dans la ville de Iassy, résidence des voïvodes moldaves, ne ressemble guère à celui de l'Occident. La richesse, un indiscutable éclat, sont à la manière orientale, sans que pour cela quelques traits de l'ambiance traditionnelle, même s'acheminant vers l'anachronisme, n'en persistent. Au fond, ce monde prouve peu d'adhérence à l'étincellement occidental, tout comme il ne peut se permettre la surabondance de la vie princière des pays qui avaient instauré le baroque. Ce qui est occidental dans ce monde saturé de tradition, demeure un simple vernis, même au niveau le plus haut de la société. La lecture de la *Descriptio Moldaviae* de Cantemir en fait foi dans plusieurs circonstances significatives.

Quant aux portraits valaques et moldaves (ces derniers laissent voir, justement par le luxe à goût très éclectique du costume, un penchant

---

même ceux qui avaient visité l'Occident, tâchaient de mettre en accord la « nouveauté avec la tradition; v. l'Introduction au Catalogue mentionné ainsi que la série des portraits de Pierre le Grand et d'autres russes contemporains, reproduits dans le Catalogue. Tout récemment, M. L. Demény de l'Institut d'Histoire N. Iorga de Bucarest, a découvert dans un manuscrit de la chronique de Miron Costin, *De neamul moldovenilor,* se trouvant à Léningrad à la page 20^v, la suivante annotation de la main de Cantemir: « ... dans cette partie de la terre, où vivent les Russes, être habillé à la française signifierait geler; maintenant les Russes s'habillent à la française et ne gèlent pas. L'habitude est une seconde nature ». Nous remercions M. Demény de nous avoir permis d'utiliser cette précieuse information encore inédite.

[14] Les témoignages des voyageurs étrangers qui ont écrit leurs impressions sur les Pays roumains sont très nombreux. Pour l'époque commençant avec la fin du XIV^e siècle et jusqu'à la fin du XVI^e siècle, v. *Călători străini în Ţările Române,* 4 vol., Bucureşti, 1968—1972; N. Iorga, *Istoria românilor prin călători,* 3 vol., Bucureşti, 1928; Paul Cernovodeanu, *Societatea feudală românească văzută prin călători străini* (avec une riche bibliographie), Bucureşti, 1973; idem, *Ţările Române în viziunea călătorilor englezi (a doua jumătate a sec. XVII şi primele două decenii ale celui de al XVIII-lea),* dans « Studii şi materiale de istorie medie », VI, Bucureşti, 1973.

[15] Paul Cernovodeanu, *Societatea feudală ...,* Bucureşti, 1973.

[16] Pour la Valachie, v. les deux volumes de *Cronicari munteni,* éd. Bucureşti, 1961 (avec une ample étude introductive par le Prof. E. Stănescu); pour la Moldavie, v. surtout, Miron Costin, *Opere,* éd. P. P. Panaitescu, Bucureşti, 1958 et Ion Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei,* éd. Iorgu Iordan, Bucureşti, 1955.

[17] *Istoria artelor plastice în România,* II, Bucureşti, 1970; Vasile Drăguţ et Nicolae Săndulescu, *Arta brîncovenească,* Bucureşti, 1971; Marin Matei Popescu, *Podoabe medievale în Ţările Române,* Bucureşti, 1970.

Fig. 2. — Gravure se trouvant au Cabinet des Estampes de l'Académie Roumaine. Mentionnée pour la première fois par N. Iorga, *Portrete şi lucruri domneşti nou descoperite*, dans *Academia Română, Memoriile Secţiunii Istorice*, seria III, Tom. IX, Mem. 5, p. 224—225).

prononcé pour l'« apparat »)[18], ils demeurent dans la ligne traditionnelle. Les quelques exceptions ne changent rien dans l'ensemble. Signalons, parmi les portraits (très peu nombreux d'ailleurs) à l'occidentale, celui représentant Grigoraşcu Ghica, prince de Valachie (1660—1664, 1672—1673), portrait qui s'encadre — long cheveux bouclés et armure — dans la série que nous avons évoquée. Plus on descend vers le Sud, à travers les Balkans (où la tradition est encore plus purement persistante, comme le prouvent les portraits votifs des fondateurs et des donateurs dans toutes les zones chrétiennes), plus l'éclat occidental pâlit, sans toutefois s'éteindre sur les rives du Bosphore turc. Le célèbre « Album » de Fériol [19] nous fait voir à quel point le costume oriental est demeuré pur à la Cour même des Sultans. Toutefois, encore peu connu, le processus d'infiltration de la civilisation occidentale dans l'Empire turc ne demeure pas sans échos dans certains aspects — un peu plus tardifs, il est vrai — de la vie et de l'art des peuples du sud-est de l'Europe. Le portrait de jeunesse de Démètre Cantemir (celui se trouvant à Rouen), en pourrait constituer une preuve expressive.

En ce qui concerne les portraits russes de l'époque, innovateurs eux aussi par rapport au passé, ils sont remarquables par leur variété, par l'accent « national », qu'il gardent à travers une manière de peindre qui s'approche de celle occidentale. La dualité tradition-innovation, qui définit la civilisation russe à l'époque de Pierre le Grand, se reflète très fidèlement dans les portraits du tsar et de l'aristocratie. [20]

Rien de plus saisissant, de plus révélateur pour cette époque « essentiellement monarchique » que les nombreux portraits de Louis XIV, de Louis XV et des nobles et gentilhommes de leurs Cours, peints et sculptés par de grands artistes comme Vouet, Bernini, Mignard, Coysevox, Rigaud. A l'instar de l'œuvre d'un Corneille, d'un Racine, d'un Bossuet, cet art si éloquent (qui n'évite pas toujours la grandiloquence) définit, selon la remarque si juste de P. Francastel, « Une civilisation crée simultanément son langage parlé et son langage visuel » [21], non seulement le « siècle de Louis XIV », mais aussi la première moitié du XVIII^e siècle. « ... condition royale et princière des héros ... unité de ton ... noblesse constante

---

[18] On pourrait donner comme exemple les grands portraits brodés de la femme et du fils du prince Vasile Lupu. V. Pauline Johnstone, *Byzantine tradition in church embroidery*, London, 1967; Maria-Ana Musicescu, *La broderie médiévale roumaine*, Bucureşti, 1969.

[19] *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant tirées sur les tableaux peints d'après nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Fériol, ambassadeur du roi à la Porte*, Paris, 1714.

[20] V. le Catalogue russe, *Portreti Petrovskogo vremeni*.

[21] Pierre Francastel, *Etudes de sociologie de l'art*, Paris, 1970, p. 123.

DEMETRIVS CANTEMIR.
S. ROSSIACI IMPERII.
et MOLDAVIÆ PRINCEPS.
PETRI.M.RVSSORV Imperatoris
SENATOR. et AB. INTIMIS CONSILIIS.

Fig. 3

du style ... », [22] cette définition de la tragédie classique française, vaut parfaitement pour les portraits de la catégorie qui nous intéresse. Les artistes eux-mêmes, tâchant d'accorder la dignité du sujet avec la destination de l'œuvre, exigent ce faste ; Bernini est d'avis qu'il faut donner aux artistes français le « sens de la grandeur » ; c'est ce que Poussin appelle « manière magnifique », ce que Diderot entend par « sublime » et ce qu'on appellera plus tard le « grand goût » [23]. Le portrait royal, qui n'est pas absolument la création de Rigaud, comme l'affirme Louis Réau [24] (car il a des aïeux qui remontent à plus d'un siècle), mais auquel on doit l'extraordinaire succès du genre, devient tête de série pour tout un siècle, modèle non seulement pour les souverains contemporains, mais également pour tout ce monde international de la diplomatie et de la culture, non seulement pour la noblesse de naissance, qui est aussi celle de l'épée, mais également pour la noblesse de robe. Dans son savant livre sur l'estampe, Jean Laran, [25] en parlant justement des portraits de Rigaud, les définit avec une parfaite précision : « Pour lui [Rigaud] un portrait n'est pas spécialement un visage, c'est un personnage en habit d'apparat ... Donc apparat avant tout ... hommes richement vêtus ; avec de magnifiques perruques, des cravates de dentelle, des ordres au cou, une robe de charge, des manteaux, des drapperies flottantes ; ses contemporains lui reprochent l'éclat constant de ses draperies et le vent spirituellement héroïque qui les fait voler ... Le tableau représente l'homme en action, le bâton de maréchal ou la plume de l'écrivain à la main avec des accessoires jetés comme au hasard ... ». [26] Il ne faut pas oublier les armures qui, avec les perruques, sont les accessoires essentiels, imposants, minutieusement élaborés, de ces portraits cérémonieux. Mentionnons en passant, ce voisinage inattendu : l'armure médiévale et la perruque moderne et qu'on retrouve dans la plupart des portraits de l'époque, s'échelonnant depuis la France et l'Angleterre, à travers l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, jusqu'en Russie.[27]

Le nombre impressionnant de ces portraits, répandus dans les musées des capitales et des provinces, dans les châteaux et dans les collections particulières, constitue la preuve éclatante de leur succès. D'une mode, ils sont devenus une nécessité, le témoignage même de la gloire, de la célébrité. Les miniatures, les estampes qu'on en a tirées se dénombrent

---

[22] Paul van Tieghem, *Histoire littéraire de l'Europe et de l'Amérique. De la Renaissance à nos jours*, Paris, 1946, p. 72.

[23] Lionello Venturi, *Histoire de la critique d'art*, Paris, éd. 1969, p. 122.

[24] Louis Réau, *L'Europe française au siècle des Lumières*, Paris, 1951.

[25] Jean Laran, *L'Estampe*, 2 vols., Paris, 1959, p. 130.

[26] *Ibid.*

[27] *Portreti ...*, Introduction.

par milliers. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de cet art et de cette technique, « ... merveilleux instrument d'information et de documentation ... consacrant la célébrité des grands hommes, satisfaisant les curiosités de la foule ... elle a illustré les splendeurs des règnes et assuré le prestige des dynasties ... c'est grâce à elle qu'un style, une mode, un dispositif franchissant en un instant les frontières et se répandant dans le monde comme une traînée de poudre » [28] que les images des souverains et des célébrités de l'époque seront connues, imitées, copiées. Il y aurait à faire toute une étude sociologique sur la mentalité de la société européenne à travers ces innombrables portraits aussi ressemblants quant à leur typologie qu'ils sont différents quant à la pénétration analytique de la personnalité du modèle et de la réussite artistique.

Citons, à titre d'exemple, quelques-uns des portraits, parmi les plus connus, des contemporains de Démètre Cantemir : en France, ceux de Louis XIV (Rigaud), de Louis XV, du « prince Eugène » de Savoie, Carignan (Rigaud), du duc d'Antin, de Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes ; en Angleterre, celui de Jacques II, en Espagne, celui de Philippe V, en Allemagne, ceux de Léopold I^{er}, de Charles VI (Rigaud), en Italie, celui de Cosimo III Médicis (Juste Susterman), [29] en Russie, ceux de Pierre le Grand. [30] N'oublions pas les portraits du duc de la Rochefoucauld, du duc de Marlborough, du duc de Villars, du maréchal Turenne et, parmi les personnes mêlées de près à l'histoire roumaine, les portraits des maréchaux Cheremetiev [31] et Stainville, [32] des généraux Heissler et Vete-

---

[28] Jean Laran, *op. cit.*,

[29] G. F. Young, *I Medici*, Firenze, MCMXVI–XIX, Tav. XXVIII.

[30] V. le Catalogue russe: *Theatrum europaeum*, XVIII Frankfurt/Main, 1720. Sur l'influence de l'art français à la Cour de Pierre le Grand, v. aussi L. Réau, *op. cit.*, p. 197 : « ... le tsar ... engagea ... comme peintre "à tout faire" le marseillais Louis Caravague. Arrivé à Pétersbourg en 1716, Caravague y resta jusqu'à sa mort en 1754 ... Pierre le Grand lui fit peindre son portrait . V. *Portreti* ..., p. 174. Il est intéressant à noter que ce portrait est tout ce qu'il y a de moins conventionnel.

[31] C. Şerban, *Jurnalul feldmareşalului B. P. Seremetiev despre campania de la Prut* (1711), dans *Relaţii româno-ruse în trecut*. Bucureşti, 1957 ; idem, *Jurnalul lui Ivan Ilinski* (1721–1730), dans « Studii » (1955), p. 119–135. Pour les portraits de B. P. Cheremetiev, voir *Portreti* ... p. 240 (portrait datant de 1702 environ) p. 106 (portrait de 1710) et p. 89 (portrait datant de 1729). Dans les deux portraits il porte la longue perruque et l'armure. Un autre portrait du même se trouve à Bucarest. Il est du même genre que ceux mentionnés plus haut.

[32] Gunther Frhr. V. Probszt, *Feldmarschall Graf Steinville und die Walachei*, dans Südost Forschungen », XXVI, München, 1967. Il est intéressant à noter ce fait unique dans la série des portraits de fondateurs dans les Pays roumains : dans l'église Saint-Nicolas de Olăneşti (Olténie) (1718), parmi les nombreux portraits de la famille Olănescu, les fondateurs, se trouvait aussi (peint sur le mur nord du narthex) celui de général Stainville et qui a été

Fig. 4

rani, du comte Louis Ferdinand de Marsigli, et, parmi les amis de Démètre Cantemir, ceux du comte G. I. Golovkin et de P. A. Tolstoi. [33]

Figurés de trois-quarts ou de profil, jeunes et beaux ou souvent d'une laideur frappante, le regard toujours hautain, parfois un sourire aux lèvres, ces grands seigneurs de la politique, de la diplomatie, de la guerre, de la pensée aussi, aux noms retentissants à travers toute cette « Europe des capitales », [34] portent une longue perruque qui encadre le visage et retombe en vagues souples sur les épaules et l'armure étincelante, avec épaulière, plastron, cubitière, ils portent parfois une cravate en dentelle, ou encore l'ample manteau royal doublé d'hermine et qui flotte abondamment autour de la rigide armure métallique. Les plus connus des portraits de Démètre Cantemir s'encadrent exactement dans cette catégorie. C'est l'unique prince roumain qui ait jamais été représenté si pleinement dans ces atours (perruque et armure. Grigoraşcu Ghica ne porte pas de perruque), mais ce n'est pas dans cette qualité, mais bien en tant que prince de l'Empire russe qu'il a été figuré ainsi.

Combien différents sont les portraits des princes valaques et moldaves : ceux de la nombreuse famille des Cantacuzino, ceux de Constantin Brâncoveanu en Valachie, ceux de Gheorghe Duca, de Constantin Cantemir et de son fils Antioche, en Moldavie. Ils n'en sont pas moins saisissants dans leurs costumes traditionnels, que Démètre Cantemir a dû lui aussi porter à l'occasion de son mariage avec la princesse Cassandre, fille du voïvode valaque Şerban Cantacuzino et en tant que prince de Moldavie. [35] A Hurez et dans leurs nombreuses fondations, Şerban Cantacuzino et Constantin Brâncoveanu portent une haute couronne, le long manteau de brocard doublé d'hermine ; à Cetătzuia (Iassy), dans sa fondation Gheorghe Duca porte le même manteau en brocard doublé de fourrure et le bonnet en fourrure (« cuşma ») avec une haute aigrette. La conscience de la dignité de

---

effacé plus tard ; l'inscription mentionnant son nom et sa qualité щбáнѣи гинъρà est encore parfaitement visible. C'était l'époque de la domination autrichienne en Olténie et les sentiments philo-autrichiens de la famille des Olănescu étaient bien connus. Toutefois, aucune source ne nous permet d'expliquer le fait insolite de la présence dans une église orthodoxe d'un représentant des forces d'occupation de la province et en outre de religion catholique. Sur le mur sud-ouest de la même église figure le portrait d'un adolescent — « jupan » (messire) Constantin — tenant un livre dans la main droite et portant un costume de page occidental. Nous remercions M. Radu Cretzianu pour les photos ainsi que pour les informations sur la famille Olănescu.

[33] Dans le Catalogue russe, *Portreti* ... figurent quelques autres portraits des contemporains de Pierre le Grand, portant longue perruque et armure ; les comtes P. A. Tolstoi (p. 34) et G. I. Golovkin (p. 84) portent des habits de cérémonie et perruque poudrée.

[34] Giulio Carlo Argan, *l'Europe des Capitales*, éd. Skira, Paris, 1964.

[35] Cantemir lui-même, dans sa *Descriptio Moldaviae*, compare le costume des voïvodes d'antan et ceux de son temps à l'occasion de la solennité du couronnement.

leur rang se reflète dans la noblesse hautaine — qui déjà vers le commencement du XVII^e siècle tendait à remplacer le hiératisme (jamais très pur, il est vrai, dans les Principautés, à peu d'exceptions près) de tradition byzantine — de l'attitude, dans la fierté du geste d'offrande. Ces princes ne sont jamais représentés seuls ; ils sont toujours suivis ou entourés de leurs femme et enfants et souvent — comme pour souligner une continuité (qui est rarement dynastique) dans la lignée des voïvodes — ils ont fait figurer quelques-uns de leurs prédécesseurs sur le trône, [36] comme on peut le voir, entre autres, au monastère de Hurez, le plus représentatif des monuments du règne si riche en fondations religieuses et profanes, de Constantin Brâncoveanu. La même idée de continuité que laissent surprendre les portraits votifs valaques acquiert, dans l'art des portraits serbes, un caractère émouvant. Même dans les très modestes fondations de l'époque, les ancêtres de l'Etat serbe, les Nemanjić et quelques-uns de leurs successeurs, figurent toujours en tant que « sveti kralj » en place d'honneur.

A leur tour, en Valachie, les Cantacuzino, dont plusieurs de leurs membres dominent la vie politique et culturelle des Principautés de cette époque et dont la renommée en avait dépassée les frontières, se font représenter, dans leurs fondations, avec les très nombreux membres de leur illustre famille. Aucun, même le plus « occidentalisé » d'entre eux, Constantin le « stolnic » ne porte dans ses portraits des habits importés d'Occident. [37] Et même dans les gravures occidentales de Constantin

---

[36] Ce procédé, exclusivement valaque, a été inauguré dans les Pays roumains par le prince Neagoe Basarab selon, vraisemblablement, une influence serbe, dans sa très illustre fondation, le monastère de Curtea de Argeş (1517—1526). V. pour ce monument Emil Lăzărescu, *Biserica mănăstririi Argeşului*, Bucureşti, 1967 ; Maria-Ana Musicescu, *Introduction...* ; idem, *Etapes du langage pictural aux XVI^e—XVIII^e siècles. Réflexions sur la relation entre la forme artistique et l'œuvre témoin*, dans RESEE, tome X, n^o 2, 1972 ; idem, *Réflexions sur quelques problèmes de la peinture post-byzantine dans le Sud-Est de l'Europe*, dans « Bulletin de l'Association internationale d'études sud-est européennes », X, 1972, n^o 1.

[37] Il y a à notre connaissance une seule exception de ce point de vue parmi les portraits peints de l'époque : « jupan Preda Drugănescu », parti à l'étranger en 1710 « pour s'instruire, voyageant dans presque toute l'Europe et tout ... le Levant », ainsi qu'il est dit dans l'inscription dédicatoire de l'église de Drugăneşti (Ilfov) (1723—1724) qui est une fondation de la famille. Après avoir voyagé 16 ans durant (études à Padoue en 1711), il rentre en 1724 et, revenu dans sa famille, se fait représenter parmi les siens, dans son costume de boïard, portant une perruque rousse en boucles retombant sur le col fourré de sa « dulamă » (manteau). V. Arh, I. Dumitrescu et Radu Cretzianu, *Trei conace boiereşti din prima jumătate a secolului al XVIII-lea aflate în Judeţul Ilfov*, dans « Buletinul Monumentelor Istorice » (sous presse, avec la bibliographie antérieure). Toutefois, la mode de porter une perruque avait dû pénétrer dans la société des boïards roumains, car — c'est la Chronique anonyme qui nous le relate — Preda, boïard de Prooroci, traître envers Brâncoveanu et qui sera exécuté

Brâncoveanu, [38] le voïvode porte toujours le traditionnel costume princier.

Tous ces portraits de princes et de grands boïards roumains de la fin du XVII[e] siècle, dont un bon nombre venait de parfaire leurs études dans les Universités de l'Occident (à Padoue surtout), demeurent, malgré la richesse de leurs habits, quelque peu patriarcaux ; c'est qu'ils appartiennent à une grande famille, la leur et celle du pays, et non pas à l'Europe. Rien d'essentiel dans leur costume ne les distingue de leurs aïeux ; la coupe des cheveux est orientale et le geste de ceux qui ne sont pas les fondateurs mêmes — une main posée sur la poitrine ou tenant une croix, de l'autre montrant la maquette de l'église — garde un certain hiératisme (devenu il est vrai, quelque peu maniériste) qui est celui du passé.

Il n'y a rien de commun entre les portraits de l'Europe, occidentale et centrale et les portraits valaques et moldaves et ceux, moins nombreux, des fondations dans le sud-est de l'Europe. Aussi, tout les sépare : « l'attachement à d'autres traditions figuratives et mentales », métier, technique et iconographie, mode et effet, rôle et finalité. Ce qui, en définissant les portraits de type Rigaud, devenait une sorte de glorification du présent, demeurait dans les Principautés l'affirmation de la noblesse du passé. Les premiers peuvent être considérés comme le porte-parole d'une personnalité, les derniers le porte-parole d'une nation.

★

Il serait fastidieux et inutile de rappeler ici les mérites culturels de Démètre Cantemir. [39] Ce qui demande à être souligné c'est qu'il participe — de par son origine, sa personnalité, sa culture, son œuvre et le haut rang qui lui a été dévolu dans l'aristocratie intellectuelle de l'époque — aux deux mondes que nous avons sommairement évoqués. Toutefois, Démètre Cantemir n'a pas connu directement l'Occident. C'est surtout à Constantinople, non seulement dans l'ambiance des ambassades qu'il

---

par les Turcs, portait « chică nemţească numai legată sub işlic şi cismele cele nemţeşti cu pinteni lungi ... căruia i-au luat işlicu înaintea vizirului ... întru mai adevărat mărturie, precum au fost cu nemţii » (« la longue chevelure à l'allemande, seulement cachée sous son « işlic » (couvre-chef) et des bottes à l'allemande avec de longs éperons ... ils lui ont pris l'işlic devant le Vizir ... car c'était un vrai témoignage de son entente avec les Allemands». V. *Istoria Ţării Româneşti de la Octombrie 1688 la Martie 1717* (*Cronica anonimă despre Brîncoveanu*), dans *Cronicarii români*, Bucureşti, 1961, II, p. 297.

[38] Ces gravures se trouvent au Cabinet des Estampes de l'Académie Roumaine.

[39] P. P. Panaitescu, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand*, dans « Revue des études slaves », VI, 1926 ; N. Iorga, *Istoria literaturii române în sec. XVIII*, éd. Bucarest, 1969, vol. II ; V. aussi A. Pippidi, *D. Cantemir în atmosfera intelectuală românească a vremii sale* (sous presse).

a assidûment fréquentées, mais aussi dans celle de la « Grande Ecole » où il a étudié dans sa jeunesse, qu'il a appris à connaître la culture occidentale. C'est là que se retrouvaient tous ces Grecs érudits, moines pour la plupart, qui ayant fait leurs études à Padoue et parfois parcouru de nombreux pays, devenaient des « iatro-philosophes », des professeurs des Académies Princières de Iassy et de Bucarest, des secrétaires princiers.[40] Nombre d'entre eux étaient célèbres à l'époque et représentaient l'élite intellectuelle du sud-est européen. C'est dans ce monde grec, de culture principalement italienne,[41] que Démètre Cantemir connaîtra tout ce qui impliquait à l'époque l'expérience culturelle de l'Occident. Il devient, comme l'avait été avant lui le Moldave Nicolae Milescu et comme l'était son contemporain plus âgé, le « stolnic », un érudit de taille européenne. Il n'en demeure pas moins attaché à son pays, même si cet aspect de sa personnalité est moins évident, moins agissant que ne le prouvent la vie et l'action du « stolnic ». Aussi les portraits de Cantemir ne révèlent-ils pas directement sa qualité de voïvode de Moldavie. C'est à peine au XIX^e^ siècle, époque de patriotisme ardent, que Gheorghe Asachi fera graver, probablement d'après le texte de la chronique de Ion Neculce, un Cantemir en costume du prince roumain, s'arrêtant avec le tsar, dans la ville de Iassy, devant l'église des Trois Hiérarques.[42] Si Pierre I^er^ porte une sorte de tenue de campagne, Cantemir lui porte un long manteau fourré, avec un large col en fourrure, par-dessus un double collier et sur la tête la « cuşma » avec une haute aigrette. Ce costume ressemble beaucoup à celui de Vasile Lupu aux Trois Hiérarques[43] (aujourd'hui au Musée des

---

[40] Pour quelques-uns de ces Grecs et leur rôle dans le Sud-Est européen, v. Const. Sathas, *Neoelliniki Philologia*, Athènes, 1868; Ariadna Camariano-Cioranu, *Les Académies Princières de Jassy et de Bucarest et leurs professeurs*, Thessalonique, 1973; N. Vătămanu, *Iacob Pylarino medic al Curții domneşti din Bucureşti*, extrait de *Din istoria medicinii româneşti şi universale*, Bucureşti, 1962; Olga Cicanci et Paul Cernovodeanu, *Contributions à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hiérothée) Comnène (1658—1719)*, dans « Balkan Studies », 12, Thessalonique, 1971 (avec une riche bibliographie du problème dans son ensemble). V. aussi Andrei Pippidi, *Quelques drogmans de Constantinople au XVII^e^ siècle*, dans RESEE, tome X, 1972, n° 2, p. 227—255; Giorgio Plumidis, *Gli scolari Oltramarini a Padova nei secoli XVI a XVII*, *ibidem*, p. 257—270.

[41] « La prépondérance de la culture italienne dans l'aire hellénique, caractéristique du XVII^e^ siècle, commençait dès le début du siècle suivant à s'atténuer devant la vague de la langue et de la culture française », C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 138.

[42] Pour Gh. Asachi et son rôle dans la culture roumaine du XIX^e^ siècle, v. *Istoria literaturii române*, II, Bucureşti, 1968, p. 354—372; Remus Niculescu, *Gheorghe Asachi şi începuturile litografiei în Moldova*, dans « Studii şi cercetări de bibliologie », I, Bucureşti, 1955, p. 67—112.

[43] N. Iorga, *Portretele domnilor români*, Bucarest, 1937; N. Grigoraş, *Biserica Trei Ierarhi din Iaşi*, Iassy, 1962, fig. 15 et 18.

Trois Hiérarques de Iassy). Rien de commun entre cette représentation qui pourrait figurer en tant que portrait de « fondateur » dans une église moldave et tous les autres portraits de Cantemir. Image toute aussi singulière dans la série de ses portraits que l'a été, dans sa destinée, sa qualité si brève de prince régnant. Ce n'est d'ailleurs pas un portrait proprement dit, mais bien une « esquisse », dans le genre des « instantanés » pour rappeler un « événement » important du passé moldave. Il est vrai, d'autre part, que Démètre Cantemir n'a pas été fondateur d'églises dans son pays ; il n'a pas non plus été représenté dans la fondation de son père — l'église de Mira (près de Focşani) — et qui a été achevée par Antioche Cantemir. Constantin et Antioche y figurent en tant que « fondateurs » (c'est Constantin qui tient l'église) dans les atours traditionnels qu'impliquent cette qualité.[44]

Ainsi, tous les portraits de Démètre Cantemir connus jusqu'à présent, demeurent hors de la tradition de son pays ; ils ne représentent pas non plus une innovation, car ils n'auront pas d'héritiers dans les Pays roumains. Ils n'ont vraisemblablement même pas été connus ici, ni même après sa mort, à l'époque où son fils Antioche les faisaient connaître en Occident. [45] Ces portraits ont toutefois une signification non moins réelle que celle du maintien de la tradition, celle qui prouve, parmi d'autres témoignages (dans l'œuvre écrite de Cantemir), ce que N. Iorga entendait par « la place des Roumains dans l'histoire universelle ». Ce fils de « răzeş » (paysan libre) moldave, dont le père, le frère et lui-même seront princes de leur pays, devient lui, de par sa culture, sa personnalité et son œuvre, un humaniste « dans le sens européen de cette notion.

Les portraits de Cantemir parlent également, d'une manière qui nous paraît assez évidente, de lui-même ; ils désignent les étapes principales de sa vie (exception faite de celle, trop brève, de voïvode de Moldavie) — selon justement cette notion de la « fortuna labilis », si explicite dans son œuvre [46] — certains traits de son caractère, de sa mentalité. Et ils deviennent dans ce sens de véritables portraits exprimant, du moins selon notre opinion, ce que le savant exprime lui-même à travers certains passages de son œuvre, du tréfonds de sa propre pensée.

1. Si le beau et fier jeune homme du portrait de Rouen (fig. 1) représente effectivement Démètre Cantemir (et même s'il n'en était pas ainsi ce

---

[44] Sergiu Iosipescu, *Note istorice despre mănăstirea Mira, ctitoria fortificată a Cantemireştilor*, dans « Buletinul Monumentelor Istorice », XLI (1972), n°4, Bucureşti, p. 53–56.

[45] Helmuth Grosshof, *Antioch Dimitrievič Kantemir und Westeuropa*, Berlin, 1966.

[46] V. les travaux sur Cantemir cités à la note 3, ainsi que l'Introduction de V. Cândea au *Divanul* et Petru Vaida, *Dimitrie Cantemir şi umanismul*, Bucureşti, 1972.

serait admirablement « ben trovato »)[47] il ne peut s'agir que de l'époque où le jeune prince envoyait d'Andrinople, à son frère Antioche, voïvode de Moldavie (son premier règne : 1695—1700) la lettre dédicace de sa première œuvre — « Divanul » ... — imprimée à Iassy en 1698. Il avait 22 ans, avait passé trois ans comme otage à Constantinople (1688—1691), avait assisté, en revenant à Iassy à l'exécution, sur l'ordre du voïvode son père, du grand chroniqueur Miron Costin (1691), avait succédé, à l'âge de 20 ans, à son père (19 Mars — 9 Avril 1693), avait été obligé de retourner à Constantinople, avait pris part au siège de Petrovaradin et à la défaite des Turcs à Zenta (1697). Il avait donc, à ce très jeune âge, vécu en raccourci, les aspects essentiels de sa vie à venir : celle de savant lettré, celle de prince, celle d'exilé. Il était déjà par sa culture un européen et sa vie à Constantinople l'avait mis directement en contact avec le monde oriental des musulmans, avec le monde orthodoxe des Grecs et de ses compatriotes, avec le monde occidental des ambassadeurs, des diplomates, des savants.[48] Dans le portrait de Rouen (tel que nous pouvons le juger d'après des photographies), expression et attitude définissent son individualité, tandis que le costume témoigne de la participation du jeune prince à différentes cultures et civilisations. Nous devons à N. Iorga la plus expressive des descriptions de ce portrait et elle présente précisément le Cantemir de cette première étape de sa vie : « ... un jeune homme, très beau, très fin, d'une figure qu'éclaire une vive intelligence, un garçon de vingt à vingt cinq ans, à la mince moustache, aux yeux très brillants, portant la perruque habituelle à cette époque à la Cour de Louis XIV ou bien sa propre chevelure en boucles lui retombant sur les épaules. Il porte un costume oriental en drap d'or, ajusté au corps ; en guise de ceinture un châle, il porte l'épée et autour du cou une cravate comme à Versailles ou à Paris, qui s'étale en évantail sur la poitrine, comme à la Cour de France, tandis que la tête est couverte d'un turban, un très

---

[47] N. Iorga, *Un portrait français peint à Constantinople*, dans « Gazette des Beaux Arts », 66, 1924, p. 234—236. Dans son étude introductive au « Divan » (éd. București, 1969), V. Cândea reproduit (p. VII—VIII, note 1) un passage de la lettre de Mlle Popovitsch, Conservateur au Musée d'art et de céramique de Rouen, selon laquelle cette attribution se heurte à certaines difficultés qu'on n'a pas réussi à résoudre jusqu'à présent. En ce qui nous concerne, n'ayant pas vu l'original et du fait que les nombreuses photos parues jusqu'à présent sont peu claires, il nous serait difficile d'en tirer une conclusion.

[48] Démètre Cantemir a connu de près et a fréquenté en ami, entre autres, les ambassadeurs de France, les marquis de Fériol et de Châteauneuf, Jacob Collyer, ambassadeur des Provinces Unies, lord William Paget, ambassadeur de Grande-Bretagne (v. E. D. Tappe, *Documents concerning Romania in the Paget papers*, dans « The Slavonic and East European Review », XXXIII, 1954. V. aussi Paul Cernovodeanu, *Societatea feudală românească ...*, București, 1973.

beau turban blanc et bleu, surmonté d'une aigrette de plumes précieuses. Ce mélange de choses orientales et occidentales qu'on ne pouvait rencontrer qu'à Péra de Constantinople, faubourg à caractère occidental de la capitale de l'Empire ottoman. C'est ainsi qu'il apparaît rattaché à la fois au monde occidental qu'il connaissait par les livres et au monde oriental qu'il avait à sa disposition sous tous ses aspects : l'aspect grec, l'aspect turc contemporain, l'aspect persan, car ... sans doute il a été l'homme qui a su cueillir de partout les choses que son intelligence supérieure a su intégrer sans effort »[49].

Ce même portrait, à l'aide duquel N. Iorga met en lumière l'aspect physique et le contexte social de la vie du jeune Cantemir, rappelle d'une manière saisissante le personnage qui, dans le « Divan » rêve de l'avenir : « ... Moi je désire des richesses » ... « je veux devenir illustre et renommé »... « je veux encore des bourgs et des châteaux-forts » ... « je requiers et prétends de grands honneurs » ... « être puissant parmi les Seigneurs » ... et, en fin de compte, voilà aussi ce qui persistait chez cet humaniste en herbe de la tradition médiévale de son pays : « avec cela j'aspire encore à gagner et à hériter le Royaume des cieux ».[50] Son premier maître, le savant prélat crétois Jérémie Cacavélas,[51] dans sa réponse à l'envoi du livre de la part de son ancien élève, lui promet une destinée glorieuse : « Poursuivez donc, avec la grâce de Dieu, très illustre Seigneur, l'amour de la science et de la sagesse et soyez sûr que bientôt la sagesse vous couronnera en inscrivant votre nom dans le livre de ses grands héros[52] ». Ce que le portrait reflète, ce que le texte réclame, ce que son maître prévoit, tout cela deviendra réalité dans la vie de Démètre Cantemir.

Comparé aux deux portraits, œuvres d'artistes occidentaux, représentant le jeune tsar Pierre I^{er} vers la même époque (1697), en armure, les cheveux courts et bouclés (il est probable que le tsar n'a jamais porté la longue perruque poudrée et frisée à la mode en Occident)[53], celui de Cantemir souligne clairement l'éclectisme, sinon celui de son propre goût, du moins celui de la société qu'il fréquentait à Constantinople.[54]

---

[49] N. Iorga, *Originalitatea lui Dimitrie Cantemir*, dans « Cuget clar », VIII (1935), n° 19–24, p. 416.

[50] Dimitrie Cantemir, *Divanul*, éd. București, 1968, p. 48–50.

[51] Ariadna Camariano-Cioranu, *Jérémie Cacavélas et ses relations avec les Principautés Roumaines*, dans RESEE, III, 1965, n^{os} 1–2.

[52] Dimitrie Cantemir, *op. cit.*, p. 28–29.

[53] Aucun des nombreux portraits reproduits dans *Portret* ... ne montre le tsar portant la longue perruque occidentale.

[54] V. Virgil Cândea, *Les intellectuels* ..., et Ion Matei, *Le maître de langue turque de Dimitrie Cantemir : Es'ad Efendi*, dans RESEE, tome X, Bucarest, 1972, n° 2, p. 281–288 (les deux avec une riche bibliographie).

2. « Demetrius Cantemirius Palatinus Moldaviae » (fig. 2), c'est l'inscription que porte l'estampe représentant un Cantemir dans la force de l'âge. Il a 37 ans en 1710, au moment de son accession au trône de Moldavie. Il porte les cheveux courts en boucles larges (imitant la perruque), de longues moustaches un peu retroussées et une courte barbe arrondie, comme son frère Antioche, comme son contemporain valaque Constantin Brâncoveanu, comme le sultan Achmed III ou Alexandre Maurocordat le Grand Drogman. Par-dessus l'armure est jeté, en larges plis, ce qui paraît être un manteau fourré, qui pourrait rappeler le manteau voïvodal. La figure du prince — ovale régulier, grands yeux (trop grands et trop songeurs pour ne pas rappeler ceux de presque tous les portraits votifs hérités de l'époque byzantine), long nez droit, bouche volontaire — est un mélange de décision et de mélancolie. La différence entre le portrait de Rouen et celui-ci est très grande. C'est un bel homme. La description que nous a léguée Moreau du Brassey ne paraît pas exagérée : « De petite taille, au corps mince et à la figure délicate, bel homme, grave et avec un aspect si agréable comme je n'en ai jamais vu dans ma vie »[55] A cette époque il avait déjà écrit quelques-unes de ses œuvres les plus importantes, parmi lesquelles le « Traité de musique turque » et « L'histoire hiéroglyphique ». C'est une autre étape de sa vie, très brève d'ailleurs, celle de l'accomplissement d'un idéal, celle aussi de la sagesse acquise par la culture et l'expérience, la maturité. Ce portrait est celui de l'homme — qui est lui-même — dont Cantemir esquisse le profil psychologique et éthique dans son «Histoire hiéroglyphique » : « fidèle à sa parole, persévérant dans ses actions et constant dans sa pensée, car non seulement il ne s'abaisse pas à mentir, mais il ne consent point à entendre le mensonge, il défend à sa langue de proférer de vaines paroles, il bouche ses oreilles pour échapper aux mots sans conséquence »[56] Paroles d'un moraliste qui a médité sur quelques-unes des valeurs essentielles de l'existence.

3. « Demetrius Cantemir S. Rossiaci Imperii et Moldaviae Princeps M. Russori Imperatoris Senator et ab intimiis Consiliis » (fig. 3). La plupart des portraits contemporains et plus tardifs représentant Démètre Cantemir pendant son long séjour en Russie (1711—1723, date de sa mort) sont de la même facture : c'est le genre de portrait — avec armure et perruque (il ne porte plus ni moustache ni barbe)[57] — dont nous avons parlé

---

[55] Moreau du Brassey, *Mémoires politiques, amusants et satiriques*, I, Amsterdam, 1716, p. 47.

[56] Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglifică*, éd. Bucureşti, 1964, II, p. 84.

[57] F. W. von Bergholz, *Tagebuch welches er in Russland von 1721 bis 1725 als Holstanischer Kammerjunker gefürt hat*, dans « Büsching Magazin für neue Historie u. Geographie », Halle, XX, 1785. L'auteur, témoin oculaire, relate une fête où Cantemir portait de riches,

dans la première partie de ce travail. C'est un Cantemir comblé d'honneurs : il est deux fois prince, sa renommée a dépassé les frontières de son pays d'adoption, il est membre de l'Académie de Berlin ; « ... l'empereur l'aimait et lui avait accordé une position supérieure à celle de tous les autres », constate le chroniqueur moldave Ion Neculce qui l'avait suivi en Russie [58] ; il était riche ; c'est toujours Neculce qui parle de : « ... le Sénat a choisi de donner à Dumitrașcu-Vodă 1000 terrains (« dvor ») qui comptent 50 villages et quelques 15 000 serfs. Et lui avait-on encore donné 80 bourses d'argent comme pension annuelle, ce qui revient à 6000 roubles et deux beaux palais dans la Capitale ».[59] Est-il comblé cet ambitieux, aussi intelligent que cultivé et qui apparemment avait atteint — ce qui si rarement réussit même à des êtres exceptionnels, comme l'était Cantemir pour l'époque — tout ce qu'il avait souhaité pour sa vie, l'ayant exprimé si clairement dans sa première œuvre ? Ce portrait, si parfaitement « officiel », ne représente pas uniquement « un personnage en habit d'apparat », mais un être très vivant, au noble visage orgueilleux et fermé, au fier regard inquiet. « ... le prince rêve qu'il est toujours puissant, comme dans son pays du temps qu'il régnait ... »[60] — c'est toujours Neculce qui parle, qui a compris pourquoi, malgré l'éclat de sa gloire et de sa renommée, le prince son maître, en dépit de son savoir et des privilèges desquels il jouissait à la Cour du tsar, ne pouvait oublier sa défaite. Cet illustre Européen et qui avait parfaitement conscience de sa propre valeur — fait que ses portraits soulignent dans l'allure martiale, dans le geste possessif en tenant le bâton de maréchal — ce Moldave est et se sent un exilé, il n'a jamais oublié sa patrie, « son » pays. D'ailleurs l'œuvre écrite de cette époque de sa vie le prouve. En tant que portrait, celui-ci s'encadre le mieux et intégralement dans la série, devenue internationale, des portraits proclamant la gloire, la renommée d'un personnage à destinée exceptionnelle.

C'est en guerrier que Démètre Cantemir a été représenté (quelques livres sont, il est vrai, posés devant lui sur une table) nous ne connaissons aucun portrait du savant Cantemir, du diplomate, du ministre de l'Empire

---

habits orientaux, avec une grande barbe et un immense turban. D'autre part, L. N. Maikov, *Materialy dlia biografii Kn. A. D. Cantemira*, dans « Sbornik otdelenie russkogo iazyka i slovenosti Akademii Nauk », Saint-Pétersbourg, LXXIII (1903), p. 58 (cité par P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir ...*, p. 135), raconte que le tsar, en sa qualité de parrain, demanda à Cantemir de se faire raser la barbe, de quitter ses habits orientaux et de mettre selon la mode occidentale, une perruque poudrée et des habits courts.

[58] Ion Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei*, București, 1955, p. 301.

[59] *Ibid.*, p. 304.

[60] *Ibid.* p. 306.

russe, comme le sont ceux des ses contemporains : Louis Ferdinand Marsigli, le chancelier G. I. Golovkin,[61] l'ambassadeur P. A. Tolstoi,[62] e.a.

4. « Kniaz Dimitrii Konstantinović Kantemir » — cette gravure russe est un portrait extrêmement émouvant, celui d'un homme puissant et fatigué. Il ne porte plus la perruque ; sa moustache tombante, sa barbe en collier le font ressembler à son frère Antioche ; il porte par-dessus sa robe orientale, qui colle sur un corps devenu lourd, une pèlerine. A travers sa poitrine, le grand cordon d'un ordre impérial sur lequel est fixé un médaillon entouré de pierres précieuses et surmonté de la couronne des tsars, avec le portrait de Pierre I^{er} que celui-ci lui avait offert, « afin que le prince le porte en sautoir, à droite » [63]. Un double fardeau dramatique pèse sur ce corps alourdi dont on sent la maladive pesanteur, celui de la perte des illusions, celui de la maladie. Sa figure n'est pas moins dramatique : bouche dure, traits tirés, cernés autour des yeux, regard totalement tourné vers l'intérieur. Dans son « Histoire hiéroglyphique » (1705) il y a un admirable passage, si roumain dans sa facture presque folklorique, qui peut être considéré comme une parfaite interprétation de ce portrait : « Moi j'ai vieilli, me suis affaibli, et telles les fleurs sous la brume me suis terni, le soleil m'a frappé, la chaleur m'a épuisé, les jours m'ont meurtri, les années m'ont vieilli, les nuits m'ont enlaidi et ce qui est le plus terrible, la chance m'a abandonné et de son amour m'a chassé ».[64] C'est une très belle page littéraire, l'une des plus belles de l'œuvre de Cantemir ;[65] elle a la cadence de quelques vers de Dosoftei, la noblesse grave des Homélies d'Anthime d'Ivir, le charme du rythme de certaines phrases des chroniqueurs. Et si l'on nous permettait une analogie d'ordre subjectif, nous dirions, que cette page de Cantemir rappelle — dans sa discrète complainte, comme dans la courbe souple et mélodieuse de la phrase, le paysage moldave, dans sa rêveuse et attachante poétique. Ce dernier portrait, si profondément humain de Cantemir, peut-être considéré, malgré le fait qu'il est l'œuvre d'artistes russes, parmi les premiers « vrais » portraits d'une personnalité du passé de notre pays, genre de portraits qui marqueront, vers la fin du XVIII^{e} siècle, encore un chapitre de fermé dans l'ensemble de l'art roumain du Moyen Age, tout en ouvrant un nouveau chapitre,

---

[61] Académie Roumaine, Cabinet des Estampes ; *Portret* ..., p. 84.

[62] *Portret* ..., p. 34.

[63] Pseudo-Muste, p. 46.

[64] Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglifică* ..., II, p. 81.

[65] V. aussi, Perpessicius, *Locul lui Cantemir în literatura română*, dans *Mențiuni de istoriografie literară și folclor*, București, 1957. Cité aussi par A. Duțu, *Coordonate ale culturii românești în sec. XVIII*, București, 1968, p. 41—42, en parlant d'un « style » de la culture roumaine de l'époque.

celui des débuts de l'art moderne. Ce dernier portrait de Cantemir n'a pas son pareil dans la galerie des portraits des souverains roumains de l'époque, sauf, peut-être, celui moins émouvant il est vrai, mais d'une puissance d'expression très rare dans l'art des Principautés, — de Constantin Brâncoveanu au monastère de Surpatele, peint en 1707.[66]

★

Nous n'avons certainement pas épuisé ici l'analyse des portraits de Démètre Cantemir ; il doit y en avoir d'autres, pas encore trouvés ou bien non identifiés. Il est, entre autres, plus que probable que dans la Capitale des Sultans, où Cantemir a passé 22 ans de sa vie, on a dû faire des portraits de ce prince si connu parmi les Turcs comme parmi les étrangers. Lui-même d'ailleurs était intéressé par ce genre d'art ; pour illustrer son *Histoire de l'Empire ottoman*, il avait cherché, demandé et obtenu, de nombreux portraits de Sultans se trouvant dans les archives de l'Empire turc. [67] Il nous faut mentionner également cette gravure si parfaitement baroque, dans son style comme dans sa symbolique : elle représente le prince moldave sur un fougueux cheval blanc, foulant à ses pieds des drapeaux turcs ; en haut une « gloire » ailée tend vers la tête du prince une couronne ; en haut, à gauche, assise sur un trône, une très belle femme qui paraît accueillir le prince. C'est une gravure russe, représentant, peut-être, Démètre Cantemir quittant la Moldavie. Tout est artificiel dans cette allégorie, peu artistique d'ailleurs, mais s'encadrant parfaitement dans un genre d'art, très répandu à l'époque. Plusieurs œuvres du même genre — allégorique, officiel et flatteur — ont été faites en Russie pour glorifier Pierre le Grand. [68]

Même si on trouvait d'autres portraits de Cantemir, ils ne feraient que renforcer l'un ou l'autre des aspects de la vie de ce prince si intimement liée à l'histoire de la culture européenne. Le portrait de Rouen appartient au monde éclectique de Constantinople où Cantemir a passé si longtemps de sa vie, à la limite entre Occident et Orient, entre passé et présent, entre tradition et modernité. Dans le second de ses portraits il appartient à son pays (malgré l'étrangeté de la formule iconographique employée). Dans le troisième il appartient à l'aristocratie sociale et intellectuelle de l'Europe, c'est en vainqueur qu'il jette un pont entre sa

---

[66] Radu Cretzianu, *Mănăstirea Surpatele*, dans « Buletinul Monumentelor Istorice », XLI (1972), n°4, p. 15—24.

[67] Dimitrie Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, Bucureşti, 1877. V. aussi *Dimitrie Cantemir. Historian of South East European and oriental civilizations*, Extracts from *The history of the Ottoman Empire*, Edited by Alexandru Duțu and Paul Cernovodeanu, Bucharest, 1973.

[68] Scarlat Callimachi, Vladimir Block, Elena Georgescu-Ionescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera în imagini*, Bucureşti, 1963.

patrie et la grande Europe. Dans le dernier des portraits il est lui-même avec toute la charge d'un lourd passé, humain et encore fort ; c'est le portrait de l'homme Cantemir tel qu'il devait être déjà au moment où il écrivait la dernière de ses grandes œuvres « Hronicul vechimii româno-moldovlahilor » (1717 ?).

Du point de vue de l'histoire de l'art, les portraits de Démètre Cantemir appartiennent à l'Occident. Et si le beau portrait de sa première femme, la Roumaine Cassandra, fille de Şerban Cantacuzino, hésite encore entre Orient et Occident, ceux de leurs enfants : Antioche Cantemir, futur ambassadeur de l'Empire russe à Londres et à Paris, la très belle Catherine Cantemir, mariée princesse Golîtzin, Smaragda Cantemir, ainsi que celui de sa seconde femme, Anastasie, née princesse Trubeţkoi, appartiennent entièrement à l'art et à la mode de l'Occident.*

* Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont mise dans l'impossibilité d'illustrer plus amplement cet article. En y ajoutant quelques considérations sur les portraits russes et vénitiens, nous espérons compléter cette fâcheuse lacune dans l'un des prochains numéros de la revue.

DÉMÈTRE CANTEMIR VU PAR SES CONTEMPORAINS (LE MONDE SAVANT ET LES MILIEUX DIPLOMATIQUES EUROPÉENS)

PAUL CERNOVODEANU

Par son œuvre tellement variée et riche en contenu, par sa passion pour les belles-lettres, Démètre Cantemir — l'érudit prince de la Moldavie — s'individualise dans la culture roumaine comme un vrai pionnier. Ce fils de nobliaux moldaves de Fălciu, né il y a trois siècles, précédé de son père et de son frère au trône princier d'Etienne le Grand, s'est illustré par une remarquable soif de culture et d'instruction, par les vastes connaissances accumulées durant toute sa vie dans les domaines les plus divers (histoire, philosophie, logique, géographie, philologie, orientalisme, musique), par les œuvres qui luiont valu la reconnaissance de ses mérites de savant dans les milieux scientifiques européens de l'époque. Mais avant tout, Cantemir, s'est fait remarquer par le patriotisme et le don de soi dans la lutte menée sur le plan politique et idéologique pour la reconnaissance des droits historiques inaliénables du peuple roumain. L'œuvre de Cantemir — qui a dépassé jusqu'alors tout ce que les érudits roumains avaient réussi à donner de meilleur par la plume de leurs chroniqueurs et lettrés — porte l'empreinte de l'amour de la patrie, du désir de servir et de défendre le peuple dont il était issu. Mais la personnalité du prince érudit, tellement intéressante et complexe, ne saurait être pleinement comprise que si nous rapportons son activité créatrice et son œuvre au spécifique de l'époque à laquelle il a vécu, si nous la faisons revivre par les yeux de ses contemporains qui l'ont approché et connu.

Peut-être, il nous aurait fallu considérer Cantemir surtout à la lumière des sources internes, le présenter tel que nos chroniqueurs l'ont dépeint. Mais, malheureusement — comme il a déjà été souligné — nos chroniques n'ont pas réussi à saisir dans toute sa complexité la personna-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. XI, 4, P. 637–656, BUCAREST, 1973

lité de Démètre Cantemir[1]. Les passions politiques dominantes, les conditions extérieures défavorables, la haine qui a opposé — malheureusement pour notre peuple éprouvé — les Cantemir, les Costin, les Cantacuzènes et les Brancovan, — ce que la Porte Ottomane a mis à profit en dernière instance pour renforcer son régime de domination sur les pays roumains par l'instauration du régime phanariote — ont déterminé la partialité de ceux qui se sont montrés soit hostiles et détracteurs, soit partisans de Démètre Cantemir, mais sans qu'ils comprennent suffisamment les idéaux de celui-ci. C'est pourquoi, son image apparaît dans ces écrits à peine ébauchée, étant limitée seulement aux actions de l'homme d'Etat — vantées ou critiquées — alors que l'érudit, le philosophe ne sont que sommairement et unilatéralement présentés. Ainsi, Nicolae Costin le qualifie uniquement d'« homme perspicace », « connaissant le turc » et jouant bien de « la guitare » [2], tandis que la chronique anonyme de la Moldavie (1661—1733) le considère comme « érudit » rien que pour avoir « longtemps séjourné à Constantinople où il avait appris le turc », ayant révélé aux Ottomans « l'art de la musique, soit le chant » [3]. Ion Neculce lui-même, le plus proche collaborateur et compagnon d'exil du prince en Russie, et qui lui dédie le plus large espace dans sa chronique, par rapport aux autres chroniqueurs du temps, n'insiste guère sur cet aspect essentiel de la personnalité de Cantemir, se bornant à noter en passant qu'il était un « érudit », « savait bien jouer de la guitare, nul habitant de Constantinople ne pouvant l'égaler », et « était assez modeste, ses actions... » pouvant « être louées » [4]. Pour ne plus rappeler les chroniques valaques, de l'Anonyme brancovan, ainsi que celles de Radu Greceanu, homme de confiance de Brancovan, ou de Radu Popescu, protégé de Nicolas Mavrocordate, qui y exposent seulement les opinions des ennemis du prince érudit, considérant sa personnalité avec haine et incompréhension [5].

C'est pourquoi, même si les sources internes contemporaines de Cantemir présentent de manière contradictoire mais surtout pauvrement sa figure, se bornant à juger ses actions seulement à la lumière de son court règne de huit mois et de l'échec de la néfaste campagne de Prut,

---

[1] G. G.Ursu, *Dimitrie Cantemir în amintirile din cronici* (Démètre Cantemir dans les souvenirs de chroniques) dans le vol. *Memorialistica în opera cronicarilor* (Les Mémoires dans l'œuvre des chroniqueurs), Bucarest, 1972, p. 149.

[2] Le logothète Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei* (La Chronique de la Moldavie) (ed. M. Kogălniceanu) dans *Cronicele României* (Les Chroniques de la Roumanie) (IIe édition), tome II, Bucarest, 1872, p. 89.

[3] *Cronicele României*, tome III, Bucarest, 1872, p. 117.

[4] Ioan Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei și o seamă de cuvinte* (La Chronique de la Moldavie et quelques légendes) (ed. Iorgu Iordan) (IIe édition), Bucarest, 1959, p. 202 et 206.

[5] G. G. Ursu, *op. cit.*, p. 158—162.

nous nous voyons obligés de faire appel aussi à d'autrès témoignages pour illustrer de manière plus concluante et plus prenante l'intérêt manifesté par le monde contemporain envers la vie et l'œuvre de l'érudit prince de Moldavie. Certes, la valeur des sources étrangères ne doit être non plus absolutisée. L'objectivité de telles sources doit être, aussi, rigoureusement pesée et l'on ne saurait accepter ni les appréciations positives exagérées, ni les diffamations ou les critiques erronées, car — comme toute figure illustre de l'histoire — Cantemir a fait l'objet, lui aussi, d'une « légende noire » créée par des étrangers malveillants. Mais en passant outre ces insuffisances, il nous faut reconnaître d'une manière ou de l'autre que de tels témoignages provenant de sources qui n'étaient pas spécialement ou directement intéressées à l'apologie ou à la diffamation de Cantemir, comme c'est le cas des chroniques internes, et reflétant ainsi un plus grand détachement, peuvent être plus facilement acceptées et jusqu'à un certain point offrir une certaine garantie de sincérité.

La vie de Cantemir qui revêt l'aspect d'un tryptique — son long séjour à Constantinople, son bref mais tumultueux règne, et puis son existence en Russie, tellement fructueuse pour le mûrissement de son esprit scientifique — révèle pleinement l'homme, le prince et l'érudit.

Dans le milieu cosmopolite de Constantinople, Démètre Cantemir s'est initié aux langues orientales, aux arts, à la littérature et à la religion islamique, tout en parachevant son éducation acquise en Moldavie, sous les auspices du lettré crétois Jérémie Cacavela (1643—post 1700), qui lui a enseigné les premières notions de philosophie et de rhétorique [6]. Par ses contacts avec les érudits — professant ou formés à la fameuse Académie du Phanar — le jeune prince approfondit ses connaissances de philosophie ; parmi eux il mentionne « Iacomi, grammairien accompli », « Mélétios, tout d'abord archevêque d'Arta et puis d'Athènes, homme de littérature universelle, mais surtout connaisseur averti des dogmes helmontiens ou des principes de Thalès », puis Anastasios Condoidi, né à Corcyre, ultérieurement professeur de ses fils en Russie ou le Macédonien Anastasios Michel Nausios, qui accompagna le prince dans son exil après 1711, « réputé en Allemagne, aussi bien qu'en Angleterre pour sa haute compétence et l'admirable connaissance de la langue grecque » [7] ; en effet, les sources révèlent que Nausios avait suivi les cours du Collège grec d'Oxford et du « collège oriental » près l'Université de Halle[8]. Cantemir entretenait en

[6] D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, (traduite par M. de Joncquières), tome II, Paris, 1743, p. 41.

[7] *Ibidem*, p. 40—41.

[8] E. Winter, *Halle als Ausgangspunkt der Deutschen Russlandkunde im 18 Jahrhundert*, Berlin, 1953, p. 85—86, 141. 193, 246.

même temps des rapports avec de hauts prélats érudits de l'Eglise orthodoxe, dont Calinique II, patriarche de Constantinople (1694—1702) mais surtout avec Dosithée II (1669—1707) et son neveu Chrysante Notaras (1707—1731), patriarches de Jérusalem ; une mention spéciale doit être faite également quant aux relations — inconnues jusqu'à présent — entre Démètre Cantemir et le grand rhéteur de l'Eglise de Constantinople, Ralakis (m. 1707), — fils de l'illustre lettré Jean Karyophilès, avec lequel il avait entretenu aussi une correspondance suivie [9].

Parmi les témoignages de ces lettrés au sujet de Démètre Cantemir notons, par exemple, ceux de Jérémie Cacavela lequel, en encourageant les efforts de son disciple, lui préfaçait le premier ouvrage paru à Jassy en 1698, *Divanul sau gîlceava înțeleptului cu lumea* (Le Divan ou la dispute du sage avec le monde), louant « le style clair, extrêmement agréable ... <de son ouvrage>, suffisamment parsemé de récits et de maximes des philosophes payens, bref ... plein d'enseignement... » ; et comme présageant le brillant avenir de son disciple, Cacavela le poussait à persévérer dans ses efforts : « Voyagez donc ... par amour de l'instruction et soyez certain que d'ici peu la sagesse viendra couronner vos efforts en faisant inscrire votre nom dans le livre de ses grands héros » [10]. Les mêmes sentiments d'affection pour l'érudit fils de prince — ainsi que pour l'aîné de celui-ci, Antiochus, qui avait accédé alors pour la première fois au trône de la Moldavie — nourrissait le patriarche de Constantinople, Calinique II, qui, dans une lettre adressée le 28 octobre 1698 à Dosithée de Jérusalem, l'assurait des excellentes relations entretenues avec Antiochus et de celles « tout aussi bonnes <nouées> avec son frère, le prince Dumitrașcu ; et nous les aimons et prions pour leur santé et pour leur trône, car eux aussi ... nous ont témoigné de la bienveillance, de l'affection, de la dévotion et de la considération » [11] .

Mais, comme on le sait, Démètre Cantemir — selon ses propres aveux de « Vita Constantini Cantemyrii » — « postquam Constantinopolim pervenit, licet adhuc tenella aetate, tamen tam publicis quam privatis rebus sciendi et discendi avidus, latinis literis et turcicis initium dat, cum oratoribus extraneis, et praecipue cum Regis Galliarum Domino de Satonow (!) et Belgiarum Domino Collier assiduos habet conversationes, et per

---

[9] P. Cernovodeanu, A. Lazca, M. Caratașu, *Din corespondența inedită a lui Dimitrie Cantemir* (De la correspondance inédite de Démètre Cantemir) dans « Studii », 26 (1973), n° 5, p. 1024—1025, 1029—1030 et 1032—1033.

[10] *Divanul sau gîlceava înțeleptului cu lumea* (Le divan ou la dispute du sage avec le monde), (Jassy, 1698), (ed. V. Cândea), Bucarest 1969, p. 26, 28.

[11] Hurmuzaki, *Documente* ..., (Documents...), vol. XIV^1, Bucarest, 1915, p. 754—755, doc. 736.

parentem suum in Europeas partes, cum oratoribus literrarum, correspondentiarumque constituit commercium »[12].

En effet, comme le précise d'ailleurs Cantemir dans « Descriptio Moldaviae », un prince révoqué de ses fonctions ou un otage à Constantinople « cum legatis europaeorum principum, gallo, anglo, belgo et veneto, libeie conversatur, quod fieri non posse arbitrentur Turcae, ut quispiam Constantinopoli aliquid ıeipublicae othmannicae commodis contrarium moliatur . . . »[13].

Les deux frères Démètre et Antiochus Cantemir ont entretenu de très étroites relations avec les représentants du roi Soleil près la Porte Ottomane, à l'époque extrêmement influents et puissants du fait de la virtuelle alliance existant entre la France et l'Empire Ottoman contre la monarchie des Habsbouıg durant les guerres contıe la Ligue d'Augsbourg (1689—1697), la Sainte Ligue (1683—1699) et la guerre de succession à la couronne de l'Espagne (1701—1714). Pieıie Antoine de Castagnères, marquis de Châteauneuf (1644—1728),ambassadeur à Constantinople de 1689 à 1699, nourrissait une vive affection enveıs les deux frères Cantemir, que Démètre évoquera ultérieurement dans sa coıespondance avec le tsar, ainsi que dans ses conversations avec Jacques de Campredon, résident français à Saint Pétersbourg[14]. De là il s'adressa même au vieux diplomate revenu à Paris le 2 décembre 1722, lui sollicitant la protection pour son fils Şerban qu'il espérait envoyer en France pour parfaire son instruction[15]. Dans ses rapports adressés à la cour de Versailles surtout pendant la dernière décennie du XVII^{e} siècle, Châteauneuf relevait les facilités que lui faisait Antiochus, à l'époque prince de Moldavie, quant au passage par ce pays de son courrier diplomatique destiné à l'abbé de Polignac, représentant de la France à Varsovie[16], alors que le voyageur

---

[12] D. Cantemir, *Vita Constantini Cantemyrii* dans *Operele Principelui Demetriu Cantemiru* (Œuvres du prince D. Cantemir), tome VII, Bucarest, 1883, p. 56.

[13] D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae* (Editions de l'Académie Roumaine), Bucarest, 1973, p. 192 et 194.

[14] Voir aussi la lettre de Cantemir au tsar (1718) par laquelle il demande une lettre de recomandation « auprès de l'ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté royale française en Hollande, auprès de M. de Şatonov (Châteauneuf), *ami de vieille date de nous et de notre père* », cf. Şt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia* (Démètre Cantemir en Russie), Bucarest, 1925, p. 136, doc. LXIV. Pour les relations avec Campredon, voir *Сборник Императорскаго русскаго историческаго общества*, tome XL, Saint Pétersbourg, 1884, p. 337, n^{o} 97 (doc. du 21 novembre 1721).

[15] Şt. Ciobanu, *op. cit.*, p. 118—119, doc. L.

[16] Hurmuzaki, *Documente* ..., suppl. I, vol. I, Bucarest, 1886, p. 340—341, n^{o} 499 (doc. du 13 mai 1697); vol. XVI, Bucarest, 1912, p. 331, n^{o} 710 (doc. de Péra 26 décembre 1695 adressé à Louis XIV; en commentant la nomination d'Antiochus en tant que prince de Moldavie, Châteauneuf précisait : « il est de mes amis depuis plusieurs années et il me facilitera les moyens de faire passer mes lettres en Pologne »).

Jean du Mont rappellait en 1699 que le Ministre du Roi à Constantinople avait donné « un festin magnifique à plusieurs seigneurs turcs, où le prince de Moldavie — c'est à dire Démètre Cantemir — se trouva »[17].

Cantemir entretint des rapports tout aussi étroits avec le successeur de Châteauneuf, Charles d'Argental, marquis de Ferriol, ambassadeur de 1700 à 1711, dont les traits de caractère ont été relevés ultérieurement par le prince érudit dans *l'Histoire de l'Empire Othoman* : « il était doué de plusieurs vertus : courageux, libéral, de très bon commerce, & de facile accès : ferme quand il s'agissait de soutenir l'honneur du Roy son maître : mais surtout ami sincère & constant dans l'adversité comme dans la prospérité. Je dois me donner moi-même pour preuve de cette dernière qualité »[18]. Le prince décrivait plus loin la magnanimité du diplomate français qui n'a pas hésité de l'héberger dans le local de l'ambassade, le protégeant contre ses ennemis lorsque sur l'instigation de Brancovan et du vizir Damad Hassan pacha on complota son arrestation, sa déportation dans l'île de Chio ou peut-être même son exécution[19]. D'ailleurs cette histoire — amplement exposée aussi dans *Istoria ieroglifică* (L'Histoire secrète)[20] — mettait en évidence le danger permanent que constituait pour le prince ses puissants adversaires[21]. Une lettre inédite du prince Antiochus Cantemir adressée de Jassy le 7 novembre 1696 à Scarlataki Roussetos, grand dignitaire de l'Eglise de Constantinople et ancien agent diplomatique du prince Constantin Cantemir près la Porte Ottomane, ne fait que confirmer les attestations ci-dessus quant aux conditions tellement précaires de l'existence de Démètre à Constantinople. Le prince Antiochus informait Roussetos qu'il avait appris « d'un homme de toute confiance » venu de Valachie que les ennemis de Démètre « sont fermement décidés de l'empoisonner et qu'ils avaient envoyé un homme à Constantinople

---

[17] Jean du Mont, *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malthe et en Turquie*, vol. II, La Haye, 1699, p. 123; cf. et N. Iorga, *Carol al XII-lea, Petru cel Mare şi ţările noastre* (Charles XII, Pierre le Grand et nos pays) dans « Analele Acad. Rom. », M.S.I., II^e série, tome XXXIII (1911), p. 15, n. 1, et I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir* (Démètre Cantemir), Jassy, 1924, p. 356, n. 1.

[18] D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman* ..., tome IV, Paris, 1743, p. 374.

[19] *Ibidem*, p. 374—376.

[20] D. Cantemir, *Istoria ieroglifică* (L'histoire secrète) (ed. P. P. Panaitescu — I. Verdeş) vol. II, Bucarest, 1965, p. 147—49. Ferriol a manifesté sa bienveillance aussi envers l'ancien prince de Moldavie, Constantin Duca, hébergé à son tour à l'ambassade de France pendant deux mois (cf. Hurmuzaki, *Documente* ..., supp. I, vol. I, p. 364, doc. 544 de Péra, 27 février 1706).

[21] Voir pour l'hostilité manifestée envers les Cantemir les lettres des Cantacuzène des 4 décembre 1702, 18 juillet, 2 août, 4 septembre 1703, 13 janvier 1704 etc. chez A. A. Stourdza, *Constantin Brancovan, prince de Valachie 1688—1714*, vol. III, Paris, 1915, p. 42, doc. 26; p. 74, doc. 71; p. 98, doc. 83; p. 103, doc. 86; p. 105, doc. 87 etc.

précisément dans ce but. Mais Dieu ne voulant pas <qu'une telle chose arrive> ... <cet homme> est revenu <en Valachie> sans qu'il ait accompli quoi que ce soit et <de ce fait> il s'est vu sévèrement réprimandé <par ceux qui l'avaient envoyé>. » Et Antiochus ajoutait que dans ce complot les adversaires des frères Cantemir « se sont efforcés de mener cette tâche à bonne fin <l'empoisonnement de Démètre — n.n.> avec l'appui de Kürgi Mehmet Celebi, estimant que celui-ci ne s'opposera pas, mais cela étant découvert, la protection <de Démètre> est <maintenant> plus aisée » [22].

Le prince vivant en otage à la Porte Ottomane, accomplissant par inttermitence les fonctions d'agent diplomatique de son frère Antiochus durant les deux périodes de gouvernement de celui-ci en Moldavie, entretint des relations encore avec d'autres représentants des puissances européennes à Constantinople. Dans *l'Histoire de l'Empire Othoman* il mentionne par exemple Jakob Collyer, ambassadeur des Pays Bas (1688—1725) né « à Smyrne où son père était Consul. Cela lui procura la facilité d'entendre parfaitement le Grec & le Turc — précise Cantemir — & de se former de jeunesse aux fonctions d'Ambassadeur ; en quoi il a si bien réussi au goût des Turcs, qu'ils le regardent comme le plus civil & le plus accompli de tous ceux qui ont résidé à leur Cour » [23]. Il était extrêmement hospitalier et organisait à sa résidence des réceptions auxquelles étaient conviés aussi des dignitaires ottomans. Parmi les autres relations de Cantemir, notons aussi lord William Paget, ambassadeur d'Angleterre près la Porte Ottomane de 1693 à 1702 « qui s'est acquis une très grande réputation parmi les Turcs — selon les appréciations du prince érudit — non seulement à cause de sa rare capacité, & de la connaissance qu'il avait des langues Grecque & Turque & de la belle Littérature, mais encore pour sa merveilleuse prudence ; il possédait surtout l'art d'amener les Turcs à son but & d'en obtenir tout ce qu'il voulait » [24].

Le prince érudit se lia d'amitié également avec l'ambassadeur de Pierre le Grand dans l'Empire Ottoman, le comte Pierre Andréïévitch Tolstoï (de 1701 à 1710), qu'il évoqua plus tard dans sa lettre adressée au tsar en septembre 1721, où il lui rappelait sa fidélité à la cause du christianisme, qu'il avait manifestée de bonne heure [25].

Malheureusement, les nombreux rapports de Collyer, de lord Paget et du comte Tolstoi n'ont pas encore été publiés, de sorte qu'on ne saurait

---

[22] P. Cernovodeanu, A. Lazea, M. Carataşu, *Din corespondenţa inedită a lui Dimitrie Cantemir*, p. 1025.

[23] D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman ...*, tome IV, p. 184.

[24] *Ibidem.*

[25] Şt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, p. 116—117, doc. XLVIII.

faire appel à leurs témoignages quant à la personne de Cantemir. En échange, un autre ambassadeur dans l'Empire Ottoman, que le prince rencontra en 1700 en Moldavie, pendant un bref séjour dans le pays, le Polonais Raphaël Lesczynski, décrit Démètre Cantemir dans le journal de son ambassade comme « un homme érudit en matière de latin, ayant une éducation de choix, comme s'il avait parachevé son éducation en Pologne », entretenant des discussions doctes avec ses interlocuteurs sur le thème des devoirs de l'amitié [26].

Finalement, une autre figure politique de notoriété européenne avec laquelle Cantemir entretint des relations à Constantinople, fut le dirigeant des insurgés hongrois, Imre Thököly, qui combatit à côté des Turcs contre les Habsbourg. Le prince dépeint Thököly, accusé d'avoir instigué les Ottomans au malheureux siège de Vienne, comme une victime des menées de l'« Exaporite », le grand drogman Alexandre Mavrocordato, un autre ennemi des Cantemir, présentant à l'appui de ses dires aussi les révélations du grand vizir Aïnidgi Suleïman pacha et du « khasnadar » Ibrahim pacha [27]. Il fût aussi touché par l'amertume qu'éprouva Thököly face à l'inconstance et à la méfiance manifestées par les Turcs à son égard ; dans leurs conversations Thököly lui disait : « Que pouvons-nous, faire, mon frère ? Il a plû à Dieu de nous assujetir à un Maître dont les actions ne répondent que trop au Croissant qu'il porte dans son bouclier » qui personnifiait en effet, d'après les dires du rebelle hongrois, l'inconstance des Musulmans [28]. Thököly obtint par la sollicitude de Cantemir l'appui de son frère, Antiochus, quant à l'envoi de Zsigmond Szölöszi en qualité d'émissaire en Pologne, ainsi que de sa correspondance, comme l'attestent par ailleurs les lettres inédites adressées par le dirigeant des dissidents hongrois à Antiochus Cantemir et à son beau-frère, le « hetman » Lupu Bogdan en 1698—1699 [29].

Le court règne de Démètre Cantemir en Moldavie et surtout la campagne de Prut ont suscité, certes, l'intérêt des milieux politiques, diplomatiques et militaires étrangers, les témoignages fournis à cet égard étant assez abondants. Les conditions de son avènement au trône — en dépit de la gravité du moment et du déclenchement de la guerre russo-turque — sont demeurées cependant pour certains contemporains du XVIII^{e} siècle enveloppées d'un nimbe romantique. Ce ne sont pas seulement les

---

[26] P. P. Panaitescu, *Călători poloni în țările române* (Voyageurs polonais dans les pays roumains), Bucarest, 1930, p. 103 et 115.

[27] *Histoire de l'Empire Othoman ...*, tome III, Paris, 1743, p. 459—462.

[28] *Ibidem*, p. 448.

[29] Magyar Országos levéltár Budapest, *Thököly lvt.*, G. II 5, f. 90, 90 v°, 123—123 v°, 123 v°—124.

chroniques internes qui ont tenu à souligner que l'avènement de Cantemir au trône a été dû surtout à sa virtuosité musicale, mais aussi un diplomate de la taille de lord James Porter, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople de 1746—1762, n'a pas hésité à affirmer que Démètre est devenu prince grâce à l'art accompli dont il jouait de la guitare, ce qui lui a valu la protection d'Ibrahim effendi, favori du grand vizir Mehmed Baltadji [30]. Les circonstances de son avènement au trône ont été toutes autres et l'intervention du Khan tatar Devlet Ghirai en a été décisive, mais tout ceci est bien connu dans notre historiographie. Le court laps de temps où il détînt le trône de Moldavie, entre le début de l'an 1711 et le déclenchement des hostilités après la pénétration des armées russes et turques sur le territoire de la Moldavie, ne lui a pas permis, certes, de mettre en application le système de gouvernement qu'il avait conçu. Il eut néanmoins la possibilité d'adopter quelques mesures sur le plan administratif et de procéder à l'allègement de certaines charges fiscales, ce que ne manqua pas de relever le lettré grec Anastasios Condoidi, mentionné ci-dessus et qui fut accueilli avec hospitalité à la cour princière de Jassy [31]. Dans le même temps, le fameux dirigeant du mouvement des Kurucs contre la dynastie des Habsbourg, le prince François II Rákóczi, bien que s'étant réfugié en Pologne après l'échec de l'insurrection, relate dans ses mémoires qu'il avait désiré initier à l'époque une médiation de paix entre le tsar et la Porte Ottomane, essayant d'envoyer dans ce but son émissaire János Pápai à Constantinople. A son arrivée en Moldavie, l'envoyé hongrois qui avait connu Cantemir en Turquie, fut cordialement accueilli par celui-ci, mais vu qu'il ne possédait pas de mandat et de passeport délivrés par le tsar, on ne lui permit pas de continuer son voyage, le prince étant déjà passé du côté des Russes et le tsar ne lui ayant pas fait connaître s'il agréait ou non l'initiative de paix de Rákóczi [32].

L'évolution des événements qui conduisit à la malheureuse campagne de Prut n'étant que trop connue, il n'y a plus lieu d'y insister. Les opinions des diplomates, des officiers qui ont pris part à la guerre et celles des observateurs étrangers ont été divisées, car la victoire des Turcs a été inattendue et les causes de l'échec essuyé par le vainqueur de Charles XII et son allié ne leur ont pas été trop claires à l'époque. Il est inutile

---

[30] Lord Porter, *Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les moeurs des Turcs*, Neuchâtel, 1770, p. 116, note; cf. aussi N. Iorga, *Carol XII, Petru cel Mare și țările noastre*, p. 15, n.1 et I. Minea, *op. cit.*, p. 356, n.1.

[31] Hurmuzaki, *Documente ...*, vol. XIV_3, Bucarest, 1936, p. 83—85, doc. LI (doc. du 17 janvier 1711).

[32] *Mémoires du Prince François Rákóczy, sur la guerre de Hongrie* dans le vol. *Histoire des révolutions de Hongrie*, II, La Haye, 1739, p. 153.

de rappeler que nombre d'entre eux ont essayé dans leurs relations — tendancieuses et lacuneuses — d'attribuer l'insuccès de l'armée de Pierre le Grand, aux fins de sauver le prestige du tsar, soit à la dite défection enregistrée quant à l'appui que devait lui prêter Brancovan, soit au manque de prévoyance de Cantemir, bien que les témoignages les plus autorisés provenant du camp russe aient infirmé de telles interprétations.

L'espace limité de la présente étude ne nous permet pas d'approfondir ce problème, à plus forte raison que cet aspect dépasse la sphère du sujet que nous nous sommes proposé d'aborder. Nous nous bornons donc à rappeler que parmi les témoignages authentiques se référant strictement à la personne de Cantemir dans ces circonstances figurent des journaux de campagne des officiers étrangers dans l'armée russe, notamment celui du brigadier français Jean Nicolas Moreau de Brassay qui après avoir fait le portrait du prince le présente comme un homme « affable, honnête, civil, d'une conversation douce, polie, aysée, parlant très bon Latin » [33] ou celui de l'observateur autrichien colonel baron Franz von Tiepolt, lequel précise qu'en l'accueillant, le prince l'a salué en latin « welches Er mit volkommentlichen mit guten Accent redet ; Er ist ein mittlmessiger Statuer, untersetzt, weisz roth, Bärtisch nach Ruszischer Arth, Pohlnisch gekleidet, wie alle Polakin gehn... » [34].

D'autres témoignages un peu moins significatifs nous sont offerts par l'officier d'origine écossaise Peter Henry Bruce, par un militaire anonyme français et du camp adverse, par le Français huguenot Aubry de la Mottraye, qui s'était établi en Angleterre et qui faisait partie à Bender de l'entourage de Charles XII [35]. Les événements de 1711 ont été consignés, mais de manière incomplète et erronée, aussi dans la presse de l'époque, notamment dans les périodiques hollandais, français et allemands « Mercure Politique et Historique », « Mercure Galant », « Gazette de France », « Gazette d'Amsterdam », « Die Europäische Fama » etc. [36] — ainsi que dans la brochure de propagande *Warhafftiger Journal und Relation ... was zwischen der Armee von Sc. Czaris Majestät und der*

---

[33] J<ean> N<icolas> M<oreau> de B<rassay>, *Mémoires politiques, satiriques et amusantes*, vol. I, Veritopolis <Amsterdam>, 1716, p. 47.

[34] Hurmuzaki, *Documente ...*, vol. VI, Bucarest, 1878, p. 100, n° LV.

[35] A. de la Mottraye, *Voyages ... en Europe, Asie & Afrique*, vol. II, La Haye, 1727, p. 14—21 ; Peter Henry Bruce, *Memoire ... of a Military Officer in the Services of Prussia, Russia and Great Britain*, Dublin, 1783, p. 47—48 ; C. C. Giurescu, *Une relation inédite sur la campagne de Pierre le Grand en Moldavie (1711)* dans « Mélanges d'Histoire Générale », I (1927), p. 130 etc.

[36] I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir*, p. 378, n. 3 ; L. Baidaff, *Petru cel Mare la Prut (1711). Documente contemporane* [Pierre le Grand au Prut (1711). Documents contemporains] dans « Revista istorică » XIII (1927), n^os 4—6, p. 97—116.

Türkischen Seit ... passiert, imprimée à Hambourg pendant la même année. Les relations des ambassadeurs étrangers près la Porte Ottomane, Sir Robert Sutton, le marquis Pierre Des Alleurs et le baile Aloisio Mocenigo, d'une part, Charles Witworth ou Baluze à Saint Pétersbourg de l'autre, contiennent elles aussi une série de considérations concernant la campagne de Prut mais en général elles pêchent par le manque de détachement et d'impartialité à l'égard des événements, attribüant l'échec de Pierre le Grand dans la bataille de Stănileşti surtout à Cantemir et à Brancovan. La fin tragique de la campagne de 1711 a, comme on sait, causé la perte du trône à Démètre Cantemir qui dut s'exiler en Russie avec toute sa famille et avec une partie de ses boyards dévoués. « Après son départ avec Pierre en Russie » — relatait plus tard le réputé lettré grec Athanase Comnène Ypsilanti dans *Ecrits ecclésiastiques et politiques*, «ses maisons (d'Istanbul — n.n.) ont été confisquées et ses manuscrits et ouvrages sont entrés en possession du grand drogman Jean Mavrocordato » [37], futur prince de Valachie, frère de Nicolas Voïévode.

Devant Démètre Cantemir s'ouvrait maintenant la dernière étape de sa vie, assombrie parfois de l'amertume que lui causa certains décès en famille, les mésententes intervenues entre ses compagnons d'exil et surtout la nostalgie du pays, mais éclairée aussi de la satisfaction des résultats obtenus sur le plan scientifique et de sa promotion dans les plus hauts milieux de la société russe, où il jouit de la faveur constante de Pierre le Grand qui le nomma prince de l'Empire et lui attribua plusieurs domaines par son diplôme du 1^{er} août 1711 [38]. Cantemir — qui s'était retiré avec sa famille sur les domaines reçus par la grâce du tsar dans la région de Harkov et qui continuait d'aspirer à la libération de son pays de la domination ottomane— se vit offrir l'occasion de remplacer le sabre par la plume pour militer dans le domaine scientifique et faire connaître aux lettrés de l'Europe la terre ancestrale, l'origine latine du peuple roumain et le triste sort de ce peuple opprimé et assujetti depuis des siècles par des voisins envahisseurs. Il réunit autour de lui un petit groupe d'érudits remplissant les fonctions de secrétaires ou d'éducateurs de ses fils et qui le secondèrent avec zèle dans sa laborieuse activité intellectuelle. L'un d'entre eux, Anastasios Condoidi — mentionné ci-dessus — en dehors des services rendus à Cantemir enseigna à ses fils Şerban, Antiochus et Constantin, le grec, le latin et l'italien et, plus tard, pour des mérites exceptionnels — sur le désir exprès du tsar — il fut nommé assesseur du Synode russe, professeur à l'Académie de théologie de Moscou et finalement archevêque

[37] Hurmuzaki, *Documente ...*, vol. XIII, Bucarest, 914, p. 166.

[38] Şt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, p. 145—146, doc. LXX.

de Vologda [39]. Un autre érudit, notamment le Macédonien Anastasios Michel Nausios, aida Cantemir à établir des rapports scientifiques avec les milieux piétistes de Halle. En 1714, le prince prit connaissance par son intermédiaire des préoccupations dans le domaine de la philologie slave du linguiste Cotton Mather (1663—1728), théologien de la Nouvelle Angleterre et prêtre à Boston/Massachussets en Amérique coloniale; le lettré des lointaines Indes Occidentales se vit transmettre également certaines informations reçues par le professeur August Herman Francke de Halle de la part du secrétaire princier cité [40].

En 1715, sur la recommandation du piétiste Peter Müller, Démètre Cantemir prit un autre éducateur pour ses fils, à savoir le juriste et pédagogue allemand de Halle, Johann Gotthilf Vockerodt (1693 — après 1737). Celui-ci accompagna le prince à ses domaines d'Ukraine et ailleurs, l'aida, par le recueil et la classification du matériel documentaire, à élaborer la première partie de l'*Histoire de l'Empire Othoman* [41]. La haute appréciation accordée par Cantemir à Vockerodt a été relevée ultérieurement par le piétiste mentionné, Müller, qui dans un article publié par la « Nouvelle bibliothèque germanique » à Halle en 1757, faisait en même temps l'éloge du prince érudit : « Parmi les Grands qui conçoûrent de l'estime pour Mr. Vockerodt et qui cherchèrent à se l'attacher, il n'y en avait point qui fût plus connoisseur en mérite que le célèbre Prince Cantimir (!), Hospodar de Valachie (!), qui a donné des Ouvrages propres à faire beaucoup d'honneur, même à un savant de profession » [42].

Finalement le prince Cantemir choisit pour traducteur, secrétaire particulier et professeur de ses enfants le lettré Ivan Ilinski (m. 1737), diplômé de l'Académie de théologie de Moscou, bon connaisseur des langues classiques. Ilinski rédigea non seulement un précieux journal des der-

---

[39] *Ibidem*, p. 109—110, doc. XXXVII; P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera* (Démètre Cantemir. Sa vie et son œuvre), Bucarest, 1958, p. 129—130; Constantin Măciucă, *Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1972, p. 227.

[40] Voir la lettre du théologien piétiste Peter Müller adressée de Moscou le 1er décembre 1715 au professeur A. H. Francke de Halle chez E. Winter, *Halle aus Ausgangspunkt der Deutschen Russlandkunde im 18 Jahrhundert*, Berlin, 1953, p. 349—350, n° 1; cf. et idem, *Die Pflege der West — und Südslavischen Sprachen in Halle*, Berlin, 1954, p. 150.

[41] A. Brückner, *Nachtrag über J. G. Vockerodt* dans « Russische Revue », St. Petersburgh, VI (1875), p. 248—249; P. P. Panaitescu, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intelectuel russe sous Pierre le Grand* dans « Revue des études slaves », Paris, VI (1926), fasc. 3—4, p. 254; Zs. Jakó, *Beiträge zu den Beziehungen des Rumänischen Kulturellen Lebens mit der Deutschen Frühaufklärung* dans « Revue roumaine d'histoire », VIII (1969), n° 3, p. 678—679.

[42] Helmut Grasshoff, *Antioh Dmitrievič Kantemir und Westeuropa. Ein russischer Schriftsteller des 18 Jahrhunderts und seine Beziehungen zur Westeuropäischen Literatur und Kunst*, Berlin, 1966, p. 9.

nières années de vie de Cantemir (1721—1723), contenant des détails uniques sur les relations entretenues par le prince avec les milieux diplomatiques et sur sa vie publique et privée, mais traduisit aussi en russe deux ouvrages de Cantemir, notamment *Loca obscura in Catechisi ... dilucidata* (il s'agit de sa polémique avec le théologien Théofan Prokopovič) et *Книга Систима или состоянїе мухаммеданкїя религий* (Le système ou la création de la religion mahométane), ouvrage imprimé à Saint Pétersbourg en 1722 [43]. Il nous faut préciser en même temps qu'Ivan Ilinski — secondé du fils de Démètre, Antiochus, futur poète et diplomate russe — a été le premier biographe de l'érudit prince de Moldavie, élaborant dès les années 1726—1727, sa « Vita et Elogium Principis Demetri Cantemyrii », envoyée également à l'Académie de Berlin [44]; cette biographie présente certaines différences par rapport à celle de 1730 attribuée [45] au lettré allemand Gottlieb Siegfried Bayer (1694—1739), professeur d'histoire antique, de droit et de philosophie classique à l'Académie de Saint Pétersbourg et éditée après la mort de l'auteur à Moscou en 1783 dans une variante de beaucoup amplifiée par Nicolas Bantych-Kamenski aux annexes de l'ouvrage de l'érudit allemand, consacré à la vie du prince Constantin Cantemir, père de Démètre [46].

Une belle et intime image de la vie d'étude et de recueillement de Démètre Cantemir pendant la première partie de son séjour en Russie, jusqu'en 1719, transmise par son jeune fils Antiochus nous a été relatée dans la biographie communiquée au vicaire de Great Waltham (Essex), l'abbé Nicholas Tindal et que celui-ci publia dans son ensemble, l'attachant à la version anglaise de *l'Histoire de l'Empire Othoman*, éditée à Londres en 1734. Le prince « se levait ordinairement à cinq heures du matin — confesse son fils — fumoit sa pipe & prenoit une tasse de caffé à la manière des Turcs ; ensuite il entroit dans son cabinet & étudioit jusqu'à midi qui étoit son heure de dîner. À table, il ne mangeoit que d'un plat ... Il ne buvoit jamais de vin pur » ayant « horreur pour l'yvrognerie. Sa coutume étoit de dormir un peu après dîner, après quoi il retournoit à

---

[43] C. Şerban, *Jurnalul lui Ivan Ilinski (1721—1730)* [Le journal d'Ivan Ilinski (1721—1730)], dans « Studii », VIII (1955), n^{os} 5—6, p. 119—120 ; P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir* p. 130 ; C. Măciucă, *op. cit.*, p. 227—228.

[44] Emil Pop, *Dimitrie Cantemir și Academia din Berlin* (Démètre Cantemir et l'Académie de Berlin), dans « Studii », 22 (1969), n° 5, p. 840—844, annexe 4 ; H. Grasshoff, *op. cit.*, p. 7—8, précise que la biographie du prince a été envoyée à l'Académie de Berlin par le baron Heinrich von Huyssen.

[45] Selon P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 14—15. En échange E. Pop, *op. cit.*, p. 836, considère qu'elle appartient toujours à Antiochus Cantemir.

[46] *История о жизни и делах молдавскаго господаря князя Константина Кантемира*, Moscou, 1783, p. 274—317 ; en traduction roumaine, D. Cantemir, *Opere* (Œuvres), tome VIII, Bucarest. 1883, p. 3—5.

l'étude jusqu'à sept heures. Alors il rentroit dans son domestique, & voyoit sa famille, il soupoit à dix heures avec elle, & se couchoit à minuit »[47].

Sur cette même période de la vie de Cantemir nous possédons encore quelques brefs témoignages de diplomates étrangers qui ont eu l'occasion de le connaître lors de ses rares apparitions dans les salons de la noblesse de Saint Pétersbourg. Ainsi, le 6 avril 1712, l'ambassadeur britannique à la cour de la Russie, Charles Whitworth, remarquait parmi les invités à la réception offerte par le Prince Alexandre Vekovitch Tcherkaski le prince Cantemir : « there is in his appearance no sign of his past greatness or misfortune, which the Czar has in some measure recompensed by a very considerable estate in the Ukraine »[48]. De même, le 14 mars 1714, Friedrich Christian Weber, résident du ducat de Brunswick à Saint Pétersbourg relatait que « Cantimir, Hospodar de Moldavie, était venu de Moscou, étant présent à une réception donnée en honneur du Prince Golytzine ». « C'est un homme savant & d'agréable conversation — ajoute-t-il. Comme dans la dernière Guerre de Turquie, il prit le parti des Russiens & fut réduit ensuite à se sauver, le Czar l'a dédommagé, par des biens qu'il lui a donnés en Ukraine, qui lui rapportent plus de vingt mille roubles par an. Sa Femme[49] étoit morte & il en avoit deux Princes & une Princesse[50]. L'aîné fit au Czar un petit compliment en Grec & en reçut un présent »[51]. Nous sommes en présence d'une attestation de la cérémonie durant laquelle le fils du prince de Moldavie, Şerban, âgé à l'époque de sept ans, a prononcé devant le tsar un panégyrique, en grec, composé par son père. Pierre le Grand l'appréciant fort de par les idées qu'il contenait exprimant l'espoir des peuples des Balkans de se voir libérés de la tyranie ottomane par les efforts de la Russie, l'allocution à été imprimée en 1714 à Saint Pétersbourg en russe et latin[52]. Moins connu est le fait que cet éloge composé en l'honneur du tsar a été aussitôt transmis à Johann Theodor Jablonsky (1654—1731), secrétaire permanent de

---

[47] *The life of Demetrius Cantemir Prince of Moldavia* annexe à la *The History of the Growth and Decay of the Othman Empire*, London, 1734, p. 459 ; en traduction française dans *Histoire de l'Empire Othoman*, IV, p. 485—486.

[48] *Сборник Императорскаго русскаго историческаго общества*, vol. LXI, Saint-Pétersbourg, 1888, p. 176, doc. 47 ; P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 128.

[49] Il s'agit de la première épouse de Cantemir, Cassandre, fille du prince Şerban Cantacuzène, décédée le 11 mai 1713.

[50] Sont mentionnées seulement Şerban, Antiochus et Marie, que Weber avait rencontrés à la réception.

[51] *Mémoire pour servir à l'Histoire de l'Empire Russien sous le règne de Pierre le Grand ... depuis l'année 1700 jusqu'en 1720*, vol. I, La Haye, 1725, p. 8.

[52] Dan Simonescu, *Activitatea lui Dimitrie Cantemir în Rusia* (L'activité déployée par Démètre Cantemir en Russie), Zlatna, 1943, p. 7—8.

l'Académie des sciences de Berlin, par le baron Heinrich Friedrich von Huyssen (1666—1739), réputé diplomate et savant d'origine allemande vivant à la cour de Pierre et l'un des éducateurs du tsarévitch Alexis, avec la prière qu'il soit porté à la connaissance des lettrés d'Allemagne. Le 4 juin 1714, Jablonsky répondait affirmativement, confiant la présentation de l'allocution à Johann Burchard Mencke (1675 — 1732), rédacteur du périodique « Acta Eruditorum ». En effet, dans le n° XI de cette publication, paru à Leipzig en novembre 1714, à la rubrique « Nova literaria », p. 336, paraissait le compte rendu de la petite brochure éditée à Saint Pétersbourg avec la mention du titre complet en latin et la reproduction d'extraits du texte et des éloges à l'adresse de l'auteur [53]. D'ailleurs, Jablonsky avouait à Huyssen qu'il était « infiniment obligé pour la version des hommages du jeune prince Cantemir. Elle a été admirée par tous auxquels j'ai fait le plaisir de la montrer » [54].

Cet acte de courtoisie était, certes, destiné à Démètre Cantemir, récemment élu membre de l'Académie de Berlin. Comme on le sait, sur la chaleureuse recommandation du baron Huyssen envoyée au secrétaire de la section littéraire — orientale de ce haut établissement culturel, Daniel Ernst Jablonsky (1661—1741), réputé prédicateur et évêque réformé, le frère de Johann Theodor, ci-dessus mentionné, l'ancien prince de Moldavie a été élu à l'unanimité le 11 juillet 1714, membre de la « Societas Scientiarum Brandenburgica » [55]. Dans le diplôme solennel qui lui a été conféré à cette occasion et qui était signé par le vice- président de l'Académie, le numismate Johann Carol Schott (1672—1717), on reconnait que « serenissimus et celsissimus Demetrius Cantemirus S. Rossiaci Imperii Princeps, nec non terrarum Moldaviae haereditarius Dominus quanto rariore, tanto laudatore exemplo, suum cum indagatoribus scientiarum illustre nomen profiteri, suâque accessione societati nostrae splendorem et ornamentum eximium inferre dignatur. Gratulamur merito nobis novam felicitatem, tamque propensam laudatissimi Principis in nos studiaque nostra voluntatem venerabundi agnoscimus » [56].

---

[53] Tiberiu Truţer, *Aspecte inedite privind relaţiile lui Dimitrie Cantemir cu Academia din Berlin* (Aspects inédits des rapports entretenus par Cantemir avec l'Académie de Berlin), dans « Forum. Revista Învăţămîntului superior », XIII (1971), n° 10, p. 76—77.

[54] Ed. Winter, *Die Brüder Daniel Ernst und Johann Theodor Jablonsky und Russland* dans « Acta Comeniana », Prague, XXIII (1965), p. 128, n° V, ap. Truţer, *ibidem*.

[55] Voir des détails chez M. Şesan, *Dimitrie Cantemir academician* (Démètre Cantemir académicien) dans « Mitropolia Moldovei şi Sucevei », XXXVIII (1962), nos 5—6, p. 507—511 et E. Pop, *Dimitrie Cantemir şi Academia din Berlin*, p. 828—831.

[56] Le texte latin du diplôme publié par Gottlieb (Théophile), S. Bayer, *История о жизни и делах... князя Константина Кантемира*, p. 315—316, note 5 et reproduit par Şt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, p. 141, doc. LXVII.

L'élection de Cantemir en tant que membre de l'Académie de Berlin a constitué un stimulant pour le prince érudit de continuer ses préoccupations en matière de d'orientalisme, mais surtout de continuer de servir avec fidélité sa patrie, en faisant connaître aux milieux scientifiques européens ses origines et son histoire. Pendant cet intervalle 1714—1719, il parachève ou élabore ses grandes œuvres *Incrementa atque decrementa aulae othmanicae*, *Descriptio Moldaviae*, *Hronicul vechimii romano-moldo-vlahilor*, cette dernière traduite en latin. Mais peu de temps après, dans la vie de Cantemir allaient intervenir des changements, l'obligeant à participer plus activement à la vie de la société russe contemporaine et lui limitant le temps consacré à l'étude et à la création intellectuelle. Par suite de son nouveau mariage, agréé également par Pierre le Grand, contracté le 14 janvier 1720, avec la jeune princesse Anastasia Ivanovna Troubetzkoï [57] et par suite de sa nouvelle nomination le 20 février 1721 aux fonctions de conseiller secret du tsar et de membre du Sénat [58], l'ancien prince de Moldavie dut changer son mode d'existence et s'établir à Saint Pétersbourg. Il y emménagea dans un beau palais, au bout de la rue Millionaïa, construit sur les bords de la Néva d'après les plans du réputé architecte d'origine italienne Bartolomeo Rastrelli [59] et situé à proximité du Palais d'hiver et du siège de l'Amirauté, comme le précise le voyageur De la Mottraye qui le mentionne dans son journal de voyage [60]. Les « notes quotidiennes » d'Ivan Ilinski ainsi que la biographie de Cantemir, transmise par son fils Antiochus à Tindal [61] relèvent incontestablement les changements survenus dans la vie du prince; à ces témoignages viennent s'ajouter encore les notes rédigées de 1721 à 1725 par Friedrich Wilhelm von Bergholz, Kammerjunker du duc Karl Friedrich de Holstein Gottorp, gendre du tsar et père du futur empereur Pierre III, qui consigne les réceptions et les bals de la haute société de Saint Pétersbourg d'où ne manquaient pas, certes, Cantemir et son épouse [62]. Les journaux d'Ilinski et de Bergholz révèlent les relations entretenues par le couple princier avec

---

[57] P.P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 134—135; C. Măciucă, *op. cit.*, p. 276—277.

[58] St. Ciobanu, *op. cit.*, p. 151, doc. LXXVI.

[59] D. A. Arkin, *Растрелли*, Moscou, 1954, p. 10.

[60] *Voyage ... d'A. De la Mottraye en diverses provinces et places de la Prusse ducale et royale, de la Russie, de la Pologne*, Londres—Dublin, 1732, p. 242.

[61] Celui-ci précisait : « Dans la suite ayant été fait membre du Conseil privé du Czar, il se vit obligé de changer sa manière de vivre ... Les affaires d'État d'un côté, les charmes d'une aimable & jeune personne ne sont pas, fort compatibles avec les attraits d'un cabinet ». Cf. *The life of Demetrius Cantemir ...*, p. 459; *Histoire de l'Empire Othoman*, IV, p. 486.

[62] Fr. W. von Bergholz, *Tagebuch welches er in Russland von 1721 bis 1725 als holsteinischer Kammerjunker geführet hat* dans « Magazin für die neue Historie und Geographie », Halle, XIX (1785), p. 71, 75—78; XX (1786), p. 336, 379 etc. cf. aussi P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 137—138.

la famille du tsar et avec une série de grands dignitaires russes dont Alexandre Danilovitch Menchikhov, gouverneur de Saint Pétersbourg et chef de l'administration des affaires impériales, Pierre Andréïévitch Tolstoï, ancien diplomate et à ce moment-là, président de la chancellerie secrète, Gabriel Ivanovitch Golovkine, chancelier de l'Empire, Théodore Matveevitch Apraxine, amiral de la flotte, Grégoire Phéodorovitch Dolgorouki, diplomate, Ivan Vasilievitch Panine, général, AlekseiVassilievitch Makharov, secrétaire de cabinet du tsar etc. [63] Dans le monde diplomatique, l'ancien prince de Moldavie établit des contacts plus étroits pendant les années 1721—1722 avec l'ambassadeur de France, Jacques de Campredon, surtout pour lui demander d'intervenir en faveur de son frère Antiochus lequel vivait en semi-captivité et dans la misère à Constantinople [64], pour le faire embarquer à bord d'un bateau français et l'amener en Russie ; Cantemir fréquenta également le ministre de la Prusse, le baron Gustav von Mardefeld, où l'on organisait des auditions musicales et le résident des Habsbourg, le comte Stephan Wilhelm Kinsky, où l'on dansait d'après la mode de l'époque [65] ; le 3 avril 1722 — bien qu'ayant rompu les relations avec les autorités de l'Empire Ottoman—Cantemir reçut la visite de l'envoyé turc en Russie, Mustafa aga de Niš [66]. Le journal d'Ilinski mentionne régulièrement aussi les séances du Sénat auxquelles avait pris part Cantemir ainsi que d'autres préoccupations d'ordre public (la visite aux chantiers navals de Saint Pétersbourg ; au chantier de constructions de l'île de Kotline ou de Kronchlot — le futur Kronstadt — la présence aux exercices militaires du régiment Preobrajenskoé etc.) [67].

En dépit de ses obligations officielles et sociales, Cantemir eut la satisfaction de voir imprimé en russe à Saint Pétersbourg en 1722 son *Книга Систима или состоянıе мухаммеданкiя религий* traduit par Ilinski, important ouvrage complétant *l'Histoire de l'Empire Othoman*, particulièrement sous rapport confessionnel et ethnographique. En signe d'hommage à l'auteur on publiait au début de l'ouvrage la dédicace en vers latins de Gédéon Vichnevski, préfet de l'Académie théologique de Moscou, ainsi que « Ode in laudem operis serenissimi principis Demetri Kantemiri Systema, dicti de Religione et statu imperij turcici » du recteur de la même Académie, Théophylacte Lopatinski [68]. L'ouvrage a

---

[63] C. Şerban, *Jurnalul lui Ivan Ilinski*, p. 123—128.

[64] *Сборник Императорскаго русскаго историческаго общества*, Saint-Pétersburg, tome XL, 1884, p. 337, doc. 97 ; p. 369—371, doc. 103 ; p. 383, doc. 104 ; p. 397, doc. 107 etc.

[65] C. Şerban, *op. cit.*, p. 125 et p. 128.

[66] *Ibidem*, p. 127.

[67] *Ibidem*, p. 123.

[68] I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir*, p. 19.

été favorablement accueilli dans les milieux scientifiques, ce dont témoigne aussi l'élogieux compte rendu de celui-ci publié par Johann Peter Kohl, professeur d'histoire ecclésiastique et de littérature humaniste à l'Académie des sciences de Saint Pétersbourg, dans son *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum imprimis sacra*, publiée à Altona (Hambourg) en 1729 et signalé ensuite dans *Acta Eruditorum* de Leipzig de Johann Burchard Mencke ; l'auteur du compte rendu considérait l'ouvrage de Cantemir « summa fide ac diligentia ... conscriptum ..., eruditorum quorundam hortatu ex Slavonico-Ruthena lingua translatum, variisque observatis auctum ... » [69]

D'ailleurs, cette œuvre — éditée avec un certain retard du fait des obstructions imposées par certains membres du clergé — répondait à des nécessités de documentation des milieux gouvernementaux russes sur la mentalité des populations islamiques au moment du déclenchemesnt des hostilités contre la Perse dans la région du Caucase à l'été 1722 [70].

En tant que spécialiste en problèmes d'orientalisme, Démètre Cantemir a accompagné l'armée du tsar, disposant — selon les dires d'Ilinski — d'une imprimerie de campagne à caractères arabes pour l'édition de manifestes en arabe, persan et tatar [71]. Cantemir, Tolstoï et Apraxin constituaient un conseil à trois avec lequel le tsar se consultait constamment. Pendant l'expédition vers la Caspienne, — en descendant la Volga, — nous apprend Ilinski — Cantemir se consacra à certaines observations scientifiques. Ainsi, en arrivant à Utchüg Urslov le 20 juillet 1722 « où la Volga est séparée de la mer sur une distance de 15 verstes », il a procédé à l'établissement des coordonnées géographiques de l'endroit [72] et plus tard, en arrivant à Derbent, le 31 août, il a entrepris à côté d'une équipe

---

[69] *Introduction...*, p. VI et p. 20, note e ; « Acta Eruditorum », n° XI de Novembre 1729, p. 509 ; P. P. Panaitescu, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand*, p. 252—253.

[70] Pour l'expédition de Pierre le Grand au Caucase voir aussi les relations d'un autre témoin oculaire, le médecin écossais John Bell of Antermony, qui a accompagné les armées russes en qualité de chirurgien militaire (*A succint relation of my journey to Derbent in Persia, with the army of Russia commanded by His Imperial Majesty Peter the First, in the Year MDCCXXII* dans *Travels from St. Petersburg in Russia, to diverse parts of Asia*, vol. II, Glasgow, 1763, p.324—372).

[71] P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 143 ; C. Măciucă, *op. cit.*, p. 304. A la Bibliothèque du Musée Hunterian de Glasgow, Fasciculus Mss. Orientalium 211, figure un « Alphabetum Arabicum ex tipographia Demetrii Cantemiri Principis Moldaviae », employé pendant l'expédition d'Astrakhan le 9 janvier 1723 et un spécimen de « Demetrii Cantemiri Principis Moldaviae initium Catechismi Turcici et Russici » envoyé au Synode de Saint — Pétersbourg cf. Grigore Nandriș, *Rumanian exiles in 18th Century Russia* dans « Revue des études roumaines », Paris, I (1953), p. 69—70, appendix D.

[72] C. Șerban, *op. cit.*, p. 129.

d'ingénieurs, l'étude de la fameuse muraille caucasienne [73], recueillant des inscriptions, examinant des monuments funéraires et s'intéressant à d'autres réalisations architectoniques de la population locale. Toutes ces données sont demeurées en manuscrit, étant consultées après la mort de l'auteur par le géographe français Joseph Nicolas Delisle (1688—1768), lequel a considéré Cantemir comme un prince lettré, d'après les mémoires géographiques, historiques et archéologiques qu'il a laissés à la suite du voyage entrepris en compagnie du tzar à Derbent [74].

Antiochus Cantemir a mis ensuite à la disposition de l'érudit Gottlieb Siegfried Bayer les notes de son père sur la muraille caucasienne, qui les publia en 1726 accompagnées de ses propres commentaires dans le périodique de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg [75] sous le titre *De muro Caucaseo*. L'érudit allemand rendait en même temps hommage au prince Cantemir : « Ce prince avait une grande âme, de hautes vertus, il était habitué, aux dangers et manifestait un incroyable amour envers la science, de sorte qu'il n'a pas son pareil dans le passé de ces peuples. Ses commentaires historiques sur l'histoire des Turcs et des Moldaves, sur la Dacie antique et d'autres ouvrages en font foi » [76]. Un compte rendu du matériel publié par Bayer a été publié également dans « Acta Eruditorum » de Leipzig n° X d'octobre 1729, p. 440, qui a popularisé de la sorte pour la troisième fois les réalisations scientifiques du prince de Moldavie. On sait, malheureusement, que la fatigue et les privations de l'expédition au Caucase, ce à quoi s'ajoutèrent des crises de malaria minèrent la santé de Cantemir, atteint de diabète depuis longtemps déjà; il se trouva contraint à quitter le théâtre des opérations de guerre, après le départ du tsar en décembre 1722, et à regagner son domaine de Dimitrievka où il arriva à peine le 19 mars 1723 [77]. Au bout de quelques mois de souffrance, Cantemir meurt dans l'après-midi du 21 août 1723, « à sept heures vingt minutes » — comme le précise Ilinski — avant d'avoir atteint la cinquantaine [78]. Sur son désir, sa dépouille fut transportée à Moscou et inhumée le 1^{er} octobre à l'église Saint Constantin et Hélène qu'il avait

---

[73] *Ibidem*, p. 130.

[74] Ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, Ge DD 2547 bis (*Copie de quelques mémoires du prince Démetrius Cantemir, dernier hospodar de Moldavie, qui m'ont été communiquées à Pétersbourg ... le 20 juillet 1726*), ap. P. P. Panaitescu, *D. Cantemir*, p. 224—225. Sous le titre *Collectanea Orientalia. Principis Demetri Cantemiri variae schedae et excerpta e autographo descripta*, ont été éditées aussi dans *Opere*, VII, Bucarest, 1883.

[75] *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, Tomus I ad Annum 1726, Petropoli, Typis Academiae 1728, p. 425—463.

[76] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 222.

[77] C. Şerban, *op. cit.*, p. 133.

[78] *Ibidem*.

fondée dans l'enceinte du monastère grec Saint Nicolas[79]. Depuis, la postérité allait se prononcer sur Demètre Cantemir. Sa véritable gloire et la reconnaissance de ses mérites scientifiques exceptionnels par les milieux scientifiques de l'Europe ont été posthumes. Ses grandes œuvres *l'Histoire de l'Empire Othoman*, et *Descriptio Moldaviae* furent publiées pendant les décennies suivantes du XVIII^e siècle, consacrant son immortalité. Ce ne furent pas seulement les périodiques scientifiques de l'époque, notamment « Le Pour et Contre » (1740), « Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux arts » (1743), « Journal historique de Verdun » (1744), « Journal Encyclopédique » (1756) etc. qui enregistrèrent avec satisfaction l'immense trésor de connaissances accumulé dans *l'Histoire de l'Empire Ottoman*, mais aussi Voltaire, l'abbé Prévost, et ultérieurement Gibbon, Byron, Shelley et Victor Hugo — pour ne rappeler que les plus illustres — qui en relèveront les hautes vertus.

En 1723, à la mort de Démètre Cantemir on ne sait pas si on lui consacra une nécrologie. Mais peu de temps après, un érudit grec de Russie, le médecin Michel Skendos Vanderbeck, membre de l'Académie des Sciences de Saint Pétersbourg et plus tard de l'Académie des Sciences de Berlin lui rendit un bel hommage. S'adressant au réputé médecin de Sibiu, Samuel Köleseri, celui-ci lui écrivait entre autres : « Aliunde Famigeratissimi Principis Demetri Cantermirii (!) in eodem argumento eruditi labores Te non latent, sub titulo, *Incrementa* & *Decrementa Ottomanici Imperii* : Principis inquam sapientissimi acerbo fato nobis nuber erepti, quem tamen sapientia fatis. *Eximit* & *Cineri vult superesse suo*. Eo enim clarius enitescit egregia Cantermiriae (!) virtutis indoles, quae per tot Turcarum angustias in regione penitus barbara ad tanti nominis & sapientiae opinionem eluctari potuit ; adeo ut manibus tanti Principis post busta colendi nunquam satis parentari posse opinemur » [80].

Caractéristique, donc, pour la personnalité de l'éclairé voïévode demeurent, incontestablement, le parachèvement des écrits par l'action, l'interpénétration de ses préoccupations scientifiques avec l'activité militante politique. Son œuvre, comme par ailleurs toute sa vie ont servi les plus hauts idéaux visant à la libération et au progrès de sa patrie. C'est à juste titre que Démètre Cantemir, d'après la formule inspirée de Skendos « amaverunt bonae Musae, suspexerunt sapientes viri, honestarunt Magni Reges » [81].

---

[79] *Ibidem*, P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 146—147 ; C. Măciucă, *op. cit.*, p. 312.

[80] M. Schendo Vanderbech, *Praesens Russiae Literariae Status*, dans *Acta physico-medica Academiae Caesareae Leopoldino-Carolinae. Naturae Curiosorum Ephemerides*, dans *Appendix*, vol. I, Norimbergae, 1727, p. 146 ; E. Pop, *op. cit.*, p. 845.

[81] Vanderbech, *op. cit.*, p. 137 ; Pop, *ibidem* p. 837.

LE MUSICIEN DÉMÈTRE CANTEMIR DANS LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE DU XVIIIe SIÈCLE

VIOREL COSMA

Il n'est pas rare dans l'histoire que le brillant éclat de quelques grandes personnalités culturelles et artistiques soit caché par la haute dignité tenue dans le gouvernement, même si les années durant lesquelles ils auront exercé cette haute dignité n'égalent pas en nombre les doigts d'une seule main. D'autre part, le cas inverse est tout aussi fréquent (Frédéric le Grand par exemple) et l'on voit alors certains dons, voire musicaux, exagérément amplifiés et mesurés en rapport direct avec le rang royal du personnage en question. Bien qu'ayant accédé par deux fois au trône de la Moldavie, Démètre Cantemir n'a jamais disposé d'au moins dix mois de règne calme et continuel afin de pouvoir imposer ses idées militaires, ses capacités politico-sociales, son pouvoir de chef sur le plan intérieur et extérieur. En échange, le lettré universel, le savant, l'encyclopédiste, l'humaniste Démètre Cantemir est bien plus digne de graver son nom à jamais au tableau de la science et de l'art roumains et universels.

La musique n'était pas pour le prince moldave un simple passe-temps destiné à meubler agréablement ses loisirs. Il reste un p r o f e s s i o n n e l dans la pleine acception du terme. Si en ce qui concerne « l'interprète » musical qu'il était, les témoignages attestés par des documents révélateurs quant à sa virtuosité sont encore assez maigres, par contre des sources en quantité suffisante et de façon absolument certaine révèlent un compositeur, un ethnographe et un théoricien musical susceptibles d'imposer Démètre Cantemir parmi les personnalités de toute première grandeur illustrant l'histoire de la musique roumaine et universelle. Malheureusement, jusqu'aux recherches approfondies effectuées par

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 4, P. 657–676, BUCAREST, 1973

Teodor Burada à l'aube du XX[e] siècle[1], la figure du musicien moldave n'a pas connu dans la musicologie roumaine sa véritable dimension artistique, bien qu'ainsi que nous allons le voir ci-après il eût joui de l'appréciation unanime de ses contemporains et de la génération qui leur fit suite.

Les mentions à ce sujet des chroniques moldaves sont généralement connues. « Etant homme habile, connaissant bien aussi les lettres turques — écrivait Nicolae Costin — sa renommée s'était répandue à travers tout Tzarigrade, aussi les agas l'appelaient-ils à tous leurs festins turcs en raison de l'amitié qui le liait à eux. Il y en a qui disent que connaissant très bien la mandore, les agas l'appelaient aux festins pour y jouer » [2]. Par conséquent, le chroniqueur suggère deux opinions accréditées dans les milieux moldaves en ce qui concerne la nature des liens de Démètre Cantemir avec la haute société turque d'Istanbul, liens jouant sur un double plan : politico-culturel d'une part, artistico-distractif de l'autre.

Qu'il était « homme savant, sauf qu'il n'était pas de trop bon conseil, peut-être parce qu'il avait beaucoup vécu à Tzarigrade, donc à l'étranger » — nous l'apprend aussi Ion Neculce. Mais le même lettré précise que si le diplomate et le politicien ne brillaient pas trop en lui, il était par contre un musicien inégalable, car « il savait si bien jouer de la mandore qu'aucun cosntantinopolitain n'arrivait à jouer aussi bien que lui » [3]. De là, ses relations étroites avec l'aristocratie de la capitale de l'Empire ottoman.

Enfin, *la Chronique anonyme de la Moldavie* (1662—1733) soulignant son talent musical comme dépassant tous ses autres dons mentionne le fait que Démètre Cantemir était « érudit à Tzarigrade en tant que *beizadé* et avait appris le turc et enseigné aux Turcs le métier de la musique, autrement dit le chant » [4]. Retenons donc le motif réel de l'estime dont il jouissait : sa connaissance du « métier musical ». Par conséquent l'aspect théorique d'une part et son côté appliqué (« autrement dit le chant ») de

---

[1] Après un mémoire présenté à l'Académie Roumaine de Bucarest (1909) deux études ont suivi : *Un prince moldave musicien*, « Revue de Roumanie », Bucarest, n° 1, janvier, 1910, p. 8—10 et *Scrierile musicale ale lui Dimitrie Cantemir, domnitorul Moldovei*, « Anal le Academiei Române », Bucarest, S 2, tome 32, 1910 et tiré à part : Bucarest, Librăria Socec, 1911, 114 p. Plusieurs mentions et articles ont été publiés avant les recherches de T. T. Burada, à savoir : Boldur T. Lăţescu, Préface à la *Scrisoarea Moldovei*, 3[e], Jassy, 1868 ; G. Bogdan, *Zur Geschichte der drei moldauischen Fürsten Cantemir*, « Rumänische Jahrbücher », Hermannstadt, 9, Heft 5—6, 1893, p. 491 ; *O compoziţie muzicală a lui Dimitrie Cantemir*, « Secolul », Bucarest, 3, n° 31, avril 1907, p. 463—464 ; P., *Note şi reflexiuni. Dimitrie Cantemir compozitor*, « Secolul », Bucarest, 9, n° 2643, 26 juin 1908, p. 2. Plusieurs autres notices ont paru sous la signature de A. Pann, Gr. Tocilescu, etc.

[2] Nicolae Costin, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, dans l'édition de Mihail Kogălniceanu, *Cronicile României sau Letopiseţele Moldovei şi Valahiei*, 2[e], Bucarest, II, 1872, p. 89.

[3] Ion Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, în *Cronicile României* ... I, p. 300.

[4] Constantin Simionescu, *Dimitrie Cantemir văzut de contemporani* « Săptămîna », Bucarest, n° 127, 11 mai 1973, p. 4.

l'autre. Cette appréciation de *la Chronique anonyme* est la *première* mention documentaire interne explicite du maître et théoricien musical Démètre Cantemir. Partant de cette notice on peut conclure que l'éminent érudit roumain jouissait de son temps d'un grand prestige musical, reconnu à l'unanimité dans le monde oriental et au-delà de ses frontières (puisque même les chroniqueurs moldaves consignaient à la place d'honneur son instruction musicale, notamment dans le domaine de la création orientale).

Ces marques internes d'appréciation sont complétées et amplifiées même par des mentions faites à l'étranger, dans les divers traités consacrés à l'histoire de la musique, dans les encyclopédies, les dictionnaires et les lexiques musicaux parus de son temps ainsi qu'à l'époque de ses successeurs. On n'y trouvera pas dans les remarques faites au sujet du prince-musicien (notamment dans les encyclopédies) des ironies dans le genre de celles de J. S. Bach à l'égard du « flûtiste » Frédéric, roi de Prusse : « Vous croyez que le roi aime la musique ; non, il n'aime que la flûte ; et encore si vous croyez qu'il aime la flûte, vous vous trompez, car il n'aime que sa flûte » [5]. C'est une remarque figurant dans le réputé *Dictionnaire historique des musiciens* dû à Al. Choron et F. Fayolle (2[e], 1817), où le nom de Démètre Cantemir est également enregistré, avec cette différence que les auteurs témoignent non seulement de la déférence pour sa contribution artistique à la culture musicale turque, mais aussi d'une véritable estime professionnelle. Cependant, suivons la chronologie de la présence du musicien roumain dans la littérature universelle.

Démètre Cantemir dans la culture musicale de son temps. Rares sont jusqu'à présent les spécialistes qui ont saisi le fait que Démètre Cantemir est entré dès le XVII[e] siècle dans le paysage de la musique turque classique ! Presque unanimement, la musicologie turque contemporaine place l'auteur de l'*Air des derviches* au siècle précédant à celui de son règne en Moldavie. Il ne s'agit d'aucune inadvertance documentaire en ceci si l'on compte avec ce fait — souligné par les sources écrites et la biographie du musicien roumain — que son activité didactique et artistique lui valut la notoriété dans ce domaine pendant son séjour constantinopolitain (1693—1699). L'invention du système de notation musicale *ebced* (lettres arabes), la notation des mélodies turques, populaires et cultivées, transmises par voie orale depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque [6],

---

[5] Al. Choron et F. Fayolle, *Dictionnaire historique des musiciens, artistes et amateurs, morts ou vivants*, Paris, Libraire Chimot, 1817, p. 242.

[6] « Certaines pièces musicales composées dans le monde turc extérieur aux frontières de la Turquie étaient exécutées à Istanbul aussi. De cette manière, quelques compositions des Turcs d'Azerbaïdjan et, en moins grand nombre, celles du sérail des Timurides de l'Inde avaient obtenu un tel succès à Istanbul que Kantemiroğlu et Ali Ufki les ont mises sur notes »,

mais surtout la composition des pièces originales qui devaient composer le célèbre *Mecum'a Kantemiroğlu* [7] ont imposé le musicien roumain dans la culture musicale turque du XVII^e siècle. C'est à cette même époque que se rattache son activité didactique (si féconde par ses nombreux disciples), ainsi que sa carrière interprétative (mandore et ney).

Il est vrai que pour l'histoire de la musique roumaine, Démètre Cantemir reste en tout premier lieu l'auteur de *l'Histoire hiéroglyphique*, la *Descriptio Moldaviae*, sa *Chronique des Roumano-Moldo-Valaques* et son *Introduction en langue moldave dans la musique turque* — ouvrages écrits au XVIII^e siècle en roumain, à part le deuxième, comme de juste. Se plaçant par son activité créatrice à la charnière de deux siècle, notre savant leur aura appartenu en égale mesure. Cependant, il n'est pas moins vrai que toutes ses notations ethnographiques, musicales et folkloriques relatives au peuple roumain et léguées à la postérité par le canal de ses divers ouvrages (et tout d'abord la *Descriptio Moldaviae*) rédigées après les années 1700 reflètent au fond des réalités propres au XVII^e siècle. Mais pour quelle raison l'historiographie et la musicologie turques contemporaines considèrent-elles Démètre Cantemir comme appartenant *uniquement* au siècle où se place sa jeunesse constantinopolitaine ?

« Au XVII^e siècle — observait l'historiographe turc Yilmaz Öztuna, dans sa monumentale *Histoire de la Turquie* ... en 10 volumes — la musique turque prit un essor considérable. C'est pour la première fois qu'on a l'occasion d'examiner la musique turque par deux voies : grâce aux connaissances théoriques conservées par les livres (traités), et grâce au fonds vivant dont les mélodies se sont transmises depuis cette époque... De la période antérieure au XVII^e siècle, seules 92 pièces musicales se sont conservées. Ce chiffre est établi par nos recherches personnelles. Il se peut qu'à l'avenir, par suite de l'étude de quelques documents nouveaux plusieurs autres ouvrages s'ajoutent à ceux-ci. Arrivés au XVII^e siècle

---

in Öttuna T. Yilmaz, *Başlangicindan zamanimiza Kadar Türkive Tarihi*, X, Istanbul, Hayat Kitaplari, 1966, p. 226. Toutes les traductions du turc en roumain nécessaires à la présente étude ont été effectuées par Aurel Decei, docteur ès lettres, maître de recherches à l'Institut d'histoire Nicolae Iorga, diplômé en l'arabe-turc-persan de l'Ecole nationale des langues orientales vivantes de Paris, membre fondateur de la Société internationale des orientalistes avec le siège à Istanbul.

[7] Oransay Gütekin, *Die traditionelle türkische Kunstmusik*, Ankara, Küg-Veröffentlichung, 1964. Au catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits figurent également deux titres appartenant au musicien roumain : Kantemir, *Kitâb-Uilm-i musikî alâ vechi'l-hurufât* — ouvrage publié en partie dans la revue « Sehbal », Istanbul, 1912, n^{os} 67—85 — et *Kantemiroğlu, Mecmu'a*. Des pièces instrumentales, dont une trentaine de mélodies environ, ont paru dans « Sehbal », 1912 et dans la collection du Conservatoire d'Istanbul, «Türk Musikisinin Klasikeri ». Voir aussi l'étude d'Eugenia Popescu-Judeţ, *Dimitrie Cantemir et la musique turque*, « Studia et acta orientalia », Bucarest, Ed. Ştiinţifică, 7, 1968, p. 199—213.

l'image change du tout au tout. C'est que depuis ce siècle nous possédons les partitions écrites de 1007 ouvrages. De ces pièces un nombre de 647 sont d'un compositeur inconnu. Le reste de 360 morceaux se divisent entre 96 compositeurs dont les noms ont été identifiés. La raison de cette brusque richesse d'échantillons musicaux que nous rencontrons au XVII^e siècle est la suivante : vers la fin de ce siècle, Ali Ufkî Bey et Kantemiroğlu ont créé des centaines et des centaines d'ouvrages dans la notation linéaire (*Bati notasi*) et leurs œuvres nous sont parvenues. Cette sorte de collections écrites font défaut aux siècles précédents ... Kantemiroğlu a noté ses pièces instrumentales (de type *peşrev* et saz *semâî*) et Ali Ufkî ses pièces vocales encore plus nombreuses. L'unique exemplaire de Kantemiroğlu était gardé à la bibliothèque Sadeddin Arel [8]; cet exemplaire inestimable, de la main même du prince, se trouve à présent à la Bibliothèque Arel de l'Institut de turcologie » [9].

Un fait essentiel pour nous se dégage de cette précieuse citation de l'historien Y. Öztuna : Démètre Cantemir est entré dans le circuit de son époque (donc du XVII^e siècle) parce qu'il avait transcrit en notations linéaires ses propres compositions ainsi que le répertoire vivant des ménétriers et des chanteurs de sérail. C'est ce qui explique d'ailleurs la diffusion au-delà des frontières turques (en France, en Allemagne) du temps où le musicien roumain vivait encore (Ch. de Ferriel) de quelques publications musicales mises sur portée. D'autre part, le recueil de Démètre Cantemir (*Mecum'asî Kantemiroğlu*) réunissait surtout les mélodies turques du XVII^e siècle, argument décisif pour rattacher le musicien roumain à ce siècle même.

Il est hors de doute que la présence du théoricien musical dans la culture turque et orientale du temps de son séjour constantinopolitain d'une si riche activité artistique au seuil du XVIII^e siècle est incontestable (preuve les nombreuses copies de cette époque réalisées d'après le traité *Kitâbu ilm-i musikî*). Mais ce qui nous semble digne d'être souligné tout particulièrement est la large diffusion de ses propres créations (mélodies), qui ont pénétré à tous les degrés de l'hiérarchie sociale dans le monde oriental, dépassant même les frontières de la Turquie, compositions devenues si populaires que le nom même de leur compositeur s'était perdu. C'est pourquoi nous allons nous occuper tout d'abord de l'écho de son œuvre dans la littérature européenne du temps du prince.

---

[8] Le manuscrit autographe de Démètre Cantemir (ainsi que la reproduction d'une page du document conservé à la Bibliothèque Sadeddin Arel) signalé par nous pour la première fois dans la musicologie roumaine : *Documente şi lucrări muzicale din pragul veacului al XVIII-lea*, « Muzica », Bucarest, 14, 1964, n^{os} 5–6, p. 67–71.

[9] Yilmaz T. Öztuna, *op. cit.*, X, p. 225–226.

Quand en 1714 la *Societas Regia Berolinensis* procéda à l'élection de Démètre Cantemir, comme membre titulaire, elle motiva cette décision extraordinaire d'inclure dans une institution vouée à la science et à la culture un monarque, chef militaire d'un Etat, par les arguments suivants, figurant dans le diplôme rédigé à Berlin le 11 juillet 1714 : « *Eo tempore que Marte quam Palladi litare magis Regium censentur, impletum admirantes contuemur, dum serenissimus et celsissimus Demetrius Vantemirus S. Rossiaci Imperii Princeps, nec non terarum Moldaviae haereditarius Dominus quanto rariore, tanto laudatore exemple, suum cum indagatoribus scientiarum illustre nomen profiteri, suaque accessione societati nostrae splendorem et ornamentum eximium infere dignatur. Gratulamus merite nobis novam felicitatem, tamque propensam laudatissimi Principis in nos studiaque nostre voluntatem venerabundi agnoscimus* »[10].

Toutefois le véritable objet des « recherches scientifiques » entreprises par l'illustre prince qui lui ont ouvert les portes de la prestigieuse Académie berlinoise (*Vita et elogium principes Demetrii Cantemirii*) compte entre autres — et non parmi celles de moindre importance — ses contributions dans le domaine de la musique : « *Per annos 22 commoratus linguis orientalibus operam dedit, poesin et musica excoluit quam (sicvidem turcae illa carebant) in ordinem redegit, notes illi accomodavit ac sultano, vezirio et magnatibus propter ea ad prime gratus factus est* »[11].

La formulation en est très claire. D'une part, Démètre Cantemir a le mérite d'avoir « in ordinem redegit » la musique orientale, c'est-à-dire qu'il lui a fixé les coordonnées *théoriques* ; à ceci, s'ajoute encore le fait d'avoir « notes illi accomodavit », donc d'avoir recueilli les mélodies turques et de les avoir retenues grâce à la notation musicale, ce qui lui a valu l'estime des lettrés turcs.

Comme une réponse au geste de l'Académie de Berlin et, sans doute aussi, sur la demande de cette haute institution allemande, l'érudit roumain rédigea en latin l'ouvrage *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae.* Bien qu'écrite en 1714—1716, cette œuvre du prince ne sera publiée qu'après la disparition de son auteur. Il est intéressant de constater

---

[10] Dans « Buciumul Român », Jassy, 1, 1876, p. 21. Apud : P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, Bucarest, Ed. Academiei, 1958, p. 130. Le texte original a été publié par Th. Bayer, *Istoria o jizni i delach Moldavskago gospodaria kniazia Konstantina Kantemira*, Moscou, 1783, p. 315—316, et en Roumanie, Ștefan Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, Académie Roumaine, Mémoires de la Section Littéraire, S. 3, tome 2, Mém. 5, Bucarest, 1925, p. 521 (extrait 141).

[11] Virgil Cândea, *Dimitrie Cantemir, orientalistul*, « Săptămîna », Bucarest, 1973, n° 121, p. 1. Pour le texte original voir Emil Pop, *Dimitrie Cantemir și Academia din Berlin*, « Studii », Bucarest, 22, n° 5, 1969, p. 840—841.

que ce fut d'abord dans une version anglaise (1734) que l'ouvrage fut publié, suivie par une version française (1743) et seulement une vingtaine d'années après la mort de Démètre Cantemir se place enfin la parution de la version allemande (1745) réclamée par la *Societas Regia Berolinensis*.

Remarquable nous semble le fait qu'à maintes reprises, Démètre Cantemir, dans son *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae* souligne le caractère de la musique turque, rappelant son traité de musique, son système de notation, etc, [12].

Juste à l'époque où Démètre Cantemir était élu membre de la *Societas Regia Berolinensis* (1714), à Paris était publié un imposant ouvrage illustré d'une série de gravures (dont trois images valaques) et contenant l'*Air des derviches* du musicien roumain. Ledit ouvrage s'intitulait : *Recueil des cent estampes représentant différentes nations du Levant, gravées sur les tableaux peints d'après nature en 1707 et 1708, par les ordres de M. de Ferriol, ambassadeur du roi et mis au jour en 1712 et 1713 par les soins de M. le Hay. A Paris. Chez Basan Graveur avec le privilège du Roi. 1714.* L'air de Cantemir y était notée sur la portée par le « Sieur Chabert » qui accompagnait Ch. Ferriol, la ligne mélodique étant complétée par la basse appropriée. C'est la *première* parution d'une pièce de Démètre Cantemir imprimée en notation occidentale. Mais le nom de l'auteur n'y est pas mentionné.

Ce recueil paru en 1714 a eu un large écho européen. La mélodie du prince a été reprise dans deux ouvrages, l'un paru à Nuremberg dans la dernière année de son existence (1723) et l'autre plus tard à Vienne (1781). Le premier n'était que la version allemande du livre parisien : *Wahreste und neueste Abbildung des Türkischen Hofes welche nach Gemählden so der Königliche Französische Ambasadeur Monsr. de Ferriol. Zeit seiner Gesandtschaft in Constantinopol im Jahr 1707 und 1708. Durch einen geschikte Mahler nach den verfertigen lassen. In fünff und sechzig Kupffer-Blatten gebracht werden ... Gedruckt bey Adam Johnnathan Feltzecker. 1723.* Connaissant aussi bien l'original français que la version allemande, le deuxième ouvrage a été publié par Joseph Sulzer : *Geschichte des transalpinischen Daciens* ... Wien, *bey Rudolph Gräffer*, *1781.*

---

[12] Parce que nombre de dictionnaires, encyclopédies et historiens de la musique font appel au texte original de Démètre Cantemir, nous citerons ici son passage principal sur la musique : « Dans celle instrumentale ont excellé deux Grecs Kiemani Ahmed, un rénégat, et Angeli, orthodoxe (tous les deux ont été mes instructeurs quand j'avais quinze ans), ensuite un Juif de nom Celebi (co) ; entre les Turcs, les plus renommés étaient Sinik Mehmed et Bardakci Mehmed Celebi, ces deux-derniers ont eu pour maître un certain Camboso Mehmed Aga et ensuite, avec Ralaki Eypragiote, noble Grec de Constantinople, c'est moi qui leur a enseigné quelques parties de la musique, notamment théoriques et d'après une méthode que j'avais inventée pour exprimer les chansons et *doïne* (sic !) au moyen des notes, invention ignorée par les Turcs auparavant ».

Ainsi que George Breazul l'a démontré, l'auteur de la *Dacie transalpine* a puisé aux deux ouvrages, « adoptant les deux parties de l'Air des derviches de la transcription sur portée de Chabert »[13], mais écartant la basse (que les Turcs ne pratiquaient pas). Fr. J. Sulzer lui non plus ne mentionne pas le nom du compositeur de l'Air des derviches. Cependant il nous fournit un détail significatif quant à l'écho de la musique de Cantemir au-delà des frontières turques ; il nous dit en effet que cette danse a été enregistrée telle qu'elle « est imitée à la cour du prince valaque par les huissiers et les filles de la maison de la princesse ». Il s'ensuit donc qu'il convient de mettre en corrélation la transcription de la Tabula II de la fin du deuxième volume de la *Geschichte des transalpinischen Daciens* avec la mention de Fr. J. Sulzer que cette mélodie était « chantée en Valachie ». Quand est-ce que l'air du prince a-t-il pénétré dans les contrées roumaines ? Est-ce que notre chroniqueur aura-t-il connu l'existence du traité et du recueil des airs de Démètre Cantemir ? De quelle source Fr. J. Sulzer a-t-il tenu sa riche moisson de données relatives à la musique turque qu'il a insérées dans son ouvrage ? Voilà toute une série de questions auxquelles nous essayerons de suggérer une réponse un peu plus tard, en analysant la littérature européenne de la fin du XVIII^{e} siècle.

L'écho de l'héritage musical de Démètre Cantemir dans la culture européenne du XVIII^{e} siècle. Malgré leur laconisme, deux mentions précieuses remontant à la période qui suivit de près la mort de Démètre Cantemir ont retenu notre attention. « Aimé des muses, estimé par les érudits, honoré par les empereurs »[14] — sont les paroles, figurant en 1727 dans la biographie d'Anastase Condoïdi, prononcées par le médecin grec Michel Skendo, personnage de haute culture occidentale appelé de Venise auprès du prince moldave à l'époque où celui-ci vivait en Russie. Il y a une analogie évidente entre cette brève présentation du prince et l'appréciation incluse dans le diplôme de l'Académie berlinoise. Et c'est sans doute aux mêmes « muses » que faisait allusion Voltaire dans la lettre qu'il adressait le 13 mars 1729 au prince Antioque Cantemir et dans laquelle il rappelait avec admiration les « multiples talents du Prince »[15]. L'encyclopédiste français connaissait à coup sûr les préoccupations musicales du père de son correspondant, dont les multiples possibilités de théoricien de la musique, pédagogue, interprète et compositeur supposaient un don inné, un talent.

---

[13] George Breazul, *La bicentenarul naşterii lui Mozart, 1756—1956*, Bucarest, Uniunea Compozitorilor, 1957, p. 140.

[14] M. Skendo, *Praesens Russiae litterariae status*, « Acta physico-medicae Academiae Leopoldino-Carolinae Nürnberg, 1727 ; apud P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 129—130.

[15] Al. Dima, *Multiplele talente ale prinţului*, « Săptămîna », Bucarest, n^{o} 120, 1973, p. 3.

Bien qu'aucun des ouvrages de Démètre Cantemir ne fût traduit et imprimé en allemand jusqu'en 1733, la monumentale encyclopédie *Grosses vollständiges Universal Lexikon* réserva pourtant une place d'honneur à l'éminent savant roumain [16] : « Cantemir Demetrius a été — après Nicolas Mavrocordato — le prince des Valaques. Ses connaissances lui ont valu grande renommée et l'estime toute particulière du tzar Pierre qui lui a confié la direction de l'Académie de Petersbourg. Il est mort en 1723 ». En commentant son œuvre, le lexicographe allemand retient tout spécialement l'Histoire de l'Empire ottoman, le Système de la religion mahométane et « divers écrits » avec des annotations savantes au sujet de son activité. Il s'agit certainement d'une allusion à ses contributions théoriques et scientifiques dans le domaine musical, qui lui ont apporté une grande renommée, lui facilitant l'élection au sein de la *Societas Regia Berolinensis*.

Cet article devait passer ensuite dans l'*Allgemeines Gelehrten Lexicon* ... de Christian Gottlieb Jöcher, publié en 1750 à Leipzig [17]. On y retrouve en effet la mention de 1733, dans une forme légèrement abréviée mais d'autant plus précieuse pour nous car cette fois-ci l'origine *roumaine* de Démètre Cantemir y est précisée (« ein walachischer Fürst »).

Vers le milieu du XVIII^{e} siècle, l'image de notre musicien était connue par les milieux scientifiques européens alors que sa musique se frayait une place dans la plupart des publications de l'époque. Qui plus est : le nom de Démètre Cantemir *faisait autorité* sur le plan scientifique en tout ce qui concernait la musique orientale et turque. Presque tous les ouvrages publiés après 1760 feront appel aux recherches du théoricien musical roumain. Cinq œuvres d'envergure, ainsi qu'un compte rendu français de l'Histoire de l'Empire ottoman — tous publiés avant 1785 — comportent des références à la création et à l'activité musicale de Démètre Cantemir. Or, du fait que ces références proviennent de sources françaises, anglaises, allemandes, autrichiennes et italiennes on peut conclure sans hésitation sur cette vérité indoubitable : le musicien roumain avait gagné *définitivement* un grand prestige artistique et scientifique dans la culture musicale universelle.

---

[16] *Grosses vollständiges Universal Lexikon. Aller Wissenschaften und Kunste welche bisshero (sic!) durch menschlichen Verstand und Wiserfunden und verbessert worden ...*, Fünfter Band, *C—Ch*, Halle und Leipzig, Verlegts Johann Heinrich Zedler, Anno 1733, coll. 189—190.

[17] Christian Gottlieb Jöcher, *Allgemeine Gelehrten Lexicon. Darinne die Gelehrten aller Staende sowohl maenn-als weiblichen Geschlechts welche vom Anfange der Welt bis aus jetzige Zeit gelebt, und sich der gelehrten Welt bekannt gemacht, nach ihrer Geburt, Leben, merckwürdigen Geschichte. Anstorben und Schrifften aus den glaubwürdigsten Scribenten in alphabetischer Ordnung beschrieben werden* Erster Theil, *A—C*, herausgegeben von ... Leipzig, in Johann Friedrich Gelditschens Buchhandlung, MDCCL (1750), p. 1629.

En 1751, le spécialiste français Charles Fonton rédigeait son manuscrit *Essai sur la musique orientale comparée à la musique européenne* ... [18] Le document, examiné par Teodor Burada à la Bibliothèque Nationale de Paris, se présente comme suit : « Le manuscrit forme un volume épais, englobant deux parties ; il est entièrement relié en cuir d'un rouge foncé. Le papier est épais, de teinte légèrement jaunâtre, sa longueur est de 22 centimètres et demi et sa largeur de 18 centimètres » [19]. Le manuscrit de Charles Fonton comporte donc deux parties, la première contenant, dans son annexe musicale, l'Air de Cantemir. Mais pour notre sujet, d'un intérêt particulier s'avère le « discours préliminaire » de Ch. Fonton, qui cerne la personnalité du musicien roumain et sa remarquable contribution à systématiser la théorie musicale turque : « A la vérité, tout juge sans prévention doit admettre que la musique orientale possède à sa façon des beautés et des parures qui lui sont propres. Il est vrai que l'oreille ne surprendra ces beautés qu'après s'y être habituée par un long usage, et ceci coûtera beaucoup pour une oreille italienne ou française, mais c'est la même chose pour notre musique rapportée à celle des Orientaux. Elle ne saura leur plaire et ils resteront tout aussi insensibles que des pierres aux harmonieux accords de Lulli ou de Tartini, alors qu'ils s'enflamment à l'exécution d'un air du fameux Cantemir. Est-ce une raison pour que quelqu'un se dresse contre eux et de les taxer de manque de goût ? Ceci, à mon avis, ne serait pas juger les choses de façon saine et impartielle »[20].

Le chercheur français, dans le chapitre intitulé *De l'opinion des Orientaux sur l'origine de la musique*, après avoir insisté sur les traditions plusieurs fois centenaires de la culture musicale turque et sur ses « musiciens célèbres », écrit : « Demetrius Cantemir, prince de Moldavie, fut l'un des plus renommés. Il est l'auteur de plusieurs airs turcs, qui ont eu un grand succès et que l'on écoute encore avec grand plaisir. Dans son Histoire de l'Empire ottoman, qu'il a écrite en latin et dont nous avons une traduction en langue française, ce prince s'attribue la gloire d'avoir introduit la notation sur portée dans la musique orientale. Nous ne savons pas sur quoi il se fonde ; car il est établi que les Orientaux n'ont guère des notes comme nous, et qu'ils ne les connaissent pas, sauf si Cantemir

---

[18] Charles Fonton, *Essay sur la musique orientale comparée à la musique européenne, où l'on tâche de donner une idée générale de la musique des Peuples de l'Orient, et leur goût particulier, de leurs règles dans le chant et la combinaison de tons avec une notion abrégée de leurs principaux instruments*, par Ch. Fonton jeune de Langue de France. A Constantinople, 1751, mss. n° 4023 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Apud Teodor T. Burada, *Scrierile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir, domnitorul Moldovei*, Socec, p. 100.

[19] Teodor T. Burada, *op. cit.*, p. 100.

[20] Teodor T. Burada, *op. cit.*, p. 100—101.

n'entendait pas par ce mot tout autre chose que les signes notés sur le papier et destinés à montrer les différences de tons, ce qui serait d'une expression impropre et contraire à l'usage courant. De toute façon, on ne saurait nier à ce grand homme un mérite tout particulier et le talent qu'il montrait pour les accords. Cette science, d'après lui, loin de se perfectionner, diminue de jour en jour, et il est à craindre qu'elle ne disparaîsse prochainement » [21]. Du passage précité plusieurs conclusions se dégagent très clairement : l'Histoire de l'Empire ottoman (publiée dans sa version française en 1743) était un livre connaissant déjà une large diffusion parmi les musiciens du milieu du XVIII^e siècle ; Charles Fonton, lors de son séjour constantinopolitain n'a pas connu le manuel de théorie musicale de Démètre Cantemir ; enfin, l'Air de Cantemir qu'il a inclus dans son manuscrit de 1751, il l'a récolté et transcrit personnellement. Mais au-dessus de toutes ces considérations, ce qui importe dans ce manuscrit de Ch. Fonton c'est le jugement qu'il porte sur la contribution de Démètre Cantemir, dont le mérite est d'avoir conféré « une grande renommée à la musique orientale ». Il lui reconnaît donc l'apport exceptionnel dans le domaine de la création et de l'art interprétatif. Quant au « mérite tout particulier » et son « talent ... pour les *accords* » (si la version roumaine donnée de ce passage par T. T. Burada est exacte et si la formulation de Ch. Fonton ne revêt pas un sens figuré), il faut certainement voir dans cette mention élogieuse du chercheur français une référence à la mandore. Seul cet instrument pouvait offrir aux auditeurs — par le pincement simultané de plusieurs cordes — des « accords ». Cette référence nous porte à penser aux virtuoses luthistes occidentaux qui parvenaient à conférer un support harmonique à la ligne mélodique à certains degrés principaux. D'ailleurs Démètre Cantemir considérait le tambour comme « l'instrument le plus complet », ainsi qu'il le précisait dans la préface de son traité : « On dit que l'instrument le plus complet et parfait de tous ceux connus ou que nous avons vus est le tambour, car il reproduit avec précision et sans faute le chant et la voix qui jaillit du souffle humain » [22]. C'est à juste titre donc que Ch. Fonton regrettait que cette « science » du prince-musicien, que la tradition orale avait transmise jusque vers les années 1750, loin « de se perfectionner, diminue de jour en jour ».

Nous estimons que ce détail interprétatif livré par la plume d'un professionnel — non encore mis en lumière par les chercheurs modernes de Démètre Cantemir — a contribué dans une large mesure à sa renommée extraordinaire, devenue légendaire après sa mort. Considérée sous ce jour, peut-être qu'il ne convient plus de condamner avec une telle véhémence

---

[21] Teodor T. Burada, *op. cit.*, p. 101.

[22] Eugenia Popescu-Judeţ, *op. cit.*, p. 202.

l'harmonisation sur deux voix de l'Air des derviches réalisée par le Sieur Chabert en 1714. Et si Fr. J. Sulzer l'adopte à l'unisson dans sa *Dacie transalpine* parce que c'était ainsi qu'il était exécuté à la cour valaque, cette véracité historique fournit encore un argument aux craintes de Ch. Fonton que la « science des accords » (propre au maniement de la mandore par le prince) devait « se perdre prochainement ».

Deux ouvrages de mémoires portant sur les coutumes des peuples du Sud-Est de l'Europe notent, dans les pages consacrées à l'art de ces peuples, certains traits de la personnalité du musicien Démètre Cantemir. Le premier — relation sous forme de lettres d'un voyage à Constantinople — est dû à l'ambassadeur de la France en Turquie, St. Priest [23]. Quant au second — un « voyage littéraire » à travers la Grèce antique et moderne — sorti de la plume de Charles Edouard Guys, il reprend certains passages de l'ouvrage précédent et complète de quelques opinions personnelles la présentation du leg artistique fait à la culture turque par le musicien roumain [24].

Voici ce qui nous dit St. Priest : « On ne saurait affirmer avec quelque fondement que les Turcs (la musique turque et néogrecque sont légèrement différentes, mais ce qui convient à l'une est, dans la plupart des cas, valable pour l'autre aussi) disposent d'une théorie musicale. Elle leur est absolument inconnue. Ils apprennent les mélodies qu'ils chantent ou jouent par cœur et ceux qui sont si avancés qu'ils conçoivent de leur propre chef de telles mélodies doivent beaucoup peiner pour les enseigner aux autres. S'il y a parmi eux quelqu'un de capable pour noter une mélodie, alors cette habileté est de sa propre invention et sa notation ne peut être comprise que par lui-même. Une règle générale, d'après laquelle n'importe qui pourrait se guider, est inimaginable. Les serviteurs musiciens du Grand Seigneur qui passent pour les Orphée de l'Empire turc jouent ou chantent leurs morceaux ou leurs chansons par cœur, de même que les autres, et c'est ainsi qu'ils les ont appris. Ils n'ont jamais devant leurs yeux une musique écrite, du moins quand ils chantent ou quand ils jouent. Toute leur étude consiste dans de fréquentes répétitions des pièces respectives jusqu'à ce que chacun les sache par cœur. S'ils forment un ensemble, ils chantent tous à l'unisson. Ils ne connaissent donc pas une autre harmonie que celle issue de la diversité des instruments et il nous faut avouer que seuls ceux qui n'en connaissent pas d'autre peuvent la considérer comme telle. Cependant, il paraît que les Turcs ont reçu quelques

---

[23] St. Priest, apud J. N. Forkel, *Allgemeine Geschichte der Musik*, Erster Band mit fünf Kupfertafeln, Leipzig, im Schwickertschen Verlage, 1788, p. 444.

[24] Ch. E. Guys, *Voyage littéraire de la Grèce ou lettre sur les Grecs, anciens et modernes, avec un parallèle de leurs mœurs*, II, (Trente-neuvième lettre), Paris, 1776, p. 22—23.

traités de musique orientale des Perses où étaient indiqués les règles de la composition et l'art de la notation musicale. Le mépris général manifesté par les Turcs notamment pour les sciences a déterminé l'oubli complet de ces ouvrages de théorie musicale. Cantemir, dans son Histoire de l'Empire ottoman affirme qu'il a rédigé un traité de musique et qu'il l'a envoyé à Ahmed II (sic !). Si, ainsi qu'il l'affirme, sa méthode didactique musicale a été alors appliquée, alors celle-ci n'a pas dû connaître une trop large diffusion puisqu'à présent elle est si peu connue qu'elle aurait pu ne jamais exister. Néanmoins les Turcs exécutaient des morceaux très longs. Il est facile d'imaginer que sans l'aide des notes musicales apprendre et jouer ensemble leur prendrait beaucoup de temps et de peine. A Constantinople, il y a à peine 3 ou 4 musiciens capables de noter leurs propres mélodies et même ceux-ci les écrivent en notations différentes »[25].

Si nous avons fait cette longue incursion dans l'exposé de St. Priest, c'est parce qu'elle explique par le détail les circonstances historiques où Démètre Cantemir a conçu son Traité. D'autre part, ce texte fait partie d'un chapitre de la *Geschichte der Musik bey den Griechen. Von der Musik der Neugriechen*, le célèbre ouvrage de l'historiographe allemand Johann Nicolaus Forkel (1788). Livre de chevet pour la musicologie universelle durant presque un siècle, l'Histoire générale de la musique de J. N. Forkel a rendu populaire le nom de Démètre Cantemir, une présumée autorité dans le domaine de la musique orientale. Toutefois, la mention du musicien moldave dans un ouvrage de synthèse de telle envergure devait contribuer largement à imposer son nom dans la musicologie universelle.

Malgré ses réserves quant à l'apport théorique fourni à la musique turque par Démètre Cantemir, le mémorialiste français semble pourtant pencher en faveur du prince valaque quand il remarque que « sans l'aide des notes musicales apprendre et jouer ensemble leur prendrait beaucoup de temps et de peine ». Arguments suffisants pour confirmer l'idée de la diffusion du système de notation de Démètre Cantemir.

D'ailleurs, Ch. E. Guys dans le deuxième volume du *Voyage littéraire* reconnaît implicitement les mérites de notre musicien : « Le Prince Cantemir, qui avoit bien étudié cette partie qui en a même fait un *Traité*, nous a laissé des *Airs* de sa composition, n'a pas hésité à mettre la musique Grecque-Orientale au dessus de la nôtre » [26]. La lecture et l'adoption des thèses scientifiques englobées dans son *Histoire de l'Empire ottoman* (à laquelle renvoie d'ailleurs Ch. E. Guys) — où Démètre Cantemir plaide en faveur de la supériorité de la musique orientale sur la musique européenne en raison de la richesse des modes, des systèmes rythmiques et

---

[25] J. N. Forkel, *op. cit.*, p. 444.

[26] Ch. E. Guys, *op. cit.*, p. 22—23.

des inflexions mélodiques — montre l'estime des spécialistes étrangers pour la contribution du musicien roumain à la révélation de l'art turc et de sa place dans le contexte de la culture musicale universelle.

En dépit des opinions positives de Ch. E. Guys, le musicologue allemand qui s'inspira de lui, J. N. Forkel penche plutôt vers les conclusions de F. J. Sulzer (*Geschichte des transalpinischen Dacien*), dont l'ouvrage a connu la notoriété dans le domaine de la littérature spécialisée de la neuvième décade du XVIII^e siècle. Cependant Fr. J. Sulzer connaissait la contribution originale du musicien Démètre Cantemir, qu'il conteste sans renoncer pour autant à puiser dans son œuvre lorsqu'il s'agit de rédiger son chapitre sur la théorie de la musique turque et grecque et chaque fois qu'il traite des coutumes et danses populaires roumaines (l'édition de l'*Air* de Cantemir reste à elle seule un argument suffisamment probant).

Bien que Fr. J. Sulzer fasse sans cesse la guerre aux opinions de Démètre Cantemir, qu'il essaie souvent d'infirmer (surtout en ce qui concerne l'origine latine de certains us et coutumes populaires), cependant ce « Rösller de la musique roumaine » a contribué, par ricochet, à la diffusion des idées de l'érudit roumain dans la littérature européenne spécialisée de la fin du XVIII^e siècle. Même s'il laisse entendre que l'*Histoire de l'Empire ottoman* lui était étrangère et qu'il n'a connu que la *Descriptio Moldaviae* dans la traduction de A. F. Büsching (1771)[27], les données qu'il fournit sur la musique turque conduisent vers un Démètre Cantemir connu par le truchement de la littérature française de la première moitié du siècle, littérature que notre historien connaissait sur le bout des doigts. Voici sa description de *la Danse et la musique des derviches* : « A ce que Cantemir nous assure, il y a parmi les Turcs deux espèces de derviches ou moines chez lesquels la danse et la musique constituent un rituel divin. Les uns, appelés *Kadri*, déambulent mi-nus, mendient, se flagellent et, après avoir dansé six heures d'affilées, prononcent le nom de Dieu avec des cris effroyables. Les autres moines, appelés *Mewlevi*, ne dansent que deux ou trois heures, mais en tournant si vite qu'il est presque impossible de distinguer

---

[27] « L'illustre Sieur Dr. Büsching doute dans sa traduction de la *Descriptio Moldaviae* de Cantemir, que le traité de musique turque, mentionné par celui-ci dans l'Histoire de l'Empire ottoman puisse jamais paraître. Si le réputé compositeur lord Aspis, qui a si longtemps séjourné à Constantinople aimant la musique turque ou quelque autre Anglais ou Italien n'aura publié des données sur la musique turque ou grecque il est à présumér qu'il se passera longtemps avant que l'on possède des nouvelles sur la musique turque. Pour prévenir ceci et faire de la sorte connaître aux Allemands amateurs de musique des notions sur les danses et la musique des Turcs et des Grecs je crois qu'il est utile que je présente dans cet ouvrage historique ces éléments, considérés comme musique de cour des princes de Valachie et de Moldavie ». F. J. Sulzer, Geschichte des Transalpinischen Daciens, chap. 163.

leurs figures et ce sont de grands amateurs et connaisseurs de musique »[28]. Après ce passage substantiel emprunté à Cantemir, l'auteur de la Dacie transalpine essaie de masquer la source réelle de ses informations en déclarant qu'il se propose de décrire leur musique religieuse « telle qu'elle m'a été racontée par des témoins de toute confiance ».

Abandonnant la musique turque pour aborder le folklore roumain, Fr. J. Sulzer continue à puiser des pages entières dans les notes de Démètre Cantemir dans sa *Descriptio Moldaviae.* C'est ainsi qu'au chapitre 144, en traitant des *Coutumes nuptiales*, il remarque : « Celui qui a lu Cantemir et Del Chiaro reconnaîtra facilement la différence de cette cérémonie, selon sa façon particulière de se développer en Moldavie par rapport à la Valachie »[29]. Les parallélismes de cette coutume sont notés jusqu'au moindre détail. Ni le rituel qui veut que les époux lancent dans l'église aux assistants des poignées de petites monnaies ne lui échappe pas et on le voit préciser à cet égard un détail mineur : « Jusqu'ici on remarquera dans les coutumes nuptiales valaques et Moldaves, telles que Cantemir les a décrites, de rares différences si l'on excepte l'argent qui — d'après cet auteur — est disposé sous les pieds des époux moldaves ».

Le nom de Démètre Cantemir revient chez Fr. J. Sulzer encore au chapitre 146, intitulé *Les autres coutumes religieuses* où il parle de ces cantiques de Noël dites «Colinde » : « À Rome seuls les jeunes s'amusaient à ces jeux (*juveniles ludi* de la veille de Noël — note de l'auteur), mais chez les Valaques — aux dires de Cantemir — au moment des *Colinde* tout le monde s'amusait, vieux et jeunes, gens aisés et petites gens et ces réjouissements avaient lieu chez les Valaques en l'honneur des *Kalendis Ianuarii*, c'est-à-dire pour honorer le Nouvel An »[30]. Mais sans aucune raison, Fr. J. Sulzer se déclare contre l'opinion du savant moldave qui attribuait à cette coutume une origine romaine.

Au chapitre suivant, intitulé : *Leurs coutumes qui dérivent d'une superstition*, Fr. J. Sulzer donne la description de deux pratiques populaires (issues « d'une sorte de croyance erronée ») en faisant un nouvel appel à la *Descriptio Moldaviae* : « Je vais énumérer les *Drăgaica* et *Papaluga* de Cantemir, appellations de deux coutumes par lesquelles les Moldaves semblent fêter leur récolte »[31]. Comme de juste, le chroniqueur affirme de nouveau — à l'égard de la *Papaluga* — qu'il « ne peut être d'accord avec l'explication donnée par Cantemir au même endroit aux mots *doina* et

[28] *Ibidem*, chap. 169. Toutes les citations faites en roumain ont été vérifiées par le chercheur G. Habenicht.

[29] *Ibidem*, chap. 144, p. 301.

[30] *Ibidem*, chap. 146, p. 313.

[31] *Ibidem*, chap. 147, p. 319.

heeile ». Sans entrer maintenant dans la polémique des deux chercheurs du folklore roumain, il nous faut remarquer que Fr. J. Sulzer confond le passage mélodique introductif sur le texte de la *doina* avec la forme musicale de la *doina*.

C'est chez le même Démètre Cantemir que Fr. J. Sulzer puisera pour sa Dacie transalpine les éléments de la coutume populaire dite *capra* (= la chèvre). En effet, il écrit au chapitre 158 intitulé *Jeux distractifs des Valaques* : « Une modalité de spectacle valaque est *turca* à propos duquel Cantemir nous a déjà entretenus. Celui-ci affirme que cette coutume s'est constituée à des époques reculées issue de la haine contre les Turcs » [32]. Une fois de plus, bien que reconnaissant que d'après son nom cette danse populaire « semble être originaire de chez eux » (les Valaques, note de l'auteur), Fr. J. Sulzer ne perd pas l'occasion de contredire Cantemir en affirmant que : « J'estime toutefois que Cantemir n'aurait pas dû prétendre que la *turca*, c'est-à-dire la danse même, a été inventée par les Valaques ».

En fin de compte, Fr. J. Sulzer mentionne cependant dans son texte une coutume des Valaques transylvains « qu'ils semblent avoir héritée des Romains », il s'agit de la danse dite des *Căluşari*, amplement traitée dans sa *Geschichte des transalpinischen Dacien*, chapitre 159 : « Ceux de Valachie ne savent plus rien à ce sujet et Cantemir la décrit en Moldavie » [33]. Le passage consacré aux *Căluşari* dépasse en ampleur toutes les autres descriptions des us et coutumes populaires roumains. Obligé cette fois-ci d'accepter presque intégralement la thèse de Démètre Cantemir, le chroniqueur souligne cette coïncidence d'opinions avec « le savant valaque que je n'ai point nommé mais que j'ai contredit tant de fois ». Il tient même à préciser : « pour prouver que je ne le contredis pas de mauvaise foi, mais que je lui donne raison, là où nous doutons qu'il ait raison, je suis, ici, passé de son côté, bien qu'il m'aurait été tout aussi facile de présenter le contraire comme vrai ».

Cette confession de Fr. J. Sulzer a le don de souligner son attitude polémique préméditée vis-à-vis des thèses de Démètre Cantemir ; son essai de vêtir dans un language scientifique le mécontentement de l'ambitieux immodéré, met, en réalité, au jour sa mauvaise foi à l'égard des idées du savant moldave. Et pourtant grâce à cet ouvrage de Fr. J. Sulzer, l'héritage scientifique de Démètre Cantemir a connu une large diffusion dans les milieux musicaux et ethnographiques. En effet, par le canal de la *Geschichte des transalpinischen Daciens* . . . le musicien Cantemir s'est imposé d'autant plus profondément

---

[32] *Ibidem*, chap. 158, p. 398.

[33] *Ibidem*, chap. 159, p. 405.

dans les milieux de l'historiographie et de la lexicographie musicales allemands.

Au moment où Fr. J. Sulzer publiait son ouvrage à Vienne, l'abbé Gianbatista Toderini « qui vivait à Constantinople vers les années 1781 » (T. T. Burada) publiait à Venise ses trois volumes intitulés *Letteratura Turchesca* comportant de précieuses notices sur Démètre Cantemir. Cet ouvrage bénéficia d'une large diffusion non seulement en Italie, mais en France aussi [34]. Dans le chapitre dédié à la musique, Gianbatista Toderini parle élogieusement d'« il dotte principe Cantemir », auteur d'un « scientifice Tratato dell'Arte Musica in lingua Turchesca ». A propos de la contribution théorique du savant musicien, l'abbé remarquait ensuite : « La musica turca ha fermi principi e dotte regole, su cui tutta e'appoggia e lavorasi ; quindi si vuol dire veramente teoretica. Su questi è fondata l'opera del Cantemir, oltre gli Arabi libri, e i Persiani che trattano di questa dottrina. Su questi furon composte l'arie Turchesche del Cantemir, e la musica fu scritta con note Europee in giusto tempo i misura, che trovasi nel vechhio libro della *Litteratura de' Turchi*, e in quello dell'Ambasciatore Ferriola (sic !), comme m'accordarono buoni intenditori nell'arte, da me consultati, e interrogati più volte » [35].

Il s'ensuit donc que le traité musical de Démètre Cantemir a servi à systématiser « les principes fermes et les règles doctes » de la musique turque et que la création personnelle du prince moldave s'est encadrée parfaitement dans le style original de la musique orientale. C'est l'unique explication possible de la persistante appréciation de l'œuvre de Démètre Cantemir dans le domaine de la culture musicale turque. Car les mélodies du savant Roumain — notait Gianbatista Toderini — sont écoutées « n'importe quand avec plaisir et elles s'appellent les airs de Cantemir ». Et un pélerin de Jassy, parti sur les traces de son compatriote (T. T. Burada) a écouté dans les rues des vilayets Khedavendikiar et Kodjalî en Asie « les mélodies de l'humaniste moldave qui 200 cents ans après sa mort était devenu dans l'esprit du peuple turc 'notre célèbre musicien, le Prince Cantemir' » [36].

L'abbé G. Toderini attribue également au même musicien le mérite d'avoir défini un système personnel de notation musicale : « C'est à Cantemir que les Turcs sont redevables des notes musicales qu'il applique,

---

[34] G. Toderini, *Letteratura turchesca*, Venezia, Presso Giacomo Storti MDCCLXXXVII (1787) ; Abbé Toderini, *De la littérature des Turcs*, traduit de l'italien en français par Mr l'Abbé de Cournand, lecteur et professeur royal. A Paris, chez Poinçot, Libraire, rue de la Harpe (1789).

[35] G. Toderini, *op. cit.*, tome 1, p. 225, apud G. Breazul, *op. cit.*, p. 150.

[36] Teodor T. Burada, *Scrierile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir*, p. 80.

lui, pour la première foix aux airs turcs et il a rédigé un très rare petit livre » [37]. Il doit s'agir sans doute de l'annexe musicale comportant des mélodies créées par lui et par les compositeurs turcs. Ce recueil réalisé par Démètre Cantemir allait devenir à travers les temps une ressource fondamentale pour la mise en valeur de la création musicale turque classique, soit grâce aux ménétriers, soit par l'impression.

En 1784, Mouradja d'Ohsson quittait la capitale de l'Empire ottoman ; c'était un « chevalier de l'ordre Royal de Wasa, secrétaire de S. M. le Roi de Suède, ci-devant son interprète, et chargé d'affaires à la Cour de Constantinople » — ainsi qu'il s'intitule lui-même dans la préface à son *Tableau général de l'Empire Othoman*. Ses renseignements sur la musique turque sont précieuses, bien qu'il déclare manquer « de vestiges » documentaires, autrement dit le traité de Démètre Cantemir. « Il existe cependant chez eux d'anciens traités de musique orientale, faits par des Persans très habiles, qui traitent des règles de la composition et même de la manière de l'écrire. On voit des chiffres dans les uns et des lettres alphabétiques dans les autres : quelques Othomans y ont ajouté d'autres signes arbitraires. Telles sont les notes adoptées chez cette nation par les gens d'art. Quant à celles dont le Prince Cantemir s'est attribué l'invention, il n'en reste pas le moindre vestige dans tout l'Empire » [38]. Singulière cette citation de Mouradja d'Ohsson : il connaîssait la technique de la notation musicale au moyen des « chiffres » et des « lettres de l'alphabet » arabe constituant le système de l'écriture musicale turque (c'est-à-dire précisément les principes de Démètre Cantemir), mais il doute de « l'invention du Prince ». Il est vrai qu'il affirme ne pas avoir vu le traité, que le document lui manque (« la moindre trace »), mais le nom du musicien roumain ne lui était pas étranger. Les sources musicales « persanes » qu'il a vues ne seraient-elles pas par hasard justement les copies du manuscrit cantémirien original sans la mention du nom de l'auteur ? Cette question s'impose vu les détails de la terminologie musicale persane (propres à la méthode didactique du traité) et aussi — et surtout — du fait que plusieurs copies manuscrites d'après l'ouvrage du prince ont circulé au XVIII^e siècle sans la préface et la dédicace au sultan Ahmed III, qui auraient pu servir à l'identification de l'auteur.

Au courant de la dernière décennie du XVIII^e siècle, Athanase Comnène Ypsilanti, philosophe et médecin ayant étudié à Venise, grand spathaire à Bucarest (1764) et drogman du patriarchat de Constantinople

---

[37] G. Toderini, *op. cit.*, p. 255.

[38] Mouradja d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire othoman, divisé en deux parties, dont l'une comprend la législation mahommédane, l'autre l'histoire de l'Empire othoman, dédiée au Roi de Suède*, II, Paris, l'Imprimerie de Monsieur, 1787, p. 231.

(1776), notait quelques renseignements précieux sur Démètre Cantemir. En effet, il consignait dans sa chronique (publiée en Roumanie par A. Papadopoulos-Kerameus) que « cet homme érudit a étudié la musique turque pendant 15 ans avec différents maîtres *hanendele* (interprètes de musique vocale) et *sazendele* (interprètes de musique instrumentale) et qu'il avait tellement progressé dans ses connaîssances de la musique qu'il pouvait l'enseigner à bien d'autres, ensuite que lui le premier a rédigé les signes de la musique turque de façon intelligible pour qu'on puisse les suivre, méthode ignorée par les Turcs et inventée par Cantemir » [39]. Cette source documentaire a été connue et commentée par Teodor Burada, ainsi que par Mihail Gr. Posluşnicu [40].

Les témoignages d'Athanase Comnène Ypsilanti nous informent avec précisions sur la *source* à laquelle Démètre Cantemir a puisé ses chansons : les *hanendele* et *sazendele*. C'est sans doute aussi en contact avec ces porteurs de mélodies que s'est formé l'interprète excellent du ney et de la mandore Démètre Cantemir, dont la virtuosité était devenue proverbiale dans le monde musulman.

Devant cette richesse de sources documentaires étrangères révélant une personnalité artistique de valeur internationale rien d'étonnant que de voir figurer le nom du musicien roumain dans la plus importante et la plus vaste encyclopédie musicale du XVIII^e siècle, due à Ernst Ludwig Gerber, *Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler* [41]. Les données fournies par E. L. Gerber sont tout d'abord intéressantes du fait qu'elles notent les *trois* ouvrages musicaux du prince moldave (le traité théorique, le recueil de mélodies et son Introduction à la musique turque). En outre, elles nous apprennent une source indirecte, de large diffusion en 1789 à l'époque de la Révolution française (*Musikalische Kunstmagazin* de Johann Friedrich Reihardt). Mais, compte tenu de son intérêt, commençons par reproduire ici le texte intégral de l'article consacré au prince dans ladite encyclopédie : « Cantemir Demetrius. Un prince de la Valachie qui a accédé à une grande renommée par ses connaissances. Il a été le directeur de l'Académie de Petersbourg ; il est mort en 1723 et a légué une Histoire complète des Turcs dans laquelle il note : en 1691 il a introduit pour la première fois chez les Turcs de Constantinople les notes

---

[39] E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor*, XIII, Bucarest, 1909, p. 183—184. Apud T. T. Burada, *op. cit.*, p. 83.

[40] Mihai Gr. Posluşnicu, *Dimitrie Cantemir compozitor şi artist muzical*, « Adevărul literar şi artistic », Bucarest, 1923, n° 154, p. 8.

[41] E. L. Gerber, *Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler welches Nachrischten von dem Leben und Werken musikalischer Schriftsteller berümter Componisten, Sänger, Meister auf Instrumenten, Dilettanten, Orgel und Instrumentenmacher enthält*, Erster Theil, *A—M*, Leipzig, Verlegts Johann Gottlob Immanuel Breitkopf, 1790, p. 344.

musicales, rédigeant non seulement un recueil de chansons turques, mais en concevant aussi une Introduction à la musique turque. Mais cette-dernière, d'après les informations de M le Kapelld. Reihardt dans son *Kunstmagazin*, s'est perdue en mer. Au sujet des notes (musicales) également aucun Turc ne sait plus rien de nos jours ».

Un fait nouveau se dégage de cet article d'encyclopédie, à savoir que Démètre Cantemir aurait composé son Introduction à la musique turque non pas à l'époque où il habitait la Russie (ainsi que tous les historiographes l'ont affirmé), mais du temps de sa jeunesse constantinopolitaine. Si l'on tient compte de ce que sa rédaction est « en langue moldave », il s'ensuit qu'elle doit remonter à une période où ses relations avec sa patrie étaient bonnes et où cet ouvrage pouvait avoir pour but d'informer ses compatriotes sur la musique turque dans leur propre langue. On peut donc accepter pour époque de la rédaction de cette Introduction à la musique turque celle antérieure à l'an 1710.

Par ailleurs, le renvoi d'Ernst Ludwig Gerber au *Musikalisches Kunstmagazin* — ouvrage notoire de Johann Friedrich Reihardt en 1782—1791 — propose une autre source bibliographique musicale inédite relative à Démètre Cantemir. Par conséquent, le lexicographe allemand n'a point négligé cette source précieuse, détail qui se laisse saisir entre les lignes (comme par exemple son affirmation revêtant un caractère aussi catégorique qu'exclusif en ce qui concerne la disparition de la notation de Démètre Cantemir de la pratique musicale turque), comme il est tout aussi évident qu'il connaissait les ouvrages de Fr. J. Sulzer et de J. N. Forkel.

De toute façon, la mention du nom de Démètre Cantemir dans l'*Historisch-Bibliographisches Lexicon der Tonkünstler* équivaut à une consécration définitive du musicien roumain parmi les professionnistes de l'art des sons. C'est une reconnaissance implicite de la place de sa personnalité dans le contexte musical universel de son siècle.

Bun de difuzat
A. Petre

ÉLÉMENTS DE ROMANISATION DANS LA NÉCROPOLE DE BÉROÉ

IIe PARTIE : LE RITE DE L'INHUMATION

AURELIAN PETRE

Dans une étude précédente publiée en cette revue [1], nous avons essayé de prouver sur la base des découvertes de la nécropole de Béroé que les tombeaux d'incinération qui sont appelés, dans la typologie courante « Brandgrubergräber », représentent une première preuve de la romanisation des Gètes de la future province *Scythia Minor*.

Nous montrions dans les publications antérieures [2] que des 1133 tombes découvertes dans le grand cimetière de Béroé, 1128 sont d'inhumation. Malgré ces données extrêmement abondantes que nous possédons, nous nous trouvons dans la situation de ne pouvoir présenter que certains aspects des problèmes soulevés par l'existence de l'inhumation dans la nécropole étudiée par nous, la majorité des tombes ne contenant pas d'objets. D'autre part, parmi celles où l'on a trouvé des objets, nous n'avons pour l'instant examiné que les complexes des IIe —VIIe siècles de n.è. Bien que les données archéologiques soient incomplètes, nous essayerons d'aborder certains problèmes concernant le rite de l'inhumation dans la zone ponto-danubienne, étant donné que dans les ouvrages

---

[1] A. Petre, *Eléments de romanisation dans la nécropole de Béroé*, R.E.S.S.E., 2. 1973, p. 215—226.

[2] Idem, *Săpăturile de la Piatra-Frecăţei* (Les fouilles de Piatra-Frecăţei), dans *Materiale*. VIII, 1962, p. 566. Aux 786 tombes fouillées jusqu'à cette date, on doit encore ajouter 347 tombes qui ont été étudiées ultérieurement.

à caractère monographique ou d'autre nature ils ne sont pas étudiés et qu'une explication dans ce sens est exigée par les découvertes de Béroé.

L'identification de l'origine du rite de l'inhumation à l'époque romaine dans la *Scythia Minor* comporte de multiples difficultés, sa présence pouvant être constatée sur le territoire de la Dobroudja dès l'époque néolithique. Il est en même temps difficile de formuler d'une manière précise le point de départ de l'investigation, toute tentative de simplification du problème menant inévitablement à des complications insolubles. C'est pourquoi nous préférons pour le moment partir de données constatées par nous-mêmes, à quoi nous ajouterons les chaînons existant également dans d'autres endroits, afin de pouvoir établir une hypothèse de travail concordant avec les données offertes par les découvertes archéologiques.

Dans la nécropole de Béroé, le rite de l'inhumation est pleinement constitué dans une ample chronologie, au long des II^e —III^e siècles de n.è., et nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, qu'à la fin du III^e siècle, l'inhumation est *généralisée*. Le matériel archéologique trouvé dans les tombes d'inhumation les plus anciennes est susceptible de révision quant à sa limite chronologique inférieure, mais ne peut en aucun cas dépasser la fin du III^e siècle.

Partant de ces coordonnées, en vertu desquelles la généralisation de l'inhumation ne saurait être placée après le III^e siècle de n.è., le premier problème qui doit être abordé est celui d'établir d'où et comment a pénétré ce rite qui est généralisé dans la nécropole de Béroé *avant* l'Edit de Milan de 313 de n.è. (lorsque l'inhumation aurait pu pénétrer par l'intermédiaire du christianisme, chez des peuples qui jusqu'aux approches de cette date avaient pratiqué l'incinération depuis de longs siècles, comme c'est le cas des Gètes habitant entre l'Istros et le Pont).

Il résulte des recherches effectuées jusqu'ici en Dobroudja, publiées intégralement ou sous forme de simples informations, que le rite de l'inhumation a été pratiqué à l'époque préromaine par les Grecs de Histria, de Tomis et de Callatis.

La nécropole de la première colonie pontique a fait l'objet d'études publiées dans un volume monographique contenant les résultats des recherches des années 1955—1961. Dans la nécropole tumulaire attribuée à Histria, 40 tumulus ont été fouillés dont seulement 3 avaient des tombes d'inhumation (en position non secondaire) ; deux tombes ont été datées du V^e siècle av.n.è. [3], et la troisième du II^{er} siècle av.n.è. [4]; une autre

---

[3] P. Alexandrescu, *Necropola tumulară* (La nécropole tumulaire), dans le volume *Histria*, II, 1966, Bucarest, tumulus I, p. 171—173 et tumulus XVIII, p. 176.

[4] *Ibid.*, tumulus VIII, p. 210.

tombe (secondaire) est placée dans la seconde moitié du I^er^ siècle de n.è. [5]. Le grand espace de temps entre ces quatre tombes atteste, sans aucun commentaire, que l'inhumation ne saurait être considérée comme un rite employé régulièrement par ceux qu'on faisait enterrer dans la nécropole tumulaire proche du lac Sinoé.

La nécropole plane de Histria, où l'inhumation apparaît massivement à l'époque romaine, ne nous offre non plus de liens chronologiques intermédiaires avec les siècles antérieurs ; c'est ainsi que les plus anciennes tombes d'inhumation de Histria, que l'on date du II^e^ siècle de n.è.[6], n'ont pas de précédents dans les tombes d'inhumation de la nécropole tumulaire susmentionnée, mais sont tout au plus contemporaines de celles-ci.

La solution du problème examiné par nous concernant les découvertes de Histria est difficile par le fait que jusqu'à présent on n'a pas découvert la nécropole grecque plane d'inhumation de Histria, dont l'existence est postulée à partir de la présence de stèles funéraires dont la plus ancienne date du V^e^ siècle av.n.è. [7].

Pour la nécropole de Tomis, une autre situation se dessine; ici, malgré la position précaire dans laquelle se trouvent non seulement la nécropole, mais encore toute la ville antique, auxquelles se sont superposées les bâtisses modernes, le tableau est changé en quelque sorte par rapport à celui de Histria, dans le sens que les tombes d'inhumation de l'époque romaine n'apparaissent pas soudainement et sans continuité avec l'époque antérieure, comme celles de Histria. Les fouilles de Tomis des dernières années ont mis au jour des nécropoles à partir de l'époque hellénistique jusqu'aux IV^e^—V^e^ siècles de n.è., et peut-être même plus tard. Dans la nécropole du IV^e^ siècle av.n.è., au I^er^ siècle de n.è., ont été découvertes 75 tombes, dont — selon notre calcul — 6 sont dérangées, 48 d'incinération, et 21 tombes d'inhumation, ces dernières se plaçant sans interruption du IV^e^ siècle av.n.è. au I^er^ siècle de n.è. Dans les découvertes faites jusqu'ici, le pourcentage des tombes d'incinération est d'environ 70 %, et celui des tombes d'inhumation de 30 %, donc en infériorité manifeste par rapport aux premières [8]. Par contre, aux II^e^—III^e^ siècles de n.è., des 183 tombes découvertes, seulement deux sont d'incinération, le reste étant d'inhumation[9]. Il semble donc, sur la base de ces données,

---

[5] *Ibid.*, tumulus III, p. 200 et 281.

[6] Emil Condurachi et collaborateurs, *Șantierul arheologic Histria* (Le chantier archéologique Histria), dans *Materiale*, IV, 1957, p. 36.

[7] P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 273.

[8] M. Bucovală, *Necropole elenistice la Tomis* (Nécropoles hellénistiques à Tomis), Musée régional d'archéologie Dobrogea, Constanța, 1967, p. 9—119.

[9] V. Barbu, *Considérations chronologiques basées sur les données fournies par les inventaires funéraires des nécropoles tomitaines*, dans « Studii clasice », III, 1961, p. 209, le tableau qui contient les nécropoles II et IV.

que dès la première moitié du III^e siècle de n.è., l'inhumation était généralisée dans la nécropole de Tomis, de même que dans la nécropole plane de Histria.

Dans les nécropoles de la population gète archaïque, l'inhumation n'a été pratiquée que dans celle de Murighiol du III^e siècle av.n.è.; ici se trouvent deux cimetières où ont été découvertes environ 62 tombes (selon nos calculs), et parmi celles-ci deux seules sont d'inhumation[10]. Des nécropoles du III^e siècle av.n.è. jusqu'au II^e siècle de n.è. n'ayant pas été découvertes, époque à laquelle appartient la nécropole gète d'Enisala, où seuls étaient enterrés les enfants [11], nous ne pouvons suivre chronologiquement l'évolution de ce rite chez les Gètes de la Dobroudja dont nous savons qu'ils préféraient l'incinération.

Les autres découvertes de Dobroudja ne sont pas concluantes pour le problème étudié par nous, s'agissant de cas isolés, sans antécédents ni continuité [12].

Il résulterait de ce qui a été dit jusqu'ici que le centre de rayonnement du rite de l'inhumation dans le *Hinterland* de Dobroudja, y compris le « limes », est le groupe des cités ouest-pontiques, surtout si nous partons des découvertes de la nécropole de Tomis où l'inhumation malgré son caractère tributaire à l'égard de l'incinération, se pratiquait sans interruption à partir du IV^e siècle av.n.è. jusqu'au seuil de la romanité. La question qui se pose est de savoir si les habitants de ces centres maritimes, même dans les conditions de la possession de territoires dans cet *Hinterland*, ont réussi jusqu'à l'arrivée des Romains, à déterminer les Gètes non seulement à adopter certaines formes de culture matérielle hellénique, mais encore à changer radicalement même leur rite séculaire d'enterrement.

Si nous prenons en considération certaines affirmations, il semble que dans la zone d'influence de Histria, une partie des autochtones aient

---

[10] Exp. Bujor, *Săpăturile de salvare de la Murighiol* (Les fouilles de sauvetage de Murighiol) dans SCIV, VI, 3—4, 1955, p. 571—580; id. *Şantierul arheologic Murighiol* (Le chantier archéologique Murighiol), dans *Materiale*, VI, 1959, p. 325—329.

[11] M. Babeş, *Necropola daco-romană de la Enisala* (La nécropole daco-romaine d'Enisala), dans SCIV, 1. 1971, p. 21. Nous faisons de nouveau la remarque de l'emploi injustifié du nom de Daces au lieu de Gètes pour la population autochtone de la Dobroudja antique.

[12] B. Mitrea, C. Preda, M. Anghelescu, *Săpăturile de salvare de la Satu Nou, Cimitirul geto-dacic* (Les fouilles de sauvetage de Satu Nou. Le cimetière géto-dace), I, dans *Materiale*, VII, 1961, p. 283—289; id., *Şantierul Satu Nou. Necropola geto-dacă* (Le chantier Satu Nou. La nécropole géto-dace), dans *Materiale*, VIII, 1962, p. 369—372; G. Simion, Gh. I. Cantacuzino, *Cercetările arheologice de la Teliţa, com. Poşta, jud. Tulcea* (Les recherches archéologiques de Teliţa, village de Poşta, départ, de Tulcea), dans *Materiale*, VIII, 1962, p. 373—381; M. Irimia, *Noi cercetări arheologice în cimitirul II geto-dacic de la Bugeac* (Nouvelles recherches archéologiques au cimetière II géto-dace de Bugeac), dans « Pontice », 2, Constanţa, 1969, p. 23—41 et les notes 1, 5, 6.

totalement changé leur rite dès le VI^e siècle av.n.è., en demeurant ensuite fidèles à la nouvelle forme, du moins jusqu'au premier siècle de n.è., limites entre lesquelles se place la nécropole plane d'inhumation (et son établissement) près du village de Histria, découverte attribuée à des *Gètes hellénisés*.

On peut ainsi déduire, en procédant par simplification, que la filiation de l'inhumation serait claire, son adoption par certains Gètes de Dobroudja démontrée, et que la participation de ces Gètes hellénisés au processus de généralisation d'un rite — qui n'était commun ni aux nouveaux-venus sous le couvert de la romanité — même si elle n'est pas attestée, peut être supposée. Cependant l'acceptation d'un pareil point de vue commode et étroit est empêchée par les découvertes mêmes de la nécropole tumulaire, interprétée comme appartenant à la colonie milésienne de Histria. Selon l'auteur des fouilles d'ici, les tumulus les plus anciens, qui datent du VI^e siècle av.n.è., appartiennent d'après le rite et le rituel aux Gètes autochtones et non pas aux Grecs de Histria [13] ; ces derniers ne se manifestent comme personnalité rituelle dans leur propre nécropole qu'au V^e siècle av. n.è., mais plus certainement encore seulement au IV^e siècle av. n.è. [14]. Bien qu'on n'ait fouillé que 40 des très nombreux tumulus qui se trouvent dans la zone des lacs Sinoé et Histria et qu'on n'ait pu tirer que des conclusions qui ne dépassent pas les limites de l'hypothèse de travail de la monographie, une constatation répétée se dégage, selon laquelle il existait dans les rituels *une subordination de l'élément grec à l'élément gète autochtone*. C'est ainsi que, à la lumière de ces interprétations, certains habitants de la ville de Histria se sont fait enterrer dès le VI^e siècle av.n.è. selon le rite et le rituel gète, tandis que les autochtones de la proximité de la cité pratiquaient, sous l'influence d'un autre groupe d'habitants de Histria, le rite de l'inhumation grec, à partir du VI^e siècle av. n.è., jusqu'au I^{er} siècle de n.è. L'interprétation donnée au cimetière plan d'inhumation proche du village de Istria comme appartenant à des Gètes hellénisés nous semble en contraste non seulement avec la situation des autres autochtones de Dobroudja, qui conservent le rite de l'incinération jusqu'à l'époque romaine, mais même avec celle de certains Grecs de la ville de Histria qui abandonnent, sous l'influence des Gètes dès le VI^e siècle av. n.è., leurs rituels spécifiques d'incinération. Pour mieux dire, il résulte de la monographie citée par nous qu'une partie des habitants de la colonie milésienne se faisaient enterrer dans la nécropole plane (non découverte) depuis leur arrivée au bord du lac Sinoé, c'est-à-dire du VI^e siècle av.n.è., jusqu'à l'époque romaine. Ceux-ci exercèrent une forte influ-

---

[13] P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 273 et suiv.

[14] *Ibid.*, p. 266 et 277.

ence sur des groupes de Gètes qu'ils déterminèrent à pratiquer l'inhumation à partir même du VI^{e} siècle av.n.è. ; ces autochtones conservèrent le nouveau rite jusqu'à la fin de l'hellénisme. Une autre partie des habitants de la cité de Histria abandonnent les rituels qui leur sont spécifiques et se « gétisent » dans la manière de se faire enterrer — à partir toujours du VI^{e} siècle av.n.è. — mais si intensément que les tombes les plus anciennes de la nécropole de la ville grecque qui appartiennent à ce siècle sont attribuées aux Gètes.

Pour ne pas nous éloigner du sujet, nous estimons qu'il y a dans la monographie mentionnée des vices d'interprétation ethnique concernant des monuments qui ont fait l'objet de la discussion. Nous nous permettons d'affirmer que la nécropole plane d'inhumation proche du village de Istria ne peut appartenir à des Gètes hellénisés [15], étant donné qu'il est démontré, du moins pour la Dobroudja, que ceux-ci n'ont abandonné le rite de l'incinération dans de grands groupes qu'au long de l'époque romaine. Nous estimons de même que doit être également révisée l'interprétation de l'appartenance ethnique des tumulus étudiés jusqu'ici qui sont attribués aux Grecs de Histria, car dans le cas de certains de ces tumulus le rite et le rituel constatés sont gètes, tandis que l'élément grec ne se manifeste que dans les objets d'offrande. On peut plutôt supposer qu'une partie de ces tumulus appartiennent à des Gètes hellénisés qui vivent soit à proximité de Histria, où sont même des habitants de la ville, comme le laissent entendre, d'une manière ambiguë, certaines pages de la monographie [16] ; s'il en est ainsi, les données du problème changent fondamentalement non seulement quant à la simple appartenance ethnique de la nécropole tumulaire, mais encore quant à toute la conception des rapports entre les Gètes de Dobroudja et les Grecs, d'où résulteraient des conséquences sur le plan historique qui sont loin de manquer d'importance.

Malgré la conclusion confuse de la monographie due à une interprétation forcée des découvertes mentionnées, nous nous permettrons, revenant au problème qui nous intéresse, sans essayer de trancher le

---

[15] Nous sommes arrivé dès 1967, à cette conclusion que nous avons formulée dans l'ouvrage, *Béroé I., Necropola din sec. II—VII e.n.* (Béroé I, La nécropole des II—VII^{e} siècles de n.è.), sous presse.

Indépendamment de la conclusion mentionnée, Suzana Dimitriu, dans l'étude *Fizionomia cartierului de locuințe « extra muros » de la Histria, în perioada arhaică* (La physionomie du quartier d'habitations « extra muros » de Histria, dans la période archaïque), dans SCIV, 21, 1970, 2. p. 229—239, écrit que la nécropole de Istria — village « ... *avère le caractère d'un cimetière grec* » (c'est nous qui soulignons). Sont également intéressants les commentaires de l'auteur de la p. 230 note 37, concernant les tumulus les plus anciens de la nécropole de Histria, qu'elle considère gètes.

[16] P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 275.

« nœud gordien » des multiples complications survenues, de sectionner la manière de poser le problème de l'origine du rite de l'inhumation à l'époque romaine dans la Dobroudja.

1. Dans les villes grecques du bord de la mer Noire (en prenant en considération la situation de Tomis), ce rite, lequel coexiste avec celui de l'incinération, mais tributaire à celui-ci, a toutes les chances d'avoir des joints jusqu'à la stabilisation de la domination romaine, et à partir de la seconde moitié du II° siècle de n.è., sous l'impulsion de celle-ci, l'inhumation tend à se généraliser, en remplaçant graduellement — et irréversiblement — l'incinération.

Étant donné que les découvertes de la nécropole de Tomis reflètent strictement la réalité de cette colonie, nous ne pouvons nous permettre de généraliser la situation pour toutes les colonies de l'ouest de la mer Noire. C'est ainsi que de l'Apollonia thrace, à la différence de Histria, on ne connaît que la nécropole plane d'inhumation des VI^e—II^e siècles d'av. n.è. [17], ce qui ne prouve toutefois pas qu'il n'y en ait pas eu une autre d'incinération. Cependant, considéré sous la perspective de l'histoire, ce dernier rite n'avait plus à l'époque romaine des chances d'implantation (même s'il était introduit du dehors), au milieu d'une population grecque qui pratiquait exclusivement l'inhumation.

2. Les recherches le long du Danube en Dobroudja sur le « limes » se réduisent à deux points, à savoir Noviodunum (Isaccea) et Béroé (Piatra Frecăţei). Dans la première station, la nécropole tumulaire est aussi bien d'incinération que d'inhumation; la date du premier rite résulte de monnaies du temps de Néron (émises en 64 de n.è.), de Vespasien (émises en 71 de n.è.), de Hadrien (117—138), et d'Antonin le Pieux (pièces de 157—158), tandis que l'inhumation qui se réduit à deux tombes des dix découvertes, ne date pas avant le règne d'Antonin le Pieux (émissions de 140—143) [18]. Il est difficile de porter un jugement sur les découvertes de Noviodunum quant à la détermination du groupe ethnique qui s'y faisait enterrer; selon le chercheur qui a spécialement étudié le rite et les rituels

---

[17] V. Venedicov et collaborateurs, *Les fouilles dans la nécropole d'Apollonia en 1947—1949*, Sofia, 1963, p. 14—15 (description des tombes d'incinération) et p. 373—395 (résumé français). La nécropole d'Apollonia se trouve en deux endroits : à Kalfata et au « Jardin maritime » de la ville de Sazopol. Ont été fouillées 768 tombes des V^e—II^e siècles av.n.è., dont 12 seules sont d'incinération, qui appartiennent exclusivement au V^e siècle av.n.è., ayant un « faciès barbare ». Les auteurs estiment que la nécropole a le caractère grec, dû au rite de l'inhumation qui est presque général.

[18] Exp. Bujor, G. Simion, *Săpăturile de salvare de la Isaccea* (Les fouilles de sauvetage d'Isaccea), dans *Materiale*, VII, 1961, p. 395.

de l'incinération de la nécropole de Histria, certaines tombes d'incinération de Noviodunum (6, 7, 9 et 10 et celle du tumulus XXXII) représentent du point de vue typologique une variante grecque du type *JA a v* de Histria [19], tandis que l'auteur des fouilles les considère comme autochtones [20].

C'est dans la nécropole de Noviodunum que l'on trouve les tombes d'inhumation les plus anciennes, pourvues d'objets romains et datées par des monnaies d'Antoniu le Pieux (138—161).

Les découvertes de Béroé ont été analysées en détail en ce qui concerne l'incinération dans notre étude susmentionnée.

Les tombes les plus anciennes d'inhumation de cette nécropole ont été datées par la présence des objets en céramique, les monnaies faisant défaut avant le commencement du IV^e siècle de n.è. Une place à part peut être occupée par la tombe E 136, qui est *en partie d'incinération*, le mort ayant une monnaie d'Antonin le Pieux (138—161) entre les maxillaires. Si sa situation est confirmée par les recherches futures de la «Nécropole I [21] », il est fort possible que la tombe E 136 ait constitué un moment de transition vers l'inhumation et de renonciation partielle à l'incinération.

Il y a des indices selon lesquels les premières inhumations de la « Nécropole II » de Béroé ont été faites à partir même de la première moitié du II^e siècle de n.è., lorsque l'incinération se pratiquait encore, probablement à une échelle réduite, les tombes de ce genre étant respectées très longtemps. Il semble, en partant de l'étude du matériel archéologique des tombes d'inhumation, qu'à partir de la seconde moitié du III^e siècle de n.è., ce rituel a définitivement gagné du terrain au détriment de l'incinération, laquelle ne s'effectuait plus que rarement. L'inhumation est totalement généralisée à la fin du III^e siècle — commencement du IV^e , lorsque l'on constate à Béroé la première grande extension, et brusque en quelque sorte, de la nécropole, dans une zone où jusqu'alors on n'avait pas fait d'enterrements.

3. Pour le territoire entre le Danube et la mer, la pénurie des découvertes rend presque impossible l'étude du problème dans toute son étendue.

---

[19] P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 244 et 266—267.

[20] Exp. Bujor, G. Simion, *loc. cit.*, p. 395.

[21] On trouve dans l'étude citée ci-dessus, à la note 1, une ample présentation de la zone archéologique de Béroé, dans laquelle il est dit que la « Nécropole I », où n'ont été faits que de simples sondages, contient des tombes géto-romaines du type « Brandgrubergräber », datables aux I^{er}—II^e siècles de n.è., tandis que dans la « Nécropole II » qui appartient au camp fortifié de Béroé, où ont été découverts jusqu'ici 1 133 tombes, la tombe la plus ancienne est datée par des monnaies d'Antonin le Pieux (138—161).

Les seules nécropoles de l'époque romaine sont celles dont il a été question, à savoir celle d'Enisala, interprétée comme autochtone, et les découvertes de Horia qui jusqu'à présent sont considérées comme appartenant aux Carpes nord-danubiens, donc du III^e siècle de n.è. [22] Dans la nécropole d'Enisala, placée aux I^{er} —II^e siècles de n.è., on ne constate l'inhumation que pour les enfants, l'incinération prédominant pour le reste de la population [23].

Nous croyons, à partir des données présentées, que le problème de l'origine de l'inhumation au long de l'époque romaine, se pose d'une manière quelque peu différenciée pour les grandes zones de la Dobroudja, dans lesquelles nous distinguons d'abord les centres helléniques soit de la côte de la mer Noire soit du Hinterland, y compris le limes, et d'autre part ceux des centres Gètes. Ces derniers, quelle que soit la mesure dans laquelle ils ont assimilé des éléments de culture matérielle grecque, ont conservé le rite de l'incinération jusque tard aux II^e —III^e siècles, bien qu'individuellement ou appartenant à de hautes positions sociales, ils pussent adopter l'inhumation ; mais sur le plan général, en tant que groupe ethnique, les Gètes n'abandonnèrent leur rite que sous la forte influence des colons amenés en Dobroudja par la domination romaine.

Sur le territoire de l'ancienne *Scythia Minor* les nécropoles planes d'inhumation apparaissent avec la soudaineté avec laquelle on les trouve dans d'autres régions de l'Empire, où jusqu'à l'arrivée des Romains l'incinération était générale.

Dans l'ouvrage érudit de Van Doorselaer, bien qu'il se limite aux nécropoles de la Gaule Septentrionale, lorsqu'il attaque des problèmes de première importance comme celui du passage des Gaulois au rite de l'inhumation, sont analysées avec la plus grande compétence toutes les possibilités et les sources où ce rituel peut avoir son origine [24]. Compte tenu de la situation spéciale dans laquelle se trouve l'histoire des Celtes à l'époque préromaine en rapport avec la présence et l'influence des populations germaniques sur ceux-ci, il est explicable pourquoi l'auteur, étayé d'une ample information, a tenu à démontrer que l'élément germanique n'est pas le facteur qui a déterminé le changement de la croyance des Celtes concer-

---

[22] Gh. Bichir , *La civilisation des Carpes (II^e—III^e siècles de n.è.) à la lumière des fouilles archéologiques de Poiana-Dulceşti, de Butnăreşti et de Pădureni*, dans « Dacia », N.S., XI, 1967, p. 223, note 104.

[23] M. Babeş, *op. cit.*, p. 21. Dans la nécropole d'Enisala, ont été découvertes 48 tombes, dont 37 d'incinération et 9 d'inhumation ; 8 de celles-ci appartiennent à des enfants de 1 à 2 ans.

[24] A. Van Doorselaer, *Les nécropoles d'époque romaine en Gaule Septentrionale*, Bruges, 1967, p. 36—37 et 50—57.

nant la mort et par suite l'adoption par eux de l'inhumation [25]. Il montre avec la même pertinence que le facteur italique non plus ne pouvait être l'auteur de cette transformation essentielle dans les pratiques funéraires de la Gaule, étant donné que même dans le péninsule, les Romains eux-mêmes se faisaient incinérer jusqu'à Trajan. Mais, à partir de cet empereur, surtout depuis Hadrien (117—138), l'« afflux oriental » se fait sentir aussi bien chez les Romains que dans les provinces et dans tous les compartiments de la vie.

Mutatis mutandis, l'évolution historique du rite de l'inhumation dans la *Scythia Minor* est dans ses lignes générales la même qu'en Gaule ; si pour les territoires celtiques certains historiens font l'effort de trouver chez les Gaulois une filiation entre l'inhumation de l'époque préromaine et celle de l'époque impériale, cette tentative est, croyons-nous, inutile pour les Gètes de Dobroudja. Toute tentative de chercher à l'inhumation une origine exclusivement gréco-pontique ou scytho-sarmate n'a pas de chances d'être confirmée sur la base des découvertes faites jusqu'ici. La seule explication demeure celle qui est valable également pour d'autres provinces romaines mentionnées par nous, à savoir que l'œuvre immense d'organisation des provinces du Bas-Danube suppose un énorme afflux de population ; celle-ci, qu'elle fasse partie de l'armée, de l'administration, du commerce ou de toute autre occupation nécessaires à l'édification sur des bases durables d'une domination, ne pouvait être totalement recrutée parmi les habitants de l'Italie. La réserve la plus importante fut constituée par les provinces de l'Asie Mineure, d'où est parti cet « afflux oriental » dans toutes les directions de l'Empire, ces populations étant également arrivées dans la région du Bas-Danube. Ces orientaux apportèrent avec eux, outre tout un « Panthéon » de culte, le rite de l'inhumation, lequel avait chez eux une tradition séculaire [26]. Venus sous toutes les formes dans la future province *Scythia Minor*, ils représentaient l'Empire romain plus fortement que toute tradition locale. Établis d'abord sur le Danube, très vite après dans toute la province, ils couvrent de leur « romanité » tout le territoire situé entre le Danube et la mer. De sorte que dans certaines nécropoles du II^e siècle de n.è., comme celle de Béroé, l'inhumation apparaît sans aucun rapport avec le passé gétique. La lutte pour la primauté du rite de l'inhumation n'a pas été livrée seulement entre les nouveaux-venus et les autochtones qui se trouvaient ici au moment de leur arrivée, mais également entre eux, étant donné que certains, non orientaux, aux-

---

[25] *Ibid.*, p. 59—60.

[26] Fr. Cumont, *Lux Perpetua*, Paris, 1949, p. 387—390 et A. van Doorselaer, *op. cit.*, p. 68—76.

quels se sont ajoutés des autochtones, continuèrent à pratiquer l'incinération, comme le montrent les découvertes de la nécropole de Béroé.

La résistance des adeptes de l'incinération à la nouvelle vague fut inutile, car après un siècle d'opposition, l'inhumation triomphe *avant* que la doctrine officielle chrétienne se manifeste et les unifie sous la même foi monothéiste. Sous le vêtement généralisé du christianisme, l'inhumation est le seul rite accepté par l'Eglise ; par contre les autres rites et rituels, lorsqu'ils se manifestent d'une manière évidente, attestent la « mosaïque » ethnique constitué par la romanité chrétienne du IV^e —VII^e siècles de n.è. au Bas-Danube.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE *

VII

Bun de difuzat
H. Mihăescu

HARALAMBIE MIHĂESCU

La Mésie Inférieure formait une immense terrasse comprise entre les monts Haemus (Starea Planina) et le Pont Euxin, où s'est développée une agriculture prospère et où eurent lieu des colonisations massives avec une population de langue latine. A la bouche de la rivière Lom, il y avait une forteresse avec une garnison de cavalerie appelée ALMUS (Lom), où se sont conservées 12 inscriptions [1]. A l'est de celle-ci, on a trouvé une inscription à Kavačica [2], et plus à l'intérieur, près de la frontière avec la Mésie Supérieure, une inscription a été découverte

---

* *Abréviations* : ActaMN = « Acta Musei Napocensis », Cluj, 1964 — ; AnD = « Analele Dobrogei », Constanța, 1920—1937; AUIași = « Analele Universității din Iași »; BCMI = « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », București, 1908—1945 ; BŠ = V. BEŠEVLIEV, *Epigrafski prinosi*, Sofia, 1952; C = *Corpus Inscriptionum Latinarum*, III; IBAD = « Izvestija na Bălgarskoto Archeologičesko Družestvo », Sofia, 1910—1920; IBAI = « Izvestija na Bălgarskija Archeologičeski Institut », Sofia, 1921 — ; IVAD = « Isvestija na Varnenskoto Archeologičesko Družestvo », Varna, 1908—1921, 1951— ; MCA = « Materiale și Cercetări Arheologice », București, 1953—1962; MonScythMin = *Noi monumente epigrafice din Scythia Minor*, Constanța, 1964; OeJ = « Jahresberichte des Oesterreichischen Archäologischen Institutes », Wien, 1898 — ; RA = « Revue Archéologique », Paris, 1882 — ; RE = *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, 1896 — ; RIR = « Revista Istorică Română », București, 1931—1943; SCIV = « Studii și Cercetări de Istorie Veche », București, 1950 — ; StCl = « Studii Clasice », București, 1959 — ; TabIR = *Tabula Imperii Romani. Romula — Durostorum — Tomis, L 35*, Bucarest, 1969.

[1] C 6124—6126, 7420, 7421, 14288, 14409, 14410; IBAD I, 1910, p. 119; GNM VI, 1932—1934, p. 54; IBAI XXIV, 1961, p. 264—268.

[2] IBAD III, 1912/1913, p. 332.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 4, P. 689—710, BUCAREST, 1973

à Lukovica [3]. Sur la route qui longe le Danube, à environ 20 km à l'est de Lom, nous avons une inscription à POMODIANA (Labec) [4]. Plus au sud, il y a 6 inscriptions dans le village de Mokreš [5] et une inscription à Banje [6]. Près de l'embouchure de la rivière Cibrica, on a trouvé une inscription à CEBRUS (Gorni Cibăr) [7], et dans le district de Lomsko, une inscription à Kule Mahla [8]. Sur le cours moyen de la rivière Cibrica, on a découvert un diplôme militaire dans le village de Dălgodelci [9], et sur son cours supérieur une inscription à Kotenovci [10].

Près de l'embouchure de la rivière Ogosta, au nord du village de Hăılec, se trouvait le centre urbain appelé AUGUSTA, ayant une garnison de cavalerie, où sont restées 3 inscriptions latines [11]. Plus haut, dans la vallée de la même rivière, sur la rive droite, dans le village de Monastirište, on a découvert une inscription [12]. Un peu plus loin, vers le sud, nous avons 2 inscriptions dans le village de Gromšin [13]. Toujours sur la rivière Ogosta, à la limite entre la montagne et la plaine, dans l'actuel Mihaijlovgrad (ancien Kutlovica), a prospéré le municipe de MONTANA, également connu sous le nom de MUNICIPIUM MONTANENSIUM, où sont conservées 40 inscriptions latines [14]. Plus loin dans la montagne, sur la rivière Ogosta et dans les vallées de ses affluents ont été découvertes 4 inscriptions à Krapča [15], Mitrovci [16], Žeravica [17] et Dolna Veronica [18], 2 inscıiptions à Kamenariska [19], 3 inscritpions à Srebljanica [20], Lopušna [21]

---

[3] C 12384.

[4] C 7422.

[5] SNUNK XVI–XVII, 1900, p. 22 ; KALINKA 394 ; IBAI II, 1923/1924, p. 210–212.

[6] C 12379.

[7] C 14411.

[8] C 14412 = KALINKA 147.

[9] IBAI II, 1923/1924, p. 94–98 = CIL XVI, 13.

[10] IBAD III, 1912/1913, p. 49.

[11] C 12347; IBAD II, 1911, p. 2–3; III, 1912/1913, p. 3.

[12] Dm 34.

[13] C 12385, 12389.

[14] C 7447–7451, 12370–12378, 14209, 14211 [9]; SNUNK XX, 1904, p. 18–22; IBAI I, 1921/1922, p. 245 ; II, 1923/1924, p. 86 ; XIV, 1940/1942, p. 269–271 ; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 356, 359, 372, 374; Arh VII, 1, 1955, p. 91–101; XII, 3, 1970, p. 43–47; Bš 118.

[15] SNUNK XX, 1904, p. 18.

[16] IBAI XIV, 1940/1942, p. 271.

[17] SNUNK XX, 1904, p. 19.

[18] C 12380.

[19] C 12382, 12383.

[20] C 12381.

[21] C 12369.

et Čeljŭstnica [22], 2 inscriptions à Čiprovci [23], 3 inscriptions à Vlaško Selo [24] et Gaganica [25] et 4 inscriptions à Berkovica [26]. Toutes faisaient partie de la CIVITAS MONTANENSIUM et gravitaient vers sa capitale.

Dans la vallée de l'affluent qui descend du massif Vraca, on a une inscription à Krivodol [27] et 6 à Liljače [28]. À l'est de Liljače, on a découvert une inscription à Čukato-Čiren [29], et à l'ouest 2 inscriptions à Kravodar [30]. Plus au sud, dans la direction de Vraca, ont été découvertes 2 inscriptions à Beli Izvor [31] et Kostičovci [32].

Dans le bassin de la rivière Skằt, nous avons une inscription à Sirakovo [33], 6 à Altinir [34], 2 à Bela Slatina [35], 2 à Komarevo [36], et une à Dolni Pestene [37].

Le long du Danube, entre les rivières Ogosta et Iokar ont été découvertes 2 inscriptions à Orjahovo [38], une à Boril [39], une à VALERIANA (Dolni Vadim) [40], une à Selanovci [41] et 2 à Ostrov [42]. Sur la rive gauche de la rivière Iskar, près de l'endroit où il se jette dans le Danube, au village de Gigen, se trouvent les ruines de la ville d'OESCUS, élevée au rang de *colonia* au début du II^{e} siècle, centre commercial et militaire, point de liaison avec la Dacie sur la vallée de l'Olt et avec la Thrace vers la ville de PHILIPPOPOLIS (Plovdiv). Située près d'un grand fleuve, et dans une plaine fertile, la ville contient 102 inscriptions latines, dont la plus ancienne date des années 42—43 et est dédiée à l'empereur

---

[22] SNUNK XX, 1904, p. 27.
[23] C 7445; SNUNK XX, 1904, p. 13.
[24] C 13718.
[25] B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 373.
[26] C 7444, 12367—12369.
[27] IBAI XIX, 1955, p. 201.
[28] IBAI VI, 1930/1931, p. 302—303; XVIII, 1952, p. 195—213.
[29] KAZAROW 153.
[30] Arh IV, 1, 1962, p. 31; IBAI XXX, 1967, p. 233—234.
[31] C 7459.
[32] OeJ XXXI, 1939, B. 117.
[33] C 12386 = 14211 [10].
[34] C 13719, 13720; KALINKA 217; IBAI I, 1921/1922, p. 245; XXX, 1967, p. 218; Arh. IV, 1, 1962, p. 33—34.
[35] C 12387, 12388.
[36] C 7446, 13721.
[37] C 6129 c.
[38] IBAI VI, 1930/1931, p. 304—305.
[39] KALINKA 319.
[40] IBAI XIII, 1940/1942, p. 274.
[41] IBAD II, 1911, p. 275.
[42] C 6126, 14413.

Claude [43]. Plus en amont sur la rive gauche de l'Iskăr ont été découvertes deux inscriptions à Bregare [44]. Entre Iskăr et Vit, une inscription a été découverte au village de Brest [45]. Plus haut, dans le bassin de la rivière Iskăr, on a trouvé 3 inscriptions à Gorni Lukovit [46], Glava [47] et Enica [48] et 2 inscriptions au village de Kojnare [49]. Avant la confluence entre l'Iskăr et la Panega, au village de Čomakovci se trouvait un centre important, où sont restées 20 inscriptions [50].

Plus haut, dans la vallée de l'Iskăr, les inscriptions découvertes sont relativement nombreuses : 1 à Gornik [51], 2 à Gabare [52], 3 à Červen Breg [53], 4 à Reselec [54], 2 à Kamenopole [55], 4 à VICUS TRULLENSIUM (Kunino) [56], 1 à Dolna Bešovica [57], 5 à Roman [58], 5 à Mezdra [59], 1 à Dolna Kremena [59a], et à Ljutgrod [59b]. Dans la vallée du Malki Iskăr, se trouve une inscription à Ribin Vir, près de Botevgrad [60]. Dans le bassin de l'affluent Panega ont été découvertes 8 inscriptions à Glava Panega [61] et une à Malka Brestnica [62]. Á Glava Panega, où il y avait un sanctuaire, on à trouvé 78 inscriptions grecques.

---

[43] C 6127–6130, 7423–7433, 12348–12352, 12523, 14211 [2], 14414, 14422, 14598; SNUNK XVIII, 1901, p. 750; XX, 1904, p. 47–48; IBAD III, 1912/1913, p. 2–6, 195–196; IBAI III, 1925, p. 251; IV, 1926/1927, p. 97, 313; V, 1928–1929, p. 370–372; VIII, 1934, p. 451; XII, 1938; p. 438; XV, 1946, p. 234; XVII, 1950, p. 34–58; XXII, 1959, p. 119–132; B. GEROV, GSU, XIV, 1948/1949, p. 72; XLVIII, 1952/1953, p. 374–375; Bš 75, 77, 78, 80, 86, 87, 90, 92, 93, 101; Izsled. Dečev 305–316; Festschrift Egger I, 242–250; T. IVANOV, *Arheologičeski otkrytija v Bălgarija*, Sofia, 1957, p. 110–133.

[44] C 12397; SNUNK XX, 1904, p. 7.

[45] C 12353.

[46] C 6138.

[47] C 12396 = BšIBulg. 46.

[48] C 13723.

[49] C 7458; IBAI XXX, 1967, p. 224–225.

[50] C 6131–6137, 7453–7457, 12395, 14412 [4]; IRAIK X, 1905, p. 480–481; IBAD III, 1912–1913, p. 9–10; IBAI V, 1928/1929, p. 368–370; Bš 70, 71, 102.

[51] IBAD III, 1912/1913, p. 11.

[52] C 12389; KALINKA 109, 172.

[53] Dm 86; IBAI XIX, 1955, p. 233–243.

[54] C 7452; SNUNK XX, 1904, p. 6–7; KALINKA 320; Bš 68.

[55] C 12392; SNUNK XX, 1904, p. 6.

[56] C 12390, 12391, 13722; KALINKA 109.

[57] C 13718.

[58] C 749, 992, 12407, 14422; IBAD II, 1911, p. 271.

[59] C 7458, 13718, 13723; KALINKA 150, 172; IBAI XV, 1943–1946, p. 228; Bš 9.

[59a] C 12520 = BšIBulg 45.

[59b] BšIBulg 44.

[60] Arh V, 1, 1963, p. 33.

[61] KAZAROW 305, 323, 326, 341, 372; IBAI VII, 1932/1933, p. 318; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952–1953, p. 360, 377.

[62] SNUNK XVI–XVII, 1900, p. 20.

Sur la rive droite de la rivière Vit, près de l'endroit où il se jette dans le Danube, se trouvait une agglomération importante nommé UTUM (Gaurene), où sont restées 9 inscriptions [63]. Un peu au sud, toujours sur la rive droite, on a découvert une inscription à Kreta-Kopriva [64]. En remontant la rivière on a 2 inscriptions à Somovit [65] et à Guljanci [66]. Dans la localité AD PUTEA (Riben) du district de Pleven, 3 inscriptions [67] ont été découvertes, et à Măstvica-Podem, une inscription [68]. À l'ouest de la rivière Vit, dans une région de collines, on a découvert une inscription à Trastenik [69]. À STORGOSIA (Pleven), on a trouvé 3 inscriptions [70], et près de là, une inscription à Zgaljovec [71] et 2 à Dolni Dăbnik [72]. Au sud de Pleven ont été découvertes 3 inscriptions à Brestovec [73] et plus au sud, sur un affluent du Vit, 2 à Bežanovo [74]. Sur la rive droite de cette rivière ont été trouvées 2 inscriptions à Dermanci [75], et plus haut sur la rive gauche, 2 à Goljama Brestnica [76]. Sur le cours supérieur de la rivière Vit, dans la vallée de l'affluent Kalnik, il y a 2 inscriptions à Bălgarski Izvor [77], et plus haut, dans la montagne, dans la vallée du Beli Vit, 1 inscription à Teteven [78]. Entre Pleven et Loveč, on a trouvé un trésor et 2 inscriptions au village de Nikolaevo [79].

Sur la route qui longe le Danube, sur la rive gauche de la rivière ASAMUS (Osam), près de son embouchure, se trouve SECURISCA (Čerkovica), avec une inscription [80]. Plus au sud, sur la rive gauche de l'Osam, sur la route qui mène de Pleven à Bjala et Ruse, on a découvert 2 inscriptions à Radinevec-Obnova [81]. Dans le district de Loveč, 4 inscriptions ont été découvertes à Lădjane [82]. Autres 4 inscriptions ont été trouvées

---

[63] C 12354–12360; SNUNK XX, 1904, p. 43.
[64] IBAI VIII, 1934, p. 90.
[65] B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 375.
[66] C 12361.
[67] C 14421[1]; IBAD II, 1910, p. 181; GNM 1921, p. 213–214.
[68] IBAD II, 1910, p. 276.
[69] Arh XII, 1, 1970, p. 40.
[70] IBAD I, 1910, p. 115–118; BšIBulg 49.
[71] RA XXX, 1929, n° 118.
[72] C 6139, 6140.
[73] RA 1912, n° 56, 58; IBAI IV, 1926/1927, p. 112–113.
[74] C 13371; IBAI IV, 1926/1927, p. 32.
[75] C 12394; IBAI XXVII, 1964, p. 248.
[76] KAZAROW 369–376; Arh II, 1, 1960, p. 25–28.
[77] C 12393; Bš 55.
[78] C 14413[1] = KALINKA 421.
[79] KALINKA 129; RA 1913, n° 126; IBAD IV, 1914, p. 1–48.
[80] IBAI II, 1923/1924, p. 226–227.
[81] C 12400, 14211 [111].
[82] C 6150, 7434; IBAD III, 1912/1913, p. 322; AA XXVIII, 1913, p. 355.

à Levski (Karagač)[83]. Entre les villages de Butovo[84] et Nedan[85], à mi-chemin entre Levski et Pavlikeni, se trouvait une importante agglomération dont le nom est demeuré inconnu et où ont été conservées 12 inscriptions, dont une bilingue. A l'ouest de Levski, dans la vallée supérieure d'un affluent de la rivière Osam, une inscription a été trouvée à GIRIDAVA (Pelišat)[86]. Au sud-ouest de Levski, on trouve 2 inscriptions à Vălcitrăn[87] et une à Lemnica[88]. En remontant la vallée de l'Osăm nous avons 2 inscriptions à DORIONIBUS (Slatina)[89], au nord de Loveč, et une à Liseč[90], à l'ouest de Loveč. A Loveč a été localisée la vieille agglomération appelée MELTA avec 3 inscriptions[91]. A proximité se trouve Slivek avec 2 inscriptions[92] et SOSTRA (Lomec) avec 4 inscriptions[93]. À l'endroit appelé AD RADICES (Trajanski Prohod), près des sources du Černi Osăm, on a découvert une inscription[94].

À l'est de la rivière Osăm, sur la route qui longe le Danube, on a trouvé 3 inscriptions à Nikopol[95], une à Čerčelan[96], une à Trančovica[97] et 5 à DIMUM (Belene)[98]. Au village de Staklen près de Svištov a prospéré la cité de NOVAE, agglomération militaire et civile, laquelle a laissé de riches vestiges archéologiques et 72 inscriptions latines[99]. Près de là

---

[83] C 12401–12404.

[84] C 7437; IBAI VIII, 1934, p. 456.

[85] C 12405–12413, 13732.

[86] C 12399.

[87] Arh XII, 1, 1970, p. 44.

[88] RA XXVIII, 1928, n° 153.

[89] C 12398, 14807[40].

[90] KAZAROW 602.

[91] C 6141; GNM 1921, p. 149.

[92] AA XLII, 1927, p. 337; IBAI V, 1928/1929, p. 77–78; KAZAROW 875.

[93] C 14428–14430; AA XLII, 1927, p. 341.

[94] C 13724.

[95] B§ 57, 58, 60.

[96] IBAI VI, 1930/1931, p. 306–307.

[97] KAZAROW 959.

[98] C 12363, 12364, 12399, 14464; IBAI VII, 1932/1933, p. 396–397.

[99] C 749–760, 785, 7438–7443, 12365, 12366, 14211[1], 14461; KALINKA 228, 451; IBAD III, 1912/1913, p. 192–195; IBAI IV, 1926/1927, p. 313–315; V, 1928/1929, p. 320–325, 374; VI, 1930/1931, p. 265–279; XII, 1938, p. 301; XIII, 1939, p. 319–320; XV, 1946, p. 193; XXVII, 1964, p. 195–235; XXVIII, 1965, p. 63–72; OeJ XXVII, 1932, B. 117–122; XXX, 1936–1937, B. 65; XXXI, 1939, B. 126–130; Dm 48, 56, 57; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 360, 375, 376; « Arheologia » (Warszawa) XVI, 1965, p. 115, 148; XIX, 1968, p. 117–144; « Izvestija na Bălgarskoto istoričesko Družestvo XXVI, 1968, p. 221–230.

ont été découvertes 2 inscriptions à Strahilovo [100] et plus loin, vers le sud, une à Morava [101] et 5 à Karaisen [102].

Dans la vallée de la rivière IATRUS (Jantra) les inscriptions deviennent très abondantes. Près de la confluence de cette rivière et le Danube, on a découvert une inscription à IATRUS (Krivina) [103] et plus au sud 5 inscriptions ont été trouvées à Bjala [104]. Plus loin vers le sud,nous mentionnons 3 inscriptions à Kosovo [105], 3 à Hibali [106], 3 à Pejčinovo (Burumli) [107], 4 à Mekiš [108] et 2 à Tenča (Obedenenie) [109] et Polski Senovec [110]. Dans la vallée de l'affluent Rosica, près de sa confluence avec Jantra, nous trouvons 2 inscriptions dans les localités Gradina (Bederli) [111] et St. Stambolovo [112]. Sur la rive gauche de la rivière Rosica, dans une plaine fertile, a prospéré la cité de NICOPOLIS AD ISTRUM (Nikjup), le chef-lieu du territoire, où l'on a trouvé 37 inscriptions latines et 58 inscriptions grecques [113]. La ville a été choisie comme centre administratif sous le règne de l'empereur Trajan (98—117) et a appartenu jusqu'au règne de l'empereur Septime Sévère (193—211) à la province de Trace. Au sud-ouest de Nikjup, sur la rive droite de la rivière Rosica, on a découvert une inscription à Resen [114], et à l'ouest de Nikjup, sur la rive gauche de la rivière Rosica, ont été découvertes 2 inscriptions à Paskalevec [115]. Plus loin, vers l'ouest, on a trouvé un diplôme militaire à Lešičeri [116], 2 inscriptions à Polikraište [117] et 6 à Pavlikeni [118]. Au sud de Pavlikeni

---

[100] IBAI V, 1928—1929, p. 375.

[101] C 14422.

[102] KAZAROW 486; IBAI XIII, 1940/1942, p. 275—276; XVII, 1950, p. 331.

[103] KALINKA 382.

[104] C 8082, 14502 [1]; RA 1905, n° 219; OeJ XXXI, 1929, B. 100.

[105] C 12415—12417.

[106] IBAI V, 1928/1929, p. 374—375.

[107] C 7460, 12438; IBAI XVII, 1950, p. 330—332.

[108] C 6148, 12436; IBAI VIII, 1943, p. 97.

[109] C 12437.

[110] C 12435.

[111] C 12434.

[112] C 12343.

[113] C 754—756, 6146, 6147, 7334—7337, 7461, 7462, 12362, 12363, 12364, 12432, 12433, 14211 [3]—[5], 14427; CIL III, p. 1999; KALINKA 412, 413; RA XIV, 1939,n° 136; GAMP II, 1950, p. 86—87; IGBulg, n° 601—658.

[114] C 12431.

[115] IBAI VI, 1930/1931, p. 246—247; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 380.

[116] CIL XVI, 83.

[117] C 12423, 12424.

[118] C 12429, 12430; IBAD III, 1912/1913, p. 23—34; IBAI VIII, 1934, p. 455.

on a trouvé 2 inscriptions à Michilci [119] et à Bela Cerkova [120]; à l'ouest, une à Vărbovka [121] et au sud-ouest, 2 à Koevci [122] et Višovgrad [123]. Plus loin, vers le sud-ouest, sur la rivière Rosica, on a trouvé 2 inscriptions à Kromolin [124]. Plus haut, dans la vallée de la rivière Rosica, nous mentionnons 4 inscriptions à EMPORIUM PIRETETENSIUM (Gorsko Kosovo)[125] et à Sevlievo [126].

En revenant à la confluence des rivières Rosica et Jantra et en avançant sur la vallée de ce dernier fleuve nous mentionnons une inscription à Damjanovo [127] et un diplôme militaire à Stražica, dans la vallée de l'affluent Goljama reka [128]. Plus haut, dans la vallée de la rivière Jantra, on a découvert 2 inscriptions à Gorna Orjahovica [129], une à Beljakovec [130] et 4 dans la ville de V. Tărnovo [131]. Autour de ce centre ont été découverts une inscription à Balvan-Mahala [132], 1 diplôme militaire à Dragiževo [133], 5 inscriptions à Momin Sbor (Kestambul) [134], Ljaskovec [135], Debelec [136], Drenovo [137] et Vrbište [138], et un diplôme militaire à Bozvelijsko (Kadiköi) [139]. Plus haut, dans la vallée de la rivière Jantra, nous trouvons 2 inscriptions à DISCODURATERAE (Gostilica) [140] et Gabrovo [141].

Au Danube, près de l'embouchure de la rivière Rusenski Lom, on a découvert une inscription à Košov [142]. A SEXANTA PRISTA (Ruse) existaient une unité militaire de surveillance et une base pour la flotte

---

119 IBAD III, 1912/1913, p. 18.
120 GPNM 1940/1941, p. 36.
121 C 6149.
122 C 12418.
123 C 12428.
124 C 12419, 12420.
125 C 12415, 12416.
126 C 6142, 12414.
127 C 12342.
128 CIL XVI, 128.
129 C 6144, 12422.
130 C 12425.
131 C 6143; CIL III, p. 2328 [69]; SNUNK XX, 1904, p. 52; GPNM II, 1950, p. 86—87.
132 C 12427.
133 CIL XVI, 143.
134 C 12426.
135 C 12422.
136 CIL XVI, 28.
137 C 12412.
138 C 13730.
139 CIL III, p. 1993.
140 GNM IV, 1922/1925, p. 129.
141 C 14430 [1].
142 IBAI XVII, 1950, p. 179.

fluviale. Le nombre des inscriptions latines d'ici s'élève à 22, datant du IIe ou IIIe siècle [143]. Sur la rive gauche du Danube, dans la ville de Giurgiu, a été découvert un diplôme militaire [144]. A l'est de Ruse, on a trouvé une inscription à Basarbovo [145]. Au sud, près de la confluence du Beli Lom et du Malki Lom, mentionnons 1 inscription à Peštera Tămno [146] et 1 à Tabačka [147]. Dans la vallée del a rivière Malki Lom ont été découvertes 3 inscriptions à Svalenik [148]. Dans la vallée supérieure de la rivière Černi Lom, une inscription a été trouvée à Sejači (Popovsko) [149], et dans la vallée supérieure de la rivière Baniski Lom, 2 inscriptions à Kovačevec [150]. A l'ouest de la ville de Razgrad, entre Malki Lom et Černi Lom, il y a une inscription à Ljublen [151]. Au nord de Popovo, ont été conservées 1 inscription à Opaka, sur la rivière Černi Lom [152] et 1 à Gagovo [153]. Au nord-ouest de la ville de Razgrad, on a trouvé une inscription à Ezerče [154] et 3 à Osenec (Hjusendže) [155]. Près de Razgrad, nous mentionnons une inscription à Gecovo [156]. Dans la ville de Razgrad, on a récemment localisé la ville ancienne de ARBITTUS, où ont été découvertes 16 inscriptions [157]. Dans le district de Razgrad, on a trouvé 1 inscription dans chacune des localités : Nedoklan [158], Krivija [159], Trăbač [160], Borozam [161] et Blagoevo (Batemberg) [162].

---

[143] C 7472, 7473, 12446—12450; Škorpil, *Lom* 55, 90; IBAD V, 1912, p. 3—4; IBAI XI, 1937, p. 285; GMP 1937—1939, p. 119—122; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952—1953, p. 307, 387; BŠ 62; Izv. Muz. Ruse III, 1968, p. 3—10; V. VELKOV, « Epigraphica » XXVIII, 1965, p. 90—109.

[144] CIL III, p. 877.

[145] IBAI XIV, 1940—1942, p. 276.

[146] C 12444.

[147] C 12441.

[148] IBAI I, 1921—1922, p. 246—247; XVII, 1950, p. 278—279.

[149] KAZAROW 842.

[150] C 13725; IBAI IV, 1926—1927, p. 98.

[151] KAZAROW 619.

[152] C 12442.

[153] IBAI XII, 1938—1939, p. 299.

[154] C 12440.

[155] C 12439; IBAI XII, 1938—1939, p. 296—297.

[156] C 13726.

[157] C 7463, 13727, 13728; IBAD II, 1911, p. 181—182; IBAI II 1923—1924, p. 80—81; IV, 1926—1927, p. 102—103; VIII, 1934, p. 51; XIX, 1955, p. 175; OeJ XXX, 1936—1937, B. 68; IVAD IX, 1953, p. 71; X, 1955, p. 133; « Festschrift Egger », I, 18—19; BŠ 111; T. IVANOV, IP XII, 1956, p. 79—81.

[158] IBAI VIII, 1934, p. 49.

[159] IBAI VIII, 1934, p. 49.

[160] GNM 1920, p. 65.

[161] *Ibid.*

[162] AINM 1907, p. 169 = B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952—1953, p. 310.

Au bord du Danube, une inscription a été découverte dans le district de Ruse [163] et une autre à Deliorman [164]. A TERGIS (Marten) tenait garnison une unité de cavalerie qui nous a transmis 3 inscriptions [165]. Plus à l'est on a découvert 5 inscriptions à APPIARIA (Rjahovo) [166]. Un peu plus vers l'intérieur, au nord de Ruzgrad, un diplôme militaire a été découvert à Kamenovo [167] et un autre à Brestovene [168]. A TRANSMARISKA (Tutrakan), 6 inscriptions ont été conservées [169], et à NIGRIANIS ou CANDIDIANIS (Rahova), 2 inscriptions [170]. Un peu plus à l'est a prospéré la cité de DUROSTORUM (Silistra), renommée jusque sur le tard, à l'époque byzantine, laquelle a reçu le rang de *municipium* vers l'an 175 et nous a laissé 40 inscriptions latines. Son nom s'explique facilement par la langue celte : *storo* = *ster* « dur, solide », *duro* = « cité, forteresse » [171].

Dans la vallée de la rivière Vrana, du bassin de la rivière Kamčija au nord-est de la Bulgarie, nous mentionnons 2 inscriptions à Tărgovište (Eski Džumaja) [172], 1 à Straᵛa [173], 3 à Preslav [174], 1 à Dragoevo [175], 1 à Stratidže [176]. A Kolarovgrad (Šumen), on a découvert 6 inscriptions [177], et 4 dans les villages proches de Vărbak (Endže) [178], Kaika [179], Dr. Stambalski (Imrichor) [180] et Carevbrod [181]. Dans la vallée de la rivière Provadijska, nous trouvons 7 inscriptions à Pliska (Aboba) [182], 4 inscriptions

---

[163] IBAI XVII, 1950, p. 279—280.
[164] IBAI VIII, 1934, p. 51—52.
[165] C 6238, 12528, 14459.
[166] C 12451—12453, 12527; IRAIK X, 1905, p. 450—451.
[167] IBAI XV, 1946, p. 86—87.
[168] IVAD IX, 1953, p. 68.
[169] C 6151, 12526; « Dacia » V—VI, 1935—1936, p. 450—452.
[170] C 7619, 14433.
[171] C 6152, 7477—7480, 12455—12460, 14213 $^{2-3}$, 14433—14436, 14597; KALINKA 390, 426, 457; « Dunărea » I, 1923—1924, p. 192—199; II, 1925, p. 89—90; AISC II, 1933—1935, p. 210—218; III, 1936—1940, p. 180; BŠ 114, 115; GMP I, 1954, p. 201; SCIV XI, 1960, p. 141—154; C. J. Guyonvarc'h, *Le nom de Durostorum*, « Apulum », VII, 1968, p. 200—208.
[172] RA 1908, p. 141; KAZAROW 289, 446.
[173] IBAI IV, 1926—1927, p. 100.
[174] C 7469, 14207 ^{21}; IRAI X, 1905, p. 509; BŠIBulg 53—54.
[175] IBAI XI, 1937, p. 194.
[176] IBAI IV, 1926—1927, p. 100.
[177] C 7466—7468, 12442; KALINKA 128; IBAD VII, 1919—1920, p. 136; IBAI IV, 1926—1927, p. 98.
[178] KAZAROW 437.
[179] GNM V, 1926—1931, p. 160.
[180] *Ibid.*, p. 161.
[181] B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952—1953, p. 388.
[182] C 7474, 7465, 14211 $^{7-8}$; IRAIK X, 1905, p. 243, 248; IBAI VIII, 1934, p. 70.

à DINEIA (Vojvoda)[183], Stan (Novi Pazar)[184], Hărsovo[184a] et Iaila[185], 4 à Enovo[186] et Madara[187] et 1 à Provadija[188]. A l'ouest du golfe de Varna, dans le bassin d'un petit affluent de la rivière Kamčija, à un croisement de routes, a prospéré la cité de MARCIANOPOLIS (Devnja), fondée par l'empereur Trajan (98—117), important centre administratif jusqu'au VIe siècle, où ont été découvertes 16 inscriptions latines et 30 inscriptions grecques[189]. Près de là ont été découvertes 3 inscriptions latines à Kipra[190], Sultanci[191] et Topolite[192], et 2 à Asardžik[193]. Au sud de Varna et de la rivière PANYSUS (Kamčija) on a découvert 4 inscriptions à Goren Čiflik[194]. ODESSUS (Varna), vieille colonie grecque, continua à avoir sa propre administration et une vie économique prospère jusqu'au VIe siècle. Elle a été influencée par la culture romaine et nous a laissé 25 inscriptions latines et 216 grecques[195]. Nous mentionnons au nord-ouest 1 inscription latine à Ignatievo[196] et 1 à Novakovo[197]. Au nord, sur le littoral, on a trouvé une inscription latine à CRANEA (Kranevo, ancien Ekrene)[198].

Plus loin, au nord-est, le voyageur pénétrait dans ce qu'on appelait la province de *Scythia Minor*. La frontière méridionale de cette province partait du bord de la mer, quelque part entre les villes d'ODESSUS (Varna) et DIONYSOPOLIS (Balčik), remontait quelque temps la vallée de la rivière ZYRAS (Batova), atteignait la petite ville de Tolbuhin (Dobrič, Bazargžik) et arrivait au Danube entre ALTINUM (Oltina) et FLAVIANA (près du lac Mîrleanu)[199]. Au bord de la mer, au nord de Varna, on a découvert 1

---

[183] IBAI IV, 1926—1927, p. 105—106; BšIBulg 74.

[184] « Festschrift Egger » I, p. 23; BšBulg 75.

[184a] IBAD III, 1912/1913, n° 9 = BšIBulg 52.

[185] RA 1919, n° 81.

[186] C 14431; IRAIK X, 1905, p. 242.

[187] D. DEČEV, *Madara*, p. 164—166.

[188] KALINKA 415.

[189] C 761, 1471, 12445, 14211—14213; Dm 16; RA XXVII, 1928, *m.* 152; SALAČ-ŠKORPIL 56, 69; IVAD IX, 1952, p. 72—79; XXI, 1970, p. 164; BšIBulg 82; IGBulg 797—826.

[190] C 14207 21 = BšIBulg 84.

[191] C 14432.

[192] IVAD IX, 1953, p. 70.

[193] C 13758, 14215 1.

[194] C 14432 1—3; IVAD IX, 1953, p. 73 = BšIBulg 150.

[195] C 762, 7588, 7589, 12507, 12508, 14210, 15211, 14581¹; CIL III, p. 2328 68; KALINKA 111, 386, 387; GNM VII, 1942, p. 244; V. BEŠEVLIEV, « Izv. Ist. Druž. », Sofia, XIX—XX, 1944, p. 37; IVAD IX, 1953, p. 78; XI, 1960, p. 46—47; XII, 1961, p. 15; XIV, 1963, p. 55—63; XVII, 1966, p. 72—74; XIX, 1968, p. 148; IGBulg 34—250; BšIBulg 90, 130—133.

[196] IVAD VIII, 1951, p. 18.

[197] IVAD IX, 1953, p. 76.

[198] BšiBulg 85.

[199] R. VULPE, *La frontière méridionale de la province Scythia Minor*, « Studia Balcanica. I. Recherches de géographie historique », Sofia, 1970, p. 33—47.

inscription latine à DIONYSOPOLIS (Balčik)[200] et 1 à BIZONE (Kavarna)[201]. Plus vers l'intérieur nous mentionnons 1 inscription à Balkanci (Junŭščilar)[202] et 1 à Pločidol (Alačköi), à l'ouest de Kavarna[203]. Plus loin vers le nord-ouest, on a trouvé une inscription à Pobeda (Gelandžik), près de la petite ville de Tolbuhin[204] et une à ZALDAPA (aujourd'hui général Toševo, ancien Abrit ou Aptaat)[205].

A l'est de cette petite ville, près du bord de la mer, quelque part à l'ouest de Vama Veche, ont été trouvées une inscription à VICUS VAL...[206] et une autre, à VICUS CE...[207]. Au bord de la mer, dans la ville de CALLATIS (Mangalia), vieille colonie mégarienne, ont été découvertes, à côté d'un grand nombre d'inscriptions grecques, 14 inscriptions latines[208]. Un peu plus loin sur le littoral existait un VICUS AMLAIDINA (23 Août — Tatlageac), lequel nous a laissé 1 inscription latine[209]. A l'ouest de celui-ci et au sud d'Adamclissi est mentionné un VICUS AUSDECENSIUM, localisé dans l'actuel village de Cetate, où a été trouvée une inscription[210]. Au sud-ouest d'Adamclissi, au village de Zorile, a été trouvée une autre inscription[211]. TROPAEUM TRAIANI (Adamclisi), monument triomphal érigé par l'empereur Trajan en 109, qui a aussi donné le nom à la ville colonisée toujours par cet empereur, centre administratif et *municipium* dans la deuxième moitié du II^e siècle, nous a laissé 50 inscriptions latines[212]. Au nord-ouest nous mentionnons une inscription dans chacun des villages de Pietreni (Cogarcea)[213] et d'Abrud (Mulciova)[214] et, à l'ouest, 5 inscriptions dans les localités : Floriile[215],

---

[200] IVAD XI, 1960, p. 48 ; ICBulg 13—32.

[201] IVAD IX, 1953, p. 71 = BšIBulg 149.

[202] C 12444.

[203] C 14213 = BšIBulg. 81.

[204] C 12443.

[205] C 14464.

[206] C 14214 ^{33}.

[207] C 14214 ^{13}.

[208] C 7585—7587, 7616, 12506 ; « Dacia » I, 1924, p. 148 ; III—IV, 1927—1932, p. 450—463 ; IX—X, 1941—1944, p. 244—247 ; « Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », 1933, p. 279 ; RIR V—VI, 1935—1936, p. 321 ; StCl IV, 1962, p. 275—276 ; V, 1963, p. 301 ; « Pontice » I, 1968, p. 323—325.

[209] C 13745.

[210] C 14437 ^{2} = BCMI VIII, 1916, p. 38—42.

[211] C 7484.

[212] C 12462—12475, 13734—13736, 14214, 14214 $^{1-18}$, 14437, 14437 ^{1}, 14467 ; CIL III, p. 1974 ; BCMI VI, 1912, p. 107—108 ; MCA II, 1956, p. 588—593 ; StCl V, 1963, p. 303—304 ; ActaMN III, 1966, p. 423—426.

[213] C 7483 = SCIV IV, 1953, p. 781—782.

[214] C 12465.

[215] C 7481 ; StCl IX, 1967, p. 181—182.

Pădureni (Nastradin)[216], Caraiman (Ion Corvin)[217], Negureni (Keramlyk)[218] et Cărpiniş (Băneasa)[219].

Sur la rive droite du Danube, à l'est de DUROSTORUM (Silistra), une inscription a été découverte à Canlia[220]. Plus loin, vers l'est, se trouvait SUCIDAVA (Pîrjoaia), qui nous a laissé une inscription[221]. A ALTINUM (Oltina) on a découvert un diplôme militaire[222], et à Rasova 4 inscriptions[223]. Un peu plus loin s'est développée la cité d'AXIOPOLIS (Hinog), laquelle a laissé d'importants vestiges archéologiques et 10 inscriptions latines[224]. Plus au nord, on a trouvé une inscription à Cernavoda[225] et 2 a Seimenii Mari[226].

Sur la route d'AXIOPOLIS (Hinog) vers TOMIS (Constanţa), près de la gare Mircea Vodă, a été localisée l'antique agglomération TRES PROTOMAE, où on a trouvé une inscription latine[227]. A Poarta Albă se trouvait VICUS NARCISSIANI, qui nous a laissé une inscription[228]. A Murfatlar[229] on a découvert une inscription, ainsi qu'à Valul lui Traian[230]. Au sud-ouest de Constanţa, dans la localité Cumpăna (Hassiduluk), se trouvait une agglomération civile habitée par des autochtones et des colons romains, lesquels ont laissé 9 inscriptions latines[231]. Au sud-ouest, 2 inscriptions ont été découvertes à Miriştea (Edilchioi)[232]. Vers l'est, près du littoral, nous avons 5 inscriptions à Tuzla Mică[233] et une à Tuzla Mare[234]. Le long de la mer, 2 inscriptions ont été découvertes à Eforie Sud[235],

---

[216] C 12466.

[217] TabIR, L 35, p. 30.

[218] C 7482.

[219] C 14433.

[220] MCA II, 1956, p. 594; SCIV XIII, 1962, p. 141—145.

[221] C 12456.

[222] CIL XVI, 44.

[223] C 12512, 12735, 13755; StCl V, 1963, p. 294.

[224] C 762, 7485, 7486, 12517, 13755, 14214[16], 14439; «Dacia» V—VI, 1935—1936, p. 423; MCA II, 1956, p. 572—577; SCIV XI, 1960, p. 69—80.

[225] C 7602.

[226] C 7487, 12476; BCMI XVII, 1924, p. 88—90.

[227] C 7613.

[228] SCIV XIII, 1962, p. 119—121.

[229] C 14455.

[230] MonScythMin 159—160; SCIV XIV 1963, p. 92—93.

[231] C 7532, 7543, 7544, 12495—12497, 12499—12501.

[232] C 12518, 13756.

[233] MCA V, 1959, p. 737—739, 745—750.

[234] *Ibid.*

[235] *Ibid.*

2 à Techirghiol [236], 3 à Agigia [237], et 3 à Lazu [238]. TOMIS (Constanţa), vieille colonie de la ville de Milet, important centre civil et commercial, lieu d'exil du poète Ovide, siège d'un évêché, a laissé un grand nombre d'inscriptions grecques et 132 inscriptions latines [239]. Un peu au nord se trouve TURRIS MUCA[PORIS] (Anadolchioi), où ont été découvertes 2 inscriptions [240]. A Palaza Mare se trouvait VICUS SC ..., qui nous a laissé 2 inscriptions [241]. Dans la localité Ovidiu on a découvert une inscription [242]. Au nord de celle-ci se trouve Sibioara avec une inscription [243]. A l'ouest de celle-ci, dans l'actuelle localité Mihail Kogălniceanu, est mentionné un VICUS CLEMENTIANENSIS avec 2 inscriptions [244]. Plus à l'ouest, dans le village de Dorobanţul, a été localisé VICUS HI ..., avec deux inscriptions [245]. Un peu à l'ouest, on a découvert 2 inscriptions à VICUS SCENOPENSIS (Băltăgeşti) [246]. CAPIDAVA s'est développée comme centre militaire et civil au bord du Danube et a laissé 49 inscriptions [247]. La localité moderne de ce nom fait partie du village de Topalu, où l'on a trouvé une inscription [248]. Au village de Gălbiori à l'est de Topalu, a été découverte une inscription [249].

Plus loin, au bord du Danube, se trouvait un autre centre militaire et civil CARSIUM (Hîrşova), où avaient leur garnison des troupes de sur-

---

[236] C 722, 13743.

[237] AnD XVI, 1935, p. 186—187; MCA V, 1959, p. 741—743.

[238] StCl VII, 1965, p. 251—261.

[239] C 763—772, 6154—6158, 7429, 7529—7537—7564, 7566—7568, 7570—7584, 7613, 12498, 12502—12505, 13743—13746, 13757, 13758, 14214 [27—32], 14450—14458, 14463; CIL III, p. 853; BCMI VII, 1914, p. 190—192; VIII, 1915, p. 78—87; AnD XV, 1934, p. 2—3; « Dacia » V—VI, 1935—1936, p. 425—426; SCIV II, 1951, p. 160; XIII, 1962, p. 119—120; XIV, 1963, p. 81—82, 97—98; MCA II, 1956, p. 579—588, 617; StCl II, 1960, p. 292—293; V, 1963, p. 305—322; « Pontice » I, 1968, p. 329—331; R. Vulpe, *Una città di provincia al limite dell' Impero romano, Tomi al tempo di Ovidio.* « Studi Romani » VI, 1958, p. 629—648; Chr. M. Danoff, RESuppl. IX, 1962, c. 1397—1428.

[240] C 7533, 7556; SCIV X, 1959, p. 139—140.

[241] C 7536, 7569.

[242] PÂRVAN, *Ulmetum*, I, 581, 3.

[243] BCMI VIII, 1915, p. 36—40; AnD III, 1922, p. 559—566; SCIV XIV, 1963, p. 79.

[244] C 7565; *Akte des IV. Int. Kongresses f. griech. u. lat. Epigraphik,* Wien 1962, p. 410—420.

[245] C 12494, 12510.

[246] PÂRVAN, *Ulmetum* I, 580—582; MCA V, 1959, p. 562.

[247] C 12478, 13737, 13738, 14214, 14440; « Dacia » III—IV, 1927—1932, p. 498—512; V—VI, 1935—1936, p. 366—382; VII—VIII, 1937—1940, p. 346—351; XI—XII, 1945—1947, p. 217—220; SCIV, I, 2, 1950, p. 127; VIII, 1957, p. 318; *Capidava. Monografia arheologică* [Capidava, Monographie archéologique] I, par Gr. Florescu, R. Florescu et P. Diaconu, Bucarest 1958; MCA VIII, 1962, p. 693—699.

[248] « Dacia » III—IV, 1929—1932, p. 495.

[249] MonScythMin 105.

veillance, et qui nous a laissé 22 inscriptions [250]. Vis-à-vis, sur la rive gauche du Danube, a été découverte une inscription dans le village de Piua Pietrei du département de Ialomiţa [251]. Au nord-est de CARSIUM ont été trouvées 2 inscriptions au village de Ciobanul [252] et à l'est, 2 inscriptions dans les villages de Daucea (Cloşca) [253] et de Şiriu [254].

A ULMETUM (Pantelimonul de Sus) s'est développé un autre centre militaire et civil, lequel a laissé des vestiges archéologiques et 37 inscriptions latines [255]. Au nord ont été découvertes 2 inscriptions à Nistoreşti [256] et à VICUS V... (Rîmnicul de Jos) [257]. A l'est se trouvait le terrritoire de la cité d'HISTRIA, où existait un VICUS SECUNDINI, mentionné par une inscription du II^e ou du III^e siècle [258]. Près du bord de la mer, a été découverte une inscription au village de Corbul de Sus [259]. Au nord de celui-ci ont été découvertes 3 inscriptions à VICUS CELERIS (Vadu) [260]. Près de HISTRIA, on a découvert 3 inscriptions : à Săcele [261], à VICUS C ... [262] et à VICUS PARSAL .... [263]. Sur le littoral, environ à mi-chemin entre TOMIS et le bras le plus au sud du delta du Danube, a prospéré la colonie milésienne d'HISTRIA, fondée au VII^e siècle av.n.è. et conquise par Lucullus en l'an 72 av.n.è. Elle a laissé d'importants vestiges archéologiques, un grand nombre d'inscriptions grecques et 55 inscriptions latines [264]. A l'ouest et au nord-ouest de cette localité, nous mentionnons

---

[250] C 1352, 7489–7492, 7604, 7606, 7608, 7609, 12214 [19], 12456, 12478, 13737, 12738, 14214[19–20]; SCIV II, 2, 1951, p. 126–127; IV, 1954, p. 779; V, 1954, p. 601; StCl V, 1963, p. 295–296.

[251] C 7493.

[252] MCA V, 1959, p. 765–766.

[253] C 7522.

[254] TabIR, L 35, p. 70.

[255] C 12490–12492, 14214 [26]; PÂRVAN, *Ulmetum*, II, 1913, p. 529–566; AISC I, 2, 1928–1932, p. 63–64; SCIV IV, 1953, p. 779; VIII, 1957, p. 311–315; MCA II, 1956, p. 577; MonScythMin 141–143.

[256] C 12489.

[257] C 14442.

[258] PÂRVAN, *Histria VII*, p. 96–106; « Dacia » II, 1925, p. 241; SCIV IV, 1953, p. 733–745.

[259] C 7614.

[260] C 7526–7528; MCA II, 1956, p. 594.

[261] C 14461.

[262] C 12486.

[263] C 12488.

[264] C 7524, 7525, 7528, 12489, 14214 [25], 14449; PÂRVAN, *Histria* VII, p. 22–106; « Dacia » II, 1925, p. 199–246; III–IV, 1927–1932, p. 391–410; *Histria* I, 513–519; SCIV II, 1951, p. 144; V, 1954, p. 97; IVAD IX, 1953, p. 72; StCl VI, 1964, p. 331–342; VII, 1965, p. 297–309; VIII, 1966, p. 50–58, 235–240; MCA IV, 1957, p. 48–55; V, 1959, p. 288–290.

3 inscriptions à Cogealac [265], un diplôme militaire à Fîntînele [266] et 2 inscriptions dans les villages de Casimcea [267] et Neatîrnarea [268]. Sur la route de HISTRIA à NOVIODUNUM, ont été découvertes 3 inscriptions à Pandurul [269], une à BUTERIDAVA (Mihai Viteazul) [270], 6 à VICUS QUINTIONIS (Sinoe) [271], 2 à PETRA (Camena) [272], et 5 à IBIDA (Slava Rusă) [273]. Au nord-ouest de HISTRIA, on a trouvé une inscription à Topolog [274].

Au bord du Danube, quelque part au nord de Hîrșova, existait un VICUS VER [GOB] RITIANI, lequel nous a laissé 2 inscriptions [275]. Plus loin, sur le littoral, se trouvait une garnison de cavalerie, à CIUS (Gîrliciu), où se sont conservés de nombreux vestiges archéologiques, des inscriptions grecques et 8 inscriptions latines [276]. A BEROE (Piatra Frecăței), il y avait une autre unité de surveillance, et au VI^e siècle le siège d'un évêché, où l'on a trouvé 2 inscriptions latines [277]. Près d'Iglița, ont été découvertes 3 inscriptions latines à Turcoaia [278]. TROESMIS (Iglița) a eu quelque temps une légion en garnison, ensuite diverses autres unités militaires plus petites; elle obtint le rang de *municipium* au II^e siècle; c'était le siège juridique et religieux (*conventus*) et a laissé d'importants vestiges archéologiques et 85 inscriptions latines [279]. A proximité de la localité on a découvert 2 inscriptions dans les villages de Carcaliu [280] et de Greci [281]. Un peu plus loin à l'est, une inscription a été découverte à Țiganca [282]

---

265 C 12489, 14462; BCMI III, 1910, p. 141–143.

266 CIL XVI, 145.

267 SCIV XXII, 1971, p. 597–598.

268 C 12487.

269 MCA II, 1956, p. 593; MonScythMin 139–141.

270 C 14447; SCIV VI, 1955, p. 75–86.

271 C 7524, 12513, 12514, 14214 [25]; SCIV IV, 1953, p. 136–145.

272 C 7612; AnD XVII, 1936, p. 134; « Dacia » V–VI, 1935–1936, p. 427; RIR X, 1940, p. 170–173.

273 C 7523; SCIV V, 1954, p. 110–112; XIV, 1963, p. 99–100; XXII, 1971; p. 594–597; MCA II, 1956, p. 595.

274 SCIV XXII, 1971, p. 597.

275 PÂRVAN, *Ulmetum* I, 582–583; MCA V, 1959, p. 765–766.

276 C 6159, 7494–7496, 12480, 14214 [31]; SCIV IX, 1958, p. 343–351; MCA V, 1959, p. 764–765.

277 C 12479; MCA V, 1959, p. 761–765.

278 MonScythMin 181–183.

279 C 773–780, 6162–6167, 7497–7511, 12482, 12484, 12485, 14214 [22–23]; OeJ XVI, 1913, B. 210; BCMI VIII, 1915, p. 41; SCIV IV, 1953, p. 557–579; MCA II, 1956, p. 577, 595; « Pontice » I, 1968, p. 319–323.

280 C 12483.

281 TabIR, L 35, p. 44.

282 MonScythMin 179–181.

et 2 à Taiţă [283]. Au bord du Danube, à ARUBIUM (Măcin), il y avait une forteresse plus ancienne sur laquelle s'est superposée une forteresse romaine, avec mur d'enceinte et autres vestiges archéologiques, avec des unités militaires et agglomération civile qui nous ont laissé 8 inscriptions latines [284]. Vis-à-vis, sur la rive gauche du Danube — on a découvert 5 inscriptions à Bărboşi [285] et 2 à Şendreni [286]. Au tournant du Danube, la forteresse géto-dace de DINOGETIA (Garvăn) continuée par une forteresse romaine aux IIIe—IVe siècles, et reconstruite au début du VIe siècle, a laissé d'importants vestiges archéologiques et 4 inscriptions latines [287]. A l'est, sur la rive gauche du Danube était basée une partie de la flottille danubienne et une unité militaire tenait garnison dans le port et la cité d'ALIOBRIX (Orlovka), lesquelles ont laissé 2 inscriptions latines [288]. Plus bas, sur la rive droite du Danube, a prospéré la cité gète, ensuite celte et enfin romano-byzantine de NOVIODUNUM (Isaccea), centre militaire et civil avec port et constructions variées, qui nous a transmis 16 inscriptions latines [289].

Sur la route de Peceneaga vers Nicoliţel, au nord-est de Mircea Vodă ont été découvertes 2 inscriptions à Cerna [290] et une à Nifon [291]. A Nicoliţel, on a trouvé 3 inscriptions [292] et à proximité se trouvait un VICUS..., avec 3 inscriptions [293]. De Nicoliţel vers le sud-ouest, nous mentionnons 3 inscriptions à Valea Teilor (Meidanchioi) [294], Horia [295] et Turda [296]. A Babadag a été localisé VICUS NOVUS qui nous a transmis 3 inscriptions [297]. Quelque part, au nord d'HISTRIA, près du lac HALMYRIS (Razelm) est attestée une inscription dans la localité ARGAMUM (Sarichioi ou Capul Doloj-

---

[283] C 6160, 6161.

[284] C 6218—6220, 7512, 7513, 7610; BCMI IV, 1911, p. 45—46; VIII, 1915, p. 41.

[285] C 7515, 7618, 7620, 7623; AUIaşi, Istorie, XII, 1966, p. 151—152.

[286] BCMI V, 1912, p. 120—129; MCA VIII, 1962, p. 505—507.

[287] BCMI V, 1912, p. 120—129; MCA VIII, 1962, p. 505—507, BCMI III, 1910, p. 142; « Dacia » I, 1957, p. 221—227; MCA IV 1957, p. 195—210; V, 1959, p. 565—586; VI, 1959, p. 629—652; VIII, 1962, p. 675—692; I. BARNEA, *Garvăn-Dinogetia*, Bucureşti, 1961.

[288] C 780 = 7519; « Latomus » XXVI, 1967, p. 987—995.

[289] C 7523, 12487, 14446, 14447; « Dacia » IX—X, 1941—1944, p. 473; MCA V, 1959, p. 468; VII, 1960, p. 396.

[290] SCIV XV, 1964, p. 535—543.

[291] C 6161.

[292] C 7520, 7521, 7611.

[293] C 12486.

[294] C 14445.

[295] MonScythMin 183.

[296] SCIV XIV, 1963, p. 99.

[297] C 13739, 14214 [24], 14448.

man)[298]. Un peu vers le nord, probablement dans la localité moderne 6 Martie, se trouve AD SALICES, où il y a une inscription[299]. Une autre inscription a été découverte à Cataloi[300], et près de Tulcea existait un VICUS URB..., lequel nous a laissé une inscription[301]. Au bord du Danube, à l'entrée dans le Delta, diverses unités militaires tinrent garnison à AEGYSSUS (Tulcea), où se sont conservés des vestiges archéologiques et 8 inscriptions latines[302]. Plus à l'est, nous avons 2 inscriptions à SALSOVIA[303] (Mahmudia) et 2 autres à Murighiol[304]. Une inscription latine a été découverte à Sarinasuf[305] et une autre à HALMYRIS (Dunavăţul de jos)[306], entre le lac Razelm et le bras du Danube HIERON STOMA (Sfîntu-Gheorghe).

Sur la rive gauche du bras Chilia, on a découvert une inscription à Ismail[307]. A Drajna de Sus, dans le bassin supérieur de la rivière Ialomiţa, affluent de gauche du Danube, il y avait une cité militaire identifiée par certains avec RAMIDAVA de Ptolémée (*Géogr.*, III, 8, 4), où ont été découvertes des briques marquées de cachets, des monnaies, de la céramique et une inscription latine[308].

Des inscriptions latines ont également été découvertes plus loin vers le nord-est, près du Pont Euxin, à savoir 8 à TYRAS[309], 63 à OLBIA[310] et 15 à CHERSONESUS TAURICA (Crimée)[311]. Pour 166 inscriptions de la province Moesia Inferior, on ne connaît pas le lieu de provenance[312].

---

[298] PÂRVAN, *Histria IV*, p. 563, 681, 583.

[299] C 7523.

[300] SCIV XX, 1971, p. 594—595.

[301] C 14441.

[302] C 6221, 14442—14444; BCMI III, 1910, p. 95; SCIV I, 2, 1950, p. 176; SCA II, 1956, p. 577.

[303] PÂRVAN, *Salsovia*, 23—33; CIL XVI, 41.

[304] SCIV V, 1954, p. 450, 598—601.

[305] BCMI II, 1909, p. 91.

[306] C 13739.

[307] TabIR, L 35, p. 47.

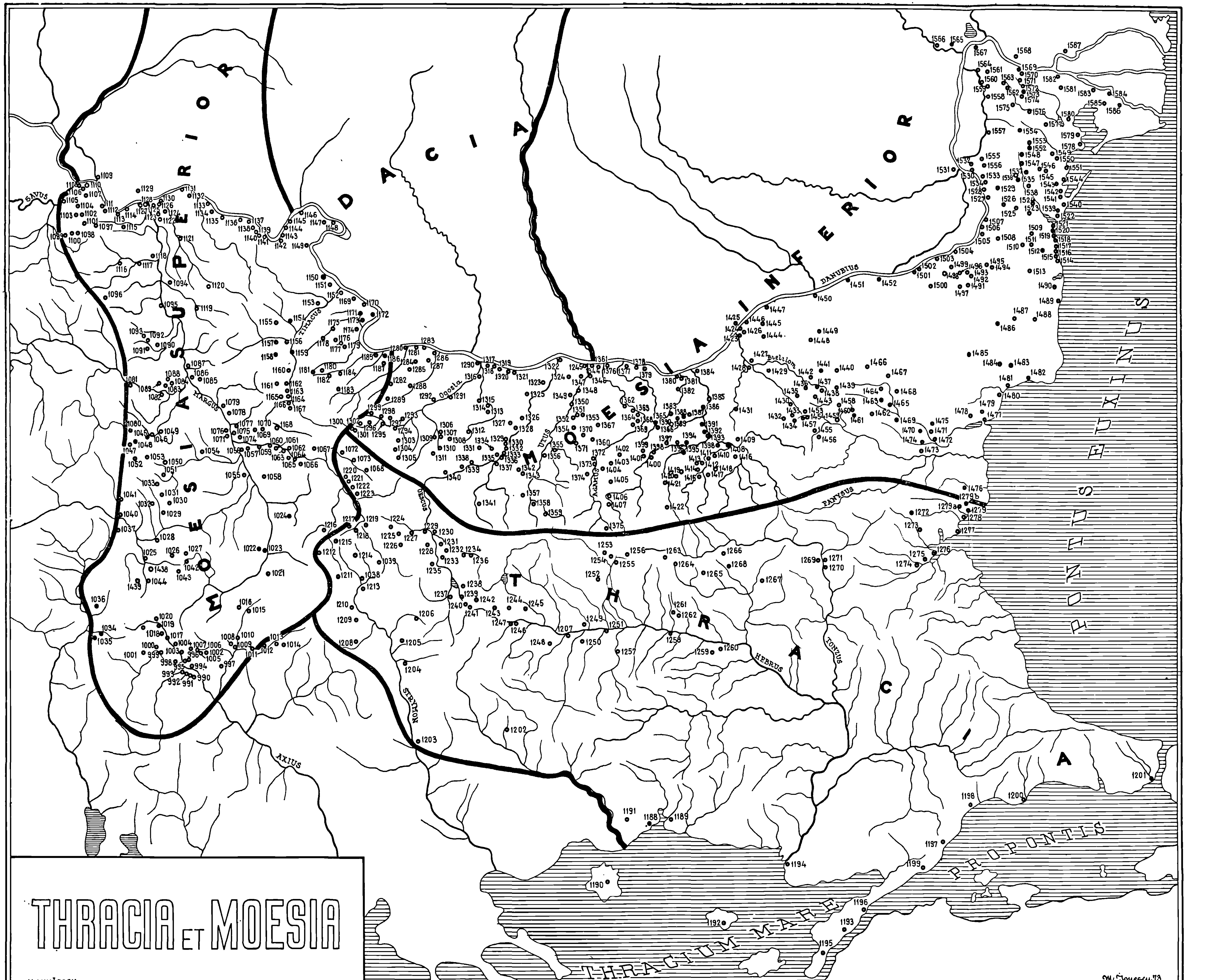
[308] C 12531; « Dacia » XI—XII, 1945—1947; p. 123; SCIV VI, 1955, p. 331.

[309] C 781, 6222, 12510, 13747; RA XXII, 1925, n° 77—78; « Dacia » III—IV, 1927—1932, p. 564—570.

[310] *Inscriptiones antique orae septentrionalis Ponti Euxini. I. Inscriptiones Tyrae, Olbiae, Chersonesi Tauricae aliorumque locorum a Danubio usque ad Regnum Bosporanum*, ed. Basilius B. Latyšev, Petropoli, 1916.

[311] *Ibid.*

[312] C 6223—6238, 7591—7616, 8045—8059, 12513—12521, 14460—14464; OeJ XXVII, 1931, B. 115—124; IBAI VII, 1932—1933, p. 314; BŠ 66, 67, 69, 73, 76, 79, 81—85, 88, 89, 94—100; « Dacia » XI—XII, 1945—1947, p. 273; MCA II, 1956, p. 596—623.



THRACIA ET MOESIA
MOESIA SUPERIOR
DACIA
MOESIA INFERIOR
THRACIA
PONTUS EUXINUS
PROPONTIS
THRACIUM MARE
SAVUS
MARGUS
TIMACUS
DANUBIUS
Oescus
Utus
Asamus
PANYSUS
HEBRUS
TONZUS
STRYMON
AXIUS

En conclusion, en Mésie Inférieure ont existé au moins vingt centres administratifs importants, dont douze entre le Danube et le Haemus (Stara Planina) et huit en Scythia Mineure (Dobroudja). Le nombre total des inscriptions latines est de 1673, dont 766 entre le Danube et les monts Balkans, 653 en Scythia Minor, 88 à l'est du Danube et 166 *incertae*. Le nombre des localités où ont été découvertes des inscriptions latines est au moins de 311, ce qui constitue une bonne preuve de l'intensité du processus de romanisation de cette province.

MOESIA INFERIOR

1280. Almus (Lom)	12
1281. Kovačica	1
1282. Lukovica	1
1283. Pomodiana (Labec)	1
1284. Nokreš	6
1285. Banje	1
1286. Cebrus (Gorni Cibăr)	1
1287. Kule Mahla (Lomsko)	1
1288. Dălgodelci	1
1289. Kotenovci	1
1290. Augusta (Hărlec)	3
1291. Manastirište	1
1292. Gromšin	2
1293. Montana (Mihajlovgrad)	40
1294. Krapěa	1
1295. Mitrovci	1
1296. Žeravica	1
1297. Dolna Verenica	1
1298. Kamenariska	2
1299. Srebljanica	1
1300. Lopušna	1
1301. Čeljustnica	1
1302. Čiprovci	2
1303. Vlaško Selo	1
1304. Gaganica	1
1305. Berkovica	4
1306. Krivodol	1
1307. Liljaěe	6
1308. Čukata-Čiren	1
1309. Kravodar	2
1310. Beli Izvor	1
1311. Kostičovci (Vraca)	1
1312. Sirakovo	1
1313. Altmir	6
1314. Bela Slatina	2
1315. Komarevo	2
1316. Dolno Peštene	1
1317. Orjahovo	2
1318. Boril	1
1319. Valeriana (Dolni Vadim)	1
1320. Selanovci	1
1321. Ostrovo	2
1322. Oescus (Gigen)	102
1323. Bregare	2
1324. Brest	1
1325. Gorni Lukovit	1
1326. Glava	1
1327. Enica	1
1328. Kojnare	2
1329. Čomakovci	20
1330. Gornik	1
1331. Gabare	2
1332. Červen Breg	3
1333. Reselec	4
1334. Kamenopole	2
1335. Vicus Trullensium (Kunino)	4
1336. Dolna Bešovica	1
1337. Roman	5
1338. Mezdra	5
1339. Dolna Kremena	5
1340. Liutbrod	1
1341. Ribin Vir (Botevgrad)	1
1342. Glava Panega	8
1343. Malva Brestnica	1
1344. Utum (Gaurene)	9
1345. Kreta-Kopriva	1
1346. Somovit	1
1347. Guljanci	1
1348. Ad Putea (Riben)	3
1349. Mărtvica-Podem	1
1350. Trăstenik	1
1351. Storgosia (Pleven)	3

1352. Zgalijovec 1
1353. Dolni Dăbnik 2
1354. Brestovec 3
1355. Bežanovo 2
1356. Dermanci 2
1357. Goljama Brestnica 2
1358. Bălgarski Izvor 2
1359. Teteven 1
1360. Nikolaevo 2
1361. SECURISCA (Čerkovica) 1
1362. Radinevec — Obnova 2
1363. Lădjane 4
1364. Levski (Karagač) 4
1365. Butovo 2
1366. Nedan 10
1367. GIRIDAVA (Pelišat) 1
1368. Vălcitrăn 2
1369. Lemnica 1
1370. DORIONIBUS (Slatina) 2
1371. Lisec 1
1372. MELTA (Loveč) 3
1373 Slivek 2
1374. SOSTRA (Lomec) 4
1375. AD RADICES (Trajanski Prohod) 1
1376. Nikopol 3
1377. Čerčelan 1
1378. Trančovica 1
1379. DIMUM (Belene) 5
1380. NOVAE (Stăklen, Svištov) 72
1381. Strahilovo 2
1382. Morava 1
1383. Karaisen 5
1384. IATRUS (Krivina) 1
1385. Bjala 5
1386. Kosovo 3
1387. Hibali 3
1388. Pejčinovo (Burumli) 3
1389. Mekiš 4
1390. Tenča (Obodenenie) 1
1391. Polski Senovec 1
1392. Gradina (Bederli) 1
1393. St. Stambolovo 1
1394. NICOPOLIS AD ISTRUM (Nikjup) 37
1395. Resen 1
1396. Paskalevec 2
1397. Lešičeri 1
1398. Polikraište 2
1399. Pavlikeni 6
1400. Michilci 1
1401. Bela Cerkova 1
1402. Vărbovka 1
1403. Koevci 1
1404. Višovgrad 1
1405. Kromolin 2
1406. EMPORIUM PIRETENSIUM (Gorsko Kosovo) 2
1407. Sevlievo 2
1408. Damjanovo 1
1409. Stražica 1
1410. Gorna Orjahovica 2
1411. Beljakovec 1
1412. V. Tărnovo 4
1413. Balkan-Mahala 1
1414. Dragiževo 1
1415. Nomin Sbor (Kestambul) 1
1416. Ljaskovec 1
1417. Debelec 1
1418. Drenovo 1
1419. Vrbište 1
1420. Bozvelijsko (Kadiköi) 1
1421. Gostilica 1
1422. Gabrovo 1
1423. Košov 1
1424. SEXANTA PRISTA (Ruse) 22
1425. Giurgiu 1
1426. Basarbovo 1
1427. Peštera Tămno 1
1428. Tabačka 1
1429. Svalenik 3
1430. Sejači (Popovko) 1
1431. Kovačevec 2
1432. Ljublen 1
1433. Opaka 1
1434. Gagovo 1
1435. Ezerče 1
1436. Osenec (Hjüsendže) 2
1437. Gecovo 1
1438. ABRITTUS (Razgrad) 16
1439. Nedoklan 1
1440. Krivija 1
1441. Trăbač 1
1442. Borozan 1
1443. Blagoevo (Batemberg) 1
1444. Rusenko 1
1445. Deliorman 1
1446. TEGRIS (Marten) 3
1447. APPIARIA (Rjahovo) 5
1448. Kamenovo (Razgradsko) 1
1449. Brestonene 1
1450. TRANSMARISCA (Tutrakan) 6

No.	Localité	Nombre
1451.	NIGRIANIS-CANDIDIANIS (Rabova)	2
1452.	DUROSTORUM (Silistra)	40
1453.	Tărgovište (Eski Džumaja)	2
1454.	Straža	1
1455.	Preslav	3
1456.	Dragoevo	1
1457.	Stratidže	1
1458.	Kolarovgrad (Šumen)	6
1459.	Vărbak (Endže)	1
1460.	Kaika	1
1461.	Dr. Stambolski (Imrichor)	1
1462.	Carevbrod	1
1463.	Pliska (Aboba)	7
1464.	DINEIA (Vojvoda)	1
1465.	Stan (Novi Pazar)	1
1466.	Hărsovo	1
1467.	Iaila	1
1468.	Enovo	2
1469.	Madara	2
1470.	Provadija	1
1471.	MARCIANOPOLIS (Devnja)	16
1472.	Kipra	1
1473.	Sultanci	1
1474.	Topolite	1
1475.	Asardžik	2
1476.	Goren Čiflik	4
1477.	ODESSUS (Varna)	25
1478.	IGNATIEVO	1
1479.	NOVAKOVO	1
1480.	CRANEA (Kranevo)	1
1481.	DIONYSOPOLIS (Balčik)	1
1482.	BIZONE (Kavarna)	1
1483.	Balkanci (Junuščilar)	1
1484.	Pločidol (Alačköi)	1
1485.	Pobeda (Gelendžik)	1
1486.	ZALDAPA (General Toševo, Abrit)	1
1487.	VICUS VAL...	1
1488.	VICUS CE...	1
1489.	CALLATIS (Mangalia)	14
1490.	AMLAIDINA (23 August-Tatlageac)	1
1491.	AUSDECENSES (Cetate)	1
1492.	Zorile	1
1493.	TROPAEUM TRAIANI (Adamclisi)	50
1494.	Pietreni (Cocargea)	1
1495.	Abrud (Mulciova)	1
1496.	Floriile	1
1497.	Pădureni (Nastradin)	1
1498.	Caraiman (Ion Corvin)	1
1499.	Negureni (Keramlyk)	1
1500.	Cărpiniş (Băneasa)	1
1501.	Canlia	1
1502.	SUCIDAVA (Pîrjoaia)	1
1503.	ALTINUM (Oltina)	1
1504.	Rasova	4
1505.	AXIOPOLIS (Hinog)	10
1506.	Cernavoda	1
1507.	Seimenii Mari	2
1508.	TRES PROTOMAE (Mircea Vodă)	1
1509.	VICUS NARCISSIANI (Poarta Albă)	1
1510.	Murfatlar	1
1511.	Valu lui Traian	1
1512.	Cumpăna (Hassiduluk)	9
1513.	Miriştea (Edilchioi)	2
1514.	Tuzla Mică	5
1515.	Tuzla Mare	1
1516.	Eforie Sud	2
1517.	Techirghiol	2
1518.	Agigea	3
1519.	Lazu	3
1520.	TOMIS (Constanţa)	132
1521.	TURRIS MUCA[PORIS] (Anadalchioi)	2
1522.	VICUS SC ... (Palazul Mare)	2
1523.	VICUS CLEMENTIANENSIS (Mihail Kogălniceanu)	2
1524.	Sibioara	1
1525.	VICUS HI... (Dorobanţul)	2
1526.	VICUS SCENOPESIS (Băltăgeşti)	2
1527.	CAPIDAVA	49
1528.	Topalu	1
1529.	Gălbiori	1
1530.	CARSIUM (Hîrşova)	22
1531.	Piua Pietrei (Ialomiţa)	1
1532.	Ciobanul	2
1533.	Daucea (Cloşca)	1
1534.	Şiriu	1
1535.	ULMETUM (Pantelimonul de Jos)	37
1536.	Nistoreşti	1
1537.	VICUS V ... (Rîmnicul de Jos)	1
1538.	VICUS SECUNDINI	1
1539.	Corbul de Sus	1
1540.	VICUS CELERIS (Vadul)	3
1541.	Săcele	1
1542.	VICUS C...	1
1543.	VICUS PARSAL...	1
1544.	HISTRIA	55
1545.	Cogealac	3
1546.	Fîntînele	1
1547.	Casimcea	1
1548.	Neatîrnarea	1
1549.	Pandurul	3

1550. Buteridava (Mihai Viteazul)	1
1551. Vicus Quintionis (Sinoe)	6
1552. Petra (Camena)	2
1553. Ibida (Slava Rusă)	5
1554. Topolog	1
1555. Vicus Ver...	2
1556. Cius (Gîrliciu)	8
1557. Beroe (Piatra Frecăţei)	2
1558. Turcoaia	3
1559. Troesmis (Igliţa)	85
1560. Carcaliu	1
1561. Greci	1
1562. Ţiganca	1
1563. Taiţa	2
1564. Arubium (Măcin)	8
1565. Bărboşi	5
1566. Şendreni	2
1567. Dinogetia (Garvăn)	4
1568. Aliobrix (Orlovka)	2
1569. Noviodunum (Isaccea)	16
1570. Cerna	2
1571. Nifon	1
1572. Nicoliţel	3
1573. Vicus...	1
1574. Valea Teilor (Meidanchioi)	1
1575. Horia	1
1576. Turda	1
1577. Vicus Novus (Babadag)	3
1578. Argamum (Capul Dolojman)	1
1579. Ad Salices (6 Martie)	1
1580. Cataloi	1
1581. Vicus Urb...	1
1582. Aegyssus (Tulcea)	8
1583 Salsovia (Mahmudia)	2
1584. Murighiol	2
1585. Sarinasuf	1
1586. Halmyris (Dunavăţul de Jos)	1
1587. Ismail	1
1588. Drajna de Sus	1
1589. Tyras	8
1590. Olbia	63
1591. Chersonesus Taurica	15
1591a *Incertae*	166

THE GENESIS OF *MILOSAO*

ARSHI PIPA
(Minnesota)

A. INFORMATION GATHERED FROM DE RADA'S PUBLISHED WORKS

The genesis of *Milosao* [1] has been described in Book I of *Autobiologia* (pp. 15—17) at some length. In October 1833, on the suggestion of Raffaele Valentini, a Calabrian lawyer who was to become president of the executive committee in the 1848 Calabrian revolution, the then nineteen-years old De Rada began collecting Albanian folk songs in the Calabro-Albanian villages in the district of Cosenza [2]. The young man, who had just graduated from S. Adriano College, had been assigned the management of the family property by his father, and thus came to know the daughter of a peasant who tended the herd of the De Rada family. The girl must have been attractive, judging from the picture De Rada traces of her, while being older than he by four years. Soon love burgeoned and the young man began writing love poems patterned after the folk songs he was collecting ("imitando come potei la simplicità delle rapsodie"). The following year, at Epiphany (January 6, 1834), he composed his first "idyl" in which he portrays a love episode that occurred on that very day

[1] The following abbreviations will be used: *Milosao* for *Canti di Milosao, figlio del Despota di Scutari*, Napoli, 1836; *Serafina* for *Canti di Serafina Thopia, Principessa di Zadrima nel secolo XV*, Napoli, 1843; *Rapsodie* for *Rapsodie d'un poema albanese*, Firenze, 1866; *Scanderbegu* for *Scanderbegu i pa-fanĕ*, Books I—V, Corigliano Calabro and Naples, 1868—1884; *Auto.* for *Autobiologia*, Books I—IV, Cosenza, 1898—99.

[2] Tortoshëla, an old woman from S. Cosmo provided him with rhapsodies of Dedĕ Skura, Rodhavani, Miloshini while Orizia, a nonagenerian from S. Demetrio, supplied mostly fragments of folk songs (*Auto.*, Book I, p. 15).

("deponendovi una mia ventura di quella mattina"). Here is the idyl which appears as Canto IV in *Milosao* :

On a Sunday morning
the Lady's son
went to see the beautiful girl
to beg for a drop of water
for he was burning with thirst.
He found her alone by the fireplace
braiding her hair.
Silently they loved.
Said the girl *smiling*:
"You come and go like the wind!"
"I am expected at the discus game."
"Stay, I have saved for you
two ripe apples."
With one hand she held
her loose hair behind
her white neck,
with the other she took
the apples from her bosom
and put them in my hand,
her face aflame.
Tell me, lovers,
was ever kiss more sweet?

To this charming love poem, in which the stern code of Albanian ethics yields to sensuality rendered in language pregnant with erotic symbolism, he added others in the same style. The series was closed by Canto XIV, beginning with, "Prá çë dielli i ra te shtrati", which he composed, he tells us, while on his journey to Naples on November 24, 1834. The poem conveys the anguish of the poor girl abandoned by the "young lord" : "She returned home,/ took her sack and her rope/ and went to the olive grove./ She gathered olives and wept."

Here ends the part of *Milosao* which germinated from the love of a peasant woman. The heroine's name in the poem, the Daughter of Cologrea, (the Greek word means "nun") suggests poverty and much more besides, since to designate a person by the name of her mother — something unheard of in Albanian mores — is tantamount to denying her a legitimate father. The part of the poem based on actual experience is then exiguous, less than half; the other half, an adjunct to the former, was composed in Naples during the period 1835-36. Anyone who reads the second part notices the difference in tone, reflecting a shift from a plane of real experience to a plane of fiction. This second part is romantic in the fashion of the *Weltschmerz* literature of the time whereas the first

has the flavor of a classical idyl [3] (Theocritus, Virgil) while remaining deeply embedded in Italo-Albanian folklore.

Further information on the genesis of *Milosao* is found in the letter prefacing the poem's first edition. The letter is addressed to Raffaele Zagarese who was De Rada's bosom friend and schoolmate at S. Adriano College. Dated October 20, 1834 — De Rada left for Naples about a month later — the letter sheds light on the author's state of mind and literary background at the time he was completing *Milosao's* first part. One word, which recurs in the letter, describes his state of mind : melancholy. It derives, according to the poet, from thinking that everything is transitory and that life betrays our expectations of it. The meditation has a personal motivation which becomes obvious when the author tells what prompted it. One day at sunset while he was walking alongside the walls of S. Adriano College together with two friends, he heard a song which he transcribes, providing also an Italian translation :

> Mos më harrosh, oi trim, asaj udhë
> Se sá të desha mirë u nëng e dí.
> Të qosha truar ; ashtu, kur té më vish,
> Të ré të bukur, si më lé, më cosh.
>
> Do not forget me, young man, on your journey,
> for you do not know how much I loved you.
> You have my heart. May you come back and find me
> just as you left me, beautiful and young.

The poet says that this popular stanza, or "vjersh" (verse), made him sad because he thought that in a month he would have to part from his friends and leave his people and his village. No mention is made of the peasant girl, thoughts of whom, however, permeate the letter. The quoted stanza is a transparent allusion to his leaving her while another quote, Mme de Staël's sentence, "L'amour, quand il est une passion, porte toujours à la mélancolie," makes it clear that his melancholy has an amorous derivation. There must be a reason for the poet's reticence, one thinks. That reason dawns upon us when we notice that the author's Italian translation of the stanza's second line is inaccurate. "Se sá të desha mirë u nëng e dí" has been translated by, "ché quanto bene io t'ho voluto non lo so." Such a reading makes little sense in context with the preceding line : "Do not forget me, young man, on jour journey, / for I do not know how much I loved you." Clearly, the second line must read, "for you do not know how much I loved you." How to explain De Rada's

[3] The pontifical College of S. Adriano, which was established mainly for the education of the Italo-Albanian Byzantine clergy, emphasized the study of the classical languages, especially Greek.

lapsus? To begin with, he makes no distinction, as to the length of the vowel, between "dí" ("dii", "I know") and "di" ("you know" = "thou knowest") which he writes "dii".[4] The line as it stands can be read in both ways if no punctuation mark is provided — De Rada provides none. The correct reading is, "Se sá të desha mirë u, [ti] nëng e di." De Rada's own reading, "Se sá të desha mirë, u nëng e dí," is a slip which betrays his remorse for leaving the girl.[5] He belittles the girl's love so as to feel less guilty for leaving her, while at the same time magnifying the benefit his Albanian community will draw from his studies in Naples.[6] His rationalization, however, can hardly soothe his remorse,[7] so he writes to his friend to seek comfort. He includes in the letter an excerpt of blank verse in which his love for the peasant girl appears side by side with his friendship for Zagarese. The excerpt is from the second canto of a poem which is here called "L'Esule di Croja" ("The Refugee from Kruja") but was published later under the name of *Odisse*. Since the excerpt is, apparently, the only sample we have of this poem which De Rada wrote while still in college, it is important for tracing the genesis of *Milosao*, and we quote it in full :

Io mi coricava, anco una volta, al letto
Cui la nutrice spiumacciato avea
Lieta di rivedermi, ed eran lieti
I focolari, del ricolto. In alti
Pensier distratta rifulgea la luna
E parea giorno vivo attorno i fiumi
Che te cingono, o Maki : per le spighe
De' grilli il lieve stridere fea pieni
l'aer queto e i campi varianti. Stanca
La donzella dormia, sognando l'alba
E le compagne intente ad empier l'urne
Per le mietenti, in tanto ch'ella al fondo
Scuro dell'atrio, per la man, si tiene
Col nobil figlio del Signor del campo.
E dal loco medesimo alla vicina
Ora destato Zagarese a'lari
Trarrebbe, e all'aer insolito canoro

---

[4] See *Rapsodie* (Book III, XIV) : "Ká e dí se u kam vdes?" ("How do you know that I shall die?"). Also *Serafina* : "Nëng dí po cilin mall/lé prapa" ("You dont't know what love you leave behind" (Bosdari's stanzas after Canto I).

[5] The line in the stanza is equivalent to a complaint made in the form of a question : "Are you really leaving me who love you so much?" De Rada's rendering of the line conveys his apologetic reply : "You say you love me, but how do I know?"

[6] "Dovunque passava si facean voti perché la mia partenza per Napoli sia di giovamento al paese".

[7] "La voce e la memoria dello scorso inverno mi trassero il pianto."

Della notte rapito guarderebbe
Dietro ver Maki pur confusa agli arsi
Colli ed a'boschi vaporosi : e mai
Pareami avesse a non finir mia vita
e l'affetto qui 'n terra.

I lay down once more upon the bed
which my old nurse had smoothed for me,
happy to have me back, and happy too was
the whole house at my return. The moon,
lost in high thoughts, was shining,
and seemed bright as day upon the streams
encircling you, Macchia. Among the ears
of grain the soft chirp of crickets filled
the quiet air and changing fields. Weary,
the young girl slept, dreaming of dawn,
and the companions bent on filling jars
for the harvesters, while she, at the dark
end of the atrium, would hold the hand
of the landlord's noble son.
And the following hour at the same place
Zagarese, just awakened, would go
to his Lares, and entranced by the
night air unusually resonant,
would look back towards Macchia, hazy still,
at the burnt hills and misty woods. And to me
it seemed as if my life and love
would never end upon this earth.

In his *Autobiologia* (B. I, p. 14), De Rada describes *Odisse* as a poem in four cantos with an Albanian subject, which was inspired either by Dante or by Monti's *Basvilliana*. [8] One day while he was attending a recitation class at the school of Emanuele Bidera, a Siculo-Albanian who wrote folkloristic books and libretti, he recited an excerpt from his *Odisse* which the teacher thought was by Lord Byron. Having then learned that the young man had also written an Albanian poem, he persuaded him to publish it and found him a printer. *Milosao* appeared in August 1836. *Odisse* was published in 1845 by Saverio Prato to whom the author had given the manuscript. [9]

---

[8] The poem, which had first been written in *terza rima* (*Auto.*, Bock I, p. 20), was recast in blank verse when the poet was in Naples (*Auto.*, Book I, p. 20). But the letter containg the excerpt in blank verse was written before the poet left for Naples. Are then *Odisse* and the except under consideration two different compositions? I do not think they are. The discrepancy can be explained by assuming that either the recasting of *Odisse* started while the poet was in Macchia, or that the excerpt is a later insertion in the letter.

[9] Prato dedicated the poem to the wife of the minister Santangelo, a lady of Albanian origin who gave Saverio 250 ducats. (*Auto.*, Book III, p. 20). Prato must have printed only

Since *Odisse* comes before *Milosao*, and is also De Rada's only published poem in Italian,[10] we must dwell a little on the excerpt which seems to be its only relic. The excerpt is similar in both style and content to an "Ode Albanese" in two cantos in blank verse which is found in the Biblioteca Civica of Cosenza.[11] The "ode", which seems to belong to De Rada's first Neapolitan period (1835—36) during which he rewrote *Odisse* and composed the rest of *Milosao*, is a sequel to *Odisse*. Odisse's son, Nevralge, leaves Albania and comes to Italy — precisely to Macchia, judging from the name of Macchia's torrent, Racanelli — in order to join Eugloè, the daughter of Perlati, an Albanian lord from Sfetigrad, who has preceded him there.[12] The Albanians have Greek names in this poem — the student of the Albano-Greek college is not yet able to distinguish between the two cultures of which he is the product. Let us now look at the excerpt. Its first lines are obviously inspired by Homer, a reminiscence of Ulysses (Odisse is an alteration of Odysseus) coming back home and being attended by his old nurse. From Homer we then shift to Foscolo's passage in "I Sepolcri" describing Florence.[13] The cricket, the reapers in the fields, the arid hills and the misty woods take us from Ithaca, via Florence, to Macchia. Only this Macchia is Greek, not Albanian : the women carry water in their "urns", the love scene happens in an "atrium", while the friend goes to greet his "lares" (Zagarese was an Italian, and the Arbëresh call the Italians "Latins", "Lëtinj"). The excerpt is a combination of various literary reminiscences, classical and neo-classical, patched together into a composition illustrating the author's aristocratic feelings couched in poor Italian.

The rest of the letter provides additional information on the author's literary background. Upon graduating from college, the young man was

---

a few copies which disappeared with time. Michele Marchianò, who wrote his book on De Rada at the beginning of the century, says that he has unable to get hold of a copy (*L'Albania e l'opera di G. De Rada*, Trani, 1902, p. 56).

[10] A tragedy in Italian, *I Numidi*, written in 1942 (*Auto.*, Book II, p. 17), and which was, according to De Rada, published in 1848 (Marchianò could not secure a copy either), was recast later on and appeared as *Sofonisba* in 1892.

[11] The manuscript is marked I—3B (2294—99). The xeroxed copy I have has 17 sheets. At the end, a date, 1841, is legible, together with the words, "O malli im" ("O, my love"). But both the handwriting of these words and the date are slightly different from the manuscript's, which is very close to the handwriting of the mutilated notebook in the Albansk Samling which will be discussed later.

[12] "Era la notte, e d'Oriente apparso/ Sfavillava l'aratro : su la porta / Fiso il riguarda il villanello e l'ora / Ansia rileva : e molle il primo sonno / Sopiva all'Odisseide la del cuore / Ansia furente di battaglie . . ."

[13] "Liete dell'aer tuo veste la luna / Di luce limpidissima i tuoi colli Per vendemnia festanti . . ."

looking forward to a bright future: "I went up the hills and a thought of glory intoxicated me. Often in the serene days of that autumn, I would sit down on the eastern slope of the mountain. The North wind would shake the silvery olive branches below me and the blue-green mirror of the sea would be shattered in foam. That landscape filled with the agitation [of the waves] and the whistling [of the wind] was to me a symbol of the tumult of human life". The last sentence reminds us of Leopardi's "L'Infinito," while the motifs of climbing and wandering in solitary places are Petrarchan — Petrarch was the one author De Rada studied assiduously in college in order to forge a style of his own (*Auto.*, Book I, pp. 12—13)[14]. But Petrarch's influence is filtered here through Foscolo, an author whom De Rada must have found congenial also because he was born of a Greek mother. De Rada mentions "I Sepolcri" among the works he read (*Auto.*, Book I, p. 14), but there can be no doubt that *Jacopo Ortis* was well known to him. Indeed, Milosao is an Albanian Ortis who seeks death in battle instead of committing suicide. The above quoted description of the plain of Sybaris from Sila's hills has a parallel in Foscolo's description of the Euganean hills (Letter of 13 May), while the sentence in the letter to Zagarese, "The Earth would smile at me from every corner I looked at," seems to echo the clause, "All things seemed to me a smile of the universe," (Letter of 14 May, Evening).

Another passage, "As soon as winter would come, my wanderings would be limited and my thoughts would no longer be vague," reminds one of Leopardi again — his idea of the "vago" and the "peregrino". But it is doubtful whether De Rada read Leopardi before going to Naples where the great poet was living at the time, whereas Foscolo's impact can also be traced indirectly. In Domenico Mauro's epistle to De Rada, which is bristling with reminiscences from "I Sepolcri," there are some lines that show De Rada looking from his window to the distant sea from which Venus arises.[15] Mauro specifies that the image is De Rada's. Venus' birth from the sea is of course a commonplace, but the image is also found in Foscolo's sonnet on Zakynthos which, because of its Greek inspiration, must have been particularly dear to the young De Rada. Vittorio Gual-

---

[14] "In quei giorni mi sorse nel cuore il canto che comincia : 'La terra avea mutato querce. Le sue forme troppo vivaci e scevre di ogni mestizia mi persuasero ch'io fossi tranquillo per iscrivere allegramente dietro il poeta di Teo."

[15] "Te fortunato, amico mio, tre volte, / Te fortunato, cui concesse il cielo Tranquillo, lieto conservar la mente. / Per te più belle è il luminar del giorno, / bello l'astro notturno, il ciel, la terra, il mar, le selve agli occhi tuoi son belli, sì che, *se guardi dalla tua finestra / (tu mel diccvi, ti sovvenga un giorno)* / del mar l'azzurro tremolar lontano, / novellamente comparir ti sembra / Venere bella dalle bianche spume." (*Poesie varie*, Napoli, 1861, "A Girolamo de Rada, l'autore dolente per gravissima sciagura", pp. 158—172).

tieri, who quotes Mauro's lines,[16] points out that they are a compliment to De Rada for remaining faithful to his native land. Faithfulness to one's origins is precisely the motif developed at the end of the letter in which the poet expresses his fear of becoming alienated from his people by going to Naples : "At the end of this month these places will be closed to me as if for ever. Perhaps on my return, I shall hear the songs of my youth sung during the harvest and the grape-gathering, and then looking at myself as at a stranger I shall say : Are not those the same young men and women with whom I used to sit down for lunch in the fields and make merry in the holidays? Is not this face of mine the same as before?"

Classical, neo-classical and romantic influences intermingle with folkloristic motifs in this prefatory letter which is really a poetic manifesto of the still immature college graduate. The end of the letter contains a passage which makes explicit the folkloristic origin of *Milosao* :

> I had been commissioned to gather the Albanian folk songs into a collection which has now been completed and translated into Italian by my noble friend Angelo Basile. I took great pleasure in some of these songs and taught them to young peasants. Eventually I tried myself to compose some following their pattern.[17] My attempt was not without success since the women at the windows would listen to any new poem that was sung in the streets at evening. Encouraged thereby, I contrived my double lyrical narrative ("doppio romanzo lirico"). I put in it a great deal of sweetness and melancholy but truth above all, having portrayed my own adventures in most part, something I do not recall having ever come across in my readings.

This passage, while being concordant with the genesis paragraphs in *Autobiologia*, contains additional details. According to this text, some at least of De Rada's earliest poems became part of Albanian folklore right away. These must have been love songs of the "vjersh" type transcribed in the letter. These short songs, usually distichs or quatrains made of endecasyllables with assonance or consonance, are of Italian derivation. The heroic songs, or rhapsodies in the strict sense, are on the contrary sequences of rhymeless hepta- and octo-syllabic lines. *Milosao* contains both kinds, but the "vjershë" there are few as compared to the rest of the

---

[16] *Milosao, romanzo lirico albanese* di G. De Rada, Carabba, Lanciano, 1917, p. 92.

[17] The sentence is repeated in slightly different language in a paragraph in a letter to Camarda, dated July 10, 1866, published by Matteo Sciambra in "Di alcune lettere inedite de Girolamo de Rada a Demetrio Camarda", in *Shêjzat* 1964 (VIII) 7—10, p. 394.

poem written in rhapsodic verse. And while the cantos ("kangjel") are sung by the hero and sometimes by the chorus, the "vjershë" are sung by the heroine, thus giving the poem a dramatic intonation.

The crux of the passage is the phrase "double lyrical narrative" defining the poem's genre. Why is the "lyrical narrative," or romance, specified as "double"? One reason may be that the poem is composed partly of the poet's actual experiences and partly his imaginary broodings. But we know from *Autobiologia's* quoted passage that the last canto of the idyllic series was written prior to the prefatory letter, it cannot therefore apply to the poem as a whole which was not completed at the time. And why should the author use that word to specify something which is obvious? The poem's idyllic part is not of course the mere record of De Rada's love adventures, we need not be told that a fictitious element is present in a narrative, whether lyrical or not, a narrative being not just a documentary. The word cannot be brushed aside as redundant, and we may have to account for it in some other way.

B. THE DISCOVERY OF "CANTI ALBANESI"

For years, even for generations, since Michele Marchiano and Vittorio Gualtieri wrote their learned works on De Rada, scholarship on the most prominent Italo-Albanian author remained stagnant. The waters began to move only recently, following the publication of a volume which was presented as a major folkloristic discovery: *Canti albanesi, raccolta di Michele Bellusci del 1600* ("Albanian [Folk] Songs, a 17th Century Collection by M. Bellusci").[18] According to Giuseppe Ferrari, who published the manuscript, Michele Bellusci from Frascineto, deceased in 1707, completed the collection some time during the second half of the 17th century. His manuscript passed to Vincenzo Dorsa, an Italo-Albanian scholar who is known to have collected folk songs and other folkloristic material — De Rada availed himself of various songs from his collection to enrich his *Rapsodie*, which is the first attempt by an Italo-Albanian at an all-comprehensive collection.

"Collezione di Poesie Albanesi" is a random collection of 42 "strofe" plus a fragment, followed by an Italian translation in prose. Most of the poems are traditional folk songs on various themes such as love, marriage, war, death — 15 of them are found, with or without modifications, in *Rapsodie*. The collection also includes not less than 11 songs which are found in *Milosao* in a more or less modified form. Some of them show no

---

[18] Adriatica Editrice, Bari, 1964.

modification at all — did De Rada appropriate these folk songs? Ferrari is of that opinion, suggesting that De Rada was a plagiarist.

Ferrari's publication contains, besides a good Italian translation of the Albanian text, a photostatic reproduction of the manuscript. A person somewhat familiar with De Rada's manuscripts needs only a glance to recognize that the handwriting in this collection is that of the young De Rada himself. The alphabet is also the same as the one used in *Milosao*, including the three kinds of accents, acute, grave and Greek circumflex. Francesco Solano showed that the language and style are De Rada's too.[19] But if De Rada is the author of the collection, how to explain the presence in it of whole cantos found in *Milosao*? The answer is that young De Rada did not resist the temptation to insert his own poems in the collection of folk songs he had undertaken, perhaps encouraged by the fact that some of his poems had been "appropriated" by the village people. [20] Solano concludes that the so-called Bellusci collection must be none other than the first collection of folk songs made by De Rada on the suggestion of Raffaele Valentini. A paragraph in a letter De Rada sent to Camarda seems to confirm that conclusion. To Camarda's question how a folk song published by him in his *Appendice al saggio di grammatologia* appears in *Milosao* incorporated in Canto XVIII, De Rada answers by, saying that it was his friend Angelo Basile who "inserted two or three' poems by De Rada in the "first collection" of folk songs made by *him*, and adds that those poems must have reached Dorsa through Basile, after the latter's death.[21]

Some of the conclusions reached in my two articles on *Milosao*, [22] the first on its composite nature and the other on the uneven artistic value of its three editions, could have been further pursued, had I possessed a copy of Ferrari's book at the time of writing. The manuscript published by Ferrari makes it crystal-clear that *Milosao* is a genuine offshoot of Italo-Albanian folklore. One could expect, considering the humble birth

---

[19] "Bellusci o De Rada? Osservazioni su un manoscritto di canti albanesi" in *Shêjzat* 1966 (X) 7—8. — Ferrari's argument really boils down to the appearance of a signature and date, "B M nepos 1744" on folios 7 and 56, and "Bell. 1707-misero" on folio 38, which prove nothing at all.

[20] Il popolo accolse e fece suoi molti di quei canti" (*Auto.*, Book I, p. 16).

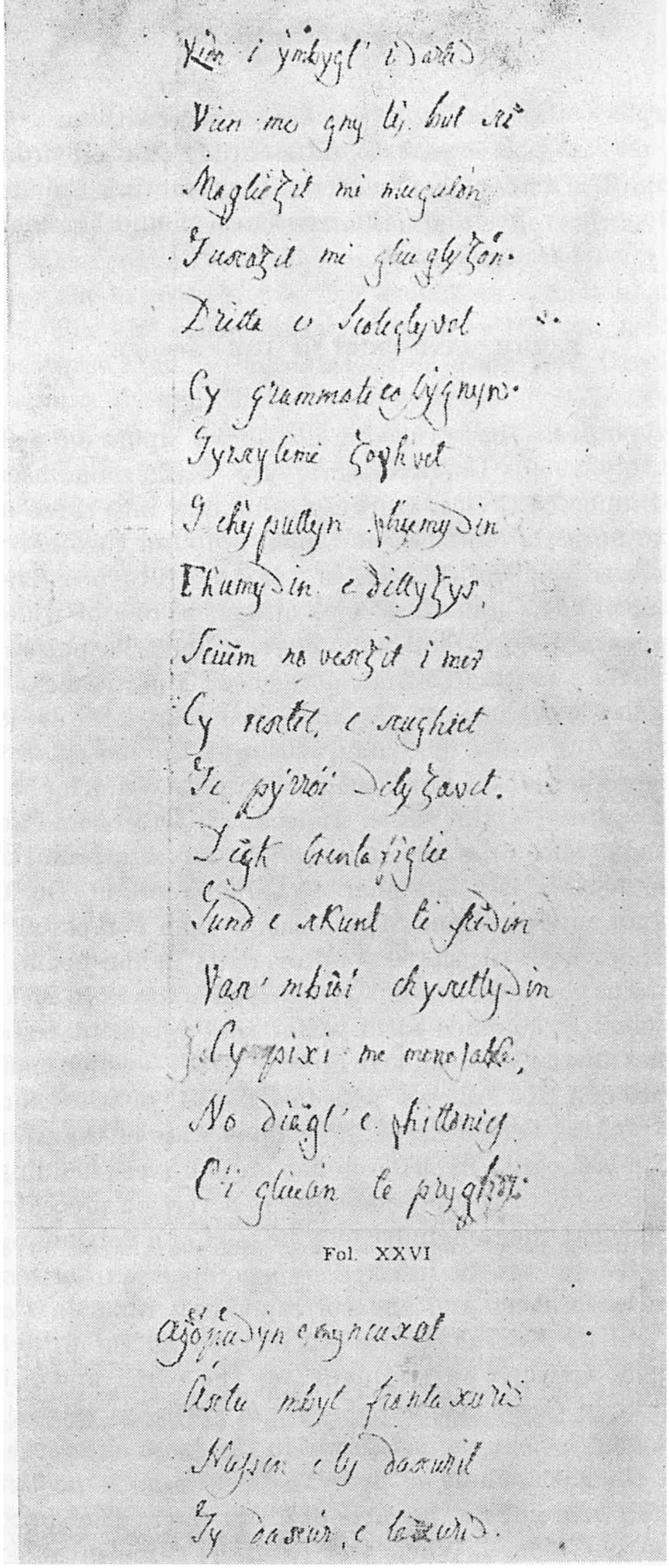
[21] Infine io vi doco : che feci io la prima raccolta de'Canti delle Colonie, e, raccogliendo, provavami ad imitarli : ne mandava le prove a Basile mio amico : e questi nella traduzione in versi de'canti nazionali, di cui ho le strisce stampate, intromise due o tre di quelle mie prove. Con le carte di Basile dovè venire a Dorsa il 7 canto della vostra raccolta, che già sta nel "Milosao"). (Published by M. Sciambra, see note 17).

[22] "*Milosao*: a Popular and Classical 'Lyrical Romance' " in *Comparative Literature Studies* 1970 (VII) 3; "*Milosao* and Its Three Editions" in *Südost-Forschungen* 1969 (XXVII).

of the masterpiece, that the latter did not emerge without a certain conscious effort on the poet's part to differentiate himself from the folkloristic matrix. The find of a manuscript representing the masterpiece's embryonic stage may postulate the existence of another manuscript representing a more advanced stage.

C. THE MANUSCRIPT OF THE "STROFE"

That hypothesis, however did not dawn upon me before I went to Cosenza (July 1969) to investigate De Rada's manuscripts stored there at the Biblioteca Civica. During my inquiry into those manuscripts, I happened to notice a loose sheet which is found together with a fragmentary "sixth edition" of *Milosao* in item A-5 (61—68). The sheet contains a "strofa" and fragments of two others, in one of which the name "Milosao" appears. Since I had not yet seen Ferrari's publication at the time, I paid little attention to that loose sheet. But the next year (January 1971), when I went back to Cosenza, I compared the loose sheet with *Canti albanesi* and *Milosao*. The handwriting in the loose sheet and in the photostatic reproduction in *Canti albanesi* is pretty much the same while the phonemic system is the same. Indeed, all letters and accents listed in the first page (folio 7) of the manuscript are also found employed in the loose sheet — this is the alphabet characteristic of De Rada which undergoes minor modifications in *Milosao*. I then compared the content of the loose sheet with the corresponding texts in the poem. The *recto* of the sheet contains the fragment of a text which is found in *Milosao's* Canto XXVII in a slightly changed form. After that fragment comes "Strofa" XXV — 3 lines in the *recto* and 18 in the *verso* — which corresponds to *Milosao's* canto XXIX. Follows "Strofa" XXVI, of which only the first line is extant : "Arra verdhi fiettazit" ("The leaves of the walnut-tree are yellow") — the last canto in *Milosao* has an oak-tree shedding its leaves. The loose sheet seems to be the remainder of a version preceding *Milosao's* edition of 1836. That the remainder may be part of a version preceding and not following *Milosao* can be inferred by a comparison between "Strofa" XXVI in the loose sheet and the corresponding texts in *Canti albanesi* ("Strof" 23) and in *Milosao* (Canto XXIX). In all three texts the topic is the coming of spring which rejuvenates the earth and rejoices every heart. But while in *Canti albanesi* the joy of spring is related to schoolchildren awakened by singing swallows, in the loose sheet the joy is constrasted with the melancholy of age. There Milosao is no longer young, and nostalgically remembers the days of his prime : "The spring in flower/ leaves Milosao not alone./ When you [Spring] shine in a serene day / I


Vien i ymbygl' i darti
Vien me gny ly bot ri
Magliezit mi mugulon
Iusazit mi gluglyzon.
Dritta e scoleglyvet
Cy grammaticë lyg nyro.
Iyraylemi zoghvet
I chyjpullyn phyemydin
Thumydin e dillyzys.
Sciüm no veszit i mer
Cy rentit, e sughiet
Te pyrroi delyzavet.
Tegh trentafiglie
Sund e skund te fidin
Van' mbioi chyrsillydin
Cy psixi me monolakë,
No diagl' e phittoniy
Ci gluan te pyghiri

Fol. XXVI

ağoğiadyn e myneuxot
Ascte mbyl frentaxuri
Nepsen e ly daxurit
Ty daxuir, e lexuri.

Fig. 1. — "Strof 28" of "Collezione di Poesie Albanesi" : *Recto* of folio XXV contains the first line, "Vien marsi mirë se vien"

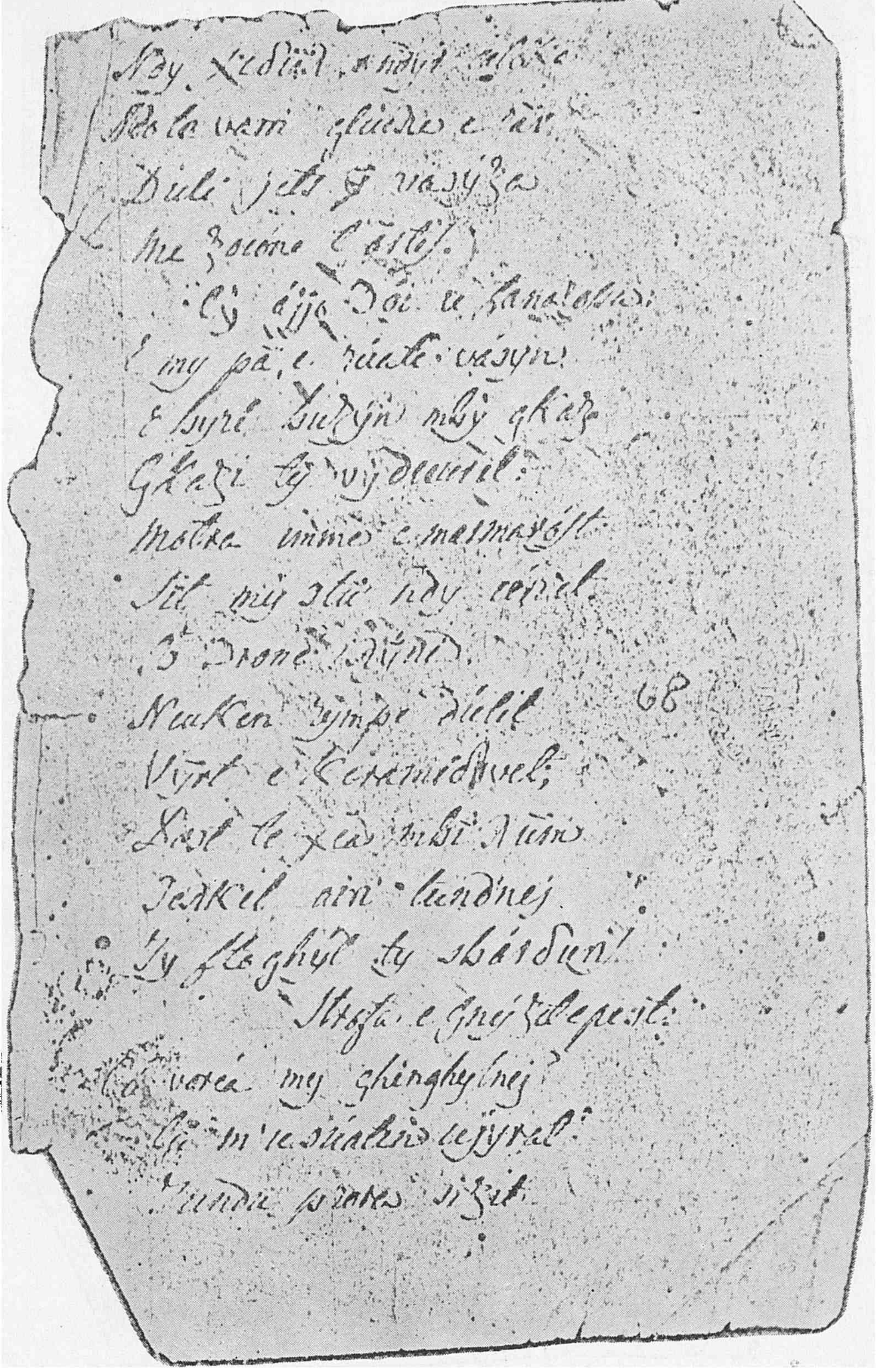


Fig. 2. — *Recto* of the loose sheet containg the end of "Strofa" XXIV and the beginning of "Strofa" XXV (Biblioteca Civica, Cosenza).

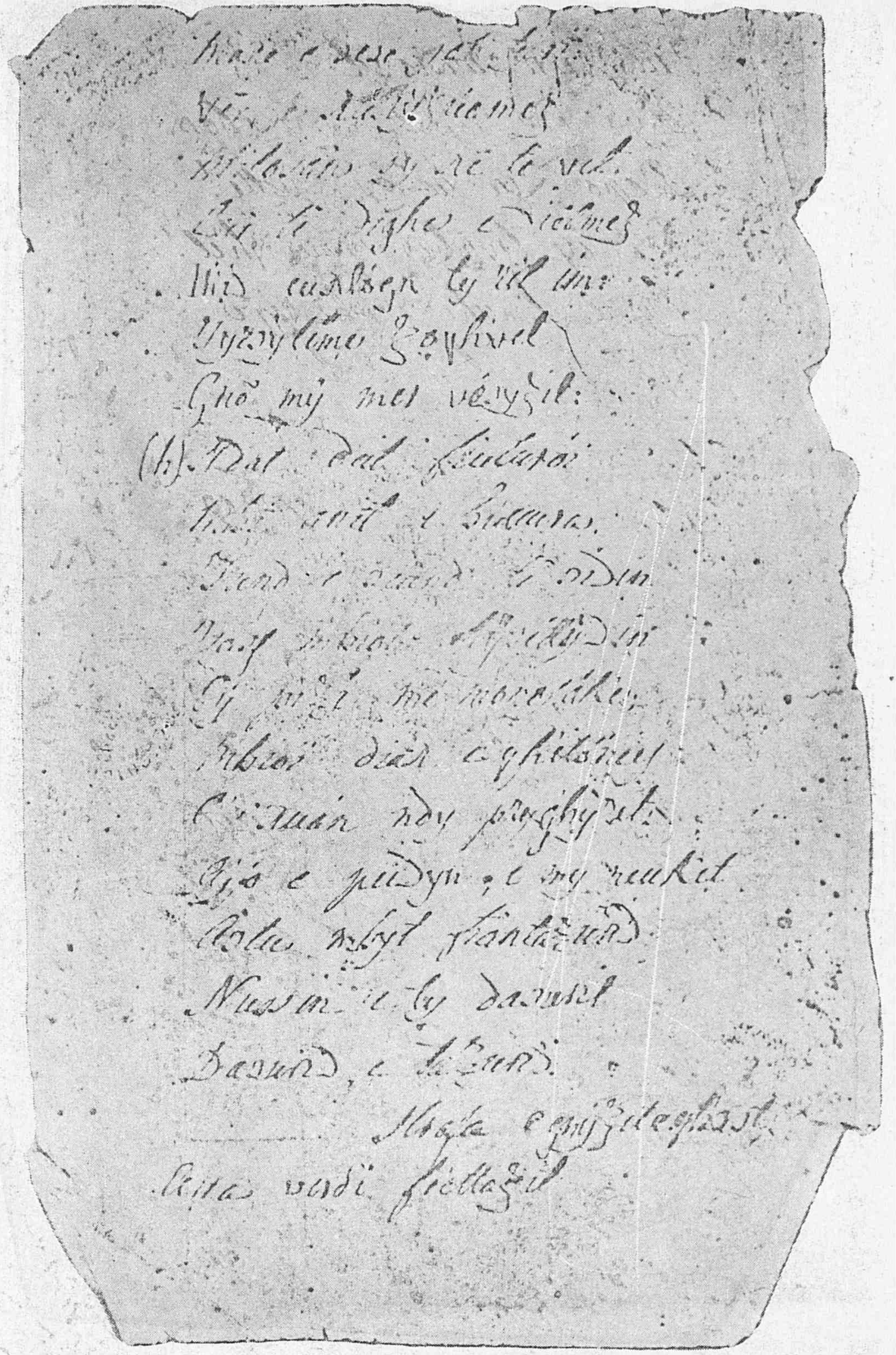


Fig. 3. — *Verso* of the loose sheet containing the end of "Strofa" XXV (nd the first line

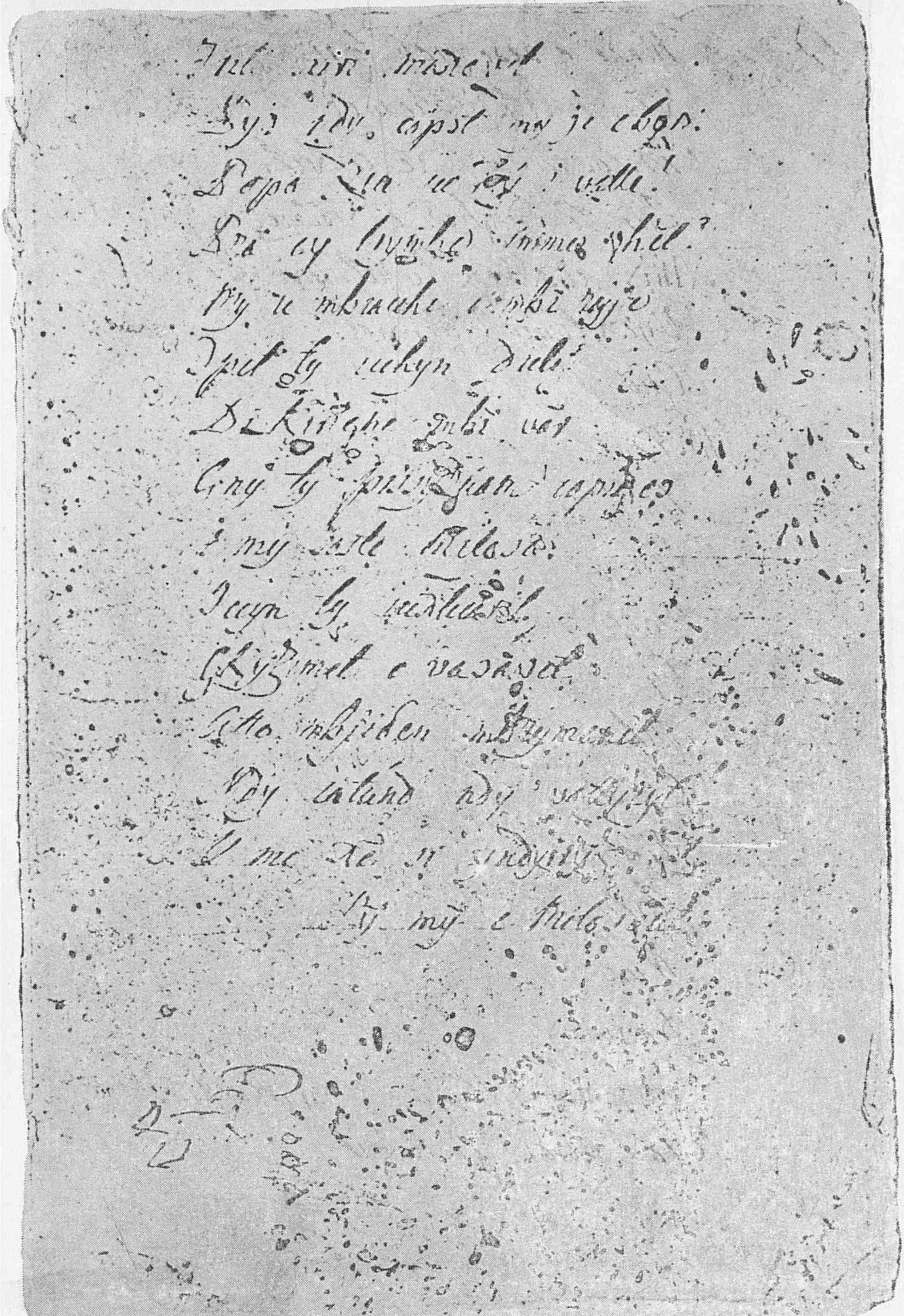


Fig. 4. — First page of the 'Strofe' notebook containing the end of the 'Proto-Milosao' (Albansk

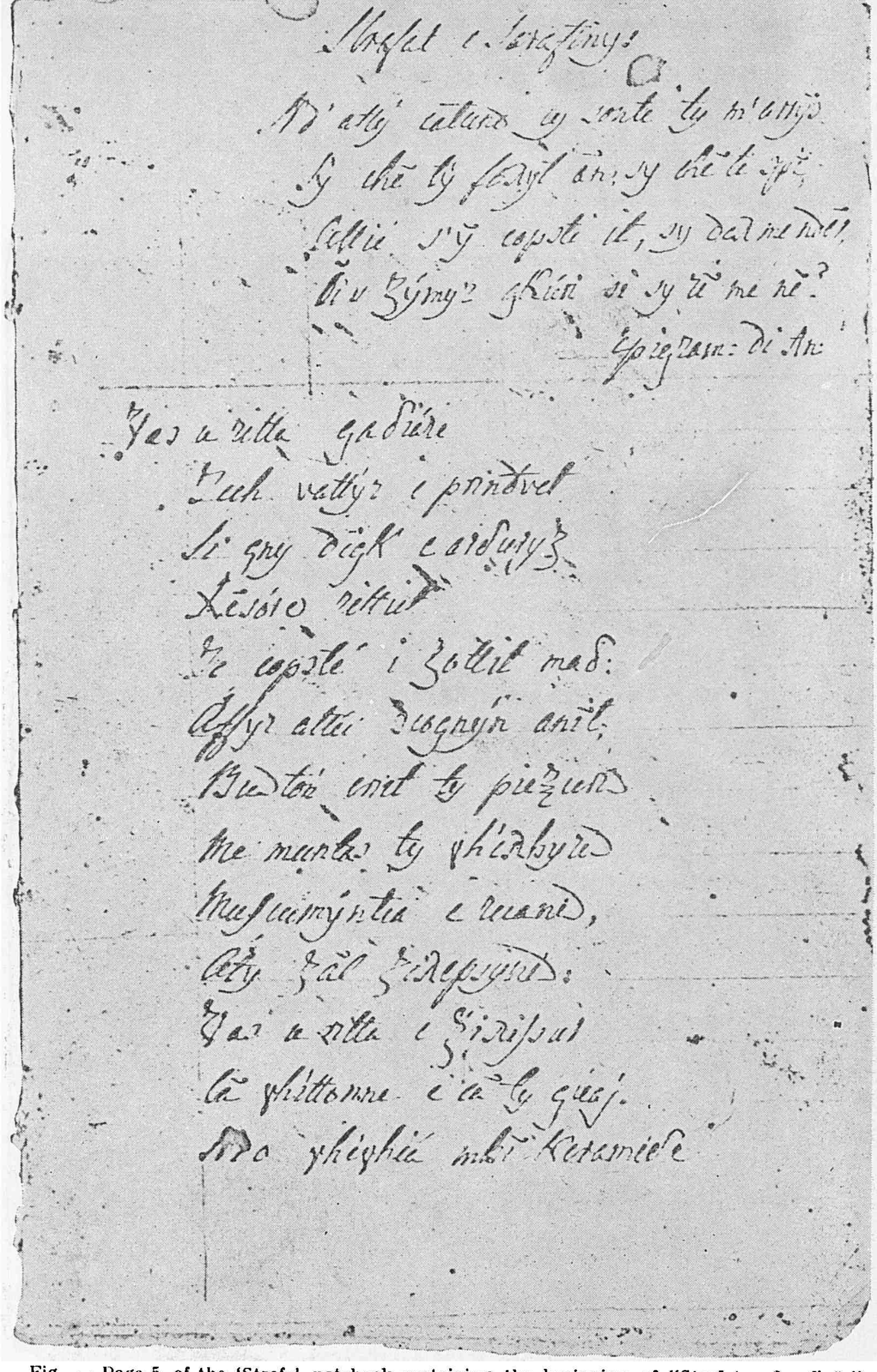


Fig. — Page 5 of the 'Strofe' notebook containing the beginning of "Strofat e Serafinës"

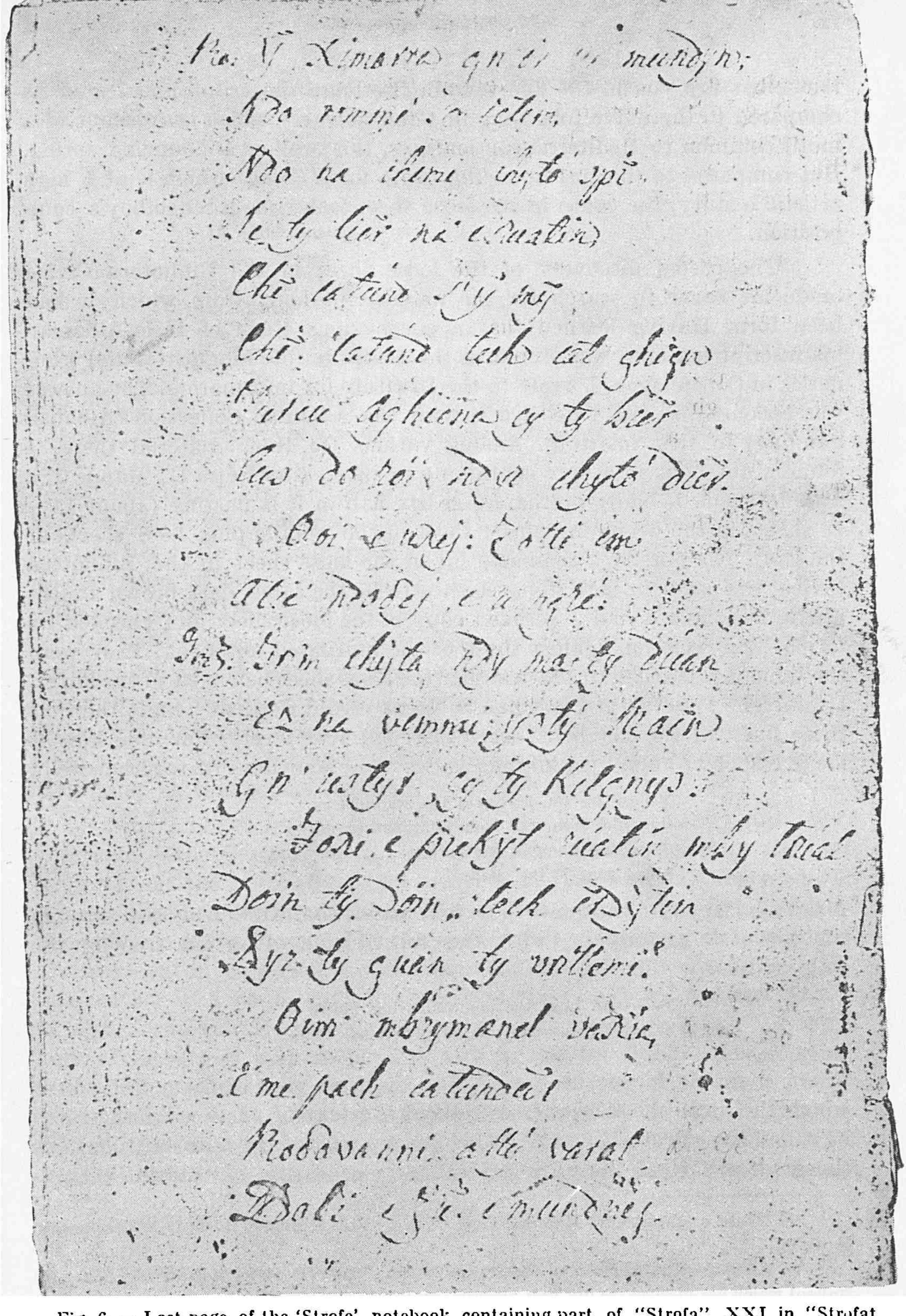


Fig. 6. — Last page of the 'Strofe' notebook containing part of "Strofa" XXI in "Strofat e Serafinës" (Albansk Samling).

remember my youth." [23] The text in the loose sheet is sophisticated as compared to the naive folk song in *Canti albanesi*, which is a variant of a motif common to Mediterranean cultures, the swallow announcing spring. But compared to the corresponding canto in *Milosao*, which is of a high artistic quality, the canto in the loose sheet looks like a schoolboy's composition.

The casual discovery of the loose sheet in the Biblioteca Civica made me eager to search for the manuscript body from which it had been torn. Having learned that a conspicuous stock of Italo-Albanian manuscript material was stored in the Institute of Linguistics and Phonetics in Copenhagen, I wrote to the Institute for information. The answer was encouraging and I decided to visit the Albanian Collection (Albansk Samling) in that institute. Among various De Rada material there, I found a notebook in octavo containing 18 sheets (in "Rejse II, Mappe 2"). The notebook is badly mutilated, nearly half of it is missing (about 14— 18 sheets in the beginning plus 1 sheet in the middle plus 4 8 sheets at the end). The notebook reminded me of the loose sheet in the Biblioteca Civica, the paper in both items seemed to be the same, dark brown almost brittle from age. I had a xeroxed copy of the loose sheet and checked its format and lineation against those of the mutilated notebook. They were the same. I proceeded to see whether the loose sheet belonged to the latter. It did. The loose sheet's last line is "Arra verdhi fiettazit" while the first three lines in the notebook are, "Friti erë e malevet, / Për ndë kopsht më je e sbori. / Popò hjea ku më i vatte." The four lines fit together well :

> Yellow are the leaves of the walnut-tree,
> the wind from the mountains has blown
> dispersing them in the garden.
> Alas! gone is the shade.

Milosao's last canto contracts these four lines into the following two through the use of a metonymy, with the substitution of an oak-tree for the walnut-tree :

> The wind from the mountains has blown
> bringing down the shadow of the oak-tree.

There could no longer be doubt that the first part of the notebook to which the loose sheet belongs contained the text of what will henceforth be called the "Proto-Milosao". [24] The second part of the notebook contains the greater part of the "Proto-Serafina" — the title is "Strofat e Sera-

---

[23] "Verë e lulëzuamëz Milosanë së lë të vet. Kur di dihe e thielmëz / Gjith kultonj të rit im."

[24] After the sheet containing the rest of "Strofa" XXVI, comes a sheet with notes (in Italian) which are marked, as in *Canti albanesi*, by letters and not by numbers.

finës" ("The Songs of Serafina"). Under the title, as a motto, appears the following stanza:

> Nd'attë katund çë sonte të m'arrësh
> Së ké të folët anë, së, ké ti shpí,
> Atje s'é kopështi it, së del me ndér;
> Oi zëmër guri si së rrí me né?
>
> The town where you will arrive tonight
> speaks not your language, has for you no home,
> no garden, people do not honor you.
> Why not stay with us, o heart of stone?

This stanza, which the poet presents here as an epigram by An [acreon] (the Greek poet's name appears in *Milosao's* first canto) is found, without modification, after Canto XIII as "Stanza of Cologrea's Daughter." Here the stanza is attributed to Serafina, an aristocratic lady from Arta in Epirus whose love adventures are portrayed in some of the "strofe" bearing her name. She is married to a lord of Maina, a region in the Southeastern part of Morea — in the published edition of *Serafina* she is the wife of Nicola Ducagini, the prince of Zadrina in Northern Albania.

The "Proto-Serafina" is also missing many of its "strofe" (henceforth to be called songs). The text is continuous from Song I to Song V, from which we pass to Song VII (the author has mistaken the enumeration [25]). Follow, because of a missing sheet, parts of Song VIII and Song X. From here to Song XXI (incomplete) the continuation is uninterrupted. Let us now look at the poem's content.

Song I is the lyrical description of the heroine's happy life before marriage — the description appears with few modifications in the subsequent editions of *Serafina*. She was then in love with a young man who was disliked by her family (Song II), and had to marry a person whom she did not love (Song III — the end of this song is an elaboration of the fragment in *Canti albanesi* in which first Serafina appears). In Song IV, the mother of a young man described as "the lord's son" comes to him in a dream to warn him of his love for the "strangers' daughter". Song V tells of Serafina's wish to become a dove and fly to her lover, Vortani. Song VII specifies that Serafina's husband is a lord of Maina in Morea. Then Dedeskura, the hero of a well-known rhapsody, is shown together with his friend Vortani while getting ready to fight the Turks (Song VIII). Vortani instructs Serafina to place his sword by his grave, should he not

---

[25] Curiously enough, a similar erroneous enumeration is found in *Canti albanesi*, in which Song 14 is followed by Song 16.

come back [26]. In the next song we see the Lady Mother ("Zonja e madhe") "arming her sons" for the battle. Another popular hero appears at this point, Miloshini, who is the fiancé of the Lady Mother's daughter. Miloshini comforts his sister who has lost her husband in battle (Song XI), then leaves to avenge the death of his brother-in-law, after having said farewell to his fiancée in tears. In Song XII, a girl brings Serafina a handkerchief given to her by a wounded knight (probably Vortani), then relates his message : "he fell in the foreign land" after killing many Turks. Song XIII introduces a new couple of lovers, Rodhavani and Fjaleva. Victorious from a battle, the hero declares before the community that he will marry "Pane's daughter" ("vajzën e Panet"), despite her low birth. [27] In Song XIV, Fjaleva is seen together with Rodhavani in his tent, an especially uncomely behaviour for an unmarried Albanian girl. She is unsure whether the hero will marry her and insists that he stay with her. But Rodhavani goes to battle, ignoring her supplications (Song XV), and then, in desperation, she takes poison. The knight arrives just in time to take the girl away with him, but soon afterwards she expires in his arms (Song XVI). In the next one Rodhavani is seen together with the son of Fuha, another hero of folk songs, on a ship. A red bird tells the son of Fuha of his mother's sorrow for having been bereft of all her sons while a white bird announces to his bride that her husband is coming. Then the Albanian ships are seen landing while a cry is heard coming from the son of Fuha's bride : "The great Albanian is fallen !" (Song XVIII). The great Albanian is Costantine, another hero of folk songs. Conjugal love is the theme of the next song, in which a woman (Costantine's wife?) tells of her tenderness for her husband. In Song XX, Costantine's wife laments the fate of her orphan son who will grow in poverty with no security for the future. From Song XXI we learn that Albania has fallen to the Turks. Venice has sent a fleet to help the Albanian army gathered in Himara, the only Albanian corner still free. Now the leader of the Venetian army, having caught sight of the charming Fjaleva (she has not died after all), enters her home to rape her. Fjaleva screams, Rodhavani rushes in and kills the temerarious Italian. The Albanian Council ("Kuvënd") then has a meeting to discuss the situation. The elders disapprove of Rodhavani's action, afraid lest the Venetians desert the Albanians. Rodhavani's plea is for fighting to the bitter end, even without their allies' support. Serafina's husband backs Rodhavani : "My lord, if these people [the elders] do not like you, / lead and we'll follow : In Maina / an army is waiting for you to bring it

[26] The motif is found in the rhapsody, "Skanderbeg's death" (*Rapsodie*, Book III, XIV).

[27] The phrase connotes poverty by allusion to the Italian meaning of "pane" : Fjaleva is the daughter of those who are in need of bread.

here." [28] The next day Rodhavani, followed by a few faithful soldiers, assails the Turkish army. The last word in the mutilated notebook announces victory.

How does the "Strofe" manuscript compare with *Milosao*? The vocabulary is elementary, the grammar poor.[29] The use of folklore is indiscriminate, an abuse really, the songs being little more than fragments patched together from folk songs — in *Milosao* the fragments have, more often than not, been integrated into the text. We cannot judge the "Proto-Milosao's" text, because of the paucity of the extant parts. But the "Proto-Serafina" is no more than an assemblage of sketchy episodes glorifying the chivalric deeds of legendary heroes such as Rodhavani, Miloshini, Dedeskura, Constantine, the son of Fuha, to whom the author supplies feminine partners whose only role (Fjaleva is an exception) is to bind through marriage the Albanian knights into one large family representing the country. Thus, Miloshini is betrothed to a sister of Fuha's son, who is somehow related to Costantine's bride, who is Rodhavani's sister. Miloshini goes to battle to avenge the death of his brother-in-law who seems to be one of the Lady Mother's sons, *i.e.* a brother of Fuha's son[30]. The interrelatedness of the Albanian knights is what makes Albania's strength, according to the young De Rada, whose concept of patriotism is both patriarchal and patrician. Such a concept is at the root of De Rada's conception of Serafina, a princess who represses her love for a man apparently of a lesser aristocracy than herself to marry a lord of her rank, chosen for her by her parents according to the Albanian code of ethics. Rodhavani's love for Fjaleva, a girl of low birth as well as reputation (judging from the episode of her attempted rape [31]), is a departure from that aristocratic code, under the influence of Christian ethics, presumably.[32]

---

[28] "Trim, këta ndë mos të duan, / Ec na vemmi ; është Mainë / nj'ushtër, çë të qellnjäsh."

[29] An example : "Shpi tona të diellit / Juve më ndë deriet / Vashat të mos ulien / Bukur të keshtelien?" ("Our houses of the sun [meaning "sunny"], / to you in the doors [meaning "on your doors"] / the girls will no longer sit down / to braid their hair beautifully?" (Song XII). In the same song the crude phrase "nuse krielulie" ("brides with flowery heads") is found.

[30] In Song 26 of *Canti albanesi*, Miloshini appears as the brother-in-law of Fuha's daughter.

[31] In a manuscript episode in the Albansk Samling ("Rejse II, Mappe 2"), Rodhavani himself tries to rape Fjaleva.

[32] The Gospel spirit which is absent from both *Canti albanesi* and the "Strofe", comes to the surface in *Milosao*. Canto XXI makes explicit that the prince is justified in marrying the poor girl, since God has created "all men brothers" (gjith njerëzit v "llezër").

We must dwell longer on the love of Rodhavani and Fjaleva, which corresponds in part to the love of Milosao and the daughter of Cologrea in De Rada's masterpiece. Now, that love story has already been sketched in *Canti albanesi* (Songs 40 and 41). Song 40, which starts with four lines reappearing in Song XIV of the "Proto-Serafina", contains the line found in the latter in which the hero is shown reluctant to marry Fjaleva "because the girl is poor" ("se ish vasha së nëmurish"). The same motif expressed in similar language is found in Canto XII of *Milosao* ("vashën e nëmur / çë i biri i zonjës madhe/ i dashur zilepsënith"). Besides the two songs on the love of Rodhavani and Fjaleva, *Canti albanesi* contains other love poems that have been included in *Milosao*, some of them with no modification at all (such as Canto IV quoted at the beginning of this essay). These other love poems, we recall, are lyrical recordings of De Rada's love for the peasant girl. From these data we can conclude that the romance of the Prince and his Cinderella, which *Milosao* is, originates in *Canti albanesi* in both its aspects as a real experience and the transfiguration of the latter into a chivalric romance.

If so, the text of *Canti albanesi* becomes instrumental for a *grosso modo* reconstruction of the "Proto-Milosao", with respect to its missing parts, the "Proto-Milosao" being the link between *Canti albanesi* and *Milosao*. The discovery of the "Proto-Milosao's" last three songs, which correspond to Cantos XXVI, XXIX and XXX in *Milosao*, suggests that while the love story is basically the same in both texts, something is missing in the "Proto-Milosao" which is found in *Milosao*. The missing element is of political nature. Indeed, while in *Milosao* the hero dies in battle against the Turks, in the "Proto-Milosao" he dies in his bed of consumption. Furthermore, the "Proto-Milosao" has no corresponding song for the important Canto XXVIII in *Milosao*, which deals with the hero's remorse for having disobeyed his Lady Mother's wish to champion the cause of Albania, instead of wasting his life in loving "the stranger". Considering now that not less than eleven songs of *Canti albanesi* have been incorporated, with or without modifications, in *Milosao*, and that of these eleven songs two (24 and 25) have corresponding variants in the "Proto-Milosao," we can assume that the other nine songs were included in the latter, with or without modifications. None of these eleven songs contains political accents, some of them being purely love poems while the rest are elaborations of popular songs or tales with set patterns (the step-daughter vexed by her step-mother, the swallow announcing spring, the partridge feeding a child). From the notes at the end of the "Proto-Milosao", we infer that the latter contained at least one more song

patterned after popular motives [33], while another note refers to a canto whose motif, the author explains, is the story of Phyllis transformed into an almond-tree.[34] This note is additional indication that folkloristic and classical elements appear intermingled in De Rada's earliest attempts at poetry. Another case in point is the appearance of Anacreon's name, to whom is attributed the epigram introducing the "Proto-Serafina". The same epigram is found in *Milosao* after Canto XII.

Milosao is then the result of a *contaminatio* of two distinct and yet overlapping cycles conceived at about the same time. One of the cycles centers on a hero, the other on a heroine, the latter being a female *pendant* to the former. But while Milosao is a direct projection of the author himself telling his love adventures, Serafina is an alternate character whose main *raison d'être* is to relate the sad story of Albania conquered by the Turks. The fact, however, that the Milosao cycle appears distinct from the Serafina cycle from the outset is an indication that the two main themes of De Rada's poetry, love and patriotism, existed side by side in his mind when he wrote the "Strofe". He tried to interwine the two themes in *Milosao* at a later time. But the attempt could hardly be successful, because the two disparate levels of reality on which the two themes bear have nothing in common. On the one hand there is an actual experience of sensual love; on the other, hazy memories of national glory are floating. In the romantic fashion of the time, De Rada identified himself with heroes of rhapsodies. Rodhavani (Radhavani in later works), a name which contains the author's name in its first part, was naturally his first choice. In *Canti albanesi* Rodhavani is already a prominent hero appearing in no less than three songs, while in the "Proto-Serafina" he is the main Albanian hero, the champion of Albania's liberation. But since Rodhavani is first a warrior and then a lover, the young man in love could not wholly identify with him. The lover in the folk songs is a rather secondary figure, the son of Fuha. In a song included in *Rapsodie* (Book I, VI), the son of Fuha is depicted as an Albanian Don Juan, "with his cap lowered upon his eyes" ("me kësulë sivet"), throwing an orange at a girl.[35] In another folk song, found in *Canti albanesi* (39) as well as in *Rapsodie* (Book II, VI), the son of Fuha is shown grooming his friend Rod-

---

[33] Note (a) specifies that the line, "mëporseksi murxharin" — which is also found in Song 38 of *Canti albanesi* — as well as seven other lines are taken from a popular song beginning with "motër, dil se jane e vinjën".

[34] The myth of the girl transformed into an almond-tree appears in *Serafina*, at the end of the stanzas following Canto III.

[35] Throwing an orange, or an apple, at a girl (the Greek custom of *melomahia*) was a man's way of choosing his bride until not long ago among the Italo-Albanians.

havani for a public appearance. The song praises Rodhavani as a conqueror while the son of Fuha has a subordinate role, which is quite in keeping with his role as a conqueror of women. Milosao, the hero of the "Proto-Milosao", seems to derive from the son of Fuha to whom the author has given a more resounding name, which is a variant of Miloshini, a main hero in Albanian folk songs. Miloshini appears in *Canti albanesi* (37) as the brother-in-law of the daughter of Fuha, and therefore brother--in—law to Fuha's son himself. Later on De Rada made the two coincide in the person of Milosao — in *Scanderbegu* Milosao and the Son of Fuha are one and the same. We can then say, in the light of the "Proto-Milosao's" last three songs, that Milosao represents De Rada's ideal of romantic love while Rodhavani stands for his ideal of political leadership. *Milosao* is an attempt at merging these two ideals into one poetic character. But by taking another name, the son of Fuha does not really change his nature which remains that of a passionate lover. This is why the conflict between love of woman and love of country has opposite solutions in the "Proto-Serafina" and *Milosao*. Rodhavani remains adamant to Fjaleva's implorations to stay with her instead of going to battle against the Turks, whereas Milosao abandons his country in distress to please Cologrea's daughter. By thus subordinating his duty to his passion, Milosao disgraces himself in the eyes of his people whom he is expected to lead in a war of liberation. Not so Rodhavani. In Song XXI of the "Proto-Serafina", he pronounces a fiery speech inviting resistance : "Either we stay here instead of fleeing,/ or we continue to own our homes/because others [the Venetians] preserved them for us,/ this city no longer exists."[36] In Canto V of *Milosao* the hero says : "Either dead on our beds / or before our homes we'll lie / under the earth,/ forgotten will be/ our companions and brothers, / our fountains and the whole town."[37] The situation here is the same as that in the "Proto-Serafina's" corresponding episode, but there Rodhavani is calling for battle whereas here Milosao is trying to elude it, finding refuge in love : "Perish the world,/ if only our eyes meet !"[38] The selfish wish is the more indecorous as it comes from the one who is supposed to be the national leader. And when the earthquake occurs which destroys Scutari, the hero is all too eager to abandon it : "Scutari will be/ a city no more. Beyond the mountains/ are priests to marry us"[39]. These lines convey the lover's contentment at being released from

---

[36] "Ndo ramë sá iktim Ndo na kemi këto shpí / Se të tjerë na e ruatin Ki katunt s'ė mė."

[37] "Ndo mos vëdekurith / Mbi shtrat na vemënith / mos përpara shpivet, / E te bota na harronen / Shokët e vëllezërit, / kronjet e katundi in."

[38] "Veç çë, sitë të na ruhen, / Jeta e të permisiet !"

[39] ,,Skutari së thuhet / Mė katund : përtej malë / Priftëra janë të na martonjën".

his obligations as a leader through the following rationalization : since God himself chose to destroy the country, the leader may abandon it to its fate without compunction. Indeed, Milosao betrays the hopes of his people which are expressly stated by the chorus — representing the voice of the people as in Greek tragedies — in Canto XIII : "May you bring back a victorious army/ to open these hills/ to the freedom we lost;"[40] By so doing, he deserves the scorn of his Lady Mother, representing the Albanian nobility — who is shown as relying on her son-in-law to champion Albania's cause in Canto XXVIII : "She wove it [a fabric of wool and silk] for the valiant young man/ who was to marry her daughter/ to use as a tent at night/ after leading his army."[41] The fiancé having died in battle, Milosao is shown, in the same canto, feeling sorry for his widowed sister — in Song XI of the "Proto-Serafina" we see Miloshini going to battle to avenge the death of his brother-in-law. And since, in *Milosao's* last canto, the hero dies in battle while mentioning his sister, we can infer that the delinquent hero resumes his fight against the Turks to avenge the death of his brother-in-law at the cost of his unwanted life.

D. THE MATRIX OF DE RADA'S POETRY

Since the love poems the young De Rada wrote for the peasant girl were layers of the folk songs he had been collecting, he must have felt all too justified in interpolating them in the collection. This was how *Canti albanesi* took shape. After some time he decided to set apart his own compositions, which in the meantime had grown considerably in number. He ordered the love poems and some cognate compositions into one section (entitled most likely "Strofat e Milosaut") while disposing of the rest, a sequence of episodes derived from heroic rhapsodies, into another section, "Strofat e Serafinës," in which a princess first tells of her forfeited love and then relates how Albania came to lose her freedom.

The "Strofe" marks the passage from De Rada's burgeoning poetry in *Canti albanesi* not only to the full-blown flower which is *Milosao*, but also to his subsequent works. For if the "Strofe" is, with respect to its first section, the matrix of *Milosao*, it is, with respect to its second section, the matrix of *Serafina* and *Scanderbegu*" alike. *Scanderbegu* grows in great

---

[40] "Sjellësh ti nj'ushtër fanëmirë / Të na hapinj këta rehe / Lefteris çë buartim."

[41] "Trimit çë ti mirr të bilën / Ajo e piksi për spërvjer / Natën çë të hapnej, / Nj'ushtër kûr të qellënej."

part from *Serafina* by mere proliferation while *Uno Specchio di umano transito* is the result of the combination of both. From *Scanderbegu* derives, by reduction, *La Caduta della Reggia d'Albania*. We can then say that almost the whole of De Rada's work is contained *in nuce* in the "Strofe." The genesis is an orthogenesis. A love experience became the bright spot, a sort of focus, around which the nebulous world of national traditions began to gravitate until it organized itself loosely into *Milosao*. What was left out from that work found a *modus existendi* in the form of a constellation — that was *Serafina* — which later expanded in a never-ending process. One can tell from looking at the "Strofe" the reason for De Rada's impotence in organizing his poetic material. The reason is that his mind is paralogical. Paralogical mind is seen best at work in folk songs and tales in which the real and the fantastic are often confused. The fact that De Rada was never able to extricate his poetry from the filaments of the folkloristic cobweb in which it originated is indication that his mind felt quite at home in the world of popular mythology. An example will illustrate this. In Canto XXVII of *Milosao* a little girl is shown complaining of the cruelty of her step-mother. The canto has no logical connection with the rest and resists all attempts to make it fit within the poem's framework. The "Proto-Serafina" provides an answer. Song V there presents Serafina lost in love memories that are obviated by the remembrance of a folk tale in which a step-mother fixes a hat pin in her step-daughter's head who then becomes a dove. Serafina wishes to be such a dove in order to fly to her lover, the analogy being that her husband is as cruel as the step-mother in question. We realize that the step-mother episode in *Milosao* is a residue from the "Proto-Serafina," but we fail to understand the logic of its use. The use is paralogical. The last line in Canto XXVII, "How much longer do I have to live?" expresses literally the little girl's despair, but analogically and vicariously, the hero's own despair resulting in a longing for death. Since only by dying will Milosao be able to reach his beloved dead wife, he wishes to die like Serafina who wants to reach her lover. The analogies are logically faulty in both cases, but by juxtaposing them, a conclusion is reached which in a way makes sense.

Assuming now that the "Proto-Milosao" is essentially a love poem in which politics is either absent or inconspicuous, the nationalistic ingredient in *Milosao* is the result of superimposing the "Proto-Serafina" on the "Proto-Milosao". Another example will show how this came about. In Canto XXVIII of *Milosao*, the hero calls his dead wife a "stranger" who divided him from his mother. "Mother" stands here for "motherland", as suggested by another passage in that canto in which the hero is shown as having frustrated his Lady mother's hope to see him lead

the national war of liberation. The symbolic meaning of "mother" in the sense indicated above is made explicit in a passage in Song IV of the "Proto-Serafina". There "the Lord's son" is shown having a dream in which his mother reproaches him for his love for the "strangers' daughter" while neglecting his patriotic duty : "Our mountains are powerless, / they are not defended piously."[42] The situation is the same in both poems, and so is the language, with negligible variations. Clearly, the political Canto XXVIII in *Milosao* is a development of Song IV in the "Proto-Serafina".

A third example tells how the "Strofe" is instrumental in elucidating the darker spots in *Milosao*. Canto V there begins with the following lines : "White ships appeared, /looked and vanished./ The day of Albania has come."[43] Which are the ships referred to in these lines? The poem's temporal framework, which is the beginning of the 15th century according to *Milosao's* second edition (the 1836 edition does not specify the period within that century) would suggest that the ships in question are Venetian rather than Turkish, since it was Venice who held such Albanian cities as Scutari, Dulcigno and Alessio at the time. That the enemy is the Turks, and not the Venetians, can be inferred only by reference to the "Proto-Serafina's" text where the Turkish army is shown invading Albania — *Milosao* never mentions the name of the invader. Furthermore, the "Proto-Serafina's" last cantos make it clear that the Albanians have a fleet of their own under Rodhavani's command. If so, it would seem that Albania's fate will have to be decided in naval battle first. But nowhere in *Milosao* is an Albanian fleet specifically mentioned while a (Turkish) fleet appears only in Canto V, another residue of the "Proto-Serafina's" superimposition on the "Proto-Milosao." The difference between the two texts under consideration measures the author's political evolution during the period dividing the two. To the young man who had just graduated from the S. Adriano Albano-Greek College and was collecting folk songs most of which had originated in Morea's seaports (Coron, Modon, Nauplia) inhabited in great part by Albanians,[44] Albanian and Greek were the two facets of the same coin in the period he wrote the "Strofe." Two years later, when he was preparing *Milosao* for publication, he could make a distinction between the two nationalities.

---

[42] "Malet anë janë pa fuqí E së ruhen me lipisí."

[43] "Zbardhëtin anizit, Ruatin, pran'u shchëtin. Erdh dita e Arbërit."

[44] The "Proto-Serafina" was written a few years after Greece won her independence, following a strenuous war in which the Albanian ships and sailors from Hydra played a very important part, a historical fact which De Rada certainly knew — Canto XV of *Milosao* includes the story of a woman from Hydra.

Consequently, the *locus* of resistance moves from Southern to Northern Albania in *Milosao* while the decisive battle shifts from sea to land. Milosao dies in a battle which takes place not far from Scutari — in the very battle for Scutari, according to *Scanderbegu*, where the hero reappears.

This brings us to a consideration of the poetic characters' evolution in De Rada's works. Here again the "Strofe's" function as a matrix is paramount. Three couples are particularly important: Milosao and his wife, Rodhavani and Fjaleva, Vortani and Serafina. Fjaleva is replaced by Paraile in *Scanderbegu* while Vortani evolves into Bosdari in *Serafina*. He together with Rodhavani and Milosao constitute De Rada's masculine triad. We have seen that Milosao and Rodhavani are the chief characters in the "Strofe", the former as a consummate lover, the second as the great warrior. The two heros complement each other while being in many ways opposed. An attempt to resolve their complementarity in unity is made in *Milosao* where some of Rodhavani's prerogatives are attributed to his friend. They alter his lover's nature without really making him a leader. The alteration is complete in the case of Cologrea's daughter, who in Milosao's second edition is hardly recognizable because the author confuses her with Gavrila, the dominant figure in *Scanderbegu's* Book V, in which De Rada has portrayed his love for the Neapolitan Countess Gabriella Spiriti. Radhovani and Milosao reappear in *Scanderbegu* (Book I, Canto V) in an episode which was first drafted in 1838, *i.e.* only two years after *Milosao's* publication. But in *Scanderbegu* Milosao coincides with the son of Fuha whereas in the "Strofe" the two characters are kept distinct. The reappearance of Rodhavani and Milosao (the son of Fuha) as leaders of the Albanian army in *Scanderbegu* marks a return to the position of the "Strofe", where the two are seen together as friends. Milosao backs Rodhavani in the episode mentioned above, which is about the "discord" arising between the Albanian and the Venetian allies after Rodhavani has killed the Doge's son who attempted Paraile's honor, Rodhavani's fiancée. [45] This is exactly the same situation we saw in Song XXI of the "Proto-Serafina", where the girl's name is Fjaleva instead. Fjaleva is the heroine of a homonymous episode ("Fjaleve"), which appears as the last canto in the incomplete and unpublished 1839 edition of *Serafina*. [46] The romance of Rodhavani and Paraile has been amply developed in *Specchio* (Book III, Story II), in which Cologrea's daughter reappears, now as a devoted wife (she is waiting for Rodhavani to recommend her

---

[45] Paraile is a name very similar to Braile, the maiden name of De Rada's mother while Radhavani, we recall, includes his very name.

[46] The manuscript of the Fjaleva episode in the Albansk Samling must have been written shortly after the "Strofe", considering that the phonemic system in both manuscripts is the same.

husband to his care). Milosao and Rodhavani are the Albanian Dioscuri in a later episode of *Scanderbegu* (Book I, Canto VII), whose first draft is of 1852. The "Battle" episode is about the battle for Scutari fought between the Venetians and the Turks in 1478, an important date in Albanian history, marking the country's definitive occupation by the Turks. After Scutari's fall, a new wave of emigration began which took many Albanians to Italy — they were preceded there by the Madonna of Scutari, according to a legend which De Rada recounts in the episode. But he antedates the historical battle by sixty years while making the pair Rodhavani-Milosao the symbol of Albania's resistance at a time when the Turks had hardly set foot in Albania. Apparently, De Rada felt bound by historical dates even less than by physical laws in dealing with his characters who, phoenix-like, die and resuscitate at will and can also stride back and forth in time, let alone in space, covering impossible distances. [47] We also note that not all of his major characters undergo alterations and changes. Serafina and Rodhavani remain remarkably true to their initial conception throughout their continuous wanderings from one work to another. The invention and development of characters in De Rada's works seem to obey a certain rule : solidity and constancy are features of characters who can overcome passion whereas passionate characters are fluid. De Rada identifies with both, but eventually he sides with the former. The conflict between duty and passion has, therefore, a moralistic solution, to which contribute his Christian background, one the one hand, [48] and his Albanian origin, on the other. [49]. The main factor, however, is his stern basically stoical moral consciousness, which feels naturally bound to reverence the solid and the permanent as against the transient and the changeable. Such a contrast of values resulting in a dichotomy of characters is already apparent in the "Strofe", whose first section seems to portray — judging from what is found in *Milosao* — sensual love whereas its second section is a tribute to filial piety and conjugal devotion (Serafina's case) as well as patriotism and heroism (Rodhavani's case). We realize now the meaning of "double lyrical narrative." The phrase almost certainly refers to the "Strofe's" binary division.

---

[47] In Song XI of the "Proto-Serafina", Miloshini leaves Arta, in Epirus, in the evening to reach Dukagjini, in Northern Albania, at dawn.

[48] In *Auto.*, Book I, p. 3, he boasts of the "levitic lineage" of his family which includes many generations of priests.

[49] The contrast between the modesty and restraint of the Albanian villagers and the corrupt mores of the strangers, be they Turks or Italians, living in large cities, is a leitmotif in De Rada's works.

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST (JUILLET 1972 — JUIN 1973)

I. Etudes achevées en 1972 : Mustafa MEHMET, *Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie (1560—1576)*, tome IV ; Aurelian PETRE, *Contributions archéologiques à la migration des peuples au Bas-Danube. La nécropole du haut Moyen-Age de Béroé* ; Elena SCĂRLĂTOIU, *Eléments romains dans les langues balkaniques (la langue serbo-croate)* ; Elena SIUPIUR, *La société roumaine et la littérature bulgare du XIX^e^ siècle* ; Val. Al. GEORGESCU, Emanuela POPESCU, *Les sources juridiques post-byzantines. La législation urbaine en Valachie* (édition critique).

II. Séances mensuelles de communications : D. DELETANT (Angleterre), *Un manuscrit ignoré du chroniqueur Michel Moxa* ; P. SUGAR (EUA), *Les recherches américaines d'histoire sud-est européenne* ; E. STĂNESCU, *Les Vlaques vers le milieu du XI^e^ siècle et la crise contemporaine de Byzance* ; A. PIPPIDI, *Contributions à l'étude des lois de la guerre au Moyen-Age; La condition des prisonniers de guerre* ; T. TEOTEOI, *La conception de Jean VI Cantacuzène de l'Etat byzantin* ; R. LĂZĂRESCU, *Quelques remarques sur les Vlaques ὁδῖται dans l'œuvre de Skilitzès* ; Anne PENNINGTON (Angleterre), *Un lot de manuscrits de musique religieuse du XVI^e^ siècle. L'école de Putna* ; Zamfira MIHAIL, *La terminologie du logement paysan dans le Sud-Est de l'Europe. Etude d'ethnographie linguistique.*

III. Une remarquable manifestation scientifique patronnée par notre Institut a été la séance commémorative du vingtcinquième anniversaire de la République (décembre 1972). Les communications suivantes ont été présentées à cette occasion : Val. Al. GEORGESCU, *L'originalité du processus structural du pouvoir étatique dans les pays roumains (XIV^e^—XVIII^e^ siècles)* ; N. Ș. TANAȘOCA, *Les sources byzantines du peuple roumain;* I. MATEI, Cornelia DANIELOPOLU, C. IORDAN-SIMA, St. VÎLCU, *Eclosion de l'idée de République dans le Sud-Est de l'Europe;* AL. DUȚU, *L'humanisme et l'esprit républicain dans l'histoire de la culture* ; V. CÂNDEA, *25 ans de recherches d'histoire des idées.*

Signalons dans la même série de manifestations commémoratives le symposion organisé par l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest en collaboration avec notre Institut à l'occasion du tri-centenaire de Démètre Cantemir, l'érudit roumain de réputation européenne. A notre grand regret, vu le manque d'espace, nous devons nous borner à ne mentionner ici que les communications présentées par les chercheurs de notre propre Institut et visant à mettre en lumière divers aspects inédits de l'activité de ce prince doublé d'un savant. Retenons donc les exposés de : AL. DUȚU, *L'œuvre de Démètre Cantemir dans la culture roumaine moderne* ; I. MATEI, *Démètre Cantemir et les savants turcs d'Istanbul ;* A. PIPPIDI, *La proclamation de Démètre Cantemir de 1711.*

Dans le même ordre d'idées, mentionnons de la série des « Soirées balkaniques » — dont la tradition s'est maintenue au cours de l'année 1972—1973 — celle consacrée à l'évocation d'Istanbul du temps de Démètre Cantemir.

IV. Un autre aspect de l'activité des représentants de notre Institut, que nous évoquerons ici, concerne leur participation à diverses manifestations scientifiques internationales. Leur agenda s'avère bien rempli sous ce rapport également, à commencer par le directeur de l'Institut, le professeur Mihai Berza, qui, dans l'intervalle prévu a pris une part active à plusieurs réunions de travail et consultations destinées à régler l'activité des grands organismes internationaux dont il est membre. Enumérons-les brièvement : travaux du Comité international de l'AIESEE (Sofia, juillet 1972) ; 20^e^ anniversaire de la Südosteuropa Gesellschaft de Munich (décembre 1972), à l'occasion duquel il a été élu membre correspondant de ladite société ; consultations d'experts à l'UNESCO (16—17 avril 1973, à Paris), en vue de l'organisation d'un colloque international et interdisciplinaire de l'AIESEE en octobre 1973 à Istanbul, sur le thème « Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales — XVI^e^—XIX^e^ siècles »; réunion du Bureau du CISH (Barcelone et Madrid, 21—28 avril 1973) avec à l'ordre du jour les questions liées à l'organisation du Congrès international des Sciences historiques (San Francisco 1975) et de sa thématique. Enfin, dans sa double qualité de vice-président de l'Association Internationale des Etudes Byzantines et de représentant du Comité national roumain d'études byzantines, le professeur M. Berza accompagné de M. E. Stănescu, maître de conférence à l'Université de Bucarest ont participé à la réunion du Comité de l'AIEB organisée au mois de mai dernier à Chio, dans le but de préparer le programme du XV^e^ Congrès des études byzantines prévu pour septembre 1976 en Chypre. Tout récemment, les 26—28 juin 1973, a eu lieu à Sofia la première séance commune de la Commission mixte roumano-bulgare d'histoire ; la Roumanie y a été représentée par le professeur Mihai Berza, MM. C. N. Velichi, maître de conférences à l'Université de Bucarest, et P. Cernovodeanu, maître de recherches à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest.

A Szekesfehervár, dans le cadre d'une rencontre internationale pour l'histoire des anciens états généraux (septembre 1972), le professeur Eugen Stănescu a donné un exposé sur *La lutte pour une charte des libertés aristocratiques en Moldavie et Valachie au XVII^e^ siècle*. Dans l'intervalle novembre 1972 — janvier 1973, le même a donné un cycle de leçons en France et en République Fédérale d'Allemagne ; à la Sorbonne, il a traité de *La géographie ethnique de la Péninsule Balkanique*, et ensuite de *La géographie historique* de la même région à l'Ecole Pratique de Hautes Etudes. A l'Université de Paris VII (Vincennes), il a donné la conférence *Les assises médiévales de la conscience nationale du point de vue de l'histoire universelle* et à l'Université de Toulouse, il a parlé des *Recherches roumaines relatives au Bas-Danube à l'époque byzantine*. A Munster, il a parlé des *Etudes byzantines en Roumanie au cours de la dernière vingtaine d'années* et à Mayence, des *Recherches du Moyen-Age roumain. Le bilan des résultats dans le cadre des problèmes fondamentaux*.

Tout récemment, l'Université de Clermont-Ferrand a accordé le titre de docteur honoris causa au professeur Val. Al Georgescu, qui a présenté plusieurs exposés au congrès de la Société de l'histoire du droit, tenu dans cette ville, et à celui de la Société Jean Bodin de Strasbourg. Dans l'intervalle juillet-septembre, le professeur Val. Al. Georgescu a travaillé en qualité de membre associé de l'Institut Max Plank pour l'Histoire du droit européen, étant choisi comme coordonnateur, pour le Sud-Est de l'Europe, des travaux du VII^e^ tome du Manuel d'histoire du droit européen élaboré par ledit institut allemand. Cette année, le professeur Val. Al. Georgescu a donné un cours à la Faculté de droit et des sciences économiques de Nice, portant sur *La pensée et la technique juridique dans l'Antiquité*.

Un autre chercheur de notre Institut, Vlad Georgescu, a donné durant un semestre un cours d'*Introduction à l'histoire de la civilisation moderne roumaine et sud-est européenne*,

à la chaire « Nicolas Iorga » de l'Université Columbia (New York). Il a poursuivi en outre une tournée de conférences aux universités de Colorado, Berkeley, Harvard et Washington, traitant entre autres de l'*Absolutisme éclairé dans le Sud-Est de l'Europe*, *L'idée d'Europe et le sentiment du modernisme*.

Grâce à une subvention du British Council, M. Alexandru Duţu a participé au XII[e] Congrès de la Fédération Internationale pour les Langues et les Littératures Modernes, tenu à Cambridge les 20 26 août 1972. Notons aussi la présence de M. Virgil Cândea au colloque international « Byzance après Byzance et l'Occident » organisé à Senant (France) les 6 8 septembre 1972, ainsi que la participation de M. Adrian Fochi au colloque de la Commission de Folklore sud-est européen de l'AIESEE organisé en septembre 1972 à Cépelare (Bulgarie) sur le thème *La chanson épique dans le Sud-Est de l'Europe* ; à l'occasion d'un voyage d'étude en Bulgarie effectué vers la même époque, A. Fochi a procédé à des recherches sur les sujets et les motifs communs du folklore roumain et bulgare ; enfin, il a envoyé une communication sur le *Caractère paysan de la chanson épique roumaine* à la rencontre de Harvard organisée en mai 1973 sur le thème : *Qu' est-ce que c'est que le village et la communauté villageoise dans le Sud-Est de l'Europe ?*

Pour finir, signalons aussi que trois de nos collègues ont bénéficié de bourses d'études à l'étranger. C'est le cas de M[me] Olga Cicanci, qui pendant trois mois passés en Grèce a exploré les bibliothèques et les archives d'Athènes, Salonique et Kozani à la recherche de documents concernant l'histoire du néohellénisme et de ses liens économiques, politiques et culturels avec les pays roumains aux XVI[e]—XVIII[e] siècles. De leur côté, M[mes] Eugenia Ioan et Emanuela Popescu ont suivi des cours d'été, la première à Ohrid-Skoplié, sur la langue, la littérature et la culture macédoniennes, la seconde à Poitiers, organisés par le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (3—28 juillet 1972).

Outre les trois spécialistes étrangers qui ont donné des communications à nos séances mensuelles, notre Institut a reçu de nombreux visiteurs dans tout ce laps de temps. Afin d'éviter le risque des omissions (involontaires sans doute mais toujours regrettables), nous avons choisi d'énumérer les pays auxquels appartenaient ces hôtes de marque : République Fédérale d'Allemagne, Angleterre, Bulgarie, Canada, Etats-Unis d'Amérique, France, Finlande, Grèce, Hongrie, Mexique, Suisse, Tchécoslovaquie, Tunisie, Yougoslavie.

Anca Iancu

PAUL CERNOVODEANU, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^e et XVIII^e siècles (I–V)*, « Revue roumaine d'histoire », 4, 1970, p. 677–697 ; 2, 1971, p. 293–312 ; 4, 1971, p. 705–728 ; 1, 1972, p. 53–77 ; 1, 1974 (sous presse).

Cette ample monographie sur un sujet que l'historiographie roumaine n'avait étudié qu'en partie, traite uniquement de la littérature en langue roumaine qui fit son apparition au XVII^e siècle. L'auteur ne manque pas de préciser que l'intérêt manifesté dans l'historiographie slavo-roumaine dès le XV^e et le XVI^e siècle envers l'histoire universelle, a déjà formé l'objet de recherches très poussées dues à Emil Turdeanu, Damian P. Bogdan, Anton Balotă, P. P. Panaitescu, A. V. Boldur, Ion Radu Mircea, Gh. Mihăilă, N. Stoicescu, etc.

L'époque choisie (XVII^e–XVIII^e siècles) est celle d'une crise de structure de la société féodale roumaine qui, sous la domination turco-phanariote connaît les débuts d'un régime nouveau, par les progrès de certains éléments précapitalistes qui font leur apparition en Moldavie, en Valachie et en Transylvanie. L'enquête poursuit, à travers les différentes étapes historiques, l'évolution de l'intérêt pour l'histoire universelle manifesté par les érudits roumains, depuis les formes primitives des récits relatifs à d'importants événements extérieurs qu'on trouve dans les chroniques internes, jusqu'aux traductions des grands ouvrages d'histoire universelle et même à des écrits originaux rédigés par ces érudits.

Si au XVII^e siècle, les chronographies traduites du néogrec, du slavon et du russe sont encore empreintes de l'atmosphère superstitieuse et du déterminisme religieux qui étaient propres à la culture féodale, ces écrits ne manquent pourtant pas d'intérêt. Par leurs accents protestataires à l'adresse des Turcs ils annoncent la littérature antiottomane du siècle suivant. Citons parmi les plus intéressants, la Chronographie du moine Mihail Moxa (composée vers 1620), ayant à l'origine une version médio-bulgare de la chronique byzantine de Constantin Manassès, celle attribuée à l'érudit serbe Pâcome, traduite du russe, ou bien — à la fin du XVII^e siècle — les traductions roumaines des œuvres grecques connues dans les versions de Dorothée de Monembasie (1684) et de Mathieu Cigalas de Chypre (avant 1687). A la même époque, une seconde catégorie d'ouvrages reflétant l'intérêt pour l'histoire universelle est représentée par la transposition en langue roumaine des « Histoires » d'Hérodote et des « Vies parallèles » de Plutarque en néogrec, l'emploi fait par Miron Costin d'un texte de Lorenz Toppeltin, ainsi que la Chronique de Georges Brancovici et la Chronique de Kiev. Ces deux dernières ont été écrites à des moments très différents, la première se rattachant à la politique de Șerban Cantacuzino de rapprochement des Habsbourg, en vue de secouer le joug ottoman, tandis que la seconde marque une réaction contre le prosélytisme catholique de l'Empire, qui poussait nos pays à se tourner vers la Russie de Pierre le Grand, de laquelle les reliait une même communion de confession religieuse.

Voilà tracées — dès le XVII^e siècle — les coordonnées sur lesquelles allaient se situer au siècle suivant les préoccupations des Roumains en matière d'histoire universelle. Si dans

cette première étape l'auteur n'a pu signaler que certains progrès de l'érudition et de l'esprit critique des auteurs, sur la toile de fond d'une mentalité féodale, toute autre sera la situation à l'étape suivante.

Sous l'influence des Lumières, à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, un processus de laïcisation de la culture roumaine allait se faire sentir dans ce domaine aussi. L'épanouissement des sciences a fait de l'histoire une discipline autonome qui acquiert un contenu distinct et une méthode propre d'investigation. Le déterminisme religieux fait place aux explications rationnelles. Les thèmes d'histoire universelle sont abordés dans un esprit scientifique nouveau, que renforce le contact toujours plus fréquent des intellectuels roumains avec la culture occidentale. L'intérêt pour l'histoire universelle s'élargit. Le Schisme, la chute de Byzance, l'ascension et le déclin de l'Empire ottoman, la guerre nordique, la guerre de succession aux trônes de la Pologne et de l'Autriche, les événements de la grande Révolution française, aussi bien que les découvertes géographiques, l'Extrême-Orient et le continent américain, tout devient objet de curiosité historique pour nos anciens érudits. Si elle se manifeste moins par des études originales, mais surtout par des traductions et des adaptations, ses conséquences n'en sont pas moindres sur l'évolution des idées. Avec une méthode rigoureuse, l'auteur définit des courants idéologiques, classe les différents types d'ouvrages, identifie des auteurs et des traducteurs, compare les versions, tout en tenant constamment compte des circonstances historiques qui en ont facilité l'apparition. Et pour compléter ce sondage de mentalité, il ne se contente pas d'expliquer les causes et d'analyser le contenu des écrits et leur circulation, mais en soupèse aussi la portée, en s'arrêtant aux différentes catégories de lecteurs qui marquent cet essor culturel. Si seuls les représentants de la grande noblesse et du haut clergé bénéficiaient des valeurs spirituelles, au XVII^e et au début du XVIII^e siècle, à partir du milieu du XVIII^e siècle et jusqu'aux premières décennies du XIX^e, tout un monde de copistes, scribes, petits nobles, habitants des bourgades, maîtres d'école, chantres ou commerçants allaient constituer un cercle de lecteurs de plus en plus large auxquels s'adressaient ces ouvrages. Précisons aussi, qu'à part le cadre historique des « préoccupations pour l'histoire universelle », le cadre général de la culture roumaine y est également présent, ce qui contribue à une meilleure compréhension du phénomène étudié.

En s'occupant en premier lieu de la Valachie et de la Moldavie, l'auteur s'arrête longuement sur l'influence positive des Lumières de facture française de nuance radicale, qui avaient pénétré dans ces pays d'abord par les filières néogrecque et russe. Il note la richesse des contacts établis avec la France dans les milieux phanariotes, par les cours de français introduits dans les écoles grecques de ces pays, par l'élaboration de manuels et dictionnaires, par les bibliothèques personnelles et l'afflux des journaux étrangers. Dans ce sens, les princes phanariotes nous apparaissent en tant que « promoteurs de l'influence française ». D'autres voies par lesquelles l'influence française s'est fait sentir dans la culture roumaine sont également signalées par l'auteur, comme par exemple, le rôle des officiers des armées d'occupation russes, qui facilitèrent aussi la circulation des publications françaises en Moldavie, la création des consulats russes à Bucarest et à Jassy, le prosélytisme des émissaires de la révolution française, des émigrants polonais et des représentants de la bourgeosie grecque, particulièrement efficaces dans la diffusion des idées révolutionnaires. La contribution de ces derniers à la création d'une mentalité laïque progressiste dans les cultures grecque et roumaine est dûment soulignée par l'auteur.

Parmi les exemples les plus représentatifs choisis pour illustrer la littérature antiottomane, notons les traductions roumaines de l'œuvre d'Antoine Katiphoros sur la vie de Pierre le Grand, de l'opuscule « Catherine II ou l'Histoire abrégée de l'Empire des Russes » d'après une version grecque éditée à Vienne, de la « Supplique » de Giovani del Turco, des célèbres pamphlets antiottomans de Voltaire et de son *Histoire de Charles XII*. Toute une série de traductions roumaines de l'époque se rattachent au courant initié par les milieux russes sur les thèmes de

la destruction de Jérusalem par les Romains et de la Conquête de Constantinople par les Turcs, qui devaient agir comme « stimulants idéologiques » de la lutte menée contre l'Empire ottoman. A ce propos, P. Cernovodeanu dresse un véritable inventaire raisonné des copies et des variantes du recueil russe qui réunissait les textes de Flavius Josèphe et de Nestor-Iskander. Commanditaires, copistes et lieux de diffusion y sont amplement énumérés ; mention est faite aussi des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine qui les renferment. Si certains textes — comme la traduction de Jérémie Cacavela du Siège de Vienne ou le récit des glorieux faits d'armes de Georges Castriote — sont consacrés aux défaites turques, d'autres, au contraire, tendent à souligner la puissance militaire des Ottomans, afin d'avertir les lecteurs d'un danger encore redoutable. C'est le cas de la Chronique de l'expédition des Turcs en Morée, attribuée à Const. Dioikites. Un ouvrage tel que l'*Histoire des tout-puissants sultans ottomans* du grand trésorier Ienache Văcărescu, qui emploie les chroniques turques, en les confrontant avec les sources byzantines et européennes et en mettant aussi à profit des documents de ses propres archives, offre une vue plus ample des événements. Pourtant, l'auteur remarque à juste titre que sa valeur est diminuée par l'esprit d'obédience envers la Porte ottomane qui s'en dégage. Un abrégé d'histoire générale de J. A. Remer est la première synthèse en langue roumaine exposant l'histoire de l'humanité dans un esprit rationaliste, suivie par les traductions des *Eléments d'histoire générale* de l'abbé Millot et de *l'Histoire ancienne* de Charles Rollin — d'après la version grecque d'Al. Kanghellarios — de l'*Histoire de l'Amérique* de W. Robertson — d'après une version française et d'une autre, grecque — l'*Histoire du royaume de Bulgarie* de Ludwig Albrecht Gebhardi, pour n'en citer que quelques-unes. Un texte particulièrement intéressant et étroitement rattaché aux événements de la Révolution française est ce pamphlet que l'auteur — se ralliant à l'opinion d'Al. Duţu — attribue à Ionică Tăutu (connu pour son activité politique et sa traduction des *Ruines* de Volney). D'autres traductions roumaines font circuler des extraits d'un discours de Carnot, des œuvres de Voltaire, Dumarsais, Holbach, Dumouriez, Sabatier de Castres, Collin de Plancy, etc. On ne peut qu'être de l'avis de l'auteur en ce qui concerne la contribution de pareils écrits diffusés parmi les membres de la petite noblesse et de la bourgeoisie en devenir, pour la préparation idéologique du mouvement révolutionnaire de 1821 et, plus tard, pour les revendications des nouvelles classes sociales contre les privilèges des boyards.

Dans les deux derniers fascicules de cette importante contribution, de très belles pages sont dédiées à la production littéraire de la Transylvanie. Là où les Roumains étaient privés de tous les droits qu'on accordait aux trois « nations réceptes » (Les Saxons, les Sicules et les Hongrois), un puissant mouvement idéologique et culturel fit son apparition. Il s'agit de l'« Ecole transylvaine », en lutte contre les privilèges nobiliaires et l'inégalité politique et dont les efforts tendaient à réaliser une culture nationale, par le développement de l'enseignement et la diffusion de la culture dans toutes les classes sociales.

Quoique les érudits transylvains aient poursuivi surtout des recherches d'histoire nationale, leurs préoccupations d'histoire universelle sont très nombreuses. C'est en examinant l'activité des centres culturels de Braşov, Sibiu, Blaj et en Hongrie, à Buda, que l'auteur constate l'existence de plusieurs tendances. A part la circulation des chronographies néogrecques, de l'Histoire des Slaves orientaux et des Russes, ou des récits sur la fondation et la prise de Constantinople et des calendriers — catégorie d'écrits que nous avons suivie en Valachie et en Moldavie, « un courant de facture supérieure » est signalé par l'auteur à l'église Saint-Nicolas des Şchei de Braşov. Radu Duma, Ştefan Ioanovici Inaşu, Dimitrie Eustatievici (Grid) ou Gheorghe Lebu sont des auteurs instruits, connaissant le latin, le grec, le slavon et le russe et dont les efforts historiographiques aboutissent même à l'élaboration d'une chronique originale, consacrée à la guerre russo-turque de 1768—1774. L'importance de ce centre culturel—dont les traditions remontent aux XV^e et XVI^e siècles—est mise en lumière en termes éloquents par Paul Cernovodeanu, le premier à signaler d'une manière tellement documentée

le filon russe dans les traductions de Transylvanie. Il reconstitue dans ce but toute une série de livres que l'archiprêtre Eustatie Grid y avait apportés de son voyage à Saint-Petersburg (1743—1744) et qui contribuent à nous expliquer les choix littéraires de l'actif Radu Duma. C'est ainsi que la *Vie de Pierre le Grand*, qu'on avait connue en Valachie et en Moldavie dans la version de Katiphoros, a été traduite par Radu Duma du russe, celui-ci y ajoutant aussi des extraits des chroniqueurs moldaves.

En ce qui concerne l'œuvre historique de l'Ecole transylvaine, notons surtout la présence de *l'Encyclopédie* dans une traduction des *Eléments d'histoire générale* de l'abbé Millot, deux autres ayant pour thème le Concile de Florence et l'histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, dues à Samuel Micu.

De nombreuses brochures destinées à dénigrer le prestige de Napoléon, afin d'enflammer le patriotisme allemand contre les occupants français, trouvent un écho en Transylvanie, sans pour autant empêcher, ainsi que le remarque l'auteur, « la création d'une véritable légende napoléonienne dans nos pays » quelques décennies plus tard. Ces brochures étant généralement anonymes, c'est le mérite de P. Cernovodeanu d'avoir identifié la plupart des prototypes.

Les conclusions de cette étude sont tout aussi convaincantes. Si la production historique roumaine de cette période ne brille pas par l'originalité, elle remplit par contre un rôle particulièrement utile. C'est par ces textes qu'un large cercle de lecteurs appartenant à la bourgeoisie a pris conscience des dimensions du passé de l'humanité. Le contact avec la culture occidentale s'est réalisé « surtout par l'intermédiaire de la langue grecque ». A ce propos, l'auteur distingue avec justesse les aspects positifs des relations de la culture roumaine avec la culture hellénique, des autres aspects, de la politique phanariote dans les Principautés issus de la tendance à « gréciser » la société roumaine au XVIII^{e} siècle. Sont évoqués aussi les liens étroits qui relient l'historiographie roumaine à celle des pays voisins, ceux des Balkans surtout, de la Russie, la Pologne et la Hongrie.

L'importance des résultats atteints par les recherches de Paul Cernovodeanu* serait mieux mise en valeur si l'auteur voulait grouper les études dans un volume qui pourrait récapituler dans les index les riches données qu'il a découvertes.

C. Papacostea-Danielopolu

Elementa ad fontium editiones, XXVII—XXVIII, *Res Polonicae ex Archivo Mediceo Florentiae*, ed. V. Meysztowicz et W. Wyhowska de Andreis, Rome, 1972.

Depuis 1960, l'Institut Historique Polonais de Rome a fait paraître, outre la revue inaugurée en 1954 « Antemurale », dont le titre guerrier rappelle le rôle de la Pologne médiévale dans la résistance contre les Turcs, une collection de documents des XV^{e}—XVII^{e} siècles, concernant l'histoire politique, militaire et religieuse de ce pays. Recueillir ces sources inédites, éparses comme elles le sont à travers l'Europe, c'est le but des recherches laborieuses que la poignée d'érudits rassemblés Via degli Scipioni mènent d'un bon train, malgré les difficultés de l'entreprise. En effet, les circonstances historiques ont fait qu'il n'est pas rare de retrouver des anciens documents polonais en Australie ou en Afrique. Après celles de Rome, de Londres, de Simancas, de Copenhague ou de Parme, le tour des archives de Florence est venu, en augmentant ainsi la série de trois beaux volumes (XXVI—XXVIII). Comme le premier manque encore de nos bibliothèques, force nous a été de nous contenter ici de signaler les deux autres.

* Cette étude a été présentée par Federico Curato, dans la revue, « Il Risorgimento », Milan, XXV, 1973, no. 1, p. 43—44.

Il ne saurait être question d'en résumer fidèlement la substance, trop riche pour un bref compte rendu.

La plupart des renseignements qui nous retiendront ont trait aux pays roumains, théâtre presque permanent des combats entre les Polonais et les Turcs. Aussi, dès la première page, nous lisons la nouvelle, transmise à Florence en novembre 1589, que le beglerbey de Roumélie venait d'entrer en Moldavie, en tête d'une armée s'acheminant vers Kamieniec, tandis que, de leur côté, les Polonais « sono molto inanimiti di rompere la pace et farsi patroni della Moldavia e Valacchia ». Parmi les documents suivants, ceux du 27 mars et du 28 juin 1590 fournissent des détails intéressants sur l'expédition de Hizir-pacha en Podolie, en portant le chiffre des troupes qui occupaient la Moldavie à « nove mila Turchi et quatro mila Janizeri » et en dévoilant le secret de la mission de Bartolomeo Bruti en Pologne, où, venu pour proposer la paix avec la Porte, qui sera conclue le 19 mai, il séjourna jusqu'en septembre. L'émissaire du voïvode moldave Pierre le Boiteux était chargé par celui-ci et par son neveu Mihnea, prince de Valachie, de demander la protection de Zamoyski (« li Principi di Valacchia e Moldavia tengono molto sollecitato il Generale a non perder l'occasione di occupare quelle due provincie, promettendo di mantenere loro la guerra, se il Turco infestassi, quando saranno sotto la corona »). Faute de recevoir l'aide attendue, le parti polonais allait éprouver en 1591, avec l'exil de Pierre, la déposition de Mihnea et l'exécution de Bruti, de très graves pertes, aussi bien dans une principauté que dans l'autre [1].

Dans le recueil viennent ensuite (pp. 18—21) un texte sur l'origine latine des Roumains, daté entre 1590 et 1595, mais qu'on reconnaît aisément pour être un passage des *Annales polonici ab excessu Sigismundi*, œuvre de Stanislas Orzechowski (1554), et deux lettres de Michel le Brave de 1595, déjà publiées par A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, IV, Bucarest, 1932, pp. 241—244. La datation du document no. 175 (p. 40) « post 14 XII 1590 » est évidemment trop vague — la date exacte serait décembre 1594, car il est question des premiers coups portés par Michel aux Turcs de Nicopolis, Brăila, Giurgiu, « Orozcik » (Rusciuc) et « Zurnok », localité déja identifiée avec Cernavoda par N. Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, Bucarest, 1968, p. 138, n. 13, quoiqu'il nous semble qu'il faut y voir Turnu.

Pour l'action de Michel le Brave, plusieurs pièces nouvelles enrichissent la masse, incessamment augmentée, des témoignages contemporains. Tel document nous apprend qu'une ambassade moldave fut reçue par Sigismond III le 22 mars 1595, lorsque déjà le prince Aaron commençait à se détacher de la Pologne pour rechercher une alliance avec l'Empire. Par dessus un fragment de mémoires d'Etienne Bathory, écrits à la troisième personne, étrangement intercalé ici puisque le roi était mort dès 1586, on rejoint une lettre adressée en août 1595 au grand-duc Ferdinand de Toscane qui avait envoyé une centaine de chevaliers au secours du prince de Transylvanie Sigismond Bathory. Ce rapport dépeint, du point de vue polonais, le conflit entre Aaron et Sigismond, qui avait entraîné le remplacement du premier par « Rozwan quidam Ungarus dux », et l'intervention de Zamoyski en Moldavie. Cependant, le discours du chancelier lors du sacre de Jérémie Movilă n'est pas inédit, Iorga l'ayant inclus dans le tome XII de la collection Hurmuzaki, p. 99.

En offrant le trône à Jérémie, qui vainquit et mit à mort son rival, les Polonais déterminaient le retour de la Moldavie sous la domination ottomane. Le mécontentement du pape, de l'empereur et du prince de Transylvanie éclate sans retard comme sans ambiguïté. C'est en réponse aux vertes semonces de l'évêque de Crémone, Cesare Speziano, que le nonce apostolique Germanico Malaspina rédige sa défense pleine d'arguties : « Quando Vostra Signoria Reverendissima mi scriveva : Voi non avete altro da far dal canto vostro che far rompere col

---

[1] On trouvera des indications à ce sujet dans notre article *Quelques drogmans de Constantinople au XVII-e siècle*, Revue des études sud-est européennes, X, 1972, pp. 231—240.

Turco, era ben concetto, santo e facile da esprimere, ma impossibile da porre in esecutione ». On le voit, c'est une véritable apologie de la politique polonaise en Moldavie. En contraste avec le style fuyant et filandreux du prélat italien, on remarque l'éloquence sobre, toute militaire, de Zamoyski. Son mémorandum de 1602 sur la campagne qu'il avait dirigée en Moldavie et en Valachie était déjà connu, grâce à l'édition de Veress, *Documente*, VI, p. 239 (les noms « Udram » et « Murza Delemarck » sont ceux de *trois* capitaines de Michel le Brave : Udrea, Mîrzea et Déli Marko !). Qu'il nous soit permis de compléter nos glanures par deux identifications encore.

Le 8 septembre 1606, Henry Burnel, catholique anglais établi à Sanok, en Pologne, écrivait une lettre à un certain « cavalier Guglielmo », nom qui, selon l'éditeur, dissimulerait Belisario Vinta, secrétaire d'Etat du grand-duc de Toscane, auquel est destinée seulement la traduction italienne de la dépêche. Or, ce « Tonmaso Scielli » à peine rentré de la captivité ottomane, dont Burnel annonce l'arrivée à Naples, n'est autre que le fameux sir Thomas Sherley (1564—1630?), l'auteur du *Discours of the Turkes* (ed. E. Denison Ross, *Camden Miscellany*, XVI, London, 1936). L'aîné des trois frères Sherley, qui furent si curieusement mêlés aux affaires diplomatiques de leur temps, après avoir passé en prison à Constantinople l'intervalle entre août 1603 et décembre 1605, s'était embarqué le 15 février sur un bateau ragusain à destination de Naples, comptant revenir en Angleterre par l'Italie et l'Allemagne. Don Belisario Vinta avait déjà fait la connaissance de son frère, Anthony, lorsque celui-ci s'était arrêté à Florence en 1601, en compagnie d'un ambassadeur du chah de Perse [2].

Dans un rapport du 27 mars 1610 sur le siège de Smolensk, on trouve la nouvelle qu'un cornette écossais de l'armée polonaise a été mortellement blessé: il était « fratello del Dottor Brusci che fu l'anno passato in Cracovia » (p. 323). Peut-être, n'eût-il pas été inutile de signaler qu'il s'agit de l'agent de Jacques I^{er} en Pologne, William Bruce (ou Brussius), personnage à mille ressources, voyageur intrépide, réputé aussi habile au métier des armes que dans la politique et les lettres, qui, de 1595 à 1614, essaya de gagner à son grand projet antiottoman aussi bien les Habsbourg que les protestants de Prague et de Saumur.

Les références aux relations de la Pologne avec les Roumains ne sont pas moins nombreuses au cours du second volume que nous présentons. Elles abondent surtout dans la correspondance d'Alessandro Cilli, informateur attitré des principales cours italiennes, devenu plus tard historien des pays où il était venu chercher fortune. Ses ouvrages, *Historia delle sollevationi di Polonia* et *Historia di Moscovia*, cités jadis par Ranke lui-même, ont fait, ces dernières années, l'objet de plusieurs études. L'une d'elles [3] recoupe et confirme les renseignements fournis par les lettres conservées à Florence. Selon un rapport adressé par Cilli au duc d'Urbin, un ambassadeur « valaque », c'est-a-dire moldave, aurait fait son entrée à Varsovie le 24 juillet 1613. Une autre de ses lettres, éditée cette fois dans le présent recueil, fait savoir, le 18 septembre 1614, que le roi Sigismond avait accepté de rendre au prince de Moldavie la citadelle de Hotin — « il castello di Choccino, tenuto sempre dalli suoi antecessori et che a Sua Maestà non era che di spesa ». Moins d'un mois après, le 11 octobre, arrivaient des envoyés moldaves, porteurs de riches présents, et le 15 ils furent reçus en audience par le chancelier. En même temps, l'autre voïvode roumain, Radu Mihnea, reprenait envers la Pologne l'attitude soumise de son père et de son grand-oncle, qui était aussi celle des Movilă : « comparse un ambasciatore del Vallacho che offerisce la medesima obbedientia et tributo a Sua Maestà che hanno dato i suoi antecessori con mille altri complimenti ». Ces documents attestent, pour une période brève, de meilleurs relations qu'on ne l'aurait supposé entre la Pologne et Etienne Tomşa, prince qu'on a con-

---

[2] Voir A. Lytton Sells, *The Paradise of Travellers. The Italian Influence on Englishmen in the Seventeenth Century*, London, 1964, p. 58.

[3] J. W. Wos, *Per la storia dei rapporti culturali tra Italia e Polonia tra la fine del secolo XVI ed il principio del XVII — la corrispondenza del pistoiese don Alessandro Cilli, "notarius italicus" del re Sigismondo III Vasa, con il duca di Urbino*, Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, classe di lettere e filosofia, serie III, vol. I, 1,Pisa, 1971, p. 181—201.

sidéré souvent comme un ennemi irréductible des Polonais, auxquels il s'est victorieusement opposé en 1612 et 1615. La rétrocession de Hotin était sans doute la conséquence des négociations amorcées une année plus tôt.

La Porte ne voyait pas sans une inquiétude croissante les manœuvres de ses vassaux roumains. Le 21 juillet 1618, des « avvisi » de Moldavie témoignent « che il Tartaro e'l Turco, al numero di 40 mila, si trovavanno vicino a Jasi ». L'expédition de Skender-pacha, provoquée par les incursions des Cosaques, avait aussi le rôle de renforcer l'emprise turque sur les deux pays. On remplaça le prince de Valachie, jugé peu sûr , tandis qu'en Moldavie il était question d'importants travaux de fortification entreprises par les Turcs — « et a questo effetto dicono che habbia condotto seco 20 mila barili di calcina ». Jusqu'en novembre, la menace ne s'était pas encore éloignée des frontières de la Pologne.

En 1620 se retrouveront en présence les troupes ottomanes et polonaises, situation qui s'éclaire par les documents publiés ici. L'exactitude de telles indications sommaires s'est avérée à l'aide des sources déja connues[4]. Nous avons choisi trois de ces « avvisi » qui, avec un certain retard, exposent l'histoire de la crise éclatée en Moldavie avec la révolte de Gaspard Gratiani contre les Turcs. Au moment où le bruit du massacre de Jassy n'était pas encore parvenu en Pologne, on soupçonnait le prince de vouloir se retirer à Hotin, sous la garde de la garnison commandée par Annibale Amati : « Il principe Gratiani ha mandato il meglio che habbi a Nottim (*sic !*) con quattro pezzi d'arteglieria, del quale n'è capitano un figlio degl'Amati, suo segretario, e si crede che habbi pensiero di ritirarsi ancor questo quivi e farsi forte in servizio di questo regno. Gabriel Lastro (*sic !*), Principe della Vallachia, con tutta la sua famiglia, è stato levato e mandato alla Porta, et in luogo suo è stato messo il gia principe di Moldavia Radulo ». Il s'agit évidemment de Gavrilashko Movila, à deux reprises prince de Valachie (août 1616 ; juillet 1618—mai 1620), qui, après sa déposition se réfugia en Transylvanie, y mourant en 1635. Cette nouvelle, envoyée de Cracovie le 3 septembre, sera copiée telle quelle à Venise le 17 octobre, pour l'information du Saint-Père[5]. Sans vouloir établir à tout prix un parallèle avec les autres sources contemporaines, il nous faut relever l'importance des chroniques qui, comme celle des Arméniens de Kamieniec, récemment éditée par E. Schütz, font place dans leur récit au soulèvement de 1620.

Dans des termes assez proches de cette dernière narration, un rapport du 19 septembre s'empresse de consigner l'insurrection de Jassy, qu'une lettre du hetman Stanislas Zolkiewski avait déjà fait connaître : « con lettere del Generale di questo regno de 7 stante, si ha la rotta data il principe Gratiani di Vallachia sotto la citta di Jas a 2300 Turchi, mandati tutti a fil di spada senza perdonarle ad uno, per esser detti venuti per farlo prigione d'ordine del Gran Signore o condurlo alla Porta, ma detto Principe che stava sull'avviso et haveva buone spie, li fece la suddetta burla e si è ritirato dal sopra nominato nostro Generale con 12 mila Vallachi e Moldavi ». En dehors de ce document, les mêmes archives ont conservé une autre narration de ces événements, inédite, sauf erreur (voir p. 115 du volume XXVIII) : « Da confini della Moldavia habbiamo buone nuove, sendosi li nostri impadroniti quasi di tutta quella provincia, come si puo vedere del seguente capitolo d'una lettera scrittaci di Jasse da un amico. Questo Principe nostro di notte tempo scappò della guardia che l'osservava et ando una lega lontano di qui con 200 soldati, suoi fedeli, per riscontrare 40 capigi che venivano di Constantinopoli per farlo prigione et condurlo alla Porta. Et giunti dove esso Gratiani haveva piantato il padiglione, il capo di essi gli messe le mani al petto, dicendogli „Traditore, tu sei prigione del Gran Signore. Il Principe, senza dir altro, gli dette con la mazza ferrata nella testa e se lo messe a' piedi, al qual motivo da suoi soldati furono tagliati a pezzi gli altri 39,

---

[4] Anton Mesrobeanu, *Nuovi contributi sul vaivoda Gaspare Graziani e la guerra turce-polacca del 1621,* Diplomatarium italicum, III, 1934, pp. 126—239.

[5] *Ibid.*, 197, doc. no, XCVII.

et subito furono anco tagliati e pezzi nell'istesso tempo circa 1500 Turchi tra mercantie, soldati, con bottino di 200 mila talleri. Et nell'istesso tempo, l'esercito pollacco entrò in questa provincia, il dominio della quale, con giuramento de popoli, è stato renunziato dal detto Principe alla corona di Pollonia, et ha domandato passaporto per lui et per la sua famiglia. Et hora detto Gratiani si trova nell'esercito pollacco con 2000 soldati a suo soldo, et si dice che Sua Maesta gli dara il detto Principato, et che intanto l'esercito pollacco vi si tratterra per svernarvi. Et forse passera avanti all'assedio d'Andri[anop]oli » ... Est-ce que « l'ami » cité était Giovanni Battista Montalbani, dont nous possédons déjà deux relations avec le même sujet ? On a expliqué les différences visibles entre ces récits par l'absence de Montalbani du camp de Ţuţora [6]. La seconde narration, plus circonstanciée, concorde mieux avec le rapport du 24 septembre reproduit ci-dessus. Peut-être a-t-il eu recours à ce texte plus tard, lorsqu'il rassemblait ses souvenirs et ceux de ses camarades italiens au service de Gratiani, suffisants pour lui permettre de retracer à peu près la biographie de leur ancien maître.

A propos de la guerre polono-turque de 1621, on retiendra avec intérêt la mention des pourparlers engagés par le Crétois italienisé Vevelli, par l'intermé diaire duquel Radu Mihnea obtint un armistice qui devait aboutir à la conclusion de la paix devant Hotin. Les Turcs auraient soupçonné le prince de Valachie, riche d'un million et demi, de vouloir passer dans le camp polonais. Ils projetaient donc de mettre à sa place « il Tomza, molto nemico di questo regno ». Etienne Tomşa reparaît, en effeț, en septembre 1621, dans l'exercice de ses fonctions princières, mais c'est le gouvernement de Moldavie que la Porte lui accorde, ce qui semble prouver une confusion entre Radu Mihnea et le moldave Alexandre Iliaş. Le second règne de Tomşa ne dura que deux ans. Radu lui ayant succédé en 1623, nous croyons que la notice suivante le concerne. Elle est détachée d'une lettre de Giovanni Battista Titi à Curzio Picchena, datée de Cracovie, le 6 août 1624. « A Varsavia si trovava un Ambasciatore del Principe di Vallachia con presenti, offerendo e desiderando bona vicinanza» ...

Andrei Pippidi

ŞTEFAN GIOSU, *Dimitrie Cantemir. Studiu lingvistic*, Bucureşti, Ed. Ştiinţifică 1973, 350 p.

L'histoire de la langue roumaine littéraire a formé récemment l'objet de nombreuses recherches. A la belle synthèse des professeurs A. Rosetti, B. Cazacu et L. Onu, *Istoria limbii române literare* (L'histoire de la langue roumaine littéraire), dont la II^{e} édition revue et augmentée est parue en 1971, se sont ajoutées une série de monographies consacrées à la contribution des différentes personnalités au développement de la langue roumaine littéraire : I. Gheţie, *Opera lingvistică a lui Ion Budai-Deleanu* (L'œuvre linguistique de Ion Budai-Deleanu), Bucarest, 1966 ; C. Poghirc, *B. P. Hasdeu — lingvist şi filolog* (B. P. Hasdeu — linguiste et philologue), Bucarest, 1968 ; A. Nicolescu, *Şcoala ardeleană şi limba română* (L'Ecole transylvaine et la langue roumaine), Bucarest, 1971.

---

[6] Mlle Maria Holban l'a essayé dans son érudit commentaire aux mémoires de Montalbani (*Călători străini despre ţările române*, IV, Bucarest, 1972, pp. 435—435). Voir le texte *ibid.*, pp. 441, 448, 543—545.

Plusieurs études intéressantes ont été consacrées aux particularités stylistiques de l'œuvre de Démètre Cantemir (1673—1723), mais les aspects linguistiques de ses écrits n'ont cependant formé jusqu'à présent l'objet d'aucune recherche exhaustive.

Ştefan Giosu, de l'Université de Iaşi, s'est proposé d'étudier les particularités linguistiques de trois œuvres importantes de D. Cantemir écrites en roumain : *Divanul sau gîlceava înțeleptului cu lumea sau giudețul sufletului cu trupul* (Le débat ou la querelle du sage et du monde ou la dispute de l'âme et du corps), imprimé à Iaşi en 1698, *Istoria ieroglifică* (L'histoire hiéroglyphique), écrite en 1705 et *Hronicul vechimei a romano-moldo-vlahilor* (La chronique des temps anciens des Romano-Moldo-Valaques) écrite au cours des dernières années de sa vie. Quant aux opinions linguistiques de D. Cantemir, elles se reflètent non seulement dans ses écrits rédigés en roumain, mais également dans ses œuvres écrites en latin.

Le volume de Şt. Giosu contient, après une ample introduction, un premier chapitre portant sur les *Préoccupations linguistiques de Cantemir* (p. 35—75). Par la diversité des problèmes abordés et des solutions avancées, Cantemir fait preuve d'un savoir encyclopédique, d'une connaissance approfondie de nombreuses langues, de même que d'un intérêt très poussé pour les problèmes de la philologie, dans l'esprit des humanistes. Quelques problèmes des plus importants sont débattus dans son œuvre :

1° L'origine des langues ou plus exactement du langage, problème qui est demeuré insoluble. Tout en adoptant le point de vue théologique dans l'explication de l'origine du langage, Cantemir admet l'hypothèse selon laquelle certaines langues (par exemple le roumain) se seraient developpées à partir d'autres langues.

2° La nature du langage, à propos de laquelle l'opinion de Cantemir reste valable. Selon sa propre expression, « la parole sans réflexion est vaine », car la parole ne consiste pas uniquement en l'acte d'articuler ; l'articulation est pourvue d'un sens.

3° L'étymologie de certains mots et l'explication de différents termes étrangers, qui attestent l'horizont vaste de Cantemir ; même si les étymologies avancées ne sont pas toujours acceptables, elles contiennent, néanmoins, des suggestions précieuses. Şt. Giosu est le premier à relever que les étymologies doubles proposées par D. Cantemir représentent en fait une sorte « d'étymologie multiple ». Ses remarques concernant certains toponymes roumains peuvent, de nos jours encore, être prises en considération, bien que ses solutions soient amendables, — telle la localisation de la cité Lycostomon (cf. Octavian Iliescu, *La localisation de l'ancien Lycostomon*, « Studii », tome 25, 1972, n° 3, p. 435—462). Dans sa *Descriptio Moldaviae*, Cantemir relève qu'au cours de l'Antiquité les marins appelaient l'actuelle Chilia, située sur le bras nord du Danube, *Lycostomon* « parce qu'elle semble verser les flots à travers une gorge de loup ». Dans sa *Chronique*, il mentionne que l'ancien nom de Chilia était *Lycostomon*, ce qui signifie « gueule de loup » (cf. Giosu, p. 41). De même, les noms des villes daces terminés en *-dava* sont correctement expliqués.

En parlant des Roumains du sud du Danube (Aroumains), Cantemir utilise exclusivement le terme de *cuțovlah* (Coutzovalaque), dont l'étymologie n'est pas encore généralement acceptée. T. Capidan affirme que le terme de *cuțovlah* < gr. κουτζόβλαχος, signifiant « Valaque boiteux », aurait été appliqué aux Roumains du sud par les Grecs, sans préciser dans quelles circonstances. L'explication de Cantemir est fondée sur une affirmation du chroniqueur byzantin Nicolas Choniates, selon lequel le terme en question remonterait au surnom donné au chef des Roumains du sud, Hris, appelé « le petit Valaque » à cause de sa taille ; par la suite tous ses sujets auraient reçu le même surnom.

L'histoire de la langue roumaine a préocupé tout spécialement l'érudit moldave ; la preuve en est fournie par le nombre de ses écrits traitant de cette question. Des arguments scientifiques à l'appui Cantemir, démontre d'une manière convaincante l'origine latine du peuple roumain et de sa langue. Pour ce qui est du territoire où se sont formés le peuple roumain et la langue roumaine, Cantemir le situe au nord du Danube. Cantemir soutient également la

continuité des Roumains en Dacie et l'unité du roumain parlé tant au nord qu'au sud du Danube. Il démontre cette unité par la structure grammaticale commune, idée très avancée pour son époque.

Les écrits en langue roumaine du savant moldave s'inscrivent dans la tendance générale du XVIII^e siècle à l'unification de la langue roumaine littéraire. L'on sait que même dans les œuvres de certains écrivains du XVII^e siècle se retrouvent des éléments linguistiques étrangers au parler de leur province natale, qui ont été relevés dans des études spéciales, mais seulement une étude exhaustive portant sur la langue roumaine de ce siècle permettra de préciser s'il s'agit de tendances isolées ou bien d'une tendance générale à l'unification de la langue roumaine littéraire ; il faudra établir à quel moment exact elles ont commencé à se manifester et quels ont été leurs résultats immédiats. En ce qui concerne l'œuvre de Cantemir, son analyse prouve d'une manière irréfutable qu'il s'agit d'une action consciente, fondée sur la conviction de l'auteur que les Roumains de toutes les provinces apartiennent à la même nationalité. Il renonce à certaines particularités phonétiques et morphologiques moldaves, qu'il considère comme n'étant pas conformes à l'usage « littéraire » et adopte des éléments du parler roumain de toutes les provinces. Son connaissance exceptionnelle de la langue roumaine est mise en évidence par Şt. Giosu dans les chapitres portant sur les *particularités phonétiqes et morphologiques*, de même que dans ceux consacrés aux *éléments archaïques* (p.147—155) et *populaires* (p. 241—274).

Mais ce qui caractérise le mieux l'activité linguistique de Cantemir c'est son dessein de réformer la langue roumaine, afin qu'elle puisse acquérir les possibilités d'expression des langues les plus évolués ; comme tout polyglote, il se rendait compte que l'adoption des mots d'usage international était strictement nécessaire. « Cantemir a compris ce que signifie une langue moderne avant même l'existence des conditions nécessaires pour sa réalisation », affirme Şt. Giosu (p. 156) ; l'évolution ultérieure de la langue roumaine a confirmé ses intentions.

Cantemir a indiqué le grec comme source du lexique scientifique. Il s'est rendu compte que le slavon n'était plus capable de fournir à d'autres langues des termes scientifiques parce que lui-même ne les possédait pas. D'ailleurs, depuis le XVII^e siècle, la pénétration des écrits grecs avait contribué à accélérer le déclin de l'ancienne culture slave dans les pays roumains. Evidemment , l'introduction du roumain dans l'église a constitué l'élément primordial et décisif du remplacement du slavon en tant que langue du culte religieux ; mais dans le procès complexe qui s'est déroulé pendant plus de 100 ans le roumain a eu comme allié la langue grecque.

Cantemir s'est proposé de créer une terminologie scientifique en roumain en se fondant sur l'expérience des autres langues européennes (telles le latin, le polonais, l'italien) qui avaient eu recours en premier lieu au grec. Cependant, dans ses écrits, il a utilisé de nombreux néologismes latins et autres, au fur et à mesure que sa culture, surtout grecque au début, est devenue par la suite, comme l'affirme P. Vaida [1], en premier lieu latine. Şt. Giosu constate que le nombre de mots grecs est plus grand dans l'œuvre de Cantemir que dans celle d'autres lettrés de son temps, et que ces termes sont exclusivement techniques ; une bonne partie des néologismes grecs qu'il utilise a été intégrée dans la langue roumaine moderne. Selon l'inventaire dressé par Şt. Giosu (p. 172—173), 15 termes seulement paraissant dans l'œuvre de Cantemir sont des *hapax legomena*.

En étudiant l'élément savant de l'œuvre de Cantemir, Şt. Giosu a non seulement identifiées les langues dont l'érudit a emprunté les néologismes en question (néogrec et latin, slavon, russe, polonais, italien, allemand et turc), mais a également établi les domaines auxquels appartiennent ces termes : philologie, littérature et esthétique, rhétorique, musique, géographie, mathématiques et technique, terminologie médicale et juridique, lexique politique,

[1] P. Vaida, *Dimitrie Cantemir şi umanismul*, Bucarest, 1972, p. 153.

social et administratif. Il a également étudié les procédés de création lexicale : dérivation, composition et calque linguistique. On regrettera l'absence d'un index des mots d'autant plus indispensable que le travail de Șt. Giosu s'adresse aussi bien aux étudiants de la langue littéraire roumaine qu'aux spécialistes en linguistique comparée.

Zamfira Mihail

ARETHAE, *Scripta minora* recensuit L. G. Westerink, I—II, Teubner, Leipzig, 1968—1972, XXVII, 362 + XX, 287 pp. (Academia Scientiarum Germaniae Berolinensis, Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana).

Arethas, né en 850, fit de brillantes études à Constantinople sous la direction du patriarche Photios (827—893) ; les lectures des classiques de l'Antiquité ont nourri l'esprit de ce remarquable homme de lettres qui fut, pendant une trentaine d'années, de 900 à 932, métropolite de la Césarée de Cappadoce — l'actuelle Kayseri, au sud-est du coude fait par la rivière Hallys, sur le versant septentrional des monts Argée, près du centre de l'Asie Mineure. Avec les villes de Nazianze, Tyane, Tarse et Ancyre, l'ancienne Césarée de Cappadoce faisait partie de ce collier de cités illustres qui avaient donné à la culture hellénique et byzantine des personnalités de tout premier rang.

L'Empire byzantin se rétablissait lentement à la suite des défaites qui lui avaient été infligées en Europe, par les Slaves, et en Asie Mineure, par les Arabes et les populations d'origine turque. Pendant presque un siècle (727—820), la crise de l'iconoclasme avait divisé profondément les esprits et laissé maintes séquelles. Les dirigeants de l'Empire ont essayé de contrecarrer cette dissolution de la doctrine officielle, par une offensive idéologique du côté du monde slave et par la revision des relations avec l'Eglise romaine. L'activité des apôtres slaves Constantin (Cyrille) et Méthode, qui avait débuté en 861, ainsi que l'opposition ferme du patriarche Photios (877—886) contre l'union avec Rome avaient conféré aux problèmes religieux un poids tout particulier dans la politique byzantine. C'est dans ce climat que s'est développé et a travaillé Arethas, le plus fougueux, après Photios, des promoteurs de la renaissance des études classiques à Byzance dans la seconde moitié du IX^{e} siècle et au commencement du X^{e}.

La présente édition publie 82 de ses écrits mineurs, rédigés dans l'intervalle des années 900—925, c'est-à-dire à une époque où l'auteur, âgé de 50 à 75 ans, se trouvait à la tête de l'archevêché de la Césarée de Cappadoce. Trois thèmes majeurs le préoccupent : combattre l'iconoclasme, défendre les décrets des conciles et empêcher l'union avec l'Eglise romaine. Quoique résolue en 820 en faveur des iconodules, la dispute continuait dans certaines régions microasiatiques et enregistrait maints subressauts. Les discussions autour de l'interdiction des troisième et quatrième noces étaient entretenues par les milieux ecclésiastiques qui s'étaient prononcés contre le quatrième mariage de l'empereur Léon VI (886—992). Enfin, l'union avec Rome était considérée par bien de personnalités comme un attentat à la liberté d'action et l'indépendance de l'Eglise byzantine. Toutes ces questions revêtaient une importance vitale pour l'autorité étatique et ne cessaient de troubler les esprits d'un bout à l'autre de l'Empire. Aussi, notre auteur acquérit-il une grande notoriété grâce à sa décision et à sa persévérance, notoriété à laquelle contribuèrent sensiblement son talent et sa culture plurilatérale. Le con-

tenu de son œuvre se nourrissait de lectures variées : poètes antiques tels Homère, Pindare, Eschyle, Euripide, Aristophane ; historiens — Hérodote, Xénophone, Plutarque ; philosophes — Démocrite, Platon, Aristote, Marc-Aurèle ; érudits — Pythagore, Hippocrate, Théophraste, Elien, tous étaient mis à contribution. A ceci s'ajoutait une profonde connaissance de la Bible et de la patristique. De là une richesse d'idées et une variété d'expression dans son argumentation qui faisaient l'enchantement de son public de lecteurs et d'auditeurs. Il ne négligeait pas, non plus, la gnomique dite des « sept sages » ou la sagesse populaire concentrée dans des proverbes et locutions célèbres, dans le genre de : θύραν κωφοῦ κόπτειν « frapper à la porte d'un sourd » (I 147, 15 ; II 81, 22), παλαιούς νεκρούς ἀναμοχλεύειν «(faire sortir les morts de leurs tombes » (II 107, 1), μία χελιδὼν ἔαρ οὐ ποι εῖ « une hirondelle ne fait pas le printemps » (I 175, 16), γνῶθι σαυτὸν « connais-toi toi-même » (II 24, 5), ἰσότης ... ἡ φιλία « l'amitié ça veut dire égalité » (II 171, 23), ἐπὶ γλῶσσαν ἥκει ... τὴν ἐμὴν « je l'ai sur la langue » (I 326, 8), etc. Son style classicisant comporte peu d'éléments latins, mais en revanche il met en valeur un lexique récolté dans la lecture des auteurs antiques. La technique de son expression s'inspire des procédés de la rhétorique : les effets sont recherchés et les situations dramatiques habilement exploitées, alors que son langage est sobre, sans recherche, solennel. Bon nombre de ces pièces ont été destinées d'abord à être lues ; elles attestent chez le pontife qui dirigeait l'une des plus vaste éparchies de l'Empire la conscience de sa responsabilité.

Les écrits imprimés dans le premier volume ne se sont conservés que dans le *codex Mosquensis gr. 305* (XVI[e] siècle) du Musée d'Histoire (l'ancienne bibliothèque du Saint Synode). Ceux réunis dans le deuxième volume figurent dans cinq manuscrits anciens (*Marcianus gr.* 5247 ; *Cosinislae cod.* 1 ; *Parisinus suppl. gr.* 384 ; *Baroccianus p.* 131 et *Vindobonensis phil. gr.* 342), mais, comme ils n'offrent pas de lectures nombreuses ou disparates, la tradition manuscrite demeure convergente. Une tâche très difficile de l'éditeur a été, par contre, le dépistage des sources mises à profit par Arethas, car les lectures de celui-ci étaient d'une extrême abondance. Ce n'est que très rarement que l'éditeur intervient avec des émendations de son propre chef ou suggérées par d'autres savants modernes. Il ne s'agit dans certains cas que d'aspects graphiques : ταύτὰ pour ταῦτα (II 82, 17), ἄν ἄξιος pour ἀνάξιος (II 87, 27), ἅ πᾶσιν pour ἅπασιν (II 92, 12), Σαβῶν pour Σαυῶν (II 101, 22), ἡ pour ἥ (II 109, 1), δέ με τὰ pour δὲ μετὰ (II 111, 15), ὑπὸ κριταῖς pour ὑποκρι ταῖς (II 126, 20). Un index des sources, des proverbes et locutions, des noms propres et des mots difficiles facilite sensiblement la consultation de l'ouvrage.

Arethas mentionne les Bulgares et les Scythes (Σκύθαι II 32, 12), sous-entendant par cette désignation les habitants de la région du Bas-Danube.

Au point de vue du lexique, il convient de constater que quelques éléments orientaux dans le genre de ἀμηρᾶς « émir » (I 233, 1 ; 240, 29), κουράν « coran » et φορκάν « livre religieux » (I 234, 9) l'enrichissaient déjà au X[e] siècle. Leur présence n'a rien d'étonnant dans l'œuvre d'un écrivain vivant au centre de l'Asie Mineure. Par συνωμοσία « l'union sous serment, conjuration », φρατρία « petit groupe social lié par des liens de sang » et φρατριάειν « être étroitement lié par des liens de sang » — termes empruntés aux auteurs antiques — Arethas désignait la société qui lui était contemporaine et s'organisait autour de l'Eglise.

Cette édition s'achève sur un *Index grammaticus* concentré ; il remplace une étude plus ample de la langue de l'auteur.

La parution de ce recueil des écrits mineurs d'Arethas est destinée à faciliter la lecture de l'œuvre de cet humaniste byzantin du commencement du X[e] siècle.

H. Mihăescu

ADRIAN FOCHI, *Recherches comparées de folklore sud-est européen*. Bucarest, 1972, 340 p. + 1 carte

Le sixième tome de la série « Etudes et documents concernant le Sud-Est européen » publiée par les soins de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen a été consacré à l'ouvrage d'Adrian Fochi, *Recherches comparées de folklore sud-est européen*, paru en 1972, à la fin de l'année. L'activité de l'auteur dans le domaine de l'investigation des rapports du folklore roumain avec celui des autres peuples balkaniques est bien connue depuis une dizaine d'années; c'est à son infatigable travail que nous sommes redevables des monographies consacrées à diverses ballades populaires (*Uncheşeii* = « les Vieux »; *Nevasta vîndută* = « l'Epouse vendue »; *Doicin bolnavul* = « Dojčin le malade »; *Cîntecul Plevnei* = « la Chanson de Plevna », etc). comme nous lui sommes également redevables de plusieurs études portant sur l'historique des recherches roumaines relatives au folklore des Balkans. Il serait, par conséquent, à souhaiter qu'Adrian Fochi réunisse dans un volume quelques-uns de ses principaux ouvrages dans ce domaine.

Pour revenir au présent ouvrage, il se compose de deux parties distinctes : les *Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie* (p. 11—199) et *Le motif poétique du « retour du mari » dans le folklore sud-est européen* (*La ballade populaire roumaine « Uncheşeii » et ses parallèles balkaniques*) (p. 201—333). D'emblée on constate les deux intentions de l'auteur : d'une part relever l'activité de ses prédécésseurs roumains dans le domaine du folklore balkanique, d'autre part, de nous offrir un modèle d'étude monographique sur un thème de ballade

Dès le début, l'auteur note que le caractère balkanique du folklore roumain constitue « l'un de ses chapitres les plus spectaculaires et suggestifs ». Néanmoins, les études folkloriques roumaines n'ont démarré en ce sens qu'avec un grand retard et ceci tout d'abord en raison d'une accumulation sans précédent de données non systématisées. En outre, les contributions roumaines sont entrées bien tard dans le circuit international.

Les premières manifestations d'intérêt pour le folklore roumain se placent — comme on le sait — au XVII^e^ siècle, chez les auteurs des chroniques moldaves. La source de cet intérêt ne devait point tarir et dès la première moitié du XIX^e^ siècle un nombre important d'écrivains roumains connaissent le folklore balkanique et relèvent les parallèles qu'il comporte avec le folklore de leur propre pays (c'est le cas d'un Gh. Asachi, M. Kogălniceanu, Gh. Bariţ, G. Sion, T. Cipariu, P. Vasici, etc.). Toutefois, la recherche folklorique balkanique commence à proprement parler en 1861, avec Al. Odobescu qui s'intéresse à « l'écho du Pinde dans les Carpates ». Après lui, l'éminent savant B. P. Hasdeu définira la communauté de folklore balkanique, à la base de laquelle il pose : la langue des Thraces, des circonstances historiques analogues, voire parfois identiques, une série d'institutions communes et ainsi de suite. C'est Hasdeu qui fera la découverte du contenu international et de la forme nationale des thèmes propres au folklore balkanique, en réalisant plusieurs recherches avec l'application de ses principes théoriques. Il procédera aussi à l'étude de certains motifs poétiques et de l'écho éveillé par quelques hauts faits des grandes personnalités historiques roumaines dans le folklore sud-danubien. Les théories de Hasdeu ont été adoptées par d'autres chercheurs du XIX^e^ siècle, parmi lesquels, L. Şăineanu se remarque tout particulièrement.

La deuxième étape de l'étude folklorique comparée en Roumanie débute après 1900 et elle se prolonge jusqu'en 1948. Durant la première phase de cette étape, l'attention est retenue par l'activité de P. Papahagi, G. F. Ciauşanu, D. Marmeliuc, etc. Des parallélismes du folklore balkanique ont été mis au jour, des figures historiques, également présentes dans le folklore roumain et serbe, ont été identifiées par eux.

Mais les résultats les plus importants obtenus par l'étude du folklore balkanique datent sans doute de l'entre-deux-guerres. Le grand historien roumain Nicolas Iorga (personnalité tout particulièrement affectionnée d'Adrian Fochi) accordait une signification spéciale à la communauté sud-est européenne, découverte dans le substratum thraco-illyrien ou dans les analogies révélées par la structure organique des villages dans les divers pays des Balkans. De son côté, D. Caracostea (p. 86—102), auteur des valeureuses monographies des ballades « Lénoré » et « Maître Manolé », note le caractère sud-est européen du folklore roumain, tout en remarquant que « l'originalité d'un peuple se reconnaît à la forme particulière qu'il a donnée à un sujet international ». Les emprunts mutuels entre pays balkaniques dans le domaine du folklore sont constatés aussi par un autre grand folkloriste roumain, O. Densusianu, dont le nom brilla dans l'interlude des deux guerres.

La génération suivante est illustrée par T. Papahagi, Th. Capidan, I. A. Candrea, P. Caraman et Ion Mușlea. Grands linguistes et dialectologues, T. Papahagi (p. 116—125) et Th. Capidan (p. 125—132) explorent l'ethnographie et le folklore macédo-roumains en saisissant quantité de phénomènes communs au fonds balkanique (coutumes et croyances, prose populaire, jeux d'enfants, parémiologie, etc.). Par les contributions de I. A. Candrea, (p. 132—139), le nombre des parallélismes balkaniques dans le domaine des croyances et pratiques médicales augmente sensiblement. Les « colinde », chansons populaires en usage à Noël, ont fait elles aussi l'objet d'une importante monographie rédigée par P. Caraman (p. 139—148), auteur d'une autre monographie de la ballade balkanique du « Maître Manolé » et de deux études : l'une sur « le substratum mythologique des fêtes d'hiver chez les Roumains et les Slaves », l'autre sur « les traditions nuptiales chez les Roumains, Bulgares et Ukrainiens ». Enfin, Ion Mușlea (p. 148—154) s'occupe, entre autres, de la coutume « la mort-noces » dans le folklore balkanique.

Cet historique des préoccupations roumaines concernant l'étude du folklore balkanique s'achève avec la revue des réalisations dues à la génération de folkloristes du dernier quart de siècle, c'est-à-dire de ceux qui travaillèrent après 1948. Les études du folklore balkanique en Roumanie dépassent en envergure durant ledit quart de siècle tout ce qui leur a précédé, d'abord en raison du sensible enrichissement des possibilités de documentation dans ce domaine et ensuite grâce à la fondation (depuis une dizaine d'années) d'un Institut d'études sud-est européennes à Bucarest au programme duquel figure un plan thématique de recherche en ce sens. A l'heure actuelle les recherches ne visent plus seulement le domaine du folklore littéraire : elles se sont élargies de manière à y englober la musique et la chorégraphie de caractère folklorique.

En dehors des thèmes déjà abordés par leurs prédécesseurs, les chercheurs actuels traitent aussi des thèmes inédits ; du fait de cet élargissement de leur horizon, outre les études portant sur des thèmes comme « Lénoré » (T. Trîpcea, Gh. Vrabie, A. Balotă) ou « Maître Manolé » (O. Papadima, M. Pop, I. C. Chițimia, Gh. Vrabie, Lucia Djamo, A. Fochi, etc.), d'autres ballades tout aussi intéressantes seront étudiées par Gh. Vrabie (« Novăceștii »), A. Fochi (« Doïčin le malade », « Retour du mari au mariage de sa femme », « l'Epouse vendue »), etc. A ceci s'ajoutent les travaux de quelques folkloristes contemporains dans le domaine de la musique populaire, qui avant la deuxième guerre mondiale n'a jamais été considérée sous un angle comparatiste. Notons quelques noms : Gh. Ciobanu, qui porta son intérêt sur quelques mélodies rituelles (« Sorcova », « Vergel », « Lăzărel », « Colind ») ou de danse (« Hora », « Sîrba », « Geamparaua »), ainsi que sur plusieurs mélodies communes des Roumains et des Bulgares ; Emilia Comișel avec son étude du rituel nuptial ; George Marcu, attiré par la polyphonie populaire ou T. Alexandru, par les instruments populaires. Dans le domaine de la choré-

graphie populaire, il convient de retenir les études de Boris Chr. Marcu, Anca Giurchescu, Em. Balaci, A. Bucşan.

La deuxième partie du volume est consacrée à l'étude du motif poétique du « *Retour du mari » dans le folklore sud-est européen* (p. 200–333). Un aperçu des résultats obtenus par l'auteur dans sa recherche sur ce thème avait été publié dans la présente revue (t. IV/1966, nos. 3–4, p. 535–574). Mais en reprenant le thème dans ce volume, A. Fochi nous offre une véritable monographie d'un motif dont l'ancienneté remonte à l'époque homérique.

Un nombre de 218 documents roumains sont examinés par l'auteur en rapport avec le thème qu'il se propose d'étudier[1]. Deux types fondamentaux se détachent de l'ensemble constitué par ce matériel : le *type méridional* et le *type septentrional*. Après l'étude morphologique de la version roumaine, A. Fochi procède à l'examen minutieux de chacun de ses moments : A) *La naissance miraculeuse de l'enfant*; B) *Sa croissance miraculeuse*; C) *L'ordre du départ pour l'armée à long terme reçu pendant la célébration des noces*; D) *L'accord des deux époux au sujet de l'attente du retour du mari*; E) *L'attente du retour du mari et le remariage de l'épouse*; F) *Le chagrin du vieux père, son départ des noces de sa bru — il essaie de calmer sa douleur en travaillant un jour férié*; G) *Le retour du mari juste à ce moment-là* : H) *La rencontre du fils avec le père*; I) *Le jeune homme se rend à la noce*; J) *La reconnaissance des deux époux*; K) *Un final*.

L'auteur étend ses investigations sur les modes d'expression littéraire, les structures poétiques de base, la technique de l'oralité, ainsi que les problèmes de la versification. Ce paragraphe s'achève sur un bref exposé des caractères esthétiques propres à la version roumaine.

Ensuite, on passe à la revue des autres versions, revue qui débute avec le matériel bulgare illustré par environ 100 variantes. Très unitaires au point de vue thématique, ces versions offrent une grande variété de formules artistiques. En Yougoslavie, le thème connaît deux types: le type du *départ du héros pour l'armée*, connu par l'auteur en quatre variantes, et le type du *héros réduit à l'esclavage*, dont les variantes sont très nombreuses. La version albanaise comporte elle aussi deux types : *le type italien* et *le type islamique*, ce-dernier passant pour la plus connue des chansons populaires albanaises. Moins connue s'avère en échange la version macédo-roumaine (avec trois variantes seulement). Une situation à part semble avoir été celle de cette chanson dans la version néo-grecque, où le thème « ne peut être séparé de la totalité du cycle compliqué des chansons de la séparation et de la reconnaissance des époux après une longue absence »; l'ensemble se divise en *cycle acritique*, *cycle de contamination* et *cycle de synthèse*.

A. Fochi constate que « le sujet est le seul élément commun à toutes les six versions nationales ... le motif général du „retour du mari aux secondes noces de sa femme". La manière dont ce sujet est interprété du point de vue thématique, aussi bien que le style littéraire, diffèrent substantiellement d'une version à l'autre » (p. 318). L'étude des similitudes et des différences marquées par les versions balkaniques de cette chanson révèle trois phases d'évolution du sujet. La première, montrant le départ du héros pour la cour impériale ou pour

[1] Sans considérer que l'apport de plusieurs autres variantes serait susceptible de modifier les conclusions de l'auteur, nous nous permettons de signaler quelques documents inédits conservés par le Secteur d'ethnographie et de folklore de Cluj : AF—C ms 82, p. 35 : Şerbăneşti—Suceava; ms 168, p. 61 : Băditeşti—Mehedinţi : ms 291, p. 526, p. 75 : Bistriţa—Mehedinţi; ms 532. p. 10 : Valea lui Cîine—Gorj ; ms 1205, p. 38 : Zlătărei—Vîlcea ; ms 1243, p. 1073—1076 ; Pecineaga—Tulcea ; FA 04284 : Băseşti—Maramureş ; 04885—04886 : Feleac—Cluj ; 06777 : Orşova—Mureş ; Mg 365 a : Hovrila—Maramureş : Mg 392 c : Telciu—Bistriţa—Năsăud ; Mg 802 II d : Vingard—Alba ; Mg 1040 c : Păuca—Sibiu ; Mg 1236 c : Mîneci-Ungureni—Prahova ; Mg 1550 b : Urisiul de sus-—Mureş.

l'armée, est fréquente chez les Roumains, les Bulgares, les Yougoslaves et les Albanais ; la deuxième phase, représentée par la formule du héros réduit à l'esclavage, n'est connue que chez les Yougoslaves, les Albanais et les Grecs ; quant à la troisième phase, axée sur le départ du héros à l'étranger pour y gagner sa vie (par le travail, le commerce, etc.), elle appartient presque en exclusivité aux Macédo-Roumains.

Il convient de souligner la compétence dont témoigne l'auteur dans le choix de ses sujets de recherche. Sa conception réaliste et la force analytique de sa pensée, doublées par une exceptionnelle capacité de travail, lui confèrent une place de marque parmi les spécialistes contemporains du folklore roumain.

Ion Taloş

L'index bibliographique du XI^{e} volume (1973) sera publié dans le N^{o} 1 du XII^{e} volume (1974) de cette Revue.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
  - — SÉRIE BEAUX-ARTS
  - — SÉRIE THÉÂTRE — MUSIQUE — CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

VLADIMIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, MIRCEA V. POPA, *Relaţiile comerciale ale Ţării Româneşti cu Peninsula Balcanică 1829–1858* (Les relations commerciales de la Valachie avec la Péninsule Balkanique, 1829–1858), collection « Biblioteca istorică. XXII », 1970, 309 p.

Logofătul RADU GRECEANU, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu Voievod 1688 – 1714* (Histoire du règne du voïévode Constantin Basarab Brancovan 1688–1714). Etude introductive et édition par Aurora Ilieş, 1970, 308 p.

VALENTIN AL. GEORGESCU, EMANUELA POPESCU, *Legislaţia agrară a Ţării Româneşti* (La législation agraire de Valachie 1775–1782), « Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit, VIII », 1970, 244 p.

Nicolae Iorga – istoric al Bizanţului (Nicolae Iorga – historien de Byzance). Recueil d'études édité par Eugen Stănescu, 1971, 252 p.

VLAD GEORGESCU, *Ideile politice şi iluminismul în Principatele române* (Les idées politiques et les Lumières dans les Principautés roumaines), collection « Biblioteca istorică. XXXII », 1972, 226 p.

ALEXANDRU DUŢU, *Cărţile de înţelepciune în cultura română* (Les livres de sagesse dans la culture roumaine), collection « Biblioteca istorică », 1972, 168 p.

Nicolas Iorga – l'homme et l'œuvre, ouvrage collectif édité, par D. M. Pippidi, collection « Bibliotheca Historica Romaniae, monographies. X », 1972, 416 p.

M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, *Nicolae Iorga – a Romanian historian of the Ottoman Empire*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae. Etudes. 40 », 1972.

PAUL CERNOVODEANU, *Societatea românească văzută de călători străini* (secolele XV–XVIII) (La société féodale roumaine vue par les voyageurs – XVe – XVIIIe siècles), collection « Istorie şi civilizaţie. VI », 1973, 273 p.

I. P. Informaţia c. 3440

43 456

Lei 40.–

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII — 1974 • N° 1

Xème Anniversaire de l'AIESEE

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Relations juridiques et économiques

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à « ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
str. Gutenberg, 3 bis, Bucureşti — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII — 1974 N° 1

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII 1974 N° 1

SOMMAIRE

Comptes Rendus

L'AIESEE ET LA COLLABORATION SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE DANS L'ÉTUDE DU SUD-EST EUROPÉEN *

M. BERZA

La fin d'une décennie et le début d'une nouvelle étape dans l'activité d'un organisme scientifique sont toujours occasion de bilans et d'examens des perspectives d'avenir. Si les premiers ne sont pas uniquement destinés à donner satisfaction aux hommes de bonne volonté qui ont œuvré pour la réalisation d'un but commun, les seconds ont moins encore la fonction de créer un état d'euphorie festive. Les uns requièrent autant que les autres, pour s'avérer réellement utiles, une évaluation lucide de l'acquis et du possible, la capacité, donc, de se défendre des illusions et, ajouterais-je, un peu de l'état d'esprit de celui qui procède à un examen de conscience. Je tâcherai de me soumettre à ces règles et si, malgré mon effort, je pécherai par enthousiasme, la faute en sera aux dix années que j'ai passées au sein de l'AIESEE et qui restent pour moi l'une des expériences les plus précieuses de mon existence. Ceci soit dit, sans autrement insister sur les lacunes ou inégalités de mon exposé, dues à la variété des activités de notre Association, dont un petit nombre seulement me sont un peu plus familières.

Aux difficultés qui viennent de la personne de celui qui vous parle s'ajoutent celles qui résident dans la nature même des buts poursuivis par l'AIESEE et, par conséquent, dans celle des résultats atteints durant cette décennie. D'une part, les buts scientifiques, qui sont l'organisation

* Conférence faite dans la séance consacrée au X[e] anniversaire de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen (AIESEE) par le Sudosteuropa-Arbeitskreis der Deutschen Forschungsgemeinschaft, lors de sa réunion annuelle tenue à Passau, du 15 au 17 novembre 1973.

de la collaboration internationale dans le domaine des études sud-est européennes, mais aussi la stimulation de l'intérêt pour ce domaine d'études, la diffusion des méthodes appropriées, la mise en vedette des problèmes les plus urgents, la promotion d'un certain esprit dans la recherche, qui, sans rien sacrifier de la rigueur scientifique, sache la diriger de préférence vers les régions nourissantes de la coopération humaine et des échanges enrichissants pour tous les partenaires en présence. A l'arrière-plan, ou peut-être au premier plan, se trouve un facteur psychologique, difficilement séparable d'ailleurs des buts scientifiques que je viens d'évoquer et qui est la volonté de collaboration. D'une collaboration conçue non seulement comme condition nécessaire de toute réussite scientifique, mais aussi comme participation active à la création d'un climat général d'entente dont l'impératif s'impose à toute conscience qui s'inquiète de l'avenir réservé à notre société. Aux deux plans, les résultats sont difficilement mesurables, dès que l'on sort du rayon d'action directe de l'AIESEE, pour pénétrer dans l'activité générale déployée dans chaque pays. Une analyse de la production scientifique des dix dernières années concernant le Sud-Est de l'Europe, effectuée dans la perspective des orientations de la recherche promues par l'AIESEE, bien qu'hérissée de difficultés, serait, certes, du plus grand intérêt. Le cas est pareil pour ce qui regarde l'esprit de collaboration et les formes nouvelles qu'il prend sous nos yeux.

Il y a, sans doute, une grande difficulté dans toute évaluation de ce genre, qui risque d'en fausser grandement les résultats : attribuer aux mérites de l'AIESEE une partie au moins de ce qui s'est réalisé par un processus normal de croissance, par une conscience plus claire des exigences du travail scientifique. Autrement dit, c'est prêter aux riches ! En fait, la réalité est telle qu'il est difficile de distinguer ce qui porte effectivement l'empreinte de l'AIESEE de ce qui ne constitue qu'une heureuse rencontre. Et ceci parce que l'AIESEE est née, à son tour, de certains besoins qui commençaient à se faire sentir et dont l'état de développement a conditionné sa réussite. Elle avait ainsi comme tâche désignée par la nature même des choses de donner expression à ces besoins, de coordonner les efforts individuels existants déjà mais qui acquiéraient un tout autre poids par l'effet de cette coordination, d'orienter la recherche vers des zones dont on commençait à ressentir la nécessité, d'affermir un esprit qui venait de poindre en lui créant les conditions nécessaires à son éclosion. Le grand mérite de l'AIESEE est justement d'avoir perçu ces besoins encore diffus ou timidement exprimés et d'avoir constitué, par un travail patient de réflexion et d'action, les structures capables d'assurer la plus grande efficience à l'effort de renouvellement, par la coopération internationale, des disciplines qui concourent à donner l'image complexe du Sud-Est

européen. Ceci nous amène, d'ailleurs, aux origines même de l'AIESEE. L'histoire est connue, mais elle vaut bien qu'on la répète.

En juillet 1962, sur l'invitation de la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO et de l'Académie Roumaine, un colloque international consacré aux civilisations balkaniques se réunissait à Sinaia, avec la participation de représentants de 16 pays. Proposé dès 1960 par la délégation gouvernementale roumaine à la XI[e] session de la Conférence générale de l'UNESCO, le colloque de Sinaia était placé sous les auspices et bénéficiait de l'appui de cette Organisation. Les travaux du colloque ont été présidés par l'une des personnalités les plus attachantes de la culture roumaine, l'inoubliable Tudor Vianu. Les thèmes mis en discussion étaient : 1° Unité et diversité des civilisations balkaniques ; 2° Les rapports de l'Orient et de l'Occident par l'intermédiaire des Balkans. C'est facile de s'apercevoir que nous nous y trouvons déjà devant les lignes essentielles du futur programme scientifique de l'AIESEE. L'organisation du colloque était d'ailleurs, dans un certain sens, un coup de sonde pour mesurer les chances de la venue au monde d'un organisme international capable d'assurer la collaboration dans ce domaine d'études. Jamais, à ma connaissance, on n'a précisé à qui appartenait l'idée première. Des savants présents à Sinaia, une quinzaine d'entre eux feront partie du futur comité de l'AIESEE, dont ses trois premiers présidents et le secrétaire général. Le succès de la réunion dépassa toute attente. La valeur scientifique des exposés — que l'on peut toujours relire avec profit dans le beau volume d'Actes du colloque — et l'intérêt de la discussion qui les suivit virent rehausser leur portée par la qualité des contacts qui s'étaient établis. Les circonstances s'avéraient donc favorables. En effet, avant la fin du colloque, un « groupe de travail » composé de Sir R. Syme, de l'académicien Vl. Georgiev, de l'historien d'art turc Nurullah Berk et de notre collègue libanais, M[e] C. Aboussouan, préparait pour la séance de clôture un texte d'une remarquable brièveté, qui prévoyait la constitution d'« un Comité provisoire qui sera chargé d'entreprendre les démarches nationales et internationales pour la création d'une institution internationale d'études balkaniques, destinée à promouvoir la recherche scientifique dans le domaine des sciences humaines dans la région des Balkans et du Sud-Est européen » (*Actes*, p. 189). Votée à l'unanimité, cette proposition fut suivie de l'élection du Comité provisoire, sous la présidence de Tudor Vianu. Moins d'une année plus tard, en avril 1963, une nouvelle réunion, tenue à Bucarest, aboutissait à la constitution de l'AIESEE et élisait son premier président en la personne du byzantinologue grec, le professeur D. Zakythinos, tandis que le Secrétariat Général revenait à M. E. Condurachi.

Loin de moi l'intention d'analyser les statuts de l'Association. Il y a pourtant quelques principes fondamentaux — statutaires ou tenant de la coutume — qui me semblent particulièrement heureux. Ainsi, par exemple, l'AIESEE est une association régionale par la matière qui forme l'objet de ses préoccupations et tendant à l'universalisme par sa constitution. Elle est non seulement ouverte à chaque pays et même à tout spécialiste qui voudrait y adhérer, mais elle a toujours vu dans son caractère largement international et dans les possibilités de coopération et de confrontation qu'elle est capable d'offrir la condition nécessaire du succès de son entreprise. C'est pour cela qu'elle poursuit d'un œil très intéressé la création de nouveaux centres de recherches sud-est européennes dans une région du monde ou dans l'autre et considère comme l'un de ses devoirs primordiaux celui d'aider à la diffusion de l'intérêt pour ce domaine d'études. D'ailleurs, il serait vraiment curieux de prétendre à la valeur universelle des civilisations sud-est européennes et de croire en même temps que leur étude pourrait appartenir à un groupe de peuples plus qu'au reste du monde. Et pourtant, c'est tout à fait normal que la participation active des pays sud-est européens constitue en quelque sorte la base de cette collaboration internationale et ceci non seulement parce qu'il s'agit de pays qui font directement l'objet de la recherche et ont à envisager, le plus souvent, leur propre passé, ayant donc des raisons supplémentaires dans leur intérêt, mais aussi parce que dans cette zone, partagée actuellement entre Etats à structures sociales et politiques différentes et qui, à une époque, hélas, pas trop lointaine, a été ravagée par tant de discordes, l'expérience de la collaboration est plus intéressante et peut être plus fructueuse qu'ailleurs. Du point de vue statutaire, cette situation se reflète dans les voix doubles dans le Comité que l'on a réservé aux six pays considérés comme faisant partie du Sud-Est. Dans ce cadre, la participation des « parabalkaniques » — le terme date de Sinaia et a été lancé par le regretté Ernst H. Bouschbeck — n'a pas seulement la signification que j'indiquais déjà, où celle liée à la valeur intrinsèque de l'apport scientifique de centres de recherches tels que ceux, par exemple, de l'Allemagne fédérale, de l'Union soviétique ou des Etats Unis d'Amérique. Il s'agit aussi de la fécondité des confrontations entre les images du passé de notre région forgées dans le Sud-Est et celles auxquelles on a abouti en dehors de cette zone. Les dernières peuvent aider, par le plus grand détachement d'un regard jeté de loin, à corriger les premières dans ce qu'elles pourraient avoir d'égocentrique, dans ce qui n'est que le revers d'une qualité, celle de sentir la matière de sa recherche comme sa propre existence, de la vivre plus directement. Une large collaboration internationale exclut, d'emblée, tout retrécissement d'horizon, toute considération des phénomènes sous l'angle d'une histoire locale. Au contraire, si la syn-

thèse est création des « hommes de la terre », ses éléments appartiennent à des espaces plus larges et les deux démarches de l'esprit — dissocier et intégrer — sont tout aussi nécessaires. Déjà à Sinaia, M. N. Bammate, représentant de l'UNESCO envers lequel l'AIESEE a de lourdes dettes de reconnaissance — parlait de « ces harmonies savantes, subtiles, qui viennent de la coexistence de plusieurs traditions culturelles d'Orient et d'Occident sur des mêmes territoires et ce parfum pénétrant, qui vient de la jonction sur ces terres, d'influences culturelles venues de la Méditerranée occidentale et orientale, du monde slave, du monde oriental » (*Actes*, p. 16). Et, reprenant des idées exprimées à la même occasion par Tudor Vianu, il soulignait à juste titre « ce pluralisme jouant dans une unité supérieure de conscience ».

Le double mouvement de dissociation et d'intégration que j'invoquais à l'instant s'impose en fait à deux étages. L'un d'entre eux est celui de la zone prise dans son ensemble, qu'il faut définir dans ses traits distinctifs, qui lui donnent le caractère d'unité de vie historique, pour la réintégrer ensuite dans les ensembles plus vastes des grands courants de civilisation, avec sa fonction d'« anneau intermédiaire entre Orient et Occident » (Vianu, *Actes*, p. 13). Le second, à l'intérieur même de la zone, pose des problèmes similaires pour les rapports entre l'originalité de l'apport de chaque peuple et le caractère unitaire de ce que nous nous sommes habitués à appeler le Sud-Est européen. D'ici la souplesse dont doit faire preuve la méthode comparative employée, également attentive à l'« unité » et à la « diversité ». Pour le passé des peuples sud-est européens, dans cette double intégration qui préserve toutefois son originalité de vie vécue, la plus proche fait, en dernière instance, fonction de marche nécessaire pour aboutir à l'histoire universelle.

Comparatives par leur nature même, les études sud-est européennes sont aussi nécessairement pluridisciplinaires, pour retrouver l'homme dans la plénitude de ses manifestations. C'est toujours Vianu qui parlait à Sinaia du besoin profond de l'homme moderne « de rétablir l'unité du *globus intellectualis* » (*Actes*, p. 206), partagé entre les différentes disciplines par le positivisme du XIX^{e} siècle, pour les besoins de la recherche. Les études sud-est européennes sont de toute évidence parmi les plus indiquées à coopérer d'une manière efficace aux efforts de synthèse qui s'imposent actuellement à la science.

C'est dans cette perspective qu'il faut envisager l'activité déployée durant les dix dernières années par l'AIESEE. Fidèle à ses principes, l'AIESEE s'est efforcée, pendant cette décennie, qui a été pour elle-même une période de patient apprentissage, d'enrichissement continuel de son expérience, de créer les cadres appropriés au travail collectif de durée;

de susciter de nouvelles formes de collaboration, de diriger l'attention des chercheurs vers un certain nombre de problèmes majeurs.

Les principaux organes de travail de l'AIESEE sont — et surtout devraient l'être — les commissions. Arrivées au nombre de huit, elles couvrent presque tout le champ des études sud-est européennes. Quoique organisées en général par domaines, pour faciliter la recherche spécialisée, l'esprit qui les anime, l'appel constant aux disciplines voisines, la collaboration qu'elles ont su établir entre elles les empêchent de représenter un nouveau fractionnement du *globus intellectualis*, pour rester effectivement des organes, c'est-à-dire les membres solidaires d'un tout. La dernière en date des commissions — Les Balkans à l'époque contemporaine — encore en voie d'organisation, est peut-être la plus intéressante à ce point de vue, car elle a l'intention de réunir directement dans son sein les différentes disciplines. La création de cette nouvelle commission est significative encore à d'autres égards. L'AIESEE, on le sait, n'est pas une société d'historiens, son caractère pluridisciplinaire le lui interdit. Mais en même temps, si l'un de ses principaux buts est d'aider à la compréhension des sociétés actuelles, elle ne se propose pas leur analyse comme objet direct de ses préoccupations. C'est donc un certain esprit historique, très largement conçu, qui donne leur unité à ces dernières. Un esprit historique qui n'est en tout cas pas refuge dans le passé, refus du présent, qui au contraire, explore le passé pour le rendre au présent, à un présent qu'à son tour engloutit à chaque instant l'Histoire. C'est pour cela que l'historien de notre temps s'est annexé toute une frange du passé, la plus proche, ce « no man's land » où jadis les gens sérieux n'osaient s'aventurer et qu'il explore à présent avec des méthodes différentes, mais dans la même vision d'historien, qui situe les objets de sa méditation sur des plans qui unissent le passé à l'avenir. C'est ce besoin de s'approcher de la chair brûlante de l'actualité qui a déterminé la création de la commission consacrée aux « Balkans à l'époque contemporaine ». Sa tâche est plus ardue que celle des autres et personne ne se cache les difficultés qui jonchent son chemin. C'est beaucoup plus facile, assurément, de s'assembler autour d'une table ronde pour discuter des colonies grecques de la mer Noire et même des facteurs qui ont favorisé l'expansion ottomane, que d'établir un dialogue — qui ne veut pas dire unité des points de vue mais examen en commun — autour des problèmes du développement social des pays balkaniques entre les deux guerres. Le pas devait être franchi, car lui seul pouvait nous assurer que nous ne nous berçons pas d'illusions sur notre capacité réelle de collaboration. Je suis du nombre de ceux qui ne doutent point de son succès.

Pour revenir au travail des commissions, disons tout de suite qu'on peut le considérer comme très positif. Elles ont eu des réunions de travail

fructueuses, ont dressé des plans d'activité d'un grand intérêt, ont coopéré à l'organisation de colloques très réussis et ont contribué à l'orientation de la thématique des congrès de l'AIESEE. La Commission archéologique publie même un bulletin des fouilles d'une indiscutable utilité. Une observation s'impose cependant. Il faudra trouver les modalités les plus indiquées pour assurer la continuité requise de l'activité des commissions. Pour le moment, l'on doit reconnaître que si leur travail est excellent lors des réunions, si des recherches sont entreprises, dans un pays ou dans l'autre, en concordance avec leur programme, nous sommes encore loin d'une réalisation conséquente des programmes d'études établis. Pour l'obtenir, il serait nécessaire, outre un contact plus étroit entre les présidents des commissions et les membres de ces organismes—je fais ici ma propre critique !—, le concours d'équipes de travail constituées — instituts, centres de recherches, etc.—, qui puissent assumer, selon leurs intérêts et leur capacité, la responsabilité de certaines parties du programme.

L'AIESEE a déjà à son actif, parmi ses réalisations de première importance, les deux congrès de Sofia (1966) et d'Athènes (1970), le III^{e}, celui de Bucarest, se trouvant, ainsi que personne ne l'ignore, dans un état de préparation avancée. Je n'insisterai pas sur l'intérêt de ces grandes réunions internationales ou sur la valeur scientifique de leurs résultats. La série des volumes d'actes édités à Sofia, ceux qui sont en cours de parution à Athènes représentent, certes, un enrichissement sensible de nos connaissances sous de nombreux aspects. Les conditions dans lesquelles fut conduite la discussion ne sont pas moins appréciables. Au-delà des gains directs que la science a tirés de telles réunions, reste à constater cette affirmation massive des études sud-est européennes qui prouve le degré de maturité qu'elles ont atteint et l'autonomie qu'elles ont su acquérir, après avoir longuement vécu à l'ombre d'autres grandes disciplines, sur le plan général de la recherche scientifique.

La situation des études thraces, par rapport au cadre plus large, dans l'espace et dans le temps, de celles consacrées au sud-est de l'Europe, est-elle semblable ? Oui et non. En tout cas, c'est sous les auspices de l'AIESEE qu'a eu lieu à Sofia en juillet 1972, organisé par l'Académie bulgare des sciences, le premier Congrès international de thracologie, où selon les mêmes principes de la coopération interdisciplinaire, des savants archéologues et historiens, ethnographes et linguistes, historiens de l'art et des religions soumirent à un examen serré toute une série de problèmes fondamentaux concernant l'un des groupements ethniques de l'Antiquité qui ont laissé l'empreinte la plus durable. A l'initiative bulgare faisait écho, deux mois plus tard, celle des savants albanais, qui réunissait à Tirana le premier colloque international d'études illyriennes. Entre autres mérites, ce petit congrès eut celui de révéler l'ampleur des résultats obtenus

par l'archéologie albanaise durant un quart de siècle de fouilles excellemment conduites.

A côté de ses grands congrès, l'AIESEE a organisé depuis sa fondation presqu'une quinzaine de rencontres de spécialistes sur des questions plus limitées. Ce serait mauvaise grâce de ma part — vu la fonction qu'on m'a confiée dans l'organisation du III^e Congrès — si je confessais que ma sympathie va surtout vers ces réunions plus restreintes, au sujet bien défini et qui permettent d'aller en profondeur. Cela ne veut pas dire, en tout cas, que je considère épuisé le rôle des grandes assemblées. La preuve en est que malgré tout le mal qu'on en dit, elles continuent à se porter très bien et j'espère que celle de Bucarest sera aussi nombreuse que brillante.

Je ne m'arrêterai pas à chacune des réunions organisées par l'AIESEE et ses commissions, bien que toutes aient eu leur intérêt pour le domaine d'études qu'elles concernaient. Ensemble, elles constituent un paysage riche et varié de problèmes d'importance, définis, débattus et orientés vers des solutions neuves. Mentionnons ainsi, au moins pour mémoire, la réunion des historiens de l'art post-byzantin à Thessalonique ou les deux réunions des folkloristes, à Tirana et à Čepelare, en Bulgarie, la seconde ayant comme thème « la chanson des haïdouks dans le sud-est de l'Europe ». Une expérience qui a tenu ses promesses a été celle des commissions de linguistique et d'archéologie, qui ont abordé ensemble, au symposium de Plovdiv (1969), le problème complexe de « L'ethnogenèse des peuples balkaniques » — il s'agit des peuples de l'Antiquité. Les Actes du symposium ont été publiés dans la série des « Studia Balcanica » de l'Institut d'études balkaniques de Sofia. Une approche interdisciplinaire a été tentée aussi, dans un des problèmes d'envergure de l'époque moderne, et avec un élargissement d'horizon vers la côte italienne de l'Adriatique, par les commissions d'histoire économique et sociale et d'histoire des idées. La première d'entre elles avait déjà organisé en 1969, à Moscou, un colloque sur la vie économique, les structures sociales et les formes d'organisation et d'administration des villes balkaniques aux XV^e—XVIII^e siècles. Les Actes du colloque ont été publiés, avec une ponctualité exemplaire, dans la même série de l'Institut de Sofia. Quant à la Commission d'histoire des idées, elle avait concentré son intérêt en premier lieu autour de deux aspects de la vie spirituelle des peuples balkaniques, qui les intègrent, malgré certains décalages d'ordre chronologique et des caractères spécifiques qui font leur originalité, dans de grands courants européens de pensée : l'humanisme sud-est européen, qui forma l'un des thèmes du Congrès d'Athènes, d'abord, et ensuite, le mouvement des lumières, qu'elle examina plus spécialement dans ses implications par rapport à la formation de la conscience nationale, à l'occasion du colloque tenu à Paris en 1968, au Palais de l'UNESCO. Les Actes de ce colloque, dont l'organisation

avait été assurée par le Comité français de notre association, sous la présidence du regretté André Mirambel, furent publiés par les soins du Secrétariat Général de l'AIESEE. Si l'on tient compte du rôle joué par la ville dans la formation des deux mouvements, de leur genèse sociale et de leur action dans la vie générale de la société, il était naturel que les deux commissions joignent leurs efforts pour scruter ensemble les rapports entre structures sociales et formes de culture dans les villes balkano-adriatiques aux XVII^e—XVIII^e siècles. Ce fut justement le thème du colloque de Venise, accueilli sous ses auspices par la Fondation Giorgio Cini et dont les actes sont en cours de publication.

En 1967, lors de sa réunion à Bucarest, le Conseil international de la Philosophie et des Sciences Humaines (CIPSH) a fait appel au Secrétariat Général de l'AIESEE pour organiser le colloque scientifique qui, selon la coutume qu'il avait instaurée, devait accompagner ses propres travaux. L'idée heureuse qui se trouva à la base de ce colloque — «Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen » — a permis aux participants à la réunion d'entrer dans l'intimité des attitudes fondamentales adoptées à différentes époques par les sociétés sud-est européennes, de l'élaboration de leurs synthèses de culture successives. L'éventail des époques envisagées fut large — préhistoire, Empire byzantin, période ottomane, époque contemporaine — pareillement au nombre des disciplines associées : archéologie, histoire des idées, histoire de l'art et de la littérature, linguistique. La meilleure preuve de l'intérêt de ce colloque se trouve dans l'intervention du professeur Alassane N'Daw, de l'Université de Dakar, qui, se rapportant aux problèmes qui confrontent actuellement le monde noir en ce qui touche les lignes de développement de leur culture, considérait l'expérience sud-est européenne avec « le sentiment très vif d'en retirer des enseignements très précieux en ce qui concerne nos propres préoccupations ».

Je ne peux pas m'empêcher de dire un mot aussi d'un autre colloque, qui n'était pas un colloque d'études sud-est européennes, ou plutôt, qui n'était pas spécialement un colloque d'études sud-est européennes' car le Sud-Est y a eu sa place, et même importante. C'est le grand colloque de Mamaia, tenu en 1968, à un moment où l'attention de l'UNESCO se concentrait plus spécialement sur l'Europe comme l'une des grandes régions du monde ayant une individualité culturelle très marquée. Le seul fait que l'UNESCO ait confié l'organisation de ce colloque, qui portait sur les « Sources archéologiques de la civilisation européenne », au Secrétariat Général de l'AIESEE constitue un témoignage précieux pour l'esprit d'universalité — qui suppose, dans cette succession de degrés que j'imaginais tout à l'heure, le solide palier de l'Europe — dont a su faire preuve notre Association.

Une date essentielle a été inscrite dans la jeune histoire de l'AIESEE le moment où, par une heureuse conjonction entre ses propres tendances et une nouvelle impulsion venue de la part de l'UNESCO, elle a fait une place spéciale dans ses programmes aux recherches concernant les rapports entre les Balkans et la Méditerranée, aussi bien orientale qu'occidentale.

Un groupe d'experts réunis à Athènes, en mai 1972, après avoir écouté une série de rapports très nourris, publiés en partie dans le Bulletin de l'AIESEE (X, 2, 1972), procéda à une discussion serrée qui aboutit à l'élaboration d'un vaste programme de recherches et de publications embrassant toutes les époques, depuis la préhistoire jusqu'à la période contemporaine. N'omettons pas le détail significatif pour l'urgence et les proportions du travail à faire, que seuls les spécialistes de l'Antiquité se sont déclarés capables de donner à l'heure actuelle une « synthèse préliminaire de l'histoire des rapports de la Méditerranée et des Balkans » — sans vouloir dire, évidemment, que pour leur époque de nouvelles investigations ne sont pas tout aussi nécessaires.

Un mois plus tard, ce programme fut adopté à l'unanimité par le Comité de l'AIESEE, à Sofia, et nous commençons déjà à voir des résultats très prometteurs. Quelques thèmes des plus importants du prochain Congrès d'études sud-est européennes ont été pris dans le programme élaboré à Athènes. Une réunion d'archéologues et d'historiens de l'Antiquité a traité avec succès, à Lecce, le mois passé, du rôle de l'Adriatique dans les relations entre les Balkans et l'Italie. Dans le même ordre de préoccupations s'inscrit le colloque d'Istanbul, qui précéda d'une semaine celui de Lecce.

Le colloque d'Istanbul n'innovait pas autant par son ampleur que par les éléments nouveaux qu'il apportait. Pour la mise en œuvre du projet de ce colloque, qui devait traiter d'« Istanbul à la jonction des civilisations balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales (XVI^e —XIX^e siècles) », l'AIESEE s'est associée en premier lieu la Commission internationale d'histoire maritime et ensuite des slavisants et des orientalistes. Soit dans les journées consacrées aux routes maritimes et terrestres et aux questions économiques et sociales, soit dans celles qui furent dédiées aux problèmes de culture et d'art, les relations du Sud-Est européen avec le monde méditerranéen et pontique se sont trouvées au centre d'un intérêt qui avait des ambitions plus vastes encore. En même temps, l'on tâcha d'avancer avec plus de fermeté dans une direction qui était bien dans l'esprit de l'AIESEE, et qui est celle de sortir de la vision schématisante de deux sociétés superposées et uniquement antagonistes, pour rechercher les zones de perméabilité, nombreuses sans doute et dans les deux sens, entre la société ottomane et islamique et la société chrétienne des Balkans.

L'activité promue et soutenue par l'AIESEE dans le domaine de la recherche trouve son complément naturel dans son activité éditoriale. Dans les séries des « Etudes et documents concernant le Sud-Est européen » et de la « Bibliothèque d'études du Sud-Est européen », ou hors-série, les publications parues par les soins du Secrétariat Général — auxquelles s'ajoutent celles, rares encore, des comités nationaux — commencent à faire masse. Les éditions de textes — *Logique* de Corydalée, suivie de sa *Métaphysique* (sous presse), *Loi de jugement*, *Chansons et opuscules de l'Hétairie*, *Mémoires et projets de réforme roumains*, extraits révélateurs de l'œuvre de Cantemir — y voisinent avec des livres de maîtres — Sir Ronald Syme, le regretté A. F. Miller (le dernier livre, sous presse) — ou des ouvrages dus à des savants plus jeunes. J'allais oublier la réédition de *Byzance après Byzance*, que nul spécialiste du Sud-Est européen n'ignore. Il faut que les commissions tâchent d'alimenter ces séries qui leur restent ouvertes de travaux qui soient le plus souvent possible la mise en valeur de leurs propres programmes de recherches. L'élaboration de grands instruments de travail nécessitant une très large collaboration, qu'on a parfois suggérée, mériterait d'être reprise en considération. Ainsi, par exemple, un répertoire des sources des XVI^e—XVIII^e siècles, qui ferait suite, pour notre région, au nouveau Potthast, des dictionnaires biographiques et d'institutions, un atlas historique. Je n'insisterai pas sur la nécessité de multiplier les éditions de textes fondamentaux, accompagnées de bonnes traductions qui en facilitent l'accès à ceux qui ne connaissent pas la langue de l'original.

Le Bulletin, entré dans sa XI^e année avec un fascicule massif, se présente de plus en plus étoffé. Pour ma part, les directions dans lesquelles il me semble devoir s'orienter de préférence sont — naturellement outre tout ce qui tient à la vie de l'Association — celles des bulletins nationaux sur l'état de la recherche — y compris les études en cours et les projets — et des discussions d'ordre théorique et méthodologique. Il pourrait ainsi devenir un précieux dépositaire de la pensée qui anime nos études, d'une doctrine vivante parce que s'enrichissant sans cesse.

Loin d'être négligeable, bien que sans doute insuffisante eu égard à l'ampleur des besoins, est aussi l'aide financière que l'Association a eu l'avantage de pouvoir offrir à un certain nombre de chercheurs pour effectuer des voyages d'études. Particulièrement importants sont dans ce sens pour l'avenir des études sud-est européennes les stages que des jeunes chercheurs ont été à même d'effectuer dans les archives ottomanes, sous la direction des savants turcs. Le proche avenir verra se réaliser le point du programme qui prévoit un « concours accordé par la Commission d'archéologie du Sud-Est européen à la formation des nouveaux cadres archéologiques du Maghreb ».

Continuant dans la voie qu'elle s'est déjà largement frayée, l'AIESEE devra multiplier les formes de collaboration avec les organismes internationaux dont les buts sont communs ou très proches, comme sont ceux des byzantinistes, des slavisants, des orientalistes.

Les relations entre le Comité de l'AIESEE et son Secrétariat Général, d'une part, et les comités nationaux, de l'autre, sont, à ma connaissance, suivies et empreintes de la cordiale confiance réciproque si nécessaire dans toute activité. Bon nombre de comités nationaux — il sont 18 aujourd'hui et 3 nouvelles demandes d'affiliation attendent d'être résolues — se sont dernièrement réorganisés, groupant dans leur sein des personnalités éminentes et déployant une activité propre de coordination et de stimulation de la recherche toujours plus importante. Ce n'est pas à un simple devoir de politesse que je céderai en soulignant très particulièrement l'activité exemplaire du Comité national de la République Fédérale d'Allemagne. Je n'étonnerai personne en trouvant cette situation tout à fait normale, lorsqu'il s'agit d'un pays riche d'une des plus vieilles traditions dans ce domaine d'études — l'un des pays qui l'ont créée même — et qui continue à se trouver placé en tête du mouvement, par l'ampleur et la qualité de sa production scientifique. Les deux volumes publiés à l'occasion des Congrès précédents, la participation active et brillante à toutes les réunions, les colloques remarquables que ce Comité organise et le fait qu'il a été le premier à désigner ses nombreux représentants au Congrès de Bucarest ne sont que quelques aspects de cette impeccable organisation. Et si j'évoque maintenant le souvenir du grand savant et de l'incomparable homme de cœur que fut le professeur Aloys Schmaus, c'est que je vois en lui un exemple pour tout le monde.

★

Dix ans après sa fondation, l'AIESEE a devant elle ouvertes toutes les voies. Tout un réseau d'instituts et de centres de recherche, de chaires d'enseignement supérieur et de revues de spécialité s'est créé durant cette décénnie, dans le Sud-Est et dans le vaste monde, renforçant ceux qui existaient déjà et donnant des proportions nouvelles au mouvement scientifique général. Ces nombreux foyers où avancent rapidement les études sud-est européennes ne sont pas, certes, la création de l'AIESEE, mais elle ne leur est non plus étrangère. Appuyée sur ce large mouvement, riche de sa propre tradition, animée d'un esprit de collaboration scientifique et humaine capable de vaincre tout obstacle, l'AIESEE est en droit de regarder l'avenir avec confiance.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE

HARALAMBIE MIHĂESCU

VIII

La route la plus à l'ouest qui pénétrait en Dacie commençait sur la rive gauche du Danube, devant la localité LEDERATA (Ram) de la Mésie Supérieure, dans le village actuel de Banatska Palanka, où ont été découvertes 3 inscriptions latines[1]. Un peu plus loin, à droite de la rivière APO (Carașu), on a trouvé une inscription à Kajtasovo [2] et Orešac [3]. À l'ouest de Vršačke Planine, nous mentionnons trois inscriptions latines dans la ville de Vršac [4]. Au nord de celle-ci, près de la frontière entre la Yougoslavie et la Roumanie, on a découvert une inscription à Mali Žam [5]. À l'est de Vršac, sur le territoire roumain, dans la localité actuelle Vărădia,

---

* Abréviations : ACMIT = Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice. Secția pentru Transilvania, Cluj, I—IV (1926—1938) ActaMN = Acta Musei Napocensis I (1964) — . Act Muz = Activitatea Muzeelor I—II (1955—1956) AÉrt = Archaeologiai Értesito, Budapest I (1881) — AISC = Anuarul Institutului de Studii Clasice, Cluj, I—V (1928—1948) ArhMold = Arheologia Moldovei, Iași, I(1961) —. C = Corpus Inscriptionum Latinarum III Dolg Cluj = Dolgozatok — Travaux, Cluj, 1910 — EDR = Ephemeris Dacoromana. Annuario della Scuola Romena di Roma, I—X (1923—1945) ErdMuz = Erdely Múzeum, Cluj I (1859)— Kozl = Kozlemények az Erdélyi Nemzeti Muzeum, Cluj, 1941—1944 MCA = Materiale și Cercetări Arheologice I—10 (1953—1972) MKÉrt = Múzeum es Konyvatri Értesito, Budapest, I—XII (1907—1918), OeJ = Jahreshefte des Oesterreichischen Archaeologischen Institutes, Wien, 1898— ProblMuz = Probleme de Muzeografie, Cluj, 1960 — RIR = Revista Istorică Română I—XVII (1931—1947) RVM = Rad Vojvodjanskih Muzeja. Travaux des Musées de Voïvodina, Novi Sad, I (1952) — SCIV = Studii și Cercetări de Istorie Veche, București, I (1950) — Sp = Spomenik Akademije, Beograd StCom = Studii și Comunicări. Arheologie—Istorie. Muzeul Brukenthal, Sibiu, 1965—1969 TabIR = Tabula Imperii Romani L 34, Budapest, 1968, L 35, București, 1969 TUDOR, OR² = D. TUDOR, Oltenia Romană, ediția III, București, 1968.

[1] C 1645, 8100, 8101.

[2] RVM V, 1956, p. 165.

[3] C 4006.

[4] Sp LXXI, 1931, p. 41 ; Gš 217.

[5] Gš 218.

a été localisée l'ancienne ARCIDAVA, où se sont conservées 3 inscriptions [6]. Plus loin, en remontant la vallée du Caraş il y avait une station d'arrêt intitulée CENTUM PUTEA (Surducu Mare), où a été découverte une inscription [7]. Au nord-ouest de celle-ci, ont été trouvées une inscription latine dans le village de Denta [8] et une autre dans le village de Deta [9] dans la vallée de la petite rivière Bîrzava. Au nord de CENTUM PUTEA, sur la route qui mène à la capitale de la Dacie, on a découvert 2 inscriptions à BERZOBIS (Berzovia) [10] et une à Ramna [11]. À l'ouest de ces localités, sur la rive droite de la rivière Timiş, au sud-ouest de Timişoara, 3 inscriptions latines ont été découvertes à Foeni [12]. Au nord de BERZOBIS, sur la rive gauche de la rivière Timiş, nous consignons une inscription latine à Lugoj [12a] et à Buziaş [13], et entre Timişoara et Arad nous mentionnons une inscription latine à Cărani (Merzidorf) [14]. Dans la vallée supérieure de la rivière TIBISCUS (Timiş), sur la route qui mène à la capitale de la Dacie s'est développé un centre important à TIBISCUM (Jupa), élevé au rang de *municipium* entre les années 253—268, où ont été découvertes 25 inscriptions latines et 2 diplômes militaires [15].

À l'est de LEDERATA, dans la vallée de la rivière Nera, on a découvert une inscription dans les localités Dalboşet [16] et Prigor [17]. Sur la rive gauche du Danube ont été trouvées 12 inscriptions à Pojejena de Sus [18], 3 à Moldova Veche [19] et une à Moldova Nouă [20], dans une région minière. Plus à l'est, avant que la rivière Cerna ne se jette dans le Danube, s'est développé le centre administratif DIERNA (Orşova), élevé au rang de *municipium* entre les années 193—211, port fluvial et douane, où ont été conservées 12 inscriptions latines [21]. En remontant la rivière Cerna, dans l'actuelle station balnéaire Băile Herculane, a été localisée l'antique

---

[6] C 6273, 6274 ; Istros I, 1934, p. 69.
[7] TabIR L 34, p. 45.
[8] C 1555 = 12594.
[9] D. TUDOR, *Oraşe, tîrguri şi sate în Dacia romană* [Villes, bourgs et villages dans la Dacie romaine], Bucarest, 1968, p. 53.
[10] C 1631 = 8070 ; « Klio » XI, 1911, p. 506.
[11] « Klio » XI, 1911, p. 507.
[12] C 1556, 8004, 8005 = 12595.
[12a] « Klio » X, 1910, p. 501—502.
[13] D. TUDOR, *O.C.*, p. 55.
[14] CIL III, p. 1019.
[15] C 1343, 1548—1555, 7996—8003, 8075 (15), 12595, 14216 ; CIL III, p. 882 ; ACMIT II, 1929, p. 315 ; AISC 12, 1928—1932, p. 62 ; ActaMN II, 1965, p. 135—136.
[16] ACMIT II, 1929, p. 314.
[17] TabIR, L 34, p. 94.
[18] C 6275 = 8006, 8007, 8008, 8070, 8071, 8075 (43), 12632, 14496(2) ; « Klio » XI, 1911, p. 506—507 ; SCIV XIII, 1962, p. 115—116 ; XXI, 1970, p. 157.
[19] C 1557, 8074(15), 8174(29 b).
[20] « Latomus » XVII, 1958, p. 355—357.
[21] C 1568, 1703 a, 6276, 6277, 6286, 8064, 8074, 8075, 8077, 14468 ; MKÉrt II, 1908, p. 17 : « Klio » XI, 1911, p. 508.

AD MEDIAM, laquelle a laissé des vestiges de conduits, de maisons particulières et des temples et 25 inscriptions latines.[22] Un peu vers le nord-ouest, sur le chemin de TIBISCUM, se trouvait PRAETORIUM (Mehadia) garnison militaire et d'arrêt, où ont été découvertes 8 inscriptions latines [23]. Plus au nord a été trouvé un diplôme militaire à Domaşnea [24]. Plus loin vers le nord, au delà de la ligne de partage des eaux, dans la vallée supérieure de la rivière TIBISCUS (Timiş), a été découverte une inscription à GAGANAE (Armeniş) [25] et à MASCLIANIS (Slatina Timişului) [26], des relais sur la route de DIERNA (Orşova) à TIBISCUM (Jupa).

Plus bas, sur la rive gauche du Danube, au passage du célèbre pont construit par Apollodore de Damas, s'est développé le centre administratif DROBETA (Turnu Severin), élevé au rang de *municipium* entre les années 111—138, garnison militaire, douane et port fluvial, où ont été conservées 75 inscriptions latines [27]. Au nord et à l'est de DROBETA, a été découverte une inscription latine à Dîlma [28] (dans la vallée supérieure de la rivière Motru) et une à Bistriţa [29]. Sur la rive gauche du Danube, nous mentionnons une inscription à Ţigănaşi [30] et Ostrovul Mare [31].Plus à l'est et plus loin du Danube, nous trouvons les localités Galicea Mare [32] avec une inscription, AQUAE (Cioroiul Nou) [33] avec 15 inscriptions et Afumaţi avec une inscription [34]. Sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de la cité d'ALMUS (Lom), une inscription latine a été découverte à Desa [35].

À l'est de la rivière RABO (Jiu), près du Danube, on a découvert un diplôme militaire à Grojdibod [35a], 10 inscriptions à Orlea [36] et 95 à SUCIDAVA (Celei) [37]. Cette dernière était la capitale d'un territoire

---

[22] C 1558, 1560—1575, 1630, 8010, 8064, 8071, 8074, 12598, 12599, 15130; ActaMN II, 1965, p. 144—145; VIII, 1971, p. 548—549.
[23] C 1576, 1577 = 8010, 1578 = 8013, 1579, 1580, 8011, 8012, 12597.
[24] CIL XVI, 110.
[25] TabIR, L 34, p. 59.
[26] C 1557 = 8009.
[27] C 1581—1587, 6279, 6280, 8014—8019, 12600, 13792, 14216$^{1-15}$, 14484, 14485, RIR II, 1932, p. 36; « Dacia » VII—VIII, 1937—1940, p. 353—354; MCA II, 1956, p. 566; SCIV VIII, 1957, p. 325; « Revista Muzeelor » III,1966, p. 205—208; TUDOR, OR³, p. 481—494.
[28] C 13792; TUDOR, OR³, p. 227.
[29] *Ibid.* p. 537, n° 441.
[30] *Ibid.*, p. 532, n° 417.
[31] C 12600.
[32] SCIV XIII, 1962, p. 116—119.
[33] TUDOR, OR³, p. 527—529, n° 379—393.
[34] C 8022.
[35] TUDOR, OR³, p. 536, n° 437.
[35a] CIL XVI, 75.
[36] *Id.*, p. 541, n° 470—477, 479—480.
[37] C 8041, 8042, 14490—14496; Dacia V—VI, 1935—1936, p. 403—417; SCIV XIII, 1962, p. 121; XXI, 1970, 0. 321—324; D. TUDOR, *Sucidava, une ctié daco-romaine et byzantine de Dacie*, Bruxelles 1965 Collection Latomus, LXXX; Tudor, OR³, p. 506 — 518, n° 188—287.

(*territorium Sucidavense*) port au Danube, avait des fortifications et continuait a être occupée par les Romains au cours des IVᵉ—VIᵉ siècles. À l'est, a été trouvée une inscription à Corabia [38] et Turnu Măgurele [39]. Au nord, on a découvert une inscription à Gostavăţ[40], Băbiciul Episcopiei[41] et Breznica [42]. À gauche de la rivière Olt, 23 inscriptions ont été découvertes à Slăveni [43]. ROMULA (Reşca) a été élevée au rang de *municipium*, avait des temples et des aqueducs et a laissé 28 inscriptions latines[44].

À l'ouest de Craiova, dans la localité Mofleni a été localisée l'antique agglomération PELENDAVA, où on a trouvé une inscription latine [45] et au nord-ouest de celle-ci a été découverte une inscription a Botoşeşti-Paia [46]. Au nord de Craiova, sur la rive gauche de la rivière Jiu, 11 inscriptions ont été conservées à Răcari [47]. Plus loin, au nord, dans la vallée supérieure du Jiu, mentionnons une inscription à Iezureni [48] et Glodeni [49] et deux inscriptions à Săcelu [50] et Bumbeşti [51]. Dans la vallée supérieure de la rivière Olteţ, on a découvert une inscription latine à Polovraci, peut-être apportée d'ailleurs [52].

Sur la route qui longe l'Olt, en direction de la Dacie Supérieure, on a découvert une inscription à ACIDAVA (Enoşeşti) [53] et PONS ALUTI (Ioneştii Govorii) [54], 3 à BURIDAVA (Stolniceni) [55], et une à Bîrseşti [56] et Rădăcineşti [57]. Plus loin, dans la montagne, une inscription a été découverte à ARUTELA (Bivolari) [58] et 2 à PRAETORIUM (Racoviţa-Copăceni) [59].

D'autres inscriptions latines ont été découvertes le long du *limes* qui menait du Danube (Flămînda), en remontant la rivière Vedea et traversant Cîmpulung et Rucăr jusqu'à CUMIDAVA (Rîşnov) et Braşov.

---

[38] SCIV XVII, 1966, p. 600.
[39] RIR XV, 1945, p. 28.
[40] TUDOR, OR³, p. 536, nº 440.
[41] C. 13802.
[42] TUDOR, OR³, p. 233.
[43] SCIV XVI, 1965, p. 360; XVII, 1966, p. 597; TUDOR, OR³, p. 537—540, nº 442—464.
[44] TUDOR, OR³, p. 494—506, nº 78—111.
[45] Id., p. 530, nº 407.
[46] Id., p. 531, nº 413.
[47] CIL XVI, 114; TUDOR, OR³, p. 534—536, nº 426—436.
[48] TUDOR, OR³, p. 533—534. nº 424.
[49] Id., p. 534, nº 425.
[50] Id., p. 533, nº 422—423.
[51] Id., p. 532—533, nº 418—419.
[52] SCIV XVII, 1966, p. 597.
[53] TUDOR, OR³, p. 526, nº 377.
[54] Idem, p. 531, nº 408.
[55] SCIV XVII, 1966, p. 593; TUDOR, OR³, p. 529, nº 395—397.
[56] SCIV XVI, 1965, p. 182—184.
[57] *Ibid.*, p. 369.
[58] TUDOR, OR³, p. 529, nº 394.
[59] Id., p. 531, nº 409—410.

Sur cette ligne de défense ont été découvertes 3 inscriptions latines à Săpata de Jos [60], 10 à Jidava [61] et une à Rucăr [62].

Dans la Dacie de l'intérieur des Carpates, après que le voyageur eut quitté la vallée de la rivière TIBISCUS (Timiş) et se dirigeait vers APULUM (Alba Iulia), il passait, avant d'entrer en Transylvanie par l'actuelle Voislova, où a été conservée une inscription [63], par PONS AUGUSTI (Marga), où se trouvent 2 inscriptions [64], par Bucova, qui nous a laissé 3 inscriptions [65], par Zeicani avec une inscription [66] et arrivait dans la capitale ULPIA TRAIANA SARMIZEGETUSA qui obtint le rang de *colonia* sous l'empereur Trajan (98—117). Centre politique, religieux et économique (*metropolis*) de la Dacie et le siège de l'assemblée provinciale (*concilium Daciarum trium*), la capitale, avait des murs de défense, un forum, des thermes, des temples, un amphithéâtre, des mausolées ; on a découvert là 360 inscriptions latines [67]. Au sud-est de la capitale, vers les montagnes, ont été découvertes 3 inscriptions latines à Hobiţa-Grădiştea [68] et au nord-est 4 inscriptions à Peşteana [69]. La route continuait vers le nord-est où, plus loin, dans les localités Rea [70], Toteşti [71], et Tuştea [72], ont été découvertes 2 inscriptions. Au nord de Haţeg se trouvaient des sources d'eau chaude, appelées AQUAE ou PAGUS AQUENSES (Călan), où ont été conservées 18 inscriptions latines [73]. Autour de la localité ont été découvertes : une inscription dans les villages de Strei-Săcol [74] et Strei Sîngeorgiu [75], 5 inscriptions dans Valea Sîngeorgiului [75a] et une à Sîntămăria de Piatră [76], Teliucul Inferior [77], Sîncrai [78] et Valea Nandru-

---

[60] « Dacia » V—VI, 1935—1936, p. 354—356.
[61] C 12531, 12532 ; TUDOR, OR³, p. 542—544, n° 483—492.
[62] SCIV VI, 1955, p. 92.
[63] C 8075 h.
[64] C 1351 = 7853, 1547.
[65] C 6271, 7916, 7987.
[66] C 7910.
[67] C 973, 1413, 1413—1546, 1551, 1596 ; 6269—6271, 7891—7995, 12578—12593, 12634—12641, 13775—13791 ; AÉrt XXVI, 1906, p. 237 ; XXXII, 1912, p. 50—56, 401—410 ; « Klio » X, 1910, p. 495—498 ; XI, 1911, p. 504—505 ; « Dacia » I, 1924, p. 243—260 ; III—IV, 1927—1932, p. 518—556 ; AISC I 2, 1928—1932, p. 54, 54, 83—88, 103—105 ; ACMIT II, 1929, p. 313—314 ; « Sargetia » I, 1937, p. 71 ; V, 1968, p. 93 ; MCA I, 1953, p. 764, 767 ; II, 1956, p. 635—638 ; ActaMN III, 1966, p. 445 ; IX, 1972, p. 463—471 ; ProblMum 1960, p. 217—218.
[68] « Dacia » XI—XII, 1945—1947, p. 431—440 ; MCA I, 1953, p. 743—754.
[69] C 1429, 1432, 7974 ; AISC I 1, 1928—1932, p. 103.
[70] C 1631 = 8070, 8075.
[71] C 1419, 1421.
[72] C 1423, 1525.
[73] C 1403—1414, 7889—7895. 12575—12577 ; « Klio » X, 1910, p. 499—500 ; SCIV XIII, 1962, p. 125—129.
[74] C 7893.
[75] C 7892.
[75a] C 7894, 12575—12577, 12580 (10, 33).
[76] C 8075(34) ; SCIV XVIII, 1967, p. 170.
[77] « Klio » IX, 1909, p. 376.
[78] Dolg Cluj II, 1911, p. 269.

lui [79]. À Hunedoara se trouvent 19 inscriptions [80] et dans les localités Peştişu Mare [81] et Peştişu Mic [82] deux inscriptions. Avant d'arriver dans la vallée de la rivière Mureş, sur la rive gauche de son affluent appelé Streiul, une inscription a été découverte à Băcia [83]. Plus loin, à l'ouest de la confluence entre les deux rivières susmentionnées, se trouvait PETRIS (Uroiu) avec une inscription [84].

En aval de la rivière Mureş, on a découvert dans la ville de Deva 20 inscriptions [85], et au nord de la ville une inscription dans les villages de Şoimuş [86] et Băiţa [87]. Plus loin vers l'ouest, à gauche du Mureş, dans l'actuelle localité Veţel existait un centre relativement important, nommé MICIA ou PAGUS MICIENSIS, ayant une garnison militaire et une douane (*statio portorii*), avec des temples, des thermes et des associations (*collegia*) où ont été conservées 121 inscriptions latines [88]. À l'ouest de celui-ci, on a découvert 2 inscriptions à Vulcez [89] et une à Leşnic [90]. Plus loin à l'ouest, sur la rivière Mureşul de Jos, nous mentionnons une inscription à Bulci [91], Lipova [92], Arad [93] et Sînnicolaul Mare [94]. À Cenad, près de la frontière entre la Roumanie et la Hongrie, se trouvait une station militaire sur la route qui menait de MICIA (Veţel) vers PARTISCUM, où la rivière MARISUS (Mureş) se jetait dans la rivière PATHISSUS (Tisa). À Cenad ont été découvertes 3 inscriptions latines [95].

Dans le bassin du Mureş, à l'est de sa confluence avec le Strei, une inscription a été découverte à Rapoltul Mare [96]. Dans l'étroite vallée d'un petit affluent de gauche, s'ouvrait la route qui menait à la forteresse dace de la colline de Grădiştea. Dans la vallée de ce ruisseau ont été dé-

---

[79] C 1411.
[80] C 8065; AÉrt XXXII, 1912, p. 49—57, 393—411.
[81] C 1408, 7891.
[82] C 1409, 1410.
[83] C 12569.
[84] C 7881.
[85] C 12655; « Klio » X, 1910, p. 495; MCA I, 1953, p. 755—756.
[86] « Sargetia » V, 1968, p. 88—92.
[87] C 8076(24).
[88] C 1338—1392, 6267, 7847—7861, 7863—7876, 7878—7879, 8061, 12565—12570, 13773; « Klio » X, 1910, p. 498—499; AÉrt XXXII, 1912, p. 397—398; DolgCluj IV, 1913, p. 261—262; ACMIT II, 1929, p. 309—310; III, 1930—1931, p. 1—44; « Sargetia » I, 1937, p. 65; II, 1941, p. 119—121; V, 1968, p. 89; MCA I, 1953, p. 761—764; « Dacia » II, 1958, p. 467—472; ActaMN V, 1968, p. 112—114; « Apulum » VII, 1968, p. 423—430.
[89] C 7862, 7877.
[90] C 8075 (38).
[91] C 8064.
[92] TabIR, L 34, p. 74.
[93] C 1019.
[94] TabIR, L 34, p. 103.
[95] C 1629, 6272, 8065 (20); SCIV VI, 1956, p. 169—170.
[96] « Klio » X, 1910, p. 500.

couvertes 5 inscriptions latines à Bucium (Orăştioara)[97], 2 dans la petite localité Sub Cununi[98] et une à Grădiştea Muncelului[99].

Plus loin vers l'est, sur la rive droite du Mureş ont été trouvées 5 inscriptions à Cingău[100] et 28 GERMISARA (Geoagiu)[101], agglomération romaine, ayant des eaux chaudes et une carrière de pierre. Sur la rive gauche de la rivière, nous mentionnons les localités Romos[102] et Cioara[103], avec une inscription chacune. À Vinţul de Jos se trouvait la localité ancienne BLANDIANA où se rencontraient les routes qui venaient de LEDERATA (Ram) et de SUCIDAVA (Celei) de la vallée du Danube. À BLANDIANA ont été découvertes 4 inscriptions latines[104]. Plus loin, dans la vallée du Mureş, on a trouvé dans les localités Cîrna[104a], Oarda de Jos[105] et Oarda de Sus[106], une inscription. APULUM (Alba Iulia) était la garnison d'une légion et a obtenu le rang de *municipium* entre les années 160—180 et ensuite celui de *colonia*. C'était le plus important centre militaire, économique et administratif de la Dacie; il avait des palais, des basiliques, des temples et des aqueducs et nous a laissé 502 inscriptions latines[107]. Dans la vallée d'un affluent de droite du Mureş, au nord-ouest d'Alba Iulia, se trouvait la route qui menait aux mines d'or, lesquelles attirèrent la population romaine et étrangère et qui nous a laissé un grand nombre d'inscriptions latines. À Miceşti ont été découvertes 76 inscriptions[108], à Şard 8 inscriptions[109] et à Ampoiţa 3 inscriptions[110]. L'admi-

---

[97] C 8065, 12574, 12508, 12611; « Klio » X, 1910, p. 499; ActaMN VI, 1969, p. 493—494, nº 1—2

[98] C 1415, 1416.

[99] ActaMN III, 1966, p. 430; SCIV II, 1, 1951, p. 103.

[100] C 8045. 14; 8074, 29; 8075,32; 8077, 12573.

[101] C 1393—1402, 6268, 7880—7888, 12572, 12573; AISC I, 2, 1928—1932, p. 59; « Dacia » VII—VIII, 1937—1940, p. 344; XVI, 1972, p. 295—297; MCA I, 1953, p. 756—761; « Sargetia » III, 1956, p. 62—69; « Apulum » V, 1965, p. 551—555; ActaMN VII, 1970, p. 519; SCIV XIX, 1968, p. 687—675; N IGNA, *Cultul lui Escu'ap şi al Higiei cu specia ă privire la Dacia Superioară* [Le culte d'Esculape et de Hygie. spécialement en Dacie Supérieure], Cluj, 1935.

[102] C 7887.

[103] C 6264 = 7798.

[104] C 8064, 14473; AÉrt XXXII, 1912, p. 92; SCIV V, 1954, p 224—225.

[104a] C 12561.

[105] TabIR, L 34, p. 85.

[106] *Omagiu lui Constantin Daicoviciu* [Hommage à Constantin Daicoviciu], Bucarest 1960, p. 443—445.

[107] C 972—1259, 6259—6266, 7736—7787; 7789—7819, 12557—12562, 14215[15—16], 14468—14483; OeJ XII, 1909, B. 139; AÉrt XXXII 1912, p. 274; « Dacia » III—IV, 1927—1932, p. 620—625; VII—VIII, 1937—1940, p. 305—309, 316; AISC I, 1, 1928—1932, p. 123; I, 2, 1928—1932, p. 58—59; ACMIT II, 1929, p. 303—306; « Apulum » II, 1943—1945, p. 97—100; III, 1947—1949, p. 170—178; IV, 1961, p. 61—125, 284; V, 1965, p. 168—200 VII, 1968, p. 446; SCIV V, 1954, p. 603—606; VI, 1955, p. 331; XIII, 1962, p. 147—152; « Latomus » XXII, 1963, p. 69; XXIII, 1964, p. 302—310; StCom XII, 1965, p. 63—64; XIII, 1967, p. 115—172.

[108] C 1027, 1031, 1080, 1212, 1248, 1629 = 8064.

[109] C 1084, 1107, 1114, 1241, 7819, 8065; « Klio » XI, 1911, p. 504.

[110] C 8065, 15; « Klio » X, 1910, p. 503.

nistration des mines se trouvait à AMPELUM (Zlatna Pătrînjeni), localité qui obtint le rang de *municipium* entre les années 193—211 et nous a légué de vastes ruines archéologiques et 91 inscriptions latines [111]. Au sud-ouest de la localité, on a découvert une inscription à Almașu-Mic [112] et à Cib [113].

À l'est d'Alba Iulia une inscription a été trouvée à Berghin [114]. Au nord-ouest, sur la route vers POTAISSA (Turda), nous mentionnons 2 inscriptions à Ighiu [115] et Bucerdea Vinoasă [116] et une à Benic [117] et Teiuș [118]. À l'ouest de ces deux dernières localités, on a découvert 3 inscriptions au village de Tibru [119]. Un peu plus loin sur la route qui mène à POTAISSA (Turda), nous avons une inscription à Sîncrai [120] et 4 à BRUCLA (Aiud) [121].

Sur le territoire de la ville de POTAISSA (Turda), les localités ayant des inscriptions latines sont relativement nombreuses. Nous mentionnons d'abord Decea [122] avec 2 inscriptions, Spălnaca [123] et Unirea [124] avec une inscription chacune. À Războeni-Cetate se trouvait une agglomération civile et militaire, qui a laissé 7 inscriptions [125]. SALINAE (Ocna Mureș) a attiré des ouvriers mineurs et a laissé 16 inscriptions latines [126]. À proximité de cette localité, on a trouvé une inscription à Lunca Mureșului [127]. POTAISSA (Turda) a été élevée au rang de *municipium* entre les années 193—214 et une légion y tenait garnison ; elle avait des temples et des basiliques et nous a laissé 143 inscriptions latines [128]. À l'ouest de la ville, dans la vallée de la rivière Arieș, on a découvert deux inscriptions

---

[111] C 1278—1337, 7832—7846 ; ÉrdMus XXIV, 1907, p. 54 ; « Klio » X, 1910, p. 503—504 ; « Dacia » VII—VIII, 1937—1940, p. 304 ; MCA VI, 1959, p. 887—888 ; « Apulum » V, 1965, p. 591—594 ; VII, 1968, p 401—411.

[112] « Apulum » V, 1965, p. 551—555.

[113] « Apulum » IV, 1961, p. 272.

[114] « Klio » X, 1910, p. 504—505 = StCom XII, 1915, p. 206.

[115] C 1235, 1242.

[116] C 1149, 8064 = 12608.

[117] « Dacia » VII VIII, 1937—1940, p. 316.

[118] *Ibid.*, p. 317.

[119] C 7744, 7745, 7816.

[120] DolgCluj II, 1911, p. 269.

[121] C 940—943.

[122] C 12547, 12548.

[123] C 8064, 1.

[124] C 1630 h.

[125] C 933, 934, 7712, 7789, 8065, 8074(2), 8076(11).

[126] C 935—939, 6286, 7708—7711, 8064, 12547, 12548, 13769—13771.

[127] C 8099, 4.

[128] C 875—932, 6255, 7672, 7674—7700, 7702—7707, 12545, 12546, 13760—13768, 14467 ; AÉrt XXIV, 1904, p. 410—412 ; XXVIII, 1908, p. 360—361 ; XXX, 1910, p. 126—130 ; XXXV, 1915, p. 44—49 ; « Klio » XI, 1911, p. 501—502 ; AISC I, 2, 1928—1932, p. 61 ; III, 1936—1940, p. 324—330 ; « Dacia » VII—VIII, 1937—1940, p. 314—315 ; XII, 1968, p. 413—416 ; MCA VI, 1959, p. 879—882 ; VII, 1960, p. 431—439 ; ActaMN V, 1968, p. 466 ; « Apulum » VI, 1967, p. 183—208 ; ProblMuz 1964, p. 17—31 ; ActMuz 1955, p. 101—102 ; 1960, p. 207—208 ; 1964, p. 18—21.

dans les localités Cheia [129] et Mihai Viteazul[130] et 16 inscriptions à Moldovineşti[131]. Dans la vallée supérieure de la rivière Arieş, autour de la petite ville de Cîmpeni se trouvaient des gisements d'or, lesquels ont attiré des ouvriers étrangers et ont laissé d'importants vestiges archéologiques, entre autres, les 25 tablettes de cire. À ALBURNUS MAIOR (Roşia Montană) 36 inscriptions latines ont été découvertes [132]. À proximité étaient les villages d'IMMENOSUM MAIUS, où a été conservée l'une des tablettes [133] et DEUSARA, où ont été découvertes 2 autres tablettes [134]. À Abrud se trouvait un château de défense, et 6 inscriptions ont été découvertes [135].

À l'est de Turda, une inscription a été découverte à Viişoara [136]. Au nord, sur la route de Cluj, nous mentionnons une inscription dans les villages de Copăceni [137], Ceaunu Mic [138], Aiton [139] et Gheorgheni [140]. À l'est de Cluj, 1 inscription a été découverte à Dezmir [141], une autre à Sînnicoară [142], et au sud une à Feleanca [143], NAPOCA (Cluj) a obtenu le rang de *municipium* entre les années 160 et 180 ; elle a laissé des vestiges arhéologiques et 71 inscriptions latines [144]. À l'ouest de la ville, dans la vallée supérieure de la rivière SAMUS (Someş), 4 inscriptions ont été découvertes à Suceagu [145], 8 inscriptions et un diplôme militaire à Gilău [146], 2 inscriptions à Viştea [147], 3 à Mera [148], 3 à Gîrbou [149], une inscription et un diplôme militaire à Turea [150], une inscription à Aghireş [151], une à Jebucu [152], une à Horlacea [152a] et 2 à Mihăeşti [153].

---

129 C 7673, 7707.
130 C 7701 = 7687, 8086.
131 C 935–939, 7708–7710, 13769–13777.
132 C 1260–1277, 78–781, 12564 ; CIL III, p. 924–927 ; « Dacia » VII–VIII, 1941, p. 300–303 ; MCA VI, 1959, p. 884–885 ; SCIV XIII, 1962, p. 129–130.
133 CIL III, p. 948 (*cer*, X, a. 164).
134 CIL III, p. 931, 951 (*cer*. III, XIII).
135 C 1266, 1270, 1273, 1274, 1615, 7822.
136 AÉrt XXIX, 1909, p. 161–163, 436–438.
137 C 8066.
138 MCA VI, 1959, p. 877–878.
139 C 1627.
140 ActaMN V, 1968, p. 465.
141 C 863 = 7661
142 C 6254.
143 C 871.
144 C 853–862, 864–870, 872–874, 6252–6254, 7655–7669, 14465, 14466 ; OeJ V, 1902, B. 98 ; ÉrdMus XXVI, 1909, p. 175 ; Dolg Cluj IV, 1913, p. 255 ; VII, 1916, p. 79 ; EDR IV, 1930, p. 146 ; AISC I, 2, 1928/1932, p. 59–61 ; V, 1944/1948, p. 297–298 ; ACMIT II, 1929, p. 311 ; « Dacia » VII–VIII, 1937/1940, p. 313–314 ; Kozl I, 1941, p. 111 ; IV, 1944, p. 88 ; MCA VI, 1959, p. 876–877 ; ActaMN I, 1964, p. 204 ; V, 1968, p. 482.
145 C 852, 1629(2), 7653, 7654.
146 C 845, 846 = 7650, 857–859, 7651, 7801 ; MCA II, 1956, p. 698.
147 AISC I, 2, 1928/1932, p. 63 ; Kozl I, 1941, p. 117–120 ; MCA VI, 1959, p. 875–876.
148 AISC I, 1, 1928/1932, p. 109–111.
149 C 844, 850, 851.
150 C 872 ; CIL XVI, 33.
151 C. TORNA, *A limes Dacicus Felso része*, Budapest, 1880, p. 26–27.
152 C 7647.
152a ActaMn V, 1968, p. 464.
153 C. TORNA, *op. cit.*, p. 20–21.

En avançant sur la route vers le nord-ouest on arrivait dans la *DACIA POROLISSENSIS*, où étaient concentrées en permanence des troupes romaines en grand nombre et où subsistent d'autres nombreux vestiges archéologiques. À un croisement de chemin se trouvait la station OPTATIANA (Sutoru), qui nous a laissé 2 inscriptions [154]. À gauche de la route, dans la vallée de l'affluent de la rivière Someş, ont été découvertes une inscription à Almaşu[155] et 19 à RESCULUM (Bologa), camp militaire et agglomération civile avec bains et aqueducs [156]. À l'ouest d'OPTATIANA (Sutoru), on a trouvé 3 inscriptions à Buciumi [157] et une à Cioara [158]. Sur la route vers le nord-ouest ont été découvertes 2 inscriptions et un diplôme militaire à LARGIANA (Românaşi)[159] et 7 inscriptions à CERTIAE (Romita)[160]. POROLISSUM (Moigrad), a été élevé au rang de *municipium* entre les années 193—211, et est devenu un important centre militaire, administratif et commercial ; il a été la garnison de nombreuses troupes, a eu des temples, des bains, des aqueducs et des tours de défense et nous à laissé 91 inscriptions et 4 diplômes militaires [161]. À l'ouest et au nord-est de cette localité ont été découvertes 2 inscriptions à Gîrbou [162] et 4 à Tihău[163].

À l'est de NAPOCA (Cluj), dans le village de Dezmir s'ouvrait un chemin vers le nord-est descendant la vallée de la rivière SAMUS (Someş). À Apahida [164], Căianu [165] et Măcicaşu [166], on a découvert une inscription latine. Dans la vallée supérieure d'un affluent de gauche du Someş, ont été découvertes 7 inscriptions à Ciumăfaia [167]. À droite du Someş, une inscription a été trouvée à Sic [168] et Hăşdate [169] et 20 inscriptions à Gher-

---

[154] C 7644, 8074.

[155] C 8060.

[156] C 843, 1633 (7—9), 8074(16, 19, 26), 7648, 8060 ; ActaMN V, 1968, p. 461—463 : IX, 1972, p. 414—417.

[157] C 842, 1633(5) = 8074(22a), 7645.

[158] C 1639. 2,

[159] MCA VII, 1962, p. 499—501 ; ActaMN 1964, p. 178 ; TabIR, L 34, p. 73.

[160] C 839—841, 6249, 7643 ; « Dacia » VII—VIII, 1937/1940, p. 322 ActaMN V, 1968, p. 458.

[161] C 836—838, 6248, 7638—7642 ; CIL XVI, 69, 110, 160, 163 ; ErdMúz XXVI, 1909, p. 26 ; DolgCluj II, 1911, p. 102 : VI, 1915, p. 71 ; « Klio » XXX, 1937, p. 187—199 ; « Dacia » VII—VIII, 1937/1940, p. 324—336 ; Közl III, 1943, p 96 ; SCIV VIII, 1957, p. 223—228 ; MCA VI, 1959, p. 872—873 ; VII, 1960, p. 361—390 ; « Journal of Roman Studies », LI, 1961, p. 63—70 ; ActMuz 1956, p. 101—117 ; ActaMn V, 1968, p. 453—456 ; VIII, 1968, p. 453 ; StCom XIV, 1969, p. 289—297.

[162] C 8641 ; DolgCluj IV, 1913, p. 252 ; AISC II, 1933/1935, p. 221—222.

[163] C 838, 6248, 8074 (13) ; MCA VII, 1960, p. 385.

[164] C 7656.

[165] C 7655.

[166] AISC 1, 1, 1928/1932,p. 106.

[167] Dolg Cluj II, 1911, p. 260—268 ; StCom XIV, 1970, p. 177.

[168] C 6247 = 9657.

[169] AErt XXIII, 1903, p. 61, 448.

la[170]. où stationnait une unité militaire. Au nord-est de cette localité, nous mentionnons une inscription dans le village de Pintic[171]. Plus bas, à droite du Someş, au nord-est de Dej se trouvait un centre militaire et civil appelé SAMUM (Căşei), où ont été découvertes 32 inscriptions et 2 diplômes militaires[172].

De BLANDIANA (Vinţul de Jos), dans la vallée du Mureş, une route partait vers l'est, vers CAPUT STENARUM (Boiţa) de la vallée de l'Olt. Le long de cette route, on trouve 9 inscriptions à Sebeş[173], une à Răhău[174], 2 à Reciu[175], 2 à Daia Română[176], une à Spring[177], 9 à SACIDAVA (Doştat)[178], 3 à Apoldul Mare[179], 2 à Şura Mică[180], une à Ocna Sibiului[181] et une à CAPUT STENARUM (Boiţa)[182].

De Tălmaciu, en remontant la vallée de l'Olt, on a découvert 2 inscriptions à Săcădate[183], une (plus au nord) à Agnita[184] et Brădeni[185], 2 à Cincşor[186], une à Hălmeag[187], 2 à Fîntîna[188], une à Galt[188a], 9 à Hoghiz[189] et une à Ariuşd[190], au nord de Braşov. Sur un affluent de l'Olt, au sud-ouest de Braşov, on été trouvées deux inscriptions à CUMIDAVA (Rîşnov)[191]. À l'est de cette localité, dans la vallée supérieure de la rivière Buzău, on a découvert une inscription à Crasna[192].

[170] C 832–834, 6247, 12539–12543 ; AÉrt XXII, 1902, p. 337 ; XXIII, 1903, p. 61 ; XXVI, 1906, p. 37–39 ; OeJ VI, 1903, B. 116–120 ; DolgCluj VII, 1916, p. 80 ; AISC V, 1944/1948, p. 232–234 ; MCA VI, 1959, p. 875 ; ActaMN I, 1964, p. 163–165 ; II, 1965, p. 667–668 ; V, 1965, p. 465 ; SCIV XIX, 1968, p. 341–343 ; D. Protase, *Éléments ethniques thraces et illyriens dans l'ala II Pannoniorum de Davie*, « Hommages à Marcel Renard », Bruxelles, 1969, vol. II, p. 634–638.

[171] C 835.

[172] C 821–831, 6245, 7630–7636 ; ACMIT II, 1929, p. 332 ; SCIV IV, 1953, p. 542 ; ActMuz 1956, p. 118–131.

[173] C 1258, 8074(21), 8075(30) ; ActaMN VII, 1970, p. 165–171.

[174] C 971 = « Dacia » VII–VIII, 1937/1940. p. 317.

[175] C 970 ; ActaMN VII, 1970, p. 174–175.

[176] C 7788 ; ActaMN VII, 1970, p. 170–171.

[177] C 6263.

[178] C 960 = 7729 ; 970, 971 ; 7729, 7730, 7732, 7735.

[179] C 969, 7731 ; ErdMús XIX, 1902, p. 270.

[180] AISC V, 1949, p. 293 ; « Mitt. Brukenthal-Museum », XII, 1915, p. 210.

[181] C 8075, 41.

[182] MCA VI, 1959, p. 429–437 ; VII, 1961, p. 411–420.

[183] « Sargetia » V, 1968, p. 90 ; « Forschungen zur Volks- und Landèskunde » XIII, 1970, p. 71–73.

[184] C 959.

[185] C 7724.

[186] AISC II, 1933/1933, p. 253–254 = ActaMN IV, 1967, p. 87 ; StCom XII, 1965, p. 208–210 ; « Mitt. Brukenthal-Museum » XII, 1965, p. 208.

[187] C 1640, 2.

[188] C 955 = 7721, 956.

[188a] C 7721.

[189] C 951 = 7720, 952 = 7723, 953, 954 = 7722, 956, 957, 958 ; « Dacia » VII–VIII, 1937/1940, p. 315 ; MCA I, 1953, p. 792.

[190] TabIR, L 35, p. 24.

[191] AISC IV, 1941/1943, p. 237 = IBAI XVI, 1950, p. 62 ; N. GUDEA – I. POP, *Castrul roman de la Rişnov – CUMIDAVA. Contribuţii la cercetarea limes-ului de sud-est al Daciei romane* [Le camp fortifié de Rîşnov – CUMIDAVA. Contributions à l'étude du *limes* du sud-est de la Dacie romaine], Braşov, 1971, p. 131.

[192] C 8080.

Au nord-est de Braşov, des vestiges romains et des inscriptions sont restés dans le département de Covasna, à savoir : à Comalău [193], Reci [194] et Moacşa [195], Boroşneul Mare [196], Tîrgu Secuiesc [197] ; une inscription et un diplôme militaire à ANGUSTIA (Breţcu) [198].

De Teiuş vers l'est existait un chemin naturel dans la vallée de la rivière Tîrnava Mare, où nous mentionnons une inscription funéraire à Crăciunelu de Sus [199], une à Soroştin [200], 2 à Şeica Mică [201], une à Micăsasa [202], une à Mediaş [203], une à Dîrlos [204], 2 à Biertan [205], 5 à Sighişoara [206], 2 à Cristuru Secuiesc [207] et 2 à Mărtiniş [208]. Au sud de cette dernière localité on a découvert une inscription à Rareş [209] et Crăciunel [210] et 4 à Sînpaul [211]. Au sud-est de celles-ci, dans la vallée de l'Olt, 2 inscriptions ont été trouvées dans le village de Olteni [212]. Au nord-ouest de Mărtiniş, dans la vallée de la rivière Tîrnava Mare, nous mentionnons 3 inscriptions à Odorheiul Secuesc [213].

Dans la vallée de la rivière Tîrnava Mică, nous avons une inscription à Cetatea de Baltă [214] et Botorca [215], 2 à Tîrnăveni [216], 19 à Inlăceni [217], 5 à Sărăţeni [218] et 7 à Călugăreni [219]. Dans les trois dernières loca-

---

[193] C 8074, 2.
[194] « Dacia » VII—VIII, 1941, p. 320 ; MCA VI, 1959, p. 198 ; VII, 1961, p. 181 ; SCIV XIII, 1962, p. 162.
[195] TabIR, L. 35, p. 51.
[196] SCIV XIV, 1963, p. 164—165.
[197] C 1640, 4.
[198] C 8074(9, 17) ; CIL III, p. 858 = CIL XVI 37 ; « Klio » XI, 1911, p. 499.
[199] C 963 = 7726.
[200] C 965.
[201] C 966, 967.
[202] C 964.
[203] C 962.
[204] C 961.
[205] C 960, 1617 = AISC IV, 1944, p. 10—16 ; « Dacia » XI—XII, 1945/1947, p. 281—282.
[206] C 6258, 7724, 14467 ; SCIV II, 1, 1951, p. 307; ActaMN V, 1968, p. 101—108.
[207] C 1403 7889; «Dacia» VII—VIII, 1973/1940, p. 318.
[208] C 950, 7719.
[209] ArhMold V. 1967, p. 133—135.
[210] C 7719.
[211] C 14467 ; « Dacia » VII—VIII, 1937/1940, p. 320 ; CMA VII, 1960, p. 403—404 ; « Sargetia » VII, 1970, p. 74.
[212] MCA VIII, 1962, p. 331 ; ArhMold IV, 1966, p. 178—179 ; V, 1967, p. 138—141.
[213] C 8074(25), 8076(16), 8079(1).
[214] C. 7727.
[215] ActaMN IX. 1972, p. 473—474.
[216] C 8865 (1), 8074(25).
[217] C 945—949, 6257, 7718, ErdMus XXIII, 1906, p. 132 = ActaMN I, 1964, p. 188—189 ; I. I. RUSSU, *Emlékonyv Kelemen Lajos*, Cluj, 1957, p. 537 ; M. MACREA, *Omagiu lui Constantin Daicoviciu* [Hommage à Constantin Daicoviciu], Cluj, 1960, p. 339—351 ; SCIV XIV, 1963, p. 163—168 ; ArhMold V, 1967, p. 34—136.
[218] C 6256 = 12555, 7717, 8074(8), 12554 ; ActaMN VII, 1970, p. 169—172.
[219] C 944, 7716 = 12551, 8065, 12550, 12552 ; AISC I, 2, 1928/1932, p. 59 ; ActaMN II, 1965, p. 209—214.

lités, il y avait des camps militaires pour la surveillance de la frontière orientale de la Dacie.

Dans le bassin supérieur de la rivière Mureş, lequel appartenait à la *DACIA POROLISSENSIS*, on a découvert une inscription à Ozd [219a], Bogata [220] et Lechinţa de Mureş [221], 2 au village de Papiu-Ilarian [222], une à Moreşti [223], 24 et un diplôme militaire à Cristeşti [224], une à Tîrgu Mureş[225] et une à Brîncoveneşti [226]. Au sud-est de Gherla, ont été découvertes 3 inscriptions à Ţaga [227] et plus au nord-est une à Herina [228] et une à Şien[229]. Plus au nord, deux inscriptions ont été trouvées à Domneşti [230] et deux à Orheiul Bistriţei [231]. Au nord-ouest de Beclean existait une importante agglomération militaire et civile à Ilişua, où on a trouvé 41 inscriptions latines [232]. Un peu au nord-ouest, une inscription a été découverte à Negrileşti [233]. Enfin, dans la province de Dacia, nous avons 79 inscriptions dont on ne connaît pas le lieu de provenance [234].

Au total, nous connaissons avec certitude trois centres ayant le rang de *colonia* : 1. ULPIA TRAIANA SARMIZEGETUSA, 2. APULUM (Alba Iulia) et 3. NAPOCA (Cluj) ; et huit autres, ayant le rang de *municipium* : 4. TIBISCUM (Jupa), 5. DIERNA (Orşova), 6. DROBETA (Turnu Severin), 7. SUCIDAVA (Celei), 8. ROMULA (Reşca), 9. AMPELUM (Zlatna-Pătrînjeni), 10. POTAISSA (Turda) et 11. POROLISSUM (Moigrad). On a découvert en Dacie 2 500 inscriptions latines dans 210 localités, c'est-à-dire plus que dans toute autre province voisine. Étant donné que la domination romaine n'a duré ici que 165 ans, nous pouvons affirmer que la romanisation de cette province a été intense.

219a ActaMN II, 1965, p. 25.

220 C 8066.

221 « Dacia » II, 1925, p. 334.

222 C 7694 ; MCA VI, 1959, p. 892.

223 SCIV III, 1952, p. 328–344 ; IV, 1953, p. 275–306 ; V, 1954, p. 199–220 ; VI, 1955, p. 643–685 ; MCA IV, 1957, p. 178 ; V, 1959, p. 86.

224 C 7713–7715, 12550 ; « Klio » XI, 1911, p. 503–504 ; I. PAULOVICS, *Dacia keleti hotárvonala és az ugynevezett « dák » — ezustkincsek kérdese* [La frontière orientale de la Dacie et le problème de ce qu'on appelé les trésors « daces » d'argent], Cluj, 1944, p. 45, 83, 89, 93–95 ; ActaMN I, 1964, p. 182 ; II, 1965, p. 57–58, 257–266 ; IV, 1967, p. 461–467.

225 I. PAVLOVICS, *op. cit.*, p. 92–101.

226 C 6284 = 8074, 7.

227 C 1210, 1607, 1608.

228 « Klio » X, 1910, p. 505.

229 C 1638.

230 ACMIT II, 1929, p. 308 ; ActaMN III, 1966, p. 158 ; ArhMold IV, 1966, p. 475.

231 C 7624, 7625.

232 C 786–820, 7626–7629 ; MCA IV, 1957, p. 319–323 ; ArhMold I, 1961, p. 155–174 ; ActaMN II, 1965, p. 20.

233 AÉrt XXXI, 1911, p. 433.

234 C 1596–1626, 6273–6278, 8060, 8061, 12606, 12607, 14496 [1] ; « Klio » X, 1910, p. 504–505 ; ActaMN I. 1964, p. 190–195.

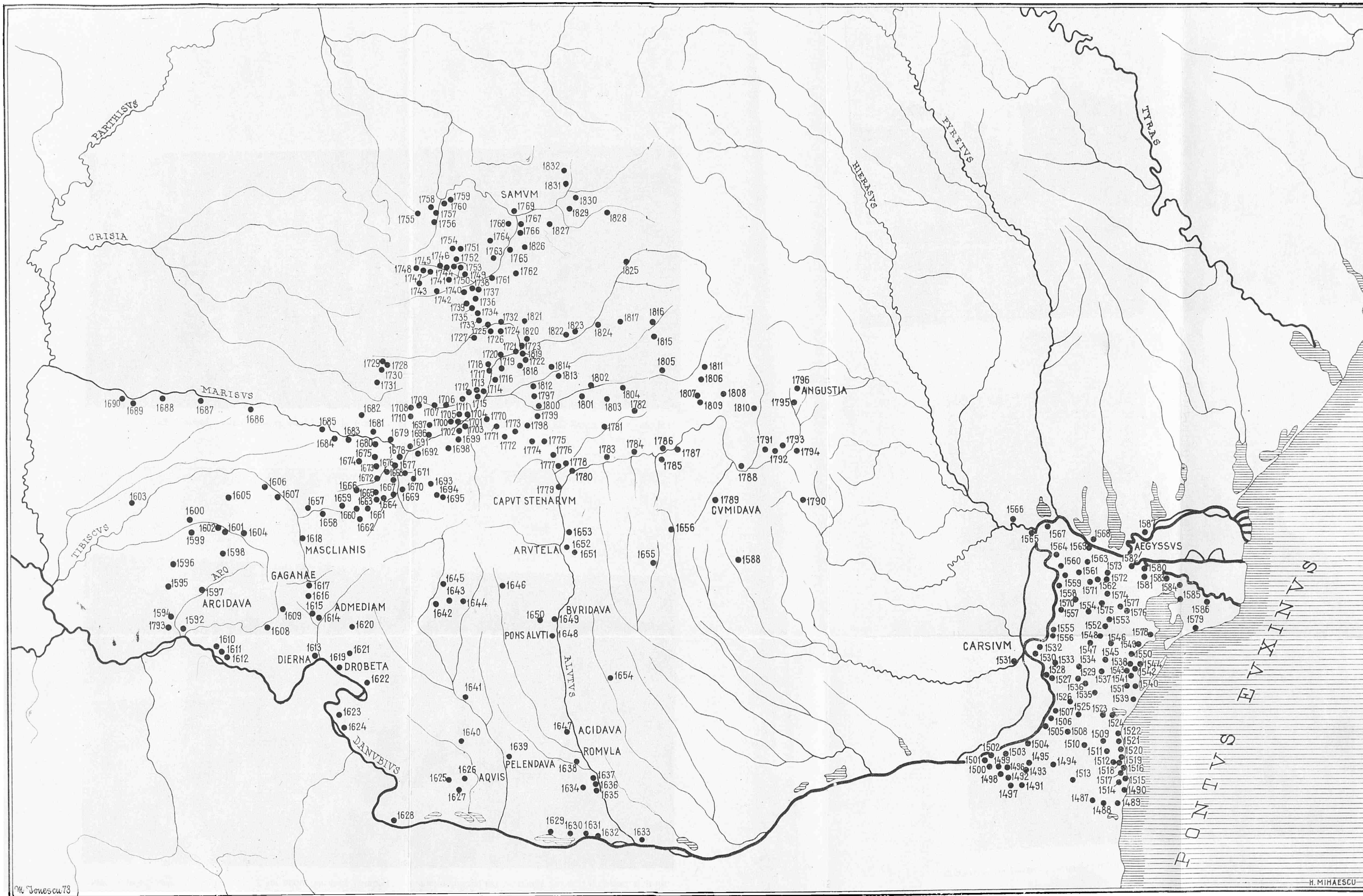
DACIA

1592	Banataska Palanka	3
1593	Kajtasovo	1
1594	Orešac	1
1595	Vršac	3
1596	Mali Žam	1
1597	ARCIDAVA (Vărădia,	3
1598	CENTUM PUTEA (Surducu Mare)	1
1599	Deuita	1
1600	Deta	1
1601	BERZOBIS (Berzovia)	2
1602	Ramna	1
1603	Foeni	1
1604	Lugoş	3
1605	Buziaş	1
1606	Căraui (Merzidorf)	1
1607	TIBISCUM (Jupa)	27
1608	Dalboşeţ	1
1609	Prigor	1
1610	Pojejena de Sus	12
1611	Moldova Veche	3
1612	Moldova Nouă	1
1613	DIERNA (Orşova)	12
1614	AD MEDIAM (Băile Herculane)	27
1615	PRAETORIUM (Mehadia)	9
1616	Domaşnea	1
1617	GAGANAE (Armeniş)	1
1618	MASCLIANIS (Slatina Timişului)	1
1619	DROBETA (Turnu Severin)	75
1620	Dilına	1
1621	Malovăţ	1
1622	Bistriţa	1
1623	Ţigănaşi	1
1624	Ostrovul Mare	1
1625	Galicea Mare	1
1626	AQUAE (Cioroiul Nou)	15
1627	Afumaţi	1
1628	Desa	1
1629	Grojdibod	1
1630	Orlea	10
1631	SUCIDAVA (Celei)	95
1632	Corabia	1
1633	Turnu Măgurele	1
1634	Gostavăţ	1
1635	Băbiciul Episcopiei	1
1636	Breznica	1
1637	Slăveni	25
1638	ROMULA (Roşca)	28
1639	PELENDAVA (Mofleni-Craiova)	1
1640	Botoşeşti-Paia	1
1641	Răcari	11
1642	Iezureni	1
1643	Glodeni	1
1644	Săcelu	2
1645	Bumbeşti	2
1646	Polovracı	1
1647	ACIDAVA (Enoşeşti)	1
1648	PONS ALUTI (Ioneştii Govoriı)	1
1649	BURIDAVA (Stolniceni)	3
1650	Birseşti	1
1651	Rădăcineşti	1
1652	ARUTELA (Bivolari)	1
1653	PRAETORIUM (Racoviţa-Copăcenı)	2
1654	Săpata de Jos	3
1655	Jidava	5
1656	Rucăr	1
1657	Voislova	1
1658	PONS AUGUSTI (Marga)	2
1659	Bucova	3
1660	Zeicani	1
1661	ULPIA TRAIANA SARMIZEGETUSA	360
1662	Hobiţa-Grădışte	3
1663	Peşteana	4
1664	Rea	2
1665	Toteşti (Hăţegel)	2
1666	Tuştea	2
1667	AQUAE (Călan)	18
1668	Strei-Săcel	1
1669	Strei Sîngeorgiu	1
1670	Valea Sîngeorgiuluı	5
1671	Sintămăria de Piatră	1
1672	Teliucul Inferior	1
1673	Sîncrai	1
1674	Valea Nandrului	1
1675	Hunedoara	19
1676	Peştişu Mare	2
1677	Peştışu Mıc	2
1678	Băcia	1
1679	PETRIS (Uroiu)	1
1680	Deva	20
1681	Şoimuş	1
1682	Băıţa	1
1683	MICIA (Veţel)	121

1684	Vulcaz	2
1685	Leşnic	1
1686	Bulci	1
1687	Lipova	1
1688	Arad	1
1689	Sînnicolaul Mare	1
1690	Cenad	3
1691	Rapoltu Mare	1
1692	Orăştie	13
1693	Bucium (Orăştioara)	8
1694	Sub Cununi	2
1695	Grădiştea Muncelului	1
1696	Cigmău	5
1697	GERMISARA (Geoagiu)	28
1698	Romos	1
1699	Cioara	1
1700	BLANDIANA (Vinţul de Jos)	4
1701	Cîrma	1
1702	Oarda de Jos	1
1703	Oarda de Sus	1
1704	APULUM (Alba Iulia)	502
1705	Miceşti	6
1706	Şard	8
1707	Amşoiţa	3
1708	AMPELUM (Zlatna-Pătrînjeni)	91
1709	Almaşul Mic	1
1710	Cib	1
1711	Igliu	2
1712	Bucerdea Vinoasă	2
1713	Benic	1
1714	Teiuş	1
1715	Tibru	3
1716	Sîncrai	1
1717	BRUCLA (Aiud)	4
1718	Decea	2
1719	Spălnaca	1
1720	Unirea	1
1721	Războieni-Cetate	7
1722	SALINAE (Ocna Mureş)	16
1723	Lunca Mureşului	1
1724	POTAISSA (Turda)	143
1725	Cheia	2
1726	Mihai Viteazul	2
1727	Moldoveneşti	16
1728	ALBURNUS MAIOR (Roşia Montană)	36
1729	IMMENOSUM MAIUS	1
1730	DEUSARA	2
1731	Abrud	6
1732	Viişoara	1
1733	Copăceni	1
1734	Ceaunu Mic	1
1735	Aiton	1
1736	Gheorgheni	1
1737	Dezmir	1
1738	Sînnicoară	1
1739	Feleacu	1
1740	NAPOCA (Cluj)	71
1741	Suceagu	4
1742	Gilău	9
1743	Viştea	2
1744	Mera	3
1745	Gîrbou	3
1746	Turea	2
1747	Arghireşu	1
1748	Jebucu	1
1749	Horlacea	1
1750	Mihăieşti	2
1751	OPTATIANA (Sutoru)	2
1752	Almaşu	1
1753	RESCULUM (Bologa)	19
1754	Buciumi	3
1755	Cioara (Zalău)	1
1756	LARGIANA (Româneşi)	3
1757	CERTIAE (Romita)	7
1758	POROLISSUM (Moigrad)	45
1759	Gîrbou (Dej)	2
1760	Tihău	4
1761	Apahida	1
1762	Căianu	1
1763	Măcicaşu	1
1764	Ciumăfaia	7
1765	Sic	1
1766	Hăşdate	1
1767	Gherla	20
1768	Pintic	1
1769	SAMUM (Căşei)	34
1770	Sebeş	9
1771	Răhău	1
1772	Reciu	2
1773	Daia Română	2
1774	Şpring	1
1775	SACIDAVA (Doştat)	9
1776	Apoldul Mare	3
1777	Şura Mică	2
1778	Ocna Sibiului	1
1779	CAPUT STENARUM (Boiţa)	1
1780	Săcădata	2
1781	Agnita	1
1782	Brădeni (Hendorf)	1

1783	Cincsor	2
1784	Hălmeag	1
1785	Fîntîna	2
1786	Galt	16
1787	Hoghiz	9
1788	Ariuşd	1
1789	CUMIDAVA (Rîşnov)	2
1790	Crasna	1
1791	Comalău	1
1792	Reci	1
1793	Moacşa	1
1794	Boroşneul Mare	1
1795	Tîrgu Secuiesc	1
1796	ANGUSTIA (Breţcu)	3
1797	Crăciunelu de Sus	1
1798	Soroştin	1
1799	Şeica Mică	2
1800	Micăsasa	1
1801	Mediaş	1
1802	Dîrlos	1
1803	Biertan	2
1804	Sighişoara	5
1805	Cristuru Secuiesc	2
1806	Mărtiniş	2
1807	Rareş	1
1808	Crăciunel	1
1809	Sînpaul	4
1810	Olteni	2
1811	Odorheiul Secuiesc	3
1812	Cetatea de Baltă	1
1813	Botorca	1
1814	Tîrnăveni	2
1815	Inlăceni	19
1816	Sărăţeni	5
1817	Călugăreni	7
1818	Ozd	1
1819	Bogata	1
1820	Lechinţa de Mureş	1
1821	Papiu Ilarian	2
1822	Moreşti	1
1823	Cristeşti	25
1824	Tîrgu Mureş	1
1825	Brîncoveneşti	1
1826	Ţaga	3
1827	Herina	1
1828	Şien	1
1829	Domneşti	2
1830	Orheiul Bistriţei	2
1831	Ilişua	41
1832	Negrîleşti	1
1832*	*Incertae*	79

DACIA



PARTHISVS
CRISIA
MARISVS
TIBISCVS
APO
DANVBIVS
ALVTVS
HIERASVS
PYRETVS
TYRAS
PONTVS EVXINVS
SAMVM
ANGVSTIA
CAPVT STENARVM
CVMIDAVA
ARVTELA
MASCLIANIS
GAGANAE
ARCIDAVA
ADMEDIAM
DIERNA
DROBETA
BVRIDAVA
PONS ALVTI
ACIDAVA
ROMVLA
PELENDAVA
AQVIS
CARSIVM
AEGYSSVS
M. Ionescu 73
H. MIHAESCU

POUR MIEUX CONNAÎTRE L'ŒUVRE JURIDIQUE DE MICHEL FOTINO (PHOTEINOPOULOS)

VALENTIN AL. GEORGESCU

Le dossier de Michel Fotino *, déjà riche en problèmes ardus, parmi lesquels on se heurte à plus d'une véritable énigme , s'est récemment enrichi [1] d'une découverte matérielle dont je tiens à souligner l'exceptionnelle valeur. Vu le circuit restreint auquel l'auteur a destiné sa contribution, je crois devoir en résumer l'apport matériel et problématique à l'intention des lecteurs de la RESEE, tout en y ajoutant quelques réflexions et éclaircissements.

a. Les deux premiers livres du « Manuel de lois » rédigé — et demeuré, selon nous, à l'état de simple projet de code — par Michel Fotino pour le prince de Valachie, Scarlat Ghica, en 1766, ont été traduits en roumain en 1869, à partir d'un manuscrit en néo-grec portant la date de 1765 dans le titre-dédicace où figure le nom de Scarlat Ghica (prince régnant de Valachie, 1765—1766), et celle du 21 mars 1765 [2] dans la dédicace intérieure signée du nom de l'auteur. C'est l'aspect le plus spectaculaire de la découverte. Probablement perdu, ce manuscrit apparaît à M. N. Camariano comme différent de tous ceux qui nous ont été conservés.

* V. les études parues dans RESEE 5 (1967), 119—116 ; 6 (1969) 625—638 ; 8 (1970) 329—364 ; « Studii clasice » XII (1970) 221—239 ; XIII (1971) 216—224 ; l'éd. crit. citée ci-dessous, n. 7 ; P. I. Zépos, in Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, 47 (1972) 29—38 (cf. son éd. du Manuel de lois de 1766, Athènes, 1959, Introduction), et les renvois à la riche bibliographie fotinienne.

[1] Nestor Camariano, *O traducere în limba română a Manualului de legi al lui Mihail Fotinopulos publicată în 1869* (Une traduction roumaine du Manuel de lois de Michel Fotino publiée en 1869), in « Revista Arhivelor », Bucarest 49/34 (1972) 233—249.

[2] Le texte imprimé porte *1865* que M. Camariano a corrigé en *1765*. La dédicace au prince reprend avec quelques adaptations, le texte de la dédicace à Etienne Racoviţă, telle que nous la connaissons par le ms. gr. 20 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (citée par la suite : Bibl. de l'Acad.).

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 1, P. 33—58, BUCAREST, 1974

Cette constatation est exacte, mais avec la précision que pareille singularité n'empêche pas le texte en question de se rattacher partiellement à chacune des deux familles (A et B) de manuscrits contenant le Manuel de 1766, dont j'ai, dès 1966 [3], signalé l'existence. Avec tous les manuscrits de Bucarest [4] et deux de Jassy [5], la version utilisée en 1869 contenait un texte unifié pour tous les titres originaires du Manuel. Le texte non unifié ne se retrouve que dans le codex parisien Suppl. gr. 1323 [6] et dans le ms. gr. V 42 de la Bibliothèque Centrale Universitaire de Jassy [7]. De ce fait, le nombre des codices qui se singularisent par rapport aux deux familles mentionnées ci-dessus — sans être identiques entre eux — s'élève à trois. Je note en passant que le ms. gr. 131 (Bucarest) occupe lui-aussi une place à part parmi les manuscrits de la famille A.

b. M. N. Camariano a pu établir que la version roumaine est due à G. Baronzi, traducteur (pour des raisons de famille?) aussi de l'*Histoire de la Dacie* de Théodore Fotino, fils de Michel. Elle a été publiée du 29 janvier au 16 avril 1869 dans les n^{os} 18—71 du journal « Térra » de Bucarest. La date du 21 mars 1765 résulterait d'une erreur matérielle et l'auteur de la découverte la repporte à la fin de l'année, car le règne de Sc. Ghica ne commence qu'en septembre.

La date est sûrement erronée, mais la correction proposée ne me semble pas s'imposer avec nécessité. L'erreur sur le mois—*mars* au lieu d'un mois de la fin de la même année — n'est pas vraisemblable. Le copiste a pu écrire *1765* au lieu de *1766*, plutôt que *mars* au lieu de *novembre* ou *décembre*. Et cela d'autant plus que le codex parisien 1323 [8] prouve que des copies du Manuel de 1766 ont été confectionnées en mars 1766. D'ailleurs la date rectifiée (21 novembre ou décembre 1765) ne résout rien. Elle est trop rapprochée de l'avènement au trône du nouveau prince, Sc.

---

[3] V. nos études *Contribuţii la studiul trimtriei şi al operei juridice a lui Mihail Fotino*, in « Revista Arhivelor » 9 (1966) 99—101 et *Un manuscrit parisien du Nomikon Procheiron* (*Bucarest 1766*) *de Michel Fotino* (*Phôteinopoulos*), in RESEE 8 (1970) 336 et appendice B.

[4] Bibl. de l'Acad. mss. gr. *122, 131, *378, 798, 986, *987, 1196, *1434 (* = mss. de la famille B ; sans astérisque = mss. de la famille A).

[5] Bibliothèque Centrale Universitaire VI 6 ; Arch. de l'Etat 1697, tous les deux appartenant à la famille A.

[6] V. l'étude citée à la n. 3, 334—336 et App. B : 24 titres non unifiés, dont la partie principale figure dans l'ordre normal du texte et les paragraphes complémentaires dans l'appendice qui commence à la p. 684 a.

[7] V. *La législation agraire de Valachie* (*1775—1782*), éd. critique par Val. Al. Georgesco et Em. Popesco, Bucarest (1970), 97 n. 117 : le nombre des titres non unifiés se réduit à deux ; cf. *Un manuscrit parisien*... 357 note. La structure de ce codex ne m'est apparue dans toute sa signification qu'après la découverte du codex parisien où l'existence d'un texte originaire plus court et le problème de l'unification du texte des 24 titres étaient frappants.

[8] Dans ce codex le titre-dédicace porte la date κατὰ μῆνα Μάρτιον 1766 ; v. l'étude citée ci-dessus, n. 3 (p. 332).

Ghica. Sur les entrefaites la restructuration du Manuel n'eût matériellement pas été possible.

A mon avis, la date de 21 mars 1765 s'explique par l'histoire du texte dont elle fait partie. Il s'agit de la dédicace adressée par Fotino au prince de 1766 et qui reprend avec de légères adaptations le texte de celle de 1765, adressée au prince de cette année-là, E. Racoviță [9]. Lors de cette adaptation concernant le Manuel de 1766, que l'on préparait pour Sc. Ghica [10], le scripteur a omis de faire une remise à jour de la date qu'il avait sous les yeux. Nous apprenons ainsi une date concernant en réalité le Manuel de 1765 et que le ms. gr. 20 ne nous avait pas transmise. En fonction de cette erreur, le titre-dédicace — qui partout ailleurs porte l'année 1766 — a été daté lui aussi de 1765.

c. Le texte imprimé de la traduction roumaine de 1869 a fait l'objet d'une copie, que M. Camariano a le mérite d'avoir retrouvée aux Archives de l'Etat de Rîmnicu-Vîlcea, et qui ne serait pas étrangère à la personnalité d'un haut magistrat, historien de l'ancien droit roumain à ses heures, Grégoire Jean Lahovary.

d. Nous apprenons également que le texte du Manuel de Fotino a été utilisé, à côté d'autres textes de lois anciennes, par N. Blaremberg, l'un des directeurs du journal « Térra », en 1869, dans le procès de la contesse Julie Félicitas de Huniady, veuve du voïvode serbe Michel Obrénovici, avec les héritiers de ce dernier devant la Cour d'appel de Bucarest.

Je note ici que Blaremberg, auteur, vingt ans plus tard, d'un vaste et inégal *Essai comparé sur les institutions et les lois de Roumanie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* [11], était sans doute à la recherche d'une documentation pour son procès, sans avoir suscité la traduction pour les besoins de son dossier. La trouvant dans les textes présentés par Baronzi, on comprend son intérêt à leur donner plus d'éclat et d'autorité. En 1869, N. Blaremberg a utilisé non pas un texte tirant sa valeur de son insertion dans un code de Valachie, mais le droit byzantin recueilli par Fotino et applicable en Valachie même en dehors d'une sanction princière.

e. Nous apprenons aussi que le titre Περὶ κανόνων διαφόρων ἤτοι φετφάδων, qui figurait dans le Manuel de 1765 (qu'il ne faut pas confondre avec celui qui fut traduit en 1869), a été copié par Nicolas Caradja, beau-frère du prince Mathieu Ghica, dans son registre intitulé Πανδέκτη Νικολάου Καρατζᾶ, sous une rubrique dont il résulte que le Νόμιμον de *Mihail Photeinopoulos* a été rédige par ordre du prince de Valachie, Etienne Racoviță,

---

[9] Ms. gr. 20 de la Bibl. de l'Acad.

[10] Cette dédicace figure dans la plupart des codices du Manuel de 1766. Elle manque, par exemple, dans les mss. gr. 986, 1434 de Bucarest et V 42 et 1696 de Jassy.

[11] Bucarest 1885.

en 1765. Ce renseignement confirmatif ne nous livre en plus que le nom technique du Manuel (Νόμιμον) qui ne figure pas dans le texte conservé (ms. gr. 20 de la Bibl. de l'Acad.). Nom donné par Fotino ou peut-être seulement par N. Karadja.

Ce renseignement concernant le titre Περὶ κανόνων ... devient pour M.N.C. la preuve matérielle que le second livre du Manuel de 1765, considéré comme perdu par la majorité des auteurs [12], a réellement existé en dehors du ms. gr. 20. Cette affirmation suppose — mais on le dit plutôt implicitement — que le titre cité ne figure pas dans le I^er^ livre de ce Manuel (= ms. gr. 20). Or, ce dernier codex contient bien un titre 81 formé de 61 §§ , sous la même rubrique que celle qui figure au registre de Karadja ; c'est le noyau du titre 85 qui en 1766 s'était amplifié à 131 §§ [13], en passant au II^e^ livre du Manuel de cette année-là. Dès lors, les prémisses du raisonnement que nous discutons tombent et la valabilité de la conclusion du syllogisme s'évanouit. Le problème se ramène à la seule base documentaire et à l'explication que j'avais fait valoir en 1961 et 1967 [14], à savoir :

a. Tous les titres du ms. gr. 20 figurent dans une table des matières qui est rubriquée expressément : Πίναξ τοῦ α^ου^ τόμου κατ'ἀλφάβητον, alors que la table du ms. gr. 21, contenant le livre III de droit ecclésiastique s'intitule : Πίναξ τοῦ γ^ου^ τόμου ;

b. le ms. 20 pour un tome (ou livre) a 81 titres, alors que le Manuel de 1766 pour les livres I—II en a 160, cette proportion étant normale ;

c. la différence de 79 (160—81) titres représenterait le second livre de 1765 perdu ;

d. en 1766, Fotino a restructuré l'ordre des titres (dont il a amplifié le nombre des paragraphes), plus qu'il n'en a augmenté le nombre ;

e. cette dernière constatation est corroborée par le livre III, qui permet la comparaison de ses deux rédactions [15]. Certes, ces arguments sont loin d'être négligeables, mais ce n'est pas tout à fait la « preuve matérielle » absolue que recherchait M. N. C. L'esprit critique, sans lequel il n'y a pas d'hypothèse valable, m'oblige de constater que le livre I^er^ du Manuel de 1765 révèle dans le ms. gr. 20 une structure qui lui donne, à la rigueur, l'allure d'un petit code avec d'évidentes lacunes acceptées, mais complet à sa façon. En effet, il passe du droit de l'Etat aux titres finals du Digeste (*De verborum significatione* et *De diversis regulis iuris*

---

[12] C Litzica, [*Catalogul* .. (1909) 135, sic : N. Dossios (1902 ; 1911) et P. J. Zépo (1954)] avait signalé cette perte, sans exposer ses arguments. I. Peretz [Cours... II, 2 (1928 357 ; *sic* : Gh. Cronț, in « Studii » 13 (1960) 272—275], à une date (1928) où les mss. gr. 20 et 21 n'étaient pas accessibles, avait affirmé que le livre II figurait dans le ms. gr. 20.

[13] V. éd. Zépos, 208—215.

[14] V. « Studii » 13 (1960) 1508 n. 8 ; RESEE 5 (1967) 136—138.

[15] Il passe de 36 titres (1765) à 37 (1766), par exemple dans le ms. 1697 de Jassy, édité par le prof. Zépos.

antiqui, L. 16 et 17), condensé justement par l'intermédiaire des Basiliques (II 2—4) dans le titre final ⟨81⟩ que reproduit Karadja. Le Manuel de 1765 contenait dans l'ordre : le droit administratif, la procédure et l'organisation judiciaire mêlées, la famille et la dot, les successions, les donations et les sûretés, les contrats et les donations entre vivants, la propriété, la possession et les servitudes et enfin le droit pénal du LX^e livre des Basiliques. Certaines inconséquences et contradictions de la tradition byzantine justinienne, Fotino ne fait que les aggraver. Renversant parfois l'ordre des Basiliques, il retourne à celui du Digeste ou d'Harménopule, sans rien dire des innovations personnelles.

La force de cette constatation qui contrarie ma thèse est de beaucoup affaiblie si l'on observe la quantité (79 titres) de matières considérées à juste titre comme indispensables en 1766 (la protimêsis, les *nomoi georgikoi*, etc.) que Fotino aurait eu la légèreté de dédaigner en 1765, dès que l'on admet que le ms. gr. 20 contient les deux premiers livres de son Manuel de cette année. D'autre part, comment expliquer, dans cette dernière hypothèse, que l'ordre logique d'un code complet, arrêté en 1765, ait dû subir toujours de la part de Fotino de tels changements pour être amélioré en 1766 ? [16] A moins qu'on ne veuille admettre — et ce n'est qu'une hypothèse — que la matière de l'ancien recueil personnel de Fotino ou celle réunie en hâte jusqu'au mois de mars 1765 ait été provisoirement ordonnée dans le premier compartiment du schéma tripartite, laissant le second livre comme un simple cadre qui ne sera étoffé qu'en 1766, ce qui provoquera une nouvelle mise en ordre des titres déjà rassemblés (81) et de ceux qui, par manque de temps, n'avaient pas encore éte introduits dans le ms. gr. 20. Cette méthode de travail n'a rien de surprenant par elle-même et se retrouve dans la structure du codex parisien 1323 qui ne peut être sorti que du « laboratoire de Fotino ».

f. Dans le codex 20 cité, M. N. Camariano a pu établir que deux mains différentes ont successivement écrit, d'un côté , le corps du chrysobulle par lequel E. Racoviţă devait confirmer le Manuel de lois pour le transformer en code du pays [17] et, de l'autre côté, le titre de ce document.

---

[16] Voici la suite des 81 titres du Manuel de 1765 (ms. gr. 20), placés dans l'ordre de l'éd. Zépos (= Manuel de 1766, fam. A), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 44, 76, 8, 9, 10, 11, 23 24. 22, 21, 17, 19, 18, 13, 20, 15/16, 14, 35, 30, 31, 25, 28, 26, 27, 29 //1766, livre II / 10, 41, 42, 37, 36, 32, 33, 38, 39, 34, 45, 69, 77, 78, 49 50, 59, 12, 51, 52, 53, 54, 55, 60. 61, 62, 46, 47, 43, 63, 64, 65, 68, 70, 71, 72, 74, 73, 75, 66, 67, 56, 48, 57, 58, 79, 80, 81. Soixante-dix-neuf titres de 1766 ne figurent pas dans le ms. gr. 20 : I 3, 7, 14, 15, 16, 22, 25, 27—36, 40, 43, 44, 47—49, 51—53, 56, 61, 62 ; II 4, 8, 9, 13, 14, 16—22, 22—26, 28—41. 44, 55, 69—72, 75, 81—82, 84, 86—97.

[17] V. mon article publié dans « Studii » 13 (1961) 1508 n. 6 : la confirmation n'a pas eu lieu.

Ce détail est pour moi une preuve supplémentaire [18] du fait que l'on n'a pas affaire à une copie régulière du chrysobulle originel. Ce n'est que le brouillon fotinien d'un projet raté de chrysobulle [19] qui ait pu être, de cette manière hésitante, incorporé au manuscrit du projet de code. En 1766 l'échec se répète, le projet fotinien de chrysobulle de confirmation revêt la même forme incomplète : le second projet de code ne devient pas plus que le premier une *pravila pămîntului* ou *pravila țării.*

Quelles furent les causes de ce double échec? La mort dramatique, en pleine révolte populaire, d'E. Racoviță empêcha celui-ci de mener à

---

[18] Voici les arguments principaux :

a. La formule finale rapportant la foi des boyards du divan fait defaut.

b. Manquent les signatures : du prince, du grand logothète et du scribe.

c La date est incomplète : 1765, ce qui s'explique, s'il s'agit d'un simple brouillon

d. La confirmation d'un code aurait dû s'appuyer plus formellement sur l'anaphora d'un *sfat de obște* (assemblée d'Etats de type phanariote), auquel, d'ailleurs, le brouillon de Fotino fait une allusion fugitive, à propos d'une révision du texte (« étant soigneusement examinés par des personnes savantes »). Une telle anaphora est nettement mentionnée dans la préface de Fotino à son projet de code de 1775/77.

e. La place excessive qui est réservée dans le prétendu chrysobulle à la personne et à la contribution de Fotino n'est pas corroborée par la pratique ultérieure. Ce n'est que lui-même, dans un brouillon non encore censuré par le prince et sa chancellerie, qui eût pu parler dans ces termes de son œuvre. En 1780, Al. Ypsilanti se présente soi-même comme auteur du code. Les chrysobulles des codes Callimache et Caragea ou du code pénal moldave (1820) ne donnent même pas le nom des rédacteurs. Justinien, lui, était plus généreux avec ses commissaires.

f. L'original du chrysobulle n'a pas été retrouvé.

[19] L'absence d'une confirmation princière qui eût transformé le Manuel en Code du pays résulte des faits suivants :

a. Toute mention contemporaine d'un code Racoviță ou Ghica fait défaut.

b. Pendant l'occupation russe de 1768 à 1774, les projets de codification n'auraient dû passer sous silence le code du pays, s'il avait existé.

c. Aucun jugement n'a été rendu avec référence à un Code Racoviță ou Ghica, à une époque où la référence à la loi appliquée était obligatoire et de plus en plus effective.

d. Le code d'Alex. Ypsilanti (1780) ne les cite pas non plus.

e. Les copies du Manuel de 1766 contiennent des variantes individuelles à l'intérieur de deux types principaux et de trois versions singulières, avec de multiples additions et variantes individuelles. Cette transmission peu rigoureuse contraste avec les copies du Code de 1780 qui rendent fidèlement le texte officiel.

f. Le 12 mai 1768, le fils de Sc. Ghica procéda à une codification du droit urbain [G. Potra, *Doc. oraș. București (1594—1821*). Bucarest (1961) 475—479, no. 385 ; cf. mon étude *Cîteva contribuții la studiul receptării dreptului bizantin în Țara Românească și Moldova (1711—1821*), in « Studii » 18 (1965) 60—63]. Si un code Sc. Ghica avait existé en Valachie depuis 1766, comment le fils du prince-législateur n'en aurait-il pas fait mention, d'autant plus que la matière qu'il réglementait était partiellement traitée dans le Manuel de 1766, passé sous silence, et que Fotino semble avoir mis la main à la pâte, lors de la confection du chrysobulle du 12 mai 1768.

g. Un ami de Fotino, Nicolas Caradja, logothète du Patriarcat œcuménique, en mentionnant le soi-disant code Racoviță, n'emploie pas l'expression de *code du pays* ou *du prince*, mais celle de *Nomimon de Michel Fotino*, ce qui convient à un recueil privé, fût-il composé *par ordre du prince.*

h. La tradition d'un code Sc. Ghica apparaît à peine avec Zilot et continue avec Bălcescu. Mais eux non plus ne savent rien d'un code Racoviță. Le caractère de code sanctionné par le prince a continué d'être soutenu par Gh. Cronț sans motivation topique et sans réfutation de ma thèse qu'il rejetait. Dans ses récents articles sur Fotino il semble maintenir son point de vue, mais n'en tire aucune conséquence quant à l'histoire réelle des textes et finit par employer des formulations qui, surtout pour le Manuel de 1777, ne supposent plus le caractère de code officiel, entré en vigueur.

bien son programme législatif. Mais en 1765 et surtout en 1766 c'est l'opposition du parti des boyards « autochtonistes » (*pămînteni*), dirigé par Michel Cantacuzino, qui a retardé la confirmation d'un code trop byzantiniste. Le 4 octobre 1763, ces boyards, sous le père d'E. Racoviţă, avaient déjà pris position avec succès contre l'extension de la réception byzantine. En 1768 le prince passera outre pour imposer une réglementation byzantine en matière de constructions urbaines, mais le parti « autochtoniste » aura le dessus en exigeant de 1775 à 1777 la codification de la coutume (liv. IV du Manuel de Fotino) et en torpillant le projet byzantiniste du premier code général d'Ypsilanti qui dut, pour d'autres raisons aussi, le remplacer par le code de 1780 (Pravilniceasca condică — Συνταγμάτιον Νομικόν).

g. La traduction publiée dans le journal « Térra » est accompagnée d'une épigramme de Georges (Baronzi), célébrant les mérites de Fotino. Je rappelle que celui-ci avait déjà inspiré au début du siècle des éloges versifiés à Zilot Românul, auteur d'une très belle copie du Manuel de lois de 1766 (ms. gr. 378 de la Bibl. de l'Acad., version de la famille B), et que le codex gr. 122, copié en 1797, est orné d'une strophe grecque dont l'auteur n'a pas encore été identifié [20].

h. M. N. Camariano a le mérite de rappeler le fait incontestable, mais négligé, que durant le XVIII^{e} siècle des savants grecs, professeurs à l'Académie de Constantinople, ont reçu du Patriarcat œcuménique de Constantinople le titre honorifique d'ὕπατος τῶν φιλοσόφων (attribué autrefois par le *basileus*), grâce à la protection d'Alexandre l'Exaporite et de Grégoire Ghica, prince de Valachie. C'est le titre que Fotino a porté et qu'il aurait probablement obtenu de la même manière, sous E. Racoviţă, sans avoir été professeur ni à Constantinople, ni à Bucarest, et encore moins recteur de l'Académie du Patriarcat.

i. N. Bălcescu [21] est le premier historien moderne qui ait cité le Manuel de Fotino comme étant la « pravila lui Scarlat Ghica » (le code de Sc. Ghica). Je rappelle que Zilot Românul, simple chroniqueur, est à la base de cette tradition reprise par le grand historien.

Ces découvertes conduisent à une série de conséquences matérielles dont je voudrais souligner ici les principales :

a. Une édition intégrale de l'œuvre de Fotino [22] ne saurait faire abstraction du texte roumain que l'on vient de mettre en circulation, pas

---

[20] V. « Studii » 13 (1961) 1509 n. 1 et « Studii clasice » 13 (1971) 220, n. 56.

[21] « Magazin istoric pentru Dacia », Bucarest 1 (1845) 1—14.

[22] Actuellement, l'édition de cette œuvre se présente comme suit : Ms. gr.1697 de Jassy (= Manuel de 1766) édité par le prof. P. J. Zépos (Athènes, 1959).

Ms. gr. 1195 de Bucarest, livre III (Code agraire) édité par Val. Al. Georgesco et Em. Popesco, *Législation agraire de Valachie, 1775—1782* (Bucarest, 1970).

Manuel de 1765 et 1766 et livre IV du ms. 1195 : édition préparée par Vasile Grecu et Gh. Cronţ à l'Institut d'histoire « N. Iorga », Bucarest.

plus qu'elle ne peut ignorer le codex parisinus gr. 1323, qui contient la version la plus intéressante du Manuel de 1766.

b. L'existence du livre II du Manuel de 1765, livre probablement perdu, continue donc d'être douteuse. Les mss. gr. 20 et 21 de la Bibl. de l'Académie risquent d'être à ce propos lacunaires et une édition s'appuyant sur eux ne pourrait plus présenter sans aucune réserve leur contenu comme formant le texte intégral du Manuel [23]. Surtout la délimitation du prétendu second livre, par rapport au premier, a besoin d'être motivée.

c. L'emploi par N. Bălcescu en 1845, à la suite de Zilot Românul, de l'expression *Pravila lui Sc. Ghica* ne transforme pas le Manuel en code du pays, si aucune preuve d'époque ne confirme ce caractère de l'ouvrage.

d. Ni la date (1765) du titre-dédicace, ni celle de la dedicace intérieure (21 mars 1765) ne représentent nécessairement la date de la confection du texte grec que Baronzi a eu devant ses yeux. On n'est donc pas obligé d'admettre que l'unification du texte, tel qu'elle se reflète encore divisée dans le Suppl. gr. 1323 de Paris, a eu lieu avant le 21 mars 1766. Mais rien ne s'oppose à ce qu'elle ait été effectuée, vu sa simplicité, dans le courant du mois de mars 1766. Cette dernière solution s'impose, dès que l'on admet que la dédicace a été effectivement copiée le 21 mars 1766 (avec l'erreur discutée de la part du copiste : 1765 au lieu de 1766).

e. Ce qu'on a du mal à expliquer et à dater, c'est la confection d'un texte comme celui du codex grec de Baronzi, qui s'apparente partiellement aux deux familles de manuscrits. Ces familles étaient-elles préexistentes ou sont-elles postérieures à l'élaboration du texte mixte traduit en 1869 ? L'auteur (Fotino ? un simple copiste ? ?) de ce texte mixte a-t-il eu devant ses yeux un échantillon de chaque famille de manuscrits, déjà formée,

---

Ms. gr. 1195, livres I—II, V—VII, édition préparée par Val. Al. Georgesco et Em. Popesco à l'Institut d'études sud-est européennes. Bucarest.

Ms. paris. gr. 1323 et la trad. roum. de 1869, édition préparée par Val. Al. Georgesco, Pan. J Zépos, N Camariano et Mme Karapas (Athènes).

La traduction roumaine d'époque (antérieure à 1817) du livre IV du Manuel de 1777 a été éditée par Valentin Al. Georgesco, in RESEE 5 (1967) 152—165.

[23] Lors d'une consultation officielle du manuscrit dactylographié à l'Institut d'histoire (1961), l'édition préparée par le prof. V. Grecu avec, à partir de 1960, Gh. Cronț, divisait comme allant de soi le texte du ms. gr. 20 en deux livres, après le titre 29 Περὶ ἐγγύης (le dernier du Ier livre dans le Manuel de 1766, éd Zépos, I 63). Or, le titre suivant, Περὶ παρακαταθήκης ne coincide pas avec le Ier titre du livre II de 1766, Περὶ συμφωνίας (ed. Zépos. II 1), lequel dans le ms. gr. 20 occupe la place n° /40/. On doit donc tenir compte, comme je l'ai proposé en 1961, de l'individualité de chacun de ces deux Manuels, en dépit du fait que superficiellement l'on peut constater la présence de toute la matière du premier dans le second. En 1957, le Secteur d'histoire de l'ancien droit roumain avait annoncé l'édition du « Manuel de M. Photeinopoulos » qui seulement plus tard est devenue l'édition séparée des Manuels de 1765 et de 1766. J'observe que si l'on admettait que les deux premiers livres du Manuel de 1765 ne totalisaient que les 81 titres du ms. gr. 20, en regard de 160 en 1766 (v. l'éd. Zépos), cette augmentation de 78 titres (pour la famille B) constituerait entre les deux projets un écart structural qui serait plus considérable que je ne l'ai supposé en estimant indispensable de distinguer les deux types de Manuels l'un de l'autre. J'ajoute que le Manuel de 1765 est divisé en τόμοι, alors qu'en 1766 Fotino emploie le terme de βιβλία.

et leur aura-t-il emprunté par alternance réfléchie la solution la plus enrichissante? Dans cette hypothèse, la cristallisation des prototypes qui explique les deux familles actuellement identifiables n'aurait pu avoir lieu avant le 21 mars 1766. Mais nous avons vu que cette date n'est pas contraignante pour la confection et la copie du manuscrit Baronzi. Le problème se complique par le fait que même le codex parisin. 1323 contient des éléments relevant tantôt du groupe A, tantôt du groupe B de manuscrits. Une recherche minutieuse est encore nécessaire, afin de rendre compte de la possibilité d'une dualité de versions (A et B) antérieurement à l'unification des 24 titres divisés du codex 1323. Si cette démonstration peut être rapportée, la formation des deux prototypes de groupe, amorcée avant l'unification, se serait parachevée après cette opération, dont la dernière phase, non encore effectuée (2 titres) se reflète dans le ms. gr. V 42 de Jassy.

Passons maintenant à l'interprétation que l'on nous propose de certains problèmes concernant la vie et l'œuvre de Michel Fotino, sans rapport direct avec le contenu matériel des découvertes dont il vient d'être question.

1. LE VÉRITABLE NOM DE MICHEL FOTINO

Le lecteur est invité à penser qu'il existe un nom véritable, unique de notre juriste : *Phôteinopoulos* et un second nom en quelque sorte fictif et arbitrairement mis en circulation par une minorité d'auteurs modernes[24] : *Fotino*. Le nom véritable serait le premier, le seul qui figurerait dans le titre de l'ouvrage, et un tel nom, nous dit-on, on n'a pas plus le droit de l'altérer qu'on ne l'a pour le nom de l'auteur d'un livre, dans une référence de fiche bibliographique. Ainsi posé, le problème est mal posé. Reprenons-le donc à la base. Les deux noms, celui de *Photeinopoulos*, rendu en roumain par *Fotinopulos* ou *Fotinopul*, et celui de *Phôteinos*, rendu par *Fotino(s)*, sont des noms grecs, également portés par notre juriste. Nous ne possédons

[24] C. Litzica (1909); I. Peretz (1928, avec prédominance de la forme longue); C. I Dyovouniotis (1923 : Photeinos); Gh. Cronț (1960); Val. Al Georgesco (1961, avec rappel de la forme longue); Dieter Simon (1971, idem.) Les auteurs de comptes rendus de *La législ. agraire* (ci-dessus, n. 7) ont sans objections adopté la forme Fotino, tout comme les recenseurs de l'édition Zèpos (1959) l'ont fait de la forme Phôteinopoulos Erbiceanu utilise les formes *Foten* sau *Fotinopul*. Teodora Rădulescu, *Sfatul domnesc și alți mari dregători ai Țării Româneşti din sec. XVIII. Liste cronologice și cursus honorum*, in « Rev. Arhivelor », 49/34 (1972) 680 (cf. II 313) le fait figurer dans son indice sous les formes Fotino (Fotinopol, Fotinopulos) Mihai (Miche), avec références entre autres à son titre de grand *pacharnikos* du Patriarcat de Constantinople jusqu'en 1761 (*sic* : St. Berechet) et de *paharnic*, *ispravnic* de district, en 1772 (Arch. Etat Buc. AN MMDCCLXIII/32) et ancien (*biv*), grand *paharnic*, juge à Bucarest, en 1781. Pour l'œuvre de codification de Fotino (« rînduieli juridice »), l'auteur ignore les éditions publiées à Athènes (1959) et à Bucarest (1970), ainsi que la riche bibliographie fotinienne des 20 dernières années, pour ne renvoyer qu'à l'éd. de la Pravilniceasca condică de 1957.

pas de signature autographe de Fotino-Photeinopoulos. Pas plus que de titre officiel de l'un des Manuels, dont on puisse être sûr qu'il aurait été rédigé et transcrit par son auteur lui-même. Le prétendu titre comportant la mention de la forme *Photeinopoulos* n'est qu'un texte ayant caractère de titre-dédicace, inséré, sous deux variantes différentes, dans 5 seulement des 11 copies du Manuel de 1766 [25]. Une fois il est copié au début du livre III, dans le codex gr. 1196 de la Bibl. de l'Acad. Une autre fois, sur la dernière page du codex, dans le ms. gr. 1323 de la Bibliothèque Nationale de Paris. C'est dire à quel point il correspondait peu à la notion moderne de titre d'un ouvrage. Ce qui ne veut pas dire que je conteste l'authenticité de la forme du nom qui y est employée. Effectivement, à une certaine époque et dans certains cercles, notre juriste etait connu sous le nom de *Photeinopoulos*, nom qu'il a pu également employer lui-même.

Mais on l'appelait aussi, e t d è s l e d é b u t, *Phôteinos*. C'est ainsi qu'est signé le rapport par lequel l'auteur présente au prince le projet de code de 1765 (ms. gr. 20, seule copie du Manuel respectif). Il ne pouvait être rédigé que par *Phôteinos*, qui l'a signé en 1765, indépendamment de la date à laquelle la copie a été établie. Cette date, c'est probablement l'année 1765, car à partir de mars 1766 le nouveau Manuel était rédigé et, de toute évidence, c'est lui seul qui circule et qui est copié jusqu'au milieu du XIX^e siècle. D'ailleurs, dans le registre de N. Karadja, cité par N. Camariano, le projet du code de 1765 figure comme rédigé par *Photeinos*, non par Photeinopoulos. Sous le règne d'Al. Ypsilanti, nombre d'anaphoras judiciaires sont signées par le juge *Mihaïl* (respectivement *Mike*) *pah*<ar-nic>(Michel l'échanson), ou du nom de *Fotino* ou *Foten* (Andronic signait lui aussi *Fotin* en 1793) [26], de même que la préface de l'important projet de code général de 1775—1777 (ms. gr. 1195), porte le nom de Phôteinos [27]. C'est ce nom qui se retrouve comme nom d'auteur, à la fin de la vie de notre jurisconsulte, dans le manuscrit des « Préceptes à l'usage de son fils »[28]. En 1923, C. I. Dyovouniotis, à propos de ce manuscrit et d'un éloge funèbre prononcé par *Phôteinos*, a eu bien raison d'adopter cette forme, laquelle, pour un juriste grec naturalisé, ne peut être rendue que par *Fotino*. Statistiquement [29], *Phôteinos* est utilisé plus de sept fois, contre 6 fois pour *Phôteinopoulos* dans dés copies tardives [30] (à la place du *Phôteinos*

---

[25] V. RESEE 10 (1970) 332 et n. 8 ; *Législ. agraire* (cit. ci-dessus, n. 7) 12 et 56 n. 11.

[26] V. « Rev. Arhivelor » 9 (1966) 92 n. 8.

[27] V. *La législ. agr.* (cit. ci-dessus, n. 7), 200—202.

[28] V. ci-dessus, n. 1 (p. 235, n. 12—13).

[29] Le scepticisme de M. N.C. vis-à-vis de mes chiffres résulte d'une lecture trop rapide. *Phôteinos* apparaît dans les mss. gr. de la Bibl. de l'Acad. 20 (1), 21 (2), 1195 (1), 1308 dont l'original se trouve à Athènes (1), et aux Arch. de l'Etat Buc., mss. 5 et suiv. (plusieurs fois, relevé incomplet).

[30] Mss. gr. 122, 131, 378 et 978 de la Bibl. de l'Acad. ; VI 6 de Jassy.

de 1765) et dans le titre-dédicace qui ne figure pas dans tous les codices et dont on ne connaît ni l'auteur ni la date de rédaction effective.

L'existence d'une autre signature, *Mike*(*s*) *pah*<arnic>, dans les registres princiers des Archives de l'Etat, à Bucarest, ne modifie en rien les données du problème. Cette signature n'est pas autographe, mais le scribe a copié la signature courante de Fotino en tant que juge. A l'époque, l'emploi du seul prénom, suivi du titre de la fonction, était encore courant. Mais historiquement, là où un nom de famille est connu, personne n'est identifié par le seul prénom. Le choix entre *Fotino* et *Mike* n'a pas été arbitraire, comme on nous le reproche, il ne se posait même pas. Il paraît que dans certains cas on s'est servi de la forme *Mike* comme d'un patronyme dans la famille de Fotino. Le fait n'est pas bien établi. *Mike* ne saurait prévaloir, pour l'historien, sur *Phôteinos* ou *Phôtinopoulos*, comme nom de famille, c'est plutôt un surnom.

Un fait capital c'est le choix de la forme *Photeinos-Fotino*, du vivant de Michel même, comme nom de famille de Théodore et Andronie, les fils de Michel. Et, coïncidence significative, lorsque M. N. C. suggère de rapporter à *Michel Photeinopoulos* la mention qui se trouve dans un document chiote de 1751, il s'agit d'un Michel *Photeinos*, c'est-à-dire de la forme de 1765.

On se trouve donc devant un assez banal doublage onomastique [31], qui se résout statistiquement et chronologiquement en faveur de *Photeinos*. Et historiquement aussi, car Michel, de par sa volonté et ses intérêts, est devenu codificateur de Valachie et juriste naturalisé (*împămîntenit*), souche d'une véritable dynastie de juristes. Sulzer lui donnera le surnom de *Wallachischer Bartolus* (non pas *Griechischer*). Il est donc normal de l'appeler Mihail Fotino, le seul nom qui reflète sa personnalité historique, en plein accord avec la vérité documentaire ou psychologique. En français on a le choix entre *Fotino* (comme pour d'autres familles portant ce nom de lointaine origine grecque) et *Fotinos*, *Photinos* ou *Photeinos* aucune de ces transcriptions n'étant à l'abri de toute critique.

On nous dit que seule la forme *Phôteinopoulos* permet de distinguer le légiste, né à Chios, de l'historien D. Photeinos (Fotino), né à Patras. La confusion dénoncée n'a jamais embarrassé personne. Or, les fils de Michel, tous les deux juristes, Théodore, qui fut aussi historien, et Andronie, s'appellent bien Fotino, sans que des confusions gênantes se soient produites.

---

[31] Entre *Hasdeu*, *Hașdeu*, *Hajdeu* et *Hajdău*, l'histoire a sélecté la première forme. De même entre Ureche, Urechie, Urechiă, Urechia, c'est la première qui s'est imposée. Et les formes rejetées figurent dans des titres d'ouvrages de l'auteur en question. La Bibliothèque de l'Académie établit ses fiches au nom de D. Alexandrescu même pour les ouvrages roumains signés D. Alexandresco.

Alors, où gît l'intérêt du problème? Le suffixe onomastique —*poulos*, aurait-il quelque vertu sacrée? Un tel excès de sensibilité C. I. Dyovouniotis ne l'avait heureusement pas. Les deux formes discutées sont grecques et personne n'a caché ni n'a voulu dissimuler par l'emploi de la forme Fotino, l'origine chiote du grand légiste. La forme longue serait-elle plébicitée par la majorité des auteurs, comme l'affirme M. N. C. [32]? Une telle statistique vaudrait seulement si les auteurs dénombrés avaient fait leur choix après avoir pesé les arguments invoqués pour la première fois ci-dessus.

Ce qui reste, et ce qui nous a contraint à une analyse, autrement excessive, c'est l'inconvénient pour le non-spécialiste de ne plus toujours savoir que des travaux modernes qui parlent tantôt de Fotino, tantôt de Photeinopoulos (Fotinopulos) concernent le même personnage historique. Très attentivement j'ai le plus souvent ajouté dans le titre de mes études la forme longue entre paranthèses après Fotino [33]. Les tenants irréductibles — s'il y en a — de la forme longue devraient procéder d'une manière inversement analogue.

2. LE SÉJOUR DE M. FOTINO EN VALACHIE

M. N. C. a raison d'attacher de l'importance à ce problème. Malheureusement, il n'amplifie guère nos maigres connaissances à ce sujet. Il constate par des documents certains et connus que Fotino travaillait en Valachie en 1765 et en 1781. Il approuve le scepticisme du pr P. J. Zépos concernant l'affirmation de G. I. Zolotas, selon laquelle en 1778 Fotino aurait été professeur à la Grande Ecole de la Nation Grecque à Constantinople. Une seule hypothèse nouvelle, prudemment avancée : un Michel Fotino, parent de Génadios Phôteinos, de Chios, figure dans une notice du 18 mars 1751, qui se trouve sur un manuscrit du monastère de Mundon, à Chios; serait-ce le futur jurisconsulte?

C'est avec raison que M. N. C. demande à Gh. Cronț la preuve documentaire pour l'affirmation que Fotino aurait été « membre du divan judiciaire de Bucarest jusqu'en 1790 ». Un document du 22 février 1790, auquel l'auteur visé a dû se référer implicitement, existe; l'édition de la *Pravilniceasca Condica* (Bucarest, 1957, p. 190) le réfère à un juge Mike (*Miche*), le prédécesseur de l'échanson Saulea. Connaissant le rapproche-

[32] Les auteurs qui emploient la forme longue n'ont pas eu l'occasion de motiver leur préférence, si préférence il y a. Le ms. 1195 dont la préface est signée Phôteinos a été rapporté à Phôtinopoulos, en considérant, sans doute, que cette forme allait de soi. Or, à présent, M.N.C. condamne l'usage de la forme *Fotino* pour une œuvre dont le titre-dédicace dans quelques manuscrits porte la forme *Photeinopoulos* et l'étend par analogie aux œuvres signées *Phôteinos* ou copiées sans nom d'auteur.

[33] Le prof. D. Simon, in ZSS 88 (1971) 552—555, ajoute à *Fotino* la forme longue du nom.

ment erroné que l'on faisait entre ce *Miche* et Michel (*Miche*) Fotino, j'ai attiré l'attention [34] que le regeste de l'edition citée ne permet pas de comprendre que le document concerne Andronie Fotino, le fils de Michel, destitué de ses fonctions de juge pour activité contraire à l'ordre public. M. N. C. a raison également de mettre en doute le demi-siècle d'activité que j'attribue à Fotino en Valachie. C'est une erreur matérielle : un « quart de siècle » est malencontreusement devenu un demi-siècle. En 1765 Fotino avait déjà été grand échanson, et le manuel de 1765 n'aurait pu être composé pendant le bref règne d'Etienne Racoviţă. J'admettais donc que ce code avait été élaboré pendant plusieurs années auparavant . En 1765 il n'avait été que mis au point et présenté au prince, lequel avait fait siens les projets codificateurs de son conseil juridique. Fotino a tout l'air d'avoir rédigé le grand chrysobulle du 30 juillet 1764 « contre les Grecs », et en 1768 le chrysobulle du 12 mai d'Alexandre Sc. Ghica sur le droit urbain. Si l'on recule avant 1760 l'arrivée de Fotino en Valachie, et comme nous savons qu'il y était encore en 1781, on approche bien du quart de siècle. L'année 1781 figure sur le manuscrit grec d'Athènes contenant les conseils de Fotino à son fils qui vivait à Bucarest. En dépit de l'émigration du manuscrit à Athènes, l'œuvre semble avoir été rédigée à Bucarest, puisqu'en 1780 Michel était juge et prononçait l'éloge de l'évêque Chesarie de Rîmnic. On n'a pas trouvé de traces de quelque voyage ou de son décès (qui ne semble pas avoir beaucoup tardé) à Athènes. Quoiqu'il en soit, la vie de Fotino est loin d'être bien connue. Des surprises nous attendent, car une absence totale de documents sur les points en suspens est difficile à admettre.

3. LES TITRES DE MICHEL FOTINO

M. N. C. apporte à ce sujet les précisions suivantes : en 1765, Fotino qui avait été grand échanson [35], ne l'était plus. Le titre de grand secrétaire du prince (1765) est confirmé par N. Caradja et le titre, d'ὕπατος τῶν φιλοσόφων, en tant que tel, est commenté par des contemporains (C. Daponte, Ath. Comnène Ypsilanti, le patriarche Constantinos) qui ne font aucune mention de Fotino. Constatant qu'Alexandre Maurocordato l'Exaporite et Grégoire Ghica ont obtenu du Patriarche œcuménique le titre d'ὕπατος τ. φ. pour des savants grecs de Constantinople, M. N. C.

[34] V. « Rev. Arhivelor » 9 (1966) 93, n. 8. Le document se trouve aux Archives de l'Etat, Bucarest, Archives hist. centr. ms. 18, f. 185.

[35] Dans les listes des grands boyards membres du divan que vient de publier Mlle Teodora Rădulescu (« Rev. Arhivelor » 1972), le nom de Michel Fotino (pulos) n'apparaît pas. On ne doit pas désespérer de le retrouver dans les nombreux actes internes non encore dépouillés. Il ne semble d'ailleurs pas avoir appartenu au divan restreint.

émet l'hypothèse vraisemblable que c'est Etienne Racoviță qui doit avoir obtenu, par des avantages accordés au Patriarcat, le même titre pour Fotino. Avec cette hypothèse on doit renoncer à faire à tout prix de Fotino un professeur et peut-être un recteur de l'Académie grecque de Constantinople. Ce résultat négatif est d'importance. Pour ma part j'ai montré que je n'avais pas trouvé de trace du rectorat de Fotino à Constantinople. Mais les recherches ne sont pas encore exhaustives. On devrait pouvoir être plus catégorique, lorsqu'on nie le passage de Fotino par l'Académie. Même pas comme étudiant? Dans la négative, c'est tout le problème de sa formation qui exigerait une autre explication satisfaisante. Quant à la traduction roumaine d'ὕπατος, rejetant les termes de *decan* —doyen (Baronzi), *consul* (Litzica), *principe* —prince (Russo), *cel mai superior între* — le plus grand (sic ! Dossios), *conducător*—chef (Berechet), *fruntaș* —le premier (V. Georgesco), l'auteur de la découverte penche pour « cel mai mare între filosofi ». ὕπατος était un terme technique figurant dans la liste cérémonielle des dignités impériales. Il ne saurait être rendu par une expression adjectivale commune. D'autre part, il n'évoque pas une simple supériorité intellectuelle, mais une position d'excellence sociale à la tête d'une sorte de corporation, alors même que dans le cadre du Patriarcat il etait devenu honorifique. C'est pourquoi on ne peut hesiter qu'entre *consul*, *principe* et *fruntaș*. *Conducător* évoque trop une position politique et administrative. *Consul* et *prince* se justifient par l'analogie de titulatures médiévales fort semblables. *Fruntaș*, terme technique institutionnel de la langue du droit, rend en roumain le sens de la traduction latine : *summus philosophus*, proposée par Leunclavius dans son *Ius Graeco-Romanum* (1597).

Certes, l'impétration, en l'occurrence, de la dignité d'ὕπατος à titre politique en impose moins, mais dans le cas de Fotino elle avait une réelle couverture intellectuelle. Un adversaire fielleux et un concurrent déçu comme Sulzer n'hésita pas à appeler Fotino — fût-ce avec une pointe d'ironie — « le Bartole de Valachie ». D'autres détails sur le titre d'ὕπατος se trouvent dans notre article de la « Rev. Arhivelor » 9 (1966) 92, n. 6.

4 LE TITRE DES MANUELS DE FOTINO

Ce problème important se pose, d'abord, pour les trois grands Manuels. Mais on ne doit pas oublier les petits recueils (codes) de droit princier (chrysobulles d'E. Racoviță) et de jurisprudence du divan qui se trouvent insérés à la fin du ms. gr. 21. Dans la conception de Fotino et du prince (v. le projet de chrysobulle confirmatif, Litzica, *op. cit.* 136) ces deux annexes devaient être considérées comme parties intégrantes du code

proprement dit. On ne sait pas quelle devait être la forme définitive de cette intégration.

La date et les conditions de rédaction confèrent à chacun des trois Manuels une nette individualité historique et structurale. Cette conception, exposée en 1961, M. N. C. la considère comme étant une contribution de valeur, mais par la suite il n'en tient pas compte dans ses analyses concrètes. Ici, je ne puis que renvoyer aux remarques supplémentaires présentées récemment [RESEE 8 (1970) 330, n. 5]. Sans une claire conception sur ce point, ni l'édition scientifique, ni l'analyse différentielle de l'œuvre de Fotino n'est possible. L'idée d'un « code unique », rédigé par Fotino en 1765, avec de simples variantes ou versions en 1766 et 1777, doit disparaître. L'individualité du Manuel de 1777 est la plus frappante et a été la moins longue à s'imposer.

Le Manuel de 1765 ne porte pas de titre proprement dit dans les mss. gr. 20 et 21. Ce n'est que dans le projet de chrysobulle confirmatif qu'il est désigné par des termes byzantins traditionnels : Συλλογή, 'Επιτομή, Σύνταγμα[36]. Nous ignorons sous quel nom aurait-il dû devenir le code du pays. Nous ne savons pas non plus sous quel nom technique il était connu après l'échec de la confirmation. A partir de la notice de N. Caradja, il est légitime de parler du Νομιμου ou *Carte de legi* de 1765.

Le Manuel de 1766 n'a pas de titre non plus, en tant que code du pays, n'ayant pas été confirmé. En tant que *Manuel de lois*, plusieurs copies portent un titre-dédicace qui emploie au début le nom de *Nomikon procheiron* et vers la fin celui d' 'Ανθολογία νόμων καὶ ἐκκλησιαστικῶν κανόνων[73]. Je pense que c'est le premier titre qui doit être retenu, quoique le second exprime plus fidèlement le contenu du projet et sa structure nomocanonique. L'édition de M. P. J. Zépos l'a déjà imposé pour le Manuel de 1766. Il est vrai qu'un seul codex contenant ce Manuel (ms. gr. 1434 de l'Académie) porte le titre de Σύνοψις ... ἐκ τῶν βασιλικῶν [38]. Mais il s'agit là d'une acception due, selon M. N. Camariano, à une initiative de Théodore, fils de Michel, car N. Camariano a pu établir que l'écriture et la reliure du ms. gr. 1434 et celles du ms. gr. 972 contenant l'*Histoire de la Dacie* de Théodore Fotino, sont semblables. C'est aussi une preuve de la tardiveté de ce titre, en tête d'un manuscrit qui représente une version réduite de l'œuvre primitive. Par rapport au contenu qui déborde les Basiliques, il est moins exact que celui de *Nomikon Procheiron*.

A propos du ms. gr. 1434, M. N. C. apporte son appui précieux et autorisé à la caractérisation que j'ai donnée de ce manuscrit en 1966 : C'est une copie tronquée et *laïcisée* du Manuel de 1766 (famille B). En

---

[36] V. C. Litzica, *Catalogul* 136.
[37] *Ibid.* 138.
[38] « Rev. Arhivelor » 9 (1966) 92.

effet, c'est justement le livre III (droit ecclésiastique) et le titre initial sur la foi orthodoxe (avec des sanctions séculières pour des violations des canons de l'Eglise) qui en ont été éliminés. Il conclut avec raison que « Gh. Cronţ, qui a pu, sans avancer aucun argument, affirmer que le ms. 1434 représente une première version (confirmée ou non par le prince?) du Manuel juridique, préparant (à quelle date?) celui de 1765 et différente à la fois de celui-ci et de celui de 1766, doit réviser ses conclusions » [39]. En réalité la révision consiste à examiner matériellement le manuscrit pour constater que les livres I et II du Manuel de 1766 s'y trouvent intégralement (avec deux lacunes de détail que j'ai signalées). A présent, l'on constate que le livre III est également absent de la traduction roumaine de 1869. C'est un indice que la version abregée, élaborée dans la famille de Fotino, a été utilisée par Baronzi, dont il faut approfondir les liens avec cette famille, à laquelle appartenait également le juriste historien et romancier des moeurs judiciaires, Ion Bujoreanu [40].

Le Manuel, dont un seul exemplaire s'est conservé dans le ms. gr. 1195 de la Bibl. de l'Acad., et dont la préface est datée du 11 novembre 1777 [41], n'a pas de titre général, mais chacun des 7 codes spéciaux, correspondant aux sept livres de l'ouvrage, qui le composent, porte un titre adéquat : (code de) droit « constitutionnel », « administratif » et judiciaire (I), fiscal (II), agraire (III), civil coutumier (IV), urbain (V), pénal (VI) et militaire (VII) [42]. L'ensemble a besoin d'une appellation conventionnelle, et je propose celle de Manuel de lois de 1775/1777 et celle de « Projet de Michel Fotino pour la première version de code général d'Alex. Ypsilanti ». Chronologiquement il s'insère entre la charte princière de 1775 qui annonce, non sans anticipations, l'élaboration du projet, et la préface du ms. gr. 1195 (11 nov. 1777) qui suppose que la rédaction du texte venait d'être terminée.

Tous ces trois types de Manuel sont des *projets de code* général qui, faute de confirmation, seront utilisés à titre de simples Manuels privés des lois byzantines. Ces lois avaient par elles-mêmes force de loi dans la mesure où une coutume bien cristallisée [43] ou une décision princière [44]

---

[39] « Rev. Arhivelor » 49/34 (1972) 241–242. Quant à l'erreur qui consiste à voir dans le ms. gr. 378 une version tronquée comme celle du ms gr. 1434, il suffit de constater que ce codex, copié par Zilot au début du XIX^e s, est complet (livres 1–3) et appartient à la famille B.

[40] V. N Iorga, *Bucureştii de-acum un veac în romanul unui avocat*, in AAR, MSI, S. III 12 (1932) 224

[41] V. *La législ. agr.* (c t ci-dessus, n 7) 200–202.

[42] V. la terminologie byzantine concrète de Fotino, *ibid.* 63–66 et « Studii clasice » 13 (1971) 222–224. Fotino, evidemment, n'emploie pas les expressions de droit constitutionnel, administratif, etc.

[43] Ce principe était encore affirmé par l'art. 318 (375) du Règlement organique de Moldavie.

[44] V. les chrysobulles valaques des 1er avril 1750 et 8 août 1764, Arch. de l'Etat Buc., Dipl. 24 et Roul. 37.

n'en excluait pas l'application. A cette époque la coutume s'appliquait déjà en vertu d'une autorisation générale de la *pravila* (droit écrit = *ius receptum*) [45].

Les deux premiers Manuels sont également des *nomocanons élargis*[46], se caractérisant, à la différence des nomocanons de type classique, par la nette séparation de la partie canonique (livre III) de la vaste partie laïque ou politique (civile) au sens large du mot (toutes les branches du droit que l'on retrouve dans le Manuel de 1775/7). Par leur caractère nomocanonique, les deux premiers projets de Fotino constituent un pas en arrière par rapport au code entièrement laïque de Basile Lupu (1646), *Cartea românească de învățătură*. Mais pratiquement le droit canonique avait en 1646 et en 1765/6 la même place dans le pluralisme juridique des Principautés.

La sanction princière devait intervenir d'une manière plus énergique et plus moderne en 1765 et 1766, qu'en 1646 en Moldavie et surtout qu'en Valachie, six ans plus tard (1652) ou en Moldavie lors de la traduction de la *Pravila aleasă* (1630).

La langue étrangère de ces deux projets était également un recul par rapport aux codes du XVII[e] siècle, rédigés en langue roumaine. Toutes ces différences de technique législative ont une importance qu'il convient de souligner : elles reflètent les mutations historiques intervenues dans la structure de la réception byzantine, ainsi que le processus de formation du droit national roumain du XIX[e] siècle.

Une réelle diffusion en tant que *Manuel privé de lois*, ce n'est que le projet de code de 1766 qui en ait bénéficié ; il circula par 3 copies en Moldavie et par 8 copies en Valachie. Au moins l'une d'entre elles (gr. VI 6 Jassy) a commencé sa carrière en Valachie. Originairement toutes les copies de Jassy ont dû être confectionnées à Bucarest. Toutes se sont trouvées entre les mains de grands boyards-juges, de hiérarques et d'higoumènes de monastères [47].

5. LA TRADUCTION DE L'ŒUVRE DE FOTINO EN ROUMAIN

Le Manuel de 1765 (Carte de legi — *Nomimon*) n'a pas encore de traduction roumaine d'époque, sous réserve d'une découverte future toujours possible. Mais son contenu laïque se trouve implicitement traduit,

---

[45] V. notre étude *Le rôle de la théorie romano-byzantine de la coutume dans le développement du droit féodal roumain*, in *Mélanges Meylan*. Lausanne 2 (1963) 61—87.

[46] Structure mise en lumière par le titre-dédicace lui-même du Manuel de 1766 et par le projet de chrysobulle de 1765 et de 1766. Elle disparaît dans le Manuel de 1777 et dans tous les codes officiels suivants (1780 et 1818 en Valachie; projets 1804—1806; code Callimache en Moldavie).

[47] V. mon étude, *L'œuvre jur. de Michel Fotino*, in RESEE, 5 (1967) 123—124, et N. Camariano, *op. cit.*, 249 n. 65.

un siècle plus tard, par Baronzi en 1869, à travers le texte qui lui est commun avec le Manuel de 1766 (Manualul de legi — *Nomikon Procheiron*).

Ce dernier Manuel, sous sa forme laïcisée que lui avait donnée Théodore Fotino (ms. gr. 1434) n'a été traduit qu'en 1869, c'est la traduction découverte par N. Camariano.

Le Manuel de 1777 (Projet pour le premier code général d'Al. Ypsilanti) n'a pas fait l'objet d'une traduction intégrale, mais 11 titres du coutumier de droit civil (livre IV) ont été traduits à une date antérieure à 1817.

C. Erbiceanu, dans « Biserica ortodoxă română » 27 (1902 — 3) 1017—1029 et 1221—1236, a traduit en roumain les fragments suivants :
a. Le code princier d'E. Racoviță (« Unele dispoziții necesare și folositoare ... compuse de acelaș Mihail Foten din Hios ... 1765 ... » d'après le ms. gr. 21 (par erreur : 121—122) de la Bibliothèque de l'Acad. ;
b. le titre sur la foi orthodoxe et des fragments du projet de chrysobulle de Sc. Ghica (1766) et de la dédicace de Fotino, ainsi que le titre-dédicace à Sc. Ghica ;
c. le titre sur la jouissance des fruits (37 §§), contenant en réalité aussi les deux titres suivants sur les privilèges du trésor et sur l'exemption (éd. Zépos, II 6—8), car E. possédait l'actuel ms. gr. 798 et l'absence de rubriques à partir du titre 7, ne lui a pas permis de s'orienter, faute d'avoir pensé à une comparaison avec un texte rubriqué de la Bibl. de l'Acad. ;
d. des paragraphes extraits des titres sur la justice (I 4, 13.14.18.19), sur les princes (1, 5, 4—6) et sur les hauts dignitaires (I 6, 3.6.7.12.14). Le ms. 798 appartient à la famille A.

C. Litzica, dans son *Catalogue* ... (1909) 135—140, a traduit le projet de chrysobulle de 1765 (ms. gr. 21) et le titre-dédicace (ms. gr. 122 et 131).

Le titre sur la foi orthodoxe dans la traduction du prof. V. Grecu avec la collaboration de Gh. Cronț a paru dans les annexes de l'*Ethnologie juridique* de Romulus Vulcănescu (1971) 311—315.

La traduction moderne par Em. Popescu du livre III et du titre 11 (livre IV) du Projet de Code général de 1775/77 a paru dans *La législation agraire de Valachie* (*1775—1782*), citée ci-dessus (n. 7).

Avec les éditions en préparation (ci-dessus, n. 18), la traduction moderne des Manuels de 1765 et 1766 (à l'exclusion des additions du ms. paris. 1323) et du livre IV (1777) est déjà réalisée à l'Institut d'histoire « N. Iorga », alors que celle des livres I—II, V—VII du Manuel de 1777 sont en cours d'élaboration à l'Institut d'études sud-est européennes (le livre V de droit urbain paraîtra probablement en 1974 sous le titre : *La législation urbaine de Valachie*, 1765—1782). Cette édition contient aussi la traduction des titres de droit urbain de 1765 et 1766, ainsi que celle du titre sur le spathaire et l'aga de 1775/7.

6. LE «SUPPLÉMENT» À L'«HISTOIRE DE LA VALACHIE» ÉDITÉE SANS NOM D'AUTEUR PAR LES FRÈRES TOUNOUSLI À VIENNE EN 1806

Ce Supplément proviendrait du « même auteur que celui de l'Histoire de Dacie » (?) et contient, outre le traité de Kütchük-Kainardji (1774) traduit du russe en néo-grec, un coutumier valaque de 11 titres, dans la même langue. A quelques légères variations près, les titres 1—9 et 11 sont identiques au texte correspondant du IV^e^ livre (=15 titres) intercalé par Michel Fotino dans son projet de code général de 1775/7 (=Manuel de 1777). C. A. Spulber avait attribué en 1945 ce coutumier au grand *ban* Michel Cantacuzino, auteur de l' Ἱστορία τῆς Βλαχίας[48], que les Tounousli éditeront en 1806. L'entrée en 1951 à la Bibl. de l'Acad. du ms. gr. 1185 (Fotino, Manuel de 1777) a permis quelques années plus tard (1958—9) l'identification signalée. Ce qui excluait la paternité du grand *ban*.

Mais cette nouvelle certitude n'allait pas sans un faisceau de nouvelles énigmes. Il fallait expliquer : les variantes de rédaction ; le choix des 10 titres parmi les 15 du IV^e^ livre (à moins qu'il ne se fût agi d'une version originaire) ; la suppression des nouvelles byzantines qui, au IV^e^ livre, complètent le texte des titres 5 et 6 ; ou encore l'addition du titre 10. Enfin, qui avait remis, à la dernière heure, aux frères Tounousli un texte absent de nombreux exemplaires de l'Histoire et de la traduction roumaine de Sion (1861) ? Pour bien faire, on devrait rechercher aussi les particularités, surtout de langue et de rédaction, qui distinguent, dans le livre IV, les titres repris dans le Supplément de ceux qui n'y figurent pas.

Pour ma part, c'est Théodore Fotino, juriste et auteur d'une *Histoire de la Dacie* (1797) que j'ai soupçonné en 1962 d'avoir pu confier aux frères Tounousli un texte juridique trouvé dans les papiers de son père, ou même aménagé par lui. Aujourd'hui, cette hypothèse est corroborée par le fait que le copiste de la version tronquée du Manuel de 1766 (ms. gr. 1434) n'est autre que Théodore Fotino. C'est N. C. qui nous l'apprend. Théodore a donc « manipulé » l'œuvre de son père. Par ailleurs, la découverte en 1967 de la traduction roumaine du coutumier de 1806 d'après la version réduite du Supplément, apportait la preuve d'une circulation qui valait au texte de Fotino d'être inséré, avec un fragment du code de 1780, dans un recueil appartenant à un boyard-juge de Craiova (C. Zătreanu, médelnicère), vers 1817.

Cependant N. C. rejette mon hypothèse, telle qu'elle était formulée en 1962 : Théodore ignorait le russe, il n'aurait pu traduire le texte du

---

[48] V. sur tout ce qui précède, mon étude des SMIM 5 (1962) 306 n. 1 ; sur la filiation de Théodore Fotino, v. l'article de P. J. Zépos, cit. *ibid.* 306, n. 1 ; sur la priorité de I. C. Filitti et D. I. Suchianu (1928) en ce qui concerne la paternité de M. Cantacuzino sur le Supplément, v. RESEE (1967) 142, n. 72.

traité de 1774, alors que M. Cantacuzino connaissait la langue en question. Par le terme de *Dacie* utilisable à l'époque aussi avec le sens de Valachie, les éditeurs, dans l'avertissement cité, renvoyaient au titre de leur ouvrage, dont le grand *ban* était l'auteur. Ce serait toujours lui qui aurait rédigé le coutumier « à partir de l'œuvre de Fotino » [49]. Mais on ne nous éclaire pas sur le sens de ce curieux « à partir ».

A mon avis, le traité, texte officiel, ne soulevait pas de problème de paternité. Il n'y a d'ailleurs pas de preuve que la traduction de ce texte du russe en grec serait l'œuvre du grand *ban*. L'avertissement cité ne visait que le coutumier. Quel que fût le flottement sémantique du terme de *Dacie* à l'époque, c'eût été un peu plaisant de renvoyer grâce à lui à l'*Histoire de la Valachie*, dans l'ouvrage même qui portait ce titre. Pourquoi ce jeu de mots? Quant au travail de M. Cantacuzino, s'il se place avant le 30 janvier 1776, date de la préface de sa chronique, on devrait pouvoir démontrer ou affirmer que le texte de Fotino existait déjà. Entre cette date et le départ pour la Russie, au mois de mai 1776, la liquidation des biens lui laissait peu de temps et d'intérêt pour un tel travail. En Russie il aurait dû recevoir ou avoir emporté le texte de Fotino, et le renvoyer à Bucarest ou directement à Vienne. Avec cette accumulation d'hypohèses peu vraisemblables, l'intervention de Théodore Fotino redevient la plus acceptable. Mais elle n'exclut pas, pour moi, un certain contact entre le grand *ban* et le texte du IV^e^ livre de 1777, ou plutôt celui de la version courte, trouvée dans les papiers de Fotino et qui avait été préférée pour une traduction roumaine établie avant 1817 (d'après le texte du Supplément ou d'après un manuscrit antérieur?).

J'ai déjà signalé que le coutumier du IV^e^ livre, rédigé en néo-grec, brisait un peu l'ordonnance du projet de code de facture byzantine, en grec savant, où toute la partie de droit civil qui dans les Manuels de 1765 et 1766 venait des Basiliques[50], était cette fois-ci remplacée par le coutumier. Il y a là l'effet d'une réaction qui nous contraint de penser à un groupe de pression : ce ne pouvait être que le parti des boyards autochtonistes, dont un des chefs de file était le grand *ban*. Ce qui ne l'empêchait pas d'être en bons termes avec Ypsilanti (qui lui achètera une partie des domaines), d'avoir un gendre et un neveu grecs (Vatatzes et C. Hrisoscoleu) et d'écrire sa chronique en langue grecque. Le Grec Fotino non plus ne semble pas avoir hésité à rédiger des actes normatifs destinés à enrayer l'influence des Grecs nouveaux venus. En combattant pour la coutume, les boyards boudaient le prince phanariote qu'ils n'aimaient pas et jouaient une carte

---

[49] « Rev. Arhivelor », 49/34 (1972) 247, n. 61.

[50] Ce qui explique l'utilité du Manuel de 1766 pour tous ceux qui avaient besoin de cette partie du droit civil, et la circulation de ses manuscrits (13 codices conservés et un quatorzième disparu).

qui flattait le patriotisme local et grécophobe de plus larges couches sociales. D'ailleurs, la place de la coutume dans une nouvelle codification, admise par les projets de chrysobulle de Racoviţă et de Ghica, n'était pas passée sous silence par Ypsilanti lui-même, en 1775. Le grand *ban*, ancien grand trésorier influent et capable, avait joué un rôle important dans la cristallisation d'une jurisprudence du divan, s'appuyant sur la coutume. Elle avait eu lieu dans la ligne de l'*anaphora* du 4 octobre 1763 déjà citée. Sous Ypsilanti, nous dit-on [51], une assemblée d'Etats aurait, d'accord avec le prince, arrêté les grandes lignes des solutions coutumières à retenir comme valables et susceptibles de codification. Dans les dossiers, qui lui avaient servi à la rédaction de sa chronique, il devait avoir possédé beaucoup de documents relatifs à de telles matières [52]. Or, dans ce livre IV, Fotino reprend souvent le texte-même de tel acte normatif ou judiciaire du divan ou du prince [53]. Ce livre a bien pu être commandé à Fotino par M. Cantacuzino, dès avant le début de l'activité législative d'Ypsilanti, car l'occupation russe n'avait fait que stimuler les préoccupations codificatrices, dont le début se situe en 1764. C'est, bien entendu, une simple supposition vraisemblable.

Lorsque les boyards protesteront contre le projet trop byzantiniste (exécuté également par Fotino), du premier code d'Ypsilanti, on comprend que le compromis se soit fait par l'insertion du coutumier des boyards (avec le titre XI, très sévère, relatif aux obligations des corvéables) ou du texte rédigé par Fotino en 1775/6 d'après la jurisprudence des boyards, dans le projet fotinien (livr. I-III et V VII) essentiellement tiré des *pravili*, c'est-à-dire des sources byzantines. Au courant de tous ces faits, Théodore, en 1806, aura pensé que la première version courte du IV^e^ livre, exécutée par son père sous la direction du grand ban et avec des matériaux dont ce dernier n'était pas étranger, doit paraître à la suite de l'ouvrage principal. On peut penser aussi que cette version — sans aucune immixtion de la part de Théodore — se trouvait parmi les papiers des Cantacuzino, à Bucarest, ou plutôt à Vienne, à côté d'autres textes, telle la traduction du traité de 1774 [54]. Ce n'est donc pas Michel Cantacuzino « qui a composé les matériaux juridiques du Supplément, à partir de l'œuvre de Photeinopoulos » (p. 248, n. 61). C'est Fotino qui a composé le Supplément juridique à partir de matériaux officiels mis à sa disposition ou même rédigés par Cantacuzino. Et c'est à ce titre que de tels matériaux ont rejoint

[51] Fotino dans la préface du Manuel de 1777, v. *Lègisl. agr.* 200—202.

[52] Pour les détails documentaires qui autorisent le tableau que je présente ici, v. dans l'étude citée à la n. 50 les renvois aux travaux de N. Iorga et C A. Spulber.

[53] V. RESEE 5 (1965) 161, n. 55 ; 164, nr 66 ; titres 8 et 11 du Suppl. (= 8 et 10 du liv. IV) et *Lègisl. agr.* cit. 60 ; 84—86 ; titre 11 du liv. IV.

[54] Certains éléments de l'hypothèse nouvelle que je présente au texte se trouvent esquissés ou repris dans plusieurs études précédents ; v. surtout SMIM 5 (1962) ; cf. RESEE 5 (1967) 145.

en 1806 (ou avant cette date, si l'impression a traîné en longueur), par l'intermédiaire de Théodore Fotino ou d'un familier des Cantacuzino, établis à Vienne, la Chronique du grand *ban*, publiée sans nom d'auteur. A cette occasion, si Théodore Fotino-Miche, auteur de l'Histoire de la Dacie, y a joué un rôle, les éditeurs le confondaient avec Michel-Miche Fotino, auteur du Supplément. Par la suite, ce sont les éditeurs eux-mêmes qui ont passé pour être les auteurs de l'ouvrage édité. Le Supplément, sous la forme du livre IV du projet de 1775/7 avait été utilisé par les rédacteurs du code de 1780 et deviendra de la sorte l'à-propos de la tradition recueillie par Grégoire-Jean Lahovari, selon laquelle les frères Tounousli auraient collaboré à la confection de la *Pravilniceasca condică*.

7. LE PROBLÈME DU PREMIER CODE D'AL. YPSILANTI

L'existence de ce code résulte nettement et avec force du chrysobulle de 1775 bien connu. Le prince en parle dans son texte comme d'une œuvre déjà élaborée en langue grecque, ayant le caractère d'un Νομικὴ Ἀνθολογία. Il prétend être en train de le faire examiner par un *sfat de obşte*, en vue d'une publication et d'une traduction en roumain. En attendant, le prince le considère comme obligatoire : à titre de code local ? Ou à titre de droit impérial, ayant fait l'objet d'une réception coutumière, génériquement confirmée par le pouvoir princier ?

Ce code n'était pas matériellement connu. Pas de trace de publication, ni de traduction. Pas de mention expresse dans les jugements antérieurs à 1780. On était plutôt enclin à penser que le prince, en 1775, avait beaucoup anticipé sur l'état des travaux en cours. Par la suite, la réalisation en aurait traîné, et finalement l'œuvre aurait revêtu la forme du code de 1780. Les éditeurs récents de ce code [55] estiment même que le code annoncé en 1775 n'était que la *Pravilniceasca condică*, l'opposition de la Porte ottomane en ayant différé de 5 ans la sanction.

Je ne reviendrais pas sur ma démonstration essentielle[56] concernant l'individualité distincte des deux codes : celui de 1775 et celui de 1780, et le lien de filiation qui rattache le second au premier. Il s'agit de découvrir le texte de ce dernier. Je crois avoir présenté un corps d'hypothèses et d'interprétations solidement étayées de tout un ensemble de situations qui autrement restent ignorées ou énigmatiques.

---

[55] *Pravilniceasca condică*, éd. critique. Bucarest (1957) 365. C'est le chrysobulle de sanction qui dit le contraire.

[56] *Preemţiunea în ist. dreptului românesc*, Bucarest (1965) 193 ; *Contribution à l'étude de l'œuvre juridique de Michel Fotino*, in RESEE 5 (1967) 125—130 ; *Législ. agr.* cit. introd.

Le code de 1780 représente une solution de rechange. Sa rapide mise sur pied a eu lieu peu avant la publication de son texte et quelques années après le rejet du Manuel de Fotino (1777). La *Pravilniceasca condică* est sortie du quatrième livre de ce Manuel (le coutumier de droit civil) et constitue — comme je viens de le dire — une réaction, arrachée au prince par les boyards autochtonistes, contre la politique législative trop byzantiniste du chrysobulle de 1775, de la première réforme de la protimêsis (décembre 1775) et des livres I—III ; V—VII du Manuel de Fotino (1777). I. Văcărescu, trait d'union entre le prince et les boyards opposants ou réticents (qui avaient lutté pour faire placer l'un d'entre eux sur le trône), a toutes les chances d'avoir été l'animateur et, d'une certaine manière, l'auteur principal du code de 1780, où les réformes récentes du prince se reflètent mieux que dans le projet de Fotino.

Si l'on compare le contenu du Manuel de Fotino (1777) à celui du code annoncé par Ypsilanti en 1775, la concordance est frappante et suggestive. Quant au coutumier du IV[e] livre, outre l'allusion qui y est faite dans le chrysobulle, on a vu ci-dessus ses rapports avec la politique des boyards et surtout avec le rôle de Michel Cantacuzino. On a vu aussi l'emploi par Fotino du texte d'actes officiels pour la rédaction du livre IV (v. aussi l'urbarium princier découvert par moi dans le cod. gr. par. 1323 à Paris, et qui a passé dans le titre 16 du code de 1780).

L'analyse de la préface du ms. gr. 1195 (Manuel de 1777) ne laisse plus aucun doute : l'œuvre a été conçue dans un but législatif, c'est une codification ratée, voire non confirmée par le prince pour des raisons non documentées directement, mais que j'ai, à l'aide de recoupements, essayé de reconstruire avec le maximum de vraisemblance, rendant compte de tout ce qui auparavant demeurait obscur et inexplicable.

Durant le règne d'Ypsilanti, Fotino est juge au tribunal civil de Bucarest, c'est — selon Sulzer — *der Walachische Bartolus*. Son origine ne l'empêchait pas d'être en bons termes avec le clan Cantacuzino. Il avait collaboré à la politique anti-grecque d'un prince grecisé comme E. Racoviță. Un exemplaire de son Manuel de 1788 (Cod. parisin. 1323) figurait dans la bibliothèque personnelle de I. Văcărescu, le grand trésorier. Mais Fotino ne se pousse par au premier plan de la scène politique. Il ne siège pas au divan. Comment imaginer qu'Al. Ypsilanti, tout en concevant des projets législatifs plus modernes (Panzini, Sulzer), n'aurait-il pas utilisé la compétence de Fotino, avec son précieux rodage de plus de 10 ans au milieu des réalités locales et avec son expérience de codificateur chevronné ?

Voici donc la conclusion : le premier code introuvable de 1775 c'est le Manuel de Fotino, dont la préface t a r d i v e est datée du 11 novembre 1777. Mais la série des obstacles à sauter ne se clôt pas là.

La découverte du codex parisin. 1323 a placé l'historien en face d'une version du Manuel de 1766 que seul un spécialiste (qui ne pouvait être que son auteur), avait développée et enrichie sous forme d'une sorte de troisième édition, jusqu'au début du règne d'Al. Ypsilanti. C'est ce qui m'a contraint à ne pas exclure, en ce qui concerne le premier code de ce prince, une première phase, jusque vers la fin de 1775, pendant laquelle Ypsilanti, pressé d'annoncer ses réformes, aurait accepté de considérer le Manuel de Fotino ainsi élargi, comme un code terminé, propre à être traduit et appliqué, ce qui rendrait compréhensible le langage rassurant que le prince tient dans son chrysobulle de 1775. Mais ce Manuel ne correspondait finalement pas au programme du prince, surtout à cause des exigences du parti « autochtoniste ». Le droit civil byzantin qui occupait plus de 50 titres dans le Manuel de 1766 devait y être remplacé par une codification de la coutume, comparée au droit de la *pravila* pour y puiser certains compléments. Fotino élabora justement un autre projet, d'une structure modernisée, sans droit byzantin indépendant. Il n'eut pas le temps de traduire en langue vulgaire les textes empruntés abondamment à l'édition des Basiliques par Fabrot, qu'il cite constamment en marge des paragraphes. Ce qui ne manque pas d'étonner, c'est que les réformes judiciaires d'Ypsilanti ne s'y reflètent qu'à travers un apparat byzantin qui disparaîtra du code de 1780.

Cette conception dont je n'ignore pas la nouveauté audacieuse mais soigneusement contrôlée, a retenu l'attention de deux distingués byzantinologues, dont le premier est aussi l'éminent éditeur de Fotino. Ne cachant pas l'intérêt du débat instauré, le professeur P. J. Zépos [57] de l'Académie d'Athènes avoue la surprise que lui cause au premier abord l'affirmation de si étroits rapports entre le code d'Ypsilanti et l'œuvre de Fotino. Mais à y regarder de plus près, n'est-ce pas leur absence qui aurait de quoi surprendre davantage ?

C'est de l'édition intégrale de l'œuvre de Fotino [58] que le professeur Zépos attend la possibilité de recherches encore nécessaires pour une mise au point de certaines questions qu'il estime, semble-t-il, controversables. Cet espoir est légitime. C'est pourquoi, sans plus attendre, j'ai demandé aux manuscrits connus les renseignements essentiels qu'ils recelaient. Et autant que j'en puis juger, l'édition dispersée et différée sur laquelle on peut compter [59] apportera, en dépit de certaines imperfections, des facilités d'étude et de contrôle, mais n'infirmera en rien l'essentiel de la conception que je viens d'exposer.

---

[57] V. l'*op. cit.* ci-dessus, n. préliminaire (*).

[58] V. ci-dessus, n. 18.

[59] Que je sache, l'éd. du Manuel de 1766 qui se prépare n'est pas établie sur le dépouillement critique et exhaustif de tous les manuscrits de Bucarest, Jassy et Paris.

Quant au doyen D. Simon [60], il hésite à accepter l'idée selon laquelle en 1775 Ypsilanti a pu considérer son projet comme terminé, parce que le prince se référait à la troisième édition du Manuel de 1766, que Fotino tenait à sa disposition, et qui, écartée par la suite, fit place, à titre de projet finalement non accepté, au Manuel de 1777 [61] . La diffusion par plus de 10 copies de la seconde édition parlerait, selon l'auteur cité, en faveur de celle-ci. Quant aux conditions d'élaboration du Manuel de 1777, elles lui semblent être encore obscures. L'argument du nombre élevé de copies d'après la seconde édition du Manuel de 1766 perd beaucoup de sa valeur, si l'on tient compte que seuls quatre codices non datés pourraient être antérieurs à 1775. Notons aussi que la seconde édition figurait entièrement dans la troisième. D'autre part, la préférence accordée à cette dernière se justifiait à mes yeux surtout par le fait qu'elle semble s'être trouvée vers 1775/7 entre les mains de Fotino, ce qui n'est le cas d'aucune autre copie de la seconde édition. D'ailleurs, je n'ai suggéré le rôle *temporaire* du Manuel de 1766 dans la confection du code de 1775—7 qu'à titre de simple possibilité, pour expliquer l'affirmation du prince que, dès 1775, le nouveau code était presque terminé, alors que la préface du Manuel de 1777 est datée du 11 novembre 1777. Quant aux ténèbres qui pèseraient sur ce Manuel, c'est son dossier qui est décidément énigmatique. C'est pourquoi l'exposé précédent voudrait dresser un bilan de ce que les sources permettent de savoir. Les principaux arguments en faveur de ma thèse sont les suivants : absence d'un autre texte du code de 1775 ; la certitude que le code 1780 a été élaboré dans un court laps de temps, immédiatement avant 1780 ; la correspondance du Manuel de 1777 avec le code décrit dans le programme législatif de 1775 ; la logique des métamorphoses de ce Manuel vers la structure connue qui distingue le droit de Valachie à la fin du règne d'Ypsilanti, y compris la filiation directe entre le petit code de 1780 et le Manuel de 1777.

Il est temps de conclure. On ne peut ramasser en une brève formule la portée du grand nombre de problèmes généraux et spéciaux, que j'ai dû examiner. Je souligne encore une fois la valeur des découvertes de M. N. Camariano, en constatant les progrès que réalise sans cesse notre connaissance approfondie de l'œuvre de Michel Fotino, sans réussir à réduire entièrement toutes les énigmes et à aplanir toutes les difficultés qui sont à la mesure de son importance et de l'intérêt qu'elle suscite. La conception que je professe à son propos sera encore amendée sur des points

---

[60] V. l'*op. cit.* ci-dessus, n. 33.
[61] Cod. suppl. gr. 1323 (Bibliothèque Nationale, Paris).

de détail. Mais je n'ai pas lieu d'en modifier les lignes générales et encore moins de douter de son bien fondé. Certaines de ses parties me semblent incontestables, à côté de certaines hypothèses réfléchies et de suggestions fécondes. Parmi celles-ci, quelques-unes ont besoin de bénéficier de découvertes de documents, toujours possibles, ou d'une sur-interprétation à la fois pénétrante et ingénieuse. Dans son ensemble, cette conception rend compte sans se heurter à aucune contre-preuve valable, d'une longue série de faits, de documents et d'idées, qui autrement demeureraient soit inexplicables, soit ignorés dans leur existence même, et pour lesquels je n'ai pas l'impression que l'on possède de meilleures solutions.

LA COMPAGNIE « GRECQUE » DE BRAŞOV. LA LUTTE POUR LA CONSERVATION DES PRIVILÈGES (1777—1850) *

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Constitution du régime privilégié de la Compagnie grecque de Braşov. La lutte pour la conservation des privilèges. Le statut des membres de la Compagnie.

Bien que la présence de la colonie de Braşov soit mentionnée dans les documents dès la fin du XVI^e siècle, [1] le régime des privilèges de la compagnie commerciale ne date que de la fin du XVIII^e siècle. On connaît aujourd'hui — particulièrement par les ouvrages de Nicolae Iorga et de Ion Moga [2] — la lutte menée par les marchands grecs de Transylvanie pour la suppression du privilège de « lieu de dépôt » des villes saxonnes. Il s'agit de l'obligation imposée aux marchands étrangers de « déposer » leur marchandise, c'est-à-dire de ne pas la vendre directement au client, mais par l'intermédiaire de l'organisation commerciale locale.

---

* Cet article est un chapitre d'un livre sous presse : *Relaţii româno-greceşti la sfirşitul secolului al XVIII-lea şi în secolul al XIX-lea. Contribuţii.* [Relations roumano-grecques à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle. Contributions] Le problème de l'origine ethnique des membres de la Compagnie — composée de Grecs, Roumains, Koutzovalaques, Bulgares et Serbes — a été traité dans l'article écrit en collaboration avec Lidia Demeny : *Grecs, Roumains, Bulgares et Serbes dans la Compagnie « grecque » de Braşov, au XVIII^e siècle*, « Bulletin de l'A.I.E.S.E.E. » n° 1—2, 1973.

[1] Les colonies de marchands grecs font leur apparition dans la même période et présentent une évolution semblable en Hongrie, voir Douchan Popovici, *Despre Aromâni — O Ţinţarima — Contribuţiuni cu privire la chestiunea formării negoţului nostru*, Bucarest, 1934. Les compagnies commerciales s'organisent aussi bien en Hongrie qu'en Serbie au XVII^e siècle. *Ibidem*, p. 91.

[2] N. Iorga, *Acte româneşti şi cîteva greceşti din Arhivele Companiei de comerţ oriental din Braşov* [Actes roumains et quelques actes grecs des Archives de la Compagnie de commerce oriental de Braşov], Vălenii de Munte, 1932, 360 p. ; Idem, *Studii şi documente cu privire la istoria Românilor* [Études et documents concernant l'histoire des Roumains], vol. X : Idem, *Braşovul şi Românii* [Braşov et les Roumains], Bucureşti, 1905, 455 p. ; I. Moga, *Politica economică austriacă şi comerţul Transilvaniei în veacul al XVIII-lea* [La politique économique autrichienne et le commerce de la Transylvanie au XVIII^e siècle], « Anuarul Institutului de Istorie Naţională Cluj », VII, 1936—1938, p. 86—115.

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 1, P 59—78, BUCAREST, 1974

Ce droit des marchands saxons a été supprimé à l'égard des marchands grecs par l'octroi des premiers privilèges, lesquels datent de 1636 pour la ville de Sibiu et de 1678 pour la ville de Braşov. Deux ans avant l'octroi du premier privilège aux Grecs de Braşov, par Michel Apafi, en 1676, l'intention d'accorder à ceux-ci la liberté du commerce se faisait entrevoir, car il était sévérement interdit aux Saxons de couper le chemin aux marchands grecs qui, tout en respectant les droits de la ville, « prennent la voie détournée par la Ţara Bîrsei » [Pays de Bîrsa] [3].

Le privilège de Michel Apafi comprenait, en dehors des avantages commerciaux proprement dits qui étaient créés aux marchands organisés dans la compagnie de Braşov, les dispositions qui constitueront l'embryon de leur futur statut politique et social. Nous pensons surtout à la disposition qui prévoyait que les 300 thalers qu'ils avaient à payer annuellement pour l'impôt dû à la Porte ottomane « soient administrés par des juges choisis au sein de leur compagnie, qu'ils soient jugés par ceux-ci et que toutes leurs questions légales dépendent de ceux-ci » [4]. Sauf la retenue du pourcentage réglementaire de 1/3 ou 1/5 « qu'ils ne soient soumis à aucune autre juridiction » et qu'ils ne soient inquiétés pour des impôts ou autre chose, ni dans leur personne ni dans leurs biens ».

Au XVIII[e] siècle les progrès de la politique mercantiliste de l'Autriche et ses velléités d'expansion économique dans le sud-est de l'Europe, créent des conditions de plus en plus avantageuses aux compagnies grecques de l'Empire. Le privilège conféré par Michel Apafi a été confirmé par Léopold I[er] en 1701 et par Charles VI en 1718 [5]. À partir de 1718, tous les commerçants grecs de Transylvanie étaient mis sous la protection royale, ne dépendant plus que de la chancellerie impériale. On leur accordait le droit de faire le commerce de détail et de choisir parmi eux les juges et les jurés qui jugent leurs procès commerciaux et civils en première instance, et seulement pour les litiges dépassant 500 florins, ils devaient être jugés par la chambre royale du gouvernement de Transylvanie et par la chambre royale.

Dans la période dont nous nous occupons (1777—1850), les droits des marchands grecs de Sibiu et de Braşov sont non seulement confirmés, mais encore beaucoup élargis. L'impératrice Marie-Thérèse renouvelle le 20 Août 1775, le privilège conféré par Charles VI en 1718 et accorde la bulle de privilèges du 27 août 1777, par laquelle est réorganisé le com-

---

[3] N. Iorga, *Acte româneşti...*, p. VII.

[4] Κρηπίς θεσπισμάτων, Braşov, 1858, p. 2 Voir aussi *Az Erdély Nagy Fejdemség...*, Braşov, 1820, chap. II (texte roumain).

[5] Cette période est étudiée par Olga Cicanci dans son ouvrage inédit sur les Compagnies grecques de Transylvanie; nous nous bornerons à signaler les copies de plusieurs privilèges que nous avons vues dans les doss 79 MDCCCIV, Fonds Eglise Grecque (Fonds Egl Gr.) de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (B.A.R.).

merce grec de Transylvanie sur de nouvelles bases. Mais de même que dans le cas du privilège d'Apafi qu'avait précédé certaines mesures en faveur des marchands grecs — nous constatons dans le cas des décrets de Marie-Thérèse, qu'ils venaient légiférer un état de fait qui existait probablement avant 1775. C'est ainsi que la liste des mesures portant sur le commerce oriental de Transylvanie, dressée par Costa Gianli en 1772, montre — comme l'a signalé N. Iorga[6] — une évolution vers des conditions de plus en plus favorables accordées aux marchands balkaniques. Au demeurant, une série de dispositions qui précèdent le privilège de Marie-Thérèse font voir à quel point continuaient à être nécessaires les marchands de Braşov à la vie économique de l'Empire et particulièrement à l'approvisionnement en céréales[7]. Les membres de la Compagnie qui transportaient du blé, de l'orge et de l'avoine en Hongrie, à Timişoara et dans le Banat étaient exemptés de droits de douane et d'autres taxes[8].

Les principaux avantages créés par ce privilège sont les suivants[9] : 1. Tous les commerçants grecs inscrits dans les compagnies de Sibiu et de Braşov jouissent d'une protection égale à celle de tous les habitants du pays. Cependant si l'un d'entre eux ou des Grecs nouvellement venus ont leurs femmes et leurs enfants sur le territoire ottoman, ils doivent les faire venir dans les six mois ; 2. On confère aux membres de ces compagnies le droit d'exercer le commerce dans l'endroit qu'ils choisiront, non seulement en grand (in grosso), mais aussi en détail quelle que soit la marchandise ; 3. Pour pouvoir exercer leur commerce, ils seront exemptés de l'obligation de recevoir des soldats en cantonnement et de toute obligation militaire ; 4. Pour ce qui est des passeports personnels et des objets qu'ils portent avec eux en voyage, ils jouissent de la même sûreté que les autres habitants ; 5. Ils ont les mêmes droits que les citoyens en ce qui concerne l'approvisionnement dans les magasins et les marchés et ils peuvent faire librement le commerce avec toutes sortes de marchandises, soit dans l'Empire ottoman, soit en Transylvanie et dans les autres provinces de l'Empire des Habsbourg, en payant seulement les droits de douane et en observant les dispositions impériales. Les seules restrictions concernent l'exportation des métaux mobiles pour laquelle il faut des approbations spéciales ; 6. Les membres des compagnies ont le droit d'élire et de nommer des juges et des jurés — ce droit existant non seulement en cas de litiges entre membres des compagnies, mais également lorsque des Grecs non membres des compagnies ont intenté à ceux-ci

[6] N. Iorga, *Acte Româneşti...*, p. V.

[7] Dans le cadre de la politique protectionniste, il était interdit d'importer des marchandises œuvrees (bure, étain). Les membres des compagnies qui transportaient de telles choses risquaient de voir leurs marchandises confisquées (v. B.A.R., Fonds Egl. Gr. Reg. M. Carataşu, ms. MDLCXI/73 et 4 décembre et février, 1770, Sibiu).

[8] B.A.R., Fonds Egl. Gr., Reg. M. Carataşu, ms MDCCXI, 1770, decembre 3 Sibiu.

[9] Κρηπίς ..., p. 36—38.

des procès civils ou commerciaux ; ces juges ou jurés jugeront aussi des causes portant sur des titres à ordre ou des affaires criminelles, le tribunal impérial n'étant compétent que lorsque la somme dépasse 500 florins ; 7. Ceux qui seront reçus dans ces compagnies devront prouver leur origine grecque ou macédonienne ainsi que le fonds de commerce (capital, clientèle, etc.) dont ils disposent pour l'exercice d'un commerce en grand ; 8. Ils seront obligés de payer les impôts et les charges dus à l'Empire.

Le 16 juillet 1783, l'empereur Joseph II émit un nouveau rescrit, par lequel il élargit le droit à l'admission dans les Compagnies privilégiées, permettant *la cooption des commerçants grecs de toute région de la Turquie* qui voudront échapper au joug turc, et pas seulement de ceux de Grèce et de Macédoine. La même année, le 11 août 1783, le gouvernement autrichien élargit encore la catégorie de marchands grecs qui pouvaient entrer dans les compagnies transylvaines, en y admettant aussi *les Grecs de Moldavie et de Valachie* («ut adepta jam graecos in Moldavia, Valachia, aut alia Ditionum Turcicarum provintia degentes, qui in Transilvania sedem figere voluerint, ad ipsorum gremium recipiendi facultate ; id praecipue cura sibi ducant, ut conditiones circa horum receptionem in Privilegio suo declaratae rite observatur, et de casu in casum ad Gubernium referatur ») [10].

Ces mesures prises par Marie-Thérèse et Joseph II correspondent à une période de grande intensification du commerce, surtout de celui avec l'Orient ; les marchands balkaniques de tout l'Empire des Habsbourgs bénéficiaient maintenant d'un traitement plus favorable. Mais c'est justement ce régime privilégié créé aux marchands étrangers qui devait susciter les ressentiments des commerçants autochtones qui se considéraient lésés, et en premier lieu les Saxons. C'est pourquoi le privilège conféré par Marie-Thérèse qui devait être approuvé par la diète de 1791, fut rigoureusement combattu par les représentants des Saxons, principalement par ceux de Braşov et de Sibiu [11]. Néanmoins les privilèges des commerçants grecs sanctionnés par des lois furent approuvés et confirmés par François II en 1791, par les mots : « Salvis eorum Privilegiis, in sensu legum accipiendis ». Il était naturel que l'on ne tînt pas compte des motifs invoqués par les représentants saxons, étant donné l'impasse par laquelle passaient les compagnies de Transylvanie à cette époque. Ainsi que l'a montré Nicolae Iorga [12], les compagnies n'étaient plus alimentées par les Grecs du dehors, à cause des conflits austro-turcs,

---

[10] B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms. 164/MCCXLVIII (1802).

[11] *Ein juridisch-politisches Charakterbild, getreu nach dem siebenburgischen Leben gezeichnet von einem Unbefangenen*, Hermannstadt, 1868, Druck von Theodor Steinhausen. Von einem Gutunterrichteten, Pest. 1869, p. 7.

[12] N. Iorga, *Acte româneşti...*, p. XV. Voir aussi le tableau des membres.

tandis que les familles des anciens membres étaient en voie de roumanisation. À ces causes s'ajoutait aussi le départ périodique de certains membres de la Compagnie à Trieste, à Vienne ou en Turquie [13].

En 1800—1802, à la suite des désordres produits par les bandes de Pasvantoglu, un grand nombre de commerçants venus de la péninsule Balkanique demandèrent à être reçus dans les compagnies transylvaines. Bien qu'en 1815, un décret royal eût confirmé le privilège de Joseph II[14], les émigrants de 1800—1802 n'avaient pas encore été admis dans les compagnies en 1820. Cette année, un mémoire détaillé est rédigé par ces derniers, afin de montrer le rôle bénéfique de l'activité des compagnies pour le trésor impérial et de demander leur admission dans les compagnies.

La lutte pour le maintien de ces privilèges ou pour leur renouvellement, lorsqu'ils étaient menacés de tomber en désuétude, constitue un chapitre essentiel de la vie des membres de la compagnie de Braşov. Cette lutte est menée en collaboration avec les membres de la Compagnie de Sibiu, fait attesté par la riche correspondance conservée dans les archives de l'ancienne église grecque de Braşov [15].

Dès la fin du XVIII[e] siècle, quelques années seulement après le privilège conféré par Marie-Thérèse (1777), les membres de la Compagnie de Braşov connaissent une période critique. Certains droits leur sont contestés, soit culturels (l'église et l'école), soit commerciaux ou civiques. C'est ainsi qu'en 1783, une série d'ennuis de la Compagnie ont à l'origine le refus de lui reconnaître le droit d'obtenir des propriétés immobilières. La Compagnie charge Ioan Bobescu, qui se trouvait à Vienne, de défendre ses intérêts devant les autorités et lui envoie les copies des actes constitutifs de leurs privilèges, à l'appui de ses démarches [16]. Par suite, en 1805, est émis un décret impérial, qui renouvelle le privilège qui accordait aux marchands grecs de Braşov la liberté d'exercer le commerce et d'acquérir des propriétés immobilières dans le quartier Schei [17].

En 1813, pour obtenir gain de cause dans la reconnaissance de certains droits, le délégué de la Compagnie présente aux autorités impé-

---

[13] *Ibidem*, p. 105.

[14] Il s'agit du principe mentionné plus haut de l'acceptation de marchands venus de toute province turque, non seulement de Grèce et de Macédoine.

[15] Voir surtout le registre-protocole des années 1816—1820.

[16] B.A.R., Fonds Egl. Gr. M. Carataşu, ms 71 (MDCCXXXIV, Braşov, septembre 10. La direction de la compagnie fait connaître à Ion Bobescu qui se trouvait à Vienne que l'empereur a accepté de renouveler les privilèges. La compagnie a envoyé à l'agent de Vienne une série d'actes, dont les actes constitutifs des privilèges accordés aux Compagnies de Braşov et de Sibiu par Apafi (1678). Léopold II et Charles VI (1718). Voir *Ibidem*, ms 60/MDCCXXIV, Braşov, 1783, août 23.

[17] *Ibidem*, ms 121/MDCCXXVI, 1785, novembre 14. La copie grecque du décret impérial pris à Vienne pour le renouvellement de ces privilèges.

riales la preuve de l'aide pécuniaire fournie à l'Etat [18] par les compagnies de Braşov et de Sibiu aide qu'elles invoquent souvent lorsqu'elles revendiquent un droit. En 1821, la nécessité se fait sentir d'intervenir [19] pour la défense du droit des membres des compagnies de vendre en détail. En 1822, Zénovie Popp qui a été un constant défenseur des compagnies, intervient auprès de la Chambre de Commerce de Vienne pour la confirmation du droit de la compagnie de coopter de nouveaux membres parmi les commerçants riches de Turquie [20]. Même lorsqu'il s'agissait d'un simple renouvellement de privilèges, les démarches duraient des mois et des mois et dépassaient parfois un an. La bureaucratie autrichienne exigeait qu'une pareille requête, appuyée d'actes, fût d'abord présentée au Trésor impérial, lequel donnait son avis, pour être ensuite avancée à la Chambre de commerce et à d'autres autorités qui émettaient l'acte nécessaire [21]. Sans doute, le long séjour des agents de la compagnie à Vienne entraînait d'assez grandes dépenses qui aggravaient la situation difficile de cette dernière [22].

En 1825, Ioan I. Hristu, le président de la compagnie de Braşov communiquait à Dumitru Doxaki de Bucarest qu'à la suite d'interventions et de dépenses qui ont duré 20 ans, on avait, enfin, obtenu un décret impérial qui consolidait les privilèges de la compagnie ainsi que le droit de coopter de nouveaux membres [23]. Il annonçait le même succès à Gh. Caraghiosi, qui se trouvait à Jassy ou à Botoşani, probablement pour communiquer aux sollicitants de ces villes qu'ils pourront être reçus dans la compagnie. En 1834, Nicolas Gh. Coclangi, membre marquant de la compagnie, déploie une vive activité à Sibiu, Cluj et Vienne, pour la défense des intérêts des deux compagnies de Braşov et de Sibiu dans la question de l'église et de l'école [24]. Dans la capitale autrichienne il est soutenu par Const. Hagi Popp, personnage influent dans la vie économique de l'Empire et qui accorde également des crédits aux membres de la compagnie, étant considéré par ceux-ci comme un de « leurs bons amis » de Vienne [25].

[18] B.A.R., Fonds Egl. Gr. Reg. M. Carataşu, ms 83/MDCCLXIII, Sibiu, 1813, mars 31. Lettre du président Constantin Manicati Saffrano (Sibiu) à Dumitru Nicolau Cervenovodali. président de la compagnie de Braşov.

[19] Idem, ms 79/MDCCLXXVI, Sibiu, 1821, août 18/30.

[20] *Ibidem*, ms 861/MDCCLXXVIII, Sibiu, 1822, septembre 30 et ms. 131/MDCCLXXVII, Sibiu, déc. 13/25.

[21] *Ibidem*, ms 138 MDCCLXXVII.

[22] *Ibidem*, ms 92 MDCCLXXVII. Voir aussi ms 86 MDCCLXXX, Sibiu, septembre 5/17. Le président Ştefan Popovici demande à Ioan I. Hristu, président de la compagnie de Brasov, d'envoyer la somme représentant la contribution aux dépenses faites à Vienne.

[23] B.A.R., Fonds Egl. Gr., Reg. M. Carataşu, ms 108/MDCCLXXX, Braşov, 1825, novembre 19; ms 68/MDCCLXXI, Braşov, 1826, mai 11, à Gh. Caraghiosi

[24] *Ibidem*, ms 10/MDCCLXXXIX, Sibiu, 1834, janv. 30; ms 18 MDCCLXXXIX, Cluj, 1834, févr. 13; ms 90 MDCCLXXXIX, Vienne 1834, février 13; ms 90/MDCCLXXXIX. Vienne 1834, août 28.

[25] Eglise Sainte-Trinité Braşov (Egl. St. Tr.) Registre Protocole pour les années 1816—1822, p. 37 (1818).

Le résultat de ces efforts est — comme on l'a vu — le renouvellement réitéré des privilèges, par des rescrits et des décrets. Les rescrits impériaux qui réglementaient l'organisation et le fonctionnement de la compagnie dans la période dont nous nous occupons, datent des années 1795, 1799 et 1825 [26].

Le concours de protecteurs comme Hagi-Popp, le baron Sina, le baron Const. Sakellarios, et autres, s'avère très efficace et la correspondance des compagnies de Braşov exprime aussi bien la confiance des membres de la compagnie dans leur intervention auprès des autorités autrichiennes que leur reconnaissance [27]. C'est ainsi qu'en 1818, la compagnie de Braşov demande au président de Sibiu d'écrire au baron Const. Sakellarios — au sujet de leur procès, en le priant de s'adresser à son tour à son frère Christodoulos Sakellarios, qui ayant un ami au Ministère des Affaires étrangères de France, pourrait soutenir leur doléances. Une autre fois, la protection sollicitée du même baron Sakellarios était nécessaire pour une intervention auprès de l'agence consulaire de Bucarest [29]. Trois membres de la compagnie, se trouvant à Bucarest, étaient assujettis aux impôts valaques, ce qui — lit-on dans le document — constituait une charge très lourde, provoquant des pertes à la Trésorerie impériale. On demandait leur défense et leur exemption d'impôts, à Bucarest, en tant que sujets autrichiens.

Évidemment, l'argument principal invoqué par les membres de la compagnie, lorsqu'ils demandent la confirmation des privilèges, était celui du profit tiré par l'Empire et la Transylvanie de leur activité. Ils ne s'élèvent contre personne et ne gênent pas les affaires des autres, mais contribuent au développement du commerce (πρὸς αὔξησιν τοῦ κομερτζίου) [30].

Les pages des mémoires par lesquels les membres de la compagnie revendiquent leurs droits sont empreintes parfois d'une note dramatique inattendue dans le langage de simples marchands, habitués au style inexpressif des registres commerciaux et des lettres d'affaires. Mais, comme le fait remarquer à juste titre D. Limona, dans cette phase précapitaliste, dans laquelle n'avaient pas encore été parfaites les formes dépersonnalisées du crédit moderne, « les relations commerciales se sont développées sur la toile de fond de ces relations personnelles ». Dans son activité, le commerçant de Transylvanie ou de Bucarest, qui collaborait avec des parents

---

[26] Pour le rescrit de 1796, qui réglementait le fonctionnement de l'église orthodoxe grecque et la création de l'école grecque, les membres de la communauté et la compagnie grecque de Braşov adressèrent une lettre de remerciement aux autorités autrichiennes.

[27] Les deux compagnies bénissaient le baron Sakellarios pour les services rendus, dans leur correspondance. V. les Archives de l'Egl. St. Tr., Braşov, Registre Protocole 1810—1822 (28 janv. 1821).

[28] *Ibidem*, p. 33.

[29] *Ibidem*.

[30] *Ibidem*, 7 févr. 1820.

et des amis de Vienne, Constantinople, Serres, Metzovo ou Janina, ne traitait pas ces relations avec la froideur de l'homme d'affaires. Il « suivait le sort de ces représentants, leur prospérité ou leur déchéance, participait à leurs joies et à leurs ennuis » [31]. C'est ce qui explique pourquoi « la correspondance commerciale de cette période n'a pas le caractère sec et impersonnel de la correspondance de la période capitaliste, mais constitue une documentation plus large et plus profondément humaine, laquelle atteste une solidarité entre hommes, au-delà des intérêts, souvent contradictoires, des États dont ils étaient les sujets » [32].

Sans doute, la lutte pour la confirmation des privilèges comportait une note subjective plus prononcée, que celle que l'on trouve dans les lettres. La réception d'un nouveau membre de la compagnie équivalait pour cette nation asservie avec sa libération de l'esclavage ottoman (« et si nous pouvons libérer un patriote de sa patrie, de l'esclavage ») [33]. Lorsque le droit menacé est celui de l'autonomie juridique, le ton des membres est vraiment désespéré : « La compagnie ... a mis tout son espoir dans son défenseur et celui-ci ne peut pas, maintenant qu'elle en a tellement besoin, avoir soin du sort de la compagnie, surtout en ce qui concerne *la première base*, c'est-à-dire la confirmation du privilège auquel s'opposent les Saxons » [34].

Bien qu'en 1791 eût été promulgué le rescrit admettant l'entrée dans la compagnie des personnes originaires d'autres régions que la Grèce et la Macédoine, au début du XIX^{e} siècle (1800—1802), un groupe de marchands, chassés par la terreur des attaques des bandes de Pasvantoglu, s'établissent à Braşov et commencent à exercer leur commerce, sans pouvoir entrer dans la compagnie. L'opposition venait toujours des commerçants saxons, lesquels s'étaient opposés aussi lors de la promulgation du rescrit de 1791. Dans une supplique adressée à l'empereur [35] en 1802, les membres de la compagnie rappellent le privilège accordé en 1777 par Marie-Thérèse à leurs prédécesseurs « ex Macedonia ob saevitiam Tirannidis Turcicae emigrantium oppressioni miserta », ensuite celui de Joseph II de 1783 et montrent qu'après 1800, plusieurs marchands [36] originaires « per Paternam vel Maternam Lineam ex Macedonia et Graecia deducentium et sub jugo Turcico gementium », se sont établis à Braşov, intégrés

[31] D. Limona, *Casa de comerţ Nicolae D. Paciurea din Sibiu* [La maison de commerce Nicolae D. Paciurea de Sibiu], « Revue des Archives », VIII, n° 1, 1965, p. 266.

[32] *Ibidem.*

[33] Archives de l'Egl. St. Tr., Registre-protocole..., p. 55. «καὶ νὰ ἐλευθέρωμεν τινάς Πατριώτης τὴν πατρίδα του ἀπὸ καμμίαν σκλαβίαν,»

[34] B.A.R., Fonds Egl. Gr. ms 33/MDCCXXII.

[35] Idem, ms 164/MDCCXLVIII (1802).

[36] *Ibidem*, Iani Ivanovici, Georg Hagi Lera, Ioan Georgi, H. Konstandin Nikulau, Kiritze Panaiot, Demeter Kostandin, Demeter Doxatii, Hagi Teodor Peria, Iohan Jenati, Iohan Ieuulli Mihael Almira, Constandin Josan, Josan Demeter Panna, Krista Demeder et Costandin Trandafile.

dans la compagnie. Étant donné qu'un décret avait été pris par le Haut Gouvernement, en vertu duquel : 1) les susnommés seront exclus de la compagnie et s'ils ont l'intention de rester dans la compagnie « pro impetranda negotiationis facultate ad Magistratum Coronensem inviandos esse », car les uns sont de l'île de Rhodes, d'autres de Turnu, d'autres de Roustchouk ou de Janina, c'est-à-dire d'autres endroits que de Macédoine ; 2) Le juge et le notaire de le compagnie, auxquels revient la tâche de leur admission, s'il essayeront encore de le faire, seront relevés de leurs fonctions ; 3) A l'avenir, l'admission des Grecs dans la compagnie devra être autorisée par le Conseil Municipal de Braşov.

Cela signifiait, en fait, une limitation sensible du droit de la compagnie de coopter de nouveaux membres et une annulation de l'effet bienfaisant des rescrits de 1783 et 1791. C'est pourquoi, le mémoire poursuivait en analysant d'abord le caractère de l'émigration, à savoir que celle-ci avait eu pour cause l'oppression de la tyrannie ottomane [37], ensuite les conditions difficiles dans lesquelles avait lieu l'émigration. Forcés de se cacher, et traqués par la suspicion des Turcs, ces commerçants, partis de Grèce et de Macédoine, étaient obligés de pérégriner longtemps dans la péninsule Balkanique, avant d'arriver « dans ces lieux bienheureux » (Braşov), ce qui fait « qu'ils ne peuvent plus prouver par des actes leur lieu d'origine »[38]. La direction de la compagnie rappelle aux autorités que Joseph II avait permis non seulement l'admission des Grecs de Moldavie et de Valachie, mais encore celle des Grecs venus d'autres régions de Turquie ; or, il est évident que l'île de Rhodes aussi bien que Turnu, Roustchouk et Janina sont des régions de l'Empire ottoman. Il est de même évident que ni le juge de la compagnie, ni le notaire n'ont agi contre la volonté impériale, en recevant les susnommés Grecs au sein de la compagnie, même s'ils ne sont pas directement venus de Macédoine en Transylvanie (etiamsi iidem, ex Macedonia in Transilvaniam non recto itinere advenissens).

Il est donc clair que le régime favorable créé aux commerçants de la compagnie par le gouvernement autrichien était systématiquement combattu par les commerçants saxons, qui voulaient monopoliser le commerce levantin. D'ailleurs même les mesures prises parfois par le

---

[37] *Ibidem*, « Manifeste esse notorietatis Tyrannorum per omnem eam esse despoticae dominationis rationem, ut subditis suis facultatibus bene provisis emigrandi licentiam nullatenus targianta ».

[38] *Ibidem* « a) Si qui in Graecia et Macedonia habitant, magno terrarum tractu a nobis distractis, abaque pariculo vitae et bonorum, integrum non est, domum ejatam relinquere et recta via ad Ditiones Mattis vestrae transire verum ; b) Sensim, sine sensu, relinquenda illis est Graecia et Macedonia ; manendunque ad tempus nunc in his, nunc in aliis, Ditionis Turcicae locis ; usque dum postremo Ditionibus Nostris apropinquantes, ad beates has sedes transire possuit. Unde ... c) Dum primo ex Graecis et Macedonia loco movent, nec concedit eisdem metus suspicionis emigranti, ut Nativitatis originales sedes legitimantibus Documentis sese providere possint».

gouvernement autrichien, venaient atténuer l'effet trop bénéfique d'un décret, tel par exemple celui de 1811 [39]. Le prétexte pour la prise des nouvelles réglementations était que « en ce qui concerne les dispositions concernant l'admission des Grecs émigrés de Turquie dans les compagnies ... les privilèges des deux compagnies ne correspondent plus aux circonstances actuelles (δὲν συμφωνοῦσι μὲ τῶν τωρινῶν καιρῶν τὰς περιστάσεις) » ; c'est pourquoi les mesures suivantes sont édictées :

1) Les membres des compagnies qui possèdent des propriétés immobilières dépendront des magistrats locaux et jouiront de tous les droits et obligations politiques, en payant tous les impôts.

2) Le reste des membres de la compagnie, qui ne possèdent pas de biens immeubles, auront le libre exercice de leur privilège, sans en abuser et en se limitant strictement à ce qui est prévu dans le privilège [40].

3) Il est interdit aux membres de la compagnie — sous peine de perdre aussi bien le privilège que l'autonomie juridique — de recevoir des étrangers dans leur société, étant donné que tous sont tenus d'obéir au conseil municipal local [41].

4) Comme il a été décidé par le décret de 1777 et les décrets suivants pour les Grecs étrangers et les sujets turcs d'Autriche, en ce qui concerne les tribunaux locaux, ils peuvent user des lois et des règles, dans la mesure où elles ne sont pas contraires à la loi de la Principauté.

5) Par suite, les Grecs ou sujets turcs qui viennent en Transylvanie ou dans un autre État d'Autriche, s'ils ne sont pas mariés, ne seront pas enregistrés dans le catalogue des citoyens, et s'ils sont mariés, qu'ils prouvent d'abord leur productivité, la situation de leurs biens, s'ils sont utiles et qu'ils fassent venir dès le début aussi bien leurs femmes et leurs enfants et la plus grande partie de leur avoir, lequel doit comprendre au moins 5 000 f, calculés dans les « Convenzioni » ; ce n'est qu'alors qu'ils peuvent inspirer confiance et être enregistrés parmi les citoyens (τότε ἀφήνοιται νὰ βάλουν τὸν ὅρκον τῆς Ἐμπιστωσύνης καὶ νὰ ἐγκαταριθμῶνται εἰς τὴν τάξιν τῶν πολίτων).

6) Tous les Grecs et autres sujets ottomans touchés par le décret doivent savoir que s'il leur arrive de rester en Turquie, sans approbation spéciale, plus d'un an, perdront leurs droits et *ne seront plus considérés comme sujets impériaux* (« Καὶ πλέον δὲν θεωρεῖται ὡς βασιλικὸς ὑποκειμένος »).

7) Si un Grec ou sujet turc entre sous notre autorité, il doit apporter une caution (cautzioni), laquelle constitue une garantie pour le cas où il voudrait quitter nos sociétés (compagnies) ; s'il garde notre passe-

---

[39] *Ibidem*, Fonds Egl. Gr., 112/MDCCLVIII, 1811.
[40] *Ibidem*.
[41] Par l'entrée dans la compagnie, certains voulaient probablement se soustraire à la juridiction de la ville.

port en Turquie plus d'un an, cette caution sera confisquée par la caisse impériale.

8) Les Grecs et sujets turcs qui, ainsi que les compatriotes de Braşov et de Sibiu qui sont entrés dans ces sociétés après la paix de Schischtow, ne recevront de passeports pour leur patrie qu'en cas de grande nécessité et on leur conseille, s'ils ont des affaires dans des régions très éloignées de l'Empire ottoman, d'avoir soin de les faire résoudre à leur place par des sujets impériaux qui s'y trouvent, en évitant ainsi les voyages.

Si par ce texte de 1811, il est mis fin aux tentatives des Saxons de supprimer l'autonomie juridique des membres des compagnies, et on leur reconnaît le privilège de propre juridiction, par contre en 1815, il était décidé par un nouveau rescrit du 15 juin que les marchands grecs qui viennent de Grèce, ne seront pas admis dans la compagnie, après avoir acquis des propriétés, mais dans la catégorie des « bürger », c'est-à-dire des citoyens autochtones. À la suite de ce rescrit, durant 10 ans, jusqu'en 1825 lorsqu'il en paraît un nouveau, favorable à la cooption de nouveaux membres, les marchands riches qui viennent à Braşov et à Sibiu et achètent des maisons et d'autres biens immeubles, deviennent « citoyens de la ville, dépendant directement du conseil municipal local » [42]. Sans doute, après une interruption de 10 ans de l'accès dans les compagnies (1815—1825), le nombre des membres doit avoir sensiblement diminué.

Les restrictions auxquelles étaient subordonnées les cooptations de nouveaux membres dans la compagnie, exigent, après 1820, un exposé détaillé de chaque cas (parfois de 2—3 cas dans la même requête) que le notaire ou le juge de la compagnie soumet au gouvernement autrichien. C'est ainsi que pour Ioan Trandafil Juvara, on demande l'admission dans la compagnie et la prestation du serment en 1825, en précisant qu'il répond aux conditions exigées par une disposition récente du 8 oct. 1825) : « ut ad Gremium Compagniarum tale solummodo adsummantur, qui possesoris suo in Provinciis Turcicis habito penitus renuntiarunt, ibidemque nulli processui implicati sunt ; hinc posito supplicantis juxta praecitatum relationem et propriam sui recognitionem, nonnullos fundos in Valachia erga Annuali jactae, eorundem proprietario. Solutionem possidenti, et praeterea processui etiam super reliquiaria substantia denati sui Fratris in cumnato, implicito » [43].

En 1827, lorsqu' est consignée l'entrée dans la compagnie de quatre commerçants [44], avec leurs familles, il est précisé qu'ils disposent de grands

---

[42] *Ein juridisch-politisches ...*, *op. cit.*, p. 7.
[43] Archives de l'Egl. St. Tr., Protocollum (1825), nº 95.
[44] *Ibidem*, 1827, nº 9, p. 180—181. Les quatre commerçants sont : Anastasius Hagi Kivu, Paraskiva Ioan, Demetrius Diamandi et Emanuel Minku.

capitaux et qu'ils exercent le commerce levantin en grand, dont il résulte un gain pour l'Empire autrichien. On montre en même temps « l'influence bienfaisante de la compagnie pour l'extension du commerce levantin »[45]. Nous verrons plus loin, en analysant la manière dont exerçaient le commerce les membres des compagnies grecques et surtout le statut créé par la protection autrichienne, dans quelle mesure a été utile leur présence dans l'économie de la ville de Braşov[46].

Les conditions de l'entrée des marchands « grecs » dans la Compagnie privilégiée de Braşov. Le statut des membres de la Compagnie en tant que sujets étrangers sous la protection autrichienne.

Nous avons vu que le droit de la compagnie de coopter de nouveaux membres a subi certaines variations, plus exactement une évolution à partir de principes restrictifs (on n'admettait que des marchands de Grèce et de Macédoine) à des mesures qui ont étendu ce droit pour les commerçants venus de toute province de Turquie ou des pays roumains. On exigeait cependant que les futurs membres de la compagnie prouvent la possession d'un capital qui leur permette l'exercice d'un commerce en grand et en outre qu'ils fassent venir leur famille dans un délai de six mois, avérant ainsi leur intention de s'établir définitivement dans l'Empire.

Dans la période dont nous nous occupons (1777—1850), on exigeait pour devenir membre de la compagnie privilégiée de Braşov, les conditions suivantes :

1. Etre sujet ottoman, originaire de Grèce ou de Macédoine, et après 1783, de toute province de l'Empire ottoman ou des pays roumains.

2. Avoir des moyens suffisants pour faire le commerce (après 1800, on exigeait un capital qui permette l'exercice d'un commerce « en gros »).

3. Etre établi à Braşov depuis quelques années et faire venir sa famille en Transylvanie.

4. Ne pas avoir de terres en Turquie.

5. Avoir une conduite irréprochable, n'étant pas impliqué dans un procès.

La cooptation de nouveaux membres était ainsi limitée, pour éviter l'entrée dans la compagnie d'éléments incapables ou trop attachés à la région d'origine, ce qui pouvait évidemment causer des préjudices au commerce transylvain et par suite à la trésorerie impériale. C'est ce qui explique le fait qu'on ait périodiquement éprouvé le besoin que la com-

---

[45] *Ibidem*, « quod omnia hujus Compagniae Commembra, exceptis paucioribus per eventualis Temporia vicissitudinum Infortunia depauperatis vetusioribus commembris praeprimis Negotiationem Mercibus levanticis exorceant, et Negotiationem Levanticam Negotiatoni hujus Providentiae adnectendo per Eductionem hisce Mercium et Manufacturarum Provincialium, Publicum hujus Provinciae Activum Commercium, evidenter adaugent Denium ».

[46] Ce qui est également valable pour la compagnie de Sibiu.

pagnie, outre la défense de ses vieux privilèges, fasse des démarches à Vienne pour renouveler son droit de coopter de nouveaux membres [47].

L'entrée dans la société des nouveaux membres constituait chaque fois un événement important, soigneusement noté dans le registre de protocole de la compagnie, notation accompagnée parfois d'amples explications concernant leur rôle pour le commerce autrichien [48].

Les formalités à accomplir par les futurs membres de la compagnie étaient les suivantes : 1) La présentation de la requête ; 2) Des attestations dont il résulte qu'ils remplissent les conditions exigées ; 3) La prestation du serment.

Le texte de la requête était le suivant (en 1801) : « Voulant moi, Theodor Hagi Costanda, de mon plein gré bénéficier des privilèges impériaux et des avantages (προτερήματα) de la Compagnie de Braşov, je prie le très honorable président et ses collaborateurs, ainsi que la communauté, de vouloir m'admettre, avec bienveillance, comme sujet obéissant aux lois impériales et aux lois de la compagnie, prêtant le serment de fidélité et pour tout autre besoin observant les lois et les ordres impériaux avec assiduité, conformément à la vieille habitude de cette Compagnie » [49].

Il joignait à la requête un certificat ou attestation, signé par plusieurs commerçants, dans lequel étaient indiqués son lieu d'origine, la date à laquelle il s'est établi à Braşov, sa situation matérielle en Turquie, son comportement et le capital dont il disposait [50].

La requête était enregistrée au Protocole de la Compagnie et transmise aux autorités impériales avec avis favorable. Nous lisons dans un protocole de 1827 : « Vu que les recommandations susmentionnées et bien prouvées du commerçant Nikolaï Iankovitch ont été d'abord examinées par cette compagnie, il a été coopté comme membre de notre compagnie et on a décidé de demander sa confirmation au Haut Gouvernement » [51].

---

[47] B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms. 138/MDCCLVII, 1822, décembre 17. Les démarches de Zenovie Popp auprès de la Commission de commerce de Vienne. Pour une période antérieure, voir les démarches de I. Bobescu.

[48] C'est ainsi qu'en 1827, pour l'entrée dans la compagnie des marchands Anastasie Hagi Kivu, Paraskiva Ioan, Dimitrie Diamandi et Emanuel Minku, et en 1828 pour l'entrée de Hagi Demeter, on rappelle les avantages présentés par l'activité des commerçants grecs pour le commerce levantin. V. le Registre-protocole des Archives de l'Egl. St. Tr. Braşov, p. 180—181 et p. 287—288.

[49] B.A.R., Fonds Egl. Gr. ms 85/MDCCLXXXVII.

[50] Un pareil certificat est déposé par Dumitru Diamant Pontichi, originaire de Janina, par lequel il est attesté qu'il est établi depuis 5 ans à Braşov, qu'il n'a pas de terres en Turquie. qu'il n'est pas impliqué dans des procès, qu'il a une conduite irréprochable et qu'il possede un capital de 30 000 florins d'argent. V. B.A.R., Fonds l'Egl. Gr., ms 95 et 97/MDCCLXXX, 1825.

[51] Archives Egl. St. Tr. Braşov, Registre-Protocole, 1827, p. 167. On trouve également au fonds de l'Egl. Gr. de la B.A.R. la demande de cooptation dans la Compagnie d'Anton Constantin, le futur vice-notaire dont les notes ont été publiées par N. Iorga dans Acte româneşti ... V. B.A.R., ms. 153/MDCCXL (1796).

Le nouveau membre prêtait le serment de fidélité, rédigé en une seule phrase [52], jurant qu'il serait dorénavant fidèle à l'Empire toute sa vie et soumis aux ordres *impériaux* et à ceux de la compagnie. Même si dans cette formule sommaire les conditions dans lesquelles il pouvait être considéré comme fidèle à l'Empire n'étaient pas précisées, on lui demandait ultérieurement, à différentes autres occasions des déclarations supplémentaires, comme par exemple « qu'il n'était pas inscrit dans une quelconque société ou association secrète » et qu'il s'engageait à n'entrer ni à l'avenir dans de pareilles sociétés secrètes [53]. En 1801, par exemple, quelques années seulement après l'action de Rhigas et son exécution, le gouvernement autrichien, connaissant l'écho produit par ces evénements parmi les commerçants grecs et aroumains de la diaspora, demandait une nouvelle déclaration aux membres de la Compagnie de Brașov. On trouve également d'autres preuves des mesures prises par la police des Habsbourg, aussi bien pour la censure des livres [54], que pour empêcher les Grecs de Transylvanie de se rallier à l'Hétairie [55] et, après le mouvement révolutionnaire de 1821, pour expédier en Bucovine les Grecs suspectés d'avoir participé à ce mouvement, qui se trouvaient en Transylvanie [56].

Mais la prestation du serment ne semble avoir existé qu'à partir de la fin du XVIII^{e} siècle. Dans le tableau des membres de la compagnie de 1777, se trouvant aux archives de l'église *Sfînta Treime* (anciennement grecque) [57], la plupart de ceux qui ont été admis dans la compagnie en 1755—1760 déclarent qu'ils n'ont jamais prêté serment ou bien seulement à l'occasion de l'occupation d'une fonction (juré, juge, notaire) et pas à l'entrée dans la compagnie. Petru George, par exemple, qui était juge et notaire de la compagnie, répond qu'il fait partie de la compagnie depuis 1760, mais « nec Iuramentum aliquod, eominus fidelitatis homagium deposuisse », de même que Trandafir Duca, Nicolau Ștefan, George Carcalechi, Demetru Voicu, Theodor Mitzi, George Nicolai, Iani Hagi Moscu, Fotti Hagi Barbul, Ioan Trandafir, Petru Manole, Iovan Nicola. Costa Demetru Geanli, par exemple, est dans la compagnie depuis 1764 et bien qu'il n'ait aucune preuve de la prestation du serment, « tantum juramen-

---

[52] B.A.R., Fonds Egl. Gr , ms 11/MDCCCXX (sans date.) Texte parallèle gréco-roumain, ms 57/MDCCCXXVI, texte roum. « Je jure... moi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de la Sainte Vierge, et de tous les saints, d'être dorénavant fidèle à l'autorité impériale toute ma vie et obéissant aux ordres impériaux et à ceux de la compagnie, et que Dieu me vienne en aide ».

[53] *Ibidem*, ms 88/MDCCXLI, 1801, juillet 28.

[54] B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms. 17, 34, 35/MDCCXI, 1770 et ms. 51/MDCCLXVI, 1814.

[55] Polichronis Gruzudis, *Școala greacă din Brașov*, București, 1970 (thèse de licence)

[56] B.A.R., *ibidem*, ms 14/CLXXI, 1821, août 20.

[57] Archives de l'Egl. St. Tr. Brașov, Paquet n°1, Tabella exhibens Consignationem Individuorum ad Compagniam Graecorum Coronensem pertinentium in conformitate gratiosissimi dato 5te Augusti A. 1777 emanati et numero 3868.

tum occasione adepti assessoratus et Regii Perceptoratus deposuit». Dans la même situation se trouvait Manuel Saffranos.

Une fois reçus dans la compagnie, ils devenaient automatiquement *sujets étrangers sous la protection autrichienne*. Dès la requête initiale, le futur membre de la compagnie demandait qu'on lui accorde la protection autrichienne, qui lui était accordée par l'intermédiaire de la compagnie. Mais il obtenait cette protection—précisent les documents— « comme les autres sujets turcs », c'est-à-dire en continuant à payer la capitation à laquelle il est assujetti par la Porte et en payant en plus, les impôts et les charges dus à l'Empire des Habsbourg.

Leur première obligation était, évidemment, de respecter les lois de la nation protectrice. Cela résulte aussi du règlement de l'autoritaire président Costa Geanli, dont le premier des 16 points dispose : « Quanta Principes et Potentissimi Imperatores (a quo Compania nostra exstitit et eorum Privilegiis donata est) sanciti sunt ... omnis illa custodire et nihil praeter constitutam legem et regulam oscitanter negligenderque audire » [58].

Le souci des membres de la compagnie de connaître les lois de l'Empire autrichien résulte également du soin qu'ils ont mis à se pourvoir—en l'absence d'une traduction officielle — d'un recueil de lois traduites par les membres de la compagnie. Dans les archives de l'église *Sfînta Treime* (autrefois grecque), de Braşov, se trouve ce registre manuscrit intitulé « Recueil des lois civiles et d'une partie des décrets des rois de Hongrie et des statuts de la principauté de Transylvanie » [59], rédigé à Sibiu en 1760 et copié à Braşov en 1779 à l'usage des membres de la compagnie. Le but pratique du recueil résulte également de l'index detaillé de la fin, lequel permettait aux membres de la compagnie une consultation rapide, aussi bien dans les problèmes de législation générale, que pour se mettre au courant de certaines dispositions spéciales, ayant trait au cours des monnaies, au régime douanier, aux restrictions concernant certaines marchandises, etc.

Une autre obligation essentielle découlant du statut des protégés autrichiens des marchands de la compagnie était le paiement de la « taxe de protection », ainsi que celui d'autres sommes qui leur étaient demandées dans des circonstances spéciales. L'administration autrichienne tenait un registre à jour très strict des membres de la compagnie. Le tableau des membres de la compagnie de Braşov de 1766, ressemblant à celui que

[58] B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms 35/MDCCCXX, Puncta quae dedit Dominus Costas Tzanlis Companiae, ut considerant, vel in spatio duarum horarum omnes adhaec subscribanti. Annexe 2.

[59] N. Camariano, *L'organisation et l'activité culturelle de la Compagnie des marchands grecs de Sibiu*, « Balcania », VI, 1943, p. 204.

Polichronis Enepekides [60] a publié pour la compagnie grecque de Vienne, contient presque les mêmes questions, destinées à donner au gouvernement autrichien la certitude que ces utiles auxiliaires de sa politique économique se détachent petit à petit, de l'Empire ottoman, en s'attachant de plus en plus à leur nouvelle patrie [61]. Sans doute, ceux qui avaient des parents à Melinik, Janina ou Roustchouk, et tardaient à les faire venir à Braşov, pouvaient être soupçonnés de vouloir, dès qu'ils auraient amassé un certain capital, quitter la Transylvanie, en frustrant ainsi le fisc et la vie commerciale de la province. Il résulte du tableau de Braşov que cela s'était passé dans le cas de plusieurs membres de la compagnie (Constantin Saszkar, parti à Melinik, où il avait sa femme et ses enfants, Paraschiva Hagi Gheţu, parti à Schischtow, où il avait de la famille, Dobre George, parti à Tîrnovo, Santfi Dima, parti à Rakovitza, etc.). Vu leurs relations avec d'autres grands centres économiques, les membres de la compagnie étaient souvent tentés de déplacer leur activité bien plus loin. C'est ainsi que nous voyons dans un document de 1799 publié par N. Iorga, que « Constantin Vasiliou est parti pour toujours à Trieste, Michael Amiras est devenu sujet anglais, Dumitri Anastasiu paie l'impôt à Vienne » [62].

Mais, étant donné qu'en 1777, la réponse des membres de la compagnie de Braşov quant à *leur intention de s'établir définitivement* est assez évasive (plus de la moitié ne répondent pas à cette question), on prend des mesures pour éviter des surprises, telle, par exemple, celle de leur interdire de s'absenter de Transylvanie plus d'un an, même s'ils sont partis pour affaires [63].

L'exécution fiscale des membres de la compagnie se faisait par l'intermédiaire du président, qui répondait du paiement de la taxe de protection envers la Trésorerie, et était rendue très difficile par le fait que ceux-ci tardaient pour leurs affaires aussi bien dans la péninsule Balkanique qu'à Vienne, Budapest ou dans les villes des Principautés (Bucarest, Craiova, Jassy, Ploieşti ou Cîmpulung). Manuel Saffranos qui au moment du recensement était parti pour affaires à Melinik, où se trouvaient sa femme et une partie de ses enfants, ne répond pas [64] à la question portant sur son intention de s'établir définitivement à Braşov. Sur 46 membres de la compagnie, seuls 20 expriment clairement cette intention.

---

[60] Polichronis Enepekides. *Griechische Handelsgesellschaften und Kaufleute in Wien aus dem Jahre 1766 (ein Konscriptionsbuch)*, Saloniki, 1959 ('Εταιρεῖα Μακεδονικῶν Σπουδῶν) 47 p.

[61] Les principales questions du formulaire portaient sur la période de l'entrée dans la compagnie de Braşov, sur la situation familiale aussi bien en Transylvanie qu'en Turquie, sur l'intention de rester définitivement en Transylvanie. Voir annexe 1.

[62] N. Iorga. *Acte româneşti*.... p. 105—106.

[63] Voir le chapitre concernant les privilèges.

[64] Voir Fonds Egl. St. Tr. Braşov, Paquet N° 1 (Conscription de 1777).

Tant qu'ils voulaient profiter de la protection du consulat autrichien, les marchands, membres de la compagnie, partis soit en Valachie, soit en Moldavie, demandaient l'indulgence des autorités autrichiennes pour ne pas avoir payé à temps leurs contributions, essayant de prolonger leur statut de protégés autrichiens.

Mais lorsqu'ils n'avaient plus besoin de cette protection, ayant acquis des propriétés dans les Principautés, où ils étaient en voie de devenir protégés russes, ils cherchaient à se détacher de la compagnie et à ne plus payer la taxe de protection. Le président leur attirait l'attention sur le fait que « dans l'administration autrichienne il n'était pas facile d'être rayé du tableau fiscal » [65]. Ceux qui avaient des arriérés d'impôts à payer au fisc impérial, étaient sommés de payer par le président qui invoquait soit les obligations créées par la solidarité de corps, ou la gêne financière dans laquelle se trouvait la compagnie [66], soit faisait dépendre la délivrance d'un passeport [67] ou différents autres avantages sollicités par le commerçant en faute, du paiement de la taxe de protection. Parfois la dette envers le fisc datait de 3 [68] ou même 7 ans [69] et souvent en cas de décès les sommes dues au compte de la contribution fiscale devaient être récupérées par la direction de la compagnie, par la poursuite de la femme ou de la famille du contribuable décédé [70].

Lorsque, contraints par la crise financière [71] ou par différents préjudices matériels, les membres de la compagnie demandaient la réduction de la taxe, ils étaient soutenus par le président, qui faisait des démarches dans ce sens [72]. Cela arrivait d'habitude aux marchands qui, ayant des propriétés dans d'autres villes, désiraient se détacher de la compagnie. C'est ainsi, par exemple, que Luca Ioan communiquait en 1823 à la compagnie, sa décision de renoncer à la protection autrichienne et d'opter pour la protection russe [73], s'étant établi à Bucarest où il avait acheté des maisons, des magasins et une terre. Il figurait toutefois encore en 1826 dans les tableaux de la compagnie et le président lui demande de

---

[65] B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms 47/MDCCLXXX/1826.

[66] *Ibidem*, ms 100 a/MDCCLXXX.

[67] *Ibidem*, ms 101, 102, a/MDCCLXXX. D'ailleurs, la contribution portant le nom de « taxe de protection », Luca Ioan, protégé autrichien, conditionnait à son tour, en 1826, le paiement des 240 florins papier qu'il devait au compte de la contribution, à la réception du passeport pour un voyage d'affaires en Turquie. V. idem, ms 28/MDCCLXXXI.

[68] *Ibidem*, ms 100a/MDCCLXXXI (1826).

[69] *Ibidem*, ms 61/MDCCLXXXI (1826).

[70] B.A.R., fonds Egl. Gr., ms 88/MDCCLXXXI (1826).

[71] Luca Ioan demandait le 17 février 1826 la réduction de sa contribution fiscale, vu que le commerce stagnait. En 1826, Ioan Alexandru montre au président qu'il ne peut pas payer plus de 50 Groschen par an, pour la contribution impériale, à cause des préjudices subis du fait de la situation politique. V. *Ibidem*, Ms 88/MDCCLXXIX.

[72] Le président intérimaire, St. D. Cervendodali, promet au même Luca Ioan qu'il fera des démarches pour la réduction de l'impôt impérial.

[73] *Ibidem*, ms 136/MDCCLXXVIII, 1823.

payer ses dettes [74]. D'autres cas confirment également cette tendance à l'accaparement de l'administration autrichienne ; par exemple celui d'un membre de la compagnie menacé en 1810 d'être rayé des tableaux, qui continue a être sommé de payer la taxe de protection et reçoit en 1813 une notification pour une grande somme d'argent, représentant sa contribution pour les années 1810—1813 [75]. Le commerçant manifeste son mécontentement, en alléguant qu'on lui demandait le paiement d'une taxe dont il ne se trouvait pas redevable, car il n'avait plus joui de la protection autrichienne dans la période respective (« à une époque où je n'avais ni aide ni intérêt de leur part ») [76].

La protection autrichienne

Donc, la principale conséquence de l'obtention de la protection autrichienne, par l'entrée dans la compagnie privilégiée était, du point de vue du commerçant respectif, de bénéficier de la protection autrichienne pour laquelle il payait la taxe de protection. Cette protection lui facilitait — comme on l'a vu — l'accomplissement des formalités (passeports, recommandations, interventions) et — par les consulats autrichiens dans l'Empire ottoman — appuyait son activité commerciale dans ces régions. Dès 1793, un décret impérial décidait que les commerçants de Brașov, protégés autrichiens, qui font du commerce en Turquie, s'adresseront d'abord *aux consulats autrichiens* de l'Empire ottoman, pour tout litige qu'ils auraient avec les raïas turques [77]. Étant donné que l'autorité consulaire était la plupart du temps suffisante pour aplanir le conflit, les sujets autrichiens évitaient ainsi un heurt direct avec les autorités ottomanes. Évidemment, dans l'insécurité et l'atmosphère de terreur qui régnait dans les régions occupées par les Turcs, la possibilité d'exercer le commerce sous la protection des consulats autrichiens était devenue un objectif très convoité. Interrogé sur la raison pour laquelle il faisait le commerce à Brașov, Hagi Demeter déclare qu'il est venu des regions turques et qu'il demande la protection autrichienne (« dō Regiis Austriacis debitam et assistentiam I. I. Cāeo Regiarum Consularium Agentiarum demereri poterit, verum adinstar localium subditorum Turcicorum tam quoad pendendas 30as, quam quoad subeunda alia localia onera tractandus veniet ») [78].

Nous avons montré plus haut que lorsque la requête était enregistrée au protocole de la compagnie, le notaire avait coutume de consigner

---

[74] *Ibidem.*
[75] *Ibidem*, ms 31/MDCCLXIII, 1813, Bucarest.
[76] *Ibidem.*
[77] B A.R., Fonds Egl. Gr. Reg. Brașov, M Caratașu, ms 152/MDCCXXXVI, 1793, janv. 19
[78] Archives de l'Egl. St. Tr., Brașov, Registre-protocole, 1827, p. 256.

— en même temps que la cooptation d'un nouveau membre — la justification que le magistrat avait annexée à la requête pour obtenir l'approbation de l'autorité tutélaire. Nous apprenons par de telles justifications, dans lesquelles le magistrat récapitulait les raisons pour lesquelles était accordée la protection autrichienne aux marchands balkaniques, les avantages qui en découlaient pour les deux parties. La formule la plus fréquente dans les recommandations du magistrat est celle par laquelle il était montré que grâce à ces marchands des compagnies, le commerce avec le Levant ne cesse de progresser chaque année («Promotia Commercii Levantici medio hujus Compagniae de anno in annum majorem effectum nanciscitur; nam quo plures Negotiatores extranei, et respective subditi Turcici huic Compagniae ingremiati, subditi hujate Caesareo Regii fiunt, eo magis capitalibus suis summi, ad exercendam Levanticam Negotiationem absque influxu aliorum Negotiatorum Turcicorum sufficiunt») [79].

Justifiant l'utilité pour la trésorerie impériale de la transformation du statut de sujets ottomans en celui de membres des compagnies et protégés autrichiens, le magistrat montrait que si ces marchands restent en Transylvanie en qualité de sujets turcs, les finances de l'Empire subiront de graves préjudices [80]. Sans doute, les principaux arguments invoqués étaient ceux qui relevaient l'intérêt de la trésorerie impériale dans la cooptation de ces commerçants, lesquels comme *sujets turcs non protégés* présentaient les désavantages suivants : 1) S'ils continuent à exercer leur activité commerciale dans l'empire autrichien sans être inquiétés, les sujets turcs n'auront plus intérêt à adopter le statut autrichien [81]. Les commerçants autrichiens seront lésés [82], car ils paient tous les impôts de la province, sans jouir de faveurs plus grandes que les sujets ottomans qui ne les paient pas.

2) Le commerce si actif de la Transylvanie souffrirait beaucoup du fait que les marchands sujets turcs qui exercent leur activité en Transylvanie pour un temps limité rentrent dans leurs lieux d'origine, avec le capital et le gain réalisé.

3) Les sujets turcs payant de 30% plus cher les impôts de l'Empire ottoman, chercheront à récupérer la différence à la charge des habitants de Transylvanie auxquels ils vendent leurs marchandises.

---

[79] *Ibidem*, p. 1827, 287.

[80] *Ibidem*, p. 180—181 « Promotionem Commercii Levantici medio nostrae Compagniae majorem effectum nactam esse vel ex eo concludimus : quod in hujus Compagniae Gremium prospecificati 4 Negotiatores magnis Capitalibus Summis provisi suscepti sint, qui commercium levanticum al in grosso exercentes, exinde resultans proventus in Caesareo Regiis Austriacis Ditionibus remanet, ac depraesenti jam plures quam antea subditi Austriaci in Promotionem Commercii levantici desudant ».

[81] *Ibidem*, 1827, p. 258, « ratio est quis si hanc tanquam subditi Turcici etiam absque ulla ».

[82] *Ibidem*, « quod subditis Austriacis summovere damnosum et praejudiciosum esset, hi etenim in hac Provincia omnia publica onera supportant, et tamen his Loci in sua Negotiatione majoribus quam subditi Turcici Favoribus haud uterentur... ».

Le mémoire montrait qu'en revanche, si ces marchands sujets ottomans deviennent membres des compagnies, ils exerceront le commerce levantin dans des conditions plus avantageuses, car :

1. Ils apporteront au public transylvain des marchandises meilleur marché, car ils paieront de moindres impôts comme sujets autrichiens.

2. En tant que protégés autrichiens, ils s'établissent dans l'Empire, laissant leur capital ici, et leurs fils continueront le commerce levantin hérité de leurs parents.

3. Dans l'Empire ottoman, ils sont connus et il sera suffisant qu'ils montrent leur passeport pour que le douanier se rende compte qu'ils ne sont plus de simples sujets ottomans.

Le texte analysé ci-dessus est le plus éloquent et le mieux argumenté de tous les autres textes semblables, car il reflète l'exaspération produite par une situation de fait créée 20 ans auparavant. Il s'agit de cette émigration — dont il a déjà été question — d'un groupe de commerçants, chassés par la terreur des bandes de Pasvantoglu, qui s'étaient établis à Braşov et exerçaient le commerce sans pouvoir entrer dans la compagnie. L'opposition venait toujours des commerçants saxons qui s'étaient également opposés à la promulgation du rescrit de 1790, par lequel était confirmé le privilège des membres de la compagnie.

Si la protection autrichienne facilitait à ces derniers les conditions d'exercice du commerce dans l'Empire ottoman, elle leur offrait nettement dans l'Empire autrichien une situation privilégiée. Le régime créé aux compagnies dans le cadre de leur activité en Transylvanie, leur procurait une incontestable supériorité sur la population locale, roumaine.

Conscients du double avantage qu'ils ont, en qualité de protégés autrichiens et de membres de la compagnie, les marchands balkaniques luttent sans répit pour l'obtention de ce statut et déclarent que, plutôt que de subir le sort des autochtones, ils préfèrent revenir à la situation de *raïa*/sujet non musulman de l'Empire turc/de leur patrie. Peut-être que cette formule exagérée, destinée à impressionner les autorités, ne correspond pas à la réalité. Mais il ne faut pas non plus exclure l'idée que nous avons ici encore une preuve du fait que le désordre turc était quand même supporté par une catégorie de commerçants, qui s'étaient assurés une certaine autonomie et liberté de mouvement. Ils disent même, dans la phrase citée : « nous préférons l'ancienne liberté de notre patrie » [83].

---

[83] Archives de l'Egl. St. Tr., Braşov, Registre pour l'année 1819, adresse du 10 mai 1819, Braşov, Compagnie de Braşov à la Compagnie de Sibiu.

PRETESO SCAMBIO DI LETTERE TRA GIORGIO BRANKOVICH, PRINCIPE DI SERBIA, E IANCU DE HUNEDOARA (HUNYADI) A PROPOSITO DEL PERICOLO OTTOMANO INTORNO AL 1450

FRANCISC PALL

Nel suo libro intitolato *Umanesimo romeno*, stampato a Trapani nel 1967, il signor Petru Iroaie, professore di lingua e letteratura romena all'Università di Palermo, ripubblica (alle p. 324—326) uno scambio di lettere tra Giorgio Brankovich, principe di Serbia, e Iancu de Hunedoara (Giovanni Hunyadi), il famoso campione delle guerre antiturche del Sud-est europeo alla metà del sec. XV. Tale corrispondenza è ricavata dall'appendice d'una opera molto rara, apparsa verso la fine del sec. XVII. Si tratta della dissertazione teologica *Cuneus Prophetarum de Christo salvatore mundi et eius evangelica veritate*, opera bilingue, italiana e albanese, malgrado il suo titolo latino, composta e pubblicata dall'arcivescovo Petrus Bogdanus a Padova nel 1685 [1]. Pietro Bogdan (in albanese Pjetër Bogdani, circa 1625—1689), nato nel sangiaccato di Dukagjini dell'Albania, nella regione di Prizren, ha studiato in Italia, come alunno della Propaganda Fide, è diventato vescovo di Shkodra (Scutari) e amministratore dell'arcivescovado di Bar (Antivari) nel 1656, poi, in seguito alle dimissioni del suo vecchio zio Andrea Bogdan dalla dignità d'arcivescovo di Skopje e amministratore delle (poche) comunità cattoliche "di tutto il Regno di Servia", fu ivi trasferito nel 1677. Più tardi, a causa delle persecuzioni da parte dei Turchi, si è rifugiato a Padova, dove pub-

[1] Opera (la cui importanza è riconosciuta per la grammatica storica della lingua albanese), divisa in due parti, descritta presso Papas Gaetano Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese*, 2ª tiratura con aggiunte e correzioni, Palermo, 1932, p. 36 e segg. (1ª tirattura 1931); A. Çoba—Z. Prela, *Albanica*, Tirana, 1965, nº 165. Due ulteriori edizioni: a Venezia, nel 1691 e 1702, secondo il Petrotta (*op. cit.*, p. 46—48), non sarebbero in realtà delle ristampe del testo, ma avrebbero soltanto il "titolo cambiato" e "qualche lieve mutamento nella disposizione delle pagine non numerate".

blicò il suddetto libro. Un anno dopo, cioè nel 1686, ritornò nella sua diocesi e vi morì, a Priština, nel 1689 [2].

Verso la fine della seconda parte del suo libro (parte recante il titolo *De vita Jesu Christi salvatoris mundi et eius evangelica veritate*), P. Bogdan pubblica, tra le aggiunte che seguono all'indice e che, in realtà, non hanno nessuna relazione coll'argomento del libro, alcune informazioni intorno all'*Antichità della Casa Bogdana*, in italiano e in albanese, su tre pagine non numerate, divise a due colonne [3].

Tali notizie inquadrano come un cornice la sopraccennata corrispondenza e vogliono mettere in risalto, insieme alla corrispondenza stessa, l'importanza storica della "Casa Bogdana", di cui faceva parte l'autore.

Così, un certo Bogdan, "huomo retto", conosciuto da lui grazie ad un cenno di "Marino Urbini" (rettamente Mauro Orbini), il noto cronista raguseo del principio del sec. XVII, come dignitario dello tzar serbo Stefano Duscian [4], viene considerato quale antenato della famiglia. Sappiamo che di questo Bogdan fa menzione anche l'imperatore bizantino Giovanni Cantacuzeno, in occasione del suo rifugio in Serbia nel 1342 [5]. Ma nell'asserzione dell'autore—P. Bogdan—che il Duscian "divise il suo stato alli suoi più benemeriti Capitanij" e che allora il medesimo presunto antenato avrebbe ricevuto una certa regione che si estendeva "sino al fiume Assio [il Vardar], qual scorre per mezzo Scopia" —, riconosciamo una modificazione e amplificazione della notizia fornita da Giacomo di Pietro Luccari, altro cronista raguseo degli inizi del sec. XVII, il quale elenca Bogdan tra quei magnati tra i quali è stato "spartito", nc 1371,il regno di Urosci, successore del Duscian [6].

Poi la menzione di "Bogdan Logofeta di Despot", incontrata dal nostro autore, a proposito di due testimonianze: del 5 aprile 1445 e del 7 maggio 1446, sempre presso il Luccari [7], gli serve per il seguente

---

[2] Petrotta, *op. cit.*, p 39—41; Ivan Dujčev, *Il cattolicesimo in Bulgaria nel sec XVII secondo i processi informativi sulla nomina dei vescovi cattolici*, [con] appendice [di] Ciro Giannelli, Roma, 1937 (*Orientalia Christiana Analecta*, 111), p. 61, 70—71, 138, 149, 161—166: *Historia e letersise shqipe* [Storia della letteratura albanese], opera collettiva, I, Tirana, 1959, p. 227 232.

[3] Per la cortesia di P Ladislao Lukács S. J., abbiamo ottenuto copia xerografica di queste pagine (da un esemplare trovandosi alla Biblioteca Nazionale Centrale Vittorio Emanuele II di Roma).

[4] Mauro Orbini, *Il regno degli Slavi*, Pesaro, 1601, p. 267

[5] J. Cantacuzenus. *Historiae*, libro III, cap. 43, ed. di Bonn, vol. II, 1831, p. 260. Cf. pure Constantin Jireček. *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 382

[6] G. di P. Luccari, *Copioso ristretto degli annali di Rausa*, Venezia, 1605, p. 95. Cf. Jireček, *op. cit.*, I, p. 431 P. Bogdan chiama il cronista semplicemente "Pietro Luccari"; così anche nell' "Esatissima relatione del stato spirituale e temporale del regno d'Albania e Servia, data dall'arcivescovo di Scopia .", del 1685. pubbl. da Augustinus Theiner, *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium*, II (1524—1800), Zagabria, p. 217: "Pietro Lucharo" (!).

[7] Luccari, *op. cit.*, p. 95.

accozzo. Egli fa discendere — certo arbitrariamente — questo logofet (= cancelliere) di Giorgio Brankovich, personaggio anche altronde noto [8], da quel dignitario omonimo del sec. XIV e scrive — del tutto fantasiosamente — che "l'istessa Casa Bogdana continuò nell'officio di governo fino al tempo di Murath 2, sostenendo la carica di Luogotenente" del Brankovich.

Questo stesso "Bogdani" sarebbe stato, al dire dell'autore, il "preservatore dalle mani de' Turchi, e fratello giurato, come si hà per antica traditione", di "Giovanni Hunniade detto Ianco Voivada (!) Capitano del Danubio" (dopo la battaglia di Kosovo del 1448), stando alla corrispondenza in discussione. Nella medesima occasione, il suddetto Bogdan avrebbe ricevuto lo stendardo di Iancu, donatogli da questi nella sua fuga (dalla sconfitta).

Dopo "l'inveterata memoria ... della Casa Bogdana", esposta più sopra, dietro la sua prosperità nei sec. XIV e XV, succedeva un periodo di abbassamento della sua fortuna fino al sec. XVII. Allora — prosegue l'autore dell'*Antichità*, nella parte finale dell'inquadramento della corrispondenza — "per gratia di Dio, e della Sede Apostolica [essa] fù restaurata con la persona di Andrea Bogdani" (nato nel 1604 ovvero 1605, morto nel 1682), prima arcivescovo di Ohrid (1651—1656), poi arcivescovo di Skopje e amministratore "di tutto il Regno di Servia" (1656—77) [9]. Con questa nomina, cioè del 1656, la famiglia avrebbe riacquistato "quella parte di stato goduto dal Bogdani antico, donatoli dall'Imperatore Stefano, come di sopra", conclude l'autore.

Ma veniamo ora alla corrispondenza stessa, completamente ignorata — per quanto sappiamo — nella storiografia di specialità sulle guerre antiottomane svoltesi nel Sud-est europeo. E' opportuno, pensiamo, che sia qui di nuovo pubblicata per permettere anche al lettore di giudicarla personalmente e di verificare le nostre osservazioni [10]. Riproduciamo dunque il testo italiano delle due lettere, il solo che ci interessa in questa sede, omettendone la traduzione albanese, assai libera, affiancata da P. Bogdan.

---

[8] Fr. Miklosich. *Monumenta Serbica*, Vienna, 1858, (ristampati: Graz, 1961), p 437—438 (due docc. del 17 settembre 1445). Cf. anche il nostro studio su *Ciriaco d'Ancona e la crociata contro i Turchi*, nel "Bulletin Historique de l'Académie Roumaine", XX, 1937, p. 29—30, 61 (doc. del 24 giugno 1444). È probabile che questo Bogdan fosse il successore nella carica di cancelliere del "logofet Manuil", menzionato in due docc. d'aprile 1442 (S. Ljubic, *Listine*, IX, Zagabria, p. 157).

[9] Dujčev, *op. cit.*, p. 59—61.

[10] Seguiamo l'edizione del 1685 (P. Bogdan, *op. cit.*, II, *Antichità d Casa Bogd.*, prima e seconda pagina non numerate dopo l'indice) in base alla copia sopraricordata (nella nostra nota 3). La menzionata ediz. di P. Iroaie, sempre secondo quella del 1685, contiene alcuni errori di stampa ed omissioni.

LETTERA

Mandata dal Signor Zorzi Despot al Signor Zuanne Capitano del Danubio.

Dal Signore Despot à voi Signor Zuanne da me amato, quanto all'età in luogo di figlio, quanto alli tuoi virilissimi portamenti, riverito in luogo di Padre; sappi, fiolo, come il Signor Turco hà adunato grande essercito, minacciando di darmi addosso; pretendendo ancor, che tutta la gente e luoghi miei et me, sotto vecchiaia, cacciar del mio luoco Smederavo[11]. *Però vi prego, quanto io pregar posso, siate contento di adunar il poter con l'ingegno vostro et tenere modo di suarentar*[12] *questa tanto importantissima impresa: offerendomi, che in loco di restauro tu habbi tutte le terre et lochi miei in arbitrio, et dominio tuo, salvo à me rimanga la Città di Smederova con ogni mia sottommissione*[13], *offerendomi per sempre star obligato, quanto aspetta*[14] *al vero Padre verso il suo Figliuolo et à te per sempre m'offero, et racomando.*

RISPOSTA

Dal Sig. Zuanne al Sig. Despoti.

O Despoti, Havendo io ricevuto lettere da voi, dandomi avviso dell'ira, sdegno et deliberatione fatta dal Gran' Turco verso te, Imperio tuo, ricercandomi per aiuto et favore, doppo che da te, et fraude tua, mi attrovo molto abassato[15] *et indebolito et esso Turco inanimato, et ingrandito, mi son astretto con lacrime alli occhi di darti questa risposta. Considerando che, per false opere tue, la tua vigilia annuncia à me con tutto lo resto della povera Servia, et Ongaria la passionata festa. Appresso dunque così vi dico. O infedele rebello dell'Onnipotente Iddio, della fede di Christo, del proprio sangue, tuo, anco di me povero Capitano, non ti arricordi del tempo della addunatione*[16], *et fede promessa, e data fra noi, Christiani, di far il vostro sforzo, et andar à trovarsi col Signor Turco à fronte à fronte*[17] *avanti che lui venga alle case nostre proprie: nella qual scongiura, et fede christiana fù tra noi giurato sopra gli sacri Dei Evangelij di mantener il giorno con la fede di trovarsi al loco tra noi destinato. In tal lega fù il valente Vlatko Mladinovich con li suoi Vallachi: fù il valente Scanderbeg con li suoi Albanesi, e fù poi la tua infedeltà con li tuoi poveri Serviani: fù*[18] *anco io, povero Capitano, con li miei valorosi Ongari. Data la fede, et assegnato il giorno di trovarsi al loco nominato Cossova, io, per non mancar di fede, et come zeloso, et affettionato alla conservatione et honor della misera Christianità, m'inviai, et à tempo giunsi al loco destinato: dove che, per mezzo della tua falsa operatione, alcuno delli prenominati Signori Christiani in tal loco non si vedeva, salvo l'innumerabili trabache et padiglioni con l'essercito del Signor Turco; et in quel punto dettero mano à trombe, tamburi, nacare e, facendo segno di battaglia, et in un tratto si misero à cavallo, tutta Villa piangendo verso le misere genti mie, de sorte, che all'ultimo quasi tutti restarono in detto loco, morti, et mal menati. Io, povero Capitano, fui astretto tanto vituperosamente a scampare nel monte chiamato Cicaviza, dove per mia buona sorte mi scontrai in Bogdan, quale tolsi per mio fratello giurato, richiedendolo che mi conduca*[19] *alla vostra città Smederova. Credendo da voi esser ben visto, et delle mie disgratie vi condolereste con*

---

[11] Così presso P. Bogdan.
[12] Errore di stampa invece di *sustentar*? Cf. la versione albanese: *vuej*.
[13] Così presso P. Bogdan.
[14] P. Iroaie: *t'aspetta*.
[15] *Ibidem*: *abbasso*.
[16] *Ibidem*, manca il passo: *anco-addunatione*.
[17] *Ibidem*, una sola volta: *à fronte*.
[18] Così presso P. Bogdan.
[19] P. Iroaie: *riconduca*.

qualche bella escusatione della vostra ribellione, m'inginocchiai alli piedi vostri, piangendo, et riconoscendo la mia disgratia; et in conto[20] *di restauro, oltre che mi metesti nelle tue oscurissime prigioni, terminasti di legarmi una pietra alla gola, et annegarmi nel Danubio: dove mediante le gran supplicationi di mercanti ragusei, fù messo tempo di mezzo di non darmi così repentina morte, ne però restassi di non tenermi stretto et con gran custodia nelle tue prigioni. Tali nuove*[21] *intesero li miei Signori Ungari*[22]*, dai quali fù concluso più tosto perder il Regno di Ungaria, che interlasciarmi perir per le tue empie mani: e così mandarono il campo verso il tuo paese, abbrucciando, tagliando et guastando quello, sì come de luochi del capital nemico, tenendo la strada della Città di Smederova con molto cattiva intentione. Il che veduto dalli principali tuoi Baroni, vennero davanti à te, avvertendoti, e dicendo à dovermi liberare, altrimente dovereste prender*[23] *il stato con la vita propria. All'hora considerata la potenza delli Signori Ongari, ne potendo far altro, mi liberaste. Sì che à me non si conviene per tanta tua infedeltà, et crudeltà romper guerra col Signor Turco: imperoche, se un altra fiata*[24] *io restassi tradito dalli tuoi falsi et predestinati tratti, li miei Signori Ungari*[25] *con tutto il resto della Christianitade haverebbero causa di abbandonarmi in ogni mia adversitade e con gran scorno e vituperio mio tal agiuto ti daria*[26]*. Sì che, quanto tu poi*[27] *sta, et agiustati, ne da me speri soccorso alcuno.*

Tale scambio di lettere, mancante di data, ma che sarebbe, secondo P. Bogdan, da assegnare "in circa l'anno 1450", ci fa, fin dalla prima lettura, l'impressione di una composizione letteraria, d'un esercizio di stile, in contrasto di redazione e di tonalità con le lettere autentiche coeve [28].

Espressioni come l'apostrofe "O Despoti", rivolta da Iancu al suo corrispondente ossia l'autoqualificazione "povero Capitano", ci sembrano sospette.

I rapporti generalmente molto tesi tra Brankovich e Iancu, l'ingratitudine del primo verso il secondo, che si riflettono nella corrispondenza, sono ben note dall'insieme delle fonti. Tuttavia, salvo la surriferita patetica "risposta", nessuna afferma che Iancu abbia rifiutato l'appello d'aiuto rivoltogli dal Despota — con offerta, in cambio, di sottomissione, vedi la "lettera" — dinanzi ad una minaccia d'attacco turco contro la Serbia dopo la campagna del 1448 finita a Kosovo. Notizia tanto più inverosimile, quanto non soccorrere la Serbia di fronte al pericolo ottomano

---

20 *Ibidem*: *contro*.

21 *Ibidem*: *nuovo*.

22 *Ibidem*: *unguri*.

23 Così presso P. Bogdan, errore di stampa per *perder*.

24 Parola che manca presso P. Iroaie.

25 Così presso P. Bogdan.

26 *darei*.

27 = *puoi*.

28 Ad es. lettere del Brankovich: a Iancu, fine di giugno 1448 (*Codex diplomaticus comitum Zichy*, t. XII, ed. Paulus Lukcsics, Budapest, 1931, p. 215), a Johannes Lewkes de Kállo, 24 giugno 1450 (*Monumenta Hungariae Historica, Diplomataria*, XXXIII, ed. L. Thallóczy—A. Aldásy, Budapest, 1907, p. 164), a Ladislao di Gara, palatino d'Ungheria, 31 maggio 1454 (*Cod. dipl. com. Zichy*, XII, p. 237—239). Lettere di Iancu: al papa Niccolò V, 17 settembre 1448, a Niccolò Lasocki, suo inviato presso il medesimo, 30 dicembre 1448 (Johann Georg Schwandtner, *Scriptores rerum Hungaricarum*, II, Vienna, 1746, p. 52—54, 57—58), al imperatore Federico III, nel 1454 (Georgius Pray, *Annales regum Hungariae*, III, Vienna, 1766, p. 145—146).

avrebbe significato arrecare un grave pregiudizio alla difesa dello stesso contiguo regno d'Ungheria, di cui era "governatore" in quella epoca proprio Iancu, per non parlare altresi della sua parte di difensore già consacrato dell'intero Sud-est europeo.

L'alleanza di Iancu e del "valente Scanderbeg con li suoi Albanesi", in vista di questa campagna, è una cosa risaputa pure da altre fonti[29]. Senonchè, la "risposta" accenna altresì al "valente Vlatko Mladinovich con li suoi Vallachi", similmente collegato e non meno impedito di parteciparvi, per la "falsa operatione" del Brankovich, altro alleato, però spergiuro. Secondo parecchie fonti, bene informate, i Valacchi (Romeni della Valacchia) hanno effettivamente preso parte alla campagna. Si trattava — dopo Laonico Calcocondila, storico bizantino contemporaneo dell'avvenimento, ma scrivente assai tardi, nella seconda metà del sec. XV — dei Valacchi condotti dal loro principe Dan; lo stesso dice, più tardi, pure il Luccari [30], mentre i cronisti turchi parlano di Danoglu (= figlio di Dan). E' stato provato recentemente e, crediamo, definitivamente che Vladislav II, figlio di Dan II, era il principe della Valacchia, il quale partecipava a Kosovo [31]. Non troviamo confermato l'esistenza d'un personaggio valacco o di altra nazione che abbia avuto il sopradetto nome di Vlatko Mladinovich. Ma *Vlatko* o *Vladko* era un nome in uso presso gli Jugoslavi [32], la figura più conosciuta con questo nome essendo Vlatko, figlio secondogenito del duca d'Erzegovina, Stipan Vukcich, contemporaneo, quest'ultimo, di Giorgio Brankovich [33]. Quanto al cognome Mladenovich, il medesimo Giorgio era nipote di un dignitario dello tzar Urosci, cioè di Branko Mladenovich, il padre di Giorgio, Vlk (Vuk), costui avendo dei possedimenti nei pressi del campo di Kosovo, tra cui anche Priština [34].

---

[29] Vedasi ultimamente il nostro articolo su *Skanderbeg et Janco de Hunedoara* in "Revue des études sud-est européennes", Bucarest, VI (1968), n° 1, p. 10—14 (pubbl. pure in "Studia Albanica", Tirana, 1968, n° 1, p. 107—110).

[30] Luccari, *op. cit.*, p. 96 ("Dan *Rè* di Vallachia", senza alcun dubbio secondo L. Calcocondila).

[31] Matei Cazacu, *La Valachie et la bataille de Kossovo (1448)*, nella "Revue" cit. (nota 29), IX (1971), n° 1, p. 133 e segg.

[32] Miklosich, *Mon. Serbica*, p. 218, 430, 495, 499, 509; Idem, *Die Bildung der slavischen Personen- und Ortsnamen*, Eidelberga, 1927, p. 41 (nome derivato da Vlad, come anche, fra l'altro, Vladislav; presso i Valacchi pure Vlaicu). Un *Wlathko*, castellano del Brankovich a Világosvár (Șiria, nel comitato di Zarand), è menzionato in un doc. del 3 dicembre 1453 (*Mon. Hung. Hist. Dipl*, XXXIII, p. 173); probabilmente identico con *László* accennato nella stessa qualità, nel 1448, presso Pesty Frigyes, *Brankowics György rácz despota birtokviszonyai Magyarországon* [Relazioni dei possessi del despota serbo G.B. in Ungheria], Budapest, 1877, p. 29.

[33] Jireček, *Gesch. der Serben*, II/1, Gotha, 1918, p. 224—228 (il primogenito del surricordato duca: Vladislav).

[34] Idem, *op. cit.*, I, p. 415—416, 436. Del resto, in un doc. veneziano, del 17 maggio 1421, incontriamo un certo "Cagnos Mladenovich Blisichugia" (= Bishtikuqja), membro della tribù dei Pastrovichi dell'Albania settentrionale (Josephus Valentini S. J., *Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV*, pars II, tomus XII (1421—1426), Monaco di Baviera, [1971], n° 2905.

Ci sono ancora nella stessa "risposta" delle notizie non confermate da altre fonti. E' ben noto che alcune di queste fonti già stampate fino all'epoca dell'arcivescovo P. Bogdan (anzi molto prima), quindi accessibili a lui, come le opere del Thuróczi e del Bonfini (citate già dall'Orbini e dal Luccari), nonchè del Calcocondila (citata, ancorchè in altro contesto, dall'Orbini), narrano particolareggiatamente le vicende della fuga di Iancu dalla rotta. "Errabundus per devia ferretur" scrive, tra l'altro, il Thuróczi [35], "per avia loca iter fecit", al dire del Bonfini [36], il quale, del resto, conosceva e utilizzò pure la cronaca del primo. Durante la fuga, ad un certo momento, l'eroe "giunge su una collina", secondo il Calcocondila [37]. Ma soltanto la "risposta" dà il nome di questo rifugio : il "monte chiamato Cicaviza". Evidentemente, si tratta della *Čičavica planina*, catena di monti sul lato ovest del campo di Kosovo, facendo dunque parte di una regione familiare a P. Bogdan. Altro dato del testo senza nessun riscontro è l'incontrarsi di Iancu, in quel suo scampo nella Čičavica, "per la mia buona sorte" (egli dice), con Bogdan, che avrebbe tolto per suo "fratello giurato" e il quale, alla sua richiesta, l'avrebbe condotto a Smederevo, la capitale del Despota. Tale dato serve — abbiamo visto — all'arcivescovo P. Bogdan per presentare il suo presunto antenato, il logofet Bogdan, come salvatore ed amico del grande propugnatore della causa cristiana dalle mani dei Turchi.

Il racconto colorato e commovente, fatto nella "risposta" sulla prigionia conseguente di Iancu nelle carceri del infido Brankovich, offre qualche tratto riconoscibile presso il Luccari : la decisione di annegamento preso dal Despota e il salvamento dalla morte mediante l'intervento di alcuni Ragusei, benchè i particolari del drammatico e probabilmente fittizio episodio siano diversi. Così, ad esempio, invece di annegare l'eroe con "una pietra alla gola" nel Danubio, come si legge nel nostro testo, il Brankovich, secondo il cronista, "ordenò che fusse annegato nel fiume Resava" [38]. Dobbiamo ancora osservare che il Luccari, a sua volta, attinse

---

[35] Johannes de Thwrocz, *Chronica Hungarorum*, libro IV, cap. 47 (ed. Schwandtner, I, p. 262 ; ed. principe pubbl. nel 1488).

[36] Antonius de Bonfinis, *Rerum Ungaricarum decades*, dec. III, libro VII (ed J. Fogel — B. Iványi — L Juhász, Lipsia, Teubner, t. III, 1936, p. 165, la prima ed. completa è apparsa nel 1568).

[37] Laonicus Chalcocondylas, *Historiarum demonstrationes*, libro VII (ed. Eugenius Darkó, Budapest, t. II, 1923, p. 138 : ἀφικνεῖται ἐπὶ λόφον τινά ; la traduzione latina ne è stata pubbl., per la prima volta, nel 1556) L'informazione che abbiamo citata si ritrova (secondo il Chalc) anche presso l'Orbini, *op. cit.*, 335 (adoperato, a sua volta, dal Luccari, il quale lo menziona parecchie volte).

[38] Luccari, *op. cit.*, p. 96 Che il Despota fosse stato indotto ad arrestare il suo benefattore da sua moglie, da suoi figli e da alcuni suoi familiari, tra i quali un tale castellano Ladislao de Pathak (personaggio d'altronde conosciuto, *Mon. Hung Hist Dipl.*, XXXIII, l'indice), si afferma in un doc. sospetto del 1450, contenente certe espressioni insolite per quell'epoca (*armata militia*, *congressus* = pugna, *tristitia non parva*, ecc.), pubbl., insieme ad un "fac-

qui quasi testualmente da una probabile interpolazione negli *Annales Ragusini Anonymi* [39].

Infine, palese errore è l'asserzione della stessa "risposta" concernente la liberazione di Iancu da questa cattività sotto la pressione delle armi dei "Signori Ungari". In realtà, è accertato che il Despota lo rilasciò in seguito alle pratiche intavolate dal Consiglio di Stato ungherese[40]. Messo, per certi patti, in libertà, il governatore fu quello che, per vendicarsi, radunò delle truppe, devastò il territorio del Brankovich e spogliò costui dei suoi possessi d'Ungheria [41].

Sommando tutte queste osservazioni, noi non possiamo condividere l'entusiasta fiducia di P. Iroaie (*op. cit.*, p. 324, 327—328) nell'autenticità del surriferito scambio di lettere. Esso ci sembra sospetto. Si tratta probabilmente di una invenzione che si appoggia su un fondo di notizie che erano note dalle fonti narrative già pubblicate fino al sec. XVII, notizie mescolate con delle altre, in parte erronee o di mera finzione, tratte dalla tradizione locale o anzi famigliare, comunque da quella „antica traditione", a cui accenna, come dicemmo, P. Bogdan stesso.

---

simile litografico", dal erudito falsario conte Joseph Kemény, *Diplomatischer Beitrag zur Geschichte der Gefangenschaft des Johann Hunyadi*, in Anton Kurz, "Magazin fur Geschichte, Literatur... Siebenburgens, Kronstadt (Brașov), I (1844), p 315—318 (con qualche errore assai grave di stampa).

[39] *Annales Rag. An.*, *item Nicolai de Ragnina*, ed. Speratus Nodilo (in *Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium* vol. XIV, *Scriptores* I), Zagabria, 1883, p. 57 (confusione tra la battaglia di Varna nel 1444 e quella di Kosovo nel 1448). Qui figura per il nome del fiume: *Raonna*, ma l'editore fa osservare (n. 4) · "Forse si ha da leggere · *Morava*". Resava è un piccolo affluente di destra della Morava, nella Serbia settentrionale. Sulle sue rive si trova il monastero omonimo, fondazione di Stefano Lazarevich, zio e predecessore del Brankovich.

[40] Elekes Lajos, *Hunyadi*, 1952, p. 383 La liberazione di Iancu per opera di Giorgio Marnavich non ha altra base che un preteso doc. di Iancu, del 18 dic. 1448, fabbricato dal vescovo bosnese Ivan Tomko Marnavich (1580—1637), per esaltare, nel 1632, la propria famiglia. Nonostante che la falsità di questo e di altri "indicia vetustatis et nobilitatis familiae Marciae vulgo Marnavitiae" fosse stata dimonstrata già nel 1636 dal vescovo albanese Franciscus Blancus (Frano Bardhi, 1606—1643, cf. il nostro articolo: *Despre două documente false*, nel volume omaggiale *Kelemen Lajos*, Cluj, 1957, p. 508—510), tuttavia la suddetta contraffazione giova ancora, qualche volta, di credito (ad es. P. Iroaie, *op. cit.*, p. 299—300, 326—327; del resto, questo autore fa confusione a proposito tra il raguseo Damiano di Giorgi ossia Zorzi e il finto Giorgio Marnavich, combinandoli come personaggio unico). La presunta parte del Marnavich alla liberazione di Iancu è ammessa, erroneamente, pure da Camil Mureșan, *Iancu de Hunedoara*, 2ª ed. riveduta e accresciuta, Bucarest, 1968, p. 168.

[41] Thuróczi, *ibid.*; Bonfini, *op. cit.*, p. 166—167; Orbini, *op. cit.*, p. 336—337.

JOHN SIBTHORP'S LAST EXPEDITION TO THE BALKANS: THE ACCOUNTS OF SIBTHORP AND DALLAWAY ABOUT THEIR TRAVELS IN 1794*

TREVOR J. HOPE
(Oxford)

The reports and observations of British travellers in the Balkans provide us with an important source of historical information about a region, which, before the nineteenth century, was but little known in Britain. There are inherent difficulties in utilising such material and it is important to know something about these travellers and their backgrounds in order to analyse their comments. During a discussion on this topic in 1778, the famed British lexographer, Dr. Samuel Johnson, pointed out that,

> "Books of travel will be good in proportion to what a man has previously in his mind... ... As the Spanish proverb says. 'He who would bring home the wealth of the Indies, must carry the wealth of the Indies with him.' So it is in travelling; a man must carry knowledge with him, if he would bring home knowledge"[1]

It cannot be claimed that all British travellers 'carried knowledge with them' in their journeys across the Balkans, but two that did are worthy of closer attention. Recent studies by Dr. G. F. Cushing and Mr. E. D. Tappe have brought to our attention the overland journey of Robert Liston and his ambassadorial suite to Constantinople in 1794[2]. No diary, notes or correspondence of Liston relating to his travels are to be found

* I acknowledge most gratefully the kind assistance of the many individuals who have offered their help and advice during the preparation of this article Likewise I thank the following institutions for their permission to utilise and quote from material in their possession: the Bodleian Library of the University of Oxford; the Lincolnshire Archives Committee; the National Library of Scotland and the West Sussex County Record Office.

[1] Bernard Lewis, "Some English Travellers in the East", *Middle Eastern Studies*, vol. IV, no. 3, 1968, p. 298.

[2] G. F. Cushing, "Dr. Dalloway's [sic] Itinerary", *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, vol. VIII, no. 3, 1970, pp. 461—480; E. D. Tappe, "John Sibthorp in the Danubian Lands, 1794", *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, vol. V, nos. 3—4, 1967, pp. 461—473.

among his papers at the National Library of Scotland, Edinburgh, and to date only a few scattered comments of his have been traced. However, two of this companions on that journey, the Rev. James Dallaway and Professor John Sibthorp, did leave the valuable accounts already published, to which can now be added some further correspondence.

The Reverend James Dallaway was educated at Trinity College, Oxford, and after graduating with a B.A. degree in 1782 and a M. A. degree in 1784, he returned to his native Gloucestershire to serve as curate in the parish church of Rodmarton, and later at Rodborough.[3] His publications in the field of local history at this time brought his name to the attention of the public, and in 1789 he was elected Fellow of the Society of Antiquaries. He continued his associations with the University of Oxford and returned to Trinity College to study for the degree of Bachelor of Medicine, which was granted him in December 1793. He never sat for the degree of M.D., nor did he ever practice as a doctor, although it was undoubtedly his medical pursuits rather than his clerical qualifications that attracted the notice of Robert Liston.[4] Dallaway had made a special study of the plague and had benefitted from the advice of Dr. Patrick Russell (1727—1805), the British authority on that disease.[5] His failure to secure a fellowship at Trinity College and his deep interest in antiquities combined to encourage Dallaway to sollicit the appointment of chaplain to the Levant Company establishment at Constantinople and personal physician to the ambassador himself. Robert Liston clearly endeavoured to assist Dallaway's study of the plague, and after their arrival in Constantinople experiments were conducted at the British embassy in Pera.[6]

James Dallaway's two-year sojourn in the Ottoman Empire gave him time to collect material for his famous work, *Constantinople Ancient and Modern, with Excursions to the Shores and Islands of the Archipelago and to the Troad* (London, 1797). In that book he promised his readers a forthcoming general history of the Ottoman Empire from 1452 to 1788, but the advertised work never appeared. "Printing", states Francis W. Steer, "was a hobby of Dallaway's and he carried types with him to Constantinople".[7] Whether his printing tools and historical manuscripts were lost with other possessions during the homeward journey in 1796, has not

[3] F. W. Steer, "Memoir and Letters of James Dallaway, 1763—1834: A Postscript". *Sussex Archaeological Society*, vol CV, 1967, pp. 62—63.

[4] Trevor J. Hope. "The Balkan Travels of the Reverend James Dallaway", *Sussex Archaeological Society*. vol. CXII, 1974 (in press).

[5] *Dallaway to Liston. Trinity College, Oxford, 31 October 1793*, The Liston Papers, MS. 5569, fol. 120, The National Library of Scotland, Edinburgh.

[6] *Dallaway to Liston. Pera, 27 September 1795*, The Liston Papers, MS. 5577, fol. 110, The National Library of Scotland. Edinburgh.

[7] F. W. Steer, "Memoir and Letters of James Dallaway, 1763—1834", *Sussex Archaeological Collections*. vol CIII, 1965, p. 2.

thus far been ascertained, but such an explanation might account for the missing work. Nevertheless, his book on Constantinople was declared by the traveller Edward Daniel Clarke, to be the best he had read,

Fig. 1. — Portrait of John Sibthorp in the School of Botany, University of Oxford, with acknowledgements to the School of Botany

and he had had the opportunity to test it thoroughly during his own journey in the Balkans. [8] The book was translated into German and ran to two editions, the first in 1800 and the second a year later. In March 1802 Dallaway prepared a paper entitled, "An Account of the Walls of

---

[8] William Otter, *The Life and Remains of the Rev. Edward Daniel Clarke* (London, 1821), p. 452. Quoted in F. W. Steer, op. cit., p. 14.

Fig. 2. Portrait of James Dallaway painted by his wife in 1821, reproduced by kind permission of the Curator of the Museum and Art Gallery, Plymouth, and with the assistance of Mr. Francis W. Steer.

Constantinople", for the Society of Antiquaries. Finally, in 1805, there appeared anonymously his account of the journey from London to Constantinople[9] — one of the most detailed British reports of travel in the Balkans, which is particularly valuable for its comments on life and conditions in the regions through which the group passed. Although the loss of his papers already mentioned probably precluded further studies of the Balkan region by Dallaway, he did still produce one further important work before returning to his previous research into heraldry and English local history. One of Dallaway's patrons was the Marquess of Bute, who had used his influence with Robert Liston to secure Dallaway the position he sought with the newly appointed ambassador. The author repaid the debt by dedicating his book, *Constantinople Ancient and Modern*, to the Marquess. The third Earl of Bute (the father of Dallaway's patron) had married the only daughter of Lady Mary Wortley Montagu in 1736. Through his contact with the Bute family, Dallaway gained permission to edit the correspondence of that celebrated traveller, and the work appeared in five volumes in 1803 : *The Works of the Rt. Hon. Lady Mary Wortley Montagu*; there were further editions in 1805 and 1825.[10] After the 1796—1805 period, Dallaway produced nothing further about the Balkans, and his next publication was on the subject of English architecture, about which his travelling companion, John Sibthorp, commented that he had "considerable taste"[11].

---

[9] Anonymous, "An Itinerary from London to Constantinople in Sixty Days. (Taken in the suite of His Excellency, the British Ambassador to the Ottoman Porte.) In the Year 1794" in *A Collection of Modern and Contemporary Voyages and Travels* (London . printed for Richard Phillips by Barnard and Sultzer, 1805), vol. I. pp 1—72 In Dr. Cushing's article, "Dr. Dalloway's [sic] Itinerary", it is suggested that the account might "have been extracted from some periodical publication... around 1800". Sir Richard Phillips was an author, bookseller and publisher of radical-republican views who established "The Monthly Magazine" in 1796 In the preface to his *Collection of . Voyages*, he indicated that each published travelogue would first appear in periodical form and every six numbers would form a volume. It seems therefore possible that the copy of Dallaway's "Itinerary" in the Bela Iványi-Grunwald Collection in the library of the School of Slavonic and East European Studies at London University, might first have been published separately before 1805.

[10] J. Greig, ed.. *The Farington Diary* (London, 1923), vol. II, pp. 138, 155—6. Quoted in F. W. Steer, op. cit., p. 17.

[11] *Sibthorp to Hawkins, Vienna. 13 April 1794* The Hawkins MSS.. vol. 2, no. 2, fol. 239, West Sussex County Record Office, Chichester. Dallaway's artistic tastes were doubtless helped by the company of Ambassador Liston's personal artist, Gaetano Mercati. on the journey through the Balkans. Very little is known about the work of Mercati, who receives the following brief mention in a general study of eighteenth century artists at Constantinople : "James Dallaway, aumônier et médecin de l'ambassade d'Angleterre, a inséré dans son livre *Constantinople Ancient and Modern*, publié en 1797, plusieurs vues de Turquie et des dessins de costumes d'apres Mercati, qui avait accompagné sir Robert Liston pendant son ambassade à la Porte de 1793 à 1796". A Boppe, *Les Peintres du Bosphore au dix-huitième siecle* (Paris : Librarie Hachette, 1911), pp. 222—223. From the artistic standpoint. Dallaway's book and Mercati's paintings achieved celebrity for the fine early aquatints produced by Joseph Constantine Stadler, the German engraver. See, S. T. Prideaux. *History of Aquatint* (London : Duckworth & Co., 1909), p. 233.

Professor Sibthorp held the Sherardian Chair of Botany at Oxford University, succeeding his father in 1784. He had already made extensive researches in Greece in 1786—87, and had written to his sister at that time :

> My Collection of Greek Plants is already very considerable amounting to at least 12 Hundred — of which 200 are new that I have to baptize & enter upon the Botanical Register that I expect Posterity will regard me with other Worthies among the Botanical Fathers. [12]

He had spent the winter of 1785—86 in Vienna, where he had been introduced to Baron Born, whose writings on the Danubian Lands had been translated into English. Sibthorp described Born as "one of the most superior Genius of the Age. He has lately made a great Discovery in Minerology by which the Silver mines are worked & [the ore?] seperated [sic] with the greatest Advantage" [13]. Despite the congenial company, Sibthorp was anxious to leave Vienna, and would have taken the overland route to Constantinople had it not been for his friend at Ragusa. As he explained to his father :

> It is with Impatience I wait for the Spring to set forward on my Journey to the East... I propose first going to Constantinople either thro' Hungary or Dalmatia — if my friend Compte Basegllo should be at Ragusa in the Spring I shall take the latter Route, if not I propose passing thro' Hungary. My Sister Sewell will tremble for me on reading Lady Montagu's Letters, but I am told I risk little or no Dangers & my Fears arise only from the Expence of the Voyage & my Aversion to the sea. [14]

He had returned from that journey without having crossed the Balkans, so that when he heard of Robert Liston's proposed overland route during the preparations for his second expedition to Greece, he eagerly sought to join the ambassador's party. Between 1787—94, John Sibthorp was listed as a "Physician at the Radcliffe Infirmary", in the hospital records. [15] It seems highly likely therefore that he was already acquainted with James Dallaway, and it is now certain that both men sought advice from Dr. Russell, although that celebrated expert in the plague did not teach or practice at Oxford.

---

[12] *Sibthorp to Lady Sewell, Chalcis, 10 November 1786.* The Sibthorp Papers, 3 Sib. 1, Lincolnshire Archives Committee, Lincoln.

[13] *Sibthorp to Humphrey Sibthorp, Vienna, 10 November 1785.* The Sibthorp Papers, 3 Sib. 1, Lincolnshire Archives Committee, Lincoln.

[14] *Sibthorp to Humphrey Sibthorp, Vienna, 3 January 1786* The Sibthorp Papers, 2 Sib. 4, Lincolnshire Archives Committee, Lincoln.

[15] "The State of the Radcliffe Infirmary, Oxford in the Year ending .. 1787 [—1794]" The Record's Office, Radcliffe Infirmary, Oxford

In a small notebook belonging to Sibthorp, entitled "Preparations of the Iter Greciae", he was advised to "hold a long conference with Dr. Russell on the prevailing diseases of the Levant & the best modes of Prescription".[16] It seems that the notebook was prepared by, or in collaboration with, John Hawkins, Sibthorp's friend and fellow scientist, who joined him later in Constantinople. Further medical details are revealed in the notebook under the rubric "Hints for the Use of Sibthorp",

> After a Consultation with Dr. Russell an assortment of Drugs should be made up in such a state as to require little more preparation for use. A good stock should be taken because there is reason to think that no presents will be so acceptable & many cannot be easily procured in that Country. The whole should be packed in a Medicine Chest which must be a constant travelling companion. Hawkins will bear half the expense.[17]

The notebook gives detailed evidence of the extent of the preparations necessary for the Balkan journey :

> It would be adviseable for Sibthorp to send all his heavy baggage by sea to Zante in the summer or autumn of 1793. The Currant Ships take in their lading from October to February but few proceed straight thither from England. Upon all business of this kind Hawkins employs a Ship Broker a very attentive obliging man Mr. Walter Cope No 15 Sweetings Alley Corn Hill [London.] Messrs Smith & Sr. Barke in America Square are much employed in the Currant Trade & would certainly expedite any luggage to Zante. The Trunks should be directed to Spiridion Foresti Esq. Brittish [sic.] Consul...
>
> For Presents Sibthorpe [sic.] may take some Pocket Telescopes Several Pair of Spectacles, Several Greek Testaments.
>
> Books of Natural History such as Linnaeus's Works... come within Sibthorpe's [sic.] Province & should be taken by him as well as Dioscorides of which the 8vo Edition is preferable for carriage for the commentary will hardly be wanted ...
> In the Cloathes [sic.] & Arms enumerated Sibthorpe [sic] will see many articles very necessary, for him to take allso [sic.] a small saddle (Gibson, Coventry Street) the Levant horses and mules will not take an English bridle... Sibthorpe [sic.] should not neglect to purchase some tea, a Cheshire Cheese & some Essence of Anchovies[18]

The tea, cheese and essence of anchovies were items of some importance to both Hawkins and Sibthorp, who mentioned them several times both in the notebook and in their subsequent correspondence. There were also the inevitable requests from friends and colleagues, such as that from

---

[16] Sibthorp's Notebook, "Preparations for the Iter Greciae", MS. Sherard: 237/1, fol. 263, Bodleian Library, University of Oxford.

[17] *Ibid.*, fol. 270.

[18] Sibthorp's notebook "Preparations for the Iter Greciae", MS. Sherard 237/1, fols. 263, 270 and 271, Bodleian Library, University of Oxford.

Robert Holmes, the biblical scholar and Professor of Poetry at Oxford (1783—1793):

> At the Patriarchium in Constantinople, is a Library, in which there is One MS in Greek of the Psalms. I beg Dr. Sibthorpe [sic.], and Mr. Dallaway will do the best they can to procure a collation of it with any Greek Edition of the Bible, or even a Transcript of it; and the same request is made, as to any other Greek MSS if any Scriptural books either at Constantinople or elsewhere. To be done at my expence.[19]

Sibthorp was a sick man after his return from his first Greek tour in 1786—87,[20] the physical exertions of the second tour proved too much for his delicate constitution. He was prone to sea-sickness, and at the outset of the journey from London to Constantinople in March, 1794, was very ill during the Channel crossing; as he noted in his diary:

> March 25th... At 1/2 past 10 am I went on shore [near Ostend] with Boroni. The walk as I was an invalid appeared formidable, but less so than remaining on board the Pacquet which lay now at anchor, & where I had suffered so much from sea-sickness.[21].

The "Boroni", or Borone, mentioned by Sibthorp in the above passage, was in fact his botanical assistant and companion on the journey, Francesco Borone, (1769—94).[22] On the first tour of Greece, Sibthorp had taken with him Ferdinand Bauer,[23] a very gifted botanical artist. A difference of opinion robbed Sibthorp of Bauer's company for the second tour, and so instead, Sibthorp turned to Borone, the friend and servant of Sir James E. Smith, who returned to Britain from a visit to Sierre Leone with the naturalist Dr. Adam Afselius in 1793. Borone was described by one author as "a qualified botanist, but not a skilled artist."[24] Whatever his limitations, Sibthorp was very pleased to have the company of this young Milanese, and was grief-stricken when Borone met his death in an accidental fall at Athens in October, 1794. Commenting on the event a year later, Sibthorp wrote to Sir James Smith,

---

[19] *Ibid.*, fol 273; signed note by R. Holmes.

[20] Abraham Ress, ed., *The Cyclopaedia; or, Universal Dictionary of Arts, Sciences, and Literature* (London, 1819), 39 vols.. vol. XXXII [A Biography of John Sibthorp by Sir James E. Smith], entry for Sibthorp, John.

[21] "Diary of a Journey from London to Constantinople in 1794", MS. Sherard 216, fol. 3, Bodleian Library, University of Oxford.

[22] Abraham Rees. ed., *The Cyclopaedia; or, Universal Dictionary of Arts, Sciences, and Literature* (London, 1819), 39 vols., vol. XXX [A Biography of Francesco Borone by Sir James E. Smith], entry for Rutaceae.

[23] See: W. T. Stearn, "Franz and Ferdinand Bauer, masters of botanical illustration", *Endeavour*, vol. XIX, no. 73, January 1960, pp. 27—35.

[24] M. R. Bruce, "John Sibthorp", *Taxon*, vol. 19, no. 3, June 1970, p. 359.

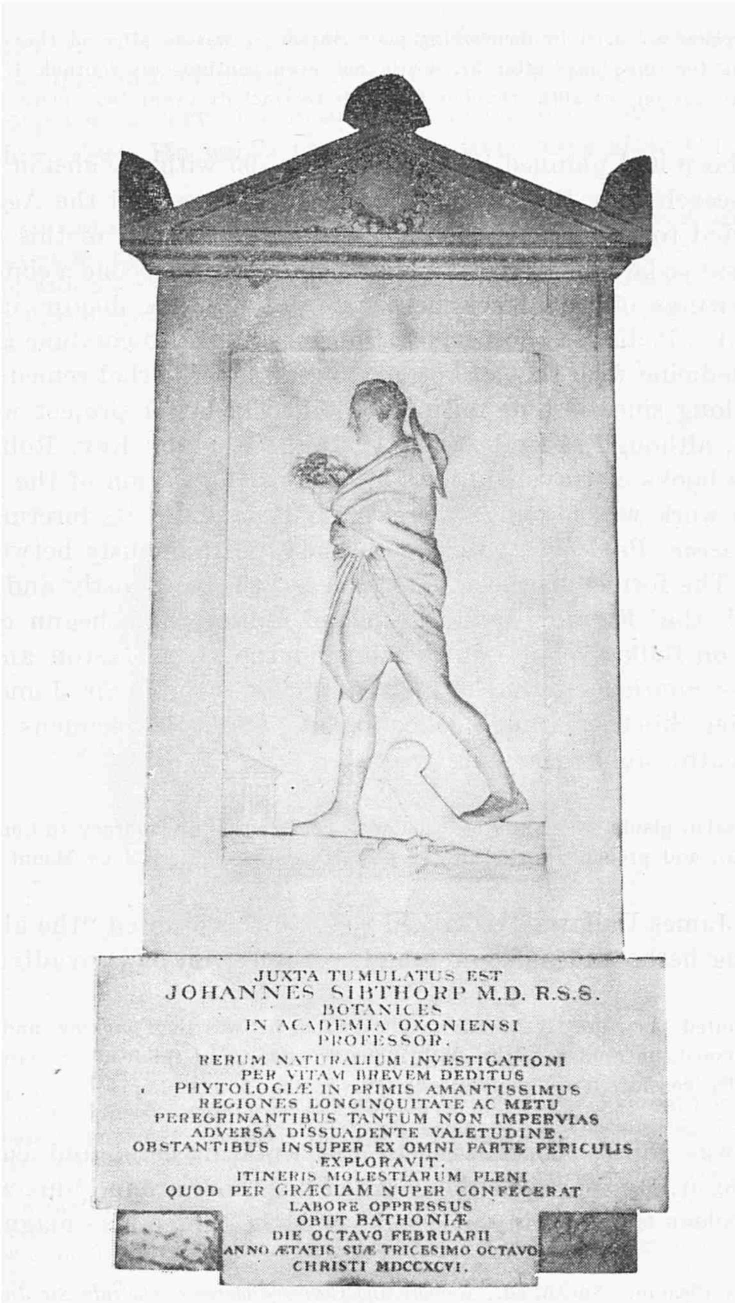


Fig. 3. The Memorial Tablet to John Sibthorp in Bath Abbey, reproduced by courtesy of the Dean and Chapter, and with the assistance of Mr. Francis W. Steer.

> You renew my grief in mentioning poor Borone. I was so affected that I could do nothing for some days after his death, not even continue my journal. If I recollect right it was on the 20th. October that this melancholy event took place. [25]

Sibthorp had planned his tour of 1794—95 with the idea of completing his research into the flora and fauna of Greece and the Aegean. He had intended to publish two books based on the results of this research. The first was to be a magnificent *Flora Graeca*, and the second a commentary on the writings of the Greek herbalist and military doctor of the 1st century A.D., Pedianos Dioscorides. Sibthorp aimed to combine his knowledge of medicine with that of botany to rediscover herbal remedies which had been long since lost or misinterpreted. The latter project was never completed, although several articles published by the Rev. Robert Walpole in his books of travels in Turkey gave an indication of the direction Sibthorp's work was moving. [26] His *Flora Graeca* and its forerunner, the *Florae Graecae Prodromos*, were published posthumously between 1806 and 1840. The former has been described as "the most costly and magnificent of all the Floras". [27] Sibthorp and Borone had begun collecting their data on Balkan plants during their journey with Liston and Dallaway across South-Eastern Europe. In trying to help Sir James Smith put in order Sibthorp's huge collection of botanical specimens after the latter's death, John Hawkins wrote:

> The Dacian plants which you mention were collected on his journey to Constantinople by land, and probably include those plants which he observed on Mount Haemus. [28]

The Rev. James Dallaway remarked that Sibthorp noted "the abundance of flowering herbs and mosses" found in the region of Provadiya, which,

> contributed very greatly to the rare collection he was then making, and for which he pursued untrodden paths with industry, not to be subdued by circumstances, generally considered as impracticable. [29]

Sibthorp was totally committed to the work in hand and completely absorbed by it. He spared neither himself nor those around him, and when it became clear that he himself would not live to see his magnum opus

---

[25] Lady Pleasance Smith, ed., *Memoir and Correspondence of the late Sir James Edward Smith, M.D.* (London, 1832), vol. I, p. 467.

[26] See · Robert Walpole, ed., *Memoirs relating to European & Asiatic Turkey* (London, 1817); and Robert Walpole ed., *Travels in Various Countries of the East* (London, 1820).

[27] William T. Stearn, "Sibthorp, Smith, the 'Flora Graeca' and the 'Florae Graecae Prodromus' ", *Taxon*, vol. 16, no. 3, June 1967, p. 168.

[28] *Ibid.*, p. 170.

[29] Anonymous, "An Itinerary from London to Constantinople... In the Year 1794", in *A Collection of Modern and Contemporary Voyages and Travels* (London, 1805), p. 65.

to completion, he left detailed instructions for the executors of his will along with a large sum of money, to ensure its publication.

Sibthorp was a very sick man when he reached Constantinople on the 19th May, 1794. He wrote to Hawkins five days after his arrival:

> I never suffered so much in my Life as in my Journey from Bucharest here... Soon after leaving Bucharest I was attacked with a Violent Diarrhoa [sic.] which continued attended with a considerable Degree of Bilious Fever to Pera. Our Ambassador who has the Constitution of Iron enjoyed the most perfect Health — our poor Chaplain was much in the same miserable State with myself —... [30]

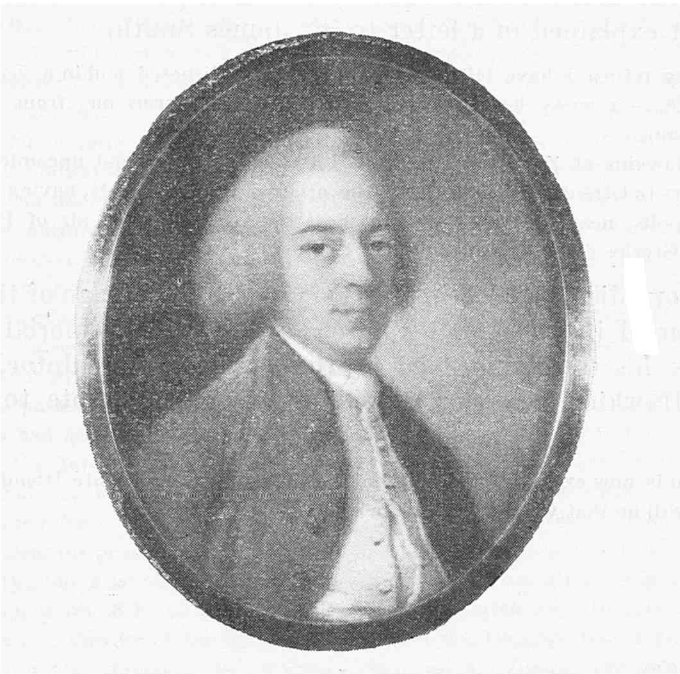


Fig. 4. — An unpublished miniature of John Sibthorp circa 1790 by an unknown artist: given by the Honourable Mrs. Dudley Pelham in 1964 to the National Portrait Gallery (London), whose permission to reproduce this painting is gratefully acknowledged. One further painting, as yet unlocated, was reported as being in existence in 1912 An inventory of the home of Coningsby Charles Sibthorp at Sudbrooke Holme gave the following details of a painting located in the "large drawing room", and valued at £ 120: "An oval portrait of Dr. John Sibthorp... (1758—1796) in a grey coat, white cravat and wig tied up with ribbon; by John Downham R.A." [The Sibthorp Papers, The Lincolnshire Archives Committee, *Inventory*, Sib. 1/4]

After resting several months at Constantinople, during which time he conducted botanical excursions around the city and environs, he was

---

[30] *Sibthorp to Hawkins, Pera, 24 May 1794.* The Hawkins MSS., vol. 2, no. 2, fol. 211, West Sussex County Record Office, Chichester.

able to set out for the Greek islands. He described one of his local tours during his stay at Constantinople in his second diary for 1794 :

> I took a Boat at Tophana with three Coarse pair of Oars & keeping close to the European shore rowed to the Entrance of the Black Sea. The Navigation of the Bosphorous presents the most picturesque Scenery...
> Tharapcia is principally inhabited by rich Greeks & Armenians, the dethroned Hospodars of Wallachia & Moldavia who have the good Fortune to escape with their Heads, have generally their Villas here. [31]

Sibthorp's precarious state of health could not withstand the rigours of the journey, and it was during the passage home that he contracted the illness from which he never recovered. He did return to Britain, but explained in a letter to Sir James Smith,

> Since my return I have felt myself very much indisposed, and in a very infirm state of health, — a nasty low fever, with a cough that alarms me, from some affection of the lungs ..
> I left Hawkins at Zante, from whence I had a very long and uncomfortable passage of 24 days to Otranto, in which I date the origin of my complaints, having in an excursion to Nicopolis, near Actium, caught a most severe cold, — the air of Prevesa is even by the Greeks deemed infamous. [32]

John Sibthorp died at Bath in February, 1796, at the age of thirty seven, and was buried in the Abbey Church. [33] A fitting memorial tablet was erected over his tomb, designed by the well known sculptor, Flaxman, but John Hawkins, referring to the *Flora Graeca*, wrote to Sir James Smith :

> Flaxman is now executing a monument to the memory of our late friend; but the best by far, will be that which you have in hand. [34]

Appendix

I.

Vienna,
13th. April 1794.

Dear Hawkins,

I hope you received my Letter from London dated the Day before I left England. [20th. March 1794] that would inform You of my accompanying Mr. Liston to Constantinople. We are just arrived at Vienna where we stay a Day or two, then set out for Bel-

[31] "Diary of John Sibthorp — 1794" MS. Sherard 217, fols. 84—86, Bodleian Library, University of Oxford.
[32] Lady Pleasance Smith. ed., *Memoir and Correspondence of the late Sir James Edward Smith M.D.* (London, 1832), vol. I, p. 466.
[33] Arthur R. Maddison, *An Account of the Sibthorp Family* (Lincoln, 1896), pp. 45—46.
[34] Lady Pleasance Smith, ed., *Memoir and Correspondence of the late Sir James Edward Smith M.D.* (London, 1832), vol. I, p. 468.

grade — that I hope we shall arrive in three weeks or a Month at Pera. I felt myself very unwell when I left England with a considerable Degree of Fever & a pleuritic Complaint that gave me some Alarm, my Health however has improved on my Route, my Fever is gone & I feel only some slighter Touches of the Pain in my Side. — We have travelled hitherto very pleasantly. Mr. Liston is a well informed Gentlemanlike Character, with much Respect for Sciences & fond of receiving every Information that I can give Him of the Plants & Fossils we find on our Road, in the former I find myself quite au fait — in the latter I get sometime puzzled, & wish for your more discriminating Eye. We have in our Party a very pleasant sensible Man who goes as Chaplain to the Factory [the Rev. James Dallaway] he has considerable taste for Architecture & much general Information — we have also a young Artist who goes out with Mr. L. as his Painter [Gaetano Mercati] & a good old Lady, [Mrs. Thomas] but confoundedly deaf, who is to act as his Housekeeper. I have bought a German Carriage, hangd very low, and excellently adapted for getting in and out. When I get to Semlin I shall feel myself quite in action marking down currante Calmo all I see. Our Courier speaks the modern Greek — and I have been refreshing my memory with a Grammar of that Language. — The younger Pisani will meet us there, that will offer a further opportunity for inquiry. I find that he & Sr R. Ainslie have quarrelled most violently. Mr. L. I expect however will restore Him to his Rank among the Calpacs at Pera. The Russians I hear are in considerable Force on the Turkish Frontiers, & I do suppose the Intentions of Catherine are nothing less than that of driving them out of Europe, the Insurrections of the Poles however will form a favorable Diversion in their [the Turk's] Favor & she will probably be obliged to march her Armies to Poland. Great Efforts are making by Austria to carry on the War against France — we met several Imperial Regiments on our Route going to the Army indeed Holland & Austria seem the only Country [sic.] that are in Earnest about the war & Prussia seems to look only where she can best be paid — the Diet of Ratisbon when we passed there had nearly agreed to [stipendiarie?] the King of Prussia — part of his Troops had actually retired when Couriers were sent of [sic.] to London & Vienna to procure Him the Subsidy he demanded, during which Time the Troops were ordered to keep the Field — but our Field is to that of Natural History there we carry our Arms — I have got my Guns, my Nets, my Artillery Boxes are full of Pins & Needles. I have also a Receipt Secundum Aolem for preserving the Skins of Birds which Francesco says he can take of [sic.] with Dexterity; but a lamentable accident has happened to me a fine large Glass Bottle with a ground Stopper which I had got put into a Case lined with Bags to preserve the Amphilia has got ground to Powder. I am greatly alarmed lest my Baggage that I have sent by Sea should fall into the Hands of the French — most of my Books, my own Camp Bed, my Travelling Battery not forgetting the the [sic.] Cheshire Cheese & Essence of Anchovies are all in it. Should they be taken I am undone — when you receive this You will write to me immediately to Constantinople that we may arrange our Tour. — I should like to see Athos again — to traverse Thessaly by Larissa & Tempe — write to me fully your Ideas upon this Head that we may plan our schemes to our mutual satisfaction.

Y$^{rs.}$ most affectionately

J. Sibthorp.

P.S. Mr. Liston has received a Letter from Pisani that informs us that the Robbers are in great Force about Adrianople levying Contributions and threatening the Town — under these Circumstances we shall be obliged to take the Route by Bucharest.

J. Sibthorp to John Hawkins, Vienna. 13 April 1794. The Hawkins MSS. vol. 2, no. 2, fol. 239, West Sussex County Record Office, Chichester, England.

II.

Pera,

24th. May 1794.

Dear Hawkins,

A Vessel setting sail [to] the Island of Crete gives me the opportunity of forwarding a Letter which I am in the most anxious Expectation may meet You, as I wait here with much Impatience to hear from You. You will fix then the Place of our Rendez vous — if Thessalonica would suit You I could join You there perhaps the most conveniently — I should wish at all Events we could travel trough Thessaly together — my sole object in coming this Year is to have the Pleasure of travelling with You — & Your Friendship for me I know will make the earliest arrangement You can for that Purpose — You will recollect the advancing State of the Season. I shall in the mean time not to be idle make the Collection of what Constantinople offers, & as soon as my Health permits make little Excursions to the Island & Villages of the Bosphorus. I shall also make an Application for a Firmant [sic.] & the necessary Letters from the Porte — our old Friend Sr Robt. Ainslie received us here with the utmost Cordiality — he is preparing to depart in a few Days for England via Semlin his best wishes attend you, and as he says I may be prevented by the Etesian Winds from receiving your Letters, in the usual Route — he advises You to send a Duplicate of what you write addressed to the Care of our Consul at Thessalonica who may forward your Letter to me — or if an Opportunity offers to Smyrna — You can write under Cover to Hays [Consul Anthony Hayes] — I never suffered so much in my Life as in my Journey from Bucharest here. The younger Pisani was sent with a Mhemander to escort us — he took the Road by Semlin and we most unfortunately missed of Him. Soon after leaving Bucharest I was attacked with a Violent Diarrhoa which continued attended with a considerable Degree of Bilious Fever to Pera. Our Ambassador who has the Constitution of Iron enjoyed the most perfect Health — our poor Chaplain was much in the same miserable State with myself — this being in an ambassadorial Suite we should have found more conveniences, I had sent my Bed by Sea. I left Vienna in high Spirits quite in en bon point — but the comfortless Accomodation in Wallachia & our Straw Beds, have quite unstrung me — the good Cheer of Sr. Robert & some Prudence in taking it will I hope again restore me. What a Mortification to pass the Balcan the grandest scene of sylvan Beauty I ever saw in a State of such excrusciating [Discomfort?] that I could scarcely raise my Head, or look at those Objects which my enthousiastic Imagination painted to me in the most lively Colours — in respect to picturesque Beauty Haemus deserves all the Poets have said of it — the Rocks are covered with [lilac?] which You know has hitherto been considered as a Plant of Persia, much could I descant on Pera Politics but I shall reserve the Budget for our meeting. I find by Sr. Rt. Ainslye that you are now making the Tour of Crete. how mortified I am not to be with You; collect what you can for me — your Brother assured me you was waiting at Zante for me to join You. I have received no Letter from You since You left Freyburg etc.

Yr. ever affectionate Friend,

John Sibthorp

J. Sibthorp to John Hawkins, Pera, 24 May 1794. The Hawkins MSS., vol. 2, no. 2, fol. 211, West Sussex County Record Office, Chichester, England.

III.

Pera [of Constantinople],

$9^{th.}$ August 1794.

Dear Sir,

I am glad you have safely received the *Flora Oxoniensis*: it was hastily drawn up; and, pressed for time, I had no leisure to give it what I could much have wished, for I fear it much wants a correcter form. I can only say this, that it contains only such plants as I have seen: I could have added more from the catalogue of Camden and others; but I was scrupulous, & wished to bear testimony only of those things I had seen. I recollect jocosely having proposed to you a botanical conversation, in which it should be debated in a council of botanists, what should be admitted and what rejected.

I think the latter classes of the Linnaean system are advantageously melted down amongst the others; but they have gone such lengths lately in Germany, in mixing & compounding the Linnaean system, as almost to have spoilt its shape & form. I dislike particularly the mixture by Gemlin of the Icosandria and Polyandria; the attachment of the stamina to the calyx or the receptacle furnishing a striking mark of distinction.

Francesco would inform you that I arrived very ill, with a bilious fever and colic, at Constantinople · as soon as my health permitted me I visited the shores of the Bosphorus, the woods of Belgrade, & the sands of Domusderi on the Black Sea. I have noticed near eight hundred plants about Byzantium, and have got seeds of Daphne pontica and Convolvulus persicus, two good plants for our garden. I know not why Epimedium is termed alpinum; it is one of the most common plants in the woods of Belgrade, which are scarcely mountainous, much less alpine. The custom of setting fire to the woods in this country, to burn the brushwood to give the grass room to grow, & furnish it with a manure from the ashes. is very unfriendly to the researches of the Cryptogamist. Boletus lucidus was almost the only Fungus I noticed; this is Forskal's B. marginalis; his Salvia, now in full flower. is a most ornamental plant. Rosa centifolia grows wild there; and the flowers of the vine, which mixes with the Smilax and twines round the chestnut, have a fragrant delicate odour beyond any flower I recollect. The shores of the Bosphorus are very poor in Fuci, nor are they rich in Testacea. I have collected about 50 sorts of fish, with their modern Greek names. The genus Labrus is rich in species, varying with many colours Julus (omnium formosissimus) is often brought to market; its flavour inferior to most of the fish brought to table.

I often go upon the Bosphorus, while dolphins play around me. Gulls here are so tame that they sit upon the roofs of houses like pigeons. The Procellaria Puffinus is constantly flying up and down the canal: they call them here by the emphatical name of „souls of the damned." While I was reading in the palace garden the other day, a vulture, Percnopterus, perched in the tree hanging over my head; I could not resist, not having the fear of the Egyptians before my eyes, to shoot it.

The summer has been very dry and hot. Fahrenheit's thermometer varied in my chamber last week from 84 to 86 degrees. There are few insects at present, except scorpions, mosquitoes, bugs, and Conops calcitrans, the happy accompaniments of this happy climate. The chase of the entomologist was almost over about a month since. I had fine sport. I write to you in good health and spirits for yesterday my friend arrived, and today my baggage, having run "per varios casus, et tot discrimina rerum". Tell Shaw that Hawkins is in "high preservation", that he differs only in appearance from having the labia barbata — huge

mustaches, which he is nursing for a Syrian and Egyptian tour. We are going together into Thessaly, Attica and the Peloponnesus, and shall winter at Zante. My health is much better. Remember me kindly to Sir J. Banks, Dryander, Lambert, etc.

Yours sincerely,

J. Sibthorp.

Borone is in good health, in action quite a Le Fleur.

J. Sibthorp to J. E. Smith, Pera, 9 August 1794. Quoted in, Lady Pleasance Smith, ed., *Memoir and Correspondence of the late Sir James Edward Smith, M.D.*, 2 vols., (London . Longman, Rees. Orme. Brown, Green & Longman, 1832), vol. I, pp. 460—462.

PRÉCISIONS ET DONNÉES INÉDITES AU SUJET DU CAPITAINE GEORGES MAMARTCHOV BUIUKLIU

CONSTANTIN N. VELICHI

Le capitaine bulgare Georges Mamartchov Buiukliu est généralement connu pour avoir formé en Valachie avec Panaïotis Fokiano un détachement de volontaires bulgares pour combattre les Turcs aux côtés des armées russes, lors de la guerre de 1828—1829. Des renseignements le concernant ont été fournis tout d'abord par son petit-fils, le révolutionnaire Georges Sava Rakovski [1], P. Kisimov [2] et le docteur I. Seliminski [3]. Mais le premier à donner une interprétation scientifique à cet ensemble d'informations fut Stojan Romanski, auteur d'un ouvrage bien connu, rédigé en bulgare et publié en 1922, sous le titre : *Georges Mamartchov Buiukliu et son détachement de volontaires* [4]. Etudiant pour son ouvrage certains documents conservés par les Archives de l'Etat de Bucarest, le savant bulgare trouva, entre autres, une liste de 107 volontaires de Mamartchov : ceux-ci réclamaient au général Kisseleff, le 25 novembre 1830, la permission de se fixer en Valachie.

Grâce aux données ainsi réunies, Romanski a été à même de reconstituer les faits pour démontrer la part prise par le détachement du capitaine Mamartchov à la guerre de 1828—1829, ainsi que la manière dont se sont comportés ses volontaires pendant la bataille de Silistra. Encore sommaires au début, le tableau devait s'enrichir sensiblement à la suite de l'ample étude consacrée au mouvement bulgare de libération nationale

[1] G S. Rakovski, Горски пътник, Sofia, 1958, p. 217 sq.

[2] P. Kisimov, Исторически работи, IV, Sofia, 1903, p. 83 sq.

[3] Dans le tome IX de ses écrits, publiés sous le titre de Библиотека Др. Ив Селимински (trad. E. Pajeva), Sofia, 1928.

[4] Dans «Списание на Българска Академия на науките», XXII, Sofia, 1921, n° 12, p. 174—207 ; cf. aussi les documents concernant le capitaine Georges Mamartchov Buiukliu dans l'ouvrage du même savant, Българите в Влашко и Молдова, Документи, Sofia, 1930, p. 203—212.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 1, P 103—120, BUCAREST, 1974

des années 1828—1829 et publiée en 1960 par l'historien soviétique V. D. Konobeev [5]. Des documents retrouvés à la section historico-militaire des Archives Centrales de l'Etat de Moscou ont permis à Konobeev de fournir une série de détails sur les activités du détachement de Mamartchov pendant cette guerre ; aussi son rôle à ce moment est-il connu de nos jours dans ses grandes lignes.

Arrivé à Kotel et Sliven après que le général Diebitch eût percé à travers les Balkans, Mamartchov pensait pouvoir s'établir en Bulgarie, la croyant définitivement libérée. Les clauses du traité d'Andrinople qui ne changeaient rien à la situation de son pays le portèrent à tenter une entreprise hasardeuse, le soulèvement de Sliven, sans mettre au courant le commandement russe et sans en demander à personne la permission. Or, désireux de conclure rapidement la paix avec les Turcs, le général Diebitch devait s'opposer à cette tentative. Qui plus est, il semble (d'après Rakovski, Kisimov et Seliminski), que le capitaine Mamartchov fût arrêté et envoyé sous bonne garde à Bucarest, pour être jugé par le général Kisseleff. Plus tard, devenu maire de Tyrnovo, Mamartchov essaiera de nouveau sa chance en participant au soulèvement de Tyrnovo, en 1835. Il fut du reste le héros de quelques autres entreprises du même acabit, mais nous nous bornerons d'évoquer ici seulement trois moments de son existence : la guerre de 1828—1829 ; son arrestation et son émigration en Valachie.

En ce qui concerne la part prise par Mamartchov et ses volontaires à la guerre russo-turque, la découverte de l'historien soviétique précité fournit toute une série de précisions. Il s'agit d'un mémoire adressé le 29 août 1830 par les volontaires de Mamartchov au général Kisseleff, où le capitaine bulgare expose sur onze pages les opérations militaires de son détachement, effectuées soit de son propre chef, soit sur l'ordre du commandement russe et notant, aussi, les actions communes des volontaires bulgares et des troupes russes. Nous publions ici (annexe 1) ce document *in extenso*, car l'historien soviétique a donné seulement son résumé ; il nous semble nécessaire de procéder aux localisations géographiques requises ce qui implique quelques rectifications des termes respectifs [6].

Un premier fait résultant du mémoire en question regarde la fondation du détachement, qui remonte au 4 mai 1828 et a eu lieu avec l'accord du commandant du VI[e] Corps d'infantérie russe et, ensuite, du feld-maréchal Wittgenstein. Le nombre des fantassins de Mamartchov, après qu'il

---

[5] V D. Konobeev, Национально-освободительное движение в Болгарии в 1828—1830 гг. dans Ученые записки Института славяноведения, XX, Moscou, 1960, p. 231—234.

[6] L'auteur doit de vifs remerciements à Loudmila Gorina de l'Université Lomonosov de Moscou, qui lui a permis la publication *in extenso* du mémoire.

se fût séparé de Panaïotis Fokiano, s'élevait à 116 hommes, preuve que la liste publiée par Romanski est à peu près complète avec les 107 noms de volontaires qu'elle comporte. Avant sa scission en deux, le détachement accompagna le VI^e Corps d'infantérie russe jusqu'au village de Fundeni, pour prendre part avec lui à l'essai d'aborder Turtucaia de l'autre côté du Danube. A la suite de l'insuccès de cet essai, les volontaires bulgares traversèrent le Danube avec les troupes russes par le point de Piua Petrii-Hîrşova et, constitués en avant-garde, ils servirent de guides aux Russes jusqu'à Silistra, tout en travaillant à la remise en usage des routes sur leur parcours. Une fois à Silistra, ils devaient prendre part au combat donné le 9 juillet 1828.

C'est ensuite qu'intervint la séparation : Fokiano, à la tête des cavaliers du détachement, prit la direction de la Petite Valachie, tandis que les fantassins commandés par Mamartchov reçurent la mission — comme Konobeev l'affirme — d'assurer la liaison entre les deux rives du fleuve, à Călăraşi. L'historien soviétique résume ensuite les diverses opérations du détachement et c'est là que s'imposent les rectifications des noms géographiques dont nous parlions ci-dessus afin de pouvoir les localiser avec précision. L'exposé de Konobeev, reprenant les dires du mémoire, mentionne une rivière « Bota », alors qu'en réalité il s'agit du bras Borcea du Danube. De même, le nom correct du village où le détachement prit ses quartiers est Ciocăneşti. Quant à la rivière « Ardit », il est facile d'y reconnaître notre Argesh.

Le détachement continua à servir jusqu'au 25 mars 1829, effectuant des patrouilles « jusqu'à Turtucaia ». Dans l'intervalle, les volontaires ont eu quelques escarmouches avec les Turcs. Lors de l'une de ces patrouilles, qui avait pour but de conduire des pontons russes de ravitaillement descendant l'Argesh et ensuite le Danube, ils capturèrent un vaisseau ennemi ; voici ce que le mémoire précité raconte à ce sujet : « Et quand nous sommes arrivés là (c'est-à-dire à la confluence de l'Argesh avec le Danube), nous avons vu un grand navire à voiles ennemi remontant le Danube. Alors, le capitaine Buiukliu avec dix d'entre nous sommes montés dans nos barques et au vu de messieurs les généraux susnommés (les généraux Schilder et Gherman, le chef-d'état major du II^e corps), sans aucune perte, nous avons pris ce vaisseau à l'ennemi, qui etait armé de huit canons ».

Après, fort probablement au commencement du mois de mai 1829, le général Pahlen envoya le détachement en éclaireurs sur le bras Borcea, pour battre les îlots des marais Ialomiţa et découvrir des éventuels bataillons et fortifications des Turcs, susceptibles de s'attaquer à la flotille russe qui remontait le Danube en direction de Silistra. Cette battue s'effectua sur une distance de 30 verstes de Silistra, point de rencontre avec

la flotille. Le capitaine Buiukliu devait rapporter le 10 mai au général Pahlen l'accomplissement de cette mission. Ensuite, le détachement opéra dans le grand îlot, vis-à-vis de Silistra, soutenu par les troupes du général Frolov et puis (après le 26 mai) dans les îlots du flanc gauche de la ville, où il resta jusqu'à la chute de la forteresse. Le 29 juin, les volontaires suivirent le corps d'armée du général Krassovski, formant son arrière-garde sur la route de Şumla. De Şumla, rentré à Silistra, le détachement passa sous le commandement du général Kisseleff. On l'envoya ensuite à Turtucaïa avec l'adjoint de Mamartchov à sa tête, car le capitaine était tombé malade à Silistra. Depuis ce moment-là jusqu'à la conclusion de la paix, le détachement resta sous le commandement du colonel Liprandi.

Dans leur conclusion, les volontaires signataires du Mémoire notent que pendant toute la durée des hostilités, c'est-à-dire pendant environ un an et demi, ils n'ont jamais recouru à la manutention, à l'équipement ou aux ambulances de l'armée russe. C'est par ses propres moyens qu'il s'était armé et équipé ; même ses malades ont été soignés sans recourir à l'aide de l'armée russe. D'autre part, les volontaires n'ont reçu à la conclusion de la paix aucune recompense de la part du haut commandement russe, bien qu'une telle recompense leur ait été promise. C'est justement pourquoi les 24 signataires du Mémoire prient le général Kisseleff d'intercéder en leur faveur, pour que « la grâce impériale et la récompense promise leur soient accordées », ainsi qu'une exemption d'impôts « selon les dires de notre commandant (le capitaine Mamartchov) ». Ils attendaient la réponse du général Kisseleff par l'intermédiaire du « capitaine Buiukliu, notre ancien commandant, qui habite maintenant la ville de Bucarest ».

Partant du mémoire des volontaires du capitaine Buiukliu et fondé sur l'étude de Konobeev, on peut maintenant préciser nettement les opérations militaires auxquelles ont pris part chacun des cinq détachements de volontaires — dont celui de Mamartchov aussi — entraînés dans la guerre russo-turque. D'autre part, en se fondant sur les listes de volontaires, on peut établir — au moins pour une partie de ces détachements — leur composition ethnique. Quelques rectifications ou précisions s'imposent à la lumière de ces faits, dans quelques-unes des synthèses parues jusqu'à présent en Roumanie et en Bulgarie [7]. C'est ainsi qu'on

[7] Cf. *Istoria României*, III, Bucarest, 1964, p. 926—927, où l'action de ces détachements est relevée en bloc seulement; История на България, I, Sofia, 2[e], 1961, p. 329—330, où la part prise par les détachements de Mamartchov et de Liprandi n'est traitée que de façon incomplète et sans les précisions requises; D. Kosev, Лекции по нови българска история Sofia, 1951, p. 95 accorde crédit aux assertions de G. S. Rakovski quant à la part prise par Mamartchov à la conquête de Sliven, ainsi que d'autres ouvrages de moindre importance.

peut affirmer sans conteste aujourd'hui que le détachement de Mamartchov était de composition bulgaro-roumaine, comme l'attestent les mentions concernant la nationalité qui accompagnent le nom de chaque volontaire. Sur les 107 noms, 60 volontaires étaient bulgares, 43 roumains, 3 grecs et un seul albanais, dont il est affirmé du reste ailleurs qu'il était grec [8]. Il se peut aussi que des Grecs, voire des Serbes ou des Albanais fussent enrôlés dans l'unité mise sous la commande de Panaïotis Fokiano.

Un autre fait qui se détache nettement de ces documents est que sa mission s'est achevée à Silistra, d'où il s'ensuit que les dires de Rakovski—selon lesquelles Mamartchov et ses hommes auraient accompagné le général Diebitch, lors de la conquête de Sliven — ne répondent pas à la réalité. Bien qu'ayant soumis en 1922 à une critique sévère les affirmations de Rakovski, Stojan Romanski s'est laissé prendre lui aussi à celles prétendant que le capitaine *était venu à Sliven à la tête de son détachement* [9]. D'ailleurs, même Romanski en croyant à la présence du détachement à Sliven conteste néanmoins le fait qu'il avait accompagné les troupes du général Diebitch, car les troupes russes sont entrées dans cette ville le 29 juillet, or Mamartchov le 1er août se trouvait encore à Silistra [10].

Par conséquent, on est en droit maintenant de considérer que l'essai de soulèvement, mis sur pied par Mamartchov à Sliven, ne s'appuyait guère sur les volontaires qu'il avait recrutés en Valachie pour prendre part au conflit russo-turc. Il a dû l'entreprendre avec une participation locale. C'est en rapport avec cette tentative qu'a été mise l'arrestation du capitaine et son départ sous bonne garde pour Bucarest, afin d'y être jugé, par le général Kisseleff. Rakovski affirme clairement que c'est sur l'ordre du général Diebitch que le capitaine a été arrêté et que l'intercession de ses compatriotes de Kotel auprès du commandant en chef était restée sans résultat. Tout aussi catégorique en ce qui concerne l'arrestation du capitaine Mamartchov est Seliminski. Quant à Romanski, il est enclin d'admettre que le capitaine a été conduit à Bucarest, où il aurait été même jugé ; il ajoute cependant que le capitaine, reconnu non coupable, est rentré à Sliven. Si Romanski accepte cette version, c'est pour se mettre d'accord avec une autre mention de Seliminski, qui affirme dans ses mémoires que Mamartchov a accompagné les émigrants de Sliven qui se

---

[8] Cf la liste des volontaires de Mamartchov chez Romanski, *op. cit.*, p. 200—205

[9] Même erreur chez Michel Arnaoudov, l'auteur de la première monographie sur Seliminski, qui affirme : « En même temps que la traversée du Danube par les armées russes il (Mamartchov) prend part à leur campagne et à la tête des 500 volontaires bulgares, il s'arrête dans sa ville natale Kotel ». M. Arnaoudov, Селимински, живот — дело — идеи, 1799—1867, Sofia, 1938, p. 138.

[10] Romanski, *op. cit.*, p. 182.

dirigeaient vers le Danube. Témoin oculaire des événements, Seliminski nous apprend en réalité que Mamartchov fut arrêté à deux reprises. La première fois, ce fut quand il organisa le soulèvement de Sliven [11] — donc juste après la conclusion du traité d'Andrinople (septembre 1829). Sa deuxième mise en état d'arrestation se place, selon Seliminski, au moment où les gens de Sliven, en route pour la Valachie et la Russie, avaient déjà parcouru une partie de leur route et traversé le cours de la Kamtchia. A ce moment-là, les Russes ont arrêté le capitaine, en l'envoyant à Bucarest sous escorte.

Les traités d'histoire publiés en Bulgarie ont évité de prendre position à ce sujet, en raison du manque de documents destinés à éclairer les deux arrestations de Mamartchov et d'autant plus qu'il y a certaines contradictions entre les assertions de Rakovski et les dires de Seliminski. Grâce aux nouveaux documents découverts dernièrement et publiés ci-après en annexe, cette question s'éclaire sensiblement.

Donc, comme nous l'avons vu et conformément aux dires de Seliminski, la première arrestation de Mamartchov a eu lieu en septembre 1829. Mais l'affirmation de Rakovski — retenue dans une certaine mesure par Romanski et selon laquelle malgré l'intervention de quelques personnalités de marque le capitaine aurait été envoyé à Bucarest pour être jugé par Kisseleff, après quoi il aurait retourné vivement à Sliven — ne trouve aucun appui documentaire. Par contre, il résulte de toute évidence que Mamartchov remis en liberté sur le champ a pu reprendre ses préparatifs en vue du soulèvement. En effet, V. D. Konobeev, qui a examiné les archives de Moscou, nous apprend qu'environ deux mois plus tard, c'est-à-dire en novembre 1829, le capitaine Mamartchov demandait la permission au général Diebitch de passer l'hiver avec une vingtaine de compagnons dans les villages Gradetz, Katounichté, Jeravna et Medven, des monts Balkans, qui n'étaient alors occupés par personne. En réalité, Mamartchov préparait là le soulèvement. Ce sont les notabilités bulgares de l'endroit (les tchorbadji) qui sont intervenus auprès de Diebitch, trahissant le plan de soulèvement et réclamant des mesures contre lui. Le commandant Krylov fut envoyé auprès de Mamartchov pour procéder à des recherches. Le capitaine déclara que les hommes qu'il avait réunis se proposaient d'assurer la protection des Bulgares qui avait décidé d'émigrer en Russie. La conclusion du commandant Krylov, après ses investigations, fut que Mamartchov préparait en effet un soulèvement, destiné à éclater après le départ des troupes russes. Konobeev parle du fait que Mamartchov a été empêché d'accomplir ses desseins de soulèvement,mais

---

[11] Dr Ivan Seliminski, Народно братство в Сливен и преселението в 1830 г., dans Библиотека Др. Ив. Селимински, IX, Sofia, 1928, p. 76.

il ne fait aucune mention quant à sa deuxième arrestation, car l'étude ne s'occupe pas de l'émigration des Bulgares en Valachie et en Russie [12].

De toute évidence, obligé de renoncer à ses projets, Mamartchov a dû rentrer à Sliven, d'où il devait partir pour la Valachie en même temps que les émigrants de la ville. C'est dans ce but qu'il s'est fait inscrire chez le commandement russe, en demandant pour lui, pour sa femme et quelques autres personnes un billet d'émigration. Sa démarche est antérieure même à celle de Seliminski, car son billet d'émigration porte le n° 6357, alors que celui du docteur est marqué du n° 7793.

L'abandon de la ville de Sliven par ses habitants, en route pour la Valachie et la Russie, est un fait déjà bien connu grâce aux mémoires de Seliminski, qui les a accompagnés — mémoires citées dans le présent article. Ces mémoires mentionnent la date du départ (15 avril), ainsi que le chemin pris par les émigrants. Ce voyage fait par plus de 16 000 familles, soit environ 80 000 âmes, a été préparé avec beaucoup de soin. De son côté, le général Kisseleff a pris de promptes mesures en ce sens en Valachie. Des fonctionnaires spéciaux ont été affectés par le Divan de Valachie aux trois gués du Danube et points de quarantaine : Silistra—Călăraşi, Hîrşova—Piua Petrii, Măcin—Brăila ; lesdits fonctionnaires avaient pour mission d'inscrire dans des registres spéciaux tous les émigrants entrés dans le pays. Les préfets ont dépêché eux aussi leurs fonctionnaires aux points de quarantaine afin de prendre en charge les émigrants pour les diriger vers les villes et les villages de l'intérieur du pays où ils devaient se fixer [13].

Grâce à ces registres, on peut aujourd'hui reconstituer le passage des émigrants de Sliven, puisque pour le nom de chaque personne enregistrée on mentionne : la date à laquelle s'est effectuée la traversée du Danube ; le dénombrement du bétail que chacun possédait ; la ville, le village où les terres où chacun se proposait de s'installer et le nom du fonctionnaire départemental qui l'y a conduit. La traversée du capitaine Georges Mamartchov Buiukliu a été elle aussi enregistrée et nous reproduisons en annexe (n° 5) la feuille respective du registre. Ce document montre que son passage en Valachie s'est effectué de façon normale. Il a traversé le fleuve par Silistra—Călăraşi, le 27 mai 1830, avec sa femme et cinq autres membres de la famille. Un seul volontaire l'accompagnait, un certain Nenko,

---

[12] V. D. Konobeev, *op. cit.*, p. 273—274. Voir la version bulgare de son article, dans V. D. Konobeev, Българското национално освободително движение, Sofia, 1972, p 270.

[13] Cf. la description détaillée de la traversée des émigrés de Sliven et de Bulgarie en général, entrés en Valachie en 1830, effectuée à partir des documents publiés et (surtout) de ceux inédits, conservés aux Archives de l'Etat de Bucarest, chez Constantin N. Velichi, *Emigrarea bulgarilor din Sliven în Ţara Românească în anul 1830*, dans « Romanoslavica », X, Bucarest, 1964, p. 289—314 ; idem, *Emigrări la nord şi la sud de Dunăre în perioada 1828—1834*, dans « Romanoslavica », XI, Bucarest, 1965, p. 67—116.

avec sa femme et son enfant, ainsi que quelques amis, au total 6 familles de 28 âmes (13 hommes.) Le même registre nous apprend que le groupe de Mamartchov emmenait avec lui sept chevaux et six bufflonnes. Tout le groupe s'est dirigé vers Bucarest sous la conduite du tchaouch Dinu.

Or, si Mamartchov avait été arrêté à Sliven, avant de se faire inscrire pour l'émigration, il aurait été conduit par une escorte de cosaques, sans « billet d'émigration » et non accompagné de sa femme, des membres de sa famille et de ses bêtes. De même que ses autres confrères du département d'Ilfov, le tchaouch Dinu a été l'un des guides habituels des émigrants bulgares. De toute façon, il ne pouvait guère être question pour lui de conduire à lui seul le capitaine Mamartchov en état d'arrestation, puisque celui-ci était accompagné de douze autres hommes, dont au moins quelques-uns étaient armés. D'ailleurs, si Mamartchov avait passé le Danube en état d'arrestation, il n'y aurait eu aucune raison pour qu'il soit enregistré par les services de la quarantaine ; seule sa famille et ceux qui accompagnaient cette-dernière auraient dû figurer dans ces registres. Donc, la traversée du Danube par Mamartchov et son groupe s'est effectuée à Silistra, son enregistrement étant daté du 27 mai 1830.

Il semble néanmoins que Mamartchov n'avait pas renoncé tout-à-fait à l'idée d'organiser un soulèvement. Comme les esprits étaient assez agités parmi les ex-habitants de Sliven qui se dirigeaient vers Varna pour prendre ensuite la route du Danube, le capitaine profita de l'occasion pour y sémer l'idée d'un nouveau soulèvement. D'ailleurs Seliminski parle clairement dans ses mémoires de quatre tendances qui s'étaient dessinées dans le groupe des émigrants, les séparant en quatre branches principales, comme suit : la catégorie décidée à se rendre en Russie, celle qui visait se fixer en Valachie et Moldavie, une autre qui voulait à tout prix rentrer à Sliven et, enfin, la catégorie de ceux qui avaient l'intention de se retirer dans les Balkans, pour y mettre leurs familles à l'abri et reprendre ensuite leur lutte contre les Turcs [14]. C'est toujours Seliminski qui nous apprend que jusqu'à proximité de Varna, après la traversée du cours de la Kamtchia, la marche des gens de Sliven « s'est passée normalement et sans aucun incident, notamment après que les Russes *eussent arrêté le chef de la quatrième catégorie — celle qui voulait se rebeller — Georges Buiuk, qu'ils ont envoyé à Bucarest sous bonne garde* ». Bien que n'étant pas confirmée à l'époque par d'autres documents, cette affirmation de Seliminski a été considérée digne d'être retenue par Arnaoudov [15], ainsi que par Tv. Kristanov, Ivan Penakov et St. Maslev, les auteurs de la deuxième mono-

---

[14] Dr Ivan Seliminski, *op. cit.*, p. 90.

[15] M. Arnaoudov, *op. cit.*, p. 140.

graphie sur Seliminski [16]. Cette confirmation ne sera fournie que de nos jours, par les documents publiés ci-après en annexe.

Il résulte, en effet, de ces documents que vers la fin du mois d'avril ou au commencement du mois de mai (autrement dit, alors que les émigrants de Sliven avaient parcouru environ la moitié de leur chemin vers le Danube), les cosaques du général Roth ont « arrêté » Mamartchov. La nouvelle de son arrestation était reçue à Iassy avant le 15 mai, par le général Kisseleff, ainsi que l'annonce qu'on l'avait envoyé sous escorte à Bucarest pour l'empêcher de mettre en pratique ses intentions. Si Kisseleff a reçu la lettre du général Roth le 15 mai, il est à supposer que « l'arrestation » avait dû avoir eu lieu quelques jours auparavant. Très intéressante pourtant nous semble l'attitude du général Roth envers Mamartchov : il n'a point procédé à une véritable arrestation, même s'il l'avait annoncée comme telle à Kisseleff, s'étant borné à exercer une très sévère surveillance. Tout le convoi des émigrants de Sliven en marche vers le Danube était d'ailleurs accompagné par les détachements de cosaques. L'un de ces détachements a eu pour mission la surveillance particulière de Mamartchov, qu'ils ont laissé néanmoins parmi les siens, avec lesquels il devait traverser le fleuve, 10—12 jours plus tard.

Egalement inexacte s'avère aussi l'affirmation de Rakovski, au sujet de la mise en jugement de Mamartchov à Bucarest. En s'adressant au Divan à ce propos, le général Kisseleff précisait qu'il faudra que le capitaine trouve une personne de confiance qui puisse garantir de sa bonne conduite dorénavant et de l'abandon des desseins qui lui avaient valu son « arrestation » par le général Roth.

Les documents sont très clairs en ce qui concerne l'entrée de Mamartchov en Valachie : elle s'est effectuée par Călăraşi, d'où tout son groupe fut conduit à Bucarest. Ce fut seulement une fois arrivé là que le capitaine fut arrêté dans le véritable sens du mot et écroué à la prison de la garnison russe (« ovahtă »). Le Divan ne se dépêchant pas de mettre en marche la machine administrative à son égard, ce ne fut que le 20 juillet qu'il ordonna aux services du Spathaire de demander à Mamartchov qu'une personne de confiance le prenne en garantie — condition de sa remise en liberté. Le capitaine proposa en effet quatre ou cinq personnes, dont un certain Costadin l'argentier, refusées par les services du Spathaire. Comme ces services lui réclamaient d'autres garants, il est à présumer que Mamartchov ayant épuisé sa liste dut s'adresser personnellement au général Kisseleff, qu'il connaissait. Ceci explique pourquoi les services du Spathaire ont procédé par la suite à son élargissement ; le 4 août 1830, le capitaine était remis en liberté sur l'ordre de Kisseleff, le général accep-

[16] Tv. Kristanov, Iv. Penakov et St. Maslev, Др. Иван Селимински, Sofia, 1962, p. 95

Получ. мая 18..

Управление
Полномочнаго Председателя
Дивановъ
Княжествъ
МОЛДАВІИ и ВАЛАХІИ
Отделение II
15 Мая 1830.
№ 3367.
Г. Яссы.

Валахскому Исполнительному Дивану.

Исправляющій должность Начальника Главнаго Штаба сообщилъ мнѣ, что Начальника Волонтеровъ, Георгія Бузокли собравшаго партію вооруженныхъ людей и причинившаго безпокойство Турецкимъ Селеніямъ въ Румеліи Г. Главнокомандующій, приказавъ поймать и отослать въ Букарестъ, съ тѣмъ чтобы здѣсь приняты были мѣры къ отвращенію вреда отъ подобныхъ его дѣйствій на будущее время, а самаго его Бузокли отдать на поручительство, что онъ будетъ вести себя скромно.

Получивъ нынѣ отношение Господина Генералъ отъ Инфантерии Рота, что означенный вуюкли пойманъ и препровождается за карауломъ въ Букарестъ, я предлагаю Дивану сдѣлать объ немъ распоряжение согласно вышеизъясненной волѣ Господина Главнокомандующаго.

Полномочный Председатель Дивановъ
Генералъ Адъютантъ Киселевъ

tant la garantie de Costadin l'argentier. Il paraît que l'ordre de Kisseleff a été donné par-dessus la tête du Divan, car celui-ci apprenant, fort probablement le jour même, l'élargissement de Mamartchov réclama des explications de la part des services du Spathaire — explications qu'il ne devait recevoir que le 18 octobre.

Il faut donc tenir pour acquis que Mamartchov n'a pas été « jugé » par le général Kisseleff, comme Rakovski le prétendait. Il est arrivé en Valachie, traversant le Danube dans les circonstances mentionnées vers la fin du mois de mai et il est sorti le 4 août de la prison de la garnison russe de Bucarest, sur l'ordre du général Kisseleff. Ses volontaires, de même que les autres volontaires engagés dans la guerre de 1828—1829, ont été exemptés d'impôts. Nous estimons que dorénavant on devra tenir compte de ces conclusions quand il s'agira de parler du détachement du capitaine Mamartchov, dont les agissements sont maintenant entièrement mis au clair.

Annexe 1

Bucarest, 29 août 1830. Un nombre de 16 volontaires du détachement, conduit par le capitaine Georges Mamartchov Buiukliu, s'adressent au général Kisseleff, décrivant avec minutie les opérations militaires auxquelles ils prirent part durant la guerre russo-turque de 1828—1829.

Kisseleff est prié ensuite d'intervenir auprès du commandement des armées russes pour que les 116 hommes reçoivent la recompense promise d'une part, et d'autre part qu'il prenne les dispositions nécessaires pour que les autorités roumaines leur délivrent des attestations qu'ils ont participé à la guerre, afin qu'ils jouissent de tous les privilèges accordés à de tels volontaires.

Полномочному председателю диванов княжеств Молдавии и Валахии господину генерал-лейтенанту генерал-адьютанту и кавалеру Киселеву

Команды бывшей в волонтерской службе составлявшей из 116 человек Булгаров и другого звания под начальством капитана Буйоклия.

Прошение

Осмеливаемся об'яснить вашему превосходительству что прошлого 1828 года мая с 4-го числа по об'явлении нам капитаном Буюклием открывшейся войны с Оттоманской Портой Заiверу, согласились мы поступить в волонтерскую службу и исправлять оную российскому Императору, оставя домы свои и занимавшие нами торговли и в короткое время капитан Буюклий сформировал нас в городе Букаресте с дозволения командира 6-го пехотного корпуса — господина Генерал-Лейтенанта рота о чем известно было и господину Главнокомандующему армией Генерал-Фельдмаршалу графу Витгенштейну, на собственное его и наше иждивение 116 человек, со всем принадлежащим огнестрельным оружием, не получая на то более ни от кого никаких вспомоществований, потом вместе с 6 корпусом выступили мы до Фонтени где назначена была переправа через Дунай при Туртукаи, а по перемене сей переправы следовали с корпусом в Пиопетры против Гирсова, где мы командиром нашим были употребляемы для починки пристани и дорог, по переправе все были в проводниках и в

авангарде следуя до крепости Силистрии и по прибытии туда находились мы 9-го июля при 31 и 32-м Егерских полках в действии против турок а 13 числа по воле отрядного начальника генерал-майора Набеля команда наша отправлена для занятия пристани стоящей против острова Адакио куда прибыли не имея ни одной лотки чтобы сделать нам чрез Дунай переправу до Каралаша, но весьма в короткое время отбили у неприятеля довольное число больших и малых лоток на коих вооруживаясь заняли три острова между Калараша и Силистрией лежащие, где не допускали неприятелей пользоваться дровами — сеном и протчим, между тем узнали мы что на правом берегу Дуная в сараях находились неприятельские запасные дрова солома и протчие потребности которые нами сожжены, а также содержали по островам раз'езд денно и ночно, недопущая неприятеля дабы не мог сделать какого нападения войскам там находившимся, между тем с отбитых у неприятеля больших лоток построили гонные паромы на коих доставляли из Калараша под Силистру в корпусную квартиру провиант и другие припасы, также конвоировали проезжающих военных начальников и жандармов с бумагами и несколько раз избавляли их от рук неприятелей, сие все мы охраняли и во всех случаях содействовали 26 дней до прибытия флотилий — также по воле господина Отрядного начальника была несколько раз наряжаема с нас команда для отбития у неприятеля в далифмане (?) скота — каковой всегда доставляли на продовольствие корпуса, по прибытии помянутой флотилии раз'езжали ночью по Дунаю между островами и Силистрией измеряли глубину вод дабы знать удобные места к приближению флотилий к Силистрии для бомбардирования и тут были употребляемы день и ночь безусыпно в выгрузке мортир, пушек, бомб и пороховых ящиков, после этого по приказанию начальства отправились мы на собственных лотках нашего начальника чрез Каралашское озеро из реки бонты в Дунай дабы иметь по оному раз'езд и смотрение, недопустить неприятеля сообщение и прекратить коммуникацию из Рущука в Силистрию, по прибытию в селение Чуканешпты состоящему на первом посте реки бонты имели на большом острове против Силистрии сражение с турками в коих 6 убили и 8 взяли в плен и доставили в корпусную квартиру, потом расположились и подчинив лотки вошли в Дунай где в сентябре м-це отбили у неприятеля большое судно плывшее из Рущука в Силистрию с разными припасами о чем дано было знать командиру 2-ого пехотного корпуса князю Щербатову — который прибыл тогда под Силистрию на смену 6-ого корпуса, потом по воле господина Отрядного начальника князя волконского бывшего на большом острове против Силистрии на левом берегу Дуная, содержали раз'езд и цепь от острова дотуртукая дабы неприятель не мог зделать на войско нападение где и находились по 26 октября и отбили у неприятели три лотки плывших из Рущука в Силистрию из коих две с серьезными припасами а одна малая легкая на коей были турецкие курьеры с письмами в Силистрию чтобы оная не сдавалась а ожидали бы в скорости Сикурсу? означенного а с 26 числа октября будучи в раз'ездах по дунаю напали на четвертую лотку плывшую из Силистрии и взяли с 9-ю турками коих отправили к отрядному начальнику господину князю волконскому, а по выступлении войск из под крепости Силистрии в валахию по воле командовавшего 2 пехотным корпусом господина генерал от инфантерии довре квартируя в селении Чуканештах содержали передовую цепь и имели раз'езд даже до Туртукая на левом берегу Дуная по 25 число марта месяца 1829 года без всякой перемены другими войсками, оберегая пункт сей от внезапных нападений неприятеля со всей нашей рачительностью претерпевая сильные холода, стужи и ненастные погоды, в чем и выдано начальнику нашему Буйоклию от начальства свидетельство, и между тем поймали в это время несколько силистрийских жителей, от коих дознано было о имеющем быть в Силистру на судиах из Рущука и Свистова Сикурсе и припасах, о чем было донесено начальником нашим отрядному

командиру генералу Сусоеву, и сие предприятие неприятеля потому прекращено; потом корпусным командиром господином Генерал-адъютантом графом Палиным назначены мы к господину генерал майору Сильдеру и отправлены с судами и оружием по Дунаю к устью реки Ардита (?), и когда входя мы в Дунай увидели что неприятели из Силистрии имели большой раз'езд с намерением не допустить нас в оную и тут имели с ними сражение при коем отбили у них одну малую лотку с двумя турками, после же, когда подоспел к ним довольной Сикурс и тут напали на нас в теснотах островов где по причине худой позиции принуждены мы были бросить две лотки дабы только спасти самих себя, потом узнали, что турки укреплялись между островами и заключили что они будут чинить вред мостовым лоткам сходящим из устья Ардиты по Дунаю взяли другие лотки отправились по берегу Дуная с большими трудами не имея дней четыре никакого продовольствия и не доходя до Ардита верст пятнадцать встретили господина генерала Шильдера и начальника штаба 2-ого корпуса Германа на лотках спускающихся к устью боты с понтонами мостов пристали к берегу расположились на лотках и препроводили их до устья Боты, по прибытии туда увидели мы что вверху Дуная плавает большое судно неприятельское на парусах, из нас 10 человек с капитаном Буюклием встретились на своих лотках и в виду означенных господ генералов без малейшей потери отбили от неприятелей это судно с 8-ю турками потом указали удобную дорогу до лесного острова и следовали вместе до занятия оного равно и позиций на большом острове против Силистрии, а также в построении редутов содействовали советом усердием и неусыпным старанием, что все известно бывшему там начальству; после того командиром 2 пехотного корпуса господином графом Палиным были посланы чрез реку борис по дунаю ниже Силистрии для обсмотрения нет ли где турков между островами по правому берегу Дуная и не (неразборчиво) ли тайных укреплений и батарей которыми могли бы внезапно причинить вред флотилии проходящей к Силистрии, мы высмотрев все сие встретили флотилию за 30 верст ниже Силистрии где и об'явил начальник наш адмиралу о безопасном следовании до Силистрии и возвратились обратно к оной о чем донесено было начальником нашим господину корпусному командиру графу Палину, 10 го мая по воле начальника Корпусного штаба назначены мы в отряд Господина генерала Фролова при 10 Егерском полку с ними и содержали цепь на большом острове против Силистрии, а 26 числа со 2-м батальоном того полка по воле означенного отрядного начальника переправились на правый берег Дуная и по приказанию командира 3 пехотного корпуса Генерал лейтенанта Красовского расположились в лощине на левом фланге Силистрии, находились всегда с войсками в траншеях и шанцах и имели несколько раз сражения с турками при деланной ими из Силистрии в ночное время выласке, а также в раз'ездах по лесам для истребления разбойнических от неприятеля нападений, и находились во все время до взятия Силистрии; а 19-ого июня выступили с корпусом к Шумле и следуя сзади всего корпуса спасли на дороге несколько маркитантов от рук неприятельских, а по прибытии к Шумле чрез несколько дней возвращены мы по воле начальника корпусного штаба господина князя Горчакова в Силистрию для следования оттоле к отряду вашего превосходительства, потом когда остался там за болезнью начальствовавший над нами капитан Буюклей под командой помощника его отправились под Туртукай и поступили в команду полковника Липранди в видении коего состояли до заключения с турками мира.

Из'яснив мы все вышепрописанные действия наши в минувшую с турками войну в течении времени около полутора года с ревностным усердием к российскому Императорскому престолу продолжавшие, причем перенося мы всегда хладнокровно при содержании передовых аванпостов в зимнее время холод, стужи и все ненастные погоды а летом солнечный зной, также понесенные труды при занятии островов где

ежедневно находились в воде и комишах (камышах — ?) лишились оттого нужного одеяния и обуви, в надежде получить обещанную нам начальством за все это монаршью награду, в чем свидетельствовать могут вышеиз'ясненные Господа Корпусные командиры, начальники корпусных штабов и отрядов, в видении коих мы служили на собственном своем иждивении имея собственное оружие одеяние и обувь, не получая никакого жалованья и ниотколе ни в чем вспомоществования, случалось также что при недостаче провианта имели по несколько дней и пропитание на собственность нашу и начальствовавшого над нами капитана Буюклия, из числа нас заболевавшие коих случалось иногда более 15 человек никогда не отправлялись для излечения в госпиталь а всегда были пользованы в команде единственно попечением и собственностью помянутого Буюклия, сверх того оставленные наши собственные вещи на зимовых квартирах в селении Чуканештах по случаю происходившей там в 1829 году заразы (коего жители разошлись) без вести пропали; итак чрез то теперь нуждаемся теперь в одеянии и даже в дневном пропитании; Почему осмеливаемся прибегнуть к вашему превосходительству и всепокорнейше просить не оставить вашим исходатайствованием обещанной нам за прописанные труды наши Монаршей Милости и дарованной всем войскам за минувшую турецкую войну денежной награды от коей мы и себе считаем неиз. . (неразборчиво), также не оставить выдачею нам отколе следует за службу нашу письменных видов с тем, чтобы мы не были считаемы наравне с прочими жителями в отправлении разных повинностей как сие нам было от начальства обещано, мы же буди бы постребовалась в нас когда-либо надобность на защиту Отечества всегда готовы охотой советом усердием и ревностью жертвовать себя и собственностью нашею,

О сем ожидаем милостивой вашего Превосходительства резолюции чрез начальствовавшего над нами капитана Буюклея проживающего ныне в городе Бухаресте.

Августа 29 дня 1830 года.

Les Archives Centrales, section historico-militaire de Moscou, Fonds M.A., 3 a, Fasc. 18, Doss. 172 (1830).

Annexe 2

Bucarest 20 juillet 1830. Le Divan exécutif communique aux services du Spathaire que Georges Buiukliu, le commandant de volontaires, se trouve écroué à la prison de la garnison et demande qu'un garant lui soit donné afin qu'on puisse le libérer sur cette base.

Le Divan exécutif

aux *N° 3627*

Honorés services du Spathaire

M le président à pleins pouvoirs des Divans porte à la connaissance du Divan la proposition n° 3361 par laquelle M le commandant en chef décidé de se saisir de Georges Buiuklău, le chef des volontaires, qui avait réuni un certain nombre d'hommes armés et produit des troubles dans les villages turcs de Rumélie et de l'échanger sur garantie afin d'obtenir l'assurance de son bon comportement à l'avenir. Et parce que le dénommé a été envoyé sous escorte par M le général d'infantérie Roth et qu'il se trouve aux arrêts à la prison de la garnison, il est ordonné que des mesures soient prises (des mesures avec les soins requis) et

qu'il soit donné cours à ce que M le commandant en chef décidera. Ceci étant porté à la connaissance des honorés services du Spathaire, le Divan ordonne de procéder par conséquent comme il convient.

Et parce que le dénommé est envoyé maintenant sous escorte par M le général d'infantérie Roth et qu'il se trouve aux arrêts de la prison de la garnison, où sur la demande d'un messager spécial du Divan réclamant de nouveau une garantie, il lui a répondu qu'il a un garant sûr, que les honorés services du Spathaire prenant connaissance de l'esprit de la proposition devront prétendre dudit Buiukliu mis aux arrêts de fournir la garantie par un garant sûr qu'il se comportera selon le bon ordre et qu'il soit porté ensuite à la connaissance du Divan les mesures prises, pour que le Divan puisse demander par un rapport à M... la levée d'écrou. 1830 juillet 20.

Archives de l'Etat de Bucarest, Documents administratifs anciens, Doss. 269/1830 f. 4. Document roumain.

Annexe 3

Iassy, 15 mai 1830. Le général Kisseleff porte à la connaissance du Divan de Valachie que Georges Buiukliu, le commandant des volontaires, a été arrêté par le général Roth et envoyé sous escorte à Bucarest. Le Divan est requis de le donner sur garantie.

Mai 15 1830
reçue le 18 mai.

De la part du président à pleins pouvoir des Divans au Divan Exécutif de Valachie, le 15 mai de l'an 1830 n^0 3367, Iassy.

Celui qui remplit les fonctions de chef de l'état major général étant mis au courant à propos du chef des volontaires Georges Buiukliu, qui avait réuni un certain nombre d'hommes armés et produit des troubles dans les villages turcs de Rumélie, de ce que M le commandant en chef avait ordonné la saisie de celui-ci et son envoi à Bucarest, avec ceci que des mesures soient prises là pour écarter à l'avenir les dégats entrainés par des actes de cette sorte qu'il comettrait encore, et qu'on libère Buiuklău en personne sous la garantie qu'il se comportera comme il convient.

En recevant maintenant la notification de M le général d'infantérie Roth que le dénommé Buiuklu a été saisi et qu'il est envoyé sous escorte à Bucarest, je soumets au Divan qu'il procède à son égard selon la parole de la volonté ci-dessus formulée de M le commandant en chef.

(ss) Sapounov

Archives de l'Etat de Bucarest, Documents administratifs anciens, Doss. 269/1830 f. 2. Document russe, traduction roumaine.

Annexe 4

Bucarest 18 octobre 1830. Les services du Spathaire rapportent au Divan, sur sa demande, l'essai de donner Georges Buiuklu sur garantie et sa libération par le général Kisseleff, le 4 août 1830.

No 5304 Reçu oct. 19.

À l'honoré Divan Exécutif de Valachie.

En prenant connaissance comme il convient de la décision donnée par l'honoré Divan pour qu'on porte à sa connaissance de ce qui a suivi en ce qui concerne l'échange sur garantie de l'ancien chef des volontaires Georges Biuklău, les services du Spathaire ne se font pas défaut d'avoir l'honneur de montrer à l'honoré Divan que, dès la réception de sa première décision, en lui donnant cours comme il convient, ils ont demandé sur le champ au dénommé Biuklău de fournir la garantie réclamée. Et lui, amenant à quatre cinq reprises des hommes non sûrs, ils n'ont pas été admis, en lui laissant entendre quelle sorte d'homme doit être le garant réclamé, quand il a promis de le présenter à un certain moment qui lui a été précisé, on lui a accordé un répit. Puis, le moment étant venu, le Spathaire envoya un fonctionnaire à la prison de la garnison, où il se trouvait arrêté, afin d'obtenir sa dernière réponse, mais il ne l'a plus trouvé. Et en le demandant au sieur commandant, la réponse donnée a été qu'il avait été libéré sur garantie. Par conséquent, constatant l'envoyé du Spathaire qu'on avait procédé selon la règle, il n'a plus dépêché l'homme d'autant plus qu'il était libéré de la prison de la garnisonne, mais seulement en posant la question aussi au sieur commandant en second par notification, il a pris sa réponse par écrit sous le n° 842, que sur l'ordre reçu de la part de son Excellence le président à pleins pluvoirs des Divans, il avait été libéré déjà depuis le 4 août passé, sur la garantie de l'habitant Costadin l'argentier, garantie qu'il avait apportée aussi au Spathaire, mais qui n'avait point été acceptée, étant jugée insuffisamment sûre, ainsi qu'il a été montré plus haut. Et si à présent la volonté de l'honoré Divan est de lui donner une autre suite, les services du Spathaire recevront un ordre en ce sens.

1830 oct. 18.

Pour monsieur le grand-spathaire
(ss) commandant adjoint Constantin Filippescu.

(Résolution) : Ordre de la garder au dossier afin de pouvoir en prendre connaissance et s'il advient qu'une demande soit faite.

Archives de l'Etat de Bucarest, Documents administratifs anciens, Doss. 269/1830 f. 6. Document roumain.

Annexe 5

Călărași, 27 mai 1830. Extrait du registre pour la traversée des refugiés bulgares par la quarantaine Silistra—Călărași.

Le capitaine Georges Buiukliu, commandant des volontaires, avec sa famille et ceux montrés ci-dessus, qui sont venus de la ville de Sliven.

Nos des familles	Combien d'âmes compte la famille				Somme totale	N° billet
	Agés		Jeunes			
Bulgares	hommes	femmes	hommes	femmes		
Capitaine Georges Buiuchiu	5	1	1	—	7	6357 volontaires
Nenko le volontaire	1	1	1	—	3	
Stana la veuve	un billet	1	1	—	2	
Démètre	1	1	4	1	7	
Athanase	3	1	1	—	5	
Marie la veuve	3	1	—	—	4	
	13	6	8	1	28	

c'est-à-dire six familles avec vingt-huit âmes Bulgares ont été accueillis par moi pour les conduire à Bucarest comme le billet qu'il détient le montre

(ss) Dinu tchaouch d'Ilfov

1830 mai 27.

Archives de l'Etat de Bucarest, la trésorerie, Doss. 162 1830 f. 747. Document roumain.

A REPORT ON THE COMMERCE OF MOLDAVIA AND WALLACHIA IN 1840

PATRICIA HERLIHY
(Harvard)

The acquisition by Russia of territorial and trading privileges in the Black Sea in 1774 opened a new period in the commercial history of the region. All the lands bordering the Black Sea, the western shores in particular, came to participate in the growing exchange, especially with Western Europe. The Treaty of Adrianople (1829), which freed the Danubian Principalities from the restrictive Ottoman domination further gave a powerful stimulus to the trade of the principal ports of Galatz and Brăila.

Among the foreign merchants who came to trade in the Danubian ports, Italians were especially numerous. Their role as merchants in the Mediterranean Sea had been important since the Middle Ages, and they were among the first to seize upon the opportunities offered by the opening of the Black Sea. One such merchant was Pietro Santoni, citizen of Livorno where his family still resided, former merchant of Trieste, and brother of the lawyer Angelo Santoni, who was also first chancellor of the episcopal court and diocese of Livorno. In 1840 Pietro Santoni was a resident of and merchant in Galatz. In January of that year, he prepared a detailed report on the commerce of the Danubian Principalities. He submitted the report to his brother-in-law, the noble Stefano Sciarelli, vice-supervisor of the state treasury at Livorno. Sciarelli in turn forwarded the report to the civil and military governor of Livorno, Neri dei Principi Corsini. The author hoped that the report would convince the governor that the volume and value of trade in Moldavia and Wallachia justified the creation of a Tuscan consulate for Galatz and Brăila. In Pietro Santoni's judgment, Galatz had "become in a short time one of the most important ports of the Black Sea and one which promises extraordinary growth". Santoni offered to serve as consul without salary. Doubtlessly he expected that the title alone would open commercial doors and provide bureaucratic connections which would compensate for the absence of a regular stipend. He would also, of course, receive the usual fees from individuals for whom he had performed services. In a supporting letter, the author's brother Angelo noted that according to the report Tuscan ships were entering the harbors of Principalities, a fact which made it all the more imperative that the Duchy of Tuscany have representation there as did other leading commercial nations.

Pietro presented his report twice (in October and in November of 1840) and twice he requested the appointment. There is no record that his request was granted. The absence

of regular reports from the two Principalities to the Tuscan government suggest that no consulate was established at that time.

While searching in the State Archives of Florence and of Livorno for information concerning trade between Southern Russia and Western Europe, I came across Pietro's report, presenting the results of what he termed a "careful and exact" investigation of the economic life of the two Principalities. This report by an experienced and perceptive foreign merchant should interest historians concerned with the growth of commerce in the Black Sea in the early nineteenth century.

The manuscript containing the report may be found in the Archivio di Stato in Florence, Affari Esteri, Busta 1397, Protocollo 329, No. 70, Gennajo 1842.

INFORMAZIONE SUL COMMERCIO DEL DANUBIO

Commercio di Esportazione Moldavia e Vallacchia

Articoli d'Esportazione da Ibraila

Grano : Tutto quello che produce la Vallacchia è tenero, eccettuato quello che cresce nel distretto di Ibraila. Le migliori qualità son quelle che produce la piccola Vallacchia, e che calano per il Danubio in barche nominate cherlatz. Il grano di buona qualità che cresce ne' distretti montuosi viene condotto a Ibraila in carrette sotto la denominazione di grano del monte ; quello cresciuto nelle pianure in vicinanza di Ibraila, conosciuto sotto il nome di grano di campo è inferiore.
Granone : In puoca quantità viene esportato da Ibraila, non è stimato quanto quello della Moldavia, essendo di grano più grosso, e di colore peggiore.
Orzo : Si esporta in gran quantità principalmente per Costantinopoli ; quando i noli sono bassi, alcuni carichi vanno pure a Trieste. La qualità non è delle migliori.
Fagiuoli : La Vallacchia ne produce una immensa quantità di bianchi, e diversi carichi si destinano annualmente per Costantinopoli, Livorno, e Genova.
Miglio e Lenti : Il loro consumo si circoscrive nel paese, sarebbero articoli di esportazione, qualora il loro corso all'estero presentasse convenienza alla loro coltivazione.
Seme di Lino : La sua esportazione nel 1838 ammontò a un millione, e 500/m oke. Una buona porzione ne produce le vicinanze di Ibraila, la più gran parte però arriva per mezzo del Danubio dalla piccola Vallacchia.
Seme di Canapa e Ravisone : Di ambedue se ne potrebbe esportare in quantità, qualora l'estero ne dimandasse.

Pelli di Bue, e Vacca. Si comprano principalmente per Costantinopoli, e per la Grecia, quelle di buffalo si possono altresì avere, ma in piccola quantità.
Pelli di Pecora, Agnello, Montone, Lepre, e Porco : Vengono per lo più consumati nelle provincie e nelle frontiere austriache.
Sego : Il sego di bue è diviso in due qualità chiamate qui chervice l'una, e sego l'altra. Il chervice è il grasso della midolla, e delle ossa bollite; di questo se ne consuma molto a Costantinopoli; quello che si chiama sego, è come in tutti gli altri paesi il grasso interno. Le vendite si fanno generalmente in partite consistenti di 2/3 chervice ed 1/3 sego. La quantità del sego di Vallacchia è egualmente buona che quello di qualunque altro paese. Più di un millione di oke del prodotto del 1838 ne fu esportato da Ibraila per Costantinopoli, e circa 600/m oke per l'Inghilterra e Francia. Si vuole però che la totale produzione in detto anno destinata per l'esportazione dalle provincie vallacche sorpassi 3 millioni di oke di sego e chervice di bue, e di un millione di oke di quello di montone e capra; ma siccome una gran quantità del primo si spedisce ordinariamente per la via di Giurgevo, e Vienna a Constantinopoli, e del secondo la maggior parte andando per terra in Austria, e così non è probabile che più di un millione di oke cali annualmente in Ibraila per la caricazione. La produzione del 1839 sembra sarà minore dell' anno precedente si vuole per la ragione che quantità di bovi e vacche sono stati ivi trasportati in Ungheria.
Lardo : Si esporta in piccola quantità, però se ne potrebbe ammassare molto durante l'inverno. Questo grasso il di cui prezzo si può calcolare un 15 a 20% minore di quello del sego potrebbe rimpiazzare il sego per l'unzione delle macchine a vapore.
Setole di Porco : Servono per l'uso dell'interno.
Miele : La maggior parte viene spedito a Costantinopoli.
Cera : Viene spedita principalmente in Austria per terra, e le puoche partite che arrivano a Ibraila si comprano, e si spediscono per mare a Trieste.
Formaggio : Di questo se ne produce una forte quantità che si manda a Costantinopoli, la maggior parte è di latte di pecora.
Tabacco : Di questa foglia si potrebbe avere diversi carichi, ora se ne manda molto a Costantinopoli, ma la maggior parte serve al consumo dell' interno.
Lino, Canape : La esportazione è puoca per mancanza di domanda.
Soda : Se ne fa molta, e quasi tutta si spedisce nella Turchia.
Grana Gialla : Si raccoglie soltanto quando si ricevono dei ordini nella vera stagione ed una forte quantità si potrebbe ottenerne; perciò sinora non se ne esportò, che in piccole partite.

Articoli di Esportazione da Galatz

Grano Duro: L'esportazione è ad un dipresso di uguale quantità di quella del tenero; la qualità dipende molto dalla stagione; ed è inferiore a quella di Odessa; però in una stagione molto favorevole si approssima molto a quella di Taganrok. In generale quest' anno il raccolto ha sofferto molto.

Grano Tenero: La Moldavia dà generalmente delle qualità buone; e delle inferiori.

Granone: La migliore qualità è questa di Moldavia, e se ne esporta in gran quantità per Trieste e Venezia. Estima che le caricazioni si fanno nel giugno dell' anno susseguente al suo raccolto, acciò non incorrere nel risico del suo riscaldamento per viaggio.

Orzo: Molto se ne esportava da queste provincie, ma da due anni a questa parte puochissimo ne giunse dall' interno.

Fagiuoli: Sono meno abbondanti che a Ibraila; ma sono più grossi e generalmente più stimati.

Seme di Lino: La Moldavia ne produce minor quantità; ma generalmente è superiore in qualità. Questa semenza arriva via di terra dall'interno in recipienti di tela/sacchi/ co' quali è uso qui di comprarla, abbuonando al venditore la spesa.

Semenza di Canapa: Vedi Ibraila.

Ravisone: Vedi Ibraila.

Pelli di Bue, Vacca: La esportazione è molto insignificante non essendoci in questa provincia dei macelli, che per il consumo interno. Il bestiame si manda in Austria e in Turchia.

Sego: Non si esporta da Galatz essendo sottoposto ad un dazio di 25% per la sortita.

Lardo: Si potrebbe esportarne molto; ma è sottoposto allo stesso dazio del sego.

Miele: E ottenibile e di buona qualità.

Cera di Api: Quella che si esporta da questa piazza va quasi tutta in Turchia, ed il prodotto delle provincie va per terra in Austria.

Formaggio, Tabacco, Canape, e Lino: Come Ibraila.

Vino: Si spedisce soltanto in Odessa; la qualità è chiara ma acida.

Noci: Vanno in Odessa.

Cantaridi: E pure un articolo di esportazione.

Potassa: Quella che si fa in questa provincia riesce buona, ma è senza domanda.

Commercio di Lane della Vallacchia, Moldavia e Turchia sul Danubio

La lana di queste provincie, e dei distretti della Turchia sul Danubio è un articolo di grandissima importanza; quest' anno se ne mandò molta per terra in Austria, e per mare non vennero esportate che 200,000 oke. Eccettuato nella Francia da dove si vuole la lana sudicia, per le altre parti si spedisce lavata.

Tre sono le qualità di lana, che producono queste provincie, cioè zigai, stogo e zurcan.

La zigai: La migliore la produce le vicinanze di Ibraila, più sopra nelle provincie di Vallacchia la qualità è inferiore. La zigai di Turchia è buona; quella di Moldavia è la più ordinaria. La difficoltà nella qualità tra la più ordinaria lana zigai si può calcolare ad un 15%.

Stago: Si ottiene principalmente in Turchia.

Zurgan: È ottenibile in ambedue provincie ed in Turchia.

Nel lavare la lana il calo è di 42 a 46%. La spesa per la lavatura, cardatura e per l'assortimento varia a seconda del costo della mano d'opera e la condizione in cui si trova la lana. Zigai libera, e senza lappole la spesa ammonta a pre. 60 le 100 oke. Zigai piena di lappole la spesa ammonta a pre. 80 le 100 oke. Stago la spesa ammonta a pre. 50 a 60 le 100 oke. Zurcan la spesa ammonta a pre. 40 a 60 le 100 oke, comprese tutte le spese all' eccezione della commissione, senseria, dazio.

La lana che dalla Turchia arriva a Galatz o ad Ibraila per essere lavata è soggetta da 20 a 30 giorni di contumacia per cui va soggetta a delle spese; ma all' opposto quando questi paesi godono patente netta, all'arrivo in Inghilterra, o nel Belgio, ottiene libera pratica.

La tosatura delle pecore comincia appena in giugno in guisa che la lavatura non può aver luogo prima del luglio. I contratti si principiano a fare nel gennajo, e febbrajo verso anticipazione, e dopo l'aprile e maggio non si può comprare lane, se non che ad alto prezzo.

Legname di Costruzione delle Provincie Suddette, e della Turchia sul Danubio

I pini per alberi di bastimenti créscono nella Moldavia superiore, e si trasportano per Serret a Galatz da dove vengono trasportate in zattere a Costantinopoli ad Alessandria.

Le tavole di pino si esportano in gran quantità per Costantinopoli quando i noli sono bassi.

Doghe di quercia si potrebbero ottenere di qualunque grandezza ed in molta quantità, purchè gli ordini fossero dati per tempo.

Legno di noce si può avere in ambe queste provincie, e dalla Turchia.

Qualità di Grano della Moldavia e Vallacchia

Undici anni sono, finchè il Governo Turco manipolava il commercio fissando il prezzo del grano, quello che veniva esportato da Galatz era molto inferiore. L'agricoltore in allora non aveva nulla che lo eccitasse di seminar in gran quantità, perchè non sarebbe stato nel caso di realizzarlo. Il commercio ora essendo da nove anni libero, il raccolto delle provincie aumentò di molto e la qualità è migliore. La Moldavia essendo più popolata della Vallacchia, la coltivazione del grano viene in quella privincia più curata, e in generale la qualità di tutti i prodotti è migliore. Succede però che secondata dalla stagione, il grano della Vallacchia è migliore di quello della Moldavia. La coltivazione è per lo più molto distante dai villaggi, i paesani vanno nel tempo della mietitura nei campi, tagliano il grano in quale viene battuto dai cavalli; la paglia viene abbandonata ne' campi trasportando soltanto il grano ai villaggi. Questi sono per lo più mancanti di granai, per cui il grano viene posto in fori fatti senza arte nella terra, e ne aviene che per lo più attrae della umidità, e cattivo odore.

Le partite di grano, che non hanno avuto luogo di acquistare detti diffetti, vengono spedite in Italia, Francia. Quelle difettose ed inferiori si spediscono in Turchia, ed in Grecia. La civilizzazione in questi paesi progredendo rapidamente, ed incominciando l'agricoltore a conoscere i vantaggi che trae nel portare al mercato il grano sano, e di buona qualità; detti difetti a detrimento dell'articolo vanno di giorno in giorno a diminuire, e vi è da sperare che in breve tempo spariranno del tutto; se la qualità del grano progredirà a migliorare, come quella dell' ultimo raccolto, si potrà metterlo nella categoria dei grani buoni di qualunque altro paese.

Peso delle Buone Qualità del Grano

1 Chilo Grano tenero di Galatz	Oche 260
1 Chilo Grano duro di Galatz	Oche 255
1 Chilo del monte di Ibraila	Oche 405
1 Chilo Semi di lino di Galatz	Oche 240
1 Chilo Semi di lino di Ibraila	Oche 350
1 Chilo Grano del campo di Ibraila	Oche 395

Corso delle Monete a Galatz

Sarebbe difficile, e nello stesso tempo il volere (*sic*) specificare tutte le monete che circolano nella Moldavia per dato del loro valore che varia in ogni distretto. Basti il rimarcare che in tutti i pagamenti che

si fanno nel Governo, esso prende la moneta al corso della Vesteria, vale a dire a ragione di pre. 31 1/2 per un ducato banco/zecchino imperiale. Due anni e mezzo fa circa, quando aumentarono i cambi a Costantinopoli, la tariffa della moneta qui provò un gran rialzo.

La seguente nota accenna il suo corso di quel tempo da quello di oggidì :

	A Tutto il 1836	A Tutto il 1839
Ducato/zecchino imperiale	Piastre 40	Piastre 44
Rublo d'argento	Piastre 13 1/2	Piastre 15
Tallero $ di Spagna	Piastre 18	Piastre 19 3/4
Moneta turca di pre. 20 di vecchio conio	Piastre 18	Piastre 19 3/4
Moneta turca di pre. 20 nuovo conio	Piastre 17	Piastre 17 80/40
Svanzeche	Piastre 2 3/4	Piastre 3 5/40

Il corso di Galatz si può considerare come fissato per ora a pre. 15 per un rublo di argento di Russia, e piastre 44 per un zecchino imperiale; ma questo corso può pure variare.

Corso della Moneta a Ibraila

		Per Vesteria	Per Merci	Per Spese
Ducato/zecchino imperiale.	Piastre	31 1/2	32	44
Rublo di argento		10 1/2	——	15
Tallero di Spagna		14	14 1/2	18
Vecchi Yermelik/Pre. 20 turche		14	14 1/2	18
Nuovi detti/Idem		——	——	17
Svanzeche		2 1/4	2 12/40	3

Cambi

A Galatz il corso di cambi per le piazze notate qui appresso è per lo più regolare. Essendoci però molti venditori di cambiali e soltanto due a tre banchieri, sta nel potere di questi di fissare il cambio ed il tempo per il pagamento delle cambiali che comprano, e perciò qualche volta conviene meglio di mandare la carta a Bukarest, o Costantinopoli e riceverne l'importo in effettivo. I prezzi attuali dei cambi a Galatz sono :

Per Vienna	a 3/m data	Piastre	9/ 6/40 a 9 7/40	per fiorino
„ Trieste	„	„	9 3/40 a 9 4/20	„
„ Marsiglia	„	„	3 22/40 a 3 23/40	per franca

,, Genova	a 3/m data	Piastre	idem	a idem	
,, Livorno	,,	,,	3	a idem	per lira
,, Odessa	,,	,,	412	a 414	per 100 rubli
,, Costantinopoli	,,	,,	100	a 105	per 122 piastre

La piazza di Ibraila è costretta di mandare sue cambiali a Galatz, o a Bukarest.

Monete, Pesi e Misure

Le suddivisioni sono le medesime tanto in Galatz, che in Ibraila :

40 para sono eguali a 1 piastra
400 drammi ,, 1 oka
44 okes ,, 1 cantaro

I pesi di Galatz sono i medesimi che in Ibraila.

20 banniza eguali a 1 kilò
3 kilò di Galatz eguali a 2 kilò di Ibraila
39 1/2 okes eguagliano 1 cansar weigt inglese
78 okes sono eguali a 100 kilogrammi
44 ,, ,, 100 funti di Vienna
12 3/4 ,, 1 pudo di Russia
100 kilò di Galatz eguagliano 150 quarters imperiali
100 ,, ,, ,, 435 hectoliters
100 ,, ,, ,, 265 cariche di Marsilia
100 ,, ,, ,, 525 staia di Venezia
100 ,, ,, ,, 600 sacchi di Livorno
100 ,, ,, ,, 208 cervert di Odessa
160 oke di seme di lino eguagliano 1 quarter imperiale
55 ,, ,, ,, 1 hectolitre
115 ,, ,, ,, 1 cervert

Corso delle Poste a Galatz

Il corriere per Vienna parte il lunedi e giovedi e arriva il mercoledì o sabato, impiegando da 12 a 15 giorni.

Il corriere per Odessa via Reni parte al giovedi e arriva al martedi, e impiega nell' estate 4, e nell' inverno 8 giorni.

In Ibraila : Ogni giorno parte due volte una diligenza per Galatz e viceversa ; con detto mezzo si mandano le lettere e partono passeggieri, impiegando 2 1/2 ore a 3 1/2 secondo lo stato delle strade.

Da Ibraila per Bukarest la posta parte due volte per settimana ed impiega 2 giorni. Da Bukarest per Costantinopoli ogni 15 giorni impiegando circa 6 giorni e per Vienna due volte per settimana.

Vapori : Nell'estate vi è un vapore che va a Costantinopoli due volte al mese e ad Orsova 4 volte.

Spese di Porto a Galatz e Ibraïla

Ogni bastimento senza riguardo alla grandezza va soggetto alle seguenti spese : piastre 30 di Galatz per l'ancoraggio e 5 il giorno per la guardia di sanità per i cinque giorni che sono sottoposti all' osservazione.

Quarantina

I bastimenti generalmente durante la loro permanenza in questi scali preferiscono rimanere in quarantina a preferenza di prender pratica nulla ostandoli la loro posizione per la caricazione di qualunquesiasi mercanzia. Quelli destinati per qualche loro motivo di prender pratica l'ottengono dopo 14 o 28 giorni secondo lo stato di salute della Turchia, ricevendo però un guardiano di sanità a bordo. Se il capitano preferisce lui solo prender pratica, può ottenerla consumando lo stesso periodo di giorni in lazzeretto.

Commercio della Bessarabia

Reni : Da questo porto si spediscono molti carichi di grano, e di granone generalmente per conto di negozianti di Galatz. La distanza tra queste due piazze non è [che] di circa 10 miglia inglesi ; ma siccome i negozianti di Galatz arrivando a Reni anderebbero soggetti ad una quarantina di 28 giorni di contumacia preferiscono di tenere a Reni degli agenti, che eseguiscono le compre, e spediscono i carichi ove loro viene ordinati. *Ismail* : Essendo troppo distante non ha nessun rapporto con questa piazza. Le esportazioni sono le medesime ma di maggiore importanza.

Commercio della Turchia sul Danubio

Essendo proibita l'esportazione dalla Turchia di tutte le qualità di grano, il commercio delle provincie sul Danubio è stato finora molto limitato. Delle lane e cera si spediscono annualmente a Galatz. Quando il nuovo trattato commerciale avrà forza, sarà permessa la esportazione

del grano, e che verranno tolti i monopoli di quei pascià, non vi è dubbio che nel corso di pochi anni questo commercio diverrà di grande importanza.

I Bulgari sono rinomati per la loro industria, ed i loro prodotti sono di buonissima qualità.

Silistria : I suoi contorni producono del grano duro, e del granone di buonissima qualità; quattro anni sono circa quando fu sotto il dominio russo, esportò da un piccolissimo distretto 10/m kilò di grano. I bastimenti che non pescano più di 10 a 12 piedi possono approdare a Silistria.

Issaccia : Esporta una gran quantità di quercie, ed altri legnami da costruzione.

Matchin : Da 70 a 100 bastimenti turchi caricano annualmente grano per canto del Governo turco, la maggior parte vien trasportato per mezzo di barche.

Tulchia : Esporta qualche puoco di legname; i bastimenti che vanno su e giù pel Danubio si fermano in questo porto per fare provvisioni.

Bulgaria : Produce una gran quantità di sego e chervice, che viene spedito principalmente a Costantinopoli; si può aspettarsi ad un considerevole e rapido aumento nella quantità, mentre durante l'ultima invasione dei Russi, quasi tutto il bestiame venne distrutto e la perdita non è ancora del tutto riparata; è molto probabile che il chervice si acquisterà sempre per la consumazione di Costantinopoli, e che parte del sego potrà essere disposto per spedirsi sul Danubio ed in proporzione che la Bulgaria può provvedere Costantinopoli col chervice più rimarrà nelle provincie per esportarsi per altre destinazioni. Seme di lino diverrà pure probabilmente un importante articolo di esportazione.

Servia : Finora pochissimi prodotti della Servia sono stati portati giù pel Danubio. L'anno scorso due cariche di grano tenero di buonissima qualità arrivarono a Ibraila; ma non essendo l'esportazione sempre libera, non vi si può fare un commercio regolare. Il sego di pecora e montone sono ottenibili nella Servia, e si spediscono principalmente per terra negli stati austriaci.

Stati Austriaci : Finora nessun dei prodotti degli stati austriaci si trasportarono giù pel Danubio. Progredendo il commercio, e divenendo le domande più regolari, la facilità di mandare i prodotti giù sul Danubio in barche a Galatz o Ibraila diverrà probabilmente maggiore, e si potrà aspettare di vedere in allora cominciare questo commercio.

Navigazione del Danubio

La sola secca di Sulina è la difficoltà che presenta questa navigazione. Quest' anno vi è stato poca acqua, variando da 10 a 12 piedi inglesi; i bastimenti furono quindi quasi tutti obbligati di alleggerirsi

per sortire dalla secca. Accade delle volte che per il grande numero di bastimenti, le barche mancano per cui soffrono un gran ritardo e delle forti spese. L'opinione generale è che con una piccola spesa si potrebbe mantenere la profondità dell' acqua nella secca, sempre da 13 a 14 piedi inglesi. Si osserva che generalmente vi è meno acqua nella secca quando il fiume è alto.

Il Danubio ghiaccia per lo più verso la metà di dicembre ed il ghiaccio si rompe al principio di marzo. Nel 1837 si ruppe al 27 febbrajo, nel 1838 al 3 marzo e in quest' anno il 2 febbrajo.

Commercio d'Importazione a Galatz e Ibraila

Siccome le manifatture ed altri articoli di valore, che si consumano nelle provincie giungono principalmente da Vienna e Lipsia le importazioni per mare sono per lo più articoli di peso e gran volume, come si osserva nell' annessa note d'importazione. Questo commercio è principalmente attivato da Costantinopoli, ove i bottegai e negozianti passano i loro ordini. Spedizioni di mercanzie dall' estero fatte all'azzardo rare volte convengono; conviene bensì a qualunque casa di aver sempre un piccolo deposito di zucchero raffinato, di filo di cotone, e di altre manifatture ordinarie come dimestichi, tele di cotone greggie, nankin colorite.

Le botti di zuccheri in pani, ed i colli di manifatture acciocchè possino entrare, senza far quarantina, devono arrivare e consequentemente esser spedite dall' estero incatramati, sigillati dal console russo ed accompagnati da un certificato, come si usa per i porti russi in Mar Nero.

Il carbone si ottiene nella Moldavia ed i vapori si provvedono a ragione di 44 karantani per cantaro, per cui non conviene chiamarlo dall' estero.

Nota dei Bastimenti Caricati nei Porti di Galatz e Ibraila nei Anni 1837, 1838, 1839

Nazioni	1837		1838		1839	
	Galatz	*Ibraila*	*Galatz*	*Ibraila*	*Galatz*	*Ibraila*
Inglesi N.	13	2	1	5	7	5
Ionici	33	5	29	11	42	11
Austriaci	60	24	62	28	48	39
Russi	33	20	47	14	58	31
Sardi	67	37	60	60	90	98

Greci	107	165	164	95	173	147
Turchi	103	179	135	223	164	213
Belgi	1	1	2		4	2
Toscani	1	2	1		1	2
Prussiani	1					
Francesi			3	5	7	4
Wallacchi	7	10	5	7	7	12
Samiotti	4	3	8		14	3
Gerosolomitani	1					
Napoletani				2	9	4
Romani				1	4	2
Danesi					1	
	431	448	517	451	635 (*sic*)	573

Nota di Esportazione per Mare da Galatz nel 1837, 1838, 1839

Articoli	Pesi e *Misuré*	1837 *Quantità*	1838 *Quantità*	1839 *Quantità*
Grano	Chilò	65520	114470	98745
Granone	,,	57976	38916	89175
Miglio	,,	40		
Orzo	,,	440		
Segale	,,	3271		
Lenti	,,	17		
Fagiuoli	,,	108	78	330
Susine	Oke	28860	16708	
Tabacco	,,	7993	7900	6913
Lana	,,	42159	29625	69125
Seme di Lino	,,	107446	416000	279920
Tavole	Piedi	100	810	
Sale	Oke	20475	423930	1609507
Fermaggio	,,	26676	5850	
Burro	,,	1560	468	1896
Sego	,,	4056	9750	
Vino	Galloni	101970	51000	208000
Noci	Oke	81627	35997	21440
Miele	,,	4602	4875	
Lino	,,			13983
Doghe	Pezzi		21000	23718
Alberi	Pezzi		675	100
Seme di Canapa	Oke			32000

Nota di Esportazione per Mare da Ibraila nel 1837, 1838, 1839

Articoli	Pesi e Misure	1837 Quantità	1838 Quantità	1839 Quantità
Grano	Chilò	50528	41016	95465
Granone	,,	16208	24800	35448
Orzo	,,	18760	70820	28548
Carne Salata	Oke	12139	21372	
Fagiuoli	Chilò	3822	4956	9960
Sego	Oke	706368	1074723	1652608
Miele	,,	55692	27027	4407
Soda	,,	226980	71760	51592
Doghe	Pezzi	2924	1700	4795
Butirro	Oke	15756	1404	2765
Tabacco	,,	21957		3753
Seme di Lino	,,	67002	109980	61503
Sale	,,	346671	13260	39972
Lana	,,	44557	36660	15721
Pelli di Lapra	Pezzi	6690		
Canapa	Oke	6123	10569	
Miglio	Chilò		1352	1221
Lenti	,,		6	
Grana Gialla	Oke		14820	
Pelli di Montone	Pelli		1016	
Dette di Porco	,,		52	
Dette di Bufalo	,,		30	
Formaggio	Oke	149292	113819	58934

Nota di Importazione a Galatz per il Danubio nel 1837, 1838, 1839

Merci	Colli	1837 Quantità	1838 Quantità	1839 Quantità
Manifatture e Cotone Filato	Balle	917	1038	1300
Zucchero Raffinato	Botti	601	1564	1205
Caffè	Sacchi	805	614	1472
Rum	Botti	52	271	248
Cotone	Balle	192	58	15
Pepe	Sacchi	784	626	510
Vino	Barili	455	430	1567

Olio	Cantara	3729	8760	7819
Olive	,,	549	3522	4200
Incenzo	Barili	45	10	80
Acciajo	Casse	6	30	34
Limoni e Aranci	Casse	5533	3885	11414
Alume	Barili	46	60	205
Anici	,,	100	49	50
Mandorle	Sacchi	16	30	106
Sapone	Casse	730	420	748
Stagno	Barili	3	10	3
Tabacco	Balle	772	650	1567
Riso	Cantara	250	200	349
Gesso	Barili	280		
Carube	Cantara	1910	5640	4470
Fichi	,,	1252	3407	
Uva Passa	,,	4570	6590	11044
Caviale	,,	150	912	160
Pesci Salati	Barili	980	613	27
Ferro	Cantara	8697	19149	7392
Peci	Barili	45		429
Gomma	Cantara	42		
Scope	,,	600	1050	
Noci	,,	155	155	240
Nocciole	,,	240	240	90
Chiodi	,,	3		163
Carta	Casse	2	6	23
Pelliccie	Balle	5	4	5
Pesci Salati	Pezzi	555000	250000	400/migliaja
Panieri	Pezzi	150		
Sugo di Limone	Barili	11	57	5
Caccao	Sacchi	20		
Bande Stagnate	Casse	419	800	754
Cassia	,,	8		
Gomene	Pezzi	41		10
Sedie	Dozzine	88	80	
Carbone	Tonnellate	280	20	
Rosolio	Cassi	7	9	

Nota di Importazione in Ibraila per Danubio nel 1837

Merci	Colli	1837		1839
Zucchero	Casse	135		584

Caffè	Sacchi	627	537
Manifatture	Balli	40	47
Pepe	Sacchi	50	27
Rosolio	Casse	12	
Pesce Salato	Barili	30	55
Tabacco	Cantara	40	292
Incenzo	Barili	15	35
Bande Stagnate	Casse	326	190
Olio	Cantara	1338	6035
Olive	Cantara	124	2481
Ferro	,,	1200	5219
Sapone	Casse	86	163
Rum	Botti	21	61
Caviali	Cantara	60	440
Vino	Barili	1	304
Frutti	Cantara		2630
Limoni	Casse	50	3100
Indaco	Casse		20
Chiodi	,,		23
Ed altri Articoli			

Spese

Per la caricazione delle merci in Galatz e Ibraila:

Commissione 3%
Senseria da 1/2 a 1%
Dogana 1/2%
Città 3/4%
Facchino e trasporto secondo la quantità e distanza

Diritti in Galatz:

Sopra il grano pre. 4 corso di vesteria per chilò
Sopra gli altri cereali e articoli tutti 3 per cento

Diritti in Ibraila

Sopra il grano pre. 3 15/40 corso di vesteria al chilò
Sopra gli altri articoli 3 per cento

Le spese per la caricazione del grano a Galatz compresa la crivellatura varia di 4 a 6 pre. per kilò. In Ibraila è di un terzo minore.

Il calo della crivellatura è di 3 a 5 per cento.

Osservazioni

Essendo in queste provincie il denaro molto raro, le compre si fanno generalmente mediante contratti, che si stipulano ancora prima della raccolta, oppure quando l'articolo comprato è ancora molte miglia lontano.

La quarta parte è talvolta la metà dell'importo della merce comprata, viene dal compratore pagata al momento della stipulazione del contratto; il saldo poi al suo arrivo a Galatz e Ibraila. In ambe queste piazze or sono per lo più alcuni depositi di grano; ma coloro che fanno molto in questo articolo sono costretti di contrattare e comprare nell'interno; i contratti che si fanno nella Vallacchia sono per lo più con negozianti che si limitano al solo commercio coll' interno. Quelli della Moldavia con ognuno che ha delle possessioni. Se nel fare questi contratti si agisce con prudenza vi è sempre da trarre profitto. Se i contratti vengono fatti prima del raccolto e che il grano riesce cattivo, nascono senza dubbio delle dispute.

Il compratore insistendo di volere roba buona ed il venditore di consegnarli la roba secondo il raccolto, succede delle volte che la consegna non si può effettuare al tempo determinato o per mancanza di barche o carrette, ovvero a cagione delle strade cattive; queste però sono circostanze alle quali fa d'uopo sottoporsi. I venditori agiscono con molta buona fede.

Fondi: Il miglior modo per fare avere i fondi è di avere un credito a Vienna e di trarre a 75/g. o 3 mesi data. Facilmente si possono altresì vendere cambiali sopra Trieste, Marsilia, Livorno, Genova, Odessa come pure per Costantinopoli; ma il cambio per quest' ultima piazza varia cosi sensibilmente e l'impiego delle cambiali è cosi incerto e difficile da rendere rara la convenienza di approfittarsi di un credito sopra Costantinopoli. Quello che invece più conviene è la spedizione dell' effettivo che si riceve da detta piazza nell' estero col vapore e nell' inverno colla posta russa sino a Bukarest e da Bukarest sino ad Ibraila colla posta della Vallacchia. Questi viaggi sono molto sicuri. Vi è da osservare che nel vendere le cambiali a Galatz l'importo ne è pagato che quattro o 5 giorni dopo e quindi il numerario è molto raro non prima di 8 a 10 giorni dopo la negoziazione della cambiale. Nel dare una commissione di acquisto bisogna indicare al commissionario il modo del rimborso, onde se ne possa prevalere quando gli occorra, giacchè nessuno accetta commissione colla condizione di trarre dopo la caricazione; e se pure qualche casa ne eseguisse a tal condizione, il committente verrebbe caricato del 18% interesse all' anno, corso a cui non è mai a meno quì la moneta.

Caricazioni : I bastimenti che per lo più vengono in cerca d'impiego in Galatz o Ibraila sono gli austriaci, greci e turchi. Quest' ultimi di rado vanno più lontano di Costantinopoli. Agli austriaci ora è permesso di caricare a Galatz o Ibraila direttamento per la Gran Brettagna locchè fornirà un gran vantaggio al commercio dell' Inghilterra.

Bastimenti inglesi di rado vengono nel Danubio senza alcuna destinazione ma possono venire spesso noleggiati a Costantinopoli per venire qui a caricare e del passare gli ordini per compre è necessario prevenire il caso che qui non si trovino bastimenti disponibili e dare la facoltà di poterli fare venire da Costantinopoli.

Galatz 31 gennajo 1840

Pietro Santoni

À PROPOS DES OULITCHES *

Dans un article récemment paru, A. V. Boldur opine pour l'origine thrace des Oulitches[1]. Ledit article mentionne la présence et la continuité des Thraces dans l'Ouest de l'Ukraine, cependant sa conclusion concernant l'origine des Oulitches ne saurait être acceptée vu les données archéologiques.

1. LES TRIBUS THRACES DE L'UKRAINE OCCIDENTALE

Fondés sur les similitudes de la céramiques et des autres objets de l'âge du bronze trouvés, dans la zone boisée de l'Ukraine occidentale avec ceux de la même espèce mis au jour dans la zone des Carpates, bon nombre de spécialistes roumains et étrangers ont admis la présence des Thraces dans cette région [2]. Les tentatives de trouver à ce matériel archéologique des caractères similaires à ceux appartenant à la culture Lausitz (Lusace) et de les attribuer aux Slaves se sont avérées comme forçant la réalité [3]. Aussi, a-t-on renoncé à l'heure

* Dans l'article paru dans RÉSEE, XI, 1973, 3, p. 554 (note 2), par inadvertance la vallée du Dnieper a été mentionnée au lieu de celle du Dniester comme habitée par les Oulitches et les Doulèbes.

ABRÉVIATIONS : RÉSEE = Revue des études sud-est européennes ; MA = Materiale arheologice privind istoria veche a R.P.R. ; SCIV = Studii și cercetări de istorie veche : КСИИМК = Краткие сообщения Института истории материальной культуры; МИА = Материалы и исследования по археологии СССР; СА = Советская археология.

[1] A. V. Boldur, *The Enigma of the Ulichy-Tivertsy People*, « Balkan Studies ». 9. 1968, 1, p. 55—90. La bibliographie du problème étant très riche, nous n'indiquerons que quelques articles plus récents.

[2] K. Jazdzewski. *Atlas to the Prehistory of the Slavs*. Lodz, 1948—1949. vol. I — cartes, vol. II, p. 39, 42. 46, 76 ; A. C. Florescu *Contribuții la cunoașterea culturii Noua*. « Arheologia Moldovei », II—III, 1964, p. 148—210 ; A. Vulpe, *Zur mittleren Hallstattzeit in Rumänien (Die Basarabi-Kultur)*, « Dacia », N S.. IX, 1965, p. 105—132 ; A. C. Florescu, *Sur les problèmes du bronze tardif carpato-danubien et nord-ouest pontique* « Dacia », N.S., XI, 1967, p 59—94, *Археология Української РСР*, réd. en chef S. M. Bibikov, vol. 1, Kiev, 1971. p. 336 (carte), p. 354—363, 373—404 ; W. Hensel, *Polska starożytna*, Wrocław, 1973, p. 171 ; V. A. Ilinskaia, CA, 1973, 3, p. 3—23.

[3] A. I. Terenoshkin, CA, XXIV, 1955, p. 7—28.

actuelle à l'hypothèse de plusieurs spécialistes allemands, ralliés en ceci par quelques-uns de divers autres pays, que seules les tribus usant de la céramique cordée étaient d'origine indo-européenne. En effet, il est généralement admis à présent que toutes les cultures de l'Europe centrale, entre les Balkans et le sud de la Suède, ont appartenu aux Indo-européens[4]. On peut parler, dans ce cas-là, de la migration des Thraces en Ukraine dès la période Cucuteni-Tripolje ; ils sont été refoulés de l'Ukraine au commencement du bronze, lors du mouvement vers l'est des Indo-iraniens. La continuité manifeste des formes céramiques d'Anatolie devait conduire à reconnaître que les Hittites indo-européens étaient autochtones en Asie Mineure[5] et non immigrés là aux environs des années 2000 av.n.è., en venant d'Europe. Vers cette époque le Proche-Orient a connu toute une série de migrations : vers les années 1700 av.n.è. (Indo-iraniens), vers les années 2000 av.n.è. (Amorites), vers les années 2100 av.n.è. (Hébreux), vers les années 2300 (Amorites et Hurrites)[6]. Mais aucune des migrations respectives n'avait les Balkans pour point de départ. Tout au contraire, des formes caractéristiques microasiatiques seront empruntées[7], transformées avec le temps par les tribus thraces et véhiculées jusqu'en Ukraine, à l'âge du bronze.

Ce ne sont pas les Scythes qui mirent un terme au développement des tribus thraces de l'Ukraine, car les soit-disant cultures scythiques de la zone boisée de ce pays n'ont fait que continuer les traditions locales de l'âge du bronze, comme leur céramique et leur rite funéraire l'attestent, céramique et rite funéraire qui n'ont pas appartenu ni aux Scythes, ni aux Slaves. On constate même, que lesdites cultures rayonnèrent à l'Est du Dnieper justement à cette époque et que leurs territoires se sont couverts de nombreuses citadelles défensives[8]. Hormis les cultures constatées en Moldavie et en Ukraine Souscarpatique, on peut également attribuer aux Thraces les cultures suivantes :

a) Âge du bronze moyen : Komarov (Podolie, Galicie) ;

b) Âge du bronze final : Noua (Galicie), Biélogrudovka (Bug-Dnieper) ;

c) Âge du fer préscythique : Goligrad (Galicie), Vysotzk (Volhynie), Cernyi Les (Bug-Dnieper, Vorskla).

d) Âge du fer scythique : La culture dite scythique des zones boisées, aves les groupes : Podolie occidentale, Podolie orientale, Volhynie, Sula, Vorskla, Donetz septentrional, Kiev.

2. LES TRIBUS SLAVES DE L'UKRAINE OCCIDENTALE

A la fin du III^{e} siècle av.n.è., en Ukraine occidentale apparaissait la culture Zaroubintzy ; apparentée à la culture Przeworsk de la Pologne, toutes les deux s'étaient développées à partir d'une phase finale de la culture Lausitz[9]. Nous aurons en Moldavie la céramique de type Poienești (Loukachevka), qui n'est que la variante locale de la poterie Zaroubintzy. Selon

---

[4] H. Hencken, *Indo-European Languages and Archeology*, « American Anthropologist », 57. 1955. p 3–6. 46–58 ; V. Gordon Childe, *The Dawn of European Civilization*, Londres, 1957, p. 172–174 ; S.J. De Laet, *La préhistoire de l'Europe*, Bruxelles, 1967, p. 96–97.

[5] V. I. Georgiev, *Исследования по сравнительно-историческому языкознанию*, Moscou, 1958. p. 146–173, 272–283 ; *The Dawn of Civilization. The First World Survey of Human Cultures in Early Times*, réd. S. Piggott, Londres, 1961. p. 188 (Seton Lloyd).

[6] Voir mon article publié dans « Mitropolia Olteniei », XXIV, 1972, 5–6, p. 349–373.

[7] *The Dawn of Civilization*, p. 349–352 (T. G. E. Powell).

[8] *Археология Української РСР*, réd. en chef, S. M. Bibikov, vol. II, Kiev, 1971, p 32 (la carte), p. 15–33, 76–121.

[9] J. Kostrzewski, *Zur Frage der Siedlungsstatigkeit in der Urgeschichte Polens*, Wroclaw, 1965, p. 40–102, 119–125.

les auteurs antiques c'est justement à cette époque que se manifeste une nombreuse population de Bastarnes (Peucins), accompagnés des Scires germaniques et des Galates. C'est à juste titre que R. Vulpe a attribué la céramique de type Poienești (Loukachevka) aux Bastarnes[10] ; de son côté M. Babeș a relevé la trace des Scires en Moldavie[11]. Les auteurs antiques considéraient les Bastarnes comme des Celtes ou — plus tard — des Germains ; il s'agit d'une époque où, d'après les mêmes auteurs, le nord de l'Europe — se partageait entre une *Germania* et une *Sarmatia*, alors que le grand groupe des peuples slaves leur était à peu près inconnu. De nos jours, la plupart des spécialistes polonais, tchèques et russes attribuent aux Slaves la culture Lausitz et celles qui en ont dérivé — Przeworsk et Zaroubintzy[12]. Fondés sur les données de la toponymie, la majeure partie des archéologues allemands et autres occidentaux placent la patrie primitive des Slaves dans le bassin du Dnieper moyen.

Cette hypothèse a été partiellement soutenue aussi par P. N. Tretiakov, qui attribua aussi aux Slaves les cultures de l'âge du fer développées dans le bassin du Dnieper : Milograd, Iuhnovo, Dnieper-Dvina (Smolensk) et Oka supérieure. Au II^e^ siècle av. n.è., c'est la culture Zaroubintzy et ses variantes locales qui devaient les remplacer. La seule culture susceptible d'être attribuée aux Vénèdes et aux Louges slaves du bassin de la Vistule, mentionnés par les auteurs antiques, reste la culture Przeworsk. Si l'on tient donc compte des réalités archéologiques, on ne peut pas parler des Slaves de la zone du Dnieper plus tard qu'à partir de l'époque Zaroubintzy[13]. Les cultures antérieures ont été généralement attribuées aux Baltes. Elles présentent des similitudes avec les autres cultures du voisinage — à retenir en ce sens la céramique à striure des Baltes et celle de type Diakovo des Finois. On constate en outre la présence des toponymes baltes dans la zone du Dnieper[14].

Ceci mène donc à la conclusion — avancée encore avec timidité par quelques auteurs — que les Bastarnes (Peucins) très nombreux, n'étaient pas des Germains, mais appartenaient à la grande famille des tribus slaves et qu'ils ont émigré à cause des Celtes de la région silésienne et posnanienne. La culture Jastorf, qu'ils avaient pour voisine dans cette région, appartenait aux tribus germaniques dont les Scires tiraient leurs origines. Rien d'étonnant dans telle alliance, puisque déjà aux VII^e^—VI^e^ siècle av.n.è., les Celtes étaient accompagnés dans leur migration en Espagne par de petites tribus germaniques[15]. De nombreux chercheurs allemands et étrangers attribuent aux tribus germaniques les cultures Przeworsk et Zaroubintzy[16], en négligeant cependant toujours de préciser l'emplacement archéologique des tribus slaves, tout en triplant l'étendue de l'aire occupée selon eux par les Germains.

---

[10] R. Vulpe, *Săpăturile de la Poienești din 1949*, MA, I, 1953, p. 213—506 ; R. Vulpe, *Le problème des Bastarnes à la lumière des découvertes archéologiques en Moldavie*, « Nouvelles Etudes d'Histoire », I, 1955, p. 103—119.

[11] M. Babeș, *Noi date privind arheologia și istoria bastarnilor* (O « fibulă pomeraniană » descoperită în România), SCIV, 20, 1969, 2, p. 195—217 ; M. Babeș, I. Untaru, *Der fruheste latènezeitliche germanische Fund aus der Moldau. Der Kronenhalsring von Davideni*, « Dacia », N.S., XIII, 1969, p. 283—290.

[12] P. N. Tretiakov, *Памятники зарубинецкой культуры*, Moscou—Leningrad, 1959, p. 5—10 ; L. D. Pobol, *Славянские древности Белоруссии* (*ранний этап зарубинецкой культуры*), Minsk, 1971, p. 3—6, 124, 158, 165—175, 179—187.

[13] P. N. Tretiakov, *Восточнославянские племена*, Moscou, 1953, p. 83—97 ; P. N. Tretiakov, *Финно-угры, балты и славяне на Днепре и Волге*, Moscou—Leningrad, 1966, p. 190—230 ; W. Hensel, *Polska przed tysiacem lat*, Wroclaw, 1967, p. 18—41 K. Jazdzewski, *Z problematyki poczatków slowiańszczyzny i Polski*, Lodz, 1968, p. 46—93 ; J. Werner, CA, 1972, 1, p. 102—115.

[14] V. V. Sedov, *Славяне верхнего Поднепровья и Подвинья*, МИА, 163, Moscou, 1970, p. 8—11, 162—192 ; V. V. Sedov, CA, 1972, 4, p. 116—130 et 1973, 3, p. 73—82. L'auteur prétend que les Baltes occidentaux en émigrant ont apporté avec eux la culture Zaroubintzy.

[15] L. Pericot Garcia, *L'Espagne avant la conquête romaine*, Paris, 1952, p. 214.

[16] R. Hachmann, *Les Germains*, Genève, 1971, p. 72, 86—87 ; F. Schlette, *Germanen zwischen Thorsberg und Ravenna*, Leipzig, 1972, p. 12—21.

Plus tard, en Moldavie, les Bastarnes disparaissent dans la masse des Carpes, alors qu'en Ukraine ils assimilent les Thraces, dont la céramique ne laissera que des rares traces dans celle de Zaroubintzy. L'apport thrace devait s'imprimer profondément dans la physionomie des Ukrainiens, chez lesquels on constate fréquemment le type brun, dinarique. On peut affirmer que trois peuples sont nés sur le substratum thrace ; les peuples bulgare, roumain et ukrainien.

Mais, il ne saurait être question d'une continuité des Thraces à l'époque slave. L'arrivée des Romains au Bas-Danube et la conquête de la Dacie au II^e^ siècle de n.è. aura pour conséquence la diffusion en Moldavie et Ukraine des formes céramiques méridionales. Les Goths, venus à la fin du même siècle (II^e^) et leurs nombreuses incursions dans l'Empire d'où ils emmenaient maints captifs déterminèrent la naissance en Moldavie et Ukraine de la culture Tcherniakhov-Sîntana de Mureş. Cette culture est illustrée par une poterie apparentée à la céramique romaine, mais avec beaucoup d'éléments carpico-sarmatiques et Zaroubintzy. Elle n'offre que de très rares éléments de céramique gothique originelle[17]. La vague hunique et la migration des Goths dans l'Empire devaient balayer rapidement cette culture romano-gothique.

La céramique de type Przeworsk et Zaroubintzy a poursuivi son évolution dans les zones septentrionales. Ses formes simplifiées ont abouti à la poterie de type Prague et Kortcheak. Cette céramique apparaît avec certitude en territoire roumain au VI^e^ siècle ; elle adopte un nombre croissant d'éléments romains, pour revêtir au VIII^e^ siècle l'aspect d'une céramique romano-slave, appelée de manière conventionnelle la céramique de type Dridu ou balkano-danubien. C'est improprement que les spécialistes étrangers la désignent sous le nom de céramique slave[18] ; elle était commune aux Roumains et aux Slaves, mais présentant des formes locales qui permettent les différenciations en zones ethniques. On ne saurait prétendre que les Thraces ont pu persister en Ukraine durant le I^er^ millénaire de n.è., alors que les Carpes de Moldavie, bien que vivant plus à l'écart, n'ont pas moins fini par perdre leur caractère thrace, s'étant entièrement romanisés.

3. LA TRIBU DES OULITCHES

La présence des Slaves orientaux dans le bassin du Dniester dès le VI^e^ siècle se trouve confirmée par leur céramique d'aspect plus primitif, ainsi que par la tentative de les coloniser à Tyras[19]. On constate au IX^e^ siècle la présence dans le voisinage de la Moldavie de plusieurs tribus slaves ; en ce qui concerne leur emplacement exact les spécialistes ne se sont pas encore mis entièrement d'accord. Les études historiques et toponymiques

---

[17] *История и археология юго-западных областей СССР начала нашей эры*, red. B. A. Rybakov, E. A. Symonovitch, Moscou, 1967, p. 3—4. Gh Diaconu, *Einige Betrachtungen uber die erste Halfte des 1 Jahrtausends u.Z. im Gebiet ausserhalb der Karpaten.* « Dacia », N.S.. XII. 1968, p. 341—346 ; Gh. Diaconu. *Über die Scheibengedrehte Keramik in der Sîntana de Mureş — Tschernjachowkultur*, « Dacia », N.S., XIV, 1970, p. 243—250 ; I. S. Vinokur, CA, 1972, 4, p. 131—144.

[18] Gh. Ştefan, *Le problème de la continuité sur le territoire de la Dacie*, « Dacia », N.S., XII, 1968, p. 347—354 ; I. I. Liapuşkin, *Славяне восточной Европы накануне образования древнерусского государства (VIII—первая половина IX вв.)*, МИА, 152, Moscou, 1958, p. 5—30, 170—175 ; M Comşa, *Sur l'origine et l'evolution de la civilisation de la population romane, et ensuite proto-roumaine, aux VI^e^—X^e^ siècles sur le territoire de la Roumanie*, « Dacia », N.S., XII, 1968, p. 355—380 ; E. Zaharia, *Données sur l'archéologie des IV^e^ — XI^e^ siècles sur le territoire de la Roumanie. La culture Bratei et la culture Dridu*, « Dacia », N.S., XV, 1971, p. 269—287.

[19] G. B. Fedorov, *Население Прутско-Днестровского междуречья в I тысячелетии н.э.*, МИА, 89, Moscou, 1950, p. 185, 208, 357 (carte) ; A. A. Bolşacov-Ghimpu, *La localisation de la forteresse de Turris*, RÉSEE, VII, 1969, 4, p. 686—690.

polonaises ont montré que la tribu des Croates blancs habitait dans la région du cours supérieur de la Vistule, cependant que les Doulèbes vivaient en Galicie et Volhynie [20]. La tribu des Oulitches, très nombreuse d'après le géographe Bavarois, selon les données de Nestor, partiellement confirmées par Constantin Porphyrogénète, habitait le bassin du Dniester et du Boug et avait pour voisins les Tivertses. Installés sur le Dniester, le Reut et le Byk, les Oulitches avaient leur capitale à Peresetchina. Celle-ci ne pouvait être située à proximité de Kiev, car si tel était le cas elle aurait été conquise dès le IX[e] siècle. Aussi, est-ce plutôt en Moldavie qu'elle devait se trouver, où il y a encore un village du même nom, à la citadelle de Loukachevka, qui n'est éloignée qu'environ 5 km [21]. Fort probablement, les Oulitches sont originaires de la zone du Dnieper moyen, où plusieurs cours d'eau portent le nom de Reut [22]. Quant aux Tivertses, leur emplacement devait se trouver sur le Bug, là où il y a actuellement un village appelé Tivrov. C'est, du reste, ce qui résulte aussi de l'ordre dans lequel ces tribus ont été soumises. Si en 885 les Tivertses à côté des Oulitches combattaient le pouvoir kievien, en 907 ils sont mentionnés comme alliés tributaires, alors que les Oulitches ne furent défaits qu'en 914 (et selon d'autres auteurs en 940), après une guerre de trois ans. Ils ne figurent pas en 944 parmi les peuples alliés comme les Tivertses. Ils n'inspiraient guère de confiance, ce qui expliquerait pourquoi, Sviatoslav, après sa défaite en 971 n'osa pas se retirer à travers leur territoire. Bientôt, ils seront assimilés par les Roumains, dont la présence dans cette région est attestée par le matériel archéologique [23]. Enfin, une source byzantine locale fera mention de la présence vers l'an 1000 au nord du Danube d'un voïvodat puissant qui ne pouvait être qu'une formation roumaine [24].

A. A. Bolşacov-Ghimpu

LE PREMIER TRAITÉ ÉCONOMIQUE ENTRE VENISE ET NICÉE

En marge d'une des stipulations du seul traité commerciel entre Venise et Nicée connu, datant d'août 1219, on peut voir la mention « a principio nuper transactae treugee » [1]. Le document semble se rapporter à un traité antérieur, qui avait été signé depuis peu, mais

---

[20] *Poczatki panstwa Polskiego. Ksiega tysiaclecia*, réd. K. Tymieniecki, Poznan, 1962, p. 73 — 109 (St. Zajaczkowski), 233 — 252 (S. M. Kuczynski); H. Lowmiański, *Poczatki Polśki*, vol. II, Varsovie, 1963, p. 86, 106—112, 114—200; W. Hensel, *La naissance de la Pologne*, Wroclaw, 1966, p. 50 (note 11).

[21] G. B. Fedorov, KCNNMK 56, 1954, p. 8 (carte).

[22] V. N. Toporov, O. N. Trubatcev, *Лингвистический анализ гидронимов верхнего Поднепровья*, Moscou, 1962, p. 220.

[23] E. A. Rikman, I. A. Rafalovitchi, I. G. Hynku, *Очерки истории культуры Молдавии (II—XIV вв.)*, Chişinău, 1971, p. 119—178.

[24] A. A. Bolşacov-Ghimpu, *O ştire bizantină din Dobrogea despre un voievodat creştin de la nordul Dunării, la sfîrşitul secolului al X-lea*, « Glasul Bisericii », XXXI, 1972, 1—2, p. 104—116.

[1] Fr. Tafel et M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatengeschichte der Republik Venedig*, t. II = Fontes rerum austriacorum, t. XIII, Vienne, 1856, p. 205—207.

cette remarque a échappé à l'attention de tous les historiens, à l'exception de W. Heyd, qui la signale sans pourtant insister sur sa signification [2]. Une analyse de l'évolution des rapports de l'Empire grec et de Venise, tout de suite après 1204, et de leurs intérêts économiques pourrait faire jour dans cette question.

Plusieurs formations politiques grecques et latines apparurent sur les ruines de l'empire écroulé sous les coups des croisés et elles se sont disputées l'héritage byzantin. Parmi ces formations politiques, l'Empire latin de Constantinople et l'Empire grec de Nicée ont joué un rôle de premier ordre. Les sources contemporaines insistent surtout sur l'évolution des hostilités entre les deux Etats, phénomènes décisifs d'ailleurs pour le destin des territoires de l'ancien empire. La fondation latine, « création de la chevalerie occidentale des croisés, de la politique égoiste de Venise et de l'idée hiérarchique de la papauté » [3], a été soutenue dans cette compétition par les deux facteurs profondément intéressés à la maintenir et à la consolider. Mais si les pontifes se sont limités aux appels — le plus souvent sans effets — au monde occidental de soutenir l'Empire de Constantinople dans les moments difficiles, la cité de Saint-Marc a représenté le principal support de la formation politique des croisés, tout le long de six décénies d'existence.

Ce rôle se précisa dès l'époque du règne des deux premiers empereurs latins, quand leur Etat se manifestait comme un facteur politique important dans cette région. Et comme l'Empire latin manquait de forces maritimes propres, la flotte vénitienne assurait l'approvisionnement de la métropole du Bosphore, transportant les troupes latines chaque fois que cela était nécessaire en Asie Mineure. Sous le régime de Théodore I^er^ Lascaris, Venise a excercé une domination maritime incontestable sur la mer Egée et dans les Détroits, empêchant de cette façon la reconquête nicéenne des îles de la mer Egée et des ports de Propontide [4]. Enfin, la Commune apparaît comme un facteur actif aussi pendant la dernière partie des opérations militaires entre Théodore Lascaris et Henri de Hainaut durant la période 1211—1212. Et c'est toujours elle qui fut à cette epoque l'artisan du plus grand succès diplomatique de l'Empire latin : la conclusion de l'alliance avec le sultanat d'Ikonion de 1209 [5], par lequel Nicée se trouvait serrée comme dans de veritables tenailles. La victoire grecque d'Antioche sur Méandre remportée contre le sultan fut suivie par la campagne de 1211—1212 d'Henri I^er^, en Asie Mineure. La marche triomphale de l'empereur latin jusqu'à la frontière turque suivit de près le tracé du littoral de la Propontide et de la mer Egée [6], ce qui laisserait soupçonner une collaboration intime avec la flotte vénitienne.

Même la paix qui a mis un terme aux longues hostilités entre Théodore Lascaris et Henri I^er^ [7], ne put être conclue sans l'accord des deux facteurs dont les intérêts s'entremêlaient à ceux de l'Empire latin : la papauté et Venise. En ce qui concerne le rôle d'Innocent III dans la conclusion de l'accord, nous en avons des preuves pertinentes. Les pourparlers

---

[2] W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, trad. en français par F. Raynaud, Leipzig, 1923 (réimpression), I, p. 304—305

[3] Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, Stuttgart, 1889, I, p. 412.

[4] H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 311—312.

[5] La preuve a été apportée par E. Gerland (*Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel*, I, Homburg v. d. Hohe, 1905, p. 10 ss).

[6] Sur cette question, voir la lettre encyclique d'Henri I^er^, du 13 janvier 1212, de Pergame : Buchon, *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française en Orient*, Paris, 1840, II, p. 211 ss. Cf. J. Longnon, *La campagne de Henri de Hainaut en Asie Mineure en 1211*, « Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales de l'Académie royale de Belgique », 34, 1848, p. 448—449.

[7] On n'est pas encore arrivé à un point de vue commun sur la date de l'événement. Fr. Dolger le place « après le 13 janvier 1212 » (*Regesten*, 1684) pendant que J. Longnon (*op. cit.*, p. 450—452) le situe à la fin de l'an 1214, en soutenant d'arguments son affirmation.

de Constantinople (1213—1214) entre les représentants de Rome et ceux de l'empereur grec [8], concernant l'union des deux églises, ont préparé le terrain pour l'accord politique entre Nicée et l'État latin [9]. Quant à la Commune, mous ne possédons pas de données sur ses démarches en ce sens ; mais il est certain qu'elle s'opposait à la conclusion d'une paix qui pourrait atteindre ses buts économiques et politiques dans cette région. Les clauses de la paix latino-nicéenne constituent une preuve irréfutable quant à ce problème. Henri de Hainaut rennonçait aux territoires intérieures d'Asie Mineure, en maintenant sa domination seulement sur le nord du littoral égéen et sur les rives de la Propontide, jusqu'à la mer Noire [10], ce qui assurait à Venise la possibilité de contrôler les Detroits. Mais cette paix révélait aussi d'autres buts, correspondant aux intérêts de la politique de la Commune. Peu après 1204 la domination vénitienne en Romania traversait une période pleine d'incertitudes, à la suite des luttes avec Gênes et l'Empire de Nicée [11]. L'expulsion des génois de Crête et l'accord conclu avec l'empereur grec marquèrent le commencement d'une période de paix et de consolidation du pouvoir maritime de la cité de Saint-Marc en Orient. D'autre part, la paix constituait, sans aucun doute, la reconnaissance par Théodore Lascaris des réalités politiques imposées par la quatrième croisade et, implicitement, la domination des doges sur 3 8 de toute la Romania.

Après avoir mis un terme aux hostilités avec l'Empire grec, Venise voyait s'ouvrir devant elle les perspectives de conclure un traité économique avec l'empereur de Nicée. Jusqu'à cette époque, la Commune avait obtenu certains privilèges commerciaux de la part des voisins de Nicée : l'Empire latin [12], le sultanat d'Ikonion [13], la Principauté de Morée [14], l'Épire [15], etc. Le marché nicéen représentait une petite mais très importante île, qui n'était pas incorporée au vaste champ de l'activité privilégiée des négociants des lagunes. C'est pourquoi les fils de la cité de Saint-Marc ne voulaient pas se passer d'une occasion qui aurait pu leur offrir des avantages économiques de la part de l'empereur grec aussi.

Mais Théodore Lascaris lui-même était intéressé par un accord commercial avec la forte République de l'Adriatique. À la suite des dix années de luttes contre ses voisins — Latins, Seldjoucides et Grecs de Trébizonde — et du déréglement des rapports commerciaux avec le monde latin, surtout avec les Vénitiens, l'Empire de Nicée traversait de grandes difficultés économiques. Et c'est justement éloigner ces difficultés que constituait l'une des tâches les plus pressantes de l'autorité impériale. D'autre part, les marchandises latines étaient fort recherchées sur le marché grec d'Asie Mineure, car on peut supposer que la guerre avait aggravé le déclin du commerce et des métiers autochtones. En fait, Théodore Lascaris ne faisait que reprendre la politique économique inaugurée par Alexis I[er] Comnène et continuée par les Basileis, jusqu'à 1204. Enfin, le fait de le reconnaître comme empereur, héritier des traditions de la monarchie byzantine, même au prix du renoncement, au moins temporaire, au changement des nouvelles réalités politiques de Romania, ne constituait pas un succès indigne du prestige de Nicée.

---

[8] A. Heisenberg, *Neue Quellen zu Geschichte des lateinischen Kaisertums und Kircheunion, III*, dans « Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », Philos-philol. und hist. Kl., 1923, 3 Abh., p. 19, Cf. R. Janin, *Au lendemain de la conquête de Constantinople. Les tentatives d'union des Eglises (1208—1214)*, « Echos d'Orient », 36, 1933, p. 195—202.

[9] J. Longnon, *op. cit.*, p. 450—451.

[10] G. Akropolites, ed. Heisenberg, p. 27.

[11] F. Thiriet, *La Romanie vénitienne au Moyen Âge*, Paris, 1959, p. 87—89.

[12] Tafel-Thomas, *Urkunden*, I, p. 571—574.

[13] *Ibidem*, II, p. 222—224. Le traité date de mars 1220. Mais il fait mention de deux autres traités similaires, antérieurs (*Ibidem*, p. 222), le premier signé par Kaikosrou I[er], probablement en 1209, quand Venise a médié l'alliance entre le sultan et l'empereur latin, et l'autre, par le successeur de Kaïkosrou, après 1211.

[14] *Ibidem*, p. 96—100.

[15] *Ibidem*, p. 120 ss.

Il est donc à supposer que, soit dans les limites de la paix avec l'Empire latin, de 1214, soit par un accord à part, Théodore Lascaris mit un terme aux hostilités avec Venise et signa même un traité économique avec elle.

Il nous reste à éclaircir les motifs selon lesquels Andrea Dandolo ne fait mention dans sa chronique que du traité d'août 1219. Grâce à son rang, le doge humaniste eut à sa disposition les archives de la Commune, où l'on ne conservait que ce dernier document, le premier étant perdu. A l'appui de cette supposition l'on pourrait invoquer le fait que c'est surtout par l'initiative et, probablement, sous la direction du doge, vu sa formation intellectuelle, qu'on a composé « Libri Pactorum », une collection d'actes gardés dans les archives vénitiennes, réunissant tous les traités conclus entre la République et les pouvoirs étrangers[16], publiés cinq cents ans plus tard par les infatigables éditeurs de notre document. Un autre support en faveur de cette thèse est représenté par le fait que, dans le même contexte, Andrea Dandolo mentionne seulement le traité signé par Venise avec le sultanat d'Ikonion en 1220, qui lui-même parle des deux autres traités antérieurs[17], perdus sûrement vers la moitié du XIV[e] siècle, quand la chronique était déjà écrite.

Quant à préciser le moment où notre document fit son apparition, nous ne croyons pas tomber dans l'erreur en affirmant qu'il a été conclu en 1214, à la période même de la fin des hostilités entre l'Empire grec et le monde latin. Le traité commercial de 1219 n'était, en fait, rien d'autre qu'un renouvellement de celui de 1214. La similitude quant à la durée de valabilité (5 ans)[18] des deux traités vient à l'appui de notre hypothèse. En ce qui concerne le contenu de l'acte en question, il est fort probable qu'il était identique au celui du document similaire de 1219.

Une dernière remarque en marge du premier traité économique entre Venise et Nicée. Essayant de justifier l'acte de la Commune de 1219, Andrea Dandolo écrivait au milieu du XIV[e] siècle : « Jacopus Potestas pro Venetis in Constantinopoli, cum jam Gallorum potentia evanescerat, cum Theodoro Comneno Graecorum Imperatore treguas per quinquennium... firmavit »[19]. Mais il ne faut pas oublier que le doge ignorait non seulement le traité économique antérieur entre Venise et Nicée, mais aussi la conclusion de la paix entre l'Empire latin et l'empereur grec. Ayant pour point de départ la remarque du chroniqueur, F. Thiriet observait avec justesse que la Commune n'abdiquait point de sa mission antérieure, mais tout au contraire, elle suivait une politique très complexe, dont le but essentiel était de maintenir l'Empire latin et surtout la domination sur Constantinople. Mais, cette politique « nettement plus réaliste, véritable politique de „contre-assurance" qui favorise les intérêts commerciaux »[20] ne fut pratiquée, comme l'affirme l'historien français, seulement après la mort d'Henri I[er] (1216), mais elle a constitué le trait principal de la diplomatie vénitienne en Romania, même du vivant de l'empereur latin. Les traités économiques avec l'Épire, la Principauté de Morée, le sultanat d'Ikonion et le premier accord commercial avec Nicée en sont autant de preuves.

Stelian Brezeanu

---

[16] F. Thiriet, *op. cit.*, p. 15.
[17] Tafel-Thomas, Urkunden, II, p. 222.
[18] *Ibidem*, p. 207.
[19] *Cronicon Andreae Danduli*, R.I.S., XII, ed. Muratori, Milan, 1728, p. 341.
[20] F. Thiriet, *op. cit.*, p. 89

LES THÈMES DU IIIe CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN, Bucarest (4—10 septembre 1974)

Conformément aux décisions du IIe Congrès International d'Études du Sud-Est européen (Athènes, mai 1970), le IIIe Congrès International d'Études du Sud-Est européen aura lieu à Bucarest (4—10 septembre 1974).

Les travaux du Congrès porteront sur les thèmes suivants, fixés par le Comité de Association d'Études du Sud-Est Européen:

RAPPORT GÉNÉRAL

La place, le rôle et la contribution de la balkanologie aux sciences humaines.

THÈMES — CADRE

I. HISTOIRE

A. Antiquité

1. La Méditerranée et les Balkans à l'époque pré- et protohistorique.
2. Le processus d'urbanisation de l'espace balkanique jusqu'à la fin de l'Antiquité.

B. Ve — XVIIIe siècles

1. Genèse des peuples balkaniques et formation de leurs États.
2. Relations culturelles du Sud-Est européen avec le monde méditerraneen et pontique.
3. Traits communs du développement économique et social des peuples balkaniques et du Sud-Est européen à l'époque ottomane.
4. Les Balkans dans les rapports entre l'Empire ottoman et les puissances européennes aux XVe—XVIIIe siècles.

C. XIXe — XXe siècles

1. Mouvements sociaux et nationaux dans les pays du Sud-Est européen : traits communs et caractères spécifiques.
2. Caractères et tendences du développement économique, social et institutionnel des États balkaniques et Sud-Est européens.

3. Les États balkaniques et Sud-Est européens dans les relations internationales (fin XVIII^e siècle—XX^e siècle).
4. Le développement de la pensée sociale et politique chez les peuples du Sud-Est européen à l'époque moderne et contemporaine.
5. L'urbanisation dans l'espace Sud-Est européen à l'époque moderne et contemporaine : l'hypothèque du passé et les impératifs de l'avenir.

II. LINGUISTIQUE

1. Les langues balkaniques. Tendances parallèles et problème des structures.
2. Les langues littéraires des peuples balkaniques et Sud-Est européens dans leur évolution en rapport avec les transformations sociales pendant les XIX^e—XX^e siècles.
3. Le Sud-Est européen de et la Méditerranée. Interrelations linguistiques.

III. LITTÉRATURE

1. L'étude comparée des littératures du Sud-Est européen : problèmes et méthodes (XVI^e—XX^e siècles).
2. Formation des courants réalistes dans les littératures balkaniques et Sud-Est européennes.
3. Tendances humanistes dans les littératures du Sud-Est européen au XIX^e et au début du XX^e siècle.
4. Traits et thèmes communs aux littératures populaires balkaniques et méditerranéennes.

IV. FOLKLORE

1. Tradition et innovation dans le folklore des peuples du Sud-Est européen.
2. Traits communs et traits particuliers du folklore des peuples balkaniques et Sud-Est européens — aspects interdisciplinaires.

V. ETHNOGRAPHIE

1. La civilisation rurales Sud-Est européennes à l'époque moderne.
2. La civilisation urbaine et son impact sur les modes de vie des peuples balkaniques et Sud-Est européens.

VI. ARTS

1. Tradition et innovation dans l'évolution des arts chez les peuples du Sud-Est européen.

VII. DROIT ET INSTITUTIONS

1. Le problème de l'originalité du droit national des peuples du Sud-Est européen dans le contexte de la réception du droit romano-byzantin (jusqu'au XIX^e siècle) et du droit occidental (XIX^e et XX^e siècles).
2. Contribution du Sud-Est européen au développement du droit international à l'époque moderne et contemporaine.

Chaque thème fera l'objet de communications dont la durée est limitée à quinze minutes. Les textes destinés à être publiés dans les Actes du Congrès pourront cependant comporter jusqu'à quinze pages dactylographiées.

Les langues officielles du Congrès seront : l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français, l'italien et le russe.

LE SYMPOSIUM « LA CONTRIBUTION DE LA SCIENCE AU DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL DES PAYS DU SUD-EST DE L'EUROPE »

(Bucarest, 15—18 octobre 1973)

Entre le 15 et le 18 octobre de l'année dernière a eu lieu à Bucarest le Symposium « Contribution de la science au développement industriel des pays du Sud-Est de l'Europe », organisé par l'Association des scientifiques de la République Socialiste de Roumanie, en collaboration avec l'Institut d'études sud-est européennes, l'Union balkanique des mathématiciens, le Centre de calcul de l'Université de Bucarest, le Conseil national des ingénieurs et techniciens. Le Symposium s'est proposé pour objet d'analyser sous divers aspects l'influence qu'exerce la science — fondamentale et applicative — sur l'expansion et la modernisation de l'industrie, cette branche principale de la production matérielle, qui par ses effets multiples entraine le développement économico-social tout entier d'un pays. Ces problèmes furent abordés par rapport à la situation spécifique des pays sud-est européens, où le processus d'intense industrialisation constitue la ligne directrice de la politique économique, dans le but d'accélérer le développement et de ratrapper les Etats avancés.

Le Symposium a joui d'une large participation des spécialistes roumains des domaines impliqués, ainsi que des invités étrangers, comme représentants d'organismes scientifiques de Bulgarie, Yougoslavie, Grèce, Turquie, Italie. Les délégués de Turquie et d'Italie, retenus par des obligations imprévues, ont exprimé le regret de ne pouvoir participer personnellement aux travaux. Parmi les invités se sont trouvées des personnes représentatives de la vie scientifique et publique, dont nous rappelons : pr L. Iliev — membre de l'Académie bulgare des sciences, pr K. Grigorov — vice-président de l'Association des scientifiques de Bulgarie, pr V. Brčić, de l'Université de Belgrade, pr J. N. Zaronikos — directeur général de l'Office pour la recherche scientifique et le développement de Grèce, pr P. Argiropoulos — conseiller au Ministère de la culture et des sciences de Grèce, pr P. Bisogno — directeur au Conseil national de recherche d'Italie. De la part de la Roumanie, il faut mentionner tout d'abord les organisateurs et animateurs du Symposium — les professeurs N. Teodorescu, membre de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, et C. Penescu, membre correspondant de l'Académie Roumaine. Ont assisté au Symposion des représentants du Ministère de l'Education et de l'Enseignement, du Conseil national pour la science et la technologie, de l'Académie de Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie.

Les travaux du Symposium ont été organisés sous forme de tables rondes et colloques thématiques, avec présentation de rapports, visites techniques et démonstrations, toujours suivis d'interventions et de discussions. Au total ont été exposés plus de 30 rapports aux profils divers sur les aspects caractéristiques de l'impact de la science sur l'industrie et le développement économico-social. Les problèmes examinés concernent les traits et les directions de la révolution scientifique-technique, l'efficience de la recherche scientifique pour le développement, les voies et les moyens d'insertion des réalisations scientifiques dans la production, l'application des méthodes mathématiques modernes aux analyses économiques, la politique et l'organisation de la science, l'interdépendance enseignement — recherche — production, la coopération scientifique internationale.

La table ronde I, ayant pour thème « L'influence de la science sur le développement industriel », fut consacrée à la présentation et aux discussions des rapports à caractère général et introductif : N. Teodorescu — sur la politique de la science comme facteur du développement économique, J. Zaronikos — la politique de la science en Grèce rapportée au développement industriel, I. Goliat et S. Costea — le rôle des sciences sociales dans le développement économique, ainsi que d'autres exposés portant sur la valeur de la prognose scientifique, les traits

caractéristiques de la recherche scientifique et du progrès technologique dans les pays européens en voie de développement, l'orientation de la politique scientifique dans les branches modernes de l'industrie.

A la table ronde II — « Contributions des sciences techniques au développement industriel » — furent exposés les rapports suivants : C. Penescu — sur l'influence des progrès de la science sur le développement de la technique et de l'industrie, P. Argiropoulos — le développement de l'industrie et la pollution de l'environnement, P. Radkovski — l'industrialisation et la division internationale du travail, suivis d'une série de rapports traitant de la modalité d'introduire les résultats des recherches dans certaines branches de l'industrie.

La table III — « Les sciences sociales et économiques à l'appui du développement industriel » — soumit aux discussions toute une série de rapports à sujets différents : E. Topală — la prognose socio-économique et la stratégie du développement à long terme, S. Vasiliev — le financement et le développement de la science, G. Sterghiou — l'institution des assurances et le développement de l'industrie, G. Clima — les critères scientifiques de l'emplacement de l'industrie sur le territoire, I. Matei — la localisation des industries de croissance, P. Grigorescu — l'emplacement des industries nouvelles.

Le colloque I — « L'intégration enseignement — recherche — production à l'appui du développement » — a groupé les rapports sur ce thème présentés par D. Lăzăroiu, D. Vaida, V. Brčic, auxquels on fit des interventions et discussions. Le colloque II — « L'informatique dans le processus du développement de l'industrie » — les discussions se concentrèrent sur l'utilisation de systèmes informatiques au perfectionnement de la gestion et de la technologie dans différentes branches de l'industrie, sur la base des rapports présentés par C. Penescu, I. Văduva, V. Tărăboi, I. Badea.

On a organisé pour les participants deux visites techniques — la première à l'Hydrocentrale d'Argeş, où furent présentées les installations énergétiques, en donnant des explications sur les principes scientifiques et les procédés technologiques sur lesquels repose la construction de cet important complexe industriel ; la seconde — au Centre de calcul de l'Université de Bucarest, qui a permi de connaître d'une manière concrète les machines électroniques modernes utilisées pour résoudre certains problèmes scientifiques et économiques.

La dernière réunion de ce Symposium fut tenue à l'Institut d'études sud-est européennes — une table ronde élargie ayant pour sujet « La coopération scientifique dans le Sud-Est de l'Europe » Outre les participants au Symposion, ont été présents des chercheurs de l'Institut, la rencontre ayant pour but également de faire connaitre l'activité de l'Institut. Dans l'absence du directeur — le professeur M. Berza, parti à l'étranger pour prendre part à une réunion internationale—les travaux de la séance ont été conduits par le professeur H. Mihăescu, chef de section. A la suite de son allocution introductive, le dr Alexandru Duţu a fait une présentation complète, bien que succinte, de l'Institut — son évolution, le profil actuel des recherches, les projets d'avenir, ainsi qu'une description de la revue de l'Institut, alors que le dr Vl. Georgescu a exposé le programme du prochain Congrès international d'études du Sud-Est Européen (Bucarest, septembre 1971), son organisation, le schéma thématique, les participations escomptées.

L'académicien N. Teodorescu fit ensuite un ample exposé sur les principes de la coopération internationale dans le domaine de la science, en précisant son cadre européen et en citant des exemples de collaboration scientifique entre les pays du Sud-Est européen. Les questions qui furent posées, les suggestions faites et les discussions portées en marge de ces exposés se rapportèrent aux problèmes étudiés dans l'Institut, à l'élargissement de la thématique, à l'extension des relations avec d'autres institutions scientifiques. Ceux qui ont pris la parole ont tous insisté sur l'activité et le rôle de l'Institut dans la promotion de l'étude interdisciplinaire et comparative des problèmes du Sud-Est européen. Relativement au problème de la coopération, les discussions se sont orientées davantage vers la possibilité d'une collaboration

scientifique multilatérale au Sud-Est de l'Europe, à l'échelle régionale en rapport avec la coopération continentale éuropéenne, en soulignant les secteurs prioritaires de recherches, les principes, formes et modalités de coopération, ainsi que les perspectives de longue durée.

La séance étant celle de clôture du Symposion, le président N. Teodorescu a brièvement passé en revue les travaux, en relevant l'apport effectif des auteurs de rapports et des participants aux débats, la portée des problèmes traités, ainsi que la valeur des conclusions qui peuvent être tirées à la clôture des travaux. Tous cela témoigne de l'opportunité et de l'utilité du Symposium.

Au sujet de l'importance de ce Symposium, il convient de reconnaître sans réserves la contribution substantielle qu'il apporte à la mise de la science au service du développement économique et social. Mais ce sont surtout ses conséquences fructueuses pour les études sud-est européennes qui lui confèrent une signification digne d'être relevée. On y a réalisé l'extension de ces études à d'autres domaines que ceux traditionnels, ainsi que l'ouverture de nouvelles voies à l'investigation des problèmes contemporains par la jonction des sciences sociales à celles techniques ; ensuite, des spécialistes d'une autre formation et appartenant à d'autres organismes que ceux à préoccupations statutaires dans ce domaine ont été attirés vers l'étude des problèmes sud-est européens; on y a établi une connexion plus directe entre la recherche théorique et sa finalité applicative; on y a réalisé une collaboration multilatérale sud-est européenne dans un nouveau secteur de la science.

Le Symposium a suscité dans des cercles scientifiques plus larges un vif intérêt pour les problèmes du Sud-Est de l'Europe, dont l'étude approfondie et compréhensive s'impose d'une manière toujours plus évidente et devient de plus en plus attrayante.

G. C. Clima

LA CINQUIÈME CONFÉRENCE DU CERCLE D'ÉTUDE DES LIENS CULTURELS DU CENTRE ET DE L'EST DE L'EUROPE

(Hofgeismar, 24—28 septembre 1973)

Située non loin de Kassel, ville chargée de souvenirs historiques — dont il convient de mentionner au moins l'archive des frères Grimm — Hofgeismar s'étire parmi les douces collines du land de Hesse, à la lisière d'une poétique forêt, la Reinhardswald. C'est là, dans les bâtiments de l'Académie qui embrassent les colonnades d'une ancienne source thermale, de nos jours restée un simple coin pittoresque, que se sont déroulés les travaux de la cinquième Conférence du cercle d'étude des liens culturels du centre et de l'est de l'Europe, dans l'intervalle 1750—1850. Si les symposiums précédents avaient abordé des problèmes d'un caractère plus général — tels les Lumières dans l'est et le sud-est de l'Europe ou la position des paysans durant une période de changements sociaux et économiques — le thème choisi pour le débat de cet automne s'est avéré encore plus susceptible d'éveiller l'intérêt des participants. En effet, les communications qui ont exposé la naissance et le développement des académies, des sociétés scientifiques ou des institutions d'enseignement supérieur dans cette zone du continent ont suscité d'amples discussions. De ce fait, les 48 participants — enseignants, maîtres de recherches et aspirants à un doctorat — ont été à même de comparer ainsi non seulement les formes revêtues par les efforts d'institutionnalisation de la vie scientifique dans les sociétés

européennes, mais aussi la manière dont les progrès de l'esprit scientifique ont pu imprimer de nouvelles directions aux traditions culturelles, facilitant la communication et les échanges des valeurs culturelles.

La conférence s'est ouverte avec l'exposé du professeur Ludwig Hammermayer de l'Université de Munich, qui a cerné les tendances et les directions du mouvement intellectuel qui devait conduire à la fondation des académies et des sociétés scientifiques du continent européen. Cet exposé a été suivi par une analyse du processus de formation du « philosophe » et du « patriote » dans les sociétés de l'occident, du centre et du Sud-Est de l'Europe, présentée par l'auteur de ces lignes. Puis. à tour de rôle, ont été présentées les circonstances de la fondation des sociétés scientifiques danoises (prof. Swend Ellehoj) et polonaises, ces dernières rapportées aux réformes universitaires de Pologne (par les professeurs Gerard Kozielek, Jacek Staszewski et Michal Cieśla). La question du mouvement scientifique en Russie et son écho dans les milieux savants allemands a été traitée par le professeur Erik Amburger, dr. Gerd Robel et Jurgen Kammerer, aspirant au doctorat. Des données hautement intéressantes sur les écoles et les sociétés scientifiques de Tchécoslovaquie ont été fournies par les professeurs M. Teich, J. Vlachović et Edouard Wondrak, alors que le docteur Karl Sublik a étudié le développement des connaissances médicales et de l'hygiène en Europe orientale, grâce aux disciples de van Swieten. La fondation des sociétés culturelles et littéraires à Peste a fait l'objet de l'exposé du professeur Laszlo Sziklai. Trois communications ont été dédiées aux réformes scolaires dans les Principautés Roumaines et en Transylvanie (Florin Constantiniu), aux sociétés qui ont précédé la fondation de l'Académie Roumaine (Dan Berindei) et aux sociétés de lecture de Sibiu (Heinz Stănescu). Le professeur dr Zoran Konstantinović nous a entretenus de l'évolution de la science et de la culture dans la Principauté serbe et le professeur Strahinja Kostić a examiné le développement de l'enseignement et des sociétés serbes dans la monarchie danubienne. Quelques éléments nouveaux, continuant en partie ceux déjà mis en lumière par Victor Papacostea, ont été présentés par Max Demeter Peyfuss, qui a traité de la formation de l'Académie de Moscopole et de son influence dans le Sud-Est européen. De son côté le professeur Emmanuel Turczynski a examiné les mouvements d'idées à l'époque des Lumières dans l'Est et le Sud-Est de l'Europe. Les travaux se sont achevés avec les réflexions du professeur Elod Halász sur les problèmes posés par la méthodologie de la littérature comparée.

Organisée dans des conditions excellentes par le docteur Heinz Ischreyt, qui a animé les débats avec ses nombreuses interventions, la cinquième conférence de ce cercle d'étude a apporté une remarquable contribution à l'examen du problème passionnant des relations culturelles nouées à travers les sociétés savantes et l'enseignement. Les actes de cette réunion, qui doivent paraître l'année prochaine, fourniront un témoignage éloquent des progrès accomplis dans cette voie[1].

Alexandru Duțu

---

[1] Ce volume s'ajoutera aux deux autres qui réunissent les communications des conférences organisées en 1971 et 1972 : *Die Aufklarung in Ost- und Sudosteuropa.* Aufsatze, Vortrage, Dokumentationen. Redaktion Heinz Ischreyt. Koln-Wien, Verlag Bohlau, 1972, 239 p. ; *Der Mittel- und Osteuropaische Bauer im Sozio-okonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts.* Redaktion Heinz Ischreyt (sous presse).

H. HAARMANN, *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*. Helmut Buske Verlag, Hamburg, 1972, 174 pp. (Hamburger Philologische Studien, 19)

Une bonne connaissance du lexique albanais d'origine latine pourrait servir non seulement les intérêts de la linguistique, mais ceux de l'histoire et de l'ethnogénèse de ce peuple aussi. Les ancêtres des Albanais n'ont pas vécu isolés, ils ont fait partie d'un complexe géographique déterminé, auquel ils s'étaient intégrés, et les éléments latins de leur langue sont autant de répères pour l'étude de la romanisation, des rapports latino-illyriens, ainsi que pour l'étude des rapports latino-grecs et albano-roumains, sans compter leur importance pour l'investigation de l'ethnogénèse des Albanais. D'autre part, la comparaison des éléments latins de l'albanais avec les éléments latins du roumain ou avec les emprunts du même genre relevés dans les langues sud-slaves et dans les sources byzantines est susceptible de conduire à une meilleure connaissance de la langue latine en usage dans le Sud-Est de l'Europe. Cette étude comparée sert aussi à cerner les aires géographiques à l'intérieur de la romanité, ce qui implique aussi la précision de l'espace géographique où la langue albanaise s'est développée et où a pris forme l'entité de l'ethnie albanaise.

L'examen attentif du lexique d'origine latine de l'albanais montre les nombreux liens de celui-ci avec l'Adriatique et l'Occident roman. Ceci prête à la conclusion que les Albanais sont vraiment autochtones dans les territoires qu'ils habitent actuellement.

Les éléments latins de l'albanais sont assez bien connus de nos jours grâce aux recherches de toute une série d'albanologues érudits, tels : Johann Georg von Hahn (1854), Gustav Meyer (1883—1891), Holger Pedersen (1893—1905), Norbert Jokl (1911—1942), Henrik Barić (1919—1959), Carlo Tagliavini (1937—1941), et Eqrem Çabej (1960—1968). L'auteur du présent ouvrage ne fournit pas de nouveautés inédites, mais sa contribution s'avère très utile grâce au système de notions cohérent suivant un ordre alphabétique qu'il a adopté : d'abord pour les mots latins, ensuite pour les mots albanais. Une introduction théorique et des références bibliographiques requises enrichissent ce bilan établi avec soin et qui facilite la vue d'ensemble du problème, en fournissant un appui aux recherches futures.

Toutefois, certaines étymologies sont erronées ou pour le moins douteuses :

brenna — branë « herse », terme médiéval, adopté sur le tard par l'albanais ;

castrum — kastër « camp » il s'agit plutôt d'un hellénisme médiéval ;

crismare — krezmaj « oindre avec le St Chrême, confirmer » ; coutume médiévale par excellence, par conséquent le mot est d'origine italienne ;

coquus—kok semble être un italianisme ;

curtiare — kursej et *cruța* du roumain sont des éléments autochtones ;

detegere — deftoj « expliquer, raconter », douteux d'après E. Çabej, « Bulletin Tirana », XV, 2, 1961, p. 59—60 ;

florinus — *flori* « florin », emprunt médiéval qui ne saurait compter parmi les éléments latins, de même ·

grossus — *grosh* « monnaie »;

furcata — *furate* « branche, rameau », douteux;

Ianuarius — *Ianar* c'est un néologisme;

idolum — *idoll* « idôle », emprunt médiéval;

metaxa — *mendafsh*, *mendash* et *mătase*, celui-ci terme roumain, se sont généralisés à l'époque byzantine;

monachus — *munèg*, *mung* « moine »; ce terme n'est pas d'origine latine, mais un emprunt tardif venu du nord-ouest; comparer avec le rhétoroman *muong*, le provençal *monge* et l'allemand *Monch*;

* *marrucinea* — *merkinje*, comparer avec le roumain *mărăcine*;

numerus — *numer*, « nombre » est un italianisme;

propheta — *profet*, néologisme;

quadiante — *kodhrant* « petite monnaie », élément médiéval;

regulus — *rigë* « roi », en réalité emprunt du néogrec;

stilus — *shtulle*, « poteau » dont l'origine serait plutôt la forme *stulus* = *stylus*, comparer avec *stur* du roumain.

Le nombre des éléments latins de l'albanais étudiés par l'auteur est de 638; si on leur ajoute les toponymes, nous obtenons un chiffre plus élevé. Ces éléments ont été distribués par compartiments, comme suit : 1. le monde anorganique, la matière (14); 2. la flore et la faune (258); 3. le temps et l'espace (25); 4. la quantité, la qualité, le nombre (35); 5. l'essence, la relation, l'acte (24); 6. le temps (26); 7. la visibilité, la lumière, la couleur, le son, la température, le poids, l'odorat, le goût (46); 8. le mouvement (13); 9. la volonté, l'action (33); 10. les sensations (3); 11. les sens, les sentiments, les traits de caractère (30); 12. la pensée (18); 13. les signes, la communication, le langage (14); 14. l'écriture, la science (9); 15. l'art (5); 16. la société, la communauté (10); 17. les outils, la technique (11); 18. l'économie (10); 19. le droit, la morale (11); 20. la religion, l'eschatologie (43). Ces chiffres sont faits pour nous donner une idée de l'intensité et de la variété de l'influence de la culture romaine sur les ancêtres des Albanais. Le mérite de l'auteur réside justement dans le fait d'avoir systématisé ce matériel linguistique. Grâce à sa systématisation, il sera plus facilement comparé aux éléments latins du roumain, du grec byzantin et du néo-grec, ainsi qu'aux éléments latins des langues sud-slaves.

H. Mihăescu

PAUL LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*. Notes et remarques sur l'enseignement et la culture à Byzance des origines au X^{e} siècle. Paris, 1972, 328 p.

Paru juste à l'époque du XIV^{e} Congrès international des études byzantines, cet ouvrage apporte — selon la tradition instaurée par son auteur depuis qu'il dirigeait l'Ecole Française d'Athènes et continuée ensuite à Paris, où il guide de ses conseils éclairés et énergiques le Centre de la recherche historique et culturelle de Byzance, près le Collège de France — une information scientifique rigoureuse, ainsi que l'interprétation historique la mieux fondée d'une époque taxée jusque tout dernièrement encore de « longue nuit médiévale ». En effet, si pour

la deuxième étape de l'humanisme byzantin, celle des Paléologue (mais dont les commencements se font déjà sentir sous le règne des Comnène), les échanges culturels et artistiques permettent de dire — comme le professeur P. Lemerle le rappelle d'ailleurs — que, bien que démembrée par les croisés et étouffée par les musulmans, Byzance parvient néanmoins à vaincre pour la seconde fois ses vainqueurs, les choses ne vont pas de même pour les premiers sept siècles de son existence. C'est que l'étape parcourue par l'Empire byzantin depuis sa fondation par Constantin le Grand et jusqu'au X^e^ siècle ne donnait pas l'impression d'avoir réussi à sauvegarder les traditions culturelles de l'humanité, non seulement en raison de la dureté des conditions historiques du temps, mais aussi à cause de son caractère chrétien, souvent interprété de façon trop étroite. Du fait d'avoir adopté la foi chrétienne, l'homme créateur de culture et de science aurait perdu le goût d'une civilisation ancrée dans le concret de la société et de l'histoire, pour se tourner uniquement vers l'univers transcendantal. En pensant de la sorte on oubliait par trop facilement que par sa survivance à l'Empire d'Occident de presqu'un millénaire, Byzance avait proposé au monde médiéval des valeurs originales, qui ont irradie ensuite dans une large zone du continent. Aussi, malgré le nombre des traités consacrés aux divers aspects de la vie matérielle et spirituelle de Byzance, malgré la quantité des revues et des études qui se sont occupées de la philologie, de l'art, de la musique, de l'organisation militaire, financière et économique de l'Empire, nous sommes encore loin pourtant de pouvoir prétendre à une connaissance exhaustive de la culture et du monde byzantin.

Comme les sources — celles qui se sont conservées, car beaucoup d'entre elles ont disparu — ne sont pas encore publiées, notre auteur écrit dans la préface de son livre : « on voudra bien me croire si je dis que j'ai longtemps hésité à livrer ces pages à l'impression. Explorer un vaste domaine à peine défriché, c'est se condamner à ne frayer que quelques sentiers à travers trop de broussailles ». Toutefois, les amples références dévoilent aussi bien l'information inédite que la base solide que l'auteur a assuré à sa synthèse.

L'ouvrage comporte dix chapitres, dont nous nous proposons de souligner quelques données significatives.

Les chapitres I et II sur « l'interruption de la culture hellénique en Occident » (p. 9—21) et sur « l'hypothèse du relais syro-arabe » (p. 22—42) expliquent pourquoi la renaissance du premier humanisme byzantin n'a pu venir ni de l'Occident, ni de l'Orient. Les écrivains latins, les rares qui la connaissaient, l'ont oubliée dès le VI^e^ siècle, après Boèce et Cassiodore, qui, bien qu'ayant brossé le modèle de la future éducation humaniste comportant les deux cycles des arts libéraux (*trivium* et *quadrivium*) ne citaient pas moins les auteurs qu'indirectement, d'après quelques extraits tardifs. Un Isidore de Séville, un Grégoire le Grand ne connaissaient plus le grec. La tentative des archevêques Théodore et Adrien, unique dans son genre, qui ont créé en 670—720 une école grecque pour les Anglo-Saxons, est demeurée sans suites en raison de la prompte disparition de cette école. C'est seulement au IX^e^ siècle que l'Occident comptera de nouveau quelques clercs connaissant le grec (Hilduin ou Scot Erigène), dont l'apparition s'explique toutefois autrement et qui n'ont exercé d'ailleurs aucune influence sur Byzance.

Très significative par contre s'avère l'apparition concomittente en Orient et en Occident de l'écriture en caractères minuscules. Il s'agit là d'une véritable « révolution culturelle » (p. 16), qui doit être mise en rapport avec les milieux musulmans, dont les européens ont également reçu le secret de la fabrication du papier, qui remplacera les anciens supports de l'écriture, beaucoup trop cher (le parchemin) ou trop fragile (le papyrus).

L'origine complexe et lointaine du premier humanisme byzantin ne saurait s'expliquer ni par quelques influences venues d'Italie méridionale ou de Venise, bien que ces régions, sous l'impulsion macédonienne, aient manifesté vers la fin du premier millénaire une nette tendance à se gréciser. D'autres spécialistes ont pensé à une renaissance culturelle venue de Bagdad, qui aura fourni un modèle et un stimulant aux Byzantins, surtout sous le calife Mamoûn

qui a créé au IX^e siècle une « maison de la Sagesse » (bibliothèque, université, centre de traductions, observateur astronomique, etc.). On a même dit que Photius et Constantin le Philosophe (l'apôtre des Slaves) auraient rapporté de là-bas, avec des livres grecs, des idées nouvelles formées sur le modèle des Anciens, des classiques Grecs. En effet, les Arabes disposaient (grâce aux traductions des lettrés Hunan ibn Ishaq et Ishaq ibn Hunain) des œuvres des poètes et des tragiques, des historiens et des philosophes antiques. Toutefois, on n'a jamais constaté le moindre signe d'un tel mouvement de retour (p. 29).

Ni en ce qui concerne le mouvement iconoclaste, on ne saurait affirmer qu'il a pris source dans le monde musulman, bien que le calife Iazid ait procédé à des mesures dans le même sens. Ses origines doivent plutôt être cherchées dans la situation interne de l'Asie Mineure pendant la période si difficile de la « croisade » d'Héraclius et de ses successeurs. La source interne est donc la seule à demeurer valable et c'est ce que démontrent les chapitres III—V, consacrés par l'auteur à « l'hellénisme profane à Byzance pendant les trois premiers siècles de l'Empire » (p. 43—73), aux « siècles obscurs » (p. 74—108) et aux « fermentations, curiosités, progrès techniques » (p. 109—147) de Byzance.

Jamais, bien que le transfert de la capitale en Orient ait rendu le christianisme vainqueur dans tout l'Empire, jamais les traditions de la παιδεία, l'aspiration à l'instruction, à la clarté, à la connaissance ne se sont effacées dans la conscience des hommes. Notre auteur le souligne bien qu'il ne partage pas entièrement l'optimisme de W. Jaeger (+ 1961) quant au transfert direct de la tradition classique dans le moule de l'ascèse chrétienne (p. 43). Il est vrai que Saint-Basile le Grand et Théodoret de Cyr affirment δεῖ πιστεῦται πρῶτον εἶτα μαθεῖν — c'est le fait de la nouvelle optique du devenir historique, ce qui incite le professeur Lemerle à conclure que l'apologétique est par rapport à la philosophie ce qu'est l'hagiographie pour l'histoire (p. 46). Au lieu des renversements révolutionnaires des structures existantes, le génie chrétien s'en est accomodé, s'assurant ainsi non seulement la victoire temporelle mais celle spirituelle aussi (p. 49).

Les grands auteurs des IV^e—V^e siècles fréquentaient en égale mesure les τὴν ἡμετέραν et τὴν ἔξωθεν παίδευσιν, l'Etat chrétien prêtant son concours à l'école classicisante, l'Eglise acceptant la romanisation classicisante mais chrétienne de l'Empire (p. 56). Le cas de maître Thémiste sous Constantin II ou celui de l'Université organisée sous Théodose II, dans un local fourni par l'Etat, avec des maîtres rémunérés et une bibliothèque impériale (p. 56—68) sont concluants de ce point de vue. Et même si l'école d'Athènes fut fermée sous Justinien (529), n'oublions pas que c'est à cette époque pourtant qu'a vécu le plus grand poète byzantin, Romain Mélode (p. 72).

Est-ce que l'absence des manuscrits explique-t-elle suffisamment les « ténèbres » qui suivirent? Aucun manuscrit n'a été signalé depuis l'an 512 (la Géographie de Dioscoride) jusqu'à l'an 800 (p. 75), mais comment expliquer alors l'activité des grands auteurs Georges de Pisidie, Maxime le Confesseur, Jean Damascène, les confesseurs Théophane et Nicéphore, Théodore Studite et Léon le Mathématicien? Si le concours officiel cesse, l'on voit paraître, par contre, les écoles privées ; elles fleurissent parfois en province, telle celle de Chirovoskos ou celles de l'Arménien Ananias de Shirak (VII^e siècle), de Tichique de Trébizonde, etc. Qui plus est, les études de droit ont continué à bénéficier de l'aide de l'Etat, comme le οἰκουμενικὸν διδασκαλεῖον de Beyrouth.

En ce qui concerne les iconoclastes, il convient de ne point les juger uniquement sous le jour sous lequel les présentent les iconodules, même quand il s'agit de Léon III Isaure qui, d'après eux, aura donné l'ordre de brûler une bibliothèque de 120.000 volumes et de tuer 12 lettrés (!), même quand ils parlent dans leurs chroniques de Léon l'Arménien et d'autres adeptes de l'iconoclasme. En effet, les vues sont souvent dénaturées quand on déplore l'ἀπαιδευσία et l'ἀμαθία — notions interprétées à travers l'optique religieuse. Au fond, c'est

maintenant, dans le climat iconoclaste que « fermentent » les nouvelles idées humanistes, avant d'irradier de par le monde grâce aux codes écrits cette fois en minuscules, véhiculés par des autodidactes, des personnes n'appartenant pas à la vie publique, ainsi que par les anciens disciples des écoles monacales studites — du moins jusque vers le milieu du IX^e siècle, moment où le césar Bardas fondera de nouveau l'Université de l'Etat, Magnaura. Théoctiste, la mère de Saint-Théodore Studite était illettrée, mais elle apprit à lire sur un Psaltérion qu'elle devait ensuite apprendre par cœur. Son frère Platon s'occupait de la copie des manuscrits, en organisant un véritable « scriptorium » (p. 122). Théodore Studite lui-même familier du πᾶν εἶδος ἐπιστήμης veillait à ce que parmi les canons préscrits aux moines pris en faute la copie calligraphique et orthographique des manuscrits ait une première place.

Les patriarches Tarasios et Nicéphore ont rempli justement ces sortes de fonctions de « gramatikos » dans τῆς ἐγκυκλίου παιδείας, art qui englobait la grammaire, l'astronomie, la musique et aussi la philosophie de type aristotélicien. Peut-être que le surnom du patriarche Jean Gramatikos a une origine similaire, car il a enseigné durant un certain temps dans le quartier Sphorakion de la capitale. Sa passion pour la science lui a même valu une accusation de « sorcellerie ». Mais celui qui les dépassa tous sous ce rapport fut Léon le Mathématicien, métropolite de Thessalonique, que personne n'a pu égaler — comme l'affirme P. Lemerle. Quand Léon est arrivé à Constantinople, il n'y trouva ni maître, ni livres, pour laisser lors de sa disparition une Université financée par l'Etat et quantité de livres (p. 148—175 et notamment 176). Fouillant les couvents à la recherche des livres, après trois ans passés comme chef de l'Eglise thessalonicienne (p. 40—43), il est invité par le calife Mamoûn à se rendre auprès de lui, pour enseigner la géométrie, l'astronomie et autres sciences. Sur ce, pour ne pas le perdre, l'empereur Théophile lui offre des rémunérations importantes et lui confie l'organisation de l'Université du palais Magnaura. On lui doit le télégraphe optique, des ouvrages de grammaire, de philologie, de géométrie euclidienne, d'astrologie et de philosophie ; il était donc un véritable puits de science ((γνώσεως βάθος), comme le dit l'épigramme qui lui a été dédiée. Il marque le début de l'effervescence spirituelle classicisante et encyclopédiste liée aux deux siècles qui séparèrent Photius de Constantin Porphyrogénète — effervescence arrivée à son point culminant vers la fin du IX^e siècle, avec le patriarche Photius et le métropolite Aréthas de Césarée traitée dans les chapitres VII, VIII et X, qui s'occupent de Photius ou le classicisme (p. 177—204), Aréthas de Patras (p. 205—241) et de l'encyclopédisme du X^e siècle, p. 267—300). D'ailleurs, le professeur P. Lemerle a traité de « ce retour au christianisme hellénisant » de Photius pendant cinq ans (1960—1965) à son séminaire des Hautes Etudes, sans que cela l'empêche de conclure dans son présent ouvrage que « presque tout est encore à dire sur Photius » (p. 178).

Remontant toujours aux sources mais se réservant de les interpréter (à l'instar de son maître A. Meillet) à sa façon si originale, P. Lemerle date, par exemple, l'ambassade de Photius chez les Arabes de 838 et son premier ouvrage, le Lexique d'après l'affirmation du même Photius dans sa Quaestio 21 d'*Amphiloque* qu'il était à peine sortie de sa première jeunesse à ce moment (p. 285). Très judicieuses aussi ses remarques à propos de l'endroit d'où et du mode où le patriarche s'était procuré les 279 livres (157 chrétiens et 122 profanes), réunis dans sa célèbre Bibliothèque, dans cette inégalable fusion de l'orthodoxisme chrétien avec la littérature antique selon la recette du sérein « classicisme byzantin » (p. 196). Dans le même ordre d'idées, retenons à titre symbolique pour l'époque de Photius, les passages de sa lettre au pape Nicolas I^{er} où il décrit le monde savant qui fréquentait sa maison, impatient de débattre toutes sortes de questions ou de juger toutes sortes de livres. Retenons aussi au même titre le bel exemple d'éthique politique fourni par sa lettre au roi Boris des Bulgares.

L'auteur nous offre ensuite d'innombrables exemples, des plus significatifs, quant à l'exceptionnelle passion pour la culture du métropolite de Césarée, Aréthas (+945), avec des renvois au texte des manuscrits commandés, payés, lus et annotés ou offerts par ce grand

bibliophile. Déjà à l'époque où il n'était encore que diâcre, il procurait en 895 les ouvrages de Platon (on connaît 4 tels manuscrits dont quelques uns portant sa signature). Le professeur Lemerle relève la liste alphabétique des philosophes, poètes et historiens classiques (dont un Euclide un Marc-Aurèle, etc.).

Enfin, le dernier chapitre de son ouvrage, consacré à l'étude de l'encyclopédisme à Byzance à l'époque impériale et notamment du temps de Constantin VII Porphyrogénète, a fait l'objet d'une étude déjà parue dans les « Cahiers d'histoire mondiale » en 1966. Il s'agit d'une conclusion et d'un bilan (p. 304), ainsi qu'il l'écrit lui-même (p. 301), portant sur tout ce que l'Empire byzantin a pu signifier à une époque glorieuse (bien que la tragédie de Mantzikiert n'était pas loin !) dans le domaine de la vie politique et militaire, économique et juridique. La littérature religieuse (les Ménologes de Saint-Métaphraste), l'art médical, la lexicographie (Souda, etc.) sont également autant de domaines en plein épanouissement, malgré le maniérisme et une tendance à l'uniformité qui ont diminué sensiblement la vigueur et la fraicheur de l'expression. Couronnant l'accomplissement du grand plan de récupération du passé, l'encyclopédisme a fixé la place ou, à mieux dire, la fonction de ce passé dans la culture de Byzance : la correspondance entre l'hellénisme chrétien et l'hellénisme païen.

En parlant de Byzance et des origines de notre civilisation, P. Lemerle affirmait récemment que si les valeurs humaines créées par l'Antiquité pour la première fois ont été en danger de mort à un certain moment, c'est le mérite de la culture byzantine d'avoir transmis et sauvé de la disparition ces valeurs de ce que nous appelons de nos jours la civilisation et la culture humaine.

Cette interprétation, claire et stimulante, d'une étape majeure de la culture byzantine est nourrie en abondance — et c'est un plaisir de le répéter — de références critiques étoffées. Elle ouvre non pas « un sentier à travers les broussailles », mais une voie solidement bâtie vers le cœur d'un civilisation qui injecta la vie dans la culture du Sud-Est européen et de la Renaissance.

Th. Bodogae

MATHIAS BERNATH, *Habsburg und die Anfange der rumanischen Nationsbildung*, Leiden, E. J. Brill, 1972, XV+249 S. (Studien zur Geschichte Osteuropas, XV).

Obwohl die Zahl der Arbeiten uber Nation und Nationsbildung in jungster Zeit ins Unübersehbare gewachsen ist, wurde Sudosteuropa als Beispielfall fur die Entstehung der Nationen von der Fachliteratur kaum berucksichtigt. Gelegentlich werden Fragen der sudosteuropaischen Nationsbildung kurz angeschnitten, werden daruber vergleichende Betrachtungen am Rande gemacht oder wenig sagende Verallgemeinerungen geaußert.

Davon ausgehend sowie von der Tatsache, daß die Bildung der rumanischen Nation innerhalb Sudosteuropas bis zur Zeit außerhalb der internationalen Forschung geblieben ist, richtet Mathias Bernath sein Augenmerk auf die Rolle Wiens in der Herausbildung des rumänischen Nationalgefuhls in Siebenburgen. Es ist somit eine Arbeit, die als wichtiger und begrußenswerter Schritt zur Schließung der Lucke in der internationalen Nationsforschung — namlich der Vernachlassigung Sudosteuropas — gewertet werden muß. Unter noch enger gesteckten Blickfeld erscheint uns diese Arbeit als ein wesentlicher Beitrag zu der noch zu schreibenden Geschichte des rumanischen Nationalgefuhls und, in erweitertem Sinne zu der-

jenigen des rumänischen Burgertums, Themen, die befremdeterweise auch von der einheimischen Forschung gemieden werden[1].

Die Arbeit Mathias Bernaths ist somit keine erschopfende Untersuchung der gesamtrumanischen Nationsbildung wie sie auch weder eine Geschichte der Rumanen Siebenburgens vom Ende des 17. bis Ende des 18. Jahrhunderts sein will. Der Verfasser halt sich streng in den Grenzen der Titelangaben. Er verfolgt die Integrationspolitik des Wiener Hofes in Siebenburgen mit besonderer Berücksichtigung deren Rolle in der Herausbildung der nationalen Identitat des siebenburgischen Rumanentums. Dieses dialektische Verhaltnis gestaltet sich in der Sicht des Verfassers als ein Toynbee'sches Zusammenspiel von ,,challenge'' und ,,response''. Die Wiener absolutistische Politik wirkt ,,herausfordernd'' auf das Rumanentum, das in den Wirkungskreis der habsburgischen Staatstatigkeit ruckt und das in ,,Antwort'' darauf zu eigenem, nationalen Bewußtsein findet. Mathias Bernath warnt von vornherein vor der Gefahr einer Vereinfachung dieses Zusammenspiels : ,,Es hieße das komplexe Phanomen allzusehr vereinfachen, wollte man beim Zustandekommen moderner Nationalitat in Sudosteuropa etwa den habsburgischen Staatsmannern eine Demiurgenrolle zusprechen'' (S. XI). Die Urheber der Wiener Politik beabsichtigten keineswegs ein nationales Erwecken ihrer unterstellten ethnischen Gruppen, so wie man auch die Umwandlung dieser Gruppen in moderne Nationen nicht ausschließlich und in erster Linie in den Wiener Integrationsmaßnahmen suchen darf : ,,Als heuristischer Ansatz sei hier festgestellt, daß die auf gesamtstaatliche Integration gerichtete Politik des Wiener Hofes ein auslosendes Moment der Nationsbildung in Sudosteuropa gewesen ist, und daß bei dem Wechselspiel zwischen dem imperialen und dem autochthonen Faktor in der Fruhzeit der modernen Nationalitat der erstere uberwog'' (S. XII). Die reizenden Gegensatze liegen eben zwischen imperialer absolutistischer staatsmannischer Absicht und keineswegs gewollter nationserweckender Wirkung einerseits und andererseits zwischen Beobachtung des Wiener Staatswillens seitens der in seinem Wirkungskreis stehenden Bevolkerungsgruppen und einer sich anbahnenden nationalen Entwicklung, die sie zwangslaufig daraus hinausfuhren mußte.

Der Verfasser gliedert sein Werk folgendermaßen : Einigen *Vorbemerkungen* (S. VII—XV) folgen drei Abschnitte, in denen Mathias Bernath *Staat* (S. 3—46), *Kirche* (S. 49—135) und *Gesellschaft* (S. 139—237) in den Mittelpunkt seiner Untersuchung ruckt; im Anhang bietet er ein grundliches *Quellen- und Literaturverzeichnis* (S. 238—249); ein Personen- und weniger ein Sachregister vermißt man leider.

Der erste Abschnitt gilt eigentlich als ein ziemlich umfangreiches Einfuhrungskapitel, in dem Mathias Bernath die staats- und standegeschichtliche Entwicklung Siebenburgens seit Mohács (1526) bis zur Einverleibung des Fürstentums ins Habsburgerreich Ende des 17. Jahrhunderts uber seine entscheidendsten Wendepunkte verfolgt. Die Rumanen, da von der siebenburgischen Standeverfassung nicht eingeordnet, werden zwangslaufig am Rande erwahnt; trotzdem versteht es der Verfasser meisterhaft ihre Lage realitatsbezogen zu veranschaulichen und dadurch geschickt die beiden nachstfolgenden Hauptabschnitte vorzubereiten. Bezeichnend fur diese uneingestandene Absicht des Verfassers ist der Untertitel des ersten Abschnittes (*Siebenburgen und die Wiener Sudostpolitik*) sowie das vorangesetzte Motto, ein Ausspruch des Jesuitenpaters Antidius Dunod : ,,Nolentes volentes proteget vos Sua Majestas''. Vorerst setzt Mathias Bernath die Merksteine auf dem Wege Siebenburgens zur standischen Eigenstaat-

---

[1] Wohl erschien jüngst eine Arbeit, deren Titel leider mehr verspricht als der Inhalt : Constantin C. Giurescu, *Contribuții la studiul originilor și dezvoltării burgheziei române*, Bukarest 1972, 295 S. Das Werk ist großtenteils aus fruheren Eigenarbeiten mit Selbstgefalligkeit zusammengetragen, kann aber über Stückarbeit nicht hinwegtauschen; das siebenbürgische Rumanentum bleibt unberucksichtigt, der Verfasser setzt die Akzente auf die ersten vier Jahrzehnte des 19. Jahrhunderts anhand eines reichen aber unterschiedlichen Archivmaterials, das aber bloß nacherzahlt und sehr seicht und kurzsichtig interpretiert wird.

lichkeit, um dann den Kampf der Habsburger um Siebenburgen im 16. und im 17. Jahrhundert zu beschreiben. Mit der knappen aber wesentlichen Darstellung des Aufbaus des habsburgischen Siebenbürgens schließt dieser Einfuhrungsabschnitt.

Daran schließt sich die eigentliche Behandlung des Themas ; vorerst im Kapitel *Kirche*, das die Wiener Unionspolitik in ihrer Wirksamkeit auf erste ethnopolitische Regungen untersucht.

Noch bevor Siebenbürgen rechtmaßige Provinz der Habsburger wurde, holten die Wiener Staatsmänner eine genaue und detaillierte Bestandaufnahme der siebenburgischen Zustände ein. All diese Beschreibungen, Denkschriften und Statistiken widerspiegeln mit Getreue die politischen, kirchlichen, kulturellen, sozial-nationalen Verhaltnisse in Siebenburgen, das sich den Wiener Hofstellen als eine konservatives, autonomes Standefurstentum offenbart, dessen integrierende Beherrschung für das absolutistische Reich eine harte Nuß bot. Die Schwieriglciten ergaben sich aus der als Wiener Notwendigkeit empfundenen Überwindung der eigenstandigen Verfassung Siebenbürgens, die das Diplom Leopolds I. (1691) zu berucksichtigen versprochen hatte, die aber von Beginn als Fiktion betrachtet wurde. Den Ausweg fanden die Wiener Staatsmanner uber die Rumanen, deren außerkonstitutionelles Dasein in Siebenbürgen ihnen die beste Chance bot, die Standeverfassung zu unterwuhlen mit Beibehaltung und Beobachtung der leopoldinischen Versprechungen. Die Rumanen erscheinen somit in Wien geradezu zum entscheidendsten instrumentum regni pradestiniert zu sein. Tatsachlich kam die politische Bezugnahme auf staatsrechtlich nicht anerkannte Bevolkerungsteile, deren kirchliche Organisationen und sozialpolitisches und nationales Dasein außerhalb der Verfassung geblieben waren, den habsburgischen Zentralisierungstendenzen sehr gelegen, da diese Bevolkerungsteile in dem Grundgesetz Leopolds I. außeracht gelassen worden waren.

Auf vorangehende ähnliche Versuche zuruckgreifend — die Kirchenunionspolitik gegenuber den Ruthenen wird vom Wiener Kabinett bewußt als Prazedenzfall angefuhrt — dekretiert Leopold I. am 16. Februar 1699 die Union der siebenburgischen Rumanen mit der katholischen Kirche. Mathias Bernath schatzt diese Maßnahme treffend wie folgt eine : „Die epochenbildende Bedeutung dieses Dokuments lag darin, daß es die Existenz des Rumanentums im Rahmen des siebenburgischen Ständestaates uberhaupt erst einmal staats- und kirchenpolitisch zur Kenntnis nahm" (S. 49). Die Einbeziehung der rumanischen Horigenmasse in die romische Kirche kam einer Hereinnahme in den politischen Wirkungsbereich der Wiener Hofstellen gleich. Der Anstoß kam somit aus Wiener Richtung. Der Verfasser untersucht deshalb an erster Stelle die Kirchenunion unter dem Blickwinkel der kaiserlich-absolutistischen Integrationspolitik, als Teilausschnitt aus der imperialen sudosteuropaischen Nationalitatenpolitik. Bruchlos vollzieht er dann den Gesichtspunktwechsel und rückt die Kirchenunion in die rumanische nationalgeschichtliche Entwicklung. Äußerst anschaulich gestaltet sich in der Gesamtschau das Zusammenwirken kirchenpolitischer Tendenzen mit sozialpolitischen Zugestandnissen und kulturpflegerischen Absichten. Da Mathias Bernath den Maßstab in Wien anlegt, fällt die Einwirkung dieses Zusammenwirkens auf die rumänische nationalgeschichtliche Entwicklung etwas einseitig und verblaßt aus ; er erreicht mitunter nicht das eigentliche Verhältnis von Abstand und Konzentration den Quellen und der alteren Literatur gegenuber, sondern laßt sich von diesen in einigen Äußerungen beherrschen, beispielsfall wenn er schreibt : „So begannen sich... (jetzt) bei den Rumanen Siebenbürgens die ersten Regungen eines kulturellen Eigenlebens zu manifestieren" (S. 62) ; „Die aus dem Kreise der 'rezipierten' Religionen ausgeschlossene Orthodoxie verharrte auf dem Stande einer Bauernkirche, deren Priester sich weder in sozialer noch in bildungsmäßiger oder moralischer Hinsicht von der Masse ihrer bäuerlichen Bekenner unterschieden" (S. 68 ; vgl. noch S. 73, 108). So schlimm war ja nun der eigentliche Tatbestand nicht !

Den breitesten Raum widmet Mathias Bernath in diesem Abschnitt dem sehr gewundenen Verlauf der Kirchenunion unter Teofil und Atanasie (die im 6. Kapitel angekündigten

„rumanischen Forderungen" bleiben am Rande behandelt). Er basiert dabei auf die einschlägigen Urkunden und kann, polemisierend allen voran mit Octavian Bârlea [2], so manche umstrittene Fragen befriedigend klaren; Bezugnahmen in diesem Teil auf das Standartwerk von David Prodan [3] vermißt man, obwohl der Historiker aus Cluj die Kirchenunion ebenfalls eingehend untersucht.

Im dritten und letzten Abschnitt richtet Mathias Bernath sein Augenmerk auf die *Gesellschaft*. Wenn die Errichtung der unierten Kirche die erste Etappe der Wiener Rumanenpolitik darstellt, so sieht der Verfasser in derjenigen der rumanischen Militargrenzen deren Hohepunkt, die rechtliche Gleichstellung der Siebenburgerrumanen mit den standischen Nationen unter Josef II. Als Einleitung zu diesem Abschnitt schickt Mathias Bernath einige Vorbemerkungen zur Lage der siebenburgischen Rumanen vor Josef II. voraus. gewissermaßen als Voraussetzungen der sozialen Umwandlungen, die sich im Zuge der rumanischen Nationsbildung im 18. Jahrhunder vollzogen haben. Anschließend untersucht der Verfasser die Militargrenze als Faktor gesellschaftlicher Umbildungen unter den Rumänen, um sodann, anhand unveroffentlichter Archivalien das Rumanenbild und die Rumanenpolitik des Josefinismus zu analysieren. Dieses Kernkapitel der ganzen Arbeit fassen wir mit Mathias Bernath zusammen: „Zum Unterschied von den spatbarocken, noch vielfach konfessionspolitisch gerichteten Regierungsmaximen der ersten Jahrhunderthalfte ging die Rumanenpolitik Jospephs II., seiner Schrittmacher und Gehilfen vollig von den sakularen Bedurfnissen des neuen Staates aus. Der Josephinismus hat die Rumanen des habsburgischen Machtbereichs zum ersten Male in ihrer Gesamtheit zum Gegenstand aufklarerischer, von starken 'staatspadagogischen' Impulsen getragener Regierungstatigkeit gemacht und dadurch ihre gesellschaftliche 'Umbildung' im Sinne der neuen Reformgedanken eingeleitet. Damit waren grundlegende Voraussetzungen fur die Integration des Rumanentums zur neuzeitlichen ethnischen Großgruppe entstanden" (S. 237).

Mathias Bernath legt den Schwerpunkt in seiner Arbeit auf die Rumanenpolitik Wiens. Demgegenuber erscheinen die Fruhphasen der rumanischen Nationsbildung sekundar behandelt. Dieses Verhaltnis, wenn auch vollauf verstandlich aus der Sicht der Titelangabe des Buches und des ortlichen Standpunktes des Verfassers, wirkt sich m.E. nachteilig aus sowohl auf die Gliederung des Werkes als auch auf die Schlußfolgerungen und Ergebnisse, zu denen Mathias Bernath am Ende seiner Untersuchung gelangt. Hatte der Verfasser sein Hauptaugenmerk nicht nur auf Wien gerichtet, sondern auch auf das Rumanentum Siebenburgens — gewissermaßen auf die Dialektik von Aktion und Reaktion — so ware ihm mit Gewißheit die erste Reaktion des nationalerwachten Rumanentums auf die Union unter Inochentie Micu nicht entgangen. Mathias Bernath hingegen erwahnt die Personlichkeit und den Kampf Inochentie Micus um national-soziale, politische und kulturelle Gleichsetzung seiner Volksgenossen mit keinem Wort. Bruchartig verlagert er seine Untersuchung von der Kirchenunion auf die josefinische Nationspolitik. Die rund 5 Jahrzehnte, die dazwischen liegen und in denen die Wiener Politik vor der Aktion der Rumanen zu Konzessionen gezwungen und in eine erste Defensive gedrangt wird, ubergeht der Verfasser unerklarlicherweise, obwohl sie David Prodan [4], selbstverstandlich aus einer anderen Sicht, eingehend behandelt hat. Daraus ergibt sich auch die, fur einen uneingeweihten Leser kaum erfaßbare schlußfolgernde Feststellung des Verfassers: „Die Abschnurung der siebenburgischen Orthodoxie von den Zentren der Ostkirche und die Errichtung der mit Rom vereinigten griechisch-katholischen Kirche weckten bei dem bis dahin unartikulierten rumänischen Element die ersten ethnopolitischen Regungen und erwiesen sich als 'Einfallstor westlichen Geistes'. Privilegierungsmaßnahmen Wiens, zunachst zu-

[2] *Die Union der Rumanen (1697 bis 1701)*, in W. de Vries. *Rom und die Patriarchate des Ostens*, Freiburg. Munchen 1963. S. 132–180 (Orbis academicus. Bd. III/4).
[3] *Supplex Libellus Valachorum*, 2. Auflage. Bukarest 1967, S. 114–136.
[4] *Ebenda*. S 137–199

gunsten des unierten Klerus, leiteten die Okzidentalisierung („Europäisierung") des östlich-byzantinisch geprägten Rumanentums ein. Sie schufen die Voraussetzung fur die Entstehung eines rumanischen Bildungswesens und, in der Folge, einer Intelligenzschicht als Trägerin der 'Nationalisierung' im 19. Jahrhundert" (S. XIV). Die Inochentie-Micu-Periode setzt ein leichtes Fragezeichen auch hinter die Meinung des Verfassers, wonach mit dem Todesjahr Josefs II. (1790) die „vornationale" Phase der rumanischen Nationsbildung, „die durch das Überwiegen des imperialen Faktors gekennzeichnet war" als beendet gelten kann (ebenda). Oder sollte diese Periode bloß eine die Regel und Allgemeintendenz der Wiener Rumänenpolitik des 18. Jahrhunderts bestätigende Ausnahme darstellen? Die Folgen und Auswirkungen dieser „Ausnahme" sind hingegen zu bedeutend um unbeachtet werden zu konnen.

Auf obiges Zitat zurückkehrend halten wir die anregungsträchtige Formulierung Mathias Bernaths der „Europaisierung des ostlich-byzantinisch geprägten Rumanentums" fest. Bereits Nicolae Iorga setzte die Herausbildung des modernen rumanischen Nationalgefuhls in das Einfallstor westlichen Geistes in die rumänischen Furstentümer im Zuge der turkisch-russisch-osterreichischen Kriege um die Jahrhundertwende vom 18. zum 19. Jahrhundert.

Die marxistische Geschichtswissenschaft vertritt den Standpunkt, daß Nations- und Nationalgefuhlsbildung Ergebnisse interner Entwicklungen sind, schließt aber fordernde oder hemmende äußere Einwirkungen nicht aus. Abschließend zum bereits erwahnten Desideratum nach einer Geschichte der rumanischen Nationsbildung kann gesagt werden, daß das Werk Mathias Bernaths, *Habsburg und die Anfänge der rumanischen Nationsbildung*, eine grundlegende und nicht genugend zu schatzende Vorarbeit zu der gewunschten Gesamtdarstellung der rumanischen Nationsgeschichte darstellt.

Adolf Armbruster

Atlasul complex « Porţile de Fier » (L'Atlas complexe des « Portes de Fer », Bucureşti, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1973, 261 p.

La construction du système hydro-énergétique et de navigation des Portes de Fer a donné l'occasion à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie de procéder à d'importantes recherches scientifiques multilatérales dans la zone affectée au barrage et au lac d'accumulation. C'est dans le but d'étudier la population et les agglomérations qui attendaient d'être transférées de cette zone que fut constitué le Groupe de recherches complexes des Portes de Fer (avec pour coordonnateur en chef le professeur Ştefan Milcu de l'Académie Roumaine et adjoint Romulus Vulcănescu, docteur ès lettres). Le principal but de ce groupe de recherches est de saisir et consigner les réalités propres à ladite zone, considérées du point de vue des disciplines fondamentales, des sciences naturelles et sociales. Au fur et à mesure que les 14 équipes de travail ont fini d'accumuler un riche matériel, celles-ci préparent sa valorisation au moyen des monographies thématiques qui seront publiées prochainement. Mais pour obtenir une vue d'ensemble des résultats obtenus on a décidé l'édition d'un Atlas complexe des Portes de Fer, reproduisant dans ses cartogrammes et ses commentaires les données scientifiques essentielles auxquelles ces recherches interdisciplinaires ont abouti.

Les sept équipes travaillant dans le domaine des sciences naturelles (géologie, géographie, hydrologie, spéologie, flore, faune, monuments naturels) ont étudié, chacune de son point de vue mais toutes suivant une même conception unitaire, la genèse et l'évolution de la vallée

du Danube, la structure géologique et tectonique de son défilé, les particularités géographiques de l'endroit, son potentiel hydro-énergétique, son régime climatique, ses caractères méditerranéens, la structure de la flore et de la faune, l'écologie des éspèces, etc. De leur côté, les équipes affectées aux recherches du domaine des sciences sociales (anthropologie, archéologie, histoire, économie, linguistique, ethnologie, architecture) ont eu pour objet de leurs études complexes l'homme en rapport avec son milieu, pris dans l'acception la plus large du terme, la dynamique des agglomérations, celle des activités archaïques, traditionnelles et actuelles, l'investigation des formes de civilisation et culture locale, afin de pouvoir en dégager les caractères essentiels et les traits dominants de la vie autochtone. L'étude des communautés allogènes enclavées dans la zone des cataractes du Danube, des rapports entre les éléments culturels spécifiques de cette zone et ceux d'ordre général sud-est européen a constitué également l'une des préoccupations constantes de ces équipes.

Une première partie de l'Atlas est consacrée aux cartogrammes et cartes (au total 110), établis sur les répères fournis par les 14 disciplines susmentionnées. Tous les cartogrammes ont un fonds commun reflété dans un cartogramme fondamental qui polarise tout un système de représentations différenciées par leur thématique. C'est pourquoi, la lecture des cartogrammes doit se faire parallèlement à celle des commentaires englobés dans la deuxième partie de l'Atlas. Ces commentaires sont conçus de manière à donner les explications nécessaires et compléter l'image des faits et des phénomènes reproduits par les graphiques.

On constate le souci constant des rédacteurs de l'Atlas d'assurer un accord parfait entre le contenu thématique et la forme graphique. Pour réaliser un tel accord, on a adopté trois modalités de représentations : schémas, types, modèles. Par conséquent, on a utilisé la représentation schématique des phénomènes (schémas conceptuels et schémas visuels), leurs représentations typologiques (types, variantes) et leurs représentations-modèles (analytico-desscriptifs et statistico-mathématiques, visant à donner une image non pas composite mais complexe et d'assurer la vue dialectique des réalités cartographiées. La préférance pour l'une de ces trois modalités au dépens des autres ou leurs diverses combinaisons sont réglés par la qualité et le théme du contenu cartographique.

Une place importante dans l'économie de l'ouvrage revient au chapitre d'ethnologie. Grâce à lui, à l'analyse, la systématisation, l'interprétation des faits et phénomènes de civilisation et de culture traditionnelle enregistrés dans la zone respective fait de lui le premier atlas ethnologique de la littérature roumaine. Les cartogrammes ethnologiques portent sur trois domaines importants de la culture populaire (ethnographie, art populaire, folklore), dans les limites desquels ils réalisent un choix ne reproduisant que les résultats synthétiques susceptibles de fournir l'image globale, essentielle, du mode de vie populaire. Une autre conséquence de ces recherches ethnologiques, poursuivies dans le défilé du Danube, est d'avoir écarté la conception selon laquelle une zone limite, frontalière, est nécessairement de structure neutre, nexpressive pour l'étude ethnologique d'un peuple déterminé. Enfin, ces cartogrammes ethnoogiques, qui sont autant de réussites graphiques, ont aussi une valeur exemplaire, extrêmement utile, à la rédaction d'un Atlas ethnographique de la Roumanie.

Cet ouvrage, unique dans son genre tant par sa conception théorique que par l'exéution cartographique, permet une connaissance approfondie de la zone des Portes de Fer dans ce qu'elle a de plus caractéristique et significatif. Nous lui sommes redevables de pouvoir juger cette zone de façon synchronique et diachronique à partir des points de vue variés de différentes disciplines. Une bibliographie sélective et un index des auteurs facilitent sensiblement son usage. D'autre part, sa rédaction dans deux versions concomittantes — roumaine et anglaise — lui assure une très large diffusion dans les milieux spécialisés.

Cornelia Belcin

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H.M.) ; CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.) ; ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU (E.M.-S.) ; TUDOR TEOTEOI (T.T.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.) ; ANA CHIVU-MIRICĂ (A.C. M.) ; ȘERBAN RĂDULESCU-ZONER (Ș.R.-Z.) ; CRISTINA ROTMAN (C.R.) ; CORNELIA BELCIN (C.B.).

TITOS P. JOCHALAS, *Über die Einwanderung der Albaner in Griechenland. Eine Zusammenfassende Betrachtung*, « Dissertationes Albanicae », 1971, pp. 89—105, München. DU MÊME, Τὸ ἐπικὸν ποίημα τοῦ ἐξ 'Αχρίδος Γρηγορίου Σταυρίδου (Prličev) « Σκενδερμπένης » Extrait de « Makedonika », XI, 1971, pp. 174—259. Thessalonique.

Se fondant sur diverses sources, l'auteur met en évidence dans la première de ces études les voies de pénétration des Albanais en Grèce à la fin du XIII^{e} et au début du XIV^{e} siècle. Attirés, voire peut-être obligés, par les autorités byzantines, ces colons ont été canalisés en deux directions : les uns vers Thessalonique, la Thessalie, Larissa et Athènes, jusque dans les îles Andros et Tenados ; les autres vers Ianina, Arta et Naupaktos en Péloponnèse. Une partie de ces Albanais devaient émigrer aux XV^{e}—XVI^{e} siècles dans le sud de l'Italie. Grâce à son esprit conservateur, leur parler contribue de nos jours à une meilleure connaissance de la langue albanaise.

La deuxième étude susmentionnée s'attache à démontrer — et elle y parvient de façon convaincante — que le poème « Scanderbeg », composé par le poète d'origine bulgare Grégorios Stavridis (Prličev) d'Ochrid et présenté à un concours de poésie organisé à Athènes en 1862, a pour base historique les informations puisées dans le livre de A. Papadopoulos-Vretos (Athènes, 1848). En ce qui concerne la structure du poème et ses moyens stylistiques, ils ont été imités d'après Homère.

H.M.

I. PARRINO, *Acta Albaniae Vaticana. Res Albaniae saeculorum XIV et XV atque cruciatam spectantia*. Tom. I : *Acta ex Libris Brevium excerpta colligens*. Città del Vaticano, 1971, XXVI, 162 pp. (Studi e Testi, 266).

Le présent recueil nous fait penser à la collection parallèle du R. P. Giuseppe Valentini, intitulée *Acta Albaniae Veneta*, I—XV (Palermo-Munich, 1967—1972). Maître de littérature albanaise à l'Université de Palerme, l'auteur se propose de dépister dans les archives

secrètes du Vatican et de publier en plusieurs tomes tous les documents concernant l'histoire de l'Albanie aux XIV^e—XV^e siècles, notamment ceux de la glorieuse époque de Skanderbeg. Le passé du peuple albanais est encadré dans le contexte plus ample de l'histoire du Sud-Est européen et mis en corrélation avec l'histoire européenne de l'époque. C'est ainsi que sont pris en considération des facteurs divers, tels : le rôle de la papauté et des républiques italiennes, celui de la Hongrie et des Principautés Roumaines, ainsi que le rôle de la ville de Raguse ou des autres centres plus importants.

Outre leur valeur pour une meilleure connaissance de l'histoire du peuple albanais et de sa langue, ces documents mettent au jour quantité de données nouvelles. Elles traitent de l'Empire byzantin, des Vénitiens, des Slaves et des Valaques de la péninsule balkanique et rendent d'autant plus nécessaire la poursuite de la tâche entreprise par l'auteur.

H.M.

JU. V. IVANOVA, *Severnaja Albanija v XIX — načale XX v. Obščestvennaja žiznj.* « Nauka », Moscou, 1973, 256 pp.

Si la présente monographie est en partie fondée sur des matériaux déjà publiés, une autre partie repose sur des documents inédits conservés dans les archives du Ministère des Affaires Etrangères de Moscou et de Leningrad. Ces documents proviennent des exconsuls russes envoyés en mission officielle au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e dans la ville de Shkoder (Scutari). L'auteur a visité l'Albanie ; elle connaît très bien les résultats auxquels ont abouti, par le passé ou de nos jours, les spécialistes albanais ; elle a utilisé, en outre, avec succès certaines analogies du domaine de l'ethnographie générale. A bon escient, elle a limité son enquête aux régions montagneuses de l'Albanie septentrionale, afin de pouvoir mieux analyser bon nombre de détails et d'approfondir certains aspects des problèmes abordés. En général, son attention porte surtout sur les régions s'étendant au nord des localités Lezhë. Rrheshen et Kurbnesh, c'est-à-dire sur Zadrima, Malésija, Dukagjn, Mirdita et Krasniqe — qui représentent la portion la plus isolée de l'Albanie et qu'elle étudie de près.

Armée des connaissances indispensables de langue, à défaut desquelles on ne saurait envisager d'approfondir sérieusement les problèmes ethnographiques. l'auteur étudie et décrit tour à tour les formes primitives de l'organisation sociale, passant ensuite aux institutions juridiques qui en découlent. Après avoir décrit les relations sociales, ainsi que le droit coutumier, pénal et civil, au cours du XIX^e siècle et au commencement du siècle suivant, elle suit le processus de la désagrégation progressive de ces relations anciennes, fondées sur les liens de sang, qui furent remplacées peu à peu par l'organisation territoriale imposée par le pouvoir ottoman, conduisant à l'éclosion et au développement de nouveaux rapports, propres à une société divisée en classes antagoniques.

Iu. V. Ivanova a réussi à nous présenter un ouvrage aussi utile qu'agréable à lire.

H.M.

N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX^{e} et X^{e} siècles.* Introduction, texte, traduction et commentaire. Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1972, 403 pp. (Le Monde Byzantin, publié sous la direction de Paul Lemerle)

Sous ce titre sont publiés quatre *taktika* ou listes de préséance byzantines des IX^{e} et X^{e} siècles : le *taktikon* Uspenskij (842—843), le traité de Philothée (899), le *taktikon* Beneševič (934—944) et le *taktikon* Scorialense (971—979). L'importance de ces *taktika* est de tout premier ordre, parce qu'ils énumèrent hiérarchiquement les grandes dignités de l'Empire byzantin. Les unes provenaient des anciens rangs militaires, quelques autres étaient écloses pendant le processus du travail développé dans les entreprises économiques privées ou publiques, il y en avait, en outre, encore celles représentant des services personnels prêtés à la cour de l'empereur, mais toutes ensemble créaient un complexe *sui generis* à l'aide duquel était mise en marche la lourde machine d'un Etat extrêmement vaste et difficile à défendre.

En parcourant ces listes on obtient l'image d'un monde et d'une culture qui, tout en continuant l'Empire romain, ne cessaient de s'enrichir de leur propre expérience. L'organisation sociale de ce monde, l'histoire de son art militaire, le développement de sa terminologie autant que la persistance de la culture romaine antique ne sauraient être parfaitement saisis sans la prise en considération de ces matériaux particulièrement précieux.

Les trois premières listes ont été déjà publiées dans des revues d'un accès difficile, quant à la dernière, encore inédite jusqu'à présent, elle a constitué le sujet de la thèse de doctorat passée à Paris par N. Oikonomidès. L'idée de les rassembler pour les publier dans un seul ouvrage appartient au professeur Paul Lemerle, dont l'autorité a largement contribué à assurer sa parution dans des conditions excellentes.

C'est un long effort qui a permis à N. Oikonomidès de comprendre le détail même de ces textes, de comparer, commenter et traduire une terminologie d'une subtilité toute particulière et comportant maintes nuances. Grâce à cet effort, l'auteur nous offre un ouvrage également utile à l'historien et au sociologue, au philologue autant qu'à l'éditeur de textes littéraires byzantins. Pour ce qui est des index de la fin du volume, ils sont une véritable mine de connaissances d'une grande utilité pour l'étude de la société et de la culture byzantines.

H.M.

IOANNIS TZETZAE, *Epistulae* recensuit Petrus Aloisius M. Leone. Teubner, Leipzig, 1972, XXII, 218 pp.

Historien, poète lettré, Ioannes Tzetzes (1110—1180) a développé une ample activité littéraire et il a légué, entre autres, à la postérité une collection de lettres écrites dans l'intervalle 1138—1170, qui représentent un document d'époque fort précieux. Ces lettres ont été éditées pour la dernière fois en 1851, par Th. Pressel à Tubingen. Or, le progrès considérable des recherches réalisé depuis un siècle et un quart rendait nécessaire une nouvelle édition, à même de refléter avec une plus grande fidélité les réalités assez complexes de la tradition manuscrite. Leur nouvel éditeur fonde son ouvrage en tout premier lieu sur le *Vaticanus gr. 1369*, daté du XIII^{e} siècle, qu'il complète avec trois autres manuscrits des XIV^{e}—XVI^{e} siècles, sans négliger pour autant d'exploiter au maximum les autres manuscrits et moyens de

restitution, tout en adoptant en général une attitude conservatrice et évitant autant que possible les conjectures personnelles.

L'appareil critique, disposé en trois niveaux, est abondant et fait pour faciliter dans une grande mesure l'intelligence du texte original. L'index comporte le début de chaque lettre, dans leur ordre alphabétique, la liste des auteurs cités par Tzetzes, une liste des noms propres, ainsi qu'un *index graecitatis*.

Connaissant très bien la littérature grecque antique, le savant auteur de ces lettres était un archaïste — comme la coutume de son époque le voulait ; en mentionnant les peuples contemporains, il nommait les Romains d'Italie — Ausones, et Scythes les peuples du Bas-Danube. Mais ces-derniers sont également mentionnés sous le nom général d'« Istriens » (Ἰστριεῖς) ou de « Paristriens » (Παρίστριοι). Le style de Tzetzes, riche et varié, comporte quelques termes rares, voire ignorés, qui auraient mérité des explications plus amples. C'est le cas, par exemple, du jeu de mots : καπνισματίτζιν ... ἀμπαρατίτζιν (88, 23). Il était aussi indispensable d'utiliser quelques termes latins : αὐγοῦστα, βαίουλος, βούβαλος, δομέστικος, μανδάτωρ; d'autres termes, de la même origine, s'étaient implantés profondément, recevant des suffixes grecs · ζαβαρειώτης 152, 10) « revêtu d'une cotte de mailles », μαγκιπίδιον « petit esclave ». Notons aussi la tâche que s'est assumée Gunther Christian Hansen. qui a fait une lecture attentive du texte ; ses interprétations s'avèrent utiles.

H.M.

E. KRIARAS : Μιχαὴλ Ψέλλος. Extrait de « Byzantina », IV, 1972, p. 55—128, Thessalonique

La présente étude est le fruit d'une recherche exhaustive publiée d'abord dans la *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Suppl. XI, col. 1124—1182, Stuttgart Elle s'occupe du grand « polyhistor » Michel Psellos (1018—1096), l'un des principaux représentants de la renaissance byzantine du XI^{e} siècle, dont l'activité y est étudiée sous tous ses aspects ; en tant que politique et conseiller des empereurs, ou comme maître de philosophie jouissant d'une large audience, sans oublier le savant, observateur attentif de la nature et de la société, ni l'historiographe compétent, fin connaisseur de son époque. Doté d'un esprit vif et ayant bénéficié dès son enfance d'une éducation très soignée, fondée sur l'étude approfondie de la culture antique hellénique, Psellos a réussi à faire revivre cette dernière en la réactualisant et exerçant de la sorte une profonde influence sur sa propre génération. Les conditions socio-économiques de l'Empire à cette époque et sa relative tranquillité politique laissaient quelques loisirs aux grands esprits qui aspiraient à s'évader des limites étroites et rigides du dogme religieux pour étudier la nature-même. Ils redécouvraient ainsi les beautés des poèmes homériques et se laissaient prendre au charme ailé et au grand art de la philosophie de Platon plutôt que de suivre la prose dénudée et froide d'Aristote.

L'auteur de cette étude s'est penché avec une grande attention sur tout ce que la littérature spécialisée pouvait lui servir afin de pouvoir déchiffrer dans l'œuvre de Psellos les traits essentiels de sa personnalité, se révélant sur le plan scientifique et humain comme l'une des plus attachantes de la littérature byzantine.

H.M.

MEHMET ÇELIKU, *Parafjalet emërore të thjeshta ne gjuhen letrare shqipe* (Les prépositions nominales simples dans la langue littéraire albanaise), « Studime filologjike », XXVI (IX), 1972, n° 1 p. 85—113.

L'auteur décrit un groupe assez important de noms albanais faisant emploi de prépositions. En utilisant le terme de *prépositions nominales*, M. Çeliku précise qu'il s'agit d'une catégorie de « prépositions formées soit partant directement des cas obliques des noms, soit par l'assemblage du nom et des prépositions proprement dites » (p. 88). Il y a — selon lui — deux types de prépositions nominales : *simples*, formées directement du nom, ou *composées*, par la réunion d'un nom et d'une ou deux prépositions (*ne* = « en », *me* = « avec », *per* = « pour », « de », *nga* = « de » : *ne lidhje me* = « par rapport à, quant à » ; *ne vend* = « au lieu ». Ces dernières peuvent être désignées par un terme traditionnel, locutions prépositives ; ce sont dans la plupart des cas des calques faits d'après d'autres langues Pour notre part, nous pensons que les prépositions nominales simples sont celles vraiement caractéristiques pour l'albanais. En effet, alors que le roumain — par exemple — ne connait que trois prépositions de cette espèce : *mulțumită, grație, datorită* = « grâce à » (les deux dernières en usage uniquement dans la langue cultivée), elles forment dans l'albanais une catégorie aussi riche que productive Créées par le parler populaire, quelques-unes d'entre elles sont adoptées aujourd'hui par la langue littéraire. L'auteur considère qu'il faut voir à l'origine des prépositions nominales simples des noms pris dans un sens figuré. Par la consolidation des liaisons lexicales entre l'ancien nom et le nom qui lui faisait suite, les attaches tombent entre le nom devenu préposition et le verbe qui le précède. Pour commencer, la préposition nominale simple est un accusatif, suivi d'un ablatif (nom ou prénom).

Le matériel démonstratif de l'article porte à la conclusion que les noms employés comme prépositions entrent dans un champ sémantique qui s'organise autour de l'idée de localisation : *ane* = « partie », *balle* = « front » ; *bri* = « corne » ; *buzë* = « lèvre » ; *faqe* = « face » ; *krah* = « bras » ; *kembë* = « jambe » ; *maje* = « cime, sommet » ; *mes* = « milieu » ; *rreze* = « base ». Chaque nom désigne une certaine partie d'un objet. La construction albanaise *nom + préposition + nom* correspond à la construction roumaine *préposition + nom articule + nom au génitif* (avec *locution prépositive + nom*) : *Me ne fund u ul buze vatres dhe ra ne mendime* = « A la fin il prit place près du foyer et s'absorba dans ses pensées » ; *Kopliku eshtë nje qytet i vogel rreze Alpeve* = « Kopliku est une petite ville au pied des Alpes » ; *E pyeta malesorin qe prashiste krah meje* = « j'ai demandé au montagnard qui binait à mon côté » *(meje* = ablatif du prénom personnel pers. I. Dans le cas du prénom, l'homonymie casuelle actionne seulement pour le génitif et le datif et pas pour l'ablatif — comme c'est le cas du nom). L'ablatif albanais, qui est une expression synthétique, a pour correspondant roumain un cas avec préposition, donc une expression analytique.

C. V.

NICOLAE SARAMANDU, *Cercetări asupra aromânei vorbită în Dobrogea* (Recherches sur l'aroumain parlé en Dobroudja), Bucarest, 1972, 199 p. + 1 carte.

Après quatre décennies au cours desquelles les recherches en terrain sur l'aroumain parlé en Dobroudja semblent n'avoir plus fait l'objet d'un intérêt suivi, l'ouvrage de N. Saramandu — fruit des persévérantes enquêtes dialectales effectuées en 1967 et 1968 — s'avère

ges plus opportuns. Il représente une investigation synchronique — la seule d'ailleurs en son genre jusqu'à nos jours — de la phonétique et du système phonologique propres à l'aroumain parlé en Dobroudja par les quatre branches d'Aroumains représentés dans cette province (compte tenu de ce que les Aroumains d'Olympe, ainsi que ceux des localités Molovište et Gopeš n'ont guère de représentants en Dobroudja).

L'ouvrage comporte une préface, suivie par une liste bibliographique et une liste des abréviations, ainsi que par quelques précisions au sujet du système de transcription phonétique adopté par l'auteur. Vient ensuite le premier chapitre, consacré à la *phonétique* — qui est aussi le plus important (132 pages) ; il traite à tour de rôle des voyelles et des consonnes de l'aroumain, avec toutes les variantes enregistrées et nées de l'interpénétration ou de la réception des diverses influences (grecque, turque, slave, albanaise). Le deuxième chapitre comporte des observations concernant *le système phonologique* de l'aroumain parlé en Dobroudja (observations portant sur l'inventaire, la distribution, les neutralisations) ; il souligne une fois de plus cette vérité que l'aroumain de Dobroudja est identique à celui parlé dans la péninsule balkanique, qu'il s'agit donc en fait d'une même et seule réalité linguistique. L'avant-dernier chapitre de l'ouvrage traite des *Différences phonétiques et phonologiques des parlers. Les « phonétismes » dialectaux*. C'est ainsi qu'il appert que les diverses modifications phonétiques et phonologiques de date récente sont soit le résultat de certaines tendances internes de l'évolution dialectale manifestées déjà pendant la période antérieure aux enquêtes des années 1927—1928, soit la conséquence de quelques influences extérieures ou le fruit des contacts entre les divers groupes d'Aroumains. Enfin, après un dernier chapitre dédié à des considérations finales, l'ouvrage s'achève avec la carte des localités de la Dobroudja habitées par les Aroumains.

Par la richesse du matériel réuni et interprété, par son ordonnance, ainsi que par les conclusions que l'auteur a su tirer d'une recherche scientifique qui se caractérise en tout premier lieu par son acribie, le livre de N. Saramandu s'avère une contribution extrêmement précieuse. L'étude de l'aroumain parlé en Dobroudja, n'est pas la seule à y trouver son profit. En effet, il nous semble que la traduction de ce livre dans une langue de large diffusion serait susceptible de fournir un apport important à la connaissance de l'aroumain parlé dans toute la péninsule balkanique.

E.M.-S.

JAN ŠABRŠULA : *Le futur velle + infinitif, balkanisme ou roumanisme*, in « Les études balkaniques tchécoslovaques », IV, 1972, p. 51—58.

Après une brève revue des traits communs propres aux langues parlées dans le Sud-Est de l'Europe, l'auteur reprend le problème, longuement débattu déjà, du futur analytique, avec un regard spécial en ce qui concerne la forme à l'auxiliaire en antéposition. La conclusion à laquelle il aboutit est intéressante et digne de retenir l'attention des spécialistes :

1) La forme roumaine avec *să* est balkanique au moins en partie, car l'élément o de la formation o + *să* est le résultat d'une contamination entre « une structure balkanique », non-romane, et le roman *a vrea* (= vouloir).

Mais, pour le cas où l'auteur penserait continuer à s'occuper de la question du futur analytique dans les langues du Sud-Est de l'Europe, nous nous permettons de formuler quelques suggestions :

— Pour aborder le problème du futur analytique dans l'aire balkanique, et surtout le problème de cette forme du futur analytique qui semble être un balkanisme, il convient d'étudier aussi le futur dans la langue grecque. La thèse de doctorat du regretté éminent byzantiniste roumain, Nicolae Bănescu, *Die Entwicklung des griechischen Futurums von der fruherbyzantinischen Zeit bis zur Gegenwart*, Bucarest, 1915, est encore actuelle à cet égard et susceptible de fournir un matériel utile.

— Bien que l'hypothèse de l'auteur relative à l'origine de *o* dans la formation roumaine *o să + le présent de l'indicatif* nous semble non seulement originale, mais très possible aussi, il serait peut être opportun de rappeler dans une étude plus ample les hypothèses de quelques linguistes roumains (cf. I. Iordan, *Stilistică morfologică*, in « Bul. Institutului de filologie română « Alex. Philippide », VII—VIII, Iaşi, 1941 et *Limba română actuală, o gramatică a greşelilor*, Bucureşti, 1961 ; G. Bolocan, *Observaţii cu privire la viitor în română şi bulgară*, în « Romanoslavica », XIV, 1967 etc.).

— Il convient aussi de ne point négliger en outre l'hypothèse de A. Lombard, qui a consacré à ce problème une étude spéciale : *Le futur roumain de type « o să cînt »*, in « Bulletin linguistique », VII, 1939, sans parler aussi de son monumental ouvrage, *Le verbe roumain. Étude morphologique*, vol. I—II, Lund, 1954—1955.

2) Une deuxième conclusion — en réalité, la première dans l'ordre observé par l'auteur — porte sur l'origine du futur roumain avec l'auxiliaire *a vrea*. De même que la forme construite avec l'auxiliaire *a avea* (= avoir), celle avec *a vrea* en antéposition est toujours romane. Cette opinion de l'auteur pragois rejoint celle exprimée par l'école linguistique roumaine.

La reprise dans une étude plus ample des problèmes sur lesquels Ian Šabršula vient de se pencher nous semble donc à souhaiter. Nous l'attendons avec un intérêt égal à celui avec lequel nous avons lu et signalé le présent article.

E.M.-S.

PAVEL TROST : *Balkanismes et judéo-espagnol*, in « Les études balkaniques tchécoslovaques », IV, 1972, p. 59—72.

Il s'agit du subjonctif formé avec un prémorphème, connu par toutes les langues balkaniques, y compris le judéo-espagnol — ce « dialecte » balkanique en train de disparaître de nos jours.

Sans être d'accord avec l'hypothèse de M. A. Gabinskij, qui estime qu'il s'agit d'un balkanisme *in statu nascendi*, l'auteur ne propose aucune autre possibilité. Il suggère cependant comme une hypothèse de travail avec un vaste champ d'investigation l'intarrissable dispute enregistrée par l'histoire des langues entre les facteurs extérieurs et les facteurs intérieurs, sans pouvoir décider toujours des limites qui les séparent : à quel moment les uns commencent et les autres finissent d'agir.

Cependant, il nous semble que les facteurs extérieurs (sans ntroduire les facteurs phonétiques dans le débat), ne sauraient pénétrer la structure facilemet sans en affecter l'équilibre, sans troubler l'harmonie du système, qu'en œuvrant dans le sens même de l'évolution interne de la langue ou du dialecte respectif ou quand il s'agit d'un *bilinguisme* de longue durée. C'est pourquoi, dans le cas du prémorphème dans le subjonctif judéo-espagnol, on pourrait penser à la forme espagnole *(que entre)*, consolidée sur un terrain balkanique et seulement en second lieu à une influence directe balkanique toujours possible.

E.M.-S.

TIMOFEJ FLORINSKIJ, *Juznye Slavjane i Vizantija vo vtoroj cetverti XIV veka*, Parts I & II. Foreword by Ivan Dujčev, London, Variorum Reprints, 1973, III + 137 + 274 p.

Si l'on jette un regard sur la voie parcourue par les études slaves et byzantines depuis la deuxième moitié du siècle passé, époque de leurs premiers pas, l'on s'apercevra qu'en dépit des progrès enregistrés par ces études jusqu'à présent, il y a des livres qu'on pourrait considérer classiques en matière. Par classiques nous comprenons des livres qu'on ne pourrait pas laisser de côté pour quiconque s'intéresse à différents aspects touchant aux questions traitées dans ces livres. C'est-à-dire qu'on ne peut pas aller plus loin en les négligeant, mais bien au contraire, en partant des résultats auxquels ces livres ont déjà abouti. Quoique ces résultats s'avèrent dépassés à bien d'égards par rapport au stade des connaissances actuelles, ces études n'ont pas cessé de garder leur actualité.

Pour le livre annoncé (qui n'est que la reproduction anastatique de l'édition Saint-Pétersbourg 1882, paru cette fois dans un seul volume pour des raisons d'utilité), cette actualité ressort aussi de l'introduction rédigée par le Prof. Ivan Dujčev. Ces pages dressent une courte biographie du savant qui a enseigné à l'Université de Kiev et dont les travaux, oubliés pour la plupart et presque introuvables aujourd'hui, sont passés en revue par ordre chronologique. Grâce à cette mise au point due à un des spécialistes les plus autorisés, le lecteur pourra trouver aussi une courte esquisse sur l'évolution des études slaves en Russie notamment. Ce qui ne fait qu'accroître l'utlité de cette réédition.

T.T.

'Αλφαβητική ἀναγραφὴ τῶν τίτλων τῆς Βιβλιογραφίας Γκίνη-Μέξα (*1800—1863*), 'Επιμέλεια: 'Εμμ. Ι. Μοσχονᾶς, Athènes, 1968, 274 p. (Κέντρον Νεοελληνικῶν 'Ερευνῶν Β. Ι. Ε.)

'Ελληνικὴ βιβλιογραφία Δ. Γκίνη — Β. Μέξα (*1800—1863*) Πίνακες ἐκδότων καὶ τόπων ἐκδόσεως: 'Επιμέλεια Δήμητρα Σκ. Πικραμένου — 'Ιωάννα Ζαμπάφτη, Athènes, 1971, 103 p. (Κέντρου Νεοελληνικῶν 'Ερευνῶν Β. Ι. Ε.).

Τὰ ἑλληνικὰ προεπαναστατικὰ περιοδικὰ Εὑρετήρια. Α'. 'Αθηνᾶ, Καλλιόπη, Μέλισσα, Τὸ Μουσεῖον, 'Επιμέλεια. 'Αγγελίκη Γαβαθᾶ — Παναγιωτοπούλου, Athènes, 1971, 60 p. (Κέντρον Νεοελληνικῶν 'Ερευνῶν Β. Ι Ε.) *

Si dans le stade actuel des recherches, la création des instruments de travail est en unanimité considérée de plus en plus nécessaire, il est pourtant assez rare que ce but soit poursuivi avec autant de persévérance que le fait le Centre des Recherches Néohelléniques d'Athènes. Une moyenne dépassant un volume par an (puisque la Bibliographie des textes philhellènes et l'Index du Λόγιος 'Ερμῆς et du Τηλέγραφος sont sous presse) assure un rythme soutenu à ces précieuses parutions. Notre revue a déjà signalé l'importance des premiers volumes; c'est aux derniers qu'a trait la note présente. Il s'agit, tout d'abord, de deux instruments facilitant la consultation de la Bibliographie de Ghinis-Mexas, c'est-à-dire, d'une part

* Les trois volumes ont une préface signée par Const. Th. Dimaras.

le répertoire alphabétique des titres, d'autre part, le tableau des éditions et des lieux d'édition qu'elle renferme. Rappelons à ce propos que par l'initiative du Centre d'Athènes, le périodique « 'Ερανιστής» avait déjà publié près de 30 articles destinés à compléter la même bibliographie, dont on a également tenu compte dans les présents ouvrages. C'est grâce à ces nouveaux instruments que la Bibliographie de Ghinis-Mexas pourra vraiment« occuper une place de marque dans la conscience scientifique néohellénique », place qui lui était refusée — explique C. Th. Dimaras — avant leur parution. Il suffit d'ailleurs de mentionner l'importance de ce groupage alphabétique pour l'assemblage thématique qu'il rend possible dès le premier abord, si on le compare au critère strictement chronologique de la forme initiale. Les trois phases fondamentales de l'hellénisme moderne, dont parle M. Dimaras, c'est-à-dire sa renaissance (1801—1820), la révolution grecque et la période de la première dynastie hellénique, y sont mieux contourées idéologiquement. Rien qu'en trouvant en bloc tous les recueils de mémoires et de lettres, toutes les biographies, les catalogues, les dialogues, les conseils de comportement ou les descriptions géographiques, des associations s'imposent, des idées surgissent, un projet d'étude peut s'esquisser.

Mais arrêtons-nous au second répertoire de la Bibliographie Ghinis-Mexas aussi, car par ses tableaux des maisons et des lieux d'édition et d'imprimerie, il offre de précieux renseignements aux chercheurs. Que ce soit l'histoire du livre, de l'imprimerie grecque ou de la « diaspora », qu'il s'agisse d'en apprécier l'étendue ou la quantité, ce volume en donne une image claire, complétée par une annexe comprenant les noms des graveurs et lithographes, ainsi qu'une liste chronologique des numéros de la bibliographie.

C'est à une autre catégorie d'ouvrages qu'appartient le troisième volume dont nous nous occupons ici. L'une des tâches assumées par le même Centre est la valorisation des anciens périodiques helléniques, dont l'action fut si large à l'époque de la renaissance nationale des Hellènes. Le répertoire paru est consacré aux revues 'Αθήνα, Καλλιόπη, Μέλλισσα, Τὸ Μουσεῖον et comprend, à part l'index des noms, la table de matières complète des numéros parus (1819—1821)

Si nous retenons surtout les noms des responsables de ces volumes (Emm. I. Moshonas, Dimitra S. Pikiamenou, Ioanna Zambafti et Angheliki Gavada-Panaghiotopoulou), n'oublions pas pour autant qu'une première phase des travaux a été assurée par l'activité collective de tous les membres du Centre. C'est à juste titre que M. Dimaras parle du désintéressement et de l'esprit de sacrifice qu'exige toute œuvre bibliographique. Ainsi est-ce avec une vive satisfaction que nous saluons leur apparition, tout en attendant avec impatience les volumes annoncés.

C.P.-D.

APOSTOLOS D. KARPOZILOS, *The ecclesiastical controversy between the kingdom of Nicaea and the Principality of Epiros (1217—1253)*, Salonique, 1973, 108 p. + 1 carte

L'auteur aborde un problème particulièrement important pour l'historiographie byzantine, celui des conséquences politiques et religieuses déterminées par la conquête de Constantinople, en 1204, par les Croisés. Des doctrines qui proclamaient la continuation des traditions politiques et ecclésiastiques byzantines dans chacune de ces unités politiques ont été formulées, tant dans le Royaume de Nicée, constitué dans la province de Bithynie d'Asie Mineure et fondé

par Théodore Lascaris, que dans la Principauté d'Epire, de l'ouest de la Grèce, comprenant l'Epire, l'Acarnie et l'Actalie, dirigée par Théodore Angelos. Les deux chefs d'Etat, s'intitulant également « bazileus » et « autocrator », le conflit entre eux devenait inévitable, revêtant la forme de disputes théoriques fondées sur le droit impérial et religieux byzantin, dans le problème de la succession au trône et de la reconnaissance de la suprématie spirituelle du patriarche nicéen.

Il est à remarquer que la dispute entre les deux hiérarchies a continué tant que la Principauté d'Epire a pu contrôler la situation politique dans les Balkans, jusqu'à l'avènement du tzar bulgare qui fut suivie d'une décadence rapide de l'Epire sans, qu'ultérieurement il connût encore quelque ascension politique.

Les investigations faites par Ap. Karpozilos dans son ouvrage, dans le contexte de ces événements politiques et religieux appartenant à l'histoire de Byzance, se fonde sur la correspondance particulièrement abondante des prélats de l'Epire et de Nicée, engagés dans la dispute ouverte sur la thème du pouvoir impérial et de l'autorité spirituelle du patriarche dont le siège se trouvait à Nicée. L'auteur procède à un examen systématique de la correspondance de quelques grandes figures de l'histoire ecclésiastique byzantine, Demetrios Chomationes et Georgios Bardanes et pour l'Epire, des patriarches Manuel Garantenos et Germanos II qui ont transféré sur le plan théorique la rivalité politique d'entre les Angeli et les Lascarides.

Par la manière scientifique dont la controverse entre Nicée et l'Epire a été traitée et, également, par l'abondance des informations mises en lumière, l'ouvrage d'Apostolos Karpozilos contribue à l'élucidation d'une étape décisive de l'histoire de Byzance.

A.C.-M.

KARL GLADT, *Kaisertraum und Konigskrone. Aufstieg und Untergang einer serbischen Dynastie*, Verlag Styria, Graz—Wien—Koln, 1972, 493 p.

Ecrit dan un style vif, le livre de Karl Gladt, *Kaisertraum und Konigskrone* est capti vant pour ceux qui en dehors du désir de s'initier dans l'histoire de la Serbie, sous l'aspec d'un récit chronologique des événements, ont aussi la curiosité de connaître ce que les Françai appellent par un terme consacré *la petite histoire*.

Au premier plan se trouvent les intrigues de cour, la part prise par les femmes à celles-ci, les complots et les assassinats, lesquels abondent, il est vrai, dans la première partie de l'histoire moderne de la Serbie, enfin les prédictions ou certains signes prémonitoires d'une force extrahumaine auxquel l'auteur accorde une certaine signification en les rattachant au déroulement ultérieur des événements, en réalité simples coincidences dans la mesure où elles ont existé.

Le sous-titre de l'ouvrage, *Aufstieg und Untergang einer Dynastie*, résume le contenu des 428 pages de texte, auxquelles s'ajoutent 46 pages de notes explicatives, qui sont loin de constituer un appareil critique Il s'agit de l'histoire de la dynastie Obrénovitch, depuis l'avènemen au trône de Miloš, à la suite de la mort violente de Karageorges (le nouveau prince y étant d'ailleurs directement mêlé) et jusqu'à l'éviction définitive de cette famille régnante, le 11 juin 1903, dans des circonstances similaires.

L'auteur se résume, par suite, à la présentation, sous la forme susmentionnée de la vie politique de Serbie, au long du XIX^e siècle.

Précédés d'un chapitre consacré au mouvement de libération nationale des Serbes, conduits par Karageorges (1804—1813), sont présentées ensuite les circonstances et les événements qui ont mené à l'avènement au trône de Miloš I^{er}, le fondateur de la dynastie dont l'histoire fait l'objet du livre de Karl Gladt. L'auteur se penche ensuite, en insistant sur la partie événementielle, sur la vie politique de la Serbie sous le règne des trois premiers Obrénovitch, l'interlude d'Alexandre Karageorgevitch est la restauration de Michel I^{er}, après l'assassinat duquel, le trône revint à son neveu Milan. Un chapitre pas trop long est consacré à la guerre d'indépendance de 1876—1878 et un autre à la forte influence austro-hongroise en Serbie, après le Congrès de Berlin, favorisée aussi bien par la situation internationale que par la politique antinationale du prince Milan, devenu ultérieurement roi, en 1882. La guerre serbo-bulgare et ses implications sur le plan intérieur et extérieur font l'objet d'un autre chapitre suivi d'un tableau de la vie politique de Serbie, après les événements de 1885—1886 jusqu'à l'abdication du roi Milan le 6 mars 1883. Dans plus de la moitié du livre, Karl Gladt s'occupe du règne du dernier Obrénovitch, Alexandre. Pourquoi cette insistance de l'auteur? À notre sens, à cause du fait que cette période est peut-être la plus riche en événements sur lesquels il aime insister pour imprimer un caractère « captivant » à tout l'ouvrage.

Nous serions injustes en ne relevant pas une certaine valeur scientifique du livre, consistant aussi bien dans la présentation du petit détail due à une ample information, que dans l'utilisation et la publication partielle de documents inédits. Mais ces derniers eux-mêmes ont été séléctionnés à la lumière de la préoccupation de Karl Gladt d'insister sur l'intrigue politique.

L'analyse de la vie économique et sociale fait presque totalement défaut. Mais ce que nous reprochons en premier lieu à Karl Gladt, c'est la manière dont il interprète la ligne générale de la politique étrangère serbe. Celle-ci, selon son point de vue, aurait été déterminée moins par le développement de la société serbe et par l'impératif de donner une solution au problème national, que par une vague aspiration, de faire revivre un empire, l'ancien grand knéziat d'Etienne Duchan. Cette idée est mise en vedette, d'ailleurs, dans le titre même du livre, *Kaisertraum und Konigskrone.*

Ș.R.-Z.

HANS DIETER SCHANDERL, *Die Albanienpolitik Österreich-Ungarns und Italiens 1877—1908*, Albanische Forschungen 9, Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1971, 185 S.

Der Verfasser der vorliegenden Arbeit, die als Inauguraldissertation an der philosophischen Fakultat der Ludwig Maximilians-Universitat Munchen verteidigt wurde, setzte sich zum Ziel, einen besonders kritischen Punkt in der gesamten Balkanfrage — die rivalisierende Albanienpolitik Österreich-Ungarns und Italiens zu analysieren.

Schon Zeitgenossen w.z. B. Marchese Antonio di San Giuliano und sein osterreichischer Gegner, der Schriftsteller Leopold Freiherr von Chlumecky sahen Albanien nicht nur als das Hauptproblem der ganzen Adria- und Balkanpolitik sondern auch als die weitaus heikelste von den vielen verworrenen Teilfragen des Balkanproblems an.

Was stellt sich aber Hans Dieter Schanderl fur den behandelten Zeitraum (1877—1908) unter dem verwendeten Begriff Albanien vor? Obschon der Verfasser im Vorwort festgestellt hat, daß solch eine Frage noch nicht eindeutig beantwortet werden kann, benützte er als

Arbeitsgrundlage jene Beschreibung, die sich in einem 1896 aufgestellten Memorium aus dem k u.k. Ministerium des Äußern findet:

„Albanien ist weder politisch noch geographisch ein scharf abgegrenztes Gebiet; im Allgemeinen versteht man darunter jene turkischen Gebiete der Balkanhalbinsel, die von Albanesen in mehr oder weniger compacten Massen in uberwiegender Anzahl bewohnt sind" (S. 9).

Deshalb kommt hier nur das Territorium in Betracht, das der bestehenden politisch-administrativen Einteilungen zufolge in den turkischen Provinzen Scutari, Kossowo, Janina und Monastir lag. Was aber das Vilayet Salonik anbelangt, in dem die Albaner kaum 1 1/2% der Gesamtbevolkerung betrugen, kommt es nur soweit in Betracht, als das dort wohnende albanische Element mit dem des angrenzenden Vilayets Monastir und Kossowo in Zusammenhang stand.

Chronologisch gesehen hat der Verfasser eine besonders kennzeichnende und wichtige Zeitspanne erforscht.

Das Stichjahr 1877, in dem zum ersten Mal — den eingetretenen Balkanereignissen zufolge — die Rede von diesen Gebieten war, in dem sich die ersten Versuche Italiens zeigten um auf Albanien Einfluß zu gewinnen, welche die entsprechende Reaktion der österreichisch-ungarischen Staatsfuhrung auslosten, bildet den Ausgangspunkt dieser Arbeit. Die Untersuchungen, den Zeitraum von 1877 bis 1880 umfassend, die bereits Gegenstand für die Zulassungsarbeit Schanderls zur wissenschaftlichen Prufung fur das Lehramt an Gymnasien (1966) waren, wurden im wesentlichen in der Arbeit ubernommen.

Die vorliegende Dissertation endet mit dem Jahre 1908. Damit beginnt eine ganz andere Periode in der albanischen Geschichte. Da die jungturkische Revolution und die damit in Zusammenhang stehenden Ereignisse die Balkanpolitik der europaischen Großmachte entscheidend anderte, eroffneten sich auch fur die Lage Albaniens neue Perspektiven. Seit der Annexionskrise und der jungtürkischen Revolution, die eine fast ununterbrochene Kette albanischer Aufstande gegen den turkischen Zentralismus ausgelost hatte, erschien den europaischen Großmachten die Selbstandigkeit dieses Landes als zwingende Notwendigkeit. Dabei verknupfte aber Österreich-Ungarn die albanische Situation mit dem immer mehr drangenden südslawischen Problem und schließt sich Feldmarschalls Conrad Meinung an, der glaubt, daß: „als selbstandiger Staat in engen wirtschaftlichen, kulturellen und politischen Beziehungen zur Monarchie und mit dieser auch im Bundnis vor allem gegen Serbien und Montenegro", die Losung sei (S. 142).

Solcher Entwurf ließ sich aber nicht verwirklichen, wie es die Londoner Konferenz 1912/13 zeigte, bei der die Unabhangigkeit Albaniens international verankert wurde.

Was uns aber von besonderem Wert zu sein scheint, ist die von Schanderl gesetzte Aufgabe, die osterreichische und italienische Albanienpolitik wissenschaftlich, auf Grund der reichen bisher unveroffentlichten Dokumente zu analysieren. In erster Linie handelt es sich um das von den Abteilungen des osterreichischen Staatsarchivs in Wien angebotene Material, das fur manche Aspekte (w.z.B. die diplomatischen) dem Verfasser zufolge unerschopflich war. Als Sekundarquellen sollen sowohl alle Aktenpublikationen und Dokumentarsammlungen, die europaischen Großmachte betreffend, als auch die Gesamtdarstellungen der vielschichtigen diplomatischen Beziehungen gedient haben.

Alle von Schanderl in der Einleitung angeführten Arbeiten bieten nur eine umfassende Gesamtschau, uber die im Rahmen des Dreibundes sich entwickelnde diplomatische Auseinandersetzung zwischen Österreich-Ungarn und Italien, die aber die Albanien betreffenden Fragen nur oberflachlich und am Rande beruhrt.

Da sich Einzeluntersuchungen uber die besondere Problematik in dem Verhaltnis der europaischen Machte zu Albanien in dieser Zeitspanne seiner neueren Geschichte nur auf die den Berliner Kongreß und die Liga von Prizren (1878—1880) oder die jungturkische Revolution

und die Annexionskrise (1908) betreffenden Fragen beziehen, konnen wir tatsachlich behaupten, daß diese Arbeit eine wichtige Lucke auf dem Gebiet der Albanologie schließt.

Von großem Interesse schien uns die Darstellung der historischen Bedeutung und Beständigkeit Albaniens im der Gesamtentwicklung der Balkanhalbinsel, sowie auch die Analyse der österreichischen Idee (Nachwort) zu sein.

Es ist doch unsere Aufgabe, hervorzuheben, daß manche Aspekte der Italien- und Österreich-Ungarn-Rivalitat, um auf Albanien Einfluß zu gewinnen w.z.B. die Propagandapolitik, Handels- und Schiffahrtspolitik und am meisten die österreichisch-ungarische Politik der Subventionen meisterhaft erforscht wurden.

Wer nur den obenangefuhrten Abschnitt, die Politik der Subventionen betreffend und den entsprechenden sehr interessanten Anhang (Tabelle a, b, c) studieren will, kann sich genau deren Umfang und Bedeutung im Rahmen der allgemeinen osterreichischen Balkanpolitik vorstellen. Wir mochten dem Verfasser keinen Vorwurf machen, wenn wir dazu hinzufugen wurden, daß er mit den paar Seiten uber den turkischen Handelsboykott gegen Österreich-Ungarn 1908 (S. 139—140) die Haltung des turkischen Staates den rivalisierenden europaischen Großmächten gegenuber nicht dargestellt hat. Und dies scheint notig zu sein, um so mehr als es sich um manche von Albanern bewohnte Gebiete handelt, die sich auf seinem Territorium befanden.

Anschließend mochten wir dennoch die tatsachliche Bedeutung der vorliegenden Arbeit nicht nur auf dem Gebiet der Albanologie und auf dem der Balkanologie, sondern auch auf dem allgemeinen Gebiet der europaischen Geschichte hervorheben.

C.R.

ANDREI BUCȘAN, *Specificul dansului popular românesc.* Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1971, 453 p.

De précieux ouvrages de synthèse ont enrichi ces derniers temps l'ethnologie roumaine contemporaine. Nous avons choisi pour le présenter ici le volume d'Andrei Bucșan sur les traits spécifiques de la danse populaire roumaine parce que c'est la première synthèse dont nous disposons dans le domaine de la chorégraphie, définissant les méthodes d'investigation propres à cette discipline et réalisant en même temps une analyse complexe de la danse populaire roumaine placée dans un contexte central — et sud-est européen.

La première partie de ce volume se compose d'une seule étude, consacrée à la méthode appliquée et aux résultats obtenus par l'essai de déterminer les traits spécifiques de la danse populaire roumaine, étude englobant six chapitres et intitulée : *Unele probleme privind determinarea specificului în dansul popular românesc* (*metodă și rezultate*). Après une introduction destinée à souligner la nécessité d'une telle étude, l'auteur expose les méthodes dont il s'est servi dans sa recherche de la danse populaire. Sa conception méthodologique se résume en dernier lieu à l'application de deux manières d'interprétation du matériel recueilli sur place : l'analyse morphologique d'une part, l'analyse mathématique de l'autre. La première porte sur la structure de la danse et vise les faits se rangeant dans l'une des catégories suivantes : *aspects morphologiques* (d'ensemble, de mouvement général, de composition, cinématiques, métrico-rythmiques), *aspects typologiques* (classes, groupes, types), *aspects stylistiques* (mouvement du groupe en général, mouvements des jambes ou d'autres parties du corps, interpréta-

tions variées, extériorisation affective, dynamique). Cette première méthode est complété et soutenue par l'analyse mathématique. Quelques procédés statistiques très simples appliqué à l'étude du matériel respectif fournissent les données essentielles de la portée des divers phénomènes enregistrés. L'examen du répertoire chorégraphique roumain par les méthodes susmentionnées conduit l'auteur à plusieurs conclusions importantes. Notons, dans cet ordre d'idées, la définition de quatre grandes unités chorégraphiques se partageant le territoire de la Roumanie et appelées *dialectes*, à savoir : le dialecte danubien, le dialecte occidental, le dialecte carpatique et le dialecte macédo-roumain. Par la même occasion, se dégagent quelques traits caractéristiques de la danse populaire roumaine par rapport au répertoire chorégraphique des autres peuples européens.

La deuxième partie du livre, intitulée « Déterminations partielles » se compose de cinq études faisant preuve d'une grande diversité thématique, qui se traduit en problèmes morphologiques et syncrétiques liés à la fonction et à la vie folklorique de la danse. Même si à première vue cette deuxième partie de l'ouvrage — caractérisée par l'analyse de détail de certains aspects particuliers — semble se distinguer radicalement de la partie précédente située sur un plan général et théorique, il y a néanmoins un fil conducteur qui assure l'unité de l'ensemble. Ce fil est constitué par l'idée nettement exprimée de l'illustration concrète des traits spécifiques de la danse folklorique roumaine et des méthodes énoncées par l'approfondissement de l'analyse particulière.

Voyons ces cinq études en passant. La première est une monographie zonale des danses populaires pratiquées aux environs de Sibiu (*Jocurile populare din Mărginimea Sibiului*). Il s'agit d'une zone située dans les Carpates méridionales que l'auteur estime riche en caractères nationaux spécifiques. Parmi les innovations utilisées pour cette monographie, retenons le film comme instrument enregistreur des faits, l'analyse mathématique comme point de départ pour la détermination du trait spécifique, la cartographie des phénomènes essentiels dans une forme proche de celle réclamée par un éventuel atlas chorégraphique national. Les aspects suivants sont abordés par cette étude : les occasions de la danse, le complexe socio-folklorique de celle-ci, son analyse morphologique et stylistique, ses caractères généraux. L'étude suivante, dédiée à une danse spécifique des montagnards éleveurs de troupeaux dite *Brîul mocănesc*, est la monographie typologique d'un « morpho-type » chorégraphique considéré comme un exemplaire caractéristique du répertoire roumain. Très utile s'avère le catalogue inventariant 671 figures de cette danse, classifiées d'après leur structure cinématique et rythmique. Les problèmes du syncrétisme dans une zone typique pour la fusion des différents éléments du folklore chorégraphique roumain font l'objet de l'étude traitant du « Rapport entre la danse, la musique et le texte en Transylvanie méridionale », autrement dit de la danse accompagnée de musique instrumentale et de couplets criés par les danseurs à tour de rôle. Dans l'étude intitulée *Jocuri de circulație pastorală* (Danses de diffusion pastorale), l'auteur examine le rôle de la transhumance en tant que véhicule des danses populaires. Une dernière étude, de proportions plus modestes en raison du stade incipient des investigations dans ce domaine, est consacrée aux *aspects fonctionnels-thématiques de la danse populaire roumaine* et se révèle comme une contribution inédite dans le contexte des recherches roumaines.

Soulignons, pour finir, l'utilité de cet ouvrage comme instrument de travail dans l'étude de la danse populaire. La présentation intégrale du système de notation chorégraphique en usage à l'Institut d'ethnographie et de folklore, l'emploi d'une terminologie strictement spécialisée pour désigner les divers faits ou phénomènes faisant l'objet d'une analyse ne font qu'augmenter d'autant plus sa valeur.

C.B.

LIVRES REÇUS

Autorità e libertà nel divenire della storia (Atti del Convegno di studio tenutosi a Roma nei giorni 23—25 maggio 1969), Bologne, Società Editrice il Mulino, 1971, 535 p.

DAĞLARCA, FAZIL HUSNÜ, *Malazgirt Ululamasi — 26 Ağustos 1071—1971 —*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1971, 94 p.

DARROUZÈS, JEAN, *Le registre synodal du Patriarcat byzantin au XIV° siècle* — Étude paléographique et diplomatique —, Paris, Institut français d'études byzantines, 1971, 503 p.

DEČEV, N., G. SERAFIMOV, G. LISEV, *Панорама на труда* (Международни и Български норми по охраната на труда и обицественото осигуряване), Sofia, Профиздат, 1971, 155 p.

FASOULAKIS, STER., Ἀγγλικὸν θέατρον καὶ ἑλληνικὴ ἐπανάστασις, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 15 p.

FISCHER, FRITZ, *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des Kaiserlichen Deutschland* 1914/18, Düsseldorf, Droste Verlag, 1971, 902 S. + 31 Abbildungen & 4 Faltkarten.

FREIBERG, WERNER, *Grundfragen der Kulturalpolitik.* Mayence, Institut für Staatsbürgerliche Bildung in Rheinland-Pfalz, 1970, 148 p.

Greece, Paris, Organisation for Economic Cooperation and Development Publications, 1971, 75 p.

Handbuch der Ostkirchenkunde [Herausgegeben von Endre von Ivánka, Julius Tyciak, Paul Wiertz], Düsseldorf, Patmos-Verlag, 1971, 839 S.

KAMBOURIS, MARIA, Νέα στοιχεῖα ἀπὸ τὴν μεσοβυζαντινὴ φάση τοῦ καθολικοῦ τῆς μονῆς Εἰκοσιφοινίσσης (Résumé en français, p. 147), Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Ε'τόμου τῆς Ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆσ τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης Τ. 5 (1971), p. 125—148 + 5 p. ill.

MANTOUVALOS, MARIA, Τὰ ἐν Ἑλλάδι πολιτικὰ γεγονότα τοῦ 1862 καὶ τὰ ἐν τῷ «Πάρνασσο» Κατάλοιπα τοῦ Δ. Βουλγάρη, Athènes, Φιλολογικός Σύλλογος «Πάρνασσός», 1971, 193 p.

MANTOUVALOS, MARIA, Ὁ Κωνσταντίνος Βαρδαλάχος καὶ τὰ Ἀνέκδοτα Σχόλια τοῦ στὸν Γρηγόριο τὸ Θεολόγο, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 18 p.

METALLINOS, GEORGIOS D., Οἱ Ἀδελφοὶ Ἰακωβάτοι ὡς Συλλογεῖς Δημοτικῶν τραγουδιῶν χάριν τοῦ Διονυσίου Σολωμοῦ, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 31 p.

Milli Eğitim Bakanlığının „1000 Temel Eser" Dizisi Üzerine Rapor, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1971, 39 p.

MOUTSOPOULOS, NIKOLAOS K., Ερευνες στὴν Καστορία καὶ τὸν ἅγιο 'Αχίλλειο ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ β' τόμου τῆς 'Επιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς, p. 109—223 + 41 p. ill. + 10 cartes.

OBOLENSKY, DIMITRI, *The Byzantine Commonwealth — Eastern Europe 500—1453*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1971, 445 p.

OKAY, ORHAN M., *Abdulhak Hâmid'in Romantizmi*, Erzurum, Atatürk Üniversitesi Basimevi, 1971, 58 p.

Παράρτημα εὐβοϊκῆς βιβλιογραφίας-προσθῆκαι, διορθώσεις καὶ συμπληρωματα εἰς τὴν « Εὐβοϊκοϊκὴ βιβλιογραφίαν » Γ. Ι. Φουσάρα —, *I/1940—1971* ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ IZ/1971 τόμου τοῦ «'Αρχείου Εὐβοικῶν Μελετῶν» p. 671—722).

PIKRAMENOS, DIMITRA SK., IOANNA ZAMBAFTES, 'Ελληνικὴ βιβλιογραφία Δ.Γκίνη—Β. Μέξα *(1800—1863)* — Πίνακες ἐκδοτῶν καὶ τόπων ἐκδόσεως — Athènes. Κέντρον Νεοελληνικῶν 'Ερευνῶν E.I.E., 1971, 103 p.

PORJAZOV, D., M. HRISTOV, CV. KOČEV, VL. KOSTOVA, V. STOJANOV, *Ролята на финансите и кредита за повишаване рентабилността в народното стопанство*, Varna, Издателство, 1971, 313 p.

PREVENIER, W., *Die Sudlichen Niederlande*, Gand, Studia Historica Gandensia 155, 1971, p. 41—56 et 179—194.

Прилеп и прилепско низ историјата, Кн. I, Од праисторијата до Крајот на првата светска Војна, Prilep, Издание на општинското собрание и на сојузот на здруженијата на борците од Нов-Прилеп (Институт за национална историја, Skoplje), 1971, 324 p.

Прилози (Contributions), II, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите Одделение за Општествени Науки, 1971, 60 p.

PROTIĆ, BRANKO, *Slike*, Belgrade, 1971, 34 p.

PUSKULUOĞLU, Ali Efsaneler, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1971, 77 p.

Работничкото движење на Македонија до 1929 год, Skoplje, Институт за Национална Историја, 1971, 276 p.

Sade Turkçe Kilavuzu — Genişletilmiş 3. Baski-, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1971, 142 p.

SALMANIDES, PRODROMOS, "Αγνωστον Κυπριακὸν « Προσκυνητάριον » τοῦ Δεκάτου ἕκτου Αἰῶνος, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1971, 14 p.

SAMSARIS, DIMITRIOS K., 'Η κοινότης τοῦ 'Αγίου πνεύματος Σερρῶν ἐπὶ Τουρκοκρατίας, Thessalonique, 1971, 159 p. + 12 p. ill.

Savremena Italijanska Umetnost — april—maj, Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1971, sans la numération des pages.

Die Schweiz seit 1945. Beitrage zur Zeitgeschichte [Herausgegeben von Erich Gruner], Berne, Franche Verlag, 1971, 401 S.

ŠEHIĆ, NUSRET, *Četništva u Bosni i Hercegovini (1918—1941)* [Urednik Hamdija Kapidžić], Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1971, 239 p.

Shqiperia Arkeologjike, Tirana, Universiteti Shteteror i Tiranes, Instituti i Historise dhe i Gjuhesise Sektori i Arkeologjise, 1971, 139 p. + 15 p. l'explication des illustrations.

Словенски ракописи во Македонија , Кн. I et II (факсимили) [Подговил: Владимир Мошин во соработка со Лидија Славева, Султана Кроневска и Јованка Јакумова], Skoplje, Архив на Македонија, 1971, 429 p. et 182 p.

Sobodna Srbska Umetnost Moderna Galerija Ljubljana, 1971, sans la numération des pages.

SOKOLOV, LAZAR, *Економска Регионизација на СР Македонија*, Skoplje, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј", 1971, 230 p. + 1 carte.

SOUTZOS, DIMITRIOS SKARLATOS, Ὁ Δήμαρχος τῶν λούστρων—Βίος καὶ πολιτεία τοῦ Δημάρχου Ἀθηναίων Δημητρίου Σούτζου (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ 47ου τεύχους τῶν « Ἀθναικῶν »), Athènes, 1971, 22 p.

SPREMO-PETROVIĆ, NEVENKA, *Пропорцијски Односи у Базиликама Илирске* префектуре, Belgrade, 1971, 137 p. + XL p. ill.

STEFANOV, NIKOLA, *Наука и управление*, Sofia, Издателство на БКП, 1970, 341 p.

STOJANOV, LJUDMIL, *Александър Стамболийски, Романизуват Живот*, Sofia, Издателство на Отечествения Фронт, 1971, 374 p.

THEODORESCU, RĂZVAN, *Alexandru Odobescu și unele preocupări de istoria artei « barbare » in Europa secolului al XIX-lea* (Extrait de la « Revista de istorie și teorie literară », T. 20, nº 1/1971, p. 77—82), Bucarest, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

THOLS, H., *La terre sigillée du chantier de « Bon Secours » à Arras*, Gand, Studia Historica Gandensia 154, 1971, p. 123—136.

L'Union mondiale en Europe, Genève, L'Institut universitaire de hautes études internationales, 1971, 83 p.

UYGUNER, MUZAFFER, *Yapil Haklari Terimleri Sözlugu*, Ankara Üniversitesi Basımesi, 1971, 76 p.

VASDRAVELLIS, IOAN K., Ἁρματολοὶ καὶ κλέφτες εἰς τὴν Μακεδονίαν. Β' ἔκδοσις, Thessalonique, Δημοσιεύματα τῆς Ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1970, 181 p.

VELIKOV, NIKOLA, *Ефективност на Материалното стимулиране в НРБ*, Sofia, *Профиздат*, 1970, 143 p.

VERHULST, A., *Das Besitzverzeichnis der Genter Sankt-Bavo-Abtei von ca. 800 (Clm 6333)*, Gand, Studia Historica Gandensia 159, 1971, S. 193—243 + 1 S. Abb.

VIGNE, JACQUES, *Le rôle des intérêts économiques dans l'évolution du droit de la mer*, Genève, L'Institut universitaire de hautes études internationales, 1971, 142 p.

Zagreb u Nob-i i Socijalističkoj Revoluciji — Materijali sa Znanstvenog skupa Održanog u Zagrebu 29. i30 lipnja 1970. u povodu 25. godišnjice oslobodenja grada Zagreba —, Zagreb, Institut za Historiju Radničkog Pokreta Hrvatske, 1971, 357 p.

ZORAS, GEORGIOS Th., Στεφάνου Κομνηντᾶ ἐπιστολαὶ περὶ Γλώσσης καὶ παιδείας, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 18 p.

ZORAS, GEORGIOS Th., Ἄγνωστα ἔγγραφα τοῦ Ἀπορρήτου Ἀρχείου τοῦ Βατικανοῦ περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, Α'-1821, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 39 p.

ZORIĆ, MILICA, *Tapiserije*, Belgrade, 1971, 35 p.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

TOME XI (1973)

ÉTUDES

**Démètre Cantemir et la culture européenne du XVIII siècle.
300 années depuis sa naissance**

Contacts culturels

Histoire des idées et des mentalités

Un ouvrage sur la croisade au XIV^{e} siècle

Études byzantines

Voyageurs et réalités sud-est européennes

Relations politiques roumano-ottomanes

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Histoire des langues

Métiers traditionnels et vie urbaine

Le 80ᵉ anniversaire du Pr. Tache Papahagi

Notes brèves. Discussions

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

M. Grigoraş

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- REVISTA DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
  - — SÉRIE BEAUX-ARTS
  - — SÉRIE THÉÂTRE — MUSIQUE -- CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

CANTEMIR DIMITRIE, **Descriptio Moldaviae**, traduction d'après l'original latin par Gh. Guţu, 1973, 404 p. + une carte.

CANTEMIR DIMITRIE, Opere complete (Œuvres complètes), /vol. IV/, édition critique sous la rédaction de Virgil Cândea, **Istoria ieroglifică** (L'Histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.

BERINDEI DAN, **L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études 46, 1973, 247 p.

COPOIU NICOLAE, **Le socialisme européen et le mouvement ouvrier et socialiste en Roumanie, 1835—1921**, collection Bibliotheca Historica Romaniae, études 45, 1973, 208 p.

BÂRZU LIGIA, **Continuitatea populaţiei autohtone în Transilvania în secolele IV—V (cimitirul 1 de la Bratei)**, (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IV^{e}— V^{e} siècles — le cimetière 1 de Bratei), collection «Biblioteca de arheologie» XX, 1973, 309 p.

BICHIR GH., **Cultura carpică** (La culture des Carpes), collection «Biblioteca de arheologie» XX, 1973, 412 p.

PREDA CONSTANTIN, **Monedele geto-dacilor** (Les monnaies des Géto-daces), collection «Biblioteca de arheologie» XIX, 1973, 565 p.

CERNOVODEANU PAUL, **Societatea feudală românească văzută de călători străini — secolele XV—XVIII** (La société féodale roumaine vue par les voyageurs étrangers — XV^{e} — XVIII^{e} siècles), collection «Istorie şi civilizaţie» VI, 1973, 273 p.

CERNOVODEANU PAUL, **England's Trade Policy in the Levant and Her Exchange of Goods with the Romanian Countries under the Letter Stuarts (1660—1714)**, collection Bibliotheca Historica Romaniae, études 41 (2), 1972, 157 p.

ZANE G., **L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIX^{e} siècle**, colletcion Bibliotheca Historica Romaniae, études 43 (3), 1973, 261 p.

CURTICĂPEANU, V., **Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)**, collection Bibliotheca Historica Romaniae, monographies, XII, 1973, 264 p.

I. P. „Informaţia" c. 1002

43456

Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII—1974 • N° 2

Histoire des cultures. Thèmes et méthodes

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à « ROM-PRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str I C Frimu, 9, télephone 50. 75. 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
str. Gutenberg, 3 bis, télephone 16 40 79, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII — 1974 N° 2

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII 1974 N° 2

SOMMAIRE

Histoire des cultures. Thèmes et méthodes

Rapports linguistiques

Chronique

Comptes rendus

L'ÉTUDE COMPARÉE DES CULTURES EUROPÉENNES ET LA RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE

ALEXANDRU DUȚU

Fondées sur les acquis des civilisations antiques, grecque et latine, développées dans leurs étapes de début en présence du prestigieux modèle culturel offert par la civilisation byzantine, analogue par ses traits essentiels aux cultures du Moyen-Âge occidental, les cultures du Sud-Est de l'Europe se sont intégrées du fait de leurs orientations dans les grands courants de la culture européenne moderne. Aucune hésitation pour l'historien littéraire quand il s'agit de présenter le tableau des courants artistiques des XIX^{e} ou XX^{e} siècles : il décrit le romantisme ou le réalisme, le symbolisme ou l'expressionisme affirmés dans cette zone, faisant la part des caractères communs et des traits spécifiques. Mais, dès qu'il remonte du XVIII^{e} siècle vers les époques révolues du passé, la difficulté de suivre les méandres de la naissance et du développement des courants sud-est européens devient de plus en plus sensible ; il découvre un humanisme, mais au XVII^{e} siècle et sans tangence directe avec la Renaissance de type occidental ; il y a un baroque, mais fort peu spectaculaire dans l'art et la peinture ; les Lumières qui s'épanouissent dans cette partie du monde au moment de l'apparition du romantisme occidental accusent des tendances qui ne sauraient permettre de désigner cette période comme «un siècle de la Raison ».

S'il se soumet rigoureusement aux recommandations de la chronologie, l'historien tournera les difficultés en consignant des « retards » ; s'il poursuit de manière mécanique le processus de diffusion, avec la ferme conviction que ce qui fut produit plus tard ne devait être qu'une imitation de ce qui a précédé, il notera les réalisations de ces « attardés » qui confirment les choses déjà connues des réalisations obtenues par les « avancés » ; s'il accepte les explications sommaires, il sortira de l'impasse en jettant brusquement dans la discussion les « coordonées » socio-politiques et il parlera de l'incapacité de développer une culture « supérieure » ;

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 2, P. 195–203, BUCAREST, 1974

enfin, s'il perd patience, il laissera à ses successeurs le soin de trouver les joints.

Il est incontestable que la comparaison des acquis culturels des diverses sociétés a bénéficié, dans une large mesure, de la méthode en usage chez les historiens littéraires qui ont ouvert ainsi le domaine d'une recherche de vaste envergure, avec une application plus tenace et des résultats meilleurs que ceux qui ont comparé des œuvres appartenant à d'autres domaines. Cependant, l'essai d'expliquer la vie intellectuelle des sociétés au moyen des résultats dégagés de l'étude spécialisée des textes littéraires devait, comme de juste, aboutir à une impasse, créée aussi bien par l'obligation — tacite ou délibérément acceptée — de réduire l'expérience intellectuelle des sociétés à un modèle exemplaire, que par la conséquence, inéluctable, de cette façon d'envisager le problème, à savoir la priorité accordée à la littérature, priorité qu'elle n'a pas eu constamment dans la marche de la civilisation humaine. Le chercheur spécialisé d'une littérature nationale a poursuivi dans les autres les prolongements des réalisations qu'il connaissait à fond ; c'est ainsi que Louis Réau a pu nous présenter une Europe française. Ceux attachés à l'étude littéraire ne découvrent que difficilement des courants littéraires dans la culture écrite des XV^{e}—XVII^{e} siècles développée dans le Sud-Est de l'Europe. Ensuite, le schéma influence-réception a été appliqué fort consciencieusement par ceux désirant présenter des priorités nationales : le fait que Mme de Genlis apparaît d'abord dans une certaine littérature balkanique et seulement plusieurs décennies après dans une autre littérature de cette même aire de notre continent a constitué la preuve péremptoire d'une nette avance dans la voie magnifique des Lumières. On a inclus dans le débat les dimensions conférées par les « parallélismes » [1] ou les « coïncidences » [2] que la comparaison des littératures au développement suivant des rythmes divers a mis au jour. De telles dimensions devaient se montrer fort utiles surtout pour permettre de dégager les traits spécifiques des différentes expériences culturelles.

Les tendances visant à donner aux études littéraires des dimensions universelles se révèlent de jour en jour plus fréquentes, comme les travaux du récent Congrès de littérature comparée tenu au Canada [3] l'ont souligné. Rappelons, en ce sens, à titre d'exemples l'exposé de Roger Bauer sur l'impératif de la reprise des recherches topologiques ou thématologiques faites pour contribuer au diagnostic des variations globales, de profondes significations, propres au langage littéraire de diverses époques [4] ; celui de Roland Mortier qui, tout en posant le problème de la périodisation du

---

[1] Voir Al. Dima, *Principii de literatură comparată*, Bucarest, Editura enciclopedică română, 1972.

[2] Voir C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, p. 1—9.

[3] Le comité canadien du programme a réussi à intégrer les contributions individuelles en un échange de vues très enrichissant ; il suffit de rappeler ici les vifs et intéressants débats sur les critères esthétiques et philosophiques de la périodisation littéraire ou les discussions engagées autour des 'tables rondes' consacrées aux siècles litteraires. Le thème « la périodisation de l'histoire littéraire du XVIII^{e} siècle » a entraîné la participation d'éminents spécialistes, comme Nina Façon, A. O. Aldridge, Istvan Soter, E. Bene, Bela Kopeczi, H. H. H. Remak, Michel Cadot et autres.

[4] Roger Bauer, *La topologie et la thématologie au service de l'histoire*, à paraître dans les Actes du Congrès.

XVIII^e siècle européen, plaida en faveur d'une plus grande souplesse dans l'adaptation à la diversité des littératures européennes et de la prise en considération d'autres facteurs aussi (les beaux arts, la politique, etc.), bien que débordant le cadre strictement littéraire [5]; ou encore la suggestive communication de Patrick Brady qui présenta le Rococo dans une interprétation structurale qui dépassa la simple énumération chronologique des œuvres respectives [6]. Il nous faudrait faire également état des discussions fécondes qui eurent pour objet les siècles littéraires.

Il nous semble discerner dans toutes ces tendances une invitation à passer de manière délibérée de l'enclos littéraire au domaine culturel. Sans doute, la culture se prête à des définitions multiples [7]; notre propos n'est pas d'y ajouter encore une, mais simplement de souligner l'utilité qu'il y aurait à connexer l'investigation des œuvres littéraires avec l'analyse des documents écrits appartenant à d'autres genres, afin de mieux saisir les pensées et les sentiments des hommes. Car l'histoire culturelle interroge en tout premier lieu les hommes qu'elle découvre à travers ces témoignages. Ce n'est pas le changement de direction intervenu dans un courant littéraire ou idéologique qui définit le contour d'une certaine époque, mais les modifications de l'« essence humaine » et de la « nature humaine », vient d'affirmer dernièrement Istvan Söter; « les époques de l'histoire sont aussi celles de l'homme, c'est-à-dire des phénomènes 'anthropologiques', manifestant les transformations successives et les remodelages de l''essence humaine' et de la 'nature humaine' . . . Autrement dit, dans l'histoire en tant qu'œuvre humaine, nous devons savoir rechercher et trouver son auteur, l'homme » [8].

Or, le premier seuil à dépasser est celui dressé par les théories romantiques, qui prétendent que la suprême affirmation de l'esprit humain réside dans l'œuvre de « génie ». Si l'on accepte que le beau s'incarne de temps en temps dans l'œuvre du visionnaire qui exprime toutes les pensées sublimes de ses contemporains, il ne reste plus à l'interprète que d'entrer en relations secrètes avec l'œuvre en question, pour la déchiffrer au profit des non-initiés. En assumant ce rôle magique, le critique conclut un accord — connu par lui seul — avec chaque création séparément, pour pénétrer les sens cachés des monades spirituelles portées par la vague du temps. L'intuitionisme change le patrimoine culturel en trésor éternel, qui se révèle par tranches à l'esprit critique; sorte de « House Beautiful », comme le disait Ernst Robert Curtius.

Un autre seuil est celui de l'interprétation positiviste de l'histoire humaine; sous la forme de l'histoire événementielle, celle-ci a réduit les expressions artistiques à une succession d'incidents jalonnant la vie de l'humanité. Dans cette conjoncture, les fragments ne sont plus reliés entre eux que par le fil d'une Parque qui se nomme le Temps. Ce qui advient

---

[5] Roland Mortier, *Lumières, préromantisme, romantisme. Leur délimitation en littérature comparée*, idem.

[6] Patrick Brady, *The Mask of Pleasure and the Muting of Pain: A Structural Interpretation of the Rococo*, idem. Voir aussi son étude *From Traditional Fallacies to Structural Hypothesis. Old and New Conceptions in Period Styles Research*, tiré-à-part de « Neophilologus.

[7] Une récapitulation chez A. L. Kroeber and C. Kluckhohn, *Culture. A Critical Review of Concepts and Definitions*, New York, 1963.

[8] I. Soter, *L'époque et les courants. Cohérence et diversité des Lumières*, in *Etudes européennes. Mélanges offerts à Victor L. Tapié*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1973, p. 368.

après dépend de ce qui l'a précédé, une œuvre du XVIII^{e} siècle n'apparaît qu'une fois publiée une autre, du XVII^{e}, de même que Louis XVI n'a pu accéder au trône qu'au moment ou Louis XV a rendu manifeste sa vacance.

Pour préciser les multiples liens de l'œuvre d'art avec le milieu social où elle est éclose, il ne suffit pas de se demander « quel rapport y-a-t-il entre cet art et cette société?», car on laisserait entendre que la société est une entité en soi. « Si l'art est une partie de la société, il n'y a pas d'entité en dehors d'elle à laquelle on puisse accorder la priorité. L'art y figure, en tant qu'activité, au même titre que la production, le commerce, la politique, le développement des familles. Pour étudier les relations de manière adéquate, il est nécessaire de les étudier activement, considérant toutes les activités comme autant de formes particulières et contemporaines de l'énergie humaine » [9]. C'est de ce même point de vue que l'histoire culturelle ne saurait se séparer de l'événement sans le risque de se cloîtrer dans une prison spirituelle, dont les barreaux empêcheraient toute approche directe et sans préjugés du réel ; « l'histoire culturelle se doit par excellence d'être interdisciplinaire » [10].

Telle que l'ont recommandé, d'ailleurs, ses initiateurs, qui se sont intéressés à l'esprit des lois, aux mœurs des nations, aux démarches de la raison et aux constructions de l'imagination, aux rapports entre la prospérité des Etats et l'épanouissement de la culture. Mais en lui donnant une perspective plus ample que celle qui lui fut conférée par « l'esprit de société », attaché aux expressions culturelles formulées sur un seul niveau, ou par cet « esprit de synthèses », attentif à la politique culturelle des cours impériales qui ne rend pas compte des courants profonds de la vie des collectivités. Telle qu'elle s'est épanouie dans l'historiographie romantique, pratiquée par un Jules Michelet ou Nicolae Bălcescu ; mais regagnant les dimensions sociales perdus dans les exposés didactiques où la « vie culturelle » s'écoule dans une autre sphère que la « vie économique » ou la « vie politique ». Car, ainsi que Pierre Francastel le soulignait dans son étude sur l'art et l'histoire, l'ensemble du trésor des œuvres du passé ne constitue pas seulement un musée imaginaire, illustrant les chimères de l'homme en présence d'un réel intangible. Il est temps de substituer à une esthétique née au XVIII^{e} siècle de la foi dans la Beauté absolue, une nouvelle problématique, liée à la reconnaissance de la capacité de l'homme d'informer son entourage [11].

Telle que la recommande l'histoire des mentalités qui rend aux hommes du présent le sens du devenir, dégagé des faits que l'histoire événementielle n'a enregistrés que parce que ce sont, justement, des faits,

---

[9] Raymond Williams, *The Long Revolution*, Penguin Books, 1971, p. 61.

[10] Alphonse Dupront, *L'acculturazione*, Torino, Einaudi, 1966, p. 90.

[11] Pierre Francastel, *Realitatea figurativă*. Traduction de Mircea Tomuş. Bucarest, Editura Meridiane, 1972, p. 134. Dans un sens similaire, Erich Kohler a évoqué « la génération de chercheurs adeptes du positivisme qui a fait un travail énorme ; mais son interprétation esthétique est restée endettée au romantisme : là où on ne retrouve pas un sentiment authentique personnel, où le cri strictement subjectif de l'émotion d'un esprit solitaire ne se laisse pas surprendre, on peut déceler la littérature, mais non pas la poésie. Depuis longtemps, les interprètes de la versification médiévale n'éprouvent plus une sensation agréable devant de telles évaluations » (*Zur Struktur der altprovenzalischen Kanzone* dans le volume *Esprit und arkadische Freiheit*, Frankfurt/Bonn, Athenaum Verlag, 1966, p. 28—45).

à l'instar des collectionneurs qui admirent l'ingénuité de Magendie : « Je me promène là-dedans comme un chiffonier, et je trouve à chaque pas quelques chose d'intéressant à mettre dans ma hotte ». A quoi répliquait Dastre : « Quand on ne sait pas ce qu'on cherche, on ne sait pas ce qu'on trouve ». Une histoire des mentalités qui franchit les obstacles élevés par les définitions commodes : « Attention, mon ami, vous allez sortir de l'histoire ... Relisez ma définition, elle est si nette !... Si vous êtes historien, vous ne mettiez pas le pied ici : c'est le domaine du sociologue. Ni là : vous seriez chez les psychologues. A droite? Vous n'y pensez pas, c'est chez le géographe ... Et à gauche, chez l'ethnologue » ... Cauchemar. Sottise. Mutilation. A bas les cloisons et les étiquettes ! C'est à la frontière, sur la frontière, un pied en deçà, un pied au delà, que l'historien doit travailler librement. Utilement ... Car, continue Lucien Febvre, l'histoire ne présente pas aux hommes une collection de faits isolés. Elle organise ces faits. Elle les explique, et donc pour les expliquer elle en fait des séries, à qui elle ne prête pas une égale attention. Car, qu'elle le veuille ou non — c'est en fonction de ses besoins présents qu'elle récolte systématiquement, puis qu'elle classe et groupe les faits passés. C'est en fonction de la vie qu'elle interroge la mort'' [12]. Une histoire globale, où l'histoire littéraire prend part à l'élaboration d'une « science de l'homme », de l'homme considéré dans son devenir ; « le bon historien ressemble à l'ogre de la légende ; là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier » [13].

Si, au lieu de la pièce en soi, c'est le processus intellectuel qui retiendra l'attention de l'historien, ce processus dont elle est le fruit, celui qui s'est cristallisé en elle et a participé, à travers elle, aux débats du milieu qui l'a créée, alors l'étude portera sur les idéologies — nécessairement négligées par l'intuitionisme ou l'histoire événementielle. Et, délimiter les idéologies suppose l'investigation concomitante des processus d'élaboration et de diffusion de l'œuvre d'une part et de l'activité intellectuelle dans le cadre de la société d'autre part. Il devient ainsi évident que depuis l'outil qu'il s'est créé jusqu'à la manière dont il organise son espace et son temps, l'homme développe ses capacités créatrices dans un contexte économique et social déterminé ; depuis l'instrument qui prolonge la force de son bras jusqu'à la maison qu'il habite, avec les objets qui lui sont nécessaires et qui portent l'empreinte de ses capacités sous la forme strictement utilitaire mais marquée par le besoin impérieux d'introduire un certain ordre où la beauté a sa place, et jusqu'aux manifestations où sa vision du monde aboutit à des formes sublimées, tout un ample registre se déroule auquel tout historien de la culture ne saurait rester étranger. Parce que, dans ce registre il pourra saisir la mécanique des représentations mentales, sur le plan de la psychologie collective, là où se dessine l'image que la société se fait d'elle même [14] ; c'est une image

---

[12] Lucien Febvre, *Vers une autre histoire* dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1965, p. 431, 425, 437.

[13] Affirmation de Marc Bloch, citée dans idem, *ibidem*, p. 426. Sur les rapports de l'histoire littéraire avec l'histoire des mentalités voir aussi Roger Fayolle, *D'une histoire littéraire à l'histoire des littératures*, « Scolies. Cahiers de recherches de l'École Normale Supérieure », Paris, 2, 1972, p. 7—23.

[14] Voir Georges Duby, *L'histoire des systèmes des valeurs*. « History and Theory », XI, 1972, 1, p. 15—25.

de son devenir à travers les temps et en rapport avec les autres, une image de sa présence dans la contemporanéité, également en rapport avec les autres. Le projet existentiel de la collectivité se cristallise dans un modèle de vie qu'elle se propose et il conduit à l'ébauche d'un modèle d'humanité projeté dans la conscience des membres de la collectivité. C'est toujours en rapport avec les autres que le modèle culturel, aussi bien que le modèle d'humanité sont élaborés et, en tant que tels, ils rallient l'expérience intellectuelle de certaines collectivités du passé ou du présent, tout en se séparant de façon délibérée d'autres groupes d'expériences. Chaque modèle culturel et chaque modèle d'humanité comportent des traits universels ; *une universalité acceptée* quand l'orientation vers le passé prédomine ou *une universalité propulsée* lorsque cette orientation s'attache au présent. Comparer ces modèles assure à l'historien le moyen de récupérer les expériences du passé et de restituer à ses contemporains, à la place d'une galerie de tableaux ou d'un conglomérat de pièces, le frémissement de la vie.

Pour embrasser la vie du passé dans son ensemble, l'interprète devra recourir aux résultats des disciplines spécialisées et pénétrer leurs points de convergence, afin d'y retrouver les hommes, avec leurs hésitations, leurs réalisations et leurs insuccès, avec la pensée, la sensibilité et la volonté d'agir sur le monde qui leur sont propres. Histoire des hommes, l'histoire culturelle est à même de se proposer le programme de travail le plus ambitieux entre tous, tant par l'extension de son intérêt vers toutes les formes d'expression de la vie sociale, que par ses objectifs, d'intervenir activement dans les débats du présent, pour l'expliquer par son passé.

Aussi le caractère interdisciplinaire de la recherche se détache-t-il nettement de cette étude, même quand, nécessairement, l'enquête est axée sur un groupe de documents déterminé. Car, à partir du moment où il décide d'étudier certains aspects d'une idéologie, l'exégète sera tenu à recourir à l'*histoire économique* pour connaître la manière dont sont produits les biens et les relations économiques, à l'*histoire sociale* pour connaître la nature et les formes revêtues par les rapports entre les classes et les groupes sociaux, à l'*histoire politique* qui lui révèle l'organisation de la société et ses liens avec les autres sociétés. Il tâchera de saisir comment communiquent entre eux les différents niveaux culturels [15], puisque c'est d'une certaine manière que se dessine le modèle culturel quand le niveau supérieur impose son idéologie, surtout par des moyens politiques, ou quand il s'assimile des données susceptibles d'augmenter son prestige et son autorité, et d'une toute autre manière quand le modèle est élaboré dans la zone de contact des niveaux ayant alternativement la priorité (comme nous estimons que c'est le cas dans la majorité des sociétés sud-est européennes à l'époque moderne). Il devra aussi étudier le fonctionnement de la tradition sélective dont parle Raymond Williams, pour relever l'érosion, voire la disparition de certains concepts, ainsi que la perpétuation de quelques autres sur les paliers du temps, où la longue durée [16] joue un rôle essentiel.

---

[15] Voir Robert Mandrou, *Cultures ou niveaux culturels dans les sociétés d'Ancien Régime*, « Revue des études sud-est européennes », 1972, 3, p. 415–422.

[16] Voir Fernand Braudel, *La longue durée* in *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 41–83.

Limitée à une période de riche signification, tel l'humanisme ou la période des Lumières, l'enquête insistera de préférence sur les catégories variées de témoignages dont l'ensemble constitue l'écran sur lequel sont projetés les hommes du passé, qui nous communiquent, à travers ces témoignages, leurs pensées et leurs sentiments ; elle tracera, de la sorte, le *cadre de l'expression* [17]. Là, elle trouvera des expressions orales (de la communication et de la création artistique), des expressions écrites (attestant des préoccupations philosophiques, historiques, littéraires, scientifiques), des expressions plastiques (architecture, sculpture, peinture), la musique et la danse ; elle étudiera les rapports entre les différentes expressions, ainsi que la manière dont elles sont structurées. Ce faisant, une vérité s'imposera, à savoir que pour chaque étape la préséance revient à un certain groupe de témoignages ; elle comprendra, ainsi, que l'investigation d'un seul groupe étudié à travers les temps ne saurait saisir les transformations essentielles de la mentalité humaine. C'est ce qui nous montre l'histoire littéraire qui, sous l'impulsion du romantisme, s'est assumée le devoir d'expliquer l'évolution de la capacité créatrice des hommes, objectif qu'elle ne pourra jamais atteindre à elle seule. En effet, à certaines étapes l'essentiel d'un mouvement culturel se dégage de la littérature juridique, alors qu'à certaines autres c'est la littérature historique qui le révèle. Qui plus est, à d'autres périodes l'essence même du mouvement culturel est dévoilée par l'histoire de l'architecture ou de la peinture. On serait en droit de se demander si ce n'est pas aussi le cas de la Renaissance italienne, dominée plutôt par un Michel Ange et un Léonard de Vinci, que par Léonard Bruni ou Pic de la Mirandole ; nous l'affirmerions presque sans hésitation à l'égard du Baroque, instauré par Borromini, Bernini, Wren ou Fischer von Erlach plutôt que par la poésie, qui révèle dans une moindre mesure les touches modifiant la sensibilité. C'est , de toute façon, le cas de la culture roumaine des XIV^e—XVI^e siècles, dont la peinture et l'architecture sont plus pregnantes que l'écriture, reflétant mieux les tendances idéologiques de la société du temps.

Les différentes modalités de l'expression culturelle s'éclairent réciproquement, et celui qui se propose de dégager le modèle d'humanité du courtisan, tel que Castiglione le présente dans ses pages, ne peut ignorer les œuvres de son collègue à la cour d'Urbin — Raphaël ; de même que le modèle du lettré proposé par les écrits d'Alberti s'éclaire grâce aux peintures de Pierro della Francesca ; le bréviaire du lettré élaboré par la culture roumaine de la fin du XVII^e siècle a pour glossaires la peinture et l'architecture brancovanes. Pour la période des Lumières, l'appel aux œuvres de Bach, Haendel et Mozart est indispensable si l'on veut comprendre les transformations intervenues non seulement dans le goût artistique, mais dans la pensée et la sensibilité des hommes du XVIII^e siècle aussi. Et celui qui désire connaître le processus entraînant la désagrégation du modèle d'humanité à prétention universelle qu'a été l'*honnête homme* ou le *gentleman*, à l'époque du romantisme, doit s'adresser

[17] Des détails dans notre article *Vie des hommes et vie des œuvres dans la société roumaine (1650—1848). Contacts culturels et structures mentales*, « Revue des études sud-est européennes », 1972, 2, p. 393—410.

tout naturellement aux œuvres de Victor Hugo, Pouchkine ou Byron, mais à celles de Delacroix et de William Blake également.

Il n'est pas moins vrai que les témoignages n'ont pu percer tous à travers les temps et de ce fait l'effort de restitution n'aboutira parfois qu'à des résultats partiels. Ce sont notamment les témoignages oraux, révélateurs de la pensée et de la sensibilité des masses ayant agi sur l'histoire, qui se dérobent souvent aux classifications chronologiques ; néanmoins, on ne peut les écarter du répertoire documentaire, en nous bornant à reconstituer la mentalité populaire sur le seul fondement des livres, qui ont vulgarisé le mode de pensée seigneuriale ou des philosophes. De même, les représentations théâtrales, qui ont eu au XIX^{e} siècle un rôle décisif dans la vie des sociétés, ne peuvent plus être récupérées ; qui pourra nous rendre non seulement la voix mais aussi le mouvement scénique d'Ellen Terry, de Frédérique Lemaître ou d'Aristizza Romanescu ? Les films ont, de toute évidence, une situation privilégiée. Toutefois, ce qui importe c'est de ne point perdre de vue l'alternance et la conjugaison des témoignages, pour réduire la vie mentale simplement à ce que l'écriture nous offre à travers les temps, car, ainsi que Francastel en fait la remarque pertinente, « il est évident que l'homme vit grâce à ses yeux et à ses oreilles, autant que par la parole. La parole est l'un de ses modes d'expression, le plus en usage, le plus répandu. Nous subissons les effets d'une crise due à la place exagérée que le texte écrit a tenu dans la formation générale des générations récentes. Et j'insiste sur le fait que cette situation est, à la bien considérer, récente et qu'elle fausse notre jugement sur les modes de penser et d'agir des sociétés anciennes » [18].

En se concentrant sur la totalité du cadre de l'expression, l'histoire culturelle peut maintenant aboutir au résultat préfiguré par ses initiateurs : la restitution des civilisations de jadis et de la vie intellectuelle des temps révolus au profit de ceux qui, dans des nouvelles conditions de l'existence, s'efforcent de dresser le bilan des réalisations humaines. Et l'appel constant à la recherche interdisciplinaire la rend à même de saisir, à la confluence des fascicules de lumière projetés sur les ténèbres qui suivent nos pas, l'image des hommes ayant vécu dans les villes et villages des territoires dont la configuration humaine n'a jamais cessé de se modifier.

« Une discrimination des faits historiques est nécessaire » quand l'objet de notre attention est constitué par toute une aire de civilisation ; « les recherches consacrées au Sud-Est européen, abandonnant à d'autres disciplines le particulier (l'histoire événementielle, en l'occurrence), vont s'aiguiller de plus en plus vers le général, le structural, le social, le culturel » [19]. Mais on ne pourra saisir la donnée générale qu'après avoir discerné le particulier dans ses relations avec le général. Par une comparaison soutenue, aspirant à découvrir comment se sont constitués les systèmes des valeurs dans chaque société ; sur la piste tracée par la capacité d'assimilation et par la force de pénétration des influence. Influences-réceptions, enregistrement d'une avance ou notation d'un décalage — ce sont les premiers rapports, qui seront approfondis grâce à l'analyse du rythme

---

[18] Pierre Francastel, *op. cit.*, p. 101—102.

[19] Denis Zakythinos, *État actuel des études du Sud-Est européen*, « Bulletin de l'AIESEE », 8, 1970, 1—2, p. 43.

des contacts culturels ; à l'intérieur de ce rythme, la quête ou la résistance deviendront manifestes, marquant ainsi des disponibilités et des disparités. A cause du rythme? Si nous répondrions par l'affirmatif, ce serait s'incliner avec soumission devant le Temps. C'est pourquoi, convergences et divergences nous conduiront vers une nouvelle interprétation des structures mentales qui se reflètent dans l'écriture, le langage figuratif et l'oralité ; des structures qui se cristallisent dans le modèle culturel qu'une société s'est proposé. Ce modèle s'insère dans le courant général du processus culturel ; reconsidéré de ce point de vue, il gagne ses significations profondément ou généralement humaines. De cette manière, dans sa tentative de saisir le tout, la recherche comparée et interdisciplinaire pourra éviter le danger de la généralisation d'un fragment : découvert en Europe — en Occident, dans le Sud-Est ou dans le Nord — dans des zones exemplaires, qui brillent à des distances sidérales dans la voûte claire d'un ciel d'hiver.

Les distances et les décalages sont des termes voués à perpétrer la généralisation du fragment. De ce fragment qui apparaît si séduisant dans la série des chefs d'œuvres littéraires, dans les séries des événements qui semblent vouloir révéler un devenir, dans les hauts faits d'une classe ou d'un groupe qui monte vers les sommets sublimes, dans toute création élaborée par une société ou un groupe de sociétés. Du fragment que l'histoire globale est en mesure de dépasser ; cette histoire globale qui restitue la vie culturelle des sociétés constituant la communauté humaine et qui retrouve, dans les modèles culturels, les éléments susceptibles de rendre compte de l'universalité à laquelle ils ont aspiré et qui a défini leurs contours. Une histoire globale ancrée dans la vie, qui s'attache à l'étude des témoignages non pas en tant que témoignages en soi — ce qui leur offrirait la possibilité de devenir des fragments — mais comme témoignages humains.

Pour redécouvrir les hommes il n'y a pas autre chose à faire que de les chercher, avec application, avec courage — comme le disait Nicolas Iorga en 1933 à propos de l'avenir des études byzantines. Il est nécessaire, disait-il, d'avoir la précision et la patience du « compulseur des manuscrits, afin de dégager d'une telle activité le bon texte, celui sur lequel on peut se fonder. Mais, ensuite, il ne faut pas s'arrêter là et avoir le courage d'humaniser l'histoire de Byzance » [20].

Une telle humanisation de l'histoire pourrait être réalisée en tout premier lieu par une équipe dans le genre de celle qui poursuit la rédaction de « l'histoire intégrale de la société, avec ses expressions économiques et politiques, littéraires et artistiques », — œuvre qu'on serait en droit d'espérer comme un couronnement des recherches conjuguées des spécialistes du Sud-Est européen [21]. L'orientation interdisciplinaire et comparatiste de la recherche individuelle pourront lui fournir également leur apport. Dans cette synthèse, le patrimoine de la culture universelle est susceptible de gagner d'autres dimensions et de mieux refléter la variété des expériences intellectuelles, ainsi que leur caractère dynamique, qui est le caractère même de la vie humaine.

---

[20] Nicolae Iorga, *Viitorul studiilor bizantine* in *Sinteza bizantină*, recueil soigné par Dan Zamfirescu. Bucarest, Editura Minerva, 1972, p. 156—157.

[21] Mihai Berza, *Exposé* ... in *Actes de la première réunion de la Commission d'Histoire des Idées dans le Sud-Est de l'Europe*, « Bulletin de l'AIESEE », 4, 1966, 1—2, p. 15.

LIVRES ROUMAINS À LISTES DE SOUSCRIPTEURS

(PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX[e] SIÈCLE)

CĂTĂLINA VELCULESCU et
VICTOR GEORGE VELCULESCU

1. INTRODUCTION

La présente étude a pour point de départ les listes de souscripteurs annexées à certains livres roumains parus au cours de la première moitié du XIX[e] siècle*. Les personnes inscrites sur ces listes avaient versé à l'avance à l'auteur la contre-valeur d'un certain nombre d'exemplaires, justement pour faciliter la parution de l'ouvrage. En général, à côté du nom sont mentionnés la localité où le souscripteur réside, sa profession ou son rang social, ainsi que le nombre d'exemplaires qu'il a payés. Pour les livres parus dans les provinces sous domination autrichienne, l'énumération des souscripteurs est faite en ordre alphabétique ; dans les Principautés Danubiennes, les listes comprennent d'abord les gens d'Eglise, suivant la hiérarchie ecclésiastique, puis les laïcs, dans l'ordre

* Voir Filip Iliou, *Pour une étude quantitative du public des lecteurs grecs à l'époque des Lumières et de la révolution (1749—1832)*, in *Actes du I[er] Congrès international des Études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, 1967—1969, vol. IV, p. 475—480. Notre étude — commencée avant la parution de l'article susmentionné — aborde l'aspect roumain de la pratique, en usage dans les pays du Sud-Est européen, consistant à aider la publication de certains livres par voie de souscriptions préalables. Aussi a-t-elle sa place tout indiquée dans une série que Filip Iliou lui-même a préconisée.

Pour les lecteurs bulgares, voir l'article de Manio Stoianov — paru avant la communication ci-dessus — *Les « syndromites » bulgares de livres grecs au cours de la première moitié du XIX[e] siècle*, « Byzantinische-neugriechische Jahrbucher », Athènes, 19, 1966, p. 373—406, ainsi que les observations critiques du compte rendu de C. Papacostea-Danielopolu dans « RÉSEE », VI, 1968, n° 4, p. 697—699.

Pour les lecteurs grecs, cf. C. Papacostea-Danielopolu, *Les lectures grecques dans les Principautés Roumaines après 1821*, « Balkan-Studics », 11, 1970, n° 1, p. 158—168.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 2, P. 205—220, BUCAREST, 1974

de leurs rangs sociaux ou sans ordre aucun ; l'ordre alphabétique ne sera adopté que plus tard.

Pour la période 1815—1853, nous avons trouvé des listes de souscripteurs dans 26 livres (dont l'un en deux volumes parus à des dates différentes). Au total, nous avons enregistré 6938 souscripteurs ayant payé 12.203 volumes.

Le premier objet de nos recherches a été de déterminer le nombre de volumes souscrits d'un certain livre, ou à une certaine époque, ou par une certaine catégorie socio-professionnelle ; à un second échelon, nous avons calculé le nombre de volumes souscrits par une certaine catégorie de personnes à une certaine époque ou, à un degré supérieur de complexité, le nombre de volumes souscrits par une certaine catégorie socio-professionnelle à une certaine époque et pour un certain genre de livre.

L'époque ou la profession, ou l'époque et la profession, ou l'époque, la profession et le genre de livre sont les *conjonctures* dans lesquelles nous examinons la répartition des livres. Ces répartitions une fois calculées, nous essayons d'établir à partir d'elles des *corrélations* (par exemple, la corrélation entre tel livre et telle catégorie de souscripteurs) dont le champ sera ensuite agrandi par l'interprétation.

Dans les pages qui suivent, nous définirons d'abord les notions utilisées et nous exposerons la méthode de travail suivie, en justifiant celle-ci et en précisant ses limites d'application. Le paragraphe suivant sera consacré à la description du matériel, à sa classification, à ses corrélations et aux conjonctures effectivement analysées. Nous présenterons ensuite les résultats obtenus et leur interprétation. Enfin, un dernier chapitre comprendra nos conclusions et quelques indications sur les voies à suivre dans les recherches ultérieures.

2. DÉFINITIONS ET MÉTHODE

Pour les besoins de l'analyse, tout le matériel dont nous avons disposé a été passé sur des fiches, chaque fiche correspondant à un souscripteur et indiquant : à quel livre il a souscrit, d'où il est, quelle est sa profession et combien d'exemplaires il a payés. Une fiche peut comprendre plusieurs souscripteurs au cas où le livre, le lieu et la profession sont les mêmes. Voici un exemple typique de fiche :

EROTOCRITUL * CRAÏOVA * NOTAIRE * 6 * 2

ce qui signifie que deux notaires de Craïova ont souscrit à six volumes de l'ouvrage *Erotocritul.*

Comme on peut voir, une fiche contient cinq informations explicites distinctes. Mais de fait, comme nous le verrons plus en détail par la suite, elle comprend aussi quatre informations implicites qui découlent de la lecture même de la fiche, à savoir : le genre et l'époque de parution du livre, la région où se trouve la localité et une catégorie plus large où est englobée l'occupation du souscripteur, que nous nommerons « position sociale ».

Nous nommons « *attribut* » d'une fiche *toute spécification de livre, genre, époque, région, localité, position sociale et occupation* apparaissant

sur une fiche. *Un seul attribut ou une série d'attributs définissent une conjoncture.*

Une fiche fournit effectivement neuf informations : les sept attributs, plus le nombre de volumes et celui des souscripteurs. Les 1319 fiches établies représentent par conséquent un total de 11.871 informations — dont la systématisation et l'analyse ont rendu nécessaire l'emploi d'un ordinateur.

Le programme, écrit dans une variante évoluée du langage FORTRAN, appropriée à l'ordinateur IBM/360, est décrit sommairement ci-dessous dans le seul but de définir les opérations effectuées et de préciser la méthode de travail.

Le tableau 1 reproduit quelques fiches fictives semblables à celles lues par l'ordinateur. Une fois le matériel introduit, on effectue la première opération, consistant à sélectionner tous les attributs distincts enregistrés. Autrement dit, dans le tableau 1, la colonne « livre » comprend 1319 éléments, mais comme les titres se répètent, le nombre d'ouvrages distincts n'est en fait que de 26 ; de même, on constate qu'il a existé 84 localités différentes, ou bien 55 occupations.

Tableau 1

livre	genre	époque	région	localité	état social	occupation	volumes souscrits	Nombre de souscripteurs
EROT	LIT	10—20	Olténie	Craiova	employé	notaire	6	2
DIREG	PEDAG	30—40	Munténie	Bucarest	artisan	typographe	1	1
ADOL	LIT	40—50	Munténie	Bucarest	militaire	colonel	2	1
EROT	LIT	10—20	Moldavie	Jassy	boyard	„spătar"	10	1
.	.	.	.	.	.	.	.	.
.	.	.	.	.	.	.	.	.
.	.	.	.	.	.	.	.	.

Nous avons calculé ensuite pour *chaque* conjoncture à *un* attribut, le total des livres souscrits, le total des souscripteurs et le rapport entre ces deux chiffres *. Ainsi, pour *Adoleshia*, 421 exemplaires ont été souscrits par 159 souscripteurs, le rapport *total des volumes / total des souscripteurs* étant de 2,65. De même, dans la plaine de la Tisa, 389 volumes ont été souscrits par 294 souscripteurs, soit un rapport de 1,32.

Cette étape une fois franchie, nous avons calculé le nombre de volumes, celui des souscripteurs et le rapport entre ces deux valeurs dans une conjoncture à *deux* attributs. Par exemple, durant la période 1820—1830 (premier attribut), les boyards (second attribut) ont souscrit 461 volumes commandés par 165 souscripteurs, soit un rapport de 2,79. Afin de pouvoir comparer le spectre de répartition du second attribut en fonction des variations du premier, il est utile d'introduire le quotient *nombre de volumes dans le cadre de la conjoncture / nombre de volumes totalisés par le premier attribut*, que nous nommerons *rapport corrélatif.* Un exemple

* Voir p. 210.

éclaircira tout de suite les choses. Durant la période 1840—1850, les boyards ont souscrit à 897 volumes. On pourrait, en se référant à l'exemple précédent, croire que la part des boyards par rapport aux autres positions sociales a doublé. Or, il n'en est rien, car dans la première époque le total des volumes souscrits a été de 1752, alors que dans la seconde il a été de 4521. D'où il résulte que les boyards ont souscrit à 26,3 % du total dans la première époque, contre 897/4521 = 19,9 % dans la seconde. En d'autres termes, les boyards ont, par rapport à d'autres catégories sociales, moins souscrit durant la période 1840—1850 que durant la période 1820—1830.

Enfin dans une troisième étape, nous avons calculé le nombre des volumes, celui des souscripteurs et le rapport de ceux-ci dans le cas d'une conjoncture à trois attributs : par exemple, pour une époque et une région données, la répartition des souscripteurs par occupations. Tout comme dans les conjonctures à deux attributs, nous pouvons décider de comparer la répartition du troisième attribut en fonction des variations du premier, du second ou des deux premiers. Ces comparaisons sont possibles à l'aide d'un rapport réel adéquat, soit pour le premier attribut, soit pour le deuxième, soit pour leur produit.

Il serait possible, théoriquement, d'établir des conjonctures d'une complexité encore plus grande, mais leur signification ne gagnerait pas en intérêt pour autant, car elle ressort implicitement des conjonctures précédentes. En outre, leur valeur interprétative devient incertaine, parce que, dans la réalisation de conjonctures simultanées, plus le nombre des attributs augmente, plus celui des données matérielles correspondantes diminue, au détriment de la certitude statistique. Nous tenons à souligner que, dans cette étude, nous nous sommes limités à l'interprétation des données présentant un volume statistique suffisant. De même, nous avons pris des précautions spéciales — sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre ici — pour savoir quand et dans quelles limites une donnée est significative.

3. DESCRIPTION DU CORPUS. CRITÈRES DE CLASSIFICATION. CORRÉLATIONS ET CONJONCTURES ANALYSÉES

Livres pris en considération, Ainsi que nous l'avons déjà montré, notre étude a porté sur les listes de souscriptions de 26 livres (dont l'un en deux volumes parus à des dates différentes et avec deux listes distinctes de souscripteurs).

Nous n'avons pris en considération que les livres roumains parus avec des listes nominales de souscripteurs.

Nous n'avons compris dans notre étude ni les périodiques, ni les livres en langue étrangère, même avec souscripteurs des Principautés Roumaines et parus sur le territoire de la Roumanie, ni les livres en langue roumaine dont les souscripteurs ne sont déclarés que numériquement.

Nous n'avons pas tenu compte non plus des livres qui, après avoir fait appel aux souscripteurs, n'ont pas paru ; la comparaison entre ceux-ci et les livres parus, qui est des plus intéressantes, fera l'objet d'une étude ultérieure.

Nous n'avons pas établi non plus de comparaison entre les livres à souscripteurs et ceux sans souscripteurs. Cette étude comparative, qui ferait connaître la proportion des livres à souscripteurs par rapport au total des ouvrages parus au cours de l'époque envisagée, serait certainement utile, mais elle se heurte à des difficultés dues à l'absence d'une bibliographie complète pour les livres postérieurs à 1830.

A noter que, pour certains livres du moins, le tirage était supérieur au nombre des volumes souscrits.

Etant donné l'absence d'une *Bibliographie* exhaustive des livres roumains parus après 1830, comme celle qui existe pour la période antérieure, où est mentionnée la présence ou l'absence des listes de souscripteurs, il se pourrait qu'un certain nombre de livres aient échappé à nos investigations. Soulignons que toute communication à ce sujet sera la bienvenue.

L'attribut *genre*. Les 26 livres ont été répartis en 4 grandes catégories : 1. *Œuvres littéraires* ; 2. *Livres scientifiques et manuels* ; 3. *Philosophie — pédagogie — morale* ; 4. *Théologie* *.

La classification ci-dessus peut, assurément, prêter aux discussions. La moins homogène des quatre catégories est la *théologie*. On y relève en premier lieu l'absence de livres liturgiques : ceux-ci ayant leur clientèle attitrée, point n'était besoin de recourir aux souscriptions. D'autre part, ce genre est celui dont le contenu s'est le plus modifié avec le temps : si durant la première période il s'agit de commentaires sur des thèmes religieux, aux époques ultérieures on trouve soit des recueils de noëls, c'est-à-dire des ouvrages se situant aux limites du folklore, soit des ouvrages de musique ou d'histoire religieuse, donc d'une plus vaste portée culturelle.

Les *livres scientifiques* ont été groupés avec les *manuels* parce que, en l'occurrence, pour le début du XIX[e] siècle, la distinction entre ces deux catégories est le plus souvent impossible. Il va de même pour le groupe *philosophie — pédagogie — morale.* Non seulement la *pédagogie* et la *morale* se confondent en grande mesure, mais même les ouvrages de *philosophie* ont été transposés en roumain, ainsi que le proclament leurs traducteurs, dans le même but de moralisation.

L'attribut *époque*. Le premier volume possédant une liste nominale de souscripteurs a paru en 1815, le dernier qui soit compris dans notre étude date de 1853. Pour des nécessités techniques et sur la base de la division en périodes de la littérature roumaine plus ou moins généralement acceptée, nous avons établi les étapes (périodes ou époques) comme suit : I — jusqu'en 1820 ; II — 1820—1829 ; III — 1830—1839 ; IV — après 1839**.

L'attribut *position sociale*. Les souscripteurs font partie de couches sociales diverses et ont des professions variées. Le matériel enregistré a imposé la répartition suivante *** : 1 — gens d'Eglise ;

* Voir Annexe 1.

** Voir Annexe 2.

*** Voir Annexe 3.

2 — artisans et marchands ; 3 — employés ; 4 — occupations diverses ou qualificatifs sociaux d'ordre non intellectuel (économe, agriculteur, éleveur de moutons, fermier, administrateur, « hadji », « kyr ») ; 5 — personnes à situation sociale ou professionnelle non déclarée ; 6 — le monde de l'enseignement (enseignants, étudiants, élèves, etc.) ; 7 — libraires ; 7' — intellectuels ; 8 — militaires ; 9 — personnes pourvues de rangs ; 10 — lectrices.

Ainsi qu'il apparaît au premier coup d'œil, cette classification ne comporte pas un seul critère, mais deux ou trois, ce qui constitue un défaut sérieux, mais inévitable, parce que le matériel étudié n'offre pas des informations suffisantes pour l'application d'un seul critère. Ainsi, si nous avions essayé d'établir une classification à partir du métier ou de l'occupation des lecteurs, nous ne serions arrivé à rien, car les listes ne mentionnent presque jamais de quoi s'occupaient les dizaines de « medelniceri », « serdari », « paharnici », etc. cités. Si, en revanche, nous avions négligé l'occupation pour tenter une classification basée sur le rang des souscripteurs, la plupart de ceux-ci se seraient trouvés dans la catégorie des « personnes sans rang » et les autres informations à leur sujet seraient restées en dehors de l'enquête. La classification adoptée possède, par conséquent, deux critères fondamentaux : le rang et l'occupation. En dehors de ces critères, nous avons constitué aussi les catégories suivantes : le public féminin (voir l'exposé des motifs p. 216), les gens d'Eglise (en tant que représentant une certaine mentalité) et les personnes à occupations diverses non intellectuelles (où nous avons groupé des occupations ou des déterminations sociales hétérogènes parce que, prises chacune séparément, le résultat aurait été dépourvu de signification vu le nombre réduit des individus). Mentionnons que ces positions sociales comportent des subdivisions qui permettent un examen nuancé de leur comportement à travers le temps. Mais dans la présente étude nous ne nous référerons qu'aux dix grandes catégories énumérées ci-dessus, pour aborder des questions de détail une fois définie l'attitude de celles-ci.

Le rapport *entre le nombre de volumes souscrits d'un certain livre et le nombre de souscripteurs* est d'une importance particulière. En effet, en admettant que chaque souscripteur achète un volume pour le lire, il est permis de supposer que les autres volumes auxquels il a souscrit sont destinés à être transmis à d'autres personnes. Un tel souscripteur est donc non seulement lecteur, mais aussi diffuseur de livres. Le rapport des volumes souscrits par une certains catégorie de personnes et le nombre de souscripteurs de cette catégorie montre le rôle joué par cette catégorie en tant que *foyer de diffusion* de la culture ou la portée de son *action de mécénat*.

Corrélations. Le phénomène de la souscription qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, consiste dans le paiement anticipé d'un certain nombre d'exemplaires d'un livre, apparaît dans la vie culturelle roumaine au début du XIX^{e} siècle. Jusqu'alors, la publication d'un livre dépendait le plus souvent de la protection de quelque important personnage, qui assumait les dépenses de l'impression et de la diffusion. Le passage de la publication d'un livre par la bienveillance d'un mécène à celle de sa publication

avec l'aide d'un nombreux public est le signe d'un commencement de démocratisation d'un acte culturel fondamental : la subvention des publications.

Les listes de souscripteurs mentionnant le nom des personnes, leur situation sociale et la localité où ils résident permettent de calculer la répartition des volumes non seulement dans une série de conjonctures simples, mais aussi dans une série de conjonctures à deux ou à trois attributs. Le volume de la présente étude ne nous permettant pas d'analyser tous ces cas, nous nous limiterons aux corrélations en rapport avec la répartition des volumes dans les conjonctures suivantes : 1) époque ; 2) époque — position sociale ; 3) époque — genre ; 4) époque — genre — position sociale.

Une dernière précision : le calcul des répartitions, qui a été réalisé et *ne pouvait être réalisé que par un ordinateur*, ne fournit que la matière première pour l'établissement des corrélations qui suivent.

Caractère spécifique du corpus. Il serait tout aussi hasardé d'affirmer catégoriquement que telle couche sociale impose tel livre que de dire que l'auteur, par son livre, ne s'adresse qu'à une certaine couche sociale. De fait, la souscription est un phénomène produit par la rencontre de deux réalités contradictoires. D'une part, les listes de souscripteurs étaient le fait de livres dont la diffusion paraissait difficile faute d'un public certain et dont les auteurs ne pouvaient s'exposer à une perte matérielle ; d'autre part, s'inscrivaient sur ces listes ceux intéressés par un certain livre. Celles-ci se trouvaient, par conséquent, à l'intersection du manque d'intérêt craint par l'auteur et de l'intérêt qu'il suscitait. Les auteurs commençaient à dresser les listes de souscripteurs, sauf de rares exceptions, au moment où le livre était prêt à entrer sous presse. Ce n'est donc pas le public qui demandait le livre, mais l'auteur qui le lui offrait. Et ce qu'il lui offrait, ce n'était pas un livre qui fût *d'évidence* au goût du public, mais une œuvre dépassant les connaissances ou les limites de la perception esthétique de ses éventuels lecteurs. Par ces caractères, les livres à souscripteurs et lesdits souscripteurs occupent une place spécifique dans la configuration culturelle du temps. Aussi, en transférant sur les phénomènes culturels du temps les conclusions de notre étude, faut-il user de la plus grande prudence.

Difficultés *dans l'interprétation du matériel.* L'examen de l'attitude des différentes couches sociales dans le problème qui nous occupe se heurte à plusieurs difficultés majeures :

Si un lecteur occupant une certaine position sociale souscrit à plusieurs exemplaires d'un livre, nous ignorons dans quels milieux pénètrent les volumes qu'il a diffusés. Il est à supposer que, abstraction faite des libraires, des bibliothèques et des actions de mécénat, ces milieux sont proches de celui du souscripteur. Quand nous nous référons à l'évaluation du rôle de tel ou tel métier dans l'achat d'un certain genre de livre, nous nous référons de fait au nombre de volumes achetés par tous les souscripteurs de cette catégorie. Mais la signification du rapport entre le nombre de volumes et le nombre des souscripteurs, cest-à-dire l'importance du métier en question comme facteur de diffusion, est un tout autre problème.

Une autre difficulté vient du fait que, aux différentes époques envisagées, les différents genres de livres ne sont pas représentés par un seul ouvrage, de sorte que l'intérêt ou le manque d'intérêt d'une classe sociale pour tel ou tel genre, à une certaine époque, peut être déterminé non par le genre en soi, mais par le contenu propre d'un certain ouvrage. Dans cette étude nous avons toujours eu en vue l'ensemble des livres d'un certain genre ; dans une étude ultérieure nous nous occuperons de la composition sociale des souscripteurs pour chaque livre à part.

La troisième difficulté enfin — et la plus grave — se rattache à l'intérêt qu'il y aurait à comparer le nombre de sourscripteurs d'une certaine classe sociale à tel ou tel livre avec le nombre total des personnes faisant partie de ladite classe, ainsi qu'avec le nombre des personnes appartenant aux autres classes sociales envisagées. Une telle comparaison permettrait d'établir le pourcentage des souscripteurs d'une certaine classe pour un certain genre de livre. Malheureusement une telle opération est impossible sans un recensement de la population pour chacune des quatre périodes prises en considération et pour les trois provinces roumaines, ce qui n'existe pas.

4. RÉSULTATS OBTENUS ET LEUR INTERPRÉTATION

Répartition des volumes dans la conjoncture époque. Corrélations. Si l'on examine par époques le nombre de volumes de tous les genres auxquels ont souscrit toutes les catégories sociales, on constate que depuis la première période jusqu'à la quatrième et dernière il y a une progression continue, exception faite de la seconde période (1820—1829), caractérisée par une situation agitée et instable. En revanche, la troisième période (1830—1839) se présente comme une période florissante non seulement par le grand nombre de volumes (nombre qui sera dépassé dans la période suivante), mais aussi par l'équilibre établi entre les différentes couches sociales *.

Distribution des volumes dans la conjoncture position sociale — époque. Corrélations. Le comportement des différentes couches sociales varie à travers le temps. Voici, en résumé, les principales modifications constatées.

Au cours de la première période (*avant 1820*), la principale catégorie de souscripteurs est constituée par les gens d'Église, suivis par le monde de l'enseignement.

Au cours de la deuxième période (*1820—1829*), l'importance des gens d'Église baisse en faveur des personnes occupant un rang (qui sont en hausse par rapport à la période précédente) et de l'enseignement.

La troisième période (*1830—1839*) est caractérisée par l'ascension des personnes sans profession déclarée, des marchands et des artisans, des employés et des personnes à occupations non intellectuelles, mais aussi des intellectuels. Il y a un nivellement des catégories sociales, les gens

* Voir Annexe 2.

d'Eglise — qui continuent à détenir la première place — étant en baisse et les catégories suivantes — enseignement et personnes pourvues de rangs — étant rejointes par les autres.

La quatrième période (*après 1839*) est celle de l'explosion des groupes de personnes sans profession déclarée, qui prennent le dessus sur les gens d'Eglise et sur les personnes pourvues de rangs (en hausse pourtant par rapport à la période précédente), tandis que toutes les autres catégories accusent une diminution d'importance.

La catégorie des gens sans profession déclarée comprend des personnes fort différentes : les uns ne déclarent pas leur situation sociale parce qu'elle n'est pas brillante, les autres par modestie. On relève parfois la même personne parmi les porteurs de rangs pour un livre et parmi ceux sans position sociale définie, pour un autre. Cette dernière catégorie pourrait être considérée comme un élément perturbateur dans l'interprétation des données enregistrées, mais elle est en même temps une catégorie qui reflète cette réalité : qu'avec le temps ces souscripteurs-là achètent un livre pour le lire et non pas pour la satisfaction de voir leur nom et leur rang imprimé sur les listes de souscription. Les variations d'importance d'une certaine catégorie sociale à des époques différentes doit être interprétée en fonction de l'évolution par genres et par provinces des livres à souscripteurs.

Distribution des volumes dans la conjoncture genre — époque. Corrélations. Si les genres de livres, tels qu'ils ont été définis plus haut, sont soumis à un examen quantitatif au cours des quatre périodes, on constate — comme il fallait d'ailleurs s'y attendre — que leur diffusion varie proportionnellement suivant les époques.

Les livres de *littérature* à listes de souscripteurs n'apparaissent qu'*à partir de 1829* et dès le début on les achetait plutôt pour les lire que pour les diffuser. *Après 1839*, leur nombre augmente brusquement, dans la proportion de 400 % environ, avec la tendance de plus en plus marquée d'être diffusés directement et non par l'entremise des lecteurs (voir p. 210).

Les *livres scientifiques et les manuels* sont 2,5 fois plus demandés en *1820—1829* qu'*avant 1820*. Leur nombre continue à augmenter au cours de la période *1830—1839*, quand ils sont serrés de près par les livres de *philosophie — pédagogie — morale.*

Avant 1820, les ouvrages de *philosophie — pédagogie — morale* sont les plus demandés et c'est à cette époque que leur pourcentage est le plus important. En *1820—1829*, ils diminuent autant comme nombre que comme importance. En *1830—1839*, bien que leur nombre dépasse le chiffre de la première période, leur pourcentage diminue.

Après 1839, on constate la diminution brusque aussi bien des ouvrages *scientifiques et des manuels* que des ouvrages de *philosophie — pédagogie — morale*, effet de la préférence désormais de la majorité des lecteurs pour les œuvres de *littérature*, qui est du reste attestée par des témoignages directs du temps. Il y aura dorénavant un public spécialisé pour les deux genres ci-dessus.

En conclusion, l'analyse des préférences des souscripteurs de livres pour les différents genres montre qu'avec le temps la suprématie a passé

des *livres scientifiques et des manuels* et des ouvrages de *philosophie — pédagogie — morale* aux œuvres de *littérature*, cependant que les livres de *théologie*, dont le caractère se modifie (voir p. 209), se placent également en tête.

Répartition des volumes dans la conjoncture époque — genre — position sociale. Corrélations. Nous passerons rapidement en revue, pour chaque catégorie sociale à part :

a) comment celles-ci se comportent, à chacune des quatre époques, en ce qui concerne tous les genres publiés ;

b) comment elles se comportent, au cours des mêmes époques, en ce qui concerne le même genre ;

c) quels sont les genres qu'elles préfèrent et à quelle époque ; quels sont les genres qu'elles ignorent. Nous analyserons à une autre occasion le rôle joué par chaque couche sociale dans la diffusion à travers le temps de certains genres et, pour chaque genre, quels sont les groupes socio-professionnels qui le préfèrent aux différentes époques.

Nous présentons ensuite seulement un court résumé des résultats obtenus.

Les **gens d'Église** jouent, durant la première période, le rôle principal dans la publication des livres de *théologie*. Aucune autre couche sociale, à aucune époque, ne souscrit dans la même mesure à un genre quel qu'il soit, à l'exception des boyards en ce qui concerne les livres de *philosophie* durant la deuxième période. Au second rang des préférences des gens d'Église, on note les *livres scientifiques et les manuels* en 1820—1829 et au troisième rang à la première époque les livres de *philosophie — pédagogie — morale*. C'est aux œuvres de *littérature* qu'ils accordent le moins d'importance. Ainsi donc, l'Église est intéressée en premier lieu, ainsi qu'il est normal, par la *théologie*, mais elle joue toutefois un rôle important dans l'achat des *ouvrages scientifiques et des manuels*, ainsi que des ouvrages de *philosophie — pédagogie — morale*. Pendant les deux premières époques elle constitue un facteur important dans le processus de souscription, mais ce rôle décroît au cours des époques suivantes et cela pour deux raisons : parce que entre-temps d'autres catégories sociales se sont élevées et parce que l'on publie surtout un genre de livres qui ne l'intéresse pas spécialement (*littérature*) ou, dans les genres auxquels elle est habituée, des ouvrages sans grand intérêt.

Personnes sans occupation ou situation sociale déclarée. Ces personnes qui, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, sont discrètes soit parce que leur situation sociale n'est pas brillante, soit pour n'avoir pas l'air de se vanter de leurs titres (donc l'élément plébéien et celui à tendances démocratiques), souscrit surtout aux *livres de science et aux manuels* durant la première période (avant 1820), aux *œuvres littéraires* après 1839, puis à la *théologie*, représentée par un recueil de chants religieux de caractère folklorique, durant la période 1830—1839. La *philosophie — pédagogie — morale* se situe au dernier rang. Au fil des ans, cette catégorie sociale devait prendre de plus en plus d'importance par rapport aux autres et marquait un double intérêt : pour ce genre nouveau, la *littérature*, et pour

les livres à contenu nouveau des genres traditionnels. Elle est attirée par le côté littéraire des ouvrages de *théologie*, genre peu goûté en lui-même, ainsi que par les ouvrages de la catégorie *philosophie — pédagogie — morale* renfermant des conseils sur la manière de se comporter dans le monde.

Les personnes pourvues de rangs manifestent un intérêt particulier pour l'achat des livres de *philosophie* durant la deuxième période, intérêt qui dépasse celui de toute autre catégorie sociale, à n'importe quelle époque et pour n'importe quel genre, à l'exception de l'intérêt des gens d'Eglise pour les livres de *théologie* durant la première période. Suivent en ordre d'importance les *ouvrages scientifiques et les manuels* en 1820—1829, puis la *littérature* après 1839, à laquelle ils accordent pratiquement le même intérêt qu'à la *théologie* pendant la première période. Ainsi donc, les personnes pourvues de rangs, attirées par la *théologie* au début, s'orientent à l'époque suivante vers les livres *scientifiques*, les *manuels* et les ouvrages de *philosophie — pédagogie — morale*. Après 1829, tout en continuant à être les premiers acheteurs de ces genres, leur prépondérance est moins marquée, d'une part en raison de l'intervention d'autres couches sociales, d'autre part parce que eux-mêmes sont de plus en plus attirés par la *littérature*, dont ils deviennent les principaux adeptes après les personnes sans position sociale ou profession déclarée.

Le monde de l'enseignement se relève surtout comme acheteur de livres de *pédagogie* durant la première période, puis *d'ouvrages scientifiques et de manuels* à l'époque suivante et, à une grande distance, de livres de *théologie* durant la quatrième période. La *littérature* se situe au dernier rang. En général, les personnes faisant partie de l'enseignement n'achètent que les livres qui les intéressent directement du point de vue didactique, qu'il s'agisse de guides *pédagogiques* ou de *manuels*. Au cours des deux premières époques elles jouent un rôle prépondérant dans l'achat de ce genre de livres, mais après 1829 leur rôle diminue en faveur d'autres catégories sociales : gens d'Eglise, personnes sans occupation déclarée et celles pourvues de rangs.

Les libraires n'apparaissent qu'à l'époque 1830—1839, parmi les souscripteurs à tous les genres de livres, les pourcentages les plus élevés étant atteints par les ouvrages de *théologie*, suivis de près par ceux de *science et les manuels*. A chacune des autres époques, ils n'achètent qu'un genre de livre : ouvrages *pédagogiques* (pour lesquels ils se situent au quatrième rang) durant la première période, livres *scientifiques* et *manuels* (pour lesquels ils sont les derniers) durant la seconde période, *théologie* après 1839.

Les artisans et les marchands manifestent le plus grand intérêt pour le genre *philosophie — pédagogie — morale* durant la période 1830—1839, suivi, à la même époque, par la *théologie* (représentée, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, par un recueil de chants religieux de caractère folklorique), puis par les ouvrages *scientifiques et les manuels*, la *littérature* se situant au dernier rang. L'époque de la plus grande participation des artisans et marchands à la pratique des souscriptions est la période 1830—1839. Mais ils ne sont à aucun moment les premiers parmi les acheteurs,

pour aucun genre. Ils ne manifestent qu'un très faible intérêt pour la *littérature*, en échange ils sont attirés par les livres de *philosophie — pédagogie — morale* lorsqu'ils contiennent des indications concrètes sur le comportement recommandé dans la vie sociale, mais non lorsqu'ils abordent des problèmes abstraits. Ils s'intéressent également aux ouvrages d'information scientifique. On les trouve parmi les souscripteurs aux *Dialogues franco-roumains*, mais non parmi ceux au *Dictionnaire allemand-roumain*.

Les employés apparaissent surtout comme amateurs de *livres de science et de manuels* à la seconde époque, puis d'ouvrage de *philosophie — pédagogie — morale* à la troisième. La *théologie* est au troisième rang durant la quatrième période et la *littérature* au dernier rang. De même que les marchands et les artisans, les employés encouragent la publication d'ouvrages d'instruction générale ou fournissent des règles de conduite sociale. Ils ne sont que peu attirés par la *littérature* et du tout par les discussions *philosophiques*. Ils ne constituent à aucun moment un facteur actif dans le processus de souscription et ne dépassent jamais les derniers rangs parmi les souscripteurs.

Les militaires ont le rôle le plus important comme acheteurs de livres de *littérature* après 1839 et d'ouvrages *théologiques* (voir plus haut le caractère spécial de ceux-ci) durant la troisième période. En général, leur intérêt est réduit à toutes les époques pour tous les autres genres. Pourtant ils sont présents comme souscripteurs à tous les genres durant les deux dernières périodes, après l'institution de la milice nationale.

Les intellectuels ne souscrivent qu'à un petit nombre d'exemplaires, aussi est-il difficile d'établir une échelle de leurs préférences. Mentionnons qu'ils ne souscrivent pas aux livres de *théologie* (c'est à peine à la quatrième époque que, parmi les 2345 souscripteurs à de tels livres, on trouve aussi 4 intellectuels). En revanche, ils se situent au deuxième rang pour l'achat des ouvrages *scientifiques* durant la première période. C'est d'ailleurs le seul genre auquel ils souscrivent à toutes les époques et auquel, à toutes les époques, ils accordent la priorité par rapport aux autres catégories de livres.

Diverses occupations non intellectuelles. Le nombre de volumes auxquels ils souscrivent est trop petit pour que leurs préférences puissent être établies. Ils abordent tous les genres, mais n'achètent pas un seul exemplaire des livres de « l'élite ». Ils manifestent un intérêt particulier pour le recueil de chants religieux déjà mentionné.

Public féminin. Nous sommes convaincus que les personnes de sexe féminin passées sur les listes de souscripteurs ne sont pas les seules lectrices, mais considérant que le fait d'y être inscrites dévoile une certaine mentalité, nous les avons traitées comme une catégorie à part et ne les avons pas englobées dans les couches dont elles font partie. C'est probablement la catégorie la moins homogène de toutes et nous nous réservons la tâche d'en exposer le comportement par composantes sociales lorsque

nous entreprendrons l'analyse des autres sous-groupes de professions. A noter qu'entre 1820 et 1829 il n'apparaît aucun nom de femme sur les listes de souscripteurs, tandis qu'après 1839 elles sont présentes quel que soit le genre. Leur principal intérêt est pour les livres de *littérature*, durant la période 1830—1839. Elles ne souscrivent pas aux *manuels*, mais elles achètent des livres de *pédagogie*. Les connaissances pratiques les attirent surtout, sans être réfractaires pour autant aux ouvrages d'une tenue plus élevée.

5. VOIES PREVUES POUR LA CONTINUATION DE CETTE ETUDE. CONCLUSIONS

La répartition des volumes dans des conjonctures à un, deux ou trois attributs autres que celles passées en revue ci-dessus (région ; région-genre ; époque-région ; région-position sociale ; région-époque-genre ; époque-région-position sociale, etc.) étant d'ores et déja calculée, nous poursuivrons notre recherche par l'établissement et l'interprétation de nouvelles corrélations.

Les attributs *position sociale* et *région* comportent des subdivisions (respectivement du type *métier* ou *ville*) dont l'étude quantitative pourra fournir des informations particulièrement intéressantes.

Il faudra de même, pour chacune des situations analysées, prendre en considération le rapport *nombre de volumes / nombre de souscripteurs* (facteur de diffusion), délibérément écarté jusqu'à présent en vue de la simplification de l'exposé.

L'enquête pourrait s'étendre aux livres de langue étrangère ayant parmi leurs souscripteurs des personnes des Principautés Roumaines, aux listes de souscripteurs à des périodiques ou aux livres qui n'ont plus été publiés. De même, une comparaison pourrait être établie entre les livres à souscripteurs et ceux qui ont pu se passer de ceux-ci.

L'ouvrage dont nous venons de faire la succincte présentation démontre que la méthode quantitative utilisée peut aboutir à la découverte d'aspects inédits de l'époque étudiée. Il va de soi que, pour formuler des conclusions générales valables, on devra avoir recours en permanence aux données fournies par l'histoire de la littérature, par l'histoire en général et par la sociologie historique. Le présent article a eu simplement pour but de faire connaître une méthode nouvelle et efficace, non de formuler de telles conclusions.

Les informations de nature quantitative suscitent des problèmes nouveaux, dont l'étude exige une plus ample recherche, mais en même temps elles projettent une lumière nouvelle sur les thèses admises jusqu'à présent en ce qui concerne la première moitié du XIX^{e} siècle *.

---

* Les auteurs tiennent à exprimer leur reconnaissance au | Pr Gr. Moisil | pour l'intérêt et le précieux concours qu'il a bien voulu accorder au présent travail. Ils remercient, de même, les mathématiciens A. Brezuleanu et I. Catona pour leurs utiles indications quant à l'emploi de l'ordinateur, ainsi que le physicien A. Vincenz, qui a contribué substantiellement à l'éclaircissement de la notion de rapport corrélatif tel qu'il est entendu dans cette étude. Enfin, ils tiennent à préciser que l'idée de la mise en valeur des listes de souscripteurs leur a été donnée par le Pr Paul Cornea, qui a dirigé et surveillé en permanence cette enquête.

ANNEXES

Annexe 1

Il s'agit d'une énumération arbitraire, déterminée par des nécessités techniques. Ci-dessous, la liste de répartition des volumes par genres (conjonctures à un seul attribut) :

		Volumes			*Souscripteurs*			*Rapport*	
1) *Scientifiques — manuels*	3771	3833	3895	1821	1864	1907	2,02	2,06	2,10
2) *Théologie*	3094	3150	3206	1432	1470	1508	2,11	2,14	2,17
3) *Philosophie — pédagogie — morale*	2764	2817	2870	1687	1729	1771	1,60	1,63	1,66
4) *Littérature*	2354	2403	2452	1832	1875	1918	1,26	1,28	1,31

Les données ayant un caractère statistique, on leur a acordé une « marge de sûreté », dont la valeur est inversement proportionnelle au nombre d'exemplaires. Nous ne pouvons aborder ici les procédés qui aboutissent à l'établissement de cette marge. Voici en échange, des exemples pratiques de lecture du tableau :

Dans le genre *philosophie—pédagogie—morale*, on a eu 2817 volumes, avec une marge de sûreté comprise entre 2764 et 2870 volumes ; dans le genre *littérature*, 2403 volumes, avec la marge de sûreté 2354—2458. D'où l'on peut conclure qu'il y a eu un plus grand nombre de souscripteurs pour la *philosophie* que pour la *littérature*, puisque la limite inférieure (2764) de la marge de sûreté de la *philosophie* est plus grande que la limite supérieure (2452) de la *littérature*.

Autre exemple : le nombre de souscripteurs pour les livres de *science* est de 1864, pour les livres de *littérature* de 1875. On ne saurait pourtant affirmer que le genre *littérature* a réuni plus de souscripteurs que le genre *science*, l'écart de 11 étant insignifiant. Mathématiquement, cela résulte du fait que la limite supérieure de la marge de sûreté des livres de *science—manuels* (1907) est comprise dans la marge de sûreté de la *littérature* (1832—1918).

Annexe 2

Époque		*Volumes*			*Souscripteurs*			*Rapport*	
I (avant 1820)	1728	*1831*	1874	1021	*1053*	1085	1,69	*1,73*	1,77
II (1820—1829)	1710	*1752*	1794	947	*978*	1009	1,75	*1,79*	1,83
III (1830—1839)	2044	*4108*	4172	1920	*1964*	2008	2,06	*2,09*	2,12
IV (après 1839)	4445	*4512*	4579	2889	*2943*	2997	1,51	*1,53*	1,56

Annexe 3

L'énumération initiale a été, évidemment, arbitraire. Nous nous y tenons toutefois, afin de conserver la concordance avec le code du programme FORTRAN. Ci-dessous, le tableau des positions sociales (conjoncture à un attribut), classées en ordre décroissant suivant la répartition des volumes et, en regard, le nombre des souscripteurs et le rapport entre ces deux valeurs :

Position sociale		*Volumes*			*Souscripteurs*			*Rapport*	
1) Gens d'Église		*3228*			*1621*			*1,99*	
	3173		3283	1581		1661	2,02		1,96
2) Personnes sans position sociale déclarée		*2486*			*1930*			*1,29*	
	2436		2536	1886		1974	1,25		1,33
3) Personnes pourvues de rangs		*2087*			*1016*			*2,05*	
	2042		2132	984		1048	2,00		2,10
4) Monde de l'enseignement		*1983*			*1316*			*1,51*	
	1938		2028	1280		1352	1,47		1,54
5) Libraires		*731*			*22*			*33,2*	
	704		758	17		27	32,4		34,0
6) Artisans et marchands		*440*			*350*			*1,26*	
	419		461	331		369	1,70		1,32
7) Employés		*342*			*254*			*1,35*	
	324		360	238		270	1,28		1,42
8) Militaires		*283*			*198*			*1,43*	
	266		300	184		212	1,34		1,52
9) Intellectuels		*274*			*63*			*4,35*	
	258		290	55		71	4,10		4,60
10) Divers métiers non intellectuels		*173*			*65*			*2,66*	
	160		186	57		73	2,46		2,86
11) Public féminin		*166*			*103*			*1,61*	
	153		179	39		113	1,50		1,70

Annexe 4

La *corrélation à l'époque* permet des comparaisons dans lesquelles l'attribut époque varie, l'attribut genre demeure constant et l'attribut position sociale peut varier ou demeurer constant.

La *corrélation au genre* permet des comparaisons dans lesquelles l'attribut genre varie ou demeure constant, l'attribut époque demeure constant et l'attribut position sociale peut varier ou demeurer constant.

La *corrélation au genre et à l'époque* permet des comparaisons dans lesquelles l'attribut genre varie, l'attribut époque varie de même, tandis que l'attribut profession — position sociale peut varier ou demeurer constant.

Voici quelques exemples pour ces différents cas :

Par *corrélation à l'époque* on répond à des questions de l'ordre suivant (voir graphique A) :

a) A quelle époque les marchands et artisans (position sociale 2) jouent-ils le rôle le plus important dans l'achat des livres de science et manuels (genre 2), à la I^ère^, la II^e^, la III^e^ ou la IV^e^ époque ?

b) Quelle est la profession jouant le premier rôle dans l'achat du genre 2 à telle ou telle époque ?

Par *corrélation au genre* on répond à des questions du type suivant (voir graphique B) :

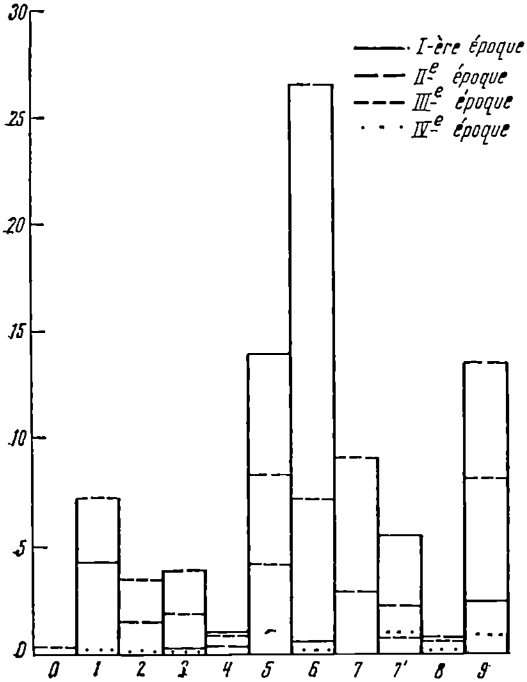
a) Quelle est la catégorie sociale la plus importante dans l'achat des livres de littérature (genre 1) à la III^e^ époque (1830—1839) ?

b) Quel genre telle catégorie sociale préfère-t-elle à la III^e^ époque ?

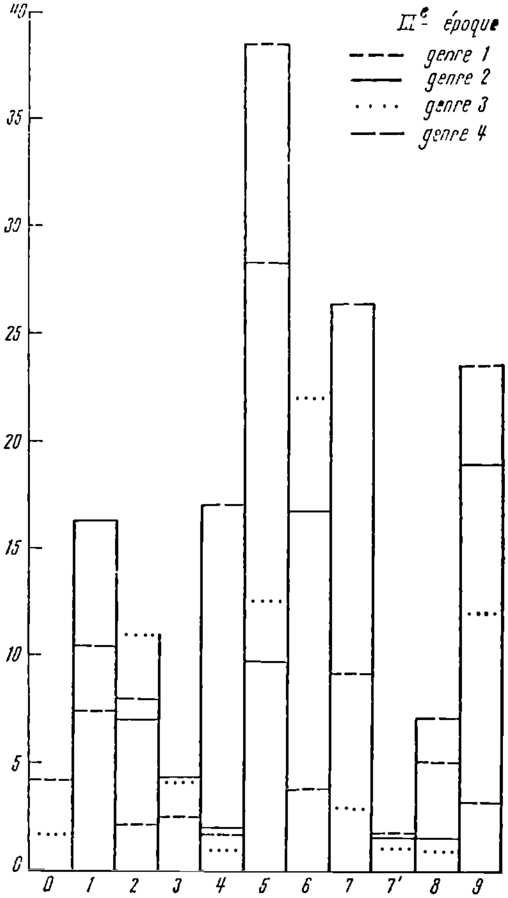
Par *corrélation au genre et à l'époque* on répond à des questions du type suivant (voir graphique C):

a) Les achats des marchands et artisans sont-ils plus importants pour les livres de science à la II^{e} époque ou pour les ouvrages de littérature à la III^{e} époque?

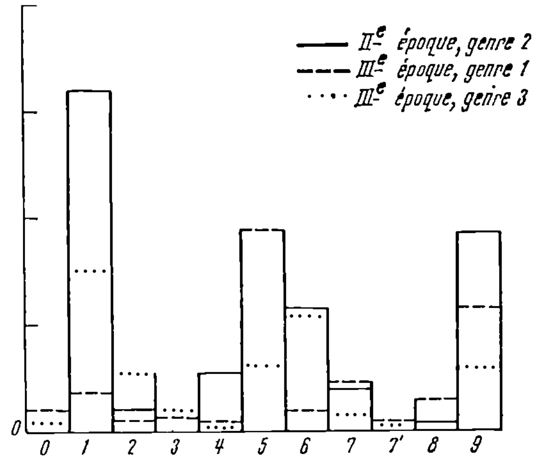
b) Laquelle de ces deux catégories sociales a-t-elle plus d'importance, les marchands et artisans à la II^{e} époque pour le genre 2 ou les personnes sans profession déclarée à la III^{e} époque pour le genre 3?



Graphique A : La corrélation à l'époque pour les livres scientifiques et manuels.



Graphique B : La corrélation au genre pour la III^{e} époque.



Graphique C : La corrélation à l'époque et au genre.

LE DÉBUT DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC DANS LES VILLAGES EN VALACHIE

G. D. ISCRU

L'histoire de l'enseignement public dans les pays roumains a fait l'objet de nombreuses études qui, en ce qui concerne la Valachie, ont surtout été axées sur l'enseignement urbain et sur l'enseignement supérieur [1]. Ces dernières années, de nouvelles données et de nouvelles interprétations sont venues compléter cette histoire, les investigations englobant aussi l'enseignement en milieu rural [2]. Pourtant, il faut remarquer qu'une étude systématique et approfondie de l'enseignement public dans les villages de Valachie fait encore défaut. Soulignons de même que des préoccupations similaires se font jour dans la série de recherches dédiées au Sud-Est européen ; dans cette revue même a paru une intéressante relation sur l'Académie d'Ayvalik [3]. Cependant, pour peu que l'on veuille mettre en relief le rôle de l'enseignement dans la modernisation des cultures sud-est européennes, on ne saura se dispenser de prendre en considération le rôle joué dans ce processus par l'apparition et le développement de l'enseignement organisé dans les villages. Et cela d'autant plus que ces écoles, implantées dans des sociétés éminemment rurales, ont contribué non seulement à l'expansion de la civilisation du livre, mais aussi à la modification des manières de penser traditionnelles. A cet égard, nous estimons que les premières questions qui se posent sont les suivantes : quand ces écoles ont-elles fait leur apparition et comment ont-elles fonctionné ?

---

[1] Voir notamment les ouvrages de date récente : *Istoria învățămîntului din România. Compendiu*, Editura didactică și pedagogică, Bucarest, 1971, 479 p. ; Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domnești din București și Iași*, Bucarest, 1971, 328 p.

[2] Nous nous référons principalement aux recherches de Gh. Pârnuță, exposées dans son récent ouvrage *Istoria învățămîntului și gîndirea pedagogică din Țara Românească (secolele XVII—XIX)*, Editura didactică și pedagogică, Bucarest, 1971, 352 p.

[3] Richard Clogg, *Two accounts of the Academy of Ayvalık (Kydonies) in 1818—1819*, RÉSEE, X (1972), 4, p. 633—667.

Seule, pour sûr, une étude comparative pourrait élucider entièrement ces problèmes. Dans les pages qui suivent, nous en avons abordé un aspect particulier, qui vise en même temps à indiquer une voie pour des recherches ultérieures, une voie susceptible de cerner une expérience historique. Et cette expérience historique, nous l'envisageons dans les conditions concrètes qui ont présidé au développement de l'enseignement en milieu rural, dans les conditions économiques et sociales des peuples du Sud-Est européen.

L'enseignement dans les villages n'a pas été une création du capitalisme. Dès la période de décomposition de la féodalité, les contacts d'une intensité accrue du village avec le marché, ceux du paysan, dans le cadre même du village, avec les représentants du nouvel ordre social (par exemple avec les fermiers) et, plus particulièrement, les nécessités actuelles et à venir de la production ont permis à la cause de l'instruction de gagner de plus en plus d'adeptes. Mais, dans plus d'un cas, la lenteur et la difficulté que les paysans ont éprouvé à s'affranchir de la dépendance féodale et à s'adapter au nouveau système de relations de production ont amoindri les résultats des initiatives scolaires dans les villages. Alors , c'est à la ville, à la bourgeoisie en cours de formation et à quelques représentants lucides des classes privilégiées elles-mêmes qu'il est revenu de porter leur attention sur le paysan, en vue de le rendre apte à s'intégrer dans la société moderne. Dans ces conditions-là, la transmission de l'instruction du maître à l'apprenti est entrée dans une forme d'organisation nouvelle : l'apprentissage au couvent ou auprès de quelque magister de village s'est avérée en effet incapable de répondre aux nécessités nouvellement apparues.

Pourtant, la situation générale, assez défavorable encore, a exercé une influence négative sur la diffusion de l'instruction.

En *Serbie*, des efforts particuliers dans ce sens ont été entrepris vers le milieu du siècle dernier, bien que la première loi d'organisation de l'enseignement primaire ne date que de 1882 [4]. En Bulgarie, l'instruction populaire, notamment l'enseignement rural, se limitait de même aux écoles dues à l'initiative privée ou à des contributions, ainsi qu'aux écoles fonctionnant auprès des églises et des monastères [5]. Un examen dans le temps ou même une présentation statistique des élèves ne sont pas possibles, que nous sachions, dans le stade actuel des recherches. En *Grèce*, avant la libération, la plupart des écoles primaires se trouvaient dans le Péloponnèse et dans les Îles, mais un mouvement d'une certaine ampleur pour l'enseignement populaire, y compris dans les villages, n'a commencé qu'après la conquête de l'indépendance. La loi de 1834 — inspirée, en ce qui concerne l'enseignement primaire, de la loi française — a donné une bonne organisation à l'instruction populaire, mais son application a laissé grandement à désirer. Dans le problème de l'instruction dans les villages, notons, à titre d'exemple, que même en 1881 les villages de Grèce

---

[4] E. Levasseur, *L'enseignement primaire dans les pays civilisés*, Paris-Nancy, 1897, p. 250. Une étude sur le début de l'enseignement en Serbie a été publiée récemment par Strahinja K. Kostić, *Ausstrahlungen deutscher literarisch-volkstümlicher Aufklarung im sudslawischen Raum unter besonderer Berucksichtigung des Schulwesens*, dans *Die Aufklarung in ost- und sudosteuropa*, Bohlau Verlag, Koln-Wien, 1972.

[5] M. Ghetchev, *Kiliynite outchilichta v Bălgaria. Săzdanie i razprostranenie*, Narodna prosveta, Sofia, 1967.

manquaient d'écoles pour les 2/3 [6]. Une contribution importante, surtout en ce qui concerne les fils de marchands, a été fournie, ainsi qu'il est connu, par les Principautés roumaines en faveur de l'enseignement de langue grecque, et cela même après l'ère des princes phanariotes. Dans les Archives centrales de Bucarest, au fonds du Ministère de l'Instruction, il existe un grand nombre de documents de la première moitié du XIX[e] siècle se référant aux écoles grecques de Valachie, de Cerneţi à Brăila, y compris des situations scolaires fort détaillées.

Du reste, la situation pénible de l'instruction publique en *Turquie* explique en grande mesure le sort, dans ce domaine, des pays qui ont été sous la domination de l'Empire ottoman. Le hattichérif de Gul-hané (1839) avait édicté, entre autres, d'assez bonnes mesures en matière d'instruction publique et des efforts dans ce domaine, comme dans tant d'autres d'ailleurs, ont été déployés au cours du Tanzimat, mais avec les mêmes mauvais résultats [7]. Bien que l'instruction primaire fût déclarée gratuite et obligatoire (1847), le pourcentage de 1 écolier pour 100 habitants attesté en 1865 montre à quel bas niveau la Turquie se situait en matière d'enseignement [8].

A la lumière de ce qui précède, les recherches que nous avons entreprises [9] font apparaître la Valachie dans une situation privilégiée dans le Sud-Est européen. Après que, en 1838, l'enseignement public y eut été institué dans les villages, on enregistre en 1848 le chiffre appréciable de près de 2 300 écoles de village, comptant presque 50 000 élèves. Cependant, le progrès enregistré au cours de ces dix ans n'a été possible qu'après que des obstacles infranchissables en apparence eurent été surmontés.

L'espace dont nous disposons nous interdit de traiter ici, même sommairement, tous les aspects de la question. Nous nous bornerons donc à présenter l'élément fondamental de toute école — ses enseignants — et, plus particulièrement, deux facettes de ce problème, à savoir le mode de recrutement et la condition sociale des enseignants. Nous avons annexé à notre exposé un tableau exprimant en chiffres une quantité considérable de matériaux d'archives inédits.

Au début, on a cru pouvoir résoudre le problème de l'instruction élémentaire dans les villages au moyen des chantres d'églises. En effet, en l'absence de normes légales d'organisation de l'enseignement public dans les villages, c'était la seule façon d'assurer une rémunération aux enseignants, conformément à la loi de 1834 [10]. Le cumul de ces deux offices

---

[6] G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*, Paris, 1881, p. 173—183.

[7] Youssouf Fehmi, *Histoire de la Turquie*, Paris, 1909, p. 233—234 ; Colonel Lamouche, *Histoire de la Turquie*, Paris, 1934, p. 265—266.

[8] E. Levasseur, *op. cit.*, p. 251.

[9] Dans notre thèse de doctorat, soutenue en 1972 : *Începutul învăţămîntului public la sate în Ţara Românească în anii 1838—1848 şi importanţa lui social-politică*, XIX + 712 + CXXXIV p.

[10] Voir G. D. Iscru, *Legiferarea organizării învăţămîntului în Ţara Românească în anii 1831—1834*, dans *Contribuţii la istoria învăţămîntului românesc*, Recueil d'études, Ed. didactică şi pedagogică, Bucarest, 1970, p. 187. La loi prévoyait (art. 8) que, dans chaque village, un chantre d'église soit chargé de l'enseignement des enfants, recevant pour cela de chaque habitant du village 2 *lei* et 2 *kile* (environ 800 ocques) d'aliments par an livrées du magasin de réserve de la localité.

— chantre d'église et instituteur — procédait d'une bonne intention, mais il a donné lieu à de grandes difficultés. Pour les chantres, il était évidemment plus reposant de réciter dans les églises les formules rituelles apprises par cœur depuis longtemps que de s'efforcer d'assimiler des connaissances nouvelles ; en outre, beaucoup d'entre eux étaient d'un âge avancé. Aussi se sont-ils montrés assez récalcitrants à devenir instituteurs, se contentant de ce que leur garantissait la loi et des revenus de leur exploitation. A ce manque d'ambition venait s'ajouter, certes, la difficulté réelle qu'il y avait à assurer les offices religieux en l'absence des chantres, obligés de faire des stages préparatoires à l'école du chef-lieu. Les échanges de notes officielles entre les autorités supérieures respectives n'ont évidemment rien pu résoudre et le dilemme a persisté, affectant en égale mesure l'accomplissement des offices religieux et, tout particulièrement, la rétribution des enseignants.

Le seul représentant de l'« Ephorie » (la Direction) des écoles — organe central auquel incombait la charge de recruter et de nommer les candidats aux postes d'instituteurs — était le professeur à l'école « normale » [11]. L'Ephorie avait fait de ses attributions en matière de recrutement et, en général, du mouvement des cadres, à l'encontre de toute autre opinion ou tentative, une question fondamentale d'autorité, dans l'intérêt de l'enseignement. Aussi, encouragés par la fermeté d'attitude de l'Ephorie, certains professeurs livraient-ils, sur le plan local, de véritables batailles pour imposer leur autorité [12].

Pour un recrutement normal, sans conflits de compétence, la règle était la suivante : celui qui avait été désigné par le village était envoyé, avec un rapport, à la sous-préfecture, qui devait confirmer son choix, et, par l'entremise de la préfecture, le dirigeait vers le professeur. Avant de l'accepter comme candidat, celui-ci l'examinait. S'il n'y avait pas de complications et si la personne avait les qualités requises, il était reçu comme candidat au poste d'enseignant de son village [13]. Mais si le professeur avait des doutes, il priait le sous-réviseur de la sous-préfecture de faire une enquête sur les lieux, après laquelle il prenait une décision. Le professeur C. Codreanu, de Rîmnicu-Vîlcea, a, par initiative personnelle, institué une sorte de concours pour le recrutement des candidats : il demandait au village de lui envoyer trois jeunes gens et il choisissait comme candidat celui qui lui paraissait le meilleur [14].

Parmi les critères servant de base au recrutement, la condition d'âge était des plus importantes : en règle générale, l'Ephorie avait fixé 20 ans comme minimum d'âge [15]. Elle n'admettait des candidats plus jeunes qu'en cas de force majeure et alors elle recommandait au professeur de les instruire à l'école avant de les nommer comme instituteurs salariés [16].

---

[11] Archives de l'Etat — Bucarest (citées désormais : Arch. Buc.), fonds *Vornicia din Lăuntru Ţara Românească* (V.L.Ţ.R.), dos. 5390 III B/1838, f. 842, 878—879, 840 et 843.

[12] Arch. Buc., fonds *Ministerul Instrucţiunii Ţara Românească* (M.I.Ţ.R.), dos. 2698/1841, f. 167 et 188, 221—223.

[13] *Ibidem*, dos. 1723/1845, f. 46 v. —47 r., etc.

[14] *Ibidem*, dos. 1747/1845, f. 43, 70, 72, 108, 132, 136, 171, 250, 253, 273, etc.

[15] *Ibidem*, dos. 1751/1845, f. 169.

[16] *Ibidem*, dos. 1292/1847, f. 101.

Lorsque le candidat était par trop jeune (14 à 15 ans, ou même moins), l'Ephorie préférait que l'école reste avec le poste vacant jusqu'au jour où l'on trouverait un candidat d'âge adéquat [17]. Néanmoins, les listes où sont passées les données biographiques et les états de service des enseignants renferment plus d'une fois des instituteurs d'un âge des plus tendres, qui ont évidemment été acceptés faute de candidats plus âgés.

Etant donné le grand besoin qu'il y avait d'enseignants, on a parfois eu recours à des solutions inspirées, fussent-elles provisoires : on a nommé à des postes d'instituteurs les « candidats de réserve » [18] ou « normalistes » (c'est-à-dire des élèves du chef-lieu ou même venus des villages pour suivre le cours complet de l'école) [19], ou bien des diplômés des séminaires théologiques [20] (pour cette catégorie, le règlement officiel pour leur nomination à des postes d'enseignants est intervenu en 1847 [21]), voire des sous-officiers non réengagés [22].

Signalons aussi que, à l'instar des villes de Valachie où professaient un grand nombre de Roumains venus de Transylvanie, on rencontre dans les écoles de village un certain nombre d'instituteurs transylvains, attestés par des documents où leur origine est révélée par le lieu de naissance, par le nom ou par le qualificatif de « sujet étranger » chez certains d'entre eux. De tels cas nous sont apparus dans 7 districts, le nombre de ceux en cause variant de 1 à 4. Un cas significatif a été signalé le 19 octobre 1845 par le professeur I. Gherasim Gorjanu, de Ploieşti. Il rapportait à l'Ephorie qu'un « jeune Roumain de Transylvanie » du nom d'Alexandru Pamfilie, « venu exprès à cette école de son pays il y a environ cinq mois » et que le professeur D. Pizo connaît, démontrait avec preuves à l'appui ses connaissances en allemand et en latin, qu'il avait une bonne conduite, qu'il était initié à la méthode lancastérienne et qu'il désirait maintenant être nommé instituteur communal. Dans l'immédiat, le professeur le recommandait pour l'école vacante du bourg de Telega et l'Ephorie donnait cours favorable à sa proposition [23]. On le retrouve aussitôt en cette qualité, à l'école du bourg susmentionné, la localité la plus importante du canton de Prahova (587 familles) [24].

Afin d'avoir des données plus complètes sur les instituteurs et sur les candidats à ce poste et vu qu'il n'existait pas de modèle de formulaire

---

[17] *Ibidem*, dos. 1727/1845, f. 194 et 195.

[18] *Ibidem*, dos. 1705/1845, f. 428, 431.

[19] *Ibidem*, dos. 1727/1845, f. 150 ; dos. 1747/1845, f. 370.

[20] *Ibidem*, dos. 3415/1840, f. 136—137 ; dos. 3386/1840, f. 154 ; dos. 1707/1845, f. 236 ; dos. 1732/1845, f. 165.

[21] *Ibidem*, dos. 1755/1844, f. 98 ; dos. 1284/1847, f. 103 ; dos. 1282/1847, f. 55—59, 64, 70 et 73.

[22] *Ibidem*, dos. 6062/1838, f. 73 et 133 ; dos. 2129/1843, f. 5—6 ; dos. 1747/1845, f. 22—23. Les deux sous-officiers que nous avons rencontrés comme instituteurs et dont l'un devait devenir sous-réviseur, avaient fait leurs études à l'école de la caserne de Dudeşti, où entre autres avait enseigné le « Junker-professeur » N. Bălcescu et où ils ont figuré parmi les meilleurs élèves. L'école donnait des « attestations » en vue de leur nomination, une fois leur service militaire achevé, comme instituteurs auprès des stagiaires (cf. Cornelia Bodea et Paul Cernovodeanu, *Primele şcoli ostăşeşti din Ţara Românească* (*1838—1840*), dans Studii şi articole de istorie, vol. VIII/1966.

[23] Arch. Buc., M.I.Ţ.R., dos. 1729/1845, f. 96—97.

[24] *Ibidem*, dos. 1492/1846, f. 5 v.

Candidats (instituteurs) des écoles des villages de Valachie — 1843–1847. Appartenance sociale et état civil *

Nº d'ordre	District	Date de la mention	Fils de laïcs total absolument	%	dont imposables**** absolument	%	gens d'Eglise total absolument	%	dont prêtres absolument	%	Mariés	Célibataires	Veufs	Total général	Source (M.I.Ț.R.,dos....)
1	ARGEȘ	25.XI.1843	93	63,69	87	59,58	53	36,30	45	30,82	79	66	1	146	2140/1843, f. 3–6 și 15–19.
		5.XI.1845	125	69,83	121	67,59	54	30,16	47	26,25	98	81	—	179	1705/1845, f. 93–100.
2	BRĂILA	17.XII.1843	25	78,12	21	65,62	7	21,87	6	18,75	14	18	—	32	3385/1840, f. 461.
		6.IV.1845	29	82,85	28	80,00	6	17,14	6	17,14	16	19	—	35	1706/1845, f. 43–44, 49–50.
3	BUZĂU	3.XII.1845	107	66,87	99	61,87	50	31,25	47	29,37	73	85	1	160	1748/1845, f. 57–60, 67–69.
4	DÎMBOVIȚA	10.XII.1843	78	55,31	70	49,64	63	44,68	53	37,58	74	66	1	141	2688/1841, f. 485–489, 504–507.
		5.II.1845	78	53,06	70	47,61	69	46,93	59	40,13	70	76	1	147	1749/1845, f. 27–32, 43–47.
5	DOLJ	după 1.XI. 1847	198	93,65	—	91,21	12	5,85	11	5,36	111	93	1	205	Arch. Etat-Craiova, fonds *Lycée Carol I*, inv. 3/1845.
6	GORJ	29.XII.1843	119	75,31	105	66,45	39	24,68	34	21,51	62	96	—	158	3387/1843, f. 523–532.
		10.IV.1845	133	77,32	120	69,76	39	22,67	31	18,02	81	91	—	172	1746/1845, f. 68–70, 77–84.
		1.XI.1845	138	77,52	125	70,22	40	22,47	30	16,85	79	98	1	178	Ibidem, f. 160–170.
7	IALOMIȚA	20.III.1844	53	68,96	39	50,64	24	31,16	22	28,70	41	36	—	77	1770/1844, f. 16–19.
		18.VI.1845	53	68,96	41	53,24	24	31,16	23	29,88	32	45	—	77	1724/1845, f. 53–54, 59–60.
		10.VII.1846	55	67,90	44	54,32	26	32,09	24	29,62	33	48	—	81	Ibidem, f. 147–148, 155–157.
8	ILFOV	4.VI.1846	104	75,36	85	61,59	34	24,63	26	18,83	69	66	3	138	1751/1845, f. 109–113, 128–131.
9	MEHEDINȚI	1.XII.1843	197	80,08	191	77,63	49	19,91	48	19,51	103	142	1	246	3388/1840, f. 410–417, 426–428.
		21.III.1845	141	79,66	135	76,27	36	20,33	36	20,33	84	92	1	177	1731/1845, f. 4–12.
10	MUSCEL	15.XII.1843	49	56,97	41	47,68	37	43,02	26	30,23	36	49	1	86	3392/1840, f 198–199.
		1.II.1845	50	59,52	44	52,38	34	40,47	24	28,33	29	54	1	84	1708/1845, f. 24 și 39.
		12.IX.1845	55	62,50	50	56,81	33	37,50	23	26,13	22	64	2	88	Ibidem, f. 101 și 110.
		5.I.1846	56	64,36	51	58,62	31	35,63	21	24,13	23	62	2	87	Ibidem, f. 141, 150–152.
11	OLT**	29.V.1842	27	—	27	—	81	—	1	—	84	26	—	110	3384/1840, f. 497–501.
		28.I.1844	65	58,55	63	56,75	46	41,44	32	28,82	77	33	1	111	Ibidem, f. 768–771.
12	PRAHOVA***	8.II.1844	48	58,53	47	57,31	18	21,95	12	14,63	47	35	—	82	1776/1844, f. 20, 55–58. Ploiești.
		6.III.1845 7.VII.1845	56 =112 56	64,00	56 =112 56	64,00	30 =63 33	36,00	28 =57 29	32,57	47 48	39 41	— —	86–P =175 89–V	1729/1845, f. 6–11, Ploiești. 1732/1845, f. 27–30. Văleni.
13	RÎMNICU-SĂRAT	19.XI.1843	69	73,40	56	59,57	25	26,59	23	24,46	39	55	—	94	3393/1840, f. 484, 499–501.
		5.III.1845	71	74,73	63	66,31	24	25,26	22	23,15	40	48	—	95	1707/1845, f. 6–8, 11.
14	ROMANAȚI	19.XI.1843	65	60,74	64	59,81	42	39,25	31	28,97	63	44	—	107	3394/1840, f. 464–465, 476–479.
		9.XI.1845	78	62,40	76	60,80	47	37,60	38	30,40	63	62	—	125	1727/1845, f. 105–106, 109–113.
		15.I.1847	74	61,66	73	60,83	46	38,33	37	30,83	57	63	—	120	Ibidem, f. 282–287.
15	SAAC	29.XII.1843	76	58,46	68	52,30	54	41,53	43	33,07	64	64	2	130	3415/1840, f. 463, bis, 464, 473–476.
16	TELEORMAN	22.XI.1843	96	66,66	81	56,25	48	33,33	38	20,38	90	50	4	144	2873/1842, f. 269–273.
		23.IV.1844	104	71,23	89	60,95	42	28,76	36	24,65	91	51	4	146	1773/1844, f. 125–128.
		29.X.1844	106	72,60	91	62,32	40	27,39	34	23,28	86	55	5	146	Ibidem, f. 192, 209–210.
		—.II.1845	105	71,91	90	61,64	41	28,08	35	23,97	88	54	4	146	1726/1845, f. 6–9.
		25.V.1845	106	73,10	92	63,44	39	26,89	32	22,06	74	67	4	145	Ibidem, f. 33–38, 43–46.
		11.IX.1845	97	72,38	85	63,43	37	27,61	30	22,38	65	65	4	134	Ibidem, f. 56–62.
17	VÎLCEA	6.XII.1843	125	69,83	115	64,24	54	30,16	39	21,78	76	101	2	179	2129/1843, f. 5–14, 22–23.
		16.VI.1845	119	70,00	108	63,52	51	30,00	42	24,70	80	89	1	170	1747/1845, f. 6–7, 22–28.
18	VLAȘCA	14.VI.1844	92	65,71	86	61,42	48	34,28	42	30,00	46	91	3	140	1774/1844, f. 70–80.
		2.VII.1845	82	74,54	75	68,18	28	25,45	27	24,54	37	72	1	110	1723/1845, f. 45–52, 73–75.
		30.VI.1846	78	69,64	76	67,85	33	29,46	32	28,57	45	66	—	112	1506 II/1846, f. 76–80, 83–86.
		27.X.1846	82	68,34	79	65,83	38	31,66	36	30,00	51	68	—	120	Ibidem, f. 207–211, 218–222.
		2.VII.1847	80	67,22	78	65,54	39	32,77	35	29,41	53	66	—	119	1284/1847, f. 75–81.

* D'après les tableaux envoyés à l'Ephorie par les professeurs des écoles normales des chefs-lieux des districts.

** Les pourcentages ont été calculés pour le second tableau envoyé à l'Ephorie, vu que les données du premier tableau ne le permettaient pas.

*** Le premier tableau est valable pour le district de Prahova avant l'«arrondissement» de 1845: les deux suivants —ensemble, pour le même district—après l'«arrondissement», l'un ayant été envoyé par le professeur de Ploiești, l'autre par celui de Văleni.

**** Nous avons groupé dans cette catégorie tous ceux désignés par les termes de «laïcs», «villageois» et «laboureurs», étant donné que les autres catégories (artisans, marchands, etc.) sont mentionnées avec leur qualité précise.

répondant à cette nécessité, le 8 et le 15 novembre 1843 l'Ephorie a adressé une circulaire aux professeurs leur enjoignant d'envoyer dorénavant des tableaux d'après le modèle suivant :

Date de la candidature	Nom et prénom	Âge	Marié, veuf ou célibataire	Fils de prêtre ou de qui	Localité d'origine	Se trouve à l'école du village de ...

Nous avons trouvé dans les archives et transcrit 45 tableaux conformes à ce modèle, envoyés à l'Ephorie par des professeurs des 18 districts de la Valachie à différentes dates, jusqu'à l'été de 1847. La plupart sont des districts de Teleorman (6—1843—1845), Vlașca (5—1844—1847) et Muscel (4—1843—1846) ; les moins nombreux (par un tableau) sont des districts de Buzău, Dolj, Ilfov et Saac ; le tableau de Dolj est de fait un gros registre bien tenu et mis à jour par le professeur I. Maiorescu. Ces tableaux sont de la plus grande utilité pour la connaissance en premier lieu de l'origine sociale des instituteurs, ensuite de leurs fluctuations (d'après la date de l'entrée en service), de leur état civil et de leur âge ; ils permettent enfin d'établir exactement le nombre d'écoles ayant des instituteurs (ou des candidats) et de celles où le poste est vacant, et par conséquent le nombre total d'écoles communales du district aux dates respectives.

Dans le tableau ci-joint, établi à partir des tableaux susmentionnés, nous n'avons passé que les totaux par districts, le nombre des fils de laïcs ou de prêtres, ainsi que l'état civil des candidats ou instituteurs. Nous n'avons pas passé toutes les catégories sociales, mais la présente note en indique la diversité [25]. On remarque que la majorité, dans tous les districts, étaient fils de laïcs et, parmi ceux-ci, des personnes imposables. Pour ce qui est de leur état civil, on constate que l'écart entre ceux mariés et les célibataires est assez mince, ce qui démontre le caractère de sérieux avec lequel l'action a été menée, alors que l'on aurait pu s'attendre à trouver, dans ces années de début, beaucoup de jeunes peu soucieux de fonder une famille. Il est vrai que beaucoup de ceux mariés l'ont fait en vue de l'exemption d'impôts, mais la constatation n'en demeure pas moins valable. Malheureusement, aucun district ne possède la série entière de ces tableaux pour chaque année de la période 1843—1848, soit qu'ils ne les aient pas envoyés, soit que les tableaux se sont égarés. Ce fait nous prive de l'image la plus complète, à la fois détaillée et globale, que l'on aurait pu avoir des enseignants ruraux de Valachie.

★

[25] Nous avons noté parmi les instituteurs des fils de : imposables, corvéables, commerçants patentables ; tailleurs, cordonniers, teinturiers, drapiers, meuniers, pâtres, éleveurs de moutons, porchers ; logothètes, « dorobanți » (soldats d'infanterie), capitaines de poste, militaires, « ceauși » (grade militaire), « ispravnici » et « vornici » (fonctions administratives) ; marchands, colporteurs, « cumpănași » (membres de compagnies commerciales) ; exemptés, fils de veuves, sujets étrangers, membres de corporations, « mazili », « boieri de neam », « boiernași », « neamurași », « postelnici » (différentes catégories de petits boyards) ; fermiers, boyards, habitants des villes ; parmi les gens d'Eglise : fils de prêtres (la majorité), de sacristains, de chantres, de diacres, de moines, d'archiprêtres, de prêtres défroqués.

La *rémunération* des candidats (ou des instituteurs [26]) constitue l'un des chapitres les plus importants de l'enseignement public dans les villages à se période de début, car si les enseignants ne pouvaient compter sur leur dû, tout le système était compromis. Tant les professeurs que l'Ephorie, les préfectures et le Département de l'Intérieur (qui avait à sa charge l'organisation matérielle de l'enseignement) en étaient parfaitement conscients et l'on ne saurait nier que des efforts à cet égard ont été consentis. L'Ephorie aurait voulu que tous les habitants des villages, sans distinction, soient tenus à payer les 2 lei par famille pour le candidat. De son côté, le Département donnait aussi parfois des ordres dans ce sens, ce qui provoquait confusion et désordre, car d'autre part il avait fixé, par différents ordres, une dizaine de *catégories d'exemptés*, d'habitude différentes catégories d'indigents. C'est aux autres habitants des villages, indépendamment de leur catégorie sociale, qu'il revenait d'assurer le dû du candidat. Les ordres étaient ainsi, mais ils n'étaient pas toujours respectés, aussi sévère qu'en fût la formulation.

Le *mode de paiement du salaire* des instituteurs a été modifié trois fois au cours des dix ans envisagés et chaque modification a entraîné — malgré les bonnes intentions évidentes de l'Ephorie — des difficultés de plus en plus grandes. Au commencement (16 septembre 1838), l'Ephorie a proposé au Département que les salaires des instituteurs soient perçus par les soins des autorités districtuelles et payés aux professeurs des écoles normales deux fois par an, à savoir à la fin des deux périodes de préparation [27]. Ce procédé n'avait rien d'anormal, car d'autres fonctionnaires de l'Etat recevaient aussi leur salaire à de grands intervalles. Mais ce qui est curieux, c'est que le Département, après avoir approuvé la proposition de l'Ephorie et adressé aux districts au bout d'une semaine un ordre circulaire pour sa mise en œuvre [28], est revenu sur sa décision deux semaines plus tard, adoptant un nouveau point de vue des plus défavorables pour les candidats. A savoir, le Département décidait que le salaire des candidats « soit payé par chaque habitant des villages directement à l'instituteur respectif, sans que le sous-préfet s'en mêle autrement qu'en tant que simple exécuteur [29] ». Pratiquement, l'instituteur devait se débrouiller comme il le pouvait avec les habitants, son dû se transformant ainsi en une mendicité chez les uns et chez les autres — comme l'ont d'ailleurs caractérisé certains professeurs — avec tout ce que cela comportait d'humiliations. Cette décision, qui a été en vigueur durant six ans et, circonstance aggravante, durant six années de début de l'institution, a été, à notre avis, on ne peut plus nuisible au fonctionnement normal de l'enseignement public dans les villages, ainsi qu'au prestige tant de l'enseignement que des enseignants. La seule initiative qui puisse lui être comparée — et qui appartient toujours au Département et toujours à ces années difficiles des débuts (et dont les conséquences seront d'ailleurs des plus graves) — est celle obligeant les habitants des villages à construire les locaux

---

[26] Car on ne faisait pas de distinction à ce point de vue entre les uns et les autres (V.L.Ț.R., dos. 5390 I A/1838, f. 271 ; M.I.Ț.R., dos. 1782/1844, f. 86 et 97).

[27] V.L.Ț.R., dos. 5390 I A/1838, f. 216.

[28] *Ibidem*, f. 218–219.

[29] *Ibidem*, f. 257.

d'écoles comme ils le pourront, à condition de respecter le plan établi. Enchantées d'être dispensées pratiquement de l'obligation de percevoir les sommes, les autorités locales se sont dépêché de répondre que l'ordre sera exécuté à la lettre [30]. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est que l'Ephorie ait cédé sans la moindre opposition, sans la moindre tentative d'une intervention directe auprès du Département [31].

Le salaire du candidat devait être payé pour le temps qu'il avait servi, et non par anticipation [32].

A la fin de l'année scolaire 1839—1840, l'Ephorie a proposé une certaine amélioration, mais ses recommandations sont restées sans effets importants [33]. C'est à peine vers la fin de l'année scolaire 1843—1844 (le 1er mars), à la suite de nombreux rapports et suppliques, que l'Ephorie a adressé au Département de nouvelles propositions au sujet du salaire des candidats : à savoir que les 2 lei soient perçus de chez les habitants en même temps que la « contribution à la Trésorerie », c'est-à-dire 20 paras par trimestre, que les sommes soient déposées aux sous-préfectures et que celles-ci payent personnellement, une fois par semestre, au personnel enseignant et aux sous-réviseurs les sommes qui leur étaient dues, le bénéficiaire devant pour sa part présenter une liste des personnes tenues à verser cette contribution [34]. Ce procédé est entré en vigueur le 1er janvier 1845 [35]. Lors de l'entrée en vigueur du nouveau système, le Département, avec l'approbation du Conseil Administratif, a envoyé aux préfectures par deux registres pour chaque sous-préfecture, l'un où le sous-préfet devait passer les sommes reçues des habitants — de tous les habitants, sans exception aucune, précisait l'ordre — par l'entremise des maires des villages, l'autre où il inscrivait les sommes remises, contre signature, aux instituteurs et aux sous-réviseurs. Les sommes étaient perçues en même temps que la capitation, étaient versées au sous-préfet, avec un bordereau séparé et sous signature, le sous-préfet passait les sommes dans le registre des rentrées et toujours lui payait leur dû aux ayants droit, passant les sommes respectives dans le registre des sorties. Trimestriellement, la sous-préfecture faisait ses comptes avec la préfecture, qui avait l'obligation d'envoyer au Département un état résumé des paiements effectués. A la fin de l'année, la préfecture réunissait tous les registres, les vérifiait, les confirmait — non sans avoir au préalable fait contrôler par les professeurs les signatures des instituteurs et des sous-réviseurs, sous le rapport de l'authenticité de la signature et de l'exactitude de la somme — et les envoyait au Département [36]. Celui-ci les envoyait ensuite, pour une nouvelle vérification, à l'Ephorie qui, après avoir fait les observations qu'elle jugeait nécessaires, les renvoyait au Département, d'où ils étaient expédiés aux Archives de l'Etat ; en même temps, le Département adressait aux préfectures des ordres en conséquence, où étaient passées les observations de l'Ephorie [37].

---

[30] *Ibidem*, f. 286, 290, 291, 306—311, 313, 348, 351, 356, 392.

[31] M.I.Ț.R., dos. 6709/1837, f. 151, 154. Si elle en avait fait une, le document respectif se trouverait dans les archives.

[32] *Ibidem*, dos. 6071/1838, f. 222.

[33] *Ibidem*, dos. 3390/1840, f. 15—16 ; dos. 2701/1841, f. 43.

[34] *Ibidem*, dos. 1775/1844, f. 3 et 6 ; V.L.Ț.R., dos. 5390 IV A/1838, f. 186—187.

[35] M.I.Ț.R., dos. 1778/1844, f. 84—85 ; V.L.Ț.R., dos. 5390 IV B/1838, f. 428.

[36] V.L.Ț.R., dos. 5390 IV B/1838, f. 425—426, 432 et 854.

[37] *Ibidem*, dos. 5390 V B/1838, f. 1148—1152.

Ces *registres des salaires* des instituteurs ont été utilisés à partir du premier trimestre de 1845 et jusqu'au premier trimestre de 1848, lorsqu'une nouvelle modalité de paiement des salaires a été instituée, lesdits dossiers étant alors retirés [38]. A partir de l'entrée en vigueur du nouveau système, l'Ephorie effectuait son propre contrôle au moyen de *listes des salaires* dressées par les professeurs, vérifiées par les préfectures et envoyées à l'Ephorie, qui approuvait le paiement.

Enfin, ayant constaté les nombreux et graves abus commis par les sous-préfectures, l'Ephorie a, le 20 février 1848, proposé au Département une nouvelle modalité de paiement, qui représentait en gros un retour à son point de vue initial. L'Ephorie proposait que le salaire des instituteurs et des sous-réviseurs soit payé deux fois par an, à la Saint-Georges et à la Saint-Démètre, directement par la préfecture du district, à tous en même temps, en présence du professeur. Ce procédé semblait d'autant meilleur à l'Ephorie que les instituteurs étaient quand même obligés de venir deux fois par an au chef-lieu du district, pour des stages de préparation de deux mois. C'était pour l'Ephorie à la fois un moyen de contrôle de l'accomplissement par les instituteurs de leurs obligations et de leur présence aux stages de préparation [39]. Mais l'Ephorie omettait que ces stages, d'après ses propres instructions antérieures, n'étaient plus obligatoires, cette question devant être mieux réglementée le 19 avril 1848 [40]. Le 1^er^ mars 1848, le Département se déclarait d'accord avec l'Ephorie [41] et adressait un ordre circulaire dans ce sens aux préfectures, ce procédé devant entrer en vigueur à partir du mois d'avril [42]. L'Ephorie a envoyé de son côté des instructions aux professeurs, instructions qui différaient d'ailleurs en partie de celles du Département, ce qui n'a pas manqué de créer des complications sur le plan local. En effet, suivant les instructions de l'Ephorie, le nouveau système de paiement devait entrer en vigueur rétroactivement, à partir du 1^er^ janvier ; et comme l'élaboration des listes, leur expédition, approbation et réexpédition demandaient beaucoup de temps, l'Ephorie décidait, sans tenir compte du grave inconvénient que cela représentait pour les instituteurs, de payer les salaires non pas au printemps, selon la coutume et ainsi que l'avait ordonné le Département, mais au bout de neuf mois, en octobre 1848, et alors seulement pour les six premiers mois de l'année, les six derniers mois devant être payés à peine le 23 avril (c'est-à-dire à la Saint-Georges) 1849 [43].

Les autorités locales et les professeurs ont rapporté les difficultés auxquelles donait lieu le nouveau système de paiement : la charge presque

---

[38] *Ibidem*, dos. 797 I A/1847, f. 608 ; dos. 797 I B/1847, f. 41—42 Ils existent presque au complet pour les années 1845—1846, ceux de districts seulement (Brăila et Olt) pour 1847 et d'un district seulement (Rîmnicu Sărat) pour 1848. Au total, 303 dossiers, point trop volumineux. On y trouve mentionnés le nombre des familles de chaque village de l'arrondissement respectif, la somme reçue des habitants, le salaire payé par le sous-préfet, enfin les signatures des instituteurs et des sous-réviseurs. Existent de même pour 3 districts les états récapitulatifs mentionnés (V.L.Ţ.R., inventaire : Salaires des instituteurs de village, 1845—1848).

[39] V.L.Ţ.R., dos. 797 I B/1847, f. 38 et 45.

[40] M.I.Ţ.R., dos. 1491/1848, f. 3.

[41] V.L.Ţ.R., dos. 797 I B/1847, f. 40.

[42] *Ibidem*, f. 41—42.

[43] *Ibidem*, f. 39 ; M.I.Ţ.R., dos. 1755/1844, f. 99 et 102 ; dos. 2581/1849, f. 2.

insupportable qu'il représentait pour les fonctionnaires des préfectures [44], les longs séjours que les instituteurs devaient faire au chef-lieu (deux mois, suivant les dispositions de l'Ephorie), les sommes considérables d'argent qu'allaient toucher d'un seul coup des personnes inexpérimentées à ce point de vue [45] et, enfin, la contradiction qui existait entre les ordres de l'Ephorie et ceux du Département [46]. Mais cette fois-ci l'Ephorie s'est maintenue fermement sur ses positions, peut-être pour éluder une réponse embarrassante [47]. Mais après de nouvelles interventions, consciente de la contradiction entre ses ordres et ceux du Département, l'Ephorie, le 16 avril 1848, a admis que les salaires soient payés, comme auparavant, par les sous-préfets pour les mois de janvier à mars 1848, conformément aux dispositions du Département, et qu'à partir d'avril le paiement soit effectué par les préfectures ; mais il subsistait néanmoins des divergences entre le système proposé et celui qu'avait établi le Département, à savoir en octobre 1848 on ne devait payer que les salaires du trimestre avril-juin, et non le III^{e} trimestre (juillet-septembre), lequel devait être payé en même temps que le IV^{e} trimestre (octobre-décembre) le 23 avril 1849. « Et il en sera toujours ainsi dorénavant : chaque trimestre sera payé au cours du semestre suivant » — précisait l'Ephorie à la fin de sa circulaire [48]. Pratiquement, en 1848, du fait de ces mesures — qui, chose curieuse, n'ont pas été modifiées même par le Gouvernement révolutionnaire — un grand nombre d'instituteurs et de candidats n'ont pas touché leur dû.

C'est ainsi qu'à évolué le système de paiement des 2 lei par famille prévus pour les instituteurs.

Quant à la livraison des *deux « kile » d'aliments* [49], qui selon la loi était due pour l'accomplissement du service de chantre d'église, ce n'est pas sans peine et sans complications qu'elle s'est faite. Au début, la question paraissait toute simple, puisque les chantres ou les sacristains devaient accomplir aussi le service d'instituteurs. Par la suite les choses se sont compliquées, car la plupart de ceux-ci ont refusé d'assumer cette charge, mais n'ont pas cessé pour autant de réclamer leur dû, tout en essayant d'empêcher les instituteurs ou candidats d'exercer leur métier. De leur côté, les candidats n'avaient nulle envie de faire le métier de chantre, soit qu'ils avaient de la peine à apprendre les chants liturgiques, soit qu'il ne leur convenait pas d'assumer une charge qui les soustrayait à leurs obligations d'enseignants, soit qu'ils craignaient les conflits qu'un jeune instituteur introduit brusquement dans le réseau solidement établi des relations locales risquait d'avoir avec le prêtre et ses nombreux assistants...

Les premières années, il n'était pas question pour l'Ephorie et pour le Département que l'instituteur puisse ne pas recevoir son dû en matière d'aliments. Les autorités locales demandaient des instructions pour les cas où les candidats n'étaient pas aussi chantres, mais l'ordre qu'elles recevaient du Département, en ceci comme à d'autres occasions,

---

[44] V.L.Ț.R., dos. 797 I B/1847, f. 113.
[45] *Ibidem*, f. 114 ; M.I.Ț.R., dos. 2581/1849, f. 4.
[46] V.L.Ț.R., dos. 797 I B/1847, f. 395 ; M.I.Ț.R., dos. 2581/1849, f. 6—7.
[47] M.I.Ț.R., dos. 2581/1849, f. 138.
[48] *Ibidem*, f. 140.
[49] La *kila* (pl. *kile*) valait 400 ocques (*ibidem*, dos. 6071/1838, f. 334 et 351).

était de s'inspirer de « l'esprit » des lois [50]. Le Département a même donné, le 17 janvier 1841, un ordre circulaire suivant lequel, lorsque les candidats se trouvaient à leurs stages en ville, les sacristains devaient les remplacer, mais sans toucher leur dû [51]. Quelques années se sont écoulées avant que les deux institutions centrales ne réalisent qu'il y avait néanmoins un problème. Alors l'Ephorie a essayé d'expliquer aux instituteurs la situation [52], après quoi elle a commencé à intervenir pour que ceux-ci soient acceptés aussi comme chantres d'églises [53].

Outre son salaire et sa part d'aliments, qu'il recevait dans les conditions qui viennent d'être exposées, le candidat ou l'instituteur—mais seulement sa propre personne — bénéficiait de certaines exemptions, qui du reste n'étaient pas toujours respectées : *exemption de la capitation*, cet impôt devant être versé des fonds du village [54] ; exemption du *service militaire*, qui n'était pas stipulée par un texte de loi, mais qui avait été reconnue à la suite d'une entente entre l'Ephorie et le Département, d'une part, et le Commandement de l'armée, d'autre part (l'ordre général d'exemption ne devait être donné qu'en 1846 [55]) ; exemption pour l'instituteur de livrer une *quote-part de sa récolte de maïs* aux magasins de réserve du village, ainsi que d'autres obligations dans le cadre du village, établies par accord librement consenti [56].

De même, *l'exemption des obligations envers le maître terrien*, au cas où le candidat était paysan dépendant de celui-ci, n'a pas été imposée par la loi, mais était restée à la latitude du maître, ou le plus souvent, pratiquement, de son intermédiaire, le fermier. Dans l'enthousiasme des premiers temps, l'Ephorie et le Département avaient cru qu'il n'y aura pas de difficultés à cet égard, que les « propriétaires » comprendraient la situation et agiraient en conséquence, quitte à ce que le préfet s'entende avec eux [57]. Lorsque, au bout de peu de temps, le Département s'est rendu compte que les boyards et les fermiers n'étaient pas du tout aussi « compréhensifs », il a réitéré ses recommandations initiales, accusant souvent les préfets de n'avoir pas su convaincre les « proprétaires » [58]. Autant l'Ephorie que le Département entendaient que l'exemption ne joue que pour les lots que le seigneur était obligé par le Règlement Organique de donner aux paysans corvéables, mais non pour les « excédents » [59]. En outre, l'Ephorie estimait normal que lorsque le candidat n'était pas marié et habitait avec ses parents, sans avoir par conséquent de terre pouvant lui conférer les avantages de l'exemption, le droit à cette exemption s'étende à ses parents ; le Département lui-même s'était laissé convaincre et donnait des ordres en conséquence [60]. N'empêche que si le

---

[50] V.L.Ț.R., dos. 5390 II/1838, f. 68—69 ; dos. 5390 I B/1838, f. 1197, 1512—1514 1521 ; M.I.Ț.R., dos. 6076/1838, f. 39—40.
[51] V.L.Ț.R., dos. 5390 II/1838, f. 485.
[52] M.I.Ț.R., dos. 3395/1840, f. 29.
[53] *Ibidem*, dos. 1571/1845, f. 59.
[54] V.L.Ț.R., dos. 5390 I A/1838, f. 124—125 et 128.
[55] *Ibidem*, dos. 5390 V B/1838, f. 930—931.
[56] *Ibidem*, dos. 5390 II/1838, f. 546, 549, 552 ; M.I.Ț.R., dos. 3384/1840, f. 714 et 727.
[57] V.L.Ț.R., dos. 5390 I A/1838, f. 125 et 148 ; M.I.Ț.R., dos. 3395/1840, f. 7 sqq.
[58] V.L.Ț.R., dos 5390 I A/1838, f. 372.
[59] *Ibidem*, dos. 5390 II/1838, f 494 ; M.I.Ț.R., dos. 6697/1837, f. 185 et 204.
[60] *Ibidem*, dos. 2700/1841, f. 28—29.

« propriétaire » ne voulait pas se laisser convaincre, personne n'y pouvait rien, légalement. Le Département était impuissant et, pour ne pas risquer d'être accusé d'illégalités, il recommandait dans de pareils cas que l'on respecte « les droits de la propriété, conformément aux législations en vigueur » [61]. Il essayait parfois, il est vrai, d'étendre aux candidats les prévisions de la loi de 1834 pour les séminaires, qui stipulait des exemptions pour les desservants des églises [62], mais cela au cours des premières années seulement, car en avril 1848 il devait reconnaître lui-même que cette loi ne pouvait être invoquée en faveur des candidats [63]. Dans les cercles officiels, on discutait assurément la possibilité d'adopter des mesures légales en cette matière et il se pourrait que l'Ephorie ait même fait parvenir un rapport à ce sujet au prince [64], car autrement l'Ephorie n'aurait pu mettre sur certains rapports des résolutions comme celle-ci, de 1843 : «Une décision et une mise en œuvre sur le plan national seront adoptées » pour l'exemption des candidats « quant aux obligations envers la propriété»[65]. Mais cette décision «générale » n'a plus été prise et le Département, submergé par les rapports des préfets, devait avouer son impuissance : tout en continuant à faire appel au don de persuasion des préfectures, il leur déclarait nettement qu'il n'y avait point d'autre voie pour obtenir l'exemption des candidats quant aux « obligations envers la propriété », car « cette exemption ne saurait être obtenue par le Département, étant donné qu'elle est contraire aux législations en vigueur » [66].

Même en ce qui concerne les domaines de l'Etat, il a été impossible de faire adopter une mesure d'exemption pour les instituteurs par l'Assemblée nationale. Une telle exemption n'a pu être admise qu'en 1845 pour les instituteurs des villages conventuels, et cela uniquement pour ceux qui étaient aussi chantres d'église [67].

L'absence de toute possibilité légale d'exempter les instituteurs des « obligations envers la propriété » sera l'un des principaux obstacles au fonctionnement dans de bonnes conditions de l'enseignement public dans les villages jusqu'en 1848.

C'est avec un personnel soumis aux conditions matérielles définies dans les pages qui précèdent que l'enseignement rural a dû faire face, en Valachie, aux difficultés engendrées par les relations féodales, jusqu'au jour où un nouveau programme d'activité scolaire allait être formulé par les révolutionnaires de 1848.

---

[61] V.L.Ț.R., dos. 5390 III A/1838, f. 234.
[62] *Ibidem*, f. 406.
[63] *Ibidem*, dos. 797 I B/1847, f. 137.
[64] Malheureusement, les archives du Secrétariat d'Etat ont brûlé en 1944.
[65] M.I.Ț.R., dos. 3392/1840, f. 311.
[66] V.L.Ț.R., dos. 5390 IV B/1838, f. 673 ; voir également f. 958.
[67] D. C. Sturdza-Scheeanu, *Acte și legiuri privitoare la chestia țărănească*, Ière série, vol. I, Bucarest, 1907, p. 351, 359—360, 364, 369—370 et 443.

N. PICCOLO — CORRESPONDANT À PARIS DE LA CURATELLE DES ÉCOLES PUBLIQUES DE MOLDAVIE (1840—1844)

N. ISAR

Les recherches du Pr C. N. Velichi dans le domaine des relations roumano-bulgares ont mis en lumière les relations de N. Piccolo avec l'une des provinces roumaines — la Valachie. Les précieuses données sur l'activité de Piccolo pendant son séjour en Valachie fournies par le Pr C. N. Velichi dans sa dernière étude consacrée à N. Piccolo [1] ont mis sur le tapis le problème des relations de celui-ci avec une autre province roumaine — la Moldavie. Or si, vu le manque de documents, il ne pouvait tirer une conclusion définitive sur la nature des relations présumées de l'érudit bulgare avec la Moldavie, son hypothèse, à la lumière des documents publiés ci-dessous, s'est avérée exacte.

En effet, N. Piccolo a été correspondant à Paris de la Curatelle de l'Instruction publique de Moldavie, et non pas professeur à l'« Academia Mihăileană », comme inclinaient — sans fondement — à croire, il y a longtemps de cela, D. A. Sturdza et Colescu-Vartic [2]. Si l'information fournie par G. Bibescu dans sa lettre à M. Sturdza du 2 janvier 1844, à savoir que Piccolo recevait une indemnisation « en qualité de correspondant de l'Université Moldave » [3] — information sur la base de laquelle le Pr Velichi a bâti son hypothèse — pouvait être interprétée de différentes manières, les documents publiés par nous en annexe éclaircissent définitivement le problème.

Le 1e juin 1840, « ayant besoin d'un correspondant à Paris » et constatant que « le docteur Piccoli, qui a eu dans la principauté de Valachie

[1] Д-р Никола С. Пиколо във Влашко, dans le volume publié en son honneur, Д-р Никола С. Пиколо, Sofia, 1968, p. 251—252.

[2] Voir le résumé de la lettre de Piccolo à Sturdza du 21 mars 1840, dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. VI, suppl. I, p. 219—220.

[3] Hurmuzaki, *Documente*, vol. IV, suppl. I, p. 273—274.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 2, P. 235—244, BUCAREST, 1974

la charge de la Sainte Curatelle, part maintenant en séjour à Paris »[4], la Curatelle de l'Instruction publique de Moldavie proposait au prince pour cette fonction l'érudit bulgare. Sa mission consistait à faciliter « l'achat et l'expédition autant des livres nécessaires à la bibliothèque de l'Académie que des différents instruments et autres choses propres à améliorer et à faire progresser la branche de l'instruction dans cette principauté »[5].

Le même jour — 1^er^ juin 1840 — la Curatelle s'adressait à N. Piccolo pour lui faire connaître la mission qui lui était confiée et la rémunération annuelle, de 7 875 lei, qui lui était allouée « en compensation pour sa peine »[6]. On recommandait à Piccolo de s'entendre avec la Curatelle « chaque fois qu'il sera nécessaire », de telle sorte que la somme de 14 000 lei qu'elle lui avait allouée pour l'année 1840 « sur l'excédent de ses dépenses », en vue de l'achat de livres pour la bibliothèque et « d'instruments pour l'industrie », ne soit en aucun cas dépassée ; cette somme devait comprendre aussi les frais d'expédition et ceux de sa correspondance[7].

Le prince Mihail Sturdza a approuvé chaleureusement les propositions de la Curatelle concernant N. Piccolo, d'autant plus qu'il avait été le premier à prier celui-ci de se mettre en rapport avec la Curatelle. Sa décision étant prise d'offrir à Piccolo la charge de correspondant à Paris, le prince lui écrivait : « Nous vous engageons de vous entendre avec la Curatelle de l'Instruction publique pour tout ce qui concerne les détails de l'exécution et le montant des frais qu'elle peut y consacrer annuellement »[8].

Convaincu que les institutions roumaines d'enseignement devaient être mises en accord avec la promotion des connaissances humaines, que la Moldavie devait participer aux bienfaits du développement industriel et des découvertes de la science, le prince Mihail Sturdza chargeait le savant bulgare de procurer à la Moldavie, suivant un plan d'enseignement régulier et méthodique, les livres nécessaires à l'organisation d'une bibliothèque publique, ainsi que les instruments absolument nécessaires à l'enseignement des sciences[9].

La mission que Piccolo avait assumée demandait, surtout en ce qui concerne l'achat des livres nécessaires à l'enseignement en Moldavie, un esprit de discernement particulier. Or, les lettres adressées par lui, en qualité de correspondant, à la Curatelle des écoles de Moldavie avaient justement pour but de faire connaître les critères qui avaient déterminé le choix des livres achetés à Paris et expédiés en Moldavie.

Nous estimons particulièrement intéressante à cet égard la lettre de N. Piccolo du 5 janvier 1841[10], où il expose les raisons qui ont déterminé le choix des livres expédiés en Moldavie le mois précédent. Tout en faisant

---

[4] Archives de l'Etat — Bucarest, *Ministère des Cultes et de l'Instruction publique, Moldavie*, dos. 317/1840, f.1, original (Annexe n° 1).

[5] *Ibidem.*

[6] *Ibidem*, f. 2, brouillon (Annexe n° 2).

[7] *Ibidem.*

[8] *Ibidem*, f. 9, copie, sans date, brouillon en français f. 12 (Annexes n° 3).

[9] *Ibidem.* Cette lettre est évidemment antérieure au 1^er^ juin 1840. Dès le 7/19 mars 1840 N. Piccolo répondait favorablement à M. Sturdza, le remerciant pour ses propositions. Cf. Hurmuzaki, *Documente*, vol. VI, Suppl. I, p. 219—220.

[10] Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 29, 30, 51, original (Annexe n° 4).

l'éloge des efforts déployés pour le développement de l'instruction en Moldavie, il insiste sur la nécessité d'accorder un rôle plus important aux études classiques.

Sa démonstration en faveur des études classiques, les exemples pris dans l'histoire de la culture occidentale que Piccolo donne à l'appui de ses idées font de cette lettre — dont la lecture intégrale s'impose — une pièce de grande valeur pour la connaissance des conceptions de l'érudit bulgare. Le choix de précieuses collections de livres ou de publication, à caractère littéraire et scientifique, ses propositions intelligentes en ce qui concerne l'orientation de la culture roumaine montrent une fois de plus l'apport considérable de Piccolo dans le développement de notre culture nationale.

Le même souci de procurer à la Curatelle les auteurs classiques, notamment les auteurs latins, se retrouve dans sa lettre du 27/15 juillet 1841 [11].

Les états comptables envoyés par Piccolo à la Curatelle pendant les années 1841—1843 sont évidemment de moindre intérêt. L'on y trouve pourtant des données sur les libraires — Eichtal, Leguien, Pixii, Firmin Didot, etc. — chez lesquels il achète les livres, les sommes destinées aux achats de livres et d'instruments, ainsi que les titres des publications auxquelles il fait des abonnements (Revue scientifique, Journal des Economistes, Comptes rendus de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Sciences morales et politiques, etc.) Sans publier ces états comptables, dont certains sont en annexe aux lettres susmentionnées, et qui sont datés du 5 janvier 1841, du 27/15 juillet 1841, du 28/16 juillet 1841, du 2/14 septembre 1842, du 2 décembre 1842, du 5 juillet 1843 [12], nous nous faisons un devoir de signaler l'existence de ces documents, susceptibles d'intéresser les chercheurs soit par les détails qu'ils apportent sur l'activité de N. Piccolo, soit sous le rapport du mouvement culturel des Principautés Roumaines durant la période qui a précédé la révolution de 1848.

Envisagés dans leur totalité, les documents que nous publions ci-dessous et ceux simplement signalés permettent de déclarer que N. Piccolo a accompli avec zèle et compétence les missions dont il avait été chargé par la Curatelle des écoles publiques de Moldavie.

Les raisons qui devaient mettre fin à la mission de correspondant de Piccolo — les difficultés financières en premier lieu — font l'objet de la lettre adressée par lui à la Curatelle le 21 octobre/3 novembre 1843 [13].

Le dernier groupe de documents relatifs à l'activité de Piccolo ont trait à la liquidation de ses comptes avec la Curatelle pendant l'année 1844. Le 2 mars 1844, la Curatelle de l'Instruction publique montre que, étant donné que N. Piccolo a retenu « des comptes qu'il avait avec la Curatelle son salaire pour une période de six mois, c'est-à-dire du 1er décembre 1843 au mois de juin 1844 », en valeur de 1 475 francs, la Trésorerie devra déposer cette somme au caissier des écoles [14]. D'autre part, à cette date, la

---

[11] *Ibidem*, f. 28, 52, original (Annexe no 5).

[12] *Ibidem*, f. 33, 32, 35, 37, 36, 34.

[13] *Ibidem*, f. 17, 20, brouillon (Annexe no 6). Le prince de Valachie est intervenu, ainsi que nous l'avons vu, par sa lettre du 2 janvier 1844, cf. Hurmuzaki, *Documente*, vol. IV, Suppl. I, p. 273—274.

[14] Archives de l'Etat, *ibidem*, f. 21 (Annexe no 7).

Curatelle avait à payer à Piccolo une « différence » de 120 francs « pour l'achat des livres et des instruments pour l'Académie »[15]. Le 2 juin 1844, la Curatelle réitérait sa demande à la Trésorerie de retenir à Piccolo, au crédit de la caisse de la Curatelle, la somme de 1 475 francs, « soit 4 425 lei »[16], représentant son salaire encaissé à l'avance.

Telle qu'elle se dégage des documents publiés ci-dessous, l'activité de N. Piccolo comme correspondant de la Curatelle des écoles publiques de Moldavie constitue un nouveau témoignage des liens de l'érudit bulgare avec le mouvement culturel des Principautés Roumaines au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

Annexe n° 1

Votre Altesse !

La Curatelle de l'Instruction publique, ayant besoin d'un correspondant à Paris qui soit chargé de l'achat et de l'expédition autant des livres nécessaires à la Bibliothèque de l'Académie que des différents instruments et autres choses propres à améliorer et à faire progresser la branche de l'instruction dans cette principauté, et étant donné que M. le Docteur Piccoli, qui a eu dans la principauté de Valachie la charge de la Sainte Curatelle, part maintenant en séjour à Paris, la Curatelle l'a choisi comme correspondant, lui remettant pour cette mission 250 ducats sur la somme de 22 000 lei prévue dans le budget des écoles pour l'achat de livres et d'instruments, plus 60 ducats pour ses frais de déplacement. La Curatelle soumet cette proposition à Votre Altesse pour sa haute approbation.

De Votre Altesse,
Le pieux intercesseur auprès de Dieu
et lieutenant de Sa Sainteté le Métropolite,
Filaret . . .(?)
et ses humbles serviteurs,
N. Suţu . . .(?)

No 137
Jassy, le 1er juin 1840
En haut, la résolution :
Approuvé, le 13 juin 1840

Archives de l'Etat — Bucarest, *Ministère des Cultes et de l'Instruction publique, Moldavie*, dos. 317/1840, f. 1, original (voir également une copie, f. 7).

Annexe n° 2

N° 136, à M. N. Piccolo, 1er juin 1840.

A la suite de la proposition et de sa haute approbation vous chargeant, à l'occasion de votre séjour à Paris, de la mission de procurer aux institutions d'enseignement de ce pays les objets nécessaires à la propagation des connaissances d'utilité publique, tels que manuels d'en-

[15] *Ibidem*, f. 23, brouillon (Annexe n° 8).
[16] *Ibidem*, f. 22 (Annexe n° 9).

seignement et d'orientation, livres pour la bibliothèque et instruments pour l'industrie, la Curatelle de l'Instruction publique, sur la base des rapports établis avec vous à cette occasion, juge de son devoir de vous informer que, la question ayant été dûment étudiée, en dehors de la somme de 7 875 lei qui vous est allouée en compensation pour votre peine dans la mission qui vous a été confiée, elle a pu assigner cette année pour les objets susmentionnés, sur l'excédent de ses dépenses, la somme de 14 000 lei destinée cette année à un tel but, somme qui vous sera versée à la suite des demandes faites à la Curatelle.

Donc, chaque fois qu'il sera nécessaire, vous vous entendrez avec la Curatelle de l'Instruction, équilibrant vos achats de telle sorte qu'ils soient compris pour l'année en cours dans les limites de cette somme, sans la dépasser en aucun cas ; cette somme comprendra les frais d'expédition, ainsi que vos frais de correspondance avec la Curatelle.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 2, brouillon.

Annexe n° 3

A Mr. le Docteur N. Piccolo

L'estime que nous professons pour votre personne et la confiance que nous avons en vos lumières et votre amour du bien-public nous fait saisir avec empressement l'occasion de rendre votre séjour à Paris utile au pays que nous gouvernons. Le but que nous nous proposons en vous mettant en rapport direct avec la Curatelle de l'instruction publique est de procurer par votre organe aux institutions d'enseignement les notions qui peuvent servir à les mettre au niveau du progrès des connaissances humaines, de faire participer le pays aux bienfaits du développement industriel et des découvertes scientifiques en lui procurant, suivant un plan d'études régulier et méthodique des ouvrages qui serviront à former une bibliothèque d'utilité générale et des instruments que l'étude des sciences rendent indispensables.

Pleinement convaincu que vous serez à même de justifier notre attente sous tous ces rapports et que vous embrasserez avec empressement une mission si utile, nous vous engageons de vous entendre avec la Curatelle de l'instruction publique pour tout ce qui concerne les détails de l'exécution et le montant des frais qu'elle peut y consacrer annuellement.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 12, brouillon

Annexe n° 4

A l'honorable Curatelle de l'Instruction Publique

Rapport

Le 27/15 décembre j'eus l'honneur d'envoyer à Monsieur le Prince N. Soutzo le catalogue des livres expédiés le 22/10 du même mois.

Je demande à l'honorable Curatelle la liberté d'exposer ici les motifs qui m'ont déterminé dans le choix de ces livres, et de lui soumettre quelques réflexions qui se rattachent à ce sujet. Ces réflexions, quelle qu'en soit la valeur, je prie l'honorable Curatelle de les regarder comme un tribut de mon zèle et non comme l'effet d'une présomption qui est loin de ma pensée.

Le plan sur lequel l'instruction publique a été organisée en Moldavie, fait honneur aux lumières et à la sagesse des personnes qui l'ont conçu et mis en pratique. L'administration des écoles est digne de tout éloge. Mais il m'a semblé qu'on avait accordé trop peu de place aux études classiques. Cependant, ce sont ces études qui peuvent être cultivées avec le plus de succès, c'est d'elles qu'on doit attendre les meilleurs fruits. Je n'ai pas besoin de m'étendre ici sur les mérites divers de la littérature classique. Je ne rappellerai pas que c'est elle qui, dissipant les ténèbres de la barbarie du moyen âge, a civilisé l'Europe occidentale. Je ne dirai pas que c'est elle qui a formé les littératures modernes les plus dignes d'estime. Je me bornerai à citer un fait contemporain qui me paraît, à lui seul, plus concluant que tous les raisonnements que je pourrais employer. Certes, parmi les modernes, les lettres françaises occupent un rang distingué. Un français pourrait, à la rigueur, acquérir toutes sortes de connaissances, sans avoir recours à aucune autre langue, morte ou vivante. Nous avons même l'exemple d'un poète illustre, le premier et le plus populaire des poètes français de nos jours, qui n'a jamais appris un mot de grec ni de latin. En bien ! malgré tant de ressources, les études classiques sont de plus en plus encouragées en France. La langue greeque qui avait été un peu négligée, vient d'être rendue obligatoire dès la septième classe. Il faut donc que les hommes éminents qui sont à la tête de l'instruction publique aient reconnu à la littérature hellénique des qualités précieuses, qualités que nul autre moyen ne peut suppléer, pour en imposer l'étude au même instant que celle de la langue latine. Ils ont cru devoir s'y prendre de bonne heure, afin de mieux inculquer la connaissance du grec littéral dans l'esprit des enfants, afin de la rendre plus solide et plus durable. Quelles sont donc les raisons qui ont pu déterminer à cet égard les Ministres et le Conseil Royal d'instruction publique? Ces raisons, Messieurs, vous les connaissez; elles se trouvent exposées dans les écrits des hommes les plus éloquents, des plus beaux génies de tous les âges, depuis Horace et Cicéron jusqu'à l'auteur du Télemaque. Je me bornerai a deux citations : — La chose du monde la plus certaine pour moi, disait Erasme, c'est que nous ne sommes rien en aucun genre de littérature, sans la connaissance du grec («nullos nos esse in litteris, sine graecitate»). — L'auteur d'Emile, pour former le goût de son élève, s'adresse à des auteurs grecs.

Malgré des autorités si imposantes, l'étude de la langue greeque, grâce aux plaisanteries de quelques beaux-esprits, avait été négligée en France, surtout après la révolution. Mais les tristes effets de cette négligence n'ont pas tardé à se faire sentir. Ainsi, l'importance et l'utilité de cette étude ont été confirmées par des preuves de tout genre : le raisonnement, l'autorité des faits dans le passé, l'exemple contemporain des Universités d'Angleterre et d'Allemagne, enfin la double expérience qui eut lieu dans ce pays, d'abord positive, et puis en sens contraire.

Voilà ce qui m'a décidé, Messieurs, à mettre dans mon premier envoi pour la bibliothèque publique de Iassy la collection des classiques latins, publiée par Panckouke. C'est pour la même raison que je n'ai pas choisi des éditions savantes, accompagnées de commentaires étendus. En effet, peu de personnes à présent voudraient ou pourraient se servir de ces éditions surchargées de notes érudites sous lesquelles le texte est en quelque sorte étouffé ; tandis que, dans la collection de Panckouke, la traduction française mise en regard peut aider le lecteur sans le fatiguer. Elle peut même contribuer à inspirer le goût des études classiques à ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de s'en occuper et le raviver dans les autres. Quant aux éditions critiques ou «variorum», nous aurons le temps de nous en occuper, à mesure que le besoin s'en fera sentir.

La Bibliothèque publique de Iassy étant déjà abonnée à l'excellente collection des classiques grecs de Mrs. Firmin Didot, je n'aurai qu'à continuer l'envoi des volumes nouveaux qui se succèdent avec assez de rapidité.

J'ai joint à ce premier envoi tous les volumes du *Journal de connaissances utiles*, qui ont paru jusqu'à ce jour. J'ai cru devoir commencer par ce travail, parcequ'il est le plus simple et le plus économique. Cependant, il est loin d'être suffisant. Je demande donc à l'honorable

Curatelle l'autorisation d'abonner la Bibliothèque publique à la *Revue scientifique et industrielle* du Dr. Quesneville, dont j'envoie le prospectus conjointement avec celui de la *Bibliothèque des sciences et des arts*. Cette dernière collection me paraît encore indispensable. Elle sera composée de 70 volumes dont il n'a paru que 19 jusqu'à présent. Si l'honorable Curatelle l'approuve, je prendrai, parmi les volumes déjà publiés, les parties qui sont complètes pour les réunir au prochain envoi. Cet envoi pourra se faire vers la fin d'avril, si les fonds me sont envoyés à temps.

Ayant pourvu au plus pressé par rapport aux études classiques et à la partie industrielle, voici le plan que je me propose de suivre à l'avenir, sauf approbation de l'honorable Curatelle. Je crois devoir m'attacher principalement : 1° à compléter la collection des meilleurs ouvrages de la langue française ; 2° à réunir les meilleures histoires, soit originales, soit traduites ; 3° à procurer de bons ouvrages élémentaires pour la littérature, le droit, etc, ainsi que les ouvrages nouveaux les plus marquants, soit dans les sciences ou sous le rapport littéraire. Quant aux instruments ou appareils, j'attendrai les ordres de l'honorable Curatelle.

Enfin, Messieurs, toutes mes pensées n'auront pour objet que le devoir de contribuer autant qu'il est en moi, au progrès des établissements que vous dirigez avec tant de zèle. Aidé de vos lumières, je ferai tous mes efforts pour remplir les intentions généreuses du Prince éclairé que la Providence a donné à la Moldavie, et pour justifier la confiance dont vous m'honorez.

N. Piccolo

12, rue de l'Abbaye

Paris, le 5 janvier 1841, n.st.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 29, 51, 30, original.

Annexe n° 5

A l'honorable Curatelle de l'instruction publique

Rapport

Au commencement d'avril, j'eus l'honneur d'accuser à Mr. le P. N. Soutzo réception de la lettre de l'honorable Curatelle en date de 28 février (v.st.) sous No. 25, ainsi que de la somme de quatre mille treize francs (4.013 fr.) que je touchai chez Mr. Eichtal. En même temps, j'envoyai une note de M. Pixii, avec l'estimation des instruments commandés par l'honorable Curatelle, et les époques où ils pourraient être prêts. J'ai fait confectionner, avec le plus grand soin, ceux d'entre ces instruments qui exigeaient le moins long délai. Ils ne furent prêts que 40 jours après le terme fixé par M. Pixii lui-même. Je me suis vivement plaint de ce retard. M. Pixii s'excuse, en disant qu'il était lui-même victime des ouvriers qui lui avaient manqué de parole, et qu'il n'était pas moins désolé que moi-même de ce contre-temps. Enfin, le 3 juillet les instruments furent expédiés en deux caisses, accompagnées d'une troisième contenant des livres, dont la note est ci-jointe. Quant à celle des instruments, j'eus l'honneur de l'adresser à l'honorable Curatelle le 1/13 courant, par le canal de M. le P. N. Soutzo Les caisses, marquées P.Y., n-os 154—155—156, ont été adressées (comme celles du premier envoi) à M. Michel Dem. Curtis fils de Vienne, avec recommandation expresse de les expédier immédiatement à Iassy, à l'adresse de M. le P. N. Soutzo.

Pour les instruments qui, vu la longueur du terme, n'ont pu être achetés, j'attends les ordres de l'honorable Curatelle, ainsi que l'envoi des fonds nécessaires. Le compte ci-joint fait voir que j'ai dépensé 1.214 fr. 50 c. au-delà de la somme qui était à ma disposition. Il serait à désirer, pour la promptitude et la régularité du service, que l'allocation semestrielle fût envo-

yée exactement. Il serait bon aussi de s'y prendre de bonne heure pour commander les instruments nécessaires aux cours de chimie, de physique, etc. afin de donner au fabricant le temps de les préparer ou de les mettre en état.

,,La bibliothèque des classiques latins'' par Panckouke, en 178 vol. in—8°, est complète. Conformément aux ordres de l'honorable Curatelie je continue à m'occuper de la collection des classiques français, mais sans précipitation toute fois, tâchant de profiter, autant que possible des occasions ou des ventes publiques, pour le plus grand avantage de la bibliothèque publique de Iassy. Quant aux ouvrages des auteurs vivants, ils sont, en général, d'un prix tres élevé. J'aurai donc pour régle de n'acheter, des livres de ce genre, que ceux dont le mérite extraordinaire ou le besoin urgent contrebalancerait la cherté. L'honorable Curatelle peut se reposer sur mon zèle dans l'accomplissement de mes devoirs. Mon vœu le plus cher est de justifier sa confiance et contribuer à la prospérité d'un établissement éminemment propre à répandre le goût de l'instruction, et à consolider les bienfaits d'une administration sage et civilisatrice.

N. Piccolo Dr. M.
12, rue de l'Abbaye

Paris, le 27/15 juillet, 1841.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 28,52, original.

Annexe n° 6

Monsieur,

L'instruction publique en Moldavie est dotée d'un revenu fixe qui dans l'origine a offert à la fin de chaque année un excédant considérable; mais plus les progrès de l'instruction se développèrent plus l'excédant susmentionné diminue graduellement jusqu'à disparaitre tout à fait. Des écoles primaires ont été chaque année ajoutées aux précédentes; de nouvelles chaires ont été créées à mesure que se sont formés des élèves; un institut de jeunes filles, un institut pratique de métiers ont requis pour leur fondation de fraîche date une forte allocation de dépenses; des constructions indispensables et des acquisitions d'édifices dans la ville aussi bien que dans les districts ont fini par absorber l'excédent des ressources accumulées pendant les années précédentes. Pour suffire à ce surcroît de dépenses la Curatelle a successivement supprimé tout ce qui avait le caractère du luxe ou de la superfluité.

Pendant l'année courante une réforme dans l'administration des écoles était devenue imminente. L'assemblée générale en a pour ainsi dire imposé l'obligation à la Curatelle qui s'en occupe sans relâche depuis près de trois mois; mais en se rendant compte de ses ressources la Curatelle s'est convaincue que la plupart des améliorations projetées, améliorations indispensables pour la marche progressive de l'instruction ne pouvaient se réaliser à cause de l'insuffisance des moyens.

Dans cet état de choses et jusqu'à ce qu'il soit possible au gouvernement d'allouer en faveur de l'instruction publique un surcroît de ressources, la Curatelle a dû s'imposer les plus strictes économies, afin de faire face aux besoins les plus urgents.

Reconnaissant avec gratitude les services que depuis plusieurs années vous avez rendus, Monsieur, aux Ecoles de la Moldavie et l'intérêt que vous n'avez cessé de vouer aux progrès de l'instruction, la Curatelle vous prie de vous pénétrer de l'embarras qu'elle éprouve à continuer pour le moment de consacrer à l'acquisition d'instruments et de livres, une somme qui employée au développement de l'enseignement primaire aurait donné à cette branche essentielle de l'éducation publique une impulssion importante et qui est devenue de toute nécessité.

Cet exposé succint suffira pour vous faire apprécier, Mr., les motifs qui obligent la Curatelle de suspendre dès ce moment tout achat d'instruments et de livres et pour vous engager sans doute à renoncer en même temps à la continuation du traitement qui vous était alloué à cette fin.

En terminant la Curatelle vous prie, Mr., de la mettre au plutôt à même de régler les comptes relatifs à la somme qui était destinée à l'acquisition des livres, afin qu'elle puisse dresser à temps son budget pour l'année prochaine et préparer l'introduction de quelques-unes des réformes qu'elle a projetées.

La Curatelle saisit cette occasion pour vous assurer, Mr., de sa parfaite estime et de sa considération la plus distinguée.

Iassi, le *21 octobre* 1843
3 novembre

N. 643/sept. 29

A. Mr. le Docteur N. de Piccolo
Rue du pot de fer (St. Sulpice) N. 14, à Paris

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 17, 20, brouillon.

Annexe n° 7

Curatelle de l'Instruction publique
de la principauté de Moldavie
N° 142
2 mars 1844
Jassy

A l'honorable Trésorerie.

La Curatelle ayant appris que M. le Dr. N. Piccolo, actuellement à Paris, doit recevoir de la Trésorerie le salaire qu'il touchait auparavant de la caisse des écoles et qui, avec votre assentiment, a cessé de lui être dû à partir du 1^er^ décembre 1843 ; attendu d'autre part que le susnommé a retenu des comptes qu'il avait avec la Curatelle son salaire pour une période de six mois, c'est-à-dire du 1^er^ décembre 1843 au mois de juin 1844, en valeur de 1 475 francs, c'est-à-dire mille quatre cent soixante quinze francs ; prie la Trésorerie de verser la somme ci-dessus, qui est l'équivalent de son salaire pour une demi-année, au caissier des écoles et dorénavant, à partir du 1^er^ juin, M. Piccolo l'enverra directement.

A. Balş

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 21.

Annexe n° 8

A M. le Secrétaire
N° 203
24 mars 1844

Etant donné que, d'après les comptes envoyés par M. Piccolo de Paris, il a encore à recevoir, pour l'achat des livres et des instruments pour l'Académie, une différence de 120 francs, M. le Secrétaire paiera cette somme de sur les fonds extraordinaires et enverra la somme ci-dessus

à Paris ; en outre, il paiera 15 lei pour acquitter les provisions et 3 lei 30 paras pour frais d'expédition de la lettre au banquier Mihel Daniel de Jassy, soit en lei, au total, 300 lei 18 paras.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 23, brouillon.

Annexe n° 9

Curatelle de l'Instruction publique
de la principauté de Moldavie
N°
2 juin 1844
Jassy

A l'honorable Trésorerie.

Par l'adresse n° 142, la Curatelle a prié l'honorable Trésorerie de bien vouloir verser, de sur le salaire de M. le Docteur Piccolo qu'elle tient du gouvernement, la somme de 1 475 francs, soit 4 425 lei, que le susnommé a encaissée à l'avance du fonds des écoles, somme qui n'a pas été reçue jusqu'à ce jour. C'est pourquoi nous prions pour la seconde fois la Trésorerie d'ordonner sans retard que cette somme soit versée au caissier des écoles, car elle est absolument nécessaire.

Archives de l'Etat — Bucarest, *ibidem*, f. 22, copie.

LE MOTIF POÉTIQUE «L'ÉPREUVE DE L'AMOUR» DANS LE FOLKLORE SUD-EST EUROPÉEN (I)

ADRIAN FOCHI

L'un des principaux problèmes que se sont posés les créateurs populaires du monde entier et de tous les temps est la définition de l'amour qui unit un couple de jeunes gens. Ce sujet poétique se rencontre, bien que sous des formes différentes, chez tous les peuples d'Europe et également dans d'autres continents (Asie et Afrique) et ne connaît pas moins de quatre cycles de motifs parfaitement individualisés. Ce qui montre, sans conteste, que l'idée a intéressé toujours et tout le monde.

La plus ancienne attestation européenne du motif se rencontre déjà dans l'antiquité grecque, notamment dans la grande littérature classique. Il s'agit de la légende d'« Alceste », laquelle a connu un développement exceptionnel dans l'œuvre des grands tragiques[1]. Le motif, connu dans des formes folkloriques, se trouve chez les Néo-Grecs, les Slaves du sud, les Roumains, les Hongrois, les Russes, les Persans, les Hindous, les Kabyles et les Soudanais et se résume ainsi : un jeune homme est menacé d'une mort prématurée (le jour même du mariage), ce dont il est averti miraculeusement. Il ne peut être sauvé que si l'un des siens accepte de mourir à sa place, ou de lui céder une partie de ses années, de vie. Le père, la mère, la sœur, les frères et les beaux-frères refusent le sacrifice ; seule la bien-aimée l'accepte, ce dont elle est recompensée à la fin [2].

Le deuxième motif de ce cycle n'a pas la vénérable ancienneté du premier, mais connaît toutefois une diffusion européenne générale et est entré dans la littérature du genre sous le nom de « die Losgekaufte ». On

[1] Voir à ce sujet Liviu Rusu, *Eschil, Sofocle. Euripide*, Bucarest, 1961, p. 273—277, chap. « Alcesta ». Étant donné que ce fait a jusqu'ici échappé à l'attention des chercheurs, nous mentionnons ici que la légende d'Alceste trouve déjà un parallèle dans le Mahâbhârata. L'ouvrage de Ditandy, *Parallèle d'un épisode de l'ancienne poésie indienne avec des poèmes de l'antiquité classique*, où est faite l'analyse comparative avec Săvitrī, ne nous a toutefois pas été accessible.

[2] L'étude sur ce thème a été écrite par G. A. Megas : *Die Sage von Alkestis*, dans « Archiv fur Religionwissenschaft » 30 (1933), p. 1—33, republiée dans « Laografia » 25 (1967), p. 158—191.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 2, P. 245—266, BUCAREST, 1974

peut le définir ainsi du point de vue poétique : une jeune fille est enlevée par les pirates. Elle demande à ses propres parents de la racheter, mais tous refusent. Seul le bien-aimé offre la somme du rachat et la jeune fille est sauvée [3]. Une variante de ce motif comprend l'idée inverse : « le jeune homme est en prison, pour des raisons pas toujours claires. Il prie les siens de l'en sortir, mais seule la bien-aimée, par ses prières ou ses menaces, ou par un modeste cadeau fait au geôlier, réussit à le sauver, en lui rachetant la vie [4].

Le troisième motif est celui du sauvetage de la noyade du héros ou de l'héroïne et se résume ainsi : un jeune homme ou une jeune femme dans la situation réelle ou simulée de se noyer, n'est pas sauvé (ou sauvée) par ses proches parents mais par son bien-aimé (ou sa bien-aimée) [5].

Le quatrième motif doit être appelé « le serpent dans le sein », car il a le contenu suivant : un serpent entre dans le sein d'un jeune homme ou d'une jeune femme pendant son sommeil. Il (ou elle), s'adresse à ses proches parents, tour à tour, en les priant de sortir le serpent du sein, pour lui sauver la vie. Tous se dérobent, en excusant de différentes manières leur peur ou leur indifférence. Lorsqu'il (ou elle) s'adresse à son (ou sa) bien aimé, celui-ci (ou celle-ci), sans hésiter, lui enlève le serpent du sein, lequel, parfois, pour récompenser sa fidélité, son dévouement et son esprit de sacrifice, se transforme en un objet précieux [6].

Tous ces quatre motifs se retrouvent chez les Roumains et chez les peuples sud-est européens. Leur étude, dans leurs connexions internes et les relations entre leurs motifs, exigerait certainement, le travail d'une vie entière. Étant donné que pour quelques-uns de ces motifs, pris séparément, des ouvrages d'une certaine pertinence ont été écrits, nous ne nous occuperons que d'un seul de ces quatre motifs, non encore étudié jusqu'ici, à savoir « le motif du serpent dans le sein ». Il y a encore deux raisons pour lesquelles nous nous sommes arrété à celui-ci : a) il est limité comme circulation à la zone du sud-est européen, étant connu par les Roumains, les Bulgares, les Aroumains, les Macédoniens, les Serbo-Croates et les Hongrois et b) il permet un sondage adéquat dans l'histoire

---

[3] Le motif a été étudié par Erich Pohl, *Die deutsche Volksballade von der « Losgekauften ». Ein Versuch zur Erforschung des Ursprungs und Werdeganges einer Volksballade von europäischer Verbreitung*, Helsinki, 1934, (FFC XXXVIII, 105). Il avait été étudié auparavant par le même G. A. Megas : *Die Ballade von der Losgekauften*, dans *Jahrbuch fur Volksliedforschung* 3 (1932), p. 54–73, republié dans « Laografia », 25 (1967), p. 373–398.

[4] Al I. Amzulescu, *op. cit.*, vol. I, p. 198–199, n° 243 : Le prisonnier et la bien-aimée. 14 variantes, avec le contenu suivant : « Le gaillard emprisonné ne peut être sauvé des fers par les parents et les frères moyennant de riches cadeaux. Seuls la prière ou la menace de la bien-aimée, ou le modeste cadeau qu'elle offre ou promet, libère le prisonnier ». Voir aussi Erich Pohl, *op. cit.*, p 341–342.

[5] Le motif n'a pas été étudié indépendamment jusqu'ici. Il a été étudié tangentiellement chez nous par D. Caracostea, *Balada zisă istorică* [La ballade dite historique], dans «Revista fundaţiilor » (10 (1943). n° 5, p. 369–370 (voir aussi *Poezia tradiţională română* [La poésie traditionnelle roumaine], Bucarest, 1969, vol. II, p. 105–106), où il montre que les Serbo-Croates ont réalisé une version supérieure à toutes les autres versions nationales, l'« épreuve de l'amour », étant faite successivement par les deux amoureux. Le matériel roumain chez Al. I. Amzulescu, *Balade populare româneşti* [Ballades populaires roumaines], Bucarest, 1964, vol. I, p. 60–67 ; le matériel bulgare dans le catalogue d'Anton P. Stoilov, *Показалец на печатаните през XIX век български народни песни*, n° 774, 856 ; le matériel serbo-croate chez L. K. Goetz, *Volkslied und Volksleben der Kroaten und Serben*, vol. II, p. 119–120.

[6] Le sujet n'a pas encore été étudié jusqu'ici. Le même Erich Pohl l'a étudié tout à fait tangentiellement et superficiellement.

du motif et l'examen de sa diffusion dans la zone. Il représente une île compacte et relativement homogène, bien déterminée géographiquement à l'intérieur de l'Europe, île entourée comme par un océan par les autres motifs énumérés ci-dessus, ce qui fixe l'acte de genèse des différentes versions nationales à l'intérieur de cette zone. En outre, ces versions nationales conservent différents stades historiques du développement de l'idée poétique, en nous offrant, d'une manière frappante, la possibilité de déterminer la stratification du sujet par étapes chronologiques. Il semble probable que ce motif s'est développé en connexion avec tous ceux qui composent le cycle de l'« épreuve de l'amour », d'autant plus que certains circulent parallèlement et concomitamment chez les mêmes peuples ; il n'est pas moins vrai que le sujet s'est fortement individualisé par toute sa structure artistique en devenant une pièce représentative pour le folklore de la zone, de toute façon plus représentative que tout autre motif mentionné ci-dessus.

Comme on le voit, dans tous ces quatre cas énumérés, il s'agit de la définition du sentiment de l'amour. Cette définition ne se produit toutefois pas d'une manière discursive, mais par des moyens poétiques, à l'aide de la comparaison par antithèse. C'est ainsi que sont mis face à face l'amour des parents et des frères et le sentiment qui unit deux jeunes amoureux. Cette dernière espèce d'amour est mise au-dessus de l'amour familial, une véritable hiérarchie étant ainsi créée dans le cadre du même sentiment. La caractéristique essentielle exaltée par la poésie est le dévouement des amoureux et leur capacité de sacrifice réciproque. L'amour devient ainsi à ce niveau, un sentiment total, abyssal, irréversible ; selon la conception populaire la plus authentique, il peut engendrer les moments les plus sublimes d'élévation, de même que les catastrophes les plus douloureuses. Les textes dont nous nous occupons tranchent non seulement le problème des moments les plus aigus de sublimation. L'idée ne surgit pas accidentellement à l'intérieur de ce cycle de ballades, mais possède une large et expressive diffusion dans le cadre de la création lyrique populaire, ce qui montre qu'il s'agit d'une conception unitaire et largement répandue dans le folklore [7]. Nous nous trouvons donc, avec le sujet que nous étudions, dans le tréfonds le plus typique de la mentalité populaire de la zone et la présente étude approfondit justement l'un des traits fondamentaux de la psychologie folklorique, la conception populaire de l'amour et de ses significations. En fait, il s'agit de l'hymne le plus noble élevé à un sentiment éternel et universel, lequel a fourni à l'art d'innombrables sujets de chefs-d'œuvres. Avec la conviction que nous nous trouvons dans la voie de la découverte d'un chef-d'œuvre, nous passons à l'étude analytique des matériaux documentaires dont nous disposons.

---

[7] Voir dans ce sens dans la poésie lyrique populaire roumaine, I. U. Jarník et A. Bîrseanu, *Doine și strigături din Ardeal* [Complaintes et vers satiriques ou d'amour improvisés, que les jeunes gens chantent en Transylvanie, en dansant, accompagnés de cris de joie]. Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1968, p. 219, text. XXII et XXIV et p. 561. Nous connaissons aussi quelques parallèles yougoslaves de l'idée : L. K. Goetz, *op. cit.*, p. 118–119 : « So verkündet das Mädchen, dass der Liebste ihm teurer sei als die eigene Mutter ; ein Gleiches sagt der Bursche von der Geliebten ». L'idée que l'amour entre les deux jeunes gens est supérieur à l'amour des parents se trouve aussi chez Herbert Peukert : *Serbokroatische und makedonische Volkslyrik. Gestaltuntersuchung.* Berlin, 1961, p. 68–80, le cycle avec le schéma : « Ja bih draga najvolija ».

LA VERSION ROUMAINE

Nous commençons par l'analyse comparative des matériaux de la version roumaine. Nous bénéficions à cette fin, du plus grand nombre de variantes, déjà publiées ou inédites, existant dans les différentes archives du pays. En tout, le matériel roumain s'élève à 133 variantes, recueillies sur tout le territoire du pays [8], au cours de plus de 100 ans. Les plus anciennes variantes roumaines connues ont été recueillies en 1863 [9], mais il y a des indices péremptoires que le texte était connu même avant cette date, sans avoir toutefois été recueilli. C'est ainsi qu'en 1861, le poète Haralamb Grandea publiait une adaptation assez imparafaite du sujet [10], ce qui montre avec certitude que celui-ci — par sa diffusion — était à la portée de n'importe qui. Ce qui est certain, c'est que dans le recueil classique de Vasile Alecsandri, notre sujet ne figure pas. La circulation du texte roumain, tel qu'elle résulte du grand nombre de variantes dont nous disposons, prouve que nous avons affaire à l'une des créations les plus répandues de la ballade roumaine. Au demeurant, les investigateurs de l'Institut d'ethnographie et de folklore de Bucarest ne l'enregistrent même plus aujourd'hui, et se contentent seulement de la signaler dans les répertoires, tant elle est connue partout. Ce qui est important c'est justement ce fait, tout à fait éloquent pour la vie actuelle de cette ballade chez les Roumains, à savoir la grande audience dont elle jouit aujourd'hui encore. Sans doute, cela est dû au sujet lui-même de la pièce, qui est demandée et est appréciée. Nous pensons donc, inévitablement, au message de la pièce, encore très appréciée. De même que dans d'autres ouvrages, nous présentons une liste du matériel bibliographique roumain, groupé selon l'ordre géographique (commençant par la Transylvanie, suivie par le Banat, l'Olténie et la Valachie, et finissant par la Moldavie), pour pouvoir déterminer plus facilement les nuances typologiques des textes. Les renvois seront faits aux numéros d'ordre de chaque variante dans cette liste, tandis que l'analyse sera faite globalement, par l'examen de la thématique intérieure des textes. Voici la liste du matériel roumain.

1. Ion Bîrlea, *Literatură populară din Maramureş* [Littérature populaire du Maramureş], Bucarest, 1968, vol. I, p.62—65, reproduit de : *Balade, colinde şi bocete din Maramureş* [Ballades, cantiques de Noel et lamentations du Maramureş], Bucarest, 1924 : Berbeşti, départ. de Maramureş.
2. Dumitru Pop, *Poezii populare din Sălaj* [Poésies populaires de Sălaj] dans le vol. *Folclor din Transilvania* [Folklore de Transylvanie], vol. I, Bucarest, 1962, p. 203—204 : Băseşti, départ. de Maramureş.
3. AFC (= Archives de folklore de Cluj), FA, 04285; Băseşti, départ. de Maramureş.
4. Tache Papahagi, *Graiul şi folklorul Maramureşului* [Le parler et le folklore du Maramureş], Bucarest, 1925, p. 118 : Şieu, départ. de Maramureş.
5. Iuliu Bugnariu, *Muza someşană* [La muse de Someş], Gherla, 1892, p. 28—31, reproduit de « Familia » 22 (188ᵔ), p. 344, 346 : Coşbuc, départ. de Bistriţa Năsăud.

---

[8] La ballade circule en Transylvanie, dans le Banat, en Olténie, Valachie et dans le nord de la Moldavie. Elle n'a pas encore été dépistée, à notre connaissance, en Dobroudja.

[9] Elle a été publiée par nous dans I. U. Jarník et A. Bîrseanu, *op. cit.*, p. 881—882.

[10] « Revista Carpaţilor », 2 (1861), II p. 374—376, reproduite ensuite dans le vol. « Preludele », Buc., 1862, p. 50—53, sous le titre *Şarpele* [Le serpent].

6. Constantin Zamfir, Victoria Dosios, Elisabeta Moldoveanu-Nestor, *132 cîntece și jocuri din Năsăud* [132 chansons et danses de Năsăud], Bucarest, 1958, p. 100—101 : Șanț, départ. de Bistrița Năsăud.
7. AFC. Mgt 681j : Mociu, départ. de Cluj (1963).
8. I. U. Jarník et A. Bîrseanu, *Doine și strigături din Ardeal* [Complaintes et vers satiriques ou d'amour improvisés, que les jeunes gens chantent en Transylvanie en dansant, accompagnés de cris de joie]. Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1968, p. 881—882 : départ. de Cluj (1863).
9. AIEF (Archives de l'Institut d'ethnographie et de folklore de Bucarest), Fgr. 6583 a : Mihai Viteazul, départ. de Mureș (1938).
10 I. U. Jarnik et A. Bîrseanu, *op. cit.*, p. 489 . Cugir, départ. d'Alba (1868).
11. AIEF, Mgt. 2721, I. v. : Ampoița, départ. d'Alba (1964).
12. Teofil Frîncu et George Candrea, *Românii din Munții Apuseni. Moții* [Les Roumains des Monts Apuseni (Les Moți)], Bucarest, 1888, p. 226—227 : Ponor, départ. d'Alba.
13 G. Alexici, *Texte din literatura poporană română* [Textes de la littérature populaire roumaine], Budapest, 1899, vol. I, p. 77, reproduit de « Poporul », 5 (1898), p. 365 : Vidra de Sus, départ. d'Alba.
14. Gr. G. Tocilescu, *Materialuri folkloristice* [Matériaux folkloriques], Bucarest, 1900, p. 1070—1071 : Șona, départ. d'Alba.
15. AIEF., Fgr. 5367 b : Paloș, départ. de Brașov (1934).
16. « Floarea darurilor », 1907, vol. II, p. 140—141 : Cața, départ. de Brașov.
17. « Convorbiri literare », 22 (1888) p. 534—535 : Cața, départ. de Brașov et dans Christu S. Negoescu, *Poezii populare alese* [Poésies populaires choisies], Bucarest, 1896, p. 57—59.
18. AIEF, Mgt. 1698, IIj : Dacia, départ. de Brașov.
19. AFC, ms. 988, p. 15—19 : Luța, départ. de Brașov (1902).
20. « Foaia poporului », 6 (1898), p. 409—410 : Comana de Jos, départ. de Brașov.
21. Gh. Tulbure, *Cîntece din lumea veche* [Chansons du vieux monde], Făgăraș, 1908, p. 38—42 : sans indication de lieu.
22. I. U. Jarník et A. Bîrseanu, *op. cit.*, p. 882 : Bungard, départ. de Sibiu (1863).
23. AIEF, Fgr. 918 a : Moliu, départ. de Sibiu (1931).
24. Gheorghe Cernea, *Comori din Ardeal* [Trésors de Transylvanie], dans le vol. « Folclor din Transilvania », Bucarest, 1969, vol. IV, p. 143—145 : Mohu, départ. de Sibiu (1938).
25. AIEF, Fgr. 3581 a : Bîrghiș, départ. de Sibiu (1935).
26. AIEF, Fgr. 5071 c : Retiș, départ. de Sibiu (1931).
27. *Monografia județului Tîrnava Mare* [Monographie du départ. de Tîrnava Mare], Sighișoara, 1945, p. 460 : Retiș, départ. de Sibiu (1930).
28. Miron Pompiliu, *Balade populare române* [Ballades populaires roumaines], Jassy, 1870, p. 41—46 : Gura Rîului, départ. de Sibiu.
29. Revista « Tinerimea română », 5 (1900), p. 314—315 : sans indication de lieu.
30. Nicolae Jula, *Versuri populare din « Cîmpul Pîinii »* [Vers populaires de « Cîmpul Pîinii »], dans le volume *Folclor din Transilvania*, Bucarest, 1962, vol. II, p. 468—469 : Vaidei, départ. de Hunedoara.
31. « Tribuna », 16 (1899), p. 880—881 : Baru Mare, départ. de Hunedoara.
32. Iosif Popovici, *Poezii populare române* [Poésies populaires roumaines], Oravița, 1909, p. 85—86 : Burjuc, départ. de Hunedoara.
33. Ovid Densusianu, *Flori alese* [Fleurs choisies], Bucarest, 1920, p. 184—187 : sans indication de lieu.
34. « Gazeta Transilvaniei », 52 (1889), n° 182 : sans indication de lieu.
35. « Tribuna », 9 (1892), p. 479 : sans indication de lieu.
36. AIEF, Fgr. 5868 : Tirnova, départ. de Caraș-Severin (1936).

37. AIEF, Fgr. 6397 : Borlova, départ. de Caraş-Severin (1938).
38. « Izvoraşul », 14 (1935), p. 187—188 : Oraviţa, départ. de Caraş-Severin.
39. AIEF, Mgt. 3032, II y : Berzasca, départ. de Caraş-Severin (1966).
40. Nicolae Ursu, *Cîntece şi jocuri populare româneşti din Valea Almăjului* (*Banat*)[Chansons et danses populaires roumaines de la Vallée de l'Almăj (Banat)], Bucarest, 1958, p. 107—108 : Rudăria, départ. de Caraş-Severin.
41. AIEF, Fgr. 5933 b : Sîrbova, départ. de Timiş (1936).
42. *Balade bănăţene* [Ballades du Banat] (Collection Lucian Costin), Craiova, sans année, p. 29—30 : sans indication de lieu.
43. G. Giuglea et G. Vîlsan, *De la Românii din Serbia* [De chez les Roumains de Serbie], Bucarest, 1913, p. 189—190 : Costol, Yougoslavie.
44. G. Alexici, *op. cit.*, p. 73—76, reprodnit du « Poporul », 5 (1898), p. 364—365 : Straja (Yougoslavie).
45. Petre Ugliş Delapecica : *Poezii şi basme populare din Crişana şi Banat* [Poésies et contes populaires de Crişana et du Banat], Bucarest, 1968, p. 49 : Bodrogu Vechi, Yougoslavie (1908).
46. AIEF, Fgr. 2804 b : Runcu, départ. de Gorj (1930).
47. AIEF, Fgr. 2813 : Runcu, départ. de Gorj (1930).
48. AIEF, Fgr. 2860 b : Runcu, départ. de Gorj (1930).
49. AIEF, Fgr. 2829 b : Runcu, départ. de Gorj (1930).
50. Marcel Locusteanu, Ilie Mitu, Aurelian I. Popescu, *Cîntec vechi din Oltenia* [Vieille chanson d'Olténie], Craiova, 1967, p. 177—179 : Arcani, départ. de Gorj.
51. AIEF, Fgr. 6209 : Bîrseşti, départ. de Gorj (1938).
52. AIEF, Fgr. 8344 a : Găvăneşti, départ. de Gorj (1940).
53. T. Gîlcescu, *Cercetări asupra graiului din Gorj* [Études sur le parler du départ. de Gorj], Bucarest, 1931, p. 30—31 : Pocnari, départ. de Gorj.
54. AFC, ms. 507, p. 72—73 : Licuriciu, départ. de Gorj (1931).
55. « Şezătoarea », 12 (1912), p. 94 : Dăneşti, départ. de Gorj.
56. Constantin I. Măciucă-Dic, *Cîntece de pe Jiu* [Chansons de la vallée du Jiu], Bucarest, sans année, p. 6—8 : Izvoarele, départ. de Gorj.
57. AFC ms. 3, p. 8 : sans indication de lieu.
58. Tudor Pamfile, *Cîntece bătrîneşti* [Vieilles chansons], Tecuci, 1926, p. 33—34 : sans indication de lieu.
59. AFC, ms. 82, p. 10—12 : Păuşeşti-Otăsău, départ. de Vîlcea (1931).
60. Teodor Bălăşel, *Cîntece populare olteneşti* [Chansons populaires d'Olténie], dans le vol. « Folclor din Oltenia şi Muntenia » [Folklore d'Olténie et de Valachie], Bucarest, 1967, vol. II, p. 312—314 : Ştefăneşti, départ. de Vîlcea.
61. Calendarul « Neamul Românesc », 1911, p. 32—35 : Voiceşti, départ. de Vîlcea, reproduit de « Floarea darurilor », 1907, vol. II, p. 282—283.
62. « Arhivele Olteniei », 19 (1940), p. 179—180 : Scundu, départ. de Vîlcea.
63. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 29 : Govora, départ. de Vîlcea.
64. Teodor Bălăşel, *op. cit.*, p. 315—317 : Cătanele : départ. de Dolj.
65. AIEF, Mgt. 1591. II c : Bîrca, depart. de Dolj (1959).
66. AIEF, Mgt. 1588, II a : Cerăt, départ. de Dolj (1959).
67. AIEF, Fgr. 4827 abc : Goicea Mare, départ. de Dolj (1935).
68. Mitu Ilie, Aurelian I. Popescu, Marcel Locusteanu, *Cîntece bătrîneşti din Oltenia* [Vieilles chansons d'Olténie], Craiova, 1968, p. 235—236 : Orodelu, départ. de Dolj.
69. Marcel Locusteanu, Ilie Mitu, Aurelian I. Popescu, *op. cit.*, p. 174—176 : Şimnic, départ. de Dolj.

70. Vasile Cărăbiş, *Folclor din Oltenia şi Muntenia* [Folklore d'Olténie et de Valachie], Bucarest, 1968, vol. III, p. 627—631 : Românești, départ. de Dolj.
71. AIEF, Fgr. 14530 b : Rudari, départ. de Dolj (1953).
72. AIEF, Mgt. 590 a : Desa, départ. de Dolj (1955).
73. AIEF, Fgr. 14517 a : Desa, départ. de Dolj (1955).
74. Marin Buga, *Folclor de pe Argeş* [Folklore de la Vallée de l'Argeş], dans le volume «Folclor din Oltenia şi Muntenia », vol. III, p. 847—848 : Poboru, départ. d'Olt (1964).
75. Ion Nijloveanu, *Poezii populare de pe Argeş şi Olt* [Poésies populaires de la Vallée de l'Olt et de l'Argeş], dans le vol. « Folclor din Oltenia şi Muntenia », Bucarest, 1969, vol. IV, p. 595—599 : Curtişoara, départ. d'Olt (1961).
76. *Ibidem*, p. 599—602 : Potcoava, départ. d'Olt (1959).
77. Mircea Tomescu, *Graiul din judeţul Olt* [Le parler du départ. d'Olt], « Ethnos » 2 (1942), fasc. 1—2, p. 120—121 : Aluniş, départ. d'Olt.
78. Angela Dumitrescu, *Balade olteneşti* [Ballades d'Olténie], Craiova, 1967, p. 213—216 : Vădăstriţa, départ. d'Olt.
79. *Ibidem*, p. 217—218 : Vădăstriţa, départ. d'Olt.
80. Gh. I. Neagu, *Folclor din cîmpia Dunării* [Folklore de la plaine du Danube], dans le volume « Folclor din Oltenia şi Muntenia », Bucarest, 1969, vol. IV, p. 274—277 : Dideşti, départ. de Teleorman.
81. AIEF, Fgr. 8407 : Cărăvăneţi, départ. de Teleorman (1940).
82. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 30—31 : Roşiori de Vede, départ. de Teleorman.
83. AIEF, ms. 7 D 3, f. 42—43 : Vultureşti, départ. d'Argeş (C. Rădulescu-Codin).
84. Const. Brăiloiu, *Cîntece bătrîneşti din Oltenia, Muntenia, Moldova şi Bucovina* [Vieilles chansons d'Olténie, de Valachie, de Moldavie et de Bucovine], Bucarest, 1932, p. 75—78 : Beleţi, départ. d'Argeş.
85. AIEF, ms. 7 D3, f. 39—41, départ. d'Argeş : Beleţi, départ. d'Argeş (C. Rădulescu-Codin).
86. AIEF, *ibidem*, f. 44—45 : Beleţi, départ. d'Argeş.
87. AIEF, Fgr. 6571 b : Smeura, départ. d'Argeş (1938).
88. AIEF, Fgr. 2063 : a : Berevoieşti, départ. d'Argeş (1936).
89. AIEF, Fgr. 8428 : Bogaţi, départ. d'Argeş (1940).
90. AIEF, Mgt. 527 1 : Slatina, départ. d'Argeş (1955).
91. AIEF, Mgt. 513 n : Nucşoara, départ. d'Argeş (1955).
92. Al. Istrătescu, *Epica populară din Argeş* [La poésie épique populaire du départ. d'Argeş], « Grai şi suflet » 5 (1931—1932), fasc. 2, p. 275 : Muşăteşti, départ. d'Argeş.
93. AIEF, Mgt. 1238 g : Căpăţineni. départ. d'Argeş (1965).
94. Al. Istrătescu, *op. cit.*, p. 272—275 : Căpăţîneni, départ. d'Argeş.
95. *Ibidem*, p. 270—272 : Căpăţîneni, départ. d'Argeş.
96. AIEF, Fgr. 6503 a : Dîmbov, départ. d'Argeş (1946).
97. C. Rădulescu-Codin, *Chira-Chiralina*, Bucarest, sans année, p. 55—57 : sans indication de lieu.
98. C. Rădulescu-Codin, *Din Muscel* [De Muscel], Bucarest, 1896. vol. I, p. 267—273 : Scripceşti, départ. d'Argeş.
99. AIEF, Fgr. 4099 a : Clejani, départ. d'Ilfov (1949).
100. AIEF, Mgt. 1955 a : Hotarele, départ. d'Ilfov (1961).
101. AIEF, Fgr. 6718 : Hotarele, départ. d'Ilfov (1938).
102. AIEF, Mgt. 1368 j : Periş, départ. d'Ilfov (1957).
103. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 1228 : Guriu, départ. d'Ilfov.
104. AIEF, Fgr. 7884 : Renaşterea, départ. d'Ilfov (1939).
105. AIEF, Mgt. 187 b : Renaşterea, départ. d'Ilfov (1953).

106. AIEF, Fgr. 3715 : Gîştcşti, départ. d'Ilfov (1935).
107. G. Dem. Teodorescu, *Poezii populare române* [Poésies populaires roumaines], Bucarest, 1885, p. 682—685 : Valea Lungă, départ. de Dîmbovița.
108. AIEF. Mgt. 1366 c : Fîntînile, départ. de Prahova (1957).
109. AIEF, Fgr. 11453 b : Starchiojd, départ. de Prahova (1950).
110. AIEF, Fgr. 7138 b : Izvoarele, départ. de Prahova (1938).
111. AIEF, Fgr. 3639 b : Poienari-Vulpeşti, départ. de Prahova.
112. Marin I. Apostolescu, *Balade populare* [Ballades populaires], Alexandria, 1912, p. 66—71 : sans indication de lieu.
113. I. A. Candrea et Ovid Densusianu, *Din popor* [Recueil de textes populaires], Bucarest, 1908, p. 102—104 : sans indication de lieu.
114. AIEF, Fgr. 2618 : Schit, départ. de Neamț (1933).
115. AFC, ms. 953, p. 53—54 : Tirzia, départ. de Neamț.
116. I. G. Bibicescu, *Poezii populare din Transilvania* [Poésies populaires de Transylvanie], Bucarest, 1893, p. 10—12, reproduit de « Şezătoarea » (1892), p. 45—46 : Mădei, départ. de Neamț.
117. Al. Vasiliu, *Cîntece, urături şi bocete de-ale poporului* [Chansons, souhaits, lamentations du peuple], Bucarest, 1909, p. 38—40 : Tătăruşi, départ. de Jassy.
118. Stelian Cîrstean, *Folclor din Moldova de Sus* [Folklore de la Haute Moldavie], dans le vol. « Folclor din Moldova » [Folklore de Moldavie], Bucarest, 1969, vol. II, p. 676—678 : Vicovu de Jos, départ. de Suceava (1961).
119. « Familia », 40 (1904), p. 52—53 : Gălăneşti, départ. de Suceava (1869).
120. AFC, ms. 104, p. 526—528 et ms. 1191, p. 10—12 : Horodnîcu de Sus (Straja), départ. de Suceava.
121. Dimitrie Dan, *Comuna Straja şi locuitorii ei* [Le village de Straja et ses habitants], Cernăuți, 1897, p. 108—109 : Straja, départ. de Suceava.
122. « Şezătoarea », 35 (1927), p. 5—6 : Straja, départ. de Suceava.
123. « Familia », 40 (1904), p. 91—92 : Voitinel, départ. de Suceava.
124. I. G. Bibicescu, *op. cit.*, 8—10 : Vîlcelele, départ. de Suceava.
125. Elena Niculiță Voronca, *Datinele şi credințele poporului român* [Les coutumes et les croyances du peuple roumain], Mihalcea, 1903, p. 537—538 : Părhăuți, départ. de Suceava.
126. AIEF, Mgt. 371 i. : Poieni, départ. de Suceava (1954).
127. AIEF, Fgr. 11298 b : Dorna-Cîndreni, départ. de Suceava (1951).
128. AIEF, Fgr. 3516 b : Fundu Moldovei, départ. de Suceava (1928).
129. Mihai Eminescu, *Literatură populară* [Littérature populaire], Craiova (1941), p. 255—256 : sans indication de lieu.
130. E.D.O. Sevastos, *Cîntece moldoveneşti* [Chansons moldaves], Jassy, 1888, p. 85—86 : sans indication de lieu.
131. *Ibidem*, p. 180 : sans indication de lieu.
132. « Şezătoarea », 13 (1913), p. 215—216 : sans indication de lieu.
133. « Ion Creangă », 4 (1911), p. 218 : sans indication de lieu.

Une première observation qui s'impose concerne le héros de la pièce et son titre, étant donné qu'il existe — dans le cas présent — une correspondance typologique essentielle entre ces deux éléments. C'est ainsi que, partout, dans la version roumaine de la ballade, il s'agit d'un héros de la pièce (un jeune homme) qui porte un nom distinctif, devenu un signe de reconnaissance de la ballade, figurant dans le titre même de la ballade. Il s'agit d'habitude d'un nom dissyllabique trochaïque, lequel peut être facilement manié dans le vers, toujours de 7/8 syllabes. Nous disions que

le nom a une valeur typologique suggestive et il en est vraiment ainsi. C'est ainsi qu'en Transylvanie , le nom du héros est *Pătru* ou *Petrea*, paraissant dans 36 variantes [11], en Olténie et en Valachie son nom est *Milea*, présent dans 41 variantes [12], ou *Mirea* en 16 variantes [13] (avec différentes modifications locales, comme *Nilea* [14], *Mircea* [15], *Chirea* [16], *Minea* [17], *Mihu* [18], *Miu* [19], *Mitu* [20] ,*Mielu*) [21]. Nous rencontrons encore d'autres noms de la même espèce (dissyllabes trochaïques), comme : *George*[22], *Toader* [23], *Costea* [24], *Toma* [25], *Giurgiu* [26], *Preda* [27], *Gheorghe* [28], lesquels figurent dans la ballade, seulement parce qu'ils s'accordent comme rythme et comme métrique, sans avoir une fonction typologique déterminée. Dans seulement 4 cas le nom est trisyllabique : *Gheorghiță* [29] *Gheorghieș* [30], *Petrișor* [31]. Deux fois le dissyllabe est ïambique : *Ionel* [32]. Le nom est tellement nécessaire à cette ballade que de toutes les variantes que nous connaissons, seuls 7 nous présentent le héros, sans le nommer [33]. Nous retenons donc comme un trait spécifique de la version roumaine, la tendance de donner un nom au héros (nom qui est *Petrea* en Transylvanie et dans le sud du pays *Milea*, avec ses nombreux dérivés). Nous retenons également le fait que dans absolument toutes les variantes roumaines il s'agit d'un héros, un jeune homme nubile, à la différence des autres versions nationales de la zone, où le héros peut être également une jeune fille et un jeune homme, ou seulement une jeune fille.

Mais le fait que nous rencontrons, en général, deux noms, très répandus géographiquement, n'a aucune influence sur le déroulement de la ballade. C'est ainsi que, presque dans tous les cas, la ballade commence par une formule identique, solidifiée dans l'expression, laquelle constitue une constante artistique du texte et devient un signe de reconnaissance pour cette ballade : à savoir que le héros crie dans la montagne ou dans des vallées profondes où il garde les vaches ou les cochons. D'habitude, sa voix est très difficile à entendre et seulement sur le tard par ses parents,

[11] Var. 2, 3, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 18, 20, 22, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 41, 42, 45, 115, 117, 127, 132, 133,
[12] Var. 19, 39, 50, 60, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 106, 108, 112.
[13] Var. 43, 44, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 54, 55, 56, 57, 58, 62, 64, 109.
[14] Var. 124.
[15] Var. 59, 63, 77, 113.
[16] Var. 79.
[17] Var. 87, 104, 150, 111,.
[18] Var. 53.
[19] Var. 103.
[20] Var. 107.
[21] Var. 40.
[22] Var. 6, 120, 121, 122,
[23] Var. 17.
[24] Var. 21, 61.
[25] Var. 23. 24.
[26] Var. 28.
[27] Var. 114.
[28] Var. 123.
[29] Var. 1, 4.
[30] Var. 118.
[31] Var. 129.
[32] Var. 110, 119.
[33] Var. 13, 116, 125, 126, 128, 130, 131.

qui accourent et lui demandent pourquoi il se lamente. Le héros raconte alors ce qui lui arrive et comment le serpent est entré dans son sein et il prie qu'on l'en sorte. Ici interviennent trois moments poétiques successifs : le cri du héros, l'arrivée des parents et le récit du héros avec sa prière. Tous les trois moments sont parfaitement fixés dans l'expression , les variations ne consistant que dans le vocabulaire. Étant donnée que l'expression poétique est stable et presque identique, nous présentons pour chaque moment, la formule correspondante. C'est ainsi que pour le cri du héros, nous présentons la variante 14 :

Strigă Petru dintre lunci,	Petru appelle des boqueteaux
Dintre lunci, de după junci,	Des boqueteaux, du milieu de son troupeau
Nimenea nu-l auzea,	Mais personne ne l'entendait
Făr'singură maică-sa.	Sauf sa mère qui accourait.

avec des modifications non essentielles (le remplacement du nom de Petru par celui de Milea, ou de l'hémistiche *du milieu de son troupeau*, par *des vallées profondes*), cette formule figure dans la plupart des variantes [34]. Deux cas qui s'éloignent de ce schéma doivent être mentionnés ici [35]. Dans les deux cas il s'agit d'une contamination avec une autre ballade, celle du *gaillard emprisonné* (*Catalogue* d'Amzulescu n° 243) : le gaillard enfermé dans une prison appelle ses proches parents pour qu'ils l'aident à en sortir, pour le racheter de la captivité, comme dans les exemples cités par Amzulescu (au n° 243), mais pour qu'ils lui sortent le serpent du sein. Les deux variantes proviennent du nord de la Transylvanie. On voit très bien comment par l'association des deux ballades, différentes comme message artistique, on en est arrivé à la contamination dont nous parlons. Dans le nord de la Moldavie [36], le gaillard est conduit à la potence et demande la permission d'appeler son père. Celui-ci vient chez lui et à partir de ce moment on revient au conte normal : le héros demande qu'on lui sorte le serpent du sein. Après le premier refus, la formule se répète identiquement, et toute la problématique du texte s'épuise.

D'habitude, le parent qui l'entend accourt. Dans d'autres versions nationales, la situation, comme on le verra, sera inverse : le héros se rend tour à tour chez tous ses parents. La formule typique pour la version roumaine est l'arrivée des parents chez le héros, attirés par ses cris de désespoir. Celui qui vient lui demande, selon une formule fixe :

Ce ţic-e, Mireo, de ce ţipi?	Qu'as-tu Mirea, pourquoi cries-tu
Dintre lunci, din văi adînci,	Des boqueteaux et des vallées profondes
Ori porcii mi i-ai pierdut,	Aurais-tu perdu tes cochons
Ori chelşugul mi-ai gătit,	Ou fini ta nourriture
Ori haine mi-ai ponosit,	Ou abimé tes habits
Ori vremea că ţi-a venit,	Ou bien le moment est-il venu
Vremea de căsătorit?	Oue tu te maries? [37]

[34] Var. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 57. 58, 60, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 75, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 114, 115, 117, 120, 121, 122, 123, 124, 132, 133.

[35] Var. 1, 4.

[36] Var. 125.

[37] Var. 48.

La formule comprenant seulement les premiers 5 vers est presque stable. Les vers 6 et 7 constituent un élément de contamination, également connu dans d'autres ballades. Ce qui doit être relevé, c'est le fait que dans 13 cas, la ballade commence d'emblée par l'arrivée des parents, sans qu'on mentionne les cris du héros et de l'arrivée de la mère ou de quelqu'un d'autre [38]. Le grand nombre de questions est destiné à créer l'atmosphère psychologique du moment.

La réponse du héros est toujours parallèle. Il dit qu'il n'a pas perdu les cochons ou les génisses, qu'il n'a pas fini sa nourriture, qu'il n'a pas abîmé ses habits, et, pour la dernière question, que le moment n'est pas venu qu'il se marie mais ... mais qu'il s'est couché sous un arbre (d'habitude un pommier) fleuri, que le vent a légèrement soufflé et que les fleurs sont tombées et l'ont couvert [39], et qu'en même temps un serpent est entré dans son sein. La formule qui exprime les circonstances dans lesquelles le serpent a pénétré dans son sein est presque partout d'une stabilité vraiment remarquable : on la retrouve, à quelques très petites variations près, dans 105 variantes. C'est encore une preuve qu'il s'agit d'une unité parfaite du texte roumain sur tout le territoire du pays. Dans aucun moment de l'action, les différences ne sont tellement marquées, pour imposer une différenciation typologique. Parce que le passage est également bien réalisé artistiquement, nous le reproduisons d'après la variante 94 :

Da eu, taică, am greşit,	Oui, c'est moi, papa, qui ai eu tort
Am greşit de-am adormit	J'ai eu le tort de m'endormir
Sub un pom mare-nflorit,	Sous un grand arbre fleuri,
Un vînt mare mi-a bătut,	Un gros vent a soufflé,
Şi pomul s-a clătinat,	L'arbre s'est balancé,
Florile m-au presurat,	Les fleurs m'ont couvert,
Şarpe-n sîn că mi-a întrat.	Le serpent est entré dans mon sein.

Mentionnons que ce passage ne figure dans aucune des autres versions nationales de la ballade

La description du serpent est moins stable comme expression poétique et marque le début de l'atmosphère fantastique. C'est encore un trait spécifique de la version roumaine, dans le sens qu'elle prépare déjà le moment métaphorique de la transformation du serpent en ceinture d'or, qui sera la recompense pour l'amour et le dévouement de la bien-aimée. De sorte que, si dans certaines variantes très rares, la présentation du serpent garde encore quelques traits réalistes (*serpent jaunâtre et violacé sous le ventre*) [40], partout le serpent est présenté sous forme de dragon (reptile rencontré souvent dans le conte populaire roumain) aux écailles dorées [41], aux cornes d'or [42], aux queues d'or [43], à la gueule

[38] Var. 40, 48, 52, 54, 55, 56, 59, 61, 62, 77, 91, 113, 129.

[39] Var. 5, 6, 9, 10, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 127, 128, 129, 130, 131, 132.

[40] Var. 113.

[41] Var. 6, 20, 21, 49, 57, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 71, 72, 73, 75, 78, 79, 84, 85, 86, 87, 97, 100, 109, 114, 117, 119, 120.

[42] Var. 7, 8, 12, 28, 70, 107.

[43] Var. 48, 50, 83, 99.

d'argent[44], aux yeux d'or[45], aux ailes d'or[46], aux côtes d'or[47]. Parfois il a trois têtes[48], ou 9 têtes[49], 9 queues d'or[50] ou seulement 3 queues d'argent[51] ou d'or[52]. Dans deux cas, on anticipe sur la transformation du serpent en ceinture d'or, sans aucune allusion à « l'épreuve de l'amour »[53]. Nous avons présenté les plus grandes variations sur ce thème, l'instabilité du moment ne nous permettant pas la citation d'un fragment caractéristique. Ce n'est que dans le sud du pays que le serpent est présenté dans une formule stable — torturant le héros. Cette formule ne contenant que trois vers est relativement la suivante :

Cînd se-ntinde, mă cuprinde,	Lorsqu'il s'étend, il me serre,
Se zgîrceşte, mă sfîrşeşte,	Lorsqu'il se contracte, il me tue,
Inimioara mi-o topeşte[54].	Il me consume le cœur.

Dans quelques cas dans le nord de la Transylvanie et de la Moldavie, nous trouvons également une formule de contamination, venue d'une autre ballade, intitulée « Le serpent » (Amzulescu, n° 7). Ce texte ne circule plus dans ces provinces et ne se maintient plus qu'en Olténie et en Valachie, et comme nous l'avons montré ailleurs, s'est maintenu en partie en Transylvanie[55]. Mais la formule dont il s'agit s'est conservée dans la ballade dont nous nous occupons, et a la teneur suivante :

Jumătate m-a mîncat,	Il m'a mangé à moitié
Jumătate nu mă poate,	Dans l'autre moitié il se heurte,
De curele-nţînţălate,	À des courroies cloutées
De cuţite ascuţite,	À des couteaux affûtés
De furcuţe-ntrargintite.	À des ceintures argentées[56].

On crée ainsi une assez sensible inadvertance : il n'est plus question que le serpent soit arraché du sein du héros, mais que le héros lui-même soit arraché de la gueule du serpent. Cette solution artistique ne se trouve que dans 15 variantes[57].

Dans l'intention du héros, la description de ses souffrances tend à susciter la pitié et la compassion de ses parents pour que le serpent lui soit arraché du sein aussi rapidement que possible ; en réalité, il ne réussit qu'à les effrayer l'un après l'autre, d'autant plus qu'il leur conseille de

---

[44] Var. 109.
[45] Var. 123.
[46] Var. 22.
[47] Var. 19.
[48] Var. 30, 35, 83, 88, 90, 91, 92.
[49] Var. 89.
[50] Var. 16, 77.
[51] Var. 101.
[52] Var. 80, 81, 82, 106, 112.
[53] Var. 9, 25.
[54] Var. 27, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 90. 92, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 109, 112.
[55] I. U. Jarník et A. Bîrseanu, *op. cit.*, p. 874, où sont reproduits 2 fragments et des renvois à d'autres publiés par I. Pop-Reteganul et Ilarion Cocişiu.
[56] Var. 33.
[57] Var. 2, 33, 34, 37, 110, 115, 116, 120, 121, 123, 128, 129, 130, 132, 133.

s'envelopper la main pour qu'il ne leur arrive rien [58]. Dans le sud du pays, cette formule, assez instable est associée à la suivante :

Bag-o sîn, pe sub zăbun	Mets la main, sous le sarrau
Şi-mi scoate şarpe din sîn [59].	Et arrache-moi le serpent du sein.

Mais comme nous le disions, toutes ses paroles ont le don d'effrayer ceux qu'il appelle, au lieu de les décider de le sauver, d'où leur refus catégorique. Le refus des parents revêt également une série de formules fixes, comme suit. C'est ainsi que sur tout le territoire du pays, la formule qui exprime cette idée est constituée des deux vers conjoints suivants :

Decît eu fără de mînă,	Plutôt que rester sans main
Mai bine fără de tine.	Je préfère rester sans toi [60].

La formule se retrouve dans pas moins de 85 variantes, ce qui représente 63 % et montre sa stabilité relative. Ce qui est remarquable, c'est le fait que nous la rencontrons aussi bien en Transylvanie qu'en Olténie, en Valachie et en Moldavie. C'est la preuve que nous sommes en présence d'un moment artistique réussi et certainement très ancien. C'est pourquoi on ne saurait parler d'une typologie locale ou régionale de la ballade en question. Elle ne connaît qu'une seule forme typologique, relativement stable, sur tout le territoire du pays. Dans 45 cas, on la trouve seule, dans sa forme simple indiquée ci-dessus, étant suffisante pour l'expression intégrale de l'idée poétique. Dans les autres 45 cas, on y ajoute quelques vers explicatifs, jusqu'à 4 et même 6 vers. Mais ceux-ci représentent la partie mobile de la formule et ils constituent certainement une addition récente ou plus récente. En général, ce supplément contient l'idée que si les parents demeurent en vie, ils auront un autre enfant à la place du héros [61] ; que s'il y aura la paix dans le pays, ils en auront un autre [62] ; qu'ils ne peuvent risquer la main ou la vie pour lui, car ils peuvent vivre sans lui, mais pas sans main [63] ; qu'ils ne peuvent rester manchots pour lui [64] : qu'ils ont encore d'autres enfants à la maison qui les consolent de sa perte [65]. Comme on le voit, la motivation du refus est plus mobile, bien qu'il ne s'agisse que d'un nombre réduit d'idées. Cette motivation, bien qu'elle

---

[58] En Transylvanie et en partie en Moldavie on emploie le terme *chindeu* ou *chescheneu* : var. 8, 11, 14, 16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 36, 37, 42, 114, 124; en Olténie et en Valachie, les termes *basma* [fichu] : var. 47, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 76,77,79, 80, 82, 83, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 94, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 105, 106, 107, 112, 113, 116, 127, 132, plus rarement *naframă* [fichu] var. 28; *maramă* [long voile de gaze porté par les paysannes] : var. 35, 111 ; *cîrpă* [chiffon], var. 38, 43 ; *ştergar* [fichu de tête] : var. 56 ; *batistă* [mouchoir], var. 70 ; *şervet* [serviette] : var. 109 ; seulement qu'elle recouvre sa main : var. 12, 84, 85, 97.

[59] Var. 63, 64, 75, 78, 80, 81, 83, 85, 86, 96, 97, 100, 106, 112.

[60] Var. 7, 9, 10, 11, 12, 14, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 31, 32,35, 37, 41, 42, 43, 46, 47, 49, 50, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 111, 113, 117, 124, 132, 133.

[61] Var. 28, 32, 41, 70, 88, 94, 107.

[62] Var. 62, 65, 117, 120, 132.

[63] Var. 44, 46, 60, 95.

[64] Var. 62, 70, 107, 109.

[65] Var. 30, 75, 78, 84, 85, 97, 98, 131.

se trouve aussi en Transylvanie, est plus fréquente dans le sud du pays, en Olténie et en Valachie. Nous présentons la situation dans les notes bibliographiques [66]. En même temps que cette formule, nous trouvons en Transylvanie et en Moldavie une deuxième formule poétique fixe, laquelle a cependant une diffusion plus réduite. Elle a aussi seulement deux vers, qui sont les suivants.

Fără mînă nu pot fi,	Sans main je ne peux pas être.
Fără tine pot trăi [67].	Sans toi je peux vivre.

C'est exactement la même idée que nous rencontrons dans les variantes bulgares. Parfois, elle figure seule, mais la plupart du temps elle est accompagnée d'éléments flottants (vers explicatifs) de la même série que dans la formule décrite antérieurement. C'est ainsi que la formule est parfois précédée d'un distique — qui exprime clairement le refus des parents, motivé par la peur d'être mordus par le serpent [68] — ou bien est suivie d'un autre qui montre que les parents auront un autre enfant à la place du héros [69]. En général, les deux formules fixes que nous avons signalées sont accompagnées des mêmes éléments mobiles et flottants [70]. Si nous portons un jugement sur ce qui a été dit ci-dessus, nous devons montrer que la version roumaine de la ballade est caractérisée par la présence de deux formules fixes pour exprimer le refus des parents (l'une à circulation générale, l'autre à diffusion locale), souvent accompagnées d'éléments explicatifs, plus ou moins improvisés, ce qui prouve que le texte quoique très bien fixé dans son expression traditionnelle, est encore vivant et productif, permettant à différents interprètes d'intervenir avec leur propre création pour exprimer les nuances psychologiques du refus. En effet, ce qui semble caractériser la version roumaine à ce moment de son déroulement, c'est la tendance à motiver psychologiquement le refus, à le rendre moins brutal et douloureux pour le héros. Nous devons faire ici une observation quant à la répétition du refus. En général, il est repris par tous les parents sollicités, sous la même forme, sans modifications essentielles. Les seules différences entre les formules susmentionnées concernent le vocatif adressé par chaque parent ou héros (les parents l'appellent d'une manière, les frères et sœurs d'une autre), ce qui ne modifie pas la signification du refus. Seule la 62[e] variante, comprend une variation substantielle du contenu lui-même, destinée à atténuer la monotonie du texte. Dans les autres variantes la même formule est employée par tous les parents, chaque fois que le besoin se fait sentir. Ce qui est encore à retenir c'est le fait que chaque fois, le héros répète tout ce qu'il a dit concernant les circonstances de l'entrée du serpent dans son sein, ses souffrances et la demande que le serpent lui soit enlevé. Nous assistons ainsi à une monotonie complète du texte, des choses identiques étant tout le temps répétées et l'effet poétique escompté étant réalisé par le procédé de l'accumulation et non pas

---

[66] Var. 32, 41, 44, 46, 50, 56, 60, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 78, 80, 81, 82,83, 84, 85, 86, 87, 88, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 106, 111.

[67] Var. 2, 3, 4, 6, 33, 34, 107, 110.

[68] Var. 114, 118, 121, 122, 126, 128.

[69] Var. 1, 115, 123.

[70] Exemples typiques : var. 1, 8.

par des différenciations successives ou par la réduction du caractère épique. C'est ce qui fait, par exemple, que l'une des variantes roumaines de la ballade, qui engage *le père*, *la mère*, *le frère*, *la sœur* et la *bien-aimée*, n'a pas moins de 365 vers (var. 81, AIEF, Fgr. 8407 de 1940, recueillie par Paula Carp du village de Caravaneţi, départ. de Teleorman).

Le moment le plus plein de tension dans le déroulement de la ballade est évidemment constitué par la discussion du héros avec ses proches parents. C'est pourquoi nous devons y insister plus longuement. Il s'agit en fait du nombre et de la qualité des personnes auxquelles le héros demande l'aide. La tension ne naît pas seulement de la demande du héros et du refus des parents, mais également du rapport contradictoire entre les nécessités du contenu et la structure même du texte, c'est-à-dire de la contradiction entre le contenu des pièces et les lois structurales qui les régissent. En effet, le texte est soumis en même temps à deux tendances opposées : la première, consiste à accentuer le sens dramatique de la pièce par l'accumulation du plus grand nombre possible de personnages de la famille, tendance que l'on pourrait appeler réaliste parce qu'elle exploite tous les degrés possibles de parenté, aussi bien au niveau des parents (*père — mère*) qu'au niveau des *frères et sœurs*. On arrive ainsi au résultat que le nombre des personnages participant à la narration soit de 5, ce qui suppose la quintuple répétition obstinée des mêmes formules poétiques. Le procédé est typique pour la création folklorique, laquelle procède la plupart du temps de cette manière par de pareils systèmes de répétition, sans appliquer le principe de la différenciation qualitative des formules poétiques. L'accentuation dramatique du texte est faite par son allongement, suivi brusquement par le dénouement de la ballade. La seconde tendance consiste à donner au passage un sens symbolique, par l'emploi du procédé inverse, d'abrégement du texte, pour sa stylisation épique. On emploie à cette fin le chiffre épique 3, lequel comme on sait, représente dans le folklore le symbole de l'irréversible, du fait accompli, de la situation close. La solution, dans les variantes les plus réussies choisit un personnage au niveau des parents et un autre au niveau des frères et sœurs, chacun considérés symboliquement et représentant le niveau de parenté respectif. À la fin arrive la bien-aimée, en tant que porteuse de la signification symbolique de la pièce.

Afin de faire voir comment opèrent ces deux tendances dans la version roumaine, et leur influence sur la structure des textes, nous présentons les données suivantes :

avec 5 personnages: 17 variantes

mère — père — frère — sœur — bien-aimée : 4 variantes

père — mère — frère — sœur — bien-aimée : 11 variantes

mère — père — sœur — frère — bien-aimée : 1 variante

père — mère — sœur — frère — bien-aimée : 1 variante

Dans tous les cas ci-dessus, le schéma est fixe, comprenant toutes les relations de famille possibles, la place des parents ou des frères et sœurs étant

seulement changée. Cependant le deuxième schéma est plus stable, figurant dans 11 des 17 variantes construites sur ce type.

avec 4 personnages: 20 variantes

mère — père — sœur — bien-aimée	: 8 variantes
mère — père — frère — bien-aimée	: 1 variante
père — mère — sœur — bien-aimée	: 3 variantes
sœur — mère — père — bien-aimée	: 1 variante
mère — sœur — père — bien-aimée	: 1 variante
père — frère — sœur — bien-aimée	: 1 variante
père — mère — frère — bien-aimée	: 1 variante
mère — frère — sœur — bien-aimée	: 1 variante
sœur — père — mère — bien-aimée	: 1 variante
frère — père — mère — bien-aimée	: 1 variante
mère — sœur — frère — bien-aimée	: 1 variante

Dans les cas à 4 personnages, sont absents ou l'un des parents, ou l'un des frères et sœurs.

Cependant la tendance principale consiste à faire figurer les deux parents et seulement l'un des frères et sœurs (17 variantes sur 20). Dans trois cas seulement sont préférés le frère et la sœur et l'un des parents. Le schéma à 4 personnages apparaît ainsi comme une réduction délibérée de celui à 5 personnages, non pas comme une solution artistique indépendante. Nous sentons que le processus de transition va de 5 à 3, et pas inversement de 3 à 5.

avec 3 personnages: 71 variantes

mère — père — bien-aimée	: 17 variantes
père — mère — sœur	: 2 ,,
père — mère — bien-aimée	: 9 ,,
mère — sœur — bien-aimée	: 35 ,,
mère — père — sœur	: 1 variante
sœur — mère — bien-aimée	: 1 ,,
mère — père — épouse	: 2 variantes
père — mère — épouse	: 2 ,,
mère — frère — bien-aimée	: 1 variante
bien-aimée — sœur — mère	: 1 ,,

On s'attendrait à ce qu'il y eût partout un représentant pour chacune des deux lignes de parenté (pour les parents et pour les frères et sœurs),mais il n'en est pas ainsi. Le plus grand nombre de variantes (35), comprend un pareil schéma mais il y en a d'autres, dans lesquels ne figurent que les parents et la bien-aimée (26 variantes) : mère — père — bien-aimée et père — mère — bien-aimée. L'examen attentif de ce tableau montre que le schéma à 3 personnages dérive de celui de 4 et 5, étant une solution structurale plus récente. Donc, la formule qui comprend la stylisation épique (sur la base des triples répétitions) est, sans doute, une apparition plus récente. Le fait toutefois que 71 variantes du total dont nous disposons (54, 61 %), optent pour cette formule, prouve que la tendance qui semble dominer la vie de la ballade ces derniers cent ans est quand même la tendance à la stylisation épique. Seulement 13 % des variantes maintiennent

encore le schéma à 5 personnages, et 15,40 % le schéma à 4 personnages. La version roumaine n'a pas définitivement opté pour une solution ou une autre, mais la tendance qui se manifeste le plus évidemment consiste dans la structuration sur trois personnages, donc sur le principe de la stylisation épique. Loin donc d'être un texte mort, complètement ossifié, la version roumaine reflète fortement la tendance au renouvellement, dans le sens d'une plus grande concentration du caractère épique et dans la direction de la modernisation des procédés artistiques du folklore.

Une observation typologique et géographique s'impose ici. C'est ainsi que dans le nord du pays, en Transylvanie, la formule commune est celle qui est organisée sur la stylisation épique (à 3 personnages) ; dans le sud, en Olténie et en Valachie, prédomine la formule longue (à 5 personnages). Nous avons dans le sud des textes de la plus grande étendue et amplitude possibles (nous avons mentionné plus haut le texte de Caravaneţi comprenant 365 vers), où prédomine l'idée de la structuration la plus véridique du contenu, tandis que dans le nord c'est l'idée de la structuration symbolique des textes qui prédomine. Cependant cela ne crée pas pour autant une différenciation typologique, de nature à déterminer deux types parfaitement individualisés de la version roumaine, mais marque seulement les tendances principales des deux zones. On sait d'ailleurs que dans le sud du pays, étant donné qu'il existe un style propre d'interprétation libre de la ballade, les textes s'élèvent, en général, à des proportions fastueuses et pleines de grandiloquence épique, tandis qu'en Transylvanie la ballade a pris un autre chemin de développement, en se transposant en strophes et en réduisant au minimum le contenu épique. La présente ballade ne fait pas exception à cette règle. Comme on le verra par la suite, cette évolution ne s'est pas produite sous l'influence d'autres versions nationales voisines, de même que celles-ci ont évolué sans subir l'influence de la version roumaine. À titre de simple observation, nous relevons le fait que la version serbo-croate, contiguë géographiquement à la zone méridionale de notre pays, manifeste une forte tendance de stylisation épique (chez nous cinq personnages, chez eux trois), tandis que la version hongroise, contiguë à la zone nordique de notre pays, connaît la tendance inverse d'allonger la ballade au delà de la limite fixée par le contenu (chez nous trois personnages, chez les Hongrois sept). Donc, ce qui est à retenir c'est le fait que, à ce point de son développement, la ballade roumaine est encore vivante et productive et qu'elle n'a pas opté pour une solution définitive, mais penche dans certaines régions pour la solution à trois personnages, représentant le moment de stylisation épique du contenu, une étape plus récente de la vie générale de la ballade.

En concluant notre analyse, nous devons encore montrer que la version roumaine contient aussi 16 variantes où le schéma est réduit jusqu'à deux personnages à savoir :

mère — sœur	:	2 variantes
mère — bien-aimée	:	11 variantes
bien-aimée — mère	:	1 variante
père — bien-aimée	:	1 ,,
frère — sœur	:	1 ,,

Les situations ci-dessus, à l'exception du cas *mère — bien-aimée*, indiquent clairement qu'il s'agit de la dégradation plus récente de la structure de la ballade. Nous sommes en présence de variantes peu réussies, surtout dans les cas où la bien-aimée est absente, donc la morale même de la pièce. D'autres 6 cas sont fragmentaires, à savoir : dans 4 il n'y a que la *mère*, dans deux seulement la *sœur*. Nous avons ainsi achevé la discussion sur ce moment de corruption de la ballade, pouvant déterminer, outre le sens actuel de l'évolution des textes, leur caractère intégral ou fragmentaire. Dans la lutte qui se livre sur ce point entre la tradition et l'innovation, entre le contenu et la structure, on n'arrive pas seulement à la prédominance des lois artistiques de la structure, mais nous avons également constaté le danger de la dégradation et de la fragmentation des textes, à mesure que l'abîme entre le fond et la forme s'accentue. Le désaccord entre le contenu et la structure, entre le fond et la forme prouve une fois de plus — s'il était encore besoin — que la généralisation d'un aspect du processus de création se fait au détriment de la création elle-même, et pas seulement aux dépens de l'autre aspect.

Mais ici intervient encore un autre problème. On peut constater de ce qui précède que la partie la plus étendue de la ballade est constituée de la discussion successive du héros avec ses parents. L'agglomération, par la répétition des mêmes formules au même fragment, n'est autre chose que l'application de la technique du retardement narratif, considérée par les folkloristes comme «le procédé central» de la construction épique[71]. Le ralentissement de la narration et le retard dans le dénouement de la pièce, sont, dans le texte que nous étudions, particulièrement évidents : tout le texte est construit sur cette technique. Seulement, il a deux motivations, l'une concernant le contenu (les relations de famille), l'autre la structure (le symbolisme du triplement). Le dénouement apparaît comme une cassure brusque de ce flux narratif et se concentre en un seul moment, il n'a presque pas de durée épique. Si le moment n'a pas d'étendue épique, il a par contre de l'acuité, car il bouleverse tout ce qui précède, il inverse la situation épique et même les formules poétiques précédentes. Le texte étant construit sur la technique du dialogue, la solution de la pièce se place toujours dans une discussion : du héros avec sa bien-aimée, celle-ci étant celle qui détient la solution éthique de la pièce. C'est ainsi que dans les variantes où le refus des parents s'exprime par la formule :

Fără tine pot trăi,	*Sans toi* je peux vivre
Fără mînă nu pot fi,	*Sans main* je ne le puis.

la bien-aimée répond, en inversant sa signification, par la formule :

Fără mînă pot trăi,	*Sans main*, je peux vivre,
Fără tine nu pot fi ;	*Sans toi*, je ne le puis[72].

Dans le cas de l'autre formule, plus répandue, les choses se passent de la même façon. La formule :

Decît să fiu *fără mînă*,	Plutôt que rester *sans main*
Mai bine *fără de tine*	Je préfère rester *sans toi*,

[71] Voir pour cela les Notes supplémentaires chez V. I. Propp : *Morfologia basmului* [La morphologie du conte de fées], Ed. roum. Bucarest, 1970, p. 163—164.

[72] Var. 2, 3, 33, 34, 110,128, 130.

devient par l'inversion des éléments :

Decît să fiu *fără tine*,	Plutôt que rester *sans toi*
Mai bine fără *de mînă*[73],	Je préfère rester *sans main*.

Et pour que les choses gagnent en signification, la bien-aimée est toujours prête à introduire sa main dans le sein du bien-aimé, sans plus la recouvrir du fichu [74]. Parfois les choses en restent là, après la simple déclaration de la jeune fille, sans passer à l'acte [75]. Mais dans la plupart des cas, soit que la bien-aimée fasse ou non cette déclaration de principe, la ballade continue, en nous présentant les choses concrètement. Dans la version roumaine, nous trouvons trois manières différentes de clore effectivement la narration. Dans le premier cas, il s'agit simplement de l'enlèvement du serpent du sein [76]. Nous rencontrons cette solution dans 17 variantes et elle est totalement instable. Parfois, elle n'est suggérée que par les vers suivants :

Şi ea mîna şi-o băgat	Et elle introduisit la main
Şi pe voinic l-o scăpat	Et sauva le gaillard [77].

Par ailleurs, il est dit clairement qu'elle a arraché le serpent du sein. Etant donné que l'acte est particulièrement important pour le déroulement artistique même du motif, nous présentons ici les exemples caractéristiques [78]. D'autres fois nous nous trouvons en présence d'un moment de transition de la réalité à la métaphore : le serpent enlevé du sein, se mue en ceinture d'or sous les yeux des héros :

Mîna nici nu învelea	Elle ne recouvrait même pas sa main
Şi de cap îl apuca	Mais elle le saisit à la tête
Şi pe cîmp mi-l arunca.	Et le jeta par terre.
Dar pe cîmp ce se vedea?	Mais qu'est-ce qu'on vit par terre?
Aurul că strălucea,	L'or qui brillait
Soarele că răsărea [79]	Le soleil qui se levait.

Mais la formule employée le plus souvent est celle dans laquelle la bien-aimée sort du sein du jeune homme un objet précieux sans qu'il y ait encore la métamorphose miraculeuse du serpent. Elle sort du sein du bien-aimé de l'argent [80], une ceinture d'or [81], une baudruche remplie de pièces d'or [82], des bourses remplies d'or [83], un globe d'or [84], une boule d'or [85],

[73] Var. 10, 11, 12, 14, 16, 19, 22, 25, 29, 47, 50, 52, 53, 55, 61, 71, 89, 90, 133.
[74] Var. 1, 35, 62, 114, 116, 126.
[75] Var. 2, 3, 6, 10, 11, 33, 34, 47, 52, 55, 56, 110, 114, 116, 120, 121, 126, 129, 130, 132, sans que les textes soient fragmentaires. Fragments sont les n^{os} 8, 13, 15, 40, 46, 93, 115, 122.
[76] Var. 30, 48, 50, 68, 76, 83, 96, 99, 112, 113, 118, 119, 126, 127, 128, 131, 133.
[77] Var. 127, 128, 133.
[78] Var. 48, 50, 68, 76, 96, 99, 113, 118, 119.
[79] Var. 54.
[80] Husoşi [monnaie d'argent de 45 cent.] : var. 1 ; thalers : var. 4, 42 ; pièces d'or : var. 12, 36, 38, 42, 61, 81 ; jaunets : var. 39, 51, 64.
[81] Var. 14.
[82] Var. 44.
[83] Var. 35, 39, 75.
[84] Var. 65.
[85] Var. 88.

mais en Transylvanie surtout une ceinture d'or [86], et dans le sud du pays, en Olténie et en Valachie, d'habitude un « chimir » (large ceinture paysanne) rempli d'or [87]. Si, lorsque le serpent se muait en objet précieux, les héros du récit restaient muets d'étonnement, lorsque la bien-aimée sort du sein du héros la ceinture d'or, leur étonnement est tout aussi grand. Mais cela dénote que dans tout ce cycle de variantes, il ne s'agit pas d'une « épreuve expresse de l'amour », mais seulement d'une récompense miraculeuse de la bien-aimée pour sa fidélité et son dévouement. Par le fait que le plus grand nombre de variantes roumaines contiennent cette solution artistique, elle peut être considérée comme typique pour la présente version. Il y a cependant aussi chez les Roumains, une dernière solution, la troisième de celles que nous avons annoncées au début de cette discussion, dans laquelle il est certainement question de « l'épreuve de l'amour ». Nous verrons que cette solution est typique pour la version serbo-croate, où elle apparaît dès le début de la pièce. Elle n'existe chez les Roumains que dans trois cas [88]. Dans celui de la variante 37 le héros a trouvé des pièces d'or, il les a mises dans son sein et a commencé ensuite à crier au secours ; la variante 109 est désordonnée : l'interprète a chanté la ballade selon la manière traditionnelle et s'est rappelé plus tard l'épisode de la découverte d'un trésor et il ajoute le fragment à la fin. Il y est ainsi dit que le héros trouve un trésor, le met dans une peau de serpent et ensuite met ses parents à l'épreuve, en prétendant qu'un serpent est entré dans son sein. Dans la variante 73, les choses se passent d'une façon un peu différente : le héros travaille chez des étrangers et ramasse un magot, le pose dans son sein et procède ensuite à la mise à l'épreuve des parents. Dans quatre cas, l'idée d'« épreuve de l'amour » n'apparaît qu'à la fin, une sorte de « deus ex machina » :

El cu gîndul s-o gîndit,	Il réfléchit
Părinţii-au prăbăluit	Mit ses parents à l'épreuve
Şi pe fraţii lui aşa,	De même que ses frères
Au credinţă ei ori ba?	Sont-ils dévoués ou non?
Dupa-aceea pe mîndruţă,	Ensuite de sa bien-aimée
O cercat şi-a ei credinţă [89]	Il éprouva le dévouement.

Dans quatre autres cas, l'idée expresse d'« épreuve de l'amour », n'apparaît que dans le commentaire en prose des différents interprètes, après la fin de la chanson : « et il les éprouva pour voir lequel est avec lui »[90] ; « il a voulu mettre à l'épreuve son dévouement et voir si elle seule de toute sa famille l'a vraiment aimé ; elle a trouvé de l'or au lieu du serpent »[91] ; « mais je crois que les choses se sont passées ainsi, il a mis à l'épreuve sa mère, son père ; il a dit qu'il y avait un serpent, mais c'était de l'or »[92] ; « que je te raconte ce qui s'est passé avec lui. C'était un gars

---

[86] Var. 5, 9, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 28.
[87] Var. 51, 59, 61, 64.
[88] Var. 37, 73, 109.
[89] Var. 31.
[90] Var. 46.
[91] Var. 65.
[92] Var. 66.

que les parents ont envoyé avec les cochons. Mais il a trouvé de l'argent, sous forme de couronne ou de dragon, comme c'était avant. Et qu'est-ce qu'il a pensé ? Mettre à l'épreuve tous les siens : voir lequel aura pitié de lui et seule sa bien-aimée a osé »[93]. D'où, on peut conclure que dans la version roumaine il y a trois conclusions différentes, qui montrent la stratification historique subie par ce motif au long de son évolution. C'est ainsi que dans un nombre assez réduit de variantes (17), on ne parle que de l'enlèvement du serpent du sein. Il semble que ce soit la couche la plus ancienne de l'histoire du motif. En effet, elle est suffisante en tant que solution poétique du texte. Plus récente est la solution métaphorique de la transformation miraculeuse du serpent en objet précieux et nous avons même découvert les indices de la transition de la forme ancienne, primaire, à la forme artistique supérieure. Enfin, dans un nombre très réduit de variantes (7), apparaît l'idée d'« épreuve de l'amour ». La formation de cette idée est encore en cours, car dans quatre autres exemples elle ne figure que dans le commentaire de l'interprète, n'étant pas encore assimilée au texte, c'est-à-dire transformée en poésie. Nous pouvons donc dire que la version roumaine comprend toutes les étapes de développement artistique du motif, nous permettant ainsi un sondage adéquat dans son histoire et sa signification mêmes. Cette observation est essentielle pour la compréhension de la circulation du motif aussi bien chez les Roumains que chez les autres peuples de la zone.

Certains textes s'arrêtent ici, à l'une des séquences épiques notées ci-dessus, mais d'autres vont encore plus loin, essayant de donner aussi une solution éthique à la ballade. Si dans 18 variantes, il est question du mariage imminent des deux héros[94], dans d'autres, le héros conseille à sa bien-aimée de porter d'une manière ostentatrice la ceinture pour faire enrager les parents qui ne l'ont pas aidé[95] ; enfin, dans d'autres, il montre que l'amour de la bien-aimée est toujours supérieur à celui des proches parents[96], ce qui d'ailleurs était à attendre, comme conclusion logique et nécessaire du récit. Voici un exemple plus ample pour une telle conclusion :

Decît un tată și-o mumă,	Plutôt qu'un père et une mère
Mai bine-o puică cu milă ;	Une bien-aimée pitoyable
Că de-ar fi cît de străină,	Aussi étrangère qu'elle soit
Are dor și are milă.	Elle est aimante et pitoyable.
Decît un frate și-o sor,	Plutôt qu'un frère et une sœur
Mai bine-o puică cu dor ;	Une bien-aimée tendre ;
Să fii cît de străior,	Aussi étranger qu'on soit,
Prinde milă, prinde dor,	Elle a pitié, elle a de l'amour.
Nu e milă, nu e dor,	Il n'y a pas de pitié, pas d'amour
De la frați, de la surori ;	De la part des frères et des sœurs ;
Nu e dor și nu e milă,	Il n'y a pas de pitié, pas d'amour,
De la tată, de la mumă,	De la part du père et de la mère,
Ca de la soție bună[97].	Qui vaille ceux d'une bonne épouse.

[93] Var. 91.
[94] Var. 21, 35, 39, 44, 64, 66, 67, 70, 71, 72, 76, 79, 80, 81, 87, 96, 101, 117.
[95] Var. 5, 9, 16, 18, 19, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 28.
[96] Var. 10, 30, 52, 63, 75, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 90, 91, 94, 95, 97, 99, 100, 103, 124.
[97] Var. 85.

Cette conclusion est très proche, comme formule poétique, de ces chansons lyriques auxquelles nous avons fait allusion au début de notre ouvrage [98].

Nous avons ainsi achevé l'analyse de la version roumaine et nous sommes en mesure d'établir un bref schéma de celle-ci, ainsi que de faire sa caractérisation esthétique. Pour ce qui est du bref schéma de la version roumaine, nous croyons pouvoir la concrétiser ainsi : *un jeune pâtre appelle à son aide ses proches parents : son père, sa mère, le frère et la sœur viennent à tour de rôle et lui demandent pourquoi il se lamente. Il leur dit que pendant son sommeil, un serpent est entré dans son sein et que sa vie est en danger... Il leur demande d'arracher le serpent, mais tous refusent, de peur de perdre la main ou même la vie. À la fin, il appelle sa bien-aimée et celle-ci se hâte d'accourir et* a) *lui enlève le serpent du sein,* b) *sort du sein du bien-aimé un objet précieux qui la récompense miraculeusement de son amour et de son dévouement et* c) *sort un objet d'or caché par le héros dans son sein pour mettre à l'épreuve l'amour de ses parents. Le texte s'achève par le mariage des amoureux, ou du moins par une réflexion relevant la supériorité de l'amour entre deux jeunes gens.* La version roumaine se caractérise par les traits distinctifs suivants : a) le matériel est, en général très unitaire, le texte ne comportant qu'une seule forme artistique. Il ne contient pas de types ou de sous-types régionaux ou locaux, en dépit de l'instabilité des formules d'expression ou de la différenciation superficielle des variantes à certains moments du déroulement du récit. Cette unité du texte avère sa grande ancienneté. b) Partout, dans les variantes roumaines, il s'agit d'un héros, un jeune homme nubile, même si son nom diffère d'une zone à l'autre. Une telle stabilité dans la conception n'existe dans aucune autre version nationale, où l'on rencontre souvent ou bien un héros ou une héroïne, ou bien seulement une héroïne de la narration. c) Une grande extension est accordée, dans la ballade, à la description des circonstances dans lesquelles le serpent est entré dans son sein. Il faut également relever, au delà de l'extension narrative, la beauté particulière de l'idée poétique, laquelle peut être considérée comme l'une des plus remarquables réalisations artistiques du folklore roumain. d) Est encore caractéristique cette onde lyrique qui traverse tout le poème (explicable par la propension spéciale au lyrisme de la ballade populaire roumaine !), mais devient visible surtout dans le refus des parents et dans la morale du récit. e) Du point de vue structural, le retardement du dénouement (par le triplement et le quintuplement des répétitions), apporte un surplus artistique remarquable. Le moment peut être utile à l'étude comparative des versions de la zone. f) La version roumaine comporte trois dénouements du récit, sans doute, les trois seuls possibles, ce qui montre que sur le territoire de notre pays le motif a parcouru toute sa trajectoire évolutive, sans suggestions du dehors. Il faut encore relever le fait que, à côté des trois solutions épiques mentionnées, la version roumaine présente également les moments de transition d'une étape artistique à l'autre, en montrant comment a évolué l'effort de mouler le motif dans une expression poétique supérieure. g) La circulation si intense et si unitaire du motif sur tout le territoire de la Roumanie est encore une preuve de la grande ancienneté du texte.

---

[98] Voir notre note n° 7.

THREE LOCAL MOTIFS IN MOLDAVIAN TREES OF JESSE, WITH AN EXCURSUS ON THE LITURGICAL BASIS OF THE EXTERIOR MURAL PROGRAMS

MICHAEL D. TAYLOR
(Chicago)

In 1928 P. Henry laid the foundations for subsequent study of the Tree of Jesse in Moldavia by going beyond Grecu's more philological interest in the pagan prophets of Christ to clarify the internal iconographical structure of the examples at Humor (1530—35), Moldoviţa (1537), S. George at Suceava (1532—34), Voroneţ (1547), and Suceviţa (c. 1600) as well as those at Lavra (1536) and Dochiariou (1568) [1]. Since that time it has been possible to augment the number of this special group of historiated Jesse Trees thanks to the discovery of images of the same type in other areas of southeastern Europe and in Italy. The earliest of these is at Sopočani (1263—68) while the westernmost one, at Orvieto, dates approximately 1305—10 and is of exceptional significance to the study of the group as a whole [2]. Although the geographical and temporal distri-

---

[1] P. Henry, *L'arbre de Jesse dans les églises de Bukovine*, *Mélanges de la Bibliothèque de l'Institut Français des Hautes-Études*, Bucharest, 2, 1928, 1ff. V. Grecu, *Darstellungen altheidnischer Denker und Schriftsteller in der Kirchenmalerei des Morgenlandes.* "Académie Roumaine. Bulletin de la section historique", 11, 1924, 1ff.; The datings of Suceava and Lavra which differ from Henry's are based on S. Ulea, *Datarea frescelor bisericii mitropolitane Sf. Gheorghe din Suceava*, "Studii şi cercetări de istoria artei", 13, 1966, 207ff.; and M. Chatzidakis, *Recherches sur le peintre Théophane le Crétois*, "Dumbarton Oaks Papers", 23—24, 1969—70, 319ff. Henry excluded from his study the later Tree at Cetăţuia (I. D. Ştefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris, 1928, pl. 93 : 2) which is of a considerably later date (1668—72) and has been so reduced in essential portions that it does not have a place in this study either.

[2] Studies of this group and additional bibliography are found in A. Nava, *'L'albero di Jesse' nella Cattedrale d'Orvieto e la pittura bizantina*, "Revista del R. Istituto d'Archeologia e Storia dell'arte", 5, 1936, 363ff.; A. Watson, *The Imagery of the Tree of Jesse on the West Front of Orvieto Cathedral*, in *Fritz Saxl: A Volume of Memorial Essays from his Friends in England*, ed. D. J. Gordon, London, 1957, 149ff.; M. D. Taylor, *The Iconography of the Facade Decoration of the Cathedral of Orvieto*, Ph. D. Dissertation, Princeton University, 1969, 108ff.; *idem*, *The Prophetic Scenes in the Tree of Jesse at Orvieto*, "Art Bulletin", 54, 1972, 403ff.

bution which now confronts us raises important questions concerning the origin of the archetype of the entire series, it necessitates equally a definition of the special value that the image may have had within a specific historical locus.

A number of factors relative to the Moldavian group makes such an analysis particularly interesting. All but one of Henry's Romanian group were executed during the great development of exterior mural programs carried out under Petru Rareş. While later, Suceviţa follows the earlier models so closely that it may be counted as a witness of almost equal weight. In addition, each of the Jesse Trees is distinguished from those elsewhere by three specific iconographical features — features which do, in fact, reveal their distance from the archetype but which , on the other hand, provide valuable indications of the manner by which the imagery was adjusted to local circumstances.

At Voroneţ, rightly chosen by Henry as the most comprehensive and representative of the Moldavian Trees of Jesse, to the left of the central stem of kings there are two scenes which may be identified as the *Ascension* and the *Annunciation of the Second Coming* (Fig. 1) [3]. Scenes having the same iconographical characteristics are present at Moldoviţa, Suceava, and Suceviţa, and, although its deterioration does not permit a completely positive statement, it is very likely that the example at Humor also included the same two scenes originally [4]. Individually and considered together these two scenes present iconographical curiosities which reveal in one case important traces of its pictorial ancestry and in another the apparent intentions of its creators. That the uppermost one was considered an Ascension is incontestable from the inscription which so identifies it [5], but instead of a full complement of apostles it has only four flanking the Virgin. As will be seen, it would be improper to consider this a reduction of the more typical iconography. Rather, it is the result of endowing an originally different scene with a new meaning. The inscription on the *Annunciation of the Second Coming* is a paraphrase of Acts 1 : 11 : "This Jesus who has been taken up from you into heaven, shall come again in the same way as you have seen him going up to heaven" [6]. Thus, it relates closely to the Ascension, and, in fact, from the iconographical standpoint it resembles conventional renderings of that subject even more than the scene above it. The only departure from the norm is the duplicate bust of Christ in heaven [7]. Just what must have been intended by this can be ascertained most readily with reference to the corresponding scene at Moldoviţa in which Christ appears beside God the Father [8]. As Henry's analysis suggests, this pairing was surely inspired by the apocalyptic

---

[3] Henry, *L'arbre*, 4f.

[4] *Ibid.*, figs. 2—4.

[5] I am indebted to my colleague Prof. Z. Golab for his generous assistance with the inscriptions.

[6] Henry, *L'arbre*, 4, n. 10, wrongly associates the inscriptions with Mark 14 : 62 and Luke 22 : 69. These do however, furnish the most suitable explanation of why there are two busts in heaven. See below.

[7] The large figure of Levi to the right of the apostles should not be considered part of this scene.

[8] Ştefănescu, *Bucovine et Moldavie*, pl. 52 : 2.

Fig. 1. — Voroneţ. *Tree of Jesse*, detail: *Ascension* (above) and *Annunciation of the Second Coming.*

Fig. 2. — Orvieto, *Tree of Jesse*, detail: *Prophecy of Nahum.* photo : Alinari.

words of Mark 14 : 62 : "And you shall see the Son of Man sitting at the right hand of the Power and coming with the clouds of heaven" [9]. As pendants in that both relate to the Ascension the two scenes strongly emphasize those aspects of the event which are paradigmatic of the final moment in time.

It is not difficult to establish that neither of these scenes had a place in the archetype and that they are local modifications. An examination of the Jesse Tree at Orvieto reveals that the scene whose counterpart at Voroneţ is the *Ascension* shows an entirely different subject which, however, is superficially similar in a number of ways (Fig. 2). Its chief elements are a standing Christ-like figure holding a scroll and the heads of four other men who gaze directly at his feet. Such an iconography does not reflect well either eastern or western formulae for the Ascension, but it does constitute a very clear, literal illustration of the Prophecy of Nahum 1 : 15 : "Behold upon the mountains the feet of him that bringeth good tidings, and that preacheth peace". As I have shown elsewhere, this prophecy refers to the evangelical role of Christ's Church and it often appears inscribed on western Trees of Jesse otherwise unrelated to the type under consideration [10]. The juxtaposition of these scenes suggests two important observations. First, it is clear that intrinsically the Prophecy of Nahum is a subject which amplifies the fundamentally prophetic character of the overall image, whereas the Ascension departs radically from the conventional set of ideas evoked by a Tree of Jesse. Second and equally important, if one considers the artists' working procedures, it will become apparent immediately that, while it is not hard to imagine the transformation of an illustration of a very obscure Old Testament passage into a frequently encountered event from the life of Christ which the former tends to resemble, it would court the absurd to hypothesize the reverse [11]. As suggested above, it would be precisely this kind of alteration which would explain most adequately why there are only four and not twelve apostles in the Ascension at Voroneţ; a lingering respect for the original character of the scene must have inhibited a thorough conversion of the imagery. Based on these examples, therefore, one must conclude that Orvieto preserves the archetypal character of this version of the Jesse Tree and that Voroneţ and the other Moldavian representatives contain a variant iconography. One should not, however, necessarily believe that the variant was produced solely by ignorance or error.

That the Moldavian painters' alteration was their own and not merely the repetition of an iconography that had been introduced in another area at another time can be affirmed by a comparison with the corresponding scene at Lavra [12]. There one finds a depiction of the bust

---

[9] See above, n. 6.

[10] Taylor, *Prophetic Scenes*, 406ff., pp. 412.

[11] Two other metamorphoses of the type suggested here are also especially noteworthy. What had originally been the Celebration of the Israelites became the Presentation of Christ in the eastern Trees and the Peaceable Kingdom likewise became the Nativity. See Taylor, *Prophetic Scenes*, 405ff.

[12] G. Millet, *Monuments de l'Athos*, Paris, 1927, pl. 151 : 3. A similar scene may be found in the Tree of Jesse in the Church of the Holy Apostles at Thessalonika (A. Xyngopoulos, *Les fresques de l'église des Saints-Apôtres à Thessalonique*, in *Art et société à Byzance sous les Paléologues*, Venice, 1971, pp. 87. figs. 19—21).

of Christ above four mountains, a subject possibly inspired by Micah 4 : 1 or Zechariah 14 : 4 [13]. Once again superficial similarities bind the scene to Orvieto and the archetype, but like many of the other Athonite scenes it is not an accurate reflection of the original [14].

The *Annunciation of the Second Coming* is even more clearly unique to the Moldavian group. In this case the painters simply dispensed with anything resembling the original — Joel's prophecy of a Fountain from the House of the Lord (3 : 18f.) [15] — and inserted an entirely new subject which features the Virgin in the center like the *Ascension* above it. None of the Jesse Trees not directly dependent on the Romanian group have anything remotely similar [16].

There exists one other motif which also distinguishes Voroneţ and its Moldavian relatives from other Jesse Trees of this type. Flanking the central stem of kings are portraits of the patriarchs of the Twelve Tribes of Israel. Although this group is not always complete, enough of its members are always present to assure that it too constituted an integral part of the image as modified for this location [17]. P. Henry believed that the Twelve Tribes must have been part of the archetype, and for him their absence at Lavra and Dochiariou was a sign that the Athonite examples were imperfect copies of it [18]. Now, however, as a consequence of the discovery of the Serbian members of this group the reverse appears to be true. Nowhere but in the Bucovinan examples does this motif appear. Instead, like Lavra the earlier examples have additional direct ancestors of Christ selected from Matthew's genealogy.

As suggested above, I believe it unlikely that these three distinctly local elements entered the iconography of the Moldavian Tree of Jesse wholly by chance or error. Rather, I suspect they resulted from the desire to integrate the overall image more perfectly with the themes expressed by other major sections of the typical exterior program. Together with the Tree of Jesse this program consists of the following primary components to which auxiliary subjects could be added at local discretion : the Akathistos Hymn with its prologue the Siege of Constantinople, the Last Judgment, the story of the Prodigal Son, the Heavenly Ladder (or its substitute the Celestial Steps), the history of Adam and Eve, and

---

[13] The passage from Zechariah was read on the Feast of the Ascension. See J. Mateos, *Le Typicon de la Grande Église*, 2, Rome, 1963, 126f. ;I. F. Hapgood, ed., *Service Book of the Holy Orthodox-Catholic Apostolic Church*, New York, 1922, pp. 242.

[14] Both the Nativity and Presentation are found at Lavra for example. See above, nn. 11, 12.

[15] Taylor, *Prophetic Scenes*, pp. 406.

[16] The *Annunciation of the Second Coming* does appear in the Tree of Jesse in the Church of the Nativity at Arbanasi (1649 ; A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928, 278f., pl. 53). This would suggest that it is dependent on a model with a Moldavian provenance. Artistic connections that would help explain this are discussed by Grabar, *Bulgarie*, 291, n. 5 ; and A. Boschkov, *Die Bulgarische Malerei*, Recklinghausen, 1969, 161ff.

[17] Henry, *L'arbre*, 26ff., *et passim*.

[18] *Ibid.*, 26ff.

the *Čin* on the apses, hierarchies considered to represent the Celestial and Terrestrial Churches or a much enlarged Deësis [19].

One of the most obvious results of the inclusion of the two new scenes is an increased emphasis on the Virgin, for she is the focal point of both compositions. This supplements the attention already paid to her in the form in which this type of Tree came to Moldavia. In virtually all the eastern examples there are three other scenes where she is also prominent: the Presentation, Nativity, and illustration of Psalm 84 : 12 [20]. In addition, it should be remembered that any Tree of Jesse glorifies the Virgin — the *virga* of Isaiah's prophecy — and the human lineage which she brings to Christ. Parallels for this emphasis in other major components of the program are not at all difficult to discover. The Akathistos Hymn in praise of the Virgin is the regular pendant of the Tree of Jesse on the side walls of these churches. Were this not sufficient, the Virgin also has a deservedly important role in the center of the *Čin* on the apses where she appears as the Theotokos with the infant Christ on her knees. Moreover, Ulea also records that beginning in 1534 her image usurps the customary place of the church's patron saint [21].

Equally remarkable is the character or essential message of the two scenes. As shown above the texts which appear to have been foremost in the minds of the artists and their patrons were not those which describe the Ascension primarily as an historical event but those which lend it an unmistakably eschatological character. The creators of the new scenes thus reveal their preoccupation with the final moment in history, when Christ shall return in glory, condemn his enemies, and welcome the faithful of his Church to heaven — a preoccupation which is also reflected in the first antiphon of the Feast of the Ascension which includes these verses: "For the Lord is high and to be feared : he is the great King upon all the earth. He shall subdue the people under us, and the nations under our feet" [22].

These notions accord very well with the clear and rather aggressive separation of the community of the blessed, the Church, from heretics and oppressors which is so noteworthy a facet of the typical Moldavian program. Connections with the content of the Last Judgment and the hierarchies on the apses are immediately apparent. Furthermore, these same ideas of ultimate triumph and damnation relate very closely to Ulea's observation of militantly anti-Ottoman motifs in these exterior programs, the reflection of Petru Rareş's struggle against Turkish domi-

---

[19] On the programs of the exteriors, see P. Henry, *De l'originalité des peintures bucoviniennes dans l'application des principes byzantins*, "Byzantion", 1, 1924, 291ff.; *idem*, *Les églises de la Moldavie du nord, des origines à la fin du XVI^e siècle*, Paris, 1930, 229ff.; Ştefănescu, *Bucovine et Moldavie*, 185ff.; *idem*, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie: Nouvelles recherches*, Paris, 1929, 149ff.; S. Ulea, *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave*. "Revue roumaine d'histoire de l'art", 2, 1963, 39ff.

[20] All figures have been deleted from the illustration of Psalm 84 : 12 at Lavra and Dochiariou (Millet, *Athos*, pls. 151 : 3, 240 : 1) and in this instance the Moldavian Trees are nearer the archetype. See Taylor, *Prophetic Scenes*, pp. 408.

[21] Ulea, *L'origine*, 67f.

[22] Hapgood, *Service Book*, pp. 244.

nation [23]. Portions of the iconography crucial to this theme are, first, the Siege of Constantinople which, in effect, enlists the Virgin as patron of the eventual liberation of all cities conquered or threatened by the Turks, and, second, the extraordinary prominence given to Turks and Tatars amidst the damned in the Last Judgment [24]. It now seems clear that those who modified the Tree of Jesse had these concerns very much in mind. The emphasis in both scenes on the Virgin and her role relative to the ultimate triumph of the Church — and the consequent liberation of the Christian faithful — corresponds so well to these aspects of the typical program that one can only conclude that the iconography was altered to conform to them.

The transformation of what had been ancestors of Christ into the patriarchs of the Twelve Tribes beside the line of kings may have been dictated by the anti-Ottoman concern as well. To be sure their presence as a coherent group reflects the desire for a clear ordering of the parts of the decoration, a desire that is manifest elsewhere as in the *Čin* on the apses. But it is also noteworthy that the land of Abraham and Isaac was promised to the sons of Israel (Genesis 35 : 11ff.) and later divided by Moses among their heirs (Numbers 34 : 1ff.). Could it not have been the intention of those who specified the inclusion of the Twelve Tribes to equate the recovery of the Promised Land with the defense and recovery of Moldavia and other Orthodox lands, just as the repulsion of the siege of Constantinople was equated with the anticipated victory over the Turks? Certainly such an intention would harmonize perfectly with the other major themes which have been discussed.

Thus, although one must admit that the creators of this specifically Moldavian version of the historiated Tree of Jesse did sacrifice a degree of internal logic and preservation of the original nature of the image, at the same time they achieved a more perfect coherence of the entire exterior program.

Excursus

In the foregoing reference has been made to the *Čin*, the vast subject on the apses of the churches which consumes at least a third of the space available for decoration. Together with its size its location on the eastern, most sanctified part of the church would suggest that it was intended to dominate and establish the fundamental character of the entire exterior program. Basically it consists of layered groups or ranks of figures who converge toward the west-east axis where one finds images of the foremost subjects of Christian doctrine. An eminently representative example is that at Voroneţ which has these components arranged from top to bottom : (1) busts of angels in medallions converging on Christ in heaven at the head of the apse ; (2) a row of seraphim ; (3) prophets with Aaron and Melchizadek next to the Archangels Michael and Gabriel who flank the Virgin and Child ; (4) the infant Christ-Child on a paten at the

[23] Ulea, *L'origine*, 41ff., *et passim*.
[24] *Ibid.*

axis flanked by two angels dressed as deacons, the apostles, and archdeacons; (5) bishops and hermit saints; and (6) military saints and martyrs [25]. With only relatively minor exceptions this ranked scheme of prophets, apostles, bishops, hermits, martyrs, and military saints is characteristic of virtually all Moldavian churches of this period [26]. As yet, however, its meaning does not appear to have been fully understood.

Recently Ulea has followed and enlarged on Grabar's suggestion that it is a great prayer of all saints, suggesting that this prayer is a collective invocation for divine assistance in defense of the country against the Ottoman invader. Thus, in his opinion the *Čin* would be the nexus of a highly secular exterior program whose end would be the mobilization of the masses in defense of Moldavia: "Ainsi, tandis qu'on laissait la peinture intérieure des églises remplir son rôle traditionel d'éducatrice religieuse de la masse des fidèles, on conçut la peinture extérieure comme étant le support d'une message éminemment laïque" [27]. Notwithstanding the compelling evidence presented for anti-Ottoman components within the exterior decoration, such a conclusion seems to so negate traditional assumptions about church decoration as to require further scrutiny. Unfortunately earlier explanations are of only limited assistance because of their lack of specificity. Henry calls the *Čin* a vision of the Church-Triumphant [28]; Ştefănescu relates portions of the imagery to dogmas of the Church, characterizing the whole as a development of the Deësis and terming it a representation of the Celestial and Terrestrial Churches [29]. Doubtless these general characterizations have some validity, but nevertheless they do not indicate a precise role for the overall subject within the program nor do they have a truly specific textual basis.

In fact, the *Čin* can be readily explained with reference to the Office of the Preparation of the Elements of the Mass or Prothesis. This ritual begins with an invocation of God in heaven and then, with the preparation of the bread, further invocations are made in honor and commemoration of the Virgin, John the Baptist, the prophets, the apostles, the holy fathers and saints, martyrs and hermit saints in that very order [30]. Virtually the identical order obtains in the decoration of the apses at Voroneţ and at all the other monasteries where the subject is found. That such a close connection is not fortuitous can be demonstrated by a number of details. To cite but a few of the more specific, one need only recall that at Voroneţ the Christ-Child is depicted lying on a paten; in equivalently central locations one finds the Emmanuel at Humor, the Agnus Dei above the infant at Moldoviţa, and the lamb and Child on the paten at Suceviţa. The eucharistic connotations of these images are beyond any question, and in this fashion they refer directly to the priest's preparation of the oblation which accompanies the verbal component of the same liturgy. At Voroneţ,

---

[25] Ştefănescu, *Nouvelles recherches*, 154f.; Henry, *Les églises*, pls. 38 : 3, pp. 39.

[26] Ştefănescu, *Nouvelles recherches*, 151ff.

[27] Ulea, *L'origine*, 58ff., pp. 69. A. Grabar, *L'origine des façades peintes des églises moldaves*, in *L'art de la fin de l'antiquité et du moyen âge*, 2, Paris, 1968, 906f.

[28] Henry, *Les églises*, pp. 231.

[29] Ştefănescu, *Nouvelles recherches*, 151ff.

[30] Hapgood, *Service Book*, 68ff.

flanking the image of the Virgin and Child, Melchizadek and Aaron are shown as the foremost representatives of the prophetic group. As chief priests they too call attention to the liturgical and eucharistic nature of the overall subject. Finally it should be noted that during this very portion of the Prothesis the priest arranges pieces of the altar-bread on the paten in a formal, ordered pattern — an action which is precisely the complement of the formal, ordered scheme of mural decoration.

When considered in the context of the total decoration of the churches it should not seem at all surprising to discover this liturgical reference. Subjects on the interior such as the Communion of the Apostles, Christ in the Chalice, and, of course, the Great Feast paintings have long been recognized to stem from liturgical considerations [31]. One can even trace the origins of this particular image to the church decoration of Ştefan cel Mare. In the church of Dolheştii Mari (shortly before 1481) there is a representation of the same subject in the south by of the narthex. Because of the reduced space its form is more condensed, but one can easily see the divisions into categories of Godhead, prophets, apostles, bishops, and martyrs, and over the window once again there is the Child on the paten [32]. This alone indicated that at least portions of the elaborate scheme of exterior decoration under Petru Rareş had their genesis in interior paintings created for his great predecessor.

By its close relationship to the Prothesis the *Čin* establishes that the programmatic theme of the exterior paintings is that of preparation. In this light the subjects of all the other major components of the decoration may be seen to have a common liturgical foundation : each one relates to a period of fasting, observances in preparation for the Great Feasts. During the long Lenten season or period of the Triode Sundays commemorate the Prodigal Son, the Last Judgment, and the history of Adam and Eve. In this same period the Akathistos Hymn is sung and the Heavenly Ladder of John Climacus is read [33]. The Tree of Jesse relates to another Fast, that of the Sunday before Christmas when the gospel lection is Matthew 1 : 1 — 25 which ennumerates all of Christ's ancestors. Preparation is thus indicated in a twofold fashion. On the one hand, the *Čin* refers to a liturgical ceremony; on the other, the remaining subjects refer to Fasts of the liturgical year which ready the worshipper for major holidays, just as the priest daily readies himself and the elements of the Mass for communion. It thus becomes clear that the decoration of the

---

[31] H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klostern*, Leipzig, 1891, 61ff.; G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, Paris, 1916, 31ff. *et passim.*; Ştefănescu, *Nouvelles recherches*, 69ff.; *idem, L'illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et dans l'Orient*, Brussels, 1936, 44ff. *et passim.*; O. Demus, *Byzantine Mosaic Decoration*, London, 1948, 14ff.; G. Nandriş, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine Mural-Painting of Eastern Europe*, Wiesbaden, 1970, 128ff.

[32] Ştefănescu, *Nouvelles recherches*, 5ff.

[33] Enough variation exists in the service books consulted to prevent indicating the precise days for some of these commemorations as they were celebrated in Moldavia in the period in question. Nonetheless, we can be sure that they did take place. See Hapgood, *Service Book*, xxiv; Mateos, *Typicon*, 2ff.; Mercenier and Paris, *La prieuré des églises de rite byzantin*, 2, 1, Prieuré d'Amay-sur-Meuse (Belgium), 1939, xviiff.; Brockhaus, *Athos*, 82f.: E. Wellesz, *The 'Akathistos': A Study in Byzantine Hymnography*, "Dumbarton Oaks Papers", 9—10, 1955——56, pp. 143.

outside of the churches (or the western interior) has a metaphorical relationship to this unifying concept. Not only would it be the first part that the monks, catechumens, or faithful would see — their preparation, but also it would signify the readiness of the church as the body of Christ, the bread, for communion. No other programmatic scheme for the exterior could surpass the propriety of this one.

In conclusion, it should be pointed out that the anti-Ottoman references emphasized by Ulea do seem to have a definite place within this overall conception. During the Prothesis the priest calls to the remembrance of the Lord the reigning monarch and other Orthodox among the living and dead. Also in the liturgy of S. Basil, used chiefly during periods of fasting, there is an even more elaborate invocation on the ruler's behalf. It includes these lines : "O Lord . . . overshadow his head in the day of battle. Strengthen his arm, exalt his right hand ; make mighty his kingdom ; subdue under him all barbarous nations which seek wars "[34]. By these means the concerns of the Church are linked or even identified with those of the State and, considering the Ottoman peril, a secular policy of Moldavian independence must have been considered the reciprocal of the preservation of Orthodoxy.

[34] Hapgood, *Service Book*, pp. 109. The close connection between reverence accorded emperors and the liturgy is emphasized by E. Kantorowicz, *Ivories and Litanies*, "Journal of the Warburg and Courtauld Institutes", 5, 1942, 75ff. *et passim*.

BYZANCE, OCCIDENT ET CRÉATION NATIONALE DANS L'ART DU SUD-EST DE L'EUROPE *

MARIA ANA MUSICESCU

Pour les historiens de la culture et de l'art du Sud-Est européen un livre portant le titre de « Kunst und Geschichte in Südosteuropa » suscite un vif intérêt, teinté d'un certain étonnement. Car, depuis le temps qu'on en parle — et les spécialistes, de plus en plus nombreux, sont là pour témoigner qu'il est justifié de nos jours de parler d'une « discipline » de la connaissance du Sud-Est — aucune étude de plus ample envergure (nous n'envisageons évidemment pas l'utopie que serait une synthèse) ne porte ce titre aussi alléchant que téméraire [1]. Congrès et colloques internationaux, institutions spécialisées, de nombreuses publications des pays du Sud-Est et du dehors, étudient les problèmes concernant les peuples de cette zone de l'Europe. Il faudrait peut-être souligner le mérite des instituts d'après guerre ; c'est en grande partie grâce à leur activité dans ce domaine (dont la complexité s'accentue avec l'intensification des recherches) qu'on doit le renouveau d'intérêt à l'égard de cette zone si unitaire et si diverse à la fois.

Nous sommes à la veille du troisième Congrès international des études sud-est européennes. Huit ans nous séparent du premier (Sofia 1966), quatre du second (Athènes 1970) ; moments où l'on a essayé de « faire le point » des connaissances acquises dans tous les domaines de l'histoire (dans le sens le plus large de cette notion) des pays et des peuples de cette partie de l'Europe. Les Actes de ces deux congrès demeurent, malgré leur suggestive ampleur, incontestablement en deçà même de l'information obtenue au cours de ce dernier quart de siècle. De ce point de

* En marge du livre « *Kunst und Geschichte in Sudosteuropa* », herausgegeben v. Klaus Wessel, Recklinghausen, 1973, 188 p., 150 ill., 34 planches en couleur, XXXI desseins.

[1] A. Grabar, *L'art du Moyen-Âge en Europe orientale*, Paris, 1968. Ce livre envisage pour la première fois une vue d'ensemble de l'art du Sud-Est de l'Europe et de la Russie à l'époque byzantine.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 2, P. 277–290, BUCAREST, 1974

vue, l'historiographie récente est très riche. C'est cette information, qui porte souvent sur des détails, qui a fait surgir certains problèmes d'envergure, ayant trait surtout au rôle de Byzance dans la formation de l'art dans le Sud-Est de l'Europe, du poids que représente la tradition byzantine dans l'art des XVI^e—XVIII^e siècles et enfin des relations artistiques entre les peuples du Sud-Est de l'Europe. C'est à ce niveau théorique qu'on se heurte aux plus grandes difficultés. L'histoire de l'art comparé dans cette zone est encore à faire. Or, le livre que nous étudions aborde en plein ces problèmes. Sa structure — recueil d'études — lui permet de mettre en regard deux étapes chronologiques : celle où Byzance agit directement sur l'art des peuples slaves du Sud et des Roumains, celle de l'art de ces peuples à la fin du moyen âge. En bref, c'est une fois de plus, au binôme tradition-innovation que nous aboutissons. C'est aussi le thème que la Section d'Art aura à développer au prochain congrès. Qu'il nous soit donc permis de discuter le livre « Kunst und Geschichte in Südosteuropa » dans cette perspective qui permettra de situer sa contribution dans le cadre le plus adéquat de son intérêt scientifique.

★

Du Sud-Est européen, (de ce volume) l'Albanie et la Turquie manquent. Évidemment, cette dernière a peu d'accointances avec un art saturé de symboles chrétiens lesquels deviendront, après la chute de l'Empire, autant d'instruments aidant à créer un autre langage symbolique, celui national ; elle nous lègue une image artistique étrangère à celle créée par Byzance et son « Commonwealth » [2]. Toutefois cet art musulman n'a pas manqué d'offrir des suggestions (à différentes époques et sous des aspects divers) aux peuples chrétiens, à Byzance même, avant et après la conquête [3]. Esquisser au moins quelques-uns des traits de rencontre entre art chrétien et art musulman serait d'autant plus utile qu'il s'agit d'un domaine peu fouillé et susceptible d'offrir des surprises (surtout vers les XVII^e—XVIII^e siècles) dans le sens d'un renforcement de l'Orient musulman dans certaines expressions de l'art des pays du Sud-Est.

Quant à l'Albanie, étonnamment peu connue du point de vue artistique en dehors des cercles plus ou moins restreints des spécialistes albanais mêmes, elle offre, tout le long des trois étapes de l'art du sud-est européen : celle byzantine, celle post-byzantine, celle, appelons-la « prémoderne », les mêmes traits, la même évolution, les mêmes preuves d'interférences que celles de l'art grec, bulgare, serbe et roumain [4].

Avant d'aborder plus en détail quelques-uns des problèmes que pose ce livre, soulignons l'excellence du choix et de la qualité des illustra-

---

[2] D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500—1453*, Londres, 1971.

[3] Pour ce problème v., e.a. A. A. Vasiliev, *Byzantium and Islam*, dans le volume N. H. Baynes and H. St. L. B. Moss, *Byzantium. An Introduction to last Roman civilization*, éd. Oxford, 1961.

[4] V.e.a., T. Popa, *Considérations générales sur la peinture postbyzantine en Albanie*, dans *Actes du premier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est européennes*, II, Sofia, 1969.

tions. Elles sont de premier ordre et on les « lit » avec le même intérêt que le texte qui les invoque.

★

M. Klaus Wessel, *Die Byzantinische Kunst, ihr Lebensraum und ihr Ausstrahlungsbereich*, développe son exposé par le moyen de six thèses qu'il soutient par de nombreux exemples de tous les genres d'art, provenant des différents endroits du monde byzantin.

1ère thèse. « Reichskunst » et « Kunst eines Universalreiches », l'art byzantin n'est pas unitaire ce qui lui permet de devenir une « Leitkunst ». Cette diversité (« Janusköpfigkeit », « Mehrgesichtigkeit ») représente incontestablement une des dimensions les plus significatives de l'art byzantin. Il nous paraît toutefois légitime de la mettre en balance avec son contraire — l'unité — tout aussi saisissante, tout aussi signifiante, autre « constante » de ce monde de successives « Renaissances », malgré son apparente immobilité. Car, même les « particularismes régionaux » auxquels s'attache l'auteur [5] demeurent liés, pour l'essentiel de la forme et de la finalité, au même symbolisme, à la même esthétique. Et c'est souvent à l'art de la Capitale même, justement à l'époque qui intéresse l'auteur, que l'art byzantin doit les plus nobles et les plus pures élaborations qui lui confèrent son unité et dont témoignent son rayonnement même. En fin de compte, ne pourrait-on pas admettre que si c'est la diversité (sans oublier sa très haute qualité spirituelle) qui en fait une « Leitkunst », c'est à la profonde unité de son répertoire artistique qu'on doit la longue et émouvante survie de cet art dans le monde orthodoxe? Nous avons une fois de plus la preuve de la difficulté d'une lecture globale d'un art mouvant et divers dans ses détails, constant (même dans ses renouvellements les plus spectaculaires) et unitaire pour ce qui regarde ses articulations essentielles.

C'est de cette survie dans l'espace culturel de l'empire qu'il s'agit dans la *2e thèse*. On pourrait encore multiplier les exemples — au-delà de celles parfaitement explicites qu'indique l'auteur (la Cappadoce, le Mont Athos, les Météores, la Crète, le Chypre). Il s'agit dans ce cas de très puissants foyers d'art, rayonnant au loin, comme le Mont Athos. Mais cette survie devient autrement révélatrice dans les vastes espaces ouverts habités par les Grecs, les Bulgares, les Serbes, les Roumains. C'est sur le plan de la « Geistesgeschichte » de tous ces peuples que l'art de Byzance agit — à partir d'un certain moment (le XIVe siècle) dans une perspective nationale, mais où la forme byzantine demeure facilement reconnaissable — après la chute de l'empire et jusque dans les temps « prémodernes ».

C'est un rappel nécessaire (on l'oublie si souvent) de l'existence d'un art profane à Byzance que l'auteur développe dans sa *3e thèse*. Plus on multiplie les exemples, plus cet aspect — souvent éclatant — obtiendra le poids nécessaire afin de rétablir l'équilibre que la structure profondément religieuse de l'autre aspect de l'art byzantin tend trop souvent à rompre. Toutefois ce ne sont pas que les œuvres d'art disparates (orfèvrerie,

---

[5] A. Grabar, *Le premier art chrétien*, Paris, 1966, p. 280. L'auteur distingue entre trois grandes familles régionales d'œuvres d'art qui se sépareront davantage au Moyen-Age : arts du Levant et de la Transcaucasie, arts des Grecs et arts des Latins.

miniatures e.a.) aussi typiques qu'elles soient, qui puissent à elles seules rétablir l'équilibre. Il faudrait y ajouter un autre genre d'art, essentiellement profane (même s'il s'intègre surtout dans le contexte de la peinture monumentale religieuse, où il ne manque jamais) : le portrait de donateur. Basileis, krals, tsars, princes, voïvodes, évêques ou simples prêtres, boyards, bourgeois, paysans avec leurs femmes et enfants, souvent avec leurs ancêtres et (vers la fin du XVIII^e^ siècle et au XIX^e^ en Olténie tous les habitants d'un village, des groupes de haïdouks aussi) sont représentés sur les murs des narthex et des naos des églises du Sud-Est. C'est un autre aspect et pas parmi les moindres — artistique, culturel, social — de l'unité dans l'art du Commonwealth byzantin [6]. Et autant sinon plus que les « arts de luxe », ces innombrables portraits intègrent dans l'art religieux le monde profane, la vie historique et sociale, l'ambiance culturelle des peuples du Sud-Est.

Les *thèses 4, 5 et 6* sont dédiées à l'expansion de l'art byzantin, surtout aux XIII^e^—XIV^e^ siècles, en dehors des frontières de l'empire même (thèse 4 : dans l'art copte, en Syrie, en Arménie, en Géorgie, en Nubie ; thèse 5 : chez les Slaves ; thèse 6 : en Italie, en France, en Allemagne) [7].

Qu'il nous soit permis de mettre en discussion, en marge de la thèse 5, quelques considérations de détail. Qualifier les peintures de Bojana uniquement par « die noch ganz in komnenischer Tradition stehen » (p. 24) c'est les apprécier injustement. Ses attaches avec la peinture byzantine sont incontestables (des affinités avec l'Occident ont été aussi décelées) [8] ; elles prouvent, comme le soulignent V. N. Lazarev et Otto Demus, un certain conservatisme dans le style comme dans le programme iconographique. Néanmoins, ce qui intéresse en premier lieu dans la peinture de Bojana, ce qui lui confère son originalité (prouvant justement «l'édification de ses propres expériences) »[9], sa singularité aussi, c'est à travers la variété de leur typologie, la puissante expressivité des figures. Ceci justifie le Prof. V. N. Lazarev de parler de « tipi dei volti schiettamente nazionali » [10] et Ath. Boškov d'une « ... ausgesprochene Bestrebung der Künstler, ihren Bildern spezifisch nazionale Merkmale zu verleihen » [11]. Dans nombre de ces figures Byzance est très loin, souvent n'y est plus qu'un vague souvenir.

[6] Dans son rapport au XIV^e^ Congrès d'études byzantines, Bucarest, 1971 (Rapports III), sur l'art profane à Byzance, le Prof. A. Grabar distingue trois grandes catégories d'œuvres d'art profane à Byzance : 1. Thèmes politiques et sociaux ; 2. Thèmes scientifiques et littéraires (c'est dans cette catégorie qu'il classe les portraits peints) ; 3. Thèmes décoratifs : arts de luxe.

[7] L'Angleterre n'a pas été mentionnée ; elle n'échappe pourtant pas à une certaine influence de Byzance. V. D. T. Rice, *The Byzantine Legacy*, dans *Sources archéologiques de la civilisation européenne*, Bucarest, 1970, avec une riche bibliographie du problème. Pour « l'existence de l'unité de la tradition artistique byzantine en tant qu'élément actif parmi les peuples qui participent d'une manière ou d'une autre au vaste domaine de la culture byzantine », v. aussi M. Chatzidakis, *Aspects de la peinture religieuse dans les Balkans*, dans *Aspects of the Balkans. Continuity and change.* Contribution to the International Balkan Conference held at UCLA, October 23—28, 1969, The Hague-Paris, 1972. V. également A. Grabar, *L'art du Moyen-Âge* ... Paris, 1968.

[8] A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928.

[9] A. Grabar, *L'art du Moyen-Âge* ...

[10] V. N. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Ed. ital. Torino, 1967, p. 287.

[11] At. Boskov, *Die Bulgarische Malerei*, ... Recklinghausen, 1969, p. 68.

On est, d'autre part, en droit de se demander pourquoi l'auteur installe, par une formule par trop générale, « grössenteils völlig oder weitgehend von der palaiologischen Kunst in Byzanz abhängig » (p. 24), la peinture bulgare du XIV^{e} siècle, sous la tutelle exclusive de Byzance. Il suffirait de comparer l'ensemble peint de Zemen [12] à celui de Ivanovo pour qu'il devienne clair que la peinture bulgare maniait son propre langage artistique (même si issu des prémices byzantines) plastique et chromatique et qui est loin d'étaler la monotonie qu'engendre le parfait conformisme à un modèle, aussi prestigieux qu'il soit [13].

Il en est de même de la peinture serbe des XII^{e} —XIII^{e} siècles. Il suffirait de mettre en regard l'indiscutablement « grossartigen Engel » de Kurbinovo, que cite l'auteur (l'archange de la fig. 20 n'est pas, comme il est dit, le « Verkündigungsengel », mais bien celui peint dans la conque, qui est en adoration devant la Vierge. Son attitude de calme et noble révérence l'indique d'ailleurs clairement. L'archange de l'Annonciation, peint au-dessus de l'arc triomphal, est en plein vol, dominant les hauteurs, dynamique et victorieux dans sa fascinante étrangeté. Voir V. N. Lazarev, *op. cit.* fig. 339), et celui, non moins remarquable, mais appartenant à une vision tout à fait différente, de Mileševo, pour justifier nos réserves quant à l'affirmation trop catégorique, dangereusement généralisatrice, que « die serbische monumentale Wand Malerei steht unter kräftigster byzantinischer Ausstrahlung » (p. 24) [14].

Sv. Radojčić, *Die Ausstrahlung der byzantinischen Kunst auf die slawischen Länder in der Zeit vom 11. Jh. bis zum Jahre 1453.*

Dans son langage alerte et souple, rehaussé d'accents de couleur, comme pour mieux faire « voir » sa pensée aussi précise que chargée de nuances imprévues, le Prof. Radojčić nous brosse, en lignes très larges, ayant comme toile de fond les références aux situations historiques, l'image, ou plus exactement les images des relations artistiques entre Byzance et les pays slaves d'une part, entre les pays slaves eux-mêmes, de l'autre. C'est un réseau de routes, partant en évantail de Constantinople, qu'il dessine ainsi sous nos yeux, avec ses relais et ses détours, avec ses aboutissants. Ces routes ne sont pas également éclairées, des tronçons en manquent parfois mais, et c'est ce qui importe, chaque relais devient à son tour réceptacle et foyer rayonnant, créant d'autres routes à l'intérieur des frontières ethniques. L'auteur de cette carte artistique nous entretient surtout de ces foyers, ces centres qui reçoivent et créent à leur tour une architecture, une peinture, des objets d'art somptuaire, qui gardent, avec des accents dont l'équilibre change d'intensité et de

[12] Liliana Mavrodinova, *Zemenskata Trkva*, date la peinture de Zemen vers la fin du XIII^{e} — début du XIV^{e} siècle. At. Boškov, *op. cit.*

[13] Ce n'est pas l'inhabile reprise en résumé du livre de A. Grabar (La peinture religieuse en Bulgarie) qui est celui de D. Panaiotova, que l'auteur cite dans le texte même qui est en mesure d'éclaircir ces problèmes. S'adresser à la source même serait plus profitable.

[14] Quant à la qualification de « école de Miloutine », M. Milković-Pepek, *L'œuvre des peintres Michel et Euthyche*, Skoplje, 1967, on est en droit de ne pas y adhérer sans réserves. A son tour, Mme Maria Sotiriou, *L'école macédonienne et l'école dite de Miloutine*, Athènes, 1969 (en grec avec résumé en français), propose comme plus adéquate la reprise du vieux terme « art serbo-byzantin », au lieu de celui d'« école de Miloutine ».

signification selon les époques, la double empreinte byzantine et natioanle. C'est sur la première qu'insiste l'auteur afin de souligner ce qu'elle est devenue dans l'interprétation soit des artistes venus de Byzance pour exercer leur art en terre étrangère, soit des artistes issus de ces terres mêmes et qui maniaient techniques et formes reçues de Byzance, selon les possibilités, les besoins, l'ambiance culturelle et les traditions artistiques de leur propre patrie.

Il y a d'abord Preslav et sa « Rätselhafte » église ronde, « premier centre de l'art monumental byzantin parmi les Slaves » (p. 36). Cette capitale du tsar Siméon, si intensément fouillée par les archéologues, si minutieusement étudiée et interprétée par les historiens de la culture et de l'art bulgares, révèle — à travers ses imposantes ruines — une image assez claire du remarquable contexte culturel et artistique qu'avait atteint, aux IX^e—X^e siècles, l'empire bulgare intégré dans le Commonwealth byzantin (malgré la haine de Byzance, que le Prof. Radojčić souligne en prenant comme exemple le grand Siméon même, ce « Zögling Konstantinopels », à la fois « Verehrer der griechischen Bildung und Todfeind des byzantinischen Reichs », p. 35). On pourrait toutefois remarquer, si ce n'est pas trop exiger des preuves — qui existent pourtant — pour accepter sans réserves le point de vue par trop sceptique du savant serbe : « Der Prozess der Entstehnung der ältesten byzantinisch-bulgarischen Kunst in 10. Jahrhundert bleibt ganz noch im Dunkeln » (p. 37). Même si presque exclusivement archéologique, la perspective de l'art en terre bulgare, à partir de 681, n'en est pas moins lisible. Il y a les fresques de Peruštica du VII^e s. [15], avec ses souvenirs hellénistiques ; il y a Pliska, ses fortifications, ses basiliques, ses palais, ses églises, où l'on retrouve traditions hellénistiques, souvenirs paléobyzantins, fortes suggestions byzantines. Il y a également, au début du VIII^e siècle le Cavalier de Madara qui est, en fin de compte, un thème « triomphal », comme d'autres à Byzance [15a].

Vient ensuite la prestigieuse Kiev, cette « capitale de l'art » du XI^e siècle russe. L'auteur en esquisse les traits qui l'apparentent à Byzance, tout en suggérant ce qui est « régionalisme » russe et similitudes avec la Sainte Sophie d'Ochride, avec les mosaïques de Saint Luc en Phocide. Au XII^e siècle, les traits romans se trouvant dans l'architecture et dans la sculpture de Vladimir-Suzdal, comme dans celle de l'église de la Vierge à Studenica, comme la sculpture serbe de la fin du XII^e siècle qui rappelle die « Vermischung byzantinischer und romanischer Elemente in Venedig und desser nähere Umgebung » (p. 41), montrent, en dépit des différences stylistiques que cet apport de l'Occident engendre dans l'art serbe et russe, la vastité de l'aire artistique qui participait à la création de l'art des Slaves avant le XIII^e siècle. C'est à cette époque — et la remarque du Prof. Radojčić mérite d'être soulignée — que s'intensifient les relations artistiques entre les pays slaves. C'est un aspect encore trop peu étudié ; ces relations très diverses sont à l'origine de la diversité comme de l'unité

---

[15] A. Grabar, *op. cit.*

[15a] a. V.e.a., Șt. Stanchev, *Pliska et Madara, dans l'histoire culturelle bulgare,* dans *La culture médiévale bulgare,* Sofia, 1964 ; Stamen Mihailov, *La grande basilique de Pliska et la tradition paléobyzantine de bâtir dans la Péninsule balkanique,* dans *Actes,* Sofia, 1969, p. 583—597.

de l'art des XIV^e—XV^e siècles et qui se prolonge, durant l'époque post-byzantine, dans tous les pays du Sud-Est de l'Europe. Similitudes et traits particuliers, rayonnement de la peinture paléologue dans les Balkans et en Russie, moments représentatifs des différentes modalités stylistiques (Trnovo, Novgorod, l'école morave, Mistra) lesquels, tout en gardant l'empreinte byzantine, diversifient le paysage de la peinture paléologue en permettant de comprendre les traits qui définissent ce qui devenait un art national bulgare, serbe, russe. Hypothèses, peut-être parfois téméraires mais non moins séduisantes, comme celle que « Ivanovo zeigt die Genesis jener byzantinischen Malerei, die in Serbien um 1370, in Novgorod um 1378 erscheint » (p. 45), ou celle du style « sentimental, lyrique et décoratif » (p. 48) de Kalenić qu'on pourrait difficilement comparer à celui plutôt sec et graphique de la Cozia olténienne (1382), l'art d'un Théophane le Grec et d'un Rublev, le rôle des « wanderkünstler », tout comme celui des « irrenden Schriftsteller » dans la diffusion de la culture et de l'art byzantin, représentent autant d'éclaircies dans le réseau infiniment complexe que le flux ininterrompu de la pénétration byzantine étend sur les arts de l'Europe orientale. Et le texte du Prof. Radojčić en offre quelques exemples pour souligner fermement que « Alle jungen Völker Europas, besonders in Ihrer Nähe, erblickten in Byzanz das Ziel und Vorbild ihres Fortschritts » (p. 49). Que ces « von Byzanz ererbten Kunsttraditionen » deviennent, durant les siècles de la Turcocratie, « eine allzuschwäre Bürde » est une autre page de l'art sud-est européen et qui mériterait une étude tout aussi compréhensive, dans ces aspects contradictoires, que celles du convainquant panorama artistique que l'auteur nous a offert pour les XI^e—XV^e siècles.

Corina Nicolescu, *Die alte Kunst Rumäniens und ihre Beziehungen zu Byzanz*. C'est le tour de l'art roumain de révéler ses racines byzantines. Dans quelle mesure les intenses fouilles archéologiques du dernier quart de siècle ont pu prouver que ces racines byzantines s'enfoncent profondément dans le sol de la Roumanie de nos jours, mille ans avant la formation des Etats roumains indépendants, c'est ce que l'auteur s'est proposé de démontrer. Et il est vrai que cette tache blanche sur la carte culturelle et artistique de la Roumanie entre 271 et jusque vers le milieu du XIV^e siècle se rétrécit au fur et à mesure de la découverte des innombrables souvenirs de la vie qui acheminait les Daco-Romains vers ce qui deviendra, vers le IX^e siècle, le peuple roumain. La zone la plus riche en témoignages artistiques, depuis les citadelles et les basiliques (avec leurs beaux chapiteaux en marbre sculptée) et jusqu'à la céramique, est indiscutablement le Bas-Danube avec la Dobroudja, où les influences grecque, romaine, puis byzantine (avec quelques interruptions qui ne provoquent pas de discontinuité dans son processus artistique) sont nombreuses. C'est sur cette zone que l'auteur se penche pour surprendre son « facies » artistique. Il est romano-byzantin, souvent constantinopolitain, d'autres fois provincial, des plus lointaines terres de l'« οἰκουμένη » byzantine, où survivaient des traits orientaux. L'exposé bref et clair de l'auteur, s'appuyant sur la très riche bibliographie archéologique roumaine et à l'aide des nouvelles interprétations historiques, rassemble des témoins épars le long des siècles et recompose ainsi, sinon une image en pleine lumière (qui, du moins

pour les VII^e—IX^e siècles, n'est pas encore possible), du moins une ambiance où Byzance joue le rôle essentiel. Néanmoins, malgré les trouvailles de nombreux objets (céramique, en premier lieu, objets de culte, e.a.) dans différents endroits du pays et qui, à leur tour, sont soit de provenance, soit d'imitation byzantine, c'est la Dobroudja qui demeure, jusqu'au XIV^e siècle, le réceptacle le plus actif, le plus permanent aussi, de la pénétration artistique byzantine, parmi ces μιξοβάρβαρος comme les qualifie Attaléiatès [16] et qui « parlent toutes les langues ».L'art en est byzantin et florissant dans ce thème du Paristrion. L'auteur souligne, à juste titre, que la Dobroudja est une zone « provinzieller byzantinischer Kunst auf der Karte Südosteuropas » (p. 61). On pourrait même surenchérir et parler, si nous envisageons toute l'époque à partir du IV^e siècle, de la pénétration—plutôt rare, il est vrai — de certains traits de l'art impérial byzantin si l'on juge d'après quelques basiliques et quelques pièces d'orfèvrerie.

Si l'on regarde de plus près la carte artistique des IV^e—XII^e siècles couvrant le territoire de la Roumanie de nos jours, tout ce qu'on a trouvé en dehors de la Dobroudja (le long du Danube on ne connaît jusqu'à nos jours que la basilique de Sucidava — VI^e siècle — et les ruines des deux petites églises de Turnu Severin (XIII^e siècle non encore fouillées), appartient surtout au domaine de la culture matérielle, objets dont les traits artistiques, d'allure stylistique et de procédés techniques byzantins, couvrent tout le territoire du Sud-Est de l'Europe et même une zone très étendue des pays slaves du Nord et de l'Est. Il nous paraît donc difficile d'admettre, sans prudemment nuancer les faits, que « diese vier Jahrhunderte /X^e—XIII^e siècles/ währende Periode ist die wichtigste für die Entwicklung der *rumänischen* Kunst und ihrer Beziehungen zu der byzantinischen Welt » (p. 66). Il est indéniable que ce qu'on appelle la culture « protoroumaine » est nourrie aussi des éléments byzantins de province.

Tout ceci ne constitue qu'une sorte de toile de fond, plus ou moins uniformément étendue sur l'ensemble du territoire roumain. Mais d'où viennent Curtea de Argeş et Cozia, Siret, Voroneţ, Neamţ, e.a., pour nous limiter aux XIV^e—XV^e siècles? Cette toile de fond ne peut nous suggérer une réponse directe. Et encore moins les modestes églises de Dinogeţia-Garvăn et de Niculiţel, ou ce ἅπαξ qui est le complexe de Basarabi-Murfatlar sur notre territoire, et qui n'auront pas de lendemain en Roumanie. Il nous paraît impossible d'admettre que ces monuments d'extrême limite d'une petite province de l'empire soient les ancêtres en ligne droite du noble monument, esthétiquement achevé, qui est l'église princière de Curtea de Argeş, byzantin aussi, mais issu d'autres « dimensions » artistiques, avec sa peinture paléologue (si injustement traitée aujourd'hui par quelques-uns des plus grands spécialistes étrangers) qui est grandement redevable à l'ensemble le plus hautement réussi de ce style : la Chora constantinopolitaine [17]. L'église

---

[16] Pour ce problème, v. aussi E. Stănescu, *Les mixobarbares du Bas-Danube au XI^e siècle*, dans *Nouvelles Etudes d'Histoire*, III, Bucarest, 1965.

[17] Paul A. Underwood, *The Kahrie-Djami*, New York, 1966.

Saint Nicolas de Curtea de Argeş représente une nouvelle étape historique, elle est issue d'un autre milieu — celui princier du début de l'Etat valaque indépendant. C'est à d'autres fins que Basarab I[er] et ses successeurs l'ont voulue à l'instar des monuments byzantins de premier ordre. Nous avons d'une part, pour la Dobroudja, la commande et l'œuvre des chefs militaires et de l'Église, des œuvres de simples artisans aussi, de l'autre, la commande d'un chef d'Etat. De *ce point de vue* il n'y a pas continuité de relations avec l'art byzantin se trouvant sur le sol de la Dobroudja ainsi que sur le reste du territoire roumain. L'art r o u m a i n du Moyen-Age, en tant que commande surtout princière, achevé par des artistes roumains (souvent très grands) pour le peuple roumain, puise très profondément ses sources dans l'art byzantin de l'époque paléologue ; il choisit, adapte, adopte, développe et crée, s'enrichit d'échos gothiques et donne naissance à un style qui lui est propre et qui évolue selon ses données internes. La société roumaine sous les premiers Basarab, sous Mircea l'Ancien, Alexandre le Bon, n'était plus celle des XI[e]—XIII[e] siècles ; sa structure, sa manière de vivre, sa « Weltanschauung », sa culture, son idéal, étaient autrement complexes, autrement permanents aussi, que ceux des temps héroïques des knezats de Jean, de Farcaş, de Litovoi, de Seneslau. La petite église en croix grecque dont les fondations ont été récemment trouvées sous l'actuelle église princière d'Argeş [18], attribuée à Seneslau, participe elle aussi à l'horizon artistique des églises de la Dobroudja, de Turnu-Severin, de Vodiţa. C'est une seconde étape, comme le souligne d'ailleurs l'auteur (tout comme les IV[e]—VI[e] siècles en sont une), de la pénétration byzantine sur le territoire qui sera celui de la nation roumaine, mais dont l'aboutissant n'est pas, ne peut pas être, la première église princière, nécropole royale aussi, dans la longue évolution de l'art roumain. L'église princière elle-même ne peut pas être qualifiée de monument r o u m a i n ; c'est un monument byzantin sur le territoire de l'Etat valaque, mais qui exprime dans tous les traits de son art ce que les princes qui l'on fait construire et décorer voulaient pour le monument qui représentait leur Etat à l'époque où celui-ci venait d'être officiellement reconnu, par le basileis et le patriarche œcuménique, parmi les pays orthodoxes.

Avec ces considérations, en marge de l'excellent article de Mme Corina Nicolescu, qui a su composer, avec clarté et précision, l'horizon artistique encore si confus des lointains débuts de l'art roumain, ce n'est ni la continuité, ni le rôle éminent de l'art byzantin parmi ses ancêtres que nous contestons. Nous considérons seulement que l'hypothèse de l'auteur, affirmant que l'église princière de Argeş est une fin d'étape, peut être sujette à caution. N'est-elle pas plutôt un début, qui permettrait à l'art du moyen âge roumain de prendre son point de départ et son essor immédiat, non pas dans un contexte artistique provincial du monde byzantin du XIV[e] siècle, mais dans celui de la maturité des Paléologues ? Située ainsi sur la grande route qui liait les deux centres prestigieux de l'Empire, Constantinople et Salonique, avec d'autres centres nationaux des pays du Sud-Est, cette

---

[18] N. Constantinescu, *La résidence d'Argeş des voïvodes roumains des XIII[e]—XIV[e] siècles...*, dans *Revue des études sud-est européennes*, VIII (1970), n° 1.

église princière représente parfaitement la phase artistique où, comme le dit H. Focillon, « la forme ... va perpétuellement de sa nécessité à sa liberté »[19]. Car, si jusqu'au XIV^e siècle, la réception de l'art byzantin s'est faite selon les nécessités d'ordre historique, culturel, spirituel, l'art des Etats valaques et moldaves transforme et développe ce « prélude », y ajoute l'invention avec la liberté qu'implique le choix et toute perspective de l'avenir.

Virgil Vătăşianu, *Romanische und gotische Baukunst in Siebenburgen.* Un autre paysage artistique nous accueille au Moyen-âge en Transylvanie : celui de l'Occident. Cette province roumaine est, avec les pays slaves du Nord, comme la dernière « marche » du roman et du gothique — à travers l'Europe centrale — vers l'Est. Simplifiés, sinon appauvris, si on les compare avec les monuments de la France ou de l'Allemagne, mais néanmoins gardant la pureté du style qui a servi de prototype, les monuments transylvains des XIII^e—XV^e siècles sont les témoins d'une « vie des formes » qui se meut et agit selon d'autres interprétations de l'espaces, selon d'autres lois esthétiques, selon un autre vocabulaire plastique. L'effet et la portée en sont tout autres. Et c'est avec une maîtrise exemplaire que le meilleur spécialiste roumain du roman et du gothique nous brosse les traits essentiels et l'évolution de ces deux styles en Transylvanie. Il n'est pas lieu ici de nous attarder, ni sur les rapports entre art roumain et art occidental en Transylvanie, ni sur le rôle que ce dernier a joué, depuis le XV^e siècle, dans la synthèse artistique moldave, etc. L'essentiel a été dit par le Prof. Vătăşianu et c'est plus qu'une simple leçon de l'histoire de l'art d'une province qu'il offre au public étranger, mais un aspect — et pas le moindre — permettant, une fois de plus, de rattacher l'art et la culture des Pays Roumains à l'art et à la culture européennes. Et il l'affirme dans la perspective intégrale des dimensions historiques du passé roumain à la fin de son exposé : « ... das hier entworfene Bild umfasst die wertvollsten Bauten, in denen die herbe Sprache einer Kunst zur Geltung kommt, die an einem Knotenpunkt der dramatischen Geschichte des mittelalterlichen Europa, in einem geographischen Bollwerk gegen Tataren und Türken geblüht hat » (p. 108).

Djuro Basler, *Die mittelalterliche Grabsteine im Bosnien und in der Herzegovina.* Autre « Randgebiet der Europäischen Kultur im Mittelalter" (p. 121), la Bosnie et la Herzegovine échappent à l'emprise artistique byzantine et adoptent les formes d'art romanes et gothiques. Si, pour ce qui est, au XIV^e siècle, l'art de la Cour et celui des cloîtres catholiques, c'est, comme en Transylvanie, le gothique qui s'impose, les couches populaires pratiquant à large échelle l'« hérésie » bogomile s'adressent, pour décorer leurs dalles funéraires (« mramor » ou « stecaks ») au vocabulaire plastique roman. Il s'agit d'un art à caractère folklorique, usant d'un langage tout symbolique accessible aux seuls initiés dans cette « doctrine » — très répandue d'ailleurs — longtemps et violemment réprimée par les autorités de l'Etat et de l'Eglise. C'est pourquoi cet art des bogomiles

---

[19] H. Focillon, *La vie des formes*, Paris, 1934, p. 95.

fleurit dans une région de relative liberté, deux siècles durant et s'éteint après la conquête musulmane de 1463, laissant toutefois certaines traces dans la décoration des grandes croix en pierre dans les nécropoles du XVI[e] siècle. Il est regrettable que cet exposé qui, malgré sa brièveté, réussit parfaitement à intégrer l'information de détail dans son contexte théorique, soit si pauvrement illustré. Si, née dans un cercle social étroit, éloignée des centres de l'art officiel, cette singulière et attirante « imagerie » bogomile où l'on retrouve, si on y regarde de plus près, des motifs de l'Orient préhistorique comme de l'art provincial romain, nous paraît aujourd'hui si étrange, elle n'est pas — excepté son symbolisme — unique au niveau des arts paysans. Dans les Balkans, dans certaines régions de l'Olténie on trouve dans les cimetières chrétiens des croix en bois, décorées de motifs peints ou sgrafittés où les symboles chrétiens sont difficilement reconnaissables sous des formes et des expressions dont l'extrême primitivisme paraît rejoindre un passé infiniment reculé.

Les trois derniers chapitres du livre sont consacrés à quelques expressions artistiques, parmi les plus relevantes, de la Grèce du Nord, de la Serbie et de la Bulgarie, à l'extrême fin du Moyen Age, avant l'éclosion d'un art moderne (XVII[e]—XIX[e] siècles).

Le Prof. St. Pélékanidis, *Die Kunstformen der nachbyzantinischen Zeit im Nordgriechischen Raum*, étudie, d'une part, l'architecture et la sculpture en bois religieuses des XVII[e]—XVIII[e] siècles, — en attirant l'attention sur ce qui est héritage byzantin, influence musulmane et occidentale dans la sculpture qui « durchdringen einander . . . und geben so der neugriechischen kirchlichen Skulptur einen neuen, subjektiveren Ausdruck, der zusammen mit den traditionellen Gegebenheiten zu einem . . . persönlichen Charakter führt, in welchem das volkstümliche Element neben dem der Natur und dem Leben entnommenen Motiven die bedeutendste Rolle spielt » (p. 130)—et de l'autre, l'architecture profane si particulière des villes marchandes grecques des XVIII[e]—XIX[e] siècles, où naît et se développe ce type de grande et riche maison bourgeoise l'« archontiko ». L'auteur en donne une description systématique et détaillée selon la technique, la structure et les régions, insiste sur la décoration — peinte, sculptée — intérieure où l'on retrouve traitée d'une manière toute personnelle, d'un « rein volkstümlich-griechischen Charakter » (p. 136) paysages orientaux, décor baroque et rococo, décoration qui confère à ces très harmonieux et gais intérieurs autant de charme que d'originalité. On retrouve, pas identique, mais d'une ambiance apparentée à celle grecque, des images tout aussi directes du nouveau contexte social et culturel, visible dans tout le Sud-Est européen, en Turquie, en Albanie, en Serbie, en Bulgarie et jusque dans les « cula » roumaines. C'est un nouvel horizon de culture où la tradition fraternise harmonieusement, sous des aspects particuliers à chaque pays et zone ethnique, horizon grec, actualité orientale et occidentale à la fois. L'«archontiko» grec demeure, selon notre opinion, l'expression la plus frappante de l'architecture d'un groupe social — riches marchands bourgeois et moyenne noblesse (en Roumanie) qui allait jouer un rôle actif dans le renouvellement spectaculaire de l'art sud-est européen au XIX[e] siècle.

Dejan Medaković, *Die Nationalgeschichte der Serben im Lichte der neuzeitlichen sakralen Kunst.* Le Prof. Dejan Medaković nous fait part de l'un des plus convainquants témoignages de la « unzertrennbare Verbindung » (p. 146) qui, dans la conscience du peuple serbe lient le présent et le passé que leurs « saints rois », despotes, métropolites et héros (dont ce prince Lazare de Kossovo) avaient investi d'un inoubliable éclat. Le Prof. V. Djurić [20] a étudié, pour les XIII^e—XIV^e siècle, la manière dont cette conscience de l'« actualité » historique et la signification nationale d'un passé héroïque se reflétait dans la peinture et dans la culture écrite serbe de l'époque. C'est ce même aspect que le Prof. D. Medaković étudie dans les différentes expressions artistiques des XVIII^e—XIX^e siècles. Ceux-ci sont très peu connus. Toutefois, malgré leur indéniable eclectisme stylistique où l'Occident baroque et romantique aussi a presque complètement effacé les anciennes modalités d'expression, ces « portraits » des Saints Sava et Siméon, du tsar Uroš, la lignée des Nemanides, ainsi que de nombreux thèmes historiques qu'on retrouve dans les icônes, les peintures murales, les gravures, sont autant de preuves de cette conscience active du passé chez le peuple serbe. Admirable leçon d'histoire, d'histoire de la culture et de l'art serbes après 1690 et jusque vers la fin du XIX^e siècle, ce texte fait aussi la preuve que cet art tardif et dédaigné de nos jours, parfois si gauche, si naïf dans ses expressions, obtient, de par le symbole qu'il représente et que tous comprenaient, la puissance d'un message tout actuel transmis par un genre d'art médiéval, l'unique qui survivait à un très lointain passé : la peinture religieuse. D'ailleurs, dans tous les pays du Sud-Est on trouve, à cette époque, dans l'art religieux d'une part, ce rappel au passé national et de l'autre, certains traits de ce qu'on pourrait appeler « couleur locale » et qui sont peut-être déjà de l'art moderne avant la lettre. La phrase finale de l'exposé du Prof. D. M. s'applique à la peinture murale de toute la zone : « Auch der serbische Klassizismus, Romantismus und Realismus stellen keine Kunstbewegungen dar, in den die sakral-historische Malerei vollkommen verschwunden wäre. Das weitere Aufgreifen solcher historischer Thematik seitens der Kirche widerspiegelt gleichzeitig, ohne Rücksicht auf die bereits formierte bürgerliche Opposition, auch den Versuch der Kirche, ihre historische Rolle in der serbischen Gesellschaft zu verlängern » (p. 156).

Vassil Zachariev, *Entwicklung der bulgarischen bildenden Künste während der Epoche der nationalen Wiedergeburt.*

« Die Grösse der Wiedergeburtsepoche des bulgarischen Volkes tritt in ihrer ganzen Bedeutung durch den überaus umfangreichen, beachtlichen Aufbau der Kultur und die Entfaltung der Volksbildung in Erscheinung » (p. 165). « Renaissance » de la conscience nationale bulgare (1762—1856), suivie d'une « Renaissance » de la culture et des arts (1829—1856), qui aboutit entre 1856—1879 à une époque d'intensification de la lutte

---

[20] *Trois événements de l'Etat serbe du XIV^e siècle et leur incidence dans la peinture de l'époque*, dans *Zbornik za likovne umetnosti*, Novi Sad, 4, 1968 ; Ibid., *Compositions historiques dans la peinture médiévale serbe et leurs parallèles littéraires*, dans *Recueil des travaux de l'Institut d'Etudes byzantines*, XI (1968), Beograd.

nationale pour la liberté. C'est au cours de la seconde moitié du XVIII[e] siècle que se développent et fleurissent ces écoles de peinture dans de nombreux centres du pays (Trjavna, Samokov, Bansko-Razlog, Debăr-Rekan, e.a.) qui sont en même temps d'actifs centres économiques et culturels ouverts aux échanges de toutes sortes avec l'Occident, tout en gardant ses attaches religieuses traditionnelles avec le Mont Athos.

Peinture d'icônes et sculpture en bois, gravure et peinture à l'huile aussi, suivant pas à pas les contacts avec l'extérieur, enrichissent l'horizon culturel du peuple sans jamais rompre avec le passé. Cette fiévreuse activité artistique qui se transmet d'une génération à l'autre, de père en fils, permettant le passage sans heurt de l'art traditionnel à l'art moderne est, une fois de plus, — et le regretté Prof. Zachariev le souligne — un des aspects communs de l'art des pays du Sud-Est de l'Europe à l'orée des temps modernes. Tourné vers le passé — un passé vu et senti à travers un esprit romantique, et en même temps préparant l'avenir dans un esprit activement réaliste, l'art des peuples qui luttaient pour leur affranchissement national, sans rompre les liens entre la « légende chrétienne et le spectacle de la vie », laisse le « réalisme de la connaissance l'emporter sur l'univers visionnaire de la foi » [21].

★

Les problèmes essentiels étudiés dans ce livre envisagent, au cours de deux étapes chronologiques, le rôle de Byzance dans la formation, le développement et l'évolution de l'art dans les pays du Sud-Est de l'Europe, notamment : 1. celui de dénominateur commun, actif jusqu'à la chute de l'Empire et 2. l'héritage byzantin en regard de la création nationale en Grèce, en Yougoslavie, en Bulgarie aux XVIII[e]—XIX[e] siècles. Il faut reconnaître et souligner le fait que ce sont les récentes recherches qui ont permis non seulement de révéler les nombreux — et souvent innatendus —aspects artistiques issus des relations avec Byzance, chez les peuples slaves et les Roumains, mais aussi de mettre en valeur un aspect entièrement nouveau, sinon ignoré, du moins trop mal compris par les historiens de l'art d'avant la guerre, qui est celui de l'originalité et de la signification de l'art à la fin du long Moyen Âge sud-est européen avant l'établissement d'un art moderne. Dorénavant, l'étude de « Byzance après Byzance » gagne un nouveau chapitre, celui de l'art et de son message culturel et national pendant l'époque des grandes luttes pour l'indépendance. Evidemment, ce ne sont que les grands cadres qu'esquissent les exposés de St. Pélékanidis, de D. Medaković, de B. Zachariev. Et reconnaissons que c'est le texte du Prof. Medaković qui envisage d'une manière pertinente la meilleure méthode dans ce domaine : celle de mettre les problèmes de l'art en contact direct avec ceux de la culture, car c'est en fonction de celle-ci que l'art traditionnel gagne à cette époque sa vraie signification. Déchu de sa noblesse esthétique, de l'élégance des formes, appauvri de son contexte purement spirituel, cet art ne parle plus un langage aristocratique, mais bien celui populaire, paysan. Et, au-delà des « diversités » ethniques, s'étend — tout comme naguère Byzance et son art — une autre « unité », celle d'un art dont les racines communes, la longue coexistence, permet-

---

[21] P. Francastel, *Etudes de sociologie de l'art*, Paris, 1970, p. 82.

tent une fin, un début et un renouvellement communs. Si nous insistons sur cet aspect final de l'art sud-est européen — que le livre que nous venons de présenter met particulièrement en valeur — c'est du fait que c'est justement dans ce domaine qu'il y a encore tant à travailler. Il y a démêler jusqu'où s'étend la tradition byzantine, quelle est sa signification, sa place, son rôle, dans la formation des arts nationaux. Quel est le processus qui permet — du point de vue stylistique — le succès rapide de l'art occidental ?

Pour ce qui est de l'époque byzantine, les articles qui s'en occupent insistent normalement sur les *relations* entre l'art byzantin, balkanique et roumain. Ces relations sont encore à approfondir, pour toutes les époques. A nuancer surtout. Il y a également à préciser certains termes, comme celui d'influence, celui de Renaissance. Il y a à suivre l'avance de l'art occidental depuis le XIII^{e} et jusqu'au XIX^{e} siècle.

Ce livre est riche en suggestions et c'est une de ses grandes qualités. Il pose des problèmes et en offre des solutions. Il incite à la discussion, souvent à la controverse. Car c'est un livre vivant à l'instar de la recherche contemporaine dans le domaine de l'histoire de l'art, qui avance pas à pas vers la précision. Il pourrait servir de point de départ pour toute discussion ayant trait à l'art sud-est européen du IV^{e} au XIX^{e} siècle.

CONSIDÉRATIONS LINGUISTIQUES SUR QUELQUES TOPONYMES SLAVES D'ORIGINE ROUMAINE EN YOUGOSLAVIE

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

La toponymie romane de « type roumain »[1] du sud-ouest de la Péninsule Balkanique et des îles dalmates[2], moins étudiée que celle de

[1] Le terme a été employé par M. Pavlović dans son intervention à l'exposé de G. Chelaru, donné au VI[e] Congrès des slavisants de Prague (v. *VI mazinárodni sjezd slavistů v Praze 1968. Akta sjezdu I*, Prague, 1970, p. 242).

[2] Ouvrages concernant surtout l'influence dalmate : Fr. Miklosich, *Die Fremdwörter in den slavischen Sprachen*, Vienne, 1866 ; idem, *Die Bildung der Slavischen Personen- und Ortsnamen*, Heidelberg, 1927 ; M. Bartoli, *Das Dalmatische. Altromanische Sprachreste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der Appenino-Balkanischen* Vol. I *Einteilung und Ethnographie Illyriens*. Vol. II Glossare und *Texte. Grammatik und Lexicon*, Vienne, 1906 ; C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, I—III, Vienne, 1901—1904 ; I. Popović, *Gesch.* ; P. Skok, *Ortsnamen Studien zu De administrando imperio des Kaisers Constantin Porphyrogennetos*, in « Zeitschrift für Ortsnamenforschung », IV (1928), p. 213 et suiv. ; *Contribution à l'étude de l'istriote pré-vénitien*, in « *Mélanges Prokop M. Maškovec* », Brno, 1936, p. 310 et suiv. ; *Studi toponomastici sull'isola di Veglia*, in « Archivio glottologico italiano », XXIV, XXV ; *Studije iz ilirske toponomastike*, in « Glasnik zemaljskog muzeja za Bosn. i Herc. », XXIX(1917) ; *Beitrag zur Kunde des romanischen Elements im Serbokroatischen*, in ZRPh XLI ; *Pojave vulgarno-latinskogo jezika na natpisima rimske provincije Dalmacije*, Zagreb, 1915 ; *Ime grade Splita, Spalatto*, Zagreb, 1916 ; *Les origines de Raguse*, in « Slavia » X (1930) ; *La toponymie et la question du substrat et du superstrat*, in « Actes et Mémoires du premier Congrès international de toponymie », Paris, 1938 ; *Slavenstvo i romanstvo na jadranskim otocima. Toponomastička ispitivanja*. Vol. I—II, Zagreb, 1950 — recherche complète, voire exhaustive pourrions-nous dire, de la romanité dalmate, qui offre des solutions à bon nombre de problèmes théoriques aussi. Le deuxième tome de l'ouvrage comporte, en plus, un précieux index des noms géographiques, insistant surtout sur ceux d'origine dalmate. Fr. Miklosich, E. Kałuzniacki, *Über die Wanderungen der Rumunen in dem dalmatischen Alpen und den Karpaten*, Vienne, 1879 ; C. Jireček, *Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkmälern von Raguza*, in « Sitzungsberichte der Konig. bohmischen Gesellschaft der Wissenschaften hist. phil. Klasse » Prague, 1879 ; *Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters. Historisch-geographische studien*, Prague, 1879 ; *Geschichte der Serben*, vol. I, II, Gotha, 1911—1918 ; I. Popović, *Gesch.* ; P. Skok, *Iz toponomastike južne Srbije*, in « Glasnik Skopskog učenog društva », XII (1933) ; *Prilozi k ispitivanja srpsko hrvatskih imena mjesta*, « Rad », n[os] 117, 131, 224 ; *Studije iz srpskohrvatske toponomastika*, in « Beličev Zbornik » (1921) ; *Iz srpskohrvatske toponomastike*, in JF VI, n° 74 ; *Toponomastički prilozi*, in « Časopis za slov. jezik, k mjiževnost in zgodovino », V.

« type dalmate », est susceptible de mieux éclairer le caractère des emprunts roumains, ainsi que la direction qu'ils ont suivie dans l'aire de diffusion de la langue serbo-croate.

Malgré la difficulté d'approfondir une telle investigation à défaut des cartes militaires de la région visée, nous avons fini par délimiter — partant du matériel à notre disposition [3] — deux catégories de toponymes à résonance roumaine, « romane continentale », en usage dans l'aire de diffusion du serbo-croate. La première catégorie, celle des *créations roumaines proprement-dites*, englobe la majeure partie des toponymes discutés ; elle fera l'objet d'un autre article. Une deuxième catégorie est celle des *créations roumaines sur un fonds slave* — la présente étude lui est dédiée.

Sur l'ensemble du matériel examiné, nous avons relevé quelques toponymes qui ont à leur base des *appellatifs* sud-slaves orientaux tout en présentant des modifications d'ordre phonétique, morphologique ou sémantique que seul le roumain était à même d'opérer à niveau de système. Ceci fait qu'ils revêtent l'apparence des formes roumaines, disons « roumanisées » pour plus d'exactitude. On peut les ranger, de notre point de vue, en deux sous-catégories, comme suit :

1. — Toponymes à racines slaves (sud-slaves orientales) avec des désinences roumaines : a) *Krnule*, *Černul*, *Vrhure* ; b) *Pešter*.

2. — Toponymes à racines slaves (sud-slaves orientales) conservant la nasalité adaptée au système de la langue roumaine : a) *Dumboka-Dumbočica* (*Dimboka*) ; b) *Dumbrava* ; c) *Mandre-Mandrije*.

1. *Krnule*. Nom de village attesté en Serbie médiévale (dans les régions Kolubara et Podgorina) [4]. On le retrouve en Serbie actuelle dans le département de Šabac (au sud-est de Šabac et au sud de Vladimirci) [5]. Le serbo-croate contemporain connaît l'adjectif *krnj*, *-ī*, *kŕnja*, *kŕnje* mais dans le sens de « brisé, tronché » et le substantif féminin *kŕnja* aux sens suivants : 1. « infirme, personne avec un défaut physique » ; 2. « bœuf auquel il manque une corne » ; 3. « pot sans une anse ou avec n'importe quel défaut » ; 4. « femme aux dents gatées, ou édentée » (*Tolstoj*, 357).

La langue bulgare a conservé elle aussi ce radical, mais seulement en dialecte, dans l'adjectif *кърн*, *-а*, *-о*, *-и* avec les sens de : 1. « bête ayant perdu une corne » ; 2. « à propos d'une pièce de vaisselle) au bord fêlé ébréchée » (Bernstein, *Болг. русс. словарь*, 288).

En roumain il y a les formes adjectivales *cîrn*, *-ă* et la forme substantivale *cîrnul*, avec les sens suivants : 1. (à propos du nez ou — assez rare — du mufle d'une bête) « petit, court, légèrement relevé du bout » ; (à propos d'une personne, souvent substantivé) « à petit nez, court, légèrement retroussé au bout » ; 2. (à propos des objets) « à la points tordue, relevée » ; 3. « au nez mutilé » et, par extension, « tordu » (DLRM, 154).

Quant au toponyme de Serbie *Krnule*, par la désinence et par son aire de diffusion il représente fort probablement une création roumaine

---

[3] Nous citerons dans les notes le matériel utilisé.

[4] Dragomir, *Vlahu*, 57.

[5] Atlas, c. 18.

partant d'un appellatif-surnom, dont le radical est le vieux slave *krŭnŭ* [6]. Fréquents en Serbie, de même qu'en Bosnie, Hertzégovine et Monténégro, les autres toponymes formés avec cette même racine sont d'une structure entièrement slave — par leurs désinences autant que par leurs suffixes dérivatifs [7].

Černul. Il figure comme nom de personne dans une mention de Zara, datée de l'an 1360. Toujours comme nom de personne, avec *vocalisation du petit ier*, on l'utilisait aux XI^e^—XII^e^ siècles, sous les formes : *diaconus Cernata* (Spalato, 1186), *Cirnata* (Spalato, 1134—1145), *Cernata* (nom d'un prêtre de Veglia, 1186) [8].

Les documents ragusains des années 1363 mentionnent un hameau vlaque du nom de *Cernul* : « Blacho in canton de Cernul ») [9]. Ce toponyme a le radical slave : v.bg. (v sl.) *čрънъ*, bg. *че́рн*, s.-cr. *cȓn*, *cŕna*, *cȓnī* « noir », *cŕniti* « noircir ; slov. *čŕn* « noir », *črnīka* (plante), pol. *czarny*, sorabe inf. *carny*, polabe *ćarnė* <sl. c.* *cьr(s)nce* (comp. avec v. pruss. *kirsnan*, lit. *Kirsnà* nom d'un cours d'eau — syn. *Černa*, sanscr. *kr̥ṣ̌ṇá-s*, indogerm. **qra-no*) [10].

De son côté, le roumain comporte des dérivés de cette même racine : a) le verbe *cerni(a)* < v. sl. *črĭniti* (Tiktin, DRG I, 327), en usage chez les auteurs des chroniques (chez Neculce, par exemple : « îşi cernea barba » (il se faisait teindre la barbe) et b) toponymes : *Černa*, *Cernavodă* (< **cerna voda*, devenu *Cernavodă* par la suite : *a* non accentué > *ă*), *Cernica*, etc. Pour les toponymes roumains (ainsi d'ailleurs que pour ceux formés du même radical dans les autres langues), « ces épithètes gardent leur sens propre, imposé par la couleur de l'eau, mais ils peuvent avoir aussi un sens métaphorique, né des superstitions populaires, suivant lesquelles le blanc a une signification faste et le noir néfaste » [11].

Par rapport à la forme s.-cr. *crn*, celle du toponyme *Černul* est une forme roumanisée. Au point de vue phonétique., « c » a pu devenir « *č* » sous l'influence du phénomène slovène analogue, mais c'est aussi un phénomène propre à la langue roumaine [12], alors que la vocalisation du petit *ier* apparaît dans les emprunts roumains du bulgare (emprunts sud-slaves orientaux). Quant à la désinence *-ul*, elle représente la forme articulée du nom masculin roumain (< lat. *illum*> *lu*, *l(u)*- Rosetti, ILR, I, 119). Ce sont autant d'arguments en faveur de l'hypothèse que le nom *Cernul* était au XIV^e^ siècle un toponyme roumanisé, susceptible d'une localisation aux environs de la ville actuelle de Dubrovnik.

---

[6] Il y a en roumain le nom de personne *Cîrnul* (Al. Graur, *Nume de persoane*, Bucarest, 1965, p. 111—112) ; en l'occurrence, *-ul* n'est plus compris comme un article. On a ajouté au radical slave *krn-* les éléments : *-ul* (< art. masculin en roumain) et *a* (désinence du féminin et du masculin singulier en scr.) : *Krnula* (comp. avec Radula) > pl. *Krnule*. Il n'est pas à écarter la possibilité de la formation directe de ce toponyme du vocatif roumaine *-ule* : *Krnule*.

[7] V. *Imenik*, 177 ; Atlas, c. 36, 37.

[8] Jireček, *Die Rom. in den St. Dalm.* II, 68.

[9] Dragomir, *Vlahi*, 207.

[10] Berneker, SEW 169—170 ; Mladenov, ER, 682—683.

[11] Iordan, *Top. rom.*, 107.

[12] Du reste, l'appellatif sous forme *črnika* (et non *crnika*) est attesté seulement dans l'île de Krk, (Veglia) mais dans l'unique sens de « chêne » (ou « d'arbre toujours vert », probablement d'un vert foncé, virant au noir), Skok, ER I 277—278. Comme toponyme, on retrouve le nom *Črnika* également dans les îles dalmates de Krk et Rab, Skok, *Slav. i. rom.*, I 31 ; 63.

Vrhure. Une région de collines portant ce nom s'étend dans le nord, ou plutôt le nord-ouest, de l'île de Krk (Veglia), entre les localités Dubašnica et Skrbčić, et au nord de la localité *Vrh.* C'est, sans doute, un nom slave : il provient de l'appellatif v.sl. (v. bg.) *vrŭhŭ*, pl. *vъrhove* (comp. avec : rus. *верх*, pol. *wierzch*, tch. *vrch*, slov. et s.-cr. *vrh*) $<$ sl. c. **vъr-s-* $<$ i.e. **ver-s-*,. **vṛ-s-*, dans le sens de « plus élevé » (comp. avec lit. *viršùś*, v. hind. *varšman* « hauteur, sommet » v. angl. *wrisil* « géant ») (Mladenov, ER, 80).

C'est un appellatif également connu en roumain sous les formes : 1. *vîrf* s.n., pl. *-uri* (ancien *-ure*) « Spitze, Gipfel, Wipfel » ; 2. *vîrh* (syn vîrf) $<$ v.sl. *vrŭhŭ* (Tiktin, DRG, III, 1752) ; 3. *vîrv* (dialectal et presque sorti d'usage : « l'extrêmité supérieure (pointue) des objets d'une certaine hauteur ou des formes de relief (colline, montagne) » ; « extrêmité pointue d'un objet ». Les formes les plus courantes dans les vieux textes roumains sont *vîrh* et *vîrv* — cette transformation du *h* $>$ *v* étant un phénomène fréquent ; la *Cazania* (Evangile expliquée) I, 1564, de Coressi, use de la forme *vrъhul* ; Dosithée emploie la forme *vîrvuri* [13].

Le toponyme *Vrhure* (au lieu du s.-cr. *vrhovi*) de Veglia compte, sans l'ombre d'un doute, parmi les créations roumaines. Cette opinion — qui était aussi celle de P. Skok [14] — s'appuie sur la présence de la désinence du neutre pluriel caractéristique au roumain (*-uri*, *-ure*). En admettant que le terme roumain provient du slavon d'église, qu'il est donc postérieur aux emprunts sud-slaves (sud-slaves orientaux, bulgares), les plus anciens, nous sommes en droit de supposer qu'il a dû apparaître dans l'île de Krk comme toponyme aux XIVe—XVe siècles.

Pešter. « Nom d'une petite région montagneuse, formée d'un haut plateau (1500 m), sise dans le sud-ouest de la Serbie, à proximité de la frontière du Monténégro, entre les rivières Lim et Ibar » et « qui est définie par les manuels yougoslaves de géographie comme un plateau montagneux, avec de bons pâturages, où l'on élève des moutons de la meilleure espèce ». Ce plateau montagneux se trouve dans une région riche en noms topiques de type roumain : *Durmitor*, *Visitor* (*Visator*, 1330), *Cipitor*, auxquels s'ajoutent des noms de localités tels *Ursulica*, *Pirlitor* [15].

Ce qui a incité E. Petrovici (art. cit.) d'enregistrer le nom topique en question parmi les toponymes romans de type roumain c'est la présence du groupe *št* « à une distance de plus de 200 km de la ligne d'isoglosse du *št* (à la place du *ć*) $<$ sl. c.**tj*, **ktj* (en macédonien *k'* et en s.-cr. *ć*) ». Si nous le considérons nous aussi comme un terme roumanisé, ce n'est pas en raison de la présence du groupe *št*, qui ne saurait constituer dans le cas respectif une preuve *péremptoire* — car la ligne d'isoglosse du groupe *št* $<$ sl. c. **tj*, **ktj* *ne se trouve pas* « à peu près sur la ligne de frontière

---

[13] Mihăilă, *Impr.* 103.

[14] Skok, *Slav. i rom.*, I, 24—25.

[15] E. Petrovici, *Problema românilor « apuseni »*, « Studii de dialectologie şi toponimie », Bucarest, 1970, p. 216.

qui sépare la Yougoslavie actuelle de la Bulgarie actuelle » (E. Petrovici, art. cit., p. 217), mais *plus à l'ouest* [16].

Le roumain connaît l'appellatif *peşteră*, pl. *peşteri* < v. sl. *peštera* avec le sens de « cavité, creux naturel, profond et spacieux, formé dans les régions à calcaire, plâtre ou sel, par la dissolution des roches à la suite des eaux d'infiltration », synonyme de « grotte », « caverne » (DLRM, 610). Il connaît aussi toute une série de toponymes formés à partir de cet appellatif : *Peştera*, *Peştere*, *Pescere* (aroum. *Peştera* et *Piştireauă*) [17].

Mais ce qui attira tout particulièrement notre attention, ce fut la remarque qu'en roumain, de même qu'en bulgare (comme dans toutes les langues slaves) le radical n'est plus tout simplement *pek-* et ensuite *peštь-* < **pek* + tj(s), ainsi que l'admettait Miklosich (*Lexicon* 562) et Mladenov, (ER 421). C'est un radical « (augmenté » *pešt*(ь) + (e) r + *a*>*peštera* (comp. : roum. *peşteră*; bg. *пещерá*, *карстова пещерá*, *пещерен*, top. *пéщера* par rapport à *пещ* « cuire », *пещар* « chauffeur » (s'occupant des poêles, des fours) *пещина* dim. de *пещ* « four »; rus. *пещера*, *пещерка*, dim. *пещера* par rapport à *печь* : 1. « cuire »; 2. « poêle »; pol. *pieczar a* : 1. « grotte »; 2. « caveau », par rapport à *piec* « four » (tch. *pec*, slovaque *peč*), *pieczęc* « cuire » et *pieczeń* « rôti ».

Le serbo-croate maintient pour son appellatif l'ancien radical, également « augmenté » mais d'un autre élément : *in- pecinä* « caverne, grotte » *pèćinast* « ressemblant à une grotte, de la forme d'une grotte », *pèćinski*, *-s*, *-o* « des grottes ». Donc, *la forme « augmentée » du radical* (avec le suff. *-er-*) *du toponyme serbe Pešter est ce qui imprime*, en réalité au nom topique en question son caractère particulier, et non le groupe *št*. Si l'on ajoute à ceci la constatation de E. Petrovici (art. cit. 217) que *Pešter* est le pluriel roumain *péster'* = *peşteri*, dont le « r » palatisé final — inexistant en serbo-croate — a gagné en dureté et que dans les emprunts du serbo-croate faits à d'autres langues l'accent de la syllabe initiale est rendu par un accent descendant (qui explique l'accent de la forme *Pȅšter*) ; on peut affirmer que ce toponyme a pour base l'appellatif et le toponyme roumain *Peşteri*.

Aussi, nous ne partageons guère le point de vue des auteurs du RJA (IX 806—807), qui expriment l'idée que *Pȅšter*, désignant toute une contrée de l'ancienne Serbie, est absolument identique avec l'appellatif *peć* (« four »). De même, en ce qui concerne *Peštera* (toponyme attesté dans les documents d'Etienne Dušan : *Protivu Pešteram Orliim* (RJA IX l.c.). Il s'agit en réalité d'un nouveau radical ; ce n'est plus *peć-* < sl. c.* *pek-ti*(*s*), mais un autre nouveau, augmenté : *pešter -* < roum. *peştera* < v. sl. (v. bg.) *peštera*. Pour le roumain, ils représentent des emprunts remontant à l'époque des premiers contacts avec les Slaves du Sud « orientaux » — les Bulgares, alors que pour le serbo-croate ce sont des mots slaves empruntés plus tard au roumain, roumanisés.

---

[16] Cette constatation est attestée par les nombreux toponymes avec le groupe *št* dans leur radical ou suffixe (au *žd* < sl. c. **dj*) qui couvrent un vaste territoire de la Yougoslavie actuelle (v. Imenik et l'*Atlas*). Popović, *Gesch.*, 159 explique le toponyme Gradište de Serbie par un emprunt de l'alb. *Gradishte* « Gebiet », « contrée », « territoire », en l'opposant au croate *Gradišće* « Burgenland » (p. 475). A retenir que ce toponyme est également présent en roumain : *Gradişte*, *Grădişte*, *Grădiştea*, etc. (Iordan, *Top. nom.*).

[17] Iordan, *Top. rom.* 39 ; E. Petrovici, *Corespondenţe româneşti ale grupurilor bulgare št, žd*, « Limbă şi literatură » vol. III, p. 292.

Leurs dérivés connus sont :

pešterac 1. « personne de Peštera ou vivant dans la région des ce nom » ; 2. « nom de personne » (RJA IX 806—807).

Pešterica top. du nord de la Macédoine (Popović, *Gesch.* 272—273.)

2. *Toponymes à racines slaves (sud-slaves orientales) conservant la nasalité adaptée au système de la langue roumaine.*

Quelques toponymes en usage dans le territoire couvert par la langue serbo-croate conservent, de nos jours encore, leur nasalité. Or, il est généralement connu que la dénasalisation du serbo-croate commence au IX^e siècle, avec les syllabes accentuées [18]. Comment expliquer alors la présence des toponymes du genre *Dumboka*, *Dimboka*, *Dumbrava*, *Mandrija* à côté des formes dénasalisées, conformes aux tendances générales du serbo-croate ? Si de tels toponymes présentent en effet des racines slaves, ces dernières ne se sont pas maintenues telles quelles. Ainsi on constate qu'elles ont subi des modifications dont le résultat est la persistance d'une nasalité propre à des lois phonétiques que le roumain — parmi les langues romanes — s'est appropriées, les adaptant à son propre système et conformément à ses propres tendances d'évolution.

Il y a toute une série de toponymes en territoire roumain « en apparence d'origine slave » qui comportent les groupes *în*, *îm*, *un*, *um* < v. sl. *ǫ* mais en réalité créés par les Roumains eux-mêmes. En examinant la liste des toponymes roumains d'origine slave, E. Petrovici [19] aboutit à la conclusion que « l'unique traitment du sl. c.* ǫ est *în*, *îm*, jamais *un*, *um* » (qui s'expliquent par le roumain et qui, de l'avis même de l'auteur, « sont plus anciens, datant de l'époque du vieux-bulgare), alors que *în*, *îm* sont de l'époque du médio-bulgare ».

Mais en abordant théoriquement ce problème, il convient de ne point négliger un fait essentiel : à l'époque où le roumain empruntait de la langue des Slaves du Sud les premiers lexèmes *avec des nasales*, il disposait déjà d'un système cristallisé des nasales (ou des groupes : *voyelle* + *nasale*) [20]. Ce système était le fruit d'une évolution *naturelle* des formes latines *an*, *on*, *un*, *en*, dont l'aboutissement furent les formes connues du roumain (Rosetti, ILR I 82).

Le roumain, face aux termes slaves de type *dǫb-*, *dǫbrava* ne disposait pas des moyens pour les adopter tels quels, car il ne connaissait pas la forme proposée par l'emprunt pour le groupe voyelle + nasale. Il a donc écarté ce qui ne lui était pas propre, « adaptant » le matériel reçu selon certaines lois ou tendances qui lui étaient propres et ne posaient — de ce fait — aucun problème de prononciation. De cette manière, des appellatifs du genre *dǫb-*, *dǫbrava* ont été adaptés aux exigences du système phonétique roumain, imposant le groupe *um* à la place de **on* < **donb* et **donbrava*.

La présence dans l'aire de diffusion du serbo-croate des toponymes du genre de ceux que nous venons de signaler — qui ont conservé la

---

[18] V. Putanec, *Refleksi starodalmatoromanskog pridjeva — sanctus — i onomastici obalne Hrvatske*, « Slovo », Časopis staroslavenskog Instituta u Zagrebu, 13, 1963, p. 168—169.

[19] E. Petrovici, *op. cit.*, p. 195—198.

[20] Une ébauche d'explication a été tentée par A. Balotă, *La nasalisation et le rhotacisme dans les langues roumaine et albanaise*, Bucarest, 1925, p. 35.

nasalité des formes propres au roumain — indique selon nous une influence romane « de type continental », roumaine (daco-roumaine), exercée parfois peut être indirectement, à travers la langue des Istro-Roumains.

Dumboka-Dumbočica. Plusieurs cours d'eau et clairières des îles faisant front à Zara et Sebenik portent le nom de Dumboka : *Čuska Dumboka* (it. Punta Proversa), dans la Veli Otok. Nous avons relevé aussi le nom *Dumbočica* dans l'île de Pašman et l'archipel Zadar-Sibenik (l'île de Veli Otok) et *Dumboko*, désignant un certain point de l'île de Pag[21]. Il y a, enfin, une *Dumboko* : « agglomération en Croatie, département de Rjeka, à proximité de Selce », (RJA II 885).

D'après S. Dragomir [22], cette forme est « certainement romane, à phonétisme bulgare ». Toutefois, la formulation de l'historien réclame une précision : *le phonétisme du mot n'est pas bulgare mais roumain*, adapté au système de la langue roumaine (comp. : bg. *гълбока, дълбока, дъбока, дълбинá дълбочина* poét. *глъбина* « profondeur » ; v.bg. *длъбокъ* « profundus » (Mladenov ER 155 ; Miklosich, *Lexicon* 131 ; Bernstein *Болг.-русс. словарь*, 138). Le serbo-croate connaît les formes :

I. *dùbok, dubòka*, adj. « profundus ». Le comparatif et les dérivés adjectivaux perdent le suffixe *-ok* : *dublji* ; la forme abstraite se compose avec le suffixe *-ina* : *dubina.*

« En Istrie et Dalmatie il y a un *m* qui précède le *b* ; *dùmbok* (chez les Čakaviens, attesté aux XVIᵉ—XVIIIᵉ siècles (1702) » (Skok, ER, I 450—451).

dumbina n.f. relevé au XVIIIᵉ siècle une seule fois, chez un écrivain čakavien (RJA II 885) ;

dumbalj (à Lika) n.m. « profondeur » « concavité creusée par une cascade, par la chute d'un torrent d'eau ».

Dubočica, Dubòčac sont des toponymes avec le *u* < *ḷ*.

II. *glibok* (au lieu de *dub-*), en usage dans l'ouest : croate-kajkavien, entré en concurrence avec *glîb* « mare », d'où le verbe *glibiti* « marcher à travers les mares » employé à Lika ;

III. *dibok, dimbok* ;

IV. *glibok*, mais le toponyme *Gluboki* : *Gluboki jarak* (Karlovac), *globak* (slov. et kajkav.). « La forme *gloḅok* apparaît aussi dans la toponymie roumaine : *Glîmboacă, Glaboceni* de *длъбокъ* rencontré chez les Čakaviens du nord » — forme qui, d'après Skok (ER I 450 — 451), « pourrait être antérieure à *длъбокъ* > *dubok* ».

Le roumain compte des toponymes et des appellatifs formés à partir des deux racines susmentionnées, mais il convient d'en distinguer les emprunts d'époque ancienne, faits au v.bg., de ceux plus récents, dont le radical est pris au bulgare moyen sans nasales :

dîlboană « Kessel, Schlucht » < * *dlubina* « Tiefe » (Tiktin, DRG II 546) ; les toponymes *Dîlbanul, Dîlboset, Dulbanul* (< bg. *дълб-*), *Bălboca, Bolboaca, bulboacă, bulboană* « endroit profond, mais de superficie réduite, dans une eau stagnante, tourbillon d'eau ; endroit profond mais

[21] Skok, *Slav. i rom.* V, pp. 31, 65, 72—73, 75, 102, 111, 115, 116, 117, 121, 122, 136.
[22] Dragomir, *Vlahii*, p. 108.

de petite superficie dans une rivière ou un ruisseau» [23] *Ce sont là des « adaptations » roumaines faites à une date plus récente*, alors que leurs synonymes *Glîmboaca*, *Glîmbocul*, *Glîmbocata*, *Glîmbocelul*, *Glîmboaia* — signalés par I. Iordan dans le même ouvrage — *sont des emprunts appartenant à une couche plus ancienne*, *médio-bulgare*, provenant d'une racine généralement connue, où la nasale est présente : *глǫбокъ* [24].

Il paraît que la racine sl. * *glǫb* (**glǫb-*, **glyb-*) est elle-même de date plus ancienne (par rapport à **dlb-*) et qu'elle provient de l'i.e. * *glu(m)bh-*, **glcubh-*) (comp. le vieux hind. *gambhīrás*, *gabhirás* « Tief », « profond » ; gr. γλυφω « Gravieren », γλυφις « Kerbe », γλυμμα « Eingegrabenes » ; lat. *glūbo*, *glubāre*, * *exglubāre* « shälen » ; prov. *esglué* « ausschälen » ; rus. dial. *глыбокий* « tief » rus. littéraire *глубокий* ; s.-cr. kajkavien *glibok*, *globok* et les top. *Gleboka*, *Galboka* dans l'île de Kres ; Galboki Bočak dans l'île de Lošinj [25] ; *glùbok*, *glubina* rencontrés seulement dans le slavon serbe et chez certains Čakaviens : slov. *glôbok* ; tch. *hluboký* ; pol. *gleboki* ; roum. top. *Glîmboacă*).

Cependant, pour autant que nous le sachions, le serbo-croate n'use d'aucun toponyme formé du radical *glǫb-* avec une résonance roumaine ou plutôt daco-roumaine, autrement dit qui maintient la nasale telle qu'elle apparaît par exemple dans le toponyme roumain *Glîmboaca*. Par contre, il connaît toute une série de toponymes de type Dumboka, qui ont maintenu la nasale et dont l'origine remonte au synonyme du vieux radical *glǫb-*, à savoir : *dъlb-* (bg. *дълд*, *дълдина*; s.-cr. *dùbēm*, *dubò*, *dubīna* (Berneker, SEW 251).

A partir du XVIe siècle, P. Skok (ER I 451) enregistra pour l'Istrie et la Dalmatie les formes *dùmbok*, *dumbina* (XVIIe siècle), *dumbalj* (à Lika), sans toutefois les commenter. Quant au RJA (II 885), il renvoie à *dubok* le mot *dúmbok*, en précisant que « la manière suivant laquelle cette forme peut dériver de *dubok* (de même que *dumbrava* au lieu de *dubrava*) n'est pas très claire », en ajoutant qu'on la retrouve comme appellatif chez certains écrivains čakaviens du XVIe siècle et chez les Čakaviens de l'Istrie au XIXe siècle.

Si les formes partant du radical *dumb-* > *dumbok* n'ont pas de correspondants directs dans le daco-roumain, on ne saurait prétendre la même chose en ce qui concerne l'istro-roumain. Parmi les mots d'origine slave de l'istro-roumain, Miklosich [26] signalait l'adj. *dembok* « profond » et les substantifs *demboacă*, *demboci*, *demboace*.

En retenant la précision du RJA II que *dumboka* apparaît en tant qu'appellatif chez les Čakaviens de l'Istrie (d'où l'on peut supposer qu'il aura descendu également dans les îles adriatiques), qu'à l'exception de l'Istrie et des îles on ne le retrouve nulle part ailleurs dans l'aire de la langue serbo-croate — ni comme appellatif, ni comme toponyme avec

---

[23] Iordan, *Top. rom.*, p. 105—106.

[24] Dans le bulgare contemporain le terme *глъбок* (< v. bg. glǫbok) est archaïque et on en use seulement dans le langage poétique, Bernstein, *Болг-русск. словарь* 92, 138 ; mais sa présence même dans ce contexte contribue à raffermir notre conviction qu'à l'époque du vieux-bulgare il était bien « vivant », ayant circulé couramment ; c'est de là que l'a emprunté le roumain.

[25] Skok, *Slav. i. rom.*, I, p. 49.

[26] Miklosich, *Rum. Unters.*, p. 27.

une nasale — nous sommes enclins de conclure que l'appellatif *dumbok* et le toponyme *Dumboka* (avec ses dérivés et ses variantes : *Dumbočica, Dimboka*) *sont des emprunts* d'une date relativement plus récente faits au dialecte istro-roumain (ir. de(m)b- + s.-cr. du(m)b-). Ces derniers auront à leur tour emprunté et adapté ce mot du médio-bulgare, par la contamination de deux racines ; v.bg. *glǫb-* (qui aura disparu dans l'istro-roumain) et m.bg. *dъlb.* - au s.-cr. *dub-*.

Dumbrava. Les formes *Dumbroa* et *Dumborou* sont attestées, la première en 1134 et la seconde en 1193 [27]. Quant à *Dumbrava* on l'a signalé comme toponyme pour la première fois dans Bocce di Cattaro (dial. štokavien). D'autre part, une chanson (en dialecte čakavien) d'Istrie use des appellatifs *dumbrov* : « v zeleni dumbrov » (dans le bocage vert) et *dumbrava* « v zeleni dumbrave » (RJA II 885).

Le roumain connaît les appellatifs : 1. *dumbravă* « bois (de chêne), assez rare et composé habituellement de jeunes arbres » (Tiktin, DRG II 584—585 ; Mihăilă, *Impr.* 101) < v. sl. *dǫbrava* Wald, Eichwald, cf. bg. *дъбрава* ; s.-cr. *dùbrava* (Berneker, SEW 215 ; Miklosich, *Lexicon*, 189—190). Les radicaux de ce terme sont : 1. dǫb- (v. bg. *dǫbь-*, Cod. Supr. ; rus. *дуб*, dial *дубец* ; bg. *дъб* ; s.-cr. *dûb-* ; slov. *dǫb-*) < i.e. **dhumbh-o* et 2. *dǫbr-* < i.e. **dhumb-ro* « forêt aux arbres foncés » (comp. avec le v. angl. *dumb.*, v. island. adj. *dumbr* « silencieux ») (Berneker, SEW 216—217), d'où le roum. *dumbravă*.

2. *dumbrăvioară, dumbrăviță, dumbrăvea* (Tiktin, DRG II, 584—585).

3. *dubovină* « endroit couvert de forêts de chêne » (Iordan, *Top. rom.* 70).

4. Toponymes : *Dumbosul, Dumbrava, Dumbrăvița, Dumbravnic, Dumbrăveni* (< **dǫbr-*) et *Dîmbău, Dîmbovina, Dîmbul, Dîmbureni* [28].

C'est à juste titre que I. Iordan (op. cit. p. 70) souligne le fait que les phonétismes en *în, um* supposent une origine bulgare, alors que ceux en *-u-* (*dubovnik*) relèvent d'une influence serbe s'il s'agit du sud-ouest de la Roumanie ou ukrainienne, russe, dans le nord et l'est.

En ce qui concerne le toponyme serbo-croate *Dumbrava* et les formes provenant du même radical, ce sont — à notre avis — des formes empruntées à une population de langue roumaine.

Mandre — Mandrije. Selon P. Skok « Ce sont des toponymes propres à l'île de Pag et qui ont un thème roman. Toutefois, on ne peut affirmer que les Croates les ont hérités des Roumains, justement dans l'île de Pag » [29]. Pour notre part, nous estimons qu'en réalité il s'agit d'un thème *slave* (cf. v.sl. *mǫdrъ* « sage ») *à phonétisme roumain*, thème qui a donné en roumain :

A) I. L'adjectif et le substantif *mîndru* (avec leurs dérivés), qui ont les sens suivants : 1. plein de confiance dans ses propres forces, ses qualités ; 2. orgueilleux, présomptueux, arrogant ; 3. heureux, content, honoré ;

---

[27] Popović, *Gesch.*, p. 385.
[28] Iordan, *Top. rom.*, p. 69—70.
[29] Skok, *Slav. i rom.*, I, p. 71.

4. beau, superbe, magnifique ; II. s.m. et f. (poétique) chéri, aimé, chérie, aimée. B) Le toponyme *Mîndrești* [30] ; comp. l'aroum. *mandră*.

Le serbo-croate connaît lui aussi un appellatif et des toponymes issus du même radical ; l'appellatif des Croates de l'île de Pag, avec le sens de « petite clairière destinée au parc à bestiaux » (au début, probablement, il s'agissait du bétail de la meilleure race, à grandes cornes — le sens de ce mot étant donc identique au sens que lui attribue le roumain (AI.4.) *mândrac*. Sous la forme *mândre*, *mândra* il est également connu en Bosnie et le long du littoral adriatique de la Yougoslavie [31].

Les toponymes *Mandre* — nom de deux agglomérations de Bosnie situées dans le voisinage de Sarajevo — et *Mandrija* sont signalés par le RJA (VI 440), qui les fait dériver de l'appellatif *mandra* (<gr. μανδρα, par l'intermédiaire du tc. *mandra*).

Sans exclure une influence grecque exercée par l'intermédiaire du turc ou une ancienne influence « romaine », il ne faut pas écarter l'hypothèse d'une influence roumaine qui s'exprimerait cette fois par une restriction du sens. Toute une série de témoignages viennent à l'appui de cette hypothèse :

1) L'aire de diffusion des toponymes et appellatifs respectifs, à savoir la Serbie, la Bosnie et le littoral adriatique.

2) Le phonétisme de ces appellatifs et toponymes. Comme le serbo-croate ne connaît pas de la série médiale roumaine ni le *î*, ni le *ă*, mais seulement le *a*, il a dû, fort probablement, « refaire » à sa manière phonétique le roumain *mîndru* en lui donnant la forme *mandre* (pl. de *mandra*).

3) L'accent (descendant) de la syllabe initiale, caractéristique à plusieurs emprunts roumains en serbo-croate [32].

4) Son sens et sa sphère d'emploi : en rapport avec l'élevage et le pacage du détail.

★

Attribués par une population d'origine roumaine (comme c'est le cas de *Černul*, *Vrhure*, *Pešter*) ou empruntés de celle-ci par les autochtones et employés par la suite comme appellatifs et noms de lieux (*Dumboka*, *Dimboka*, *Mandrija*), les toponymes de Yougoslavie que nous avons présentés fournissent leur modeste apport à la connaissance du caractère dacoroumain de l'influence exercée dans cette région du sud-est de l'Europe, par l'élément « roman continental », dont la présence se fait sentir après la grande scission dialectale du roumain commun.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Atlas	*Geografski Atlas Jugoslavije*, Belgrade, 1964.
Berneker, SEW	E. Berneker, *Slavisches etymologisches Worterbuch*. Zweite unveranderte Auflag. Band I, Heidelberg, 1924.

---

[30] E. Petrovici, *op. cit.*, p. 195.
[31] « Starine », 49/1959, p. 273 ; Skok, *Slav. i rom.*, I, p. 72.
[32] E. Petrovici, *Problema românilor « apuseni »*, « Stud. de dial. și top. », p. 215—217.

Bernstein, *Болг.-русск. словаеъ*. B. Bernstein, *Болгарско-русский словарь*, Moscou, 1966.
bg. bulgare
c carte
DLRM *Dicționarul limbii române moderne* [Dictionnaire de la langue roumaine moderne], Bucarest, 1958.
Dragomir, *Vlahii* S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu* [Les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique au Moyen Age], Bucarest, 1959.
i e. indo-européen.
Imenik *Rečnik mesta* (*Abecedni imenik*), Belgrade, 1927
Iordan, *Top. rom.* I. Iordan, *Toponimia românească* [La toponymie roumaine], Bucarest, 1963.
Mihăilă, *Împr.* G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română* [Emprunts sud-slaves anciens en roumain], Etude lexico-sémantique, Bucarest, 1960.
Miklosich, *Lexicon* Fr. Miklosich, *Lexicon paleoslovenico-graeco-latinum*, Vindobonnae, 1862—1865.
Mladenov, ER St. Mladenov, *Etimologičeski i pravopisen rečnik na bălgarskija knižoven ezik* [Dictionnaire étymologique et orthographique de la langue bulgare littéraire], Sofia, 1941.
n.f. nom féminin
n.m. nom masculin
Popović, *Gesch.* *Geschichte der serbo-kroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960.
prov. provençal
RJA *Rječnik hrvarskoga ili srpskoga jezika* [Dictionnaire de la langue croate ou serbe], Zagreb, 1888.
Rosetti, ILR I Al. Rosetti, *Istoria limbii române* [Histoire de la langue roumaine], Bucarest, vol. I, 1964.
s.-cr. serbo-croate.
Skok, ER I. Skok, *Etimologičeski rečnik srpskohrvatsko jezika* [Dictionnaire étymologique du serbo-croate], vol. I, II, 1972.
Skok, *Slav. i rom.* P. Skok, *Slavenstvo i romanstvo na jadranskim otocima. Toponomastička ispitivanja* [Slaves et Roumains dans les contrées adriatiques. Recherche toponomastiques], vol. I—II, Zagreb, 1950.
slov. slovène
syn. synonyme
Tiktin DRG H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Worterbuch*, Bucarest, vol. I—II, 1895—1925.
Tolstoj N. S. Tolstoj, *Сербско-хорватско-русский словарь*, Moscou, 1958.
v.bg. vieux bulgare
v. pruss. vieux prussien
v.sl. vieux slave

LE COLLOQUE INTERNATIONAL « ISTANBUL À LA JONCTION DES CULTURES BALKANIQUES, MÉDITERRANÉENNES, SLAVES ET ORIENTALES — XVI^e^—XIX^e^ SIÈCLES »

Istanbul (15—20 octobre 1973)

Il est difficile, aujourd'hui, de concevoir une approche efficiente du faisceau de problèmes que pose l'étude des civilisations sud-est européennes et des relations séculaires entre les peuples de cette aire sans avoir recours à des recherches interdisciplinaires. C'est justement cette constatation qui a imposé peut-être, il y a quelques années, la création de l'Association internationale des études sud-est européennes, organisation scientifique à caractère pluridisciplinaire. Et ce n'est point par hasard que, dès le début de son activité, l'Association a mis nettement l'accent sur une telle orientation des recherches, en accordant la priorité à l'organisation des réunions scientifiques ouvertes à un nombre aussi grand que possible de disciplines — archéologie, linguistique, histoire de l'art, etc. — susceptibles, par l'examen en commun des phénomènes et la conjugaison des efforts de recherche dans les différents domaines, d'aboutir à la réalisation d'une ample vision de synthèse.

Cette orientation a fait entrer dès à présent dans le patrimoine scientifique non seulement les congrès internationaux d'études sud-est européennes qui jalonnent les dix ans d'activité de l'AIESEE, mais aussi la série de colloques qui, en abordant de façon interdisciplinaire des thèmes le plus souvent complexes, ont fourni des contributions notables à l'approfondissement des thèmes respectifs et élargi l'horizon général de la recherche.

C'est toujours dans cette tradition et dans cette sphère de préoccupations que se situe le Colloque organisé l'année dernière par l'Association, dont le thème était « Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales — XVI^e^—XIX^e^ siècles » (Istanbul, 15—20 octobre 1973).

Par cette manifestation scientifique, l'Association internationale des études sud-est européennes a inauguré en fait la série des réunions internationales pluridisciplinaires appelées à mettre en application le vaste programme d'exploration des rapports entre les Balkans et le monde méditerranéen, promu avec l'appui de l'UNESCO.

Le Colloque d'Istanbul, dédié au 50^e^ anniversaire de la République Turque, a bénéficié de la précieuse collaboration d'organismes scientifiques internationaux : les Comités interna-

tionaux des études slaves et de l'Asie Centrale, les Commissions internationales d'histoire maritime et des études sur la Méditerranée. A la coopération de ces organismes, qui illustre l'intérêt suscité dans les milieux scientifiques internationaux par le programme de l'Association, est venu s'ajouter le large appui accordé par la Commission nationale turque pour l'UNESCO et par l'Association turque d'histoire.

En conformité avec son objectif, qui était de mettre en relief le rôle proéminent joué dans l'histoire par Istanbul, comme point de rencontre et de liaison des cultures balkanique, méditerranéenne, slave et orientale, le Colloque a été structuré suivant trois thèmes principaux : 1. Le carrefour d'Istanbul — convergence des routes maritimes et continentales ; 2. La vie urbaine — organisation socio-économique des villes des provinces ottomanes ; centralisation et régionalisme ; structure sociale, mode de vie ; 3. Échanges culturels entre les Balkans et l'Orient à travers Istanbul — arts figuratifs, arts décoratifs, métiers.

Le cadre général des problèmes mis en discussion a été défini dès le début par une série d'excellents rapports dus à des spécialistes éminents, d'une compétence unanimement reconnue : les professeurs H. Inalcik (Turquie), Hélène Ahrweiler et Michel Mollat (France), Nikolaj Todorov (Bulgarie), Mihai Berza (Roumanie), B. Tuncel (Turquie).

Partant de ces rapports généraux et dans le cadre des thèmes respectifs, les participants au Colloque — plus de 40 hommes de science (historiens, linguistes, sociologues, économistes, historiens de l'art et des idées, historiens du droit et des institutions)* — ont débattu pendant cinq jours les problèmes se rattachant à l'évolution des rapports sur les plans historique, économique, social et culturel dans la zone envisagée, ainsi que le rôle d'Istanbul dans le développement de ces relations interrégionales.

Un moment significatif du Colloque a été celui de l'hommage rendu à Dimitrie Cantemir. Les débats à ce sujet ont été ouverts par la remarquable communication du Pr Mihai Berza (Roumanie), suivie des contributions du Pr W. Vinogradov (URSS) — D. Cantemir en Russie et le rôle d'Antioche Cantemir dans la littérature russe— et de Mme E. Vranoussis (Grèce), qui a traité des essais de traduction en grec de l'œuvre de Cantemir.

La haute compétence des participants a assuré au Colloque une tenue scientifique remarquable. Le grand nombre de communications et d'interventions, la qualité de celles-ci, les points de vue souvent originaux exprimés ont créé une vision intéressante et plus d'une fois nouvelle quant aux rapports complexes qui ont existé dans le cadre de l'Empire ottoman et aux influences réciproques exercées sur les institutions culturelles et sur la civilisation des peuples de cette aire, vision qui pourra à notre avis s'avérer féconde pour les recherches futures. A cet égard, on peut affirmer sans hésitation que les travaux du Colloque d'Istanbul ont constitué un modèle d'activité scientifique interdisciplinaire et une étape importante dans le développement du programme d'étude des rapports entre les cultures et les civilisations balkaniques et celles du monde méditerranéen.

Petre Gheorghiu

---

* Mentionnons à titre d'exemple les noms de quelques-uns des spécialistes qui ont fourni des contributions ou participé à ce Colloque : Ch. Verlinden (Belgique) ; Vasilka Tăpkova-Zaimova, Virginie Paskaleva (Bulgarie) ; T. Stoianovich, I. Sanders, A. Lord (Etats-Unis) ; J. P. Gentil Da Silva, G. Castellan, D. Bogdanović, M. Conil-Lacoste (France) ; L. Vranoussis, Ap. Daskalakis, Ch. Fragistas, Basilike Papoulia (Grèce) ; J. Perényi (Hongrie) ; K. D. Grothusen (République Fédérative d'Allemagne) ; Em. Condurachi, Mihai Berza, Ștefan Ștefănescu, Virgil Cândea, O. Iliescu (Roumanie) ; Ronald Syme (Royaume Uni) ; H. Djait (Tunisie) ; B. Ongel, O. L. Barkan, Y. Yücel, H. Sahilioglu, B. Tuncel, K. Karpat, M. Aktepe, O. Aslanap, H. Baikal, A. Erzi, S. Turan (Turquie) ; N. G. Kireev, Irina Dostyan, S. M. Aliev, V. I. Zlidnev, J. F. Tchernikov, B. Gafourov, V. Vinogradov, L. Mirochnikov, I. Soustchikov (URSS) ; Olga Ziroević, M. Sokolovski, A. Handjić, N. Vučo, Fr. Barišić (Yougoslavie).

Ier CONGRÈS INTERNATIONAL DE TURCOLOGIE

Istanbul (15—20 octobre 1973)

Toute une série de manifestations scientifiques échelonnées le long de l'année 1973 ont marqué en Turquie le demi-centenaire de la République. Parmi celles-ci, une place exceptionnelle revient sans doute, pour son ampleur et son caractère particulier, au Ier congrès international de turcologie, organisé sous les auspices de l'Institut de Turcologie qui fonctionne dans le cadre de la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul. Son importance fut d'autant plus soulignée par le haut patronage du président de la République Turque, M Fahri Koruturk, le président d'honneur des travaux étant le professeur dr Nazım Terzioğlu, recteur de l'Université d'Istanbul.

Plus de 20 pays du monde — dont quelques-uns avec de vieilles traditions dans le domaine de la turcologie — ont envoyé au Congrès leurs spécialistes, dont le nombre dépassa 200 personnes. La délégation roumaine compta parmi les plus nombreuses, étant composée de turcologues qui travaillent dans les divers instituts spécialisés de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, à l'Université de Bucarest, aux Archives de l'Etat, etc.

L'ouverture du Congrès a eu lieu dans le cadre d'une séance festive à l'occasion de laquelle on a donné lecture au message du président de la République Turque, suivi par les allocutions de salut des chefs des délégations étrangères.

Les travaux proprement-dits se sont développés dans quatre sections embrassant les domaines suivants : 1) *Langue turque* ; 2) *Littérature turque* ; 3) *Histoire turque* et 4) *Histoire des arts turcs.*

Plusieurs traits distinctifs ont caractérisé ce congrès. Tout d'abord la grande variété des différentes contributions, qui ont traité presque toutes les étapes et tous les aspects propres à l'évolution de l'histoire, la langue, la littérature et les arts du peuple turc, depuis les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours. Cette grande variété, découlant d'une vaste thématique proposée aux spécialistes, leur a permis de présenter les tous derniers résultats des investigations effectuées dans leurs domaines respectifs.

En outre, s'agissant d'un congrès de turcologie, la plupart des exposés ont été présentés en turc. Dans bon nombre des cas même les débats engendrés par les communications faites dans les autres langues de circuit mondial se sont poursuivis en turc, ce qui a créé un climat spécial, favorisant non seulement le bon développement des travaux, mais aussi des contacts personnels fructueux.

Au tableau de la première section du Congrès, consacrée à la *Langue turque*, ont figuré une cinquantaine d'exposés, abordant tous les aspects des écritures et des langues turques en général (tartare, azerbaïdjanais, ouïgour, etc.) et du turc proprement-dit en particulier, considérés au point de vue phonétique, morphologique, lexicologique ou dialectal. Une attention spéciale a été accordée aux rapports de la langue turque avec d'autres langues (coréenne, mongole, etc), sans négliger les diverses formes de la langue turque parlée dans l'espace sud-est européen, la Roumanie y compris. Enfin, un certain nombre de ces contributions ont exposé le stade actuel des études turcologiques dans différents pays du monde.

Bien que les contributions inscrites à la section de *Littérature turque* aient été moins nombreuses, elles n'ont pas moins débattu des problèmes fondamentaux du domaine respectif, insistant aussi sur l'étude de cette littérature à l'étranger. En plus de l'analyse des divers aspects de la littérature cultivée, les débats de cette section ont accordé une grande place à l'étude des formes d'expression propres à la production populaire turque, telle qu'elle s'est épanouie dans différentes zones géographiques, dont le Sud-Est européen (la Bulgarie, la Roumanie, etc.) ne pouvait manquer.

Cependant, comme de juste, la plupart des contributions au congrès ont eu pour objet l'histoire du peuple turc depuis ses commencements à nos jours. Quelques-unes se sont centrées sur l'examen des formations politiques turques anciennes, remontant à la période de leur histoire centrale-asiatique, alors que d'autres exposés ont porté sur l'histoire de l'Empire des Turcs Seldjoukides ou du rôle des peuples turcs dans le monde des califats arabes pendant le processus d'islamisation. Enfin, bon nombre de communications ont été dédiées à certains moments ou aspects d'un intérêt particulier de l'histoire de l'Empire ottoman ; c'est dans ce contexte que plusieurs exposés ont eu trait aux sources étrangères de l'histoire du peuple turc (sources arabes, hébraïques, roumaines, etc.). Les problèmes liés à des institutions ou des personnalités importantes de l'Empire ottoman n'ont pas échappé eux non plus à l'attention des participants au congrès, qui se sont penchés aussi, d'ailleurs, sur la question des rapports de l'Empire avec d'autres Etats, européens ou asiatiques. A retenir également le fait que les nombreux exposés d'un caractère particulier n'ont pas empêché la discussion de quelques problèmes fondamentaux de l'histoire du peuple turc. Nous rappelerons, dans cet ordre d'idées, la communication du pr Ibrahim Kafesoğlu destinée à répondre à la question : la féodalité a-t-elle existé dans la société turque ancienne ? — *Eski Turk Topluluğunda Feodalizm var mi idi?* — ou celle du pr Osman Turan sur l'idée de l'Etat chez les Turcs — *Turklerde Devlet Fikri* — pour n'en mentionner que deux. La série de ces exposés a été heureusement complétée par des communications dédiées à l'époque moderne et contemporaine, notamment aux réformes de Kemal Atatürk, ainsi qu'à leurs échos dans différents pays, dont la Roumanie aussi.

Les travaux de la dernière section du Congrès, consacrée à l'*Histoire des arts turcs*, se sont maintenus sur la même ligne d'extrême variété. L'architecture, la peinture, l'art de la miniature, ainsi que les autres expressions artistiques auxquelles le monde turc a donné jour depuis les époques les plus anciennes de son histoire et jusqu'à l'heure actuelle ont été examinés à tour de rôle. Une place importante a été réservée à l'étude de certains complexes affectés aux bonnes œuvres (hôpitaux, auberges, mosquées), ainsi qu'à l'étude des écoles de miniaturistes, des inscriptions funéraires, etc.

Ce premier congrès international de turcologie est envisagé comme le début d'une série de telles réunions, qui devront désormais avoir lieu en Turquie tous les trois ans. Il est, en même temps, à l'origine d'une autre initiative accueillie avec la plus vive satisfaction par les participants, à savoir de créer un organe international périodique de turcologie.

On ne saurait clôre le présent compte rendu sans dire au moins quelques mots de la généreuse hospitalité qui a présidé à l'organisation de ce congrès. Des réceptions ont été données en l'honneur des participants par le gouverneur du vilayet d'Istanbul, le recteur de l'Université et le doyen de la Faculté des Lettres. Les membres de la délégation roumaine — dont le signataire de ces pages a fait partie — déclarés « misafir » (hôtes) ont bénéficié, en outre, de tous les avantages découlant d'une telle situation. Pour compléter le programme, un défilé de la mode turque accompagna le banquet donné au palais Topkapı le jour de l'ouverture des travaux et un concert de musique classique turque fut organisé au profit des participants au congrès dans la salle de la Radio-Télévision d'Istanbul. Comme on le voit, toutes les mesures susceptibles d'assurer la parfaite réussite de cette importante rencontre internationale ont été prises par ses organisateurs, qui n'ont pas ménagé leurs efforts en vue de mener à bonne fin la tâche qu'ils s'étaient assignés. C'est avec un sentiment de gratitude que nous rappelerons ici l'infatigable activité des professeur dr Ahmed Caferoğlu, le septuagénaire président du Congrès, et dr Sadettin Buluç, son secrétaire général, dont la cordiale sollicitude a veillé sur nous tous.

Il était naturel donc que dans un climat aussi propice, les échanges de vues et les contacts personnels se soient développés, comme nous l'avons déjà souligné, et ce ne fut pas là l'un des moindres mérites de ce congrès. Echanges de vues et contacts personnels qui ont pu se poursuivre durant une autre semaine encore, car à la clôture des travaux d'Istanbul les participants ont été invités à prendre part, dans les mêmes conditions, à une deuxième

manifestation scientifique en rapport avec leurs préoccupations, celle-ci organisée à Ankara. Il s'agit de la XVI^e^ séance de la PIAC (abréviation de la *Permanent International Altaistic Conference. XVI^th^ Meeting*) tenue sous les auspices de l'Institut de recherches sur la culture turque, dans la capitale de la Turquie, les 21—26 octobre 1973. Les travaux ont été présidé par le pr dr Ahmed Temir, spécialiste des études turques et mongoles de réputation mondiale. Cette fois encore, une thématique très ample a pu embrasser non seulement toutes les époques caractéristiques de l'histoire des peuples turcs, mais aussi des aires géographiques très variées, englobant depuis la Mongolie jusqu'en Hongrie, sans négliger la Péninsule Balkanique, tous les pays marqués d'une façon ou de l'autre par cette histoire. Une communication donnée à cette réunion scientifique a retenu entre autres notre attention, par son intérêt scientifique autant qu'en raison du fait qu'elle souligne la personnalité d'un écrivain roumain qui a participé à la révolution des Jeunes Turcs de 1908—1909. Cette communication due au professeur Kemal Karpat était consacrée à *La Société des Jeunes Turcs et sa position vis-à-vis de l'Islam*, la personnalité en question étant Nicolae Batzaria (connu aussi à une certaine époque sous le sobriquet de « Moş Nae » qu'il avait adopté pour s'adresser aux enfants).

La délégation roumaine qui a participé à ces deux manifestations scientifiques a contribué effectivement au bon développement des travaux du congrès, par la part active qu'elle a prise aux débats. Elle a pu nouer ainsi des relations plus étroites avec les hommes de science du pays hôte et des autres pays qui y furent représentés.

Mustafa A. Mehmet

PETAR SKOK, *Etimologijski Rječnik Hrvatskogo illi Srpskogo jezika. Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe.* Rédacteurs Mirko Deanovnić et Ljudevit Jonke, collaborateur dans les travaux préparatoires et l'établissement du texte Valentin Putanec. Volume III, *poni* [2] — *ž*. Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, Zagreb, 1973, 703 pp.

Avec son troisième volume, l'œuvre d'édition de cet important dictionnaire arrive à son terme : on est donc à même maintenant de procéder à des observations générales concernant les matériaux réunis là, la méthode suivie par les éditeurs et les résultats obtenus. Si le matériel légué par Petar Skok a été publié tel quel, la bibliographie de chaque article a dû être complétée, afin qu'elle soit mise à jour et qu'elle puisse fournir de cette manière un instrument de travail utile et opérant. Réviser et compléter cette bibliographie n'a pas été chose facile; en effet, l'opération suppose la maîtrise compétente de tous les problèmes discutés — et ces derniers embrassent non seulement la langue serbo-croate, mais aussi le Sud-Est européen dans son ensemble. Partant des matériaux discutés dans ce dictionnaire et parcourant la bibliographie respective, le spécialiste dispose à présent d'un point de départ dans la voie de ses recherches et de l'approfondissement de ses connaissances.

Pour établir l'origine des mots enregistrés, Petar Skok a fait appel aux langues voisines, ainsi qu'à diverses autres disciplines — onomastique, ethnographie, folklore, études byzantines slaves, orientales, albanologie et l'étude des langues romanes en tout premier lieu. Il a fort bien compris que dans le domaine de l'étymologie, la linguistique doit marcher la main dans la main avec l'histoire de la culture, étant tenue, par conséquent, de valoriser aussi les sources historiques. Celles-ci sont de plusieurs espèces : grecques-byzantines, slaves, latines, italiennes, orientales, albanaises, allemandes et roumaines. Malgré une telle variété, Petar Skok est parvenu à les dominer magistralement; aussi son dictionnaire est-il indispensable tant aux travaux des slavisants, qu'aux études poursuivies par les albanologues, les romanistes, les hellénistes et les orientalistes.

Les sources historiques et la toponymie ont fourni des données précieuses relatives à des noms de lieux, de personnes et de peuples — albanais, bulgares, grecs, russes, slaves ou valaques. L'article consacré au Vlaques s'étale sur six colonnes, comportant des témoignages empruntés des sources les plus anciennes jusqu'à la toponymie actuelle. Le mot *Vlaque* est étudié au cours de son évolution historique, sans perdre de vue sa diffusion géographique, à partir du terme *Volcae*, qui est le nom d'une tribu celtique de la Gaule. Romanisée, cette tribu passait aux yeux des Germains du voisinage comme un prototype de romanisation contrastant avec les Celtes non romanisés, les Germains ou les Slaves. Il s'ensuit donc que les anciens Germains désignaient par le terme *Walch* les habitants romanisés de l'ouest, du sud ou de l'est

de l'Europe. Du haut-allemand, le mot passa ensuite chez les Slaves et les Byzantins. Ceci a eu pour conséquence que, alors que les Roumains se désignaient eux-mêmes par un terme hérité directement du latin (*Romanus-Român*), les étrangers employaient le surnom *Vlah* qui venu de l'Occident avait au fond le même sens de *Romanus*, c'est-à-dire « quelqu'un qui parle une langue romane ». Il est intéressant de remarquer que le nom de *Vlaque* a couvert une vaste aire géographique, s'étendant depuis la Gaule, à travers l'Allemagne et l'Italie, jusqu'en Europe orientale, dans la Péninsule Balkanique et en Asie Mineure. Les Byzantins ayant passé ce terme aux Turcs, ceux-ci l'ont adopté en désignant les Roumains par le nom *Iflac* ou *Karaiflak* (Roumains noirs). Quant au nom de la tribu *Volcae*, il était fondé sur l'appellatif celtique *folk*, *volk* dont le sens était de « prompt, rapide, vif ».

Dans la langue serbo-croate, le mot *Vlah* a pris sept sens différents, à savoir : 1. Latin ; 2. Roumain ; 3. Italien ; 4. Aroumain ou Macédo-Roumain ; 5. habitant d'un village vlaque, berger nomade ; 6. refugié de l'Empire ottoman en territoire vénitien ; 7. nom territorial : *Stari Vlah*. La fréquence et le vaste rayonnement de ce mot dans l'espace sont attestés aussi par la richesse de ses dérivés : 1. *Vlahinja* « paysanne » ; 2. *Vlahov* « nom de famille » ; 3. *Vlaški grad* « la ville des Vlaques » ; 4. *Vlahinjion* ; 5. *Vlašić* « personne de confession orthodoxe » ; 6. *Vlaše* ou *Vlašče* ; 7. *Vlahinjica* ; 8. *Vlašad* ; 9. *vlašiti* ; 10. *povlašica*. Le byzantin Μαυρόβλαχος « Vlaque noir » passa en turc (*Karaiflak*) et en vénitien (*Morlaco*). Bien que l'auteur cite un grand nombre de toponymes, sa liste est bien loin d'être complète. Donner le répertoire exhaustif de la diffusion des éléments linguistiques légués par les Vlaques au Sud-Est de l'Europe reste encore un problème de recherche de l'avenir. En outre, le terme ethnique de Vlaque prend dans les documents aussi le sens de « berger nomade » ou de « paysan asservi », suivant à cet égard la même voie que le terme *Rumân* qui revêtait le même sens dans la principauté roumaine de Valachie.

Cette richesse de l'article *Vlah* du dictionnaire de Petar Skok montre combien utile serait une monographie complète du nom des Roumains et des Vlaques à travers les temps. Un tel ouvrage pourrait exploiter de manière exhaustive les sources historiques, la toponymie et les données de la dialectologie dans un ample espace géographique, qui engloberait l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie et la Yougoslavie.

La toponymie a suscité l'intérêt tout particulier de Petar Skok. Il a entrepris dans ce domaine des enquêtes partielles en terrain, tout en tenant une chronique assidue dans la publication spécialisée de large diffusion internationale « Zeitschrift fur Ortsnamenforschung ».

Relevons la manière magistrale dont sont rédigés les articles *Ragusium*, *Rim*, *Skadar* et *Smederevo*. Le dernier de la série est considéré d'origine roumaine ayant à l'origine la variante populaire *Sîmedru*, dérivée de *Sanctus Demetrius*. En effet, la localité *Smederevo* — sise sur la rive droite du Danube, à l'est de Belgrade — se trouve placée sur la route par laquelle essaima vers le nord le culte de saint Démètre le Thessalonicien, culte qui a laissé des traces dans la toponymie jusque sur la Sava et le Danube. Il y avait à Thessalonique de nombreux ateliers qui faisaient travailler des artisans habiles à façonner le cuivre, le fer, le plomb ou à confectionner des objets de verre. A la foire qui se tenait chaque automne, le jour de la saint Démètre, patron de la ville, des marchands et des artisans de tous les coins de l'Europe (Bulgarie, Serbie, Scythie, Allemagne, Gaule, Espagne) s'y réunissaient. La coutume de tenir cette sorte de foires devait rayonner ensuite vers le nord et le nord-ouest ; notons, par exemple, la foire annuelle de Prilep, tenue avant la saint Démètre chaque automne, dans le voisinage du monastère Treskovec ; Skopié était elle aussi un grand centre commercial où des marchands grecs et serbes se rencontraient. Plus haut, dans la vallée du Vardar, il y avait la localité Dimitrovici (Kosovska Mitrovica), née des mêmes circonstances économiques se rattachant à la fête annuelle de saint Démètre. À Novi Pazar, sur la Raška, affluent de l'Ibar qui se jette dans la Morava, il y avait un sanctuaire du saint et une foire annuelle avait lieu le jour de sa fête. Au XI^{e} siècle, il y avait dans l'antique Sirmium (l'actuelle Sremska Mitrovica), sur la

Sava, une église de saint Démètre : là aussi se tenait une foire annuelle. Enfin, le toponyme *Smederevo*, désignant la localité située sur le Danube à l'est de Belgrade, résulte de la slavisation du nom *Smedru* ou *Sumedru* de *Sanctus Demetrius*. D'où la conclusion que l'industrie et la culture de facture byzantine de Thessalonique irradia vers le nord, suivant les vallées de la Struma, du Vardar et de la Morava, pour aboutir au Danube et chez la population romanisée qui vivait dans ces régions.

Une autre catégorie intéressante est celle des mots exprimant un contenu sémantique lié à la vie sociale, tels *rob, sklav, sluga, vladika, vojvoda* et *župa*. La plupart d'entre eux sont d'origine slave, véhiculés par les Slaves, mais arrivant avec le temps à une large diffusion même au-delà des limites du monde slave. Tous se rattachent au régime de vie féodale ; ils expriment des aspects caractéristiques pour la vie sociale des Slaves aux VII^e^—XIV^e^ siècles, avec quelques prolongements partiels jusque vers l'aube du régime capitaliste. Pour commencer, *Slavus* était un nom ethnique, que le latin balkanique prononçait *Sclavus* et qui s'est conservé en albanais (*Squa*, pl. *Shqe*) et en roumain (*Şchiau*, pl. *Şchei*) ; plus tard, dans la conjoncture spécifique du régime féodal, ce nom prit aussi le sens d'« esclave », suivant un processus analogue à celui qui devait donner au nom ethnique Vlaque également le sens de « berger nomade ou de paysan asservi ». *Župa* — fort probablement un nom autochtone — eut pour centre d'irradiation la Serbie médiévale, d'où il a rayonné couvrant une vaste aire géographique pour aboutir dans les langues roumaine, hongroise, slovène, tchèque, polonaise, ukrainienne et russe. Une chose est certaine, à savoir : l'extrême ancienneté des termes *župa* et *župan* du serbo-croate car si on les trouve dans les sources du VIII^e^ siècle, ils devaient sans doute exister auparavant aussi. Si l'on tient compte du fait que la limite conventionnelle entre le latin et le roumain a été approximativement fixée au VIII^e^ siècle, on peut tenir pour acquis que les termes *iupa* et *iupanus* existaient dans le latin daco-mésique, qui les a directement transmis au roumain, car il est visible que *jupa* et *jupîn* (dialectal *giupa, giupîn*, en vieux-roumain *giupîr* — ayant subi le phénomène du rhotacisme) ont traversé les modifications phonétiques propres aux éléments latins, qu'ils sont par conséquent antérieurs aux premiers emprunts faits par le roumain au slave. Les mots *župa, jupă*, et *jupîn* sont, de nos jours, presque inusités ; ils persistent néanmoins dans la toponymie d'une zone relativement étroite de la Yougoslavie (9 localités *Župa*, 2 *Županja*, 1 *Županjac*, 1 *Županjol*) et en Roumanie du sud-ouest (*Jupa*, *Jupanic* et *Jupîneşti* au Banat) ; *Jupâneasa* et *Jupîneşti* dans les départements de Mehedinţi, Gorj et Muscel). L'étude detaillée de la diffusion du mot *župa* a été fournie par l'ouvrage de V. P. Gračev, *Serbskaja gosudarstvennostj v X—XIV vv.* (*Kritika teorii « župnoj » organizacii*), Moscou 1972, qui ne figure pas dans la bibliographie de ce terme donnée par le dictionnaire de Petar Skok.

Les termes *stân, stopanin, strunga* et *urda* ont des correspondances dans les autres langues du Sud-Est européen ; ils doivent dériver, probablement, d'un fonds commun autochtone d'origine indo-européenne. Faisant partie de la terminologie des troupeaux, ils sont répandus surtout dans le langage des bergers montagnards, ne descendant que fort rarement jusqu'à l'Adriatique.

En ce qui concerne l'étude des éléments latins du serbo-croate, le dictionnaire de Petar Skok s'avère une mine d'informations inépuisable. Quelques-uns de ces éléments sont entrés directement du latin, alors que dans d'autres cas ils ont été adoptés par le serbo-croate à travers le grec, le bulgare, l'albanais, le dalmate ou le roumain. Un trait caractéristique est constitué par la persistance des termes *Romania* et *Romanus*, qui se sont conservés, par exemple, dans le verbe *romandžati* « parler dans une langue étrangère », auquel s'est ajouté aussi un suffixe d'origine turque ; *Rusalje*, dérivé de *rosalia* ayant reçu une signification chrétienne a rayonné partout dans le Sud-Est européen, passant en partie aussi en ukrainien et russe.

Une tâche plus délicate du linguiste est de discerner les éléments latins entrés directement dans les langues sud-slaves par rapport à ceux venus par le dalmate et le roumain : *štriga*,

par exemple, est d'un phonétisme dalmate, tandis que *turma* et *Ursulovac* sont de phonétisme roumain.

L'un des éléments qui caractérisent très bien les différentes aires linguistiques de la latinité sud-est européenne est constitué par le terme *sanctus* (*sancta*) qu'on relève dans les noms composés des saints. Il s'est conservé en albanais sous la forme *Shën*, en dalmate *Sut-* et en roumain *Sînt-*, par exemple : *Shengjin — Sanctus Ioannes, Shenvlash — Sanctus Vlasius* en Albanie ; *Sutvara — Sancta Barbara, Sukošan — Sanctus Cassianus* en Dalmatie ; *Sîngiorz — Sanctus Giorgius, Sîmedru — Sanctus Demetrius* en Roumanie.

Le dictionnaire de Petar Skok fait son profit des matériaux déjà étudiés par son auteur dans maints ouvrages spéciaux. Ce sera toujours un parfait instrument de travail, aussi indispensable aux ethnographes, folkloristes, juristes et historiens de la culture qu'aux linguistes

H. Mihăescu

PETER WUNDERLI, *Etudes sur le livre de l'Eschiele Mahomet. Prolégomènes à une nouvelle édition de la version française d'une traduction alphonsine*, Winterthur, 1965, 154 p.

La légende arabe de l'ascension du Prophète Mahomet aux cieux a été soumise à l'attention des comparatistes par les dantologues engagés dans une vive dispute sur les sources orientales de son œuvre. Dans ce livre, le pr Peter Wunderli, titulaire de la chaire de linguistique romane de l'Université de Fribourg, se propose de préciser les données historiques et philologiques du seul manuscrit connu de la traduction française de cette légende, une copie anglo-normande datant du XIV[e] siècle. De cette manière, les discussions des dantologues regagnent la terre ferme ; mais les résultats de l'analyse seront retenus par un groupe plus grand de spécialistes, et notamment par ceux qui s'intéressent à la circulation des œuvres orientales dans les littératures de l'Europe et aux contacts entre traditions culturelles diverses.

Le professeur P. Wunderli s'attache, tout d'abord, aux questions soulevés par le manuscrit : il s'agit de préciser la langue dans laquelle a été ecrite la version utilisée par le traducteur de la version française, de même que la langue maternelle de celui qui a traduit le texte ; ensuite, il faut interpreter de nouveau le prologue et reconstituer la circulation du manuscrit dans les milieux érudits, vérifier la datation, etc. Le texte français, connu depuis longtemps, a été édité, dans la même année 1949, par le savant italien Enrico Cerulli et par l'espagnol José Muñoz Sendino, après qu'Ugo Monneret de Villard ait signalé le contenu et l'importance du texte. Selon son propre aveu, le livre de P. Wunderli est né de l'insatisfaction provoquée par ces deux éditions et par les études consacrées au texte ; les nouvelles données accumulées au cours de son enquête l'ont déterminé à refaire tout le travail nécessaire à une nouvelle édition, qu'il a finie d'ailleurs et dont on attend la parution. En effet, l'auteur démontre, par une méthode critique rigoureuse, que les deux éditions susmentionnées sont marquées par d'assez graves défauts et inconséquences, qui anéantissent les déductions linguistiques faites à partir de leur texte. Par exemple, des expressions considérées par divers linguistes comme des italianismes ou des hispanismes, à savoir *ne je ve los dirai* ou *montara le conte*, doivent être lues, selon ses corrections, *ne je ne lo vos direi* (p. 92) et *montera le compe* (p. 97), etc. L'auteur déploie une grande érudition pour écarter les nombreuses erreurs qui ont conduit les linguistes à bâtir des hypothèses assez hasardées. P. Wunderli arrive ainsi, par une critique philologique impeccable, à démontrer que la langue du manuscrit est marquée par des traits caractéristiques anglo-normands, dues au copiste ; l'examen paléographique lui impose

la conclusion que cette copie a été effectuée en Angleterre, au commencement du XIV^e^ siècle. Le texte français ne contient aucun hispanisme ou italianisme certain, mais des traits d'une indubitable origine provençale et latine. Donc, les deux affirmations faites dans le prologue, à savoir que la traduction a été réalisée par l'italien Bonaventure de Sienne et que l'original a été écrit en espagnol, sont ébranlées. Il est possible que Bonaventure de Sienne ne soit que le traducteur du texte latin, comme le suppose l'auteur; il est aussi possible que cette traduction ait été effectuée pour ce personnage par un scribe d'origine provençale (p. 119—120), mais une conclusion ferme en ce qui concerne la parenté de toutes ces versions, latine, française et espagnole (inconnue) ne saurait être tirée qu'au moment où on pourrait connaitre l'original arabe d'après lequel on a traduit le texte primaire, soit-il espagnol ou latin; malheureusement, en dépit des efforts des savants, cet original n'a pas encore été trouvé.

Asin Palacios a démontré dès 1919 une ressemblance assez étroite de quelques passages de la traduction européenne et de *Tafsīr* de Tabari ou de quelques traditions (*hadith*), mais le texte même est si amalgamé, si abondant en répétitions et contradictions (que P. Wunderli signale à juste raison), qu'il jette le lecteur dans une totale confusion. Il est évident que le texte représente une composition tardive qui englobe des détails puisés à diverses sources et aussi que ces fragments sont enchevêtrés et, quelquefois, mal placés. Selon la remarque de P. Wunderli, « à vrai dire il ne s'agit pas d'une fusion, mais d'une simple juxtaposition de certains blocs » dans ce texte (p. 78), ce qui rend acceptable la supposition d'après laquelle le récit représente « une version populaire assez tardive de la légende qui reunit des éléments trouvés dans différents *hadith* ». En effet, les traditions orales concernant le voyage de Mahomet au Paradis ont continué à circuler en Espagne jusqu'au XIV^e^ siècle; mais l'ensemble du récit nous fait penser plutôt à une anthologie qu'à une tradition orale, qui, en dépit des contradictions possibles, garde toujours une certaine unité et ne fait pas, d'habitude, des renvois qui signalent que l'auteur « a déjà parlé d'un certain thème, d'un certain problème » ailleurs. Il faudrait se rapppeler que la traduction a été faite à la cour d'Alphonse le Sage, qui a été lui-même « educado desde su niñez en este ambiente de cultura semitica ..., poliglota y enamorado de la literatura musulmana ... », que son *Grand e General Estoria* puise les sources arabes, qu'il a fait traduire le *Coran*, etc. [1] Il nous est permis donc de supposer que cet intérêt l'a conduit non seulement à demander la traduction des divers ouvrages arabes, mais aussi à faire recueillir des légendes pas encore ecrites (à sa connaissance). C'est-à-dire qu'il a pu charger un érudit qui connaissait l'arabe de recueillir une légende assez répandue parmi les Arabes d'Espagne et dont les chrétiens ont eu, sans doute, connaissance, et ensuite de la traduire. Dans ce cas, on ne retrouvera jamais l'original arabe de ce livre, car il n'a pas existé.

L'auteur mentionne en quelques endroits les difficultés qui empêchent tout éditeur de rétablir la forme originale des noms propres arabes, et surtout celle d'un certain *Abnez*, cité plusieurs fois et indiqué à la fin du manuscrit en même temps que *Habubekar*, le fameux Abū Bekr, qui furent chargés par le Prophète de recueillir dans un livre toutes ses visions durant son voyage nocturne. Les essais d'identification ont été commencés avant l'édition du manuscrit, et P. Wunderli fait mention d'une note marginale, d'une main « assez moderne », qui propose d'interpréter le nom *Abnez* par *Ibn Azz* (p. 32). L'éditeur italien, le savant Enrico Cerulli, propose, de son côté, un cousin du Prophète, *Ibn 'Abbās*, parce que ce *Abnez* est appelé quelque part dans le texte « Habenabez, mon cosin » [2] L'éditeur espagnol, Muñoz Sendino, qui identifie en partie les noms arabes déformés de ce manuscrit, ne semble pas avoir une solution à proposer, « car il maintient la forme du manuscrit dans le résumé ». Il est évident

---

[1] Miguel Asin Palacios, *La escatologia musulmana en la Divina Comedia*, Madrid, 1919, p. 307.

[2] Enrico Cerulli, *Il « libro della scala » e la questione delle fonti arabo-spagnole della Divina Commedia*, Vatican, 1949, (cont.) p. 246—247. Le texte cité à la p 206.

que toutes ces indications du texte sont des mistifications (de l'avis même de P. Wunderli, p. 78), dues à un auteur tardif qui a voulu faire passer la légende comme authentique et contemporaine à Mahomet ; mais s'il a investi Abū Bekr, le beau père du Prophète, du titre d'écrivain (auquel il n'a jamais aspiré), il faut bien se demander si l'autre nom n'appartient pas à un autre personnage qui a vécu à l'époque du Prophète, car Ibn 'Abbās (en réalité Ibn al- 'Abbās surnommé Abu'l-'Abbas) n'était pas encore né au temps du voyage céleste de Mahomet. De plus, il faut se demander si la mémoire du peuple a gardé ensemble le souvenir d'un guerrier comme Abū Bekr et d'un théologien comme Ibn al-Abbas, et si ce mistérieux *Abnez* n'est pas, lui aussi, une figure comparable à Abū Bekr? C'est pour ce motif que nous croyons qu'on peut penser à 'Amr Ibn al-Āṣ, contemporain de Mahomet et d'Abū Bekr, guerrier et chef bien connu en son temps, né dans la tribu de Koraïch — donc parent du Prophète — mentionné par Tabari dans ses *Annales*, par Ibn al-Athir et par d'autres auteurs importants.

Cette discussion trop longue sur les détails de l'original arabe ne doit pas faire oublier qu'il s'agit d'un ouvrage intéressant surtout pour les romanistes, auxquels le pr Peter Wunderli a offert un matériel riche en interprétations nouvelles et en éléments précis, réunis dans le glossaire qui récapitule les mots dont la fréquence est assez rare en français ancien ou qui revêtent une forme ou un sens particuliers (p. 129—142).

Il faut esperer que l'édition du *livre de l'eschiele Mahomet*, que le pr Peter Wunderli nous promet, ne tardera pas à paraître et que nous aurons l'occasion de revenir sur ces questions.

Mircea Anghelescu

ION TALOȘ, *Meșterul Manole. Contribuție la studiul unei teme de folclor european*, București, Editura Minerva, 1973, 470 p.

Après un travail assidu de recherche et de méditation, soldé le long des années par différentes études partielles (voir : *Balada meșterului Manole și variantele ei transilvănene* (La ballade du Maître Manole et ses variantes de Transylvanie), «Revista de folclor» 7(1962), n° 1—2, p. 22—57 ; *Bausagen in Rumänien*, «Fabula» 10(1969), p. 196—211. *Rituri de construcție la români* (Les rites de construction chez les Roumains), vol. *Folclor literar* II, Timișoara, 1968, p.221—262), Ion Taloș entreprend cette fois-ci un ample travail de synthèse sur toute la problématique de cette très intéressante et passionnante ballade populaire. Le livre se recommande ainsi comme le résultat des efforts comprenant à peu près 15 années de minutieuses enquêtes faites sur le terrain et de fouilles patientes réalisées dans les archives du pays et de l'étranger, représentant tout ce que notre science d'aujourd'hui peut donner de meilleur, de plus complet, de plus compétent, sur ce sujet. L'auteur, avec une admirable passion, dominée par une remarquable lucidité, réussit à maîtriser un matériel documentaire immense, autant en ce qui concerne la quantité que sa variété (pensons seulement au fait que le matériel se présente en 5 langues sud-est européennes : l'albanais, le bulgare, le néo-grec, le serbo-croate et le hongrois) ; il réussit avec une minutie de bénédictin à faire de l'ordre dans un vrai chaos, à systématiser ce qui paraissait ne pouvoir être systématisé et à présenter, dans une forme courante et parfaitement accessible, des conclusions qui paraissent inébranlables. Ce travail de comparaison d'un nombre de 165 variantes roumaines avec 38 variantes magyares, 87 bulgares, 37 serbo-croates, 19 albanaises, 5 macédo-roumaines, 4 tsiganes et 192 variantes néo-

grecques en ajoutant les innombrables légendes de l'Europe de l'ouest et de l'est ainsi que les légendes orientales sur ce sujet, nous offre une image du travail vraiment remarquable déposé par l'auteur pour pouvoir s'assurer une vision d'ensemble sur ce problème et détecter aussi toutes les particularités spécifiques à chaque version nationale prise à part. Ion Taloş a répondu à toutes ces exigences. Nous avons tenu à souligner ceci, étant donné que le lecteur moins prévenu pourrait passer avec facilité sur cet immense travail de laboratoire, s'imaginant que s'agissant en définitif d'un travail de folklore, l'élaboration elle-même se faisait d'une façon plus ou moins folklorique, tenant de l'improvisation et de l'essai. Rien n'est plus faux que ce point de vue.

Avec un respect de la vérité qui est tout à son honneur, Ion Taloş donne une juste part à tous les chercheurs qui au courant des temps se sont occupés de l'étude de cette ballade, fixant avec précision le point de départ de son étude et délimitant son apport personnel au problème. Dans un deuxième chapitre il étudie le fondement de la ballade sud-est européenne sur la femme murée vivante, déterminant ainsi la base ethnographique sur laquelle s'appuie la création poétique et analysant, dans le même cadre, les légendes en prose engendrées par cette base ethnographique. Les légendes respectives, bien qu'elles aient une vibration affective tendant vers l'art, sont encore très étroitement liées à cette base ethnographique et cherchent, en premier lieu, à la justifier et à l'expliquer. C'est pourquoi nous considérons que Ion Taloş a eu raison de les traiter dans le chapitre où il s'agit des pratiques et des croyances sur le sacrifice de la femme murée. Ce chapitre a le mérite de donner de l'atmosphère à toute la problématique, avertissant le lecteur sur l'origine et la signification du produit artistique subséquent. Mais le produit artistique est devenu, à un moment donné, autonome par rapport à sa base ethnographique, n'ayant plus le rôle de l'expliquer, car il s'est développé dans la direction de l'expression sur un plan supérieur ayant des finalités exclusivement esthétiques. C'est à ce moment d'autonomisation artistique du sujet que Ion Taloş consacre le troisième chapitre de son livre. L'auteur opère donc une translation de l'ethnographique à l'artistique, s'occupant surtout de l'aspect esthétique des pièces. C'est ainsi qu'il étudie la morphologie, la structure et le style des textes poétiques dans la version roumaine ainsi que dans les autres versions étudiées. Le chapitre conclut avec la géographie des motifs et avec des observations concernant l'origine, l'évolution et la signification des textes. En parlant de la méthodologie, Ion Taloş va du simple au complexe ; il ne se limite pas à la description du texte, nous offrant seulement l'aspect synchrone de sa problématique, car il apporte une vision diachronique qui lui est propre. En partant, finalement, de la fonction sociale que le texte a chez les différents peuples (chez les Roumains — cantique de Noël, lamentation funèbre — chez les Néo-Grecs), l'auteur accepte la thèse de Mircea Eliade d'après laquelle le chant aurait à sa base un « scénario mytico-rituel », considérant qu'à une époque éloignée il a dû être un chant de lamentation ou cantique de deuil. Nous notons que le travail de Ion Taloş a une ample annexe (la carte typologique de la version roumaine, bibliographie de 35 pages, résumé en langue française, index de noms de personnes et de noms géographiques). Le livre répond ainsi aux exigences actuelles de la science et représente une contribution essentielle à la connaissance et à l'appréciation de cette merveilleuse création artistique du sud-est européen.

Le livre de Ion Taloş n'est pas cependant sans défauts. Nous lui reprochons le fait de ne pas avoir donné dans l'annexe la transcription de toutes les variantes roumaines du texte. Cela aurait été particulièrement nécessaire étant donné que certains de ces textes n'ont pas encore été publiés et que les archives publiques ne possédant pas tous les textes inédits, ils ne sont pas, par conséquent, facilement accessibles. Une grande partie de ces textes inédits se trouve dans sa collection personnelle. Si, de cette façon, il est interdit même au chercheur roumain de connaître complètement et de contrôler le matériel documentaire, cette lacune affectera d'autant plus les chercheurs étrangers. Or, il est connu que la ballade « Meşterul Manole » par ses implications internationales, intéresse les chercheurs étrangers d'une manière toute particulière. Nous croyons donc que la publication des variantes roumaines aurait été une con-

dition indispensable pour le parachèvement d'un travail aussi important. Nous désirerions que l'auteur retienne cette suggestion en vue d'une éventuelle réédition de son travail.

Pour conclure ce compte rendu, nous tenons à transcrire ici une variante roumaine que l'auteur n'a pas connue. Nous savons qu'une variante en plus ou en moins ne peut pas affecter les conclusions très fondées de l'étude. Pourtant, la variante dont nous parlons est le plus ancien texte roumain que nous connaissons; il comprend de précieuses suggestions concernant l'histoire même du texte. Le matériel est d'ailleurs difficilement accessible et c'est pour cela qu'il n'a pas été connu par Ion Taloş. Tout ceci nous fait croire que c'est de notre devoir de le transcrire ici. Il a été entendu par le journaliste français *Stanislas Bellanger*, entre 1838–1840 (?), du supérieur du monastère Curtea de Argeş et est en relation avec la première adaptation poétique du texte dans la littérature roumaine, la version de Cezar Bolliac. Voici le texte, tel qu'il a été publié dans le livre du journaliste français « Le kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie », vol. II, Paris 1846, p. 432–441 : « Voulant hâter l'exécution des travaux confiés à ses soins, Manoli avait rassemblé de nombreux ouvriers. Son plan dressé, ses mesures prises, il assigne à chacun sa besogne, et chacun se met sur le champ à l'œuvre. On travaille sans cesse, et pour ainsi dire sans repos. La nuit venue, on se relaie, on reprend des forces, on saisit de nouveau la pioche et le marteau. De cette façon, la construction s'élève à vue d'œil. Les fondations, les pierres d'assises, les murailles, le charpentage permettent au regard de saisir une masse imposante; déjà l'architecte peut admirer dans tout son ensemble le résultat de ses travaux. Un événement imprévu vint mettre un terme à sa joie. Pendant une nuit, l'édifice s'écroule sur lui-même, sans qu'on sût à quoi attribuer ce sinistre. A l'aube du jour, il ne présentait plus qu'un amas informe de décombres ! Manoli, désespéré, mais non abbatu, se remet courageusement à l'œuvre, et recommence à édifier son église. Mais, comme la première foix, au moment où elle touchait à son achèvement, elle s'écroule de nouveau sans qu'il soit possible de se rendre compte d'une pareille fatalité. Accablé de douleur, et redoutant la colère de Niagoé, qui, après avoir épuisé son trésor, après avoir vendu les diamants de sa femme, a juré par sa barbe de faire trancher la tête au conducteur des travaux, et de faire pendre tous les ouvriers s'ils ne parviennent pas à remplir leurs obligations dans un délai assez court, Manoli va trouver le cénobite Hésius pour lui demander ce qu'il doit faire. Hésius le ranime par de pieuses exhortations et l'engage à persévérer dans sa lutte, à reprendre encore une fois la truelle, à s'adresser humblement à Dieu. L'Etre suprême lui fera peut-être connaître par un signe quelconque de quelle façon il convient d'agir pour mener à bonne fin l'entreprise. Manoli suivit le conseil de l'ermite, et, trois mois après, au moment où, venent d'achever sa prière, il se disposait à se livrer au sommeil, un ange lui apparut, qui lui dit : ,,Tu veilleras, demain, à ce que la première femme qui se présentera devant toi, quels que soient son âge et sa condition, soit claquemurée, elle et ce qu'elle portera sur ses bras, dans un des piliers de l'église, et tes travaux s'achèveront sans autre malheur''. A peine éveillé par le chant matinal de ses ouvriers, Manoli s'empresse, muni d'une échelle, de monter sur le haut du clocher, qui touchait à sa dernière pierre, et de là il jette de tous côtés un regard attentif. Dans son impatience, il a juré de ne prendre aucune nourriture avant que le sacrifice qu'on lui a imposé ne soit entièrement consommé. Une bonne partie de la journée s'écoula de la sorte, et Manoli, le cœur transi, ne voyait rien venir lorsque, vers la troisième heure du jour, il croit enfin découvrir une femme.Elle s'avance en effet vers le temple, portant sur ses bras une partie des vivres destinés aux ouvriers. Manoli, ému, se prosterne et va remercier Dieu de ses bontés; mais en regardant plus attentivement, il reconnaît dans la victime qui vient au devant de lui sa propre femme, Uça; [Ce nom est la finale de Marinça (Marion)]; alors, d'abondantes larmes descendent de ses yeux, il s'agenouille, il adresse une nouvelle prière au souverain maitre des cieux, il le supplie d'envoyer à sa jeune épouse quelqu'un qui l'arrête dans sa marche et l'oblige à retourner sur ses pas. Il n'a pas achevé, qu'un gros chien sortant tout à coup d'un buisson d'églantiers, se précipite sur Uça, la renverse, brise toutes les gamelles et la force

ainsi de rentrer en hâte au logis pour préparer de nouveaux aliments. Tout plein de son bonheur, Manoli se remet en sentinelle et plonge à droite et à gauche un regard avide et inquiet. Soudain, les formes d'une femme se dessinent encore dans le lointain. Manoli, cette fois plein d'espoir, comprime pour ainsi dire sa respiration haletante, regarde, regarde encore, il voulait se tromper, tromper ses yeux mêmes ; hèlas ! cette femme, c'est encore la sienne, c'est Uça. Elle semble se hâter pour ne pas faire attendre plus longtemps les ouvriers impatients sans doute à prendre leur repas. A cette vue, Manoli retrouvant un courage que double l'éminence du péril se prosterne de nouveau. „Mon Dieu, s'écrie-t-il les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel, fais qu'Uça ne puisse arriver jusqu'ici !" Aussitôt, un loup affamé se roule aux pieds de la jeune femme et lui cause une telle frayeur, qu'elle prend la fuite sur le champ, abandonnant ses provisions à la voracité de l'animal. Manoli en se relevant, s'aperçut de ce nouveau miracle, et il en rendit pieusement grâces à Dieu. Cependant, le jour tendait à sa fin ; le soleil s'abaissait déjà vers la mer ; les arbres, les ruisseaux, les collines, les troupeaux, tout se confondait dans un inextricable chaos. Manoli, désespérant de ne pouvoir accomplir les prescriptions de l'ange, se résignait déjà à subir les conséquences du courroux de Niagoé. Il avait fait, sans se plaindre, le sacrifice de sa vie. L'existence d'ailleurs lui était à charge ; il souffrait trop dans son amour-propre et dans ses affections les plus chères. Le sort seul réservé à ses compagnons l'occupait. Au moment où il songeait au moyen de les soustraire à la mort, Uça, que ses deux accidents de la journée n'avaient point rebutée, Uça reparaissait devant lui. D'une main elle portait des vivres frais et de l'autre main son enfant. Manoli, cette fois s'humilie comme autrefois Abraham. Puis, reconnaissant, dans cette persistance, la victime sur laquelle la main du grand dispensateur de toutes choses s'appesantissait : „Mon Dieu, dit-il aussitôt, et sans que de son cœur sortît un sanglot, que ta sainte volonté soit faite ! »". Il descendit, vint à la rencontre de sa jeune épouse, l'embrassa tendrement, ainsi que son enfant qui tendait vers lui ses petites mains caressantes, après quoi, les ayant placés tous les deux, la mère et l'enfant, dans l'un des piliers du temple, il les fit murer sur le champ, malgré leurs cris lamentables ... Quelques jours après, l'église s'acheva complètement et sa belle exécution attira tant de louanges à l'architecte principal que ses confrères, jaloux de sa renommée, résolurent de la faire mourir. A cet effet, profitant d'un moment où Manoli venait de monter au clocher, pour en examiner le couronnement, ils lui enlevèrent l'échelle dont il s'était servi pour son ascension, et l'abandonnèrent dans cette position dangereuse. Or, ce qu'ils avaient prévu arriva : Manoli chercha vainement à descendre, et dut se résoudre à mourir de faim et de fatigue, ou à se briser la tête sur le parvis, s'il songeait jamais à sauter d'un point si élevé. Toutefois, Manoli était un homme ingénieux. Il avait donné de nombreuses preuves de son habileté. L'instinct de conservation éveilla en lui des idées. Il eut l'adresse de se fabriquer, avec une scie oubliée par mégarde dans le clocher, deux grandes ailes, et il se mit en devoir d'en tirer parti. Malheureusement, le mécanisme de ces ailes était trop peu solide sans doute pour le poids de son corps ; au premier effort qu'il fit elles se brisèrent, et nouvel Icare, il alla tomber à quelque distance de l'église. La terre, dit-on, ouverte sous ses pieds, se referma aussitôt sur lui , laissant jaillir de l'endroit même où il venait de s'abîmer, une source d'eau vive sur laquelle on éleva plus tard la fontaine à trois canaux, que vous apercevez d'ici. Depuis lors, à l'heure de minuit, on entend dans l'église une voix douce qui murmure ces plaintives paroles : „Manoli, mon cher Manoli, pourquoi m'enfermes-tu ainsi ? Les murailles m'étouffent, me pressent le sein ; mon lait coule, se perd, et je ne puis nourrir ton enfant ! Manoli, mon cher Manoli, viens à mon secour, car je ne puis plus respirer Manoli !" »

Adrian Fochi

Dimitrie Cantemir, Historian of South-East European and Oriental Civilizations. Extracts from « The History of the Ottoman Empire ». Edited by Alexandru Duţu and Paul Cernovodeanu. With a foreword by Professor Halil Inalcık, President of AIESEE, Bucharest, 1973, 358 p. (Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen).

Ce volume, publié par les soins de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, s'ouvre avec une préface — concise mais substantielle — du professeur Halil İnalcık, réputé historien turc et président actuel de l'AIESEE.

Considérant dans sa *Préface* l'évolution de la société ottomane, dont les efforts portent à partir du XVII^e siècle dans le sens d'une meilleure connaissance du monde européen, le prof. Halil Inalcık met en lumière l'apport dynamique à ce processus d'« occidentalisation » fourni par Démètre Cantemir, personnalité qui a tenu « un rôle dominant dans la confluence des cultures orientales et occidentales » (p. 7). L'auteur souligne aussi le fait que l'érudit roumain fut « l'un de ceux ayant imprimé une direction à la nouvelle orientation culturelle de la Capitale ottomane » (p. 7) et que pour ce qui est du déclin de l'Empire ottoman son ouvrage *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae* était considéré en Europe « l'œuvre classique dans ce domaine » (p. 8). Par leurs remarques et leurs observations, les notes historiques de Cantemir sur la vie et les institutions ottomanes qu'il connaissait si bien « restent encore inestimables » (p. 8), parce que prises sur le vif, par leur auteur personnellement.

L'étude introductive qui fait suite à la préface est due à Alexandru Duţu. Elle dégage les circonstances qui ont permis à Cantemir la redaction de son *Histoire de l'Empire Ottoman*, tout en soulignant la portée d'une telle œuvre dans le contexte scientifique de l'époque — portée considérable non seulement pour la connaissance de l'Empire ottoman en général, mais pour celle des sociétés sud-est européennes en particulier aussi. Egalement fort utiles s'avèrent en outre les précisions concernant l'édition de cette œuvre dans les diverses langues de diffusion européenne.

Quant aux *notes* ajoutées par Démètre Cantemir à son exposé, ces remarques et interprétations disposent d'« une certaine autonomie » (p. 13) par rapport au texte. Elles constituent « une riche collection de matériel documentaire », « un véritable guide de la vie de la société sud-est européenne, ainsi que de la vie culturelle de Constantinople pendant la dernière partie du XVII^e siècle et la première partie du XVIII^e siècle (p. 14).

De ce fait, l'*Histoire de l'Empire Ottoman* dépasse les limites d'une « simple description de la grandeur et du déclin d'un pouvoir politique », le livre représentant « une synthèse de la vie sociale et culturelle de l'Empire ottoman » à une période de transition de sa longue évolution. La valeur scientifique des notes de Démètre Cantemir, ainsi que leur originalité, les transforment en « source précieuse d'informations, difficiles à trouver dans d'autres ouvrages du temps » (p. 21).

En effet, Démètre Cantemir a mis en jeu, en tant qu'interprète de la civilisation des peuples sud-est européens, son humanisme et sa confiance dans les chances de développement de la production matérielle et spirituelle de l'humanité en général et de celle de l'espace sud-est européen tout spécialement.

Aussi, de telles considérations justifient-elles la réunion en groupe de ces notes et leur édition à part. On obtient, de la sorte, « une encyclopédie concise » ou « une ébauche de dictionnaire philosophique » (p. 29).

Après la « Note explicative », viennent les passages tirés de la version anglaise de N. Tindal groupés en chapitres. Tous ces passages reproduisent, sans aucune abréviation, les notes ajoutées par Cantemir à son exposé. Chaque note est suivie de références précises, indiquant la partie, le livre, le chapitre et la page de l'édition anglaise parue à Londres en 1734—1735.

Si le premier chapitre — *le Sens de la culture* — ne comporte que deux notes (*Celebi* et *Magnanimité*), le deuxième (*Ottomans et autres peuples*) couvre, en revanche, plusieurs pages, se sous-divisant en groupes de problèmes : *l'Europe, le Sud-Est européen, les Peuples orientaux, occidentaux* et *africains*. On peut y puiser des considérations précieuses, sous les titres de *Rumélie, Moldavie, Iskenderberg* (Skanderbeg), *Dobroudja*, etc. Mais encore plus riche et varié se révèle le chapitre III, consacré aux *Croyances, coutumes et idées*. Ce chapitre atteste les vastes connaissances du prince, qui lui permettaient aussi bien de définir les traits fondamentaux de la société turco-islamique, que de mettre en lumière les divers aspects de la civilisation épanouie dans l'espace sud-est européen. Dans ces notes, Démètre Cantemir traite avec une égale autorité des principes de la religion musulmane et des pratiques du culte mahométan, ainsi que des principales doctrines de l'Islam, voire de quelques sectes locales. Il ne néglige pas, non plus, les cités vénérées des musulmans, ni les chefs spirituels du monde islamique (par exemple *Mufti*, etc.).

Les articles introduits dans le chapitre dédié à la *Littérature* (IV) sont relativement peu nombreux. De beaucoup plus varié est le chapitre suivant (V), traitant de l'*Architecture*. Les textes groupés là portent sur les villes (*Suceava, Isaccea*, etc.) et sur divers édifices — palais, ponts et fontaines ou autres constructions édilitaires, édifices cultuels (*tekke, turbe*) ou mosquées (*Suleymaniye, Selimiye*). Appréciant le caractère monumental de la mosquée *Suleymaniye*, bâtie par le renommé architecte Sinan Celebi au nom du sultan Soliman le Magnifique (1520 — 1566), l'objectivité de Cantemir le pousse à noter que ce temple « est construit avec tant d'art et d'élégance, qu'aucun autre édifice ne lui est comparable. Je l'ai entendu dire — affirme encore Cantemir — non seulement par les Turcs, mais par les étrangers aussi » (p. 129). Bien que peu nombreux, les articles sur la *Peinture* (chapitre VI) parviennent à définir les caractères fondamentaux de cet art dans la conception islamique. D'autre part, le récit de quelques anecdotes, vécues par Cantemir même, confère à ce chapitre un caractère vivant et attractif. Comme il fallait s'y attendre, les notes du prince ne pouvaient manquer de contenir des éléments relatifs à la *Musique* (chapitre VII). On y retrouve des témoignages concernant les personnes auxquelles l'auteur avait pénétré les secrets de la musique turque.

Plusieurs sous-chapitres composent le chapitre VIII, consacré à la *Cour* : a) *le Sultan* ; b) *les Revenus* ; c) *le Cérémonial* ; d) *les Œuvres de charité* ; e) *les Punitions et la justice* ; f) *le Comportement*. Au chapitre IX, celui des *Ecoles*, l'auteur décrit quelques institutions de culture islamique et chrétienne — les séminaires musulmans dits *Medrese*, ainsi que l'Académie grecque du Phanar.

Cependant, le chapitre le plus ample du volume est celui faisant la revue des diverses *Personnalités* (X). Les biographies concises constituant cette partie de l'ouvrage font encore une fois la preuve des vastes connaissances du prince Cantemir dans le domaine de l'histoire ottomane et de l'histoire européenne, ainsi que de ses nombreuses relations avec les personnages politiques et culturels de son temps. Aussi, le livre fournit-il des données précieuses sur : a) *les Sultans* (Selim I, Soliman le Magnifique, etc.) ; b) *les Dignitaires ottomans* (Haireddin Barbarossa, les vizirs Kopruli, Kara-Moustapha Pacha qui assiégea Vienne en 1683, etc.) ; c) *les Chefs religieux* (avec beaucoup de détails concernant le cheik el-Islam Feizoullah effendi, tué pendant la révolte de 1703) ; d) *les Khans tartars* ; e) *les Dignitaires persans* ; f) *les Princes et dignitaires des pays roumains* ; g) *les Hetmans cosaques* ; h) *les Diplomates occidentaux* (notamment les ambassadeurs anglais, hollandais et français) ; i) les *Chefs des Kurnez hongrois* ; j) *les Lettrés ottomans* ; k) *les Lettrés et les dignitaires grecs* — dont deux drogmans ont bénéficié d'une espace plus ample dans ces considérations, à savoir : Panaiotis Nikoussios (1661—1673) et Alexandre Maurocordato (1673—1709). La liste de ces passages tirés de Tindal s'achève avec une *Vie de Démètre Cantemir*, écrite fort probablement par son fils Antioche.

Il convient de souligner que le matériel inclus dans le présent volume témoigne d'une sélection minutieusement effectuée par les éditeurs. Leur souci de réaliser un ouvrage de contenu aussi complet que varié se révèle aussi dans les notes explicatives du texte cantémirien, com-

portant les références bibliographiques strictement nécessaires. D'autre part, grâce aux brefs commentaires ajoutés à chaque nom de personne ou de lieu figurant dans l'*Index* rédigé par Lucia Taftă, les éditeurs ont été dispensés d'une série de notes qui risquaient d'alourdir le texte.

Les titres des chapitres dans lesquels ont été groupés les morceaux choisis dans l'œuvre de Cantemir montrent à eux seuls la diversité des préoccupations et des investigations du savant en ce qui concerne le monde turco-islamique autant qu'à l'égard de l'espace sud-est européen. D'autre part, l'analyse de ses annotations conduit à la conviction que Démètre Cantemir commentait les thèmes qu'il abordait depuis les positions d'un penseur et d'un homme de science connaissant le mécanisme profond des phénomènes culturels de cette zone, particulièrement complexe dans sa structure et sa composition. C'est là qu'interviennent aussi les lectures du prince, qui n'a pas négligé les œuvres des historiens ou des lettrés ottomans, dont on peut citer Sa'adeddin (+1599), Moustapha Ali (1599), Selaniki, Koçi Bey — le Monstesquieu des Turcs —, Kiatip Celebi, Hussein Hezarfen, etc. Quelques-uns, parmi eux, avaient déjà saisi les causes de déséquilibre de la société ottomane, sans trouver néanmoins une voie de sortie du cône d'ombre, afin de surmonter un tel état des choses (Hezarfen, par exemple), alors que quelques autres (tels Ali, Koçi Bey, etc.) ont su réagir avec plus de force, en proposant des « solutions » ou des « recettes » pour le rétablissement de l'Empire.

Il va sans dire que de tels tâtonnements, cette recherche des « solutions » et « recettes » pour endiguer les troubles et le déclin de la société ottomane, encore plus sensibles dans la Capitale du temps de Démètre Cantemir, ne pouvaient guère être ignorés par le lettré moldave si avide de connaissances de toutes sortes. Cet état des choses ne pouvait pas échapper à son jugement, aussi rien d'étonnant à ce qu'il apprécie les personnalités qui essayaient d'arrêter la débâcle. On le voit parler avec confiance d'un Sa'adeddin, admirer le sérieux avec lequel un chroniquer tel Moustapha Ali s'applique à étudier les phénomènes socio-politiques de l'Empire ; il n'hésitera pas de qualifier le premier de « fameux historien turc » (éd. Hodosiu, p. 7, note 12), en le désignant par le nom de Saadi (ce qui pourrait prêter confusion d'ailleurs avec « Saadi Effendi » qui lui avait appris le turc) ou de considérer le second (Moustapha Ali) comme « de grande portée, aimant la vérité et étranger à toute flatterie. Le livre de celui-ci — notera Cantemir — est très rare même parmi les Turcs ; c'est là — ajoute-t-il — que j'ai puisé bien de choses se référant au sujet que je traite » (éd. Hodosiu, p. 250, note 70). De même, Hezarfen est pour lui « un historien turc très précis et doté d'acribie » (éd. Hodosiu, p. 297, note 88). Souvent, Cantemir cite les « auteurs turcs » pour les opposer aux « écrivains chrétiens ». En achevant la première partie de son *Histoire de l'Empire Ottoman*, il confie : « Tous ces faits qui ont eu lieu dans ce grand Empire, vus par nous-même, écrits par les historiens turcs en personne, nous les raconterons, dans la seconde partie de notre histoire, avec la même fidélité et avec les mots même des historiens turcs, comme nous l'avons fait dans la première partie » (éd. Hodosiu, p. 409). Cette confiance et cette estime de Cantemir témoignent non seulement de sa connaissance de l'œuvre d'un nombre important d'auteurs turcs, mais aussi de son accord avec certains de leurs points de vue, y compris sur le phénomène du déclin ottoman.

Pour ce qui est des notes proprement-dites, rédigées par Cantemir, il est à présumer qu'au moins quelques-unes d'entre elles représentent ses propres impressions, recueillies lors de son séjour constantinopolitain, alors que les autres sont le fruit de sa mémoire prodigieuse, qui a enregistré ce qui l'intéressait pour le passer ensuite au crible de sa propre pensée, sans renoncer pour autant à cet esprit objectif qui le caractérise. C'est ce qui fait leur authenticité et leur originalité.

Toutefois, nous estimons que ce matériel aurait pu s'enrichir avec d'autres éléments encore, destinés à compléter l'un ou l'autre des thèmes abordés par Cantemir dans ses notes. Dans cet ordre d'idées, outre les articles traitant des pratiques spéciales de l'Islam (*namaz*, *Hadj*, etc.), l'introduction de quelques catégories plus générales (*musulman*, par exemple, Tin-

dal p. 37 note 8) aurait contribué à reproduire une image plus complète de la conception de Cantemir en ce qui concerne l'Islam et, dans certains cas, même rapportée au monde chrétien (Tindal, p. 89—90, note 39 : *Varna*). D'autre part, certaines notes cantemiriennes sont susceptibles de fournir des renseignements précieux sur le jugement des Turcs eux-même relatifs aux causes ayant déterminé les succès de l'Empire ottoman (Tindal, p. 8, note 5) ou ses défaites. D'une importance égale — comme Cantemir lui-même le note — s'avère la conception du peuple turc quant à la dynastie ottomane ou l'institution de la souveraineté en général (Tindal, p. 169—170, note 52).

Il y aurait aussi un mot à dire quant à la terminologie turco-arabo-persane des notes de Cantemir. En effet, seuls quelques termes ont été corrigés par leur transcription dans le turc moderne — transcription effectuée par Maria Monica Gâţeiu, dont la contribution sous ce rapport est consignée dans la note explicative de l'édition. Mais bon nombre de textes turcs reproduisent la forme adoptée par l'édition anglaise, parfois corrompue au-delà de toute limite. Néanmoins, même les expressions corrigées comportent quelques erreurs. En voici quelques exemples : le proverbe *Kushbazı Cumarbazı ulduren olur cazı* (p. 97) a été transcrit en turc moderne sous la forme *Kuşabazı kumarbazı olduren olur kazı* (p. 302, note 32) qui dénature le véritable texte, car le mot *kaz* signifie « oie », alors que le texte parle d'un *gazi*, autrement dit un « héros » Donc le proverbe en question aurait dû être ecrit comme suit : *Kuşbazı, kumarbazı olduren, olur gazı* qui se traduit par « Celui qui tuera le gardien d'oies, l'amateur de jeux du hasard, deviendra un héros ». Ce proverbe a été mentionné par Cantemir à propos du sultan Mehmet IV (1648—1687), chasseur passionné, sous le règne duquel commença la grande retraite ottomane d'Europe et qui a fini par être détrôné. De même le proverbe *Kiesilmin El, upiulmek gierek* (p. 109), qui a été transcrit sous la forme : *Kesılmeyın elı, opulmek gerek*, alors que sa forme correcte est *Kesılmeyen el, opulmek gerek*, qui veut dire qu'« Il faut baiser la main qu'on ne peut pas couper ». Des exemples du même genre pourraient être fournis à l'égard des notes 55, 71, 72, 73, 77, etc.

On aurait pu obtenir la correction des formes corrompues de la version de Tindal en faisant un appel plus constant à l'édition latine originale Ceci aurait également permis de relever les erreurs introduites par le traducteur anglais dans le texte de Cantemir.

Un bon choix des échos enregistrés par l'*Histoire de l'Empire Ottoman* dans l'Europe savante du XVIII^e siècle, ainsi qu'une ample bibliographie viennent fort à propos compléter ce volume. Sa valeur documentaire est rehaussée aussi par les 30 planches, en couleurs dans leur majeure partie, précieux témoignages de l'époque.

Nous ne saurions, par ailleurs, clôre cette sommaire présentation sans féliciter l'équipe qui a assuré la parution du volume, dont la mise en page, les caractères typographiques et les illustrations contribuent à offrir au lecteur contemporain une élégante édition d'« un livre rare ». Il s'agit, en effet, d'une réussite à tous points de vue, vouée à s'imposer — notamment par l'organisation systématique du matériel respectif — à l'attention de tous ceux qui s'adonnent à l'étude de l'œuvre de ce « grand drogman des cultures occidentales et orientales » (ainsi que Nicolas Iorga appelait Cantemir) et des multiples aspects des cultures sud-est européennes.

Mustafa A. Mehmet

DUMITRU VELCIU, *Miron Costin*, Bucureşti, Editura Minerva, 1973, 299 p. — MARIA PROTASE, *Petru Maior*, Bucureşti, Editura Minerva, 1973, 413 p. (Collection « Universitas »)

La série « Universitas » dans laquelle ont paru des ouvrages d'histoire littéraire avec une solide documentation et avec des interprétations renouvellées, s'est imposée, comme de juste, à l'attention des spécialistes et des lecteurs roumains. L'initiative des Editions Minerva

de constituer une série des travaux, en grande partie, à l'origine thèses de doctorat — mérite d'être soulignée ; de même que mérite d'être accentuée l'intention d'assurer à ces livres une plus large circulation, en les augmentant d'un résumé substantiel en français à la fin. Les titres parus jusqu'à présent trahissent une tendance évidente de la recherche littéraire actuelle, aux exégèses consacrées à des écrivains qui ont joué un rôle particulier dans l'histoire de la littérature roumaine ; mais les analyses ne se limitent pas à l'investigation de l'œuvre et de l'homme, mais elles se proposent d'intégrer chaque écrivain dans l'histoire. Cette intégration part, parfois, délibérément d'éléments culturels : c'est le cas de la monographie de Petru Vaida, *Dimitrie Cantemir et l'humanisme* (1972) ou du livre de Mario Ruffini, *La bibliothèque du sénéchal Constantin Cantacuzino* (1973). D'autres fois l'analyse philologique prédomine, comme dans *Les enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose* par Dan Zamfirescu (1972). Cependant, les analyses les plus nombreuses sont fondées sur la vie et l'œuvre, accordant une importance différente aux liens entre biographie et vie sociale, entre œuvre et courants d'idées. (*Ion Agîrbiceanu* par Mircea Zaciu, *Gib. I. Mihăescu* par M. Diaconescu ; *Ilarie Chendi* par Mircea Popa, etc.). Cette importance différemment dosée, peut être rencontrée également dans les livres que nous signalons ici — le premier consacré à un représentant de l'humanisme roumain, le second consacré à un protagoniste des Lumières.

Le portrait de Miron Costin qui se détache du livre de Dumitru Velciu est différent de celui rencontré dans les histoires littéraires. La recherche attentive des sources, des éléments historiques inclus dans l'œuvre du lettré moldave, des documents d'époque ont conduit l'auteur à une restitution plus précise de l'activité politique du dignitaire. La partie la plus solide du livre nous semble être le chapitre 2, où D. Velciu s'occupe de « L'homme politique ». Auteur d'une biographie documentée de *Ion Neculce* (Bucarest, Ed. Tineretului, 1968), l'auteur se révèle un interprète avisé des dates qui restituent le sens des actions entreprises par des personnalités ; ici encore les éléments sont mis en rapport avec compétence et esquissent la figure d'un fils de haut dignitaire qui a été attiré par le trône princier. Une entière série de preuves (détachées d'après une indication antérieure de Eugen Stănescu, citée par l'auteur) s'ajoute au dossier de ce candidat au trône moldave qui ne s'est pas écarté des manœuvres de coulisses les plus habiles pour réaliser son but ; « les moyens utilisés entachent dans une certaine mesure l'homme », mais les buts supérieurs poursuivis par Miron Costin lui donnent le droit, nous assure l'auteur, « d'être déchargé de toutes les tares d'intrigue et de haine, mis par le Moyen Âge, en Occident, aussi bien qu'en Orient, dans la panoplie de l'homme politique du temps » (p. 126). Avertissement inutile, du moment que l'histoire n'absout et ne condamne pas, mais explique et restitue ; et d'autant plus que l'intrigue et la haine ne se sont pas épanouies seulement au Moyen-Âge, mais également durant la Renaissance (et, peut-être, d'une façon plus spectaculaire) et ensuite.

Sont à retenir les précisions de l'auteur concernant l'origine valaque de Costin (p. 52—54) ; ses relations avec les cercles politiques polonais, avec l'aide desquels il espérait arriver au trône et rallier la Moldavie au front anti-ottoman ; l'attitude de Costin face au prince Ştefan Petriceicu, qui, par son orientation polonophile, est devenu un candidat adverse dangereux (p. 82—89).

Ce portrait, l'auteur le projette sur l'arrière-plan tracé par les recherches antérieures ; le chapitre consacré au destin de l'œuvre de Miron Costin dans l'historiographie roumaine (p. 7—50), comme également le paragraphe avec de nombreux renvois bibliographiques concernant l'appel que les écrivains de l'époque moderne et contemporaine ont fait à l'œuvre du chroniqueur, utilisée comme source d'inspiration (p. 247—250) constituent, à notre connaissance, la récapitulation la plus complète et la plus autorisée jusqu'à présent.

Le livre invite à la discussion, aussitôt que le lecteur pénètre dans le chapitre « L'homme dans l'œuvre écrite » et « L'écrivain » ; car, d'une part, l'auteur, s'est senti obligé de créer une antinomie entre l'homme politique et l'écrivain, et d'autre part, parce que cette opposition,

conjugée avec une tendance assidue de notre historiographie littéraire récente, l'a déterminé à revendiquer l'œuvre entière de Miron Costin pour le musée imaginaire des belles lettres.

D. Velciu signale le fait que la sympathie envers les Polonais se joint à une critique des comportements des armées polonaises, mais laisse l'explication s'en remettre à l'opposition dont il était parti. Il surprend cette double attitude dans les jugements émis sur la politique de la Grande Porte et les comportements des Ottomans, mais sans ajouter de nouveaux éléments à la pénétrante analyse que le professeur Mihai Berza a entrepris dans cette même revue (dans l'article *Turcs, Empire Ottoman et relations roumano-turques dans l'historiographie moldave des XV^e—XVIII^e siècles*, n^0 3, 1972). En ce qui concerne la réaction face aux Phanariotes qui accaparaient de plus en plus fréquemment les fonctions à la cour, l'auteur reprend les opinions de ses prédécesseurs qui ont parlé d'une « diversion », quoique l'étude attentive des témoignages démontre que l'opposition était dirigée contre ceux qui venaient en Moldavie pour faire fortune, — augmentant ainsi l'exploitation des masses et épuisant les ressources économiques du pays—, et dans des conditions de grande obédience face à la Porte ottomane, diminuant ainsi les possibilités d'initiative politique des principautés. Les rapports entre boyards et princes régnants ont été, en vérité, marqués par la tension relevée par l'auteur, mais il est difficile de préciser dans quelle mesure « l'humaniste et le théiste déclaré est en réalité un féodal dans ses rapports avec la paysannerie » (p. 150), si on ne démontre pas en quoi a consisté le théisme de Costin. En ce qui concerne les rapports avec la paysannerie l'auteur découvre le boyard, quand il le voit décrire les mauvaises mœurs des Moldaves (p. 220—221), et l'humaniste, quand il l'écoute entonner « un hymne de louanges au peuple dont l'auteur et ses lecteurs font partie » (p. 265). Il nous semble que toutes les critiques de Miron Costin concernant les mauvaises mœurs ne peuvent être détachées de l'exhortation faite par l'humaniste à ses compatriotes de « renaître » ; on retrouve ce sens, dans la critique de Dimitrie Cantemir dans *Descriptio Moldaviae*, chapitre 17, où le prince affirme que bien que son amour du pays l'avait poussé à faire des éloges, il a préféré critiquer pour corriger, afin que les Moldaves ne soient plus condamnées par ceux qui ont « des mœurs de choix ». De même, il nous semble que l'éloge du peuple d'origine romaine ne peut être séparé du programme politique du haut dignitaire. Mais ici s'élève un autre problème.

Dumitru Velciu a parfaitement raison quand il parle de l'image que Miron Costin se fait de l'Antiquité (p. 172) ; il remarque de façon judicieuse que l'illustre humaniste s'écarte du style des chroniqueurs antérieurs. Les récapitulations des textes prouvant des assimilations des poètes latins sont exactes (il faudrait ajouter, à propos de la légende se référant à l'endroit de l'exil d'Ovide, les précisions de P. P. Panaitescu dans l'article paru dans cette revue, n^{os} 1—2, 1967). Il est à retenir encore sa suggestion d'inclure dans l'œuvre de Costin le discours tenu face à Iuri Bogdanović Khmelnitsky, en 1677 (p. 189), de même que mérite d'être soulignée son affirmation que l'œuvre la plus parfaitement réalisée artistiquement est *Le poème polonais* (p. 186). Instructive est également l'instance de l'auteur pour découvrir des procédés artistiques (descriptions, narrations, tableaux de lutte, dont nous auront trouvé la source plutôt dans l'intérêt du haut dignitaire pour les problèmes militaires). Ce qui nous semble surprenant est, cependant, le saut qu'a fait l'auteur quand il affirme que « l'essai réussi du chroniqueur de confectionner son propre portrait réel, et s'inclure, naturellement, dans une réalité qu'il transforme et qu'il adapte à son idée préconçue, la capacité de dissimuler jusqu'à recréer, sur des bases conceptuelles, un autre univers, différent de celui dans lequel il a évolué, cela signifie, bien sûr, art, littérature ; par cela Miron Costin devient écrivain » (p. 268).

Recréer un autre univers ne signifie pas seulement, art, littérature, mais surtout idéologie ; en particulier, dans les époques antérieures au romantisme. Et il est évident que Miron Costin réussit à la formuler. Mais il n'est pas suffisant de suivre la biographie d'un auteur pour esquisser une doctrine. Il est évident que D. Velciu s'est laissé conduire par la direction qui suit le dépistage « des intentions délibérement artistiques » dans « l'ancienne » littérature roumaine ; et il l'a menée jusqu'au bout, séparant, en une œuvre unitaire, la reflexion philosophique

de la narration historique et de « l'embellissement des exposés », qui, jusqu'à la fin, submerge les deux autres. L'interprète accentue seulement sur l'élément littéraire et conclut que *la chronique* est « un vaste poème élégiaque » (p. 265). Pourrions-nous, vraiment, le comparer au poème *le Paradis perdu* de Milton ? Mais si *la chronique* « ne reflète pas d'une manière simpliste, brute, directe, les opinions et les sentiments les plus intimes de l'auteur » (p. 267) et, appartient donc à la littérature, qu'est-ce que l'histoire ? Est-ce cette narration terne et sèche d'événements, qui rejette les tentatives de la pensée de découvrir le sens des transformations ? « Une érudition chronologique ? Elle n'est pas, certes, dépourvue d'utilité pratique. Se suffit-elle à elle-même ? Personne qui le prétende ». Parce que si nous allons éliminer la réflexion de l'exposé historique nous nous demanderons avec Lucien Febvre : « Pauvre mariée que te reste-t-il ? Pas même „la pensée". Rien que la peau sur les os ». (*Combats pour l'histoire*).

Pour englober l'œuvre historique de Miron Costin parmi les créations artistiques (dans une littérature poussée par la philologie esthétique — ou correctrice ? — vers une expansion impérialiste), l'interpréte fait appel à la biographie et au texte. Les références aux courants d'idées de la culture polonaise sont sommaires, de même que peu nombreuses sont les références à la tradition de la culture roumaine écrite. Dans de telles conditions est attribuée à l'art : « la capacité de recréer », qui en fait s'est inscrit naturellement en une idéologie qu'il aurait fallu reconstituer. Si Miron Costin a eu le désir de se couvrir de la gloire de l'écrivain (de même que l'auteur soutient, p. 182—183, en donnant un caractère de certitude à une hypothèse de Virgil Cândea formulée dans la préface au *Divan* de Dimitrie Cantemir), cette gloire il ne l'a pas détachée de son programme politique, qu'il a essayé de réaliser avec les moyens et dans les conditions offertes par son époque. Un programme qui a fixé à la collectivité des objectifs cristallisés aussi bien dans l'œuvre de Miron Costin, que dans les œuvres de Dimitrie Cantemir et le sénéchal Constantin Cantacuzino, hommes d'action et écrivains qui ont consolidé un humanisme civique.

La recherche biographique dévoile, ainsi, ses mérites et ses limites. Dans le cas d'un penseur qui a délibérément créé des œuvres artistiques, mais a consacré, avec la même résolution, ses capacités à l'histoire, l'étude des courants d'idées, des structures de la culture écrite, des conditions d'existence dans lesquelles se sont implantés les actes culturels s'imposent d'eux-même. Pour ne pas attribuer aux belles lettres des œuvres qui ne leur appartiennent pas, et pour ne pas éclairer seulement une partie du portrait d'un dignitaire et d'un écrivain. La tendance de la critique littéraire de découvrir « l'effort délibérement artistique » dans les œuvres historiques s'est montré souvent stérilisante. Et elle est celle qui fait contestables les conclusions de cette monographie, à laquelle les étudiants de la biographie et de l'œuvre de Miron Costin feront appel à l'avenir.

La monographie *Petru Maior* se propose de reconstituer la vie et l'œuvre d'un des plus remarquables lettrés de l'histoire de la culture roumaine ; une œuvre qui se fonde sur une tradition de pensée, qui a bénéficié des contacts de l'auteur avec les mouvements d'idées de l'empire des Habsbourg et a considérablement influencé le programme existentiel formulé par la génération des révolutionnaires de 1848. La nécessité d'une pareille étude est démontrée abondamment par la récapitulation même qu'entreprend l'auteur dans le premier chapitre de son ouvrage : au grand représentant de « l'école transylvaine » lui furent consacrées jusqu'à présent des études d'un caractère général ou des flashes dans une série d'histoires littéraires, qui ont accentué des aspects différents de sa création. Une étude attentive et exhaustive des documents concernants la vie et l'activité du lettré s'imposait à être effectuée et par conséquent il faut souligner, dès le début, que Maria Protase a fait un bon choix. Ce qu'il faut souligner, en second lieu, c'est le fait que le sujet a été traité dans une perspective moderne qui restituant au monde contemporain l'œuvre d'une personnalité « du prétendu fond passif, éloigné, de l'histoire de la culture et de la littérature roumaine », de même que l'auteur s'exprime, la réintègre dans le fond actif des valeurs qui offrent, à présent, des repères à une collectivité. Se fixant l'obligation

d'aborder l'objet de ses recherches « dans la perspective d'une triple appréciation : dans l'époque, dans le processus de transformation de la littérature et sous l'angle strictement contemporain » (p. 18), Maria Protase a su éviter deux points de vue contestables qui ont opéré dans l'historiographie de la culture roumaine, disséquant les créations, parmi lesquelles celle de Petru Maior : l'exposé positiviste inspiré de formules candides, comme celle de Ranke, qui afin de reconstituer le passé ressuscitaient tous les détails ; la critique artistique inspirée de la thèse tranchante de Croce, conformément à laquelle les recherches dites historiques et philologiques servent seulement au transfert du critique dans les conditions de l'esprit de l'auteur, dans l'acte qui a constitué sa synthèse artistique. Maria Protase s'est spécialement adressée aux historiens de la culture roumaine, aux exégètes sensibles au lien permanent entre la vie des œuvres et la vie de la société, et bénéficiant des indications offertes par un Nicolae Iorga et par « l'école de Cluj », illustrée par Dumitru Popovici, Ion Breazu, Iosif Pervian, David Prodan ou Lucian Blaga, a donné à ses recherches l'orientation la plus adéquate et la plus enrichissante, vers l'histoire globale. Par là également le principal mérite de ce livre.

L'auteur s'appuie sur une riche bibliographie roumaine et étrangère, sur des documents d'archives, sur une lecture pertinente des textes de l'œuvre de Maior. Le lettré roumain est réinséré dans la vie de l'époque, et son œuvre est inscrite dans le tourment idéologique de la fin du XVIII^{e} s., les premières décennies du XIX^{e}. L'auteur insiste sur les rapports sociaux dans l'empire des Habsbourg, sur « le despotisme éclairé » de Joseph II et de ses conséquences pour les Roumains, sur les relations de Maior avec Şincai et Ion Budai-Deleanu, sur le rôle joué par le groupe des Roumains autour de la tipographie de Buda. Dans le cadre des conflits idéologiques de cet intervalle de temps, les écrits du grand lettré ont acquis une nouvelle dimension, autant *Le Procanon* que l'œuvre parénétique, l'œuvre historique ou l'œuvre linguistique.

Un apport original du livre consiste en l'analyse de la période romaine et viennoise de la vie du lettré roumain. Utilisant les dates proposées par les récents chercheurs des archives de l'étranger, en particulier les contributions de Lucia Protopopescu, l'auteur définit, par des interprétations nouvelles, la formation de Petru Maior. On doit relever, surtout, la mise en relief des quatre sources de la pensée joséphiniste, qui ensemble représentent quatre courants d'idées de la Vienne à l'époque des lumières : les lumières françaises, l'humanisme et le rationalisme des Pays-Bas, l'Aufklarung allemand et les lumières italiennes. La présence de l'influence italienne, attestée égalemet par le grand débat engagé autour de l'œuvre de Pietro-Giannone, *Il Triregno* (de même qu'a relevé Giuseppe Ricuperati dans un article dans « Rivista storica italiana », 1967), prouve l'éclectisme du milieu viennois. Mais de pareilles influences permettent à la fois une meilleure connaissance de la diversité des lumières européennes qui furent longtemps réduites à une dualité, l'aspect anglais et le français, d'après la remarque de Pierre Chaunu. L'empreinte laissée par Rome, mais également par le « Settecento riformatore » (évoqué récemment par Franco Venturi), de même que celle de Vienne animée par le réformisme joséphiniste (avec des limites clairement tracées par Ernest Wangermann), entraînent le jeune étudiant sur la voie de la fronde anti-papale, avec également un point d'appui sur le gallicanisme, ainsi que sur la voie des révisions doctrinales ; dans ce sens, on peut supposer que Petru Maior a connu les orientations jansénistes, dont l'impact sur l'idéologie des lumières a commencé a être de plus en plus mis en lumière. Les années de formation représentent une période d'accumulations et de restructurations des connaissances qui débouchèrent dans une idéologie éclairée originale, qui de même que souligne l'auteur, devait répondre aux problèmes soulevées par l'existence économique et sociale de la Transylvanie. Les premiers chapitres de l'ouvrage offrent une contribution précieuse à une meilleure intelligence des lumières roumaines, avec une originalité aussi marquante que celle des lumières italiennes, allemandes, grecques, bulgares ou yougoslaves.

L'auteur revient sur l'empreinte romaine dans les chapitres suivants, surtout quand il se réfère à l'œuvre historique ; les années de formation se révèlent être des fondations sur lesquelles s'est élevée la conception politique et sociale de Maior.

S'y ajoutent des interprétations pertinentes, des analyses attentives des textes, dans la série desquels il faut mentionner la recherche parallèle des versions française, italienne et roumaine des *Aventures de Télémaque* de Fénelon (p. 164—172), et le dense chapitre consacré aux préoccupations linguistiques, qui dévoilent « l'outillage mental » de Petru Maior et des lettrés de « l'École transylvaine ».

Parlant de la formation du lettré, de son outillage mental, du sens conféré à ses œuvres, l'auteur réalise par sa monographie, une intéressante incursion dans l'histoire des mentalités roumaines qui, à l'époque des lumières, se fondent sur les conquêtes des humanistes roumains et s'ouvrent à l'esprit romantique. Contribution parmi les plus solides et les plus larges à l'histoire de la culture roumaine, cet encadrement de l'œuvre de Petru Maior dans l'évolution de la pensée roumaine assure, d'après notre opinion, une place insigne au livre de Maria Protase. L'auteur accentue bien sur le sens de l'Union avec l'église catholique, dans la vision de Petru Maior ; analysant la direction de l'attaque dirigé par Petru Maior contre l'autorité séculaire papale, l'auteur conduit plus loin la série d'observations pertinentes qu'a fait Lucian Blaga, en marge du *Procanon*. Maria Protase met en lumière l'attachement du polémiste face à la tradition sud-est européenne, attitude qu'on peut comparer avec « la position politique du gallicanisme dans les Etats et les églises catholiques d'Occident », et la position de Maior dans le cadre du conflit Etat-Eglise du XVIII^{e} s. Mettant en corrélation les affirmations du *Procanon* avec les notes qui lui sont attribuées par l'auteur de *Ţiganiada*, Ion Budai-Deleanu, l'auteur arrive à la conclusion que l'attaque contre l'absolutisme papal met sous accusation « n'importe quelle concentration de pouvoir dans les mains d'un seul homme, monarque absolut » (p. 79—94). La constatation soulève un problème général, celui de la laïcisation de la pensée dans la société roumaine et, par comparaison, dans les sociétés sud-est européennes. Car l'apparition des concepts laïques dans les écrits des clercs peut être considéré comme une preuve de l'évolution continue d'une pensée qui s'est détachée de «l'universalisme médiéval », sans répudier le passé, mais en le transformant. Sous cet aspect, la constatation de Maria Protase s'ajoute à la série de preuves qui entraînent les recherches vers l'analyse des modifications des structures mentales et non vers l'appel aux formules qui couvrent les réalités des sociétés occidentales, comme « le césaropapisme ». On peut espérer que l'étude de Maria Protase sur le *Procanon*, parue dans cette revue (n° 1, 1973), soulèvera les commentaires des chercheurs de l'époque des lumières dans le sud-est européen.

Solidement construit, le chapitre consacré à l'œuvre majeure de Petru Maior, *L'histoire du début des Roumains en Dacie*, met en lumière les articulations de ce passionnant exposé historique, qui constitue le principal maillon entre la doctrine des humanistes et l'historiographie de la génération de 1848 (p. 173—200).

Écrit dans un style qui quelquefois imite la subtilité, mais aussi l'entrelacement compliqué des arabesques, le livre met dans un éclairage nouveau chaque œuvre du lettré, ainsi que son entière création, projetée sur le fond offert par le mouvement des idées dans le Centre et le Sud-Est européen.

Erudit engagé dans la problématique soulevée par la vie quotidienne, lettré entraîné dans la lutte politique menée par son peuple, Petru Maior se détache des chapitres de cette monographie comme une personnalité complexe : guidé par une « faculté maîtresse » qui est son esprit polémique, par un vif amour pour le peuple et par une inébranlabe foi en la vérité, en la justice et en la dignité humaine, l'illustre lettré que nous restitue l'ouvrage de Maria Protase se présente comme un homme vivant ; il nous apparaît soumis aux chicanes, sollicité par les ambitions et accablé par les suspicions de la médiocrité, mais soutenu par la force de son intelligence et de celle du peuple, un lettré qui est devenu le messager des aspirations du moment et des permanences de la culture roumaine.

Alexandru Duţu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigés par : H. MIHĂESCU (*H.M.*) ; ZAMFIRA MIHAIL (*Z.M.*) ; J. IRMSCHER — DDR (*Irm.*) ; MIRCEA ANGHELESCU (*M.A.*) ; CORNELIA BELCIN (*C.B.*)

V. POLÁK, *Einige Gedanken uber die Entstehung des balkanischen Sprachmodells,* « Orbis », XXII, 1973, p. 215—231.

Obtenir des précisions ou des critères plus nuancés pour la mise en lumière de ce qu'on appelle « balkanismes » — notamment présents en albanais, bulgare et roumain — est sans doute un effort aussi nécessaire qu'utile. Un tel essai doit surtout porter sur la morphologie et la syntaxe, afin d'y saisir les similitudes structurales. Il serait à désirer de commencer par des recherches comparatives sur deux langues (l'albanais et le bulgare, par exemple, ou l'albanais et le roumain), ce qui permettrait de réunir un nombre plus important de faits que celui dont nous disposons jusqu'à présent. Ni l'élément latin de l'albanais et du roumain et, en général, de l'espace sud-est européen n'est encore si bien connu qu'il permette des jugements par trop catégoriques, dans le genre de celui que le latin aura eu, à l'ouest, une évolution dans un tout autre sens (« das Lateinische eine ganz andere Entwicklungsrichtung in den ubrigen romanischen Sprachen gefolgt hat »), exception faite de quelques particularités, telles la postposition de l'article, le futur créé avec *volo* ou *habere* à la place d'*esse* dans la composition du parfait composé. Les parallélismes établis au préalable entre deux langues permettraient de saisir les différences, ainsi que de préciser une stratigraphie plus détaillée.

L'idée que l'albanais est susceptible de fournir une aide précieuse en vue de l'établissement des modèles balkaniques nous semble plausible et digne d'être suivie (« Das Albanische besetzt eine Schlusselstellung in der Entstehung der gemeinsamen Zuge des balkanischen Sprachbundes », p. 231). De même, il convient aussi de compter avec l'hypothèse que le thrace et l'illyrien ont persisté encore longtemps après la conquête romaine et même après l'installation des Slaves dans la péninsule Balkanique, en tant que méthode de travail, bien qu'elle soit refutée par certains historiens.

En marge de cette exposition théorique aussi suggestive qu'intéressante, nous sommes d'avis qu'il faudra approfondir l'examen des faits concrets avec plus de méthode qu'il n'a été fait jusqu'à présent.

H.M.

E. ÇABEJ, *Çeshtja e prejardhjes së ngulimevet arbereshe te Italisë ne dritën kryesisht të gjuhes e të emrave vetiake* (La question de l'origine des colonies albanaises d'Italie à la lumière surtout de la langue et des noms propres). « Studime Filologjike », XXVI(IX), 2, 1972, pp. 23–31.

Les Albanais de l'Italie du sud et de Sicile (d'environ 49 localités) ont conservé leur nom ancien d'*Arbërë* (Albanais), alors que leurs frères du pays l'ont oublié, pour s'appeler de nos jours *Shqipëtarë*. On appelle le parler des premiers *gjuha arbërishte* et celui des seconds *gjuha shqipe*. Ce qui importe, c'est que le parler des Albanais d'Italie est en général conservateur, gardant bon nombre de traits archaïques, fait très utile pour les spécialistes qui sont à même, grâce à lui, de reconstituer partiellement le passé de cette langue.

L'auteur de la présente étude examine les traditions orales, les costumes, les vieilles mélodies populaires, les us et coutumes, ainsi que les données historiques relatives aux Albanais d'Italie, avec leur onomastique et leur parler, afin de déceler à quel moment et de quelle région d'Albanie ces colons sont venus. En ce qui concerne les circonstances historiques qui ont déterminé leur exode, l'auteur pense qu'elles ont dû déclencher plusieurs vagues, dans l'intervalle approximatif de trois siècles, c'est-à-dire environ entre les années 1450–1750. L'analyse des autres moyens informationnels conduit l'auteur à la conclusion que lesdits colons sont originaires du sud de l'Albanie et notamment de l'espace compris entre Vlora er Preveza, avec son Hinterland.

L'intérêt de cette étude réside non seulement dans les conclusions de caractère historique de l'auteur, mais aussi et surtout dans la méthode appliquée à l'esquisse de quelques points de vue personnels relatifs à maints détails et dans la sûreté de sa main lorsqu'il s'agit de guider le lecteur à travers un riche enchevêtrement de faits, pas toujours faciles à interpréter et à valoriser.

H.M.

D. V. VAYACACOS, *Le grec moderne, les dialectes néohelléniques et le Dictionnaire historique de la langue grecque de l'Académie d'Athènes.* « Lexikographikon Deltion », XII, 1972, p. 81–256.

En tout premier lieu, l'auteur s'attache à démontrer l'unité géographique et la continuité historique de la langue grecque, formulant la conclusion suivante : « Le grec ancien, postérieur, byzantin et moderne constitue diverses phases de la même langue et l'on ne peut pas les examiner séparément, parce que l'une éclaire l'autre » (p. 86). Arrivé là, il expose les principes selon lesquels est élaboré le Dictionnaire historique de la langue grecque, qui englobe le trésor linguistique postérieur aux années 1800, tout en usant aussi — comme de juste — pour ses interprétations et explications des matériaux antérieurs à cette date.

L'Académie d'Athènes a pris l'initiative de rédiger ce Dictionnaire historique en 1914 et, à l'heure actuelle, quatre tomes ont déjà paru. Parallèlement au Dictionnaire, son Centre de rédaction fait également paraître un Bulletin lexicographique, aujourd'hui à son XII^e volume.

Ensuite, l'auteur publie une bibliographie systématique de la langue grecque. Celle-ci est un inventaire de 2630 titres, « qui se veut un guide de ceux qui s'occupent de l'étude du grec médiéval et moderne : on y trouve les ouvrages et les articles fondamentaux des linguistes

de tous les pays qui se rapportent à la langue hellénique » (p. 101). Par ailleurs, l'auteur étudie de près les toponymes et les anthroponymes. Il tient une chronique périodique dans les revues « Athena » et « Onoma », ayant publié dans la première un compte rendu exhaustif de la toponymie et de l'anthroponymie grecque (LXVI, 1962, p. 300–424 et LXVII, 1963/1964, p. 145–369).

Ce sont autant d'instruments de travail utiles pour aborder l'étude du grec ou des problèmes plus vastes impliquant l'application de la méthode comparatiste.

H. M.

NICETAS MAGISTROS, *Lettres d'un exilé (928–946)*. Introduction, édition, traduction et notes par L. G. Westerink. Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1973, 154 pp.

Exilé pendant 18 ans sur la côte sud-est du Hellespont, à peu de distance de Granikos (Kocabaş), à la suite de certaines intrigues autour de la succession au trône, l'écrivain passe son temps dans une petite propriété qui lui appartient en s'adonnant à la littérature. C'est ainsi que nous lui sommes redevables d'une série de lettres où il nous donne ses impressions sur la nature ou des réflexions sur la vie et sur la mort. Parmi les auteurs qu'il lisait, il y avait des historiens tels Hérodote, Arrien et Théophylacte Simocatta, des philosophes comme Platon et Plutarque ou des poètes — Homère, Hésiode et Euripide ; avec la lecture de la Bible, ils lui fournissaient sa nourriture spirituelle et sa consolation. Ses lettres sont d'un style classicisant, ponctuées de citations antiques et de quelques légères ironies à l'adresse de la mythologie. Les allusions contemporaines sont rares et fortuites, son principal but étant d'étaler une riche érudition, revêtant un langage soigné, parfois même quelque peu précieux. Il adressait ces lettres soit à de hauts dignitaires de l'Empire, soit à quelque grand prélat de l'Eglise, ses amis ou parents.

Constatant la vanité de son espoir de retourner à Constantinople, il se compare à Ulysse, le grand voyageur : « Moi qui était de même à la portée du chant des oiseaux, de l'aboi des chiens, voire déjà de mes amis même, et qui entendais presque leurs paroles, je rebrousse chemin, privé de ceux que je regrette et qui me regrettent, et je me résigne au sort qui ne se rassasie pas de me bafouer ainsi, je me soumets au temps, je me plie à la situation par laquelle l'esprit est blessé et l'âme souffre durement sous la nécessité qui la presse » (17). La correspondance est pour lui un échappatoire, « car la souffrance s'évapore, pour ainsi dire, quand nous la racontons à ceux qui nous aiment » (21).

H.M.

J. KODER, *Negroponte. Untersuchungen zur Topographie und Siedlungsgeschichte der Insel Euboia während der Zeit der Venezianerherrschaft*. Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1973, 192 pp., 76 photos, 1 carte.

Séparée du continent par un détroit large de seulement quelques mètres, longue d'environ 175 km pour une largeur moyenne de 20 km, l'Eubée, avec ses 3580 km carrés de super-

ficie, gravita dans l'orbite de Venise pendant presque quatre siècles (1082- 1470) sous le nom de Negroponte. Elle fut durant cette période le carrefour des influences orientales et occidentales et la culture byzantine devait revêtir là un aspect caractéristique. Le présent ouvrage expose les détails de son évolution. Il constitue le premier tome d'une série de matériaux et contributions à la *Tabula Imperii Byzantini*, que l'Académie viennoise est en train de préparer sur l'initiative du professeur Herbert Hunger.

L'auteur, Johannes Koder, se révèle un lecteur attentif de la littérature spécialisée, extrêmement vaste d'ailleurs; il a parcouru l'île à plusieurs reprises, étudiant sur place ses monuments archéologiques et les inventoriant, au grand complet. Il a décrit et valorisé les monuments; il a essayé de préciser le chiffre et la composition de la population de l'île; il a dépisté une quantité de noms propres, qui pourront, par la suite, être exploités et expliqués par les linguistes. De cette manière, il est arrivé à présenter la monographie complète de l'île à une époque déterminée. Les matériels ainsi valorisés serviront à la rédaction de la future *Tabula Imperii Byzantini*, envisagée comme le complément nécessaire et la suite de la *Tabula Imperii Romani*, en train d'être publiée sous l'égide de l'Union Académique Internationale.

H. M.

Analele Societății de limba română, Zrenjanin, 3—4, 1973, 730 p.

La Société de la langue roumaine de Voïvodina (République Fédérative Socialiste de Yougoslavie) a fêté en 1972 son dixième anniversaire. La Société a réussi au cours de cette première décennie de son existence de s'assurer un nombre considérable de collaborateurs parmi les spécialistes réputés dans le domaine du roumain, tant de la Yougoslavie que d'autres pays. La Société a organisé deux symposiums dédiés aux relations yougoslavo-roumaines. Le volume festif des « Annales » est dédié au professeur Radu Flora, le président de la Société depuis sa fondation, à l'occasion de son cinquantième anniversaire.

Les premiers trois articles du volume, dus à Momčilo D. Savić, Ion Bălan et Nicolae Bot, rendent hommage au professeur Flora, en présentant différents aspects de son activité; la première partie du volume comprend également un article introductif signé par Emil Filip et la bibliographie des ouvrages de Radu Flora parus depuis 1968.

Les contributions de 75 collaborateurs du volume, représentant 10 pays, portent sur différents domaines de la linguistique, de l'histoire littéraire, des relations culturelles, du folklore, de l'ethnographie et de l'histoire de l'enseignement. Ne pouvant énumérer ici tous les articles, nous nous bornons à passer en revue ceux traitant de problèmes balkaniques généraux et de questions linguistiques liées aux relations roumano-yougoslaves.

A. Rosetti, membre de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, dans son étude intitulée *Le vocabulaire sud-est européen de quelques institutions. Les éléments latins*, traite des termes latins communs au roumain et à l'albanais et qui ne se retrouvent pas dans d'autres langues romanes ou y ont un sens différent. Cet examen l'amène à conclure que le développement des deux langues s'est déroulé dans des conditions socio-linguistiques semblables, ce qui explique l'emprunt des mots latins à l'albanais. A son avis, ces faits linguistiques—qui ne sont, par conséquent, pas dus à une parenté généalogique—viennent confirmer la nécessité de poser l'existence d'une civilisation commune des populations de langue roumaine et albanaise, à une époque reculée (p. 479).

Giovanni Battista Pellegrini (Padoue) présente quelques *Osservazioni sulle concordanze tra romeno e « italo-romanze » nord-orientale* et arrive à conclure que « nelle comparazione lessicali interne alla regione friulana, ma soprattutto con le area confinenti ... ci potranno esser di qualche utilità anche gli eventuali riscontri col romeno ». Milivoj Pavlović (Belgrade) dans *Semantički « qui pro quo » u balcannističkoj miksoglotici* (Un « qui pro quo » sémantique de la mixoglottie balkanique) étudie des radicaux lat. *plan-* et v.sl. *poia-*, qui se retrouvent en roumain, serbo-croate et bulgare et présentent des problèmes sémantiques intéressants. Mirko Deanović (Zagreb) (*Dal lessico istrioto di Rovigno*) distingue trois dialectes parlés dans la péninsule d'Istrie (qu'il appelle *istrioto, veneto-giuliano* et *istrorumeno*) et se propose de relever des contacts lexicaux entre les parlers romans de la région.

Les relations roumano-yougoslaves et les rapports entre les différents autres peuples des Balkans forment l'objet des contributions de Cezar Apreotesei (Timişoara) *Stadiul actual al cercetărilor contactelor lingvistice româno-jugoslave în Republica Socialistă România* (L'état actuel des recherches sur les contacts linguistiques roumano-yougoslaves dans la République Socialiste de Roumanie), Ivan Petkanov (Sofia) *Considérations sur les éléments roumains dans la langue bulgare*, M. D. Savić (Belgrade) *Dve zajadničke crte u srpskim i vlaškim govorima istočne Srbje* (Due caratteristiche comuni alle parlata serbe e valacche della Serbia Orientale), Dorin Gămulescu (Bucureşti), *Sîrbisme şi turcisme în Banat* (Eléments serbes et turcs dans le Banat), Mile Tomici (Bucureşti) *Graiurile sîrbeşti şi croate din R. S. România* (*Privire generală*) (Les parlers serbes et croates de la R. S. de Roumanie — Aperçu général), Th. Trâpcea (Timişoara), *Despre « poturii » de la Radna-Lipova o rămăşiţă de populaţie bosniacă* (À propos des « poturi » de Radna-Lipova, un reste de population bosniaque), Victor Vescu (Belgrade), *O contribuţie a slavisticii româneşti la cercetarea limbii sîrbocroate* (Une contribution roumaine à l'étude du serbo-croate) et Breda Vlahović (Belgrade) *Najnovija doseljavanja Rumuna u Vršac* (Latest settling of Rumanians in Vršac). Tous ces articles qui envisagent les problèmes du point de vue historique se distinguent par leur originalité et leur bibliographie mise à jour.

Dans le domaine de l'ethnographie nous pouvons citer les études de Mirjana Maluckov (Novi Sad) *Neke karakteristike svadbenih običaja kod Rumuna u jugoslovenskom Banatu* (Einige Merkmale der Hochzeitssiten bei den Rumanen im Jugoslawischen Teil des Banats) et de Liviu P. Marcu (Bucureşti) *Aspecte ale corelaţiei dintre structura familiei şi terminologia de rudenie la vlahii balcanici* (La corrélation entre la structure de la famille et la terminologie des degrés de parenté chez les Vlaches balkaniques) et dans le domaine du folklore celle de Dušan Nedeljković (Belgrade) *Folklorni rod facetija* (Le genre folklorique des facéties).

Gligori Popa (Vršac) dans l'article *Dezvoltarea învăţămîntului la românii din Banatul iugoslav în lumina convenţiei şcolare iugoslavo-române* (Le développement de l'enseignement chez les Roumains du Banat yougoslave à la lumière de la convention scolaire yougoslavo-roumaine) et Iulian Ristea-Bugariu (Novi-Sad), dans son article *Premise pentru perfecţionarea învăţămîntului limbii române* (Prémisses pour le perfectionnement de l'enseignement du roumain) présentent les conditions dans lesquelles se déroule l'enseignement du roumain en Yougoslavie et les méthodes qui y sont employées, tandis que Alexandru Rusu, Constantin Rudneanu s'occupent des *Şcolile româno-ilirice la sfîrşitul secolului al XVIII-lea şi începutul secolului al XIX-lea* (Ecoles roumano-illyres à la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle), et Dan Simonescu des *Tipografi sîrbi în slujba vechiului tipar românesc* (Typographes serbes au service de l'ancienne imprimerie roumaine).

Le volume s'achève par un riche et utile index des noms.

Z. M.

Recherches de géographie historique [Rédaction : V. Beševliev, V. Tăpkova-Zaimova]. Sofia, 1970 (Studia balcanica. 1).

Mit seiner neueroffneten Reihe „ Studia balcanica“ mochte das Institut fur Balkanstudien bei der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften Forschungen „sur la vie économique et sociale, sur les relations politiques et culturelles des peuples balkaniques“ Raum geben. Der erste Band faßt 21 Abhandlungen zur historischen Geographie der nordlichen Balkanhalbinsel zusammen, ausgehend von der Erkenntnis, daß dieser Zweig der historischen Geographie des Encouragements bedarf, wenn der Vorsprung aufgeholt werden soll, der bezuglich der gleichartigen Erforschung des griechischen Territoriums zweifelsohne besteht. Die Autoren sind Wissenschaftler Bulgariens (Gerov, Venedikov, Velkov, Beševliev, Tăpkova-Zaimova, Vojnov, Margos, Biljarski, Kuzev, Beševliev jun., Zaimov, Džonov, Stoikov, Boneva-Petrova), Rumaniens (Vulpe, Diaconu, Năsturel), Ungarns (Mócsy), Jugoslaviens (Škrivanić) und der DDR (Bottger, Winkelmann). Behandelt werden Spezialfragen der historischen Geographie und Toponymie von der Antike bis zum 19. Jahrhundert.

Irm.

V. BEŠEVLIEV, *Les inscriptions protobulgares et leur portée culturelle et historique*, „Byzantinoslavica”, 32, 1971, p. 35—51.

Die Sammlung des Verfassers „Die protobulgarischen Inschriften” (Berlin 1963) wird in synthetischer Gestaltung ausgewertet, um den historischen Ort sowie die Kultur der Protobulgaren, die als Unogunduren um 660 ihre Sitze im Kubangebiet verließen, zu bestimmen.

Irm.

FRANJO BARIŠIĆ, *Јован Ватац, Протокиниг* „Зборник филозофское факултета“, 10, Београд 1970, p. 283—287.

Johannes Vatatzes, der um 1333 in Thessaloniki mit dem Titel πρωτοκυνηγός begegnet, stellt eine wichtige Personlichkeit in den byzantinischen Burgerkriegen der ersten Halfte des 14. Jahrhunderts dar. Der Verfasser bemuht sich um eine Biographie des 1345 von turkischen Soldnern Getoteten.

Irm.

I. K. VASDRAVELLIS, Ἁρματολοὶ καὶ κλέφτες εἰς τὴν Μακεδονίαν. Β' ἔκδοσις. Θεσσαλονίκη, 1970.

Das Buch gibt, auf die lokalen Quellen gegründet, einen Überblick auf die wesentlichen Phasen der Geschichte des mazedonischen Armatolen- und Klephtenwesens vom 15. Jahrhundert bis zum griechischen Befreiungskampf. Fur gleich gewichtig wird der Anhang von Urkunden aus den turkischen Archiven von Verria und Thessaloniki angesehen, die in griechischer Übersetzung vorgelegt werden. Der Historiographie anderer Balkanlander zum Thema gilt ein einleitendes Kapitel.

Irm.

LOUIS COUTELLE, *Le Greghesco. Réexamen des éléments néo-grecs des textes comiques vénitiens du XVI^e siècle.* Thessalonique, 1971.

Gewisse komische Texte, die zwischen 1540 und 1572 in Venedig entstanden, — der Autor beschreibt sie und ihre Verfasser eingehend — bringen in lateinischer Umschrift Floskeln und einzelne Worter aus dem Neugriechischen. Man hat diese Sprachzeugnisse lange Zeit fur Belege eines Idioms angesehen, das die Stratioten, griechische Soldner im Dienste Venedigs, gesprochen haben sollen. Von den Biographien der Textverfasser her vermag der Autor diese Auffassungen zu widerlegen, ohne von dem verwendeten Vokabular her eine eindeutige Losung vorschlagen zu konnen. Dieses Vokabular wird ebenso wie die verwendete Diktion grundlich analysiert.

Irm.

LOUKIA DROULIA & HRISA MALTEZOU, Τὸ Ἀρχεῖον τῆς Ἱερᾶς Μονῆς Ἁγίας Λαύρας Καλαβρύτων. „Κέντρον βυζαντινῶν ἐρευνῶν, Σύμμεικτα", 2 ,Ἀθῆναι, 1970, p. 379—415.

Als Ergebnis zweier Studienreisen wurden die Archivalien der Lavra von Kalavryta (Achaia) aufgenommen und folgendes Ordnungsschema erarbeitet: 1. Griechische Urkunden: Patriarchats-, Metropoliten- und Klosterurkunden; Notariatsurkunden der Zeit von 1691 bis 1835; offentliche und Privaturkunden der Jahre 1804 bis 1906; Urkunden des Metochi des Heiligen Georg (1813 bis 1890); Verzeichnisse okonomischen Inhalts aus dem 18. und 19. Jahrhundert. 2. Venezianische Urkunden aus den Jahren 1688 bis 1715. 3. Turkische Urkunden des 18. und 19. Jahrhunderts. Unter Varia werden russisch- und rumanischsprachige Dokumente aus dem 19. Jahrhundert erfaßt; die Sammlung gedruckten Materials betrifft Zeitungen und Zeitungsausschnitte.

Irm.

Das Mädchen mit dem Mond in der Hand. Neugriechische Erzahlungen. Herausgegeben von Marika Mineemi, Leipzig, 1965.

Der Band enthalt in deutscher Übersetzung, die ein mehrkopfiges Kollektiv besorgte 22 Erzahlungen aus der griechischen Résistance des zweiten Weltkrieges; unter den Autoren finden sich Namen wie Petros Charis, Angelos Tersakis, Stratis Miriwilis, Menelaos Ludemis, Ilias Wenesis, Kostas Warnalis, Elli Alexiu, Themos Kornaros, Kosmas Politis, Melpo Axioti. Ein Nachwort der Herausgeberin stellt die Widerstandsliteratur in den großeren Zusammenhang der Entwicklung des neugriechischen Schrifttums. Biobibliographische Notizen machen mit den einzelnen Autoren naher bekannt.

Irm.

VASILE MACIU, *Mouvements nationaux et sociaux roumains au XIX^e siècle.* Bucarest, 1971 (Bibliotheca historica Romaniae, 33).

Entgegen den Erwartungen, welche die Fassung des Titels aufkommen laßt, handelt es sich bei dem anzuzeigenden Buche nicht um ein einheitliches Werk, sondern um die Zusammenfassung von Arbeiten, die der Verfasser im Verlaufe des letzten Jahrzehnts an verschiedenen Orten veroffentlichte; dabei raumen wir gern ein, daß ihre thematische und konzeptionelle Zusammengehorigkeit eine solche Verbindung durchaus rechtfertigt. Vorangestellt ist ein — bisher unpublizierter — Überblick uber die Herausbildung der rumanischen Nation, durch den die speziellen Themen des 19. Jahrhunderts Orientierung und Einordnung finden. Zwei Kapitel sind der Revolution von 1848 gewidmet; das erste behandelt die Gesellschaft rumanischer Studenten in Paris als ein revolutionares Zentrum in den Jahren 1845 bis 1848, das folgende stellt den einheitlichen Charakter der Geschehnisse in den rumanischen Landern heraus. Dem Kampf des rumanischen Volkes um seine nationale Unabhangigkeit gelten die weiteren Teile des Bandes — den Auswirkungen des osterreichisch-ungarischen „Ausgleichs" von 1867, den Bestrebungen und Verdiensten des Historikers B. P. Hasdeu, der Bedeutung der orientalischen Frage in diesem Zusammenhang, im speziellen der Rolle der Konferenz von Konstantinopel um die Jahreswende 1876/77. Ausfuhrlich werden die differente Stellung der gesellschaftlichen Krafte Rumaniens zur Frage der Unabhangigkeit dargetan und die Etappen auf diesem Wege dargestellt. Grundliche Register (Personennamen, geographische und historische Namen, Titel von Zeitschriften und Buchern aus dem behandelten Zeitraum) unterstreichen den einheitlichen Charakter des synthetischen Werkes.

Irm.

AUGUSTIN DEAC & ION ILINCIOIU, *Ленин и Румыния*, Бухарест, 1971 (Bibliotheca Historica Romaniae, 35).

Sich auf Archivmaterialien sowie z. T. schwer zugangliche Tageszeitungen und Periodika grundend, stellen die Verfasser die Bedeutung Lenins fur die rumanische Arbeiterbewegung und das rumanische Volk uberhaupt heraus. Ein vorangestellter Überblick erfaßt die Geschichte

der sozialistischen Bewegung in Rumänien und insonderheit ihre Beziehungen zu russischen Revolutionären. Nachgegangen wird den frühesten Erwähnungen Lenins in rumänischen Presseerzeugnissen und dem zunehmenden Einfluß seiner Veröffentlichungen. Zu ersten persönlichen Berührungen kam es nach der russischen Revolution von 1905—1907, in der das rumänische Proletariat seine Solidarität bekundet hatte. Weiter werden die Wirkungen der Großen Sozialistischen Oktoberrevolution und des Leninismus auf Rumänien erfaßt und über den Empfang einer rumänischen Parteidelegation durch Lenin im Jahre 1920 berichtet. Schließlich werden aus Lenins Arbeiten Bemerkungen zur rumänischen Geschichte zusammengestellt und über die illegale leninistische Propaganda der Kommunistischen Partei Rumäniens informiert. Beigegebene Faksimilia unterstützen wirksam die materialreiche Darstellung.

Irm.

I. MATEI. *Sur les relations d'Ahmed Vefik Pacha avec les Roumains*, « Studia et acta orientalia », VII (1968), p. 95—131 et VIII (1971), p. 71—102.

Parmi les études d'une importance particulière qui concernent les relations des Roumains avec les pays du Proche et du Moyen-Orient (la Turquie, l'Iran, l'Egypte ancienne et moderne, etc.), les articles consacrés aux contacts roumano-ottomans occupent une place insigne dans l'annuaire de l'Association roumaine d'études orientales. L'article de I. Matei en fournit une excellente preuve.

Ahmed Vefik Pacha (1823—1891), homme politique, écrivain et philologue turc, traducteur de Molière, intellectuel d'une orientation plutôt liberale, a été nommé commissaire extraordinaire dans les Principautés Roumaines à la place de Fouad Effendi en 1850. Il se lia à l'écrivain roumain Ion Ghica, remarquable homme d'état et politicien influent à l'époque. L'analyse pertinente de la correspondance d'Ahmet Vefik Pacha avec Ion Ghica, inédite jusqu'à présent, a permis à l'auteur de nous restituer non seulement l'image d'une amitié à toute épreuve, par dessus les vicissitudes qui ont souvent opposé les intérêts de leurs patries, mais aussi de nouveaux aspects de la « question orientale », de l'activité de l'émigration roumaine et des projets de la Porte concernant les Principautés. Les allusions faites, plusieurs fois, par Ahmet Vefik Pacha, à divers membres de l'émigration roumaine, notamment à N. Bălcescu, rendent plus clair l'intérêt avec lequel les Turcs ont surveillé les révolutionnaires de 1848.

M. A.

L'Institut d'études balkaniques de Salonique nous offre, dans un volume posthume intitulé *Two Studies on Modern Greek Folklore* (Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1968, 132 p.) la version anglaise de deux importantes études du regretté professeur Stilpon P. Kyriakidès. Une bonne partie des recherches de linguistique et folklore grecs de l'auteur touchent également aux problèmes liés à l'histoire culturelle de la péninsule Balkanique.

Bien que d'une grande concision, la première étude, consacrée au folklore grec moderne (*Modern Greek Folklore: Folk Poetry, Folk Religion and Folk Art, with References to German*

Folklore, p. 15—45) traite de façon complète des types très variés de la poésie populaire. Elle souligne l'origine antique de certaines croyances et coutumes encore en vigueur dans les campagnes, tout en discutant aussi les coordonnées fondamentales de l'art populaire de la Grèce moderne et mettant en relief la nécessité d'une étude systématique de ce chapitre de la culture populaire.

La seconde étude est une monographie du *Language and Folk Culture of Modern Greece* (p. 47—127). Son premier chapitre donne un bref historique du développement et de la continuité de la langue et de la culture grecques. On peut constater la valeur accordée par l'auteur aux arguments d'ordre historique lorsqu'il s'agit d'expliquer et d'interpréter les faits de la culture moderne, notamment quand il procède à la revue des dialectes parlés en Grèce ou à la discussion du phénomène de diglossie. Si l'on juge d'après les parallèles constamment établis par l'auteur dans la deuxième partie de son étude entre la culture grecque antique et celle de la Grèce moderne — parallèles qu'il relève dans divers domaines, tels : la nourriture, l'architecture, le costume, les coutumes sociales, les croyances, la poésie —, cette manière d'aborder le sujet indiquerait son penchant à considérer l'évolution du comportement traditionnel dans le contexte historico-culturel.

L'ensemble du volume plaide en faveur d'une étude conjuguée, dia- et synchronique, des faits d'ethnographie et de folklore. En outre, ces deux études de S. P. Kyriakidès s'avèrent également précieuses par les données essentielles qu'elles fournissent sur quelques-uns des domaines les plus significatifs de la culture populaire grecque.

C. B.

LIVRES REÇUS

Actas de Cabildos de la Ciudad de Guadalaxara, vol primero 1607—1635, Guadalajara-Mexique, Ayuntamiento Constitucional, Instituto Jalisciense de Antropologia e Historia, 1970, 422 p

AKSOY, ÖMER ASIM, *Atasozleri ve Deyimler Sozluğu*, I — Atasozleri Sozluğu —, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1971, 392 p.

ANDREEV, MIHAIL N., *Римско частно право* — IV Преработено и допълнено издание, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 421 p.

ANGELOV, IVAN, *Определяне на икономическата ефективност на инвестициите в капиталистическите страни* — Избор на технически варианти —, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 177 p.

BLAŽIČ, ZDRAVKO — *35 godina rada* —, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination

BOAS, GEORGE, *The Challenge of Science*, Seattle, University of Washington Press, 1965, 92 p.

BREZOSKI, VELIMIR, *Ослободителната војна во Македонија во 1943 на територијата на С Р Македонија*, Skoplje, Институт за Национална Историја, 1971, 415 p.

ČAUŠEV, ANGEL, KRUM ALEKSANDROV, *Проблеми на организацията и концентрацята на вътрешната търговия в Н Р България*, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 166 p.

CORTE, FRANCESCO DELLA, *Opuscula*, Gênes, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1971, 240 p

Cumidava, V (Culegere de studii și cercetări ale Muzeului Județean Brașov și Muzeul Bran), Brașov, 1971, 861 p

CZEIKE, FELIX & PETER CSENDES, *Die Geschichte der Magistratsabteilungen der Stadt Wien 1902—1970*, Tomes I—II, Vienne—Munich, Jugend und Volk, 1971—1972, 234 p. et 223 p

DAMIANOV, SIMEON, *Френското икономическо проникване в България от освобождението до първата световна Война (1878—1914)*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 263 p.

DELIVANIS, D. I, *Greek Monetary Policy and Planning Economic Development* (Extr. de « Balkan Studies », Thessalonique, 12_2, 1971, p. 365—381).

DILÂÇAR, A., *Kutadgu Bilig Incelemesi*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1972, 208 p. + 1 carte.

Двапаест дела персијских мајстора — Колекција Музеја Примењене Уметности, Belgrade, Музеј Примењене Уметности, 1971, sans pagination.

Early Farming Cultures in Central Serbia (Eastern Yugoslavia) — Preliminary Report and Guide to an exhibit in the National Museum of Kragujevac [Text. A. Mcpherron, D. Srejović; Exhibit: M. Bogdanović, M. Jerinić, A. Mcpherron, D. Srejović], Kragujevac, National Museum of Kragujevac, 1971, 26 p.

Ἔκθεσις δραστηριότητος κατὰ τὰ ἔτη *1969—1972*. — Φιλοσοφικὴ Σχολὴ — ἕδρα μεσαιωνικῆς καὶ νεωτέρας ἑλληνικῆς φιλολογίας, Athènes, Ἐθνικὸν καὶ Καποδιστριακὸν Πανεπιστημίον Ἀθηνῶν, 1972, 11 p.

EVERAERT, J. *Le commerce colonial de la « nation flamande » à Cadix sous Charles II (ca. 1670—1700)* (Overdruk uit Anuario de Estudios Americanos, Sevilla, vol XXVIII, 1971, p 139—151). Gand, 1972.

FALCO, GIORGIO, *In margine alla vita e alla storia* [Introduzione di Piero Zerbi], Milan, Editrice Vita e Pensiero, 1967, 111 p.

Finlandia Biennale XXXVI Venezia — Esposizione organizzata dall'Accademia di Belle Arti in Finlanda (catalogue), sans date et sans pagination

Folklor Shqiptar I — Proza Popullore — Vëllimi V (Anekdota), Tirana, Universiteti Shtetëror i Tiranës — Instituti i Folklorit —, 1972, 287 p.

FREJDENBERG, MAREN M. *Srednjovjekovna Trgovina u Dalmaciji Problemi i Argumenti* (Extr. de « Historijski Zbornik », God. XXIII—XXIV (1970—1971), p 391—410)

FREJDENBERG, MAREN M. « *Vranski Zbornik* ». *Novi Spomenik Hrvatskog Običajnog Prava* (Extr. de « Radova Instituta Jugoslovenske Akademije Znanosti i Umjetnosti u Zadru, », sv. 18, p 323—341), Zadar, 1971

GARRATY, JOHN A. *Interpreting American History — Conversations with Historians*, Londres, The Macmillan Company/Collier-Macmillan Limited, Part I 367 p + Part II — 334 p. (1 vol). 1970

GENICOT, LEOPOLD, *Profilo della civiltà medioevale* [Introduzione di Cosimo D Fonseca], Milan, Editrice Vita e Pensiero, 1968, 390 p.

GKINIS, NIKOS X, Λεξικὸ ἀλβάνο-ἑλληνικό, Tirana, Shtepia Botuese e Librit Shkollor, 1971, 551 p.

GORTAN-PRENUK, DARINKA, *Акузативне синтагме без предлога у српско-хрватском језику*, Belgrade, Институт за српскохрватски језик-библиотека јужнословенског филолога нова серија, књ. 2, 1971, 180 p.

HAKKI, ISPARTALI, *Koyumden Geliyorum* Baskıya Hazırlayan ve Önsozu Yazan Şevket Aziz Kansu], Ankara, Turk Tarih Kurumu Basımevi, 1971, 58 p

HALPERN, JOEL, *Bibliography of English language sources on Yugoslavia*, 2nd edition, Amherst-Research reports number 3, Department of Anthropology, University of Massachusetts, 1969, 134 p.

HALPERN, JOEL MARTIN, *Town and Countryside in Serbia in the Nineteenth Century Social and houshold structure as reflected in the census of 1863* [Communication scientifique soutenue au « Second International Congress of Southeast European Studies, Athens, 7—13 May, 1970 », University of Massachusetts, Department of Anthropology, Amherst, 14 p + ill. sans numérotation].

HAMNERSTEIN, NOTKER, *Jus und Historie*, Gottingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1972, 405 p.

HATOBOĞLU, VECIHE, *Ikileme*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 119 p.

HOLINKOVÁ, JIŘINA, *Čtyři kapitoly z dějin Městské Školy u Sv. Mořice v Olomouci*, Olomouc, Acta Universitatis Palackinae Olomucensis — Fakultas Philosophica —, Historica, 16, 1970, 103 p.

Илири и Дачани, Belgrade, Народни Музеј, 1971, 215 p + 1 carte + ill.

История на сръбско българската война 1885, Sofia, Държавно Военно Издателство, 1971, 490 p.

ISUSOV, MITO, *Работническата класа в България 1944—1947*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 289 p.

JEREMIĆ, DUŠAN, *Туристички региони во С.Р. Македонија*, Skoplje, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј", 1971, 217 p. + 2 cartes

Jugoslovenska grafika 1965—1972 (Katalog), Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination.

Jugoslovenska umetnost XX veka — Srpska arhitektura 1900—1970, Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1972, 147 p

KANSU, CEYHUN ATUF, *Balım Kız Dalım Oğul*. Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 164 p

Kavramlar Dizini — Birinci Cilt — [Hazırlayan . Ş. Recai Cın], Ankara Üniversitesi Basimevi, 1971, 532 p.

KIRIAZOPOULOS, VAS. D., Τὸ λαογραφικὸ Μουζεῖο Μυκόνου καὶ οἱ συλλογές του [Προλεγόμενα Διον. Ζακυθήνου], Thessalonique, Ἔκδοσις Λαογραφικῆς Συλλογῆς Μυκόνου, 1971, 38 p.

KONESKI, BLAŽE, *Јазикот на Македонската народна поезија*, Skoplje, Македонската Академија на Науките и Уметностите, 1971, 108 p.

KUNZ, LUDOVÍK, *Lidová Vyklenková Plastika*, Brno, Entnografický Ústav, Moravského Musea, sans date, 57 ill + texte sans pagination.

LIASKI, VASIL, *Свята и чиста република — Писма и документи —*, Sofia, Наука Изкуство, 1971, 221 p. + 8 p. ill.

LJUTOV, AT., AL. ZAHARIEV, V IVANOVA, B ATANASOV, A. JORDANOV, *Влияние на международните цени върху вътрешното ценообразуване*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 203 p.

MAMONIS, KIRIAKIS, Ξενόγλωσσοι ἐκδόσεις *(1821 — 1829)* περὶ τὸν ἀγῶνα [Ἀνάτυπον de „Μνημόσυνη", Τ. τρίτος (1970—1971), p 425—512.

Матеріали до словника Буковинських говірок-Випуск другий, Černivci, Чернивецький державний Университет — Кафедра Украінськоі Мови —, 1971, 59 p.

MIHAJLINA, P. V, *Міста України в період феодалізму (До питання про становище міст в умовах іноземного поневалення в кінці XVI — перший половини XVII ст.)*, Černivci, Чернівецький державний Університет, 1971, 113 p.

Mladi umetnici i mladi kritičari 71, Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination.

Modern Sociology — Introductory readings — Selected readings [Edited by Peter Worsley], Middlesex-England, Penguin Books Ltd, Harmondsworth, 1971, 511 p

MORISON, SAMUEL ELIOT, *The Oxford history of the American people*, vol. 1, Prehistory to 1789, New York & Scarborough, Ontario — A Mentor Book from New American Library, — London — The New English Library Limited, 1972, 422 p

MOUSNIER, ROLAND, *Le gerarchie sociali dal 1450 ai nostri giorni* [A cura di Ettore Rotelli], Milan, Editrice Vita e Pensiero, 1971, 165 p.

NATAN, JAK, L. BEROV, ST. CONEV, K J. GOROV, *История на икономическата мисъл в България*, Том първи, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 395 p.

NIKOLIĆ, BERISLAV M, *Основи млађе новоштокавске акцентуације*, Belgrade, Институт за српскохрватски језик, Библиотека јужнословенског филолога нова серија, Књ. 1, 1971, 122 p.

NOVÁČEK, Č., *Popis zvukového systému ruštiny nazákladě obecné jazykovědy*, Olomouc, Rossica Olomoucensia, 1971, 168 p.

OLGUN, IBRAHIM, *Necip Türkçü*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 132 p.

OPPENHEIM, FELIX E., *Etica e filosofia politica* [con una introduzione di Uberto Scarpelli], Bologna, Società editrice « Il Mulino », 1971, 226 p + Indice del volume.

PAMIR, HAMIT NAFIZ et ÖNDER ÖZTUNALI, *Yerbilim terimleri sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basimevi, 1971, 191 p

PANTELIĆ, NIKOLA, *Накит и кићење у XIX и XX веку*, Belgrade, Етнографски Музеј, 118 p. + 32 ill.

PAPAGEORGIOS, EUTHYMIOS, *On the integration of European agriculture* (Reprint from « Agricultural Economic Review », vol. VII, nr 2, July 1971), Thessalonique, 1971, 30 p

PAPASTATHIS, CHARALAMBOS K , *Les études slaves en Grèce (1960—1969)* (Tiré à part de « Cyrillomethodianum I », Thessalonique, 1971, p 183—203)

Le Parti du Travail d'Albanie en lutte contre le revisionnisme moderne — Discours et articles — Tirana, Editions, « Naim Frasheri », 1971, 552 p

PATETTA, F & le collectif, *L'Università di Torino nei sec XVI e XVII*, Turin, G Giappichelli-Editore, 1972, 487 p

PERNACK, HANS-JOACHIM, *Probleme der wirtschaftlichen Entwicklung Albaniens* — Untersuchung des okonomischen und soziookonomischen Wandlungsprozesses von 1912/13 bis in die Gegenwart, Munich, Eigenverlag der Sudosteuropa-Gesellschaft, 1972, 196 p

Политиката на великите сили на Балканите в навечерието на втората световна война, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1971, 277 p.

Populism — The critical issues [Edited by Sheldon Hachney], Boston, Little, Brown and Company, 1971, 168 p

Praistorijska Nalazišta Vojvodine — Katalog izložbe, — Novi Sad, Vojvođanski Muzej, 1971, 41 p + 30 ill.

Πρακτικὰ τοῦ πρώτου διεθνοῦς κυπρολογικοῦ συνεδρίου (Λευκωσία, 14—19 ἀπριλίου 1969), T B' — Μεσαιωνικὸν τμῆμα — ['Επιμέλεια Κ. 'Αθανασίου Παπαγεωργίου], Leukosia, 'Εταιρεία Κυπριακῶν Σπουδῶν, 1972, 304 p. + LX p. ill.

Prvulović, Nadežda — 16 VI — 10 VII 1972 (Katalog), Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination.

Psalterium Sinaiticum an 11th Century glagolitic manuscript from St Catherine's Monastery, Mt. Sinai [Edited by Moshé Altbauer], Skoplje, 1971, XVI + 360 p.

RIGAS, Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν ['Επιμέλεια Παναγιώτης Σ Πίστας], Athènes, 'Εκδοτικὴ 'Ερμῆς Ε Π.Ε , 1971, 229 p

ROHN. JEAN, *La Suisse contemporaine* — Société et vie politique —, Paris, Librairie Armand Colin, 1972, 349 p.

SALVI, BENIAMINO, *Il movimento nazionale e politico degli sloveni e dei croati Dall'Illuminismo alla creazione dello stato jugoslavo* (1918), Trieste, Istituto di Studi e Documentazione sull'Est Europeo, 1971, 263 p.

ŠEPETA, M. T., *Участь робітничого класу України в управлінні виробництвом (1951—1958 pp)*, Černivci, Чернівецький Державний Университет, 1971, 124 p.

SIRUNI, DJ , *N. Iorga şi Armenia* (en arménien), Beyrouth, Association culturelle arménienne, 1972.

SOULOGIANNIS, E TH , 'Η ζωὴ τῆς Κλεοπάτρας ὡς ἀναγράφεται ὑπὸ τοῦ Καισαρίου Δαπόντε ('Ανάτυπο ἀπὸ τὰ «'Ανάλεκτα» 19 B (1970) 84—91), Athènes, 1970.

STAINIDOS-ZAFRAKA, ALKMINIS, 'Η συνάντηση Συμεὼν καὶ Νικολάου Μυστικοῦ (Αὔγουστος *913*) στὰ πλαίσια τοῦ Βυζαντινοβουλγαρικοῦ ἀνταγωνισμοῦ, Thessalonique, Κέντρον Βυζαντινῶν 'Ερευνῶν, 1972, 130 p.

STEPANJUK, D. M., *Експлуататорська роль православної церкви* (на матеріалах Буковинської Митрополії), Černivci, Чернівецький Державний Університет Кафедра Філософії, 1971, 26 p.

STOJANOVIĆ, DOBRILA, *Оријентални ћилими и ћилими*, Belgrade, Музеј Примењене Уметности, 1971, 116 p.

STRATOS, ANDREA N., Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα, Τ.Δ' — Κωνσταντῖνος Γ'(Κῶνστας) 642—668, Athènes, Βιβλιοπωλεῖον τῆς «Ἑστίας», 1972, 333 p

TIKVEŠA, HALIL (Catalogue), Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination

TISCHNER, HERBERT, *Rauru ein Versammlungshaus von Neuseeland in der alten Kultur der Maori*, Hamburg, Hamburgisches Museum fur Volkerkunde und Vorgeschichte im Selbstverlag, 1971, 62 p. + 12 p. ill.

TORNBERG, MATLEENA, *Kuusamolainen Suurperhe Tyo* — Ja Elinyhteisona, Turku, Knjapaino Polytypos, 1971, 30 p

TROJE, HANS ERICH, *Graeca leguntur*, Koln-Wien, Bohlau Verlag, 1971, 358 p.

Турски документи за историјата на македонскиот народ — Опширен пописен дефтер 0 4 (1467—1468 година) [под редакција на методија Соколоски Др Александар Стојановски], Skoplje, Архив Македонија, 1971, 594 p.

TZORTZAKIOS, BARNABÁS D., Οἱ Βασικοὶ θεσμοὶ Διοικήσεως τῶν ὀρθοδόξων πατριαρχείων- Μετὰ ἱστορικῶν Ἀνασκοπήσεων, Athènes, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν — Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου —126—, 1972, 433 p.

ÜLKUTAŞIR, M. ŞAKIR, *Buyuk Turk Dilcisi. Kâşgarlı Mohmut* (2. Baskı), Ankara Universitesi Basımevi, 1972, 222 p. + 1 ill.

URAL, ORHAM, *Üc Destan. Oğuz Kağan. Ergenekon. Korğlu*, Ankara Universitesi Basımevi, 1972, 64 p.

UYGUNER, MUZAFFER, *Yapım Iyeliği Terimleri Sözluğu*, Ankara Universitesi Basımevi, 1971, 118 p.

VAKALOPOULOS, APOSTOLOS E., Τὰ κάστρα τοῦ Πλαταμώνα καὶ Ὁριᾶς τέμπων καὶ ὁ Τέκες τοῦ Χασὰν Μπαμπᾶ, Thessalonique, Δημοσιεύματα τῆς ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1972, 126 p.

VALLESE, GIULIO, *Studi di Umanesimo*, Napoli, Libreria Editrice Ferraro, 1971, 142 p.

VASA — 24.V.1972—14 VI.1972 — (catalogue), Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination.

Византијски извори за историју народа Југославије, T. IV, Belgrade, Византолошки Институт, 1971, 267 p.

WAELKENS, M., *Pessinonte et le Gallos* (Overdruk uit Byzantion, d XLI (1971), pp. 349—373), Gand, 1971.

WAUNG, W. S. K, *Revolution and Liberation — A short history of modern China 1900—1970*, Londres, Heinemann Educational Books, 1971, 176 p. + 2 cartes.

WEITZMANN, KURT, *Illustrated manuscripts at St. Catherine's Monastery on Mount Sinai*, Collegeville, Minnesota, St. John's University Press, 1973, 34 p + XXXII planches.

WERVEKE, H. VAN, *La contribution de la Flandre et du Hainaut à la Troisième Croisade* (Overdruk uit : Le Moyen Age, t. LXXVIII, 1972, n° 1, pp. 55—90), Gand, 1972.

WILLENBERG, URSULA, *Interethnisch-okonomische Beziehungen in Sud-Viêt-Nam — ihre Bedeutung fur den Ethnogeneseprozess* —, Berlin, Akademie-Verlag, 1972, 160 p. + 7 p. ill.

WILLI, THOMAS, *Die Chronik als Auslegung — Untersuchungen zur literarischen Gestaltung der historischen Uberlieferung Israels*—, Gottingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1972, 267 p.

WILPERT, CLARA B., *Schattentheater*, Hamburg, Selbstverlag — Hamburgisches Museum fur Volkerkunde, 1973, 86 p. + 11 p ill + 2 cartes.

WINKEL, HARALD, *Die deutsche Wirtschaft seit Kriegsende — Entwicklung und Probleme* —, Mainz, Herausgeber Institut fur Staatsburgerliche Bildung am Rheinland-Platz, 1971, 199 p.

WOOD, JOHN R. & JEAN SERRES, *Diplomatic ceremonial and protocol — Principles, Procedures & Practices*, New York, Columbia University Press, 1970, 378 p.

XIRADAKIS, KOULAS, Γυναίκες στη φιλική έταιρία — φαναριώτισσες — Athènes, Κούλα Ξηραδάκη, 1971, 149 p

ZAKITHINOS, DIONISIOS, Τὸ Βυζάντιον — Ἀπὸ τοῦ *1071* μέχρι τοῦ *1453*, Athènes, 1972, 229 p.

Zakony Męskie w Polske w 1772 roku (Ordines regulares virorum in Polonia anno 1772) [Komitet redakcyjny Ludomir Bieńkowsky, Jerzy Kłoczowski, Zygmunt Sułowski], Lublin, Towarzystwo Naukowe Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego, 1972, 344 p. + XXXV cartes.

ZELKO, IVAN, *Gospodarska in Družbena struktura turniške prašupnije po letu 1381*, Ljubljana, 1972, 97 p. + 2 ill.

Peta zemaljska konferencija kommunističke Partije jugoslavije — Zbornik radova [Urednici : Zlatko Čepo, Ivan Jelič], Zagreb, Institut za Historiju Radničkog Pokreta Hrvatske Školska Knjiga, 1972, 373 p.

ZEPOS, PAN, I., Ἡ«Δικανικὴ τέχνη» τοῦ Δημητρίου Καταρτζῆ (Βουκουρέστιον 1973) (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ «Νομικοῦ Βήματος», τεῦχος 5, p. 561—569), Athènes, 1971.

ŽIVKOV, TODOR, *За последователно изпълнение решенията на десетия Конгрес на БКП за повишаване жизненото равнище на народа*, Sofia, Партиздат, 1972, 175 p.

ŽIVOJINOVIĆ, MIRJANA, *Светогорске келије пиргови у Средњем Веку* [Уредник : Георгије Острогорски], Belgrade, Византолошки Институт (avec un résumé en anglais), 1972, 153 p. + 1 carte.

ZORAS, TH. GEORGIOS, Ἀναγραφὴ δημοσιευμάτων *1931—1967*, Athènes 1968, 52 p.

ZORAS, TH. GEORGIOS, Μία ἰταλικὴ τραγῳδία Κρητὸς σηγγραφέως : Ἡ «*Fedra*» τοῦ *Francesco Bozza*, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1972, 19 p.

ZORAS, TH. GEORGIOS, Ποικίλα Ἀποφθέγματα (ἐκ τῶν κατάλοιπων τοῦ Σπυρίδωνος Λάμπρου), Athènes, Βιβλιοθήκη Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1972, 41 p.

ZORAS, TH. GEORGIOS, Τὸ «Ἡμερολόγιον» τοῦ ἐν Ἀθήναις Ὁλλανδοῦ προξένου καὶ ἡ Ἑλληνικὴ Ἐπανάστασις, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1972, 30 p

ZORAS, TH. GEORGIOS, Ἡ Ἀνταρσία τοῦ Ἀλῆ Πασᾶ εἰς ἄγνωστα ἔγγραφα τοῦ ἀπορρήτου Ἀρχείου τοῦ Βατικανοῦ, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1973, 32 p.

ZOTSCHEW, THEODOR D, *Strukturwandel in Wirtschaft und Gesellschaft Sudosteuropas*, Munich, Eigenverlag der Sudosteuropa-Gesellschaft, 1972, 113 p + 19 p. annexes.

Zukunftsperspektiven der Donauschiffahrt nach 1980, Munich, Eigenverlag der Südosteuropa-Gesellschaft, 1973, 68 p.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

CANTEMIR DIMITRIE, **Descriptio Moldaviae**, traduction d'après l'original latin par Gh. Guţu, 1973, 404 p. + une carte.

CANTEMIR DIMITRIE, **Opere complete** (Œuvres complètes), (vol. IV), édition critique sous la rédaction de Virgil Cândea, **Istoria ieroglifică** (L'Histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.

BERINDEI DAN, **L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, 46, 1973, 247 p.

COPOIU NICOLAE, **Le socialisme et le mouvement ouvrier et socialiste en Roumanie, 1835—1924**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, 45, 1973, 208 p.

BÂRZU LIGIA, **Continuitatea populației autohtone în Transilvania în secolele IV—V (cimitirul 1 de la Bratei)**. (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IV^e^—V^e^ siècle — le cimetière 1 de Bratei), collection « Biblioteca de arheologie », XX, 1973, 309 p.

BICHIR GH., **Cultura carpică** (La culture des Carpes), collection « Biblioteca de arheologie », XX, 1973, 412 p.

PREDA CONSTANTIN, **Monedele geto-dacilor** (Les monnaies des Géto-daces), collection « Biblioteca de arheologie » XIX, 1973, 565 p.

CERNOVODEANU PAUL, **Societatea feudală românească văzută de călători străini — secolele XV—XVIII** (La société féodale roumaine vue par les voyageurs étrangers — XV^e^ — XVIII^e^ siècles), collection « Istorie și civilizație » VI, 1973, 273 p.

CERNOVODEANU, PAUL, **England's Trade Policy in the Levant and Her Exchange of Goods with the Romanian Countries under the Latter Stuarts (1660—1714)**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae » études 11 (2), 1972, 157 p.

ZANE G., **L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études 13 (3), 1973, 261 p.

CURTICĂPEANU, V., **Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae » monographies, XII, 1973, 264 p.

PRODAN, D., **Supplex Libellus Valachorum, or the Political Struggle of the Romanians in Transylvania during the 18th Century**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, VIII, 1971, 467 p.

MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, **Cultura Precucuteni pe teritoriul României** (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection « Biblioteca de arheologie », XXII, 1974, 272 p.

COLUMBEANU, SERGIU, **Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII^e^ siècle** collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire économique 47 (5), 1974, 200 p.

BERCIU, D., **Contribution à l'étude de l'art thraco-gète**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, XIII, 1974, 240 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 2, P. 191—342, BUCAREST, 1974

I. P. I. c. 1284

43 456

Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII—1974 • N° 3

Le XXX[e] anniversaire de la Libération

Démographie et sociologie

Contacts culturels

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à « ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50. 75. 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25 30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
str. Gutenberg, 3 bis, téléphone 16 40 79, Bucureşti — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII 1974 N° 3

SOMMAIRE

Comptes rendus

LE RENOUVELLEMENT DE L'HISTOIRE CULTURELLE ROUMAINE. PRÉMISSES D'UN BILAN

Une trentaine d'années de la vie d'un peuple constituent, sans doute, une période susceptible d'être soumise à l'analyse historique. A n'importe quelle époque de l'histoire, un tel laps de temps permet de saisir les tendances novatrices qui s'ébauchent dans l'existence matérielle des sociétés, les nouveaux aiguillages dus à la succession des générations, les changements enregistrés par le processus de formation des hommes, les répliques de la pensée et de la sensibilité collectives confrontées aux incessants problèmes de la vie. Vu le rythme de vie, sans cesse accéléré, trois décennies d'histoire moderne et contemporaine résument toujours, à elles seules, tout un bilan, d'autant plus éloquent que la période respective se révèle être d'une densité intellectuelle particulière.

C'est justement ce qui fait que la période 1944—1974 de l'histoire de notre pays réclame l'attention des historiens : inaugurée par une révolution politique, sociale et économique en profondeur, caractérisée par des revalorisations opérant dans tous les domaines de l'activité humaine, partie d'un processus en plein développement vers des objectifs plantés dans l'avenir — cette période a marqué un moment décisif dans l'existence du peuple roumain. D'autre part, il n'est pas moins évident que l'incessant renouvellement des forces productives, des relations humaines, du sens même accordé à la culture changent même les repères de n'importe quel bilan, fût-il seulement provisoire. Ce qui frappe d'emblée toute exploration de cette période en plein mouvement est le fait incontestable d'un renouveau majeur intervenu dans l'histoire culturelle ; et ce renouveau offre l'occasion d'une revue des tendances qui se sont dessinées dans la méthode, l'objet et les perspectives de l'histoire culturelle. Sous ce rapport, une telle revue peut se proposer de fournir son apport à la précision du caractère délibéré du processus de revalorisation en train de se dérouler sous nos yeux et avec notre contribution.

L'insurrection armée de Août 1944, en libérant la Roumanie de la domination fasciste, devait marquer la fin d'une époque et le commencement d'une nouvelle organisation sociale. A la fin du deuxième cataclysme mondial, la conscience de l'humanité s'est trouvée confrontée au besoin impératif de procéder à une analyse des causes des conflagrations entraînant la mort de millions d'hommes, brisant les liens de la vie collective, déclenchant les forces destructives contre les conquêtes de la pensée et de l'activité humaines. Cette analyse a été menée à son terme dans les sociétés où la décision de mettre fin à de telles calamités est née de la volonté d'une restructuration des relations humaines favorisant les rapports de

force entre hommes et collectivités, l'exploitation des masses par une classe dominante, l'exploitation des nations au profit des grandes puissances.

Le transfert des moyens de production entre les mains du peuple, le grand essor des forces productives ont donné lieu à de profonds changements dans l'industrie et l'agriculture du pays, déterminant l'établissement de nouvelles relations humaines au sein de l'immense effort constructif fourni par le peuple roumain. Une profonde révolution culturelle s'est développée dans le cadre des transformations substantielles de la société roumaine. L'âge nouveau ouvert à la culture dans notre pays comme une conséquence de la révolution socialiste, sous la direction du Parti Communiste Roumain, la force politique dirigeante, a été marqué par la valorisation des traditions progressistes de la science et de la culture roumaines, par le ferme engagement des hommes de culture adoptant les positions idéologiques de la classe ouvrière, du parti, tous visant à un objectif majeur : le développement de la conscience socialiste dans l'ensemble de notre peuple.

La dynamique du développement de la société roumaine a engrené les capacités des gens de lettres et des artistes, des hommes de science et des cadres enseignants ou de la recherche dans le domaine des sciences sociales et politiques. Par la valorisation sociale du potentiel humain, le bilan des historiens a été aiguillé dans le sens d'une reconsidération de la tradition culturelle, dans le but d'opérer certaines dissociations nettes, destinées à bien souligner les expressions des impératifs du progrès culturel et à définir les concepts nationalistes ou cosmopolites opposés aux intérêts des travailleurs. La pensée créatrice fondée sur la conception du monde et de la vie de la classe ouvrière — le matérialisme dialectique et historique — a ré-évalué un processus culturel couvrant plusieurs millénaires. Une telle démarche intellectuelle réclame un effort considérable, non encore arrivé à son terme. En effet, de nouveaux acquis surgissent constamment, renouvelant les bases de départ et s'intégrant au climat intellectuel de notre société. Cette effervescence créatrice fait saillir les prémisses avec lesquelles tout bilan historique se doit de compter. Depuis les délimitations formulées dès la première de ces trois décennies et jusqu'aux résultats enregistrés dernièrement, un progrès évident apparaît se confondant avec le développement même de la conscience socialiste.

La diffusion dans les masses des connaissances scientifiques et des valeurs culturelles s'est alliée à la mise en lumière du rôle de ces masses dans l'évolution de l'histoire de la culture. Pour le renouvellement des cadres de spécialistes et de travailleurs dans tous les domaines, la réévaluation des traditions scientifiques s'est avérée nécessaire. Sur un autre plan, la pensée créatrice stimulée engendra la valorisation de l'apport du peuple roumain au patrimoine de la culture universelle.

Mais, si les prémisses de l'histoire culturelle contemporaine se trouvent dans le climat intellectuel de notre société, il est évident que le renouveau méthodologique et de contenu se retrouvera dans la conception idéologique qui guide l'interprétation du passé. A ce point de vue, l'histoire culturelle cesse d'être détachée de l'existence des hommes ; la série des créations culturelles cessent d'évoluer sur un plan supérieur, sans aucune contingence avec l'effort fourni par les producteurs des biens maté-

riels. Les valeurs culturelles ont été replantées dans la pensée des hommes qui ont vécu et travaillé sur cette terre. Une nouvelle image de notre propre passé commence à prendre corps dans les travaux qui ont exploré l'affirmation de la culture roumaine à l'époque du haut Moyen Age, la naissance d'un humanisme roumain, les caractères de l'époque des Lumières et du romantisme, la confrontation entre les idées marxistes et les conceptions idéalistes, les tensions idéologiques de l'entre-deux-guerres. Cet effort de restitution globale des étapes parcourues par la culture roumaine imposait tout naturellement la coopération des spécialistes dans différents domaines; l'étude interdisciplinaire réclame, en effet, la participation des historiens de la philosophie, de la littérature et des arts, celle des sociologues et des spécialistes des sciences politiques aux débats sur des thèmes d'importance majeure.

L'étude de la dynamique intérieure de la culture roumaine met en lumière ses multiples contacts avec les cultures voisines, autant que ceux avec le centre et l'occident du continent européen ou avec le Proche-Orient et le continent asiatique. La position de la culture roumaine dans une zone de convergences impose l'investigation de tous les aspects susceptibles d'éclairer les contacts culturels entre les peuples et leur signification, car — comme l'affirmait le Président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceauşescu, dans son message adressé aux participants au XIVe Congrès international d'Etudes byzantines, « loin de constituer une investigation à caractère strictement documentaire du passé, la recherche historique représente dans une bonne mesure — comme le montre aussi la vie — une science du présent ... Les sciences de la recherche du passé mettent en évidence, comme une conclusion fondamentale, l'idée que les masses populaires sont les réalisateurs de tous les biens matériels et spirituels qui composent le patrimoine de la civilisation, que les peuples sont les créateurs de l'histoire ... L'étude du chapitre de l'histoire universelle dont vous vous occupez met en évidence l'interdépendance et les étroites relations qui ont existé au long des siècles entre les peuples qui habitent ces contrées; la vie leur a toujours impérieusement imposé la nécessité de coexister pacifiquement, de se connaître et de collaborer étroitement pour l'affirmation de leur entité nationale et la défense de leurs intérêts vitaux contre la domination étrangère. Les grands empires ont toujours tenté de diviser ces peuples, de stimuler et de perpétuer les conflits — réels ou inventés — afin de pouvoir les dominer et assujettir plus aisément. Mais les enseignements de l'histoire montrent que ce n'est que lorsqu'ils ont agi de concert, unis, que ces peuples ont pu obtenir la victoire et avancer sur la voie du progrès, de la libération nationale et sociale ». L'étude des relations culturelles, sensible aux problèmes posés par l'existence socio-politique et, en même temps, aux objectifs fixés par les exigences du présent, confère à l'histoire culturelle la tâche de préciser la place de la culture roumaine dans le Sud-Est européen, ainsi que la place des civilisations épanouies dans cette zone dans l'histoire universelle.

Le bilan de l'histoire de notre pays est en cours de développement, toutefois, l'un de ses aspects majeurs se révèle dans son articulation dans le processus de revalorisation du sens et des perspectives de la culture,

tels qu'ils se dessinent à travers l'effort de donner corps à une nouvelle conscience collective et de conférer d'autres dimensions à la personnalité humaine. Cette conscience en train de se cristalliser, cette personnalité humaine en train de se remodeler par l'assimilation des valeurs créées au cours des siècles ainsi que par la mission assumée de participer à la transformation du monde sont les facteurs directeurs du processus de valorisation de l'héritage culturel national et universel. Par la même occasion, devient évidente l'étroite interdépendance de ces deux termes dans le cadre du processus d'édification d'un monde nouveau, un monde de l'ordre, de la paix, de l'égalité des peuples dans un respect mutuel. C'est en ce sens que le Président Nicolae Ceaușescu affirmait dans le message à la session solennelle dédiée au centenaire de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie : « l'histoire de la société humaine prouve que tous les peuples, grands ou petits, ont fourni, par leur intelligence, leurs dons et leur force créatrice, une contribution à l'enrichissement du trésor scientifique et artistique de l'humanité. Plus d'une fois de petits peuples se sont faits connaître et apprécier par leurs réalisations remarquables, ont donné leur nom à toute une époque historique. L'histoire universelle apprécie une nation selon son apport à la connaissance, selon la valeur de l'héritage matériel et spirituel qu'elle lègue, selon le rôle qu'elle tient dans le domaine du progrès et de la civilisation ». Avec de telles perspectives, l'histoire culturelle restitue au présent son passé, elle restitue au monde contemporain toute son humanité. Or, dans ces objectifs nous reconnaissons une prémisse majeure offerte par la Libération, que nous célébrons aujourd'hui au bilan actif de l'historiographie contemporaine.

FAMILLE ET HISTOIRE DES MENTALITÉS (XVIe—XVIIIe SIÈCLES). ÉTAT PRÉSENT DES RECHERCHES *

ROBERT MUCHEMBLED
(Lille)

En conclusion de son excellente étude de la colonie de Plymouth au XVIIe siècle, John Demos définissait la famille dans la « Vieille Colonie » comme « une agence centrale de production économique et d'échange », « une école », « un institut professionnel », « une église », « une maison de correction », et enfin comme « un établissement-providence » [1]. C'est dire à quel point la famille, dans ce contexte, se différenciait de notre famille contemporaine, — et à certains égards du modèle anglais dont elle était issue — c'est dire surtout qu'une définition du phénomène, en Europe, de la fin du Moyen Age au XVIIIe siècle, ne saurait être simple, puisque la famille se rattachait alors pratiquement à *tous* les aspects de la vie en société. Il ne saurait donc être question pour moi de tenter ici une étude historiographique complète du problème : je n'aborderai pas, par exemple, la question de l'éducation, hors de la famille et en son scin, ni l'histoire de la femme, qui mériteraient toutes deux des traitements spécifiques, tant devient foisonnante la bibliographie de ces sujets [2].

---

* Les abréviations suivantes sont utilisées dans les notes : *Family in History* = *The Family in History. Interdisciplinary Essays*, edited by Theodore K. Rabb and Robert I. Rotberg, New York, Harper and Row, 1973, VII—235 p. (15 articles, parus à l'origine dans le *Journal of Interdisciplinary History*, édité par R. I. Rotberg et T.K. Rabb et publié par le Massachusetts Institute of Technology).

Famille et Société = numéro spécial des *Annales (Economies, Sociétés, Civilisations)*, 27e année, no 4—5, juillet-octobre 1972, pp. 799—1234.

[1] John Demos, *A Little Commonwealth. Family Life in Plymouth Colony*, New York, Oxford University Press, 1971 [Ière éd. 1970], 202 p. (pp. 183—184).

[2] Voir C. John Sommerville. *Bibliographic Note. Toward a History of Childhood and Youth* dans *Family in History*, pp. 227—235. Bibliographies également dans Georges Snyders, *La pédagogie en France aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, P.U.F., 1965, 459 p., et Robert Muchembled, *L'enseignement protestant au XVIe siècle*, dans « L'Information historique », sept.—oct. 1970, pp. 155—167. Ces indications ne sauraient certes pas épuiser le sujet ! Sur la femme existe une très importante littérature, souvent polémique, et plutôt centrée sur l'époque contemporaine. Voir : Michel Rouche, *La recherche historique sur la femme, l'amour et le mariage.*

En fait, mon but dans le présent article est simplement d'attirer l'attention sur l'évolution récente de la problématique des recherches historiques concernant la famille : Philippe Ariès, en 1960, a ouvert à propos de celle-ci un chapitre de l'histoire des mentalités. Parallèlement, les progrès de la démographie historique ont peu à peu fait naître des interrogations sociologiques nouvelles, à propos de la famille, du mariage ou de la sexualité. Et surtout, enfin, échappant depuis peu à la simple quantification ainsi qu'à l'histoire des idées, la famille est devenue le lieu d'une réflexion sur l'histoire *sociale* des mentalités et des comportements collectifs.

J'étudierai donc successivement ces trois temps forts, ces trois démarches complémentaires et parfois opposées, qui aboutissent à une meilleure compréhension des « mentalités » des hommes de l'Ancien Régime : les masses populaires, les humbles, les oubliés, qui avaient fait irruption anonymement, il n'y a guère, dans le domaine de l'histoire économique et démographique, acquièrent ainsi une pesanteur *humaine* nouvelle. Mais il y a plus : une telle reconstruction du passé n'est-elle pas destinée à briser d'anciens monopoles idéologiques sur l'histoire ? N'ouvre-t-elle pas la voie à une reconstruction de notre présent ?

PHILIPPE ARIÈS : UNE CERTAINE HISTOIRE DE LA FAMILLE...

Jusqu'à une époque récente, en France, seuls les historiens conservateurs s'intéressaient à la famille, affirmant qu'elle n'était plus ce qu'elle avait été et cherchant à définir les causes de la décadence morale qu'ils croyaient découvrir en son sein [3]. La publication, en 1960, du livre de Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* [4], modifia définitivement ces perspectives. L'histoire de la famille, désormais, devenait une branche de l'histoire des « mentalités ». Car l'ouvrage de Philippe Ariès influença rapidement l'école historique française, mais aussi nombre de chercheurs anglo-saxons [5].

Essai de bibliographie critique, dans « Revue du Nord », avril-juin, 1971, pp. 313—317 (pour une première approche) ; Lois W. Banner, *On Writing Women's History*, dans *Family in History*, pp. 159—170 (comptes rendus critiques) ; et, par exemple, Dorothy Gies MacGuigan (éd.), *A Sampler of Women's Studies*, Ann Arbor (Michigan), 1973, qui contient un article de Natalie Zemon Davis, *City Women and Religious Change in Sixteenth-Century France*, pp.17—45 (Un livre écrit entièrement par des femmes et pour des femmes. Une recherche pluridisciplinaire intéressante).

[3] Voir les pages suggestives, à ce sujet, de David Hunt, *Parents and Children in History. The Psychology of Family Life in Early Modern France*, New York, Harper and Row, 1972 [Ière éd. 1970 : New York, Basic Books], 226 p. (pp. 27—31).

[4] Paris, Plon, 1960, 504 p.

[5] Edition américaine, *Centuries of Childhood: A Social History of Family Life*, trad. Robert Baldick, New York, 1962. A propos des travaux américains et anglais sur la famille, voir les 2e et 3e parties de cet article.

Cependant, dès l'origine, ce brillant essai fut critiqué [6]. Et, de fait, ce travail s'est révélé, à mon sens, au moins aussi dangereux qu'il fut fécond, ouvrant des pistes de recherche passionnantes, mais visant, consciemment ou non, à occulter certains problèmes. Aussi me paraît-il nécessaire, à l'occasion de la réédition de ce maître-livre [7], de tenter d'apprécier ses lignes de forces et surtout d'évaluer ses silences.

L'étude est organisée, en trois parties : 142 pages sont consacrées au sentiment de l'enfance, 236 pages à la vie scolaire et 84 pages à la famille.

Partant du postulat que « le sentiment de l'enfance n'existe pas » dans la société médiévale (p. 134), Ph. Ariès a cherché à déterminer les étapes d'une prise de conscience « de la particularité enfantine » (p. 134) par l'étude de la représentation des âges de la vie, des habits et des jeux des enfants, ainsi que de l'iconographie du sujet. Pour lui, la découverte de l'enfance commence vers le XIIIe siècle, mais se cristallise définitivement à partir de la fin du XVIe siècle et au XVIIe siècle (pp. 38—39). La personnalité propre de l'enfant est désormais reconnue : dans l'art, il devient « le centre de la composition » des portraits de famille au XVIIe siècle (p. 38). Au même moment, son costume se distingue de celui des adultes, tout au moins en ce qui concerne les garçons :

« *Le premier costume des enfants a été le costume que tout le monde portait environ un siècle auparavant, et qu'ils étaient désormais les seuls à porter* » [8].

En somme, sous l'Ancien Régime, l'enfant se distingue de plus en plus nettement du monde des adultes, alors que durant un Moyen Age un peu brumeux, il constituait, dans l'art comme dans la vie, un adulte en miniature. Sa spécifité n'était nullement reconnue, ni même à certains égards sa présence, car « il en mourait trop » (p. 30), ce qui conduisait les adultes à l'indifférence devant le décès des enfants [9].

Deux sentiments de l'enfance surgissent donc à l'époque moderne : le « mignotage », c'est-à-dire le sentiment que l'enfant constitue « une source d'amusement et de détente pour l'adulte » (pp. 135—136), vers le XVIe siècle, puis, un siècle plus tard surtout, le souci de l'éducation, destiné, selon de doctes penseurs du temps, à « guérir de l'enfance et de la jeunesse, qui sont véritablement des âges d'imperfection en tout » (p. 140).

---

[6] Cf., par exemple, J. — L. Flandrin, *Enfance et société*, dans « Annales E.S.C. », mars—avril 1964, pp. 322—329.

[7] Paris, Editions du Seuil, 1973, XX-504 p., 26 ill. h.-t. (collection « L'Univers Historique »). La pagination est identique à celle de l'édition de 1960. L'auteur n'a opéré aucune modification de son texte, mais a ajouté une préface de 20 pages, pour répondre à *certaines* critiques ou indiquer des acquisitions historiographiques récentes. Il est frappant et symptomatique de constater que le livre-adolescent de 1973 n'a évolué en rien par rapport à l'ouvrage-bébé de 1960. En outre, Ph. Ariès tente de dissuader les chercheurs de s'intéresser par trop à la période XVIe—XVIIIe siècles, car « nous risquons de répéter à satiété les mêmes sujets, avec de petits progrès » (p. XIX, répété p. XX). En fait, il me semble que cette époque recèle, comme je l'indique plus loin, la clef d'une histoire de la famille — et non pas seulement du sentiment de la famille — qui débouche sur une conception de notre présent fort éloignée de celle de Philippe Ariès !

[8] p. 50 (souligné par l'auteur).

[9] Cette « indifférence » devant la mort, y compris celle des adultes, est sans doute un caractère général de l'Ancien Régime démographique jusqu'au XVIIIe siècle : cf. François Lebrun, *Les hommes et la mort en Anjou aux 17e et 18e siècles. Essai de démographie et de psychologie historique*, Paris/La Haye, Mouton, 1971, 562 p.

Guérir de l'enfance ! Telle est la philosophie du système d'éducation scolaire nouveau qui naît en Occident vers le XVI[e] siècle. Peu à peu commence, selon Ph. Ariès lui-même, « un long processus d'enfermement des enfants (comme des fous, des pauvres et des prostituées) qui ne cessera plus de s'étendre jusqu'à nos jours »[10]. L'auteur consacre près de la moitié de son ouvrage à l'évolution de la « vie scolastique », de la fin du Moyen Age au XIX[e] siècle, étudiant successivement la vie scolaire médiévale, l'apparition des collèges et leur fonction éducatrice (disciplinaire) nouvelle, la naissance des classes scolaires, les âges des écoliers, les progrès de la discipline, l'apparition des internats et d'un enseignement primaire spécifique, et enfin la disparition de la rudesse écolière. En l'espace d'un demi-millénaire, toute l'Europe occidentale connaît, par des voies différentes, la « scolarisation », définie pour l'enfant comme « une manière de quarantaine, avant d'être lâché dans le monde » (Préface 1973, p. III).

Il s'agit de séparer l'enfant — au moins l'enfant bourgeois — des autres groupes d'âges de la société, ce qui est la fonction de l'internat jusqu'à la fin du XIX[e] siècle, puis de la famille, par la suite, qui assure à son tour ce « rôle d'encadrement moral » (p. 317). Parallèlement à cette séparation des âges s'est effectuée, à partir du XVIII[e] siècle, une séparation scolaire entre les riches et les pauvres. Dès lors, tandis que s'imposait un modèle de l'enfant bourgeois « bien élevé », l'enfant du peuple, refoulé dans un enseignement de « seconde zone », retrouvait la précocité médiévale du passage à la vie adulte.

Dans la troisième partie du livre, l'accent est mis, malgré le titre, sur le *sentiment* de la famille plutôt que sur celle-ci. La famille existait au Moyen Age comme une réalité sociale et économique, nous dit Ph. Ariès, mais non pas en tant que valeur morale et sentimentale. L'iconographie traduit l'apparition du sentiment de la famille à partir du XV[e] siècle, et surtout des XVI[e] et XVII[e] siècles. Or, à cette même époque, change également l'attitude à l'égard de l'enfant. La famille, désormais, se concentre autour de lui, alors qu'auparavant les échanges affectifs et les communications sociales étaient assurés hors de la famille, dans le cadre des structures de « sociabilité » du Moyen Age. En conséquence, l'envoi des enfants en apprentissage hors du foyer ne subsiste plus guère, à l'époque moderne, que dans la haute noblesse ou chez les artisans. Une « épaisse sociabilité » (p. 422) survit au XVII[e] siècle, quand « personne n'était seul » (p. 450), mais la famille tend de plus en plus à s'isoler du monde dès le XVIII[e] siècle, quand naît l'intimité familiale dans les groupes sociaux aisés. La famille se ferme, se substitue aux anciennes relations sociales défaillantes. Cette « sécession » de la bourgeoisie (p. 467) dans un espace réservé se double d'une éducation destinée à faire ressembler l'enfant à un modèle conventionnel. Et, lentement, ce type de vie familiale s'étend à toute la société, au point que l'on oublie aujourd'hui « son origine aristocratique et bourgeoise » (p. 458).

Quelques années à peine après la publication du livre de Ph. Ariès, un critique notait qu'il apparaissait « souvent comme un essai, brillant

---

[10] *Préface à la nouvelle édition, 1973, p. III.*

et foisonnant d'idées, plutôt que comme une étude scientifique »[11]. Brillant et foisonnant l'ouvrage l'est sans conteste, en particulier à cause de la diversité de la documentation, de l'utilisation systématique de sources iconographiques, et du point de vue de l'auteur, centré sur la « longue durée », qui est l'une des dimensions fondamentales de l'histoire des mentalités. Féconde également cette grande thèse d'une évolution du sentiment de l'enfance et de la famille dans l'histoire, qui semble à première vue rejoindre les préoccupations de J. H. Van Den Berg[12], et qui trouva Outre-Atlantique une audience beaucoup plus large qu'en France, peut-être, en se greffant, comme je le montrerai plus loin, sur une tradition « méta-psychologique »[13] représentée par Erik Erikson. Et pourtant, l'œuvre de Ph. Ariès se révèle, depuis plus d'une décennie, stérilisante à de nombreux égards.

Je ne songe pas ici à critiquer les argumentations de détail, ce que l'auteur sait très bien faire personnellement[14], ni même ses deux thèses essentielles : d'autres formes de sociabilité que la famille conjugale monopolisaient les échanges affectifs et sociaux, avant les XVI^e—XVII^e siècles ; un changement considérable dans cet état des mœurs intervient lentement, et devint clairement visible à la fin du XVII^e siècle avec la « scolarisation », c'est-à-dire « l'enfermement » des enfants[15]. Tout au plus peut-on remarquer ici que *toute* l'argumentation repose sur des corpus documentaires concernant essentiellement les « élites » sociales, et que l'extension des conclusions de l'auteur à la société toute entière repose sur un à priori : celui d'une plasticité totale des masses populaires, dont les mentalités ne seraient modifiées que par la diffusion, du haut vers le bas, des sentiments et des valeurs culturelles ou sociales des élites. Certes, cette idée n'est pas clairement exprimée dans le livre. Mais lorsque l'auteur fait naître la classe sociale à la fin du XVIII^e siècle dans le milieu bourgeois (p. 376), il se réfère implicitement à un modèle de société sans classe, antérieur au XVIII^e siècle, qui, pour le moins, appartient à l'idéologie conservatrice.

Ces notations me conduisent au centre du débat : les silences de Philippe Ariès sont au moins aussi importants que l'angle d'attaque qu'il a choisi pour épuiser son sujet. Car, selon lui, l'essentiel est dit à propos de la période moderne et contemporaine. D'ailleurs, s'il devait concevoir son livre aujourd'hui, « les grandes lignes demeureraient les mêmes »[16]. Il ne faut pas voir dans ces déclarations, à mon sens, une tranquille assurance,

---

[11] J. - L. Flandrin, *art. cit.*, p. 329.

[12] J. H. Van den Berg, *Metabletica ou la Psychologie historique*, trad. du néerlandais, Paris, 1962, 359 p. (préface : « Ce livre part du concept que l'homme change »).

[13] Le mot est de David Hunt, *op. cit.*, p. 50.

[14] Il consacre presque entièrement sa préface de 1973 à des mises au point de détail : l'organisation en classes d'âge au Moyen Age et par la suite, et l'existence de sociétés de jeunes célibataires (pp. VII—IX) ; la persistance jusqu'à la fin du XVII^e siècle d'une sorte d'infanticide toléré, par l'étouffement « accidentel » des jeunes enfants dans les lits de leurs parents (pp. IX—X) ; la nécessité de bâtir une histoire du baptême (pp. X—XII) ; les tombeaux et le sentiment de l'enfance (pp. XIII—XIV) ; le thème de l'enfance et celui de l'âme dans l'iconographie (pp. XIV—XVI) ; et enfin un modèle florentin de privatisation de la vie familiale et de découverte de l'enfant dès le XV^e siècle, qui contraste avec le modèle français de la même époque (pp. XVI—XVIII).

[15] Résumées par l'auteur, préface de 1973, pp. I—IV.

[16] Préface, 1973, pp. XIX—XX et p. IX.

mais plutôt une sourde inquiétude, la même d'ailleurs que celle qui le pousse à ne pas répondre aux critiques les plus radicales contre son livre [17]. Cette inquiétude est d'ailleurs nettement exprimée dans la préface de l'édition de 1973 : « Un livre a sa vie propre, il échappe vite à son auteur pour appartenir à un public qui n'est pas toujours celui que l'auteur a prévu » [18].

En effet, on a pu dire que ce livre sur l'enfant était principalement centré sur l'adulte : celui qui commande et peint les portraits, celui qui écrit ou lit les traités médicaux ... [19]. C'est dire que Philippe Ariès, qui semble se démarquer d'une vue conservatrice de l'histoire de la famille, se passionne, comme les tenants de cette tradition, pour les aspects moraux et affectifs, pour le *sentiment* de la famille, plus que pour l'étude de la réalité de celle-ci [20]. Ces choix ne sont pas fortuits, et ne sont pas imposés uniquement par l'état de la documentation. L'auteur avait-il la possibilité de mener une étude plus scientifique et moins impressionniste? « Oui : j'en suis convaincu », écrivait J.-L. Flandrin en 1964 [21]. Et, à plus forte raison, il aurait pu remanier son livre, s'il l'avait désiré, au lieu d'en livrer une seconde édition totalement figée, en 1973.

Mais c'est là faire un faux procès à un historien-démographe [22] qui a choisi d'ignorer délibérément les techniques quantitatives qu'il connaissait bien et de pratiquer une histoire « sociale » sans aucune référence à l'histoire économique. L'étude des mentalités, ainsi définie, perdrait tout enracinement dans le *réel* des sociétés, et expliquerait les phénomènes par la force agissante des idées ou des sentiments, nés dans le monde des puissants et des riches, et diffusés, en somme, unilatéralement du haut vers le bas.

Il importe de comprendre ces choix de Ph. Ariès, qui barrent la route à une histoire différentielle de la famille selon les groupes sociaux, mais ont le mérite d'introduire de fait dans cette étude la notion de contingence temporelle, c'est-à-dire de permettre de combattre une vue fixiste du phénomène.

En réalité, très prudemment, Ph. Ariès, limitait son étude au *sentiment* de la famille, variable selon les époques. Mais, comme il le note en 1973, le livre lui a échappé, et la notion de contingence, quoi qu'il en ait, s'est étendue à la *réalité* de la famille. Il suffit de rappeler la crise de celle-ci à l'heure actuelle, dans le monde occidental, et surtout aux U.S.A. Marcuse, par exemple, peut écrire que l'on assiste au déclin de la fonction sociale de la famille : le père, dans les sociétés industrialisées, perd son rôle d'intermédiaire nécessaire entre l'autorité et l'individu, mais cette fonction ressurgit dans l'administration, qui préserve la vie de la société et les lois qui la fondent [23]. Or, cette « crise » de la famille, fait d'elle, aujourd'hui,

---

[17] Celle de David Hunt, *op. cit.*, pp. 27–51, par exemple.

[18] p. IV.

[19] John Demos, *Developmental Perspectives on the History of Childhood*, dans *Family in History*, pp. 127–128.

[20] Cf. D. Hunt, *op. cit.*, pp. 38 sv.

[21] *art. cit.* (ci-dessus, note 6), p. 329.

[22] Auteur de *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII[e] siècle*, Paris, 1948 (réédition : 1971).

[23] Herbert Marcuse, *Eros and Civilization: A Philosophical Inquiry into Freud*, New York, 1955, pp. 81 sv.

un objet historique nouveau. Dans les fissures de l'institution s'introduit une curiosité impensable au XIX^e siècle. Et, en ce sens, Ph. Ariès est au moins autant un témoin inquiet de notre présent qu'un historien des mentalités passées. Il est sans doute parfaitement conscient de ce fait, mais peut craindre que l'on ne fasse de ses recherches un usage qui le désespérerait : son livre constitue peut-être le constat d'échec présent d'un ancien type de structure familiale. C'est aussi, semble-t-il, un jugement moral sous-tendu par « une vue générale critique de la modernisation » et par une vision conservatrice de l'histoire de France. Un jugement qui s'enracine dans un passé mythique : ce n'est pas par hasard, note David Hunt, qu'il se réfère à une époque médiévale « durant laquelle les classes inférieures acceptaient leur situation inférieure » [24]. Nous comprenons mieux ainsi pourquoi il refuse de baser ses analyses sur des études économiques et démographiques précises : il préfère se référer au mythe d'une société médiévale sans classe, à l'image d'une enfance, médiévale libre et spontanée, et s'évader d'un présent douloureux, issu de l'évolution qu'il décrit dans son ouvrage.

En ce sens, il est peut-être proche de ces hommes qui firent de l'enfance, vers le XVII^e siècle, « le conservatoire des usages abandonnés par les adultes » [25]. J.-L. Flandrin voit dans une telle attitude une possible projection par les adultes de la nostalgie de leur propre enfance, et s'étonne que Ph. Ariès ne se soit pas posé la question [26] : tout son livre n'est-il pas en lui-même une réponse, un rêve nostalgique, un conservatoire de la situation médiévale idéalisée ?

En effet, il se réfère à une époque durant laquelle, selon lui, enfants et adultes se cotoyaient, hors de la famille, mais dans « un "milieu" très dense et très chaud », ce qui fait que « personne n'était seul » [27]. N'est-ce pas, fondamentalement, regretter cette époque ?

Mais cette vue mythique du Moyen Âge [28] et, à mon sens, des XVI^e et XVII^e siècles, empêcherait, si l'on n'y prenait garde, une véritable histoire de la famille, en tant que cellule élémentaire d'un corps social, c'est-à-dire lieu de relations économiques, politiques, religieuses, etc ... Ph. Ariès constate une évolution, du sentiment de l'enfance et du sentiment de la famille, mais n'en cherche pas les causes hors du champ de l'histoire intellectuelle : sa tentative occulte l'évolution économique et politique au sens large, niant la réalité des classes, et par conséquent des tensions sociales, avant le XVIII^e siècle. Partant du principe que l'évolution du sentiment de l'enfance a modifié les relations familiales, il « oublie » d'analyser les causes extérieures multiples qui expliquent ce phénomène culturel et construit une histoire des mentalités réduite aux élites sociales, qu'imiteraient automatiquement des masses privées de la moindre autonomie ou de capacité de résistance.

---

[24] Cf. D. Hunt, *op. cit.*, p. 44.
[25] Ph. Ariès, *op. cit.*, p. 67.
[26] *art. cit.*, p. 328.
[27] Ph. Ariès, *op. cit.*, p. III et p. 450.
[28] Urban T. Holmes, *Medieval Children*, dans *Journal of Social History*, Winter 1968, vol. 2, n° 2, pp. 164—172 , critique les théories d'Ariès concernant le Moyen Age et conclut que « les enfants étaient aimés et gâtés » comme plus tard (p. 172). Il n'utilise cependant que des sources littéraires.

Pourtant, comme j'essaierai de le montrer plus loin, les masses populaires occidentales témoignent d'originalités certaines en la matière. De plus, il est possible de choisir, pour traiter de la famille, une optique radicalement différente : celle des historiens américains, qui s'intéressent au développement de l'enfant à la lumière de la psychologie et de la psychanalyse, ou celle de l'historien des mentalités et des cultures populaires. Pour ce dernier, dont la démarche est complémentaire de celle de Ph. Ariès, l'évolution de la structure familiale sous l'Ancien Régime s'insère dans le cadre plus vaste d'une tentative globale d'acculturation, conduite conjointement par les églises et par les états, après la grande cassure de la crise religieuse au début du XVI^e siècle. Car le sort réservé à l'enfant, y compris à l'enfant des classes sociales supérieures, se rapproche de celui que subissent les masses populaires : une pression progressive tend à instaurer chez l'un et chez les autres un même conformisme social. La période XVI^e—XVIII^e siècles s'avère cruciale pour la compréhension de ces faits. D'ailleurs, bien que Philippe Ariès la considère comme suffisamment connue, les chercheurs ne s'y sont pas trompés, qui ont multiplié depuis plus de dix ans, surtout en France, en Angleterre, et aux U.S.A., les interrogations à propos de cette époque.

L'HISTOIRE DE LA FAMILLE ENTRE LA DÉMOGRAPHIE ET LA SOCIOLOGIE

A l'origine était la démographie historique ! Celle-ci, en un peu plus de deux décennies, a quitté les sentiers qui lui traçait vers 1952 Louis Henry pour les voies royales d'une adolescence tumultueuse [29]. Tandis que se multipliaient recherches et polémiques, les démographes se sont rendus compte qu'il ne suffisait pas de « recenser » et de « classer » [30]. Aussi assiste-t-on, depuis quelques années, au mariage (tardif) du quantitatif et du qualitatif.

Comptages, graphiques, courbes et comparaisons viennent de détruire le mythe de la famille large et patriarcale, qui aurait été caractéristique d'une Europe pré-industrielle et qu'auraient pulvérisée, à l'époque contemporaine, les mutations des structures économiques : le colloque de 1969, organisé par le « Cambridge Group », a en effet établi la prédominance quasiment « planétaire » de la famille « nucléaire » ou « conjugale » composée du couple et de deux ou trois enfants, dès le XVI^e siècle pour

---

[29] La bibliographie du sujet est énorme. Voir : C. Legeard, *Guide des recherches documentaires en démographies*, Paris, 1966, ainsi que les bibliographies publiées dans les revues *Population* (depuis 1945) et *Annales de Démographie historique* (depuis 1964). Y ajouter les publications de l'I.N.E.D. (Institut national d'études démographiques, Paris). E. Le Roy Ladurie, *Le territoire de l'historien*, Paris, Gallimard, 1973, pp. 301—403, donne d'utiles compte rendus d'ouvrages récents et quelques articles de recherches. Une synthèse (à nuancer aujourd'hui) : E.A. Wrigley, *Société et population*, Paris, Hachette, 1969, 256 p. Deux ouvrages de méthode : M. Fleury et L. Henry, *Nouveau manuel de dépouillement et d'exploitation de l'Etat civil ancien*, Paris,1965 (Ière éd. 1956) et E. A. Wrigley (et collab.) *An Introduction to English Historical Demography From the Sixteenth to the Nineteenth Century*, Londres, 1966, XII—283 p.
L'impulsion, née en France, a gagné l'Angleterre (publications du « Cambridge Group », dirigé par P. Laslett et E. A. Wrigley, en particulier) puis les autres pays.

[30] Jacques Dupâquier et Michel Demonet, *Ce qui fait les familles nombreuses*, dans *Famille et Société*, pp. 1025—1045 (p. 1025).

le moins. L'Angleterre, de la fin du XVI^e au début du XX^e siècle, constitue un modèle, avec une moyenne de 4,75 personnes par ménage et une grande stabilité des structures familiales, pratiquement insensibles aux mutations socio-économiques importantes. Et ce modèle semble valable pour une large aire culturelle : il s'applique, par exemple, à la province de Hollande au XVIII^e siècle et à la moitié Nord de la France.

Par contre, dans le Sud de la France, la famille nucléaire coexiste avec la famille élargie verticalement, qui comprend des ascendants et des descendants, et avec la famille élargie horizontalement, composée de frères, de sœurs, de cousins . . ., mariés ou célibataires : à Montplaisant, en Périgord noir, la famille élargie représentait 30 % du total en 1644, mais seulement 12,3 % en 1836. Des « frérèches » fleurissaient au XV^e siècle en Languedoc. Elles existaient aussi en Corse vers 1770, à côté du type vertical de la famille élargie. Mais celle-ci ne se révèle majoritaire qu'aux Etats-Unis vers 1790 et en Serbie, où la « zadruga », type de grande maisonnée, est attestée en 1528. En 1733, à Belgrade, 78 % des familles se composent en moyenne de plus de six membres [31].

Depuis ce colloque les recherches ont en général confirmé ces conclusions : « c'est la famille nucléaire qui domine », et ceci avant l'industrialisation, qui a plutôt compliqué la structure des ménages [32]. La dichotomie entre une Europe du Nord-Ouest et une Europe du Sud-Est est aussi clairement affirmée. Mais la famille élargie, sans être jamais localement majoritaire en France, semble-t-il, constitue «parfois une réalité très importante : 47 % dans la vallée du Verdon au début du XVIII^e siècle, par exemple. Encore l'auteur remarque-t-il que dans le cas des familles nucléaires le père est décédé dans 70 % des cas, ce qui signifie finalement que le fils ne quitte réellement son père que dans 16 % des cas environ [33] !

Pour conclure sur ce point, il faut signaler que des chercheurs ont attiré l'attention sur la complexité d'une définition de la famille : en Toscane, vers 1427—1430, la dimension moyenne de celle-ci est peu élevée, mais il ne s'agit pourtant pas du modèle « européen » défini au colloque de Cambridge : la famille agnatique indivise, patrilinéaire et « patrivirilocale », bien que minoritaire, joue un rôle important dans les couches rurales. Seule l'aristocratie florentine se rapproche aux XVI^e—XVII^e siècles du modèle « européen » [34]. En outre, d'après l'exemple de la région de Meaux, Micheline Baulant a décrit un type de famille complexe et incomplète, issue de remariages, qu'elle estime à au moins 25 % du total au XVII^e siècle : la présence d'orphelins, neveux, cousins, au foyer et le

[31] Cf. Peter Laslett (éd.), *Household and Family in Past Time*, Cambridge, 1972. Résumé du colloque de 1969 dans « Annales E.S.C. », nov.—déc. 1969, pp. 1423—1426 et par P. Laslett, *The Comparative History of Household and Family*, dans *Journal of Social History*, Fall 1970, pp. 75—87. Du même auteur, *La famille et le ménage: approches historiques*, dans *Famille et Société*, pp. 847—872, ainsi que *Un monde que nous avons perdu. Famille, communauté et structure sociale dans l'Angleterre pré-industrielle*, Paris, Flammarion, 1969, 298 p. Voir également E. A. Wrigley. *Société et population*, pp. 13 sv.

[32] P. Laslett, dans *Famille et société*, p. 851 et p. 868.

[33] Alain Collomp, *Famille nucléaire et famille élargie en Haute Provence au XVIII^e siècle (1703—1734)*, dans *Famille et Société*, pp. 969—975.

[34] Christiane Klapisch et Michel Demonet, « *A uno pane e uno vino* ». *La famille rurale toscane au début du XV^e siècle*, dans *Famille et Société*, pp. 873—901.

renforcement des liens entre les frères et sœurs distinguent cette « famille en miettes » des types précédemment cités et compliquent donc le schéma[35].

Somme toute, la famille en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle ne se laisse pas facilement intégrer dans un système de classement rigide. Prétendre, par exemple, que « plus l'état social d'une famille était élevé plus cette famille était grande » [36] n'est pas toujours vrai, comme le prouvent les recherches concernant la famille large ou complexe en milieu populaire. Car, finalement, la réalité est très diverse, que masquent les chiffres des démographes. Ainsi, affirmer que la dimension de la famille dépend de l'âge au mariage [37] conduit obligatoirement à l'étude de la fécondité, débouche sur le problème de la limitation des naissances et sur celui des conduites sociales en matière de mariage, c'est-à-dire s'insère dans une étude plus large de la sociabilité.

En premier lieu, les spécialistes admettent l'existence d'un modèle « européen » du mariage, qui ne prévaudrait pas dans l'Europe de l'Est et du Sud-Est. Né dans plusieurs groupes des classes supérieures vers le XVI^e siècle, il serait devenu au XVII^e siècle commun à tous les groupes sociaux, dans les conditions démographiques définies par Pierre Goubert dans ses travaux [38]. Ce modèle se caractérise par l'âge élevé au mariage des hommes et des femmes, par un important pourcentage de célibats définitifs [39], et se distingue ainsi nettement du cas de Belgrade en 1733—1734, par exemple : sur un échantillon de 1357 chrétiens orthodoxes, 87 % des femmes âgées de plus de 15 ans étaient mariées, et 98 % des femmes de plus de 25 ans étaient mariées ou veuves ; les hommes, qui étaient plus vieux de 10 ans que leur épouse, en moyenne, entraient également dans des mariages « précoces » [40].

Certes, des nuances existent au sein du modèle « européen » : le Sud-Ouest de la France au XVIII^e siècle, ainsi qu'un village de Sologne à la même époque, connaissaient une nuptialité plus précoce qu'ailleurs[41]. Mais, dans l'ensemble, le mariage tardif caractérisait la France : en Normandie, comme en Bas-Dauphiné, l'âge au mariage tendait même à aug-

---

[35] Micheline Baulant, *La famille en miettes: Sur un aspect de la démographie du XVII^e siècle*, dans *Famille et Société*, pp. 959—968.

[36] P. Laslett, *Un monde que nous avons perdu*, p. 55.

[37] E. A. Wrigley, *Société et population* p. 18.

[38] Outre sa thèse célèbre sur *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*, Paris, 1960, voir *Historical French History: A Research Review*, dans *Family in History*, pp. 16—27, ou *Recent Theories and Research in French Population between 1500 and 1700*, dans D. V. Glass et D.E.C. Eversley, *Population in History. Essays in Historical Demography*, Londres, 1965, 692 p. (pp. 457—473, parmi de nombreux livres et articles).

[39] J. Hajnal, *European Marriage Patterns in Perspective*, dans Glass et Eversley, *op. cit.* (ci-dessus, note 38), pp. 101—143 ; P. Laslett, *Un monde que nous avons perdu*, pp. 92 sv. ; Sigismund Peller, *Births and Deaths among Europe's Ruling Families since 1500*, dans Glass et Eversley, *op. cit.*, pp. 87—100 (en particulier p. 99).

[40] P. Laslett, *Age at Menarch in Europe since the Eighteenth Century*, dans *Family in History*, pp. 28—47 (pp. 34 sv. en particulier).

[41] Louis Henry, *Fécondité des mariages dans le quart sud-ouest de la France de 1720 à 1829*, dans « Annales E.S.C. » mai-juin 1972, pp. 612—640 et juill.—oct. 1972, pp. 977—1023 (pp. 1001 sv.), Gérard Bouchard, *Le village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIII^e siècle*, Paris, 1972, 386 p. (p. 82).

menter au XVIII[e] siècle[42]. De même, en Angleterre, d'après un échantillon, les filles se mariaient en moyenne à 24 ans et les hommes à 27 ans 9 mois au XVIII[e] siècle[43].

Des comptages, l'histoire du mariage descend lentement aux hommes, avec quelque difficulté car la vie quotidienne des masses laisse peu de traces écrites. L'historien sonde plutôt ses aberrations que sa réalité, en utilisant les archives criminelles, ou, comme J.-M. Gouesse, les archives ecclésiastiques en matière de dispenses de mariage : il nous apprend ainsi que le mariage d'Ancien Régime se différencie nettement du nôtre. Imposé généralement par la famille, même dans les masses populaires, il constitue un phénomène d'insertion croissante dans les sociabilités : « Se marier, c'était acquérir un nouvel état », d'autant qu'« il fallait être marié pour vivre ». Et ceci se faisait en trois étapes, la « parole » donnée, le « traité », puis le mariage « en face d'Eglise ». Endogamie traditionnelle et recherche d'un homme plus riche et plus âgé que la future épouse caractérisaient ce mariage, que débouchait sur « une opposition en même temps qu'une complémentarité » des sexes, avec, bien sûr, prédominance masculine[44].

Mais ces recherches sages, concordantes dans l'ensemble, rendent-elles compte de la diversité du réel? Gérard Bouchard bouscule toutes les idées reçues, à propos d'un village solognot au XVIII[e] siècle : « une mortalité catastrophique, une très brève durée des mariages, une émigration apparemment constante » poussent au mariage précoce ce « peuple chétif ». Le cercle familial, très vite brisé et reconstruit par de rapides remariages, se révèle très instable, empreint de rudesse et de violence et ne correspond guère à l'illusion d'une famille harmonieuse, telle que la voyaient les historiens du XIX[e] siècle (ou même P. Laslett[45]), que l'auteur peut accuser d'avoir voulu « reconstruire, mais en rêve et dans un passé lointain, un univers à jamais détruit »[46]. Cas particulier que ce « village immobile »? Peut-être est-il trop ambitieux de vouloir déjà juger la famille et le mariage d'Ancien Régime d'après des travaux très fragmentaires et trop circonscrits dans l'espace? La diversité de l'Europe, de la France, des provinces et des régions mêmes, est redécouverte, tandis que s'effritent des modèles sécurisants pour l'esprit mais vagues et centralisateurs, dont la naissance avait traduit l'étendue de nos ignorances, tout comme leur contestation argumentée témoigne des progrès de la recherche actuelle.

Ainsi voit-on naître également des modèles concernant la sexualité des populations d'autrefois. Les démographes ont très vite été confrontés à ce problème, à propos de la restriction de naissances et des naissances illégitimes[47].

---

[42] Michel Bouvet et Pierre-Marie Bourdin, *A travers la Normandie des XVII[e] et XVIII[e] siècles*. Caen, 1968, et Jean-François Grenouiller, *Communautés et familles en Bas-Dauphiné: les Côtes d'Arey et sa région (XVII[e] s. —1815)*, mémoire de maîtrise, Lyon, 1972 (compte rendu dans le « Bulletin du Centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise », 1972, n° 2, pp. 62—68 : pour les hommes, l'âge moyen au mariage passe de 25, 3 à 27 ans après 1780, et pour les femmes de 23,5 à 24 ans.

[43] P. Laslett, *Un monde que nous avons perdu*, p. 92.

[44] Jean-Marie Gouesse, *Parenté, famille et mariage en Normandie aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Présentation d'une source et d'une enquête*, dans *Famille et Société*, pp. 1139—1154.

[45] P. Laslett, *Un monde ...*, p. II.

[46] Gérard Bouchard, *op. cit.*, (ci-dessus, note 41), citations aux pp. 79, 121, 229.

[47] Faute de place, ces questions ne seront pas ici examinées de manière détaillée.

L'histoire sociale des comportements sexuels collectifs reste à faire, en portant l'attention sur tous les aspects de la vie d'un groupe donné. A Sennely-en-Sologne, une large tolérance sexuelle s'accompagne au XVIII^e siècle d'une « pratique [religieuse] réfractaire à toute codification de la vie spirituelle », d'un refus des hiérarchies officielles [48]. Il convient donc de tenter d'apprécier les écarts par rapport aux normes non comme des aberrations mais comme des indices de comportements socio-culturels distincts au sein d'un peuple chrétien d'Occident qui ne vivait pas partout et toujours le christianisme d'une manière univoque, tans s'en faut [49] !

Famille, mariage et sexualité : les études actuelles s'engagent lentement dans la voie d'une sociologie historique de la famille. Mais ce domaine d'enquête est finalement à peine effleuré. Il faut souhaiter que se réalise le programme ambitieux qu'appliquent déjà les sociologues à la compréhension du monde contemporain :

« Etudier *la famille dans son contexte* ce n'est pas seulement la situer dans ses interactions avec d'autres "sous-systèmes" comme le groupe de parents, la communauté, l'école ou les services sociaux, c'est aussi la situer dans un milieu économique, démographique et une *classe sociale déterminée* » [50].

VERS L'HISTOIRE SOCIALE DES MENTALITÉS ET DES COMPORTEMENTS COLLECTIFS

Cependant, si l'histoire sociale et mentale de ces phénomènes s'ébauche à peine, un autre domaine est l'objet, aux Etats-Unis en particulier, de l'attention des chercheurs : l'histoire de l'enfant. Paradoxalement, le livre de Philippe Ariès est à l'origine de ces études [51], alors qu'il n'a pas éveillé, en France, un intérêt passionné des historiens en la matière. Il semble, en premier lieu, que la civilisation américaine soit beaucoup plus sensibilisée que la nôtre aux problèmes actuels posés par l'enfance et l'adolescence [52]. En second lieu, l'influence d'Ariès s'est conjuguée à celle des psychologues américains, et en particulier à celle d'Erik Erikson [53]. Cette rencontre s'avéra stimulante : un grand nombre d'excellentes et très récentes études en témoigne [54]. L'une des premières concerne la France du XVII^e siècle : David Hunt [55], utilisant essentiellement le « Journal

---

[48] G. Bouchard, *op. cit.*, pp. 324 et 343.

[49] cf. J. Delumeau, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, 1971, 3^e partie (recherches récentes) en particulier.

[50] Andrée Michel (éd.), *La sociologie de la famille*, Paris—La Haye, Mouton, 1970, 318 p. (p. 99; souligné par moi).

[51] Traduit en anglais dès 1962 (ci-dessus, note 5).

[52] A. Michel, *op. cit.*, et bibliographie établie par C. J. Sommerville (cf. ci-dessus, note 2).

[53] Voir surtout : Erik H. Erikson, *Childhood and Society*, New York, 1950 (2e éd. 1963, W. W. Norton and Company, 446 p. et *Identity, Youth and Crisis*, New York, 1968, 336 p. Résumé et discussion de ses thèses, dans une perspective historique, par D. Hunt, *Parents and Children in History* (ci-dessus, note 3), pp. 11—26.

[54] A signaler cependant le livre pionnier d'Edmund S. Morgan, *The Puritan Family. Religion and Domestic Relations in Seventeenth-Century New England*, Boston, 1944, réédité en 1966 (New York, Harper and Row, 196 p.), dans une optique différente : l'auteur cherche à expliquer les raisons d'une « faillitte » du puritanisme.

[55] cf. ci-dessus, note 3.

de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII (1601—1628) », cherche à définir la manière dont on élevait et « brisait » les enfants à l'époque. Il tente de synthétiser les apports de la « méta-histoire » d'Ariès et de la « méta-psychologie » d'Erikson, définissant finalement la société française comme un conflit de sexes et de générations. Il distingue chez les hommes une peur de la femme, qu'il relie aux « aspects érotiques du mariage » et à la crainte d'être trompé, et chez les parents une peur de l'enfant : sa mère, craignant que cette « créature rapace et effrayante », ce serpent nourri au sein dont rêvait Louise Bourgeois, ne lui nuise, préfère le mettre en nourrice. Et l'enfant du XVII[e] siècle, qui aurait des difficultés à être nourri convenablement, serait un « sadique-oral », selon la terminologie d'Erikson L'étude serrée des « stades » de la vie infantile, jusqu'à l'âge de 6—7 ans, permet à l'auteur de conclure que l'enfance était considérée « comme une sorte d'infirmité », qu'il fallait guérir par l'apprentissage de l'autorité [56]. Certes, la critique de ces idées est aisée [57]. Et, en particulier, le tableau que brosse Hunt n'est valable que pour l'enfance noble, peut-être simplement pour celle de Louis XIII. Mais l'auteur, suscitant cette critique, ouvre des voies de recherches, et nous donne une superbe leçon de lecture historique, et psychologique surtout, du « Journal » d'Héroard. A cet égard, l'ouvrage est passionnant et mérite d'être lu attentivement, même si les masses populaires, comme toujours, restent totalement dans l'ombre.

Son principal mérite, en fait, est d'avoir tenté une application historique — mais avec des sources trop uniformes et insuffisantes — de la théorie d'Erikson selon laquelle le développement de l'individu, avec les crises apparaissant à chaque stade, est fonction de *l'environnement social et culturel* et non d'un modèle humain éternel et hiératique. Cette « contingence du développement humain » [58] introduit avec plus de force la psychologie dans l'histoire : Ariès, montrant l'absence d'un sentiment de l'enfance au Moyen Age, y conviait déjà. Mais, plus précisément, nous savons maintenant que certains stades de la vie sont « créés » par telles sociétés et n'existent pas dans telles autres, qui « stoppent » le développement humain, dans certains secteurs, beaucoup plus tôt que d'autres sociétés ne « choisissent » de le faire : ainsi, l'adolescence, qui est un stade de développement psychologique spécifique, n'existe pas dans tous les groupes humains [59].

Mais pour comprendre des phénomènes qui changent lentement, comme la famille ou le rôle de l'enfant, ou leurs rapports avec l'évolution sociale, il est nécessaire de se placer dans le « long terme » et de mener une étude « interdisciplinaire » [60].

---

[56] Citations aux pp. 50, 74, 121, 186 et 190.

[57] cf. Etienne Van de Walle, *Recent Approaches to Past Childhoods*, dans *Family in History*, pp. 171—177.

[58] Kenneth Keniston, *Psychological Development and Historical Change*, dans *Family in History*, pp. 141—157 (p. 148).

[59] *ibid.* p. 154.

[60] Tamara K. Hareven, *The History of the Family as an Interdisciplinary Field*, dans *Family in History*, pp. 211—226 (p. 224).

Non pas que les travaux précis, dans le court terme, soient inutiles : ils permettent de jalonner ces voies récemment découvertes. La Nouvelle Angleterre coloniale, ainsi, est déjà remarquablement bien connue [61]. Je retiendrai seulement ici les excellents travaux de John Demos [62]. A la différence d'Ariès, qui étudia la façon dont *l'adulte* voyait l'enfant, Demos s'intéresse au concept de « modal personality », c'est-à-dire aux traits de l'expérience de l'enfant, dans une culture et une époque données, qui puissent éclairer la formation ultérieure de la personnalité. Il utilise le modèle « vertical » d'Erikson à propos des 8 stades de l'enfance. Selon lui, l'enfant puritain, dans la colonie de Plymouth, au XVII^e siècle, se définit de la façon suivante : tous les enfants étaient nourris au sein jusqu'à 12 mois, voire 16 mois ; ils n'étaient pas emmaillottés : les très jeunes enfants dormaient dans le lit des parents ou de l'un d'entre eux, et ultérieurement dans un berceau ; leur environnement était animé, chaud et intime. La première année de la vie était donc assez confortable et agréable. Mais après 12 ou 16 mois, l'enfant était brutalement sevré, la mère quittant la maison durant quelque temps ou s'appliquant une substance amère sur les seins. Puis, alors que l'enfant atteignait deux ans, et que survenait généralement une autre naissance (intervalles intergénésiques très stables, de 22 à 26 mois), il pouvait ressentir un sentiment de dépossession.

Sevrage et naissances nouvelles avaient certainement de fortes conséquences émotionnelles. Or, vers la même époque, alors que l'enfant commençait à exprimer ses désirs de manière cohérente, alors qu'il commençait à distinguer le « Vous » du « Moi » et atteignait le stade d'« autonomie » défini par Erikson, ses parents entreprenaient de « briser » son « opiniâtreté », car ils la considéraient en rapport avec le « péché originel ».

En somme s'opposent ici les deux premiers « stades » de la vie, l'un étant agréable et le second douloureux. Et l'auteur découvre chez les puritains adultes une tension fondamentale, entre un besoin d'harmonie, d'une part, et le désappointement qui en résulte , de l'autre, lorsqu'ils cherchent à atteindre ce but. Il en conclut que l'« autonomie » était le conflit puritain par excellence, issu d'un syndrome dans l'enfance, et qui se reflétait dans une multitude de situations sociales et culturelles. De plus, la vie dans de petites maisons surpeuplées exacerbait les frustrations dans toute la famille. Mais cette aggressivité était refoulée, au sein du groupe familial.

---

[61] Philip. J. Greven, *Four Generations: Population, Land, and Family in Colonial Andover*, Ithaca, Cornell U.P., 1970, 329 p. Kenneth A. Lockridge, *A New England Town: The First Hundred Years, Dedham, Massachusetts, 1636—1736*, New York, W. W. Norton, 1970, 208 p. Michael Zuckerman, *Peaceable Kingdoms: New England Towns in the Eighteenth Century* New York, Alfred A. Knopf, 1970, 329 p.
James A. Henretta, *The Morphology of New England Society in the Colonial Period* dans *Family in History*, pp. 191—210 (compte rendu critique des précédents).
A noter les remarques de Greven à propos des familles d'Andover, qu'il nomme « étendues » : en fait, il s'agit de familles nucléaires possédant des liens de parenté étendus hors de la maison. Cette image complexe n'existe-t-elle pas en Europe, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle ? Les classements des démographes masquent parfois la réalité sociologique et l'importance des « solidarités » multiples (cabaret, cousinage, fêtes populaires, groupes d'âge, etc.) à cette époque.

[62] John Demos, *A Little Commonwealth* (ci-dessus, note 1), et *Developmental Perspectives on the History of Childhood*, dans *Family in History*, pp. 127—139.

Par contre, elle était « déplacée » et libérée au dehors, contre les autres membres de la communauté, ainsi qu'en témoignent d'innombrables procès entre familles différentes.

Criticables parfois, et critiquées bien sûr [63], ces interprétations constituent à mon sens l'une des meilleures réussites en la matière. Elles propulsent surtout l'histoire de l'enfance au centre d'une histoire de la culture, car « l'enfant ne devient pas seulement un miroir, pas seulement la créature, mais aussi le créateur de la culture, et, dans ce sens, une force dynamique de son propre chef » [64].

Il s'agit bien, en effet, d'histoire des cultures, et de ce que l'on appelle mentalités ou comportements collectifs. Car l'enfant, la sexualité, la femme, le mariage, la famille, n'appartiennent pas aux catégories fixes d'une « nature » humaine immuable et sereine, qui est elle-même fille d'une idéologie contingente. En réalité, tout ceci se rapporte à la notion de socialisation de l'animal humain. Or cette même notion se fonde sur le concept de groupes de solidarités : c'est-à-dire qu'elle renvoie à l'histoire totale, dans la mesure où sont en cause les rapports entre les hommes et la nature, d'une part, et surtout les rapports entre divers groupes politiques, au sens le plus large du terme. La famille est au centre de l'histoire sociale, car elle est action collective, ou résistance collective, ou les deux à la fois, contre de plus puissants, ainsi que contre de plus faibles, eux-mêmes organisés en groupes. En ce sens, elle ne saurait être dissociée « de l'ensemble des *stratégies de reproduction* biologique, culturelle et sociale que tout groupe met en œuvre pour transmettre à la génération suivante, maintenus ou augmentés, les pouvoirs et les privilèges qu'il a lui-même hérités » [65]. Je dirai également que, de ce fait, la famille, dans sa structure, dans son rôle, dans ses rapports à l'enfant, à ses membres, comme aux étrangers à elle-même, constitue une stratégie de reproduction, une cristallisation de l'idéologie localement dominante. Elle fonctionne, certes, comme un *lieu* de sécurité et de solidarité pour ses membres [66]. Mais ceux-ci, inconsciemment, subissent dans ce lieu qui les garantit des dangers tout en les immobilisant et en les rendant réceptifs aux pressions idéologiques dominantes, un processus de socialisation. Or, la perméabilité de la famille, comme de chacun de ses membres, à cette pression dépend essentiellement des facteurs socio-économiques de l'époque : c'est-à-dire de la pression économique des « exploitants », relayée par — et relayant — la pression proprement idéologique. Une histoire *sociale* de la famille devrait tenir compte de ces faits : à partir du modèle littéraire et théorique de Ph. Ariès, il devient possible d'étudier des sortes de sous-modèles divergents, dans un cadre social précis, et de tenter de mesurer la résistance, ou l'absence de résistance, à la pression globale qu'exerce ce modèle, c'est-à-dire, en

---

[63] cf. dans *Family in History*, pp. 180—181 et 194—196.

[64] J. Demos, *art. cit.*, p. 139. Sur l'enfant, voir aussi Ivy Pinchbeck et Margaret Hewitt, *Children in English Society. Volume I: From Tudor Times to the Eighteenth Century*, Toronto, University of Toronto Press, 1969, 346 p.

[65] Pierre Bourdieu, *Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction*, dans *Famille et Société*, pp. 1105—1127 (p. 1125, à propos des « stratégies matrimoniales »).

[66] Jean Halpérien, *La notion de sécurité dans l'histoire économique et sociale*, dans « Revue d'histoire économique et sociale », 1952, nº 1, pp. 7—25 (p. 10).

fin de compte, de tenter de relier ces adaptations relatives, ces inadaptations partielles ou totales, à l'ensemble des conditions socio-économiques et politiques locales. L'histoire de la famille *doit* être histoire sociale, et non pas simplement une étude littéraire ou intellectuelle de comportements théoriques. Elle doit aussi être une étude basée sur une conception plus large des « sociabilités » : celles-ci , emboîtées les unes dans les autres, ou se recouvrant en partie, s'opposant parfois, définissent l'individu en société à l'époque « moderne » comme une araignée au centre d'une toile étrange et plus ou moins complète ou solide, et comme une araignée voisine de centaines, de milliers de ses semblables, qui tissent et laissent se flétrir, dans un mouvement incessant, leurs complexes réseaux de solidarité.

Ainsi me sont apparues quelques dizaines de familles nobles [67] flamandes et artésiennes dans la seconde moitié du XVI^e siècle : leur structure familiale est basée sur la prépondérance de la famille étroite. Cependant, d'innombrables liens de solidarité entre ces familles et ces individus créent une nébuleuse complexe, à l'intérieur d'un cercle d'une cinquantaine de kilomètres de rayon couvrant surtout l'Artois et la Flandre Wallonne [68], dont la cohérence se manifeste par une activité épistolaire très importante et par des échanges de service. Une conscience très nette d'appartenance à un large groupe de « parents », « amis », et « voisins », caractérise d'ailleurs ces nobles, qui se meuvent surtout dans un espace géographique étroit et local, et qui font preuve d'une conscience temporelle essentiellement axée sur le « présent », à l'exclusion de toute notion cohérente du passé de leur lignage, par exemple.

L'étude sémantique du vocabulaire d'un des représentants de cette petite noblesse artésienne m'a conduit à définir son univers mental comme un monde clos et en équilibre, fondé sur une structure et sur un besoin : un immense besoin de sécurité, dans un monde hostile et dangereux, est apaisé par une structure autoritaire, dont le modèle est fourni par le rapport qu'entretient l'individu avec *Dieu le Père*, et qui s'exprime dans toutes les relations sociales, entre deux individus par exemple, ou au sein de la famille entre le père et les enfants . . . Ce modèle de relations, qui s'applique selon moi à toute la noblesse locale, entraîne l'immobilisme et la crainte des nouveautés en toutes les matières, la fermeture du groupe sur lui-même et l'imposition du haut vers le bas des règles et des modes de conduite. La socialisation du jeune noble se définit alors par une longue chaîne d'imitations automatiques, qui lui permettent de se cuirasser contre les dangers du « monde mortel », contre la peur, et essentiellement contre la peur de la mort [69]. Il est évident que l'idéologie religieuse joue un rôle primordial dans la constitution de cette « vision du monde », comme le prouve l'examen du champ sémantique du mot « Dieu » dans le vocabu-

---

[67] Robert Muchembled, *Publication du « Registre secret de François de Boffles, seigneur de Souchez » (2^e moitié du XVI^e siècle). Introduction à l'étude des mentalités de la noblesse artésienne*. Thèse de III^e cycle sous la direction de J. Delumeau, 1974, 2 tomes dactyl., 485 et 448 p. (exemplaires déposés à la VI^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris, et à la Bibliothèque municipale d'Arras, Pas-de-Calais).

[68] *ibid.*, t. I, carte 5, p. 68 (d'après les échanges épistolaires).

[69] *ibid.*, t. I, pp. 204—392 en particulier.

laire de l'un de ces nobles [70]. Et dans ce cadre, l'étude de la famille se situe au centre de l'histoire politique. En effet, les nobles catholiques d'Artois au XVIe siècle rappellent étrangement les puritains anglais du XVIIe siècle, qui font aussi de la famille l'« archétype de ce que devaient être l'Eglise et l'Etat » [71].

Si bien que l'adultère, mais aussi le non-conformisme religieux, social ou politique, apparaissent à ces mêmes puritains comme des rebellions « contre le Père céleste » [72]. Ainsi s'éclairent les remarques de John Bossy, qui, dans un excellent et brillant article, a démontré que les hommes de la Contre-Réforme, s'ils s'intéressèrent peu à la famille nucléaire, professèrent la soumission à l'autorité parentale et « bâtirent beaucoup des fondations de l'Etat moderne » en insérant l'individu dans un réseau de surveillance et de scolarisation [73].

Il n'est donc pas inutile de mettre à jour ces soubassements mentaux des comportements des classes dominantes, car « le *récit qui rend compte* de la façon dont s'est faite acceptable l'oppression, commence la libération » [74].

En somme, l'histoire de la famille débouche obligatoirement sur l'étude des mentalités, des idéologiques et des comportements *politiques*.

Nous savions déjà que dans les sociétés pré-industrielles la famille étendue était plutôt le « résultat du pouvoir, de la richesse et de la mobilité » [75], et qu'elle permettait de ce fait une adéquation de ses membres à la participation à une vie « politique ». Nous pouvons aussi penser que les sociabilités complexes qui marquaient la vie populaire jusqu'au XVIe siècle, au moins, rendaient possible une telle participation relative des masses à une vie « politique » ou religieuse locale [76] au choix, si réduit soit-il, de leurs destins collectifs. Or, un « grand renfermement » des masses, une surveillance croissante, une mise en tutelle progressive, caractérisent l'Europe chrétienne du XVIe au XVIIIe siècle. L'offensive combinée des Eglises, des Etats, des « élites » politiques, ne laisse plus aux gouvernés, brutalement pris en main, que le choix, des révoltes, ou des rêves, sous la forme de l'« inversion sociale » [77]. Est-il dès lors étonnant de voir se transformer radicalement la sociabilité populaire? Car, essentiellement, on assiste, avec des résistances et des différenciations chronologiques, au

---

[70] *ibid*, t. I, tableau n° 35, p. 385 (d'après l'étude de 4332 mots du lexique de François de Boffles, seigneur de Souchez, membre de la petite noblesse d'Artois et contemporain de Philippe II).

[71] Robert V. Schnucker, *La position puritaine à l'égard de l'adultère*, dans *Annales E.S.C.* nov.—déc. 1972, pp. 1379—1388 (p. 1381).

[72] *ibid.*, p. 1386.

[73] John Bossy, *The Counter-Reformation and the People of Catholic Europe*, dans *Past and Present*, n° 47, May 1970, pp. 51—70 (pp. 68—70 en particulier).

[74] J.-P. Faye, *Théorie du récit. Introduction aux langages totalitaires*, Paris, 1972, p. 136 (souligné par l'auteur).

[75] Françoise Lautman, *Différences ou changement dans l'organisation familiale*, dans *Famille et Société*, pp. 1190—1196 (p. 1190). Pour les nuances, voir ci-dessus et note 36.

[76] J. Bossy, *art. cit.*, pp. 55, 58 —61 ...

[77] Denis Richet, *La France moderne: L'esprit des institutions*, Paris, 1973, 188 p. (pp. 107—120 et surtout *Le Grand Refus des Humbles*, pp. 117—120; Pierre Goubert, *L'Ancien Régime*, t. I et II, Paris, 1969 et 1973.

repliement des individus dans le noyau conjugal. En France, par exemple, la communauté rurale se désagrège entre 1550 et 1650 [78], pour tomber ensuite définitivement entre les mains d'une minorité de notables villageois. Cette contraction de la vie de relations, de la sociabilité d'Ancien Régime, a été mise en évidence par Ph. Ariès. Elle aboutit à la famille bourgeoise du XIX^e siècle, serrée autour de l'enfant, et qui ne véhicule plus, — il n'est pas sans intérêt de le noter —, d'idéologie politique, ou qui, simplement, se retranche et se protège de la vie politique. En somme, l'objet propre de la famille a peu à peu été défini par opposition à celui des *Autorités*. A celles-ci revient, totalement depuis le XVI^e siècle, le rôle politique proprement dit, puisque les réseaux entrecroisés de solidarités et de sociabilités qui protégeaient comme un filet les hommes de la fin du Moyen Age ont, pour beaucoup d'entre eux, disparus.

Cette disparition, d'ailleurs, est à replacer dans une optique plus large : celle d'une *acculturation* impérative des masses d'Occident [79], dominées, aliénées et infantilisées entre la fin du Moyen Age et notre présent. D'une acculturation globale, qui se répercute sur les structures socio-économiques, en particulier sur la famille : sa contraction, telle que la décrit Ph. Ariès, ne m'apparaît pas comme un progrès mais comme le résultat du déclin des *autres* structures de solidarité, c'est-à-dire comme la conséquence, dans les conditions du XVI^e—XVIII^e siècles, d'une aliénation des masses populaires. Car cette évolution n'aboutit pas seulement à une absence de participation croissante de ces masses à leurs destins [80] : à la même époque meurt doucement, se folklorise peu à peu, et se déforme, une culture populaire que nous avons perdue et qu'il nous reste à retrouver [81]. Serait-il naïf de voir également des rapports entre tout ceci et la montée du capitalisme et des bourgeoisies européennes, ainsi qu'avec les progrès des monarchies absolues ?

Dans de telles conditions, évidemment variables selon les pays, la mise en tutelle des masses populaires par l'Eglise, l'Etat et les « élites », est peut-être « l'aveu que cette société s'empêtre dans une insoluble contradiction avec elle-même » [82] et bouche les fissures du corps social : pour trois siècles, au moins, en France ...

---

[78] P. de Saint-Jacob, *Documents relatifs à la communauté villageoise en Bourgogne*, Paris, 1962, XXXII — 158 p. (p. IX).

[79] Robert Muchembled, *Sorcières du Cambrésis. L'acculturation du monde rural aux XVI^e et XVII^e siècles* (inédit, à paraître aux U.S.A. dans un recueil collectif, sous la direction de Lawrence Stone).

[80] cf. les remarques de F. Lautman, *art. cit.* (ci-dessus note 75), pp. 1194—1196.

[81] Sur cette problématique nouvelle voir le maître-livre, contesté mais passionnant, de Mikkaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, 1970, 474 p. Mon article , *Sorcellerie, culture populaire et christianisme au XVI^e siècle principalement en Flandre et en Artois*, dans *Annales E.S.C.*, janv.—fév. 1973 pp. 264—284, écrit en 1971, nécessiterait une complète refonte et donne une vue trop « folklorisée » de la culture populaire, négligeant par trop ses bases politiques et socio-économiques, et ses caractères spécifiques avant l'acculturation.

[82] F. Engels, *L'origine de la Famille, de la Propriété et de l'Etat*, cité par Blandine Barret-Kriegel, *Histoire et politique ou l'histoire science des effets*, dans *Annales E.S.C.*, nov.—déc. 1973, pp. 1437—1462 (p. 1454 et note 33).

CONCLUSIONS

L'histoire de la famille débute à peine.

Il est vrai, cependant, que beaucoup de chemin a été parcouru depuis le Second Empire, en France, quand Mgr. Dupanloup stigmatisait en la famille une institution corrompue par l'irréligion, faisant d'ailleurs écho aux hommes de la Contre-Réforme catholique [83]. Sans doute faut-il louer — ou incriminer pour certains historiens — ceux qui pressentirent les grands ébranlements de notre civilisation : Wilhelm Reich, le maudit, ne disait-il pas dès 1933 que la famille autoritaire élabore les structures psychologiques que l'Eglise consolide, et qui font accepter aux hommes l'ordre oppressif de la société d'exploitation [84]? D'autres ont repris ces thèmes, moins les outrances de Reich, car la civilisation occidentale vit une crise culturelle, à travers laquelle reparaissent les divisions sociales que l'Etat, appuyé sur l'Eglise et sur un certain type de famille, avait pour tâche de masquer.

Aussi la famille échappe-t-elle enfin au domaine du non-historique, de la nature humaine intangible et éternelle, du divin en somme. Elle acquiert désormais une pesanteur, se définit comme contingente. Et aux efforts pour le juger en termes de moralité se substituent des tentatives pour la quantifier et l'évaluer qualitativement. La lecture de l'ouvrage de Philippe Ariès prouve cependant qu'elle n'est pas un objet historique entièrement « désacralisé », puisque cet auteur l'insère au centre d'une idéologie précise et prétend que cette approche du problème est la seule possible.

Pesée, mesurée, chiffrée, et à certains égards réifiée, dans une première approche historique qui fut essentiellement démographique, la famille tend désormais à s'intégrer dans une histoire sociale des mentalités, c'est-à-dire dans une histoire des idéologies vécues et des comportements propres à divers groupes et à diverses classes sociales. En effet, le problème de la famille dans l'histoire pose celui des valeurs fondamentales d'une société et de ses divers sous-ensembles, celui également de la transmission de ces valeurs, et, de ce fait, la question des succès, des résistances, des traumatismes, des ruptures à l'intérieur du corps social.

Car, au fil des recherches apparaissent de plus en plus clairement les liens inextricables de la famille avec les phénomènes sociaux, économiques, religieux, culturels, c'est-à-dire avec le « politique », au sens large du terme.

De telles études nous conduisent au cœur d'une civilisation donnée, mais également à sa pathologie profonde : si « plusieurs types de familles coexistent au sein d'une même société » [85], c'est sans doute que des contradictions fondamentales subsistent. Il devient dès lors possible d'analyser ces décalages : la pérennité de types de familles « larges » en Europe occidentale, du XVI^e au XVIII^e siècle, renvoie peut-être à des modèles culturels différents des modèles dominants? Est-il, en effet, étonnant de

---

[83] Christiane Marcilhacy *Le diocèse d'Orléans sous l'épiscopat de Monseigneur Dupanloup: sociologie religieuse et mentalités collectives*, Paris, 1962, p. 245 (cité par J. Bossy, *art. cit.* p. 69).

[84] W. Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, Paris, 1972 (réédition), 341 p.

[85] F. Lautman, *art. cit.*, (ci-dessus, note 75), p. 1190.

constater que le Midi de la France, culturellement conquis par le Nord au Moyen Age, est marqué par l'existence minoritaire mais nettement sensible de différents modèles de familles « larges » ou « élargies »? En outre survivent alors en Europe, à l'état de traces bien souvent, des phénomènes anciens de sociabilité issus d'une époque moins marquée par la toute puissance de l'Etat et de l'Eglise : Natalie Zemon Davis a mis en valeur, pour la France du XVIe siècle, l'action des groupes de femmes des villes, ou des jeunes garçons de 10 à 12 ans, lors des violences populaires religieuses inorganisées [86]. Le parallèle avec les fraternités, les groupes de jeunes célibataires, les organisations festives des abbayes de jeunesse, par exemple, c'est-à-dire avec la sociabilité et la culture populaire médiévales, est évident [87].

Aussi l'histoire de la famille, tout en s'appuyant sur des monographies locales et sur des travaux limités à une période courte, doit-elle résolument s'inscrire dans le long terme historique et embrasser l'ensemble du millénaire qui nous précède : Ph. Ariès nous en donne une image peu convaincante et limitée aux « élites » de l'Occident, à ces groupes, à ces classes, qui détenaient la culture et savaient écrire. Qu'en est-il des masses, des autres 9/10 ème, au moins, de la population? Sommes-nous condamnés à les comptabiliser, à leur refuser ainsi leur humanité, à ne les prendre en compte qu'à travers tableaux et graphiques?

Il devient urgent de tenter d'appliquer à ceux qui ont laissé peu de traces écrites toutes les méthodes des sciences humaines : celles de l'archéologie [88], celles de la sociologie contemporaine de la famille, de la psychologie et des recherches psychanalytiques, celles aussi de la sémantique historique, lorsqu'existe un témoignage direct, ou un discours populaire inséré dans quelque acte officiel — tel un procès.

Malgré les écueils, nous avons à bâtir une « anthropologie » historique [89], en considérant nos ancêtres lointains comme radicalement différents de nous, certes, mais sans oublier l'importance d'une problématique dominants/dominés : ils n'appartiennent évidemment pas à une « culture froide », sans histoire et sans classes sociales [90].

Il est vrai qu'un programme aussi ambitieux ne pourra être réalisé qu'après de longues années et de patients travaux. Cependant, débutent ou se poursuivent des recherches sur le mariage, la sexualité, les relations parents—enfants, la situation de la femme.

---

[86] N. Z. Davis, *The Rites of Violence: Religious Riot in Sixteenth-Century France*, dans *Past and Present*, n° 59, May 1973, pp. 51—91 (pp. 86—88 en particulier).

[87] Voir J. Bossy, *art. cit.*, (ci-dessus, note 73), pp. 58, 60—61 ; N. Z. Davis, *The Reasons of Misrule: Youth Groups and Charivaris in Sixteenth-Century France*, dans *Past and Present*, n° 50, February 1971, pp. 41—75 ; Edward P. Thompson, « *Rough Music »: le charivari anglais*, dans *Annales E.S.C.*, mars-avril 1972, pp. 285—312 ; Jacques Heers, *Fêtes, jeux et joutes dans les sociétés d'Occident à la fin du Moyen Age*, Montréal-Paris, 1971, 148 p. ; etc.

[88] cf. John Demos, *op. cit.*, (ci-dessus, note 1) : étude du cadre de vie, de la maison, des vêtements ...

[89] Voir la tentative d'Alan Macfarlane, *The Family Life of Ralph Josselin, a Seventeenth Century Clergyman: an essay in historical anthropology*, Cambrige U.P., 1970, XIII—241 p. (et la très dure critique de R. T. Vann, dans *Journal of Social History*, Spring 1972, vol. 5, n° 3, pp. 371—376).

[90] Existe-t-il donc des civilisations a-temporelles? Les peuples « primitifs », en fait, sont souvent l'objet d'une projection idéologique du chercheur, qui cristallise ainsi ses rêves, de la même manière que Ph. Ariès projette les siens dans un passé « médiéval » idéalisé.

La mort elle-même est devenue objet d'histoire, tant il est vrai qu'elle est reliée intimement aux valeurs et à l'essence d'une civilisation donnée [91]. En outre, des études locales et régionales, des enquêtes collectives [92] ou individuelles, poseront, dans les prochaines années, les jalons d'une histoire de la famille qui abandonnera lentement les sentiers d'une étude univoque et trop littéraire des attitudes des seuls groupes dominants de la société. Ces diverses études permettront de définir les racines profondes de « l'esprit d'immobilité, la terreur du mouvement, qui caractérise les sociétés pressées par le sacré » [93]. Elles nous aideront à réfléchir sur nos civilisations actuelles, car

> « Pour que les hommes fassent des découvertes au sujet de leur culture ... Il faut que l'ordre culturel commence à se défaire ... » [94].

La famille doit donc être étudiée *dans son contexte global.* La relier aux changements profonds, ou aux immobilismes, de la société, de l'économie, de la religion, revient à l'insérer dans le *politique* au sens où l'entendaient Engels et Lénine, c'est-à-dire en tant que masque des contradictions sociales. Ceci afin de briser des monopoles idéologiques qui remontent au temps de l'établissement des structures de l'« Ancien Régime », monopoles qui survivent aujourd'hui et qui tentent désespérément de perpétuer ces structures. Car extraire l'étude de la famille d'une pure et simple histoire des idées, qui est elle-même une idéologie, l'insérer dans une histoire *sociale* des mentalités collectives et des comportements, peut permettre de déchirer les voiles idéologiques du passé, d'établir sur celui-ci de nouveaux discours, d'affirmer l'histoire comme un choix, ou plutôt. comme un contrechoix, et finalement de définir notre propre présent.

---

[91] F. Lebrun (cf. ci-dessus, note 9); M. Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e^ siècle. Les attitudes devant la mort d'après les clauses destestaments*, Paris, 1973; M. Vovelle, *Mourir autrefois* (à paraître en 1974); David E. Stannard, *Death and Dying in Puritan New England*, dans *The American Historical Review*, vol. 78, nº 5, December 1973, pp. 1305—1330 ...

[92] Les nombreux travaux d'étudiants menés à l'Université de Lille III depuis 4 ou 5 ans paraîtront, en 1975 sans doute, dans un recueil collectif dirigé par Alain Lottin, *Famille et Société. Les échecs du mariage sous l'Ancien Régime. L'exemple nordiste*, édité par les Presses Universitaires Lilloises (Université de Lille III).

[93] René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, 1972, 451 p. (p. 391). Cet excellent livre, nourri d'ethnologie et de culture littéraire, manque nettement de bases historiques mais incite à la réflexion.

[94] *ibid.*, p. 325.

L'ART DU SUD-EST EUROPÉEN ET L'OCCIDENT À L'ÉPOQUE MODERNE

ELEONORA COSTESCU

1. COURANTS ARTISTIQUES OCCIDENTAUX

Les recherches entreprises ces derniers temps permettent de reconsidérer l'art du Sud-Est dans une perspective européenne. Il devient de plus en plus clair qu'il n'y a jamais eu de barrières séparant de façon catégorique l'Occident de l'Orient, le Nord du Sud. Après avoir influencé l'art occidental au début du Moyen Age, le monde oriental se laissa influencer — à son tour — par cet art qui faisait une brèche, d'abord insignifiante, dans ses anciennes conceptions esthétiques. Dès le début du XVI^{e} siècle, des échos du répertoire ornemental occidental se font sentir surtout dans les domaines de la sculpture décorative et de l'illustration des livres, dans une interprétation évidemment locale.

Sporadiques, au commencement, les éléments du répertoire ornemental occidental pénètrent en grand nombre dans l'art du Sud-Est européen , à partir des deux dernières décennies du XVII^{e} siècle et des premières décennies du siècle suivant. Il s'agit d'un baroque qu'on a appelé, pour le distinguer de celui de l'Europe occidentale, « baroque de Salonique », « baroque du Levant » ou « baroque slave », terme tout aussi approximatif que les deux premiers, car il ne comprend pas la création artistique, conçue dans le même style « baroque » et connue chez nous sous le nom de « style Brancovan ». Comme il s'agit d'un phénomène d'un ordre bien plus général, qui comprend non seulement l'art du Sud-Est européen, mais aussi l'art russe et surtout l'art ukrainien, on pourrait le dénommer, tout simplement, « baroque oriental ». Le procédé ne serait pas nouveau. L'histoire de l'art connaît suffisamment d'exemples de termes, non seulement imprécis — comme dans ce cas — mais tout à fait impropres (art « roman », « gothique », « baroque », etc.), qui continuent à être utilisés parce qu'on ne leur a pas trouvé de remplaçants plus adéquats.

Nous rappelons que les styles ou les courants artistiques occidentaux ont pénétré dans l'art du Sud-Est européen dans des conditions assez particulières. Il s'agit d'abord d'un grand décalage de temps par rapport

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 3, P. 371–386, BUCAREST, 1974

au moment de leur apparition en Occident, décalage qui, avec le temps, a toujours diminué aboutissant au siècle dernier à une quasi synchronisation. Ensuite les éléments d'influence occidentale furent si bien intégrés à l'esprit local que souvent il est difficile de reconnaître les modèles originaux, employés chez nous dans un contexte artistique tout à fait différent. Cela explique le retard avec lequel les chercheurs ont pris en considération le problème — si peu étudié jusqu'à présent — de la pénétration, de l'assimilation et de l'interprétation des courants artistiques occidentaux dans l'art du Sud-Est européen. Le style qui exerça une assez forte influence — il est vrai, plutôt en ce qui concerne le répertoire décoratif — sur l'art des pays roumains et des pays balkaniques fut, comme nous l'avons déjà dit, le style baroque. Ce fut une influence de longue durée, car les échos de ce style se retrouvent — notamment dans la gravure (y compris l'illustration des livres) et la sculpture sur bois — jusque vers le milieu du XIX^e^ siècle. Il a également présidé aux transformations qui eurent lieu dès le XVIII^e^ siècle dans le domaine de l'art figuratif, particulièrement dans l'art de la Voïvodina et du Banat.

Le figuratif baroque a pénétré dans l'art des pays du Sud-Est européen par deux voies : par le maniérisme flamand-hollandais (la filière russo-ukrainienne), d'une part et par le maniérisme italien (à travers l'art viennois) d'autre part. Le premier aspect a été assez bien mis en évidence ces derniers temps par les chercheurs yougoslaves et par conséquent nous n'estimons pas nécessaire de nous y arrêter davantage [1]. Le maniérisme italien, plus tardif, a influencé aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles la peinture bulgare et la peinture roumaine.

Le peintre maniériste bolonais qui exerça la plus forte attraction sur les peintres des Balkans fut Guido Reni. Le type de la « Mater Dolorosa » qu'il a créé est largement répandu sur le territoire du Sud-Est européen ; il fut même adopté par les artistes paysans (graveurs sur bois ou peintres sur verre) de Transylvanie. La composition exécutée par le peintre italien — l'un des fondateurs de l'académisme — pour l'Eglise Santa Maria della Concezione, à Rome, « L'Archange Gabriel terrassant le dragon », connue par l'intermédiaire d'une gravure d'interprétation a également inspiré les peintres d'églises, aussi bien chez nous qu'en Bulgarie. Un de nos peintres « académistes », Georges Lemeni (1813—1848), en fit aussi une copie — peut-être directement d'après l'original pendant son séjour à Rome, comme boursier de l'Académie Saint Luc — qu'il offrit au prince régnant durant une audience que celui-ci lui avait accordée à

---

[1] Miodrag Jovanović, *Prilog proucavanju uticaja Ruske grafike na Srpsku umetnost sredine XVIII veka* dans « Rad Vojvodjanskin Muzeja », 8 (1959), p. 171—177 ; Idem, *Rusko-srpske umetnicke veze u XVIII veku* dans « Zbornik Filozofskog Fakulteta », VII, Spomenice Viktora Novaka ..., p. 384—410 ; Dr Dejan Medaković, *Prestave vrlina u srpskoj umetnosti XVIII veka*, dans « Rad Vojvodjanskih Muzeja », 8 (1959), p. 159—169 ; R. Mihajlović, *Uticaj zapadnoevropske ikonografije na kompozicije « Udovicina lepta » i « Izgnanje trgovaca iz hrama »* dans « Zbornik za likovne umetnosti », 2 (1966), Novi Sad, p. 291—303 ; Idem, *Ikonografija maniristicke predstave price o pravednom Joni*, *ibidem*, 3 (1967), p. 217—232.

la fin de ses études [2]. Une autre copie exécutée par le peintre moldave, toujours d'après Guido Reni, se conserve également au Musée d'Art de Jassy et représente un « Christ couronné d'épines ». Réalisée probablement durant son séjour à l'Académie Saint Luc de Rome, c'est une copie d'après une des nombreuses variantes de l'« Ecce Homo », peintes par Guido Reni [3].

On sait également que parmi les copies exposées par Georges Tattaresco (1818—1894) à Bucarest en 1863 (« Le Couronnement de la Vierge » d'après Raphael, « La Vierge et l'Enfant » d'après Murillo, « Diane » d'après Le Corrège, etc. [4]), figuraient aussi deux œuvres d'après Guido Reni : « La Crucifixion » [5] et « L'Aurore » , célèbre fresque romaine du Palais Rospigliosi (« Casino »).

L'influence de Guido Reni sur la peinture bulgare remonte au premier contact direct de celle-ci avec la peinture occidentale, c'est-à-dire au voyage de Christo Dimitrov à Vienne. Dès son retour à Samokov on vit apparaître dans l'œuvre de Christo Dimitrov (vers 1750—1819) un nouveau type de Madone, que les chercheurs bulgares ne tardèrent pas à identifier comme appartenant au peintre bolonais : « On y retrouve la même chair d'un blanc étrange, les mêmes joues roses, les mêmes visages oblongs aux yeux en amande et légèrement saillants. L'influence directe de Guido Reni apparaît également dans la façon de traiter les images et les lumières orange des cieux » [6].

Le fondateur de l'école de Bansko, Toma Ikonomov Vichanov (vers 1750 — peu après 1811) fut lui aussi sensible à l'influence de Guido Reni. Mais, revenant de Vienne, il rapportait, en dehors de certaines recettes de l'académisme bolonais, un échos du rococo français [7], tel qu'il avait pu le connaître dans l'interprétation de certains peintres viennois de l'époque.

Ce qui mérite d'être souligné c'est que, dans aucun de ces cas, il ne s'agit des grandes figures de l'art baroque. Le fait qu'une composition comme celle du Serbe Stefan Gavrilović (milieu du XVIII^{e} siècle — début du XIX^{e} siècle), « La reine Thomyris avec la tête de Cyrus » [8], rappelle le style de Rubens, est probablement fortuit ; l'exécution, bien que plus « vivante » que celle d'autres artistes contemporains, a un caractère mineur, peut-être aussi en raison des dimensions, pas beaucoup plus grandes que celles d'une miniature. De même, le fait qu'un artiste particulièrement doué, comme le Roumain Carol Popp de Szathmary (1812—1885)

---

[2] G. Oprescu, *Pictura românească în secolul XIX* (La peinture roumaine au XIX^{e} siècle), Bucureşti, II^{e} éd., 1943, p. 101.

[3] Max von Boehm, *Guido Reni*, Bielefeld und Leipzig, 1910, « Künstlermonographien », p. 105, ill. 57—60.

[4] G. Oprescu, *op. cit.*, p. 117, note n° 2.

[5] Nous ne savons pas de quelle Crucifixion il s'agit. Si ce n'est pas la Crucifixion de Saint Pierre, que Tattaresco avait pu copier au Vatican, c'est alors une des deux variantes de la Crucifixion du Christ, celle de la Galleria Estense de Modène ou celle de la Pinacothèque de Lucques (cfr. Max von Boehm, *op. cit.*, p. 9 ill. 8 ; p. 28—31 ill. 26—28).

[6] Nicola Mavrodinov, *Art moderne bulgare*, Sofia, 1947, p. 13.

[7] *Ibidem*, p. 14—16.

[8] Musée National de Belgrade (Narodna Galerija).

exécute une série de copies non seulement d'après les grandes gloires de la peinture baroque (Rubens, Jordaens, Pietro da Cortona), comme aussi d'après des peintres moins célèbres, mais tout aussi typiques pour l'art baroque (Wouverman, Salvator Rosa [9]), est plutôt un témoignage de sa grande curiosité et de sa culture artistique, supérieure à celle de ses collègues roumains. Peut-être aussi que, plus prompt que ceux-ci, il essayait de s'approcher du romantisme par l'intermédiaire de l'art baroque.

Du point de vue du *style*, le courant dominant dans les pays balkaniques fut longtemps *l'académisme*, sous ses divers aspects. Il y a d'abord un néo-classicisme de type davidien, comme dans la « Pietà » [10] du Serbe Jovan Stajić Tosković (1779—1824) et puis il y a une influence de la peinture des « nazaréens », qu'on découvre tant dans l'œuvre — gravée et peinte — de Nikola Pavlovici (1835 — 1894), en Bulgarie [11], que dans « Le miracle des pains et des poissons », tableau exécuté par le Serbe Dimitrije Avramović (1815—1855), qui a emprunté à cette occasion la typologie du maître nazaréen Overbeck [12]. Celui-ci fut copié aussi par le Roumain Petre Alexandrescu (1828—1899), dans sa peinture : « Sainte Madeleine devant le Christ » [13]. On pratique aussi un académisme « réaliste », ainsi qu'un académisme « historique ». Le premier se confond, jusqu'à un certain point, avec le style Biedermeier, à la mode dans l'art du portrait de l'époque, aspect tellement fréquent dans nos régions qu'il est superflu de nous y arrêter. Le second se rencontre dans les « grandes machines » d'un Ludwig Tiersch Lebitzky, Swanthaler et Gugenberger dans leurs compositions murales d'Athènes : « Le sermon de St. Paul à Phyx » (l'Hôtel de Ville), « La Renaissance des sciences et des arts » (deux frises décoratives à l'Université) et « Scènes de la Révolution Grecque de 1821 » (l'ancien Palais Royal) [14]. A l'encontre de la peinture roumaine qui s'est assez tôt éloignée de tout académisme (y compris celui « historique » pratiqué par un Théodore Aman, 1831—1891), en Serbie on rencontre même au commencement de notre siècle de vastes compositions historiques, dues à des artistes comme Paja Jovanović (1859—1957), « Le couronnement » et « Le mariage du tzar Dušan », ou Marko Murat (1864—1944), « L'arrivée du tzar Dušan à Dubrovnik » (toutes les trois au Musée National de Belgrade).

Nous voyons donc que l'académisme a une sphère d'action bien plus étendue qu'on le croit d'habitude. C'est une catégorie où entrent les tendances les plus diverses, parfois même les plus « modernes », mais ayant

---

[9] Présentées à l'Exposition de 1864 à Bucarest, cf. G. Oprescu, *op. cit.*, p. 56.

[10] Musée National de Belgrade (Narodna Galerija).

[11] Eftim Tomov, *Văzrojdenski ştampi i litografii* (La Renaissance de l'estampe et de la lithographie), Sofia, 1962, p. 74—100 ; V. Dinova-Nuceva, *Neizvesten album na Nikolai Pavlovici* (Un album inconnu de Nicolas Pavlovici), dans « Isvestija », XI (1968), p. 191—124.

[12] Nikola Kusovac, le chapitre : *La peinture serbe des XVIII^e et XIX^e siècles*, dans le Catalogue du Musée National de Belgrade, 1970, p. 82.

[13] G. Oprescu, *op. cit.*, p. 121.

[14] Tony P. Spiteris, *Introduction à la peinture néo-hellénique*, dans « Europe du Sud-Est », mai 1966, p. 42.

toutes comme trait commun l'attitude de l'artiste qui part d'un schéma abstrait, appris ou « à la mode », selon la définition classique de l'académisme [15]. Incapable de se renouveler, l'académisme n'a pas eu assez de force pour marquer le véritable changement de direction dans la conception artistique traditionnelle des pays du Sud-Est européen. D'ailleurs, à l'époque qui nous intéresse, le milieu social n'était pas encore apte à comprendre l'art académiste, tel qu'il était pratiqué alors en Occident — et surtout à Paris — par les pontifs de l'académisme. Se proposant comme but principal de réaliser un idéal de beauté ayant une origine intellectuelle plutôt que sensible, l'académisme exigeait en outre, de la part du spectateur, une connaissance plus approfondie et plus solide des classiques que celle que possédaient à l'époque la plupart des intellectuels de nos régions.

L'académisme, tel qu'il fut pratiqué dans le sud-est de l'Europe n'a donc pas été compris dans le sens propre de ce terme, étant donné que le message qu'un tel art communiquait était complètement étranger aux aspirations et aux réalités historiques locales. Ainsi, l'académisme d'orientation « classique » (car, ainsi que nous l'avons déjà suggéré, il en existe d'autres), est à peu près inexistant chez nous. C'est à peine si l'on peut parler d'un académisme, à un état un peu plus pur, chez un Georges Tattaresco (1818—1894), artiste qui est resté fidèle toute sa vie aux conceptions esthétiques acquises pendant ses années d'études à l'Académie Saint Luc de Rome (« Siméon et Lévi sauvant leur sœur Dina, enlevée par Sichem et Hémon-roi », qui remporta le Grand Prix et la Médaille d'honneur au concours de 1850 de l'Académie sus-nommée, « Judith et Holopherne », « Agar et son fils Ismael dans le désert de Bersabie », œuvre présentée à l'Exposition des artistes vivants de Bucarest, en 1870 [16]).

Si l'académisme « classique » n'a pas trouvé un terrain propice pour se manifester parce qu'il lui manquait le milieu culturel correspondant, en échange la *technique académique* fut adoptée de bonne heure et employée par presque tous les peintres du Sud-Est européen, jusqu'à la naissance des écoles nationales. Conçu de cette façon, comme une « manière », comme une question de métier basé sur un ensemble de procédés techniques et sur une idée préconçue quant à l'efficacité de certaines formules-clefs, l'académisme a pu s'implanter et survivre dans les lieux les plus différents et dans les circonstances les plus inattendues. Dans nos régions, l'académisme se présente au XIXe siècle en une étrange symbiose avec l'un des courants les plus révolutionnaires de son époque, le romantisme. Car on peut être romantique, quant au sujet et à l'inspiration, et académique, par la manière de l'interprétation plastique, comme ce fut le cas dans les pays roumains et balkaniques au XIXe siècle. La chose n'est pas pour surprendre, car, même en Occident, rares furent les maîtres qui surent adapter leur métier et leurs moyens techniques à une nouvelle conception esthétique, faisant du romantisme une vision picturale plus ou moins neuve. Pour la plupart des peintres de l'époque, le romantisme fut plutôt une *question de sujet.*

---

[15] « Imitation sans originalité des modèles scolaires ou à la mode » (Larousse, 1972)

[16] Teodora Voinescu, *Gheorghe Tattarescu, 1818—1894*, București, 1940 (Academia Română, Publicațiile Fondului Elena Simu, IV), p. 19 et p. 43.

Considéré sous cet angle, on peut parler d'un romantisme manifeste dans l'art de ces pays. Même si du point de vue quantitatif, il ne concentre qu'une petite partie des efforts des peintres, le romantisme représente toutefois l'élément novateur par excellence, véritable tournant de l'art sud-est européen dans son évolution de la tradition artistique à l'art moderne. C'est pour la première fois que l'on peut constater un rapport direct, une concordance entre les aspirations d'une époque et son expression plastique et en même temps, c'est aussi la première synchronisation — avec un faible décalage chronologique — entre un mouvement artistique occidental et son interprétation dans ces régions.

Il s'agit, bien entendu, d'un romantisme différent de celui de l'Europe occidentale — qui présente lui aussi des aspects tellement différents en Allemagne, en France ou en Angleterre — mais qui possède certains traits communs au romantisme de tous les pays. En premier lieu, l'amour du passé et sa glorification, qu'on rencontre à cette époque dans l'art de tous les pays du Sud-Est européen. Le romantisme fit son apparition pour la première fois dans ces régions dans la lithographie.

Jamais un courant artistique ne fut mieux soutenu par un nouveau procédé technique que ne le fut le romantisme par l'invention de la lithographie. La rapidité et la relative facilité de l'exécution, la possibilité pour l'artiste de s'exprimer directement et d'une façon tout aussi libre que s'il devait tracer un simple dessin, toutes ces qualités contribuaient à faire de la lithographie un instrument idéal pour jouer un rôle important dans l'histoire des peuples du Sud-Est européen. Ayant une action directe sur la conscience des hommes et stimulant les vertus civiques et nationales d'une société en pleine effervescence, la lithographie à sujet historique a trouvé dans l'art balkanique du XIX^{e} siècle de très larges possibilités de se manifester.

Des études compétentes ont démontré depuis longtemps le rôle insigne joué dans ce domaine par le Moldave Georges Asaki (1788—1869). Ce n'est donc plus le cas de revenir sur ce sujet, mais nous voudrions attirer l'attention sur deux aspects : en premier lieu sur le fait que l'action d'Asaki est antérieure de quelques décennies à celle entreprise par ses homologues balkaniques : Nikola Pavlovici (1835—1894) en Bulgarie et Anastase Jovanović (1817—1899) en Serbie. Inventée en 1796 par Aloys Senefelder, la lithographie n'a joué un rôle considérable qu'entre la deuxième et la quatrième décennie du siècle dernier, grâce à l'activité de quelques artistes de premier ordre, comme Dévéria, Granville, Gavarni ou Daumier. Par rapport à ces artistes, les lithographies d'Asaki ne présentent pas un trop grand décalage. En effet, la lithographie représentant les figures d'« Alexandre le Bon et de sa femme » fut éditée par l'Institut « Albina » de Jassy, dès 1828, la composition « La mère d'Etienne le Grand » date de 1833, « Le testament d'Etienne le Grand » de 1834 et « Alexandre le Bon, prince de Moldavie, recevant la couronne et le vêtement impérial des mains des ambassadeurs de l'empereur Jean Paléologue » de 1839.

On sait d'autre part que les deux lithographies de Nikola Pavlovici, « Raïna dans la grotte » et « La rencontre de Raïna avec ses frères Roman et Boris et avec le prince russe Svetoslav », inspirées du roman du poète

russe A. F. Veltman : « Raïna, princesse bulgare », datent de 1856 [17], tandis que les portraits historiques d'Anastase Jovanović sont de 1852. La même année, Jovanović réalise une composition à sujet historique, « Le roi Milutin victorieux des Tartares », tandis que les lithographies ayant pour thème « La lutte de Kossovo », œuvre d'Adam Stefanović (1832—1887), éditées en collaboration avec Pavle Cortanović, ne furent réalisées que dans la septième décennie [18].

Nous n'insisterons pas sur le développement du genre historique dans la peinture roumaine du XIX^e siècle, car le problème nous paraît être suffisamment connu. Dans un article récent concernant les relations roumano-bulgares aux XVIII^e et XIX^e siècles nous avons traité cet aspect [19] auquel, il y a déjà une vingtaine d'années, un de nos chercheurs a consacré une ample étude spéciale [20]. Nous rappelons seulement que dans la peinture serbe plusieurs œuvres des plus populaires appartiennent au style romantique. Des tableaux comme ceux de Djura Jaksić (1832 — 1878), « personnalité marquante du romantisme serbe » [21] (« Le prince Lazare », « L'Assassinat de Karadjordje », « Le prince Michel < Obrenović > sur son lit de mort ») ou encore comme Stevan Teodorović (1832—1925), dans son œuvre : « Le haïdouk Veljko devant le canon », datant de la première phase de son activité. De même, « La migration des Serbes vers le nord » et « Les fugitifs de Herzégovine » de Uros Predić (1875—1953), ainsi que les compositions, déjà citées, représentant le tzar Dušan, exécutées par Paja Jovanović. Toutes ces œuvres témoignent leur appartenance au romantisme, défini comme « une expression artistique du nationalisme historique bourgeois » [22].

En dehors des thèmes puisés dans le passé, les peintres d'orientation romantique mettaient en scène aussi des événements et des figures de leur propre époque. Il suffit de penser à la galerie de portraits réalisés chez les Roumains par les « peintres de la Révolution de 1848 », et en Serbie à la galerie des portraits de Uroš Knežević (1811—1876), qui représentent les principales figures de la première et de la seconde insurrection serbe du siècle passé [23]. Dans la conception romantique, l'art devait être, d'après la formule anthologique de Baudelaire, « partial, passionné, politique », de sorte qu'il nous est souvent possible de reconstituer les principales étapes de l'histoire du Sud-Est européen, rien qu'en passant en revue un certain nombre d'œuvres de l'art de cette région.

Nous allons toucher maintenant à un autre aspect du romantisme, le goût pour les sujets exotiques qui apparaît dans notre peinture — et c'est elle la seule du Sud-Est européen qui le connaît — chez un Szathmary ou chez un Thédore Aman. Il s'agit des peintres qui avaient à l'époque

---

[17] Eftim Tomov, *op. cit.*, p. 76—79, ill. 51—52.

[18] D^r Pavle Vasić, *Anastas Jovanović, 1817—1899, Katalog radova* (A. J. ... Catalogue de son œuvre), Novi Sad, Galerija Matice Srpske, 1964.

[19] Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII^e et XIX^e siècles*, III. *Les commencements de la peinture moderne*, dans « Revue des études sud-est européennes », T. XI (1973), n^o 1.

[20] Mircea Popescu, *Dezvoltarea picturii istorice româneşti în secolul al XIX-lea* (Développement de la peinture historique roumaine au XIX^e siècle), dans « Studii şi cercetări de istoria artei », 1954, n^{os} 3—4, p. 117—128 ; idem, *Nicolae Bălcescu şi artele plastice*, ibidem 1954, n^{os} 1—2.

[21] Nikola Kusovac, *op. cit.*, p. 84.

[22] *Istoria României*, Bucureşti, 1964, vol. III.

[23] Nikola Kusovac, *op. cit.*, p. 81—82.

un horizon largement ouvert à tout ce qui se passait à ce moment-là dans l'art occidental. Szathmary avait connu Auguste Raffet et était probablement venu à Paris en contact avec d'autres peintres français. Georges Opresco, qui fait cette affirmation, suggère même que Szathmary aurait très bien pu voir dans la capitale de la France les aquarelles que Delacroix avait rapportées de ses voyages[24]. Ceci expliquerait sa facture d'une séduisante largeur, si rare avant Nicolas Grigoresco, telle qu'elle apparaît dans ses aquarelles et surtout dans celles à thème oriental. Le goût des scènes exotiques qui se précise chez Aman vers 1870, fut seulement une des facettes de ses multiples préoccupations artistiques. C'est avec lui, croyons-nous, que s'achève la phase des débuts de la peinture moderne roumaine. Peintre d'histoire et de scènes de genre, de paysages (avec des scènes de plein-air, mais exécutées — à la manière traditionnelle — dans l'atelier) et de natures mortes, enfin excellent portraitiste — dans son genre — Aman se voulait, à l'instar des artistes de la Renaissance, architecte, artiste décorateur, sculpteur ; il devient aussi, à un moment donné, graveur, notre premier graveur d'eaux-fortes, comparable aux meilleurs maîtres européens qui travaillaient dans cette technique à l'époque.

La dernière caractéristique du romantisme que nous voudrions rappeler ici n'a pas trait seulement au contenu, au sujet, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, mais tient à l'art, à la facture, à ce que nous pourrions désigner par « le style » d'un artiste. Nous avons mentionné ci-dessus le nom du peintre roumain Szathmary et nous pourrions ajouter, entre autres, celui de son compatriote Michel Lapaty (1816—vers 1858), artiste qui mourut assez jeune. C'était un des élèves d'Ary Scheffer — fait qu'il mentionne lui-même dans la notice biographique du Catalogue de l'Exposition de Paris, où il expose en 1857 [25] — ce dernier ayant été à son tour l'élève de Delacroix. Le portrait équestre de « Michel le Brave à Călugăreni », reproduit dans la revue l'« Illustration », deux années auparavant, en 1855, occasionna des rapprochements avec « Le Cuirassier blessé » de Géricault, ce qui permit, plus tard, d'affirmer que Lapaty aurait été l'élève direct de celui-ci. La chose est impossible car le grand romantique français meurt en 1823, lorsque Lapaty n'avait que sept ans.

Cependant il existait un « moment romantique » dans l'atmosphère de toute l'Europe. Sensibles à cette inquiétude, bien que moins au courant des problèmes et des disputes théoriques qui avaient lieu en ce moment en France, certains de nos peintres se sont rapprochés du romantisme par une voie plus détournée, par l'intermédiaire des maîtres du clair-obscur italien du XVII^e siècle. C'était la seule peinture qui, au niveau de leur culture artistique, fut à même de leur faciliter l'accès à une manière de s'exprimer plus libre, plus chargée d'émotion, à laquelle ils ne pouvaient aboutir par l'intermédiaire des plates recettes de l'académisme. Le moyen plastique utilisé aussi bien par les « ténébreux » Italiens que par les romantiques pour exprimer cette tension intérieure était le contraste dramatique entre l'ombre et la lumière, une certaine technique du clair-obscur. La copie que le Roumain Georges Năstaseanu (vers 1818—1864) fait à

---

[24] G. Oprescu, *op. cit.*, p. 57—58.
[25] Il y expose « Eva, bouquetière roumaine » (cf. G. Opresco, *op. cit.*, p. 90 et note 1).

Rome, d'après « La Mise au Tombeau » du Caravage (au Vatican), et l'application des renseignements reçus dans son autre tableau, « Chevalier en armure » (où il utilise, comme Delacroix, le bitume pour intensifier le contraste des valeurs), sont des exemples concluants à cet égard.

Le fait que la peinture des maîtres « ténébreux » italiens fut une voie vers le romantisme est aussi démontré par un peintre, incontestablement moins doué et donc, à ce point de vue, moins intéressant, Georges Pompilian (? —1907). Ses compositions de l'ancienne église Saint Georges de Bucarest sont des copies d'après le Caravage et certains autres peintres baroques. Plus significatives nous semblent les toiles exposées à l'occasion de la grande exposition rétrospective de l'Athénée roumain de Bucarest (1927—1928), car elles nous font comprendre que Pompilian était, au fond, un romantique qui ne s'était pas encore révélé. « La série de tableaux ... qui reflètent avec des insuffisances et des gaucheries incontestables, mais avec verve et une franchise du pinceau qui convenaient au sujet, les différentes catégories de châtiments publics en vigueur dans notre pays, témoigne d'un intérêt pour les sujets bizarres, presque macabres, pour ce qui est violent, âpre et maculé de sang, pour la physionomie dont la souffrance physique et la tension extrême des nerfs ont déformé les traits, leur ont donné un aspect repoussant et bestial, unique dans les annales de notre peinture » ... (Pompilian) « cachait peut-être une âme trouble, contaminée par les germes d'un romantisme maladif, pareil à celui de Goya » [26].

Plus fréquemment encore que dans l'art d'influence occidentale, le goût pour la morbidité et pour le macabre — qui constitue, comme on le sait, un des traits propres au romantisme — se retrouve aussi dans l'art de « type traditionnel », au siècle dernier, tant en Roumanie qu'en Bulgarie. Ainsi que nous l'avons montré dans les études consacrées aux relations roumano-bulgares aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles [27], ce qui distingue le répertoire iconographique de cette époque de celui de l'époque précédente c'est justement l'introduction de quelques thèmes nouveaux — d'inspiration fantastique, parfois macabre — dans la peinture murale traditionnelle. Nous ne reviendrons pas sur cet aspect.

Nous avons mentionné que Théodore Aman clôt une époque, celle des débuts de la peinture moderne roumaine. Il constitue donc une sorte de bilan de la première étape de synchronisation de l'art roumain avec l'art occidental. Bien qu'il eût fait preuve d'une remarquable capacité d'assimilation et de réceptivité de certains thèmes relativement nouveaux même dans l'art français de l'époque [28], son manque de sensibilité picturale chromatique l'a empêché d'être le premier représentant authentique de

---

[26] G. Opresco, *op. cit.*, p. 122—123.

[27] Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare ... I. Considérations sur la gravure traditionnelle*, dans « Revue des études sud-est européennes », VIII (1970), n° 1, p. 49 83; Idem, II. *Synchrétismes dans la peinture traditionnelle*, ibidem, IX (1971), n° 1, p. 49—70.

[28] « Il existe dans ses paysages des œuvres qui situent Aman dans une attitude esthétique semblable à celle de Monet lui-même, quelques dix ans auparavant : figures en plein-air, avec ombrelles, dans les allées d'un parc, en plein soleil, avec des ombres transparentes et des accents de lumière diffusés avec verve (moins, bien entendu, la technique divisionniste de celui-ci, ce qui le rapproche plus de Manet). Le fait est méritoire et surprenant ... » (cf. Vasile Varga, *Pictura românească în perspectivă europeană*, IV, dans « Arta », n° 9, 1969, p. 17.

l'école roumaine de peinture moderne, rôle qu'allait jouer Nicolas Grigoresco, un peu plus tard, à un niveau qui — si nous ne nous trompons pas — ne fut atteint jusqu'à lui par aucun des peintres modernes de cette partie de l'Europe.

Ainsi Aman fait la somme de toutes les tentatives de renouvellement de l'art roumain qui eurent lieu jusqu'alors, ouvrant en même temps de nouvelles perspectives. C'est avec lui que prend fin cette course vertigineuse aux XVIII^e et XIX^e siècles afin de prendre connaissance en si peu de temps d'une série d'expériences qui avaient été élaborées dans leur lieu d'origine durant trois ou quatre siècles : le baroque et sa variante féminine, le rococo, le néo-classicisme et le romantisme et enfin une sorte de « réalisme », connu sous le nom de « style Biedermeier ». Il ne s'agit pas du réalisme robuste d'un Courbet ou des peintres de Barbizon, mais d'un réalisme légèrement idéalisé, « arrangé », minutieux et agréable, qui domine l'Europe centrale pendant la première moitié du siècle dernier.

Expression d'une société individualiste et conformiste, dépourvue des élans romantiques, auquel il n'a emprunté qu'un de ses multiples aspects : une certaine tendance à idéaliser, curieusement associée à un inventaire presque naturaliste des détails, le style Biedermeier a joui d'une vogue extraordinaire en Voïvodine et dans le Banat, dans l'œuvre de peintres comme Sava Petrović de Timişoara (1794—1857 ?) et Nikola Aleksić (1808—1873) d'Arad ; il se retrouve aussi dans certains tableaux de Constantin Daniel (1800—1873), originaire de Lugoj, ou dans ceux des peintres serbes : Katarina Ivanović (1811—1882), Jovan Popović (1810—1864) et Uroš Knežević (1811—1876), ce dernier, auteur de la galerie de portraits des chefs de la première et de la seconde insurrection serbe du XIX^e siècle. Le style Biedermeier a également touché notre art ; on peut en trouver les échos soit dans certains portraits des peintres de la génération de 1848, tels que Ioan Negulici (1812—1851), Barbu Iscovescu (1816—1854) ou Constantin Daniel Rosenthal (1820—1851), soit dans certaines scènes de genre, comme dans l'œuvre de ce dernier, « Dans le parc ».

2. LES DÉBUTS DES ÉCOLES NATIONALES DANS LES PAYS DU SUD-EST EUROPÉEN

Reprenant l'opinion de Nicolas Iorga, partagée d'ailleurs aussi par Bogdan Filov, concernant l'existence d'une « peinture balkanique », produit de la foi et des conditions communes de vie, Manolis Chatzidakis croit qu'elle se laisse saisir surtout dans les œuvres d'une époque plus récente, quand le langage artistique devient presque uniforme et l'origine nationale des artistes est plus difficile à discerner, c'est-à-dire au moment où l'on assiste au passage de l'art vers une sorte d'artisanat de facture plus ou moins populaire [29]. M. Chatzidakis ne précise pas ce qu'il entend par « époque plus récente ». S'il s'agit de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au

---

[29] Manolis Chatzidakis, *Contributions à l'étude de la peinture post-byzantine*, dans « L'hellénisme contemporain », mai 1953, Athènes, 1953, p. 27

dernier tiers du siècle suivant, la thèse peut être soutenue sans difficulté. La « modernisation » de l'art dans les pays du Sud-Est européen s'est réalisée dans des conditions similaires et la manière dont les artistes de ces pays ont reçu les courants étrangers qui se frayaient chemin à cette époque-là dans nos régions, n'a différé qu'en fonction de la capacité artistique individuelle de chaque artiste et de ce qu'on pourrait nommer, en matière de goût, les « affinités électives » des artistes, qui varient — bien entendu — d'une personnalité à l'autre.

Il existe cependant un moment où l'affirmation du chercheur grec cesse d'être valable. C'est le moment où, dans le vaste cadre de la peinture européenne — le terme de peinture sud-est européenne ne sera plus qu'un simple repère géographique — commencent à percer une série de traits distinctifs, « nationaux », guère faciles à préciser, mais qui n'en sont pas moins actifs dans la physionomie d'ensemble de cette peinture. Ceci ne se limite pas seulement à la peinture ou aux arts plastiques en général, car — comme on le sait — on assiste, en musique aussi, à partir des dernières décennies du XIX^{e} siècle, à la naissance et à l'affirmation des écoles nationales (russe, tchèque, finlandaise, et plus tard, roumaine, bulgare, etc.). Du point de vue de la peinture, il ne peut être question maintenant d'une peinture du « monde oriental » — qui avait englobé aussi, pendant une période assez longue, celle du Sud-Est européen — opposée à la peinture occidentale. Au cours du XIX^{e} siècle, dans cette partie de l'Europe aussi, se parachève le processus de substitution de la peinture traditionnelle par celle qui avait comme point de départ l'art sensoriel-réaliste, tridimensionnel de la Renaissance.

Au cours de quelques décennies seulement, les peintres roumains et ceux des pays balkaniques firent connaissance de presque tous les courants artistiques, occidentaux, quelquefois interprétés et réduits à l'échelle locale par ces derniers à tel point, qu'il est souvent bien difficile d'en découvrir l'origine. A l'exception du romantisme « à thème », qui correspondait à d'impérieuses nécessités sociales et nationales, tous les autres courants eurent une existence plus ou moins éphémère. Cependant, on n'a pas passé outre pour faire directement la jonction avec les courants artistiques les plus avancés, les plus « à la mode », mais on a essayé d'assimiler rapidement un bagage de connaissances artistiques des plus sérieuses et bien vérifiées. Après avoir fait ce tour d'horizon, les artistes autochtones se sont suffisamment familiarisés avec la vision, l'esthétique et la technique de la peinture occidentale, afin de pouvoir envisager un mode d'expression personnel.

Ce moment coïncide, dans la peinture roumaine, avec l'apparition de Nicolas Grigoresco (1838—1907), qui est en même temps le premier représentant de l'école roumaine de peinture moderne. Si un portrait de Ioan Negulici, par exemple, ne peut être localisé dans une certaine aire géographique, pouvant tout aussi bien être l'œuvre d'un peintre contemporain serbe — éventuellement hongrois ou tchèque, — un portrait de Grigoresco est quelque chose qui ne peut se confondre, qui se rapporte, en dehors de sa propre personnalité, à un certain type de sensibilité artistique, spécifique. Ce n'est pas seulement le fait que les sujets de ses tableaux ont un caractère populaire très prononcé, « rural », comme on l'a dit — bien que ceci ne soit pas non plus dépourvu de signification — ;

mais une étude comparative entre n'importe laquelle de ses œuvres — même à sujet breton ou italien — et une œuvre appartenant à un artiste d'une autre nationalité, révèle une série de différences et de qualités natives spécifiques.

Avec Nicolas Grigoresco et Ioan Andreesco (1850—1882), la peinture roumaine renonce en même temps à deux traditions de sens contraire : à la tradition autochtone, d'origine byzantine-orientale, d'une part, et à la tradition de l'académisme occidental, puissant encore dans toute l'Europe, non seulement du temps de Grigoresco, mais jusqu'aux deux premières décennies de notre siècle [30]. Dès le moment de sa constitution, la peinture roumaine, par ses maîtres représentatifs, fut une *école indépendante*, par rapport aux « académismes » de toutes sortes et, plus tard, par rapport aux courants extrémistes et spéculatifs de l'époque contemporaine. Le cas est similaire — en une certaine mesure — à la situation où se trouvait « l'école française », avant la seconde guerre mondiale, avec des peintres tels que Rouault, Bonnard, Vuillard, Waroquier, Marquet, Dunoyer de Segonzac, etc., chez lesquels on peut reconnaître les caractères de l'art français de toujours, école que René Huyghe et Jean Rudel opposent à l'internationalisme de l'« Ecole de Paris » [31].

Cet esprit d'indépendance à l'égard des courants à la mode qui se sont succédé jusqu'à la seconde guerre mondiale — date limite que nous nous sommes proposé pour cette étude — constitue l'un des traits les plus caractéristiques pour l'école de peinture roumaine. Ceci ne veut pas dire que nous n'avons pas eu aussi des promoteurs d'une avant-garde artistique, soit d'orientation constructiviste, comme Corneliu Mihailesco (1887—1965), M. H. Maxy (1895—1971) ou Marcel Iancou, soit expressionniste (courant qui a marqué d'une façon diffuse l'œuvre de plusieurs artistes, surtout dans la période « protestataire » de leur activité), soit, enfin, la tendance surréaliste (certains des poètes et des peintres qui collaboraient aux revues « Unu » et « 75 HP », dont le plus important, Victor Brauner (1903—1966), qui a maintenu ses relations avec les surréalistes roumains même après 1938, date de son établissement définitif en France)[32].

Mais ces courants n'ont jamais formé — selon l'expression de Focillon — « la tonique, la dominante » [33] de l'école de peinture roumaine, école qui, bien qu'elle ne se fût jamais tenue à l'écart des problèmes de la peinture mondiale, a toujours gardé une indépendance remarquable dans sa manière d'adopter et d'interpréter les courants artistiques modernes. A partir de son émancipation — d'une part, vis-à-vis de la tradition autochtone et d'autre part vis-à-vis des courants artistiques occidentaux, de n'importe quelle orientation — la peinture roumaine a suivi sa propre voie. On ne connaît pas dans son évolution des courants qui auraient

---

[30] Jean Cassou souligne le caractère « international » de l'académisme à la fin du XIX^{e} siècle et au début du siècle suivant dans ces termes : « Aussi bien l'art officiel, l'académisme ... est-il un phénomène international ; il règne dans tous les pays, il y étale sa stagnation ... » (Jean Cassou—Emile Langui—Nikolaus Pevsner, *Les Sources du Vingtième Siècle*, Paris 1961, p. 11).

[31] René Huyghe et Jean Rudel, *L'art et le monde moderne*, Paris, 1970, vol. I, p. 275—278.

[32] « Opus International », Paris, oct. 1970 (n^{os} 19—20), le chapitre sur le Surréalisme en Roumanie, p. 105—110.

[33] Henri Focillon, *La peinture aux XIX^{e} et XX^{e} siècles, Du réalisme à nos jours*, Paris, 1928, p. 426.

pu englober plusieurs artistes liés par des programmes ou, tout au moins, par des préférences communes. Chaque artiste roumain a été une personnalité artistique distincte, ne pouvant être rapportée que partiellement à l'un ou l'autre des courants artistiques contemporains. A l'exception de quelques artistes qu'on pourrait rattacher plus ou moins à une certaine tendance, les représentants les plus intéressants et les plus personnels de notre peinture échappent à des étiquettes strictes et c'est peut-être une charge future de notre critique de chercher — et au besoin d'inventer — les termes en mesure de définir leur apport dans l'ensemble de la peinture contemporaine. Pour le moment, nous sommes obligés d'utiliser des périphrases, plus ou moins longues, pour caractériser leur art, dans des termes qui peuvent souvent paraître contradictoires.

Considéré sous se point de vue, que peut-on dire au sujet de la peinture de Grigoresco? Ayant comme point de départ Corot et les peintres de Barbizon, sa période de maturité se caractérise par une manière plus personnelle et plus évoluée, dans ce sens qu'il cesse de décrire la forme dans son intégralité, mais se contente de la suggérer par des touches larges et rapides qui n'acquièrent une parfaite cohérence qu'à partir d'une certaine distance, comme dans la peinture de ses contemporains, les impressionnistes. Mais chez Grigoresco, la lumière n'est pas fonction de la couleur, comme dans la peinture impressionniste, mais, inversement, la couleur est fonction de la lumière [34].

Andreesco aussi est poussé par sa sensibilité chromatique vers l'impressionnisme; il élimine le noir de la représentation de l'ombre et remplace celle-ci par des modulations chromatiques qui semblent annoncer parfois les modulations de Cézanne [35]. Ce qui caractérise surtout Andreesco, ce n'est pas la fascination de la lumière — comme pour Grigoresco — ni la passion pour la couleur — comme c'est le cas de Luchian — mais la matérialité, la substance matérielle du monde, révélée sous ses aspects variés et dans des situations différentes.

Une génération plus tard, l'œuvre de maturité de Stéphane Luchian (1868—1916) paraît n'être qu'un hymne adressé à la couleur, à ses vertus musicales spécifiques. Néanmoins — et c'est ce qui le distingue des autres peintres de son époque — dans sa musique il n'est jamais un maître de l'atonalité. En accord avec toute la peinture roumaine qui suivra il reste toujours — en dépit de son intensité de coloriste — un harmoniste délicat et d'un admirable équilibre. Un harmoniste, donc, aux sonorités intenses, aux accords complexes dans le « registre aigu », auxquels seul un génie plastique et musical comme fut le sien pouvait conférer de la noblesse.

Peu réceptive donc aux implications littéraires et aux spéculations intellectuelles, l'école roumaine moderne fut, en premier lieu, une école de « peintres » qui a apporté à la peinture européenne toute une série d'amendements et de développements constituant autant de contributions personnelles que l'on ne saurait confondre. Voici, par exemple, Georges Petrașco (1872—1948). Rien de moins novateur, à première vue, que sa peinture. Classique, rappelant Chardin par la mise en page et la

---

[34] Vasile Varga, *Nicolae Grigorescu*, București, Ed. Meridiane, 1973 : Idem, *Pictura românească în perspectivă europeană* (V), dans « Arta », n° 10, 1969, p. 8.

[35] Idem, *Pictura românească* ... (VI), « Arta », n° 3, 1971.

composition, avec une vision de type rembranesque par l'importance accordée aux zones d'ombre, mais avec une expression du noir qui évoque certains peintres espagnols ; impressionniste — si l'on veut — par la conversion de la lumière et de l'ombre en couleurs ainsi que par la dissociation des tons ; réaliste, par rapport aux données objectives de la nature, mais en même temps romantique par le dramatisme du sentiment ; expressionniste — évoquant Rouault — par la tension chromatique, mais utilisant une technique dont les résultats représentent — sur un autre plan — une révolution toute aussi profonde par égard à l'esthétique impressionniste que celle accomplie jadis par Cézanne. Pourrait-on rattacher à un courant artistique une réalisation aussi complexe ?

Formé dans le milieu des peintres fauves, qu'est-il resté de ce courant dans la peinture de Théodore Pallady (1871—1956) ? Le répertoire intimiste (femmes et fleurs) de Matisse ? Les paysages de Marquet ? Est-ce une raison suffisante pour établir un lien entre lui et ses collègues de l'atelier de Gustave Moreau, peintres qui, malgré leurs différences, ont toujours conservé en commun l'exaltation sauvage de la couleur. En contraste avec cette conception se situe l'art de Pallady, dont la couleur tempérée est d'une si noble retenue. Pour annuler la consistance matérielle de la couleur, celui-ci utilisait souvent le suc des feuilles et des fleurs pour colorier ses aquarelles. Même peints à l'huile, ses tableaux ont une légèreté et une transparence qui rappellent la fresque. On a aussi remarqué l'attitude hiératique des figures de Pallady, ce qui permet des rapprochements des plus intéressants entre sa peinture et notre ancienne peinture murale médiévale.

Le cas n'est pas isolé. Nous invoquerons encore un exemple, celui de la peinture de Nicolas Tonitza (1886—1940), qui rappelle aussi, par certains côtés, notre ancienne peinture médiévale. Il s'agit d'une peinture suggérant à peine l'espace, dans lequel les formes sont indiquées par de simples contours, simplifiés mais expressifs, et où la couleur est posée presque à plat. Le raccord avec le passé — évidemment dans un esprit nouveau — s'est produit déjà à l'époque de Luchian. Mais c'est là un problème que nous ne voulons pas analyser pour le moment.

On pourrait croire que l'attitude d'indépendance que les peintres roumains les plus représentatifs ont manifesté par égard aux courants extrémistes serait due au fait qu'ayant pénétré — relativement tard — dans le circuit de l'art moderne, l'école roumaine de peinture n'a pas eu le temps de se familiariser suffisamment avec les nouvelles tendances artistiques. Ceci pourrait être vrai si nous étions les seuls dans ce cas. Mais l'école de peinture serbe moderne s'est constituée un peu plus tard que la nôtre, son acte de naissance coïncidant — croyons-nous — avec l'activité de Nadežda Petrović (1873—1915). C'est elle qui réussit à imprimer à la peinture serbe un caractère particulier, non par le sujet — comme l'avaient fait ses prédécesseurs — mais par des moyens strictement formels. Quelle distance entre la véhémence des éléments formels dont se sert Nadežda Petrović et ceux, imprégnés d'un esprit de « complémentarité et de synthèse », qui caractérisent l'art roumain aussi bien que la littérature roumaine.

Il s'agit d'une sorte de « rationalisation du lyrisme dans une perspective classique, qui ne suit pas les canons » [36].

Par rapport à cet aspect de la peinture roumaine, la peinture serbe antérieure à la seconde guerre mondiale — quand ses voies se diversifient en une mesure beaucoup plus forte et d'une façon encore plus radicale — se trouve par quelques-uns de ses artistes représentatifs, sous le signe de l'expressionnisme. Un expressionnisme à côté duquel l'expressionnisme allemand même paraît souvent tempéré.

Même l'impressionnisme, qui a d'ailleurs profondément marqué la peinture de tout le Sud-Est européen, a été accepté chez nous, non à la lettre comme ce fut le cas pour la Croatie et la Slovénie, mais d'une façon globale, plutôt comme un problème de la peinture de plein-air auquel chacun de nos peintres a trouvé une solution conforme à son tempérament et à son goût. Entendue seulement dans ce sens général, comme une « idée-princeps » ou comme une « idée-matrice » — pour ainsi dire — comme une « idée-tronc » sur laquelle de nombreux rameaux pouvaient encore pousser (voir, en France seulement, des artistes de premier ordre comme Bonnard ou Vuillard), la succession impressionniste trouva chez nous un terrain extrêmement fertile en développements originaux. L'apparition des caractères nationaux dans les écoles de peinture bulgare, turque, grecque, albanaise est un problème très vaste, que nous hésitons encore d'aborder. Nous rappellerons seulement qu'en ce qui concerne la Turquie, l'intérêt pour un mode d'expression spécifique s'est réalisé par une voie détournée, grâce à l'activité du « Groupe D. », constitué à Paris en 1925. Après avoir pris connaissance du constructivisme français d'orientation cubiste, les peintres turcs ont découvert dans leur propre passé un mode de représentation similaire aux préoccupations les plus récentes — à l'époque — de la peinture européenne : la réalisation d'une peinture à deux dimensions, fondée non sur la sensation, mais sur l'intellect [37].

En Bulgarie, en échange, les maîtres les plus représentatifs nous paraissent être ceux qui ont découvert le filon des anciens « zougraves » : Vladimir Dimitrov-Maistora (1882—1962), Stoian Venev (1904—) ou Sirak Skitnik (1883—1943) ; certains peintres du centre de Plovdiv tels que Zlatiu Bojadjiev (1903—) ou Tzanko Lavrenov (1896 —), et enfin des graveurs comme Vassil Zahariev (1895—1973), descendant direct des maîtres de la gravure bulgare, telle qu'elle était pratiquée au XIXe siècle à Samokov. Contrairement à la peinture yougoslave, où les courants artistiques de l'entre-deux-guerres, seule époque dont nous nous occupons ici, furent adoptés sans réserves, la peinture bulgare s'est montré — semble-t-il — moins disposée d'accepter les programmes esthétiques des courants d'avant-garde. Toutefois nous croyons pouvoir déceler dans cette peinture aussi une inclination native, sinon vers l'expressionnisme, du moins vers le fauvisme, surtout en ce qui concerne la couleur.

Par contre, la peinture grecque — dans la mesure où nous avons pu la connaître, non sur les lieux, non comme la peinture bulgare et la

---

[36] Constantin Ciopraga, *Raționalism și echilibru*, dans «România literară », n° 41 (11 oct. 1973).

[37] Nurullah Berk, *La peinture balkanique*, dans « Actes du Colloque International de Civilisations Balkaniques », Sinaia 8—14 juillet 1962 ; Idem, *La peinture turque* (Catalogue), Ankara, 1950 ; Raymond Charmet, *Trois expositions à Paris*, dans « Arts », n° 946, 22—28 janv. 1964, p. 8.

peinture yougoslave, mais à l'occasion de certaines confrontations internationales (les Biennales de Venise, entre autres) et à travers les deux expositions organisées ces dernières années à Bucarest, nous est apparue, à certains égards, plus proche de la notre, sinon par les modalités d'expression — évidemment différentes — du moins comme tenue spirituelle. A côté de la biophilie—qui caractérise l'art de tout l'espace sud-est européen — la peinture de l'entré-deux-guerres roumaine et grecque — à un certain degré aussi la peinture albanaise — se sont avérées aussi kalophiles, les artistes respectifs étant disposés de percevoir les aspects calmes, équilibrés, « beaux » de la réalité, plutôt que les aspects d'un expressionnisme dramatique, si familiers aux peintres yougoslaves et, dans une certaine mesure, aux peintres bulgares. Le « classicisme » de la peinture roumaine — peut-être aussi grecque et albanaise — pourrait être analysé encore sous d'autres aspects, qui dépassent le cadre que nous nous sommes fixé.

Bien qu'une présentation aussi succincte soit forcément incomplète, nous croyons pouvoir en tirer une première conclusion. Après avoir suivi pendant près d'un siècle des voies de développement parallèles, sinon synchrones, pour assimiler les influences occidentales, aussitôt que ce processus s'est achevé, les artistes roumains et balkaniques ont commencé à prendre connaissance de leur propre personnalité artistique. Il s'agit de leur personnalité artistique individuelle, mais aussi du lien — dont chacun d'eux est devenu conscient à un moment donné — qui le rattachait aux réserves de capacité artistique du peuple auquel ils appartenaient, au goût et à la sensibilité spécifique de ce peuple.

A partir de ce moment, les voies se sont séparées, ce moment coïncidant avec *l'apparition des écoles nationales de peinture*. Depuis lors, et presque jusqu'à nos jours, quand on assiste — à un moindre degré dans certaines parties et à un degré plus élevé dans d'autres — à une tentative d'« universaliser » le langage plastique, les artistes des pays du Sud-Est européen se manifestent en tant que personnalités artistiques distinctes dans le cadre des écoles qui, en dépit de certains caractères communs à tout le territoire balkanique, sont cependant suffisamment individualisées pour qu'il soit possible de leur attribuer le terme de « nationales ».

Fig. 1. Nicolae Grigorescu, « Paysanne au châle »

Fig. 2. G. Petrașcu, « Nature morte »

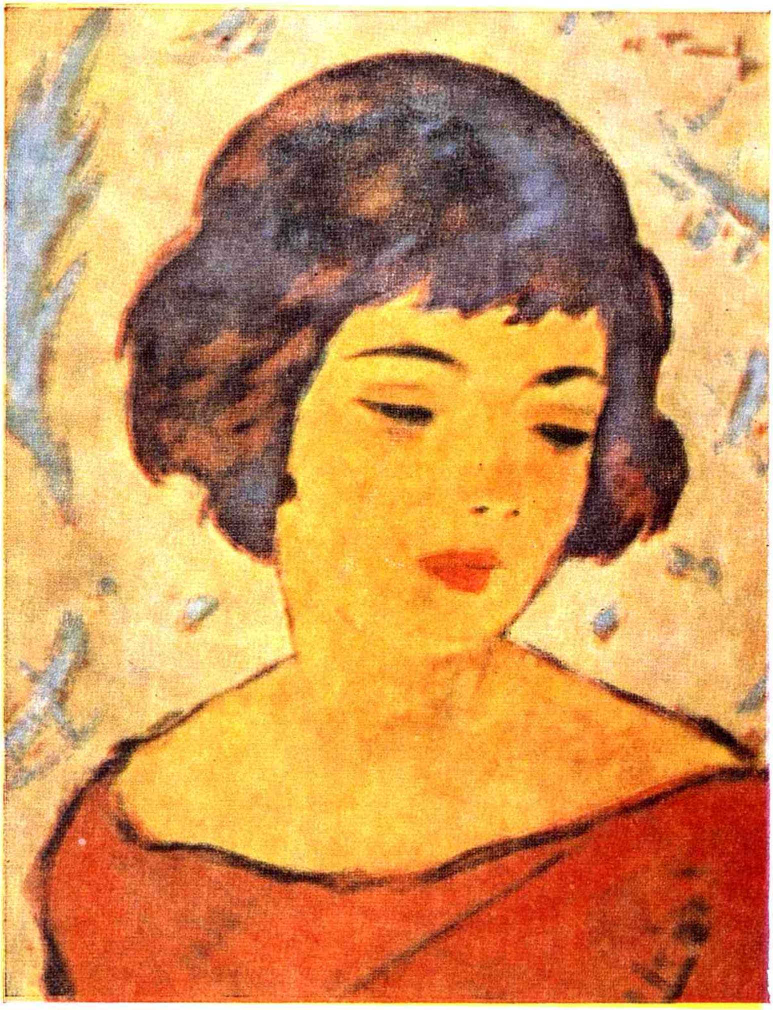


Fig. 3. N. Tonitza, « Tête de jeune fille »

Fig. 4. Nadežda Petrović « Tricoteuse »

Fig. 5. Milan Konjović, « Ćira Falcione »

LIVRES ET DOCUMENTS DES VACARESCO
(Sources documentaires inédites)

MIHAIL CARATAŞU

L'illustre famille des Vacaresco a donné à la Valachie une lignée de hauts dignitaires et de grands écrivains, fait attesté et généralement connu. Mais les livres, la bibliothèque ayant appartenu à cette série de politiques et de poètes sont fort peu connus, malgré l'intérêt qu'ils pourraient présenter en tant que témoignages d'une certaine *forma mentis*, à la formation de laquelle ils ont sans doute contribué ou dont ils reflètent les tendances.

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, fondé sur les données documentaires fournies par l'étude de la « Succession Vacaresco » [1] de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, voyons ce qui a été déjà publié à cet égard.

Il y a d'abord l'article de George Călinescu, publié en 1959 [2], où sont signalés plusieurs livres, dans leur majeure partie français, du poète Iancu Vacaresco. Retenons parmi ceux-ci un Dictionnaire géographique; le Tableau de l'amour conjugal; Discours sur l'art de négocier (Paris, 1737); La guerre des Dieux d'Évariste Parny (Paris, 1804); les Oeuvres de Condillac (Paris, 1798); L'art de la correspondance (Paris, 1804); Le petit La Bruyère ou Caractères et mœurs des enfants de ce siècle de Mme de Genlis (Hambourg, 1799); Aulu-Gelle, les Attiques (Paris, 1789); Aristophane, Théâtre avec les fragments de Ménandre et Philémon, traduction française de Poinsenet (Paris, 1790); Aristote, Politique, traduction du grec de Charles Millon de Sivry (Paris, 1808), et ainsi de suite. Ces mêmes livres seront mentionnés plus tard par Paul Cornea, dans son ouvrage sur les origines du romantisme roumain [3]. Enfin, dans une notice parue en 1969 [4], G. Hîncu signalait la présence à la Bibliothèque « V. A. Urechia » de Galaţi de 23 ouvrages provenant de la bibliothèque des Vacaresco. Le professeur Hîncu précisait que quelques-uns de ces livres sont

---

[1] Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (abréviation : BAR), documents, paquet CMXXXI n^{os} 1—232. Un recueil comportant un choix de ces documents se trouve en ce moment sous presse, par les soins du Musée d'histoire du département de Dîmboviţa (Tîrgovişte), préfacé par le professeur Şerban Cioculescu, directeur de la Bibliothèque de l'Académie.

[2] « Studii şi cercetări de istorie literară şi folclor », n^{os} 1—2, 1959, p. 393—394.

[3] Paul Cornea, *Originile romantismului românesc* [Les origines du romantisme roumain], Bucarest, 1972, p. 55—56.

[4] « Revista Bibliotecilor », n^{o} 2, 1969, p. 102—103.

marqués du cachet de Nicolas Vacaresco, le fils du poète Ienăchiţă Vacaresco, mais il ne donnait que cinque titres de cette série d'ouvrages [5].

Pour revenir maintenant à la « Succession Vacaresco » de la Bibliothèque de l'Académie, il est évident que ce fonds documentaire est une véritable mine d'informations précieuses concernant quelques-uns des membres les plus marquants de cette illustre famille. Leurs principales préoccupations et activités s'y reflètent, ainsi que certains événements importants et, à travers eux, quelques aspects de toute une époque.

Voici, par exemple, le manuscrit grec d'un catalogue des livres possédés par Nicolas Vacaresco [6]. Il s'agit d'un document susceptible d'enrichir la biographie spirituelle (assez peu connue jusqu'à présent) de ce rejeton des Vacaresco, lui-même poète comme son père. En effet, enregistrant — avec une description bibliographique plus que sommaire — 70 titres pour 170 volumes, ce catalogue nous le désigne comme un grand lecteur. La nette prédominance des œuvres antiques (littérature, histoire, géographie, philosophie) montre sa formation classique. On y trouve, entre autres, les chefs-d'œuvre d'Homère, Ὁμήρου Ἰλιάς καί Ὀδύσσεια, dans la version moderne de Georgios Roussiadis, publiés à Vienne, en 13 volumes, en 1817 [7]; La guerre du Péloponnèse de Thucydide, dans les dix volumes de l'édition viennoise de Néophite Douca, parus en 1805—1806 sous le titre : Θουκιδίδης, σχολιασθείς παρὰ Ν. Δούκα [8]; l'édition bilingue (gréco-latine) de la Géographie de Strabon : Στράβωνος Γεωγραφία Γραικολ., publiée à Amsterdam en 1707 [9]; un volume de l'œuvre de Platon, 〈Ἄπαντα〉 Πλάτωνος [10]; Les commentaires de Théophile Corydalée à la Logique d'Aristote : Ὑπομνήματα εἰς τὴν Λογικὴν τοῦ Ἀριστοτέλους παρὰ Θεοφίλου Κορυδαλέως imprimé à Venise, en 1729 [11]; les Oeuvres complètes de Xénophone : Ἄπαντα τοῦ Ξενοφῶντος publiées à Leipzig de 1811 à 1814, en 6 volumes [12]; les Discours et les Epîtres d'Isocrate : Ἰσοκράτους λόγοι καί ἐπιστολαί, édités à Paris en 1807, 2 volumes [13]. Les auteurs latins y sont représentés par Cornelius Nepos, avec ses *Vies illustres*, traduites du latin et publiées par Spiridon Vlandi, Venise, 1810 [14].

Le catalogue a enregistré aussi des ouvrages théologiques, dont nous signalerons les œuvres de saint Basile le Grand : Βασιλείου τοῦ Μεγάλου τὰ εὑρισκόμενα, trois volumes imprimés à Paris en 1721—1730 [15], ainsi que les Oeuvres complètes de l'archevêque Athanase d'Ale-

---

[5] *Ibidem : Les recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires intéressantes pour servir à l'histoire de l'espèce humaine* (Berlin, 1771) ; M. de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, augmentés des *Dialogues des morts*, Lyon, Amable Leroy, 1810 ; Madame de Genlis, *Recueil de fables nouvelles et autres poésies fugitives ou Herber moral*, Vienne, 1816 ; Joseph Berchoux, *La danse ou Les dieux de l'opéra*, poème suivi du *Voyage autour de ma chambre*, Vienne, Schämbel, 1820 ; G. A. Demoustier, *Lettres à Emile sur la Mythologie*, Paris, Aug. Renouard, 1786.

[6] BAR, paquet CMXXXI, doc. grec. n° 136 (inédit, voir aussi le texte publié dans l'annexe).

[7] Cf. D. Ghinis, Ἑλληνική Βιβλιογραφία [Bibliographie hellénique], vol. I, p. 158, n° 988.

[8] *Ibidem*, p. 57, n° 349.

[9] Cf. Th. Brunet, vol. V, p. 554.

[10] Cf. Graesse, vol. V, p. 314.

[11] Cf. E. Legrand, *Bibliographie hellènique*, XVIII^e siècle, vol. I, p. 224—225, n° 189.

[12] Cf. Th. Brunet, *op. cit.*, p. 1492.

[13] Cf. D. Ghinis, *op. cit.*, vol. I, p. 78, n° 471 et Graesse, vol. III, p. 435.

[14] *Ibidem*, p. 99, n° 597.

[15] Cf. Graesse, vol. I, p. 306.

xandrie : Ἀθανασίου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας ἅπαντα, Padoue, 1777, 4 volumes [16]. L'historiographie byzantine ne pouvait y manquer elle non plus de la bibliothèque des Vacaresco, pour preuve, la présence de Georgios Phrantzès avec sa Chronique : Χρονική Κωνσταντινουπολίτου Φραντζῆ parue à Vienne en 1796 [17] — œuvre contenant comme on le sait de nombreuses données relatives aux Roumains. Mais révélatrice s'avère la présence de quelques ouvrages philologiques fondamentaux, précieux instruments de travail pour l'étude des langues grecque et latine. Ce sont sans doute des héritages de l'ancienne bibliothèque de Ienăchiţă Vacaresco, sinon encore plus vieux, tel, en tout premier lieu, le Grand Dictionnaire de Varinus Favorinus, Λεξικόν Βαρίνου ou Trésor de toute la langue grecque, imprimé à Venise en 1712, aux frais du grand prince de la culture roumaine, Constantin Brancovan, voïvode de la Valachie [18]. C'est une édition d'autant plus précieuse qu'elle s'ouvre sur une gravure reproduisant le portrait le plus connu du voïvode valaque. Un autre ouvrage du même genre, rarissime même au début du XIX[e] siècle, est le Dictionnaire gréco-latin : Λεξικόν Γραικολατ. ἐτυμολογικόν, imprimé à Basileae, en 1532 [19]. En dépit de sa rareté, il a été signalé également dans les grandes bibliothèques roumaines du XVIII[e] siècle, à savoir celles des Brancovan, Cantacuzène et Maurocordato.

Tout naturellement, la présence de ces importants ouvrages de lexicographie évoque la riche activité dans ce domaine de Ienăchiţă Vacaresco, auteur de plusieurs grammaires roumaines et de cinq dictionnaires, restés en manuscrits : roumain-allemand et allemand-roumain ; roumain-turc et turc-roumain (signalé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine) et un vocabulaire français-grec, conservé à la Bibliothèque « V. A. Urechia » de Galaţi. Egalement significatives pour ce genre de préoccupations sont les deux autres grammaires figurant dans le catalogue, la Grammaire italienne de Thomas Dimitriou de Siatista, publiée à Vienne en 1820 [20] et l'ouvrage du prince de Valachie, Jean Constantin Caragea, Γραμματική γαλλική τοῦ Καρατζᾶ-sa bien connue Grammaire française, qu'il a imprimée à Vienne, en 1806 [21].

L'œuvre cantémirienne inscrite dans ce catalogue sous la forme Καντεμίρου Ἱστορία [22] doit provenir elle aussi de la bibliothèque de Ienăchiţă Vacaresco. Il s'agit fort probablement de la version française parue en 1743 de l'Histoire de l'Empire ottoman du prince Démètre Cantemir, car Vacaresco s'en était servi comme matériel documentaire pour son Histoire des très puissants empereurs ottomans, publiée pour la première fois par Papiu Ilarian dans son Trésor de documents.

D'autres livres relevés par la bibliographie roumaine ancienne figurent dans la série d'ouvrages mentionnés par ce catalogue. C'est le cas d'un volume d'enseignements chrétiens — Χριστιανική διδασκαλία [23] —

[16] *Ibidem*, p. 244–245.
[17] *Ibidem*, p. 587.
[18] Cf. E. Legrand, *op. cit.*, vol. I, p. 101–103, n° 77.
[19] Cf. Th. Brunet, *op. cit.*, vol. VI, col. 647.
[20] Cf. D. Ghinis, *op. cit.*, vol. I, p. 97, n° 587.
[21] Cf. *Bibliografia veche românească* [Bibliographie roumaine ancienne] (abrév. BRV), vol. IV, p. 161, n° 308 et D. Ghinis, *op. cit.*, vol. I, p. 65, n° 392.
[22] Cf. Graesse, *op. cit.*, vol. II, p. 38.
[23] Cf. BRV, vol. II, p. 184–185, n° 360.

imprimé en grec, à Bucarest, sous le règne d'Alexandre Scarlat Ghica, des Discours du patriarche de Jérusalem, Chrysanthe Notaras, Χρυσάνθου πατριάρχου Ἱεροσολύμων, imprimés à Venise en 1734 [24], mais dédiés à Grigore Ghica, prince de Valachie, et à Constantin Maurocordato, qui régnait alors en Moldavie, et de l'opuscule de Zacharia Mauroudi, Ὄνειρον ἢ θάνατος τῆς Μακαρ. Μαρίας Γκίκα, paru à Vienne en 1808 [25].

Une liste de neuf titres français, représentant des livres achetés après la rédaction du catalogue pour 551 piastres, complétait cette série, avec un Dictionnaire des grands hommes, un Dictionnaire géographique, etc. De toute façon, ce n'est là qu'une liste partielle des livres constituant la bibliothèque de la famille Vacaresco, car la correspondance encore inédite conservée à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine se rapporte parfois à des achats de différents ouvrages faits par Nicolas Vacaresco. C'est ainsi que nous apprenons que les 13 septembre 1811 et 19 janvier 1812, il a acheté quelques bijoux et *cinq livres français* [26] ; quelques années plus tard, il allait contracter — le 1er avril 1817 — un grand emprunt, de 2029 Groschen, en vue de l'achat d'un lot important de livres [27].

Intéressants pour les préoccupations de Nicolas Vacaresco sont, en outre, les deux fragments extraits de l'Histoire romaine de Dion Cassius. Tous les deux se rapportent à la Dacie : la conquête et la colonisation de Trajan, ainsi que les guerres antérieures avec Domitien. Le premier est daté du 15 septembre 1817 [28] ; le second, bien que sans mentionner aucune date, est sûrement de la même époque [29].

Le fonds documentaire Vacaresco de la Bibliothèque de l'Académie, pour le moment encore entièrement inédit, a aussi le mérite de préciser certaines coordonnées biographiques de Nicolas Vacaresco et de son père Ienăchiţă. Il résulte de leur examen que Nicolas, de même que son frère Alecu, était sans cesse harcelé par ses besoins d'argent, toujours endetté en Valachie ou à Braşov. A ce point même que le 15 août 1814 il s'est vu obligé de solliciter au prince de Valachie un sursis de 4 mois, ce qui lui aura donné le temps de vendre l'une de ses propriétés foncières obtenant ainsi les fonds nécessaires pour satisfaire aux exigences de ses nombreux créditeurs [30].

---

[24] Cf. E. Legrand, *op. cit.*, vol. I, p. 248, n° 228.

[25] Cf. D. Ghinis, *op. cit.*, vol. I, p. 86, n° 515.

[26] BAR, paquet CMXXXI, doc. grec. no 130 ; «... 5 βιβλία φραντζέζικα ... » 5 livres français).

[27] *Ibidem*, doc. 204 : « Γρόσια 2098, ἤτοι δύω χιλιάδες καὶ ἐννενῆντα ὀκτὼ γρόσια τῷ κυρίῳ Ἰωάννῃ Μαυρομάτῃ Κερκυραίῳ, ὀφειλόμενα ἀπὸ τὰ βιβλία ἀγορασθέντα, καὶ ἀπὸ μετρητά, ἅπερ ὑπόσχομαι πληρῶσαι εἰς κάθε ἀναζήτησιν τῆς λογιώτητός του μετὰ διαφόρου ἀνὰ πέντε τὸ πουγγὶ τὸν μῆνα. Ὅθεν πρὸς ἀσφάλειαν ἐδόθη τὸ παρὸν ἐνυπόγραφον εἰς χεῖρας τῆς λογιώτητός του».

N<ικόλαος> Βακαρέσκος Βεβαιῶ
1817 ἀπριλίου 1

(Gros 2098 c'est-à-dire deux mille quatre-vingt dixhuit Groschen je les dois au diacre kir Jean Mauromati de Corcyre somme d'argent due à la suite d'un achat de livres, ainsi que d'un emprunt d'argent que je m'engage de payer à n'importe quel moment sur la demande de Sa seigneurie avec un intérêt de cinq [Groschen] pour chaque bourse par mois. Ce pourquoi, pour plus de sûreté, on a remis à Sa seigneurie mon présent écrit avec ma propre signature). N. Vacaresco, j'atteste, 1817 avril 1er.

[28] *Ibidem*, doc. grec. n° 25.

[29] *Ibidem*, doc. grec. n° 151.

[30] *Ibidem*, doc. grec. n° 8.

Grâce à ces documents relatifs aux dettes de Nicolas Vacaresco, on peut aussi induire l'époque approximative de sa mort. En effet, le 26 mai 1825, il contractait une dette de 1000 florins vis-à-vis de Pierre Bergleiter de Braşov, auquel il donnait en gage plusieurs pièces vestimentaires [31]. Or, une année et demi plus tard, le 10 décembre 1826 [32], Alexandra Vacaresco, l'épouse de feu-Nicolas (comme le document cité le précise), s'engageait par écrit devant témoins d'éteindre dans un an au plus tard la dette de son mari, en proposant pour gage la propriété de Băneasa, des environs de Bucarest. Alexandra Vacaresco se trouvait alors à Braşov, qui a dû être aussi le lieu du décès de Nicolas, événement survenu dans l'intervalle. D'ailleurs, Nicolas Vacaresco s'était refugié à Braşov au moment du soulèvement de Tudor Vladimirescu, car Alecu lui demandait, par une lettre adressée là (de Ploieşti) le « 28 mai carême 1821 », d'envoyer « à Constantin 250 Groschen pour les enfants »[33]. Plusieurs documents datés d'une époque antérieure au moment de son installation à Braşov reflètent sa position vis-à-vis du mouvement révolutionnaire de Tudor Vladimirescu, ainsi que certaines activités politiques et militaires de l'Hétérie [34].

---

[31] *Ibidem*, doc. allemand n° 28.

[32] *Ibidem*, doc. allemand n° 30.

[33] *Ibidem*, doc. grec. n° 171.

[34] *Ibidem*, doc. grec. n° 208 : Τὴν εὐγένειαν της ἀδελφικῶς προσκυνῶ, Αὐθέντα μανθάνω ὅτι ὁ πανιερώτατος ἅγιος ῾Ριμνίκου καὶ τίνες τῶν εὐγενεστάτων ἀρχόντων σας σκοπεύουν νὰ μᾶς ἀφήσουν ἀπόψε. ῾Εὰν οὕτως ὑπάρχῃ νομήζω ὅτι εἶναι . . . ἡ εὐγένεια τους νὰ τραβηχθοῦν καὶ νὰ ἀφήσουν τόσους ἀνθρώπους ὑπερμάχους χωρίς τὰ ἀναγκαία πρὸς τροφὴν, καὶ τὰ ζῶα τους ὡσαύτως. ῞Οθεν παρακαλῶ νὰ ἔχω ἀπόκρισίν της διότι ἐγὼ δέν τὸ δέχομαι νὰ μᾶς ἀφήσουν εἰς τὰ χαμένα. Μένω

δοῦλος της καὶ ὡς ἀδελφός ,
Ν. Βακαρέσκος

<1>821 φευρ. 10,4 ὥρας τῆς ἡμέρας
Νὰ ἔχω παρακαλῶ ἀπόκρησίν σας

Αρχο βορνιτζε εκινο οπου γνοριζο ἱνε οτί ο πανίεροτατος καί ἱ Αρχοντες δεν σαλεβου<ν> πρίν ιδουν τίν τιχίν του πολεμου μας καί οταν καταλαβουν πος δεν ἱνε πλεον δινατον να βαστάξομεν τότε μονον σαλεβουν ολίγον . . . στοχαζομε πος δεν με απατουν πλί<ν>ί Ευγενίατις ἱμπορι να του μινίσι νά εξιγιθουν το τι φρονοσι . . .
(Je salue fraternellement Ta Seigneurie, mon maître, j'apprends que sa sainteté [l'évêque] de Rîmnic et quelques-uns de vos nobles seigneurs pensent nous abandonner ce soir. Si [vraiement] telles sont les choses, j'estime que [ce serait injuste] que leurs Seigneuries se retirent et qu'ils laissent derrière eux tant de combattants sans le nécessaire pour leur nourriture, ainsi que pour leurs bêtes. C'est pourquoi, je vous prie, répondez-moi, car je ne peux pas admettre qu'on nous laisse au gré du hasard. Je reste vôtre, Ton serviteur tel un frère N. Vacaresco. Prière de me faire parvenir votre réponse. <1> 821, février, 10, quatre heure du jour.

Archonte Gouverneur [Nicolas Vacaresco], Ce que je sais c'est que sa sainteté [évêque de Rîmnic] et ses boïards ne bougeront pas avant de connaître le sort de notre guerre et quand ils auront acquis la certitude que nous ne pourrons plus résister, seulement alors ils pourraient bouger tant soit peu . . . J'aime à croire qu'ils ne me trompent pas mais Ta Seigneurie pourrait leur demander de s'expliquer quelque peu sur leurs intentions. . .)

Doc. grec n° 169 : ᾿Εφένδιμ, πέντε νεφέρια ξεκινῶνται ἔχει ἡ εὐγένεία της ἰδέαν πού; ᾿Εγώ δέν ἔχω καμμίαν ἰδέαν, καί δέν ξέρω γιατί.

῾Ο σερδάρης Γεωργάκης, καί καπετάν Φαρμάκης μέ πόσα χάρτζια ξεκινήθησαν, ἐάν ἔχει ἰδέαν παρακαλῶ νά μέ ἰδεάσῃ.

Μένω τῆς εὐγενείας της δοῦλος ταπεινός
Ν<ικόλαος> Βακαρέσκος

᾿Εφένδιμ, τά πέντε νεφέρια μέ εἴκοσι πανδούρηδες ξεκινῶνται νομίζω πρός τόν σλουτζάρη Σολομῶντα. Περί τῶν χαρτζίων τοῦ σερδάρη Γεωργάκη καί καπιτάν Φαρμάκη ἰδέαν δέν ἔχω. Τόσον ὅμως ἠμπορῶ νά εἰπῷ ὅτι ἐγώ τήν ἀγαπῶ καί τήν σέβομαι, ἡ εὐγενεία της ἄν δέν μέ ἀγαπᾷ μέ ἀδικεῖ. τῆς εὐγενείας της ὡς ἀδελφός καί δοῦλος

Κ. Σαμουρ<κάσης>

Outre les données relatives aux livres et manuscrits qui ont d'abord appartenu au poète Ienăchiţă Vacaresco, les documents du fonds conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine fournissent aussi maints détails inédits concernant les circonstances du décès de ce grand pionnier de la poèsie roumaine. Par exemple, un document judiciaire, émis lors d'un procès entre la princesse Ecaterina Caragea, dernière épouse du poète, et Alecu Vacaresco, fils d'un autre lit, nous donne le compte rendu des dernières heures vécues par Ienăchiţă Vacaresco. Attaquant l'authenticité d'un document écrit du Métropolite de la Valachie, avec les dernières volontés du poète, selon lesquelles son fils Alecu aurait hérité une bonne partie de ses biens, la princesse raconte avec une grande abondance de détails les dernières heures de son époux. «... Car, à quatre heures de la nuit de vendredi, feu mon époux demanda qu'on fasse venir Sa Sainteté, et j'ai envoyé mon cousin Rosetti et il l'a ramené, et, une fois entré auprès de feu mon époux, il ne resta pas plus de vingt minutes, et réclamant le vêtement qu'il portait sur ses épaules, il est sorti sur le champ, compte tenu de ce que le malade se trouvait dans un état de trop grande atonie, que Sa Sainteté en personne a avoué en sortant d'auprès le malade, disant textuellement „dans une bien grande atonie se trouve le pauvre" ... Lorsque Sa Sainteté de Sardes est revenu à huit heures du matin et q'il a communié le malade ... quand feu mon époux, après la Sainte Communion, a vécu encore huit autres heures et malgré sa grande faiblesse ses mains ont travaillé encore au point qu'il se lava tout seul, et en dehors de ceci il a même pris certaines dispositions, c'est-à-dire l'affranchissement du tzigane Vintilă, du chef Gheorghe, ainsi que de la tzigane Maria, à laquelle il légua aussi deux cents cinquante Groschen en numéraire et un costume de cent cinquante Groschen ... »[35]. D'autres détails, d'un caractère nettement pittoresque, sont consignés dans une « Liste de l'argent dépensé pour le requiem d'un an du défunt trésorier Ienăchiţă Vacaresco »[36].

Le même fonds documentaire de la « Succession Vacaresco » nous apprend par exemple la grande longévité d'Alexandra Vacaresco, épouse du haut dignitaire Nicolas Vacaresco. En effet, on trouve parmi ces documents une invitation de participer au bal de la Cour qui lui avait été adressée le 8 février 1868 [37]. D'ailleurs, son petit-fils Michel s'informait de Paris le 4 avril 1874 de ce qu'était devenue sa grand'mère, « Son Excellence la Dame Vacaresco » [38].

Enfin, pour clôre ce bref exposé, retenons aussi un dernier renseignement concernant le siège de la bibliothèque des Vacaresco. Selon un

---

(Efendi [Constantin Samurcaş], Ta seigneurie je pense que sait dans quelle direction partent cinq policiers; moi par contre je n'en ai pas la moindre idée et je ne sais pas pourquoi on ne me tient pas au courant. Si vous le savez, veuillez m'apprendre avec combien d'aides sont partis le serdar Iordaki [l'Olimpiote] et le capitaine Farmaki. Je reste Votre humble serviteur N. Vacaresco.

Efendi [Nicolas Vacaresco], Il me semble que les cinq policiers avec vingt soldats se dirigent vers le sénéchal Solomon. Quant aux aides « hargia » du serdar Iordaki [l'Olimpiote] et du capitaine Farmaki je n'en sais rien. Mais je peux te dire seulement que je tiens à Ta seigneurie et je t'estime, [et] si Ta seigneurie tu ne tiens pas à moi tu me méconnais. Je reste Vôtre tel un frère et serviteur Constantin Samur [caş]).

[35] BAR, paquet CMXXXI doc. grec n° 159.

[36] *Ibidem*, doc. roumain n° 157.

[37] *Ibidem*, doc. roumain n° 99.

[38] *Ibidem*, doc. français n° 100.

document daté de l'an 1860, celle-ci se trouvait alors à leur résidence de Băneasa, des environs de Bucarest [39].

Ce n'est là qu'un commencement des restitutions biographiques et bibliographiques que l'extrême richesse documentaire de la première bibliothèque du pays rend maintenant possibles. Modeste, mais significatif. Son but est de donner un aperçu de ce que donnera la valorisation du véritable trésor documentaire conservés dans les collections uniques de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

ANNEXE

Τόμοι		
3	Βασιλείου τοῦ Μεγάλου τά εὑρισκόμενα	ἐν Παρίσιοις
1	Λεξικὸν Βαρίνου	Βενετίᾳ
4	Λιβανίου Σοφιστοῦ ἐπιστολαί	—
1	Τῶν ἁγίων οἰκουμενικῶν συνόδων	ἐν Ῥώμῃ
4	Ἀθανασίου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας ἅπαντα	ἐν Παταβίᾳ
1	Ἐπιστολαί Φωτίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως	—
1	Λεξικὸν τετράγλωττον Γεωργίου	Βενετίᾳ
1	Λεοπόλδου Καίσαρος Ἱστορία	—
1	Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου ἀνάπτυξις τῶν ἐπιστολῶν τοῦ Μακαρίου Παύλου	
1	Πλάτωνος	—
1	Γρηγορίου Ναζιανζηνοῦ	ἐν Παρισίοις
1	Ἰουλίου Πολυδεύκους Ὀνομαστικόν	ἐν Ἀμστερδάμ
1	Χρονική Κωνσταντινουπολίτου Φραντζῆ	ἐν Βιέννῃ
1	Ἰωάννου Χρυσοστόμου ἀνάπτυξις εὐαγγελίου	—
1	Λεξικὸν Γραικολατ. Ἐτυμολογικόν	ἐν Βασιλείᾳ
1	Στράβωνος Γεωγραφία Γραικολ	ἐν Ἀμστερδάμ
1	Πεντηκοστάριον	ἐν Βενετίᾳ
1	Παλαιὰ Διαθήκη πολύγλωσσος	ἐν Λονδίνῳ
2	Ἰώασαφ	ἐν Βενετίᾳ
1	Χρυσάνθου πατριάρχου Ἱεροσολύμων	ἐν Βενετίᾳ
1	Ὑπομνήματα εἰς τὴν Λογικὴν τοῦ Ἀριστοτέλους, παρὰ Θεοφίλου Κορυδαλέως	ἐν Βενετίᾳ
1	Ἱερὰ Κατήχισις, ἤτοι ἐξήγησις τῆς θείας λειτουργίας	ἐν Βενετίᾳ
1	Σχεντέρμπεης	ἐν Μόσχβᾳ
13	Ὁμήρου Ἰλιάς καί Ὀδύσσεια τοῦ Ῥουσσιάδου	ἐν Βιέννῃ
1	Ἀπόστολος	ἐν Βενετίᾳ
3	Δίονος Χρυσοστόμου λόγοι 80 ὑπὸ Ν. Δ/ούκα/	ἐν Βιέννῃ
2	Ἐρωτόκριτος	ἐν Βιέννῃ
1	Γραμματικὴ τῆς ἑλλ. γλώσσης Ματθαίου	ἐν Βιέννῃ
1	Γραμματικὴ τῆς ἰταλ. γλώσσης	ἐν Βιέννῃ
1	Κορνηλίου Νέποτος	ἐν Βενετίᾳ
1	Στοιχεῖα Γεωγραφίας Θεοτοκίου	ἐν Βιέννῃ
1	Βιβλιοθήκη Ἀπολοδώρου	ἐν Βιέννῃ
1	Ἀπολογία κατά τῶν συκοφαντιῶν τοῦ Ν. Δούκ(α)	—
2	Γαλλικὴ γραμ. Φουρνιέρου μεταφρ. παρὰ Ζαχαρ. Μαυρουδῆ	ἐν Βιέννῃ
1	Χρισολωρᾶς	ἐν Βενετίᾳ
1	Ὄνειρον ἢ θάνατος τῆς Μακαρ. Μαρίας Γκήκα	—
7	Πλουτάρχου Σοζώμενα	ἐν Λειψίᾳ
2	Ἰσοκράτους λόγοι καὶ ἐπιστολαὶ ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης	ἐν Παρισίοις
2	Γολσμίθ Ἱστορία	ἐν Βιέννῃ
4	Στοιχεῖα φιλοσοφίας τοῦ Σοαβίου	ἐν Βενετίᾳ

[39] *Ibidem*, doc. roumain nº 111.

6	Ἅπαντα τοῦ Ξενοφῶντος	ἐν Λειψίᾳ
1	Πρόδρομος ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης Αἰλιανοῦ	ἐν Παρισίοις
1	Ἡρωδιανοῦ Ἱστορία	ἐν Βιέννῃ
1	Διογένης Λαέρτιος	ἐν Λειψίᾳ
2	Ἡλιοδώρου αἰθιοπικὰ τοῦ Κορ.	ἐν Παρισίοις
4	Μελετίου Γεωγραφία	ἐν Βιέννῃ
2	Γραμματικὴ Γαλλικὴ τοῦ Καρατζᾶ	ἐν Βιέννῃ
10	Θουκυδίδης σχολιασθεὶς παρὰ Ν. Δούκα	ἐν Βιέννῃ
4	Σειρά στοχειώδης μαθηματικῶν τοῦ Κούμα, ἀτελής	ἐν Βιέννῃ
2	Πολιτικὴ Ἀριστοτέλους	ἐν Φραγκφορτίῳ
2	Ἰωάννου Στοβαίου φυσικαὶ ἐκλογαί	ἐν Γετίγκῃ
4	Παλαιὰ ἱστορία τοῦ Ἀϊόρν	ἐν Λειψίᾳ
10	Λουκιανός Σαμοσατεύς	ἐν Βιποντίῳ
10	Λόγοι τῶν ἀττικῶν ῥητόρων	ἐν Βιέννῃ
7	Ἀριανοῦ Σοζώμενα	ἐν Βιέννῃ
2	Βιβλιοθήκη ἑλληνικὴ ὑπὸ Ἀνθίμου Γαζῆ	ἐν Βενετίᾳ
8	Σειρὰ στοιχειώδης μαθηματικῶν τοῦ Κούμα, ἐντελής	ἐν Βιέννῃ
4	Πολύβιος	ἐν Λειψίᾳ
4	Ἀποθήκη τῶν παίδων	ἐν Βενετίᾳ
1	Χριστιανικὴ διδασκαλία	ἐν Βουκουρεστίῳ
1	Μεγάλα συμβεβηκότα ἐκ μικρῶν αἰτιῶν προξενηθέντα	ἐν Βιέννῃ
1	Ἑρμιόνη ἢ ἡ προμεμνηστευομένη τοῦ ᾅδου	ἐν Πέστῃ
1	Ἐπιτομὴ Ἑρμογένους ῥητορικῆς	ἐν Βιέννῃ
1	Ἀποφθέγματα Γραικολατ. τοῦ Ἰωάννου Ποσσελίου	—
1	Ὡρολόγιον	ἐν Βιέννῃ
1	Καντεμίρου ἱστορία	—
1	Ἀρισταινέτου ἐπιστολαί	—
1	Ἐπιτομὴ φυσικῆς	ἐν Βιέννῃ
1	Παιδαγωγία νέα Ἰωάννου Κοκκῶνος	ἐν Βουκουρεστίῳ

NOTE

	Piastres
Dictionnaire des grands hommes 20 volumes	420
Dictionnaire géographique, 1 vol.	28
Tableau de l'amour conjugal, 4 vol	16
Le Docteur de Cythère, 1 vol	3
Etrennes véridiques, 1 vol., Grammaire des fleurs	1
Chansonier français, 1 vol.	3
Almanach de famille, 1 vol.	3
	474
Maison rustique, 3 vol.	49
Fables de La Fontaine, 4 vol.	28
	531

BOUCLE D'OREILLE EN CROISSANT DÉCOUVERTE À PĂCUIUL LUI SOARE

La gamme aussi riche que variée des objets de parure mis au jour par les fouilles de la forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare[1] (dép. de Constanța) compte, entre autres, une boucle d'oreille d'une valeur artistique et historique toute particulière (fig. 1).

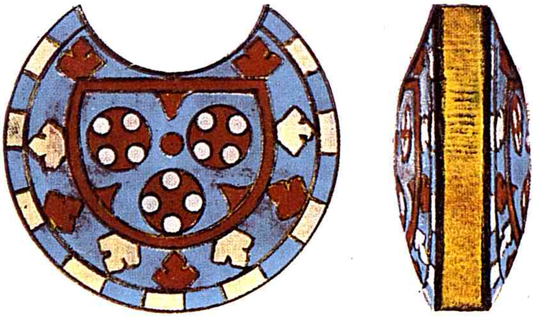


Fig. 1 — Boucle d'oreille en croissant (agrandie deux fois).

Elle a été trouvée dans le secteur « Port »[2].

En général dans un bon état de conservation, il ne lui manque que l'anneau par lequel on le suspendait.

A en juger d'après sa forme, cette boucle d'oreille s'inscrit dans la série en forme de croissant. Son diamètre est de 21,5 mm. Considérée de profil, elle accuse une forme en quelque

---

[1] Petre Diaconu et Dumitru Vîlceanu, *Păcuiul lui Soare. Cetatea bizantină*, I, Bucarest 1972 (monographie archéologique). Il convient d'ajouter à la bibliographie figurant aux pages 231—232 les articles suivants, parus depuis : Petre Diaconu et Em. Zaharia, *Les carrières de pierre de Păcuiul lui Soare*, « Dacia », N.S., XV, 1971, p. 289—306 ; Petre Diaconu, *Quelques considérations sur les briquets de Păcuiul lui Soare*, « Dacia », N.S., XVI, 1972, p. 317—323 ; idem, *Cîteva cuvinte despre un zid medieval de la Păcuiul lui Soare*, « Buletinul Monumentelor Istorice », 2, 1973, p. 33—36 ; Petre Diaconu et Silvia Baraschi, *Objects of bone and antler from Păcuiul lui Soare*, « Dacia », N.S., XVII, 1973, p. 351 ; Silvia Baraschi, *Despre capacele de lut de la Păcuiul lui Soare*, SCIV, 23, 4, 1972, p. 609—617 ; *O ștampilă de bronz de la Păcuiul lui Soare*, SCIV, 24, 3, 1973, p. 541—544.

[2] Les fouilles de ce secteur ont été dirigées par notre collègue D. Vîlceanu et c'est lui qui a découvert cette boucle d'oreille.

sorte ovale, obtenue par l'assemblage de deux feuilles d'or convexes avec une troisième, également d'or et large de 3,5 mm, celui-ci ceignant les deux premiers. Le tout était fixé au moyen d'une pâte noire, dont on ignore la nature en l'absence des analyses de laboratoire. La distance entre les points les plus éloignés des deux parties convexes est de 9 mm.

Il résulte de cette sommaire description de la pièce que son « squelette » était confectionné en feuilles d'or, dont l'épaisseur n'arrivait pas à 0,1 mm.

Sur les deux faces convexes, l'orfèvre a disposé, dans une parfaite symétrie, de petits « paniers » rectangulaires, circulaires et foliés, également confectionnés dans des feuilles d'or. Le contour de quelques-uns de ces « paniers » suggère l'image d'un lys. Un émail bleu, rouge et blanc comble les vides à l'intérieur des « paniers », ainsi que les espaces qui les séparent. Comme on le voit, la décoration de cette boucle d'oreille a été réalisée dans la technique dite du *cloisonné.*

La sûreté d'exécution du « squelette » en feuilles d'or, la disposition régulière des « paniers », le parfait coloris de l'émail, l'absence des aspérités ou des dénivellements des superficies convexes attestent non seulement la maîtrise et l'habileté de l'orfèvre, mais aussi une longue pratique.

Cette boucle d'oreille a été découverte dans un habitat susceptible d'être daté au milieu du XI^e siècle.

Selon toute probabilité, il s'agit du produit d'un atelier byzantin [3]. Rappelons à ce sujet que des boucles d'oreille en forme de croissant, à section ovale (mais confectionnées en argent et décorées de filigranes) sont connues dans le monde byzantin aux X^e—XI^e siècles. A titre d'exemple, nous mentionnerons la pièce trouvée dans le voisinage du temple d'Artémis Orthia de Sparte et conservée de nos jours au musée de Mistra [4]. Le même site a également livré d'autres exemplaires en forme de croissant, ces-derniers émaillés, par contre, en rouge blanc, bleu et vert [5].

Il est hors de doute que le spécimen de Păcuiul lui Soare doit sa présence en ces lieux aux activités commerciales [6]. D'ailleurs, l'agglomération de Păcuiul lui Soare a été l'un des plus importants centres d'échanges au Bas-Danube ; c'est là que se croisaient aux X^e — XIV^e siècles des marchandises venues de tous les coins de l'Europe et des contrées plus éloignées encore, ce qui constitua un argument de plus en faveur de la localisation à cet endroit justement de la fameuse ville de Vicina .

Petre Diaconu

---

[3] Cf. à propos de l'art de la verrerie et de l'émail dans le monde byzantin l'excellent ouvrage de Joseph Philippe, *Le monde byzantin dans l'histoire de la verrerie*, Bologne,1970 et notamment les pages 15—29.

[4] Marvin C. Ross, *Byzantine Art. Ninth exhibition held under the auspices of the Council of Europe*, Athènes, 1964, p. 380 (m. 434).

[5] *Ibidem* (m. 433). Des boucles d'oreille analogues, dans une certaine mesure, à la nôtre chez N. Kondakow, *Histoire et monuments des émaux byzantins. Collection Zvénigorodskoi* Francfort sur le Main, 1892, pl. 21.

[6] C'est en suivant la même voie des échanges de marchandises que sont parvenus à Păcuiul lui Soare la plupart des bracelets de verre en usage dans le monde byzantin au XI^e siècle (voir Petre Diaconu, *Parures du XI^e siècle découvertes à Păcuiul lui Soare*, « Dacia » N.S., IX, 1965, p. 317—320), ainsi que la croix décorée d'émail des XIII^e—XIV^e siècles (Petre Diaconu, *Despre localizarea Vicinei* , « Pontica », 3, 1970, Constanţa, p. 293, fig. 5, 2).

[7] Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 275—295.

TRANSYLVANIAN SAXONS AS TURKISH CLERKS

MARCUS SCHERER and MARCUS BENKNER

In the middle of the 16th century Transylvania found itself more and more involved in the Ottoman policy of expansion. After the failure of the Habsburg empire to seize the principality in 1551—1555 a philo-Turkish government came to power in 1556 under the leadership of Queen Isabella. Isabella's son, John Sigismund, and afterwards Stephen Báthori, laid the foundations of diplomatic relations between Transylvania and the Ottoman empire. The Sublime Porte was ever more regularly visited by messengers from Transylvania, now tributary to the Ottomans, and a permanent representative of the principality was sent to Istanbul, where a residence was afforded to him.

Under those political circumstances it was essential for both parties to have diplomats with a high command of vernacular and official languages. Thus in Transylvania (as in Wallachia and Moldavia) some intellectuals and diplomats had to learn Turkish. Ottoman authorities employed clerks from the Romanian principalities who in addition to Turkish could speak both the official languages (Slavonic, Latin) and the vernacular (Romanian, Magyar and German).

Among the intellectuals who became experts in Turkish language a great number of Transylvanian Saxons assumed an ouststanding role; living in strong centers, they could take advantage of a system of advanced education. It is well known that "Captivus Septemcastrensis", the author of one of the first European accounts on the Turkish life and customs, was a Saxon from the neighbourhood of the Sebeş town [1].

In the 16th century, two Saxon scholars remarkably contributed to the development of political relations between Turkey and the Romanian principalities: *Markus Scherer alias Hidazet-aga* and *Markus Benkner alias Amhat Pasha*. An outline of their life and activity prove. to be of some interest, the more so as their career is intertwined with many a picturesque element.

★

A. The Turkish clerk *Markus Scherer* was a native of Sibiu. His father, the patrician *Paulus Scherer-Rasoris* (d. 1576), was the administrator of the Sibiu mint. He had four sons: Markus, Martin, Antonius and Lukas. Martin, also called Oltard (d. 1591 Mediaş), was the father of the chronicler Johann Oltard; Antonius (d. 1580) was a preacher in Sibiu, while Lukas (d. 1581) was the priest of Lutheran Saxons in Hălchiu.

Markus, the eldest son, was born in 1534. His father sent him to study in Vienna but on the way he was captured by the Turks. As he had a rather perfect command of German, Latin and Hungarian, he was bought by Rustan Pasha. Markus Scherer accompanied him all over the East and learned Turkish, Persian and Arabic languages [2]. He adopted the Moslem religion and changed his name into Hidazet-aga (God's gift).

Hidazet-aga married Rustan's daughter and when his father-in-law was promoted pasha of Buda, he got a privileged social position. But soon afterwards Hidazet-aga was captured by the Hungarian captain Sárközi Mihály, who sold him to Bebek György a powerful magnate in

---

[1] Carol Göllner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, I, Bucureşti—Berlin, 1961, p. 187—191.

[2] In the year 1551: "Marcus Rasoris, in adolescentia a parentibus Viennam missus, in itinere a Turcis interceptus est, qui, postquam eum Hungaricae et Latinae lingvae calentissimum percepere, a Rustane Purpurato, qui postea Budensis Bassa factus, redemtus liberaliterque habitus, ac a Turcis ipsorum idiomate Hidajel, i.e. a Deo datus, adpellatus est. A quo in Scythiam Persiamque, et totum quasi orientem, circumductus, litterisque Arabicis, Turcicis et Persicis instructus, tandem postquam hic Rustanes in Bassem Budensem evectus, primum ipsius scriba, mox secretarius, hinc Cancellarius factus est", cf. *Chronicon Fuchsio-Lupino-Oltardium* ... edidit Iosephus Trausch, Coronae, 1847, p. 57 and Ioseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon oder biographisch-literarische Denkblätter der Siebenbürger Deutschen*, III. Braşov, 1871, p. 38—39.

upper Hungary. Bebek was in the service of Ferdinand of Habsburg and fell in the Turks' hands in 1562. He was released after three years, following Zápolyas group mediation. According to some sources, as early as 1562, Bebek ordered the liberation of Hidazet-aga, trying thus to find fovour in the eyes of his guardians. Back in Buda, Hidazet-aga resumed his service with Rustan-Pasha. After being a clerk and secretary, he was promoted to the rank of chief of the chancellery.

Even after be became a Moslem, Hidazet-aga maintained relations with the Christians. Thus, he continued to be in correspondence with his father in Sibiu and when his father visited. him, Markus showed him a Bible which he used to read in private [3]. He had secret relations with Christian authorities, sending them accounts concerning the Ottoman's plans. Thanks to his mediation, Wolfgang Pécsi and John Krusić were released from captivity. Several letters signed by him are preserved in the Vienna Imperial Archives. In a letter written by him in Hungarian and sent to Mark the Croatian (Horváth Markó), he signed: "Hidaiet scripsit ad mandatum magnifici domini passae" [4].

His skill was much appreciated and several Turkish high officials in Buda and even Sultan Soliman made request for his services. On June 19, 1564, Hidazet-aga was in the service of the new pasha of Buda, Mohammed. On that date, he wrote a letter in Latin with a post-scriptum in Hungarian meant for John Petheö, giving him some etiquette indications. The Latin letter of condolence sent on 3 August 1564 by Orslan Pasha on the occasion of Ferdinand of Habsburg's death was also composed by Hidazet-aga.

In the spring of 1565, Hidazet-aga was principal translator and secretary to sultan Soliman. In this capacity he carried on long negotiations in Vienna (Hidaiet agae nuncii Turcici postulata) with a view to concluding a treaty of peace. Although he made sincere efforts to conclude peace, the Porte decided to start again warfare. When negotiations were stopped, Hidazet hastened back to Istanbul; on his way back he met Acatius Csáby, Vienna's diplomat, who was returning from the capital of the Ottoman Empire. Hidazet reproached him the hindrances in negotiations which had kept the aga such a long time in Vienna.

Back in Istanbul, Hidazet-aga was dismissed and, under the charge of having too strongly desired the peace, put to death [5]. There are several variants on his death [6]. John Petheö recorded that he was strangled (March 1566, "Der türkische Kayser den Hydaiet Aga mit einem Strang richten haben lassen"), but according to the Hungarian historian Istvánfi, Hidazet-aga was sewn in a sack and thrown into the Bosphorus [7]. This version is also recorded in the Braşov chronicle, Fuchsio-Lupinum [8].

B. In the second half of the 16th century, Braşov documents record two persons with the name of Markus Benkner. The first was the son of the well-known judge Johannes Benkner (Hanăş Begner in the epilogue of Coressi's Romanian books), and the second *Markus Benkner* alias Amhat Pasha, a Saxon converted to the Moslem faith, in the Turks' service. The biographers of the Benkner family (Joseph Trausch and Julius Gross) make no distinction between those two persons, so that their biographical data are mixed up.

Markus Benkner was born on June 23, 1563, as the youngest son of judge Johannes Benkner [9]. At the age of 19, in 1582, he was registered in the Altdorf University roll under the name

---

[3] I. Trausch, *op. cit.*, p. 40.

[4] Takáts Sándor, *Rajzok a török világból*, I. Budapest, 1915, p. 75—77.

[5] "Legatus cum aliis Viennam ad Maximilianum II destinatur, ibidem — que aliquamdiu in aresto detentus, tandem Constantinopolim remittitur. Cum Solimanno in Hung. anno 1566 regressus, iterpretem ipsius egit apud Johannem II. Regem Hung. Postremo, nescio cujus proditionis aut explorationis suspectus factus, ab irato Solimano, in mare, culeo insutus insons praecipitatur ... Interea Legati, quos superiori anno Bizantium missos diximus, Cernovitius et Chabius ... ad Caesarem redierunt quibus Solimannus adjunxit scribam et interpretem suum, quem annis superioribus a Sárkosi o captum, Bebecoque venditum, atque ab illo paullo post a Turcis, captum, dimissum fuisse diximus ...", cf. *Chronicon* ..., p. 57, note 148.

[6] Takáts Sándor, *op. cit.*, vol. I, p. 77.

[7] N. Istvánfi, *Historia rerum Ungaricarum*. Coloniae, 1684, p. 419, 420, 455, 462, 469.

[8] "Hic Hidajeles Cibinii inter Saxones, Christianis parentibus [Paulo Rasoris, Oltardo, Caementatore] ortus, ante Marcus Schererius [lat. Rasoris] nominatus infami postea vitae exitu, vel insons ab irato Solimanno necatus est, quad apus eum pro exploratore delatus, culeo insui jussus, atque intra Bosphorum, ejusque fauces, in mare praecipitatus fuisset", cf. *Chronicon* ..., p. 57—58.

[9] "Im 63 Jahr den 23 Tag Junii am Abend Joannis Baptistae ist uns geboren mein lieber Sohn Marcus zwischen 11 und 12 Uhr um Mittag im Zeichen des Leo", cf. *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, Braşov, 1915, vol. VI, p. 1.

of "Marcus Begnerus Coronensis Trans."[10]. In 1584 he inherited part of the Braşov paper mill on the Ghimbăşel, from his sister, Agnes Hutterin. In 1587, together with his brother, David Benkner, he enjoyed a privilege concerning the oil mill, placed near the paper mill[11]. In 1586—1587 he was sent on various missions (to Codlea, Prejmer, to prince Peter the Lame of Moldavia, etc.) and often mentioned in Braşov records, but always as "Markus Benkner junior" (der Jungen Marcus Benckner)[12].

In the last decade of the 16th century, Markus Benkner Junior was in the service of prince Sigismund Báthori. In 1591 he was in Padua in 1592 (on the occasion of a mission to the Porte) and in 1595 (as a participant in the anti-Ottoman campaign) he made his will. He carried out various missions at home and abroad, as the prince's secretary[13]. Not long afterwards, in 1597, he fell a victim of intrigues at the prince's court and was poisoned. As Markus Benkner had been converted to Catholicism, his mortal remains were buried in a small church, outside the wall of Alba Iulia[14].

We have briefly outlined Markus Benkner junior's biography in order to better understand the data referring to the other Markus Benkner, the Turkish clerk, known under the name of Amhat Pasha. Although it is certain that he belonged to the patrician family of the Braşov Benkners, his genealogy is not clear.

The first record about Markus Benkner dates from 1569, when he was ennobled for his services; it is a document issued by prince John Sigismund[15]. It seems that at that time he was in the service of the Alba Iulia court.

The reasons that induced Markus Benkner of Braşov to go to Turkey are difficult to be stated. According to some sources, he sought refuge out of Transylvania because he had been involved in money forgery. It may be supposed also that after Markus Scherer was killed in 1566, the Porte was in need of dragomans that mastered the official and spoken languages of Transylvania and Hungary. We do not know whether between Scherer and Benkner another Turkish clerk hold that job or whether Markus Benkner took the charge imediately after his colleague's death.

It seems that Markus Benkner went to Istanbul as early as the beginning of the 7th decade and became a Moslem. On May 27, 1571, John Sigismund's chancellor Gaspar Bekes sent a letter to the renegade Benkner (patrocinio Marci Benkner renegati)[16]. A letter of his dated from Istanbul, 1573, was addressed to the new prince Stephen Báthori and signed "Marcus Benkner now Amhat, a poor ispaha in the service of the glorious sultan" *(Benckner Markos, mostan Amhath az hatalmas chazarnak egi szégein izpahim)*. In that letter Benkner says that after so many misfortunes, he had got a living from the Sultan, but he would go on serving Transylvania's prince, as his predecessors did. He hopes that God will help him serve the prince's interests at the Porte and that he will soon succeed in learning Turkish *(asz Török Nielwet is isten segistsegiwel nem igen sokara megi Tanolom)*[17].

We may therefore infer that Markus Benkner alias Amhat pasha was in the Turks' service after 1571 and carried on negotiations with several delegations from Transylvania and Hungary[18].

---

[10] Fr. Reimesch, *Siebenbürgisch-deutsche Studierende an der Universität Altdorf*, in "Siebenbürgische Vierteljahrschrift", 64, 1941, p. 64. Thanks are due to main archivist Gernot Nussbächer who offered me some data on the life of the two Markus Benkner.

[11] *Quellen* ... VI, p. LVII and *Arh. Bis. Negre* Braşov, Tg. 80, V.1162.

[12] "1586 VI. 9. Ist der Marcus Begner von F<ürstlichen G> naden czuruck kommen"; "VI. 20 : Schickten den Ambrus mitt dem Marco Begner biss czum Peter Vayda in die Molden", cf. *Arh. St. Braşov, Socotelile alodiale* V/15/III.C.16/, p. 416 and 425.

[13] He was sent to Poland in 1592 and to the Gherla fortress in 1593, for Boldijar Báthori's execution.

[14] "Die 22 Junii Marcus Benknerus a secretis serenissimi Sigismundi, principis Transsilvaniae, obiit venanatissimo aposthematae supra cor. misere cruciatus circa haram 7 et 8 vesperianam. Sepultus est in templo Albensi extra urbem", cf. *Quellen* ... V, p. 135, 12.

[15] "Nos Joannes Secundus ... fidem integritatem et fidelia seruitia fidelis nostri Marci Benkner Coronensis", cf. J<ulius> G<ross>, *Zwei die Benkner'sche Familie in Kronstadt betreffende Urkunden*, in "Korrespondenzblatt für siebenbürgische Landeskunde", XI, 1888, p. 108—110.

[16] *Arh. Bis. Negre*, Braşov, Tg. 80.XI.

[17] Except in Bibl. Szechenyiano Regnic : Ex Libro : cui Titulus : Prothocollum Bahorianum Folio II, Adresa "Ez Lewel Adassek az Nagysagos Somliog<sic> Bator istwanak Erdel feuedelemnek nekem kegielmes vramnak Erdelibe", cf. *Quellen* ..., VI, p. L and LXIII and Szalay László, *Erdély és a Porta*, Pest, 1862, p. 17, 82—83.

[18] *Quellen* ..., VI, p. XLIX.

The well-known historian of the Otoman Empire, Hammer[19], tells us that Gaspar Bekes (who was of Romanian origin [20]), tried to obtain the princely throne of Transylvania, by evicting Stephen Báthory; with this aim in view he carried on negotiations both in Vienna and Constantinople in the spring of 1574. On Bekes' behalf, Amhat bey and priest Adam Neisser — both renegades, according to Hammer — promised the Grand Vizier 40,000 ducats and a 10,000 ducat rign and a double tribute, if Bekes would be appointed prince. This action was thwarted, however, by Peter Egrud, prince Báthory's envoy [21]. In the Vienna negotiations with Bekes, Amhat beg alias Markus Benkner had been accompanied by Mustapha beg [22].

In the years 1573—1578, the protestant preacher Stephan Gerlach of Würtenberg was in the service of the Austrian ambassador to the Porte. His diary printed in 1676 by I. D. Lunner, in Frankfurt am Main, contains data on three Transylvanian "renegades": Markus Scherer-Hedajet, Pentner (Benkner) and the German preacher Adam Neuser who had lived in Cluj for a few years. Gerlach mentioned that in 1571 both Benkner and Neuser had carried on negotiations with Transylvanian authorities, on behalf of the Turks. When the unitarian preacher died on Octobrer 1576, his books and manuscripts were bought by Transylvanian Unitarians for 100 florins thanks to Markus Benkner's mediation [23].

Adam Neuser wrote a letter from Istanbul, in 1574, which was published by the German classical poet Gotthold E. Lessing [24]. He describes in it his wanderings through Transylvania and the Banat (Cluj, Şimand, Lugoj, Timişoara), and the beginnings of his career at the Porte after adopting the Moslem religion in Timişoara. "I am living here with the sultan's principal dragoman, who is a German man", declares Neuser [25]. Probably that "German man" was Markus Benkner himself.

In the years 1585—1591 M. Benkner, known under the name of Amhat csaush *(Amhat csauz, ki Bengner Markos)* continued his double dealings: he was in the service of the Turks, yet received also a salary from the prince for certain good turns. From a letter sent by Transylvanian officials to Stephen Báthori, it ensues that Amhat csaush had a yearly salary of 300 florins. On September 18, 1589, Sigismund Báthori informed Pancratius Sennyei that he had increased Markus Benkner's salary with 100 thalers and had asked him to serve better Transylvania's interests and to impart every information. On February 17, 1591 he is named Amhat the csaush, the Hungarian ("Magyar Amhát chyauz"). At this date, he was probably a Hungarian clerk in the service of the Turks. Sigismund Báthori informed Sennyei that Ravazdi [26] had forgotten to send him the salary, but that as a support he would receive 50 florins. Benkner was further invited to provide usual services, especially as concerns intelligence [27].

In Braşov's accounts we find twice news about Markus Benkner alias Amhat-beg. The mention of 1586 refers probably to him—as his residence is indicated—since Markus Benkner junior

---

[19] Geschichte des Osmanischen Reiches II, p. 434.

[20] "Der Wallache Békes" (Hammer). Gaspar Bekes of Corniat originated from a family of Romanian gentry of Caransebeş.

[21] *Quellen* ..., VI, p. L. On a letter Amhat-beg jotted down the following sentence in German: "Mein lieber Herr Vetter. Damit dass Ihr [mich?] desto fester glauben megt", cf. Szalay, *op. cit.*, p. 17.

[22] Szádeczky Lajos, *Bekes Gáspár.* Budapest, 1887, p. 48, 50—51.

[23] Among these, there was a big book written on paper produced in Turkey ["Es soll ein Buch von fünfftzig Bogen, auff Türkisch Papier geschrieben seyen"], cf. E.S <igerus>, *Siebenbürger Sachsen* und *siebenbürgische Goldschmiedekunst in Konstantinopel,* in "Korrespondenzblatt", 39, 1916, p.65—66.

[24] *Beiträge zür Geschichte* und *Litteratur aus den Schätzen der herzoglichen Bibliothek* zu *Wolfenbüttel*, in *Zur Geschichte* und *Literatur*, 1773—1781, 6 vol.

[25] György Zsigmond, *Neuser Ádám*, in "Századok", 1911, p. 781—785.

[26] 1589.VII.19.: "Schickt nach befehl dem H. Marco Benckner mit dem Rawasdi Jerg, das er auff die Stadt einen Schattert soll kauffen", cf. *Arh. St. Braşov, Socotelile alodiale* V/16, p. 485. These note seem to refer to Benkner the renegade who had bought a tent in Braşov by the agency of Ravazdi.

[27] Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti*, vol. III [1585—1591], Bucureşti, 1931, p. 26, 194, 236.

lived in Braşov [28]. In February 1590 he is designated as "Marco Bencher dem chahuzen" [29].

Amhat chaush was sent in 1590 to Transylvania, to announce the reconciliation of the Turkish sultan with Persia's shah. Well informed on the princes of Moldavia and Wallachia, he furnished valuable data about Petru Cercel and Mihnea the Renegade to Simon Massa and Markus Fuchs for their chronicles [30].

After 1591 no data are available about Markus Benkner the renegade. It seems that he had got estates and properties in Turkey, because in 1613, when the Braşov senator Johannes Benkner came into conflict with prince Gabriel Bethlen, he expressed his wish to take refuge in Turkey where his family had got several privileges by the endeavours of Markus Benkner, "the Turk". Yet the senate refused to give him leave. His son, also called Johannes, together with this brother in-law, Francis Chrestels, sold at a ridiculous low price all custom incomes and villages owned by the Benkner family in Turkey, to a Greek Manta.

Pavel Binder

---

[28] 1586.V.26 : "Es kam der Marcus Begner von der Porta liess ihn auff die Herbrig, 1 fudder holcz führen d.32" ; 3. Junÿ : „Liess Herr auff dem Marckos Begners Herbrig führn asp 2" ; VI. : "Ist der Marcus Begner von F.G. czu kommen"., cf. *Arch. St. Braşov, Socotelile alodiale* V/15,/III,C,16/, p. 407, 416.

[29] 1590 II.10. : "Hab ich dem Marco Benckner ein Fudder Holtz gekaufft asp. 31" ; II.12 : "Hab ich dem Marco Benckne dem Chahuzen geben kalbfleisch, Rindfleisch d.73 Brodt d.40 Semell d.24 fl.1 asp. 18'/2" ; II.14 : "Hab ich dem chahuz Rindfleisch geben pro fl. 1 asp. 16", cf. *Arh. St. Braşov* III Da 8, p. 38, 40, 41.

[30] 1590 : "14 Februarii ingreditur urbem Coronam Marcus Bencknerus Achmatbeck referens ... Marcus Bencknerus cum ante duas septimas ab imperatore Turcorum dimissus in Transsilvaniam ad principem nostrum ingressus fuisset ac delegationem perfecisset, excepit eum coena reverendus domine Simon Massa, pastor Rosonensis, ubi historiam Petri [Cercel n.n.] vaivodae profugi in hunc modum exposuit ...", cf. Chronicle of Simon Massa and Marcus Fuchs, in *Quellen* ..., V, p 268—269 and *Chronicon* ..., p 83—84.

[31] "Marei Benkneri, de quo Seculo superiori meritis parentis sui certo Privilegio ab incunabulis annuatim Constantinopoli aureum pro pensione acceperit", cf. Ioseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon* ..., I, Braşov, 1868, p. 106.

О ПИСЦЕ РУКОПИСИ 1644 г., СОДЕРЖАЩЕЙ «ВВЕДЕНИЕ В ЛОГИКУ» ФЕОФИЛА КОРИДАЛЛЕВСА

(Бухарест, Библиотека Академии наук, № 626/562)

Публикацией « Введения в логику» Феофила Коридаллевса[1] Румынская Академия наук начала издание философских трудов знаменитого греческого ученого. Рукописной основой текста первого тома издания явились две рукописи, хранящиеся в Бухаресте: рукопись XVIII в. (обозначенная издателями литерой А и рукопись 1644 г. В[2].

Наше внимание привлек почерк писца кодекса В, представленный на двух фотографиях, помещенных в начале книги. Писец не указал своего имени и места написания рукописи, он сообщил лишь дату завершения той части манускрипта, которая предшествует « Введению в логику», — май 1644 г. Однако существуют материалы, которые дают возможность определить место написания кодекса.

Той же рукой, что и бухарестская рукопись № 626/562, писаны грамоты 1628 и 1630 гг. константинопольского патриарха Кирилла Лукариса [3] и, как нам кажется, 2 грамоты 1651 и 1655 гг. константинопольского патриарха Иоанникия II [4].

Писец бухарестской рукописи имеет те же особенности письма, что и писец перечисленных грамот: бросающиеся в глаза овальные изгибы влево элементов букв β, ι, x (инициал), λ (в сочетаниях ἀλλ', ἐλ), μ, ρ, φ; β с увеличенной верхней и уменьшенной, сжатой нижней петлей; γиπс резким отклонением влево нижней части буквы; δс резким изломом дуги т.п. Почерк уверенный, своеобразно красивый, легко запоминающийся.

Таким образом, бухарестская рукопись № 626/562 была написана в Константинополе писцом канцелярии вселенского патриарха. Можно предположить, что этот писец являлся одним из учеников Феофила Коридаллевса, дважды — в 1625—1628 и 1636—1640 гг. — возглавлявшего Патриаршую академию.

Б. Л. Фонкич
(Moscou)

---

[1] Théophile Corydalée, *Œuvres philosophiques.* Tome I : *Introduction à la Logique,* Bucarest, 1970.

[2] Описание этих рукописей см. C. Litzica, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriptelor grecești,* București, 1909, p. 54 (N 84), 329—331.

[3] 'Α. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, Διάφορα ἑλληνικὰ γράμματα ἐκ τοῦ ἐν Πετρουπόλει Μουσείου τῆς 'Α. 'Ε. τοῦ κυρίου Nikolas Likhatcheff. 'Εν Πετρουπόλει, 1907, πιν. δ', σελ. 10—11, Π. Νικολοπούλου — Ν. Οἰκονομίδη, 'Ιερὰ μονὴ Διονυσίου. Κατάλογος τοῦ ἀρχείλου. — „Σύμμειχτα'', I, 1966, φωτ. 33.

[4] Μ.Ι. Μανοῦσακα, 'Ανέκδοτα πατριαρχικὰ γράμματα (1547—1806) πρὸς τοὺς ἐν Βενετίᾳ μητροπολίτας Φιλαδελφείας καὶ τὴν ὀρθόδοξον ἑλληνικὴν 'Αδελφότητα. Βενετία, 1968, πιν. ιβ'-ιδ', σελ. 63—69, 72—76.

PROCURA DI CONSTANTIN BRÂNCOVEANU AD ANDREA THEODOSIÔU (1759)

Una recente ricerca nell'Archivio di Stato di Venezia, tra le carte dei notai veneziani, permise d'individuare una procura fatta da Constantin Brâncoveanu, nipote del noto voivoda, ad Andrea Theodosiou [1]. Visto l'interesse dell'argomento abbiamo ritenuto opportuno di darne notizia. Il documente fu redatto il 21 dicembre 1759 a Bucarest in lingua greca, in presenza di tre testimoni, Giovanni Theodorou, Pano Sacara e Giannuzo Dimou Cigarà. Poi venne spedito a Venezia per esser convalidato da un notaio della città. Esso si riferisce ai noti depositi della famiglia Brâncoveanu presso la Zecca, la banca ufficiale della repubblica di Venezia. Questi soldi furono una delle principali cause della condanna a morte del principe Constantin e dei suoi figli nel 1714 dai turchi. Quest'ultimi invano cercarono d'impossessarsi del denaro [2].

Il recupero di questi depositi da parte della famiglia Brâncoveanu fu possibile soltanto quarant'anni dopo la morte del principe, quando era avvenuto il regime fanariota. Nel dicembre 1759 l'unico nipote ed erede legittimo, anch'egli Constantin, decide di rivendicare il patrimonio famigliare. Infatti, con la procura qui riportata, Constantin Brâncoveanu incarica Andrea Theodosiou, residente a Venezia, con tutti i poteri relativi, a curare i suoi depositi presso la Zecca e gli organi finanziari del Sal e delle Beccherie. La delega affida al Theodosiou l'adempimento di tutte le operazioni bancarie, non esprime però il modo con cui doveva giungere il denaro in Valacchia. Nel agosto 1763 Nicola Brâncoveanu, bisnipote del principe, rinnova, dopo la morte del padre, la procura ad Andrea Theodosiou [3].

La famiglia Theodosiou, residente a Venezia, faceva parte della numerosa colonia greca della città ed era originaria di Giannina, in Epiro. Tutti i suoi membri erano mercanti svolgendo la loro attività tra il paese d'origine e Venezia. Il più noto e più interessante forse membro della famiglia fu Demetrio, il quale fondò nel 1755 una tipografia di libri greci, slavi ed armeni, la quale rimase attiva fino al 1824. Andrea Theodosiou (1717—1770), nato a Giannina, si stabilì a Venezia nel 1751. Anch'egli mercante, aiutò il fratello Demetrio all'impresa tipografica ed assunse diverse funzioni nella Confraternita di San Nicolò [4]. La scelta da parte di Constantin Brâncoveanu di Andrea Theodosiou indica che egli era ben noto e godeva buona fama al di fuori dei confini veneziani.

In appendice pubblichiamo la procura di Constantin Brâncoveanu ad Andrea Theodosiou nella sua traduzione italiana, come essa fu redatta nell'atto notarile della convalida. Il testo greco, vista la sua facile lettura, è riprodotto nella tavola fotografica.

★

---

[1] ASV, Notai di Venezia, b. 2247, fasc. 1760 ; b.2240, c. 251^{v}—252^{r} ; b. 2241, c. 438^{v}—439^{r}.

[2] Sulla famiglia Brâncoveanu ed i suoi depositi in Venezia vedi Ştefan Ionescu—Panait I. Panait, *Constantin Vodă Brâncoveanu. Viaţa, domnia, epoca*, Bucureşti, 1969, p. 160—161, 275, 289 e 303.

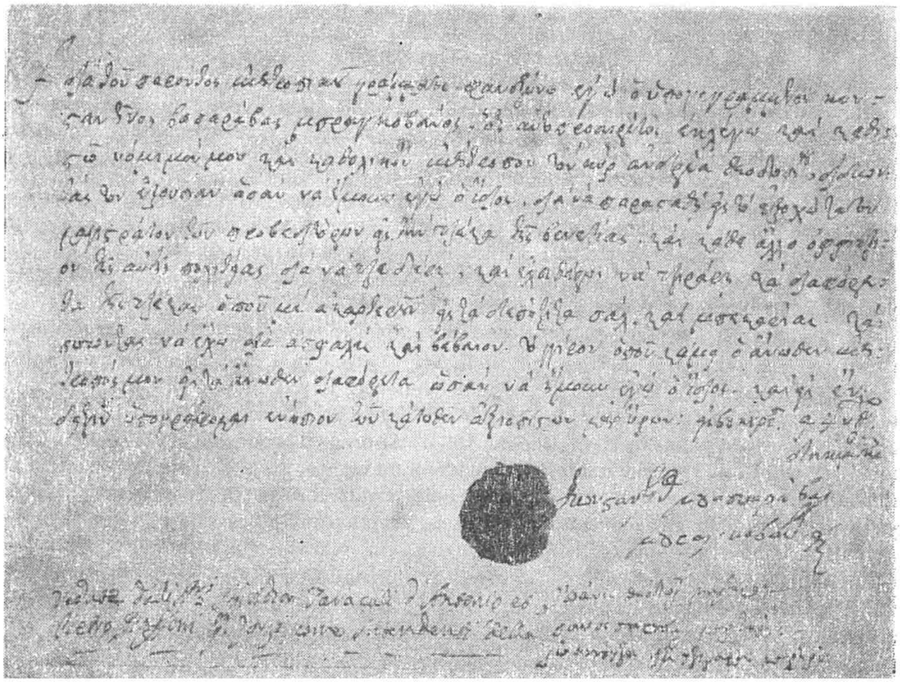
[3] ASV, Notai di Venezia, b. 2241, c. 534^{r}—536^{v} (in data 27 agosto 1763).

[4] G. Plumidis, Τὸ βενετικὸν τυπογραφεῖον τοῦ Δημητρίου καὶ τοῦ Πάνου Θεοδοσίου. (1775—1824), Athene 1969, p. 13. ss. (precisamente 25—26).

Archivio di Stato di Venezia, Notai di Venezia, b. 2241.
Bucarest, 1759, dicembre 21.

Con la presente mia procura dichiaro io sottoscritto Costantino Basaraba Brancovano, che spontaneamente elego e costituisco per mio legitimo e reale procuratore il signor Andrea Theodosio, dandogli ampla faccoltà come se fosse io medesimo di presentarsi avanti l'eccellentissimo Magistrato de Proveditori in Zecca di Venezia ed in ogni altro officio di quella città per cedere e liberamente girare li pro della Zecca, che a me apartengono nelli depositi Sal e Becarie; promettendo io di tener per fermo e ratto il giro che farà il sudetto mio procuratore delli sudetti pro, come se fosse io medesimo. Ed in dichiarazione mi sottoscrivo in presenza degli infrascritti degni di fede testimoni.
Bucareste 1759, 21 decembre.
Costantino Basaraba Brancovano
Gio. Theodoro attesto
Pano Sarava attesto
Gianuzo di Dimo Cigarà attesto

Giorgio Plumidis
(Ioannina)



RÉFLÉXIONS EN MARGE DE L'EXPOSITION «LA BRODERIE ARTISTIQUE SERBE (XIV^e—XIX^e SIÈCLES)»

Musée d'art de Bucarest, Décembre 1973—Janvier 1974

Telle qu'elle était conçue par l'excellente spécialiste qui est Dobrila Stojanović du Musée des Arts Décoratifs de Belgrade et qui a rassemblé, avec patience et une compétence exemplaire les œuvres les plus représentatives du genre, se trouvant éparpillées dans les musées et les monastères de Yougoslavie, cette exposition évoquait à vol d'oiseau une image suggestive de la civilisation serbe, comme de celle sud-est européenne, dans son ensemble, à partir du XIV^e siècle et jusqu'à l'époque moderne. Qualifié tantôt d'art appliqué, tantôt d'art somptuaire, ni l'un ni l'autre de ces attributs n'exprime l'essentiel d'un art apparenté par sa précision technique, son éclat d'or et d'argent à la miniature ; par la plénitude des compositions, la noblesse pure des figures, le hiératisme des gestes et des attitudes, le souple et souvent majestueux tracé des lignes, à la peinture monumentale. La broderie médiévale du sud-est européen est incontestablement un des «opus magnus» du monde de l'Orient chrétien, parachevée à Byzance, reprise, enrichie et maintenue, des siècles durant, par les Grecs, les Slaves, les Roumains. Sa puissante expressivité, sa somptuosité sont le reflet de l'intense sentiment du sacré, principale source de tout chef d'œuvre au moyen-âge. Aussi cette longue période nous a légué surtout des œuvres d'usage religieux : épitaphioi, epitrachilia, aërs, epimanikia, oraria, podéai, etc. Elles se trouvent de nos jours (outre les musées de l'Occident, comme le Victoria and Albert, le Louvre, le Vatican, le Kunsthistorisches), soit dans les musées d'Athènes, de Moscou, de Leningrad, de Sofia, de Belgrade, de Bucarest, soit dans les monastères mêmes auxquels elles avaient été dédiées : Athos, Météores, Rila, Baćkovo, Studenica, Dećani, Peć, Putna, Sucevița, Dragomirna, e.a.

Dans leurs traits essentiels, les étapes de l'évolution stylistique de la broderie médiévale orthodoxe sont les mêmes dans tous les pays du Sud-Est de l'Europe, à d'insignifiants écarts chronologiques près. C'est constater que cet art qui, malgré quelques différences (concernant surtout la diversité, plus ou moins sensible, dans le choix des thèmes iconographiques) d'un pays à l'autre, constitue l'un des témoignages les plus convainquants de la «communauté» artistique sud-est européenne, tant dans la continuité de la tradition que dans les étapes successives de l'innovation. Aussi, les accents dans le rapport entre ces deux aspects sont-ils les mêmes : 1. priorité de l'influence byzantine ; 2. équilibre entre tradition byzantine et innovation «nationale» ; 3. lente rupture de cet équilibre (à partir du XVII^e siècle) en faveur de l'innovation (fait qui coïncide avec le début du déclin des arts sacrés) et enfin 4. victoire totale de l'innovation, due à la pénétration de plus en plus massive du baroque et du néo-classique (seconde moitié du XVIII^e siècle). Une fois les temps religieux — et partant l'art sacré — entrés dans l'ombre, la tradition affaiblie jusqu'à ne plus rester qu'un pâle souvenir, la broderie purement décorative, même si à usage religieux, avec son caractère de plus en plus évidemment populaire, élevera au premier plan goût, technique, thèmes inspirés de la «Weltanschauung» bourgeoise et même paysanne. Cet art inspirera, à son tour, la broderie décorative contemporaine. L'exposition serbe révélait, d'une manière aussi expressive que ordonnée, ces étapes, ces lents changements qui prenaient fin à peine à la fin du XIX^e siècle.

★

Dès la première prise de contact avec les environs 200 pièces de l'exposition, une constatation s'imposait : la différence essentielle entre les œuvres des XIV^e—XVI^e siècles d'une part, celles des XVII^e—XIX^e de l'autre. Le premier groupe (dont les épitaphioi, l'icône de la Vierge Eléousa, e.a.) comprend des pièces dont la signification est concentrée au maximum, des

pièces uniques, solennelles, qui ne sollicitent aucun voisinage et dont, « la beauté n'est pas une de leurs parures, elle tient à leur essence »[1]; le second, les œuvres dont la décoration exprime en premier lieu la recherche, le goût du brillant; il s'intègre dans le multiple, évoque la série. Tandis que la première catégorie affirme, la seconde plaide; la première suggère l'atemporel, la seconde le temps historique. Déjà, les grands épitaphioi du XVI[e] siècle, enrichis de perles, comportant de nombreux personnages aux gestes de plus en plus théâtrales, ont perdu l'immuabilité solennelle des œuvres du XIV[e] et XV[e] siècle, en s'acheminant vers un séduisant lyrisme. Ainsi, d'une troublante beauté par l'harmonie de la composition, la souplesse du dessein, la luminosité de couleurs (toutes qualités qui rappellent de près la peinture monumentale de Sopoćani, de Studenica, de Bălineşti), les grands rideaux d'iconostase moldaves et valaques (fin XV[e]—XVI[e] siècles) ainsi que celui serbe (XVI[e] siècle) inaugurent dans la broderie religieuse serbe et roumaine surtout, un nouveau style : narratif où certains accents pitoresques, ainsi qu'un goût prononcé de l'ornement, témoignent d'un renouvellement de la vision artistique, de la sensibilité; néanmoins la tradition byzantine y est encore nettement sensible. La riche illustration du livre, désormais classique [2] de G. Millet ainsi que le beau livre dû à Pauline Johnstone [3], en offrent quelques exemples de cette évolution, lente, souvent insaisissable, du monumental vers le narratif, du sacré vers l'humain, du solennel vers le lyrisme. En somme, il s'agit des deux étapes essentielles de la broderie religieuse byzantine et de tradition byzantine: Grèce, Bulgarie, Serbie, Pays Roumains (Russie, évidemment, aussi) témoignent du même horizon stylistique, du même niveau technique (intégralement hérité de Byzance), de la même puissance créatrice dans la transposition en art de la foi. L'exposition serbe de Bucarest en constituait dans l'ambiance des chefs-d'œuvres de l'art roumain du moyen-âge, une preuve évidente. Rien ne distingue le somptueux épitaphios que le prince moldave Alexandre Lăpuşneanu avait offert en 1567 au monastère de Mileševo des épitaphioi serbes de l'époque; sans connaître l'inscription brodée sur les deux cols de phélonian, offerts en 1519 par la princesse Despina, épouse du prince valaque Neagoe Basarab, au monastère de Krušedol, on pourrait attribuer ces pièces à la broderie serbe. Toutefois, il est vrai aussi que la broderie moldave surtout (XV[e]—XVI[e] siècles) garde le privilège d'un plus grand nombre de chefs-d'œuvres, plus riches en ce qui concerne la variété (l'originalité , aussi) des thèmes iconographiques, que celle serbe, bulgare, grecque. Ceci est dû à la remarquable floraison de la peinture moldave au temps des règnes d'Etienne le Grand et de Pierre Rareş; cette peinture paraît avoir joué un rôle éminent dans l'exceptionnelle floraison de la broderie religieuse.

Le XVII[e] siècle voit poindre le crépuscule du moyen-âge artistique dans le Sud-Est européen. L'esprit dans lequel on crée ces œuvres est autre. Il ne s'agit plus d'offrandes de qualité exceptionnelle, mais bien de dons brillants qui témoignent de la richesse, comme de l'éminence sociale du donateur. L'excessif emploi du fil d'or, qui fait scintiller les denses fleurs et leur feuillage touffu, ornementation qui envahit au fur et à mesure le champ naguère dédié au thème religieux, prouvent, avec le déclin du sacré, la pénétration, même dans l'art à usage religieux, du goût pour le luxe, pour l'élégance profane. Car, ce n'est plus pour l'éternel qu'on conçoit l'art, mais bien pour le plaisir de l'œuil là où tout avait été symbole, tout devient décor. C'est ainsi que la broderie sud-est européenne du XVIII[e] siècle s'éloigne, à grands pas décisifs, de la tradition; celle du XIX[e] siècle en sera complètement détachée. La tradition? On ne la comprend plus; elle a perdu sa raison d'être dans la nouvelle perspective, qui est celle de l'éphémère. Le baroque occidental s'installe fermement. Des aspects de la vie journalière, des épisodes de légendes, se mêlent aux figures des saints et des scènes religieuses, maintenant maladroitement assemblées, naïvement dessinées et dont l'iconographie provient elle aussi de l'Occident. Le monumental — que requiert le symbolisme — est oublié; quant au narratif on le cherchait à présent dans les livres. Les vestiges de la grande broderie médiévale ne sont plus décelables que dans le goût du brillant, dans l'éclat de l'or et de l'argent. Les nombreuses pièces du costume serbe (XIX[e] siècle) où l'ornement oriental se mêle au rococo, au Biedermayer, évoquent la bourgeoisie de l'époque, ces riches marchands qui voyageaient un peu partout en Europe comme dans le Levant et qu'enchantaient le baroque pittoresque de Venise, la grâce rococo de Vienne. Et l'Orient? Il était là depuis des siècles. On retrouve également des vestiges de Byzance; les palmettes qui se mêlent aux tulipes et aux lotus, tout comme se mêlent guirlandes, paysages, fleurs et rubans traités d'une manière qui est comme la « griffe » de cette époque d'hésitations, qui s'arrachait à la stabilité du passé pour se jeter, avec un enthousiasme juvénile, dans l'éphémère de la mode. La technique de cette broderie demeure éblouissante dans sa perfection

---

[1] A. Malraux, *La métamorphose des Dieux*, Paris, 1957, p. 63.

[2] G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin ...*, Paris, 1947.

[3] Pauline Johnstone, *Byzantine tradition in church embroidery*, London, 1967.

(mais c'est de plus en plus fréquemment le mérite de la machine); l'effet? étonnant lui aussi, par la variété, l'éclectisme — très harmonieux d'ailleurs — du décor.

Cette dernière étape — amplement représentée dans l'exposition— est, une fois de plus, commune aux peuples du Sud-Est de l'Europe. Les monastères roumains de Văratec, Agapia (Moldavie), le musée d'art de Timişoara, les musée de Rila, de Plovdiv, les collections des îles grecques, celle du richissime Benaki à Athènes et du Musée du costume grec dans la même ville, le Musée des arts décoratifs de Belgrade, e.a., possèdent d'admirables collections de broderies ornementales du XIX[e] siècle, dignes héritières de celles créées par leurs ancêtres. Si l'architecture religieuse ne se renouvelle plus (ou bien crée, dans le meilleur des cas, des hybrides sans aucun style), si la peinture déchoit jusqu'à devenir, vers la fin du XIX[e] siècle, un mélange d'iconographie catholique toute édulcorée et d'images d'une rusticité de foire, si la miniature disparaît et même la sculpture en bois traditionnelle, la broderie , elle (l'évolution de l'orphèvrerie est un peu différente), si elle perd sa signification, survit dans le « métier » artistique, qui est admirable.

Donc, une fois de plus, cette exposition était un noble témoignage de l'art du moyen-âge dans le Sud-Est de l'Europe, ainsi que celui d'une communauté de culture et d'art, où l'Islam même n'était pas absent. L'évolution si clairement prouvée par la broderie serbe — passage du sacré au profane, du symbolique au concret, à travers l'allégorie, de l'aristocratique au bourgeois et à la fin au paysan — représente une des multiples phases de ce complexe procès de l'acheminement de la culture médiévale vers celle moderne.

Outre le plaisir esthétique que nous a valu la contemplation de quelques chefs-d'œuvres de l'art serbe, l'exposition devenait un fait de culture rappelant en même temps à nos contemporains l'inaltérable solidarité à travers les siècles des peuples roumain et serbe.

Maria Ana Musicescu

REMARQUES SUR LES TRAVAUX DU CONGRÈS DE L'ORTHOGRAPHE DE LA LANGUE ALBANAISE (20—25 OCTOBRE 1972, TIRANA)

Le principal but de la linguistique albanaise actuelle est de parachever la standardisation de la lanque. Tel fut aussi l'objet de l'important Congrès d'orthographe réuni à Tirana en 1972[1], à la suite duquel on a édité le volume « L'orthographe de la langue albanaise »[2].

On constate plusieurs opérations dans un « planning » linguistique, à savoir : la sélection visant à la création d'une norme, la codification, l'élaboration ou le « développement » de la langue et la diffusion de la norme unique. Si les deux premières opérations tiennent du domaine des linguistes, la troisième est réalisée par les écrivains, alors que la quatrième incombe aux écoles, aux livres et autres publications, à la radio[3].

Pour ce qui est de la langue albanaise, elle entre maintenant dans une phase de complète cristallisation, en tant que langue commune et unique de tous les Albanais, habitant le pays ou l'étranger. Pendant longtemps le support irremplaçable d'un Etat avec un centre commun politique, administratif, économique, social et culturel lui a fait défaut. Pendant longtemps cette langue n'a pas eu la possibilité de s'exprimer dans tous les styles. Partant des deux dialectes, *tosque* et *guègue* deux variantes littéraires sont nées (en fait trois, car le guègue dispose lui-même de deux). Ces variantes reflétaient les séparations provinciales du pays. Mais ces dernières décennies, une politique linguistique a été poursuivie à bon escient dans le sens de la création d'une norme littéraire unique, surdialectale. De nos jours, la langue albanaise est arrivée dans la phase finale de ce processus[4].

Une première exigence pour l'unification de l'albanais littéraire est la normalisation de son aspect écrit. Celui-ci, plus facile à soumettre à la codification consciente exercera ensuite son influence sur l'aspect parlé. Dans ce but, une place importante a été réservée à l'orthographe, pour lequel on a établi aussi la norme morphologique. Si les dictionnaires orthographiques des années 1948, 1954, 1956 acceptaient encore certains doublets puisés aux deux variantes

---

[1] *Kongresi i drejtshkrimit të gjuhës shqipe*, 20 — 25 nëntor, 1972, Tiranë, 1973, 2 vol., vol. I, 415 p., vol. II, 656 p.

[2] *Drejtshkrimi i gjuhës shqipe*, Tiranë, 1973, 323 p.

[3] Haugen, E., *Quelques problèmes de la sociolinguistique*, Sinaïa, 1969, p. 60.

[4] Kostallari, K., *Gjuha e sotme, letrare shqipe dhe disa probleme themelore të drejtshkrimit të saj* (referat kryesor në Kongresin e drejtshkrimit të gjuhës shqipe), avec une traduction intégrale en français, Tiranë, 1973, 186 p.

littéraires, le Projet des normes orthographiques de 1967[5] et surtout le Dictionnaire orthographique paru en 1973 les ont éliminés presque complètement.

C'est une situation complexe qui préside à l'établissement de la norme unique. En effet, il y avait une tradition de l'écriture remontant à *Meshari* de Buzuku (1555). L'effort vers la création d'une norme littéraire surdialectale est perceptible dès ces premières manifestations d'écriture. Aussi, dans la linguistique albanaise on estime que l'albanais littéraire commence avec son aspect écrit[6]. L'époque comprise entre le XVI[e] et le XVIII[e] siècle se caractérise justement par l'unité assez marquée de la langue. Le dialecte des « Arbëresh » vivant dans l'Italie de nos jours comparé aux vieux monuments de la langue écrite en fournit la preuve. Les écarts entre les deux (ou trois) normes littéraires sont la conséquence de l'isolement territorial créé par la conquête du pays par le pouvoir ottoman. Mais aujourd'hui, cette tradition d'une plus grande unité de langue littéraire, léguée par le XVI[e] siècle peut encore servir.Par exemple, *ë* non accentué, ainsi que les groupes vocaliques *ie*, *ue*, *ye* sont conservés par l'aspect écrit, tels qu'on les trouve chez les anciens écrivains du nord du pays.

En ce qui concerne la base dialectale de la langue littéraire albanaise, l'on constate que sont devenus normes les phénomènes d'une large diffusion territoriale. Un exemple en ce sens est l'orthographe du groupe *e* + *cons. nasale* au lieu *ë* + *cons. nasale* (c'est-à-dire par exemple *zemra* «cœur » et non *zëmra*). Il s'agit d'un phénomène propre au dialecte du nord, mais qu'on retrouve dans une certaine mesure à celui du sud aussi.

A l'heure actuelle, la linguistique albanaise s'attachant à établir une norme unique fait appel, selon le cas, aux faits fournis par l'histoire de la langue, tout comme à ceux de la dialectologie. L'orthographe albanaise actuelle repose sur les principes phonétique, morphologique et historique-traditionnel, mais son principe fondamental reste le principe phonétique (ou phonologique). également conforme à la tradition instituée par le Congrès de Monastir en 1908, pour le choix de l'alphabet. Ce principe fondamental a pour compléments les autres principes susmentionnés, à commencer avec le principe morphologique qui, bien que secondaire quant à l'orthographe, sert néanmoins de liaison entre la graphie et les éléments signifiants ou les monèmes. C'est lui qui conserve dans l'orthographe le système morphologique de l'albanais. Prenons le cas du nom *sëmundje* « maladie » : au génitif, datif et ablatif singulier il doit prendre la terminaison *-je*, propre à ces cas, autrement dit, les cas respectifs seront prononcés *sëmundjeje*, forme recommandée comme correcte. Cependant, on le prononce dans la majeure partie du pays *sëmundje* même au génitif, datif ou ablatif, tendance qui risque d'appauvrir la langue en créant dans le système morphologique albanais une classe unique de noms invariables au singulier. Enfin, d'une moindre importance s'avère le principe historique-traditionnel. Il n'intervient que rarement, lorsqu'il s'agit de résoudre quelque doublet, en venant corroborer les deux autres. C'est lc cas de l'exemple donné par le groupe *e* + *cons. nasale* : si l'orthographe le préfère au groupe *ë* + *cons. nasale* c'est aussi parce que cette forme est attestée par une tradition écrite.

Le récent Congrès de l'orthographe continua l'œuvre de sélection et codification de la norme littéraire, se proposant d'éliminer les derniers doublets. Compte tenu du rôle de l'orthographe en tant que modèle de prononciation, on fait souvent appel au principe morphologique, qui assure l'unité de la langue, pour fixer la norme orthographique. De cette manière, on aboutit à un petit nombre de règles englobant un nombre important de mots. Mais ceci ne va pas sans quelques contradictions, en ce sens que parfois la norme fixée contredit à la tendance générale de la prononciation, comme dans le cas des noms composés (avec pour premier élément un adjectif ou un nom en *-ë* non accentué) ou des noms dérivés de noms avec le thème en *-ë* non accentué ; bien que dans la plupart des patois du pays ces noms perdent le *ë* non accentué, ils le gardent dans l'écriture. Nous aurons donc : *punëtor* « ouvrier » et non *puntor* (comme on le prononce généralement), *anëtar* « membre » (<*anë* « part, fraction ») et non *antar*, *gjuhësi* « linguistique » (< *gjuhë* « langue » et non *gjuhsi*.

Dans certains cas, la norme littéraire écrite a été choisie de manière à ne point subir l'influence de la norme dialectale. C'est ce qui a décidé, par exemplc, l'adoption de la terminaison *-ëm* comme norme au lieu du suffixe *-më* pour toute une série de noms de type *gjusëm* « moitié ». La raison en est que le *-ë* final tomberait chez les sujets parlant des patois où ce son en position finale ne se fait plus entendre.

Le choix entre deux variantes, considérées pendant un certain temps normales toutes les deux est décidé en faveur de celle qui à l'heure actuelle est la plus utilisée par écrit. Par exemple, les verbes de type *flas* « parler » ont pris pour norme unique de l'imparfait, à la III[e] personne

---

[5] *Regullat e drejtshkrimit*, 1967, Tiranë.

[6] Çabej, E., *Mbi disa çështje të traditës së shkrimit dhe të drejtshkrimit të shqipes*, dans *Kongresi i drejtshkrimit të gjuhës shqipe*, Tiranë, 1973, vol. I, p. 248.

du singulier, la forme *fliste* « il parlait », qui est en train de remplacer définitivement son doublet *flitte*.

Un autre critère décidant du choix d'une norme est celui de la conservation d'une structure caractéristique de l'accentuation albanaise. On a pris, par exemple, comme norme littéraire l'article défini *-ua* au lieu de *-oja* pour les noms terminés au nominatif singulier en *-o* : *pallto-palltua* « paletot » au lieu de *palltoja* ou *radio-radiua* « radio » et non *radioja*. Ceci permet de maintenir la syllabe pénultième accentuée. Pour les mêmes raisons on recommande la préférence de la forme *-të* pour le pluriel de l'article enclitique au lieu de *-t* : *miqtë* « les amis », *fiqtë* « les figuiers ».

L'école joue un rôle de toute première place dans la diffusion de la norme unique. Ce processus est surveillé par la dialectologie albanaise, avec un regard spécial aux phénomènes d'interférence entre la norme littéraire et la norme dialectale. C'est ainsi qu'on a pu saisir chez la génération entre deux âges et chez la jeune génération l'unification plus poussée de la langue, alors que la vieille génération demeure fidèle aux traits caractéristiques de son patois. Il y a parfois à l'intérieur d'une seule et même forme un mélange entre la norme dialectale et la littéraire. Par exemple, dans un patois du dialecte guègue, la construction infinitivale de type *për të punuar* « travailler » se prononce *për të punu* (où *punu* est la forme dialectale du participe) ; le participe présent *duke punuar* « travaillant » est articulé *duke punu* (où *duke* n'est pas remplacé par la forme dialectale *tuke, tue, tu* alors que *punuar* s'efface devant le dialectal *punu*). De même, *a* nasal est remplacé par un son plus proche de *e* que de la forme *ë* propre à la langue littéraire.

Un problème important de l'albanais littéraire est celui de l'adaptation à son propre système phonétique des emprunts étrangers. En ce qui concerne les emprunts turcs depuis longtemps entrés dans la langue, il sont traités de même que les mots du fonds albanais. Les difficultés commencent avec les emprunts des langues romanes. Tout un groupe de mots sont entrés par la voie de l'écriture dans la langue albanaise ; or, conformément au principe phonétique, fondamental pour son orthographe et son orthoépie, absolument tous les sons correspondant aux graphèmes respectives seront prononcés. La norme établie à présent est d'adopter la prononciation de leur langue d'origine, donc *istori* sans *h* au lieu de *histori*, *orizont* non *horizont*. Moins justifié est peut-être l'essai de donner à quelques néologismes d'origine latine mais entrés dans la langue par l'intermédiaire d'une langue romane une forme plus proche du latin que de la langue ayant servi d'intermédiaire. Par exemple *dedukcion* (<deductio-nis) au lieu de *deduksion*, comme le mot est prononcé de nos jours parce que emprunté du français, *akcion* (<actionis) et non *aksion*. Mais la forme romane de tels néologismes jouit d'une large diffusion.

La définition des mots par rapport au syntagme et à la locution a son importance pour l'orthographe, indiquant selon le cas si les mots doivent être écrits séparément (quand il s'agit d'une locution) ou bien réunis en un seul mot, pour les noms composés (c'est un fait généralement connu que la composition est un procédé productif dans l'albanais contemporain).

Disons, pour conclure, que les actes du Congrès de l'orthographe sont d'un grand intérêt, reflétant — comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner ci-dessus — une véritable politique linguistique et qui s'avère bien fondée. Ils sont aussi le témoignage de la maturité de la linguistique albanaise : débordant son titre modeste de Congrès de l'orthographe, c'est en réalité un congrès de la linguistique albanaise dans sa totalité, car pour codifier la norme littéraire réclamée par l'évolution et la structure de l'albanais, les travaux du congrès ont mis à profit toutes les données fournies par l'histoire de la langue parlée et de la langue littéraire, ainsi que par la dialectologie et la phonétique.

Cătălina Vătăşescu

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES, KOMMISSION FÜR DIE HERAUSGABE DES CORPUS FONTIUM HISTORIAE BYZANTINAE

Stand der Publikationen

Bd. 1 : Constantinus Porphyrogenitus, De administrando imperio, edd. Gy. Moravcsik — R. J. H. Jenkins. Washington, Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies [2] 1967 (DOT 1).

Bd. 2 : Agathiae Myrinaei historiarum libri quinque, ed. R. Keydell. Berlin, de Gruyter 1967 (Series Berolinensis).

Bd. 3 : Nicetas Choniates, Orationes et epistulae, ed. J. A. van Dieten. Berlin, de Gruyter 1972 (Series Berolinensis).
Bd. 4 : Ioannis Caminiatae, De expugnatione Thessalonicae, ed. G. Böhlig. Berlin, de Gruyter 1973 (Series Berolinensis).
Bd. 5 : Ioannis Scylitzae, Synopsis historiarum, ed. I. Thurn. Berlin, de Gruyter 1973 (Series Berolinensis).
Im Druck :
Bd. 6 : Nikolaos Mystikos, Briefe, ed. R.J.H. Jenkins—L. G. Westerink. Washington, Dumbarton Oaks (DOT).
Bd. 7 : Athanasios Patr. v. Kpl., Briefe, ed. M.A. Talbot. Washington, Dumbarton Oaks (DOT).
Bd. 8 : Manuel II. Palaiologos, Briefe, ed. G.T. Dennis. Washington, Dumbarton Oaks (DOT).
Bd. 9 : Nikephoros Bryennios, ed. P. Gautier. Bruxelles, Éditions de Byzantion (Series Bruxellensis).
Bd. 10 : Cronaca dei Tocco, ed. G. Schirò. Rom, Accademia dei Lincei.
Bd. 11 : Niketas Choniates, Historiae, ed. J. A. van Dieten. Berlin, de Gruyter (Series Berolinensis).
Bd. 12 : Kleinchroniken, ed. P. Schreiner. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Series Vindobonensis).
In Vorbereitung :
Chronicon Paschale, ed. O. Mazal (Series Vindobonensis).
Ephraim, ed. O. Lampsidis.
Eustathios von Thessalonike, ed. P. Wirth (Series Berolinensis).
Gregorios Nazianzenos, Carmen de vita sua, ed. J. Th. Cummings (DOT).
Joannes Anagnostes, ed. J. Tsaras (Series Berolinensis).
Joannes Kantakuzenos, ed. T. Miller.
Joannes Kinnamos, ed. P. Wirth.
Joannes Malalas, ed. K. Weierholt (Series Berolinensis).
Joseph Genesios, ed. J. Thurn (Series Berolinensis).
Julios Polydeukes, ed. O. Kresten (Series Vindobonensis).
Konstantinos Manasses, ed. O. Lampsidis.
Konstantinos Porphyrogennetos, De leg., ed. O. Kresten (Ser. Vind.).
Leon Diakonos, ed. N. M. Panagiotakis (Series Berolinensis).
Leon Grammatikos. ed. Ch. Hannick (Series Vindobonensis).
Maurikios, Strategikon, ed. G. T. Dennis.
Michael Attaleiates, ed. E. Tsolakis.
Michael Glykas, ed. Soultana Mauromati-Katsouyiannopolou.
Miracula S. Demetrii, ed. P. Lemerle.
Nikephoros Gregoras, ed. J.A. van Dieten (Series Berolinensis).
Ps. — Symeon Logothetes, ed. A. Markopoulos.
Stephanos Byzantios, ed. R. Keydell (Series Berolinensis).
Theophylaktos Simokattes, ed. H. Mihăescu.

Populaţie şi societate. Studii de demografie istorică, vol. I, Sub redacţia prof. Ştefan Pascu. (Population et société. Etudes de démographie historique sous la rédaction du pr Ştefan Pascu). Cluj, Editura Dacia, 1972, 356 p.

Les recherches de démographie historique n'ont pas été ignorées par les spécialistes roumains, mais l'édition du présent recueil d'études marque, à coup sûr, un revirement des préoccupations de cette sorte, par son intention délibérée de donner aux enquêtes démographiques une autre orientation théorique et une orientation pratique, en les ancrant dans les problèmes liés aux exigences de l'actualité. A partir du moment où, il y a presque deux siècles, a eu lieu « l'explosion démographique » et jusqu'à nos jours, quand les problèmes posés par la population sur le plan mondial s'imposent de plus en plus à l'attention des sciences sociales, le facteur démographique s'est assuré une place d'une portée croissante dans les investigations tendant à expliquer le présent par son passé, ainsi que dans celles visant à l'organisation de l'avenir, compte tenu des directions ébauchées dans la vie du présent.

Le présent volume, tête de toute une série, est le fruit des travaux entrepris par les historiens de Bucarest et de Jassy, animés par l'équipe de démographie historique de Cluj. Il est destiné à combler une lacune, comme l'académicien Ştefan Pascu le souligne dans sa parole introductive, « car jusqu'à présent les préoccupations du domaine démographique n'ont poursuivi que dans une moindre mesure une finalité pratique, tant sous le rapport socio-économique que sous celui socio-politique. Les études publiées se sont surtout bornées à constater une réalité historique, en tout premier lieu fragmentaire (géographique et sociale) ou de théoriser certains aspects du problème de la population ». L'ouverture vers un horizon plus vaste est évidente dans les études de ce volume ; elle se reflète aussi bien dans la manière dont sont abordés les problèmes majeurs de la démographie, que dans l'investigation du facteur démographique dans ses connexions avec la vie économique et sociale du peuple roumain. La double application de la méthode statique, qui surprend la situation démographique d'un moment donné, et de la méthode dynamique, qui pousse au premier plan les mouvements de la population et leurs causes, confère à ces études la qualité de véritables contributions à une meilleure connaissance des destinées des hommes vivant dans l'espace carpato-danubien. Ces destinées sont intimement liées à celles des populations balkaniques, fréquemment évoquées par les tableaux statistiques ou les analogies mises en lumière.

Ce premier volume gagne encore en intérêt à la suite de l'effort des auteurs tendant à restituer la structure et la dynamique de la population au cours de plusieurs siècles pour lesquels les documents sont rares ou lacunaires ; d'autre part, le matériel inédit ajouté au dossier des recherches statistiques, ainsi que l'interprétation scientifique des informations fournies par des ouvrages ne mentionnant que subsidiairement les données statistiques, assure à ce ce recueil une place parmi les ouvrages de référence. Ceci d'autant plus que de nombreux tableaux et graphiques ont été mis à la disposition des spécialistes qui désormais aborderont les aspects non épuisés par les auteurs. Ces tableaux présentant la distribution par professions, nations, confessions de la population sont une véritable mine de renseignements pour celui qui s'attache à l'étude de l'objet des sciences sociales, qui est l'homme.

La première étude, signée par l'académicien Ştefan Pascu et consacrée à la démographie historique — *Demografia istorică* — est une introduction synthétique dans cette discipline. En récapitulant les préoccupations de ce genre depuis l'Antiquité à nos jours, l'auteur suit l'évolution alternative d'une triade de concepts : celui considérant nécessaire le croissement de la population, celui plaidant pour la limitation de ce croissement et celui recommandant la stagnation. Tour à tour, les doctrines mercantilistes et physiocrates ainsi que la théorie malthusienne sont analysées, avec toute une section consacrée à la constitution de la science démographique depuis le moment où le savant français Achille Guillard a lancé ce terme en 1855.

Les sources et les recherches démographiques en Roumanie sont présentées dans le chapitre suivant, par celui qui a traité déjà ce sujet en 1963, au Colloque international de Liège. L'énumération de quelques contributions théoriques roumaines publiées ces dernières années,

ainsi que la précision de certaines directions de recherche achèvent cette première et substantielle partie du volume.

L'étude suivante, portant sur les conjonctures socio-politiques et la situation démographique en Valachie aux XIV^e—XVI^e siècles — *Conjuncturi socio-politice și situația demografică în Țara Românească în secolele XIV—XVI* — a imposé à son auteur, le professeur Ștefan Ștefănescu, un ample appel à diverses sources, afin de suppléer à l'absence des statistiques. L'organisation au XIV^e siècle des Etats roumains créa des conditions de sécurité pour la population, propices à son développement, ainsi qu'il résulte des diverses sources narratives, auxquelles on peut ajouter les données fournies par le commerce vénitien d'esclaves, qui à partir du XIV^e siècle ne capturera plus qu'un nombre décroissant de Valaques. « Les formes d'exploitation féodale, moins dures en Valachie que dans les pays voisins, l'existence là d'un nombre important de paysans libres intéressés à défendre le pays, l'autorité dont jouissait le prince et les possibilités matérielles dont il disposait lui permettant d'entretenir, outre l'armée „de paysans", une troupe de mercenaires, ainsi qu'une ingénieuse tactique de guerre, née d'une expérience séculaire expliquent la force de résistance de la Valachie à l'époque de Mircea l'Ancien devant le péril ottoman » (p. 75—76). La population de la Valachie pendant ces années était évaluée à environ 500 000 hommes. Ce niveau ne sera que difficilement atteint au cours des décennies suivantes, lorsque les conflits sociaux se seront accusés et la pression ottomane aura augmenté. Si la résistence roumaine obligea le sultan de renoncer à l'idée de transformer la Valachie en pachalik, ce fut au prix de gros sacrifices humains, payés tout au long du XV^e siècle, alors que le prince régnant de Moldavie, Etienne le Grand, tâchait de contenir l'expansion ottomane sur le Danube, en installant un vassal en Valachie. Après une certaine stabilité, à l'époque de Radu le Grand et Neagoe Basarab, l'équilibre socio-politique devient précaire et la dépression démographique va s'accentuant au XVI^e siècle. Précieuses sont les références constantes de l'auteur aux mouvements de population le long du Danube, notamment aux immigrations serbes.

Des données ignorées jusqu'à présent sont mises au jour par Haralambie Chirică, dans son étude visant à compléter la conscription confessionnelle de 1733 concernant la population roumaine de Transylvanie — *Întregire la conscripția confesională din 1733 privind populația română din Transilvania*. Cette statistique, publiée dès 1898, n'englobait pas les familles roumaines de la région dite Țara Bîrsei, qui n'avaient pas été enregistrées parce que à l'époque cette partie de la Transylvanie était sous la juridiction de l'évêque de Rîmnic et non sous celle de l'évêque uniate de Transylvanie. Aussi, l'auteur fait-il appel à la statistique du pouvoir civile, qui avait effectué un travail parallèle à celui de l'autorité ecclésiastique, enregistrant 2307 famille, mais laissant de côté les familles de ceux exempts d'impôts. Intéressant à retenir que les prêtres de la région avaient été ordonnés à Bucarest, Rîmnic ou Buzău.

Avec cette étude nous abordons le domaine des données concrètes, qui ne répondent pas, toutefois, à nos exigences statistiques : souvent les catégories sociales n'ont pas été retenues ou bien elles échappent ; parfois aussi les critères administratifs revêtent un aspect singulier — outre la classification par profession, on constate des rubriques groupant les hommes de petite taille. Néanmoins, malgré la préséance des intérêts de l'armée ou du fisc, les données offertes par les statistiques des XVIII^e—XIX^e siècles, constituent une mine d'informations pour l'étude des structures sociales et de la dynamique de la population.

Une base solide est fournie par le premier recensement général de la Transylvanie, ordonné par l'empereur Joseph II dans l'intervalle des années 1784—1787 et elle sert à l'étude de Natalia Giurgiu, sur la population de cette province à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du siècle suivant — *Populația Transilvaniei la sfîrșitul secolului al XVIII-lea și începutul secolului al XIX-lea*. Cette étude note le nombre de la population transylvaine en 1784—1787, la structure de cette population à la charnière des XVIII^e—XIX^e siècles, — avec une prépondérance masculine, d'une majorité accablante, 87,03%, de paysans corvéables (« iobagi ») ou à demi libres (« jeleri », appauvris) ; parmi les paysans corvéables figurant aussi les prêtres orthodoxes. Elle relève aussi les mouvements de la population — la mortalité continue à être élevée, mais la natalité remonte en flèche ; l'on constate également un mouvement migratoire, fréquemment dirigé vers la Moldavie. Les tableaux et les graphiques, dressés grâce aux données fournies par le recensement, ainsi que par les rapports ou les registres paroissiaux (introduits par l'Eglise orthodoxe seulement en 1791), sont extrêmement suggestifs.

Les listes statistiques des années 1767, 1791, 1808 et 1821, complétées par des données de contrôle, sont interprétées par Al. Cseteri et Șt. Imreh, dans leur étude sur la stratification sociale de la population de Transylvanie vers la fin du féodalisme (1767 — 1821) — *Stratificarea socială a populației din Transilvania la sfîrșitul orînduirii feudale (1767—1821)*. Leur étude montre que cette province, de même que les autres sociétés du Sud-Est de l'Europe, a subi pendant longtemps l'emprise des rapports féodaux et, par conséquent, on peut considérer qu'au début du XIX^e siècle elle en conservait encore quelques traits fondamentaux, dus aussi à un

processus conduisant à la paupérisation des paysans, les réduisant parfois au prolétariat. Etoffée et riche en interprétations inédites, cette étude s'impose à l'attention de l'historien.

Deux enquêtes portant sur les villes moldaves clôsent ce volume. La première se propose de récolter de nouvelles données au sujet de la structure démographique des bourgs et des villes moldaves en 1832 — *Date noi privind structura demografică a tîrgurilor şi oraşelor moldoveneşti la 1832*. Due à Ecaterina Negruţi-Munteanu, cette enquête est fondée sur les extraits statistiques rédigés sur l'ordre du général Mircovitch le 8 mars 1832, qui ont enregistré intégralement les individus, selon le sexe et les catégories sociales, sans tenir compte de leur situation fiscale. C'est, aussi, la première statistique de toutes celles qui se sont conservées, indiquant le nombre des familles et des maisons de tous les centres urbains de Moldavie. Bien que l'évaluation soit affectée de maintes erreurs de calculs, il n'en reste pas moins que ces centres urbains offrent des variations sensibles quant à leurs dimensions. Leur degré d'urbanisation — 10°₀ — est plus élevé que dans les Balkans. Considérés par catégories sociales, les boïards détenaient un pourcentage de 2,40% ; le personnel de service était 18,14% ; les prêtres, les moines et les diacres — 2,73% ; les sujets étrangers 2,46% et, en fin, les marchands, les artisans, les salariés administratifs et autres groupes — 61,50%. Les hommes dépassaient en nombre les femmes. Dans une étude consacrée à la population de la ville de Jassy à partir du milieu du XVIII[e] siècle jusqu'en 1859 — *Populaţia oraşului Iaşi de la jumătatea secolului al XVIII-lea pînă la 1859* — Gh. Platon procède à l'examen d'une série de decuments inédits qui, en dépit des données incomplètes, voire erronées, permettent de saisir lo processus du développement de la capitale moldave, où s'installent des paysans aspirant à échapper aux obligations féodales, où les boïards s'adonnent au commerce, où les métiers et les différentes branches de l'activité commerciale sont voués à une incessante diversification. Si la ville comptait en 1755 mille trois cents cinquante-trois maisons, le chiffre de ses habitants montait en 1859 à 65.745.

Même la revue rapide des études réunies dans ce recueil permet de saisir l'extrême importance des données et des interprétations qu'elles comportent pour la juste évaluation du potentiel humain de la société roumaine, autant que pour l'investigation des mouvements de population dans l'espace carpato-danubien et les zones limitrophes. La lecture de ces articles apporte une confirmation aux dires de l'académicien Ştefan Pascu, qui apprécie la démographie comme étant « un point de jonction pour quantité de sciences : l'histoire et la géographie, la sociologie et la psychologie, le droit et l'économie, l'hygiène et la médecine ». C'est pourquoi nous rallions le vœu de l'éditeur, qui souhaite que « ce commencement soit de bon augure ».

Alexandru Duţu

DONALD M. NICOL, *Byzantium: its Ecclesiastical History and Relations with the Western World*. Collected Studies. Preface by Steven Runciman. Variorum Reprints, London, 1972, 336 p.

Le Professeur Donald M. Nicol a réuni dans ce volume une douzaine d'études concernant l'histoire ecclésiastique de Byzance et surtout les relations de celle-ci avec le monde occidental. Ecrites entre 1961 et 1971 et publiées dans des revues ou des volumes hommagiaux parfois peu accessibles, ces contributions témoignent d'une continuité des préoccupations de l'auteur qui a poursuivi, semble-t-il, d'une manière systématique le développement des contacts entre Byzance et l'Occident depuis le XI[e] jusqu'au XV[e] siècle. En effet, les études, groupées suivant la chronologie des événements évoqués, traitent des principaux moments de ce développement : les contacts de Byzance et de la papauté au XI[e] siècle et le schisme de 1054, la chute de Constantinople et l'occupation latine du XIII[e] siècle, le concile de Lyon, ses antécédents et ses conséquences, les tentatives d'union du XIV[e] siècle[1]. Ce qui fait l'unité de ce volume, où l'on trouve des contributions de caractère très varié, allant des notes prosopographiques[2] à

---

[1] *Byzantium and the Papacy in the Eleventh Century*, 1962, ; *The Fourth Crusade and the Greek and Latin Empires, 1204—1261*, 1966 ; *The Byzantine Views of Western Europe*, 1967 ; *The Greeks and the Union of the Churches : The Preliminaries to the Second Council of Lyons, 1261—1274*, 1961 ; *The Byzantine Reaction to the Second Council of Lyons, 1274*, 1971 ; *Byzantine Requests for an Oecumenical Council in the Fourteenth Century*.

[2] *The Greeks and the Union of the Churches*; *The Report of Ogerius, Protonotarious of Michael VIII Palaiologos*, 1962.

l'aperçu d'histoire générale du Commonwealth byzantin [3], c'est le grand thème de l'union des églises qu'elles envisagent sous les angles les plus divers. A lui se rattachent même des études traitant des aspects secondaires comme les mariages mixtes à Byzance, la vie du fameux faux patriarche Paul Tagaris, l'attitude de l'Église orthodoxe envers l'enseignement classique au XIV[e] siècle, la visite de Manuel II Paléologue à Londres. [4]

A quelques exceptions près [5], il ne s'agit pas de contributions à caractère érudit, visant soit des détails chronologiques ou prosopographiques, soit la restitution des faits pour eux-mêmes. L'auteur n'est plus dans ce volume l'explorateur des terres mal connues du *Despotat de l'Epire*, des *Météores* thessaliens de la généalogie des *Cantacuzène* [6]. Il nous fait parcourir des contrées visitées depuis longtemps et souvent par les historiens. Sur les grandes routes tracées par ses devanciers, le voyage qu'il nous propose n'est pourtant pas moins instructif et agréable.

Des innombrables faits où l'on trouve autant de théologie que de politique, il a su dégager les tendances générales, les raisons multiples, les arrière-plans psychologiques qu'il expose avec une remarquable clarté. Il montre un sens aigu du politique et de la spéculation théologique à la fois. Et ce qui plus est, l'auteur a su éviter les pièges de tout déterminisme exclusif, de tout préjugé confessionnel ou autre faussant la perspective et obnubilant la pluralité des causes des événements. En outre, il est un véritable écrivain, doué d'un talent littéraire remarquable qui ne nuit pas à son érudition. Lui fera-t-on grief d'avoir alliér à la rigueur critique du savant la discrète ironie d'un moraliste, la mélancolie d'un philosophe un peu sceptique, un certain goût du pittoresque ou son penchant vers l'œcuménisme? C'est un péché véniel que d'avoir écrit, dans notre siècle scientiste, une histoire qu'on peut lire en y trouvant du plaisir.

De cette histoire, dont nous n'avons pas à faire ici le résumé, les héros sont Byzance et la papauté, les deux centres de pouvoir autour desquels s'est rangée la chrétienté médiévale. Tirant leur autorité du même Dieu, se réclamant chacune du même passé romain et chrétien, dont elles prétendent, chacune, avoir mieux gardé la tradition, Byzance et Rome sont devenues pourtant étrangères. L'histoire leur a donné des physionomies différentes, des manières distinctes de penser et d'agir. Des siècles durant elles se sont tolérées, ont fait parfois semblant de s'ignorer, mais elles ont toujours gardé le souvenir de leur parenté. Après les incidents historiques connus — création d'un Empire en Occident, schisme de Photius — se produit la rupture, lourde de conséquences, de 1054. Animées par le désir, également vif des deux côtés, de refaire l'unité d'autrefois, Byzance et Rome développeront, chacune à sa manière, des efforts en vue de l'union. Elle ne sera réalisée pourtant jamais. La réforme de Grégoire VII renforce et rend plus claires les raisons de séparation. Si la croisade semble offrir, en dépit de la stricte orthodoxie, un terrain commun d'action pour Rome et pour Constantinople, son détournement vers le Bosphore et la création d'un Empire latin rend désormais plus difficile encore le rapprochement des églises. Même les succès des tentatives d'union, en 1274 et en 1439, ne sont qu'apparents et partiels. En 1453 Byzance se meurt, les Turcs s'emparent de Constantinople, la chrétienté reste divisée.

Examinons maintenant les opinions de D. M. Nicol au sujet de quelques aspects de ce long et tortueux processus. La structure du pouvoir et la conception de l'autorité d'abord, qui ont dicté à Byzance son attitude. Les deux maîtres de toute société chrétienne, le sacerdoce et l'empire, sont incarnés sur le Bosphore par l'empereur et le synode œcuménique. Les deux sont universels et reçoivent leur autorité, suprême dans leur domaine, directement de Dieu, sans aucune intercession. Leurs rapports — de collégialité — et les sphères de leur compétence, celle des choses spirituelles et celle des affaires du siècle, ont été établies par le pacte constitutif de Constantin. Aucune immixtion de l'empereur dans les choses de l'Église, aucune intervention de l'Église dans les affaires de l'Etat n'est pas, en principe, admise. L'empereur protège, mais ne définit jamais l'orthodoxie. L'instance suprême en matière de foi est, selon les Byzantins, le concile œcuménique. L'Eglise soutient l'empereur, que Dieu a choisi et investi de son

[3] *The Fourth Crusade* ...

[4] *Mixed Marriages in Byzantium in the Thirteenth Century*, 1964. *The Confessions of a Bogus Patriarch: Paul Tagaris Palaiologos* ..., 1970; *The Byzantine Church and Hellenic Learning in the Fourteenth Century*, 1969; *A Byzantine Emperor in England: Manuel II's Visit to London in 1400—1401*, 1971. V. aussi : *The Millenary of Mount Athos, 963—1963*, 1965.

[5] *The Report of Ogerius* ..., *A Byzantine Emperor in England* ...

[6] *The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957; *Meteora, The Rock Monasteries of Thessaly*, London, 1963; *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus) ca. 1100—1460. A Genealogical and Prosopographical Study*, Washington, 1968.

autorité, mais ne lui impose jamais, toujours en principe, une certaine politique. Cet ordre, voulu par Dieu, est sacré. Le troubler c'est faire outrage à la Divinité et mettre en péril l'existence même de Byzance. Byzance est fière de sa fidélité envers le pacte constantinien et l'orthodoxie, ainsi qu'elle a été définie par les sept conciles œcuméniques. En effet, à la différence de l'Occident barbarisé, où le pape devint le chef suprême des chrétiens tant du point de vue de la politique que du celui de la doctrine, Byzance a joui d'une continuité de la vie d'État et des institutions qui lui a permis de garder intactes les structures traditionnelles du pouvoir. En outre, elle n'a aucunement innové en matière de dogme. On ne peut donc parler du césaro-papisme byzantin, comme on le fait à tort souvent, mais d'une dualité du pouvoir. L'auteur insiste à plusieurs reprises sur ce point essentiel.

Cependant le danger de césaro-papisme était bien réel. Il y a eu des empereurs, tels les iconoclastes, qui ont violé le pacte fondamental de Constantin en imposant à l'Eglise, pour des raisons diverses, leurs croyances hérétiques. Se dressant contre eux, les gens de l'Eglise, les moines surtout, ont réussi à rétablir l'orthodoxie dans ses droits. Triomphant de l'iconoclasme, les moines studites ont gardé de leur victoire un certain complexe de supériorité qui se manifeste dans leur tendance à s'élever au-dessus de l'empereur. Cette tendance se laisse percevoir dans les événements qui ont conduit au schisme de 1054, autre grand problème d'histoire byzantine abordé dans le livre de M. Nicol. On a souvent dit que le schisme a été provoqué soit par des controverses doctrinales — au sujet de la primauté romaine, du *Filioque*, du Purgatoire, — soit par les ambitions personnelles du patriarche Cérulaire et du cardinal Humbert. Sans contester la réalité de tous ces facteurs de divergeance, se fondant sur les sources et sur les recherches modernes, l'auteur va plus loin dans l'analyse des faits. Le patriarche n'est pas un ambitieux ordinaire, mais le porte-parole de la hiérarchie ecclésiastique dont la conception du statut de l'Eglise est d'inspiration studite. Les innovations dont il fait grief à Rome ne sont pas très graves en elles-mêmes, mais par la conception de l'autorité en matière de foi qu'elles impliquent. Les tolérer équivaudrait à reconnaître au pape le droit d'établir des dogmes, à diminuer donc l'autorité du concile. Le schisme est l'œuvre de l'hiérarchie et une réfutation du césaro-papisme menaçant.

L'histoire tellement mouvementée de la chute et de la restauration de l'Empire byzantin, après la longue domination latine fait l'objet d'un chapitre de la Cambridge Mediaeval History que M. Nicol a inséré dans ce recueil. Dans le drame qui se déroule sur la scène politique du Sud-Est de l'Europe, l'empereur — ou plutôt l'Empire — byzantin et la papauté restent les protagonistes. Mais, se rangeant soit du côté de l'un, soit de l'autre, d'autres personnages affirment bruyamment leurs droits, leurs ambitions : Venise, l'empereur ou les empereurs allemands, les chevaliers francs, les souverains balkaniques, les despotes grecs rêvant de l'Empire. De leurs rapports complexes et instables, l'auteur nous en donne pourtant un récit clair et succinct. Il en ressort nettement, quoique l'historien ne le dise pas toujours, le caractère et le rôle purement politique des idéologies religieuses invoquées par les meneurs du jeu. C'est un problème qu'on doit approfondir, car il reste encore des points mal éclaircis. Pourquoi, par exemple, le pape a consenti si facilement à la création d'un nouvel *Empire* latin à Constantinople? D'importance non moindre est l'encouragement par les autorités religieuses et politiques d'un certain sentiment national, hellénique ou autre, qui se manifeste maintenant et gagnera par la suite de plus en plus de terrain. Les empereurs de Nicée et l'Eglise même encouragent les études classiques. En dehors de toute considération d'ordre confessionnel, des humanistes grecs feront plus tard l'apologie de l'hellénisme, repoussant avec mépris les lettres latines. De son côté, qu'il nous soit permis d'ajouter ce fait, Rome fera appel dans ces tentatives unionistes à la conscience qu'ont les Vlaques de Ioannice de leur latinité.

La politique d'union menée, après la restauration de l'Empire byzantin, par Michel VIII et par les papes fait l'objet de plusieurs articles du volume. En outre, l'auteur brosse un tableau particulièrement vif des tentatives byzantines en vue de l'union des Églises au XIV[e] siècle. Les raisons de cette politique et les causes de son échec — voilà un autre grand problème de l'histoire du Moyen Age abordé dans ce livre. Les raisons, telles qu'elles ressortent des faits, sont surtout politiques. La papauté, qui surtout après la réforme grégorienne se veut instance suprême, politique et religieuse du monde chrétien et Byzance qui veut survivre aux coups mortels qu'elle a subis de l'Occident et de l'Orient à la fois, ont les mêmes périls à affronter : les ambitions des princes chrétiens et les Turcs. L'échec de l'union est dû à la manière totalement différente dont on la concevait, dans sa nature et dans ses moyens, sur le Bosphore et sur le Tibre. Pour Rome, union veut dire retour des Grecs schismatiques, ou même hérétiques, au sein de l'Eglise mère, confession de leur péché d'orgueil, entière soumission au Saint-Siège, tête de la chrétienté, et profession inconditionnée de foi dans l'esprit et la lettre du *Credo* romain. Pour Byzance l'union doit être l'œuvre d'un concile œcuménique qui, illuminé par le Saint-Esprit, aura à juger dans un esprit d'humilité et de fraternité des innovations doctrinales

de Rome. Là aussi, remarque D. M. Nicol, se fait sentir la différence profonde entre la théologie apophatique des Byzantins et celle cataphatique de Rome. En elles-mêmes les dogmes sont inintelligibles pour les mortels, elles sont des choses révélées et ce qui est important c'est la légitimité de l'instance qui les a formulées. Ainsi donc c'est toujours la conception de l'autorité suprême dans l'Eglise qui a empêché l'union. Les Byzantins iront jusqu'à reconnaître la primauté du pape, mais jamais la soumission du concile œcuménique à lui.

Michel VIII devant la menace de Charles d'Anjou, Jean V devant le danger de l'expansion turque peuvent se laisser tentés par le césaro-papisme et violer le pacte constantinien, pour des raisons d'Etat. L'Eglise, elle lui reste fidèle. Rome fait preuve d'intransigeance, déclarant toujours que ses dogmes et son autorité ne sauront être objet d'aucun débat conciliaire inutile, qui mette en doute leur bien-fondé dans la tradition. Il nous semble évident que là aussi la raison politique de l'échec de l'union se laisse facilement percevoir. M. Nicol, de son côté, aime plutôt insister sur les preuves de bonne volonté que Byzantins et catholiques ont donné dans leurs tentatives d'union. « It is possible to accuse the Byzantine Emperors ... of exploiting the idealism of the Papacy by underhand diplomacy. It is no less possible to charge the Popes with exploiting the weaknesses of the Byzantine Empire to achieve their aims. But it remains a fact that every Byzantine Christian, like every Latin Christian, sincerely desired the healing of the schism and the reunion of the Churches ... neither do they completely conceal the sincerity of either side in wishing to restore unity to the Church of Christ » (VIII, p. 70). Il est difficile en histoire de juger des intentions. Un fait reste : c'est qu'en renonçant à leur conception de l'autorité, l'Eglise orthodoxe et la papauté auraient détruit les bases de leur pouvoir. En violant le pacte de Constantin, les empereurs ne faisaient qu'assurer leur propre salut, leur trône, leur dynastie peut-être. Mais ils sacrifiaient de cette manière Byzance, en tant qu'Empire, la transformant dans une principauté papale.

L'ouverture de l'hésychasme vers l'union avec Rome, dont témoigne l'action de Jean Cantacuzène devenu moine, est un problème également important de l'histoire de l'Eglise byzantine. M. Nicol le traite avec l'attention qui lui est due. Là aussi il y a pas mal d'aspects à approfondir par la recherche. Qu'il nous soit permis d'observer que la différence entre l'esprit de la théologie byzantine et celui qu'anime la pensée religieuse des catholiques n'est pas toujours aussi grande qu'on pourrait le croire. Le thomisme, lui même, n'est point dépourvu d'apophatisme, qui se trouve au centre de toute méditation chrétienne sur Dieu. D'autre part il nous faut reconnaître que la théologie des milieux bien-pensants de Byzance, ressort plutôt du domaine du conformisme, que du celui de l'apophatisme. Comme le remarque à juste titre l'auteur, sur ce terrain, à Rome et à Byzance, les adversaires de l'union se retrouvaient facilement.

Pour finir ce compte rendu qui ne donne qu'une image trop faible de la richesse d'idées et de l'intérêt du livre de Donald M. Nicol, un mot de reconnaissance envers la Maison d'édition Variorum Reprints, de Londres, qui rend des services de plus en plus grands aux byzantinistes par la reproduction des ouvrages fondamentaux de leur discipline.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

HALIL INALCIK, *The Ottoman Empire. The Classical Age 1300—1600.* Translated by Norman Itzkowitz and Colin Imber, London, Weidenfeld and Nicolson, 1973, XII + 257 p., 57 illustrations, 2 cartes historiques.

Dans la longue série d'histoires de l'Empire Ottoman, qui paraissent tant à l'intérieur de la Turquie d'aujourd'hui, que extra-muros, s'inscrivent parfois des livres d'une réelle valeur, qui satisfont tous les deux camps. En associant la méthode et les résultats de la science occidentale qui essaye d'habitude à être objective, à la méthode et aux résultats de la science turque, qui puise plus directement et plus amplement aux sources nationales, cette belle synthèse atteint son double but : « this book is primarily intended as an introduction to the institutions and society of the Ottoman Empire for the general reader »; en même temps, elle s'adresse au spécialiste, en exauçant le vœu de l'auteur : « it may also be of some use to the more specialised student » (p. XI).

Guide savant dans le vaste domaine des institutions et de la vie sociale de l'Empire Ottoman, tellement nécessaire pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire de ce peuple et de cet Etat, ce livre passe en revue les aspects majeurs de l'Empire, avec une compétence qui dévoile les hautes qualités de son auteur. Un des plus distingués professeurs universitaires de Ankara, Halıl Inalcık, s'est forgé une armure scientifique à toute épreuve, à la suite des années de travail et d'enseignement dans les creusets d'expérience intellectuelle en France, Angleterre

et aux Etats-Unis. Ses cours, ses conférences et ses livres s'imposent toujours par l'ordre, la clarté, l'information et un esprit de synthèse qui nous restitue les grandes étapes d'une civilisation, tant de fois ternies par l'histoire événementielle. A l'instar de tant d'autres de ses études, cette nouvelle synthèse de l'Empire Ottoman à son âge classique retient l'attention du lecteur,

Le livre est divisé en quatre parties, à savoir :

I. Une esquisse de l'histoire ottomane, 1300—1600 (An outline of ottoman history, 1300—1600) ;

II. L'Etat (The State) ;

III. Vie économique et sociale (Economic and social life) ;

IV. Religion et culture dans l'Empire Ottoman (Religion and culture in the Ottoman Empire).

Ces grandes divisions qui en constituent l'architecture se sous-divisent en 19 chapitres autonomes, mis cependant en corrélation.

La première partie, l'introduction historique, présente la naissance de l'Empire Ottoman et son évolution jusqu'à son apogée. Cet apogée — « l'Etat Ottoman comme puissance mondiale » — est fixé par l'auteur entre deux victoires militaires et politiques, l'une à Mohács, en 1526, lorsque le royaume de Hongrie fut détruit, et en 1596, lorsque l'Empire romano-germanique des Habsbourg fut vaincu à Mezőkeresztes. Pourtant, cette dernière victoire n'eut pas un effet durable « it had no lasting effects » p. 42), car l'Empire ne sût pas s'assurer des conséquences politiques avantageuses.

Le déclin de l'Empire Ottoman commença, selon H. Inalcık et selon les faits historiques, dès cette époque. La paix de Zsitvatorok (1606) marqua d'une façon générale la fin de l'expansion spectaculaire ottomane. La période qui suivit s'avèra fatale pour une société avant tout militaire et qui ne voulait et ne pouvait pas se défaire de ses traditions glorieuses, mais périmées. Mais cette période de l'empire tricontinental n'entre pas dans le cadre de ce livre.

Aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles, lors de la formation et de la première floraison politique de l'Etat d'Osman *gâzî* (« le combattant pour la foi »), les coordonnées majeures sont les suivantes, selon l'auteur ; : « La Guerre Sainte et la colonisation étaient les éléments dynamiques de la conquête ottomane ; les formes administratives et culturelles adoptées dans les territoires conquis dérivaient de la politique et de la civilisation du Proche Orient » (p. 8). « Les deux institutions fondamentales de l'Empire Ottoman classique étaient les systèmes des sujets et des timars [1]. Ils définissaient l'ordre militaire et politique de l'Etat, le système de taxation et les formes de la propriété terrienne, tout en déterminant son entière structure sociale et politique. Vers la fin du XVI^{e} siècle ces institutions commencèrent à se détériorer rapidement et les commentateurs ottomans virent cette décadence comme la cause fondamentale du déclin de l'Empire » (p. 47).

Au cours de son exposé, le p^{r} Inalcık passe souvent au crible de la critique les clichés habituels sur l'Empire Ottoman et la vie des Turcs, pour nous offrir une vision nouvelle et également riche de l'histoire turque.

En voilà un autre exemple : « Les institutions fondamentales de l'Empire Ottoman classique se sont désintégrées sous l'impact d'une Europe nouvelle et les Ottomans furent incapables de s'adapter aux conditions changées. Ils n'arrivaient pas à comprendre les problèmes économiques modernes et restaient liés aux formules de l'Etat du Proche Orient. A l'encontre de l'économie mercantiliste des puissances européennes contemporaines, les hommes d'Etat ottomans restaient attachés à la politique des marchés libres, leur principale préoccupation étant de procurer pour les marchés intérieurs une abondance de marchandises nécessaires. Incapables de formuler une politique économique réaliste, ils ne voyaient aucun danger dans l'extension des capitulations, si bien qu'à partir de la seconde moitié du XVI^{e} siècle, les Européens commencèrent à contrôler le commerce des transports entre les ports méditerranéens de l'empire. Le gouvernement ottoman, immobilisé par ses conceptions traditionnelles, encourageait l'importation des biens dans l'empire mais décourageait les exportations. Ils taxaient les importations et les exportations des mêmes tarifs et prohibaient l'exportation de certains biens qui aurait causé une pénurie sur le marché domestique. En maintenant les restrictions des corporations, ils empêchaient le développement de certaines branches de l'industrie et des exportations » (p. 51—52).

La deuxième partie concerne *l'Etat* (The State), la constitution et les formes de cette création politico-religieuse des Turcs, qui dura presqu'inchangée jusqu'au seuil de l'époque moderne.

---

[1] Il s'agit des *kapıkulu*, « les esclaves de la Porte », en tête avec les janissaires (*kul* turc étant le correspondant de l'arabe *ghulam*), et ensuite des (*timariots*) en turc *timarlı*), possesseurs d'un fief à vie, qui étaient les spahis des provinces.

Quant à l'origine de la dynastie ottomane, qui groupa des peuplades turcomanes de la zone frontalière seldjukido-byzantine, et se hissa à la tête de l'Etat incipient ottoman, le pr Inalcık sépare l'amas des légendes postérieures de ce que l'histoire critique a su y retenir. « Les mentions historiques montrent Osman Gâzi, le fondateur de la dynastie ottomane, comme un chef des Turcomans semi-nomades, luttant sur la frontière, sous la commande de l'émir de Kastamonu. Comment devint-t-il le fondateur d'une dynastie, c'est un problème historique central » (p. 55). Ses qualités personnelles ne sauraient expliquer son ascension, due surtout aux circonstances politiques, ethniques et géographiques qui prévalèrent dans cette période, où tous les deux empires, l'Empire Byzantin et l'Empire Seldjukide, respiraient à peine et contre-balançaient leur immobilité et leur impuissance. Les forces jeunes venues de l'Asie, avec leurs conceptions et structures politiques et sociales et, pas en dernier lieu, militaires, sûrent profiter de la conjoncture géo-politique, et Osman bey proclama son indépendance vis-à-vis des émirs et sultans seldjukides en l'an 1301, à la suite de sa victoire sur les Byzantins à Vaphion, lorsqu'il fit lire la *hutbe* * en son nom. La dynastie ottomane (*osmanlı*) fut ainsi fondée.

L'auteur met en évidence les caractéristiques de cet Etat, en principe théocratique, et dans lequel le pouvoir prévalait toujours sur le droit, tant religieux (*şeriat*) que civil (*kanûn*).

Il présente également le système des classes dans l'Empire Ottoman. En apportant avec eux le legs asiatique, « les Ottomans maintinrent la même division des classes, en divisant les peuples d'une région nouvellement conquise, musulmans ou non-musulmans, en classe militaire et en reâyâ ... Ceux qui étaient engagés en commerce et agriculture, soit chrétiens ou musulmans, dans les Balkans ou en Anatolie, furent considérés reâyâ et obligés de payer des taxes de reâyâ » (p. 69). Il y avait aussi des « reâyâs exempts », qui en retour de leurs privilèges devaient effectuer certains services à l'Etat. « Qu'un homme passe du statut de reâyâ à celui militaire, c'était une violation des principes fondamentaux de l'Etat, étant donné que les reâyâs étaient essentiellement des producteurs et des contribuables au fisc. Des écrivains ottomans du commencement du XVIIe siècle virent dans l'abandon de ce principe la cause principale du déclin de l'empire ».

A l'exposé clair des lois : la loi sultanique (*kanûn*) et religieuse (*şeriat*), suit le sous-chapitre sur le Palais (The Palace ; en turc *Saray*), où s'étale devant nous toute l'organisation centrale, le noyau de l'Empire Ottoman. Un tableau synoptique des charges et des fonctions en est donné à la page 82, pour les services intérieurs (*enderûn*), extérieurs (*birûn*) et provinciaux (*eyâlet*). A la page suivante, un tableau comparatif des organismes du Palais à des dates différentes ; le nombre des janissaires, par exemple, évolue d'une manière significative : 10 000 (1480), 12 789 (1568), 37 627 (1609) et 53 849 (1670), ainsi que le nombre des spahis de la Porte (non pas des provinces) : 3 000—11 044—20 869 et 14 070, pour les mêmes années. Des chapitres riches en données s'occupent de l'administration centrale (p. 89—103), de l'administration provinciale et du système des timars (p. 104—118). La troisième partie, *Economic and Social Life* (p. 119—162) est une mine de renseignements — tirés toujours des sources directes surtout turques, mais aussi européennes — sur le commerce, la monnaie, les corporations, les artisanats et l'industrie en cours de développement, les routes, les villes, les villages, la production, en somme sur la vie matérielle ottomane à l'époque étudiée.

Il serait mal aisé de résumer cette troisième partie ; nous préférons laisser l'auteur nous présenter deux moments qui ont marqué la vie économique et sociale de l'Empire Ottoman à cette époque : « Akkerman et Kilia où on manipulait les mêmes marchandises que à Caffa, étaient aussi des ports d'entrée pour le commerce nord-sud. Plus de cent vingt articles, à partir des coupes à boire et de cotonnades, aux robes en soie pour les femmes et aux pantoufles, étaient importés de la Turquie, ce qui démontre les relations serrées commerciales entre ces ports et les régions du sud. Les registres de la douane nous dévoilent que pendant quatre mois de l'an 1490, 25 navires accostèrent à Akkerman, desquelles 15 appartenaient à des Grecs, 6 à des Musulmans, 3 à des Italiens et 1 à un Arménien » (p. 132).

« Les registres des cadis prouvent le bien-être de la population qui mourait dans la grande ville de Brousse dans la deuxième moitié du XVe siècle. Ils montrent que 26% des décédés avaient possédé moins de 20 ducats d'or ; 58% avaient possédé de 20 à 200 et 16% plus de 200. Donc, un sixième de la population était très riche, 1,3% du total. C'étaient les commerçants, les changeurs de monnaie, les joailliers et les tresseurs de la soie. La monnaie, la propriété, les esclaves mâles et femelles, les soieries et autres textiles fines constituaient leur richesse, dont les sources premières étaient le commerce de la soie et l'industrie et les opérations de crédit » (p. 162).

---

* La prière solennelle, faite le jour de vendredi dans une mosquée, au nom du souverain (sultan).

Dans la quatrième partie, l'auteur présente les aspects culturels jusqu'au commencement du XVII^e siècle.

Premièrement sont regroupés les faits concernant l'enseignement, les *medrese* (« séminaires théologiques ») et les *ulema* (« savants », selon les critères de l'époque, musulmans et théosophes). Le p^r Inalcık passe en revue les moyens d'information : les sciences intellectuelles, la logique et la dialectique, les « sciences théoriques rationnelles », à savoir la théologie générale, les sciences nauturelles, les mathématiques, ensuite « les sciences pratiques rationnelles » comme les éthiques et la science politique. Quelques-uns des sultans intervenaient directement dans l'organisation des institutions d'enseignement, comme Süleyman le Magnifique. Un tableau (p. 170) expose le schéma des cadres et de leurs appointements, dans la grande école *Sahn-ı Semân*, « Les huit plateaux (medreses) », créés près de la djami du Conquérant, Mehmed II.

L'enseignement dans les medreses était basé sur la scholastique théologique. Le fanatisme avait le dessus. Pourtant, n'étaient pas rares des libre-penseurs même parmi les *ulema*, comme par exemple Molla Lutfi. Professeur au temps du sultan Bayezid II, mathématicien distingué autant que théologien accompli, il se moquait publiquement des superstitions des ulemas conservateurs. Accusé de hérésie, le sultan dut s'incliner devant le consensus (*icmâ*) des ulemas et Molla Luftî fut décapité dans le Atmeydanı (l'ancien Hippodrome byzantin). Toutefois, les sciences rationnelles ont continué à progresser au milieu du fanatisme qui triompha surtout dans la première moitié du XVII^e siècle, à l'époque de l'arrêt de l'expansion politique.

Un sous-chapitre de cette dernière partie du livre s'avère être une étude quasi-autonome sur *La culture populaire et les ordres mystiques — tarikat* (p. 186—202).

C'est une étude poussée sur le folklore historique turc, qui avait des attaches aux créations de l'Asie Centrale et qui remonte au VII^e siècle — tant que les textes de la civilisation des Gök Türks nous permettent de pénétrer dans le passé. Il en ressort une image concrète de cette culture ancienne turque, qui est vaguement connue par les Occidentaux. C'est, d'ailleurs, également un bilan des recherches qui se développent de nos jours en Turquie.

Cette partie de l'ouvrage a une importance spéciale pour les historiens roumains, car dans la Dobroudja se sont développés deux courants de la spiritualité turque impregnés d'idées égalitaires : les colonistes seldjukides *babais*, sous la direction de Sarı Saltuk Baba, établi et enterré à Babadag (Babğadağı, en turc), au nord de la Dobroudja, y avaient implanté la spiritualité mystique populaire de l'Anatolie, après l'an 1261 ; plus tard, au commencement du XV^e siècle, le penseur et réformateur religieux et surtout social, le şeyh Bedreddın Simavnalı — avec l'aide du prince de Valachie, Mircea l'Ancien, qui poursuivait des buts politiques — vint de l'Anatolie et s'installa dans le Deliorman, au sud de la Dobroudja. Il désirait changer la société musulmane turque selon les principes d'une vie communautaire et égalitaire, mais il fut arrêté et exécuté à Seres, en 1416. Tous ces mouvements spirituels, et d'autres encore, ont joui d'un grand auditoire dans le bas peuple. Une littérature, avant tout populaire, est née à la suite de ces mouvements, dirigés généralement par les derviches, parfois illettrés. Les troubles sociaux furent reflétés dans les créations littéraires et folkloriques des Ottomans dont les productions sont encore vives et forment le sujet des recherches faites par des historiens et des folkloristes turcs.

Cet ouvrage, réalisé d'une main de maître, est enrichi d'une suite d'illustrations de choix, reproduisant des pages de manuscrits enluminés, conservés de nos jours dans les bibliothèques d'Istanbul, Venise et Londres — au British Museum ; des pièces très intéressantes, puisées des deux albums (n^{os} 8626 et 8615) de la Nationalbibliothek de Vienne voient le jour pour la première fois.

Une Généalogie de la dynastie ottomane, une Chronologie raisonnée de l'histoire ottomane de cette période, un Glossaire des mots et des expressions turques, des Notes, une très ample Bibliographie sélectionnée mais tenue à jour, et un Index rendront d'insignes services aux lecteurs de cette synthèse qui marque une date dans l'historiographie de l'Empire Ottoman.

Aurel Decei

BARBARA JELAVICH, *The Ottoman Empire, the Great Powers and the Straits Question, 1870—1887.* Bloomington and London, Indiana University Press, 1973. XII + 209 p.

Investigatrice bien connue de l'histoire de l'Europe d'est et du sud-est à l'époque moderne, Barbara Jelavich nous offre un nouveau chapitre de la Question Orientale, clair exposé enrichi de plusieurs documents précieux et inédits puisés aux archives d'Istanbul et de Vienne. Que le titre de cet ouvrage ne nous trompe pas : il ne s'agit pas simplement de la question des

Détroits et des relations de l'Empire ottoman avec les grandes puissances entre les années 1870 —1887, mais d'une importante étape des troubles qui ont préludé à l'établissement de l'Europe du sud-est sur de nouvelles bases politiques, l'arrivée à son terme de la domination turque dans les Balkans et l'installation d'un nouveau rapport de forces dans cette partie du monde. Cette nouvelle étude de notre auteur témoigne de sa persévérance dans l'étude des problèmes de l'histoire diplomatique de la zone en question ; rappelons en ce sens, parmi ses ouvrages antérieurs d'ordre général ou spécial : *A Century of Russian Foreign Policy 1814—1914*, Philadelphia, 1964 ; *The Habsburg Empire in European Affairs 1814—1918*, Chicago, 1969.

Bien que l'auteur se fût proposé de présenter une période strictement délimitée de l'agité problème du régime des Détroits, les incursions dans l'étape précédente se sont avérées absolument nécessaires. Comme on le sait, l'activité diplomatique des années 60—70 du XIX[e] siècle a été profondément marquée par les conséquences de la guerre de Crimée, ainsi que par les tentatives de la Russie d'obtenir la révision de certaines clauses du traité de Paris. Or, la principale clause de ce traité contrevenant aux intérêts de l'Empire russe était celle relative au régime des Détroits par lesquels communiquent la mer Noire et la Méditerranée. Pour la Russie, cette zone représentait en égale mesure l'accès de la Méditerranée et une véritable porte d'entrée pour qui voudrait attaquer la côte méridionale de l'Empire. A l'aspect stratégique du problème, s'ajoutatit en outre l'aspect économique, les Détroits contrôlant la voie marchande du grenier ukrainien. Les autres grandes puissances avaient sans doute, elles aussi, des intérêts majeurs à préserver par le régime des Détroits. C'est pourquoi un agrément international, convenant aussi bien à la Turquie et à la Russie, qu'à l'Angleterre, à l'Autriche-Hongrie et à la France, ne pouvait s'obtenir qu'à la limite inférieure des prétentions de chaque partie : l'interdiction d'accès dans la mer Noire des vaisseaux de guerre en temps de paix, le maintien du rôle de « gardien des Détroits » tenu par l'Empire ottoman des siècles durant. Une telle solution n'avait rien d'inédit. Déjà en 1809, un traité conclu entre l'Angleterre et l'Empire ottoman statuait sur ce régime. Ses termes ont été reproduits dans un article secret du traité russo-turc d'Unkiar Skelessi (1833), ainsi que dans la Convention multilatérale des Détroits signée en 1841 par l'Angleterre, l'Autriche, la France, l'Empire ottoman, la Prusse et la Russie. En 1856, le traité de Paris devait apporter une nouvelle sanction à ce principe par la clause de la neutralité de la mer Noire.

Barbara Jelavich procède à l'analyse aussi subtile que documentée des préludes de la Conférence sur la mer Noire, convoquée à Londres le 17 janvier 1871 sur l'initiative de la Russie, qui entendait profiter des avantages de la nouvelle conjoncture internationale due à la défaite de la France par la Prusse. L'Empire ottoman perdait de la sorte l'appui de l'un de ses plus fidèles alliés — la France. Aussi, la Russie pouvait-elle tenter la conclusion d'un nouvel accord portant non seulement sur les Détroits, mais sur les bouches du Danube également, accord des deux riverains — l'Empire des tzars et celui de la Porte — sans l'immixtion des autres puissances européennes. Le jeu des différences de potentiel militaire et économique complètement défavorables à la Porte explique la réserve de l'accueil fait à Constantinople aux propositions russes. Si l'on pouvait envisager, à la rigueur, un arrangement russo-turc, le problème des bouches du Danube impliquait des concessions territoriales humiliantes pour l'Empire ottoman.

La Conférence de Londres, conclue par le traité signé le 13 mars 1871, réussit à ménager les susceptibilités naturelles de la Turquie. Les termes du traité (publié dans l'annexe V du volume, p. 188—189) prévoyaient, par rapport à ceux du traité de Paris « la faculté pour Sa Majesté Impériale le Sultan d'ouvrir lesdits Détroits en temps de paix aux bâtiments de guerre des Puissances amies et alliées, dans le cas où la Sublime Porte le jugerait nécessaire pour sauvegarder l'exécution des stipulations du Traité de Paris du 30 mars 1856 ». La mer Noire restait ouverte à la marine marchande de toutes les nations. La Commission internationale du Danube était maintenue dans sa composition. L'on prévoyait des travaux afin d'écarter les obstacles à la navigation dans la zone des Cataractes du Danube et des Portes de Fer. L'on réaffirmait le droit de la Turquie de faire entrer ses bâtiments de guerre dans le Danube en sa qualité de Puissance territoriale.

Pour la connaissance de tous les efforts qui ont abouti à ce document, en apparence si logique et inoffensif, l'ouvrage de Barbara Jelavich se révèle d'une uitilité toute particulière. Comme il n'y a pas lieu d'évoquer là les préludes du traité de Londres, nous nous arrêterons seulement sur les débats en direct rapport avec le jeune Etat moderne roumain.

Ces problèmes sont traités par l'ouvrage p. 57—69 (le régime de la navigation sur le Danube) et 69—78 (la question roumaine). Si la mise au point du statut du Danube — récapitulée par l'auteur — est bien connue, toute une série d'informations inédites révèlent la position des gouvernements représentés à la Conférence de Londres, relative aux modifications de ce statut. La discussion de certains points, tels le prolongement du terme de la Commission internationale du Danube, l'augmentation du chiffre des bâtiments admis aux bouches du fleuve, l'inten-

sification de la navigation fluviale notamment par des aménagements effectués aux Portes de Fer, l'expansion de la juridiction de la Commission internationale d'Isaccea à Braïla fut laborieuse, la Turquie se trouvant maintes fois sur d'autres positions que celles de ses meilleurs alliés, l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie. Les concessions auxquelles la Porte fut réduite lui donnèrent le droit d'espérer une compensation dans le sens d'un raffermissement de sa position vis-à-vis des Principautés Roumaines. Conformément à l'article XXVII du Traité de Paris, aucune intervention armée en Roumanie ne pouvait avoir lieu sans l'accord préalable des grandes puissances. Or, l'Empire ottoman réclamait la modification des termes de cet article, lui permettant une plus grande liberté d'agir dans ses relations avec les Roumains.

L'auteur expose les conditions de la politique intérieure de la Roumanie qui rendaient fort délicate toute modification des rapports avec l'étranger. Entravé dans ses actes de gouvernement par des institutions trop « libérales », Charles I^er^ adressait une lettre personnelle aux gouvernements russe, autrichien, anglais, prussien et italien dès le mois de novembre 1870, sollicitant la discussion du problème roumain à une future conférence européenne. Ce message fut mal accueilli en général et interprété comme une tentative de la part de Charles I^er^ de consolider son pouvoir personnel par une modification de la constitution roumaine avec le concours des puissances garantes. De son côté, la Turquie en tant que puissance suzeraine était vexée de ce que le prince Charles ne s'était point senti tenu à s'adresser au sultan que sous la pression des représentants des autres puissances et avec un retard de trois semaines. Dans la requête de Charles d'écarter « les obstacles entravant l'actuel régime à l'intérieur comme à l'extérieur », la Porte pressentait le danger d'une demande roumaine d'indépendance, ce qui aurait entamé encore plus la position des Turcs dans les Balkans. Le représentant turc à la Conférence de Londres, Musurus Pacha, avait reçu des instructions spéciales à cet égard : si la démarche du prince Charles était acceptée par la Conférence, il devait quitter sur le champ les pourparlers. Selon l'opinion du gouvernement turc, on pouvait bien discuter les difficultés que devait surmonter le gouvernement du prince Charles dans la direction de ses affaires intérieures sans l'appui d'aucun parti politique, mais il était interdit de discuter ses rapports avec la puissance suzeraine. La position du prince Charles était délicate. L'Autriche-Hongrie s'opposait à la présence de la maison allemande des Hohenzollern sur le trône de la Roumanie. Pour des raisons diverses, Charles n'était pas agréé ni par Londres, ni par St. Pétersbourg; la Prusse désirait ne point compromettre ses intérêts en Roumanie, et la France, appui traditionnel de la Roumanie, n'avait plus aucun mot à dire après la désastreuse guerre avec la Prusse.

La position de la Porte est clairement exprimée dans un document (la lettre de Musurus adressée à Ali Pacha, de Londres, le 27 janvier 1871), que l'auteur publie intégralement dans l'annexe 2 de son ouvrage (p. 175—180). Comme compensation pour l'annulation de la clause de neutralité de la mer Noire, le gouvernement ottoman entendait réclamer l'abolition des clauses restrictives du Traité de Paris concernant les Principautés Roumaines et la Serbie, ainsi que la faculté de contraindre ces Etats pour qu'ils rentrent dans les limites de leurs devoirs vis-à-vis de la puissance suzeraine. Concluant sous ce rapport est le passage suivant de la lettre de Musurus (qui reproduit les instructions reçues de la part d'Ali Pacha le 21 décembre 1870), publié dans l'annexe I de l'ouvrage (p. 176—178) : « Quinze années d'expérience ont suffisamment prouvé que le sentiment d'une impunité assurée a rendu ce pays non seulement un sujet de préoccupation continuelle pour le Gouvernement Impérial et un foyer de toutes sortes de machinations contre la tranquillité intérieure de l'Empire, mais aussi une source inépuisable de difficultés internationales. Ce sont ces mêmes pays qui ont obligé les Puissances signataires du Traité de 1856 à se réunir à plusieurs reprises pour consacrer les différentes violations qu'il leur a plu de faire au dit traité... Le Traité de Paris a passé sous silence le cas où les Principautés violeraient les stipulations qui les concernent ; il n'a pas non plus indiqué les moyens de faire cesser ces violations. Mais ce silence même prouve à l'évidence que c'est à la Puissance Suzeraine qu'il appartient de veiller à l'application fidèle de ces stipulations dans les Principautés et de faire cesser toute infraction qui y serait commise. En effet, par l'Art. XXIII de ce Traité, la Sublime Porte s'engage à conserver aux Principautés leur administration indépendante et nationale, ainsi que la pleine liberté de culte, de législation, de commerce et de navigation. Tous ces privilèges, toutes ces prérogatives de l'autonomie des Principautés ont été déterminés par la Convention de 1858 qui règle d'une manière complète et détaillée leur organisation administrative. Or, comment la Sublime Porte pourrait-elle remplir l'engagement qu'elle a pris par l'Article précité, si on lui contestait le droit et le devoir de maintenir et de faire respecter les stipulations découlant dudit Traité ? Il y a plus. Aux termes de l'Art. XXV du même Traité, toutes les stipulations de la Convention de 1858 et des stipulations subséquentes résultant d'un accord entre la Puissance Suzeraine et les Puissances Garantes ont été promulguées dans les Principautés par Hatti-Chérif ou Ordonnance autographe de sa Majesté Impériale le Sultan. Dès lors n'est-il pas évident que la Puissance Suzeraine a le droit et le devoir de maintenir et de

faire respecter les dispositions de ses Hatti-Chérifs et de ses Firmans? Autrement pourquoi les promulguerait-elle? Serait-ce pour voir son autorité méconnue et sa dignité compromise? Le droit des Puissances garantes est de veiller à ce que la Sublime Porte n'enfreigne pas elle-même les stipulations relatives aux Principautés; mais le droit de veiller à ce que ces stipulations ne soient pas violées par les Principautés appartient à la Puissance Suzeraine, qui, d'un autre côté, ne saurait y apporter des modifications sans un accord préalable avec les Puissances garantes ».

La Porte désirait donc que le nouveau traité de Londres comporte, à titre d'interprétation, le texte suivant : « Les hautes parties contractantes reconnaissent à la Puissance Suzeraine le droit et le devoir de veiller au maintien des stipulations du Traité de 1856 et des stipulations subséquentes relatives aux Principautés de Moldavie et de Valachie, ainsi qu'à la Principauté de Serbie, et de faire cesser toute infraction qui se commettrait à l'avenir dans lesdites Principautés. Si, pour faire cesser l'infraction, la Puissance Suzeraine se trouve dans le cas d'avoir recours à l'emploi de moyens coercitifs, les Puissances garantes pourront adjoindre chacune un Délégué au Commissaire Impérial qui accompagnera le Chef Militaire chargé, sous la direction dudit Commissaire, de remettre en vigueur la stipulation violée ».

Toutes ces prétentions qui laissent pressentir les dangers qui menaçaient encore le jeune Etat roumain créé par l'Union de 1859, comportaient en outre des projets visant ni plus ni moins à la séparation des deux Principautés. L'intervention de l'ambassadeur anglais à Constantinople (sir H. Elliot), sur les indications expresses de lord Grandville (le ministre anglais des affaires étrangères) était destinée à tempérer les prétentions de la Porte, dont les ministres parlaient d'un « coup d'Etat » et du rétablissement de « l'ordre » dans les Principautés « à coups de baïonnette ». Les grandes puissances ne partagèrent pas les alarmes du gouvernement ottoman quant à la possibilité qu'une « république rouge » (lisez *libérale*) soit instaurée en Roumanie après l'abdication de Charles — qu'elle croyait imminente.

Aussi, la Porte dut-elle laisser échapper cette occasion de consolider sa « protection » du jeune Etat roumain, poussé inexorablement par sa destinée vers l'indépendance et le parachèvement de son unité nationale.

La seconde partie de l'ouvrage s'attache à l'analyse des rapports entre l'Empire ottoman et les grandes puissances en 1871—1887. Si juste après la guerre de Crimée et surtout en 1870 la Porte a joui de relations particulièrement favorables avec les puissances européennes (« stranger relationship ... than at any other period in the century », p. 152), au cours des années qui suivirent le Traité de Londres, les intérêts politiques d'une part et l'essor du mouvement de libération nationale dans les territoires européens dominés par les Turcs d'autre part déterminèrent un refroidissement de ces rapports. Par conséquent, le problème des Détroits restera sur l'agende diplomatique internationale jusqu'au moment de la modification des clauses du Traité de Londres par le Traité de Lausanne (le 24 juillet 1923) et, de fait, même après ce moment-là.

La guerre russo-turque de 1877—1878, la flotte britannique forçant les Détroits le 25 janvier 1878, la réinterprétation du statut des Détroits, le Congrès de Berlin, l'alliance des trois empereurs et la « flotte russe de volontaires », l'incident de Penjdeh et les accords méditerranéens ultérieurs — c'est ce qui constitue le trame de l'exposé donné par Barbara Jelavich.

L'ouvrage s'achève par un *postscriptum* sur la crise bosniaque de 1908—1909 et avec sept annexes (messages entre Ali-Pacha et Musurus-Pacha, Benst et Prokesch-Osten, Ali-Pacha et Halil-Pacha, un rapport détaillé du major J. S. Rothwell de 1884 concernant les « England's Means of Offence against Russia », une lettre de Nelidov adressée à Giers en 1888 relative aux Détroits et le texte du Traité de Londres de 1871).

Il convient d'être gré à Barbara Jelavich pour ce nouveau ouvrage touchant dans une large mesure aux problèmes de l'histoire roumaine moderne. A l'exposé clair, aux analyses pénétrantes accoutumées à l'auteur s'ajoutent une série de documents inédits susceptibles de jeter un jour plus clair sur les préludes de la chute de l'Empire ottoman et de la consolidation des Etats modernes en l'Europe du sud-est.

Sanda Cândea

Noul Atlas lingvistic român pe regiuni: Oltenia I—III (Nouvel Atlas linguistique régional roumain : Olténie I—III) édité sous la direction de Boris Cazacu par Teofil Teaha, Ion Ionică et Valeriu Rusu. Bucarest, 1967—1974. *Atlasul lingvistic român pe regiuni: Maramureș I—III* (L'Atlas linguistique régional roumain : Maramureș, I—III) par

Petru Nciescu, Grigore Rusu et Ionel Stan. Bucarest, 1969—1973 (Académie de la Républiquc Socialistc de Roumanie. Centre d'Etudes phonétiques et dialectales de Bucarest. Institut de linguistique et d'histoire littéraire de Cluj).

Les préparatifs en vue de l'édition du premier Atlas linguistique roumain ont commencé avant la dernière guerre mondiale au Musée de la langue roumaine de Cluj, sous la direction de Sextil Puşcariu. Dans l'intervalle des années 1938—1942, on a fait paraître quatre tomes de la grande série et trois de la petite série, tous élaborés par Sever Pop et Emil Petrovici. Après la guerre, ce fut l'Académie de la R. S. de Roumanie qui prit la relève des efforts en ce sens, faisant paraître entre 1956 et 1972 sept volumcs de la grande série et trois volumes de la petite série entre les années 1956—1967. Parallèlement à ces travaux d'édition, des pourparlers eurent lieu préparant des atlas régionaux plus détaillés encore. Ils ont abouti à la décision de diviser le territoire de la langue roumaine en huit régions : 1) Olténie ; 2) Munténie, Dobroudja ; 3) Moldavie, Bucovine ; 4) Transylvanie ; 5) Crişana ; 6) Maramureş ; 7) Banat ; 8) Dialectcs parlés au sud du Danube. Les parutions de cette série comptent jusqu'à présent trois volumes pour l'Olténie et trois pour le Maramureş.

L'Atlas linguistique régional d'Olténie a été rédigé sous l'égide du Centre bucarestois de phonétique et dialectologie, par une équipe mise sous la direction du professeur Boris Cazacu, membre correspondant de l'Académie de la R. S. de Roumanie et composée par Teofil Teaha, Ion Ionică et Valeriu Rusu. Pour le premier volume, paru en 1967, on avait effectué des enquêtes dans 98 localités, dont les résultats ont été marqués sur 196 cartes. Ces enquêtes ont porté sur le corps humain (les parties du corps, ses maladies, ses caractères physiques et psychiques). Le deuxième volume, paru en 1970, réunit des matériaux concernant la famille, la maison, la nourriture, les vêtements, les chaussures, les phénomènes climatiques, le terrain, le relief, l'école, l'armée, l'administration et diverses autres choses. Enfin, le troisième volume, paru en 1974, s'occupe de l'habitation (les parties de la maison, le mobilier, les objets d'usage ménager) et de la cour (les moyens de transport, les animaux domestiques et la basse-cour). L'Olténie est délimitée au nord et à l'ouest par les Carpates, au sud et à l'est par les cours du Danube et de l'Olt ; elle couvre 20 300 km² comptant à l'heure actuelle environ 1 600 000 habitants. Tous ses cours d'eau se jettent dans le Danube et ses principales artères convergent vers Craiova et Bucarest. Elle ne comporte guère de contrées isolées et difficilement accessibles, ses habitants ayant la possibilité de se déplacer facilement vers la capitale du pays. On y constate la persistance de quelques îlots linguistiques conservateurs dans la région montagneuse du nord-ouest, ainsi que dans le bassin supérieur du Jiu ou dans l'étroit défilé de l'Olt. En tout cas, les faits linguistiques enregistrés montrent que les parlers d'Olténie subissent l'influence rapide et efficace de la langue littéraire.

Toutes autres se présentent les choses au Maramureş. Situé entre les massifs Maramureş au nord-est et à l'est, Rodna au sud-est, Ţibleş au sud, Gutin et Oaş au sud-ouest, séparé par le cours de la Tissa des parlers de l'Ukraine sous-carpatique, lié par quelques rares voies d'accès avec le reste du pays, le Maramureş est une région isolée et conservatrice. Ce trait caractéristique se laisse saisir non seulement dans les particularités linguistiques de l'endroit, mais aussi dans l'habillement, les coutumes et la conception du monde de ses habitants. Territoire généralement montagneux, traversé par les rivières Iza et Vişeu, qui se dirigent vers le nord-ouest, pour se jeter dans la Tissa, le Maramureş a servi parfois de terrain de transit entre la Crişana et la Transylvanie d'un côté et la Bucovine de l'autre, sans y retenir cependant un nombre important d'habitants. C'est pourquoi, sous le rapport linguistique, il constitue le maillon d'une chaîne reliant le Banat, la Transylvanie et la Crişana avec la Bucovine et la Moldavie du Nord.

L'enquête linguistique entreprise dans 20 localités enregistra avec beaucoup d'attention les phénomènes archaïques. Si l'on compare le Maramureş avec l'Olténie, on constate que les éléments archaïques se sont moins bien conservés dans cette dernière zone, qui est par contre plus proche de la langue littéraire actuelle : *agest* « alluvion », élément latin conservé au Maramureş, est remplacé en Olténie par *viitură* ou *vărsătură* ; les phonétismes *ai* pour *ani* « ans », *cură* pour *curge* « coule », *fărină* pour *făină* « farine », *gingină* pour *gingie* « gencive » et *hulpe* pour *vulpe* « renard » sont ignorés en Olténie. On constate la fréquence au Maramureş du suffixe *-oaie* = lat. *-onea* (*cerboaie*, *iepuroaie*, *lupoaie*, *ursoaie* désignant les femelles du cerf, du lièvre, du loup, de l'ours), alors qu'en Olténie on n'use que du suffixe *-oaică*. Le Maramureş a adopté et transmis plus loin, en Bucovine et Moldavie du nord certains éléments hongrois ignorés en Olténie : *beteag* pour *bolnav* « malade », *cătană* pour *soldat* « soldat », *clop* pour *pălărie* « chapeau », *halău* pour *troacă* « baquet, auge », *sabău* pour *croitor* « couturier, tailleur », *sopon* pour *săpun* « savon », *şogor* pour *cumnat* « beau-frère », etc. Au Maramureş, on distingue parfois deux zones : l'une occidentale avec l'influence hongroise ou ukrainienne plus marquée, par rapport à une zone orientale, par exemple les mots *hreblincă*, *şogor*, *ton*

en usage dans la zone occidentale ont pour correspondant à l'est les termes *saglă*, *cumnat* et *butoi*. D'autres particularités spécifiques se font remarquer au Maramureş : *alaltămini* pour *poimîne* « après-demain », *cergă* pour *pătură* « couverture, plaid », *corastă* pour *corastă* « lait caillé », *moare* pour *zeamă* « jus, sauce, soupe », *moaşă* pour *bunică* « grand'mère », *neguţător* pour *negustor* « marchand », *pită* pour *pîne* « pain », *scrijă* pour *felie* « tranche », *scurma* pour *rima* « fouiller la terre », *tărăboanţă* pour *roabă* « brouette », *tinos* pour *murdar* « sale », etc. Les néologismes sont plus facilement assimilés en Olténie, alors qu'au Maramureş ils apparaissent transformés par le procédé dit d'« étymologie populaire » : *cumparativă* (au lieu de *cooperativă* « coopérative »), sous l'influence du verbe *cumpăra* « acheter » ; *prinzonier* (au lieu de *prizonier*), sous l'influence de *prinde, prins* « prendre, pris », etc. Notons encore d'autres éléments conservateurs du Maramureş : *făurar* « février », *gubă* « manteau », *mă îmbumb* « fermer un vêtement », *mur* « mur », *pepeni* « concombres », *rînză* « estomac » (cf. *popă cu şapte rînze* « prêtre à sept estomacs »), *staul* « écurie ». Certaines particularités linguistiques du Maramureş sont communes à d'autres parlers nordiques, constituant un trait qui leur est spécifique, à la différence de la langue littéraire, fondée sur un dialecte méridional. Voici une série de termes de la langue littéraire, parallèlement à leurs correspondants nordiques : *barză—cocostîrc* « cigogne », *bufniţă—buhă* ou *huhurez* « hibou », *carîmb—turiac* « tige de la botte », *cartofi—barabule* ou *crumpe* « pommes de terre », *cimitir—ţintirim* « cimetière »,*colivie—cuşcă* « cage », *coş—horn* « cheminée », *coviltir—corfă* « bâche », *gîscan—gînsac* « jars », *gulie—cărărabă* « chou—rave », *herghelia — stavă* « troupeau de chevaux », *hernie—vătămătură* « hernie », *măcieş—căcadir* « églantier », *mistreţ—porc sălbatic* ou *gligan* « sanglier », *nicovală—ilău* « enclume », *pisică — miţă* « chat », *pridvor—şatră* ou *tărnaţ* « portique », *prosop—ştergar* ou *ştergător* « essuie-mains », *război—stative* « métier à tisser », *rinichi—rărunchi* « reins », *salcîm—acaţ* « acacia », *sarmale—găluşte* « boulettes de chair enveloppées dans des feuilles de chou ou de vigne », *schelă—alaş* «échafaudage », *solniţă—sălăriţă* « salière », *tinichigiu—blehar* ou *badogar* « ferblantier », *varză—curechi* « chou », *zăpadă—omăt* « neige ». Quelques-uns de ces éléments nordiques sont entrés dans la langue littéraire grâce aux ouvrages des grands écrivains de la taille d'un Mihai Eminescu, Liviu Rebreanu ou Mihail Sadoveanu. C'est ainsi qu'ils sont généralement connus, sans qu'on puisse toutefois prétendre qu'ils se sont généralisés complètement.

On relève en Olténie quelques infiltrations de Banat ou de Transylvanie, surtout dans le domaine du lexique. Il y a une variété de lexique s'expliquant par le lent processus des colonisations successives ou par le relatif isolement de certaines localités : pour la notion de « soleil couchant » il y a les expressions *apune, asfinţeşte, sfinţeşte* ou *sfinte* et *scapătă* ; le terme *blid* « écuelle » n'apparaît que çà et là, alors que *strachină* est généralement employé ; pour le mot *bunică* « grand'mère » les habitants du nord-est de ce territoire usent du terme *tină* ; *buzunar* « poche » revêt aussi la forme *pozonar*, plus proche de l'étymon grec ὑποζωνάριον ; le correspondant du mot *chiciură* « givre » usé au Maramureş est *chidă* en Olténie ; *colibă* « cabane » est généralement employé, par contre il y a le terme *pălancă* en usage seulement dans le nord-ouest et le terme *covercă* seulement dans l'est ; le terme général de *covată* « baquet » est remplacé par endroits par *căpistare, cofă, copaie, moldă* ou *troacă* ; *mestecău* « manche de bois pour remuer les pâtes alimentaires » est partout utilisé sans risque de n'être point compris, alors que *făcăleţ*, employé dans le nord- est, est originaire d'outre-monts ; le *mă îmbumb* du Maramureş a pour correspondant en Olténie *mă închiotor* « fermer un vêtement » ; *mă acopăr, mă învelesc* « je me couvre » sont généralement employés, mais l'expression *mă astruc* (importée d'outre-monts) apparaît seulement dans l'ouest. L'Olténie connaît pour « œufs brouillés » les termes *jumări* ou *paparadă* mais elle ignore celui de *scrob* ; le mot *murdar* « sale » est généralement employé en Olténie et à peu près ignoré au Maramureş ; pour *ojină* de Maramureş on emploie en Olténie *chindie* « crépuscule » ; *pănură* « bure » apparaît dans le nord-est de l'Olténie, alors que dans le reste du territoire on use des termes *dimie* ou *velinţă*, tout en ignorant le mot *cergă* ; *pivniţă* et *beci* « cave » sont relativement bien représentés, mais *zemnic* n'est connu que dans quelques localités riveraines du Danube ; le phonétisme *piine* cède la place dans le nord-ouest au phonétisme *pîne*, général en Transylvanie ; le mot *pridvor* d'origine slave est absent en Olténie aussi bien qu'au Maramureş, ayant pour correspondant le terme *tindă* d'origine latine, généralisé dans les deux régions ; dans quelques localités du sud-ouest le mot *prînz* « déjeuner » est remplacé par celui de *fruştuc* d'origine allemande ; *răspîntie* « carrefour » d'origine slave est rare, fréquemment remplacé par *răscruce* ; *sarică* « manteau de berger à longs poils », terme pastoral, est absent ; parallèlement à *scaun* « chaise » on trouve dans le nord-ouest la variante *scamn*, également présente au Banat ; sur les synonymes *sicriu, cosciug* et *tron* « bière », le premier est absent et les autres très fréquents ; pour le mot *draniţă* de Maramureş l'Olténie a *şindrilă* ou *şiţă* « échandole », pour *murui* il y a *tencui* « crépire » ; *troian* apparaît isolément, *nămete* est plus fréquent et *omăt* « congère »

n'a été relevé que dans quelques points du nord-est comme suite d'infiltrations transylvaines; *urluială* « grains moulus gros à l'intention des bêtes » en usage au Maramureş est ignoré en Olténie, où il y a, par contre, plusieurs formes: *uroaie, uroi* et *uruială* (dans le nord-est); *veşcă* (tamis) est également ignoré en Olténie, où il est remplacé par *obadă* ou *văcălie*.

Cette abondance de phonétismes, de formes et de lexique arrive à être mieux saisie grâce aux atlas linguistiques régionaux. Ils nous permettent de suivre la diffusion des mots et, avec eux, le rayonnement des divers courants culturels, ainsi que les mouvements démographiques, d'une région à l'autre. C'est ce qui fait des atlas linguistiques un instrument précieux non seulement pour l'étude de la langue, mais encore pour la connaissance approfondie de la vie sociale.

H. Mihăescu

SHABAN DEMIRAJ, *Morfologjia historike e gjuhës shqipe. Pjesa I.* (Morphologie historique de la langue albanaise. Première partie). Tiranë, 1973, 184 p. (Universiteti i Tiranë. Fakulteti i Historisë dhe i Filologjsë).

L'auteur du présent ouvrage se propose de réunir, de systématiser et de discuter comparativement les acquis fermes du domaine de la morphologie historique, afin de rédiger, à l'intention des étudiants et des spécialistes, un manuel ayant pour objet l'évolution de la structure de la langue albanaise. C'est un fait généralement connu que la morphologie reste la partie la plus conservatrice, la plus authentique aussi d'une langue: elle constitue son ossature, difficilement perméable aux influences extérieures. Par conséquent, ses traits spécifiques étudiés sur le plan synchronique sont susceptibles de promouvoir la recherche typologique; considérés d'un point de vue diachronique, ils éclairent l'évolution historique de la langue en question.

Il convient cependant de compter avec une situation particulière lorsqu'il s'agit d'étudier l'albanais. En effet, la méthode comparatiste appliquée à cette langue ne trouvera pas beaucoup de points d'appui. L'historien de la langue roumaine peut prendre le latin, richement attesté, comme point de départ de son étude; il bénéficie des nombreux parallélismes fournis par les langues romanes; il peut faire appel aux dialectes (dacoroumain, aroumain, méglénoroumain et istroroumain); il puise maintes renseignements utiles dans les textes slaves des X^e^—XV^e^ siècles; il peut recourir aux langues balkaniques et il dispose, en fin de compte, d'une abondante littérature de la période des XVI^e^—XX^e^ siècles.

L'albanologue, par contre, doit se contenter seulement avec les données offertes par l'étude comparée des langues indo-européennes, avec l'apport des parlers en usage dans les colonies albanaises de Grèce et d'Italie, auquel s'ajoute celui d'une littérature relativement homogène et pas tellement différenciée des XVI^e^—XX^e^ siècles. C'est pourquoi il nous faut considérer avec sympathie les efforts fournis jusqu'à présent par les spécialistes en vue de constituer une science telle l'albanologie, aussi utile à la linguistique générale qu'à l'étude des langues du voisinage. Ces efforts ont commencé dans le camp des comparatistes (F. Bopp, J. G. Hahn, G. Mayer, H. Pedersen, K. Brugmann, N. Jokl, V. Pisani); ils ont trouvé un appui solide chez les balkanistes (H. Barić, F.Miklosich, Kr. Sandfeld, P. Skok); une aide substantielle leur a fourni la comparaison avec le roumain (B. P. Hasdeu, A. Philippide, O. Densusianu, T. Papahagi, A. Rosetti, A. Graur, G. Brîncuşi) et les albanologues de divers pays (A. V. Desnickaja, M. Durante, M. A. Gabinskij, Kl. Haebler, E. Hamp, A. M. Seliščev, C. Tagliavini, G. Weigand) ont beaucoup aidé à leur développement. Mais, naturellement, les meilleurs spécialistes de ce domaine sont recrutés des rangs des Albanais, du pays ou de l'étranger (I. Ajeti, M. Camaj, D. Camarda, K. Cipo, E. Çabej, M. Çeliku, Sh. Demiraj, G. De Rada, M. Domi, S. Floqi, J. Gjinari, A. Kostallari, M. La Piana, G. Pekmezi, A. Xhuvani,etc.).

Dans son étude des différentes formes et variantes, l'auteur commence à partir de l'état actuel des choses, s'essayant à une reconstitution du passé, après les avoir bien campées dans l'espace géographique respectif. En plus de la langue albanaise actuelle et de la littérature écrite, il se sert avec profit des données de la dialectologie et de l'onomastique, auxquelles il ajoute les acquis des études balkaniques, tout en tenant compte des influences historiques et il achève son investigation par la jonction avec l'ancien fonds indo-européen. Sur le plan sud-est européen, il mentionne comme phénomènes locaux: 1) la disparition de l'infinitif; 2) la composition du futur avec le verbe « vouloir » et 3) le parfait composé avec le verbe « avoir » (par exemple le roumain *am venit*, littéralement « j'ai venu », à la différence du français *je*

suis venu). Mais il se montre prudent et, à juste titre, il n'attribue ces phénomènes ni au substratum, ni à la langue grecque. En effet, pour ce qui est du premier, il constitue encore l'inconnu, quant à la seconde, si elle a été une langue de culture prestigieuse elle n'a pas exercé pour autant une influence bien profonde sur la masse du peuple, elle n'a pu donc opérer avec succès dans un espace aussi vaste.

L'auteur se propose de poursuivre son analyse des faits en établissant une chronologie relative et en opérant une distinction entre les formes plus anciennes et celles évoluées ou analogiques, dues à des causes internes ou externes. Il procède à l'examen critique des points de vue exprimés jusqu'à présent et propose des solutions plus appropriées, qui tiennent compte des rapports mutuels à l'intérieur du système de la langue albanaise, ainsi que de son évolution, sans exagérer l'importance des influences étrangères, mais sans les contester non plus. Sa critique de l'ancienne opinion qui faisait dériver l'optatif *këndofsha* « je chanterais » du latin *cantavissem* est juste. Ajoutons que le latin connaît également la variante *cantassem*, mais celle-ci non plus ne saurait expliquer la forme albanaise. Les parallèles *missa—meshë, piscis—peshk, spissus—i spesh* cités par l'auteur à cette occasion ne sont guère concluants, car dans le cas de *cantavissem* il y avait un *i* long, alors que les exemples susmentionnés comporte un *i* bref, transformé par la suite en *e*.

Il va sans dire que la post-position de l'article dans les langues albanaise, bulgare et roumaine constitue un trait caractéristique digne de toute l'attention. Nous sommes entièrement d'accord avec l'auteur pour considérer ce phénomène comme original et fort ancien, dans chacune de ces langues et qu'il ne saurait s'agir d'un emprunt de date relativement récente jouant d'une langue à l'autre. En roumain, la post-position de l'article peut s'expliquer par le latin, en albanais par une phase plus ancienne de cette langue — ainsi qu'Eqrem Çabej a tenté de le démontrer. Il n'y a pas de parallélisme parfait entre le roumain et l'albanais, fait attesté par les exemples suivants : *puteus adancus — puţ adinc—pus i thellë*; *puteus nigru—puţ negru—pus i zi*. Il serait à souhaiter qu'on entreprenne une étude comparée approfondie de l'évolution de l'article enclitique dans ces deux langues, telle que les textes littéraires du XVI^e^ siècle à nos jours la reflètent.

Dans le chapitre traitant de « La transformation du genre des substantifs », l'auteur mentionne quelques substantifs masculins qui sont féminins dans les textes du XVI^e^ siècle, de même qu'en roumain : *qytet* « cité » en roumain *cetate*; *shendët* « santé » en roumain *sănătate*; *pushtet* « pouvoir », it. *podestà*; *ligj* « loi » en roumain *lege*; *virtyt* « vertu » en roumain ancien *virtute*; *pyll* « bois » en roumain *pădure*. Notons que tous ces substantifs sont d'origine latine. Le phénomène de la transformation du genre des noms était fréquent dans le latin parlé. Avec le temps, ces substantifs perdirent leur voyelle finale et ont été encadrés de ce fait dans la déclinaison consonante masculine. Voici un exemple fournit par le roumain : *soartă* « destin » — pluriel *sorţi* (avec *i* consonant), d'où le singulier *sorţ* du genre masculin. Cette forme *sorţ* est un pluriel singularisé et il correspond à l'albanais *short*.

Le prénom *kushdo* a pour parallèle le roumain *cineva*; toutefois, il convient de tenir compte de ce que le roumain comporte aussi la forme inverse *oricine* (dérivée du latin *volis + quem*), par exemple :

nominatif	*kushdo*	*cineva*	*oricine*
génitif	*i kujdo*	*a cuiva*	*a oricui*
accusatif	*këdo*	*(pe) cineva*	*(pe) oricine*

Quant à la transformation du groupe consonant *nd* en *nn*, elle était attestée déjà en latin, cf. : *dispennite = dispendite* (Plaute, *Mil.* 1407); *verecundia* — it. *vergogna*; *Burgundia* — fr. *Bourgogne*; *grunnio = grundio*, etc. (V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*. Paris, 1967, p. 66).

L'étude comparée des éléments albanais d'origine latine *shumë* « beaucoup » — *summa* et *pak* « peu » — *paucu* (avec les éléments roumains de la même origine *mult* — *multu* et *puţin* — (probablement) **paucinu* révèle un aspect intéressant du processus de différenciation subi par le latin de Dacie d'une part et celui parlé jadis en Albanie d'autre part.

Généralement, de même qu'en latin, en roumain ou dans les autres langues, le système morphologique de la langue albanaise a évolué dans le sens d'une simplification progressive. Les formes synthétiques cédèrent le pas aux formes synthético-analytiques. Le rôle des prépositions dans l'expression des rapports casuels est devenu plus important. Pour la catégorie des noms, ce processus de simplification devait connaître un rythme plus rapide et plus lent pour la catégorie des verbes.

L'auteur nous donne avec cet ouvrage une introduction théorique, ainsi que la description très poussée de la flexion nominale (le substantif, l'adjectif, le prénom). Il se propose de s'occuper ensuite de la flexion verbale.

Exposant de manière critique les acquis obtenus jusqu'à présent par l'albanologie, ce livre de Sh. Demiraj a le mérite d'être bien renseigné, prudent dans ses conclusions partielles et très personnel dans ses jugements d'ensemble. Il réussit à donner l'impression de se situer sur un terrain solide et on ne peut qu'apprécier hautement cet effort d'information. Mais pour mieux répondre à ses fins pédagogiques, il aurait été, peut être, à souhaiter qu'il donne un nombre plus grand d'exemples concrets. Ces exemples, les textes littéraires et les dialectes pouvaient les fournir ; quelques paradigmes ou des comparaisons isolées avec les autres langues balkaniques les auraient complétés. De cette manière on aurait pu mieux souligner la dynamique du processus de développement de la langue albanaise, ses éventuels éléments de convergence ou de divergence et, surtout, ses tendances actuelles.

H. Mihăescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: H. MIHĂESCU (H. M.); ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU (E.M.-S.); ION RADU MIRCEA (I.R.M.); ALEXANDRU DUŢU (A. D.); THODORIS VLACHODIMITRIS — Hamburg (T. V.); J. IRMSCHER — Berlin DDR (Irm.); MARIA ANA MUSICESCU (M. A. M.); CONSTANTIN IORDAN-SIMA (C. I.-S.); ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.); LIVIU P. MARCU et ANASTASIE PAPAPANU (L. P. M. et A. P.)

EM. KRIARA, Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας *1100—1669*, tome III, Thessalonique, 1973, XLVI, 430 pp.

Le grand dictionnaire de la langue grecque médiévale arrive, avec le présent volume, à la fin de la lettre α. En comptant une moyenne de 500 pages pour chacun des trois volumes déjà parus, on totalise environ 1500 pages, ce qui fournit une idée quant aux proportions de cet ouvrage monumental, qui ne saurait se comparer qu'avec le dictionnaire du latin médiéval, à la rédaction duquel est attachée cependant une équipe nombreuse de spécialistes sous l'égide de plusieurs académies. La comparaison révèle et la portée de cette œuvre thessalonicienne, et le poids des responsabilités pesant sur M. Em. Kriaras, son intiateur et rédacteur. Si l'Etat grec finance avec générosité l'entreprise, il semble plus difficile de trouver les spécialistes disposés à s'y attacher, car les jeunes collaborateurs à peine introduits dans ce travail de collection et triage des matériaux se dépêchent de le quitter en faveur de l'enseignement, qui leur assure la stabilité et la permanence. L'étude de la langue grecque et une meilleure connaissance de la culture médiévale du Sud-Est européen réclament cependant la parution normale de cet indispensable instrument de travail, aussi est-il à souhaiter de le voir continuer à paraître selon le rythme qui fut le sien jusqu'à présent.

Le matériel recueilli par le dictionnaire servira à mieux déterminer les courants culturels, ainsi que les diverses influences linguistiques. Dans ce troisième tome, les éléments latins impliquent notamment deux catégories de mots: les termes militaires (par exemple: βιγλίζειν « veiller » — ἀποβίγλισις « veille, garde », κουρσεύειν « faire des incursions » — ἀποκουρσεύειν « rapporter du butin », ἄρμα « arme » — ἀρματώνειν « armer ») et des termes administratif (par exemple: ἀσηκρήτις « secrétaire », ἀσσάριον « monnaie », Αὔγουστος « auguste, souverain »). La première de ces catégories, plus fréquente, a mieux résisté dans le néo-grec, alors que la seconde devait disparaître avec l'Etat byzantin. Cette sorte de termes étaient de caractère savant, ils servaient dans la plupart des cas de moyens stylistiques à l'usage des auteurs archaïsants (par exemple, Αὐσονανάξ, Αὐσονάρχης ou Αὐσονοκράτωρ «le chef des Ausones ou des Romains », en désignant ainsi l'empereur de Byzance). Quant à la terminologie médiévale, notamment les progrès techniques de la navigation et de l'art militaire, elle rayonna surtout par le truchement des Italiens, vraisemblablement aux XIV^{e}—XVI^{e} siècles: ἀράλντος—*araldo*, ἀρκομπούρι — *archibuso*, ἀρμάτα, — *armata*, ἀρριβάρω — *arrivare*, ἀρτιλαρία—*artigliaria*, ἀσσάλτο —*assalto*, ἀσσασσίνο —*assassino*, ἀφρόντε — *affronto*, etc. En général populaires, les éléments de ce genre ont survécu dans leur majeure partie dans le néo-grec. Les Vénitiens ont diffusé notamment des termes désignant les marchandises ou les armes, tels: ἀρμάδα — « flotte », ἀτσάλι —*azzel* « une arme ». Pour certains termes romans, comme ἀρεστιάζειν —*arrestare*, ἀρσενάλιν —*arsenal* ou ἄρτζα « chambre » — v. fr. *arche*, il est plus difficile de préciser si leur point de départ s'est trouvé dans le nord et le sud de la France ou bien en Italie du Nord; il s'agit là des traces laissées par la présence des Latins dans l'Empire byzantin. L'étude de ces éléments offre un égal intérêt pour l'histoire du grec médiéval, comme pour celle des langues romanes occidentales. Une meilleure connaissance de la terminologie empruntée par le grec médiéval permettra de dégager les rapports culturels et

de préciser le rôle des Croisés dans l'Empire byzantin. Il est, en effet, digne de retenir le fait que de tels éléments ont été véhiculés en tout premier lieu par les routes de la Méditerranée et qu'ils n'ont pas pénétré dans le nord de la Péninsule balkanique. Par contre, les éléments turcs ont envahi la totalité du Sud-Est européen, passant en partie en Italie du Nord et rayonnant par endroit jusqu'en Hongrie, Pologne et Russie, c'est-à-dire partout où la puissance militaire ottomane s'était faite sentir. Il serait à souhaiter que l'étude de ces éléments se fasse comparativement et dans leur ensemble, au lieu de les considérer séparément pour chaque pays sud-est européen. En effet, une synthèse ainsi réalisée est plus susceptible de préciser la chronologie, la diffusion géographique et la stratification de ces éléments, laissant également place à des jugements sur le caractère de la culture turque prise en bloc et pour chaque région en particulier. Une fois achevé leur inventaire complet, celui-ci pourrait être confronté avec le stade actuel d'évolution des langues sud-est européennes, afin de déterminer jusqu'à quel point les éléments turcs se sont-ils avérés vivants et nécessaires à notre époque. Généralement les turcismes ont été écartés dans leur majeure partie, parce qu'ils répondaient à une époque historique révolue. Ils n'ont pu résister devant les rapides transformations de la vie moderne.

Mais l'importance du présent dictionnaire ne saurait se réduire uniquement à la recension des influences extérieures. Un inventaire aussi complet facilite en outre l'étude approfondie de la langue grecque, ainsi qu'une meilleure connaissance de sa structure intime. Qu'il nous suffise de donner un seul exemple en ce sens-là. La préposition ἀπό et ses composées prennent environ 150 pages du dictionnaire. De même que la préposition latine *de* en roumain, elle tient un rôle important dans la détermination des rapports et des nuances variés. S'il y a des parallèles avec le roumain, celles-ci ne sont pas déterminées par une quelconque parenté ou influence réciproque. Voyons quelques exemples : ἀπὸ τὴ στράτα — *din stradă* (de la rue), ἀπὸ τὰ πόδια μου — *de la picioarele mele* (à mes pieds), ἀποαναμέσα — *de la mijloc* (du milieu), ἀποδεκατώ — *decimez* (je décime), ἀποδουλώνω — *deservesc* (je dessers), ἀπόθεν — *de unde* (d'où), ἀποκάτω — *de jos* (d'en-bas), ἀπόμακρα— *de departe* (de loin), ἀποπέρα — *de dincolo* (de là-bas), ἀποπολλῆς— *de mult* (depuis longtemps), ἀποσπέρα— *de noapte* (de nuit, avant le jour), etc.

Utiles aussi sont les attestations des termes : 'Αρβανίτης, 'Αρβανιτία. Les documents vénitiens datés des XIV^e^—XV^e^ siècles, publiés par Giuseppe Valentini, usent souvent des termes *Albania*, *Albani*, *Albanensis* et les colons albanais installés en Italie méridionale avant le XVI^e^ siècle s'appellent de nos jours encore *Arbëresh*, alors que leurs congénères, restés au pays s'appellent eux-mêmes *Shqipëtari*. Une telle circonstance est faite pour nous inciter à réunir les attestations concernant le nom porté par les Albanais au Moyen-Age, afin de voir quand et où est intervenu le changement.

Le dictionnaire s'appuie sur un grand nombre de sources, mentionnées par des abréviations ou des sigles. Or, son usage est alourdi du fait de l'absence d'une liste alphabétique de ces sources, avec l'indication de l'endroit et de la date de leur parution. De telles précisions permettraient la rapide identification de l'époque et de la région où le mot étudié a circulé.

H. M.

CLAUSTRA ALPIUM JULIARUM, I. *Fontes* uredila J. Šašel, P. Petru ; sodelavci F. Leben, R. Matejčić, M. Urleb, Ljubljana, 1971.

Plusieurs siècles durant, l'autorité romaine s'est montrée, vivement et sans faillir, préoccupée de bien garder les accès en Italie du côté des versants orientaux des Alpes. Un système de défense bien étudié devait être la conséquence naturelle d'une telle préoccupation. Il commence depuis la ville de TARSATICA (l'actuelle Trst, dans le voisinage du port adriatique de Rijeka), en se dirigeant vers le nord-est à travers les localités modernes de Jelenjë et de Želgêzna Vrata, escaladant le versant oriental du pic Snežnik (1796 m) et du Babno Polje (1029 m), à l'ouest de Vel. Lašče, Rob et Rakitna. Ensuite son tracé tournait vers le nord-ouest, pour toucher NAUPORTUS (Vrhnika), au sud-ouest d'EMONA (Ljubljana), sur la grande artère qui liait l'Italie aux vallées des cours de la Drava, de la Sava et du Danube. Une fois arrivé là, il continuait en direction nord-ouest, à travers Polhov-Gradec et Savodenj, puis vers l'ouest, traversant Grahovo et Most na Soči, pour aboutir au FORUM IULII (de nos jours Cividale, à l'est d'Udine).

Des recherches ont été entreprises pour la restitution de ce tracé ; les sources antiques et médiévales ont été explorées à cette fin et une équipe du Musée archéologique de Ljubljana s'est attachée à la mise au jour de ses vestiges archéologiques.

L'ouvrage a été rédigé dans sa majeure partie par J. Šašel, avec le concours de P. Petru, F. Leben, R. Matejčić et M. Urleb. Grâce à leurs efforts réunis, le lecteur dispose des textes commentés des sources antiques et médiévales, ainsi que d'une description minutieuse des vestiges mis au jour par les fouilles (avec les dessins, les plans et les cartes respectifs).

Les textes, autant que les suppléments documentaires qui complètent l'ouvrage, sont réalisés dans des conditions graphiques irréprochables. Leur mérite est de rendre possible une meilleure connaissance de ce complexe très important, intéressant aussi bien pour l'histoire romaine dans son ensemble que pour le passé de la Slovénie.

H. M.

A. GUZZETTA, *Tracce della lingua albanese del secolo XV nella documentazione veneta dell'epoca*. Parte seconda : *Tracce dell'onomastica*. Palermo, 1973, 103 p. (Centro Internazionale di Studi Albanesi presso l'Università di Palermo)

La première partie de cette étude a été publiée dans la même collection en 1968. Son auteur tâche de découvrir des traces de la langue albanaise dans les documents latins ou vénitiens antérieurs au XVI[e] siècle — moment où paraissent les premières sources écrites albanaises. Il a enregistré 509 termes, qu'il discute dans la présente étude. Quelques-uns débordent les limites territoriales de la langue albanaise, circulant dans une aire plus vaste : alb. *katun* « petit village, hameau », byz. κατοῦνα, scr. *katun*, bulg. *kătun*, roum. *cătun* ou *cătună*, tc. *katan* ; alb. *râna* « sable », v. roum. *arină* ; alb. *i shkurtë* « court », roum. *scurt* ; alb. *sphata* « épée », roum. *spată* ; alb. *Shpatari*, roum. *Spătaru* ; alb. *shyt*, roum. *ciut* ou *șut*. Quelques autres sont des termes médiévaux, d'origine byzantine : alb. *rroga* « salaire », byz. ῥόγα, ῥογεύω ; *Sevastos*, byz. Σεβαστός = *Augustus* ; *Toli*, byz. 'Ανατόλιος. Le terme *vlah* « Roumain », d'origine celtique *(Volca*, pl. *Volcae)*, était courant chez les Slaves *(Vlach)*, les Byzantins *(*Βλάχος*)*, les Dalmates *(Vlaccho)* et les Albanais *(Vlach)*, alors que son correspondant albanais *Rëmër (Romanus)* dérive du latin. Il n'est pas impossible que *Suti*, *Sutiel* soient des dalmatismes, avec, à leur base, le lat. *sanctus*.

Mentionnons aussi que la méthode de l'auteur a été appliquée avec succès par les linguistes roumains, qui ont cherché à relever les traces du roumain dans le documents slaves des XIV[e] et XV[e] siècles.

H. M.

I. PARRINO, *Documenti sulle origini della cultura riflessa siculo-albanese*. Centro Internazionale di Studi Albanesi, Palermo, 1973, 72 pp.

Du même, *Canti d'amore popolari calabro-albanesi*. Centro Internazionale di Studi Albanesi, Palermo, 1973, 52 pp.

Ignazio Parrino, professeur de littérature albanaise à l'Université de Palerme, a publié en 1965—1966 une thèse de doctorat en deux volumes, intitulée *L'Archivio del Seminario Albanese di Palermo*, valorisant ainsi les archives concernant la présence et l'activité culturelle de la population de langue albanaise vivant en Sicile et en Italie méridionale. Ensuite, dans l'intervalle 1968—1973, il a publié une version italienne intégrale et accompagnée d'une introduction, de commentaires et de notes, de l'épopée du poète albanais Giorgio Fishta (1871—1940), *Lahuta e malcis — Il liuto della montagna*. Cette épopée se compose de trente chants, totalisant environ 15 000 vers. Sa traduction en italien représente un remarquable effort d'adaptation. Outre la version allemande, réalisée par Maximilian Lambertz, Fishta peut à présent être également lu dans cette correcte et élégante traduction italienne, très utile parce que cette œuvre cache un véritable trésor de riches informations au sujet du peuple albanais

et de sa langue. En 1972, Ignazio Parrino commence l'édition d'une série de documents provenant des archives du Vatican, toujours relatifs à l'histoire de l'Albanie (*Acta Albaniae Vaticana*).

Les deux volumes que nous présentons aujourd'hui sont des contributions à une meilleure connaissance de la population d'origine albanaise de Sicile. Formées après l'occupation de l'Albanie par les Turcs, les colonies albanaises d'Italie méridionale datent approximativement du XVI^e siècle. En plus de leur langue et du culte oriental, elles ont rapporté de leur patrie de riches traditions ethnographiques et folkloriques, qui se sont conservées en partie jusqu'à nos jours, fécondées par des emprunts faits à la culture italienne. Il s'ensuit que l'étude de ces colonies est en tout premier lieu un apport à l'albanologie et à la connaissance des relations italo-albanaises.

Les premiers pas dans la voie de l'éveil d'une conscience propre ont été réalisés par les représentants de l'Eglise, qui à l'époque étaient aussi les seuls personnes instruites. Mais avec le temps, le cercle allait s'élargir et les colonies albanaises allaient fournir à la culture italienne des représentants de choix, tels un Giorgio Guzzetta (au XVIII^e siècle), Giuseppe Crispi (1853), Giuseppe Schirò (1894), Gaetano Petrotta (1933) et quelques autres.

L'auteur publie, texte original et traduction italienne, quatre documents datés de 1734—1757 reflétant les effort fournis à ce moment-là par les représentants de la population albanaise de Sicile pour obtenir la permission d'organiser leurs propres écoles. C'est une chose généralement connue qu'au XVIII^e siècle la langue de l'enseignement continuait à être dans la plupart des cas le latin et que les littératures antiques tenaient une place importante dans les programmes d'enseignement. Or, le principal effort des organisateurs des écoles tendait à obtenir le droit de l'enseignement direct dans leur langue maternelle (l'albanais), sans être obligés de passer par une étape intermédiaire, en italien. Cette voie, plus courte parce que directe, facilitait l'accès à une culture supérieure. Il s'agissait, sans doute, d'un droit légitime, reconnu par le gouvernement en théorie, mais entravé dans la pratique par l'inertie des organes locaux. Les documents en question permettent de saisir le patriotisme et la soif de culture des représentants albanais et, tout particulièrement, de Giorgio Guzzetta.

Les « chansons populaires d'amour » ont été recueillies par l'auteur dans diverses régions de l'Italie méridionale. Elles viennent enrichir le patrimoine littéraire albanais, s'ajoutant à d'autres recueils parus récemment, dont : Giuseppe Ferrari, *Rapsodie e scene di vita degli Albanesi di Calabria*, Cosenza, 1959 ; Vicenzo Selvaggi, *Mbledhje të folklorit arbresh* (Recueil de folklore albanais d'Italie), 2 volumes, Carigliano Calabro, 1963 et Antonuzzo Bellusci, *Canti Sacri*, San Costantino, 1971. On voit se réfléchir dans ces chansons d'amour la vie quotidienne d'humbles paysans, chez lesquels — de même que dans la poésie de G. Coşbuc — les sentiments sont purs et sincères, leur milieu naturel n'étant indiqué que par quelques repères : la montagne, la source, la maison, le puits, le vignoble, le jardin fleuri, l'olivier et le marché proche. Parfois, le héros marque sa nostalgie de l'ancienne patrie, cependant, en général, il est satisfait de sa vie et aspire à un bonheur plus haut, fait d'un amour fidèle, concrétisé dans le mariage et la continuité de la famille.

H. M.

Симпозиум по грамматической типологии современных балканских языков. 15—16 января 1974. Предварительные матерялы, Moscou, 1973. (Академия Наук СССР, Институт славяноведения и балкаинстики)

La deuxième réunion du Séminaire permanent de balkanologie organisé sous les auspices de l'Institut d'études slaves et de balkanologie de l'Académie Soviétique des Sciences, dont les matériaux préliminaires (contributions) sont publiés dans le présent volume, a été entièrement consacrée aux problèmes de la structure grammaticale des langues contemporaines faisant partie de l'union linguistique balkanique.

Ces contributions sont dues à des spécialistes de Moscou, Leningrad et Chişinău. Au point de vue de la thématique abordée, elles se rangent en deux catégories : I^{re} section — similitudes grammaticales dans le système de l'union linguistique balkanique (17 exposés); II^e section — étude de la catégorie déterminé — indéterminé dans le cadre de l'union linguistique balkanique (4 exposés). Une troisième section, qui s'ajoute aux deux premières, est illlustrée par une seule communication, d'ordre général, traitant des interférences linguistiques et de la dialectologie historique.

Une série d'exposés de la première section procèdent à l'analyse synchronique et diachronique des structures verbales dans les langues balkaniques, avec toutes les implications d'une pareille analyse. Ils abordent aussi, d'un point de vue diachronique, les aspects typologiques des mutations intervenues dans la sphère de l'infinitif dans les langues balkaniques, la syntaxe verbale et ses corrélations avec la syntaxe de la proposition, les tendances de la langue roumaine, dans le contexte linguistique général balkanique, à former toute une série de constructions syntactiques synonymes partant du subjonctif, en tant que résultat des interférences grammaticales dans la sphère verbale, etc. Une place à part dans ces débats revient aussi à la *catégorie du nom* considérée sur le plan morpho-syntactique, au *système casuel* dans certaines langues balkaniques contemporaines (le néo-grec et l'albanais), à des suggestions concernant les critères typologiques et la caractérisation des langues balkaniques.

La deuxième section est consacrée à une certaine manière d'aborder la catégorie déterminé — indéterminé dans le cadre de l'union linguistique balkanique, partant d'une méthode d'enquête d'un caractère plus spécial subordonnée au but de la recherche. Ce but de la recherche réside dans la description de la catégorie susmentionnée dans les langues balkaniques *slaves* et *non slaves*, compte tenu de quelques traits génétiques représentatifs non seulement pour l'aire en question, mais aussi pour un espace plus vaste encore.

Ces matériaux, destinés à servir de base de discussion au séminaire, sont par eux-mêmes une contribution méritoire de la linguistique soviétique à l'effort général des hommes de science d'explorer ce domaine. Bon nombre d'ouvrages concrétisant ces efforts figurent dans la bibliographie sélective de la fin du volume. Il s'agit là d'un ouvrage visant à trouver les méthodes les plus adéquates d'investigation, étude et interprétation des réalités linguistiques de l'espace sud-est européen, aussi intéressantes que complexes.

E.M.-S.

D. GĂMULESCU — M. JIVCOVICI, *Dicționar sîrbocroat-român (Dictionnaire serbocroate-roumain)*, Pančevo—București, 1970, 687 p.

L'absence d'un dictionnaire serbocroate-roumain aussi complet que possible était devenue ces derniers temps une lacune maintes fois signalée non seulement par les spécialistes, mais par les lecteurs aussi. Le présent ouvrage répond donc à une nécessité vivement ressentie et c'est le mérite des éditions « Lumières » de Pancevo et « Științifică » de Bucarest de s'être attachées à combler cette lacune. Grâce à cette initiatice, nous avons affaire au *premier dictionnaire serbocroate-roumain d'amples dimensions*.

Ce qui attire d'emblée l'attention est l'effort évident des auteurs de procéder à une sélection judicieuse du matériel que le lexique contemporain met à leur disposition. En effet, renonçant à tout ce qui aurait pu alourdir l'ouvrage ou empiéter sur l'espace effectif réservé au dictionnaire, ils ont écarté les diminutifs ou les termes hypocoristiques (avec la désinence : *ić*, *-čić*, *-ak*, *-ica*, *-čica*, *-ca*, *-ašce*, *-ešce*, *-ence*), ainsi que les argumentatifs et les termes dépréciatifs (en *-etina*, *-ina*, *-onja*, *-urina*), voire quelques noms abstraits, dérivés d'adjectifs ou de participes (avec la désinence en *-ost*). L'espace ainsi obtenu a été réservé aux mots et expressions courants, sans négliger en même temps toute une série de termes appartenant à différents domaines spécialisés : science, publicité, jurisprudence ou parler populaire — tous d'une réelle utilité, notamment pour le minutieux travail du traducteur.

Naturellement, comme toujours (surtout dans ce genre d'ouvrages), quelques suggestions pourraient s'avérer utiles.

Une première remarque à retenir dans le cas de la réédition de cet ouvrage porte sur ce que la lexicographie serbocroate contemporaine peut offrir comme matériel, ce champ-là n'ayant pas été suffisamment exploré — à notre avis — par les auteurs. Ainsi, à côté du dictionnaire de L. Bakotić, de celui de V. St. Karadžić (particulièrement précieux par sa collection de mots recueillis dans le parler populaire) et de l'ouvrage de M. Vujaklija (d'une utilité toute particulière lui aussi, notamment en ce qui concerne son choix de néologismes), pourraient figurer les deux dictionnaires explicatifs d'envergure, malheureusement inachevés mais qui s'avèrent néanmoins d'une extrême utilité : *Rečnik srpskohrvatskog književnog i narodnog jezika*, Beograd, 1959 et suiv., dont six volumes ont déjà paru et qui, outre le lexique de la langue contemporaine, compte également un nombre appréciable de mots composés au moyen des abréviations ou des initiales et *Rečnik srpskohrvatskoga književnog jezika*, Novi Sad—Zagreb, vol. I, 1967, (A—E *-ešofirati*) ; vol. II, 1967 (Ž—K-*kosište*).

D'autre part, l'économie de l'ouvrage aurait réclamé d'en écarter les mots titres, faciles à traduire ; dans cette catégorie se rangerait, par exemple, la série des noms dérivés des verbes avec la désinence *-nje*, *-anje* (cf. *pisanje*<*pisati*, *školovanje*< *školovati*, p. 545) ou les adverbes formés tout simplement d'un adjectif (cf. *slično* < adj. *sličan*, p. 505 ; *laskovo* < *laskav*, p. 176 ; *moralno*<*moralan*, p. 207, etc.). En renonçant à la mention de cette catégorie de mots, les auteurs auraient pu gagner de la place pour d'autres termes du langage courant ou pour les membres des couples verbaux, omis sans doute faute d'espace (v. ci-après).

Peut-être aurait-il été utile de préciser le cas échéant que tel ou tel terme est plus fréquemment — voir exclusivement — utilisé en Croatie ou en Serbie. Ceci nous aurait semblé d'autant plus naturel que l'ouvrage mentionne les forme ékaviennes (spécifiques en Serbie, Vojvodine et une partie de la Bosnie), de même que les formes jékaviennes (caractéristiques en Croatie, notamment, au Monténégro et en Herzégovine). Ainsi, pour autant que nous le sachions, le mot *strop* pour « plafond » (p. 528) connaît un large usage en Croatie, alors qu'en Serbie, avec le même sens de « plafond » (p. 554) il y a le terme *tavan*, *tavanica*.

Quant à la précision du sens exact du terme, dans certains cas les explications fournies par le dictionnaire nous semblent trop sommaires, surtout quand il s'agit de certaines expressions. Prenons par exemple le mot *zameravati se* (p. 646) : le sens donné par le dictionnaire pour ce terme en tant que verbe pronominal réfléchi est « a cădea în dizgrație » (= « tomber en disgrâce »), « a pierde favoarea cuiva » (= « perdre la faveur de quelqu'un »), alors que pour l'expression *zamerio sam mu se* il propose la traduction « îmi poartă pică » (= « il me porte rancune »). Il y aurait donc une différence de nuance sémantique à relever dans cette traduction et c'est pour cette raison que nous proposons soit de la remplacer, soit de lui ajouter l'expression exacte traduite par « se fâcher». Un autre exemple : l'adjectif *morski* (p. 207) ; nous pensons qu'un signe spécial (rhomboïdal, par exemple) aurait dû attirer l'attention du lecteur sur le fait que le syntagme *morska kokoš* se traduit par un seul mot : « bibilică » (= « pintade»), ce qui éviterait aux personnes non avisées de le traduire mot à mot.

Les auteurs auraient dû renoncer aussi à un certain nombre de dérivés, ce qui leur aurait fait gagner de l'espace en faveur de différents syntagmes, expressions et sens particuliers (cf. *morski* : *morsko prase* = « porc de mer » ; dans le cas du verbe *dolaziti*, on constate l'absence de son sens de « surgir » ; enfin les expressions *mesec dolazi*, *ne tebe dolazi red* n'y figurent pas du tout).

Une autre lacune à signaler est l'absence des termes géographiques, dont les plus importants auraient dû figurer au moins dans une liste à part.

Nous estimons aussi comme absolument nécessaire la notation de l'accent chez tous les mots-titres et non seulement dans le cas des homoformes.

Enfin, l'adoption d'un système plus suivi s'impose dans l'exposition des couples verbaux perfectifs — imperfectifs. Autrement dit, il serait à désirer de procéder avec plus d'unité dans l'organisation de ces termes. En effet, comme on le sait, il s'agit là d'un problème des plus épineux de la morphologie des langues slaves : souvent ces termes prennent l'aspect de quelque bizarre doublet grammatical susceptible de semer la confusion même dans l'esprit d'un bon connaisseur de la langue respective. Il est vrai, par ailleurs, que si, dans le cas du russe par exemple, leur importance est des plus grandes — notamment quand il s'agit d'exprimer des valeurs temporelles ou pour les verbes indiquant le mouvement, la direction de l'action — dans le serbo-croate la « spécialisation » des deux termes du doublet n'est plus impérieuse. Toutefois, nous prenons la liberté de suggérer aux auteurs de faire des *mots—titres* de tous les couples verbaux (perfectifs—imperfectifs) compris dans l'ouvrage. Naturellement, il ne serait nécessaire de donner la traduction roumaine que de l'un des membres du doublet, les auteurs se réservant le droit de ne fournir des précisions quant au second que dans le cas d'un élargissement de sens (ou peut-être une restriction) et dans certaines expressions. Voici un exemple : le verbe *zamèravati (se)*, imperf. (p. 646), apparaît comme mot—titre. Il est accompagné de son perfectif *zameriti (se)*, qui ne figure nulle part ailleurs en tant que mot—titre. Par contre, nous retrouverons à la même page le couple *zamesiti—zamešivati*, figurant en deux mots—titres.

Ces quelques remarques ne sauraient diminuer la grande utilité de cet istrument de travail non seulement pour les étudiants, mais pour le traducteur aussi et même pour le linguiste. Le matériel choisi, les précisions d'ordre grammatical et la tenue générale de ce dictionnaire font de lui une contribution méritoire. Il enrichit sensiblement notre patrimoine lexicographique bilingue, tout en témoignant en même temps de l'intérêt permanent de nos spécialistes pour le développement des relations culturelles et scientifiques entre les peuples roumain et yougoslaves.

E. M.-S.

Bdinski Zbornik. Ghent Slavonic Ms. 408 A. D. 1360. Facsimile edition, with a presentation by Ivan Dujčev. Variorum Reprints, London, 1972, XIII + [484] p.

Parallèlement à la réimpression d'une série d'œuvres prestigieuses devenues très rares, *Variorum Reprints* (Londres) a commencé la publication en fac-similé des manuscrits anciens. Jusqu'à présent ont été édités (en grec) le cartulaire du couvent de St. Jean-Prodromos et le Lexicon pour la gloire de Dieu (en grec et en russe). En 1972, a paru en fac-similé un précieux monument de la langue et de la littérature slaves, le premier dans la série des manuscrits à lettre cyrilliques : Bdinski Zbornik (Le Recueil de Vidin) de 1359—1360, conservé de nos jours à la Bibliothèque Universitaire de Gand (Belgique). La reproduction impeccable des 242 pages du manuscrit est précédée d'une préface brève du réputé savant Ivan Dujčev, qui récapitule l'histoire du texte, édité pour la première fois par I. Martynov, en 1882. L'étude du texte et de la langue a été confiée aux éditeurs de l'Université de Gand, sous la direction du professeur E. Voordeckers. Après une note descriptive (p. XII—XIII) du manuscrit, une introduction substantielle due au prof. I. Dujčev restitue l'histoire et la culture du milieu où fut élaboré ce Recueil de vies de saints et de martyres femmes. De telles anthologies se rencontrent souvent dans la littérature byzantine sous le nom de « Materika » (le pendent du « Patericon »), mais presque jamais dans les littératures slaves.

En partant des données mentionnées dans le colophon concernant l'année et le lieu où fut exécutée la copie, les noms du tzar Ivan Sracimir et de la tzaritza Anne son épouse, le prof. Dujčev considère que la vie de S[te] Théodora d'Alexandrie et surtout celle de l'impératrice de Byzance, Théophano, furent englobées dans ce Recueil afin de remémorer la vie de la mère du tzar, la tzaritza Théodora de Bulgarie, répudiée par son mari en 1344—45. Ce choix dévoile l'attitude politique hostile du tzar de Vidin envers son père, Jean Alexandre, le tzar de Tărnovo.

Le prof. Dujčev fait mention de l'origine roumaine du tzar de Vidin, Ivan Sracimir et de la tzaritza Anne, qui — ajoutons-nous — était la sœur du prince de Valachie, Vladislav I (Vlaicou). La note 2 peut être complétée avec les études de Em. Turdeanu (*La littérature bulgare du XIV^e siècle et sa diffusion dans les Pays Roumains*, Paris, 1947, p. 38—41), de Emil Lăzărescu (*Nicodim de Tismana et sa place dans l'ancienne culture roumaine. I, Jusqu'en 1385*, dans « Romanoslavica » XI (1965), p. 203—331, en roumain) et de N. Constantinescu (*La résidence d'Argeș des voïvodes roumains des XIII^e et XIV^e siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des récentes recherches archéologiques*, dans RESEE, VIII ((1970), n° 1, p. 14—109), qui ont mis en relief les étroites liaisons politiques et culturelles entre l'Etat de Vidin, celui de Hongrovalachie et l'Etat serbe. Les trois principautés ont uni leurs forces devant l'avance menaçante dans la Péninsule balkanique du roi catholique de Hongrie. Il est possible, d'après Em Turdeanu, que par cette voie aient pénétré en Valachie des éléments culturels bulgares surtout après l'installation du métropolite Daniel de Vidin, réfugié en 1365, comme chef du dio, cèse de Severin jusqu'en 1385. Mais, des traces matérielles de cette influence n'ont pas survécu-

I. R. M.

THEODORA RĂDULESCU, *Sfatul domnesc și alți mari dregători ai Țării Românești din secolul al XVIII-lea* (Le conseil princier et les grands dignitaires en Valachie au XVIII^e siècle), « Revista arhivelor », XLIX (1972), vol. XXXIV, 1, p. 107—131 ; 2, p. 295—324 ; 3, p. 441—470 ; 4, 659—690.

Elaborée avec soin et minutie, cette liste des grands dignitaires valaques à l'époque phanariote rendra un grand service aux historiens de ce régime. Groupés par fonctions, et, dans le cadre des groupes, selon l'ordre chronologique, les personnages vêtus en costumes orientaux et aux regards pensifs (ainsi qu'ils émergent des portraits que l'auteur a insérés dans cette série d'articles) se succèdent à un rythme implacable : quelques années, et plus souvent quelques mois, c'est tout le délai qui leur fut octroyé. Parmi eux, des anciens étudiants à Padoue, tels Donie Damian, Preda Drăgănescu ou Dimitrie Fotiade-Catargi, ou bien des lettrés comme Ienăchiță Văcărescu ou Michel Fotino. La multiplication des fonctions évoque, à son tour, l'évolution des charges qui perdent leur caractère nobiliaire pour s'orner du prestige de l'ordre étatique, assez précaire.

La liste nous restitue les avatars des dignités, qu'une analyse semblable à celle faite par Nicolae Stoicescu (sur le conseil princier aux XIV^e—XVII^e siècles) pourrait nous les rendre intelligibles. En tant que recherche préparatoire à cette synthèse sur la vie politique à l'époque

des phanariotes, le bilan de Theodora Rădulescu est le résultat d'un travail de bénédictin : l'auteur a fait appel aux documents inédits d'archives et bibliothèques, aux sources secondaires mentionnés dans les notes. Un index onomastique enrichi d'un 'cursus honorum' clôt cet instrument de travail indispensable aux dixhuitiémistes.

A. D.

Zu dem Artikel von Johannes Irmscher (Berlin DDR), *Dimitrios Galanos und die Anfänge der Indologie in Griechenland*, in „Revue des Études Sud-Est Européennes", tome X, 1972, Nr. 4, S. 669.

Ich habe mit großer Freude und mit nicht wenigem Nutzen den geistreichen Artikel „Dimitrios Galanos und die Anfänge der Indologie in Griechenland", gelesen. Als Grieche fühle ich mich dem Verfasser verpflichtet, ihm einen herzlichen Dank auszusprechen. Dies finde ich richtig und gerecht, weil das, was Prof. Johannes Irmscher über und für Dimitrios Galanos geschrieben hat, einer Gerechtigkeitstat gleicht.

Est ist menschlich, daß Schreibenden Korrekturen entgehen oder Fehler unterlaufen. Ich denke, daß die Nichtbenutzung des Buches 'Ινδικὴ' Αλληλογραφία vom Verfasser des Artikels an dem Nichtvorhandensein in den von ihm benutzten Bibliotheken liegt. Das Buch ist heute schwer zu finden. Sein vollständiger Titel (den K. Sathas nicht angibt) lautet : „'Ινδικὴ 'Αλληλογραφία, ἤτοι Γρηγορίου 'Ιερομονάχου, 'Αρχιμανδρίτου καὶ 'Ιεροκήρυκος τοῦ Σιφνίου, 'Επιστολαὶ πρός τινας ἐν 'Ινδίᾳ μετὰ τῶν ἀπαντήσεων καί τινων αὐτοῦ ἐκκλησιαστικῶν ὁμιλιῶν. 'Εκδοθεῖσα ὑπὸ 'Η. Τανταλίδου. Δαπάνῃ τοῦ Πανιερωτάτου Μητροπολίτου< > Φιλιππουπόλεως κυρίου κυρίου Χρυσάνθου, ἐπὶ τῷ διανεμηθῆναι δωρεάν. 'Εν Κωνσταντινουπόλει, Τύποις 'Ι. Λαζαρίδου, 1852".

Die von mir hier vorgenommene Korrektur will nicht so sehr einen Fehler korrigieren als vielmehr eine Frage unterstreichen.

Die Frage. Prof. Irmscher schreibt in seinem Artikel : „Seine Ausbildung in den Schätzen der hellenischen Überlieferung empfing er (= Galanos) in seiner Heimatstadt, in Mesolongi, Patmos und schließlich Konstantinopel, wo sein Onkel dem höchsten Klerus zugehörte".

Prof. Irmscher folgt, wie in der Fußnote, steht, der Galanosbiographie von Γ.Κ. Τυπάλδος in: Δημήτριος Γαλανός, 'Ινδικῶν μεταφράσεων πρόδρομος, hgg. von Γ.Κ. Τυπάλδος und Γ. 'Αποστολίδης, Κοσμητής, Athen 1845, ιγ ff.

Der Biograph G. K. Typaldos aber hat sich offenbar geirrt, wie El. Tantalidis in: 'Ινδικὴ 'Αλληλογραφία S. ιγ', Anm. [a] und K. Sathas in : Νεοελληνικὴ Φιλολογία, Athen 1868, S. 672, Anm [1] schreiben.

Der Herausgeber El. Tantalidis bemerkt : „Σημειούσθω δ'ὅτι οὐ τῷ ἀοιδίμῳ Παλαμᾷ ἐμαθήτευσε πρότερον Γαλανός, ὡς ὁ βιογραφήσας τὰ κατ' αὐτὸν ἀναγράφει (Πρόδρ. 'Ινδικ. μεταφρ., σελ. ιδ'), ἀλλὰ τῷ Δανιήλ, ὡς αὐτὸς Γαλανὸς γράφει πρὸς Γρηγόριον ἐπιστέλλων ('Επιστ. ς', σελ. 7)." 'Ινδικ. 'Αλληλ.

Bezüglich der Orte, wo D. Galanos studierte, schreibt K. Sathas in seiner Νεοελληνικὴ Φιλιλογία, S. 672 : „'Εξεπαιδεύθη τὰ πρῶτα γράμματα ἐν τῷ σχολείῳ τῆς πατρίδος του, οὗ προΐστατο 'Ιωάννης ὁ Μπενιζέλος. Ἔρωτι τελειοτέρας παιδεύσεως μετέβη εἰς Πάτμον καὶ ἠκροάσθη Δανιὴλ τοῦ Πατμίου, καὶ μετὰ ἑξαετίαν προσκληθεὶς εἰς Κωνσταντινούπολιν ὑπὸ τοῦ θείου του Γρηγορίου μητροπολίτου Καισαρείας, ἤκουσε καὶ ἐνταῦθα Παναγιώτου τοῦ Παλαμᾶ [1]".

Die Stadt Mesolongi wird nicht genannt. In seiner oben erwähnten Anmerkung macht K. Sathas folgenden Hinweis: Κατὰ λάθος ὁ [Κύριος] Τυπάλδος λέγει, ὅτι ὁ Γαλανὸς ἐφοίτησε πρῶτον ἐν Μεσολογγίῳ παρὰ Δανιήλ. Αὐτὸς ὁ Δημήτριος [Γαλανὸς] γράφων πρὸς Γρηγόριον τὸν Σίφνιον λέγει. „ Μετὰ τὸν Δανιὴλ διδάσκαλός μου ἐχρημάτισεν ὁ οὐχ ἧττων τοῦ Δανιὴλ Παναγιώτης Παλαμὰς ὁ ἐκ Μεσολογγίου τῆς Αἰτωλίας". 'Ινδικὴ 'Αλληλογραφία, σελ. 7".

K. Sathas zitiert also dieselbe Stelle aus dem Brief von D. Galanos, auf die der Herausgeber der Briefe El. Tantalidis in seinem Buch 'Ινδικὴ 'Αλληλογραφία verweist (siehe oben), die K. Sathas allerdings nicht vollständig übernimmt.

Der Verweis von El. Tantalidis und K. Sathas auf den Brief von D. Galanos löst die Frage der Reihenfolge der Lehrer. Die Information von K. Sathas, D. Galanos habe in Konstantinopel den Lehrer P. Palamas gehört, löst die Frage des Aufenthalts und des Studiums des D. Galanos in Mesolongi. Dieser Information nach, hat D. Galanos nicht in Mesolongi studiert.

Die Entstehung einer neuen Frage. Die Information von K. Sathas, daß D. Galanos seinen Lehrer P. Palamas in Konstantinopel hörte, widerspricht den Zeitangaben, die K. Sathas in der Biographie des P. Palamas (siehe Νεοελλ. Φιλολ. S. 573) liefert. K. Sathas schreibt, daß P. Palamas vor 1760 in Athos und Konstantinopel war. Nachher blieb er (mit einer Unterbrechung von 1770—1773 in Sakynthos) bis zum Jahre 1800 in Mesolongi, wo er im Jahre 1802 starb. Der griechische Text lautet: „... ἦλθε περὶ τὸ 1760 εἰς Μεσολόγγιον, καὶ οἱ φιλόμουσοι κάτοικοι τῆς εὐάνδρου ταύτης πόλεως διώρισαν σχολάρχην τῆς κοινοσυντηρήτου σχολῆς αὐτῶν τὸν Παναγιώτην, ὅστις ἀδιαλείπτως μέχρι τοῦ 1800 παρέμεινε διδάσκων". Anschließend erwähnt K. Sathas den Aufenthalt in Sakynthos.

Gemäß den obigen Nachrichten von K. Sathas entsteht die Frage: Wann und Wo hat Dimitrios Galanos den P. Palamas als Lehrer gehabt? War D. Galanos einmal als Schüler in Mesolongi? Wenn ja, wann? oder war P. Palamas gegen 1780 in Konstantinopel als Lehrer tätig? Leider kann ich diese Frage, mit der Hilfe der Bücher, die mir zur Verfügung stehen, nicht beantworten.

T. V.

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΜΙΧΑΗΛΙΔΗΣ, Τρία μεταβυζαντινὰ στιχουργήματα ἀπὸ χειρόγραφα τοῦ Ἁγίου Ὄρους, Ἀθῆναι, 1970.

Die Ausgabe sucht die Kenntnis der postbyzantinischen griechischen Poesie auf eine sicherere Grundlage zu stellen; alle drei erschlossenen (und kommentierten) Texte sind nur bruchstückhaft überliefert. Der erste, aus dem Kloster Kutlumusiu stammend (Kodex 375 = 3448), ist überschrieben: Στίχοι πατρὸς πρὸς ἠγαπημένον τέκνον παρακαλοῦντος τὸν θεὸν νὰ τοῦ τὸ ἐξαποστείλῃ. Bei dem zweiten, von gleicher Provenienz (Kodex 379 = 3452), handelt es sich offenbar um Verse des Dankes, die beim klösterlichen Mittagsmahl vorgetragen wurden. Der dritte Text endlich, aus der Bibliothek des Iviron-Klosters (717 = 4837), ist ein Alphabetarion.

Irm.

ΘΕΟΔΩΡΟΣ ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΛΟΣ, Προδιαγραφὴ προγράμματος ἀνατολικῶν σπουδῶν. Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν. „Ἐπετηρίς", 4, 1970—1971, 1—28

Der Autor greift historisch wie systematisch das leidige Problem auf, welche Disziplinen zur Orientalistik zu rechnen sind, und betont den Gewinn, welchen die orientalischen Studien für die Bereicherung des traditionellen europäischen Geschichtsbildes brachten. Er zeigt an markanten Beispielen, daß die Orientalistik der Arbeitsergebnisse der Neogräzistik weder sachlich noch komparatistisch zu entraten vermag; die gleiche Auffassung habe ich vertreten in dem Aufsatz „Die Aufgaben der Neogräzistik im Rahmen der Asien- und Afrikawissenschaften" (bei Peter Nagel, Von Nag Hammadi bis Zypern, Berlin 1972, 89 ff.). Auch hinsichtlich des griechischen Indologen Dimitrios Galanos gelangte ich zu einer gleichartigen Einschätzung (diese Zeitschrift 10, 1972, 669 ff.).

Irm.

Я. Н. ЛЮБАРСКИЙ, Исторический герой в „Хронографии" Михаила Пселла, „Византийский временник", 33, 1972, 92—114.

Über Menschenbild und Geschichtsauffassung des Michael Psellos — besonders in seiner Χρονογραφία — und die sich daraus ergebenden Darstellungsformen.

Irm.

Eine Korrektur zu dem Artikel von Paul Cernovodeanu et Nicolae Vătămanu, *La première traduction des „Aphorismes" d'Hippocrate en langue roumaine (XVIII^e siècle)*, in „Revue des Études Sud-Est Européennes", tome X, 1972, Nr. 3, S. 491.

Im zweiten Absatz steht: „La traduction en grec moderne et l'interprétation des „Aphorismes" écrits en dialecte attique d'hellénique classique ..." Hier ist den Verfassern des Artikels ein Fehler unterlaufen: Es stimmt nicht, daß die „Aphorismes" von Hippokrates im attischen Dialekt geschrieben sind. Sie sind, wie das ganze Corpus Hippocraticum, im ionischen Dialekt geschrieben.

T. V.

ΜΑΡΙΑ ΜΑΝΤΟΥΒΑΛΟΥ, Ἄγνωστος ἐπιτάφιος εἰς Κωνσταντῖνον Βαρδαλάχον, Ἀθῆναι, 1970.

Konstantinos Vardalachos (1755—1830) gehörte zu den führenden Wissenschaftlern und Lehrern seines Volkes an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert. In Ägypten, Griechenland und Italien ausgebildet, lehrte er Naturwissenschaften und Philosophie in Bukarest, Chios und Odessa und trat mit einschlägigen Veröffentlichungen hervor. Von Kapodistrias nach Griechenland berufen, ertrank er infolge einer Schiffshavarie. Seine Leichenrede hielt der Professor in Odessa L. Repé in französischer Sprache. Sie blieb in griechischer Übersetzung erhalten und wird in dieser herausgegeben. — Die Abhandlung erschien gleichzeitig als Band 69 der Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας sowie als Beitrag des Παρνασσός 12, 1970, 667 ff.

Irm.

ΣΤΕΡ. ΦΑΣΟΥΛΑΚΗΣ, Ἀγγλικὸν θέατρον καὶ Ἑλληνικὴ Ἐπανάστασις, Ἀθῆναι, 1971

In den Jahren 1822/23, 1825 und 1828 wurden in Großbritannien vier Theaterstücke mit griechischer Thematik, davon drei mit unmittelbarer Beziehung auf den Befreiungskampf, aufgeführt. Von einem weiteren, in Buchform veröffenttlichten Stück ist unbekannt, ob es auf die Bühne kam. Schließlich sind drei Panoramaaufführungen zu nennen, von denen zwei Gegenwartsbezug aufweisen. Solche Aktivitäten sind Ausfluß des Philhellenismus; sie erreichen ihren Höhepunkt nach der Schlacht bei Navarino, als sich auch das offizielle England für die Griechen engagiert hatte. — Augenscheinlich hat der Verfasser noch keineswegs das gesamte Material erfaßt.

Irm.

ΠΑΥΛΟΣ ΧΙΔΙΡΟΓΛΟΥ, Ἐπίσημα Ὀθωμανικὰ ἔγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Κύπρου. Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν. „Ἐπετηρίς", 4, 1970—1971, 29—132.

Die Nutzung des türkischen Urkundenmaterials steht aus vielen Gründen noch in den Anfängen, und es stellt somit eine Pionierleistung dar, wenn das Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν in Nicosia die Auswertung seiner Sammlungen zur zyprischen Geschichte als eine sehr vordringliche Aufgabe ansieht. Die vorliegende Edition von 42 Stücken aus dem 19. Jahrhundert macht zugleich eine Einführung in die osmanische Urkundenlehre aus. Die Dokumente selbst erscheinen im Originaltext und griechischer Übersetzung mit sachlichen Annotationen.

Irm.

ДИМИТЪР ПОПИВАНОВ, Историческата тема в съвременната българска белетристика, „Славяни", 28, 1972, 2, 31—32.

Allgemeinverständlicher Überblick über die in Bulgarien traditionsreiche geschichtliche Thematik in der schönen Literatur.

Irm.

CONSTANTIN VELICHI, *Republica Populară Bulgaria*, Bucureşti, 1973, 237 pages, 49 ill., 4 cartes.

Alerte et évocateur, aussi riche que précis en informations, c'est à la fois un guide qu'on consulte avec utilité et un livre qu'on lit avec intérêt. A tour de rôle, l'auteur expose, raconte, évoque paysages et faits, hommes et œuvres d'art, passé et contemporanéité. C'est d'abord le pays qu'il nous présente (p. 7—22) : site, relief, climat. rivières, faune, flore. Mais il ne s'agit pas d'une série monotone de renseignements techniques; ils sont parsemés de détails pittoresques, de souvenirs d'histoire, de citations littéraires; ici et là, des données statistiques aussi innatendues que révélatrices; la nature s'anime, prend couleur, souvent l'homme s'y mêle, avec son travail ou son lyrisme.

Le chapitre consacré à l'histoire (p. 23—78) n'est pas moins vivant : sont époqués peuples et civilisations de la haute antiquité; les Thraces et leur fastueuse civilisation; les Grecs; la conquête romaine; l'arrivée des Slaves et des Bulgares; le premier tsarat; les relations tantôt pacifiques tantôt de guerre — néamoins ininterrompues — avec Byzance; leurs tsars fiers et intrépides; les capitales successives (dont Tărnovo deviendra, au cours du moyen-âge l'un des centres les plus actifs de la culture et de l'art du Sud-Est de l'Europe) avec leurs palais, leurs châteaux-forts, leurs basiliques d'une somptuosité qui rappelle en égale mesure l'Orient et Byzance; la longue « nuit » de la domination ottomane, traversée par la houle incessante des révoltes populaires; les alliances et les luttes, souvent à côté des Roumains, contre les oppresseurs et enfin, quatre siècles après la chute de leur second Empire, la « renaissance », cette dure conquête, étape par étape, de la liberté pour le peuple, pour la patrie. L'auteur s'arrête plus longuement sur cette époque héroïque de l'histoire bulgare, évoque les insurrections, les poètes qui incitaient à la lutte, hommes d'action et gens de lettres qui rallient le peuple et combattent à ses côtés, sans répit, avec la participation active de leurs voisins, les Roumains, ainsi qu'avec celle des Russes.

Le XX^e siècle, que l'auteur étudie en trois étapes (la Bulgarie jusqu'à la première guerre mondiale, entre les deux guerres et pendant la seconde guerre mondiale), n'est pas moins hanté par des luttes de toutes sortes : politiques, sociales qui préparent et aboutissent, après 1944, à la Bulgarie socialiste de nos jours. C'est l'un des chapitres les plus détaillés du livre (p. 79—129) et qui étudie : les étapes de l'avènement du socialisme, le développement de l'économie, de l'industrie, les moyens de transport, le commerce international, l'organisation politique, pour aboutir à l'image d'ensemble d'une vie prospère, d'un peuple instruit à tous les degrés, fort et optimiste, vainqueur enfin. Des statistiques, des chiffres, ainsi que des renseignements sur la vie littéraire, musicale, théâtrale, sur l'art contemporain, témoignent une fois de plus, de cette remarquable vitalité du peuple bulgare, de son vigoureux patriotisme.

Un quatrième chapitre est consacré aux relations roumano-bulgares (p. 129—141). Elles datent de fort loin et s'expriment non seulement dans le domaine de l'histoire politique, mais également dans celui spirituel, culturel, artistique. Avec l'esprit d'ordre et de clarté, qui n'est pas la moindre des qualités du livre du Prof. Velichi, l'auteur parcourt les moments essentiels de cette longue et étroite collaboration, en insistant sur le XIX^e siècle, époque où, confesse Zakhari Stoïanov, président de la Sobranïa, « Votre pays a été pour nous le phare lumineux de la liberté, de l'espérance dans une vie nouvelle » (p. 134). Enfin, après la seconde guerre mondiale, ces multiples et actives relations s'expriment par une étroite collaboration économique et culturelle. Le beau pont qui relie, entre Giurgiu et Russe, les deux rives du Danube et qu'on appelle le « Pont de l'Amitié » est à la fois un symbole et un des plus récents — des plus pratiques aussi — traits d'union entre les deux pays. L'auteur clôt ce chapitre avec une « confession de foi » : « La République Socialiste de Roumanie et la République Populaire de Bulgarie sont profondément intéressées à la création d'une atmosphère de paix et de collaboration dans le Sud-Est de l'Europe, à la transformation des Balkans en une zone de paix

et de détente, sans armes nucléaires. L'amitié entre ces deux peuples n'est pas uniquement un exemple de bon voisinage, *mais signifie également* une aide de premier ordre à la promotion de la sécurité et de la paix en Europe » (p. 141).

Dix itinéraires touristiques, avec leurs variantes (p. 142—223), leurs traits particuliers, la description des villes les plus importantes avec leurs musées et leurs institutions de culture, le charme du paysage, les monuments historiques, les villes d'eau, le très moderne littoral; ce dernier capitre est un « guide bleu » en raccourci dont il n'est plus nécessaire de souligner l'intérêt.

Enfin, pour clore, un bref coup-d'œil sur les données essentielles nécessaires au touriste : le pays et son organisation, la géographie et les routes d'accès, la population, les dates principales de l'histoire, etc. Une ample bibliographie, surtout bulgare et roumaine, à la fin.

Trois cartes, de belles illustrations (paysages, œuvres d'art, architecture médiévale et contemporaine, portraits de révolutionnaires, d'écrivains, d'hommes d'Etat, types de paysans bulgares) sont tout aussi utiles et agréables à regarder, qu'il est utile et agréable à lire ce livre.

M.A.M.

LIUBEN PRASKOV, *La tour de Hrelju*, Sofia, 1973, 150 p., 90 illustr. dont 17 en couleurs (en bulgare, avec résumés en allemand, russe, français et anglais)

La restauration achevée en 1970 du plus ancien édifice lié au célèbre complexe monastique de Rila : la tour érigée en 1335 sur l'initiative du protosébaste Hrelju, restitue à l'art médiéval bulgare un monument de premier ordre et à l'art sud-est européen l'un des plus intéressants ensembles peints de l'époque des Paléologues. Mise au jour et restaurée d'une manière exemplaire (elle avait été en partie détruite au cours des siècles et entièrement recouverte de mortier à la fin du XVIII^{e}), cette peinture est une preuve éclatante d'une part, de la qualité artistique qui était celle de la peinture bulgare du temps de l'un des plus illustres tsars du second empire : Jean Alexandre (1331—1371), et de l'autre, du fait que le symbolisme mystique le plus poussé était devenu une réalité culturelle au temps où St. Grégoire de Sinaï devenait le fondateur du monastère de Paroria, le plus important centre de l'Hésychasme dans les Balkans après le Mont Athos. Dans ce contexte artistique et spirituel, la peinture de la tour de Hrelju devient un chapitre essentiel de la culture bulgare du moyen-âge.

Dans son excellente monographie, l'auteur insiste sur tous les aspects — historiques, techniques, iconographiques, artistiques — du monument : les avatars de sa destinée, les étapes et les travaux de restauration, l'architecture, l'ensemble et les détails de l'iconographie (il s'agit, e.a. de l'une des représentations les plus originales du thème, encore assez rarement figuré à l'époque, de la « Sagesse Divine » et en même temps, d'une peinture « historique » représentant des épisodes de la vie de St. Jean de Rila, où figure aussi son plus ancien portrait), les détails de la décoration, le style de la peinture. Ceci était d'autant plus nécessaire que c'est pour la première fois que cet important ensemble peint est étudié correctement et de tout près. L'illustration (pour l'architecture et la peinture) est elle aussi complète. D'amples notes, une bibliographie à jour, à la fin un chapitre d'« annotations » (explications en détail des plans, esquisses et emplacement des thèmes, inscriptions, etc.) offrent une information complète, une image vivante et précise, ainsi que de nombreux éléments de référence de ce monument qui vient enrichir l'art du XIV^{e} siècle dans le Sud-Est de l'Europe.

M. A. M.

ILTCHO DIMITROV, *La politique extérieure du gouvernement d'Ivan Bagrianov*, « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 93, 24^{e} année, janvier 1974, p. 17—44.

Connu pour ses recherches concernant les problèmes d'histoire de la Bulgarie pendant la deuxième conflagration mondiale, I. Dimitrov s'occupe dans cette étude de l'analyse des directions de la politique étrangère promue par le gouvernement d'Ivan Bagrianov (1er juin — 1er septembre 1944).

L'auteur utilise des documents inédits des archives internes (Archives historiques Centrales d'État, Archives du Ministère des Affaires étrangères, Archives de l'Académie Bulgare des Sciences), dont le *Journal* de P. Draganov, le chef de la diplomatie bulgare dans le cabinet Bagrianov, est une source de premier ordre.

L'analyse minutieuse des informations conduit l'auteur à l'idée que le nouveau gouvernement formé au début de l'été a tenté un changement de la ligne de politique étrangère bulgare. L'historien considère « qu'à partir du 1er mars 1941, la Bulgarie n'eut plus de politique extérieure vraiment nationale » (p. 17). Les desseins du gouvernement Bagrianov — les préparatifs en vue de la sortie de la Bulgarie de la guerre, sans porter atteinte aux relations amicales avec l'Allemagne, les concessions faites à l'Union Soviétique, afin d'éviter la rupture des relations bulgaro-soviétiques, ont mis en évidence une attitude plus réaliste vis-à-vis de l'évolution de la situation internationale.

Mais l'analyse d'Iltcho Dimitrov relève pleinement qu'il y avait un décalage constant entre intentions et réalisations. Les tentatives de l'équipe ministérielle échouèrent parce que le but profond de cette politique fut de sauvegarder l'ordre monarchique et capitaliste dans le pays. « Au fond — souligne l'historien bulgare —, l'idéal vers lequel le gouvernement de Bagrianov tendait dans le domaine de la politique étrangère était la politique antérieure du 1er mars 1941, faite de relations amicales avec l'Allemagne et de neutralité dans la guerre » (p. 43).

L'effervescence révolutionnaire, le faible soutien social à l'intérieur du pays, la méfiance rencontrée en dehors sont les facteurs qui expliquent l'échec de la politique antinationale de tous les gouvernements bulgares durant la guerre.

La démission de Bagrianov, à la veille de la révolution du 9 septembre 1944, a mis en évidence la faillite de toute la politique du monarco-fascisme bulgare.

C. I.-S.

Aspects of the Balkans. Continuity and change. Contributions to the International Balkan Conference held at the University of California, Los Angeles (UCLA), October 23—28, 1969. Ed. by H. Birnbaum and Speros Vryonis Jr., ed. Mouton, the Hague — Paris, 1972, 447 p.

The first Panamerican conference of Balkanologists has assembled specialists from different fields. The papers, displaying many original viewpoints and aiming, in most cases, to offer a panoramic outlook on the topic, reflect the concerns of researchers from across the Ocean.

The summary of this volume illustrates the variety of the subjects which still pursue two main aspects : Continuity and change. We hereafter mention some of the papers, in the same order as they appear in the collection : Maria Gimbutas, "The Neolithic Cultures of the Balkan Peninsula" (p. 9—50); V. I. Georgiev, "The Earliest Ethnological Situation of the Balkan Peninsula as Evidenced by Linguistic and Onomastic Data" (p. 50—66); P. Ivić, "Balkan Slavic Migrations in the Light of South Slavic Dialectology" (p. 66—87); K. Kazazis, "The Status of Turkisms in the Present Day Balkan Languages" (p. 87—117); P. Charanis, "Town and Country in the Byzantine Possessions of the Balkan Peninsula During the Later Period of the Empire" (p. 117—138); I. Dujcev, "Le problème de la continuité dans l'histoire de la Bulgarie médiévale" (The Problem of Continuity in the History of Medieval Bulgaria) (p. 138—151); S. Vryonis Jr., "Religious Changes and Patterns in the Balkans — 14th—16th Centuries" (p. 151—177); M. Chatzidakis, "Aspects de la peinture religieuse dans les Balkans (1300—1500)" (Aspects of religious painting in the Balkans) (p. 178—198); K. Otto Dorn, "Nachleben byzantinischer Traditionen in der Moschee Murad II, in Edirne" (Survival of Byzantine Traditions in the Mosque of Murad II, in Edirne) (p. 198 — 211); E. V. Williams, "A Byzantine Ars Nova : The 14th Century Reforms of John Koukouzeles in the Chanting of Great Vespers" (p. 211—230); B. Laourdas, "Greek Religious Texts during the Ottoman Period" (p. 230—243); H. Birnbaum, "Byzantine Tradition Transformed : The Old Serbian Vita" (p. 243—285); A. Tietze, "The Balkans and the Ottoman Sources — Ottoman Sources and the Balkans" (p. 285—298); A. B. Lord, "The Effect of the Turkish Conquest on Balkan Epic Tradition" (p. 298—319); R. A. Georges, "Process and Structure in Traditional Storytelling in the Balkans : Some Preliminary Remarks" (p. 319—338); H. Inalcik, "The Ottoman Decline and its Effects upon the Rayah" (p. 338—355); J. Math, Die patriarchale Altkultur und der Weg zur Neukultur" (p. 355—370); T. Eckman, "Parallel Developments in the Poetry

of the South Slavs (Late 19^{th} and Early 20^{th} Century)" (p. 370—397); H. L. Kostanick, "Balkan Demographic Trends and Population Heartlands".

Henrik Birnbaum, Professor of Slavic Languages and Literatures at the University of California, Los Angeles, in his Prefatory Note, points to the fact that "the editors are keenly aware that certain geographic areas of the Balkans, notably Romania and Albania, have received relatively less attention than what might seem justified by their role in Balkan history. This slight imbalance is due to difficulties in securing the participation of first-rate scholars in the special fields of Romanian and Albanian studies rather than to any implicite prejudice" (p. 6). Yet, on the whole, the problems and examples have taken in consideration also Romanian and Albanian elements.

We shall hereafter refer to some papers in linguistics, dealing with problems of a larger interest.

P. Ivić brings forward, in his article on "Balkan Slavic Migrations in the Light of South Slavic Dialectology" the arguments offered by folk idioms for the resuming and thorough examination of one of the most discussed issues. The phonetic and semantic characteristics of some terms of slavic origin, which have maintained themselves only in some lingvistic islands, attest successive strata of population and bear evidence for the movements of the Slavs.

K. Kazazis, in his paper on "The Status of Turkisms in the Present Day Balkan Languages" undertakes a research not yet tackled. He specifies: "Since the scope of this paper is restricted to the standard languages, we should not, strictly speaking, deal with Turkisms whose range is limited to popular (alias folk) speech. These terms, as used here, do not include the rural dialects. They refer rather to what Haugen has called 'urban standard' "(p. 90). His investigation is concerned with the present-day destiny of Turkish elements in the south-east European languages. The spreading of Turkish elements in all these languages, although there has not been, in all the areas, a massive direct contact with Turkish speaking people, and quite irrespective of the speakers' religion, is thus commented by the author: " ... correct as Hazai's observation* undoubtedly is, it still does not explain, I think, the great inroads that Turkish made, even in those regions where there were virtually no Turks other than soldiers and administrators" (p. 91). The old words have been replaced "because they have become old fashioned". The author's correct conclusion is that today, owing to thcir status of loanwords, the number of these terms is diminishing, and he further specifies: "Although Turkisms are rather common in the standard colloquial, there are other styles, such as expository prose, where they hardly ever occur. Almost as important and certainly as likely to survive for a long time are the covert Turkisms, that is the very few grammatical ones, as well as the very many lexical and scmantic oncs" (p. 112). The suggestion is highly valuable for the study of the lexical interferences and the loan problem, in the vista of two historical periods.

Z. M.

La Bibliothèque Nationale de la République Socialiste de Serbie — GUIDE, Belgrade, 1973, 30 p. + ill. + 1 carte (plan de Belgrade).

Publié à l'occasion de l'inauguration, le 6 avril 1973, du nouveau bâtiment de la Bibliothèque Nationale à Belgrade, le *Guide* fournit d'intéressants renseignements sur l'histoire de la bibliothèque ainsi que sur les différents aspects de la conservation et de l'utilisation de ses fonds.

La Bibliothèque a été fondée en 1832 par la décision du prince Miloš Obrenović et grâce au zèle du cercle étroit de ses collaborateurs cultivés; ce fut la première institution culturelle du pays à une époque où il nc s'était pas encore entièrement libéré de l'occupation étrangère.

C'est seulement à partir de 1853, année de la nomination du premier bibliothécaire officiel que petit à petit elle se transforma en bibliothèquc nationale destinée à recueillir tout livre serbe et à le conserver. Đura Daničić (1856—1859) jeta les bases d'une bibliographie nationale courante et élabora les principes fondamentaux de la politique d'acquisition de la Bibliothèque Nationale. Janko Šafarik (1861—1869) organisa la collecte méthodique des manuscrits et des imprimés anciens et améliora l'organisation interne de la Bibliothèque ainsi que les conditions de travail du personnel. Stojan Novaković (1869—1874) fut le premier réfor-

mateur et législateur de la Bibliothèque. Il a rédigé avec Josif Majzner en 1871 le *Catalogue de la Bibliothèque Nationale Serbe à Belgrade*, dont le VII^e volume fut imprimé en 1903.

Lors du bombardement du 6 avril 1941, des bombes incendiaires ont détruit le bâtiment de la Bibliothèque et toutes ses collections. Celles-ci comptaient environ 1300 manuscrits cyrilliques datés des XII^e et XIII^e siècles, une vaste correspondance appartenant à des écrivains et savants, laborieusement recueillie, une collection importante et insuffisamment étudiée de documents turcs sur la Serbie, ainsi que quantité d'incunables et autres ouvrages anciens.

Les premières initiatives en vue de la reconstitution du fonds détruit datent déjà de la période de la guerre. De nombreux particuliers — dont certains sont restés inconnus —, ainsi que différentes institutions, firent don à la Bibliothèque d'un grand nombre de livres rares et importants, ainsi que d'autres publications. Les legs du professeur Tihomir Đorđević et du poète Milan Rakić sont parmi les plus importants.

Après 140 ans d'existence, la Bibliothèque Nationale de la R. S. de Serbie, possédant un fonds de 1 200 000 volumes, entre « dans une période nouvelle de son histoire ».

Z. M.

DOJAKA, ABAZ et ANDROMAQUI GJERGJI, *Rezultatet e punës në fushën e etnografisë gjatë 25 vjetëve* (Un quart de siècle de travaux dans le domaine de l'ethnographie), «Etnografia shqiptare », Tirana, IV, 1972, p. 3—17.

L'article passe en revue les réalisations de l'ethnographie albanaise durant le dernier quart de siècle, en faisant un bilan plus ample de ces préoccupations. Les débuts de l'ethnographie en Albanie sont liés dans le XVII^e siècle aux noms de Budi, Bardhi, Bogdani ; une contribution remarquable au développement de ce domaine, au XIX^e siècle, a été apporté par les représentants de la Renaissance nationale, comme Sami Frashëri, Thimi Mitko et autres. Nombreux matériaux d'intérêt ethnographique ont paru dans les publications périodiques « Fiamuri Arbërit », « Albania », « Kalendari Kombiar ».

En 1947, un Secteur d'ethnographie fut fondé près de l'Institut des Sciences, et en 1948 fut créé le musée d'ethnographie à Tirana. Le fonds documentaire du secteur d'ethnographie contient actuellement 22 240 pièces, dont 13 200 objets, 8 440 photos, négatifs et diapositifs, et 600 cartes et dessins.

Une ample activité de recherche a abordé plusieurs sujets de premier ordre : agriculture, élevage, arts et métiers, habitations rurales et citadines, etc. Une tâche actuelle de l'ethnographie albanaise est la connaissance détaillée et la classification des costumes populaires pour fixer les types et les variantes qui en découlent.

Des travaux très intéressants ont été dédiés aux moyens de transport et de communication, à la navigation dont la pratique remonte aux époques révolues. Dans le domaine de la culture sociale et spirituelle, les préoccupations ont été dirigées vers la récolte et l'aménagement des matériaux de droit coutumier. La coutume juridique a été étudiée sous ses aspects dynamiques étroitement liés à la vie économique et sociale du peuple, dont elle reflète les contradictions et les luttes de classe.

Un matériel ample et original concernant les mœurs et les coutumes du cycle de la vie (naissance, mariage, enterrement) a été récolté de plusieurs régions du pays. Les études consacrées à ces sujets ont mis au jour leurs origine, leurs phases de développement, leur signification à travers le temps et les causes de l'abandon de leur sens initial. Car les transformations économiques et sociales intervenues en Albanie durant ce dernier quart de siècle ont exercé une influence majeure sur la famille et les rapports entre ses membres, sur les coutumes de la vie domestique, sur l'horizon des connaissances scientifiques, au détriment des superstitions et des croyances religieuses et ont mis leur empreinte sur l'apparition des traits nouveaux de l'homme contemporain.

L. P. M. et *A. P.*

LIVRES REÇUS

Acta Albaniae Veneta Saeculorum XIV et XV, Pars II (Saeculi XV Praescanderbegianam Periodum Complectens) [Josephi Valentini S. J. labore reperta et transcripta ac typis mandata], Tomes XIV, XV et XVII, Munich, Dr. Dr. Rudolf Trofenik-Verlag, 1972—1973, 280 p. + 360 p. + 381 p.

ADALI, BILGIN, *Âsık Garip*, Türk dil Kurumu Yayınları, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1972, 77 p.

Die Aktuellen Fragen der Bandkeramik (A Vonaldíszes Kerámia Időszerű Kérdései) [Rédacteur : Fitz Jenö], Székesfehérvár, 1972, 235 p.

Alfabeti i gjuhes shqipe dhe Kongresi i Manastirit (14—22 nëndor 1908)—Studime, materiale, dokumente —, Tirana, Universiteti — Instituti i historisë — Instituti i Gjuhësisë e letërsisë, 1972, 447 p.

Alman ve Macar Dillerinde Özleşme, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 41 p.

Ἀνέκδοτα ἔγγραφα ἐκ τῶν ἀρχείων τοῦ Βατικάνου (1625-1667) Ἐκδίδονται ἐπιμέλεια : Ζαχ. Ν. Τσιρπανλῆ], Leukosia, Κέντρον Ἐπιστημονικῶν Ἐρευνῶν, 1973, 288 p. + VI ill.

ANGYAL, ENDRE, *A Vend Kérdés* (Extr. de Dunántúli Tudományos Gyüjtemény 120 (Series Historica 69, p. 269—291), Budapest, 1972.

ARNAUDOV, MIHAIL, *Любен Каравелов* — Живот, дело, епоха—, 1834—1879, второ издание, Sofia, Издателство Наука Изкуство, 1972, 874 p.

ASAMOA, ANSA, *Die Gesellschaftlichen Verhältnisse der Ewe-Bevölkerung in Südost-Ghana* — Mit 38 Abbildungen, 6 Figuren, 7 Karten und 6 Farbfotos-, Berlin, Akademie-Verlag, 1971, 227 p.

ASDRACHA, CATHERINE, *Formes de brigandage pendant la deuxième guerre civile byzantine au XIV^{e} s.* (Extr. d'« Études Balkaniques », 7/3, 1971, p. 118—120).

ATAC, NURULLAH, *Günce*, I (1953—1955), II (1956—1957), Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 803, p. tous les deux tomes.

Die Aufklärung in Ost-und Südosteuropa (Aufsätze, Vorträge, Dokumentationen) [Herausgegeben von Erna Lesky, Strohinja K. Kostić, Josef Matl und Georg von Rauch; Redaktion Heinz Ischreyt], Köln-Wien, Böhlau Verlag, 1972, 239 p.

BABICS, ANDRÁS, *A Mecsek Vidéki Bányászok Szakszervezkedése a Baranya-Pécsi Munkásmozgalom Keretében, 1918, November 14. — 1929. Október 30.* (Extr. de Dunántúli Tudományos Gyüjtemény 118 (Series Historica 67, p. 215—249), Budapest, 1972.

Балкански Проучвания XX век [Редакционна колегия: Н. Тодоров, Ст. Н. С. Хр. Міхова, Ст. Н.С.К. Георгиев, Ст. Н.С.С. Димитров, Здр. Мичева], Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1972, 301 p.

BÁNKI ZSUZSANNA, *Az István Király Múzeum Gyüjteménye—Római Kori Figurális, Bronz, Ezüst és Ólom Tárgyak*, Székesfehérvár, István Király Múzeum, 1972, 89 p.

Batı Dilleri Sözcüklerine Karşılıklar Kılavuzu [Hazırlayan : Kemal Demiray], Ankara Üniversitesi Basimevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 71 p.

Batı Kaynaklı Sözcüklere Karşılık Bulma Denemesi, I [Hazırlayanlar : Prof. Dr. Samim Sinanoğlu-Tohsin Saraç Encin Özdemir], Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 85 p.

BATISTIĆ, TATJANA, *Lokativ u savremenom srpskohrvatskom književnom jeziku*, Belgrade, Institut za srpskohrvatski jezik, 1972, 212 p.

BAYAZ, AHMET, *Türk Dili Dizin*, I, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 182 p.

БЕЌАР, ДИМО, *Шумско-Стопански региони во С.Р. Македонија*, Scoplje, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј", 1971, 112 p. + 9 p. 111.

BERTIER DE SAUVIGNY, GUILLAUME DE, *Metternich et la France après le Congrès de Vienne*, T. III : *Au temps de Charles X, 1824/1830*) Paris, Presses Continentales, 1971, p. 919—1426.

Bibliografia Historii Polskiej za Rok 1970 [Opracowali Stanisław Głuszek, Anna Malcówna, Irena Perzanowska], Wrocław-Warszawa, 1972, 376 p.

Bibliographie d'archéologie grecque 1946—1969 — Époque hellénique (publiée à l'occasion du II^e Congrès International des études du Sud-Est européen à Athènes, Mai 1970), Athènes, Comité national hellénique de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen, 1970, 136 p.

Bibliographie de l'art byzantin et post-byzantin 1946—1969 (publiée à l'occasion du II^e Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes à Athènes, Mai 1970), Athènes, Comité National hellénique de l'Association internationale d'études du Sud-Est éuropéen, 1970, 115 p.

Bibliographie hellénique de la préhistoire (1946—1969) (publiée à l'occasion du II^e Congrès international des études du Sud-Est européen (Athènes, mai 1970) par les soins du prof. N. Platon), Thessalonique, Comité national hellénique de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen, 1970, 118 p.

BINYAZAR, ADNAN, *Dedem Korkut'tan Öyküler*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 96 p.

Bosanski pogledi 1960—1967 — Izbor članaka — , Beč, Muslimanska, Biblioteka, 1971, 118 p.

Brněnský rozhlasový orchestr lidových nástrojů — 20 let na pěknú notečku — , *1952—1972*, Brno, Etnografický Ústav Moravského Musea, 1972, 33 p.

BURDURLU, IBRAHIM ZEKI, *Kendi Bir Kariş*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 89 p.

CAJAS, HÉCTOR HERRERA, *Las relaciones internacionales del Imperio Bizantino durante la epoca de las Grandes Invasiones*, Santiago-Chile, Universidad de Chile, Facultad de Filosofía y Educación, Centro de Estudios Bizantions Neohelénicos, 1972, 236 p. + 1 carte.

CANKOÇOK, GÜLTEN AKIN, *Maraş'in ve Ökkeş'in Destani*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 54 p.

Cartulary of the Saint John Prodromos Monastery [Facsimile edition with an introduction by Ivan Dujčev], Lonores, Variorum Reprints, 1972, 265 p.

CASAFONDA, MANUEL LANZ DE, *Dialogos de Chindulza* (Sobre el estaoo de la cultura española en el reinado de Fernando VI) [Edición, introduccion y notas de Francisco Aguilar Piñal], Universidad de Oviedo, 1972, 205 p.

CECCHETTI, ROSA CALLURA. GIOVANNA LUSCHI, STELLA MARIS ZUNINO, *Genova e Spagna nel XIV secolo — Il « Drictus Catalanorum » (1386, 1392—93)* [Prefazione di Federigo Melis], Gênes, Fratelli Bozzi 1970, 435 p.

CEKA, HASAN, *Questions de numisn atique illyrienne* (avec un catalogue de monnaies d'Appolonie et de Durrhachium), Tirana, Université d'Etat de Tirana, Institut d'Histoire, 1972, 199 p.

Четврто заседание на меѓународната комисија за словенска ономастика — Говори и реферати — Скопје—Охрид, 17.IX—23.IX.1970, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1971, 232 p.

CLARI, ROBERTO DI, *La conquista di Constantinopoli (1198—1216)* [Studio critico, traduzione e note din Anna Maria Nada Patrone], Gênes, Collona Storica di Fonti e Studi, 1972, 294 p.

La Conférence Nationale des Études Sociales — novembre 1969 — De quelques questions de l'édification du socialisme en Albanie et de la lutte contre le révisionnisme, Tirana, Editions « Naim Frashëri », 1971, 234 p.

CORTE. FRANCESCO DELLA, *Opuscula*, II et III, Università di Genova, Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1972, 295 p. et 212 p.

ČUBINAŠVILI, NIKO, *Хандиси* (Проблема рельефа на примере одной группы грузинских стел последней четверти V века, VI и первой половины VII века), Tbilisi, Издательство « Мецниереба», 1972, 122 p.

DANAILOV, LAMBI, STILIJAN NOJKOV, *Национално-освободителното движение в Тракия 1878—1903*, Sofia, Издателство на отечествения фронт, 1971, 569 p.

DEMIRAJ, SHABAN, *Çështje të sistemit emëror të gjuhës shqipe*, Tirana, Fakulteti i Historisë dhe i Filologjisë — Katedra e Gjuhës shqipe, 1972, 296 p.

Derleme ve Tarama Kolu Çalişmalari (1932—1972) [Hazırlayan Derleme ve Tarama Kolu Başkani Ömer Asim Aksoy], Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 97 p.

Dilbilgist Sorunları, II, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 375 p.

DIMARAS, C. TH, C. KOUMARIANOU & L. DROULIA, *Modern Greek culture. A selected bibliography* (In English-French-German-Italian), Third revised edition (Offered on the occasion of the Second International Congress of South Eastern European Studies),

Athènes, National Hellenic Committee of the International Association for South Eastern European Studies, 1970, 110 p.

DIMARAS, K. O., Μαργινάλια σὲ ἕνα ἀντίτυπο τοῦ *d'Holbach* (Ἀνάτυπον ἀπὸ τὰ «Βιβλιογραφικά», Ἔτος πρῶτον—Τεῦχος 1), Athènes, 1972, 14 p.

DIMITROV, GEORGES, *Œuvres choisies*, Tomes 1—3, Sofia-Presse, 1972, 530 p., 527 p. et 421 p.

DIMITROV, ILĆO, *Князът, конституцията и народът — Из историята на политическите борби в България през първите години след освобождението*, Sofia, Издателство на Отечествения Фронт, 1972, 218 p.

Divanii Lûgat-it-Türk Dizimi, Ankara, Üniversitesi Basimevi, Türk dil Kurumu Yayinlari, 1972, 168 p.

DROST, DIETRICH, *Wegweiser durch Geschichte und Ausstellungen*, Leipzig, Museum für Völkerkunde zu Leipzig, 1971, 108 p.

DUJČEV, IVAN, *Българско средновековие*, Sofia, Издателство Наука и Изкуство, 1972, 618 p.

DUNĂRE, NICOLAE, *Fromagers juifs dans les Carpates Nordiques de la Roumanie (1860—1940)* (Reprint from «Folklore Research Center Studies», vol. III—1972, p. 231—243).

DUNĂRE, NICOLAE, *Significations ethnologiques des cadeaux de noce chez les daco-roumains, aroumains, méglénoroumains et istroroumains* (Extr. du «Македонски Фолклор», Г. V, брои 9—10, p. 153—159), Skoplje, 1972.

Elementa ad Fontium Editiones, XXVII, XXVIII (Res polonicae ex Archivo Medicco Florentino, II et III Partes) [Edidierunt Valerianus Meysztowicz et Wanda Wyhowska de Andreis] et XXIX (Res polonicae ex Archivo regni daniae, V Pars) [Ediderunt Carolina Lanckoronska et Georgius Steen Jensen], Rome, Institutum Historicum Polinicum Romae, 1972, 377 p., 375 p. et 374 p.

FISHTA, ILJAZ, *Sistemi monetar dhe i Kreditit në Shqipëri (1925—1944)*, Tirana, Universiteti-Fakulteti i Ekonomisë, 1971, 347 p.

Fjalor i terminologjisë teknike-shkencore. Terminologjia e së drejtës ndërkombëtare (Shqip-Rusisht-Frengjisht-Anglisht-Italisht), Tirana, Universiteti Shteteror-Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, 1970 282 p.

FRANÇOIS, MICHEL and NICOLAS TOLU, *International Bibliography of Historical Sciences*, Thirty-seventh—thirty-eighth volumes: 1968—1969, Paris, Librairie Armand Colin, 1971, 654 p.

GAVAZZI, GIACOMO, *L'Onere — Tra la libertà e l'oblige*, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1970, 183 p.

HALPERN, JOEL M., *A brief Survey of English Language Research on Yugoslav Cultural and Social Anthropology and Ethnology* [Extr. de «A Symposium on East European Ethnography» Edided by Zdenek Salzmann <Research reports number 6 — Department of Anthropology University of Massachusetts-Amherst, Sept. 1970, 41 p.)].

Икономическо сътрудничества на Н. Р. България със социалистическите страни [съставители: Пенко М. Пенков, Георги Ст. Георгиев, Боян Ист. Иванчев, Йордан Б. Ласков], Sofia, Наука и Изкуство, 1969, 769 p.

Këngë Popullore të Luftës NCL dhe të Periudhës së Ndërtimit Socialist, Vëllimi i Dytë, Tirana, Instituti i Folklorit, 1971, 756 p.

Конституция на Народна Република България, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 63 p.

KUNIN, PETKO, *Аграрно селският въпрос в България от освобождението до края на първата световна Война*, Sofia, Партиздат, 1971, 249 p.

KURČIEV, ALEKSANDAR, *Демографски региони во С.Р. Македонија*, Skoplje, Економски Институт на Универзитетот, «Кирил и Методиј», 1971, 177 p.

LORANT ANDRÉ, *Le compromis Austro-Hongrois et l'opinion publique française en 1867* [préface de Victor L. Tapié], Genève, Librairie Droz, 1971, 240 p.

MAYER-KAINDL-PIRCHEGGER-KLEIN, *Geschichte und Kulturleben Österreichs von 1792 bis zum Staatsvertrag von 1955*, Wien-Stuttgart, Verlag Wilhelm Braumüller, 1965, 502 p.

MATZKE, OTTO, *Plündern die Reichen die Armen aus? Die entwicklungspolitische Bedeutung der Rohstoffe*, Bonn-Münster, Aktion für Entwiklung und Partnerschaft, 1971, 80 p.

Mendimi Politik e Shoqëror i Rilindjes Kombetare Shqiptare (Përmbledhje artikujsh nga shtypi) Vëllimi I (1879—1908) [Pregatitur për Shtyp nga Zihni Haskaj], Tirana, Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, 1971, 512 p.

MIHAJLOV, ILIJA T., *Земјоделско-стопански реони и микрореони во СР Македонија*, Skoplje, Економски Институт на Универзитетот «Кирил и Методиј», 1971, 404 p.

MUNTJAN, M. A., *Очерк внешней политики Румынской Народной Республики 1948—1955 гг.*, Kišinev, Редакционно-Издательский Отдел-Академии Наук Молдавской С.С.Р., 1971, 242 p.

Onomastica canadiana 1970 [Redigé par I. Gems-Tarnawecky], Winnipeg, Canadian Institute of Onomastic Sciences and Ukrainian Free Academy of Sciences (UVAN), 1971, 32 p,

PJANKA, VLOGIMJEZ, *Топономастиката на Охридско-Преспанскиот базен*, Skoplje, Институт за Македонски Jазик, « Крсте Мисирков », 1970, 491 p. + 4 ill.

POLLA, BELO, Kežmarok (Výsledsky Historickoarcheologického Výskumu), Bratislava, Vygavatelstvo Slovenskej Akadémie Vied, 1971, 251 p.

Прилози (Contributions), II_3 Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите — Одделение за Отштествени Науки —, 1971, 72 p.

Probleme des Ost-West-Handels [Herausgegeben von Hermann Gross], Bonn, Edition Atlantic Forum, 1971, 127 p. + 2 ill.

RADULOV, LALJU & IVANKA T. RADULOV, *Социалистическо възпроизводство, Пазарен механизъм, рентабилност*, Varna, Държавно Издателство, 1971, 163 p.

Реферати на Македонските слависти за VI Меѓународен Славистички Конгрес во Прага, Skoplje, Издава сојузот на друштвата за Македонски јазик и Литература на С.Р.М., 1968, 137 p.

Republika Popullore e Shqipërisë ne Jubileum e 30 — Vjetorit te Themelimit te PPSHR — Botimi i Veçantë në Shifra — , Tirana, Shtëpia Botuese « Naim Frashëri », 1971, 175 p.

Les résolutions dans la formation du droit international du développement, Genève, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, 1971, 189 p.

RISTOVSKI, BLAŽE, *« Вардар » — Научно литературно и општественополитичко списание на К. Л. Мисирков*, Skoplje, Институт за Македонски јазик «Крсте Мисирков», 1966, 33 p.

RUDNICKI, JAR., *Наростки -ище, -исько, -сько*, Друге видання, Winnipeg, Накеладом Української Вільної Академії Наук, 1967, 64 p.

SCHÖN, ILSE, *Neutrum und Kollektivum. Das Morphem-a im Lateinischen und Romanischen*, Innsbruck, Institut für Vergleichende Sprachwissenschaft der Universität, 1971, 140 p. + 18 tableaux + 11 cartes.

SCHUBERT, JOHANNES, *Paralipomena Mongolica* — Wissenschaftliche Notizen über Land, Leute und Lebensweise in der Mongolischen Volksrepublik-Mit 16 Tafeln, 1 Karte und 46 Figuren im Text, Berlin, Akademie-Verlag, 1971, 324 p.

SHEHU, MEHMET, *Rapport sur les directives du VI[e] Congrès du PTA relatives au V[e] plan quinquennal (1971—1975) de développement économique et culturel de la République Populaire d'Albanie, présenté au VI[e] Congres du PTA le 4 november 1971*, Tirana, Editions « Naim Frashëri », 1971, 167 p.

SZALONTAI, BARNABÁS, *Kerámia a Nyirbátori Paraszti Háztartásban*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudományegyetem Néprajzi Intézetéből, 1970, 241 p.

TARAMA SÖZLÜĞÜ, V (O—T), VI (U—Z), Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1971—1972, p. 2903—3877 et 3879—4814

THIRIET, F., *Délibérations des Assemblées Vénitiennes concernant la Romanie*, T. II (1364—1463), Paris, Mouton & Co, La Haye, 1971, 336 p.

TRAIKOV, VESELIN, *Раковски и Балканските народи*, Sofia, Наука и Изкуство, 1971, 502 p.

VACALOPOULOS, APOSTOLOS P., *A Histosy of Thessaloniki* (Translation by T. F. Carney), Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1972, 153 p.

VAGENA, NASOU, Σχόλια στὸν Κάλβο, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1972, 15 p.

VELIČKOVIĆ, MILIVOJE, *Римска ситна бронзана пластика у Народном Музеју* (en serbe et en français), Beograd, Народни Музеј, 1972, 204 p. + 162 ill.

VELIDEDEOĞLU. HIFZI VELDET, *1961 Anayasasinin Dili*, Ankara, Bilgi Basiilluevi, Türk dil Kurumu Yayinlari, 1972, 32 p.

VERDIER, CHRISTIAN, *Les éolismes non-épiques de la langue de Pindare*, Innsbruck, Institut für Vergleichende Sprachwissenschaft der Universität, 1972, 123 p.

VERLINDEN, CHARLES, *Une taxation d'esclaves à Majorque en 1428 et la traite italienne* (Overdruk uit : Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome, Deel XLIII, 1972, blz. 141—187), Gand, 1972.

VIDARI, GIAN SAVINO PENE, *Ricerche sul diritto agli alimenti*, I (L'Obbligo '*ex lege*' *dei familiari nei giuristi dei sec. XII—XIV*, Turin, G. Giappichelli-Editore-, 1972, 636 p.

WOYCENKO, OL'HA, *Slavic literatures in Canada*, I., Ukrainian-Canadian Letters, Winnipeg, UVAN, 1969, 27 p.

ZAJMI, A. M. BARDHI, S. DRINI, L. MULAKU, G. LUBOTENI, S. IMAMI, *Fjalor Serbokroatisht Shqip*, Prishtinë, Instituti Albanogljik, 1974, 1015.

ZIPPELIUS, REINHOLD, *Geschichte der Staatsideen*, Munich, Verlag C. H. Beck, 1971, 178 p.

XINGOPOULOS, ANDREAS, Αἱ τοιχογραφίαι τοῦ καθολικοῦ τῆς μονῆς προδρόμου παρὰ τὰς Σερράς., Thessalonique Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1973, 96 p. + 72ill + V plans

XIRADAKI, KOULAS, Ἀπὸ τὰ Ἀρχεῖα τοῦ Ἐλεγκτικοῦ συνεδρίου - Παρθεναγωγεῖα καὶ δασκάλες ὑποδούλου Ἑλληνίσμου, T. A' et B', Athènes, Κούλα Ξηραδάκη, 1972, 190 et 156 p.

1900—1920 : *Plenerizam Secesija, Simbolizam minhenski krug impresionizam ekspresionizam*, Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1972, 260 p.

1952—1972 Економски Институт, Skoplje, Универзитет Кирил и Методиј, 1972, 165 p.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

DIMITRIE CANTEMIR, **Opere complete** (Œuvres complètes), édition critique sous la direction de Virgil Cândea. Vol. I **Divanul** (Le Divan), édition soignée, étude introductive et commentaire par Virgil Cândea, texte grec établi par Maria Marinescu-Himu, 1974, 489 p. ; vol. IV : **Istoria ieroglifică** (L'histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.

DIMITRIE CANTEMIR, **Descriptio Moldaviae**, traduction d'après l'original latin par Gh. Guţu, 1973, 404 p. + une carte.

BERINDEI, DAN, **L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», études, 46, 1973, 247 p.

COPOIU, NICOLAE, **Le socialisme et le mouvement ouvrier et socialiste en Roumanie, 1835—1924**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», études, 45, 1973, 208 p.

BÂRZU, LIGIA, **Continuitatea populaţiei autohtone în Transilvania în secolele IV—V (cimitirul I de la Bratei)**. (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IV^e—V^e siècle — le cimetière 1 de Bratei), collection «Biblioteca de arheologie», XXI, 1973, 309 p.

BICHIR, GH., **Cultura carpică** (La culture des Carpes), collection «Biblioteca de arheologie». XX, 1973, 412 p.

CERNOVODEANU, PAUL, **Societatea feudală românească văzută de călători străini — secolele XV—XVIII** (La société féodale roumaine vue par les voyageurs étrangers — XV^e — XVIII^e siècles), collection «Istorie și civilizaţie», VI, 1973, 273 p.

ZANE, G., **L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», études 43(3), 1973, 261 p.

CURTICĂPEANU, V., **Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae» monographies, XII, 1973, 264 p.

PRODAN, D., **Supplex Libellus Valachorum, or the Political Struggle of the Romanians in Transylvania during the 18th Century**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», monographies, VIII, 1971, 467 p.

MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, **Cultura Precucuteni pe teritoriul României** (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection «Biblioteca de arheologie», XXII, 1974, 272 p.

RĂDULESCU-VALASOGLU, IRINA, **Alexandru Ioan Cuza și politica europeană** (Alexandru Ioan Cuza et la politique européenne), collection «Istorie și civilizaţie», 1974, 200 p.

COLUMBEANU, SERGIU, **Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII^e siècle**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Section d'histoire économique, 47 (5), 1974, 200 p.

COMȘA, EUGEN, **Istoria comunităţilor culturii Boian** (L'histoire des communautés de la culture Boian), collection «Biblioteca de arheologie» XXIII, 1974, 270 p. +33 planches.

DOLINESCU-FERCHE, SUZANA, **Așezări din secolele III și VI e.n. în sud-vestul Munteniei. Cercetările de la Dulceanca.** (Agglomérations des III^e et VI^e siècles de n. è. dans le Sud-Ouest de la Munténie. Les recherches effectuées à Dulceanca), collection «Biblioteca de arheologie», XXIV, 1974, 157 p.

BERCIU, D., **Contribution à l'étude de l'art thraco-gète**, «Bibliotheca Historica Romaniae», monographies, XIII, 1974, 239 p.

I. P. I. c. 1479

43 456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII—1974 • N° 4

Démographie et sociologie

Problèmes d'histoire politique

Contacts culturels

Voyageurs et réalités sud-est européennes

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à „ROMPRESFILATELIA", Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscris et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1 str. I. C. Frimu, 9, télephone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
str. Gutenberg, 3 bis, télephone 16 40 79, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII 1974 N° 4

SOMMAIRE

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 4, P. 451—620, BUCAREST, 1974

Comptes rendus

CHANGEMENTS DÉMOGRAPHIQUES RÉCENTS DANS LES PAYS DU SUD-EST EUROPÉEN

G. CARP CLIMA

A notre époque, les problèmes de la population augmentent en importance de jour en jour ; la raison du phénomène réside dans ses larges implications dans différents domaines : développement économique, mise en valeur des ressources, environnement, standard de vie, progrès social, santé, organisation politique, relations internationales. Par leurs effets conjugués, l'accroissement rapide de la population, la transformation radicale de ses structures, les phénomènes de migration à vaste échelle répercutent sur l'homme, marquant sa vie de plus en plus profondément, modélant d'une manière décisive la société. A l'heure actuelle, l'humanité semble avoir pris conscience de l'importance de ces problèmes, de leur connexité avec le destin de notre civilisation. En effet, l'opinion publique est devenue particulièrement sensible aux questions se rapportant au développement de la population ; les hommes de science se penchent avec une attention de plus en plus grande sur les corrélations dans ce domaine, les gouvernements tâchent de suivre des politiques démographiques adéquates et les organisations internationales concernées abordent le problème de son point de vue mondial [1].

Facteur actif du développement par sa composante — la force de travail — et, en même temps, objectif réclamant la satisfaction de toute une série de besoins, la population représente une variable primordiale des programmes et des plans de développement de chaque pays [2]. Dans une perspective plus large, les progrès d'une nation, la position d'un pays sur le plan international, la place et la mission historique de chaque peuple sont conditionnés par l'état démographique. La problématique de la population fait partie de la sphère des intérêts fondamentaux d'un Etat et constitue, par conséquent, une préoccupation politique de la plus haute responsabilité. C'est de la compétence de chaque Etat — en tant qu'attri-

---

[1] Philip M. Hauser (Ed.), *The population dilemma*, 2nd edition. The American Assembly, Columbia University, Englewood Cliffs, 1969 ; Stanley Johnson, *The population problem*, A Halsted Press Book, New York, 1973.

[2] *Questions démographiques et leurs rapports avec la stratégie pour la Deuxième Décennie des Nations Unies pour le Développement*, Nations Unies, Commission de la Population, New York, 1972 ; *The determinants and consequences of population trends. New summary of findings on interaction of demografic, economic and social factors*, vol. I, United Nations, New York, 1973 ; Jean Bourgeois-Pichat, *Population growth and development*. Carnegie Endovment for International Peace, « International Conciliation », n° 556, Geneva, 1966.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 4, P. 453–470, BUCAREST, 1974

but de la souveraineté nationale — de trouver la solution de ses problèmes démographiques [3]. Suivant la variation de l'état démographique d'une région à l'autre, d'un pays à l'autre, les solutions proposées doivent se différencier à leur tour. Les pays en voie de développement sont en tout premier lieu confrontés avec la tâche difficile de trouver l'accord entre l'impératif d'un développement aussi rapide qu'efficace et les conditions d'une population d'un niveau encore insuffisant de santé, de nutrition, d'instruction et de qualification professionnelle, sujette aussi, dans certains cas, à un accroissement excessif [4].

De par leur nature même, les problèmes démographiques sont d'un caractère complexe et universel, débordant sous certains rapports les frontières nationales, ce qui réclame l'emploi des grands moyens et des actions bien coordonnées. L'Organisation des Nations Unies déploie dans ce domaine une multiple et intense activité, afin de venir en aide aux divers Etats [5]. L'une de ses initiatives les plus éloquentes à cet égard est l'organisation de l'Année Mondiale de la Population (1974) et de la Conférence Mondiale de la Population, au mois d'août 1974, à Bucarest. Différentes mesures ont été préconisées dans ce cadre : études et analyses démographiques, élaboration des critères de politique démographique en corrélation avec d'autres secteurs de la vie sociale; etc. La Conférence est appelée à adopter un document d'une portée exceptionnelle : le Programme d'action mondial de la population, avec un fond spécial [6].

L'étude de la population des pays du Sud-Est européen — Albanie, Bulgarie, Grèce, Roumanie, Turquie, Yougoslavie — doit avoir un double point de départ, résidant dans les termes d'ordre général, universel, autant que dans les conditions propres à cette région, car ce sont ces-dernières qui impriment leurs traits spécifiques à l'évolution démographique, ainsi qu'aux mesures qu'il convient d'appliquer à ce domaine. Le premier à dire son mot à cet égard est le lourd héritage des longs siècles de domination et d'oppression étrangère. Guerres, campagnes et répressions sanglantes, exploitation, exaction féodale, manque d'instruction — autant de plaies portant une grave atteinte aux populations de la péninsule balkanique, minant leur situation matérielle, autant que leur être spirituel et biologique. Un taux élevé de natalité dans les limites physiques possibles et dans la conjoncture sociale donnée pouvait assurer la reproduction de

---

[3] *Population et développement*. Résolution du Conseil Économique et Social des Nations Unies, nº 1672 (LII) du 2 juin 1972.

[4] *Les politiques démographiques et la Deuxième Décennie des Nations Unies pour le Développement*. Résolution du Conseil Économique et Social des Nations Unies, nº 1483 (XLVIII) du 3 avril 1970 ; *Planification démographique*, Washington D.C. Banque Mondiale, 1972 ; A. C. Lee, *Accroissement démographique mondial et en particulier celui des pays en voie de développement* In : « Développement et civilisation » nº 47—48, 1972, p. 8—23.

[5] Richard Symonds, Michael Carder, *The United Nations and Population question (1945—1970)*. A Population Council Book, New York, 1973 ; Daniel Partan, *Population in the United Nations system. Developing the legal capacity of U.N. agencies*, Leiden, 1973.

[6] *Année Mondiale de la Population*. Résolution de l'Assemblée Générale des Nations Unies, nº 2683 (XXV) du 11 décembre 1970 et Résolution du Conseil Économique et Social des Nations Unies, No. 1485 (XLVIII) du 3 avril 1970 ; *La troisième Conférence Mondiale de la Population*. Résolution du Conseil Économique et Social des Nations Unies, nº 1484 (XLVIII) du 3 avril 1970 ; *Fonds des Nations Unies pour les activités en matière de population*. Résolutions de l'Assemblée Générale des Nations Unies, nº 2815 (XXVI) du 14 décembre 1971 et nº 3019 (XXVII) du 16 décembre 1972.

la population, toutefois la mortalité très élevée maintenait toujours l'accroissement à un niveau bas et inégal; les pertes massives en vies humaines de tout âge généraient du même coup des structures démographiques désavantageuses. Ce sera seulement au XIX^{e} siècle, une fois écarté le joug étranger et acquise l'indépendance nationale, que chaque peuple de cette région pourra enfin profiter des prémisses d'un développement normal [7].

Cependant, le développement autonome, dans un cadre national et suivant les conceptions modernes européennes ne devait débuter réellement qu'après la première guerre mondiale, quand les peuples balkaniques rentrèrent dans leurs frontières définitives, celles dont la configuration est restée, dans ses lignes générales, la même de nos jours encore. L'analyse du développement des populations des pays balkaniques dans un intervalle de 50 ans s'avère révélatrice. Il s'agit de l'étape comprise entre p920 et 1970, au cours de laquelle des transformations profondes et des 1rogrès décisifs ont rendu possible un passage rapide au point de vue historique de l'état de sous-développement, où ces peuples se trouvaient au début, à une situation adaptée aux exigences de la civilisation actuelle. A présent, quelques conclusions sont permises, s'appuyant sur la possibilité de comparer certaines données dans le temps et dans l'espace, et grâce aussi à l'établissement d'un nombre suffisant de séries statistiques. Par la même occasion, on peut aussi tenter d'en dégager quelques tendances de longue portée, voire d'ébaucher des projections démographiques dans l'avenir.

Ayant pendant l'entre-deux guerres des régimes politiques du même type (dominés par la bourgeoisie), les pays du Sud-Est européen présentaient de nombreux points communs, issus de leur niveau économique très bas. Ce qui les distinguaient, en effet, c'était : leur potentiel industriel insignifiant et la prépondérance absolue de l'agriculture, une situation financière critique, des relations désavantageuses avec l'étranger, un niveau de vie réduit, des structures sociales arriérées, un très bas degré d'instruction, des services publics insuffisants. Sans doute, les tentatives de redressement visant à donner un quelconque essor à l'économie n'ont pas manqué. Mais, vu les circonstances politiques et la conjoncture économique de l'époque, ces tentatives ne pouvaient guère aboutir à des résultats essentiels, de nature à améliorer le développement dans tous les domaines.

Sur le plan démographique, les effets d'un tel état des choses se traduisaient par divers aspects négatifs — taux élevé de la mortalité, état sanitaire précaire, mauvaise nutrition, brève durée de la vie humaine, structure désavantageuse de la population [8].

---

[7] *Population in history*, London 1965 ; J. Habakkuk, *Population problems and european economic development in the late eighteenth and nineteenth centuries*. In : « American economic review », vol. 53, 1963, p. 607—618 ; V. G. Valaoros, *A reconstruction of the demographic history of modern Greece*. In : « Milbank Memorial Fund quarterly », 1960, April, p. 115—139 ; G. T. Danailov, *Изследования върху демографията на България*, Sofia, 1930 ; *Населението на Турция и България през XVIII и XIX век*. Sofia, BAN, 1968.

[8] Wilbert Moore, *Economic demography of Eastern and South-Eastern Europe*. Geneva, League of Nations, 1945 ; Dudley Kirk, *Europe's population in the interwar years*, Geneva, 1946.

Après la seconde guerre mondiale, ces pays — qu'il s'agisse de ceux engagés dans la voie socialiste ou de ceux fidèles au système capitaliste — fournirent des efforts soutenus pour liquider le sous-développement et stimuler le rapide épanouissement de leur économie. Dans des proportions et à des rythmes divers, ces efforts donnèrent des résultats notables dans le domaine économique et social, améliorant aussi certains indicateurs démographiques. Le plus remarquable parmi ces résultats fut la diminution sensible de la mortalité, réduite à des limites comparables avec celles des pays normalement développés. Or, ce facteur est à même d'assurer l'accroissement de la population à un degré satisfaisant, en dépit d'une courbe descendante de la natalité.

A l'heure actuelle, les pays socialistes du Sud-Est européen sont engagés dans un vaste processus destiné à les faire rattraper le plus vite possible les pays dotés d'un haut développement et d'une civilisation avancée. Leurs objectifs immédiats sont : moderniser et diversifier l'économie, mise en pratique des dernières conquêtes de la science et de la technique, industrialisation intensive, développement de chaque branche d'activité, de chaque service, transformation des structures sociales, assurer au peuple un haut niveau éducatif et culturel. Cette imposante œuvre constructive, fondée sur des plans nationaux de développement, que des résultats prestigieux couronnent déjà, comporte des implications démographiques à deux sens. D'une part, il y a le besoin de disposer d'une force de travail suffisante, dotée de la qualification requise. D'autre part, des conditions matérielles et des services sociaux appropriés sont nécessaires à l'accroissement et au développement optimum de la population.

Les pays non-socialistes de cette zone, la Grèce et la Turquie, poursuivirent de leur côté d'amples processus de développement économique et de transformations sociales, usant des méthodes spécifiques au système capitaliste. Grâce aux résultats notables obtenus dans divers domaines, ces pays abordèrent rapidement au niveau de beaucoup supérieur à celui caracté risant le début de l'intervalle envisagé.

Tous ces progrès d'ordre économique, social et culturel, enregistrés par les vingt dernières années, s'accompagnant d'un certain nombre de mesures de politique démographique, ont donné lieu à des changements importants dans la dynamique et la structure de la population des pays sud-est européens. Ces changement ont pris une ampleur, une profondeur et une rapidité sans précédent.

La première tâche qui s'impose à notre recherche est de cerner la place de la population du Sud-Est européen dans le paysage continental et mondial [9]. Comme le montre le tableau nº 1 (établi sur des données relevées tous les dix ans), la population de cette région est de 95 millions d'habitants en 1970 par rapport à 69 millions en 1950 et à 47 millions en 1920, ce qui représente 1/5 de la population européenne en 1970 pour 1/7 en 1920. Ce chiffre enregistre un accroissement continu chaque annéerépère, tout en restant au-dessous du rapport des superficies respectives

[9] Vladimir Trebici, *Populația mondială*. București, Editura Științifică, 1974 ; *Études européennes de population*. Paris, INED, 1954 ; F. Lorimer, *The population of Europe and the Soviet Union* ; *History and prospects*, Geneva, 1946 ; D. V. Glass, *Population politicies and movements in Europe*, Oxford, Clarendon Press, 1940.

Tableau n° 1

La population du Sud-Est Européen, en comparaison avec la population de l'Europe et de celle du monde

	1920		1930		1940		1950		1960		1970	
	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré	Millions habitants	Habitants per km carré
SUD-EST EUROPÉEN	47	31	55	36	64	42	69	45	82	53	95	62
EUROPE	325	66	354	72	379	77	392	79	425	86	462	94
MONDE	1.860	14	2.069	15	2.295	17	2.485	18	2.982	22	3.632	27
Proportion de la population du Sud-Est Européen (%):												
— dans la population de l'Europe	14,5		15,6		17,0		18,4		19,3		20,7	
— dans la population du monde	2,5		2,7		2,8		2,8		2,7		2,6	

Sources : — Demographic Yearbook. United Nations. New York.
— The World Population Situation in 1970. United Nations. New York. 1971. p. 15.
— La croissance de la population mondiale, urbaine et rurale. 1920—2000. Nations Unies, New York. 1970.
— The determinants and consequences of population trends. vol. I. « Population Studies — 50. »
— United Nations. New York. 1973.
— Annuaires statistiques des pays sud-est européens.
— Résultats des recencements de la population dans les pays sud-est européens.

NOTE : Les données des tableaux suivants, ainsi que les chiffres insérés dans le texte, sont calculés d'après ces sources de base.

(environ 1/3), ce qui dénote d'une part que la population sud-est européenne augmente selon un rythme plus rapide que celle du continent et d'autre part que cette région n'est pas tout aussi peuplée que le reste du continent. En effet, la densité de peuplement du territoire sud-est européen est en 1970 de 62 habitants par km carré, par rapport à la densité européenne de 94 habitants ; mais en 1920 ces chiffres étaient de 31 et de 66 habitants par km carré. Dans le premier cas, la valeur de la densité redouble, dans le deuxième elle monte de 50%. Le décalage entre ces deux valeurs de la densité ira en s'attenuant progressivement, depuis 1/2 jusqu'à 1/3 entre les années extrêmes, par suite de la différence des taux d'accroissement de la population.

Rapportée à la population mondiale, celle du Sud-Est européen représente 2,6% en 1970, un peu moins élevée donc que celle des années 1950, quand elle était arrivée à son point maximum (2,8%), mais ces oscillations se maintiennent dans des limites réduites. Elle dépasse en importance la valeur de la superficie (1,1%) en raison d'une densité plus grande dans cette région que la densité mondiale moyenne : en 1970 — 62 habitants par km carré vis-à-vis de 27, en 1920 respectivement 31 et

14 habitants. La densité des deux groupes augmente dans des proportions égales, étant portée au double dans l'intervalle de temps mentionné.

En ce qui concerne la dynamique de la population du Sud-Est de l'Europe considérée selon le taux d'accroissement pour chaque décennie (tableau n° 2), on constatera que le taux moyen (17%) entre les deux guerres était nettement supérieur (le double) du taux européen. C'est

Tableau n° 2

L'accroissement par périodes décennales de la population du Sud-Est Européen, comparé avec la population de l'Europe et celle du monde (en %)

	1921—1930	1931—1940	1941—1950	1951—1960	1961—1970	Période d'avant-guerre 1921—1940	Période d'après-guerre 1951—1970	Intervalle 1921—1970
SUD-EST EUROPÉEN	17,8	15,9	8,4	18,2	16,1	36,5	37,2	102,9
EUROPE	8,9	7,1	3,4	8,4	8,7	16,6	17,9	42,2
MONDE	11,2	10,4	8,3	20,1	21,8	23,4	46,2	95,3

également le cas du taux mondial, avec une différence moins accusée, toutefois. Si ce taux diminue légèrement (d'un point) entre la première et la deuxième décennie, suivant à peu près les mêmes proportions que les deux autres groupes, c'est à cause de la normalisation de la natalité qui a succédé à l'expansion d'après-guerre.

Comme dans le reste du continent, les perturbations suscitées par la guerre contribuèrent à déterminer une diminution sensible du taux d'accroissement dans le Sud-Est de l'Europe, dans l'intervalle 1941—1950. Il sera à moitié moins élevé que le taux de la décennie antérieure, alors que la baisse du taux mondiale s'avérera moins importante, car son calcul englobe aussi des régions non affectées par la guerre. Mais, puisqu'il s'agit d'une période exceptionnelle, le sens général des tendances et de perspective n'en sera pas modifié.

Les courbes du mouvement de la population changent de direction après la seconde guerre mondiale. Si le taux d'accroissement se maintient, généralement, au niveau antérieur dans le Sud-Est de l'Europe, après un point maximum atteint pendant la première décennie d'après-guerre (18,2%), dû au phénomène de reprise démographique, il marquera durant la décennie suivante une diminution considérable, tombant jusqu'à 16,1%. Il s'ensuit que, bien qu'encore supérieur au taux européen, la distance qui les sépare diminue à cause d'une reprise de celui-ci, de sorte qu'à présent sur le plan continental s'ébauchent une homogénéisation et une convergence. Maintenant, le taux d'accroissement de la population sud-est européenne est inférieur au taux mondial, qui réalise un bond imprévu après 1950, montant jusqu'à 21,8% au cours de la dernière décennie, décalage qui augmente toujours. A retenir de ce tableau le déclin sensible du taux d'accroissement de la population du Sud-Est de l'Europe durant la décennie 1961—1970, quand il descend au niveau le plus bas d'une période normale, et la croissance concomitante du taux des deux autres groupes analysés. Laissant de côté les explications concrètes de cause à effet, qui se dégagent de l'analyse par pays, on peut affirmer que ce phénomène imprime graduellement au Sud-Est européen les caractères démographiques des pays développés.

Si l'on compare les deux périodes de vingt années qui précédèrent (1921—1940) et suivirent (1951—1970) la guerre, on constate l'évolution progressive, équilibrée, de la population sud-est européenne, qui garde une distance égale, ainsi qu'un certain parallélisme avec la dynamique de la population de l'Europe. Elle est, néanmoins, en contraste avec l'accroissement mondial, dont le taux est deux fois plus grand dans la seconde par rapport à la première période et dépasse sensiblement le taux sud-est européen. C'est un phénomène bien connu de certains pays ou zones du monde — ce qu'on appelle « l'explosion démographique ».

Pour acquérir une image plus claire des éléments de l'accroissement chez la population du Sud-Est de l'Europe, il faut noter qu'à des taux d'accroissement situés presque à la parité dans les deux périodes correspondent des accroissements complètement différents. Donc, l'accroissement durant la première période a été de 17 millions d'habitants et durant

Tableau n° 3

La population des pays du Sud-Est Européen

	1920		1930		1940		1950		1960		1970	
	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %	Milliers habitants	Poids spécifique %
Sud-Est Européen	46.980	100,0	55.354	100,0	64.143	100,0	69.518	100,0	82.117	100,0	95.307	100,0
Roumanie	12.400	26,3	14.140	25,6	15.907	24,9	16.311	23,6	18.403	22,4	20.253	21,2
Bulgarie	4.830	10,2	5.733	10,4	6.368	9,9	7.251	10,3	7.867	9,6	8.489	8,9
Yougoslavie	11.870	25,3	13.790	25,0	15.750	24,6	16.346	23,6	18.402	22,4	20.371	21,4
Albanie	780	1,7	830	1,6	1.070	1,6	1.215	1,7	1.607	2,0	2.170	2,4
Grèce	5.300	11,3	6.367	11,5	7.319	11,4	7.566	10,9	8.327	10,1	8.792	9,2
Turquie	11.800	25,2	14.433	25,9	17.729	27,6	20.829	29,9	27.511	33,5	35.232	36,9

la deuxième période de 26 millions. Pour la période complète de 50 ans (1921—1970), la population du Sud-Est européen a doublé son nombre de 47 millions d'habitants à 95 millions (102,1 %). Ceci donne un accroissement à peu près égal à celui du monde entier (95/3 %), alors que l'accroissement pour l'Europe n'atteint pas même la moitié de ce chiffre (42,2 %). Or, la position sur laquelle se situe le Sud-Est du continent montre que, pour la durée envisagée, ses caractéristiques démographiques, bien qu'évoluant dans le sens d'un rapprochement de celles européennes, restent encore plus proches des traits dominants de la moyenne mondiale.

L'étude de la population de chaque pays sud-est européen s'effectuera avec plus de promptitude et de meilleures conclusions comparatistes en partant des données de la statistique courante, qui expriment le chiffre de la population au milieu de l'année. C'est ce que montre le tableau n° 3, établi toujours suivant la division décennale. En nous référant au même intervalle de 50 ans, on constate en tout premier lieu la grande inégalité des pays sud-est européens en ce qui concerne le nombre de leur population. C'est ainsi qu'en 1970 la Roumanie et la Yougoslavie comptent environ 20 millions d'habitants chacune, ce qui représente dans les deux cas 21 % du total de la région. La Bulgarie et la Grèce comptent environ 8,5 millions d'habitants, donc une participation de 9 % chacune. L'Albanie vient avec environ 2 millions (2,3 %). Enfin, la Turquie avec ses 35 millions d'habitants, donne une valeur dépassant le tiers (36,9 %) de la population de toute la région. La position de chaque pays reste identique à elle-même durant tout l'intervalle, mais les taux respectifs se modifient dans différents sens.

Tableau n° 4

La densité de la population dans les pays sud-est européens

(habitants par km. carré)

	1930	1950	1970	1970 1930 (%)
Sud-Est Européen	36	45	62	72,7
Roumanie	60	69	85	41,7
Bulgarie	51	65	76	49,1
Yougoslavie	54	64	80	48,2
Albanie	31	42	76	145,2
Grèce	48	57	67	39,6
Turquie	19	27	45	136,8

Pour ce qui est de la densité de la population (tableau n° 4), ses variations sont contenues dans des limites étroites : de 76 à 85 habitants par km carré en 1970 attestés en Roumanie, Yougoslavie, Bulgarie et Albanie. Par rapport à ces pays, la Grèce avec 67 habitants par km carré et la Turquie avec 45 habitants se placent plus bas. C'est la Roumanie qui marque la densité la plus importante pour tout l'intervalle : 60 habitants par km carré en 1930 et 85 en 1970. Au pôle opposé se trouve la Turquie, elle aussi considérée dans tout l'intervalle. Cette densité augmente, dans tous les cas, entre les années 1930—1970 : de 40 à 49 % pour

la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce ; presque deux fois et demi pour l'Albanie et la Turquie.

L'accroissement de la population des pays sud-est européens dans cet intervalle s'exprime dans des taux inégaux et avec des tendances diverses (tableau n° 5). Pour la Roumanie, la Bulgarie et la Yougoslavie, le taux d'accroissement varie de 14% à 19% dans la première décennie ; il diminue au cours des périodes suivantes jusqu'à tomber à 8—11% pendant la dernière décade. Ce déclin est encore plus accusé dans le cas de la Grèce : de 20% à 5,6%. Par contre, l'Albanie et la Turquie ont des taux d'accroissement de beaucoup plus élevés et en continuelle ascension : la première depuis environ 13% dans la première décennie à environ 36% dans la dernière ; la seconde de 23% à 28% avec un maximum de 32% durant

Tableau n° 5

L'accroissement par périodes décennales de la population des pays du Sud-Est Européen

(en %)

	1921—1930	1931—1940	1941—1950	1951—1960	1961—1970	Période avant-guerre 1921—1940	Période après-guerre 1951—1970	Intervalle 1921—1970
Sud-Est Européen	17,8	15,9	8,4	18,2	16,1	36,5	37,2	102,9
Roumanie	14,0	11,3	2,6	12,8	10,1	28,3	24,3	63,4
Bulgarie	18,7	11,1	13,9	8,6	7,9	31,9	17,2	75,8
Yougoslavie	16,2	14,3	3,9	12,6	10,7	32,7	24,6	71,6
Albanie	12,8	21,6	13,9	32,3	35,6	37,6	77,9	178,2
Grèce	20,1	15,0	3,5	10,5	5,6	38,1	16,3	65,9
Turquie	23,1	22,9	17,5	32,1	28,1	50,2	69,4	198,6

la décade 1951—1960. Le taux d'accroissement est sensiblement moins important pendant la période d'après-guerre qu'avant la guerre pour la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce ; pour l'Albanie et la Turquie, l'accroissement devient plus rapide. En effet, si en ce qui concerne la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce la population augmente dans l'intervalle d'un demi-siècle de 66 à 76%, celle d'Albanie et de Turquie triplera presque (178% et 198%).

Dans le cas des pays sud-est européens, la dynamique de la population est l'effet de son mouvement naturel, car le mouvement mécanique, respectivement la migration extérieure ne joue un rôle que pour certains d'entre eux. Aussi l'augmentation du nombre de la population est déterminée par l'accroissement naturel, résultant de la différence entre la natalité et la mortalité. Chacun de ces deux éléments varie selon la période, en fonction du sens et de l'intensité de leur modification. Il s'ensuit que l'explication des rythmes d'accroissement de la population découle

de l'analyse par pays de la natalité et de la mortalité, ainsi que de l'accroissement naturel.

Avant la guerre, la natalité et la mortalité se trouvaient à des niveaux élevés, mais avec une tendance chez la première de descendre plus rapidement que la seconde, entraînant de la sorte la diminution sensible de l'accroissement naturel (tableau n° 6). Cette situation est illustrée par l'évolution des indices respectifs dans l'intervalle 1930—1938. Après la guerre, jusque vers les années 1960, la mortalité diminue de plus en plus,

Tableau n° 6

Le mouvement naturel de la population des pays sud-est européens

Indices annuels pour 1000 habitants

(à 1000 habitants — $^{0}/_{00}$)

PAYS	Natalité						Mortalité						Accroissement naturel					
	1930	1938	1950	1960	1965	1970	1930	1938	1950	1960	1965	1970	1930	1938	1950	1960	1965	1970
Roumanie	34,1	29,5	26,2	19,1	14,6	21,1	19,3	19,1	12,4	8,7	8,6	9,5	14,8	10,4	13,8	10,4	6,0	11,6
Bulgarie	31,4	22,8	25,2	17,8	15,3	16,3	16,2	13,7	10,2	8,1	8,1	9,1	15,2	9,1	15,0	9,7	7,2	7,2
Yougoslavie	33,6	25,9	30,2	23,5	20,9	17,8	19,8	14,9	13,0	9,9	8,8	8,9	13,8	11,0	17,2	13,6	12,2	8,9
Albanie	...	34,7	38,5	43,3	35,2	35,3*	...	17,8	14,0	10,4	9,0	7,5*		16,9	24,5	32,9	26,2	27,8*
Grèce	31,3	25,9	20,0	18,9	17,7	16,5	16,3	13,2	7,1	7,3	7,9	8,4	15 0	12,7	12,9	11,6	9,8	8,1

* An 1969

à cause d'un standard de vie plus élevé et, surtout par suite de l'amélioration et du perfectionnement de l'assistance médicale. Cette diminution de la mortalité annihilait dans une large mesure les suites de la baisse marquée de la natalité, ce qui fit que l'accroissement naturel, bien que moins important qu'en 1950, se soit maintenu au niveau des années 1938.

Ayant atteint une limite inférieure, l'indice de mortalité devait se maintenir stationnaire (d'environ 8—9$^{0}/_{00}$) durant la dernière dizaine d'années (1961—1970). Par conséquent, l'accroissement naturel était dû à l'évolution de la natalité, bien que légèrement en baisse. La diminution de la mortalité et notamment de la mortalité infantile est l'un des succès sur le plan social des pays sud-est européens les plus frappants et avec de profondes implications démographiques. La stabilisation de cet indice à un niveau pratiquement irréductible confère à la natalité un rôle décisif dans l'accroissement naturel, déterminant implicitement le taux d'accroissement de la population.

Les changements démographiques les plus significatifs pour les pays du Sud-Est européen eurent lieu dans la période d'après-guerre, alors que s'esquissent les lignes de l'évolution actuelle et que commence l'ébauche des tendances futures. Comme nous l'avons vu, un aspect principal réside dans la diminution du taux d'accroissement pendant la dernière décennie (1961—1970) rapportée à la décennie précédente, en contraste avec l'accélération concomitante de l'accroissement à échelle européenne et mondiale. Ceci réclame donc un examen plus poussé du mouvement naturel de la population de chaque pays au cours de cette dernière décennie.

Après une lente diminution — de 26,2$^{0}/_{00}$ en 1950 jusqu'à 20,2$^{0}/_{00}$ en 1959 — la baisse de la natalité en Roumanie[10] s'accélère à partir de l'année suivante, pour aboutir à un indice très réduit (14,3$^{0}/_{00}$) en 1966. Bien que la mortalité ait baissé elle aussi dans le même intervalle jusqu'à une limite assez basse (8,2$^{0}/_{00}$) la reproduction naturelle de la population du pays ne pouvait plus être assurée. En effet, l'accroissement naturel de 6,1$^{0}/_{00}$, représentant 116.233 personnes par an, ne correspondait plus aux intérêts majeurs de la nation et aux impératifs d'un développement impétueux de l'économie. Dès l'année suivante, les mesures d'ordre social et législatif prises par l'Etat roumain allaient redresser la natalité ; celle-ci montera en 1967 jusqu'à 27,4$^{0}/_{00}$ avant de redescendre graduellement à 21,1$^{0}/_{00}$ en 1970. Ceci eut pour conséquence la hausse de l'indice annuel d'accroissement : à 18,1$^{0}/_{00}$ en 1967 et à 11,6$^{0}/_{00}$ en 1970, déterminant autrement dit durant ces années un accroissement de la population de 1,18 millions de personnes, qui firent monter le total de la population du pays à 20.252.541 habitants. Si l'on calcule les indices annuels moyens pour les sous-périodes 1961—1965 et 1966—1970, on constate que pendant la première sous-période la Roumanie détient l'indice de natalité le plus réduit (15,8$^{0}/_{00}$) par rapport aux autres pays de la région, alors que dans la seconde elle les dépasse, l'Albanie exceptée, avec un indice de 22,6$^{0}/_{00}$; l'accroissement naturel de 7,2$^{0}/_{00}$ et de 13,3$^{0}/_{00}$ se classe aux mêmes rangs (tableau n° 7). Donc, seules la Roumanie et l'Albanie parmi les pays de la région ont enregistré une hausse de ces indices pendant la seconde moitié de la décennie envisagée.

Généralement moins importante qu'en Roumanie, la natalité a diminué en Bulgarie[11] d'un taux régulier, descendant de 21$^{0}/_{00}$ en 1951 à 17,8$^{0}/_{00}$ en 1960 avant de tomber à 14,9$^{0}/_{00}$ en 1966 pour se redresser ensuite en montant à 17$^{0}/_{00}$ en 1969 et à 16,3$^{0}/_{00}$, en 1970. Le redressement de la natalité pendant les quatre dernières années n'a pu atteindre pourtant le niveau souhaité, à cause de l'indice très faible marqué par la nata-

[10] I. Blaga, *La population de Roumanie. Essai démographique, économique et socio-politique*, Bucureşti, 1972 ; V. Trebici, *Populaţia României şi creşterea economică*. Bucureşti, Editura Politică, 1971.
C. Ionescu, *Omul, societatea, socialismul*, Bucureşti, Editura Academiei, 1973.

[11] M. Minkov, *Населението и работната сила в България*, Sofia, BAN, 1966.

lité dans le milieu rural, inférieur à celui du milieu urbain, ce qui est l'inverse de la situation normale. Par rapport à une mortalité oscillant de 9,5‰ à 7,9‰, l'accroissement naturel devait tomber lui aussi de 9,7‰

Tableau nº 7

Le mouvement naturel de la population des pays sud-est européens
Indices moyens annuels par périodes quinquennales

(à 1000 habitants — ‰)

PAYS	Natalité		Mortalité		Accroissement naturel	
	1961—1965	1966—1970	1961—1965	1966—1970	1961—1965	1966—1970
Roumanie	15,8	22,6	8,6	9,3	7,2	13,3
Bulgarie	16,4	16,0	8,2	8,9	8.2	7,1
Yougoslavie	21,6	19,2	9,2	8,8	12,4	10,4
Albanie	38,5	35,1	9,5	8,1	29,0	27,0
Grèce	20,0	17,7	7,9	8,2	9,9	9,5
Europe	18,7	18,0	10,3	10,2	8,4	7,8
Monde	35,1	33,8	15,7	14,0	19,4	19,8
— Pays développés	20,5	18,6	9,0	9,1	11,5	9,5
— Pays en voie de développement	42,0	40,6	18,8	16,1	23,2	24,5

en 1960 à un minimum de 6‰ en 1967, avec une tendance ultérieure de redressement (à 8,3‰ en 1968 et 7,2‰ en 1970), mais moins important que celui de la natalité, à cause des recrudescences concomitantes de la mortalité. Les indices annuels moyens de la natalité, de même que ceux de l'accroissement, sont inférieurs — pendant la première moitié de la décennie — aux indices des autres pays, la Roumanie exceptée ; durant la seconde moitié de cette décennie, ils tiendront encore la dernière place. La modicité de l'indice de natalité a pour conséquence un ralentissement de l'accroissement de la population : pour les cinq dernières années la population du pays n'augmente que de 288.200 personnes, nombre moins important que celui des cinq années précédentes (334.000). En 1970, la population totale du pays est de 8.489.600, par rapport au nombre de 7.867.400 en 1960.

En Yougoslavie [12], l'évolution de la natalité est plus uniforme. Sans marquer de larges oscillations, son fléchissement s'avère progressif et linéaire, depuis un maximum de 30,2‰ en 1950 jusqu'à 23,5‰ en 1960. Au cours de la dernière décennie, elle poursuivra la même courbe descendante pour aboutir à un minimum de 17,8‰ en 1970. Comme la mortalité est stationnaire — entre 8,0 et 9,0‰ — l'accroissement naturel suit de près les indices de natalité, descendant de 13,6‰ à 8,9‰ entre les points limites de la décade envisagée. A part quelques exceptions insignifiantes, aucun de ces indices ne marque des chutes et des redressements spectaculaires. Les indices annuels moyens de la seconde moitié de la dernière

[12] Aničić, Z., *Population changes in Yougoslavia, according to census data.* In : « Yugoslav Survey », 1971, nº 3, p. 1—8.

décennie sont d'environ deux points inférieurs à ceux de la première moitié, se situant par ordre de grandeur après l'Albanie et la Roumanie, alors qu'auparavant ils venaient juste après l'Albanie. La chute de l'accroissement naturel durant les deux dernières années à moins de 10,0‰ périclite la dynamique de la population : son accroissement dans l'intervalle 1966—1970 est moins important que durant les cinq années antérieures. En 1970, la population de la Yougoslavie se chiffrait à 20.371.000 habitants, par rapport aux 18.402.000 habitants de l'année 1960.

C'est l'Albanie [13] qui accuse l'indice le plus élevé de natalité pour le Sud-Est européen. Cet indice est en hausse incessante : 34,7‰ en 1938 ; 38,5‰ en 1950 ; 43,3‰ en 1960. Il changera de sens à partir de ce moment-là, entammant une courbe descendante sur le parcours de toute cette décennie jusqu'à tomber à 35,3‰ en 1969. En revanche, l'indice de mortalité est assez grand et il se maintiendra tel, bien que suivant une courbe descendante : 15,4‰ en 1951 ; 10,0‰ en 1963 et avec un fléchissement plus marqué (jusqu'à 8,0‰) après cette date. La dynamique de l'accroissement naturel a subi les conséquences de cet état des choses, toutefois — grâce à la natalité — elle bénéficia d'un niveau élevé, et qui continue à monter : 16,9‰ en 1938 ; 24,5‰ en 1950 et 32,9‰ en 1960. Au cours de la dernière décennie, il commencera à descendre, dans le sillage de l'indice de natalité, se situant après 1965 à 26—28‰. La moyenne annuelle des indices de natalité et d'accroissement pour les deux sousdivisions de la dernière décennie sont cependant de beaucoup plus importants en Albanie que ceux des autres pays de la région — remarque également valable d'ailleurs pour toutes les périodes étudiées. Néanmoins, ils marquent leur première regression durant cette dernière décade, s'inscrivant de la sorte sur la courbe descendante de l'ensemble de cette région. Grâce à une grande natalité, l'accroissement de la population d'Albanie suit un rythme rapide, de 15,4 % dans les années 1960—1965 et de 11,7% en 1966—1970. La population totale de l'Albanie en 1969 est de 2.079.800 habitants, dépassant de 70,6 % le chiffre des années 1950.

En Grèce [14], le mouvement naturel de la population revêt deux traits distincts : un niveau moyen de natalité, avec une lente regression au cours de la période d'après-guerre — de 20,0‰ en 1950 à 18,9‰ en 1960 et 17,4‰ en 1969 ; une mortalité minime, stable pour toute la période envisagée, car ses oscillations ne dépassent guère 8,4‰ — 7,0‰. Vu les circonstances, l'accroissement naturel n'est pas très accusé, évoluant avec de faibles variations : 12,9‰ en 1950, 11,6‰ en 1960 et 9,3‰ en 1969. L'infléchissement plus marqué ne se dessine qu'au cours de la dernière année (1970) pour les deux séries d'indices, à savoir : 16,5‰ et 8,1‰. Il est intéressant de mentionner qu'avant la guerre la natalité arrivait à des valeurs beaucoup plus importantes — avec un indice moyen de 28,3‰ dans l'intervalle des années 1931—1938 ; de même, la mortalité, qui était de 15,7‰. Aussi, l'accroissement de 12,6‰ ne dépassait pas celui de la première période de l'après-guerre, quand la Grèce a connu

---

[13] J. Dibra, *La population d'Albanie d'après les recensements de 1955 à 1960.* In : « Population », Paris, 1965, n° 2, p. 253—264.

[14] S. Agapitidis, *L'évolution de la population de la Grèce : les facteurs de la reproduction.* In : « Population », Paris, 1969, n° 6, p. 1161—1168 ; B. Kayser, *Géographie humaine de la Grèce,* Paris, 1964.

le phénomène spécifique de la relance démographique. Cette stabilité relative est due au fait que ses indicateurs démographiques s'étaient situés depuis quelque temps déjà sur le même rang que ceux des pays développés ; jusqu'à un certain point, il s'agit aussi d'un résultat de l'émigration. Au cours de la dernière décennie, la natalité se place à un niveau plus bas qu'aux années précédentes, sans marquer, toutefois, les chutes caractéristiques aux autres pays de la région ; il y a même quelques accroissements durant certaines années. L'indice moyen de natalité de la seconde période de cette décennie est pratiquement égal à celui de la première période, mais l'indice de l'accroissement diminue en quelque sorte (de 9,9‰ à 9,5‰) à la suite d'une mortalité élevée. Par conséquent, la population de la Grèce évolue dans le cadre des tendances générales de la région, mais dans une mesure beaucoup plus atténuée. Par le rang de ces indices, la Grèce se situe après les autres pays, exceptant la Bulgarie. En 1970, la population de la Grèce se chiffrait à 8.792.806 habitants, avec un accroissement net de 465.401 âmes au cours des dernières 10 années, chiffre inférieur de 375.000 âmes à l'accroissement naturel total pendant cette période. La différence doit être mise sur le compte de l'émigration, qui a, dans ce pays, une influence sensible sur le nombre de la population [15].

En ce qui concerne la Turquie [16], nous manquons de données relatives au mouvement naturel de sa population, mais d'autres indicateurs révèlent le haut niveau de l'accroissement naturel, donc de la natalité ; le premier parmi ces indicateurs est le rythme élevé de l'accroissement de la population. A en juger d'après ce rythme, on constate qu'avant la guerre, de même qu'après la guerre, la natalité se situait à un niveau égal à celui de l'Albanie, sauf pour la dernière décennie quand, contrairement à ce qui s'est passé en Albanie, son indice de natalité descend sensiblement, suivant en ceci les autres pays du Sud-Est de l'Europe. L'indice élevé de natalité est également reflété par la distribution de la population par groupes d'âges : la valeur de l'indice de la jeunesse de 0 à 14 ans est en Turquie plus grande que dans tout autre pays de la région. Grâce à l'accroissement naturel, la population de la Turquie a augmenté en nombre au cours de la période d'après guerre avec 14,4 millions (69,4 %), comptant en 1970 35.232.000 habitants.

Si l'on compare les indices annuels moyens du mouvement de la population dans les pays sud-est européens au cours des deux moitiés de la dernière dizaine d'années (1961—1970) avec les indices similaires sur le plan européen et sur le plan mondial, on arrive à quelques constatations susceptibles de jeter un jour plus clair sur la situation de ces pays (Tableau n° 7). L'indice de natalité oscille pour la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce autour de l'indice européen moyen — 18,3‰, mais il est de beaucoup inférieur à l'indice mondial général — 34,5‰, où il se range dans la catégorie des pays développés — 19,5‰, laissant beaucoup en arrière les pays en voie de développement — 41,3‰. Tout au contraire, l'indice de l'Albanie et, sans aucun doute, celui de la Turquie aussi, se

---

[15] X. Zolotas, *International labor migration and economic development. With special reference to Greece*, Athens, Bank of Greece, 1966.

[16] H. Cillov, *La population totale et la population active de la Turquie d'après les recensements.* In : « Population », Paris, 1957, n° 1, p. 93—102.

placent au même niveau que l'indice mondial, approchant de près celui des pays en voie de développement. Le fléchissement de la natalité pendant la seconde partie de la dernière décennie est chez tous les groupes parallèle à la direction de celle-ci sur le plan mondial, comme sur le plan européen, bien que dans ce dernier cas il soit moins accusé.

L'indice de mortalité dans le Sud-Est de l'Europe est inférieur à la moyenne du continent (environ 10,0°/₀₀), approchant en ceci le niveau du groupe des pays développés et s'écartant sensiblement de la moyenne mondiale (15,0°/₀₀), surtout de celle des pays en voie de développement (17,5°/₀₀). Digne d'être retenu s'avère le fait que la régression de l'indice de mortalité jusque vers sa limite inférieure est un trait commun à tous les pays sud-est européens, y compris ceux avec une haute natalité, ce qui les distinguent radicalement, sous ce rapport, des pays en voie de développement.

L'accroissement naturel de la population s'exprime — de même que la natalité — dans des indices différents d'un pays à l'autre : chez les quatre pays mentionnés il se situe dans le proche voisinage de l'indice européen (8,0°/₀₀) et de celui des pays développés (10,5°/₀₀), loin derrière l'indice mondial (19,6°/₀₀) et encore plus loin de l'indice caractéristique des pays en voie de développement (23,8°/₀₀). Pour l'Albanie et la Turquie, cet indice — notamment en raison de la diminution de l'indice de mortalité — est supérieur au niveau mondial, dépassant même l'indice des pays en voie de développement. Au point de vue dynamique, les indices d'accroissement sont en baisse pendant la dernière décennie chez tous les pays de la région, exceptant la Roumanie. Ils suivent en ceci l'indice européen et celui des pays développés, mais sont orientés dans une direction contraire à celle des indices mondiales et des pays en voie de développement, qui montent grâce à la diminution prononcée de la mortalité.

Une importance toute particulière sur le plan démographique présente la distribution de la population par catégories d'âge, car l'âge est un facteur conditionnant toute une série de phénomènes (fécondité, mortalité, etc.), avec de profondes implications économiques et sociales par rapport aux activités productives de la population [17]. L'analyse de la population d'après la structure d'âge opère avec trois groupes, à savoir : la population jeune (0—14 ans) ; la population adulte (15—59 ans), qui constitue l'élément productif ; la population âgée (de 60 ans et plus). Ce qui détermine en tout premier lieu la configuration de cette structure par catégories d'âge est le niveau de la natalité, ainsi que dans une certaine mesure l'intensité de la mortalité. Un poids élevé des groupes des jeunes et des âgés exercera une « pression » sur la population adulte ; le rapport de dépendance qui exprime cette « pression » se modifie en fonction des changements de structure : la hausse du poids de la population âgée et la baisse du poids des jeunes, suivant à une diminution de la natalité, détermine une structure caractérisée par le « vieillissement démographique ». C'est un processus spécifique des sociétés économiquement développées.

---

[17] *Sex-age composition of the urban and rural population of the world, major areas and individual countries in 1960,* United Nations, Population Division, Working paper n° 44, March 1972.

Le rôle décisif de l'indice de natalité sur le rapport entre les groupes d'âge est confirmé par la structure de la population des pays du Sud-Est européen, considérée de ce point de vue-là. Par exemple, dans les pays avec un niveau moins élevé de la natalité — la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce — le poids du groupe de la jeunesse se maintient dans les limites de 25—30% du nombre total de la population, avec une tendance générale de descendre encore plus bas (Tableau n° 8). En revanche, là où les indices de natalité et les rythmes d'accroissement attestent des valeurs élevées, c'est-à-dire en Albanie et en Turquie, la population jeune atteint 38—42% du nombre total, sans cesser d'augmenter; par example, en Turquie cette population jeune augmente de 38,3% en 1950 à 41,9% en 1965.

Tableau nº 8

La structure de la population des pays sud-est européens par groupes d'âge

PAYS	Année	Groupes d'âge (en %)		
		0—14 ans	15—59 ans	60 ans et plus
Roumanie	1956 1966 1969	27,5 26,0 25,9	62,6 61,7 60,8	9,9 12,3 13,3
Bulgarie	1956 1965 1968	26,6 23,9 23,2	62,8 62,9 62,7	10,6 13,2 14,1
Yougoslavie	1953 1961 1967	30,5 31,1 28,9	60,6 58,9 59,8	8,9 10,0 11,3
Albanie	1950 1955	38,6 38,8	52,1 52,3	9,3 8,9
Grèce	1951 1961 1968	28,3 26,8 25,2	61,8 61,1 60,6	9,9 12,1 14,2
Turquie	1950 1955 1960 1965	38,3 39,4 41,2 41,9	55,6 53,1 52,2 51,1	6,1 7,5 6,6 7,0
Europe	1965	25,4	64,1	10,5
Monde	1965	37,4	57,6	5,0

Plus stable, la catégorie des adultes marque une tendance à descendre, tout en s'équilibrant avec les deux autres groupes. Pour les pays de la première catégorie, son poids oscille autour de 60% du total de la population, avec une légère tendance à descendre; en Albanie ce poids se situe vers 50% et en Turquie au même niveau, avec une baisse plus accusée de 55,6% en 1950 à 51,1% en 1965. La baisse

du poids spécifique de la population adulte pose toute une série de problèmes d'ordre économique et social. En effet, sa double tâche — de veiller aux besoins des deux autres catégories : d'une part, il lui faut subvenir à l'entretien des jeunes non encore intégrés dans un travail productif et réclamant de grandes dépenses aussi pour leur éducation et leur instruction ; d'autre part, la catégorie des gens âgés, généralement inaptes à tout travail productif, pèse, de ce fait, plus lourdement sur elle. En ce qui concerne le groupe de populations âgées, sa proportion est en hausse d'environ 10% à 14% en Roumanie, Bulgarie et Grèce et un peu moins en Yougoslavie. C'est là l'effet du prolongement de la durée de la vie en général et d'une natalité modérée. La population de ces pays manifeste, à des degrés divers, une tendance de vieillissement démographique. En Turquie, le poids de ce groupe est moins important, descendant de 7,5% en 1955 à 7,0% en 1965 ; l'explication du phénomène réside dans le niveau et l'évolution des indices du mouvement naturel de sa population. La Turquie, grâce à son indice élevé de natalité, est le pays avec « la plus jeune population » de la région, fait qui exerce une sérieuse « pression » économique sur la catégorie adulte, dont le chiffre est, toutes proportions gardées, moins important que celui des autres pays.

Par rapport aux données moyennes sur les plans européen et mondial de l'année 1965, on constate l'ébauche de la même division du Sud-Est européen : la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce attestent des indices similaires à ceux de l'Europe : par contre, l'Albanie et la Turquie sont plus proches des indices mondiaux, qui reflètent la prépondérance des pays sous-développés. Nous aurons donc, dans le cas de la première catégorie de pays, un poids du groupe jeune dépassant de peu la moyenne européenne (25,4%), le poids du groupe adulte — de quelque points moins important, et le poids du groupe des âgés — un peu plus grand — c'est-à-dire 12—13% par rapport au taux de 10,5%. Ces oscillations impriment aux pays respectifs les caractéristiques d'un développement moins poussé que celui de la moyenne européenne, sauf dans le cas du dernier groupe, qui — comparativement — se présente mieux. Dans le cas de l'Albanie et de la Turquie, le poids de l'ensemble des groupes extrêmes (population âgée et population jeune) sont plus élevés que les moyennes mondiales (57,6% et 37,4%), ce qui rapproche ces pays de la situation démographique des pays en vue de développement. Le poids plus grand de la population âgée dans tous les pays de la zone concernée exprime le phénomène d'un accroissement naturel plus marqué à l'époque respective, ainsi qu'une durée de vie plus longue.

On peut donc affirmer pour conclure qu'en ce qui concerne le mouvement naturel de la population, les pays du Sud-Est de l'Europe se divisent en deux groupes. D'une part la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et la Grèce, dont les indices présentent des caractères communs avec ceux des pays développés, ainsi qu'avec les indices européens ; d'autre part l'Albanie et la Turquie, dont les indices de natalité et d'accroissement naturel sont similaires à ceux des pays en voie de développement. Bien qu'à des niveaux différents, les indices dynamiques des populations sud-est européennes poursuivent en général un même sens que les indices européens et mondiaux, à quelques exceptions près (celles

déjà mentionnées). La Roumanie s'écarte jusqu'à un certain point de ce schéma général, suite aux mesures prises pour la protection de la natalité. Aussi, la montée de son indice de natalité au cours de la seconde moitié de la dernière décennie a-t-elle déterminé, comme de juste, l'accroissement respectif de la population.

Nous avons présenté plus haut les traits spécifiquement démographiques de la population des pays sud-est européens. Mais tout aussi révélatrices sont les caractéristiques sociales, économiques et territoriales de la population. Il semble donc tout à fait justifié de compléter cette étude d'une analyse de la structure sociale, des indicateurs démo-économiques, des courants migratoires, du réseau des localités, du processus d'urbanisation. Cela achevera d'une manière édificatoire le tableau de la population du Sud-Est européen, avec ses profondes changements dynamiques et structuraux de l'après-guerre.

LE PROBLÈME DU POUVOIR DANS L'INSURRECTION NATIONALE ARMÉE ANTIFASCISTE ET ANTIIMPÉRIALISTE EN ROUMANIE*

V. LIVEANU

Dans la préparation et le déclenchement de l'insurrection, dans ses documents à caractère de programme, dans les pourparlers menés par les différents partis et groupements qui ont prêté leur appui à l'accomplissement de l'acte du 23 Août 1944, le problème du pouvoir s'est posé de façon particulièrement concrète, bien qu'indirectement, quant à déterminer la composition du nouveau gouvernement qui allait remplacer celui d'Antonescu et la forme d'Etat à instaurer, une fois la dictature militaire-fasciste écartée.

La ligne de la lutte *armée* pour libérer la Roumanie de la domination fasciste a été élaborée et préconisée pour la première fois par le Parti Communiste Roumain. Cette ligne a été exposée dans la plate-forme du front unique national proposée par le Comité Central du Parti Communiste Roumain à tous les partis, aux groupements et aux personnalités politiques, à tous les patriotes. La résolution du C.C. du P.C.R. du 6 septembre 1941 soulignait l'attachement des communistes à leur but final — mais aussi leur renonciation, dans les conditions existantes, à tout mot d'ordre ou à toute action susceptibles de les séparer des autres formations politiques antihitlériennes [1]. La plate-forme stipulait au III^{e} point : « *Le renversement du gouvernement et du régime militaire-hitlérien* traître de la patrie ayant en tête Antonescu, le valet d'Hitler. *Pour un gouvernement de l'indépendance nationale* composé des représentants de toutes les forces patriotiques » [2]. La plate-forme révélait que le programme de ce gouvernement devait inclure la garantie de la participation de la Roumanie à la guerre antihitlérienne, la reconquête de l'indépendance nationale et l'annulation du diktat de Vienne, l'instauration d'un régime démocratique.

---

* Communication présentée à la session scientifique de 17—18 juin 1974 de l'Institut d'histoire « N. Iorga » et de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes.

[1] *Documente din istoria Partidului Comunist din România*, Bucureşti, 1951, p. 326—327.

[2] *Ibidem*, p. 325.

Pour ce qui est du problème touchant le gouvernement il est à faire au moins trois observations :

1. Le parti communiste considérait que l'accomplissement des objectifs d'ordre national, antifasciste, antiimpérialiste, à l'époque à l'ordre du jour, réclamait la constitution d'un gouvernement nouveau, patriotique, antihitlérien. Cette orientation allait entrer en conflit avec celle des partis national-paysan et national-libéral de Brătianu qui préféreront laisser la rupture avec l'Allemagne hitlérienne à la charge du gouvernement d'Antonescu lui-même. Selon la conception de ces partis, il était préférable que la dictature fasciste soit écartée seulement après que cette dernière eût conclu par elle-même l'armistice avec les Nations Unies [3].

2. Le contexte de la plate-forme à laquelle étaient invitées à adhérer toutes les formations politiques révélait que par le groupement dans le gouvernement de *toutes* les forces patriotiques, on visait en tout premier lieu à y faire inclure les représentants de *tous* les partis politiques antifascistes. Le parti communiste préconisait donc un gouvernement antifasciste composé en premier lieu des représentants directs des partis, orientation qui s'opposera à celle des partis national-paysan et national-libéral de Brătianu qui, pour parer à un éventuel refus du gouvernement d'Antonescu de faire sortir lui-même le pays de la guerre hitlérienne, optaient pour un gouvernement de généraux [4].

3. Finalement, la clause citée de la plate-forme du 6 septembre 1941 était particulièrement importante par le fait qu'elle équivalait à la revendication suivant laquelle au gouvernement antifasciste devaient être représentés le parti communiste et les formations qui lui étaient proches. On n'y formulait pas la revendication d'un gouvernement où le parti communiste et en général les représentants de la classe ouvrière et de la paysannerie détiennent une place *prépondérante*, mais l'on demandait la constitution d'un gouvernement où les communistes *participent* aux côtés d'autres formations politiques antihitlériennes.

Relativement à la question touchant la forme d'Etat, il nous faut remarquer que la plate-forme du 6 septembre 1941 ne contenait aucune référence à la monarchie. On ne préconisait donc pas l'attachement à la monarchie et on ne posait non plus le problème de la proclamation de la république (soulevé, par exemple, dans le manifeste du 10 septembre 1940 du C.C. du P.C.R. intitulé « Notre point de vue », qui précisait la position des communistes envers le renversement de la dictature royale, envers le diktat de Vienne et envers l'instauration de la dictature militaire-fasciste) [5]. Vu que la plate-forme du C.C. du P.C.R. du 6 septembre 1941 était adressée à *toutes* les personnalités politiques prêtes à militer pour l'un ou l'autre de ses objectifs nationaux [6], antifascistes

[3] Voir ci-dessous, p. 475, 478, 480 — 481.
[4] Voir ci-dessous, p. 477 — 480.
[5] *Documente din istoria Partidului Comunist din România...*, le fac-similé des pp. 310—311.
[6] *Ibidem*, p. 325.

et antiimpérialistes révèle, à notre avis, que dès cette période-là le parti communiste aurait été d'accord de collaborer avec le roi lui-même suivant la ligne d'une action antihitlérienne.

La plate-forme du C.C. du P.C.R. du 6 septembre 1941 impliquait, donc, en fait, l'instauration d'un pouvoir exercé par les représentants de toutes les classes et les couches sociales intéressées à la liquidation du fascisme, soit aussi bien par les représentants de la classe ouvrière, de la paysannerie, de la petite bourgeoisie des villes, que par ceux de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers non-fascistes. Le contexte de la plate-forme révélait que les objectifs du pouvoir d'Etat préconisés à l'époque par les communistes, sans consister dans la modification des rapports de production, devaient suivre la ligne des transformations antifascistes : la libération de la domination fasciste, le retournement des armes contre l'Allemagne, la création des conditions requises pour l'instauration d'un régime bourgeois-démocratique.

Le problème de la constitution du gouvernement fut soulevé dérechef dans la résolution adoptée par le C.C. du P.C.R. en juin 1943 après l'autodissolution du Komintern et dans la conjoncture de l'aggravation de la crise de régime fasciste de Roumanie, de l'accroissement de la résistance antihitlérienne. Dans la résolution de juin 1943 du C.C. du P.C.R., l'on a proposé une plate-forme pour la création du front patriotique antihitlérien comportant des objectifs similaires à ceux inclus dans la plate-forme de septembre 1941. Le IV^{e} point de la plate-forme de juin 1943 stipulait « *le renversement du gouvernement* et du régime hitlérien du traître de la patrie Antonescu, la constitution d'un gouvernement vraiment national réunissant les représentants de tous les partis et de toutes les organisations patriotiques » [7]. On constate que la plate-forme de juin 1943 révélait de manière plus claire et plus précise que par la formation d'un gouvernement groupant les représentants de toutes les forces patriotiques, le parti communiste envisageait la constitution d'un gouvernement incluant tous *les partis* et toutes les organisations patriotiques. Le contenu des stipulations de la plate-forme proposée par le P.C.R. en juin 1943, très rapproché de celui de la plate-forme de 1941 impose pour ce qui est du problème abordé les mêmes conclusions que celles formulées ci-dessus en ce qui concerne la plate-forme précédente.

La résolution de juin 1943 du C.C. du P.C.R. contenait cependant une précision nouvelle par rapport à celle du 6 septembre 1941, à savoir la proposition concernant la constitution d'un *Comité national de lutte pour la libération du pays* qui devait réunir toutes les forces antihitlériennes sans distinction de parti ou de religion [8]. Il était donc tout à fait naturel que le gouvernement qui allait être instauré après l'écartement de la dictature militaire-fasciste aurait dû constituer une émanation du comité national pour la libération du pays.

Comme on le sait, à la plate-forme du front patriotique antihitlérien proposée par le P.C.R. en juin 1943 ont adhéré l'Union des Patriotes,

---

[7] *Ibidem*, p. 349.
[8] *Ibidem*, p. 348.

le Front des Laboureurs, le Parti Socialist Peaysan, le Madosz. Conformément à la clause de la plate-forme mentionnée, toutes ces formations, soit la classe ouvrière, la paysannerie, la petite bourgeoisie des villes, indépendamment de leur nationalité, auraient dû avoir leurs représentants au gouvernement antihitlérien, même si elles n'avaient pas la majorité.

Un moment de portée essentielle pour la coalisation de toutes les forces antihitlériennes opposées à Antonescu a été constitué par la création, fin d'avril 1944, du Front Unique Ouvrier préconisée par le Parti communiste dès le mois de décembre 1921. Le manifeste publié par le Front Unique Ouvrier en l'honneur du 1er Mai 1944 présentait les objectifs de l'action commune du Parti Communiste Roumain et du Parti Social Démocrate (P.S.D.) — objectifs qui reliaient les revendications à caractère national, antifasciste et antiimpérialiste (le retournement des armes contre l'Allemagne hitlérienne, la reconquête de l'indépendance nationale, l'instauration d'un régime démocratique) à des revendications spécifiques à la classe ouvrière (la liberté d'organisation, l'élévation immédiate du standard de vie), mais sans poser le problème du changement des rapports de production ou de la forme d'Etat monarchique. Le manifeste lançait, entre autres, un appel au « renversement du gouvernement d'Antonescu, à la formation d'un gouvernement national réunissant les représentants de toutes les forces antihitlériennes » [9]. Ce qui signifiait que le Parti social-démocrate s'était rallié au point de vue du parti communiste conformément auquel le nouveau gouvernement qui allait remplacer celui d'Antonescu devait grouper des partis et des organisations politiques et de masse, notamment *toutes* les formations antihitlériennes, donc aussi les représentants des partis réunis dans le Front Unique Ouvrier.

Les appels du Front Unique Ouvrier à la lutte antifasciste, patriotique s'adressaient à *toutes* les classes et à toutes les couches sociales, ce qui impliquait également la représentation dans le gouvernement de toutes les classes et couches sociales, inclusivement du prolétariat et de toutes les couches laborieuses.

Quant au *programme* du gouvernement, le manifeste révèle que celui-ci devait stipuler la paix immédiate (en fait, l'armistice immédiat) avec les Nations Unies, la participation à la guerre antihitlérienne, l'alliance avec l'Union Soviétique, l'instauration d'un régime de démocratie et d'indépendance nationale, à même de permettre à la classe ouvrière la satisfaction de revendications spécifiques mais compatibles avec le régime bourgeois.

Le 26 mai 1944, le P.C.R. et les formations qui avaient adhéré au Front Patriotique Antifasciste aussi bien que le P.S.D. ont signé avec le parti national libéral de Tătărăscu et le group national-démocratique un accord concernant la formation de « la coalition national-démocratique » pour assurer la libération de la Roumanie de la domination fasciste, le renversement de la dictature fasciste et l'instauration d'un régime démocratique, le ralliement à la guerre antihitlérienne, la conclusion de l'armistice avec les Nations Unies et l'alliance avec l'Union Soviétique [10]. On

---

[9] *Ibidem*, p. 357.
[10] « Drapelul », 3 juillet 1945.

ne sait pas si cet accord s'est référé explicitement aussi à la composition du futur gouvernement qui devait accomplir ces desiderata.

La constitution, le 20 juin 1944, du Bloc National Démocrate (B.N.D.) entre les partis communiste, social démocrate, national paysan, national libéral de Brătianu a joué un rôle particulièrement important dans la coalisation de toutes les forces capables de contribuer à la liquidation de la domination fasciste. Pendant les années précédentes, les leaders des deux derniers partis avaient repoussé les propositions des communistes de collaborer à une action antihitlérienne concertée.

La situation désastreuse du régime fasciste, aggravée encore davantage par le déplacement du front au nord de la Moldavie, la pression de l'état d'esprit et des remous du peuple qui désirait voir la Roumanie sortir sans plus tarder de la guerre hitlérienne, l'urgence de trouver une solution permettant d'éviter la transformation de la Roumanie en théâtre de guerre et favoriser son ralliement aux Nations Unies et la réintégration du nord de la Transylvanie à la patrie, la crainte de l'action indépendante du parti communiste, tous ces facteurs ont poussé les leaders des principaux partis politiques à accepter la constitution du Bloc National Démocrate. En outre, le débarquement anglo-américain en Normandie a été interprété par les dirigeants des deux partis comme un indice que les occidentaux n'enverront pas leurs troupes au sud-est de l'Europe, laissant cette partie du continent dans la zone d'oppérations des armées soviétiques [11].

Comme nous l'avons déjà relevé, les leaders des partis national paysan et national libéral de Brătianu auraient préféré que ce soit Antonescu lui-même qui assumât la tâche de rompre avec l'Allemagne et de signer l'armistice avec les Nations Unies. Dans une déclaration écrite déposée en 1946 au tribunal devant lequel ont comparu les membres du gouvernement d'Antonescu et publiée dans l'officieux du parti national paysan, Ion Mihalache révélait qu'au printemps 1944, lui et Iuliu Maniu avaient opiné que « le gouvernement (Antonescu) était le plus indiqué à exécuter le coup militaire (contre l'Allemagne), vu qu'il disposait de l'armée tout entière et de tout l'appareil d'Etat. Que si le gouvernement se refusait à le faire, nous, l'opposition, nous l'aurions fait, lui s'étant obligé de nous prêter tout son appui » [12].

Cette position des dirigeants des deux partis « historiques » — comme il ressort des documents des Archives du Ministère des Affaires Etrangères — a été exposée d'ailleurs par Barbu Ştirbei le 17 mars 1944 lors de sa première rencontre au Caire avec les représentants des trois puissances alliées. Il y déclara que Ion Antonescu essayait d'établir des contacts avec les alliés en vue de faire sortir la Roumanie de la guerre et que « l'opposition » (les dirigeants des deux partis) « n'a jamais cessé de plaider en faveur de ce développement », considérant qu'elle devait appliquer elle-même les mesures requises pour la sortie de la guerre seulement au cas où « au moment crucial le gouvernement d'Antonescu aurait hésité à

---

[11] A. Cretzianu, *The Roumanian Armistice Negotiations*: Cairo 1944, dans le « Journal of Central European Affairs », nº 3, 1951, p. 253.

[12] « Dreptatea », 18 mai 1946. I. Maniu était président et I. Mihalache, viceprésident du Parti national paysan.

le faire » [13]. Ultérieurement, les dirigeants des deux partis ont opiné pour diverses variantes de conclusion de l'armistice avec les Nations Unies, ce qui ne les a pas empêchés pourtant de revenir à celle de la conclusion de l'armistice par Antonescu.

Mais au moment de la signature de l'accord sur la constitution du B.N.D., Iuliu Maniu et Dinu Brătianu ne réussirent pas à imposer ce point de vue. L'accord stipulait la conclusion de l'armistice en application des conditions imposées par les alliés, la libération du pays de l'occupation allemande, le rétablissement de la souveraineté nationale et le ralliement de la Roumanie aux Nations Unies et « dans ce but : la liquidation de l'actuel régime de dictature et son remplacement par un régime constitutionnel-démocratique » [14].

Donc, en opposition avec la tendance des leaders des partis national-paysan et national-libéral à persuader Antonescu de rompre avec l'Allemagne, l'accord sur la création du B.N.D. consignait que l'écartement du gouvernement d'Antonescu représentait la condition nécessaire, préalable, de la sortie du pays de la guerre hitlérienne.

En outre, il nous faut souligner que l'accord sur la constitution du B.N.D. — où le maintien de la monarchie était sous-entendu — ne précisait pas la composition du gouvernement qui devait remplacer celui d'Antonescu. Ce n'était pas là une omission fortuite, mais une conséquence du fait, sur lequel nous reviendrons, qu'entre les deux partis bourgeois et les deux partis du Front Unique Ouvrier avaient surgi dans cette question des divergences importantes. D'ailleurs, l'accord de constitution du Bloc National Démocrate contenait un post-scriptum où il était mentionné que les délégués du P.C.R. et du P.S.D. avaient demandé également l'admission au Bloc de l'Union des Patriotes, du Front des Laboureurs et du Parti Socialiste Paysan [15]. Cette proposition fut repoussée par le Parti National Paysan et le Parti National-Libéral de Brătianu qui essayaient d'empêcher que les trois formations étroitement liées au P.C.R. puissent s'affirmer dans la vie politique du pays et entrer dans le gouvernement que l'on envisageait de former après le renversement de la dictature militaire-fasciste.

Une étape particulièrement importante dans la coalition des forces antihitlériennes a été constituée par l'accord intervenu entre le P.C.R. et les milieux du palais. Des contradictions se rattachant à la lutte pour la primauté dans l'Etat opposaient depuis longtemps déjà le roi et le « dirigeant » fasciste du pays, le général Ion Antonescu. En 1940—1942 le roi a validé certaines actions du gouvernement d'Antonescu, mais, ultérieurement, les contradictions qui les opposaient s'aggravèrent. Les milieux du palais considéraient que pour éviter que l'écroulement du régime d'Antonescu entraîne celui de la monarchie, il fallait que le roi se désolidarise ouvertement de la dictature militaire-fasciste et de la participation de la Roumanie à la guerre hitlérienne, qu'il agisse pour lui mettre un terme. Quant aux communistes, ils estimaient qu'un accord avec

[13] Archives du Ministère des Affaires Etrangères, dos. n° 71/1939 E 9 XX. Copie d'après la minute de la séance du 17 mars 1944.

[14] « România Liberă », 10 août 1944.

[15] *Ibidem.*

la monarchie faciliterait le soulèvement du peuple tout entier et surtout des dirigeants militaires, soit de l'armée dans son ensemble à l'action armée contre les hitlériens [16].

En avril 1944, lorsque le contact entre le P.C.R. et le palais fut définitivement établi, le représentant des communistes, L. Pătrăşcanu, précisa que son parti conservait ses principes républicains, mais à ce moment-là il ne considérait pas la forme d'Etat — république ou monarchie — comme un problème à l'ordre du jour, se déclarant prêt à collaborer avec le roi pour faire sortir le pays de la guerre contre les Nations Unies [17]. Lors d'une séance du 28 juin 1944, répondant à une question des représentants du palais relativement à l'attitude des communistes envers la monarchie *après* la liquidation de la dictature fasciste, E. Bodnaraş déclara que le P.C.R. collaborera avec le roi tant que celui-ci prêtera son appui à l'œuvre de démocratisation et d'accomplissement de la justice sociale, mais qu'il ne pouvait pas garantir la même chose pour ses successeurs [18]. Le roi se déclara satisfait de la réponse parce qu'il voyait dans la collaboration avec les communistes l'unique solution pour sauvegarder le trône.

Dans la séance des 13—14 juin 1944 à laquelle ont pris part les représentants du P.C.R., du palais, des généraux et des officiers supérieurs antihitlériens, l'on aboutit à un accord en ce qui concerne les objectifs de l'action armée : le renversement de la dictature fasciste, la sortie de la guerre hitlérienne, la participation à la guerre contre l'Allemagne fasciste.

Quant à la composition du gouvernement à même d'assurer la réalisation de ces objectifs, on ne réussit à prendre aucune décision. On examina seulement trois variantes : 1) la formation d'un gouvernement présidé par Iuliu Maniu, réunissant les représentants de tous les partis du B.N.D. ; 2) la formation d'un gouvernement groupant les représentants de tous les partis du B.N.D. présidé par un général ; 3) la formation d'un gouvernement de généraux avec la représentation des partis du B.N.D. [19].

Il en ressort que le P.C.R., pour faciliter la coalisation de toutes les forces antihitlériennes et pour attirer la monarchie et les principaux partis bourgeois à l'accomplissement des objectifs antifascistes à l'ordre du jour, ne soulevait pas pour le moment le problème de la proclamation de la république et acceptait que la présidence du gouvernement, et partant, que la majorité dans le gouvernement appartienne aux représentants de la bourgeoisie. En outre, il acceptait que les formations politiques antérieurement alliées à lui, exception faite du P.S.D., ne soient pas représentées au gouvernement. Mais le parti communiste soutenait avec fer-

---

[16] A propos de l'accord intervenu entre le P.C.R. et la monarchie durant la période avril—août 1944, voir V. Liveanu, *Partidul Comunist şi monarhia* (*1944—1947*) — dans « Studii », nº 6, 1972.

[17] « Jurnalul de dimineaţă », 25 décembre 1944. Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, année 1944, dos. 194, f. 13.

[18] Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga », fond manuscrits, dos. 1436 (Les souvenirs du général C. Vasiliu-Răşcanu).

[19] Archives du C.C. du P.C.R. fond 1, année 1944, dos. 58, 204.

meté qu'au gouvernement devaient être représentés tous les partis du B.N.D., donc, aussi les représentants de la classe ouvrière. Dans la séance des 13—14 juin on n'aboutit à aucune décision dans le problème touchant la constitution du gouvernement, vu que l'on connaissait déjà l'attitude de I. Maniu, appuyé par D. Brătianu, lesquels se prononçaient en faveur d'un gouvernement composé de généraux [20].

Au cours de la séance des 13—14 juin 1944 et d'autres conférences des représentants du P.C.R. et des officiers antihitlériens qui ont pris part à la préparation de l'insurrection, l'on a prévu l'arrestation des ministres et d'autres dignitaires du régime d'Antonescu, l'écartement ultérieur des éléments fascistes de l'appareil d'Etat et non pas la liquidation immédiate de l'ancien appareil d'Etat, mais, au contraire, *l'utilisation* de celui-ci, en premier lieu de l'armée et de la gendarmerie, pour la lutte contre l'Allemagne hitlérienne [21], ce que l'on a d'ailleurs réalisé. Le Parti Communiste Roumain ainsi que le Parti Social Démocrate qui, après le 20 juin 1944 ont continué de collaborer avec le Front des Laboureurs, l'Union des Patriotes et le Parti Socialiste Paysan se prononçaient, par exemple, par le manifeste du Front Unique Ouvrier, de juillet 1944, pour la constitution d'un gouvernement composé des représentants de toutes les forces antihitlériennes, soit des représentants des partis du Bloc National Démocrate et des formations antihitlériennes avec lesquelles le P.C.R. et le P.S.D. avaient conclu des accords de collaboration [22].

En opposition avec cette orientation, lors d'une conférence organisée le 24 juillet 1944 au Palais et à laquelle prirent part le roi et plusieurs de ses conseillers politiques et militaires, Gr. Niculescu-Buzeşti transmit aux participants que Maniu proposait un gouvernement qui bénéficie de l'appui des partis, mais qui soit composé de généraux, ce qui suscita le mécontentement du roi et des généraux présents désireux d'être « couverts » par les hommes politiques [23]. Vers la mi-août 1944 il fut décidé que Maniu soit chargé de la formation d'un gouvernement réunissant les représentants du B.N.D. mais, peu après, le président du Parti National Paysan reprit l'idée de constituer un gouvernement de généraux présidé par C. Sănătescu [24].

Le parti communiste désirait un gouvernement formé des représentants des partis du B.N.D., d'une part pour obtenir la participation de la classe ouvrière à l'exercice du pouvoir en vue de l'accomplissement dans un esprit de suite des tâches antifascistes du moment — et partant, pour contribuer à la création des prémisses requises pour les transformations sociales d'avenir —, et d'autre part, pour que les principaux partis bourgeois assument toute la responsabilité politique de l'insurrection, du ralliement à la guerre antihitlérienne et de l'armistice avec les Nations Unies, facilitant de la sorte l'appui du peuple tout entier à l'action armée et à ses objectifs. Le désir des leaders du Parti National Paysan et du

---

[20] *Loc. cit.*, fond 1, année 1944, dos. 204, f. 8.

[21] *Loc. cit.*, fond 1, année 1944, dos. 58, 63, 92, 93, 100, 204.

[22] Voir le texte du manifeste reproduit dans « Analele Institutului de istorie a Partidului de pe lîngă C.C. al P.C.R. », n° 4, 1959, p. 130.

[23] Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga », fond Manuscrits, dos. 1436, Cf. « Jurnalul de dimineaţă », 25 décembre 1944.

[24] « Jurnalul de dimineaţă », 25 décembre 1944.

Parti National Libéral de former un gouvernement de généraux s'explique, croyons-nous, par les raisons suivantes : 1) Ils désiraient éviter ou au moins retarder l'entrée du P.C.R. et des partis et organisations avec lesquelles ce dernier avait conclu des accords de collaboration dans le gouvernement ; 2) Ils étaient préoccupés, comme ils l'ont démontré au cours des négociations avec le P.C.R., d'assurer « l'ordre » [25], problème qu'ils considéraient plus facile à solutionner avec un gouvernement de généraux ; 3) Ils ne désiraient pas assumer la responsabilité directe de l'acceptation de certaines clauses qui, ainsi qu'il avait été relevé lors des pourparlers du Caire allaient être incluses dans la convention d'armistice [26] ; 4) Ils n'avaient pas une confiance totale dans le succès de l'insurrection et ne désiraient pas assumer la responsabilité directe de celle-ci. C'est pour ces mêmes raisons que les leaders du Parti National Payan et du Parti National Libéral n'avaient pas renoncé aux essais de persuader Ion Antonescu à conclure lui-même l'armistice. Une démarche infructueuse à cet égard fut tentée auprès du maréchal par Maniu 10—15 jours avant le 23 août [27]. Le 17 août 1944, sur l'initiative du représentant du P.C.R., Lucrețiu Pătrășcanu, eut lieu une audience collective au roi des représentants des partis du Bloc National Démocrate. Les représentants du P.C.R. et du P.S.D. aussi bien que le roi se prononcèrent pour un gouvernement des quatre partis du B.N.D. I. Maniu accepta finalement la proposition, à condition que l'on obtienne l'assentiment de I. Mihalache. Or, le lendemain, ce dernier se présenta au palais et demanda que l'armistice soit conclu par Ion Antonescu [28]. Le 20 août, commença l'offensive soviétique sur le front Jassy—Kichinev.

Durant les séances du Palais des nuits du 20 vers le 21 et du 21 vers le 22 août 1944, les leaders du Parti National Paysan et du Parti National Libéral ont continué de se prononcer pour un gouvernement de généraux, s'opposant aux propositions du P.C.R. et du P.S.D. portant sur la constitution d'un gouvernement du Bloc National Démocrate. On décida que la liste du gouvernement soit rendue définitive dans la journée du 23 août, le déclenchement de l'insurrection étant fixée pour le 26 août 1944. Au cours de ces mêmes séances l'on débattit et mit au point les textes

---

[25] Dans un concept de l'acte de constitution du B.N.D. il était question du « maintien de l'ordre » en tant que l'un des objectifs du B.N.D. Le délégué du P.C.R. aux négociations avec les autres partis a proposé la formule du « maintien d'un ordre démocratique », demeurée définitive. (La photocopie du concept et des propositions présentées par le délégué du P.C.R. Petre Constantinescu-Iași, est exposée au Musée d'Histoire du P.C.R., du mouvement révolutionnaire et démocratique, salle n° 7). Le même concept révèle que le délégué du P.C.R. a proposé la modification de la clause concernant « le rétablissement du régime monarchique-constitutionnel » par la clause du « rétablissement du régime constitutionnel-démocratique », devenue définitive.

[26] Un document du 3 mai 1944 intitulé « Le Conseil de couronne » — et qui constitue un rapport soumis au roi par ses conseillers rélevait, entre autres le fait que les présidents des partis et les anciens premiers ministres avaient des reserves quant aux conditions de l'armistice. Il était montré en même temps que les dirigeants de l'armée et le roi ne pouvaient assumer la responsabilité de la conclusion de l'armistice sans qu'ils soient « couverts » par les dirigeants des deux partis, le Parti National Paysan et le Parti National Libéral. (La photocopie du document se trouve à l'endroit mentionné dans la note précédente). Le document reflète l'état d'esprit des milieux politiques bourgeois.

[27] *Procesul marii trădări naționale*, București, 1946, p. 165.

[28] « Jurnalul de dimineață », 25 décembre 1944.

de la proclamation royale et de la déclaration gouvernementale qui devaient être diffusées le jour de l'insurrection [29]. Les projets des proclamations furent rédigés par L. Pătrăşcanu [30]. La déclaration du gouvernement annonçait l'acceptation de l'armistice avec les Nations Unies, l'instauration d'un régime démocratique, la décision du peuple et de l'armée roumaine de passer avec l'appui de l'armée soviétique à la libération du nord de la Transylvanie et de répondre par la force des armes à tout essai d'entraver la marche de la Roumanie sur la voie qu'elle avait choisie [31].

Pendant la matinée du 23 août 1944, au domicile de Sabin Manuilă du Boul. Schitu Măgureanu de Bucarest eut lieu une rencontre de L. Pătrăşcanu et C. Agiu, délégués du P.C.R., C. Titel Petrescu, président du P.S.D. et I. Maniu, président du Parti National Paysan; Dinu Brătianu, souffrant, ne s'y présenta pas. Il paraît que la conférence commença vers 6 heures du matin. Les représentants du P.C.R. demandèrent à Maniu de former un gouvernement avec la participation des représentants des partis, mais le président du Parti National Paysan se prononça à nouveau pour un gouvernement de généraux [32]. Il consentit seulement — nous ne connaissons pas avec précision la date — à ce que le Ministère de la Justice soit confié au représentant du P.C.R. afin d'assurer le relâchement rapide des détenus politiques [33]. Quant à la composition d'ensemble du gouvernement, le président du Parti National Paysan déclara qu'il enverra sa réponse pendant l'après-midi du même jour. Lors d'une entrevue avec le général C. Sănătescu et le colonel D. Dămăceanu, qui se déroula dans la même matinée, I. Maniu se prononça dérechef pour un gouvernement de généraux [34]. Ultérieurement, il envoya, selon certaines informations, un émissaire qui aurait communiqué aux représentants du P.C.R. et du P.S.D. que Ion Antonescu se présentera au roi qui lui demandera de conclure l'armistice [34 bis]. En effet, dans la soirée du 22 août 1944, Ion Mihalache, et dans la matinée du 23 août 1944, Gheorghe Brătianu au nom des présidents du Parti National Paysan, du Parti National Libéral et du Parti Social Démocrate demandèrent à Ion Antonescu de conclure aussitôt l'armistice; Gheorghe Brătianu assura même le maréchal qu'il lui remettra une lettre d'appui de la part des trois chefs de partis expri-

[29] A propos des séances qui se sont tenues dans les nuits du 20 vers le 21 et du 21 vers le 22 août — voir la Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga » fond Manuscrits 1435 (Les souvenirs du général Emilian Ionescu, adj. royal en août 1944) et 1436; Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, année 1944, dos. 196; « Jurnalul de dimineaţă », 25 décembre 1944 (Le grand reportage rétrospectif de Ion Massof); « România Liberă », 23 août 1945 (*Déclarations* de L. Pătrăşcanu).

[30] Voir les sources mentionnées dans la note précédente.

[31] Les déclarations ont été publiées dans tous les journaux bucarestois parus le 24 août 1944.

[32] Pour la séance de la matinée du 23 août 1944, voir les souvenirs de C. Agiu (Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, année 1944, dos. 194 f. 5—6, 17—19; le reportage publié dans « Timpul », 24 août 1945 et « Jurnalul de dimineaţă », 26 décembre 1944).

[33] « Carnetul activistului » n° 12—13, avril 1946, p. 20.

[34] « Jurnalul de dimineaţă », 25 décembre 1944. « Momentul », 11 mars 1945. Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga », fond Manuscrits dos. 1434. (Les souvenirs du général D. Dămăceanu).

[34 bis] « Timpul », 24 août 1945.

mant leur accord dans ce problème et le persuada de demander une audience au roi le jour même pour discuter de la situation [35].

Après avoir accepté la demande d'audience du maréchal Ion Antonescu et de Mihai Antonescu, le roi, demanda par l'intermédiaire de Ion Mocionyi-Stîrcea l'avis du P.C.R. sur la situation, contactant L. Pătrăşcanu et C. Agiu au domicile de Sabin Manuilă où ils attendaient la réponse de I. Maniu. Les représentants du P.C.R. conseillèrent au représentant du Palais que l'on procède à l'arrestation de Ion et de Mihai Antonescu et que l'on devance de trois jours le déclenchement de l'insurrection [36]. Cet avis coïncida d'ailleurs avec l'opinion de certains conseillers du roi [37]. Comme on le sait, lors de l'audience au roi, Ion Antonescu repoussa la proposition du monarque touchant la conclusion immédiate de l'armistice. Tant le roi que les leaders des partis bourgeois étaient d'accord qu'il fallait procéder à l'écartement de Ion Antonescu au cas où il aurait refusé de conclure l'armistice. Les dirigeants fascistes furent arrêtés. L'insurrection fut déclenchée.

I. Maniu ayant refusé de présider le gouvernement, le roi nomma aussitôt comme premier ministre le général C. Sănătescu. Après l'arrestation de Ion et de Mihai Antonescu, les représentants du P.C.R. et du P.S.D. ainsi que les représentants du palais discutèrent la formule du nouveau gouvernement. Vu l'attitude du Parti National Paysan et du Parti National Libéral, l'on choisit l'une des variantes examinées pendant la séance de la nuit du 13 au 14 juin, à savoir la constitution d'un gouvernement de généraux avec la participation de quatre représentants des partis du Bloc National Démocrate en tant que ministres sans portefeuille : L. Pătrăşcanu fut nommé ministre par intérim de la Justice. Un autre ministre civil, Gr. Niculescu-Buzeşti, diplomate de carrière, nommé ministre des Affaires Etrangères était en fait membre du Parti National Paysan. Suivant certaines sources, la formule de gouvernement fut établie au Palais après l'arrivé de Pătrăşcanu et de Titel Petrescu [38], suivant d'autres sources, au cours de la seconde entrevue de Mocionyi-Stîrcea avec L. Pătrăşcanu et C. Agiu dans la maison du Bd. Schitu Măgureanu, aussitôt après l'arrestation de Ion et de Mihai Antonescu [39]. Au nouveau gouvernement, pour la première fois dans l'histoire de la Roumanie, fut représentée la classe ouvrière.

Parmi les généraux et les officiers supérieurs nommés à la direction des divers départements quelques-uns avaient déjà collaboré avec les communistes et ils étaient prêts à continuer cette collaboration (ainsi, D. Dămăceanu, nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur ordonna, passant outre le ministre de l'Intérieur, A. Aldea, que l'on

---

[35] « Dreptatea », 19 mai 1946 (Lettre de I. Mihalache au Tribunal du Peuple), Le procès de la grande trahison nationale, p. 57, 81—82, 165—166, 187—188, 211—214. *Timpul*, 1[er] janvier, 1945.

[36] Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, dos. 194, f. 6, 19. fond 49 m dos. 9269, f. 162. *Almanahul poporului*, 1945, p. 44, « Scînteia », 27 octobre 1945.

[37] Bibliothèque de l'Institut d'histoire « N. Iorga », fond Manuscrits, dos. 1435.

[38] Archives du C.C. du P.C.R., fond 1, année 1944, dos. 196, f. 149 (Les souvenirs du général Emilian Ionescu).

[39] « Timpul », 24 août 1945.

fournisse l'armement nécessaire aux formations de lutte patriotiques organisées par le parti communiste[40]). Mais leur grande majorité se trouvaient au point de vue politique sous l'influence exclusive du roi et des leaders politiques bourgeois. La forme d'Etat demeura celle monarchique. L'ancien appareil d'Etat ne fut pas liquidé tout de suite, mais après l'écartement des ministres et d'autres dignitaires du régime d'Antonescu il fut utilisé pour la guerre antihitlérienne, le gouvernement Sănătescu procédant à l'abolition de certaines lois fascistes et à « l'épuration » de certains éléments fascistes[41].

Néanmoins, les faits ont révélé que le gouvernement constitué à l'époque, avec la contribution essentielle des représentants de la classe ouvrière, a été à même d'assurer, en dépit de certaines hésitations, manifestées dans la nuit du 23 Août dans ses rangs et dans des milieux du palais, le retournement des armes contre l'Allemagne hitlérienne, la liquidation des troupes nazies de l'intérieur du pays, le ralliement de l'armée roumaine à la guerre antihitlérienne côte-à-côte avec l'armée soviétique, la conclusion de l'armistice, l'application de certaines mesures sur le plan de la démocratisation et de la défascisation du pays.

Cette orientation du gouvernement a été due précisément au fait que le parti communiste, mettant à profit la situation objective, exprimant les aspirations les plus avancées du peuple, a orienté la coalition de toutes les forces intéressés à la rupture avec l'Allemagne hitlérienne, dans la voie de l'insurrection. La dynamique de l'insurrection, respectivement la logique implacable des événements, la lutte antifasciste du peuple déclenchée parallèlement à l'insurrection et fondée sur ces facteurs, la représentation de la classe ouvrière au gouvernement et, en outre, les intérêts de la bourgeoisie non-fasciste à laquelle était liée la majorité du gouvernement ont assuré l'accomplissement des objectifs nationaux, antifascistes et antiimpérialistes essentiels se trouvant à l'ordre du jour. Dans le même temps, dès les jours de l'insurrection, les masses laborieuses, dirigées par les communistes, se sont affirmées comme une force qui créait de son propre chef de nouveaux états de choses (la formation des détachements patriotiques armés, la constitution des syndicats et le commencement d'actions de revendication sans que soit promulguée une loi autorisant ces actions). L'insurrection a conduit de la sorte, le 23 août 1944, à l'instauration d'une nouvelle direction supérieure du pouvoir d'Etat qui avait une composition complexe, représentant aussi bien la bourgeoisie et les grands propriétaires fonciers non-fascistes que le prolétariat et les autres couches laborieuses. L'influence prépondérante au sein de la direction suprême d'Etat, par l'intermédiaire de la majorité du gouvernement et du roi était exercée par la bourgeoisie. Les représentants de la classe ouvrière détenaient une petite minorité dans le gouvernement, mais ils s'appuyaient sur la force de la classe ouvrière et de ses alliés en plein processus d'affirmation sur la scène socio-politique du pays, sur la force des conditions historiques objectives.

---

[40] Archives du C.C. du P.C.R. fond 1, année 1944, dos. 197, f. 195 (Les souvenirs du général V. Dombrovski).

[41] Voir l'éditorial publié dans « Scînteia » du 24 août 1947.

Même avant la seconde moitié du mois de septembre 1944, des contradictions commencèrent à paraître au sein du gouvernement entre les représentants de la classe ouvrière et ceux de la bourgeoisie en ce qui concerne le rythme et l'ampleur qu'il fallait imprimer au processus de défascisation de l'appareil d'Etat et de la vie publique, la garantie des droits politiques et la satisfaction des revendications économiques immédiates des masses ; il va sans dire que les représentants de la classe ouvrière désiraient voir s'accélérer et se développer ces processus afin de pouvoir passer ultérieurement à des transformations structurales, alors que ceux de la bourgeoisie essayaient de les limiter pour *maintenir* les anciennes structures sociales. En dépit de ces contradictions, jusqu'à la mi-septembre 1944, le gouvernement du pays suivant la formule du 23 août et l'accord de formation du B.N.D. a offert le cadre requis pour l'activité des forces révolutionnaires sur le plan de l'accomplissement des objectifs patriotiques, antifascistes, antiimpérialistes de l'insurrection. Pendant cette première période même, le P.C.R. et ses alliés ont continué de se prononcer en faveur de la formation d'une plus large coalition réunissant aux côtés des partis du B.N.D. les autres formations antifascistes. Pendant la seconde moitié du mois de septembre, la réalisation dans leurs grandes lignes des objectifs immédiats de l'insurrection, la nécessité de l'accomplissement conséquent et rapide de la défascisation de la vie publique et surtout la nécessité de passer à un nouveau stade historique — celui des transformations sociales structurales — a mené au regroupement des forces politiques, à la dénonciation par le P.C.R. et le P.S.D. du Bloc National Démocrate, à la création d'une nouvelle coalition groupant en essence les formations qui avaient conclu des accords avec le P.C.R. dès la période août 1943 — mai 1944, auxquelles se sont ajoutées de nouvelles organisations créées après le 23 août 1944 et qui ont adopté le programme de gouvernement du Front National Démocrate. L'insurrection nationale armée, antifasciste et antiimpérialiste a imprimé un puissant élan à la lutte révolutionnaire, a marqué le début de la révolution qui a conduit le 6 mars 1945 à la formation du gouvernement sur la base de cette nouvelle coalition, à l'instauration du pouvoir populaire.

JULES MICHELET ET L'EUROPE ORIENTALE

DAN BERINDEI

Au début du XIX^e siècle et surtout pendant la période qui suivit l'année révolutionnaire 1821 — où — après le soulèvement des Serbes à la lutte de libération de 1804 — l'incendie de la révolution embrasa non seulement plusieurs pays occidentaux comme l'Italie, l'Espagne et le Portugal, mais aussi les Principautés Roumaines et la Grèce — l'Europe orientale commença à polariser toujours d'avantage l'attention de l'opinion publique occidentale. Peu à peu les leaders de la lutte pour la démocratie des pays européens avancés à l'époque acquérirent la conviction que cette zone européenne, tout récemment encore considérée comme périphérique, appartenait aussi au processus général de libération. Garibaldi, qui avait navigué dans sa jeunesse sur la mer Noire, Mazzini attiré par le sort des peuples danubiens, Quinet et Michelet en France pour ne rappeler que quelques noms d'une très large pléiade, n'ont pas été étrangers au processus de libération de l'Europe orientale processus que rien ne réussit à entraver les empires absolutistes et la Sainte Alliance perdant progressivement, mais de façon évidente, leur force d'asservissement des peuples.

« Poète des interprétations historiques », ainsi que le définissait Iorga [1] qui lui reconnaissait en même temps « une immense connaissance des détails » [2] et la capacité de ressusciter le passé par « une compréhension absolue, intégrale et unitaire » [3], Jules Michelet a inscrit, tout naturellement, dans l'aire de ses préoccupations la problématique des nations opprimées. Il ne l'a pas fait d'un prime abord, comme il n'a inclus, d'ailleurs, dès le début dans son action historique militante l'œuvre-message, qui a constitué récemment l'objet de justes considérations [4], mais, progressivement, au long de son activité historiographique. Œuvre de synthèse et de large vision, son *Introduction à l'histoire universelle* de 1831 concentre son attention également sur l'Europe Orientale — en l'occurrence à la Grèce — *seulement en ce qui concerne la période de l'histoire ancienne.* « Et voilà — écrivait-il — ce qui fit la Grèce belle entre les choses belles. Placée au point intermédiaire où le divin est divin encore et déjà humain,

---

[1] N. Iorga, *La commémoration de Jules Michelet*, dans « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », XII (1925), p. 28.

[2] *Ibidem*, p. 31.

[3] *Ibidem*, p. 33.

[4] Marin Bucur, *Prefață* (Préface) à Jules Michelet, *Istoria Franței. Scrieri alese* (L'histoire de France, Ecrits choisis), București, 1973, vol. I, p. XVII.

où, se dégageant de la nature fatale, la fleur de la liberté vient à s'épanouir, la Grèce est restée pour le monde le type du moment de la beauté »[5]. Il a mentionné dans ce même ouvrage les Thraces parmi d'autres peuples « barbares » qui « approvisionuèrent longtemps les terres arides et meurtrières de la Grèce et de l'Italie »[6] ; pour ce qui est du Moyen Age et de l'époque moderne, l'Europe orientale y est ignorée.

Pourtant, Michelet a vécu, progressivement, un double processus de clarification et d'information. L'Europe acquiert de nouvelles dimensions, étant complétée dans sa vision de ses zones orientales, l'historien attachant en même temps une attention spéciale à l'idée de nationalité, en fait de nation. Les contacts personnels ont favorisé dans une large mesure cette extension d'horizon européen. Mickiewicz, Dimitrie Brătianu ou Emma de Gérando, ont contribué de manière décisive à éveiller l'intérêt du grand historien à l'égard de leurs peuples, transformant l'ignorance en appui constant et fidèle. Cet historien patriote doué de rares qualités poétiques a fait la preuve du même don de soi envers les peuples opprimés qu'envers sa patrie elle-même. Et c'est ainsi que les peuples de l'Europe orientale ont pu tirer profit de « la tumultueuse invasion dans le domaine des idées et du style de ce plébéien, qui traite les faits et les détails historiques comme un soldat de la République traitait les champs de bataille de l'Europe envahie et soumise »[7]. Et ils ont profité de la passion historique que Michelet lui-même avouait : « L'histoire ne lâche point son homme. Une fois qu'elle le tient, elle boit sans pitié son sang, sa moelle ; elle confisque à son profit toute son existence »[8].

Partant de positions proches à celles de Guizot, soupçonné d'être « un profond conservateur »[9], Michelet se découvre lui-même au cours de la cinquième décenuie du XIX[e] siècle, devenant l'historien militant et en même temps le défenseur des nations opprimées, créant, ainsi qu'il a été affirmé, « le type moderne de l'agitateur internationaliste qui se voulant le procureur des peuples subjugués, condamne l'autoritarisme orgueilleux des grands empires dont les maîtres dictent leur loi aux petits pays »[10]. L'égalité en droits des nations européennes vient s'imposer également, à sa pensée politique, comme un axiome, comme un objectif, bien que, comme de juste, la France continue d'occuper la principale place dans sa pensée politique. En 1855, il écrivait à son gendre : « Les nôtres, aussi à Bruxelles, m'ont paru pleins de cœur, embrassant tous les peuples de leur sympathie, ceux même qui nous aiment le moins. Au total, c'est la France encore, la France humiliée qui domine et règne par le sentiment moral »[11]. En 1845—1846, il donna un cours sur *La nationalité*, où il déclara les nations « indestructibles »[12]. « L'Europe — écrivait-il

---

[5] J. Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, III[e] édition, Paris, 1843, p. 24.

[6] *Ibidem*, p. 28.

[7] N. Iorga, *op. cit.*, p. 30.

[8] M-me Michelet, *Prefaţă* (Préface) à Jules Michelet, *Ecrits de jeunesse*, Paris, p. X.

[9] Daniel Halévy, *Jules Michelet*, Paris, 1928, p. 66.

[10] Marin Bucur, *Entre le martyre et l'espoir. Michelet et les révolutionnaires roumains*, dans « Europe », 1973, n[os] 535—536 (nov.—déc.), p. 204.

[11] Paul Sirven, *Jules Michelet, Lettres inédites (1841—1871)*, Paris, 1924, p. 226.

[12] Paul Viallaneix, *La voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, 1959, p. 281. En 1863 Michelet écrivait : « Les dynasties passent, les religions passent, les nations restent » (*Ibidem*, p. 282).

en 1854 — n'est point un assemblage fortuit, une simple juxtaposition de peuples, c'est un grand instrument harmonique, une lyre, dont chaque nationalité est une corde et représente un ton. Il n'y a rien là d'arbitraire ; chacune est nécessaire en elle-même, nécessaire par rapport aux autres. En ôter une seule, c'est altérer tout l'ensemble, rendre impossible, dissonante ou muette, cette gamme des nations »[13]. D'ailleurs, dès le printemps 1841 il avait noté dans son journal : « Sympathie avec ces nationalités diverses, tout en condamnant une incurable discorde »[14].

Michelet commençait à devenir une figure illustre. Aux côtés de Quinet et de Mickiewicz, il attirait les masses d'étudiants, désireux de s'abreuvoir à son éloquence, mais surtout aux idées progressistes qu'il professait courageusement. « Son cours, le plus suivi de ceux de Paris — écrivait l'un de ses biographes, au milieu du siècle dernier —, réchauffait un peu la monotonie du règne et poussait tout doucement vers la république cette bonne monarchie constitutionnelle... »[15]. Le nombre de ses étudiants devint impressionnant, atteignant, selon l'attestation de sa seconde épouse, le chiffre de 1500 personnes[16] ; en outre l'influence qu'il exerçait sur son auditoire était particulièrement puissante et ce, non seulement sur les étudiants français, mais aussi sur ceux étrangers[17]. Du reste, pour Michelet lui-même la liaison avec l'auditoire enthousiaste était l'une des raisons de son existence. « Ces jeunes générations aimables et confiantes, qui croyaient en moi, me réconcilièrent à l'humanité... », écrivait-il dans une dédicace à Quinet[18]. Lorsque son cours fut suspendu, Michelet exprima son vif mécontentement, car, grâce à celui-ci, il avait la sensation — comme il le notait lui-même — « de rester en communion avec mes élèves qui, à ce moment, étaient le monde »[19]. Patriote français — Michelet était en même temps « un citoyen du Monde », qui « se sent bon Européen » et qui « sait ce qu'il doit à l'Europe »[20]. Significatif est le fait que bien que ses voyages n'aient pas dépassé les frontières de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Belgique, des Pays-Bas et de la Suisse[21], il a été profondément attaché aux territoires de l'Europe centrale et orientale qu'il n'avait pu visiter.

Les problèmes de l'Europe orientale sont devenus, peu à peu, pour Michelet des réalités bien connues. Au début de la cinquième décennie du XIX^e siècle, Michelet — qui après la révolution de 1848 qualifiait dans son journal la Pologne, la Roumanie et la Hongrie de *Ma Pologne*, *Ma*

---

[13] Jules Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 9.

[14] Jules Michelet, *Journal*, paru par les soins de Paul Viallaneix, 5^e édition, Paris, 1959, tome I^{er}, p. 358.

[15] Hippolyte Castille, *Michelet*, Paris, 1856, p. 42.

[16] M-me Michelet, *Préface* à *Ecrits de jeunesse*, Paris, p. XVII—XVIII.

[17] Elena Piru, *Jules Michelet et les Roumains*, dans « Revista de istorie şi teorie literară », XXIII (1974), n° 1, p. 107.

[18] *Ibidem*, p. 106.

[19] Jules Michelet, *Lettres inédites adressées à M-lle Mialaret* (*M-me Michelet*), Paris, 1899, p. 5.

[20] Jean-Marie Carré, *Michelet et son temps*, Paris, 1926, p. XXV.

[21] *Ibidem*.

Roumanie et *Ma Hongrie* [22] — a découvert la nation polonaise [23], comme nous l'avons déjà mentionné, surtout par l'intermédiaire de Mickiewicz, qui contribua aussi à soulever le problème de tous les peuples slaves. « Mickiewicz, relevait Michelet le 3 janvier 1848, avait allumé un flambeau sur l'Europe », dévoilant le rôle, la force et les qualités des Slaves [24]. Quelques années avant la révolution de 1848, Jules Michelet a pris contact également avec la problématique roumaine et ultérieurement, surtout pendant et après la révolution, avec le problème hongrois [25], n'omettant non plus les peuples slaves sud-danubiens. Le 6 mars 1848, lorsqu'il put recommencer les cours au Collège de France, Michelet évoqua dans son discours « dix nations en pleurs qui sortent de leurs tombeaux », demandant « une unité mondiale » qu'il considérait comme « une unité libre, unité sacrée, unité spirituelle et affective » [26]. Aux côtés de Quinet il demandait quelques semaines plus tard au Gouvernement provisoire l'hospitalité totale pour les combattants révolutionnaires étrangers. La France — soulignaient-ils, en parlant au nom de leur pays — « rentre aujourd'hui chez elle, elle retrouve son foyer et ce n'est pas pour elle seule », car elle devait dire aux étrangers qui avaient trouvé asyle sur son sol : « Asseyez-vous amis, c'est le foyer de la France et, par conséquent, le vôtre, vous pouvez vous y fier... Et comment... distinguerais-je entre vous et les Français?... Je ne distinguerai pas plus que je ne le pouvais aux jours de bataille, quand vous marchiez mêlés aux miens... » [27].

Une année plus tard, le 10 mars 1849, écrivant à sa future épouse, Michelet exclamait : « O nations, sœurs, amies ! Que je vive et travaille encore. J'aurai peut-être le bonheur de faire quelque chose pour vous, de mériter... vos bénédictions ! » [28]. Lorsque, durant les années suivantes, « l'exilé en province du régime césarien de Napoléon III », comme l'avait défini N. Iorga [29], se consacra au cycle des « Légendes démocratiques du Nord », il démontra de façon encore plus évidente son attachement à la cause des peuples opprimés d'Europe orientale, sentiment auquel il demeurera fidèle tout au long de son existence. Lors des réceptions qu'ils organisaient à l'occasion de la parution de nouveaux livres, les époux Michelet invitaient les participants à arborer les costumes des « nations persécutées » [30].

Michelet estimait que les peuples de l'Europe orientale avaient joué un rôle extrêmement important dans la défense de l'Europe occidentale, idée qu'il répéta à maintes reprises. « Peuples de l'Occident, qui, depuis si longtemps, loin de la "barbarie", cultivez les arts de la paix,

---

[22] Ion Breazu, *Michelet și românii. Studii de literatură comparată* (Michelet et les Roumains. Etudes de littérature comparée), Cluj, 1935, p. 22.

[23] Voir Z. L. Zaleski, *Michelet, Mickiewicz et la Pologne*, dans « Revue de littérature comparée », juillet—septembre 1928 ; Maria Wodzynska-Walicka, *L'idée de la Pologne dans la pensée de Jules Michelet* dans « Europe », 1973, n° 535—536.

[24] J. Michelet, *L'étudiant. Cours de 1847—1848*, Paris, 1885, p. 88.

[25] Voir Istvan Fodor, *Michelet et la Hongrie. Documents inédits*, dans « Europe », 1973, n^{os}. 535—536.

[26] J. Michelet, *L'étudiant. Cours de 1847—1848*, Paris, 1885, p. 277—279.

[27] *Ibidem*, p. 307.

[28] Idem, *Lettres inédites adressées à M-lle Mialaret (M-me Michelet)*, Paris, 1899, p. 268.

[29] N. Iorga, *op. cit.*, p. 346.

[30] Daniel Halévy, *op. cit.*, p. 175.

gardez toujours un reconnaissant souvenir pour les nations orientales qui placées aux frontières de l'Europe, vous ont préservés du déluge tartare, des armées de Turcs... ; n'oubliez pas tout ce que vous devez à la Hongrie, à la Pologne, à l'infortunée Roumanie » [31]. « L'invasion des Turcs — écrivait-il — bien autrement sérieuse que celles des Tartares en Europe, n'était point un déluge d'un jour, qui inonde, ravage et s'écoule... La Pologne se mit devant l'Europe avec la Hongrie et les Slaves, les Roumains du Danube... Pendant que l'Europe oisive jasait, disputait sur la Grâce, se perdait en subtilités, ces gardiens héroïques la couvraient de leurs lances. Pour que les femmes de France et d'Allemagne filassent tranquillement leur quenouille et les hommes leur théologie — il fallait que le Polonais, le Hongrois, toute leur vie en sentinelle à deux pas des "barbares" veillassent, le sabre en main... » [32]. En condamnant le tsar — « le faux du faux, le mensonge suprême qui couronne tous les mensonges » [33] —, « le petit caporal prussien » — le roi de la Prusse et « le Falstaff autrichien » — l'empereur de Vienne —, les oppresseurs de ces trois nations [34], en déplorant le sort des peuples sud-slaves soumis à la domination ottomane [35], Michelet se considérait obligé de se racheter envers les « nations sœurs, amies » [36] d'Europe orientale l'indifférence des gouvernements de son pays. Il écrit tant aux Polonais qu'aux Roumains que la France avait été indifférente, leur demandant de chercher leurs ressources surtout dans leurs propres forces. « Quel vœu faisons-nous pour vous? ...Que vous soyez vous-même et non occidentaux — répondait-il à une adresse des Roumains de 1857 —, que votre sympathie pour l'Occident, pour nous ne vous déçoive pas. Soyez vous, n'imitez personne... » [37]. L'inspiré historien essaya en égale mesure de contribuer à l'élimination des adversités entre les nations opprimées de l'Europe orientale. L'idée même de recueillir les « légendes », destinées à plaider chaleureusement devant le monde la cause de ces peuples, reflète son désir de faire — comme il l'avouait à sa fille et à son gendre le 1[er] novembre 1851 — « une œuvre de conciliation entre les trois peuples » [38], se référant en l'occurrence aux Polonais, aux Hongrois, et, certes, aux Roumains. C'est à partir de cette position qu'il avouait en 1855 ses inquiétudes des années 1848—1849 : « Dans les trois camps, hongrois, slave et valaque, nous avons des amis... Tels qui étaient les miens, mes élèves et presque mes fils, pouvaient, dans ces rencontres aveugles, en tuer d'autres non moins amis pour moi. Aux camps hongrois, aux camps valaques ou slaves, les écoles de Paris étaient

---

[31] J. Michelet, *Révolution du Danube, Madame Rosetti. 1848*, dans *La Pologne martyr*... Paris, 1863, p. 280.

[32] Idem, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr*..., Paris, 1863, p. 21—22.

[33] *Ibidem*, p. 43.

[34] Décrivant à M. et M-me Dumesnil une gravure de Célestin Nanteuil pour *Kosciusko*, Michelet écrivait le 1[er] novembre 1851 : « La première gravure, c'est la France jurant sur le corps de la Pologne qu'elle n'est pas morte. En face, les trois coquins, le grand escogriffe (en squelette grinçant des dents), avec ses accolytes, le petit caporal prussien et le Falstaff autrichien » (Paul Sirven, *op. cit.*, p. 170).

[35] J. Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr*..., Paris, 1863, p. 36.

[36] Idem, *Lettres inédites adressées à M-lle Mialaret (M-me Michelet)*, Paris, 1899, p. 268.

[37] Ion Breazu, *op. cit.*, p. 49.

[38] Paul Sirven, *op. cit.*, p. 170.

représentées. De quelque côté qu'on tuât, Paris devait pleurer et le deuil était pour la France » [39].

Manifestant un vif intérêt pour la problématique de l'Europe orientale pendant la décennie précédant le déclenchement des révolutions de 1848, rédigeant les œuvres les plus importantes touchant les peuples de cette zone du continent pendant la période qui suivit la révolution, Michelet demeura jusqu'à la fin de sa vie un fidèle ami de ces peuples. A leur tour, les patriotes de l'Europe orientale virent dans le grand historien et tribun un puissant appui de leur cause. Avant la révolution, ses cours, qui se déroulaient dans un climat de puissant enthousiasme, ont représenté le milieu favorable à la formation des esprits pour la lutte de libération. « Jeunes gens sur les bancs de vos écoles libres — écrivait Rosetti à Michelet en 1863 — nous avons reçu de vous "la parole de vie"... Vous nous avez donné dis-je la force de pouvoir marcher au milieu des plus grandes ténèbres sans désespérer et sans nous égarer » [40]. Après la révolution surtout, Michelet a mis sa plume et son prestige à la disposition des jeunes patriotes de l'Europe orientale et ses écrits ont fait puissamment incliner la balance politique de l'époque, ce qui explique l'affection et l'admiration que ces patriotes lui ont toujours témoignées.

Bien que le Danube ait, en général, représenté pour Michelet la frontière de ses préoccupations, on ne saurait soutenir qu'il a ignoré les populations sud-danubiennes. C'est précisément à celles-ci qu'il s'adresse en écrivant les lignes ci-dessous : « Jeunes Slaves du Danube, que je vois avec bonheur monter au rang des nations, enfants héroïques qui jadis avez abrité le monde contre "les barbares", c'est à vous aussi que je donne ce portrait du meilleur des Slaves, du bon, du grand, de l'infortuné Kosciusko » [41]. Aux cours de Mickiewicz, auxquels il avait souvent assisté, il avait entendu celui-ci parler des Serbes [42], connaissant bien leurs actions révolutionnaires de 1848 de même que leur folklore — « souvent dans mes sécheresses je me suis moi-même abreuvé aux sources de la Serbie », exclamait-il [43]. Ni le mode de vie [44], ni la propagande tsariste [45] ne lui étaient étrangers, et il s'intéressait aussi bien tant au Monténégro [46] qu'aux

[39] J. Michelet, *Révolution du Danube, Madame Rosetti. 1848*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 313–314.

[40] Ion Breazu, *op. cit.*, p. 79.

[41] J. Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 7.

[42] G. Monod, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, Paris, 1923, vol. II, p. 86.

[43] Ion Breazu, *op. cit.*, p. 32.

[44] « Les Serbes, les Monténégrins, ces populations voisines des Turcs —écrivait-il—, dans leur lutte inégale contre ce grand empire, menacés à toute heure d'être enlevés captifs, traînés à queue des chevaux, ont cherché, au milieu de ces extrêmes périls, l'unité et la force dans une sorte de communisme. Moissons communes, tables souvent communes, l'unité fraternelle dans la vie, dans la mort. Une telle communauté on l'a bien vu par leurs combats et par leurs chants, n'a nullement énervé leurs bras ni leur esprit » (J. Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 36).

[45] « Au Danube, ce sont des chansons russes qu'on fait circuler, chansons faites par les poètes officiels de l'empereur pour amener les Serbes, les Bulgares, etc. à se remettre aux mains protectrices de la Russie » (*Ibidem*, p. 122).

[46] Le 31 octobre 1858 il note dans son journal : « Rencontré Lejean, revenu du Monténégro » (J. Michelet, *Journal*, paru par les soins de Paul Viallaneix, Paris, 1962, vol. II, p. 438).

paysans bulgares connaissant bien le fait qu'une partie d'entre eux s'étaient réfugiés en groupes compacts au nord du Danube au début du XIX[e] siècle [47]. Il est toutefois évident que le sud du Danube le préoccupa moins, les Polonais, les Roumains et les Hongrois retenant davantage son attention.

Parmi ces derniers, il entretint d'étroites relations avec les époux de Gérando, lui d'origine française, elle née Teleki, les mentionnant vers la fin de sa vie dans une note, en tant que ses « fils » [48]. « La Hongrie — lui écrivait Auguste de Gérando en 1845 — est inconnue, c'est un mal; mais il serait plus malheureux encore qu'elle fût méconnue » [49]. Michelet était invité aux réceptions données par les de Gérando, où il écoutait des chants hongrois (le 8 avril 1844 il notait dans son journal : « Dîner des de Gérando, chants hongrois, polonais, zingazi » [50]; c'est à de Gérando qu'on doit l'ouvrage *La Transylvanie et ses habitants* (Paris 1845) que le grand historien utilisa pour relever la massive présence des Roumains au nord des Carpates — qu'il adressa des encouragements après l'écroulement de la dernière résistance en Hongrie révolutionnaire [51], et à une autre occasion — ce qui démontre les étroits rapports d'amitié qui les reliait — il lui envoyait une lettre au sujet d'un tailleur [52]. « Ne succombe !... — écrivait Michelet à de Gérando en septembre 1849 après l'étouffement de la révolution de Hongrie. Les pleurs des hommes sont recueillis de Dieu dans la pierre et dans le marbre ». « Ce sont les paroles que Cristophe Colomb s'adressait à lui-même, abandonné qu'il était dans une île déserte du monde qu'il avait découvert. Je vous les envoie, cher ami... » [53]. Evoquant le prestige dont les lettrés français jouissaient dans sa jeunesse parmi les intellectuels de Hongrie professant des idées avancées, le romancier hongrois M. Jokai notait : « Nous étions tous "Français". Nous n'avons rien lu d'autre que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Victor Hugo, Béranger... » [54]. Mme de Gérando présenta à Michelet en 1851 deux Hongrois en deuil, en tant que symbole de la malheureuse situation dans laquelle se trouvait leur patrie [55]. L'illustre historien fut fort impressionné par le sort de Bianca Teleki, sœur d'Emma de Gérando, arrêtée et condamnée par les autorités impériales autrichiennes, entre autres, pour avoir diffusé les œuvres de Michelet et recueilli des matériaux qui lui étaient destinés [56]. En 1871 il la qualifiait de « un des martyrs de Hongrie, l'illustre madame Teleki » [57]. En échange, il s'était réjoui lorsque les ouvriers anglais avaient maltraité en 1854 Haynau, « le bourreau de la Hongrie » [58]. Connaissant aussi Ladislas Teleki après la révolution, et admirant la lutte héroïque

---

[47] J. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, Paris, 1854, p. 282.
[48] Jean-Marie Carré, *op. cit.*, p. 132.
[49] Istvan Fodor, *op. cit.*, p. 188.
[50] Jules Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 553.
[51] Paul Sirven, *op. cit.*, p. 136.
[52] Jules Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 580.
[53] Paul Sirven, *op. cit.*, p. 136.
[54] Istvan Fodor, *op. cit.*, p. 185.
[55] Jules Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 172.
[56] Istvan Fodor, *op. cit.*, p. 196—197.
[57] J. Michelet, *La France devant l'Europe*, 2[e] édition, Florence, 1871, p. 34.
[58] Istvan Fodor, *op. cit.*, p. 186.

des révolutionnaires hongrois, Michelet exprimait en même temps l'horreur que lui inspirait « le fratricide du Danube » des années 1848—1849, et l'inquiétude que lui causait, quant aux combattants hongrois, « leur attachement au passé », qu'il considérait comme un obstacle dans la voie de l'entente polono-roumano-hongroise à laquelle il rêvait [59].

« Michelet représente le contact le plus sincère et le plus frémissant de l'esprit français de son temps, avec la réalité slave et polonaise de son époque » — écrivait un historien de la Pologne[60] . Rousseau avait admiré dans ses *Considérations sur le gouvernement de la Pologne* les libertés nobiliaires de la Pologne et encore même le libre veto, mais pendant le deuxième quart du XIX^e siècle, les sentiments de Guizot envers la patrie de Mickiewicz étaient moins bienveillants. « Si la Pologne — écrivait-il — eût été un royaume compact, peuplé de vingt-huit millions de citoyens et gouverné par des institutions nationales, elle n'eût pas été envahie » [61]. A son tour, Michelet fut frappé par les formes anachroniques et anarchiques de gouvernement de la Pologne, même avant la chute de celle-ci (ce qu'il releva par exemple dans *Précis de l'histoire moderne*), pour que, ensuite, après les rapports qu'il établit avec les Polonais et en premier lieu avec Mickiewicz — selon lui « figure fine, mais toute sauvage... parole élancée, saccadée » — ses points de vue se modifient, jusqu'à ce qu'il devienne un ardent partisan de la restauration de la Pologne morcellée [62].

Le contact avec le monde polonais peut être constaté chez Michelet surtout à partir de l'automne 1842, lorsque ses rapports avec Mickiewicz se resserreront et envers lequel il nourrira une constante affection, ce qui ne l'empêchera pas pourtant de critiquer le messianisme de ce « cher adversaire » [63]. Les discussions et la participation aux exaltants cours de son collègue qu'il considérait comme « presque plus Français que la France » [64], des rencontres et des chants polonais, son journal et sa correspondance attestent le développement et l'ampleur de ces rapports.

« J'ai dîné hier avec ma fille, chez Faucher — écrivait Michelet le 9 novembre 1842 à Alfred Dumesnil — avec deux hommes que j'aime, Quinet et Mickiewicz ...On a joué d'admirables airs slaves, d'où Mozart, slave lui-même, a pris des motifs... » [65] Michelet tout comme Quinet assistaient avec passion et émotion aux cours donnés par l'inspiré poète polonais au Collège de France. « Leçon de M. — notait Michelet le 27 juin 1843 — tous trois émus aux larmes » [66], pour que le 22 décembre 1843 il consigne aussi dans son journal : « Leçon admirable de M. sur l'alliance slavo-française » [67].

---

[59] Ion Breazu, *op. cit.*, p. 40—41, 55.
[60] Z. L. Zaleski, *op. cit.*, p. 487.
[61] Maria Wodzynska-Walicka, *op. cit.*, p. 145—146.
[62] *Ibidem*, p. 146—147.
[63] « Notre seul adversaire, notre cher adversaire à nous autres philosophes — notait Michelet en 1845 —, c'est Mickiewicz. Il nous est moins adverse que correspondant et symétrique. La différence du procédé tient d'ailleurs surtout à la différence des peuples, des civilisations où nous sommes placés, lui et moi » (J. Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 592).
[64] Idem, *L'étudiant. Cours de 1847—1848*, Paris, 1885, p. 53.
[65] Paul Sirven, *op. cit.*, p. 46.
[66] J. Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 510.
[67] *Ibidem*, p. 543.

Mais Michelet a entendu que son option soit concrétisée par une attitude publique. Lorsqu'en 1846 se déclencha l'insurrection de Galicie, il adressa en plein cours des événements des vœux de victoire aux insurgés polonais : « Je prie Dieu pour la victoire d'un peuple auquel nous songeons tous — déclara-t-il. Car où est notre âme? Sur la Seine? Non, sur la Vistule » [68]. Michelet adhère à un comité d'appui aux Polonais [69], y souscrit la somme importante de 1000 francs [70] et vers la fin de l'année 1847 adresse avec Quinet une lettre au roi de Prusse, prenant la défense des insurgés condamnés par les tribunaux prussiens : « Si la France pouvait parler — écrivaient-ils — elle réclamerait comme Français les Polonais que les tribunaux de la Prusse viennent de condamner... » [71].

Après le triomphe de la révolution parisienne de 1848, lors de la réouverture des cours, il évoquait avec une chaude sympathie la cause de la Pologne. Michelet et Quinet font placer près de leurs fauteuils, celui de Mickiewicz, absent. « Quel signe de cette unité — exclame Michelet — que ce fauteuil resté vide ! C'est celui de la Pologne, celui de notre cher et grand Mickiewicz, le poète national de cinquante millions d'hommes, celui dont la parole semblait une alliance du monde... Ce fauteuil est celui de la Pologne. Mais la Pologne qu'est-ce que c'est? Le représentant le plus général des souffrances universelles. En elle, je vois le peuple souffrant... » [72].

Les sentiments d'affection de Michelet envers la cause de la Pologne demeureront inchangés après la révolution. Le Polonais Biernacki lui fournit des documents pour le stimuler à écrire en faveur de la question polonaise et Ostrowski lui offrit, dans ce même but, des autographes de Kosciuszko [73]. Michelet fréquentait la Bibliothèque Polonaise de Paris [74], y étudiant le passé de la Pologne et au printemps de l'an 1851, il a élaboré l'étude consacrée à Kosciuszko. « Ce jour et les quatre suivants — notait-il dans son journal le 20 avril 1851 — furent sanctifiés par la Légende Kosciusko, que j'écrivais tous les matins » [75]. « Je serais heureux — notait-il quelques jours plus tard — si aux dépens de mes jouissances intérieures, j'avais donné aux hommes ce touchant idéal de la bonté héroïque dans *Kosciusko* » [76]. Le même jour il s'adressait à Dumesnil, lui présentant Kosciuszko en tant que « l'un des meilleurs hommes qu'ait produit la nature humaine » [77].

Le puissant écho de son étude lui causa une vive satisfaction. « *Kosciusko* — écrivait-il le 19 septembre 1851 à Dumesnil — a eu un succès *violent*, âpre, profond. Il a été saisi par les Polonais, et beaucoup des nôtres comme un noyé saisit une planche. La question est maintenant

---

[68] Cf. Paul Viallaneix, *La voie royale. Essai sur l'idée du peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, 1959, p. 283.
[69] J. Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 638.
[70] Paul Viallaneix, *op. cit.*, p. 283.
[71] J. Michelet, *L'étudiant. Cours de 1847—1848*, Paris, 1885, p. 313.
[72] *Ibidem*, p. 277—278.
[73] Jean-Marie Carré, *op. cit.*, p. 140.
[74] J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 157.
[75] *Ibidem*, p. 158.
[76] *Ibidem*, p. 158—159.
[77] Paul Sirven, *op. cit.*, p. 163

rengagée, et pour toujours le fatal silence est rompu... »[78]. Michelet continua de se documenter à la Bibliothèque Polonaise même après avoir achevé et publié la première « légende » consacrée au héros polonais[79], à rencontrer de nombreux Polonais dont le général Mieroslawski et Morosiski — « le prisonnier de Sibérie »[80]. La deuxième légende qu'il écrira, représentant une sévère critique à l'adresse du tsarisme — *Les martyrs de la Russie* — représentera à côté de *Kosciusko* les deux premières parties du volume *Légendes démocratiques du Nord* paru en 1854.

Kosciuszko qu'il définit comme « un héros, un saint, un simple »[81] — ou Bem — « cet homme terrible, cet homme-fée qui sans arme chassait des escadrons »[82] —, la répression tsariste et surtout l'exil des patriotes polonais en Sibérie[83], le fait que les Polonais soumis à l'occupation prussienne gardaient leurs sentiments patriotiques[84], l'insuffisant appui par lequel répondit la France « à l'héroïque fidélité des Polonais »[85], voici quelques-uns des aspects les plus suggestifs de ses ouvrages consacrés à la Pologne opprimée. « Vivat Polonia ! — exclamait en 1863 Michelet, lorsqu'il publiait à l'appui des insurgés polonais le volume *La Pologne martyr* — et meure *l'empire sans cœur !* »[86]. « Ainsi se refait la Pologne — ajoutait-il — dans les cœurs et les volontés. Elle pousse sa conquête morale. Elle étend autour d'elle le royaume de l'âme, l'héroïsme »[87].

En 1827, Michelet mentionne dans *Précis d'histoire moderne* la résistance opposée au XV^e^ siècle par la Moldavie et la Valachie à l'Empire ottoman[88]. Il était connu dans les pays roumains dès le début de la cinquième décennie du XIX^e^ siècle où l'on retrouve certains de ses ouvrages dans la Bibliothèque de l'Académie « Mihăileană » de Jassy[89]. Parmi les centaines de participants à ses cours l'on comptait également des Rou-

---

[78] *Ibidem*, p. 168.

[79] J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 168.

[80] *Ibidem*, p. 170.

[81] « C'est le dernier des chevaliers, c'est le premier des citoyens (dans l'Orient de l'Europe)... une douceur, une facilité d'enfant voilà Kosciusko », écrivait encore Michelet (J. Michelet, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...*, Paris, 1863, p. 4), qui considérait ses actes comme « simples et grands » (*Ibidem*, p. 68) et le voyait animé d'un « admirable génie militaire » (*Ibidem*, p. 77).

[82] « Personne n'a moins haï ceux qu'il tuait — ajoutait Michelet — Aussi est-il resté cher à tous, aux Slaves comme aux Hongrois, comme aux Polonais. Ils le chantent avec les leurs et se vantent de ce que lui aussi, il fut Slave ; ils montrent avec orgueil les coups dont il les honora » (*Ibidem*, p. 29).

[83] « La sinistre route qui, par deux mille lieues de sapins mène aux glaces de la Sibérie, s'est vue converte de longues files de femmes polonaises, suivant, les enfants dans les bras, les pieds tout sanglants, leurs époux enchaînés, sous la lance des Cosaques » (*Ibidem*, p. 131).

[84] Idem, *La France devant l'Europe*, 2^e^ édition, Florence, 1871, p. XVII.

[85] Il n'oubliait pas de rappeler « la terrible dépense que Napoléon fit du sang des Polonais » (Idem, *Kosciusko*, dans *La Pologne martyr...* Paris, 1863, p. 23).

[86] Idem, *La Pologne martyr. Russie, Danube*, Paris—Bruxelles—Leipzig, 1863, p. XVI. Le volume représente en bonne part une réédition des *Légendes démocratiques du Nord*.

[87] *Ibidem*, p. VII.

[88] Voir d'autres détails en ce qui concerne les relations entre les Roumains et Michelet ; Ion Breazu, *op. cit.*, passim ; Marin Bucur, *Entre le martyr et l'espoir. Michelet et les révolutionnaires roumains*, dans « Europe » 1973, nov.—déc., n^os^ 535—536 ; Elena Piru, *Jules Michelet et les Roumains*, dans « Revista de istorie și teorie literară », XXIII (1974), n° 1° et N. Liu, *Jules Michelet in conștiința românească* (Jules Michelet dans la conscience roumaine), dans « Revista de istorie », XXVII (1974), n° 3.

[89] N. Liu, *op. cit.*, p. 361.

mains (le premier semble avoir été Dimitrie Brătianu) [90]. « ...Aux cours de Michelet, Quinet et Mickiewicz — se rappelait plus tard J. Ghica — les étudiants venaient par milliers ; chaque cours s'achevait par une tempête d'applaudissements et l'on criait "Vive la République" » [91]. En 1844, ainsi qu'il le consigne dans son journal, Michelet a accordé une consultation à un « moldave » [92] — probablement le Valaque Ghica, à l'époque professeur à Jassy, en Moldavie — et en septembre 1844 à un professeur français Thiot, venant de Bucarest [93] qui avait l'intention de publier une traduction française de *Hronicul vechimii a romano-moldo-vlahilor* (La chronique de l'antiquité des Romains-Moldo-Vlaques) de Démètre Cantemir [94]. N. Rucăreanu, un autre jeune roumain lui dédia en 1845 le poème *La d. J. Michelet* [95]. L'illustre historien français entretenait des rapports avec J. Ghica dans lequel il voyait le futur écrivain et qui lui fournissait des informations, par écrit, concernant les Roumains [96] ; en outre, ses relations avec Dimitrie Brătianu et C. A. Rosetti étaient en cours de se resserrer constamment. Dans ses notes intimes, C. A. Rosetti le comparait à Jésus Christ [97] et Dimitrie Brătianu lui adressait le 1er mars 1846 une lettre qui impressionna Michelet à tel point qu'il en donna lecture devant ses étudiants [98]. « Quoi qu'il arrive — écrivait ce dernier à Michelet — veuillez m'accorder une faveur, celle d'être compté par vous au nombre de vos élèves. Je ne me suis jamais inscrit sur les registres du Collège de France, mais depuis dix ans toutes les paroles que vous avez prononcées au Collège de France ont retenti dans mon cœur... » [99]. Les influençant par *Le Peuple*, dont le Transylvain Bariţiu reproduit des fragments en « Gazeta de Transilvania » de Braşov [100], Michelet s'était imposé, sans conteste, même avant la révolution, à l'attention des jeunes patriotes roumains.

La révolution de 1848 ouvre une nouvelle étape dans les rapports de l'historien français avec les Roumains. Il rencontre leurs représentants pendant les jours de février à Paris [101] et il se voit adresser ensuite, par le message envoyé à Quinet, des paroles de reconnaissance durant la révolution de Valachie [102], pour les accueillir, vers la fin de l'année 1848, vaincus, mais couronnés des lauriers de la révolution [103]. « Il admira fort notre

---

[90] *Ibidem*, p. 367.
[91] *Ibidem*, p. 366.
[92] J. Michelet, *Journal...*, vol. I, p. 555.
[93] *Ibidem*, p. 577.
[94] *Ibidem*, p. 879.
[95] N. Liu, *op. cit.*, p. 366.
[96] *Ibidem*, p. 370.
[97] « Aujourd'hui en effet fut la résurrection — écrivait-il avec exaltation le 3 mars 1846 — car je parlai pour la première fois à un Christ, je parlai à Michelet » (C. A. Rosetti, *Note intime scrise zilnic de..., adnotate şi publicate de Vintilă C. A. Rosetti* (Notes intimes quotidiennes..., annotées et publiées par Vintilă C. A. Rosetti), Bucarest, 1902, vol. I, p. 110).
[98] N. Liu, *op. cit.*, p. 368.
[99] Marin Bucur, *op. cit.*, p. 210.
[100] N. Liu, *op. cit.*, p. 369.
[101] Voir Dan Berindei, *Revoluţia din 1848 din Franţa şi tinerii români aflaţi la Paris* (La révolution de 1848 de France et les jeunes roumains se trouvant à Paris), dans « Revista Istorică Română », XV (1945), p. 171 et les suivantes.
[102] N. Liu, *op. cit.*, p. 370.
[103] Paul Viallaneix, *La voie royale...*, p. 285—286.

révolution, notre nation, qu'il dénommait la colonie de Trajan — notait C. A. Rosetti. Vous avez accompli une très importante action — disait-il — en situant une nation dans le calendrier du monde. Il relevait nos sacrifices, ajoutant que nous avons donné des leçons à la France, tant il est vrai que la civilisation engourdit les âmes »[104]. Mais les Roumains lui demandent de leur démontrer également par ses écrits exaltants les sentiments qu'il nourrit à l'égard de leur cause. Ils lui adressent des lettres et dès 1850 C. A. Rosetti — qui lui fait recommander lui aussi les services d'un cordonnier [105] — de même que Ion Brătianu se trouvent constamment à sa proximité, ce dernier le considérant encore en 1877 parmi « ses enseignants de démocratie »[106]. Maria Rosetti lui écrivait le 23 janvier 1850 : « Priez donc toujours bon moine et en parcourant votre rosaire des nations en deuil, arrêtez quelquefois votre pensée sur le petit grain : La Roumanie » [107]. Plus tard elle le charmera en lui évoquant les journées de la révolution. Dimitrie Brătianu lui adressait des lettres et Michelet les lisait avec intérêt, comme par ailleurs les brochures de Bălcescu et d'Eliade Rădulescu [108]. A l'été 1850, sur la prière de Rosetti et après l'avoir connu personnellement, il intervint auprès d'Alfred Dumesnil pour l'admission à sa pension de famille du jeune Alexandru Odobescu [109], future personnalité culturelle marquante de la Roumanie.

En 1851 les relations de Michelet avec les révolutionnaires roumains émigrés se resserrent encore davantage, de sorte qu'au mois d'avril de la même année, l'historien se décida à consacrer l'une de ses « légendes » à la cause roumaine. A l'automne 1850, Dimitrie Brătianu lui reprochait l'insuffisante attention qu'il avait accordée jusqu'alors dans ses ouvrages aux peuples qui attendaient son appui. « Comment — lui écrivait-il — n'avez-vous pas su trouver un seul mot pour tous ces peuples qui, sous vos yeux, remplissent l'Europe orientale des merveilles de leurs héroïsme ... ? » [110]. Se décidant à écrire une « légende » roumaine, comme par ailleurs tout le cycle consacré à l'Europe orientale, Michelet répondit à cet appel. Il fut attiré par l'individualité « héroïque et généreuse » de Maria Rosetti — qu'il put connaître directement —, par le caractère national mais aussi social de la révolution de Valachie, ainsi que par l'origine latine du peuple roumain [111]. Il écrivit cinq chapitres de la « légende » dans l'espace d'une semaine, après avoir entendu le récit de l'héroïne principale [112].

---

[104] C. A. Rosetti, *Note intime...*, vol. II, p. 23–24.

[105] J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 133.

[106] Ion Breazu, *op. cit.*, p. 95.

[107] Michel Cadot, *Introduction* à J. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, Paris, 1968, p. XXI.

[108] Jean Marie Carré, *op. cit.*, p. 138.

[109] Marin Bucur, *Documente inedite din arhivele franceze privitoare la români în secolul al XIX-lea* (Documents inédits des archives françaises concernant les Roumains au XIX[e] siècles), București, 1969, vol. I, p. 66–67.

[110] Michel Cadot, *op. cit.*, p. XXII.

[111] Voir la judicieuse explication de ce triple intérêt de Michelet donnée par Michel Cadot, *op. cit.*, p. XXIII et Idem, *Autour du « Michelet et son temps » de J. M. Carré*, dans *Connaissance de l'étranger. Mélanges offerts à la mémoire de J. M. Carré*, Paris, 1964, p. 73–84.

[112] J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 156–157 ; Michel Cadot, *Introduction...*, p. XXIV.

Pendant la même année, Michelet entretint d'étroits relations d'amitié avec les époux Rosetti [113], recommanda chaleureusement Dimitrie Brătianu à Ledru Rollin [114], et reçut Eliade Rădulescu [115], bien que cette dernière rencontre n'ait pas abouti à un réel contact spirituel. L'année suivante, les étroits rapports entre les époux Quinet et Rosetti s'intensifièrent, ces derniers déménageant même à un moment donné à Nantes pour se trouver à proximité de leurs amis [116]. Michelet déclara à la mairie le fils de Rosetti [117] et lui donna son nom, ce qu'il consigna dans son journal [118]. Et puis, après avoir promis à Rosetti qu'il sera « pour la Roumanie le concurrent de Quinet », il publia dans « Le Siècle », après l'avoir achevée, « la légende » consacrée à Maria Rosetti [119].

« S'il n'avait rien découvert — souligne avec une puissante force de pénétration Marin Bucur — Michelet comprenait néanmoins l'aventure tragique vécue par un peuple aux prises avec l'Espace et le Temps. Poétique et pathétique, le modeste ouvrage sur les Principautés Danubiennes rend bien l'enthousiasme d'un auteur visionnaire dont l'esprit pénétrant saisit les données essentielles du peuple roumain » [120]. Pour « l'avant-garde du grand Empire romain » et « la bien-aimée colonie de Trajan » [121], pour cette « nation sacrifiée », car, par rapport aux Hongrois et aux Polonais « les peuples du bas-Danube ont à peine obtenu l'intérêt de l'Europe » [122], Michelet n'a que des paroles affectueuses. Admirateur du caractère, de la patience et de la souplesse spirituelle des Roumains, de leur générosité et de leur amour de la nature [123], de cette « pauvre petite Italie solitaire » [124], Michelet leur a consacré des pages immortelles. La romanité des Roumains était pour lui une certitude. Leur langue — « pleine de diminutifs gracieux caressants » — « est une langue toute latine qui mérite, autant et plus que notre roman du moyen âge, le nom que portait celui-ci : *lingua romana rustica* » [125]. « Leurs danses — relevait-il encore — sont romaines aussi et leur jeux ceux de l'antiquité » [126]. Il fut attiré égalcment par la question paysanne, soulignant que les révolutionnaires de 1848 avaient su s'adresser « aux forces vives » du peuple et « rendre la terre aux travail-

---

[113] J. Michelet, *Journal*..., vol. II, p. 155, 156, 157, 169, etc.

[114] N. Liu, *op. cit.*, p. 372.

[115] J. Michelet, *Journal*..., vol. II, p. 164.

[116] *Ibidem*, p. 201, 203, 204. « Rosetti se trouve très heureux à Nantes — écrivait à l'été 1852 I. C. Brătianu à Alfred Dumesnil — Il est d'autant plus heureux que M-me Rosetti a trouvé un admirateur : M<ichelet> » (Marin Bucur, *op. cit.*, vol. I, p. 178).

[117] *Ibidem*, vol. I, p. 208 ; Paul Sirven, *op. cit.*, p. 199.

[118] « Le petit Jules-Stéphen Rosetti, né le 25 janvier, a peut-être eu pour lui, comme Lybi, de naître à un moment de résurrection... » (Jules Michelet, *Journal*..., vol. II, p. 214).

[119] *Ibidem*, p. 216 ; Ion Breazu, *op. cit.*, p. 38 note 1.

[120] Marin Bucur, *Entre le martyre et l'espoir*..., p. 207.

[121] J. Michelet, *Révolution du Danube. Madame Rosetti. 1848*, dans *La Pologne martyr*, Paris, 1863, p. 278—279.

[122] « La Hongrie, la Pologne, ont eu du moins la gloire de leurs souffrances, leur nom a retenti par toute la terre. Les peuples du bas Danube ont à peine obtenu l'intérêt de l'Europe » (*Ibidem*, p. 281).

[123] *Ibidem*, p. 281, 283, 333.

[124] *Ibidem*, p. 337.

[125] *Ibidem*, p. 283, 331.

[126] *Ibidem*, p. 283.

leurs »[127]. Michelet envisage l'avenir des Roumains avec la plus grande confiance : « Ce peuple, malgré tant de misères... ressuscitera-t-il? Nous n'en faisons nul doute. Pourquoi? Il a ce qu'ont très peu de peuples, *une idée simple et forte de son passé, de son avenir. De son passé* : Il se croit Romain. Il porte l'aigle romain. Il se sent parent de Trajan. *De son avenir* : Il ne flotte nullement sur l'idée de la Révolution »[128].

La parution en éditions successives de « la légende roumaine » n'a pas signifié la fin d'une liaison. Celle-ci a continué inaltérée, étant entretenue par les deux parties. Celui que Rosetti[129] définissait durant les années de l'Union comme « le grand génie de l'histoire de France », que le poète Vasile Alecsandri situait à la même époque parmi « les amis des Roumains »[130], celui auquel un groupe de Roumains s'adressaient en 1857 par écrit pour que celui-ci leur réponde qu'il les considère en tant que « les Italiens de l'Orient », vu que « Vous vous sentez vraiment Romains »[131], ne demeura pas étranger à la problématique roumaine. « Vous avez près de vous — écrivait-il dans la réponse mentionnée —, autour de vous et sous vos pieds des sources vives. N'enviez pas les vieux peuples, mais regardez le vôtre. Plus bas vous creuserez, plus vous verrez jaillir la vie »[132].

Pendant la même année 1857, les exilés roumains rentraient dans leur patrie. « Départ de M^{me} Rosetti, Golesco » — notait le 9 avril Michelet dans son journal[133]. Il continua de suivre attentivement les événements de la zone du Danube, où ses anciens disciples avaient l'occasion de mettre en évidence leur capacité de renouvellement des vieilles structures. En 1866 on lui confère la citoyenneté roumaine[134]. Huit ans plus tard, lors de la disparition du grand historien, le poète roumain Alexandru Macedonski allait écrire : « Michelet était aussi Roumain que Français »[135]. Une décennie plus tard — lui-même se trouvant peu avant sa propre fin — C. A. Rosetti écrira à la veuve de Michelet : « Ma génération doit tout ce qu'elle a de bon aux étincelles électriques par lesquelles Michelet nous animait et nous montrait la grande voie »[136].

Historien inspiré, l'une des grandes personnalités dont la France fit don à l'humanité, ami des nations opprimées, ardent évocateur du passé, Jules Michelet demeure un symbole de l'amitié et de la compréhension, un fervent partisan de l'équité envers *le peuple*, envers *tous les peuples du monde*, fermement attaché à l'idéal de la justice.

---

[127] Michel Cadot, *Introduction...*, p. XXIII; cet intérêt de Michelet fut saisi également par N. Iorga, *op. cit.*, p. 26–27.

[128] J. Michelet, *op. cit.*, p. 358–359.

[129] En 1853, Michelet demandait à son gendre que de concert avec C. A. Rosetti il assure la diffusion de ses œuvres dans l'Europe orientale : « Si vous voyez les Rosetti, causez-en. Ils connaissent les voies d'expédition pour la Méditerranée et vous donneront peut-être de bonnes idées » (Paul Sirven, *op. cit.*, p. 206–207).

[130] Cf. N. Liu, *op. cit.*, p. 373, 374.

[131] Ion Breazu, *op. cit.*, p. 48.

[132] *Ibidem*, p. 49; Paul Viallaneix, *Le voie royale...*, p. 285–286.

[133] J. Michelet, *Journal...*, vol. II, p. 323.

[134] N. Liu, *op. cit.*, p. 376.

[135] *Ibidem*, p. 379.

[136] Elena Piru, *op. cit.*, p. 108.

ОСВОБОДИТЕЛЬНАЯ ВОЙНА УКРАИНСКОГО НАРОДА 1648-1654 ГОДОВ И ЮГО-ВОСТОЧНАЯ ЕВРОПА

LIDIA DEMÉNY

Еще не закончились военные действия в Европе, связанные с Тридцатилетней войной, как два важнейших события потрясли европейские государства. Первое, имевшее огромное значение для дальнейшего социально-экономического и политического развития Европы, — английская буржуазная революция, второе — освободительная война украинского народа под руководством Богдана Хмельницкого, которая в результате одержанных побед изменила политические границы на Востоке Европы и в конечном итоге способствовала укреплению позиций России. Начиная с середины XVII века Россия начинает вести активную внешнюю политику на севере и юго-востоке Европы, а в последующие века становится важным политическим, экономическим, военным и культурным фактором в балканской политике европейских держав.

Освободительная война украинского народа началась в благоприятной для Украины международной обстановке. Польша в этот период находилась в состоянии тяжелого внутреннего политического и экономического кризиса. Особенно острой была борьба за трон среди различных группировок польской шляхты, достигшая своего апогея в 1648 году. Другие северные государства еще были заняты вопросами, связанными с заключением Вестфальского мирного договора. В то же время, различие интересов между Польшей и Швецией в любой момент могли привести к военному конфликту, в котором Швеция могла рассчитывать на поддержку трансильванского князя, так как у нее был заключен с ним военный договор еще во время Тридцатилетней войны. Таким образом, Трансильвания не могла быть в этом случае союзницей Польши в борьбе против Богдана Хмельницкого и находилась бы на стороне сил, которые прямо или косвенно поддерживали национально-освободительное движение украинского народа. Что касается Молдавии и Валахии, то ни одно из этих княжеств не могло иметь какого-либо военного и политического значения, так как еще с 30-х годов XVII века они находились в постоянном конфликте друг с другом, который мог обостриться в любой момент, благодаря политике, проводимой Василие Лупу. Оставались Оттоманская империя и Крымское ханство, которые руководители национально-освободительного движения украинского народа должны были постоянно иметь в виду. Но и Оттоманская империя в этот период находилась в состоянии острого политического кризиса. Кроме того, в это же время она вела изнурительную войну с Венецией, в которой не смогла добиться каких-либо успехов. В этих условиях и Оттоманская империя не могла сама пред-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 4, P. 499—521, BUCAREST, 1974

принять решительные действия против Богдана Хмельницкого и в случае крайней необходимости использовала помощь крымских татар. В этих относительно благоприятных международных условиях началась национально-освободительная война украинского народа.

Рассматривая вопрос о влиянии национально-освободительной борьбы украинского народа на Юго-Восточную Европу, исследованный в меньшей степени, следует иметь в виду следующие важнейшие моменты: в какой степени освободительная война украинского народа была поддержана народами Юго-Восточной Европы, отношение Порты к движению, возглавляемым Богданом Хмельницким, связи Богдана Хмельницкого с освободительным движением балканских народов.

1. УЧАСТИЕ НАСЕЛЕНИЯ ЮГО-ВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЫ В ВОЙСКЕ БОГДАНА ХМЕЛЬНИЦКОГО

Национально-освободительный характер войны украинского народа под руководством Богдана Хмельницкого объясняет то обстоятельство, что это движение с самого начала своего возникновения нашло широкий отклик среди народных масс стран Юго-Восточной Европы. В историографии последнего десятилетия многочисленные исследования, содержащие богатый материал, свидетельствуют о широкой поддержке со стороны народов различных стран национально-освободительного движения украинского народа и помощи, оказываемой ему населением Юго-Восточной Европы.

Одна из форм непосредственной поддержки борьбы украинского народа за свою национальную независимость заключалась в прямом участии отдельных представителей балканских народов в казацком войске. Источники того времени позволяют нам сделать выводы очень показательные в этом отношении. Наряду с некоторыми сведениями иллюстративного характера (как например сведения, встречающиеся в книге известного путешественника Эвлия Челеби, который отмечал, что среди казаков встречаются татары и турки)[1], важнейшим документом для изучения этого периода является *Реестра всего Войска Запорожского после Зборовского договора с королем польским Яном Казимиром*[2]. Реестр, опубликованный во второй половине XIX века, привлек в последнее время внимание многих советских историков. Более подробный анализ этого документа был проделан Ф. П. Шевченко[3] который, рассмотрел (правда, в довольно беглой форме) и национальный состав казацкого войска. Ф. П. Шевченко продемонстрировал, что в состав войска Богдана Хмельницкого входили русские, румыны, поляки, белорусы, сербы, болгары, венгры, чехи, немцы, а также турки и татары. На основе проделанного анализа Ф. П. Шевченко приходит к заключению, что в состав казацкого войска входили 228 румын, 67 болгар, около 200 поляков,

---

[1] Эвлия Челеби, *Книга путешествий*, выпуск I: *Земли Молдавии и Украины*, М., 1961.

[2] *Реестра всего Войска Запорожского после Зборовского договора с королем польским Яном Казимиром составленные 1649 года, октября 16 и изданные по подлиннику О. М. Бодянским*, Москва, 1875.

[3] Ф. П. Шевченко, *Политичні та экономічні зв'язки України с Росією в середині XVII ст.*, Кіев, 1959.

а также сербы, венгры, чехи и словаки. По мнению Ф. П. Шевченко, 6 % всего войска составляли иностранные элементы. Исследование реестра с точки зрения участия народов Юго-Восточной Европы в войске Богдана Хмельницкого позволяют нам сделать некоторые выводы.

Территория, занимаемая казаками, всегда привлекала внимание беглых крестьян Молдавии, Валахии и Трансильвании. Документы констатируют, что как раз накануне возникновения движения на Украине в украинском селе Снятинка обосновался беглый румынский крестьянин. Среди перечисленных в документе 31 крестьян вышеупомянутого села с перечислением их феодальных повинностей встречается и имя Яко Волошина, недавно пришедшего в село. Как вновь поселившийся, он освобождается на определенный срок от феодальных повинностей, но по истечении определенного срока « будет работать в качестве кмета »[4]. В других документах вновь упоминается пришедший румын, поселившийся в казацких районах [5]. Другой румын, по имени Волошенин, поселяется в 1648 году вместе с другими крестьянами численностью в 101 человек в украинском городе Валуйки [6]. Доказательством того, что не только беглые крестьяне находили прибежище у казаков, но и служилые люди, нанимаясь на службу к Богдану Хмельницкому, является письмо молдавского воеводы Георгия Штефана от 22 мая 1655 года. В этом письме, адресованном Георгию Ракоци II, Георгий Штефан информирует Г. Ракоци II, что, как ему стало известно, восставшие сеймены установили связи с казаками Богдана Хмельницкого. Сведения эти им были сообщены его посланником, который, в свою очередь, получил их от бывшего служилого человека из Сучавы, который поселился на Украине, женился там и нанялся на службу к Богдану Хмельницкому [7].

В украинских документах встречаются сведения об участии румынских отрядов наряду с казаками еще в начальном ее периоде. Самуил Кусевич из Львова в своих заметках об освободительной войне отмечает, что в осаде Львова вместе с казацкими отрядами участвовал отряд влахов, отличавшийся хорошей военной подготовкой. Возглавлял этот отряд родственник гетмана Захарий Хмельницкий [8]. Участие молдавских и валашских отрядов на стороне казацких войск в войне украинского народа против польских панов отмечают и документы царской канцелярии. Иосиф, казначей Паисия, патриарха Иерусалима, заявил представителям Посольского приказа русского государства, что он в связи со своей поездкой в 1648 году на Украину и в Молдавию узнал, что вместе с казаками в боях против польских панов участвовали « да молдавские, да мунтянские люди »[9].

Возвращаясь к вышеупомянутому реестру, являющимся основным документом, позволяющим выяснить вопрос об участии румын в войске Богдана Хмельницкого, следует отметить, что этот факт уже был отмечен в советской историографии. В частности, А. Ф. Ермоленко отмечал,

---

[4] *Воссоединение Украины с Россией. Документы*, т. I, Москва, 1953, стр. 395—397.

[5] *Там же*, стр. 394.

[6] *Там же*, стр. 321 и 394.

[7] Sándor Szilágyi, *Transylvania et bellum boreo-orientale*, vol. 1, Budapest, 1890, p. 396—397.

[8] *Жерела до істории Украïни — Руси*, Львов, 1898, т. IV, стр. 56.

[9] *Воссоединение Украины с Россией. Документы*, т. II, 1953, Москва.

что *Реестра Войска Запорожского* содержит даты о службе 400 казаков молдовян в украинском казацком войске [10]. Участие румын в войске Богдана Хмельницкого было отмечено и И. С. Миллером [11].

Ф. П. Шевченко, в отличие от А. Ф. Ермоленко, утверждает, что реестр насчитывает всего 228 румын [12]. Необходимо отметить, что реестр по единодушному мнению всех исследователей включает лишь часть казаков Богдана Хмельницкого и что в действительности число казаков было гораздо значительнее. Это объясняется тем обстоятельством, что многие из казаков не были включены в реестр, так как по условиям Зборовского договора число их было ограниченно.

В реестре значится довольно большое число казаков по имени Волошин, Волошинец, Волощин, Влашин, Волошиненко, Блошенко, Блошка—фамилии, которые, по мнению вышеупомянутых историков, означают казаков румынского происхождения [13]. По данным, приведенным Ф. П. Шевченко, казаков, именующихся Волошин или Волошын насчитывалось 131. Всего же казаков с фамилиями Волошин, Волошын, Волощин или Волошинец было 157. Среди имен, которые в большей степени подверглись влиянию украинского языка, встречаются такие, как: Волошиненко, Волошыненко, Волощенко, Волошенко, Волосенко. К ним можно добавить и фамилии Блошко, Блошка, Блошенко, а также Валах, Волох и Болох. Всего казаков, записанных в реестре под этими именами, насчитывалось 52, а общее количество казаков, которые фигурируют в реестре под вышеупомянутыми именами, достигает числа 208.

Следует иметь в виду, что в славянских документах термином Богдания обозначалась Молдавия, следовательно, можно предположить, что фамилия Богданенко указывает на молдавское происхождение. Это обстоятельство позволило нам придти к заключению, что такие фамилии как Богданенко или Богданский принадлежат выходцам из Молдавии. Всего же их в данном реестре насчитывается 52. По нашему мнению, ряд имен, например Назар Жок, Феско Мутяненко, Раду, Пинтя, Фокша, Савка, Басараб, Григорча, Борча и другие, также указывают на румынское происхождение этих казаков — обстоятельство, отмеченное и Ф. П. Шевченко [14]. Кроме того, в реестре войска запорожского встречаются и такие имена, как например Гайдук, Гайдуков, Гайдученко. Из-

[10] А. Ф. Ермоленко, *Украинско-молдавские отношения в годы освободительной войны украинского народа*, в сб. *Воссоединение Украины с Россией*, Москва, 1954, стр. 226.

[11] И. С. Миллер, *Освободительная война 1648—1654 гг. и польский народ*, « Вопросы истории », 1954, *1*.

[12] Ф. П. Шевченко, *Ук. соч.*, стр. 238.

[13] В одной работе, опубликованной в 1958 году, Д. П. Богдан подчеркивал, что « суффикс *-ин* употребляется при образовании части слова, которая указывает на этническое происхождение или на социальное положение, например, Булгарин, Сербин, Властелин. В украинских документах встречаются такие имена как Волошин (в документах от 1359, 1377 и 1404 гг.), который является русским полногласным окончанием для молдован, носители этих имен являются молдоване, эмигрировавшие на русскую территорию ». В этой же работе Д. П. Богдан отмечал: « Фамилиями, указывающими на происхождение из Валахии, являются следующие: Влахин, Влашин » (D. P. Bogdan, *Legături între onomastica actelor moldoveneşti şi ucrainene de pînă la jumătatea sec. al XV-lea* [Связи между ономастикой молдавских и украинских актов периода до середины XV в.], в: *Studii privind relaţiile româno-ruse şi româno-sovietice*, I.S.R.S., Bucureşti, 1958, p. 52, 59).

[14] Ф. П. Шевченко *Ук. соч.*, стр. 238.

вестно, что термин гайдук не является по происхождению украинским. Однако из истории Румынских княжеств известно, что гайдуками назывались беглые крестьяне из Молдавии и Валахии. В этом же смысле термин гайдук был распространен и в Трансильвании. Кроме того, гайдуки в XIV—XVII веках составляли часть войска трансильванского князя, т.е. будучи свободными крестьянами из западных районов княжества, они должны были нести определенную воинскую повинность. В этом случае следует согласиться с мнением Ф. П. Шевченко, что те 38 казаков, которые в реестре войска запорожского фигурируют под этими именами, могли происходить из Румынских княжеств. В таком случае мы вправе считать, что в действительности число румын, входивших в войско Богдана Хмельницкого и записанных в реестре, превышало число 228, допускаемое Ф. П. Шевченко. Кроме того, имея в виду специфический характер источника, невозможно с точностью определить общее количество румын, входивших в войско Богдана Хмельницкого. Не следует забывать, что большинство румын, числившихся в казацком войске, происходило из рядов беглых крестьян, которые как правило, меняли свои имена и фамилии с целью затруднить их поиск и возможность возвращения в родное село. Это довольно распространенный обычай подтверждается и рядом документов. В этом отношении очень интересен документ от 1639 года. 28 июля 1639 года воевода Ион Мовила, обращаясь к жителям города Бистрицы, замечает, что беглый крестьянин *«здесь в моем селе назывался Иван, но я знаю, что там он назовется другим именем как это обычно принято среди этих мерзавцев»*[15] (подчеркнуто нами — Л.Д.). Таким образом, обычай смены имен среди беглых крестьян, поселявшихся в соседних районах или даже в соседних странах, был очень распространен и был одной из форм защиты против преследовавших их феодалов.

В таком случае не следует удивляться тому, что многие беглые румынские крестьяне имели имена, очень схожие с украинскими или даже чисто украинские. Отсюда напрашивается вывод, что реальное число крестьян, бежавших из Молдавии, Валахии и Трансильвании на Украину, был гораздо больше, так как поселившись там, они, как правило, меняли свое имя.

Анализ данных, касающихся численности таких имен, как Валах, Волошин, Волошинец, Волох, Волощин, Влашин, Волошиненко, Волошыненко, Волощенко, Волошенко, Влощиненко по полкам, приводит к следующим выводам: полк Чигиринский насчитывал 17 человек; Черкасский — 20; Каневский — 20; Корсунский — 30; Белоцерковский — 6; Уманский — 18; Бреславский — 25; Калницкий — 13; Киевский — 3, Переяславский — 4, Кропивенский — 11, Миргородский — 14, Полтавский — 19, Прилуцкий — 5, Черниговский — 3. Что касается имен Богданенко или Богданский, то в полках они представлены следующим образом: Черкасский — 4; Каневский — 10; Корсунский — 8; Уманский — 3; Калницкий — 1; Крепивенский — 2; Киевский — 4; Переяславский — 7; Миргородский — 7; Прилуцкий — 5; Нежинский — 2.

В советской и русской историографии отмечалось также наличие южных славян в войске Богдана Хмельницкого. Например, было дока-

[15] A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti. Acte şi scrisori* [Документы по истории Ардяла, Молдовы и Валахии. Акты и письма], vol. X (1637—1660), Bucureşti, 1938, p. 60—61.

зано, что еще накануне возникновения национально-освободительной войны, на территории Украины проживало много болгар и сербов [16]. По мнению Ф. П. Шевченко, такие имена, как Сербиенко, Вокшич, Думич, Сербин, Вареич, Сербинов, Каплич и другие, являются сербского происхождения. Ф. П. Шевченко пришел к заключению, что в реестре войска запорожского числится 67 казаков сербского происхождения. По нашему мнению, это число не представляет реальной действительности. Анализируя реестр, мы пришли к заключению, что такие имена, как например Демойко Савкович, Яцко Маркович, Лазарь Лескович, Максим Мешкович, Сава—в Чигиринском полку, Иван Панкович, Ярко Минович, Конон Маркович, Миско Кориткович, Захария Зовкович, Илилко Лазарович, Никифор Милкович, — в Белоцерковском полку; или также имена, как Иван Марквенич, Грицко Мобеич — в Уманском полку; Яцко Худич, Семен Дебнич — в Калницком полку; Василь Урусович, Павло Духнич — в Киевском полку и еще ряд других имен, вероятнее всего, были сербского происхождения. Не следует забывать и то обстоятельство, что сербско-хорватский элемент в войске Валахии XVII века занимал значительное место. То же самое можно сказать и о Трансильвании, где сербы служили в качестве наемников. Это обстоятельство позволяет придти к выводу, что сербы были представлены в казацком войске в значительно большем числе, чем это было отмечено до сих пор.

Труднее установить, как нам кажется, казаков, происходивших из Болгарии. Только два имени не вызывают сомнений: Болгариенко и Булгарин. Эти имена, встречающиеся в реестре, указывают на казаков, происходивших из Болгарии.

Как отмечает и Ф. П. Шевченко, греки не были представлены в войске Богдана Хмельницкого в большом числе [17]. Только 11 имен, встречающихся в реестре, например, Кириак Грек, Микола Грек, Оливер Грек, Иван и Манта Грек не вызывают сомнений. Считаем, что и в данном случае сведения значительно приуменьшены, хотя Ф. П. Шевченко отмечает, что на Украине в XVII веке проживало довольно большое количество греков, особенно купцов. Действительно, греческие купцы, которые вели оживленную торговлю восточными товарами в Центральной и Восточной Европе, поселившись в этой части Европы, не порвали в то же время связей со своей родиной. Достаточно напомнить, что XVII—XVIII века являются периодом наибольшего подъема как для армянских так и для греческих купцов, что именно в этот период создаются греческие торговые компании в Восточной и Юго-Восточной Европе. Поэтому нам кажется вполне обоснованным предположение, что греки, проникнув на Украину, играли не последнюю роль и в казацком войске и в особенности в балканской политике Богдана Хмельницкого. Греки, хорошо осведомленные о положении вещей в Оттоманской порте могли оказать и оказывали реальную помощь антиоттоманской политике Богдана Хмельницкого. Кроме

[16] Ф. П. Шевченко, *Ук. соч.*, стр. 238; Н. Р. Дашкевич, *Общение Южной Руси с югославянами в литовско-польский период ее истории между прочим в думах* в : *Изборник киевский*, 1904, стр. 119—137; И. Кріп'якевич, *Сербы в українськом війску* в «ЭНТШ», **129**, 83—93; И. Каманин, *Участие южнославянского населения в восстании Богдана Хмельницкого*, в: « Архив ЮЗР », III, часть IV стр. 19.

[17] Ф. П. Шеченко *Ук. соч.*, стр. 239

того, многие греки в XVII—XVIII веках предложили свои услуги некоторым европейским дворам.

Небезынтересен и тот факт, что в казацком войске находились турки и татары. Такие фамилии, как например Турчин, Туренко, Туренский, Туравец, Турчиненко, Турецкий и другие им подобные говорят сами за себя. Большинство историков, которые исследовали этот вопрос, считают, что такие имена, как Басман, Котлубей, Осман, Азамет, Мелликпаша, Кочубей, Нагаец, Мазак, Нарадин, Атаманенко, Сапсай, Гирей, указывают на татаро-турецкое происхождение этих казаков. Изучение реестра 1649 года позволило придти к заключению, что в войске Богдана Хмельницкого насчитывалось по меньшей мере 200 турок и около 250 татар.

В этом же реестре встречаются казаки, носящие имя Арнаут. Ф. П. Шевченко отмечает, что на Украине, в исследуемый период, албанцы были известны под именем арнаутов [18]. Поэтому можно утверждать, что в войске Богдана Хмельницкого боролись и албанцы.

Анализируя вопрос об участии народов Юго-Восточной Европы в войсках Богдана Хмельницкого на основе изучения *Реестра всего Войска Запорожского* , следует отметить, что этот источник не дает нам возможности сделать окончательные выводы. Реестр включает в себе только так называемое *реестровое казачество*, которое согласно Зборовскому договору, не могло превысить число 40 000 казаков.

В действительности войско Богдана Хмельницкого только частично рекрутировалось из казаков, записанных в реестре. Поэтому мы считаем, что цифры, извлеченные из данного реестра, следует рассматривать как минимальные цифры. Не будет слишком преувеличенным утверждение, что по крайней мере 10% всего войска Богдана Хмельницкого происходило из элементов неукраинского происхождения, среди которых значительную часть составляли и народы Юго-Восточной Европы.

2. ОТКЛИКИ НА ОСВОБОДИТЕЛЬНУЮ ВОЙНУ УКРАИНСКОГО НАРОДА В ЮГО-ВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЕ

Освободительная война украинского народа против польских панов получила широкую поддержку в странах Юго-Восточной Европы [19].

---

[18] Ф. П. Шевченко, *Ук. соч.*, стр. 239.

[19] Среди работ, рассматривающих этот вопрос или содержащих некоторые сведения, следует упомянуть: *Акты Юго-Западной России*, том XIV; *Воссоединение Украины с Россией. Документы в трех томах*, Москва, 1953—1954; Н. Ф. Каптерев, *Характер отношений России к православному востоку в XVI—XVII столетиях*, Сергиев Пасад, 1914; И. Снегаров, *Културни и политически връзки между Болгария и Россия през XVI—XVIII в.* София, 1953; И. Р. Кріп'якевич, *Богдан Хмельницкий*, Киев, 1954; О. К. Касименко, *Російсько-українські взаємовідносини 1648 — початку 1651*, Київ, 1955; *Исторические связи народов СССР и Румынии в XV — начале XVIII вв.*, в: *Документы и материалы, том II, 1633—1673*, М., 1968, стр. 214 216; 223—227; 230—232; 241—243; 268—269; 281—282; Mihail Dan, *Știri privitoare la istoria țărilor române în cronicile ucrainene* [Сведения относительно истории румынских княжеств в украинских хрониках), в : « Studii și materiale de istorie medie », vol. II, București, 1957; C. Enea, *Războiul de eliberare națională dus de poporul ucrainean între anii 1648—1654 și Bogdan Hmelnițki în cronicile din țara noastră* [Национально-освободительная война украинского народа 1648—1654 годов и Богдан Хмельницкий в хрониках нашей страны], в: « Studia Universitatis Babeș-Bolyai », seria IV, fasc. 1, an 1959, Historia; I. Бутич, *До історії українсько-трансільванских взамин (1648—1656)*, Архіви України, Київ, nr. 3, 1966, 62—71;

Народы этой части Европы, находившиеся под турецким владычеством видели в победах казаков, руководимых Богданом Хмельницким, пример героической борьбы и с самого ее возникновения поддерживали ее справедливый характер. Известия о военных успехах Богдана Хмельницкого быстро дошли до соседних стран и, в частности, до Юго-Восточной Европы. Помимо обычных дипломатических путей, существовавших между Константинополем и Восточной Европой, вести распространялись купцами, ведшими торговлю между Портой и Восточной Европой, включая и территорию Украины. Не следует забывать и того обстоятельства, что еще со второй половины XVI века в Молдавии, Валахии и Трансильвании о состав наемного войска входили и казаки, которые сохраняли связи со своей родиной. Достаточно вспомнить, например, наемное войско Михая Храброго, в войске которого целые контингенты составляли казаки. Это были только некоторые из путей, через которые проникали сведения о борьбе украинского народа под руководством Богдана Хмельницкого. Поэтому не следует удивляться словам украинского летописца, который отмечал, что сведения о победах Богдана Хмельницкого были хорошо восприняты в Валахии и Молдавии еще перед 1649 годом. « И в тот год, — говорится в *Кратком описании Малороссии*, — прибыли к Хмельницкому послы из разных стран в том числе и от воеводы Валахии и Молдавии, поздравив его с победой, попросили его оказать им помощь в борьбе против их врагов »[20].

Хорошо зная антиоттоманские настроения народов Юго-Восточной Европы, Богдан Хмельницкий мог с полной уверенностью заявить русскому послу Григорию Неронову, осенью 1649 года, что в настоящий момент существуют все необходимые предпосылки заключения союза Украины с молдованами, валахами и сербами для совместной борьбы против Порты. Руководитель казацкого войска отмечал так же, что сербы, молдоване и валахи « давно просят чтобы запорожское войско начало войну против султана »[21]. Московская дипломатия следила с большим вниманием за международными связями Богдана Хмельницкого. Один из русских дипломатов и путешественников, сыгравший в середине XVII века важную роль в балканской политике Московского государства, Арсений Суханов, посетив Богдана Хмельницкого, утверждал, что « все христиане греки, сербы, болгары, молдоване и валахи желают объединиться все вместе »[22].

В 1649—1650 гг. отношения между казаками и крымскими татарами не однажды достигали такого напряжения, что в любой момент мог возникнуть военный конфликт, который означал бы для Богдана Хмельницкого неизбежно войну против Поры. Летом 1649 года распространились слухи, что запорожское войско подготавливает военные действия на море против Порты, которые будут поддержаны сухопутными войсками, возглавляемыми самим Богданом Хмельницким[23]. В течение 1649 — 1657 годов Богдана Хмельницкого посетили ряд послов из стран Юго-Восточ-

---

[20] Mihail Dan, *Ук. соч.*, стр. 278.

[21] *Воссоединение Украины с Россией. Документы*, *том II*, Москва, 1953, стр. 474; Ф. П. Шевченко, *Роль Києва в межслав'янських зв'язках у XVII—XVIII ст.*, Київ, 1963, стр. 11.

[22] *Воссоединение* ..., том II, стр. 189.

[23] Ф. П. Шевченко, *Роль Киева* ..., стр. 12.

ной Европы, которые просили оказать им помощь в борьбе за освобождение от «ига дьявола»[24]. Существовали в то же время попытки примирить Богдана Хмельницкого с королем польским для того, чтобы сконцентрировать все силы для борьбы против Порты, как например действия, предпринятые в 1651 году Георгием Ракоци II или Венским двором через посредство Р. Паркевича в 1657 году [25].

Отклик на освободительную войну украинского народа в Румынских княжествах был обстоятельно изложен в интересной статье, базирующейся на сведениях, заимствованных из хроник. Считаем необходимым остановиться на двух интересных сведениях, касающиеся Трансильвании, которым до сих пор не придавалось должного значения в литературе по специальности. Летописец из Сигишоары Г. Краус в *Хронике Трансильвании* дает интересные соображения о причинах возникновения освободительной войны украинского народа. Среди причин, вызвавших войну, он отмечает ликвидацию казацких вольностей, отказ короля польского выплатить жалование казакам, участвовавшим в войне и, наконец, насилия, учиненные над самим Богданом Хмельницким [26]. Из изложения событий Краусом вытекает, что он разделяет цели освободительной войны украинского народа.

Еще более интересными нам кажутся сведения об отношении к войне, руководимой Богданом Хмельницким, со стороны некоторых политических кругов, близких к княжескому двору Трансильвании.

Весной 1651 года Богдан Хмельницкий обратился через своего посланника в Трансильвании к Георгию Ракоци II с предложением заключить военный договор, направленный против Польши. Прежде чем дать ответ посланнику Богдана Хмельницкого, Георгий Ракоци попросил членов княжеского совета выразить каждый свое мнение в письменной форме. Среди ответов, данных Ракоци, сохранился ответ ректора школы из Алба Юлии — человека прогрессивных по тому времени взглядов, сторонника движения независимых пуританов — И. Бистерфельда. Интересно, что в своем ответе он разрабатывает вопрос о справедливых и несправедливых войнах и с этой точки зрения рассматривает войну казаков. На пяти страницах И. Бистерфельд доказывает, почему он считает войну казаков справедливой. Бистерфельд считает справедливой ту войну, которая имеет справедливую цель, т.е. которая ведется против порабощения, за защиту своей свободы и религии. С этой точки зрения Бистерфельд считает, что «cosaci iustem causam habeant». В отличие от кальвинистского епископа, который уклонился от прямого ответа, мотивируя это тем, что он недостаточно информирован о причинах, вызвавших войну казаков под руководством Богдана Хмельницкого, Бистерфельд солидаризировался со справедливой борьбой украинского народа против польских панов [27]. Мы сочли необходимым изложить

---

[24] *Акты Юго-Западной России*, том XVI, стр. 61—62.

[25] И. В. Дуйчев, *Политическата дейност на Петър Парчевич за освобождение от турско владичество*, София, 1965, стр. 157—191. I. Duicev, *Petăr Parcevici și încercările de eliberare ale popoarelor balcanice de sub stăpînirea turcească*, în „Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII—XIX)", том I. Бухарест 1971, стр. 151 — 186.

[26] Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei 1608—1665*. Перевод и вводное исследование —G. Duzinchevici и E. Reus-Mîrza, București, 1965. p. 170—171.

[27] S. Szilágyi, *Okmánytár II Rákoczi György diplomáciai összeköttetéseihez*, в: *Monumenta Hungariae Historica. Diplomataria*, XXIII, Budapest, 1874, 66—73.

взгляды Бистерфельда, т.к. они ясно показывают, что в Румынских княжествах довольно хорошо были известны условия, в которых развертывалась освободительная война украинского народа под руководством Богдана Хмельницкого и почему она нашла широкий отклик в Румынских княжествах.

3. ВОССОЕДИНЕНИЕ УКРАИНЫ С РОССИЕЙ И ПОРТА

С конца 1653 года Порта все с бо́льшим интересом следит за эволюцией отношений между Украиной и Россией. Нетрудно понять, почему Порта проявляла такой интерес к русско-украинским связям, т.к. перспектива воссоединения Украины с Россией задевала не только интересы Польши, Крымского ханства, но и непосредственно Порты. Воссоединение Украины с Россией несомненно укрепило позиции России и угрожало положить конец экспансионистским планам Порты в Восточной Европе. Поэтому, известие о воссоединении Украины с Россией, подписанное в январе 1654 года, было встречено, естественно, с большим недовольством в Константинополе.

В начале 1654 года в Константинополе находился посланник Богдана Хмельницкого, который должен был свести на нет последствия пребывания польского посланника в Константинополе и обеспечить если не поддержку, то хотя бы нейтралитет со стороны Крымского ханства в украинско-польском конфликте. Постоянные представители князя Трансильвании в Порте должны были следить за тем, как посланники Богдана Хмельницкого были приняты в Константинополе, и за переговорами ведущимися между казацкими представителями и Портой и в особен, ности за позицией Порты по отношению к предложениям, сделанными казацкими посланниками [28]. 21 марта 1654 года Франчиск Тордай писал князю Трансильвании Георгию Ракоци II из Константинополя: « Сведения о том, что татары (крымские — *Л.Д.*) подготавливаются к какой-то экс-

---

[28] Известно, что и Богдан Хмельницкий и король польской еще в начале возникновения украинско-польской войны пытались привлечь каждый на свою сторону Георгия Ракоци II. Но в 1654—1655 годы Ракоци еще не решил, к какой стороне примкнуть, хотя казалось, что он был близок к Богдану Хмельницкому. Однако открыто поддерживать Украину против Польши и подписать договор, предложенный Хмельницким, направленный против Польши, было бы рискованно со многих точек зрения. Княжеский двор Трансильвании не занял еще определенной позиции в отношении северного конфликта. Вместе с тем, Ракоци не мог пойти на военный союз с Хмельницким, находясь в вассальной зависимости от Порты, он должен был получить ее разрешение. Этот последний момент и заставил Ракоци следить внимательно за эволюцией позиции Порты по отношению к событиям на Украине и Польше. В каждом секретном распоряжении, отданном своим посланникам или постоянным представителям в Порте, Ракоци подчеркивает необходимость следить за развитием отношений между Украиной и Портой. Поэтому все отчеты постоянных представителей и посланников в Порте содержит богатый материал по этому вопросу. Переписка была опубликована в следующих изданиях: *Török-magyarkori államokmánytár*, vol. III, Budapest, 1875; S. Szilágyi, *Okmánytár...*; S. Szilágyi, *A két Rákoczi György fejedelem családi levelezése*, Budapest, 1875; S. Szilágyi, *Monumente Comitialia Regni Transylvaniae*, XI, Budapest, 1886; S. Szilágyi, *Levelek és okiratok II. Rákóczi György diplomáciai összeköttetéseihez* в: « Történelmi Tár », 1889; Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum boreo-orientale*, I—II, Budapest, 1890—1891; Andrei Veress, *Documente privitoare...* том. X.

педиции, подтверждаются с каждым днем. Получив известие о союзе казаков с москалями они будут это иметь в виду »[29].

В начале апреля Георгий Ракоци II уже имел точные сведения о позиции Порты, занятой по отношению к воссоединению Украины с Россией. 4 апреля он пишет своей матери Сузане Лорантфи: « Сегодня мы получили корреспонденцию из Порты: *Подчинение казаков москалям не нравится Порте.* (подчеркнуто нами — *Л.Д.*) Слышно, что подготавливается крымский хан, паша из Силистры, видно, что и эти хотят быть подготовлены. В Порте ожидается с большой торжественностью прибытие польского посла »[30]. Эти сведения должны были укрепить позиции тех кругов трансильванской знати, которые выступали за союз с Польшей и по отношению к которым трансильванский князь занял сдержанную позицию. Упоминая о ведущихся переговорах с польским посланником, Ракоци отмечал в одном из своих писем от 11 марта 1654 года, что посланники соседнего княжества просят его, князя, подписать с Польшей договор и чтобы он предпринял дипломатические шаги, направленные против сближения казаков с татарами. Польские посланники просили также у Ракоци, чтобы он оказал им содействие для получения у Порты приказа адресованного крымскому хану, чтобы последний выступил против Богдана Хмельницкого [31]. Ракоци, аргументируя свою позицию, отмечал, что он не может принять ни одно из этих предложений.

Богдан Хмельницкий, в свою очередь, хотел улучшить свои отношения с крымским ханом и с Портой. С этой целью, 15 апреля 1654 года он направляет письмо хану, в котором объясняет мотивы объединения Украины с Россией. В то же время Богдан Хмельницкий уверяет крымского хана, что воссоединение Украины с Россией не должно испортить их добрососедские отношения [32].

К сожалению, это объяснение не повлекло должного результата. В своем ответе крымский хан поставил совершенно неприемлимые для Богдана Хмельницкого условия. Он обвинял Богдана Хмельницкого в том, что тот заключил пакт с московским царем, « нашим врагом », и за то, что подчинился России. Поэтому, писал хан, « мы не можем тебе верить ». Крымский хан потребовал от Богдана Хмельницкого порвать отношения с московским царем и возвратиться « к верности польскому королю ». Вместе с тем, крымский хан хотел ликвидировать один из самых важных результатов освободительного движения украинского народа в социальном плане: освобождение значительной части украинского крестьянства из-под ига польских панов. В этом смысле он писал Богдану Хмельницкому: « Те, которые были казаками с самого начала, казаками останутся, но те, которые были крепостными, крепостными

[29] S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 137.

[30] Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 318.

[31] *Там же*, стр. 315—316.

[32] Письмо Богдана Хмельницкого было перехвачено дипломатами Г. Ракоци II и сохранилось в переводе на венгерский язык 1954 года. Оно было опубликовано в работе Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 318—320.

остаьутся и дальше». Согласно требованиям крымского хана, Богдан Хмельницкий должен был выдать всех русских бояр, находившихся в то время на Украине [33]. Естественно, что Богдан Хмельницкий не мог пойти на эти условия. Татары, по сведениям капитана из Лапушны, посланным господарю Молдавии 31 мая 1654 г.[34], собираются в лагере и готовятся выступить против казаков, т.к. гетман казаков не желает быть вместе с ними в согласии [35]. Крымский хан хотел привлечь на свою сторону для участия в этой экспедиции господарей Молдавии и Валахии, а также князя Трансильвании Георгия Ракоци II. Кроме того, по некоторым сведениям, татары в начале июня 1654 г. заключили союз с Польшей. Эти сведения были сообщены Георгию Ракоци II татарским посланником, который утверждал, что крымский хан и визирь договорились заключить союз с Польшей, к которому, было бы желательно, чтобы присоединился и Георгий Ракоци [36].

Порта имела и еще один мотив быть недовольной казаками, т.к. казаки продолжали вести военные действия на море. Небольшие казацкие лодки, которые в большом количестве выходили в Черное море, нападали на купцов, везущих товары в Константинополь и даже нападали на турецкий флот [37]. Турецкий флот, понесший большие потери от венецианского флота, не мог отражать в полной силе атаки казаков.

В общем контексте военных и дипломатических действий, предпринятых Богданом Хмельницким против возможных атак крымских татар, особая роль принадлежала посланнику казаков в Константинополе. Фактически деятельность посланника казаков развернулась после отъезда польского посла, который сумел заручиться поддержкой Порты. Как вытекает из отчетов представителя Георгия Ракоци II в Константинополе, казацкий посланник добивался, прежде всего, нейтралитета крымского хана. «Здесь, милостивый государь, — писал Франчиск Тордай 13 мая 1654 года из Константинополя, — находится казацкий посланник, с которым ведутся секретные переговоры. Казацкий посланник добивается двух вещей: 1) Распоряжения султана, чтобы татарский хан был как и до сих пор с ними (казаками), если же не будет с ними, чтобы тогда остался нейтральным, желая иметь в этом смысле поддержку Порты; 2) Приказать татарскому хану привезти Лупула в Порту, чтобы он снова был посажен на трон (Молдавии — *Л.Д.*), с целью чтобы три объединенные нации [38] служили с большей пользой Порте [39]. Вначале Порта дала отрицательный ответ. Как отмечает трансильванский дипломат, турки не хотели портить в

---

[33] Письмо хана к Б. Хмельницкому также сохранилось в переводе XVII века на венгерский язык и опубликовано в A. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 320—321.

[34] Сведения капитана из Лапушны сохранились в переводе на венгерский язык.

[35] Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 321—322.

[36] *Там же*, стр. 323.

[37] См. отчеты представителя Трансильванского князя в Константинополе: S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 147—151.

[38] Франчиск Тордай имеет в виду молдован, татар и казаков.

[39] S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 143.

свои отношения с поляками[40]. Несмотря на это, посланцы Богдана Хмельницкого добились некоторых результатов. По крайней мере, Порта не предприняла никаких видимых действий для мобилизации татар и поляков против казаков. Однако не следует преувеличивать результат деятельности посланника казаков в Порте. Факт, что ни татары, ни турки не предприняли никаких военных действий, направленных против Украины, объясняется рядом других обстоятельств. Порта по причине внутренних волнений, в особенности из-за поражений, понесенных в войне с Венецией, фактически не могла ничего предпринять. Смерть крымского хана и последовавшие за этим внутренние беспорядки в Крымском ханстве временно ликвидировали польско-татарский союз. В то же время военные успехи России беспокоили все больше и больше Порту. Порта с большим вниманием следила за военными действиями, предпринятыми Россией весной 1654 года, и в особенности за походом на Смоленск, во главе которого стоял сам русский царь. Господари Молдавии и Валахии и князь Трансильвании не могли оказать большей услуги, как замечает посланник Ракоци в Константинополе, чем информировать как можно чаще и точнее турок о развитии событий на театре военных действий русско-польской войны. « Слава москалей здесь очень велика, поговаривают, что они хотят направить сюда силы »[41], — писал 14 июля 1654 года Франчиск Тордай, представитель Ракоци в Константинополе. Еще в мае месяце представители Порты потребовали от княжеского посланника в Константинополе, чтобы Ракоци информировал как можно подробнее об осаде Смоленска русскими и, находится ли там в действительности сам царь [42].

Тот факт, что Порта не могла ничего предпринять путем военного вмешательства в ход военных событий в восточной Европе, заставило ее занять сдержанную позицию, определившуюся в какой-то мере и беспокойством, вызванное продвижением русской армии. Этот момент следующим образом описывается дипломатом Георгия Ракоци II: « Посланник казаков задержан в Порте и слышно, что если победа будет на их стороне (казаков—*Л.Д.*), объединенных с москалями, получат положительный ответ, если же победа будет на стороне поляков, тогда будут считаться врагами »[43]. Не удивительно, почему в таких условиях нельзя говорить, по крайней мере в период осады Смоленска русскими войсками, об активной политике Порты в конфликте Украины с Польшей. Это замечание, фактически, относится и к периоду 1655—1656 гг., когда татары ведут более активную политику, выступая с января 1655 года на стороне поляков, а Порта вынуждена была занять лишь наблюдательную позицию в Северном конфликте.

---

[40] *Там же*, стр. 143.

[41] Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 354—355.

[42] *Там же*, стр. 351.

[43] Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 352.

4. УКРАИНА И ЮГО-ВОСТОЧНАЯ ЕВРОПА В ПЕРИОД СЕВЕРНОГО КОНФЛИКТА

1655 год ознаменовался сложной международной обстановкой в Юго-Восточной Европе. Северная война, вспыхнувшая весной 1454 года, продолжала развиваться с новой силой. Крымские татары в январе 1655 года начинают военные действия против украинских войск, примкнув к Польше, укрепив тем самым позиции последней. Вместе с тем, в Северную войну вмешивается и Швеция, которая, атаковав Польшу, пытается привлечь на свою сторону князя Трансильвании. На первый взгляд казалось, что вступление в войну Швеции поставит в тяжелое положение Польшу, которая, атакованная с двух сторон (со стороны России, Украины и Швеции) не сможет сопротивляться. Однако с момента вступления Швеции в войну старые противоречия между Россией и Швецией за преобладание в Балтийском море вспыхнули с новой силой, что привело к ослаблению позиции противников Польши. В этих условиях двор Георгия Ракоци II посещается по очереди послами из Польши, Украины, Швеции, России и Крыма и каждый из них пытается заручиться поддержкой Георгия Ракоци II и трансильванской армии.

В 1655 году имело место важное событие, которое не только потрясло феодальные устои Валахии, но и парализовало возможность всякого вмешательства Румынских княжеств в Северный конфликт, оказав большое влияние на развитие международных отношений в Восточной Европе и в особенности в Юго-Восточной Европе. Речь идет о народном восстании 1655 года в Валахии. Вспыхнув весной 1655 года, восстание [44], главные военные силы которого составляли сеймены и доробанцы, показало с новой стороны отношения Богдана Хмельницкого с Юго-Восточной Европой, а также русско-украинскую политику на Балканах.

В сегодняшней румынской историографии тезис о южно-дунайском происхождении сейменов, пехотного наемного войска, основанного Матеем Басарабом, признан единогласно. Достаточно ясно свидетельствуют об этом и источники. В *Летописи Кантакузинов* говорится с достаточной ясностью, что сеймены являются по происхождению сербами [45]. Это же подтверждает и *История господарей Валахии* [46]. Трансильванские хроники

---

[44] Это восстание было рассмотрено более подробно в последнее время в следующих работах: Л. А. Демень, *Народное движение в Валахии 1655 г.*, Ленинград, 1964 (автореферат канд. дисс.); L. A. Demeny, L. Demeny, N. Stoicescu, *Răscoala seimenilor, răscoală populară?* (Восстание сейменов — народное восстание?), Bucureşti, 1968. Некоторые моменты этого восстания были рассмотрены в работах: P. I. Cernovodeanu, *Răscoala seimenilor şi dorobanţilor din Bucureşti în 1655* [Восстание сейменов и доробанцев в Бухаресте в 1655 г.], Bucureşti 1962; L. Demeny-Meşcova, *Relaţiile seimenilor cu cazacii în timpul mişcării populare din 1655* [Отношения сейменов с казаками во время народного движения 1655 г.], в « Studii privind relaţiile româno-ruse », vol. III, Bucureşti, 1963; L. Demeny, *Cu privire la caracterul răscoalei din 1655 in Ţara Românească* [О характере восстания 1655 г. в Валахии], в « Studii », XVI (1963), 2.

[45] См. выражение « сеймены сербы » в *Istoria Ţării Româneşti 1290—1690. Letopiseţul Cantacuzinesc* [История Валахии 1290—1690 гг. Хроника Кантакузинов], Критическое изд-е Const. Grecescu и D. Simionescu, Bucureşti, 1960, p. 120.

[46] *Istoria domnilor Ţării Româneşti de Radu Popescu Vornicul* [История валашских господарей, описанная ворником Раду Попеску], Критическое изд-е Const. Grecescu, Bucureşti, 1963, p. 112.

также отмечают южно-дунайское происхождение сейменов. Саларди утверждает, что пехотное войско сейменов представляло собой « смешение наций между венграми, немцами, но в особенности между турками, сербами, румынами, греками, армянами и татарами и было это войско настолько многочисленно, что в случае необходимости (Матей Басараб) мог надеяться больше на силу и боеспособность этих войск, чем на силу всего конного и пешего войска страны [47]». Это же мнение подтверждается и в *Хронике Молдавии*, автором которой является Мирон Костин.

Подчеркивая южно-дунайское происхождение сейменов, мы далеки от того, чтобы представить сейменов только как иностранных наемников в валашском обществе в середине XVII века. Напротив, сеймены, осев в Валахии, обосновались здесь и таким образом эта страна стала их второй родиной, и не однажды сеймены вместе с другими служилыми людьми, коренными жителями, храбро защищали Валахию против врагов, в особенности от Василе Лупу, поддержанного казаками, татарами и турками. Доказательством того, что сеймены прижились в Валахии, является факт полной солидарности валашского войска и в особенности доробанцев во время движения 1655 года. Этот момент подчеркивается валашскими хрониками. В *Летописи Кантакузинов* говорится, что доробанцы были « объединены с сейменами » и « вместе с сейменами восстали »[48]. Попытки Константина Шербана и бояр разъединить сейменов, пришлых по происхождению, от коренных жителей, доробанцев, потерпели неудачу, т.к. « доробанцы, объединившись со своими родственниками сейменами (большинство из них женились в стране) поднялись против бояр и господаря [49].

Но и в дальнейшем сеймены поддерживали связь со своими родными краями, в особенности с Болгарией и Сербией. Можно с уверенностью утверждать, что в середине XVII века они были одним из связующих звеньев в антитурецкой борьбе между румынским, болгарским, сербским, греческим и албанским народами. Вышедшие, в первую очередь, из среды гайдуков сеймены смогли легко прижиться в Валахии, которая играла не последнюю роль в антиоттоманской борьбе Юго-Восточной Европы. Поэтому не следует удивляться тому, что в 1646 и в 1649 году болгарские патриоты обращались дважды к Матею Басарабу с просьбой возглавить антиоттоманское движение народов Юго-Восточной Европы, предлагая взамен болгарскую корону [50]. Неблагоприятная международная обстановка и отказ Австрии, Польши и Венеции поддержать это движение принудили Матея Басараба отказаться от этого предложения.

Мы считали нужным затронуть вопрос связей сейменов с южно-дунайскими районами, для того чтобы стали понятыми ряд важнейших моментов в отношениях между казаками Богдана Хмельницкого и сейменами во время народного движения 1655 года. Таким образом, говоря о связях Богдана Хмельницкого с восставшими сейменами, можно утверж-

---

[47] Szilárdi János, *Siralmas magyar krónikája kilenc könyvei*, ed. Kemény Zsigmond, Pest.

[48] *Istoria Țării Româneşti*..., стр. 121.

[49] *Istoria domnilor Țării Româneşti*..., стр. 112.

[50] Н. Милев, *Католишката пропаганда в България през XVII в.*, София, 1914, стр. 119—122; Ст. Захариев, *Географико-историко-статистическо описание на Татар-Пазарджишката Каза*, Viena, 1870, стр. 67—68.

дать, что они имели более широкий характер, т. к. через Валахию казаки Богдана Хмелницкого были связаны с народами Юго-Восточной Европы, находившимися под оттоманским владычеством, которые надеялись с помощью Богдана Хмельницкого освободиться от турецкой зависимости.

Исследования последних лет показали, что между восставшими сейменами и казаками Богдана Хмельницкого существовали довольно тесные связи еще до битвы при Шопле[51]. В одном из своих писем от 22 мая 1655 года, адресованном Г. Ракоци II, Георгий Штефан сообщает, что восставшие сеймены послали своего представителя с письмом к гетману запорожских казаков Богдану Хмельницкому. Далее Георгий Штефан сообщает, что по полученным им сведениям от одного казака, в настоящий момент находящегося на службе при дворе Богдана Хмельницкого, восставшие сеймены в этом письме обязываются в случае, если этого пожелает гетман, придти к нему на помощь с 12 000 войском и со всем необходимым вооружением и приведут вместе с ними сербов и болгар и таким образом смогут оказать помощь гетману [52].

Считаем необходимым подчеркнуть еще раз обещание сейменов привести с собой сербов и болгар, т.к. они были убеждены, что Украина и южные славяне были тесно связаны между собой. Болгары и сербы было хорошо осведомлены об освободительной войне украинского народа и горячо поддерживали ее, вследствие ее ярко выраженного, хотя и не всегда явного, антиоттоманского характера.

Восставшие сеймены, обращаясь к Богдану Хмельницкому, противопоставляли, таким образом, интервенционистскому плану господарей Румынских княжеств и Оттоманской Порты с целью подавления восстания, свой план союза с Богданом Хмельницким, который в конечном итоге смог бы объединить все народы Юго-Восточной Европы в одну антиоттоманскую коалицию и поддержанную Украиной, а в дальнейшем, возможно, и Россией.

В упомянутом письме Георгия Штефана, адресованном Георгию Ракоци II, сообщается и ответ, данный Богданом Хмельницким посланнику сейменов.

Хорошо известен тот факт, что отношения между Георгием Штефаном и казаками Богдана Хмельницкого после событий 1653 года были очень напряженными. Это обстоятельство, а также и то, что Богдан Хмельницкий, поддерживаемый Россией, находился накануне войны с Польшей, не могло не повлиять на ответ, данный гетманом. Богдан Хмельницкий посоветовал сейменам не предпринимать ничего в данный момент, так как он не может оказать им в настоящее время необходимую помощь и что переход войска через враждебную страну будет очень труден. В то же время Богдан Хмельницкий обещал, что сразу же после окончания войны с Польшей он обратит оружие против врагов сейменов и окажет им необходимую помощь. « Он, сам гетман, — писал Георгий Штефан Георгию Ракоци II, — находится в лагере против поляков и если его планы осуществлятся и он одержит победу над поляками, тогда он прежде

[51] L. Demény-Meşcova, *Relaţiile seimenilor cu cazaci...*, стр. 1—17.

[52] S. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 396—397.

всего обоснуется во Львове и оттуда пошлет войско в нашу страну (Молдову — *Л. Д.*) и тогда сеймены смогут перейти к нему »[53].

Намерение восставших сейменов объединиться с казацким войском вытекает и из другой информации, полученной от посланника Георгия Штефана при дворе Богдана Хмельницкого. Этот посланник сообщил господарю, что Виховский, писарь Богдана Хмельницкого, будучи при дворе гетмана, просил ответить на вопрос, не разрешит ли « господарь Молдовы сейменам из Валахии пройти через их страну »[54]. Ответ, данный послом молдавского господаря, имея в виду враждебную позицию последнего по отношению к восставшим, был отрицательным. Более того, он сообщил о планах сейменов паше из Силистры и Константинопольскому визирю.

Доказательством того, что между казаками Богдана Хмельницкого и сейменами существовали связи, является и письмо Георгия Ракоци II, адресованное Порте, от 4 июня 1655 г., в котором также сообщается о планах сейменов [55]. Важно и то обстоятельство, что Георгий Ракоци II получил сведения о связях сейменов с казаками не только из письма господаря Молдовы Г. Штефана, но из других источников. В частности, посол Георгия Ракоци II при дворе Богдана Хмельницкого, Штефан Лутс, знавший о связях казаков с сейменами и сделав остановку в Яссах в мае 1655 года, по возвращении к Георгию Ракоци II, не хотел сообщить о них Георгию Штефану [56]. Все это подтверждает еще больше, что между сейменами и казаками установились в апреле-мае 1655 года довольно тесные связи. Дальнейшее развитие событий подтверждает еще больше этот факт. Посланники молдавского господаря и князя Трансильвании в Порте должны были внимательно следить за развитием отношений между казаками и сейменами. Эти сведения были особенно важны для Георгия Ракоци II, для того чтобы в подходящий момент оказать помощь Валахии в ее борьбе против восставших сейменов, прежде чем последние получили бы помощь со стороны казаков. Поэтому вполне объяснима та настойчивость, с которой обращался Ракоци к господарю Молдовы и своим посланникам в Порте, чтобы те внимательно следили за развивающимися связями между казаками Богдана Хмельницкого и сейменами.

В этом смысле очень показательно письмо Харшани, специального посланника Георгия Ракоци II в Порте, от 23 июля 1655 г., где текстуально говорится следующее: « ... доказано, что бандиты (так называли представители господствующего класса восставших сеймен — *Л.Д.*) переписывались с казаками »[57]. Союз казаков с сейменами был направлен, в первую очередь, против Георгия Штефана и Г. Ракоци II, но в то же время он имел и антиоттоманскую направленность. В одном из писем Георгия Ракоци II, адрессованном паше из Силистры в мае 1655г., говорится, что существует опасность того, что « восставшие из Валахии, в особен-

---

[53] *Там же*, стр. 396—397.

[54] *Там же*, стр. 397.

[55] Этот факт ясно вытекает из отчета дипломатического представителя Г. Ракоци в Константинополе, в котором тот сообщает о получении письма Г. Ракоци от 4 июня 1655 г., содержащего сведения о связях сейменов с казаками. См. S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 200.

[56] Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 396.

[57] S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 213.

ности сеймены, после того, как уничтожат « боярство », смогут поступить таким же образом и с воеводой княжества, поставленным оттоманским императором» и может быть даже объединяться с такой страной, которая причинит большие неприятности могущественному императору [58]. Нетрудно заметить, что имеется в виду Украина, воссоединившаяся недавно с Россией. Запорожские казаки представляли собой единственную силу, которая была в состоянии оказать помощь сейменам. Антиоттоманская направленность союза казаков с сейменами вытекает и из следующего. После битвы при Шопле Богдан Хмельницкий был очень недоволен действиями Георгия Ракоци II, вследствие которых была полностью ликвидирована военная мощь Валахии. Укоряя его за это, Богдан Хмельницкий отмечал, что он сумел бы использовать военную силу, какой обладала Валахия и, в особенности, храбрых сейменов, и знал бы, против кого следует ее применить [59]. Нетрудно понять, что Богдан Хмельницкий имеет в виду Оттоманскую Турцию, а также и то, что в антиоттоманских планах Богдана Хмельницкого Румынские княжества играли далеко не последнюю роль.

Установление в конце мая 1655 г. более тесных связей между сейменами и казаками заставили поторопиться Г. Штефана, Г. Ракоци II и Порту с приготовлениями, связанными с военной интервенцией против восставших. Международная обстановка, сложившаяся в этот период (май 1655 г.), благоприятствовала началу военных действий против восставших сейменов. Об этом свидетельствует письмо Георгия IШтефана от 29 мая 1655 года к Г. Ракоци, в котором тот писал: « ... только бы не опоздать с этим делом (подавление восстания в Валахии — *Л.Д.*) поскольку для нас сейчас складывается благоприятная обстановка: войска наших соседей успокоились, поляки несут потери, казаки еще не собрались в лагерь, татары ушли отсюда... время все может легко измениться, тогда как мы, среди этих стран, находящихся в состоянии войны, подвергаемся опасности »[60].

В действительности, война с Польшей не закончилась так быстро, как предполагал Богдан Хмельницкий. Интервенция со стороны Швеции против Польши укрепила в какой-то степени позиции русских и украинских армий, но в то же время и осложнила положение. Агрессивные планы шведских феодалов, стремившихся захватить побережье Балтийского моря и тем самым преградить доступ России к Балтийскому морю, сделали невозможным переброску как русских, так и украинских войск на юг. В своих планах шведские феодалы были поддержаны Францией, самой влиятельной европейской страной середины XVII века, которая тем самым хотела изолировать Россию и не дать ей возможность вмешиваться в европейские дела.

Этот благоприятный момент для господствующих классов Румынских княжеств и Оттоманской Порты был выбран для приведения в исполнение плана подавления валашского народного восстания. В середине июня 1655 года Георгий Ракоци II перешел границу Валахии с армией числен-

---

[58] S. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, стр. 541—542.
[59] S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 213.
[60] *Там же*, стр. 180—181.

ностью в 30 000 солдат, Георгий Штефан с армией, насчитывающей 15 000 солдат и паша из Силистры с 2 000 солдат. В свою очередь, и татарский хан обещал прислать вооруженный отряд против восставших, а паша из Тимишоары сконцентрировал свои войска на границе с Валахией. 26 июня 1655 года в битве при Шопле восставшие потерпели поражение, но восстание еще не было подавлено окончательно. Восставшие, поддержанные населением, еще несколько месяцев вели героическую борьбу против бояр, на стороне которых находились армии Георгия Ракоци II и Георгия Штефана.

После поражения при Шопле связи между казаками и сейменами не прерываются. Наоборот, после понесенного поражения, сеймены надеялись на помощь со стороны казаков. Это со всей ясностью вытекает из переписки Георгия Ракоци II с командующим трансильванского войска Ионом Борошом, оставшимся с многочисленной армией в Валахии, чтобы помочь Константину Шербану и боярам довести до конца дело подавления народного движения. В начале августа 1655 года, в тот момент, когда движение масс находилось на новом подъеме, командующий войска Георгия Ракоци II сообщает, что: « приход казаков сюда больше ни для кого не является секретом, так как уже 10 дней об этом говорится открыто ». Об общей атмосфере, царящей в стране, атмосфере, враждебной захватчикам и дружелюбной казакам, свидетельствуют и другие документы. В частности, об этом сообщает Будай Петру, находящийся в городе Тырговиште по поручению Георгия Ракоци II. В своем письме, адресованном Георгию Ракоци II, он описывает эпизод, имевший место в городе Бузэу в середине августа 1655 г. в связи с прибытием туда посланцев казаков. По своему прибытию в город посланцы казаков были хорошо приняты, более того, сам начальник отряда сейменов города « сказал посланцам казаков, что мы (жители Валахии — *Л.Д.*) находимся в тяжелом положении, венгры (армия Г. Ракоци II — *Л.Д.*) начали нас подчинять, церковь наша осквернена, иконы наши сжигаются и ломаются, да пошлет вам Бог, чтобы победа была на вашей стороне (казаков — *Л.Д.*) может тогда и мы освободимся от наших бед »[61]. Этот эпизод полностью отражает отношение народных масс, их ненависть по отношению к армии, вызванной задушить антибоярское движение и в то же время желание иметь союзника, с помощью которого они могли бы изгнать ненавистных им завоевателей. В то же время сеймены были недовольны выжидательной и пассивной позицией, занятой казаками. В этом отношении очень показательно письмо воеводы Молдовы Георгия Штефана к Георгию Ракоци II от 27 июля 1655 года. Возвращаясь из Валахии и прибыв в Яссы, он был информирован своими людьми, что посланцы сейменов « даже после сражения (при Шопле — *Л.Д.*) прошли через нашу страну . . . к казакам »[62]. В свою очередь, Георгий Штефан и Георгий Ракоци II были обеспокоены военными успехами казаков и их приближением к Каменице и к северной Молдове. Среди населения Валахии и Молдовы распространялись слухи, иногда необоснованные, о приближении казацкой армии. Это обстоятельство отмечает и Георгий Штефан, сообщая о распространяющихся в

---

[61] *Там же*, стр. 230.
[62] S. Szilágyi, *Erdely*. . ., I, стр. 420.

Молдове слухах о том, что в середине августа 1655 года Богдан Хмельницкий с казацкой армией, а также и с войском московским, двинулся на Молдову [63]. Слухи о приближении казаков в середине августа 1655 года были распространены не только в Молдове, но и в Валахии и отмечены в вышеуказанной переписке [64]. Эти же слухи были распространены и в Константинополе [65].

Эти же документы дают нам возможность судить о том, какие отклики вызвало среди казаков поражение сейменов при Шопле, а также отношение различных социальных слоев к народному движению и к факту его подавления.

Известно, что крестьянские восстания в Польше в 1649 и 1651 гг., которые в свою очередь были реальной поддержкой в борьбе украинского народа против польских панов, нашли широкую поддержку среди казаков. Исследования последних лет советских и польских историков [66] показали, что наиболее дальновидные руководители национально-освободительной войны украинского народа видели в этих движениях своего прямого союзника. В этом смысле следует рассматривать ответ Богдана Хмельницкого посланникам польского короля в феврале 1649 года, заявившего, что он будет поддерживать борьбу низов [67]. Отвечая посланникам сейменов, Богдан Хмельницкий обещал, что после окончания войны с Польшей он направится в Молдову и Валахию, где « посетит врагов и друзей ». Из этого заявления ясно видно, что Богдан Хмельницкий считал сейменов своими друзьями.

В то же время Богдан Хмельницкий хорошо понимал, что уничтожение основной военной силы восстания — сейменов, отрицательно повлияло на антитурецкую борьбу. В этих условиях Богдан Хмельницкий имел все основания быть на стороне сейменов. Об этом заявили и посланники Богдана Хмельницкого в Порте. Якоб Харшани, представитель Георгия Ракоци II в Константинополе, поспешил информировать об этом Георгия Ракоци II в письме от 23 июля 1655 года: « Казаки проявили недовольство тем, что Вы (Г. Ракоци II — *Л.Д.*) уничтожили множество мужественных людей, которые если бы попали в руки к гетману, то он сумел бы использовать эту силу »[68]. Изобличая Г. Ракоци II в уничтожении войска сейменов, посланники казаков в Порте в это же время обвинили Константина Шербана в том, что он « не сумел удержать их в узде »[69]. Далее, Якоб Харшани сообщает, что казаки открыто говорили о намерении Богдана Хмельницкого, в случае его победы над Польшей, повернуть оружие против Георгия Штефана, сместить его с трона, а на его место посадить другого господаря, преданного Богдану Хмельницкому. Что же касается Константина Шербана, то несмотря на то, что он доказал свою

---

[63] *Там же*, стр. 434.

[64] *Там же*, стр. 423, 433, 434.

[65] См. отчеты Джиовани Батиста Балларино от июля-августа 1655 г., посланные дожу Венеции, в E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria României* (Документы по истории Румынии), vol. V, part. II, Buc., 1886, стр. 18—19.

[66] И. С. Миллер, *Освободительная война 1648—1654 гг. и польский народ*, в « Вопросы истории », 1954, № 1.

[67] *Там же.*

[68] *Там же.*

[69] *Там же.*

преданность Богдану Хмельницкому, какой смысл в этом, если он не подходит для воеводы, не проявляет твердости и не обладает острым умом, поэтому он должен быть заменен другим воеводой [70].

Рассматривая позицию Богдана Хмельницкого по отношению к народному восстанию в Валахии, не следует забывать, что в конечном итоге он являлся представителем наиболее зажиточной части казачества, которая не была заинтересована в ликвидации феодальных отношений и что вопрос этот даже не ставился перед национально-освободительным движением.

Позиция Богдана Хмельницкого по отношению к восстанию сейменов определялась двумя решающими моментами: 1) Богдан Хмельницкий являлся руководителем национально-освободительного движения украинского народа, врагом Оттоманской Порты, 2) в то же время он являлся представителем наиболее зажиточной части казачества, представителем класса эксплуататоров. Поэтому Богдан Хмельницкий в этом своем качестве не мог симпатизировать движению, преследовавшему цель физического уничтожения боярства, подобно тому как действовали восставшие сеймены в Валахии. Поэтому, выражая интересы наиболее зажиточной части казачества, Богдан Хмельницкий, естественно, не одобрял действия восставших, направленные против боярства и господаря княжества. В вышеупомянутом письме, адресованном Константину Шербану, Богдан Хмельницкий выразил свое удовлетворение по поводу того, что валашский господарь сумел справиться с восставшими и пожелал ему в дальнейшем « управлять страной в спокойствии »[71]. В то же время, следует иметь в виду, что между Богданом Хмельницким и Константином Шербаном существовали довольно тесные политические связи. В отличие от Георгия Штефана, воеводы Молдовы, который в этот период занял враждебную позицию по отношению к Богдану Хмельницкому и казакам, Константин Шербан вел более умеренную политику в отношении национально-освободительного движения в целом.

Большое оживление вызвало посещение Валахии в августе 1655 года казацкими посланниками, среди которых находился и архимандрит Шмилл. Перед прибытием в Валахию казацкие посланники остановились в Яссах и встретились с Георгием Штефаном. Воевода Молдовы в своем письме от 10 августа 1655 года сообщает Георгию Ракоци II несколько интересных подробностей о результатах этой встречи. В письме сообщается, что посланники гетмана прибыли в Яссы 9 августа 1655 года с письмом от Богдана Хмельницкого. Содержание письма не представляет большого интереса и состоит только из обычных пожеланий здоровья. Казацкие посланники тоже не сообщили ничего особенного, кроме того, что они собираются посетить Константина Шербана в Валахии, но не сказали с какой целью собираются посетить его. В этом письме Георгий Штефан считает необходимым остановиться более подробно на одном из казацких посланников. Речь идет об известном архимандрите Шмиле. Последний, как замечает молдавский воевода, выполняя различные дипло-

---

[70] S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 214.
[71] S. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 443.

матические и политические поручения московского царя и гетмана Богдана Хмельницкого, посетил в последнее время ряд стран Европы. Посетив Швецию, он отправился в Иерусалим, из Иерусалима в Константинополь, а затем в Грецию, Болгарию и Сербию. Из письма Георгия Штефана вытекает, что этот посланник должен был подготовить почву для создания коалиции, направленной против Оттоманской Порты. Известно, что в XVII веке существовали подобные планы, разрабатывавшиеся в различные исторические моменты то одной, то другой европейской страной.

Ясно, что о такого рода миссии, инициатором которой была Россия, а возможно и Украина, шла речь и в данный момент. Георгий Штефан отмечает далее, что казацкие посланники покинули лагерь Богдана Хмельницкого 5 августа. 9 августа они приехали в Яссы, направляясь далее в Валахию. Один из посланников — « монах много ездивший и умный », « который приехал к московскому царю и к казацкому гетману прямо от шведов ». Молдавский господарь подчеркивает далее, что « этот монах называется еще и архимандритом » и что в этих странах (России и Украине — *Л. Д.*) не существует более ученого и знающего человека ». Важно подчеркнуть в сведениях Георгия Штефана то, что вышеупомянутый монах « покинув московского царя направился в Иерусалим, оттуда к грекам и в Порту, а затем к сербам. Покинув Швецию, направился к казакам ». Господарь Молдавии был уверен, что целью вышеупомянутого дипломата было заключение антиоттоманской коалиции: « ... я узнал точно, что он (Шмил — *Л.Д.*) хочет привести всех христиан к соглашению »[72].

Из переписки Иоана Бороша с Георгием Ракоци II ясно вытекает, что казацкий посланник намеревался « поехать в Константинополь к патриарху, сопровождаемый одним ловким греком ». 21 августа 1655 года Иоан Борош сообщал трансильванскому князю из города Тырговиште, что упомянутый монах « посетил тайно Боснию и Турцию, а также болгар и сербов, побуждая население присягнуть на верность гетману казаков и московскому царю ». Командующий трансильванской армией, Иоан Борош, предлагал арестовать упомянутых монаха и грека и отправить их к князю Трансильвании. Однако, он не осмелился поставить в известность об этом Константина Шербана, видя что последний тепло принял упомянутых посланников. Еще более убедительными нам кажется сообщение Петра Будаи о той доброжелательности, с которой посланники казаков были приняты населением Валахии, недовольным присутствием трансильванского войска на территории княжества [73].

Через два дня, 23 августа 1655 года, Иоан Борош был вынужден снова вернуться к вопросу о казацких посланниках. Сообщая Георгию Ракоци II об отказе валашской армии присягнуть на верность трансильванскому князю, Борош считает это прямым следствием деятельности казацких посланников и распространявшихся ими слухов о заключенном союзе между казаками, русскими и шведами и образовании антиоттоманской коалиции всех христиан, которая подготавливает насту-

---

[72] S. Szilágyi, *Okmánytár...*, стр. 225.
[73] *Там же*, стр. 230.

пление [74]. И. Борош отмечал, что казацкий посланник (священник Шмил — *Л.Д.*) « является знатаком всех дел московского царя и гетмана казаков », и что он играл не последнюю роль в объединении Украины с Россией, так как « является фигурой очень влиятельной и важной »[75]. В свою очередь, посланники украинских казаков выразили глубокое недовольство действиями князя Трансильвании в отношении Валахии. Как отмечает И. Борош, посланник казаков заявил: « представитель трансильванского князя встал во главе бояр... и не разрешает жителям Валахии присягнуть (на верность московскому царю и гетману Богдану Хмельницкому — *Л.Д.*), но придет время... когда князь должен будет подчиниться »[76].

Представ перед Константином Шербаном, посланник казаков поблагодарил последнего « от имени всех казаков », за то что воевода Валахии не оказал помощи полякам в их борьбе против казаков, но « нашлись люди, которые оказали помощь полякам (речь идет о Г. Штефане и Г. Ракоци II — *Л.Д.*), но пусть они не забывают, что казаки еще живы » [77].

Исследуя материал (конечно, в некоторой степени фрагментарный), касающийся отношений Богдана Хмельницкого с народами Юго-Восточной Европы в период борьбы украинского народа за свою национальную независимость, мы пришли к следующим выводам.

Прежде всего, ясно видно, что национально-освободительное движение под руководством Богдана Хмельницкого нашло широкую поддержку среди населения Юго-Восточной Европы. Победы, одержанные Богданом Хмельницким, поддержанным Россией, пробудили у народов Юго-Восточной Европы надежду на скорое освобождение от турецкой зависимости. В этом смогли убедиться сами московские и казацкие дипломаты, которые по пути в Константинополь посетили Молдову, Валахию и Балканы. Этот факт имел большое значение в дальнейшем для русско-украинской балканской политики, которая в своих действиях, направленных против Оттоманской Порты и Крымского ханства, использовала антитурецкие настроения народов Юго-Восточной Европы. На стороне России был еще и такой важный фактор, как сознание православного единства между восточными и южными славянами. Поэтому вся политика России в дальнейшем базируется на этом чувстве и позволило ей выступить во главе антитурецкой коалиции православных народов в роли освободительницы этих народов от турецкой зависимости.

В заключение следует подчеркнуть, что национально-освободительная война украинского народа способствовала сближению народов Юго-Восточной Европы с Украиной и Россией, отвечая интересам этих народов — освобождения от турецкой зависимости.

---

[74] *Там же*, стр. 233.
[75] *Там же*, стр. 233.
[76] Al. Szilágyi, *Transylvania et bellum...*, I, стр. 440.
[77] *Там же*, стр. 442.

IDEAL AND REPRESENTATION. THE IDEAL OF THE RESTORATION OF THE BYZANTINE EMPIRE DURING THE REIGN OF ŞERBAN CANTACUZINO (1678—1688)

DAN IONESCU

A quite recent genealogy of the Kantakouzenos family [1] points out that its "line of succession after the middle of the fifteenth century is, to say the least, uncertain". The relationship of the Mihail Saitanoglu↪ ↪Andronic ↪ Constantin ↪ Şerban Voivode line to the Byzantine House is regarded as "tenuous in extreme". But the problem of the imperial blood, flowing in the veins of the Romanian Cantacuzini, is of little, if any importance for the present paper. The only fact that deserves our attention is that the last link of the afore mentioned genealogical chain was perfectly aware of an (illusory or real) imperial descent. This very consciousness nourished in Şerban Cantacuzino's mind something that can be assimilated to an historical ideal of life [2] : the hope in the restoration of the Byzantine Empire under a new Kantakouzenos dinasty. Prince Şerban's belief in a Byzantium 'redivivum' was even more reinforced by the tradition of the Wallachian princes in assuming some of the responsibilities of the former Byzantine emperors. This profession of faith of the members of the Basarab House (Şerban Cantacuzino himself was a Basarab offspring from his mother's side) is beyond the limits of our paper [3].

Setting aside the sheer 'romanticism' [4] of Şerban Voivode's outlook, what remains, for a man of such a frame of mind, is a very high idea about state and state-craft which has to be considered in itself for, as N. Iorga truly remarked, "l'opinion que les hommes et les puissances

---

[1] Donald M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca. 1100—1450, A Genealogical and Prosopographical Study*, Dumbarton Oaks Studies, volume XI, 1968, p. V—VI.

[2] The expression belongs to Johan Huizinga, *Over historische Levensidealen*, Harlem, 1915. English translation in *Men and Ideas*, essays by Johan Huizinga, New-York, 1966, p. 77—96.

[3] For information on this subject see Valentin Al. Georgescu, *L'idée impériale byzantine et les réactions des réalités roumaines* (XIV[e]—XVIII[e] siècle), in *Byzantina*, no. 3, 1971.

[4] Iorga speaks about "traditions of the adventurous knighthood", which are still to be met "even in the policy of that Şerban Cantacuzino, son of the postelnic Constantin, emigrated from Constantinople, and of Elina, Radu Şerban's heiress, who [Şerban Cantacuzino], after the Turkish defeat of Vienna (1683), got in touch with the Emperor, showing more than once that he was aspiring, in virtue of his imperial blood, to the succession of a Byzantium, possibly liberated by means of Eugene of Savoy's new crusade". Translated after N. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, 2[e] édition, revue et augmentée, Bucharest, 1922, p. 165.

ont d'eux-mêmes est une vérité, même lorsque les circonstances les empêchent de la transformer en réalités"[5].

A 'STOREROOM IDEAL'

It is difficult to believe that Şerban Cantacuzino actually showed the Austrian emperor "that he was aspiring, in virtue of his imperial blood" to the Byzantine succession (see foot-note 4). It is almost sure that his personal desires never formed the object of an official negotiation with the Austrians. He kept them in reserve, giving them expression in emblems and titles only. The prince was eager to seize an opportunity in the natural course of events for imposing his own ambitions. The Austrian offensive, after 1683, was a good reason for a high-aimed prince to hope in a profitable change in the balance of power and in the political map of South-East Europe, but a prematurely exhibited initiative of an exaggerated amplitude would have aroused the Austrian suspicions. A diploma, containing "the things accepted by the Emperor of the Romans and King of Hungary and so on, and so forth, and allowed to the Most Eminent Şerban Cantacuzino, Prince of Wallachia", circumscribes the basic platform of the Austrian-Wallachian negotiations. The document was copied by Mihai Cantacuzino in his *Genealogy of the Cantacuzini*, written in 1781[6]. It has a long title : "The privileges promised by the Emperor Leopold to Şerban Cantacuzino Voivode, through count Csáky, which are available only in their Romanian translation, from the very times of Şerban Cantacuzino, while the real ones, written in Latin, are in the possession of the above-mentioned Şerban Cantacuzino's great-grand-children; A.D. 1688".

The ten articles of the diploma may be summarized as follows :

1) Confirmation for Şerban Voivode and his son as princes of Wallachia ;

2) Restitution of the territories taken back from the Turks and traditionally known as Wallachian ;

3) Freedom for the Greek Orthodox faith ;

4) An Austrian treaty of peace with the Turks must stipulate the end of the Ottoman suzerainty over Wallachia and Moldavia ;

5) Hereditary succession for the Cantacuzino House both in Wallachia and Moldavia ;

6) The title of 'Graf' for prince Şerban's close relatives ;

7) Respect for the ancient customs, spoilt by the Turks ;

8) An annual tribute for the Austrians ;

9) Right of sanctuary in the Transylvanian town of Sibiu for the prince and his family, in case of emergency ;

---

[5] N. Iorga, self-quotation in *Byzance après Byzance*, Bucharest, 1971, p. 185 – 186. Also motto of a study by Dumitru Năstase : *The Imperial Idea in the Romanian Countries. Its Genesis and Evolution in Relation with the Old Romanian Arts, 14th–16th centuries* (in Romanian), Fondation Européenne Dragan, no. 9, Athens, 1972.

[6] Banul Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, N. Iorga editor, Bucharest, 1902, p. 218 ff.

10) German and Hungarian soldiers for protecting the Wallachian prince.

The authenticity of a document copied a century later may be easily contested, but the main points of the diploma are reproduced in the *Anonymous Chronicle about Brâncoveanu*, forming the so-called 'Cantacuzinean programme' [7]. The chronicler considers the Cantacuzinean demands as "being against the Christian justice and against the country" and he adds that they were rejected by the Austrians. Rejected or not, here are the demands, as presented by the anonymous writer [8]:

"First, they wanted the princes of Wallachia to issue for ever out of the Cantacuzinean stem. Second, they required Moldavia too, to be entrusted to them, and the [Moldavian] prince to be [also one of the] Cantacuzini. Third, they required the princes to be autocrats, to dispose of the country and of its people as they like and not to be impeded by anybody. Fourth, they required to be granted a part of Transylvania, where the fortresses of Lugoj, Caransebeş, Mehadia, Lipova with the county of Amlaş are, to be their feud with imperial privileges, given by the emperor to the Cantacuzino family...".

The belief in the existence of an official Austrian recognition of prince Şerban's rights to a restored Byzantine throne seems to have been nothing more than a legend, cultivated by some family and Court circles. Anton Maria del Chiaro, Italian secretary at Brâncoveanu's Court, author of an *Istoria delle Moderne Rivoluzioni della Valachia* (Venice, 1718), a personal acquaintance of Şerban's brothers, Constantin and Mihail ("questi due ultimi fratelli, da me ben conosciuti, e che molte volte degnavansi invitarmi alla loro mensa") speaks only about a recognition of the Byzantine imperial descent of the Cantacuzini: "Da lui [emperor John Cantacuzenus] pretendono la discendenza loro i Cantacuzeni moderni, che però portano nell'Arma loro Gentilizia l'Aquila Imperiale, il che viene autenticato dal Diploma dell'Imperador Leopoldo di Gloriosa memoria, allorchè li dichiarò Conti del Sagro Romano Imperio" [9].

By and by, the legend grew more and more confuse. As far back as 1702 the Austrian ambassador, count Marsigli, informed his emperor that the late Şerban Voivode had had the intention of renovating the Greek Empire with the military support of the... tsar: "da un prete greco mi è stato communicato il concerto del fù Serbano, Voivoda di Valachia, col Czar di Moscovia per introdurlo all'Imperio greco servendosi dell mezzo di lei armi per facilitarlo" [10]. The same opinion was shared by prince Dimitrie Cantemir, prince Şerban's posthumous son-in-law (he married Casandra Cantacuzino in 1699, eleven years after Şerban Voivode's death). In a foot note of his famous *History of the Othman Empire* (translated

---

[7] On the importance of this programme see Eugen Stănescu, *Valoarea istorică şi literară a cronicilor muntene*, in *Cronicari Munteni*, Mihail Gregorian editor, Bucharest, 1961, p. LXXVIII.

[8] Anonymous chronicler, *Istoria Ţării Romîneşti de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, Const. Grecescu editor, Bucharest, 1959, p. 14.

[9] Anton-Maria del Chiaro Fiorentino, *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venice, 1718, p. 124.

[10] Eudoxius von Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, Bucharest, 1884, p. 384; also A. D. Xenopol: *Istoria Românilor din Dacia Traiană*, Jassy, 1891, volume IV, p. 265.

into English in 1734—1735) he wrote that Şerban Cantacuzino "made a close alliance with John and Peter, Czars of Muscovy" and that he had obtained a promise from them, that after Constantinople was taken, he, as being descended from the Imperial family, should be declared Emperor of the Greeks [11]. Fortunately, we have the Russian 'last word' in the secret negotiations with the Wallachian prince. The answer addressed to Şerban in the name of the imperial 'troika' Ivan Alexeevych-Piotr Alexeyevich (future Peter the Great) — Sophia Alexeyevna has nothing to do with Marsigli's 'concerto'.

The terms of this draft of a treaty [12] are rather vague with the exception of two very explicit clauses. The first one contains the necessity of a military participation of Wallachia in a large-scale campaign against the Tartars (the Crimean and Belogorod Hordes) as a preliminary condition for setting the country free. The second one, a severely prohibitive clause, reads as follows : "to other states neither annex yourselves nor submit ; do not perform any affirmative act of submission and do not make promises or oaths of vassality". In exchange, their Imperial Majesties obliged themselves "to take care of your (Wallachians', n.n.) liberation from under the pagan yoke", carefully annihilating the meaning of the term 'liberation' by an unambiguous statement : "And We shall be so kind as to accept you together with your towns and lands under Our Imperial Majesties' autocratic hand...".

It is possible that the hesitations of Şerban Voivode in addressing the tsar(s) for help have their origin in the Muscovite claims for the Byzantine legacy, for there is nothing more hostile than two heirs interested in one and the same heritage. The fact is that the negotiations with Russia were undertaken only a short time before the prince's death, as a safety valve in a moment of both Austrian and Turkish pressure. When the Russian conditions were entrusted to the archimandrite Isaia of St. Paul monastery (Mount Athos), on December 28th, 1688, prince Şerban was already dead. In the last years of his reign a chronicler inserted and commented in a historical compilation a very interesting text dealing with the origins of the Russian claims to the imperial title and with their complete (in the compilor's opinion) lack of substance [13] :

"After Ivan, great knez of the Muscovites, the throne was acceded by Basil Ivanovich, who was born from a Greek [mother], namely Sophia, daughter of Thomas Palaeologus, the despot of Morea (that is Peloponnesus). This one [Basil], with ample forces seized the fortress of Smolensk, which previously was in the possession of the Poles, of the Lithuanians, and with many a fight he also seized Kazan, which is Tartar domain, and extended his rule over other places too. Then, seeing that he was lucky, he began to entitle himself an emperor ; and since then all the rulers of Muscovy call themselves emperors. But previously they called themselves

---

[11] Demetrius Cantemir, *The History of the Growth and Decay of the Othman Empire*, translated into English by N. Tindal, London, 1734—1735, p. 319, foot note 72.

[12] *Acte şi documente relative la istoria renascerei României*, edited by A. Sturdza and C. Colescu-Vartic, Academia Română, Bucharest, 1902, volume I (1391 1841), p. 12—14.

[13] Radu Popescu (?), *Istoriile Domnilor Ţării Rominești*, Const. Grecescu editor, Bucharest, 1963, p. 27—28.

knezi (that is duxi [14]), what in Romanian is designed by 'domnu', just as his [the tsar's] neighbours, the Poles, the Swedes and others, just as the Germans, the French and other peoples, all of them call him *dux* Moscovie up to the present day ; that is not *imperator*, as he entitles himself".

For the chronicler the 'kneaz' or 'dux Moscovie' is on a perfect equality with the Wallachian 'domn' : 'kneaz', 'dux' or 'domn' appear as three different words for one and the same concept. The Russian imperial pretences are not even based on the true Palaeologan blood flowing in the veins of Basil Ivanovich, but on mere chance. The author manifests such an adversity against tsarism that he passes even over his anti-Cantacuzinean resentments, which are a leit-motif of the chronicle, for his arguments cannot but serve the cause of the Cantacuzino family, disqualifying, from a theoretic perspective, a dangerous competitor. The expressions 'since then... up to the present day' stress on the topicality of the problem, on the fact that the legitimacy or the illegitimacy of power was a permanent concern for the scholars of the epoch. In Moldavia, at about the same time, the chronicler Miron Costin vehemently contested the right of the Transylvanian princes to assume the title of kings of Hungary too :

"We name the princes of Transylvania kings of Hungary, but I cannot call them by this name, for they are not kings, but genuine princes or knezi" [15].

THE EMBLEMS

1. FIRST PATTERN OF EMBLEMATIC INTEGRATION

A. Prince Şerban Cantacuzino's imperial ambitions are metaphorically displayed in heraldry : a huge double-headed eagle practically 'swallows' the traditional raven a cross in its beak (see the commemorative building inscription — 'pisanie' — of the church of the Cotroceni monastery, built in 1679—1680 : fig. 1). The emblem shows clearly that "the thought and the intention of Şerban Voivode were to be himself an emperor in Tsarigrad", as a Moldavian chronicler echoes half a century later, also noting that the prince had a good hope to set free the entire Christendom from Tsarigrad hitherward from under the hands of the Turks » [16].

This hybrid formula unveils its newness especially when compared to a sample of the Wallachian heraldic tradition : the raven carved on the tombstone of Matei Basarab (Arnota monastery, fig. 2). Prince Matei (1632—1654) can be regarded as the type of voivode deeply-rooted in the realities of his country. His somehow narrow-minded political realism was deprived of any spectacular element : the throne of Wallachia was

[14] Chronicler's plural for *dux*.

[15] Miron Costin, *Letopiseţul Ţării Moldovei de la Aronă Vodă încoace*, in *Opere*, Bucharest, 1958, p. 43.

[16] Ion Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, Iorgu Iordan editor, Bucharest, 1955, p. 168. The chronicle was written after 1732.

for him the supreme step of an hierarchy, not a springboard for a much higher status.

The eagle-and-raven dominating the access into the 'Dormition of Mother of God' church (Cotroceni) is also to be seen on several outstanding works of art of the period. We mention three of them :

— the elegant coat of arms from the eastern façade of the bell-tower (erected in 1680—1681) of the Cotroceni monastery,

— prince Şerban's tombstone (1688), interior of the church of the Cotroceni monastery,

— the dedicatory page of the *Bible of Bucharest* (1688), first edition of an integral translation of the *Bible* into Romanian (fig. 3). This printed emblem has eight 'explanatory' verses, composed by "Your Highness's humble subject, Radu logothete [Greceanu]" :

"The sun, the moon, the harpy and the raven together
as well as the sword and the scepter join in praising you
And all these, my Lord, weave for you an adorned emblem [:]
instead of parents the Sun and the Moon appear
Giving birth to you, luminary of [your] people and realm,
most worthy master of the Country and of the Polity.
And the raven, who fed the starving Elijah,
brings you, my Lord, together with the cross, power and strength.
Spread yourself as an eagle, be master on everything,
and with [your] sword and scepter triumph over the enemies
[Both] visible and invisible, with great victory,
as we must humbly pray God
To strengthen you magnificently in glorious reign,
with peace and calm, with fortunate life.
And in His Godly realm, and [from His Godly] joy
may the celestial emperor grant you a part".

Prince Dimitrie Cantemir involuntarily gives, in his *Hieroglyphic History* (1705), a literary equivalent of the highly integrated emblematic solution of the Cotroceni inscription type :

"For the feathers of the late Raven [Şerban Cantacuzino] are clearly distinguishable from those of the today's one [Constantin Brâncoveanu], the former being double-faced, black on one side, like those of a Raven, speckled on the other side, like those of an eagle and grizzeled, like those of a vulture" [17].

B. The former wooden doors of the church of the 'Dormition' (Cotroceni) display in their upper rectangular panels the symmetrical images of double-headed eagles, surmounted by imposing crowns (fig. 4). *The place of the Wallachian emblem is taken by a shield with the cross of St George,* the whole composition symbolizing the protection granted the Orthodox confession by the ancient Kantakouzenos House and alluding to a much desired anti-Ottoman crusade (the cross of St. George was the sign of the Constantinean Order, formerly led by the Byzantine emperor himself).

---

[17] Dimitrie Cantemir, *Istoria Ieroglifică*, P. P. Panaitescu and I. Verdeş editors, Bucharest, 1965, volume II, p. 240. In this allegory Cantemir presents Wallachia as the Monarchy of the Birds, the Wallachian prince as The Raven and Şerban Cantacuzino as "the Raven who was superior over the birds before this one [Constantin Brâncoveanu]".

The abundance of symbols concentrated in the heraldic apparatus of the Cotroceni monastery is not fortuitous. Nor is the founding of such an important institution in the first years (1679—1680) of a new reign (1678—1688), fortuitous. Constantin Brâncoveanu also built his largest foundation in an impressive number of religious and civil monuments, the Horezu monastery, at the beginning (1690—1692) of his long reign (1688—1714) [18]. These constructive undertakings were genuine political and religious manifestoes, showing that the new prince was eager to assume the patronage of the Orthodox Christians from all over the Ottoman Empire [19].

2. SECOND PATTERN OF INTEGRATION

Although the eagle-and-raven integratory solution seems to have been particularly favoured, it was not unique. The *Missal* printed in Bucharest, in 1680, offers the example of a different type of coexistence of the heraldic symbols (fig. 5). The position of the imperial eagle, in the 'cimier' of the emblem is less advantageous than that of the raven. However, the size of the eagle grows [20], in the composition of the arms printed on the *Book of Gospels* from 1682 (fig. 6) and on the *Acts of the Apostles* from 1683. The much bigger eagle begins to suggest the same degree of subordination as in the case of the first pattern of integration. The priority of the paternal descent is also observed by the authors of the verses accompanying the three emblems. In the last two poems, the eagle ('the harpy'), as a heraldic symbol, is mentioned before the raven.

Here are the *Missal* verses:

"This emblem duly composes itself
For the benefit of this Master, who holds sway over it,
For from the father's side he descends from the empire,
And from the mother's side [he descends] from the Princeship.
Therefore, oh Lord, thou who hast established these,
Keep him, protect him, for a long time,
F or thou alone art an emperor
Eternally powerful and immutable".

The *Book of Gospels* verses:

The Harpies and the Emblems are signs of the empire,
Just as the raven shows itself a token of the Princeship
Which worthily adorns this enlightened Prince [:]
He's held to be the heir of both emblems,
For from the father's family he masters the harpy
And from the mother's side he fully dominates the raven.
Therefore, oh Lord, thou who art the great emperor,
Who thyself hast crowned this enlightened Prince
Protect him with smooth peace, with happy life,
Upon his ancestors' throne, with glorious reign."

---

[18] Wallachia, as a client state of the Ottoman Empire, was subject to frequent replacements of its voivodes.

[19] For this patronage see at least the eighth chapter (*Le patronage par les princes Roumains de l'Église Byzantine et de la civilisation*), in *Byzance après Byzance*, ed. cit., p. 159—205.

[20] The evolution of this type of emblem was outlined by Virgil Cândea, *Semnificația politică a unui act de cultură feudală*, in *Studii, revista de istorie*, no. 3, p. 656—657.

The *Acts of the Apostles* verses:

"All the philosophers call the Harpy an emperor
And they say the raven is Feeder of the Prophets.
These two wreathe Prince Şerban Voevode
Showing at the same time where his families stem from [:]
From the father's side the Harpy, the imperial Descent,
And from the mother's side the raven, the Princely Issue.
Therefore we pray God to keep this enlightened Prince
In perpetual peace, in happy reign."

3. NON-INTEGRATED SOLUTIONS

A. *The double-headed eagle alone* is quite often represented, especially on silver objects, as a mark stressing on the private character of a pious gift, offered by the prince and his family to a religious establishment (see fig. 7).

It plays a similar role with the small family portraits embroidered on the Cotroceni, Tismana and Biserica Doamnei epitaphia, or worked 'au repoussé' on various silver items.

B. *The raven alone* appears in the special case of the 'pisanie' of the Biserica Doamnei (Church of the Princess), built in 1683, as a chapel of Şerban Cantacuzino's palace of Bucharest (fig. 8). The role of the building determines this prudent heraldic option, for the palace to which the church belonged was supposed to remain a center of the domestic political life of the country. The pan-Orthodox and pan-Balkan policy had its distinct headquarters in the newly-built Cotroceni monastery. This specialization of the functions, in which a great monastery, founded by the prince himself takes over a part of the foreign policy (the pan-Orthodox patronage) is also to be noted in contemporary Moldavia. Prince Gheorghe Duca, who preceded Şerban Cantacuzino on the Wallachian throne and was transferred by the Turks to Jassy in 1678, changed the monastery of Cetăţuia into the residence of the patriarch Dositheos of Jerusalem. The Cetăţuia monastery, erected on a hill dominating the Moldavian capital, in 1672, during Duca's first reign in Moldavia, became the center of a printing activity destined to the Greeks from all over the Ottoman Empire.

Şerban Cantacuzino manifested a poor interest in figuring as founder of the Princely Chapel, his ambitions being already fulfilled by the construction of the Cotroceni monastery. He entrusted the foundation of the chapel to his wife, Maria. For "the daughter of Gheţea, the cloth merchant" (Gheorghe Gheţea of Nicopole), as a chronicler scornfully names her [21], even the raven was too much as an emblem.

The raven alone also adorns the 'en-tête' of early acts issued by the princely chancellery. The Palace and Chancellery life was, of course, more receptive to the stereotype solutions, in the light of the Wallachian tradition. The prince himself proved to be very scrupulous in affirming the perfect assimilation of his family within the range of the local aristocracy and his justified rights to the Wallachian throne, in his quality of "true

[21] Radu Greceanu, *Istoria Domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu Voievod* (1688—1714), Aurora Ilieş editor, Bucharest, 1970, p. 59.

grandson of the most kind old Şerban Basarab Voivode", as all the books printed during his reign present him. This was in perfect concordance with the policy practiced by his father, the postelnic Constantin Cantacuzino who, although born and educated in Constantinople, placed himself among the most obstinate defenders of the rights of the Wallachian boyars against the 'Greeks of Tsarigrad' [22].

4. PATTERN OF DISINTEGRATION : THE PERFECT FORMAL EQUILIBRIUM

The picturesque relation of a strange episode (see the Appendix) suggests that even prince Şerban's propensity to superstition was not alien to a residual heraldic thinking. His deep-going attachment to a certain symbolism is confirmed by the uncommon importance bestowed on the discovery, after a hunting party, of a monstruous double-headed cub in the womb of a hare. The omen was interpreted in different ways by learned courtiers, but the prince accepted the most pessimistic prophecy, speculating on the potential of disintegration implied in such a hybrid creature ("This one said that two heads would rise out of prince Şerban's family, to stand one against the other... and it would be great damage to this country and to this land...").

The 'head' which finally consolidated his authority, Constantin Brâncoveanu, adopted new emblematic formulae. A most relevant example of innovation is the 'pisanie' of the Main Church of the Horezu monastery. The exceptional character of such a foundation imposes a closer examination of the very expositive building inscription : the first thing to be noticed is the complete separation of the symbols. The eagle and the raven are placed in two distinct medallions on each side of the portal lintel. From a formal point of view this is the perfectly balanced solution (fig. 9). It expresses, however, the end of Wallachian 'imperialism'. The new prince was too realistic a man to invest the slightest serious hope in the complicated affair of the Byzantine legacy. Even more, he was confronted with everyday problems aiming rather at the plain political survival than at supremacy. The Austrian disinterested military aid, just for the sake of the liberation of the Christian Orient from under the Turkish yoke, proved itself an illusion. The fact seems to have been clear enough to Şerban Cantacuzino himself for he tried, in the last years of his reign, to delay a direct Hapsburg military intervention and to obtain a minimum of a Russian guarantee, both against the Ottoman Empire and Austria. The Hapsburg attitude towards the 'liberated' Transylvania and the Austrian military expedition in Wallachia (in November 1689, a year after Şerban Voevod's death) uncovered the real trend in the eastern policy of the Court of Vienna. General Heissler, captured by Brâncoveanu's soldiers in 1690, provides a remarkable specimen of menacing arrogance. He is reported

[22] That is why we must not overlook the opinion of a Romanian heraldist that the eagle-and-raven printed on the *Bible of Bucharest* does not present "a Cantacuzin reigning in Wallachia, but a Wallachian reigning in Byzantium". He makes the analogy with the eagle of the German Empire "on which there is a shield with the Prussian eagle and on this, the shield of the Hohenzollern House, because the emperor is king of Prussia [as well as a descendant] of the Hohenzollern House". (P. V. Năsturel, *Neamul boierilor cantacuzini din ramura lui Şerban Voevod*, in *Literatura şi arta română*, no. XII, 1908, p. 322).

to have plainly declared to prince Constantin: "If I am a prisoner, it is only from today on that I have been enslaved, but you are a slave from the very moment of your procreation by your father" [23].

At the same time, the Turkish defeat of Vienna (1683) was far from ushering a period of rapid decline of the Ottoman Empire, so that a very careful policy of equilibrium between the two giants appeared as obviously necessary for any responsible Wallachian prince. The tentative of attracting the Russian participation in a renewed balance of power in South-East Europe was part of the same lucid political game.

The new era of realism started with a limitation of the targets of the princeship: if the new reign preserved something of the glamour of the previous one, that was the consciousness of a cultural rôle to be performed in the spirit of a tradition which could be traced back up to Neagoe Basarab (1512—1521) [24].

We have seen that the portal lintel of the Main Church of the Horezu monastery still exhibits the double-headed eagle, this time in a separate medallion, in spite of the abdication from the imperial ideals. It is nothing more than the sign of association of the most important family of the country [25] to the destinies of the new reign or, more precisely, to its pan-Orthodox responsibilities. The double-headed eagle adorns the personal arms of each brother of Şerban Voivode. It is carved, for instance, on the cornice of the commemorative building inscription of the Afumaţi church, erected in 1696 by the 'stolnic' Constantin, on the portal lintel of the Fundenii Doamnei church, founded in 1699 by the spatharus Mihail, on the tombstone of the 'aga' Matei (+ 1685) and on that of the spatharus Iordache (+ 1692). (See figures no. 10 and 11).

Brâncoveanu himself was not only the nephew of the Cantacuzini brothers, but a creation of the Cantacuzino family, as well. The nephew was supposed to accept the counsels of his brilliant uncles, Constantin and Mihail, and to protect the interests of the clan. It is easy to detect the source of the conflict which opposed, after 1705, the self-willed Brâncoveanu to his uncles, just as the late prince Şerban had been obliged to oppose his own brothers (the same Constantin and Mihail), his own mother (Elina), and his nephew (Constantin Brâncoveanu), for the sake of an ideal higher than the simple 'ésprit de clan' of the Cantacuzini. However, this conflict was unthinkable during the years of construction of the Horezu monastery. A close alliance linked the prince and his most influential supporters, an alliance reinforced on the basis of a complete recognition of the Cantacuzinean properties and privileges, in less than a month after Brâncoveanu's accession: the act of recognition is dated November 25, while Şerban Voevod died on October 29. The eagle carved above the entrance of the Main Church of the Horezu monastery was a token of this mutually advantageous cooperation, which meant loyalty and sup-

---

[23] *Istoria Ţării Romîneşti de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, ed. cit., p. 32.

[24] That is why Iorga considers Brâncoveanu's reign a 'cultural monarchy' par excellence. See *La monarchie culturelle de Brâncoveanu*, in *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, volume VI, Bucharest, 1940, p. 479—561.

[25] We must not forget that Brâncoveanu's mother, Stanca, was one of Şerban Voivode's sisters.

port for Brâncoveanu, protection and security for the Cantacuzini. In virtue of renewed privileges, the Cantacuzino family continued to monopolize the political life of the country. The Court remained, more or less, a 'one-family show' [26] with an 'all-star cast' [27].

5. DISINTEGRATED SOLUTION : THE TRADITION RESTORED

Brâncoveanu's conservatism is perfectly illustrated by the documents issued in his name, documents wearing the raven not only in their 'entête', but on their seals too. That early charter for the benefit of the Cantacuzino family (1688, November 25) is already an example of purely Wallachian heraldry. The prince is once again nothing more than a member of the Basarab House and he is determined to show it to his subjects. The old symbol of the country stamps the books, accompanies the portraits of the voivode or adorns the building inscriptions. It is intimately connected with Brâncoveanu's family life : its presence on the commemorative building inscriptions of private residences is eloquent enough. The raven is carved on the 'pisanie' of the Potlogi Palace (1698 ; fig. 12), as well as on that of the Mogoşoaia Palace, built by prince Constantin for his son Ştefan, in 1702.

6. THREE PATTERNS OF REINTEGRATION

A strange epilogue to the question of the imperial ideals is offered by the reign of prince Ştefan Cantacuzino, in a moment of extreme Ottoman pressure, on the eve of the installation of the Phanariot regime in Walachia. Son of the stolnic Constantin, prince Ştefan was therefore Constantin Brâncoveanu's cousin and Şerban Cantacuzino's nephew. He and his father were very active in Brâncoveanu's dethronement. The secret correspondence with Vienna and Moscow, delivered to the Turks, was decisive in prince Constantin's condemnation : he was beheaded in Constantinople, together with his four sons and a son-in-law, the 15th of August 1714.

Ştefan Cantacuzino tried to exhume Şerban Voevod's ideals, as a reaction against the preceding reign. The heraldry clearly indicates this new trend. The documents issued during prince Ştefan's short reign (less than two years) resume an old emblematic formula : the Cotroceni type of eagle-and-raven. Much more interesting, the pattern of the heraldic

---

[26] « Brâncoveanu actually disposes, just as his precursor, Şerban Cantacuzino, of a remarkable Court, but when more properly loked at, it is no more than a single family, with its kinsmen and clients » (N. Iorga, *Scrisori de boieri, scrisori de domni*, third edition, Vălenii-de-Munte, 1931/1932, preface, p. 6).

[27] In *Dicţionarul marilor dregători din Ţara Românească şi Moldova*, 14th—17th centuries, Bucharest, 1971, p. 136, N. Stoicescu writes about the postelnic Constantin Cantacuzino, Şerban Voivode's father : "He had six sons : Drăghici, Şerban, Constantin, Mihai, Matei and Iordache, all of them high dignitaries (a unique case in the history of Wallachia) [Stoicescu's emphasis]. His daughters were also wives and mothers of high dignitaries...".

composition of a 'pisanie' from 1715 (St. Apostles church, Bucharest, renovated by Ştefan Cantacuzino), presents the bicephalous eagle and the raven in separate medallions, disposed on a vertical line (fig. 13). The privileged position is held by the imperial eagle : although adorning the lower part of the inscription, it is placed just over the entrance into the church, in a field of better visibility than the raven. We have the confirmation of this hierarchy of the symbols when looking at prince Ştefan Cantacuzino's seal. The elements of this small image, almost simultaneously perceptible, are also vertically disposed, but this time the eagle occupies the upper part (fig. 14).

The circumstances, particularly unfavourable to the new reign, reduced Şerban Cantacuzino's vigorous (though masked) claim to the Byzantine succession to a nostalgic exhibition of a family blazon. The grand vizier Gin Ali skillfully manoeuvred the dissensions existing among the members of the Cantacuzino family in order to destroy the powerful clan, definitively compromised by the treason of Toma Cantacuzino, one of prince Ştefan's cousins, who passed into the Russian camp before the battle of Stănileşti on Prut (1711).

Ştefan Cantacuzino finally lost his throne, in January 1716. In June he was executed together with his father, the stolnic Constantin, in Constantinople. The leader of the other Cantacuzinean party, the spatharus Mihail, and perhaps seven other boyars were put to death two days later, in Adrianople.

The Cantacuzino family ceased completely its political activity. The new prince of Wallachia, Nicolae Mavrocordat unleashed wild persecutions against the survivors. Del Chiaro pictures in a few words the change in position of the family :

"To be one of the Cantacuzini or related to them was considered a guilt worthy of capital punishment [28]".

APPENDIX :

Radu Popescu : *Istoriile Domnilor Ţării Româneşti*, Const. Grecescu editor, Editura Academici, Bucharest, 1963, p. 186

Some time after [the death] of his daughter, Zmaranda, [Şerban] went out for a walk to the Fîntîna Rece and sending pages with greyhounds, and young noblemen to hunt in the surrounding groves, they caught several hares and bringing them in front of him, he [Şerban] distributed some of them to his boyars and he sent some others to the kitchen ; and among those [hares] from the princely kitchen, one happened to have cubs in its womb. Ripping this hare they found out a cub on the point of being brought forth, and [the cub] had two heads and four fore legs, one head pulling in a direction, the other in another one ; its bodies were joined together and the joint was indiscernible, which [cub] was taken to the prince, in the presence of the patriarch Dionisie Şărg-oglan and of the logothete Ianache Cariofil,

---

[28] Anton-Maria del Chiaro : *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venice, 1718, p. 207 : "L'esser Cantacuzeno oppur loro parente attribuivasi a un delitto degno di morte". He adds a little further : "Ecco lo stato calamitoso di quella Casa Cantacuzena, ch'era stata sempre il refugio de'poveri, e de'forestieri !" (p. 208).

Fig. 1 Commemorative building inscription. 'Dormition of Mother of God' church, Cotroceni monastery (1679 1680). Detail.

Fig 2 — Tombstone of prince Matei Basarab (1654). Arnota monastery. Detail.

Fig. 3 — *Bible of Bucharest* (1688); dedicatory page, detail.

Fig. 4. — Former wooden doors of the 'Dormition' church, Cotroceni monastery; now at the Mogoşoaia Palace Museum. Detail.

Fig. 5. — *Missal* (1680). Dedicatory page.

Fig. 6 — *Book of Gospels* (1682). Dedicatory page.

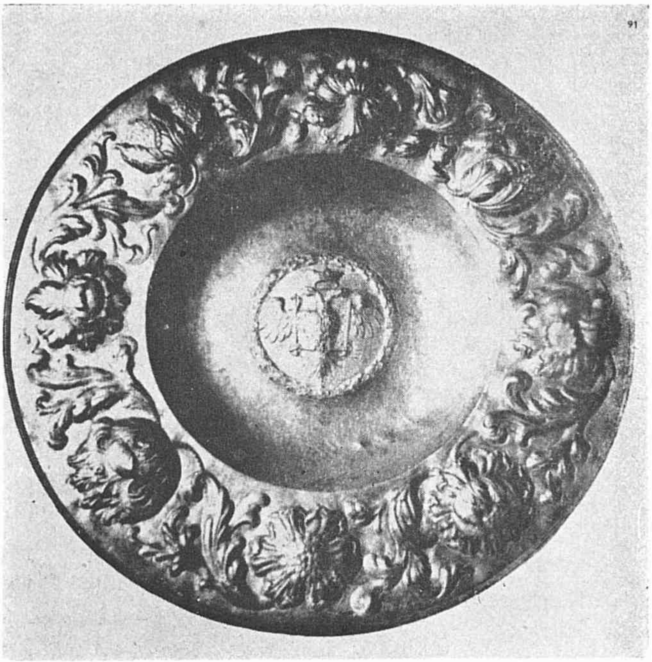


Fig. 7 Silver diskos, offered by prince Şerban to the Cotroceni monastery in 1680, now at the Mogoşoaia Palace Museum.

Fig. 8 — Commemorative building inscription. Biserica Doamnei (1683), Bucharest. Detail.

Fig. 9 — Portal lintel of the Main Church of the Horezu monastery (1690 — 1692).

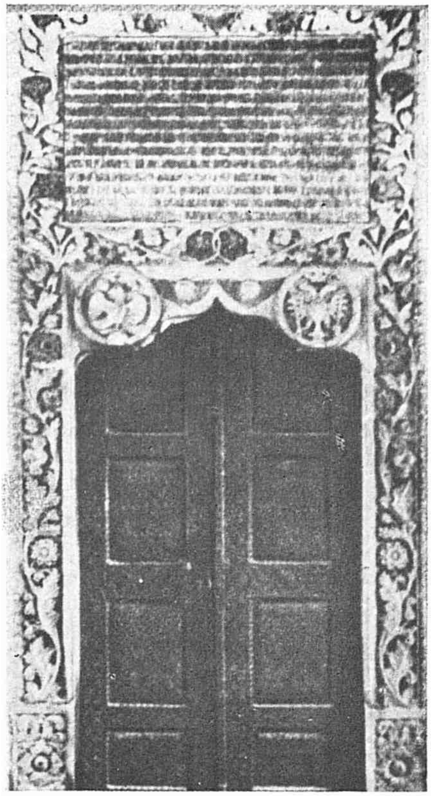


Fig. 10 Tombstone of the aga Matei (1685). Detail.

Fig. 11 — Tombstone of the spatharus Iordache (1692). Detail.

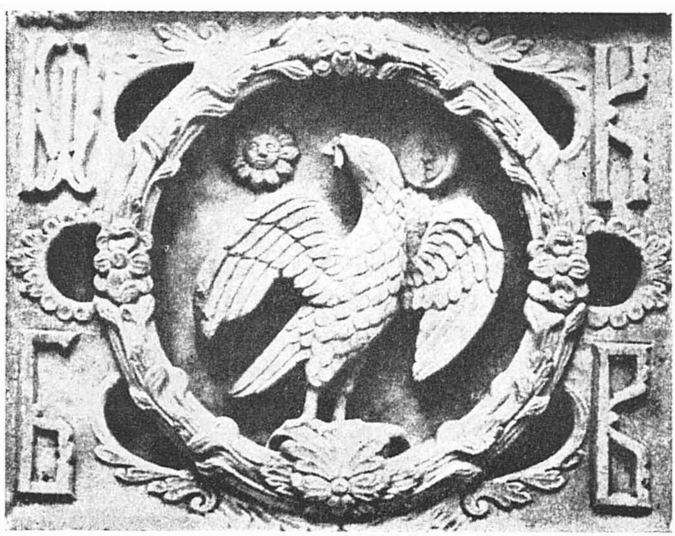


Fig. 12 — Commemorative building inscription of the Pottogi Palace. (1698) Detail.

Fig. 13 — Commemorative building inscription (1715) of the St. Apostles church, Bucharest. The difficulties in perceiving the raven, in the upper part of the image, confirm the secondary role of the symbol.

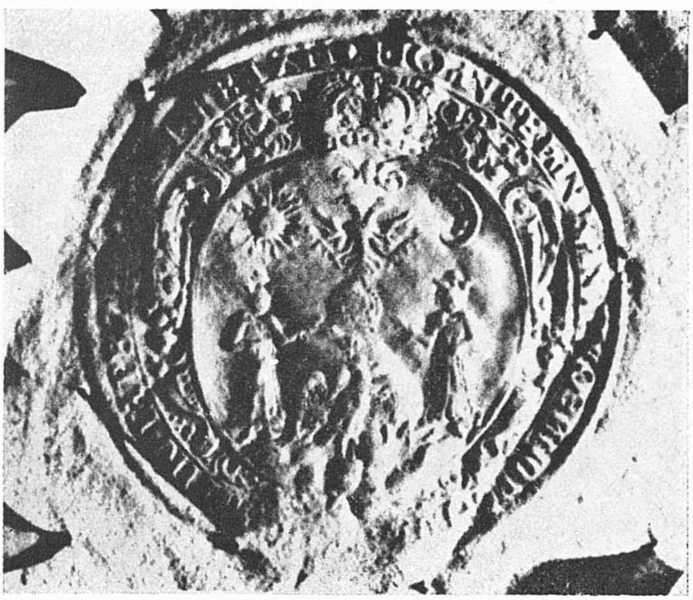


Fig. 11 Seal of Ştefan Cantacuzino (1711 1716).

everybody being intrigued by what such a prodigy could mean. And some of them interpreted it in one way, some others in a different one, but nobody could hit upon it, except Cacavela the daskalos alone, for the things he told, those very things happened in course of time.

This one [Cacavela] said that two heads would rise out of prince Şerban's family, to stand one against the other, one to pull in a direction, the other in a different one, and it would be great damage to this country and to tbis land, judging by the fact that such a strange omen had appeared in this very country. And this is the way things happened, for these two heads rose up after prince Şerban's death : prince Constantin [Brâncoveanu] for the Turks and Bălăceanu, prince Şerban's son-in-law for the Germans, one challenging the other, so that many an evil as well as exhaustion of this land came over,...

LES ŒUVRES DE DÉMÈTRE CANTEMIR PRÉSENTÉES PAR «ACTA ERUDITORUM» DE LEIPZIG (1714—1738)

PAUL CERNOVODEANU

L'attention des milieux intellectuels européens a été attirée, très tôt, par l'œuvre multilatérale de Démètre Cantemir. Dès son refuge en Russie, cet érudit prince de Moldavie entra en contact avec différents savants allemands qui résidaient à la Cour de Pierre le Grand, établissant des rapports plus étroits notamment avec le baron Heinrich Friedrich von Huyssen (1666—1739), un diplomate apprécié, correspondant du périodique « Die Europäische Fama » de Leipzig, qui devait par la suite contribuer le plus largement à l'élection de Cantemir, en 1714, comme membre de l'Académie des Sciences de Berlin [1]. Par l'intermédiaire d'un de ses secrétaires, Anastasios Michel Nausios, macédonien d'origine, le prince s'était également approché des milieux piétistes de Halle [2] et sur la recommandation du professeur Peter Müller, avait engagé, afin de parfaire l'éducation de ses fils, un renommé juriste et pédagogue du nom de Johann Gotthilf Vockerodt (1693 — après 1737) [3]. Le professeur Müller reconnaissait en termes élogieux, dans une lettre du 1er Décembre 1715 que « le prince est un homme d'une intelligence sortie de l'ordinaire et fort attiré par les esprits cultivés » [4]; quelque temps après, on insérait dans « La Nouvelle bibliothèque germanique » (Halle, 1757) que « le célèbre Prince Cantimir (!) Hospodar de Valachie (!),... a donné des ouvrages propres à faire beaucoup d'honneur, même à un savant de profession » [5].

Ajoutons à ces témoignages, l'opinion de Friedrich Christian Weber, résident de Hanovre à Saint-Pétersbourg, qui ayant rencontré Démètre Cantemir lors d'une fête organisée en l'honneur du prince Démètre Gali-

[1] M. Şesan, *Dimitrie Cantemir academician* (Démètre Cantemir académicien), « Mitropolia Moldovei şi Sucevei », XXXVIII (1962), nos 5—6, p. 508 et Emil Pop, *Dimitrie Cantemir şi Academia din Berlin* (Démètre Cantemir et l'Académie de Berlin), « Studii » 22 (1969), n° 5, p. 828—831.

[2] Voir E. Winter, *Die Pflege der West- und Südslavischen Sprachen in Halle*, Berlin, 1954, p. 150.

[3] D'après Helmut Grasshoff, *Antioch Dmitrievič Kantemir und Westeuropa. Ein russischer Schriftsteller des 18. Jahrhunderts und seine Beziehungen zur Westeuropäischen Literatur und Kunst*, Berlin, 1966, p. 8—9. Quelques données aussi chez Zsigmond Jakó, *Beiträge zu den Beziehungen des Rumänischen Kulturellen Lebens mit der Deutschen Frühaufklärung (Zur Methodik der Erforschung der einheimischen Kulturgeschichte)*, « Revue roumaine d'histoire », VIII (1969), n° 3, p. 678—679.

[4] Voir la lettre du théologien piétiste adressée de Moscou au professeur A. H. Francke de Halle chez E. Winter, *Halle aus ausgangspunkt der Deutschen Russlandkunde im 18. Jahrhundert*, Berlin, 1953, p. 349—350, n° 1.

[5] H. Grasshof, *op. cit.*, p. 9.

tzine le considérait « ein gelehrter Herr und von einem sehr angenehmen Umgange... Hatte er mit derselben zween Printzen une zwo Printzessinen erzielet, von welchen den Aelteste eine in Griechischer Sprache gesetzte Glückwünschungs = Rede dem Czaren hielt, und davor mit einem Geschencke begnadiget wurde »[6]. En effet, le 28 Mars 1714, qui était un jour de Pâques, le jeune Şerban[7], fils du prince moldave, âgé de 7 ans à peine, avait prononcé devant Pierre le Grand un « Panégyrique » composé par son père[8]. Le tsar ayant apprécié les idées exposées concernant les espérances des peuples des Balkans d'échapper à l'oppression ottomane, le texte en fut aussitôt traduit en langue russe et en latin et parut à Saint-Pétersbourg au cours de la même année[9]. Cet éloge dans lequel s'affirmaient les aspirations à la liberté des nationalités subjuguées du sud-est européen fut communiqué sans retard, par ce même baron von Huyssen à Johann Théodore Jablonsky (1654—1731), secrétaire permanent de l'Académie des Sciences de Berlin, avec la prière de le porter à la connais-

---

[6] Cf. *Das Veränderte Russland... in einem bis 1720 gehenden Journal...* ⟨vol. I⟩, Frankfurt a/Main 1721, p. 5, § 27. Nous présenterons prochainement l'écho des œuvres de Cantemir enregistré dans un autre périodique savant allemand de l'époque, « Neue Zeitungen von gelehrten Sachen » de Leipzig.

[7] Né le 11 Août 1706 à Constantinople et décédé le 24 Avril 1780 à Moscou, officier de la garde impériale, troisième fils de Démètre et de sa première femme Cassandra, née princesse Cantacuzène (1681—1713), cf. Sever Zotta, *Despre neamul Cantemireştilor* (Sur la famille des Cantemir), « Ioan Neculce, Buletinul Muzeului Municipal Iaşi », fasc. IX (1931), I^ère^ partie, p: 40. Il resta célibataire et n'eut qu'une fille illégitime, Hélène, née le 19 Mai 1741, d'une liaison avec une captive turque (*Ibidem*).

[8] Le fait est également enregistré dans *The life of Demetrius Cantemir, Prince of Moldavia* annexé à *The History of the growth and decay of the Othman Empire...* translated into English... by N. Tindal, London, 1734—1735, p. 457. Le titre original, en grec du « Panégyrique » est le suivant : Πέτρῳ τῷ Πρώτῳ ... Αὐτοκράτορι Δεσπότῃ καὶ ἀντιλήπτορι αὐτοῦ Πανηγυρικὸν ὑλοκαύτωμα ... οὐ μέν ἀλλὰ καὶ τῆς Ἱερωτάτης ῥουσσικῆς αὐτοκρατορ⟨ίας⟩ ἡγεμ⟨ών⟩, καὶ Μολδαβίας ἡγεμονίδης, Δοῦλος ἀνάκεις μαι Σερβάνος Καντεμύρης. Ἐν Πετρωπόλει Ἔτει τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας ἀψιδ' φθίν⟨οντος⟩ μαρτίου εἰσερχομένου τόν ἕβδομον τῆς αὐτοῦ ἡλικίας χρόνον. (Bibliothèque de l'Académie de l'U.R.S.S., Section Leningrad, fonds des Manuscrits, *Actes Démètre Cantemir*, signalé par l'amabilité de notre collègue, le dr Ludovic Demény).

[9] La brochure portait le titre suivant : *Петру Первому . . . императору . . . Панегирическое всесожжение смiренныше творiтъ и прiноситъ, преславнаго . . . россiйскаго государства князь и волоскiи господаревичь . . . Сербанъ Кантемiръ*, въ Санктъпiтербурхѣ, въ лѣто . . . 1714, марта грядущу седмому возраста своего лѣту на еллiнскомъ дiалектъ реченное — *Petro Primo, Hyper-Serenissimo et Potentissimo... Imperatori... Panegyricum... humillime litat et offert... Sacri Ross<iae>Imperii Princeps et Moldavae Hospodarowicz, Servus deditus, Serbanus Cantemyr*. In Burgo S. Pietri, Anno a Partu Virg. 1714 Mart. Ineunte septimo aetatis suae anno ellinika dialecto peroratum, 13 p. (in 4°), cf. P. Pekarski, *Наука и литература въ Россiи при Петрѣ Великом* (Science et littérature en Russie sous Pierre le Grand), tome II, St.-Pétersbourg, 1862, p. 320—321, n° 249 et T. A. Bykova et M. M. Gourévitch, *Описание изданий, напечатанных при Петре I. Сводный каталог. Описание изданий гражданской печати 1708 — январь 1725 г.* (Description des livres imprimés sous Pierre I^er^. Catalogue général. Description des ouvrages laïques imprimés entre 1708 — Janvier 1725), Moscou, 1955, p. 148—149, n° 85. Le texte de la brochure fut reproduit aussi en annexe dans T. S. Bayer, *История о жизни и дѣлах молдавскаго господарѣ Константина Кантемира* (Histoire de la vie et du règne du prince moldave Constantin Cantemir), Moscou, 1783, p. 323—328. D'autres données en ce qui concerne le « Panégyrique » et son auteur, chez Ştefan Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia* (Démètre Cantemir en Russie), Bucureşti, 1925, p. 16—17 ; Dan Simonescu, *Activitatea lui Dimitrie Cantemir în Rusia* (L'activité de Démètre Cantemir en Russie), « Cercetări istorice », Jassy, XI (1946), p. 15—16 et P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viaţa şi opera* (Démètre Cantemir. Sa vie et son œuvre), Bucureşti, 1958, p. 189—192, etc.

sance des milieux intellectuels allemands [10]. Le 4 Juin 1714 Jablonsky répondait affirmativement signifiant qu'il avait chargé Johann Burkhard Mencke (1674—1732) le rédacteur du périodique « Acta Eruditorum » de présenter dans les colonnes de cette publication le « Compliment du jeune prince de Moldavie... une pièce qui mérite bien d'être conservée dans un volume, qui dure mieux qu'une feuille volante » afin que « le public ne reste pas longtemps privé d'un si beau bijou » [11].

On sait que « Acta Eruditorum » représente la première publication périodique scientifique parue en Allemagne (12 fascicules mensuels) étant imprimée à Leipzig à partir de l'année 1682 sur l'initiative des savants Otto Mencke (1644—1707) et Cristophor Pfauts d'après les modèles du « Journal des Savants » (1665), « The Philosophical Transactions » (1665) et « Giornale dei letterati » (1668) [12]. D'éminentes personnalités appartenant à la vie intellectuelle allemande comme Leibniz, Tschirnhaus, Ettmüller, Ittig, Carpzov, Thomasius, Olearius, Alberti, Bohn et autres [13], avaient collaboré à ce périodique de haut prestige dans les colonnes duquel paraissaient notamment des comptes rendus et des analyses des plus remarquables ouvrages scientifiques du monde entier, et qui avait réussi à se maintenir pendant tout un siècle, la collection complète totalisant 117 volumes. Sa parution avait été assurée successivement de père en fils, par Otto, suivi de Johann Burkhard et de Friedrich Otto Mencke (1708—1754), et plus tard par Karl Andreas Bel (1717—1782) comptant tous parmi les représentants de renom des milieux universitaires de Leipzig [14]. C'est ainsi que le plus important journal universitaire d'Allemagne avait fait paraître, pour la première fois du vivant de Cantemir, une présentation élogieuse dudit « Panégyrique » composé par le prince et prononcé par son fils devant Pierre le Grand [15]. Le périodique reproduisait en entier le titre de la version latine de la petite brochure éditée à Saint-Pétersbourg, suivi d'un court passage du final, en y ajoutant quelques appréciations favorables à l'adresse du rejeton princier qui avait su s'acquitter avec autant d'application de la mission qui lui avait été confiée : « ... dans les quelques

---

[10] Cf. Tiberiu Truţer, *Aspecte inedite privind relaţiile lui Dimitrie Cantemir cu Academia din Berlin* (Aspects inédits concernant les relations de Démètre Cantemir avec l'Académie de Berlin), « Forum. Revista Învăţămîntului Superior », XIII (1971), n° 10, p. 76—77.

[11] E. Winter, *Die Brüder Daniel Ernst und Johann Theodor Jablonský und Russland*, « Acta Comeniana », Prague, XXIII (1965), p. 127 et H. Grasshoff, *Russische Literatur in Deutschland im Zeitalter der Aufklärung...*, Berlin, 1973, p. 76.

[12] Les indications bio-bibliographiques se trouvent dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. XXI, Leipzig, 1885, p. 312—313.

[13] Des données concernant l'historique de ce journal savant chez R. Treitschke, *Burkhard Mencke. Zur Geschichte der Geschichtswissenschaft im Anfange des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, 1842 ; Kirschner, *Zur Entstehungs — und Redaktionsgeschichte der « Acta Eruditorum »*, « Archiv für Buchgewerbe », vol. 4/1928 ; A. N. Nermes, *Johann Burkhard Mencke in seiner Zeit*, Frankfurt, 1934 (Diss.) et L. Richter, *Журнал « Acta Eruditorum » (Лейпциг, 1682 и сл.) — центр научной документации европейского значения* [La revue « Acta Eruditorum » (Leipzig, 1682 et suiv.) — centre de documentation scientifique d'importance européenne] dans « Actes du XI^e Congrès International d'Histoire des Sciences. Varsovie — Torun — Kielce — Cracovie 24—31 Août 1965 », tome II, Wrocław — Varsovie — Cracovie, 1967, p. 71—74.

[14] Sur ces personnages, voir surtout les détails insérés dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. II, Leipzig, 1875, p. 303—304 et vol. XXI, p. 310—311.

[15] « Acta Eruditorum », Anno MDCCXIV publicata, Lipsiae, N° XI Calendis Novembris, p. 536 (Nova Literaria).

lettres qui nous sont parvenues à ce sujet, l'on se montre ravi non seulement par le charme enfantin du jeune prince, mais aussi pour la manière dont il avait su prononcer l'allocution, ce qui — compte tenu de son âge — le rend d'autant plus digne d'admiration »[16]. Ces paroles courtoises étaient destinées, de toute évidence, à Démètre Cantemir, élu le 11 Juillet 1714 membre de l'Académie berlinoise. Dans le diplôme qui lui avait été décerné à cette occasion, on soulignait le fait que le prince « quanto rariore, tanto laudatiore exemplo, suum cum indagatoribus scientiarum illustre nomen profiteri, suâque accessione societati nostrae splendorem et ornamentum eximium infere dignatur »[17].

La seconde œuvre de Cantemir présentée par « Acta Eruditorum » a été *Книга систима или состоянiє мухамеданкия религиє.* (Le système ou les bases de la religion mahométane), rédigée d'abord en latin mais éditée à Saint-Pétersbourg en 1722 dans la version russe d'Ivan Ilinski[18]; il s'agissait d'une importante monographie qui complétait *L'Histoire de l'Empire Ottoman* particulièrement sous le rapport confessionnel et ethnographique[19]. L'ouvrage fut chaleureusement accueilli par les milieux scientifiques, ainsi qu'en témoigne l'appréciation favorable de Johann Peter Kohl (1698—1778), professeur de théologie et de littérature à l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, dans son *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum imprimis sacra* édité à Altona en 1729, p. VI et 20[20]. L'auteur considère l'œuvre de Cantemir comme étant « conçue avec le plus grand soin et digne de confiance. Suivant l'avis de quelques personnalités parmi les érudits elle a été traduite en langue russe en lui ajoutant un certain nombre d'observations »[21]. Dans le compte rendu paru dans « Acta Eruditorum » de 1729, fasc. XI (Novembre), p. 509, concernant le volume de Kohl, on retrouve mentionnée la monographie de Cantemir[22]. D'ailleurs, dans le numéro paru en Octobre 1729, fasc. X, p. 440, on trouve dans ladite publication scientifique de Leipzig la présentation d'une troisième œuvre de Cantemir, portant le titre de *De muro Caucaseo*. On sait que lors de la campagne menée par Pierre le Grand contre les Perses dans le Caucase en 1722, Cantemir avait accompagné les armées russes en qualité de conseiller du tsar et comme expert dans les problèmes orientalistes y avait déployé une activité scientifique méritoire[23]. C'est ainsi que, arrivé à Derbent le 31 Août 1722, Cante-

[16] *Idem.*

[17] Cf. T. S. Bayer, *op. cit.*, p. 316, note 5 et Şt. Ciobanu, *op. cit.*, p. 141, doc. LXVII.

[18] In 4°, 26 + 379 p. + il., cf. I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia românească veche 1508—1830* (Bibliographie roumaine ancienne), tome II, 1716—1808, Bucureşti, 1910, p. 4—19, n° 180. Sur Ilinski, à consulter surtout C. Şerban, *Jurnalul lui Ivan Ilinski (1721—1730)* (Le journal d'Ivan Ilinski), « Studii », VIII (1955), n°s 5—6, p. 112—120.

[19] Voir des détails concernant ce livre dans P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 212—219. Une édition commentée du « Système de la religion mahométane », texte original en latin et traduction roumaine, en préparation par les soins du dr Virgil Cândea.

[20] Des données bio-bibliographiques sur Kohl dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. XVI, Leipzig, 1882, p. 425.

[21] Voir aussi P. P. Panaitescu, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand*, « Revue des études slaves », Paris, VI (1926), fasc. 3—4, p. 252—253 et H. Grasshoff, *Russische Literatur in Deutschland...*, p. 132 et 134.

[22] Quelques détails aussi chez Ilie Minea, *Despre Dimitrie Cantemir. Omul, scriitorul, domnitorul* (Sur Démètre Cantemir. L'homme, l'écrivain, le prince), Jassy, 1926, p. 19.

[23] Voir les circonstances historiques et le cadre général de la campagne du Caucase chez P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir...*, p. 142—154.

mir entreprit avec une équipe d'ingénieurs des investigations concernant la fameuse muraille caucasienne, en recueillant des inscriptions, procédant à l'examen des monuments funéraires et glanant de multiples observations sur les réalisations architecturales de la population locale [24]. Le résultat de ces recherches, consigné sous forme de notes, est resté à l'état de manuscrit et après sa mort, fut confié par son fils Antiochos à Gottlieb Siegfried Bayer (1694—1738), un savant allemand qui enseignait l'histoire, le droit et la philosophie à l'Académie de Saint-Pétersbourg et qui publia tout le matériel dans « Commentari Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae », le périodique édité par ladite institution, sous le titre de *De muro Caucaseo* [25] en y ajoutant ses propres commentaires. On y trouve également un hommage voué à l'œuvre de ce prince érudit par le savant allemand qui s'exprimait en ces termes : « C'est un homme à l'âme noble et doué de grandes vertus, aguerri au danger et nourrissant une passion dévorante pour les sciences, au point qu'on aurait beau fouiller dans le passé de ces peuples sans en découvrir un pareil. Ses commentaires historiques concernant l'Empire ottoman et le peuple moldave, sur la Dacie ancienne et autres, en sont un brillant témoignage. Ses notes sur la muraille caucasienne sont marquées sur des pages détachées, tracées à la hâte par le prince et devaient lui servir de repères pour aviver le souvenir des choses vues. Leur nombre est toutefois fort réduit, bien que, de toute évidence, Cantemir ait pu les compléter ultérieurement de mémoire, si la maladie diabétique contractée au cours de la campagne de Derbent ne l'eut emporté prématurément. Aussi ai-je estimé de mon devoir de suppléer à ce travail que le prince eut assurément mené à bien avec beaucoup plus de compétence » [26]. Le matériel publié par Bayer a paru — accompagné par les mêmes commentaires élogieux du présentateur —, dans ledit fascicule de la revue scientifique de Leipzig [27], qui de cette façon mettait pour la troisième fois à la portée de ses lecteurs une des œuvres du savant prince de Moldavie.

Ajoutons, en dernier, que la plus connue des œuvres de Démètre Cantemir qui lui a valu la célébrité sur le plan européen, intitulée *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae* et avait été imprimée à Londres en 1734 dans la version anglaise de l'abbé Nicholas Tindal fut présentée également d'une manière très favorable dans les colonnes du périodique « Nova Acta Eruditorum » (nouvelle formule de « Acta Eruditorum ») en 1738, p. 97—105, cette présentation constituant, à notre connaissance, l'une des plus anciennes mentions de cet ouvrage dans la presse de spécialité occidentale [28].

---

[24] Cf. C. Şerban, *op. cit.*, p. 130.

[25] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 221.

[26] *Ibidem*, p. 222.

[27] Voir aussi Paul Cernovodeanu, *Démètre Cantemir vu par ses contemporains (le monde savant et les milieux diplomatiques européens)*, « Revue des études sud-est européennes », XI (1973), nº 4, p. 655.

[28] Pour d'autres témoignages contemporains portant sur la valeur de l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, à consulter *Dimitrie Cantemir Historian of South East European and Oriental civilizations. Extracts from « The History of the Ottoman Empire »* (éditeurs Al. Duţu et P. Cernovodeanu), Bucureşti, 1973, p. 321—329.

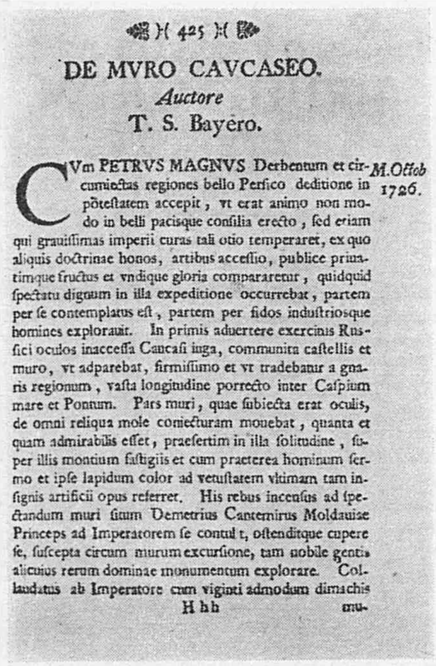
Après un bref exposé biographique sur l'auteur et des appréciations élogieuses sur sa vaste culture encyclopédique suivies par l'énumération des titres de ses principales œuvres, le périodique s'attaque à l'analyse de l'ouvrage présenté en offrant aux lecteurs un résumé de sa teneur. On y souligne entre autres, l'originalité de conception de Cantemir qui relate l'histoire de l'Empire ottoman suivant ses deux phases successives de grandeur et de décadence. En relevant le fait que l'auteur « s'était judicieusement servi non seulement des plus sérieuses sources persanes et turques, mais aussi de ses souvenirs personnels », on précise que le prince « n'avait fait que rarement appel aux sources chrétiennes, n'y ayant recours que lorsque les indications prélevées ailleurs lui semblaient soit obscures ou bien fondées sur une argumentation discordante ou boîteuse, afin d'y apporter le plus de clarté, en les étayant de nouvelles contributions susceptibles d'écarter les erreurs et mettre à jour la vérité ». Et le présentateur poursuit en déclarant que « l'on peut à peine concevoir de combien Cantemir s'élève au-dessus des œuvres de ses prédécesseurs, ayant su rendre leur vrai visage aux noms propres orientaux, défigurés par l'ignorance des écrivains chrétiens, mis de l'ordre dans la succession chronologique des faits, rendu plus perceptibles les raisons cachées justifiant la politique secrète des Turcs, en apportant des éclaircissements sur leurs institutions, les dignités civiles et militaires, et spécialement sur la manière selon laquelle fonctionnait l'administration impériale ». Sans nullement considérer comme nuisibles les incessantes invitations adressées par l'auteur à ses lecteurs de se servir des notes amples de l'ouvrage, le rédacteur de la présentation déclarait, pour conclure, que « en suivant ces recommandations on est largement récompensé par l'intérêt et le plaisir ressenti à parcourir ces digressions d'une ampleur inaccoutumée, mais d'autant plus dignes d'être connues » [29].

Ce compte rendu tout en éloges, paru dans « Nova Acta Eruditorum » en 1738 fut également reproduit — en résumé — en 1785 par la *Bibliotheca Historica*, vol. II, I^{ère} partie, p. 291—295, qui était imprimée à Leipzig sous la direction de l'éminent professeur et conseiller aulique Johann Georg Meusel (1743—1820) ; le nom de Cantemir figurait parmi les plus illustres *Scriptores de Historia Osmanorum eorumque Imperio*, aux côtés de Paolo Giovio, Philipp Lonicer, Francesco Sansovino, Ubertus Folieta, Johannes Löwenklau, Richard Knolles, Paul Rycaut, Giovanni Sagredo et l'abbé Mignot [30]. C'était une consécration éclatante des mérites du savant prince de Moldavie qui voyait ainsi s'ouvrir devant lui les portes du Panthéon de la culture universelle.

---

[29] *Ibidem*, p. 319—321 (un extrait).

[30] *Bibliotheca Historica*. Instructa a B. Burcardo Gotthelf Struvio, Aucta a B. Christi Gottlieb Budero, Nunc vero a Ioanne Georgio Meuselio ita digesta, amplificata et emendata ut paene novum opus videri possit. Voluminis II Pars I, Lipsiae, apud Heredes Weidmanni et Reichium, MDCCLXXXV (= 1785), *passim*. Les données bio-bibliographiques concernant les éditeurs Burkhard Gotthelf Struve (1671—1738), Christian Gottlieb Buder (1693—1763) et Meusel dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. III, Leipzig, 1876, p. 502 ; vol. XXI, Leipzig 1885, p. 541—544 ; vol. XXXVI, Leipzig, 1893, p. 671—676.



425

DE MVRO CAVCASEO.

Auctore

T. S. Bayero.

CVm PETRVS MAGNVS Derbentum et circumiectas regiones bello Perſico deditione in pōteſtatem accepit, vt erat animo non modo in belli paciſque conſilia erecto, ſed etiam qui grauiſſimas imperii curas tali otio temperaret, ex quo aliquis doctrinae honos, artibus acceſſio, publice priuatimque fructus et vndique gloria compararetur, quidquid ſpectatu dignum in illa expeditione occurrebat, partem per ſe contemplatus eſt, partem per fidos induſtriosque homines explorauit. In primis aduertere exercitus Ruſſici oculos inacceſſa Caucaſi iuga, communita caſtellis et muro, vt adparebat, firmiſſimo et vt tradebatur a gnaris regionum, vaſta longitudine porrecto inter Caſpium mare et Pontum. Pars muri, quae ſubiecta erat oculis, de omni reliqua mole coniecturam mouebat, quanta et quam admirabilis eſſet, praeſertim in illa ſolitudine, ſuper illis montium faſtigiis et cum praeterea hominum ſermo et ipſe lapidum color ad vetuſtatem vltimam tam inſignis artificii opus referret. His rebus incenſus ad ſpectandum muri ſitum Demetrius Cantemirus Moldauiae Princeps ad Imperatorem ſe contul t, oſtenditque cupere ſe, ſuſcepta circum murum excurſione, tam nobile gentis alicuius rerum dominae monumentum explorare. Collaudatus ab Imperatore cum viginti admodum dimachis

M.Octob 1726.

Hhh mu-

Fig. 1. — Page 425 des « Commentaires de l'Académie des Sciences de St.-Pétersbourg » (1728) contenant l'ouvrage *De la muraille caucasienne.*

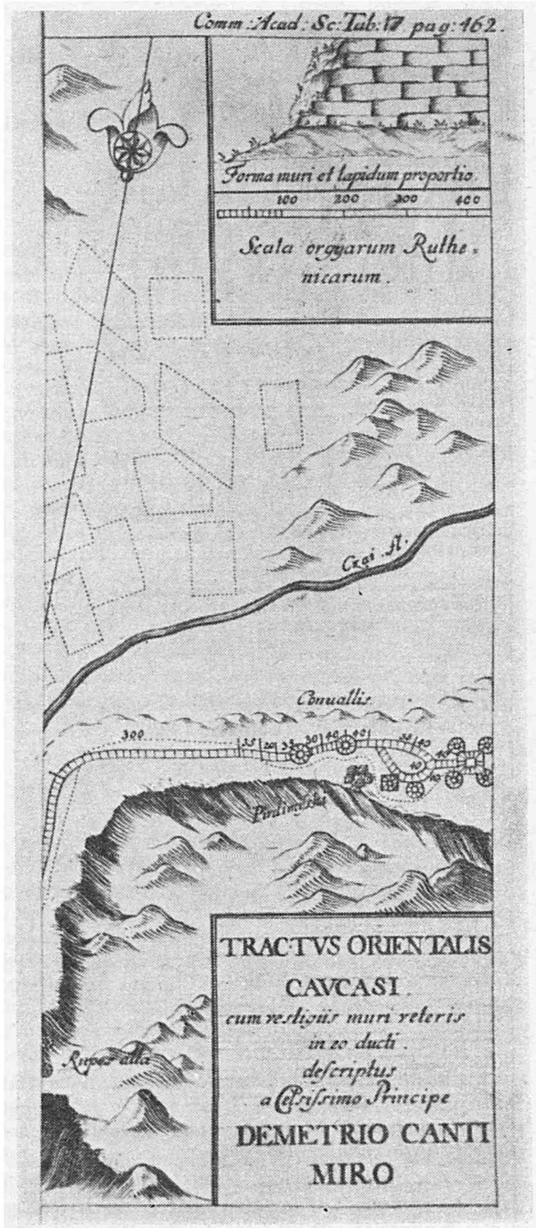
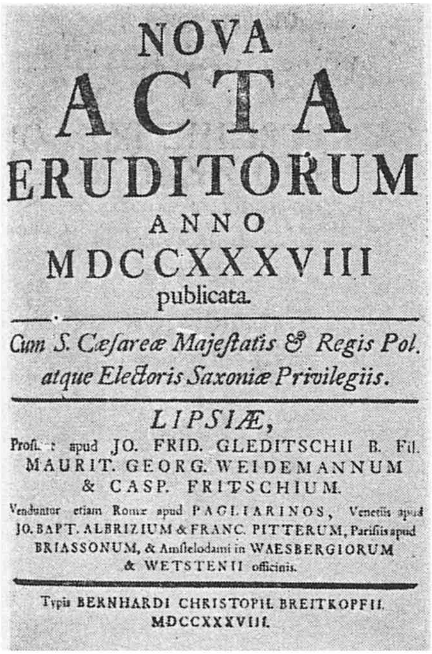


Fig. 2. — Carte de la muraille caucasienne dressée par Démètre Cantemir (*Ibidem*, p. 462).


NOVA ACTA ERUDITORUM ANNO MDCCXXXVIII publicata.

Cum S. Cæsareæ Majestatis & Regis Pol. atque Electoris Saxoniæ Privilegiis.

LIPSIÆ,

Prost. apud JO. FRID. GLEDITSCHII B. Fil. MAURIT. GEORG. WEIDEMANNUM & CASP. FRITSCHIUM.

Venduntur etiam Romæ apud PAGLIARINOS, Venetiis apud JO. BAPT. ALBRIZIUM & FRANC. PITTERUM, Parisiis apud BRIASSONUM, & Amstelodami in WAESBERGIORUM & WETSTENII officinis.

Typis BERNHARDI CHRISTOPH. BREITKOPFII. MDCCXXXVIII.

Fig. 3. — Feuille de titre de « Nova Acta Eruditorum » (Leipzig, 1738).

No. III. 97

NOVA ACTA ERUDITORUM, publicata Lipsiæ Calendis Martii Anno MDCCXXXVIII. Pars I.

THE HISTORY OF THE GROWTH AND decay of the Othman Empire, &c. h. e. DE OTHOMANNICI IMPERII AMPLIFICATIONE & decrementis historia. Partes II, quarum prior amplificationem ab Othmane, fundatore, usque ad Mahometem IV, sive ab A. 1300 usque ad obsidionem Viennæ A. 1683: altera decrementa, a Mahomete IV usque ad Achmedem III, adeoque spatium temporis, quo vixit Autor, complectitur. Primum Latino sermone conscripsit DEMETRIUS CANTEMIR, Moldaviæ quondam Princeps, & ex Autoris Autographo Anglice vertit N. TINDAL, M. A. Operi additæ sunt Icones Imperatorum Turcicorum, ære incisæ, ad exempla tabularum pictarum, in Seraglio suspensarum, facta per Pictorem aulicum superioris Imperatoris.

Londini, impensis Jac. Jo. & Pauli Knapton, 1734, fol. Alph. 5 pl. 1.

Contigit nostra ætate Moldaviæ, quod nescimus an alii cultioris Europæ regioni, ut duo ipsi Principes, sibi invicem succedentes, a Turcis imponerentur, literarum amore æque

N

Fig. 4. — Commencement du compte rendu de l'*Histoire de l'Empire Ottoman* (*Ibidem*, p. 97).

ANNEXES

I

Compte rendu du «Panégyrique»

Nova Literaria

Prodiit Petroburgi oratio Hellinico &c. Latino idiomate expressa, hoc titulo: Петру Первому &c. *Petro primo Hyper-Serenissimo & Potentissimo, Pio, Victori & Clementissimo Imperatori, Domino & Protectori suo, Panegyricum holocaustum humillime litat & offert, inclitae & Theophruritae phalangis sanctae metamorthoseos miles, nec non Sacri Ross. Imperii Princeps & Moldavae Hospodarowicz, servus deditus, Serbanus Cantemyr, in burgo S. Petri a. 1714, in Martio, ineunte VII aetatis suae anno Hellinika dialecto peroratum.* Haec magnam partem dictis & phrasibus Biblicis in laudes Russorum Imperatoris applicatis absolvitur, quem prope finem ita inter alia alloquitur Orator: *Quem ad modum enim sub Claudio Caesare orbis terrarum ab originali peccato salvatus est, Jesu nascente; ita sub Te Petro Imperatore magnam Dei Ecclesiam pristinam suam libertatem nacturam, inhaesitanter speramus, eodem Jesu resurgente.* Ceterum literis inde ad nos datis mire laudatur oris actionisque suavitas, qua Princeps Cantemyrius dixit, quamque ipsa aetatis illius gratia commendabiliorem effecit.

(*Acta Eruditorum*, Anno MDCCXIV publicata, cum S. Caesareae Majestatis & Regis Pol<oniae> atque Elect<oris> Sax<oniae> Privilegiis. Lipsiae, Prostant apud Joh. Grossii Haeredes, Joh. Frid. Gleditsch & Fil. Thomam Fritschium & Frid. Groschuf. Typis Joh. Casp. Mulleri. A. MDCCXIV.N.XI Calendis Novembris, p. 536).

II

Compte-rendu de « La muraille caucasienne »

p. 425 [M<ensis> Oct<obris> 1726] His rebus incensus ad spectandum muri situm Demetrius Cantemirus Moldaniae Princeps ad Imperatorem se contulit, ostenditque cupere se, suscepta circum murum excursione, tam nobile gentis alicuius rerum dominae monumentum explorare. p. 426 Collaudatus ab Imperatore cum viginti admodum dimachis //murum, qua potest, obit, tractum eius, diuergia, propugnacula et vicina muri describit, viam metitur. Longius processuro metus obiiciebatur a Dagestanorum insidiis, quas manipulus ille, si vndique in ignota et confragosa regione barbari coorirentur, effugere non poterat. Rediit Cantemirus e discrimine tanto sub vesperam incolumis, et quae cognouerat, in commentarios retulit. Ad ceteras virtutes eo in Principe summa animi magnitudo erat, multo usu periculisque exercita, et doctrinae eruditionisque incredibiles amores, vt, quae ad veterum superiorumque temporum memoriam in horum populorum rebus requireres, haud aeque ex alio cognoscere posses : cuius laudis testes sunt commentarii, quos partem perfecit de Turcarum et Moldanorum rebus, partem de antiqua Dacia, aliosque complures adfectos reliquit. Chartas in quibus muri situm descripserat, communicatas accepi ab Antiocho Cantemiro Principe patris virtutum aemulo et imitatore studiorum : commentariorum quoque laceras schedas, in quibus perpauca, quae memoriam fugitura sunt visa, notauerat, eiusdem beneficio Principis excussi, interea dum caremus maxima parte eorum, quae sapientissimus Demetrius ab se animaduersa, e memoria repetiturus sucrat, nisi diabetles, cum eum in Derbentina expeditione inuaserat, paullo post incomparabilem virum extinxisset. Elaborandum igitur mihi videbatur, vt monumentum, quod doctissimi Principis eruditione et luce ingenii multo illustrissimum futurum erat, ita ex antiquitate explicarem, vt desiderivm illius aliquantum lenirem mea opera.

(*De Muro Caucaseo.* Auctore T. S. Bayero, in *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, Tomus I ad annum (I) DCCXXVI, Petropoli, Typis Academiae, (I) DCCXXVIII, p. 425—426).

★

Dissertatio tertia *De Muro Caucaseo*, recitata est M<ense> Octobr<is >1726. Durante bello Persico, Russique orientales intrantibus terras montes isti ingentes Caucasei, communiti castellis & muro vasta longitudine porrecto a Caspio mari usque ad Pontum, obviam fuere. Cumque fama occasione muri illius celebris incensus fuisset Princeps Moldaviae, *Demetrius Cantemirius*, jam alias ingenio ac virtute sua notus, murum videndi cepit consilium ; in perlustrando varia notatu digna in schedas conjecit, quas filius *Antiochus Cantemirius* paternae gloriae aemulus cum Autore nostro communicavit. Has igitur tabulas elaborandas sibi sumsit Clarissimus *Bayerus*, easque, uti dimensus fuit stadiis Ruthenicis, atque consignatas reliquit ipse Demetrius, aeri incidi curavit, neque quicquam ex conjecturis immutavit. Eo ordine progreditur Autor, ut loca, prout ea in schedis invenit, recenseat, & ab urbe Derbento, ex qua egressus Demetrius, incipiat. Refertur vero a Principe, se Derbento profectum per septem stadia Ruthenica murum explorasse, certo tamen constare, murum ad fontes Ihmanii fluvii in finibus Georgiae per quadrigenta & quinquaginta stadia produci. Autor, cum fluvi istius mentionem nullibi in Georgiae limite consignatam deprehenderit, censet ex dimensione & situ ipso fluvium esse Yori, ad 63 gradum longitudinis & 44 1/2 gradum latitudinis. Praeterea montes Caucasi esse praeruptos, asperes, virgultisque consitos, ac non nunquam in cacumine in planitiem abire, inque convallibus vineas esse : per juga montium ruinas spectari muri, turresque quasdam cum portis adhuc integras, Moscuensis urbis turribus haud dissimiles ; crassum murum orgyam, ruthenicam unam, lapidesque κογχυλιόστους, struendi arte atque politura sola sine ferramento aut caemento ita conjunctos ac compositos, ut vix rima appareat. Haec sunt, quae Autor schedis Demetrii debet.

(*Acta Eruditorum.* Anno MDCCXXIX publicata. Cum S. Caesareae Majestatis & Regis Pol<oniae> atque Electoris Saxoniae Privilegiis. Lipsiae, Prostant apud Johan. Grossi Haeredes, Joh. Frid. Gleditschii B. Fil. et Jo. Christianum Martini. Typis Bernhardi Cristoph. Breitkopfii.' A. MDCCXXIX.N.X Calendis Octobris, p. 440).

III

Compte-rendu du « Système de la religion mahométane »

a)

p. VI *Praefatio ad Lectorem* IV. Systema religionis Muhamedanae quod Serenissimus Moldaviae Princeps *Demetrius Cantemirius*, summa fide ac diligentia a se conscriptum, ante aliquot annos Petropoli divulgavit, eruditorum quorundam hortatu ex Slavonico-Ruthena lingua translatum, variisque observatis auctum, praemissa praefatione de iis, qui ad hanc memoriam nostram Turcarum religionem literis consignarunt, scriptoribus (h).

(h) Pleniorum hujus libri recensionem, Petropoli a me compositam atque ad illustrem Menckenium+) Virum fama scriptisque celeberrimum, a me transmissam Actis Eruditorum Lipsiensibus insertam legas.

b)

p. 20 (note c) At pie defuncti Imperatoris <Petri I> auspicio dialecto Moscovitica conscripti quoque libri non pauci prodierunt, in his Serenissimi Principis Moldaviensis *Demetrii Cantemiriis* Systema religionis Muhamedanae latino ni fallor idiomante ab auctore compositum, posteaque ab interprete quodam Rutheno, homine sane non indocto & inpolito *Ilinski* appelato, in Moscoviticam qua Rutheni hodie utuntur linguam traductum.

c)

p. 182 (note d) In totum Psalterium concordantias quas vocant ephori sui *D. Ilinskii*, Rutheni hominis, ope adjutus olim concinnavit illustrissimus *Cantemirius*, Moldaviae quondam Principis filius natu major, easque piae memoriae Imperatrici Catharinae manuscriptas obtulit, quae imprimi eas statim jussit; nondum tamen, quod sciam, editas.

(Johannes Petrus Kohl, *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum imprimis sacram, sive historia critica versionum slavonicarum maxime insignium, nimirum Codicis sacri et Ephremi Syri, duobus libris absoluta...*, Altonaviae, Impensis Jonae Korten, Bibliopolae Altonaviensis, 1729, p. VI; p. 20, note e; p. 182, note d)

★

[En faisant le compte-rendu du livre de Kohl, on mentionne parmi les ouvrages y analysés :]

4) *Systema religionis Muhammedanae* ex Sereniss<imi> Principis *Demetr<ii> Cantemirii* Slavonice-Ruthena lingua de hoc argumento edito opere in latinum idioma translatum.

(*Acta Eruditorum*. Anno MDCCXXIX publicata [...] N.XI Calendis Novembris, p. 509).

IV

Compte-rendu de l'« Histoire de l'Empire Ottoman »

p. 97 *The History of the Growth and / decay of the Othman Empire &c.*

h. e.

De Othomannici Imperii Amplificatione & decrementis historia. Partes II, quarum prior amplificationem ab Othmane, fundatore, usque ad Mahometem IV, sive ab A. 1300 usque ad obsidionem Viennae A. 1683 : altera decrementa, a Mahomete IV usque ad Achmedem III, adeoque spatium temporis, quo vixit Autor, complectitur Primum Latino sermone conscripsit. Demetrius

Cantemir, Moldaviae quondam Princeps, & ex Autoris Autographo Anglice vertit N. Tindal, M. A. Operi additae sunt Icones Imperatorum Turcicorum, aeri incisae, ad exempla tabularum pictarum, in Seraglio suspensarum, facta per Pictorem aulicum superioris Imperatoris.

Londini, impensis Jac. Jo. & Pauli Knapton, 1734, fol./Alph. 5 pl. I.

Contigit nostra aetate Moldaviae, quod nescimus an alii cultioris Europae regioni, ut p. 98 duo ipsi Principes, sibi invicem succedentes, a Turcis imponerentur, literarum amore // aeque capti, & ob insignia in ornandis pariter atque juvandis bonis artibus merita dignissimi, quorum nomini ac memoriae e doctioribus nemo non lubens assurgat, beneque preceptur. Atque unus quidem horum, dubium non est, quin designari intelligatur *Nic. Maurocordatus, Alexandri Maurocordati*, Viri πολιτικωτάτου, & cum permultis amplissimis in aula Othomanica honoribus, tum maxime Legati ad pacem Carolivici ineundam munere functi, filius, Princeps incomparabilis : de cujus doctrina & erga literarum studia affectu, testis, opinamur, satis idoneus est perelegans *de Officiis* libellus, primum Graece tantum ab ipso editus, deinde una cum Latina Cl<arissimi> *Bergleri*[1] versione hic Lipsiae iterum typis excusus : testes etiam sunt complures Epistolae, quas haud ita pridem uni Sociorum nostrorum oculis usurpare licuit, Principis jussu ab eo, qui ipsi a scriniorum cura erat, ad Jo<bannem>·*Clericum*[2] de rebus ad literarium statum pertinentibus scriptae, in quarum perlustratione illud praeterea ab eo, qui inspexit, observatum esse memoratu non indignum judicamus, XI veteres Inscriptiones, quae a Cl<arissimo> *Hesselio*[3] in Appendica Praefationis, Operi Inscriptionum *Gudiano*[4] prefixae, pag. 22 publicantur, non aliunde ad Cl<arissimum> *Duckerum*[5], cui acceptas refert Hesselius, pervenisse videre, quam ex *Clerici* concessione, utpote quocum communicavit idem ille, cujus paulo ante mentionem fecimus, Illustrissimi *Maurocordati*, Valachiam tunc gubernantis, scriniorum praefectus, sua ipsius manu in separata a literis schedula descriptas, facto simul indicio, ipsos lapides Carolinae A. 1715 erutos fuisse, atque in Transylvania adhucdum extare spectandos. Enimvero *Maurocordato*, propterea, quod in otio literario vitam omnem traducens, ad belli negotia gerenda nec animi, nec corporis, virium satis habere credebatur, principatu sese abdicare coacto, alium, quod mireris, Principem in ejus locum suffecerunt Turci, itidem in omni eruditionis genere versatissimum, alterique, si militiae administrandae artes usumque, quo hic praestabat, excipias, ex asse parem, Serenissimum scilicet *Demetrium Cantemir*, Operis eximii p. 99 de Othomannici Imperii fatis Autorem. Cujus cum parum adhuc Occidentem // versus percrebuerit fama, absque impietatis in defuncti manes nota fieri nequit, quin ex subjecta libro vitae illius delineatione paucula, pleniori de eo notitiae comparandae inservitura, hic repeteremus. Natus est anno aerae Christianae 1673, patremque habuit *Constantinum Cantemir*, primum parti saltem Moldaviae praefectum, successu temporis totius, qua patet, Principem. Inter conditiones collatae in eum dignitatis haec erat, ut unum aliquem ex his filiis Constantinopolin mitteret, paternae fidei futurum obsidem. Quo pactu cum filius natu major, *Antiochus Cantemir*, per triennium ibidem substitisset, hoc domum revocato, Noster A. 1687 illuc se conferre jussus est. Ab eo inde tempore usque ad annum 1710, praeterquam quod nonnunquam in breve unius aut duorum annorum spatium patriam reviseret, etiam semel Magnum Visirium ad castra proficiscentem comitaretur, Turcicique exercitus apud Zentam cladis ex altera fluminis ripa testis esset oculatus, perpetuum Constantinopoli domicilium constituens, in hoc totus fuit, ut Turcorum linguam, instituta, & mores sibi redderet quam familiarissimos. Ad haec Musicam attingens, prosperrimo in illa tractanda versatus est successu. Cantuum enim, ab eo numeris musicis aptatorum, modulatio ni non modo summa cum voluptate aures praebebant Turci, & hodieque praebent, sed & primus notarum musicarum inter ipsos introduxit usum. Circiter annum 1710 Moldaviae Princeps creatus, nec multo post a Magno Visirio gravi affectus injuria, jugum Turcicum excutere, seque cum universa Moldavia in libertatem vindicare, clam meditabatur. His consiliis agitato, sponte supervenit missus a *Petro I*, Russo-Graecorum Monarcha, expertae fidei homo, opem pollicitus praesidiumque validissimum, modo Russis in posterum fidem ac obsequia, a clientibus praestari solita, exhiberet, armaque contra Turcos cum ipsis sociaret.

[1] Stephan Bergler (1680—1738), helléniste de Braşov, traducteur et éditeur d'ouvragse classiques à Hambourg, Leipzig, Amsterdam et Leyden.

[2] Joannès Abramios de Crète (m. 1718), professeur et prédicateur grec à la cour des princes Constantin Brancovan et Nicolas Maurocordato.

[3] Franz Hessel, éditeur des Inscriptions grecques et latines de Gudius à Louvain en 1731.

[4] Marquard Gude (Gudius) (1635—1689), historien, philologue classique et épigraphiste allemand, professeur à l'Université de Duisburg.

[5] Karl Andreas Duker (1670—1752), philologue et juriste westphalien, professeur à l'Université d'Utrecht.

Icto his legibus foedere, junctisque cum exercitu Russorum copiis, ipse in extremum vitae pervenit discrimen. Obsesso quippe ad flumen Pruth cum omni milite Monarcha Moscovitarum, tantasque in angustias redacto, ut in pacis impetratione, qualis — // buscunque sub conditionibus datae, salus unice posita videretur, Moldaviae Principem atrocissimis comminationibus sibi dedi postulabant Turci, nec servari fortassis potuisset, nisi, dissimulata ejus in castris praesentia, in carpento Imperatricis tam diu occulissent, donec, peracto pacis negotio, tuto evadendi sese offerret occasio. Spe igitur Moldaviam retinendi exclusus, accepto diplomate, quo damni reparationem, liberumque in terris suis receptaculum, largiebatur Russorum Imperator, A. 1711 una cum mille aut pluribus Nobilibus Moldavis assignatas sibi in Russia sedes ivit occupatum. Porro, ut ne minimam quidem dignitatis jacturam fecisse videretur, in Russici Imperii Principes lectus, atque titulo Serenissimae Celsitudinis cohonestatus est. Successu temporis, posteaquam Petropolim commigraverat, aulae admoveri coeptus, summam insignis in consiliis dandis dexteritatis retulit laudem. Tandem Imperatorem, in Persas iter facientem, sequi jussus, gravissimoque in via morbo correptus, A. 1723 diem obiit supremum. Excelluit, ut quam maxime, plurimarum linguarum cognitione : praeter Graecam enim veterum, Sclavonicam, & Gallicam, quibus mirum in modum eruditus erat, Turcorum, Arabum, Persarum, Graecorum hodiernorum, Latinorum, Italorum, Moscovitarum, & Moldavorum, literis atque sermoni adeo se assuefecerat, ut in uno quoque commode verba facere valeret. In Philosophiam ac Mathesin haud proletaria quidem opera incubuit, Architecturae inprimis studio delectatus, potissimum tamen Historiae utilitate pariter ac voluptate inflammatus, ad eam excolendam perpoliendamve curas omnes cogitationesque convertit. Libros reliquit bene multos, partim historici, partim philosophici, argumenti. Praesentis publicationem debemus Serenissimo Excellentissimoque Principi *Antiocho*, *Demetrii* filio, *Cantemir* qui, ab Imperatrice Russorum cum majori, quam Legatis alias tribui solet, au<c>toritate (en caractère de Ministre plénipotentiaire) in Angliam missus, allatum secum M<anu>s<crip>tum Codicem Cl<arissimo> *Tindal'o* vertendum atque pr<a>elo subjiciendum concessit. Propius igitur ad Operis ipsius perlustrationem // accedentibus memorandum est, frontem ornari effigie Autoris, affabre aeri insculpta, eamque excipere titulum, nec minus catalogum, nomina eorum, qui ad editionem maturandam pro uno aut pluribus exemplaribus vel in antecessum exsolverant, vel exsolutoros se esse, scripto fidem fecerant, exhibentem. Sequuntur binae Praefationes, altera Metaphrastae brevior, de ortographia ac pronuntiatione vocum nonnullarum Turcicarum paucula praemonentis. Majoris momenti res complectitur altera, quippe in qua Au<c>tor, praeparationis in ipsam Historiam loco, tres vexatissimas quaestiones, in quarum solutione multum gravissimeque peccasse arguit Scriptores Christianos, de aerae scilicet Turcicae, quam Hegiram vocant, cum Christiana comparandae ratione, de nomine ac gente Turcorum, denique de Imperialis Othomannidarum familiae origine, data opera excussit. Ad primam quod attinet, recte a *Ricciolo*[6] animadversum esse statuit, initium Hegirae cadere in annum Domini 622. Sed, cum duo computando modos memorat, alterum astronomicum, ex die 15 Julii, ceu proprio & naturali exorientis novilunii termino, alterum politicum, a die 16 Julii conjunctim cum antecedenti nocte, qua Meccam fugit *Mahomet*, quave recurrentis lunae nitor primum apparere coepit, posteriorem Arabes inter atque Turcos receptum esse, variis argumentis confirmat. Quorum validissimum est, e Diplomate Sultanis *Murad III*, ad Imperatorem *Rudolphum II* misso, petitum, ubi utriusque aerae annus & dies expressus legitur. *Ricciolo* deinceps causas, cur ita computare libitum fuerit, vel non habente, vel suppeditare oblito, Autor certiores non reddidit, olim de novilunio generatim sic sanxisse *Mahometem*, ut, quantocyus lunam conspicerent, festorum solennia auspicarentur. Quandoquidem vero dubio caret, lunam non statim primo die, sed interdum altero, nonnunquam tertio demum, conspici, mirum haud magnopere videre ait, vel *Mahometem* ipsum Astronomiae expertem, vel populum, e Prophetae & legislatoris autoritate unice pendentem diem, quo primum visa est luna, pro ipso novilunio accepisse, atque ad hanc veluti nor-//-mam menses festosque dies ordinasse. Probabile igitur est, a *Mahometis* fuga auspicari Hegiram, successores autem *Mahometis* vel ex superstitione, vel ex negligentia, aerae initium esse voluisse, non diem Jovis, seu 15 Julii, sed diem Veneris, seu 16. His praesuppositis, atque ope Tabulae parallelo — Astronomicae, asseverat, facili negotio, comparari posse utriusque aere annos. Cujusmodi tamen schema, quantumvis ab Autore promissum, cum, quod merito dolemus, in M<anu>s<crip>to Codice non comparuerit, aliud quoddam cum erudito orbe communicavit Metaphrastes. Praesentem denique disputationem concludit Autor confutatione errorum, a *Leunclavis*[7] aliisque circa annum primum imperii *Othmanis I*, item anum mortis *Erdogrulis*, patris

p. 100 — p. 1 01 — p. 102

[6] Giovanni Battista Riccioli (1598—1671), astronome et géographe italien, appartenant à l'ordre des Jésuites.

[7] Johann ou Hans Löwenklau (1533—1593), réputé orientaliste allemand, originaire de Westphalie.

Othmanis & circa expeditionum, a *Solimane* & *Jenghizchane* susceptarum, tempus, commissorum. Circa alteram quaestionem ex fide dignissimis Historicis, Turcicis pariter ac Persicis, ostendit, jam multo ante *Othmanis I* tempora innotuisse nomen Turcorum, ac praecipue tribui consuevisse populis quibusdam Scythicis, *Jenghizchanem*, Asiae bellum inferentem, secutis & post ejus expeditionem in Persia & Asia minori dispersis, similiter, qua ratione contigerit, ut *Othmanidae* successu temporis eo insigniti fuerint, fuse doceteque enarrat. Asia nimirum universa per *Jenghizchanis* invasionem misere devastata ac perturbata, e Praesidibus Persicis haud pauci, maxime illi, qui provinciis inter Pontum Euxinum, mare Caspium, atque Euphratem, sitis praeerant, tempori inversiendum rati, dominatum occupaverant. Adhaec potentissimus horum, *Aladin* Iconii Princeps, reliquias copiarum *Jenghizchanis* quae provincias suas quotidianis fere incursionibus infestabant, justo bello aggredi, ac funditus delere, constituerat. Quod secus accidit. Victus enim ipse, regnoque pulsus, Constantinopolim ad Imperatorem Graecum, *Michaelem Palaeologum* confugit. Ubi haud ita multo post vita functus, filium reliquit *Melec Schah*, postea *Aladinum II* dictum, qui, verba tantum ab Imperatore Graecorum sibi dari cernens,
p. 103 venia proficiscendi frustra rogata, clam excessit, patriamque repetiit. Nec successu caruit // res; namque, conciliatis sibi paterni dominii primoribus, Scythisque, qui hactenus possederant, devictis, ut horum animos ab armis ad pacis studia converteret, vicatim distributis, agros calendos tradidit, ac commune Turcorum imposuit nomen. Amplius *Erdogrulem*, *Solimanis*, sub idem tempus aquis suffocati, filium & post obitum hujus, *Othmanem*, nepotem, exercitui praefecit *Aladin*. *Othmanes* deinceps in *Aladini*, absque haeredibus defuncti, locum surrogatus, nomen Turcorum ut ignominiosum aboluit, eoque non nisi rusticos vocari, reliquos *Othmanli* seu *Othmanidas* appellari jussit. Sufficiunt haec ad indicandam gentis atque appellationis Turcorum originem. Ultimo loco dubitationi, quae ex eo oriri posset, quoniam in Turkistan Turcorum & Turcomannorum pristinas sedes quaerunt antiqui pariter & recentiores Geographi, occurit Autor, id urgens ac prae se ferens, fraude fuisse Europaeis hominibus ignorantiam orientalium linguarum, unde factum, ut voces, sono a se invicem, haud multum discrepantes, pro iisdem acceperint. Tertia demum questio erat de regia *Othmanidarum* stirpe. Enumeratis plurimis Historicorum opinionibus, in eo cum ceteris consentit Autor, a *Solimane Nerae* Principe descendere regiam Imperatorum Turcicorum stirpem. Illud praeterea in Annalibus Turcicis pro certo affirmari testatur, e nobilissima inter Scythas Ogyziorum familia ortum *Solimanem*, tribui Tartarorum, prope mare Caspium habitantium, praefuisse. Quam tamen potestatem utrum haereditario jure, an propriis meritis, populique suffragio, consecutus fuerit, minus constat. Interim, quo obscuriora sunt omnia, si supra *Solimanis* tempora adscendas, eo facilius judicatu est, quo fundamento nitatur Genealogia hujus stirpis, ad *Noae* usque aetatem prolata. Haec hactenus de Praefatione.

Opus ipsum in *duas Partes*, prior in tres rursus Libros dispescitur, quibus decem & novem Imperatorum vitae enarrantur. *Primus* spatium ab *Othmane I* usque ad interregnum sub *Solimane Chelebi* A. 1401 complectitur. *Secundus* sub *Mahomete II* A. 1451, *tertius* vero sub *Mahomete IV* A. 1672 subsistit. Ab eo enim inde tempore opes Impe-//-rii Othmanicae quam maxime
p. 104 infringi coeperunt & diminui. *Altera Pars uno Libro* absolvitur, rerumque sub *Mahomete IV*, *Solimane II*, *Achmede II*, *Mustapha II*, *Achmede III* gestarum historiam exponit. Vitis Imperatorum Icones premissae sunt, ad tabularum pictarum, in arce Constantinopolitana, cui *Seraglio* nomen, suspensarum, exempla, quae Autor, Constantinopoli degens, non minori periculo, quam impensa, per pictorem aulicum delineari curavit, aeri incisae. In historia conficienda non optimae solum inter Turcos & Persas notae scriptoribus usus est, sed & ex relatu virorum usu & experientia praeditorum, item ex chartis & monumentis avthenticis, quorum haud exiguum numerum comparaverat, plurima intexuit. A Christianis contra Historicis proficere, aut quidquam in Commentarios suos transsumere, consulto noluisse arbitrarum, nec ullius facile mentionem fieri, scriptaque citari, reperias, nisi ubi rem vel obscurius, vel absque idoneis argumentis, vel prorsus falso, commemoratam in majorem lucem collocandi, novis firmamentis fulciendi, aut, errore patefacto, in veritatem revocandi, suppetebat copia. Rectius quippe visum fuit, aquam, uti ex fontibus manat, limpidissimam, quam admista alia, e rivis hausta, turbidam propinare. Dici igitur vix potest, quantopere c<a>eterorum doctorum hominum, qui in eodem argumento illustrando Nostrum praeiverunt, laboribus antecellat praesens Opus. Practerquam enim, quod plurima nomina propria, ob orientalium linguarum ignorationem misere depravata, emendatius legantur; in factis enumerandis temporum ordo melius servetur; de consiliorum arcanis, rerumque actarum causis, certiora suppeditentur; dignitatum atque officiorum, cum militarium, tum civilium, clarior notitia praebeatur, & quae sunt plura hujusmodi; tum innumera alia proferentur prorsus nova & quorum antea non magis conscii eramus, ac mysteriorum Societatis in Anglia Galliaque, a multo inde tempore longe florentissimae. Generatim ista quidem persequi libruit, cum neminem futurum arbitremur, quim singula adduc-
p. 105 tis exemplis operosius probatum iri, sibi persuadeat, quod fieri // non poset, nisi melior libri pars transcriberetur. Inter illius autem, vitia nescimus, an laudes, referendum sit, a conti-

nenti & perpetua lectione tam crebro avocari lectorem, atque ad subjectas textui annotationes remitti: cujus tamen interpellationis molestiam abunde compensant digressiones, quanto prolixiores, tanto plerumque lectu digniores atque jucundiores. Quae cum ita sint, non defore auguramur, qui doleant *N. Tindalio*, popularium suorum rationem unice habenti, librum Anglice vertendi consilium arrisisse. Ac dubium non est, quin, si Latino potius, quo primum compositus erat, sermone evulgare eum maluisset, multo majorem ab universo eruditorum ordine gratiam fuisset relaturus.

(*Nova Acta Eruditorum*, Anno MDCCXXXVIII publicata. Cum S. Caesareae Majestatis & Regis Pol<oniae> atque Electoris Saxoniae Privilegiis. Lipsiae, Prostant apud Jo. Frid. Gleditschii B. Fil. Maurit. Georg. Weidemannum & Casp. Fritschium [...]. Typis Bernhardi Cristoph. Breitkopfii, MDCCXXXVIII. No. III—Calendis Martii —, Pars I, pp. 97—105).

LES TERRES ROUMAINES VUES PAR UN VOYAGEUR SUÉDOIS EN 1657 [1]

ALF LOMBARD
(Lund)

Le baron suédois *Claes Rålamb* [2] naquit en 1622 à Stockholm ; il fit ses études à Uppsala, à Leyde et à Paris, puis fut successivement magistrat et conseiller à la cour de Charles X Gustave (roi de Suède de 1654 à 1660), gouverneur de province à Uppsala en 1660, gouverneur général de la capitale en 1673 ; il fut révoqué en 1682 et mourut en 1695. C'était un homme érudit, éloquent et d'une grande culture. Il connaissait bien le latin et le parlait avec facilité. (N'oublions pas que le latin était dans l'Europe d'alors la langue de la diplomatie). Il a publié une série d'ouvrages de jurisprudence. Sa riche collection de livres est conservée, aujourd'hui encore, à la Bibliothèque universitaire d'Uppsala.

Fig. 1. — Portrait de Claes Rålamb.

Rålamb accompagna Charles-Gustave lors de l'expédition de celui-ci en Pologne. La Russie, la Pologne, l'Allemagne et le Danemark étaient, en cette époque de guerres, les ennemis de la Suède, ou au moins ses adversaires. Charles-Gustave avait besoin du concours de la Turquie contre la Russie et désirait que le sultan devînt son allié. A cet effet, il envoya Rålamb à Constantinople en 1657 avec une missive (du 23 septembre 1656) dans laquelle il proposait une alliance au sultan.

Cette lettre soulignait l'importance du péril russe aussi bien pour la Turquie que pour la Suède ; elle parlait de l'amitié qui depuis longtemps

[1] Texte, légèrement retouché, d'une conférence faite à la Faculté de philologie de l'Université de Bucarest, en roumain, le 11 juin 1973.

[2] *Claes*, prononcé « klås », est Nicolas. — Dans *Rålamb*, la lettre *å* vaut *o* long. Chacune des quatre lettres suivantes se prononce comme en français. L'accent frappe la première syllabe du mot.

unissait ces deux pays et du risque d'une alliance entre le tsar et les Habsbourg. Elle proposait comme négociateur d'une alliance suédo-turque Georges II Rákóczi, prince de Transylvanie, qui était à la fois assujetti à la Porte et (depuis 1656) allié de la Suède [3].

Rålamb, qui alors se trouvait à Szczecin, sur les bords de la Baltique, quitta cette ville le 22 février 1657 anc. st., avec une escorte. Il passa par Berlin, Prague, Vienne et Debrecen. Il traversa toute la Roumanie d'aujourd'hui, du 6 au 30 avril, d'Oradea jusqu'au Danube. Il arriva à Constantinople le 14 mai, y fut reçu par Mehmed IV (sultan de Turquie de 1648 à 1687; surnommé *Avci*, « le Chasseur ») et discuta avec lui de toute la situation politique en Europe ; il s'entretint alors avec lui en latin, à l'aide d'un interprète. Après un long séjour en Turquie, il retourna par Sofia, Belgrade, Budapest et Wroclaw et présenta son rapport à Charles-Gustave en mai 1658, dans la ville suédoise de Göteborg.

Rålamb a décrit cette mission, jour après jour, dans des notes de voyage fort détaillées. Une partie de ce journal a été publiée bien plus tard, mais toujours du vivant de Rålamb, en 1679, à Stockholm. Après la mort de l'auteur, une très bonne copie de ses notes a été faite pour le fils du défunt, Gustav Rålamb ; l'original en est perdu. La publication intégrale du texte, sans coupures, a dû attendre trois cents ans. Elle a été réalisée seulement en 1963, d'après la copie posthume, par M. Christian Callmer, bibliothécaire et chef de section à la Bibliothèque universitaire de Lund [4]. C'est une bonne édition, utile et bien commentée.

Ce qui nous intéresse ici, c'est la partie du voyage qui comprend la Roumanie d'aujourd'hui, ainsi que les impressions que notre voyageur a conservées de ces régions.

On connaît le grand nombre des Occidentaux qui autrefois ont consacré des notes de voyage aux terres roumaines qu'ils ont traversées. Rappelons le livre de N. Iorga, *Istoria românilor prin călători* [5]. Une contribution récente est celle de P. Simionescu, *Mărturii etnografice — puțin cunoscute — ale unor călători străini în țările românești (sec. XVII—XVIII)* [6]. Dans cet ordre d'idées, il est indiqué de tenir compte en premier lieu des études ayant eu pour objet les notes prises par les voyageurs *scandinaves* d'autrefois. Parmi les études récentes de ce genre, nous citerons ici celles de E. Lozovan, *Voyageurs nordiques dans les pays roumains* [7],

---

[3] Charles-Gustave a eu aussi d'autres rapports avec les milieux princiers roumains. N. Iorga, dans *Acad. Română, Memoriile Secțiunii istorice*, ser. III, tomul X, 1929, p. 509—534, a publié quelques documents à ce sujet, entre autres (p. 513) une lettre en latin, envoyée de Iași le 7 avril 1658 par Georges-Stéphane, prince de Moldavie, au roi de Suède, et dans laquelle il félicitait celui-ci de ses victoires remportées en Pologne. Dans une autre lettre (Iorga, p. 514), ce même prince, en 1659, prie Charles-Gustave de l'aider à reconquérir par les armes le trône qu'il venait de perdre.

[4] C. Rålamb, *Diarium under resa till Konstantinopel 1657—1658*, utgivet av Kungl. Samfundet för utgifvande af handskrifter rörande Skandinaviens historia genom C. Callmer (= *Historiska handlingar* XXXVII, III), Stockholm 1963.

[5] 2e éd., 2 vol., București, Casa școalelor, 1928.

[6] Dans *Revista de etnografie și folclor* XVI (1971) 289—299.

[7] Dans *Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard*, Lund 1969, p. 111—123. Sur l'un des douze voyageurs scandinaves d'autrefois présentés dans cet article, voir maintenant les indications supplémentaires réunies par M. Lozovan lui-même, dans *Romanica* (La Plata), IV (1973), 81—84.

et de I. Suciu, *From the history of the relations between Romania and the countries of Northern Europe (up to 1939)* [8].

Quelques brèves indications sur Rålamb ont déjà paru en Roumanie, notamment sur la visite qu'il fit, de passage à Tîrgoviște, le 23 avril 1657, au prince Constantin Șerban. Ces notes sont dues à C. Karadja [9] et à N. Iorga [10], et sont le fruit des recherches entreprises par ceux-ci dans les archives. Maintenant qu'a paru la totalité du journal de Rålamb, la chose est devenue facile, du moins pour ceux qui ont à leur disposition l'édition de 1963, et qui ne se laissent pas rebuter par la lecture d'un texte écrit en suédois du XVII^e siècle. Cette édition n'a guère été employée encore en Roumanie[11]. Comme d'autre part le journal de voyage du diplomate suédois contient un long passage (p. 65—88 de l'éd. Callmer) consacré à la traversée de la Transylvanie et de la Grande Valachie, et qui comprend des détails intéressants, nous croyons pouvoir être agréable à nos auditeurs, à nos lecteurs, en leur présentant un résumé de ce passage.

On a aussi conservé, mais non publié, un cahier de dépenses écrit pendant le voyage à Constantinople par le valet de chambre de Rålamb, Olof Hansson [12]. Ce manuscrit complète parfois utilement les notes du dignitaire.

La première partie du voyage d'aller fut assez pénible. Rålamb traversait alors le territoire de l'empereur germanique Ferdinand III (1637—1657), avec qui la Suède se trouvait en guerre. Il se voyait quelquefois obligé de voyager déguisé, avec une perruque brune de femme. Sur la frontière du Brandebourg, le douanier voulut lui tâter le corps — c'est le droit de tous les douaniers —, mais se retira vite, voyant la perruque

---

[8] Dans *Revue roumaine d'études internationales*, 1972, p. 169—185. Nous devons l'envoi de l'extrait contenant cet utile article à l'amabilité de M. I. Comșa.

[9] Dans *Revista istorică* VI (1920), 207—212, XV (1927), 347—348. La traduction donnée par Karadja a été reproduite dans *Călători străini despre țările române* V, București 1973, p. 607—613. Nous devons ces informations à la complaisance de M. M. Berza. Celui-ci signale aussi que M. E. D. Tappe (Londres) a reproduit, dans une communication faite au II^e Congrès international des études sud-est européennes, puis publiée dans les *Actes* de ce congrès (vol. II, 1972, p. 523—527), la traduction anglaise donnée par Awnsham Churchill et John Churchill dans leur recueil *A Collection of Voyages and Travels* (vol. V, London 1732, p. 669—716).

Nous ajouterons que le texte anglais de 1732 se trouve mentionné dans l'édition Callmer, p. 10. Cette édition nous apprend que la traduction de 1732 suit fidèlement l'original, à ceci près que la dernière phrase s'y trouve omise, et qu'elle reproduit « l'exemplaire imprimé en suédois à Stockholm ». Par ces derniers mots, A. et J. Churchill entendent manifestement l'édition de 1679. Il est évident que pour M. Tappe, lorsqu'il a voulu faire connaître à ses compatriotes d'aujourd'hui le voyage de Rålamb, l'édition anglaise de 1732 était d'un accès plus facile que les deux éditions suédoises, de 1679 et de 1963. — Quant aux pages traduites par Karadja, nous ne savons pas, n'ayant pas pu voir les deux petits articles de *Rev. ist.*, si elles sont la traduction de l'édition de 1679 ou celle du manuscrit copié. Les deux se trouvent à la Bibliothèque Royale de Stockholm. Karadja, Roumain bien connu pour l'intérêt qu'il portait aux relations roumano-suédoises, séjourna longtemps à Stockholm et avait appris le suédois.

[10] *O. c.*, vol. I, p. 370—372. Signalé ici d'après les études précitées de M. Lozovan, 1969, p. 112, et de M. Suciu, p. 172—173.

[11] Elle le sera peut-être maintenant, puisqu'elle se trouve depuis l'automne 1973 à l'Institut d'histoire Nicolae Iorga, à Bucarest. En effet, après notre conférence du 11 juin 1973, un historien de cette capitale nous a communiqué qu'il serait bon de posséder là un exemplaire du livre. M. Callmer, alors, à ma demande, a envoyé son ouvrage à l'Institut Iorga.

[12] Voir l'édition Callmer, p. 11, 230.

et comprenant qu'il avait fait une erreur (certains tâtonnements, en effet, ne sont permis qu'avec un homme).

Les conditions du voyage changèrent complètement à l'arrivée en Transylvanie, en Grande Valachie et dans la Turquie proprement dite. Non seulement ces régions étaient alors sous la domination du sultan; mais la Transylvanie était aussi, on vient de le dire, l'alliée de la Suède. Rålamb se trouvait là, partout, en pays ami.

Voyons maintenant ce qu'il a à dire de son voyage à travers ce qui est aujourd'hui la Roumanie.

Le 6 avril 1657, anc. st., il arriva à Oradea[13], ville qui alors était en Hongrie. Le « Capitaneus Varadinensis » et son épouse le conduisirent, dans un carrosse tiré par six chevaux, à la maison où il devait passer la nuit, et devant laquelle l'attendaient des musiciens, une garde princière... et des mendiants. Le Capitaneus et sa femme l'invitèrent à dîner. Le matin suivant, il voulut aller remercier son hôte, mais il se trouva que celui-ci n'avait pas le temps de le recevoir. Pour lui permettre de continuer sa route, il mit à la disposition de Rålamb un véhicule de transport — un peu simple, mais il n'y en avait pas d'autre, a-t-on dit. La troupe suédoise démarra, dans la direction de Cluj.

Chemin faisant, on rencontra un cortège nuptial. Le marié était assis sur une voiture et la mariée sur une autre, et chaque voiture était tirée par huit bœufs. On vit aussi le château princier d'Aleşd, devant lequel soixante chevaux magnifiques étaient alignés. On traversa le village de Tăut, entouré de montagnes. On apprit que le prince avait installé dans ces montagnes des paysans roumains (valaques, selon le texte), chargés de tenir les brigands à distance — « sinon personne ne pourrait circuler sur ces chemins »; ces paysans étaient, en compensation, exemtés d'impôts. Continuons la citation : « Ces Valaques sont des gens pauvres, car ici dans les montagnes ils n'ont pas de champs de blé. Ils vivent seulement de leurs moutons et de leurs bestiaux, et du fait qu'ils portent en Hongrie du sel de Transylvanie ».

Un peu après Tăut (près de la localité Ciucea), le groupe de Suédois passa la frontière entre la Hongrie et la Transylvanie. Le chemin traversa trente-trois fois le lit de la rivière Crişul Repede — sans aucun pont; mais il faut avouer que la rivière est peu profonde, et le fond dur et résistant. (Nous sommes assez près de l'endroit où le Crişul Repede prend sa source). On prit le repas dans le château princier de Ghilău.

Puis on séjourna quatre jours à Cluj, où résidait le prince Georges Rákóczi. L'épouse de celui-ci, « une femme grande et grosse », avait préparé l'arrivée de Rålamb en lui trouvant un logement. Rålamb s'adressa à la princesse en latin — langue au moyen de laquelle il se faisait habituellement comprendre par les princes et les dignitaires, et qui d'ailleurs était langue officielle dans la Hongrie d'alors (ce n'est qu'en 1790, à la diète de Bratislava, qu'a été réalisée la parité entre le latin et le hongrois).

---

[13] Rålamb mentionne en général les localités des terres roumaines par leur nom hongrois ou allemand, et la forme qu'il emploie est souvent défectueuse (il appelle par exemple Tragostof, p. 82, ce qui ne peut être que Dragoslavele). Nous introduisons ici les noms roumains. Mais l'identification de certaines localités n'est pas facile. M. Callmer, dans ses notes, en a identifié plusieurs; des confrères roumains nous ont aidé pour d'autres.

Mais ni la princesse ni son entourage ne connaissaient le latin suffisamment pour assurer une conversation. Les Hongrois commencèrent une longue discussion pour décider lequel d'entre eux répondrait à l'invité, et en quelle langue. Rålamb ne put réprimer son envie de rire. — A Cluj, il fit aussi la connaissance de la mère du prince, Suzanne Rákóczi, née Lorántffy, et celle du pasteur de la paroisse luthérienne. La princesse reçut aussi la visite d'un délégué du prince Georges-Stéphane de Moldavie ; ce délégué fit son apparition dans un carrosse attelé de huit chevaux.

L'éxpédition continue. Accompagné du délégué moldave, qui lui aussi doit se rendre à Alba Iulia, Rålamb nous décrit les salines de Turda, la rivière Mureş, des eaux de laquelle les Tsiganes extrayaient de l'or, et le repas pris à Aiud.

La ville d'Alba Iulia n'eut pas le don de plaire à Rålamb, qui par contre aima beaucoup celle de Sibiu. (Question de goût...). Le « locum-tenens » d'Alba Iulia invita Rålamb à dîner. Le repas fut servi dans de la vaisselle de bois et d'étain et dans des cruches de grès. Le délégué moldave, assis à la droite de Rålamb, manqua de respect à celui-ci, qui se vit obligé de le remettre à sa place. — Son séjour à Alba Iulia lui permit aussi de rencontrer un délégué du prince Georges de Transylvanie, Franz Tordai (Tordai Ferenc), en mission lui aussi auprès du sultan. Les deux émissaires décidèrent de faire route ensemble jusqu'à Constantinople.

Après Sebeş, Miercurea Sibiului et Cristian, on entra dans Sibiu, ville que Ralamb nous décrit avec enthousiasme : belle ville, bien construite, dans un mur d'enceinte à bastions. Pour son séjour, on lui avait réservé la chambre la meilleure et la plus confortable de tout son long voyage. Ceux qui l'accueillirent lui offrirent un régal de délicieux poisson, et tout le monde se montra aimable au possible. Le lendemain, après la messe du matin à l'église, l'ecclésiastique invita Rålamb à déjeuner, avec poisson et vin ; et le même soir le Suédois, à son tour, pria l'autre de dîner avec lui et deux de ses conseillers.

Sur la place, on put voir des objets en pierre ressemblant à des fonts baptismaux. Il se trouva que ces objets étaient destinés à mesurer le blé. Sa curiosité étant éveillée, Rålamb prit des renseignements. Il sut alors que la ville conservait le blé dans de grands trous creusés dans la terre : on faisait d'abord un trou profond et étroit, suffisant pour qu'un homme y descende ; puis on élargissait le fond, en y creusant une espèce de voûte, assez grande pour que tout le blé y entre, et on couvrait de paille et de pendre toutes les surfaces ; enfin on versait dans ce grand récipient ainsi préparé le blé destiné à être conservé. On bouchait l'orifice avec de la caille et de la cendre, hermétiquement, de façon à empêcher l'air ou l'humidité de pénétrer. Emmagasiné ainsi, le blé, paraît-il, se maintenait au moins dix ans en bon état [14].

Après deux journées passées à Sibiu, la compagnie poursuivit sa route dans la direction de Braşov. Elle passa la nuit dans le village de Chiipăr. Le lendemain, Rålamb nous décrit Făgăraş, avec le moulin à eau fait en pierre et, enjambant la rivière Olt, le pont de bois, couvert, aux parois à claire-voie. Plus loin, la neige des montagnes étant en train

---

[14] Nous serions curieux de savoir si ce procédé existe encore. (A.L.)

de fondre (nous sommes en avril), les eaux de l'Olt se gonflaient et emportaient certains ponts moins solides. On fit halte à Codlea. L'auteur nous donne une belle description de la Ţara Bîrsei, de la rivière, des montagnes et de la région de Braşov. On passa la nuit à Cristian, un peu avant Rîşnov.

Debout dès 3 heures du matin, on passa devant le château de Bran. La garnison du château ne comprit pas immédiatement le caractère de la visite et accueillit les Suédois à grands coups de canon. Malgré cela, ceux-ci purent traverser sans incident la frontière entre la Transylvanie et la Munténie. La verdure des champs formait un contraste impressionnant avec les montagnes encore blanches de neige. On arriva bientôt aux premiers villages de Valachie, à savoir Rucăr puis, vers 15 h. 30, Dragoslavele. Traduisons mot à mot quelques lignes du journal ; elles le méritent :

« Les Roumains (Valaques) de ce village, de même que ceux du village précédent par lequel nous venions de passer, étaient fort étonnés de l'apparition des Suédois ; ils n'en avaient encore jamais vu. Ils ont constaté que ces Suédois étaient des hommes jeunes et de haute taille. Mais tous ceux qui habitaient ces deux villages parlaient latin, les hommes aussi bien que les femmes. Pourtant leur accent était un peu corrompu. C'étaient des descendants des vieilles et authentiques colonies romaines. Tous étaient heureux à tel point qu'on ne saurait le décrire. Ils nous ont dit qu'ils n'avaient encore jamais eu le bonheur d'entendre quelqu'un parler leur langue maternelle. Nous n'étions pas moins émerveillés d'entendre le latin, parlé comme la propre langue maternelle de ces gens. Nous avons eu l'impression de nous trouver au milieu d'anciens Romains. Ils nous entouraient avec leurs femmes et leurs enfants, et ils nous ont souhaité succès et prospérité ».

Après un nuit passée à Dragoslavele, on continua vers Tîrgovişte. A mi-chemin, on trouva au bord de la route une cabane chauffée ; à l'intérieur, on vendait aux passants du vin conservé dans un énorme tonneau de trois toises de longueur. La route traversa plusieurs fois la Dîmboviţa. Cette rivière, là, était peu large, mais profonde, et le fond était pierreux ; les ponts faisaient entièrement défaut. Souvent, les voitures étaient près de verser les voyageurs dans l'eau. Rålamb et le délégué transylvain Tordai descendaient de temps en temps pour faire un bout de chemin à pied. Un des serviteurs tomba de sa monture et fut près de se noyer, son cheval étant tombé sur lui.

Au moment où on approchait de Tîrgovişte, capitale de la Valachie, une délégation de deux cents cavaliers vint à la rencontre du groupe. Ils étaient vêtus de peaux de tigre et de léopard, et leurs chevaux étaient fort beaux. Ils étaient envoyés par le prince de Munténie, Constantin Basarab (Constantin Şerban). Le maréchal transmit les souhaits de bienvenue du prince, et Rålamb lui répondit. Peu après, Constantin, arrivé en personne, pria Rålamb et Tordai de prendre place dans sa voiture avec son maréchal et son secrétaire d'état, qui, selon Rålamb, « parlaient assez bien le latin »[15]. Une escorte de militaires précédait et suivait la voiture. Prenant les devants, le prince lui-même retourna en ville à cheval.

---

[15] Après avoir vu ce que Rålamb nous dit de l'accueil qui lui fut réservé à Rucăr et à Dragoslavele, on se demande si ce « latin » n'était pas plutôt du roumain. (A.L.)

Détail sinistre : le long de la route, près de trois cents pieux, plantés dans le sol, portaient autant de têtes humaines — celles de soldats qui, une semaine auparavant, avaient organisé une révolte [16].

Constantin et ses ministres firent envoyer du vin à Rålamb, dans la maison où il était logé. Puis le prince l'invita chez lui. Visite somptueuse. Le « postelnicel » Lupu Drăghiţan vint avec le carrosse princier pour le conduire à l'audience. Des serviteurs précédaient le cortège, entouré à droite et à gauche de soldats de la garde princière. Les rues de la ville étaient bondées de spectateurs, et la cour du palais était pleine de soldats. Au pied de l'escalier où s'arrêta le carrosse, le maréchal, un général et de nombreux membres de la noblesse attendaient les hôtes.

Rålamb fut conduit à travers une suite de pièces pleines de monde, jusqu'à la salle d'audience, revêtue de damas. Le siège du prince était entouré de ses conseillers et ministres. Il y avait aussi parmi eux l'archevêque. Tous portaient des vêtements de peau de lynx. Un Turc, délégué de Melek Ahmed, pacha de Silistra, était présent et salua Rålamb au nom du sultan.

Ce délégué turc le conduisit dans son cabinet particulier, l'interrogea sur l'activité militaire du roi de Suède en Pologne et — profitant de cette occasion favorable — le pria d'intervenir en sa faveur auprès du sultan, c'est-à-dire de plaider sa cause quand il serait à Constantinople. Rålamb répondit à cela diplomatiquement. Lorsque fut venu le moment de prendre congé, après deux heures d'entretien, le délégué voulut lui mettre une robe cousue d'argent à la mode turque, le priant d'y voir une marque de l'affection qu'il avait pour lui. Rålamb, assurément peu habitué à recevoir des pots-de-vin, refusa d'abord, puis accepta. Il porta ce vêtement le temps de traverser les trois ou quatre premières salles dans la direction de la sortie, puis le remit à un de ses compagnons. La visite de Rålamb au palais dura au total deux heures et demie. L'audience que Constantin accorda ensuite à Tordai fut bien plus vite terminée.

Le jour suivant, Constantin invita Rålamb à sa table. Il fut conduit au palais dans une des voitures du prince, attelée de six chevaux et escortée par des soldats de garde. Le repas devait avoir lieu dans un pavillon situé dans les jardins du palais.

A table, on avait préparé pour Rålamb un trône élevé. La place réservée à Tordai, invité également, était plus modeste. Il n'y avait sur la table que quatre grands plats en argent, dont les couvercles étaient en fer. Deux majordomes, avec bâtons d'argent, firent leur entrée. On apporta d'abord de l'eau, dans laquelle Rålamb, puis le prince, et ensuite Tordai se lavèrent.

Tout le monde se mit à table. Le prince prononça un bénédicité en grec. Le couvert des trois dignitaires était en argent, celui des autres convives, en étain. A la même table que Constantin étaient assis ses principaux ministres et sénateurs, ainsi que deux des compagnons de Rålamb, à savoir son médecin, le Hollandais Cethisius, et son secrétaire, Jonas

---

[16] S'agit-il de la « Răscoala seimenilor », révolte dirigée précisément, à partir de 1655, contre Constantin Basarab ? Quoi qu'il en soit, Constantin n'aurait-il pas mieux fait de faire emprunter à ses invités, pour se rendre dans sa capitale, un parcours qui leur eût épargné ce spectacle « ţepeşien », assurément peu favorable aux relations, ou du moins à l'ambiance ? (A.L.)

Klingstedt, tandis que tous les autres Suédois furent servis à quelque distance de là, dans une tente. Tous avaient à peine pris place que commença une musique bruyante, avec instruments à vent, timbales, trompettes, harpes, violons, etc. Rålamb, peu habitué, trouva ce vacarme un peu trop fort.

Bientôt, Constantin leva son verre à la santé de certaines personnes : en premier lieu à celle du sultan (il s'en excusa auprès de Rålamb, disant qu'il n'osait pas déroger aux habitudes), puis du roi de Suède, puis du prince Rákóczi. Après quoi Rålamb but à la santé de Constantin, puis celui-ci à celle du prince de Moldavie et à celle de Rålamb. Pour porter ces toasts, tout le monde se leva, et chaque toast fut souligné par un morceau de musique.

A table, Constantin fit part à Rålamb de son désir d'acheter, pour ses besoins, cinq cents soldats suédois.

Le repas dura huit heures, de 10 h. et demie du matin à 6 h. et demie du soir, sans interruption. On apportait continuellement des plats nouveaux. La cuisine était, de l'avis de Rålamb, supérieure à celle de Transylvanie.

A 6 h. et demie, Rålamb prit congé. Le prince l'embrassa deux fois et le reconduisit à la porte ; ensuite des musiciens l'accompagnèrent jusqu'à la voiture, puis jusque chez lui.

La délégation suédoise quitta Tîrgovişte le matin suivant. Au départ, le prince fit don d'un cheval à Rålamb et le fit escorter un bout de chemin par une troupe militaire.

La station suivante devait être Bucarest. Nous nous trouvons dans une période de transition : la nouvelle capitale de la Munténie était sur le point de succéder à l'ancien centre princier, Tîrgovişte. Le prédécesseur de Constantin, Matei-Voda Basarab, qui fut prince de Munténie de 1632 jusqu'à sa mort en 1654, avait résidé à Bucarest, alors que Constantin lui-même préféra l'ancienne capitale. C'est donc là que Rålamb fut reçu officiellement, tandis qu'à Bucarest il n'avait aucune visite protocolaire à faire.

Aussi la compagnie suédoise n'a-t-elle guère fait que passer la nuit à Bucarest, du 28 mai anc. st. à 8 h. et demie du soir, jusqu'à 4 h. le matin suivant. Les impressions que Rålamb a emportées de cette ville sont maigres. La ville, nous dit-il, a beaucoup d'églises, entre autres certaines qui sont commémoratives plutôt que destinées au service divin.

De bon matin, on continua vers Călăraşi. On s'arrêta pour déjeuner dans un village dont Rålamb ne nous dit pas le nom ; selon le cahier de dépenses du valet de chambre, ce village s'appellerait « Terrisschuni », ce qui ne peut être que Tăriceni (situé à environ 80 kilomètres à l'est de Bucarest). Après avoir traversé une grande partie des plaines de la Grande Valachie, l'auteur souligne la fertilité de leur sol. Pourtant, ajoute-t-il, les surfaces cultivées se trouvent surtout à quelque distance des routes ; si, près des routes, le sol produit moins, c'est parce que les voyageurs, turcs et autres, ainsi que les troupes militaires, passent par là. Sur ces bords de routes, notre diplomate a trouvé de nombreuses huttes, faites de branchages et couvertes de paille, et dans lesquelles on vendait du vin ;

les voyageurs devaient apporter eux-mêmes leur nourriture [17]. Le texte continue : « ce pays est plein de toutes les richesses qu'il serait possible de mentionner ; il possède de nombreuses mines d'or[18] ; mais le prince n'ose pas trop les faire valoir, de peur d'éveiller le goût des Turcs et de les attirer dans ces régions ».

Nos voyageurs ont vu la ville de Călăraşi. Matei-Voda avait désiré s'y faire construire un château, mais les autorités turques s'étaient opposées à ce projet.

En cours de route, on rencontra trois troupes de cavaliers, de Piteşti, de Brăila et de Vadul-lui-Voda, en garnison sur la frontière entre la Grande Valachie (la Munténie) et la Turquie. Ces troupes escortèrent le groupe suédois jusqu'à la frontière, c'est-à-dire jusqu'au Danube. Arrivés là, les cavaliers, pour distraire les Suédois sur le point de quitter le pays, exécutèrent devant eux un petit programme de tir et d'équitation. Les Suédois traversèrent le fleuve sur des bacs militaires, toujours en compagnie de Tordai, le délégué transylvain qui s'était joint à eux pendant leur séjour à Alba Iulia. Dans l'après-midi du 30 avril 1657, Rålamb et son groupe quittaient ce que nous appelons aujourd'hui la Roumanie, après l'avoir traversée en 24 jours, en suivant la route oblique, multiséculaire, qui va d'Oradea jusqu'aux bords du Danube.

Le reste du voyage ne nous intéresse guère ici. Un seul détail, pittoresque. Au premier arrêt, qui eut lieu à Silistra, le gouverneur turc de cette province de l'Empire ottoman, Melek Ahmed Pacha, offrit à Rålamb du *café* et des confitures. Cette boisson était pour notre ami quelque chose d'entièrement nouveau. Nous savons maintenant que le café, venu du proche Orient, fut introduit en Europe vers 1600, peut-être par les Vénitiens. Il apparut d'abord, semble-t-il, en Italie, un peu plus tard en France et en Angleterre. En France, le premier local destiné à la consommation de cette boisson nouvelle, c'est-à-dire le premier « café », fut ouvert à Marseille en 1654. En Suède, le café est connu à peu près depuis 1700 ; en 1728, donc bien après l'époque de Rålamb, il y avait à Stockholm une quinzaine de locaux, de « cafés ». Quant au *mot*, qui provient du turc *kahve*, la première attestation française a été relevée dans un texte de 1575, où il s'agit de la boisson orientale. La première apparition de ce mot en suédois est de 1658 selon le grand dictionnaire de l'Académie suédoise (dont le volume XIII, contenant la lettre *K*, parut en 1935) ; la publication du Journal de Rålamb, de 1657, permet donc de reculer d'un an cette première attestation du mot. M. Callmer, dans son édition[19], signale que le mot apparaît ici pour la première fois dans la littérature suédoise.

Cette expérience nouvelle ne fut pas du goût de Rålamb : selon lui, le café avait un goût de petits pois grillés.

Quelques jours plus tard, Rålamb et Tordai furent reçus à Constantinople par le sultan, à qui ils remirent les missives respectives de leurs princes. La mission de Rålamb était terminée.

---

[17] Nous savons, grâce aux descriptions données par Odobescu et autres, que de grandes parties de la plaine du Bărăgan n'ont été peuplées que tard, au XVIII^e siècle et surtout au XIX^e (A.L.)

[18] Mot employé ici dans un sens figuré ? (A. L.)

[19] P. 90, note 29.

Mais il profita de cette occasion unique pour apprendre à connaître la Turquie. Il passa un an dans ce pays[20]. Il y étudia, entre autres choses, la religion musulmane. A ce sujet, il donna de ses impressions, à la fin de son Journal, une description assez détaillée, dont voici les dernières paroles, plus franches peut-être que diplomatiques : « telles sont les folies dont est faite la religion des Turcs »[21].

Puis ce fut le retour en Suède, par une autre voie, qui permit à Rålamb d'élargir encore le champ de ses connaissances.

Ce Journal est celui d'un homme pratique, d'un fin diplomate (l'exception citée à l'instant est de celles qui confirment une règle), connaissant bien les principes du savoir-vivre, et connaissant bien le monde. Tout l'intéressait, et ses impressions sont aussi intelligentes que précises. C'était un touriste à l'œil toujours ouvert, ce que de son temps on appelait en France un « curieux ». (Ici encore, une réserve s'impose : après quatre jours passés à Cluj, il n'a pas un mot à nous dire de la principale curiosité de cette ville : sa cathédrale).

Pourtant, ce qui nous intéresse plus que l'homme, c'est ce qu'il nous dit des Roumains d'alors et de leur pays. En Transylvanie, il eut des contacts surtout avec les milieux de tradition hongroise et allemande ; ce n'est guère qu'à l'arrivée en Munténie que cela a changé. Libre à nous de juger comme nous le voulons la société qu'il nous décrit, si différente de celle d'aujourd'hui ; toujours est-il que cette société d'autrefois est intéressante à étudier, et que les témoignages fournis par ce Journal ne sont pas dénués de valeur. Parmi les villes que Rålamb a connues, c'est surtout Tîrgovişte et Sibiu qui lui ont plu. Derrière ces images, derrière ces descriptions de visites officielles, nous sentons une chaude sympathie à l'égard du peuple. Le contact véritable avec la population roumaine commence quand Rålamb et son équipe ont quitté la région de Braşov pour passer dans celle du Muscel et dans la haute vallée de la Dîmboviţa. C'est en lisant ce que Rålamb nous dit de ses premiers contacts de ce genre qu'un ami de la romanité roumaine et des relations roumano-suédoises prend le plus de plaisir — en apprenant que notre voyageur s'est entretenu avec les villageois en latin, qu'il s'est fait comprendre, qu'il a eu l'impression qu'on lui répondait dans la même langue — un peu « corrompue » peut-être, mais identique — et qu'on lui a fait fête. Le Suédois qui vous parle, qui écrit ces lignes, voudrait les terminer en vous remerciant, chers auditeurs, chers lecteurs, de l'accueil que vos ancêtres de la vallée de la Dîmboviţa ont réservé, il y a 316 ans, à l'émissaire scandinave.

---

[20] Il est évident que Rålamb ne pouvait laisser son roi attendre aussi longtemps la réponse du sultan. Les Archives d'Etat, à Stockholm, conservent des lettres (des 22 et 27 mai, des 3 et 12 juin, etc.) que Rålamb adressa à Charles-Gustave par d'autres messagers, et dans lesquelles il tenait celui-ci au courant. Voir, dans l'édition Callmer, les pages 110, note 16 ; 111, note 26 ; 119, note 58, etc.

[21] C'est cette phrase, la toute dernière du Journal, que A. et J. Churchill, en 1732, ont retranchée dans leur anthologie de récits de voyages. (Voir ci-dessus, p. 3, note 9, 2e alinéa.) Il faut avouer que, placée au terme d'un texte somme toute pondéré, objectif, documentaire, elle étonne et détonne. Elle a de quoi choquer non seulement l'oreille d'un libre penseur du XVIIIe siècle, ou celle d'un musulman pratiquant. Les Churchill ont dû estimer qu'abréger ainsi, imperceptiblement, d'une seule ligne, maladroite, le long rapport de Rålamb était une justice à lui rendre sur sa tombe.

THE JOURNEY OF AN ENGLISH ARISTOCRÀT THROUGH THE BALKANS IN 1801 : THE TRAVEL DIARIES OF COLONEL, LORD WILLIAM BENTINCK, M.P.*

TREVOR J. HOPE
(Oxford)

At the close of the eighteenth century the Balkan peninsula was still the least known, least explored region of continental Europe. Zeune and the German school of early nineteenth century geographers had yet to correct the vague and inaccurate notions rèlating to its topography, while the lay-reader could only turn to published traveller's tales to satisfy his curiosity. Travelling was an integral part of education for the eighteenth century aristocracy, and, as the famous essayist Dr. Samuel Johnson explained :

> The use of travelling is to regulate imagination by reality, and instead of thinking how things may be, to see them as they are. The grand object of travelling is to see the shores of the Mediterranean. On those shores were the four great Empires of the world ; the Assyrian, the Persian, the Grecian, and the Roman. — All our religion, almost all our law, almost all our arts, and almost all that sets us above savages, has come to us from the shores of the Mediterranean [1].

European travellers, particularly from Britain and France, took Johnson's advice to heart, with the result that Greece and the Levant were brought increasingly into the orbit of the 'Grand Tour'. However, apart from Greece and the city of Constantinople, few travellers penetrated far into the interior of the Balkans, and fewer still recorded their impressions.

Fear of the "banditti", the horrors of the plague, the appalling state of the Balkan highways, and little, if any, encouragement from the Ottoman authorities, proved effective barriers to all but the most determined and intrepid foreign visitors. Those Britons who crossed the Balkans were generally those anxious to return to Britain by the fastest means, which usually meant the Constantinople—Vienna road leading through Belgrade. The diplomatic couriers, soldiers and merchants of the Levant and East

* The author expresses his gratitude to Mr. Alan Cameron of Nottingham University Library, who first brought this material to his attention, and to the Trustees of the library for their permission to quote from it. The financial assistance of the British Council and the Institute on East-Central Europe of Columbia University, New York, is also most gratefully acknowledged.

[1] Quoted in W. C. Brown, "The Near East as theme and background in English Literature, 1775—1825", Unpublished Ph. D. dissertation, University of Michegan, U.S.A., 1934.

India Companies would all hurry through the area on their various missions. Those who had the leisure and inclination to travel to such remote parts for their own pleasure, would generally cover as much as possible of the journey by boat, as in the case of Sir Richard Worsley, Edward Daniel Clarke and Lady Elizabeth Craven, who were all in the region in the late 18th century [2]. Typical was the comment of British ambassador Sir Robert Ainslie, when he heard of Lady Craven's proposed route through Bucharest to Vienna :

> Lady Craven and Col. Vernon proceed [from Varna] thro' Moldavia and Wallachia to Transylvania on their way to Vienna. I hope they will not meet with any considerable inconvenience in this new route which I should not have recommended [3].

Yet the series of eighteenth century conflicts between the Austrians and Russians on the one hand, and the Turks on the other, had forced this south-east European frontier zone not only before the statesmen of the great powers, but before their citizens as well. The Oczakov debate in British politics in 1791 was an interesting example both of public knowledge and the degree of popular interest in Britain about this area. A growing awareness of the strategic importance of the Balkans, a realization of the paucity of knowledge about the entire region, coupled with a natural curiosity, led to an increase in the numbers of British travellers willing to brave the hardships of the overland journey through southeastern Europe, which turned into a steady stream by the nineteenth century [4]. In the days before mass communications, travellers had an important role in fashioning attitudes and even at times shaping policies, although their impact inevitably varied according to the individuals particular importance, the depth of their observations, etc. Travel books were at the height of their popularity by the late eighteenth century [5], although not all interesting accounts found their way to the publishers. One such account of what one may well imagine to be a rather typical journey through the Balkans in this period, is that of Lord William Cavendish Bentinck in the winter of 1801.

Lord Bentinck (1774—1839) was the second son of the third Duke of Portland. His father was twice Prime Minister and the holder of many of the most important offices in the country during his political career. Born into such a powerful political family, it was almost taken for granted

---

[2] The Worsley MSS, Lincolnshire Archives Committee, The Castle, Lincoln, vol. 24, fols. 154—174.

E. D. Clarke, *Travels in Various Countries of Europe, Asia and Africa* (Cambridge, the University Press, 1810—16) 4 vols.

Elizabeth, Lady Craven, *A Journey thro' the Crimea to Constantinople* (London : G. G. J. and J. Robinson, 1789).

[3] "Ainslie to Carmarthen, Constantinople, 10 July 1786" F. O. (Turkey) 78/7.

[4] See : Barbara Jelavich, "The British Traveller in the Balkans : the Abuses of Ottoman Administration in the Slavonic Provinces", *The Slavonic and East European Review*, 33, 1955, p. 396.

Raymond Warnier, "La découverte des pays balkaniques par l'Europe occidentale de 1500—1800", *Cahiers d'Histoire Mondiale*, vol. II, no. 4, 1955, p. 915.

[5] W. C. Brown, "The Popularity of English Travel Books about the Near East, 1775—1825", *Philological Quarterly*, vol. XV, 1936, p. 70.

that the young William would follow in his father's footsteps. He obliged, and at the age of twenty-two was elected member of parliament, first for Camelford and later for the county of Nottinghamshire in 1796, a position he retained (with gaps between 1803—12 and 1814—16) for almost thirty years [6]. His army career had begun in 1791 as an ensign in the Coldstream Guards and in 1794 he was gazetted Lieutenant Colonel of the 24th. Light Dragoons [7]. He served under the Duke of York in the ill-fated campaign in the Low Countries and in 1799 was commissioned by the government to undertake a special military liaison mission with the allied armies in Italy. Bentinck was first assigned to the headquarters of Marshal Suvaroff's army in north Italy; then he was moved to the Austrian forces in the same liaison rôle, remaining with them until recalled in April, 1801 [8].

His character was a study in contrasts : Sir Charles Webster called him, "A brilliant and unbalanced egoist, all the more dangerous because he was imbued with a species of idealism" [9]. In many ways he was the typical Whig aristocrat, "imbued with English prejudices, and regarding the English constitution as the salvation of the human race" [10]. A more kindly biographer of his early life wrote of him :

> Neither a careful subordinate nor a place-hunter... Bentinck had about him something of the energy and forthrightness of the Victorian public servant... what he did, he did... thoroughly... We see [in his public figure] a man who must be doing... who had an appetite for responsibility [11].

His energy and zeal led him to the office of Governor of Madras, British envoy in Sicily, Governor-General of Bengal, and finally, when the East India Company's Charter Act was passed in 1833, he was appointed the first Governor-General of India. However, to return to the summer of 1801, we find Bentinck back home in Britain brooding over his prospects for advancement. It was then that he took the decision to prepare for a journey to India.

Bentinck equipped himself for his projected travels with accustomed thoroughness. An item in his accounts records that he ordered a large number of books to the value of £ 20—16—6d. from John Stockdale's, the London booksellers, on the 18th. July, 1801. Among his purchases that

---

[6] Sir Leslie Stephen and Sir Sidney Lee, eds., *The Dictionary of National Biography* (London : Oxford University Press, 1921—22) vol. II, p. 292—3.

[7] *Ibid.*

[8] *Letterbook Italy, 1800—1801*, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 616, Nottingham University Library. During the time he spent in Italy he had already become well acquainted with the situation in the Near East, since he had been instructed to maintain a communication with Lord Keith and General Abercromby of the Mediterranean command. This correspondence is found in the Keith Papers at the National Maritime Museum, Greenwich, London, MS. 9281, bundles 13A, 13B, and 14, (packs Ia and Ib).

[9] Sir Charles Webster, *The Foreign Policy of Castlereagh*, 1812—1815 (London : Bell & Sons, 1950 reprint) p. 75.

[10] J. A. von Helfert, *Königin Karolina von Neapel und Sicilien* (Vienna : Wilhelm Braumüller, 1878) p. 433—438.

[11] John Rosselli, *Lord William Bentinck and the British Occupation of Sicily 1811—14* (Cambridge : the University Press, 1956) p. 20. See also the latest work of Dr. Rosselli, *Lord William Bentinck : The Making of a liberal Imperialist 1774—1839* (London : Chatto & Windus for Sussex University Press, 1974) particularly p. 36.

day were six volumes of *Asiatic Researches*, the *History of Nadir Pasha*, several works on Indostan, and Knolles's *History of the Turks*[12]. He was seriously intent upon making the most of this opportunity to study the question of India in some depth, and on the 24th. July, 1801, he set out from London with his friend and travelling companion Edward Acheson. They sailed from Plymouth on board the sloop of war "Morgiana", en route for Alexandria, which they reached three weeks later after stops at Gibraltar, Majorca and Minorca. It was upon his arrival in Egypt that Bentinck's plans suddenly changed. The idea of continuing on to India was put aside, since peace talks between France and the allies of the second coalition had finally led to a preliminary agreement in October, 1801. His brother, Frederick, wrote to him,

> I trust that your plan of going to India will be altered, and I am in hopes, that the News of Peace, will make considerable alterations in your plan, as I am sure, your presence here not only with respect to family affairs and regimental ones, will be highly necessary. Indeed, I do not see, what advantage it would be to you in any shape, going to India, in time of Peace; and flatter myself, that you will put in Execution your intention of coming home through France, which of course will not delay your return home long[13].

Lord Bentinck had already made his decision before he received his brother's letter, although he made the most of his stay in Egypt before undertaking the overland journey through the Balkans back to Britain.

He had arrived in Egypt on Monday, September 14th., and for the next two weeks divided his time between visiting the ancient sites and meeting with British and Turkish military officers. He observed the state of the Anglo-Turkish forces after their long and arduous campaigns against the French in the Near East. He rode with Lord Cavan and his aide-de-camp, Lt.-Col. Capper (of the East India Company Service), to General Baird's camp near Rosetta, where he was introduced to the chiefs of the British military operation in Egypt. He took great interest in the use made by the allied force of Indian troops brought over from Bombay, but remarked that the Indian army "was not equal to a European one"[14]. An air of superiority pervaded all Bentinck's opinions, and nothing could ever induce him to concede that anything he saw abroad could equal what was to be found in Britain. He sailed up the Nile to Cairo and landed at Boulac, a suburb of Cairo, at 9 am. on Thursday, September 24th. Immediately upon landing he went to visit Col. Charles Holloway, chief of the British mission attached to the Grand Vizir's army, after the death of its original leader, Brigadier-General Koehler, of the plague near Jaffa the previous December[15]. The next day Bentinck was presented to the Grand Vizir,

---

[12] "Lord Bentinck's account with J. Stockdale, London, 18 July 1801", The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 588.

[13] "Lord Frederick Bentinck to his brother, William, the Royal Hospital, Dublin, 5 December 1801", The Bentinck Papers, Portland MSS. Pw Ja 34/1.

[14] "Diarry of Continental Travels, 1801" vol. I, The Bentinck Papers, Portland MSS PwJa 613.

[15] See, Oskar Teichman, "George Frederick Koehler", *The Journal of the Royal Artillery* vol. LXV, no. 4, 1938–39, p. 545–562; and Trevor J. Hope, "British Army Officers in the Danubian Lands, 1799–1802", *Revue des Etudes Roumaines* (1974, in press).

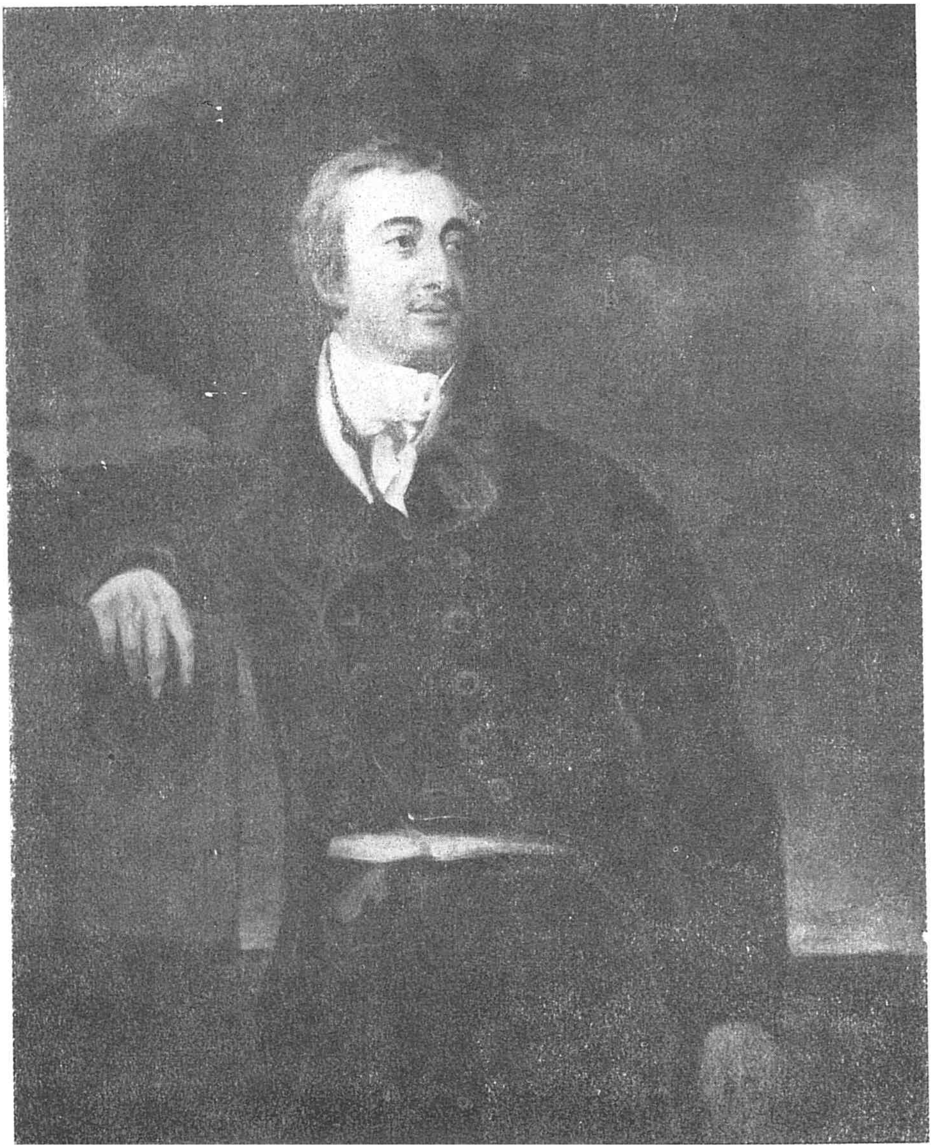


Fig. 1 — Portrait of Lord William Cavendish Bentinck by Sir Thomas Lawrence, (with acknowledgements to the National Portrait Gallery, London).

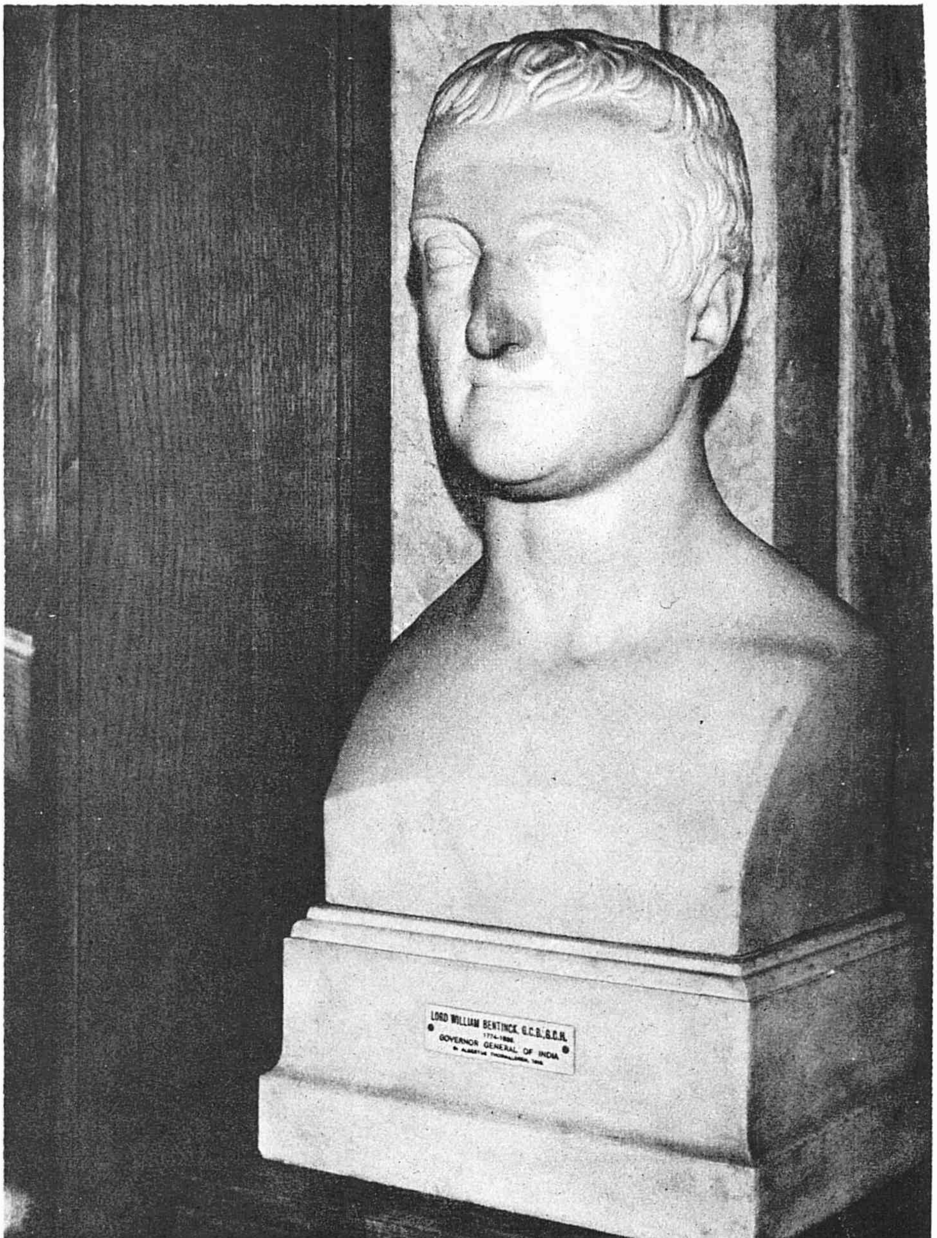


Fig. 2 — Bust of Lord William Cavendish Bentinck by Albertus Thorwaldsen, 1816, with acknowledgements to His Grace the Duke of Portland and the University of Nottingham.

the Reis Effendi, and several of the Marmaluke Beys. He breakfasted alone with Holloway on the 26th and they had a long discussion about the problems of the Turkish army. No doubt Holloway made the most of his distinguished visitor to stress the considerable hardships faced by the British mission and its effects upon the Ottoman forces. A further meeting with the Grand Vizir was arranged for after breakfast, and he was requested to "present to the King the very great service that Col. Holloway had rendered to his [the Grand Vizir's] army" [16]. Bentinck left Egypt with a low estimation of the fighting capabilities of the Turkish army :

> In the Turkish Monarchy there is no Patriotism but one general ruling Principle which pervades all ranks of People viz. the love of money... The soldiers are without uniformity of dress or of movement. Each man is dressed as he pleases. Everyman fights in the same manner without any regard to Tactique and to ensemble. They go plundering and destroying wherever they march... With the most valuable qualities for soldiers the Turkish Army is perhaps the most inefficient in the World [17].

His view of the Turks only served to increase the pride and esteem that Bentinck felt for the British officers under Holloway, and when he returned to Britain he used his influence to see that their services were not forgotten : "The favourable opinion your Lordship entertains of our endeavours", wrote Holloway, "...is highly gratifying to my feelings... I now beg leave to return you my sincere thanks for the generous interest you have taken in this Affair" [18].

A family friend had also written to Bentinck asking him to make the acquaintance and look after the interests of another young member of the British military mission, Captain William Martin Leake [19]. There is no evidence from the remaining papers that Bentinck was able to comply with the request, although Leake was later to develop a keen interest in Greece and become a famous authority on Balkan affairs.

On quitting Egypt, Bentinck took a ship to Constantinople where he arrived on the afternoon of the 4th. November. He went directly to the residence of the newly arrived British ambassador, the Earl of Elgin, where he was to remain for the next three weeks that he spent in the Ottoman capital. During that time he was often in the company of Alexander Stratton, who had arrived in Constantinople the same day as Bentinck, to take up a new diplomatic post at the British embassy. Besides seeing the famous sites, Bentinck reported having met "General Campbell, who has seen forty years in the Turkish Service and is a man of respectability

---

[16] "Egypt, 1801", Lord Bentinck's red notebook, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 631.

[17] "Diary of Continental Travels, 1801", vol. I, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 613.

[18] "Holloway to Bentinck, Woolwich, 11 August, 1802", The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 176.

[19] "Benjamin Langlois to Bentinck, London, Thursday 17 September 1801" The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 233.

and a good scholar" [20]. He noted that the urban centres of the Ottoman Empire were "entirely supplied [with foodstuffs] from Wallachia and Egypt and principally the latter — It is from there that the Rice comes, the chief nourishment of the Turks" [21]. Bentinck was also a sharp observer of social habits, for he remarked with evident astonishment that, "Throughout all Turkey the Men always squat when they make water. The women allow no hair to remain on their body" [22].

While it would be clearly unjustifiable to impute any improper behaviour on Lord Bentinck's part from such innocent observations, but it might here be mentioned that young aristocrats on the 'Grand Tour' had developed a certain reputation for riotous living. When Lord Granville Leveson Gower was about to set off on his travels, his worried mother wrote to him (on St. Valentine's Day !), 1792 :

> My poor head is full of you and your going abroad... I assure you my sleep is often interrupted with my Anxiety about it. For I think your future situation and Figure in Life depends so much upon Your Conduct and Connections when abroad that I look upon it as a matter of the *greatest* Consequence to have it settled properly. Most of the Young Men who travel had better remain in their own Country; they learn follies and contract Vices in Foreign countries without getting either knowledge or Improvements... How many of them lose all Idea of Religion; they hold the Government of the Passions in Contempt, connect themselves with married Women, and return what the World calls a fine Gentleman. My dear Granville, if these were to be the consequences of your foreign travel, it would break my Heart [23].

Control of the passions was probably the lesser of Lord Bentinck's problems as he contemplated the prospects of a winter journey through the Balkans. He set about resolving the difficulties with his usual meticulousness. To mitigate the worst of them, he purchased woollen stockings, woollen gloves, fur caps, a "Turkish coat", pelisses, boots, shoes, slippers and breeches, for both himself and his servant James who accompanied him. For security he bought in Constantinople a Turkish sabre, sword belt and blunderbuss and for James a sabre also and an old double barrelled Austrian rifle. A few books on antiquity, writing paper, a pipe and some pipe heads, a Turkish cup and some finely embroidered handkerchiefs, (the latter possibly intended as a gift for Lady Elgin), completed

---

[20] Little seems to be known about this interesting character apart from the scattered references of contemporaries : William Wittman, *Travels in Turkey, Asia Minor, Syria and across the Desert into Egypt* (London, 1803), p. 251—252.

[21] "Diary of Continental Travels, 1801" vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

[22] *Ibid*.

[23] "Lady Stafford to Granville Leveson Gower, Whitehall, 14 February 1792", in Castalia, Countess Granville, ed., *Lord Granville Leveson Gower : Private Correspondence, 1781—1821* (London : John Murray, 1916), 2 vols., vol. I, p. 40.

Bentinck's purchases [24]. Thus equipped, he and his companions set out from Constantinople on Wednesday, 25th November at 8 am. by sea for Varna. They were obliged to take the ship since the land routes were made unsafe by the robber bands in the vicinity. Pasvan Oglou was also carrying on his rebellion and the unrest generated by his activities created a feeling of insecurity throughout the whole Balkans.

The sea voyage to Varna was not without its difficulties. Bentinck had agreed to pay 300 piastres for the 250 mile journey to the Bulgarian port, but noted with some concern, that,

> In the Black Sea the wind [is] generally from the North. There are very heavy gales in the Winter. Mr. Stratton... had been 12 days upon his passage. 22 vessells [sic.] had been wrecked at the same time [25].

In terms of comfort it would seem that there was little to choose between the rough two-day sea crossing and the overland journey, but at least the latter avoided the banditti. The party were lodged overnight at the house of the Greek Orthodox Bishop in Varna, who was in the habit of being particularly hospitable to English travellers. He received the party kindly, though Bentinck remarked, "The Bishop wanted everything I had, — my Watch, Blunderbuss, etc. Bread, Rum, and a Lantern and a compass I gave him" [26]. The first problem, and a recurring one, was to procure horses for the onward journey. There were horses available at Varna if the travellers were willing to pay the exorbitant prices demanded of foreigners. The hirers tried to force the group to hire more horses than necessary, nor did the written orders from Constantinople carry much authority: "I had a firman from the Gd. Signor which they laughed at. Unfortunately that great man's power is confined to Constantinople alone", grumbled Bentinck [27]. The long delay occasioned by the hiring of horses meant that the party only reached four leagues from Varna before halting for the night at "a Farmer's House — very neat & clean, everything very good". Setting off very early in the morning of the 29th November they had reached Bazargic by 7 am. some fifteen miles away. They covered about four miles an hour and at Bazargic, "We found a Guard at the Gate and a ditch round the Town. It was a miserable place. It had been attacked a few days before by the Robbers, who were beat off" [28]. They had hired nine horses at five piastres each at Varna, and from Bazargic to the Danube they engaged seven horses for ten piastres each and two small carts each drawn by one horse for the baggage. They were forced to take a more circuitous route in order to avoid bands of robbers they had heard were

---

[24] "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614. Bentinck's stay at Constantinople is mentioned in Nisbet Hamilton Grant, ed., *The Letters of Mary Nisbet of Dirleton, Countess of Elgin* (London, John Murray, 1926) p. 145—148 and 151—152.

[25] *Ibid.*, Bentinck appears to have followed the same route as Stratton, who had gone overland from Vienna to Constantinople via Varna in October, 1801, and was most probably influenced in his choice of route by him.

[26] "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

[27] *Ibid.*

[28] *Ibid.*

in the area, and when they finally halted for the night they slept with their weapons by their side. Bentinck was clearly disconcerted by the precautions that had to be taken for personal safety when travelling through the Balkans, for he later ruefully remarked :

> If I ever travel in Turkey again... God forbid, Let me recollect to be very well armed... Every traveller runs two risks of a necessity of fighting, either in self-Defence, for as there is no law, so no order, much oppression and much Poverty. Your property is always an object of everyman's wishes. In the second, it is impossible to remain long in the country and not to have your feelings so insulted as to oblige you to become the aggressor. I therefore should be well armed, for present thoughts are best [29].

Bentinck commented favourably on the pleasant countryside of the Dobrudja and the flatness of the land as it approached the Danube : "The soil appears thick", he wrote, "very few Villages and those spots only near the Villages cultivated. We saw large Herds of Horses, Herds of Cattle and immense flocks of Sheep in all directions. It appeared a very fine Country" [30].

Before arriving at the Danube on the 30th November, 1801, the party was met by a Janissary of the Prince of Wallachia [Mihail Suțu]. He had tried to get through to Silistra to obtain the permit for the party to cross into Wallachia, but had been forced to turn back by the banditti. The Janissary claimed the robber bands numbered one thousand and would be in Silistra that night. Their presence, he declared, made the road ahead unsafe for the travellers. Bentinck described the plains across which they were then travelling as "covered with Tumuli". He went on to describe at some length the monuments he saw and their inscriptions, which he accompanied with small sketches. He was impressed by what he saw, and thought "it must have been some monument of Triumph erected in the time of the Romans" [31]. He was not far wrong, for it seems evident that he was in fact describing the famous Roman remains at Adamclisi [32]. He lamented the fact that he could not take some of the stones away for more detailed inspection. The classical education enjoyed by the young English gentry gave them a particular interest in antiquities, and had those of the Black Sea coast and Dobrudja been more accessible to western travellers they would doubtless have attracted much attention.

The slowness and delays suffered on the journey irritated Bentinck [33]. This he blamed squarely upon the Turks, whose slowness and solemnity he found unbearable :

> The first thing they do is to drink coffee and smoke a Pipe. During this time [the Turk] thinks, or fancies he is thinking

[29] "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

[30] *Ibid.*

[31] *Ibid.*

[32] Before Bentlinck's visit, the earliest recorded description of the Tropaeum Traiani of Adamclisi was that of the officers of a Prussian military mission, who visited the site on the 23 October 1837.

[33] "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

> of the business in question. His mind delights in Vacancy... apathy is his great characteristic. In the greatest difficulty he sits smoking his pipe, exclaiming God is just and lets his misfortune run its course [34].

Bentinck had chosen the overland route in order to hasten his arrival in Britain and his annoyance at the repeated delays were understandable. It took the travellers ten and a half hours to negotiate "for the worst boat I ever saw" in order to cross the Danube; and when they did finally reach the north shore, they found they still had to send to the Pacha of Silistra, eight miles away on the other side of the Danube, in order to obtain written authority to be allowed post horses to continue their journey to Bucharest, which meant almost another day's delay! [35]

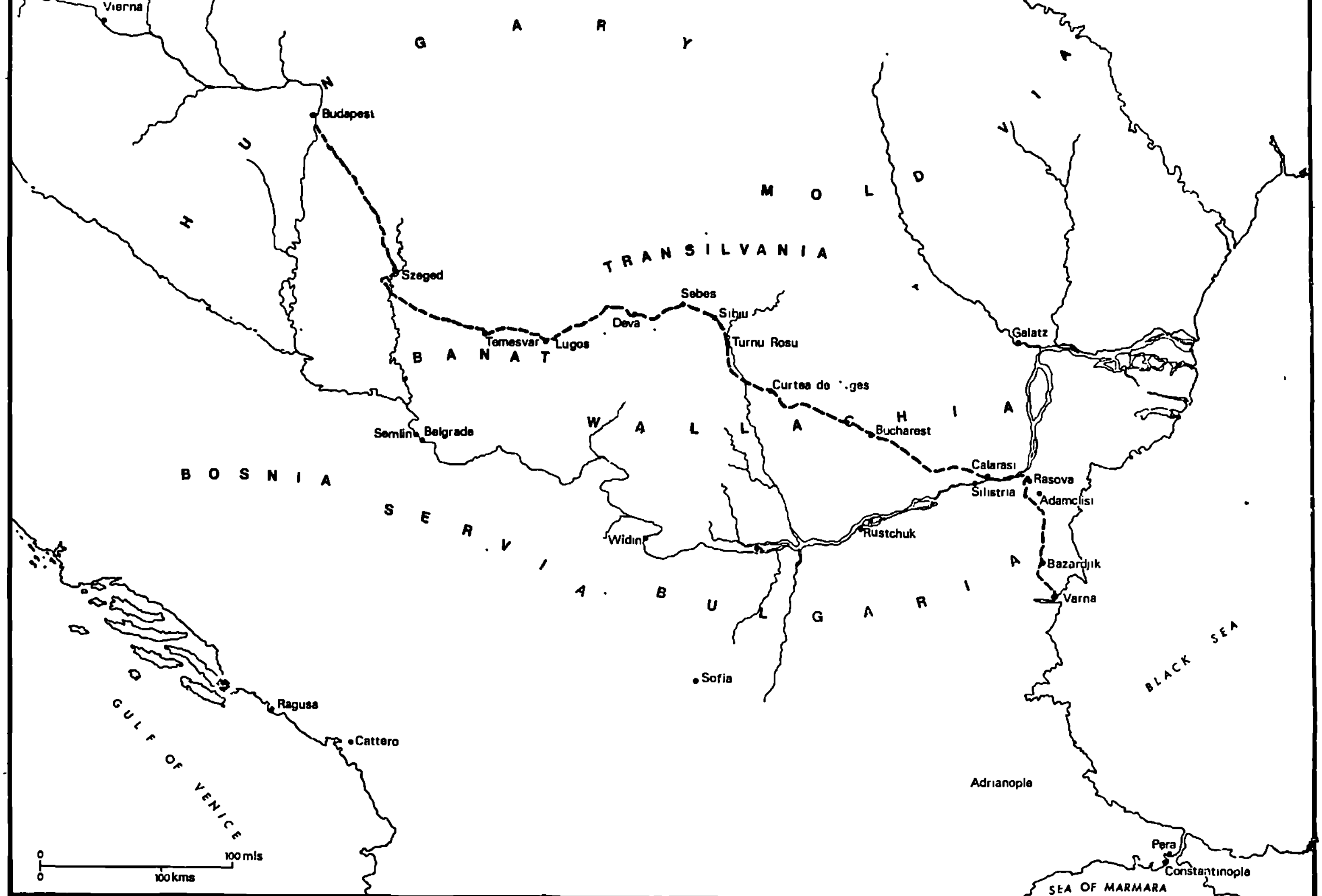
In retrospect, we may be grateful for these delays, for they enabled Bentinck to make a few observations en route, which otherwise he might not have found time to do. He regarded it as, "Horrible the manner in which all the People not Turks are treated by the Janissaries". He remarked indignantly on the fact that all the horses in Wallachia belonged to the Prince, and that this power resulted in "very great vexation to the peasant as several times on the road when the Post boy saw a better horse than his own he immediately seized[it] and left his own to the Husbandman. No man with English feelings can see patiently such [abuse?]" [36] This point above all other attracted the comment of almost every British traveller passing through the principality at this period.

Upon his arrival in Bucharest on the 3rd December 1801, Lord Bentinck was greeted by Francis Summerer, the British consular agent, who, by exaggerating the importance of his visitor, procured for him the very best treatment from the Prince. The party had arrived at the Wallachian capital at mid-day, and that evening Bentinck was lodged at the house of an Italian, Raymondi, who, we are informed, "had served with the Russians at the Assault of Ismael and also at sea at the burning of the Turkish Fleet at Chismé" [37]. One might well imagine that Bentinck's after-dinner conversation with Raymondi turned on subjects by no means flattering to the Turks. At the time of his stay in Bucharest the city was anxiously awaiting the imminent arrival of Pasvan Oglou and his band of followers. It was a particularly tense moment, for as Bentinck explained:

> Asslan Oglou [sic.]... had been here before and was received in state by the P.[rince] Morosi [Moruzi], Decorated with a Pelisse and taken into the Pay of the Prince (then Morosi) and stationed at Craiova. The present Prince just arrived sent to let him know that he had no further occasion for his services upon which he marched directly to the Capital which he threatens to plunder unless his demands which are for 300,000 Piastres are complied with, which the Prince must give him as he has no force to oppose to him [38].

---

[34] "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.
[35] *Ibid.*
[36] *Ibid.*
[37] *Ibid.*
[38] *Ibid.*



Lord Bentinck't route through the Balkans, taken from: "Map exhibiting the Great Post Roads, Physical and Political Divisions of Europe by A. Arrowsmith No. 10. Soho Square, Hydrographer to H.R.H. The Prince of Wales. (London, 2nd, January, 1810).

Bentinck only stayed long enough in Bucharest to collect his passport from the Austrian consul, and to attend to his financial affairs through his account with the bankers Barbaud and Co. That same evening as his arrival brought the gratuitous order from the Prince [Mihail Suţu] for ten horses to conduct the party to the frontier. On the 4th December the Foreign Office messenger, White, accompanied Bentinck and James from Bucharest towards Transylvania, via Argis, Rothenthurm and Hermanstadt, Bentinck complaining that "the 4 Stages from Argis to Rothenthurm are the most dangerous I ever travelled in my whole life" [39]. He must have breathed a mental sigh of relief after he had left the Sultan's dominions behind him. At Hermanstadt he dined with the Austrian frontier commander, General Metrowski, and on the 10th December reached Temeswar, "the only fortified place through which we passed" [40]. The state of the roads and the difficulty of obtaining horses still gave cause for complaint, but now Bentinck tried to rationalise the situation : The country is so poor and apparently so little populous as not to make it possible for the districts to make the roads. Messengers are so scarce that it would be hardly worth while — there had not been for 14 days any Traveller before those Gentlemen who preceeded us. [Another Englishman, Mr. Bromley and his party] [41].

Nevertheless, in spite of the transportation problems, and that, "the Country both in Transylvania and the Bannat have [sic.] the appearance of poverty", Bentinck did notice that there was a considerable volume of trade being carried on between the Austrian and Turkish Empires : "From Turkey are brought Horses, Hogs, Leather. From Europe Cloths, Coffee, Sugar and other European Merchandise" [42].

Notwithstanding the hardships and inconvenience about which his lordship complained long and loud, Bentinck clearly regarded his Balkan travels as a great adventure, as indeed they were. After he had left the Romanian lands behind, he did not bother to make detailed diary entries. There was no point. Enveryone, himself included, were adequately informed about the details of life in western Europe; whereas the notes he took in the Balkans were doubtless intended to serve as an anecdote to his traveller's tales, to be recounted round the fire in the great hall of Welbeck Abbey, the ancestral home, situated amid the woodlands of

---

[39] *Ibid.*

[40] *Ibid.*

[41] "John Bromly" was the name given to the French émigré Jacques-Jean-Marie-François Boudin, compte de Tromelin, (1771—1842), hy Sir William Sidney Smith. A native of Brittany and a former officer of the Limousin 42nd.

Infantry regiment, Tromelin had heen captured hy the French along with Smith in 1796. Successfully concealing his identity Tromelin gained his release from prison in Paris and then played a key role in planning and daring escape of his friend Smith. Like Phélippeaux, Legrand and Wiscovitch, he went along with Smith to fight against Napoleon in Syria and Egypt. Under an armistice of 1802 Tromelin was allowed to return to France, where he hecame a general of the Grande Armée in 1813, and commanded the last division to remain on the hattlefield of Waterloo. He was an officer of the Legion d'Honneur and mayor of his native village of Plougean, Finistère, where he died, leaving instructions that all his papers should he destroyed. See, G. Lenotre, *Paris Revolutionnaire*.

[42] "Diary of Continental Travels, 1801", vol. II, The Bentinck Papers, Portland MSS. PwJa 614.

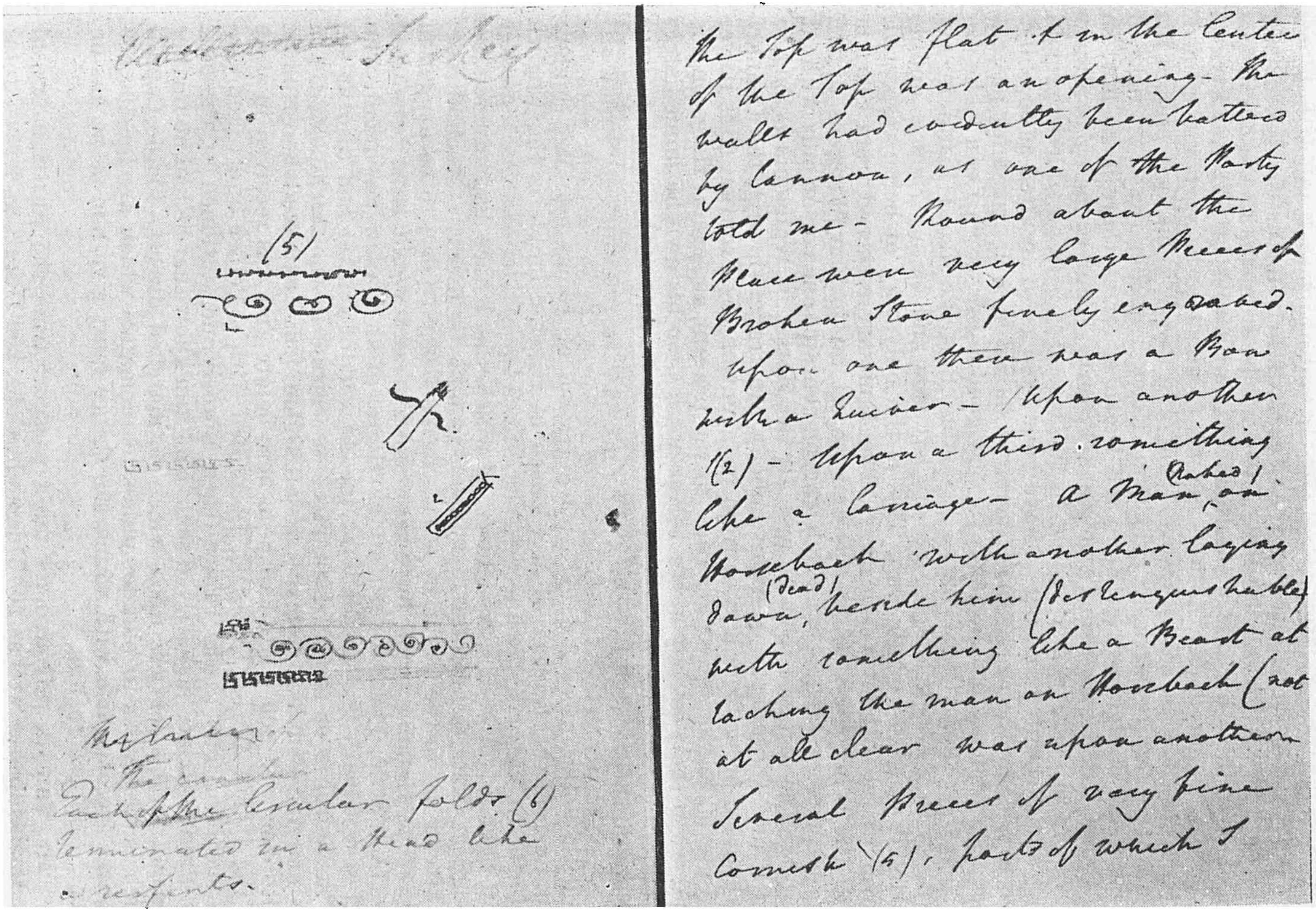
Sherwood forest in Nottinghamshire, which once sheltered an English 'haiduc', the legendary Robin Hood. One can imagine how Bentinck would have relished the comparison !

EXCERPTS FROM THE DIARIES OF LORD BENTINCK RELATING TO THE ROMANIAN LANDS

Monday, November 30th. [1801] At 4 1/2 am. we left this Village [unidentified] at 10 we arrived at a Village where we Breakfasted — distance 6 Hours. At 10 p. 11 am. we set off — arrived at Rosovat on the Danube at 7 pm. The whole Plain was covered with Tumuli. (The Hungarian servant told me that every five or so years a Turk of Consequence was buried here and a Tumulus erected.) About 2 leagues from the Danube we came to a round Brick Building, about eighteen foot High, the Circumference about 200 — as I Guess the Top was flat and in the Center of the Top was an opening. The Walls had evidently been battered by Cannon, as one of the Party told me. Round about the Place were very large Pieces of Broken Stone finely engraved. Upon one there was a Bow with a Quiver. Upon another one (2) [See photograph opposite] — Upon a third something like a Carriage — A man (naked) on Horseback beside him (distinguishable) with something like a beast attacking the man on Horseback (not at all clear) was upon another. Each of the Circular folds (6) terminated in a Head like a serpent. Several pieces of very fine Cornish (5), parts of which I saw in the adjoining Burial Place. There were also two very large Statues of men. The Heads broken off larger than life. (Mr. Raymondi perhaps not as Intelligent in Antiquities as in other things told me that this was called la Casa di St. Paulo — Why, he did not know). My Guide told me [the] other place was above a 1,000 Years old. It certainly was not a fortress. I think it must have been some monument of Triumph erected in the time of the Romans. It was not a Column — as there were no parts corresponding with a figure of that Building. The Country is in every respect so miserable that it is not likely that any of the Stones could be taken away for any other purpose than that of [?]

Tuesday, December 1st. In this damned Country it is impossible but that there should be a greater proportion of delay than elsewhere. In the most common occurence [sic.] of life Slowness and solemnity mask the conduct of the Turk. The first thing done is to drink coffee and smoke a Pipe. During this time he thinks, or fancies he is thinking of the business in question. His mind delights in Vacancy. Happily for him, all things considered, apathy is his great characteristic. In the greatest difficulty he sits smoking his pipe, exclaiming: God is just and lets his misfortune run its course. The negotiation for the worst boat I ever saw began at 1 in the morning and were not concluded till 1/2 past 11 when we embarked. Nobody knew the distance from Kalorash [Călăraşi] our point of destination.

Wednesday, December 2nd. We continued towing and rowing up the Stream till 1/2 past 4 am. when we came to a small Village on the North side of the Danube about 12 miles from Kalorash. (Horrible the manner in which all the People not Turks are treated by the Janissaries). This



(5)

Each of the Circular folds (6) terminated in a Head like a serpents.

the Top was flat & in the Center
of the Top was an opening – the
walls had evidently been battered
by Cannon, as one of the Party
told me – Round about the
Place were very large Pieces of
Broken Stone finely engraved.
upon one there was a Bow
with a Quiver – Upon another
(2) – upon a third something
like a Carriage – a Man (naked) on
Horseback with another laying
down (dead) beside him (indistinguishable)
with something like a Beast at
[illegible] the man on Horseback (not
at all clear) was upon another
Several Pieces of very fine
Cornish (5), parts of which I

Fig. 3 — A page of Lord William Bentinck's diary with his sketch of the designs on the Roman remains which he saw at Adamclisi.

was the place where we were to have Post Horses and from whence we were assured by our Hungarian that in revenge for all our delays, we should go faster than the Wind... Unfortunately for us the Postmaster refuses to give us Horses until we have an order from the Pacha of Silistria which is on the other side of the Danube about 8 miles off. (If ever I travel in Turkey again... God forbid, Let me recollect to be very well armed. Every Turk is — he has his Sword, Knife and Pistols in his belt and in his hand he generally carries a rifle Gun. Every traveller runs two risks of a necessity of fighting, either in self-Defence, for as there is no law, so no order, much oppression and much Poverty. Your property is always an object of every man's wishes. In the second it is impossible to remain long in the country and not to have your feelings so insulted as to oblige you to become the aggressor. I therefore should be well armed for present thoughts are best. Let me [have] a very good Sabre which I can make use of — rather short than long — A double Barrell'd [sic.] Pistol in my girdle with a Stock hanging on my left side and on my right a double barrell'd very short ball Gun. This is the only way of being respected. Never travel without a Janissary). The Janissary returned from Silistria with the order for Post Horses and we set off in four Waggons drawn by four horses each at 4 pm. Each waggon contains one person only without Baggage the distance is 20 Hours. All the Horses in Wallachia belong to the Prince. Nothing is paid but nobody can travel through the Country without an order from him or from his agent on the Frontier. This power [is] use[d] to very great vexation to the peasant as several times on the road when the Post boy saw a better horse than his own he immediately seized it and left his own to the Husbandman. No man with English feelings can see patiently such [abuse?]

Thursday, December 3rd. At 12 we arrived at Buckarest. Mr. Sumara [Summerer] the Brother of Mr. Vesico of Constantinople is the English Agent here. He had announced to the Prince the arrival of a much greater man than I am — in consequence of which the Prince had ordered me Lodgings, Entertainment at his expense, and a Gentleman (Muchmurdar) to attend me to the Frontier — This latter I beg'd [sic.] to be dispensed with. The Honour would have cost me dear and would have benefitted [sic.] me little. I was lodged at the House of an Italian Raymondi who had served with the Russians at the Assault of Ismael and also at sea at the burning of the Turkish Fleet at Chismé in the Archipelago. [In the margin, Bentinck notes :] Asslan Oglou [sic.] expected here today. A Robber with 800 — He had been here before and was received in state by the Prince Morosi [Moruzi], Decorated with a Pelisse and taken into the the [sic.] Pay of the Prince (then Morosi) and stationed at Craiova. The Present Prince just arrived sent to let him know that he had no further occasion for his services upon which he marched directly to the Capital which he threatens to plunder unless his demands which are for 300,000 Piastres are complied with which the Prince must give him as he has no force to oppose to him.

Mr. Sumara procured for me a passport from the Austrian Consul Mr. Mashelliuss as well as 200 Ducats in Gold. 200 Ducats at 7.25 — total 1,525 Piastres, for which I gave him a draft on Barbaud — and at the

same time sent two blank receipts signed to Mr. Stratton requesting he would settle my account to prevent the Paper being improperly made use of should it fall into other hands. I gave notice that my receipt would not be honoured unless accompanied by Mr. Barbaud's signature under the words written by me — duly settled.

In the Evening I was waited upon by the Prince's [bearers?] who brought me an order for 10 Horses to the border of Wallachia 14 1/2 Posts, of which the Prince made me a present.

Friday, December 4th. at 10 am. the Messenger White myself and James [Bentinck's personal servant] set out.

Saturday, December 5th. At 12 — we arrived at Argis. In the Night we passed the Mountains. The four Stages from Argis [Curtea de Argeş] to Rothenthurm [Turnu-Roşu] are the most dangerous I ever travelled in my whole life — the first and last were the least bad. We met with no accident.

Sunday, December 6th. We arrived at Hermanstadt [Sibiu] at 1 pm. The border of Transylvania... the land appeared generally cultivated. I was led upon Genl. Metrowski the Commandant who insisted upon my dining with him. This delayed me till 3h when we set off... He had been in England and Ireland. He told me that had not his profession prevented him, England would have been the place he should have chosen for his residence. It was there that you were at liberty to do what you pleased. The Horses were good and the 1st. Stage we came on fast — at the 2nd. Post we found no horses, — We hired eight oxen which brought us to the third Stage at 10 pm — Were no horses and we were obliged to remain till 6 am.

Monday, December 7th. About a mile from the Town we were overturned — Nobody hurt, arrived at Müllenbach 1/2 p. 9 am. Road hard. No horses at Müllenbach — attempted to get Horses, Oxen — single house and no Village near. A man was sent who had not returned when we came away in the morning. We went to the head man of the Village for horses or oxen, but we could discover neither. White told me that he had always found it difficult. Davi — 4 pm. We left Davi at 6 pm. for Dobra but the Night was so dark and the road and the horses so bad that after repeated trials we were obliged to return to Davi till the morning.

Wednesday, December 9th. [From this point, Bentinck makes no further comment upon his journey, but merely records the post stations he passed.]
2 Posts to Dobra arrived there at 1/2 p. 2 pm.

Czozed — 1
Rossova — 1
Faesit — 1
Boschur — 1
Lugos — 1 1/2
Nissito — 1
Rehas — 1

Thursday, December 10 th.
Temeswar — 1 : 9 pm.
Reis — 1
Ozadat — 1
Themlos — 1
Banat Mohrino — 1
Rhein Canisa — 1/2
Aorques — 1

Friday, December 11 th.
Szegedin — 1 12 pm.
Szalmatz — 1
Ris-Telek — 1
Petery — 1 Kept by the same Postmaster. Worse horses and better road I never saw. Lost the whole day.
Felegyhaza — 1
Paha — 1
Retsmercth — 1
— 1

Saturday, December 12 th.
Foldeak — 1 — 1/2 p. 11 pm.
Ocsheny — 1
Isacs — 1
Hungary Ocsa — 1
Sovacsa — 1

Sunday, December 13th. Pest & Ofen 1/2—2 pm. [Here Bentinck again takes up the narrative.] We were never detained after Davi. At Temesvar we passed the Mr. Bromley who had occasioned [sic.] our delay in the beginning of the Journey. The Roads were in general very bad and the Posts very ill served no Post mailer having more than 8 Horses, all of which are necessary to any Carriage at this season. The Roads and the Post are better from Temesvar to Pest than from Hermanstadt to the former place. There is however no made road between either of those places. The country is so poor and apparently so little populous as not to make it possible for the districts to make the roads. Messengers are so scarce that it would be hardly worth while — there had not been for 14 days any Traveller before those Gentlemen who preceeded [sic.] us. There is however a very considerable commerce carried on between Austria and Turkey. From Turkey are brought Horses, Hogs, Leather. From Europe Cloths, Coffee, Sugar and other European Merchantdise. Temesvar was the only fortified place through which we passed. The country both in Transilvania and the Bannat have the appearance of poverty.

Ofen and Pest are divided only by the Danube — In Ofen is the Residence of the Elector Palatine. What little I could see of these Towns they seemed large and Rich. 18 Posts to Vienna — where we arrived late at 10 pm. [on Tuesday, December 15th.]

UNE MENTION INCONNUE DES VLAQUES À LA FIN DU XIIIe SIÈCLE : MAXIMOS PLANUDE, EPISTULAE, XIV (édition Treu) *

Pour découvrir une nouvelle source de l'histoire médiévale des Roumains, il n'est pas toujours nécessaire d'enlever la poussière couvrant anciennes chartes et vieux manuscrits dans les archives et les bibliothèques. Il suffit parfois de relire un auteur byzantin, même des plus grands, même des mieux édités. C'est le cas de Maximos Planude et de sa correspondance, éditée en 1890 par Maximilien Treu [1]. L'épître XIV de ce recueil contient une intéressante mention des Vlaques, négligée jusqu'à présent par les historiens roumains et étrangers [2].

Selon son éditeur, la lettre date de 1299. Elle fut écrite par Planude à Constantinople et envoyée au logothète des troupeaux Jean Phakrasès, qui se trouvait à Thessalonique avec l'empereur Andronic II Paléologue (1282 — 1328) [3]. Planude recommande au logothète son ami Panarétos. Au cours d'un recensement (ἀπογραφή), celui-ci a été attaqué par des Vlaques ivres. Son collègue, Bardalès, fut tué. Craignant le pire pour lui-même, Panarétos s'enfuit avec ses hommes ; ils réussirent à échapper au péril. Panarétos se dirige tout de suite vers Thessalonique, vers l'empereur, comme de son dû. Il voudrait trouver et punir les coupables. Planude demande à son ami le logothète de le faire renoncer à cette vaine entreprise. Il vaudrait mieux pour Panarétos de rendre à la famille du défunt les soins qu'il devait à celui-ci. Planude déplore la mort de Bardalès qui lui était cher par lui-même, mais surtout par son frère qui est pour l'érudit byzantin « l'étalon de l'amitié ». Après avoir fait l'éloge de Phakrasès et de sa famille, Planude exprime son ardent désir de revoir l'empereur qui, à ce qu'on dit, reviendra bientôt à Constantinople [4].

Si peu importante qu'elle paraisse à première vue, cette mention des Vlaques chez Planude mérite sans doute un commentaire. Avant de le faire, essayons de préciser un peu la datation de la lettre et d'identifier les personnages impliqués plus ou moins dans l'affaire. Selon Pachymère [5], Andronic II partit de Constantinople le 6 février 1299 et après un long et important séjour à Thessalonique dont nous n'avons pas à nous occuper ici, il rentra dans sa Capitale le 22 novembre de la même année. Vers la fin de sa lettre Planude dit qu'il se prépare à aller à la rencontre du souverain, en sortant — comme le protocole byzantin le voulait — de la ville de Constantin. La lettre fut donc écrite peu avant le 22 novembre 1299, immédiatement après l'incident raconté, qui eut sans doute lieu au cours de ce mois.

Les personnages appartiennent tous à ce milieu d'érudits fonctionnaires et de lettrés de l'entourage d'Andronic II, dont Planude était l'un des meilleurs représentants. Le destinataire de la lettre et le plus puissant d'entre eux, Jean Phakrasès était par sa qualité, plutôt honorifique à l'époque, de logothète des troupeaux (λογοθέτης τῶν ἀγελῶν) et par des liens personnels

---

* Communication présentée le 14 juin 1974 à l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Le Professeur Petru Creţia, notre maître de grec, et Emanuela Popescu, notre collègue, ont eu l'obligeance de lire le texte de cette contribution avant sa publication et de formuler des observations et des suggestions très utiles. Qu'ils veuillent trouver ici l'expression de notre gratitude.

[1] Maximi Monachi Planudis *Epistulae*, edidit Maximilianus Treu, Breslau, 1890 (= Treu).

[2] Cf. M. Gyóni, *Les sources byzantines de l'histoire des Roumains* dans les « Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae », II, 1—2, Budapest, 1954, p. 225—235 ; G. G. Litavrin, *Vlahi vizantijskih istočnikov X—XIII vv.*, dans « Iugo-vostočnaja Evropa v srednie veka », I, Kišinev, 1972, p. 91—138.

[3] Cf. Treu, p. 206.

[4] Treu, p. 29—30. Voir le texte grec dans l'*Annexe* de cet article.

[5] Georgii Pachymeris *De Michaele et Andronico Paleologis libri XIII*, recensuit I. Bekkerus, II, Bonn, 1835, p. 278—279 et 290—291 (= Pachymère, Bonn).

qui remontaient à leur enfance, l'un des intimes d'Andronic [6]. Nous disposons d'onze lettres de Planude à Phakrasès, dont dix lui furent envoyées à Thessalonique, en 1299 [7]. Après avoir rendu à l'écrivain plusieurs services auprès de l'empereur, en soutenant des amis de celui-là, Phakrasès, tombé lui-même en disgrace pour un certain temps, fut à son tour au moins consolé par Planude [8].

M. Treu identifie Panarétos avec un personnage du même nom évoqué dans une lettre de Théodore Hyrtakénos à Skléros Grammatikos [9]. La seule indication sur la position oficielle de Panarétos et de Bardalès que nous donne Planude est l'expression κοινωνὸς τῆς ἀπογραφῆς par laquelle il désigne ce-dernier. Ils étaient donc, les deux, ἀπογραφεῖς, chargés d'une ἀπογραφή Or, à la même époque, un Jean Panarétos, dignitaire d'Andronic II, est mentionné par les sources comme ἀπογραφεύς du thème Boléron, Mosynopolis, Sérès et Strymon [10]. En 1313 il reçoit de la parte de l'empereur une pronoïa dans le village de Κάτω Οὔσκα près de Zichnai (district de Sérès), dont une part, de 30 hyperpres de revenu lui fut transformé en possession héréditaire au mois de mars de la même année [11]. Il nous semble hors de doute que Panarétos de la lettre de Planude est le même personnage que ce Jean Panarétos des actes conservés dans les archives monastiques. Après avoir été aidé par Phakrasès, Panarétos lui écrivit, semble-t-il, quelques mots de remerciement. Planude y ajouta, à son tour, quelques amabilités : c'est la lettre XVI de l'édition Treu, où l'écrivain fait l'éloge de son ami et parle de l'affection qu'il a pour lui et pour son frère. On ne saurait dire quels son les liens de parenté entre ce Panarétos et Matthieu Ange Panarétos, le polémiste anti-catholique du XIVe siècle [12]

Nous voilà arrivés maintenant à la victime même des Vlaques : Bardalès, le collègue de recensement de Panarétos. Parmi les amis et correspondants de Planude il y a deux porteurs de ce nom. Le premier, l'orphanotrophe Léon Bardalès, était un des meilleurs amis de Planude. Ils furent envoyés, les deux, en 1296, en ambassade à Venise, ayant à défendre devant le Sénat de la Sérénissime la cause de Byzance et de son empereur, accusé de complicité au massacre des Vénitiens par les Génois à Constantinople [13]. L'autre, Jean Bardalès, frère du précédent, est le destinataire de trois autres lettres de Planude [14]. Par deux d'entre elles nous apprenons qu'à peine nommé dans un poste administratif, fort probablement dans celui d'ἀπογραφεύς. Bardalès s'y accommode très facilement, oubliant vite son penchant pour la vie contemplative du philosophe. Ce qui pire est, il appelle auprès de soi Constantin de Nicomédie, l'administrateur des terres que les Planude possédaient en Bythinie. L'écrivain lui fait grief des négligeances de Constantin dans l'administration de ces terres [15]. Il semble évident que c'est ce Jean Bardalès qui fut tué par les Vlaques en novembre 1299.

Comme nous l'avons dit plus haut, la mission dont étaient chargés Panarétos et Bardalès au moment de l'attaque vlaque était de faire une ἀπογραφή. Ἀπογραφή est un terme technique du domaine de l'administration financière de l'époque des Paléologues, qu'on peut traduire

---

[6] Sur Jean Phakrasès v. Treu, p. 197—198 ; D. M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca. 1100—1460*, Dumbarton Oaks, 1968, p. 234. Voir aussi R. Guilland, *Les logothètes*, dans la « Revue des études byzantines », XXIX, 1971, p. 71—75.

[7] Treu, *Epistulae* III, IV, VII, VIII, XI—XVI, XIX.

[8] Treu, *Epistula* XIX.

[9] Treu, p. 206.

[10] Franz Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, 4. Teil, München, 1960 (= *Regesten*), N° 2200 (d'après un praktikon pour Vatopedi, d'avant juin 1297) et N° 2335 (d'après un praktikon de Vatopedi, d'avant avril 1312).

[11] Dölger, *Regesten*, 2344a (Prostagma pour Jean Panarétos qui reçoit une pronoïa dans le village de Kato Ouska) et 2345 (Chrysobulle-sigillion pour le même qui reçoit en possession héréditaire un domaine de 30 hyperpres de revenu). Dernière édition du chrysobulle : A. Guillou, *Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée*, Paris, 1955, N° 6, p. 49. La date du chrysobulle est controversée : Miklosich et Müller le placent en 1343, en l'attribuant à Andronie III (mort en 1341 !). Dölger propose l'année 1313, avee des arguments acceptés depuis par les savants. La lettre de Planude nous semble confirmer cette datation elle aussi. Analyse du chrysobulle du point de vue de l'histoire sociale et économique : G. Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, p. 106—108. En 1313 Jean Panarétos est hétériarque.

[12] Sur lequel v. H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 744—745.

[13] Cf. Dölger, *Regesten*, 2197.

[14] Treu, *Epistulae* X, XX, XXI.

[15] Treu, *Epistulae* XX et XXI sans indication aucune de date et de lieu.

par « recensement des biens »[16]. Les fonctionnaires qui en étaient chargés, les ἀπογραφεῖς, successeurs des anciens ἀναγραφεῖς, devaient dresser l'inventaire des biens, délimiter les propriétés et établir l'impôt dû par les propriétaires. Ils étaient « une sorte d'inspecteurs temporaires qui pouvaient exercer en même temps d'autres fonctions, même des plus élevées »[17]. L'ἀπογραφή était faite par un, deux ou même trois ἀπογραφεῖς, aidés certes par des auxiliaires[18]. Elle était répétée à des intervalles plus ou moins réguliers[19]. La charge d'ἀπογραφεύς était affermée et parfois ne sortait pas de la même famille[20]. Par les πρακτικά de ces ἀπογραφεῖς, conservés en grand nombre dans les archives de l'Athos et patiemment étudiés par des savants comme Franz Dölger, Germaine Rouillard ou Georges Ostrogorskij[21], on connaît aujourd'hui assez bien le déroulement du recensement, les noms de quelques ἀπογραφεῖς, leurs autres titres et fonctions et maints autres détails également intéressants[22]. Dans leur contexte la mission de Bardalès et de Panarétos apparaît nettement comme une ἀπογραφή similaire à celles des biens de l'Athos et l'on peut affirmer avec certitude que l'agression des Vlaques contre ces agents du fisc byzantin eut lieu dans le thème de Boléron, Mosynopolis, Sérès et Strymon, circonscription financière de Jean Panarétos.

L'ἀπογραφή fut un trait caractéristique de l'administration financière byzantine au XIII[e] et au début du XIV[e] siècle[23]. Elle était imposée par la nécessité de refaire les registres du fisc byzantin, détruits pendant l'occupation latine et correspondait au souci général des premiers Paléologues de remettre l'ordre dans les choses de l'Etat. Par ce recensement des biens de ses sujets, l'empereur obtenait une évidence claire des revenus de l'Etat et tâchait aussi de rétablir dans leurs droits les propriétaires endommagés, dans le désordre des finances, par les abus des fonctionnaires ou des autres propriétaires[24]. Peu à peu, les ἀπογραφεῖς acquérirent d'ailleurs des attributions juridiques[25]. En même temps, les nombreux πρακτικά

---

[16] Cf. G. Rouillard, *Recensements de terres sous les premiers Paléologues*, dans « Byzantion », 12, 1937, p. 105. Du Cange traduit ἀπογραφή par *inventarium* et ἀπογραφεύς par *censor*.

[17] L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1970² p. 225 (= *Institutions*). Des exemples plus bas, note 22.

[18] Bréhier, *Institutions*, p. 225. Exemples : l'ἀπογραφή du thème de Thessalonique fut faite en 1294 par Konstantinos Tzimpeas et Alexios Amnos (Dölger, *Regesten*, 2156) ; en 1317 deux ἀπογραφεῖς du même thème sont Démetrios Kontenos et Leon Kalognomos (Dölger, *Regesten*, 2387) ; en 1318 le contrôle dans ce thème fut fait par Konstantinos Pergamenos et Georgios Pharisaios (Dölger, *Regesten*, 2396) ; en 1317, à Chilandar, on rencontre trois ἀπογραφεῖς Konstantinos Kounales, Démetrios Kontenos et Leon Kalognomos (Dölger, *Regesten*, 2387) ; les mêmes font en 1318 l'inventaire des biens du monastère Xenophontos (Dölger, *Regesten*, 2397), etc.

[19] A Ibéron par exemple des ἀπογραφαί ont été faites : en mars 1301, en novembre 1317, en septembre 1320, en avril 1341 (Dölger, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948, 66 7, 68/9, 70/1, 72/3).

[20] Bréhier, *Institutions*, p. 225. Une famille d'ἀπογραφεῖς est, aux XIII[e]—XIV[e] siècles, celle des Apelméné. On rencontre dans les actes athonites un Michel Apelméné, ἀπογραφεύς en 1268, un Konstantinos Apelméné en 1300, un Démetrios Apelméné en 1300 et 1301. V. Dölger, *ouvr. cité*, p. 197.

[21] Fr. Dölger, *Beiträge zur byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, München, 1927 ; Idem, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948 ; Germaine Rouillard, *Les actes de Lavra à l'époque des Paléologues*, « Studi Bizantini e Neoellenici », 5, 1939, p. 300—307 ; Eadem, *Recensements de terres sous les premiers Paléologues*, « Byzantion », 12, 1937, p. 105—118 ; Georges Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954.

[22] Exemples d'ἀπογραφεῖς du temps d'Andronic II avec leurs autres titres et fonctions : Nikolaos Polymerios (en 1288, Dölger, *Regesten*, 2126) ; Konstantinos Tzimpeas et Alexios Amnos, ἀπογραφεῖς de Thessalonique (en 1294, Dölger, *Regesten*, 2156) ; Basileios, ἀπογραφεύς de l'île de Lemnos (en 1299, Dölger, *Regesten*, 2209 a) ; Démetrios Apelmene, ἀπογραφεύς à Athos (en 1300, Dölger, *Regesten*, 2222, 2226, 2230) ; Tzyrapes, δοὺξ καὶ ἀπογραφεύς de l'île de Lemnos (en 1315, Dölger, *Regesten*, 2359) ; Tryphon Kedrenos, ἀπογραφεύς καὶ ὀρφανοτρόφος dans le thème de Boleron, Mosynopolis, Sérès et Strymon (en 1316, Dölger, *Regesten*, 2372, 2373) ; Leon Kalognomos, προκαθήμενος de Drama et ἀπογραφεύς avec Démetrios Kontenos dans le thème de Thessalonique (en 1317, Dölger, *Regesten*, 2385—2387), etc.

[23] G. Rouillard, *Recensements*, p. 105.

[24] *Ibidem*, p. 105—10[illegible]

[25] Dölger, *A[illegible] Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948, p. 191—192.

d'ἀπογραφεῖς du temps d'Andronic II dont on dispose et qui concernent presque tous des biens monastiques témoignent d'une certaine politique de cet empereur qui, à la différence de son prédécesseur, l'unioniste Michel VIII (1261—1282), favorisa, dans la première période de son règne, l'Eglise orthodoxe [26]. En dépit des abus ou des fautes des ἀπογραφεῖς qu'on a pu déceler dans leurs πρακτικά, ces actes attestent le souci de légalisme qui les inspiraient [27].

Par conséquent, si grande qu'elle soit du point de vue de l'histoire du droit et des institutions, la valeur documentaire des actes athonites est bien moindre lorsqu'il s'agit de l'étude d'ensemble de la politique financière d'Andronic II. Le fiscalisme excessif, l'oppression des contribuables par des impôts exceptionnels, par des saisies de biens, la spéculation sur les produits dont le commerce était un monopole de l'Etat, l'exploitation du domaine impérial, toutes les mesures de cette sorte par lesquelles ce souverain tâcha de mettre un terme à la crise des finances et qui font l'autre face de son règne, sont largement attestées par les autres sources de l'époque [28]. Parmi celles-ci se range, à notre avis, la lettre de Planude.

En effet, le motif de l'agression des Vlaques contre les fonctionnaires du fisc suggéré par Planude — leur état d'ivresse — revient trop souvent sous la plume des écrivains byzantins qui évoquent leurs actes d'insoumission à l'autorité d'Etat pour que l'on puisse l'accepter tel quel [29]. La raison réelle de l'attaque est à chercher ailleurs que dans leur penchant pour le vin. Or, ainsi que nous apprenons des *Histoires* de Georges Pachymère, il se trouve que les Vlaques furent des premiers à subir l'oppression fiscale du régime d'Andronic II. Vers 1285, raconte l'historien, ce peuple de pasteurs aimant la vie dans la montagne et les guerres s'était répandu dans la Thrace. Ils s'étendaient, foule innombrable, des alentours de Constantinople jusqu'à Bizye et plus loin encore. Craignant une invasion des Tartares et la défection possible des Vlaques qui auraient été prêts à passer de leur côté, Andronic II décida de déporter ceux-ci en Asie Mineure sur le rivage d'en face de Constantinople. En même temps il les accabla d'impôts pour les appauvrir et faire diminuer leur orgueil inspiré par le nombre et par la force dont ils disposaient. Après avoir subi les lourdes pertes provoquées par ce transfert et par les impôts, les Vlaques revinrent dans leur ancienne patrie, en rachetant, pour des grosses sommes d'or, leurs maisons [30].

L'endurcissement du fiscalisme envers les Vlaques n'était pas dû aux seules raisons politiques invoquées par Pachymère. Il était l'expression de cette tendance à intensifier l'exploitation du domaine impérial qui fut l'une des plus importantes et des premières mesures prises par Andronic II pour faire face à ses besoins d'argent. Car les vastes plaines de Thrace et de la Macédoine où les bergers vlaques conduisaient leurs troupeaux contre une dîme payée au propriétaire, appartenaient à l'Etat [31].

---

[26] L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1969², p. 336—337.

[27] Cf. G. Rouillard, *Recensements*, p. 113 : un *prostagma* d'Andronic II de 1319 (Dölger, *Regesten*, 2431, *Schatzkammern*, N° 17) interdit aux ἀπογραφεῖς l'accès des terres de Lavra, sauf sur appel des moines.

[28] A ce sujet voir D. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XII^e au XIV^e siècle*, Athènes, 1948, *passim* et surtout p. 78—105, 106—143.

[29] Cf. Démetrius Cydonès, *Correspondance*, publiée par R. J. Loenertz, II, Vatican, 1956, p. 272—273 (Lettre 337). Selon Choniatès les Vlaques rebelles sont des fous et des démonisés (Bonn, p. 485—486). V. aussi la diatribe de Kékauménos contre les Vlaques (Cecaumeni Strategicon et incerti auctoris de officiis regis libellus, ed. B. Wassiliewski-V. Jernstedt, Petersburg, 1896, p. 112).

[30] Pachymère, Bonn, II, p. 106—107 : τὸ δέ γε Βλαχικόν, ὃ δὴ σχεδὸν ἀπὸ τῶν ἐξωτέρω τῆς πόλεως ἐς Βιζύην καὶ πόρρω εἰς πλῆθος ἀριθμοῦ κρεῖττον ποσούμενον παρατέτατο, ἔθνος δυσχωρίαις χαῖρον καὶ βοσκήμασι προσανέχον, οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ μάχαις εἰθισμένον ἀνδρῶν, ὑποπτευθὲν εἰς αὐτομολίαν ὡς τοῖς ἐξεληλακόσι καὶ αὐτὸ προσπεσούμενον, μετοικίζειν ἐπ' ἀνατολῆς ἔγνω κατὰ τὴν τῆς Βυζαντίδος ἀντιπεραίαν, πλὴν καὶ ταπεινοῦν σημίαις, μή πως ἄρα καὶ ὑπερηφανοῖεν πλήθει τε καὶ δυνάμει θαρροῦντες. καὶ ἔνθεν μὲν ἐζημιοῦντο τὰ μέγιστα, ἔνθεν δὲ μετῳκίζοντο ἀνοικτί, οὐχ ἧττον ζημίας ἀλλὰ καὶ μᾶλλον τὴν μετοίκησιν λογιζόμενοι. ζῶα γὰρ ἐκεῖνα καὶ κτῆσις πᾶσα τὰ μὲν εὔωνα προύκειντο τοῖς πολλοῖς, τὰ δὲ καὶ τὸν τόπον ἀλλάξαντα καιρῷ χειμῶνος καὶ τότε παντελῶς διεφθείροντο. κτῆσις δὲ τούτων ἡ μὲν διηρπάζετο, ἡ δέ γε καὶ περιοῦσα κακῶς παραπώλλυτο, ὥστε μὴ οἵους τ' εἶναι ἐγχρονίζειν ἐκεῖ, ἀλλὰ τοῦ κακοῦ παραδραμόντος αὐτοὺς καὶ αὖθις τὴν ἰδίαν ἀπολαμβάνειν, συχνῶν χρυσίων καταβολαῖς ἐξωνησαμένους τὴν κατοικίαν.

[31] Zakythinos, *Crise monétaire*, p. 81 avec bibliographie. Cf. G. Rouillard, *La dime des bergers vlaques sous Alexis Comnène*, dans « Mélanges Jorga », Paris, 1933, p. 779—786.

A la lumière du texte de Pachymère il apparaît donc que ce n'est pas le vin qui « a mis les armes aux mains » des Vlaques en les faisant attaquer Panarétos et Bardalès, comme le veut Planude. Leur agression contre les agents du fisc fut sans doute l'expression d'un profond mécontentement envers la politique financière oppressive à leur égard d'Andronic II. La lettre de Planude témoigne de la continuité de cette politique du souverain byzantin à la fin du XIII^{e} siècle.

Par ce biais, elle témoigne aussi de l'importance et de la richesse des Vlaques balkaniques à cette époque. En ce sens elle confirme, si peu que ce soit, les dits des autres sources contemporaines. Les *Histoires* de Pachymère d'abord, selon lesquelles les Vlaques de Thrace revinrent dans leur patrie de l'Asie Mineure où l'empereur les avait déportés en 1285 et furent capables de racheter leurs maisons. Les dits d'une source latine ensuite, datant de 1308 : la *Descriptio Europae Orientalis* de l'Anonyme de Górka [32]. Selon cette source les Vlaques, *populus ualde magnus et spaciosus*, occupaient la région délimitée par la Macédoine, l'Achaïe et Thessalonique. Ils dépassaient toute autre nation dans la production du lait, du fromage et de la viande. Ils étaient, ajoute l'Anonyme, les descendants des anciens « pasteurs des Romains » [33].

Enfin, la lettre de Planude nous renseigne de manière indirecte sur l'importance politique des Vlaques à cette époque. L'écrivain recommande à Panarétos de renoncer à toute poursuite inutile des auteurs du meurtre de Bardalès et de faire preuve de piété envers le défunt en rendant à sa famille les soins de rigueur. Cette recommandation nous semble dictée plutôt par la prudence du diplomate que par le sens du dévoir religieux du chrétien. Nombreux, forts, conscients de leur puissance et de leur individualité ethnique [34], ainsi que les sources contemporaines citées l'attestent, les Vlaques étaient toujours capables de transformer une petite rébellion locale, provoquée par les abus de l'administration, en mouvement de sécession politique, aux conséquences funestes pour Byzance. Si Andronic II craignait leur contact avec les Tartares, Maximos Planude se souvenait peut-être qu'à l'origine de l'Empire des Assénides se trouvait une affaire du ressort du fisc.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

ANNEXE

Maximi monachi Planudis epistula XIV⌋

'Επιτροχάδην εἰ οἷόντ' εἰπεῖν διεξελθὼν ὁ Πανάρετος, ὡς μόλις τὰ τῶν Βλάχων διαδράσειε ξίφη, εὐθὺ Θεσσαλονίκης — οὐ γὰρ ἄλλοσε βλέπειν ἐχρῆν — ὡς τὸν αὐτοκράτορα δεῖν ἔγνω ἐπείγεσθαι. πῶς γὰρ ἂν ἔτι βλέπειν γε παρεβάλετο τοὺς τῷ κοινωνῷ τῆς ἀπογραφῆς, τῷ Βαρδαλῇ λέγω, χεῖρας οἴνῳ στρατηγουμένας ἐπενεγκόντας, ὁπότε μηδὲ τοὺς κατ'αὐτοῦ πίθους ἐπιλιπόντας ἠπίστατο; ποιεῖ δὲ τούς γε φρονεῖν εἰδότας τὰ παραδείγματα σπεύδειν ἑαυτοὺς τῶν κινδύνων ἐκκλέπτειν καὶ ἐκτὸς ὀλεθρίου πηλοῦ τιθέναι τὸν πόδα. ἔγωγ'οὖν τὸν μὲν πεσόντα πενθῶ, φίλος γὰρ ἦν καὶ δι'ἑαυτόν, πάντων δὲ μάλιστα καὶ διὰ τὸν ἀδελφὸν ὃν εἴπέρ τινα καὶ ἄλλον στάθμην φιλίας ἔγωγε τίθεμαι. ἠβουλόμην δ'ἂν καὶ πλείοσιν ἔτι καὶ μείζοσι κινδύνοις περιπεσεῖν τὸν Πανάρετον, ὥστε μέντοι μηδὲ ἀνήκεστόν τι παθεῖν, εἰ μόνον ἐκεῖνον γυνή τε καὶ τέκνα σῶν ἔμελλον ὑποδέξεσθαι. νυνὶ δ'ὁ μὲν ἐλεεινῶς κεῖται, πολὺ πρὸς οἶκτον ἐπισπώμενος τὸ μηδ'ἂν αἰσθάνεσθαι δύνασθαι, εἴ τις αὐτῷ τιμωρεῖν τὰ πάντων παθόντι χείριστα βουληθείη· ὁ δὲ τὸν περὶ ψυχῆς δραμὼν πρότερον νῦν ἐφ'ὑμᾶς τρέχει τοὺς ἑτοίμους.

---

[32] Anonymi *Descriptio Europae Orientalis... anno MCCCVIII exarata.* Edidit, praefatione et adnotationibus instruxit Dr. Olgierd Gŏrka, Cracoviae, 1916.

[33] *Descriptio*, p. 12—13 : Notandum /est hic/ quod inter machedoniam, achayam et thessalonicam est quidam populus ualde magnus et spaciosus qui uocantur blazi, ...

[34] Sur la conscience des Roumains de leur romanité v. Adolf Armbruster, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*, Bucarest, 1972. Le fragment cité de la *Descriptio* y est analysé p. 33—34. Même en 1404 les Vlaques du Sud du Danube affirmaient avec fierté leur romanité : « iactant se esse Romanos » écrit l'archevêque Jean de Soultanieh qui les a connus à l'époque. V. Şerban Papacostea, *Les Roumains et la conscience de leur romanité au Moyen Age*, dans « Revue roumaine d'histoire », IV, 1965, p. 15—24 ; Armbruster, *ouvr. cité*, p. 43—45.

ἐκείνους τὰς χεῖρας καὶ ἐς τοσόνδε μύσος ἄστροις, ὅ δὴ λέγεται, τεκμαίρεσθαι γνώμην ἔχων. σὸν δ'ἂν εἴη καὶ τῆς σῆς χρηστότητος καὶ τοῦτον εὐμενῶς ἰδεῖν, ὥσπερ εἴωθας, καὶ δοῦναι μαθεῖν, ὡς ἀσφαλείας ἐπείληπται καταφυγὼν πρὸς ὑμᾶς καὶ τοῦ πικρῶς οὕτω καὶ ὠμῶς σφαγέντος οἶκτον λαβεῖν καὶ ἣν ἐκείνῳ περιόντι κηδεμονίαν νέμειν ἐχρῆν, ταύτην εἰς τὴν αὐτοῦ μηκέτ'ὄντος οἰκίαν μετενεγκεῖν. χρῆναι γὰρ καὶ αὐτὸς φήσεις, ὥσπερ τὸ πρὸς τοὺς ζῶντας δίκαιον, οὕτω καὶ τὸ πρὸς τοὺς οἰχομένους ὅσιον εἰς τὴν ἐνδεχομένην φροντίδα τίθεσθαι. ταῦτα δ'οὕτω ποιεῖν καὶ οἶσθα καὶ βούλει καὶ δύνῃ καὶ οὐδ'ὁτιοῦν ἄπεστιν, ὧν προσεῖναι δεῖ.

ἐπὶ τούτοις ἐρῶ τι καὶ τῶν κατ'ἐμαυτόν. ὡς ἐγὼ νῦν ἡδεῖαν ἀκοὴν ἀκούσας ἀληθῶς ἐπανήκειν τὸν αὐτοκράτορα, οὐκ ἔστιν ὅπως ἐνταῦθα καταλειφθῆναι βούλομαι, ὥσπερ ἀνάγκη πᾶσα, καὶ τοὺς ἀνδριάντας καὶ στήλας — δεῖ δέ με σύμβολον ἐξενεγκεῖν τι — τοῦ ψυχὴν ἔχειν καὶ κίνησιν. ὁ γὰρ ἐντετηκώς μοι πόθος οὐκέτι με ἀτρεμεῖν ἐᾷ, ἀλλ'ἐκραγεὶς ὅλῃ ῥύμῃ πρὸς τὴν τοῦ κράτους ὑπάντησιν ὁμοῦ καὶ προσκύνησιν ἵεσθαι κατεπείγει. ἡδονῆς μέντοι προσθήκην, καὶ ταύτην οὐχ ὅσην εἰπεῖν, ἐπαγγέλλεται καὶ ὑμᾶς. φροντίζω γοῦν καὶ ὅπως τάδ'ἔσται περιαθρῶ. κἂν μὲν οὗπερ εὔχομαι τύχω, ἐμοὶ καὶ τῇ ἐμῇ προθυμίᾳ τὴν χάριν — εἴ τί σοι τοῦτο πρὸς χάριν — εἰδείης ἄν·εἰ δ'ἄλλο τι παθεῖν χρή, δεῦρο καὶ σὺν ἐμοὶ στὰς τὴν ἀπορίαν προπηλακίσωμεν καὶ τὰ κακὰ τῶν κακῶν τὴν πολλῶν ἀγαθῶν ἡμᾶς εἴργουσαν δεινὴν θεὸν εἴπωμεν.

NOTICE SUR LES RAPPORTS DE FRÉDÉRIC II DE HOHENSTAUFEN AVEC JEAN III VATATZÈS

Le doute plane encore sur la date du mariage de Jean III Vatatzès avec Constance — fille de Frédéric II de Hohenstaufen et de Blanche Lancia — qui, une fois arrivée à la cour de Nicée, prit le nom d'Anne. Si J. Dräseke[1] et G. Schlumberger[2] placent l'événement en 1241, le premier sans fournir aucun argument en faveur de cette thèse et le second s'appuyant sur les données d'Acropolitès et de Pachymerès. Fr. Dölger[3], Ch. Diehl[4], S. Borsari[5] et quelques autres encore[6] datent les épousailles de l'empereur nicéen avec la princesse italienne de l'année 1244, compte tenu des informations de Mathieu de Paris.

En réalité, aucune des sources précitées ne permet une datation absolument sûre. Les dires d'Acropolitès se limitent au fait qu'après la mort de sa première femme, Irène Lascaris, Vatatzès épousa Anne ἐξ 'Αλαμανῶν[7]. D'autre part, ni Pachymerès[8], ni Grégoras[9] ne fournissent, eux non plus, les éléments nécessaires à la précision de cette date. L'année de la mort d'Irène Lascaris en constitue un *terminus post quem*, mais rien n'autorise la pensée que les deux événements ont pu coïncider. Parmi les sources occidentales, seul Mathieu de Paris offre quelques renseignements précieux à ce sujet. En effet, en parlant de l'armistice de deux années conclu par Vatatzès avec l'empereur latin Baudouin II en 1244 grâce à la médiation de Frédéric II, il ajoute : « interim procuravit idem imperator Frethericus ut filiam suam cuidam magno principi Graecorum nomine Battacio matrimonio copularet »[10]. De toute évidence, Mathieu de Paris nous apporte tout au plus un *terminus ante quem* du mariage de Vatatzès avec Constance-Anne et l'on ne saurait prétendre que l'événement a eu lieu l'année même de l'armistice conclu entre l'empereur grec et Baudouin II[11].

---

[1] J. Dräseke, *Theodoros Laskaris*, « Byzantinische Zeitschrift », III (1894), p. 506.

[2] G. Sclumberger, *Le tombeau d'une impératrice à Valence en Espagne*, dans *Byzance et Croisades*, Paris, 1927, p. 59, n. 2.

[3] Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, 1779, 1781.

[4] Ch. Diehl, *Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée*, dans *Figures byzantines*, deuxième série, Paris, 1913, p. 209—210 ; Ch. Diehl, R. Guilland et collab., *L'Europe orientale de 1081 à 1453*, dans *Histoire du Moyen Âge*, coll. Glotz, vol. IX, Paris, 1945, p. 163.

[5] S. Borsari, *Federico II e l'Oriente bizantino*, « Rivista storica italiana », LXIII (1951), p. 285.

[6] A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, « Situngsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », Philos-philol. u. hist. Kl. 1920, Heft 10, p. 98—99 ; W. Miller, *The Cambridge Medieval History*, IV, 1923, p. 495 ; C. Marinesco, *Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen*, « Byzantion », I, 1924, p. 452 ; D. M. Nicol., *The Cambridge Medieval History*, IV, IV^e partie, 1966, p. 316.

[7] Acropolitès, éd. Heisenberg, p. 104.

[8] Pachymerès, I, p. 181.

[9] Gregoras, I, p. 45.

[10] Matthaei Parisiensis, *Chronica majora*, éd. F. Liberman, M.G.H., S.S., vol. XXVIII, p. 236.

[11] Il est vrai qu'à l'appui de cette hypothèse fut également évoquée la mention d'une ambassade de Frédéric II à la cour du roi de Chypre, vers la fin de l'année 1243. Fra Elia, chef de cette mission, était porteur d'une lettre où il était écrit, entre autres : « negocia predicti fratris in patribus ipsis » (Huillard — Bréholles, *Historia diplomatica Friderici II*, VI, p. 147). De ces mots, on a tiré un argument en faveur de l'hypothèse que l'ambassadeur de l'empereur allemand avait aussi pour mission de préparer le terrain du mariage de la fille de son maître (Ireneo Affo, *Risposta dell'autore della Vita di F. Elia, ministro generale de Minori alla lettera dell'Anonimo Pisano*, Pise, 1793, p. 62). Toutefois, il nous semble difficile de tirer des termes plutôt vagues de cette lettre une quelconque relation entre la mission en Orient de Frère Elie et le mariage de Vatatzès avec Constance-Anne.

*

Tâchons d'abord de préciser la date de la mort d'Irène Lascaris, *terminus post quem* des secondes noces de Vatatzès[12].

Dans son édition critique de la chronique d'Acropolitès, A. Heisenberg date l'événement de 1241[13], pour revenir ensuite sur cette datation, la faisant remonter à l'an 1239 et la rattachant à l'éclipse de soleil du 3 juin 1239[14]. La raison de ce revirement réside dans le fait que l'historien nicéen écrit que la mort de l'impératrice fut annoncée par une éclipse de soleil[15]. Cependant, il pouvait s'agir de l'éclipse du 8 décembre 1238 autant que de celle déjà mentionnée[16]. Mais, Acropolitès note encore un autre détail intéressant en rapport avec cet événement, à savoir que six mois avant la mort de l'impératrice Irène une comète s'était montrée au nord, visible durant trois mois (καὶ κομήτης δὲ πρὸ μηνῶν ἓξ περὶ τὸ μέρος ἀνεφάνη τοῦ βορρᾶ· ἦν δὲ πωγωνίας καὶ διήρκεσε μῆνας τρεῖς, οὐκ ἐν ἑνὶ τόπῳ ἀλλ'ἐν διαφόροις φαινόμενος)[17]. Une fois de plus nous avons affaire à un phénomène répété à brève échéance durant ces années : une comète qui s'est montrée pour la première fois le 3 juin 1239 — mais visible seulement en Europe — et une autre, à visibilité générale, manifestée le 31 janvier 1240[18]. Les zones de visibilité de ces deux phénomènes ont leur importance, car compte tenu de ce qu'Acropolitès se trouvait à l'époque en Asie Mineure, il ne peut s'agir en l'occurrence que de la deuxième comète. Il s'ensuit donc que le décès de l'impératrice a dû avoir eu lieu durant l'été de 1240, vraisemblablement au mois de juillet.

Pour ce qui est de l'éclipse, l'historien nicéen ne prétend pas, d'ailleurs, établir une relation directe entre ce phénomène et la mort d'Irène Lascaris. En relatant sa conversation avec l'impératrice au sujet des causes du phénomène qu'ils étaient en train d'observer ensemble, il suggère qu'un certain intervalle de temps s'est écoulé entre les deux moments. Par conséquent, l'été de l'an 1240 peut constituer le *terminus post quem* du mariage de l'empereur avec Constance-Anne.

Le cartulaire du couvent de Lembos comporte un document ayant échappé jusqu'à présent à l'attention des spécialistes, mais permettant une certaine approximation de la date du second mariage de Vatatzès. Il s'agit d'un document privé, mentionnant une donation faite au couvent par le moine Maximos Planétès et son frère. Le préambule de l'acte nous apprend

---

[12] Le chroniqueur italien Bartolomaeo de Neocastro (*Historia Sicula*, éd. Muratori, « Rerum Italicarum Scriptores », XIII, p. 1015 D) écrivait vers la fin du XIII[e] siècle qu'à l'époque du mariage de Constance de Hohenstaufen avec Vatatzès, celui-ci se trouvait encore engagé dans les liens d'un mariage antérieur, ce qui incita Huillard-Bréholles (*op. cit.*, Introduction, p. CCX) à considérer ces secondes noces comme illégitimes. Mais on ne saurait, certes, prendre au sérieux les dires d'un chroniqueur ayant écrit un demi-siècle après l'événement qu'il rapporte sans qu'il soit confirmé par d'autres sources du temps.

[13] Acropolitès, p. 62.

[14] Idem, *Opera II: Scripta minora*, éd. Heisenberg, Introduction, p. IV. Intéressant à retenir qu'une vingtaine d'années plus tard Heisenberg (*Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, p. 99, n. 1) datera la mort d'Irène Lascaris également en 1241.

[15] Acropolitès, p. 64.

[16] V. Grumel, *Traité d'études byzantines. I. La Chronologie*, Paris, 1958, p. 467. A l'époque concernée on a noté quatre éclipses totales de soleil : le 8 décembre 1238, le 3 juin 1239, le 6 octobre 1241 et le 26 septembre 1242 (*Ibidem*); mais comme le décès d'Irène précède celui de Jean Assan II (intervenu en juin 1241), les deux derniers phénomènes ne sauraient pas entrer en discussion. Il n'en reste donc que les deux premières éclipses susceptibles d'avoir pu être observées par notre auteur.

[17] Acropolitès, p. 64.

[18] V. Grumel, *op. cit.*, p. 474.

[19] Acropolitès, p. 62—63.

que la donation a eu lieu «ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν εὐσεβεστάτων καὶ ἐκ Θεοῦ ἐστεμμένων κοσμοποθήτων αὐθεντῶν καὶ βασιλέων ἡμῶν, κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Δούκα καὶ Ἄννης»[20]. Il convient de noter la singularité de l'élément chronologique fourni par ce document, où à côté de l'empereur figure aussi son épouse — chose tout à fait inusitée pour la chancellerie byzantine. Grâce à cette dérogation aux usages du temps, nous sommes à même de procéder à une datation plus serrée de l'événement qu'il s'agit de préciser. En effet, l'explication de ce manquement aux usages s'explique par la forte impression produite sur les sujets de l'empereur Vatatzès par ses noces avec la fille de l'empereur allemand. Et cette impression devait être encore de date récente au moment de la rédaction du document respectif, pour avoir pu y être notée. Il nous semble donc pouvoir placer cette date aux mois de janvier ou février 1242, sans exclure absolument ni les derniers mois de l'année 1241.

Stelian Brezeanu

[20] Fr. Miklosich-I. Muller, *Acta et Diplomata*, IV, p, 66.

AU SUJET DES ILLUSTRATIONS DE L'HISTOIRE OTTOMANE DE CANTEMIR

Les illustrations qui accompagnent les premières éditions des ouvrages tels l'histoire de Cantemir, celle du comte Marsigli, les mémoires de diplomates et de voyageurs ayant traversé l'Empire Ottoman au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, représentent un problème auquel les investigateurs ont prêté peu d'attention. Ce sont pour la plupart des gravures se basant sur les œuvres de peintres contemporains des auteurs de ces livres.

C'est le cas des illustrations de l'*Histoire de la grandeur et de la décadence de l'Empire Ottoman* par Dimitrie Cantemir, parue en français et en anglais pendant les années trente du XVIII^e siècle. Ces illustrations représentent des gravures des ouvrages de l'un des plus remarquables miniaturistes ottomans — Abdouldjélil Levni qui, à l'avis du linguiste turc Essin Aka Atil, est « non seulement le dernier grand miniaturiste ottoman, mais aussi le dernier miniaturiste fidèle à la tradition musulmane »[1].

Sur la personne de Levni — peintre de la cour sous le règne successif des sultans Moustafa II, Akhmed III et Makhmoud I — on ne sait pas grand-chose. Et voilà que, toujours grâce à Cantemir, qui est son contemporain, nous trouvons dans l'histoire précitée l'information presqu'unique qui le concerne. Voici ce que Cantemir écrit au sujet de Levni, expliquant « le préjugé », comme il s'exprime lui-même, qui existe chez les Turcs et en général chez les Musulmans, de peindre des physionomies humaines : « Ils [les Turcs — note de l'auteur du présent article] se gardent de peindre des physionomies, à l'exception de celles des sultans dont les portraits sont soigneusement gardés dans les bibliothèques des sultans d'où, à titre de cadeau, dû à mes amis de la cour, j'ai pu m'en procurer des copies, exécutées sur commande par le moussavir du sultan (premier peintre) Levni Tchélébi et que je garde encore... »[2].

Ici Cantemir révèle un côté fort intéressant de l'ouvrage, ayant trait à la valeur artistique et historique des gravures, aussi bien qu'à sa propre perspicacité, l'incitant à tirer profit de la richesse de l'art turc dans toute son originalité, à sa solide connaissance de tout ce qui est précieux dans les traditions artistiques de ce peuple. Et ce n'est pas par hasard qu'il a basé ses illustrations sur les miniatures de Levni. Ces dernières représentent, d'après les paroles de Cantemir, des reproductions des portraits de tous les sultans, depuis Osman jusqu'à Moustafa II. Il y a quelque doute à croire que ces portraits de sultans, y compris celui de Osman, sont vraiment des œuvres originales, mais nous n'avons aucune raison de nous douter du fait que c'est Levni lui-même qui, à la cour, ayant à sa disposition tous ces portraits de sultans, en a fait les reproductions sur commande de Cantemir. Bien qu'on n'ait pas trouvé l'original du « Silisilénamé », c.à.d. du « Livre des dynasties » qui représente le texte explicatif des portraits de Levni et qui a servi de base aux gravures, il y a des copies de ce manuscrit avec des reproductions des miniatures originales de Levni. Dans le catalogue de l'archive de Topcapou Saraï, sous le numéro 1700, sont décrites 22 de ses miniatures, gravées par un Européen anonyme, et qui figurent uniquement dans les premières éditions de l'histoire de Cantemir.

A la même époque ou à peu près à la même époque où travaille Levni, le comte Marsigli, de Fériol et d'autres hommes politiques et diplomates dans l'Empire Ottoman commandent des illustrations pour leurs histoires et leurs mémoires à des peintres venus d'Europe, comme par exemple Jean B. Van Mour, l'un des nombreux disciples de Rubens, ou bien à des inconnus, appelés peintres « lévantins » de Constantinople.

Cherchant pour son histoire un illustrateur du pays, Cantemir le découvre parmi les disciples de l'école de miniatures de la ville de Odrine, Levni étant originaire de cette ville, où il étudie tout d'abord la peinture chez un des meilleurs maîtres de l'Empire.

Les écoles de peinture et de décoration de Odrine étaient renommées dans tout l'Empire Ottoman. Les plus célèbres enlumineurs de manuscrits ont étudié et travaillé à Odrine, ville qui a donné également de grands maîtres en maçonnerie, des « zographes » (peintres d'icônes),

---

[1] E. A. Atil, *Surname — t Vehbi: An eighteenth century Ottoman book of festivals*. Ann Arbor, Michigan, 1969, p. 364.

[2] Demetrius Cantemir, *The History of the Growth and Decay of the Ottoman Empire*, trans. N. Tindal. London, J. J. and Knapton, 1734—35, p. 161—162.

des sculpteurs sur bois. Les œuvres d'art appelées « édirné ichi » ou bien « édirné bitchim », qui représentaient des sculptures sur bois ou des reliures de livres et de manuscrits en couleur, étaient hautement appréciées. C'était aussi une manière de décorer des bahuts, des charrettes, des plafonds, des portes, etc.

Des études futures plus détaillées, concernant la vie culturelle et artistique de Odrine, pourraient révéler des faits importants sur le développement des écoles d'art des Balkans, spécialisées surtout dans la décoration et la construction. Nous visons plus spécialement la propagation de ce même art « odrinski bitchim » dans les terres bulgares, au temps de la Renaissance bulgare, respectivement à Plovdiv, Triavna, Koprivchtitza et ailleurs et qui a été mis en usage par des maîtres — sculpteurs sur bois, peintres d'icônes et maçons — au-delà des limites de la Bulgarie de nos jours.

Mikhaïla Staïnova (Sofia)

WAS QUIN'S 'MOLDAVIAN ADVENTURER' SLUGERUL BURADA?

Michael Joseph Quin (1796—1843) was a barrister who travelled extensively. He contributed political articles to the liberal press and was editor for some years of *The Monthly Review* and of *The Dublin Review*. He was a very lively writer; his obituary notice in *The Gentleman's Magazine* says "Mr. Quin was the first person who gave a popular English account of the Danube and Constantinople after the establishment of steam navigation. His talents as a traveller are generally admitted, and his death must be regarded as a serious loss to a very instructive and agreeable department of literature" [1]. An Irishman, he seems to have been the first British traveller by steamboat down the Danube.

Boarding his steamboat at Budapest on 24 September 1834 he proceeds to describe the motley crowd of passengers. Presently there appears the figure who was to fascinate Quin throughout the Danube voyage.

> There was one little man, whom I shall not speedily forget. He was from Moldavia. He had been in the Russian service during the late war with Turkey, but in what capacity I could never satisfactorily discover. I suspect he was a spy. He spoke German, French, and Italian fluently. He wore a blue frock-coat, which probably had served him during the said war, as it could boast of only a part of one button, and two very unequal skirts, remaining in any thing like decent condition. The rest of the garment was covered in grease. A pair of old black stuff trousers, patched at the knees in a most unworkmanlike manner, rent and not patched in other parts indescribable, and vilely tattered at the extremities, together with a ghost of a black waistcoat, a cast off military cap, and wretched boots, offered an apology for a better suit, which he said he had at home. His shirt was also in the list of absentees. He had lost the half of one of his thumbs, the other was wrapped in a bandage. He had not shaved for three weeks — he certainly could not have washed either his hands or his face for three months, and a comb had probably not passed through his hair for three years. To crown his personal peculiarities, he had a very red nose, on the top of which was perched a pair of spectacles.
>
> Nevertheless, with all these strong objections against him — so strong, that I wonder my friend Captain Cozier had not thrown him overboard — there was something about this man which seemed to have actually fascinated a rather genteel youth, who was constantly at his side, and to have actually secured him the devotion of a miscellaneous group of Austrian soldiers and their wives, pedlars, and artisans, who occupied mats and sheepskins on deck. With the sailors he was quite a favourite. He whistled well, he sung well, and passed off everything in a "devil-may-care" kind of way, which gained him admirers. A charlatan at a French fair — a romance-reader at the mole of Naples — could not possess more power over his audience than was exercised over these simpletons by this Moldavian adventurer. He had a common-place book in his bosom — for his pockets had all vanished — from which he occasionally read to his followers scraps of poetry of his own composition, or selected from the works of celebrated German writers. These readings he interspersed with comments, often so droll that he set the whole deck in a roar. Then he would relate some of his accidents by flood and field, or describe his travels, in the course of which he mentioned the most extraordinary scenes in the world, which had occurred to him at Constantinople, Bucharest, Prague, Vienna, Petersburgh, Paris, Berlin, Madrid, Gibraltar, Venice, every where but London, where he had the modesty to confess he had never yet been. His eye, when lighted up by the excitement of the moment, was singularly brilliant, the flush of fine intelligence was on his swarthy weather-beaten cheek, his voice was melody itself, and his diction eloquence [2].

---

[1] "The Gentleman's Magazine", April 1843, p. 438.

[2] M. J. Quin, *A Steam Voyage down the Danube with Sketches of Hungary, Wallachia, Servia, Turkey, etc.*, 3rd ed. with additions, Paris, 1836, p. 18—19.

After this the Moldavian remains in the background until the voyage is interrupted by the lowness of the river below Moldova. At Moldova Quin transferred to a flat-bottomed barge in the company of the Moldavian and a Serbian Jew. Quin was not yet reconciled to the Moldavian's company.

> The poet also was still fated to be my companion, as his object was to get back to Jassy. I own that, with all my respect for his talents, and with all the philosophic patience which I have acquired from some little experience in travelling, I could not enter into discussion with him as to the arrangements necessary to be made for the following morning without considerable twinges of reluctance. I had no thought of preparing stores for the expedition, as I presumed that we should reach Orsova early in the afternoon. He advised me, however, to provide myself with a cold chicken or two, and a bottle of rum, a suggestion which I took care to adopt, though it led me to suspect that my period of inevitable companionship with himself would be rather longer than I had already apprehended [3].

The journey by barge was so slow that it was clear that they would not reach Orsova that evening. Accordingly Quin suggested to his two companions that they should be put ashore and walk the ten miles to Swinich, where they would spend the night. This they did. Arriving at Swinich they found the priest and the "governor of the village" drinking in the inn with a number of other local people. The news of Quin's arrival soon brought George Dewar, an English engineer employed by Count Széchenyi to superintend the building of his road through the gorge and to work a diving-bell in the clearing of the river bed. He hastened to the inn, delighted to see a fellow-countryman for the first time in twelve months. But it was the Moldavian who made the party a success.

> The poet now joined the circle, and having ordered his bottle of wine, made himself as much at home amongst his new acquaintances as if he had known them a hundred years. He treated the company to a history of his travels, which he extended on this occasion to Grand Cairo. His audience seemed at a loss to know where Grand Cairo was, until the priest enlightened them by declaring that it was in Asia. "In Asia", exclaimed the Moldavian with indescribable disdain; "no such thing: Grand Cairo is in Africa". The governor was in raptures at this decided triumph over the clergyman, who, in order to restore his character, inveigled the poet into a theological controversy. But, to my surprise, and to the great chagrin of the priest and the boundless joy of the governor, the Moldavian proved himself quite as well read in theology as he was in geography; he repeatedly convicted the priest of entire ignorance of the works with which he had pretended to be most familiar, and so merciless was he in following up his conquest, by challenging the divine on the more abstruse points of doctrine, that the latter literally felt obliged to decamp from the field. The governor shouted with excessive mirth, and ordered another bottle, which he compelled the poet to drink in addition to his own [4].

Later in the evening, after supper, the Moldavian displayed another accomplishment. The wife of Dewar's landlord had brought her guitar.

> The instrument having been tuned, our poet asked permission to look at it, and swept his mutilated fingers over the strings with the skill of a professor. The priest looked amazed. After preluding in a singularly graceful manner, which captivated the Swinichaeans, the tatterdemalion, clearing his voice with a fresh bottle of wine, which was voted to him by common accord, treated us to "Di tanti palpiti", not only with great taste, but in one of the best tenor voices I ever heard. The priest exclaimed that he knew not what to think of this fellow, unless he was the devil, for that not only were his talents and knowledge universal, but of a degree of excellence in every thing that left him without a rival [5].

After this performance the playing and singing of others was insipid, and very soon the Moldavian by universal request began again.

> ...our Mephistopheles, who showed himself, still more than even before, a perfect master of the art, and that too of the very best school. Italian, German, Hungarian, and Moldavian airs followed each other in rapid succession, and in the most admirable style... When I looked at this Moldavian — remembered how he had amused his companions on the deck of the steamer by his anecdotes, his poetry,

---

[3] *Ibid.*, p. 72.
[4] *Ibid.*, p. 84—85.
[5] *Ibid.*, p. 85.

> and his dramatic declamations; the variety of information which he afforded to myself during the course of the day; his undoubted acquaintance with many countries, though he sometimes indulged in exaggeration on that subject; the wandering life he had led; the offices, sometimes of trust, and responsibility, and peril, which he had fulfilled; his various acquirements in science, history, and the fine arts; and, to crown all, his musical powers, which were of the very first order; and his ragged, unshaven, filthy appearance — I could not help feeling that there was a mystery about him, such as perhaps in a former age might have procured for him the dangerous honours of a magician... our Moldavian sorcerer, who while he held the guitar, presented in his own person so inexplicable a combination of intellectual affluence with the most sordid external poverty [6].

Next day in the gorge, when Quin had landed to inspect the engineering works, the Moldavian and the Jew showed him Veterani's cave. After this, the Moldavian makes only one more appearance. The steamboat *Argo* which the passengers joined at Cladovo having run aground on a sandbank below Argugrad, Quin decided to transfer to an open boat and disembark at Rustchuk, continuing his journey by land. "The Moldavian poet", he writes, "had been for some days laid up with a nervous fever. But when he heard of my resolution, he crept up on deck to take leave of me" [7].

The identity of this mysterious personage, whose bohemian exterior at first repelled Quin, but whose intellectual and artistic gifts in a very short time won his admiration, is a most intriguing problem. A possible clue caught my eye when reading Ovidiu Papadima's fascinating study of the world of Anton Pann. Referring to the use of the guitar in Moldavia at this period, Professor Papadima notes that a "guitar method" was published in 1829 and that its composer was Teodor Slugerul Burada [8]. Could this be the man whom Quin met?

A biographical sketch of this Teodor Slugerul Burada is given in a study of his more famous son, T. T. Burada, by Professor I. Chiţimia [9]. Slugerul Burada was born in 1800 and died in 1866. He had a musical training. For taking part in a plot against the reigning Prince of Moldavia he was relegated to the monastery of Neamţu, from which he escaped in 1825, to become a music teacher in Wallachia, first at Craiova and then at Cerneţi. Then travelling for sixteen months, he visited Vienna, Trieste and Venice. Returning to Jassy, he produced his guitar manual, married, and in 1831 opened a boarding-school for girls. As there is no evidence whatever for his whereabouts in the autumn of 1834, the most obvious test of this hypothetical identification is impossible. One point in its favour is that according to family tradition Teodor Slugerul had a mutilated hand [10]. It seems plausible that the mysterious guitarist should be the author of the one guitar manual of the period in Moldavia.

E. D. Tappe
(London)

---

[6] *Ibid.*, p. 86—87.

[7] *Ibid.*, p. 153.

[8] O. Papadima, *Anton Pann: "Cîntecele de lume" şi folclorul Bucureştilor*, 1963, p. 45.

[9] I. Chiţimia, *Teodor Burada, folclorist şi etnograf*, "Studii şi cercetări de istorie literară şi folclor", IV, 1955, p. 95—171.

[10] I am grateful to Dr. Adrian Fochi for this information which he obtained from General Burada.

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST (juillet 1973 — juin 1974)

I. *Etudes achevées en 1973* : N. S. Tanaşoca, *Izvoare bizantine* I. sec. XI—XIV (Sources byzantines, I. XI^e^—XIV^e^ siècles) (texte grec, traduction roumaine, notes, introduction) dans la collection « Fontes Historiae Daco-Romaniae »; E. Stănescu et collab. (Val. Al. Georgescu, H. Mihăescu, A.-M. Musicescu, I. R. Mircea, A. Pippidi). *Bizanţul şi Ţările Române* (Byzance et les Pays Roumains); R. Lăzărescu, *Toponomastica balcanică în izvoarele bizantine din veacurile V—VII* (Toponomastique balkanique dans les sources byzantines des V^e^—VII^e^ siècles); T. Teoteoi, *Stat şi Biserică în Imperiul bizantin în vremea lui Ioan al V-lea Paleologul* (L'État et l'Eglise dans l'Empire byzantin à l'époque de Jean V Paléologue); Lidia Demény, *Comerţul sud-dunărean al Transilvaniei în a doua jumătate a secolului al XVI-lea şi prima jumătate a secolului al XVII-lea* (Le commerce sud-danubien de la Transylvanie durant la seconde moitié du XVI^e^ siècle et la première moitié du XVII^e^ siècle); Olga Cicanci, *Documente inedite privitoare la activitatea Companiilor greceşti în Ţările Române (sec. XVII—XVIII)* (Documents inédits concernant l'activité des Compagnies grecques dans les Pays Roumains — XVII^e^—XVIII^e^ siècles); Anca Iancu, *Contribuţii la istoria relaţiilor româno-sud-slave în secolele XVI—XVII* (Contributions à l'histoire des relations roumano-sud-slaves aux XVI^e^—XVII^e^ siècles); Anca Ghiaţă, *Aspecte demografice ale Dobrogei (secolele XVI—XVIII)* (Aspects démographiques de la Dobroudja, XVI^e^—XVIII^e^ siècles); A. Fochi, *Coordonate sud-est europene ale baladei populare româneşti* (Coordonnées sud-est européennes de la ballade populaire roumaine); E. Costescu, *Aspecte ale relaţiilor artistice româno-balcanice în secolul al XIX-lea* (Aspects des rapports artistiques roumano-balkaniques au XIX^e^ siècle); Gr. Clima, *Ţările sud-est europene şi cooperarea economică internaţională* (Les pays sud-est européens et la coopération économique internationale); G. G. Florescu, *Acorduri internaţionale privitoare la transporturi între ţările sud-estului Europei* (Accords internationaux concernant les transports entre les pays du Sud-Est de l'Europe); L. Marcu, *Instituţii aromâneşti (a doua jumătate a secolului al XIX-lea — prima jumătate a secolului XX)* (Institutions aroumaines, seconde moitié du XIX^e^ siècle — première moitié du XX^e^ siècle); L. Marcu, Gr. Clima, G. Florescu, *Criterii de normare şi principii ale sistematizării teritoriale* (Normes de réglementation et principes de la systématisation territoriale).

II. *Séances de communications* : I. R. Mircea, *Contribution à l'historiographie byzantine en Roumanie*; A. Pippidi, *Renseignements contemporains sur la bataille de Schelimber*; C. Iordan-Sima, *La diplomatie roumaine dans le Sud-Est européen. Le conflit gréco-bulgare d'octobre 1925*; L. Marcu, *La participation des Armatolies à la révolution des Jeunes Turcs*; I. Matei, *Condominiums roumano-turcs*; Nicolae-Şerban Tanaşoca, *Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII^e^ siècle* (Maximos Planudes, *Epistulae*, XIV, éd. Treu).

III. *Participation à des réunions scientifiques internationales organisées en Roumanie.* Il convient de noter — même sans entrer dans le détail — que bon nombre des spécialistes de notre Institut ont fourni leurs contributions aux colloques, symposiums et autres réunions internationales qui eurent lieu en Roumanie dans l'intervalle prévu. Nous ne saurions clôre ce paragraphe sans mentionner au moins en passant les « Soirées balkaniques », dont l'initiative appartient à notre Institut et qui jouissent toujours du même succès.

IV. *Activités à l'étranger*. Tout en déplorant le manque d'espace qui nous oblige à une brièveté excessive, il nous faut évoquer ici cet autre aspect des activités de nos chercheurs, à savoir leurs activités à l'étranger. Ces activités prennent des formes diverses : participation à des réunions internationales, tournées de conférences, cours donnés à l'étranger, voyages de documentation, cours de perfectionnement, doctorats.

Pour commencer, l'agenda des manifestations internationales (colloques, sessions scientifiques, réunions de travail) auxquelles le professeur Mihai Berza, directeur de l'Institut, a pris une part active s'avère, pour cette année encore, particulièrement chargé. En voici le résumé succinct : le colloque international et interdisciplinaire sur le thème *Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales aux XVIe—XIXe siècles*, organisé par l'Association internationale d'études du Sud-Est européen, sous l'égide de l'UNESCO et avec le concours de plusieurs grands organismes scientifiques internationaux. Outre son apport à l'organisation même de cette importante rencontre internationale, en tant que membre du Comité international de l'AIESEE et président de l'une de ses commissions d'études directement concernée (la Commission d'histoire des idées), la contribution scientifique du prof. M. Berza au colloque a revêtu une double forme : le Rapport introductif au troisième thème du colloque, consacré aux relations culturelles et une communication s'intitulant *Hommage à Cantemir*. Ensuite, le prof. M. Berza a pris part à la session de travail annuelle de la Deutsche Forschungsgemeinschaft (Passau, 15—17 novembre 1973), avec l'exposé : *L'AIESEE et la collaboration scientifique internationale dans l'étude du Sud-Est européen*. Le mois suivant (décembre), il a participé à un Symposium Démètre Cantemir organisé à Sofia. Il y a eu aussi une visite en Albanie, sur l'invitation de l'Académie des Sciences de ce pays. De par sa qualité de membre du Bureau du CISH, le prof. Mihai Berza a participé à la réunion consultative des comités nationaux des Sciences historiques des pays socialistes, ayant pour but de préparer le prochain Congrès international des Sciences historiques, prévu pour le mois d'août 1975 à San Francisco. Mentionnons encore la première réunion de travail de la Commission mixte d'histoire roumano-yougoslave, tenue à Belgrade les 24—26 juin 1974, où la Roumanie y fut représentée par le prof. Mihai Berza et D. Mioc, maître de recherches à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest.

En dehors des contributions du prof. M. Berza aux diverses commémorations de l'érudit prince roumain Démètre Cantemir, il convient de noter aussi celle du prof. E. Stănescu, à l'Académie des Sciences berlinoise (octobre 1973), intitulée *Le sens et le but de l'activité historiographique de D. Cantemir*. Un mois plus tard, en novembre 1973, le prof. E. Stănescu participa au Symposium de Sarajevo sur le thème des Vlaques balkaniques, avec un exposé sur *La signification du terme vlaque*. Une autre contribution à ce symposium fournie par un de nos chercheurs fut celle de L. P. Marcu, traitant des *Institutions politico-juridiques des Vlaques balkaniques aux XVe—XVIe siècles*.

Lors d'une tournée de conférences en Grèce, le prof. H. Mihăescu donna à Athènes et Thessalonique les conférences suivantes : *L'influence grecque dans la langue roumaine* et *Byzance foyer d'irradiation de la culture romaine et de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*.

Notre Institut a été représenté au VIIe Congrès de l'Association internationale de littérature comparée, tenu au Canada (Montréal et Ottawa) les 13—19 août 1973, par Alexandru Duțu, secrétaire du Comité national de littérature comparée de la République Socialiste de Roumanie. Il a participé à une Table Ronde sur « les approches philosophiques d'une périodisation littéraire », où il a présenté un exposé sur « le rythme des contacts culturels et l'évolution des mentalités ». En vue du congrès, Alexandru Duțu avait préparé une esquisse bibliographique sur les *Rapports de la littérature roumaine avec les littératures européennes et nord-américaines*, qui fut diffusée parmi les congressistes. Il s'agit d'un travail d'équipe, totalisant 98 pages, précédées d'une introduction du prof. Ion Zamfirescu et d'un avant-propos de A. Duțu, auquel ont collaboré Rodica Fochi, Eugenia Popeangă, Valeria Trifu et Ileana Verzea (les rapports avec les littératures sud-est européennes y sont évoqués aux pp. 43—60). Un mois plus tard, notre collègue devait prendre part à la Ve Conférence de la Studienkreis zur Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa, tenue à Hofgeismar les 24—28 septembre 1973, avec une communication sur *La formation du philosophe et du patriote* (cf. la chronique du Ier fasc. de ce tome). Reprenant le thème de « la communication entre les aires culturelles européennes » au Colloque Démètre Cantemir organisé par la Société « Mihail Eminescu » de l'Université de Freibourg Br. les 7—11 décembre 1973, notre collègue s'est proposé de délimiter la place de l'œuvre du grand lettré roumain dans la série des synthèses ébauchant « l'image de la civilisation européenne » à l'époque des Lumières.

Deux autres chercheurs de notre Institut ont présenté des communications au Ier Congrès international de turcologie organisé à Istanbul les 15—20 septembre 1973 : Ion Matei, traitant des *Rapports de D. Cantemir avec les savants turcs d'Istanbul* et Mustafa Mehmet, exposant les *Sources roumaines relatives à l'histoire du peuple turc*. Les travaux du congrès ont été également suivis par Cornelia Moraru, qui devait prendre part le mois suivant (octobre 1973), au Congrès international d'études altaïques d'Ankara.

Le professeur Val. Al. Georgescu a poursuivi, cette année encore, son cours à la Faculté de Droit et des Sciences économiques de Nice.

Il convient de souligner aussi que les voyages d'études se sont multipliés : un nombre croissant de nos chercheurs en ont bénéficié. Ceci leur a permis d'enrichir leur matériel documentaire par une information directe (grâce à la fréquentation des archives, bibliothèques et musées de l'étranger), tout en perfectionnant leurs connaissances des langues sud-est européennes et établissant des contacts scientifiques avec les spécialistes des pays visités. Des recherches d'une durée plus ou moins longue (de deux semaines à deux mois) ont été effectuées en Bulgarie par Ana-Maria Musicescu, Anca Ghiaţă, Radu Lăzărescu. Notre collègue Elena Siupiur a passé son doctorat à l'Institut de littérature de l'Académie Bulgare des Sciences, sous la direction du professeur G. Dimov, avec une thèse sur les *Relations littéraires roumano-bulgares durant la période 1877—1918.* D'autre part, les grandes bibliothèques de Moscou et de Leningrad ont fourni un riche matériel d'étude à Elena M. Scărlătoiu, poursuivant l'étude des rapports linguistiques et culturels roumano-balkano-slaves. Mustafa Mehmet a mis à profit les richesses documentaires de ces bibliothèques, effectuant durant tout un mois des recherches dans le but de compléter la collection des sources orientales concernant l'histoire roumaine. Enfin, grâce à des accords bilatéraux à l'échelon des instituts de recherches, trois spécialistes de notre Institut ont bénéficié d'un séjour particulièrement fructueux en Yougoslavie. Il s'agit de Maria Alexandrescu-Vianu à l'Institut d'histoire de Skopje, L. P. Marcu à l'Institut d'histoire de Titograd et Anca Iancu à l'Institut d'études balkaniques de Belgrade. Un autre pays visité par nos chercheurs est l'Italie, où — grâce aux bourses accordées par la Fondation Giorgio Cini — Ana Maria Musicescu a pu suivre les Cours d'art médiéval de haute époque organisé à Venise les 1—30 septembre 1973, alors que Anca Ghiaţă et Anca Iancu ont participé aux travaux du colloque international organisé également dans la Cité des doges les 3—6 octobre 1973 sur le thème *Venise en tant que centre de médiation entre l'Orient et l'Occident aux XV*ᵉ*—XVI*ᵉ *siècles.*

En ce qui concerne les cours de perfectionnement, il nous faut mentionner les heureux résultats du cours d'été organisé à Thessalonique par la Société d'étude macédoniennes et l'Institut d'études balkaniques entre le 28 juillet et 8 septembre 1973. Dix chercheurs roumains ont participé à ses cours (Zamfira Mihail, Lidia Demeny, Manuela Popescu, Maria Alexandrescu-Vianu, Carmen Dumitrescu, Cornelia Papacostea Danielopolu, Nicolae-Şerban Tanaşoca, Tudor Teoteoi, Andrei Pippidi et Nicolae Saramandu), dont huit on bénéficié des bourses accordées par le professeur Ch. Fragistas, président de la Société d'études macédoniennes et le professeur K. Mitzakis, le directeur de l'Institut balkanique. Le cours comportait des leçons de langue et de civilisation grecque données par des maîtres des universités grecques et étrangères. Notre collègue, Eugenia Ioan, a été la bénéficiaire d'une bourse accordée par l'Ecole d'études slaves de Zagreb, ce qui lui a permis de fréquenter des cours de langue, de littérature et de culture croate et slovène. Une fois de plus il convient de souligner l'importance de ces cours de perfectionnement, constituant l'un des moyens les plus efficaces pour l'amélioration des connaissances portant sur les langues et les cultures balkaniques.

Un colloque roumano-allemand a été organisé par notre Institut en collaboration avec la Südosteuropa-Gesellschaft de Munich, à Bucarest, au mois de décembre 1973, destiné surtout aux jeunes chercheurs du domaine des sciences sociales et humaines. La délégation allemande, comptant dix personnes et ayant à sa tête le Dr. Hans Hartl, a présenté plusieurs contributions devant les chercheurs de notre Institut et à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga », à Bucarest, ainsi qu'à Cluj et à Sibiu.

V. *Visiteurs de l'étranger.* Vu l'affluence des visites de spécialistes étrangers durant la période concernée et afin d'éviter le risque de quelques omissions regrettables, nous nous bornerons de donner ci-après la liste des pays d'origine de nos hôtes : Albanie, République Démocratique Allemande, Allemagne Fédérale, Autriche, Australie, Bulgarie, Chypre, France, Grèce, Italie, Pays-Bas, Royaume Uni, USA et Yougoslavie.

Anca Iancu

PAUL CERNOVODEANU, *Societatea feudală românească văzută de călători străini (secolele XV—XVIII)*, Bucureşti, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1973, 272 p. + 44 ill. + 4 pl. « Istorie şi civilizaţie », 6.

Les mémoires de voyage sont la trouvaille de la Renaissance. Ils étaient faits pour éveiller par l'évocation des contrées exotiques et lointaines l'imagination des tranquilles sédentaires, les incitant au voyage. Diffusée d'abord en copies manuscrites, ensuite par le canal du livre imprimé, cette littérature « frontalière », instructive et d'agrément, se dessine aussi, avec le recul des temps, comme un témoignage. C'est un témoignage des réalités géographiques, historiques, ethnographiques, économiques et autres d'une époque donnée.

Il faut, sans doute, considérer avec une certaine défiance les innombrables témoignages présentant l'avers et le revers d'une société du passé. Ces témoignages sont susceptibles d'avoir parfois déformé la réalité, en prenant pour courants, quotidiens, des faits qui, tout au contraire, n'ont attiré l'attention qu'en raison de leur singularité. Toutefois, les relations de voyage constituent un domaine à part : en effet, en dépit de l'inégalité des dons dont leurs auteurs font preuve et malgré leur multiplicité — ou, justement, à cause d'elle — les coïncidences de points de vue qu'on y relève peuvent servir, dans une certaine mesure, comme garantie de véracité. Mais si leurs vertus stylistiques rangent, sans aucun doute, quelques-uns de ses ouvrages dans la catégorie des œuvres littéraires, toute notice réaliste relative à la société d'une époque demeure, n'importe sa valeur artistique, une source d'histoire.

Le premier à avoir exploré la riche mine d'informations constituée par les relations de voyage d'époque laissées par ceux qui ont traversé ou visité les pays roumains, le premier à avoir imaginé une histoire du peuple roumain vue à travers les récits des voyageurs étrangers a été ce grand pionnier de tant de domaines de notre histoire, l'éminent savant Nicolae Iorga. Les quatre volumes intitulés *l'Histoire des Roumains à travers les voyageurs*[1] sont encore d'actualité. La quarantaine d'années qui s'écoula depuis leur parution devait, comme de juste, amener la découverte d'autres relations, manuscrites ou imprimées, se référant aux pays roumains. Or, le stade actuel de la recherche historique réclamait la réunion dans un corpus aussi complet que possible de toutes ces sources. Ce fut la tâche que s'assigna une équipe de chercheurs de l'Institut d'histoire « N. Iorga », qui travailla pendant plusieurs années à réunir et publier cette sorte de documents dans plusieurs volumes, sous le titre de *Voyageurs étrangers à propos des pays roumains*[2], dont cinq tomes sont déjà parus.

De moins vaste envergure, car conçu par son auteur au bénéfice du grand public autant qu'à celui des spécialistes, le présent ouvrage de Paul Cernovodeanu se veut « pas tant une monographie documentée au sens courant du terme, mais surtout un livre où la narration habituelle des traités se dilue plus ou moins dans le pittoresque des notes de voyage chargées en soi de ce charme propre aux récits de jadis » (p. 7). Spécialiste connu par de nombreuses contributions à l'étude de la littérature des mémoires et l'édition de textes encore inédits, l'auteur se propose cette fois de restituer certains aspects de la société roumaine féodale avec le concours des fragments empruntés aux diverses relations de voyage, afin de brosser une image composite, haute en couleurs, évocatrice. Par sa méthode de sélection, autant que par son analyse, il ne suit pourtant pas la voie battue des « Vies quotidiennes à... ». Choisissant quatre thèmes principaux — la terre, les gens du crû, leur vie dans ces contrées aux XV^e—XVIII^e siècles et leur création culturelle — il a poursuivi « quatre directions principales d'orientement, définitoires pour l'entendement en profondeur des réalités roumaines — telles qu'elles se sont imprimées dans la conscience de quelques pérégrins ». La source documentaire échelonnée chronologiquement est laissée parler d'elle-même, l'auteur tâchant plutôt de suggérer au lecteur les divers aspects de l'histoire que de le convaincre à l'aide d'une argumentation scientifique serrée, tout en se réservant cependant un ample espace pour des commentaires succulents et un sous-sol riche en données bibliographiques et informations comparatives.

---

[1] *Istoria românilor prin călători*, II^e^ éd., IV vol., 1928.

[2] *Călători străini despre ţările române*, I, 1968 ; II, 1970 ; III, 1971 ; IV, 1972 ; V, 1973.

Et combien nuancées et éloquentes sont les impressions sous l'emprise desquelles écrivaient ces voyageurs des temps révolus ! Charmés à l'unanimité par la beauté des paysages, autant que par la générosité de cette terre, les voyageurs déplorent l'oppression étrangère interdisant aux Roumains la joie de bénéficier des fruits de leur travail. Ils se rendent sans discuter à l'évidence de la latinité et de la continuité de ce peuple dans le pays qu'il habite. Les remarques sur l'unité des trois provinces roumaines sont très fréquentes. On y relève aussi différentes appréciations sur l'organisation des localités et les rapports entre maîtres et sujets. Mais ce qui semble avoir surtout frappé ceux qui ont voyagé dans les pays roumains au cours des siècles ce sont les qualités des hommes, laborieux et affables, qui « apprennent tout ce qu'ils voient » (Del Chiaro) et exécutent toutes sortes de merveilles grâce à leur habilité.

Le premier chapitre de l'ouvrage est consacré aux fragments consignant des données géographiques, qui y sont reproduits et commentés. La terre roumaine est décrite par l'un des premiers voyageurs du XVI^{e} siècle, Georg Reicherstorffer (Chorographie de la Moldavie en 1538 et 1541, Chorographie de la Transylvanie en 1550), ainsi que par Giovanni Andrea Bromo de Bergame (1518 — après 1567) et par Francesco Sivori, vers la même époque. Ils exaltent la beauté des plaines et des collines fertiles, abondamment pourvues de tout ce qui est nécessaire à l'existence humaine. Un siècle plus tard le même témoignage sera fourni par Pierre Bogdan Baksić, Paul d'Alep, Evlia Celebi. Le XVIII^{e} siècle sera illustré par les témoignages d'Antoine Marie Del Chiaro, Constantin Dapontes, Jean-Louis Carra, Friedrich Wilhelm von Bawr ou Andreas Wolf, dont les écrits font l'objet d'une analyse plus poussée. L'un des plus enthousiastes est J. L. Carra, qui s'exclame : « bien qu'ayant vu presque tous les pays d'Europe, il ne connaît vraiment aucun autre où la distribution des plaines, des collines et des montagnes soit aussi propice à l'agriculture et au paysage qu'en Moldavie et Valachie ».

Un autre aspect traité par les mémoires de voyage, bien présenté au deuxième chapitre de notre ouvrage se rapporte aux caractères spécifiques de la langue roumaine et du peuple roumain en tant que descendant de la population romanisée du nord du Danube. L'auteur fait preuve d'esprit critique en analysant les théories véhiculées à ce propos au siècle dernier. Il constate qu'à l'exception des « théories » à prétentions scientifiques mais de toute évidence dénigrantes formulées par un Franz Joseph Sulzer, Johann Christian Engel et reprises à son compte par Robert Roesler, les lettrés ont bien saisi la réalité. Bien que quelques anciennes erreurs aient continué à être ventilées (par exemple l'interprétation donné au nom de *Vlah* ou certaines étymologies attribuées à des toponymes roumains), de nombreuses relations proclament la vérité. C'est le cas des récits d'un Niccolo Barsi, Pierre Bogdan Baksić, Marco Bandini, Conrad Jacob Hiltebrandt. Voici, par exemple, ce que dit Hiltebrandt à ce propos : « Ils se disent Roumains... car d'après leur origine... ce sont les habitants les plus anciens du pays, conduits là par l'empereur Trajan... quand il a vaincu le roi Décébale et conquis sa résidence royale de Sarmizegethuse... Ces descendants des Romains habitent aujourd'hui la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie » (p. 49). L'ouvrage cite amplement les sources narratives anglaises, nombreuses surtout dans la première moitié du XVIII^{e} siècle, ainsi que des témoignages plus rapprochés de notre époque, tels ceux fournis par Francesco Grisellini ou par Heinrich Christoph von Reimers. Leurs conclusions sont les mêmes que les résultats des recherches scientifiques modernes (p. 59).

Le troisième chapitre du livre, le plus vaste, réunit les témoignages concernant l'état féodal : 1. Voïvodes et princes ; le régime de la suzeraineté ottomane et de la domination des Habsbourg ; 2. Les classes sociales, la lutte de classe ; 3. Les forces armées et les fortifications militaires ; 4. La vie citadine (aspects édilitaires, métiers et commerce). Différents aspects de l'état féodal sont ainsi mis au jour ; ils ont trait à la production et à la vie économique, à la vie sociale avec ses classes et ses catégories, à la propriété féodale, à l'institution princière, au conseil princier, aux revenus du pays, à la justice, à l'Eglise, etc. Dans certains cas, les témoignages des voyageurs représentent l'unique source pour la connaissance d'une situation donnée. L'auteur montre par exemple que « exceptant les témoignages consignés par Franco Sivori, on ne savait que peu de choses — fondées sur les documents sûrs existant — à propos de la manière dont étaient résolus, juridiquement parlant, les différents conflits des sujets du gouvernement valaque » (p. 93). Une ample monographie, le *Commentario di Transilvania* (1583) d'Antonio Possevino enregistre la manière de gouverner propre aux princes de Transylvanie. Quant à la situation de la Moldavie sous ce rapport, elle est décrite en détail par Marco Bandini.

Il aurait été intéressant de juxtaposer, au moins en passant, les commentaires si divers sur les réalités roumaines de celui dit à juste titre le globe-trotter de ces régions : Evlia Celebi avec ceux portant sur d'autres pays du Sud-Est de l'Europe. Un autre bon connaisseur des réalités sud-est européennes, le mathématicien d'origine croate, Rudjer Josip Bošković, déplorait lui aussi, à l'occasion d'un voyage à travers la Dobroudja et la Moldavie effectué en 1762, l'exploitation des masses du peuple exposées aux abus de toute sorte. Ses remarques com-

paratives sont significatives à ce point de vue. Faisant route de Constantinople à travers la Valachie et l'Europe centrale, le naturaliste italien Lazzaro Spallanzani (1786) notait, de son côté, les réalités communes à plusieurs pays. Par exemple : « la raison pour laquelle tant en Valachie que *dans d'autres pays traversés également* (le soulignement nous appartient)... il n'y a que fort peu de champs cultivés est la population très peu nombreuse, qui en Valachie diminue sans cesse à cause des impôts trop nombreux » (p. 153).

Enfin le quatrième et dernier chapitre comporte des impressions concernant la vie culturelle. Les descriptions des localités, avec leurs monuments architectoniques les plus représentatifs, sont assez détaillées et ne manquent pas de pittoresque. Toutefois, les notes relatives à ce domaine sont généralement moins significatives.

Une synthèse fondée uniquement sur un choix de documents est bien susceptible d'être suspectée de subjectivisme. L'auteur a essayé d'éviter ce péril en détachant « les fragments exemplaires qui venaient au devant des conclusions véridiques depuis longtemps assimilées par la recherche historiographique comme telles » (p. 221). S'adressant à l'âme aussi et non seulement à la raison, Paul Cernovodeanu a réussi à nous donner un ouvrage représentatif, par ses commentaires captivants à des fragments d'un choix équilibré, enrichis d'une ample iconographie.

Zamfira Mihail

D. GĂMULESCU, *Elemente de origine sîrbocroată ale vocabularului dacoromân. Elementi Srpskohrvatskog porekla u dakorumunskom rečniku.* Bucureşti, Editura Academici Republicii Socialiste România, 1974, 275 p.
Coédition avec Novinsko Preduzeće Libertatea, Pančevo.

Les éléments d'origine serbocroate sont partie intégrante de l'influence sud-slave sur la langue roumaine. Aussi, l'auteur a-t-il dû faire au préalable une incursion historique remontant au loin dans le passé afin de séparer les éléments serbocroates des éléments bulgares. Comme on le sait, ces derniers sont en général assez bien connus et ils occupent une place importante dans le domaine des appellatifs, ainsi que dans celui de l'onomastique. La parfaite connaissance de la stratification des éléments bulgares est la condition indispensable pour dépister et isoler les éléments serbocroates. Donc, le premier chapitre de l'ouvrage, conçu notamment comme une introduction à la problématique de l'influence sud-slave en roumain, a pour but d'effectuer quelques sondages en profondeur, de cerner quelques questions de principe et de méthodologie, d'ébaucher aussi l'historique de ces recherches. Il va sans dire que l'histoire des rapports linguistiques roumano-sud-slaves ne saurait être abordée sans la connaissance préalable des relations économiques, politiques et culturelles entretenues par les Roumains avec les Slaves sud-danubiens, ces-derniers intégrés dans le contexte plus ample du Sud-Est européen, où joue également l'héritage de la culture autochtone et de la civilisation romano-byzantine. Délimiter l'influence bulgare est donc le premier pas en vue de cerner l'influence serbocroate. Le second pas devra isoler l'influence slave venue du nord-ouest ou du nord-est, par le canal des langues slovaque, ruthène, polonaise et russe. D'autre part, la filière serbocroate a facilité aussi l'accès en roumain de certains éléments orientaux, hongrois et allemands, avec lesquels il convient de compter. Par conséquent, le problème de l'influence serbocroate sur le roumain se révèle complexe, sa solution avec succès réclamant de nombreuses connaissances. L'auteur commence par exposer plusieurs principes généraux, à partir desquels il édifie une base théorique susceptible de lui permettre l'étude de la stratification des éléments serbocroates.

L'étape suivante du processus d'élaboration du présent ouvrage a été constituée par une moisson — exhaustive dans les limites du possible — du matériel et par l'étude de sa diffusion dans l'espace. A cette fin, l'auteur s'est servi non seulement des documents remontant aux XIV^{e}—XV^{e} siècles, mais aussi des textes littéraires datés depuis le XVI^{e} siècle à nos jours, sans négliger la littérature dialectale régionale, les atlas linguistiques, les sources orales et tout autre moyen susceptible de l'éclairer. La liste des emprunts, des mots dérivés et des calques se chiffre à 708 mots, dont 560 substantifs, 87 verbes, 27 adjectifs, 18 adverbes, 8 interjections, 5 conjonctions, 1 préposition et 1 particule. Retenons la conclusion de l'auteur : « Ce qui attire l'attention tout d'abord c'est le décalage très important entre le nombre des substantifs (presque quatre cinquièmes) et le nombre des autres catégories de mots. Des pourcentages notables reviennent, dans l'ordre suivant, aux verbes, adjectifs et adverbes. Le fait qu'un certain nombre de prénoms, prépositions, conjonctions et particules ont été égalemefnt emprun-

tés est particulièrement significatif pour le caractère intime des liens entre Roumains et Serbes sur le plan linguistique » (p. 207—208).

Le dernier chapitre, intitulé « La place des éléments d'origine serbocroate dans le lexique de la langue roumaine actuelle » fournit des précisions qui corrigent de manière substantielle l'image de l'influence du serbocroate sur le roumain. Les éléments empruntés sont dans la plupart des cas des régionalismes anémiques en usage seulement dans les parlers du Banat ou d'une étroite zone adjacente. Sur les 708 mots enregistrés, 10 seulement sont entrés dans la langue roumaine littéraire et employés dans toute l'étendue du territoire roumain : *cîrd* « groupe d'animaux, multitude », *cocină* «étable à porcs », *crug* «orbite, cycle solaire », *doniță* « seille », *drug* « barreau en fer ou en bois », *gîrlici* « goulot de bouteille, entrée de cave », *mucenic* « martyr chrétien », *otic* « petite pelle pour nettoyer le soc et le versoir de la charrue », *păhar* « coupe » et *păstrugă* « variété d'esturgeon ». Il s'ensuit que l'influence serbocroate sur le roumain est minime et de caractère régional (p. 226).

Les raisons de cet état des choses sont de nature historique et géographique. La frontière actuelle entre les Roumains et les Serbes est de beaucoup moins longue que la frontière bulgare, et au Moyen-Age il n'y avait pas de frontière commune entre l'Etat serbe et la Valachie. Mais le moment décisif, à notre avis, fut celui de la colonisation par les Slaves de la Péninsule balkanique et la situation géographique jusqu'au X^e siècle. Dans leur marche vers le Sud, les Slaves qui allaient coloniser la Bulgarie ont cohabité longtemps avec les Roumains, en Transylvanie aussi bien qu'en Moldavie et en Valachie, alors que les Slaves qui, descendant du plateau de Bohême, ont pris la direction de l'Adriatique, ne sont pas entrés en contact direct avec les Roumains. Ils n'ont pas eu donc l'occasion d'exercer une influence linguistique pendant le haut Moyen-Age. La province romaine de Mésie supérieure couvrait à peu près l'actuel territoire nord-est de la Yougoslavie. Elle a laissé là un grand nombre d'inscriptions et il est probable que des enclaves de population romanisée se fûssent conservées par endroits même après la venue des Slaves. Cette persistance des îlots de romanité est attestée par la toponymie, ainsi que par la présence d'éléments de lexique d'origine roumaine dans la terminologie pastorale. Par contre, le contact ethnique entre Roumains et Serbes s'est établi relativement sur le tard et seulement au Banat. Une deuxième raison importante réside dans le fait que le vieux-slave d'origine bulgare s'est imposé chez les Roumains comme langue de la chancellerie, de l'Église et même de la littérature de l'époque et ceci pour plusieurs siècles, tandis que la langue parlée serbocroate n'a pu atteindre jamais une influence de cette envergure. Il serait utile de comparer les éléments serbocroates du roumain avec ceux de l'hongrois, afin de constater l'expansion vers le nord de cette influence. Un problème à résoudre très important reste celui de la toponymie mineure du Banat. En effet, une fois réunie et étudiée cette toponymie mineure, nous serons mieux à même de préciser les rapports linguistiques roumano-serbocroates et d'en dégager des conclusions historiques plus nombreuses. La toponymie représente sans doute l'une des archives les plus précieuses des peuples. Des études de dialectologie doivent la compléter. Comme l'influence d'une langue sur une autre langue est le fruit d'un long processus historique, son étude doit nécessairement contribuer à la connaissance du passé et du présent des peuples respectifs.

H. Mihăescu

FILIPPOS I. ILIOU, Προσθῆκες στὴν ἑλληνικὴν βιβλιογραφία A. Τὰ βιβλιογραφικὰ κατάλοιπα τοῦ *É. Legrand* καὶ τοῦ *H. Pernot* (1517 — 1799), Athènes, Νεοελληνικὲς ἔρευνὲς Διογένης, 1973, 365 p.

La parution de cet ouvrage est un événement de marque pour la littérature néohellénique. Par les 247 additions que F. Iliou apporte à la Bibliographie Hellénique — dans ce premier volume — il assure non seulement la continuité d'une série précieuse qui avait cessé de paraître, il y a quatre décennies, mais aussi une meilleure connaissance « d'un phénomène social de longue durée », cette vie du livre sous la Turcrocratie, qui s'avère de plus en plus intéressante. Les deux voies sont poursuivies avec un égal souci de précision, selon une devise formulée par l'auteur : « la bibliographie n'est pas un but, elle est un moyen qui nous laisse surprendre — en nous basant sur ses conclusions — l'histoire du livre dans ses multiples expressions ».

Mais arrêtons-nous tout d'abord à l'aspect technique de cet ouvrage, à sa contribution substantielle à la bibliographie néohellénique proprement-dite. Ainsi que nous l'explique F. Iliou dans sa préface, il a utilisé, en premier lieu, les dossiers de É. Legrand et H. Pernot, qu'on avait cru perdus et dont une bonne partie se trouvent aujourd'hui à l'Institut Néohellénique de la Sorbonne. C'est par un contrôle systématique de ces matériaux que Ph. Iliou a obtenu les 247

additions représentant les titres nonenregistrés dans les 11 volumes publiés de la Bibliographie Hellénique, ainsi que ceux qui ont paru entre 1791—1799 et dont la description a été trouvée dans les dossiers de Legrand-Pernot. L'un des buts de l'ouvrage étant aussi de montrer les dimensions que la B.H. aurait pu avoir si on l'avait éditée complètement, F. Iliou y a inclu aussi des publications qui avaient été enregistrées depuis par les auteurs d'additions systématiques de la B.H. (G. Ladas, M. Manousakas, G. Ladas-Hatzidimos, L. Vranoussis, B. Sfyroeras, G. Ploumidis, M. Foskolos, Sp. Lambros, A. P. Stergellis, M. Vitti, etc.). Les titres vérifiés par lui-même pour les livres qu'on ne connaissait que de simples signalements, sont marqués par un astérix qui accompagne le numéro de l'édition. Si nous tenons compte des « fausses » éditions (quand l'éditeur rajeunissait ou vieillissait un livre, dans des buts commerciaux), le bilan de ce volume est le suivant : 177 additions, 32 titres complétés, 38 répétitions. Ainsi que le souligne l'auteur, une observation importante s'en dégage. Ces additions confirment la justesse des conclusions fondamentales qu'on avait tirées de la B.H. sur la production du livre pendant la Turcocratie, en renforçant de façon sensible les grandes catégories du livre traditionnel et en limitant, par contre, les publications qui expriment une tendance de renouvellement de la vie spirituelle hellénique. On peut donc parler d'une supériorité du livre religieux (73,9 %) comparé au livre laïque, d'une supériorité des rééditions (73 %), par rapport aux éditions nouvelles, de la supériorité de Venise (80,7 %), en comparant avec les autres centres de l'imprimerie grecque. Là aussi une remarque nous retient l'attention : 9 des éditions nouvelles sont des têtes de file d'ouvrages qu'on verra réimprimés des dizaines de fois. S'il s'agit d'établir l'apport total des additions publiées jusqu'à nos jours (ce volume y compris), le nombre de livres grecs enregistrés par Legrand est augmenté de 21 %. Lorsque M. Iliou aura communiqué aussi les 458 nouvelles additions qu'il est en train de préparer, cette augmentation s'élèvera à 45 %. Mais même une fois l'opération finie, l'auteur est loin de déclarer cette question épuisée et le bilan dressé. D'autres titres viendront s'ajouter — selon toute probabilite — à ceux que nous connaissons en ce moment, rendant possible une image de la circulation du livre plus proche de la réalité. Ce n'est qu'alors qu'on pourra apprécier l'écho des nouvelles tendances — exprimé par les parutions de livres « modernes » — et le poids de l'idéologie dominante, telle qu'elle se reflète dans la production du livre traditionnel.

Certes, le contrôle de l'Eglise est pour beaucoup dans cette activité d'imprimerie, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et nous soulignons l'analyse nuancée qu'en fait l'auteur, qui signale l'empreinte posée par le clergé dans tous les chapitres de la vie des livres. Les « nombreuses dépendances de l'Eglise du groupe qui se rattache à la production du livre » et dont l'unique exception et celle des « iatrophilosophes » nous expliquent aussi le succès des Phanariotes en matière de renouvellement de l'éducation. C'est que ces derniers créaient un cadre de vie culturelle qui échappait aux interventions de l'Eglise. En établissant les indices exprimant les principales caractéristiques de la tradition du livre (le livre religieux, les éditions de livres liturgiques, es rééditions, les éditions vénitiennes), l'auteur remarque, à juste titre, que vers la fin du XVIII^e siècle, les courants modernes qui s'éloignaient de la tradition, devaient choisir le chemin du manuscrit ou de l'enseignement oral, ne pouvant avoir accès à l'imprimerie.

Ce sont les Lumières qui, avec la diversification des goûts correspondant aux nécessités des nouvelles classes sociales, amènent aussi « un changement sensible de la composition sociale » des producteurs du livre, ainsi que de ses consommateurs. Un rapide coup d'œil à la veille de la Guerre d'Indépendance nous montre le livre religieux occupant seulement 33,5 % de toute la production, alors que le livre laïque représentait presque le double : 66,5 %. Les éditions de livres liturgiques se limitent à 13,6 %. Les nouvelles éditions montent à 57,5 %, tandis que les rééditions baissent à 42,5 %. Les typographies de Venise impriment seulement 36,4 % et leur production est sensiblement diversifiée. Mais là aussi, malgré l'expressivité des chiffres, l'auteur nous incite à la prudence. Le courant des Lumières n'est pas encore dominant et la pensée conservatrice n'a pas perdu sa position. Les chiffres absolus des éditions traditionnelles sont en hausse, comparés à la période précédente et coexistent avec les livres exprimant les réalités nouvelles. Seulement les livres nouveaux, produits du courant des Lumières, n'arrivent qu'en nombre limité sur le territoire grec et n'atteignent que peu de centres de la vie hellénique. La plupart sont lus en dehors des frontières de la Grèce. 7 % des syndromites de la période 1800—1820 habitent les régions qui appartiennent à l'Etat grec ; là, c'est le livre traditionnel qu'on lit.

Si les prémisses des études scientifiques néohelléniques ont été posées par Legrand, il nous semble évident que nous approchons des véritables résultats, grâce à l'entreprise présente. Aux critères sûrs exposés dans l'étude introductive suivent les minutieuses analyses des livres enregistrés qui, en même temps qu'une précieuse mise à jour des questions peu connues où controversées, jettent une lumière nouvelle sur des catégories de livres dont l'importance n'a pas été toujours saisie. Pour citer un exemple, ce n'est qu'en rassemblant — ainsi que le fait M. Iliou — les différents calendriers qui deviennent si fréquents à la fin du XVIII^e siècle, qu'on se

rend compte de l'intérêt de ces textes « laïcisants » s'adressant aux nouvelles couches de la société.

Ajoutons à cela les remarques personnelles de l'auteur, ses opinions sur la qualité des traductions et leur évolution, sur les possibilités de la prose populaire, la manière dont il détache la contribution de certains imprimeurs vénitiens, ainsi que la bibliographie critique complète qu'il offre pour les ouvrages ayant suscité des discussions animées des historiens (Ἀδελφικὴ διδασκαλία, Διδασκαλία πατρική). Des textes rares sont reproduits entièrement, ainsi Ἱκετηρία, dont la paternité reste incertaine, est reproduit entièrement, comme d'ailleurs tous les fragments qu'on a jugés dignes d'illustrer les pages de la Bibliographie Hellénique.

A part les indices (alphabétique et chronologique), le volume est pourvu aussi d'une liste des éditions nonenregistrées et d'un tableau centralisateur des doubles enregistrements.

En consultant un pareil instrument de travail, on entrevoit les services que cette nouvelle série de la Bibliographie Hellénique s'apprête à rendre aux chercheurs, en offrant à l'histoire des idées, des données scientifiques et des précisions quantitatives qui en rehausseront la qualité.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

Bulgarische Volksmärchen. Herausgegeben von Václav Frolec. Köln-Düsseldorf, Eugen Diederichs Verlag, 1971, 296 p.

Le folklore des petits peuples est en général peu connu de par le monde. Ce n'est pas le fait d'un manque d'intérêt de la part du grand public ou des spécialistes étrangers, mais celui du degré d'accessibilité de son revêtement : sa langue. Il convient donc de saluer l'édition dans des langues d'un grand circuit des matériaux folkloriques de chaque peuple. D'un intérêt tout particulier s'averè en ce sens le volume *Bulgarische Volksmärchen*, publié par Václav Frolec de l'Université de Brno, dans la série *Die Märchen der Weltliteratur*, fondée il y a plusieurs dizaines d'années par le renommé spécialiste des contes populaires Friedrich von der Leyen. La même série a publié récemment encore une bonne anthologie des contes populaires roumains, ainsi que quelques recueils de contes des autres peuples balkaniques : yougoslaves et grecs. On parle également d'un volume de contes albanais. D'autre part, l'ouvrage de Václav Frolec n'est pas l'unique volume par lequel ces dernières années le folklore bulgare s'est fait connaître sur le plan européen. Il faut lui ajouter aussi le traité consacré aux *Bulgarische Volkskunde* par le professeur Christo Vakarelski et publié par les éditions Walter de Gruyter & Co. de Berlin (1969, 453 p., 52 ill., 11 cartes). Les deux ouvrages en question sont d'importants instruments de travail à la disposition de tous ceux désireux de connaître le folklore bulgare.

Il semble que le volume faisant l'objet du présent compte rendu — volume qui reproduit de manière presque intégrale le volume *Bulharské lidové pohádky* paru à Prague en 1970 — est la première édition allemande des contes populaires bulgares. Cette édition allemande, de même que son modèle tchèque sont fondés sur les tomes IX et X de la série « Bălgarsko narodno tvorčestvo » éditée à Sofia dans la rédaction de A. Karalijčev, V. Vălčev,P. Dinekov et St. Stojkova, remarquables spécialistes du folklore de leur pays.

Des informations utiles sont fournies par la succincte postface de l'ouvrage en ce qui concerne l'historique des recueils de contes populaires bulgares, depuis la parution du premier texte en 1826 jusqu'aux collections récentes dues à V. Vălčev, P. Dinekov et Ts. Romanska. En même temps, des données intéressantes sont mises à la disposition du lecteur au sujet des grands conteurs bulgares : un Todor Dojčinov, dont le répertoire englobe non moins de 300 morceaux de prose et 600 chansons ; Ivanka D. Ognjanova, qui a fourni 250 contes et anecdotes ; Ilja D. Kolev, conteur de 200 longs récits et 360 autres courts récits et anecdotes. Vu ces données, nous sommes enclin de croire que les conteurs bulgares sont dignes des premières places dans la hiérarchie des grands conteurs européens. La même postface traite aussi des occasions où l'on récite des contes en Bulgarie, de leur public, etc. Enfin, bien que — au stade actuel des recherches — saisir les éléments caractéristiques du folklore soit une opération assez délicate, l'auteur s'essaie néanmoins à fixer quelques traits particuliers des contes bulgares, tels la forte influence orientale, la communauté balkanique des thèmes, la présence des cycles de récits et d'anecdotes relatifs à Hităr-Petăr — l'homologue en quelque sorte de Păcală, le grand maître des farces et attrapes dans les contes populaires roumains — et de Nasredine Hodja, personnages qui, en dépit de leur origine orientale et de leur popularité dépassant les limites d'un seul pays, n'en prennent pas moins une teinte spécifique.

Le volume se compose de 72 textes, dont 12 contes sont des histoires de bêtes : le loup trompé par les chevaux, les béliers, voire les ânes occupés à paître (no 1) ; le renard trompant le loup, l'ours et le porc, pour profiter de leur labeur (n° 2) ; l'écrevisse sauvée de la mort, exalte l'habilité du corbeau et de sa famille (n° 9), ainsi de suite. Un groupe massif de contes fantastiques leur font suite, brodés souvent sur des thèmes aussi fréquents dans le folklore roumain, par exemple celui des frères envieux de leur cadet qui a attrapé le voleur des pommes d'or du jardin royal (n° 12) ou celui du brave qui tua le dragon, péril des hommes et de leurs biens (n° 14). Egalement bien représenté s'avère le thème des objets merveilleux grâce auxquels le héros surmonte chaque épreuve : le jeune homme auquel le vent fit cadeau d'un mouchoir miraculeux accomplissant tous ses désirs (n° 20) ; l'eau enchantée qui rend sa beauté humaine au fils de l'ours, né de l'union de celui-ci avec une fille de roi, ce qui lui avait valu un corps d'ours avec une tête d'homme (n° 17) ; une autre eau enchantée rendant sa vue à la reine éborgnée (n° 21) ; la bague miraculeuse grâce à laquelle le jeune homme pauvre, recompensé par le père du serpent, obtient un château, des troupeaux et de l'argent (n° 22). Afin d'atteindre son but, le héros fait souvent alliance avec les bêtes : le chien et le chat lui prêtent leur concours pour la découverte de la bague enchantée (n° 22) ; la fourmi, le vautour et le lion, raccommodés par l'enfant voué à être offert en don lors de sa douzième année à un poisson, l'aident à échapper au sort en le faisant voler comme le vautour, se glisser comme la fourmi ou disposer de la force du lion (n° 26). Les situations exceptionnelles accueillent le héros à chaque pas : le pauvre orphelin épousant la fille du roi (n° 22), la fille non-née trouvée dans une pomme du jardin du soleil (n° 23), les deux vieux époux sans enfants qui se confectionnent à la chaux une petite fille qu'ils animent du souffle de la vie (n° 24) ou bien plantent une courge de laquelle sortira un jeune homme plein de beauté (n° 25). On constate aussi la présence des métamorphoses : la fille transformée en grenouille (n° 29), celle transformée en clou (n° 25), etc.

A retenir aussi qu'un nombre de six thèmes englobés dans ce volume ne figurent pas dans les typologies internationales des contes bien que certains motifs soient connus par d'autres peuples également. C'est le cas du motif de l'usurier trompé (n° 19), du géant et des trois jeunes filles (n° 21), de la jeune fille faite à la chaux (n° 24), de l'enfant promis au poisson (n° 26) et de quelques autres encore.

La dernière partie du recueil comporte un certain nombre de légendes et anecdotes. On y rencontre le vieux thème du sacrifice des vieillards : un roi ordonnant l'assassinat de tous les vieillards de son pays parce qu'inutiles ; un seu jeune homme préfère encourir la peine de mort décrétée par le roi et cacher son père pour lui ménager la vie ; viennent les temps difficiles pour le pays et cet unique vieillard devient, grâce à son expérience, le sauveur de ses jeunes compatriotes. Véhiculé chez plusieurs peuples européens, ce thème est connu et étudié par les spécialistes dès la moitié du XIX^{e} siècle, c'est pourquoi il est assez surprenant de constater que les notes qui accompagnent le texte ne mentionnent pas la monographie de Fritz Paudler, *Die Volkserzählungen von der Anschaffung der Altentötung*, Helsinki, 1937 (FFC 121).

D'autres textes traitent du châtiment du maire par ses paysans (n° 54), de « la fortune des peuples » (n° 56), du voyage du souverain ou de ses ministres à travers le pays et du fait qu'un vieux laboureur les dépasse en intelligence (n° 57). Il y en a aussi qui fustigent les ruses des gens de Djurovo (n° 46), la bêtise des prêtres (n° 62), la gloutonnerie de l'épouse de l'un de ces prêtres (n° 63) ou bien qui montrent aussi les hauts faits d'un Hităr-Petăr ou Nasredine Hodja, dont la vivacité d'esprit s'avère hors concours et qui savent châtier les méchants autant que la bêtise (65—70).

On peut donc affirmer que le volume *Bulgarische Volksmärchen* est une contribution positive pour l'approche du monde merveilleux des contes créés par un peuple particulièrement doué. Par sa thématique variée, l'ouvrage met au jour quelques textes encore inédits, ainsi que plusieurs thèmes qui ne figurent pas dans les actuelles typologies des contes universels. La richesse informationnelle de sa postface et de ses notes nous offre l'image exacte du stade actuel des recherches portant sur la prose populaire bulgare.

Ion Taloş

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H.M.) ; TUDOR TEOTEOI (T.T.) ; J. IRMSCHER — D.D.R. (Irm.) ; PAUL MIHAIL (P.M.) ; LIDIA DEMÉNY (L.D.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C. P.D.) ; ALEXANDRU DUŢU (A.D.) ; ION MATEI (I.M.)

Vjetari Statistikor i RPSh 1971—1972 Tirane, Drejtoria e Statistikës, 1973, 214 pp. + 1 carte.

La dynamique de l'accroissement de la population s'avère le phénomène le plus intéressant. En effet, l'Albanie comptait, en 1923, 804.000 habitants, alors qu'en 1971 leur chiffre monte à 2.188.000, autrement dit, dans l'intervalle d'un demi-siècle — c'est-à-dire jusqu'en 1973 — sa population s'est multipliée par trois. La moyenne d'habitants par kilomètre carré était en 1971 de 76 âmes, dépassant donc la moyenne de la Grèce et de l'Espagne. Ce sont les départements de la plaine qui attestent le maximum de densité (Tirane 212, Durrës 202, Fier 137, Lushnjë 131), le minimum étant réservé aux départements montagneux (Përmet 33, Pukë 32, Tropojë 28, Kolonjë 23). Ce contraste frappant est la conséquence du relief si différencié du pays. Un taux important de la population est constitué par les jeunes générations. Autres phénomènes dignes d'être retenus sont l'accroissement sensible ces dernières trente années de la population citadine et le rôle croissant de la femme, tel que le révèle la composition de la population estudiantine dont plus d'un tiers est de sexe féminin. Les villes Tirane, Durrës, Fier, Lushnjë et Vlora ont triplé par rapport à 1944.

Pour ce qui est de l'industrie, les rendements les plus avantageux sont ceux de l'extraction du pétrole, du chrome et du cuivre, ainsi que ceux des sources électriques. L'électrification embrasse tous les villages d'Albanie. On relève aussi l'attention accordée à l'agriculture, attestée par l'importance prise par les plantations, ainsi que par la production d'engrais.

Sur le plan administratif, l'Albanie constitue une unité divisée en 26 départements — le plus au nord étant le dépt. de Shkodra, le plus au sud celui de Saranda et le plus à l'est Korça. A l'heure actuelle, l'Albanie dispose d'une Académie des Sciences avec 30 membres, une Université à Tirane comptant six facultés et des instituts d'enseignement supérieur à Shkodra, Elbasan et Korça. Son premier port est Durrës, point de départ d'un chemin de fer qui va vers l'est jusque dans le voisinage de la frontière yougoslave, à proximité du lac d'Ohride. Une autre voie ferrée relie le nord du pays au sud (de Shkodra à Vlora).

H.M.

E. TRAPP, *Specimen eines prosopographischen Lexikons der Palaiologenzeit*, « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik », XXII, 1973, p. 169—205.

Le domaine des études byzantines manque d'œuvres fondamentales, dans le genre de la *Realencyclopädie der Altertumswissenschaft* ou du *Thesaurus linguae Latinae*. Cette lacune se doit d'être comblée à l'avenir. Pour ce faire, il est recommandé d'entreprendre la rédaction de certaines parties ou d'aborder certaines époques. En effet, ce serait là un encouragement et une contribution importante à l'élaboration des travaux généraux, de vaste envergure. Un lexikon prosopographique de l'époque des Paléologue (1261—1453) est utile non seulement aux byzantinistes : tous ceux qui s'attachent à l'étude de l'histoire des peuples sud-est européens à cette époque en profiteront. Il est avéré que les sources byzantines comportent des renseignements précieux sur les Turcs, les Albanais, les Slaves du Sud, les Roumains et les Hongrois.

Par conséquent, un instrument de travail tel celui annoncé ci-dessus pourra attirer un grand nombre de spécialistes.

L'auteur expose dans la présente contribution les principes et les méthodes qui l'ont guidé dans a rédaction de son lexikon ; il fournit la liste des sources consultées et, pour conclure, il publie un spécimen de son ouvrage, choisi entre les noms 'Απαγᾶς et 'Αρώνης, dans l'intention de susciter les éventuelles critiques et les suggestions susceptibles d'améliorer son travail.

Si certains articles sont brefs, il y en a qui se révèlent de véritables monographies *in nuce*, comportant une abondance de données bio- et bibliographiques de la plus grande utilité. L'opportunité d'un tel ouvrage est indiscutable et l'Institut qui le prépare (Institut d'Etudes byzantines de l'Université de Vienne) est une haute garantie de la conscience avec laquelle le matériel sera réuni, pour en faire une œuvre aussi complète que possible.

H.M.

P. L. M. LEONE, *Il Φιλομαθὴς ἢ περὶ ὑβριστῶν di Niceforo Gregora.* « Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici », N.S., 8—9 (XVIII—XIX), 1971—1972, p. 171—201.

De la riche œuvre léguée par Nicéphore Grégoras (1290—1360), l'éditeur choisit pour reproduire là le dialogue sus-mentionné, rédigé en 1329 et publié pour la première fois par Şt. Bezdechi dans « Ephemeris Dacoromana » II, 1924, p. 356—364. Son éditeur italien a consulté un nombre plus important de manuscrits ; il a corrigé les erreurs glissées dans la première édition, procédant aussi, dans son introduction, à l'analyse du contenu. C'est ainsi qu'il a pu établir que ce dialogue était dirigé, en réalité, contre Barlaam de Calabre. Enfin, il a doté ce texte d'un appareil critique très développé. La polémique de Nicéphore Grégoras et Barlaam de Calabre « riflette nella sostanza il contrasto ormai secolare fra Bisanzio e l'Occidente latino, e testimonia dei singolari pregiudizi inveterati nella coscienza di Bisantini nei riguardi della civiltà occidentale » (p. 171). Philomatès était le nom de l'un des interlocuteurs du dialogue ; l'autre s'appelait Aristoboulos. Le style de Nicéphore Grégoras est classicisant, plein de réminiscences platoniques et volontairement maintenu dans un climat solennel, très docte et courtois. Sous un débat apparemment académique, mené sur un thème philosophique et religieux, deux mondes, différents et irréconciliables, s'affrontaient en réalité : d'une part, Byzance, orthodoxe, conservatrice et avec l'orgueil de ses traditions ; d'autre part, l'Italie innovatrice et optimiste, à la veille de la Renaissance.

Il serait à désirer que l'œuvre si variée (outre l'*Histoire*) de Nicéphore Grégoras soit réunie dans une édition complète, accompagnée d'une version italienne qui la rendrait accessible à un public plus large. Nous sommes certain que le principe de l'édition des classiques byzantins accompagnées de traductions modernes est très utile ; il est, d'ailleurs, destiné à gagner du terrain à l'avenir, vu la rareté des spécialistes connaissant le grec médiéval.

H.M.

Z.N. ΤΣΙΡΠΑΝΛΗ, 'Ανέκδοτα ἔγγραφα ἐκ τῶν ἀρχείων τοῦ Βατικάνου (1625-1667). Leukosia, 1973, XX, 288 p., 6 planches (Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν. Πηγαὶ καὶ μελέται τῆς Κυπριακῆς ἱστορίας, IV)

Les informations faisant l'objet des rapports envoyés du Chypre au Vatican dans l'intervalle des années 1625—1667 sont également interessants pour l'histoire du Chypre, comme, en général, pour celle de la Méditerranée Orientale où s'affrontaient des rivalités turques, vénitiennes et anglaises. Comportant des nouvelles d'ordre ecclésiastique ou laïc, ces documents jettent un jour plus clair sur la société du temps : Albanais, Grecs, Italiens, Turcs ou ressortissants de tout autre pays qui s'adonnaient à la navigation et au commerce, s'engageaient comme messagers ou comme mercenaires. Ils révèlent une culture spécifique, fruit éclos à ce carrefour des trois continents d'un mélange d'influences diverses et ayant créé sa propre terminologie. On rencontre dans ces rapports des termes d'origine italienne — ἀβανία « calomnie », βεράτιον « échange » ou δουκᾶτον — mêlés à d'autres, d'origine turque — par exemple : γενιτσάροι, κεπήνιον « chiebin, chiebir », etc.

Généralement, les rédacteurs des rapports respectifs étaient des personnes se rattachant à l'Eglise d'une manière ou d'autre. Aussi, ils fournissaient des renseignements circonstanciés sur les établissements religieux et les mésententes entre les représentants des différents cultes, sans négliger la position du bas-peuple vis-à-vis de ces disputes. Mais, ils notent surtout aussi les différentes coutumes locales, ignorées en Occident. Leur langue était le latin ou, de préférence, l'italien — signe caractéristique de l'époque moderne et de l'esprit laïc pénétrant dans les milieux religieux du Vatican.

Ces documents sont transcrits et édités très soigneusement. L'introduction et le commentaire, de même que les références et l'index attestent le respect de la technique moderne des éditions de documents.

H.M.

SILVIO BERNARDINELLO, *La Grammatica di Manuele Caleca*, extrait de « Studi bizantini e neoellenici », XVIII—XIX (N.S. 8—9, Hommage à Giuseppe Rossi-Taibbi), p. 203—218.

Présentée à l'occasion du XIV^e Congrès International d'Etudes Byzantines (Bucarest sept. 1971), cette contribution traite de Manuel Calécas en tant que grammairien, activité moins connue, voire ignorée jusqu'à un certain moment, par rapport à celle de théologien ou d'épistolier. Trois aspects sont tirés au clair : la date de la composition de la Grammaire, la tradition manuscrite et, enfin, son contenu.

S. Bernardinello est d'avis que l'œuvre fut elaboré vers 1396, pour répondre aux necessités didactiques de l'école privée que M.C. avait ouverte à Constantinople, et qu'il est moins probable que cette Grammaire ait été rédigée vers 1406, l'an de la mort de Coluccio Salutati, après que M.C. ait pris l'habit de moine dominicain dans l'île de Lesbos (1403).

À la différence de la correspondance, la Grammaire de M.C. ne se trouve pas dans les manuscrits autographes existants pour la plupart au Vatican. Les cinq mss., datés aux XVe—XVIe siècles, qui contiennent cette Grammaire sont conservés deux à Venise et trois à Paris. Il ressort de la comparaison de ces mss. que ceux de Venise sont plus complets et qu'une éventuelle édition critique devrait les utilisier en premier lieu.

En ce qui concerne le contenu de cette Grammaire, mis en rapport avec d'autres Grammaires rédigées par les Grecs qui, à la même époque, ont subi l'influence de l'humanisme occidental, les buts « didactiques » poursuivis par M.C. sont évidents ainsi que les tendances atticistes propres à la littérature byzantine de la période tardive.

L'analyse fouillée de S. Bernardinello aboutit à des conclusions qui complètent nos connaissances sur la façon d'apprendre le grec dans les millieux humanistes occidentaux. Une information plus riche sur l'école de Caleca à Constantinople nous permettra, à l'avenir, de préciser la place de cette grammaire dans l'enseignement de l'époque; ce serait très intéressant de savoir si les élèves qui fréquentaient cette école étaient des byzantins ou des occidentaux. Au stade actuel de nos connaissances, l'étude de S. Bernardinello constitue un acquis des plus importants.

T.T.

Geschichte der Araber. Von den Anfängen bis zur Gegenwart.
Bd. 1 : Voraussetzungen, Blüte und Verfall des arabisch-islamischen Feudalreiches. Bd. 2 : Die Araber im Kampf gegen osmanische Despotie und europäische Kolonialeroberung. Verfaßt von einem Autorenkollektiv unter Leitung von Lothar Rathmann. Berlin, 1971.

Das für ein breiteres Publikum lesbar geschriebene, auf fünf Bände berechnete Kollektivwerk, dessen erster Teil vorliegt, kann in diesem für Fragen der Berührung zwischen Arabern und Byzanz als zuverlässiges Auskunftsmittel dienen.

Irm.

DIMITRIOS G. HADZIS, *Die Monodien über die Eroberung Konstantinopels durch die Türken.* Diss. phil. Berlin, 1969

Der Untergang von Byzanz wird nicht nur durch eine breite historiographische Literatur begleitet, sondern zugleich durch rhetorische, streng attizisierende Trauerreden, die Monodien. Der Verfasser untersucht Begriff und Gattung von der Antike bis zum Neugriechischen. Er macht mit den verfügbaren Texten vertraut und sucht diese chronologisch einzuordnen. Weitere Kapitel gelten den literarischen Elementen einerseits und den historischen Aussagen andererseits. Nach ihrer Ideologie, so wird abschließend festgestellt, weisen die Monodien zurück auf Byzanz.

Irm.

ÖDÖN FÜVES, A pesti görögök és makedorománok galambpere [Der Pester Taubenprozeß zwischen Griechen und Mazedoniern], „Antik tanulmányok", 18, 1971, 52—57.

Behandelt Auseinandersetzungen in der Pester orthodoxen Gemeinde an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert.

Irm.

DESANKA KOVAČEVIĆ-KOJIĆ, Обавезе на верност двојице катунара војводи Сандаљу Хранићу, Годишњак. Друштва историчара Босне и Херцеговине, XIX (1970—1971), Sarajevo, 1973, p. 229—233.

Un document enregistré à Dubrovnik le 30 juin 1419 reproduit intégralement (Archives de Dubrovnik, Diversae Notariae, 12 fol. 337, 30 VI 1419) un engagement de fidélité des chefs des villages vlaques *Ugarci* et *Burmaz* au duc Sandalj Hranić. Selon ce document, le chef du « katun » Ugarci, Obrad Boroević, s'engageait par son représentant, le noble ragusain Théodore Prodančić, de rester fidèle au duc, avec pour témoin, en plus du notaire Baptiste, le renommé scribe de textes cyrilliques, Rusko Christoforović. L'auteur pense qu'il a pu exister aussi une version cyrillique dudit document. Le même jour prenait un engagement similaire le chef du « katun » Burmaz, Nenko Kraisaljić ; enregistré dans le même document sous une forme abréviée, ce deuxième texte mentionne qu'il est conforme au précédent à une seule exception près : les personnes se portant garantes qu'il tiendra ses obligations. A retenir que si le nom de Boroević figure à cette occasion pour la première fois dans un document, celui de Nenko Kraisaljić était déjà mentionné en 1403 comme chef du « katun » respectif, donc — quinze ans après — il se trouvait toujours à son poste.

Dès le milieu du XIV^e siècle débute un processus génétique conduisant à l'apparition de nouveaux « katun », qui accèdent peu à peu à leur autonomie, aussi certains groupes de Vlaques arrivent à compter deux ou plusieurs « katun ». Dans le cas présent, il est à supposer que les chefs susmentionnés ne représentaient que les localités à la tête desquelles ils se trouvaient et non la totalité des Vlaques ugarci et burmaz. D'autre part, il est vrai qu'aucune mention ne précise exactement les localités auxquelles se rattachaient les « katun » de Boroević et de Kraisaljić. D'après la bibliographie citée, les Vlaques ugarci gravitaient à cette époque autour des localités Ljubomir et Nevesinja, alors que les Vlaques burmaz avaient pour centre l'actuelle Stoca. Au commencement du XV^e siècle, les Vlaques ugarci et burmaz étaient les vassaux du roi de Bosnie, mais bien avant 1419 ils étaient éntrés sous la domination du duc Sandalj. Quant à la raison qui a déterminé la rédaction d'un tel document, on n'a pas pu la préciser jusqu'à présent. Peut-être faut-il l'attribuer à la position de ces « katun » lors du conflit du duc Sandalj avec le roi et avec Radoslav Petrović, conflit qui s'acheva avec la victoire du premier.

Les diplômes nobiliaires montrent que les princes faisaient des dons à leurs nobles, qui en faisaient de même au profit de leurs vassaux. Ces mêmes diplômes confirment le « serment au prince ». L'historien A. Solovjev estime que « le serment dans la société féodale est un serment bilatéral, des vassaux vis-à-vis du suzerain et vice-versa ». A ce trait caractéristique

de la féodalité occidentale, il trouve un pendant dans la société bosniaque, bien qu'il attire l'attention sur le fait que les textes des serments de vassaux ne s'y sont pas conservés. Au pôle opposé, S. Kirković affirme qu'en Bosnie et dans les pays voisins cette sorte de conventions bilatérales n'avaient pas cours et que le serment de fidélité au sens occidental du terme était inconnu.

Aussi, les serments de fidélité des chefs de « katun » Obrad Boroević et de Nenko Kraisaljić sont des documents uniques, par leur formulation et leur teneur. Il ne saurait être question de s'en servir pour tirer des conclusions plus amples quant aux relations de vassalité en Bosnie médiévale et ceci pour la bonne raison qu'il s'agissait des Vlaques, qui constituaient une catégorie sociale à part. D'autant plus, que la rédaction des documents respectifs a été conçue dans des termes fort généraux, avec la seule précision que si les chefs des « katun » ou quelqu'un des leurs, pour quelque raison inconnue, failliraient à leur serment, cette infidélité sera prouvée par les *boni viri* (donc Sandalj n'était pas mandaté pour reconnaître leur éventuelle culpabilité). L'obligation des « hommes vertueux » n'était d'ailleurs que de constater l'infidélité, car la peine était déjà prévue : c'était une amende de 1000 ducats, n'importe le degré et la nature de leur infidélité.

Le document mentionnait le nom de 11 garants solidaires avec le débiteur hypothétique pour le paiement de l'amende, ce qui donne un chiffre de douze personnes, de même que dans les diplômes nobiliaires. Parmi le garants, deux personnes portent le même nom de Boroević et deux autres ont pu être déterminées, à partir des documents des archives de Dubrovnik, comme étant aussi des Ugarci. L'auteur suppose que les autres garants devaient également faire partie du même groupe de Vlaques ugarci, alors que les garants du deuxième groupe appartenaient aux Vlaques burmaz.

Il s'ensuit que les chefs des Vlaques étaient assimilés aux nobles de l'état bosniaque. Inutile de souligner donc l'importance toute particulière de tels documents pour l'étude de la situation des Vlaques, ainsi que des rapports sociaux dans la Bosnie médiévale.

P.M.

J. E. IVONIN, *Из предистории восточного вопроса в первой половине XVI века* (*Англия и франко-турецкий союз*) „Вестник Ленинградского Университета" N° 2, 1974, p. 62—66.

L'auteur s'attaque à un aspect moins connu des relations internationales, c'est-à-dire à la place que le Sud-Est européen a occupée dans la politique extérieure de l'Angleterre dans la première moitié du XVI^{e} siècle. L'étude de la correspondance diplomatique a permis à I. E. Ivonin de modifier la vision classique de l'historiographie concernant l'attitude de la diplomatie anglaise dans cette zone. Les résultats de son enquête sont d'autant plus intéressants que bon nombre d'ouvrages persistent à avancer le point de vue selon lequel, avant le règne d'Elisabeth Tudor, l'Europe du Sud-Est n'est pas éntrée dans la sphère des préoccupations de la diplomatie anglaise. Il aurait fallu, comme le démontre l'auteur, détacher l'attitude des facteurs politiques anglais face au problème de l'Empire ottoman, en partant plutôt de leur position à l'égard de la politique des Habsbourg et de l'alliance franco-turque, que de leur position face à la Porte.

En somme, l'attitude de l'Angleterre face aux problèmes du Sud-Est européen s'est précisée à travers les tentatives d'établir des contacts avec Jean Zapolya, l'adversaire de Ferdinand à la couronne de Hongrie. Au cours des contacts, animés des deux côtés, l'attitude de Henri VIII envers la lutte de Ferdinand et de Jean Zapolya n'a cessé d'évoluer ; la diplomatie anglaise a accordé graduellement une attention accrue à un facteur particulièrement important dans ce contexte — surtout après la bataille de Mohacs de 1526 — c'est à dire à l'expansion de l'Empire ottoman de Soliman le Magnifique. L'auteur conclue que vers la fin de la quatrième décennie du XVI^{e} siècle, quand les traits essentiels de la politique anglaise envers l'Empire ottoman se trouvaient definies, à partir de ce moment on peut parler d'une attitude anglaise concernant le problème oriental.

L.D.

AFRODITA ALEXIEVA, *La littérature scolaire pendant la Renaissance bulgare et la littérature pédagogique grecque de la première moitié du XIXe s. (jusqu'à la guerre de Crimée)*, « Etudes balkaniques », n° 3, Sofia, 1972, pp. 32—49.

C'est un aspect intéressant des débuts de l'enseignement national bulgare, dans la première moitié du XIXe siècle que nous offre cet article d'Afrodita Alexieva. On y fait connaissance avec une période de transition de l'école slave ecclésiastique à l'enseignement laïque que réclamait les progrès de la bourgeoisie commerciale et artisanale. C'est sur l'emploi de la littérature scolaire grecque par les Bulgares que s'arrête l'auteur, ainsi que sur le degré de l'influence exercée par celle-ci sur les différents auteurs de manuels bulgares de l'époque. Deux étapes se laissent voir : la première, d'un caractère plus uniforme, avait en vue surtout les manuels indispensables (abécédaires, grammaires, tables d'enseignement mutuel), tandis que la seconde revêt un aspect plus varié, plus différencié, embrassant plusieurs domaines scientifiques (géographie, histoire, arithmétique).

On établit, d'une part, la liste des principaux cuvrages pédagogiques grecs utilisés par les intellectuels bulgares (l''Εκλcγάριον γραικικόν, de Darvaris, 'Απλοῦν ἀλφαβητάριον. 'Αλφαβητάριον χρήσιμον de M. Hristides, Μαθήματα διὰ τcὺς παῖδας de Const. Vardalahos Χρηστοήθεια d'Antoine Vyzantios, ainsi que des traductions grecques de Fr. Soave, Campe etc.) et l'on examine, d'autre part, la place qu'ils tiennent dans la série de livres scolaires bulgares qui s'en sont inspirés. Comme de juste, aux imitations serviles, calquées sur le modèle grec, suivent des adaptations de plus en plus indépendantes, dans lesquelles l'initiative des auteurs bulgares gagne en importance. L'auteur insiste davantage sur l'Abécédaire de Beron et sur ses sources et, tout en enregistrant les opinions d'Al. Iordan et de Const. Velichi sur l'emploi fait par Beron, à Braşov, des abécédaires roumains de Transylvanie, elle constate que les ressemblances devraient être attribuées à une pratique commune des abécédaires grecs, russes et roumains. C'est pourquoi l'imitation par Beron du modèle grec (Darvaris) lui semble plus plausible. Le même manuel de Darvaris a été utilisé par Najden Joanović et Neofit Bozveli. L'abécédaire de M. Hristidis, paru à Bucarest en 1836, a été imité — entre autres originaux grecs — par Rajko I. Blaškov, qui l'a adapté aux nécessités de l'enseignement bulgare. Les mêmes efforts de « bulgarisation » du contenu apparaît chez S. Radulov et C. Fotinov. D'une qualité supérieure est la traduction donnée à la Hristoithie de Vizantios par Rajno Popović, qui évite l'influence des expressions grecques et ajoute des explications là où le texte est moins explicite.

Toute une catégorie de manuels bulgares est formée par les grammaires, dictionnaires, méthodes et guides de conversation servant à l'enseignement du grec, mais la plupart sont restés en manuscrits. La méthode allilodidactique — que Néofit Rilski avait apprise à Bucarest — fut très efficace pour le développement de l'école bulgare nouvellement créée. Selon l'auteur, cette méthode a probablement eu recours à des modèles grecs, puisque le manuel conservé dans les archives de Rilski est en langue grecque.

On souligne — pour conclure — l'importance de la littérature scolaire grecque traduite en bulgare, en tant que véhicule des connaissances laïques et des acquisitions de l'instruction européenne. Remarquons aussi que cette enquête si bien menée dévoile, à plusieurs reprises, la participation roumaine au phénomène analysé. Tout d'abord, le rôle de l'Académie princière de Bucarest dans la formation des intellectuels bulgares. En second lieu, l'activité de l'imprimerie roumaine, dont les frères Hristidis et Petru Beron furent les actifs représentants. Et enfin, n'oublions pas le climat intellectuel de la capitale valaque, qui offrait aux frères Mustakov, à N. Rilski, R. Popović, At. Kipilovski et à d'autres intellectuels emigrants bulgares, un terrain si favorable à leurs actions culturelles. Leurs mémoires et leurs correspondances en témoignent d'ailleurs souvent. L'étude d'Afrodita Alexieva a donc un caractère sud-est européen très marqué, illustrant l'étape passionnante de la formation des cultures modernes dans cette zone.

C.P.D.

MANJO STOJANOV, *Codices graeci manuscripti Bibliothecae 'Cyrilli et Methodii' serdiciensis.* Sofia, Nauka Iizkustvo, 1973, 206 p.

Les descriptions minutieuses des 148 manuscrits grecs conservés aujourd'hui dans la Bibliothèque 'Cyrille et Méthode' de Sofia assurent à ce précieux instrument de travail une place insigne parmi les contributions récentes à l'histoire du livre dans le Sud-Est européen. Manjo Stojanov offre au lecteur toutes les données nécessaires avec une précision exemplaire. Les pièces

sont distribuées en plusieures catégories qui peuvent être regroupées, selon le contenu, en livres rituels, livres didactiques et varia ; il nous semble évident, par exemple, que les 'Psaumes' peuvent être englobés aussi bien dans la catégorie 'parties de la Bible', que dans celle des 'libri liturgici'. Ecrits en Bulgarie ou utilisés dans les institutions culturelles de ce pays, toutes ces pièces témoignent de la multiplication graduelle des activités intellectuelles : les manuels scolaires datent du XIX^e siècle (livres d'arithmétique, géographie, grammaires, etc.). D'un interêt particulier nous semble être la copie des vers de Hristopoulos (136) et le poème de Grégoire Parlicev, 'Skenderbeg' (135). S'y ajoutent 6 manuscrits latins, 4 allemands, dont trois médicaux, 3 italiens, 1 arménien, 1 géorgien et 6 roumains ; parmi ces derniers, un 'Paterikon' de Nicolae Grămăticul, de 1686, une chronographie de 1782 et un manuel de correspondance commerciale, de 1864.

A.D.

Dans le tome VII (1974), récemment paru, de « Studii şi materiale de istorie medie » plusieurs articles retiennent l'attention de l'historien du Sud-Est européen. Tout d'abord, l'étude qui renouvelle notre image du passé et qui ouvre des perspectives enrichissantes aux analyses faites sur la vie des hommes aux siècles révolus, en partant d'une enquête sur l'émotivité du paysan dans le climat d'insécurité crée par les luttes et abus propres à la formation socio-économique féodale et sur la genèse des mentalités révolutionnaires : Florin Constantiniu, *Aspects de la mentalité collective paysanne dans la société médiévale roumaine.* Un long rapport adréssé par Aloisio Gritti à Soliman le Magnifique, en 1534, reproduit en turc, et traduit en roumain, rend compte des tentatives de la Porte de s'assurer la paix en Transylvanie, où s'affrontaient les forces de Jean Zapolya et de Ferdinand de Habsbourg, et des troubles qui agitaient la Valachie, à une époque ou la pression ottomane augmentait ; émissaire ambitieux, Gritti se heurta au prince régnant Vlad Vintilă et perdit sa tête à Mediaş, la même année : Aurel Decei, *Aloisio Gritti au service du sultan Soliman le législateur, d'après des documents turcs inédits.* Une présentation dense précède l'édition de *'L'art judictaire' de Dimitri Panaiotachi Catargiu,* léttré et dignitaire qui s'intéréssa aussi à la science de gouvernement que Réal de Curban proposait à ses contemporains ; l'article est signé par Gh. Cronţ. D'un importance particulière s'avère la présentation de quelques *Manuscrits slavo-roumains dans des bibliothèques de l'étranger* par Damaschin Mioc.

A.D.

L'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève et l'Institut d'histoire des relations internationales contemporaines de Paris viennent de publier le premier fascicule d'une nouvelle revue 'Relations internationales', sous la direction des professeurs Jacques Freymond et Jean-Baptiste Duroselle. Plusieurs articles s'occupent des relations entre 'milieux d'affaires et politique étrangère' dans un contexte vraiment européen. R. Poidevin, *Fabricants d'armes et relations internationales au début du XX^e siècle,* met en lumière les étroits rapports entre marchands de canons et gouvernements occidentaux dans leur poussé vers l'aire sud-est européenne ; les matériaux d'archive démontrent que 'malgré les critiques qu'ils peuvent adresser aux grandes firmes, les gouvernements les soutiennent très énergiquement à l'étranger, exerçant un chantage politique, financier auprès des capitales étrangères ou encourageant les campagnes de presse ou favorisant des opérations déloyales menées par les représentants des firmes à l'étranger. La seule barrière que les gouvernements ne consentent pas à franchir : les intérêts de politique générale qui peuvent commander l'abstention'. J. Thobie s'occupe de *L'emprunt ottoman 4% 1901—1905: le triptyque Finance-Industrie-Diplomatie,* pendant que A. Fleury nous restitue les phases de *La pénétration économique de l'Allemagne en Turquie et en Iran après la première guerre mondiale ; l'impact de l'évolution des structures économiques sur les échanges commerciaux.* Dans *L'Allemagne et la Roumanie à l'automne 1938: économie et diplomatie,* Philippe Marguerat utilise une documentation solide et met en lumière les machinations de la diplomatie nazie, qui en provoquant et en jouant des divergences entre la Hongrie et la Roumanie s'est efforcée d'arracher à cette dernière d'importantes concessions économiques, quitte à mener les Balkans au bord de la guerre. D'autres contributions substantielles apportent leur soutient au but que les directeurs avouent avoir fixé à cette revue qui offre une lecture captivante : 'L'histoire des relations internationales nous aide à comprendre le monde où nous vivons. Notre but est d'aider à cette compréhension'.

A.D.

Romano-Arabica. Edited by M. Anghelescu. Bucharest, 1971, 132 p. (Roumanian Association for Oriental Studies).

Consacré en tout premier lieu aux relations roumano-arabes, ce premier tome d'une série qui s'annonce pleine de promesses témoigne des multiples aspects des rapports devenus traditionnels de la Roumanie avec les pays arabes. Il souligne l'importance des sources arabes pour l'histoire, la culture et la littérature roumaines, tout en faisant aussi place aux contributions des jeunes spécialistes roumains à l'étude du domaine si vaste de la philologie arabe.

Bien que représentant des aires et des cultures différentes et assez éloignées dans l'espace, les deux éléments de ces rapports — le peuple roumain et la Roumanie d'une part, les peuples et pays arabes de l'autre — ont souvent renoncé aux intermédiaires pour nouer des liens directs. Or, ces liens, cette connaissance mutuelle directe tiennent à un domaine encore peu exploré malgré sa richesse.

L'activité de la chaire de langue et littérature arabe, à la Faculté des langues et littératures romanes, classiques et orientales de l'Université de Bucarest, ainsi que celle de l'Association roumaine d'études orientales ont eu pour résultat de créer un noyau de recherche comptant un certain nombre de jeunes arabisants enthousiastes. Ce n'est là d'ailleurs que la reprise d'une activité déjà ancienne (de plus de 250 ans), puisque les cours d'arabe figurent pour la première fois aux programmes d'enseignement des Académies princières de Bucarest et de Iassy.

Des aspects divers de l'histoire économique ou politico-diplomatique sont abordés dans les articles du présent volume, qui traitent aussi des rapports littéraires ou fournissent des contributions roumaines aux études arabes. De vieille tradition sont entre autres les liens commerciaux avec l'Egypte, ainsi que l'intérêt des Roumains à l'égard de ce pays : ils remontent à l'époque où, bien que jouissant d'une large autonomie, ces pays n'avaient pas encore accédé à leur indépendance. Le reflet de cet intérêt se retrouve dans les divers mémoires et relations de voyage. Il constitue aussi l'objet de l'article qui ouvre le volume, dû au professeur C. C. Giurescu : *Romanian Trade Relations with Egypt until 1914*, avec le très intéressant échange de lettres entre le prince régnant Alexandru Ioan Cuza et le vice-roi de l'Egypte, Ismaïl-Pacha, reproduit en annexe. Deux autres articles apportent des contributions précieuses au domaine des relations politico-diplomatiques, à savoir : C. Botoran, *Sur l'histoire des relations roumano-égyptiennes entre les deux guerres mondiales* et Valentin Ursu, *Sur l'histoire des relations de la Roumanie avec les Pays arabes de l'Afrique du nord*. L'opinion formulée par V. M. Beylis dans *Vostočnye istočniki po istorii narodov jugo-vostočnoj i central'noj Evropy*, t. II, est ralliée par Aurel Decei et Virgil Ciocîltan en ce qui concerne la population *walah* mentionnée par l'historien Mutahhar al Maqdisi du X[e] siècle ; d'après ces auteurs, le terme en question ne saurait être corrigé en *walağ* (peuples de la Volga), car il s'agit en réalité de l'ethnonyme Valaque. Le problème de la place réservée aux contes arabes dans les livres populaires roumains est repris par M. Angelescu, dans son article (*Une vision de la spiritualité arabe à travers les contes roumains d'origine orientale*).

Parmi les contributions roumaines aux divers aspects des études arabes, il convient de signaler les articles de Grete Tartlers, *Versuch einer Interpretation der Qasida von Imru-l-Qais* et de Nadia Anghelescu, *Arabic diglossia and its methodological implications*, ainsi que l'article sur un thème de lexicologie, traitant de la terminologie technique de l'industrie des constructions signé par N. Dobrişan, *Technical terminology of Building Site* (*Iraq*).

Enfin, le volume s'achève avec une bibliographie sélective très utile. Rédigée par M. Anghelescu et I. T. Bădicuţ, elle englobe d'une part des études arabisantes (d'histoire, histoire littéraire et linguistique) et d'autre part les traductions roumaines des ouvrages de la littérature arabe classique ou des littératures arabes modernes.

I.M.

LIVRES REÇUS

BINARK, ISMET & NEJAT SEFERCIOĞLU, *Doğumunun 95. Yıldönümü Münasebetiyle — Ziya Gökalp Bibliyografyası* — Kitap-Makale, Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1971, 200 p.

CARATAȘU, MIHAI, *Știri noi privitoare la biblioteca Mitropoliei din București în secolul al XVIII-lea* (Extr. des « Studii și Cercetări de bibliologie », XIII, Editura Academiei Republicii Socialiste România, p. 133 149).

Cartea veche românească în Colecțiile Bibliotecii Centrale Universitare București [Prefața de Virgil Cândea], București, 1972, 257 p. + 32 ill.

ERDOĞDU, AHMET, *Ceza yargılama yöntemi yasası terimleri sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 102 p.

Les études balkaniques tchécoslovaques, IV [préparé par Jiřina Smrčková, Zlata Kufnerová et Jan Sedláček], Prague, Universita Karlova. 1972, 160 p.

FANCSOVITS, GYÖRGY, *A Délkelet-Dunántuli Földmunkászakszervezetek Kialakulásának Történetéhez, 1905 1908* (Extr. de Dunántúli Tudományos Gyüjtemény 119, Series Historica 68, p. 251—267), Budapest, 1972.

Foreign relations of the United States 1947, volume IV (Eastern Europe ; The Soviet Union), Washington, United States-Government Printing Office, 1972, 887 p.

FRANOLIĆ, BRANKO, *La langue littéraire croate. Aperçu historique* (Colloquia parisiensia I), Paris, Nouvelles Editions Latines, 1972. 40 p.

GANEV, TODOR N., *La contribution d'Ivan D. Šišmanov au développement des liens culturels et scientifiques bulgaro-roumains* (Extr. des « Études balkaniques » — Sofia —, nº 4/1972, p. 21 10).

Георги Стойков Раковски—Страници из творчеството му—, Sofia, Държавно Военно Издателство, 1972, 207 p.

Героїчна хотинщина—Матеріали наукової сесії, присвяченої 50-річчю хотинського повстання—, Lviv, Видавництво Львівського Університету, 1972, 144 p.

Die Geschichte der Volkskunst in Ungarn — Ausstellung des Ungarischen Ethnographischen Museums — April—September 1971 (en allemand et en anglais), Budapest, Népművelési Propaganda Iroda. 1971, 14 p. + 40 p. ill.

GESTRIN, FERDO. *Mitninske Knjige 16. in 17. Stoletja na Slovenskem* — Libri Daziari del Cinquecento e Seicento in Slovenia —, Ljubljana, Izdala Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1972, 490 p.

GIRAUDO, GIANFRANCO, *Drakula* — Contributi alla storia delle idee politiche nell'Europa Orientale alla svolta del XV secolo, Venise, Libreria Universitaria Editrice. 1972, 156 p.

HALPERN, JOEL M., *Ethnology in Yugoslavia since world war II* : A review of research and publications (Extr. de « East European Quarterly ». vol. IV, nº 3. p. 328—342).

HALPERN, JOEL M. & BARBARA KEREWSKY HALPERN, *A Serbian village in historical perspective*, New York. Holt, Rinehart & Winston, Inc., 1972, 152 p.

HERSENI, TRAIAN, *Soziologie des Hirtenwesens in Südosteuropa* (Extr. de « Von der Agrar-ur Industriegesellschaft »), Darmstadt, Verlag Hoppenstedt & Co in Zusammenarbeit mit der Südosteuropa-Gesellschaft, 1971, 35 p.

Index annalium Academiae Scientiarum Fennicae, Ser. B Tom. 1—149 (1909—1968), Helsinki, Suomalainen Tiedeokatemia, 1970, 48 p.

KARPAT, KEMAL H., *The transformation of the Ottoman State, 1789—1908* (Extr. de « International Journal of Middle East Studies », 3/1972, p. 243—281), Cambridge University Press.

LAZAREV, V. N., *Московская школа иконописи* (Moscow School of Icon-Painting) (en russe et en anglais), Moscou, Издательство Искуство, 1971, 235 p. y compris les illustrations.

Milletlerarası Birinci Kıbrıs Tetkikleri Kongresi (14—19 Nisan 1969) — Türk Heyeti Tebliğleri — (The First International Congress of Cypriot Studies), Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1971. 394 p.

Muinaisaarteita Neuvostoliitosta — Forntida Skatter Från Sovjetunionen [catalogue], Helsinki, Ateneumin Taidemuseo, 1972, 27 p.

A Népművészet Évszázadai III — Népi Építkezés, István Király Múzeum, Székesfehérvár, 1972, 48. p. + 41 ill.

Organgieva, Cvetanka, *Осврт врз изучувањата на настанувањето и развитокот на југословенската епика до 1920 година*, Skoplje, Македонска книга — Институт за фолклор, 1972, 119 p.

Papadrianou Ioannu A., Ἕνας μεγάλος μακεδόνας ἀπόδημος: Σωφρόνιος Ραφαὴλ Παπαγιαννούσης-Πόποβιτζ (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ τόμου Πνευματικοὶ ἄνδρες τῆς Μακεδονίας κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν p. 109 133), Thessalonique, 1972.

Papoulidi, Konstantinou K., *Τὸ κίνημα τῶν Κολλυβάδων*, Athènes, Ἐκδόσεις Ἐθνικῆς Ἑκατονπεντηκονταετηρίδος, 1971, 111 p.

Psalterium Sinaiticum — An 11th Century glagolitic manuscript from St. Catherine's Monastery, Mt. Sinai — [Edited by Moshé Altbauer], Skoplje, The Macedonian Academy of Sciences and Arts, 1971, 360 p. y compris Addendum + XVI p. note sur l'édition.

Rásonyi, László, *TarihteTürklük*, Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1971, 420 p.

Zur Rechts- und Siedlungs-Geschichte der Siebenbürger Sachsen, Köln—Wien, Böhlau Verlag, 1971, 292 p.

Réti, László, *Adatok a Magyar Vasipari Kartell Fejlödéséhez, Különös Tekintettel a Rimamurány — Salgótarjáni Vasmü Részvénytársaságra, 1900—1906* (Extr. de « Dunántúli Tudományos Gyüjtemény » 116, Series Historica 65, p. 157—177), Budapest, 1972.

Rijavec, Andrei, *Kompozicijski Stavek Komornih Instrumentalnih del Slavka Osterca*, Ljubljana, 1972, 71 p.

Rohlfs, Gerhard, *Nuovi scavi linguistici nella antica Magna Grecia*, Palerme, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1972, 234 p. + 3 cartes.

Rudnyc'kyj, J. B., *An etymological dictionary of the Ukrainian language*, vol. II, Part 2 (13), p. 97—192, Winnipeg. Ukrainian Free Academy of Sciences — UVAN, Inc.

Rumeli'den Türk Göçleri — Belgeler —, Cilt I (Daksanüç Muhacereti 1877—1878) et Cilt II (Biri Geçiş Yılı 1879) [Hazırlayan Bilâl N. Şimşir], Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1968 et 1970, 819 p. et 832 p.

Schelesniker, Herbert, *Schriftsysteme bei den Slaven*, Innsbruck, Institut für Vergleichende Sprachwissenschaft der Universität, 1972, 24 p. + 7 ill.

Scotti, Pietro, *Gli studi medico-legali sulla Sindone* (Extr. des « Atti dell'Accademia Ligure di Scienze e Lettere », vol. XXVII—1970), Genova, 1970, 23 p.

Severin, Hans-Georg, *Zur Portraitplastik des 5. Jahrhunderts n. Chr.*, München, Institut für Byzantinistik und Neugriechische Philologie, 1972, 201 p.

Симпозиум 1100-годишнина од смрта на Кирил (23 — 25 Мај 1969), Кн. 1 & 2, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 293 p. et 430 p.

Sokolov, L., *Dostignuti stepen i perspektiva privrednog razvoja nedovoljno razvijenih područja u Jugoslaviji*, Skoplje, Ekonomski Institut na Univerzitetot « Kiril i Metodij », 74 p.

Studimi mbi leksikun dhe mbi formimin e fjaleve ne gjuhen Shqipe, I, II, Tirana, 1972, 496 p. et 400 p.

Studi Noniani II, Genova, Istituto din Filologia Classica e Medioevale, 1972, 229 p.

Sloveniae scriptores latini recentioris aetatis — Opera scriptorum latinorum sloveniae usque ad annum MDCCCXLVIII typis edita — Bibliographiae fundamenta — [Collegit et digessit Primož Simoniti], Zagreb—Ljubljana, Editio Academiae Scientiarum et Artium Slovenicae et Instituti Historici Academiae Scientiarum et Artium Slavorum Meridionalium, 1972, 184 p.

Svoboda, Bedřich, *Neuerworbene Römische Metallgefässe aus stráže bei Piešťany*, Bratislava, Vydavateľstvo Slovenskej Akadémie Vied, 1972, 131 p.

Taidenäyttämo Dusseldorf-Konstscen Düsseldorf, Ateneum 11.11. — 10.12. 1972 (Catalogue), Helsinki, Ateneumin Taidemuseo, 107 p.

Theodorescu, Răzvan, *Artă şi societate în Ţara Românească a veacului al XIV-lea* (Extr. de « Studii şi cercetări de istoria artei » — Seria artă plastică —, T. 19, n° 1/1972, p. 3—35), Bucureşti, Editura Academiei Republicii Socialiste România.

THEODORESCU, RĂZVAN, *Echos byzantins et éléments balkaniques dans l'art du Bas-Danube du X^e au XIV^e siècle* (Extr. des Actes du XXII^e Congrès International d'Histoire de l'Art Budapest, 1969), Akadémia Kiadó, Budapest, 1972, p. 205—218 + 2 p. ill.

Theoretische Probleme der physisch-geographischen Raumgliederung (Materialien des III. Symposiums über naturräumliche Gliederung, organisiert von dem Geographischen Institut der Slowakischen Akademie der Wissenschaften in Zusammenarbeit mit dem Geographischen Institut der ČSAV vom 19.—22. September 1967 in Moravany bei Piešťany), Bratislava, Verlag der Slowakischen Akademie der Wissenschaften, 1972, 201 p.

TODOROV, NIKOLAÏ, *Балканският град XV—XIX век—Социалноикономическо и демографско развитие*, — Sofia, Издателство « Наука и Изкуство ». 1972, 503 p.

ZORAS, TH., GEORGIOS, Πένθος θανάτου, ζωῆς μάταιον καὶ πρὸς Θεὸν ἐπιστροφή, Athènes, Βιβλιοθήκη βυζαντινῆς καὶ νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1970, 127 p.

(Сто)Години Българска Академия на Науките, Тържествено честване октомври 1969 г. [Под редакцията на Владимир Георгиев (Отговорен редактор), Илия Пашев, Стойко Божков], Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1972, 423 p.

TABLE DES MATIÈRES
TOME XII (1974)
ÉTUDES

Page

Anniversaires

Poblèmes d'histoire politique

Voyageurs et réalités sud-est européennes

Histoire des cultures ; thèmes et méthodes. Contacts culturels

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Rapports linguistiques

Relations juridiques et économiques

Démographie et sociologie

Textes et documents

Discussions. Notes brèves

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

Maria Grigoraș

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 4, P. 451—620, BUCAREST, 1974

I. P. I. c. 1593

43 456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII—1975 • N° 1

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à «ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Télex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
str. Gutenberg, 3 bis, téléphone 16.40.79, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII 1975 N° 1

SOMMAIRE

Comptes rendus

MESSAGE
ADRESSÉ PAR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE AUX PARTICIPANTS AU III-ÈME CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Chers camarades,
Chers hôtes de l'étranger,

L'organisation du III-ème Congrès International d'Etudes du Sud-Est Européen à Bucarest, Capitale de la Roumanie socialiste, m'offre l'agréable occasion de vous adresser à vous, participants à cet important forum scientifique, un chaleureux salut au nom du Conseil d'Etat et du Gouvernement de la République Socialiste de Roumanie, ainsi qu'en mon nom personnel.

Notre peuple est heureux de donner hospitalité à cette prestigieuse rencontre scientifique qui réunit savants, professeurs d'université et spécialistes réputés, chercheurs passionnés des civilisations de l'Europe du Sud-Est, qui par les résultats de leur noble activité d'investigation axée sur les créations matérielles et spirituelles des peuples de cette partie du monde, apportent des contributions dont la haute valeur enrichit le trésor commun de l'humanité.

Dans la vie internationale ont lieu de profondes transformations sociales et nationales, et toujours plus évidente se manifeste la volonté des peuples de mettre fin à l'ancienne politique de domination et d'oppression, de collaborer entre eux toujours plus étroitement afin d'assurer un climat durable de paix et de sécurité dans le monde. Certes, ce nouveau cours que connaît la vie internationale se trouve encore à ses débuts. Ainsi que les événements le démontrent, dans le monde il existe encore des forces qui cherchent à freiner les processus de détente et de collaboration, à cultiver la tension et la méfiance dans les relations entre Etats, à mettre en danger la paix et la tranquillité des peuples. C'est pour cette raison que la lutte pour le maintien de ce cours positif, pour une nouvelle politique, basée sur l'égalité, l'estime et la confiance réciproques, s'impose aujourd'hui comme un objectif de la plus haute signification pour les forces avancées de l'humanité, pour tous les peuples du monde. La recherche multilatérale du passé historique et culturel de l'humanité, la mise en évidence des enseignements de l'histoire — domaines qui constituent l'objet de vos préoccupations — peuvent apporter une précieuse contribution à la cause de la détente, à une meilleure connaissance entre les peuples, à la promotion d'un climat d'entente et de rapprochement entre les nations.

Ainsi qu'on le sait, l'Europe de Sud-Est représente une zone où vivent des populations caractérisées par une grande diversité d'origines, de langues

nationales ou de traditions ; mais cette diversité n'a pas empêché les peuples de cette partie du monde à se connaître les uns les autres, à collaborer et à lutter ensemble pour la réalisation des aspirations et des idéaux communs. A la grande école de l'histoire, les peuples du Sud-Est européen ont appris que le progrès et la prospérité de chacun sont conditionnés par la connaissance, l'estime et le respect réciproques, par l'ample développement de leur collaboration. Chaque fois que les nations de cette partie du monde ont collaboré et se sont entre-aidées, elles ont remporté des succès dans la lutte qu'elles ont eu à mener pour la conquête et la défense de leur indépendance et de leur souveraineté nationales. Dans le passé, les milieux impérialistes ont cherché à cultiver la discorde et la méfiance entre les peuples des Balkans afin de pouvoir promouvoir leur politique de domination et d'oppression dans les pays de cette partie du continent. C'est pour cette raison que, aujourd'hui plus que jamais, les peuples des Balkans et de l'Europe du Sud-Est doivent agir fermement pour un ample développement de leur collaboration, pour une nouvelle politique de complète égalité et respect réciproque, pour solutionner tous les problèmes par la voie pacifique des tratatives.

Nous sommes profondément préoccupés par la situation qui s'est créée dans la zone des Balkans, comme suite des événements de Chypre. Nous sommes de la manière la plus ferme pour la retraite des troupes étrangères de ce pays, pour le respect de l'indépendance et de l'intégrité de Chypre, pour la solution des problèmes par la voie politique et pour assurer une cohabitation pacifique entre les deux communautés, pour la complète égalité en droits de tous les citoyens chypriotes, sans différence de nationalité. Ceci correspond aux intérêts de tous les pays des Balkans et de l'Europe du Sud-Est, à la cause générale de la paix et de la sécurité dans le monde.

Notre pays a milité et ne cesse de militer sans fléchir pour la transformation des Balkans dans une zone de la paix et du bon voisinage, pour des relations amicales avec tous les Etats de l'Europe de Sud-Est et de tout le continent, indifféremment de leur régime social. La Roumanie se prononce pour l'établissement de nouvelles relations internationales, basées sur la totale égalité en droits, sur le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, sur la non-ingérence dans les affaires intérieures et sur l'avantage réciproque, sur la garantie des droits de chaque peuple d'être le maître absolu de ses destinées, de se développer librement, en accord avec ses désirs et ses aspirations.

J'exprime ma conviction que votre Congrès, apportant de nouvelles et importantes contributions à l'étude multilatérale de la civilisation et de la culture des peuples de cette zone, va, en même temps, s'inscrire comme un remarquable apport au développement de la coopération scientifique internationale, aux efforts généraux pour l'entente, la collaboration et la paix en Europe et dans le monde.

Dans cet esprit, je forme des vœux pour le plus franc succès des travaux du Congrès, et à vous, chers participants, je vous souhaite de nouvelles réalisations et satisfactions dans l'intéressante activité que vous exercez, bonne santé et bonheur !

NICOLAE CEAUȘESCU

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

LES ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN, LEUR RÔLE ET LEUR PLACE DANS L'ENSEMBLE DES SCIENCES HUMAINES *

MIHAI BERZA

Difficile par sa nature même, le sujet fixé par le Comité de l'AIESEE pour cette conférence d'ouverture des travaux de notre Congrès est devenu d'autant plus redoutable depuis que, sous certains de ses aspects essentiels, il fut magistralement traité, dans son rapport général d'Athènes, par notre président d'honneur, M. Denis Zakythinos. Il est d'autre part évident, même sans nous rapporter plus spécialement aux principes formulés par tant de savants éminents au cours du dernier siècle, que depuis la fondation de notre Association, dans les congrès, colloques ou réunions de travail de ses commissions, des vues d'ordre général, théorique et méthodologique, ont été à maintes reprises proposées à notre attention. C'est ainsi que l'on pourrait dire qu'un corps de doctrine s'est graduellement constitué au sein de l'AIESEE, doctrine, heureusement, non codifiée, car ce serait sans doute sa mort, mais au contraire sensible à la nécessité de l'enrichissement permanent et du renouvellement continuel. C'est à la lumière de cette expérience commune que je tâcherai de revenir sur quelques-uns des problèmes qui s'imposent à toute réflexion sur la nature et l'intérêt des études du Sud-Est européen.

Je partirai d'un passage du rapport déjà mentionné du Professeur Zakythinos, passage qui me semble particulièrement significatif pour notre propos et auquel, d'ailleurs, le savant byzantinologue attachait assez d'importance pour le faire connaître d'avance, en guise d'instructions, à ses co-rapporteurs. Le voilà dans son texte : « tous les faits historiques, tous les aspects du langage, tous les phénomènes sociaux et culturels, les courants d'idées et les attitudes spirituelles et sentimentales qui se situent dans les cadres géographiques du Sud-Est européen, n'appartiennent pas nécessairement au domaine des intérêts de notre Association. Seuls les faits et phénomènes qui, rompant les limites régionales, étatiques ou nationales, se prolongent sur une superficie supra-nationale et inter-balkanique, méritent d'être proposés à notre attention »[1]. Il me semble que l'on ne peut que souscrire à ce sain jugement. Il y a, en effet, en ce qui concerne le Sud-Est européen — et le fait se répète

---

* Conférence lue à la séance d'ouverture du III[e] Congrès International des études du Sud-Est européen, Bucarest, le 4 septembre 1974

[1] *Etat actuel des études du Sud-Est européen (objets, méthodes, sources, instruments de travail, place dans les sciences humaines)*. Rapport général par Denis A. Zakythinos, dans les *Actes du II[e] Congrès international des études du Sud-Est européen*, tome I, Athènes, 1972, p. 18.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 1, P. 5–14, BUCAREST, 1975

pour toute grande zone géographique, et surtout lorsqu'il s'agit de territoires habités par plusieurs peuples et organisés en un certain nombre d'Etats — une science à deux niveaux, le premier étant celui que nous pourrions appeler des faits locaux, jusqu'aux dimensions des histoires nationales, tandis que le second seul serait constitué par ce que nous envisageons plus spécialement sous le nom d'études du Sud-Est européen. Autrement dit, ces dernières ne peuvent être, par leur nature même, que sciences de synthèse. À la vérité, nous ne pouvons pas dénier à tout fait se passant dans la zone géographique ainsi appelée le droit d'être considéré comme relevant de nos études. Ce n'est que la pauvreté de notre langage qui nous oblige de recourir à un terme malgré tout ambigu, pour séparer non pas deux matières, mais deux démarches dans l'analyse de la même matière.

Il n'y a pas lieu d'insister sur l'interdépendance permanente où se trouvent, dans les études du Sud-Est européen aussi bien qu'ailleurs, ces deux niveaux de la recherche. Ce n'est qu'un très avancé stade de la mise en valeur des sources sur le plan local qui puisse assurer la base documentaire indispensable à toute considération des problèmes sous l'angle général du Sud-Est européen. Cela ne veut pas dire, naturellement, que le spécialiste qui s'adonne à ce genre de considérations soit exempté de l'obligation d'avoir ses propres contacts avec la matière première de ses recherches, mais tout simplement que, sauf de rares exceptions, assurées par le caractère limité de l'enquête, il est difficile de demander au même chercheur d'accomplir toutes les opérations qui s'imposent à celui qui travaille en terrain vierge. Le succès de ce que nous continuerons à appeler, faute d'autre terme, les études du Sud-Est européen, dans le sens d'études générales de la zone, dépend, donc, de la manière la plus étroite, du développement de la recherche que nous nommerons locale, c'est-à-dire, pour sa partie la plus importante, de la recherche qui se réalise dans chacun des pays du Sud-Est en tant qu'activité nationale. L'inverse est d'ailleurs tout autant vrai, c'est-à-dire l'impulsion que peuvent donner les études du Sud-Est européen à cette activité à caractère national, les problèmes qu'elles lui suggèrent et surtout l'esprit qu'elles lui infusent dans l'approche de chaque phénomène. On peut ainsi affirmer que la recherche locale aura d'autant plus de valeur qu'elle sera plus capable d'accueillir ces impulsions et ces suggestions et de traiter toujours son objet propre en tant que partie d'un grand tout.

Si la dénomination d'études du Sud-Est européen est en fin de compte conventionnelle, une certaine part de convention entre aussi dans la délimitation géographique du sud-est de l'Europe. La preuve en est que vu de Munich, par exemple, il apparaît plus étendu que considéré de Bucarest. Il y a, sans doute, un terme de rechange, cher à tant de nos collègues et ayant une prestigieuse tradition : celui d'« études balkaniques » ou de « balkanologie ». Mais il n'arrange pas mieux l'affaire, de ce point de vue du moins. Loin de moi l'intention de rouvrir l'ancienne polémique autour de ces deux termes et de troubler leur coexistence pacifique au sein de notre Association. Je laisserai, donc, de côté le fait que le territoire roumain ne peut entrer d'aucune manière dans la Péninsule Balkanique, de même que la Grèce insulaire et, peut-être,

aussi cette péninsule de la péninsule qu'est la Morée, et je dirai seulement mon inquiétude sur l'étendue de ce que nous appelons la Péninsule des Balkans. Car je lis dans le Petit Larousse — ce n'est pas une autorité en géographie, mais on devrait y trouver les définitions les plus claires — qu'elle est « limitée approximativement au nord par la Save et le Danube », et c'est justement cet « approximativement » qui me trouble. D'ailleurs, si ce n'est pas le cas de l'Ibérique, bien vérouillée par les Pyrénées, la situation me semble plus grave encore en ce qui concerne l'Italie, à propos de laquelle la même source me renseigne qu'elle est « la plus effilée des grandes péninsules méditerranéennes » et que pourtant, l'Italie du nord est « nettement continentale ». N'insistons plus sur des vétilles ! Il est clair qu'« études du Sud-Est européen » ou « balkanologie », le territoire qu'elles sont censées couvrir reste affaire de convention. La plus sage des solutions est, peut-être — à une époque où tant de points fermes de notre manière de penser fondent sous nos yeux — de laisser le Sud-Est européen aux frontières ouvertes et, sans ignorer sans doute les problèmes posés par le territoire, de partir des phénomènes liés à l'homme et de les suivre chaque fois dans leur entière étendue territoriale. De cette manière, des régions yougoslaves, roumaines ou grecques pourront, à certaines époques ou pour certains ordres de phénomènes, ne pas entrer dans notre Sud-Est, tandis que, à d'autres époques ou pour d'autres ordres de phénomènes, nous le verrons s'annexer, sans nulle tendance impérialiste évidemment, une bonne partie de la Hongrie ou de la côte septentrionale de la mer Noire.

Une autre question encore mal définie et qui mériterait une discussion plus serrée, est celle de l'étendue que nous accordons au domaine des études du Sud-Est européen. Il faut sans doute en exclure ce qu'on appelle «sciences exactes et naturelles», soit parce que leur nature propre ne permet pas d'établir une relation spécifique entre elles et la région des Balkans, soit, dans d'autres cas — par exemple, la géologie du Sud-Est européen ou sa proche parente, la géographie physique de cette zone —, tout simplement à cause de l'extrême différence de méthodes et de moyens de recherche — c'est-à-dire arbitrairement du point de vue strictement théorique — et se limiter à ce qui concerne l'homme et les sociétés humaines, ce qui, d'ailleurs, n'est pas fait pour simplifier les choses dans la recherche d'une définition. En tout cas, l'exclusion que nous venons de prononcer est loin d'être totale. Car comment pourrait-on encore se désintéresser des rapports permanents, dans le concret du développement historique de notre Sud-Est européen, entre l'homme et la nature qu'il a habitée ou qu'il habite de nos jours, qu'il a transformée continuellement et qui a contribué à transformer les vagues successives de ses habitants. Déjà en 1937, dans l'excellente « Revue internationale des études balkaniques », un géographe de Berlin, J. März, parlait des *Aufgaben balkanischer Raumgeschichtsforschung* et nul ne reste insensible à l'explosion que connaissent actuellement les études d'écologie—l'un des grands thèmes du prochain congrès de San Francisco est justement « Méthodes de l'étude de l'homme dans son environnement ». La même observation est valable aussi pour les rapports entre climatologie et histoire, ou pour ce qu'Emmanuel Le Roy Ladurie appelait récemment « l'histoire de la pluie et

du beau temps » [2]. Il existe une association médicale balkanique très active, et c'est l'aînée de nos associations. Il y a, assurément, des problèmes médicaux spécifiques des Balkans dans la société actuelle, mais ils ne retiennent pas notre intérêt en tant que tels. Faut-il encore rappeler, pourtant, cette part que Marc Bloch réclamait déjà, dans « une histoire plus digne de ce nom », pour l'étude des « aventures du corps » [3]? Heureusement, son appel a été suivi et l'on peut parler aujourd'hui de « l'homme malade et son histoire » [4] à côté duquel a toujours existé, et il n'est pas moins intéressant pour cela, l'homme bien portant.

Mais quittons ces fécondes rencontres entre sciences de la nature et histoire pour revenir, selon le titre fixé par notre Comité à ma conférence — que je n'ai que très légèrement modifié —, aux rapports entre les études du Sud-Est européen et ce qu'on nomme sciences humaines. Je disais que la question n'est pas très simple, et ceci parce qu'à côté des « sciences humaines » existent les « sciences sociales », qui semblent ne pas être la même chose, quoique, ainsi que le faisait justement remarquer J. Piaget, « il est évident que les phénomènes sociaux dépendent de tous les caractères de l'homme, y compris les processus psycho-physiologiques, et que réciproquement les sciences humaines sont toutes sociales par l'un ou l'autre de leurs aspects ». Et il ajoutait, en polémiquant avec Rousseau, que « la 'nature humaine' comporte entre autres l'exigence d'une appartenance à des sociétés particulières » [5]. Il y a, d'autre part, une autre classification des « disciplines relatives aux activités proprement humaines » — je cite le rapport de J. Viet sur « Les sciences de l'homme en France » — qui comporte quatre classes : les sciences « nomothétiques », les sciences historiques, les sciences juridiques et les sciences philosophiques. De ces quatre classes, seulement les disciplines de la première chercheraient — la définition appartient à J. Piaget — « à dégager des 'lois' au sens parfois de relations quantitatives relativement constantes et exprimables sous la forme de fonctions mathématiques, mais au sens également de faits généraux et de relations ordinales, d'analyses structurales, etc., se traduisant au moyen du langage courant ou d'un langage plus ou moins formalisé » [6]. Je ne sais pas ce qu'en pensent les juristes et les philosophes, mais en ce qui concerne les sciences historiques, qui comprennent à juste titre, selon le même savant, « les disciplines dont l'objet est de reconstituer et de comprendre le déroulement de toutes les manifestations de la vie sociale au cours du temps » [7] — y compris, donc, l'histoire des techniques et des sciences, des littératures et des arts, de la philosophie

---

[2] Emmanuel Le Roy Ladurie, *Le climat: l'histoire de la pluie et du beau temps*, in *Faire de l'histoire*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, III. *Nouveaux objets*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 3—30.

[3] *La société féodale*, I, p. 117.

[4] Jean-Pierre Peter et Daniel Roche : *Le corps: l'homme malade et son histoire*, in *Faire de l'histoire*, III, pp. 169—191.

[5] Ap. J. Viet, *Les sciences de l'homme en France. Tendances et organisation de la recherche*. Publications du Conseil international des sciences sociales, 7. Paris — La Haye, 1966, p 33.

[6] Ap. J. Viet, *op. cit.*, p. 33.

[7] *Ibid.*

et des religions, etc. —, il ne faut pas être nécessairement historien marxiste pour protester contre cette injustice [8].

Nomothétiques ou non, humaines ou sociales, les études du Sud-Est européen s'insèrent justement dans cet effort de reconstitution et de compréhension — donc, d'explication, selon des lois plus ou moins générales — du « déroulement de toutes les manifestations de la vie sociale au cours du temps ». Sont-elles pour autant strictement historiques? Je ne le pense pas. Je crois, au contraire, qu'elles doivent embrasser tout autant le présent que le passé. Sans contester les vertus nourrissantes pour l'esprit de toute connaissance susceptible d'être intégrée dans un système de pensée, ni les racines profondes dans l'actualité de tout intérêt historique, ce qui fait que, pour parler avec Croce, « toute histoire vraie est histoire contemporaine », il reste tout aussi incontestable que l'un des principaux buts des sciences historiques réside dans leur apport possible à la compréhension des sociétés actuelles. Ajoutons tout de suite que ce qui était révolutionnaire dans la pensée du jeune Marx, lorsqu'il affirmait, dans ses « Thèses sur Feuerbach », que « les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de manières différentes ; il s'agit cependant de *le changer* », est devenu aujourd'hui monnaie courante, encore que les directions du changement poursuivi soient différentes.

Dans les deux sens, de l'explication des sociétés actuelles et de l'action sur leur avenir, la distinction entre sciences du passé et sciences du présent, malgré toutes les différences de perspective, de méthodes, voire en un certain sens de matière, ne pourrait être qu'arbitraire. Elle serait d'autant plus arbitraire aujourd'hui, lorsque les sciences historiques, par un mouvement d'annexion qui, avec les larges emprunts de méthodes faits continuellement à tant d'autres sciences, est une des marques de leur dynamisme, ont fini par triompher de cette frange absurde de terrain inculte qui se situait entre le présent et un passé d'autant plus historique qu'il était plus lointain. Heureusement, de nos jours, Clio ne craint plus de se mouiller en posant ses pieds parmi les vivants.

Il n'est pas dans mon intention de cataloguer les disciplines qui, dans cette perspective, sont susceptibles de concourir à une meilleure connaissance du Sud-Est de l'Europe. La tâche serait d'ailleurs extrêmement difficile, et je risquerais fort d'être incomplet, étant donné l'osmose entre sciences du présent et sciences du passé à laquelle nous assistons, le greffage de nouvelles disciplines sur le vieux tronc des sciences historiques et surtout les nombreuses disciplines qui se disputent tant de fois le même champ d'investigation, pour le grand bien, sans doute, de l'avancement de nos connaissances. La plupart d'entre elles sont déjà mises, parfois avec des résultats pleins d'intérêt, au service des études du Sud-Est européen. D'autres attendent les chercheurs qui en tireront les fruits en les expérimentant sur la matière offerte par cette zone.

Tout ce que l'on peut souhaiter dans cette direction, c'est de voir s'accélérer le mouvement de modernisation de la recherche, de renouvellement de la problématique, d'ouverture de nouveaux champs d'investigation et d'introduction de nouvelles méthodes. C'est une préoccupation qui doit être tenue présente par les facteurs responsables de la politique

---

[8] Comme le fait, d'ailleurs, J. Viet, *op. cit.*, pp. 34—35.

scientifique, sur le plan national, d'abord et surtout, mais aussi par les organismes internationaux, dont l'action stimulante peut être très efficace dans ce processus nécessaire.

Que les études du Sud-Est européen ne peuvent avoir qu'un caractère pluridisciplinaire, la chose tient de l'évidence même. Appelées à rendre l'image complète des sociétés qui se sont succédées dans une région déterminée, elles sont obligées de recourir, pour remplir leur tâche, à la contribution des nombreuses disciplines que nous venons d'évoquer. Il ne s'agit pourtant pas que de voisinage, de juxtaposition de résultats obtenus isolément ou de leur intégration, pour ce qui regarde le passé, dans cette science insatiable de tout savoir que nous appelons Histoire. L'important est de multiplier l'effort de recherche interdisciplinaire, d'aborder avec plus de fermeté les mêmes phénomènes avec des méthodes différentes et sous les angles propres aux disciplines qui collaborent, pour leur arracher ainsi un peu plus de leur secret. Cette approche n'a, certes, rien de spécifique sud-est européen ; son application est pourtant tout aussi nécessaire ici qu'ailleurs et l'on est en droit d'y voir l'une des conditions essentielles du progrès.

La situation est un peu différente en ce qui touche le recours à la méthode comparative dans la recherche sud-est européenne. Ni cette fois-ci nous n'avons affaire, évidemment, à un trait qui lui appartienne en propre. Il est toutefois indéniable, d'une part, que le fractionnement ethnique et politique de la zone en même temps que l'intensité des échanges entre les parties font d'elle un terrain particulièrement favorable à l'application d'une telle méthode et, d'autre part, que cette méthode seule est apte à conduire aux résultats poursuivis par ce que nous nommons plus spécialement études du Sud-Est européen. D'ici aussi le fait qu'on en ait eu recours très tôt. Iorga l'appliquait déjà, par exemple dans les *Caractères communs des institutions du sud-est de l'Europe*, sans l'appeler par son nom et, naturellement, à sa manière. Budimir et Skok, dans leur article introductif au nouveau périodique, qu'il est toujours profitable de relire, s'en référaient déjà longuement et affirmaient avec force que « l'étude comparative de la réalité balkanique est devenue une nécessité de premier ordre. Elle s'impose depuis longtemps. Le but de cette étude est de définir et d'expliquer les faits parallèles qui se manifestent dans différents domaines de l'activité humaine des Balkans » [9]. Quelques années plus tard, en 1943, l'ample *Avant-propos* de V. Papacostea au VI^{e} tome de « Balcania », qui fixait les jalons d'une « nouvelle synthèse historique de l'humanité du Sud-Est » que le regretté savant espérait voir réalisée dans son Institut d'études et recherches balkaniques, s'intitulait justement *La Péninsule Balkanique et le problème des études comparées*. Depuis lors, nous parlons toujours plus fréquemment de la méthode comparative en tant qu'instrument usuel des études du Sud-Est européen. Elle devient nécessaire dès que l'on se propose de dégager les similitudes, de préciser l'étendue des phénomènes, de reconstituer les grands ensembles. Elle est commune aux différentes disciplines : droit et institutions,

---

[9] *But et signification des études balkaniques*, « Revue internationale des études balkaniques », I, 1, p. 7.

histoire des littératures — on s'en occupera plus spécialement dans ce Congrés même — et histoire des arts, ethnographie et folklore, etc.

Il est bien entendu que ces recherches comparatives, qui permettent l'accès à des vues d'ordre général et peuvent même conduire à des considérations théoriques dont l'intérêt dépasse l'aire des phénomènes envisagés, doivent tenir compte, dans la pratique courante, tout autant de ce qui sépare que de ce qui relie. Pour l'historien, pris le terme dans son acception la plus large — je me réfère, donc, aux sciences du passé, dont, seules, je m'occuperai dorénavant — s'il est essentiel de découvrir le jeu caché des lois dans les manifestations variées de la vie sociale, il n'est pas moins important de saisir ces mêmes manifestations dans leur concret, c'est-à-dire dans tout ce qu'elles ont de particulier et, par conséquent, d'original sinon d'unique. Les limites territoriales imposées à un phénomène et infrachissables pour lui, de même que, dans un autre ordre d'idées, les frontières sociales de la diffusion d'une attitude mentale ou affective, sont pour l'historien d'un intérêt égal à celui des conditions de genèse ou d'expansion d'une forme historique, conditions qu'elles contribuent d'ailleurs, par le côté négatif qu'elles représentent, à rendre plus clairement discernables.

Les études comparées restent donc, ainsi qu'on l'a vu depuis longtemps, une condition nécessaire de l'avancement de nos connaissances sur le sud-est de l'Europe. Elles n'ont toutefois pas comme unique but de dégager des types de phénomènes, de surprendre uniquement ce qui est commun. Bien au contraire, ainsi qu'on ne l'ignore non plus, elles doivent offrir à la synthèse la diversité vivante des situations particulières. S'il m'est encore permis de me servir d'une image empruntée au métier du tissage, le fonds commun, si précieux pour nous, devra constituer, dans la synthèse à réaliser, la chaîne qui assure la solidité de la pièce, tandis que la trame fera éclater la variété des couleurs et mettra en relief la richesse des figures. En vérité, dans cette synthèse finale, qui ne sera jamais la dernière, devront nécessairement entrer aussi des éléments qui ne seront plus des faces diverses d'un même phénomène et pour lesquels on fera appel aux développements locaux, car sans eux l'image d'ensemble serait évidemment fausse. Leur choix et la place qu'on leur assignera ne pourront dépendre, en fin de compte, que de la pénétration et du sens des valeurs de l'historien qui entreprend la synthèse.

Cette invocation des vertus de l'historien ne vas pas à l'encontre — j'aime à croire — de l'idée de l'histoire-science nomothétique et elle s'oppose d'autant moins à la valeur des efforts de quantification des phénomènes. Bien au contraire, l'histoire quantitative et sérielle restent une des voies majeures du renouvellement de l'histoire du Sud-Est européen, comme elles sont en train de renouveler l'histoire en général. Mais, en laissant même de côté l'absence, déplorée à juste titre, pour de longues époques ou pour d'importants domaines, de données sérielles ou organisables en série et le caractère inquantifiable de certains phénomènes, et avec tout l'espoir que l'on est en droit de nourrir, dans la découverte de nouvelles catégories de sources ou dans un nouvel emploi de vieilles sources, il ne reste pas moins — et personne n'est, j'en suis sûr, de l'avis contraire — que c'est l'historien, jamais absent, d'ailleurs, à tous les niveaux de la recherche, par les problèmes qu'il pose, par la critique de

ses propres résultats et par le sens qu'il leur accorde, c'est l'historien toujours qui devra rassembler ces membres épars et recomposer à leur aide une image cohérente.

Mais, avec ces considérations, sans doute superflues, je me suis éloigné de mon propos sur la part des données comparatives dans une histoire idéale du Sud-Est européen. J'ajouterai seulement, à l'égard de ces dernières, qu'ainsi qu'il y a des aspects de la vie historique non quantifiables, il y a aussi des phénomènes qui ne relèvent pas de la méthode comparative et qu'il serait, certes, injuste d'éliminer pour cette raison des études du Sud-Est européen.

J'ai parlé au début de mon exposé des deux niveaux de la recherche dans l'étude du Sud-Est européen, niveaux en permanence interdépendants et dont le second n'annule pas l'intérêt intrinsèque du premier, qui, à son tour, n'aura pas comme seule fonction celle de procurer les matériaux au niveau supérieur. Il y aura toujours une histoire de l'art bulgare intéressante en soi, une histoire de la littérature albanaise ou des institutions serbes, avec leur justification en elles-mêmes. En réalité, il ne s'agit pas de deux niveaux seulement, car immédiatement se présente à nos yeux un troisième, à savoir celui de l'histoire générale, avec laquelle les études du Sud-Est européen, dans leur aspect historique dont je m'occupe en ce moment — mais la situation n'est pas différente en ce qui regarde les sociétés actuelles — ont des rapports similaires à ceux établis entre les deux premiers niveaux.

Les études du Sud-Est européen n'ont pas uniquement la tâche d'offrir leurs résultats à l'histoire générale afin qu'elle les intègre, à son tour, dans un horizon plus vaste ; elles sont encore obligées d'épouser courageusement cet horizon, d'orienter leurs recherches en fonction de ce but, de les conduire dans un esprit similaire. En procédant de cette manière — et c'est ce qu'elles tâchent de faire actuellement, parfois avec de remarquables résultats —, elles remplissent, par rapport aux histoires nationales, le rôle de première marche, large et solide, dans la montée vers l'histoire générale.

J'ai employé prudemment jusqu'ici — ainsi qu'on a pu l'observer — le terme d'histoire générale, en évitant celui d'histoire universelle. Mais malgré tout ce que l'on a pu dire — de juste souvent — sur les aires de civilisation indépendantes et les cycles d'évolution, sur les différences du niveau et du rythme de développement entre les sociétés et au sein de la même société et sur les décalages chronologiques, il ne reste pas moins qu'au dessus de ce qui tend à fractionner dans tous les sens l'évolution des sociétés humaines, il existe, quand même, une histoire générale de l'humanité, que l'on est toujours en droit d'appeler histoire universelle. C'est cette histoire universelle qu'à l'aide des nouvelles disciplines et méthodes, en pleine crise de croissance pour le moment, l'historien devra construire [10], et c'est dans cet ensemble final que le Sud-Est européen aura à trouver sa place, différente selon les époques, mais qui marquera toujours une présence non dénuée d'originalité.

---

[10] V., dans un sens analogue, mais se référant à l'histoire « globale », les observations de F. Furet, dans le *Quantitatif en histoire*, in *Faire de l'histoire*, I, p. 55.

Dans cette série d'intégrations successives, il y a toutefois un palier qui ne mérite pas d'être omis : celui de l'histoire européenne. L'on parle souvent de l'européanisation du Sud-Est — ou de l'Europe orientale — comme de l'un des phénomènes importants des derniers siècles. D'autre part, il n'est pas moins vrai, que nos aïeux de la fin du XVIII^e siècle ou d'une partie du XIX^e rêvaient de l'Europe comme d'une terre promise, ils voulaient devenir, ils voulaient être des Européens. Pourtant, ils l'étaient, même s'ils ne le savaient pas. Car il y a eu, bien avant qu'il n'y ait qu'une seule, deux Europes, une explicite, qui se pensait comme telle et dont les frontières furent en expansion, et l'autre, implicite, dont les limites, depuis le moyen âge du moins — je laisse de côté l'antiquité, bien qu'une Europe sans la Grèce classique n'est pas à concevoir —, sont plus ou moins celles de la géographie. Deux grandes traditions culturelles et spirituelles, européennes toutes les deux, se sont divisées son territoire, l'une prenant son appui à Rome et l'autre à Byzance. C'est la première de ces deux aires de civilisation, souvent hostiles mais jamais étrangères l'une à l'autre, qui prit plus tôt conscience d'elle-même en tant qu'Europe et, comme toujours, elle fit ceci en s'opposant au reste du monde et implicitement à l'autre Europe. Il est à noter toutefois, et je n'y vois pas une simple coïncidence, que c'est juste à l'époque où l'idée d'Europe acquiert ses contours presque définitifs [11] — à l'âge des Lumières — que cette seconde Europe témoigne de son désir d'être européenne, ce qui veut dire, si je ne m'abuse pas, qu'elle commençait justement à se sentir comme telle.

Arrivés au dernier point de cet exposé, il convient de nous demander quel est l'apport que peut attendre l'histoire universelle des études du Sud-Est européen, quel est leur intérêt pour l'historien qui scrute le passé des sociétés dans toutes les manifestations de leur existence?

Peut-il s'attendre à découvrir des lois spécifiques du développement de cette région? Budimir et Skok parlaient de telles lois, « qui présidèrent et qui continuent à présider à leur développement [des peuples balkaniques] et à leur vie » [12]. Ils disaient aussi qu'« une loi unique semble régir les vicissitudes de l'ensemble de leur histoire ». Ce serait celle de l'alternance des époques d'unification et de particularisme [13]. Cette tendance de dépasser les faits particuliers est tout à l'honneur des regrettés savants yougoslaves. Pour ma part, je préfère y voir, avec M. Zakythinos, qui l'a analysé avec tant de pénétration, un « mouvement oscillatoire »[14], caractéristique pour des périodes définies. Car de lois de l'histoire sud-est européenne je ne crois pas qu'on puisse parler, pour le simple motif que ces lois, en l'occurrence, devraient tirer leur origine de la géographie ou de la biologie, tandis que, sans nier l'importance du facteur biologique ou géographique, il est clair que les lois historiques expriment des rapports nés au sein de la société et qui, pour autant, ne peuvent être spécifiques d'une région, mais agir selon les différents stades du développement des sociétés. En attendant que l'expérience sud-est européenne soit à même

---

[11] V. surtout Federico Chabod, *Storia dell'idea d'Europa*, Universale Laterza, quinta ed., 1971.

[12] *Art. cité*, p. 24.

[13] *Ibid.*, pp. 7—8.

[14] *Rapport cité*, p. 12.

de dégager des lois de portée générale, contentons-nous de l'examen rigoureux et tellement profitable, de la manière dont les ensembles sociaux du Sud-Est se sont soumis à ce que nous connaissons déjà des rapports nécessaires dans l'évolution générale des sociétés. Il me semble qu'à ce point de vue là, nous avons affaire à une région privilégiée pour l'observateur. Sa variété ethnique avec les différentes façons de comportement qui lui sont propres, son privilège d'ouverture vers les deux continents voisins, qui a fait d'elle cet « anneau intermédiaire entre Orient et Occident » évoqué jadis par Vianu [15], l'« unité » et la « diversité » des civilisations balkaniques, sur lesquelles on est souvent revenu, la manière de s'intégrer dans des mouvements généraux de culture, tels que l'humanisme ou les Lumières, ou de parcourir les stades du développement socio-économique, comme, par exemple, les variantes sud-est européennes, avec leur genèse et leur évolution spécifiques, du féodalisme ou du capitalisme, tous ces aspects, et tant d'autres qu'on pourrait leur ajouter, représentent autant de sujets qui se proposent à la méditation de l'historien.

Intéressantes quant aux considérations d'ordre théorique qu'elles sont aptes de susciter, les études du Sud-Est européen ne le sont pas moins du point de vue de l'histoire concrète, distinction qui ne laisse pas d'être arbitraire, mais que j'utilise seulement pour souligner deux attitudes devant la même matière historique.

Toute forme de vie historique est digne, certes, d'intérêt et toute civilisation porte sa légitimité en soi, en tant qu'expression des besoins, des aspirations et de la capacité créatrice d'une société. Nous avons fait, les dernières décennies, un immense progrès dans l'élargissement de notre horizon culturel, dans notre entendement du passé, qui, à la suite de plus vieilles tentatives de sortir de l'ancien européo-centrisme, s'est traduit par une heureuse « désaristocratisation » — excusez-moi le barbarisme ! — de l'histoire. Mais faut-il renoncer pour cela à tout jugement de valeur, à toute idée de progrès et, à la fois, naturellement, à l'idée même d'histoire universelle? Il me semble possible, et même nécessaire, d'accorder ces vues plus larges de la richesse des formes de la vie sociale, avec un sentiment rajeuni, plus accueillant et plus nuancé, des valeurs humaines et avec une idée, moins linéaire, moins schématisante, plus riche elle-même, du progrès.

C'est en ce sens que je vois, dans les civilisations qui s'y sont succédées sans interruption depuis la haute antiquité et dans celles, parmi les plus brillantes, qui y ont eu leur principal centre ou tout au moins une remarquable province, dans sa capacité de synthèse et son pouvoir d'intégrer avec originalité les éléments empruntés de dehors, dans son rôle actif dans les échanges entre civilisations et, enfin, dans le rythme vigoureux de son avancement à certaines époques, un remarquable apport du Sud-Est européen à l'histoire universelle et la justification de l'intérêt croissant qu'on témoigne dans le monde aux études qui le concernent.

---

[15] *Actes du Colloque international de civilisations balkaniques*, Sinaia, 8—14 juillet 1962, Bucarest, p. 13.

LE MOTIF POÉTIQUE « L'ÉPREUVE DE L'AMOUR » DANS LE FOLKLORE SUD-EST EUROPÉEN (II)

ADRIAN FOCHI

Dans cette seconde partie de notre étude, nous allons analyser les versions balkaniques (et celle hongroise) du sujet, et présenter les conclusions du travail.

1. LA VERSION BULGARE

Pour cette version, nous disposons directement de 30 textes, ce qui est plus que suffisant pour la caractériser d'une manière adéquate. En dehors de ces variantes, que nous connaissons intégralement et directement, nous disposons des résumés correspondants des deux catalogues de sujets et motifs de Stoïlov et Romanski [100], de sorte que nous sommes bien informés sur la version du sud du Danube. Elle circule dans toutes les régions du pays [101], ce qui suppose, outre une grande ancienneté, une certaine prédilection des masses pour ce sujet. Nous donnons ci-dessous la bibliographie de ce matériel, en renvoyant au cours de l'analyse au numéro d'ordre de cette liste [102], comme on l'a fait pour la version roumaine.

1. St. Vatev, СбНУ, 43 (1942). 396—371, recueil de 1888.
2. A. Iliev, (*Сборник от народни умотворения, обичаи и др.* кн. I, Sofia, 1889, p. 52 — 53, n° 30.
3. Mehmed Tumber-Iusuf Sinapov, СбНУ, 2 (1890), p. 37—38, n° 2.
4. V. P. Diulgherov, СбНУ, 5 (1891), p. 15.
5. D. Marinov *Жива старина*, кн. III, Ruse, 1892, p. 26—27.
6. *Славиеви гори* (*Родопи*), VII, Plovdiv, 1894, p. 49—50, n° 5.
7. D. G. Sokerov, СбНУ, 13 (1896), p. 10, n° 11.
8. Dimităr i Kostadin Molerovi, СбНУ, 48 (1954), p. 178, n° 315, recueil de 1898.
9. Ia. Kozarov, СбНУ, 16—17 (1900), p. 12, n° 3.
10. Filip Tomov, СбНУ, 16—17 (1900), p. 57—58, n° 3.

---

[100] P. Stoilov, *Показалец на печатаните през XIX век български народни песни*, Sofia, 1916, vol. I, n° 177 ; un texte de 1858 ; Sofia, 1918, vol. II, n° 177, encore trois textes mais aussi sur des motifs apparentés ; St. Romanski, *Преглед на български народни песни*, Sofia, 1925, vol. I, n° 114, 3 textes et n° 31, p. 374, encore 7 textes. Ces 14 textes ne nous ont pas été accessibles. Deux variantes ont été publiées tout récemment et ne sont pas analysées ici. Voir : *Народни песни от Средните Родопи*, Sofia, 1973, n°s 562 et 563.

[101] Sofiisko, Bansko, Lozengradsko, Debărsko, Thrace, Macédoine, Kubratsko, Peștersko, Nikopolsko, Șumensko, Karlovsko, Sandansko, Velesko, Blagoevgradsko, Razlojko.

[102] Nous avons groupé le matériel dans l'ordre chronologique des recueils ou de la publication.

11. N. Cehlarov СбНУ, 26 (1912). p. 170—171, n° 170.
12. M. Arnaudov, *Обичаи и песни от Източна Тракия*, Списание наБАН кн. VI Sofia, 1913. p. 130. n° 12.
13. Pancio Mihailov, *Български народни песни от Македония*, Sofia, 1924, p. 68—69, n° 150.
14. V. Stoin, *Народни песни от Тимок до Вита*, Sofia, 1928, p. 13, n° 63, Recueil de 1927.
15. A. P. Stoilov, *Материали, народни песни от Щип, Изв. НЕМ, 2*, VII, кн. I—IV. Sofia, 1927, p. 129—130, n° 2.
16. V. Stoin, *Народни песни от Североизточна България*,Sofia, 1962. p. 76—77, n° 127, recueil de 1930.
17. V. Stoin, СбНу, 39 (1934), p. 272—273, n° 613.
18. V. Stoin, *Народни песни от Средна Северна България*, Sofia, 1931, p. 717, n° 2189.
19. G. p. Ivanov, СбНУ, 42 (1936), p. 236, n° 323.
20. *Ibidem*. p 236, n° 324.
21. I Koev, СбНУ, 47 (1956), p. 476—477, n° 5, recueil de 1937.
22. G. Popivanov, СбНУ , 44 (1949), p. 228—229, n° 262.
23. Lilo Ralev, СбНУ, 46 (1953), p. 181—182, n° 232.
24. N Kaufman — T. Todorov, *Народни песни от Югозападна* България (Пирински край) Sofia, 1967,p. 851—852, n° 1550, recueil de 1954.
25. Kosta Țărnușanov, *Македонски народни песни*, Sofia, 1956, p. 187—188, n° 354.
26. Al. Martinov, СбНУ, 49 (1958), p. 179, n° 196.
27. K. Telbizov — M Vekova-Telbizova, СбНУ, 51 (1963), p. 295—296, n° 71.
28. N. Kaufman — T. Todorov, *op. cit.*, p. 651—652, n° 1156.
29. *Ibidem*, p. 652, n° 1157.
30. A. Primovski—N. Primovski, *Родопски народни песни*, Sofia, 1968, p. 167 —168 .

Nous savons que 9 des textes ci-dessus ont un caractère rituel. Certains sont utilisés comme cantiques de Noël : cantiques de pâtre [103], cantiques de jeune homme [104], cantiques de jeunes mariés [105], d'autres sont des chansons de fauchage [106]. Ce caractère rituel est à retenir comme trait fonctionnel spécifique de la version bulgare. On ne le rencontre nulle part ailleurs, chez aucun peuples de ceux qui ont traité ce sujet. C'est encore un argument possible pour l'ancienneté du texte, étant donné que les textes à caractère rituel ou à ambivalence fonctionnelle, font partie, en règle générale, du fonds archaïque du folklore.

La première observation que nous pouvons faire sur ce matériel concerne le héros lui-même de la pièce. Nous avons vu que dans la version roumaine, le héros est toujours un jeune homme nubile, dont le nom devient le signe de reconnaissance de la ballade (Petrea en Transylvanie et en Moldavie, Milea en Olténie et en Valachie). La version bulgare est instable à ce point de vue. C'est ainsi que, nous trouvons parfois à côté du jeune homme, une jeune fille, tandis que le nom du héros ou de l'héroïne n'a rien de caractéristique. Dans 6 des 30 textes [107], nous n'avons pas affaire à un héros, mais à une héroïne, ce qui mérite d'être souligné, car ainsi la capacité de sacrifice est attribuée aux deux amoureux. La jeune fille, aussi bien que le jeune homme sont considérés comme également capables de se sacrifier l'un pour l'autre. D'après la version roumaine,

---

[103] Var. 2, 21 : коледна на овчар. Tous les textes mentionnés de St. Romanski sont des *colinde*, ce qui confirme notre observation.

[104] Var. 9 : коледна на момиче et var. 16 : коледна на момък

[105] Var. 12 :коледна на младоженец; sans cette spécification : seulement коледна var. 7, 18.

[106] Var. 13 : жътварска ; var. 17 : на жътва.

[107] Var. 3, 8, 9, 11, 19, 29.

il semblerait que le peuple n'attribue cette qualité qu'à la jeune fille. Le nom de l'héroïne, dans la moitié des cas est un nom cliché, à savoir Iana [108], une fois elle s'appelle Radka [109], et dans les deux autres textes l'héroïne ne porte aucun nom [110]. Pour ce qui est du héros, il porte également dans la plupart des cas un nom-cliché, respectivement Stoian [111], mais nous rencontrons aussi d'autres noms, ce qui évidemment ne peut plus constituer un élément typologique [112]. Dans quelques cas, le héros ne porte pas de nom, mais il est défini comme pâtre [113], comme юнак [114], n'ayant aucune identité [115]. Donc, ce qui est ici à retenir, c'est le fait que nous n'avons pas un nom typique pour le héros et donc typique pour cette ballade, mais qu'au contraire nous trouvons des noms-clichés (Stoian et Iana) qui n'ont aucune éloquence spécifique en l'espèce. Il faut de même relever la circonstance que l'événement est attribué aussi bien à un jeune homme nubile qu'à une jeune fille. Bien que les derniers cas soient moins nombreux, ils veulent démontrer que l'amour est un sentiment total, qui engage également les deux amoureux. La chose est d'autant plus importante que cet élément typologique ne tire pas à conséquence pour le reste du récit. En effet, dans un cas comme dans l'autre, le déroulement du récit est absolument identique.

La version bulgare peut être groupée en trois grandes catégories, selon la manière dont elle résout le problème du début du récit. C'est ainsi que le premier groupe et le plus nombreux, comprend des textes qui entrent d'emblée dans le vif de la ballade, sans préambules et préparations spéciales. Le héros ou l'héroïne appellent à tour de rôle les parents à l'aide [116]. Cette situation semble être la plus stable, donc typique, car on la trouve dans 19 des 30 variantes analysées. Dans 7 cas seulement [117], la ballade débute par la découverte d'un trésor, que le héros cache dans son sein, dans l'intention de mettre à l'épreuve l'amour des membres de sa famille. Par conséquent, l'intention de procéder à une « épreuve de l'amour » ne paraît que dans un nombre réduit de variantes, représentant sans doute un trait atypique. Mais par rapport au matériel roumain, le pourcentage est bien plus grand.

Dans quatre cas, la version bulgare commence par une longue introduction qui, souvent, n'a aucun rapport avec ce qui suit. Ce sont probablement des formules artistiques de contamination employées par

---

[108] Var. 8, 19, 29.

[109] Var. 11.

[110] Var. 3, 9 et Romanski, *op. cit.*, I, p. 374, n° 31.

[111] Var. 1, 6, 7, 10, 13, 15, 20, 24, 25, 28, 30 et Romanski, *op. cit.*, I, p.374, n° 31.

[112] Ioin : 12 ; Nanko : 18 ; Nikola : 22 ; Brmean : 23 ; Ivan : 20 ; Petăr : 27. Toutefois ce dernier exemple est recueilli chez les Bulgares du Banat roumain et doit évidemment être rapporté à la version roumaine correspondante de Transylvanie, où nous avons vu que le héros était constamment appelé *Petrea*. Mais d'autres traits, de nature artistique, comme nous le montrerons plus loin, placent ce texte dans l'immédiate proximité thématique du matériel roumain qui lui a servi de modèle.

[113] Var. 2, 4, 14.

[114] Var. 16, 17, 21.

[115] Var. 5.

[116] Le jeune homme : var. 6, 10, 12, 13, 15, 16, 17, 20, 22, 23, 25, 27, 28, 30 ; la jeune fille : var. 3, 8, 11, 19, 29.

[117] Le jeune homme : var. 2, 5, 7, 14, 24, 26 ; la jeune fille : var. 9.

les interprètes comme éléments mnémotechniques du début jusqu'au moment où ils se sont bien remémoré le texte. C'est pourquoi nous ne les retiendrons pas pour notre discussion, en renvoyant à la bibliographie pour les détails [118]. Ce qu'il faut retenir de cette seconde observation c'est le fait que les textes bulgares présentent une certaine instabilité au début, bien qu'il existe aussi une formule typique par la stabilité et la diffusion (la formule dénuée de préparation épique).

D'habitude, le jeune homme ou la jeune femme demande qu'on lui enlève le serpent du sein. Les interprètes ne s'attardent pas sur les détails de l'événement. Dans un seul cas, le héros raconte ce qui lui est arrivé ; il s'est couché, s'est endormi et un serpent s'est glissé dans son sein [119]. Dans un autre cas, le héros tient à montrer que le serpent a deux têtes[120]. Plusieurs fois il se lamente de ce que le serpent lui mange son pauvre cœur [121], ou bien lui boit le sang du cœur [122]. Est plus intéressant le cas de la variante recueillie en Roumanie, où l'on voit clairement l'influence de la version roumaine. Nous avons montré que même le nom du héros (Petăr) est emprunté à la version roumaine voisine ; ici, selon le modèle roumain, le texte insère l'ample et beau fragment de l'héros qui raconte ce qui lui était arrivé et décrit les souffrances subies. Les éléments qui entrent dans la composition de ce passage sont originaux, et n'ont pas de parallèles dans le folklore roumain de la zone ; toutefois l'existence de ce passage si ample ne s'explique que par le voisinage de la version roumaine, où ce moment est toujours traité avec ampleur et faste.

Comme on l'a vu dans l'analyse de la version roumaine, ce passage est d'une grande ampleur, le héros cherchant à susciter la pitié de ses parents par la description détaillée, naturaliste, de ses souffrances. Il en est de même dans l'exemple bulgare dont nous nous occupons : le héros montre la manière dont le serpent lui brise les côtes, lui suce le sang, lui mange le cœur et lui prend la vie. Les parents sont priés d'envelopper la main dans un fichu et de lui retirer le serpent du sein, en lui sauvant ainsi la vie. Mais ce cas est tout à fait singulier. D'habitude, comme nous le disions, ce fragment manque dans les textes bulgares, les parents sont seulement priés d'enlever le serpent du sein, les détails lyriques étant complètement absents.

C'est pourquoi la réponse des parents par une symétrie naturelle, est brève et brutale, dénuée de toute interprétation lyrique. Bien que les textes varient souvent, l'idée générale est la suivante : on peut vivre sans fils (frère ou sœur), mais pas sans main [123]. Une fois, on dit qu'il est préférable d'être sans fils (frère ou sœur) que d'être sans main [124]. Deux fois les parents manifestent leur tristesse devant le malheur du héros, mais n'osent pas lui enlever le serpent [125]. Dans un cas, les parents

---

[118] Var. 1, 4, 18, 21.
[119] Var. 22.
[120] Var. 24.
[121] Var. 5, 7, 14.
[122] Var. 26.
[123] Var. 4, 5, 7, 8, 9, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 27, 29, 30.
[124] Var. 1.
[125] Var. 10, 12.

expriment leur crainte [126], et une autre fois le héros est renvoyé, sans autre explication, d'une personne à l'autre (de la mère au père, du père au frère, etc.) [127]. Ensuite, le héros s'adresse à la bien-aimée (ou l'héroïne au bien-aimé) et, la réponse de l'autre doit être l'inverse de la formule employée par les parents.

Cela devrait être ainsi si nous considérons le modèle de la version roumaine. Cependant, cette réponse ne figure pas souvent dans les textes bulgares [128]. Le cas typique est celui où cette réponse est absente ; ne figure que la simple présentation de la scène ; la bien-aimée accourt simplement à l'appel du héros, fourre sa main nue ou enveloppée dans un fichu dans le sein de celui-ci pour lui arracher le serpent, mais au lieu du serpent elle y trouve une ceinture remplie de pièces d'or ou un autre bijou de grand prix. Nous devons retenir deux cas aberrants, à savoir celui de la variante nº 22 lorsque la sœur enlève le serpent après que la mère a refusé le jeune homme (Без десна ръкъ че минем/А без брата си не можем). L'autre cas, engage non pas la bien-aimée, mais la femme du héros, ce qui explique la réponse très caractéristique : Шо ке остана вдовица,/ Нека остана без рока (Plutôt que de rester veuve, je préfère rester sans main)[129]. En deux cas le héros est content de voir sa bien-aimée prête au sacrifice et lui avoue qu'il ne s'agit pas en réalité de serpent, mais d'une ceinture remplie de pièces d'or [130]. Le premier cas est intéressant, car il pose clairement le problème de l'épreuve de l'amour : le héros désirait voir la pitié et l'amour de son père (за тате,/Да му видам милостита). Dans un autre cas, la mère reproche à sa fille de ne pas lui avoir dit qu'il ne s'agit que d'un simple jeu, car elle lui aurait enlevé elle-même du sein la ceinture remplie de pièces d'or [131]. Parfois, intervient aussi une petite morale :

—Хей ти, башта, за година,
Йала майка за полвинка,
Йала льубе до амина [132]

ou:

—Смайка и баша до време,
Спърво либо и през море.[133]

La chanson s'achève sur l'idée de l'épreuve de l'amour et constitue le complément artistique naturel du motif.

En ce qui concerne la structure des textes bulgares, nous signalons la même tension que nous avions constatée à la version roumaine (la stylisation épique de 3 personnages et la nécessité de la représentation véridique de la situation familiale dans le groupe de 5 personnes). Si nous laissons de côté les cas fragmentaires où le groupe n'est que de deux personnes (le père ou la mère et la bien-aimée) [134], la situation des 26 autres

[126] Var. 2.
[127] Var. 3.
[128] Var. 5, 8, 14, 15, 16, 17, 19, 21, 23.
[129] Var. 25.
[130] Var. 15, 26.
[131] Var. 11.
[132] Var. 7.
[133] Var. 18.
[134] Var. 19, 20 : mère — bien-aimée ; var. 25 : mère — épouse et l'exemple aberrant de la var. 22 : mère — sœur.

variantes est la suivante : 13 variantes comprennent la série de 3 personnages [135], 5 variantes une série de 4[136], et 8 variantes la série de 5 personnages [137]. La stylisation épique de 3 personnages ne clarifie pas tout à fait les degrés de parenté, n'ayant que les deux groupes suivants : mère — père—bien-aimée [138] et père—mère—bien-aimée [139]. Le frère ou la sœur sont partout absents, seuls le père et la mère étant engagés dans l'épreuve de l'amour. Le groupe le plus fréquent demeure : père—mère—bien-aimée. Ce que nous devons toutefois retenir, c'est le fait que la moitié de tout le groupe de personnages va vers la stylisation épique. Les 5 variantes intermédiaires, dans le sens qu'elles sont indécises entre les deux tendances qui opèrent sur les textes, engagent les personnages suivants : père—mère—frère—bien-aimée [140], ou père — mère — sœur — bien-aimée [141], ou mère—père—frère—bien-aimée [142], ou enfin, mère—frère—sœur—bien-aimée [143]. Le couple frère—sœur n'apparaît qu'une seule fois, dans quatre autres exemples apparaît le couple père—mère. Les variantes à 5 personnages épuisent tous les degrés de parenté au sein de la famille ; dans les quatre groupes suivants : mère—père—sœur—frère—bien-aimée [144], ou mère—père—frère—sœur—bien-aimée, ou mère—père—frère—sœur—bien-aimée, avec le changement de la place de quelques personnages [145], ou bien mère—père—frère—sœur—épouse [146], ou enfin père—mère—frère—beau-frère—bien-aimée [147]. Ce qui est à relever ici, c'est le fait qu'une seule fois figure un membre du cadre de la grande famille slave (le beau-frère) ; dans tous les autres cas, il s'agit du cycle des parents et des frères et sœurs. Cela semble indiquer que les textes furent créés ou du moins ainsi structurés à un moment de décomposition des liens de parenté de la grande famille. On pourrait également émettre l'hypothèse de l'emprunt aux peuples autochtones qui n'ont pas connu ces formes de famille. De toute façon, ce qu'il faut retenir de l'analyse du matériel bulgare c'est le fait significatif que cette version, de même que la version roumaine, présente la même structure transitoire des variantes à 5 personnages, qui tiennent à épuiser toutes les données véridiques de la réalité sociale de la famille bulgare plus récente, aux variantes à trois personnages, dans laquelle est évidente la stylisation épique des textes. La version bulgare, telle que nous la connaissons depuis environ 100 ans, est également saisie à une époque d'évolution, sans qu'on puisse tout à fait clarifier la voie que le texte allait suivre. Toutefois, étant donné que la moitié des textes ont opté pour la solution à 3 personnages, donc pour la formule présentant la tendance la plus frappante de stylisation, nous

---

[135] Var. 2, 5, 7, 9, 12, 16, 17, 18, 21, 26, 27, 28, 29.
[136] Var. 1, 11, 15, 24, 30
[137] Var. 3, 4, 6, 8, 10, 13, 14, 23.
[138] Var. 2, 27, 28, 29.
[139] Var. 5, 7, 9, 12, 16, 17, 18, 21, 26.
[140] Var. 1, 11.
[141] Var. 15.
[142] Var. 30.
[143] Var. 24.
[144] Var. 3, 13, 14.
[145] Var. 4. 6. 8.
[146] Var. 10.
[147] Var. 23.

pouvons croire que l'évolution générale du texte va dans cette direction. Par suite, nous pouvons supposer que cette tendance est plus récente et que les variantes qui ont cette structure sont sur une position évolutive plus récente, représentant une couche plus récente, la dernière formule. La version bulgare est donc vive et productive, et le dernier siècle marque un moment essentiel de sa longue vie.

Essayant maintenant de caractériser la version bulgare, nous devons faire les observations suivantes :

a. La diffusion générale dans le pays avère l'ancienneté du texte et la prédilection dont il jouit dans les masses populaires. L'idée de hiérarchiser l'amour, pour faire l'éloge de l'amour entre deux jeunes gens, semble être une dominante de la psychologie ethnique bulgare et s'intègre dans une mentalité spécifique sud-est européenne et, sur un plan plus large, dans la mentalité folklorique générale européenne.

b. Le fait que le texte a un caractère rituel, servant de cantique de Noël au cours de ces fêtes, s'explique donc facilement par le caractère d'éloge du jeune homme qui aime avec sincérité et dévouement.

c. Le schéma typique de la version bulgare aurait donc le contenu suivant : un jeune homme (parfois une jeune fille) veut mettre à l'épreuve l'amour de ses parents. Il cache dans son sein un trésor (mais parfois cette intention n'est pas clairement exprimée) sous prétexte qu'un serpent se serait glissé dans son sein. Il s'adresse à ses parents (père—mère—frère—sœur) en leur demandant de lui enlever le serpent du sein, mais tous refusent, en affirmant qu'ils peuvent vivre sans enfant (ou frère ou sœur), mais pas sans main. Devant leur refus, il s'adresse à sa bien-aimée, laquelle, sans hésiter écoute sa prière. À sa surprise, la jeune fille sort du sein de son amoureux d'habitude une ceinture remplie de pièces d'or. Le texte s'achève le plus souvent sur cette séquence (parfois intervient également une brève morale).

d. En général, les variantes bulgares sont schématiques, présentant un minimum épique et renonçant aux différents commentaires lyriques qui peuvent accompagner les moments les plus importants du récit. Le texte n° 8, dans lequel nous n'avons que de simples dialogues, qui ont lieu tour à tour entre les 5 personnages du récit, dialogue repris tous les deux vers, est typique dans ce sens (toute la variante n'a que 24 vers, ce qui met en évidence sa concentration). Un schématisme spécial est présenté par la variante n° 23, composée du commencement à la fin, sans exception, à l'aide de l'anadiplose. Le texte est octosyllabique et les trois dernières syllabes sont systématiquement reprises dans les vers qui suivent immédiatement, réalisant ainsi une composition compacte et homogène au long de tout le texte. Le texte le plus ample (117 vers) est celui que l'on trouve chez les Bulgares du Banat. Son ampleur provient de l'agglutination de moments lyriques, selon le modèle voisin roumain et de la répétition intégrale de tous les passages, bien que la série des personnages n'en compte que trois.

e. Les variantes bulgares sont, du point de vue des formules artistiques, relativement instables, beaucoup plus instables que les variantes roumaines. Chaque variante a une tenue artistique propre, même lorsqu'il s'agit de textes composés sur le même système métrique (6, 8, 10 syllabes). Le plus souvent, les textes bulgares sont construits sur le

système métrique de 8 syllabes [148]. Nous relevons donc le caractère indépendant des variantes, l'une par rapport à l'autre.

f. Le système mnémotechnique qui assure la stabilité du texte est basé sur de nombreux éléments, dont nous notons : l'anaphore [149], l'épiphore [150], l'anadiplose [151], les répétitions d'hémistiches [152], les rimes intérieures [153], et parfois les rimes finales [154], divers parallélismes et symétries. Tout cela crée un tissu savant de liens entre les différentes parties du texte et le rend compact et bien articulé. Nous mentionnnons encore un grand nombre de figures étymologiques [155]. Il faut de nouveau relever le fait que les textes qui font fonction de cantiques de Noël contiennent le refrain correspondant [156] et souvent les souhaits de la partie finale [157].

2. LA VERSION MACÉDO-ROUMAINE

Nous ne connaissons que trois variantes de cette version, mais la fixité structurale des textes et leur stabilité thématique permettent une caractérisation adéquate de la version en général. La liste du matériel macédo-roumain est la suivante :

1. Gustav Weigand, *Die Aromunen*. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen, Leipzig, 1894, vol. II, p. 150—51, n° 90.
2. Pericle Papahagi, *Din literatura poporană a aromânilor* [Pages de la littérature populaire des Aroumains], dans le vol. *Materialuri folkloristice* [Matériaux de folklore], București, 1900, vol. II, p. 944, n° 33.
3. *Ibidem*, p. 944, n° 34.

Les matériaux documentaires étant réduits comme nombre et présentant une importance spéciale dans notre démonstration, nous les décrivons intégralement.

La variante n° 1 de G. Weigand provient d'Ohrid et présente le schéma thématique suivant : Une jeune fille dort sous un rosier et un serpent se glisse dans son sein. Elle appelle alors son père et le prie d'envelopper sa main dans un fichu et de lui enlever le serpent. Ne recevant aucune réponse, elle s'adresse à sa mère. Les choses se passent

---

[148] Sur 10 syllabes ; var. 8, 23, 26 ; sur 12 syllabes : var. 19 ; à régime métrique irrégulier : var. 6, 12, 23. La var 27 du Banat présente encore une analogie avec la version roumaine, dans le sens qu'elle emploie le mètre de 5/6 syllabes et celui de 7/8 syllabes ; sur 6 syllabes : var. 11, 17, 27 ; le reste sur 8 syllabes.

[149] Var. 1, 2, 3, 4, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 20, 22, 24, 28 : la plus fréquente est de la formule fixe : без-без

[150] Var. 12 : усойнъ ; var. 30 : люте ле. Anaphores triplées : var. 1, 3, 14.

[151] C'est la figure la plus répandue. Nous la rencontrons dans les var. 1, 2, 3, 4, 5, 7, 9, 12, 14, 15, 16, 18, 19, 21, 24, 26, 28, 29. Est caractéristique pour le texte льута змийа : var, 3, 5, 9, 15, 18. Voir aussi le texte n° 23 entièrement construit sur ce système.

[152] Var. 1, 3, 15, 19, 22, 30 de divers types.

[153] Var. 4 : на кладенци, на студенци; от планина, от рудина ; var. 29 : *ю градина, край калина.*

[154] Var. 15 : triple monorime sur *зелена* ; var. 17 : *зелена—студена;* var. 22 : *ливада—громада;* var. 29 : *градина—калина.*

[155] Var. 3, 13, 16, 20, 21, 25, 27, 30.

[156] Var. 11 : *Ой коледо, мой коледо* ; var. 18 : *Ей коладе ле, мой коладе ле.* Voir aussi var. 16, 21.

[157] Var. 16 : *Колкото сме речом рекли/Толков здрави на тъз къща.* Avec un final religieux : var. 12 ; un peu différent, dialectalement : var. 21.

de la même façon avec celle-ci et la jeune fille s'adresse à son frère. Elle finit par appeler son bien-aimé. Il n'y a pas de conclusion.

La variante n° 2 a le schéma suivant : Une jeune fille dort sur une pierre et pendant son sommeil, un serpent entre dans son sein. Elle court chez son père et le prie de le lui arracher. Celui-ci refuse de fourrer sa main dans le sein en lui répondant qu'il peut avoir un autre enfant. La jeune fille s'adresse alors à la mère de laquelle elle reçoit la même réponse, ensuite à sa sœur, à son frère, à son cousin, mais aucune des personnes sollicitées n'ose lui retirer le serpent du sein. En désespoir de cause, elle recourt à son bien-aimé. Celui-ci lui répond immédiatement qu'il lui enlevera le serpent, car il ne trouverait plus une jeune fille pareille à elle. Il tient parole et lui enlève le serpent.

La variante n° 3 a le contenu suivant : Une fille dort sous un rosier. Un serpent entre dans son sein. La jeune fille commence à crier comme une folle et prie son père de lui arracher le serpent. Le père n'ose pas. Elle appelle alors sa mère, mais la mère n'ose pas non plus. Elle s'adresse alors à son bien-aimé qui fourre sa main dans le sein et sauve sa bien-aimée.

Les constantes thématiques de la version seraient donc les suivantes : a. Il est partout question d'une héroïne de la pièce et pas d'un héros ; b. la jeune fille est toujours surprise par le serpent pendant son sommeil ; c. le groupe des personnes est indécis entre la tendance à la stylisation épique (père—mère—bien-aimée, 3[e] var.) et la tendance à dépeindre d'une manière réaliste le plus grand nombre de relations de famille (père—mère—frère—sœur—cousin—bien-aimée, var. n° 2) ; d. la réponse des parents manque la plupart du temps, sous-entendue ou interprétée d'une manière épique (personne n'ose) ; e. le bien-aimé lui enlève le serpent du sein et lui sauve la vie ; la transformation du serpent en ceinture d'or, pour récompenser le dévouement du bien-aimé est partout absente.

La version peut être caractérisée ainsi : le texte est très concis, réduit à ses limites épiques minimales. Les discours lyriques sont complètement supprimés ; c'est pourquoi cette version a la forme la plus schématique. Ce n'est que dans un seul cas que figure la réponse des parents (celle du père et de la mère disant qu'ils auront un autre enfant s'ils perdent celui qui les prie d'être sauvé) comme dans certaines variantes daco-roumaines. Il n'est partout question que de l'enlèvement du serpent du sein, ce qui montre que cette version n'arrive pas à utiliser la métaphore ; en effet nulle part ne figure la transformation miraculeuse du serpent en ceinture d'or. Est donc absente l'idée de récompenser l'esprit de sacrifice du bien-aimé. De même, ce qui manque partout, c'est l'intention de mettre l'amour à l'épreuve.

Les textes font ainsi la preuve qu'ils représentent le stade le plus ancien et le plus simple possible du motif.

Par rapport à ce schéma élémentaire, la transformation miraculeuse du serpent en ceinture d'or, apparaît comme une étape plus récente, comme un commentaire ultérieur du récit, tandis que les variantes qui contiennent explicitement l'idée de mettre à l'épreuve l'amour des parents, par l'invocation du prétexte de l'entrée du serpent dans le sein, marquent, sans doute, comme l'a très bien fait remarquer aussi

Erich Pohl [158], une étape de développement encore plus récente. Il est donc important de relever le fait que la version macédo-roumaine représente la phase archaïque de la composition : le sujet, dans ses lignes élémentaires, se suffit à lui-même, est éloquent en tout pour l'idée poétique qu'il contient, sans avoir besoin d'un commentaire lyrique pour exprimer complètement et totalement son message. La soi-disant morale du texte résulte implicitement de la narration, et s'en dégage directement, ce qui constitue certainement un trait archaïque. Au demeurant, la composition même des textes par la simple juxtaposition des thèmes, montre que nous sommes en présence d'un texte très ancien. De toute façon, nous devons admettre que le texte est dans un stade de sous-développement artistique, en fait une simple ébauche littéraire, une idée potentielle qui ne deviendra art que dans les autres versions nationales de la zone. C'est d'une pareille idée potentielle que nous pouvons supposer que s'est formée ultérieurement toute la série de formules poétiques. Le texte initial doit avoir eu ce contenu, ou bien un contenu très proche de ce que nous offre cette version. Retenons donc la singularité très originale de la version macédo-roumaine, sa tenue artistique foncièrement différente de tout ce que nous avons analysé jusqu'ici.

Deux autres textes macédo-roumains posent d'une manière frappante le problème de la création du sujet. Dans une variante, le héros se penche pour boire de l'eau d'un petit ruisseau et pendant ce temps un serpent se glisse dans son sein. Il enveloppe sa main dans un mouchoir et retire le serpent. (Dans la revue « Peninsula Balcanică », Bucureşti, 1893, nº 11, sans indication de la localité). Dans la même collection de P. Papahagi (pag. 864, toujours sans indication de localité) se trouve un texte absolument identique. Il nous semble qu'avec ces deux textes nous nous trouvons dans une étape antérieure à la formation du sujet. Donc, la version macédo-roumaine a une base propre de création dans ces deux textes. Chez les Macédo-Roumains, on rencontre les moments les plus archaïques de la vie du sujet.

3. LA VERSION SERBO-CROATE

Nous disposons de 7 variantes pour cette version [159], ce qui est probablement très peu par rapport à ce qui a été publié jusqu'ici. Malheureusement, les moyens d'information et de documentation ne nous ont pas permis d'utiliser tous les textes. C'est pourquoi nos considérations ne concernent que les 7 variantes citées ci-dessus. La liste des matériaux est la suivante :

1. Vuk Stef. Karadžić, *Српске народне пјесме*, Vienne, 1841, vol. I, p. 199—201, nº 289.
2. Bogoljub Petranović, *Srpske narodne pjesme iz Bosne*, Sarajevo, 1867, p. 191, nº 20.
3. Jastrebov I. S., *Obyčai i pesni tureckih Serbov*, St. Petersbourg, 1886, p. 178.
4. *Ibidem*, p. 329.

[158] Erich Pohl, *op. cit.*

[159] Cinq des variantes nous ont été envoyées par le pr dr Milovan Gavazzi, que nous remercions encore ici.

5. Njegoslav Dvorović, *Hrvatsko narodno blago*. Zbirka hrvatskih narodnih pjesama i pripoviedaka iz Bosne i Hercegovine, Senj, 1888, p. 69.
6. *Hrvatske narodne pjesme*, Knjiga VII. Izdala Matica Hrvatska. Zagreb, 1929, p. 136, n° 234.
7. Olinko Delorko, *Zlatna jabuka*. Hrvatske narodne balade i romance, II, Zagreb, 1956, p. 72, n° 51.

Les matériaux étant relativement peu nombreux, nous donnons la description de chaque variante.

La première variante a le contenu suivant : Pavle fait paître ses moutons, il trouve un collier de perles et cent ducats, les met dans son sein, rentre à la maison avec les moutons et appelle de loin sa mère pour qu'elle mette la main dans son sein et lui enlève le serpent qui y est entré durant son sommeil, si elle ne veut pas rester sans fils. Sa mère l'interrompt en lui disant qu'elle préfère rester sans fils, plutôt que perdre sa main. Pavle appelle alors sa sœur, en répétant la formule qu'il avait employée pour sa mère ; mais la sœur lui répond qu'elle ne lui sortira pas le serpent, même s'il a affreusement mal. Pavle s'adresse alors à sa femme. Celle-ci répond immédiatement et, sans hésiter, met la main dans le sein de son mari et au lieu du serpent elle sort le collier qu'elle jette sur l'herbe. Lorsqu'elle voit de quoi il s'agit, elle met le collier autour de son cou. Mais la mère reproche à Pavle de s'être si vite éloigné d'elle après le mariage, et le héros lui répond que l'on a raison de dire que la femme est plus dévouée que la mère.

Nous ne connaissons pas directement la variante de Petranović, mais seulement par la traduction allemande faite par Friedrich S. Krauss et publiée dans « Ethnographiche Mitteilungen aus Ungarn », Budapest 1 (1887—1888), n° 2, col. 213—214. Le jeune Ioan se rend au marché où il achète des perles qu'il cache dans son sein et des bracelets qu'il met dans les manches de son habit. Il va ensuite chez sa mère et lui demande de lui enlever du sein le serpent et des manches la vipère venimeuse. La mère refuse : même s'il devait mourir, elle ne le ferait pas. Il va chez sa sœur, qui travaille au tambour à broder et lui demande la même chose. La sœur lui donne la même réponse. Enfin le héros va chez la bien-aimée (la traduction est assez peu claire : seine Eheliebchen) et lui demande de l'aider. La bien-aimée recouvre tout de suite sa main d'un fichu et la fourre dans le sein pour enlever le serpent, et dans les manches pour retirer la vipère, mais remplit sa jupe de perles.

La variante n° 3 ne contient pas l'idée expresse d'épreuve de l'amour. Le berger joue de son chalumeau sur la montagne. Un serpent se glisse dans son sein. Il appelle sa mère. Celle-ci accourt, mais n'ose pas toucher au serpent. Il appelle alors son père et les choses se passent de la même façon. Enfin, il appelle sa bien-aimée. Celle-ci se précipite pour sortir le serpent, mais trouve dans le sein une petite perle.

La 4^{e} variante ne contient non plus l'idée d'épreuve. Stoian joue de la flûte dans la montagne, un serpent venimeux se montre. Il appelle son père à l'aide, ensuite sa mère, son frère, sa sœur. Le refus de ceux-ci ne figure nulle part, mais on peut le déduire de ce qui suit. Enfin il appelle la bien-aimée. Le dénouement manque.

La variante n° 5 contient, comme la première, l'idée de l'épreuve. Ivo se rend au marché où il achète des perles et des bracelets. Il les cache

dans son sein et dans les manches. Il va à la fenêtre de sa sœur et lui demande de lui arracher le serpent du sein et la vipère des manches. La sœur lui répond qu'elle préfère rester sans frère, plutôt que de devenir la proie du serpent. Ivo va alors chez sa mère, à laquelle il demande la même chose. La mère lui répond comme la sœur : elle préfère rester sans enfant, plutôt que de risquer sa vie. Le héros se rend alors chez sa bien-aimée et lui raconte toute l'histoire. La bien-aimée n'hésite pas un moment, et se hâte d'enlever le serpent du sein et la vipère des manches. Mais elle ne trouve ni serpent, ni vipère, mais les perles et les bracelets que le héros avait cachés. Ivo les lui donne alors pour en orner son cou et ses bras, et ajoute pour conclure que celui qui préfère sa mère à sa bien-aimée mérite que Dieu le punisse.

La 6e variante contient elle aussi l'idée de l'épreuve. Marijan achète une pomme d'or, la recouvre d'un fichu de soie et la cache dans son sein. Il dit ensuite à sa vieille mère qu'un serpent est entré dans son sein et lui demande de le lui enlever. Elle n'ose pas le faire, même si elle savait qu'il devait mourir. Le héros continue son épreuve, en s'adressant à sa sœur qui lui répond la même chose que la mère. Lorsqu'il va chez sa bien-aimée et lui demande le sacrifice, celle-ci lui répond qu'elle lui enlevera le serpent, même au prix de sa vie. Elle trouve la pomme d'or.

La variante n° 7 ne contient plus l'idée de l'épreuve de l'amour. Ivo s'endort dans l'herbe et un serpent se glisse dans son sein. Lorsque le serpent ne bouge plus sous la chemise, le héros appelle sa sœur en lui demandant d'enlever le serpent. La sœur lui répond qu'elle ne le fera pas, au risque même de rester sans frère. Le héros appelle alors sa mère et la réponse est la même : la mère préfère de rester sans fils, plutôt que de risquer sa vie. Ivo s'adresse alors à sa bien-aimée, laquelle n'hésite pas un seul moment : elle enfile son gant et fourre sa main dans le sein du bien-aimé pour enlever le serpent. Elle y trouve une monnaie d'or. En guise de morale, le texte montre à la fin le regret de la mère et de la sœur de ne pas avoir retiré elles-mêmes la monnaie du sein du fils ou du frère.

On pourrait encore ajouter à ces sept variantes un texte au cadre épique différent, mais qui contient en substance le même récit. Le héros s'en va à la chasse le dimanche, violant ainsi une importante interdiction religieuse. En punition, un serpent se glisse dans son sein. Ne pouvant supporter les morsures du serpent, il rentre précipitamment chez lui et demande à sa mère et à sa sœur de lui enlever le serpent. Elles refusent. Mais, à ce moment le serpent commence à parler et dit qu'il n'est pas un reptile comme les autres, qu'il est Saint-Dimanche lui-même qui a puni le héros pour avoir violé son jour. Le serpent disparaît, et le héros en reste là, en fait, à l'avertissement [160].

Pour notre analyse, nous avons encore à notre disposition un résumé thématique dû à Leopold Karl Goetz, où celui-ci affirme que le motif suivant est très varié : un homme trouve un trésor, un collier, ou achète des perles au marché. Il ne sait à qui des siens donner ces ornements,

---

[160] *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn*, 1887–1888, n° 2, col. 213–214. Le texte est rendu dans le résumé de Friedrich S. Krauss, d'après Lukas Ilić. Le texte est de Slovénie.

sans vexer les autres. Ce qui le fait penser à les soumettre à une épreuve. Il demande ainsi à sa mère et à sa sœur de lui retirer un serpent du sein. Les deux le refusent. Seule sa bien-aimée, ou sa femme, est prête à consentir pour lui à un pareil sacrifice. Elle trouve comme récompense le trésor, que la mère cherche inutilement à récupérer. De cette manière, le mari arrive à la conclusion que l'on a raison de dire que la femme est plus dévouée que la mère elle-même [161].

Pour caractériser la version serbo-croate, relevons les traits suivants : dans toutes les versions il s'agit d'un héros et pas d'une héroïne : son nom n'a aucune signification typologique. Dans plus de la moitié des cas, il est question délibérément d'une épreuve de l'amour. En tenant compte du résumé de L. K. Goetz, qui semble avoir connu d'autres textes en plus de ceux qu'il cite, nous penchons à soutenir qu'un trait typique de la version serbo-croate est justement l'intervention de l'idée d'« épreuve de l'amour ». Pour ce qui est des personnes qui participent au récit, il nous faut remarquer qu'en général, c'est la tendance à la stylisation épique des textes qui a prévalu (ce n'est qu'une seule fois que nous rencontrons toute la série des parents : père—mère—frère—sœur et bien-aimée) [162]. La stylisation suppose, comme on l'a déjà montré, une réduction du texte à la triple répétition de l'action, c'est pourquoi les interprètes ont choisi dans cinq cas la série mère—sœur—bien-aimée (même, si parfois l'ordre des personnages est renversé), la situation symbolisant en fait les degrés de parenté dans leur essence (la mère est l'idée des parents et la sœur l'idée des collatéraux). On ne rencontre qu'une seule fois la formule qui exclut ces derniers, ayant la série : mère—père—bien-aimée [163]. En dehors de cela, on peut dire que la version serbo-croate a opté pour la structure profondément stylisée. On sait, d'ailleurs, que le folklore serbo-croate cultive sur tous les plans cette stylisation épique, ce qui fait que nous aurions été surpris de ne pas la retrouver dans le cas de la présente ballade. Nous devons encore retenir le fait que cette version a également opté pour l'exclusion du dénouement miraculeux, en adoptant l'idée expresse de la « preuve de l'amour » (le fait de cacher le trésor dans le sein), ce qui atténue, en fait, la tension épique du texte, minimise son message et le maintient au niveau de la morale de la fin. Les cas inverses sont ou bien fragmentaires, ou bien inexpressifs, de sorte que celle-ci est la solution typique de cette version, ce qui fait qu'elle ne tend pas à transcender le message artistique, à le sublimer, par la stimulation de la curiosité de l'auditeur à cause de ce « deus ex machina », qui donne la solution du texte. Les textes ne marquent aucune ascension de l'intérêt à mesure que le récit avance ; il se maintient linéaire et la seule chose qui impressionne est la triple succession de faits en tout semblables. La version a donc une tenue artistique propre, très évidente (même si les formules poétiques qui revêtent le schéma thématique sont différentes, et que les schémas rythmiques et métriques le sont tout autant). À ces 7 variantes s'ajoutent 2 textes de la Macédoine yougoslave [164].

---

161 *Volkslied und Volksleben der Kroaten und Serben*, Heidelberg, 1937, vol. II, p. 122.
162 Var. 3.
163 Var. 2.
164 Reçue de l'Institut de folklore de Skoplje.

1. *Македонски музички фолклор*, II, 1959, p. 273, nº 155/247.
2. Variante inédite des Archives de l'Institut de folklore de Skoplje, recueillie par Al. Popvasileva en 1968 dans la localité Zagoričeani, Kostursko.

Les deux variantes se rapprochent par le contenu du matériel correspondant bulgare. Le premier texte comprend un simple dialogue entre le héros et les parents. Le jeune homme s'adresse à sa mère pour qu'elle lui enlève le serpent du sein. Elle le refuse par les mots : je peux vivre sans fils, mais pas sans main. Il s'adresse ensuite à son père, qui le refuse avec exactement la même formule. Enfin, il s'adresse à sa bien-aimée, qui renverse les éléments de la formule, en affirmant qu'elle peut vivre sans main, mais pas sans son bien-aimé. La fin est prévisible. La deuxième variante est différente et fragmentaire. Stoian appelle de la montagne sa mère pour qu'elle lui enlève le serpent du sein, car celui-ci lui mange le cœur. La mère répond qu'elle n'ose pas et qu'elle aura un autre enfant à sa place. Lorsqu'il appelle la bien-aimée, celle-ci accourt et lui sort du sein une ceinture remplie d'argent. Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'une « épreuve certaine de l'amour », les versions se plaçant ainsi plus près de ce que nous avons vu dans la version bulgare.

4. LA VERSION HONGROISE

Nous disposons directement, pour cette version, de 19 variantes [165], connues partout où l'on parle le hongrois.

La liste des matériaux documentaires est donc la suivante :

1. Pálóczi Horváth Ádam, *Ötödfélszáz énekek*. Dalgyüjteménye az 1813. évből. Sajtó alá rendezte Bartha Dénes és Kiss József. Budapest 1953, p. 389, nº 292. Publié aussi par Arany Lásló és Gyulai Pál, *Elegyes gyüjtések Magyarország és Erdély*, Pest, 1872, p. 189—190.
2. Kálmány Lajos. *Koszorúk az Alföld vad virágaiból*, Arad, 1877, vol. I. p. 21—23.
3. *Ibidem*, vol. II, p. 62—63.
4. Kálmány Lajos, *Szeged népe*, Arad, 1882. vol. II, p. 12—13.
5. *Ibidem*, vol. II, p. 13—14.
6. Kálmány Lajos, *Alföldi népballadák*, Budapest, 1954, p. 60—63 (édition Ortutay Gyula). En 1887, dans *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn* (EMU), coll. 35, elle était présentée comme inédite.
7. EMU, coll. 36, recueil de Samuel Szabó.
8. *Ibidem*, coll. 37, recueil de Benedek Alexius.
9. Erdély Muzeum Egylet 5 (1888), p. 501—502, recueil de Sebesi Jób et EMU. coll. 455—456.
10. Irene H. Cserhalmi ; *Ungarische Dichterwald*, Stuttgart, 1897. Traduction allemande, sans indication de la source bibliographique.
11. Faragó József és Jagamas Lajos, *Moldvai csángó népdalok és népballadák*, Bucureşti, 1954, p. 87—89, nº 6 D. Recueil de 1898.
12. *Ibidem*, p. 91—92, nº 6 C. Recueil de 1905.
13. « Ethnographia » 18 (1907), p. 112. Recueil de Kodály Zoltán.
14. *Ibidem*, 19 (1908), p. 50—51. Recueil de Bartók Béla.
15. Domokos Pál Peter, *A Moldvai Magyarság*, Cluj, 1941, nº 7.
16. Kálmány Lajos, *Alföldi népballadák*, Budapest, 1954 (Edition Ortutay Gyula), p. 61—66, nº 6 b.

---

[165] Une liste bibliographique du matériel hongrois nous a été fournie par le maître de recherche de Cluj, Faragó József ; nous avons complété le matériel à l'Institut hongrois d'ethnographie de l'Académie hongroise des sciences de Budapest, à l'automne de l'année 1970.

17. Csanádi Imre és Vargyas Lajos, *Röpülj páva röpülj*, Budapest, 1954, p. 267—268, nº 118.
18. *Ibidem*, p. 268—269, nº 119.
19. Faragó József és Jagamas Lajos, *op. cit.*, p. 89—91, nº 6 B.

Étant donné qu'en général, le matériel hongrois est assez riche, nous le traiterons globalement, de même que le roumain et le bulgare, en renvoyant au numéro d'ordre des variantes de la liste citée ci-dessus. Nous commençons notre analyse, en partant du héros même de la pièce. À cet égard, nous faisons les observations suivantes. Le héros ne figure jamais avec son nom et c'est un trait distinctif pour tout le cycle hongrois. En outre, le héros peut être un jeune homme [166], mais aussi une jeune fille[167], bien qu'il ne résulte pas toujours clairement des textes s'il s'agit d'un jeune homme ou d'une jeune fille [168]. La plupart des variantes, au nombre de 10, donc la moitié du matériel que nous avons à la disposition, parlent d'un jeune homme ; dans seulement 7 cas, il s'agit d'une jeune fille. C'est donc la première situation qui semble être typique. De toute façon, il est à remarquer que chez les Hongrois, de même que chez les Bulgares, nous trouvons les deux situations, à la différence des Roumains, où il s'agit toujours d'un jeune homme ou des Aroumains où il s'agit toujours d'une jeune fille. La capacité de sacrifice en amour est donc attribuée dans cette version aux deux amoureux.

En général, les textes hongrois entrent d'emblée dans l'action, sans préambules inutiles. Il y a toutefois quelques cas qui doivent être présentés. C'est ainsi que le héros indique parfois qu'il a fait paître son bétail dans une certaine région, qu'il a attaché son cheval à une ronce, qu'il s'est étendu pour dormir, d'habitude sous un rosier, et qu'un serpent lui est alors entré dans le sein [169]. D'ici résulte une situation typique des variantes hongroises, dans le sens que ce n'est pas le héros qui appelle ses parents à son aide, mais que c'est lui qui se rend chez tous ses parents, dans une tournée dramatique et désespérée. Il résulte aussi de cette situation — dans cette version — que le héros sera expressément renvoyé d'un parent à l'autre, de celui qui le refuse au suivant, qui est présumé avoir plus de courage [170]. La situation apparaît dans 12 variantes, ce qui constitue un trait caractéristique de la version hongroise.

Le refus des parents s'est matérialisé dans une formule stéréotype qui doit être mentionnée ici, car elle devient un signe distinctif de toute cette version, C'est ainsi que le refus prend d'habitude la forme suivante : je préfère me passer du fils (fille, frère ou sœur, etc.) que d'une main [171]. Dans quelques cas, la formule est absente, étant remplacée par le renvoi au parent suivant [172]. Parfois, comme dans la variante nº 9, le héros

---

[166] Var. 3, 4, 8, 9, 10, 11, 13, 15, 16, 17.

[167] Var. 5, 6, 7, 12, 14, 18, 19.

[168] Var. 1.

[169] Var. 3 : il parle avec un corbeau en lui demandant de porter le message à sa mère ; var. 4 : il a servi dans le comitat de Díjar ; var. 5 : il a fait paître les poulains dans la plaine et la forêt ; var. 6 : il a fait paître le bétail dans le verger de Kecskemét ; var. 7 ; il a fait paître le bétail à Sarpatak ; var. 10 : il s'est endormi sous un rosier.

[170] Var. 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 13, 16, 17.

[171] Var, 3, 4, 6, 8, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

[172] Var. 5 : Je n'ose pas l'attraper, fille de mon cœur, va chez ton père, peut-être que lui il ose.

demande à ses parents de lui enlever le serpent du sein et ils répondent d'une manière stéréotype: « Je ne peux pas le faire », sans rien ajouter ou expliquer. La variante prend ainsi un rythme psychologique abrupt et dur, d'une éloquence particulière.

Pour ce qui est des parents qui refusent le héros, leur série est bien plus longue, que celle que l'on trouve dans d'autres versions. C'est ainsi que, si nous faisons abstraction des textes 8 et 12, lesquels sont fragmentaires et où figurent le père et la mère ou la mère et le père, les textes varient allant de trois à sept personnages. La formule à 3 personnages n'existe que dans 5 cas ; c'est pourquoi nous la considérons comme atypique [173]. Nous avons d'autres variantes avec 4 personnages [174], avec 5 personnages seulement 3 cas [175], 6 variantes avec 3 personnages, et le surplus est constitué par l'adjonction, d'habitude, du beau-frère [176], et, enfin, une variante comprend même 7 personnages [177]. La propension est, comme on le voit, aux grands chiffres, lesquels dépassent la triple répétition, évoluant vers une autre situation de stylisation, le chiffre épique 7. Nous notons donc comme un trait spécifique de la version hongroise, son caractère réaliste, lequel tient à mettre en lumière autant que possible des relations de famille, au détriment de la triple stylisation. De même que les autres versions nationales du sujet, la version hongroise n'a pas pris parti pour une solution artistique déterminée, à ce point du développement du texte ; elle manifeste toutefois un certain penchant pour les grands chiffres. La conséquence directe de ce penchant est une certaine monotonie des textes, due à la répétition obsessive des mêmes formules poétiques.

La conclusion du récit n'est elle non plus toujours la même, le matériel que nous avons à la disposition comportant plusieurs dénouements. C'est ainsi que, dans certaines variantes, le héros ou l'héroïne offre à l'autre de lui enlever le serpent du sein, sans que l'action même soit encore racontée [178]. Dans le cas où les parents et les autres l'ont refusé, en disant qu'ils préfèrent rester sans enfant, frère, etc., le ou la bien-aimée répond au contraire qu'il ou qu'elle préfère rester sans mains plutôt que de rester sans bien-aimé (e). Dans d'autres cas — ce qui avère la grande ancienneté de la version hongroise — le bien-aimé ou la bien-aimée retire le serpent du sein de l'autre [179], de même que dans la version macédo-roumaine et parfois roumaine. Il n'y a en a que deux cas mais les deux sont de Transylvanie (l'une de Pecica, Arad, l'autre de la région des Széklers). La troisième solution est métaphorique : le serpent se transforme,

---

[173] Var. 4 : père — mère — bien-aimé ; 11 : mère — père — bien-aimé ; 14 : mère — frère — bien-aimé ; 16 : père — mère — bien-aimé.

[174] Var. 2 : frère — père — mère — bien-aimé ; 3 : père — mère — sœur — bien-aimé ; 7 : père — mère — frère — bien-aimé ; 10 : père — mère — frère — bien-aimé ; 15 : père — mère — frère — bien-aimé

[175] Var. 5 : mère — père — frère — sœur — bien-aimé ; 6 : père — mère — frère — sœur — bien-aimé ; 9 : père — mère — sœur aînée — sœur cadette — bien-aimé.

[176] Var 13 : père — mère — sœur — frère — beau-frère — bien-aimé ; 17 : père — mère — frère aîné — beau-frère — frère cadet — bien-aimé ; 19 : père — mère — frère aîné — soeur — frère cadet — bien-aimé.

[177] Var. 1 : père — mère — frère — beau-frère — belle-sœur — sœur — bien-aimé.

[178] Var. 1, 3, 9, 10, 13, 15, 16, 17, 19.

[179] Var 2. 7.

miraculeusement, en un objet d'or [180]. Parfois cette solution n'apparaît qu'à la fin du récit, dans le commentaire en prose des différents chanteurs : « la jeune fille a reçu une poignée de pièces d'or » [181], ou bien « dans le sein, il y avait beaucoup d'argent ; elle les a tous [les parents] mis à l'épreuve et le bien-aimé a reçu l'argent » [182]. Dans cette dernière variante, mais seulement dans le commentaire du chanteur, apparaît aussi l'idée expresse de « l'épreuve de l'amour », étant le seul cas de ce genre que nous connaissons dans tout le matériel hongrois analysé.

On trouve parfois une brève réflexion « morale » dans la partie finale, dans le sens que les proches parents sont, en général, sans cœur et que le bien-aimé est capable d'amour et de sacrifice [183], ou dans le sens que le héros s'est enfin rendu compte des sentiments du père et de la mère à son égard [184], ou que le bien-aimé est meilleur que le père et la mère et les autres parents [185]. Relevons ici la partie finale d'une variante recueillie dans la région des Széklers, qui montre comment la bien-aimée, sollicitée par le héros pour qu'elle lui enlève le serpent du sein, s'écrie : « s'il avait (le serpent) 70 dents et 700 poisons, et si je devais mourir sur place de 7000 morts, je te l'enlèverai, car je t'aime d'un vrai amour ». À quoi le jeune homme répond : « dans mon sein, il n'y a pas de serpent venimeux, tu ne dois pas le retirer, cœur de faux-père, cœur de pierre-mère, sœur méchante et sans cœur ; dans mon sein se trouve un cœur aimant jusqu'à la mort et il n'appartiendra à aucun, sinon à ma bien-aimée [186]. Dans une autre variante, les parents maudissent leur fils parce qu'il les a trompés, en ne disant pas ce qu'il avait dans son sein : ils auraient retiré l'objet, aussi difficile que cela leur eût été. Pour cela, ils se fâchent contre le héros [187]. Dans une autre variante, l'héroïne et son bien-aimé écrivent une lettre aux parents, en lui disant qu'il n'y eut pas de serpent venimeux, et les parents se repentent de ne pas s'en être apperçus plutôt.

Nous pouvons maintenant passer à la caractérisation de la version hongroise.

a) La version hongroise se caractérise par une grande concentration épique, étant en fait limitée au minimum épique nécessaire. On entre d'emblée dans le récit, sans préambules et préparatifs spéciaux. Partout, c'est le héros qui cherche son père, sa mère et ses parents, ce ne sont pas eux qui viennent chez lui. On emploie des clichés stéréotypes, il y a une tension dramatique entre les parents et la bien-aimée (par le renversement de la formule poétique).

b) Le héros porte toujours un nom, il peut être un jeune homme ou une jeune fille, le groupe des parents qui ne l'aiment pas est assez nombreux, bien au-delà de ce que nous avons vu dans les autres versions,

---

[180] Var. 4 : rouleau de pièces d'or ; 5 ; or et argent ; 6 : une bourse remplie d'or ; 11 : or ; 14, 18 : pomme d'or.

[181] Var. 15.

[182] Var. 19.

[183] Var. 6.

[184] Var. 11.

[185] Var. 14, 18.

[186] Var. 9.

[187] Var. 4.

ce qui mène à la monotonie des textes, mais constitue un trait distinctif de la version hongroise. La conclusion est simplement déclarative, sans passer aux faits, mais parfois apparaît aussi la formule archaïque de l'enlèvement du serpent, et d'autres fois celle de la transformation miraculeuse de celui-ci en objet précieux. Nulle part — sauf dans quelques commentaires en prose — n'apparaît l'idée de « l'épreuve de l'amour », ce qui constitue également un trait distinctif.

c) Tous ces traits empruntent à la version hongroise une tenue artistique très bien individualisée. Le sujet a totalement été assimilé et est devenu partie intégrante du folklore hongrois, acquérant toutes les caractéristiques de ce folklore. Il peut, comme tel, être considéré un exemple typique pour la création populaire hongroise.

d) Le schéma typologique de la version hongroise peut donc être déterminé comme suit : un jeune homme — un pâtre — (ou une jeune fille), a la malchance qu'un serpent entre dans son sein. Il va chez ses parents (père—mère—frère—sœur—beau-frère, etc.) en les priant de lui enlever le serpent du sein. Tous les proches parents refusent de lui venir en aide, préférant plutôt de rester sans enfant (ou frère ou sœur) que de perdre une main. Seul le ou la bien-aimé(e) accepte de lui venir en aide, en déclarant qu'il est préférable de rester sans main, que sans bien-aimé ou bien-aimée. Parfois, pour récompenser le dévouement du bien-aimé, le serpent se transforme en un objet d'or, mais d'autres fois on ne raconte que l'enlèvement du serpent. Une brève « morale » qui fait l'éloge de l'amour des deux jeunes gens clôt certains textes.

CONCLUSION

Après l'analyse de toutes ces versions, nous devons faire l'observation suivante, à caractère général : le motif dont nous nous sommes occupés est très bien structuré, à tous les niveaux, d'où résulte une grande ressemblance entre toutes les versions nationales de la zone. En effet, le motif n'a pas permis des interprétations différentes, en marge du récit, mais a obligé tous les chanteurs de suivre d'aussi près que possible les phases principales du récit. On remarque donc une unité étonnante et certainement inattendue, en ce qui concerne la composition du sujet et son développement. Cette surprenante unité nous conduit à la conclusion qu'un pareil texte représente un cas typique de monogenèse. Les différences que l'on constate entre les diverses versions nationales ne proviennent pas de l'interprétation différente du motif, mais du processus naturel d'assimilation de la pièce dans le cadre du folklore propre. Chaque version nationale prouve qu'elle a une tenue artistique propre, bien individualisée, mais cela pas parce que le motif a été traité d'une manière différente, mais seulement parce que chaque version nationale utilise certains procédés typiques du folklore respectif. C'est pourquoi nous avons la possibilité de dresser un schéma—résumé commun pour absolument toutes les versions de la zone, ce qui, dans le cas d'autres ballades est impossible ou difficilement réalisable. Dans

les notes d'en bas de la page nous montrons les différences entre les versions, en marquant leur caractère typique ou atypique [188].

Voici donc le schéma-résumé : Un jeune pâtre [189], nommé ou innommé [190], appelle ses parents, prétendant qu'un serpent lui était entré dans le sein [191]. Les parents, appelés ou seulement cherchés [192], effrayés de l'événement et des souffrances du héros, refusent de l'aider, souvent sans donner de raison à leur refus [193]. Le nombre des parents appelés ou cherchés diffère d'une variante à l'autre, mais deux tendance sont partout à signaler, l'une d'abrègement (par l'utilisation de la stylisation du triplement) et une autre d'allongement du texte (le héros faisant appel à tous ses parents). Le procédé utilisé à ce moment du récit est celui du retardement épique [194]. Seule la bien-aimée [195] est toujours prête au sacrifice [196]. Elle sort du sein du héros soit le serpent [197], soit l'objet précieux en lequel le serpent s'est miraculeusement transformé [198], soit l'objet caché dans son sein par le héros pour mettre à l'épreuve l'amour de ses parents [199]. À la fin, on fait l'éloge de l'amour entre les deux jeunes gens et on essaye la hiérarchisation du sentiment de l'amour [200]. Le tableau

---

[188] Le caractère typique ou atypique d'une formulation a été déterminé en partant de sa fréquence dans les variantes analysées

[189] Chez les Roumains et les Yougoslaves seulement un jeune homme ; chez les Aroumains, seulement une jeune fille ; chez les Bulgares et les Hongrois, les deux.

[190] Chez les Roumains, au nom typique régional, signe de reconnaissance de la ballade ; chez les Aroumains et les Hongrois toujours innommé ; chez les Bulgares et les Yougoslave il peut être aussi bien nommé qu'innommé, la situation étant atypique dans les deux cas.

[191] Avec l'« épreuve de l'amour » explicite chez les Yougoslaves, situation typique et atypique chez les Bulgares, Roumains et Hongrois. Chez les derniers (Roumains et Hongrois), la situation est expliquée en dehors du texte, dans le commentaire des interprètes.

[192] Dans toutes les versions, ce sont les parents qui viennent chez le héros, excepté la version hongroise où le héros est présenté comme allant lui d'un parent à l'autre. Dans la version roumaine, le récit des circonstances de l'entrée du serpent dans le sein est une situation typique ; il est absent des autres versions nationales ; il n'apparaît que dans une situation atypique, chez les Hongrois.

[193] La version roumaine accorde une grande extension à la motivation lyrique du passage, tandis que celle-ci est absente dans les autres (Macédo-Roumains, Yougoslaves) ou figure dans une situation atypique.

[194] Aucune version n'a définitivement opté pour une formule ou une autre. Cependant les Macédo-Roumains vont jusqu'à 6 répétitions et les Hongrois jusqu'à 7, ce qui montre que dans le cas de ces deux versions, le schéma structural l'emporte nettement sur son contenu. Il y a toutefois partout deux tendances, l'une d'abrègement du texte (par le recours au système de stylisation du triplement) et une autre d'allongement (par l'épuisement de tous les degrés possibles de parenté dans la grande famille).

[195] Ou le bien-aimé dans la situation inverse. On trouve quelques cas chez les Roumains où il s'agit de l'épouse.

[196] Chez les Roumains, la bien-aimée refuse en général de prendre les mesures de précaution suggérées par le héros, détail tendant à relever la capacité de sacrifice pour son bien-aimé.

[197] La situation est généralisée chez les Macédo-Roumains et atypique chez les Roumains et les Hongrois.

[198] Dans toutes les versions nationales, à l'exception de la version macédo-roumaine où la solution est celle de la note précédente.

[199] Situation typique pour la Yougoslavie ; atypique pour la Roumanie, la Bulgarie et la Hongrie

[200] Le thème ne se trouve pas chez les Bulgares et les Macédo-Roumains, on le trouve partiellement chez les Roumains, les Yougoslaves et les Hongrois.

ci-dessous essaye de rassembler sous une forme synoptique toutes ces données :

Version : Thématique :	roumaine	bulgare	macédo-roumaine	yougoslave :	hongroise
Le héros	nommé jeune homme	imprécis	innommé jeune fille	imprécis jeune homme	innommé imprécis
Son récit	ample lyrique	—	—	—	—
Le refus des parents	motivé	imprécis	non motivé	non motivé	imprécis
Le retardement épique	3—5 pers. triplement	3—5 pers. imprécis	3—6 pers. imprécis	3—5 pers. triplement	3—7 pers typique : 7
La solution épique	le serpent le miracle objet caché	miracle objet caché	le serpent	le miracle objet caché	le serpent le miracle
La solution éthique	morale	—	—	imprécis	morale

Le tableau permet en même temps d'établir les convergences thématiques entre les différentes versions nationales. Nous estimons ainsi que la version roumaine comprend tout ce qui se trouve aussi dans les autres versions nationales, avérant la plus ample et la plus complexe expérience artistique sur ce motif. Le seul élément qui manque à cette version est le thème de l'héroïne, d'où l'idée que seule la bien-aimée est capable de sacrifice.

La solution épique de la pièce mérite une discussion séparée. Au long de nos analyses, nous avons présenté certaines considérations partielles ; il est maintenant nécessaire de les synthétiser dans une conclusion portant sur la vie historique même du motif. En examinant attentivement le tableau ci-dessus, nous observons que la rubrique respective présente trois solutions, qui ne se retrouvent que chez les Roumains. Dans les autres versions nationales, nous rencontrons soit une seule solution [201], soit deux d'entre elles [202]. Il est possible que les mêmes trois solutions aient également existé et que certaines aient disparu avec le temps, mais ce n'est qu'une hypothèse. La réalité du matériel recueilli dans la dernière période, montre qu'au moins ces derniers cent ans est devenue définitive l'option inscrite à la rubrique respective.

Mais nous disions que ce moment du récit peut nous offrir les indices les plus sûrs concernant l'histoire du motif. C'est ainsi que la solution élémentaire exigée par la logique du récit est l'enlèvement du serpent du sein de l'héros. C'est la formule primitive comprise dans le message même du poème. Nous la trouvons généralisée chez les Macédo-Roumains et sporadiquement chez les Roumains et les Hongrois, à côté d'autres

[201] Seulement chez les Macédo-Roumains.

[202] Chez les Bulgares, les Yougoslaves et les Hongrois, mais dans des situations différentes.

solutions plus évoluées. C'est certainement la forme la plus simple et la plus ancienne en même temps. En effet, nous percevons dans cette ballade la couche primitive, la plus dénuée d'élan artistique : un serpent est entré dans le sein du héros ; il demande qu'on le lui retire et qu'y a-t-il de plus simple que de lui retirer le serpent du sein ? Que ce soit certainement la couche la plus ancienne, le matériel roumain lui-même le prouve, c'est ici qu'on a rencontré les formes de transition vers la métaphore artistique : le serpent enlevé du sein se transforme en ceinture d'or sous les yeux stupéfaits des deux participants au récit. Au moment suivant, la bien-aimée retire du sein de l'héros une ceinture d'or ; on n'assiste plus au processus de métamorphose. Ce moment s'est développé organiquement du déroulement naturel de l'idée poétique, la récompense de la bien-aimée pour son dévouement et son esprit de sacrifice étant nécessaire. Le caractère miraculeux que la ballade acquiert en ce moment relève donc des lois artistiques de développement du sujet, de sa tension intérieure, de la nécessité de s'achever comme message esthétique. Il ne s'agit pas ici d'une adhérence à la modalité de l'élément miraculeux, en tant que mentalité, mais uniquement de l'utilisation d'une fonction esthétique pour s'élever à la métaphore. Dans le premier cas, nous sommes très près du récit d'un événement possible ; dans le deuxième cas un pas gigantesque a été accompli dans la direction de l'art et du symbolisme artistique. Le sujet a naturellement évolué vers son entier accomplissement artistique et le motif aboutit à une phase finale du point de vue artistique. Nous pouvons — à juste titre — lui appliquer la belle et profonde caractérisation que faisait Platon par la bouche de Phèdre, du motif apparenté d'Alceste [203]. Dans un cycle comme dans l'autre, la solution du récit est faite par les mêmes moyens artistiques et les mêmes effets esthétiques sont obtenus.

La troisième formule présente une plus grande complication dans sa composition ce qui montre que nous nous trouvons à un moment de la reprise du motif sous un nouvel angle artistique. La complication provient du fait de la répudiation du miracle et de la tendance de faire d'une manière délibérée et consciente, une « épreuve de l'amour ». Ce qui résulte, sans effort et préméditation, du récit lui-même, est supposé devenir une intention claire : d'où le caractère peu véridique et compliqué, artistiquement inutile de la démonstration. C'est le dernier avatar que le motif a subi dans sa carrière. Si nous sommes d'accord avec ce schéma génétique — et nous ne voyons pas comment pourrait s'expliquer autrement l'existence de ces trois solutions artistiques du récit — nous sommes alors en mesure de discuter aussi une certaine hypothèse concernant la genèse et la diffusion du motif dans la zone. Il s'agit, sans doute, d'une simple hypothèse, mais celle-ci a toutes les chances d'être acceptée.

La première solution de l'enlèvement du serpent du sein ne se trouve que chez les Roumains, les Macédo-Roumains et les Hongrois. Étant donné que l'aspect insolite des récits est catégorique, on ne saurait supposer que les textes sont nés indépen-

---

[203] Platon, *Dialoguri* [Dialogues], Bucureşti, 1968, p. 252—253.

damment chez chacun de ces trois peuples. Nous devons croire qu'ils sont nés en un seul endroit, d'où ils ont ensuite irradié chez les autres. Si nous étions en présence d'un sujet moins restreint comme thème, la diffusion pourrait être mise sur le compte de l'unité psychologique de l'esprit humaine et l'on pourrait parler de polygenèse. Mais dans la situation donnée, lorsque les termes en discussion sont tellement spécieux, seule la monogenèse est plausible. Nous devons éliminer dès le début la possibilité que le texte serait d'origine hongroise. On ne pourrait expliquer autrement pourquoi nous rencontrons sa forme la plus archaïque justement chez les Macédo-Roumains, avec lesquels nous savons que les Hongrois n'ont jamais eu de contact direct. Au demeurant, cela est évident dans la langue même. Ovid Densusianu montre clairement que « seul le daco-roumain contient des éléments hongrois, nous n'en trouvons pas la moindre trace dans le macédo-roumain ou l'istro-roumain » [204]. Ce qui prouve, sans conteste, qu'entre les Macédo-Roumains et les Hongrois n'ont jamais existé des contacts culturels. Il est donc clair que ni les Macédo-Roumains n'ont pris le motif de chez les Hongrois, ni les Hongrois de chez les Macédo-Roumains. Les Hongrois n'ont pu davantage transmettre le motif aux Macédo-Roumains par l'intermédiaire des Bulgares ou des Serbo-Croates, ceux-ci n'ayant pas cette solution. Et si nous supposions qu'ils l'ont quand même transmise par cette filière, sous des formes certainement plus évoluées, comment pourrait-on croire que les Macédo-Roumains seraient partout revenus aux solutions artistiques archaïques? En revanche on sait, avec précision, que les Macédo-Roumains ont vécu ensemble avec les Daco-Roumains, jusqu'à une certaine date, dans les relations les plus étroites possibles, après quoi — sous l'influence de facteurs extérieurs — ces relations se sont interrompues. Il est donc à supposer que notre motif est né chez les Roumains, avant la séparation dialectale des Roumains et des Macédo-Roumains. C'est la seule conclusion qui s'impose si l'on considère impartialement les faits exposés ci-dessus. Que le motif ait été définitivement consolidé à l'époque de cette séparation dialectale, ou se soit trouvé à un stade potentiel seulement (sous une forme qui aurait pu supposer la genèse indépendante des deux versions), on ne saurait le préciser. Cependant la première hypothèse semble plus plausible, étant donné la profonde ressemblance entre les deux versions. La plus grande différence entre elles consiste dans le fait que chez les Macédo-Roumains on ne parle que d'une héroïne, et la capacité de se sacrifier n'est attribuée qu'au jeune homme. Il peut toutefois s'agir d'un trait acquis par les Macédo-Roumains dans le milieu balkanique où l'on connaît — dans le folklore — une misogynie générale. Mais dans les Balkans existe également une mentalité héroïque spécifique, où l'homme est loué, tandis que chez les Roumains prédomine — comme on l'a toujours vu — une certaine atmosphère lyrique. À cause d'un conservatisme plus tenace, explicable par les conditions de vie spécifiques des Macédo-Roumains dans les Balkans, ils ont conservé la ballade sous sa forme la plus ancienne. Au cours de l'analyse de cette version, nous

---

[204] *Istoria limbii române* [Histoire de la langue roumaine], Bucureşti, 1961, vol. I, p. 237, et pour les Mégléno-Roumains, la même constatation à la p. 217.

avons déjà montré que son mode artistique est le plus simple, réduit au schéma narratif élémentaire et ne connaissant pas la moindre tendance à l'élévation esthétique. Chez les Roumains de la gauche du Danube, le texte a évolué, avec toute l'évolution progressive manifestée par les Roumains dans tous les domaines de la culture et de l'art. Les Hongrois ont pris le motif de chez les Roumains — avec lesquels dans certaines régions ils ont cohabité durant mille ans — ce qui est également arrivé en d'autres cas. On sait que les influences culturelles roumano-hongroises sont profondes et réciproques. Cette fois encore, de même que dans le cas de la *Miorița* et du *Meșterul Manole*, la direction de l'emprunt est celle que nous avons esquissée ci-dessus. Au demeurant, la plupart des variantes hongroises analysées par nous ont été recueillies dans les zones bilingues habitées par des Széklers et des Hongrois de Moldavie (Ciangăi), etc., en général, de Transylvanie. Ce qui est intéressant à retenir, c'est le fait que l'emprunt semble avoir eu lieu dans une période très ancienne, lorsque même chez les Roumains la première solution était prédominante. La présente ballade serait donc une preuve de l'ancienneté des relations culturelles entre les Hongrois et les Roumains.

La deuxième solution (métaphorique : on enlève un objet précieux au lieu du serpent), apparaît chez les Roumains, les Bulgares, les Serbo-Croates et les Hongrois. Donc, c'est maintenant pour la première fois qu'entrent également en discussion les Bulgares et les Serbo-Croates. Relativement à ceux-là nous devons faire l'observation suivante : le motif n'a pu naître chez eux, car à cela s'oppose le fait que sa couche la plus ancienne leur est tout à fait inconnue, et il est difficile de supposer qu'ils auraient partout renoncé justement aux indices de la plus grande ancienneté. En outre, étant donné que le motif, ne se retrouve chez aucun des autres peuples slaves, du nord ou de l'est, il est certain que ce n'est pas un motif paléo-slave. Chez les Slovaques, les Tchèques, les Polonais et les Ukrainiens, nous trouvons d'autres cycles de l'« épreuve de l'amour », tel celui de la libération de prison du jeune homme ou de son sauvetage de la noyade. Cela circonscrit la genèse de la ballade dont nous nous occupons à l'espace carpato-danubien et suppose que les Slaves du sud ont reçu le motif de la population néo-latine du sud du Danube qu'ils ont assimilé en même temps que toutes ses formes de culture. L'emprunt a été fait plus tard que chez les Hongrois, lorsque la deuxième solution était prépondérante. Partout sont absentes les solutions antérieures. Toutefois les peuples slaves du sud n'ont pas adopté le motif d'une manière mécanique et statique, mais ont réalisé une innovation substantielle, laquelle consiste dans leur apport à la constitution de la dernière solution de la vie du motif. Nous devons encore relever ici le fait que l'idée de retirer du sein du héros une ceinture d'or est encore assez proche de celle de sortir le serpent; chez les Serbo-Croates, on parle d'une pomme d'or ou d'autres objets précieux qui indiquent une interprétation plus ancienne.

Nous croyons que la troisième solution (l'enlèvement de l'objet précieux caché dans le sein par le héros dans l'intention manifeste de « l'épreuve de l'amour », est justement due à l'apport créateur des peuples slaves à la réalisation artistique du motif. En effet, elle apparaît comme

un trait typique chez les Serbo-Croates et moins étendue chez les Bulgares, tandis que chez les Roumains elle n'apparaît que sporadiquement, et est complètement absente chez les Hongrois. Nous devons montrer que dans la plupart des variantes roumaines, la solution apparaît à l'extérieur des textes poétiques, dans les commentaires en prose des différents interprètes. Chez les Hongrois, la solution n'apparaît que dans les commentaires. Ce qui prouve une fois de plus la dépendance de la version hongroise de la version roumaine et pas des versions sud-slaves.

Mais il faut également signaler le fait que le rapport entre les versions n'est pas univoque. La version roumaine a subi à son tour l'influence des versions sud-slaves, autrement elle ne serait pas arrivée à la troisième solution. Nous devons donc supposer qu'il aura existé dans la zone un flux continuel de peuple à peuple, une réciprocité totale et permanente, le prêteur empruntant à son tour et vice versa, celui qui a emprunté prêtant à son tour. Les relations souterraines qui expliquent l'unité artistiques des versions de la zone doivent avoir été multiples et leurs directions réciproques durant toute la période de création. Nous croyons qu'elles ne pourront jamais être décelées dans toutes leurs nuances et leurs formes. Ce qui nous semble flotter à la surface, avec la force de l'évidence, c'est le schéma génétique que nous avons esquissé ci-dessus. Dans le cas des autres ballades populaires sud-est européennes étudiées par nous comparativement, nous avons pu déterminer d'autres schémas génétiques (c'est ainsi que pour *Cînteeul lui Doicin* [La chanson de Doicin] nous avons postulé une origine purement balkanique, sud-slave en l'espèce, en Macédoine yougoslave ; pour la ballade *Uncheșeii* [Les petits vieillards] — le thème du retour du mari au mariage de la femme — une origine classique grecque, mais de forme sud-slave ; pour *Soția vîndută* [L'épouse vendue], une origine byzantine par la filière néo-grecque ;et pour *Sora otrăvitoare* [La sœur empoisonneuse], une origine nord-slave, polono-slovaque). Cette fois-ci nous croyons pouvoir affirmer, avec tout autant de force, l'origine roumaine très ancienne du motif dont nous nous sommes occupés. Cela prouve que les relations culturelles des peuples de la zone du sud-est européen ont connu au cours des temps des directions différentes, des flux et des reflux, des intensités différentes, créant le fonds commun des valeurs culturelles spécifiques de la zone. On ne saurait parler — comme on l'a fait autrefois — de la supériorité culturelle d'un peuple de la zone sur tous les autres, mais d'une collaboration créatrice permanente à l'édification d'une culture commune. La physionomie commune spécifique de la culture de la zone ne peut être autrement expliquée. Ce qui est vrai, c'est que chaque texte pose d'autres problèmes, invite à d'autres solutions d'ordre comparatif et que seules les monographies dédiées à chacun à part peuvent résoudre le problème des relations culturelles de la zone. Les généralisations hâtives de jadis ont compromis la méthode comparative d'étude du folklore et ont créé une atmosphère justifiée de scepticisme concernant l'efficience de pareilles études. Celles-ci, débarrassées de toute idée préconçue et effectuées dans l'esprit du respect réciproque sont les seules en mesure d'éclaircir le fonds culturel commun et de mettre en lumière la contribution originale de chaque peuple à la création de ce fonds. C'est ce que nous avons essayé de faire

au long des années et c'est ce que nous avons fait cette fois-ci encore, dans l'espoir de servir la vérité et la juste cause de l'amitié et du respect envers tous les peuples avec lesquels nous avons partagé un destin historique semblable.

Il nous reste encore à examiner un problème avant de conclure le présent ouvrage. Il s'agit de l'aspect esthétique. Nous avons montré que la version roumaine totalise l'expérience artistique la plus complexe concernant cette ballade. Au delà du fait que le sujet lui-même est une création roumaine, l'ouvrage a montré que toutes les étapes historiques de l'évolution artistique du sujet coexistent parallèlement seulement dans la version roumaine. C'est toutefois — et la chose est parfaitement justifiée — la formule artistique qui comprend la deuxième solution qui prédomine. Celle-ci représente le summum de ce que le sujet pouvait donner sous le rapport esthétique. Le destin artistique du sujet atteint dans cette formule le sommet de son évolution. Tout ce à quoi pouvait aspirer le sujet du point de vue de sa réalisation intégrale, dans la voie de la sublimation totale du contenu et de l'idée poétique, se trouve ici. La tension intérieure du sujet ne pouvait conduire à une autre solution. Le passage du caractère épique primitif à la métaphore et au symbole est la dernière étape majeure que pouvait acquérir le sujet. L'évolution a eu exclusivement lieu de l'intérieur, selon le processus objectif et nécessaire du développement naturel d'un sujet dans le domaine de l'art. Par rapport à cette solution artistique, ce que nous trouvons chez les Macédo-Roumains est évidemment une simple étape, le moment initial, la forme primitive dénuée encore d'élan et de perspective. La troisème solution, qui prédomine chez les Slaves du sud, apparaît comme une solution ultérieure, d'au-delà du sommet, sur la pente de la dégradation de l'idée poétique. L'idée d'une « épreuve de l'amour » expresse et délibérée diminue la tension du texte, le ravale dans l'anecdote et apparaît donc comme une rationalisation subséquente du sujet. C'est en fait, placer le sujet sur un autre plan esthétique, dérivé et de dernière heure. Sans doute, ce moment de l'évolution générale du motif était aussi nécessaire — ce qui est prouvé par la diffusion même de cette solution artistique dans la zone — mais il n'est pas moins vrai que nous devons voir ici les symptômes d'une modernisation du texte et, malheureusemet, ceux d'une dégradation de son message. En présence de ces textes, nous ne pouvons nous empêcher de penser à une diminution du message artistique, du fait il s'agit de la transformation d'une ballade en une anecdote. Est typique dans ce sens le conte transmis par Heinrich Wislocki dans « Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn » [205].

---

[205] Vol. I^{er} (1887), n^{o} 1, col. 40.

UN POÈME NÉOGREC INCONNU DÉDIÉ A L'UNION DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

RITA DOBROIU

Le manuscrit grec n° 53 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie[1] est intitulé Ὕμνος Ἀλεξάνδρῳ Ἰωάννῃ Πρώτῳ, ἡγεμόνι τῶν Ἡνωμένων Πολιτειῶν Ρωμυνίας καὶ Μολδαυΐας [= Hymne à Alexandru Ioan I, prince régnant des Principautés Unies de la Valachie et de la Moldavie,] par Epaminondas I. Francudis[2].

C'est un manuscrit comprenant 8 feuilles de papier de 30 × 21 cm., brochées. Il mentionne que c'est A. Papadopol-Calimah qui en fit don à l'Académie Roumaine, le 14 avril 1895. L'écriture du manuscrit est très soignée, calligraphique ; la couleur de l'encre est devenue plus terne.

Le vrai titre du poème-hymne est 24 Ἰανουαρίου [= 24 Janvier]. Il est composé de 126 vers disposés en 5 chants de longueurs différentes : I — 30 v., II — 22 v., III — 36 v., IV — 20 v., V — 18 v. Chaque chant commence sur une nouvelle page et est indiqué par une majuscule, d'A (alpha) à E (epsilon).

Avant le premier vers de chaque chant, où à l'intérieur du manuscrit, se trouve une vignette qui illustre le contenu. Il y a une vignette par page. Nous décrivons, ci-dessous, sommairement, les vignettes de deux chants. La vignette se trouvant au commencement du Chant I[er] représente deux femmes en train de s'embrasser, qui, d'après les images des armoiries (un aigle couronné, tenant dans son bec une croix et une tête d'aurochs) peuvent être interprétées comme le symbole des deux Principautés Roumaines Unies, la Valachie et la Moldavie. Avant le 7[e] vers, une vignette représente la déesse Niké, passant à travers les nuages et claironnant. Au début du Chant III on remarque la muse de l'éloge historique, Calliope ; elle a déroulé un papyrus sur lequel est écrit le nom de *Cuza*. Un temple grec resplendissant apparaît en perspective. La vignette qui se trouve avant le 7[e] vers du chant mentionné représente des ruines antiques.

★

Nous considérons nécessaire de nous arrêter sur la versification de Francudis.

---

[1] C. Litzica, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriptelor grecești*, București, 1909, p. 118.

[2] C'est la graphie employée par l'auteur même. La forme en -i (Francudi, Frankudi), connue par certains historiens, est la forme flexionnelle des cas non-sujet, qui apparaît le plus souvent.

Le poème est écrit en vers trochaïques. La plupart des vers sont octopodes (octonaires) ; 27 sont tétrapodes. Le rythme est donné par les accents principaux des mots et, pour les mots longs, par les accents secondaires également. Un mot à six syllabes, tel que Ἰανουαρίου ou θεοφρουρημένη, peut former trois trochées, dont les deux premiers ont le temps marqué assuré par une syllabe à accent secondaire. Les mots monosyllabiques, même lorsqu'ils sont accentués, peuvent être considérés comme temps faibles. Le poète se permet très rarement de joindre deux syllabes ayant un accent principal ; il le fait seulement à la rencontre de deux mots, c'est-à-dire, lorsqu'il y a une pause de prononciation. Tel est le cas des vers 25 et 30 du chant Ier :

25 Εἶπεν ὁ Θεός -καί ἤδη τούς καρπούς ἡ πατρίς δρέπει.
30 Σκολιάν ἔχουν, τῶν τέκνων τάς ἡμέρας, φεῦ !, πικρίζουν.

Les détails proposés, bien que peu nombreux, nous laissent pourtant entrevoir la grande variété du rythme trochaïque. Citons pour exemple les quatre premiers vers :

Ἤ εὐφρόσυνος ἡμέρα || τῆς Δακίας ἀνατέλλει ! . . .
Ἔρχεται ! . . . παλμός καί δάκρυ || χαρμονῆς τήν προαγγέλλει ! . . .
Ἔρχετ' . . . εἰκοστή τετάρτη || εἶναι Ἰανουαρίου !
Νέας ἐποχῆς καί δόξης || ἐθνικῆς καί μεγαλείου.

L'accent secondaire du vers 1 tombe toujours sur le temps marqué du pied impaire. Les vers 2 et 4 ont un accent secondaire dans le second pied du premier hémistiche. Le premier hémistiche du vers 3 est identique à celui des vers 2 et 4, mais son second hémistiche indique un accent secondaire sur le temps marqué du deuxième et du troisième pied.

Ainsi qu'on l'a remarqué, dans l'exemple ci-dessus, la césure des octopodies est au milieu du vers, c'est-à-dire après quatre pieds, ce qui fait que les hémistiches ne peuvent pas se distinguer des vers courts. Nous citons à cet égard le vers 10, qui est long, et les vers 11—12, qui sont courts :

10 Εἰς τό ἅρμα τοῦ ἡλίου || ἕπεται πιστή ὀπίσω.
Ἔσω ἡ εὐλογημένη
Κιβωτός τῆς εὐνομίας !

En fait, l'ordre des mots n'empêcherait pas la séparation du vers 10 en deux vers courts. Par contre, la séparation de l'adjectif déterminant εὐλογημένη du substantif κιβωτός des vers 11 et 12 exigerait une unité métrique des deux mots.

Le poète emploie successivement les types de rimes connues : suivie, croisée, embrassée. Ainsi, dans le chant Ier nous avons des vers à rime suivie (1—6), croisée (7—19), de nouveau suivie (20—22), puis embrassée (23—26) et de nouveau croisée (27—30). A titre d'exemple, nous reproduisons les vers 15—26, dans lesquels on trouve, successivement, rime croisée, suivie et embrassée. Les vers 16 et 20 sont courts.

15 Ὅταν εἰς τά ἔθνη ἡ ὥρα τῆς ἐλευθερίας κρούσῃ,
Σείεται ἡ Οἰκουμένη,
Τά βουνά ζωήν λαμβάνουν, χύνουν φλόγας καί βογγοῦσι,
Καί ἀλείφεται εἰς πάλην ὅλ'ἡ φύσις ὠργισμένη.
Ἄρκτος, Μεσημβρία, Δύσις δι'ἡμᾶς εἰς πάλην ἦλθον !
20 Δι'ἡμᾶς μέχρι κατῆλθον

Τῶν πυλῶν τῆς περιβλέπτου πόλεως τοῦ Κωνσταντίνου·
Πορφυρᾶ τά ξενοφάγα κύματα, φεῦ!, τοῦ Εὐξείνου!
"Τόσα αἵματα καί μόχθοι, τόσα πλούτη καί ἀγῶνες
Εἰς τοῦ μηδενός τόν βόθρον νά ἀφανισθοῦν δέν πρέπει"
25 Εἶπεν ὁ Θεός-
καί ἤδη τούς καρπούς ἡ πατρίς δρέπει.
Πρός αὐτήν ἀνατενίζουν οἱ ἐρχόμενοι αἰῶνες.

A remarquer que le dernier vers, 26, est une espèce de conclusion formelle, car il rime avec le vers 23; mais, il n'exprime pas la fin d'une idée, ni d'une phrase; au contraire, il en commence une autre.

★

Le poème-hymne est écrit en grec puriste. L'auteur a même créé des mots sur le modèle des poètes anciens. Il fait souvent usage des moyens poétiques traditionnels, ce qui ne saurait surprendre, puisqu'il est spécialisé dans la langue et la littérature de l'ancienne Grèce.

Nous allons indiquer maintenant le contenu de chaque chant. Les chants correspondent à certaines unités d'idées. La première idée d'un chant dérive de la dernière idée du chant antérieur, ce qui assure la continuité de l'ensemble.

Chant Ier. Le 24 Janvier est le jour de l'union de la patrie, qui commence une nouvelle époque, de gloire et de liberté.

Voici la traduction des premiers vers.

Le jour joyeux de la Dacie paraît!
Le voilà! .. frissons et larmes de joie l'annoncent!...
Le voilà!... c'est le vingt-quatre janvier!
D'une nouvelle époque, de la gloire et de la grandeur de la nation
5 On y a jété les fondements. Un jour plus serein
Depuis des siècles la patrie n'a vécu.

Le jour de l'Union est le résultat de luttes acharnées, auxquelles a participé la nature toute entière.

15 Lorsque l'heure de la LIBERTÉ sonne pour les nations,
L'Univers s'ébranle,
Les montagnes se réveillent, jettent des flammes et gémissent,
La nature en colère s'oint [3] d'huile en vue de la lutte.
La Grande Ourse, le Midi et le Ponant se lancèrent dans la lutte,
pour nous.

C'est dans la patrie que mettent leur confiance les siècles futurs. Mais la vigilance est pourtant nécessaire, car les intérêts des protecteurs ne sont pas ceux des nations protégées. On devine une pareille recommandation sous la métaphore des oisillons qui

[...] guettent — car, si la route de leurs pères
30 Est tortueuse, la vie de leurs fils sera, hélas! amère.

Chant II. L'élection de Cuza comme prince régnant est pareille à l'arc-en-ciel après l'orage. Le nom historique d'Alexandre, symbole de l'union, a fait non seulement naître l'espoir d'une unanimité d'opinions, mais il l'a fait se réaliser; personne ne tient plus compte des intérêts personnels lorsqu'il s'agit de la patrie. Par les armes de la vertu,

[3] Les explications nécessaires seront données au texte grec.

Cuza assure l'avenir brillant des générations futures et sa gloire éternelle. Cette idée est exprimée dans les vers adressés au prince régnant :

> TU tiens aujourd'hui le gouvernail de l'Etat !
> En voulant assurer par les armes de la vertu
> Les lendemains de la patrie
> 20 TU prépares un brillant avenir
> A la postérité, et TU laissera derrière TOI
> Un renom qui ne craint pas le monstre de la calomnie.

Chant III. Calliope a gravé dans l'histoire le nom du prince régnant, qui doit y apposer le sceau de l'immortalité. Le monde ancien nous apparaît sous la forme des tombeaux et des ruines, mais la gloire des héros brille éternellement. Cuza recevra la couronne de gloire en défendant la liberté, la justice et la culture, conseillé par les meilleurs vertus.

> Tiens le drapeau de la liberté
> 30 Et prends, pour aide fidèle, la justice.
> Pareil aux Ptolémées, qui, autrefois, la fameuse
> Alexandrie l'ont transformé en trésor de sagesse,
> Erige ici les autels et les temples des Muses.

Chant IV. La patrie était enchaînée et opprimée par les ennemis ; certains de ceux-ci prétendaient être ses protecteurs. Pour l'histoire cette patrie n'existait plus :

> [. . .] tu devais la chercher
> Non parmi les vivants, mais parmi les livres de
> l'oubli !

Elle a recouvré sa liberté par la volonté divine. Qui est prédestiné à la faire revivre ? A la question du poète, Cuza relève son front, inspiré.

Chant V. Le prince régnant parle en prophète. Il rêve au bonheur de la patrie. Le poète l'invite à être toujours courageux, à penser sans cesse à l'immortalité et à la bénédiction des générations futures. C'est seulement ainsi que l'Union sera à jamais le plus beau jour de la patrie, qu'il protégera et lui assurera la liberté et le salut :

> [. . .] Le jour magnifique de l'UNION
> Pour la patrie sera le plus beau !
> Alors, c'est lui, lui seulement, qui sera notre palladium,
> Tant que le soleil éclairera et animera la terre,
>
> 15 Et aussi l'arche
> Bénie vraiment de la justice,
> L'ancre du salut
> Gardée par Dieu !

Remarquons au vers 13 les mots « notre palladium ». L'adjectif *notre* nous semble important puisqu'il nous permet de comprendre les sentiments du poète. La Roumanie est pour lui une seconde patrie.

★

Voyons, donc, qui est l'auteur du poème.

Il est facile de l'identifier, étant donné son intense activité en Roumanie. Les principaux moments de sa vie ont été reconstitués par Cornelia Papacostea-Danielopolu, dans son étude sur la vie culturelle des Grecs

de Roumanie au cours de la seconde moitié du XIX^{e} siècle [4]. Epaminondas Francudis n'est autre que le futur professeur de littérature grecque ancienne.

Il est devenu professeur de l'Université de Bucarest dès sa fondation en 1864. C'est l'un des six premiers professeurs de la Faculté de Lettres. Plus tard, en 1880, il sera parmi les trois premiers professeurs de la section Lettres de l'Ecole Normale Supérieure de Bucarest [5].

Nous ne savons pas exactement l'année et les circonstances de l'arrivée de Francudis à Bucarest. En tout cas, pas avant 1857, car alors il se trouvait encore à Constantinople où il éditait un journal intitulé Θελξικόν.

L'hymne dédié à Cuza pourrait bien être la première œuvre littéraire publiée en Roumanie par Francudis. Mais, de toute façon, ce n'était pas sa première création littéraire. On lui doit en effet un «roman épistolaire de facture romantique» [6] intitulé Θέρσανδρος, publié en 1847. Par ailleurs, l'Hymne, dont il est question ici, concordait avec ses opinions. Le sujet de son roman de jeunesse « est emprunté — comme nous informe Dimaras — à la guerre d'indépendance », qui avait pris fin en 1829 par la paix d'Andrinople et dont le souvenir était encore vif à l'esprit des Grecs.

Nous supposons que l'hymne-poème de Francudis a servi lors des manifestations grecques en faveur de l'Union. A cette époque il était — croyons-nous — professeur à une école de langue grecque de Bucarest. (Ce n'est que l'année suivante, comme les documents l'attestent, qu'il est professeur au pensionnat « Apostolatos ».)

Rien ne nous permet d'affirmer qu'il aurait fait imprimer le poème. D'ailleurs, selon les données que nous offrent les chercheurs [7], depuis dix ans environ, aucun périodique grec n'avait été publié à Bucarest. Ce n'est qu'en 1860 qu'on constate la parution, non sans difficultés matérielles considérables, d'un hebdomadaire bilingue Ὁ Θεατής — *Spectatorul*.

On conçoit aisément qu'une publication tardive de l'hymne poème eût été inutile. S'il s'agissait d'un anniversaire, le poète aurait dû traiter son sujet selon une autre perspective. De toute façon, le texte ne pouvait être publié que pendant le règne d'Alexandru Ioan Cuza, c'est-à-dire jusqu'en février 1866.

Les recherches entreprises, nous ont permis d'apprendre qui est le calligraphe du manuscrit et l'auteur des vignettes. C'est le poète lui-même. Nous avons vérifié cela à partir du *Panégyrique* prononcé par lui, en 1863, à la mémoire des héros grecs tombés dans la lutte contre la domination ottomane et publié [8] la même année (Francudis fut aussi un orateur

---

[4] C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle de la communauté grecque de Bucarest dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle*, I, « Revue des études sud-est européennes », t. VII, 1969, pp. 311—333 ; *La vie culturelle des communautés grecques de Roumanie dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle*, II, *ibid.*, pp. 475—493. Les détails concernant Francudis, pp. 317, 326 et suiv., 491.

[5] Voir Al. Balaci , I. Ionașcu et collab., *Universitatea din București 1864—1964*, București, 1964, p. 31 et suiv., 39 et suiv.

[6] C. Th. Dimaras, Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας, II^{e} éd., Athènes, 1956, p. 324.

[7] C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle*. . ., I, p. 314 et 324.

[8] Πανηγυρικός τῶν ὑπὲρ πίστεως καί πατρίδος ἀγωνισαμένων, București, 1863.

très apprécié). Ce *Panégyrique* présente des vignettes lithographiées, exécutées de la même manière que les vignettes se trouvant sur le manuscrit de l'*Hymne* à Cuza. Elles sont signées de Francudis. Une des vignettes du *Panégyrique* a même une légende de deux lignes, qui figure sur le cliché. L'écriture est la même que celle de l'*Hymne*. Les lettres initiales lithographiées du *Panégyrique* sont similaires à celles du manuscrit de l'*Hymne*. Il est certain que, si l'on avait imprimé ce manuscrit, on n'aurait pas pu garder ses belles vignettes.

Comme nous le précisions, le vrai titre de l'*Hymne* est « 24 Janvier », titre qui apparaît, d'ailleurs, à son début. *Hymne à Alexandru Ioan Premier, prince régnant des Principautés Unies de la Valachie et de la Moldavie* est un titre proposé par Epaminondas Francudis lorsqu'il a transcrit, de main de maître, le texte. La transcription a été faite plus tard, comme le prouve un certain détail : le prince régnant est appelé *Alexandru Ioan I^{er}*, titre utilisé seulement à partir du 23 décembre 1861, lorsqu'est promulguée l'union effective des principautés sous le nom de Roumanie. Pour ce qui est du nom de Roumanie, Ρωμυνία, qui apparaît dans le titre préposé, il s'explique toujours par la transcription ultérieure du poème. Les Grecs ont continué à appeler Valachie, Βλαχία, la principauté du sud de la Roumanie. Dans un article publié dans Ὁ Θεατής — *Spectatorul* le 18 avril 1860, on parle encore de la « nation moldo-valaque »[9]. La dénomination de Ρωμυνία a été employée pour désigner l'union des deux principautés sous la juridiction d'un seul prince régnant.

Nous arrêtons ici notre exposé. Nous avons essayé de présenter une œuvre littéraire que seul le hasard a sauvé de l'oubli. Si le manuscrit n'avait pas été gardé, on ne saurait rien de son existence, car le poème n'est mentionné nulle part. Cette œuvre nous permet de saisir l'écho qu'a pu avoir l'acte du 24 janvier 1859 dans la communauté grecque ; elle révèle aussi l'attitude des éléments progressistes de cette communauté envers le pays qui les a soutenus dans la lutte pour l'indépendance de la Grèce.

Ὕμνος
Ἀλεξάνδρῳ Ἰωάννῃ
Πρώτῳ
ἡγεμόνι τῶν Ἑνωμένων Πολιτειῶν
Ρωμυνίας καί Μολδουίας
ὑπό Ἐπαμ. Ἰ. Φραγκούδη
24 Ἰανουαρίου

A

Ἡ εὐφρόσυνος ἡμέρα τῆς Δακίας ἀνατέλλει! . . .
Ἔρχεται!. . . παλμός καί δάκρυ χαρμονῆς τήν προαγγέλλει! . . .
Ἔρχετ' . . . εἰκοστή τετάρτη εἶναι Ἰανουαρίου!
Νέας ἐποχῆς καί δόξης ἐθνικῆς καί μεγαλείου.
5 Ἡ κρηπίς ἐτέθ' εἰς ταύτην - ἀπό ταύτην φαιδροτέραν
Ἡ πατρίς αἰώνας εἶχε νά ἰδῇ ἄλλην ἡμέραν.
Τῆς ΕΝΩΣΕΩΣ ἡμέρα! Πόσων γενεῶν καί πόσων
Εὐγενῶν καρδίων πόθος κι' ὄνειρον γλυκύ ΣΥ ἦσο!
Ἔσω τό Παλλάδιόν[10] μας τοῦ λοιποῦ, ἡ γῆ ἐφόσον
10 Εἰς τό ἅρμα τοῦ ἡλίου ἕπεται πιστή ὀπίσω!

---

[9] « Ὁ Θεατής — Spectatorul », n° 9, 18 avril 1860, p. 3.

[10] *Palladium* : la statue de la déesse Pallas (qui protégeait les Troyens) devenue symbole de la protection.

Ἔσω ἡ εὐλογημένη
Κιβωτός[11] τῆς εὐνομίας!
Καί ἡ θεοφρουρημένη
Ἄγκυρα τῆς σωτηρίας!
15 Ὅταν εἰς τά ἔθν'ἡ ὥρα τῆς Ἐλευθερίας κρούσῃ,
Σείεται ἡ Οἰκουμένη,
Τά βουνά ζωήν λαμβάνουν, χύνουν φλόγας καί βογγοῦσι,
Καί ἀλείφεται[12] εἰς πάλην ὅλ'ἡ φύσις ὠργισμένη
Ἄρκτος[13], Μεσημβρία, Δύσις δι'ἡμᾶς εἰς πάλην ἦλθον!
20 Δι'ἡμᾶς μέχρι κατῆλθον
Τῶν πυλῶν τῆς περιβλέπτου πόλεως τοῦ Κωνσταντίνου[14].
Πορφυρᾶ τά ξενοφάγα[15] κύματα, φεῦ! τοῦ Εὐξείνου!
"Τόσα αἵματα καί μόχθοι, τόσα πλούτη καί ἀγῶνες
Εἰς τοῦ μηδενός τόν βόθρον νά ἀφανισθοῦν δέν πρέπει"
25 εἶπεν ὁ Θεός-
καί ἤδη τούς καρπούς ἡ πατρίς δρέπει.
Πρός αὐτήν ἀτενίζουν οἱ ἐρχόμενοι αἰῶνες,
Ὡς οἱ νεοσσοί μακρόθεν τήν μητέραν τήν γλυκεῖαν
Φέρουσαν ἐπ'ἄκρου χείλους τήν τροφήν των, ἀτενίζουν.
Καί καραδοκοῦν[16]- ὀξότι οἱ πατέρες, ἄν πορείαν
30 Σκολιάν ἔχουν, τῶν τέκνων τάς ἡμέρας, φεῦ!, πικρίζουν!

B

Μετά τάς πολυωδύνους τοῦ κατακλυσμοῦ ἡμέρας,
ἩΓΕΜΩΝ! ἀφ' οὗ τό ἔργον τοῦ κακοῦ[17] ἦλθεν εἰς πέρας,
Ἄνωθεν χρυσανατέλλον[18],
Τό οὐράνιον ὁπόταν τόξον εἶδον οἱ σωθέντες,
5 Ὡς ἐγγύησιν φιλίας τοῦ Θεοῦ διά τό μέλλον
Τό σημεῖον ἐκδεχθέντες,
Ἀνεσκίρτησαν- δακρύων πλήσθησαν οἱ ὀφθαλμοί των
Κ'εἰς θερμάς εὐχαριστίας διεχύθη ἡ ψυχή των.
Οὕτω καί τό ὄνομά ΣΟΥ, ἐκ τῆς κάλπης[19] τῆς πατρίδος,
10 Ὦ ἈΛΕΞΑΝΔΡΕ! - μεγάλων ἀνδρῶν ὄνομα κι'ἐλπίδος-
Ὡσεί σύμβολον ὁπόταν τῆς Ἑνώσεως ἐφάνη,
Χαρᾶς πρόξενον ὑπῆρξε καὶ προσδοκιῶν ἀπείρων!
Ἔμπροσθέν του τῶν κομμάτων διελύθη πᾶσα πλάνη,
Ἐσκεδάσθησαν τά πάθη,
15 Πᾶν συμφέρον παρωράθη-
Δέν ἠκούσθη πάρεξ μία φωνή πόθων διαπύρων!
Σήμερον τῆς πολιτείας ΣΥ τούς οἴακας βαστάζεις!

---

11 *Arche de justice* : par analogie avec l'Arche d'alliance, où on gardait les Tables de la Loi (L'Ancien Testament). L'Arche est le symbole de la garantie.

12 *S'oint d'huile en vue de la lutte*=se prépare pour la lutte. Vieille expression du langage des athlètes, connue depuis Homère. Avant la lutte, les athlètes enduisaient leur corps d'huile.

13 *La Grande Ourse* : constellation nommée aussi Grand Chariot, indiquant et dénommant le nord.

14 *Ville de Constantin* : Constantinople.

15 *Mangeuse d'étrangers.* Le poète pense que le nom d'Euxeinos « hospitalier pour les étrangers (les hôtes) » a remplacé le nom le plus indiqué pour la Mer Noire, Axeinos « inhospitalier pour les étrangers (les hôtes) ». En réalité, c'est une interprétation grecque d'un nom iranien signifiant « noir, nordique ».

16 *Guettent.* Même les petits des oiseaux guettent. C'est une invitation transparente à être vigilent et à résoudre ses problèmes par ses propres forces ; les protecteurs ont leurs intérêts et leurs plans, qui ne coïncident pas avec ceux des petites nations.

17 *L'œuvre du méchant* : expression du langage ecclésiastique.

18 *Surgissant doré.* Le poète a créé un verbe composé, χρυσανατέλλω (de χρυσός « or » et ἀνατέλλω «surgir, se lever »), à la manière des poètes grecs anciens. Dans la phrase. la liaison est : ceux qui furent sauvés. . . tressaillirent.

19 *Urne de la patrie* : le vote unanime accordé à Cuza.

Μέ τῆς ἀρετῆς τά ὅπλα, ἄν ζητήσῃς ν'ἀσφαλίσῃς
Τῆς πατρίδος τάς ἡμέρας,
20 ΣΥ λαμπρόν παρασκευάζεις
Μέλλον τοῖς ἐπερχομένοις, καί ὀπίσω ΣΟΥ θ'ἀφήσῃς
Φήμην, ἥτις δέν φοβεῖται τῆς διαβολῆς τό τέρας.

Γ

ΗΓΕΜΩΝ! ἡ Καλλιόπη[20] ἄνω ἵσταται καί γράφει ! . . .
Τ'ὄνομά ΣΟΥ ἐχαράχθη εἰς τήν ἄσβεστον σελίδα !
Εἰς ΣΕ ἤδη ἀπομένει νά προσθέσῃς τήν σφραγίδα
Τῆς ἀθανασίας, ἥτις δέν γνωρίζει ἄν οἱ τάφοι
5 Ἔχουν σκότη ἤ συλοῦνται!
Ἤ ὑπό τῆς ἐργασίας τῶν αἰώνων ἀλλοιοῦνται.
Ὁ τῶν χρόνων μέγας κλύδων
Ναί! ἐπάνωθεν διῆλθε τῶν μεγάλων Πυραμίδων!
Ναί! τήν Ρώμην εἰς μεγάλον τάφον κατεσκεύασ'ὅλην,
10 Κι'ἐξηφάνησε τό κράτος ἄρδην τῶν Καρχηδονίων!
Ναί! τῶν Λακε δαιμονίων
Δέν ὑπάρχουν αἱ γυναῖκες! Καί τῆς Ἀθηνᾶς τήν πόλιν,
τόν ἀδάμαντα τῆς τέχνης, ἐρειπίων σωρός κρύπτει!
Ναί! ἀλλ'ἄν τά ἔθνη πίπτῃ
15 Κ'ἱερόσυλον τόν πόδα σήμερον ὁ διαβάτης
Φέρ'εἰς τοῦ ἀρχαίου κόσμου τά ὀστᾶ τά ἐκχωσμένα,
Δέν πατεῖται πλήν κ'ἡ δόξα, ἥν ὁ μέγας Σπαρτιάτης
Ἔδρεψεν εἰς Θερμοπύλας- οὔτε τά δεδοξασμένα
τρόπαια τοῦ Μαραθῶνος
20 Ἐξηφάνισεν ὁ χρόνος!
Τῶν'Ἀριστειδῶν ἡ φήμη καί ἡ τῶν Θεμιστοκλέων,
Τοῦ Ἀννίβα, καί τοῦ Βρούτου, καί τοῦ μάρτυρος ἐκείνου
Τελευταίου Κωνσταντίνου[21]
Μέ τόν κόσμον θά παρέλθῃ ὡ ὁ ἥλιος ὁ καίων.
25 Ταύτην θήρευσε τήν δόξαν, ΚΟΥΖΑ, στέφανον τοιοῦτον-
Στέφανον ἰσορροποῦντα πρός τῆς γῆς 'πασης τόν πλοῦτον-
Τ'ὄνομα ΣΟΥ, ἐάν θέλῃς, ἀφ'ἑνός εἰς ἄλλον πόλον
Νά προφέρητε μέ σέβας διά τῶν αἰώνων ὅλων!
Εἰς τάς χεῖρας τήν σημαίαν κράτει τῆς Ἐλευθερίας
30 Καί συμπάρεδρον πιστήν ΣΟΥ ἔχε τήν δικαιοσύνην.
Ὡς οἱ Πτολεμαῖοι πάλαι, τήν περίφημον ἐκείνην
Ἀλεξάνδρειαν, ταμεῖον κατεσκεύασαν σοφίας,
ΣΥ, ἐδῶ τῶν Μουσῶν στῆσε τούς βωμούς καί τά τεμένη.
Σύμβουλόν ΣΟΥ τῶν ἀρίστων ἔχε πάντα τήν ὁμάδα,
35 Κι'ἄγκυράν ΣΟΥ σωτηρίας τήν τριαδικήν μονάδα,
Ἐφ'ἧς ἡ Ὀρθοδοξία ἄσειστος ἀεί θά μένῃ!

Δ

Ἀλυσίδετον ἐκράτουν δεινοί χρόνοι τήν μητέρα[22]
Κ'ἔπληττον οἱ στεναγμοί της δακρυοσταγῆ[23] ἀέρα!
Ἀφ' ἑνός εἰς ἄλλου χεῖρας πίπτουσα, καίτοι προστάτου,
Ἔχανε πνοήν κι'αἰσθήσεις εἰς τό ἐναγκάλισμά του ! . . .
5 Ὦ! πικρίαι ἀναμνήσεις!
Μέ τά δάκρυα ἡ γῆ της ἡ ἐρίβωλος ἐμίχθη,
Μέ φιλήματα Ἰούδα εἰς δεινούς κρημνούς προσήχθη,
Κι'ὤφειλες νά τήν ζητήσῃς-

---

[20] *Calliope* : muse de la poésie épique (donc de l'histoire) et de l'éloquence.

[21] *Le dernier Constantin* : Constantin XI Paléologue, mort en défendant Constantinople contre les Turcs, en 1453.

[22] *La mère* : la patrie.

[23] *Qui laisse tomber des larmes goutte à goutte:* le poète a inventé un adjectif composé : δακρυοσταγής (de δάκρυ « larme » et στάζω « faire tomber goutte à goutte »).

῎Οχι μεταξύ τῶν ζώντων -εἰς τῆς λήθης τά βιβλία!
10 Σήμερον ἡ ἅλυσίς της ἔπεσ' εὐδοκίᾳ θείᾳ!
Ποῖος τάς πληγάς της ἤδη ὥρισται νά βαλσαμώση;
Ζωῆς φίλημα τίς ἤδη εἰς τά χείλη θά τῆς δώση;
Ποῖος θέλει ἀπομάξη δάκρυα τοσούτων χρόνων
Καί ἀναβιβάση ταύτην τίς δεδοξασμένον θρόνον;
15 Εἰς τούς λόγους μου, ὦ ΚΟΥΖΑ!, τό ὡραῖον μέτωπόν ΣΟΥ
'Ανεγείρεις ἀγερώχως καί σκιρτᾷ ΣΟΥ ἡ καρδία.
'Ανεβαίνει ΣΟΥ τό αἷμα εἰς τάς παρειάς καί βλέπω
Τόν γλαυκόπουν ὀφθαλμόν ΣΟΥ
Φλόξ νά περιβάλλη θεία
20 Καί ἀπό τοῦ στόματός ΣΟΥ ἄναρθρα λόγια δρέπω.

E

Σέ μαντεύω!.. πῦρ ἁγίου ἐνθουσιασμοῦ Σ'ἐμπνέει
Καί χρησμοῦ αἱ ἄναρθραί ΣΟΥ λέξεις τόπον ἔχουν 'κεῖναι.
Εὐγενής φιλοτιμία τά ἐνδόμυχά ΣΟΥ καίει
Καί τό μέλλον τῆς πατρίδος ὄνειρόν ΣΟΥ γλυκύ εἶναι.

5 Τοῦ ὀνείρου ΣΟΥ κατόπιν τρέχε πάντοτε μέ ζῆλον!
Μή πτοοῦσι ΣΕ τά βέλη Θερσιτῶν τε καί Ζωΐλων![24]
Συλλογίζου τούς στεφάνους, οὕς ἐκ ρόδων Μαραθώνων
῾Ετοιμάζουσιν αἱ χεῖρες τῶν κατόπιν μας αἰώνων!
Συλλογίζου τῶν κατόπιν γενεῶν τάς εὐλογίας
10 Αἵτινες προσμένουν πάντας τούς υἱούς 'Αθανασίας
Κ'οὕτω χαῖρε!.. ἡ ὡραία τῆς ΕΝΩΣΕΩΣ ἡμέρα
Διά τήν πατρίδα τότε ἔσεται ἡ φαιδροτέρα!
Τότε τό Παλλάδιόν μας αὕτη[25] ἔσεται καί μόνη
Τήν γῆν ἥλιος ἐφ'ὅσον καί φωτίζη κι'ἐμψυχώνη.
15 Κι'ὄντως ἡ εὐλογημένη
Κιβωτός τῆς εὐνομίας
Καί ἡ θεοφρουρημένη
῎Αγκυρα τῆς Σωτηρίας!

---

[24] *Thersites et Zoïles.* Thersite : Grec qui a pris part à l'assaut de Troie, impertinent mais peureux. Zoïle : sophiste philosophe et philologue (IV—e. s. av. n.è.), détracteur acharné d'Homère

[25] *Alors elle.* La liaison est : Alors elle... sera le palladium... et l'arche de la justice et... l'ancre du salut. Les vers 15—18 à l'exception d'un seul mot, sont identiques aux vers 11—14 du chant I^er^. Le vers 12 nous rappelle le vers 5 du chant I^er^.

HISTORIOGRAPHISCHE BEZIEHUNGEN ZWISCHEN DER MOLDAU UND KRONSTADT ZUR ZEIT DES FÜRSTEN CONSTANTIN MAUROCORDATOS (1742—1743)

ADOLF ARMBRUSTER

Infolge des verschobenen Kräfteverhältnisses in Südosteuropa gegen Ende des 17. und zu Beginn des 18. Jahrhunderts sah sich die Pforte zu einer politischen Zwangslösung in der Regierung der beiden Donaufürstentümer Moldau und Walachei genötigt. Die Wiener Entsetzung (1683) loste einen unaufhaltbaren Ansturm der christlichen Großmächte (Österreich, Rußland und Polen) auf des Osmanische Reich aus, das sich in eine bedenkliche Defensive gedrängt sah, aus der es erst nach Jahrzehnten schüchterne Gegenangriffe starten konnte. Die rumänischen Fürsten, wie etwa ein Şerban Cantacuzino (1678—1688), ein Constantin Brâncoveanu (1688—1714) in der Walachei, oder ein Dimitrie Cantemir (1710—1711) in der Moldau — die ersten beiden durch geheime Verhandlungen, letzterer durch Krieg —nahmen diese Gelegenheit wahr, die ihnen die internationale Lage bot, um das osmanische Abhängigkeitsverhältnis zu kündigen und um mit Hilfe der christlichen Mächte die vollkommene Unabhängigkeit zu erringen. Die Versuche mißglückten an einer Unterschätzung des osmanischen Schwächegrades und an einer Überwertung in erster Linie der uneigennützigen Hilfeleistung der christlichen Mächte, aber auch der eigenen Kräfte. Die Gegenmaßnahmen wurden von der Pforte umgehend getroffen : An Stelle des nach Rußland geflohenen Dimitrie Cantemir und des in Constantinopel auf türkischen Befehl hingerichteten Ştefan Cantacuzino (1714—1715) ernannte die Pforte nicht mehr Fürsten aus dem rumänischen Bojarenadel sondern Griechen, die den Interessen der Osmanen näher standen und diese mit erhohter Anhänglichkeit beobachteten. Damit beginnt die rund hundertjährige Fanariotenherrschaft in der Moldau und in der Walachei.

Aus osmanischer Sicht erscheint die Fanariotenherrschaft als politische Formel, durch die die Pforte, trotz der intensivierten nationalen Emanzipationsbewegung, der wiederholten militärischen Mißerfolgen des osmanischen Heeres und der Bedrohung der rumänischen Grenzen durch die christlichen Armeen, die Kontrolle über die beiden Fürstentümer bewahren konnte. Die politische Zwangslösung sicherte dem Osmanischen Reich eine weitgehende und ununterbrochene Deckung des Getreidebedarfes, eine existenzwichtige Versorgung mit andern Lebensmitteln und Geldzufuhrungen. Aus griechischer Sicht bedeutet die Fanariotenherrschaft die Krönung einer alten Griechentradition, die bis in das 15. Jahrhundert zurückreicht und in deren Zuge das griechische Volkselement

in den beiden Donaufürstentümern Schlüsselstellungen im wirtschaftlichen, kulturellen und sozialen Leben erringen konnte; die Übernahme der politischen Führung ergänzt und krönt diese Griechentradition, steht aber auch am Ursprung ihres Falles, der sich 1821 ereignen wird.

Weit schwieriger, weil viel komplexer und nicht widerspruchsfrei, ist die Beurteilung der Fanariotenherrschaft aus rumänischer Sicht. Eine durchgehend negative Beurteilung erfuhr das Fanariotenjahrhundert seitens der Historiker des 19. Jahrhunderts, die sich dazu gefühlsmäßig durch die Umstände, unter denen die Fanarioten gestürzt wurden, und durch die Begeisterung der Wiedereinsetzung bodenständiger Herrscher verleiten ließen. Eine Revision dieses negativen Urteils und eine Neubewertung der Fanariotenherrschaft leitete Nicolae Iorga am Ende des vorigen Jahrhunderts ein [1], in deren Zuge sich das wahre Bild und die unleugbaren Verdienste der Fanariotenfürsten in der durchgreifenden Hebung und Modernisierung der rumänischen Gesellschaft langsam, wenn auch noch nicht erschöpfend und allumfassend, in der rumänischen Forschung abzuheben begann. Die von Nicolae Iorga angezeigte und von ihm konsequent beobachtete Richtung wurde bis zur Zeit eingehalten und so kann die heutige Geschichtswissenschaft mit Stolz ein objektives Urteil der Fanariotenherrschaft fällen, das allerdings noch nicht alle Aspekte dieses Zeitalters befriedigend erhellt hat [2].

Die Neuwertung des Fanariotenzeitalters besteht aus einer Sichtverlagerung von den negativen persönlichen Zügen der Fanarioten auf deren Reformbestrebungen und auf deren politische Leistungen, in deren Zuge die rumänische Gesellschaft strukturelle Austauschungen erfahren hat. Die Fanarioten sahen sich gleich zu Beginn ihrer Herrschaft gezwungen eine allumfassende Reformpolitik einzuleiten, die sowohl von den Forderungen der Pforte als auch von den rumänischen Gegebenheiten bedingt war und davon ausgehen mußte. Angesetzt wurde sie im Steuerwesen; von hier griff sie notwendigerweise in die demographischen Strukturen über, richtete sich gegen die Opposition des Großbojarentums und strebte eine Erleichterung der Lage des Bauernstandes an, die bis zur Aufhebung der Leibeigenschaft führen sollte, Maßnahme die einzigartig für die damalige Zeit (Mitte des 18. Jahrhunderts) in Ost- und Südosteuropa steht. Nach und nach erfaßte die fanariotische Reformpolitik alle Bereiche des öffentlichen Lebens, einschließlich die Kultur.

Die Fürsten der ersten Hälfte des Fanariotenzeitalters — die von den Mitgliedern der Maurocordatos dominiert wird — waren Gelehrte von hoher Bildung und europäischen Rufes. Die Bibliothek des ersten Fanariotenfürsten, Nikolaus Maurocordatos, war in ganz Europa berühmt, der König von Frankreich bestellte Abschriften von Handschriften daraus für seine eigene Bibliothek, der deutsche Kaiser, der Papst

---

[1] N Iorga, *Cultura română supt Fanarioţi*, in *Două conferinţe*, Bukarest, 1898, S. 51—108; ders., *Au fost Moldova şi Ţara Românească provincii supuse Fanarioţilor?*, in „Anal. Acad. Rom" Mem. secţ. ist. Seria III, tom XVIII, 1936/37, S. 347—366; ders., *Istoria Românilor*, VII; *Reformatorii*, Bukarest, 1938; ders., *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, VII: *Les Réformateurs*, Bukarest, 1940.

[2] Vgl. Florin Constantiniu, Şerban Papacostea, *Les réformes des premiers Phanariotes en Moldavie et en Valachie: Essai d'interprétation*, in „Balkan Studies", XIII (1972), 1, S. 89—118 mit einem ausgezeichneten bibliographischen Anhang.

und der König von England traten zugleich als Käufer der Bibliothek auf, und sein Sohn Constantin Maurocordatos war gezwungen sie 1758 zu verkaufen um mit ihrem Erlös sich die Befreiung aus den Sieben Türmen zu erlangen [3]. Vertraut mit den frühaufklärerischen Geistesströmungen schöpfen die Fanarioten des öftern in ihrer Reformpolitik aus der aufgeklärten Philosophie und lassen sich von Beispielen aufgeklärter Herrscher Europas beeinflussen.

Auffallend ist, daß die Fanarioten entgegen aller Erwartungen keine Gräzisierungspolitik betrieben haben. Eines ihrer Hauptanliegen war von Beginn an, sich der rumänischen Gesellschaft und Kultur zu integrieren. Dieses Bestreben offenbart sich, wie auch im allgemeinen die ganze Reformpolitik, mit Klarheit bei Nikolaus Maurocordatos und wird von seinem Sohn Constantin übernommen und ausgeweitet; die Nachfolger der Maurocordatos gehen selten über ihre gelehrten und reformfreudigen Vorgänger hinaus und sind viel einfallsarmer in ihren reformatorischen und zivilisatorischen Initiativen; es gereicht ihnen zum Verdienst vom maurocordatischen Reformprogramm, mit wenigen Ausnahmen nicht abgewichen zu sein.

Die Integrierungspolitik setzt unabwendbar im Bereich der Kultur ein, da sie in diesem Bereich auf verdienstvolle nationale Versuche der Vorgänger zurückgreifen konnte. Wenn man die Verordnungen und die getroffenen Maßnahmen der ersten Fanarioten auf dem Gebiet des unteren Schulwesens, des Buchdruckes, des geistlichen Lebens, des Kanzleiwesens ins Auge faßt, liegt die Tatsache auf der Hand, daß diese Fürsten bestrebt waren vorangehende Leistungen fortzusetzen und das rumänische Nationalempfinden durch entsprechende Vorsorge zu fördern und es keinesfalls durch nationalfremde Gräzisierungsmaßnahmen zu verletzen. Daß darin auch Abschwächungsabsichten der adligen Opposition gegen das Sozialreformprogramm mitmischen wird wohl schwerlich verkannt werden.

Die fanariotische Integrationspolitik in die rumänische Nationalkulturlandschaft offenbart sich mit schärfster Klarheit auf dem Gebiete der Geschichtsschreibung, so daß sich auf historiographischer Ebene der Wechsel von den Landesfürsten zu den Fanarioten bruchlos vollzieht. Nikolaus Maurocordatos setzt auch in dieser Richtung die Weichen, die von allen Nachfolgern befahren werden sollen. Bereits während seiner ersteu vorfanariotischen halbjährigen Regierung in der Moldau (1709—1710) beauftragt er den Kanzleischreiber Axintie Uricariul mit der Abschrift der Moldauer Chroniken, Auftrag den er gewissenhaft durchgeführt hat [4]. Während seiner zweiten Moldauer Regierung (1711—1715), der ersten eigentlichen Fanariotenherrschaft, betraut er Nicolae Costin, den hochgelehrten Sohn des berühmten Chronisten Miron Costin, mit der

[3] Grundlegend fur die maurocordatische Bibliothek: N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut față de școala românească*, in „Anal. Acad. Rom." Mem. secț. ist. Seria II, tom XXXVII, 1914, S. 77—120; ders., *Știri nouă despre biblioteca Mavrocordaților și despre vieața muntenească în timpul lui Constantin-Vodă Mavrocordat*, *ebenda*, Seria III, tom VI, 1927, S. 135—170; V. Mihordea, *Biblioteca domnească a Mavrocordaților. Contribuții la istoricul ei*, *ebenda*, tom XXII, 1939/1940, S. 359—419; vgl. jetzt Corneliu Dima-Drăgan, *Bibliofilia Mavrocordaților*, in seinem Sammelband *Ex libris*, Bukarest, 1973, S. 171—180.

[4] Ioan Șt. Petre, *Axintie Uricariul, Studiu și text*, Bukarest, 1944, S. 11 f

Aufgabe, eine Geschichte der Moldau von ihren Anfängen bis in die Gegenwart zu schreiben. Derselbe Nicolae Costin schreibt auch die Geschichte der Regierung seines Herrn [5], Werk das der bereits erwähnte Axintie Uricariul nach dem plötzlichen Tod Nicolae Costins (Herbst 1712) fortsetzt[6].

Sobald Nikolaus Maurocordatos in die Walachei versetzt wird (1715—1716; Hermannstädter Gefangenschaft 1716—1718; 1719—1730), ordnet er hier ebenfalls Abschriften der Landeschroniken an und kein geringer als Radu Popescu schreibt auf seine Bestellung eine Chronik der Walachei [7], worin die Herrschaft des Fanarioten ausführlich beschrieben wird. Die persönliche Anteilnahme des gelehrten Fürsten an diesen historiographischen Unternehmen wird von den jeweiligen rumänischen Chronisten lobend und anerkennend hervorgehoben; kurz vor seinem Tode schrieb Nikolaus Maurocordatos an Chrysanth Nottaras: „Wir lesen in den Chroniken der Walachei" [8]. Integrationspolitisch und zu Legitimitätszwecken bestellte derselbe Fürst bei zwei gelehrten Landesbojaren gleich zwei Genealogien, die die Abstammung der Maurocordatos aus alten rumänischen Herrscherfamilien ableiteten [9]. Dieser Abstammung wußten Nikolaus Maurocordatos und sein Sohn Constantin europäische Verbreitung zu geben: Ein ungenannter Siebenbürger Sachse schiebt sie geschickt in eine *Laudatio* ein [10], der französische Abbé Fontaine erwähnt sie in einer Zuschrift zu einer Pariser Vergilausgabe aus dem Jahre 1745 [11].

Der Sohn und Nachfolger des ersten Fanarioten, Constantin Maurocordatos setzt auch hier das Werk seines Vaters fort; auch er bestellt Abschriften der rumänischen Landeschroniken, auch er findet in Ioan Neculce einen Hofhistoriographen, dessen Chronik der Moldau an sprachlicher Ausdruckskraft von keinem andern mittelalterlichen rumänischen Geschichtswerk übertroffen wird [12]. Constantin Maurocordatos hat sich aber ein viel höheres Ziel gesteckt. Nach zweimaligem Regierungswechsel in der Walachei (1730, 1731—1733, 1735—1741) und in der Moldau (1733—1735, 1741—1743) erkannte er die Unzulänglichkeiten der Landeschronistik, in der die Darstellung der rumänischen Geschichte erst mit der Gründung der mittelalterlichen Fürstentümer im 13. — 14. Jahrhundert

---

[5] Ders., *Nicolae Costin. Viaţa şi opera*, Bukarest, (1939).

[6] Ders., *Axintie Uricariul*; vgl. noch N. Iorga. *Istoria literaturii române in secolul al XVIII-lea (1688—1821)*, I, 3. Ausg., Bukarest, 1969 (die erste Ausg. erschien 1901, die zweite 1928); G. Pascu, *Istoriea literaturii române din secolul XVIII*, I, Bukarest, 1926; bezüglich der von den Fanarioten bestellten Abschriften vgl. G. Ştrempel, *Copişti de manuscrise româneşti pînă la 1800*, I, Bukarest, 1959.

[7] *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, Bukarest, 1963.

[8] *Documente privitoare la Istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki*, XIV: *Documente greceşti*, hg. von N. Iorga, II. Teil: *(1716—1777)*, Bukarest, 1917, S. 1051.

[9] Vgl. I. Crăciun, A. Ilieş, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne sec. XV—XVIII, privind istoria României*, Bukarest, 1963, S. 185—187; s. auch *Istoria României*, III, Bukarest, 1964, S. 549 f.

[10] *Nicolai Maurocordati Laudatio*, in E. Legrand, *Généalogie des Maurocordato de Constantinople*, Paris, 1886, S. 33—59, bes. S. 37f. und 47f.

[11] Alexandru G. Mavrocordat, *Cu ocaziunea scrisoarei lui Le Quien*, in „Arhiva Societăţii Ştiinţifice şi Literare din Iaşi", X, 1899, S. 191ff.; N. Iorga, *Ştiri nouă despre biblioteca Mavrocordaţilor, a.a.O.*, S. 145f.

[12] *Letopiseţul Ţării Moldovei*, hg. von Iorgu Iordan, Bukarest, 1955 (ebenda andere Ausg. 1959, 1968).

begann; er aber wünschte die Geschichte der rumänischen Länder und deren Bewohner aus der Antike bis in die Gegenwart in einer einzigen Landeschronik vereint zu sehen. Sein Wunsch greift letzten Endes auch hier auf rumänische Vorbilder zurück. Als erster trachtete Constantin Cantacuzino Stolnicul („der Truchseß") die Lücke in den rumänischen Chroniken vom antiken Dazien bis in das 14. Jahrhundert zu schließen, kam aber nicht über die Hunnenzeit hinaus [13]. Sein moldauischer Zeitgenosse Dimitrie Cantemir verfaßte im russischen Exil sein Werk *Chronicul a vechimei Romano-Moldo-Vlahilor*, in dem er ausschließlich diese Zeitspanne behandelt [14]; bereits vor ihm schrieb der erwähnte Nicolae Costin eine Chronik der Moldau von den Bibelanfängen bis zum Beginn des 17. Jahrhunderts, das aber für die fragliche Zeit fast nichts an rumänischer Geschichte bietet [15].

Von diesen drei Versuchen hat Constantin Maurocordatos mit Sicherheit den besten, nämlich denjenigen Dimitrie Cantemirs, nicht gekannt, sondern nur den schwächsten, nämlich die Chronik des Nicolae Costin; ungewiß ist es, ob er die Chronik des Constantin Cantacuzino gekannt hat.

Tatsache bleibt, daß der Gedanke einer erschöpfenden Darstellung der rumänischen Geschichte ihn eingehend beschäftigt hat, wobei es ihm in erster Linie um die Periode vom antiken Dazien bis in das 13. Jahrhundert ging, und er fur die darauffolgende Zeit die Landeschroniken fur durchaus befriedigend erachtete. Konkrete Initiativen zur Verwirklichung seines Vorhabens und Wunsches erfahren wir, beim heutigen Stand der Forschung, aus dem Jahre 1742, während seiner zweiten Moldauer Regierung also, als sich Constantin Maurocordatos einerseits an das Jesuitenkollegium in Klausenburg wandte mit der Bitte um eine Geschichte der Moldau in lateinischer Sprache, und andererseits an einen Kronstädter Gelehrten, dem er 14 Fragen vorlegte bezüglich der Geschichte der Rumänen seit der Antike bis in das 13. Jahrhundert. Als Antwort auf die erste Bitte erschienen umgehend drei Jesuitenpatres in der Moldau und einer von ihnen entwarf sogar einen Grundplan für sein Werk, an dessen Ausführung ihn nur der Tod verhindert hat. Da dieses Unternehmen in seinen wichtigsten Zügen bekannt ist [16], erübrigt sich ein weiteres Verweilen dabei, obwohl die bekannten Unterlagen den Eindruck erwecken, daß zusätzliche Archivforschungen noch recht ergiebig sein könnten.

Unser Hauptaugenmerk richten wir auf das Kronstädter historiographische Unternehmen Constantin Maurocordatos.

---

[13] *Istoriia Țării Rumânești dintru început*, in *Cronicari munteni*, hg. von M. Gregorian, I, Bukarest, 1961, S. 1—79.

[14] Ausg. Grigore Tocilescu als VIII. Band der *Operele principelui Demetriu Cantemiru*, Bukarest, 1901.

[15] *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea Lumii pînă la 1601*, hg. von Ioan Șt. Petre, Bukarest, 1912.

[16] Vgl. *Ex relatione de missionibus Dacicis S. J. anno 1743*, in Nic. Nilles S. J., *Symbolae ad illustrandum historiam Ecclesiae Orientalis in terris Coronae s. Stephani*, II, Oeniponte, 1885, S. 1024—1025; N. Iorga, *Mărunțișuri istorice culese în Ungaria*, Budapest, 1904, S. 58—61; ders., *Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor*, II, Vălenii de Munte, 1909, S. 56; Andrei Veress, *Istoricul marelui serdar Gheorghe Saul (1743—1785)*, in „Anal. Acad. Rom." Mem. secț. ist. Seria III, tom V, 1931, S. 83—88.

Vorerst überrascht diese doppelte Initiative des Fanarioten in einem Kulturraum, der außerhalb der Moldau liegt. Bekanntlich holten sich auch die großen rumänischen Chronisten Informationen bei fremden Historikern und aus fremden Geschichtswerken ein; ebenso wahr ist es aber auch, daß die selben Chronisten die Kenntnis der rumanischen Geschichte auf ein viel höheres Niveau brachten, als es die ausländische Forschung erreicht hatte und sich diese veranlaßt sah im einheimischen rumänischen Bereich verläßliche Auskünfte über geschichtliche Belange zu suchen [17]. Dieses Zurückgreifen Constantin Maurocordatos auf siebenbürgische Hilfe überrascht somit auf den ersten Blick; die Doppelbitte des Fanarioten muß als Notlosung betrachtet werden, weil ihm keine entsprechenden moldanischen Fachhistoriker zur Verfügung standen. Die vier großen gelehrten Chronisten Miron Costin, Nicolae Costin, Constantin Cantacuzino, Dimitrie Cantemir waren längst tot, Radu Popescu starb ebenfalls schon etwa 1730, ungefähr zur gleichen Zeit auch Axintie Uricariul; blieben noch die griechisch schreibenden Gelegenheitshistoriker [18], die solchen Aufgaben nicht gewachsen sein konnten, und Ioan Neculce, dessen Belesenheit aber für das gewünschte Unterfangen ebenfalls nicht ausreichte.

Daß Constantin Maurocordatos sich an das Klausenburger Jesnitenkollegium wandte darf nicht überraschen wenn man seine toleranten konfessionellen Maßnahmen in Betrachtung zieht und die letzten Endes auf ein soziales, wirtschaftliches und kulturelles Fördern des Landes zielten [19].

Viel weniger fällt sein Anklopfen an die Kulturpforten Kronstadts auf. Bereits unter Nikolaus Maurocordatos fanden sich viele gelehrte Kronstädter Sachsen am Fürstenhofe ein, unter denen Stephan Bergler mit Abstand der berühmteste war [20]; Nicolae Iorga schreibt ihm auch die schon erwähnte *Nicolai Maurocordati Laudatio* zu [21]; anläßlich seiner Befreiung aus der Hermannstädter Haft übte sich ein Kronstädter in

---

[17] Vgl. die Chroniken Miron Costins in polnischer Sprache (in *Opere*, hg. von P. P. Panaitescu, Bukarest, 1958, S. 207—240 bzw. 369—392), die Auskünfte, die Constantin Cantacuzino dem Italiener Ferdinando Marsili gab (*Operele lui Constantin Cantacuzino*, hg. von N. Iorga, Bukarest, 1901, S. 41—59) und die Arbeiten, die Dimitrie Cantemir auf Bestellung der Berliner Akademie geschrieben hat (*Descriptio Moldaviae* mit zahlreichen Ausgaben und Übersetzungen, und eine noch unveroffentlichte lateinische Kurzfassung des *Hronicul vechimei a Romano-Moldo-Vlahilor*).

[18] Vgl. Constantin Erbiceanu, *Cronicarii greci care au scris despre români in epoca fanariotă*, Bukarest, 1888; N. Iorga, *Istoria literaturii române in secolul al XVIII-lea*, I—II;. I. Crăciun, I. Ilieş, *a a O.*

[19] Bekannt sind seine Versuche Piaristen und Herrnhuter Brüder in die rumänischen Länder anzusiedeln, vgl. Jozsa János, *A piaristák bukaresti letelpedesenek kisérlete es Mavrocordat Konstantin* (Der Versuch C. Maurocordatos die Piaristen in Bukarest anzusiedeln), in „Erdélyi Múzeum", XXXVII (1931), 10—12, S. 406—408; Hans Petri, *O scrisoare necunoscută a Domnitorului Constantin Mavrocordat din anul 1740*, in „Anal. Acad. Rom." Mem. secţ. ist. Seria III, tom XXII, 1939/40, S. 199—211.

[20] Maria C. Marinescu, *Umanistul Ştefan Bergler (1680—1738). Viaţa şi activitatea sa*, in „Revista Istorică Română", XI—XII, 1941/42, S. 163—215; Bergler scheint die Genealogie des Nicolae Roset in die lateinische Sprache ubersetzt zu haben, *ebenda*, S. 207f.

[21] *Istoria literaturii române*, I³, S. 120—122. Dieses Werk beschreibt J. Chr. Engel, *Geschichte der Moldau und Walachei*, I, Halle, 1804, S. 85—90, nach einer Abschrift von Daniel Cornides Nach der Kronstadter Handschrift besorgte dann E. Legrand seine Ausgabe. Diese Handschrift befindet sich in der Manuskriptensammlung Johann Filstichs, Archiv der Schwarzen Kirche, Tq 171/7, S. 141—248. Wir persönlich glauben, daß Filstich auch deren Verfasser ist.

einer Rede in Lobpreisungen auf den Fanarioten, *Oratio* die aber auch aus einer antihabsburgischen Haltung hervorgegangen ist [22]. Während der zweiten Regierung Nikolaus Maurocordatos in der Walachei übersetzte Johann Filstich walachische Landeschroniken aus dem Rumänischen ins Deutsche und begann eine Reihe von historisch-geographischen Arbeiten zu schreiben, in denen dem ersten Maurocordatos-Fanariotenfürsten Anerkennung und Lob gespendet wird [23]. Constantin Maurocordatos trat somit mit seinem Anliegen nicht zufällig an einen Kronstädter Schulmann heran.

Die *Illustratio* der 14 Fragen, die der moldauische Fürst dem ungenannten sächsischen Gelehrten stellte, wird erstmals von Franz Joseph Sulzer erwähnt; er vermutet unter dem ungenannten Fürsten Constantin Maurocordatos und gibt „ in einer freyen Uebersetzung" Auszüge aus den Beantwortungen der Fragen I, XI, XII und XIII, die sich auf die Anfänge des Christentums in den rumänischen Ländern beziehen [24]. Sein Zeitgenosse Johann Christian Engel übernimmt von Sulzer dessen Vermutungen. Engel erhielt die Fragen und Beantwortungen vom Bolgatscher Pfarrer Andreas Thorwächter; er begnügt sich diese, mit Auslassung der Fragen VIII und IX, in einer knappen Fassung aufzuzählen und aus der Beantwortung auf Frage V ein Bruchstück abzudrucken. Dazu gibt er den Wortlaut einer Zuschrift des Kronstädters Lukas Joseph Marienburg wieder, in dem dieser unter dem ungenannten Kronstädter Befragten Johann Filstich wähnt [25]. Um die Mitte des vorigen Jahrhunderts erwähnt dann der Kronstädter Historiker Joseph Trausch die *Illustratio*, die er den beiden Historikern Thomas Tartler und Johann Filstich zuschreibt, ansonsten aber auf Sulzer und Engel verweist [26]. Der erste und letzte rumänische Historiker, der die *Illustratio* gekannt hat ist Nicolae Iorga. Gelegentlich seiner Budapester Archivstudien um die Jahrhundertwende stieß Iorga auf eine ausgedehnte historiographische Korrespondenz, die Engel mit siebenbürgisch sächsischen Gelehrten geführt hat um für seine rumänische Geschichte die nötigen Unterlagen zu sammeln. Nicolae Iorga druckt zwei Briefe an Engel ab, den einen vom 17. Dezember 1800 (Thorwächter an Engel), den andern vom 17. April 1803 (Eder an Engel), in denen die *Illustratio* erwähnt wird. Einige Angaben Thorwächters verleiten Iorga zur irrigen Annahme es handele sich dabei um ein Werk Sulzers, der es auf Wunsch und Veranlassung des moldau-

---

[22] Die Handschrift *Oratio Panegirica Celsissimo Principi ac Domino Domino Nicolao Alexandro Maurocordato per Tractatum Pacis e Germanorum detentione Liberato. In monumentum gratitudinis Anno Liberationis humanae 1718* (Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche I F 20/1) ging in die Handschriftensammlung Filstichs über, der sie in seinem eigenhändig geschriebenen *Catalogus Manuscriptorum* unter seine Werke zählt (Schwarze Kirche, Tq 169 I 22, Nr. 31 : *Oratio in honorem Nicolai Maurocordati Vaivodae Transalp. e captivitate Cibiniensi liberati. Anno 1718 habita*). Die *Oratio Panegirica* ist aber nicht in der Handschrift Filstichs erhalten, weist hingegen große Ähnlichkeiten mit der *Laudatio* auf, was uns bewogen hat letztere ebenfalls Filstich zuzuschreiben.

[23] Vgl Filstichs Handschriften in dem erwähnten *Catalogus Manuscriptorum*, den Trausch nicht gekannt hat und sich mit dem Verzeichnis, das Joseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon oder biographisch-literarische Denk-Blatter der Siebenburger Deutschen*, I, Kronstadt, 1868, S. 312–316 gibt, nicht immer deckt. S. auch I. Crăciun, A. Ilieş, *a.a O.*, S. 157, 176f.

[24] *Geschichte des transalpinischen Daciens*, III, Wien, 1782, S. 570–576,

[25] *A.a O.*, S. 63–65.

[26] *A.a O.*, S. 313f.; III, Kronstadt, 1871, S. 367.

ischen Fürsten Grigore Ghica III. (1774—1777) geschrieben habe [27]. Iorga hat sich aber umgehend vom wahren Sachverhalt überzeugt und den Fehler richtig gestellt im Sinne einer Zuweisung der Umfrage an die Maurocordatos. Entgegen aller Erwartungen ist Iorga auf diese *Illustratio* nicht naher eingegangen, obwohl er die Kronstädter Handschrift gesehen und sie kurz beschrieben hat [28]. Da Iorga die näheren Umstände, die zu der Initiative des Fürsten Constantin Maurocordatos geführt haben, nicht gekannt hat, erklärt sich auch seine Zurückhaltung und Verkennung der Bedeutung dieser Initiative.

Eingehende Archivstudien in den Beständen der Schwarzen Kirche erlaubten uns sowohl die Vorgeschichte dieser Nachfrage als auch den Verfasser der *Illustratio* zu ermitteln.

Erhalten hat sich ein Schreiben aus dem Jahre 1742, in dem der Moldauer Fürst einen ungenannten gelehrten Kronstädter auffordert 14 Fragen aus der rumänischen Geschichte zu beantworten. Dieser erste Brief klärt von vornherein einen umstrittenen Punkt bezüglich der *Illustratio*, nämlich welcher Fürst diesen Wunsch ausgesprochen hat: es ist Constantin Maurocordatos, der zwischen September 1741— Juli 1743 zum zweiten Mal den moldauischen Fürstenstuhl innegehalten hat. Der Brief spielt auf vorangehende Korrespondenzen zwischen dem Fürsten und dem ungenannten Kronstädter an, infolge deren der Fürst von der „Wissenschaft und großen Lektüre“ des letzteren „gänzlich persvadiert“ wurde und er ihm als der geeigneteste Fachmann für sein Unternehmen erschien. In der Anlage zu diesem Brief werden die 14 Fragen geschickt, die entgegen der bisherigen Annahme in deutscher Sprache formuliert sind.

Die nächsten zwei Schriftstücke, die wir in der Beilage veröffentlichen, nehmen unmittelbaren Bezug auf die *Illustratio*: das eine ist ein Bücherverzeichnis und kann als die erste Fachbibliographie zur rumänischen Geschichte bezeichnet werden, die in solchem Umfang für diese Zeit einzigartig und fast vollkommen ist; dabei überrascht die massive Ausbeute der siebenbürgisch-sächsischen Chronistik für die rumänische Geschichte. Das zweite Schriftstück ist ein „Historischer Transport“ von Auszügen aus der Fachbibliographie und aus andern Chroniken, die nach Jassy übersandt wurden und wofür auch ein Honorar bezogen wurde, der erste Fall, in dem in der rumänischen Kulturgeschichte eine solche Arbeit gegen Belohnung geleistet wird! Der erste Teil ist von Thomas Tartler geschrieben, der auch ein Datum der Absendung eines Teiles dieser Auszüge anführt (21. Oktober 1742) und den genauen Preis der gemachten „excerptationes“ angibt; der zweite Teil ist von Johann Filstich geschrieben.

Zwischen diesen beiden Schriftstücken unde der *Illustratio* drucken wir in der Beilage einen andern, viel aufschlußreicheren Brief aus Jassy vom 2. bzw. 13. Januar 1743 ab. Dieser Brief bestätigt den Empfang eines Teiles des „Historischen Transports“ (wahrscheinlich desjenigen, der am 21. Oktober 1742 abgeschickt worden war) und verlangt zusätz-

---

[27] *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, III, Bukarest, 1901, S. 103f.; *Mărunțișuri istorice*, S. 50.

[28] *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, II, Bukarest, 1901, S. 22, Anm. 2 (ungeandert in der 2. und 3. Ausg.).

liche historiographische Informationen, die letztenendes aufschlußreich für das Interesse des Fürsten Constantin Maurocordatos an der Landesgeschichte sind und für dessen Entschlossenheit und Unbeirrbarkeit in seinem Unternehmen zeugen. Die Einleitung zu diesem Brief, die Bitte um Übersendung eines Apothekers und die Erwähnung des Chirurgen und der Samensendung aus dem ersten Brief beweisen, daß zwischen dem ungenannten Kronstädter und Constantin Maurocordatos ein äußerst freundschaftliches und rühriges Geschäftsverhältnis bestand, das sich nicht nur auf geschichtswissenschaftlicher Ebene hielt.

Die letzte Beilage ist die *Illustratio* der 14 Artikel. Die Fragen beziehen sich, wie schon erwähnt, vorzugsweise auf die Geschichte der Rumänen bis in das 13. Jahrhundert; darüber hinaus verlangt man eine Erörterung über die siebenbürgischen Lehen der rumänischen Fürsten und über die Teilnahme moldauischer Geistlichen an dem Florenzer Konzil.

Die 14 Fragestellungen beweisen deutlich, daß durch deren Beantwortung Constantin Maurocordatos eine lückenlose, einheitliche und erschöpfende Gesamtdarstellung der Geschichte der Rumänen anstrebte und er dadurch die Unzulänglichkeiten und Nachteile der Landeschroniken aufheben wollte. Der ungenannte Kronstädter entledigt sich seines Auftrages gewissenhaft und leistet eine beachtenswerte Arbeit. Für jede Behauptung verweist er auf antike und mittelalterliche Quellen oder neuere Abhandlungen, die er durch eigene Urteile ergänzt oder berichtigt. Seine Belesenheit ist beeindruckend und übertrifft bei weitem diejenige der rumänischen Chronisten vom Ende des 17. und vom Anfang des 18. Jahrhunderts. An wenigen Stellen kann er die Wissensbegier des Fanarioten aus Jassy nicht stillen und gesteht sein Unvermögen offen und vorbehaltlos ein. Seine Darstellung der Romanisierung Daziens, der Kontinuität und Romanität der Rumänen, der Position und Politik der rumänischen Fürstentümer gegenüber den anrainenden Großmächten (Pforte, Reich, Rußland, Polen) zeugt von ausgesprochen historischem Denken und wird im Wesentlichen von der heutigen Forschung bestätigt. Andere Behauptungen (und nicht wenige!) sind hingegen falsch; es muß allerdings eingeräumt werden, daß die Mehrzahl dieser Behauptungen erst in der Folge richtig gestellt worden sind, und daß der ungenannte Kronstädter mit wenigen Ausnahmen den letzten Stand der Forschung ausdrückt. Die *Illustratio* muß eben in erster Linie aus der Sicht der rumänischen Historiographie des 18. Jahrhunderts betrachtet und eingeschätzt werden.

Es erhebt sich nun die Frage nach dem ungenannten Kronstädter Gelehrten, an den sich Constantin Maurocordatos mit seiner Bitte gewandt und der diese so glänzend und umgehend beantwortet hat und darüber hinaus in liebenswürdiger Weise dem Fanariotenfürsten eine Fachbibliographie und Auszüge daraus zur Verfügung gestellt hat. Diese Tatsachen, als auch der Umstand, daß er dem Fanarioten als hochgebildeter, belesener Historiker der rumänischen Geschichte bekannt war und er eine gewisse Stellung im Kronstädter öffentlichen Leben einnehmen mußte, die es ihm erlaubte einige außerwissenschaftliche Aufträge zu erfüllen veranlassen konnte, beschränken die Zahl der möglichen Kronstädter Gelehrten auf drei Persönlichkeiten, die zugleich führende Historiker und hochgestellte Ämter im öffentlichen Leben der Stadt innehielten:

Johann Filstich (1684—1743), seit 1720 Rektor des Gymnasiums, Thomas Tartler (1700—1770), seit 1739 Konrektor und ab 1744 (nach dem plötzlichen Tod Filstichs am 18. Dezember 1743) Rektor des Gymnasiums, Joseph Teutsch (1702—1770), zwischen 1733—1754 Beamter in Kronstadt, aber nicht an maßgebenden Stellen; seine Beruhmtheit als Historiker setzt erst ab 1750 ein und er entfaltet auch seine so reiche und wichtige Schreibtätigkeit erst ab 1754, als er nacheinander Pfarrer in mehreren Burzenländer Gemeinden war; zudem widmet Joseph Teutsch seine Historiographie mit wenigen Ausnahmen Fragen der burzenländischen Geschichte. Diese Tatsachen zwingen uns Joseph Teutsch von der Liste der möglichen Verfasser der *Illustratio* zu streichen : Bleiben somit Johann Filstich und Thomas Tartler.

Wie bereits erwahnt vermutete Lukas Joseph Marienburg (und nach ihm Johann Christian Engel) Filstich als Verfasser der *Illustratio* und zwar aufgrund der Unzulänglichkeiten und Fehlurteile Filstichs in Fragen der rumänischen Geschichte und weil die benützte Fachliteratur in der *Illustratio* die gleiche sei mit derjenigen aus der *Oratio de Historia Valachorum*; letztere Behauptung erweist sich bei einer näheren Untersuchung der beiden Schriftstucke vollkommen unrichtig und zeigt, daß Marienburg diese beiden Werke oberflächlich beurteilt hat. Was nun die Fehlurteile Filstichs anbelangt, so muß herausgestellt werden, daß Johann Filstich in Detailfragen oft irrt und sich verirrt, im Wesentlichen aber die rumänische Frühgeschichte richtig erfaßt hat : Eben dieses aber erregt den Ärger und den Mißmut Marienburgs und Engels, die in den von dem *Supplex Libellus Valachorum* geschaffenen nationalpolitischen und historiographischen Auseinandersetzungen jeden Verfechter der Kontinuitatsauffassung verurteilten. Marienburgs Brief an Engel, in dem er seinen, in jeder Beziehung überlegenen Landsmann Filstich herunterkanzelt, muß aus dieser Sicht betrachtet und keineswegs als reinwissenschaftliche Wertung hingenommen werden.

Joseph Trausch vermerkt (ohne weitere Begründung) in der Abschrift des Briefes aus dem Jahre 1742, er sei an Johann von Seulen gerichtet; nun ist dieser k.k. Hauptmann als Historiker völlig unbekannt geblieben; er hat nur einige Abschriften oder bescheidene Fortsetzungen von Werken seines fleißigen und gelehrten aber etwas weitläufigen Onkels Lukas Seuler von Seulen hinterlassen. In seinem *Schriftsteller Lexikon* schreibt Trausch die *Illustratio* vorerst Filstich zu, um dann Tartler als deren Verfasser zu bezeichnen, weil der „Historische Transport" von ihm geschrieben sei und weil Joseph Teutsch von Tartler berichte, er habe dem moldauischen Fürsten eine Sammlung von Handschriften und Büchern geschickt. Trausch hat nicht gemerkt, daß ein Teil des „Historischen Transports" von Filstich selbst geschrieben ist; die zweite Begründung hingegen kann nicht beseitigt werden, wennschon Joseph Teutsch erst 1754 darüber berichtet und er Tartler keineswegs als Verfasser der *Illustratio* bezeichnet [29].

[29] In seinem *Verzeichniß einiger Schrift-Steller, die von Ungarn und Siebenbürgen handeln* (1751) berichtet Joseph Teutsch: „Tartler Thomas. zur Zeit Pfarrer in Tartlau, hat aus den meisten Auctoribus, so von Ungarn. Siebenbürgen u. Moldau geschrieben, wie auch aus vielen MSptis eine Collection gemacht und dem Waywoden in die Moldau geschicket", Schwarze Kirche, Tf 17 I/5, S. 184 (Originalhandschrift).

Johann Filstich und Thomas Tartler sind beide äußerst fleißige, gelehrte und belesene Historiker gewesen; Tartler (ähnlich wie auch Joseph Teutsch) hat seine historiographische Tätigkeit hingegen fast ausschließlich auf das Burzenland beschränkt, Filstich aber vertritt eine grundverschiedene Geisteshaltung; seine Werke fassen immer Siebenbürgen und die beiden Donaufürstentümer ins Auge; er ist mit Abstand der bedeutendste siebenburgisch-sächsische Historiker des 18. Jahrhunderts, der sich eingehend und dauernd mit der Geschichte der Rumänen beschäftigt hat; er übersetzte rumänische Chroniken ins Deutsche, verfaßte eine lateinische Geschichte der Rumänen und schrieb eine knappe Abhandlung über deren Ursprung; in allen übrigen Werken weiß Filstich Fragen aus der rumänischen Vergangenheit oder sogar Gegenwart geschickt einzuflechten, sie zu Ergänzungen oder Parallelen heranzuziehen. Johann Filstich erfreute sich 1742, als Constantin Maurocordatos seine Aufforderung nach Kronstadt schickte, eines wohlverdienten Ruhmes und war sicherlich auch jenseits der Karpaten als vorzüglicher Kenner der rumänischen Geschichte bekannt, da er sich nicht selten seine zusätzlichen Informationen von Reisenden aus der Moldau und Walachei einholte. Thomas Tartler hingegen war zu dieser Zeit als Historiker noch wenig bekannt, schon ganz und gar nicht als fachkundig in der rumänischen Frühgeschichte; er wird seine fruchtbare Tätigkeit etwas später entfalten. Noch ein anderer äußerer Umstand spricht für Johann Filstich als Autor der *Illustratio*, nämlich sein Amt als Rektor, das ihn als führenden Mann des geistigen Lebens Kronstadts und als bedeutende Persönlichkeit im öffentlichen Geschehen der Stadt ausweist, demgegenüber Tartler als Konrektor weit zurückbleibt.

Andere Tatbestände, die für diese Autorschaft ausweisen ergeben sich aus einer eingehenderen Prüfung des zweiten Briefes aus Jassy und der *Illustratio* einerseits und des Manuskriptennachlasses Filstichs andererseits. Im zweiten Brief vom 2. bzw. 13. Januar 1743 wird ausdrücklich auf ein Werk Filstichs Bezug genommen, nämlich auf die „Wallachische Historie", die mit dem *Tentamen Historiae Valachicae* identisch ist und die sich in eigenhändiger Schrift Filstichs erhalten hat [30]. Dieses Werk, im November 1728 begonnen, erweist sich bei einer näheren Überprüfung auch als Pate der *Illustratio*; ein einziger Hinweis (die Aufzahlung könnte beliebig fortgefuhrt werden !) genügt um jeden Zweifel an der Autorschaft Filstichs zu beseitigen, nämlich die Erwähnung der Apostel-Paulus-Legende und -Tradition im Dorfe Nămoieşti mit den gleichen Worten im *Tentamen* und in der *Illustratio*, Legende die von keinem andern Historiker erwähnt wird und die Filstich wahrscheinlich von einem seiner rumänischen Gewährsmänner erzählt wurde.

Unter der Fachbibliographie werden auch andere Handschriften Filstichs angeführt, die schwerlich einem andern Zeitgenossen als nur ihm bekannt gewesen sein durften; das gleiche gilt auch für seine *Oratio de Historia Valachorum*, die am 17. Oktober 1732 von Filstich verfaßt wurde und sich in der Originalschrift des Verfassers erhalten hat [31],

---

[30] Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/5, 352 S.

[31] Schwarze Kirche, Tq 160 II 17, S. 185—208.

im Druck aber erst 1743 in Jena erschien [32], also nach Abfassung der *Illustratio* und nach Absendung des „Historischen Transports" in die Moldau.

Einen zusätzlichen Erweis der Autorschaft Filstichs liefert uns die Abschrift der *Illustratio* selbst. Diese befindet sich zusammengebunden in einem stattlichen Quartband mit andern Arbeiten Filstichs zur rumänischen Geschichte, die von der selben Hand (wahrscheinlich ein Schüler Filstichs) auf gleiches Papier (Mitte des 18. Jahrhunderts) abgeschrieben wurden [33].

All das beweißt vollauf, daß Johann Filstich der Verfasser der *Illustratio* ist, die er auf Wunsch des Fanariotenfürsten Constantin Maurocordatos verfaßte.

Als einziger Einwand gegen die Identität des ungenannten Kronstädters mit Johann Filstich bleibt die Handschrift Tartlers aus dem ersten Teil des „Historischen Transports" und die Behauptung des Pfarrers Joseph Teutsch. Die Schrift Tartlers zeugt höchstens für einen bibliographischen Beistand des Konrektors in dem von Constantin Maurocordatos bestellten Unternehmen des Rektors Filstich. Tartler hat wahrscheinlich auch für den reibungslosen Transport dieser Auszüge (siehe seinen Terminverweis!) gesorgt, eben um Filstich auszulasten und um ihm für die Abfassung der *Illustratio* genügend Zeit zu lassen. Es kann aber auch angenommen werden, daß sich die Behauptung von Teutsch auf einen nachherigen Büchertransport in die Moldau bezieht, den dann Tartler, ab 1744 Rektor, allein betreut haben müßte. Diese Annahme setzt weitere historiographische Beziehungen zwischen Constantin Maurocordatos (1744—1748 Fürst in der Walachei, 1748—1749 in der Moldau) und Kronstadt voraus. Tatsächlich hat Thomas Tartler im Jahre 1744 einen Grundplan zu einer Geschichte und Geographie der Moldau und Walachei entworfen, der aber leider nicht ausgeführt worden ist [34]; ansonsten lehnt sich der Grundplan eingestanden an das Werk Filstichs.

In der Anlage drucken wir die erwähnten Kronstädter Schriftstücke ab, die sich auf die *Illustratio* beziehen. Soweit es uns möglich war haben wir die angeführten Titel und Autoren in den Anmerkungen identifiziert und die uns bekannten Ausgaben bis 1742/43 aufgezählt; bei den antiken und frühmittelalterlichen Autoren und Quellen wird nur auf die korrekten Namens- und Titelangaben verwiesen.

---

[32] *Schediasma historicum de Valachorum historia*, Jenae, 1743.

[33] Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 123. Stuck I: *Historie von der ersten Hereinkunfft der Romer und dem von ihnen nachmahls auffgerichteten Wallachischen Reich* (=Übersetzung des *Letopiseţul Cantacuzinesc*); Stuck II: *Anfang des Lebens und der Historie des Durchlauchtigisten All-Christlichen Herrn von dem Wallachischen Land Johan Constandins Brankovan Bassarab vaivode* (= Übersetzung der Chronik des Radu Greceanu); Stuck III: *Illustratio*; Stuck IV. ohne Überschrift (= Übersetzung der Chronik des Popa Vasile). Stuck III und IV sind nach Aufsetzung des *Catalogus Manuscriptorum* geschrieben worden, da sie von diesem nicht erfaßt werden.

[34] Schwarze Kirche, Tq 170/2, S. 168—175: *Principatus Valachiae brevis descriptio*; S. 178—185: *De Principatu Moldaviae* (Originalhandschrift aus dem Jahre 1744).

Im allgemeinen wurde die Schreibweise der Vorlagen beobachtet; Satzzeichensetzung und einheitliche Schreibweise der bibliographischen Verweise waren Sache des Herausgebers; Abkürzungen wurden nur an mißverständlichen Stellen ergänzt. Der Abschreiber der *Illustratio* scheint die Kopie nicht noch einmal durchgelesen zu haben, denn sonst hätte er wohl kaum die vielen Wortwiederholungen, mangelhaften Satzkonstruktionen oder Wortentlassungen nicht verbessert; auf diese Mängel wird im Text aufmerksam gemacht.

Wo liegt nun die Bedeutung der Aufforderung Constantin Maurocordatos an Johann Filstich? In erster Linie in einem zusätzlichen Erweis für die integrierende Kulturpolitik der Fanarioten in den nationalrumänischen Kulturkörper [35]. Innerhalb dieses Programmes belegt die Fürsorge für die Geschichtsschreibung einen bevorzugten Platz. Die Fanarioten haben, mit wenigen Ausnahmen, die rumänische Chronistik gefordert und angeregt durch entsprechende Aufträge: Abschriften der Landeschroniken, Fortführung früherer Arbeiten, bestellte Chroniken der eigenen Herrschaften, Gesamtdarstellungen [36]. Für letzteren Auftrag wendet sich Constantin Maurocordatos als erster Fanariotenfürst an außerrumänische Historiker. Diese Aufforderung aus dem Jahre 1742 offenbart uns hingegen eine Krise der Geschichtswissenschaft aus der Moldau und Walachei, die rund ein Jahrhundert anhalten wird und die vor allem von einem Mangel in dem für größere Werke nötigen Personalstand kennzeichnet wird. Daraus erklärt sich die Tatsache, daß in dieser Zeit kein größeres allumfassendes Werk zur Geschichte der Moldau und Walachei von einheimischen Verfassern geschrieben werden kann. Diese Aufgabe wird von den Rumänen aus Siebenbürgen oder von nichtrumänischen Gelehrten (vorzüglich von Sachsen und Ungarn) übernommen. Diese historiographische Verlagerung bringt ein Plus an Dokumentation, Interpretation und Verbreitung der Kenntnis der rumänischen Geschichte (aber auch genügend Abbrüche!). Darüber hinaus hat sie in unmißverständlicher Weise zur Förderung und Festigung des Gemeinschaftsgefühls zwischen den drei von Rumänen bewohnten Fürstentümer auf kultureller Ebene beigetragen. In diesen Rahmen gerückt offenbart sich die Initiative Constantin Maurocordatos in ihrer vollen und wahren Bedeutung.

---

[35] Im Herbst 1742 rugte Constantin Maurocordatos einen Provinzbeamten, der ihm einen in griechischer Sprache abgefaßten Bericht eingereicht hatte, wahrscheinlich in der vermeintlichen Absicht dem Griechen damit zu schmeicheln: „dar pentru ce să ne scrii grecești?... să ne scrii rumânește, să nu ne mai scrii grecești!“, N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, VI, Bukarest, 1904, S. 290, vgl auch S. 288; fur die Kulturaspekte des maurocordatischen Reformprogrammes s. I. Minea, „*Reforma*“ *lui Constantin Vodă Mavrocordat*, in „Cercetări Istorice“, II—III (1926/27), 1, S. 238—244.

[36] Fur die konsequente Haltung der Fanarioten der nationalen Geschichtsschreibung gegnuber spricht ein Fürstenerlaß vom Ende des 18. Jahrhunderts, in dem eine Geschichte und eine Geographie des Landes angeordnet wird, N. Iorga, *Un ordin domnesc din 1797 de a se scrie istoria și geografia țării*, in „Revista Istorică“, XXIV, 1938, S. 289—292.

BEILAGEN *

I.

1742. Aufforderung im Namen des Fürsten der Moldau an einen Kronstädter Gelehrten [1] zur Beantwortung von 14 die Geschichte der Walachen betrefende Fragen :

Monsieur

Sie werden die Güte haben, mich zu entschuldigen, daß auf Befehl Seiner Furstlichen Gnaden dieselben noch einmal zu belästigen mir die Freiheit nehme. Seine Fürstlichen Gnaden wünschen sehr, daß dieselben die Muhwaltung übernehmen möchten über die beifolgende Artikul einige Auslegung zu machen. Dero Wissenschaft und große Lektüre haben Seiner Furstlichen Gnaden gänzlich persvadirt, daß Niemand besser als dieselben hievon ein Licht geben würden. So erwarten wir noch dero Antwort, ob dieselben die 10 Gulden für die Reise-Unkosten des Chyrurgi [2] u. fur den Saamen [3] empfangen haben. Sie werden die Güte haben u. bei erster Gelegenheit Uns wegen deßen Empfang benachrichtigen. Gleichwie Wir auch glauben davon, was wir zu wissen wünschen in kurzem zufrieden gestellet zu werden. Verharre mit vieler etc.
(Schwarze Kirche, Tq 166/71, S. 691 Abschrift Trausch [4])

II.

(S. 691) *Man verlanget eine Erläuterung zu machen über folgende Artikul :*

1) Wie von Anfang bis zu Ende des 13. Seculi der Staat, Regierung und die Dependençe von Walachey und Moldau beschaffen gewesen?

2) Was man seit den Zeiten Trajani bis zum 13. Seculi von diesen zwei Landern beschrieben findet.

S. 692 3) Man will sagen, daß die Wallachey, jenseit des Altflußes / sey mit Einwohnern bewohnt gewesen, daß daselbst Bani (Statthalter, Gouvernneurs) gewesen, ehedaß einige Erwähnung von unseren Fürsten geschehen, welche zu Anfang, des 14. Seculi zu regieren angefangen. Man verlanget hieruber einige Erklärung.

4) Im Jahre 1070 erhielt Vladislaus, Herzog von Polosk, ein unrechtmäßiger Besitzer des Herzogthums Kiov, ein Succurs von den Moldauern. Man schreibt, daß A. 1200 die Walachen den Griechen auch

---

* Beilage VI, *Illustratio Articulorum*, erscheint in dem nächsten Heft unserer Zeitschrift.

[1] Am Rand : Dr. Johann v. Seulen.

[2] Es handelt sich um Michael Czakul, vgl Karl Kurt Klein, *Von sächsischen Badern, Wundarzten und Apothekern in der Moldau*, in „Siebenburgische Vierteljahrsschrift", 59 (1936). 3, S. 236

[3] Bereits 1600 verlangte ein rumanischer Bojar vom Bistritzer Bürgermeister Anweisungen zum Veredeln von Nelken sowie Blumensamen, vgl. I. Marţian, *Un răvaş al căpitanului Constantin Stolnicul din oastea lui Mihai Viteazul*, in *Omagiul fraţilor Lăpedatu*, Bukarest, 1936, S. 465—468

[4] Der Handschriftenband Tq enthalt : *Statuten, Programme und andere Schriften Gelehrter Gesellschaften und Vereine in Wien, Ungarn und Siebenbürgen nebst Briefen von vaterlandischen Gelehrten*, gesammelt von Franz Joseph Trausch.

zu Hülf gekommen, zu Zeiten Balduini, welcher Adrianopel belagerte. Es waren demnach zu diesen Zeiten Wallachen und Moldauer, allein man weiß nicht wer ihre Fürsten gewesen und von was für einem Herrn sie Unterthanen gewesen.

5) Diejenigen Fürsten, welche Colonien in diesen Ländern angeleget, deren sie sich bemächtiget oder eingenommen, sind aus Siebenbürgen, der Gegend Marmaros und Fogaras gekommen, allein es ist unbekannt: unter weßen Königes Schutz der Fürst Rudolph I. in die Walachey getreten und der Fürst Dragosch I. in die Moldau. Was zu diesen Zeiten vor Innwohner in der Wallachey und Moldau gewesen?

6) Man sieht in der Moldau und Budgiack die Städte von Szucsáva, Hottin, Soroka, Weißenburg, Kili, Akerman, aber es ist ungewiß von wem sie gebauet worden. Man sagt nur, daß sie ihren Ursprung von den Genuesern hätten, indessen weiß man nicht, zu welcher Zeit und wenn die Genueser in diese / Länder gekommen. S. 697

7) Man weiß auch sowenig die Erbauung der Stadt Braila oder Braillova in der Wallachey.

8) Wo der Altfluß in das Meer (!) fällt, daselbst ist eine Vestung, so man Turno heißet, Nicopol gegenüber. Man weiß deren Ursprung nicht, man sagt nur, daß dieselbe ein Handlungs-Hafen für die Juden wäre.

9) Unterhalb der Stadt Orsova sieht man Rudera von einer Vestung von Severin in der Wallachey jenseits des Altflußes, aber man weiß nichts andres zu sagen, als das Selbe vom Kaiser Severus erbauet worden.

10) Man sagt, daß unsere Fürsten noch einige Herrschaften oder Güter in Siebenbürgen hätten und sich Fürsten von Fogaras und Háromszék genennet; man wünscht über diesen Punkt eine Erklärung.

11) Man versichert, daß die RR.PP. Franciscani ihre Apostolische Mission in der Moldau gegen Ende des 12. Seculi (!) angefangen. Aber, wie war es um diese Zeit mit dem Staat und der Regierung in der Moldau und Wallachey beschaffen?

12) Man findet einige Örter, welche den Bischofthümern tributär gewesen, aber man weiß nicht, wie lange Zeit diese zinsbar geblieben und wie sie geheißen.

13) Unter der Regierung des Caroli Magni nahmen sie die Christliche Religion an. Man weiß aber nicht wie und durch wen? und was für eine Regierung diese Länder gehabt haben.

14) Man schreibt, daß der Fürst der Moldau in das Florentinische Concilium einen Abgesandten geschickt, aber die Partikularitäten hievon sind unbekannt. S. 698

(Schwarze Kirche, Tq 166/72, S. 691f. und 697f. Abschrift Trausch [1])

[1] Trausch fügt hinzu: E copia Joannis Bohm, Notarii Coron. a. 1753 denati descriptum. Die Antwort auf die vorstehenden 14 Fragen ist noch in Handschrift vorhanden unter dem Titel: „Illustratio Articulorum quorundam historicorum rem et Historiam Valachorum concernentium", woraus Sulzer in der Gesch. des Transalp. Daciens, III 570—576 u. Engel in seiner Gesch. der Walachei, I 63—65 einige Stellen mitteilen, Vgl. Nachträge zu Seiverts Nachrichten von Siebenburg. Gelehrten, Art. *Filstich* u. *Thomas Tartler*.

III.

S. 1 *Catalogus Librorum e quibus Excerptiones factae ad Historiam Moldaviae et Valachiae pertinentes*

Bonfinii Rerum Hungaricarum [1]
Cromeri Historia Polonica [2]
Nicol. Istvanfii Regni Hung. Historia [3]
Alex. Guagnini Rerum Polonicarum [4]
Io. Betlenij de rebus Transylvanicis [5]
Simonis Reinigeri Florus Polonicus [6]
Io. Nadangi Florus Hungaricus [7]
Vespasiani Kochowski Annal. Polon. Climacter [8]
Christophori Hartknoch de Replca Polon.[9]
Petri Ransani Epitome rerum Hung.[10]
* *Georgii à Richerdorf* Moldaviae Corographia [11]
Io. Ferdinandi Bezamb. Notitia Hungariae antiquo modernae [12]
Andreae Maxim. Fredro Gestorum Populi Poloni sub Henrico Valesio [13]

---

[1] Antonius Bonfinius, *Rerum Ungaricarum decades quatuor cum dimidia*, Basileae, 1568 (erste vollständige Ausgabe); editio princeps durch den Bistritzer Martin Bremer, Basel, 1543 (nur drei „Dekaden"; deutsche Übersetzung: Basel, 1545); Gaspar Helth-Ausgabe: Klausenburg, 1565; andere Auflagen: Frankfurt, 1581, Hanau, 1606, Koln, 1690.

[2] Martin Cromer, *De origine et rebus Polonorum libri XXX*, Basileae, 1555; andere Auflagen: Basel, 1558, 1568, Koln, 1589; deutsche Übersetzung: Basel, 1562, polnische Übersetzung: Krakau, 1611; *Polonia sive de situ et gente Polonorum*, Coloniae, 1577; andere Ausgaben: Koln, 1578, 1589, 1594, Leyden, 1627, 1642, 1643.

[3] Nicolaus Isthvanffy, *Historiarum de rebus Ungaricis libri XXXIV*, Colonia Agrippinae, 1622; andere Auflagen: Köln, 1685, 1724.

[4] Alexander Guagninus, *Rerum Polonicarum tomi tres*, Francofurti, 1581.

[5] Ioannes Bethlenius, *Rerum Transylvanicarum libri quatuor*, Cibinium, 1663; andere Ausgabe: Amsterdam, 1664; deutsche Übersetzung von Johannes Troster: *Das bedrängte Dacia*, Nurnberg, 1666.

[6] Simon Reiniger ist nur der Verleger der 5. Ausgabe von Joachimus Pastorius de (ab) Hirtenberg, *Florus Polonicus seu Poloniae Historiae epitome novae*, Gedani et Francofurti, Typis Simonis Reinigeri, 1679; vorherige Ausgaben: Leyden, 1641, 1642, Danzig, 1651, 1669, Frankfurt, 1659, Amsterdam, 1664.

[7] Ioannes Nadányi, *Florus Hungaricus*, Amstelodami, 1663; englische Übersetzung: London, 1664.

[8] Vespasianus Kochowski, *Annalium Poloniae Climacter*, I—III/, Cracoviae, 1683, 1688, 1698.

[9] Christophorus Hartknoch, *De Republica Polonica*, Jenae, 1678; andere Auflagen: Frankfurt und Leipzig, 1687, Leipzig, 1697, 1699.

[10] Petrus Ransanus, *Epitome rerum Hungaricarum*, Viennae, 1558; andere Ausgaben: Tyrnau, 1579, Frankfurt, 1600.

[11] Georgius Reichersdorffer, *Moldaviae, quae olim Daciae pars, Chorographia*, Viennae, 1541; andere Ausgaben: Wien, 1550, Koln, 1595, Frankfurt, 1600; in der Vorlage angekreuzt und unterstrichen; in der Folge werden die Anzeichnungen der Vorlage beobachtet, ohne Verweis in den Anmerkungen!

[12] Ioannes Ferdinandus Behamb, *Notitia Hungariae Antiquo-Modernae*, Argentorati, 1676.

[13] Andreas Maximilianus Fredro, *Gestorum Populi Poloni sub Henrico Valesio*, Dantisci, 1652; andere Auflagen: Danzig, 1659, Amsterdam, 1698.

Samuelis Timon S. J. Compendium Historiae Cumaniae seu Moldaviae et alia [14]
Nicol. Reusneri Rerum Memorabilium in Pannonia sub Turcarum Imperatoribus a Capta Constantinopoli usque ad nostram aetatem gestarum [15]
Abraham Ortelij Thesaurus Geographicus [16]
Historiae Bizantinae Corpus [17]
Laurentij Tolpentini Origines et occasus Transyl.[18]
Salomonis Neugebaveri Icones et Vitae Principum et Regum Poloniae [19]
Leonclavij Annales Sultanorum Osmanidarum [20]
Stanis. Kubierzycki Historiae Vladislai Poloniae et Sveciae Principis ad Excessum Sigismundi III. Poloniae Sveciaeque Regis [21]
Stanis. Krupztanowicz Reipliae Polon.[22]
Herburti de Fulstin Hist. Polon. Compendium [23]
* *Laonicü Chalcocondilae* (separatim) Graec. Lat.[24]
Marsili Danubius Pannonico Mysicus [25]
Adolphi Brachelii Historia sui temporis [26]
Rerum Hungaricarum Scriptores varii Historici Geographici [27]
Dacia vetus [28]

---

[14] Samuel Timon S. J., *Imago Novae Hungariae*, Cassoviae, 1734 (cap. XIV: De Cumania sive Moldavia, cap. XV: De Transalpina sive Valachia, cap. XVI: Res memorabiles Valachiae, Moldaviae et Transsilvaniae); „alia": *Epitome chronologica rerum Hungaricarum et Transsilvanicarum*, Claudiopoli, 1737, *Purpura Pannonica*, Tyrnaviae, 1717, *Synopsis novae chronologicae*, I—III, Tyrnaviae, 1714—1715.

[15] Nikolaus Reusner, *Rerum memorabilium in Pannonia sub Turcarum imperatoribus... gestarum*, Francofurti, 1603.

[16] Abraham Ortelius, *Thesaurus geographicus*, Antverpiae, 1596 (Neuauflage der *Synonymia geographica*, Antverpiae, 1578) mit zahlreichen Ausgaben.

[17] *Historiae Byzantinae scriptores*, I—XXXIX, Parisiis, 1648—1711; nachgedruckt Venedig, 28 Bde, 1722ff.

[18] Lorenz Töppelt (Toppeltinus); *Origines et occasus Transylvanorum*, Lugduni, 1667.

[19] Salomon Neugebauer (et A. Mylius), *Icones et vitae principum Poloniae*, Francofurti, 1620; andere Ausgaben: Frankfurt, 1626, 1640; deutsche Übersetzung: Frankfurt a. M., 1626, 1644.

[20] Johannes Leunclavius (Löwenklau), *Annales Sultanorum Othmanidarum*, Francofurti, 1588.

[21] Stanislaw Kobierzycki, *Historia Vladislai principis usque ad excessum Sigismundi III.*, Dantisci, 1655; zweite Auflage: Danzig, 1659.

[22] Stanislaw Krzysztanowics, *Respublica sive status Poloniae*, Lugduni, (1606?), andere Ausgaben: Leyden, 1627, 1642, 1697.

[23] Ioannes Herburtus de Fulstin, *Chronica sive historiae Polonicae compendiosa... descriptio*, Basileae, 1571; französische Übersetzung: Paris, 1573.

[24] Laonikos Chalkondyles, erste zweisprachige Ausgabe: Johann Balthasar Baumbach, Genf, 1615, Ausgabe A. Fabrotus: Paris, 1650, wiederholt Venedig, 1729.

[25] Luigi Ferdinando Marsili, *Danubius Pannonico-Mysicus*, I—IV, Hagae, Amstelodami, 1726.

[26] Johann Adolf Brahel, *Historia aut verius succinta epitome historiae annorum 34 nempe ab anno 1618 usque ad annum 1649*, Coloniae, 1650; *editio secunda ab anno 1618 ad 1652*, Coloniae, 1652.

[27] *Rerum Hungaricarum Scriptores varii historici, geographici*, Francofurti, 1600 (Ausgabe J. Bongars).

[28] Franciscus Fassching S. J., *Vetus Dacia ex Probatis Scriptoribus deprompta*, Claudiopoli Transilvaniae, 1725.

Adolphi Brachelij et Christiani Adolphi Thuldeni ab Anno 1618 usque ad 1660 [29]
Effigies Ducum et Regum Hungariae [30]
Andronicus Paleologus Interprete Petro Possino S. J.[31]
S. 1ᵛ Christophori Besoldi S. J. Historia Constantinopolitano Turcia [32]
Io. Vincentij Luchesini Hist. sui Temporis [33]
Volffgangi Betleni Historia [34]
Bernardi Vapovii Rerum Polonicarum et de rebus Moldavicis et Valachicis[35]
Marci Antonii Cocii Sabellici de Dacis ante Regem Decebalum et tempore Decebali [36]
Martini Szent-Ivani S. J. de Valachis et Moldavis [37]
Matthaei Milesii Historia Valachiae et Moldaviae seculo XV. ex Germanico Manuscripto in latinum traducta [38]
* *Io. Cluveri* Historiarum totius Mundi Epitome [39]
* *Abrahami Bucnnotzeri* Index Historico-Chronologicus [40]
* *Nicetae Chroniatae* Historia [41]
* *Joh. Zonarae* Historia [42]

---

[29] *Historia universalis rerum notabilium ubique pene terrarum gestarum* per Adolphum Brachelium, I et II partibus ab anno 1618 usque ad annum 1651 comprehense, inde vero usque ad annum 1660 per Christ. Adolph. Tuldenum, III, IV, V, VI partibus continuata, Coloniae, 1661.

[30] Unbekannt, vielleicht : Christophorus Parschitius, *Tabella Hungariae Ducum et Regum Christianorum*, Wittenbergae, 1702.

[31] P. Possinus (Poussines) gab die Geschichte der Kaiser Michael VIII. und Andronikos II. von Georgios Pachymeres erstmals in Rom 1666—1669 heraus, wiederholt in Paris, 1673, 1685 und Venedig, 1729.

[32] Christophorus Besoldus, *Historia Constantinopolitana*, Argentorati, 1634.

[33] Ioannes Vincentius Lucchesinius, *Historiarum sui temporis ab Noviomagensi pace tomi III*, Romae, 1725—1728.

[34] Wolfgang Bethlen, *Historiarum Pannonico-Dacicarum Libri X*, In arce Kreusch Transylvaniae, (1690).

[35] Bernard Wapowski, *Fragmentum Sigismundi Regis Poloniae res gestas Cromeri descript. posteriores continuans*, Coloniae, 1589 (vgl. M. Cromer, *Polonia*); die vollständige Ausgabe seiner Chronik erfolgte erst im 19 Jh.

[36] Marcus Antonius Coccius Sabellicus, *Rapsodie historiarum seu Enneadum ab Orbe Condito ad Annum Salutis Humanae 1504 libri 92*, Venetiis, 1498—1504; zweite Auflage: Paris, 1509, vollständige Ausgabe seiner Werke: Basel, 1538, 2 Bde.

[37] Martin Szent-Ivany S. J., *Curiosa et Selectiora Variarum Scientiarum Miscellanea*, Tyrnaviae, 1691, 1696, 1697, 1702; *Dissertatio paralipomenica rerum memorabilium Hungariae*, Tyrnaviae, 1699, 1700.

[38] Eine Arbeit von Matthias Miles mit diesem Titel ist unbekannt sondern nur *Siebenbürgischer Wurg-Engel oder Chronikalischer Anhang des 15. Seculi*, Herman-Stadt, 1670 mit vielen Angaben zur Geschichte der Moldau und Walachei im 16. Jh., die Filstich wahrscheinlich zusammengefaßt und ins Lateinische übersetzt hat.

[39] Johann Cluver (Cluverus), *Epitome historiarum totius mundi a prima rerum origine usque ad a.C. 1630*, Lugdunum Batavorum, 1631; andere Auflagen und Fortzetzungen: Leyden, 1637, 1639, 1640, 1645, 1649, Hildesheim, 1640.

[40] Abraham Buchholzer, *Chronologia, hoc est annorum supputatio*, Gorlicii 1585 mit vielen Neuauflagen, ab 1599 unter dem Titel *Index Chronologicus*, oder *Isagoge Chronologica* (bis 1634 fortgesetzt von seinem Sohn Gottfried).

[41] Nicetas Akominatos (Choniates), Erstausgabe: Hieronymus Wolf, Basel, 1557, wiederholt o O., 1593. Lateinische Übersetzung von Wolf, Paris, 1567, Frankfurt a.M., 1578; im Pariser Corpus hg. von Annibale Fabrotus, 1647, wiederholt Venedig, 1729.

[42] Johannes Zonaras, erste zweisprachige Ausgabe: H. Wolf, 3 Bde, Basel, 1557; im Pariser Corpus hg. von C. Ducangius, 2 Bde, 1686/87, wiederholt Venedig, 1729; lateinische Übersetzung: *Corpus Universae historiae praesertim byzantinae*, Lutetiae, 1567; wiederholt: Frankfurt a M., 1568.

Polonia defensa contra Barctajum Anonymi [43]
* *Marci Fuchsij* Pastoris Coronensis Chronica manuscripta Principum Valachiae et Moldaviae [44]
* *Danielis Nekesch* Chronica manuscripta [45]
* *Martini Schuleri* Diarium mscriptum [46]
* *Michaelis Seibergi* mscripta [47]
* *Historia Valachica atque Moldavica* [48]
* *Conradi Samuelis Schurzfleischa* Historia Ivani Moldaviae Principis [49]
Anonymi natione Valachi [50]
* *Michaelis Veissij* Judicis Coronensis [51]
* *Andreae Hegies* Senatoris Coronensis [52]
* *Hieronimi Ostermejeri* civis Coronensis [53]
* *Simonis Nosneri* Pastoris Heltemsis [54]
* *Petri Bamfi* Civis Coronensis [55]
Historia Manuscripta Principum Valachiae et Moldaviae [56]
* *Pauli Piasecij* Episcopi Praemisliensis in Polonia Chronica [57]
Jean Hubner Histoire Politique où l'on erit (!) aussi l'Histoire de Valachie, de Moldavie et des Cumans [58]
Memoires Historiques et Politiques de la Maison d'Autriche [59]
Moreri Dictionaire Historique [60]

---

[43] (Opalinski Lukasz), *Polonia defensa contra Barclajum*, Dantisci, 1648, (Antwort auf J. Barclays *Judicium de Polonia*, Leyden, 1642).

[44] Marcus Fuchs, *Chronica rerum ab Ungariae regis, Transilvaniae, Valachiae, Moldaviaeque principibus atque vayvodis ab anno Christi ad 1619 usque gestarum seriem continens*, Auszüge in *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt*, (ab nun *Quellen* zit.) IV, Kronstadt, 1903, S. 73—86; V, Kronstadt, 1909, S. 267—373. Vollständige Ausgabe mit späteren Nachträgen und Ergänzungen: Joseph Trausch, *Chronicon Fuchsio-Lupino-Oltardinum sive Annales hungarici et transilvanici*, I—II, Konstadt, 1847/48.

[45] Daniel Nekesch-Schuller, *Chronik (1421—1664)*, in *Quellen*, IV, S. 219—291.

[46] Martin Schuller, *Diarium (1642—1691)*, *ebenda*, VI, Kronstadt, 1915, S. 72—76.

[47] Michael Seybriger, *Kurze historische Anmerkungen*, *ebenda*, V, S. 436—444.

[48] Wahrscheinlich Filstichs *Tentamen Historiae Valachiae*.

[49] Johann Kirchbach, *Ivonias*, praeside Conrado Samuele Schurzfleischio publice consideratus a Ianne Hanboldo Kirchbach, 15. Maii 1672 in auditorio maiori, Lipsiae, 1672.

[50] Filstichs Übersetzung des *Letopisețul Cantacuzinesc*.

[51] Michael Weiss, *Liber annalium raptim scriptus (1569—1612)*, in *Quellen*, V, S. 140—263.

[52] Andreas Hegyes, *Diarium (1603—1617)*, *ebenda*, S. 449—594.

[53] Hieronymus Ostermayer, *Historien von 1520. Jahr bis Anno 1561*, *ebenda*, IV, S. 496—522; *Fortsetzung der „Historien" (1562—1570)*, *ebenda*, V, S. 138—140.

[54] *Res actae quaedam in partibus Hungariae et Transilvaniae* consignatae a Simone Nösnero pastore Ecclesiae Heltvinensis, *ebenda*, IV, S. 154—174.

[55] Peter Banfi, *Tagebuch (1599—1616)*, *ebenda*, V, S. 417—532.

[56] Vgl. Anm. 48.

[57] Paulus Piasecius, *Chronica gestorum in Europa singularium (1571—1645)*, Cracoviae, 1645; andere Ausgaben mit Fortsetzungen, *bis 1648*: Krakau, 1648, Amsterdam, 1649; *bis 1650*: Amsterdam, 1650. Im Manuskriptennachlaß Filstichs haben sich *Excerpta ex Pauli Piasecii Chronica* (Staatsarchiv Brașov, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/3) erhalten, die sich ausschließlich auf die Moldau und Walachei beziehen.

[58] Unbekannte französische Fassung der *Kurzen Fragen aus der politischen Geschichte*, Leipzig, 1702 ff. Johannes Hübners.

[59] Unbekannt.

[60] Louis Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*, Lyon, 1674ff.

Foresti Mappamondo Istorico [61]
Simpliciano Bizozeri La sagra Lega contrò la Potenza Ottomana [62] /
Ascanio Centorio Commentarij della guerra di Transilvania [63]
S. 2 Paolo Giovio Istorie del suo tempo[64]
Histoire des Grands Visirs Mahomet Cropoli Pacha et Ahimet Procoli
e des trois derniers Grands Seigneurs [65]
Constantino Belli Istoria dell'Imperio ottomano tradotta dal Francese [66]
Istorià degl'avenimenti dell'armi Imperiali contrò ai Ribelli et Ottomani [67]
Gio. Luig. Zani Lettere [68]
Casimiro Freschot Istoria d'Ungheria [69]
Istoria di Moscovia [70]
Mohamet Istorico Turco [71]
Beregani Istoria delle guerre d'Europa [72]
Histoire del Conte Tekeli [73]
Memoires pour servir a l'Histoire universelle de l'Europe [74]
Salmon Stato Presente di tutti i Paese del Mondo [75]
Origine del Danubio [76]
Natali Conti Historie de'suoi tempi [77]
Gio. Battista Adriani Istoria [78]
Histoire Generale de l'Europe [79]

---

[61] Antonio Foresti, *Mappamondo istorico*, I—III, Parma, 1690/91; andere Ausgaben: Venedig, I—IX, 1697—1714, deutsche Ausgabe: Augsburg, 1722.

[62] Simpliciano Bizozeri, *La Sagra Lega contro la Potenza Ottomana*, I—II, Milano, 1690, 1700.

[63] Ascanio Centorio de gli Hortensii, *Commentarii della guerra di Transilvania*, Vinegia, 1565.

[64] Paulus Jovius (Giovio), *Historiarum sui temporis libri XLV*, Firenze, 1550—1552; andere Ausgaben: Paris, 1558—1560, Basel, 1578; italienische Übersetzung: Venedig, 1560, deutsche Übersetzung: Basel, 1560, Frankfurt 1570.

[65] (François de Chassepol), *Histoire des grands visirs Mahomet Coprogli et Ahmet Coprogli Pacha*, I—II, Paris, 1676; zweite Ausgabe: ebenda, 3 Bde, 1679.

[66] *Istoria dello stato presente delle'imperio ottomano.* Composta prima in lingua Inglese dal Sig. Ricaut Tradotta poscia in Francese dal Sig. Briot: E finalmente transposta in Italiano Da Costantin Belli, seconda editione, Venezia, 1673.

[67] *Historia degl'avenimenti dell armi imperiali contro a ribelli et ottomani*, Venetia, 1687 (Verfasser: Gio. Battista Chiarello).

[68] Unbekannt.

[69] Casimiro Freschot, *Idea generale del regno d'Ungheria*, Venetia, Bologna, 1684; *Ristretto dell'historia d'Ungheria*, Bologna, 1688, Napoli, 1687 Milano, 1688.

[70] Unbekannt.

[71] Unbekannt.

[72] Nicola Beregani, *Historia delle guerre d'Europa dalla comparsa dell'armi ottomane nell'Hungheria*, Venetia, 1698; deutsch: Augsburg, 1700.

[73] (Jean Le Clerc), *Histoire d'Emeric, Comte de Tékély*, Cologne, 1693/4.

[74] (Hyacinthe Robillard d'Avrigny), *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe depuis 1600 jusqu'en 1716 avec des réflections et des remarques critiques*, I—IV, Paris; zweite Ausgabe: Paris, 1731.

[75] Salmon Thomas, *Lo Stato presente di tutti paesi e popoli del mondo, naturale, politico e morali*, I—XXVII, Venezia, 1731—1766.

[76] Pietro Francesco Govoni, *L'origine del Danubio. Chronica Ungara e Turchesa*, Norimberga, 1685; zweite Ausgabe: Bologna, 1685.

[77] Natale Conti, *Universae historiae sui temporis libri XXX*, nunc primum in Germania editi, Argentorati, 1612.

[78] Giov. Battista Adriani, *Istoria de'suoi tempi dall'anno 1536 all'anno 1574*, Firenze, 1583; andere Ausgaben: Venedig, 1583, 1587.

[79] Unbestimmbar.

Sansovino Origine e guerre de'Turchi [80]
Guerra di Constantinopoli fatta da'Veneziani e Francesi per la restituzione degl'Imperatori Comneni [81]
Maurizio Nitri Raguagli dell'Ultimo guerre di Transil. e d'Ungheria [82]
Giorgio Tomasi Istoria delle guerre e rivoluzioni d'Ungheria e di Transil.[83]
Histoire des revolutions de Pologne [84]
Sagredo Imperatori ottomani [85]
Svidino Istorico Turco [86]
Marco Antonio de Chiaro Istoria della Valachia [87]
Vanelli Empereurs Turcs [88]
Ricaut Empire Ottoman [89]
Anecdotes Ottomanes [90]
(Schwarze Kirche, Tq 166, ohne Nummer und Seitenangabe im Sammelband, sehr schöne Schrift des 18. Jhs.)

IV.

		Historischer Transport	Bogen	à	den.	
1)	Excerpta	aus M. Fuchsii Chronic. : . . . macht	15	—	18.	S. 1
2)	„	aus 6 Manuscrpt. nemlich G. Veiss [1] Hegies, Nösner, Bamffi, Ostermeyer, einem Anonymo [2] : macht	15	—	18.	
3)	„	aus Piasecii Chronica : . . . macht	30	—	18.	
4)	„	aus 3 Manuscrpt. n.D. Nekesch, M. Schuller u. Seybergers Diario, item 3 Auctoribus J. Bethlen, Schurzfleisch u. Reiches dörffer : macht	19½	—	18.	

[80] Francesco Sansovino, *Dell'historia universale dell'origine et imperio de Turchi*, Venetia, 1560 ff.
[81] Unbekannt Übersetzung einer Chronik des 4. Kreuzzuges.
[82] Mauritio Nitri, *Ragguaglia dell'ultime guerre di Transilvania et Ungheria*, Venetia, 1666.
[83] Giorgio Tomasi, *Delle guerre et rivolgimenti del regno d'Ungheria e della Transilvania con successi d'altre parti*, Venetia, 1621.
[84] *Histoire des révolutions de Pologne*, par Georgeon et Jean-Jaques Poullin, revue par l'abbé P.-Fr. Guyot Desfontaines, I—II, Paris, Amsterdam, 1735 ; englische Ausgabe : London, 1736, italienische : Venedig, 1737.
[85] Giovanni Sagredo, *Memorie istoriche de monarchi ottomani*, Venetia, 1673, mit zahlreichen Neuauflagen und Übersetzungen.
[86] Vinc. Bratutti, *Chronica dell'origine e progressione della casa ottomana composta da Saidino Turco*, I, Vienna, 1649, II, Madrid, 1652.
[87] Anton-Maria del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, Venezia, 1718. Im Handschriftennachlaß Filstichs befinden sich Auszuge daraus in deutscher Sprache (Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/2).
[88] Vanel, *Abrcgé nouveau de l'histoire générale des Turcs*, I—II, Paris 1689; andere Ausgaben : Paris, Amsterdam, 1697, Bruxelles, 1704.
[89] Paul Ricaut, *Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman*, Paris, 1670. mit zahlreichen Neuauflagen ; französische Übersetzung der Darstellung : *The present state of the Ottoman Empire*, London, 1668 ff.
[90] (Mme de Gomez), *Anecdotes ou Histoire secrète de la Maison Ottomane*, Amsterdam, I—II, 1722 ; III—IV, 1740. Die letzten drei Titel sind von einer andern Hand geschrieben.
[1] Richtig muß es „M. Veiss" heißen.
[2] Wahrscheinlich die Fortsetzung der Chronik Ostermeyers, vgl. Beilage III, Anm. 53.

5)	Excerpta	aus Cluueri Historia und des Buchholzerii Chronologia : macht	14½	—	18.
6)	„	aus dem Zonara u. Niceta : . . macht	16	—	18.
7)	„	aus dem Nicephoro[3] u. Laonico : . . . . macht	18	—	18.
8)	„	aus Charionis Chronica[4]: . . . macht	23	—	18.
9)	„	aus 8 Auctoribus neml. dem Aenea Syluio[5], Dubrauio[6], Chronica Templi Cor.[7], Czigleri Dacia[8], Collberg[9], Frank[10], Pápai[11] und Cellario[12]: . . . macht	12	—	18.
10)	„	de Simeonibus Bello Tranico[13]: m.	20	—	18.
11)	„	Schmeizelii Hist. Mscpt.[14] : . m.	25	—	18.
	„	*schlecht geschriebene u Verworffene Annal. Templi Coronensis* :	9		*nihil.*
12)	„	ex Otrokocsio[15]			18.

---

[3] Nikephoros Gregoras: lateinische Übersetzung mit Zonaras, Niketas Akominatos, Chalkondylas, Paris, 1567, Frankfurt a.M, 1578; griechische Teilausgaben: H. Wolf, Basel, 1562, J. Boivinus, Paris, 1702, 2 Bde, wiederholt Venedig, 1729.

[4] Joh. Carion veroffentlichte seine *Chronica* erstmals im Jahre 1532. Nach dem Tode Carions (1537) erfuhr seine Chronik zahlreiche Neuauflagen und Fortsetzungen, insbesondere durch Philipp Melanchthon (1558 und 1560) und seinen Schwiegersohn Kaspar Peucer (1562 und 1566); die erste deutsche Übersetzung erschien 1573. Die von Filstich gemachten Auszüge stammen von einer dieser späteren Ausgaben, weil nur diese Nachrichten über die Rumănen enthalten.

[5] Aeneas Sylvius Piccolomini (Papst Pius II.), *Opera omnia*, Basıleae, 1551; andere Ausgaben der ganzen Schriften: Helmstadt, 1699, 1700, Frankfurt und Leipzig, 1707.

[6] Jan Dubravius, *Historiae regni Bohemiae libri XXXIII*, Prostrannae, 1552; andere Ausgaben: Basel, 1575, Hannover, 1602, Frankfurt, 1687.

[7] *Annales Templi Coronensis (1141—1571)*, in Jacobus Bongarsius, *Rerum Hungaricarum scriptores varii historici, geographici*, Francofurti, 1600, S. 591ff.; letzte Ausgabe in *Quellen*, IV, S. 1—10 *(Breve chronicon Daciae)*.

[8] Martin Ziegler, *Collectanea historica*, von dieser Handschrift hat sich bis heute nur der erste Teil, *De Dacia*, erhalten (Schwarze Kirche, Tq 180/1, S. 1—6, Originalhandschrift); J. Trausch fuhrt noch die vollständige Handschrift an, *Schriftsteller Lexikon*, III, S. 542.

[9] Ehregott Daniel Colberg, *Delineatio monarchiae Sueo-Gothicae*, Greifswald, 1686.

[10] Valentin Franck von Franckenstein, *Breviculus originum nationum et praecipue Saxonicae in Transylvania*, Cibinii Transylvanorum, 1696; im selben Jahr erschien in Hermannstadt eine deutsche Übersetzung davon und lateinische Ausgaben in Klausenburg und Helmstadt, Danzig, 1701.

[11] Franciscus Pariz Pápai, *Rudus redivivum*, Cibinii, 1684; Zurich, 1723.

[12] Andreas Cellarius, *Regni Poloniae, magniquae ducatus Lituaniae omniumque regionum juri Polonico subiectorum novissima descriptio*, Amstelodami, 1659; oder Christophorus Cellarius, *Breviarum antiquitatum Romanarum*, Magdeburgicae, 1722.

[13] Franciscus Antonius de Simeonibus, *De Bello Transylvanico et Pannonico libri sex*, Romae, 1713.

[14] Martin Schmeitzel, *Collegium in res Transylvanicas praelectum*, oder *Entwurff der vornehmsten Begebenheiten in Siebenburgen*, oder *De rebus Transylvanicis historicum absolutum*, oder *Notitia Transylvaniae geographice, historice et politice*: Vorlesungen, die der gelehrte Kronstădter in Halle lange Jahre hindurch gehalten hat und die sich in zahlreichen Abschriften seiner Schuler in den Archiven von Braşov, Sibiu, Mediasch und Schaßburg erhalten haben.

[15] Foris Franc. Otrokócsius, *Originum Hungaricarum pars secunda*, Franequerae, 1693; ab hier beginnt die Handschrift Filstichs; am Rande von Nr. 12, 13 und 14 vermerkt Tartler: „den 21. Okt. expedirt“.

---

[16] Nicolaus Petreius, *Cimbrorum et Gothorum origines, migrationes, bella atque coloniae libris duobus recensitae*, Lipsiae, 1695.

[17] Hieronymus Ortelius, *Ortelius redivivus et continuatus*, I—II, Frankfurt am Mäyn, 1665.

[18] Georgius Hornius, *Orbis Imperans*, Lugduni Batavorum, 1668; andere Ausgaben: Frankfurt und Leipzig, 1693.

[19] Joannes Jonston, *Historia Universalis*, Lugdunum Batavorum, 1633; andere Auflagen: Leyden, 1638, Amsterdam, 1641, 1644, 1667, 1690. *Horae subsecicae seu rerum orbe gestarum idea*, I—II, Lissa, 1639. *Theatrum universale*, Frankfurt, 1650. *Polyhistor seu rerum gestarum series*, Jenae, 1660. *Polyhistor continuatus*, Jenae, 1667. *Historia civilis et ecclesiastica*, Frankfurt, 1678, 1690.

[20] Joh. Gradelehnus, *Hungarische, Sibenburgische, Moldau-Walach, Türck-Tartar-Persian- und Ventianische Chronica*, Franckfurt am Mayn, 1665.

[21] *Neue Vngarische vnd Siebenbürgische Chronick*, Franckfurt am Mayn, 1664; *Turckische und Ungarische Chronica*, Nürnberg, 1665.

[22] Georg Kreckwitz, *Totius Regni Hungariae superioris et inferioris accurata Descriptio*, Franckfurt und Nürnberg, 1685, 1686, 1688; *Totius principatus Transylvaniae Accurata Descriptio*, Nürnberg und Franckfurt, 1688.

[23] Wahrscheinlich *Staat von Siebenbürgen, Wallachey und Moldau*, o.O., o.J, vermutlicher Verfasser: Heinrich Ludwig Gude (gest. 1709).

[24] *Tentamen Historiae Valachicae*.

[25] Friedrich Schwanz von Springfels, *Kürze Erklährung und Bericht uber die diesseith des Alth flusses gelegene funff Distrikte der Kayserlichen Valachey*, Handschriften in Bukarest, Sibiu, Braşov und Wien, erst im 20. Jh. herausgegeben; Tartler-Auszuge daraus: Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 152/9.

[26] Samuel Timon S. J., *Additamentum ad Imagines antiquae et novae Hungariae tribus epistolis ad Illustrissimum Dominum Liberum Baronum Petrum Apor*, (Cassoviae, 1735).

[27] Stephanus Zamosius (Szamosközy István), *Analecta Lapidum vetustorum et nonnullarum in Dacia antiquitatum*, als Anhang zu Wolfgang Lazius, *Reipublicae Romanae in exteris provinciis, bello acquisitis, constitutae, commentariorum libri duodecim*, Francofurti ad Moenum, 1598.

[28] Jacobus Augustus Thuanus (Jacques-Auguste de Thou), *Historiarum sui temporis libri VI (1543—1607)*, I—V, Parisiis, 1604—1608, mit zahlreichen Neuauflagen, Fortsetzungen und Übersetzungen.

[29] Die rumänische Chronik des Popa Vasile hat sich nicht erhalten, dafur aber viele Übersetzungen, die von sächsischen Gelehrten aus Kronstadt im 18. Jh. gemacht wurden, vgl. *Quellen*, VI, S. I—VI und 1—5.

[30] Unbekannt, möglicherweise ein Teil aus der im Original erhaltenen Handschrift Filstichs *Excerpta Patriae vicinarumque Regionum Historiam concernentia*, Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 125.

[31] Antonio Geropoldi, *Bilancia historico-politica dell'Imperio Ottomanno overo Arcani reconditi del maomettismo*, In Venetia, 1686.

18) Excerpt. ex Thuani Historia Tom III . . . . 65.
19) Excerpta ex Olahi Hungaria [32] et Mich. Sigleri Chronologia [33] 09.
20) 1) Oratio Joh. Fillstichii de Hist. Valach.[34]
2) Schurzfleischii Dissertatio [35]
3) Additamenta [36]
4) Schurzfleischii Dacia Consularis [37]
5) Joh. Francisci Memorabilia Daciae [38] . . . . 26.
21) Excerpta ex Thuani tom. IV . . . . 27.
22) Excerpt. ex Molleri Dissertatione [39]
ex Kelpii Dispuatione [40]
ex Fragmentis 3 Manuscript.[41]
ex. Hustii Jurisprud.[42] . . . . 8.
item Mikesi Litterae ad Spotárum [43] . . . . 3.
23) Tres Excerpta ex D. Herrmanni Annalib.[44]
ex Veissi Descript. Daciae [45]
ex Anonymi Historia [46] 11½
24) Tres : Motus Tökelii et Rakoczii, item Veterani Clades apud Lugos et Greissingii Relatio de Rakoczii rebus [47] 10½
24) Illustratio Artic. Histor. Valach. Hist. concernent. 22½
(Schwarze Kirche, Tq 166 ohne Nummer und Seitenangabe im Sammelband [48])

---

[32] Nicolaus Olahus, *Hungaria*, in Bel Mathias, *Adparatus ad Historiam Hungariae*, Posonii, 1735, S. 1—42.

[33] Michael Sigler, *Chronologia rerum hungaricarum, transilvanicarum et vicinarum regionum libri duo*, in M. Bel, *a.a.O.*, S. 43—88.

[34] Vgl. Einleitung Anm. 31

[35] C. S. Schurzfleisch, *Ungarica* publice explicabunt Conradus Samuel Schurzfleisch et Andreas Eccard Ungarus, Wittenbergae, 1672.

[36] Vgl. Anm. 26; Anm. 35 und 36 ergeben sich aus der *Illustratio* !

[37] Johannes Francisci, *Dacia Consularis*, Wittebergae, 1690

[38] Thomas Scharsius, *Memorabilia aliquot Transsylvaniae*, Wittebergae, 1690.

[39] Daniel Guilielmus Mollerus, *Dissertatio Historico-Geographica de Transylvania*, Altdorfii, 1700.

[40] Martin Kelp, *Natales Saxonum Transylvaniae*, Lipsiae, 1684.

[41] Unbestimmbar.

[42] Andreas Huszti, *Jurisprudentia Hungarico-Transilvanica*, Cibinii, 1742.

[43] In der Manuskriptensammlung Filstichs befindet sich *Extractum Literarum in Vallachiam ad Illustiss. Dominum Spotare Mihály missarum a Comite Mikes Michály*, Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, I F 20/4.

[44] David Herrmann, *Annales Rerum Ecclesiasticarum et Politicarum in Transylvania* (1659) mit zahlreichen Abschriften und Fortsetzungen (von Lukas Graffius bis Anfang des 18. Jhs.).

[45] Der Obrist-Wachtmeister und Ingenieur I. C. Weiss hat eine Beschreibung der Kleinen Walachei und Siebenburgens hinterlassen, woraus sich Tartler-Auszuge (vgl. Anm. 25) erhalten haben; eine Geschichte Daziens ist unbekannt

[46] Wahrscheinlich *Letopiseţul Cantacuzinesc*.

[47] Unbekannt; moglicherweise *Tokhölys Einfall im Burzenland (1690—1691)*, in *Quellen* VI, S. 595—617, und Auszuge aus den zahlreichen Rákoczy-Schriften des Stadtpfarrers Marcus Fronius; der Verfasser der dritten Arbeit, Greißing, ist unbekannt; die „Verterani-Schlacht" (1695) scheint eine Flugschrift zu sein.

[48] Joseph Trausch fugt hinzu: Joseph Teutsch in seinem 1754 verfaßten handschriftlichen „Verzeichniß einiger Schriftsteller, die von Ungarn und Siebenbürgen handln" meldet uns: „Thomas Tartler, Pfr. in Tartlau, hat aus den meisten Auctoribus, so von Ungarn, Siebenburgen u. Moldau geschrieben, wie auch aus vielen Manuscriptis eine Collection gemacht u. dem Waywoden in der Moldau überschicket". Der vorstehende, vom Thomas Tartler eigenhandig begonnene und geendigte *Historische Transport* ist ausser Zweifel der Catalog wenigsten eines Theiles dieser Collection.

V.

P.P.

Dero Schreiben haben wür erhalten, erfreuet uns dero wohlseyn und sagen Danck vor die höfliche aggratulation zu denen vorgewesten festiviteten [1]: reciprociren dergleichen gleichfalls auff spatte jahre. Das übrige werden Dieselben auß beyliegenden Zettel ersehen, der ich mit aller hochachtung verbleibe.

Die extracten derer historien haben wür richtig erhalten, verstehen auch, daß der überrest baldigst erfolgen wird, gleichwie wür dann solchen auch ehestens erwarten, so verlangen wür auch die Specification deren unkosten, damit wür solche ubermachen können. Was unß derselbe übrigens wegen einer geschriebenen Wallachischen Historie [2], welche nicht zu verkauffen seyn solle, zuschreibet, wolte ersuchen, solche abschreiben zu laßen und unß alsobald einen extract hieuon zu überschicken. Ein gleiches verlangen wür auch von der unß notificierten Teutschen Historie in transferirung in das lateinische [3]. Wür versicheren unß dero Eyffers unß hierin falls zu conteniren: wo wür vor diejenige, so sich hiermit bemühen auch unsere erkantlichkeit machen werden. Übrigens haben wür noch auß der Wallachey von denselben eine Apotheken anverlanget, weilen aber diese bey unserer transmutation alldorten verblieben [4], hier hingegen weder gute noch frische medicamenta zu bekommen und dannoch höchst nöthig seyn: als erahtete (!) vor gut und demselben profitable, wo ohne Zeit-Verlurst (!) ein Apotheker, wo nicht mit einer vollkommenen Apotheken, jedoch vor unseren hoff höchst nöthigen medicinen versehen hereingeschicket wurde, wir wolten solchem die behörige Privilegien ertheilen und kunten ihme wegen nähe des orts immer neue medicamenten nachgeschicket werden.[5]

Jassi, den 2ten Jenner 1743 Styl. Vet.

(Schwarze Kirche, Tq 166, S. 694, Abschrift aus dem 18. Jh.)

---

[1] Bezieht sich mit großer Wahrscheinlichkeit auf die Weihnachtsfeierlichkeiten, deren Hofzeremoniell zur Zeit der Fanarioten ein belesener Bojar eingehend beschrieben hat, vgl. Dan Simonescu, *Literatura românească de ceremonial. Condica lui Gheorgachi, 1762*, Bukarest, 1939, inbesondere S. 115—118, 274—285 (Weihnachtszeremonien am Fanariotenhof).

[2] *Tentamen Historiae Valachicae.*

[3] Vgl. Beilage III, Anm. 38.

[4] Im Jahre 1741 gab es in Kronstadt vier Apotheken: Mylius, Albrich, Betzmann, Boltosch; im selben Jahr schickte Dr. Johann Traugott Seulen eine Apotheke nach Bukasest, vgl. Eduard Gusbeth, *Zur Geschichte der Sanitats-Verhaltnisse in Kronstadt*, Kronstadt, 1884 S. 119f., s. auch S. 145: Martin Schässburger geht 1741 mit der Seulerschen Apotheke nach Bukarest. C. Dapontes, der Leibarzt des Fursten Constantin Maurocordatos berichtet unter dem 1. November 1739, daß zwei Ärzte aus Kronstadt in Bukarest eintrafen (Zeiler und Boltosch), *Ephemerides Daces*, hg. von E. Legrand, II, Paris, 1881, S. 393.

[5] Im Jahre 1743 ging kein Kronstadter Apotheker nach Jassy ab; hingegen befand sich seit 1740 der Kronstadter Apotheker Martin Flagner in der Moldau, E. Gusbeth, *a.a.O.*, S. 78; Karl Kurt Klein, *Von sächsischen Badern, Wundarzten und Apothekern in der Moldau*, in „Siebenburgische Vierteljahrsschrift", 59 (1936), 3, S. 238f. Robert Koch, *Medicii saşi din secolul al XVIII-lea în oraşele săseşti ale Ardealului*, Klausenburg, 1928, S. 30 erwähnt eine andere Apotheke aus dieser Zeit in der Moldau, die einem gewissen Teutsch gehorte. S. noch V. Bologa, *Contribuţiuni la istoria medicinei în Ardeal*, Klausenburg, 1928; Pompei Gh. Samarian, *Medicina şi farmacia în trecutul românesc*, Călăraşi, 1935; V. Mihordea, *Un medic francez la Curtea lui Constantin-Vodă Mavrocordat: doctorul Bertin (1741—1743)*, in „Revista Istorică", XIX, 1933, S. 139—155.

PIERRE LE GRAND DANS L'HISTORIOGRAPHIE ROUMAINE ET BALKANIQUE DU XVIII[e] SIÈCLE

PAUL CERNOVODEANU

La fin du XVII[e] siècle et le début du XVIII[e] représentent une période de mutations importantes dans l'histoire du Sud-Est européen. En effet, la confrontation séculaire entre l'Empire Ottoman et les Habsbourg, qui datait du temps de Charles Quint et de Soliman le Magnifique, se disputant la maîtrise dans le centre du continent, devait amener l'Etat chancelant des sultans, ébranlé dans ses fondements socio-économiques et miné par les contradictions intérieures, à s'acheminer vers un irrémédiable processus de déclin, obligé — à la suite de l'insuccès subi lors du siège de Vienne, — à s'incliner devant la manifeste supériorité de l'Autriche impériale, principale puissance de la ligue antiottomane et en même temps, la grande bénéficiaire du traité de Karlowitz.

L'équilibre politique des pays roumains ainsi que des peuples balkaniques avait été affecté par l'avance victorieuse des impériaux, qui au cours de l'année de pointe de leur offensive armée, c'est-à-dire en 1688, avaient pénétré dans la principauté valaque, conquis Belgrade et Niš et atteint Vidin sur le cours du Danube. Le courant d'opinion favorable à la monarchie des Habsbourg, manifesté au cours des dernières décennies du XVII[e] siècle parmi les peuples opprimés du Sud-Est de l'Europe qui aspiraient à secouer le joug ottoman allait disparaître lorsqu'il devint évident que l'expansion militaire autrichienne ne poursuivait que des visées égoïstes et s'accompagnait partout d'une politique néfaste de prosélitisme catholique parmi les masses orthodoxes, ainsi que l'ont prouvé les pressions exercées sur la population roumaine de Transylvanie pour l'amener à accepter l'union avec l'église romaine. Ainsi, les inclinations pro-autrichiennes manifestées aux cours des années 1683—1688 par un érudit, tel Georges Brancovič, auteur d'un projet d'insurrection des Serbes de la Voïévodine, ou par Şerban Cantacuzène, hospodar de Valachie, autant que par d'autres chefs de haïdouks de Bulgarie, Macédoine, Bosnie et Herzégovine, allaient faire place pendant la suivante décennie à une nouvelle orientation vers un rapprochement avec la Russie, puissance coreligionnaire vers laquelle les peuples balkaniques se sentaient davantage attachés par des affinités d'ordre culturel et confessionnel [1]. Il est

[1] Voir les détails figurant dans notre étude *Bucarest. Important centre politique du sud-est européen à la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e]*, dans « Revue des études sud-est européennes » IV (1966), n[os] 1—2, p. 148—151, ainsi que la bibliographie respective.

bien de préciser que si les tentatives de rapprochement avec l'Autriche des Habsbourg furent initiées, au début, par les Serbes et les Roumains, en échange les promoteurs du courant filorusse de la fin du XVII^e siècle, ont été, en premier lieu, les Grecs, particulièrement des éléments marquants des milieux ecclésiastiques et culturels, fidèles gardiens des traditions de Byzance. De nombreuses personnalités de haute érudition — comme les frères Sophronios et Joanikios Lihoudis, fondateurs de l'Académie slavo-greco-latine de Moscou en 1687, les médecins Jakobos Pylarinos, Jean Molivdos Comnène, Michel Skendos Vanderbech, les savants Anastasios Kondoïdi, Anastasios Michel Nausius, Athanasios Skiados, Petros Skordylis et autres, sans compter les patriarches de Jérusalem, Dosithée et Chrysante Notara — ont contribué par leur action militante au renforcement des liens culturels entre la Russie, les Balkans et l'Orient orthodoxe, comme une prémisse d'un rapprochement d'ordre politique [2].

En Russie — qui dès 1686 s'était ralliée à la Ligue anti-ottomane initiée par l'Autriche, mais s'était limitée à des opérations militaires d'importance mineure contre les Tartares de Crimée — les rênes du pouvoir arrivaient, à partir de 1689 entre les mains du jeune et énergique tsar Pierre Alekseïvitch.

Né le 30 Mai 1672, vieux style, Pierre qui avait régné depuis l'âge de 10 ans aux côtés de son frère Ivan V sous la peu scrupuleuse tutelle de leur sœur, la tsarevna Sophie, réussit à se dégager de l'emprise de la clique incapable qui sévissait dans les milieux du palais, soutenue par la classe des boyards conservateurs, et entreprend à partir de l'année 1689 une vigoureuse action de transformation dans l'essence de l'Etat russe, en contribuant au long de presque quatre décennies de règne à la modernisation de son pays et à son affirmation parmi les grandes puissances du continent. Soucieux d'imposer sa personnalité et de consolider son autorité par des actions de prestige, Pierre imprima aussitôt une vigueur accrue aux opérations militaires contre les Turcs et au bout d'une brève campagne victorieuse, se rendit maître de Azov, en s'assurant de la sorte une issue à la Mer Noire [3]. Les succès remportés par les Russes ne font qu'accroître les espérances d'émancipation des peuples balkaniques, tandis que les efforts pour arriver à une alliance — stimulés spécialement par Dosithée, le patriarche de Jérusalem — reviennent au cours de cette

---

[2] N. Kapterev, *Сношения иерусалимского патриарха Досифея с русским правительством*, Moscou, 1891, III + 359 p. + 91 p. (annexes); M. Smenţovski, *Братья Лихуды, опыт исследования истории просвещения XVII и начала XVIII веков*, St. Pétersbourg, vol. I—II, 1899; Şt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir in Rusia* (Démètre Cantemir en Russie), Bucureşti, 1925, p. 109—110, doc. XXXVII; E. Winter, *Halle aus Ausgangspunkt der Deutschen Russlandkunde im 18 Jahrhundert*, Berlin, 1953, p. 319—350, doc. 1 et *Die Pflege der West- und Südslavischen Sprachen in Halle*, Berlin, 1954, p. 150; Borje Knos, *Histoire de la littérature néogrecque... jusqu'en 1821*, Uppsala, 1962, p. 392—393, 458, 460—461, 477, 483; O. Cicanci — P. Cernovodeanu, *Contribution à la connaissance de la bibliographie et de l'œuvre de Jean (Hiérothée) Comnène (1658—1719)* dans « Balkan Studies », 12 (1971) n° 1, p. 148, 150—151, avec la bibliographie afférente.

[3] Voir G. S. Ardeleanu, *Contribuţii la istoria expediţiilor de la Azov* (Contributions à l'histoire des campagnes d'Azov), dans « Studii », IX (1956), n^os 2—3, p. 91—106.

période aux dirigeants de la principauté valaque, c'est-à-àdire à Constantin Brancovan et à son influent conseiller Constantin Cantacuzène [4].

Des sources récemment révélées attestent que dès 1697, Georges le Castriote, émissaire du Prince de Valachie, avait proposé à Pierre Alekseïevitch une collaboration militaire contre les Tartares du Boudjak et se prévalant de « l'assentiment des très-saints patriarches, hauts prélats et évêques autant que d'autres respectables figures parmi les Grecs, Bulgares, Macédoniens, Albanais et différentes souches de Grecs ainsi que d'une vingtaine de personnages appartenant à la classe des grands boyards moldo-valaques » [5], intercédait auprès du tsar pour qu'il se penchât sur les destinées des peuples du Sud-Est de l'Europe. La conclusion de la paix entre les Russes et les Turcs signée en 1700 laissa néanmoins intactes les espérances de libération des populations balkaniques dues à la Russie — espérances soutenues par une littérature messianique de prédictions et oracles qui présageait la délivrance de Constantinople de l'esclavage agaréen par un peuple à la chevelure blonde et venant du Nord. Ces espérances étaient à tel point vives, que l'on vit l'envoyé valaque auprès du tsar, le « tchaouche » David Corbea, originaire de Braşov, informer le chancelier Théodore Alekseïevitch Golovine, le 6 Décembre 1702, qu'une réunion s'était tenue à Bucarest où avaient participé le patriarche Dosithée, le hospodar Constantin Brancovan et les frères Constantin et Michel Cantacuzène « sollicités et incités... par le plus grand nombre de Grecs et Serbes, Bulgares, Albanais, Moldaves ainsi que par les Roumains de Transylvanie » d'intervenir « pour la libération des fidèles chrétiens qui subissent le joug de l'impie tyran turc et sont fort tourmentés par des hérétiques ennemis de l'Eglise orientale » [6].

Les aspirations des Roumains et de leurs voisins du Sud du Danube, ignoraient pourtant les réalités du moment et n'auraient su, de même, déceler les vérités politiques. Car dans ses efforts pour affermir son prestige parmi les puissances continentales européennes, le tsar Pierre s'était proposé comme premier objectif une percée à la Mer Baltique, ce qui soulevait une opposition tenace de la part de la Suède qui, sous la conduite de son vaillant souverain Charles XII s'était avérée un adversaire des plus à craindre. Bien que la littérature de propagande, alimentée particulièrement par les milieux grecs résidant en Russie, essayait, au début du XVIII[e] siècle, d'accréditer la glorieuse destinée de Moscou, appelée

---

[4] G. Bezviconi, *Contribuţii la istoria relaţiilor româno-ruse* (Contributions à l'histoire des relations roumaino-russes), Bucureşti, 1962, p. 114—119 etc.; L. E. Semenova, *Русско-валашские отношения в конце XVII—начала XVIII в.* Moscou, 1969, p. 68—103 etc.

[5] * * * *Исторические связи народов СССР и Румынии в XV—начале XVIII в. Документы и материалы в трех томах*, Tome III, 1673—1711, Moscou, 1970, p. 114—118, doc. 31.

[6] *Ibidem*, p. 176—183, doc. 51. Non seulement dans les milieux grecs, mais également dans la production littéraire sud-slave, la personnalité de Pierre a été évoquée dans de nombreux poèmes et pamphlets dont nous citerons, spécialement, ceux dus aux Croates Pavel Riter Vitezović (m. 1713) *(Geneticon sive fatum ex nominibus... Petri Alexievich, Moscorum imperatoris, Magnae Russiae monarchae)*, Jerolim Kavanjin (1663—1714) de Split *(Osman)*, Ignjat Gradić (1655—1728) *(Plan sjeverski, to jes pje vanje u hvalu moskovskoga Veličanstva*, 1710) ou au clerc de Doubrovnik Stjepo Rusić (1685—1770) *(Pettar Alechsiouich alliti Petnes slamegnia, dyelle i cesti Petra parvago Zarra i Samodarsza Russinskoga*, 1717), cf. Mita Kostić. *Култ Петра Великог међу Русима, Србима и Хрватима у XVIII веку* au dans «Историски часопис», Belgrade, VIII (1958), p. 96—97.

à représenter « une troisième Rome » — une analyse attentive des réalités historiques prouve qu'au cours de cette période, le « problème oriental » n'entrait guère dans les préoccupations prioritaires du tsar, dont les principaux efforts étaient dirigés vers la Baltique, afin de neutraliser la dangereuse concurrence exercée par la Suède. L'option politique de Pierre est d'ailleurs clairement définie par la création, dans les parages limitrophes de la Baltique de la ville de Petersbourg et de sa désignation en tant que nouvelle capitale du pays. Aussi, ne faut-il voir dans la campagne du Prut — que les chrétiens des Balkans regardaient avec de grands espoirs, et qui, à vrai dire, n'était qu'une conséquence naturelle du retrait de Charles XII à Bender, en territoire turc — qu'un des multiples épisodes de la « guerre nordique ». A la suite des revers essuyés à Stănileşti en 1711, le tsar s'en était tiré d'ailleurs avec une paix de compromis, en acceptant la rétrocession d'Azov et remettant à plus tard les échéances d'une politique orientale active, afin de sauvegarder les objectifs vitaux concentrés dans la Mer Baltique. Ce n'est qu'après la défaite de la Suède et la conclusion du traité de paix de Nystadt (1721) que le tsar de Russie allait tenter d'aborder à nouveau le problème oriental, mais cela, d'une manière quelque peu détournée, par une campagne périphérique déclenchée dans la région de la Mer Caspienne, ce qui laisse croire qu'une confrontation directe avec l'Empire ottoman lui semblait encore prématurée [7].

La personnalité marquante de Pierre et les implications de sa politique qui l'ont mis en contact avec les réalités existantes dans les pays roumains au début du XVIII^e^ siècle, ont assurément retenu l'intérêt de ses contemporains. Ainsi, dans l'œuvre de nos chroniqueurs, sa figure est présente, bien que rendue selon une optique s'écartant quelque peu de la vérité historique mais apte à servir plutôt les objectifs visés par les initiateurs de tels écrits. Il convient surtout de ne point omettre le fait que les milieux intellectuels des pays roumains s'étaient documentés sur la vie et les actions de Pierre le Grand, spécialement par la littérature grecque, dont les œuvres plus riches et plus variées s'inspiraient directement de l'activité déployée par le tsar dans de multiples directions.

Ce n'est toutefois pas sans une certaine surprise que l'on doit convenir qu'un intérêt réel pour la personnalité et l'œuvre de Pierre le Grand ne se manifeste dans les pays roumains qu'à partir de la moitié du XVIII^e^ siècle, alors que la Russie apparaît comme le principal adversaire de l'Empire ottoman et que Pierre arrive à représenter un précurseur dans l'orientation anti-turque et de la lutte de libération des peuples des Balkans de sous la domination de la Porte, en revêtant ainsi un aspect de véritable symbole.

---

[7] Roger Roux, *Politique extérieure de Pierre le Grand (1699—1721)* dans « Revue d'histoire diplomatique », XII (1903), p. 182—215 ; T. K. Krîlova, *Русско-турецкие отношения во время Северной войны* dans «Исторические записки», 1941, n° 10, p. 250—278 et *Русская дипломатия на Босфоре в начале XVIII века*, dans *ibidem*, 1959, n° 65, p. 249—277 ; B. Kafenhaus, *Северная война и Ништадтский мир*, Moscou—Leningrad, 1944, 80 p. ; B. Telpuhovski, *Северная война 1700—1721. Полководческая деятельность Петра I*, Moscou 1946 ; H. B , Sumner, *Peter the Great and the Ottoman Empire*, Oxford, 1949 ; * * * *Очерки истории СССР, XVIII в., первая четверть*, Moscou, 1954, p. 608—617 et surtout S. F. Oreşkova, *Русско-турецкие отношения в начале XVIII в.* Moscou, 1971, etc.

En considérant la production historique ayant circulé dans nos pays et qui se rapporte à la personne de Pierre Ier, autant en langue roumaine qu'en grec, c'est un Θρίαμβος de louange qui en marque le début ; œuvre d'un poète anonyme, il avait été composé à l'occasion de la prise d'Azov en 1696, évènement ayant suscité de grandes espérances dans le monde balkanique [8]. Deux ans plus tard, l'homme de lettres allemand Stanislav Reinhard Axtelmeyer faisait, dans un ouvrage de circonstance, l'éloge des actions entreprises par Pierre contre les Turcs dont il prédisait la fin à une date fort proche. Ainsi, dans *Das Moskowittische Prognosticon*... ou « Pronostic pour les Russes... jusqu'à cet empereur actuel... Pierre Aleksеïevitch le très puissant, auquel... le Seigneur a promis le pouvoir sur l'Orient et aussi sur le siège... de Constantinople », édité en 1698 à Augsbourg, l'auteur prévoit avec « certitude » la conquête de cette ville par les Russes ainsi que la libération du monde chrétien oriental du joug de la Sémilune. Cette œuvre de caractère messianique, destinée à des fins de propagande clairement définies, avait suscité l'intérêt du prince Constantin Brancovan ; aussi, l'année même de la parution de l'ouvrage, c'est-à-dire en 1698, se trouvant à Tîrgoviște, celui-ci disposa qu'il fut aussitôt traduit en langue grecque moderne. Le travail avait été confié à Michel Vizantios, clerc distingué et homme de lettres qui l'acheva au mois de mai 1699 à Bucarest [9]. D'autre part, en raison du fait que Pierre était considéré par les hauts prélats de l'Église orientale comme un protecteur du monde orthodoxe, plusieurs traités de dogmatique et d'histoire ecclésiastique lui furent dédiés, parmi lesquels Δογματική διδασκαλία de Sevastos Kyménitès, directeur de l'Académie princière de Saint-Sabbas, édité à Bucarest en 1703 [10], une traduction en vers du *Psautier*, par le lettré Théodore Corbea de Brașov, qui l'offrit en 1725 à l'église St. Nicolas du Șchei [11] et enfin, *Status praesens Ecclesiae Grecae*, édité en 1714 par Alexandre Helladius, un grec fort érudit de passage par les Principautés Roumaines [12]. Parmi les ouvrages « engagés » ayant un caractère politique dominant, on compte un Βασιλικὸν Θέατρον imprimé à Amsterdam en 1710 par un Macédonien du nom d'Anastasios Michel Nausius, devenu plus tard secrétaire de Démètre Cantemir, constituant un appel adressé au tsar Pierre pour la libération de la Grèce [13] ainsi que le texte d'une proclamation rédigée en 1711 par Petros Skordylis, lors du début des hostilités russo-turques, incitant la population grecque à se soulever contre les oppresseurs agaréens [14]. Les milieux dirigeants

---

[8] N Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIIIlea (1688—1821)* [Histoire de la littérature roumaine au XVIIIe siècle (1638—1821)], (éd B. Theodorescu), vol. I, București, 1969, p. 25.

[9] Idem, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor.* (Manuscrits se trouvant dans les bibliothèques étrangères concernant l'histoire des Roumains) dans « Analele Academiei Române », IIe série, M.S.I., tome XX (1897—1898), p. 221—222.

[10] I. Bianu—N. Hodoș, *Bibliografia românească veche 1508—1830* (Bibliographie roumaine ancienne 1508—1830), vol. I, București, 1903, p. 450—451, n° 140.

[11] G. Bezviconi, *op. cit.*, p. 109.

[12] E. Legrand, *Bibliographie hellénique... du XVIIIe siècle*, vol. I, Paris, 1918, p 119—120, n° 96 ; B. Knos, *op. cit.*, p. 483.

[13] Legrand, *op. cit* , I, p. 80, n° 60 ; Knös, *ibidem*, p. 477.

[14] *Ibidem.*

de Valachie sous la conduite du prince Constantin Brancovan et de l'influente famille des Cantacuzène, étaient dès lors gagnés à l'idée d'une action militaire commune avec la Russie, pour chasser les Turcs hors des pays roumains, d'autant plus que la victoire remportée contre les Suédois à Poltava (1709)[15] constituait une éclatante affirmation de la puissance des armées tsaristes. Toutefois, les conditions ingrates de la campagne de 1711, insuffisamment préparée et mal conçue, anéantirent les aspirations de Brancovan de voir son pays délivré à l'aide de Pierre. En échange, Démètre Cantemir placé dans une conjoncture infiniment plus favorable, avait réussi à conclure ouvertement une alliance avec le tsar, et après l'échec subi à Stănilești, à se retirer dignement en Russie où il allait consacrer le restant de ses jours à une laborieuse activité scientifique[16].

Les chroniques valaques et moldaves contemporaines qui circulaient uniquement sous forme de manuscrits, se sont occupées particulièrement de la campagne de Prut, mais les récits diffèrent selon la position et l'optique personnelle de leurs auteurs. Ainsi, le texte de Neculce, principale source concernant les opérations militaires des troupes de Pierre le Grand en Moldavie, et en même temps le plus soigné du point de vue de la tenue littéraire, reflète l'action du tsar dans une lumière favorable, en attribuant l'échec de ses armées au manque de coopération et d'initiative de la part de Brancovan[17]. En tant que participant aux évènements et dans sa qualité de conseiller de Cantemir, il va de soi que Neculce ne pouvait considérer différemment la défaite de Stănilești et qu'il entendait lui donner une explication conforme à ses vues. Nous trouvons par contre, une attitude plus critique et plus nuancée en cette même question dans *La Chronique de la Moldavie entre les années 1662—1711*, attribuée à Nicolae Costin où le récit des opérations militaires s'accompagne de la publication de certaines sources diplomatiques, telles les lettres échangées entre le tsar et le sultan Ahmet III ainsi que les déclarations de guerre des deux monarques[18]. Dans ladite chronique d'ailleurs, l'épisode de la campagne de Prut est précédé d'une brève relation concernant les pertes subies par les Suédois et les trophés capturés par les Russes à Poltava, ce qui apporte un certain relief aux préoccupations en histoire universelle manifestées par le chroniqueur[19]. Des fragments de cet ouvrage et notamment l'énumération des pertes suédoises sont reproduits dans la chronique, ainsi nommée — des Ghica[20] — autant que dans la compilation pour la période de 1662 à 1729 attribuée au scribe princier Nicolas Muste[21].

---

[15] E. L. Semenova, *op cit.*, p. 101—103.

[16] P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera* (Démètre Cantemir. Sa vie et son œuvre), București, 1958, p. 126—147.

[17] Ioan Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei* (Chronique de la Moldavie), (édition Iorgu Iordan), București, 1955, p. 262—300.

[18] Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei . . . 1662—1711* (Chronique de la Moldavie . . . 1662—1711), dans M. Kogălniceanu, *Cronicile României* (Les chroniques roumaines) (II^e^ éd.), vol. II, București, 1872, p. 93—98.

[19] *Ibidem*, p. 57—68 et 106—110.

[20] *Cronica Ghiculeștilor. Istoria Moldovei între anii 1695—1754* (La chronique des Ghica. Histoire de la Moldavie entre les années 1695—1754) (éd. N. Camariano et A. Camariano-Cioran) București, 1965, p. 28—47.

[21] M. Kogălniceanu, *op. cit*, vol. III, București, 1874, p. 43—50.

Mais la personnalité et le règne de Pierre le Grand sont présentés d'une manière tout apologétique par Démètre Cantemir dans son *Historia incrementorum atque decrementorum Aulae Otth<o>manicae* où l'auteur ne manque pas d'insister sur les intentions du tsar à l'égard de la lutte d'émancipation menée par les peuples des Balkans, et particulièrement, par les Roumains, et suivant ses opinions préconçues, il voit dans les hésitations et l'inaction de Brancovan les causes de leur non-réussite [22]. Dans ce même ouvrage, on y souligne la générosité de Pierre lors du refus qu'il opposa à une requête du vizir Mehmed Baltagi qui demandait que le prince Cantemir soit livré aux Turcs sous l'inculpation de trahison envers la Porte [23].

Cantemir a été également l'inspirateur du *Panégirique* de Pierre, conçu sur la même ligne apologétique, en hommage à la protection et le bienveillant asile accordés par le tsar, et qui sera prononcé en langue grecque, en présence du monarque, par Şerban, le propre fils du prince, le 28 Mars 1714, jour de Pâques, et qui au cours de la même année fut imprimé à Petersbourg en langue russe et en latin [24].

À l'exception de Nicolae Costin qui fait preuve d'une attitude plus modérée, les autres chroniqueurs moldaves présentent la figure et les actions de Pierre sous un angle particulièrement bienveillant. Il n'en est pas de même dans les annales valaques qui laissent percer de nombreuses nuances de réserve. On apprécie, bien entendu, les louables intentions du tsar d'engager la lutte avec les Turcs et sa puissante personnalité est mise en relief aussi bien par le chroniqueur anonyme de la cour de Brancovan [25] que par Radu Popescu [26], mais en ce qui a trait à la campagne du Prut, on y découvre davantage d'esprit critique, sauf chez Radu Greceanu, visiblement favorable à Brancovan [27], tandis que les erreurs de stratégie et de tactique du commandement russe, autant que

---

[22] Académie roumaine, ms. latin 74 livre III, chap. V, § 26–27, f. 460–465 ; en traduction roumaine dans *Opere* (Œuvres) (édition I. Hodoş), vol. IV, Bucureşti, 1876, p. 786–791.

[23] Ms. latin 74, f. 467 ; en traduction roumaine chez Hodoş, *op. cit* , p. 793 ; P. P. Panaitescu, *op. cit* , p 182.

[24] P Pekarski, *Наука и литература въ Россiи при Петрѣ Великом*, tome II, St. Pétersbourg, 1862, p. 320–322, nº 249; *Описание изданий, напечатанных при Петре I, Сводный каталог. Описание изданий гражданской печати 1708—январь 1725 г.* (sous la rédaction du prof. P. N. Berkov), Moscou, 1955, p. 148–149, nº 85 Une analyse de la brochure contenant le *Panégyrique* a paru dans « Acta Eruditorum » à Leipzig, nº XI (novembre) 1714, p. 536 par les soins de Johann Theodor Jablonsky, secrétaire permanent de l'Académie des Sciences de Berlin, à la requête du baron Heinrich Friedrich von Huyssen, d'origine allemande, savant distingué et diplomate a la cour du tsar, cf. E Winter, *Die Bruder Daniel Ernst und Johann Theodor Jablonsky und Russland* dans « Acta Comeniana », Prague, XXIII (1965), p. 128, nº V; H. Grasshoff, *Russische Literatur in Deutschland im Zeitalter der Aufklarung...*, Berlin, 1973, p. 76 et P. Cernovodeanu, *Les œuvres de Démètre Cantemir présentées par « Acta Eruditorum » de Leipzig (1714–1738)*, dans « Revue des études sud-est européennes », XII (1974). nº 4, p. 539–540 et 544.

[25] *Istoria Ţării Româneşti de la octombrie 1688 pînă la martie 1717* (Histoire de la Valachie depuis octobre 1688 jusqu'en mars 1717 (édition C. Grecescu), Bucureşti, 1959, p. 110–112.

[26] Radu Popescu, vornicul, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti* (Les règnes des hospodars de Valachie) (édition C. Grecescu), Bucureşti, 1963, p. 200–203.

[27] Le logothète Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu voievod (1688–1714)* [Histoire du règne de Constantin Basarab Brancovan le voïévode (1688–1714)] (édition A. Ilieş), Bucureşti, 1970, p. 178–185.

le manque de prévoyance en ce qui concerne l'approvisionnement de l'armée ne sont plus imputés exclusivement à l'attitude, considérée à tort comme duplicitaire, du hospodar de Valachie.

Le chroniqueur anonyme de la cour de Brancovan va même jusqu'à évoquer dans son *Histoire de la Valachie 1688 — 1717* un épisode insolite se rapportant aux menées subversives des « streltsy » et de quelques grands boyards contre Pierre, ainsi qu'au stratagème employé par le tsar pour leurrer les conspirateurs, non sans laisser voir une certaine réserve quant à la répression sanglante qui s'ensuivit [28]. Il est intéressant de noter une attitude semblable à l'égard du comportement impitoyable de Pierre envers les « streltsy » et leur massacre en 1698, chez Johann Georg Korb, secrétaire de l'ambassadeur de l'empereur Leopold I-er à Moscou (du 29 avril 1698 au 23 juillet 1699) Cristoph Ignaz Edler von Quarient und Raal [29] dans son opuscule rédigé en 1700 à Vienne, en langue latine, *Diarium Legationis Moscoviticae... ad Czarum Petrum... missae...*[30] dont le chroniqueur anonyme en question semble avoir eu connaissance.

Ne nous attardons pas davantage sur la représentation de la personne et l'œuvre de Pierre le Grand dans les chroniques valaques et moldaves du début du XVIIIe siècle et arrêtons-nous à ces brèves considérations sur un sujet suffisamment connu dans l'historiographie roumaine, ayant même récemment fait l'objet d'un ouvrage consacré en grande partie au tsar réformateur [31], mais aussi parce que d'autres écrits en langue roumaine apportent un relief plus saisissant de ce monarque russe, en indiquant tout spécialement la parution, vers le milieu du XVIIIe siècle de la traduction de l'œuvre réputée d'Antonios Katiforos, *Vita di Pietro il Grande, imperador della Russia.*

Afin de mieux établir à quelles exigences correspondait dans les pays roumains la diffusion en manuscrits d'œuvres consacrées à Pierre le Grand, il nous faudra reconstituer — ne serait-ce qu'en lignes générales — l'état d'esprit qui régnait dans les milieux politiques et intellectuels des principautés au cours de la première période du régime turco-phanariote. Les aspirations à la délivrance du joug ottoman, grâce à une intervention de la Russie avaient dû être momentanément mises en veilleuse dans les Principautés Roumaines, à la suite de l'échec de la campagne de Prut. Une brutale riposte de la Porte, destinée à mettre fin aux velléités d'émancipation qui s'y manifestaient, ne s'était d'ailleurs pas faite attendre ; c'est ainsi que l'instauration du régime phanariote avait pour objet, suivant la conception des dirigeants de Constantinople, de freiner le processus de détachement des principautés et de les subordonner à nouveau à l'Empire ottoman du point de vue militaire autant que politique.

---

[28] *Istoria Țării Românești...* p. 98—102.

[29] L. Bittner — L. Gross, *Repertorium der diplomatischen Vertreter aller Länder seit dem Westfalischen Frieden (1648)*, I. Bd. (1648—1715), Berlin, 1936, p. 161.

[30] *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. XVI, Leipzig, 1882, p. 701—702. Mentionné également dans la préface de l'ouvrage d'Eléazar Mauvillon, *Histoire de Pierre I surnommé le Grand...* vol. I, Amsterdam-Leipzig, 1742 ; voir aussi H. Grasshoff, *op. cit.*, p. 39—40.

[31] G. G. Ursu, *Memorialistica in opera cronicarilor* (Les Mémoires historiques chez les chroniqueurs), București, 1972, p. 127—133 *(Pierre le Grand).*

Cependant, la nouvelle confrontation armée austro-turque de 1716 avait rallumé pour une courte période certaines espérances dans la possibilité d'accéder à l'indépendance. On avait même vu se constituer, en Valachie, un « parti pro-autrichien » avec la participation de personnalités appartenant à la classe des boyards, mais leurs illusions allaient se dissiper bientôt. La paix de Passarowitz (1718) n'avait apporté guère une solution au problème oriental, se limitant à accuser une extension territoriale dans le Sud-Est du continent, par laquelle la monarchie des Habsbourg annexait temporairement l'Olténie ainsi que le nord de la Serbie avec la région de Belgrade. L'instauration passagère de l'administration autrichienne dans la province roumaine d'au-delà de l'Olt a constitué une expérience qui a démontré l'incompatibilité entre la politique autoritaire des dirigeants de Vienne et les doléances du parti pro-autrichien des boyards valaques, désappointés par le régime étatiste et bureaucratique des impériaux peu enclins à respecter les privilèges et l'ancien système de gouvernement de tradition d'une société de type pastoral-agrarien. [32] Cette situation devait d'ailleurs disparaître à la suite de la nouvelle guerre austro-russo-turque de 1737—1739 qui ramena l'équilibre des forces entre l'Empire ottoman et la monarchie des Habsbourg par la restitution des territoires acquis en vertu du traité de Passarowitz et l'abandon momentané de toute velléité de politique orientale active de la part de l'Autriche, absorbée pour l'instant par les conflits qui agitaient l'Occident de l'Europe. La Russie, en échange, avait réussi à surmonter les conséquences de la campagne de Prut et se dressait à nouveau comme une puissance pleine de dynamisme, en mesure de porter de durs coups aux forces ottomanes en contribuant de la sorte, d'une manière indirecte, à la lutte pour la libération menée par les peuples des Balkans. L'accession au trône, en 1741 de la tsarine Elisabeth, fille de Pierre la Grand, avait déterminé la remise en valeur des vertus du monarque réformateur, tandis que l'efflorescence d'une littérature à caractère panégirique et apologétique s'avéra propice à la formation du mythe du tsar libérateur [33]. L'intellectualité grecque agissant en dehors du territoire national, fidèle dans son inébranlable opinion selon laquelle le salut de sa patrie ainsi que des autres nationalités balkaniques ne peut venir que de la Russie, ne cessait de poursuivre son offensive idéologique appelée à éveiller un esprit insurrectionnel dans le Sud-Est européen. Cette propagande qui devait culminer au temps de Catherine II, était désormais puissamment épaulée par les milieux dirigeants de Petersbourg qui encourageaient la

---

[32] Șerban Papacostea, *Oltenia sub stăpînirea austriacă (1718—1739)* [L'Olténie sous l'occupation autrichienne (1718—1739)], București, 1971, p. 23—31, 305—308.

[33] Voir en particulier le poème *La Pétréide* de l'illustre savant Michel Vassilievitch Lomonossov et les ouvrages qui lui sont attribués, destinés — semble-t-il — à Voltaire, pour son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, précisément *Apothéose de Pierre le Grand, czar et empereur de toutes les Russies, son Parallèle avec Alexandre le Grand et Lycurgue (le) Législateur, suivi d'une Réfutation contre certains auteurs qui ont fait dans leurs ouvrages quelques mentions désavantageuses et tout à fait fausses touchant la vie et les actions de ce grand Monarque*, par le c⟨omte⟩ de L⟨omonosov?⟩, manuscrit composé de 161 pages, conservé à la Bibliothèque de l'Université Caroline de Prague (fond : princes Lobkowitz, côte XX F 104), cf. *L'Apothéose de Pierre le Grand. Trois écrits historiques inconnus, présumés de M. V. Lomonossov, destinés à Voltaire* (édition prof. Václav Černy), Prague, 1964, 213 [—215] p.

diffusion d'une littérature mobilisatrice axée sur le mythe de la mission historique de la Russie, continuatrice de Byzance, prédestinée à restaurer l'Empire d'Orient et à délivrer Constantinople [34].

Dans le cadre de cette littérature combative qui circulait dans les Balkans, une place à part revient à la *Vision de l'anachorète Agathangelos*, œuvre prophétique en 12 livres, due au lettré Theoklitos Polyidis et largement diffusée en manuscrit dans le monde grec, dans laquelle il soutient avec vigueur l'idée de la libération de la Grèce par un peuple à la chevelure blonde qui viendrait du Nord [35]. Ajoutons également le poème du Bulgare Partenij Pavlovič, vers le mileu du XVIII^e^ siècle, qui exalte les glorieuses actions du règne de Pierre [36]. En une égale mesure, les monographies d'Athanasios Skiadas [37] et d'Antonios Katiforos, et ultérieurement celle du Serbe Zacharie Orfelin [38] ravivaient aux yeux des contemporains la « glorieuse épopée » de Pierre le Grand, considéré comme un précurseur de la lutte anti-ottomane.

Les milieux politiques et intellectuels des pays roumains ne restèrent point insensibles devant la vigoureuse offensive idéologique gréco-russe, qui en fait, correspondait entièrement aux aspirations de liberté qui les animaient. La pénétration de la culture et l'emploi de la langue grecque dans les cercles cultivés de la société roumaine au milieu du XVIII^e^ siècle constituent des faits indiscutables ; aussi, la diffusion de ces ouvrages, élaborés dans un esprit anti-ottoman, imprimés ou en simples manuscrits, en fut-elle largement facilitée [39]. Au cours de cette période, l'idée que seule la Russie était capable d'imposer l'abolition de la domination turque commençait à s'infiltrer progressivement dans les milieux cléricaux, parmi les boyards et même dans les rangs des commerçants aisés et possédant quelque culture. Ceci explique la popularité connue par les traductions en langue roumaine d'ouvrages tels : *Histoire de l'anéantissement de Jérusalem*, *Pour la fondation de Constantinople*, *Histoire de la chute en esclavage et la prise de l'illustre cité de Constantinople*, l'histoire des Slaves et des Russes dans le Synopsis de Kiew, etc. qui présentaient des tendances évidentes à idéaliser le rôle messianique de la Russie, appelée à libérer prochainement Constantinople, et peut-être Jérusalem, centres sacrés du monde chrétien [40].

Parmi ces ouvrages, *La vie de Pierre le Grand* par Antonios Katiforos (1685—1763) a été particulièrement appréciée. Cette œuvre, due à un distingué homme de lettres de Zante, philologue renommé, savant et

---

[34] P. Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles* (III) dans « Revue roumaine d'histoire », X (1971), n° 4, p. 706—709.

[35] B. Knos, *L'histoire de la littérature néogrecque...*, p. 461.

[36] B. St. Anghelov, *Из историята на руското културно влияние в България (XV—XVIII в.)* dans «Известия на Института за българска история» Sofia, 6 (1956), p. 316.

[37] Γένος, ἦθος, κίνδυνοι καὶ κατορθώματα Πέτρου τοῦ πρώτου πατρός πατρίδος αὐτοκράτορος πάσης Ῥωσσίας, καὶ τὰ ἑξῆς. Venise, 1737 in 8°, [8] + 512 p., ap. E. Legrand, *Bibliographie hellénique ...*, I, p. 245—259, n° 237.

[38] *История о житии и славных делах великаго государя императора Петра Великаго, самодержца всероссийскаго*, Venise, 1772, ap.M. Kostić, *Култ Петра ...*, p.84.

[39] P. Cernovodeanu, *op. cit.*, (II), dans « Revue roumaine d'histoire », X (1971), n° 2, p. 301—303.

[40] *Ibidem* (III), p. 709—714.

théologien, professeur au collège cottunien de Padoue, parut en langue italienne à Venise en 1736 et fut rééditée cinq fois jusqu'en 1792 [41]; une transposition en langue grecque avait suivi en 1737 et avait été réalisée par un remarquable iatro-philosophe athénien, Alexandros Kanghellarios, correcteur assidu des imprimeries grecques de Venise [42].

L'œuvre de Katiforos, dant nous examinerons sans tarder la teneur, fut diffusée de bonne heure dans les pays roumains, aussi bien dans la version italienne originale que dans son adaptation grecque; de plus, par le vif intérêt suscité par le sujet abordé, il est surprenant de constater l'existence de trois traductions *indépendantes* en langue roumaine réalisées séparément en Valachie, en Moldavie et en Transylvanie, ce qui représente un fait presque sans précédent.

Dans la bibliothèque de Constantin Brancovan [43], neveu du prince régnant du même nom et seul survivant du massacre d'Istanbul en l'an 1714, on a découvert quelques exemplaires imprimés de la monographie de Katiforos en version italienne ; d'autres, en traduction grecque font partie de la collection de livres ayant appartenu au métropolite Jacob Ier Putneanul de Moldavie (1750—1760) [44] ainsi que de celle possédée par le riche commerçant Grégoire Antoine Avramie de Jassy [45]; finalement, la version russe réalisée en 1743 par Stepan Pisarev [46] se trouve parmi les livres de la bibliothèque roumaine auprès de l'école et l'église st. Nicolas du Şchei de Braşov.

C'est à Mathieu Fărcăşanu, ancien dignitaire [47] appartenant à la petite noblesse valaque dont les aspirations à la libération de sous la suzeraineté ottomane étaient évidentes, que revient l'initiative de la première et, par conséquent, de la plus ancienne traduction roumaine de *La vie de Pierre le Grand* datant de 1749. Bien que ses connaissances en langue grecque aient été imparfaites, suivant son propre aveu figurant dans la préface de l'ouvrage [48], et que le texte de la traduction soit d'un style assez lourd, parsemé de termes grécisés et témoignant une maîtrise précaire pour trouver le mot juste, Fărcăşanu a toutefois le mérite d'avoir

---

[41] *Vita di Pietro il Grande imperador della Russia, estratta da varie Memorie pubblicate in Francia e in Olandia*, Venezia, apresso Francesco Pitteri..., 1736, in 8°, 384 p. (cf. également E. Legrand, *op. cit.*, I, p. 254, n° 235; p. 264, n° 244; p. 363, n° 369; II p. 369, n° 1058 etc). Cet ouvrage a été traduit également en langue croate par le franciscain Aleksander Tomiković et imprimé à Osik en 1794 (cf. M. Kostić, *op. cit.*, p. 84). Pour Katiforos d'autres détails dans notre étude déjà citée, p. 706—707, note 4.

[42] Sous le titre Βίος Πέτρου τοῦ Μεγάλου ..., Venise, [1737], in 8°, vol. I, [9] + 349 p. + 2 c. + 1 pl ; vol. II, 213 p. + 1 c.; cf. E. Legrand, *op. cit.*, I, p. 255, n° 236 et D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines) vol. I, Bucureşti, 1939, p. 199—201.

[43] N. Iorga, *Studii şi documente*... (Études et documents...) IX, Bucureşti, 1905, p. 42 et *Citeva manuscripte din ţară şi străinătate relative la istoria românilor* (Quelques manuscrits conservés chez nous et à l'étranger concernant l'histoire des Roumains), dans « Analele Academiei Române », IIe série, M.S.I , vol. XXVIII (1905—1906), p. 521 ; Émile et Ioan Vîrtosu, *Aşezămintele brincoveneşti. O sută de ani de la infiinţare 1838—1938* (Fondations brancovanes. Cent ans depuis leur création 1838—1938), Bucureşti, 1938, p. 430.

[44] P. Cernovodeanu, *op. cit.*, (III), p. 707, note 6.

[45] M. Carataşu, *Catalogul bibliotecii unui mare negustor din veacul al XVIII-lea : Grigorie Anton Avramie* (Catalogue de la bibliothèque d'un riche commerçant du XVIIIe siècle : Grégoire Antoine Avramie) dans « Studii şi cercetări de bibliologie » nouvelle série, XII (1971), p. 200.

[46] P. Cernovodeanu, *op. cit* , (IV) dans « Revue roumaine d'histoire » XI (1972), n° 1, p. 67.

[47] Voir la bibliographie dans notre ouvrage mentionné, IIIe partie, p. 707.

[48] N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, I, p. 413.

réalisé un travail assidu pour mettre à la disposition des lecteurs « ce livre fort utile », c'est-à-dire « la vie du grand autocrate de Moscovie, Pierre », sachant que « notre peuple manque totalement de livres d'histoire » [49]. On déplore pourtant le fait que cette traduction valaque ne porte que sur les premiers quatre des six livres qui composent l'œuvre de Katiforos, qui correspondent au premier volume de l'édition grecque de 1737 due à Kanghellarios, et dans la relation des évènements ne va pas au-delà de la victoire de Poltava.

La traduction de Fărcăşanu a circulé en trois copies dont les auteurs sont, respectivement, le maître Lavrentie du monastère de Hurezi, vers le milieu du XVIII[e] siècle, le moine Rafaël de la même confrérie monacale, réalisée en 1755 sur l'initiative du prieur Dionysos et enfin, à un autre clerc de Hurezi, Démètre Rimniceanu en 1767 [50]. Cette version valaque, bien qu'incomplète, a l'avantage de reproduire l'introduction de Katiforos avec des détails fort significatifs. On y révèle d'abord les sources; ensuite, les lecteurs des Principautés Roumaines prennent connaissance, bien que d'une manière détournée, de plusieurs ouvrages d'historiographie européenne occidentale sur la Russie de Pierre I-er mais qui ne comptent pas parmi les plus représentatifs, tels « celui qu'écrivit à Londres un anglais du nom de John Perri, qui affirme avoir passé douze années en Moscovie au service du tsar, en qualité d'ingénieur » [51] ou celui « d'un noble d'Allemagne, qui sans vouloir dévoiler son nom, en relate par écrit l'histoire, tout en ne cachant point qu'il avait séjourné à Petersbourg » [52] et en dernier « les souvenirs d'un certain boyard moscovite, Ivan baron de Nestesuran, qui furent édités à Amsterdam en l'an 1725 en 4 volumes ». Précisons que l'auteur était en réalité l'écrivain français Jean Rousset de Missy (1686—1762) [53] qui s'était servi du dit pseudonyme.

---

[49] *Ibidem*, p. 413 et 414.

[50] Académie Roumaine, ms. 204, f. 99—241 v°; ms. 2353, f. 132—304; ms. 2668, f. 8—175 v°.

[51] Katiforos s'est servi de l'ouvrage de Johnn Perry (c. 1670—1733), ingénieur naval et constructeur britannique engagé par le tsar en 1698 et résidant en Russie jusqu'en 1712 (cf. F. Didot, *Nouvelle biographie générale*, vol. XXXIX, Paris, 1862, col. 654—655), ouvrage intitulé *The State of Russia under the present Czar with an account of the Tartars and other people*, Londres, 1716, en version française parue à Paris en 1718 *(Etat présent de la Grande Russie ou Moscovie... et la relation de ce que Pierre Alexeowitz, à présent régnant, a fait de plus remarquable dans ses Etats)*

[52] Il s'agit du résident hanovrien à St Pétersbourg (du 17 Février 1714 au 10 octobre 1719), du nom de Friedrich Christian Weber, représentant du duché de Braunschweig-Lüneburg-Calenberg (cf. L. Bittner — L. Gross, *Repertorium der diplomatischen Vertreter... I*, p. 77) qui a publié anonymement *Das veranderte Russland... in einem biss 1720 gehenden Journal*, Francfort s/Main, 1721, 3 volumes (cf. H. Grasshoff, *Russische Literatur in Deutschland...*, p 89—93), dont Katiforos s'est servi dans la version française *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Empire Russien sous le règne de Pierre le Grand... depuis l'année 1700 jusqu'en 1720*, par un ministre étranger résident en cette Cour, La Haye, 1725, 3 volumes. Dans des ouvrages plus anciens on a accordé, par erreur, à Weber, la qualité de résident de Saxe, erreur présente également chez P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 128, 131, 142—143 etc.

[53] Voir en ce sens F. Didot, *op. cit.*, vol. XLIV, Paris, 1863, col. 780—783 et *Œuvres complètes de Voltaire. Nouvelle édition*, vol. 16, Paris 1878, p. 379—380, n. 1 *(Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand)*. Sous le pseudonyme de Baron Ivan Nestesuranoi, Rousset a publié *Mémoires du règne de Pierre le Grand*, parues en 4 volumes in 12° à La Haye — Amsterdam en 1725.

L'œuvre de Katiforos atteste une compréhension rationnelle et logique des agissements du tsar, en contraste avec la vision théologique que l'on trouve encore abondamment dans les chroniques contemporaines des Principautés Roumaines ou dans les chronographes à prétention littéraire mais de nette inspiration ecclésiastique.

La seule traduction complète des six livres dont se compose la monographie de Katiforos est celle qui a circulé en Moldavie et dont l'initiative appartient au métropolite Jacob Ier Putneanul, vers le milieu du XVIIIe siècle [54]. Cette version a été diffusée en quatre copies transcrites, comme suit : la première, pour Ioan Bogdan, grand maître de la cour pour la Moldavie Inférieure, en 1755 et la seconde, pour Inocenţiu évêque de Huşi, de mai en septembre 1756 (copiste le diacre Gabriel); les deux autres, dues à la plume de Théodore Moican, au service d'Alecu Balş, ancien grand commis [55] étaient destinées à Léon Gheuca, évêque de Roman (futur métropolite en l'an 1765) et à Ioniţă, capitaine de mercenaires en 1799.

Cette variante moldave diffère de celle réalisée en Valachie en ce qu'elle ne reproduit plus la préface introductive de Katiforos mais offre en échange au lecteur la relation de la campagne du Prut pour laquelle on manifestait un vif autant que légitime intérêt dans les principautés. Il est significatif de constater que dans la traduction moldave on a intercalé dans le texte de Katiforos sur la bataille de Stănileşti, un autre récit se rapportant au même évènement, emprunté « à l'historiographe qui a raconté la vie de la tsarine à la page 20 » que nous avons dûment identifié comme étant ce même Jean Rousset de Missy, mentionné ci-dessus et auteur des *Mémoires du règne de Catherine, Impératrice & Souveraine de toute la Russie* parues à Amsterdam en 1728 [56].

Cette digression qui n'apparaît que dans les copies manuscrites qui ont circulé en Moldavie, exalte le rôle de l'épouse de Pierre le Grand, qui devait lui succéder au trône sous le nom de Catherine Ière , et qui se trouvant aux côtés du tsar pendant la campagne de Prut, avait vaillam-

---

[54] Pour l'activité culturelle déployée par le haut prélat moldave, initiateur et traducteur de plusieurs ouvrages à caractère religieux [*Adunare de multe învăţături* (Recueil de nombreux enseignements) 1757; *Despre lemnul sfintei cruci* (Concernant le bois de la sainte-croix) 1759. etc.] en qui la typographie métropolitaine avait un généreux appui entre les années 1751—1759. voir spécialement N. Grigoraş, *Mitropolitul Iacov I Putneanul (20 ianuarie 1719—15 mai 1778)* [Le métropolite Jacob Ier-de Poutna (20 Janvier 1719—15 Mai 1778)] dans « Mitropolia Moldovei şi Sucevei », XXXIV (1958), nº 9—10, p. 804—807.

[55] *Viaţa marelui Petru samoderjeţ a toată Rosiia* (La vie du grand Pierre, autocrate de toutes les Russies) dans la Bibliothèque Saltykov-Chtchédrine, Leningrad, *Румыния* fond IV. nº 1, f. 1—266, cf. également G. Ştrempel, *Manuscrise româneşti aflate la Leningrad şi Kiev* (Manuscrits roumains conservés à Leningrad et à Kiev) dans « Studii şi cercetări de bibliologie ». XII (1972), p. 27; Académie Roumaine, ms. 49, f. 1—211 ; ms. 122, f 2—209; ms. 2581. f. 2—211 ; cf. également P. Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle..* (III), p. 707, n. 6.

[56] Le passage concernant la campagne de Prut, rendu en résumé dans la traduction roumaine, se trouve aux pages 26—41 de cet ouvrage. Le résident Fr. Chr. Weber, mentionné ci-dessus, avait consacré à son tour, un autre opuscule à Catherine Ière. sous le titre de *Nachricht von der Czarin Catharina Alexjewna*, « mitgetheilt von Herrn Webers Furstl. Braunschw Wolfenbuttl. Residenten zu St. Petersburg, an<n>o 1725 », conservé en manuscrit dans la bibliothèque de Cobourg (ms. 77, nº 3. 15 feuilles), cf. Ilona Hubay, *Die Handschriften der Landesbibliothek Coburg*, Cobourg, 1962, p. 90.

ment remonté le moral de ses troupes encerclées à Stănileşti et réussi à les faire épargner, en sacrifiant ses joyaux — dit-on — par lesquels le grand vizir Mehmed Baltagi se laissa corrompre.

Finalement, la troisième traduction roumaine de *La vie de Pierre le Grand* est due à l'esprit d'initiative du groupe de lettrés qui déployaient leur activité dans le cadre de l'école et de l'église st. Nicolae du Şchei de Braşov dont les liens étroits, tant sur le terrain culturel que du point de vue confessionnel avec l'église et les officialités de Russie étaient notoires. Aussi, dans son travail de traducteur, maître Radu Duma qui en assura l'exécution ne s'est pas servi de l'intermédiaire grec de Kanghellarios comme l'avaient fait ses prédécesseurs, lui préférant la version russe réalisée en 1743 par Stepan Pisarev, mais éditée seulement en 1772 à Petersbourg [57]. Cette variante transylvaine a circulé en deux copies datant des années 1783—1784 et avril 1788, transcrites par Ioan Zacionea et Zamfir Marco, tous deux originaires de Braşov et appartenant à la carrière militaire, mais fort enclins aux préoccupations intellectuelles [58]. La traduction de Radu Duma suivait fidèlement le texte des premiers quatre livres de Katiforos ; les deux derniers furent remplacés par un soi-disant Livre V^{eme}, n'ayant rien de commun avec l'œuvre du savant grec et qui représentait un travail de compilation propre au traducteur de Braşov, composé de passages extraits des chroniques du pseudo-Nicolae Costin, de Nicolae Costin et d'Axinte « Uricariul » (le scribe), concernant la bataille de Poltava, la correspondance entre le tsar et le sultan Ahmet III, la campagne du Prut, la paix de Stănileşti et la retraite (« kalabalyk ») de Charles XII de Bender. Le texte s'achève par un récit des circonstances de la mort du tsar et sur la cérémonie de son inhumation, qui s'écartent de l'original de Katiforos [59]. Le-dit fragment — apparemment traduit d'après une brochure occasionnelle en langue russe [60] — a connu une circulation autonome par une copie anonyme, rédigée en roumain, datée du 27 Janvier 1757 et intitulée *Annonce de la mort du grand Pierre, empereur de toutes les Russies* dont un exemplaire était détenu en 1782 par le prêtre Démètre Popovici (Grid) de Braşov [61].

---

[57] *Житие Петра Великаго, императора и самодержца всероссийскаго, отца отечества, собранное из разных книг, во Франции и Голландии изданных, и напечатанное в Венеции, Медиолане и Неаполе на диалекте италианском, а потом и на греческом, с коего на российской язык перевел статский советник Стефан Писарев*, St. Petersbourg, при Имп. Акад. наук, 1772, in 4°, 14 + 511 p. + 1 p. 1 gr. cf. *Сводный каталог русской гражданской печати XVIII века*, 1725—1800, vol. II, Moscou, 1964, p. 28, n° 2878.

[58] *Viaţa marelui Petru, monarhul ruşilor şi vitejiile lui* (La vie du grand Pierre, monarque des Russes, et ses glorieuses campagnes), à l'Académie Roumaine, ms. 2476, f. 5—320 et ms. 3161, f. 1—186, cf. également P. Cernovodeanu, *op. cit.*, (IV), p. 67—69.

[59] *Ibidem*, p. 68, n. 49.

[60] Il s'agit peut-être de *Краткая повесть о смерти Петра Великаго, императора российскаго* (St. Pétersbourg, 1726) attribuée au grand savant et théologien Théophane Prokopović (1681—1736), actif défenseur de réformes initiées par Pierre le Grand pour la réorganisation de l'église russe ; voir en ce sens I. A. Cistović, *Феофан Прокопович и его время*, St. Petersbourg, 1868 et N. O. Morozov, *Феофан Прокопович как писатель*, St. Petersbourg, 1880 et plus réecemment J. Tetzner, *Theophan Prokopovič und die russische Frühaufklarung* dans « Zeitschrift fur Slawistik », Berlin, III (1958) nr. 2—4, p. 351—368 et L. A. Petrov, *Общественно-политические взгляды Прокоповича, Татищева и Кантемира*, Irkutsk, 1959, 57[60] p.

[61] Académie Roumaine, ms. 1134, f. 61—72 v° ; ap. P. Cernovodeanu, *ibid.* (IV), p. 68, n. 50.

Quant aux intentions de Katiforos au moment où il avait songé à élaborer sa monographie, elles ressortent de la préface même de son ouvrage où il parle du devoir des successeurs de Pierre de suivre son exemple et de régner avec sagesse, sachant que « cet autocrate de la Russie. . . avait été destiné à représenter pour ceux qui allaient venir à sa suite un précieux enseignement de ce qu'est le savoir de gouverner avec maîtrise et d'en laisser aux yeux de l'humanité entière une incomparable souvenance » [62]. La mission messianique du tsar est particulièrement soulignée au Livre V qui traite de la campagne du Prut : « Se voyant, Pierre, le maître, et disposant d'un pouvoir tel à le rendre digne de porter le secours, il songe que c'est le ciel qui l'a élu pour anéantir la tyrannie mahométane et rétablir la splendeur et la grandeur de l'empire des Grecs. . . » [63].

Les six livres qui composent l'histoire de Katiforos, exposent en détail les circonstances de l'ascension au trône de Pierre et de son frère Ivan sous la tutelle de leur sœur Sophie, suivie de l'écartement de cette dernière et la prise du pouvoir par Pierre seul , ses voyages en Occident, la répression du soulèvement des « streltsy », la guerre nordique, la campagne du Prut, l'expédition en Perse et la fin de son règne. L'auteur y souligne en particulier les qualités d'administrateur et de réformateur du personnage grâce auxquelles il avait réussi à transformer la Russie, pays sous-développé et encore marqué par de fortes réminiscences féodales en une grande puissance continentale [64]. On y apprécie également ses efforts pour s'adjuger une sortie à la Mer Baltique, la création de la ville de Petersbourg, les amples travaux de canalisation entrepris, la mise sur pied d'une armée disciplinée et d'une flotte de guerre bien dotée, la création d'écoles et d'un système douanier, etc. [65]

En dernier, on fait l'éloge de l'esprit de tolérance témoigné par le tsar en matière religieuse, [66] en établissant un parallèle entre son nonconformisme, apprécié d'ailleurs par Voltaire et le libéralisme manifesté dans les questions confessionnelles par Charles XII, comme disciple de Leibniz [67]. Aussi, après l'énumération de tous ces dons et qualités exceptionnelles dont il entoure la figure de son héros, Katiforos achève son œuvre sur un ton apologétique et s'estime comblé par le sort pour avoir eu à conter l'histoire « du plus prestigieux », selon son opinion, « parmi les grands de ce monde » [68].

Nous voudrions signaler encore que le règne et la personnalité de Pierre eurent un certain écho dans l'historiographie roumaine du XVIIIe siècle également, par quelques autres traductions restées à l'état de manuscrits, de moindre envergure et d'une facture spéciale, comme par exemple, ce *Règlement du tsar Pierre*, conservé dans une copie réalisée

---

[62] Académie Roumaine, ms. 2353, f. 134 v°.

[63] *Ibidem*, ms. 49, f. 114 v°.

[64] cf. ms. 2353, f. 134 v°.

[65] *Ibidem*, f. 135—135 v° et ms. 49, f. 210 v°.

[66] *Ibidem*, f. 211.

[67] *Ibidem*, f. 210 v°.

[68] *Ibidem*, f. 211.

par l'hygoumène Raphaël du monastère de Hurezi[69] ou le *Synode des moscovites, tenu trois années auparavant*, opuscule traduit en 1721 [70] et conservé dans la bibliothèque de la famille Maurocordato [71]; ajoutons encore un *Recueil de sentences et maximes ayant servi au tsar Pierre* réunissant des aphorismes des sages de l'antiquité, tels Démosthène, Cicéron, Tite-Live, Tacite et Salluste, en langue grecque [72], ayant circulé après 1780

---

[69] I. Ionașcu, *Contribuții la istoricul mănăstirii Hurez* (Contributions à l'historique du monastère Hurez), Craiova, 1935, p. 84 Il est question du *Règlement ecclésiastique* (Регламентъ или Оуставъ Духовныя Коллегии dénommé aussi plus sommairement Духовный регламент Петра Великаго) composé de 1718 à 1720 par Téophane Prokopović, recteur de l'Académie de Kiev et archevêque de Pskov, à la requête de Pierre le Grand, en vue de la réorganisation de l'église russe selon les vues du monarque, cf. James Cracraft, *The Church Reform of Peter the Great*, Londres, 1971, p 148—164. Le Règlement a été publié pour la pre mière fois le 16 Septembre 1721 à St. Pétersbourg (cf. *Описание изданий гражданской печати 1708—январь 1725*, p. 335—338, n° 606) et réimprimé à plusieurs reprises, pour lesquelles voir en particulier N. Kedrov, *Духовный регламент в связи с преобразовательной деятельностью Петра Великого*, Moscou, 1886 et P. V. Verhovskoi, *Учреждение Духовной коллегии и Духовный Регламент*, 2 vol., Rostov, 1916. Il nous paraît intéressant de mentionner que d'autres écrits de Téophane Prokopović furent traduits en langue roumaine, tel *Первое учение отроком* (St. Pétersbourg, 1720), édité en version slavo-roumaine sous le titre de *Întîia învățătură pentru tineri* (Premier enseignement pour la jeunesse) à Rimnic en 1726, la traduction ayant probablement été réalisée par Ștefan, l'érudit hygoumène du monastère de Govora [cf. E. Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale dintre români și jugoslavi* (Sur les anciens échanges culturels entre Roumains et Jougoslaves) dans « Cercetări literare » III (1939) p. 186]; Démètre Cantemir avait désapprouvé cet ouvrage, en soulevant certaines objections dans son opuscule resté à l'état de manuscrit *Loca obscura in Cathechusi ... edita et Первое учение отрокомъ intitulata...* (cf. P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 205). Rappelons ensuite *Pre scurtă arătare pentru Dumnezeu* (Très bref témoignage à l'adresse du Seigneur...) traduit par le chef de la paroisse de Timișoara, du nom de Constantin Șubon et imprimé à Vienne en 1781 (cf. I. Bianu — N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, II, București, 1910, p. 294. n° 479; G. Bezviconi, *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse*, p. 134, no. 3) et *Adunare pre scurt a dumnezeieștilor dogme ale credinții* (Recueil sommaire des saintes dogmes de la foi), traduit d'après un texte intérmédiaire grec par Joseph, évèque de Argeș et imprimé au monastère de Neamț en 1816 (cf. I. Bianu — N. Hodoș, *op. cit.*, III, București, 1912, p. 137—139, n° 898; G. Bezviconi, *ibidem).*

[70] Il est difficile de préciser à quel « synode » ou assemblée « des moscovites » tenue « trois ans auparavant » se rapporte la traduction de 1721. Nous avançons l'hypothèse qu'il s'agirait peut-être de la réunion du haut clergé et des grands dignitaires civils pour juger le tsarévitch Alexis Petrović, accusé de complot envers son propre père. L'avis des prélats concernant la culpabilité du jeune prince a été exprimé dans un document rédigé le 18 Juin 1718 et portait les signatures des plus marquantes figures ecclésiastiques de l'église russe (cf. N. G. Ustrialov, *Le procès du tsarévitch Aléxis Pétrovitch* — traduction par C. de White —, Leipzig 1860, p. 150—155, doc. XCI), tandis que la sentence capitale, rédigée le 24 Juin 1718 fut signée par tous les ministres, sénateurs et nombre de hauts fonctionnaires civils et militaires de l'État (*Ibidem*, p. 155—161, doc. XCII). Suivant l'ordre exprès du tsar, les débats de l'enquête furent rendus publics par une brochure imprimée à St. Pétersbourg le 25 Juin 1718 (cf *Описание...гражданской печати 1708—1725*, p. 236—237, n° 305) rééditée trois fois de suite dans le courant de la même année (*Ibidem*, p. 314, n° 242; p. 250, n° 330—331), puis une quatrième fois en 1720 (*Ibidem*, p. 309, n° 529). Une traduction en langue allemande parut également à St. Petersbourg en 1718 (*Ibidem*, p. 489, n° 12).

[71] N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut față de școala românească* (L'exemple des vertueux princes d'antan pour l'école roumaine) dans « Analele Academiei Române », II^e série, M.S I. tome XXXVII (1914). p. 106. n. 8.

[72] Académie Roumaine, ms. 603, f. 61 v° — 65, ap. I. Bianu — R. Caracaș, *Catalogul manuscriptelor românești* (Catalogue des manuscrits roumains), volume II, București, 1913, p. 372. Pour l'évocation de la personnalité de Pierre le Grand dans la littérature et le folklore des principautés à la fin du XVIII^e siècle et le suivant, voir spécialement A. Iațimirski, *Румынские рассказы и легенды о Петре Великом* dans «Исторический Вестник», 1903, n° 5, p. 519—560, et G. Bezviconi. *Contribuții la istoria relațiilor româno-ruse*, p. 109—110.

dans le cadre de miscellanées. Enfin, ce n'est qu'au cours de la première moitié du XIX[e] siècle, qu'entrait en circulation ce soi-disant *Testament* de Pierre le Grand, sorti de la plume du révolutionnaire polonais Michel Sokolnicki (1797) qui avait émigré en France, et repris ensuite par le publiciste Charles Louis Lesur (1770—1849) [73]; le texte fut reproduit en langue roumaine d'après la presse française [74]. Les auteurs s'écartaient résolument de l'image que s'étaient formée les contemporains et les générations ultérieures de la personnalité du tsar Pierre, voulant justifier la politique agressive de Napoléon à l'égard de la Russie.

Pour conclure, nous espérons que de ce qui vient d'être exposé dans la présente étude, le lecteur aura pu dégager certains traits spécifiques des préoccupations d'ordre culturel, accompagnées sans doute de tendances politiques, qui s'étaient manifestées dans les Principautés Roumaines au cours des premières décennies du XVIII[e] siècle, alors que de larges couches sociales de la société aspirations à l'émancipation de leur pays de la domination ottomane, espoirs que partageaient d'ailleurs les peuples des Balkans, et particulièrement les Grecs qui se montraient parmi les plus actifs propagandistes de la mission messianique de la Russie de Pierre le Grand et de ses successeurs, pour la libération du monde orthodoxe oriental.

Dans ces conditions, la glorification de la personne et des vertus du tsar réformateur à qui on avait attribué l'initiative de déclancher une croisade tardive pour bouter les Turcs hors d'Europe, semble également justifiée dans le cadre de la littérature historique roumaine, où la personnalité de Pierre, bien que présentée de façon contradictoire par nos chroniqueurs, recevait un contour plus substantiel grâce aux traductions roumaines de l'œuvre de Katiforos ainsi que d'autres opuscules ayant connu une assez active circulation dans les trois provinces roumaines et les pays balkaniques, comme une expression symbolique de leur aspiration à accéder à l'indépendance.

---

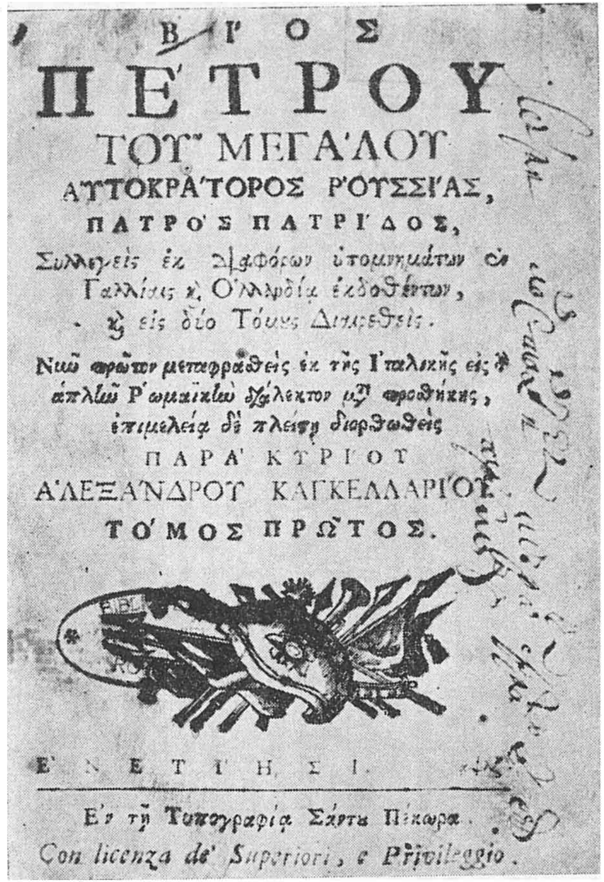
[73] Pour l'ouvrage de Lesur élaboré probablement avec la collaboration de Sokolnicki — *De la politique et des progrès de la puissance russe depuis son origine jusqu'au commencement du XIX[e] siècle* (Paris, 1812) — simple instrument de la propagande napoléonienne anti-russe — indiquant les soi-disants préceptes légués dans son testament par Pierre le Grand à ses successeurs, afin d'assurer la suprématie de la Russie en Europe, voir particulièrement E. N. Danilova *Завещание Петра Великого* dans «Труды историко-архивного института», 1946, n⁰ 2, p. 205—270 ; B. Mouravieff, *Le Testament de Pierre le Grand ; légende et réalité*, Neuchâtel, 1949 ; L. R. Lewitter, *The apocryphed Testament of Peter the Great* dans « The Polish Review » VI (1961), p. 27—44 et surtout Simone Blanc, *Histoire d'une phobie : le testament de Pierre le Grand* dans « Cahiers du monde russe et soviétique », IX, (1968) n^os 3—4, p. 265—293 et Erwin Oberländer, *Zur Wirkungsgeschichte historischer Falschungen: Das „Testament" Peters des Grossen* dans « Jahrbucher fur Geschichte Osteuropas », Neue Folge, Bd. 21 (1973), Heft 1, p. 46—60.

[74] Concernant le testament de Pierre le Grand « daté de l'an 1724 et d'aprés lequel l'ambassadeur de France à Pétersbourg en 1757 avait achevé une copie tirée des archives russes et l'avait aussitôt mandée au Cabinet de Louis le quinzième », cf. Académie Roumaine, ms. 7, f. 176—178 v⁰ (miscellanées portant la date de 1856) on peut lire dans le ms. 118, f. 62—65 (Miscellanées composées entre 1802 et 1846), que le texte avait été rendu « d'après une gazette des Français (La Presse) ». Voir également I. Bianu. *Catalogul manuscriptelor*, I, București, 1907, p. 27 et 274. D'autre part, la version du testament figurant dans le ms. 2918, f. 1—6, a été reproduite d'après le Journal parisien « L'Écho français » n⁰ 51 du 20 Février 1843. Du point de vue de leur contenu et du langage, les trois versions sont fort semblables. La publication de ce pamphlet en une traduction roumaine anonyme — à un moment où les contradictions franco-russes et anglo-russes concernant le problème oriental devenaient de plus en plus acerbes pour aboutir à la guerre de Crimée — trouve une justification dans les tendances politiques manifestées par certaines personnalités roumaines appartenant à la génération de 1848, opposées à l'attitude adoptée par le gouvernement tsariste.

VITA
DI
PIETRO
IL GRANDE
IMPERADOR DELLA RUSSIA;
ESTRATTA
Da varie Memorie pubblicate in Francia, e in Olanda.

VENEZIA,
APPRESSO FRANCESCO PITTERI
In Merceria all' Insegna della Fortuna Trionfante.
MDCCXXXVI.
Con licenza de' Superiori, e Privilegio.

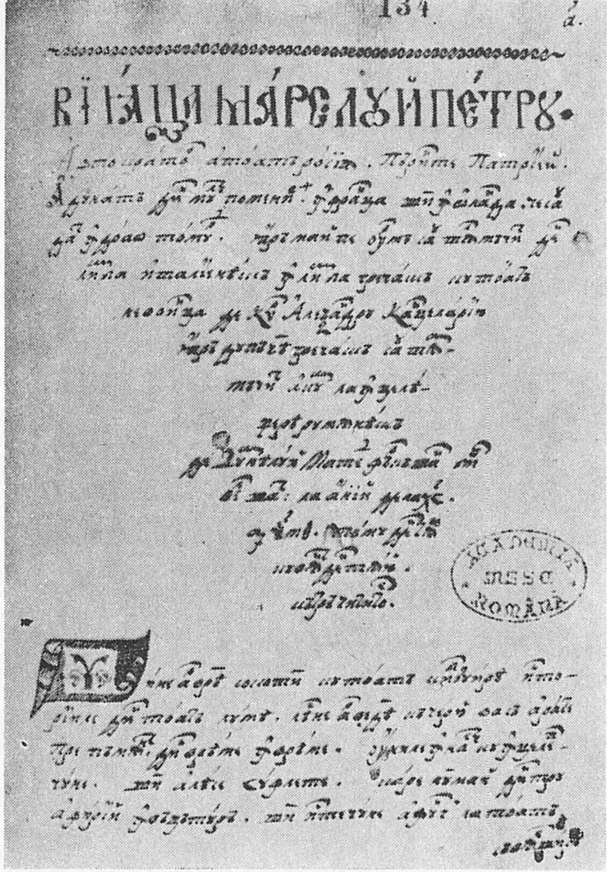
1) Page de titre de l'ouvrage d'A. Katiforos *Vita di Pietro il Grande*... (Venise, 1736).



ΒΙΟΣ
ΠΕΤΡΟΥ
ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΡΟΥΣΣΙΑΣ,
ΠΑΤΡΟΣ ΠΑΤΡΙΔΟΣ,
Συλλεχθεὶς ἐκ διαφόρων ὑπομνημάτων ἐν Γαλλίαις κ. Ὀλλανδίᾳ ἐκδοθέντων,
κ. εἰς δύο Τόμους Διαιρεθεὶς.
Νῦν πρῶτον μεταφρασθεὶς ἐκ τῆς Ἰταλικῆς εἰς τὴν ἁπλῆν Ῥωμαϊκὴν διάλεκτον μετὰ προσθήκης, ἐπιμελείᾳ δὲ πλείστῃ διορθωθεὶς
ΠΑΡΑ ΚΥΡΙΟΥ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΑΓΚΕΛΛΑΡΙΟΥ.
ΤΟΜΟΣ ΠΡΩΤΟΣ.

ΕΝΕΤΙΗΣΙ.
Ἐν τῇ Τυπογραφίᾳ Σάρτε Πίκωρα.
Con licenza de' Superiori, e Privileggio.

2) Page de titre de la traduction en grec de l'ouvrage de Katiforos due à Al. Kanghellarios (Venise, 1737).



3) Première page de la traduction manuscrite en roumain du livre *Viiața marelui Petru*... due à Matei Fărcășanu (1749) (copie de 1755).

4) Page de titre de la traduction en roumain du livre *Viața marelui Petru*... due au métropolite Jacob I^er Putneanul... (copie de 1757).

ZUR PROBLEMATIK DER KREUZZÜGE UND DER TÜRKENKRIEGE IM 16. JAHRHUNDERT

CAROL GÖLLNER

Obwohl Mächte und Kräfte des 15. Jahrhunderts dem Heer Mehmeds II. nichts Gleichwertiges entgegenstellen konnten, wurden weiter Kreuzzugspläne geschmiedet, die zum Teil den Inhalt der sechs Bände *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^{e} siècle* von Nicolae Iorga bilden. [1] Es waren Projekte von Geistlichen und Laien, in denen oft Ansätze zu planvoller Kriegführung von tollen Einfällen und wirklichkeitsfremden Initiativen überwuchert wurden.[2] Kaum einer dieser Entwürfe, bei denen der Kreuzzugszweck oft nur als legitimierender Vorwand fur realpolitische Absichten galt, wurde verwirklicht. [3] Marschall Boucicault gab dieser Sachlage bereits 1404 eine kennzeichnende Formulierung : „Pour ce que fait de guerre et de bataille se doit plus mener par œuvre que par parole.“[4] Durch stetes Reden, dem keine Tat folgte, wandelte sich die „gesta pro Dei gloria“ aus einer Realität des 11. Jahrhunderts zur großen Utopie des 16. Jahrhunderts.[5]

Allein auch diesen „Spain's castles“ können wir unsere Aufmerksamkeit nicht versagen, obwohl es im Wesen des politischen Denkens liegt, daß es sich im Handeln offenbart.

[1] Vgl. dazu M. Berza, *Der Kreuzzug gegen die Turken ein europäisches Problem*, „Revue historique du sud-est européen“, 1942, Bd. XIX/1, S. 48–62.

[2] „L'on pourrait dire que dans cette phase ultérieure la plume des mémoralistes et faiseurs de projets tient lieu, pendant quelque temps tout au moins, de l'épée des gens de guerre qui oublient de pourfendre l'infidèle.“ (G. I. Brătianu, *Le conseil du roi Charles. Essai sur l'internationale chretienne et les nationalités à la fin du Moyen Âge*, „Revue historique du sud-est européen“, 1942, Bd. XIX/2, S. 292) ; M. Atiya, *The Crusade in the Middle Ages*, London, 1938, bringt das Kapitel „Propaganda and projects“, S. 29–46.

[3] H. Gollwitzer, *Geschichte des weltpolitischen Denkens*, Gottingen, 1972, Bd. I, S. 79 ; Fr. Baumer, *England the Turk, and the Common Corps of Christendom*, „American Historical Review“, Bd., 1944/45, S. 29–30 ; J. W. Bohnstedt, *The infidel scourge of God : The turkish menace as seen by German pamphleteers of the Reformation Era*, „Transactions of the American Philosophical Society“, Philadelphia, 1968, Bd. LVIII/9, S. 17–18 ; Fr. Braudel, *La Mediterrannée, et le monde mediterranéen à l'époque de Philippe II*, 2. Aufl., Paris, 1966, Bd. II, S. 469. „Des rêves qui se perdent en routes : tels ces projets, cent fois répétés, ces lignes contre les Turcs“.

[4] Delaville le Roulx, *La France en Orient au XIV-e siècle*, Paris 1886, Bd. II (Pièces justificatives), S 16 ; „Epura nulla di concreto si poté realizzare“ schreibt mit Recht Giuseppe Praga in seiner Studie *Resistenze europee all'imperialismo turco nei secoli XV e XVI* „Archivio storico par la Dalmazia“, 1933, Bd. XVI, S. 419.

[5] N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, București 1935, Bd. II, S. 74. „Les tentative destinées à expulser d'Europe les ‚profonateurs' et les ‚tyrans turcs' se dirigèrent sur les voies nouvelles, de pure aventure... Les projets n'ont qu'un intérêt de curiosité“, S. 128 ; vgl. auch K. Setton, *Lutheranism and the Turkish Peril*, „Balkan Studies“, Tessalonik, 1962, Bd. III, S. 141 ; Fr. Pall (*Les croisades en Orient au bas moyen âge...*, „Revue historique du sud-est européen“, 1942, Bd. XIX/2, S. 529) wertet die Kreuzzuge im 16. Jahrhundert als ein „problême spirituelle“.

Was sich über konkretes Handeln hinaus in Kreuzzugsplänen niederschlug, war nur dazu bestimmt, die öffentliche Meinung zu beein flussen. Dadurch ergibt sich oft eine augenfällige Diskrepanz zwischen dem Denken und Planen führender Persönlichkeiten und dem kollektiven Denken der Volksmassen, ein Widerspruch, der in der Kreuzzugsbewegung des 16. Jahrhunderts in seltener Bildhaftigkeit erscheint und zur Problematik von Kreuzzügen und Türkenkriegen führt.[6]

Zunächst ist auf eine Feststellung Nicolae Iorgas zu verweisen. Bei den ersten türkischen Eroberungen in Europa handelte es sich nicht um einen atemberaubenden Vormarsch, noch wurden sie durch religiöse Gegensätze verursacht. Der Zug unversöhnlicher Gegnerschaft erschien erst in den letzten Jahrzehnten des 14. Jahrhunderts gleichzeitig mit der Bildung eines furchterregenden türkischen Staates.[7] War gegen Ende des 14. Jahrhunderts der Hundertjährige Krieg ein beachtliches Hindernis für einen Kreuzzug, so konnte der Waffenstillstand zwischen Richard II. und Karl VI. eine Gegenaktion ermöglichen; sie endete jedoch mit der Katastrophe von Nikopolis (1396). Später folgte die vernichtende Niederlage eines Kreuzzugsheeres bei Warna (1444). Der Sieg vor Belgrad (1456) hingegen schuf einen günstigen Ausgangspunkt für die Verbreitung des Kreuzzugsgedankens, so daß der Minoritenbruder Giovanni Capistrano das Volk für ihn begeistern konnte. Die folgenden Jahrzehnte sollten jedoch bestätigen, daß die Zeit der Kreuzzüge verstrichen war, da sowohl das Papsttum als auch die weltlichen Mächte bestrebt waren, Beziehungen zu den Türken zu pflegen.

Diese Tendenz wurde im 16. Jahrhundert noch augenscheinlicher, als die Idee des heiligen Krieges als Ritterkampf im Dienst der Kirche[8] nicht mehr zeitgemäß erschien.[9] „Der Kreuzzugsgedanke lebte im 16. Jahrhundert nur noch im Dienste der imperialistischen Ziele der großen Mächte fort"[10], vermerkt D. A. Zakythinos. Auch der italienische Historiker Petrocchi wertet die vom Papsttum für die Türkenkriege des 16. Jahrhunderts übliche Bezeichnung von Kreuzzügen als unzeitgemäß und warnt davor, von einem „religiösen" Kreuzzug des Mittelalters und von einem „politischen" Kreuzzug der Neuzeit zu sprechen.[11] Dasselbe gilt

[6] A. Haas, *Aspekte der Kreuzzüge in Geschichte und Geistesleben des mittelalterlichen Deutschlands*, „Archiv fur Kulturgeschichte", 1964, Bd. XLVI, Nr. 2—3, S. 185—202.

[7] Vgl. auch M. Berza, *a.a.O.*, S. 50—51, 59.

[8] C. Erdmann, *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*, Stuttgart 1935, S. VIII.

[9] G. Martini, *L'imperatore e la crociata*, „Riassunti delle Communicazioni di Scienze Storiche", Florenz, 1955, Bd. VII, S. 245.

[10] D. A. Zakynthinos, *Die Eroberung Konstantinopels und ihre Folgen für die Welt*, „Geschichte in Wissenschaft und Unterricht", 1954, S. 390.

[11] M. Petrocchi, *La politica della Santa Sede di fronte all'invasione ottomana (1444—1718)*, Napoli, 1955, S. 20—21; „Il Papato ha usato per la lotta contro il Turco nell'età moderna, il termine di crociata; termine che, anche se adoperato da una certa tradizione storiografice, va però asoperato sempre con la consapevolezza di sua improprietà; perchè la „crociata" è tipica espressione della mentalità nedievale, del mondo fendale e cavalleresco, e anche perché al centro della preocupazione mistica della crociata è la „liberazione" del sepolcro di Cristo"; vgl. F. Braudel, *a.a.O.*, S. 170; die These Braudels, daß die Kreuzzugsbegeisterung durch ökonomische Depressionen angereichert wurde, stellt ein neues Argument zur Diskussion. (S. 218—219).

auch von den Djihads der Turken. M. Berza und A. Dupront erachten allerdings eine Abgrenzung von „Kreuzzügen" und Türkenkriegen als nicht gerechtfertigt und werten die Türkenkriege des 16. Jahrhunderts als eine Fortsetzung der Kreuzzüge, gleichsam als „Croisades après les croisades". [12]

Daß der Kreuzzugsgedanke schon vor dem Auftreten der Reformatoren tot war, ist aus der Tatsache ersichtlich, daß Fragen der „Heiligen Stätten" im Sinne der früheren Kreuzzugsideen auch dann kaum berührt wurden, als Sultan Selim I. 1517 durch die Annektierung des Mamelukenreiches das „Heilige Land" und die „Heiligen Stätten" in unmittelbaren osmanischen Besitz gebracht hatte. Von 1517 an hätten nach der neuen Sachlage Türkenkrieg und Kreuzzug automatisch kongruent sein müssen, aber von einer „Befreiung der Christenheit teuren Stätten" war kaum noch ernsthaft die Rede, zumal man geneigt war, unter gewissen Umständen gemeinsame Sache mit dem Mamelukenstaat gegen die Türken zu machen. [13]

Die sich dann verschärfenden Gegensätze Karls V. mit seinem Rivalen Franz I., dem König von Frankreich, ließen jeden Plan zur Befreiung Jerusalems—ein Hauptziel der Kreuzzüge — als Wunschdenken wirklichkeitsfremder Humanisten erscheinen. [14] Die führenden Politiker hatten erkannt, daß die osmanische Macht mit Kreuzzugsparolen nicht mehr wirksam bekämpft werden konnte und daß neue Formen der Auseinandersetzungen gesucht werden mußten. [15] Der türkische Staat wurde durch den französisch-türkischen Vertrag von 1530 als politische Größe in das politische Kräftespiel eingebaut und dem allmächtigen Padischah in der natürlichen Entwicklung zu einer „balance of power" eine entsprechende Rolle zugedacht. Von allen Seiten buhlte man um Bündnisse oder Friedensverträge mit der Hohen Pforte und statt „Kreuzzugspläne" bahnten sich „Halbmondpläne" an.

Die Diffamierung einer Allianz mit der Hohen Pforte wurde somit zu einer abgegriffenen „formule de chancelarie"[16]. Während aber Franz I. immer wieder Vorwürfen wegen seines Türkenbündnisses ausgesetzt war, wurden der Papst oder der Kaiser nie wegen ihren Beziehungen zu andern „Ungläubigen" — den Persern — angegriffen. Karl V.,

---

[12] M. Berza, a.a. O., S.50—59,A. Dupront, *Unité des chretiens et unité de l'Europe dans la periode moderne*, „XIII Congrès international des sciences historiques" Moskau, 1970, Sonderabdruck, S. 5 : „La guerre turque est, pour l'Occident moderne, la continuatrice dela croisade".

[13] H. J. Kissling, *Türkenfurcht und Türkenhoffnung im 15. und 16. Jahrhundert: Zur Geschichte eines Komplexes*, „Sudost-Forschung", 1964, Bd. XXIII, S. 1—18.

[14] D. Hay, *Europe, the Emergence of an Ideea*, Edinburgh, 1957, S. 111, spricht allerdings von einem „profound hold on the public imagination". „Les notes dissonantes", schreibt F. Braudel (a.a.O., S. 170), „n'enlèvent rien au fait qu'un sentiment genéral traverse la Chretienté du XVI siècle."

[15] H. J. Kissling, *Die Türkenfrage als europaisches Problem*, „Südostdeutsches Archiv", 1964, Bd. VII, S. 49—51. Vgl. dazu M. A. R. De Maulde la Clavière, *La diplomatie au temps de Machiavel*, Paris, 1891, Bd. I, S. 70—91. Von 1507—1598 war Venedig in Konstantinopel durch 33 Baili und von 1502—1595 durch 27 Botschafter vertreten, vgl. A. Baschet, *La diplomatie vénétienne et les princes de l'Europe au XVI^e s.*, Paris 1862, S. 215.

[16] Fr. I. *Baumer, a.a.O.*, S. 26.

der stets von Turkenzügen sprach, zögerte 1534 nicht, sich mit dem islamischen Herrscher Muley Hassan gegen Chairredin Barbarossa zu verbünden.[17]

De guerroyer les Turcs et mécreans
N'est plus propos, quoiqu'ils nous present bien...

klagt 1537 Eustorge de Beaulieu.[18]

Dieser Erkenntnis konnten sich selbst die Päpste nicht verschließen, wodurch Kreuzzugsbullen zusehends fragwürdiger wurden[19], zumal im Volk die Stimmung der Türkenfurcht überhand nahm.[20] Angst und Verzweiflung bildeten nach der Schlacht von Mohács (1526) und der Belagerung von Wien den Kehrreim aller Türkenlieder ;Schrecken und Verzagtheit beherrschten die öffentliche Meinung. Gedemütigt und ratlos standen die Menschen des ausgehenden Mittelalters vor dem furchtbaren Feind. Selbst in Italien, wo man in Kenntnis der bedeutenden Kulturhöhe der islamischen Völker den Türken zu Beginn des 15. Jahrhunderts mit Duldsamkeit begegnet war, erwartete man voller Furcht die Landung osmanischer Krieger.[21] Die Türkenglocke mahnte zu täglichem Beten um göttliche Hilfe gegen den „Erzfeind".[22]

Stets besann sich die Volksnot, wenn ein neuer Schreck sie packte, auf Erlebnisse ihrer Vorfahren. Kein Wunder, daß die Erinnerung an die Kreuzzüge wieder aufstieg, doch war allein in den Jahrhunderten der „klassischen" Kreuzzüge ihr offizielles Ziel, die Berfreiung des „Heiligen Landes", noch leidlich glaubwürdig, wenn auch damals schon die Begrenztheit der Machtmöglichkeiten zu Übereinkünften zwangen, die oft nicht zu der verkündeten Kreuzzugsideologie passen wollten. Ganz anders lagen jetzt

---

[17] L. Renault schreibt im Vorwort zu T. G. Djuvaras *Cent projets de partage de la Turquie*, Paris, 1914, S V : „Il n'y a aucune . . fidélité à la parole donnée. Un souverain négocie, presque en même temps une alliance avec la Turquie et une alliance contre elle devant aboutir à son démembrement". H. Hauser (*La modernité du XVI^e^ siècle*, Paris 1930, S. 81) spricht von einer „forte hypocrisie dans l'indignation dont on temoignait envers la politique turcophile de François I^er^ et de Henri II."

[18] Cl D. Rouillard, *The Turk in French History. Thought and Literature*, Paris, 1938, S. 598.

[19] Vgl. dazu auch H. Hauser, *a.a O.*, S. 79 ; P. Renouvin, *Histoire des relations internationales*, Paris, 1953, S. 78 ; H. Hauser und A. Renaudet vermerken : „Le Turc cesse d'être considéré comme un chef des bandes païennes ... et qu'une croisade le doit rejeter en Asie" (*Les débuts de l'âge moderne, la Renaissance et la Réforme*, „Peuples et civilisations", Paris, 1929, Bd. VIII, S. 392, 406).

[20] G. Stadtmüller, *Osmanische Reichsgeschichte und balkanische Volksgeschichte*, „Leipziger Vierteljahrsschrift fur Sudosteuropa", 1939, 3, S. 6—7 ; H. Bauer, *Der Turkenschreck in Europa*, „Gemeinfaßliche Vortrage zum Vorlesen in Vereinen", Breslau, 1877, Bd. IV ; K. Haselbach, *Die Turkennot im 15. Jahrhundert mit besonderer Berucksichtigung der Zustände Österreichs*, Wien, 1864 ; R. Ebermann, *Die Turkenfurcht, ein Beitrag zur Geschichte der offentlichen Meinung in Deutschland wahrend der Reformationszeit* (Dissertation), Halle, 1904 ; C. A. Patrides, „*The Bloody and Cruel Turcke" the Background of a Renaissance Commonplace*, „Studies in the Renaissance", 1963, Bd. X, S. 126—135.

[21] J. Burckhardt, *Gesamtausgabe*, hrsg. von W. Kaegi, Bd. V, S. 68—70, 304—359.

[22] C. Schreiber, *Das Turkenmotiv und das deutsche Volkstum*, „Volk und Volkstum", 1938, Bd. III, S 30—32.

die Dinge, da der Türke zum großen Angstgegner des Abendlandes wurde.[23] Mateo Bandello sprach von der lächerlichen aber realen Situation, stets raten zu müssen, was der Türke oder der Perserschah (Sophi) plane.[24] So schwebte der Riesenschatten furchterregender Gerüchte über Europa, das erst aufatmete, wenn die „Newen Zeitungen" von Feldzügen des Sultans in Asien berichteten. Selbst die Initiative zu ergreifen, um die Folge der Feldzüge des Osmanischen Reiches in Europa und Asien zu durchbrechen, erhofften nur weltfremde „Exhortatoren".[25]

Die „Infidel scourge of God" — die Gottesgeißel —, wie J. W. Bohnstedt seine Studie über die Türkengefahr nennt[26], war zweifellos eine Realität und nicht nur eine — wie Hutten vermeinte — von der Kurie geförderte Angstpsychose: „So oft es ihnen einfiel von uns Deutschen Geld auszupressen, gebrauchten sie die List, einen ins Land zu schicken, welcher voll des Schreckens ausrufen mußte: „Die Türken sind im Anzug, ja der Feind ist vor den Toren selbst".[27] Solche Erwägungen konnten die Türkenfurcht nicht bannen. Allzu oft wurden in apokalyptischer Stimmung die Türken als „deines nammens großen dämpfer"[28] und als Gottesstrafe erwähnt.[29] P. Coles spricht von einem „physical and psychological shock", den die türkische Offensive in Europa auslöste.[30]

Erhöht wurde die Türkenfurcht durch die vom Papst und den Habsburgern lancierten Erzählungen über angeblich furchtbare Ausschreitungen, die in der Vorstellung des Bürgertums das Bild vom „grausamen Türken" erwachsen ließ.[31] Daß solche Freveltaten keine spezifische Eigenschaft der Türken waren, sondern allgemeine Erscheinungen des Jahrhunderts, haben die wenigsten Rufer zum Türkenkrieg begriffen. Die Grausamkeit der Christen wurde von ihnen gelegentlich als eine der vielen verderblichen Erscheinungen in der Christenheit hingestellt, während die Grausamkeit der Türken, nach Ecks Worten, die „ratio socie-

---

[23] H. J. Kissling, *Türkenfurcht und Türkenhoffnung*, S. 15; wenn Fueter schreibt, daß die Offensive der Türken nur für die Habsburger in Rechnung gezogen werden mußte, für Deutschland jedoch keine wirkliche Gefahr darstellte (*Geschichte des europäischen Staatensystems von 1492—1559*, „Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte", hrsg. von G.v. Below und F. Meinecke, München 1919, Bd. II, S. 153), so hat er damit nur die Meinung jener Reichsstände wiedergegeben, die wissentlich die Türkengefahr verneinten

[24] Zitiert nach Fr. Braudel, *a a O*, Bd. II, S. 172.

[25] C. Erdmann, *a.a O*, S. 308.

[26] Philadelphia 1968; vgl. auch J. Chmel, *Actenstücke und Briefe zur Geschichte des Hauses Habsburg im Zeitalter Maximilians I*, „Monumenta Habsburgica", Wien, 1855, I. Abt./Bd II, S. 719.

[27] K. Kleinschmiedt, *Ulrich von Hutten*, Berlin 1955, S. 73—74; C. Göllner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts, 1501—1550*, București—Berlin, 1961, Bd. I, Nr. 100.

[28] P. Coles, *The Ottoman Impact on Europe*, London, 1968, S. 110.

[29] Ph. Wackernagel, *Das deutsche Kirchenlied von den ältesten Zeiten bis zu Anfang des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, 1864—1877, Bd. III, S. 835—836; wohl am unmittelbarsten spricht die Türkenfurcht aus Johann Brenz' *Türkenbüchlein* (C. Göllner, *Turcica*, Nr. 410—411, 590—592). Stimmen wie hier wurden laut, sich dem Sultan freiwillig zu unterwerfen. (*Turcica*, Nr. 172—174; vgl. auch J. W. Bohnstedt, *a.a.O.*, S. 10—12).

[30] P. Coles, *a.a.O.*, S. 110, erwähnt den Papst und Kaiser als „spokeman for crusading".

[31] H. Hauser, *a a.O.*, S. 81 vermerkt mit Recht: „La domination des Ottomans n'était pas plus dure que celle des chevaliers brigands".

tatis humanae" überschreite.[32] Bei der Beurteilung des Gegners wurden Maßstäbe angelegt, die sich in den Kreuzzügen und Ketzerkriegen der Albigenser ausgebildet hatten.

Die Türkenfurcht wurde zusätzlich durch apokryphe „Absagbriefe" des Sultans gespeist, in denen er die Weltherrschaft beanspruchte. Typisch für diese Art von Drohbriefen sind die *Lettres de Deffiance envoyées à Maximilien* [...] *par Soliman le grand Turc* (1565), in denen der Sultan „dissipateur, exterminateur, forceur et violateur de toute la chrestienté" genannt wird.[33] Doch nahm die Türkenherrschaft am Balkan nie die grausamen Formen an, die man ihr in den Türkenschriften andichtete. Furchtbare Leiden hatte die christliche Bevölkerung in den Grenzgebieten allerdings auszustehen, die schutzlos Brandschatzungen ausgesetzt waren. In der Turkei wurde niemand wegen seines Glaubens verfolgt. Dieser Ansicht mochten auch die Niederländer gewesen sein; bei ihnen galt das Sprichwort „Lieber türkisch als spanisch".

In Deutschland war mittlerweile die Türkenhilfe der Reichstage in den Widerstreit von Kaiser und Fürstentum geraten. Wurde vom Reichstag oder von Landtagen der Türkenzehnte bewilligt, so geschah dieses niemals in der erforderlichen Höhe; wiederholt entschloß man sich nur für Verteidigungsmaßnahmen.[34] Ein Nürnberger schrieb 1522: „Die Not war groß aber die Hülf war klein; es dachte ein jeder nur an sich [. . .], ein jeder wartet, bis ihm die Wand warm werd".[35] Kein Volk war bereit, den Kampf für ein anderes auszutragen und, wie in der Zeit der Kreuzzüge, für ein übernationales Ideal zu kämpfen. In ungarischen Adelskreisen sprach man davon, daß der Kampf gegen die Türken nicht so sehr ihren Interessen entspräche als vielmehr der „Christenheit". Und dieser Dienst müsse durch angemessene materielle Zuwendungen (Reichshilfe) kompensiert werden.[36]

Für die Protestanten waren die Türkenkriege tatsächlich zu einem Kompensationsgeschäft mit dem Kaiser geworden. Papst Leo X. hatte dieses bereits 1518 antizipiert, als er am 24. Oktober an Friedrich den Weisen von Sachsen schrieb: „Es schien Tag für Tag immer nötiger, einen Kreuzzug gegen die Türken zu organisieren. [. . .] Aber während wir überlegten, wie wir am besten beginnen sollten, und all unsere Kraft dieser Aufgabe widmeten, ließ mir der Satan diesen Sohn der Verdammnis, M. Luther, von dem Augustiner Orden, als Gegner entgegentreten".[37] Der Reformator ließ in dogmatischen Polemiken das Bewußtsein einer christlichen abendländischen Gemeinschaft wie einen Schemen zerflattern, assoziierte in seinen Schriften den Papst mit den Türken und

---

[32] E. Herrmann, *Türke und Osmanenreich in der Vorstellung der Zeitgenossen Luthers* (Dissertation), Freiburg, 1961 (Maschinenschrift), S. 56—58.

[33] Cl. D. Rouillard, *a.a.O.*, S. 67; H. Kissling, *a.a.O.*, S. 39.

[34] Fr. Thaller, *Glaubensstreit und Turkennot 1519—1648*, Graz, 1916, S. 19—21.

[35] Zitiert nach S. H. Moore, *The Turkish Menace in the Sixteenth Century*, „Modern Language Review", 1945, Bd. XL, S. 30.

[36] G. Praga, *a a.O.*, S. 420. „Partendo dal presupposto che la lotta contra il Turco fosse non tanto difesa di stessi, quanto un servizio reso alla christianità."

[37] K. M. Setton, *a.a O.*, S. 143.

betonte dabei die Priorität des Kampfes gegen den Papst. [38] Der Begriff des „Kreuzzuges“ wurde als irreführend abgelehnt, der Turkenkrieg jedoch als ein Kampf für das Vaterland legitimiert.

Der Kaiser begeht daher einen Übergriff — nach Luthers Meinung, wenn er sich beim Feldzug gegen die Türken nicht damit begnügen will, die Reichsgrenzen zu verteidigen, sondern zugleich sich das Ziel steckt, den christlichen Glauben zu verteidigen und die christliche Kirche zu schützen. [39] Glaubenskämpfe zu führen überschreitet die Machtbefugnisse des Kaisers und bedeutet eine von Luther grundsätzlich abgelehnte Vermischung des weltlichen und geistlichen Reiches.

Was Luther aufs schärfste zurückweist, ist somit nicht das Recht und die Pflicht des Kaisers, einen Türkenkrieg zu führen, sondern die Anmaßung, diesen Krieg als einen Religionskrieg zu bezeichnen, in welchem der Kaiser die Rolle des Beschützers der christlichen Kirche spielt. Für ihn gibt es kein Heer von Christen, das gegen ein Heer von Heiden streitet.

Luther kritisierte aber nicht nur die Kreuzzugskonzeption, sondern auch die papstliche Kriegführung in den Kreuzzügen, entsprechend seiner Unterscheidung von den beiden Reichen, und fuhrt für die Richtigkeit seiner Ansicht eine Reihe von Beispielen an. Er weist auf die verhängnisvolle Rolle Cesarinis bei Warna und Tomorys bei der Schlacht von Mohács hin. Franz I. habe die Schlacht von Pavia verloren, weil er mit dem Heer des Papstes zusammen gekämpft hatte. Im Sacco di Roma sieht er gleichfalls eine Bestätigung seiner Ansicht, daß der Papst nicht gegen einen weltlichen Herrscher kämpfen dürfe.

Der Reformator zieht daraus die praktischen Konsequenzen und scheut sich nicht, im Fall eines Kreuzzugs die Krieger selbst zur Dienstverweigerung aufzufordern. Es sei ihre Pflicht gegen ein solches Unternehmen durch offenen Ungehorsam zu protestieren. „Wenn ich ein kriegs man were und sehe zu felds ein Pfaffen — oder creutz pannier, wenns gleich eiu crucifix selbs were, so wolt ich davon lauffen als iagt mich der Teuffel“. Anders wäre die Lage, wenn nicht der Papst, sondern der Kaiser oder die Fürsten zum Kriegszug gegen die Türken auffordern: „Wenn Keyser Karolus panier odder eines Fürsten zu felde ist, da lauffe ein iglicher frisch und fröhlich unter sein panier“. [40]

Wie Luther, bemühte sich auch Erasmus in seiner *Consultatio* die Grundsätze eines Türkenkriegs klar zu definieren; er lehnte jede religiöse Motivation desselben ab. [41] Herrmann spricht in seiner Dissertation daher mit Recht von einer „merkwürdigen Umformung“ ja sogar „Profanierung“ des Kreuzzugsgedankens durch die Reformation. [42] Hier ist einer der Punkte, wo Mittelalter und Neuzeit, katholische Frömmigkeit und evangelisches Glaubensleben zusammenstoßen. [43] Es geht letztlich um

[38] A. Dupront, *a.a.O.*, S. 1.

[39] H. Lamparter, *Luthers Stellung zum Türkenkrieg*, Munchen, 1940, 152 S.; vgl. auch H. Pfeffermann, *Die Zusammenarbeit der Renaissancepapste mit den Türken*, Winterthur, 1946, S. 33, 47, 61.

[40] *Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe*, Weimar, 1909, Bd. XXX/2, S. 115.

[41] C. Göllner, *Turcica*, Nr. 371—375.

[42] E. Herrmann, *a.a.O.*, S. 6.

[43] C. Göllner, *Turcica*, Nr. 180—181.

das Verhältnis von Religion und Politik, Kirche und Staat. Besonders pointiert hat dies Pfeffermann ausgesprochen: „Die Reformation hat nicht nur das Denken, die Sprache, das Gebet und die Wirtschaft auf eine nationale Basis gestellt, sondern auch den Kreuzzug“.[44]

Die Opposition gegen die Kreuzzuge wurde auch in anderen Kreisen laut: Es waren die Wortführer lokaler Interessen und mittelalterlicher Antikurialisten, deren Vorfahren einst als Ketzer zu Opfern von „Kreuzzügen“ geworden waren. Nicht zu übersehen ist auch der traditionelle franziskanische Pazifismus, der im 16. Jahrhundert wieder auflebte[45], neben dem Gedanken einer universalen Toleranz, der durch Sebastian Frank und Guillaume Postel vertreten wurde.[46] Eindringlich macht Menavino seine Zeitgenossen darauf aufmerksam, daß „I Turchi sono quali noi mortali et d'una intessa carne et de Dio cosi si vivono come noi noi“.[47] Er wollte mit dieser kategorischen Erklärung allen denjenigen den Wind aus den Segeln nehmen, die, ohne die Türkei zu kennen, sich in Erzahlungen von Schauermärchen uber die Türken überboten.

Nach diesen Feststellungen, die erhellten, unter welchen Voraussetzungen die Bereitwilligkeit für Kreuzfahrten sank, sei noch auf Ebermanns Wertung dieses „Negotiums“ hingewiesen. Nach seiner Meinung erfolgte die Wandlung vom Kreuzzugsdenken päpstlicher Pragung zur Konzeption des nationalen Verteidigungskrieges (Türkenkrieg) vor allem durch „das Erloschen der blinden Ergebenheit gegen die Kirche und zugleich der Neigung, für deren Ruhm romantische Kriegsfahrten zu unternehmen“.[48]

„Nicht von Ablenkungen und Abirrungen werden wir zu sprechen haben“, erlautert Sternfeld, „wenn wir die allmahlich erloschenden Versuche der Eroberung Jerusalems verfolgen, sondern von der Rückkehr zum Normalen. Umgekehrt ist es gewesen; der erste Zug der bekreuzten Ritterschaft des Abendlandes, der seine Richtung zum Heiligen Grabe nahm, war die große Abirrung von der Bahn des Hergebrachten, eine geniale Abirrung von so ungeheurem religiösen Heroismus, wie die Welt ihn nie mehr gesehen hat. Ein solcher Aufschwung der Begeisterung, der die gegebenen Wege plotzlich verließ und einem Ideal zuliebe in weiter Ferne sein Ziel aufsteckte, konnte im ersten Anlauf Unvergleichliches erreichen, aber nicht andauern, sondern mußte allmählich zu dem regelmäßigen Pendelschlag des Gewöhnlichen zurückkehren“.[49]

Das Papsttum wußte aber als Bannerträger der Kreuzzugsidee weiter die Fiktion einer gemeinsamen christlichen Außenpolitik gegenüber den „Ungläubigen“ aufrechtzuerhalten, und dafur mußte es „den Gedanken des Glaubenskrieges popularisieren, ihn durch die Kirche bis ins letzte Dorf tragen, jede erfolgreiche Aktion gegen die Türken maßlos

---

[44] H. Pfeffermann, *a.a O.*, S 172.

[45] C. Erdmann, *a.a.O.*, S. 321.

[46] E. Hassinger, *Das Werden des neuzeitlichen Europas*, Braunschweig, 1966, S. 196—202.

[47] C. Gollner, *Turcica*, Nr. 883, S. 108.

[48] R. Ebermann, *a a O*, S. 5—6; vgl. auch R. Aubenas — R. Ricard, *L'Eglise de la Renaissance*, Paris, 1951, S. 32.

[49] R. Sternfeld, *Abirrungen und Ablenkungen der Kreuzzüge*, „Historische Zeitschrift“, 1911, Bd. CVI, S. 322.

übertreiben und propagandistisch ebenso auswerten wie die Niederlagen, die zu größeren Leistungen anspornen sollten". [50] Um das Simile Kreuzzug — Türkenkrieg zu pflegen, empfahl die Bulle Nikolaus' V. jedem Krieger, im Kampf gegen die Türken das Zeichen des Kreuzes auf seine Schulter zu heften. Die Feldfahne des Kurfürsten Joachim von Brandenburg, der im Mai 1542 durch Breslau zog, trug die Inschrift: „Quis sicut Deus noster". Die Päpste Pius II., Sixtus IV., Leo X. riefen ebenso zu dem Kreuzzug auf, wie es Urban II. oder Innozenz III. getan hatten, und werteten als Ziel der Feldzüge die Befreiung des Heiligen Grabes und die Eroberung Konstantinopels. Die *Bullae cruciatae* des Hochmittelalters erneuerten sich somit scheinbar in den Kreuzzugsbullen des 15. und 16. Jahrhunderts, ohne die gewaltige Dynamik des Konzils von Clermont auslösen zu konnen, denn der für die Kreuzzüge kennzeichnende gregorianische kirchliche Eifer fehlte in den Turkenkriegen. Diesen versuchten Erzeugnisse der Buchdruckerpresse zu wecken. Sie erzählen von Kämpfen der Kreuzheere bei Nikopolis, Warna und auf dem Amselfeld: Johannes Eck [51], Johann Cuspinianus [52], Mathias Kretz [53] und andere katholische Exhortatoren knupften an das Beispiel des staufischen Rittertums an, um den Kreuzzug als höchstes Ziel der Turkenkriege mit der Fiktion einer christlichen „plenitudo gentium", einem eschatologischen Dogma der Kreuzzugsepoche, zu verklären. Den gleichen Gedanken wie Johannes Eck, daß die Rückerroberung Jerusalems gleichzeitig das Ende der Heimsuchung Gottes bedeute, vertrat noch am Ende des Jahrhunderts Michael Anisus. Auffällig ist jedoch, daß er diesen Gedanken als Gelehrtenmeinung hinstellte. Dies ist ein Hinweis, daß die Befreiung des Heiligen Grabes zu einem historischen Faktum erkaltet war und die Bekehrung der Nichtchristen oder ihre Unterwerfung erschien wohl nur noch der Kurie als Motivation einer geistlich sanktionierten Universalpolitik. Alle diese Anliegen standen im krassen Gegensatz zu einer Zeit, in der sich das politische Leben aus Mikro-Dimensionen zu Nationalstaaten zusammenschloß, die die von Papst und Kaiser verkorperte imperiale Weltordnung negierten.

Aus dieser Schau erhalten auch die Appelle, in denen gemahnt wird, man solle sich auf die Leistungen der Kreuzritter-Vorfahren besinnen, eine spezifische Deutung. Nur selten ist mit dem Verweis auf ihre Taten eine Rezeption des eigentlichen Kreuzzugsgedankens verbunden. In den meisten Fällen gilt das Beispielhafte der mittelalterlichen Kreuzzugsunternehmen nur als Ansporn für selbstlosen Einsatz und Mannestugenden. Johannes Sturm, ein typischer Vertreter der Turkenkriegsideologie, erachtet das Beispiel der Kreuzfahrer als maßgeblich für die militärischen Unternehmungen der Christen, was wohl verblufft, da er eine forcierte Grenzwallpolitik propagierte. Der Hinweis auf die Taten der Kreuzfahrer dürfte daher nur als ein resignierender Vergleich mit Leistungen, die er seinen Zeitgenossen nicht mehr zumuten kann, zu betrachten sein. [54]

---

[50] H. Pfeffermann, *a.a.O*, S. 50.
[51] C. Gollner, *Turcica*, Nr. 430.
[52] Ebenda, Nr. 238.
[53] Ebenda, Nr. 441; J. W. Bohnstedt, *a.a.O.*, S. 14.
[54] C. Gollner, *Turcica*, Nr. 2343—2344.

Bei den sich anbahnenden sozialen Wandlungen seit der Kreuzritterzeit mußte auch der Versuch, die antagonistischen Klassen durch eine Kreuzzugsbewegung — als gemeinsame Plattform — zu einen, scheitern.[55] Wenn die Bauern im 11. und 12. Jahrhundert noch durch Not und Elend bestimmt wurden, sich in die Kreuzritterheere einzureihen, so verbündeten sie sich im 16. Jahrhundert zum „Bundschuh". Aus diesen Diskrepanzen zwischen romantischen Zielsetzungen und konkreten sozialen Begebenheiten resultiert ebenfalls das Fiasko der Kreuzzugspläne.[56] Es waren somit nur noch mythische Visionen der Orthodoxie, deren Wunschdenken in der Rückkehr nach Konstantinopel gipfelte.[57]

Auch mußte die Kluft zwischen der Mentalität der Söldner und Kreuzritter beachtet werden. Es war ein Faktor der bereits zur Zeit Gregors VII. nicht zu übersehen war und nun während der Türkenkriege im 16. Jahrhundert zu einer relevanten Tatsache wurde. Zählten zur Zeit der klassischen Kreuzzüge ideale Güter noch, bestimmten später allein der Sold und nicht die Ablaßbullen die Landsknechte, die nicht mehr zur „militia S. Petri" gezählt werden können, gegen die Türken zu kämpfen.[58] Um Sold und Beute ging es den Landsknechten vor Wien und Budapest und nicht um die Sündenvergebung und himmlischen Lohn, der die Krieger des Hochmittelalters beseelte. Der venetianische Botschafter Giovanni Michele meldet 1571 vom Kaiserhof, daß die Söldner keinen Tag ohne Sold bereit seien, Heeresdienst zu leisten „quali tanti serveno et niente piu, quanto hanno havuto il pagamento, e se questę fusse intertenuto par un giorno, l'altro se n'anderiano, senze che alcuno li posse ritenere".[59]

Der Versuch Kaiser Maximilians, den „Ritter St. Georg" als himmlischen Kriegshelfer und Patron der christlichen Ritter für die Türkenkriege zu „aktualisieren" erhielt lediglich den Charakter einer belanglosen Episode.[60] Am kaiserlichen Hof dachte man wohl 1576 daran, den deutschen Ritterorden zur Verteidigung des Glacis in Südosteuropa heranzuziehen, aber aus dem Orden war die ritterliche Gesinnung der Kreuzzugszeit geschwunden. Der Großmeister fürchtete den Kampf mit den Türken, man wolle sich nicht „jämmerlich aufzwacken oder niederhauen lassen".[61]

Selbstverständlich darf der legendäre Heldenkampf Zrinyis und seiner Krieger bei Sziget und Don Juans bei Lepanto nicht unerwähnt bleiben. Auch für die Johanniterritter auf Rhodos und Malta war das Kreuzzugsgelübde kein Lippenbekenntnis. Zu vermerken wäre noch die Kreuzzugstradition in Spanien[62] und der Sieg von Călugăreni. In Prag hatte Michael der Tapfere dann Gelegenheit, den spanischen Gesandten

---

[55] D. A. Zakynthinos, *a.a O.*, S. 390—391.

[56] G. Schreiber, *a.a.O.*, S. 25—27.

[57] A. Dupront, *a.a.O.*, S. 7.

[58] Vgl. dazu auch C. Erdmann, a.a.O., S. 250—272; so kann man auch in den Normannensöldnern, die für die byzantinischen Kaiser im 11. Jahrhundert gegen Araber und Türken kampften, nicht Kreuzfahrer sehen.

[59] J. Fiedler, *Relationen venetianischer Botschafter über Deutschland und Österreich im sechzehnten Jahrhundert*, Wien, 1870, S. 295.

[60] J. Plösch, *Der St. Georgsritterorden und Maximilians I. Türkenpläne von 1493/94*. Festschrift Karl Eder, Innsbruck, 1959, S. 33—56.

[61] A. Huber, *Geschichte Österreichs*, Gotha 1885—1896, Bd. IV, S. 370.

[62] P. Coles, *a.a.O.*, S. 125.

San Clemente zu treffen und er entwickelte ihm seine Kreuzzugspläne. Er hoffe, mit tatkräftiger Unterstützung nicht nur Konstantinopel, sondern auch Jerusalem, „la Citta Santa nella quale il Redentore volse" zu erobern.[63] *Ut aedificentur muri Jerusalemis* ! Der Gedanke eines Kreuzzuges zur Eroberung des heiligen Landes, der Karl V. beseelte und Don Juan de Austria begeisterte, lebte in dem rumänischen Fürsten wieder auf.

Eine Wandlung der Kreuzzugsbewegung zum Türkenkrieg wird auch durch die vom Papsttum formulierte Kongruenz von „Ungläubigen" und Haeretikern veranschaulicht.[64] Braudel vermutet daher ein Abklingen der Kreuzzüge erst um 1571, nach der Schlacht von Lepanto, als durch die Gegenreformation ein Frontenwechsel erfolgte, und die „religiöse Leidenschaft" vor allem im Mittelmeerraum sich die Vernichtung des Protestantismus zum Ziel setzte. Die Türken waren jetzt nicht mehr der Feind Nummer eins der Christenheit. Wie der Kampf gegen die schiitischen „Ketzer" für Suleiman vordringlich war, trat auch in der Zeit der Gegenreformation die Konfrontation mit dem Islam im Kampf zwischen „Papisten" und lutherischen „Ketzern" in den Hintergrund.[65] Die Bezeichnung „Türck" — im Sinne der Kreuzzugsideologie — als „Todfeind der Christenheit" — verliert dadurch wesentlich an Überzeugungskraft. Hierin äußerten sich, nach Erdmann, typische „Degenerationserscheinungen" des eigentlichen Kreuzzugsdenkens.[66] Die Kreuzzugsbewegung verfiel auch durch die Seefahrten der Portugiesen und Spanier, die den kreuzzugswilligen Hidalgos nach der Reconquista neue Horizonte eröffneten[67] und die Kämpfe im östlichen Mittelmeer wenig attraktiv erscheinen ließen.[68]

Kennzeichnend für die bestehende Opposition gegen das Planen von Kreuzzügen ist ebenfalls die kirchliche Aversion gegen nationalstaatliche Anliegen. Petrus Nannius möchte daher alle politischen Implikationen ausklammern und die Kreuzzüge allein in den Dienst der„ Propaganda fidei" stellen.[69] Bei der Betrachtung der mittelalterlichen Kreuzzugsbewegung verbietet sich wohl grundsätzlich, im Sinne von Nannius von dynastischen Bemühungen und persönlichen Ambitionen zu sprechen. Hingegen sind diese bei den Türkenkriegen offensichtlich, insbesondere nach der Konfrontation zwischen Valois und Habsburg.[70] Wer hätte sich auch im 16. Jahrhundert — nicht nur mit Worten — noch bereit erklärt, an einem säkularen Aufbruch zur Befreiung der „Heiligen Stätte" zu beteiligen.[71]

---

[63] Al. Ciorănescu, *Michel le Brave et la politique espagnole*, „Etudes roumaines", Paris, 1938, Bd. I, S. 18.

[64] Die Bestätigungsbulle der Jesuiten (1540) stellte ihnen die Aufgabe gegen die Türken und Schismatiker zu kämpfen. Beide erschienen als gleichgefürchtete Gegner der katholischen Kirche.

[65] H. Pfeffermann, *a a.O.*, S. 172—173.

[66] C. Erdmann, *a.a.O.*, S. VIII.

[67] Nach Hassinger (*a.a O.* S. 100) lebte die „Dynamik der Kreuzzugsidee" in den Seefahrten weiter.

[68] Ebenda.

[69] C. Gollner, *Turcica*, Nr. 575.

[70] J. Leclerque, *L'idée de la royauté du Christ au moyen âge*, Paris, 1959, S. 58—64; A. Haas, *a.a.O.*, S. 186; F. Hauser, (*a.a.O.* S. 82) macht die Feststellung: „L'esprit des croisades est mort, et Lepante ne le reveillera pas."

[71] A. Haas, *a.a.O.*, S. 186—187.

Wenn auch, wie bei Lepanto (1571), internationale Beteiligung zu verzeichnen war, zerbrach doch die „Heilige Liga“ an den divergierenden Interessen ihrer Mitglieder. Philipp II. plante nie einen Kreuzzug zur Befreiung des „Heiligen Landes“. Er dachte viel realistischer als Karl V. und wollte durch diesen Sieg bloß die Küsten Spaniens, seiner in afrikanischen und italienischen Besitzungen schützen. Dazu fehlten Madrid und Konstantinopel nach Lepanto auch die Geldmittel für weiteres Wettrüsten, der türkisch-spanische Friedensvertrag (1581) entsprach einem Desengagement der beiden „Supermächte“. Seit 1579 segelten türkische Galeeren im Indischen Ozean, 1580 eroberte Spanien Portugal. Von nun an residierte Philipp II. gerne in Lissabon, dem großen atlantischen Hafen. Die spanisch-türkischen Beziehungen wurden wohl gelegentlich durch „Ligaverhandlungen“ gestört, solche wurden aber nie in Konstantinopel als ein „casus belli“ erachtet. Kennzeichnend ist das Feilschen um die „Heilige Liga“ von 1593, als sich allein Michael der Tapfere, Fürst der Walachei, ohne Vorbehalt zum Bündnis bekannte.[72]

Selbst der Begriff „Kreuzzug“, der von der Kurie noch im 16. Jahrhundert verwendet wurde, erschien antiquiert.[73] In Ungarn war es verpönt, nach 1514, dem Aufstand Dojas, den „Kreutzern“ über den Kreuzzug zu sprechen, da dieser mit den Bauernkriegen in Verbindung gebracht wurde. Am Balkan und in den Rumänischen Ländern sprachen patriotisch gesinnte Männer vom Kampf für „das Christentum“ (d.h. ihre Heimat), nie aber vom Kreuzzug. Auf den deutschen Reichstagen wurde um den „Türkenzehnten“ verhandelt und nur in Spanien war für diese Sonderabgabe der Terminus „Cruzada“ aus der Zeit der Reconquista noch üblich. So wertete Philipp II. seinen Kampf gegen die aufständischen Mauren (1568—1570) als „Kreuzzug“ und erhielt dafur als „Cruzada“ 500 000 Dukaten.[74]

Beim Planen von Kreuzzügen darf dieser materielle Anreiz nicht übersehen werden. So war der groß angelegte Aufruf Maximilians I. zur Rettung der Christenheit (1503) zunächst nur ein Vorwand, um das von Kirchen und Städten verwahrte Geld in die Hand zu bekommen.[75] Dagegen opponierte die römische Kurie, es handle sich um Zweckentfremdung der „Türkengelder“, wenn der König den Türkenzug zwar durchführte, sich dabei aber nicht nach dem päpstlichen Plan richtete.[76] Dieses bestimmte Maximilian vom Türkenzug abzusehen[77], jedoch mit Erlaubnis des Vizelegaten, des Bischofs von Brixen, die „Cruciata“ anzugreifen.[78] 1581 war die spanische Kirche — nach dem Bundnis

---

[72] E. Hurmuzaki, *Documente*, Bd. IV/1, S. 230—231.

[73] M. Petrocchi, *a.a O*, S. 20—21.

[74] F. Braudel, *a a O*, Bd. II, S. 359—379; die These Braudels, daß das Kreuzzugsanliegen im 16. Jahrhundert durch okonomische Depressionen angereichert wurde (Bd. II, S. 170), verdient eingehender untersucht zu werden.

[75] P. Diederichs, *Kaiser Maximilian I. als politischer Publizist*, Jena, 1933, S. 46.

[76] A. Leipold, *Die Ostpolitik Konig Maximilians in den Jahren 1490—1506*, (Dissertation), Graz, 1966, S. 158—165.

[77] Ebenda, S. 169—170; F. Heinrich, *Die Turkenzugbestrebungen Kaiser Maximilians I. in den Jahren 1517—1518*, (Dissertation), Graz, 1958, S. 2—75.

[78] M. Sanuto, *Diarii*, Bd. IV, S. 461.

Philipps II. mit dem Sultan — nicht wegen der Einstellung des Krieges gegen den Halbmond besorgt, sondern wegen den Einnahmen aus der „Cruzada".[79]

Während die klassischen Kreuzzüge *Angriffskriege* waren, befanden sich die Völker Südosteuropas im 16. Jahrhundert in einer *Verteidigungsstellung*. Hierin lag, nach einer Formulierung von Giuseppe Praga, die „antemurale christianitatis".[80] So spricht M. Berza damit im Zusammenhang von einem „defensiven Kreuzzug".[81] Durch das Anliegen, die eroberten Gebiete Südosteuropas zu befreien, stand die Kriegführung gegen die Türken an einem Wendepunkt, es brach sich die neuartige Konzeption eines weltlichen Grenzkrieges gegen die Türken Bahn. Wesentlich ist dabei die Erkenntnis eines faßbaren Gegners, nämlich der Türken, im Gegensatz zu den bis dahin gepflegten Vorstellungen von der Befreiung des Heiligen Landes aus den Händen der Ungläubigen.

Johann Lascaris, ein Diplomat der römischen Kurie, meinte daher (1510), es sei zweckmäßig vorzutäuschen, man wolle zur Eroberung des „Heiligen Landes" ausziehen, um einen Feldzug gegen Konstantinopel geheimzuhalten.[82] Die Eroberung des Heiligen Landes spielte somit nur noch als propagandistische Phrase eine Rolle.

Gewiß, man kann den Anteil des westlichen Abendlandes am Kampf gegen den Islam nicht übersehen, auf den Schlachtfeldern Europas kämpften Krieger aus fast allen Ländern Europas. Es genügt, wenn man an die Hilferufe von Byzanz erinnert, an die Reise eines Manuel Paleologus durch Europa oder daran, daß Stefan der Große, ein Vertreter der Orthodoxie, sich im 15. Jahrhundert an Papst Sixtus IV. wandte. Wirkliche Scheidewände zwischen Osten und Westen bestanden nie. Der Kampf gegen die Türken erscheint als ein Problem, das die Gesamtheit des Kontinents bewegt. Doch war die Teilnahme des Westens an diesem Krieg nur episodenhaft. Augenblicksinteressen, örtliche Rivalitäten und Expansionspläne verhinderten fast immer ihre Verwirklichung und die Bildung einer großen Koalition, die allein erfolgreiche Feldzüge ermöglicht hätte. Es waren die Mängel, die Mathias Kretz 1532 in seinem *Sermon von dem Turckenzug* beanstandete.[83]

Die Muhsale des Kleinkrieges wurden auch weiter fast ausschließlich von den osteuropäischen Völkern, von Albanern, Serben, Rumänen, Ungarn, Polen und Venezianern getragen. Ihr Kampf wurde in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts immer hartnäckiger.[84] Im Osten erteilten die Kosaken den türkischen und tatarischen Streitkräften wuchtige Schläge. Im Raum zwischen Donau und Karpaten hatten die rumänischen Fürsten

---

[79] F. Brandel, *a.a.O.*, Bd. II, S. 172.

[80] G. Praga, *a.a.O.*, S. 420.

[81] M. Berza, *a.a.O.*, S. 59.

[82] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle*, Bd. VII, S. 45—51.

[83] C. Göllner, *Turcica*, Nr. 441

[84] F. Braudel, *a.a.O.*, Bd. II, S. 172.

der Macht der Pforte die Stirn zu bieten.[85] Währenddes wurde im Westen von Kreuzzügen geschwatzt. N. Iorga konnte deshalb, analog zu einem „Byzance après Byzance", von „Croisades après les croisades" sprechen, die sich im 16. Jahrhundert [86], aber nur in den Rumänischen Ländern abspielten.[87] Die osmanische Gefahr vernichtete wohl Staaten, beschleunigte aber auch durch das Zusammenballen der nationalen Abwehrkräfte den Vorgang, durch den in nuce nationale Staaten entstanden.[88]

Als tragisch erscheint bei der Analyse der Begriffe „Kreuzzug" und „Türkenkrieg" die Tatsache, daß gerade die universale Kaiserpolitik in ihrer Überspannung dem Türkenbündnis Franz' I. Vorschub leistete, einem Symptom für den unter dem Ansturm der Reformation eintretenden Zerfall der „respublica christiana" in einen „corpus catholicarum" und einen „corpus evanghelicorum". Dieser Prozeß wurde noch durch staatliche Interessen beschleunigt, die sich nicht mehr christlichen Postulaten unterordnen ließen.[89]

Jahrhundertelanges gemeinsames Denken, gemeinsame Sorgen und Nöte, Sitten und Gebräuche lassen jedoch beim Zersplittern der „christlichen Einheit" die Keime eines Bewußtseins europäischer Gemeinsamkeit erkennen.[90] Als maßgebender Faktor für die Identifizierung von Europa und „Christenheit" erwähnt D. Hay mit Recht die osmanische Angriffswelle.[91]

In den Kreuzzugsprojekten wird daher oft argumentiert, daß ein Unternehmen für ganz Europa nützlich sei, Europa, das als ein katholisches „consortium fidelium" aufgefaßt wurde und die Kontinuität des römischen Reiches verkörperte.[92] Das große Wort bot die Möglichkeit bemerkenswerter publizistischer Leistungen. Man redete aber zum Teil

---

[85] E. Stănescu, *Die Anfänge der Byzantinistik und die Probleme Südosteuropas im 16. Jahrhundert*, „Byzantinische Beiträge", 1964, S. 373–374.

[86] N. Iorga schreibt (*La place des Roumains dans l'histoire universelle*, Bd. II, S. 82): „Tout ce qui se passa pendant ce temps autour de lui et contre lui [Etienne le Grand] n'est qu'un reflet des idées de la Renaissance qui avait confisqué l'idée de croisade aussi, la mêlant à une idéologie mal dirigée et une rhétorique complètement vaine."

[87] N. Iorga, *Philippe de Mezières 1327–1407 et la croisade au XIV^e siècle*, Paris 1896, S. 5.

[88] H. Sturmberger, *Türkengefahr und österreichische Staatlichkeit*, „Südostdeutsches Archiv", München, 1967, Bd. X, S. 132–133.

[89] „Sauf dans les relations avec l'Islam", schreibt Renouvin (a.a.O., S. 1), „la Chrétienté n'est plus guère qu'un mot. Ce qui compte uniquement désormais ce sont les etats multiples et divers, entre lesquels se partage la societé chrétienne."

[90] Fr. Kempf, *Imperium und Nationen in ihrem Bezug zur Christianitas-Idee*, „Congresso Internazionale di Scienze Storiche 1955", Florenz, 1955, Bd. VII, S. 202–205.

[91] D. Hay, *„Europe" and „Christendom": A problem in Renaissance terminology*. Riassunti delle Comunicazioni del „Congresso Internazionale di Scienze Storiche 1955", Florenz, 1955, Bd. VII, S. 306–307. Erasmus vermeidet den Begriff „Christianitas" zugunsten der „respublica christiana". Vgl. auch H. Lutz, *Christianitas afflicta. Europa, das Reich und die päpstliche Politik im Niedergang der Hegemonie Kaiser Karls V. (1552–1556)*, Göttingen, 1964, S. 15–25.

[92] Vgl. auch Fl. Cazan. *Ideea unității europene la umaniștii din Germania în prima jumătate a secolului XVI*, „Analele Universității București", 1970, Jg. XIX, Seria istorie, Nr. 1, S. 41–51.

von „Europa", um für nationalistische Anliegen Stimmung zu machen. Wie stark das von Habsburg noch propagandistisch unterstützte christliche Gemeinschaftsgefühl in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts allerdings noch war, geht aus der Tatsache hervor, daß jede Annäherung an die Pforte als gegen das christliche Interesse gerichtet dargestellt wurde. Aber auch die muslimische Gesinnung blieb, ungeachtet aller Verbindungen zum Abendlande, unbeschadet. Wenn Soliman 1528 auf die französisch-venezianische Demarche wegen der Heiligen Stätten keine befriedigende Antwort erteilen konnte, so deshalb, weil er Rücksichten auf den islamischen Klerus nehmen mußte.[93]

Trotz der wachsenden Verweltlichung der europäischen Politik, erhielt sich das wirklichkeitsfremde Abstraktum der „gemeinsamen christlichen Streitkräfte", das selbst von prominenten anglikanischen Bischöfen vertreten wurde.[94] Engländer und Franzosen, die mit denTürken Handel trieben, Franz I. und Elisabeth I., die Bündnisse mit der Hohen Pforte geschlossen hatten, sprachen weiterhin von der „unité chretienne" oder von „Common Corps of Christendom" und fühlten sich verpflichtet, in der Öffentlichkeit als Vertreter dieser Einheit zu erscheinen.[95]

Eine Schwierigkeit beim Scheiden von wahren Kreuzzugsintentionen und vorgegaukelten Trugbildern, die oft nur bestimmt waren, politische Ambitionen weltanschaulich zu verbrämen, liegt auch darin, daß der diplomatische Schriftverkehr des 16. Jahrhunderts noch ganz die Formen des christlichen Mittelalters beibehalten hatte, obwohl sich die weltliche Politik bereits immer offener von dem Gedanken einer „civitas christianis" entfernt hatte. Es gehört sozusagen zum guten Ton, daß man seine kriegerischen Unternehmungen mit christlichen Absichten motivierte und Bündnisverträge auf ethische Zwecke einstellte, ohne daß man allerdings solche Äußerungen allzu ernst gemeint hätte.[96] Franz I. rechtfertigte sich, daß er sich mit der Hohen Pforte nur verbündet habe, „presque toujours avec répugnance, et comme forcé par la nécessité".[97] Selbst in Friedensverträgen sprach man von der „christlichen Sache" und dem angeblichen „gemeinsamen Feind".[98] Es waren Erwägungen, zu denen die politisch Handelnden aber keinen inneren Bezug mehr hatten und die man zugunsten einer vorteilslosen Machtpolitik

---

[93] E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, Paris, 1848—1853, Bd. I, S. 131.

[94] Fr. Baumer, *a.a.O.*, S. 31; vgl. auch S. C. Chew, *The Crescent and the Rose: Islam in England during the Renaissance*, New York, 1937, S. 100—102; für Thomas Bilson, Bischof von Winchester, war es erwiesen, daß die Verteidigung der Christenheit durch Protestanten und Katholiken ein „Göttliches Werk" sei. (Th. Bilson, *The True Difference between Christian Subjection and Unchristian Rebellion*, London, 1586, S. 196—197).

[95] Fr. Baumer, *a a.O.*, S. 73.

[96] Nach P. Coles (a.a.O., S. 148) „the Christendom surviving only in sermons or the preambles to international treaties".

[97] E. Charrière, *a.a.O.*, Bd. I, S. XXXVI—XXXVII.

[98] Vgl. dazu Fr. Baumer, *a.a.O*, S. 28—29.

abgeschrieben hatte. Man muß daher auch nicht versuchen, aus gelegentlichen Äußerungen über „den gemeinsamen Feind" die wahren Absichten von Monarchen zu ergründen. Was sich darüber hinaus in Dokumenten niederschlägt, war oft nur berechnet, auf die Öffentlichkeit zu wirken.

Dynastische Kriege wurden als Kreuzzüge getarnt und als solche wurde selbst der Kampf gegen die „Barbareskenstaaten" publizistisch aufgeputzt. Auch Kaiser Maximilian I. besaß eine große Findigkeit, die jeweiligen Ereignisse diesem Rahmen einzupassen, Italienzüge als Voraussetzungen des Türkenkrieges im Namen der „heiligen Christenheit" publizistisch zu begründen [99] und an die Tradition der Kreuzzüge anzuknüpfen.

In einem anonymen Gedicht *Epistre envoiée de Paradis... par les Empereurs Pepin et Charlemaigne* (1515), das an Franz I. gerichtet war, heißt es:

Car long temps a qu'il est prophetisé
Qu'un roy françois sur tous aultre prisé
Subjuguera, selon la prophetie
Tous les peuples et d'Afrique et d'Asie .. [100]

In einem „Pendant" dazu heißt es, Bezwinger der Türken wird Karl V. sein:

Das selb sol kaiser Karl thon
von im findt man geschriben stan
auß mancher propheceie,
er werd bezwingen manches land
darzu die ganz Turkeie. [101]

So vertrat Kaiser Karl V., als weltlicher Arm der Christenheit, einen Komplex zum Teil fiktiver Interessen, die er mit der Christenheit gleichsetzte. [102] Der Kaiser fühlte sich als verantwortliche Instanz des „orbis christianus", einer großen europäischen Allianz, und als solche stand er der heidnischen Weltmacht des Großtürken feindlich gegenüber. [103] Vor den Cortes verpflichtete er sich 1520 in Santiago für „la empresa contra los infideles". [104] Lieder flehten vom Kaiser: „O Karole, Kaiserliche man", die Christenheit von der feindlichen Bedrohung zu befreien. [105] Man glaubte, die Türken würden fast ganz Europa überfluten, um dann in letzter Stunde durch einen Monarchen — Karl V. — vernichtet zu werden. [106] Ein Ideologe dieser mystischen Konzeption ist J. Haselberg,

---

[99] P. Diederichs, *a.a.O.*, S. 76—84.

[100] A. de Montaiglon, *Recueil de poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles*, Paris 1855, Bd IV, S. 188—189.

[101] R. Liliencron, *Die historischen Volkslieder der Deutschen*, Leipzig, 1867, Bd. III, S. 348,

[102] P. Rassow, *Die politische Welt Karls V.*, 1943, S. 20—21.

[103] A. Dupront, *a.a O.*, S. 5; M. de Fernandy, *Karl V.*, Tubingen, 1966, S. 69—70; L. Hatzfeld, *Staatsraison und Reputation bei Karl V.*, Zeitschrift fur „Geschichte fur Religions- und Geistesgeschichte", 1959, Bd. XI, S. 32—58; R. Manselli, *La res publica christiana e l'Islam*, „L'Occidente e l'Islam nell'alto mediovo", 1964, Bd. I—II, S. 115—147.

[104] R. Menéndez Pidal, *Formación del fundamental pensamiento politico de Carlos V*, „Kolner Colloquium. 26.—29.XI.1958: Karl V. Der Kaiser und seine Zeit", Koln—Graz, 1960, S. 154.

[105] S. H. Moore, *a.a.O.*, S. 30—36.

[106] K. M. Setton, *a.a.O.*, S. 138; vgl. auch R. Liliencron, *a.a.O*, Bd. III, S. 359.

der 1530 in seiner Broschüre über *Türkischen Kaysers Heerzug*[107] — nach Bohnstedt — eine „fantastic reveries concerning a great European crusade"[108] unter der Führung des Kaisers entwickelte. Die Konfrontation mit dem „Erbfeind" — zu der es nie kam — wird auf dem Titelblatt der Broschüre durch einen Holzschnitt veranschaulicht. Kaiser und Sultan reiten sich entgegen als „Beschyrmer der Christenheit" und „Erbfeind des christlichen Glaubens". Die großen, immer hoch konzipierten, aber an der Wirklichkeit scheiternden Kreuzzugspläne des Kaisers dürften zum Teil aber nur höfische Selbstdarstellungen des „größten Don Quichote des Jahrhunderts" sein.[109]

Solche mystische Zielsetzungen lagen völlig außerhalb Mehmeds II. Gesichtskreis. Der Gazi fuhrte in seiner Turga den Khantitel weiter und demonstrierte damit vor aller Welt, daß er in erster Linie Türkenherrscher war. Er nannte sich nicht Basileus, sondern „Mehmed ben Murad khan muzaffer da'ima" (Mehmed, Sohn des Murad, immer siegreicher Khan).[110] Sein Sendungsbewußtsein geht auf turkische Vorstellungen der Weltherrschaft zurück. Dem venezianischen Gesandten Gherado de Collis wurde es wahrend der Friedensverhandlungen 1486 klar, daß der Sultan nach der „Monarchia del Modo" strebte.[111] „Wir sehen uns wieder beim Roten Apfel", d.h. in Rom[112], versprach jeder neue Sultan den Janitscharen, dieses aber keineswegs als Vorkämpfer einer „respublica islamica".[113]

Bei der Erörterung der Begriffe Kreuzzug und Türkenkrieg gelangt auch das Problem Krieg und Frieden zur Diskussion.

Im christlichen Denken des Mittelalters wurde der Pazifismus von den Lehren des neuen Testaments abgeleitet, hauptsächlich von den Franziskanern vertreten, die den Krieg als ein Instrument des Glaubens wohl negierten, den *gerechten Krieg* (bellum iustum), der auf den Lehren Augustinians fußte, d.h. den Kreuzzug (bellum sacrum) sowie im 16. Jahrhundert den Türkenkrieg (bellum contra Turcos) bejahten.[114] Er ist nach Auffassung des Papsttums ein gerechter Verteidigungskrieg (guerra di difesa).[115] Der Gedanke des Glaubenskrieges gegen die Ungläubigen steht aber im Konflikt mit der Missionspflicht, zum Unterschied von der islamischen Lehre vom heiligen Krieg : der Djihad, wie Muhammed ihn proklamierte, bezweckte im Grunde die Ausdehnung des Islams. So verstanden blieb der Türkenkrieg als Glaubenskrieg von problematischem Wert.

---

[107] C. Gollner, *Turcica*, Nr. 379.
[108] J. W. Bohnstedt, *a.a.O.*, S. 13.
[109] N. Iorga, *La place des Roumains*, Bd. II, S. 128.
[110] Nur einmal nannte die Kanzlei des Sultans ihn „Basileus".
[111] Fr. Babinger, *Johannes Darius*, S. 59.
[112] Fr. Babinger, *Mehmed der Eroberer und seine, Zeit*, Munchen, 1959, S. 147.
[113] Der turkische Historiker Halil-Ganrm schreibt in seinem Werk *Les sultans ottomans*, Paris, 1901 : „L'entrainement, le besoin de pillage, et de rapines, peut-être aussi pour la gloire, pour amour du mettier... ces caprices de conquérants... ne cachaient pas de profonds desseins politiques".
[114] H. Buchanan, *Luther and the Turks, 1519—1529*, „Archiv fur Reformationsgeschichte", Jg. XLVII. (1956), Heft 1, S 146.
[115] M. Petrocchi, *a a O.*, S 21.

Er entsprach kaum den Kreuzzügen, in denen der Missionsgedanke noch lebendig war, zu dessen Voraussetzung der Gottesfrieden innerhalb der christlichen Welt gehörte, ein Thema, das von zahlreichen „Turcicas" behandelt wird. Der Kampf gegen die Ungläubigen kam also den Forderungen einer christlichen „Pax" gleich. „Pax general de christianos y guerra contra infideles" war das Gelübde Karls V.[116] Papst Paul III. sagte 1535 zu dem Augustinereremiten Seripando, daß er sich in seinem Pontifikat drei Ziele gesteckt habe : die Herstellung des äußeren Friedens, ein allgemeines Konzil und den Krieg gegen die Türken.[117] Zwischen diesen Zielsetzungen bestanden enge Wechselbeziehungen : um gegen die Türken zu kämpfen, bedurfte es der Einheit der Christenheit, und um diese zu sichern, mußte der Protestantismus ausgemerzt werden.[118]

Hier setzte nun ein widerspruchsvoller Vorgang ein : ein wirksames Mittel für die Sicherung des Friedens „der christlichen Welt" und für die Beilegung dynastischer Fehden bildete der Krieg gegen die Ungläubigen. Durch Luthers ganzes Schrifttum zog sich diese Spannung zwischen unbedingter Bejahung des rein weltlichen Verteidigungskrieges und einer tief resignierten Haltung gegenüber jeglicher Gewaltanwendung, die nicht nur in der klar erkannten Aussichtslosigkeit aller Unternehmen, sondern hauptsächlich in der Erwartung des nahen Weltendes wurzeln. Obwohl die Türken keine Christen sind, wäre das kein Grund, gegen sie zu kämpfen, wenn sie friedlich sind und keinen Angriff leisten.

Alle Maßnahmen, die für die Verteidigung der Reichsgrenzen gedacht waren, wurden als „gerechter Krieg" rechtfertigt.[119] In diesem Sinne argumentierte auch der protestantische Theologe Andreas Osiander.[120] Protestanten und Katholiken waren sich eigentlich darüber einig, daß dem Angriff der Türken bewaffneter Widerstand geleistet werden müsse. Diesen Standpunkt teilt auch Erasmus in seiner *Utilissima consultatio de bello Turcis inferendo*.[121] Aus zwingenden Gründen kann man Krieg führen, aber es muß ein Abwehr- und nicht ein Eroberungskrieg gegen die Türken sein. Dies war ein Standpunkt, den Sebald Heyden[122] und andere Pazifisten nicht teilten. Sie erachteten die türkischen Angriffe als Gottesstrafen. Nach Gentili, einem Vertreter pazifischer Konzeption, sollen aber die Christen gegen die Türken keine Glaubenskriege fuhren, denn sie „befinden sich nicht außerhalb des Naturgesetzes".[123]

Unter ähnlichen Aspekten erscheint die Frage der „Halbmondkriege" beim Islam. „Der Krieg ist ein Unglück", sagt das mohammedanische Gesetz, „eine wahre Geißel des Menschengeschlechts". Der Prophet sagt : „Der Mensch ist ein Geschöpf Gottes : verflucht sei der Frevler,

---

[116] R. Menéndes Pidal, *a.a.O.*, S. 157 ; vgl. J. A. Maraval, *Carlos V y la unidad de Europa*, in „Revista de occidente", Madrid, Jg. XII, Bd. XLIV, S. 221—228.

[117] W. P. Eckert, *Erasmus von Rotterdam. Werk und Wirken*, Köln, 1967, Bd. I, S. 194.

[118] H. Lapeyre, *Les monarchies européennes du XVI^e siècle. Les relations internationales*, Paris 1967, S. 247—248.

[119] C. Gollner, *Turcica*, Nr. 305—306, 380—383.

[120] Ebenda, Nr. 743.

[121] Ebenda, Nr. 371—375 ; vgl. auch E. Trencsenyi-Waldapfel, *Les efforts politiques d'Erasme en Hongrie*, „Nouvelle revue de Hongrie", 1942, Bd. 67, S. 152.

[122] C. Göllner, *Turcica*, Nr. 414.

[123] *De iure belli*, in „The Classics of International Law", Oxford 1933, Bd. II, S. 41.

der ihn zu verderben wagt." Diesem philanthropischen Ausruf fügt der Koran hinzu: „Aber der Krieg ist häufig notwendig, ja unausweichlich, wenn es gilt, Gottes Wort und den Mohammedanismus zu verbreiten oder politische Gefahren zu bannen".[124]

Damit schließt sich der Kreis unserer Untersuchung. Die Problematik „Kreuzzug" und „Türkenkrieg" im 16. Jahrhundert entspricht sozialen und politischen Wandlungen, einer Verstärkung des politischen Engagements zur Zeit der zerfallenden, Macht des Papsttums. So löst sich auch der Türkenkrieg aus seiner mittelalterlichen christlichen Tradition. Eine Zeit, die den Türken nicht mehr als „Ungläubigen" sondern als Menschen betrachtet, wird dann auch das Reich der Osmanen mit politischen Begriffsformen erfassen.

---

[124] Fr. Salamon, *Ungarn im Zeitalter der Türkenherrschaft*, Leipzig, 1887, S. 87—88.

ANGLO-ALBANIAN RELATIONS, 1920—1939

DAVID B. FUNDER BURK
(Columbia)

This article deals with the major aspects of British relations with Albania from 1920 until the Italian annexation of Albania on April 7, 1939.* Although not a comprehensive account of Anglo-Albanian relations, it includes greater detail on the political and diplomatic relations between 1937 and 1939. Also, some attention is given to Italo-Albanian relations. In view of the validity of Vandeleur Robinson's contention that "the essential factor in the story of Albania from 1925... until 1939... is therefore the financial and political relationship which existed at any given time between Albania and Italy," Italo-Albanian relations between the World Wars are inseparable from Anglo-Albanian relations.[1]

In the two decades prior to the Italian annexation of Albania, Anglo-Albanian relations were of considerable significance. In contrast to almost overwhelming Italian economic and military influence in Albania, British influence after World War I — while economically and culturally important — was largely the intangible influence that the leading European democratic government had on a small nation struggling to maintain her independence. Unlike Italy, Britain had no direct interest in Albania when Albania became independent. However, Britain desired the maintenance of Albanian independence for the balance of power in the Balkan and Mediterranean areas.

After wartime occupation by foreign powers and the chaotic changes of "local" governments within Albania, Albania became an independent republic in 1920. On December 17, 1920, The League of Nations admitted Albania as a sovereign and independent member [2]. At the Paris Ambassadors' Conference on November 9, 1921, Great Britain, France, Italy and Japan recognized the integrity of the boundaries of Albania. The four power declaration also recognized Italy's predominant interest in the maintenance of Albania's independence, and pledged support through the League of Nations in the case of "a threat to Albania's integrity or independence, whether territorial or economic, owing to foreign aggression

* See my article, *Nadir of Appeasement: British Policy and the Demise of Albania, April 7, 1939*, "Balkan Studies" XI (1970), No. 2, for British policy toward the Italian annexation and violation of the Anglo-Italian Agreement.

[1] Vandeleur Robinson, *Albania's Road to Freedom* (London: George Allen & Unwin, 1941), p. 63.

[2] H. W. V. Temperley, ed., *A History of the Peace Conference of Paris* (London: Henry Frowde & Hodder & Stoughton, 1921), IV, 347.

or to any other event..." [3] On November 12, 1921, Great Britain, France Italy and Japan recognized Albania's *de jure* independence.[4]

Between 1920 and 1924, rivalry and instability inside Albania invited outside intervention. Italy and Yugoslavia were competing for influence in Albania, and Italy gradually won the struggle. Italy had been the first great power to give *de facto* recognition to Albania's postwar government by appointing a High Comissioner in August 1920.[5] In December 1922, Italy signed postal and telegraph conventions with Albania.[6] In early 1924, a treaty of commerce and navigation, and establishment and consular conventions were signed between Albania and Italy.[7] During this period, Britain lingered far behind Italian interest in Albanian affairs. Britain had shown concern for Albanian independence in November 1921, by calling a meeting of the League Council to get aggressive Yugoslav troops out of Albania.[8] But the first British Legation in Durazzo, Albania, was not set up until 1922.[9]

In 1924, the weak postwar government in Albania was overthrown by Ahmed Zog. Zog, an orthodox Muslim who had served first as minister of war and later as premier in the postwar government, used Yugoslav aid and the backing of Muslim landowners in Albania to establish a new government.[10] In January 1925, Zog was elected President of the Albanian Republic, which lasted until 1928.[11] Zog, out of fear of the Yugoslav state and due to Albania's widespread poverty, turned to Italy for economic aid. Italy used the opportunity to increase influence in Albania.[12] The Italo-Albanian Agreements in the 1920's which most endangered Albanian sovereignty were the Tirana Pact of 1926 and the military alliance in the following year. The Tirana Pact of "Friendship and Security between Albania and Italy" was signed in November 1926. Article One of the Tirana Pact stated that "Albania and Italy recognize that any disturbance threatening the political, legal and territorial *status quo* of Albania is contrary to their common political interest." [13] A defensive military alliance in 1927 supplemented the Tirana Pact and made Albania a virtual protectorate of Italy.[14]

Sir Andrew Ryan, British Minister in Albania from 1936 to 1939, said that Britain had willingly let Italian interests in Albania increase

---

[3] Great Britain, Foreign Office, *British and Foreign State Papers* (London: HMSO, 1926), CXVII (1923), Part I, p. 452. (Hereafter cited as BFSP.); League of Nations, *Treaty Series* (Lausanne, Switzerland: Imprimerie Reunies SA, 1922), XII (1922), p. 383. (Hereafter cited as LNTS.)

[4] *Survey of International Affairs*, compiled by V. M. Boulter (London: Oxford Univ. Press, 1928), Supplement (1925), p. 2. (Hereafter cited as *Survey*.)

[5] Temperley, p. 346.

[6] LNTS, XV (1923), pp. 204—19.

[7] *Ibid.*, XLIV (1926), pp. 332—87.

[8] *Survey*, p. 3.

[9] Sir Andrew Ryan, *The Last of the Dragomans* (London: Geoffrey Bles, 1951), p. 314.

[10] Charles Jelavich and Barbara Jelavich, *The Balkans* (Englewood Cliffs, N. J.: Prentice Hall, 1965), p. 95.

[11] *Survey*, p. 4.

[12] Jelavich and Jelavich, p. 95: Panagiotes N. Pipinelis, *Europe and the Albanian Question* (Chicago: Argonaut, 1963), pp. 91—92.

[13] LNTS, LX (1927), p. 19.

[14] Stavro Skendi, *Albania* (New York: Frederick A. Praeger, 1956), p. 16; Jelavich and Jelavich, p. 95.

since the mid-twenties.[15] However, in June 1925, a provisional commercial agreement was concluded between Britain and Albania which reciprocally extended favorable treatment "in all matters of commerce and navigation." [16] Also, two Anglo-Albania treaties of less importance than the 1925 commercial agreement were concluded in 1926, when Britain renounced extraterritorial judicial rights in Albania which had been secured by former treaties, and signed a reciprocal Extradition Treaty at Tirana.[17]

On September 1, 1928, Zog established a monarchy and was proclaimed King of Albania. As King, Zog made attempts to curb Italian influence and to maintain Albania's independence. For example, in 1931, Zog refused to renew the Tirana Pact of 1926, and in 1933 he ordered Italian teachers out of Albania when Italy tried to increase the number of her schools in Albania.[18] Zog's efforts were somewhat successful due to the importance attached to Albanian independence by Yugoslavia and Greece, and to Italy's preoccupation in war against Ethiopia from 1935 to 1936. Also, Italian intervention in the Spanish Civil War kept Italy preoccupied between 1936 and 1939.[19]

After 1928, Italy attempted consolidation of her favorable position in Albanian affairs, which the Tirana Pact of 1926 and the military alliance of 1927 had largely initiated. In the early 1930's, Italy built schools and roads in Albania and sent approximately 300 technical advisers and 80 military officers to Albania. In the 1930's, Italy continued to be Albania's largest trading partner, and in 1936 an Italo-Albanian agreement gave Italy a monopoly over much of the Albanian economy. In exchange for a loan of forty million gold francs, Italy gained control of Albanian finance and trade, and gained a monopoly of tobacco and oil production.[20]

Despite the lack of considerable direct influence, and partially due to the unwanted Italian economic, cultural and military penetration into Albania, British prestige there was high.[21] There were few resident British subjects and no specifically British interests in Albania after 1928. However, in the early 1930's there was a large amount of exports from Britain to Albania. In 1933, for example, Britain exported to Albania 1.4 million gold francs' worth of goods or more than one-third the value of Italian exports to Albania. Since British imports from Albania were minor, Britain enjoyed a highly favorable balance of trade with Albania. English was widely spoken in Albania due largely to American mission schools and the return of Albanians who had studied in the United States.[22]

---

[15] Ryan, p. 318.

[16] LNTS, XLIII (1926), pp. 81—84.

[17] BFSP, CXXIII (1926), Part I, pp. 454—55.

[18] Reynolds Packard and Eleanor Packard, *Balcony Empire* (New York : Oxford Univ. Press, 1942), p. 93.

[19] Pipinelis, p. 92.

[20] Packard and Packard, p. 93.

[21] René MacColl, *Albania and the British Mission*, "The Quarterly Review", CCLXXI (October 1938), p. 301.

[22] *Ibid.*, pp. 314—15; Ryan, p. 319.

Much of the friendliness and sympathy for Britain was due to an unofficial British military mission in Albania.[23] The first British mission of adventurous ex-army officers had arrived in 1923 at the request of the Albanian government. Lt. Col. W. F. Stirling was appointed adviser to the Minister of Interior in 1923. Two years later Stirling was appointed by Zog as Inspector General of the Albanian gendarmerie with about seven British ex-officers as assistant inspectors. Stirling remained as adviser to the Minister of Interior for several years after resigning his Inspector General post in 1926. In the same year, Major-General Sir Jocelyn Percy succeeded Stirling in the reorganization of the Albanian police force. Percy was joined by seven British ex-officers, three of whom stayed until the mission returned to England in September 1938. Although the British ex-officers were employed and paid by the Albanian government, their contribution to the spread of English influence in Albania was considerable. The British mission, by the instruction of the Albanian gendarmerie and the close relations between General Percy and King Zog, provided somewhat of a check to Italian ambitions and consequently mollified Yugoslav fears of Italian dominance. The British mission was indicative of the extension of British influence in Albania beyond political and economic relations. But the success of the British ex-officers as contributors to Albania's maintenance of order and as spreaders of a British image of impartiality was resented by Italy. The Italians had repeatedly tried to pressure Albania into dismissing Percy's mission, and were partially responsible for the termination of their contracts with the Albanian government in September 1938.[24]

Anglo-Italian relations regarding Albania before 1939, were based on a premise held by each government. It was Italy's contention that Albania was in her sphere of influence, and consequently, political, military or economic encroachments by Britain were not welcomed. Britain generally deferred to Italy's special interest in Albania and primarily desired the maintenance of the status quo regarding Albanian independence.[25] Despite British recognition of Italy's special interests in Albania and general deferral to Italian dominance short of ending Albanian independence, Italy was not satisfied. Two events demonstrated Italian opposition to only minor British influence in Albania. In June 1920, Britain wanted to send a Consul to Valona, Albania, for according to Sir Edward Crowe, Commercial Counsellor to the British Embassy in Tokyo, "affairs in Albania were increasingly awakening attention in the House of Commons ..." [26] But since the Italian Government wished otherwise, Britain did not send a Consul to Valona and had no official embassy in Albania

---

[23] MacColl, p. 301; For a brief account of the British Gendarmerie Mission between 1926 and 1929. see Joseph Swire, *Albania: The Rise of a Kingdom* (London: Williams & Norgate, 1929), pp. 473–74, 489, 506.

[24] Ryan. pp. 318–20; MacColl, pp. 301–15.

[25] LNTS, XII (1922), p. 383; BFSP, CXVII (1923), p. 452. In November 1921, Great Britain, along with France, Italy and Japan, recognized Italy's claims to special interests in Albania.

[26] Great Britain, Foreign Office, *Documents on British Foreign Policy 1919–1939*, eds., Rohan Butler and E. L. Woodward (London: HMSO. 1962). 1st Ser., XII (1920), p. 421n. (Hereafter cited as DBFP.)

until 1922. From 1926 to 1938, the mission of British ex-officers who served as advisers to the Albanian gendarmerie was continually opposed by the Italians until they left Albania. The mission was pressured to evacuate Albania despite the fact that its members were employed solely by the Albanian Government. The mission, as a remnant of British influence in Albania, had unwittingly stood in the way of more complete Italian domination.[27]

The Anglo-Italian Agreements of 1937 and 1938, which became in 1939 the main supporting argument for those Britons who desired denunciation of the Italian annexation of Albania, were consequently of much importance in Anglo-Albanian relations. Furthermore, British policy toward Albania in the two years preceding the Italian annexation was most often related to the Anglo-Italian Agreements. It may also be said that in view of British policy toward the Italian annexation of Albania, British policy regarding the Anglo-Italian Agreements constitutes the prelude to the termination of Anglo-Albanian relations.[28]

On January 2, 1937, the Anglo-Italian "Gentleman's Agreement" was signed. In the Mediterranean Declaration of the Gentleman's Agreement, Britain and Italy agreed to "disclaim any desire to modify or, so far as they are concerned, to see modified the *status quo* as regards national sovereignty of territories in the Mediterranean area."[29] Despite Italian violations of the Gentleman's Agreement, and in part because of Sir Anthony Eden's resignation as British Foreign Secretary (and his replacement by Viscount Halifax who was more amenable to Italian conditions of agreement), a new Anglo-Italian agreement was closer to fruition. Thus, on April 16, 1938, the governments of Italy and Britain signed an Anglo-Italian Agreement which reaffirmed the Mediterranean Declaration of the previous year.[30] The Anglo-Italian Agreements were British attempts to get Mussolini out of Hitler's camp, and an attempt to appease Mussolini in order to avert further aggression.[31]

Obviously, the Anglo-Italian Agreements did not serve to prevent an Italian take-over of Albania. After the Anglo-Italian Agreement was officially enacted on November 16, 1938, Mussolini said to his Foreign Minister at the Palazzo Venezia that the English Pact was relatively insignificant in comparison with the Axis alliance. Count Galeazzo Ciano said (in December) that Mussolini was not concerned about Britain with regard to the Italian plan to seize Albania.[32]

Although the Italian invasion of Albania had been planned for months, the actual timing was determined in part by Britain. Inertia of the western powers probably played a prominent part in Mussolini's

[27] MacColl, pp. 301—12.

[28] DBFP, 3rd Ser., V (1939), pp. 128—29, 149, 181. (All subsequent references to DBFP are in the 3rd Ser.)

[29] Great Britain, Foreign Office, *Declaration by the British and Italian Governments Regarding the Mediterranean on January 2, 1937* (London : HMSO, 1937), Cmd. 5348; LNTS, CLXXVII (1937), p. 241.

[30] DBFP, III (1938), pp. 339—41, 362.

[31] Earl of Avon, *The Memoirs of Anthony Eden: The Reckoning* (Boston : Houghton Mifflin, 1965), p. 14.

[32] Galeazzo Ciano, *Ciano's Hidden Diary 1937—1938*, Trans. Andreas Mayor (New York : E. P. Dutton, 1953), pp. 4, 79, 107, 118, 128, 194—203. Ciano was Italian Foreign Minister and Mussolini's son-in-law.

decision to mobilize against Albania.[33] In a letter to Mussolini dated March 20, 1939, Prime Minister Neville Chamberlain had expressed concern over the international situation resulting from Hitler's move into Czechoslovakia, and asked Mussolini to help in maintaining the peace.[34] According to Ciano, Chamberlain's letter strengthened Mussolini's decision to act "because in it he finds another proof of the inertia of the democracies." [35]

For two weeks prior to the annexation of April 7, the British Government possessed evidence of Italian plans to annex Albania. Before March 17 as a result of information reaching the Foreign Office, the British Government had reason to fear that Mussolini might counter Hitler's grave step by declaring Italy's intention to occupy Albania.[36] The British Government was obviously well informed of the likelihood of an Italian occupation of Albania during the first week of April 1939. In Parliament on April 6, Chamberlain stated his satisfaction with Italian explanations of the reported developments in Albania. Chamberlain also told Parliament that he did not anticipate a breach of the Anglo-Italian Agreement and did not consider it necessary to remind Mussolini of the terms of the agreement.[37] Then simultaneously with Italy's invasion of Albania, Mussolini assured Chamberlain that no crisis would take place in "Anglo-Italian relations or the international situation in general." [38]

British policy pronouncements and actions on the eve of the invasion of Albania only heartened the confidence of Mussolini and Ciano in their undertaking. Chamberlain in Parliament on April 6, said that with regard to Albania the British Government had "no direct interest, but a general interest in the peace of the world." [39] Despite the reports received concerning Italian plans, Chamberlain did not consider it a propitious time to draw the attention of the Italian Government to the fact that occupation or annexation of Albania would violate the Anglo-Italian Agreement of 1938. Apparently oblivious to the reports of Italian plans for Albania, Chamberlain left London for a ten day holiday in Scotland after Parliament adjourned on the evening of April 6. Mussolini informed Chamberlain the following morning that his statement in Parliament about Albania was read with "great interest." Ciano told the Earl of Perth (British Ambassador in Italy) on April 7, that he was "greatly pleased at statement made by the Prime Minister in the House of Commons yesterday." [40]

During the two days in which the annexation took place, the government of King Zog appealed to the League of Nations, and to the Great

---

[33] Germany, Auswartiges Amt., *Documents on German Foreign Policy 1918—1945* (London: HMSO, 1956), D Ser. (1937—1945), VI (1939), p. 620. (Hereafter cited as DGFP.) Zog, in desperation, sought British help and began negotiations through the British Minister in Albania. However, before the British Government gave a definite reply, Germany attacked Czechoslovakia and the Anglo-Albanian negotiations were discontinued. See *New York Times*, April 12, 1939, p. 2, cols. 2—3.

[34] DBFP, IV (1939), pp. 402—03.

[35] Galeazzo Ciano, *The Ciano Diaries 1939—1943* (Garden City, N.Y.: Doubleday, 1946), pp. 51—55.

[36] DBFP, IV (1939), p. 402.

[37] Great Britain, *Parliamentary Debates* (Commons), 5th Ser., CCCXLV (1939), cols. 2994—95.

[38] DBFP, V (1939), p. 129; DGFP, p. 219.

[39] *Parliamentary Debates*, cols. 2994—95.

[40] DBFP, V (1939), pp. 128—29.

Powers through the Albanian Ministers in France, Great Britain and the United States.[41] Lec Kurti, Albanian Minister at London, was instructed by the Albanian Government to present a protest note to the British Government on April 8. In protesting against the Italian occupation, Kurti appealed "to His Britannic Majesty's Government to do its utmost in aid of a small nation which is desperately trying to defend its own territory." After presenting Albania's appeal to Viscount Halifax, Kurti added "that he was sure Albania could at least count on the moral support of Great Britain."[42] But Albanian hopes for British support were not to be fulfilled.

The Italian annexation of Albania on April 7, 1939, violated the sovereignty of Albania which was guaranteed by the League of Nations Covenant as well as the Anglo-Italian Agreement of 1938 in which Italy promised to maintain "the *status quo* as regards the national sovereignty of territory in the Mediterranean area"[43]. However, Britain in an attempt to appease Mussolini, allowed the Anglo-Italian Agreement to remain in force without even denouncing Italy's violation of it. Britain's official reaction to the annexation was no more than a mild protest. Britain further did not denounce the annexation in the League of Nations, and did not recognize Zog's Albanian Minister after April (although the United States, for example, continued to recognize the Albanian Minister from the government of King Zog). As a final step in Britain's acceptance of the Italian annexation of Albania, Britain applied to the Italian Government for an *exequatur* for a new Consul-General on October 31, 1939, and thereby gave *de facto* recognition to the Italian annexation[44].

Certainly British policy regarding the Italian annexation of Albania can be in part explained because Albania was not a "vital" interest of Britain[45]. It can also be attributed to Chamberlain's desire to maintain friendship with Italy (i.e. his general policy toward the dictators), and his decision to "minimize" the Albanian incident[46]. Thus British policy toward Italy (especially with regard to the Anglo-Italian Agreements), may be considered part of Chamberlain's appeasement policy. And the effect of British policy toward the Italian annexation of Albania on Anglo-Albanian relations may have been negligible in view of subsequent events in Albania. However, it seems apparent that Britain did much in 1939 to undermine two decades of Anglo-Albanian friendship.

---

[41] *Ibid.*, p. 140; Arnold Toynbee and Veronica M. Toynbee, eds., *The Eve of War, 1939* of *Survey of International Affairs 1939—1946* (London: Oxford Univ. Press, 1958), pp. 253—54; United States, Department of State, *Foreign Relations of the United States: Diplomatic Papers, 1939* (Washington, D.C.: GPO, 1956), pp. 389—90.

[42] DBFP, V (1939), pp. 139—40.

[43] Great Britain, Foreign Office, *The Anglo-Italian Agreement, Treaty Series No. 31 (1938)*, (London: HMSO, 1938), Cmd. 5726. In view of Chamberlain's admission of Albania's inclusion in the Anglo-Italian Agreement (in the House of Commons on April 13, 1939), there is little question that the Anglo-Italian Agreement pertained to Albania.

[44] *The Italian Colonial Empire* (Information Department Papers, No. 27, RIIA), (London: Broadwater Press, 1940); *New York Times*, November 1, 1939, p. 4, col. 1.

[45] George Glasgow, *Italy, Albania and the Mediterranean*, "Contemporary Review" CLV (May 1939), 551; *Parliamentary Debates*, cols. 10—14.

[46] Keith Feiling, *The Life of Neville Chamberlain* (London: Macmillan, 1946), pp. 403—04.

THE AUTOBIOGRAPHY OF THE SERBIAN DIPLOMATIC MESSENGER SPIRIDON OF SUNDEČIĆ (1779—1846)

Spiridon of Sundečić's activity as a diplomatic messenger during the Napoleonic wars is described in an unpublished manuscript, preserved in the Central Library of the Jassy University (Ms VI—17) bearing the title *The life of the archimandrite of the monastery of Hirjauca, in Bessarabia, Spiridon Filipović of Sundečić, written under his dictation* (Житие архимандрита Гиржавскаго монастыря въ Бессарабий Спиридон Филиповича де Сундечича писанное подъ его диктовку) (f. 1), in Russian. The manuscript has 29 leaves + 1 white leaf, 34 × 23 cm in size. The handwriting is neat, with 21 lines on each page. Below the title there is a note made by another hand "Bestowed upon me by the monastery of Hîrjauca. B. Tadeu Hîşdeu", which has been identified as the autograph of B. P. Hasdeu. The manuscript belongs to B. P. Hasdeu's gift to the Central Library of Jassy, made while he was the director of this library. On the title-page a round seal is to be seen bearing the legend "Principatele Unite. Biblioteca Scoaleloru din Iassi 1859" (The United Principalities. The Library of the Schools of Jassy 1859) and the figure : ms. 97 ms. It is bound in cardboard, with leather-back. In the middle of the cover, printed on a leather rectangle with ornaments and gilt letters, is the title *The life of the archimandrite of the monastery of Hirjauca, Spiridon Filipović of Sundeičea* (sic !)

This autobiography sheds light on aspects which might interest historians of political relations at the beginning of the 19th century; we shall give hereafter a brief summary.

Spiridon Filipović of Sundečić was born in the town of Šibenik, in Dalmatia, on February 16, 1779, in a family of nobles of Dalmatian Morlacs descent. His father was born in the town of Rizano in the province Bocca de Catarro and was married to Joanna of the Serbian family Iovičević. The Sundečić family lived in the town of Kizana and later on in Sapic, near the border with Montenegro, where Spiridon spent his childhood. In 1794, he went to Venice in order to complete his studies. But the revolutionary events in Europe determined his older brother Jacob, who was in the service of the Venetian Republic, a lieutenant in a unit of irregular army, to send him home. So Spiridon went back to Dalmatia, bound to reach Bocca de Catarro, where his parents were living at that time (f. 4). On his way he experienced many a misadventure, as the whole province had risen in rebellion. He stopped two kilometres from Catarro at the old monastery of Savini (dedicated to the Assumption), the richest one in the whole province. The young Spiridon told the abbot, the archimandrite Innocent that he had no relatives and that he possessed no personal documents; he was admitted to work in the kitchen. But he got ill the very next day and was taken to the monastery's infirmary, where he received a treatment 15 day long (f. 8). Meanwhile his relatives and friends who had sought him all over the province finally found his trace. The count Elie Vlastelinović, affianced to Spiridon's sister Catherine, whom he was to marry soon afterwards, went to the monastery of Savini to take him home But Spiridon had decided to stay at the monastery. Neither could his brother Jacob's entreaties move him to return to his parents' home, nor did his parents themselves succeed in changing his mind, even after they wrote to the metropolitan of Montenegro, Petar I Petrović Njegoš, asking him to order Spiridon to come home (f. 12) After a whole year of correspondence, the parents consented finally to let him become a monk.

Spiridon, who entered the monastery of Savini on November 20, 1795, was ordained archdeacon on November 3, 1797, by the metropolitan of Montenegro, Petar Petrović, and the next day, on November 4, was raised to the rank of priest-monk. For almost five years, the metropolitan of Montenegro employed him as a kind of secretary in important church or political problems (f. 13).

In 1803, the Austrian government recommended to general Bradia, governor of Dalmatia and Bocca de Catarro, to make an inquiry among outstanding persons of those provinces

about a capable clergyman who might be sent to Vienna and ordained bishop of both provinces. At this time, the provinces of Dalmatia and Bocca de Catarro did not have their own bishop; as long as they had been under the domination of Venice people had to recur to the metropolitan of the Montenegro in matters of ordaining. The Austrian government, in conflict with the metropolitan of Montenegro, wished to put an end to his influence over the provinces belonging now to Austria and had therefore made this arrangement. The choice fell upon Spiridon. By order of the governor, general Bradia, he was told that he would be sent to Vienna for three years, at the state's expense, to improve his knowledge of the German language and to prepare himself for becoming a bishop. Before leaving for Vienna, Spiridon went secretly to see the metropolitan of Montenegro and express him his gratitude; in return for the services rendered to his country, the hierarch gave him a cross to wear on the breast and ordained him protosingellos. But when Spiridon payed afterwards a visit to Rasti, the civil governor of the town of Catarro, he found him informed about his journey and his relations "with that man who wished to wear over his mitre also the crown of Montenegro" (Petar Petrović Njegoš). Subject to suspicion, Spiridon was obliged to return to the monastery. In 1805, on the arrival of a Russian warship in the port of Catarro, bringing letters from the Ionian Islands to the metropolitan of Montenegro, Spiridon was summoned from the monastery and interrogated by the governor's secretary whether he was still maintaining any connections with the metropolitan of Montenegro; he had also to undergo a house search, but nothing liable to suspicion was found.

After the defeat of Austerlitz (December 2, 1805), Austria was forced to give up to France the provinces of Dalmatia and Bocca de Catarro. Commissaries of both states arrived in order to hand over the provinces. But the inhabitants of Bocca de Catarro did not want to go from one ruler to another; Petar Petrović Njegoš occupied with his troops these provinces, with the exception of the fortresses. A short time after, there arrived a part of the Russian squadron in the Mediterranean Sea, under the command of first rank captain Belli, and on March 4, 1806, the admiral Sineavin with the rest of the squadron and infantry occupied the whole province.

Spiridon of Sundečić was designated by local authorities to ensure connexions with the admiral, who employed him in various actions. For services rendered to his country, the metropolitan of Montenegro made him archimandrite, on April 23, 1806. As soon as he entered in Russia's service, he obtained an annual allowance of 300 tchervontz. On May 27, 1807, he was awarded the golden cross with the ribbon of St. George's medal. The same year, after the conclusion of peace with France, he was delegated to hand over the province of Bocca de Catarro.

On September 20, 1808, Spiridon embarked on the admiral's vessel, with the purpose to reach Russia, through the Ionian Islands. On October 26, 1807, in consequence of a hurricane, the squadron took refuge near the coast of Portugal. On November 1, it entered the port of Lisbon, the very day the reigning family of Braganza was leaving for Brasil, running away from "the sword of the invader" Napoleon. Spiridon of Sundečić, by leave of the admiral Sineavin, remained the whole winter (5 months) in Lisbon, in the house of the Russian vice-consul Canaliotte, whose wife was a relative of his.

When war started between Russia and England, Spiridon was sent, on March 26, 1808, by the admiral Sineavin, on land, with important dispatches for St. Petersburg. He received 600 ducats for his journey. He also took dispatches to Russia's ambassadors in Spain (baron Stroganov), in France (count Tolstoi), in Frankfurt on Main (baron Betman), in Königsberg, Prussia (count Stackelberg). On his arrival in Madrid, on Easter-day, he got in touch with the ambassador, who gave him hospitality in his own house. After having delivered his letters, he was advised to be prudent when travelling, as the whole country was in a state of revolt. He set out in company of the "venerable" — as Spiridon calls him — admiral Alexis Samuilovitch Grieg, and in a few days they arrived in Bayonne, where Napoleon and "the unhappy" Spanish kings found themselves. After a short stay in Bayonne, he managed to travel further only due to the help of the admiral Grieg. In Paris, he stayed at the Grand Hotel in Place Vendôme. The ambassador, count Tolstoi, invited him often to lunch. He met many important people, among whom is mentioned Carol Vasilievitch Nesselrode. As he remaind a few days in Paris, he did not miss the opportunity of visiting "the great Babylon" (f. 20), in the company of admiral Grieg.

On the appointed day, he was given the letters and ordered to go in haste to Frankfurt on Main; at his arrival there, he received other letters the next day, travelling through Prussia, over Berlin, he arrived in Konigsberg. There he remained two days, blocked up by

disorders. Then, by way of Memel and Riga, he reached St. Petersburg, where he was received by state chancellor Roumiantzev and the chief prosecutor of the Holy Synod, count Alexis Golitzin, whom he handed over the letters from the admiral Sineavin and the ambassadors. On the third day, he was presented to the tsar, who decorated him with the order of Vladimir IIIrd class, made him a gift of 500 ducats and granted him 800 ducats as annual salary, at the official exchange rate.

On August 17, 1808, by imperial order, he was sent by the state chancellor with certain dispatches to Serbia and passed through Vienna, where he delivered important messages to the ambassador, prince Kuranin. From there he proceeded to Serbia, on January 8, 1809 and halted in Belgrade. On September 12, 1809, he was called by the chief commander, the prince Bagration, at his headquarters, then in Bulgaria, in the town of Silistra, and remained there until December 18, 1809.

Meanwhile, by imperial order, he was given 300 ducats. After an other mission to Serbia, he was ordered to wait in Little Wallachia till the Russian armies were to enter into Serbia, which happend in March 1810.

The count Kamenskij, apointed chief commander, asked Spiridion of Sundečić to come to Bucharest, where he gave him new missions. The tsar granted him a ring with a brilliant and 300 ducats and, on April 24, 1810, he was sent back to Serbia, accompanied by an officer of the headquarters.

For fear of Turkish armies, placed all along the Serbian borders, Spiridon of Sundečić was forced to pass through Hungary and Austria, where the governor Szimszay took hold of him. In spite of his protests, he was not allowed to proceed on his way to Serbia and was sent back, through the territories under Austria'a rule, to Little Wallachia. From there, passing through Great Wallachia, he arrived in Bulgaria, at the headquarters in Silistra, on the very day the Great Visier Peliman was defeated and taken prisoner, together with 8000 Turkish soldiers.

After a rest of two days, the chief commander Kamenskij sent him in haste through Little Wallachia directly to Serbia, bidding the count Tzukatov, army commander, to have him accompanied by a military unit which might grant him safety in places proved dangerous. Thus, Spiridon of Sundečić arrived in Belgrade, where he stayed till 1812.

After the conclusion of peace with the Turks (May, 1812) and the retirement of Russian armies from Moldavia and Wallachia, Spiridon of Sundečić visited the chief commander admiral Tchitchcagov, and asked to be freed of his duties. The admiral insisted that Spiridon should go on with his service. Even the famous count Capo d'Istria, who resided then in the town of Jassy, by the side of the chief commander, and who had bestowed on him a gift of 400 ducats, urged him not to abandon his position, ensuring him that his activity would be rewarded.

Back to Belgrade, Spiridon of Sundečić remained there, till December 20, 1812. The Serbians had in those days to face an imminent Ottoman attack; they sent Spiridon to the tsar's headquarters, in the town of Kalisz, in Poland, to explore conditions of a military aid. Arriving in Kalisz on March 2, 1813, general fieldmarshall Kutuzov gave him audience and presented him to Alexander I. The tsar decorated him with the order of St. Anna, 2nd class. He returned in great speed to Belgrade, with important dispatches and stayed there until the town was conquered by the Turks, in September 1813. To save his life, he had to cross the Danube together with the Serbian supreme commander and the mitropolitan, and reached the town of Zemun. From there, after having completed the time fixed for quarantine, he went to the town of Neustadt, and, later on, to Vienna, to the Russian ambassador, count Stackelberg (December 2, 1813). With count Stackelberg's letters, he set out to the imperial Russian headquarters, in Freiburg; he presented himself to the vice-chancellor count Nesselrode and was told to follow the headquarters to the town of Basel. On January 5, 1814, he was awarded the cross of archimandrite with diamonds and a gift of 1200 ducats. The same month, he was sent to the Russian ambassador in Vienna, to wait there for new orders.

Two years later, in October 1816, he was sent by the Russian ambassador in Vienna to Warsaw, to Alexander I, and came back to Vienna with dispatches; he was rewarded with 700 ducats. He reached once more St. Petersburg, at the beginning of 1817 and remained there till October 1, 1817, when he was ordered to follow the tsar in Moscow. He was received by Alexander I who increased his annual allowance of 800 roubles, at the official exchange rate, to 4000 roubles in assignats from the general revenues of the state.

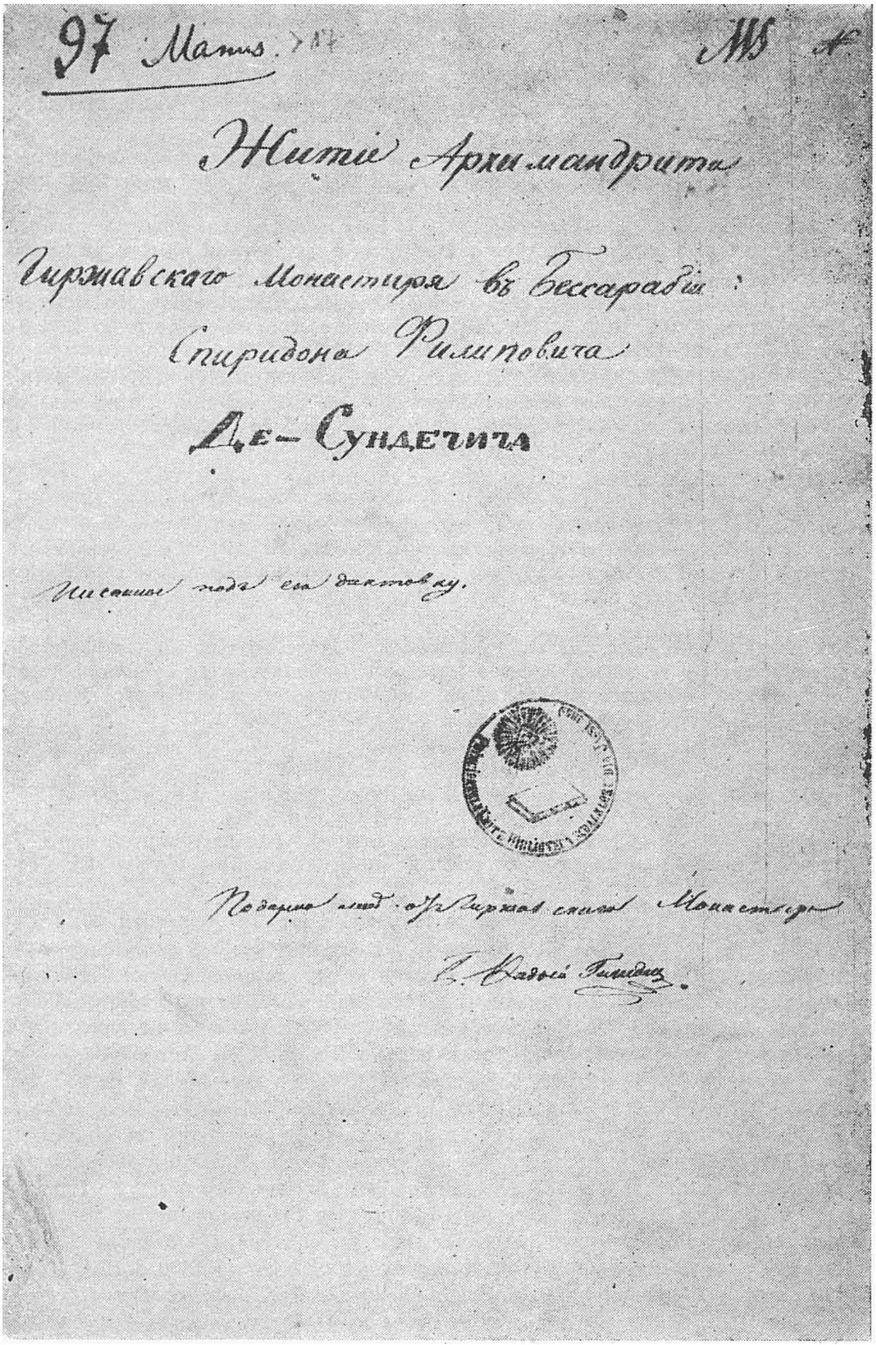


Fig. 1.—The title-page of the manuscript containing the Autobiography of Spiridon Filipović of Sundečić, with the autograph signature of B. P. Hasdeu on it.

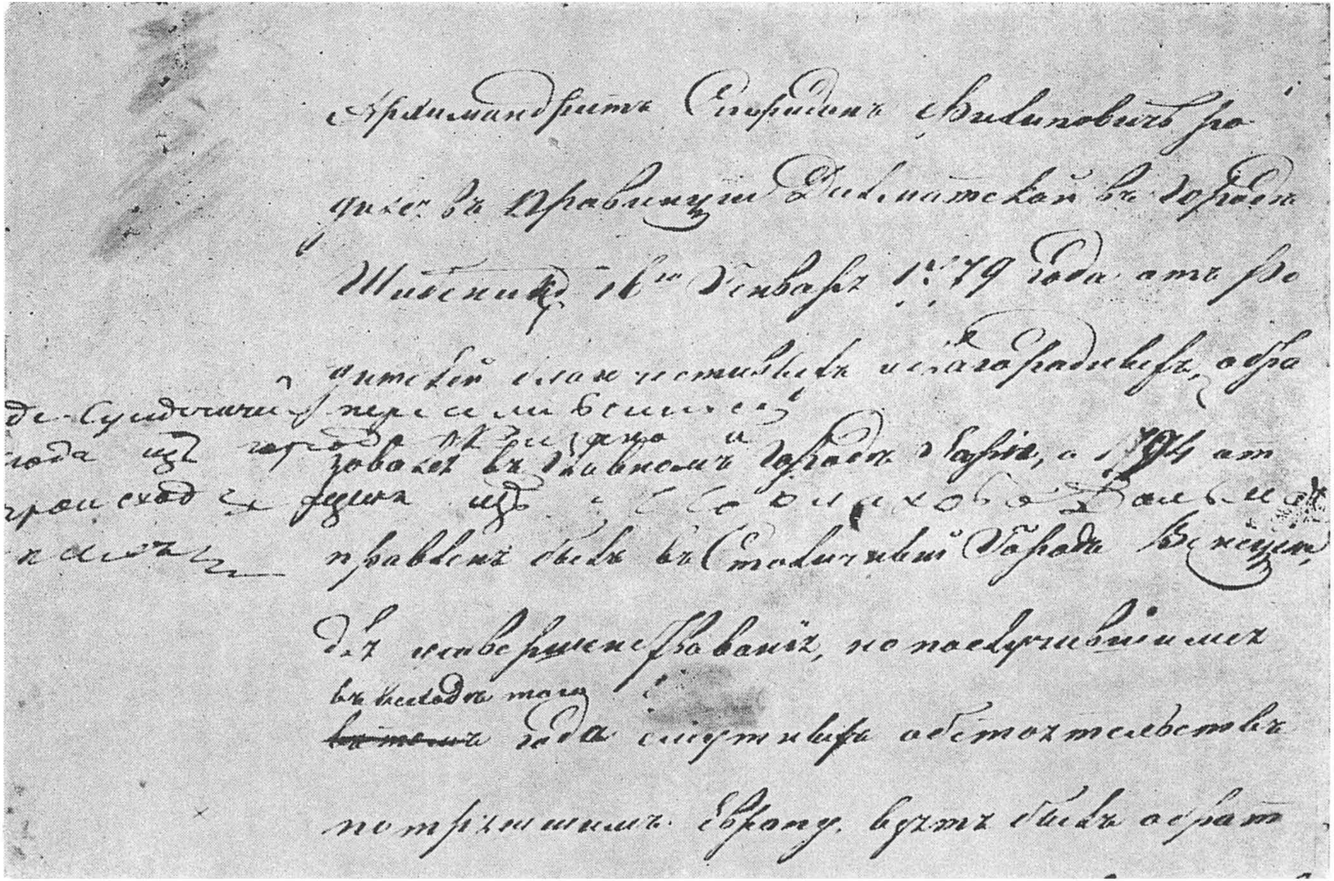


Fig. 2. Manuscript page with the autograph intervention of Spiridon Filipović of Sundečić.

Eager to return to his fatherland, Serbia, he obtained a passport and was entrusted with letters for the Russian ambassador in Vienna, but found it impossible to proceed further, due to the difficulties caused by the Austrian government; he remained in Vienna till spring 1818.

In October 31, 1818, he was appointed, by his old friend the metropolitan exarch Gavriil Bănulescu-Bodoni, abbot of the monastery of Hîrjauca (f. 25), where he retired from public activity. In the following years he undertook to raise several constructions round the monastery.

The last date in the autobiography is April 29, 1840 (f. 29), with an autograph signature: "archimandrite Spiridon".

Spiridon of Sundečić died on February 22, 1846 and was burried in the church of the Ascension of the monastery Hîrjauca, as it is attested by an inscription on a marble memorial tablet.

Paul Mihail

À PROPOS DES « PETCHENÈGUES AU BAS-DANUBE »

Parmi les comptes rendus de notre livre *Les Petchenègues au Bas-Danube* il y a aussi celui publié par le jeune chercheur allemand G. Prinzing dans le prestigieux périodique « Byzantinische Zeitschrift », 1/1973, p. 103—106.

Le fait s'inscrirait dans les limites d'une pratique courante si le compte rendu en question n'était fondé sur toute une suite d'inexactitudes suscitées par son auteur même.

Afin que notre affirmation ne passe pas pour gratuite, nous nous permettrons en ce qui suit de souligner au moins quelques-unes de ces inexactitudes. Par exemple, dans la note 5 (p. 105), G. P. attire l'attention de son lecteur sur le fait que les dires de J. Mavropous, dans son discours du 23 avril 1047 (23 avril 1049, selon d'autres historiens) semblent contraires à la conclusion de Petre Diaconu, suivant laquelle l'intervalle compris entres les années 1000 et 1027 fut une période de rapports paisibles entre les Petchenègues et les Byzantins. G.P. estime pouvoir fonder son opinion sur un article de N. A. Oikonomides (p. 78—79) [1]. Cependant, dans les pages évoquées par G. P., le spécialiste grec écrit : « Les événements de 1046 nous sont connus par une autre source contemporaine. Jean Mavropous prononça le 23 avril 1047 un discours pour la fête de Saint Georges : il l'a fait dans le couvent de Saint-Georges-des-Manganes, en présence de l'empereur Constantin Monomaque et de deux impératrices, Zoé et Théodora, filles de Basile II. Dans cette oraison, Jean Mavropous décrit les événements de 1046[2], que nous venons d'examiner. Il parle de l'invasion petchenègue, effectuée lorsque le Danube était pris par les glaces, des escarmouches avec l'armée byzantine et du miracle par lequel cette multitude de barbares, qui étaient rassemblés le long de la rive droite du Danube, dût se rendre aux Byzantins et accepter la religion chrétienne. *Le passage qui est le plus intéressant pour notre enquête se rapporte à la préhistoire et notamment à l'histoire de l'installation des Petchenègues dans les plaines de Valachie* » (le soulignement nous appartient). Or, l'installation des Petchenègues dans la Plaine de Valachie (par conséquent, les incursions auxquelles se rapporte J. Mavropous) a eu lieu, d'après N. A. Oikonomides, dans la seconde moitié du X^{e} siècle au plus tard et jamais entre les années 1000 et 1027, comme G. P. nous invite à le croire. Voilà donc l'intervention de G. P. à ce propos injustifiée.

Notre critique, dans une parenthèse (p. 105) nous reproche d'avoir omis le nom de V. G. Vasilievsky de la liste des historiens qui ont localisé la région dite Ἑκατὸν βουνοί avec le nord-est de la Bulgarie. Il s'ensuit que G. P. suggère qu'il faudrait compter l'illustre byzantiniste russe parmi ceux qui localisèrent la région des « Cent monticules » dans le nord-est de la Bulgarie. A cet effet, il nous renvoie à la page 17 de l'ouvrage du savant, où l'on peut lire : « *Les Petchenègues... ont traversé les défilés des montagnes et se sont arrêtés dans les regions danubiennes à proximité de la rivière Osma. Selté a été le seul qui se soit arrêté avec sa tribu plus près des Balkans dans le voisinage de l'actuelle Lovеč située sur la même rivière Osma : mais Arianitès poursuivant les Petchenègues en retraite, avec son armée macédonienne, les a obligés de se retirer vers le nord, vers leurs compagnons. Ensuite, tous les chefs petchenègues ont trouvé une plaine entre les Balkans et le Danube, propice à la vie nomade, elle était ouverte vers la mer et riche en forêts, cours d'eau et pâturages. Les autochtones appelaient cette région les Cent monticules* » [3]. Reproduisons, maintenant, les mots de Skylitzès-Cédrénus relatifs au même événement : « *Et traversant l'Haemus toute cette multitude* [*des Petchenègues*] *a installé son camp dans la Plaine danubienne du voisinage de la rivière Osma. Seul Selté était resté se reposer à Lovеč. Mais Arianites rassemblant ses troupes macédoniennes partit contre eux...* [4] Cependant,

---

[1] N.A. Oikonomides, *Recherches sur l'Histoire du Bas-Danube aux X^{e} — XI^{e} siècles. La Mésopotamie de l'Occident*, RESEE, III, 1965, 1—2.

[2] Quant à la date de la grande invasion petchenègue, Oikonomides opère avec la chronologie de Kazdan, ZRVI, VIII/1, Belgrade, 1963, p. 180 182.

[3] V.G. Vasilevsky, ***Византия и Печенеги***, Труды I, St. Petersbourg, 1908, p. 17.

[4] Skylitzès-Cédrénus, *Hist. Comp.*, II, Bonn, 1839, p. 589—590. A partir de là, l'historiographe byzantin passe à la narration d'autres événements, pour reprendre plus loin (p. 504) le problème petchenègue.

les Petchenègues, ayant traversé l'Haemus, comme nous l'avons dit, et voyant une vaste plaine entre les montagnes et le Danube et la mer et trouvent l'endroit avec des pâturages et des bocages et forêts de toutes sortes et de l'eau, et que les habitants des lieux appellent cette région "Les cents monticules", s'établirent en ces contrées »[5].

Si l'on tente de localiser la région des *Cent monticules* seulement à partir des affirmations de V. G. Vasilevsky, celle-ci doit se situer dans toute la plate-forme pré-balkanique à l'est de l'Osma. Cette région englobe tant le nord-est de la Bulgarie que la Dobroudja, ainsi d'ailleurs qu'il s'ensuit également de l'analyse de Skylitzès-Cédrénus, principale source de l'auteur. Il en résulte que V. G. Vasilevsky n'apporte aucun élément nouveau par rapport à Skylitzès-Cédrénus en ce qui concerne la localisation des *Cent monticules*. La chose est du reste explicable compte tenu de ce que dans ce cas-là, comme dans nombre d'autres cas où l'historien russe se trouva obligé de s'en tenir simplement aux faits (sans y faire intervenir des considérations personnelles), il s'est borné à paraphraser le chroniqueur byzantin.

Ne saisissant pas cette particularité de l'ouvrage de V. G. Vasilevsky, G. P. commet nécessairement une deuxième erreur. Il nous reproche (aussi discrètement qu'on puisse le désirer, il est vrai) dans sa note 7 (p. 105) de n'avoir pas mentionné le nom de l'historien russe quand nous débattions le problème du traité de paix byzantino-petchenègue de 1036. D'après G. P., le premier à avoir remarqué ce traité serait justement V. G. Vasilevsky.

Pour mettre les choses au point, nous allons recourir de nouveau à la comparaison des dires de Vasilevsky avec celles de Skylitzès-Cédrénus. Voyons d'abord l'historien russe : « *Tyrach, fatigué des incursions de Kégène, fit appel à l'empereur, se fondant sur la convention de paix conclue naguère entre Byzantins et Petchenègues. Le khan demandait au Monomaque de renoncer à donner sa protection au transfuge Kégène ou tout au moins de lui interdire de traverser encore le Danube et de susciter des dommages aux nomades qui avaient respecté jusqu'alors les frontières de l'Empire. Si sa requête ne sera pas entendue, le Barbare menaçait de rompre le traité de paix et de commencer une grande guerre à l'intérieur de l'Empire.* »[6] Donnons maintenant la parole à Skylitzès-Cédrénus. « *Et Tyrach ne supportant plus ces attaques de Kégène, envoya des ambassades à l'empereur pour lui attirer l'attention que puisqu'il avait conclu un traité de paix avec le peuple des Petchenègues il n'aurait pas dû protéger un rebelle des leurs ; ou après l'avoir hébergé, de lui interdire la traversée du Danube et de nuire à des alliés ; par conséquent, ou bien que Kégène soit empêché d'accomplir de telles choses, ou bien de ne lui accorder plus aucun appui ; autrement, que l'empereur sache qu'il attirera pour lui et pour son pays la plus terrible des guerres* »[7].

L'étude comparée de ces deux passages montre qu'une fois de plus le byzantiniste russe n'a fait que paraphraser Skylitzès-Cédrénus[8] — procédé bien naturel pour cette partie de son ouvrage, mais qui l'a empêché de saisir la portée du traité de paix, donc d'en souligner l'existence. Du reste, si Vasilevsky avait saisi l'importance de ce traité, les spécialistes qui lui succédèrent dans ce domaine n'auraient pas manqué de le constater et la *convention* n'aurait pas manqué d'être enregistrée dans les Regestes de Dolger. Si nous avons tenu à faire ces précisions, ce n'est pas par amour propre, en tirant orgueil de notre priorité, mais bien pour attirer l'attention de G. P. sur le fait que consultant l'ouvrage de Vasilevsky il ne l'a pas approfondi comme il l'aurait dû.

Laissant de côté l'inanité de l'objection faite par G.P., dépêchons-nous d'ajouter qu'en ce qui nous concerne nous n'avons jamais affirmé que le mérite d'avoir découvert le traité dans l'œuvre de Skylitzès-Cédrénus nous revient et que c'est nous qui avons saisi son importance, ainsi que ses conséquences historiques. Voilà donc la raison qui nous incite à considérer non-avenue l'intervention de G. P. à ce sujet.

A un moment donné (p. 105), G. P. écrit : « Das aber petchen. Herrschaft grundsatzlich das Ende aller byzant. Lebensformen bedingen und Funde erbeuteter oder erhandelter Munzen ausschliessen mussen, was die Ausfuhrungen D. s offenbar implizieren, erscheint mir nicht hinreichend begrundet ». Dans ce domaine, nous avons fourni tous les arguments archéolo-

---

[5] *Ibidem*, p. 594.

[6] V.G. Vasilevsky, *op. cit.*, p. 12.

[7] Skylitzès-Cédrénus, II, p. 584—585.

[8] De même, d'ailleurs, qu'avait procédé V.N. Zlatarskij (*История на българската държава през средните векове*, II, Sofia, 1934, p. 90) en écrivant : « *Tyrach a envoyé des émissaires à l'empereur, pour lui faire des remontrances, parce que lui qui avait un traité de paix avec les Petchenègues n'aurait pas dû accueillir le traître (Kégène), et s'il l'a accueilli, il aurait dû lui interdire d'envahir et de piller la terre de ceux avec lesquels ils étaient liés par un traité (договорниците) et il l'a averti que s'il n'empêchera pas Kégène d'accomplir de tels actes et s'il continuera à l'aider, alors lui (Tyrach) il rompra le traité et il commencera une guerre implacable avec l'Empire* ».

giques et numismatiques nécessaires. Telles étant les choses, G. P. aurait dû les examiner et les refuter dans la mesure où ils contredisaient la réalité. Autrement, « erscheint mir » n'est qu'une simple formule rhétorique avec une teinte de sentimentalisme. Mais dans la discipline historique les arguments entachés de sentimentalisme n'ont guère valeur probatoire.

Plus grave est l'accusation que nous porte G. P. (p. 106), que notre ouvrage ne fait que paraphraser aux pages 130—133 les pages 62—107 de l'ouvrage de V. G. Vasilevsky. (Qu'il nous soit permis de remarquer en passant qu'il nous aurait été plus facile de paraphraser la version française de l'œuvre d'Anne Comnène que le texte russe de V. G. Vasilevsky.) La gratuité d'une telle assertion peut être prouvée par le fait suivant : à la p. 131 (donc l'une des pages incriminées par G. P. comme « paraphrasant » Vasilevsky)[9], nous écrivions qu'au printemps de 1091 les Byzantins reprirent courage ayant reçu à la rescousse la cavalerie occidentale sous la conduite du comte des Flandres. Mais cette affirmation que nous avons faite. s'avère inexacte, étant le résultat d'une erreur d'interprétation du texte grec d'Anne Comnène Or, si nous avions « paraphrasé » le texte de Vasilevsky, nous aurions été exempts, comme de juste, d'une telle erreur. Enfin, si regrettable que soit notre erreur, il faut convenir qu'elle ne revêt pas les proportions de notre perplexité face aux incriminations de G. P.

De toute évidence, G. P. entend jeter son dévolu sur les questions plus ou moins secondaires abordées par notre livre. Mélangées dans le creuset de ses propres inexactitudes, elles lui fournissent l'« heureuse » occasion de minimiser la contribution du livre dédié aux *Petchenègues au Bas-Danube*. N'importe qui lira son compte rendu restera avec le sentiment que G. P. l'a rédigé de parti pris, Comment expliquer, sinon, que le savant allemand n'ait rien trouvé — mais absolument rien ! — de positif dans l'ouvrage dont il rend compte. Naturellement, nous ne saurions prétendre avoir écrit un livre parfait, sans omissions, sans inadvertances historiques[10], sans coquilles et autres erreurs d'imprimerie. Toutefois, ces erreurs ne portent pas sur le fonds du problème. Nous avons abordé des questions d'une importance toute particulière pour l'histoire des relations entre Petchenègues et Byzantins. Nous nous sommes arrêtés longuement pour délimiter les zones d'infiltration des Petchenègues dans la Péninsule Balkanique. Nous avons examiné la question de la division du thème Paristrion et corroboré les sources historiques avec les sources archéologiques. Nous nous sommes penchés sur les problèmes de la géographie historique. Nous avons souligné le rôle des Petchenègues dans l'histoire des régions du Bas-Danube jusqu'en 1048, etc. Il aurait été normal de voir justement ces parties de l'ouvrage examinées en tout premier lieu par notre critique. Or, s'il a essayé de le faire dans deux ou trois cas, cette fois encore il s'est pris d'une manière pour le moins singulière.

Par exemple, G. P. (p. 106) fait objection à notre point de vue suivant lequel la Dobroudja (à l'exception de Dristra) est restée sous domination byzantine pendant toute la période 1073—1091. Il écrit donc : « ...auf welche Weise Byzanz dort (en Dobroudja — n.n.) polit. und milit. vertreten war, wenn einige Jahre spater ausser in Distra auch Bitzina und τἄλλα die Herrschaft lokaler Machthaber zu konstantieren ist (p. 112—115) ». Sans doute, une telle objection de la part de G. P. serait bien fondee si Bitzina (Vicina) et « les autres [villes] » mentionnées par le texte d'Anne Comnène étaient vraiment situées en Dobroudja. Mais comme nous avons précisé (cf. *Les Petchenègues*... aux pages citées par G. P.) qu'il s'agit de localités sises dans le nord-est de la Bulgarie (fait passé sous silence par notre critique), une telle objection reste sans objet[11].

Ailleurs (p. 105), G. P. conteste notre conclusion au sujet des forteresses du Danube où les Byzantins installèrent leurs garnisons après le départ des Kieviens de Dorostolon, conclusion selon laquelle ces forteresses se dressaient uniquement sur la rive droite du fleuve et non sur les deux rives, comme on le pensait généralement[12]. Faut-il dire encore que notre conclu-

---

[9] En fait, G.P. n'est pas entièrement dans l'erreur. Les pages 130—133 constituent réellement une paraphrase, mais il ne s'agit pas de Vasilevsky, mais du texte grec d'Anne Comnène.

[10] Trois ont été relevées par G. Prinzing lui-même. Les voici : 1° — Nous n'avons pas précisé que deux (en réalité trois) des chapitres de notre livre avaient déjà paru séparément (p. 104), publiés par nous auparavant. 2° — Les Byzantins installèrent des garnisons dans les forteresses du Danube après le départ et « nicht : "après la capitulation" » des Russes. 3° — En 1034, l'attaque des Petchenègues porta sur la région de Thessalonique et non sur la ville même.

[11] En ce qui concerne l'identification de Vicina sur le Danube, cf. aussi l'étude spéciale consacrée à ce problème, dans « Pontica », 3, Constanța 1970, p 275—295, où des preuves éloquentes sont fournies à l'appui de la localisation de Vicina dans le voisinage immédiat de Dristra.

[12] En ce qui concerne l'interprétation du texte de Skylitzès-Cédrénus, II, p. 412 voir *Les Petchenègues*..., p. 26. Cf. aussi les remarques de I. Božilov, *Известия на народния музеи*—, Varna IX, (XXIV), 1973, p. 111—118, où l'auteur aboutit à la conclusion

sion est le fruit d'un examen attentif des sources littéraires et surtout des sources archéologiques? Evidemment, les Byzantins ont tenu pendant un certain temps des garnisons et des forteresses au-delà du Danube. Mais ces forteresses se trouvaient surtout dans la zone des collines [13], sinon même dans les montagnes [14]. *D'autre part, la rive gauche du Danube, qui constitue la frontière sud de la Valachie, ne comporte aucune forteresse ou agglomération fortifiée qui puisse être datée du X^e siècle.* Ignorant la situation archéologique et, par surcroît, interprétant de façon erronée les sources littéraires, G. Prinzing est conduit à parler d'une Niemandsland (qui n'a jamais existé) [15], et d'une retraite, quelques années plus tard, de la frontière bulgaro-byzantine (? !) sur le Danube, de certaines contradictions relevées dans les dires de P. Diaconu (sans préciser l'endroit où elles ont été surprises) et de maintes autres choses du même acabit, pour conclure sententieusement : « Die Aufassung D.s. die Walachei sei erst Ende 10 auf 11 Jh. in die Hand der Ptch. gelangt erweckt somit erhebliche Zweifel ». Que M. G. Prinzing ait des doutes, c'est une question strictement personnelle, mais une constatation se doit d'être soulignée. Les agglomérations autochtones de la Plaine valaque cessent d'exister vers les années 1000, et par endroits il est prouvé par des témoignages archéologiques que les habitations ont été détruites par les Petchenègues.

G. Prinzing conteste (p. 104) l'exactitude de notre affirmation qu'au milieu du X^e siècle les Petchenègues *ne dominaient pas* la Valachie. Le spécialiste allemand cite à l'appui le texte de Constantin Porphyrogénète (DAI, 37 48) suivant lequel Patzinakia aurait été séparée des « forteresses » du Danube par une distance « d'une demi-journée ». Mais à l'endroit indiqué par G. P., l'empereur-historiographe parle d'une distance « d'une demi-journée » entre Patzinakia et la Bulgarie (ἀπὸ δὲ βουλγαρίας ὁδὸν ἡμερᾶς), et non entre Patzinakia et les « forteresses » du Danube — ce qui est tout autre chose. En admettant que Constantin Porphyrogénète aurait affirmé ce que G. P. lui attribue, il s'ensuivait que notre thèse sur l'inexistence des Petchenègues en Valachie au milieu du X^e siècle est non-fondée. Mais compte tenu de ce que l'empereur affirme en réalité, notre thèse reste inébranlable.

Voilà donc que l'exégète du livre *Les Petchenègues au Bas-Danube*, qui nous adresse des reproches pour la moindre erreur,[16] commet lui-même l'erreur inattendue de citer une phrase du Porphyrogénète qu'on chercherait vainement dans l'œuvre de celui-ci. Et il le fait seulement dans le but d'affaiblir l'une de nos conclusions.

Que ce procédé inusité ne découle pas d'une simple inadvertance, G. P. nous l'apprend en personne dans sa phrase suivante : « was Oikon [omides], *op. cit.*, 62, 63, 71 und bes. 79 richtig erklart "... les Petchenègues se trouvaient près de la rive gauche du Danube. Très probablement à quelque distance du fleuve, puisque les Byzantins occupaient... une zone côtière sur la rive gauche" » — phrase par laquelle on essaie d'étayer l'idée que les Petchenègues dominaient, au milieu du X^e siècle, la Plaine valaque. Malheureusement pour G. P., l'affirmation de l'historien grec ne saurait lui être d'aucune utilité puisqu'elle concerne la

---

que l'expression « ταῖς ὄχταις τοῦ ποταμοῦ » désigne les deux rives du fleuve. Contrairement aux précisions de I.B., l'expression de Skylitzès-Cédrénus p. 412 désigne la rive droite du Danube, de même que l'expression analogue du même historiographe (p. 584) se rapporte également à des forteresses situées toujours sur la rive droite du Danube. Répétant ce que nous avons déjà affirmé, nous dirons que jusqu'à l'heure actuelle les archéologues n'ont découvert nulle part sur la rive gauche du Danube, depuis la confluence de l'Olt et jusqu'au coude du fleuve (Galaţi) les traces de quelque fortification susceptible d'être datée aux VIII^e, IX^e, X^e siècles.

[13] Dans le genre des deux forteresses de Slon (dépt. de Prahova); v. M. Comşa, *Die bulgarische Herrschaft nördlich der Donau während des IX und X Jh. im Lichte der archäologischen Forschungen*, Dacia, NS, IV, 1960, p. 395—422.

[14] Des raisons bien fondées nous incitent à penser que quelques-unes de ces forteresses se trouvaient même en Transylvanie (v. E. Stănescu, *Byzance et les Pays Roumains aux IX^e — XV^e siècles*, XIV^e Congrès International des Etudes Byzantines, Rapports, 4, Bucarest, 1974, p. 12, 15.

[15] G.P., p. 105, se référant à cette Niemandsland écrit : « ... jenes oben beschriebene Niemandsland offenbar noch bestand hat ... ». Or, si attentivement que nous ayons étudié le texte *précédent* de G.P., nous n'avons pu trouver la moindre allusion à une quelconque Niemandsland. Notre ouvrage ne comportant lui non plus une telle référence, nous nous demandons à quelle Niemandsland pense G.P. ? Nous pensons que notre critique doit être la victime de quelque confusion à cet égard. Il a dû introduire dans le débat un élément pris dans l'ouvrage de N.A. Oikonimides qu'il a ensuite présenté comme faisant partie de son propre texte (ou du nôtre?).

[16] Voir ci-dessus, note 15.

conjoncture propre à l'année 971 et non celle du temps de Constantin Porphyrogénète. Précisons, en effet, que la phrase de N. A. Oikonomides débute avec les mots : « Donc, en 971 » — mots que G. P. a éludé pour des raisons faciles à saisir.

A ce point du debat, il nous faut constater que G. P. intervient dans la discussion sans prendre la peine de se renseigner sur les sources archéologiques. Mais, fait encore plus bizarre, pour imposer son point de vue, G. P. n'hésite pas d'estropier, par endroits, tantôt les sources littéraires antiques, tantôt les affirmations des historiens de notre époque. Souvent aussi, il tâche de suppléer à son manque de preuves convaincantes en passant sous silence nos démonstrations ou par des affirmations *ad-hoc*, démunies de toute justification. Nous arrêterons là ce débat, en nous posant une question naturelle : à qui un tel compte rendu pourrait-il servir ? A personne, évidemment, et en aucun cas à M G. Prinzing.

Petre Diaconu

ROMANIAN-AMERICAN PANEL ON PROBLEMS OF HISTORY

The first meeting of Romanian and American historians has taken place in Suceava, between August 19th and 21st, 1974, under the auspices of the Academy of Social and Political Sciences of the Socialist Republic of Romania. Three topics were chosen by the organizers: The Age of Enlightenment in South-Eastern Europe; The development of the Romanian national consciousness in the 19th century; Romania during the first World War.

The participants came from several institutes of research and universities in both countries: the Institute of History "Nicolae Iorga" and the Institute of South-East European Studies, Bucharest; the Institute of Archeology and History "And D. Xenopol", Iași; the Institute of Archeology and History, Cluj; The Pedagogical Institute of Suceava; the University of Columbia in New York and the Universities of Colorado, Illinois and Kansas. After the inaugural addresses given by professor Ștefan Ștefănescu, Chairman of the Section of History and Archeology of the Academy of Social and Political Sciences of the Socialist Republic of Romania and by professor István Deák, Director of the Institute on Central Europe — Columbia University, Professor Mihai Berza, Director of the Institute of South-East European Studies, opened the debates on the first topic by presenting the general framework in which humanistic ideas developed into enlightened theories in the European societies.

Seven short papers were read afterwards by Professor Stephen Fischer-Galaţi (University of Colorado), Dr Șerban Papacostea and Dr Florin Constantiniu (Institute of History) who focussed on the social structures and the politics of reform, and by Professor Valentin Boss (University of Colorado), Dr Paul Cernovodeanu (Institute of History), Dr Alexandru Duţu and Dr Vlad Georgescu (Institute of South-East European Studies) who paid an increased attention to the movement of ideas in the 18th Century, to cultural contacts between South-East European countries, to the cultural models formed in the European civilization during this age or to political theories which shed a new light on an epoch in which demographic and economic crises provoked different reactions. Thus, the reforms undertaken in the Romanian Principalities expressed rather the pragmatic responses given by the princes to strong necessities, than the influence of the philosophers' writings. The reforms of the public revenues or the abolition of serfdom tried to ensure the steadfastness of the tax payers' mass or to satisfy the growing economic demands of the Ottoman Porte. Nevertheless, the rise of a new class favoured the extension of cultural contracts; the intellectuals' European consciousness and their patriotic aims gave a great impetus to activity in every field and mostly in the social and political ones.

The second topic was analysed in six papers delivered by Professor István Deák and by Dr Dan Berindei (Institute of History), Dr Alexandru Zub, Dr Leonid Boicu (both from Iași), Professor Nicolae Corivan (Suceava), Dr Pompiliu Teodor (Cluj) The attitude of the leaders of the Hungarian Revolution of 1848 towards the Romanians in Transylvania who fought for their own national emancipation during those years, made understandable the political convergences as well as the oppositions between the social movements that aimed at building national states. Dr Cornelia Bodea (Institute of History) evoked the activity of revolutionary groups. It has been suggested that active forces became more dynamic in Central and South East Europe by the middle of the 19th Century, and that, as a consequence, a transition from the enlightened reformer's political and social program to the revolutionaries' animated activity can be observed in every field. The Romanians' struggle for equal rights in Transylvania, it has been shown, developed itself continuously; two phases may be detected in this process — an ecclesiastical and a secular one.

The papers devoted to the last topic focussed on diplomatic, military and political aspects of Romania's participation to the first World War. Professor Philip Eidelberg (Columbia University), Dr Eliza Campus, Dr Ion Oprea, Ion Stanciu (Institute of History) and Paul Shapiro (Columbia University) analysed some important phases in this historical process which reached its climax when Romania decided to engage her forces in the great conflict; Paul Oprescu (Institute of History), Profesor Glenn Torrey (University of Kansas) and Professor

Paul Schroeder (University of Illinois) presented new data concerning Romania's role in the Great Powers' politics. In this sense, Paul Schroeder put forward that "without Romanian support . . . Austria was isolated in the Balkans, unable to play a Great Power role there, or to defend her vital interests" so that Romania's detachment from the Central Powers compelled the Cabinet in Vienna to resort to force; Glenn Torrey showed convincingly that since the French-British forces' offensive from Thessaloniki did not take place under the conditions that were established as a prerequisite of Romania's entering the war, this country had to face alone the Central Powers' attack on this front.

Based on a wide documentation and thorough reserach, the papers favoured the discussions which very often approached some major problems, like the integration of national history into universal history, the relations between social structures and cultural movements,the necessity to combine the analyses of some testimonies with a thorough knowledge of historical processes. This stimulating dialogue contributed to disclosing differences and similarities in the history of Central and South-East European societies and delineated a new group of questions that can be solved in the future by further research and other rewarding meetings like this one in Suceava.

Paul Cernovodeanu

Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV Josephi Valentini S.J labore reperta et transcripta ac typis mandata, t. XVII—XVIII, Munich, Trofenik, 1973—1974, XII, 381 + VIII, 354 pp.

Le dix-septième volume de ce monumental recueil de documents complète la série de ceux qui l'ont précédé jusqu'aux années 1442, alors que le tome suivant, le dix-huitième, est consacré aux documents des années 1443—1444. Ces documents couvrent une vaste zone géographique, qui déborde au nord et à l'est les frontières de l'Albanie actuelle. C'est une ample vision que celle de l'auteur, qui se propose d'intégrer le peuple albanais dans le contexte sud-est européen où se développait a l'époque le confrontement de plusieurs Etats. Une attention toute particulière est accordée aux présences vénitiennes, byzantines, turques et serbes.

A partir du mois de novembre 1443, le règne de Skanderbeg s'installe progressivement en Albanie ; les documents de Venise en refléteront les échos pendant plus de vingt ans. Toutefois, l'activité et l'influence vénitienne ne touchaient qu'au littoral, surtout les villes Scutari, Dyrrhachium, Vlora et Saranda. Quant à la papauté, à cette époque ses interventions ne revêtaient pas un rôle actif pour l'histoire du pays, se bornant à de simples conseils. Le principal effort du peuple albanais se portait alors contre les Turcs et, parfois aussi, contre le royaume serbe, qui visant à s'assurer des débouchés sur la mer, dans la région de la ville de Scutari, exerçait une certaine pression sur la frontière nord-est ; ses visées l'amenait aussi à de fréquents conflits avec Venise.

Comme l'autorité de la Seigneurie ne se prolongeait pas à l'intérieur des terres en Albanie, il n'y a pas lieu d'escompter des découvertes sensationnelles pour l'histoire de ce pays dans les documents de l'époque. Néanmoins, la moisson n'est guère négligeable, puisque les informations en ce qui concerne ces siècles de l'histoire albanaise sont rares et disparates.

Dès les années 1350, on parle de se porter à l'aide « de la foi et des fidèles de l'Empire byzantin » *(in subsidium fidei et fidelium partium Romanie*, vol. XVII, p. 1), vivant sous la menace de l'expansion turque. Venise disposait de gouverneurs dans les principales villes côtières ; elle était à même, par sa politique et son commerce, d'y exercer son influence, attirant maints Albanais sous ses armes ou dans sa marine commerciale. Un document de 1398 parle d'un Albanais, « notre citoyen » *(tanquam civem nostrum*), le sommant de se présenter devant la justice vénitienne. En 1399, un autre document déplore les pertes subies par les Vénitiens du fait de l'expansion turque en Europe *(civitates et castra et animalia quaeque capta fuerunt et possidentur a Turchis*, vol. XVII, p. 5). L'exportation des étoffes *(pannos di Mouzia)* et du vitre *(vitrei)* vénitiens est attestée par un document de 1408. De son côté, Venise importait d'Albanie le bois *(lignamina)* et les céréales *(concedatur . . . quod possint extrahere de partibus Avalone et aliis terris suppositis Teucro frumentum pro conducendo*, vol. XVIII, p. 227).

Le 3 octobre 1409, Venise réclamait à l'Etat serbe le territoire compris entre les villes Scutari (Shkodër), Drivastum (Drishti), Dulcignum (Ulqini) et Antivarum (Antivari). Autrement dit, elle réclamait les environs prospères du lac Scutari avec toutes leurs fermes, maisons, défilés, fortifications, vignobles, champs et les hommes qui les habitaient (*cum suis pertinentiis vilis, domibus, passibus, fortilitiis, vineis, campis et hominibus in illis existentibus*, vol. XVII, p. 17—18). Que conclure d'une énumération aussi détaillée? Etait-elle due au souci de ne point aliéner le moindre petit bien du territoire réclamé ou un seul homme de sa population? Ou ce document exprimait-il le principe féodal qui liait l'homme à sa terre? Car, sur l'ensemble des biens énumérés, les uns étaient des biens publics (les défilés et les fortifications), alors que les autres pouvaient représenter des propriétés (maisons, vignobles, champs) et des personnes privées.

Parfois, la population locale est attestée indirectement. Par exemple, en 1409, un dignitaire vénitien de la région de Scutari et d'Antivari désirait engager un interprète fidèle et habile *(debeas requirere... unum trucimanum qui sit fidus et expertus)*, ainsi qu'une garde personnelle *(debeas.... petere scortam et guidam tibi necessariam.... ita quod tute poteris ad eum accedere*, vol. XVII, p. 19). Une esclave était vendue en 1412 pour 61 ducats (vol. XVII, p. 32). Venise accordait en 1424 le titre de citoyen à plusieurs prêtres de la ville de Kotor, avec la précision qu'ils pourront bénéficier de ce droit à Venise aussi bien qu'à Kotor *(fratres.... sint cives*

nostri Venetiarum deintus et extra, vol. XVII, p. 59). D'autres documents mentionnent des ventes de terrains, prêts à usure illicite, demandes de pensions de la part de vétérans au service de Venise, querelles et coups de couteaux, adultères, épidémies, brigandages effectués par des pirates étrangers, etc. Tous ces événements avaient lieu sur une étroite bande de terre au bord de la mer, orgueilleusement dénommée par les documents vénitiens « nos territoires d'Albanie » (*loca nostra Albaniae*, vol. XVII, p. 19).

L'ancienne *via Egnatia* demeurait la voie de terre la plus courte entre l'Adriatique (le port de Dyrrhachium), Thessalonique et Constantinople. Un ambassadeur envoyé par Venise en 1442 auprès du sultan turc empruntait cette route pour accomplir sa mission ; il recevait pour son voyage trois cents ducats d'or; cinq serviteurs, un notaire aidé par un homme à tout faire lui étaient adjoints. Arrivé en territoire albanais, les autorités vénitiennes de la côte lui fournissaient de plus une escorte de quinze hommes et les montures nécessaires (vol. XVIII, p. 170—171).

La plaine qui s'étend au nord du lac de Scutari, dans les vallées des rivières Morača et Zeta inférieure, présentait une grande importance pour la Seigneurie, qui la considérait « le grenier de notre cité » (*loca Albanie et maxime Zente Inferioris valde faciant pro nostro dominio, cum dici possit illa esse viridarium huius nostre civitatis*, vol. XVII, p. 181).

Un traité conclu en 1412 entre Byzance et Venise, rédigé en grec et en latin, mentionne aussi quelques détails concernant l'histoire du peuple albanais (vol. XVII, p. 249—268). Ce traité est l'un des derniers connus par l'histoire de Byzance, mais il est tout aussi intéressant pour les philologues que pour les historiens. En effet, il use d'une terminologie spécifique et s'avère aussi particulièrement instructif pour la technique de la traduction.

Les documents vénitiens traitent des Albanais toujours sous le nom d'*Albanenses* ou habitants d'*Albanie*. Ils n'usent jamais du mot officiel moderne : *Shqipetar*. L'Albanie englobait aussi pour les Vénitiens de l'epoque le territoire qui s'étend au nord du lac Scutari, jusqu'à Kotor (*in partibus Albanie ad obedientiam comitis et capitanei Scutari et comitis Catari*, vol. XVIII, p. 1). Un document de 1444 nous apprend le statut du gouverneur (*rector*) vénitien d'Antivari. Il était nommé pour deux ans, étant l'administrateur civil du territoire Si la justice de paix entrait dans ses attributions, il n'avait pas le droit, en revanche, d'abolir les obligations financières vis-à-vis de l'Etat vénitien (*terram et homines in ea existentes regere et gubernare debeas... rectores nullo modo possint absolvere aliquem a servitiis, que facere debet pro territoriis suis* (vol. XVIII, p. 166).

Durant l'été de 1444, alors que Skanderbeg avait élevé déjà depuis longtemps l'étendard de la révolte contre les musulmans, on procédait partout à des préparatifs en vue d'arrêter les progrès de ces derniers. Des forces devaient se conjuguer à cet effet : Venise avait pris contact avec Jean Corvin de Hunyadi; le pape, de son côté, demandait aux Vénitiens d'envoyer dix vaisseaux sur le Danube, à Nicopoli, pour faciliter aux chrétiens la traversée du fleuve (*agitur mentio de mittendis aliquibus galeis per flumen Danubii... usque Nicopolim... pro reddendo magis facilem transitum exercitus Christianorum ultra flumen ipsum*, vol. XVIII, p 214).

Un document important daté du 17 juillet 1444 montre les tratatives de Venise afin d'écarter les Turcs du territoire compris entre Valone (Vlora), Kanina, Argirocastrum et Joanina — territoire exportateur de céréales et de sel. Ledit territoire devait être obtenu avec l'accord de la population locale. C'est, à ce qu'il paraît, un indice que l'autorité de Skanderbeg commençait à se faire sentir dans le sud du pays aussi (*quod illa loca perveniant ad manus nostri domini cum bona voluntate eorum qui in illis essent*, vol. XVIII, p. 227).

La première mention de Skanderbeg dans les documents vénitiens remonte au 24 juillet 1444, c'est-à-dire environ neuf mois après la rébellion de l'automne de 1443 contre les Turcs. Le héros albanais désirait procéder à la réfection des murs de la forteresse d'Alessio (Lesh) et à l'amélioration des installations portuaires, afin de faciliter l'accès des bâteaux marchands. Il proposait donc d'assurer la sécurité des marchandises et des marchands étrangers en échange d'un droit exclusif sur les revenus de la douane pour une période de cinq ans. D'autre part, il exerçait des pressions sur les autorités vénitiennes de Scutari pour obtenir un sort meilleur pour la population albanaise. Il réclamait de l'aide pour combattre les incendies et insistait auprès des Vénitiens pour les faires renoncer à l'impôt de dix pour cent auquel étaient tenus les pêcheurs albanais. Ce sont là les signes d'une autorité qui commence à se consolider (vol. XVIII, p. 235—237). Il semble que, pour contre-attaquer, la Seigneurie faisait interdir le 10 septembre 1444 une nombreuse congrégation albanaise de Venise (*quedam congregatio Albanensium, qui sub nomina S. Galli et S. Severi congregantur in magno numero.... revocetur*, vol. XVIII, p. 260).

Chaque volume s'achève avec un sommaire analytique très détaillé, rédigé suivant un ordre chronologique. A ce sommaire s'ajoutent des index des noms géographiques et des noms de personnes, des termes spécifiques, des mots albanais et des unités de valeur et de mesure

utilisés par les documents. Ils constituent une riche source d'informations relatives non seulement à l'histoire albanaise, mais aussi à celle des Vénitiens, des Turcs ou de l'Empire byzantin, qui agonisait à cette époque. Les noms géographiques latins ont leurs correspondants modernes. En plus de l'index alphabétique, ces volumes sont dotés d'index analytiques des matières. Enfin, souvent la terminologie latine est traduite dans des termes albanais modernes. L'auteur réunit dans un index spécial des données et des explications destinées à présenter la vie économique de l'époque, avec des indications précieuses sur la valeur et la circulation des monnaies, les prix, les salaires, les indemnisations, les subventions, les frais de séjour, les taxes de douane, les budgets militaires.

Par sa richesse et son envergure, la collection de documents éditée par Giuseppe Valentini constitue une contribution fondamentale à l'histoire de l'Albanie médiévale.

H. Mihăescu

APOSTOLOS VACALOPOULOS. Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ. Τουρκοκρατία 1669-1812. Ἡ οἰκονομικὴ ἄνοδος καὶ ὁ φωτισμός τοῦ γένους Histoire du Néohellénisme. La domination ottomane 1669—1812. Le progrès économique et l'instruction du peuple. IV[e] t. Thessalonique, 1973.

Dans la Préface du premier tome de son ouvrage—paru en 1961 à Thessalonique-le pr. Apostolos Vacalopoulos annonçait ses intentions en entreprenant cette œuvre de grande envergure. Son propos était, écrivait-il, de donner une synthèse « méthodique et chronologique » de l'histoire du néohellénisme partant des derniers siècles de l'Empire byzantin et d'y étudier «la transformation de l'hellénisme médieval en néohellénisme ». Car, à son avis, la transformation du monde byzantin en néogrec se place dans l'intervalle des X[e] — XIII[e] siècles. Par la même occasion il délimite l'espace géographique qui fut le berceau du néohellénisme et dont les foyers de toute première grandeur furent le Despotat épirote et l'Etat de Nicée.

Dès ce premier tome, l'auteur expose son point de vue sur quelques problèmes importants de l'histoire grecque, par exemple celui si disputé de la continuité de l'élément grec depuis l'Antiquité Un autre problème auquel il s'attaque est celui de la formation de la nation néohellénique. Il estime à cet égard qu'il ne saurait s'agir d'un processus arrivé à son terme durant la période de la fin du XIV[e] siècle et le début du XV[e] siècle, comme certains historiens le prétendent; ce serait là plutôt un commencement destiné à aboutir à l'époque de la domination ottomane en Grèce. Tout aussi intéressante nous semble la thèse de l'auteur soutenant que l'union des provinces grecques dans le cadre de l'Empire ottoman a eu son utilité, puisqu'elle « a favorisé la communauté de vie économique et spirituelle des Grecs ».

Le deuxième tome de cette série comporte deux parties distinctes, chacune exposée dans un volume à part. Un premier volume où la brève notice introductive concernant les sources de l'histoire néogrecque — présentée par Ap. Vacalopoulos dans le premier tome de sa synthèse, trouve un ample développement, visant à l'étude complète de ces sources[1] — sera donc suivi d'un second volume, celui-ci continuant sur la lancée du premier tome et gardant le même cachet très personnel de l'auteur, qui n'hésite pas à exprimer son désaccord sur la thèse de certains historiens proposant pour terme du Moyen Age les alentours des années 1453. En effet, notre auteur pense que les deux siècles qui firent suite à la chute de Constantinople (1453—1669) sont ceux du « véritable Moyen Age grec ». Mais justement, écrit-il, cette période est encore mal connue car la littérature historique se borne à des généralités en ce qui la concerne, les ouvrages spécialisés tendant à approfondir certains faits et certains événements sont encore rares, les archives turques attendent encore d'être explorées. Or, d'après le pr Ap. Vacalopoulos, c'est justement pendant ces deux siècles que se sont développées « les bases historiques de la société néogrecque ». Il en est même si convaincu, qu'il l'exprime dans la formulation du sous-titre de ce second volume de son deuxième tome de son *Histoire du Néohellénisme*.

Dans la conception de l'auteur, le troisième tome de sa synthèse aurait dû faire corps commun avec le second volume du tome II, mais — ainsi qu'il l'explique dans sa Préface — ceci

[1] Πηγές τῆς ἱστορίας τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ (1204—1669), t.II/1, Thessalonique, 1965.

aurait donné un nombre énorme de pages, c'est pourquoi il a choisi d'en faire un volume à part. Son but est de restituer l'image de la société néogrecque durant ces deux premiers siècles de domination ottomane, qu'il juge si importants pour le développement futur du néohellénisme. Toutefois, il ne néglige pas pour autant les événements politiques et militaires qui eurent pour théâtre l'espace grec à cette époque : on les trouve amplement présentés et commentés. Deux tournants lui apparaissent décisifs, notamment, la défaite de Lépante (1571) et la conquête de la Crète par les Turcs (1669). En accordant toute son attention à l'état spirituel de la grécité au cours des deux cents ans qui suivirent à la chute de Constantinople, le pr Ap. Vacalopoulos s'applique à étudier le développement des deux phases de l'infiltration catholique dans les régions grecques. l'influence de la Réforme et de la Contre-réforme (trop peu étudiées, selon lui), l'affrontement avec les conceptions religieuses de l'Occident et la position du haut clergé orthodoxe à cet égard, etc.

Après ce bref aperçu des tomes précédents de cette œuvre monumentale, nous aboutissons au véritable objet de ce compte rendu, le IV[e] tome de la synthèse du pr Ap. Vacalopoulos qui traite d'une autre étape importante du Néohellénisme, comprise entre les années 1669—1812. L'historien intitule cette partie de son œuvre *Le progrès économique et l'instruction du peuple*, pour mieux souligner les deux aspects qu'il se propose d'examiner conjointement dans le cadre de ce volume. Une fois de plus il procédera par étapes, la première partie de ce volume étant consacrée à la période comprise entre les années 1669—1774.

L'examen de *La situation des provinces grecques jusqu'au traité de Passarowitz (1718)*, constituant le premier chapitre de cet ouvrage, porte sur les événements politiques qui ont eu lieu après la conquête de la Crète. avec un regard spécial sur les développements de la guerre vénéto-turque des années 1681—1699, événements politiques qu'il s'attache de placer dans le contexte politique de l'Europe orientale. L'auteur s'arrête aussi plus longuement sur l'organisation du Péloponnèse conquis par les Vénitiens. Un véritable exode de la population du nord de la Grèce, des îles ioniennes, de Chio, de Crète commence, population attirée par la nouvelle organisation administrative des villes et villages de cette région, qui manifeste une amélioration économique (grâce au développement de l'industrie de la soie et du cotton, ainsi qu'à l'épanouissement du commerce avec l'Occident). On constate aussi certaines transformations intervenues dans la structure sociale : la prospérité de l'agriculture donne essor à une nouvelle oligarchie agraire. tendant à remplacer l'oligarchie turque d'essence féodale et destinée à devenir, à la veille de 1821, « une couche sociale à part ». Mais après les expéditions militaires turques et la conquête du Péloponnèse en 1715, la situation économique et sociale des habitants de la région empire au point de les inciter à abandonner leurs terres et l'auteur analyse les implications juridiques de ce phénomène. Enfin, il consacre un paragraphe spécial à l'étude de l'influence russe dans l'espace grec, surtout à partir du règne de Pierre le Grand.

Dans le deuxième chapitre de la première partie de ce volume, le pr Ap. Vacalopoulos s'occupe de *L'émigration de la population grecque et les troubles religieux de l'espace qu'elle habite à la fin du XVII[e] et le commencement du XVIII[e] siècle*. L'islamisation, bien que continuant durant cette période en Macédoine, Eubée, Péloponnèse, Chypre et Crète, atteste une moindre intensité. Il n'en reste pas moins que ces essais d'islamisation constituent, selon l'auteur, l'un des facteurs déterminants de l'émigration, auquel s'ajoute aussi le désir de s'assurer une meilleure situation économique, à l'abri des impôts et diverses exactions ottomanes, d'où l'essaimage grec vers les Pays Roumains, l'Europe centrale et les régions pontiques (notamment la Crimée). Une certaine activité prosélytique se dessine aussi — vers la fin du XVII[e] et le début du XVIII[e] siècle — de la part du catholicisme, dont les missionnaires s'infiltrent dans les régions grecques, visant de préférence les centres commerciaux habités également par des marchands occidentaux (Constantinople, Smyrne, Thessalonique). Toutefois, ses succès ne seront que temporaires au XVIII[e] siècle, dans l'Heptanèse, à l'époque de la domination vénitienne, ainsi que dans les îles de l'Egée.

Particulièrement important nous semble le chapitre III de l'ouvrage, intitulé *Vers le développement économique et spirituel de l'hellénisme*. Il traite de l'essor pris par les centres commerciaux de la Grèce septentrionale dans le contexte des antagonismes vénéto-autrichiens et franco-anglais pour la conquête du marché levantin. Faisant leur profit du commerce très actif de l'Europe centrale avec les marchés du Levant, les intermédiaires balkaniques cumulent les richesses, tout en s'assurant le prestige sur le plan social. L'auteur procède à l'ample analyse de la manière dont se sont développées des villes comme Thessalonique, Serrès, Mélénique, Philippopolis, Constantinople ou Smyrne. Néanmoins ce développement des villes ne parvient pas à arrêter l'émigration des Grecs attirés par les régions centrales de l'Europe, où ils vont créer des communautés florissantes. Sibiu, Brașov, Budapest, Vienne, Breslau, Leipzig verront s'épanouir ces communautés avec leurs compagnies commerciales, leurs écoles et leurs églises. D'après l'appréciation de l'auteur, durant les deux siècles de 1650—1850, environ un million

et demi de Grecs ont émigré de Macédoine. Epire. Thessalie. Asie Mineure. vers l'Autriche. l'Allemagne. les Pays Roumains et la Russie. Vienne deviendra l'un des foyers culturels importants du néohellénisme. avec des imprimeries pour les livres et les gazettes grecques : c'est là que se rendront ou c'est par là que passeront toute une série de lettrés grecs de grande réputation.

D'un intérêt tout particulier pour les historiens du Sud-Est européen sont sans doute les pages nombreuses consacrées par le pr Ap. Vacalopoulos à *La Diaspora grecque dans l'espace balkanique*. Ces pages comportent une définition du « phanariotisme » et des Phanariotes — ces habitants du Phanar qui avaient fini par accéder à de hautes fonctions dans l'Empire ottoman. exerçant une grande influence sur la vie politique. sociale et spirituelle non seulement de leurs compatriotes grecs. mais aussi des autres peuples balkaniques. Ils constituaient (de l'avis de l'auteur) une classe sociale à part. à ne point confondre avec les officiels et les archontes de la patriarchie. dont ils avaient pourtant emprunté les titres nobiliaires (les titres des anciennes fonctions byzantines). L'historien établit le moment où les Phanariotes commencent à se constituer en classe sociale distincte : leurs devanciers sont les grands drogmans de la Porte. suivis des drogmans de la flotte et des princes régnants (les voïvodes) des Pays Roumains.

Poursuivant son étude de la Diaspora dans l'espace balkanique. l'auteur — après une vue rapide de son développement en Serbie et Bulgarie — s'arrête longuement pour examiner *L'Hellénisme dans les Principautés Danubiennes en 1453—1821*. Il puise. à cette fin. aux sources fournies par les plus récentes recherches de l'historiographie grecque. roumaine et universelle. Tout en reconnaissant la richesse de l'information du savant grec. il convient de remarquer que dans certains cas il a adopté des thèses. que l'historiographie actuelle a abandonnées : nous nous référons. entre autres, à la soit-disant « époque grecque » de l'histoire de la culture roumaine. thèse avec laquelle les toutes dernières recherches des historiens roumains ne sont plus d'accord. Par ailleurs, il nous faut souligner l'équité des jugements du pr Ap. Vacalopoulos sur le rôle des Phanariotes dans l'espace balkanique en général et dans les Pays Roumains tout particulièrement. Les arguments qu'il sait faire valoir pour combattre les positions extrémistes en un sens comme dans l'autre affirmées dans l'historiographie du problème sont en effet dignes d'être retenus.

Enfin. le dernier paragraphe de ce troisième chapitre est consacré à l'étude de la vie spirituelle développée par le néohellénisme. Le rôle de l'Eglise orientale est particulièrement mis en lumière. avec ce grand foyer de l'orthodoxisme représenté par le Mont Athos. D'autre part. la prospérité économique du monde grec au XVIII^e siècle. surtout à partir de la seconde moitié de ce siècle. devait engendrer le développement de l'instruction et aboutir à l'organisation de l'enseignement. Une carte des centres dotés d'écoles élémentaires et d'établissements d'enseignements moyen vient faciliter l'intelligence de cet aspect du problème. Du reste. l'auteur mentionne quelques noms prestigieux des enseignants de ces écoles avec un aperçu de leurs méthodes d'enseignement. Il constate. à ce propos, que jusqu'au commencement du XVIII^e siècle. quand les idées des Lumières percent là aussi. l'enseignement se maintient dans la tradition byzantine, accordant une place prépondérante à l'étude des classiques et des pères de l'Eglise. Pour compléter le tableau. la vie et l'œuvre de toute une pléiade de grands lettrés grecs (Ilia Miniatis. E. Vulgaris, N. Théotokis. K. Etolos, etc.) sont évoquées par l'auteur.

Un quatrième et dernier chapitre de la première partie de l'ouvrage s'occupe de retracer l'ensemble des circonstances du *Soulèvement de 1770 et les entreprises des frères Orlof dans la Méditerranée*. pendant la guerre russo-turque de 1768—1774. Fomentée par la présence de divers émissaires russes et de la flotte russe dans la Méditerranée. la révolte éclate d'abord dans le Péloponnèse en 1770. Elle s'étendra rapidement en Macédoine. Thessalie et Epire. entretenue par les Grecs émigrés d'Europe occidentale qui font paraître des livres et des tracts à ce sujet. Les mesures de la Porte destinées à l'étouffer déclencheront une nouvelle vague d'émigration des Grecs vers la côte occidentale de l'Asie Mineure, les îles ioniennes et la Russie (la Crimée et l'Ukraine étant visées en tout premier lieu). Au terme de ce chapitre. l'auteur s'arrête sur les implications de la paix de Koutchouk-Kaïnardji sur le plan international. ainsi que pour le monde grec.

La seconde partie de ce quatrième tome de l'Histoire du Néohellénisme porte sur *Le développement économique et politique de l'Hellénisme entre les années 1774—1812*. étudié dans deux grands chapitres : *La naissance de la bourgeoisie dans l'espace grec et les nouvelles luttes de la nation* et *Les Grecs au seuil de la liberté*. Un fait s'impose de toute évidence : la concurrence franco-anglaise dans la Méditerranée aura pour gagnant le commerce maritime grec. auquel les ports russes étaient également ouverts. Ce sera le signal d'un grand épanouissement économique des îles de l'Egée. qui en profiteront pour améliorer leur organisation administrative et judiciaire et fonder une flotte maritime. avec ses ports d'attache en Hydre. Speta et Psora. La Képhalonie et l'Ithaque — qui entretenaient d'importantes relations commerciales avec les

ports de la mer Noire, d'Asie et d'Egypte — disposaient, de leur côté, d'une flotte marchande assez bien fournie. Les capitaux de l'Europe centrale (allemands et autrichiens, entre autres) commencent à renflouer les villes du nord de la Grèce (Thessalonique, Jannina, Arta, Serrès, Mélénique, etc.) où les marchands grecs rentrant chez eux, après des affaires fructueuses ayant eu Vienne pour centre, ramènent la prospérité. Ils contribuent à la transformation de la vie sociale, créant une classe nouvelle, active et prospère : la bourgeoisie.

Cependant, les incessantes guerres russo-turques sont une source d'intarissable effervescence dans les provinces grecques, toujours prêtes à se soulever. C'est en vain que la Porte tâche d'y maintenir l'ordre et d'entraver l'intense activité des émissaires du tzar. On constate le grand nombre des marins grecs navigant sous pavillon russe. Le grand Empire tzariste noue des liens avec Ali-Pacha de Jannina, tout en ne refusant pas son appui aux Souliotes et soutenant la révolte de Katzoni (1792) De nouvelles émigrations se déclenchent vers l'Ukraine ; cette époque coïncide aussi avec le grand épanouissement d'Odessa en tant que centre commercial. La communauté grecque de cette ville, particulièrement florissante, allait tenir un rôle de tout premier rang dans les préparatifs de la révolution de 1821.

C'est le moment où les Grecs arrivent « au seuil de leur liberté » et le professeur Vacalopoulos dédie tout un chapitre (le dernier de son ouvrage) à l'analyse de ce moment-là. Il attire l'attention sur la portée de l'influence de la Révolution française et des relations de la Grèce avec la France dans le contexte de l'épopée napoléonienne. Les événements politiques qui devaient aboutir à l'occupation par les Russes et les Français de l'Heptanèse et à la création de la République ionienne sont enregistrés à leur tour, de même que le soulèvement de la Morée, ou celui des Souliotes contre Ali-Pacha. Une place de choix sera réservée par l'auteur à Rhigas Velestinlis : son œuvre, ses activités, ses liens avec l'intelligentsia grecque seront analysés de manière à en dégager aussi leur signification pour tous les peuples balkaniques engagés dans la lutte pour la liberté.

Le rôle des grands centres marchands durant toute cette période si agitée fut insigne, car ils ont concentré les intellectuels grecs, dont une bonne partie formés à l'école de l'Occident. Et à côté de ces grands foyers de l'espace grec, il convient de retenir l'activité de la Diaspora, les communautés de Iassy, Bucarest, Padoue, Venise et Vienne qui se sont dévouées au progrès spirituel de la grécité, contribuant aussi à l'introduction d'une esprit novateur dans l'enseignement grec. Néophite Doucas, D. Philippidi, G. Kostanda, Gazis, etc., voilà seulement quelques noms de la série de ceux qui ont voué leurs efforts à la fondation des écoles, à la création d'une méthode d'enseignement en rapport avec les exigences du temps ou à une activité éditoriale appelée à faire connaître leur peuple et à lui gagner des sympathies. Ces activités des intellectuels grecs ne tarderont pas à récolter des fruits, soulevant dans l'Occident un ample mouvement entré dans l'histoire sous le nom de Philhellénisme. Le professeur Vacalopoulos examine ce mouvement et le retentissement qu'il a eu sur la vie spirituelle grecque.

Un exposé de la conjoncture historique et politique dans laquelle se sont développés les mouvements de libération des peuples balkaniques au début du XIX^{e} siècle achève ce quatrième tome de l'ouvrage du savant historien. La crise de l'Empire ottoman à la suite des guerres russo-turques, agravée par les menées visant à s'assurer l'indépendance de certains gouverneurs turcs, tels Ali-Pacha de Jannina ou Ismail de Serrès, favorise l'éclosion des divers mouvements révolutionnaires, dont les chefs commencent à s'illustrer, (un Katzontonès ou un Botzaris, par exemple).

L'originalité de certains points de vue formulés par le savant, dont les informations documentaires sont souvent inédites s'impose au lecteur, de même que l'esprit critique dans lequel l'auteur met à l'œuvre un vaste matériel bibliographique, fourni par l'historiographie grecque (où les ouvrages concernant le néohellénisme sont de plus en plus nombreux) et universelle. Cartes des diverses opérations militaires, cartes de l'émigration grecque à l'intérieur de la Péninsule Balkanique ou vers l'Europe centrale, cartes des grands centres économiques et des foyers culturels les plus importants, etc. complètent heureusement l'exposé.

Naturellement, certains points de vue prêtent à la discussion (par exemple, la question des Phanariotes en tant que classe sociale) ; certains processus ou événements sont susceptibles d'interprétations diverses (l'auteur lui-même en exposent quelques-unes sur son parcours). Mais de telles remarques sont secondaires face à l'importance de cette synthèse de l'histoire néogrecque.

Olga Cicanci

B. G. SPIRIDONAKIS, *Empire Ottoman. Inventaire des mémoires et documents aux archives du Ministère des Affaires Etrangères de France.* Publié par l'Institut d'Etudes Balkaniques, Salonique, 1973, 536 p.

Les sources historiques de l'Empire Ottoman continuent à rester, en grande partie, ensevelies dans les archives et les dépôts de tous les pays qui ont eu leurs destinées entrecroisées avec cet immense État. Les fonds les plus importants, conservés en Turquie, maintiennent cet état de *incomunicado*, bien qu'on fasse des eforts de les inventorier et de les publier.

Dans bon nombre de pays européens on a esquissé quelques pas dans cette direction. En dehors de la publication des documents en langue turque se trouvant dans les archives de Vienne. Budapest. Bucarest. Sofia, Belgrade, Varsovie, Moscou, Venise, etc., des documents en langue latine. italienne ou allemande ont été révelés par A. von Gévay, E. Albéri et autres. Parmi ces derniers s'inscrivent avec poids les deux collections de documents franco-turcs . E Charrière. *Négociations de la France dans le Levant.* 4 vol.. Paris, 1848—1860 qui couvrent les années 1515—1589, l'époque donc où s'établirent les rapports entre les deux États, et récemment : P. Duparc, *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France.* vol. XXIX. Turquie. Paris, 1969

Cette fois-ci. grâce à l'ample et minutieux travail de B. G. Spiridonakis. les portes des archives du Ministère des Affaires Etrangeres de France, qui conservent en bon état et systématiquement classés un nombre de 132 tomes sous la rubrique « Turquie », s'ouvrent généreusement devant nous.

Les années comprises dans ces 132 tomes s'étalent entre 1528 et 1897 ; donc, de la troisième décennie du XVI^{e} siècle jusqu'à la fin du XIX^{e} siecle Exceptionellement on y voit les deux « capitulations » accordées par le sultan Mehmed II au Genois de Pera, en 1451 et 1455, connues par ailleurs. Tout ce matériel consiste en rapports. relations, mémoires, traités de commerce. politique et autres, descriptions de voyages à Istanbul et dans l'Empire Ottoman. notes diplomatiques, lettres officielles ou particulières. et autres documents et actes qui reflètent les activités des representants de la France à Istanbul. On peut affirmer, sans exagération. que tous les problèmes franco-turcs, ainsi que turco-européens ou ayant trait aux relations de la Porte Ottomane avec d'autres États, peuples. religions sont exposés largement ou succintement dans tous ces matériaux « de première main »

Il va sans dire que certains de ces documents ont été déjà publiés et utilisés dans différentes recherches et études. Les spécialistes de chaque problème en sauront davantage. Cette nouvelle publication ne s'est pas proposé d'identifier les documents publiés déjà, ou utilisés d'une manière quelconque. Une satisfaction de ce genre sera offerte à l'historien qui, en partant de cette liste sûre et ordonnée des « choses turques » se trouvant dans les archives du Ministère des Affaires Etrangères. arrivera à faire ses propres decouvertes au fur et à mesure qu'il puisera ses données dans cette mine inestimable.

Les insertions roumaines dans la trame des relations franco-turques sont, comme de juste, assez nombreuses. D'ailleurs, quelques documents ont été publiées déjà en Roumanie dans de grands recueils non mentionnées dans l'ouvrage de B. G. Spiridonakis :

1. *Documente* Hurmuzaki : *Documente privitoare la istoria Românilor*

Supliment I, vol. II : *Documente extrase din Arhivele Ministerului Afacerilor străine din Paris 1781—1814.* Bucureşti, 1885 :

Suplinent I, vol. III : *Documente culese din Arhivele Ministerului Afacerilor străine din Paris 1709—1812,* Bucureşti, 1889 ;

Vol. XVI : *Corespondenţa diplomatică şi rapoarte consulare franceze 1595—1831,* Bucureşti. 1916 ;

2. D. Sturdza : *Acte şi documente relative la istoria renaşterii României.* vol. I—X, Bucureşti, 1889—1909 ;

3. J Filitti : *Lettres et extraits concernant les relations des Principautés Roumaines avec la France, 1720—1810,* Bucureşti, 1915.

Dans l'*Index des noms propres* (p. 471—536) les pays roumains sont souvent mentionnés : la Moldavie, les Moldaves, la Moldo-Valachie, la Valachie, les Valaques, les Roumains, la Roumanie. L'explication de l'auteur « la Valachie, maintenant Munténie » aurait dû être amplifiée puisque la Valachie a été, depuis des siècles, designée par les Moldaves sous le nom de « Muntenia », pendant que la chancellerie valaque a utilisé le nom de « Ţara Românească » — le pays roumain — ; les étrangers eux seuls ont parlé de la Valachie. L'absence de la Transylvanie est surprenante, vu son rôle majeur dans les événements politiques et militaires des XVI^{e}—XVII^{e} siècles, et son implication dans les confrontations entre l'Empire Ottoman et l'Empire des Habsburgs dans les siècles suivants ; de toute évidence, l'index a recueilli les

noms paruns dans les fiches et non pas ceux qui se trouvent dans le texte même des documents. « Maghieru J. » doit être corrigé : « Magheru Georges ».

Si on ne rencontre pas les Roumains dans les titres des documents des XVI^e—XVIII^e siècles, du moins explicitement, ils reviennent fréquemment à partir du XVIII^e siècle, impliqués dans les rapports russo-turques, franco-turques, turco-autrichiennes, etc., et surtout au XIX^e siècle, dans les différentes phases de la « Question d'Orient », lorsque le rôle des pays roumains dans l'histoire universelle s'est sensiblement accru.

La première mention directe se trouve aux pages 16—17, et fournit des données relatives à la victoire des Turcs sur les Russes et les Moldaves à Stănileşti, sur la rivière de Prut — dans la lettre de monsieur de la Parrière au comte Des Alleurs, ambassadeur de France à Istanbul où cette localité est indiquée d'après le nom turc : « Bouroude ». Par la suite, la série de renseignements politiques, économiques, comerciaux et parfois ethnographiques concernant les deux Principautés Roumaines, la Valachie et la Moldavie, est de plus en plus abondante, comme, par exemple, dans la *Notice statistique sur la Moldavie, par Charles Lagau, Iaşi, 1 mai 1828*, de 70 p. (p. 54), ou bien les *Mémoires sur les frontières de la Turquie d'Europe par l'officier de génie Lazowski, 1798*, de 52 p. (p. 60), ou encore, les 18 rapports, de plusieurs centaines de pages, du diplomate français, baron Charles-Joseph-Edmond Boislecomte, envoyés de Bucarest, en 1834, au ministre des affaires étrangères Henri Gautier, comte de Rigny, qui donnent une pluralité d'aspects sur la vie de Moldavie et de Valachie.

Mais il serait trop long d'énumérer ici au moins les documents les plus importants concernant les pays roumains au temps de la guerre de Crimée, de la Conférence de Paris ou de la guerre russo-roumano-turque de 1877/78. L'historien des Roumains pourra trouver des renseignements de tout premier ordre et, en leur majorité, restés inédits.

Deux Appendices très utiles complètent, à la fin, ce répertoire :

I. Liste chronologique des ministres des affaires étrangères (français), 1589—1898;

II. Liste des ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires et envoyés en missions spéciales de France auprès de la Porte Ottomane de 1525 à 1898.

En plus, l'Appendice III fournit au lecteur le Tableau chronologique des sultans ottomans, et l'Appendice IV, la Liste chronologique des grands vizirs depuis 855/1451 jusqu'en 1341/1922. Cette dernière liste est tirée de la *Turkiye Ansiklopedisi*, t. V, mais les années qui délimitent la période pendant laquelle les « sadrazams » ont détenu leurs charges sont données seulement selon l'Hégire. Pour ceux qui consultent cet Inventaire il sera très difficile de préciser exactement l'équivalent chronologique grégorien, car les indications données par l'auteur ne facilitent pas les calculs ; il ne suffit pas de tenir compte de la progression « 3 années par siècle ». Le *Glossaire* des mots et expressions turcs (p. 11—14) est par trop sommaire et reproduit seulement la forme française de l'époque ou employée couramment de nos jours. La graphie turque actuelle aurait contribué à rendre plus clair le cadre culturel sud-est européen de cette époque restituée aux historiens, qui feront dorénavant un appel obligatoire à cet instrument de travail extrémement utile.

Aurel Decei

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHAI BERZA (M B); GELCU MAKSUTOVICI (G.M.); TREVOR J. HOPE — Oxford (T.J.H), J. IRMSCHER — D D.R. (Irm.); H. MIHĂESCU (H. M.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); ADRIAN FOCHI (A. F.).

Les résultats de l'entreprise scientifique exemplaire de l'Institut d'Histoire N. Iorga, dirigée par Maria Holban — le corpus des relations concernant les pays roumains laissées par les voyageurs étrangers qui les ont traversés depuis le XIV[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e] : *Călători străini despre țările române* (București, Editura Științifică) — continuent à parvenir entre les mains des lecteurs à raison d'un fort volume par an. C'est ainsi qu'en 1972 et, respectivement, en 1973, ont paru les volumes IV et V (IV, XXX—634 p. et V. XXX—702 p, tous les deux publiés par Maria Holban, rédacteur responsable, M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru et Paul Cernovodeanu ; à la fin de chaque volume est donnée la liste complète de l'équipe de travail et la part qui revient à chacun dans la préparation du volume), qui couvrent les années 1596—1659. En tout, 87 « voyageurs » (c'est-à-dire témoins oculaires, indifféremment des motifs qui les amenaient parmi les Roumains), aux relations desquels s'ajoutent, en annexes, quelques « témoignages indirects » (dont le récit sur la bataille de « Rottenton » du fameux capitaine John Smith) et des « descriptions géographiques » de l'époque (entre autres, celles de Botero).

Le IV[e] volume, dont la matière, ainsi qu'on n'a pas manqué de nous avertir, a été séparée de celle du volume précédent uniquement pour des raisons d'ordre typographique, s'ordonne autour de quelques moments particulièrement saillants : la seconde étape du règne de Michel le Brave et son bref règne dans les trois pays roumains, les Movilă et leurs luttes pour le trône moldave, la campagne polonaise de 1620 en Moldavie. Dans le V[e] volume (1623—1659), ce sont les relations des missionnaires catholiques qui dominent, à côté desquelles une place importante revient à celles occasionnées par les missions diplomatiques — polonaises, suédoises, russes, transylvaines — qui traversaient les pays ou étaient dirigées vers leurs princes. Au total, l'information, bien que de valeur inégale, est très riche et, selon les observateurs, se maintient au niveau de la vie politique ou bien embrasse en profondeur les réalités de la société roumaine de l'époque

L'intérêt pour l'historien de ces relations de voyages n'est plus à relever. Mais c'est justement leur utilisation en tant que sources qui se trouve sensiblement facilitée, non seulement par leur réunion dans cette vaste collection, mais aussi — et surtout — par le travail d'analyse et de critique — parfois extrêmement poussé — auquel elles furent soumises. Les amples introductions générales de Maria Holban et ses « observations critiques » à quelques textes, les introductions bio-bibliographiques dont les éditeurs firent précéder chaque auteur ou les notices sur des groupes de relations se rapportant au même événement, les commentaires qui éclairent le texte ou redressent ses erreurs viennent à chaque instant à l'aide du lecteur et facilitent son propre travail. Toute cette besogne érudite d'excellent aloi est dominée par l'effort d'établir les relations entre textes et, souvent, de retrouver, au-delà du texte, le témoin, avec ses intérêts propres ou ceux qu'il poursuit, sa mentalité, ses procédés dans l'élaboration de son rapport. On a parfois l'impression — par exemple, dans le cas du pauvre Parčević, ou dans celui des exploits imaginaires du capitaine Smith — d'assister à une enquête judiciaire, ou mieux, à une investigation de détective.

L'index analytique des noms de personnes et de lieux — dressé pour les deux volumes par Béatrice Marinescu — permet de retrouver en bonne mesure aussi les matières. Une illustration de bonne qualité, dont ne manquent pas les planches en couleurs, ajoute son intérêt à celui de l'ensemble de l'ouvrage.

M.B

Nous sommes très contents de pouvoir signaler la parution, dans les séries de l'Institute for Balkan Studies de Thessalonique, de la version considérablement augmentée de l'ouvrage d'Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domnești din București și Iași* (Institutul de studii sud-est europene, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Biblioteca istorică XXVIII, București 1971). livre couronné par l'Académie Roumaine du prix N. Bălcescu. Il est pourtant curieux et regrettable à la fois que les nouveaux éditeurs aient compètement omis de mentionner l'existence de cette édition roumaine. *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs* (142 — Institute for Balkan Studies. Thessaloniki, 1974, 830 p., LXXIII pl.) offrent en supplément au lecteur, par rapport à l'édition roumaine, ainsi que le nouveau titre l'indique, le gros chapitre dédié aux professeurs des Académies de Bucarest et de Jassy (chap. VIII—IX, pp. 363—663), qui augmente presque du double le texte initial roumain. Nous y trouvons des notices sur plus de 80 professeurs des deux Académies de longueur variable, selon leur importance et selon l'information conservée, mais atteignant parfois les dimensions de véritables articles. Avec une très grande érudition, Ariadna Camariano-Cioran retrace leurs biographies, suit leur carrière d'enseignants, examine leurs écrits. Sans doute, ce travail extrêmement méticuleux sera d'une très grande utilité pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des cultures roumaine et grecque aux XVIII^{e}—XIX^{e} siècles et à celle de l'enseignement dans le sud-est de l'Europe.

La belle édition du livre d'Ariadna Camariano-Cioran donnée par l'Institut de Thessalonique est enrichie de nombreuses et suggestives reproductions : portraits de professeurs, pages de titre d'ouvrages publiés par ceux-ci, pages de manuscrits, fac-similés de documents, etc.

M.B.

Deux ans après la publication de l'étonnante bibliographie — 8149 numéros ! — de l'œuvre et de l'activité publique du grand homme d'Etat roumain du XIX^{e} siècle Mihail Kogălniceanu (*Mihail Kogălniceanu (1817—1891). Biobibliografie.* Editura Enciclopedică Română— — Editura Militară, București, 1971, LXXXII — 654 p.), Alexandru Zub assure de nouveau les conditions d'une étude exhaustive pour un autre Moldave de première grandeur : l'historien A. D. Xenopol (1847—1920). Conçu d'après un plan similaire dans ses lignes essentielles que le précédent, mais adapté à la matière en bonne mesure différente qu'il avait à envisager, le nouvel ouvrage de cet infatigable chercheur—*A. D. Xenopol. Biobibliografie*, Editura Enciclopedică Română — Editura Militară, București, 1973, 694 p. — apporte les mêmes qualités d'information sûre et d'organisation claire. Nous retrouvons, précédées d'une brève mais très nourrie introduction (pp. 5—22) er d'un tableau chronologique détaillé de la vie et de l'activité du savant roumain, les deux grandes parties de l'enquête bibliographique : 1. l'œuvre d'A. D. Xenopol (pp. 63—329) et 2. les « références » (pp. 331 545), le terme pris dans une acception très large, allant de la simple notice à caractère d'information jusqu'aux grandes études dédiées aux différents aspects de l'œuvre.

Les chapitres les plus étendus de la première partie sont naturellement ceux concernant les écrits d'histoire et de philosophie de l'histoire de Xenopol (très nombreux les comptes rendus, qui montrent l'intérêt avec lequel il suivait la production historiographique de son temps, et les rapports, académiques et universitaires, souvent inédits ; en très grand nombre aussi les études publiées dans des périodiques étrangers : notons encore le « bulletin historique » — Roumanie, qu'il signa régulièrement dans la « Revue historique » entre 1882 et 1908), auxquels fait dignement suite celui touchant à son activité d'économiste. Mais, même si les contributions de Xenopol dans d'autres domaines sont de moindre valeur, des chapitres comme ceux dédiés à ses préoccupations de critique et d'histoire littéraire ou à son intérêt pour l'art, y compris la musique — outre sa propre production littéraire — aident à définir la physionomie de ce grand intellectuel. L'auteur a pris soin de noter chaque fois les rééditions, les reproductions partielles ou les publications de fragments qui précédèrent l'édition d'un livre.

Organisée par chapitres qui se rapportent en général à la classification de la première partie, la seconde, qui conserve l'ordre chronologique des publications, permet de suivre l'écho dans l'actualité de l'activité scientifique, académique et culturelle de Xenopol et l'attention accordée à son œuvre et à sa personnalité après sa mort. Nombreuses, mais forcément incomplètes, les mentions concernant l'intérêt suscité par les vues de Xenopol sur la philosophie de l'histoire (Boutroux, Seillière, Lacombe, Barth, Croce, etc.). Remarquable l'effort d'analyse de l'apport de Xenopol dans l'histoire des Roumains et la théorie de l'histoire, et aussi de sa pensée économique et sociale, déployé en Roumanie durant les quinze dernières années. Ne manquent pas, non plus, de cette partie, la liste des photos, publiées ou inédites, de Xenopol

et de sa famille, ainsi que des indications sur les fonds d'archives qui contiennent des pièces intéressant la vie et l'activité du savant. Plus précieux encore est l'index de la correspondance de Xenopol (lettres écrites par lui et lettres reçues, avec la mention de celles déjà publiées ; parmi les correspondants étrangers dont on a conservé les lettres : G. Monod, Ch. Bémont, A. Rambaud, G. von Below, A. Cartellieri, H. Rickert, J. J. Pič etc.), qui donne aussi, dans une troisième section, les lettres de ses contemporains qui se rapportent à sa personne. Un index des personnes et des matières facilite l'orientation dans cette masse d'information.

M.B.

L'*Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation. D'après les sources*, ouvrage bien connu de N. Iorga (3 vol., Bucarest, 1934), vient de connaître, après quatre décennies, sa première traduction en roumain : *Istoria vieții bizantine. Imperiul și civilizația. După izvoare*.Traducere : Maria Holban, Editura Enciclopedică Română, București, 1974, 655 p. Louons-nous d'abord de la qualité de la traduction, réalisée par Maria Holban avec une fidélité d'artiste qui n'exclut pas les scrupules de l'homme de science. Si nous regretterons avec la traductrice qu'on n'ait pas réussi à effectuer le contrôle des renvois aux sources et à la bibliographie — charge accablante, il est vrai, étant donné leur nombre et difficilement réalisable pour les publications consultées par Iorga dans des bibliothèques hors de son pays —, nous ne pouvons qu'être d'accord avec elle qu'une tentative de mise à jour bibliographique n'eût pas été « payante », car la valeur de l'histoire de Byzance par le savant roumain réside bien moins dans son érudition — qui est d'ailleurs très grande — que dans la forte personnalité de l'auteur et les zones de la « vie byzantine » qu'il a cru nécéssaire d'éclairer. Très sagement, Maria Holban s'est contentée de brèves notes à l'usage du lecteur moins averti, destinées à lui faciliter la compréhension d'un texte souvent allusif. Les mêmes services seront rendus par l'excellent index de noms de personnes et de lieux — réalisé avec la collaboration de R. Lăzărescu —, qui donne tous les renseignements requis. Le volume est richement illustré, le nombre des reproductions de l'édition originale ayant été sensiblement augmenté.

Les lecteurs roumains étaient sans doute en droit d'attendre une édition en leur langue de l'*Histoire de la vie byzantine* et l'on ne peut que féliciter l'Editura Enciclopedică Română de la leur avoir donnée. Mais je ne puis pas m'empêcher de penser à l'utilité que pourrait avoir une nouvelle édition de l'original français. Car déjà l'unique édition de 1934, sortie de l'« imprimerie de l'auteur », n'a pas dû connaître une très grande diffusion. Et il me semble que malgré les quarante ans qui nous séparent de sa parution, cette vue si personnelle d'une importante tranche de l'humanité pendant un millénaire d'histoire soit encore capable de stimuler la pensée des byzantinistes.

M.B.

ALEKSANDAR STIPČEVIĆ, *ILIRI. Povijest, Zivot, Kultura*. Skolska Knjiga, Zagreb, 1974. 246 p.

Il convient de signaler la parution dans un format très élégant d'une nouvelle édition de l'ouvrage consacré aux Illyriens par le réputé spécialiste yougoslave Aleksandar Stipčević. C'est un livre qui enrichit la littérature de spécialité pourvu d'informations inédites sur la vie et la culture des anciens habitants de la partie occidentale de la Péninsule Balkanique, notamment des côtes dalmates. Après l'édition italienne, *Gli Illiri*, publiée par la maison Il Saggiatore de Milan en 1966 ; après l'édition albanaise, *Iliret*, parue à Prishtina en 1967, nous sommes maintenant en présence d'une nouvelle édition, revue et augmentée. On y trouve valorisée à un degré supérieur la vaste expérience de l'archéologue Aleksandar Stipčević, qui nous offre une synthèse de ses découvertes les plus récentes corroborées avec les résultats acquis par les autres illyrologues du pays et de l'étranger.

Si lors d'un compte rendu du livre *Gli Illiri* * nous avons déjà noté les aspects inédits révélés par l'auteur en ce qui concerne l'histoire et la civilisation des Illyriens, nous avons maintenant le plaisir de relever qulques conclusions d'une grande portée relatives à l'ethnogénèse illyrienne, des frontières ethniques des Illyriens, de leur organisation étatique, de leur culture

* V. Gelcu Maksutovici, compte rendu publié dans « Revista de Referate și Recenzii. Istorie-etnografie », n° 2, 1967, p. 923—924.

matérielle et spirituelle, de leurs guerres. Eloquents sous ce rapport s'avèrent les chapitres I et IV de la présente édition, complétés par de nombreuses inscriptions et des photos reproduisant des pierres funéraires, des statues, des vases, des objets cultuels, etc. — matériel illustratif d'une grande netteté, dont les claires explications le rendent d'autant plus suggestif.

L'ouvrage réussit à saisir la dynamique des événements. Les faits s'enchaînent dans un mouvement incessant, qui fait revivre à notre intention les détails de la vie tourmentée que menaient les Illyriens dans le contexte si complexe du monde antique. L'acharnement des Illyriens confrontés aux Grecs et aux Romains à garder leur indépendence est bien connu, mais le mérite de l'auteur est de brosser — à la suite de l'étude approfondie d'un vaste matériel documentaire — l'image complète des rapports de ces peuples sur divers plans; nous lui sommes redevables de l'idée qu'il nous donne de la magnifique floraison de la civilisation latino-illyrienne jusqu'au moment de l'arrivée de Slaves, qui contraignèrent les Illyriens à chercher un refuge dans les montagnes de l'Albanie. Les Albanais actuels, héritiers légitimes des antiques Illyriens, sont par conséquent les possesseurs d'inestimables vestiges matériels de leur civilisation, personne ne pouvant plus contester l'origine illyrienne de ce peuple brave, qui a conservé jusqu'à nos jours bon nombre des coutumes et traditions de leurs ancêtres.

Par son étude, Aleksandar Stipčević élargit l'aire de cette civilisation, soulignant aussi la tradition serbo-croate, écartant les hypothèses obscures ou incertes formulées à propos de l'anthropologie balkanique, antique et moderne, synthétisant un vaste matériel philologique, ethnographique et archéologique. Aussi, son intéressante monographie englobe l'ensemble de l'espace géographique couvert par les Illyriens, suivant aussi l'évolution ultérieure de leurs influences sur les habitants de la côte adriatique orientale, des régions arides du nord-ouest de la Macédoine, de l'espace épirote jusqu'au bassin danubien. Notons, par rapport aux éditions précédentes, l'attention plus marquée de l'auteur accordée aux études des spécialistes roumains, de I. I. Russu en particulier. La langue et l'art des Illyriens, leur culture matérielle et spirituelle sont analysées, suivant un critère synthétique, de manière précise et exhaustive. Tout en usant d'une bibliographie imposante, l'archéologue yougoslave expose clairement son propre point de vue sur tous les problèmes qu'il examine. C'est là d'ailleurs que réside le plus grand mérite de l'auteur qui nous a donné ce parfait ouvrage d'analyse et de synthèse tout à la fois, d'ample reconstitution et de stricte recherche scientifique, qui sait accorder le document et la légende, l'exposé du rituel et les conditions rigoureuses de la vie militaire, les vestiges archéologiques et les traditions actuelles des peuples vivant dans ces contrées. Nous avons là le fruit d'une heureuse fusion du document écrit et de la fantaisie contrôlée et raisonnée de l'homme de science.

Le spécialiste roumain trouvera dans cet ouvrage quantité d'informations intéressantes portant sur les manifestations religieuses des Illyriens, très proches de celles des habitants antiques de notre pays, ainsi que certaines données d'un haut intérêt sur les Illyriens émigrés et travaillant dans les mines de Dacie. Un vaste champ d'investigations comparatistes s'ouvre à nous de la sorte.

G. M.

EMMANUEL AMAND DE MENDIETA, *Mount Athos: The Garden of the Panaghia* (Akademie-Verlag, Berlin, and Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1972). Translated from the French by Michael R. Bruce. 360 pages.

This book is issued as volume forty-one in the series "Berliner Byzantinische Arbeiten." It is the product of the author's life-long interest in both the 1,000 year past history and the present difficulties of this renowned centre of Orthodox christianity, and as such, it presents a more detailed and elaborate study of Mount Athos and its monastic institutions than Amand de Mendieta's earlier work, *La Presqu'île des Caloyers : Le Mont-Athos* (Desclée De Brouwer, Bruges and Paris, 1955).

The first of the three sections into which the work has been divided deals with the history of the confederation of Athos from its earliest beginnings in the ninth century to the present day. By placing the development of the religious groups within the context of the entire eastern Orthodox community, the author shows the importance of the support given to the monks by the princes and peoples of the Balkans. During the difficult years in the fifteenth and sixteenth centuries the christian rulers of the Danubian Principalities took the place of the Byzantine emperors and the tsars of Bulgaria and Serbia. Through their large gifts of money, church plate, precious vestments, religious relics and expensive embroideries, the Princes of

Moldavia and Wallachia sustained the monasteries. The generosity with which they invested the monasteries with possessions in the Danubian Lands was to cause many difficulties in the period after the unification of the Principalities. Among the chief benefactors of the Athonite monasteries the author identifies Alexander Lăpuşneanul, Jeremiah Mogilas, Basil Lupu, John Neagoe Basarab IV, and Matthew and Constantine Brâncoveanu. The troubles which beset the Principalities in the seventeenth century were reflected in the financial crisis which swept the monastic community, and was not resolved until the arrival of the phanariot princes who reverted to the generous practices of their predecessors, often linking a Romanian monastery to an Athonite one. After the decrees of 1862—64 expropriating the 'dedicated' lands in Romania, the monks of Mount Athos lost a significant portion of their financial security, which even the indemnity and the aid of the Orthodox community in other countries could not totally replace. War and political upheaval in the last hundred years has reduced the monastic institutions to a mere shadow of their former glory. In dealing with the contemporary situation, the author expresses the hope that the Orthodox community at large will recognize the achievements and values of the Athonite monasteries by endeavouring to assist the ailing brotherhood of monks, whose numbers and resources have been so severely depleted.

The free flow of the narrative is somewhat interrupted in the second section of the book by a lengthy exposition of the modern constitutional position of the monasteries — twenty ruling monasteries and numerous dependencies (skites, kellia, kalyves and hermitages). Long quotations and translations of Greek constitutional documents make rather tedious reading, although undeniably the charter of 1924 and the subsequent decrees are central to an understanding of the present legal position of the monastic federation, "A kind of 'monastic republic' within the Greek State. Self-governing in administrative matters, it is a genuine theocracy, with God as its King, and the Panaghia as its Queen and heavenly Protectress." This is how the author summarises the Holy Mountain of Athos in the twentieth century.

Amand de Mendieta is at his best in the last section of the book where he discusses the life of the monks of Mount Athos. He is deeply interested in their religious life and devotes much attention to the Orthodox forms of worship, the ideals and concepts of monastic life on Mount Athos. Art as a reflection of monastic piety is only allotted one chapter, but the author indicates his intention to publish a sequel to the present work which will deal with the architecture, wall paintings or frescoes, ikons, and the illuminated manuscripts, which form so important a part of Orthodox religious expression.

T.J H

'ΙΩΑΝΝΗΣ Π. ΜΑΜΑΛΑΚΗΣ, Τὸ Ἅγιον Ὄρος (Ἄθως) διὰ μέσου τῶν αἰώνων, Thessaloniki, 1971.

Als Ergebnis eines langen Studienaufenthaltes sowie grundlicher Benutzung der Quellen- und Sekundarliteratur hat der byzantinistisch wie neograzistisch hervorgetretene Verfasser ein nahezu 700 Seiten umfassendes, mit 21 Tafeln geschmucktes Geschichtswerk vorgelegt, das mit Grund die Athener Akademie pramiierte und die Gesellschaft fur mazedonische Studien in ihre Reihe „Μακεδονική Βιβλιοθήκη" aufnahm. Das Werk gliedert sich in eine Einleitung, drei „Bucher" sowie Anhange. Die Einleitung skizziert einerseits die Genese und Entwicklung der christlichen Askese und handelt zum anderen uber die Geographie und alte Geschichte des Athos (quoad Geographie ware großere Ausfuhrlichkeit nicht unangebracht gewesen). Den Athos in byzantinischer Zeit macht das 1. Buch zu seinem Gegenstand; es betrachtet 1204 als Epochenjahr, wurdigt die geistige und geistliche Funktion des Heiligen Berges in der Palaologenzeit und widmet der Athoskunst einen speziellen Abschnitt. Die Zeit der Turkenherrschaft — von gesamtgriechischen Aspekt her bis 1821 gefaßt — bildet das Thema des 2. Buches; auch hierbei erfolgt eine Gliederung nach politischer Geschichte, geistig-geistlichem Leben sowie Entfaltung der Kunste. „Der Heilige Berg im Kampf und nach der Befreiung" lautet der Titel des 3. Buches, das den großten Umfang einnimmt. Es handelt uber die Geschichte des Athos vor, wahrend und nach dem griechischen Befreiungskampf, die verstarkte Ansiedlung russischer, rumanischer, serbischer und bulgarischer Monche, die Auseinandersetzungen mit dem konstantinopolitanischen Patriarchat und schließlich die Einbeziehung des Heiligen Berges in die Souveranitat des griechischen Staates; geistiges Leben und Kunstschaffen werden behandelt, ausgeschlossen bleiben dagegen die neuesten Entwicklungen. In seiner Zusammenfassung ruft der Verfasser zu denkmalspflegerischen Maßnahmen und zu einer Koordinierung der Athosforschung auf.

Irm.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ Θ. ΖΩΡΑΣ, Ἐπιφανίου Δημητριάδου δοκίμιον „Περὶ πενίας". Ἀθῆναι, 1970

Epiphanios (oder Stephanos) Dimitriadis (geboren Skiathos 1760, gestorben Kea 1827) diente seiner Nation als Lehrer, Gelehrter und Patriot. Im versklavten Griechenland ausgebildet, studierte er in Rumänien und wurde Sekretär der Gospodars der Walachei. 1797 treffen wir ihn als Schriftsteller in Wien. Darauf lehrte er in vielen Orten Griechenlands, betätigte sich als vielseitiger Literat und trug zur nationalen Befreiung bei. Sein Traktat über die Armut, in der Athener Nationalbibliothek handschriftlich verwahrt und jetzt erstmals ediert, verrät seine Herkunft von Lukian, Plutarch, Basileios.

Irm.

Ἀφιέρωμα στὸ Εἰκοσιένα: Ἡ προσφορὰ τῆς Αἰολίδας στὸ Μεγάλο Ἀγῶνα (Λέσβος—Κυδωνιές—Μοσχονησιά), „Αἰολικὰ γράμματα", 1, 1971, τεῦχος 3 (σ. 193—304).

Die Zweimonatsschrift für das Kulturschaffen der Insel Lesbos, die von G. Valetas und M. Paraskevaidis geleitet wird, widmet ein Heft dem Beitrag der Äolis zum Befreiungskampf von 1821. Voran steht ein Aufruf lesbischer Patrioten vom 20. Oktober 1821 neben einem Siegesgedicht des Arztes P. Sophianopulos vom 27. Mai 1821. Über die revolutionäre Haltung der Lesbier handelt G. Valetas auf der Grundlage der Heldenlieder des Zeitgenossen der Erhebung Stavrakis Anagnostis. Ein Auszug aus dem balladesken Poem des Dichters N. I. Saltelis aus Kydonies vom Jahre 1842: „Ὁ Κυδωνιάτης" behandelt die Zerstörung ebenjener Gemeinde. Die Gedenkrede des P. Samaras auf die am 27. Mai niedergemetzelten Lesbier wird, soweit erhalten, wiedergegeben. Über den militärischen Einsatz der Lesbier zur See und zu Lande spricht G. Valetas, speziell über die Geschicke von Kydonies A. Tsamados; hinzutreten Abschnitte aus literarischen Gestaltungen von Sp. Melas und Photakos. Als Beispiel für die Aktionen der Einwohner von Moschonisi im Zuge der Ἐπανάσταση nennt S. Karaiskaki den Kapitän Vasilis Skordobekis. Als Vorläufer der nationalen Erhebung und der Aufklärung stellt G. Valetas den Metropoliten Seraphim von Mytilene (1676—1735) heraus und behandelt weiter die einschlägigen Verdienste des Metropoliten der Moldau und Walachei Ignatios (1765—1828) — unter Beigabe wenig bekannter Dokumente eines auf Ignatios bezug nehmenden Passus aus der „Κυρὰ Φροσύνη" des Klassikers A. Valaoritis. Ebenfalls gut dokumentiert ist ein Beitrag über den Enzyklopädisten Benjamin von Lesbos (1762—1842), verfaßt von G. Valetas. Dieser stellt weiter Theodoros Alkàos, den Führer von Nordlesbos und Sänger des Befreiungskrieges, den Politiker Paläologos Lemonis und den Maler Theophilos Chatzimichail vor. Mit Partien aus den bisher unveröffentlichten Memorien des Generals Efstratios Pissas (1798—1885) macht K. A. Diamantis bekannt.

Irm.

GEORG VELOUDIS, *Jakob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neugriechischen Historismus.* „Südostforschungen", 29 (1970), 43—90.

Der überaus materialreiche, freilich nicht immer optimal gegliederte Aufsatz gibt einen Überblick über die Darstellungen der hellenischen Geschichte vom Ausgang des 18. Jahrhunderts bis zur Gegenwart, wobei eine selbständige Geschichtswissenschaft in Griechenland erst mit der Staatsgründung im Jahre 1830 möglich wurde. An ihrem Anfang stehen Memoiren und Lehrbücher, die nach ausländischen Mustern konzipiert wurden; theoretische Vertiefung streben erst um 1840 die Werke von Kozakis-Typaldos und Renieris an. Heftige Reaktionen rief der „Griechenhasser" Fallmerayer mit seiner These von der slawischen Abstammung der Neugriechen hervor — freilich erst, nachdem sich im deutschen Sprachraum Bartholomäus Kopitar und Johann Wilhelm Zinkeisen gegen ihn gewandt hatten, dafür aber dann mit um so größerer Heftigkeit, wobei dennoch sein auf die Erhaltung des türkischen Reiches tendierender „realpolitischer" Standpunkt seinen griechischen Gegnern verborgen blieb. Der Streit gipfelte in den Schriften des „Nationalhistorikers" Konstantin Paparrigopulos (1815—1891), der, ohne sonderliche geschichtsphilosophische Vertiefung, Gedanken Zinkeisens wiederaufneh-

mend, die Idee einer einheitlichen griechischen Geschichte von der mythischen Vorzeit bis hin zur Gegenwart konzipierte und verwirklichte und damit, die historische Wirklichkeit weithin verfälschend, das Geschichtsbild seines Volkes bis in die neueste Zeit hinein prägte.

Irm.

30 vjetori i demonstratës antifashiste të Gjirokastrës (6 mars 1942 — 6 mars 1972). Gjirokastër, 1972.

Zu Beginn des Jahres 1942 begann in Albanien der organisierte Partisanenkrieg gegen die italienischen Okkupanten. Die politischen Demonstrationen, die in mehreren Städten stattfanden, bedeutete eine gewichtige Unterstutzung der Partisanenbewegung, die von der Kommunistischen Partei geleitet wurde. Die angezeigte Broschure berichtet uber die Demonstration in Gjirokaster am 6. März 1942— im historischen Überblick und in Erlebnisberichten.

Irm.

Der Steiermärkische Landtag. Seine historischen Grundlagen und seine heutige Gestalt. 3. Aufl. Graz, 1970.

Der Steiermarkische Landtag in Graz als Selbstverwaltungsorgan eines föderativen Bundesstaates besteht in direkter Tradition seit 1861, in indirekter seit 1186 (Erringung der politischen Mitbestimmung durch die steirischen Ministerialen). Die vorliegende offizielle Broschure, die vom Präsidenten des Steiermärkischen Landtages herausgegeben wurde, informiert über Geschichte, Aufgabe und Geschäftsführung und enthält Namenslisten und statistische Aufstellungen, die nicht zuletzt auch fur die slowenische Bewegung in der Steiermark von Interesse sind.

Irm.

Un quart de siècle de recherche historique en Belgique, 1944—1968. Publié sous la direction de J.-A. van Houtte. Louvain —Paris, 1970.

Der aus Anlaß des letzten internationalen Historikerkongresses erstattete ausfuhrliche Literaturbericht, den erste Experten ausarbeiteten (sie finden sich im Vorwort aufgefuhrt), muß hier vor allem wegen seiner Abschnitte „L'Empire Byzantin" (S. 73 ff.), „Les études arabes et islamiques" (S. 110 ff.), „Croisades" (S. 148 ff.) genannt werden. Die Aufschlusselung erfolgt leider nur durch einen Autorenindex, ein Sachindex würde die hochst bedeutsamen Leistungen der belgischen Geschichtswissenschaft noch sichtbarer gemacht haben.

Irm.

A. KOSTALLARI, *Les études linguistiques en Albanie. Sources, problèmes, résultats,* dans *Actes du IIe Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen*, tome I, Athènes, 1972, p. 417—436.

Ce rapport, consciencieusement rédigé et très riche, expose d'une part les résultats obtenus par le passé dans le domaine de l'albanologie et d'autre part les nouvelles réalisations de notre époque. L'albanologie s'est imposée à l'attention des spécialistes grâce à quelques savants étrangers — Johann Georg von Hahn, Gustav Meyer et Holger Pedersen — mais elle est devenue à l'heure actuelle une science nationale, car les meilleures revues spécialisées dans ce domaine sont celles imprimées en Albanie et les meilleurs spécialistes sont Albanais. La fondation de l'Académie des Sciences et de l'Université de Tiranë dépassent même ce qu'on avait espéré de

mieux. Retenons qu'à présent toutes les branches de cette discipline ont leurs spécialistes et que des ouvrages fondamentaux sont en préparation, destinés à illustrer l'histoire de la langue, la langue littéraire, la grammaire, l'étymologie, la langue albanaise contemporaine, les langues de large diffusion mondiale, les dictionnaires bilingues, la terminologie, la dialectologie, les atlas linguistiques, la culture de la langue, l'orthographe, les éditions critiques, les rapports avec d'autres langues, etc. Les spécialistes albanais se sont imposés par la qualité de leurs contributions, dominant de nos jours cette science si utile pour la linguistique générale aussi bien que pour la linguistique indo-européenne et les études balkaniques. Ils ont organisé des congrès, des conférences internationales ou ont fourni un apport très apprécié aux réunions internationales d'albanologie organisées à l'étranger. Une conclusion essentielle s'en dégage en tout premier lieu, à savoir qu'en tant que partie intégrante du Sud-Est européen, l'Albanie est à même de révéler divers aspects spécifiques et originaux susceptibles de jeter un jour nouveau sur l'étude de cette partie de notre continent.

H.M.

ANDRÉ DE VINCENZ, *Traité d'anthroponymie houtzoule*. Wilhelm Fink Verlag, München, 1970, 613 p. (Forum Slavicum hg. von Dmitri Tschižewskij, Bd. 18).

Cette excellente monographie réalisée à partir d'enquêtes effectuées sur place, peut servir de modèle à la rédaction d'ouvrages analogues concernant les diverses régions du Sud-Est européen, véritable plaque tournante des influences de toutes sortes à travers les temps. La toponymie et l'anthroponymie sud-est européennes sont encore assez peu étudiées ; il serait donc à souhaiter que ces précieuses archives des peuples soient explorées au profit de la science avant qu'elles perdent leurs individualités sous la poussée de la civilisation contemporaine.

La langue des Houtzoules compte quantité d'éléments roumains ; le nom même de *Houtzoul'* est expliqué par l'auteur comme dérivant du roumain *hoţul* « le voleur ». Une telle interprétation nous semble toutefois douteuse, car ce mot n'est pas attesté en roumain avant le XVIII^{e} siècle. Située dans une contrée montagneuse et dans une certaine mesure isolée, à un point de confluence des Hongrois, Polonais, Ukrainiens et Roumains, la région habitée par les Houtzoules a reçu des influences romanes et byzantines venues du Sud, hongroises, tchèques et polonaises venues de l'Ouest et du Nord-Ouest, malorusses et velicorusses de l'est. Et ceci tout en gardant de nombreux traits archaiques conférant à cette population une originalité frappante. Bien plus que la géographie linguistique, l'onomastique fournit les moyens d'une meilleure connaissance de la gamme variée des influences culturelles et religieuses, des activités et de la nature même de la population respective, de sa stratification sociale, du niveau de la technique, de l'outillage de travail, des échanges de produits, des métiers, d'une conception du monde spécifique, de la flore et de la faune caractérisant la région, de la médecine populaire, des relations de famille, des us et coutumes, des distractions, etc.

H.M.

G.G. LITAVRIN, *Как жили Византийцы*. Nauka, Moscou, 1971, 192 p.

Ce livre fait partie de la collection « Histoire de la culture universelle », éditée par l'Académie des Sciences. Son auteur a consulté les principales sources historiques, il s'est familiarisé avec les matériaux archéologiques, il a parcouru les études fondamentales des spécialistes modernes, avant d'essayer l'ébauche d'une image fidèle de la société byzantine des IX^{e} – XII^{e} siècles. Cette image tient compte des aspects variés de ladite société, tels que l'organisation sociale, l'Etat, l'Eglise, l'art militaire, les soulèvements et les mécontentements du peuple, la famille et le mariage, l'éducation et la culture, les rapports avec les étrangers, les fêtes, les spectacles, les autres amusements. Il a réussi un exposé simple, vivant et personnel, sur un trame très attachant par l'abondance des informations utiles qui permettent de mieux saisir jusqu'à quel point la culture byzantine a-t-elle marquée en profondeur la vie des peuples actuels de l'Europe orientale. L'influence de Byzance ne s'est point confinée aux arts et à la littérature ; elle a contribué à un transfert d'idées, de traditions, de tendances au profit de la technique, de

l'outillage, des coutumes vestimentaires, du droit, de l'organisation sociale, des relations internationales, etc. Après avoir adopté le vieux-slave pour langue de culture et de chancellerie, les sociétés slaves de l'Europe orientale sont passées à l'organisation d'une vie indépendante et originale, parallèle à l'Empire byzantin qu'elles combattirent parfois, mais avec lequel bien souvent elles collaborèrent dans les domaines les plus divers, s'influençant mutuellement. Aussi, le petit livre de Litavrin est-il précieux au large public soviétique, lui facilitant l'approfondissement du passé de sa propre patrie. Cet ouvrage se recommande tant par la solidité de son information scientifique, que par la clarté du discours.

H.M.

AIK. KOUMARIANOU, 'Ο Τύπος στὸν 'Αγῶνα, 3 vol., Athènes, Ἔκδοσεις 'Ερμῆς, 1971, (Νέα 'Ελληνικὴ Βιβλιοθήκη)

La presse grecque révolutionnaire avait formé jusqu'ici l'objet de nombreuses études à caractère descriptif, sans être analysée en tant qu'expression de la vie sociale, économique et spirituelle des Grecs modernes. Pourtant — ainsi que le remarque Mme Koumarianou — la presse n'est pas un phénomène isolé. On ne peut l'envisager qu'en tenant compte des données politiques et économiques des différents groupes et courants sociaux, autant de facteurs déterminants pour son existence. Dans cette ample anthologie qu'elle dédie à la presse néohellénique des années 1821—1827, l'auteur s'est proposé d'étudier l'historique de sa création et de son développement, les prémisses qui l'ont rendue possible, les cercles qui l'on produite et ceux auxquels elle s'adressait, en ajournant la synthèse pour le moment où le stade des recherches le permettra. « Ce n'est qu'alors qu'on pourra connaître ce phénomène dans toute son extension et son intensité, son influence sur la société néohellénique, son écho et son essor, sa contribution à la formation des idées et des mouvements spirituels, politiques et sociaux sur le territoire de la Grèce moderne ».

Dans une étude introductive qui nous laisse voir la portée qu'une pareille entreprise ne manque pas d'avoir sur les recherches néohelléniques, l'auteur esquisse les circonstances qui ont déterminé la parution de chacun de ces journaux, leur durée, la personnalité des principaux rédacteurs, les courants politiques qu'ils représentaient, leur position vis-à-vis du gouvernement. Aux publications manuscrites du début ont succédé, les journaux imprimés à partir de Σάλπιγξ 'Ελληνικὴ éditée à Kalamata en Août 1821, par Th. Farmakidis. La «pause éditoriale» des années 1821—1822 est bientôt suivie par « l'année des publications néohelléniques » (1824), qui enregistra la publication de trois journaux, dans les centres les plus importants de la Grèce ; Missolonghi, Hydre et Athènes. C'est qu'en 1823 s'étaient définies une partie des prémisses indispensables au développement de la presse : la II-e Assemblée Nationale s'était constituée ; une nouvelle constitution avait été votée ; « La loi d'Epidaure » consacrait un article aux problèmes de la presse ; un gouvernement s'était formé, avec G. Kountouriotis président et Al. Mavrocordatos secrétaire général et Nauplie était devenue le siège du Gouvernement. A ces progrès intérieurs correspondaient, en Europe, l'essor du mouvement philhellène, qui, tout en favorisant le développement de la presse grecque, ne l'avait pourtant pas annexé. Le commentaire précis et vif de l'auteur établit des comparaisons, dégage une hiérarchie. Le meilleur périodique de cette époque est bien « Γενικὴ 'Εφημερὶς τῆς 'Ελλάδος » organisé par Th. Farmakidis, rompu à cette technique éditoriale, grâce à une activité de longue date, qui avait débutée au « Λόγιος 'Ερμῆς ».

Afin d'illustrer l'efficacité de la presse sur le public grec, E. Koumarianou rappelle le mot si expressif de Kolokotroni au sujet des nombreux Grecs qui ne connaissaient même pas un village situé à une heure de distance du leur ! Au manque de communications sociales s'ajoutaient les carences de l'enseignement, ce qui nous permet de mieux saisir l'importance de la presse.

Les trois volumes de cette anthologie, représentant plus de 1000 pages, offrent de larges fragments tendant à présenter ce que chacun de ces journaux avait de plus caractéristique, en rendant aussi possible de suivre la marche des événements. Toutes les grandes sections de l'ouvrage sont précédées de quelques pages introductives, tandis que le III^e volume, sous le titre de «Tableaux chronologiques» fait un groupage thématique des principales questions traitées par les textes, reproduits. Pour chaque grand chapitre thématique (Politique, Gouvernement, Renseignements, Journaux, Philhellénisme, Etrangers, Enseignement, Prosopographie), des sous-titres, épuisant en profondeur la problématique, indiquent les pages des trois volumes qui en traitent.

Un index des noms propres et le traditionnel tableau synoptique de la collection « 'Ερμῆς » complètent ce bel ouvrage, qui offre déjà à la synthèse beaucoup plus que ne l'avoue son auteur.

C. P.-D.

NIKOS GAIDAGIS, *Catalogul cărților grecești de la Biblioteca Centrală Universitară „M. Eminescu" — Iași* (sec. XVI–XVII) (Le catalogue des livres grecs de la Bibliothèque Centrale Universitaire „M. Eminescu" — Jassy) (XVI^e — XVII^e siècles), Iași, 1974, 278 p. (ronéotype).

Ainsi que le remarque M. Bordeianu dans l'Avant-propos, ce catalogue est « une histoire vivante » de l'héritage de la Bibliothèque Universitaire « M. Eminescu » de Jassy. Ses premiers livres remontent au règne de Vasile Lupu, prince de Moldavie au XVII^e siècle. Son développement est étroitement lié à l'Académie Princière de Jassy, ainsi que le témoignent de nombreuses dédicaces et notes marginales des princes, boyards et didascales qui ont offert ces livres à la bibliothèque. D'autres fonds s'y sont ajoutés, ayant appartenu à des érudits tels que : Chrysante Nottaras, Dimitrie et Antioh Cantemir, Costache Negri, Veniamin Costache, Gheorghe Asachi, etc.

Ce catalogue, représentant un travail assidu de 13 années, a enregistré — ainsi que nous l'explique son auteur — tous les livres grecs, ou ceux dans lesquels le texte grec est dominant, fussent-ils écrits par des Grecs ou par des étrangers. On a exclu, par contre, les œuvres qui n'ont pas gardé leur texte original (telles les traductions des œuvres antiques), mais on a inclu toutes les publications dues à des Grecs, après la chute de Constantinople, même si elles ont été écrites dans d'autres langues.

Le volume présent (I) contient les livres grecs et ceux en langue grecque des XVI^e — XVII^e siècles (1501—1700), totalisant 291 titres. Le II^e volume est destiné aux livres du XVIII^e siècle, les volumes III et IV, au XIX^e siècle et le volume V, au XX^e siècle. Le système de description des livres est celui de Legrand, l'auteur tâchant surtout de reproduire les titres dans les moindres détails, afin de rendre ce catalogue utile à l'étranger aussi. Deux index alphabétiques et un autre chronologique rendent plus aisé l'emploi du catalogue.

D'un grand intérêt sont les notes des lecteurs que N. Gaidagis a reproduites dans leur totalité , avec la collaboration de Martin Bodinger pour les textes latins et allemands. Nous nous y arrêtons un peu, pour souligner leur importance et la variété de leur contenu. En effet, ces notes nous offrent des renseignements sur les monnaies, sur l'histoire, la théologie (liste des synodes), sur l'astrologie, la médecine, la bibliographie, ainsi qu'une liste de donateurs, possesseurs et lecteurs des livres (Șerban Duca, Nicolae Mavrocordat, le logothète Toma (1772), Nicolas Polyaeni (1808), Polizois Kontos etc.). S'il s'agissait d'établir les proportions dans lesquelles s'y reflètent différents secteurs de la culture, on verrait que les classiques grecs et byzantins y ont une nette prépondérance, immédiatement suivis par les écrits des pères de l'Eglise et ceux des humanistes, une large part étant faite aux ouvrages philologiques proprementdits (glossaires, dictionnaires, etc.). Le nombre restreint des livres ecclésiastiques est expliquable, ces derniers se trouvant surtout dans la bibliothèque de la Métropole et dans celles des églises et monastères de Jassy. Le code d'Harménopule et une arithmétique pratique (1641) y font figure d'exceptions, à juste titre à cette époque.

Nous ne pouvons que remercier N. Gaidagis de cette précieuse contribution — si utile pour l'histoire de la culture — en rappelant aussi l'appui donné par le directeur de la Bibliothèque, le pr. Grigore Botez, à la parution de cet ouvrage.

C. P.-D.

Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970—1973) avec un supplément pour les années 1965—1969. Offert à l'occasion du troisième Congrès international d'études du Sud-Est Européen, Athènes, 1974, 152 p. (Centre National des Etudes Néohelléniques).

Faisant suite aux volumes parus en 1966 et en 1970, la présente bibliographie bénéficie — ainsi que le remarque Const. Th. Dimaras dans l'Avant propos — « des avantages qu'offre la continuité aux expressions périodiques de la recherche ». Cette continuité doit beaucoup à

Roxane Argyropoulos, qui signe aussi l'avis explicatif du volume. Celui-ci contient : deux listes alphabétiques des auteurs groupées par années, un supplément au volume précédant de la bibliographie (1965—1969), une liste des travaux parus de 1970 à 1973 et quatre index alphabétiques (des matières, des noms de personnes, des noms de lieux et des noms d'auteurs).

Nous avons déjà souligné — lors de la parution des premiers volumes de cette bibliographie — l'importance des critères qu'on y a appliqués. Ne se bornant pas à un simple enregistrement alphabétique et chronologique, mais groupant aussi les sujets par thèmes, dans un index final, cette bibliographie suggère des rapprochements, fait possible des associations et renseigne les chercheurs de manière tout aussi précise que suggestive.

C.P.-D.

Sudosteuropa. Bibliographie. Band IV 1961—1965. Herausgegeben vom Südost-Institut-Munchen. Dans la rédaction de Gertrude Krallert-Sattler. Munich., 1971. 695 p.

Sur l'utilité d'un tel ouvrage il est inutile de revenir ici ; le fait même qu'il est arrivé à son quatrième tome en est la preuve éloquente. De toute façon, le spécialiste des problèmes du Sud-Est européen dispose ainsi d'un bon instrument d'information et de documentation. Mais il est, sans doute, regrettable qu'un si grand intervalle se soit écoulé entre la période concernée par la bibliographie et la parution du livre, dans certains cas cet intervalle montant à 10 années, ce qui est vraiment excessif. Il nous semble donc qu'il faudrait trouver les moyens pour diminuer cet intervalle, autrement dit pour augmenter l'efficacité de l'ouvrage, partant de l'exemple fourni par d'autres bibliographies internationales, telles l'*Année philologique* ou *l'Internationale volkskundliche Bibliographie.*

Le présent volume se compose en réalité de 4 bibliographies du à quatre auteurs différents, comme suit :

1. *Bibliographie uber Sudosteuropa und grossere Teilraume 1961—1965*, de Gertrude Krallert-Sattler, p. 5—102 ;
2. *Ungarische Bibliographie 1961—1965*, de Friedrich Gottas, Salzburg, p. 103—327 ;
3. *Rumanische Bibliographie 1961—1965*, de Constantin Sporea, Munich, p. 329—524 ; et
4. *Slowakische Bibliographie 1961—1965*, de Marion Kertész, Munich, et Michael Lacko, Rome, p. 525—644.

De tailles inégales, inégales aussi, fort probablement, quant à leur profondeur, les quatre bibliographies nationales ne suivent pas les mêmes critères quant à la disposition des matériaux qui les composent : dans chaque cas, l'auteur suit un plan dicté, à ce qu'il semble, par les qualités différentes des matériaux respectifs. Mais le volume est doté d'un index des noms propres dont la consultation est facilitée du fait que pour chaque domaine il y a un sigle et un numéro d'ordre spécifiques. Ceci confère à l'ouvrage un caractère à la fois unitaire et disparate. Le trait essentiel des quatre bibliographies réside dans leur caractère sélectif, mais c'est justement ce qui nous empêche de nous rendre réellement compte de leur teneur. En effet, elles ne comportent aucune précision sur les critères qui firent choisir certains titres et refuser d'autres. La chose nous semble d'autant plus regrettable que deux pays englobés dans ce volume — la Hongrie et la Slovaquie — sont plutôt éloignés du Sud-Est européen, avec lequel ils ne sauraient avoir sous ce rapport que des relations d'ordre purement comparatif. Le matériel roumain se trouve dans la même situation à l'égard des matériaux balkaniques.

Signalons aussi quelques erreurs de l'index. On constate par exemple la double mention du nom du chercheur Aurelian Petre, une fois à la rubrique *A* — Aurelian (p. 646), la seconde fois à la rubrique *P* — Petre (p. 679). Comme il s'agit, en réalité, d'une seule et même personne, son nom doit être enregistré une seule fois à la rubrique réservée à la lettre *P*. C'est aussi le cas de Elena Vrancea (p. 693 et 694). L'ordre alphabétique de la troisième colonne de l'index à la p. 667 est inexact (en bas, 2[e] ligne). De même, il y a confusion dans l'ordre alphabétique des lettres *i* et *î* (le *î* n'est pas toujours enregistré après le *i*, suivant leur ordre normal).

Cependant, les objections qu'on peut faire au présent volume sont d'un ordre mineur. Si elles tiennent du travail des auteurs, elles sont toutefois dépourvues de signification. Par conséquent, c'est à juste titre qu'on peut apprécier cet ouvrage comme une réelle réussite scientifique.

A. F.

AL. I. AMZULESCU, *Cîntece bătrînești*. București, 1974, 592 p.

Le volume constitue une anthologie de textes poétiques (chansons épiques) des Archives de l'Institut de recherches ethnologiques et dialectales de Bucarest. Tous ces matériaux ont donc derrière eux un document sonore, enregistré soit sur le cylindre du phonographe, soit sur bande magnétique. Une introduction de 60 pages permet à l'auteur de fournir une série d'informations systématisées concernant l'aspect oral de la chanson épique roumaine, avec la mise en évidence du lien intime entre le texte et la mélodie qui l'accompagne. C'est pour la première fois qu'on procède à une opération, aussi complète que complexe, avec pour objet la chanson épique roumaine. Aussi, cette introduction a-t-elle son importance théorique et méthodologique. Nous disons « méthodologique » aussi, car Amzulescu s'enhardit — à cette occasion — à passer à un nouveau système de notation des textes, système susceptible de souligner justement cette relation profonde du texte avec la mélodie. Son système de notation est expliqué dans une note sur l'édition (pp. LIX LXI), où il donne la clef des signes particuliers ajoutés en marge des textes et qui le rendent éloquent sous le rapport de l'oralité. Par exemple, l'auteur surprend le processus libre de la naissance des strophes, le passage du récitatif libre à l'exécution parlée, la répétition des différents vers, etc., offrant de la sorte au lecteur l'image vivante de la manière dont on réalise de nos jours chez les Roumains une chanson épique traditionnelle. C'est pour la première fois qu'on a trouvé un tel système de notation et d'édition des textes roumains, fait d'une telle importance par lui-même qu'il est impossible de ne point le souligner comme il convient dans notre présente note. Ensuite, les textes sont notés selon le système respectif, dans l'ordre du catalogue des sujets et motifs publié par Amzulescu dix ans auparavant, en 1964.

Mais si précieux et intéressant que soit ce volume (il reste à voir si le système prendra et s'il sera utilisé par d'autres spécialistes du folklore), il n'est pas sans reproche. On lui reprochera, par exemple, le fait qu'introduisant le système de notation prévu pour l'oralité, il néglige tout à fait le système de notation phonétique dialectale des textes, bien que ce côté du problème tienne lui aussi de l'esthétique des textes. L'auteur fait de la sorte un pas en avant et deux pas en arrière, comme si les deux systèmes étaient incompatibles dans une transcription moderne. Peut-être qu'il a pensé éviter de cette manière un texte trop chargé de signes rébarbatifs. Si tel était le cas, il aurait dû s'en expliquer, afin de ne pas donner lieu à des suspicions et des doutes.

Cette notation est appliquée à 107 textes, variantes prises au hasard du catalogue mentionné (n^{os} 1 — 230). Une annexe fournit ensuite les biographies et les répertoires des principaux informateurs, un index typologique de toutes les variantes conservées par l'Archive de l'Institut de recherches ethnologiques et dialectales, ainsi qu'un glossaire des termes régionaux, rédigé par I. Ionică.

Malgré les réserves que nous venons de formuler, la nouvelle anthologie de Al. I. Amzulescu représente sans aucun doute un remarquable succès scientifique. Nous sommes sûrs qu'elle exercera une influence considérable pour l'amélioration du travail des spécialistes du folklore de notre pays.

A. F.

15—21 septembre 1972), Tirana, Universiteti i Tiranës, Instituti i Historisë dhe i Gjuhesise, 1971 et 1972, 353 p. et 466 p.

Искусство Грузинской ССР (en géorgien) [Introduced and compiled by V. Beridze, Edited by L. Singer], Leningrad, Издательство « Аврора », 1972, 29 p. + 74 ill.

IVANOVNA, KENIA RUSUDAN, *Чеканка триптиха хахульской иконы богоматери* (en géorgien avec des résumés en russe et en français), Tbilisi, 1972, 115 p. + 46 p. ill.

JEMEC, ANDREJ (catalogue d'exposition du 7.IX—2.X.1972), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans pagination.

JUBANI, BEP, *Bibliografi e arkeologjise dhe historise së Lashte te Shkiperisë (1945—1971)*, Tirana, Universiteti i Tiranes, Instituti i Historisë, 1972, 221 p.

KABRDA, JOSEF, *Le système fiscal de l'église orthodoxe dans l'Empire Ottoman* (D'après les documents turcs), Brno, Universita J. E. Purkyně, 1969, 164 p. + LVI p. ill.

KALEŠI, HASAN, *Najstariji vakufski dokumenti u jugoslaviji na Arapskom jeziku*, Priština, Zajednica Naučnih Ustanova Kosova, Studije, Knjiga 23, 1972, 356 p.

KANSU, CEYHUN ATUF, *Haliç Önderi Atatürk*, Ankara, Bilgi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 92 p.

KAPIDŽIĆ, HAMDIJA, *Der Aufstand in der Hercegovina im Jahre 1882* (Auszüge), Graz, Historisches Institut der Universitat Graz — Abt. Sudosteuropäische Geschichte, 1972, 167 p.

Keban Projesi 1970 Çalişmalari (Keban project 1970 activities), Ankara, Orta Doğu Teknik Üniversitesi (Middle East Technical University) (en turc, anglais et allemand), 1972, 182 p. + 141 p. ill.

KIZIKLI, IRFAN, *Gumrük terimleri sozluğu*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 52 p.

KNOLL, PAUL W., *The rise of the Polish monarchy — Piast Poland in East Central Europe, 1320—1370*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1972, 276 p.

KOMNINI, D. PIDONIA, Παρατηρήσεις σὲ κρητικὰ καὶ ἄλλα κείμενα ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ ΚΔ' τόμου (τεῦχ. II) « Κρητικά Χρονικά » 1972, p. 278—293), sans localité.

KONSIN, K., *Silmkocescmed*, Tallinn, Kirjastuskunst, 1972, 37 p. + 170 p. ill.

KORBEL, JOSEF, *Détente in Europe — Real or imaginary?*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1972, 302 p.

KOSMA, NIKOU V., Ὁ Λαγκαδᾶς ἱστορία-λαογραφία ("Επαινος 'Ακαδημίας 'Αθηνῶν), Thessaloniki, Μακεδονικὴ Βιβλιοθήκη, 1968, 135 p.

LEPORATTI, MARIO, *Nicola Balcescu e il Risorgimento Nazionale in Romania*, Roma, Società Accademica Romena, 1971, 91 p.

Liturgičeskie trudy patriarxa Evtimija Ternovskogo [Teksty, sobranye P. A. Syrku], London, Variorum Reprints, 1972, 231 p. + 2 ill.

MACARTNEY, C. AYLMER, *Geschichte Ungarns*, Stuttgart, Verlag W. Kohlhammer, 1971, 135 p.

MILOJEVIČ, MIROSLAV D., *Развој и особине сточарства у источној Србији* (Посебна издања, кн. 24), Beograd, Географски институт ,,Јован Цвијић'', 1972, 156 p. y compris le resumé en français.

MILZA, PIERRE, *De Versailles à Berlin, 1919—1945*, Paris, Masson et Cie, Editeurs, 1972, 189 p.

MOUTSOPOULOS, NIKOLAOS K., 'Ανασκαφὴ τῆς Βασιλικῆς τοῦ 'Αγίου 'Αχιλλείου (Extr. de l'« Annuaire scientifique de la Faculté de Technologie de l'Université de Thessalonique », vol. V (1971—1972), Thessaloniki, 'Αριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης, 1972, 461 p. + 126 p. ill. + 12 plans

NÁLEVKA, VLADIMIR, *Československo a Latinská Amerika v letech druhé* světové války, Praha, Universita Karlova, 1972, 160 p.

NYSTAZOPOULOU-PELEKIDOU, MARIA, Ξενόγλωσσα κείμενα μέ ἑλληνική γραφή (Extr. de ,,Ὁ 'Ερανιστής'', I' (179) 57, 1972, p. 69—111), Athènes, 1972.

« *Les questions fondamentales du peuplement du Bassin des Carpathes du VIII^e au X^e siècle* » — Session scientifique de l'Union Internationale Archéologique Slave, Szeged 27—29 Avril 1971 —, Budapest, Institut Archéologique de l'Académie Hongroise des Sciences, 1972, 230 p. + 33 p. ill.

SCHRAMM, GOTTFRIED, *Der polnische Adel und die Reformation 1548—1607* Wiesbaden, Franz Steiner Verlag GMBH, 1965, 380 p.

SHEPERI, ILIA DILO, *Gramatika dhe sindaksa e gjuhës shqipe — Sidomôs e Toskënishtes — (për shkolla të mesme)*. Roma, 1972, 190 p.

LIVRES REÇUS

B alkánské socialistické státy mezi dvěma válkami, 1. díl (*Albánie—Bulharsko)*, 2. díl (*Jugoslávie—Rumunsko)*, Praha, Horizont, 1970, 233 p. et 263 p.

Bibliografie Československé Hungaristiky za léta 1966—1968 [Sestavil a k vydání připravil Richard Pražák], Brno, Universita J. E. Purkyně, 1971, 98 p.

Bibliografické Příručky, Sv. 5, 7—9 (4 tomes), Slovanský Přehled 1898—1967, Bibliografický Soupis, Díl. I—IV [Pod vedenim Dr Karla Hermana & colect.], Praha, Československá Akademia Věd, Ustav Dějin Evropských Socialistických Zemí, 1968—1971, 271 p.; 387 p.; 449 p. et 203 p.

CESAR, J., PSOTOVÁ, J. MRÁZKOVÁ, *Sborník k problematice dějin imperialismu* Praha, Ùstav Československych a Světovych Dějin ČSAV, 1972, 395 p.

CEPENKOV, MARKO K., *Македонски народни умотворби во десет книги*, Tomes 1—10, Skoplje, Издавач: ,,Македонска Книга'', 1972, 351 p; 299 p.; 329 p.; 292 p; 377 p.; 237 p.; 307 p.; 343 p.; 470 p. et 458 p.

Dějiny — Yougoslavie, Praha, Nakladatelství Svoboda, 1970, 513 p.

GERLACH, GUDRUN & ROLF HACHMANN, *Verzeichnis vor- und fruhgeschichtlicher Bibliographien*, Berlin, Walter de Gruyter & Co (Romisch-Germanische Kommission des Deutschen Archaologischen Instituts), 1971, 269 p.

GLAVINA, APOSTOLOU AT., 'Η ἐπὶ 'Αλεξίου Κομνήνου *(1081—1118)* — Περὶ ἱερῶν σκευῶν, κειμήλιων καὶ ἁγίων εἰκόνων ἔρις (1081-1095), Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν 'Ερευνῶν, 1972, 217 p.

Greek Revolution and the American Muse: A collection of philhellenic poetry, 1821—1828 [Edited, annotated, and introduced: M. Byron Raizis; Originally compiled: Alexander Papas], Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1972, 177 p.

GUAZZONI FOÀ, VIRGINIA, *La libertà nel mondo greco*, I, Università de GENOVA — Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1972, 139 p.

HANNICK, CHRISTIAN, *Studien zu den griechischen und slawischen lithurgischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, Wien, Kommission bei Herman Bohlaus Nachf., 1972, 175 p.

HATIBOĞLU, VECIHE, *Turkçenin Sozdizimi*, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1972, 207 p.

HAUPTMANN, FERDINAND, *Erzherzog Johann als Vermittler zwischen Kroatien und Ungarn im Jahre 1848*, Graz, Historisches Institut der Universitat Graz — Abt. Südosteuropaische Geschichte —, 1972, 60 p.

HEER, FRIEDRICH, *Europaische Geistesgeschichte*, I *(Von Augustin bis Luther)*; II *(Von Erasmus bis Goethe)*, Stuttgart, Verlag W. Kohlhammer, 1970, 144 p. et 141 p.

HIERSCHE, ROLF, *Die Sprache Homers im Lichte neuerer Forschungen*, Innsbruck, Institut für vergleichende Sprachwissenschaft der Universitat, 1972, 18 p.

Historiographie de Macédoine (1945—1970), T. II, Skoplje, Institut de l'histoire nationale, 1972, 561 p.

HLEDÍKOVÁ, ZDEŇKA, *Úřad generálnich vikářů Pražského Arcibiskupa v Době Předhusitské — Ze správnich dějin pražské arcidiecéze*—, Praha, Universita Karlova, 1971, 143 p. + 9 p. ill.

HÖSCH, EDGAR, *Geschichte der Balkanlander*, Stuttgart, W. Kohlhamner Verlag, 1968, 160 p.

HOXHA, ENVER, *Les masses édifient le socialisme, le Parti leur fait prendre conscience*, Tirana, Editions «Naim Frashëri», 1972, 85 p.

HRISOU, EIAGGELOU K., Τὸ Βυζάντιον καὶ οἱ Γότθοι -Συμβολὴ εἰς τὴν ἐξοτερικὴν πολιτικὴν τοῦ Βυζαντίου κατὰ τὸν Δ'αἰώνα-, Thessaloniki, 'Εταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1972, 195 p.

Христо Ботев, Из публицистиката и писмата му. [Съставил-старти научен сътрудник Николай Жечев], Sofia, Държавно Военно Издателство, 1972, 206 p.

Iliria-Studime dhe materiale arkeologjike — I & II (L'Illyrie — La ville illyrienne — Edition spéciale en français à l'occasion du Premier Colloque des études illyriennes,

Slavic-American imprints: A classified catalogue of the collection of Lovejoy Library—Southern Illinois University at Edwarsville [Edited by Stanley B. Kimball; Cataloged by Rudolph Wierer and Milton Moore], Edwardsville, The Libraries Southern Illinois University Carbondale, 1972, 242 p.

SOFIANOU, DIMITRIOU Z., "Αγιος Νικόλαος ὁ ἐν Βουναίνῃ, 'Ανέκδοτα ἁγιολογικὰ κείμενα ἱστορικαὶ εἰδήσεις περὶ τῆς Μεσαιωνικῆς Θεσσαλίας (Ι' αἰών)- Διατριβὴ ἐπὶ διδακτορία-, Athènes, 'Εθνικὸν καὶ Καποδιστριακὸν Πανεπιστημίον 'Αθηνῶν Φιλοσοφικὴ Σχολή, 1972, 210 p. + ID' p. ill.

SOUTZOU, DIMTRIOU SKALIATOU, "Ελληνες 'Ηγεμόνες Βλαχίας καὶ Μολδαβίας [Μὲ Πρόλογο Εὐάγγελου Π. Φωτιάδου], Athènes, 1972, 312 p.

STALIO, BLAŽENKA, *Грaдац — Праисторијско насеље* — Beograd, Народни Музеј, 1972, 125 p. + XXXVI p. ill. + X plans

Στατιστικὴ ἐπετηρὶς τῆς 'Ελλάδος (Statistical yearbook of Greece) (en grec et en anglais), 1971, Athènes, Βασιλειὸν τῆς 'Ελλάδος 'Εθνικὴ Στατιστικὴ 'Υπηρεσία τῆς 'Ελλάδος, 1972, 381 p. + 1 carte

Studia Balkanica Bohemoslovaca (Příspěvky přednesené na I. celostátním balkanistickém symposiu v Brně 11.—12. prosince 1969), Brno, Universita J. E. Purkyně, 1970, 480 p.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

DIMITRIE CANTEMIR, **Opere complete** (Œuvres complètes), édition critique sous la direction de Virgil Cândea. Vol. I **Divanul** (Le Divan), édition soignée, étude introductive et commentaire par Virgil Cândea, texte grec établi par Maria Marinescu-Himu, 1974, 489 p. ; vol. IV ; **Istoria ieroglifică** (L'histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.

DIMITRIE CANTEMIR, **Descriptio Moldaviae**, traduction d'après l'original latin par Gh. Guţu, 1973, 464 p. + une carte.

BERINDEI, DAN, **L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, 46, 1973, 247 p.

BÂRZU, LIGIA, **Continuitatea populaţiei autohtone în Transilvania în secolele IV—V (cimitirul 1 de la Bratei)**. (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IVe—Ve siècles — le cimetière 1 de Bratei), collection « Biblioteca de arheologie », XXI, 1973, 309 p.

ZANE, G., **L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIXe siècle**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, Section d'histoire économique, 43(3), 1973, 261 p.

CURTICĂPEANU, V., **Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae » monographies, XII, 1973, 264 p.

MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, **Cultura Precucuteni pe teritoriul României** (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection « Biblioteca de arheologie » XXII, 1974, 272 p.

RĂDULESCU-VALASOGLU, IRINA, **Alexandru Ioan Cuza şi politica europeană** (Alexandru Ioan Cuza et la politique européenne), collection « Istorie şi civilizaţie », 1974, 200 p.

COLUMBEANU, SERGIU, **Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIIIe siècle**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études, Section d'histoire économique, 47 (5), 1974, 200 p.

COMŞA, EUGEN, **Istoria comunităţilor culturii Boian** (L'histoire des communautés de la culture Boian), collection « Biblioteca de arheologie » XXIII, 1974, 270 p. + 33 planches.

DOLINESCU-FERCHE, SUZANA, **Aşezări din secolele IIIe şi IVe e.n. în sud-vestul Munteniei. Cercetările de la Dulceanca** (Agglomérations des IIIe et VIe siècles de n.è. dans le Sud-Ouest de la Munténie. Les recherches effectuées à Dulceanca), collection « Biblioteca de arheologie », XXIV, 1974, 157 p.

BERCIU, D., **Contribution à l'étude de l'art thraco-gète**, « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, XIII, 1974, 239 p.

Bibliografia istorică a României. III. Secolul XIX. Tom. 5. (Bibliographie historique de la Roumanie. III.) XIXe siècle. Tome 5. Sous la direction de Vladimir Diculescu, 1974, 371 p.

Cronici turceşti privind Ţările Române. Extrase, vol. II. Secolul XVII—începutul secolului XVIII (Chroniques turques concernant les Pays Roumains). Extraits vol. II, XVIIe siècle — commencement du XVIIIe siècle. Sous la direction de Mihail Guboglu, 1974, 541 p.

BĂLCESCU, N., **Opere**, vol. I, **Scrieri istorice, politice şi economice 1844—1847** Texte, note şi materiale (Ecrits historiques, politiques et économiques 1844—1847. Textes, notes et matériaux). Edition critique soignée par G. Zane et Elena Zane, 1974, 419 p.

Studii istorice sud-est europene. Culegere îngrijită de Eugen Stănescu (Etudes historiques sud-est européennes. Recueil sous les soins de Eugen Stănescu), vol. I, 1974, 214 p.

I. P. I. c. 1758

43 456

Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII-1975 • N° 2

Idéologie et société

Le miroir du monde : géographes et voyageurs

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviţei nr. 64—66, Oficiul poştal 12, Căsuţa poştală 2001, Bucureşti—România, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nº 125, téléphone 13.94.40, Bucureşti — România

NICOLAE CEAUȘESCU
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

LE SERMENT DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

« Je jure de servir avec fidélité la patrie, d'agir fermement pour la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité du pays, pour le bien-être et le bonheur du peuple tout entier, pour l'édification du socialisme et du communisme dans la République Socialiste de Roumanie !

Je jure de respecter et de défendre la Constitution et les lois du pays, de faire tout pour appliquer constamment les principes de la démocratie socialiste, pour affirmer dans la vie de la société les normes de l'éthique et de l'équité socialistes !

Je jure de promouvoir inlassablement la politique extérieure d'amitié et d'alliance avec tous les pays socialistes, de collaboration avec toutes les nations du monde, sans distinction de régime social, sur la base de la parfaite égalité en droits, la politique de solidarité avec les forces révolutionnaires, progressistes de partout, de paix et d'amitié entre les peuples !

Je jure de remplir toujours mon devoir avec honneur et dévouement, pour la gloire et la grandeur de notre nation socialiste, de la République Socialiste de Roumanie ! »

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII 1975 N° 2

SOMMAIRE

Idéologie et société

Le miroir du monde : géographes et voyageurs

Discussions

Chronique

Comptes rendus

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 2, P. 163—340, BUCAREST, 1975

SON EXCELLENCE NICOLAE CEAUŞESCU RÉÉLU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Le point central de la première séance de la Grande Assemblée Nationale réunie dans sa 7e législature a été l'élection du président de la République. Les députés qui participaient au forum suprême du pouvoir d'Etat avaient été investis de leurs mandats quelques jours plutôt, aux élections du 9 mars. Le 17 mars 1975, l'Assemblée a adopté à l'unanimité la réélection du président Nicolae Ceauşescu, sur la proposition faite par le premier ministre, Manea Mănescu, au nom du Comité Central du Parti Communiste Roumain et du Conseil National du Front de l'Unité Socialiste.

Il y a dix années depuis que le camarade Nicolae Ceauşescu est secrétaire général du parti, une décennie qui a marqué l'étape la plus fertile de l'histoire du pays. Les représentants du pays ont confié avec enthousiasme la fonction suprême à l'homme dont le nom se retrouve chaque fois dans les engagements du peuple entier, qui a participé directement et sans relâche aux actions couronnées par des succès évidents dans la vie du pays et dans les relations de la Roumanie avec tous les Etats du monde actuel. Le grand essor de l'économie nationale, les réalisations dans le domaine politique et social, l'œuvre culturelle ont mis en lumière, pendant toute cette décennie, la volonté unanime du peuple de bâtir une société nouvelle et de contribuer au développement des acquis les plus précieux de la civilisation humaine. Un effort qui a plaidé la cause de la paix et de la justice, d'un nouvel ordre économique et politique. La position que détient actuellement la Roumanie socialiste dans la vie internationale est une des conséquences de cette effervescence créatrice qui retrouve son modèle dans l'activité inlassable du président Nicolae Ceauşescu, protagoniste éminent de la paix, de la collaboration entre les peuples, de l'égalité dans les rapports internationaux, concepts qui répondent aux exigences objectives de notre époque.

Le serment du Président est le témoignage des convictions les plus profondes de l'homme qui dirige les destinées d'un peuple attaché à la liberté et proclame, en même temps, avec fermeté les principes de la démocratie socialiste et de la collaboration internationale. Le serment affirme la foi dans la réalisation complète du programme exprimant les aspirations les plus profondes du peuple roumain, qui au long de son histoire a lutté pour son intégrité et son indépendance, au nom des principes issus d'une expérience humaine des plus riches — la dignité de tous les peuples, le respect réciproque, la participation commune aux décisions

qui engagent chaque Etat. Dans ce sens, le discours solennel du président, qui a réaffirmé, entre autres, la nécessité de développer la collaboration balkanique, nous restitue, par une sentence lapidaire, la conclusion de toute une expérience historique : « chaque peuple qui désire être libre et indépendant doit respecter la liberté et l'indépendance des autres peuples ».

L'événement du 17 mars rend manifeste la volonté du peuple roumain de participer activement, par son travail et ses initiatives, à l'édification d'un monde meilleur et plus juste.

LA CONCEPTION DE JEAN VI CANTACUZÈNE SUR L'ÉTAT BYZANTIN VUE PRINCIPALEMENT À LA LUMIÈRE DE SON *HISTOIRE*

TUDOR TEOTEOI

L'intérêt pour la personnalité de Jean VI Cantacuzène, tout aussi grand aujourd'hui que dans le passé, même si le point de vue duquel on le regarde diffère, ne procède pas d'une apparition singulière et frappante, telle que l'histoire de Byzance offre du reste relativement peu d'exemples, mais bien au contraire d'une apparition on ne peut plus naturelle, tout à fait dans la note du monde dans lequel il a vécu. Un monde profondément traditionnel, aux prototypes platoniciens recouverts du vêtement chrétien, dans lequel la ressemblance au modèle divin était la principale vertu. Le modèle une fois établi, toute tentative de réalisation devait s'y arrêter, sans jamais aller au-delà, d'où la pratique de l'imitation et la tendance permanente de se conformer à des réalités préétablies. L'Etat byzantin lui-même était une telle réalité, mais qui ne représentait qu'un pâle reflet de l'existence d'autrefois. Riche surtout de son héritage, le monde byzantin avait l'esprit tourné en permanence vers le passé, qui lui servait de terme de comparaison pour le présent. Une telle attitude portait en soi le signe évident de la décadence. I. Ševčenko a relevé le phénomène notamment en ce qui concerne le monde intellectuel [1]. Or, sans avoir été un « intellectuel » dans l'acception moderne du terme, notre personnage ne fait point exception à cet égard. Dans les discours prononcés par lui devant les notables de l'empire, lorsque, après avoir occupé de hautes fonctions d'État (πολιτευόμενος)[2], il avait accédé à la dignité impériale (βασιλεύων) — discours reproduits dans son *Histoire* dans un style assez sobre et direct, sans trop de rhétorique, compte tenu de la faconde habituelle des Byzantins et de l'exemple de son contemporain Grégoras — il se réfère de temps à autre à la situation heureuse d'autrefois de l'Empire byzantin, situation qui ne pouvait cependant plus être rétablie [3].

---

[1] I. Ševčenko, *The Decline of Byzantium seen through the eyes of its intellectuals*, « Dumbarton Oaks Papers » (cité par la suite DOP), 15/1961, p. 167—186.

[2] I. Cantacuzenus, *Historiarum libri IV*, (cit. par la suite Cz.), éd. L. Schopen, Bonn, 1828—1832 (les chiffres romains de I à III indiquent le volume), II, p. 146 et 148.

[3] ἡ ἀρχαία εὐδαιμονία, Cz. III, p. 34 et 352. Le fait que dans l'esprit de l'auteur ces temps anciens étaient maintenant irréversibles est visible dans la manière dont ils sont exposés ; dans le premier cas, ces faits de jadis « excellents, merveilleux et maintenant seulement chantés », paraissent tellement éloignés qu'il semblerait qu'ils ont été accomplis au-delà de l'île de Thulé (p. 34) ; dans le second cas, il dit que c'est un rêve de penser encore à la éactualisation de ces succès (p. 352).

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 2, P. 167—185. BUCAREST. 1975

A première vue, dans une tentative pour cerner de plus près certains aspects liés à la conception politique de Jean VI Cantacuzène, il semblerai logique de prendre en considération en premier lieu son activité, notamment celle déployée par lui pendant son règne (3 février 1347—10 décembre 1354). Pourtant, les résultats auxquels on aboutirait dans ce cas ne dépasseraient guère les dimensions d'une simple histoire politique de la période envisagée. C'est d'ailleurs le cas de toutes les monographies consacrées à tel ou tel personnage impérial byzantin, leurs auteurs n'ayant guère procédé autrement [4]. Rien de plus naturel à cela d'ailleurs, car effectivement toute tentative d'élucider les conceptions politiques d'empereurs ou d'autres personnages historiques, qui n'ont laissé aucun écrit propre, apparaît comme dénué d'objet. La situation est tout autre lorsqu'il s'agit de chroniqueurs, d'historiens ou en général d'hommes cultivés dont la personnalité ne s'est manifestée que dans le domaine intellectuel, et non dans celui de l'action politique ou de la réalité directe des événements vécus. Ici, au revers ontologique se substitue le revers gnoséologique ; en d'autres termes, si l'on ne sait que fort peu de choses sur leur vie et leur activité, en échange on peut concentrer les recherches sur les conceptions et les idées exprimées dans leurs œuvres, fait qui explique le nombre relativement considérable de ce genre d'études. Dans le cas de Byzance, la traditon et l'immobilisme ont sérieusement rétréci les points de vue originaux, amoindrissant par cela même les résultats auxquels on aurait été en droit de s'attendre par l'intermédiaire de l'analyse idéologique des écrits parvenus jusqu'à nous. On arrive souvent à la conclusion que l'arsenal d'idées de l'écrit analysé n'apporte rien de nouveau par rapport à ce qui était connu, s'ajoutant au fonds immuable de certaines permanences. Toutefois, ces permanences mêmes connaissent une certaine évolution et acquièrent un certain coloris dans l'espace et surtout dans le temps. Envisagée à travers ce prisme, la situation semble donner plus de chances de réussite aux études qui abordent ces permanences dans le temps, en les soumettant à l'optique de plusieurs auteurs et en visant plusieurs périodes, voire toute l'histoire byzantine [5].

Si les discussions sur la conception des personnalités politiques qui n'ont rien écrit peuvent sembler un faux problème, celles engagées au sujet des hommes cultivés qui n'ont pas laissé de traces de leur activité, mais bon nombre de réflexions écrites, peuvent encourir le risque de tomber dans la platitude. Par contre, une pareille entreprise s'avère fructueuse lorsqu'il s'agit de cas bivalents, c'est-à-dire de ceux dont

---

[4] Angelo Pernice, *L'imperatore Eraclio*, Florence, 1905; Albert Vogt, *Basile I^er^, empereur de Byzance* (867—886), Paris, 1908; C. Chapman, *Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin*, Paris, 1926. Au cours de la dernière décennie ont parues deux études monographiques qui touchent à l'activité de Jean Cantacuzène, tout en laissant intacts les moments les plus importants du déroulement de celle-ci. Il s'agit de : Ursula W. Bosch, *Kaiser Andronikos III. Palaiologos*, Amsterdam, 1965 et John W. Barker, *Manuel II Palaeologos (1391—1425): A Study in Late Byzantine Statesmanship*, New-Jersey, 1969.

[5] Laissant de côté les commentaires de certains recueils de textes à caractère plutôt anthologique tels que E. Barker, *Social and Political Thought in Byzantium*, Oxford, 1957, nous croyons devoir citer dans ce sens des études comme celle de C. Guterbock, *Der Islam im Lichte der byzantinischen Polemik*, Berlin, 1912, ou celle de K. Lechner, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*, Munchen, 1954; de même, certaines études de H.-G. Beck, *Senat und Volk von Konstantinopel* et *Res publica Romana*, dans « Sitzungsber. der bayer. Ak. der Wiss., philos.-hist. Klasse », Heft 6/1966 et 2/1970.

l'action et l'œuvre écrite sont également illustrés. Jean Cantacuzène entre dans cette catégorie. Bien que ce soit l'unique empereur byzantin qui ait écrit une histoire, il n'est toutefois pas le seul qui puisse être étudié sous cet angle.

S'inscrivant dans la série des cas bivalents signalés ci-dessus, qui ont associé βίος πρακτικὸς avec βίος θεωρητικός[6], Jean Cantacuzène nous offre, par sa multiple activité, la possibilité de saisir une figure représentative de la Byzance de son temps. Sa qualité d'aristocrate de naissance, la possibilité qu'il eut de vivre à la cour impériale, ce qui lui servit de point de départ pour tout son « curriculum vitae » ultérieur, l'aire relativement étendue de ses préoccupations théoriques — où on décèle sans grande difficulté le penchant du monde byzantin au savoir encyclopédique — constituent des aspects qui rendent sa figure non seulement intéressante, mais également représentative. Du point de vue de la tradition byzantine, la personne de l'empereur devenu moine réunit dans une même existence deux hypostases à valeur permanente dans l'histoire de cette civilisation [7].

Pour ce qui est de ses écrits, ils ont été rédigés dans la période monacale de sa vie, lorsque, retiré de la vie active, τῶν πραγμάτων ἀναχωρῶν, il eut des possibilités accrues de méditation ; les seuls monastères dans lesquels sa présence physique soit attestée jusqu'à ce jour étant Saint-Georges aux Manganes et celle de Jean Charsianeitès, les deux à Constantinople [8]. Il est très probable que toute son activité d'auteur

---

[6] Les deux termes sont pris dans un sens beaucoup plus général, dépassant le sens restreint qu'ils avaient dans la spiritualité monastique byzantine.

[7] Le caractère multiforme de sa personnalité explique sans doute aussi pourquoi des études remarquables parues jusqu'ici ont pu envisager certains aspects seulement de celle-ci (soit qu'il s'agisse de ses qualités d'homme d'État, sur lesquelles se sont penchés de préférence Val. Parisot, *Cantacuzène homme d'État et historien*, Paris, 1845, soit de ses caractéristiques de représentant de l'aristocratie byzantine, mises en évidence par G. Weiss, *Joannes Kantakuzenus — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch*, Wiesbaden, 1969, soit du rôle joué par lui comme moine, dont s'est occupé Lj. Maksimović dans « Zbornic radova Vizant. Inst. », IX (1966), p. 119—193, avec les remarques pertinentes de G. M. Prohorov, *Публицистика Иоанна Кантакузина, 1367—1371 гг.*, dans « *Византийский Временник* » (= BB) XXIX/1968, p. 318—341), une monographie sur Cantacuzène restant encore à faire. D'autre part, le fait correspond à la situation générale de la période des Paléologues, dont le caractère peu unitaire explique pourquoi les études consacrées souvent à des aspects très menus, mais remarquables par la précision auxquelles elles arrivent, précèdent de beaucoup des essais de synthèse qui continuent à se faire attendre. Quant à Cantacuzène, il ne faut non plus ignorer ses préoccupations scientifiques ou sa compétence en matière de théologie, révélées par une série d'écrits publiés ou non encore, bien que contestées par les contemporains qui, dans la querelle hésychaste, furent ses adversaires (cf. G. Weiss, *op. cit.*, p. 16). Vogel et Gardthausen ont cru qu'ils pouvaient le placer aussi parmi les copistes de manuscrits grecs de la période respective, supposition toutefois infirmée par Linos Politis, dans « Revue des études byzantines », (citée par la suite REB), 14/1956, p. 195—199 et dans « Byzantinische Zeitschrift » (citée par la suite BZ), 51/1958, p. 24 et 29. C'eût été sans doute trop qu'un ancien empereur qui, devenu moine, avait continué à être une personne influente aussi bien parmi les laïcs que parmi les moines (cf. H. Hunger, *Das Testament des Patriarchen Matthaios I (1397—1410)*, dans BZ 51/1958, p. 288—309), se serait adonné à une pareille occupation, honorable dans la conscience du monde byzantin et propre aux moines plus cultivés, mais toutefois trop humble pour une personne auguste.

[8] Les affirmations de certaines sources selon lesquelles Jean Cantacuzène se serait retiré au Mont Athos après son abdication, fondées sur la prédilection particulière qu'il affirme lui-même dans son « *Histoire* » pour le monastère de Vatopédi, sont considérées erronées ; en tout cas il n'y a jusqu'ici aucune preuve dans ce sens (cf. D. M. Nicol, *The*

d'écrits historiques et théologiques s'est déroulée ici. Etant donné que cette activité s'est concentrée dans la période de maturité avancée de sa vie[9], nous pouvons considérer ses écrits comme suffisamment révélateurs quant aux idées qu'ils contiennent. Pour la même raison, on ne saurait parler d'une évolution de ses idées jusqu'à leur cristallisation sous forme d'une conception. Au demeurant, sous cet aspect, toute histoire de la culture ou de la littérature byzantines édifiée sur les biographies des personnages représentatifs est destinée à demeurer déficitaire, et à favoriser l'impression d'immobilisme et de manque d'originalité. De plus en plus contesté, ce manque d'originalité et de dynamisme ne fait que confirmer la grande valeur des permanences dans le monde byzantin : même lorsque nous connaissons bien un auteur, il émerge tout formé, avec ses conceptions déjà fixées, sans pouvoir percevoir de plus près le chemin qu'il a parcouru. Ce que les sources relatent, ce sont des choses très générales et qui se répètent dans des formules presque stéréotypes. On peut citer à cet égard le schématisme des Vies des saints, qui décrivent toujours brièvement et dans des phrases presque identiques l'enfance et l'instruction des personnages, jusqu'à leur maturité. C'est ainsi, tout formé, que nous connaissons Jean Cantacuzène à travers son œuvre. Ayant en permanence en vue sa propre activité, les quatre livres de son *Histoire* ont un caractère marqué de mémoires.

L'auteur est préoccupé de la succession de nombreux événements auxquels il a participé et qu'il raconte, ce qui confère à cette description de faits une grande densité. En revanche les états d'esprit se font rarement voir. Cantacuzène est plutôt un homme d'action et moins un penseur. Sous ce rapport, il se situe à l'antipode de son contemporain et adversaire Grégoras, chez lequel la description des événements est plus sobre, mais complétée par les nombreux — et souvent fatigants — discours et commentaires. Chez Cantacuzène aussi, les jugements d'ordre général, de même que certains commentaires, figurent surtout dans les discours qu'il reproduit. Ils concernent toutefois la manière d'agir dans une situa-

---

Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca. 1100—1460), Dumbarton Oaks, 1968, p. 92). Il est possible que le motif de son séjour au Mont Athos comme moine soit le fruit d'une tradition monastique. La supposition qu'il n'a jamais été au Mont Athos a également été faite par R. J. Loenertz, dans REB I, 1943, p. 163.

[9] À l'exception des lettres, dont la présence à cette époque représente une continuation de la situation antérieure, le moment le plus important dans la rédaction de son œuvre se situe dans la 7[e] décennie du XIV[e] siècle. Dans le Prologue du tome de 1351 contre Barlaam et Akindynos, l'auteur prend le pseudonyme de Christodoulos le moine, de même que dans l'introduction à son *Histoire*. Ce fait renforce la supposition que ce prologue a également été rédigé à l'époque où il était moine, de même que l'*Histoire* dont la rédaction a été achevée le 8 déc. 1369, ainsi qu'il résulte d'une note sur un manuscrit florentin de celle-ci (cf. Nicol, *op. cit.*, p. 100). Étant donné que le dernier épisode décrit par cette œuvre est la mort du patriarche Kallistos et la réintronisation de Philothéos, événement survenu en 1363, il résulte que les mémoires de l'ex-empereur Cantacuzène, devenu maintenant Joasaph le moine, ont été rédigés dans l'intervalle compris entre cette date et la fin de l'année 1369. Le récit des événements qui ont suivi son abdication jusqu'en 1363 est toutefois très unilatéral, ne portant que sur la continuation du conflit entre son fils Mathieu et son gendre Jean V Paléologue, conflit résolu par la victoire de ce dernier (1357), où Cantacuzène joua un rôle important. Le reste des événements, auxquels il n'a plus participé, est complètement omis. Mentionnons que certains de ses écrits théologiques inédits, tels que la correspondance avec Paul, le legat du pape, sont conservés à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, de Bucarest, mais dans des copies récentes (ms. gr. 433, 512 et 562).

tion concrète et laissent moins percer des jugements généraux, des comparaisons avec d'autres situations présentes ou passées. C'est pourquoi nous devons faire appel à la terminologie utilisée par l'auteur, ainsi qu'aux petites observations qui interviennent ça et là dans la relation de certains faits. Il y a lieu d'avoir confiance dans la justesse des conclusions d'une telle analyse, car Cantacuzène fait preuve d'un remarquable esprit de suite dans sa manière d'exposer les faits et dans leur examen. Certaines inadvertances, déjà signalées [10], tiennent probablement au fait que l'auteur a rédigé son œuvre après la date des événements relatés ; elles suggèrent, en outre, qu'il n'a sans doute pas relu ses mémoires après les avoir achevés pour mettre un peu d'ordre dans leur composition. Notre personnage avait des opinions bien arrêtées sur le monde dans lequel il a vécu ; il revient sur un fait ou sur un personnage et le caractérise de la même manière, oubliant (ou en en donnant l'impression) qu'il avait déjà écrit la même chose. Ainsi, en dehors de l'intérêt qu'il pouvait avoir à rappeler le plus souvent possible à son rival Apokaukos sa basse extraction, on observe que dans d'autres cas également il met en discussion des personnes ou des situations dont il avait déjà antérieurement été question dans ses mémoires, tout en ayant l'air d'en parler pour la première fois. Bien plus, même l'orthographe des noms varie parfois, ce qui s'applique aussi à Apokaukos. Voici, par exemple, une dame d'honneur à la cour d'Anne de Savoie, probablement Isabelle, dont le nom est orthographié une fois *Zampeas*, la seconde fois *Zampaias* [11], ou celui d'un *Jean Peralta*, dont le prénom est tantôt Joannes, tantôt *Ntziouan* [12]. D'autres exemples peuvent encore être cités dans ce sens. C'est ainsi qu'il parle plusieurs fois de son désir de se retirer dans un couvent ; il parle deux fois de sa prédilection pour le monastère Vatopédi du Mont Athos [13]. Un autre détail qui vient à l'appui de l'opinion que l'empereur n'a pas relu ses mémoires est le fait que le texte ne contient presque jamais de référence à ce qui a été dit antérieurement ou à ce qui suivra, procédé pourtant habituel chez les historiens byzantins qui, préoccupés de donner à leur exposé un caractère aussi coulant que possible, conformément à un plan idéal préconçu, emploient couramment de telles formules.

Chez Jean Cantacuzène, chaque chapitre de ses quatre *Livres d'histoire* possède son individualité, portant d'habitude sur un épisode distinct de ce qui précède ou de ce qui suit [14]. Le grand nombre des situations offertes au lecteur, la manière dont l'auteur entend commenter les faits exposés, avec des retours à des personnages ou à des circonstances, retours dans lesquels l'affirmation — souvent même avec des répéti-

---

[10] R. J. Loenertz, *Ordre et désordre dans les mémoires de Jean Cantacuzène*, REB 22/1964, p. 222–237.

[11] Cz., *éd. cit.*, I, p. 205 et III, p. 54.

[12] *Ibid*, III, p. 30 et 301.

[13] Cf. *supra*, n° 8. Les passages en question se trouvent dans le III[e] vol., p. 177 et 308.

[14] Il existe toutefois des cas où il y a des références au cours ultérieur du récit. Par exemple, à la fin d'un exposé sur les Zélotes de Thessalonique, dont le soulèvement a dû créer des difficultés à Cantacuzène, non seulement lorsqu'il fut empereur, mais aussi lorsqu'il était moine et qu'il peinait pour faire la description du mouvement, de sorte qu'à un moment donné, probablement las de n'en avoir pas fini avec ces épisodes, il conclut : « ces choses seront racontées un peu plus tard » (*éd. cit.*, III, p. 105).

tions stylistiques — d'un point de vue inchangé dénote une conception bien déterminée, permettent de saisir les aspects importants de ses opinions sur l'État byzantin. Nous nous référons au fait que la sphère de sa pensée politique comprend plusieurs facettes, dont la mise en évidence peut être mieux saisie en fonction du domaine de la vie d'État auquel elles correspondent, ainsi qu'en fonction de ce que cet ample matériel met à notre disposition. Conformément à ces critères, sa conception peut être plus facilement illustrée en groupant le matériel sur plusieurs registres.

Un premier registre serait celui qui porte sur ce que nous nommerons — suivant l'heureuse formule de Carl Neumann — *la position mondiale* de l'État byzantin [15], la place que Jean Cantacuzène entend lui attribuer dans le monde. Un deuxième registre met en lumière l'attitude de Jean Cantacuzène à l'égard des facteurs intérieurs de la vie d'État, à l'égard des divers groupes sociaux — certains représentés par notre personnage, d'autres hostiles à celui-ci — à l'égard des facteurs constitutionnels ; pour ce second registre nous nous occuperons d'une part du rôle de l'idée impériale dans la conception de Cantacuzène, d'autre part de la qualité de *res publica* qu'il attribue à l'État byzantin, et nous conclurons par l'élément considéré par nous comme étant le plus important dans sa pensée politique, à savoir *le traditionalisme.*

LA POSITION MONDIALE DE L'ÉTAT BYZANTIN

Le premier élément dans cette direction est la *dénomination* donnée par Cantacuzène à l'État byzantin. Son *Histoire* donne à cet État plusieurs noms. Le nom le plus adéquat est celui de ἡ βασιλεία Ῥωμαίων, dépassé cependant quant à sa fréquence par ἡ Ῥωμαίων ἡγεμονία, que l'on rencontre le plus souvent, ou par ἡ Ῥωμαίων ἀρχή, également assez fréquent. Non moins significatifs sont τὰ Ῥωμαίων (πράγματα), ou le nom qu'on rencontre plus rarement de τὸ (πᾶν) Ῥωμαικόν [16]. Cette terminologie s'inscrit dans l'orbite de la définition traditionnelle de l'État byzantin par les Byzantins eux-mêmes. Chacune des formes énumérées comprend deux éléments : l'un commun, l'autre propre. L'élément commun définit le statut politique de l'État soit d'une manière précise (βασιλεία), soit moins précise (ἡγεμονία, ἀρχή), ou évite même la référence à une forme politique quelconque, en utilisant la formule globale que l'on rencontre habituellement chez les auteurs byzantins, à savoir celle qui concerne les « choses » des Rhomées dans leur totalité. L'élément propre définit son essence romaine. Le terme Ῥωμαῖοι n'est ni une réalité ethnique, ni une réalité géographique, mais a une valeur politique, sa présence indiquant la persistance de la tradition de la Rome politique jusqu'à la fin de Byzance.

---

[15] C. Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzugen*, Leipzig, 1894.

[16] Étant donné la fréquence des premières quatre dénominations, nous croyons inutile de citer les pages où elles se trouvent. Nous mentionnerons seulement quelques endroits où se trouve la dernière dénomination, qui apparaît plus rarement, par ex. *éd. cit.*, I, p. 422 (τὸ Ῥωμαικόν) ; II, p. 163, (τὸ πᾶν Ῥωμαικοῦ) et p. 177 (πᾶν τὸ Ῥωμαικόν).

Assez souvent l'auteur rapporte les Rhomées de son époque aux Rhomées d'autrefois (οἱ πάλαι Ῥωμαῖοι), formule qui concerne aussi bien les Byzantins (dans la conception de Jean Cantacuzène, ceux-ci sont les Byzantins depuis le temps de Constantin le Grand et les empereurs byzantins sont ceux qui succèdent à celui-ci) que les Romains de l'antiquité. La première hypostase de cette formule, à savoir la référence aux Byzantins d'autrefois — dont la présence révèle une fois de plus la conscience du déclin — apparaît dans les louanges qu'il fait des qualités militaires de son parent, le grand stratopédarque Jean Angelos, dont il écrit que non seulement il dépassait de beaucoup dans l'art militaire ceux d'aujourd'hui, mais qu'il aurait pu aussi se mesurer aux commandants chantés autrefois dans les écrits des Rhomées [17]. La référence aux Romains de l'Antiquité — que nous considérons toutefois encore plus importante que la précédente — est aussi attribuée par Cantacuzène à l'empereur Andronic III, son ami, lequel l'aurait faite une première fois dans le discours prononcé au conseil restreint qu'il avait organisé au début de la guerre civile avec son aieul Andronic II, conseil auquel prenaient part Cantacuzène, Syrgiannès et Synadénos (au printemps de l'année 1321). La seconde fois Andronic III cite les Romains dans le discours prononcé devant ses soldats, avant la bataille de Pélékanos (juillet 1330), discours dans lequel il se réfère aux Romains d'autrefois, à leur gloire dans les guerres qui ont assuré la conquête de « tous les peuples européens et de ceux d'Asie » [18].

La même référence apparaît dans ses propres discours au moment de l'arrivée de son adversaire Alexios Apokaukos à Thessalonique, dans l'intention de renforcer l'opposition des villes à Cantacuzène (printemps de 1342). Dans un premier discours, Cantacuzène se rapporte aux « Romains d'avant nous », qui « ont conquis presque toute la terre » [19]. Dans un second discours, cependant, la référence est faite aussi bien aux « Romains d'autrefois, dont on chante de grandes et merveilleuses prouesses, éternellement invincibles » [20], qu'aux empereurs byzantins, « les ,,basileis'' d'avant nous » qui en de nombreuses occasions, soit qu'ils fussent vaincus dans les guerres avec les « barbares », soit qu'ils fussent détrônés à la suite des guerres civiles, ne désespérèrent pas de sauver la situation et portèrent aux ennemis des coups plus durs que ceux qu'ils avaient reçus [21].

Il est très intéressant de voir que dans cette référence aux deux hypostases, celle des Romains de l'antiquité et celle des Byzantins d'autrefois, l'exemple des premiers n'est nullement laissé à l'arrière-plan ; au contraire l'auteur invoque la filiation directe qui les lie à ceux-ci, exhor-

---

[17] *Ibid.*, I, p. 334.
[18] *Ibid.*, I, p. 47 et 344–345.
[19] *Ibid.*, II, p. 244.
[20] *Ibid.*, II, p. 251.
[21] *Ibid.* Nous avons traduit le terme Ῥωμαῖοι par *Romains* lorsqu'il concerne les Romains de l'antiquité et par *Rhomées* lorsqu'il concerne les Byzantins, mais cette distinction n'existe pas chez Cantacuzène, étant donné que ce qui pour nous représente deux réalités différentes est pour lui la même réalité. Le moment de Constantin le Grand est, dans la pensée de Jean Cantacuzène la seule distinction entre les « basileis » païens d'avant et les « basileis » chrétiens d'après.

tant les siens à l'imitation de leurs vertus [22], pour pouvoir arriver à bref délai à l'heureuse position d'antan. L'idée que l'Empire byzantin est l'Empire romain christianisé résulte également de la réponse que Jean Cantacuzène, *megas domestikos*, donna en l'été de l'année 1341, après la mort d'Andronic III, aux émissaires du tsar bulgare Jean Alexandre, venus à Constantinople pour demander qu'on leur livre le fuyard Šišman, fils de l'ancien tsar Michel Šišman et de la sœur du roi serbe Štefan (Dečanski), sœur qui avait même gouverné quelque temps l'État bulgare, après la victorie serbe de Velbužd (juillet 1330). Cantacuzène répond aux émissaires bulgares que Šišman ne peut être livré, celui-ci s'étant réfugié à l'intérieur de l'église Sainte-Sophie et, conformément aux coutumes byzantines, le droit d'asile était inviolable [23]. Il ne rentre pas dans notre sujet de rappeler combien de fois au cours des temps ce droit n'a pas été respecté, les Byzantins eux-mêmes ne se faisant pas de grands scrupules à cet égard. Ce qui est important pour nous, c'est la manière dont Cantacuzène soutient le caractère traditionnel et antique de cette coutume, la reculant dans le passé jusqu'au temps du premier empereur chrétien des Romains [24].

Certains savants ont estimé que le nom de Ῥωμαίς, par lequel Pachymère désigne l'État byzantin, constitue un indice du changement de la mentalité byzantine après la IVe Croisade, préfigurant le sens moderne d'un État grec « presque national » [25]. Nous ne discuterons pas l'exactitude de cette opinion, nous nous bornerons à signaler que le terme Ῥωμαῒς apparaît également une fois chez Kinnamos [26], qui par ailleurs emploie les mêmes dénominations que Jean Cantacuzène. Ce qui est certain, c'est le fait que notre auteur utilise habituellement un seul nom pour d'autres unités politiques et géographiques d'Europe. Par exemple, l'Italie est une notion géographique, qui comprend — selon l'opinion de Cantacuzène — plusieurs États tels que Venise, Gênes, Milan. Un fait intéressant toutefois, c'est que sur la carte politique connue par lui figurent, à côté du comté de Savoie ou du royaume de Chypre, certaines unités politiques contemporaines telles que la France (Φράντζα), l'Allemagne (Ἀλαμανία) et la Bourgogne (Μπουργουνία), la Hongrie (Οὐγκρία), unités dans lesquelles, à l'exception de la Bourgogne ultérieurement disparue, sont préfigurés des noms d'États modernes [27].

---

[22] *Ibid.*, p. 251.

[23] *Ibid.*, II, p. 19. Sur ce Šišman v. P. Lemerle, *L'Émirat d'Aydin*, Paris, 1957, p. 136. n. 2

[24] *Ibid.*, p. 53.

[25] N. Iorga, *Bazele necesare ale unei noi istorii a evului mediu* (Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Age), dans *Generalități cu privire la studiile istorice* (Généralités concernant les études historiques), Bucuresti, 1944, p. 135; id., *Y-a-t-il eu un nouveau moyen âge byzantin?*, dans « Bull. de la Section Hist. de l'Ac. Roum. » (cité par la suite BSHAR), 13/1927, p. 4; id., *Histoire de la vie byzantine*, III, București, 1934, p. 176.

[26] Ioannis Cinnami, *Historiae*, éd Bonn, 1836, p. 58.

[27] Cz., *éd. cit*, I, p. 205 et 11. Le terme Φράντζα, utilisé par Cantacuzène dans son *Histoire*, est de date plus récente que Φραγκία, que nous rencontrons dans sa lettre de 1369 à l'évêque de Karpasia (Ed. J. Darrouzès, *Lettre inédite de Jean Cantacuzène relative à la controverse palamite*, REB 17/1959, p. 15), où il affirme qu'après sa condamnation par le synode de 1341, Barlaam s'est retiré en « France ». Or, on sait que celui-ci est parti en Italie, où il est mort comme évêque vers la fin de la même décennie. Evidemment le terme *Phrangia*, de même que celui de *Phrangoi*, peut désigner tous les Occidentaux, tandis que *Phrantza* seulement le territoire français.

L'Empire byzantin apparaît une seule fois sous le nom de ʽΡωμανία, à savoir lorsque Cantacuzène reproduit la lettre adressée en 1347 au Pape Clément VI (1342—1348) par Barthélemy, l'émissaire envoyé à Constantinople par le croisé Humbert II de Dauphiné [28].

Les titres des princes étrangers connus par Cantacuzène sont variables. Maintes fois il les appelle d'une manière imprécise, en employant la terminologie byzantine, « archontes, hegemones, dynastai », formes auxquelles il ajoute souvent le titre porté par ces princes eux-mêmes : c'est le cas de l'« archôn des Hongrois que la langue des Latins sait appeler roi », du « hêgemôn des Tribales » que Cantacuzène appelle « kral » même après que Dušan s'était couronné empereur des Rhomées et des Serbes (d'autres fois appelé « le Kral, le dynaste des Tribales »), des « dynastes » ou « rois » d'Italie, ou de l'« archôn » de Savoie « que la langue des Latins appelle comte » [29].

Le duc de Milan est « archôn », et le doge de Venise est « duc » [30]. Balica et Dobrotič sont, de même, « archontes » [31], et les chefs des Albanais nomades « non gouvernés » (abasileutoi) sont appelés « phylarchoi » [32].

Le seul souverain étranger auquel les Byzantins reconnaissent le titre de « basileus » est le tsar bulgare. Jean Cantacuzène ne fait aucune exception à cet égard. Il est essentiel qu'il reconnaît la qualité impériale au souverain romano-germanique [33]. Mais ce n'est pas la seule preuve de la renonciation de Byzance aux prétentions œcuméniques. Plus que dans toute autre direction, la discordance entre l'idéal et la réalité, la tendance à les concilier est visible. D'une part apparaît la fidélité à l'idéologie politique traditionnelle: Byzance se trouve à la tête du monde civilisé et son empire est situé au sommet de la hiérarchie médiévale des États [34]. Cantacuzène affirme ce point de vue chaque fois qu'il en a l'occasion, aussi bien à l'égard du monde orthodoxe, qu'à celui du monde occidental. Revenant à la réponse donnée par lui aux émissaires bulgares venus demander l'extradition de Šišman, nous trouvons exprimée clairement dans cette réponse la doctrine de la supériorité politique de Byzance. Il explique aux émissaires qu'il n'entre pas dans les habitudes des empereurs byzantins de livrer à l'ennemi les transfuges qui se sont réfugiés chez eux : « Car depuis Constantin le Grand et jusqu'à nos jours, chez les empereurs des Rhomées, parce qu'ils sont *plus grands et plus prestigieux que tous les empereurs ou dynastes des autres peuples* (c'est nous qui soulignons), bien des souverains, frappés par le

---

[28] *Ibid.*, III, p. 15. Plus répandue dans les milieux occidentaux, la notion de « Romanie » apparaît très souvent dans la Chronique de Morée. Mais il n'est pas impossible de la rencontrer dans les sources byzantines plus anciennes, tant narratives (par exemple la *Chronographie* de Léon le Grammairien, éd. Bonn, 1842, p. 266) que documentaires (un acte synodal de 1171, éd. A. Pavlov dans BB II/1895, p. 393).

[29] *Ibid.*, p. 458 et 104 ; III, p. 314, 323, etc. ; III p. 20, 56 et 62 ; I, p. 194.

[30] *Ibid.*, III, p. 235 et 186.

[31] *Ibid.*, II, p. 58 et resp. III, p. 62.

[32] *Ibid.*, I, p. 474. Orchan est appelé « le satrape » de Bithynie (I, p. 66 et 342).

[33] *Ibid.*, III, p. 30.

[34] G. Ostrogorsky, *Die byzantinische Staatenhierarchie*, « Seminarium Kondakovianum » (= SK), VIII/1936, p. 41—61.

sort et chassés du pouvoir, sont arrivés à demander pitié et abri »[35]. À Byzance, ils ont été si bien traités et comblés de cadeaux et d'égards, qu'ils ont choisi de rester ici pour la vie, considérant bien meilleur et admirable le service (« douleia ») auprès de l'empereur que le gouvernement de ceux de leur nation[36].

Après l'abdication de Cantacuzène, son gendre Nicéphore Orsini, qui avait été obligé par Andronic III d'accepter la domination byzantine et de s'établir dans l'Empire, nourrisant de nouveau des idées de défection à l'égard de Byzance, se proposait de quitter sa femme — la fille de Cantacuzène — et d'épouser la sœur de la veuve de Stefan Dušan (intention à laquelle il fut ultérieurement obligé de renoncer). C'est avec une grande satisfaction que Cantacuzène commente la manière dont les habitants des régions occidentales — les Albanais et les Epirotes — blâmaient l'acte du despote, en disant qu'il changeait l'or contre le cuivre[37]. Mais notre auteur ressentit une grande joie lorsque les Byzantins ont obtenu la main d'Anne de Savoie pour Andronic III, d'autant plus que des émissaires de France (ἐκ Φράντζας) étaient venus demander la main d'Anne pour leur roi, mais le frère de celle-ci, le comte Amédée V, avait préféré les Byzantins. Cantacuzène commente le fait en disant que « non seulement les barbares, mais aussi les Italiens et tous les autres souverains considèrent l'Empire des Rhomées comme *plus grand et plus prestigieux* (c'est nous qui soulignons) que tous les autres et que le leur »[38]. Mais ce ne sont que des constatations théoriques. Sous ce rapport, Byzance demeure fidèle à sa mission œcuménique de lutte contre les « barbares ». Mais qui sont les « barbares » ?

On retrouve souvent chez Cantacuzène l'énoncé du principe théorique traditionnel des Byzantins, si visible, par exemple, chez Anne Comnène, qui établissait une dichotomie entre ceux-ci et les « barbares ». Après les conflits de la Péninsule Balkanique et après les luttes contre les Turcs en Asie Mineure, Andronic III a demeuré un an avant la mort d'Andronic II, alias le moine Antonios (févr. 1332), à Didymoteichos, « n'ayant aucune guerre, ni contre les barbares de l'ouest, ni contre ceux de l'est »[39]. Dans le même ordre d'idées, il nous dit que la considération et l'amour ou l' amitié (φιλία) d'Andronic III pour lui étaient si grands, qu'il tenait à les faire connaître à tout le monde, « non seulement aux Byzantins, mais encore aux barbares situés au bout de la terre »[40]. Après la mort de celui-ci, les adeptes du premier affirmaient que plutôt que de tomber dans la servitude de ceux de l'intérieur méprisés autrefois par lui, il valait mieux s'allier au tsar bulgare Jean Alexandre ou au « dynaste » serbe, lesquels, quoique « barbares », sont quand même souverains. Il exprime cependant dans le même contexte des réserves à l'égard

---

[35] Cz., *éd. cit.*, II, p. 53. L'idée que l'époque de Constantin le Grand représente un moment crucial dans l'histoire byzantine ne doit pas, elle non plus, être prise pour une idée originale de notre auteur, mais comme un lieu commun dans l'idéologie byzantine. Nous la retrouvons chez d'autres auteurs aussi de la même période (cf. H.-G. Beck, *Theodoros Metochites. Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*, Munich, 1952, p. 82—83.

[36] *Ibid.*, p. 52—53.

[37] *Ibid.*, III, p. 318.

[38] μείζονα καὶ περιφανεστέραν, *ibid.*, I, p. 195 et 196.

[39] *Ibid.*, I, p. 473.

[40] *Ibid.*, I, p. 364.

d'une telle action qui mettait l'Empire byzantin à la disposition des Bulgares ou d'autres « barbares »[41]. Par ailleurs, parlant des vertus de l'évêque Philothée de Sozopol, il affirme qu'elles ne brillaient pas seulement chez les « philoi » et les « oikeioi », mais encore chez les ennemis, même s'ils étaient « barbares »[42].

L'application pratique de ce principe est toutefois faite avec une inconséquence derrière laquelle se cache la reconnaissance d'une nouvelle réalité. C'est ainsi que, même si dans la dichotomie Byzantins-« barbares » la dernière qualité est également attribuée à ceux qui ont bénéficié de la civilisation des premiers — il s'agit ici en premier lieu des Serbes et des Bulgares, mais aussi d'autres, comme le berger « dace » Şerban, « barbare et défavorable quant à son sort »[43] — on constate que l'application de cette épithète n'est pas conséquente dans tous ces cas. Les Bulgares et les Serbes ne sont pas toujours des « barbares », pas plus que les Hongrovalaques[44], et les Occidentaux ne le sont presque jamais. En revanche, les Turcs le sont toujours. Dans l'attribution de cette épithète, c'est la religion et l'attitude envers Byzance qui compte. Au moment où les voisins de même religion attaquent Byzance, violant les conventions et les traités de paix établis (συμβάσεις, συνθῆκαι, σπονδαί)[45] et les serments prêtés (ὅρκοι), devenant parjures (ἐπίορκοι, ἐπιορκοῦντες) et sortant ainsi du cadre des traités (ἐκσπόνδως) et des rapports de « philia » établis[46], ils sont traités de « barbares »[47].

Dans le fragment concernant la guerre survenue entre Jean VI et son gendre, on doit retenir les passages dans lesquels le premier est allié aux Turcs et le gendre aux Serbes et aux Bulgares. Nous devons remarquer que, tandis que les Serbes et les Bulgares sont dénommés Tribales et « Mysoi », les Turcs sont par excellence les « barbares », — bien qu'alliés à Cantacuzène — et que leur habitude la plus ancrée est celle de piller[48]. Ils sont « barbares » en toute occasion, même lorsque Cantacuzène les utilise comme alliés ; bien plus, même lorsque Orkhan devient sont gendre[49]. Si l'on fait abstraction des Turcs seldjoucides de Umur, on constate dans les rapports entre les Turcs ottomans et Jean Cantacuzène (alliance qui lui valut tant de jugements sévères de la part des historiens modernes[50]), un changement d'attitude à partir du moment où ils se sont établis en Europe, par les têtes de pont de Tzympé

---

[41] *Ibid.*, II, p. 154.
[42] *Ibid.*, III, p. 218.
[43] *Ibid* , I, p. 146—148.
[44] *Ibid.*, I, p. 175.
[45] *Ibid.*, par ex. I, p. 119—120 et p. 121 ; II, p. 108 ; III, p. 188 et suiv.
[46] Au cours de la guerre civile entre Cantacuzène et le parti de la cour, le premier conclut la paix ((εἰρήνη) avec le tsar bulgare, qui ἐχρημάτιζε περὶ σπονδῶν, tandis que Cantacuzène, envoyant une ambassade, a confirmé τὰς σπονδάς, arrivant ainsi ἐπὶ φιλίᾳ (*Ibid.*, II, p. 182). Après que Cantacuzène fut devenu empereur, il envoya une ambassade au « Kral » serbe en vue de la récupération des territoires enlevés par celui-ci, pour ne pas rompre les serments et les traités réciproques (μὴ παραλυομένων μέντοι τῶν ὅρκων καὶ τῶν σπονδῶν τῶν πρὸς ἀλλήλους) (*Ibid.*, III, p. 31).
[47] Cf. *supra*, n. 41.
[48] *Ibid.*, III, p. 87, 249, 266 et 326 (et ainsi de suite).
[49] *Ibid.*, par ex. III, p. 32.
[50] Ainsi N. Iorga, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*, dans BZ XV/1906, p. 187—222.

et de Gallipoli (mars 1354), et ont refusé d'en partir, malgré les insistances de l'empereur [51].

Au début de son règne, celui-ci avait senti le besoin de se disculper de l'alliance avec les Turcs devant ses propres sujets et devant les Occidentaux : dans le premier cas devant l'assemblée des états de Byzance, dans le deuxième par l'ambassade envoyée en 1348 à Avignon. Dans les deux situations, il explique que l'alliance avec les Turcs lui a été imposée par les nécessités de la guerre civile, que ses adversaires de l'intérieur l'en ont forcé. « Ce n'est pas de bon gré que j'ai préféré à l'époque de la guerre l'alliance avec les barbares contre les Rhomées, mais forcé par les adversaires » [52]. Il présente la même excuse par l'ambassade envoyée au pape Clément VI, car il avait entendu qu'il était accusé en Occident « d'avoir eu recours, à l'époque de la guerre, à des alliés barbares, qui aujourd'hui tuent et asservissent les Byzantins » [53]. Par conséquent, il cherche à informer le pape « que la nécessité m'avait forcé à en arriver là, à cause de la guerre qui m'a préoccupé, et non parce que j'ai pris en amitié la communauté des barbares »[54]. Vers la fin de son règne, dans les circonstances créées par l'établissement des Turcs en Europe, Cantacuzène sent le besoin de se disculper pour le même acte vis-à-vis de ses voisins de la Péninsule Balkanique directement menacés par les Turcs. Informé que Jean Alexandre, le tsar des Bulgares, était très mécontent de ce que son pays était pillé et dévasté « par l'attaque des barbares », c'est-à-dire des Turcs, et qu'il croyait que de telles incursions ont lieu d'accord avec Jean Cantacuzène, ce dernier envoie une ambassade chez le tsar, pour lui montrer que ce n'était pas sa faute et qu'il n'était pour rien dans les incursions des Turcs ; qu'il ne se serait pas allié à ces « barbares » si ses villes n'avaient pas été prises par le « kral » serbe ; qu'il supporte tout aussi difficilement cette alliance ; aussi lui propose-t-il de s'allier avec lui pour empêcher les « barbares » de passer en Thrace [55]. En effet, depuis leur établissement en Europe, les « barbares »[56] turcs sont désignés sous le nom de « barbares de Thrace » [57].

Le règne de Cantacuzène devait bientôt prendre fin, mais la présence des « barbares » sur la scène politique byzantine était devenue de plus en plus menaçante. Cantacuzène a essayé encore une fois de faire appel à eux avant son abdication, lorsqu'il a écrit aux chefs (ἡγεμόνες) de Thrace de se rallier à lui aussi vite que possible. Mais la cause était perdue. Ces alliés extérieurs étaient par trop dangereux et pillards, à la différence des Latins qui garantissaient à Jean V l'entrée dans Constantinople. D'ailleurs, la balance penchait en faveur de ce dernier non seulement de l'extérieur. A l'intérieur aussi la situation s'était aggravée pour Cantacuzène, dont les partisans avaient commencé à l'abandonner. Un

---

[51] Cz., *éd. cit.*, III, p. 242 et suiv.

[52] *Ibid.*, III, p. 37.

[53] *Ibid.*, p. 53.

[54] *Ibid.*, p. 53—54.

[55] *Ibid.*, p. 162—163.

[56] *Ibid.*, p. 291, 297 et 298. Dans le même sens, la lettre que Gr. Palamas envoie de la captivité turque aux Thessaloniciens vers le milieu de la VI^e décennie du même siècle mentionne les Turcs comme οἱ βαρβαρώτατοι τῶν βαρβάρων, éd. K. I. Dyobouniotes, dans Νέος Ἑλληνομνήμων 16/1922, p. 8.

[57] οἱ ἐν Θράκῃ βάρβαροι, *ibid.*, par ex. III, p. 288 et 362.

fait significatif à cet égard, c'est l'attitude du patriarche Philothée, son père spirituel, intronisé par lui-même et qui au printemps de la même année 1354 avait couronné empereur son fils Mathieu, mais qui cette fois-ci, devant l'intention de Cantacuzène de faire de nouveau appel aux Turcs, lui avait dit ouvertement : « qu'il n'était pas agréable à Dieu d'appeler la force barbare contre ceux qui prennent leur nom du Christ et que des paysans qui n'ont fait aucun mal ou des soldats soient occis » [58]. Au motif général de la justification de sa propre attitude, les derniers chapitres du récit de Cantacuzène ajoutent l'atmosphère d'amertume causée par la pression turque, la supériorité militaire des Turcs y étant clairement affirmée [59]. Une seule fois, notre personnage tient à exprimer son antipathie pour ses vaillants et « barbares » alliés : « Si j'éprouve une telle aversion envers ceux-ci, c'est non seulement à cause de l'opposition aiguë entre eux et nous en ce qui concerne la foi, mais aussi parce que depuis de longues années ils ont fait beaucoup de mal aux Rhomées »[60].

Or, les Latins d'Occident avaient eux aussi fait beaucoup de mal aux Byzantins. Cependant l'*Histoire* de Cantacuzène ne les appelle presque jamais « barbares », non plus que ses adversaires génois, pourtant « peuple intrigant et ennemi des Rhomées et prêt à violer leur serment »[61], contre lesquels il s'était allié aux Vénitiens. En comparaison d'Anne Comnène, le changement d'attitude est évident. Les Turcs, qui professent une autre religion et qui menacent l'empire, sont toujours des « barbares ». Les peuples slaves de la Péninsule Balkanique, de la même religion que les Byzantins, sont également « barbares », dans la mesure où ils les menacent. Les Occidentaux, voisins des Byzantins seulement par les possessions qu'ils détiennent, paraissent à notre auteur moins dangereux que les peuples de la Péninsule Balkanique. Cependant, en ce qui concerne la religion, les Occidentaux sont plus éloignés des Byzantins que ces derniers. Pourquoi Cantacuzène ne les appelle-t-il jamais « barbares »? Il ne l'explique nulle part.

Cantacuzène consigne, dans différentes circonstances les qualités des Occidentaux. Certains sont habiles à manier diverses machines de guerre[62] ; d'autres sont des commerçants capables ; d'autres, chevaliers et écuyers, apportent à Byzance les tournois et d'autres jeux, qui selon Cantacuzène n'étaient pas connus jusqu'alors aux Rhomées[63] ; d'autres étaient expérimentés dans les guerres contre les Turcs[64] ; d'autres enfin, parmi les frères mineurs ou portant des titres ecclésiastiques, excellent « non seulement dans la sagesse venue des Rhomées, mais également dans celle qui vient d'Aristote », ou bien sont pleins de vertus tout en se préoccupant de la sagesse « du dehors »[65].

---

[58] *Ibid.*, III, p. 288.
[59] *Ibid.*, p. 295–296.
[60] *Ibid*, p. 297.
[61] *Ibid.*, p. 68. Il existe toutefois un cas où les Tarentins d'Italie du sud, étant sous domination angevine, sont nommés ἄνθρωποι βάρβαροι (*ibid.*, I, p. 520).
[62] *Ibid*, I, p. 173 ; III, p. 195.
[63] *Ibid.*, I, p. 204.
[64] *Ibid.*, I, p. 341
[65] *Ibid.*, II, p. 503 ; III, p. 55.

La dernière formule désigne la *paideia* des Rhomées, c'est-à-dire ἐγκύκλιος παιδεία, dont quiconque s'abreuve doit être loué [66]. Elle est παιδεία ἡ ἔξω [67], dépassée cependant par la sagesse « de chez nous » (ἡ καθ' ἡμᾶς), qualité que l'on rencontre surtout chez les ecclésiastiques ou les moines[68], qui se soumettent à un certain régime de vie et possèdent une certaine *politeia*. Nous devons relever le fait que le terme « politeia » est employé par Cantacuzène une seule fois et cela pour désigner le régime politique, la constitution d'une république italienne, à savoir celle de Gênes [69], c'est-à-dire dans le même sens qu'Aristote lorsqu'il parlait de la « politeia » des Athéniens. De pareils éléments auront constitué pour Cantacuzène des raisons suffisantes pour l'empêcher de considérer comme « barbares » des hommes qui ont des lois et des règles de vie tout comme les Byzantins, même si elles sont différentes des leurs, des hommes qui possèdent, eux aussi, *paideia* et *politeia*. Car les « barbares » sont avant tout ceux qui ne connaissent pas de règles de vie et n'ont pas de lois. Il est significatif à cet égard de considérer la manière dont Cantacuzène a jugé une manifestation de la cour du palais impérial (τὰ βασίλεια) de Constantinople. C'était au cours de l'été de l'année 1341, après la mort d'Andronic III, alors que Cantacuzène se trouvait au Palais, discutant et se consultant avec l'impératrice Anne sur les affaires publiques (περὶ τῶν κοινῶν). Tout à coup on entendit du bruit et de l'agitation au dehors. C'étaient des éléments de l'armée, ainsi que de jeunes aristocrates, qui réclamaient pour le « grand domestique » une plus grande dignité dans l'État. Cette démonstration fut désavouée aussi bien par Anne de Savoie que par Cantacuzène qui, lorsque l'impératrice lui demanda ce qui se passait, lui répondit que ceux qui avaient monté le coup étaient des « mal élevés » (ἀπαίδευτοι) [70]. Dans le discours qui suivit cette manifestation, Anne de Savoie blâma « le manque d'éducation » (ἀπαιδευσία) des personnes rassemblées dans la cour, pour la raison que, bien qu'élevés et nourris dès leur enfance dans les lois des empereurs, ils ne se sont en rien comportés mieux que les « barbares non gouvernés » (βάρβαροι ἀβασίλευτοι), en troublant tout ce qui leur barrait la route[71].

Le critère essentiel de distinction dans l'antithèse « Rhomées-,,barbares'' » [72] est le critère politique, le premier terme désignant l'appartenance à l'Empire byzantin sans que l'autre terme indique nécessairement la non-appartenance à celui-ci, car il y a des « barbares » qui vivent dans l'Empire et ont la qualité de « Rhomées ». Anne de Savoie s'adresse à un moment donné à ses sujets, en les appelant : « vous hommes byzantins, vous Hellènes et vous barbares » [73], formule qui à côté du critère politique comporte un critère ethnique, ce dernier toutefois subor-

---

[66] *Ibid.*, par ex , I, p. 484.
[67] *Ibid.*, III, p. 107.
[68] C'est ainsi que le patriarche Gérasime excellait en ce qui concerne la « politeia » monastique, et le métropolite Théolepte de Philadelphie pas seulement dans celle-ci (*Ibid*, I, p. 67).
[69] *Ibid.*, III, p. 235.
[70] *Ibid.*, II, p. 85. Pour la réactualisation de la notion « paideia » dans la période 1100—1453, voir K. Lechner, *op. cit.*, Munchen, 1954, p. 57—58.
[71] *Ibid.*, II, p. 86.
[72] *Ibid.*, par exemple I, p. 588 ; II, p. 109, 164 ; III, p. 328 et 329.
[73] *Ibid.*, II, p. 36.

donné au premier ; des Hellènes-«barbares », existent dans l'Empire comme au-dehors de celui-ci [74], mais les citadins de la ville de Thessalonique qui à l'époque du soulèvement des Zélotes étaient contre la politique de ceux-ci consistant à faire appel aux Serbes de Dušan contre l'empereur byzantin sont « philorhomées », et non pas « philhellènes ». Ces φιλορρώμαιοι τῶν πολιτῶν, voyant qu'ils n'étaient pas capables de venir à bout des «traîtres» (προδιδόντες — il s'agit des Zélotes et de leurs adeptes), à cause de l'appui venu du dehors, ne supportaient absolument pas que les *Rhomées* soient frustrés d'une si grande ville et qu'eux deviennent les esclaves des « *barbares* » [75]

La manière dont les notions antithétiques de Rhomées-« barbares » et Hellènes-« barbares » sont utilisées dans l'*Histoire* de Cantacuzène, bien qu'au premier abord on puisse avoir l'impression que le terme « Rhomées » commence à être remplacé par celui d'« Hellènes, montre que les critères sont différents. Il est vrai que le dernier terme élargit sa sphère aux dépens de « Rhomées » : la langue grecque des Byzantins n'est pas nomée par Cantacuzène ῥωμαϊστί, mais ἑλληνιστί [76].

Toutefois ces nuances ne sont pas encore arrivées à éliminer le terme « Rhomées », dont la valeur politique garde ses anciens droits, ce qui atteste une fois de plus la persistance de l'idéologie impériale romaine qui domine la vie politique de Byzance du XIV^{e} siècle [77] ; à cette époque l'affirmation du facteur ethnique hellénique n'est pas devenue assez forte pour lui disputer la primauté sous ce rapport.

Mais, aussi forte que soit une théorie, elle ne saurait faire abstraction de la réalité. Une preuve évidente de la conciliation des deux, et même du recul de la théorie devant la réalité est offerte par maints passages de l'*Histoire*. Ainsi l'auteur soutient d'une part le caractère « légitime » des prétentions byzantines sur les régions occidentales de la Péninsule Balkanique — prétentions d'ailleurs assez modiques — par l'argument que ces régions ont appartenu autrefois à Jules César [78], et d'autre part renonce à certaines prérogatives des empereurs de Byzance, à la prééminence (πλεονέκτημα) de ceux-ci sur les souverains d'Occident[79]. Affirmée en termes généraux à l'occasion de la relation de la mission de l'ambassade envoyée au pape Clément VI en 1348, cette renonciation est complétée par les détails contenus dans les sources documentaires

---

[74] *Ibid.*, I, p. 423 ; II, p. 28 ; pour l'antithèse Hellènes-barbares voir aussi II. p. 157, 503, 567. Le critère qui se trouve à la base de cette antithèse est plutôt culturel ; notre auteur montre ainsi combien il a été difficile à Andronic III de marier sa fille à l'un des fils du tsar bulgare Jean Alexandre, n'acceptant cette situation que pour des raisons d'État ; car, commente Cantacuzène, l'empereur de Byzance savait que la vie à côté des « *barbares* » ne serait pas agréable à celle-ci, qui était « élevée dans les coutumes et les lois *helléniques* (c'est nous qui soulignons) et impériales » τοῖς ἤθεσι καὶ νόμοις Ἑλληνικοῖς ἐντεθραμμένη καὶ βασιλικοῖς (I, p. 505).

[75] *Ibid.*, III, p. 110.

[76] *Ibid.*, I, p. 471 ; II, p. 520 et III, p. 164. Cependant même des auteurs qui appellent la langue byzantine ῥωμαϊστί, lorsqu'ils veulent montrer comment ceux-ci traduisent un terme étranger, emploient le terme ἑλληνίζοντες, et pas ῥωμαΐζοντες.

[77] Dans le même sens, par rapport aux opinions qui ont soutenu la prépondérance du sentiment « national » hellénique au détriment de l'idée d'empire dans la dernière période de Byzance, voir H.-G. Beck, *Reichsidee und nationale Politik im spätbyzantinischen Staat*, BZ 53/1960, p. 86—94.

[78] Cz., *éd. cit.*, I, p. 520.

[79] *Ibid.*, III, p. 54.

qui se rapportent au même événement et qui ont été publiées par R. J. Loenertz. En effet, lorsqu'il propose la convocation d'un concile œcuménique, idée soutenue aussi dans son *Histoire*, Jean Cantacuzène décline sa compétence de le présider, en sa qualité d'empereur byzantin, en montrant que, bien que cette mission lui revienne théoriquement, en fait, étant donné que « l'Empire n'est plus dans la situation de jadis, l'empereur ne peut plus assumer la tâche d'un pareil synode » [80]. Ce qui est plus intéressant, c'est que dans le même document qui traite de l'union des deux Eglises, il est également question du statut de l'empereur byzantin en cas de solution positive des pourparlers. Il préconise que sa position vis-à-vis de la papauté soit identique à celle du roi de France[81], sans faire mention de l'empereur romano-germanique, son homologue impérial.

Il faut toutefois mentionner que la reconnaissance du titre impérial du souverain romano-germanique n'implique pas la reconnaissance de sa qualité d'empereur romain [82]. D'autre part, si par « Latins » Cantacuzène entend, selon la conception byzantine traditionnelle, les Occidentaux [83], il y a aussi des cas où le terme Ῥωμαῖοι réservé aux Byzantins, désigne les Occidentaux. Notre auteur fait donc un aveu qui met en lumière l'affaiblissement de la conscience romaine des Byzantins ; l'Eglise occidentale est appelée par lui l'Eglise romaine, ἡ Ῥωμαίων ἐκκλησία [84].

Un autre aspect de la confrontation de la théorie à la réalité nous est fourni par la position de Cantacuzène à l'égard de la croisade, question dans laquelle Byzance était intéressée d'une manière vitale. En justifiant vis-à-vis du pape son alliance avec les Turcs, Cantacuzène lui demandait, par l'ambassade de 1348, de hâter la croisade projetée en Occident, en offrant à l'armée des croisés non seulement de lui faciliter le passage vers l'Asie, mais aussi de combattre à ses côtés [85]. Diplomate habile, Cantacuzène savait également faire figure de croisé occidental. A cet égard, les documents de la même ambassade, publiés par Loenertz, sont encore plus riches de détails que son *Histoire*. Se rendant compte de la manière dont l'idée de croisade était conçue par l'Occident préoccupé de la réalisation d'un *passagium generale* contre les Musulmans, notre personnage offre sa participation à l'éventuel « magnum et sanctum passagium » dont l'objectif final était Jérusalem. Mais le langage des documents diffère du récit développé dans son *Histoire*, où il ne fait aucune allusion à quoi que ce soit de semblable ; il résulte d'une façon très claire qu'une action de grandes dimensions demeurait étrangère aux Byzantins. Ce qui était urgent pour eux et pour Cantacuzène, c'était d'éloigner la

---

[80] « Cum Imperium non sit in statu pristino, non posset Imperator honera tocius synodi portare » (dans R. J. Loenertz, *Ambassadeurs grecs auprès du pape Clément VI (1348)*, « Orientalia Christiana Periodica ») (cité par la suite OCP) 19/1953, p. 182.

[81] *Ibid.*, p. 182.

[82] Cz. *éd cit.*, p. 336, où est également affirmée l'idée d'unité des deux empires.

[83] *Ibid.*, II, p. 539.

[84] *Ibid.*, II, p. 539 et 540 ; III, p. 58.

[85] Cz. *éd. cit.*, III, p 54 et 57. À cette dernière page, l'auteur nomme la croisade « une belle lutte » (καλὸς ἀγῶν). De même, Grégoras, *Byzantina Historia*, I, Bonn, 1829, p. 103, appelle la croisade καλὴ ἔξοδος. Sans doute, à cette date la période classique des croisades était achevée. Elles se maintenaient encore en Occident, plutôt comme un état d'esprit qu'en tant que réalisations pratiques.

pression turque venue d'Asie Mineure [86]. C'est pourquoi les documents insistent, dans un esprit tout à fait conforme à celui du récit de l'*Histoire*, sur le fait que si l'on ne peut réaliser un « magnum passagium », que l'on donne cours au moins à un « parvum passagium » pour l'annihilation des Turcs d'Asie Mineure.

Mais ce qui est plus intéressant et plus significatif encore pour la manière dont une grande idée pouvait entraîner aussi d'autres intérêts plus ou moins importants, mais collatéraux ou même étrangers à son esprit, c'est le fait que par une telle action Cantacuzène avait encore un but en vue, à savoir empêcher l'expansion serbe. Ce chapitre occupe un tout aussi grand nombre de pages dans son *Histoire*, mais il n'est nulle part mis en rapport avec un plan quelconque de croisade. Voyons maintenant si la source narrative en question apporte d'autres lumières sur la croisade. De fait, l'*Histoire* de Cantacuzène contient quelques éléments qui préfigurent cette croisade byzantine, si chère à N. Iorga [87]. Laissant de côté le passage où il est dit que les soldats byzantins s'élançaient dans la bataille de Pélékanos « en s'armant de la croix » [88], passage qui semble peu concluant, puisque la même expression figure aussi dans un autre endroit, où il n'est pas question d'une expédition armée [89], nous signalerons l'existence d'une idée de croisade orthodoxe contre les Turcs. C'est ainsi que dans les conflits de frontière byzantino-bulgares des années 1328—1330, Andronic III se propose à un moment donné de rétablir la paix, pour la raison que « les deux armées sont de la même religion, de sorte qu'il n'est pas bien qu'elles se fassent la guerre et qu'il est préférable qu'elles combattent ensemble pour Dieu contre les infidèles » [90]. Le langage de ce passage est fort semblable à celui qu'emploie le despote Uglieša dans l'acte de donation du mois d'avril 1371 au monastère de Vatopédi [91], acte fait dans des circonstances reconnues par V. Laurent comme un indice de croisade byzantine [92]. Il y a donc dans l'*Histoire* de Cantacuzène des éléments qui viennent à l'appui de la thèse concernant la croisade byzantine et si cette idée a jamais existé, on peut ajouter qu'elle n'avait pas disparu au XIV^e siècle ; si les empereurs byzan-

---

[86] R. J. Loenertz, *art. cit.*, p. 186.

[87] N. Iorga, entre autres *Croisade latine et byzantine dans le Sud-Est de l'Europe*, dans *Choses d'Orient et de Roumanie*, Bucarest—Paris, 1924. Il est intéressant de voir qu'une évaluation générale de la Croisade est faite par Cantacuzène qui, ainsi que nous l'avons dit, préfère s'abstenir de faire des commentaires ou des jugements d'ordre très général, dans la lettre adressée au pape Clément VI par Barthélemy de Rome, envoyé du dauphin Humbert II de Dauphiné à Constantinople et vicaire du patriarche latin de Constantinople. Cette lettre expose la communauté de foi chrétienne entre Byzantins et Occidentaux, ainsi que la considération que l'accession au pouvoir de Cantacuzène est meilleure « pour la paix et l'état de tout le peuple chrétien et pour le progrès de la victoire contre les ennemis de la croix, car la dispute croissante depuis si longtemps entre eux n'a pas produit peu de dommage aux empereurs de la Romanie » (Cz., *éd. cit.*, III, p. 14—15. Il s'agit de la guerre civile qui a pris fin par l'avènement de Cantacuzène).

[88] σταυρῷ τε καθοπλίσαντες ἑαυτούς, *ibid.*, I, p. 347.

[89] *Ibid*, I, p. 66.

[90] *Ibid.*, I, p. 325. Dans le même sens, l'auteur affirme à la p. 462 qu'il n'est pas bien que les Bulgares et les Byzantins se battent pour des villes, eux qui sont de la même religion.

[91] Publié par M. Lascaris, *Actes serbes de Vatopédi*, dans « Byzantinoslavica » (=Bsl.), 6/1935—1936, p. 178.

[92] V. Laurent, *L'idée de guerre sainte et la tradition byzantine*, dans « Revue historique du Sud-Est européen » (cité par la suite RHSEE), XXIII/1946, p. 96.

tins étaient autrefois pénétrés du sens de la croisade qui leur incombait en tant que mission œcuménique, ils n'y ont pas renoncé même sous les Paléologues, du moins en théorie [93]. De même, mais cette fois-ci seulement en guise de consolation platonique, ils n'ont pas renoncé à la doctrine de la suprématie sur les autres têtes couronnées, ce qui ne les a pas empêchés d'accepter en pratique des compromis souvent humiliants pour leurs prétentions [94].

La lecture du livre de Cantacuzène suscite plutôt l'impression créée par la fidélité aux formes et aux concepts hérités que par la tension qui dénote la recherche assidue d'une nouvelle place dans le monde ou la révision de l'idéologie traditionnelle. Il n'en est pas moins vrai que cette idéologie est moins incisive et rigide que jadis, qu'elle est devenue plus souple devant les réalités auxquelles elle est confrontée, même lorsque ces réalités créent de sérieuses brèches dans ce que cette idéologie considérait autrefois comme indispensable à sa cohésion. Byzance continue à se croire au sommet de la hiérarchie des États, mais si cette position lui est contestée, elle n'a plus la force de répliquer et partage avec les autres les prétentions qu'autrefois elle seule s'était réservées en exclusivité ; parfois, dans de situations extérieures difficiles, elle accepte même un rang inférieur à cet ordre idéal, rang qui lui vaut toutefois plus d'avantages qu'une prétendue prééminence théorique. Fidèle à ses débuts et à ses résidus œcuméniques, Byzance se considère en droit de continuer à cultiver sa mission de lutte contre les « barbares » qui l'assaillent et d'intégration de ceux-ci dans sa « paideia » et sa « politeia ». Cependant, cette mission théorique trouve sa négation en elle-même, à savoir le fait que tout ce qui entoure Byzance n'est pas « barbare », bien plus, ceux qui ne sont plus « babares » ne le doivent pas exclusivement à Byzance.

Si, devant la réalité, bien des compromis sont acceptés, le souvenir de la situation de jadis, bien plus heureuse et plus conforme à sa théorie politique, est toujours vivant. Après la mort d'Andronic III, Cantacuzène nourrissait encore de grands plans à cet égard. Dans son intention de voir de nouveau « l'Empire des Rhomées revenu à sa puissance et dominant tous ses ennemis », il espérait que par les expéditions projetées au printemps de l'année suivante 1342, il réduirait à la situation de tributaires (ὑπόφοροι), assujettis à l'empereur des Byzantins ceux qui avaient auparavant osé les attaquer [95].

---

[93] Bien qu'intéressante comme construction théorique, la thèse de la croisade byzantine dispose de trop peu d'arguments. Pratiquement, même au cas d'une alliance des peuples orthodoxes contre l'invasion ottomane, elle ne pouvait avoir qu'un caractère de défense et non un but offensif, inhérent à une croisade.

[94] Dans la confrontation mentionnée ci-dessus entre Byzantins et Bulgares, après avoir abouti à une entente, Andronic III a cru pouvoir aller plus loin, en demandant au tsar bulgare de se considérer et de s'appeler serviteur (δοῦλος) de l'empereur byzantin, conformément à la loi en vigueur chez les Byzantins. Il a dû cependant renoncer à cette prétention et renouveler les rapports de « philia » et les traités existants sans que sa prétention fût satisfaite, car le tsar bulgare lui a répondu qu'il ne lui semblait pas digne de lui, en sa qualité d'empereur, de devenir le subordonné d'un autre empereur (Cz. *éd. cit.*, I, p. 326). Voilà encore un exemple concernant la manière dont la Byzance de l'époque était obligée de renoncer à ses prétentions et de concilier la théorie avec la réalité.

[95] *Ibid.*, II, p. 68.

Il a mis de grands espoirs dans les résultats de la campagne du Péloponnèse, à la suite de laquelle même les Catalans d'Attique et de Béotie allaient devoir se soumettre aux Byzantins ; après cela « l'Empire des Rhomées devenant compact du Péloponnèse à Byzance comme autrefois » (ὥσπερ ἐν τοῖς πάλαι χρόνοις), il croyait que l'empire aurait pu répliquer plus facilement aux méfaits commis par les Serbes et autres « barbares » voisins [96]. Si le déclenchement de la guerre civile a empêché alors la réalisation de ces plans, il les a repris lors de son avènement à l'Empire, avec le même enthousiasme propre à un commencement de règne, dans l'intention de « ramener les Rhomées à leur éclat d'autrefois ». C'est en se rapportant à ce bonheur d'autrefois qu'il commence le discours devant les états de Byzance convoqués par lui, de même qu'il l'évoque également après son abdication, au moment où il veut convaincre son fils Mathieu de renoncer à la dignité impériale ; seulement cette fois-ci l'idée de rétablir la situation de jadis n'avait plus pour lui que la forme d'un rêve [97].

Exemple concret de compromis entre la théorie et les réalités, le tableau du monde contemporain environnant présenté par l'*Histoire* de Cantacuzène est suggestif surtout si on l'examine dans une perspective plus large. Ainsi, il est permis d'affirmer qu'en ce qui concerne la triade terminologique Romain-Hellène- « Barbare », dont nous avons montré combien peu rigides sont les éléments, Cantacuzène est un précurseur des derniers historiens byzantins du XVe siècle, chez lesquels les Occidentaux ne sont nulle part dénommés « barbares » Les plus grandes ressemblances sous ce rapport peuvent être établies avec Doukas, qui appelle également les Byzantins « Rhomaioi » et les Occidentaux « Latinoi ». Le terme « Hellène » appliqué aux Byzantins comporte chez celui-ci, de même que chez Cantacuzène, un sens ethnique. Certes, c'est la valeur politique du terme « Romain » qui est prédominante, mais elle n'est plus exclusive. Cependant, cette caractérisation encore timide des Occidentaux comme « Romains » annonce d'autre part Chalkokondylès, pour lequel « Romain » est seulement l'Occident et « Hellène » seulement le byzantin [98]. Dans l'évolution sémantique de ces termes, Cantacuzène constitue un chaînon indispensable. Il appartient à une étude spéciale de nuancer davantage son importance et son rôle.

---

[96] *Ibid.*, II, p. 80.

[97] *Ibid.*, III, p. 34, 39 et resp. 352.

[98] Nous avons utilisé pour ce rapprochement terminologique les résultats de l'étude de Hans Ditten, publiés dans le IIe vol. des *Actes* du Congrès d'Ohrid, Belgrade 1964, p. 273—299, principalement les pages 276—284 (Le titre de l'étude est Βάρβαροι, Ἕλληνες *und* Ῥωμαῖοι *bei den letzten byzantinischen Geschichtsschreibern*). Pour la discussion de cette question on pourrait aussi ajouter Cz. II, p. 514. L'étude citée de K. Lechner ne semble pas avoir fait usage de l'histoire de Cantacuzène, bien que la bibliographie la mentionne.

LA FORMATION D'UNE CONSCIENCE NATIONALE HELLÉNIQUE EN ROMANIE LATINE (XIII^{e} - XVI^{e} SIÈCLES) *

FR. E. THIRIET
(Strasbourg)

Nul plus que le peuple roumain ne peut mieux saisir les données du problème que nous allons évoquer. Car il existe une évidente familiarité entre l'histoire roumaine et la persistance de la nation grecque : au XVIII^{e} siècle, l'œuvre des princes phanariotes introduit des réformes génératrices d'un certain progrès ; au début du siècle suivant, les imprimeries de Jassy éditent les chants de Rhigas Velestinlis, tandis que s'organise l'Hétairie. Bientôt, en 1821, se déclenchent les combats libérateurs sous la double conduite d'Alexandre Ypsilanti et de Tudor Vladimirescu. Peu importe que ce dernier échoue rapidement [1] ; il reste que les patries entendent vivre libres et que, dans ce combat pour l'indépendance, Grecs et Roumains se trouvent côte à côte [2].

Avant de se dresser contre la domination ottomane, les Hellènes avaient dû défendre leur être national contre l'oppression latine. Ce sera notre propos d'analyser les formes de cette auto-défense à l'époque de la grande extension latino-occidentale en Romanie, du XIII^{e} au commencement du XVI^{e} siècle. Sans entrer dans des détails qui ne sauraient avoir leur place dans une présentation aussi brève, nous voudrions seulement évoquer certains aspects majeurs de la résistance grecque là où la domination latine s'exerça avec le plus de vigueur, dans l'Empire colonial de Venise construit après la campagne victorieuse des Croisés franco-vénitiens de 1203—1204 et bien consolidé au cours des XIII^{e} — XIV^{e} siècles [3].

★

Il importe avant tout d'insister sur les caractères originaux de l'édifice colonial vénitien en terre grecque : si certaines régions sont volontiers abandonnées à des patriciens vénitiens, dont les plus puissants

---

* Communication présentée au III^{e} Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre 1974.

[1] Assassiné à la fin de 1821, T. Vladimirescu fut le leader du soulèvement en Valachie. S'il promit aux paysans leur libération du joug seigneurial, il dut se lier aux boïards pour accroître ses moyens matériels. Cette attitude est pour beaucoup dans son insuccès.

[2] Très bon relevé documentaire de la contribution roumaine à l'œuvre de régénération grecque dans C. Erbiceanu, *Bibliografia greacă sau cărtile grecești imprimate în Principatele Române în epoca fanariotă si dedicate domnitorilor și boierilor români*, Bucarest, 1903.

[3] Sur les étapes de la conquête v. notre ouvrage *La Romanie vénitienne au moyen âge, le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XII^{e}—XV^{e} siècles)*, Paris, 1959. Une seconde édition, mise à jour, doit paraître en 1975, toujours chez De Boccard, Paris.

sont les Sanudi, ducs de l'Archipel, la majeure partie des territoires alloués à la Commune par l'accord de partage de mars 1204 a été prise en charge par la métropole. Le système administratif mis en place est très fortement centralisé : magistrats supérieurs, duc de Crète, bailes de Négrepont et, plus tard, de Corfou, châtelains (*castellani*) de la Messénie vénitienne avec les deux « yeux de la Commune », Coron et Modon, qui sont tous élus par le Grand Conseil de la métropole, délégués par une *ducale* émanant du doge et de la Seigneurie, munis d'instructions extrêmement précises délibérées et arrêtées par le Sénat (*consilium rogatorum*). Ces hauts personnages sont entourés de conseillers, également désignés par les Conseils vénitiens, et d'agents plus ou moins importants, depuis les camériers, chargés des finances locales, jusqu'aux Seigneurs de Nuit (*domini di notte*), commissaires supérieurs de police, et aux très nombreux officiers et employés des services douaniers ou fiscaux, sans parler des avocats, des petits juges et des commandants supérieurs et subalternes des troupes chargées du maintien de l'ordre et de la défense des colonies. Tous sont des délégués de la métropole dominante à laquelle ils doivent rendre des comptes. Tous sont des Vénitiens de souche, patriciens ou *popolani*, animés du souci de bien servir et nullement tenus de quoi que ce soit à l'égard de leurs administrés. Nous avons montré ailleurs combien était systématique l'organisation vénitienne, corset rigide enveloppant étroitement la chair grecque [4]. Toutefois celle-ci vit et ses pulsations ne sont pas ignorées des autorités vénitiennes dont beaucoup de représentants connaissent assez bien les usages grecs, la langue grecque et les impératifs de la conscience grecque, notamment sur le plan religieux.

La situation légale est cependant fort claire. Les instruments du pouvoir sont entièrement aux mains des représentants vénitiens. Les Grecs ont le statut de sujets ou *fideles dominii* comme les désignent les textes [5]. Un certain nombre de ces fidèles occupent, il est vrai, une position dominante au sein de la population autochtone : les archontes et la catégorie plus floue des *archondopouloi*. En Crète notamment ils se sont placés à la tête de la résistance intérieure pour l'organiser contre les occupants latino-vénitiens : les Haghiostefanitès, les Mélissène, les Kalergis, les Thalassène, les Skordylis, les Varouchas sont les plus détérminés et la Commune de Venise a dû, au terme de durs combats, reconnaître leur position supérieure, leurs possessions foncières, parfois même leur clientèle, ce qui revenait à leur abandonner une fraction du pouvoir. On peut parfaitement étudier ces traits de la politique vénitienne dans le fameux traité de 1299 conclu par le duc de Crète avec le résistant Alexis Kaler-

---

[4] *La Romanie vénitienne* (désormais citée *Rom. Vénit.*), toute la deuxième partie pp. 179—256 surtout. Utiles développements pour le début de la période dans S. Borsari, *Studi sulle colonie in Romania nel sec. XIII*, Naples, 1966. On peut comparer avec l'organisation génoise en Romanie, fort différente, à l'aide de R. S. Lopez, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*, Bologne, 1938 ; pour Pise, v. G. Rossi Sabatini, *L'espansione di Pisa nel Mediterraneo fino alla Meloria*, Florence, 1935.

[5] Innombrables exemples dans nos *Régestes des délibérations du Sénat vénitien concernant la Romanie* (1329—1463), 3 vol., 1958—1961, Paris — La Haye, Mouton éd. ; et dans nos *Délibérations des Assemblées vénitiennes concernant la Romanie* (1160—1463), 2 vol., 1966 et 1971, Paris—La Haye.

gis[6]. Pourtant ce ne sont là que des concessions mineures destinées à désarmer les plus ardents tout en divisant le front hellénique. En fait, tous les Grecs sont des sujets tenus à l'obéissance : ils n'ont pas accès aux Conseils locaux, Conseil des douze, Grand Conseil ou *rogati* du Sénat régional ; seuls, quelques-uns issus d'une extraction illustre sont admis peu à peu, au cours du XIV^e siècle, au Conseil des feudataires crétois mais ils n'y participent pas à toutes les délibérations, il est aisé de s'en rendre compte [7].

Une telle politique peut apparaître comme réaliste, voire compréhensive. A terme elle favorise évidemment les Grecs et leur laisse toutes les chances de développer leur particularité nationale sur le triple plan ethnique, linguistique et religieux. Aussi bien irais-je jusqu'à critiquer le libellé de mon rapport : il s'agit moins de la *formation* d'une conscience nationale grecque que de sa *consolidation*. Tout se passe comme si la Commune manifestait à l'égard de ses fidèles grecs à la fois du respect et de la crainte. Du respect parce qu'on a besoin d'eux pour aider au maintien de l'ordre et pour faire travailler la terre, l'immense majorité des Hellènes se composant de *villani* ou parèques que se disputent leurs anciens maîtres grecs, les feudataires vénitiens établis et, avec une grande âpreté, la Commune elle-même qui s'est réservée d'importants domaines arrachés à l'Eglise autochtone ou provenant des biens impériaux [8]. Les marques de ce respect, à coup sûr intéressé, sont nombreuses ; relevons seulement les plus curieuses. Ainsi, au lendemain de la grande insurrection de 1363, les instructions remises aux provéditeurs le 28 juillet 1364 leur recommandent de se monter généreux envers les *villani* ; ils peuvent aller jusqu'à les affranchir, même s'ils dépendent de la Commune [9]. Il y a mieux : les provéditeurs devront faire en sorte que soient satisfaits les « nobles grecs pauvres » afin de les soustraire aux séductions des meneurs de la rébellion [10]. De même, près d'un siècle plus tard, après l'écrasement de la révolte conduite par Siphi Vlastos, Venise fait affranchir de nombreux *villani* [11]. Sans insister davantage, rappelons le soin extrême apporté par les autorités vénitiennes à l'évacuation de la population grecque de Ténédos dans les années qui suivirent la paix de Turin, en 1382—1384[12]. On s'efforça de reclasser les réfugiés, leur octroyant des secours en argent

---

[6] Notre *Romanie vénit.*, p. 134—137 et le texte (latin et grec) du pacte édité par C. Mertzios, Ἡ συνθήκη Ἐνετῶν - Καλλέργη, Κρητικὰ Χρονικά, III (1949), p. 262—275.

[7] Par cinq fois, au XIII^e siècle, Venise a installé en Crète des groupes assez importants de patriciens et de *popolani* vénitiens, leur octroyant des *feuda* répartis dans l'île entière. Les feudataires de souche latino-vénitienne, au nombre d'environ 1500 (6000 avec leurs familles) se réunissaient dans les chefs-lieux de districts pour délibérer, présenter leurs observations et leurs doléances aux recteurs locaux.

[8] Sur cette rivalité à propos de la main d'œuvre rurale. outre la *Romanie vénit.*, *passim*, v. notre article *La condition paysanne et les problèmes de l'exploitation rurale en Romanie gréco-vénitienne*, in *Studi veneziani*, vol. IX (1967), p. 35—69.

[9] *Délib. Ass.*, II, n° 758, et le texte complet p. 278—279.

[10] *ibid.*, n° 758 texte p. 279 (il s'agit d'*aliqui nobiles greci pauperes* qu'il convient d'amener à la cause vénitienne).

[11] *ibid.*, n° 1558 et 1559 et texte p. 329—330.

[12] *ibid.*, n° 842 et texte p. 289—293 (15 août 1382).

et leur assurant des quantités de terre proportionnelles aux propriétés qu'ils avaient dû abandonner dans leur île [13].

Il reste cependant que les Grecs inspirent de la crainte. Cette crainte est justifiée en Crète où, en dépit de l'établissement de plusieurs milliers de Vénitiens, la prépondérance numérique des Hellènes demeure écrasante. Cet avantage est d'autant plus redoutable que les Crétois sont indomptables et toujours prêts à prendre les armes pour expulser les occupants vénitiens. Aussi les autorités cherchent-elles au moins à refouler les Grecs hors des villes de la côte septentrionale et, notamment, de Candie où l'on entend éviter toute concentration : au printemps de 1366, par exemple, on constate avec un certain effroi, que la population candiote a triplé depuis l'insurrection et qu'il y a plus de 20.000 bouches à nourrir ; les nouveaux venus sont surtout des Grecs que leur fidélité à la Commune a conduits à se réfugier dans la cité, mêlés à d'autres personnes [14]. Une crainte analogue est exprimée avec plus de force dans la délibération du Conseil des Dix, le 28 novembre 1436, à propos de l'évêque grec de Coron qui, en dépit des ordres, est venu résider dans le bourg, y attirant un grand nombre de Grecs ; de tels rassemblements ne vont pas sans danger et il faut prier l'évêque de quitter l'agglomération [15]. L'interdiction d'enrôler des soldats grecs obéit au même souci mais, là encore, les règles sont volontiers tournées par les magistrats vénitiens en fonctions outre-mer, probablement en raison de la stricte nécessité de conserver un nombre de troupes satisfaisant. En tout cas, le Sénat de la métropole rappelle souvent à l'ordre les gouverneurs coloniaux : le 27 juin 1340, il est dit qu'aucun Grec ne saurait être soldat dans l'Eubée vénitienne ; ordre analogue le 26 février 1341 pour les châtelains de Coron-Modon tenus de renvoyer les soldats grecs, ainsi que tous les Grecs qui ont pu s'infiltrer dans les rangs des *officiales* salariés de la Commune dans le territoire [16]. Et le temps ne paraît guère faire son œuvre, au moins dans le secteur militaire : encore le 7 mai 1449, un vote du Sénat oblige le baile de Négrepont à réorganiser les deux compagnies de fantassins en renvoyant tous les soldats grecs qu'une épidémie avait contraint d'engager [17]. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples de la fermeté vénitienne en cette matière.

La rigueur était encore plus grande en Crète où, en dépit d'une amélioration notable de la paix publique, certaines régions étaient toujours agitées. Il semblait donc que l'on dût maintenir la ségrégation établie par les premières mesures d'installation : aux *cives*, presque tous vénitiens, et aux *habitatores*, surtout latins, s'opposaient les *fideles* juifs et

---

[13] Des rentes viagères de cinquante hyperpères par an étaient assignées aux notables de Ténédos (p. 290) ; en outre, la réinstallation des réfugiés était prévue en Crète, à Négrepont et en Messénie « in compensationem domorum et terrarum suarum... ». V. aussi notre art. *Venise et l'occupation de Ténédos au XIVe siècle, Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, LXV (1953), p. 219—245.

[14] *Délib. assemb.*, t. II, n° 793 et texte complet p. 286.

[15] *ibid.*, n° 1357 et texte p. 319 (allusion au *concursus et adunantia multorum grecorum, quod non est pluribus respectibus tollerandum...*).

[16] *Rég. Sénat*, t. I, n° 108 et 136.

[17] *ibid.*, t. III, n° 2798 (une récente épidémie de peste avait à ce point décimé les compagnies que le baile avait enrôlé des Grecs pour combler les vides. Il ne devait pas opérer ainsi et il doit au plus tôt renvoyer les soldats d'origine grecque !).

grecs, ces derniers en majorité et d'une fidélité assez douteuse. Et pourtant, malgré les combats, les soulèvements ou, plus simplement, les mille incidents d'une résistance passive qui manifestaient la survivance de l'esprit national hellénique, on ne saurait parler d'une hostilité sans partage, encore moins d'une haine inexpiable.

Les relations gréco-vénitiennes et, par conséquent, l'idée que pouvaient se faire les responsables vénitiens de la conscience hellénique sont des plus ambiguës. Ces ambiguïtés sont à la fois fondamentales et persistantes, et tous les spécialistes ont souligné ce trait [18]. Dès les premiers siècles de son existence, Venise se situe dans l'orbe byzantin et ses habitants se veulent les fidèles *douloi* du basileus des Romains. Utilisant pleinement les privilèges reçus des empereurs, les Vénitiens, marchands surtout mais aussi religieux et diplomates, s'installent en nombre à Constantinople et dans tous les centres économiques importants de l'Empire de Romanie, Thèbes, Sparte, Corinthe, Salonique, Halmyros, Gallipoli en Europe, Héraclée, Lampsaque, Nicée, Smyrne en Asie [19]. Une familiarité constante naît de cette dispersion vénitienne dans toute la Romanie grecque : des liens durables s'établissent à l'occasion des relations d'affaires ou du simple voisinage, facilités par l'origine « romaine » dont les Vénitiens faisaient volontiers étalage et par la bonne connaissance de la langue grecque. L'intimité croissante qui s'établit aux XI^{e}—XII^{e} siècles aboutit à des mariages assez nombreux pour éveiller l'attention hostile des observateurs [20]. Expulsés par Manuel en 1171, les Vénitiens ne quittent pas tous pour autant les petites villes où ils étaient établis ; en 1182, ils échappent à peu près au massacre de leurs compatriotes latins et, après 1183, ils reviennent dans tout l'Empire et à Constantinople où Andronic Comnène, puis Issac l'Ange leur ménagent un bon accueil et d'estimables compensations pour les pertes subies au cours des années qui suivirent 1171.

Unions matrimoniales, connaissance des deux langues, intimité assez développée dans les relations quotidiennes, tels sont les caractères essentiels qui nous invitent à traiter de la mixité vénéto-grecque tout au long des siècles, mixité que ne réussirent pas à altérer gravement les coups pourtant très durs portés à l'Empire hellénique en 1204 ni les conditions sévères imposées aux sujets grecs des territoires romaniotes occupés par la Commune au XIII^{e} siècle. Si l'apparence est bien celle de la ségrégation la plus stricte, la réalité est différente à maints égards comme les documents nous le montrent. Observons d'abord que le front grec n'est pas uni ni vraiment rassemblé contre la domination vénitienne qui a su jouer entre les clans. Ainsi, le 28 juin 1358, les *rogati* de Venise règlent un différend qui opposait les héritiers d'Alexis Kalergis au fameux

---

[18] Ambiguïté au commencement comme le montre George T. Dennis, *Problemi storici concernenti i rapporti tra Venezia, i suoi domini diretti e le signorie feudali nelle isole greche*, in *Venezia e il Levante fino al sec. XV*, a cura di Ag. Pertusi, vol. I p. 219—235, Florence, 1973. Ambiguïté plus forte encore aux XV^{e}—XVII^{e} siècles comme on peut le constater en lisant Deno Geanakoplos, *La colonia greca di Venezia e il suo significato per il Rinascimento*, in *Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, Florence, 1966, p. 183—203, et aussi Giu. Schirò, *Missione umanistica di Massimo Margunio a Venezia*, *ibid.*, p. 241—265.

[19] Notre *Rom. vénit.*, p. 43—61 et les cartes.

[20] *ibid.*, p. 42—44 (extraits de chroniqueurs byzantins).

Titus Venier, feudataire qui se mit quelques années plus tard à la tête de l'insurrection candiote. Titus et ses frères avaient acheté une *cavalleria* à Castri pour un montant de 6000 hyperpères ; or ils ne peuvent en percevoir les revenus. Le Sénat dispose que les Kalergis auront l'usufruit de cette terre pour un an encore ; et les Venier ne pourront l'occuper qu'après avoir payé intégralement le prix convenu et sous condition d'ajouter à ce prix de justes indemnités pour les améliorations que les Kalergis ont apportées à la *cavalleria* [21]. On constate le souci d'équité des Assemblées vénitiennes à l'égard des communautés. Le bénéfice de cette politique semble assez net : les Kalergis demeurent en grande partie fidèles à la Commune au moment même où ses propres enfants se dressent contre elle : le 20 mars 1365, le *Collegio* mande aux provéditeurs opérant en Crète qu'ils doivent accorder des secours en nature et en argent à Georges Kalergis et à ses frères, tous très fidèles à la cause de Venise ; les provéditeurs peuvent même leur fournir un certain nombre de soldats pour lutter contre les insurgés ; sur ce point, toutefois, il convient d'agir avec précaution [22].

Il n'est donc pas vrai que Venise ait systématiquement ignoré les autochtones grecs, même en Crète où la résistance fut la plus dure. Au demeurant la mixité atteint parfois des formes si floues que Vénitiens et Hellènes se distinguent mal. Par exemple à Constantinople où les bailes ont distribué libéralement la citoyenneté vénitienne à des sujets du basileus, ce dernier ripostant, en quelque sorte, par la naturalisation de sujets vénitiens. Ce glissement d'une nationalité à l'autre est l'un des principaux litiges entre Byzantins et Vénitiens et, en 1369, les sénateurs estiment que mieux vaudrait s'engager de part et d'autre à respecter les statuts, les Grecs restant grecs et les Vénitiens vénitiens ; on saisit combien la différence était ténue et que, là où des lois sévères établissaient une barrière ethnique juridiquement infranchissable, il devint rapidement impossible de les appliquer avec rigueur [23]. Ainsi à propos de l'interdiction des mariages mixtes dans les territoires occupés, interdiction qui constitue la clef du système de ségrégation, les entorses sont de plus en plus fréquentes. Dès le traité conclu entre Alexis Kalergis l'Ancien et la Commune, il avait été admis que la *parentella* serait autorisée entre les membres de la famille archontale et des Latins, ceci en 1299 [24]. Malgré les décisions du Grand Conseil maintenant l'interdiction des mariages mixtes, ceux-ci se font toujours plus nombreux, de fait bien sûr mais également reconnus par l'autorité vénitienne, en tout cas peu combattus comme le montre une décision sénatoriale assez désabusée de ton, le 10 février 1371 [25]. Et la citoyenneté vénitienne est attribuée géné-

---

[21] *Rég Sénat,* t.I, n° 332 (28 juin 1358).

[22] *Délib. Assemblées.* t. II, n° 773 et texte p. 282—3 *(reducimus vobis* (= les provéditeurs) *ad memoriam quod videretur nobis bonum et utile consentire sibi* (= les Kalergis) *aliquam gentem... ; sed nichilominus quia estis presentes factis, relinquimus in vestra libertate ut ordinetis et faciatis in hoc sicut vobis melieus et utilius videbitur pro factis nostris...).*

[23] *Rég. Sénat,* T. I, n° 483 (négociations entre Venise et Jean V).

[24] *...item quod tu et omnes qui fuerunt rebelles possitis facere parentelas cum latinis* (éd. du συνθήκη par Mertzios, cit., 269, 1.150).

[25] *Rég. Sénat,* t. I, n° 493 : *multi Greci* sont au service de l'Etat malgré les lois, mais qu'y faire?

reusement, non seulement à Constantinople mais dans toute la Romanie : on l'accorde au seigneur de Kavalla, en Macédoine [26], au religieux Démétrius Kydonès [27] et à beaucoup d'autres. Enfin, dans des instructions transmises au duc de Crète en 1395, il est dit que les terres crétoises appartenant à la Commune-Etat peuvent être vendues aux enchères *aux Grecs aussi bien qu'aux Latins*, à condition de n'être pas fortifiées ; certes, l'intérêt guide cette mesure [28]. En juin 1408, le Sénat rappelle qu'il est interdit de concéder un *feudum* à un Grec de Crète mais d'autres mentions de cette même défense prouvent à l'envi que régnait un grand laxisme et que l'arsenal juridique était peu à peu vidé de son contenu [29].

Arrêtons-nous sur deux derniers documents plus éclairants que d'autres. Lors des pourparlers vénéto-byzantins de 1410, l'ambassadeur du basileus Manuel II se voit répondre que, conformément à sa juste requête, les Grecs voyageant à bord des galées du marché disposeront de toutes les facilités accordées aux Vénitiens ; dans cette délibération est évoqué le cas du Grec Jean Lascaris, *cives venetus* [30]. On ne peut que retenir ici le désir des responsables de la politique vénitienne de maintenir l'égalité de traitement entre les Grecs et ses ressortissants. L'autre document est plus stupéfiant encore : en 1445 étaient venus à Venise des ambassadeurs de la communauté de Nauplie, afin de présenter leurs requêtes aux sénateurs : ils réclamaient, notamment, la suppression d'offices jugés inutiles et fort coûteux pour le budget local. Grande fut la stupéfaction du podestat vénitien de Nauplie quand il apprit les noms des ambassadeurs et l'objet de leurs demandes : les ambassadeurs étaient tous Grecs, les offices dont ils réclamaient la suppression étaient, selon le podestat, indispensables à la vie de la cité ; enfin, chose effarante, probablement voulue, tous les officiers cassés étaient des Latins d'origine. Observons bien que les sénateurs n'y avaient rien vu : la langue des ambassadeurs, leur attitude et la nature de leurs réclamations avaient paru tout à fait normales aux Sages chargés de les recevoir et de les entendre. Le châtiment retenu contre ces hommes téméraires n'est pas très rude et il semble que l'on demeure plus émerveillé que courroucé [31]. Cette étrange aventure ne prouve-t-elle pas qu'il était pratiquement impossible de discerner entre Grecs et Latins de Romanie, que les uns et les autres étaient parfaitement bilingues, que leurs allures et leurs attitudes apparaissaient semblables ?

La conscience nationale hellénique n'a donc pas eu grand mal à se maintenir et à se fortifier dans toute la Romanie vénitienne. La longue accoutumance des Vénitiens aux pays, à la langue et à la vie grecs fit

---

[26] *ibid.*, n° 529 (27 février 1374).

[27] *Délib. Assemblées*, II, n° 997 et 1008.

[28] *Rég. Sénat*, I, n° 880 (27 juillet 1395) : plus de 20.000 hyperpères supplémentaires sont ainsi perçus !

[29] *ibid.*, II, n° 1306 (16 juin 1408).

[30] *ibid.*, n° 1362 (10 janvier 1410) et l'index s.v. Lascaris (Henri et Jean).

[31] La sagacité des sénateurs se trouvait mise en défaut. V. notre *Rom. vénit.*, *op. cit.*, p. 401, — et nos *Rég. Sénat* III, n° 2717 (27 mai 1446 : le podestat était prié *ut contra tales temerarios procedere debeat prout juri et justicie convenire videbit, ita ut eorum pena aliis transeat in exemplum*...). Une telle farce ne peut s'expliquer que par l'extraordinaire mixité qui régnait entre les deux groupes ethniques.

que la ségrégation établie au début de la conquête ne put durer très longtemps, même en Crète. Sur le plan religieux également, la séparation entre Grecs orthodoxes et Vénéto-Latins catholiques romains, l'unique différence vraiment sensible et ressentie comme fondamentale, s'est estompée au cours des siècles. Sans rassembler des témoignages extrêmement nombreux, rappelons les hésitations de Venise, préoccupée seulement de maintenir l'ordre et d'empêcher des liaisons trop suivies avec les autorités religieuses établies dans l'Empire byzantin, plus tard dans l'Empire ottoman. Très fréquemment les textes signalent une diminution de la foi catholique, en Crète, à Négrepont et à Corfou, où l'influence latine était pourtant plus accentuée dans la vie et dans les mœurs que dans les territoires plus orientaux [32]. Les immigrés catholiques, au terme de quelques générations et par l'effet des mariages mixtes, sont évidemment gagnés à la foi orthodoxe ; en Crète, ce phénomène est encore accru par la dispersion relative des immigrants vénitiens et par leur habitat surtout rural. Les paroisses catholiques de l'intérieur ne sont plus desservies, ou le sont mal en raison de l'absentéisme des prélats latins et des desservants qu'ils devraient ordonner [33]. L'exemple est illustre du Vénitien Leonardo della Porta, avocat à Candie et ambassadeur de la Sérénissime auprès du sultan de Menteschè et du calife hâfside de Tunis, donc bon serviteur de Venise, mais en même temps poète grec et fier de se proclamer « orthodoxe » [34]. Les différences religieuses s'affaiblissent et chacun suit les pratiques religieuses de ses voisins grecs. De toute façon, la capitale de l'Empire romaniote accueille généreusement les fidèles orthodoxes qui, à Venise, réussissent en un siècle à sauvegarder leur pleine autonomie [35]. Certains Grecs de Romanie, en revanche, suivent la foi catholique tel ce Marco Paulopoulos, qualifié de *vir catholicus* [36]. Et chacun connaît le choix fait par Démétrius Kydonès, par Bessarion et par un certain nombre d'autres. Certes, au lendemain de la prise de Constantinople par Mehmet, l'exode plutôt massif de nombreux *pappades* et religieux hellènes vers les terres vénitiennes inquiète au plus haut point les dirigeants et leurs représentants outre-mer ; assez rapidement, cependant, sans doute à la faveur de la guerre vénéto-ottomane (1463—1479), le calme revient et la paix religieuse s'installe [37]. Des heurts et des froissements sporadiques ne la troubleront pas profondément.

Victorieux en Romanie au terme de difficiles combats, les Vénitiens ont cherché à réduire la résistance grecque par la force et par l'installation de nombreux colons. Mais les habitudes antérieures étaient déjà trop puissantes et l'établissement des Vénitiens en terre hellénique répon-

---

[32] *Rég. Sénat, passim* et notamment t. II, n° 1293 (10 janvier 1108, à Corfou), — n° 2010 (30 novembre 1425, à Corfou), — n° 1832 (9 février 1422, en Crète, où la foi catholique diminue toujours davantage !).

[33] *Rom. vénit.*, p. 283—286.

[34] Surtout M. Manoussakas, *Un poeta cretese ambasciatore di Venezia a Tunisi e presso i Turchi : Leonardo della Porta e i suoi componimenti poetici*, in *Venezia e l'Oriente*, *op. cit.*, p. 283—307.

[35] Outre l'étude de D. Geneakoplos citée *supra*, v. notre rapport établi pour le *Convegno veneziano* de 1973 (à paraitre).

[36] *Rég. Sénat*, III, n° 2891 (26 juin 1452).

[37] Sur tout ceci, v. *Rom. vénit.*, p. 428—439.

dait trop bien à leurs aspirations naturelles : on vivait facilement ensemble et les ressemblances l'emportaient sur les différences. Ne voit-on pas l'ambassadeur du despote byzantin de Mistra, Thomas Paléologue, invoquer précisément cette mixité, cette complémentarité gréco-vénitienne ? En décembre 1455, en présentant une demande de secours et, il est vrai, pressé par la nécessité, l'ambassadeur du despote Thomas rappelle avec ferveur les excellentes relations qui n'ont cessé de régner entre les empereurs grecs « romains » et Venise ; il va jusqu'à dire que la paix et la concorde seront d'autant plus faciles à observer que les territoires du despote sont, pour ainsi dire, des territoires vénitiens, ceux-ci étant, à leur tour, des territoires byzantins [38]. Dans leur réponse, les sénateurs se déclarent touchés par ces sentiments et conviennent bien volontiers que les relations vénéto-romaines (*i.e.* byzantines) sont bonnes depuis 195 ans et même davantage ; c'est donc avec plaisir que l'on recevra le despote et sa famille en terre vénitienne de Morée comme à Venise. Le despote Thomas a parfaitement le droit de considérer les territoires de la Seigneurie comme les siens propres [39].

Ces affirmations ont une signification majeure. En dépit des crises et des divergences, malgré le dur régime de contrainte imposé au moment de la conquête de la Romanie, Vénitiens et Grecs n'ont pas cessé de se regarder, je ne dirais pas en *amis* ou en *frères*, mais en *familiers*, ce qui est d'une tout autre portée. En installant des groupes importants de Vénitiens, nobles et simples citoyens du *popolo*, les autorités de la Sérénissime n'ont fait qu'accentuer le phénomène en le rendant permanent. La plupart des Vénitiens apparaissent comme des demi-Grecs, les Grecs comme des demi-Vénitiens ; cette observation, déjà juste pour Venise elle-même, l'est infiniment plus pour ses territoires grecs d'outre-mer où les immigrants latino-vénitiens glissent toujours plus à l'orthodoxie et à l'hellénisme. Avec les progrès décisifs de l'expansion turque, l'esprit de coexistence l'a définitivement emporté avec ses conséquences : unions mixtes, alliances familiales, création en somme d'une nouvelle tranche d'hellénisme faite, au moins en partie, d'apports latins, surtout vénitiens bien entendu. N'oublions pas que Venise est le port-refuge de nombreux Hellènes, une seconde Byzance [40]. Si un certain nombre d'Hellènes partageaient l'opinion émise par l'historien Sphrantzès, convaincu que ses compatriotes, par leurs erreurs et par leurs crimes, avaient perdu l'empire et ruiné leur puissance, on peut imaginer que Venise et son empire demeuraient le recours le plus sérieux contre les Ottomans et leurs entreprises [41].

---

[38] *Rég Sénat*, III, n° 3008 (29 décembre 1455). Le texte dit : *considerando quod sint loca nostra loca illustrissimi dominii vestri, et loca ejus sint nostra pro jure pacis et affectionis mutue ad subsidium et favorem...*).

[39] *...non aliter quam sua propria (loca)...* Le Sénat ordonne au duc de Crète d'envoyer sans retard 50 arbalétriers au secours du Despotat.

[40] *quasi alterum Byzantium...*, ainsi est Venise pour le cardinal Bessarion et ses compatriotes qui, « poussés par la nécessité, viennent tout naturellement à Vénise pour y vivre parmi les habitants... » Le cardinal de Nicée explique ensuite les raisons de son legs à la Seigneurie.

[41] Sphrantzès, éd. de Bonn, p. 310. Il est vrai que G. Sphrantzès attribue ces reproches aux Latins mais, témoin de la chute de Byzance et ami du dernier basileus Constantin Dragasès, il n'est pas éloigné d'y croire lui-même.

Pour terminer, il est juste de faire appel à la personnalité qui, plus que Bessarion sans doute, symbolise parfaitement l'esprit de collaboration vénéto-grecque, Maximos Margounios (1549—1602). Sa foi orthodoxe profonde l'a amené à se rendre à Constantinople auprès du Patriarche qui le nomme évêque de Cythère ; finalement c'est à Venise qu'il revient pour y enseigner les langues grecque et latine et pour y développer son activité culturelle et religieuse, toute de médiation entre l'Orient et l'Occident, entre la Grèce byzantine et déjà moderne et l'Italie de la Renaissance [42]. Venise est le lieu privilégié de telles rencontres : loin d'étouffer ou de réduire la conscience nationale hellénique, Venise l'a consolidée et affinée.

[42] Très révélateur est le texte de Margounios : « mais, ayant en horreur, pour ma part *(ego)*, l'empire très rude des ennemis communs du nom chrétien et les coutumes barbares, je choisis de mener une vie très humble à Cérigo... ». Mais, comme il avait été désigné à cette fonction par le Patriarche de Constantinople, sous le pouvoir turc, la Seigneurie ne l'autorisa pas à exercer et le rappela à Venise. V. Giu. Schirò, *Missione umanistica di M. Margunio a Venezia, op. cit.*, p. 250—256. La Seigneurie le défendit vigoureusement contre les intrigues romaines et les tracasseries de l'Inquisition.

LES LETTRES FICTIVES DE NICOLAS MAVROCORDATOS À LA MANIÈRE DE PHALARIS : UNE APOLOGIE DE L'ABSOLUTISME*

à C. TH. DIMARAS

JACQUES BOUCHARD
(Montréal)

La quantité et la qualité des lettres écrites par Nicolas Mavrocordatos font de lui un des épistoliers les plus représentatifs du siècle des Phanariotes[1]. On connaît surtout celles qu'il a adressées à ses familiers et à diverses personnalités. Pourtant, il en est quelques-unes qui présentent un intérêt particulier : il s'agit des six lettres fictives que Nicolas Mavrocordatos a rédigées en grec ancien à l'imitation des *Lettres* de Phalaris. Même si le rapprochement entre le voïvode de Valachie et le tyran d'Agrigente a de quoi piquer la curiosité, ces *exempla potiora* du genre épistolaire sont restés, à notre connaissance, inédits et inexploités jusqu'à ce jour[2].

Nous avons tiré ces lettres du manuscrit grec N° 334 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest. Litzica décrit ce manuscrit sous le numéro 704 de son catalogue : c'est un manuscrit du XVIII[e] siècle, en papier, comptant 134 folios, mesurant 21×16 cm, relié et provenant du Séminaire Central [3]. Intercalées entre des lettres que la tradition a conservées sous les noms de Phalaris (f[os]1—90[v]) et de Pythagore (f° 91[rv]) et d'autres attribuées à Mithridate (f° 104) et à Brutus (f[os] 106[r]—127[v]), les six lettres occupent les folios 96[r] à 98[v] du recueil, les folios 92[r] à 95[v] et 99[r] à 103[v] étant blancs, et portent le titre suivant : Ἰωάννου Νικολάου Ἀλεξάνδρου τοῦ ὑψηλοτάτου καὶ σοφωτάτου ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας ἐπιστολαί τινες κατὰ μίμησιν τῶν τοῦ Φαλάριδος.

On peut conclure que ces lettres ont été écrites après 1716, date à laquelle Nicolas est monté sur le trône de Valachie. Elles semblent mentionnées pour la première fois en 1722, dans le compte rendu anonyme du Περὶ καθηκόντων βίβλος [4], vraisemblablement dû à la plume d'Etienne Bergler, paru dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig [5].

---

* Communication présentée au III[e] Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre 1974.

[1] Cf. E. Legrand, *Epistolaire grec* (Bibliothèque grecque vulgaire, 4), Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1888, p. XI.

[2] Alkis Anghélou, Πλάτωνος τύχαι (Ἡ λόγια παράδοση στὴν Τουρκοκρατία), Athènes, 1963, pp. 72—73, signale leur existence et fait le lien avec la *Dissertation* de Bentley. Voir plus bas.

[3] C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești*, Bucarest, Carol Gobl, 1909, p. 446.

[4] Περὶ καθηκόντων βίβλος, ξυγγραφεῖσα παρὰ τοῦ εὐσεβεστάτου, ὑψηλοτάτου, καὶ σοφωτάτου αὐθέντου καὶ ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας Κυρίου, Κυρίου Ἰωάννου Νικολάου Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου βοεβόδα. *Liber de Officiis* etc., Leipzig, Fritsch, 1722. Il s'agit de la deuxième édition, avec traduction latine de Bergler. Nous nous référerons à cette édition.

[5] Cf. *Acta Eruditorum*, Leipzig, Fritsch, 1722, p. 332. Lors de la parution de la première édition de ce livre (Bucarest 1719), les *Acta Eruditorum* (1720, pp. 385—389) en avaient donné un compte rendu. Antoine Epis, dans une lettre à Jean Leclerc en date du 8 novembre 1720, attribue ce dernier à Etienne Bergler (Ms. K40[a], Universiteits-Bibliotheek, Amsterdam).

Les lettres de Nicolas suivent l'ordre des six premières lettres de Phalaris, adressées : 1[e] à Alkiboos, 2[e] aux Mégariens, 3[e] à Tyrsénus, 4[e] à Lycinus, 5[e] aux Léontins et 6[e] à Zeuxippe[6]. Etant donné le petit nombre des lettres fictives et la présence de folios blancs dans le manuscrit, il est loisible de supposer qu'on ait là une œuvre inachevée de Nicolas, donc que les six lettres conservées aient été les seules existantes en 1722.

Nous ne pouvons affirmer avec certitude que les six lettres calligraphiées l'aient été de la main même de Nicolas ; il est cependant certain que les corrections apparaissant dans les 4[e] et 5[e] lettres sont de la main de l'auteur.

Nous désirons exprimer ici nos remerciements à Monsieur le Professeur Mihai Berza, à Monsieur Alexandru Duţu, ainsi qu'à la Direction de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine pour l'obligeance avec laquelle ils ont facilité nos recherches.

Voici donc le texte grec de ces lettres, accompagné d'une traduction française et d'un commentaire.

96r

Ἰωάννου Νικολάου Ἀλεξάνδρου τοῦ ὑψηλοτάτου καὶ σοφωτάτου ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας ἐπιστολαί τινες κατὰ μίμησιν τῶν τοῦ Φαλάριδος.

ΦΑΛΑΡΙΣ ΑΛΚΙΒΟΩ. ΠΛΑΣΜΑΤΙΚΗ.

Εἴγε ἐσωφρόνεις οὐδὲ νοσοῦντος ἂν περιεφρόνεις ἐμοῦ· βάσανος γὰρ καὶ νόσος φιλούντων τε καὶ μισούντων. Σὺ δ' ἕρμαιον αὐτὴν νομίσας Πολύκλειτον τὸν ἰατρὸν διέβαλες παρὰ τοῖς πολίταις, ὃν τὴν θάνατον ἀπειλοῦσάν μοι νόσον θεραπεύσαντα λιπαρᾷ φροντίδι διὰ τιμῆς ἄγω, καὶ ὡς εἰκὸς φιλῶ, σὲ δὲ τὸν κοινὸν ἐχθρόν, φιλίαν ἅμα καὶ δίκην δυσωπούμενος, 96v θανάτῳ ὅσον |οὔπω μετελεύσομαι. Σωφροσύνης γὰρ καὶ ὕβρεως ἐπίσκοπός ἐστι βασιλέως ψυχή, κολάζειν ὀφείλουσα τὸν δεόμενον κολάσεως. Μεταδίδωμι δέ σοι καὶ φιλανθρωπίας. ἡ γὰρ διὰ θανάτου δίκη ἐλάχιστον τῶν κακῶν[a], ὀνήσει δὲ καὶ τοὺς ἄλλους τὸ παράδειγμα.

[a] Après κακῶν ont été rayés les mots : ὡς εἶπε Πλάτων.

LETTRES À LA MANIÈRE DE PHALARIS PAR SON ALTESSE JEAN NICOLAS, FILS D'ALEXANDRE, PRINCE TRÈS SAGE DE TOUTE LA HONGROVALACHIE

1. PHALARIS A ALKIBOOS. LETTRE FICTIVE.

Si tu étais sensé, tu ne me mépriserais pas, même malade, car la maladie aussi est un moyen de vérifier qui vous aime et qui vous hait. Toi, pensant y trouver une bonne occasion, tu as accusé faussement le médecin Polyclète auprès de ses concitoyens. Lui, qui avec un débordement de sollicitude m'a guéri de la maladie mortelle qui me menaçait, je l'ai en estime et, comme il est naturel, en affection ; mais toi, notre ennemi commun, par respect tant de l'amitié que de la justice, je vais bientôt te faire mettre à mort. Car l'âme du roi est l'arbitre de la modération et de la démesure, devant punir celui qui a besoin d'être puni[A]. J'use même d'humanité envers toi : en

[A] Cf. Platon, *Lois* 849a.

[6] Comme plusieurs autres manuscrits, celui-ci a sa première lettre adressée à Alkiboos, au lieu de Lycinus. Cf. L. O. Th. Tudeer, The Epistles of Phalaris — Preliminary investigation of the manuscripts, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, Helsinki, Ser. B, Tom. XXVI (1932), p. 73.

effet, la peine de mort est le moindre des maux, et l'exemple sera profitable aux autres aussi[B].

ΜΕΓΑΡΕΥΣΙ.

Τὰ μὲν ὑμέτερα ἀδικήματα πρὸ ὀμμάτων εἰσίν, ἐγὼ δ'οὐ προπηλακιζόμενος ἀνέχομαι. Πόρρω γὰρ τοῦτο μεγαλοφροσύνης, ἀλλὰ μεγαλοψυχίᾳ καὶ μακροθυμίᾳ περιστέλλων, καὶ κοσμῶν τὸ βέβαιον τῆς ἀρχῆς, ἀνοηταίνουσι καιρὸν δίδωμι μετανοίας.

2. AUX MÉGARIENS.

Vos injustices sautent aux yeux, mais, pour ma part, je les supporte sans me considérer comme outragé. Cette attitude est certes loin de la morgue, mais recouvrant tout de grandeur et de longanimité, et illustrant la stabilité de mon pouvoir, je donne à ceux qui ont des égarements l'occasion de se repentir.

ΤΥΡΣΗΝΩ.

Βασιλεία, ὅσαγε εἰς ἀνθρώπους ἥκει, ἄνετον χρῆμα καὶ διαῤῥήδην ἀνυπεύθυνον, καὶ οἱ νόμοι δ'ἀνέ-- 97r χονται τοῦ ἄρχοντος ἐπιδι ορθουμένου τε καὶ μεταπλάττοντος. Αὐτὴ μόνῳ γὰρ Θεῷ λόγον ἀποδίδωσι. Σὺ δὲ ὅτῳ τεθαῤῥηκὼς ἀκόλαστον κινεῖς καθ'ἡμῶν γλῶτταν; Ἴσθι δὴ ὅτι τὰ μὲν ἀτυχήματα συγγνώμης ἡμεῖς ἀξιοῦμεν, ὁπόσα δὲ ἀπὸ μοχθηρᾶς ἥκει γνώμης, δίκην κομιδῇ τιμῶντες ἀπαραιτήτως κολάζομεν.

3. A TYRSÉNUS.

La royauté, pour ce qui concerne les hommes, est chose libre et nettement indépendante ; aussi les lois souffrent-elles que le prince apporte des réformes et des transformations. Elle-même, en effet, n'a de compte à rendre qu'à Dieu. Toi, qui t'a enhardi à lâcher la bride à ta langue contre nous ? Sache donc que nous jugeons dignes de pardon les fautes accidentelles, mais que toutes celles qui proviennent de la méchanceté, par respect scrupuleux de la justice, nous les punissons impitoyablement.

ΛΥΚΙΝΩ.

Ἐγὼ μέν, ὅσον ἔξεστι βασιλεῖ, ἐμφιλοχωρῶ τοῖς ἀνθρώπων ὀφθαλμοῖς καὶ ἄσμενος δίδωμι τὰς ἐμὰς πράξεις γλώσσαις τιμώσαις ἀλήθειαν. Τοῖς δέ, οἷος σύ, ἀναιδῶς ἐφ'ᾧ διασύρωσι πυνθανομένοις τίς καὶ τίνων καὶ πόθεν εἴην, βασιλικῶς ἐπίσχω τὴν πολυπραγμοσύνην. Ὑμῖν γὰρ ἐπιβάλλει τεθηπέναι καὶ γεραίρειν τὸ ὑπερανεστηκός, ὅπως ἱλαραῖς ἐπιῤῥοαῖς χαρίτων διαθερμαινόμενοι, ἀνε-

4. A LYCINUS.

Pour ma part, autant qu'il est possible à un roi de le faire, je me plais à vivre sous les yeux des gens, et je livre volontiers mes actions aux langues qui respectent la vérité. Mais de ceux qui, comme toi, cherchant impudemment le détail à dénigrer, s'enquièrent de mon identité, de mon ascendance et de mon origine, en roi je réprime la curiosité indiscrète. Car il vous incombe

[B] Cf. *ibid.* 854e–855a.

παχθῶς βιώητε. Οἱ δ' ἀντοφθαλμεῖν 97ᵛ ἡλίῳ διατεινόμενοι τυφλὸν γεωργήσουσι βίον. Καὶ ταῦτα μὲν ἴσως ἱκανά, οὔμενουν τυραννικά, ἀλλὰ πατρὶ προσήκοντα. Τὸ δὲ τὰ σὰ διερευνᾶσθαι καὶ διασύρειν ἄλλων ἂν εἴη. Τὸ γὰρ ἡμέτερον ἀξίωμα ἀγαπᾷ τῇ πρὸς τοῦ ὑπηκόου εὐπειθείᾳ, καὶ τῇ παρὰ τῶν ἄλλων εὐλογίᾳ, ἢ γοῦν σιγῇ, τὰ περαιτέρω νόμοις ἐῶν καὶ Θεῷ. Τὰ γὰρ ἐν τῇ ψυχῇ τὰ μαιευόμενα Θεὸν ἔχει μόνον ἐπίσκοπον. Οὐκοῦν μάθε σωφρονεῖν, καὶ μιμοῦ σωφρονοῦντα, καὶ τοῖς ἄλλοις τύπον τοῦ σωφρονεῖν γιγνόμενον βασιλέα, καὶ ἢ εὐφήμει, ἢ σιωπὴν ἀσπάζου, ἵνα μή, προσηνεῖς περιορῶν ἄρτι λόγους, ἔργοις μάθῃς ὡς δεινὸν τὸ πρὸς κέντρα λακτίζειν[b].

d'admirer et de vénérer ce qui est haut placé, pour que, sans cesse ranimés par des flots aimables de faveurs, vous meniez une vie exempte de peine. Ceux qui s'acharnent à regarder le soleil en face récolteront une vie de ténèbres. Ces paroles, autoritaires peut-être, ne sont certes pas d'un tyran, mais siéent plutôt à un père. Quant à fouiller tes affaires et à les dénigrer, à d'autres de le faire ! Notre rang s'estime satisfait d'obtenir la docilité de la part de ses sujets, et, des autres, l'éloge, ou du moins le silence, laissant le reste aux lois et à Dieu. Car ce qui éclôt dans l'âme a Dieu pour seul juge. Apprends donc à être modéré ; imite l'homme modéré, ainsi qu'un roi devenu pour les autres un modèle de modération ; fais son éloge, ou bien embrasse le parti de te taire, pour ne pas apprendre par des actes, venant de faire fi de paroles bienveillantes, combien il est terrible de regimber contre l'aiguillon.

ΛΕΟΝΤΙΝΟΙΣ.

Οὐ δι' ἡδονῆς ἐμοὶ τὸ κολάζειν, ἀλλὰ τὸ δικαιοσύνην ἀσκεῖν ἐπάναγκες, ἧς κοιμωμένης πόλεις νοσοῦσι καὶ φθίνουσιν. Ἔκδοτε δὴ τῇ δίκῃ Λυκῖνον. Τοιούτῳ γὰρ 98ʳ οὔ|τι ἄμεινον μὴ περιεῖναι, γενέσθαι δὲ θανόντα παράδειγμα τοῖς ἄλλοις τοῦ μὴ ἀδικεῖν μήτε φύσιν, μήτε νόμους, μήθ' ὃν αἰδοῦνται καὶ νόμοι. Διπλῆν δὲ εἴγε εὐφρονεῖτε εὐεργεσίαν λογιεῖσθε ταυτηνὶ τὴν ἐμὴν ἀξίωσιν, τοῦτο μὲν ἀνδρῶν κακῶν ἔρημον τὴν πόλιν ὑμῖν ποιοῦσαν, τοῦτο δὲ σμικρῷ φαρμάκῳ τὰ εἰς ἡμᾶς ἰωμένην ἀδικήματα. Πολιτικῇ δὲ καὶ ἀληθεῖ τέχνῃ οὐ τὸ ἴδιον, ἀλλὰ τὸ κοινὸν

5. AUX LÉONTINS.

Ce n'est pas par plaisir que je punis, mais il est nécessaire d'exercer la justice ; celle-ci vient-elle à somnoler, les cités tombent malades et dépérissent. Livrez donc Lycinus à la justice ! Car, un homme tel que lui, mieux vaut qu'il ne survive pas, mais que, mort, il devienne pour les autres l'exemple de ce qu'il ne faut se rendre coupable ni envers la nature, ni envers les lois, ni envers celui à qui même les lois portent respect ![c] C'est un double bienfait que vous aurez à votre crédit, si vous accédez à cette mienne demande : d'abord

[b] πρὸς κέντρα λακτίζειν : l'auteur avait d'abord écrit : ποτὶ κέντρα λακτεζέμεν.

[c] Cf. *ibid.* 862e.

ἀνάγκη μέλειν[c], ὡς σοφῶν παῖδές φασι[d].

votre cité sera débarrassée des mauvais citoyens[D], puis elle guérira, grâce à ce petit remède, les injustices commises à notre égard. L'art politique véritable ne doit pas se soucier du bien particulier, mais du bien général[E], au dire des sages.

ΖΕΥΞΙΠΠΩ.

6. A ZEUXIPPE.

Ἔδει καὶ νεότητα σφαδάζουσαν καὶ γῆρας σωφρονεῖν μήπω μαθὸν κολάσαι. Ἀλλὰ μιγνὺς ἐγὼ ταῖς ποιναῖς τὴν ἀπὸ τῆς ἐπιεικείας ἱλαρότητα, τῇ μὲν σῇ πολιᾷ δωροῦμαι τὸν υἱόν, τῇ δ'ἐκείνου νεότητι τὸ σὸν γῆρας. Καθάπερ δὲ τὰ τῆς φι- 98v λανθρωπίας, οὕτω καὶ τὰ τῆς κολάσεως πάντως ὑμῖν ἀπαντήσει κοινὰ τὸ ἀπὸ τοῦδε μὴ σωφρονοῦσιν.

Il faudrait punir la jeunesse rebelle tout comme la vieillesse qui n'a pas encore appris à être modérée. Néanmoins, mêlant, pour ma part, aux peines l'aménité que donne l'indulgence, à tes cheveux blancs je fais don de ton fils, et à sa jeunesse, de ta vieillesse. Mais tout comme la clémence, ainsi partagerez-vous en tout cas le châtiment, si vous n'agissez pas désormais avec modération.

[c] Le manuscrit a μέλλειν.
[d] ὡς σοφῶν παῖδές φασι: l'auteur avait d'abord écrit : ὁ σοφὸς νομοθέτης φησίν.

[D] Cf. *ibid.* 863a.
[E] Cf. *ibid.* 875a.

L'intérêt que suscitent ces lettres est au moins double: on peut distinguer de prime abord l'aspect philologique ; mais on ne rendrait pas justice à l'auteur de ce document si on se bornait à ne voir ici qu'un pur et simple exercice de style. D'ailleurs, l'examen des seules incidences littéraires va nous obliger à pousser plus loin notre analyse.

L'épistolographie fut un genre assez négligé à l'époque classique de l'hellénisme ancien, qui s'est constitué sur le tard pour acquérir à l'époque chrétienne une popularité non démentie. Parmi les épistolographes, Phalaris a joui d'une grande faveur auprès du public docte, probablement entretenue par les œuvres de Lucien qui ont pour titre le nom du tyran d'Agrigente. L'étude des manuscrits actuellement existants, telle que Tudeer l'a faite [7], ainsi que la simple énumération des éditions et des traductions des *Lettres* de Phalaris nous prouvent que cet ouvrage a constamment rencontré la faveur des lecteurs, en particulier depuis la Renaissance, aux XVI[e] et XVII[e] siècles. Pourtant ces lettres, tant vantées par William Temple dans son livre *An Essay upon the Ancient and Modern Learning* (1690), seront de plus en plus négligées, puis reléguées au musée des curiosités, après la retentissante critique qu'en fit Richard Bentley dans sa *Dissertation upon the Epistles of Phalaris* (1697 ; 2[e] éd. 1699). A cette polémique de fin de siècle se trouve mêlé Jean

[7] *Ibid.*, pp. 1—127.

Leclerc qui a entretenu de 1720 à 1727 une correspondance avec le voïvode de Valachie [8].

On peut donc vraisemblablement supposer que Nicolas Mavrocordatos n'ignorait pas cette polémique et ses conclusions, lui qui était un fervent lecteur des gazettes littéraires de Hollande et d'Allemagne[9]. Il importait peu, au fond, que les *Lettres* qu'on attribuait à Phalaris fussent une fiction littéraire. C'était même une raison de plus pour que des lettrés s'essaient à rivaliser avec l'auteur habile de ces célèbres faux. Peut-être pouvons-nous voir dans la tentative de Nicolas l'amusement [10] d'un homme de lettre qui veut prouver qu'il peut faire mieux dans le genre? Sûrement mieux au sens moral, en tout cas, car la notice parue dans les *Acta Eruditorum* spécifie bien que les « epistolae Phalarideae » sont « ad Phalaridis modum compositae, sed sanioris philosophiae praeceptis refertae » [11].

Mais il y a plus : ce n'est certes pas par hasard que Nicolas Mavrocordatos, prince de Hongrovalachie, a choisi d'imiter l'œuvre traditionnellement conservée sous le nom du tyran d'Agrigente. A notre avis, dans ce pastiche littéraire, il faut voir, à peine dissimulée, une apologie de la politique même de Nicolas, de sa conception du gouvernement. Or l'étude des textes de Nicolas corrobore là-dessus ce qu'il a maintes fois affirmé : qu'il est foncièrement platonicien [12]. Pourtant, si les théories platoniciennes changent le tyran en prince, il ne faut pas oublier le ton même de ces lettres, un ton tout phalaridéen : ce sont des lettres de menaces, des ultimatums, des « derniers avertissements ».

Le système politique qui se dégage de ces lettres de Mavrocordatos reflète assez bien la conception que le précédent siècle avait illustrée et défendue en Europe occidentale, mais s'apparente aussi à celle qui régissait l'Empire ottoman. Si Nicolas doit beaucoup aux écrivains politiques anciens et modernes — mentionnons parmi ces derniers Alexandre Mavrocordatos, Bodin, Bacon, Machiavel et Hobbes [13] —, il est non moins assuré que son service en tant que drogman à la cour de Constantinople ainsi que son expérience comme prince de Moldavie, puis de Valachie, ont contribué à façonner sa conception du pouvoir.

---

[8] Nous nous proposons d'analyser ailleurs cette correspondance, mentionnée par Annie Barnes, *Jean Le Clerc (1657—1736) et la République des Lettres*, Paris, Droz, 1938, p. 180.

[9] La correspondance avec Leclerc conservée à Amsterdam indique que Nicolas possédait les *Bibliothèques* de Leclerc. Dans une lettre à ce dernier, tardive cependant (7 juin 1723), Etienne Bergler écrit : « Pour la connoissance des livres S.A. parcourt tous les journaux », (Ms. K6, Amsterdam).

[10] C. Th. Dimaras remarque que les Phanariotes ont été les premiers parmi les Grecs de la période ottomane à réapprendre le plaisir du jeu et à l'exprimer dans leurs correspondances : Κ.Θ. Δημαρᾶς, Νεοελληνικὴ ἐπιστολογραφία (Βασικὴ Βιβλιοθήκη, 43), Athènes, Zacharopoulos, 1963, p. κβ'.

[11] *Acta Eruditorum*, 1722, p. 332.

[12] Cf. A. Anghélou, *op. cit.*, pp. 63—81.

[13] Bodin est mentionné dans le Ms. Gr. N° 268 (Litzica, N° 261) de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Bucarest, intitulé Νικολάου Μαυροκορδάτου Κωνσταντινοπολίτου ἐκλογαὶ ἐκ τῶν ἀναγινωσκομένων αὐτῷ βιβλίων, ἀποταμιευθεῖσαι εἰς ἰδίαν χρῆσιν, f° 38^v. Bacon est cité dans ce même manuscrit, f^{os} 87^r et sqq. ; il est aussi nommé dans le Φιλοθέου Πάρεργα (Vienne 1800), pp. 61—63, 74. Ce même ouvrage contient une allusion à Machiavel, p. 56, et une mention de Hobbes, p. 99. Sur Machiavel, voir plus bas.

Il faudra donc, tout en établissant un rapprochement qui nous apparaît fructueux avec la théorie platonicienne du roi-philosophe, étudier ces lettres en ayant à l'esprit les œuvres de Platon, en particulier les *Lois*, puis les six premières lettres de Phalaris, point de départ du pastiche, et enfin les autres ouvrages de Nicolas, surtout son Περὶ καθηκόντων et son Φιλοθέου Πάρεργα[14].

Le premier principe, qui sous-tend tous les autres, c'est celui de la souveraineté du pouvoir étatique, soumis à aucune contrainte humaine. «La royauté, écrit Nicolas, pour ce qui concerne les hommes, est chose libre et nettement indépendante. » (Lettre 3). Ce principe confère au dépositaire de l'autorité une liberté totale vis-à-vis des lois et des institutions : le prince se situe au-dessus de celles-ci; il peut apporter les réformes et les transformations qu'il juge bon de faire. Il n'a de comptes à rendre qu'à Dieu. (L. 3). Bodin, dans sa *République*, proclamait lui aussi l'indépendance du prince souverain à l'égard des lois de ses prédécesseurs et des siennes propres[15], mais il semble que, pour Nicolas, cette attitude soit reliée à une habitude intellectuelle plus générale, celle du libre examen. Il nous invite à faire ce rapport lorsqu'il écrit ailleurs : «ὁ γὰρ νοῦς ἄνετόν ἐστι χρῆμα καὶ ἐλεύθερον»[16]. Il qualifie de manière analogue l'intellect et le pouvoir royal.

Chez Platon, la distinction entre le monarque et le tyran réside dans la finalité de l'agir de chacun. Le tyran exerce un pouvoir absolu, mais arbitraire, en ce qu'il l'exerce dans son intérêt, au mépris de l'intérêt commun. Pour sa part, Nicolas clôt sa cinquième lettre par une citation extraite des *Lois* pour marquer son option.

Platon concluait que le pouvoir devait être exercé par un prince philosophe. Le choix du sujet de l'autorité est justifié, chez Platon, non par la transmission héréditaire ou par l'élection, mais par la science, la possession des vertus intellectuelles et morales requises.

Le Phalaris de l'histoire, quoique étranger, voire exilé, et de naissance obscure, dut à sa *virtù* personnelle de devenir tyran d'Agrigente. La situation de Nicolas est analogue : lui, un Grec de Constantinople, dont l'aïeul n'était qu'un brave marchand originaire de Chio, il évince la vieille noblesse moldave et valaque pour régner sur les pays roumains. Il est vrai que, par soucis de légitimité, Nicolas commandera par la suite des chroniques officielles en langue roumaine qui auront pour but de mettre en relief son ascendance roumaine du côté maternel[17]. Pourtant une chose est sûre : ce sont ses talents personnels qui lui ont fait gravir

---

[14] Φιλοθέου Πάρεργα. Νῦν πρῶτον τυπωθέντα. Ἐν Βιέννῃ τῆς Ἀουστρίας. Παρὰ τῷ Φράντζ Ἀντωνίῳ Σχραίμβλ. 1800.

Il s'agit de l'édition de Gregorios Konstantas. Nous préparons une édition critique de ce texte avec traduction française.

[15] J.-J. Chevalier, *Les grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours*, Paris, A. Colin, 1968, p. 43—44.

Sur ce même principe dans le Ἐγχειρίδιον de Nicolas Mavrocordatos, voir : A. Duţu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971, p. 129.

[16] Φιλοθέου Πάρεργα, p. 142. La même formule est reprise à propos de la nature humaine dans le Ἐγχειρίδιον de Nicolas Mavrocordatos, *Hurmuzaki*, *Documente*, XIII, p. 466, pensée N° 31.

[17] Cf. N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)*, Bucarest, Editura didactică şi pedagogică, 1969, vol. I, pp. 63 et sqq.

les échelons de l'administration ottomane jusqu'à la dignité de hospodar, c'est sa science politique. Peu importe, par la suite, qu'il ait grassement payé les Turcs pour accéder au trône. Peu importe l'origine du pouvoir, dit Platon dans le *Politique* (293 a et sq.) ; la science politique justifie celui qui est investi de l'autorité.

Platon détermine la nature de cette fameuse science comme suit : le prince philosophe possède la science du Bien et du Mal, du Juste et de l'Injuste. Dans les lettres de Nicolas, le prince possède aussi la science : d'abord celle du gouvernement. Le prince sait ce qu'il faut faire pour le Bien commun ; sa science transcende les lois (L. 3). De plus, le prince est le grand connaisseur en matière de justice : dans sa première lettre, à Alkiboos, Nicolas reprend une expression platonicienne, en écrivant que « l'âme du roi est l'arbitre de la modération et de la démesure, devant punir celui qui a besoin d'être puni ». Dans sa troisième lettre, il réaffirme à Tyrsénus son privilège de juger de la nature des fautes, accidentelles ou volontaires, et de pardonner ou de sévir en conséquence. Il revient, dans sa cinquième lettre, sur la nécessité de l'exercice de la justice pour le Bien commun. Dans ses autres œuvres aussi, Nicolas rappelle que le prince doit avoir cette science ; ainsi écrit-il, par exemple, que « ἄδικος ὁ ἄρχων ὁ μὴ εἰδὼς μέτρα αὐστηρότητος καὶ πραότητος »[18].

Voilà donc le prince justifié de présider aux destinées d'une collectivité par sa compétence à le faire.

Ces beaux principes ont pourtant à s'incarner dans l'ingrate réalité, parfois indocile. Examinons d'abord la politique intérieure préconisée par Nicolas.

Dans un texte resté célèbre, Machiavel s'est demandé s'il était préférable pour le prince d'inspirer de l'amour ou de la crainte à ses sujets pour conserver son trône ; il répondait qu'« il est beaucoup plus sûr de se faire craindre qu'aimer » [19]. Sur ce point, les lettres fictives de Nicolas Mavrocordatos correspondent assez bien à la situation qu'a dû affronter ce même prince lors de son arrivée en Moldavie, puis en Valachie. Il pouvait difficilement commander l'amour de ses sujets [20]; il leur imposa le respect de son autorité.

Parmi les vertus cardinales du bon sujet, il faut d'abord mentionner la modération, le bon sens, qui fera agir chacun selon son rang ; ce qui est important dans une société hiérarchique et statique. Cette vertu est rappelée tout spécialement aux gens remuants : à Alkiboos (L. 1), à Lycinus (L. 4) et à Zeuxippe (L. 6). Non content de conseiller la modération à Lycinus, le prince se propose comme exemple à imiter.

Une lettre de N. Wolff à Leclerc, du 10 mars 1726, informait le professeur d'Amsterdam que le prince Nicolas avait commandé une Histoire de la Valachie et de la Moldavie à Nicolas Rosetti (Ms. K89[c], Amsterdam).

[18] Περὶ καθηκόντων, p. 111.

[19] *Le Prince*, ch. XVII. Sur la lecture de Machiavel par Nicolas Mavrocordatos, voir : C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, pp. 22—23, où on trouve la bibliographie sur le sujet. L'antimachiavélisme déclaré de Frédérich II n'a pas empêché Marcel Pollitzer d'écrire un *Frédéric II disciple de Machiavel*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1966. Il est permis de se demander si une étude analogue ne pourrait être faite concernant Nicolas Mavrocordatos.

[20] Nicolas analyse la question de l'amour et de la crainte de la part des sujets dans son Φιλοθέου Πάρεργα, pp. 124—125.

La seconde vertu découle de la première, si le sujet a pleinement conscience de son état : c'est la soumission. « Notre rang, écrit Nicolas, s'estime satisfait d'obtenir la docilité de la part de ses sujets » (L.4). Dans ses autres écrits, Nicolas répète ce qu'il attend de ses sujets : εὐπείθεια καὶ εὔνοια [21].

Machiavel n'aurait pas renié la conception des devoirs du sujet exprimée jusqu'ici. Mais Mavrocordatos ajoute une autre notion que Francis Bacon, un de ses auteurs favoris, a pu lui suggérer : la vénération [22]. Le voïvode donne aux sujets du monarque la prescription suivante : « il vous incombe d'admirer et de vénérer ce qui est haut placé, pour que, sans cesse ranimés par des flots aimables de faveurs, vous meniez une vie exempte de peine » (L. 4). On remarquera l'expression claire et nette de la politique paternaliste du monarque absolu : le bon sujet, docile et respectueux, est récompensé par l'octroi, de la part de son souverain, de la félicité temporelle. C'est que Nicolas est convaincu que « ὁ δὲ πολὺς ὄχλος, βραβείοις καὶ ποιναῖς ἄγεται καὶ φέρεται »[23].

Dans cette même quatrième lettre, Nicolas intime à son correspondant fictif de faire l'éloge du monarque, ou bien de se taire [24].

Il est évident que la contestation n'a pas sa place dans de tels états. Nicolas Mavrocordatos reprend à son compte les exemples de crimes commis à l'endroit du monarque, que contiennent les lettres de Phalaris. Ces trois exemples nous montrent des sujets rebelles qui mettent en doute la justification même de l'individu à exercer le pouvoir suprême.

1° Il y a d'abord le cas de Tyrsénus (L. 3) qui conteste la science politique du prince, tant celle du gouvernement que celle de la justice. Il s'attaque au principe même de la justification selon Platon [25].

2° La seconde attaque vient de Lycinus qui montre une curiosité inopportune à l'égard de la personne du prince : il fouille sa vie privée, son ascendance, son origine, dans le but de le dénigrer (L. 4)[26]. Il est à noter l'emploi original que fait Nicolas de l'image du roi soleil et de souligner, à l'occasion de cette sentence, la concision et la puissance évocatrice du style. A propos de ceux qui ont les yeux fixés sur la personne du roi, il déclare : « ceux qui s'acharnent à regarder le soleil en face récolteront une vie de ténèbres » [27].

Dans sa cinquième lettre, il dira aux Léontins que Lycinus et ses semblables sont ainsi coupables envers la nature, envers les lois, en plus de l'être envers le souverain.

3° La troisième offense est celle d'Alkiboos qui s'est permis de discréditer un ami du souverain. Nous avons là un corollaire des vertus du bon

---

[21] Περὶ καθηκόντων, p. 127; Φιλοθέου Πάρεργα, p. 139.

[22] Cf. Howard B. White, *Peace among the Willows — The Political Philosophy of Francis Bacon*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1968, p. 52.

[23] Περὶ καθηκόντων, p. 6.

[24] Cf. Περὶ καθηκόντων, p. 132; Φιλοθέου Πάρεργα, pp. 137—138.

[25] Cf. Φιλοθέου Πάρεργα, p. 136.

[26] Cf. Φιλοθέου Πάρεργα, p. 138.

[27] Sur la comparaison de l'empereur avec le soleil dans la tradition grecque, voir : G. Karlsson, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine* (Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Graeca Upsaliensia 3), Uppsala, 1962, pp. 118—119, avec bibliographie sur le sujet.

sujet : les ennemis des amis du prince sont les ennemis du prince. Alkiboos commet donc un crime contre le souverain.

Etant donné le régime de crainte qu'instaure le souverain absolu, les menaces constantes de châtiment qu'on trouve dans les lettres fictives de Nicolas ne surprennent nullement. Il s'est expliqué là-dessus dans ses autres textes. Ainsi écrit-il dans son Φιλοθέου Πάρεργα: « τὸν δὲ φόβον ἐνίησι τὸ ἄρχον, ὁτὲ μὲν καθάπερ χαλινῷ, ὁτὲ δὲ οἱονεὶ κέντρῳ χρώμενον αὐτῷ, ἐπιτεῖνόν τε καὶ ἀνιὲν τὰ τῆς διοικήσεως ὡς ὁ καιρὸς πείθει, καὶ ἡ τῶν πραγμάτων ἀπαιτεῖ κατάστασις »[28]. Dans ses première et cinquième lettres, il lance même des condamnations à la peine capitale pour faire des exemples. Cette première lettre, à Alkiboos, serait d'un cynisme insupportable dans sa conclusion, si elle ne se terminait pas par une citation tirée des *Lois* de Platon.

L'excessif qu'il y a dans la sentence platonicienne, ainsi que dans la fonction même du juge-justicier, est tempéré par les vertus morales du roi-philosophe. Le souverain, selon la conception de Nicolas, sait quel dosage il faut faire des vertus de justice et de magnanimité, de clémence et de fermeté, pour que soit sauvegardé l'ordre social, le Bien commun. La sixième lettre fictive illustre éloquemment ce point ; l'auteur a par ailleurs abondamment décrit les vertus du prince dans ses autres ouvrages[29].

Il est intéressant d'examiner, en dernier lieu, quelle sera la politique extérieure du souverain, tel que conçu par Nicolas, c'est-à-dire l'attitude du prince vis-à-vis des collectivités sur lesquelles il n'a aucun pouvoir.

Nous constatons que notre prince est soucieux de l'image de lui-même projetée à l'étranger [30].

Nicolas Mavrocordatos n'était absolument pas un prince guerrier. C'est d'ailleurs cette carence d'expérience militaire qui lui aurait fait perdre son trône en 1710 au profit du prince Démètre Cantémir [31]. Puis en 1716, il n'a pu opposer une résistance adéquate aux armées autrichennes.

Donc, le prince dont les lettres nous brossent le portrait, n'apparaît pas auréolé de succès militaires. Et c'est sûrement un défaut, étant donné l'influence psychologique de la fonction polémologique sur la formation de l'opinion publique, telle que démontrée par les politicologues. Si « l'autorité internationale d'un Etat se mesure à sa capacité de nuire » [32], on peut douter de celle de notre moderne Phalaris. On pourrait cependant répondre que la puissance de nuire ne se trouve jamais actualisée chez le roi-philosophe, parce que les vertus de ce dernier empêchent la riposte à l'injustice.

---

[28] P. 125.

[29] Cf. Φιλοθέου Πάρεργα, p. 136 et sqq. ; Περὶ καθηκόντων, passim, en particulier le ch. XIII, p. 84 ét sqq., sur la justice, P. 113, il dit que « οὐκ ἔστι δὲ μεῖζων ἀδικία τοῦ ἄδικον ὄντα δικαιοσύνην ὑποκρίνεσθαι ». Cf. l'opinion d'Alexandre Mavrocordatos et de La Rochefoucauld sur l'hypocrisie : C. Th. Dimaras, *La Grèce op. cit.*, p. 22.

[30] Ce fut aussi une préoccupation constante de Nicolas ; ses secrétaires ne tarissent pas d'éloges dans leurs lettres et pressent leurs correspondants d'en faire autant. Ainsi, Antoine Epis vante la magnanimité de Nicolas envers Michel Schendos Vanderbech qui a tenté de l'empoisonner, dans sa lettre du 28 novembre 1721 adressée à Leclerc (Ms. K41[c], Amsterdam). Epis demande à Leclerc de publier ceci dans les gazettes de Hollande ; ce qui fut fait.

[31] D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. de Joncquières, Paris, Le Clerc, 1743, t. II, p. 319.

[32] G. Bouthoul, *Sociologie de la politique* (Que sais-je ? 1189), Paris, P.U.F., 1967, p. 32.

La pratique des vertus morales sur le plan international se dissocie pourtant difficilement de l'intention de propagande. Ceci apparaît clairement dans la courte lettre fictive adressée à un Etat voisin, intituleé «aux Mégariens » (L. 2). Dans la cinquième lettre, notre pseudo-Phalaris demande aux Léontins l'extradition de Lycinus, en tentant de les persuader qu'il y va de leur intérêt général. En poussant jusqu'au bout les conclusions de nos prémisses, nous pourrions inférer que le prince applique ici sa science du Bien et du Mal au profit d'un Etat étranger.

En dernière analyse, nous avons un souverain préoccupé de soigner tant chez ses sujets que chez les étrangers sa bonne réputation de roi-philosophe. Il souhaite obtenir partout l'éloge, ou du moins le silence.

L'historiographie du XIXe siècle n'a pas été tendre pour Nicolas Mavrocordatos. On a fait souvent du premier prince phanariote des pays roumains le bouc émissaire de toute une période, pendant laquelle une administration étrangère aurait complété l'inféodation des Principautés Danubiennes à l'Empire ottoman.

Que Nicolas ait réellement commis tous les crimes qu'on lui a imputés, d'aucuns se refusent à le croire et ont commencé à réhabiliter la mémoire du prince [33]. Il est pourtant plausible que Nicolas ait eu à s'imposer avec fermeté en 1709 et en 1711 en Moldavie, en prévenant les soulèvements populaires et en jugulant la Fronde des boyards locaux. De même, de retour de captivité, comme le note Fustel de Coulanges, « Maurocordato punit rigoureusement les amis des Autrichiens, et, quoique la cruauté ne lui fut pas naturelle, il proscrivit un grand nombre de boyars et même quelques évêques » [34].

Audiffret se demandait, à la fin de la notice biographique qu'il a consacrée à Nicolas Mavrocordatos, « comment un prince si sage, si éclairé, si pénétré des obligations d'un souverain, a-t-il pu être le tyran de son peuple ? » [35] Sans reprendre à notre compte cette dernière qualification, nous croyons que le phalarisme platonisant de Nicolas vient corroborer, sur le plan théorique, ce que nous savions de son pragmatisme politique. Aussi estimons-nous qu'il est vraisemblable de considérer les lettres fictives de Nicolas Mavrocordatos à la manière de Phalaris comme une tentative d'apologie de l'absolutisme.

---

[33] A. A. C. Stourdza, *L'Europe Orientale et le rôle historique des Maurocordato 1660—1830*, Paris, Plon, 1913, pp. 92—129.

[34] *Nouvelle biographie générale* (dir. Hoefer), Paris, Firmin Didot Frères, 1861, t. 34, p. 459.

[35] *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Michaud, 1820, t. 27, p. 563.

HISTORIOGRAPHISCHE BEZIEHUNGEN ZWISCHEN DER MOLDAU UND KRONSTADT ZUR ZEIT DES FÜRSTEN CONSTANTIN MAUROCORDATOS (1742-1743) (II)

ADOLF ARMBRUSTER

ILLUSTRATIO ARTICULORUM QVORUMDAM HISTORICORUM REM AC HISTORIAM VALACHORUM CONCERNENTIUM*

Desideratam a Serenissimo Moldaviae Principe XIV Articulorum Historiam Valachicam concernentium Illustrationem ex variis Auctoribus fide dignissimis seqventi ratione sistere conabor.

ARTICULUS I

Qvis qvalisqve ab initio inhabitationis Valachiae aeqve ac Moldaviae ad finem seculi XIII usqve Status, Regimen ac Dependentia fuerit explicandum.

ILLUSTRATIO

I. Variae Periodi et diversae Dynastiae, variarum et diversum nobis sistunt harum Provinciarum Statum, Regimen ac dependentiam, qvae Periodi juxta diversam seriem ad XIII usqve Sec. temporum sunt considerandi :

1) *De prima temporum Periodo* : Incertum est an primo vel secundo post Cataclÿsmum Seculo in hunc terrae tractum / quaerendi domicilii causa venerint, nec ne et vix ullus Historicorum id unqvam solide probabit, has regiones statim post diluvium occupatas esse ac cultas a Noae

---

* Die *Illustratio* muß vom heutigen Historiker sowohl in Inhalt als auch in Form vom Standpunkt des geschichtlichen Wissens und der geistigen Haltung eines siebenburgisch-sachsischen Gelehrten des 18. Jahrhunderts betrachtet und eingeschatzt werden. So wird es dem Leser wenig Muhe bereiten, die uberwiegend, auch heute noch gultigen Ansichten des ungennanten Autors von dessen, meist in der Folge richtig gestellten, falschen Ansichten und abfalligen Äußerungen zu scheiden. Fur das vorurteilsfreie Verstandnis der *Illustratio* mochten wir noch vorausschicken, daß einige Termini des Sprachgebrauchs dieses Autors in ihrem ursprunglichen mittellateinischen Sinn aufgefaßt werden müssen, Termini denen erst eine gewisse tendenziose Geschichtsschreibung des 19. und 20. Jahrhunderts einen einseitigen und verfalschten, den rumanischen Realitäten nicht vollkommen entsprechenden Inhalt gegeben hat.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 2, P 209—229, BUCAREST, 1975

posteris. Interum certum est Gethas primos, ut Daciae, ita et Valachiae Moldaviaeqve incolas fuisse, quod ex monumentis antiqvissimorum Scriptorum historicis abunde et clarissime patet. Getharum itaqve indagandus est origo, locus adventus sui, varia adpellatio et deniqve res a Gethis gestae, qvae omnia Statum, Regimen et dependentiam Valachiae et Moldaviae antiqvissimis temporibus indicant, et apud Schmeizelium in *Historia sua Mscripta de Transilvania* [1], item in Joh. Fillstichii *Mscripto de Historia Dacica* [2] plurimis argumentis explanata reperiuntur. Hic vero paucis saltem indicanda *et Originem* ducunt a Gethere Noachi Nepote / de qvo *Genes.* X ,23. Conferatur *Charionis Chronicon*, Lib. I, p. 143.

2) *Locus adventus sui* : Non ex Scandinavia Septentrionali Regione ut Jornandes [3] in favorem suae Gentis fabulatus est, sed ex Asia isti Noachi posteri huc advolarunt, qvod prisci et recentiores Historici multis contra secus sentientes ostendunt argumentis, cfr. *Acta Erudit. Lipsiensia*, Parte VII, p. 130, Bulingius in *Ephemeridibus suis Historicis*, Parte VII. p. 131 [4].

Nec est verosimile homines terrae Asiaticae et amoenissimae et cultissimae olim asvetos regiones Boreales frigidas, asperasqve et incultas ac densis sylvis ubiqve repletas post diluvium tanto labore qvaesivisse. Qvando vero et qvo tempore Gethae huc in Daciam, ut Mediterraneam, ita prius in Valachiam aeqve ac Moldaviam Asiae viciniorem (!).

3) *Varia appellatio* : dicti sunt Gethae a Graecis / Gothi, a Romanis Daci, Davi etc. Vide Stephani *Lexicon* [5]; Otrokotsium etc., ab aliqvibus vero dicti sunt Scythae Europaei. Qvae diversa nomina non duas aut tres, sed unicam saltem gentem juxta receptam virorum doctorum opinionem significant, qvod seqventibus probari potest argumentis :

α) Testimonio antiqvissimorum Historicorum qvi promiscue Gethas, modo Gothas, modo Scythas, modo Dacos appellant, videatur Scropius (!)[6], Lib. I *de bello Vand.*, Jornandes, *l.c.*, Dio Cassius[7], Lib. LXVI, Strabo[8], Ptolomaeus[9], Plinius[10].

β) *Conformitate rerum gestarum* eadem enim facta a Gothis ab aliis Gethis vel Dacis tribuuntur, vid. Svetonius [11] in *vitae Caesaris*, c. 44.

γ) *paritate Lingvae, Morum ac Consuetudinum*, confr. Scropius I, c. LI [12], Tacitus [13], Libro III, c. 46, Strabo, Libro VII, Troster [14], Lib. II, c.X /.

---

[1] Vgl. Beilage IV, Anm. 14.

[2] Ein gesondertes Werk mit diesem Titel ist unbekannt; wahrscheinlich handelt es sich um Teile aus den bereits angeführten Handschriften Filstichs.

[3] Jordanes (Jordanis, Jornandes), *Gethica* oder *De rebus Geticis seu de Gothorum sive Getarum origine.*

[4] Irrläufer !

[5] Stephanus Byzantius, *Lexicon.*

[6] Procopius Caesariensis, *De bello Vandalico.*

[7] Dio Cassius, *Historia Romanorum.*

[8] Strabon, *Geographia.*

[9] Claudius Ptolemaeus, *Geographia.*

[10] C. Plinius Caecilius Secundus, *Epistularum libri novem*; *Epistularum ad Traianum*; *Panegyricus.*

[11] C. Suetonius Tranquillus, *De vita Caesarum.*

[12] Es folgt ein leerer Raum von rund acht Buchstaben.

[13] P. Cornelius Tacitus, *Historiae*; *Annales.*

[14] Joh. Troster, *Das Alt- und Neu-Teutsche Dacia*, Nürnberg, 1666.

δ) *Res gestae Getharum* : harum ante Romanorum in Daciam ingressum paucissimae notae sunt; jam nullum factorum suorum videantur habuisse consignatorem, qvod saepe cum vicinis populis dimicaverint ex seqventibus liqvet :

α) *Darium Histaspidem Persarum Regem* qvi in ipsam usqve Moldaviam penetravit, colles qvos per milites suos ad melius oppugnandos Gethas (l. Gothas, Dacos, Scythas) congeri curavit, cruentissimo proelio ab incolis Moldaviae victus est, ut J o r n a n d e s refert, l.c.

β) *Sub regimine Sehostris Regis Aegyptiaci* Daci Aegyptio bello felici successu adgressi sunt.

γ) *Tempore Alexandri magni*, Germaniam ferro flammaqve vastarunt et aliqvi Dacorum vel Getharum in Alexandri expeditionibus bellicis Stipendia meruisse Historici narrant. Praesertim J u l i u s R e t h m e y e r u s in sua *Chronica Brunsvicensis* [15], Parte II, cap. X, p. 70 scribit : Methodius et aliqvi Historicorum referunt Saxonem Peterculum Alexandro M. pro Stipendio militasse, Orientemqve subjugasse. Mortuo Alexandro, Germani s. Gethae isti per Bulgariam in Valachiam rediisse, qvorum aliqvi postea ad Surmahci (?) maris ora, ubi nunc Liconi (?) et Pedanum (?) est, migrasse ibiqve sedes suas fixisse etc.

δ) *Lysimachum Pontis et Thraciae Regem* captivum ex bello una cum ingenti Thesauro in Daciam deduxerunt et tam diu ibi detinuerunt donec obedientiam et fidem promitteret, S t r a b o , Lib. VII, p. 201.

NB. de parte Thesauri Lysimacho abrepto inventione Tempore Trajani item Legi possunt T r o s t e r in sua *Dacia*, item M o l e r in sua *Dissert. de Transylvania.*

ε) *a Perseo* penultimo Macedonum in auxilium adversus Romanos vocati, novo bello immixti fuerunt, in qvo et Romanorum arma experire debuerunt. Videatur J u s t i n u s [16], Libr. 23, c. 3, F l o r u s [17], Lib. III, c. 4. Qvorum saevitiam tandem ultus est. / Cothiso fortissimus Getharum Rex, cui filiam Octavius Augustus Triumvir in Matrimonium obtulit, S v e t o n ., qvum vero cum Cothiso ob certas causas denegari videret novo bello Romanos petiit, sed infelici qvippe a Lentulo vincebatur, cui Titulus Gethici more solito datum est, vid. F l o r u s , Lib. IV, 12.

ς) *Mortuo Cothisone* Successores ejus sub Tiberio et Calligula Imperatoribus Provinciam Romanorum haud parum vastarunt. Confr. T a c i t u s , Lib. III, c. 46; Lib. IV, 56.

II. *Secunda Periodus* huic enata, ex qva Valachia utrqve (!) cum reliqva Dacia Mediterranea Romanis parere necesse habuit frena jugumqve Romanum ferre et sentire, cujus notanda :

a) *Occasio Daciae* in provinciam romanam redactae, qvam dedit Decebalus Dacorum Rex celeberrimus, cujus Historiam exponunt S v e t o n i u s *in Domitiano*, P l i n i u s in *Panegyrico ad Trajanum*, ceteriqve *Historiae Romanae Scriptores* [18], T r ö s t e r , item / K e l p i u s , T o -

---

[15] Philipp Julius Rehtmeyer, *Braunschweig-Lüneburgische Chronica*, Braunschweig, 1722.

[16] Justinus Martyr (2. Jh.), zahlreiche Schriften, deren Autorschaft nicht immer einwandfrei feststeht, die teilweise seit dem 15.—16. Jh. im Druck erschienen sind.

[17] L. Annaeus Florus, *Epitomae de Tito Livio bellorum omnium annorum DCC libri duo.*

[18] *Scriptores Historiae Augustae* enthalt 30 Kaiserbiographien aus Aelius Spartianus, Aelius Lampridius, Julius Capitolinus, Vulcacius Gallicanus, Trebelius Pollio und Flavius Vopiscus.

pelt et alii, qvi duplici proelio a Trajano victus Daciam omnem victori huic strenuo cedere coactus, qvam Trajanus novis auxit coloniis, aedificiis et variis momentis atqve monumentis peregregregiis (!), vid. Samoscus in in (!) *Analectis*, Molerii, *Dissert. de Trania*, Raphael Fabretus[19] et Claconius (!), *de columna Trajani*[20], item Reichesdörfer, Eruterus[21], Palatinus[22] atqve Vallant[23] de re monetaria seu nummis veteribus.

b) *Regiminis Romani forma* in eo consistebat qvod

α) *Daciam* in 3 dividerent regiones, videl.

1) in Daciam ripensem

2) „ „ mediterraneam

3) „ „ alpensem i.e. Vallach. et Moldaviam.

β) *Regimen* vero ipsum erat, qvod singulis his provinciis Dacicis Romae dabantur praesides seu moderatores, qvi tamen praefecto / Macedoniae Romano subjecti erant, ad qvem aurum, argentum in Dacia efossum, missum est, vid. Volfg. Latius in *republ. Romana*[24], Bonfinius, Fracisci (!), *memorabil. Daciae.*

σ) *Mutationes*: Daci adhuc reliqvi non juxta consvetudines, sed Romanorum legibus praescriptis parere tenebantur, ne in causis forensibus propria lingva uti iis licebat, sed latino sermone suas res causasqve agere debuerunt, confr. praeter Latium, *l.c.*, Andreas Huszti in *jurisprud. Hungarico Traa.*, Cibin. 1742 excusa, Tit. XI, § CVIsqq, p. 45.

Porro regia Decebali Sarmizgethusae dicta totius Daciae Metropolis in Valle Hazog, non in Barcia, ut falso opinati sunt qvidam, sita Ulpiae Trajanae Augustae nomen et novam formam adipiscebatur, qvam hodie Valachi incolunt, diciturqve Várhely, confr. Zamosius, c. 13, f. III, *l.c.* / Apulum qvoqve nomen Albae Juliae, qvae hodie Carolina appellatur, accepit. Deinde in Moldavia Trajanum qvoqve urbes et oppida exstruxisse memoriae proditum est, inter qvas eminebat hodieqve ex parte superest Romanvásá, vide Timonis *epistolas ad Baronem Apor missas*[25].

Item urbes qvoqve belli tempore desolatae et eversae a Romanis restauratae et reaedificatae sunt, qvarum Ptolomaeus meminit in *Geographia*, Lib. III, c. VIII, f. 55. Recenset eas ex hoc auctore clarissimus Haner in *ecclesiae Transylvanicae historia*[26], refertqve numero 45 ubi evolvendae. Haec cum bellis antecedentibus, ut plurimum essent demonstratae, in honorem Romanorum sub novis nominibus novum acce-

---

[19] Raffaele Fabretti, *De Columna Traiani syntagma*, Romae, 1683; zweite Ausgabe: Rom, 1690.

[20] Alfonso Chacón, *Historia utriusque belli Dacici a Traiano Caesare gesti ex simulachris quae in Columna eiusdem Romae visuntur collecta*, Romae, 1576; andere Ausgaben: Rom, 1616, 1683, 1690.

[21] Unbekannt, vielleicht Valentin oder Johann Erythraeus

[22] Giovanni Palazzi, *Fasti ducales ab Anafesto I. ad Silvestrum Valerium Venetorum ducem*, Venetiis, 1696.

[23] Jean François Vaillant (gest. 1708) Numismatiker, angeführte Arbeit unbestimmbar!

[24] Wolfgang Lazius, *Reipublicae Romanae in exteris provinciis, bello acquisitis, constitutae, commentariorum libri XII*, Basileae, 1551; zweite vermehrte Ausgabe: Frankfurt a.M., 1598.

[25] Vgl. Beilage IV, Anm. 26.

[26] Georg Haner, *Historia ecclesiarum Transylvanicarum*, Lipsiae, 1694.

perunt splendorem atqve magnificentiam, Basilicae, item templa, statuae atqve (!) ductus, Amphiteatra, Balnea, viae publicae lapidibus stratae, qvae adhuc cernuntur in valle Hazog aliaqve stupenda opera sunt erecta, incolis Dacis / antea ignota. Confr. Lazius, *l.c.*, Samosius, *l.c.*, Samuelis Timon Jesuitae, *Epistolae*, p. 10, 11, ubi asserit et in Moldavia superesse Romanorum monumenta.

Tandem a Trajano ex toto terrarum orbe Romanae coloniae ad agros Dacicos colen-colendos (!) missae sunt, de qvibus videantur Eutropius, c. III, Troster in sua *Dacia*, Spartianus, *in Hadriano* [27], c.V.

δ) *Regni* Dacici status sub Trajano (!) Successoribus : Hunc exponit clariss. Schmeiz. in *Historia Tranniae*, item Joh. Filstich in sua *Historia Mscpta*, *Charionis Chronicon*, item Topelt etc. *Notandum*: Aurelianus Imperator Romanorum variis implicitus bellis, Daciae invigilare minime potuit, qvare Gothi huic occasionem liberatis vindicandae nacti, insurgunt insurgunt (!) in praesidium Romanum, qvod ne a Gothis opprimeretur, Aurelianus inde abduxit. / Videatur Vopiscus [28], item Eutropius.

ε) *Duratio* imperii Romanis (!) in Dacia : Dacia per 170 annos sub Romanorum fuit potestate.

Nota : Abducto ex Dacia praesidio Romano Coloniae Romanae qvoad maximam partem, qvippe qvod per tantum temporis spatium nempe 170 annorum fixas fecerant sedes in tota partim Dacia dispersae remanserunt, ex qvibus hodierni Valachi originem ducunt. Videatur Tröster, *l.c.*, Kelp, Töpelt etc.

III. *Periodus sub Gothis*, a Jugo Romanorum liberatis et in residuas Romanorum in Dacia colonias, qvas aliqvi Historicorum furum manipulos dicunt dominantibus, Libera mansit Dacia et sui juris facta, novas sibi praefecerunt Gothi duces usqve dum Hunni ex Asia in Daciam fecerunt irruptionem. Hoc in pacis statu Gothi cum Romanorum Imperatoribus Probo, Carino, Numeriano, Diocletiano et Constantino Magno amicitiam coluerunt./

N.B. Valachi itaqve superesse vestigia qvidam statuunt.

Sub Valente vero Thraciam et Moesiam populati sunt Gothi, Provincias qvae Romanis parebant et in qvas Hadrianus et postea Aurelianus Praesidia ex Dacia transtulerant, qvibus rebus Gothi felicitatem suam mutuis odiis et persecutionibus haud parum turbarunt dederuntqve occasionem Romanorum coloniis in Dacia adhuc superstitibus aliqvaliter emergendi et, ut aliqvi volunt, ad Graecorum Imperatorum Sceptrum se inclinandi.

IV. *Periodus medii aevi* in qvo Status, Regimen ac dependentia Valachiae ac Moldaviae occurrit et qvidem.

1) *Sub Hunnis* Daciam occupantibus usqve ad illorum conversionem ad Christum. De hac Hunnorum regionem Daciam (!) occupatione et qvidem, qva id factum sit occasione Thuroczius [29], P. II et III,

---

[27] Aelius Spartianus, *Vita Hadriani imperatoris*, vgl. Anm. 18.

[28] Flavius Vopiscus, vgl. Anm. 18.

[29] Joannes de Thwrocz, *Hungariae regum chronica*, In civitate Brunensi, 1488; andere Ausgaben: Augsburg, 1488, Frankfurt, 1600; deutsche Übersetzungen; Wien, 1534, Augsburg, 1536.

item Benamb (!) in *Notitia Hungariae*, Bonfinius, Nadásdi etc. recensent, qvi simul commemorant qvod vicibus in Daciam Panoniamqve / ingressi sint Hunni.

Licet ratione numeri varient, ut aliqvi duplicem, aliqvi triplicem statuant ingressum, ut Otrokotsius facit, qvi scribit qvod Anno Christi 373 prima vice sub imperio Valentis irruptionem in Daciam fecerint, eamqve NB. Gothis devictis sibi subjugarint.

Attila Hunnorum Rex in Moldavia Regiam sibi exstaxisse Sedem, Samuel Timoe S.J. in *Epistolis ad L.B. de Apor* statuit. Post Atillae mortem lites inter filios ac successores ejus ortae, Gothi, auxilio Jepidarum et Sarmatarum ope, Hunnos ex Dacia ejiciunt Jepidisqve, loca ab Hunnis erepta, in domicilium concedunt, vid. Jornandes, *l.c.*

Ast ex Hunnis pars qvaedam in finibus Daciae mediterraneae versus Moldaviam delituit ibiqve sedes fixit, huicqve iste nomen Ciculiae, Szekhely sortita est. Vid. Kunczi Jesuitae, *Siculia Dacica* [30].

N.B. Imperatores Graeci seu Orientales vel, ut ab aliqvibus Historicis dicunteur Graeco-Romani, partione (!) imperii a Theodosio M. inter / filios Arcadium et Honorium Daciam sibi vindicarunt Panoniamqve. Huic elogium Οὐγγαρικῶ s. Ungarici in Titulis illorum reperitur: Qvo usi sunt Graeco-Romani Imperatores ad VII usqve seculum: Sambucus minime veretur affirmare, receptam a Mauritio Imperatore Graeco Panoniam Daciamqve esse, comutationemqve hanc refert ad A.C. 604. Sed si verum statuendum, Mauritium omnino recipiendi et recuperandi animam habuisse, sed recepisse eam omni fide caret. Vid. Joh. Zonaras. Post infelix Mauritii cum Cagano Hunnorum duce praesidium (!), Graecorum imperatorum res in Panonia Daciaqve penitus inclinata est, Hunnis omnia longe lateqve in Dacia Panoniaqve occupantibus, qvi ad Caroli magni usqve tempora qviete postea vixerunt; ast ubi Barbari isti et Germaniae fines turbare ausi essent, Germanorum imperator Carolus M. arma in eos movet ejicitqve ex Germania, Panoniamqve aeqve ac / Daciam occupavit, paucis ibi relictis Hunis, reliqvi etiam prosperis longius frui potuissent, ast dum diuturna Caesarum et Orientalium et Dominorum qvi in Occidente erant patientia abusi fuissent, ultore Carolo justas poenas pendunt et tantum non exstirpantur. Vid. Schurzfleischii *Ungarica*, § 9 [31].

In dubium eqvidem aliqvi vocant Caroli M. in Hunnos victoriam occupationemqve Panoniae Daciaeqve, sed refutantur in *annalib. Francicis* [32] ad A. 788 et 796, *Annal. Fuldens.* [33] et ab Eginhardo in *Historia de vita Caroli* [34] etc.

Romanae interim coloniae Valachorum majores interim (!) in Dacia delitentes sub his turbis illi adhaerebant parti cui victoriam fortuna largiretur, qvaeqve potior erat illi parebant, nullum adhuc ex gente sua ducem ac Rectorem sibi adsciscere valentes.

Tertius Hunnorum ingressus incidit in annum Christi 888. Hunni enim partim ab Arnulpho Imperatore Romano-Germanico contra / Sclavos

[30] Franciscus Kunics S. J, *Dacica Siculia brevi compendio exhibita*, Claudiopoli, 1731.
[31] Vgl. Beilage IV, Anm. 35.
[32] *Annales regum Francorum.*
[33] *Annales Fuldenses.*
[34] Einhardus (Eginhardus), *Vita Caroli Magni imperatoris, 750—814.*

rebellantes, partim a Leone Romano-Graeco Imperatore contra Bulgaros insurgentes et jugum detrectantes evocabantur. Hac occasione denuo Valachi, qvorum multi etiam in Bulgaria haerebant, in Graecorum pervenere potestatem, et qvi teste Nicephoro Gregora, p. 70 per totam dispersi erant Europam. Se colligunt potississimum (!) in Daciam ubi conterranei ac gentiles eorum, qvoad maximum erant nummerum, tollerabili item conditione constituti.

Domiti iterum Hunni, qvi Pannonia atqve Dacia minime contenti erant, rursusqve, ut antecessores sui, Germaniam latrociniis infestarunt, per Henricum Aucupem, Imperat. Ottonem etc. (!)

Postea Successu temporis ad Christianam conversi sunt Religionem ductore Duce suo Geysa I. et postea Stephano I. primo Ungariae Rege./

Interim Dacos s. Gethas inter qvos Valachorum patres degebant, jam pridem amplexisse fidem Christianam, apud Historicos Ecclesiasticos reperimus:

Nazianzenus et Hyeronimus testantur Andream Apostolum ad Pontum usqve Euxinum secessisse ibiqve etiam Evangelium docuisse. Confr. Mieneli, *Syntagma Hist. Eccles.*, Lib. I, p. 28 [35]. NB. Hinc facile conjici potest per incolas ad Pontum Euxinum, Moldavorum vicinos, vel per famam saltem aliqvid de Evangelii doctrina Moldavis innotuisse.

Paulus gentium doctor et Apostolus in Illyria, Bulgaria et Moesia Semen Evangelii sparsit, videatur Mienelius, *l.c.*, p. 40. NB. Ex his patet traditionem illam in Vallachia Transylvania(!) vulgo notissimam de Apostoli Pauli adventu in Nemuest pagum in Valachia situm ejusqve ibidem negotiis qvodammodo veram et minime fictam esse vel falsam.

Tertulianus jam suo tempore nempe seculo II / scribit: „Ex Sarmatarum et Dacarum et Germanorum et Scytharum loca Christo subdita esse".

Hieronymus in *Epistola* [36] ad Reginam frigidam seu Freslam scribit: „Qvis hoc crederet ut barba(!) Getharum gens s. lingva hebraicam qvaereret veritatem et dormientibus Graecis ipsa Germania spiritus s. elogia scrutaretur". Qva ratione etiam Gens Gothica in transdubianis(!) partibus habitans, inter qvos etiam Romanae Coloniae i.e. Valachi morabantur, Christiana scilicet Ariana facta sit: legimus in Jornandes, *de rebus Gothicis Historia*, item in Schmeizelii *epistola de statu Lutheranorum in Transylvania*, cap. I, p. 9—19 [37], item in Hanneri *historia Ecclesiastica Transylvaniae*, in Collbergi *Monarchia Sveo-Gothica*. Conferenda hic etiam Eusebii *epistola* in monasterio qvodam Valachico in Mscrpto diu asservata ac tandem a Stephano Berglero Coronensi et Bibliothecario qvondam / serenissimi Principis Maurocordati de Scarlati typis in lucem publicam protracta [38]. Qvae indicium est in Valachia tunc temporis Christianam religionem incrementa sua habuisse, licet postea ab Hunnis rerum potentientibus (!) in pristinam delapsi sint idolatriam, ceu videre est in supra allegata Schmeizelii *Epist.*, p. 13.

---

[35] Joannes Micraelius, *Syntagma historiarum ecclesiae omnium*, Stetini, 1644, 2. Ausg.

[36] Eusebius Hieronymus, *Epistolae*.

[37] Martin Schmeizel, *De Statu Ecclesiae Lutheranorum in Transylvania... dissertatio epistolica*, Jenae, 1722.

[38] Vgl. Einleitung, Anm. 20.

Postea ipse Constantinus M. Imperator in Ecclesiae gremium jam receptus, totum orbem ad Christianam adducere cupiens religionem, dicente S o z i m e n o , Libr. II, c.5 [39], Doctores passim per oppida cum edictis misit, qvi inummeras ad Christum adduxernt, inter qvas animas et Gothi ad Istrum fuerunt, teste S o z e m e n o .

In seculo V fidem Christi suscepere Bessi, Daci, Gethae et Scythae ductore, auctore et Svasore Nicete Daciae Episcopo, Nomades a Chrisostomo: M u n e l i u s , p. 221, Lib. II, *l.c.* Ast iterum deflexerunt ad idolatriam, in qva haeserunt usqve ad Caroli M. tempora, de qvibus infra in *Articulo XIII* plura dicenda erunt./

2) Post Hunnorum ad fidem Christiane (!) postremo conversionem, qvisnam fuerit Status, regimen ac dependentia utriusqve Valachiae, S c h m e i z e l i u s , *l.c.* exponuit, item F i l s t i c h in *Historia sua Mscpta*, ceterum consulendi B o n f i n i u s , *Decad.* I, Libr. X, T h u r o c i u s , P. II, c. 28, F u s c h i u s (!)[40] in *Chronica Mscripta.*

Ad XIII itaqve usqve seculum ab X Seculi initio referente d e R e n a (!)[41] et T u b e r o n e [42], item *annalibus templi Coronensis*, Valachia et Moldavia Hungariae regno conjuncta fuit, tributaria, clientelaria et vectigalia licet interdum et a Graecis Imperatoribus petita [43] et qvidem de jure S a m o s c i u s contendit Moldaviam solinici(?) juris esse, T h y a r i u s (!)[44], T. III, p. 914. Hinc itaqve simul enatum qvod Valachia et Moldavia, qvae tam varios habuerunt dominos, variis mutationibus fuerunt objectae, varia etiam sortitae sunt nomina apud Historicos, qvi historiam Valachicam / haud parum parum(!) obscuram reddunt, tantisqve involant tricis ex qvibus difficulter se expedire potest is, qvi aliqvid de regionibus iste scripturire suscipit :

α) *Valachia* dicitur et *Moesia inferior*, item *Schythia minor* a J o r n a n d e , *Zaovlachia*, videatur, O r t e l i u s , p. 5, *Flacci*, *Vlacci*, confr. L a o n i c i j C h a l c o n d ., O r t e l i u s ; *Triballi* etiam dicuntur a N i c e p h o r o G r e g o r a , p. 24.

β) *Moldavia* nuncupatur *Bogdania* a L a o n i c o , p. 74, *nigra Cumania* a T h u r o c z i o . *Moldavi* vocantur a qvibusdam Historicis *Odrisii*, *Cumani*, *Circassii* etc. Videantur de his *excerpta*, ubi plura suo loco et auctoribus indicatis inveniuntur !

---

[39] Salamanes Hermias Sozomenus, *Historiae ecclesiasticae libri II*; *Historia ecclesiae christianae libri IX.*

[40] Marcus Fuchs, vgl. Beilage III, Anm. 44.

[41] Petrus de Rewa, *De monarchia et Sacra Corona regni Hungariae centuriae septem*, Francofurti, 1659.

[42] Ludovicus Cervarius Tubero, *De Turcarum origine, moribus et rebus gestis commentarius*, Florentiae, 1590; andere Ausgaben: Frankfurt, 1603, 1627.

[43] Die beiden Furstentumer Moldau und Walachei haben sich, dank einer äußerst klugen und geschickten Diplomatie ihrer Fursten, wahrend ihrer mittelalterlichen Geschichte eine weitreichende Autonomie zu bewahren gewußt. Alle Versuche der benachbarten Großmachte (Byzantinisches Reich, Pforte, Ungarn, Polen, Rußland, Österreich) die beiden Donaufurstentumer, wahre Schlusselstellungen in ihren außenpolitischen Planen, zu beherrschen, scheiterten an dieser umsichtigen Haltung der rumänischen Staaten oder aber fuhrten nur zu vorubergehenden Teilerfolgen, indem sie die beiden Staaten in ein typisch mittelalterliches Vasallenverhaltnis drängten, das die Vasallenstaaten aber in einer fast vollkommenen Unabhangigkeit ließ.

[44] J. A. Thuanus !

ARTICULUS II

Qvinam auctores historiam Valachicam a Trajano tempore ad Seculum usqve XIII consignavere.

ILLUSTRATIO

Ex professo paucissimi admodum sunt qvi / hac de re posteritati aliqvid reliqverunt :

Leonclavius sollicite origines Vallachorum inqvirit.
M. Szentiván Jesuita dedit *Historiae Valach. et Mold.*
Samuel Timo conscribit *compend. Hist. Cumaniae.*
G. Reichesdòrfer evulgavit *Chorogr. Valet.* (=Valach.?) *Mold.*

Antiqvissimam vero descriptionem invenimus apud Strabonem et Ptolomaeum, qvae vero mera continet Geographica. Reliqvi auctores in *Catalogo* transmisso citantur, in *excerptis* etiam, aliqvibus vicibus huc usqve Jassium expeditis reperiuntur, eaqve faciunt ad Historiam Valachicam !

ARTICULUS III

Valachiam transalutanam ab incolis suis Valachis cultam fuisse refertur simulqve narratur, qvod eidem praefuerint Banni seu Gubernales(!), ast nullius Vaivodae, Principis, Palatini vel Hospodaris Valachici / fit mentio ante Seculum XIV qvi hoc fiat (! =factum) illustrandum

ILLUSTRATIO

Qvo tempore prima Valachorum mentio facta in *Chronico Charionis*, p. 603 legetur. Sub Hungariae Regibus primum Valachiae Banni seu Palatini constituti et si Historicis Hungaricis credendum, in specie a Bela IV. Banni vero isti qvi Valachiae et Moldaviae praefuere inter Barones Hungariae relati sunt, ita ut numero 6tus fuerit Bannus Suverinensis(!) et numero 14tus Judex Cumaniae, ceu videre est apud P. Franciscum Gernovics in *propugnaculo reipublicae Christianae religionis*, edicto Tirnaviae 1724 [45].

In diademate seu sacra Apostolica Corona R. H. novem aureae catenulae, totidem regna seu provincias Hungariae regno incorporatas repraesentant, quae sunt : 1) Sclavonia, 2) Croatia, 3) Dalmatia, 4) Bosnia, 5) Servia, 6) Bulgaria, 7) Halitia, / 8) Lodomeria, 9) Cumania.
NB. Per Bannum severincensem intelligit supra laudatus Gernovics Baronem seu Dynastam Valachiae, praesertim occidentalis, qvae et Craiova dicitur, et per judicem Cumaniae Moldaviae praesidem.

---

[45] Franciscus Csernovics S. J., *Propugnaculum Reipublicae Christianae religione conditum Hungarorum fortitudine V saeculis defensum*, Tyrnaviae, 1724 ; zweite Ausgabe : Tyrnau, 1725.

NB. Ex qva vero gente vel natione Banni isti vel Barones fuerint, utrum ex Ungarorum vel Coloniis Romanis s. Valachis nec ne inde patet, qvod in qvavis provincia in(!) provincialibus seu gente et incolis cujuslibet provinciae praecipuis Banni isti a regibus Hungariae constituti sint. Fuisse itaqve et in Valachia aeqve ac Moldavia ex ipsis indigenis constituti Banni nullum est dubium. Nomina certe Ducum Valachorum satis superqve hoc ostendunt nosqve informant de hac veritate qvae passim in Historicorum scriptis / reperiuntur e.g. :

A. In Thuroczio seqventia occurrunt nomina :

P. II, p. 15 Cumani et Latini irruunt in Hungariam i.e. Valachi et Moldavi.

p. 55 miles Jon s. Juon occurrit hocc(!) purum putum est nomen Valachicum.

p. 74 Miska s. Mysza capit Thydorum, etiam nomina Valachica.

p. 78 Alpra Dux Cumanorum i.e. Moldav.

p. 79 Oldamus Dux Cumanorum : Mold.

p. 86sqq Basarab Dux i.e. Vaivoda Transalpinus feliciter bellum gessit cum Carolo R.H. A. 1330.

P. III, p. 39 Alexander Vaivoda Transalpin.

p. 105 Layk Vaivoda occurrit. De Turri Severini fit mentio.

p. 106 Moldavorum rebellio.

p. 108 Bogdán Vaivoda Olacorum.

p. 185 Cuthen Rex Cumanorum./

B. In Cluveri *Historia mundi* :

p. 557 Chrysus et Ibancus s. Iván ambo Valachorum Duces.

p. 633 Marcus Dacorum Regulus qvi et Mircse auditur apud Historicos.

p. 658 Draculae fit mentio.

C. In Nicephori Gregorae *Historia* :

p. 74 Mirxa Valachorum Dux in Craiova.

p. 85 Dán Mirxis filius.

p. 94 Drácula a Dáno expulsus.

p. 102 Dánus in Moldaviam restitutus.

p. 119 Bladus. Vlád Mold. Princeps.

Chamuczes Dux Mold.

D. In *Charionis Chronico* :

p. 779 Marcus Vaivoda Craioviensis id est Valachiae cis alutanae, ubi / primam fixisse sedem *Historia Mscpta Valachica* nos docet, qvi antiqvitus Banni Severinenses dicti.

p. 857 Marcus Despota.

p. 866 Drácula.

p. 1002 Aaron Moldav. Vaivoda.

E. In Hornii *arca Noë*[46] :

p. 309 Primus cujus in Historia fit mentio Valachiae Rex iis temporibus videl. circa A. 1320 fuit Vuláico s. Vláico.F. In Bonfinii *Decadibus Historiae Hung.* :

---

[46] Georg Horn, *Arca Noae sive historia Imperiorum et Regnorum a condito orbe ad nostra tempora*, Lugdunum Batavorum et Roterod, 1666; Gorinchemi, 1677.

p. 237 Mirco Cumanorum Dux s. Chunorum Princeps A.C. 1095—1114 Ruthenorum principi s. Ducissae Lancae cum qva Collomannus H. R. bellum gessit, auxilium tulit.

p. 320 Bassaraba Vallachorum Dux A. 1342, vid. et Fuchs., *Chron.*/

p. 327 Alexander Vaivoda.

p. 349 Layk A.C. 1382.

p. 350 Bogdán Moldaviam desolatam inhabitabat[47].

G. In Laonico Chalcondyla:

Lib. II, p. 310 Myrchae Valach. Vaivoda.

Lib. V, p. 391 Dánorum et Draculorum factio. De qva et Nicolaus Olahus Episcopus Strigoniensis ex Dánorum familia oriundus in *Hist. Hung.* Scribit cap. XII, p. 23.

Caeterum ex Mscpto Valachico in latinam lingvam translato innotescit, qvando et sub qvibus Vaivodis Regimen valachicum eordium(!) acceperit, seriesqve aliqvalis Vaivodarum traditur, ast dolendum, Chronologia neglecta, qvae ex aliis discenda Historicis et qvidem supra allegatis.

ARTICULUS IV

MEMBRUM I

Bela Rege Hungariae demortuo, Salomon Rex electus hac qvidem cum conditione, ut duobus Belae filiis Vladislao et Geysae titulum Ducis cum tertia / Ungariae parte, in qva et Halitia et Kiovia qvoqve comprehensa. Ortum ideo maximum inter Regem et Belae filios odium qvod in mutuum exarsit bellum, Moldavi Vladislao assistentes Salomonem iverunt, ita qvidam Anonymus[48]. Sed ex Historicis Polonis Cromero et Piasecio constat constat(!) Boleslaumhunc fuisse dictum asserunt, qvi binis vicibus Kioviam occupavit Moldavorum ope. Anno 1107 cum Collomannus Russiam rubram, ubi ducatus Kiovia situs, bello peteret et Reginam Lancam eo adegisset, ut supplex pro pace eum oraret, Collomannus eam his abegit verbis, dicens : „Regi non convenire, ut lacrymis mulierum s. foeminarum dignitatem suam pollui pateret"; exacerbata ideo Ducissa Lanca Cummanis et Russis in auxilium accitis, Collomannum vincit datqve in fugve(!) in fugam, vid. Bonfinius./

MEMBRUM II

Proditum est memoriae Valachos A.C. 1200 Graecis auxilia tulisse, unc temporis cum Baldvinus occupasset.

---

[47] Der moldauische Fürst Bogdan I. fand die Moldau keineswegs „desolata" vor. Archäologische Ausgrabungen aus den letzten Jahren haben eine ununterbrochenen Bewohnung dieses Gebietes seit der Antike bis ins Mittelalter unter Beweis gestellt. Dieser Ausdruck, wie übrigens auch die „deserta" der siebenburgischen Urkunden aus dem 13. Jahrhundert, muß so aufgefaßt werden, wie ihn wohl auch Filstich verstanden hat, d.h. als ein Gebiet ohne ausgesprochen aatliche Organisationsformen (vgl. unten Anm. 49).

[48] „P. dictus magister quondam regis Belae Notarius".

ILLUSTRATIO

Tempore Alexii III. Comnenii s. Angeli id factum, de qva re *Corpus Historiae Byzantinae* consulendum.

MEMBRUM III

Fuisse itaqve hoc tempore Valachos et Moldavos, sed ignoratur qvinam fuerint illorum Principes et sub qvonam Rege vel Imperatore.

ILLUSTRATIO

Supra ex parte in *articulo III* indicatum est qvinam fuerint Valachorum Duces. Caeterum Graecis paruerunt Imperatoribus et Valachorum nomen primum occurrit apud Graecos Scriptores in Historia Isaaci/ Angeli Imperatoris, vid. *Chrionis*(!) *Chronicon*, p. 630. Invalescentibus Hungariae Regibus crebris Valachia vexata fuit bellis, praesertim sub Rege Carolo, Caroli Martelli filio, ejusqve successore Ludovico I. qvi iteratis expeditionibus Valachos ad Graecos deficientes Imperatores tandem domuerunt ac iterum tributarios fecerunt. Videatur H o r n i i *Arca Noae*, p. 309. Sub Isaacio Angelo Valachi iterum Moldaviam occuppant. Valachi deficiunt ab Isaacio atqve cum Sarmacis colludunt, in qvos Isaacius expeditionem Blachicam suscipit, videatur *Corpus Hist. Bizant.*, *Charionis Chron.*, *l.c.* Frustra Valachis Imperator Graecus Isaacius pacem offert, C l u v e r u s , p. 542, 548. Valachi implent Livoniam et Borussiam, rebellant contra Graecos, *Chron. Charionis*, p. 604. Valachi, Mysii olim dicti, Legatos ad Alexium III. Comnenum Imperatorem expediunt, qvi comiter / excepti sunt C l u v e r u s , *l.c.*, p. 553. Conferantur *rerum Hung. Scriptores*, c. III, p. 93sqq.

ARTICULUS V

Principes illi, qvi colonias in Valachiam et Moldaviam deduxerunt ex Transylvania, in specie comitatu Maromoros et Fogoras venerunt, sed latet sub cujus Regis Hungariae protectione Princeps Radulius I. Valachiam, et Princeps Drágusch Moldaviam occupaverint et qvinam incolae antea in duobus his Regnis fuerint [49].

---

[49] Diese Fragestellung bezieht sich auf die Staatsgründungstradition (descălecatul !), so wie sie in den moldauischen und walachischen Chroniken festgehalten wird. Filstichs Beantwortung beweist übrigens, daß er von der „desolata"-Behauptung Abstand nimmt und von der Kontinuität einer einheimischen, bodenständigen Bevölkerung überzeugt war.

ILLUSTRATIO

Ex manuscripto qvodam Valachico idiomate consignato, auctore Anonymo, res haec qvodamodo exponitur, ubi Valachorum qvi Romanarum in Dacia Coloniarum reliqviae sunt, migrationes, stationes ac sedes exponuntur[50]. Praesertim reperitur in Anonymo qvod A. 1290 Ladislao III.R.H. qvi cum Cumanis bella gessit, a qvibus et interfectus est Ludovicus(!), Radulius s. Negrovode ex Transylvania in Valachiam se contulerit. Videatur Bonfinius, p. 306. / Caeterum ex Istvánffio, Libr. IV, fol. 56, editionis vero novissimae p. 37[51] patet, qvod circa A. 1506 vel 1508 Princeps Valachiae Radulius seu Rudolphus dictus ad Regem Vladislaum Budam venerit, ut Vasallus ac ab eo oppidum Aldiodum(?) in Transylvania donativi nomine ad haeredes etiam transiturum acceperit.

Porro incolas qvod attinet, supra dictum est, priscis temporibus Gethas seu Gothos ibi habitasse. Jornandes et qvi cum ipso sentiunt tradunt tempore Balthi 5ti Regis externi Gepidas a Gothis discessise(!) novumqve regnum condidisse in ea regione, qvae hodie Valachiae est, qvi non solum Vandalis, sed ipsis etiam Gothis formidabiles evaserint, vid. Collberg in *monarchia Sveo-Gothica*, p. 435-III. Cum itaqve Valachi successu temporis in Valachiam descenderent, ubi jam tum ex suis aliqvi pridem jam tum(!) ibi haererent, ab Historicis qvibusdam mixtim Valachi et Gothi s. Gethae dicti sunt.

In Moldavia vero ante Draguschi adventum[52] / praeter Gothos et Romanos fuisse ex Piasecio discimus, qvi hunc in modum in *Chronica* sua scribit : Moldavia, qvae in antiqvis Dacia dicta fuit, exulum Romanorum qvondam fuit receptaculum, qvos in magna freqventia ibi habitasse confirmat idioma incolarum a Latinis profectum : ideo Moldavi et Latini dicti sunt a Thuroczio, P. II, p. 55, vid. *Charionis Chron.*, p. 587 ubi Valachi qvi simul cum Gothis habitabant Gothi dicuntur. Cum his in Valachia habitantibus Valachis, se Valachi in Transylvania commorantes conjunxerunt, ut qvi eandem haberent originem eademqve uterentur lingvam simul sub uno viverent climate, ab uno regerentur domino, pertaesi aliis subesse. Ast pro voto haec res procedere minime potuit, nam Reges Hungariae tam opimas et regno Hungariae summe utilissimas provincias, abalienari non sunt passi. Qvare pomun eridos factae hae provinciae, mox ab Hungaris, mox Polonis, mox Turcis, mox Russis infectae sunt potioribus tamen procis / manentibus Turcis, qvi eas occuparunt, hodienam adhuc tenent, videatur Istvánffius, Bonfinius, Piasecius, Cromerus, Thuanus, Siglerus, Fuschius(!) etc.[53]

---

[50] „ubi Valachorum... exponuntur" wird von J. Ch. Engel, *a.a.O.*, S. 64 weggelassen.

[51] Die „editio novissima" erschien 1724 in Koln; Filstichs Seitenangabe bezieht sich hingegen auf die Kolner Ausgabe aus dem Jahre 1685.

[52] Es folgen zwei unbeschriebene Seiten.

[53] Der letzte Abschnitt wird von Engel nicht abgedruckt.

ARTICULUS VI

Cernuntur in Moldavia et Budjak urbes seqventes nempe Soczava, Hottim, Soroka, Veissenburg, Kilin, Axermann, sed incertum est qvibus auctoribus eaedem conditae sint; dicitur originem habere a Genuensibus, qvo vero tempore id factum sit indicandum.

ILLUSTRATIO

Factum est hoc illo tempore cum Imperatores Germani et Reges ex Occidente, Palestinae a Saracenis eripiendae causa in Orientem susciperet(!) expeditionem bellaqve cum Saracenis gererent cruentissima. Per hoc tempus, teste *Charionis Chronico*, late dominatae sunt in mari hae respublicae Veneta scilicet et Genuensis atqve Pisana. Genuensium praecipue imperium in toto mari incomode dispersum ad ipsam usqve Thauricam / Chersonesum sese extendit per Aegeum mare, Hellespontum, Thraciam et Pontum Euxinum. Diu enim Genuenses tenuerunt Capham in Taurica emporium, qvae est Theodosia veterum. In *Corpore Historiae Bizantinae* multa reperiuntur, qvae faciunt ad hujus *Articuli illustrationem* e.g.: Nicephorus Gregoras scribit:

p. 96 Genuensium colonia expugnata a Tartaris.

p. 17 et 31 Genuenses ubivis terrarum habitant.

p. 120 Crebrim Valachiae urbs hodie Kilia dicitur; multa passim habet p. 13, 44 etc.

Laonicus Calcondilas qvoqve meminit Genuensium. In *Charionis Chronico* haec reperiuntur:

p. 587 Comani i.e. Moldavi Capham tenent.

p. 591 Gothofredus passagium per Valachiam habet.

p. 757 Michael Palaelogus Genuensibus dat peram(!) urbem.

ibid. Cantacuzenus contra Genuenses foedus init.

Ex his facile colligere possumus, qvod Genuenses / hac occupatione urbes in *articulo* denominatas vel condiderint, vel conditas jam pridem, novis coloniis auxerint novaqve cum splendore nomina indiderint.

ARTICULUS VII

Ignoratur simul qvando urbs Brailla seu Brailov in Valachia sit condita.

ILLUSTRATIO

Nicephorus Gregoras, p. 120 Brailabum qvidem vocat, celebre Valachorum emporium, sed de ejus conditoribus nihil refert, qvod et Historicorum nullus, ut scio, facit. Qvando vero exusta et ab Hungaris destructa fuerit Brailla una cum oppido Oreschik, id tradit

B á m f f i u s in suis *ephemeridibus Mscptis* videl. A. 1594 tempore Michaelis Vaivodae [54].

ARTICULUS VIII

Esse munitionem ex opposito Nicopoli, ubi Aluta in Danubium se exonerat, Turno dictam, sed ejus Origo incerta est, id tantum traditur, qvod Judaeorum emporium sit et portus./

ILLUSTRATIO

A. 1357 Hungarorum Rex Ludovicus Dalmatiam a Venetiis occupatam, recuperat, Lituanos, Bulgaros atqve Valachos, qvi rebellant, domuit, posthaec Judaeos omnes ex Hungaria pepulit, qvia magnum Regno dederant damnum, qvi in exilium ejecti hic in Turno sedem fixerunt. Verum vero ipsi conditores emporii istius sint, nec ne dictu difficile est, confr. A n o n y m i *descriptio R.H.* Germanica [55].

ARTICULUS IX

Infra urbem Orsova cernuntur adhuc rudera Turris Severini in Valachia transalutana, qvae ab Imperatore Severo exstructa dicitur.

ILLUSTRATIO

Id omnes qvotqvot sunt Historicorum, qvi de istis Regionibus vel antiqvitatibus Daciae scripsere, adstruunt, videatur L a z i i , *respubl. Romanor.*, *Mscptum Valachicum* et S v a n z i i *Descriptio Valachiae Cis-Alutanae*, G a l e o t u s M a r t i i *de dictis Mathiae R.H.*, p. 377 inter *rerum Hung. Scriptores* [56] reperiantur./

ARTICULUS X

Asseritur Valachiae Principes Possessiones aliqvis(!) et bona qvaedam in Transylvania habuisse, seqve Principes ac Dominos de terra

---

[54] Peter Banfi hat sein *Tagebuch* in die *Ephemeridis* des Simon Czack eingetragen, über dessen Namen er seinen eigenen geschrieben hat. Filstich schreibt deshalb irrigerweise diese Nachricht Banfi zu. Simon Czack meldet unter dem Jahr 1594 folgendes: „Item ist Braylle sampt dem Mark Ontschik (= Orechovo neben Rustschuk?) in Bleschland auf Turkischer Grenze von den Ungarn verwust worden, als Michael Wayda ins Land kame", *Quellen*, V, S. 375, vgl. auch S. X–XXIII und LVI–LXV, wo das Verhältnis Czack-Banfi erörtert wird.

[55] Vgl. Beilage IV, Anm. 21.

[56] Galeottus Marcus, *Tractatus de egregie, sapienter et jocose dictis ac factis Matthiae I. Regis Hungariae,* Viennae, 1563, dann in den *Scriptores rerum Hungaricarum* von J. Bongars, Frankfurt, 1600.

Fogaras, item dominos ac comites de Háromszeg in titulio(!) nominasse, ut punctum hocce illustretur in votis est.

ILLUSTRATIO

Ex concessione Regum atqve Principum, ubi se strenue ut Regni Hungariae Clientes gesserant, bona qvaedam in feudum accepisse (ut supra in *articuli V Illustratione* ostensum est) non negatur et exemplis seqventibus condocetur :

Petrus Moldaviae Vaivoda arcem Beluanios ex inductu Regum H. tenuit, qvam postea Transylvani occupant A. 1536.

Petrus Bogdanus Moldaviae Regulus, re desperata in Germaniam, reculis collectis pretiosis, fugit, ibi ab Imperatore arcem qvandam in Hungaria donativi nomine accepit. Videatur T u a n u s , Tom. III, p. 400, O r t e l i u s in *Historia Hungariae* ad A. 1591.

Ante octuaginta et qvod excurrit annos utriusqve Valachiae Vaivodae a Turcis, qvod G. Rakoczio II. adhaesissent, ex Palatinatu ejecti a Rakoczio arces acceperunt / in Transylvania.

Imo exemplo familiae Brancovanae patet, illam adhucdum in terra Fogaras habere bona, Feudi nomine, collocata ab Imperatoribus Romanis.

Ast qvod Titulum attinet, qvem praesertim in Mscpto Valachico qvodam, saepius supra allegato, reperimus et qvidem hoc tenore : *Iuo Radul miseratione diuina Dominus Valachorum in Hungariae existentium et ab Almasch ad Fogarasch usqve Dux.* Hunc de facto qvidem usurparunt, qvo de jure vero eo usi sint, id inqvirendum : Certe O l a k u s Episcopus strigoniensis(!) ex progenie Valachica et qvidem stemmate Vaivodali Dána dicto oriundus numqvam(!) in *Historia sua Hungariae* scripsisset : Fogarasicum paruum esse Ducatum cui etiam Bojerones Valachici subjecti sunt, qvi arcis dominium a Principibus ac R.H. concreditum habeant ac arcem ut Principem observent. Non fuerunt sui juris per illud tempus, dum in Transylvania essent, dominiumqve non directum sed indirectum habeant. Ambitione et arrogantia ducti Valachorum / duces qvod hoc usi sunt titulo, incitantes Magnates illos, qvi saepissime regiones, provincias ac urbes in titulum suum collocant, licet nihil juris in illas habeant.

Primus qvi se Dominum de Háromszeg seu comitem Siculorum scripsit, item ducem de Fogaras, fuit Mihály Vaivoda, qvi hoc pro ea qva pollebat vesana ambitione et praepostera dominandi libidine fecit postqvam Siculos ex Háromszeg in suas pertraxerat partes Andreamqve Cardinalem tituli Transylvaniae Principem ac Siculorum Dominum vicisset. Nominabat se iste Tyrannus et Principem Transylvaniae omnemqve movebat lapidem, qvo titulum cum re habeat, ast auso hoc malesano exitium sibi struxit funestissimum.

Caeterum notandum qvod seqventia tradant Historici :

1) *De terra Fogaras* : B e t h l e n , L.I, *Hist.* dicit : Tempore antiqvissimorum Regum Hungariae illam possidebat Johannes Bornemisza [57]./ Postea

[57] Richtigstellend muß hinzugefügt werden, daß das Fogarascher Land „tempore antiquissimorum" eine T e r r a O l a c o r u m war, d.h. ein Gebiet mit fast ausschließlich rumänischer Bevolkerung, die sich hier bis zu vorstaatlichen Organisationsformen entfalten konnte, dann aber, erst im 16. Jahrhundert, ihre Eigenständigkeit einbüßte.

A. 1530 Johannes Rex eamdem concessit Thomae Nádásdio, qvi in titulis usi sunt his. Hic postqvam filiam suam Annam elocaret Stephano Mayladtio in dotem concessit. Filius vero ejus Gabriel Mayladt eam Besekio vendidit. Ab hoc devenit ad Stephanum Bathoreum Transylvaniae Principem ac postea Regem Poloniae, qvi eam donavit fratri suo Balthasaro Bathoreo; hoc decollato ad fiscum redacta.

Nikolaus Olak scribit, *l.c.* scribit(!): Arx s. Terra Fogaras velut parvus Ducatus est. Subjecti eidem sunt et Barones Valachici, qvi arcis praesidium tenent observantqve et Principem.

David Hermann in *Annalibus Politicis*: Gabriel Bethlen Princeps Transylvaniae Testamento terram Fogaras legavit Uxori Catharinae Brandenburgicae. Haec iterum eam duobus filiis Rakoczii vigore testamenti donavit una cum arce Munkáts, qvam vero Rakoczius vivente adhuc Catharina occupavit./ Postqvam Franciscus Rakoczius ob rebellionem proscriptus esset a Leopoldo Imperatore, Terra Fogaras iterum Fisco adscripta est [58].

Ortelius in *Hist. sua Germanica*, P.I, p. 286 tradit: qvod A. 1601 Transylvaniae Status Terram Fogaras Csakio dono dedissent.

2) *De Háromszeg* [59]: Hanc Hunni A.C. 337 occuparunt et postqvam commilitones sui iterum in Scythiam redirent, isti permanserunt, qvi postea in Regum Hungariae devenere potestatem. Supra pluribus id relatum *Articulo I.* Consulantur interim Bonfinius, Thuroczius, aliiqve *rerum Hungar. Scriptores.* Praesertim supra laudatus Jesuita Kuniz, *Siculia sua Dacia.*

ARTICULUS XI

Circa finem Seculi XII(!) R.R. P.P. Ordïnis S. Francisci apostolicam missionem in Moldavia inchoarunt, qvis vero Principatus istius, status istius qvoqve regimen ibi fuerit explicandum./

ILLUSTRATIO

Thuroczius, c. XLV, p. 107 scribit: Cumani i.e. Moldavi convertuntur per Minoritas. Caeterum status ac regimen sub finem seculi XII ex *Articuli I Illustratione* patet. Tunc temporis enim Graecos Imperatores inter ac Reges Hungariae maxime simultates ac atrocia orta sunt bella propter regiones Valach., Mold. et Bulgariam, qvas uterqve ambiebat, hoc enim tempore defecerant Valachi a Graecis Imperatoribus, qva de causa, teste Niceta Choniate, Isaacius Angelus Blachicam susceperat expeditionem. Ob inconstantiam itaqve dum saepissime dominos mutarent Valachi mox Hungaris, mox Graecis se subjicientes dominis a Niceta hoc elogium nacti p. 43, nempe Blachos a furiosis et demo-

---

[58] Filstich verweist hier auf die *Annales* des David Herrmann mit Fortsetzungen von Lukas Graffius, vgl. Beilage IV, Anm. 44.

[59] Filstich verzeichnet hier eine der zahlreichen mittelalterlichen Varianten des hunnischen Herkunftsmythos der Szekler, über deren wahren Ursprung aber bis heute noch keine *communis opinio* erzielt werden konnte.

niacis incitatos esse, qvod deflexissent a Graecis et pacem ab Isaacio / Angelo imperatore respuissent, videatur et C l u v e r u s , p. 548.

ARTICULUS XII

Reperiuntur aliqva in Moldavia loca qvae Episcopis fuerunt tributaria, sed qvam diu latet.

ILLUSTRATIO

Clarissimus H a n n e r in *Historia sua Ecclesiastica*, qvam S c h - m e i z e l in *dissertatione sua Epistolica*, c. I, p. 15 citat, ex Manuscriptis antiqvissimis demostrat(!) floruisse in Moldavia Episcopatum Milkoviensem usqve ad A. 1345, qvo Tartari Milkoviam funditus delevissent. Videatur et C h a r t u i t i u s[60], T h u r o c z i u s , P. I, c. 29, B o n f i n i u s, *Dec.* II, L.I, p. 118, M y r a e u s in *notitia Episcoporum*[61], Lib. IV, cap. 18.

Post Albensem prima erat basilica Ecclesiae, qvae Stephano I. R. H. ad perfectionem veniebat Milkoviensis, cui etiam Episcopalis praerogativa concedebatur. Reliqviae Ecclesiae his / duabus Episcopatibus subjiciebantur. Huc factum est, ut tota Transylvania antiqvitus duos Episcopos haberet, Albensem et Milkoviensem, qvorum ille Archiepiscopum Colocensem, hic Strigoniensem in Hungaria adgnosceret Metropolitanum. Destructa per Tartaros Milkovia, Cibinium translatus est titulus Episcopalis et dignitas, videatur D a v i d i s H e r m a n n i *Jurisprud. Eccles. Saxonic. in Trannia*[62], ubi mentio fit Episcopi Cibiniensis suffranei(!) Strigoniensis.

A. 1545 die 22 Martii in Synodo Mediensi capitula duo Albensis et Milkoviensis in unum corpus coaluerunt, deqve modo contribuendi inter se transegerunt. Florente adhuc episcopatu Milkoviensi in Moldavia, Canonicos ejusdem fuisse Diaconos Ecclesiae Cathedralis in Brasobia s. Corona aliqvi affirmant.

Caeterum loca in specie Episcopatui Milkoviensi / tributaria nullibi reperire potui, ideo tacentibus aliis et mihi est tacendum.

ARTICULUS XIII

Imperante Carolo M. Christianam amplexi sunt Religionem Valachi, sed per qvem id factum ignoratur.

---

[60] Carthuitius (Hartwich), *De sancto Stephano rege (= Vita minor).*

[61] Aubertus Miraeus, *Bibliotheca ecclesiastica sive nomenclatores VII veteres,* I—II, Antverpiae, 1639, 1649.

[62] David Herrmann, *Jurisprudentia Ecclesiastica seu Fundamenta Jurisdictionis Ecclesiasticae Saxonum in Transylvania* (1665), Abschriften in Braşov und Sibiu.

ILLUSTRATIO

A.C. 812 Carolus M. Pannoniam utramqve et ex opposito in altera Danubii ripa Daciam sibi subjecit, confr. Cluverus, *l.c.*, p. 441, item M. Szentivan Jesuita in *Descrpt. Transyl.*, Dec. II, P.I, p. 158 sqq., Thuanus, Tom. IV, L.V, p. 324. Seqventia Vinkelman in *Caeseareologia*[63], p. 62 refert: Carolus Ecclesias passim in Schola constituit plurimas, Christianam religionem longe lateqve disseminavit. Conversi sunt a Carolo M. in Germania Saxones, in Dania Dani, in Sclavonia Sclavi, qvi per Poloniam, Bohemiam, Moraviam et Illyriam diffusi erant, in Dacia Daci et procul dubio et Valachi, postea Bulgari, qvi tandem una cum Valachis / successu temporis emendationem acceperunt a Graecis. Hinc ratio dari potest, cur praedatae gentes posteriores Graecam amplexae sint religionem graecasqve litteras ament ac venerentur, qvia nempe post Carolum M. Graecis paruerunt Imperatoribus. Moscovitae s. Russae Ducis Voldamari studio similiter non Latinam sed Graecam potius Ecclesiam, qvorum populorum Imperator Basilii Sororem A.C. 990 in matrimonium duxerat, seqvebantur hujusqve ecclesiae ritu Deum venerabantur. Conferatur Zonaras, T. III, *Hist.*, qvi scribit: Bulgari et Russi secundum ceremonias Graecas intati(!) sunt, illi qvidem ut a peste et fame liberarentur, hi vero cum codicem biblicum ab igne illaesum conspicerent. Caeterum notandum ex Mürelii *Syntam. Hist. eccles.*, p. 244 qvod Constantinopolis Patriarchatus / ab illo tempore, qvo Constantinopolis nova Roma dici cepit, complexus sit qvinqve Dioeceses, in singulis vero plures Provincias, nempe 1) Asianam, 2) Ponticam, 3) Thracicam, 4) Macedonicam et 5) Dacicam, ubi complexa fuit Dacia Mediterranea, Ripensis, Mysia altera i.e. Valachia et praevalitana Provincia. NB. Hinc patet cur Moldaviae et Valachiae Episcopi sub Patriarcha Constantinopolitano inspectione sint.

ARTICULUS XIV

Princeps Moldaviae Legatum suum in concilio Florentino habuit, ast particularis Historia ignoratur.

ILLUSTRATIO

A. 1438 Fuerunt Florentiae in Concilio Graecorum, Ruthenorum et Armenorum, qvi sub Poloniae regno sunt, legati ii cum Romana religione coram consenserunt, sed domum venientes Legati, Ruthenorum praesertim, a suis/non auditi in eis qvae Papae concesserant, vid. Funcii,

---

[63] Johann Just Winckelmann, *Caesareslogia sive quartae monarchiae descriptio a Julio Caesare... ad imperium usque Leopoldi*, Lipsiae, 1728.

Chronol.[65], item *annales Polonorum*[64], item Nicephorus Gregoras, p. 97, Laonicus Chalcond., p. 96, *Carionis Chronicon*, p. 666.

In Christoph. Matthiae Pfaffii *Institutionibus Hist. Eccles. Seculo XV*[66], c. III, p. 730 seqventia de concilio Florentino sigularia(!) reperiuntur: Concilium ferrariense siue Florentinum, Ferrariae scilicet tantisper ceptum nempe 6 octobris A. 1438 sessionibus XVI habitis Florentiae continuatum et absolutum ab A. 1439 die 26 Februar. ubi IX Sessiones secutae sunt, ut ita tota Synodus sessionibus XXV absolveretur. Eugenius IV papa hoc concilium ob pestem Ferrariae grassantem Florentiam convocavit, eo fine ut cum Graecis unio iniretur. Aderat Eugenius IV papa, aderat Johannes Paleologus Imperator Constantinopolitanus cum Episcopis haud paucis Graecis, ipso etiam patriarcha Constantinopolitano Josepho et aliorum / Patriarcharum ac Episcoporum vicariis, qvos Labbeus in actis hujus concilii exhibet, Tom. XII[67], p. 1—29, item Richerius in *Historia conciliorum Generalium*[68], L. IV, P.I, c. I.

De qvatuor articulis disputatum fuit:

1) De processione Spiritus Sancti.

2) De pane Azymo in Sacramento altaris.

3) De purgatorio.

4) De primatu pontificis s. Pappae Romani, atqve in Latinorum castra item fuit, qvoad primum, qvoad secundum utriqve ecclesiae relicta sit libertas, qvoad duo postrema itidem Romanensium sententia a Graecis tantisper adoptata fuit et qvidem saltem ab Imperatore Graeco Synodo consulta et ab auctoritate imperatoris sui tacente disputatum fuit etiam de accessoriis articulis e.g.: De consecratione Eucharistiae unum per preces aut verba Eucharistiae fieri debeat, ubi tandem a Graecis conclusum, utraqve conjungenda esse.

In Synodo deniqve Constantinopolitana A. 1450 / Concilium et Vnio Florentina cum Latinis et Graecis penitus rejecta et damnata fuit. Acta hujus concilii Graece et latine edidit et Leo Allatius[69], Graecus ad Pontificiam religionem discedens(!). Marcus Eugenius[70] Archiepiscopus Ephesinus scribsit multa contra Latinos et Vnionem Florentinam. Item Johann(!) Scholarius[71] scribsit *Syntagma* adversus Synodum Florentinam et Sylvester Syropulus *Historiam*

---

[64] Johann Funck, *Chronologia*, Noribergae, 1545 mit vielen Neuauflagen.

[65] Wahrscheinlich Jan Długosz, *Historiae Polonicae libri XIII*, I—II,Lipsiae,1711/12.

[66] Christoph Matthaus Pfaff, *Institutiones historiae ecclesiasticae cum diss. de liturgiis*, Tubingae, 1721.

[67] Ph. Labbé, G. Cossart S. J., *Sacrosancta concilia*, I—XVII, Paris, 1671/72 wiederholt Venedig 23 Bde, 1728—1733.

[68] Edmond Richer, *Historia conciliorum generalium*, Parisiis, 1603.

[69] Leo Allatius, *De Ecclesiae occidentalis et orientalis perpetua consensione*, Colonia, 1648; zweite Auflage: Rom, 1655.

[70] Die meisten gedruckten Schriften des Markos Eugenikos bei J. P. Migne, *PG.*,160 und 161, wo auch die fruheren Drucke angeführt werden.

[71] Gennadios (Georgios) Scholarios in J. P. Migne, *PG.*, 160 mit Angaben über die älteren Ausgaben.

Synodi florentinae [72] edidit, Ambrosius Camaldulensis *Hodopaenion et unionis florentinae formulam* conscripsit [73].

J. Muraelius in *Syntagmate Hist. Eccles.*, Lib. III, Sect. I, p. 190 seqventia refert: Concilium rogatu Imperatoris Constantinopolitani Johannis Paleologi auxilia adversus socerum Joh. Cantacuzenum impetraturi, ad unionem Graecae et Latinae Ecclesiae / Ferrariae inchoatum et Florentiae anno subseqventi finitum est. Interfuit ipse Joh. Palaeologus Imperator cum Patriarcha suo Josepho et aliis Episcopis Graecis; Ferrariae habitae sunt XVI, Florentiae IX, in universum XXV Sessiones. Graeci cum Venetias appulissent, intelligentes concilium Basiliense dissentire ab Eugenio Pontifice, qvi tum Bononiae substitit etsi invitabantur a patribus Bassiliensibus, Eugenii tamen Pontificis auctoritatem praetulerunt, atqve Ferrariam et inde Florentiam profecti sunt et saepius cum Doctoribus Latinis congressi, qvaestionem de Spiritu sancto ejusqve processione a Filio, imprimis in dimicationem vocarunt, arguentes *non licuisse Romanae Ecclesiae illud Filioqve Symbolo apostolico addere.* Cumqve Doctores Latini provocarent ad auctoritatem patrum Graecorum Anastasii, Cyrilli, Dydimi, Chrisostomi et imprimis Basilii, an codices / *sine menda legerentur* diu qvaesitum est, omnes vero ferme in una qvaestione de processu Spiritus S. a Patre filioqve sessiones insumtae sunt. Respondens ex parte Graecorum erat Marcus Archiepiscopus Ephesinus. Opponens a partibus Latinorum fuit magister Johannes de monte nigro. NB. Josephus Patriarcha Constantinopolitanus extremum diem Ferrariae obiit et cum animam ageret jamjam moriturus epistola qvadam Latinorum doctrinam confirmasse dicitur. Ast Graeci Episcopi domum revertentes fraudem in hac epistola invenerunt.

Caeterum de Principis Moldaviae ad Concilium hocce Legato expedito, nihil qvicqvam reperire potui. In auctoribus a Pfaffio citatis forte aliqvid erit qvod nos informare posset, ast ad manus non sunt, nec hic loci reperiuntur, ideo ad huc silendum donec meliorem de hac re acceperimus informationem. FINIS!

(Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 123, unpaginierte Abschrift, Mitte des 18. Jahrhunderts)

---

[72] Syropulus Sylvester, *Vera historia unionis non verae*, ed. R. Creyghton, La Haye, 1660.

[73] Ambrosius Traversari Camaldulensis (Fra Ambrogio), *Hodoeporicon*, ed. Bartholini, Florentiae, 1680; seine *Epistolarum libri XX* in E. Martène und U. Durand, *Veterum scriptorum et monumentorum historiorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio*, III, Parisiis, 1724, S. 6—728.

PHANAR, PHANARIOTES, PHANARIOTISME*

ANDREI PIPPIDI

Comment écarter de nos travaux le sujet des Phanariotes, qui, accablés à tout propos des jugements les plus sévères ou, moins souvent, flattés outre mesure, n'ont pas cessé d'être un problème délicat? Il y a à gager cependant que les points de vue échangés seraient moins divergents à condition de s'entendre auparavant sur les sens et la portée du nom « Phanariote ». La question de terminologie que nous voudrions soulever retenait déjà l'attention de M. le professeur Berza en 1970, lorsqu'il rappelait aux participants au colloque de Salonique le devoir de cerner de plus près le contenu social, politique, intellectuel et moral de cette formule.

Or, il nous semble que, tel qu'il est employé à présent, le mot a plusieurs sens :

1) il désigne un membre de l'élite très mélangée qui habitait le Phanar avant 1821, la seule « aristocratie » qu'ait connue la société grecque post-byzantine;

2) par réduction, il se rapporte aux princes de Moldavie et de Valachie issus de ce milieu;

3) par extension, il est arrivé à définir, pour le XVIII^{e} siècle et le premier quart du siècle suivant, tout membre de la classe dirigeante des pays sud-est européens dont l'origine ou l'éducation étaient grecques.

Gardons-nous bien de croire que la chose existe seulement depuis qu'elle a reçu un nom. Car celui-ci, quoique d'usage assez courant dans la langue grecque de l'époque, ne se répand à l'étranger qu'à la fin de cette période, avec Zallony [1]. Le *Nouveau Dictionnaire de l'Académie Française* (1718) ignore encore les mots « Phanariote » et « Vaivode », étant bientôt corrigé sur ce dernier point mais non sur le premier [2]. Les sources roumaines préfèrent constamment le terme « Grec constan-

---

* Communication présentée au III^{e} Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre 1974.

[1] M. Ph. Zallony, *Essai sur les Phanariotes*, Marseille, 1824. A la seconde édition de l'ouvrage il n'y a que le titre de changé : *Traité sur les princes de la Valachie et de la Moldavie* (1828).

[2] *L'Europe Savante*, VIII, 1, La Haye, mars 1719, p. 51 : « Vaivode, s.m. C'est ainsi que l'on appelle les princes de Valachie, de Moldavie et de Transilvanie ».

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 2, P. 231–239, BUCAREST, 1975

tinopolitain »[3], que les voyageurs occidentaux remplacent par « Grec du Fanal »[4].

Ceci nous amène aux origines de la dénomination et du dénommé, qui se rattachent au quartier de Constantinople où le Patriarcat œcuménique vint s'installer en 1586. Lorsqu'il s'y rendit, Jérémie II fut suivi par des descendants de la plupart des grandes familles byzantines (Cantacuzène, Rhalis, Mouzalon, Gabras, Paléologue, Karatzas). Les titres honorifiques de grand logothète, grand ecclésiarque, grand chartophylax et une foule d'autres dignités de l'Empire défunt récompensaient le dévouement des plus riches d'entre eux envers l'Eglise perpetuellement endettée[5].

Avant que le Patriarcat n'ait quitté la Pammakaristos, ceux des archontes qui n'habitaient pas la province avaient trouvé un abri dans le faubourg de Péra, confiné au Bosphore. Là, auprès des ambassades, sur la place même de l'ancienne colonie génoise, les drogmans étaient en train de former une catégorie socioprofessionnelle distincte, en même temps qu'un milieu culturel à part. On y rencontre presque uniquement des Italiens catholiques, originaires de Dalmatie ou de l'Archipel. Ils ont contribué à établir, dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, un circuit reliant Venise et Constantinople à la Moldavie et à la Valachie, principautés tributaires envers la Porte et néanmoins autonomes. En nombre croissant, ces Levantins allant faire carrière aux cours de Jassy et de Bucarest abandonnent leur condition bourgeoise pour former rapidement une noblesse de robe[6].

Depuis quelque temps, on s'est aperçu que, loin de débuter brusquement en 1711, 1714 ou 1716, l'époque de l'histoire roumaine qui a emprunté son nom aux Phanariotes s'ouvre beaucoup plus tôt. Telles sont les similitudes entre le XVIII[e] siècle et la période antérieure, celle de l'influence levantine, qui commence aux environs de 1575[7], qu'on a suggéré, à ce même colloque de Salonique que j'évoquais tout à l'heure, le terme de « préphanariotisme », afin de souligner la continuité entre ces deux moments historiques[8]. Nous remarquerons toutefois que, si l'on veut bien appeler les Phanariotes par un nom ayant trait à leur endroit d'origine, leurs prédécesseurs ont droit à être qualifiés de « Péro-

---

[3] Voir par exemple *Cronicari munteni*, éd. M. Gregorian, Bucureşti, I, 1961 pp. 144, 150, 191 (« les méchants Grecs constantinopolitains »). Par ailleurs, Métrophane Gregoras, en déplorant lam ort de Ralaki Eupragiotès, met en relief justement sa qualité de « Κωνσταντινουπολίτης χριστιανός » (D. Russo, *Studii istorice greco-române*, II, Bucureşti, 1939, p. 434).

[4] Ainsi, Charles Pertusier, *La Valachie, la Moldavie et de l'influence politique des Grecs du Fanal*, Paris, 1822. Voir aussi, du même auteur, officier d'artillerie attaché à l'ambassade de France, *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, I—III, Paris, 1815.

[5] A ce sujet, le mieux est de consulter toujours N. Iorga, *Les grandes familles byzantines et l'idée byzantine en Roumanie*, « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », XVIII, 1931, pp. 3—23, et du même *Byzance après Byzance*, Bucuresti, 1971 (surtout, les pp. 84—129). Cf. Sir Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, 1970.

[6] Qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur à notre article *Quelques drogmans de Constantinople au XVII[e] siècle*, RÉSEE, X, 1972, pp. 227—255.

[7] Voir *Hurmuzaki*, IV, 2, Bucuresti, 1884, p. 95. Dans un rapport du baile vénitien Giovanni Correr (5 septembre 1576), il est dit de 40 boyards « che quelli non erano veramente Vallachi, ma gente che habita da novo nel paese ».

[8] Voir Eugen Stănescu *Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII[e]—XVIII[e] siècles*, dans les *Actes du symposium gréco-roumain sur « l'Epoque des Phanariotes »* Thessalonique, 1974, pp. 347—358.

tes ». A ce milieu appartinrent presque tous les princes de Moldavie et de Valachie de la première moitié du XVII^{e} siècle et ils y recrutèrent leurs plus proches conseillers. Faute de pouvoir suivre ici leurs vicissitudes, disons qu'ils furent rejoints et remplacés par les Phanariotes qui eux-mêmes ne représentent que la seconde vague de l'immigration politique et commerciale grecque au nord du Danube, après l'avant-garde des Epirotes et des insulaires [9].

En 1601, les instructions du roi de Pologne adressées à un de ses envoyés portent l'indication que le trône de Valachie doit revenir, selon la coutume d'élection, « à un indigène, à quelqu'un de la religion grecque, *mais non de souche grecque* », ce qui témoigne déjà d'une situation nouvelle [10]. En 1629, un rapport de l'internonce Sébastien Lustrier von Liebenstein assure que le trône des deux principautés est à la disposition de trois familles du Phanar : Skarlatos (les futurs Mavrocordato), Dukas et Kavakès [11]. Désormais, le nombre des Grecs appelés à la cour des princes roumains augmente jusqu'à inquiéter l'ambition des boyards indigènes. Des placets dénoncent les abus des Cantacuzène, accusés d'avoir comme ancêtres « de véritables Turcs », des chartes princières bannissent les Grecs de Valachie et elles sont renouvelées après leur retour pendant les règnes suivants (1631, 1666) [12].

Tant que le danger d'invasion existe — à plus forte raison s'il est permanent — les fonctions militaires sont placées au sommet de la hiérarchie. Tel fut le cas de la société roumaine des XIV^{e} — XVI^{e} siècles. L'idéal chevaleresque propre à la classe féodale disparaît rapidement après la perte de l'indépendance des deux Etats [13]. Il s'ensuit un changement de la conception que la noblesse entretient d'elle-même. La qualité de boyard s'acquiert par l'installation aux offices anoblissants. Théoriquement, elle ne se perd jamais, étant transmissible aux descendants, même s'ils n'occupent pas de charge semblable. Un grand penseur politique du XVIII^{e} siècle, Constantin Cantacuzène, fier de son illustre lignage byzantin mais affectant d'être parfaitement assimilé, parle ouvertement de l'origine des Basarab, l'ancienne dynastie vala-

---

[9] Outre la communication de M. Ion Ionaşcu, publiée dans le même volume que la précédente, pp. 217—228, voir N. Stoicescu, *Dicţionar al marilor dregători din Ţara Românească şi Moldova*, Bucureşti, 1971.

[10] Ilie Corfus, *Corespondenţă inedită asupra relaţiunilor între Mihai Viteazul şi Polonia*, « Codrul Cosminului », IX, 1935, p. 61.

[11] G. Hofmann, S. J., *Patriarchen von Konstantinopel, Kleine Quellenbeiträge zur Unionsgeschichte*, « Orientalia christiana », XXXII, 1933, p. 33.

[12] Les chrysobulles de 1631 et 1669 furent édités pour la première fois par N. Bălcescu, in « Magazinu istoric pentru Dacia », I, pp. 122—125, 131—134. Voir, *ibidem*, I, pp. 398—411, le dossier de réhabilitation du vieux Constantin Cantacuzène, dont la mort, en 1663, avait été causée par les intrigues du « parti phanariote » dirigé par son propre neveu. Le pamphlet de 1689—1690 contre les Cantacuzène (Hurmuzaki, V, 1, p. 263) doit avoir pour auteur le chroniqueur valaque Radu Popescu.

[13] Nous avons étudié ailleurs cette étape de la pensée sociale et politique roumaine. Voir notre livre *Contribuţii la studiul legilor războiului în Evul Mediu*, Bucureşti, 1974, ainsi qu'une étude dont nous espérons la parution proche : *Tradiţia politică bizantină în ţările române (sec. XVI—XVIII)*.

que à laquelle il était d'ailleurs apparenté [14]. D'autre part, Cornelio Magni, décrivant son séjour à Constantinople en 1673, signale les prétentions aristocratiques d'une couche sociale avec laquelle il était entré en contact grâce à sa fréquentation de l'ambassade française : « *Cercano poi li detti Peroti apparentarsi fra essi, overo co' principali Greci del Fanale... conservandosi in pretensione di nobiltà di sangue* » [15]. Sous le choc de l'affrontement avec ces étrangers, les boyards roumains prennent soudain conscience du fait que leur classe représente une noblesse héréditaire, moralement supérieure à la noblesse de fonction qui tendait à s'y substituer insidieusement.

Examinée sous un angle différent, la classe des boyards apparaît indissolublement liée à cette unité organique, pourtant déchirée par maintes contradictions internes, qu'est l'ancienne société roumaine. N'oublions pas que le seigneur du village était attaché par un lien de parenté fictif ou, parfois, réel à la communauté paysanne — cette communauté paysanne que les études du professeur H. H. Stahl nous ont révélée tantôt comme acteur, tantôt comme témoin du grand drame du servage. Ce processus social qui eut lieu dans les pays roumains à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle avait déjà atteint son point culminant avant l'entrée en scène des Phanariotes et même les réformes de Constantin Mavrocordato n'ont fait que continuer la politique agraire des princes de la fin du XVII^e siècle, en hâtant l'agonie du féodalisme patriarcal [16].

A l'intérieur de la société roumaine du XVII^e siècle, les Phanariotes gravissent d'un coup les échelons de la hiérarchie, tandis que dans le monde grec leur montée fut d'abord plus pénible pour s'accélérer vers le dernier quart du siècle. A plusieurs reprises, on a parlé d'eux comme d'une *caste* [17]. Il nous semble que leurs caractéristiques s'opposent formellement à une telle définition. La qualité de Phanariote reste inséparable du service public et, dans une moindre mesure, des hautes fonctions ecclésiastiques. Quand, après 1700, diriger une Eglise appauvrie et humiliée sera devenu un fardeau plus qu'un honneur, on ne rencontre presque plus à l'intérieur du haut clergé orthodoxe les Cantacuzène, les Paléologue, les Argyropoulos, les Rhalis ou les Notaras qui y avaient exercé une grande influence aux époques précédentes. Il serait donc difficile de ranger parmi les Phanariotes les prélats grecs qui possèdent encore au début du XIX^e siècle la majorité des diocèses balkaniques. En se confondant avec les « serviteurs de l'Etat », les Phanariotes se présentent

[14] *Cronicari munteni*, I, p. 53. Le même (*ibid.*, p. 41), tout en proclamant son mépris pour les Grecs déchus de leur ancienne splendeur, fait exception toutefois pour « certains qui ont rendu service à ce pays » (la Valachie).

[15] Cornelio Magni, *Quanto di piu curioso e vago ha potuto racorre... nel primo biennio de esso consumato in viaggi e dimore per la Turchia*, Venezia, 1682, pp. 67–68.

[16] H. H. Stahl, *Les anciennes communautés villageoises roumaines — asservissement et pénétration capitaliste*, București — Paris, 1969 ; cf. Florin Constantiniu, *Relațiile agrare din Țara Românească în secolul al XVIII-lea*, București, 1972.

[17] C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 19. Cf. Vlad Georgescu, *Ideile politice și iluminismul în principatele române, 1750–1831*, București, 1972, pp. 88–94, et idem, *The Romanian Boyars in the 18-th Century. Their Political Ideology*, « East European Quarterly », VII, 1, pp. 31–40.

comme une classe politique, une classe héterogène par définition, puisqu'elle ne connaît ni les distinctions d'origine ethnique ni celles d'origine sociale. Le fait qu'elle ait continué à s'alimenter des forces vives de deux nations explique sa longue stabilité au pouvoir. Pour une période où les offices anoblissants ne sont plus que des titres de noblesse, pouvant être obtenus à prix d'argent, les étranges mémoires de Constantin Sion, hobereau moldave farouchement xénophobe qui, à l'occasion, ne craignait pas de forger lui même les preuves de l'ancienneté de sa famille, fournissent l'image d'une ruée à l'assaut des places, où chacun, Grec ou Roumain, s'efforçait d'entrer dans la classe des Phanariotes [18].

Nous arrivons ainsi à la réaction antiphanariote. Elle part de deux niveaux différents, situés aux extrémités de la hiérarchie sociale. Il y a d'abord l'opposition des grands boyards. La plupart des démarches qu'ils entreprennent auprès des gouvernements russe ou autrichien laissent entrevoir leur attachement aux privilèges abolis par Constantin Mavrocordato. Ces mémoires et projets de réforme, qu'on vient de rassembler en deux beaux volumes, ne laissent que tardivement percer l'esprit des Lumières, tandis qu'ils ne proposent le plus souvent que des perfectionnements techniques de l'administration. Ils s'appuient sur l'autorité historique de Cantemir et, sauf les derniers, conçoivent l'amélioration désirée comme un retour à un « siècle d'or », le XVII^{e} [19].

L'hostilité envers le régime phanariote se traduit aussi par des critiques de plus en plus audacieuses dont les auteurs sont des porte-parole de la petite bourgeoisie commerciale ou artisanale, des lettrés d'origine modeste. Si c'est la concurrence des Grecs promus aux pouvoirs et aux fortunes qui pousse les boyards à conspirer, dans les discours de Zilot, de Ioan Dobrescu ou de Naum Rîmniceanu éclate le mécontentement des masses populaires écrasées d'impôts. L'un de ces humbles chroniqueurs s'effraye de voir à Bucarest un théâtre, « temple des dieux helléniques » [20], un autre estime Voltaire un « suppôt du diable » [21]. Ceci pour dire que si la philosophie des Lumières ne fut pas toujours défendue par les Phanariotes, elle n'était pas non plus du côté de leurs plus ardents adversaires.

Chez ceux-ci, les deux tendances auxquelles nous avons fait allusion s'accordent pour vanter le style de vie patriarcal et les vertus morales des Roumains avant que ce soit exercée sur eux l'influence corruptrice des Phanariotes. Ceux-là se targuant à leur tour d'avoir « civilisé » les Principautés, on assiste presque à une querelle familière aux sociologues de notre temps, une dispute ou les « bons sauvages » ont la part

---

[18] Paharnicul Costandin Sion, *Arhondologia Moldovei. Amintiri și note contimporane. Boierii moldoveni*, p.p. Rodica Rotaru, Mircea Anghelescu, Ștefan S. Gorovei, București, 1973. Une liasse de documents controuvés concernant la famille Sion a été publiée par Gh. Ghibănescu, in *Uricariul*, XVII, pp. 366—380 (entre autres, le récit d'une révolte antiphanariote en Moldavie en 1742, fabriqué de toutes pièces).

[19] Vlad Georgescu, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés roumaines, 1769—1830*, București, 1970; idem, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés roumaines, 1831—1848, avec un supplément pour les années 1769—1830*, București, 1972.

[20] *Cronica meșteșugarului Ioan Dobrescu (1802—1830)*, éd. I. Corfus, in *Studii și articole de istorie*, XIII, 1966, pp. 346, 373.

[21] G. Călinescu, *Studii și cercetări de istorie literară*, București, 1966, p. 27.

belle [22]. D'ailleurs, des boyards sensibles aux exemples de la Révolution s'intitulent « les représentants de la nation valaque » [23] : le courant aristocratique et celui populaire vont se joindre dans l'idéologie des « patriotes », pendant la troisième et la quatrième décennie du XIX^e siècle.

Cependant, un tel « patriote », Grégoire Ghika, qui fut un disciple de Metternich sur le trône de Valachie entre 1822 et 1828, déclarait, le lendemain de son avènement : « ces deux nations, la valaque et la grecque, se sont si intimement amalgamées pendant le gouvernement précédent qu'on ne pourra jamais tracer une ligne de démarcation entre elles »[24]. De son temps, en Valachie, les familles grecques formaient un peu plus de 10 % de la classe des boyards, tandis qu'en Moldavie elles n'atteignaient même pas 4 % [25]. Il est intéressant de noter que dans ce chiffre entrent surtout des noms obscurs relégués aux emplois inférieurs de l'administration. On donne constamment priorité aux Roumains pour les principales dignités de l'Etat [26]. Certes, vers la fin du XVIII^e siècle, les penseurs politiques roumains éprouvent le sentiment d'une déchéance de leur patrie que « des princes de théâtre » [27], aussi méprisés par leur maître que par leurs sujets, ont réduite à l'état de « province turque » [28]. Mais en a-t-il toujours été ainsi? Ioan Neculce, dont la chronique est un des meilleurs témoignages que nous ayons pour la première moitié du XVIII^e siècle, ne saisit aucune solution de continuité entre le règne de Démètre Cantemir et celui de Nicolas Mavrocordato [29].

Aussi, la première conclusion de ces pages, pour paradoxale qu'elle paraisse à première vue, est que les Phanariotes n'ont jamais existé,

---

[22] Voir, par exemple, les allégations de Jacovaky Rizo-Néroulos, *Histoire moderne de la Grèce depuis la chute de l'Empire d'Orient*, Genève, 1828, p. 229. Par contre, voir la plaidoirie antiphanariote de Zilot, p.p. B. Hasdeu, in « Columna lui Traian », 1883, pp. 358—363, ou *ibid.*, pp. 349—350, une méditation poétique sur le thème connu de « fortuna labilis », toute à l'éloge des « Daco-Romains ». Cf. aussi Manolachi Drăghici, *Istoria Moldovei pe timp de 500 ani pînă in dzilele noastre*, II, Jassy, 1857, pp. 61, 85, etc.

[23] R. Rosetti, *Arhiva senatorilor din Chişinău, I*, « Analele Academiei Române, Memoriile secţiunii istorice », tomul XXXI, 1909, pp. 14—15. A ce document daté de 1802, il faut ajouter les actes de l'enquête menée en 1804 à Jassy autour d'un libelle anonyme, qu'on disait inspiré par « la rébellion des Français » (Th. Codrescu, *Uricarul*, III, 1853, pp. 57—64).

[24] Vlad Georgescu, *Din corespondenţa diplomatică a Ţării Româneşti*, Bucureşti, 1962, p. 117.

[25] Idem, *Ideile politice şi iluminismul în Principatele române*, p. 20. Ces chiffres, avancés sur la foi de I. C. Filitti, *Arhondologia Munteniei la 1822—1828*, « Revista istorică », XIV, 1928, pp. 138—154, ont encore besoin d'être vérifiés. Cf. Gh. Ghibănescu, *Surete şi izvoade*, X, pp. 263, 283, et I. Corfus, *Adăogiri la arhondologia Moldovei în anii 1827—1829* « Revista istorică română », XVI, 1946, pp. 360—363. Voir encore, à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, un tableau de recensement des boyards moldaves en 1830 (Archives N. Docan, XII, Varia, 4).

[26] Voir ci-dessus, à l'appui de N. Iorga, *Au fost Moldova şi Ţara Românească provincii supuse fanarioţilor?*, AAR, m.s.i., s. III, t. XVIII (1936—37), pp. 347—366.

[27] C'est le mot de Sir James Porter, *Observations sur la religion, le pays, le gouvernement et les mœurs des Turcs*, Lyon, 1769, p. 147.

[28] N. Iorga, *Viaţa unui mitropolit de altădată: Filaret al II-lea*, « Convorbiri literare », 1901, pp. 1126—1131. Il s'agit d'un mémoire de 1791, attribué à J. Văcărescu ou à Jean Cantacuzène.

[29] Ion Neculce, *Letopiseţul ţării Moldovei*, éd. Iorgu Iordan, Bucureşti, 1955.

sinon comme une vue de l'esprit. La théorie de la responsabilité des Grecs pour tous les maux soufferts par les Roumains, élaborée au XVII[e] siècle, a gagné du terrain au cours du siècle suivant jusqu'à arriver aux exagérations du XIX[e]. C'est un procédé typique de diversion auquel les boyards — fussent-ils même de souche grecque, comme les Cantacuzène —, ont eu recours pour esquiver les grandes colères populaires [30].

Il n'en est pas moins vrai que la société roumaine a connu de profondes mutations comme conséquence de l'évolution de ses rapports avec l'Empire ottoman. Ces éléments nouveaux sont : *le prince nommé par la Porte* (peu importe son origine), ensuite *une bureaucratie* qui favorise les tendances contraires de précision (dans la comptabilité) et d'abstraction (en ce qui concerne l'idée de l'Etat, la théorie du gouvernement, etc.). Ainsi donc, le phanariotisme politique ne sera ni le jeune idéal national grec de Coray, ni le cosmopolitisme modérément conservateur de Capodistria, ni, non plus, le rêve de Byzance restaurée (voir à cet égard les paroles du Phanariote Manuel Giani-Rosetti rapportées par le baron de Tott) [31]. S'il ne se constitue en corps de doctrine que vers 1720, avec les écrits de Nicolas Mavrocordato [32], l'ordre politique phanariote, essai d'instaurer la concorde sociale sous l'égide du sultan au profit des plus adroits intermédiaires entre le gouvernement ottoman et les pays roumains, fonctionne depuis *1659*. La date probable que nous avançons est celle d'une révolte conjointe de la Valachie et de la Moldavie. Une fois étouffée cette tentative de regagner leur indépendance, les deux provinces seront soumises à des princes importés de la capitale de l'Empire, sauf quelques cas où sont choisis de vieux boyards qui s'adapteront avec bonhomie au rôle de présidents de l'ordre nobiliaire[33]. Cette noblesse réclame déjà ses anciennes libertés en 1673 [34]. La nouvelle couche sociale des fonctionnaires d'Etat est en voie de constitution au moins une vingtaine d'années avant le début de l'époque phanariote, tel qu'il est fixé

---

[30] Telle est la conclusion d'une analyse très poussée des textes historiques : Eugen Stănescu, *Cronicari munteni*, I, pp. XXXXIX—LXXXVIII.

[31] « Je me plaisais à lui entendre dire fréquemment que de l'ancien Empire des Grecs sa nation ne conservait que l'orgueil et le fanatisme qui avait causé sa ruine » (*Mémoires du baron de Tott*, I, Amsterdam, 1784, pp. 76—77). Quant à Capodistria, l'ouvrage de Zallony était un de ses livres de chevet (Eleni Koukkou, 'Ο ἀνέκδοτος κατάλογος τῶν ὑπαρχόντων τοῦ κυβερνήτου 'Ιωάννου Καποδίστρια, in Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς 'Εταιρίας τῆς 'Ελλάδος, XV, 1961, p. 78).

[32] Il s'agit autant des conseils adressés à son fils, Constantin (*Hurmuzaki*, XIII), à l'instar des exhortations de Louis XIV au Dauphin, que d'autres écrits étudiés ici même par M. Jacques Bouchard (voir pp. 197—207). Cf. C. Th. Dimaras, *ouvr. cité*, pp. 19—25 ; idem, Περὶ Φαναριωτῶν, in 'Αρχεῖον Θράκης, 158, 1969, pp. 117—140.

[33] La monographie d'Al. Ciorănescu, *Domnia lui Mihnea III (Mihail Radu)* Bucureşti, 1936, reste indispensable pour les événements de 1659. Nous faisons allusion aux règnes d'Eustratius Dabija en Moldavie (1661—1665) et d'Antoine de Popeşti en Valachie (1669—1672). Qu'on remarque le fait qu'ils sont presque exactement contemporains, tandis qu'à Constantinople Panayotis Nikousios remplit la charge nouvellement créée de grand drogman de la Porte.

[34] Une pièce dont on n'a pas suffisamment perçu l'importance, c'est le projet de traité entre le roi de Pologne et les princes de Moldavie et de Valachie, publié par B. P. Hasdeu, in « Arhiva istorică a României », I, 1, 1865, p. 26, et par I. Hudiţă, *Recueil de documents concernant l'histoire des pays roumains tirés des archives de France*, Jassy, 1929, pp. 195—196. A comparer avec le traité conclu l'année suivante avec le tzar (*Исторические связи народов СССР и Румынии*, III Moscou, 1970, pp. 25—28).

par la tradition [35]. Quant à sa fin, elle se place en 1831, au moment de la promulgation du Règlement Organique. Le régime, dans ses premières années, a fait l'expérience de transformations intérieures très dynamiques, mais par la suite il s'est enlisé dans la passivité et l'auto-conservation.

La culture phanariote a suivi, jusqu'à un certain point, un trajet parallèle. Ce qu'on est convenu d'appeler « le phanariotisme » fut un système d'idées politiques et de valeurs morales, mais aussi une vision du monde, un style psychologique. En effet, le troisième trait distinctif que nous croyons pouvoir fixer serait *l'élargissement des horizons intellectuels*. Ce phénomène se manifeste avec force dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle, avec l'éclosion de personnalités telles que Panayotis Nikousios, Nicolas Milescu, Chrysanthe Notaras, Constantin Cantacuzène, Alexandre Mavrocordato et Cantemir lui-même. Ce ne sont pas uniquement des savants, mais des hommes politiques et des « philosophes », les produits d'une effervescence spirituelle sans précédent qui est la conséquence d'une découverte tardive de la culture occidentale, dans ses centres italiens, français ou anglais, ou de ses échos à Constantinople[36]. Il est normal que l'aspect le plus saillant de la culture roumaine du XVIII^e^ siècle soit l'enseignement, la transmission des connaissances *utiles*. Les sciences naturelles y disputent la première place aux lettres antiques [37]. L'apparition des téléscopes pourrait signifier qu'on cède encore à la tentation de l'astrologie, si forte pour les esprits prémodernes, mais que serait l'intérêt pour la médecine ou la physique, sinon la preuve d'un acheminement vers un renouveau des rapports de l'homme avec la Nature ? [38]

Comme tout modèle culturel, limité au début à une couche sociale assez mince, celui-ci acquiert, en descendant à des niveaux de plus en plus bas, une force de communication surprenante. Vulgarisation qui correspond à la relative « démocratisation » des pouvoirs, provoquée par la vénalité des offices[39]. Ceci contribue à expliquer le caractère bien plus

---

[35] Ces « parvenus » ont un nom en roumain (*ciocoi*), mot qu'on retrouve à propos des agents fiscaux sous la plume de Constantin Brancovan, prince de Valachie, en 1693 (Th. Codrescu, *Uricarul*, IX, 1887, pp. 153–154).

[36] Faute de pouvoir placer ici la très riche bibliographie du sujet, nous signalerons d'abord la synthèse hardie de Virgil Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e^ siècle*, RESEE, VIII, 1970, pp. 181–230, 623–668, ensuite les articles de P. P. Panaitescu, *Nicolae spathar Milescu (1636–1708)*, *Mélanges de l'Ecole roumaine en France*, 1925, 1, pp. 33–180, et Ion Matei, *Le maître de langue turque de Dimitrie Cantemir : Es'ad Efendi*, RESEE, X, 1972, pp. 281–288, ainsi que notre essai sur Cantemir et le monde savant de son temps, dans la revue « Viaţa românească », 9, 1973, pp. 83–97.

[37] Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domneşti din Bucureşti şi Iaşi*, Bucureşti, 1971, pp. 110–193. Voir aussi le bel éloge de l'enseignement dans des chrysobulles de 1785 et 1793 (*Uricarul*, II, 1852, pp. 53, 261–267 ; cf. *ibid.*, III, pp. 12–22).

[38] Nicolas Mavrocordato demande un téléscope (*Hurmuzaki*, XIV, p. 506), l'astrologie étant encore pratiquée au sérail du sultan en 1764 (Louis Bonneville de Marsangy, *Le chevalier de Vergennes, son ambassade à Constantinople*, II, Paris, 1894, pp. 89–90). Constantin Cantacuzène était également intéressé par la cartographie. la cosmographie et la médecine. Cantemir décrivant l'opération d'une hernie précède Constantin Caradja qui raconte une opération du cancer qu'il a soufferte lui-même. Enfin, en 1790, Constantin Hypsilanti et Alexandre Mano prendront part à une expérience avec une « machine électrique » (*Hurmuzaki*, XIII, p. 485).

[39] Sur ce problème voir les notes de lecture de Pierre Goubert dans la revue « Annales », VIII, 1953, 2, pp. 210–214, et particulièrement les données fournies par I. Ionaşcu, *Concluzii greşite în istoriografia burgheză despre domnia lui Nicolae Mavrogheni* « Studii », XV, 1962, pp. 69–108.

simple, plus assimilable qu'il n'a été dit, de la culture des Phanariotes, telle que la reflètent les manuels « scientifiques » du temps ou ces bréviaires civiques et mondains que sont les « livres de sagesse »[40]. C'est la partie vivante de cette culture, juxtaposée à des manifestations typiques pour une élite : pensez aux morceaux de rhétorique à la Bossuet qui sont de mise en des circonstances solennelles de la vie de cour, pensez aussi à la lecture de Fénelon, de Rousseau ou même de l'Encyclopédie, œuvres qui exercitèrent une influence comparable, mettons, à celle de Malraux sur les intellectuels roumains d'entre-les-deux-guerres, sans jamais réveiller des échos plus profonds. Au lieu de rehausser l'intérêt des bibliothèques, qui contenaient les « philosophes » français à côté de livres libertins, on devrait plutôt rechercher l'influence des gazettes occidentales répandues dans les pays roumains[41].

On arrive ainsi à constater que la culture véhiculée par les Phanariotes, sans avoir gardé l'éclat de son premier épanouissement, a rempli une fonction essentielle, celle de préparer une classe moyenne pour l'accession au pouvoir : ce sera la même bourgeoisie qui, après avoir suivi les cours des Académies princières de Bucarest et de Jassy, fera la découverte des valeurs nationales et subviendra avec enthousiasme à la publication de l'œuvre historique de Şincai[42].

Devant cet enchaînement inépuisable et toujours étonnant des causes et des effets, bien des interprétations restent possibles. Pour juger celle que nous avons essayé de défendre, il serait sage d'écouter Pascal quand il dit : « A la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée ».

---

[40] Al. Duţu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971.

[41] Nous marquons au passage ce qu'on dépensait pour les gazettes (N. Iorga, *Studii şi documente cu privire la istoria românilor*, VI, 2, Bucureşti, 1904, et VIII, Bucureşti, 1906). Voir encore idem, *Un boier oltean la Karlsbad în 1796—1797*, AAR, m.s.i., s. II, t. XXIX, 1906, pp. 215—230. Dès 1737 il y avait des abonnements réguliers aux gazettes italiennes et françaises (J. Gouillard, *Constantin III Brancovan et l'Autriche d'après des documents inédits*, dans « Académie Roumaine. Bulletin de la Section historique », XXIV, 1, 1943, p. 69.

[42] G. Potra et V. Curticăpeanu, *Istoricul tipăririi şi difuzării Cronicii lui G. Şincai*, « Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie », Cluj, XVI, 1973, pp. 77—136.

LES SAINT-SIMONIENS EN GRÈCE ET EN TURQUIE *

MARCEL EMERIT
(Paris)

On sait que le saint-simonisme est à l'origine du socialisme parce qu'il voulait travailler en faveur de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre » et créer un Etat qui serait l'organisateur du travail et de la production. Le paradis qu'il croyait pouvoir réaliser par l'augmentation générale des ressources ne s'édifierait pas par l'action de la classe ouvrière, mais par un système économique imposé par une puissance supérieure. En cela il est à l'opposé de la doctrine marxiste. L'organisation de la production par des méthodes nouvelles issues du cerveau de polytechniciens ou de banquiers est, il est vrai, très perfectionnée, et les jeunes gens romantiques qui l'ont prônée étaient très pressés d'en entreprendre la réalisation. Pour cela ils croyaient indispensable de s'adresser à un sultan, à un tzar, à un pacha tout puissant comme Mehemet Ali ou au jeune roi d'un pays neuf. Ce despote éclairé, il était normal de le chercher en Orient. Mais surtout les saint-simoniens de l'école mystique du Père Enfantin croyaient pouvoir régénérer le monde par le mariage de l'Orient et de l'Occident, le premier apportant en dot le sens social, la noblesse de caractère et l'esprit religieux, le second sa formation scientifique et technique. La Méditerranée serait le « lit nuptial ». L'établissement de grandes voies modernes de communication favoriserait cette union. C'est pourquoi l'effort principal fut effectué en Egypte en vue de la création de chemins de fer et du percement de l'isthme de Suez[1].

Quant au pays neuf où un jeune despote pouvait appliquer la Doctrine, il en existait un sur les bords de la Méditerranée. La Grèce venait de conquérir son indépendance et s'était choisie un jeune roi bavarois. Pourquoi ne pas tenter chez elle une expérience ?

---

* Communication présentée au IIIème Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre 1974.

[1] Les principaux ouvrages sur les saint-simoniens sont ceux de Georges Weill, *L'école saint-simonienne*, Paris, 1896, in-16, Sébastien Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, 2e éd., Paris, 1931, Henri d'Allemagne, *Les saint-simoniens*, Paris, 1930, in-4° et *Prosper Enfantin et les grandes entreprises du XIXe siècle*, Paris, 1935, in-4°. Sur leurs entreprises orientales : Marcel Emerit, *Les saint-simoniens en Algérie*, Paris, 1941, enfin Fakkar (Rouchdi), *Sociologie, socialisme et internationalisme prémarxistes*, Neuchâtel, 1968. Sur l'Egypte, voir Fakkar, *L'influence de Saint-Simon et de ces disciples en Egypte*, in *Economies et sociétés*, de Perroux et Schuhl, tome V (industrie et crise de civilisation), p. 171 à 201.

Sur la Bulgarie, voir dans ce dernier recueil, tome V, Ljuben B. Berov, *La pénétration des idées de Saint-Simon en Bulgarie*, pages 141 à 149, Sur la Serbie : *ibid*, t. IV, pages 1965 à 1982, *Appréciations portées sur l'œuvre saint-simonienne dans la littérature économique et sociale yougoslave*. Sur la Roumanie : *ibid.*, p. 1935, *Le saint-simonisme et le fouriérisme en Roumanie*, par George Zane ; et Marcel Emerit, *Les saint-simoniens en Roumanie*. « Revue roumaine d'histoire », t. VIII (3), 1969, pages 723 à 728.

LES SAINT-SIMONIENS EN GRÈCE

La petite Grèce issue du traité d'Andrinople était le résultat d'une longue guerre qui avait ruiné le pays. On soupçonnait à peine ses richesses minières; l'industrie des petites cités n'avait pas dépassé le stade de l'artisanat; le sol des petites plaines avait été dévasté par les soldats et comportait de nombreuses propriétés abandonnées par leurs habitants. Que pouvaient tenter les apôtres de l'industrie et des moyens modernes de communication et d'exploitation agricole dans une nature aussi ingrate?

Cependant ils disposaient d'un atout dont ils ne tardèrent pas à se servir. Dans le pays d'origine du jeune roi Othon, de la Régence qui exerçait ses fonctions en attendant sa majorité et des administrateurs que celle-ci essayait d'introduire, il existait une famille de banquiers juifs, très considérés par la Cour de Munich et jouissant de relations étendues en Europe centrale et occidentale. C'était les d'Eichthal. Ces banquiers connaissaient la doctrine saint-simonienne [2] et l'un des fils de leur branche parisienne, Gustave d'Eichthal, avait été l'un des fondateurs de la Doctrine, l'un des membres de la communauté réunie par le Père Enfantin dans sa maison de Ménilmontant, et, depuis que le Père, accusé d'association illégale, était enfermé à la prison de Sainte Pélagie, l'un des apôtres les plus pressés de tenter dans un pays neuf l'application de ses principes [3].

En 1834, la famille des banquiers d'Eichthal se répartit ainsi: Arnold est établi à Augsbourg, Simon à Munich, Auguste à Trieste, Louis à Paris. Ce dernier a deux fils : Adolphe, qui est nommé consul de Grèce à Paris, et Gustave, qui est nommé conseiller au Ministère de l'Intérieur à Nauplie, capitale provisoire du royaume hellénique, et qui, à peine arrivé à ce poste, fait nommer son cousin, le baron Guillaume d'Eichthal, attaché à la légation grecque de Constantinople.

Les d'Eichthal de Bavière ont probablement apprécié la doctrine saint-simonienne qui veut faire des banquiers les soutiens de l'industrie au lieu de se confiner dans les opérations d'arbitrage et de prêts aux Etats. Les Allemands connaissent la nouvelle école non par les apôtres venus de France, qui ont été aussitôt chassés par la police [4], mais par les chefs de la « Jeune Allemagne » Louis Borne et Henri Heine, que la Révolution de Juillet a attirés à Paris. Le Journal d'Augsbourg, qui avait d'abord présenté les saint-simoniens comme des brigands et des voleurs de portefeuilles, a publié en 1832 un article d'Henri Heine qui vante leurs mérites, et Laube a adopté leurs théories dans sa brochure *La jeune Europe* [5].

Mais nul n'est plus pénétré de la Doctrine que Gustave d'Eichthal, qui a revêtu l'habit bleu, blanc et rouge et vécu quelques mois au couvent

---

[2] Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, fonds Enfantin (que j'indiquerai dans la suite par ARS), Ms N° 13739

[3] Sur son œuvre en Grèce, voir : G. d'Eichthal, *La langue grecque*, préface de Queux de Saint Hilaire, Paris, 1887.

[4] V. notre communication au Congrès des Sociétés savantes de Nantes (1972) sur *Les saint-simoniens à Strasbourg*.

[5] Christos Axelos, *Les saint-simoniens en Allemagne*, dans le recueil de Perroux et Schuhl cité plus haut, p. 401 sq.

de Ménilmontant, où les apôtres ont mis au point leur système. En lisant les livres sur la Grèce, il a admis que ce pays était bien préparé à accueillir les principes du Père Enfantin. « La communauté d'Ambelakia, en Thessalie, ... à l'époque de la Révolution française offrit le premier exemple d'une association industrielle accordant des droits égaux aux capitalistes et aux travailleurs, tous participant aux bénéfices »[6]. Il note aussi le système de la navigation « à la part » des îles de Spezzia et d'Hydra, qui ont ressuscité de nos jours l'esprit d'entreprise commerciale, la richesse et le courage militaire des républiques du moyen-âge[7]. La Grèce a une organisation municipale, de petits ports qui s'administrent eux-mêmes et dont on peut faire une fédération. Là peut naître une société industrielle, grâce à l'heureux caractère des Grecs, à leur moralité et à leur grande intelligence[8]. Enfin la Grèce, pays maritime, établira la liaison entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Effort démesuré, dira-t-on? Non, car la petite Grèce deviendra la grande : la Thessalie et le Pinde sont prêts à s'insurger, et la Turquie, si elle comprend bien ses intérêts, accordera bientôt à ses provinces chrétiennes une autonomie qui leur permettra plus tard de se souder à la Grèce indépendante[9].

L'homme qui est qualifié pour faire la Grèce moderne c'est Colettis, esprit ouvert, qui a passé sa jeunesse dans les écoles d'Italie, combattu pour l'indépendance, qui est l'énergique défenseur des institutions de son pays et qui s'intéresse aux questions économiques[10]. Effectivement, dès son arrivée en Grèce, Gustave d'Eichthal devient l'homme de Colettis, qui protègera de son mieux les saint-simoniens.

Voici donc Gustave d'Eichthal installé, par ordonnance royale du 9/21 mai 1834 comme membre du bureau d'économie publique établi près le Ministre de l'Intérieur, à Nauplie. La tâche la plus urgente est de favoriser une colonisation intérieure pour mettre en valeur les terres restées incultes à cause de la guerre et de l'émigration des habitants. Il ne manque pas d'anciens combattants dispersés dans les îles, qui pourront recevoir de l'Etat des concessions de terres. D'Eichthal dresse un projet pour vendre les biens nationaux à tempérament à des colons[11]. Il craint cependant que les demandes ne soient pas assez nombreuses et il est d'avis de faire appel aussi à des cultivateurs venus de l'étranger. Pour se renseigner il écrit à Stuart Mill, qui lui suggère d'écrire un article dans la revue radicale fondée par sir William Molesworth, article où serait exposé l'état présent de la Grèce. « Le même article pourrait servir à vos vues de colonisation en publiant les facilités et les avantages que le Gouvernement grec offre aux colons, et en montrant l'avenir très favorable que l'état du pays offre aux entreprises de ce genre ».[12]

---

[6] G D.E., *Les deux mondes*, ouvrage qui devait servir d'introduction au livre de Urquhart: *La Turquie et ses ressources*, Paris, 1836, p. 113.

[7] *Ibid.* p. 114 sq.

[8] *Ibid.* p 128.

[9] *Ibid.* p. 145 sq.

[10] *Ibid* , p 142 sq

[11] Ministere des Affaires Etrangères de Paris, Mémoires et documents, Grèce, tome 18, f° 292 sq.

[12] J Stuart Mill, *Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal*, traduite par Eugène d'Eichthal, Paris, 1898, p. 164 sq.

Hélas la mission de l'économiste saint-simonien fut courte. Il fut bientôt victime des intrigues qui déchiraient le régime de la Régence et par les obstacles que rencontraient Colettis même de la part des Puissances étrangères, parce que les terres domaniales étaient le gage des emprunts conclus à l'étranger par le Gouvernement grec.

Et puis d'autres saint-simoniens étaient venus, qui ne faisaient pas preuve de beaucoup de prudence. Depuis que le Père avait rendu la liberté à ses disciples, ceux-ci s'étaient dispersés. L'Orient les attirait. Et pourquoi pas la Grèce, puisqu'un ancien de Ménilmontant y exerce d'importantes fonctions ? C'est ainsi que trois d'entre eux, Jourdan, Toussaint-Dulaury et Bertrand, réunis à Toulon, décident de partir pour Naples [13], puis réussisent à gagner Nauplie. D'Eichthal les héberge, eux et leurs épouses, et leur procure du travail. Le jeune Bertrand, ancien chef de l'église saint-simonienne de Metz, cultive des pommes de terre ; Dulaury donne des leçons de français, et Jourdan est attaché à la rédaction du journal de Colettis, « Le Sauveur ». Jourdan, qui ne sait pas le grec, est surtout chargé de mettre en bon français les articles de Scouffo [14]. Toché (dont nous parlerons plus loin) va les rejoindre en septembre 1834 [15], mais, n'ayant pas trouvé d'emploi à sa convenance, préfère tenter sa chance à Constantinople.

Ces apôtres ne sont pas prudents. Ils réunissent chez eux des Grecs et leur prêchent la Doctrine. Le Gouvernement en prend ombrage. Ce saint-simonisme lui paraît être une société secrète qui conspire contre l'ordre établi. La Régence demande à Colettis de l'informer de leurs menées. Colettis les défend de son mieux, sans convaincre les Autorités. Le Ier octobre 1834 une décision est prise : « Attendu que la tendance de cette secte des saint-simoniens ne s'accorde nullement avec les principes du droit et de la légalité d'après lesquels notre amour paternel veut régir nos fidèles sujets, jamais la permission d'exercer leurs pratiques ne devra être accordée à ces sectaires, et il faut avoir l'œil sur eux... »[16] D'Eichthal lui-même est inquiet. Il demande un congé de trois mois pour se perfectionner dans la langue grecque, congé qui sera renouvelé jusqu'au 8 février 1835, date à laquelle il démissionne pour raisons de santé. Jourdan lui-aussi rentre en France. Il a reconnu plus tard que ses compagnons et lui n'avaient pas eu « l'intelligence et le sentiment de la délicate position » de leur bonne providence qu'était Gustave d'Eichthal.[17]

Seul le « petit Bertrand » sut tirer son épingle du jeu. Quand le Gouvernement se transporta à Athènes, il réussit à entrer au Ministère des Affaires Etrangères et fut chargé de diriger le Journal officiel. En 1843 Jourdan le rencontre à Paris où il est en mission. « Le roi paraît avoir en lui beaucoup de confiance. Il parle le grec et l'écrit mieux peut être que le français. Il entend parfaitement les affaires du pays et est en relations avec tous les hommes qui le dirigent. Il est veuf et père d'une petite fille de 5 ans... Elle est dorlotée et soignée par tout ce que le corps diploma-

[13] Toché a Lambert (avril 1834), ARS 7788. Maurice Agulhon, dans son livre : *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique* (Toulon de 1815 à 1851) (Paris, La Haye, 1970), p. 219, a voulu établir que Jourdan n'était pas encore saint-simonien quand il débarqua en Grèce. La correspondance de Toché prouve le contraire.

[14] *La langue grecque* (ouv. cité), p. 34.

[15] ARS. 7788, Toché à Lamy, Syra, 3 octobre 1834 et 17739, f°195.

[16] *La langue grecque*, o.c., p. 32.

[17] ARS. 13740, f°119, Jourdan à Urbain, Alger, 17 mai 1838.

tique et l'aristocratie grecque compte de jolies femmes ; Madame Othon l'aime beaucoup et mademoiselle Euphrosine Bertrand se carre dans les carrosses de la cour ni plus ni moins que si elle était née sur les marches d'un trône... »[18].

Et, l'année suivante, la Grèce étant en révolution, Betrand se fait le défenseur de la politique de Colettis. « Il me propose d'être son Cooper ou son Homère, écrit Jourdan (devenu journaliste réputé), attendu qu'il espère, l'un de ces jours, être un Achille ou un flibustier. Il médite je ne sais quel coup de Jarnac sur des provinces gréco-ottomanes. Mais silence sur ce point ! »[19].

Nous ne savons rien de plus sur l'action du saint-simonien messin. Ce qui reste du passage de Gustave d'Eichthal en Grèce, c'est le livre intitulé *Les deux mondes*, que celui-ci écrivit en 1836, après une fièvre cérébrale qui faillit le conduire au tombeau. Il montre ce qu'il faudrait faire pour rendre la Grèce prospère, applaudit à l'action de Colettis, et laisse déjà percer l'idée qu'il soutiendra ensuite jusqu'à sa mort : pour permettre une meilleure communication entre les peuples, faire de la langue grecque la seconde langue de chacun d'entre eux, la langue universelle des civilisés.

Les saint-simoniens n'ont pu exercer une influence dans cette petite Grèce où les industries étaient rudimentaires et où seul le commerce maritime pouvait procurer à la population des ressources appréciables. Cependant ils ont contribué à faire connaître le nouveau royaume en Occident. A cet égard l'œuvre du marin-reporter Lucien Davesiès De Pontès mérite d'être rappelée. Cet Orléanais, pris par la passion des voyages, était entré à l'école navale d'Angoulème et en était sorti aspirant de marine. En 1826 son bateau fréquenta Malte et les côtes égyptiennes, puis l'Archipel où il prêta appui aux Grecs insurgés [20]. Le jeune officier allait souvent à terre, voulait tout voir, notait, dessinait, envoyait des articles au « Journal des Débats ». Il devint bon helléniste et fréquenta beaucoup de patriotes grecs à qui il inspirait confiance par sa belle figure et sa parole sérieuse et affable. A Smyrne il rencontra des apôtres saint-simoniens et s'éprit de leurs idées à tel point qu'il donna sa démission d'officier de marine pour se consacrer à leur propagande. A Paris son frère le présenta à Augustin Thierry qui lui conseilla d'écrire ses impressions de voyage et le recommanda aux directeurs des principales revues. Ses articles, élégamment écrits, renseignent ses concitoyens sur les mœurs des Egyptiens, des Levantins et des Grecs et sont par moment l'écho des théories soutenues par ses frères en Saint-Simon. Il voudrait qu'on se hâte de creuser le canal de Suez, avec l'aide des hommes dont le programme est « Amélioration physique et morale du globe par l'industrie » [21]. Il vante « l'ambitieuse philanthropie de ces hommes étranges qui, précurseurs sans doute d'un siècle

---

[18] ARS. 13 740, Jourdan à Urbain, Paris, 3 juin 1843 ; f°214.

[19] *Ibid.*, f° 217, Paris, 22 février 1844.

[20] Desnoyers, *Notice biographique sur Davesiès de Pontès* (officier de marine, sous-préfet et littérateur français), *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles lettres et arts d'Orléans*, 1891, t. XXX, p. 199 à 216.

[21] Lucien Davesiès de Pontès, *Etudes sur l'Orient*, Paris, 1864, précédés par une notice biographique par le bibliophile Jacob (Paul Lacroix), page 208.

moins égoïste que le nôtre, se sont voués à la réalisation de toutes les idées fécondes. Déjà leurs regards se portent sur l'isthme de Panama où l'un d'eux vient d'être envoyé en reconnaissance ».[22] « L'Europe et l'Asie, l'Orient et l'Occident seront un jour unis par des liens indissolubles, et le peuple grec est appelé à remplir un rôle sacré dans ces divines fiançailles... »[23]

LES SAINT-SIMONIENS EN TURQUIE

C'est un mythe qui a amené les saint-simoniens à s'intéresser à la Turquie. Quand le Père Enfantin fut condamné pour avoir constitué une association de plus de vingt personnes et fut obligé de purger une peine d'un an de prison à Sainte Pélagie, le plus ardent de ses disciples, l'ancient professeur Emile Barrault apprit, par révélation divine, que le règne du nouveau Messie ne pourrait commencer sur la terre que si l'on découvrait La Mère, qui devait former avec le Père Enfantin le couple sacerdotal. La Mère devait être une juive et Barrault crut pouvoir la trouver à Constantinople, lieu prédestiné de rencontre entre l'Orient et l'Occident.

En conséquence, avec les adeptes les plus fervents de la religion saint-simonienne, formant le groupe des *Compagnons de la Femme*, Barrault décida de se rendre dans la capitale de l'Empire ottoman. Là ils devaient saluer toutes les femmes qu'ils rencontreraient sur leur passage, et Dieu leur désignerait la Mère.

Le 26 janvier 1833, le Père leur envoie l'ordre de partir. Barrault s'embarque à Marseille avec ses onze disciples, en costume rouge et blanc, sur le bateau La Clorinde, dont le second est Garibaldi, à qui on enseignera en cours de route la Doctrine. Pendant quatre jours les Compagnons se promènent dans Constantinople, saluant les femmes, chantant des cantiques, prêchant jusque devant le sérail du Grand Seigneur.[24]

Le Gouvernement turc est inquiet, surtout lorsque, le 19 avril, les saint-simoniens vont se ranger sur le passage du sultan qui se rend à la mosquée. Les étranges voyageurs prépareraient-ils un attentat ? La foule gronde. Par prudence la police s'empare des apôtres et les enferme « pour les préserver de tout accident », et le grand vizir fait savoir à l'ambassadeur de France que, à son grand regret, il est obligé d'expulser ces visiteurs inquiétants. On les transporte à Smyrne, où ils commencent à se diviser. L'un d'eux, le médecin Rigaud, accuse Barrault de tyrannie ; d'ailleurs Dieu lui a appris, à lui, que la Mère se trouve dans l'Inde. Il quitte le groupe et revient en France. Barrault, inquiet, se rend à Alexandrie, revient à Smyrne, retourne en Egypte, semant en route plusieurs de ses disciples, fait le projet de se diriger vers l'Inde ou l'Australie ; mais le Père le renvoie à Constantinople.

Le mysticisme religieux est-il le seul moteur de Barault ? De son bref séjour dans la capitale de l'Empire ottoman il a tiré des exposés très

---

[22] *Ibid.* p. 209.

[23] *Ibid* p. 122. Il existait un autre saint-simonien en Grèce : le docteur Aussenac, chirurgien militaire à Modon, en Morée, Bibliothèque Nationale, Ms. 24.613 ; f° 508.

[24] Ses rapports au Père sont à l'ARS. Ms 7614. Je ne décrirai pas, après tant d'autres, leurs pérégrinations dans les îles et sur les côtes d'Asie Mineure et de Syrie.

pénétrants sur la Turquie en pleine décadence [25]. Ce grand orateur savait observer et n'était pas étranger à la vie pratique, pas plus que le Père Enfantin futur créateur de chemins de fer. Pour réaliser plus vite le socialisme des producteurs, dont il avait tracé les grandes lignes, le Père avait sans doute pensé à trouver un despote éclairé qui, après en avoir reconnu la valeur, saurait l'imposer à son peuple. Le sultan Mahmoud aurait pu être ce despote; mais Mehemet Ali s'est montré plus ouvert aux idées nouvelles et a accueilli avec plaisir les ingénieurs saint-simoniens conduits par le Père en Egypte. Un autre monarque aurait pu accepter ce rôle, c'est Nicolas Ier, le «tzar de fer»; et c'est pourquoi Barrault s'est dirigé vers Odessa, où la police l'a empêché de débarquer. Revenu à Constantinople, l'apôtre observera le peuple turc et profitera de vingt mois passés au Levant pour devenir en France un journaliste spécialisé dans les questions orientales. Son livre *Occident et Orient*, publié en 1835, expose les problèmes politiques dans l'Empire ottoman et continue de prêcher l'union de ces deux parties de l'humanité, mais surtout pour l'exécution de grands travaux. «Ce que l'Europe doit aujourd'hui à l'Orient, c'est de lui apporter la science, l'industrie et l'art. Ce n'est pas seulement un don qu'elle fera, c'est une dette qu'elle paiera comme elle doit payer, avec munificence» [26].

C'est aussi l'opinion de son compagnon, l'ingénieur Prax, qui vécut à Constantinople en donnant des leçons de mathématiques dans un collège et consacrait son traitement à l'hébérgement du petit groupe — Prax l'explorateur, le premier Français qui soit entré à La Mecque [27] !

Après eux était venu s'installer le ménage Rogé, pour des raisons toutes personnelles. Le musicien Rogé, lui aussi ancien Compagnon de la Femme, avait tenté sa chance en Egypte, mais n'y avait pas trouvé les ressources nécessaires pour y vivre décemment. Et puis le Père Enfantin était un homme très beau, qui exerçait sur les femmes un attrait irrésistible. Madame Rogé était un petit papillon qui s'était brûlé les ailes au contact de cette flamme. Le musicien était soupçonneux et préféra mettre une grande distance entre sa femme et le messie. Il vogua vers Constantinople, où il vécut quelque temps en donnant des leçons de piano, puis il alla chercher fortune beaucoup plus loin, à Saint Petersbourg.[28]

En 1835 un saint-simonien d'Egypte s'installe à Candie, dans l'île de Crète, alors administrée par un pacha de Mehemet Ali. C'est le docteur Charpin, qui vivait misérablement avec sa femme au barrage du Nil [29]. Le Père Enfantin l'a recommandé au consul de France à Candie. Il craignait d'être tenu à l'écart parce qu'il n'était pas marié officiellement et parce que son fils n'était pas baptisé; cependant il fut bien reçu par les

---

[25] Publiés d'abord sous forme d'articles dans le «Temps» du 29 mai et 11 juin 1834, puis réunis dans son livre: *Occident et Orient*, Paris, 1835, 418 pages in-8°.

[26] Page 126.

[27] Sur ce curieux explorateur, qui termina sa carrière comme consul à Haiti, voir notre article: *Le premier français qui ait vu La Mecque*, «Revue de la Méditeranée», N° 16, 1946, pages 684 à 698.

[28] Ses interessants mémoires ont été publiés sans nom d'auteur sous le titre *Mémoires d'un piano*, Paris, 1876. Absent à la Bibliothèque Nationale, j'en ai trouvé un exemplaire à la Bibliothèque de l'Institut de France.

[29] Archives du Ministère des Affaires Etrangères, La Canée 1834—1840.

deux médecins français qui exerçaient déjà dans l'île [30] et les clients ne manquèrent pas. Mais ce bon saint-simonien avait des idées plus hautes : régénérer l'île par une industrie. En 1840 il tenta d'y fonder une fabrique de sucre de betterave [31]. Sans succès semble-t-il, car, en 1855, nous le retrouvons en France, où il sert de secrétaire à Enfantin pour les questions interessant le canal de Suez. Un modeste emploi de secrétaire lui procura ensuite quelques ressources, mais il ne put sortir de la pauvreté.[32]

Certes, l'odyssée des Compagnons de la Femme dans les îles de la mer Egée, en Syrie (où ils furent reçus par lady Stanhope) ou à Jérusalem n'a guère laissé de traces. Mais nous soupçonnons toujours, sous la frénésie des mythes, des vues très pratiques. S'ils ont vécu en partie des subsides du grand négociant lyonnais Arlès-Dufour, providence du saint-simonisme, on est amené à penser que leur enquête n'était pas sans intérêt pour les industriels de la vallée du Rhône. L'approvisionnement des usines en soie grège devenait de plus en plus difficile et le Moyen-Orient pouvait devenir un fournisseur intéressant. L'un des saint-simoniens de Turquie et d'Egypte, Jules Sonnerat, qui a 30 ans, a étudié la question et envoyé des rapports à Arlès : les cocons achetés à Beyrouth coûteraient 21 à 22 sous et 26 à 27 sous à Lyon, où, en 1836, ils se sont vendus 2,75 à 3 francs. Il tente donc d'organiser ce commerce, avec l'aide de son coréligionnaire Reboul, qui a fait le commerce des girafes au Soudan Egyptien et n'en a pas tiré grand profit. Ils firent des achats importants pendant l'été de 1837 et leurs cocons furent filés l'année suivante à Saint Vallier. Le commerce continua, mais avec un médiocre succès. Sonnerat entrera aux services maritimes, mais les grandes maisons de commerce ne surent pas utiliser ses capacités et quand il mourra, en 1857, le Père sera obligé de venir en aide à sa famille [33].

Après l'époque héroïque, les saint-simoniens n'ont pas renoncé à exercer une influence dans un empire où gisaient, pensaient-ils, bien des richesses inexploitées. Ils ont posé quelques jalons. Un journal en langue française, le «Moniteur ottoman», était publié dans la capitale. En 1836 son directeur, Blagne, en congé en France, se fit remplacer par un ancien fidèle de l'école saint-simonienne de la rue Monsigny, Emmanuel[34]. A Paris ce jeune homme s'était adonné avec ardeur à la littérature, à l'étude du droit et à l'histoire des sciences. Il se fera connaître plus tard par des ouvrages d'astronomie et par une virulente campagne contre l'illustre Le Verrier [35]. A Constantinople il prit comme collaborateur l'un des compagnons du Père Enfantin en Egypte, Toché [36], jeune Nantais qui avait dépensé une partie de sa fortune pour la propagande saint-

[30] ARS. 7626, Au Père, La Canée 21 avril 1836.

[31] ARS. 7790. Verollot au Père, Alexandrie, 4 juillet 1840.

[32] ARS. 7703. Nombreuses lettres adressées par lui au Père Enfantin.

[33] ARS. 7783, sa correspondance avec le Père et avec Ollivier et Lambert, voir particulièrement ses lettres de 1837 à Reboul, f° 52 et 53.

[34] ARS. 7730, Granal à Lambert, Alexandrie, 25 mai 1836.

[35] ARS. 7723, lettres à Lambert, août 1851, Ie août 1852, 12 sept. 1854 et ses livres *Astronomie nouvelle ou erreurs des astronomes*, Paris, 1851, in-18 ; *Conférences astronomiques*, Paris, 1860, in-18 ; *La camarilla scientifique*, Paris, 1865, in-18.

Revenu en France, Emmanuel avait gagné sa vie en rédigeant, avec Jourdan, les Mémoires de Barère.

[36] ARS. 17739, Barrault à Urbain, Paris, 5 juin 1837.

simonienne, et qui devait plus tard s'établir dans l'île Maurice où résidait son frère [37].

Ainsi, pendant plusieurs années, le Moniteur Ottoman fut dirigé par des saint-simoniens. Il serait interessant de savoir si l'on trouve dans ses articles des traces de leur doctrine.

Après le départ de ces journalistes il ne reste plus à Constantinople qu'un adepte du mouvement : c'est un banquier, Henri Glavany, homme distingué, mais modeste, trop absorbé par son métier pour pouvoir faire œuvre de propagande[38].

De France arrive bientôt un personnage plus ardent, Auguste Chauvin-Beillard. C'est un avocat à la Cour royale de Paris, ancien légitimiste qui, en 1831, a vivement attaqué Louis-Philippe et ses ministres dans une brochure : *Situation du gouvernement.* En invoquant les principes de Benjamin Constant, son maître et ami, et de la liberté de la presse, Chauvin-Beillard s'est bien défendu et la Cour d'assises de la Seine l'a acquitté [39]. Il s'est fait ensuite saint-simonien [40]. Il a pris contact avec l'Islam en exerçant quelque temps les fonctions de « commissaire de législation » à Alger. Vers 1841 il a l'idée de venir s'établir à Constantinople pour y étudier l'Empire ottoman et la possibilité de la réformer. Il a lu les livres de Barrault et de Gustave d'Eichthal, qu'il admire, mais il estime qu'il faut étudier le peuple turc de plus près si l'on veut trouver la bonne méthode pour le régénérer. Il s'est donc installé dans une maison modeste et, pendant trois ans, il a vécu dans un milieu purement turc. Il a appris la langue du pays, fréquenté les gens du peuple et s'est pris d'amour pour cette nation si mal décrite par les voyageurs. Selon lui, les Turcs sont des gens honnêtes et raisonnables, bien plus estimables que les Grecs. L'Empire ottoman ne manque pas de ressources, mais d'une bonne organisation et d'hommes versés dans la pratique industrielle. Ce n'est pas une théocratie, et l'Occident peut fort bien s'entendre avec ses dirigeants pour y effectuer une œuvre de régénération. Telles sont les idées qui sont développées dans le tome I^{er} d'un livre qu'il publia en 1845 : *De l'Empire ottoman, de ses nations et de sa dynastie*[41] ; mais il semble que le second volume n'ait jamais paru, et nous perdons ensuite la trace de l'avocat.

Ses conceptions étaient partagées par un autre saint-simonien, le docteur Verollot.

Verrollot, né à Troyes en 1809 dans une famille de négociants, avait été élève chirurgien militaire au Val de Grâce en 1830 ; mais l'année suivante il avait quitté l'école pour se consacrer à la propagande saint-simonienne. Ayant repris ses études en 1832, il devient aide-major à l'hôpital militaire de Bordeaux. En 1836, après avoir été reçu docteur par la Faculté de médecine de Montpellier, il s'engagea comme médecin au ser-

---

[37] Sur Toché on trouve des renseignements dans la thèse de Guy Frambourg : *Le docteur Guépin*, Nantes, 1964, p. 93—94. La partie la plus intéressante de sa correspondance est à la Bibliothèque nationale Ms Fr.N.A. 24.611, f° 258—262. Cf. aussi ARS. 17.741, D'Eichthal à Urbain, Paris, 25 avril 1838. Nous n'avons pu encore retrouver son Mémoire sur Madagascar.

[38] Chauvin-Beillard, *De l'Empire ottoman, de ses nations et de sa dynastie (1841—1845)*, Paris, 1845, p. XIII.

[39] Explications de M. Chauvin Beillard devant la cour d'assises de la Seine à l'audience du 26 mars 1831, chez Dentu sd.

[40] ARS. 7613, Chauvin-Bcillard au Père, A9 août 1846.

[41] Ouv. cité. Le tome II ne figure pas au catalogue de la Bibliothèque Nationale.

vice des paquebots-postes de la Méditerranée [42]. Il fallait bien gagner sa vie ! « Je ne me doutais guère, écrivait-il au Père Enfantin, que j'étais destiné à courir les mères... et, si j'ai été dans l'attente de la Mère, ce n'était pas de celle que je vois en ce moment » [43]. Hélas, en effet ce navigateur a le mal de mer. Il voudrait bien trouver une place sur la terre ferme, se procurer les livres qui lui plaisent, avoir une femme à aimer [44]. Il est en relations avec beaucoup de saint-simoniens et il voudrait bien que Lambert, l'ingénieur de Mehemet Ali, lui procure un poste de médecin en Egypte. Mais en 1840 il est difficile de trouver un emploi dans ce pays. Comme il aime l'Orient, les pays chauds et la race noire, il espère un moment se rendre au Darfour, où le sultan a besoin d'un médecin européen. Le projet n'aboutit pas [45].

Enfin il réussit à obtenir le poste de médecin-chef de l'hôpital français de Constantinople, où il exercera ses fonctions de 1840 à 1860 [46]. Du saint-simonisme il lui reste la confiance à l'égard de l'homéopathie, qui fut la doctrine médicale adoptée par l'Ecole. C'est par l'homéopathie qu'il espère guérir la peste [47] ! Il se passionne aussi pour l'anthropologie, fait des études sur le choléra, des travaux de statistique et de météorologie. Comme médecin il crée des dispensaires et ne ménage pas ses forces. En religion il est resté le saint-simonien attaché à la doctrine d'Enfantin, nuancée par le culte de l'humanité qui l'apparente un peu à Pierre Leroux. Sa principale passion c'est l'étude des races humaines. Et s'il est une race à laquelle il attribue les plus grandes qualités, c'est à la race turque. Qu'on ne lui parle pas des chrétiens d'Orient ! Il les juge sournois et corrompus. La France, selon lui, n'est pas juste à l'égard de la Turquie, où l'on trouve de beaux types humains qui peuvent engendrer une civilisation nouvelle.

Verollot a-t-il fait rayonner autour de lui le saint-simonisme pendant les vingt années qu'il passa à Constantinople ? C'est bien possible, mais à ce sujet nous manquons de témoignages.

En tout cas l'idée d'une régénération de l'Empire ottoman par la banque et l'industrie n'attendait que des circonstances favorables pour germer. Sous Napoléon III, les entreprises saint-simoniennes drainent des capitaux considérables et pratiquent une politique d'expansion en Europe centrale et orientale. Les frères Pereire, avec leur Crédit mobilier, grosse banque d'affaires, génératrice d'industries variées et surtout de chemins de fer, ne manquent pas d'observer la situation en Turquie, où le Gouvernement, toujours à court d'argent, n'a pas les moyens de développer la vie économique. Les banques n'y sont encore que des bureaux de change. La Banque de Constantinople et l'Ottoman Bank n'ont pour but que de contrôler le cours des monnaies. Isaac, Emile et Eugène Pereire s'unirent à des membres de la Haute banque (Hottinguer, Fould, Mallet...) pour créer un grand établissement financier qui allait fusionner avec les fondateurs anglais de l'Ottoman Bank et devenir l'organisme financier

[42] Société météorologique de France : *Notice sur la vie et les travaux de M. le docteur Verollot*, par A. Viquesnel, slnd.
[43] ARS. 7630. Verollot à Enfantin, Marseille, 10 mars 1840, f 238.
[44] *Ibid.*
[45] ARS. 7790, Verollot à Lambert, Alexandrie, 4,23 juillet 1840, f 109, 110' 114.
[46] *Ibid.* f 115. et biographie citée.
[47] *Ibid.* f 110.

privilégié de l'Empire ottoman, avec mission de placer les emprunts et de s'occuper aussi bien d'affaires industrielles que d'arbitrage. Ce fut la Banque ottomane, créée par firman du 4 février 1863. La première assemblée générale des actionnaires, en 1864, indique que « la banque aura pour devoir d'entreprendre et d'augmenter toutes les opérations tendant à développer les richesses et la prospérité nationales ». Une disposition additionnelle aux statuts autorise la banque à prendre des actions, à s'intéresser aux entreprises industrielles de l'Empire ottoman [48]. Des filiales avaient pour objet de développer la vie économique dans différentes branches : en 1864 la Société générale de l'Empire ottoman, en 1866 la Banque agricole, en 1868 le Crédit général ottoman. Les fondateurs désiraient avant tout construire des chemins de fer, mais la détresse financière du Gouvernement était telle qu'il fallut beaucoup attendre pour se lancer dans des entreprises industrielles. C'est la garantie kilométrique de 1888 qui permettra de construire un réseau ferroviaire; mais n'oublions pas qu'il faisait déjà partie des projets de Michel Chevalier quand il lança, en 1831, l'idée du chemin de fer de Bagdad.

Ainsi le saint-simonisme a laissé quelques traces mêmê dans les pays du Sud-Est européen, encore sous-développés à l'époque des grands projets de cette école économique. Mais les idées qui ont germé ne sont pas celles de Saint Simon sur « l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », mais celles des banquiers et des techniciens qui engendraient en Occident un capitalisme envahissant qui est à l'opposé du socialisme.

---

[48] Adrien Biliotti, *La banque impériale ottomane*, th. droit, Paris, 1909 (61), p. 23, 319.

OST- UND SÜDOSTEUROPA IN DER ABENDLÄNDISCHEN KARTOGRAPHIE DES SPÄTMITTELALTERS*

A.-D. v. den BRINCKEN
(Köln)

Im Gegensatz zu den antiken und arabischen Kartographen gingen die abendländischen Zeichner bei der Wiedergabe der Erde deduktiv vor. Sie stellten die Welt als Ganzes vornehmlich aufgrund biblischer Aussagen dar und verstanden sie als Kreisfläche, die geostet abgebildet wurde. Nie diente die Karte vor dem 13. Jahrhundert der Praxis; niemand wäre darauf verfallen, das Land stückweise zu vermessen und naturgetreu für Verwaltungs-, Post-, Reise- oder Kriegszwecke zu kopieren. Zudem kannte man vor 1250 keine Detail-, sondern nur Weltkarten [1]. Auf ihnen hatte Ost- und Südosteuropa auf der linken Seite seinen symbolischen Platz; mehr hat man auf diesen der Bibelexegese zugehörigen *imagines mundi* auch nie angestrebt.

1. OST- UND SÜDOSTEUROPA IN DER VORSTELLUNG DES FRÜHEN UND HOHEN MITTELALTERS

Das verbreitetste Grundschema einer Weltkarte im frühen und hohen Mittelalter war die sogenannte Noachidenkarte. Noe teilte die Welt nach der Sintflut unter seine drei Söhne auf. Nach damaliger Vorstellung erhielten diese die drei bereits aus der griechischen Naturphilosophie bekannten, in der Bibel freilich noch nicht benannten Erdteile, nämlich Sem Asien, Cham Afrika und Japhet Europa [2]. Bereits der Kirchenvater Augustinus gab das Größenverhältnis dieser Erdteile untereinander mit 2 : 1 : 1 an [3], d.h. die obere Hälfte des geosteten Erdkreises nahm Asien ein, in die untere teilten sich Europa und Afrika, so daß Europa das linke untere Viertel erhielt. Man dachte sich die Erdteile voneinander durch ein T der Gewässer getrennt; deshalb spricht man auch von der T-Karte. Dabei bildete das Mittelmeer zwischen Europa und Afrika den Schaft des T, der Nil zwischen Asien und Afrika den rechten Teil des T-Balkens,

---

* Mitteilung beim III. Internationalen Kongreß für Süd-Ost Europäische Studien, Bukarest, 4.—10. September 1974.

[1] Zu diesem Fragenkomplex vgl. Anna-Dorothee v. den Brincken, „...*Ut describeretur universus orbis*" — *Zur Universalkartographie des Mittelalters*, in: „Miscellanea Mediaevalia". Veröffentlichungen des Thomas-Instituts der Universität zu Köln 7 (1970) S. 249 ff.

[2] Vgl. Joachim G. Leithäuser, *Mappae Mundi* (Berlin 1958) S. 27 und 61 f.

[3] *De civitate Dei* 16, 17.

der Don, das Asowsche und das Schwarze Meer sowie die Ägäis den linken Balkenteil zwischen Europa und Asien.

Das Weltbild der Antike war mediterran bestimmt und wurde vom Mittelalter übernommen [4]. Man stand gewissermaßen auf dem Felsen von Gibraltar und schaute von dort nach Osten. Von Europas Norden [5] und Osten hatte man noch kaum Kunde; Rußland wurde als Hyrkanien (*Ircania*) oder Skythien (*Scitia*) eingezeichnet und war sehr zusammengedrängt wiedergegeben, da man außer dem Don und dem Kaukasus nichts an Flüssen, Gebirgen oder gar Siedlungen kannte und wegen des *horror vacui* weiße Flecken auf der Landkarte zu vermeiden trachtete.

Eindrucksvoll zeigt das die Karte des Beatus von Liébana, zwischen 776 und 786 in Spanien zu einem Apokalypsenkommentar entstanden und nur in Abschriften erhalten, deren älteste die sogenannte Fassung von S. Séver von 1045 repräsentiert[6]. Auf dieser Karte ist das Mittelmeer ein sehr breiter T-Schaft; Europa ist auf Kosten von Asien und Afrika über das ihm zustehende Viertel des hier zu einem Oval variierten Kreises vergroßert. Ägäis, Hellespont, Marmara- und Schwarzes Meer nehmen viel Platz ein, und das letztere ist in unmittelbarer Nähe des nördlichen Weltenozeans gedacht. Es hat drei unbenannte Zuflüsse von einem Gebirge am Nordmeer her, wohl Wolga, Don und Dnjepr. Auf der Balkanhalbinsel liest man von rechts nach links — d.h. von Süden nach Norden — Achaia, Epirus, Makedonien, Dalmatien Illyrikum, Thrakien, Mösien. Die Donau mündet mit sieben Armen in das Schwarze Meer, wie man das bei den Georgraphen jener Zeit allenthalben finden konnte. Dann folgt im Norden Alanien und als nördlichstes Land Dakien, *Dacia*, mit dem Zusatz *hic capud Europae*, d.i. „hier beginnt Europa, Anfang Europas", nämlich vom Nordmeer her gesehen ebenso wie von Asien, denn die Legende darüber lautet *hic fines Asiae*, d.i. „hier endet Asien". An Balkanländern wird noch Norikum, Pannonien, Sarmatika genannt, nördlich davon die Wandalen, Sachsen und Friesland. Rußland erscheint natürlich noch nicht, der asiatische Teil heißt hier *Albania*, östlich vom Kaspischen Meer liegt *Ircania*, Skythien (*Scicia*) grenzt gar im äußersten Osten an das Paradies. Diese verzerrte Abbildung gibt die ganz typische Vorstellung wieder, die der Westen im frühen und hohen Mittelalter vom Osten Europas hatte. Auch die berühmten überformatigen Weltkarten des 13. Jahrhunderts wie die von Ebstorf und Hereford bilden da keine Ausnahme.

Das merkwürdige Ineinanderfallen von Nord- und Osteuropa erklärt es auch, wie die Bezeichnung *Dacia*, in der Antike und auch noch bei Beatus von Liébana Dakien, nicht nur für das Land am Schwarzen Meer, sondern auch für Dänemark gebräuchlich wurde; um 1015 suchte zudem

---

[4] Vgl. hierzu grundlegend Konrad Miller, *Mappae mundi* 1 — 6 (Stuttgart 1895—98); Richard Uhden, *Zur Herkunft und Systematik der mittelalterlichen Weltkarten*, in: „Geogr. Zeitschr.", 37 (1931) S. 321 ff.

[5] Vgl. dazu Ernest Théodore Hamy, *Les origines de la cartographie de l'Europe Septentrionale*, in: „Etudes historiques et géographiques" (Paris 1896 nach Erstdruck 1888) S. 1 ff.; Anna-Dorothee v. den Brincken, *Die kartographische Darstellung Nordeuropas durch italienische und mallorquinische Portolanzeichner im 14. und in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts*, in: „Hansische Geschichtsblätter" 92 (1974), in Druck.

[6] Abb. 1 von Ms. BN Paris lat. 8878 fol. 45 ter; vgl. dazu Miller (wie Anm. 4) 1 (1895) mit Farbtafel.

bereits Dudo von Saint-Quentin einen antiken Anknüpfungspunkt für die Dänen in „De moribus et actis primorum Normanniae ducum“ [7] und brachte sie sowohl mit Dakern als auch mit Danaërn in Verbindung, um ihnen eine hohe historische Abkunft zu sichern.

Waren von Südosteuropa in der Antike immerhin eine Reihe Länder bekannt und daher auch dem Mittelalter geläufig, so wurde Rußland erstmals 1109 bei dem Mainzer Domherrn Heinrich auf einer Karte genannt.

2. ITALIENISCHE PORTOLANE DES FRUHEN 14. JAHRHUNDERTS

Die Gesichtspunkte exakter Vermessung fur praktische Zwecke kamen erst durch die Portolankarte in die abendländische Kartographie. Es handelt sich dabei um fur die Seefahrt bestimmte Küstendarstellungen. Voraussetzung für diesen Kartentyp war die Verwendung des Kompasses, der in China schon seit dem 2. Jahrhundert, im Abendland vereinzelt seit dem 11., allgemein seit dem 13. Jahrhundert gebräuchlich war. Diese Karte diente als Schiffswegweiser, sie war ubersät mit Kompaßlinien, die die Richtung anzeigten, die man von einem Küstenort zum anderen wählen mußte. Die Portolankarte war seit 1270 gebräuchlich, die ältesten erhaltenen Stücke stammen aus der Zeit um 1300. Sie wurde auf dem Schiff mitgeführt und hatte die Form einer Tierhaut. Auch sie war zunächst wieder rein mediterran bestimmt und zeigte nur die Küsten von Mittelmeer und Schwarzem Meer, nur selten Teile des Atlantik. Immerhin wurde Südosteuropa jetzt wesentlich exakter dargestellt, denn man hatte von der Adria, von Griechenland, der Agäis und dem Schwarzen Meer Vorstellungen, die dem wahren Aussehen schon sehr nahe kamen.

Die erste dieser Karten, die nachweislich auch das Landesinnere berücksichtigte, ist die leider seit dem letzten Krieg verlorene Portolankarte des Genuesen Giovanni da Carignano [8] von cca. 1310. Sie bringt den Mittelmeerraum naturgetreu, nennt auch landeinwärts Städte-, Gebirgs- und Ländernamen. Vor allem berücksichtigt sie erstmals die Nord- und Ostsee, allerdings total verzerrt in einer riesigen Ost-West-Ausdehnung. War bei der früh- und hochmittelalterlichen Karte das Land auf Kosten des Meeres vermehrt worden, weil die römische Straßenkarte hier Vorbild war, so stehen jetzt die Meere im Vordergrund, drängen aber den außermediterranen Raum und insbesondere das Festland zusammen. Von Venedig bis zur Ostsee ist es nicht weiter als von Venedig bis Rom, während dem Schwarzen Meer sein volles Ausmaß gegeben ist. Dadurch ist Südosteroupa ganz naturgetreu erfaßt, d.h. insbesondere Griechenland, Bulgarien und Thrakien, nicht aber Osteuropa und ebensowenig Asien. Denn das Asowsche Meer, die *Maeotides Paludes*, liegt gleich bei der Ostsee, ebenso das Land von Kumanen und Amazonen sowie Alanen. Rußland stößt westlich von der Krim schon fast an die Ostsee.

---

[7] Vgl. Migne *PL* 141 Sp. 619—621.

[8] Abbildung nach einer Kopie im Staatsarchiv von Florenz; Reproduktionen u.a. bei Leithauser (wie Anm. 2) S. 124; Leo Bagrow — R. A. Skelton, *Meister der Kartographie* (Berlin 1963) S. 359.

Östlich des Schwarzen Meeres wohnen die Elamiter, in der Nähe fließt der Ganges. Der Genuese, von dem wir wissen, daß er sich seine außergewöhnlichen Kenntnisse über Afrika von Seeleuten im Hafen seiner Heimatstadt erfragte [9], interessierte sich offenbar für Osteuropa überhaupt nicht.

Sein nur wenige Jahre später wirkender venetianischer Kollege Pietro Vesconte hingegen hatte ziemlich falsche Vorstellungen vom Aussehen Nordeuropas, wußte dagegen wohl von dem breiten Gürtel Festlandes mit Gebirgszügen nördlich vom Schwarzen und Kaspischen Meer [10]. Er zeichnete Karten zu den „Secreta Fidelium Crucis“, einer Kreuzzugspropagandaschrift, deren Autor Marino Sanudo bis zur Odermündung gereist war [11]. Auch hat Pietro immerhin Kenntnis von schismatischen Russen und heidnischen Kareliern. Pietro machte sich nämlich zwar die Technik der Portolankarten zunutze, aber für ihn stehen nicht die Meere im Vordergrund, sondern das Festland und seine Bewohner, insbesondere deren Verwendbarkeit fur einen Kreuzzug. Daher hat er wiederum geringeren Wert auf die Küstengestaltung Südosteuropas gelegt. Übrigens arbeiteten der Genuese und der Venetianer unabhängig voneinander.

3. MALLORQUINISCHE PORTOLANE DES 14. UND FRÜHEN 15. JAHRHUNDERTS

Den Mallorquinern — früher meist als katalanische Schule bezeichnet — kommt das Verdienst zu, die Portolankarte in der von Giovanni da Carignano vorgezeichneten Weise bis zum äußersten verfeinert zu haben. Sie nahmen auch die außermediterranen Küsten auf, soweit diese bekannt waren, berücksichtigten ferner das Inland, zeigten auch gern die Herrschaftsembleme und Wappen einzelner Territorien. Sie entwickelten dabei die Portolankartographie zu einer wahren Kunst.

Für die Korrektur des Nordeuropa-Bildes haben sie Wesentliches geleistet, insbesondere für die Wiedergabe von Nord- und Ostsee. Durch sie erhielt Jütland eine sehr charakteristische Form mit einer schnurgeraden Westküste sowie eine Ostseeküste, die von der Kieler Bucht zunächst nordöstlich verläuft und dann geradlinig nach Osten abknickt; diese Darstellung blieb über Jahrhunderte vorherrschend, da die Hanse keine Südeuropäer in ihren Gewässern duldete, ihrerseits aber lange keine Kartographie betrieb. Der Finnische und der Bottnische Meerbusen sind auf diesen Karten noch nicht ausgestaltet. Auf allen katalanischen Karten fließen Elbe wie Rhein direkt und fast geradlinig nach Westen, während die Donau auf gleichem Breitengrad wie der Rhein ohne Knie nach Osten strömt. Köln erscheint daher ungefähr auf derselben Breite wie Costanza,

---

[9] Vgl. dazu R. A. Skelton, *An Ethiopian Embassy to Western Europe 1306*, in: O.G.S. Crawford, *Ethiopian Itineraries ca. 1400—1500. Hakluyt Society* ser. II, 109 für 1955 (Cambridge 1958) Appendix III S. 212 ff.

[10] Ms. Oxford Bodleian Tanner 190 fol. 203v/204 r; zu den verschiedenen Versionen dieser Weltkarte vgl. Miller (wie Anm. 4) 3 (1895) S. 132 ff.; sehr ähnliche Abb. ist publiziert hinter der Ausgabe der „Secreta Fidelium Crucis“, Bongars, *Gesta Dei per Francos II* (Hanau 1611) hinter S. 288.

[11] Vgl. Secreta Fidelium Crucis II, IV, 18 ed. Bongars (wie Anm. 10) S. 72.

wie das die Karte des ältesten namentlich bekannten mallorquinischen Zeichners, des Angelino Dulcert von 1339, verdeutlicht [12]. So liegt auch Riga nur wenig nördlicher, wohl aber erheblich westlicher als die Krim.

Vom Bild des Angelino weicht weder der berühmte Katalanische Atlas von 1375 noch etwa die Katalanische Karte von Modena um 1450 ab. Erst auf der ältesten Karte des Abendlandes, die wieder das Wissen des Ptolemaeus anwandte, auf der Karte des Pirrus de Noha vor 1438, nimmt das osteuropäische Festland an Umfang angemessenere Formen an.[13]

4. DIE KARTE DES BRUNETTO LATINI

Aus dem üblichen Rahmen fällt auch hier wieder einmal die Karte, die in der Oxforder Bodleiana als Ms. Douce 319 [14] zum Werk des Brunetto Latini überliefert ist, zu der Enzyklopädie „Li livres dou trésor“ [15]. Dieses Werk ist zwischen 1260 und 1266 im französischen Exil des florentinischen Notars und Lehrers Dantes in französischer Sprache abgefaßt worden, nachdem der Autor zuvor auch als Gesandter am Hofe Alfons des Weisen von Kastilien geweilt hatte. Nur die Handschrift der Bodleiana ist mit einer Karte ausgestattet; sie wird ins erste Jahrzehnt des 14. Jahrhunderts datiert und südwesteuropäischer kontinentaler Provenienz zugewiesen, auch wenn sie bereits Ende des 14. Jahrhunderts in England belegt werden kann.

Zunächst einmal ist sie nicht geostet, aber auch nicht unbedingt nach arabischem Vorbild gesüdet — wie es auf den ersten Blick aussieht, wenn man den Kodex in Leseposition hält —, sondern wohl drehbar zu verstehen wie viele Portolankarten; diese Vermutung wird durch die Richtung der Siedlungssymbole erhärtet.

Das Außerordentliche und im Mittelalter völlig Singuläre an dieser in kräftigen Farben gehaltenen Karte ist nämlich, daß sie stumm ist, d.h. keine Legenden aufweist. Auch ist nirgends dafür Platz vorgesehen, sie war also immer stumm geplant. Sie zeigt sich außerdem von den Portolankarten beeinflußt, weist aber keinerlei Kompaßlinien auf.

Die Siedlungssymbole mit ihren drei Zinnen sind ähnlich auf byzantinischen Karten belegt, die starke Ausbuchtung Ostafrikas läßt an eine arabische Vorlage denken. Die Ägäis ist relativ differenziert gestaltet, was neben Portolankarten auch an antike griechische Einflüsse denken läßt, vielleicht durch die Araber vermittelt.

Bei Brunetto kommt der Rhein wieder von Süden. Die Ostsee ist erstaunlich naturgetreu gestaltet, sogar der Finnische Meerbusen ist angedeutet. An der Donau und nördlich vom Schwarzen Meer finden sich

---

[12] Abb. 2 von der Karte der Pariser Nationalbibliothek C 988.

[13] Ms. Vat. Arch. S. Pietro BH. 31 fol. 8v; Reproduktionen u.a. bei Bagrow — Skelton (wie Anm. 8) S. 367 und Leithäuser (wie Anm. 2) S. 145.

[14] Ebda, fol. 8; in Farbe publiziert bei Anna-Dorothee v. den Brincken, *Die Ausbildung konventioneller Zeichen und Farbgebungen in der Universalkartographie des Mittelalters*, in „Archiv f. Dipl.“ 16 (1970) neben S. 328.

[15] Ed. Francis J. Carmody, *Li livres dou trésor de Brunetto Latini*. Univers. of California Publ. in Modern Philol. 22 (1948).

viele Städtesymbole, die sich nicht einfach identifizieren lassen, aber bei dem Zeichner zweifellos mehr als nur ornamentale Funktion haben. Desgleichen weisen Zentral-Asien und Persien sowie Afrika dichte Besiedlung auf. Gerade Zentren des außerchristlichen Kulturbereichs wie Mekka sind offenbar angedeutet, während z.B. Konstantinopel bemerkenswerterweise fehlt. Man mochte daher eine Vorlage vermuten, die zumindest stark arabisch bestimmt war, vielleicht sogar arabische Legenden aufwies, die der Zeichner wegließ, weil er sie nicht verstand. In Spanien könnte Brunetto mit derartigen Werken in Verbindung gekommen sein.[16] Ausgeprägtes Ost- und Sudosteuropa-Interesse findet man auf derartigen Karten freilich vor 1453 auch noch nicht.

Die Gestaltung Ost- wie Sudosteuropas genügt schon fast modernen Ansprüchen. Im Text seines Werkes findet sich so gut wie nichts im Europa-Kapitel uber diese Gegenden ausgesagt. Es handelt sich also nicht um eine neue geographische Erkenntnis, sondern bloß um die Übernahme einer ausgezeichneten bildlichen Darstellung, die vermutlich aus einer nichtlateinischen Handschrift stammt.

ZUSAMMENFASSUNG

Sudosteuropa erhält seine kartographisch korrekte Ausgestaltung im Abendland seit der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts unter dem Einfluß der Portolanzeichner, die den Schwarzmeerraum in ihre Mittelmeervermessung einbeziehen. Das Binnenland hingegen im europäischen Osten erscheint verzerrt, bis die ptolemäische Renaissance das mittelalterliche Bild korrigiert. Nur Brunetto Latini macht eine Ausnahme, vielleicht unter arabischem Einfluß. Das Kartenbild des Mittelalters war an sich ungemein zählebig, denn wiederholt — insbesondere in den Schriften des Paulinus Minorita um 1325 [17] — wurde gewarnt, eine Zeichnung zu variieren, auch wenn im Begleittext längst fortschrittlichere Einsichten diskutiert wurden.

[16] Vgl. v. den Brincken (wie Anm. 14) S. 325 ff., bes. S. 333 ff.; dieselbe (wie Anm. 5) in Druck, auch mit Farbreproduktion.

[17] Prolog zu „De mappa mundi", ed. v. den Brincken (wie Anm. 1) S. 261.

— c. 186

TRAVEL ACCOUNTS AS A HISTORICAL SOURCE FOR NINETEENTH-CENTURY ROMANIA *

PATRICIA HERLIHY
(Harvard)

Many travelers to Romania in the nineteenth century — more than thirty by our count — have left published reports of their experiences and impressions. Their accounts frequently reflect the character and taste of the travelers, the customs of their native lands, and the contemporary style of writing travel journals. But for the history of Romania they also constitute rich sources; although uneven in quality, these accounts often provide both valuable data and perceptive comment on contemporary Romanian society and culture.

To utilize these sources effectively, the historian must, of course, exert great caution. Some travelers not only recorded their own experiences but also borrowed entire passages from the accounts of other travelers, who had visited the country years before. They were often misled by the faulty assumptions, not to say the prejudices, of contemporary learned opinion concerning Romania. Rarely do nineteenth century authors cite all their sources, and the historian must seek to distinguish borrowed, stale data from original and fresh observations. To do this well, the historian must consider all the travel literature bearing on a particular region as part of a single tradition. To regard any single account as an independent witness is to invite gross error. Travel accounts should be utilized together, or not at all.

The following survey is a commentary on some thirty-three accounts written in the nineteenth century by Western travelers to Romania — — or Moldavia and Wallachia as the Danubian principalities were known for more than half the century [1]. Most of these books, seventeen in num-

---

* Paper presented at the IIIrd International Congress of South-East European Studies, Bucharest, 4—10 September 1974.

[1] For the full bibliographical citations of the travel accounts considered here, see the Appendix. Short titles will be used in referring to these works in the notes. For additional bibliography on Romanian travel literature, see Henry Baerlein, ed. *The Romanian Scene, Anthology on Romania and Her People by Writers in English*, London, 1945; George R. Ursul, *The Greek Church in the English Travel Literature of the Nineteenth Century*, unpublished Ph. D. dissertation, Harvard University, 1966; and N. Iorga, *Les Voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, 1928. On the utility of travel literature, see Roger W. Pethybridge, "The Merits of Victorian Travel Accounts as Source Materials on Russia", *Jahrbucher für Osteuropas Geschichte*, XX, 1972, p. 10—23. It is, of course, at times difficult to distinguish travel accounts from formal descriptions of Romania. We do not, for example, include among the travel accounts the curious work by W. Derblich, *Land und Leute der Moldau und Walachei*, Prague, 1859.

ber, were written by Englishmen, seven by Frenchmen, three by Italians, four by Americans and two by Germans. The dates of publication are fairly evenly distributed over the century; about half appeared before 1850. More books, six, were published in 1854 than in any other single year. This reflects the lively interest in regions of the Black Sea generated by the Crimean War.

The purposes, the style, and even the physical appearance of these accounts changed during the nineteenth century. The earliest accounts, introducing readers into a virtually unknown land, contained a veritable *potpourri* of travel information, historical data, personal experiences as well as a liberal sprinkling of anecdotes and reminiscences, sometimes having little relevance to the topics at hand. Later accounts are more disciplined. Their authors often took pains to develop an organized presentation of what they had observed or learned, either before, during, or after their trips. Some, in fact, divided their accounts into "history" and "travel remembrances". The physical characteristics of the travel books also evolved. The volumes published at the beginning of the century tended to be bulky; some were handsomely illustrated and clearly expensive books. No doubt they were primarily intended for armchair travelers [2]. Later volumes were smaller, more portable. A few contained specific details typical of modern guide books — that is, they included information concerning boat or train schedules, rates, mileages, favored hotels, and other useful hints [3]. These were evidently directed at readers who might themselves visit Romania.

Who visited Romania in the nineteenth century? The penetration of west-Europeans into this little known regions bears many resemblances to the simultaneous penetration of Europeans into other, less developed areas of the world. Among the earliest arrivals were those who could place some valued skill at the service of eastern potentates. Thus, already in the late eighteenth century, the Italian numismatist and naturalist Domenico Sestini served as secretary to Alexander Ipsilanti, prince of Wallachia [4]. He remained for more than eleven years in the region, and wrote extensively on what he observed. Sestini was followed by a parade of Europeans, attached to diplomatic, military or commercial missions to eastern governments, particularly after the Napoleonic wars [5]. Several

---

[2] Neale, *Travels*, published in 1818, a handsomely illustrated book, was intended for those readers who wished "to traverse the globe while sitting at their own fire-sides" (p. iii).

[3] Bellanger, *Le Kéroutza*, and O'Brien, *Journal*, are examples of mixed observations, derivative information, sketchy history and irrelevant anecdotes. The earliest practical guide for travel which also included extensive descriptions of the land, people, and cities was the volume by Claridge, *Guide* (1837). He listed the costs of travel, departure times, and distances. Not until Labbé, *Vivante Roumanie* (1913) do the authors provide comparably precise information. Both Henke, *Rumänien* and De Gubernatis, *Roumanie*, divide their accounts into "history" and "travel remembrances".

[4] *Viaggio in Valachia*, p. iii and p. 4.

[5] William Wilkinson was the first British vice-consul (later consul) at Bucharest. His *Account* (1820) is one of the most informative of all our descriptions. Le Cler seems to have been a French adviser to the Romanian military authorities in the 1860's; see his *Moldo-Valachie*, p. 225—42. Rev. R. Walsh was chaplain to Lord Strangford in Constantinople for several years. Adam Neale was a physician attached to the British Embassy at Constantinople. The American James Noyes was a surgeon in the service of the Ottoman army. Maude Parkinson was a teacher of English at Bucharest.

doctors, and one Protestant missionary to the Jews in Moldavia, are counted among the travelers [6]. Professional journalists and writers also became numerous, particularly later in the nineteenth century, when the "Eastern Question" gave Romania a new prominence in the consciousness of the West [7]. By the middle and late nineteenth century, a majority of visitors appear to have been sightseers, drawn to Romania for no other interest than curiosity. The types of travelers who visited Romania and their motivations are themselves important topics of study. This movement forms one chapter in the diplomatic, commercial and cultural expansion of western Europe into other areas of the world — surely a major theme in nineteenth-century history.

The preponderance of books published in English reflects to some degree the fact that the volumes here surveyed are located in American libraries — most of them, in fact, in the Widener Library at Harvard University. But partially too, it shows the English prominence in the general west-European expansion. The Englishmen of the age were enthusiastic travelers and zealous in recounting their adventures. The English interest in commerce and in the diplomacy of the "Eastern Question" further assured a good reception at home for accounts of these exotic and little-known lands [8].

How did the travelers reach Romania? The earliest visitors, such as Sestini, sailed from Constantinople to Varna, and then continued their journey north [9]. Others made the difficult journey along the Danube valley, now riding barges, now carts, according to the navigability of the river [10]. Still, the Danubian Principalities remained outside the network of major commercial routes, and this explains their long-lasting isolation, and the ignorance of west Europeans concerning them.

The inauguration of steamship lines on the Danube by 1834 marks an epoch in Romanian relations with the West. This new, major link between East and West brought many travelers to Moldavia and Wal-

---

[6] In addition to the doctors Neale and Noyes, John Mason was also trained in medicine; he worked among the Moldavian Jews.

[7] O'Brien, in his *Journal*, does not reveal why he was in Romania, but Henke, *Rumänien*, p. 275, says that he was an Irishman employed by an English newspaper. Beatty-Kingston, *Wanderer's Notes*, II, p. 2, states that he was sent from his post in Berlin by the "Daily Telegraph", an English paper, to investigate the complaints of the Jews in Moldavia concerning the new liquor law imposed by the government. Another journalist was William E. Curtis, an American who worked for the Chicago "Record Herald". For interest in the "Eastern Question", see Samuelson, *Roumania*, p. iv-v.

[8] Many accounts note the prevailing ignorance in western Europe of Romania. Samuelson, *Roumania*, p. iv, cites a former English consul-general in Bucharest who stated that mail addressed to Bucharest was at times delivered to Bokhara, India. At other times, the British authorities sent mail to Bucharest "in the Kingdom of Egypt". Six years later, in 1880, Mary Walker also reports that Romania is one of the most interesting and yet least known countries of Europe. See her *Untrodden Paths*, p. vii. Even in the twentieth century, Derek Patmore *Invitation to Roumania* (London, 1939), p. vii, makes essentially the same comment.

[9] D. Sestini, *Viaggio da Costantinopoli a Bukoresti, fatto l'anno 1779, con l'aggiunta di diverse lettere... relative a varie produzioni ed osservazioni asiatiche*, Rome, 1794.

[10] Pardoe, *City of the Sultan*, p. 325—28; F. Skene, *Wayfaring Sketches*, p. 273; Pigeory *Pèlerins*, p. vii; Henke, *Rümanien*, p. 250; Carlisle, *Diary*, p. 26; Parkinson, *Twenty Years*, p. 30. By the early twentieth century, a canal had been dug so that some steamers could pass the Iron Gates; see Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 16. Yet in 1933, D. J. Hall, *Romanian Furrow* (London, 1939), p. 7, still transferred ships in sailing down the Danube.

lachia who might otherwise have missed the region [11]. The first of our group of travelers to take advantage of the Danubian steamships was the British writer Michael J. Quin [12]. Wishing to reach Constantinople from Paris, he first intended to take the "ordinary and very fatiguing course overland", through Vienna, Semlin and Belgrade, but then learned that he could go by steamer down the entire course of the Danube river to the Black Sea. The prospect, he reported, was "so novel, so attractive in itself, and so convenient in every respect, [it] was too tempting to be resisted". Formerly, the overland journey from Vienna to Constantinople required three weeks, but Quin learned that it was now possible to go to Constantinople from London in only fourteen days [13]. Soon, he speculated, thanks to the "miracles in the age of steam", the same journey would require only eight days and nights.

Two years later, in 1836, R. T. Claridge similarly marvelled that steamers were traversing the entire length of the Danube river, the Black Sea, the Bosporus, the Archipelago and the Adriatic. These improvements, he affirmed, "have converted what was hitherto a journey of toil and danger, into one of unmixed pleasure and enjoyment" [14]. In 1839 an English cleric sailed from Pressburg to Galatz by steamer in less than six days [15]. By 1845, a lady returning to England from Constantinople reported that all but ten miles of the Danube river could be navigated by steamer [16].

The development of steam travel on the Danube river had two important effects. Both the speed of the trip and the number of travelers moving between western Europe and the East were greatly increased. And the new route brought Romania into close contact with a major artery of international traffic. In 1840, for example, Edouard Thouvenel, later to be France's minister of foreign affairs, took the steamer from Vienna to Constantinople; his routing also brought him into, and allowed him to observe, Romania [17].

While the novelty, relative speed, and spectacular scenery of the Danubian voyage pleased nearly all the passengers, many complained bitterly about the personal discomforts they endured during the trip. Most complained of the need to change from steamer to barge or other flat-bottomed boat, in order to navigate the dangerous rapids and shallows near the Iron Gates [18]. Some preferred to alight and to walk the distance from one steamer to the other, while still others took carts. A few savored the food aboard ship, but at least one traveler found it unpala-

---

[11] Carlisle, Claridge, Elliott, Oliphant, Pardoe, Pigeory, Skene, Smyth, and Walsh all had some destination other than Romania, but visited the country because of its proximity to the Danube, upon which they sailed.

[12] For a review of his book, *Steam Voyage*, see the *Edinburgh Review*, LXII (1836), 109—25, in which the reviewer claims that the trip was too rapid for profound observations, but that Quin managed to furnish "particulars both interesting and amusing".

[13] *Steam Voyage*, p. 1 and p. 163.

[14] *Guide*, p. v.

[15] Elliott, *Travels*, I, p. 96.

[16] F. Skene, *Wayfaring Sketches*, p. 273.

[17] *Hongrie*, p. 1. "Un service régulier de pyroscaphes est établi entre Vienne et Constantinople; j'en profitai pour accomplir le trajet qui sépare ces deux capitales".

[18] See Smyth, *Year*, p. 15—17; Skene, *Frontier Lands*, p. 177 and 196; Henke, *Rumänien*, p. 258—59.

table. Those lucky enough to secure cabins on board slept in reasonable comfort, but the many who slept in the general salon had to jostle fellow passengers and at times scuffle with them for the unreserved space. One astonished traveler saw a German fling an Austrian across the quarters in the battle for *Schlafenraum* [19]. Once, even a cleric came to blows with a fellow cleric over the scarce and precious space [20].

By the 1860's, railroads were further accelerating the trip to Romania, at least over sections of the lengthy route. One Frenchman commented in 1865 how, by a combination of boat and train travel, he could reach Giurgevo, the port of Bucharest, from Paris in just five days. Only some years earlier, the same trip cost him thirty days [21]. Still, in 1868, when a German traveler set out for Wallachia, there was on direct railroad route from Berlin to Bucharest. He gave in minute detail an account of the eleven difficult days it took him to reach Galatz by train and steamship [22]. However, only a decade later it was a relatively simple matter to take a train directly from Berlin not only to Bucharest, but also to Jassy and Galatz[23]. In 1882 it was possible to go by railway from Vienna to Bucharest in thirty hours [24]. As access to Romania grew quicker and easier, so also the number of western travelers to the Danubian principalities correspondingly multiplied.

What did these travelers observe in Romania? The most common impression was that of a vast land, difficult to traverse, and, at least at first, rarely visited by Westerners. Late in the nineteenth century, an Englishman noted that Romania was roughly the size of England, but that it supported a population only one-fifth as large [25]. This dearth of inhabitants was in marked contrast to the situation of land crowding and overpopulation, which came to burden the Romanian countryside by the early twentieth century [26].

The land appeared to our travelers rich in wild life. Those who sailed down the Danube river noted the countless birds along its banks : pelicans, cranes, curlews, wild ducks, cormorants, gulls, geese, storks and eagles. Those crossing the open steppes observed hungry wolves, which were seen to attack cattle and were thought to devour even human beings. The abundance of exotic flora and fauna attracted the interest of Domenico Sestini, who prepared an extensive description of what he had observed during his long residence in the region.

This open country seemed to our visitors rich in natural resources. Several observers believed that the Carpathian mountains would prove to be rich in minerals, and they blamed the centuries of political insta-

---

[19] Oliphant, *Russian Shores*, p. 218—49.

[20] Smyth, *Year*, p. 28—30.

[21] Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 13.

[22] Henke, *Rumänien*, p. 235—71.

[23] *Ibid*. p. 235.

[24] Samuelson, *Roumania*, p. 15, n. 1.

[25] *Ibid*. p. 4.

[26] Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 53 ff.

bility for the failure to exploit them [27]. Thick strands of virgin forests extended over the land, both on the plain and in the Carpathian mountains. However, even before 1800 Sestini warned that the wanton cutting of trees threatened to deplete this impressive wealth of forests. The need to satisfy Turkish demands for wood, to pave the streets of Bucharest, to build bridges and provide shipstores, and to supply fuel, resulted in deep inroads into the forest cover. In 1888 the English traveler Mrs. Walker observed that reckless deforestration was resulting in erosion and drought, and she expressed the hope that the government would supervise more closely the exploitation of forest resources [28].

The fertility of the Romanian plain, its great potential for cereal cultivation impressed many travelers. In 1820, the British consul Wilkinson reported that grain commonly returned sixteen to one on the seed, and in a good season twenty-five; this fertile land, he claimed, could support a population ten times its present size [29]. In 1854, O'Brien predicted that Romania would become, if its agriculture could be developed, the "granary of Europe" [30] But these same observers also noted the limited extent of the cultivated area. There were vast stretches of land, especially along the courses of the great rivers. According to Wilkinson, only one-sixth of the land was cultivated in 1820 [31]. The principal obstacles to agricultural development, according to the travelers, were the unstable political conditions, exploitive administration on the part of the Turks and their appointed administrators, and limited access to foreign markets. (This last factor we shall discuss more at length below.) The land further supported agriculture and an extensive viticulture ; Sestini has again left us a detailed description of these activities, and he much lauded the quality of Romanian wine [32].

Romanian cities were few, but large and growing. Visitors nearly always described Bucharest in great detail, and many stopped also at Braila and Galatz, especially if they were traveling by steamer. The

---

[27] Sestini, *Viaggio in Valachia*, p. 74—82, describes the mineral riches of the Principalities, saying that they are not exploited out of ignorance and also "per tema dell' avarizia dei Turchi". Moltke, *Briefe*, p. 7, also states that it is very likely that the Carpathians contain both noble and base metals, but that only the establishment of an hereditary principate and the application of much capital could create a successful mining industry. Wilkinson, *Account*, p. 72, claims that the Russians had explored the mineral deposits in 1811, but had kept their discoveries secret. His affirmations are repeated, often in the same language, by Walsh, *Narrative*, p. 200 ; Thouvenel, *Hongrie*, p. 225 ; Samuelson, *Roumania*, p. 19 ; and Parkinson, *Twenty Years*, p. 26. Walker, *Untrodden Paths*, p. vii, says the same thing, but attributes this information to A. Ubicini, *La Question des principautés devant l'Europe* (Paris, 1858), who probably was also borrowing from Wilkinson. This illustrates the exploitation of one early writer, usually without acknowledgement, by numerous later authors.

[28] Sestini, *Viaggio in Valachia*, p. 45. In 1835, Moltke, *Briefe*, p. 5, also noted the destruction of forests, and "an Anpflanzen dachte hier natürlich Niemand...". See also Sestini, *Viaggio curioso*, p. 3 ; Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 209 ; Walker, *Untrodden Paths*, p. 160 and p. 254. By 1913 some reforestration was taking place, according to Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 83.

[29] *Account*, p. 85.

[30] *Journal*, p. 91.

[31] *Account*, p. 75. In 1835, Moltke, *Briefe*, p. 5, estimated that "scarcely a fifth" of the arable land was being cultivated.

[32] *Viaggio curioso*, p. 33, and *Viaggio in Valachia*, p. 64—65. Part of his description of wine making, *Viaggio in Valachia*, p. 37—40, is translated verbatim by Neale, *Travels*, p. 167, without acknowledgement.

accounts record a remarkable growth of population in both port cities. Galatz grew from a reported 7000 in 1820 to a bustling 30,000 in 1854 [33]. Braila supposedly had a population of only 5000 in 1839, but its numbers tripled over the next fifteen years [34]. The travelers discussed the relative charms and comforts of Braila and Galatz. O'Brien claimed in 1853 that "Galatz looked to great advantage after leaving the dreary town of Ibraila", but in 1877, the German visitor Rudolph Henke completely reversed O'Brien's assessment [35]. Most travelers agreed with Henke; while Galatz was the larger and the more important port, the town of Braila seemed to them distinctly more attractive.

A careful reading of these accounts can yield a rough count of ships arriving and departing in the ports, the quantity of goods exported, value of the goods, and the growth or decline of commerce from one period to another. However, these figures should, when possible, be compared with official data [36]. Nearly all our commercial reporters note the importance of Greek firms, which controlled the preponderant volume of the export trade. The cities also contained large Jewish quarters. The Jews played a prominent role in local commerce, money lending, and in the professions [37].

Life was often uncomfortable for foreigners in these growing cities. The Danubian mosquito was notorious for its viciousness, and those who stayed in hotels or inns frequently encountered smaller and more annoying insects [38]. Troublesome packs of dogs annoyed many of them. One visitor to Bucharest remarked that he had to arm himself with a stick against the menacing animals. The streets, most of which were still unpaved, were notoriously dusty during the dry summers, and often clogged with mud and nearly impassable for pedestrians during the wet winters. But in spite of these difficulties, the travelers often remarked on the many beautiful churches and temples, and on the colorful populations of these complex communities.

Before the late construction of the railroads (from 1869), transportation on land in the interior depended on carts and carriages. The travelers discussed these conveyances, and the animals which pulled them, at great length. The British consul Wilkinson described in picturesque

[33] Wilkinson, *Account*, p. 81; Oliphant, *Russian Shores*, p. 246.

[34] Elliott, *Travels*, I, 101 and J. Skene, *Frontier Lands*, I, 358.

[35] O'Brien, *Journal*, p. 23, and Henke, *Rumanien*, p. 275—77.

[36] Official statistics concerning Romania, but for a period later than many of our accounts, may be found in *Notice sur la Roumanie principalement au point de vue de son conomie rurale, industrielle et commerciale* (Paris, 1867), and *La Roumanie, 1866—1906* (Bucharest, 1907).

[37] Henke, *Rumänien*, p. 315—18. According to Le Cler, *Moldo-Valachie*, p 205, "la monopole des grains procure aux Grecs d'énorme bénéfices". On the Jews in Moldavia and their status, see also Beatty-Kingston, *Wanderer's Notes*, II, 46 ff.; Mason, *Three Years*, p. 48 ff.; and Curtis, *Black Sea*, p. 374—77.

[38] Skene, *Frontier Lands*, I, 203; Skene, *Wayfaring Sketches*, p. 298; O'Brien, *Journal*, p 18; Thouvenel, *Hongrie*, p. 259. Pardoe, *City of the Sultan*, p. 316, noted "the clouds of musquitoes that infest the Danube; and which, being of immense size, inflict a sting that is far from contemptible". See also Pigeory, *Pèlerins*, p. 3. Smyth, who seldom had anything complimentary to say about Romania, did concede (*Year*, p 31) that "we experienced none of the plagues of fleas and mosquitoes said to molest travellers in the summer".

detail the wheel-barrow sized cart, the straw which served as a cushion, the absence of springs, the cramped position the unfortunate passenger had to assume, and the wild pace of the skinny horses over rough terrain[39]. Nearly all travelers depicted the horses which pulled their carts as small and thin, but most conceded that they were swift, or, as Sestini put it, "piccoli ma pieni di fuoco"[40]. Wilkinson believed that the system was efficient enough, but most later travelers considered it to be outmoded in the extreme.

Beginning with Wilkinson, the foreigners noted and deplored the excessive demand, on the part of the urban wealthy, for expensive carriages made in Vienna. Wilkinson himself though the contrast amusing between the highly decorated coaches and the drivers who were "gipsies in rags"[41]. Not until the end of the century were the gypsies supplanted by more elegantly attired coachmen, many of whom were Russian schismatics[42]. The taste for Viennese coaches proved enduring. Once, an Englishman inquired why the aristocracy of Bucharest did not import a Viennese coachmaker rather than so many vehicles[43]. The answer he received was that the very importation of the coach from Vienna by steamer enhanced the prestige of its owner. And the large carriages apparently functioned reasonably well upon the often unpaved, dusty or muddy streets. The sheer number and speed of Romanian coaches impressed the travelers nearly as much as their elegance.

Stable political conditions and access to foreign markets seemed to most travelers the keys to Romanian development, particularly the development of its rich agricultural potential. Some of the visitors were merchants or commercial agents, and were professionally interested in the promotion of trade. Both Sestini and Wilkinson fill their accounts with data on products, markets, and money considered useful for traders, and also the obstacles they confronted[44]. Up to 1829, the Ottoman Porte allowed cereals to be exported from the Danubian Principalities only to the Turks themselves, who paid an artificially low price for the grain and usually resold it at considerable profit[45]. The subsequent, growing Russian influence in the region did not significantly ease restraints on export. In 1850—51, an English merchant, J. Skene, who had lived in the East for twenty years, published a lively, two-volume study of Ro-

---

[39] *Account*, p. 92. His description of the cart is taken up by many later travelers, and, while their experiences might have been much the same as Wilkinson's, they do not give him credit for the colorful language. Samuelson, *Roumania*, p. 11, n. 1, quotes him on the carts.

[40] *Viaggio in Valachia*, p. 60.

[41] *Account*, p. 91. The observation is again repeated by many later authors but with minor variations. See Walsh, *Narrative*, p. 130; Noyes, *Rumania*, p. 121; J. Skene, *Frontier Lands*, II, 18; Walker, *Untrodden Paths*, p. 10.

[42] Curtis, *Black Sea*, p. 364; Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 26—27.

[43] Smyth, *Year*, p. 24.

[44] Sestini, *Viaggio in Valachia* p. 22—24, and p. 37—96. Wilkinson, *Account*, p. 67—85 states: "The trade of Wallachia and Moldavia, notwithstanding that it labours under a variety of restrictions and partial prohibitions, is one of their most important sources of opulence" (p. 74).

[45] Sestini, *Viaggio in Valachia*, pp. 87—90; Wilkinson, *Account*, pp. 76—86; Walsh, *Narrative*, p. 171. See also Alexandre J. Stamatin, *Le commerce extérieur de la Roumanie* (Paris, 1914), p. 39—43.

mania, paying particular attention to commercial opportunities [46]. Like many Englishmen, he was particularly sensitive to what he considered to be Russian obstruction of Romanian commercial development. The Russians, he claimed, were anxious to protect their own port of Odessa and the mammoth export of south-Russian cereals then flowing through it. At Russian insistance, he alleg d, the Ottoman Porte regarded both Bulgaria and the Danubian Principalities as foreign territories. Duties were imposed on goods crossing directly between these two provinces under Ottoman sovereignty ; and the Porte itself imposed additional duties on its own trade with these regions. These numerous tariff barriers thwarted commercial expansion. Skene further claimed that the Russians arranged for discriminatory quarantine regulations to be imposed on ships sailing the Black Sea. Ships cleared at Constantinople bound for Romanian ports had to undergo fourteen days of quarantine, and those bound for Odessa only four. In great detail and with much conviction he described the expenses entailed by these unneeded regulations. Skene and O'Brien also noted the refusal of the Russian authorities to dredge the mouth of the Danube, as they had pledged to do in 1829, in the Treaty of Adrianople [47].

Some travelers also claimed that the Austrians, who exercised a monopoly over steamship travel on the Danube, also obstructed Romanian commercial development in order to protect their own commercial interests [48]. In sum, physical obstacles (especially the constant silting of the mouths of the Danube), poor roads, delayed construction of railroads, and institutional obstructions combined to slow the growth of Romanian foreign exports. Not until the last quarter of the nineteenth century does Romania's foreign trade enter upon an epoch of vigorous expansion [49].

Concerning the inhabitants of Romania, their customs and culture, our travelers offer many observations. They point out, for example, contrasts in the conditions of life in the Carpathian mountains and on the extensive plains. Already in the eighteenth century Sestini observed that inhabitants of the mountains were subject to frequent dwarfism and to goiters, which he attributed to the local water [50]. At least three sub-

---

[46] *Frontier Lands*, I, 360—76. For Skene's career and that of Felicia Skene, who wrote *Wayfaring Sketches*, see E. D. Tappe, *The Skene Family in South-East Europe*, "Revue des études sud-est européennes", X (1972), p. 581—85.

[47] Skene, *Frontier Lands*, I, 377—90; O'Brien, *Journal*, p. 6—11 ; and Oliphant, *Russian Shores*, p. 244.

[48] Oliphant, *Russian Shores*, p. 245 : "So long as the Danube Steam Navigation Company continues to hold the monopoly it at present exercises, so long will an insurmountable obstacle exist to the increasing prosperity of these provinces...". As late as 1882 Samuelson, *Roumania*, p. 33—34, accuses Austria of attempting " to dominate the whole course of the river". England also had ambitions in regard to the Danube. See Georges D. Cioriceanu, *Les grands ports de Roumanie* (Paris, 1928), p. 21.

[49] On dredging and its results, see especially *Des effets produits par l'amélioration de l'embouchure de Soulina sur le commerce d'exportation maritime* (Galatz, 1869). Stamatin, *op. cit.*, p. 70—94, gives statistics for Romanian foreign trade from 1875 to 1905.

[50] *Viaggio in Valachia*, p. 35. Neale, *Travels*, p. 168, states that people living on the plains were old at 60, but that some mountain people survived to 110 or 120 years. As a doctor, Neale was interested to learn that the inhabitants of the deep and narrow valleys in the mountains were frequently afflicted by goiters. See also Wilkinson, *Account*, p. 167, and Walsh, *Narrative*, p. 119.

sequent travelers also recorded that the people of the uplands suffered frequently from goiters. Wilkinson compared this malady prevalent in the Carpathians to the similar disease which, he stated, was frequently encountered in the Alps of western Europe.

Another malady which struck the population of the lowlands was marsh fever, presumably malaria. Mosquitoes and other pests infested the peasant huts. The earliest visitors in particular noted that the peasants lived in the most abject poverty, but in the midst of abundant resources, which they had no incentive to exploit [51]. Famines, at all events, were rare, and the common opinion was, as we have mentioned, that the land could support many more inhabitants than it then possessed.

The travelers describe in colorful detail the social life of the population, especially marriages, engagements, baptisms and funerals. These descriptions are among the most interesting contained in the accounts. The tender age of brides at first marriage, especially among the aristocracy, astonished the foreigners. Many girls were given in marriage at the age of thirteen or fourteen [52]. The usual age of the groom at first marriage is rarely cited, but the impression is that he was considerably older than his bride. An Irish woman, who from 1889 spent many years in Romania as a governess and teacher, has left us a particularly vivid picture of a Romanian marriage. She learned from a young Romanian woman how her own grandmother had been married "in olden times", presumably in the early years of the nineteenth century [53]. Marriage was arranged for her grandmother when she was only thirteen. She dressed for the wedding, but then changed her mind. To persuade this child bride to go through with the ceremony, the groom got for her "the most beautiful doll in all Bucharest". "To the day of her death", our account continues, "... she never called her husband anything but 'Domnele', i.e. Master. He was considerably older than she, hence, I suppose, her great respect for him".

This and other sources affirm that in the early nineteenth century, at least among the aristocracy, the Romanian girl was very young and the man quite mature at first marriage. Several social repercussions would follow from such a pattern. Many aristocratic girls would find it impossible to attract a husband. If men postponed marriage until their mature years, a certain percentage of these aging males would die before taking a bride, leaving an imbalance between the numbers of young, marriageable girls and older, marriageable men. Our accounts offer confirmation that this situation did indeed obtain. They describe numerous convents filled with noble young women ; presumably not all these young women were motivated by piety ; some were doubtlessly forced into the

---

[51] Neale, *Travels*, p. 166 ; Moltke, *Briefe*, p. 6. The latter states : "Der Wallache hat von seinem Vater gelernt, nie mehr zu bauen, als gerade ausreicht, sein Leben kummerlich zu fristen : ein Mehr ware nur die Beute seiner Machthaber oder seiner Feinde gewesen".

[52] Wilkinson, *Account*, p. 144—45. Le Cler, *Moldo-Valachie*, p 245, states that girls are married at age 13 or 14 ; he mentions one girl who had been married three times by the age of 22. Lagarde, *Voyage*, p. 360, also states that girls marry so young that by age 15 or 16, some of them ask for divorce on frivolous pretexts. Quin, *Steam Voyage*, p. 174, reports that girls marry at age 13 ; he is the only traveler to state that men married young — at age 17 or 18. See also Mason, *Three Years*, p. 55.

[53] *Twenty Years*, p. 119.

religious life through a dearth of grooms[54]. Those girls who married needed a large dowry. According to an American visitor to Romania in 1854, young men were prone to consider marriage only, when the proffered dowries reached substantial sums[55]. The financial strain upon families with many daughters to marry was thus enormous. Some fathers chose to invest all their expendable wealth in a dowry for one daughter only, so that she at least could marry well. The other daughters were dispatched to convents, as it was considered a disgrace for an unmarried woman to remain at home with her parents.

Along with the early age of first marriage for women and the high dowries, the frequency of divorce also surprised the travelers[56].

It is interesting to compare this pattern of marriage with contemporary patterns prevailing in western Europe. According to the English demographer J. Hajnal, since probably the eighteenth century, if not before, the western populations have followed a pattern of marriage which Hajnal considers unique in the world[57]. It is marked by two characteristics : advanced age at first marriage for both men and for women ; and the presence of significant numbers of men and women in the population who do not marry at all. Evidently Romanian marriages of the early and middle nineteenth century, as described by our travelers, did not yet correspond to this "modern, west-European pattern of marriage". To learn precisely when and why Romanians first began to marry according to this modern, western pattern would make a valuable contribution to social history.

The travelers also sprinkled their accounts with many observations on religion and culture. Both clerics and laymen alike were interested in Romanian religious rites, their churches, monasteries, holy days, fasts and customs — especially those associated with marriage and death[58]. Some discerned in the elaborate funeral practices survivals of Greek or Scythian customs. The Romanians, for example, placed a coin in the hand of the deceased and provided him with bread for his journey to the afterlife — practices which reminded the foreign observers of ancient pagan

---

[54] Noyes, *Roumania*, p. 117, notes that unmarried aristocratic ladies are sent to convents, where they lead uncloistered lives. J. Skene, *Frontier Lands*, II, 34, heard of a convent with over 1000 nuns, many from the "highest families". According to F. Skene, *Wayfaring Sketches*, p. 223—4, through marriage arrangements a yearly cargo of Wallachian brides was sent to Athens. See also Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 173.

[55] Noyes, *Roumania*, p. 117; Bellanger, *Le Kéroutza*, I, 340; Wilkinson, *Account*, p. 144—45.

[56] Wilkinson, *Account*, p. 145; Skene, *Frontier Lands*, I, 339 and II, 23. Skene observes that fortunes generally belong to the women and that "divorce being easy, they keep their husbands in order by threatening to dismiss them, if they misbehave". For other comments on divorce, see Lagarde, *Voyage*, p. 360 ; Bellanger, *Le Kéroutza*, I, 337—65 ; Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 9 and p. 160 ; Beatty-Kingston, *Wanderer's Notes*, II, 8 ; and Parkinson, *Twenty Years*, p. 172.

[57] "European Marriage Patterns in Perspective", *Population in History : Essays in Historical Demography*, ed. David Glass and D.E.C. Eversley London, 1965, p. 215—25.

[58] Wilkinson, Bellanger, Le Cler, Henke, Walker and Noyes are particularly rich in comments on religious and social customs.

rituals[59]. Others saw similarities between Romanian ceremonies of engagement and marriage and those practiced by the ancient Romans[60]. These fanciful attributions may have little interest for the modern anthropologist or the folklorist, but the visitors do at least provide extensive and colorful descriptions of these religious and social rituals.

The travelers assessed the religious spirit of the Romanians in often contradictory ways. To some, the Romanians appeared deeply religious, as shown by their fasts, their holy days, their wealthy churches and crowded monasteries[61]. Others chastized Romanians for their alleged attachment to pagan ways and, justly or not, for their indifference to basic Christian precepts[62]. Excessive gambling, luxurious living in the capitals, the taste for Parisian fashions among the women, were frequently cited and deplored. Still, some of the writers who condemned women for their elegant attire could not suppress admiration for the stunning results[63]. Urban women were lauded for their beauty; peasant women for their industry. In spite of frequent biases, the accounts have left us a sparkling picture of nineteenth-century Romanian social life.

In this brief review of travel accounts, we have been able to examine only a few of the numerous topics which our authors mention. There is hardly a subject relevant to Romanian history which did not attract some comment from some traveler in the nineteenth century. This range and wealth of content are perhaps the chief value of travel accounts for the historian. We reiterate the warning that these accounts should be used with caution, and are best used together. The historian must determine when the traveler speaks as an independent witness, and when he is copying without acknowledgement an earlier author. Travel literature is also subject, perhaps more than other genres, to distortions attributable to prejudice or ignorance. The historian must be alert to all these faults and errors. Still, the reports of travelers provide numerous insights into Romanian history, especially social history, over the nineteenth century. In any comprehensive study of the society of the epoch, they eminently merit consideration.

APPENDIX

ACCOUNTS OF TRAVELERS IN ROMANIA IN THE NINETEENTH CENTURY: A PARTIAL BIBLIOGRAPHY

Beatty-Kingston, A. *A Wanderer's Notes*, 2 vols. London, 1888.

Bellanger, Stanislas. *Le Kèroutza: Voyage en Moldo-Valachie*, 2 vols. Paris, 1846.
A chatty, rather superficial description of life principally in Bucharest by a young French author, written in 1836.

[59] Neale, *Travels*, p. 172; Noyes, *Rumania*, p. 169—76; Walker, *Untrodden Paths*, p. 27—33. English travelers in the 1930's found some of the same traditions among the Romanian peasants. See Hall, *op. cit.* p. 77 and p. 180; Henry Baerlein, *In Old Romania* (London, 1940), p. 193.

[60] Noyes, *Roumania*, p. 104 ff.; Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 281 ff.

[61] O'Brien, *Journal*, p. 88.

[62] Skene, *Frontier Lands*, II, 58—59; Curtis, *Black Sea*, p. 357—63; Walsh, *Narrative*, p. 136; Noyes, *Roumania*, p. 137; Smyth, *Year*, p. 21; and Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 26.

[63] Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 25; Lagarde, *Voyage*, p 324; Curtis, *Black Sea*, p. 365; O'Brien, *Journal*, p. 57; Crosse, *Carpathians*, p. 2—3; Noyes, *Roumania*, p. 123; and Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 33.

Carlisle, Earl of. *Diary in Turkish and Greek Waters*, 2nd ed. London, 1854.
An account of a Danubian voyage with a stop at Galatz.

Claridge, R. T. *A Guide along the Danube, from Vienna to Constantinople, Smyrna, Athens, the Morea, the Ionian Islands and Venice from the Notes of a Journey Made in the Year 1836*, London, 1837.
A guide particularly designed for travelers on the Danube river.

Crosse, Andrew F. *Round about the Carpathians*. Edinburgh, 1878.

Curtis, William E. *Around the Black Sea*. New York, 1911.
By an American journalist; includes a section on Romania.

De Gubernatis, Angelo. *La Roumanie et les roumains*; *impressions de voyage et études*, Florence, 1898.

Elliott, Charles B. *Travels in the Three Great Empires of Austria, Russia and Turkey*, 2 vols. Philadelphia, 1839.
The first volume contains a cleric's account of his visit to Moldavia.

Henke, Rudolf. *Rumanien, Land und Volk. In geographischer, historischer, statisticher und ethnographischer Beziehung, sowie in Reiseerinnerungen nach dreijahrigen eigenen Beobachtungen und mit Benutzung authentischer Quellen unter bevorzugter Berucksichtigung der gegenwärtigen Lage*, Leipzig, 1877.
A detailed description of Romania and an account of the author's visit there in 1868—71.

Labbé, Paul. *La vivante Roumanie*, Paris, 1913.
A description of Romania by an expert on Russia.

Lagarde, Comte de. *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiow, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt: ou lettres adressées à Jules Griffith*, Paris, 1824.
Largely derivative in its Romanian materials.

Le Cler, G. *La Moldo-Valachie: ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être*, Paris, 1866.
An opinionated but not imperceptive account by a young Frenchman who spent several years in Romania.

Mason, John. *Three Years in Turkey: The Journal of a Medical Mission to the Jews*, London, 1860.
Includes a lengthy description of life among the Jews in Moldavia.

Moltke, Hellmuth Graf von. *Briefe uber Zustande und Begebenheiten in der Turkei aus den Jahren 1835 bis 1839*, Berlin, 1841.
Some observations on Wallachia by a young army captain later to become the famous marshal.

Neale, Adam. *Travels through Some Parts of Germany, Poland, Moldavia and Turkey*, London, 1818.
A beautifully illustrated account by a doctor.

Noyes, James O. *Roumania: The Border Land of the Christian and the Turk, Comprising Adventures of Travel in Eastern Europe and Western Asia*, New York, 1858.
Account by an American doctor in the service of the Ottoman army, largely derivative in its materials but with a few personal observations

O'Brien, Patrick. *Journal of a Residence in the Danubian Principalities, in the Autumn and Winter of 1853*, London, 1854.
By a British journalist; rich in political comment and military observations.

Oliphant, Laurence. *The Russian Shores of the Black Sea in the Autumn of 1852 with a Voyage down the Volga, and a Tour through the Country of the Don Cossacks*, New York, 1854.

Pardoe, Julia. *The City of the Sultan and Domestic Manners of the Turks with a Steam Voyage up the Danube*, London, 1854.
A description of a journey up the Danube by an American writer of popular history.

Parkinson, Maude. *Twenty Years in Roumania*, London, 1921.
Unsophisticated but perceptive personal account of an Irish teacher who from 1889 spent twenty years in Romania.

Pigeory, Félix. *Les pèlerins d'Orient: Lettres artistiques et historiques sur un voyage dans les provinces danubiennes, la Turquie, la Syrie et la Palestine avec mission du gouvernement*, Paris, 1854.

Quin, Michael J. *A Steam Voyage down the Danube with Sketches of Hungary, Wallachia, Servia, Turkey*, 3rd ed., Paris, 1836.
One of the most widely used of travel accounts.

Rosny, Léon de. *Les romains d'Orient; l'ethnographie de la Roumanie*, Paris, 1885.
Samuelson, James. *Roumania, Past and Present*, London, 1882.
An investigation of conditions in Romania by an English barrister.
Sestini, Domenico. *Viaggio curioso, scientifico, antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna*, Florence, 1815.
An early description written by an Italian naturalist and numismatist.
Idem, Viaggio in Valachia e Moldavia con osservazioni storiche, naturali e politiche, Milan, 1835.
Skene, Felicia M. F. *Wayfaring Sketches among the Greeks and Turks on the Shores of the Danube*, 2nd ed., London, 1849.
Skene, J. K. *The Frontier Lands of the Christian and the Turk Comprising Travels in the Regions of the Lower Danube in 1850 and 1851*, 2 vols., 2nd ed., London, 1853.
A lively collection of miscellaneous information; by a British merchant who spent twenty years in eastern Europe.
Smyth, Warington W. *A Year with the Turks or Sketches of Travel in the European and Asiatic Dominions of the Sultan*, New York, 1854.
A highly sympathetic treatment of the Turks, but not of the Romanians.
Thouvenel, Edouard. *La Hongrie et la Valachie: Souvenirs de voyage et notices historiques*, Paris, 1840.
The keen and informed comments of the future minister of foreign affairs under Napoleon III.
Walker, Mary A. *Untrodden Paths in Roumania*, London, 1888.
A vivid and detailed account of urban and rural life in Romania, with descriptions of eleven monasteries.
Walsh, R. *Narrative of a Journey from Constantinople to England*, Philadelphia, 1828
Wilkinson, William. *An Account of the Principalities of Wallachia and Moldavia with Various Political Observations*, London, 1820.
Invaluable mine of information by a long-time British consul in Bucharest.

L'EXPANSION OTTOMANE AUX XIV[e] ET XV[e] SIÈCLES À TRAVERS QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS

« The Turks have constantly been an imperial people »; cette constatation de l'un des auteurs discutés au cours de notre exposé met en pleine lumière la vocation de fondateurs d'Etats des Turcs, aussi bien de ceux qui ont bâti des empires dans les steppes euro-asiatiques que de ceux qui, établis sur les territoires d'anciens *Kulturlander*, ont mis les fondements de constructions étatiques autrement durables. Parmi ces derniers, la destinée la plus glorieuse était réservée au conglomérat tribal des Osmans.

Les trois premiers siècles de l'histoire ottomane ont été l'époque de l'expansion territoriale vertigineuse de la nouvelle puissance et celle de l'épanouissement de ses institutions; c'est ce que l'on convient désormais d'appeler « l'âge classique » de l'histoire ottomane. Les études que nous nous proposons de présenter dans les lignes suivantes sont toutes consacrées à divers aspects de l'expansion ottomane à cette époque. Mais avant d'aborder le sujet même, quelques brèves remarques préliminaires s'imposent.

L'entrée des peuplades turques dans l'espace du Moyen et Proche Orient a été une migration semblable à celle des autres peuples migrateurs; de l'avis de l'un des plus réputés spécialistes de l'histoire ottomane, E. von Grunebaum, la victoire des Osmans a été l'un des derniers succès enregistrés par la poussée des nomades dans le monde civilisé. Mais tandis que, en général, les formations étatiques des nomades turcs et mongols ont été fragiles — elles disparaissent à plus brève ou plus longue échéance sans laisser des traces durables — les Osmans, dépassant leur ancien *Unterbau* tribal, ont réussi a créer un État durable. De l'avis unanime des spécialistes, cette évolution particulière est en première place due à la position géographique du beylik d'Osman et nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur cet aspect essentiel. Mais, si les Osmans ont su tirer tout le profit de cette position géopolitique favorable, le fait s'explique aussi par le génie administratif et militaire des premiers sultans et par l'appui donné à la jeune dynastie osmane par les *oulèmas* et les communautés d'*ahi*, rouages de première importance du nouvel État. Ces facteurs ont été décisifs, sans doute, mais ils ne suffisent pas à expliquer l'évolution des Osmans, des structures tribales à l'État-empire; la même vocation impériale, si elle s'était réalisée dans la steppe, les aurait déterminés, de toute probabilité, à conserver comme les autres nomades, leurs structures originaires. Mais les hordes turques qui ont mis les fondements de l'Empire ottoman ont été obligées d'adopter un héritage étranger à leurs traditions et, ce faisant, de s'adapter à une nouvelle réalité : le féodalisme islamique. Comprenant qu'il ne lui était plus possible de maîtriser avec les structures gentiliques traditionnelles le territoire déjà vaste sur lequel s'étandait son pouvoir, le sultan Orkhan a rénové l'organisation militaire du sultanat en ouvrant la voie à sa féodalisation. Les instruments et les structures féodales (le timar et les kapıkullaır) et islamiques de l'Empire étaient ainsi virtuellement créés; la conquête allait donner corps à cette virtualité et faire de la minuscule principauté des Ottomans l'une des grandes réalités de l'histoire universelle.

Quelles ont été les grandes étapes et les directions de l'expansion ottomane? Quelle a été la place de la flotte ottomane dans l'ensemble des forces armées de l'Empire ottoman? Quelles ont été les étapes de l'évolution de la puissance navale ottomane et quelles ont été les réactions des cercles dirigeants de l'Empire face à l'option expansion terrestre ou navale? Quel a été le rôle des grandes routes du commerce international et du pèlerinage dans le choix des directions de l'expansion? Quel a été, enfin, le poids de la diplomatie dans l'ensemble des facteurs qui ont assuré les grands succès militaires de la Sublime Porte? Voici quelques-unes des questions auxquelles s'efforcent de répondre les études discutées ci-dessous et auxquelles les bulletins que nous nous proposons de présenter régulièrement à l'avenir et de façon plus systématique sur le même thème, ajouterons sans doute de nombreux autres.

Pour les trois premiers siècles de l'histoire ottomane, les médiévistes ont depuis peu à leur disposition le manuel du professeur Halil Inalcik, *The Ottoman Empire, The Classical*

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. XIII, 2, P. 275—283, BUCAREST, 1975

Age 1300—1600, New York, Washington, 1973, XII + 258 p., que l'on n'hésitera pas à qualifier de classique, malgré la date récente de sa parution ; renfermant une immense documentation, recueillie par l'auteur le long d'une vie consacrée à l'étude de l'histoire ottomane et maîtrisée par un exceptionnel esprit de synthèse, le travail de H. Inalcik nous présente les institutions et les rouages de la société ottomane à l'âge classique. L'admirable dissection que nous offre l'auteur nous révèle l'équilibre fonctionnel d'une société en pleine expansion. Il n'y a pas lieu de présenter dans son ensemble un livre qui embrasse tous les aspects de la société ottomane ; (voir le compte rendu paru dans cette même revue, nº 3/1974) ; nous nous contenterons donc de mettre brièvement en évidence les éléments nouveaux de cette synthèse en ce qui concerne la création et l'expansion de l'Empire. Evidemment ce n'est pas dans le récit événementiel, forcément très limité, que réside la nouveauté de ce livre mais dans la vision d'ensemble, organique, d'une société née de la conquête et dont les institutions fondamentales ont été l'instrument de cette fonction vitale. Ce fut justement cette parfaite correspondance entre la vitalité conquérante et les institutions que se sont donnés les conquérants qui a fait des XIVᵉ—XVIᵉ siècles l'époque classique de l'histoire ottomane ; par contre, la fin de l'âge des conquêtes coincide avec le dérèglement de cette harmonie classique ; la fin du XVIᵉ siècle qui a marqué en même temps l'arrêt de l'expansion et la déchéance des anciennes institutions est « the main dividing line in Ottoman history » (p. 4) Cette réalité structurelle essentielle que H. Inalcik est le premier à avoir saisie et mise en pleine lumière constitue la clef de voûte de son livre.

C'est dans le cadre des réalités originaires fondamentales — la guerre sainte et la colonisation — qu'il faut replacer toute l'histoire de l'expansion ottomane ; évidemment ces caractéristiques essentielles, loin d'être propres aux Ottomans, étaient communes à tous les beyliks turcs d'Asie Mineure. Si les Ottomans en ont été les grands bénéficiaires, si ils ont eu part d'une destinée singulière, le fait s'explique par la position géographique privilégiée qu'ils occuppaient en Asie Mineure, position qui a offert à leur vocation conquérante un terrain pratiquement illimité. En s'infiltrant en Europe, les Ottomans ont mis les fondements de leur future grandeur ; ce fut au cours de sa confrontation avec les puissances européennes et sur un front de plus en plus large, sous ses premiers sultans, que le petit beylik ottoman qui, à ses origines ne différait en rien des autres principautés turques de l'Asie Mineure, allait progressivement se muer en un Empire. La conquête de Constantinople a donné à la domination ottomane en Europe un caractère irréversible et a conféré aux sultans une légitimité internationale dont Mehmet II a su tirer largement profit. On ne pourra donc que souscrire à l'affirmation de l'auteur selon laquelle « Mehmed the Conqueror was the true founder of the Ottoman Empire. He established an Empire in Europe and Asia with its capital at Istanbul, which was to remain the nucleus of the Ottoman Empire for four centuries. He used the title "Sovereign of the two Lands" — Rumelia and Anatolia — "and of the two Seas" — the Mediterranean and the Black Sea » (p. 29).

Malgré les grandes victoires et conquêtes de Mehmet II, ce n'est qu'à partir de Sélim Iᵉʳ que l'Empire ottoman a cessé d'être « a frontier state » pour devenir un califat islamique. A partir de cette époque, les sultans ne se limitent plus à la fonction de gardiens « des frontières », mais ils revêtent celle, autrement importante, de protecteurs de l'ensemble du monde islamique. A partir de Süleyman Iᵉʳ, l'Empire ottoman devient un facteur majeur et permanent du jeu politique européen, intégration qui a accru encore la complexité du système des relations internationales à l'époque moderne : « up to 1596 there was no question of international politics which did not somehow involve the Ottomans » (p. 35).

Mais vers la fin du siècle un déclin précoce et prolongé guettait l'Empire qui avait excédé ses forces vives ; déclin politique — fin de l'ère des grandes conquêtes — tout autant qu'institutionnel, les deux aspects étant, nous venons de le voir, strictement liés l'un à l'autre. De cette stagnation et ensuite regression l'impact de l'Europe, en plein processus de modernisation, a été, de l'avis de H. Inalcik, le principal responsable. Les institutions caractéristiques des États du Proche Orient que l'Empire ottoman avait adoptées — l'auteur s'inscrit en faux contre la thèse de N. Iorga épousée aussi par d'autres historiens qui voyaient dans l'Empire des sultans une « Byzance après Byzance » — se révélèrent incabables de faire face à la confrontation avec les puissances européennes. L'âge classique de l'Empire ottoman était révolu.

Les spécialistes des premiers siècles de l'histoire ottomane auront dorénavant à leur disposition un excellent instrument de travail, grâce aux efforts de pionnier fournis par le regretté Donald Edgar Pitcher dans son ouvrage monumental *A Historical Geography of the Ottoman Empire from the Earliest Times to the End of the Sixteenth Century*, Leiden, E. J. Brill, 1972, X + 171 p. + 36 planches ; constatant le grand retard des études cartographiques relatives à l'histoire de l'Empire ottoman (« historians of the Ottomans have so far shown little interest in the usefullness of maps », p. V), l'auteur s'est assumé la tâche ingrate

de combler cette lacune, l'une des plus graves de cette branche de la science historique. Les historiens de l'expansion ottomane n'auront donc plus à envier leurs collègues qui consacrent leurs efforts à la connaissance d'autres empires et civilisations; ils peuvent même s'enorgueillir de posséder un modèle du genre, instrument dorénavant indispensable à leurs recherches.

Un simple coup d'œil sur la liste des cartes est suffisant pour comprendre et les difficultés de la tâche assumée par D. S. Pitcher et l'importance décisive de son ouvrage pour le développement des études ottomanes. Un premier groupe de cartes (n^os^ 1 à 5) sert d'introduction à l'imposante suite de représentations cartographiques de la puissance ottomane à partir du XIV^e^ et jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle; sous le titre *Les Turcs dans l'histoire du monde* ce premier groupage nous offre une image schématique mais d'autant plus saisissante des étapes de l'affirmation historique des Turcs, au sens le plus large du terme. Suivent les cartes consacrées à l'État seldjoukide et aux émirats qui s'en détachèrent après son écroulement du fait de l'invasion mongole et à la situation de l'Asie Mineure et de l'Égée à la veille de la grande expansion ottomane (n^os^ 6—8). Avec la carte représentant les limites atteintes par l'émirat d'Osman et d'Orkhan à partir de 1300 et jusqu'en 1362 (n° 9) nous entrons dans l'étape ottomane de l'histoire des Turcs. Les conquêtes de Murad I^er^ et de Bayezid^er^ qui en moins d'un demi-siècle ont fait de l'État ottoman l'une des grandes puissances de l'époque font l'objet d'une carte spéciale (n° 11), à laquelle fait suite une autre, consacrée au reflux de l'Etat ottoman après la catastrophe d'Ankara et au cours des guerres civiles (n° 12). Suivent les cartes représentant la reprise de l'Empire entre 1413—1451, cartes générales et cartes complémentaires concernant la Grèce, l'Albanie (n^os^ 13 à 15), les conquêtes de Mehmet II et de son fils Bayezid II (n° 16), les limites superposées de l'Empire byzantin et de l'Empire de Mehmet II (n° 17), les relations internationales de l'Empire dans la seconde moitié du XV^e^ siècle (n° 19), les conquêtes de Sélim I^er^ et de Suleyman le Magnifique (n^os^ 20 à 22), l'Empire de 1566 à 1612 (n° 23), les divisions administratives de l'Empire (n^os^ 24—25) et, enfin, diverses cartes consacrées aux différentes régions et provinces intégrées à l'Empire ottoman ou se trouvant simplement en rapports de dépendance avec les sultans (Anatolie, Roumélie, Dalmatie, Bosnie, Pays Danubiens, mer Noire et Steppes du Nord, Caucase, Syrie, Mésopotamie, Kourdistan, Liban, Egypte, Arabie, et, enfin, Côtes Barbaresques (n^os^ 26 à 36). Chaque étape de l'évolution territoriale de l'Empire se trouve donc représentée dans son ensemble et dans ses aspects particuliers, régionaux, dans l'atlas de D. E. Pitcher. Le choix même des moments et des étapes de l'histoire ottomane sur lesquels s'est fixé l'auteur témoigne de ses profondes connaissances en la matière. La clarté de l'image, complète et simple à la fois, l'utilisation magistrale des couleurs, la technique exceptionnelle de l'exécution rendent les cartes encore plus suggestives pour les réalités qu'elles expriment.

Un texte très dense, véritable chronologie de l'histoire ottomane, sert d'introduction aux cartes et en facilitent l'utilisation. Chaque carte ou chaque groupe de cartes fait l'objet d'une présentation des grandes lignes de l'expansion ottomane, dans ses diverses étapes. Fruit d'un travail laborieux, vu l'état actuel de nos connaissances qui trop souvent s'étayent sur des sources incertaines et souvent uniques, le texte introductif nous offre une excellente vue d'ensemble, en raccourci, de l'expansion ottomane et de la confrontation de la nouvelle puissance avec ses multiples adversaires; elle est le résultat d'une attentive et compétente confrontation des sources mêmes.

Evidemment, un travail d'une telle envergure ne saurait échapper aux erreurs, dues pour la plus grande part aux pièges tendus par les sources, laconiques et incertaines, surtout pour les deux premiers siècles de l'histoire ottomane. Il n'entre pas dans l'intention de cet exposé sommaire de dresser une liste complète de dates et d'assertions sujettes à caution ou même à rectifier. Nous nous bornerons à suggérer quelques rectifications dont pourront éventuellement tirer profit les éditions ultérieures de l'ouvrage. S'il est vrai que, par exemple après Ankara, l'œuvre d'Orkhan et de Murad I^er^ a fait preuve d'une exceptionnelle solidité et qu'elle ne fut pas entamée par la vague qui avait englouti les conquêtes autrement prématurées et fragiles de Bayezid I^er^ (p. 57), il est sans doute exagéré d'affirmer que le principal résultat de la victoire de Timur Lenk a été d'illustrer l'immense valeur de l'Etat créé par les deux sultans. Le principal effet de cette confrontation a été celui de donner un coup de frein, pour un temps du moins, à l'expansion ottomane et même de faire reculer, les limites de l'Empire en Asie Mineure surtout, comme il résulte d'ailleurs de l'excellent abrégé historique consacré aux quatre décennies qui se sont écoulées entre Ankara et l'accession au trône de Mehmed II (*The Recovery after Ankara, 1402—1451*). L'histoire du Banat de Sévérin, brièvement esquissée par l'auteur, est à refaire, du moins dans quelques-uns de ses détails; de même l'acception géographique de cette unité administrative dont les limites ont été très labiles le long de son existence. Ce ne furent pas les chevaliers teutoniques à être investis du Banat de Sévérin en 1247 (p. 72) — ils avaient été chassés de la région des Carpates une vingtaine

d'années plus tôt pour n'y revenir qu'au XV^{e} siècle — mais bien les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean, dont la présence effective dans le territoire qui leur avait été concédé reste encore à prouver. La « restauration » hongroise dans la même région du temps de Louis d'Anjou n'a été réelle que si l'on n'y comprend plus, comme à l'époque antérieure, tout le territoire s'étendant jusqu'à la rivière de l'Olt.

L'affirmation selon laquelle la première invasion ottomane en Transylvanie aurait été celle de 1432 (p. 73) doit être rectifiée, vu que la présence militaire des Turcs dans cette province est signalée au moins à partir de 1420 (v.à ce propos l'étude récente de G. Gundisch, *Siebenburgen in der Turkenabwehr, 1395—1526*, dans la « Revue roumaine d'histoire », 13, 1974, 3, p. 415—443). Après les études récentes du médiéviste roumain Francisc Pall, la date 1446 pour l'exécution de Vlad Dracul par Jean Huniady (p. 72) doit être déplacée d'une année, c'est-à-dire en 1447. C'est grâce aux travaux du même spécialiste de la croisade au bas Moyen Âge que nous savons aujourd'hui avec certitude que, loin de rejeter l'armistice offert par le sultan, comme l'affirme l'auteur (p. 73) en suivant en ceci la thèse erronée de O. Halecki, le roi Vladislav de Hongrie, avant de la rompre à la veille de la campagne malheureuse qui finit à Varna avait bel et bien accepté de conclure une trêve avec les Ottomans. C'est à une simple assimilation hâtive de deux situations différentes au point de vue chronologique qu'il faut, sans doute, attribuer l'affirmation de l'auteur pour qui les deux Principautés Roumaines ont eté « également fondées au début du XIV^{e} siècle... » (p. 93). Si l'affirmation est passablement correcte pour la Valachie, elle ne l'est pas pour la Moldavie dont l'apparition sur la carte politique de l'Europe appartient à la seconde moitié du XIV^{e} siècle. En 1462, la Valachie n'était pas un « predominant pastoral land » (p. 94), comme le croit l'auteur, mais un pays prédominant agricole. Les Turcs ne se sont pas emparés en 1475 de Cetatea Albă (Akkerman) (p. 94), bien qu'une attaque contre l'importante forteresse moldave eut eu lieu en cette année. Vlad l'Empaleur a été réinstallé au trône en 1476 et non pas l'année suivante *(ibidem)*. La reconstitution des événements qui ont mené à la conquête de Caffa par les Turcs, en 1475, est légèrement dénaturée dans l'exposé de l'auteur. Mengli Giray, le khan des Tatares de Crimée, ne se trouvait pas en conflit avec des « Tatares résidant à Caffa » (p. 97) ; ce fut, au contraire, Mengli Giray qui, en conflit avec la faction proottomane de l'aristocratie tatare, s'était vu contraint de chercher refuge auprès des Génois de Caffa. Mais on ne pourra que souscrire au jugement qu'il formule sur la campagne ottomane en Crimée en 1475 qui, à son avis, a été « one of the most important and far-sighted of all the Comqueror's undertakings » *(ibidem)*. Quant aux campagnes réitérées de Süleyman le Magnifique en Hongrie, il est peu probable que le but du sultan ait été celui « d'affaiblir » son ancien rival (p. 115), qui avait perdu sa force offensive. Toutes les données disponibles sur la politique hongroise du grand sultan tendent à confirmer le point de vue selon lequel son but réel a été d'empêcher, à n'importe quel prix, la réalisation du rêve des Habsbourgs d'ajouter le pays à leurs possessions, perspective intolérable pour l'Empire ottoman Il n'y a pas lieu de revenir sur les cartes dont l'exécution est exceptionnelle ; notons seulement quelques erreurs de détail ou omissions que le lecteur averti rectifiera sans grande difficulté (par exemple Schassburg et non pas Schossberg, carte XIII ; Aydın et non pas Aysır, carte VII ; à rectifier sur la carte XIII l'emplacement de Vaskapu qui ne se trouve pas en amont mais en aval de Belgrade ; l'État Akkoyunlu mériterait sans doute à figurer sur la carte XVI ; s'il est vrai que la Géorgie ou, mieux encore, les principautés géorgiennes n'ont pas été en situation de confrontation permanente avec l'Empire ottoman au XV^{e} siècle, carte XIX, il ne faut quand même pas perdre de vue que les princes géorgiens ont participé aux coalitions antiottomanes dirigées par Uzun-Hasan).

C'est une perspective complètement nouvelle qui s'offre à l'investigation de l'histoire politique de l'Empire ottoman au tournant du XV^{e} siècle et jusqu'à la campagne de Suleyman le Magnifique en Hongrie, (1526), grâce à l'étude riche en suggestions et conclusions de premier ordre que l'historien américain Andrew C. Hess, *The Evolution of the Ottoman Seaborne Empire in the Age of the Oceanic Discoveries, 1453—1525*, « American Historical Review », 75, 1970, 7, p. 1892—1919, a consacrée à l'expansion de la puissance navale ottomane. En effet, en se fixant comme objectif l'analyse de la confrontation de deux thalassocraties — celle du Portugal en quête des produits orientaux et celle de l'Empire ottoman, qui avait assumé le contrôle de quelques-unes parmi les plus importantes routes du commerce oriental — l'auteur a été amené à réfléchir sur une série de questions fondammentales pour l'histoire ottomane et que les historiens ont jusqu'à présent négligées.

C'est d'abord une histoire en raccourci des débuts de la puissance navale turque que nous présente l'auteur, en guise d'introduction à son sujet ; efforts de constitution d'une flotte de la part des Seldjukides et des émirats qui ont succédé au sultanat de Roum, résistance de la part de Byzance et surtout de Venise — bien plus efficace celle-ci — à cette affirma-

tion navale qui commençait à devenir menaçante en Egée au XIV^e siècle, nécessité vitale pour les Ottomans de se doter d'une flotte afin de pouvoir assurer la stabilité et l'unité de leur État chevauché sur deux continents, impossibilité de conquérir Constantinople sans le concours d'une force navale suffisante pour tenir en respect Gênes et Venise — ce qui explique la conquête si tardive de Byzance par les Turcs — précarité du système offensif et défensif de l'État ottoman, tant que sa principale ligne de communication intérieure, celle qui reliait l'Asie et l'Europe pouvait être interceptée par ses adversaires — les événements de 1444 se chargèrent de mettre en évidence le danger mortel inhérent à cette situation —, importance décisive de l'occupation de Constantinople du point de vue de l'évolution de la puissance navale ottomane; voici les éléments essentiels de cette préhistoire de l'affirmation maritime des Ottomans.

A cet égard les règnes de Mehmet II et de Bayazid II ont été décisifs. Bien servi par ses sujets chrétiens orthodoxes que sa politique confessionnelle tolérante lui a permis d'utiliser en masse et qui ont mis à sa disposition des cadres expérimentés et manifestant un grand intérêt à la cartographie, qui a connu un grand essor à sa Cour, le Conquérant de Constantinople a été aussi le fondateur de la véritable puissance navale ottomane. L'essor rapide de la puissance navale ottomane du temps de Mehmet II, la décision du Conquérant de déloger les Vénitiens de leurs possessions en Egée et de desserrer l'étreinte que Venise exerçait sur les possessions continentales des Ottomans à partir de leurs positions insulaires, rendaient le choc inévitable. La longue guerre turco-vénitienne (1463—1479) a été l'étape décisive du duel historique des deux puissances. La supériorité navale ottomane s'était manifesté avec éclat au cours de cette guerre par la conquête de Negrepont, clé du système colonial vénitien en Egée. Les limites de l'affirmation navale ottomane à cette époque en Méditerranée orientale ont été fixées par les échecs subis à Rhodes et à Otrante.

Continuant la politique de son père, Bayazid II s'efforça de démanteler ce que Venise gardait encore de ses positions insulaires (guerre turco-vénitienne 1499—1503). Dorénavant Venise a été obligée à se résigner à la suprématie navale de l'Empire ottoman en Méditerranée orientale. C'est encore sous Bayazid II que l'appel massif aux corsaires, véritables ghazis de la mer, a imprimé une nouvelle tournure à la guerre navale.

Libre de la menace vénitienne, le sultan engage une nouvelle politique en Asie qui, d'étape en étape, allait porter la puissance ottomane jusqu'à l'océan Indien. Ce furent les Mamelouks d'Egypte qui, dénués d'une véritable flotte et, partant, incapables de faire face par leurs propres moyens à la pression des Portugais, de plus en plus agressifs non seulement dans l'océan Indien (1509, victoire d'Alméida à Diu), mais aussi bien en mer Rouge (1513) où ils firent leur apparition à plusieurs reprises, invoquèrent le concours ottoman. Face à la menace qui leur venait de la part des Portugais — qui interceptaient maintenant la route océanique du commerce oriental — les Mamelouks firent taire les appréhensions plus que justifiées que leur inspiraient les Ottomans. Matériaux pour les constructions navales, armement et surtout cadres spécialisés furent envoyés par les Turcs à l'Egypte des Mamelouks. Dans ses rapports, Albuquerque fait état du concours fourni par *os Rumes* aux Mamelouks, surtout après la grande victoire remportée sur les Safavides en 1514. Mais bientôt l'Empire ottoman allait assumer directement la « protection » du monde islamique face à la menace portugaise. Salman Reis, l'un des inspirateurs de la politique navale ottomane, implante la domination ottomane jusqu'au sud de l'Arabie; l'épreuve de force entre les flottes portugaises et ottomanes à Jedda en 1517 n'a pas éliminé la puissance navale des Turcs de la mer Rouge, comme semble l'avoir espéré le commandement portugais. L'annexion de l'Egypte par le sultan Selim I^{er} semblait rendre inévitable une âpre confrontation, de longue durée, entre les deux puissances. Pour parer au nouveau danger que leur flotte n'avait pas été en mesure d'éliminer et pour barrer la route des Indes aux Ottomans, les Portugais s'allient à la Perse d'Ismail Shah, à l'Éthiopie et aux puissances de l'Inde du Sud. Du côté turc, la conquête de Rhodos (1522) devait faciliter les communications maritimes avec l'Egypte et la mer Rouge. C'est à ce point de l'évolution que les facteurs de décision de l'Empire se virent obligés de faire leur choix entre la poursuite de l'expansion navale dans le Sud et la reprise de l'offensive en Europe, en direction de la Hongrie. Les forces traditionnelles inspirées par l'ancien esprit de conquête territoriale ont finalement eu le dessus, la vocation continentale des ghazis s'avérant plus forte que la vocation navale de date plus récente. Dans le Sud, l'Empire se contenta d'opérations navales mineures tandis que se préparait le grand coup en direction de la Hongrie. Ce faisant, l'Empire ottoman renonçait à l'intention de chasser les Portugais de l'Océan Indien qu'il semble avoir épousée un instant, à l'instigation de son état major naval. Une nouvelle « frontière » s'établissait ainsi séparant l'empire maritime des Portugais, fait de points d'appui pour les liaisons navales, et l'empire fondamentalement continental des Ottomans, dont le domaine naval n'allait plus dépasser la Méditerranée orientale, la mer Noire et la mer Rouge.

L'expansion ottomane au XVI^e siècle, à l'époque donc qui a été en même temps celle du maximum de dynamisme conquérant et des premiers indices de la future contraction, a récemment fait l'objet d'un important ouvrage destiné à occuper une place de premier ordre dans les études consacrées à notre sujet. À vrai dire l'ouvrage de l'osmaniste américain K. M. Kortepeter, *Ottoman Imperialism during the Reformation: Europe and the Caucasus*, London, New York, 1973, XX + 278 p. ne s'intéresse qu'à deux des grandes directions de l'expansion ottomane au XVI^e siècle, et le sous-titre du livre le fait clairement entendre aux lecteurs. Au centre de la recherche de Kortepeter se trouve l'évolution des rapports de la Porte ottomane avec les Tatares de Crimée et la fonction revêtue par ces derniers dans la stratégie politique et militaire de l'Empire ottoman. Grâce à ce livre nous sommes en mesure d'entrevoir et, mieux encore, de comprendre dans ses lignes d'ensemble et dans ses détails la portée des événements qui, au cours du dernier quart du XV^e siècle, avaient réduit le Khanat de Crimée à la situation de puissance vassale par rapport aux nouveaux maîtres des Détroits.

C'est sur un tableau d'ensemble de la situation politique en Europe orientale et au Caucase, du point de vue de Constantinople turque et des alignements politiques (« the patterns of alignement ») qui avaient résulté de l'implantation durable de la puissance ottomane dans cette vaste région, que s'ouvre le livre de Kortepeter. L'importance décisive de l'emprise ottomane sur la mer Noire et du contrôle de son « rameau » continental, le Danube, et partant la possibilité de s'assurer l'exploitation économique des régions riveraines sont d'emblée mises en évidence par l'auteur : « To gain some idea of the rich revenues of the Black Sea region is to go a long way toward explaining the power and tenacity of an Empire which until the end of the eighteenth century was able to keep the European powers out of its Balkan and Anatholian heartlands » (p. 3) [1]. Faire cette constatation signifie en même temps expliquer l'acharnement qu'ont mis les sultans à conserver à la mer Noire la situation de chasse réservée de l'Empire et de s'assurer le contrôle de la ligne du Danube, dont l'importance vitale du point de vue stratégique et économique avait été jadis relevée par Fr. Babinger.

L'une après l'autre les puissances pontiques ont dû se soumettre à la volonté des maîtres des Détroits et établir avec eux des rapports de dépendance, rapports qui ont été sensiblement différents d'un cas à l'autre. Outre les territoires directement incorporés — ceux du littoral du Nord de l'Asie Mineure, ceux du Sud du Danube et de la Hongrie centrale — il y avait les pays tributaires et vassaux au Nord du fleuve et sur le littoral nordique de la mer Noire — la Valachie, la Moldavie, le Khanat de Crimée et, plus tard seulement, la Transylvanie — enfin, les points d'appui militaires avancés, situés dans les Principautés Roumaines, en Crimée et à l'embouchure du Don, dont la fonction primordiale a été d'assurer la fidélité de ces vassaux trop enclins à s'émanciper de sous la tutèle de la Porte. L'importance du point de vue économique, politique et militaire de chacun des territoires faisant partie de ce vaste ensemble tombé sous la coupe de la puissance ottomane est brièvement discutée dans le cadre du premier chapitre qui n'appelle que quelques rectifications mineures. S'il est vrai, par exemple, que la Moldavie est devenue tributaire de l'Empire ottoman à partir du règne de Mehmet II, la Valachie par contre (p. 2) l'était depuis bien plus longtemps, probablement dès la fin du XIV^e siècle ; la longue guerre turco-vénitienne, dont l'importance n'est plus à démontrer, n'a pas touché à sa fin en 1475 (p. 3), mais quatre années plus tard, en 1479 ; enfin, il est peu recommandable de jeter dans une même corbeille Génois et Vénitiens, quant au régime que leur ont réservé les sultans en mer Noire et d'affirmer qu'au XVI^e siècle « the Black Sea was progressively closed to the Genoese and the Venetians » (p. 6), vu que si la présence des Vénitiens dans la bassin pontique a été tant bien que mal tolérée au XVI^e siècle encore, les Génois par contre n'ont pas bénéficié d'une tolérance similaire ; jusqu'à la preuve du contraire il faudra donc continuer à admettre que le commerce génois en mer Noire a cessé pour l'essentiel dès le lendemain de la chute de Caffa et des autres avant-postes pontiques de Gênes et qu'il n'a pas survécu jusqu'au XVI^e siècle.

Le contrôle exercé par les sultans sur le Khanat de Crimée leur a permis d'ériger une barrière solide entre leur propre sphère d'influence dans la steppe du Kiptchak et celle de la puissance en ascension du Grand-duché de Moscou et d'utiliser à ses fins militaires la redoutable « force de frappe » qu'était encore au XVI^e siècle la cavalerie légère des Tatares et qui allait faire la preuve de sa valeur aux cours des campagnes ottomanes au Caucase et en Hongrie. Quant aux Tatares, leur alliance avec l'Empire ottoman leur a permis d'échapper pendant plus de deux siècles, face à la pression de Moscou, au sort qui avait été réservé aux

---

[1] Mentionnons que K. M. Kortepeter est aussi l'auteur d'une étude spéciale consacrée a l'économie de la mer Noire au XVI^e siècle dans le cadre de l'Empire ottoman : *Ottoman Imperial Policy and the Economy of the Black Sea Region in the Sixteenth Century*, dans le « Journal of the American Oriental Society », 86, 1966, p. 86—113.

Khanats de Kazan et d'Astrakhan. Evidemment, comme toute alliance, celle qui lia les Turcs aux Tatares ne pouvait être dénuée de tensions, voire même d'affrontements, et c'est l'un des mérites de l'auteur d'avoir mis en lumière les uns et les autres tout au long de son livre qui est essentiellement consacré aux relations entre les deux puissances. L'existence d'une forte tendance hostile à la suzeraineté ottomane, dans les rangs de l'aristocratie tatare et les tentatives, couronnées de succès, des khans Mehmet Giray I^er^ (1514—1523) et Sahib-Giray I^er^ (1523—1551) d'affaiblir la mainmise ottomane sur leur État n'ont pas réussi à annuler la réalité dominante de ces relations, qui a été celle de la coopération. En effet, la menace que représentaient les Cosaques pour les Tatares et les Turcs également et surtout les rapides progrès de la menaçante puissance du Grand-duché de Moscou, sur le Bas Volga et vers la Mer Caspienne au cours des années 1550—1560, ne pouvaient qu'affermir les liens entre Constantinople et la Crimée. La vaine tentative commune d'enrayer les progrès de Moscou dans le bassin inférieur de la Volga et vers le Caucase fut marquée par l'expédition d'Astrakhan (1569) — à laquelle était lié le projet d'ouvrir un canal entre la Volga et le Don et, ce faisant, de faire dériver vers la mer Noire cette importante route du commerce oriental.

Du fait de l'avance russe en direction du Sud, le contrôle politique du Caucase commençait à revêtir une nouvelle dimension dans la politique extérieure de la Porte, vers la fin du XVI^e^ siècle. C'est aussi la raison pour laquelle l'ancien antagonisme turco-persan, qui héritait d'ailleurs des antagonismes antérieurs de Rome et de Byzance avec les puissances dominantes en Iran, allait dorénavant se fixer de préférence dans la région du Caucase, où la Perse safavide et Moscou se tendaient les mains dans un double but politique et commercial. Ce fut donc pour conjurer ce danger et pour écraser dans l'œuf la tentative d'établir une liaison commerciale directe entre la Perse et Moscou—ligne qui par les soins des marchands anglais aurait dû se prolonger jusqu'en Occident — que l'Empire ottoman, profitant d'ailleurs de la crise politique dans laquelle la Perse avait été plongée par la mort du grand chah Tahmasp I^er^ (1524 — 1576), se lança dans une politique de conquêtes en Caucasie. Cette explication est confirmée par l'institution d'une flotte ottomane dans la mer Caspienne au lendemain des campagnes victorieuses dans le Caucase. Outre cet objectif primordial et non sans relation avec lui, la Porte se proposait encore d'établir un contact direct et permanent avec l'Asie centrale, afin d'être à même d'épauler les Uzbeques, ennemis de la Perse, et pour s'assurer d'une importante route commerciale et de pèlerinage dont l'importance avait été accrue par suite du contrôle de l'océan Indien par la flotte portugaise. Non négligeable pour la genèse du conflit a été l'antagonisme confessionnel; l'auteur met en évidence la nécessité dans laquelle se trouvait l'Empire ottoman d'éliminer l'influence grandissante du shiisme, qui ralliait en Asie Mineure les adversaires de la domination ottomane constitués en une véritable « cinquième colonne » des Safavides.

Après s'être assurée du côté européen par les traités conclus avec Venise (1575), avec la Pologne et les Habsbourg (1577), la Porte ottomane a commencé les hostilités contre la Perse (1578). La campagne ottomane en Transcaucasie en 1578, ses grands succès et les revers limités qu'elle y subit, l'annexion à l'Empire d'importants territoires et la constitution de quatre nouveaux gouvernements (Shirvan, Kartli, Gurdjistan et Sukhum), les énormes sources de revenus que la Porte s'assura grâce à ses conquêtes, font l'objet d'un excellent exposé. Comme la Perse ne pouvait pas se résigner à ce large transfert de territoires et de richesses réalisé à ses dépens, la guerre allait se prolonger longtemps encore. C'est au cours de cette guerre que le rôle essentiel des Tatares de Crimée dans la stratégie orientale de la Porte s'est révélé dans toute son ampleur. En effet,— et c'est l'un des grands mérites du chapitre consacré à la guerre turco-persane—sans l'appui du Khanat de Crimée les gains réalisés par la Porte dans le Caucase auraient été vite perdus par suite de la contre-offensive persane. Ce ne fut que l'arrivée et l'intervention dans la lutte de la cavalerie tatare qui a sauvé au Shirvan le corps expéditionnaire ottoman, talonné de près par les troupes safavides en pleine contre-offensive, après le retrait du gros des forces turques (oct. 1578). Cette fonction militaire essentielle des Tatares pour la domination ottomane au Shirvan allait se confirmer au cours de l'année suivante (1579), lorsque le khan, Mehmed Giray, nommé commandant suprême pour le Daghestan par la Porte, se met en personne à la tête de ses troupes et finit par chasser l'armée persane du Shirvan ; de même, le retrait du khan à l'arrivée de l'automne a une fois encore mis en danger la situation des Turcs dans cette province essentielle pour les intérêts de l'Empire en Asie. Le retrait du khan après une nouvelle victoire, la situation délicate qu'il créait pour les Turcs, le refus direct où indirect que Mehmed Giray opposa dorénavant aux nouvelles sollicitations de la Porte, la tension qui s'ensuivit dans les relations turco-tatares font l'objet d'une analyse serrée dans le cadre de ce chapitre qui s'intitule *The Crimean Tatars and the Persian War.* Mentionnons encore l'analyse, dans le même chapitre de la situation intérieure de la Perse safavide, du rapport des forces entre les deux

puissances rivales, de l'infériorité du point de vue politique et militaire de l'État safavide qui a finalement cédé le terrain face à la puissance ottomane. Après la grande bataille de Meş' ale Şāvāşi (11 mai 1583), la Porte consolide sa situation, les princes géorgiens font acte de soumission et la domination ottomane au Daghestan, au Shirvan et en Géorgie s'affermit; la conquête d'Erevan ouvre la voie à l'assaut de l'Azerbaidjan. Nouveaux grands succès au cours de l'année 1585, lorsque les Ottomans se sont emparés de Tabriz; dorénavant l'objectif primordial de l'offensive ottomane était atteint, la mer Caspienne se trouvant en parti, du moins sous contrôle turc, le danger d'une collusion entre la Moscovie et la Perse étaite de ce fait, evité. Le rapport des forces dans la région du Caucase s'était complètement changé et la Perse ne put faire mieux que de s'y résigner en concluant la paix avec la Porte en 1590. Les gains de la Porte étaient considérables, mais l'effort matériel auquel la guerre avait soumis l'Empire avait été si grand que l'équilibre économique en fut à jamais compromis.

L'auteur a sans doute raison de souligner les conséquences négatives de la guerre avec la Perse pour l'économie de l'Empire ottoman; encore faut-il remarquer que d'autres spécialistes de l'histoire ottomane ont attribué l'épuisement des ressources de l'Empire aux guerres presque ininterrompues de Suleyman I^{er}. En même temps, il ne faut pas perdre de vue que d'autres facteurs ont contribué au moins en égale mesure avec la longue guerre contre la Perse pour boulverser l'économie de l'Empire; mentionnons entre les plus importants, l'impact de la crise monétaire européenne sur l'équilibre économique de l'État ottoman et la crise des institutions traditionnelles dont l'ampleur à cette époque a été mise en lumière par H. Inalcik.

L'étape finale de la guerre et l'évolution parallèle des événements en Crimée, où les Tatares entrèrent à plusieurs reprises en conflit avec la Porte ottomane, font l'objet du cinquième chapitre intitulé *The Tatar Revolt and the End of the Persian War.*

Le chapitre suivant nous introduit dans le monde de la steppe russe *(Gazi Giray and his Relations with the Steppe Powers, 1588—1594)*; pour le Khanat de Crimée le contrôle de la steppe — donc les rapports avec Moscou et l'Union polono-lituanienne — continue à être le souci principal, mais sa dépendance de Constantinople l'entraîne de plus en plus dans les actions militaires ottomanes, au Caucase et en Europe.

Incapable de faire face seul à la pression de Moscou et conscient de cette incapacité, le Khanat de Crimée s'est résigné à la condition d'Etat vassal de la Porte, malgré les fortes tendances vers l'indépendance qui se manifestaient dans les rangs de l'aristocratie tatare, tendances qui de temps en temps prenaient le dessus. Après l'attitude plus indépendante d'un Mehmet Giray ou de Devlet Giray, Islam Giray (1584—1588), confronté par la pression de plus en plus forte des Cosaques, accepte un contrôle ottoman très strict, manifesté entre autres par la présence d'une garnison turque à Bahcesaray et par la préséance accordée au sultan de Constantinople par rapport au khan dans les prières du Vendredi. Cette tendance allait s'accentuer encore sous Ghazi Giray successeur d'Islam Giray. Pendant son règne, les incursions des Cosaques s'intensifient pour culminer en 1589 avec une grande action dirigée contre la place-forte ottomane de Bender. Face à cette menace et vue l'attitude plus que douteuse de la Pologne qui s'efforçait d'obtenir des concessions de la part des Ottomans et de s'assurer le contrôle des Principautés Danubiennes, afin de redevenir une puissance pontique (projet de Jan Zamoisky) la Porte a réagi avec la plus grande fermeté. Malgré sa gravité, la crise qui s'ensuivit dans les rapports polono-turcs — sur ordre de la Porte les Tatares ont envahi la Podolie, tandis que les Turcs eux mêmes prenaient leurs mesures militaires — n'a pas abouti à la guerre. Ayant conclu la paix avec la Perse, la Porte ottomane se trouvait en position de force et la Pologne dut renoncer à sa tentative de modifier en sa faveur le statu-quo territorial et politique, dans la région de la mer Noire et du Bas-Danube (traité du 15 mai 1590).

Avec les deux derniers chapitres *(Social and Historical Unrest in Eastern Europe and the First Years of the Hungarian War, 1593—1596*; *The Final Stages of the Long War and the Bocskay Revolt, 1597—1600)* la scène change; c'est l'Europe centrale qui occupe maintenant la première place dans l'exposé de l'auteur. Les premières campagnes hongroises de Suleyman — surtout celle de 1526 avec tout ce qu'elle a de déconcertant pour les historiens — figurent en bonne place dans le premier de ces chapitres et nous croyons que l'auteur a bien saisi l'essentiel de la politique hongroise du sultan: « Even at this late date, it is clear that the Sultan would have been content to permit a neutral Hungarian Kingdom to exist on his borders if only the Papacy and the Habsbourgs had foregone the temptation to place a Habsburg on the Hungarian throne but the Habsburgs were impatient in the sixteenth century: thus they were forced to learn some harsh political lessons from the Ottomans » (p. 124). Le rôle de la Réforme, et de son impact en Europe centrale sur l'évolution de la situation internationale fait lui aussi l'objet d'observations judicieuses. C'est à juste titre que Kortepeter souligne l'importance de ce facteur et de la réaction catholique patronnée par les Habsbourg

pour expliquer les succès ottomans en Hongrie et en Transylvanie. La politique de bascule de cette dernière principauté entre les deux grandes puissances qui se disputaient son contrôle est elle aussi mise en évidence, comme d'ailleurs le refus catégorique de la Porte d'accepter la domination des Habsbourg en Transylvanie — refus explicitement formulé par le sultan — se trouve aux origines de la campagne de Suleyman à Sziget (1566), où il trouva sa mort. Mais l'identité de mobile entre cette campagne et les expeditions antérieures en Hongrie — celles de 1526, 1529, 1538 — suivies par l'instauration de l'administration ottomane dans ce pays et par la campagne de 1566 — qui ont été toutes la manifestation directe du refus de la Porte d'accepter le contrôle exercé par les Habsbourg sur la plaine hongroise et sur la Transylvanie, a échappé à l'auteur. Encore plus éloigné de la réalité historique se trouve son exposé lorsqu'il touche à l'attitude de la Pologne par rapport à l'Empire ottoman; car, assimiler l'attitude de ce pays à celle de la Hongrie et de l'Albanie (« The three main centers of Christian resistance in Eastern Europe — Albania, Poland, and finally the Kingdom of Hungary — came to realize the futility of resisting Muslim arms and were forced to make accommodations favorable to the Turks » p. 123), signifie altérer sensiblement la perspective historique réelle, vu qu'au XV^{e} siècle (pour le XVI^{e} siècle l'auteur le constate lui-même, p. 180), la tendance vers le compromis et le respect réciproque des intérêts mutuels a prévalu dans les relations polono-ottomanes, et que les confrontations militaires n'ont été qu'exceptionnelles.

Le lecteur non averti ne saisira sans doute pas ce que veut dire l'auteur lorsqu'il affirme que les Vlaques de Transylvanie se sont mis au service des Roumains, des Turcs et des Tatares (p. 128—129), vu que Vlaques et Roumains, du moins dans l'espace nord-danubien, ont de tout temps été l'une et la même chose (tout aussi vague et dénuée de sens est la formule « the Vlach speaking peoples », p. 173).

La longue guerre qui a opposé les Habsbourg à l'Empire ottoman (1593—1606), et au cours de laquelle les Principautés Roumaines ont eu un rôle de premier plan, est présentée dans ses grandes lignes par l'auteur: préludes de la guerre, rôle de la diplomatie pontificale dans sa préparation, évolution de la situation militaire et politique; l'étroite interdépendance au cours de la guerre de la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie, interdépendance qui se trouve à l'origine de la grande action militaire et politique de Michel le Brave en 1599—1600, la conscience qu'avaient les Turcs que seule l'élimination de la Transylvanie de la coalition anti-ottomane pouvait ramener les deux autres principautés sous sa dépendance, les conséquences décisives pour l'issue de la guerre de la révolte de la noblesse hongroise de Transylvanie contre les Habsbourg et de son entente avec la Porte sont correctement saisies au cours de cette partie finale du livre On remarquera quand même que Varazdin et Oradea, en hongrois Nagy Várad, sont deux localités différentes et non pas une seule, comme l'affirme l'auteur à plusieurs reprises p. 161, 167; de même, s'il est vrai que la noblesse hongroise était hostile à la lutte antiottomane et s'est ralliée autour de Bocskay pour changer le cours de la politique transylvaine, il ne faut tout de même pas identifier cette couche sociale, très influente sans doute, avec « les habitants de la Transylvanie » (p. 162), réalité bien plus vaste.

Évidemment, ces derniers chapitres, comme les autres d'ailleurs, réservent une place importante à l'action des Tatares au cours de la longue guerre qui a opposé les Ottomans aux Habsbourg.

Notre discussion est loin d'avoir épuisé les aspects de l'histoire ottomane et tatare analysés par l'auteur; rappelons encore une fois que pour tous ceux qui s'intéressent à la politique étrangère de la Porte ottomane au XVI^{e} siècle et surtout à ses rapports avec le Khanat de Crimée, le livre de Kortepeter sera dorénavant un ouvrage de référence obligatoire.

Şerban Papacostea et Virgil Ciocîltan

LE III[e] CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN
Bucarest—septembre 1974

A Bucarest se sont déroulés, du 4 au 10 septembre 1974, les travaux du III[e] Congrès international d'études du Sud-est européen, organisé sous l'égide de l'Association internationale d'Etudes sud-est européennes de l'UNESCO, avec la contribution directe de l'Institut d'Etudes sud-est européennes, le bâtiment de ce dernier abritant aussi le siège du Comité roumain d'organisation (Président : M. Berza ; Secrétaire général : Virgil Cândea ; Vice-Secrétaire général : Vlad Georgescu). Cette manifestation scientifique constitue un nouvel et important apport de la culture roumaine au renforcement de l'esprit d'entente réciproque et de collaboration créatrice dans des domaines d'activité aussi nombreux que vastes. Les applaudissements des participants ont marqué leur adhésion enthousiaste aux principes susceptibles de consolider la collaboration entre les Etats et, en même temps, la vie scientifique internationale ; ces principes ont été affirmés dans le message adressé par le Président Nicolae Ceaușescu aux participants au III[e] Congrès international d'Etudes sud-est européennes, dont les travaux se sont déroulés sous son haut patronage.

Le programme compact et complexe du Congrès devait comprendre l'histoire multilatérale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'une zone ayant joué, assez souvent, un rôle décisif pour la destinée de notre continent et des régions voisines de l'Orient. La cinquantaine de rapports et corapports, les 600 communications environ et les nombreuses interventions ont engagé les 1.000 participants dans un ample dialogue scientifique afin de fixer les études sud-est européennes sur des bases de plus en plus clairement définies. On a constaté une attitude plus réceptive à l'égard du nouveau et de l'actualité en trois directions principales : 1. Il est incontestable qu'une zone d'une telle importance du point de vue de l'espace géographique et de la place occupée dans l'histoire, ne peut être étudiée de manière efficace, dans son ensemble, que par la confrontation du particulier avec le général, d'où il ressort le besoin d'une vision comparatiste. Ainsi, de nombreuses contributions ont cherché à établir une image historique plus consistante en dépassant les réalités strictement locales qui n'étaient pas toujours significatives. 2. Une image historique de ce genre doit être globale. L'histoire réelle, évoquant la vie des gens dans toute sa complexité, se situe au-delà du fait divers ou singulier ; elle doit intégrer, par l'effet d'une connaissance approfondie, les structures social-économiques, les institutions juridiques-politiques, les monuments d'art et de littérature, les établissements d'enseignement et de culture, les témoignages de la langue parlée par un peuple entier. Une construction scientifique de ce genre ne peut être réalisée que par une coopération pluri- et inter-disciplinaire des spécialistes. 3. On constate en même temps un intérêt croissant pour les réalités de la vie contemporaine, du point de vue historique, linguistique, culturel, ethnographique, sociologique, non seulement pour l'intervalle des deux guerres mondiales, mais aussi pour la période la plus récente jusqu'à nos jours. Cette tendance, destinée à contribuer au déchiffrement — causal et prospectif — des phénomènes contemporains est particulièrement constructive. Pour cette raison, les débats qui ont eu lieu dans le cadre du congrès ont mis en relief l'intensification du processus de modernisation, caractérisé par une large ouverture à tout ce qui est nouveau, du point de vue théorique et méthodologique.

En tenant compte de l'ancienne tradition de la recherche scientifique et du caractère des significations, on a consacré une place importante aux thèmes concernant l'histoire de l'espace sud-est européen, depuis l'origine jusqu'à présent.

La discussion des problèmes complexes concernant les « Rapports entre la Méditerranée et les Balkans durant les époques pré- et proto-historiques » a souligné encore une fois, par la richesse et la nouveauté des matériaux présentés, le fait que même dans les temps historiques les plus reculés la zone sud-est européenne était ouverte au monde extérieur, facilitant le développement même des rapports eurasiatiques et eurafricains (Rapporteurs : Milutin Garașnin, Franco Prendi, Georgi Georgiev, Vladimir Dumitrescu). D'amples débats ont été suscités par

le thème intitulé « Genèse des peuples balkaniques et la formation de leurs Etats », concernant la situation propre à chaque peuple de cette zone, ainsi que par l'existence de circonstances similaires ayant contribué à la constitution d'une physionomie ethnique et d'Etat caractéristique des régions carpato-danubiennes et balkaniques. De ce point de vue, plusieurs contributions ont insisté sur des facteurs décisifs, comme : la survivance de l'hellénisme, la persistance de la romanité orientale, la slavisation partielle (Rapporteurs : V. Tapkova-Zaimova, Marie Nystazopoulou-Pélekidis, St. Pascu et Şt. Ştefănescu). « Les relations culturelles du sud-est européen avec le monde méditerranéen et pontique » ont déterminé des discussions relatives au puissant militantisme culturel des peuples du sud-est européen en vue d'empêcher leur isolation et de maintenir un contact permanent avec les grands courants de l'esprit européen. De nombreuses références ont été faites au sujet de la protection et de la stimulation culturelle apportées par les Principautés Roumaines aux peuples habitant au sud du Danube qui se trouvaient directement sous l'oppression de la domination étrangère (Rapporteurs : Agostino Pertusi, Bihiku Koco, Ivan Dujcev, Virgil Cândea, G. G. Litavrin).

Au sujet du thème intitulé « Traits communs du développement économique et social des peuples balkaniques et du sud-est européen au cours de l'époque ottomane » (Rapporteurs : N. Todorov, Halil Inalcik), les travaux ont mis en relief la capacité de ces peuples d'assurer — dans les conditions pénibles de la domination des sultans — le maintien d'un cadre de vie économique et sociale essentiel pour la renaissance nationale ultérieure. Etroitement liés, les thèmes « Les Balkans dans le cadre des relations entre l'Empire ottoman et les puissances européennes au cours des XV^{e}—XVIII^{e} siècles » et « Les Etats balkaniques et sud-est européens dans le cadre des relations internationales /fin des XVIII^{e}—XX^{e} siècles/ » (Rapporteur : George Castellan) ont été l'objet d'éclaircissements intéressants concernant l'attitude — souvent différenciée et contradictoire — des puissances européennes à l'égard des peuples de cette région qui luttaient pour obtenir l'indépendance et la consolidation de leurs Etats. Le mode même de formuler le thème « Mouvements sociaux et nationaux dans les pays du sud-est de l'Europe : traits communs et caractères spécifiques » (Rapporteurs : R. G. Plaschka — Arnold Suppan — Horst Haselsteiner, Stef. Pollo, N. Todorov, Ap. Daskalakis, Dim. Djordjevic, Vasile Maciu) indique un ample programme de recherche comparative et pluridisciplinaire. En présentant les différents aspects de ce problème, on a souligné le fait que, dans nombre de cas, la révolte des masses populaires était dirigée contre le double joug social et national, représenté par les mêmes oppresseurs, d'où résulte le caractère complexe de ces mouvements. Les discussions engagées à ce sujet ont mis en évidence, surtout pour notre époque ou celle d'un proche passé, un paysage sud-est européen complexe et divers qui sollicite une étude scientifique réciproque mieux élaborée et plus approfondie.

Les différents aspects du « Développement de la pensée sociale et politique chez les peuples du sud-est de l'Europe à l'époque moderne et contemporaine » (Rapporteurs : N. P. Lalaj, Radovan Samardzic, Vlad Georgescu et Damian Hurezeanu) ont été évoqués par les spécialistes qui, dans le cadre des discussions, ont souligné les rapports entre le général et le particulier dans l'évolution idéologique de ces peuples, souvent confrontés par des problèmes similaires mais qui ont su formuler des solutions diverses. Un vif intérêt ont suscité aussi les discussions sur une série de thèmes rapprochés du point de vue thématique quoique disparates du point de vue historique. notamment : « Le processus d'urbanisation de l'espace balkanique jusqu'à la fin de l'Antiquité » (Rapporteurs : G. Michailov, Selim Islami, Valerian Velkov, Steph. Sinos, Mate Suic, Hadrian Daicoviciu) et « Hypothèque du passé et les impératifs de l'avenir » (rapporteurs : E. I. Druzinina, K. D. Grothusen, Evan Vlachos). Les divers points de vue exprimés ont réussi non seulement à atténuer l'image d'un ruralité imobile, véhiculée par une ample littérature, mais de mettre en lumière les traditions de la vie citadine héritées de l'Antiquité et de l'empire byzantin qui n'ont enregistré qu'une regression relative au cours de la domination ottomane. Enfin, le thème « Caractères et tendances du développement économique, social et institutionnel des Etats balkaniques et Sud-est européens » (Rapporteurs : Hasan Banja, Dim. Gofas, Gh. Zane) a animé les préoccupations axées sur l'histoire récente du rapport entre l'infra- et la super-structure dans les sociétés sud-est européennes.

Le programme du Congrès a accordé une place tout aussi importante — en tant que nombre et caractère des thèmes — aux problèmes concernant la linguistique, la littérature, le folklore, l'ethnographie, l'histoire de l'art et le droit. On a abordé, dans ces domaines aussi, une série de problèmes à caractère fondamental du point de vue théorique, en appliquant une méthodologie moderne, en vue de rénover l'étude de certaines réalités.

En ce qui concerne « Les langues balkaniques. Tendances parallèles et problèmes de structure » (Rapporteurs : N. Andriotis, Mahir Domi, Ivan Duridanov, Alex. Rosetti), les débats se sont caractérisés par une valorisation productive des concepts et des nouvelles techniques de recherche ; on a mis en relief une fois de plus le fait que les langues sud-est européennes peuvent

être groupées en « familles », du point de vue de la genèse, et qu'elles peuvent être considérées également du point de vue régional, leur existence séculaire dans le même espace déterminant un parallélisme et des similitudes. Dans le même esprit soulignant le côté historique du phénomène de la langue, on a discuté les thèmes : « Les langues littéraires des peuples balkaniques et Sud-Est européens dans leur évolution en rapport avec les transformations sociales pendant les XIX^e—XX^e siècles » (Rapporteurs : W. Bahner — O. Buchholz — W. Fiedler — R. Lotzsch, Andr. Kostallari, L. Abdrejcin, C. Th. Dimaras, Rad. Katicic, Alexandru Niculescu) et « Le sud-est européen et la Méditerranée. Interrelations linguistiques » (Rapporteur : Vlad Georgiev).

La même vision a animé les débats au sujet du thème « L'étude comparée des littératures du Sud-Est européen : problèmes et méthodes /XV^e—XX^e siècles/ (Rapporteurs : Zoe Dumitrescu-Bușulenga, Alexandru Duțu) ; en partant du phénomène littéraire, les discussions ont mis en évidence l'insertion des cultures sud-est européennes dans le mouvement spirituel européen, avec une affinité marquée pour les tendances progressistes. Le même mode de poser les problèmes a caractérisé les débats concernant le thème : « Tendances humanistes dans les littératures du sud-est européen au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle » (Rapporteur : Bedr. Tuncel, Zija Xholi, Ek. Koumarianou, Snat Sinanoglu, Alex. Dima).

Un dialogue intéressant a été déclenché par le problème particulièrement important de la création populaire dans le domaine de la littérature ; les contributions ont réussi à rendre l'image d'une zone sud-est européenne de littérature populaire et de folklore animée d'un mouvement continu, qui n'a toutefois pas altéré sa physionomie spécifique, constituée au long des siècles et caractérisée par des thèmes et des expressions de style en même temps communs et particularisés. Ce sont les conclusions des débats autour des thèmes : « Tradition et innovation dans le folklore des peuples du sud-est européen » (Rapporteurs : Albert Lord, Zihni Sako, Petar Dinekov, Dragoslav Antonievic, Adrian Fochi) et « Traits communs et traits particuliers du folklore des peuples balkaniques et sud-est européens — aspects interdisciplinaires » (Rapporteur : Zileni Sako). L'intérêt pour l'époque contemporaine a été clairement mis en relief par le thème : « Les civilisations rurales sud-est européennes au cours de l'époque moderne » (Rapporteurs : Irwin Sanders, Hekman Mara, Siub. Dukov, Stoian Ghencev, Mich. Meraklis, Romulus Vulcănescu) qui ont fait ressortir des informations et des détails particulièrement éloquents au sujet du sort des collectivités rurales durant la période d'industrialisation et de modernisation radicale des structures social-économiques. Le thème « La civilisation urbaine et son impact sur le mode de vie des peuples balkaniques et sud-est européens » a dirigé l'investigation jusqu'à nos jours, en insistant sur les particularités accompagnant le processus d'urbanisation contemporain dans une zone géographique dont les Etats sont différenciés par des types d'organisation de la société dissemblables, un certain nombre de ces Etats étant depuis longtemps engagés sur la voie de la construction socialiste.

Un important problème a fait l'objet des discussions des participants à la section histoire de l'art ; le thème « Tradition et innovation dans l'évolution des arts chez les peuples du sud-est de l'Europe », a suscité des contributions qui, accompagnées par une documentation photographique de valeur, ont souligné une fois de plus le caractère évolutif des arts, découlant de l'analyse des différents modèles et de leur réception originale. Des commentaires similaires ont été suscités par « Le problème de l'originalité du sud-est européen dans le contexte de l'acceptation du droit romano-byzantin et du droit occidental » (Rapporteur : Val. Al. Georgescu) qui a mis en relief, une fois de plus, le caractère erroné des conceptions exagérant l'importance des « modèles » reçus, en sousestimant la valeur du fonds original qui se perfectionne et s'adapte de cette manière, sans perdre sa propre individualité. Directement lié aux problèmes contemporains, le thème « La contribution du sud-est européen au développement du droit international durant l'époque moderne et contemporaine », a suscité des contributions comparatives au sujet des institutions juridiques et de leur évolution.

*

Les travaux du III^e Congrès d'études du Sud-Est européen ont abordé une série de problèmes scientifiques particulièrement complexes, qui ont encouragé de nouvelles approches théoriques et méthodologiques, en mesure d'aboutir à l'avenir à une interprétation plus approfondie des problèmes relatifs à un passé plus ou moins éloigné et qui n'ont pas encore reçus une soluton convaincante ; ce fait a été d'ailleurs souligné, comme une perspective nécessaire, aussi bien dans la Conférence d'ouverture du président du Congrès, le pr M. Berza : « Les études du Sud-Est européen, leur rôle et leur place dans l'ensemble des sciences humaines », que dans les exposés complémentaires concernant la Bulgarie, la Grèce, L'URSS et la R. Fédérale d'Allemagne, présentés par N. Todorov, Marie Nystazopoulou-Pélekidis, V. N. Vinogradov, K. D. Grothusen. C'est dans cette perspective que le Congrès de Bucarest a marqué

un important moment dans l'histoire des études consacrées à une vaste et importante zone de civilisation humaine, en impulsionnant les recherches qui contribuent à la connaissance réciproque des peuples du Sud-Est européen.

Eugen Stănescu

EXPOSITION DE LIVRES AU III^e CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

A l'occasion du III[e] Congrès international d'études du Sud-Est européen (Bucarest, 4—10 septembre 1974), une exposition de livres illustrant les différents domaines de ces études a été ouverte, avec le concours des Comités nationaux d'études sud-est européennes des pays participants et celui de la Bibliothèque Centrale de l'Université de Bucarest, au siège de cette importante réunion scientifique. Des institutions académiques et universitaires et les principales maisons d'éditions des pays représentés au Congrès y ont participé, en envoyant leurs publications. Celles-ci ont été offertes, toutes, en don aux bibliothèques roumaines spécialisées dans les études du Sud-Est européen, en premier lieu à celle de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Au nom des chercheurs et des étudiants roumains bénéficiant de cette donation, la « Revue des études sud-est européennes » en remercie les donateurs. N'ayant pas la possibilité de publier un catalogue complet de l'exposition — comprenant plus de 1000 titres — nous donnons ici la liste des publications parues dans les cinq dernières années (1970—1974), reçues par l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest.

Albanie

1. *Alfabeti i Gjuhes Shqipe dhe Kongresi i Manastirit (14—22 nendor 1908). Studime, materiale, dokumente*, Tirana, 1972, 451p., 14 l.
2. Bihiku, Koço, *Probleme letrare*, Tirana, 1973, 328 p., 5,40 l.
3. « Bulletin Shkencor i institutit pedagogjik dyvjeçar te Shkodrës », 1/1964—9/1970.
4. *Çeshtje te fonetikes dhe te gramatikes së Shqipes së sotme*, Tirana, 1972, 338 p., 6 l.
5. DEMIRAJ, Shaban, *Çeshtje te sistemit emeror të Gjuhes Shqipe*, Tirana, 1972, 296 p., 6,50 l.
6. DEMIRAJ, Shaban, *Morfologia historike e Gjuhès Shqipe*, I, Tirana, 1973, 184 p., 11 l.
7. *Dialektologjia Shqiptare*, I, Tirana, 1971, 454 p , 12 l.
8. *Drejtshkrimi i Gjuhes Shqipe*, Tirana, 1973, 323 p., 7 l.
9. *Fjalor i terminologjisë tehnhiko-shkencore*, Tirana, 1963—1970, 16 fasc.
10. *Grusht çelik brigad'e gjashte*, Tirana, 1973, 230 p., 13 l.
11. HOXHA, Enver, *Vepra*, Tirana.
12. *Iliria* — I, *Studime dhe materiale arkeologjike*, Tirana, 1971, 356 p., 35 l.; II, *La ville illyrienne*, Tirana, 1972, 466 p., 35 l.
13. Institut d'études marxistes-léninistes près le Comité Central du Parti du Travail d'Albanie, *Histoire du Parti du Travail d'Albanie*, Tirana, 1971, 738 p.
14. Instituti i studime marksiste-leniniste, *Dokumenta kryesore te Partisë së puriis te Shqiptarise*, Tirana, 1970—1974, 4 vols. 583 p. (I), 679 p. (II), 618 p. (IV), 726 p. (V).
15. Instituti i lartë pedagogjik i Shkodres, *Çeshtje te folklorit*, Shkoder, 1973, 150 p., 2,50 l.
16. Instituti i lartè pedagogjik i Shkodres, *Bulletin Shkendor*, 1/1971 272 p.; 1 et 2/1972, 322 p. + 354 p.; 1 et 2/1973, 302 p. + 284 p.
17. Instituti Pedagogjik Dyveçar i Shkodrës, *Kongressi i Manastirit*, Shkodër, 1969, 87 p., 2,50 l.
18. Instituti i lartè pedagogjik i Shkodrës, *Pèr përvetësimum dhezbatinin e normes gjuhèsore letrare*, Shkoder, 1972, 110 p., 2 l.
19. *Kenge popullore te luftes N.Ç.L. dhe të periudhës së ndertimit socialist*, TI, Tirana, 1971, 756 p., 18 l.
20. *Konferenca e dytë e studimeve albanologjike (Tiranë 12—18 janar 1968)*, III, Tirana, 1970, 351 p., 16 l.

21. *Kongresi i drejtshkrimit te gjuhes Shqipe, 20—25 nentor 1972*, I—II, Tirana, 1973, 415 p. (I), 656 p. (II), 7 + 10 l.
22. KOSTALLARI, Androkli, *Gjuga e sotme letrare shkipe dhe disa probleme themelore te obrejtshkrimit te saj*, Tirana, 1973, 186 p., 4 l.
23. *Mendimi politik e Shoqeror i rilindjes kombetare Shqiptare. Pèrmbledhje artikujsh nga shtypi* I (1879—1908), Tirana, 1971, 512 p. 10,50 l.
24. *Monumente te arkitektres ne Shqipëri*, Tirana, 1973, 27 p. + 162 pl.
25. *Norma letrare kombetare dhe kultura e gjuhes*, I, Tirana, 1973, 380 p , 11 l.
26. SHKODRA, Zija, *Esnafet Shqiptare (shek. XV—XX)*, Tirana, 1973, 390 p. 14 l.
27. *Shqiperia arkeologjike*, Tirana, 1971, 139 photos + 11 p.
28. SHUTERIOI, Dh. S, *Nepër shekujt letrare. Studime*, Tirana, 1973, 431 p., 8 l.
29. *Studia Albanica*, 1970—1973, 4 vols., 236 p., 212 p., 258 p , 204 p.
30. « Studime filologjike », VII, 2 et 3, 1970, 203 p. + 239 p., 5 + 5 l. VIII, 1, 1971, 180 p., 5 l., IX, 1 et 3, 1972, 191 p. + 172 p., 5 + 5 l., X, 2, 3 et 4, 1973, 256 p., 220 p. 220 p., 5 × 3 l., XI, 1, 1974, 236 p., 5 l.
31. « Studime historike », VII, 1—4, 1970, 232 + 212 + 208 + 231 p , 20 l., VIII, 1—4, 1971, 288 + 208 + 175 + 239 p., 20 l , IX, 1—4, 1972, 223 + 240 + 149 + 264p., 20 l., X, 1—4, 1973, 219 + 217 + 251 + 232 p., 20 l , XI, 1, 1973, 228 p., 5 l.
32. *Studime mbi leksikun dhe mbi fromimin e fjaleve ne gjuhen Shqipe*, I—II, Tirana, 1972, 496 p., 14 l (I), 400 p., 14 l. (II).
33. TOÇI, Veniamin, *Nderhyrja e kapitalit te huaj ne Shqiperi dhe gendrimi i qarqeve demokratike (1921—1925)*, Tirana, 1974, 199 p. + XVIII p. (résumé en français), 11 l.

Autriche

34. ABLETTINGER, Alfred, *Ernest von Koerber und das Verfassungsproblem im Jahre 1900* H Bohlaus Nachf , Wien-Koln-Graz, 1973, 244 p , 54 DM.
35. APPELT, Heinrich, *Schlesisches Urkundenbuch*, herausgegeben von der Historischen Kommission fur Schlesien, bearbeitet von H. Appelt, 3 vols., H. Bohlaus Nachf., Graz-Wien-Koln, 1963—1971, XII + 424 p. + XL pl , 194 DM.
36. BIHL, Wolfdieter, *Österreich-Ungarn und die Friedensschlusse von Brest-Litovsk*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1960, 192 p.
37. BREU, J. (éd.), *Atlas der Donaulander*, Deuticke Verlag, Wien,
38. FORAMITTI, Hans, *Kulturguterschutz, Empfehlungen zur praktischen Durchfuhrung* I—III, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1970, 330 + 312 + 311 p. + 56 p. Gesamtregister, 125 DM.
39. *Gerard van Swieten und seine Zeit*. Internationales Symposium veranstaltet von der Universitat Wien im Institut fur Geschichte der Medizin, 8.—10. Mai 1972, hggben. von Erna LESKY und Adam WANDRUSZKA, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1973, 194 p , 54 DM.
40. HARRINGTON-MULLER, Diethild, *Der Fortschrittsklub im Abgeordnetenhaus des österreichischen Reichsrat 1873—1910*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1972, 195 p., 60 DM.
41. HEINDL, Waltraud, *Graf Buol-Schauenstein in St Petersburg, und London (1848—1852)*, Zur Genesis des Antagonismus zwischen Österreich und Rußland, H. Bohlaus Nachf.. Wien-Koln-Graz, 1970, 155 p., 27 DM
42. Österreichisches Ost- und Sudosteuropa-Institut, *Dokumentation der Gesetze und Verordnungen Osteuropas*, 5 vols., 1970—1972.
43. Österreichisches Ost- und Sudosteuropa-Institut, *Presseschau*. « Ostwirtschaft », 12, 1974, Heft 1—6.
44. PLASCHKA, Richard Georg und Karlheinz MACK, (éd) *Die Auslösung des Habsburgerreiches*, Verlag fur Geschichte und Politik, Wien, 1970, 556 p.
45. SCHUSTER, Peter, *Henry Wickham Stud und die Habsburgmonarchie*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Koln-Graz, 1970, 208 p., 34 DM.
46. SLAPNICKE, Helmut, *Österreichisches Recht außerhalb Österreichs* Verlag fur Geschichte und Politik, Wien, 1973, 106 p. + 6 cartes.
47. TEUTSCHMANN, Johanna, *Petar Hektorović (1487—1572) und sein „Ribanje i ribarsko prigovaranje"*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1971, 168 p., 34 DM.
48. *Wiener Slawistisches Jahrbuch*, 19. Bd., 1973, 151 p., 46 DM.
49. ZAGIBA, Franz, *Das Geistesleben der Slawen im fruhen Mittelalter*. Die Anfänge des slawischen Schrifttums auf dem Gebiete des ostlichen Mitteleuropas vom 8. bis 10. Jhdt., H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1971, 218 p., 56 DM.

Belgique

50. BDINSKI ZBORNIK. *An Old Slavonic Menologium of Women Saints* (Ghent University Library Ms. 408, A.D. 1360). Edited and adnotated by J. K. SCHARPÉ and F. VYNCKE. With an Introduction by E. VOOR-DECKERS, « De Tempel », Tempethof 37, Bruges, 1973, 246 p.

Bulgarie

51. *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, 26 août-1 septembre 1966, Sofia, Ed. Acad., 1967—1971, 7 vols. I, Manifestations oficielles, 1967, 203 p., 2,10 l.; II, Archéologie, histoire de l'antiquité, arts, 1969, 1137 p., 11,32 l.; III, Histoire, V^e—XV^e ss., XV^e—XVII^e ss., 1969, 875 p., 8,49 l.; IV, Histoire XVIII^e—XIX^e ss., 1969, 889 p., 8,74 l.; V, Histoire, II^e moitié du XIX^e—XX^e ss., 1970, 687 p, 6,75 l.; VI, Linguistique, 1968, 895, p., 8,80 l.; VII, Littérature, ethnographie, folklore, 1971, 939 p., 9,20 l.
52. *Aprilskoto vastanie v Bolgarskija văzroždenski periodičen pečat (Bibliografija)*, Sofia, 1973, Narodna biblioteka Kiril i Metodij, 242 p., 2,33 l.
53. *Arapovski manastir*, Izd. nauka i izk, Sofia, 1973, 2,20 l.
54. *The Architectural Heritage of Bulgaria*, Technika, Sofia, 1972, 10 l. (le même ouvrage en bulgare a figuré aussi dans l'exposition).
55. ARNAUDOV, Michel, *Studi vărhu Bălgarskite odredi i legendi, I—II*, Ed. Acad, Sofia, 1971—1972, 351 p. + 464 p., 3,80 + 4,77 l.
56. ARNAUDOV, Michel, *Ljuben Karavelov. Zivot, delo, epoha. 1834—1879*, Izd. Nauka i izk., Sofia, 1972, 876 p, 8 71 l
57. *V pamet na akademik Mihaila Dimitrov*, Ed. Acad, Sofia, 1974, 773 p., 7,73 l.
58. *Balkanski proučvanija XX vek*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 301 p., 2,87 l., (« Studia Balcanica », 6).
59. *Balkanski kulturni i literaturni vrozki*, Ed. Acad, Sofia, 1974, 261 p., 2,50 l. (« Studia Balcanica », 8)
60. BEGUNOV, Ju. K, *Kozma presviter v slavjanskih literaturah*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 660 p, 10 l.
61. *Bibliographie d'études balkaniques*, Sofia, 1966—1972, 7 vols.
62. BOJADŽIEV, T., *Govorăt na s. Săčanli Gjumjurdžinsko*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 239 p., 2.00 l.
63. BOŽKOV, A, *Miniatjuri ot Madrianskija răkopis na John Skilitža*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 260 p. + 170 ill. en couleurs, 10 l.
64. BOŽKOV, A, *Bălgarskata istoričeska živopis*, I, Ed. Acad., Sofia, 1972, 270 p., 17 l.
65. *Bulgarian Historical Review*, 1 et 2, 1974, 226 p. et 142 p., 2,35 et 2,35 l.
66. *Bălgarski prički ili poslovitzi i harakterni dumi (săbrani ot Petko P. Slavejkov)*, Ed. Bălgarski Pisatel, Sofia, 1972, 570 p., 3,46 l.
67. *Bălgarska dialektologija. Proučvanija i materiali*, V, Sofia, 1970, 257 p., 2,66 l.
68. *Bălgarsko-germanski otnošenija i vrozki (Isledovanija i materiali)* Ed. Acad., Sofia, 1972, 642 p., 6,32 l
69. ČIANGOVA, Iordanka, *Srednovekovnoto selište nad trakijskija grad Sevtopolis*, XI—XIV vek, Ed. Acad, Sofia, 1972, 149 p., 1,88 l.
70. ČIČIKOVA M., *Sevtopolis*, Băgarski Hudožnik, Sofia, 1970, 131 p. 3 l.
71. *Čiprovtzi 1688—1968* (Materiali ot naučnata sesija po slučaj 280 godišninata na Kiprovskoto vostanie), Ed. Acad., Sofia, 1971, 283 p., 3,04 l.
72. DAMIANOV, S., *Frenskoto ikonomičesko pronikvanie v Bălgarija* (ot osvoboždenieto do părvata svetovna vojna, 1878—1914), Ed. Acad., Sofia, 1971, 263 p., 2,81 l.
73. DEMINA, Ev. I., *Tihonravovskij Damaskin. Bolgarskij pamjatnik XVII veka* (Isledovanie i tekst), Ed. Acad., Sofia, 1971, 382 p, 12,50 l.
74. *Deveti septembri i Balkanite*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 279 p., 3,12 l.
75. DIMITROV, Ilčio, *Knjazăt, konstitutzijata i naroda*, Izd. na otečestvenija front, Sofia, 1972, 219 p., 1,62 l.
76. DIMITROV, Stranimir, *Văstanieto ot 1850 godina v Bălgarija*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 237 p., 2,50 l.
77. DIMITROV, Zahari, *Stenopisni ornamenti ot arhitekturni pametnici v poречijata na Struma, Mesta i Marica*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 113 p., 6 l.
78. DINEKOV, P., *Bălgarski folklor*, I, Bălgarski pisatel, Sofia, 1972 2^e édition, 587 p., 3 l.

79. DOBREV, I., *Glagoličeskijat tekst na Boianskijat palimpsest, starobălgarski pametnik ot kraja na XI vek*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 125 p., 1,76 l.
80. DRAGOVA, Nad., *Kniga za Paisij*, Bălgarski Pisatel, Sofia, 1972, 170 p., 1,08 l.
81. DREMSIZOVA-NELČINOVA, Cv., *Antični terekoti ot Bălgarija*, Bălgarski Hudožnik, Sofia, 1971, 123 p., 6 l.
82. *Edinodejstvieto na Bălgarskija narod s drugite balkanski narodi v antifašistkata borba, 1940 — 1945. Dokumenti i materiali*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 342 p., 3,67 l.
83. *L'éthnogénèse des peuples balkaniques*. Symposium international sur l'éthnogénèse des peuples balkaniques, Plovdiv, 23—28 avril 1969, Ed. Acad., Sofia, 1971, 333 p., 3,77 l. (« Studia Balcanica », 5)
84. *Études historiques*, Sofia, 1970—1973 (V, à l'occasion du XIII[e] Congrès international des sciences historiques, Moscou, août 1970, 688 p., 8,50 l.; VI, à l'occasion du VII[e] Congrès international des études slaves, Varsovie, 1973, 389 p., 4,09 l.)
85. *Formirovanie i razvitie na socialističeskata kultura v Bălgarija*, (en collaboration avec l'Académie des Sciences de l'URSS), Ed. Acad., Sofia, 1971, 323 p., 3,48 l.
86. FOL, AL., *Demografska i socialna struktura na drevna Trakija*, Ed Nauka i izk., Sofia, 1970, 183 p., 2,76 l.
87. FOL, AL., *Piolitičeska istorija na trakite kraja na vtoroto hiljado-letie do kraja na peti vek predi novata era*, Ed. Nauka i izk., Sofia, 1972, 215 p., 2,15 l.
88. GANEV, T. N., *Bălgarsko-rumynski naučni i kulturni vrăzki, 1869—1944*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 351 p., 3,61 l.
89. *Georgi Dimitrov i obedinjavaneto na revolucionite i demokratičnite sili za mir, demokracija i socializăm* (Meždunarodna konferencija po slučaj 90 godišninata ot roždenieto na Georgi Dimitrov, 13—17 juni 1972 g., Sofija), Partizdat, Sofia, 1973, 627 p., 3,27 l.
90. *Georgi Dimitrov 1882—1972. Jublieen sbornik*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 335 p., 3,65 l.
91. *Georgi Kastriota Skenderbeg*, 1467—1968, Ed. Acad., Sofia, 1970, 111 p., 0.93 l. (« Balkan », 2).
92. GEORGIEV, E., *Bălgarskata literatura v obštoslavjanskoto i obštoevropejsko literaturno razvitie*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1973, 376 p., 3,03 l.
93. GEORGIEV, L., *Vyprosi na bălgarskata arheografija*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 380 p., 2,83 l.
94. GEORGIEV, Vl., *Etruskische Sprachwissenschaft*, I. Teil: Altetruskische Inschriften, Ed. Acad., Sofia, 1970, 57 p., 0.80 l.; II. Teil, Sofia, 1971, 141 p., 1,38 l.
95. GEORGIEV, Vl., ZAIMOV, I., *Bălgarski etimologičen rečnik*, I, A—Z Ed. Acad., Sofia, 1971, 680 p., 4,58 l.
96. GEORGIEVICI, V., *Vlijanieto na V. I. Lenin i na oktombriiskata revoljucija v Jugoslavija*, 1914—1919, Ed. Acad., Sofia, 1973, 298 p., 2,28 l.
97. GONČEVA, P., *Socialni problemi na turskoto selo*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1970, 300 p., 1 l.
98. HADŽINIKOLOV, Ves., *Georgi Dimitrov i sovetskata obštestvenost 1934—1945*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 357 p., 3,86 l.
99. HINKOVA, H., *Europaische Reiseberichte aus dem 15. und 16. Jahrhundert als Quellen für die historische Geographie Bulgariens*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 155 p., 2,80 l.
100. *L'histoire bulgare dans les ouvrages des savants européens*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 439 p., 5 l.
101. HRISTOV, Hr., *Paisij Hilandarski. Negovoto vreme, žiznen păt i delo*, Ed. Naujka i izkustva, Sofia, 1972, 381 p., 2,80 l.
102. HRISTOV, Hr., *Bălgarskite obštini prez văzraždaneto*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 250 p., 2,68 l.
103. IRIBADŽAKOV, N., *Klio pred săda na buržoaznata filosofija*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 814 p., 3,15 l.
104. *Istorija na Bălgarskata Komunističeska Partija*, Ed. du Parti Communiste Bulgare, Sofia, 1973, 347 p., 1,06 l.
105. *Istorija na mladežkoto revoljucionno dviženie v Bălgarija*, « Narodna Mladež », Sofia, 1972, 614 p., 1,62 l.
106. IBANČEV, Sv., *Problemi na aspektual nostta v slavjanskite ezici*, Ed. Acad., Sofia, 1971, 262 p., 2,06 l.
107. IVANOV, I., *Bogomilski knigi i legendi*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 399 p., 2,26 l.
108. IVANOVA-MIRČEVA, Dora, *Ioan Ekzarh Bălgarskih slova*, I, Ed. Acad., Sofia, 1971, 200 p., 41 pl., 4,22 l
109. *Izvestija na bălgarskoto istoričesko družestvo*, XXVIII, Ed. Acad., Sofia, 1972, 583 p., 5,69 l.
110. KAMBUROVA-RADKOVA, Rumiana, *Rilskijat manastir prez văzraždaneto*, Naukai izukstva, Sofia, 1972, 218 p., 1,56 l.

111. *Kamenna plastika*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 527 p., 14 l.
112. KARAKOSTOV, St., *Bălgarskijat văzroždenski teatăr na osvoboditelnata borba*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1973, 764 p., 6,88 l.
113. KODOV, Hr., *Opis na slavjanskite răkopisi v bibliotekata na Bălgarskata Akademija na naukite*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 297 p., 5,24 l.
114. KONEV, I., *Beletristăt Karavelov*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 162 p., 1,35 l.
115. KONEV, I., *Nie sred drugite i ti sred nas. Blakanistični studii*, Nauka i izkustva, Sofia. 1972, 322 p., 2,28 l.
116. KONOBEEV, V. D., *Bălgarskoto nacionalno osvoboditelno dviženie. Ideologija, programa, razvitie*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972.
117. *Konstantin Kiril filosof. Jubileen sbornik po slučaj 1100-godişninata ot smărta mu*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 450 p., 4,79 l.
118. *Kresnensko razložkoto văstanie 1878* (Dokladi ot naučnata sesija i tăržestvenoto čestvuvanie na 90-godišninata ot Kresnensko razloškoto văstanie v Blagoevgrad, dokumenti i drugi literatura), Ed. Acad., Sofia, 1970, 183 p., 2 l.
119. KRSTEVA, G. et PRIMOVSKI, At., *Rodopsko narodno izkustvo*, Ed. Bălgarski Hudožnik, s.a., 198 p., 8 l.
120. KUEV, Kuio, M., *Azbučnata molitva v slavjanskite literaturi*, Ed. Acad., Sofia, 1974. 361 p., 6 l.
121. LAMBREV, K., *Balkanski paraleli. Misli e zapiski na diplomata*, Partizdat, Sofia. 1973, 230 p., 1,25 l.
122. LEKOV, I., *Osobenosti na sintaktičnija tip na slavjanskite ezici*, Ed. Acad., Sofia, 1972. 101 p., 0,70 l.
123. *Leninskata koncepcija za literaturata i izkustvo*, Ed. Acad., Sofia, 1971, 289 p., 2,50 l.
124. MASLINKOV, L., *Sofijska vezda*, Ed. Bălgarski Hudožnik, Sofia, 1973, 197 p., 10 l.
125. MAVRODINOVA, L., *Stenopisite na cărkvata să četirideset măcenici văv Veliko Tărnovo*, Ed. Bălgarski Hudožnik, Sofia, 1974, 119 p., 2 l.
126. *Metodologičeski i istoriografski problemi na istoričeskata nauka*, I, Ed. Acad., Sofia, 1973, 265 p., 2,84 l.
127. MIHAILOV, G., *Grăckite nadpisi namereni v Bălgarija*, I, Ed. Acad., Sofia, 1970, 495 p., 256 pl., 9,85 l.
128. MILKOVA, F. G., *Pozemlenata sobstvenost v Bălgarskite zemli prez XIX vek*, Nauka i izkustva, Sofia, 1970, 259 p., 1,89 l.
129. Ministerstvo na vănşnite raboti na N.R.B., *Vănşna politika na Narodna Republika Bălgarija*, I, 1944—1962, Sofia, 1970, 658 p. 2,65 l.; II, 1963—1969, Sofia, 1971, 601 p., 2,46 l.
130. MUTAFCIEV, P., *Izbrani proizvedenija*, I—II, Sofia, Ed. Nauka i izkustva, 1973, 682 p., 750 p., 3,52 l + 3,90 l.
131. NESTOROV, Hr., *Revoljucionoto rabotničesko dviženie v naj-novo vreme*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1973, 383 p., 1,74 l.
132. NIKOLOV, P., *Văzraždanie na Bălgarskija narod. Cărkveno-nacionalni borbi i postiženija*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1971, 403 p., 2,37 l.
133. OBRETENOV, Al. et collaborateurs, *Revolucija i izkustvo*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 333 p., 3,70 l.
134. *Obzor — na arhivnite fondove kolekcii i ediniční postăplenija săhranavani v Bălgarski istoričeski arhiv*, III (ot fond N° 87 do 117), Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1970, 225 p., 0,91 l.
135. *Opis turski dokumenti za cărkovno-nacionalnata borba na Bălgarskija narod i za hristijanskite cărkva v osmanskata imperija XV—XX vek*, Bibliothèque Nationale Ciril i Metodij, Sofia, 1971, 94 p. + 5 cartes, 0,88 l.
136. *Osvoboždenieto na Bălgarija, 1878—1968. Dokladi on jubileinata naučna sesija v Sofija*, Ed. Acad. Sofia, 1970, 177 p., 1,95 l.
137. *Osvoboždenieto na Bălgarija* (sbornik ot statia i dokumenti), Sofia, 1970, 294 p., 1,67 l.
138. PANDURSKI, V., BOSILKOV, Sv., *Kiril i Metodij v Rim*, Ed. Bălgarski Hudožnik, Sofia, 1970, 116 p. + 36 ill., 21 pl., 6 l.
139. PAPAZOVA, E., *Bogomilski nadgrobni pametnici v Bosna i Hercegovina*, Ed. Bălgarski Hudožnik, Sofia, 1971, 115 p., 6 l.
140. *Partijnost, narodnost, hunanizăm*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 319 p. 3,48 l.
141. *Părvi kongres na Bălgarskoto istoričesko družestvo, 27—30 januari* 1970 godina, I, II, Ed. Acad., Sofia, 1972, 703 p., 6,90 l. (I), 632 p., 6,23 l (II).
142. PETROV, P. Hr., *Po sledite na nasilieto*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 481 p., 5,09 l.

143. *Politika na velikite sili na Balkanite v navečerieto na vtorota svetovna vojna*, Ed. Acad., Sofia, 1971, 277 p., 2,79 l. (« Studia Balcanica », 4).
144. PRAŠKOV, L., *Hrelovata kula, istorija, arhitektura, živopis*, Ed. Bălgarski hudožnik, Sofia, 1973, 150 p., 8 l.
145. *Problemi na bălgarskija folklor*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 427 p., 4,33 l.
146. *Proučvanija po slučaj II Kongres po balkanistika*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 357 p., 3,45 l. (« Studia Balcanica », 2).
147. *Les grandes puissances et les Balkans à la veille et au début de la deuxième guerre mondiale, 1937—1941*. Conférence internationale Sofia, 21—26 avril 1971, Ed. Acad., Sofia, 1973, 430 p., 4,08 l. (« Studia Balcanica », 7).
148. RADUNCEVA, A., *Doistoričeskoe izkustvo v Bolgarii (pjatoe-vtoroe tysjačeletie do n.e.)*, Sofia.
149. *Recherches de géographie historique*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 243 p., 2,8 l. (« Studia Balcanica », 1).
150. *Rodopski sbornik*, III, Ed. Acad., Sofia, 1972, 337 p., 3,62 l.
151. RUSEV, P. et G. DACEV, E. SARAFOVA, *Tărnovska knižovna škola, 1371—1971*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 549 p., 5,63 l.
152. SAROVA, K., *Ljuben Karavelov i bălgarskoto osvoboditelno dviženie 1860—1867*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1970, 434 p., 3,19 l.
153. SILTBERGER, H., *Potepis*. Perevod : M. KISELINČEVA, Sofia, 1971, 162 p., 0,85 l.
154. *Slavističen sbornik po slučaj VII Meždunaroden kongres na slavistite văv Varšava*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 303 p., 3,29 l.
155. *Slavjanite i sredizemnomorskijat svjat VI—XI vek*. Meždunaroden kongres po slavjanska arheologija, Sofija, 23—29 april 1970, Ed. Acad., Sofia, 1973, 377 p., 3,18 l.
156. *Slavjanska filologija*, Sofia, 1973 (XII, Ezikoznanie, 237 p., 2,67 l. ; XIII, Literaturoznanie, 343 p., 3,72 l. ; XIV, Istorija i folklor, 169 p., 2,04 l.).
157. SMOHOVSKA-PETROVA, V., *Mihail Čajkovski Sadÿk Paša i bălgarskoto văzraždanie*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 215 p., 1,68 l.
158. *Socialno-ekonomičesko razvitie na grada XV—XIX v.*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 221 p., 2,50 l.
159. *Thracia*, I, Primus congressus studiorum thracicorum, Ed. Acad., Sofia, 1972, 347 p., 3,77 l.
160. TODOROV, N., V. TRAIKOV, *Bălgari učastnici v borbite za osvoboždenieto na Grăcija, 1821—1828*, Sofia, 1971, 1019 p., 10,05 l.
161. TODOROV, N., V. TRAIKOV (réd.), *Sto i pet deset godin ot grăckoto văstanie, 1821—1828*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 124 p., 1 l. (« Balkani », 3).
162. TODOROV, N., *Balkanskijat grad XV—XIX vek, socialno-ekonomičesko i demografsko razvitie*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 503 p., 4,72 l.
163. TRAIKOV, V. N., *Georgi S. Rakovski, 1821—1867, Biografni očerk*, Ed. Bălgarski Pisatel, Sofia, 1971, 162 p., 0,86 l.
164. TRAIKOV, V. N., *Rakovski i Balkanskite narodi*, Ed. Nauka i izkustva Sofia, 1971, 503 p., 3,51 l.
165. *Carevgrad Tărnov, dvorecăt na bălgarite prez vtorata bălgarska dăržava*, I, *Istorija na proučvanijata, arhitektura, nadpisi, moneti, plastove predi izgraždaneto na dvoreca*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 355 p., 5,35 l.
166. CONČEVA, Mara, *Hudožestvenoto nasledstvo na trakijskite zemli*, Nauka i izkustva, Sofia, 1971, 289 p., 245 ill., 6,36 l.
167. CVETKOVA, B., *Proučvanija na gradskoto stopanstvo prez XV—XVI vek*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 255 p., 2,66 l.
168. VAKLINOV, S., *Arheologija*, obšt kurs, I, Praistorija i antičnost, Sofia, 1973, 370 p., 3,88 l.
169. VELEVA, D., Fr. VYLOV, A. HRISTOV, *Dokumenti za bălgarskoto văzraždanie ot arhiva na Stefan I. Verkovič, 1860—1893*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 659 p., 6,51 l.
170. *La ville balkanique, XV^e^—XIX^e^ ss.*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 199 p., 2,50 l., (« Studia Balcanica », 3).
171. ZAHARIEV, V., *Stanislav Dospevski, văzroždenski živopisec, 1823—1877*, Ed. Bălgarski Hudožnik, Sofia, 1971, 219 p., 8 l.
172. ZAIMOV, I., *Bălgarski geografski imena s -j'*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 193 p. + 8 cartes, 3,82 l.
173. ZAIMOV, I., *Bitolski nadpis na Ivan Vladislav samodăržec Bălgarski starobălgarski pametnik ot 1015—1016 godina*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 160 p. + 11 pl., 2,16 l.
174. ZAREV, P., *Panorama na bălgarskata literatura*, IV, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1973, 615 p., 4,54 l.

175. ZAREV, P., *Izbrani proizvedenija*, II, Ed. Bălgarski Pisatel, Sofia, 1972, 630 p., 3,01 l.
176. ŽEČEV, N., *Braila i bălgarskoto kulturno nacionalno văzraždanie*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 238 p., 1,85 l.
177. ŽIVKOV, T., *Bălgarski antifašistki pesenen folklor*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 393 p., 2,27 l.
178. ŽIVKOVA, Lj., *Anglo-turskite otnošenija 1933—1939*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1971, 219 p., 1,91 l.
179. ZIVKOVA, Lj., *Kazanlăškata grobnica*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1974, 128 p.
180. ZLATARSKI, V., *Izbrani proizvedenija*, I, Ed. Acad., Sofia, 1970, 573 p., 3,07 l.
181. ZONEV, Kiril, *Die Wandmalereien in der Kirche von Bojana*, Ed. Bălgarski Hudožnik, Sofia, s.a., 48 p.

Danemark

182. RIIS, P. J., *Sukas*, I. The North-East Sanctuary and the First Setting of Greeks in Syria and Palestina, Munksgaard, Copenhague, 1970, 179 p., 100 G.
183. PLOUG, G., *Sukas*, II. The Aegean, Corinthian and Eastern Greek Pottery and Terracottas, Munksgaard, Copenhague, 1973, 124 p. + XX pl., 100 G.
184. RIIS, P. J., *Sukas*, III, The Neolethic Periods, (en collaboration avec Thrane, H.), Munksgaard, Copenhague, 1974, 88 p., III pl., 60 G.
185. EMRICH, G., *Antike Metaphern und Vergleiche im lyrischen Werk des* (Kostis Palamas, Hakkert, Amsterdam, 1974, 280 p.

Etats Unis

186. AUGEROT, J. E. and Fl. POPESCU, *Modern Romania (Limba Română)*, Univ. of Washington Press, 1971, XIII + 329 p.
187. BARTON, Alan H., B. DENITCH, Charles KADUSHIN (éd.), *Opinion-making, Elite in Yugoslavia*, Praeger Special Studies Series, New York, Washington—London, 1973, XXII + 346 p.
188. BAYERLE, Gustav, *Ottoman Diplomacy in Hungary: Letters from the Pashas of Buda, 1590—1593*, "Uralic and Altaic", vol. 101, Research Center for the Language Sciences, Indiana University, 1972, 204 p.
189. DICKS, T. R., *Greeks: How They Live and Work*, Praeger Publishers, 1971, New York, Washington, 175 p.
190. DIMITRIJEVIĆ, Dimitrije and George MACESICH, *Money and Finance in Contemporary Yugoslavia*, Praeger Special Studies, 1973, XVIII + 262 p.
191. FISCHER-GALAȚI, Stephen (éd.), *Man, State and Society in East European History*, Praeger Publishers, New York, Washington, London, 1970, XV + 343 p.
192. FISCHER-GALAȚI, Stephen, *Ottoman Imperialism and German Protestantism, 1521—1555*, Octagon Books, New York, 1972, XII + 140 p.
193. GRZYBOWSKI, Kazimierz, *The Socialist Commonwealth of Nations, Organisations and Institutions*, Yale Univerity Press, New Haven and London, 1973, XVIII + 300 p.
194. HOFFMAN, George W., *Regional Development Strategy in Southeast Europe: A Comparative Analysis of Albania, Bulgaria, Greece, Romania and Yugoslavia*, Praeger Publishers, New York — Washington — London, 1972, XX + 323 p.
195. HOHFELDER, Robert L., *Ancient Greek Coins from the Collection of Burton Y. Berry.* A Catalogue, Indiana University Press, 1972.
196. JELAVICH, Barbara, *The Ottoman Empire, the Great Powers and the Straits Question: 1870—1887*, Indiana University Press, 1973, XI + 209 p.
197. KRETSCHMAR, Robert S., Robin FOOR, *The Potential for Joint Ventures in Eastern Europe*, Praeger Special Studies Series, Praeger Publisher, New York — Washington — London, 1972, XXVI + 155 p.
198. MATLEY, Ian M., *Romania: a Profile*, Praeger Publishers, New York, Washington, London, 1970, XII + 292 p.
199. LUKIĆ, Sveta, *Contemporary Yugoslav Literature. A Sociopolitical Approach*, University of Illinois Press, Urbana, Chicago, London, 1972, XVI + 280 p.
200. Mc. NALL, Scott G., *The Greak Peasant*, The Arnold and Caroline Rose Monograph Series of the American Sociological Association, April 1974, VII + 112 p.
201. MILENKOVITCH, Deborah D., *Plan and Market in Yugoslav Economic Thought*, Yale University Press, Hew Haven and London, 1971, X + 323 p.
202. PAWLOWITCH, Stephen K., *Yugoslavia*, Nations of the Modern World Series, Praeger Publishers, New York, Washington, 1971.

203. ROTH, Ernest, *Tale of three Cities: Vienna, Budapest, Prague*, Charles Scribner's Sons, New York, 1972, XI + 178 p.
204. SACKS, Stephen R., *Entry of New Competitors in Yugoslav Market Socialism*, Research Series Number 19, Institute of International Studies, University of California, Berkeley, 1973, X + 141 p.
205. TRASK, Roger R., *United States' Response to Turkish Nationalism and Reform, 1914—1939*, University of Minnesota Press, 1971, 280 p.
206. WEBER, Frank G., *Eagles on the Crescent: Germany, Austria and the Diplomacy of the Turkish Alliance, 1914—1918*, Cornell Univ. Press, Ithaca and London, 1970, X + 284 p.
207. WEISBAND, Edward, *Turkish Foreign Policy, 1943—1945: Small State Diplomacy and Great Power Politics*, Princeton University Press, 1973.
208. WINNER, Irene, *A Slovenian Village: Žerovnica*, Brown University Press, Providence, 1971, XIV + 267 p.

Finlande[1]

209. COPELAND, William R., *The Uneasy Alliance. Collaboration between the Finnish Opposition and the Russian Undergroud, 1899—1904*, Helsinki, 1973, 224 p. (AASF, B, 179).
210. DONSKOV, Andrew, *The Changing Image of the Peasant in Nineteenth Century Russian Drama*, Helsinki, 1972, 203 p. (AASF, B, 177).
211. MAULA, Erkka, *Studies in Plato's Theory of Forms in the Timaeus*, Helsinki, 1970, 31 p. (AASF, B, 169_1).
212. PAANANEN, Unto, *Sallust's Politico-Sccial Terminology. Its Use and* Biographical Significance, Helsinki, 1972, 127 p. (AASF, B, 175).
213. PIILONEN, Juhani, *Hippolytus Romanus, Epiphanius Cypriensis and Anastasius Sinaita. A study of the "Diamerismos tes ges"*, Helsinki, 1974, 41 p. (AASF, B, 181).
214. SALONEN, Armas, *Die Fischerei im alten Mesopotamien nach summerisch* akkadischen Quellen, Helsinki, 1970, 314 p. (AASF, B, 166).
215. SALONEN, Armas, *Die Ziegeleien im alten Mesopotamien*, Helsinki, 1972, 206 p. + 51 Tafeln (AASF, B, 171).
216. SALONEN, Armas, *Vogel und Vogelfang im Alten Mesopotamien*, Helsinki, 1973, 374 p., 95 pl. (AASF, B, 180).

France[2]

217. ASTURIAS, Miguel Angel, *Roumanie d'aujourd'hui*. Traduit de l'espagnol par Claude Bourguignon, Albin Michel, Paris, 1969, 254 p.
218. *Chansonnier des preux albanais*. Traduction par l'Institut de Folklore de Tirana, Maisonneuve et Larose, Paris, 1967, 144 p., 28 F.
219. GEORGEAKIS, G. et L. PINEAU, *Le Folklore de Lesbos*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1968, 396 p., 45 F.
220. LEQUIN, Yves, MAILLARD, Jacques, *L'Europe occidentale au XX^e^ siècle*. Masson et Cie., Paris, 119 p., 13 F.
221. MIRAMBEL, André, *Introduction au Grec moderne*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1963, 320 p., 40 F.
222. « Revue de l'Est » Economie, planification et organisation. Etudes comparatives Est--Ouest, CNRS, Paris, tome 4 / 1, 2, 3, 1973, 212 p. 279 p., 220 p.
223. *Studia Islamica*, XXXVIII, 1973, Maisonneuve et Larose, Paris, 1973, 157 p., 22 F.
224. VIDALENC, Jean, *L'Europe danubienne et balkanique 1867—1970*, Masson et Cie., Paris, 1973, 197 p., 42 F.

Grande-Bretagne

225. CHARANIS, Peter, *Social, Economic and Political Life in the Byzantine Empire*, Variorum Reprints, London, 1973, 456 p., £ 12.
226. CLOGG, Richard, *The Struggle for Greek Independence. Essays to Mark the 150th Anniversary of the Greek War of Independence*, edited by R. Clogg, McMillan, London, 1973, 259 p., 5,95 £.

---

[1] AASF, B = Annales Academiae Scientiarum Fennicae.

[2] Pour les livres édités chez Mouton, v. *Pays-Bas*. Vu le nombre très réduit de publication envoyées par les Maisons d'éditions françaises nous nous sommes permis d'inscrire dans notre liste même les publications parues avant 1970.

227. CLOSE, Elizabeth, *The Development of Modern Rumanian. Linguistic Theory and Practice in Muntenia 1821—1838*, Oxford University Press, 1974, XXII + 316 p.
228. *Contrasts in Emerging Societies*. Readings in the Social and Economic History of South-Eastern Europe in the Nineteenth Century. Selected and translated by G. F. CUSHING, E. D. TAPE, V. de S. PINTO, Phyllis AUTY, and edited by Doreen WARRINER, University of London, The Athlone Press, 1965, XX + 402 p., 4 £.
229. DAKIN, Douglas, *The Unification of Greece, 1770—1923*, Ernest Benn Ltd., London, /1972/, XVI + 344 p., 3,75 £.
230. DAKIN, Douglas, *The Greek Struggle for Independence, 1821—1833*, B. T. Batsford Ltd., London, 1973, VII + 344 p., 5 £.
231. DELAVILLE LE ROULX, J., *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac (1310—1421)*, Variorum Reprints, London, 1974, 472 p., 18 £.
232. NICOL, Donald, M., *The Last Centuries of Byzantium, 1261—1453*, Rupert Hart-Davis, London, /1972/, XII + 482 p. + 1 table généalogique, 4,95 £.
233. PINTO, Vivian, *Bulgarian Prose and Verse. A Selection with an Introduction* by Vivian Pinto, University of London, The Athlone Press, 1957, XLI + 213 p., 1,25 £.
234. LLEWELLYN SMITH, Michael, *Ionian Vision. Greece in Asia Minor 1919—1922*, Allen Lane, /1973/, XIV + 401 p., 6 £.
235. SOLOVJEV, A., V. A. MOŠIN (éd.), *Grčke povelje Srpskih vladara. Diplomata Graeca regum et imperatorum Serviae*, Variorum Reprints, London, 1974, 696 p., 18 £.
236. TAPPE, Eric D., *Ion Luca Caragiale*, Twayne Publishers Inc., New-York, VIII + 117 p. ("Twaine's World Authors Series. A Survey of the World's Literature").
237. TRENDALL, A. D.; *The Red-Figured Vases of Lucania Campania and Sicily*, University of London, Institue of Classical Studies, Bulletin Supplement No. 31, 1973, 294 p. + + XLIV.
238. TURNOCK, David, M. A. Ph. D., *An Economic Geography of Romania*, London, C. Bell & Sons, Ltd., 1974, XIV + 319 p.
239. WOODHOUSE, C. M., Capodistria, *The Founder of Greek Independence*, London, Oxford University Press, 1973, XIV + 544 p., 10 £.
240. ZAKYTHINOS, Dionysios, *Byzance : Etat-Société-Économie*, Variorum Reprints, London, 1973, 440 p., 12 £.

Grèce[3]

241. ANDRIOTIS, N. P., *La loi de prophylaxie dans le vocalisme néogrec*, Thessalonique, 1974, 63 p.
242. Ἀφιέρωμα εἰς τὰ 150 χρόνια ἀπὸ τῆς Ἐπαναστάσεως τοῦ 1821, Thessalonique, 1971, 240 p., 120 Dr.
243. ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗ ΕΦΗΜΕΡΙΣ, περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1969—1972, Athènes, 4 vols.
244. ATSALOS, V., *La terminologie du livre-manuscrit à l'époque byzantine*, I. *Termes désignant le livre-manuscrit èt l'écriture*, Thessalonique, 1971, 290 p., 150 Dr.
245. BYZANTINA, ἐπιστημονικόν ὄργανον Κέντρου βυζαντινῶν ἐρευνῶν φιλοσοφικῆς σχολῆς Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου, Thessalonique, 2—5, 1970—1973.
246. BELIA, E., Ἡ ἐκπαίδευσις εἰς τὴν Λακωνίαν καὶ τὴν Μεσσηνίαν κατὰ τὴν Καποδιστριακὴν περίοδον (1828—1832), Athènes, 1970, 191 p.
247. CHOUMANIDIS, L. TH. Ἱστορία οἰκονομικῶν θεωριῶν, Athènes, 1973, 539 p.
248. Comité national hellénique de l'AIESEE. *Quatre ans de bibliographie historique en Grèce* (1970—1973) avec un supplément pour les années 1965—1969. Offert à l'occasion du troisième Congrès international d'études du Sud-Est européen, Athènes, 1974, VIII + + 151 p.
249. COUTELLE, L., *Le Greghesco*, Thessalonique, 1971, 140 p., 80 Dr.
250. *Cyrillomethodianum*, Thessalonique, I, 1971, VII + 227 p., 200 Dr., II, 1972—1973, VII + 215 p., 200 Dr.
251. DAR, S. R., Τὰ ἑλληνιστικὰ στοιχεῖα στὴν ἀρχιτεκτονικὴ τῶν Ταξίλων, Thessalonique, 1973, 175 p. + XIV pl., 200 Dr.
252. DIMITRIADIS, V., Ἡ Κεντρικὴ καὶ Δυτικὴ Μακεδονία κατὰ τὸν Ἐβλιγιὰ Τσελεμπῆ, Thessalonique, 1973, 350 Dr.
253. *Domenikos Theotokopoulos —El Greco*, National Bank of Greece, Athènes, 19a., 28 planches, texte de K. Spetsieri-Beschi.

---

[3] Pour les publications de l'Institut grec de Venise, v. *Italie*.

254. Τὸ ἔργον τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας κατὰ τὸ..., 1969 (1970) et 1970 (1971), à 150 Dr.; 1971 (1972), 1972 (1973) et 1973 (1974) à 190 Dr.
255. Ἑλληνικά, Thessalonique, 24, 1—2, 1971, 554 p., 200 Dr.; 25,1—2, 1972, 518 p., 200 Dr.; 26,1, 1973, 190 p., 100 Dr.
256. GLAVINAS, AP. ATH., Ἡ ἐπὶ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ (1081—1118) περὶ ἱερῶν σκευῶν, κειμήλιων καὶ ἁγίων εἰκόνων ἔρις (1081—1095), Thessalonique, 1972, 217 p.
257. *Greek Handicraft*, National Bank of Greece, Athènes, 1969, 335 p., 1 carte.
258. *The Greek Merchant Marine (1453—1850)*, National Bank of Greece, Athènes, /1972/, 505 p. + 1 carte.
259. IAKOVIDIS, SP., Περάτη, τὸ νεκροταφεῖον. I. Οἱ τάφοι καὶ τὰ εὑρήματα, ια' + 473 p., 155 pl, II. Γενικαὶ παρατηρήσεις, ιθ' + 485 p., 161 ill.; III. Πίνακες, 38 p. + 190 pl., Athènes, 1969—1970, 1.625 Dr.
260. KALINDERIS, M. A., Ὁ βαρῶνος Κωνσταντῖνος Δ. Βέλιος, 1772—1838. Ἡ ζωὴ καὶ ἡ ὑπὲρ τοῦ ἔθνους προσφορά του, Thessalonique, 1973, 70 Dr.
261. KALOKYRIS, K. D., Προέλευσις τῶν βυζαντινῶν μνημείων τοῦ γεωγραφικοῦ χώρου τῆς Μακεδονίας τῆς Σερβίας καὶ τῆς Βουλγαρίας, Thessalonique, 1970, 51 p. + 40 pl., 100 Dr.
262. KARAGIORGAS, TH., "Γοργειὴ κεφαλή". Καταγωγὴ καὶ νόημα τῆς γοργονικῆς μορφῆς ἐν τῇ λατρείᾳ καὶ τῇ τέχνῃ τῶν ἀρχατκῶν χρόνων, 158 p. + 23 pl., Athènes, 1970 Dr.
263. KARPOZILOS, AP. D., *The Ecclesiastical Controversy between the Kingdom of Nicaea and the Principality of Epiros (1217—1233)*, Thessalonique, 1973, 108 p. + 1 carte
264. KONSTANTINOPOULOS, GR., Ὁ Ροδιακὸς κόσμος, I. Λίνδος, Athènes, 1972. 82 p., 60 Dr.
265. KRIARAS, E., Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας (1100—1669), III, Thessalonique, 1973, μς' + 430 p.
266. KRIKONIS, H., Συναγωγὴ πατέρων εἰς τὸ κατὰ Λουκᾶν Εὐαγγέλιον ὑπὸ Νικήτα Ἡρακλείας (κατὰ τὸν κώδικα Ἰβήρων 371), Thessalonique, 1973, 530 p.
267. LAOURDAS, V., Ἡ προσωπικότης τοῦ Μεγάλου Ἀλεξάνδρου κατὰ τὸν Ἀρριανόν, Thessalonique, 1971, 30 p., 15 Dr.
268. LEON, George B., *Greece and the Great Powers, 1914—1917*, Thessalonique, 1974, XVI + 521 p.
269. ΜΑΚΕΔΟΝΙΚΑ, Thessalonique, 1970, η' + 351p., 1971, ζ' + 511 p., 1972, 586 p., à 200 Dr.
270. MAMALAKIS, I. P., Τὸ Ἅγιον Ὄρος διὰ μέσου τῶν αἰώνων, Thessalonique, 1971, λβ' + 686 p. + 24 pl., 250 Dr.
271. MARINATOS, Sp., *Excavations at Thera*, Athènes, 1968—1972 (I, 1968, 59 p., 125 Dr., II, 1969, 54 p., 41 pl., 140 Dr., III, 1970, 68 p., 70 pl., 125 Dr., IV, 54 p. + 126 pl., 190 Dr., V, 1972, 47 p., 104 pl., 190 Dr., VI, 1974, 60 p., 112 pl. et VI, *Thera — colour Plates and Plans*, 11 pl. + 7 plans, 1974)
272. MAVROPOULOU-TSIOUMI, Chrys., Οἱ τοιχογραφίες τοῦ 13-ου αἰώνα στὴν Κουμπελιδίκην τῆς Καστοριᾶς, Thessalonique, 1973, 133 p. + 75 pl.
273. MYLONAS, G., Ὁ ταφικὸς κύκλος Β τῶν Μυκηνῶν, I., 442 p., 1973 II. 249 pl., 1972, Athènes.
274. *Neolithic Greece*, by D. R. Teocharis et collaborateurs, National Bank of Greece, Athènes, 1973, 357 p.
275. PAPADOPOULOS, St. I., Ἐκπαιδευτικὴ καὶ κοινωνικὴ δραστηριότητα τοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Μακεδονίας, κατὰ τὸν τελευταῖο αἰώνα τῆς τουρκοκρατίας, Thessalonique, 1970, 290 p., 120 Dr.
276. PAPADOPOULOS, Stelios A., Agapi H. KARAKATSANI, *Liberated Greece and the Morea Scientific Expedition. The Peytier Album in the Stephen Vagliano Collection*, National Bank of Greece, Athènes, 1971, 107 p.
277. PAPADRIANOS, I. A., Ἕνας μεγάλος Κοζανίτης ἀπόδημος: Εὐφρόνιος Ραφαὴλ Παπαγιαννούσης-Πόποβιτς, Thessalonique, 1973, 37 p.
278. PAPAKONSTANTINOU, DIAMANTOUROU, D., *Pella*, I, ις' + 257 p., Athènes, 1971, 250 Dr.
279. PASADAIOS, A., Ὁ κεραμοπλαστικὸς διάκοσμος τῶν βυζαντινῶν κτηρίων τῆς Κωνσταντινουπόλεως, Athènes, 1973, 250 Dr.
280. PELEKANIDIS, St., Καλλιέργης ὅλης Θετταλίας ἄριστος ζωγράφος, Athènes, 1973,+ 175 p. + 83 pl.
281. PIERIDOU, A., Ὁ πρωτογεωμετρικὸς ῥύθμος ἐν Κύπρῳ, Athènes, 300 Dr.
282. Πνευματικοὶ ἄνδρες τῆς Μακεδονίας κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν (διαλέξεις ὑπὸ τῶν κ.κ. Πολ. Ἐνεπεκίδη, Ἰω. Ἀναστασίου, Ἰω. Παπαδρίανοῦ, Τάσου Γριτσοπούλου), Thessalonique, 1972, 184 p., 100 Dr.

283. POLITIS, Linos, en collaboration avec M. I. MANOUSAKAS, Συμπληρωματικοὶ κατάλογοι χειρογράφων Ἁγίου Ὄρους, Thessalonique, 1973, +309 p., 31 pl., 250 Dr.
284. ΠΡΑΚΤΙΚΑ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, τοῦ ἔτους 1969, 1970, 1971
285. RIGAS, G. A., Σκιάθου λαϊκὸς πολιτισμός, IV, Thessalonique, 1970, 478 p., 200 Dr.
286. SAPOUNA-SAKELLARAKI, E., Μινοικὸν ζῶμα, Athènes, 1971, κγ' + 259 p., 250Dr.
287. SIEGESMUND, Lothar, *Griechisch-Makedonische Impressionen*, Thessalonique, 1968, 124 p. + 16 pl. + 1 carte, 75 Dr.
288. SPYROPOULOS, Th., Ὑστερομυκηναικοὶ ἑλλαδικοὶ θησαυροί, Athènes, 1972, ιε' + 233 p., 37 pl., 250 Dr.
289. STAURIDOU-ZAPHRAKA, A., Ἡ συνάντηση Συμεὼν καὶ Νικολάου Μυστικοῦ (Αὔγουστος 913) στὰ πλαισία τοῦ βυζαντινοβουλγαρικοῦ ἀνταγωνισμοῦ, Thessalonique, 1972, 130 p.
290. STIKAS, E., Τὸ οἰκοδομικὸν Χρονικὸν τῆς Μονῆς Ὁσίου Λουκᾶ Φωκίδος, Athènes, 1970, 11 + 299 p., 144 pl.
291. SYMEONIDIS, Ch. P., Οἱ Τσάκωνεσ καὶ ἡ Τσακωνιά, Thessalonique, 1972, 187 p.
292. TARNANIDES, I., Τὰ προβλήματα τῆς μητροπόλεως Καρλοβικίων κατὰ τὸν ΙΗ'αἰώνα καὶ ὁ Jovan Rajić (1726—1801), Thessalonique, 1972, 200 p.
293. TSAMIS, D., Ἡ πρωτολογία τοῦ Μεγάλου Βασιλείου, Thessalonique, 1970, 169 p.
294. TSAMIS, D., Δαβὶδ Δισυπάτου Λόγος κατὰ Βαρλαὰμ καὶ Ἀκινδύνου πρὸς Νικόλαον Καβάσιλαν, Thessalonique, 1973, 113 p. + 16 pl.
295. TSIRPANLIS, Z., Οἱ Μακεδόνες σπουδαστὲς τοῦ Ἑλληνικοῦ Κολλεγίου Ῥώμης καὶ ἡ δράση τους στὴν Ἑλλάδα καὶ στὴν Ἰταλία (16ος αἰ.- 1650), Thessalonique, 1971, 299 p., 11 ill., 2 cartes, 150 Dr.
296. TZAVELLA-EVJEN, Ch., Τὰ πτερωτὰ ὄντα τῆς προιστορικῆς ἐποχῆς τοῦ Αἰγαίου, Athènes, 1970, 132 p., 40 pl., 140 Dr.
297. VAYAKAKOS, D. V., Σχεδίασμα περὶ τῶν τοπονυμικῶν καὶ ἀνθρωπωνυμικῶν σπουδῶν ἐν Ἑλλάδι 1833—1962 Athènes, p. 300—424, 145—369 tirage à part de la revue ATHENA, 66, 1962 et 67, 1963/64.
298. VAYAKAKOS, D. V., *Le grec moderne, les dialectes néo-helléniques et le dictionnaire historique de la langue grecque de l'Académie d'Athènes*, avec une bibliographie de 2.630 titres, Athènes, 1970.
299. VAKALOPOULOS, Ap., Τὰ κάστρα τοῦ Πλαταμώνα καὶ τῆς Ὡριᾶς τῶν Τεμπῶν καὶ ὁ τεκὲς τοῦ Χασὰν Μπαμπᾶ, Thessalonique, 1972, 126 p., 100 Dr.
300. VAKALOPOULOS, K. Ap., Τρία ἀνέκδοτα ἱστορικὰ δοκίμια τοῦ φιλικοῦ Γεωργίου Λασσάνη, Thessalonique, 1973, 150 Dr.
301. VASDRAVELLIS, I., *Piracy on the Macedonian Coast during the Rule of the Turks*, Thessalonique, 1970, 53 p., 20 Dr.
302. VASDRAVELLIS, I., Ἀρματολοὶ καὶ κλέφτες εἰς τὴν Μακεδονίαν, Thessalonique, 1970, 188 p., 80 Dr.
303. VASDRAVELIS, I., Ὁ φιλικὸς καὶ ἀγωνιστὴς Γιάννης Φαρμάκης. Ἡ ἡρωικὴ ἄμυνα στὴ Μολδαβία, Thessalonique, 1972, 62 p., 60 Dr.
304. VASDRAVELIS, I., Ἡ πολιτικὴ τῶν Μεγάλων Δυνάμεων καὶ ἡ ναυμαχία τοῦ Ναυαρίνου, Thessalonique, 1973, 31 p., 30 Dr.
305. XYDIS, St., Ψυχολογικοὶ παράγοντες εἰς τὴν προπαρασκευὴν τοῦ Εἰκοσιένα. Νεοελληνικὸς πρωτοεθνικισμὸς καὶ ἐθνικισμός. Thessalonique, 1972, 44 p., 30 Dr.
306. ZAVIRAS, G., Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν Θεατρον. Ἐπιμέλεια, εἰσαγωγή, εὑρετήριον ὑπὸ Τάσου Ἀθ. Γριτσοπούλου, Athènes, 1972, 48 +ο' + 610 p.
307. ZOES, A., Προβλήματα χρονολογίας τῆς μινωϊκῆς κεραμικῆς, Γουρνες. Τυλισοσ. Μαλια, Athènes, 1969, ζ' + 99 p., 47 pl., 150 Dr.

Hongrie

308. GÁLDI, Ladislas, *Contribution à l'histoire de la versification roumaine. La prosodie de Lucian Blaga*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972, 205 p.
309. HAZAI, G., *Das Osmanisch-Turkische im XVII. Jhdt. Untersuchungen an den Transkriptionstexten von Jakob Nagy de Harsány*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 498 p.
310. KAKUK, Suzanne, *Recherches sur l'histoire de la langue osmanlie des XVI^e et XVII^e siècles. Les éléments osmanlis de la langue hongroise*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 660 p.

311. LEVASICS, Elemér, SURANYI, Magda, *Szerbhorvát-Magyar Kéziszotár*. A Szótár Kéziratát átnézte Dr. PALICH, Emıl, Második, változatlan kıadás, Terra, Budapest, 1971, XLVIII + 848 p.
312. *A Magyar és a Román Tortênet-tudomány Negyedozázados Fejlodıse*. A Magyar — Román Torténész Vegyes Bizottság Ulésének Anyaga, Budapest, 1971, Június 1—5, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1974, 109 p.
313. PALEFI Endre, *George Cosbuc elete es kolteszete*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 440 p., 47 f.
314. PALICH, Emıl, *Magyar-Szerbhorvát Kéziszótár*, Mésodik Kiadás, Terra, Budapest, 1972. XXVIII + 944 p.
315. PALOTAS, Emil, *A Balkan-Kérdés az Osztrák-Magyar ésaz orosz dıplomacıában a XIX század végén*, Akademıaı Kıadó, Budapest, 1972.
316. PENAVIN, Olga, *A ozerémségı Magyar Szıgetek nyelve*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972, 157 p.
317. *Studıa Turcıca* edıdıt L. Ligeti, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1971, 498 p.
318. SZADECZKY-KARDOSS, E. et E. PÉCSI-DONATH, *Bulletın of the IXth Congress of the Carpatho-Balkan Geologıcal Assocıation*, IV, Akadémiai Kıadó, Budapest, 1973, 523 p.
319. *Szomszédság és kozosség. Délszláv-Magyar Irodalmi kapcsolatok*. Tanulmànyok, szerkesztette Vujıcsics D. SZTOJAN, Akadémıai Kıadó, Budapest, 1972, 550 p. + 24 pl. i
320. TROCSÁNYI, Zsolt, *Teleki Mihály* (Erdély és a kurucmozgalom 1690 — ig), Akadémia Kiadó, Budapest, 1972, 333 p.
321. TROCSÁNYI, Zsolt, *Erdélyı kormányhatosági Levéltárak*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 783 p.

Italie[4]

322. BRANCA, Vıttore (éd.), *Rappresentazione artıstıca e rappresentazione scıentıfıca nel „Secolo dei lumi"*, Sansoni, Florence, 1970, 549 p. („Civiltà europea e cıvıltà venezıana, 6"), 10.000 l.
323. BRANCA, Vıttore (éd.), *Venezıa e Ungherıa nel Rınascımento. Atti del Congresso* (Venezia, 11—14 gıugno 1970), Olschkı, Florence, 1973 („Cıvıltà Venezıaná, Studı, 28").
324. BRANCA, Vıttore, *Italıa, Venezıa e Polonia tra ılluminısmo e romantıcısmo*, Olschki, Florence, 1973, 414 p. („Cıvıltà Venezıana, Studı, 29").
325. CORTELAZZO, Manlio (éd), *Medıterraneo e Oceano Indıano*. Attı del sesto Colloquio Internazionale dı Storıa Marıtıma tenuto a Venezıa dal 20 al 29 settembre 1962, Olschki, Florence, 1970, X + 418 p. („Civiltà Venezıana, Studı, 23").
326. DA CANAL, Martin, *Les estorıes de Venıse. Cronaca veneziana ın lıngua francese dalle orıgını al 1275*. A cura di Alberto LIMENTANI, Olschkı, Florence, 1973, CCCXXX + 440 p. („Cıvıltà Venezıana, Fontı e testi, XII, Serıe terza, 3"), 20.000 l.
327. DOCUMENTI DI ARCHITETTURA ARMENA, Collana dıretta da Agopik ed Armen MANOUKIAN (par la Faculté d'archıtecture de Mılan en collaboratıon avec l'Académıe des scıences de la R.S.S. Arménıe), Editions ARES, Milan, 1968 — (l. *Haghbat* par St. MNATSAKANIAN, 1970, 47 p ; 2. *Khatchkar* par L. AZARIAN, 1970, 63 p.; 3 *Sanahın* par O. Kh. GHALPAKTCHIAN, 1970, 47 p.; 4. *S. Thadej' Vank* par W. KLEISS, 1971, 67 p.; 5. *Amberd* par N. M. TOKARSKIJ, 1972, 55 p.; 6. *G(h)eghard* par A SAHINIAN, 1973, 73 p.).
328. DUJČEV, Ivan, *Medıoevo Bızantıno-Slavo*, III. *Altrı Saggı dı storia polıtıca e letteraria*, Edızioni di storıa e letteratura, Rome, 1973, XVI + 722 p.
329. DVORNIK, Francıs, *Glı Slavı. Storıa e cıvıltà dalle origini al secolo XIII*, edizione ıtaliana riveduta ed aggıornata a cura di Mılan S. Durıča, Liviana Edıtrice, Padoue, 1974, XX + 397 p., 7 000 l.
330. FOLLIERI, Enrıca (a cura dı), *Gıovanı Mauropode, metrolıta di Eucaıta, Otto canoni paraclelıcı a N. S. Gesù Crısto*, Edızıonı di Storıa e letteratura, Rome, 1967, 200 p.
331. *Il Mondo Slavo*, Saggi e contrıbuti slavisticı a cura dell'Istıtuto di Fılologia Slava della Unıversıta degli studı di Padova, Lıviana Editrice, Padoua, 1969— (I, 1969, 4.000 1, 2, 1970, 5000 l. 3, 1971, 5.000 l., 4, 1972, 5.500 1., 5, 1973, 6.500 l.).

---

[4] Les publicatıons éditées chez Sansonı et Olschki par la *Fondazione Cini* ont été envoyées et offertes à l'Instıtut d'études sud-est européennes de Bucarest par cette importante institution culturelle.

332. LOENERTZ, Raymond-Joseph O. P., *Byzantina et Franco-Graeca*. Articles parus de 1935 à 1966, réédités avec la collaboration de Peter SCHREINER, Edizioni di Storia e letteratura, Rome, 1970, XXIX + 632 p., 12.000 l.
333. *Notizziario di San Georgio*, 44, marzo, 1974, Venise, 52 p.
334. PERTUSI, Agostino, *Venezia e il Levante fino al secolo XV*, I, 1—2, Storia-Diritto-Economia, Olschki, Florence, 1973, XXII + 929 p. („Civiltà Veneziana, Studi, 27").
335. *Saggi e Memorie di storia dell'arte*, Olschki, Florence, 7, 1970, 182 p.; 8, 1972, 278 p.
336. ROSSO-MAZZINGHI, Stefano, *L'uomo e il suo ambiente*, Sansoni, Florence, 1973, 544 p. („Quaderni di San Giorgio, 34"), 10.000 l.
337. *Studi Veneziani*, XIV, 1972, VIII + 422. p.
338. TAMBORRA, Angelo, *L'Europa cenro-orientale nei secoli XIX—XX (1800—1920)*, I—II, Casa Editrice Dr. Francesco Vallardi, Milan, 1973, XXI + XVI + 818 p. („Storia Universale diretta da E. PONTIERI, VII, 3—4").
339. TATAKES, V. N., *Gerasimos Vlachos o Kris (1605/7—1685)*, Venise, 1973, 164 p. + 3 pl., 5.000 l (= 200 Dr.) (en grec).
340. *Testimonianze a San Giorgio*, Venise, 1971, 85 p.
341. *Thesaurismata*, 10, 1973, Venise, 1973, 417 p. (publication de l'Institut grec pour les études byzantines et postbyzantines), 7.000 1. (= 300 Dr.).
342. *Venti anni di attività della Fondazione Giorgio Cini, Venezia 1951—1971*. Venise, 1971, 165 p. + XLV.

Liban

343. *L'Art islamique dans les collections privées libanaises*. Exposition organisée par le musée Nicolas Sursock du 31 mai au 15 juillet 1974 sous le haut patronage de son Excellence Monsieur Suleiman Frangié, Président de la République Libanaise, Beyrouth, 1974.

Pays-Bas

344. BALARD, M., *Gênes et l'Outre Mer, I. Actes de Caffa du notaire Lamberto di Sambuceto 1289—1290*, Mouton, La Haye-Paris, 1973, 420 p. (« Document et Recherches », 12).
345. BAYERLE, Gustav, *Ottoman Tributes in Hungary*, Mouton, La Haye—Paris, 1973, 228 p.
346. HAZAI, G., *Das Osmanisch-Turkische im XVII. Jhdt. Untersuchungen an den Transkriptionstexten von Jakab Nagy de Harsány*, Mouton, La Haye — Paris, 1973, 498 p.
347. HOUSENHOLDER, Fred W. and Gregory NAGY, *Greek. A Survey of Recent Work*, Mouton, The Hague — Paris, 1972, 105 p.
348. ILIESCU, Maria, *La frioulan à partir des dialectes parlés en Roumanie*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 293 p.
349. JACOBY, D., *La féodalité en Grèce médiévale. Les « Assises de Romanie », sources, application et diffusion*, Mouton, Paris — La Haye, 1971, 358 p.
350. JUILLAND, Alphonse-Edwards, *The Rumanian Verb System*, Mouton, La Haye — Paris, 1971, 220 p.
351. MESKILL, Robert H., *A Transformational Analysis of Turkish Syntax*, Mouton, La Haye— Paris, 1970, 80 p.
352. NASH, Rose, *Turkish Intonation. An Instrumental Study*, Mouton, La Haye — Paris, 1973, 190 p.
353. NEWTON, Brian, *Cypriot Greek. Its Phonology and Inflections*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 186 p. + 19 pl.
354. RATHBUN, Carole, *The Village in the Turkish Novel and Short Story, 1920 to 1955*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 192 p.
355. ROSETTI, Al., *Brève histoire de la langue roumaine des origines à nos jours*, Mouton La Haye — Paris, 1973, 212 p.
356. SALA, Marius, *Phonétique et phonologie du judéo-espagnol de Bucarest*, Mouton, La Haye — Paris, 1971, 224 p.
357. SEAMAN, P. D., *Modern Greek and American English in Contact*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 312 p.
358. SEBÜKTEKIN, Hikmet, *Turkish-English Contrastive Analysis*, Mouton, La Haye — Paris, 1971, 126 p.
359. SOTIROPOULOS, Dimitri, *Noun Morphology of Modern Demotic Greek*, Mouton, La Haye— Paris, 1972, 136 p.

360. THIRIET, Freddy, *Délibérations des assemblées vénitiennes concernant la Romanie*, I—II, Mouton, La Haye — Paris, 1966—1971, 329 p., 336 p. (« Documents et Recherches », VIII, XI).
361. VASILIU, Emanuel and Sanda GOLOPENȚIA-ERETESCU, *The Transformational Syntax of Romanian*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 198 p.
362. XYDIS, Stephen G., *Cyprus reluctant Republic*, Mouton La Haye — Paris, 1973, 553 p.

Pologne

363. CZAJKA, Henryka, *Bohaterska epika ludowa slowian potudniowych* (Struktura trséci), Ed. Acad., Wroclaw, 1973, 220 p., 28 zl.
364. DABEK-WIRGOWA, Teresa, *Penczo Slawejkow tradycjonalizm i nowatorstwo*, Ed. Acad., Wroclaw, 1973, 176 p., 30 zl.
365. DABROWSKI, Jan, *Powiazania ziem polskich z terenami wschodnimi w epoce brazu*, Ed. Acad , Wroclaw, 1972, 320 p. + 6 pl., 70 zl.
366. *The Dictatorial Regimes in East Central Europe 1918—1939.* The Conference Held at the Institute of History, Polish Academy of Sciences, December 2—3, 1971, Ed. Acad., Wroclaw, 1973, 236 p., 50 zl. (en polonais).
367. GOGOLEWSKI, Stanislaw, *Polska gwara trójjezycznej wsi Kaczyki w Rumunii*, Ed. Acad., Wroclaw, 1972, 152 p., 30 zl.
368. *Irredenta niemiecka w Europie środkowey i poludniowo-wschodnicj przed II Wojna swiatowa*, red. Henryka BATOWSKIEGO, Katowice — Krakow, 1971, 283 p., 64 zl.
369. JURKOWWKI, Marian, *Ukrainska terminologia hydrograficzna*, Ed. Acad. Wroclaw, 1971, 240 p., 42 zl.
370. KOSEKA, Violetta, *Bulgarskie slownictwo meteorologiczne na the ogólnoslowianskim*, Ed. Acad., Wroclaw, 1972, 136 p. + 30 cartes, 32 zl.
371. KUBINSKA, Jadwiga, *Inscriptions grecques chrétiennes*, IV, Varsovie, 1974, 193 p.
372. MARUSZCZAK, Henryk, *Bulgaria*, Varsovie, 1971, 368 p. + 1 carte, 66 zl.
373. MARYANSKI, Andrzej, *Rumunia*, Varsovie, 1973, 231 p. + 1 carte + 48 zl.
374. ORZECHOWSKA, Hanna, *Podwajanie dopelnień w historii bulgarskiego jezyka literackiego*, Varsovie, 1973, 144 p., 34 zl.
375. *Poetyka i stylistyka slowiańska*, red. Stefania SKWARCZYŃSKA, Ed. Acad., Wroclaw, 1973, 308 p., 70 zl.
376. RUTKOWSKI, Bogdan, *Cult Places in the Aegean World*, Ed. Acad., Wroclaw, 1972, 346 p., 85 zl. ("Bibliotheca Antiqua", X).
377. *Slavia occidentalis*, 31, 1974, Varsovie — Poznan, 245 p., 63 zl.
378. STIEBER, Zdzisław, *Swiat jezykowy Slowian*, Varsovie, 1974, 500 p. 98 zl.
379. *Stosunki literackie polsko-bulgarskie, Studia*, réd. Jerzego SLIZINSKIEGO, Ed. Acad., Wroclaw, 1971, 206 p., 40 zl.
380. *Studia geomorphologica carpatho-balcanica*, VII, Varsovie — Cracovie, 1973, 183 p., 38 zl. ; VI, Cracovie, 1972, 230 p., 47 zl.
381. SZYMANSKI, Wojciech, *Slowiańszczyzna wschodnia*, Ed. Acad., Wroclaw, 254 p., 4 pl. cartes, 35 zl.
382. WEINSBERG, Adam, *Przyimki przestrzenne w jezyku polskim, niemieckim i rumunskim*, Ed. Acad., Wroclaw, 1973, 122 p., 26 zl.

République Démocratique Allemande

383. BAHNER, Werner, *Die lexikalischen Besonderheiten des Fruhromanischen in Sudosteuropa*, Akad. Verlag, Berlin, 1970, 124 p.
384. *Bildworterbuch Deutsch und Rumänisch mit 194 Text und Bildtafeln*, VEB Verlag Enzyklopadie, Leipzig, 530 p.
385. DOPMANN, Hans-Dieter, *Das alte Bulgarien.* Ein kulturgeschichtlicher Abriß bis zum Ende der Turkenherrschaft im Jahre 1878, Koehler und Amelang, Leipzig, 235 p. + 1 carte + 105 pl. 16,80 DM.
386. ENDERLE, Ursula, *Land der Vielfalt, Jugoslawien*, VEB, Leipzig, 1972, 240 p.
387. FEUSTEL, Rudolf, *Technik der Steinzeit*, H. Bohlaus, Weimar, 1973, 263 p.
388. GLASNECK, Johannes, *Kemal Atatürk und die moderne Turkei*, mit 22 Abbildungen und 4 Karten, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1971, 334 p.

389. *Griff nach Sudosteuropa*, Berlin, 1973, 288 p.
390. HASS, Gerhart u. Wolfgang SCHUMANN, *Anatomie der Aggression. Neue Dokumente zu den Kriegszielen des faschistischen deutschen Imperialismus im zweiten Weltkrieg*, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1972, 239 p.
391. KALBE, E., *Antifaschistischer Widerstand und volksdemokratische Revolution in Sudosteuropa*, Berlin, 1974, 272 p.
392. MARKOV, Walter, Werner BAHNER, Johannes IRMSCHER, *Nicolae Iorga (1871—1940). Historiker, Literaturhistoriker, Byzantinist*, Akad. Verlag, Berlin, 1972, 22 p.
393. NICKEL, Heinrich L., *Kirchen, Burgen, Miniaturen. Armenien und Georgia wahrend des Mittelalters*, Berlin, 1974, 180 p.
394. PELZER, Helmuth, Alfred PSZKOWIAK, *Aus drei Küssen geboren Bulgarien*, Leipzig, 1974, 264 p.
395. SILTER, Erwin, *Sprachfuhrer Deutsch-Rumanisch*, VEB Verlag Enzykl. Leipzig, 1971, 269 p., 5,50 DM.
396. SZENT-NANYI, Béla, *Der ungarische Sprachbau. Eine kurze Darstellung mit Erlauterungen für die Praxis*, VEB Verlag Enzyklopadie, Leipzig, 1974, 157 p., 13,50 DM.
397. TOMPA, József, *Kleine ungarische Grammatik*, VEB Verlag Enzyklopadie, Leipzig, 1972, 247 p., 15,50 DM.
398. UIJANOWSKI, R. A., *Der Sozialismus und die befreiten Lander*, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1973, 452 p.
399. WEISSLING, Heinrich, *Sprachfuhrer Deutsch-Ungarisch*, VEB Verlag Enzyklopadie, Leipzig, 1973, 232 p., 5,50 DM.
400. WERNER, Ernst, *Ketzer und Weltverbesserer*. Zwei Beitrage zur Geschichte Sudosteuropas im 13. und 15. Jahrhundert, Akad. Verlag, Berlin, 1974, 57 p.

République Fédérale d'Allemagne

401. *Alte Reisebilder aus dem Lande der Siebenburger Sachsen*, Meschendorfer, Munchen, 1971, 89 p.
402. *Aus der Geisteswelt der Slawen*. Dankesgabe an Erwin Koschmieder uberreicht vom Seminar fur Slawische Philologie der Universitat Munchen, Kubon & Sagner, Munchen, XI + 327 p.
403. BACH, Uwe, *Die Fachterminologie der mazedonischen Schmiede und Hufschmiede*, Osteuropa-Institut" 1970, 211 p.
404. BAK, Janos M., *Konigtum und Stande in Ungarn im 14.—16. Jahrhundert*, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1973.
405. BAUDISCH, G., *Das patriarchale Dorf im Erzahlwerk von Janko M. Veselinović*, Sagner, Munchen, 1969, 222 p. („Slawistische Beitrage", 43).
406. BAUR, R. S., *Miroslav Krleža zum 80. Geburtstag*. Sudosteuropa-Gesellschaft, Munchen, 1973, 113 p.
407. BECK, Hans-Georg, *Studien zur Fruhgeschichte Konstantinopels*, Munchen, 1973, VIII + 238 p. („Miscell. Byzantina Monacensia", 14).
408. BELTING, Hans, *Das illuminierte Buch der spatbyzantinischen Gesellschaft*, Carl Winter, Universitatsverlag, Heidelberg, 1970, 110 p. + XXXVI pl.
409. BERNATH, Mathias (éd.), *Biographisches Lexikon zur Geschichte Sudosteuropas*, Oldenbourg, Munchen, I, 1 Ab-Au, 1972, 112 p., 21 DM; I, 2/3, Au-Cr, 1973, 224 p., 42,00 DM. („Sudosteuropaische Arbeiten", 75—76).
410. BLOHM, Kurt Wilhelm, *Stadte und Statten der Turkei*, DuMont Schauberg, Koln, 1971, 228 p.
411. BOG, I. (éd.), *Der Außenhandel Ostmitteleuropas 1450—1650. Die ostmitteleuropäischen Volkswirtschaften in ihren Beziehungen zu Mitteleuropa*, Bohlau, Koln, 1971.
412. BOGYAY, Thomas von, *Grundzuge der Geschichte Ungarns*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1973, 202 p., 3 cartes.
413. BÖHLIG, Gertrud (éd.), *Ioannis Cameniatae de expugnatione Thessalonicae*, de Gruyter, 1973, XXXIII + 98 p.
414. BON, Antoine, *Byzanz*. Übertragung ins Deutsche Dr. Lotte Stratil-Sauer, Nagel Verlag, Munchen, 1972, 226 p. avec 90 photos-couleurs et 51 photos-blanc-noir (Coll. „Archaeologia Mundi").
415. BOSCHKOV, Atanas, *Die Bulgarische Malerei*, Verlag A. Bongers, Recklinghausen, 1970, 382 p.
416. BOSCHKOV, Atanas, *Die Bulgarische Volkskunst*, Verlag A. Bongers, Recklinghausen, 1972, 384 p.

417. BRADLER-ROTTMANN, Elisabeth, *Die Reformen Kaiser Josephs II.*, Goppingen, 1973, 183 p. + 4 p.
418. BUDDE, Ludwig, *Antike Mosaiken in Kilikien.* I—II, Verlag A. Bongers 1970—1972, (I. Fruhchristliche Mosaiken in Misis Mopsuaestia, 233 p. II. Die heidnischen Mosaiken, 234 p.).
419. DACOROMANIA. Jahrbuch fur ostliche Latinitat, hrsg. v. Paul MIRON, Karl Alber Verlag, Freiburg, I, 1973, 283 p.
420. DIPPE, G., *August Senoas historische Romane*, O. Sagner, 1972, 177 p. („Slawistische Beitrage", 58).
421. ESCHKER, W., *Untersuchungen zur Improvisation und Tradierung der Sevdalinka an Hand der sprachlichen Figuren*, O. Sagner, Munchen, 1971, 275 p. („Slawistische Beitrage", 53).
422. *Die Europaische Wirtschaftsgemeinschaft und der Handel mit Sudosteuropa*, Munchen, 1971, 34 p., 12 DM („Sudosteuropa-Studien", 15).
423. FEL, E., T. HOFER, *Bauerliche Denkweise in Wirtschaft und Haushalt.* Eine ethnographische Untersuchung uber das ungarische Dorf Atány, Verlag Otto Schwartz, Gottingen, 1972, XVIII + 551 p. + 139 Photos.
424. FISCHER WELTGESCHICHTE, 13, *Byzanz*, hrsg. v. Franz Georg MAIER, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt, 1973, 444 p.
425. FLOROS, Constantin, *Universale Neumenkunde*, I—III, Barenreiter Verlag, Kassel, 1970, 391 + 287 + 376 p. + 127 facs.
426. GAVRIN, M., *Kroatische Übersetzungen und Nachdichtungen deutscher Gedichte zur Zeit des Illyrismus*, O. Sagner, Munchen, 1973, 226 p.
427. GERNDT, Helga (éd.), *Dona Ethnologica*, Oldenbourg, Munchen, 1973, 391 p. („Sudosteuropaische Arbeiten", 71 = Mélanges Kretzenbach), 60 DM.
428. *Glossar zur fruhmittelalterlichen Geschichte im ostlichen Europa.* Serie A., Lfg. 1, Lateinische Namen bis 908. Einleitung, Abkurzungen und Siegelnverzeichnisse, Fr. Steiner Verlag, Wiesbaden, 1973, LXIV p.
429. GOGOLAK, Ludwig von, *Beitrage zur Geschichte des slowakischen* Volkes, I—III, Oldenbourg, Munchen, 1963—1972, 265 + 280 + 193 p.
430. GÖLLNER, Carl, *Die Siebenburgische Militargrenze*, Oldenbourg, Munchen, 1974, 264 p.
431. GÖRLICH, Ernst Joseph, *Grundzuge der Geschichte der Habsburger-Monarchie und Österreichs*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1970, 358 p.
432. GRAHOR, O., *France in the Work and Ideas of Antun Gustav Matoš*, O. Sagner, Munchen, 1973, 247 p. („Slawistische Beitrage", 63).
433. GROTHUSEN, Klaus-Detlev (éd.), *Ethnogenese und Staatsbildung in Sudosteuropa.* Beitrage des Sudosteuropa-Arbeitskreises der Deutschen Forschungsgemeinschaft zum III. Internationalen Sudosteuropa-Kongreß der Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, Bukarest, 4.—10. Sept. 1974, Vandenhoeck & Ruprecht, Gottingen, 1974, 320 p.
434. HARTL, Hans, *Nationalitatenprobleme im heutigen Südosteuropa*, Oldenbourg, Munchen, 1973, 160 p. („Untersuchungen zur Gegenwartskunde Südosteuropas", 7), 20 DM.
435. HELBIG, Herbert und Lorenz WEINRICH, *Urkunden und erzahlende Quellen zur deutschen Ostsiedlung im Mittelalter*, II, Wissenschaftliche Buchgessellschaft, Darmstadt, 1970, 632 p.
436. HUBER, Manfred, *Grundzuge zur Geschichte Rumäniens*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1973, XIV + 198 p., 4 cartes.
437. HUNDT, Th., *Bartoks Satztechnik in den Klavierwerken*, Bosse-Verlag, Regensburg, 1971, 278 p.
438. JAHRBÜCHER FÜR GESCHICHTE OSTEUROPAS, 21, 1973, Fr. Steiner Verlag, Wiesbaden, 640 p.
439. KLAUBE, Manfred, *Das sächsische Minderheitensiedlungsgebiet in Südsiebenburgen*, Meschendorfer, Munchen, 1971, 136 p.
440. LANGE, Reinhold, *Imperium zwischen Morgen und Abend. Die Geschichte von Byzanz in Dokumenten*, Verlag A. Bongers, Recklinghausen, 1972, 385 p.
441. LESKY, Erna (éd.), *ie Aufklärung in Ost- und Sudosteuropa*, Bohlau, Koln, 1972.
442. LETZ, Franz, *Siebenbürgisch-sächsische Kirchenburgen*, Meschendorfer, Munchen, 1973, 66 Zeichnungen mit baugeschichtlichen Erlauterungen.
443. LETZ, Franz, *Siebenbürgisch-sächsische Stadte*, Meschendorfer, Munchen, 1972, 30 Zeichnungen mit baugeschichtlichen Erlauterungen, 12 Stadtplanen und 1 Kartasskizze.
444. LYDAKIS, Stelios, *Geschichte der griechischen Malerei des 19. Jahrhunderts*, Prestel, Munchen, 1972, 379 p. + 110 reproductions.

445. MAAS, Paul, *Kleine Schriften*, hrsg. von Wolfgang BUCHWALD, C. H. Beck, Munchen, 1973, XII + 705 p.
446. DIE MÄRCHEN DER WELTLITERATUR, Eugen Diederichs Verlag, Düsseldorf/Koln,
— Bulgarische Volksmarchen, hrsg. v. Kyrill HARALAMPIEFF, 1971, 296 p.
— Mazedonische Volksmarchen, hrsg. v. W. ESCHKEN, 1972, 280 p.
— Rumanische Volksmarchen, hrsg. v. Felix KARLINGER und Ovidiu Bîrlea, 1969, 312 p.
447. MATERIALIEN ZU EINER SLAWISTISCHEN BIBLIOGRAPHIE, 1963—1973. Arbeiten der in Österreich, der Schweiz und der Bundesrepublik Deutschland tatigen Slawisten, hrsg. Eleonore KAISER und Alfons HÖCHEL, Sagner, Munchen, 1973, VII + 243 p.
448. MEIER, Jens und Johann HAWLOWITSCH (éd.), *Die Außenwirtschaft Sudosteuropas*, Wissenschaft und Politik, Koln, 1970, 181 p.
449. MELAS, Evi (éd.), *Alte Kirchen und Klöster Griechenlands*, DuMont Schauberg, Koln, 1972, 320 p.
450. MELAS, Evi (éd.), *Griechische Inseln*, DuMont Schauberg, Köln, 1973, 280 p.
451. MELAS, Evi (éd.), *Tempel und Statten der Götter Griechenlands*, DuMont Schauberg, 1970, 225 p.
452. *Millenium Ecclesiae Pragensis, 973—1973*, Regensburg, 1973, 44 p.
453. MITTEILUNGEN DER SUDOSTEUROPA-GESELLSCHAFT, Munchen, 10—14, 1, 1970, 1974, 12 fasc.
454. MÜLLER-LANDAU, C., *Studien zum Stil der Sava-Vita Teodosijes*. Ein Beitrag zur Erforschung der altserbischen Hagiographie, Sagner, München, 1972, 183 p.
455. *Nikephoros Gregoras, Rhomäische Geschichte, Historia Rhomaïke*, ubersetzt und erläutert von Jan Louis van DIETEN, Erster Teil (Kapitel I—VII), Anton Hiersemann, Stuttgart, 1973. VIII + 339 p. 110 DM.
456. NISSEN, Claus, *Die zoologische Buchillustration, ihre Bibliographie und Geschichte*, Lieferung 9, Band II: Geschichte, p. 1—172 mit Taf. I—VIII, A. Hiersemann, Stuttgart, 1971, 36 DM.
457. NOVOTNA, Maria, *Die Äxte und Beile in der Slowakei*, C. H. Beck, München, 1970, 112 p. + 56 pl.
458. OLSHAUSEN, Klaus, *Zwischenspiel auf dem Balkan*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1973, 375 p. + 3 cartes.
459. OVADIAH, Asher, *Corpus of the Byzantine Churches in the Holy Land* P. Haustein Verlag, Bonn, 1970, 223 p.
460. PERNACK, H. J., *Probleme der wirtschaftlichen Entwicklung Albaniens*, Untersuchung des okonomischen und sozial-ökonomischen Wandlungsprozesses von 1912/13 bis in die Gegenwart, Munchen, 1972, 197 p.
461. PODSKALSKY Gerhard, *Byzantinische Reichseschatologie*, W. Fink Verlag, Munchen, 1972, XII + 114 p.
462. PRINZING, G., *Die Bedeutung Bulgariens und Serbiens in den Jahren 1204—1219 in Zusammenhang mit der Entstehung und Entwicklung der byzantinischen Teilstaaten*, Munchen, 1972, XVI + 203 p. („Misc. Byz. Monacensia", 12).
463. PROKOP, *Werke*. Griechisch-Deutsch, ed. Otto VEH, III, Perserkriege, Heimeran Verlag, Munchen, 1970, 586 p., 48 DM.
464. REICHERT, G., *Das Scheitern der Kleinen Entente*. Internationale Beziehungen im Donauraum von 1933 bis 1938, Fides Verlagsgesellschaft, Munchen, 1971, 186 p.
465. REISSMÜLLER Johann Georg, *Jugoslawien. Vielvölkerstaat zwischen Ost und West*, E. Diederichs Verlag, Dusseldorf - Koln, 1971, 240 p.
466. REUSCHE, Ehrhard, *Polychromes Sichtmauerwerk byzantinischer und von Byzanz beeinflußter Bauten Sudosteuropas*, 1971, 235 p.
467. RITSOS, Jannis, *Mit dem Maßstab der Freiheit*, Damokles Verlag, 1971 (Ausgewahlt und aus dem Neugriechischen übertragen von Isidora Rosenthal-Kamarinea), 192 p.
468. RUNCIMAN, Steven, *Das Patriarchat von Konstantinopel*, Beck, 1970, X + 490 p.
469. SCHACHMEIER, Fritz, *Geistesgeschichte der Perikleischen Zeit*, Kohlhammer, Stuttgart, 1971, 216 p.
470. SCHILBACH, E., *Byzantinische metrologische Quellen*, Brücken Verlag, Dusseldorf, 1970, XXIV + 204 p.

472. SCHWARZ, E. (éd.) *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, IV, 1, Concilium universale Constantinopolitanum sub Iustiniano habito, I. Concilii actiones VIII. Appendices Graece-indices, edidit J. STRAUB, de Gruyter, Berlin, 1971, XXXVIII + 286 p.
473. *Serta Slavica*, in memoriam Alisii Schmaus, Trofenik, Munchen, 1971, LVII + 764 p.
474. SEVERIN, H. G., *Zur Porträtplastik des 5. Jahrhunderts n. Chr.*, München, 1972, X+ 201 p. („Misc. Byz. Mon.," 13).
475. SHERRARD, Philip, *Byzanz. Kaisertum zwischen Europa und Asien*, Rowohlt Verlag, Hamburg, 1972, 188 p.
476. SCHIVKOVA, Ljudmila, *Das Grabmal von Kasanlak*, A. Bongers, Recklinghausen, 1973, 128 p., 37 pl. couleurs.
477. STÖLTING, W., *Beitrage zur Geschichte des Artikels im Bulgarischen*, O. Sagner, München, 1970, VII + 296 p. („Slawistische Beitrage", 44).
478. „*Sudost-Forschungen*", XXXI, 1972; XXXII, 1773, XXX, 1971.
479. „*Sudosteuropa-Bibliographie*", hrsg. vom Sudost-Institut, Red. + Fr. Valjavec, Gertrud Krallert-Sattler, I: 1945—1950; II: 1951—1955; III: 1956—1960 IV: 1961—1965, 8 vols.
480. SUNDHAUSEN, Holm, *Der Einfluß der Herderischen Ideen auf die Nationsbildung bei den Volkern der Habsburger Monarchie*, Oldenbourg, Munchen, 1973, 191 p.
481. *Symposium des Wissenschaftlichen Beirates der Sudosteuropa-Gesellschaft am 25./26. Juni 1971 in Munchen*, Munchen, 1972, 194 p., DM 20 („Sudosteuropa-Studien", 19).
482. TALEV, I., *Some Problems of the Secon South Slavic Influence in Russia*, O. Sagner, 1973, XIV + 430 p. („Slawistische Beitrage", 67).
483. TINNEFELD, F. H., *Kategorien der Kaiserkritik in der byzantinischen Historiographie von Prokop bis Niketas Choniates*, W. Fink Verlag, Munchen, 1971, 205 p.
484. TORNOW, Siegfried, *Die Herkunft der kroatischen Vlachen im sudlichen Burgenland*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1971, XXI + 274 p.
485. TOTH, Adalbert, *Parteien und Reichstagswahlen in Ungarn 1848—1892*, Oldenbourg, Munchen, 1973, 383 p. („Sudosteuropaische Arbeiten", 70).
486. VRETTAKOS, Nikephoros, *Jenseits der Furcht. Gedichte*, Jugend und Volk, Munchen, 1973, 111, p.
487. VULPE, Alex., *Äxte und Beile in Rumanien*, Beck, Munchen, 1970, 118 p., 89 pl.
488. WESSEL, Klaus (éd.), *Kunst und Geschichte in Sudosteuropa*, A. Bongers, 1973, 188 p.. 150 reprod.
489. WITTSTOCK, Oskar, *Johannes Honterus der Seebenburger Humanist und Reformator. Der Mann, das Werk, die Zeit*, Vandenhoeck & Ruprecht, Gottingen, 1970 339 p.
490. ZAMBONI, Giovanni, *Mussolinis Expansionspolitik auf dem Balkan*, Buske-Verlag, Hamburg, 1970, VI + 514 p.
491. „*Zeitschrift fur Balkanologie*", Trofenik, Munchen, VII, 1—2, 1969/70, VIII, 1—2, 1971/72, IX, 1—2, 1973, X, 1 et X, 2, 1974, 5 vols.
492. ZOTSCHEW, Theodor, *Der Außenhandel als Faktor des wirtschaftlichen Wachstums der sozialistischen Staaten Sudosteuropas*, Munchen, 1971, 30 p., 8 DM („Sudosteuropa-Studien", 16).
493. ZOTSCHEW, Theodor, *Strukturwandel in Wirtschaft und Gesellschaft Sudosteuropas*. Eine sozial-okonomische und statistische Analyse anlaßlich des 20jahrigen Bestehens der Sudosteuropa-Gesellschaft Munchen, 1972, 132 p., 20 DM („Sudosteuropa-Studien", 20).
494. *Zukunfstperspektiven der Donauschiffahrt nach 1980*, Munchen, 1973, 68 p. („Sudosteuropa-Studien", 21), 12 DM.
495. *Deutsch-Rumanisches Colloquium junger Historiker, Kunsthistoriker und Zeitgeschichtler*, 1. Teil: Juni 1972 in der BR Deutschland, 2, Teil: Dezember 1973 in der SR Rumanien, Munchen, 1974, 150 p. („Sudosteuropa-Studien", 22).

Turquie

496. AKINCI, Gunduz, *Turk-Fransiz Kultur Iliskileri (1071—1859) — bašlangıç donemi* — Ankara, 1973, 92 p., 10 l.
497. AKSOY, Omer Asim, *Atasozleri ve Deymber Sozluğu*, 1. *Atasozleri Sozluğu*, Ankara, 1971, 392 p., 25 l.
498. *Ataturk Universitesi Yayinlari (1959—1973)*, Erzurum, 1973, 75 p.
499. BALI, *Muhan, Erciş'li Emrah ile Selvi Han Hikâyesi, Varijantların Tesbiti ve Halk Hikayeciliği Bakımından onemi*, Byylan Matbaase, Ankara, 1973, 302 p, 38 l.
500. BAŞAR, Zeki, *Erzurum'da Tıbbi ve Mistik Folklor arastirmaları*, Ankara, 1972, 271 p.

501. BAŞAR, Zeki, *Içtimai Adetlerımiz-Inanç larinuz ve Erzurum IlindekıZjyaret Yerlerınuz*, Sevınç Matbaasan, Ankara, 1972, 226 p.
502. BAŞAR, Zekı, *Tarıhte — Tıp Tarıhinde Yemın*, Sevınç Matbaasi, Ankara, 1973, 134 p., 10 l.
503. BAŞAR, Zekı, *Erzurum'da Eskı Mezarlıklar ve Resımlı Mezar Taslari*, Sevınç Matbaasi, Ankara, 1973, 146 p., 20 l.
504. BAŞAR, Zekı, *Erzurum Ilınde Sıfali Sinlar — Yerlerı, Genel Durumları, Nıtelıklerı*, Sevinç Matbaasi, Ankara, 1973, 189 p., 24 l.
505. BILGEGIL, Kaya, *Zıyâ Paşa uzerınde bır Araştırma*, Erzurum, 1970, 569 p., 32 l.
506. ÇAYCI, Abdurrahman, *Bujuk Sahra'da Turk-Fransıy Rekabeti (1858—1911)*, Erzurum, 1970, 247 p., 20 l.
507. *Cumhurıyetın 50. Yıldonomunde. Ataturk Unıversıtesı Yayınları (1959—1973)*, Erzurum, 1973, 75 p.
508. *Divanu Lûgat-it-Turk Dizini*, Ankara, 1972, 168 p., 20 l.
509. GÖKALP, Cevdet, *Çin Kayanaklara gore Shih-Wei Kabileleri (Proto-Mongollar üzerinde bir etud devemesı)*, Sevinç, Matbaasi, Ankara, 1973, 118 pp, 8 l.
510. GÖKALP, Cevdet, *Gokturk Devletının Kuruluşımadan Cingiz'ın Zahuruna Kadar Altaylarda ve Iç Moğolıstanda Kabıleler*, Sevınç Matbaasi, Ankara, 1973, 154 p., 10 l.
511. GÖKBILGIN, Özalp, *1532—1577 Yillare arasında Kırım Hanlığı'nin Sıyasî Daramu*, Sevınç Matbaası, Ankara, 1973, 101 p., 10 l.
512. GÖKBILGIN, Özalp, *Tarih-i Sahıb Giray Han* (Histoire de Sahıb Giray, khan de Crimée de 1532 à 1551), édıtion crıtıque, traduction, notes et glossaıre, Baylan Matbaasi, Ankara, 1973, 313 p., 40 l.
513. TARKAN, Tevfık, *Orta ve Aşagi Çoruk Havzasi Beseri ve Iktisadî Cografya bakimından bir Bolge Araştırması*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 168 p., 13 l.
514. IPEKTEN, Haluk, *Fuzulî-Hayati, Edebî Kişliği, Eserleri ve Bazı* Surlerinin Açiklamalari, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 163 p. 20 l.
515. IPEKTEN, Haluk, *Na'ılî-ı Kadım Hayati ve Edebî Kişlığı*, Sevınç Matbaasi, Ankara, 1973, 167 p., 10 l.
516. IPEKTEN, Haluk, *Ismetî Dîvâni — Edısyon Kritık*, Ankara, 1974, 119 p., 15 l.
517. KAPLAN, Mehmed et coll., *Koroğlu Destani*, Sevinç Matbaasi, Ankara, 1973, VIII + + 616 p., 78 l.
518. KARAHAN, Abdulkadir, *Nefi Dıvanindan Seçmeler Millî Eğıtim Basımevi*, Istanbul, 1972, 207 p., 7,50 l.
519. ÖNEY, Gonul, *Ankara'da Türk Devri Dinive Sasyal Yapıları*, Ankara, 1971, 393 p. + + pl., 83 l.
520. ORAL, Zeki, *Turgut Oğullari, Eserleri — Vakfiyeleri*, 33 p. + 21 pl.
521. ORHONLU, Cengız, *Osmanli Imparatorluğu'nun Guney Siyaseti. Habeş Eyaleti*, Istanbul, 1974, 315 p., 59 l.
522. OKAY, Orhan, *Abdulhak Hâamıd'ın Romantızmi*, Erzurum, 1971, 58 p., 4 l.
523. *Tarama Sozlugu*, VI, U—Z, Ankara, 1972, LXXII p., 3879—4814, 50 l.
524. TARKAN, Tevfık, *Rize-Hopa Yoresı Coğrafı Etudu*, Erzurum, 1973, 80 p., 10 l.
525. TOLASA, Harun, *Ahmed Paşa'nın Şur Dunyasi*, Ankara, 1973, XV + 602 p., 78 l.
526. *Turkçe Sozluk*, Bılgı Basimevi, Ankara, 1974, 893 p., 70 l.
527. *Turkiye'de Halk Ağzından Derleme Sozluğü*, VI. G., Turk Tarih Kurumu Basimevi, Ankara, 1972, p. 1881—2244, 35 l.
528. *Turkıye'de Vakıf Abıdeler ve Eski Eserler*, Ankara, 1972, 716 p., 75 l.
529. *Vakıflar Bulteni*, I, Istanbul, 1970, 146 p., 45 l.
530. *Vakiflar Dergısı*, 1 ; 3—10, 1938—1971, 9 vols. 367, 50 l.

Union Sovıétique

531. *Balkanskoe jazykoznanie*, Nauka, Moscou, 1973, 332 p., 1,70 r.
532. *Balkanskie issledovanija. Meždunarodnye otnošenija na Balkanah*, Nauka, Moscou, 1974, 331 p., 1,61 r.
533. *Balkanskij istoričeskij sbornik*, Kišinev, I, 1968, 299 p., 1,33 r. III, 1973, 382 p., 1,87 r.; IV, 1974, 310 p., 1,89 r.
534. BERNOV, Ju. V., G. A. CERNEJKO, *Narodnaja Respublika Bolgarija*, Politizdat, Moscou, 1974, 128 p., 18 kop.
535. BUNINA, I. K., *Istorija glagolnyh vremen v bolgarskom jazyke. Vremena indikatıva*, Nauka, Moscou, 1970, 300 p., 1,38 r.

536. ČEŠKO, E. V., *Istorija bolgarskogo sklonenija*, Nauka, Moscou, 1970, 320 p., 1,80 r.

537. COSTIN, Miron, *Letopisețul Țării Moldovei de la Aaron-vodă încoace. Studiu introductiv* de E. RUSEEV, ,,Cartea moldovenească'', Kišinev, 1972, 321 p., 0,87 r.

538. CRĂSESCU, Victor, *Opere*. Studiu introductiv de G. LEVAT, ,,Cartea moldovenească'', Kišinev, 1974, 464 p, 1,04 r.

539. *De la cronografie la literatura modernă. Studii istorico-literare*. Ed. Știința, Kišinev, 1974, 308 p., 2,08 r.

540. DIMITRIEV, P. G., *Narodonaselenie Moldavii*. Po materialam perepisej 1772—1773, 1774 i 1803 gg., Kišinev, 1973, 155 p., 0,97 r.

541. *Eteristskoe dviženie v Rossii*, Nauka, Moscou, 1970, 372 p., 1,72 r.

542. *Formirovanie marksistskoj literaturnoj kritiki v zarubežnyh slavjanskih stranah*, Nauka, Moscou, 1972, 352 p., 1,66 r.

543. FREJDZON, V. I., *Borba horvatskogo naroda za nacionalnuju svobodu, pod'em osvoboditelnogo dviženija v 1859—1873 gg. Istorija, ideologija, političeskie partii*, Nauka, Moscou, 1970, 266 p., 1,42 r.

544. *Gagauzsko-russko-moldavskij slovar'*, Ed. Encyclopédie Soviétique, Moscou, 1973, 664 p., 1,14 r.

545. *Germanskaja vostočnaja politika v novoe i novejšee vremja. Problemy istorii i istoriografii*, Nauka, Moscou, 1974, 279 p., 1,44 r.

546. GROSUL, V. Ja., *Rossijskie revoljucionery v jugo-vostočnoj Evrope*, Ed. Știința, Kišinev, 1973, 539 p., 3,26 r.

547. ILINSKAJA, S. B., *Poezija soprotivlenija v poslevoennoj Grecii*, Nauka, Moscou, 1974, 197 p., 0,64 r.

548. *Internacionalisty. Trudjaščiesja zarubejnyh stran — učastniki borby za vlast' sovetov na juge i vostoke respubliki*, Nauka, Moscou, 1971, 288 p., 1,44 r.

549. *Issledovanija po istorii slavianskih i balkanskih narodov. Epoha srednevekovja. Kievskaja Rus' i ee slavjanskie sosedi*, Nauka, Moscou, 1972, 290 p., 1,63 r.

550. *Issledovanija po serbo-horvatskomu jazyku*, Nauka, Moscou, 1972, 395 p., 1,89 r.

551. *Issledovanija po slavjano-germanskim otnošenijam*, Nauka, Moscou, 1971, 372 p., 1,69 r.

552. *Istorija, kultura, etnografija i folklor slavjanskih narodov*, VII. meždunarodnyi s'ezd slavistov, Varšava, avgust 1973 g., Doklady sovetskoj delegacii, Nauka, Moscou, 1973, 496 p., 2,23 r.

553. *Istoričeskie svjazi narodov SSSR i Rumynii v XV — načale XVIII v.*, Dokumenty i materialy v treh tomah, Nauka, Moscou, 1965—1970 (I, 1965, 363 p., 1,50 r.; III, 1970, 415 p., 1,72 r.)

554. ISTRATI, E. N., *Demokratičeskoe dviženie za mir na rumynskom fronte v 1917 godu*, Nauka Moscou, 148 p., 0,75 r.

555. JAZYKOVA, A. A., *Malaja Antanta v evropejskoj politike, 1918—1925*, Nauka, Moscou, 1974, 331 p., 1,64 r.

556. *Jugo-vostočnaja Evropa v epohu feodalizma*, Ed. Știința, Kišinev, 1973, 199 p., 0,88 r.

557. *Jugo-vostočnaja Evropa v srednie veka, I*, Știința, Kišinev, 376 p., 1,49 r.

558. KARASAEV, V. G., *Serbskij demokrat Živoin Žuevič. Publicističeskaja dejatel'nost v. Rossii v 60-h godah XIX v.*, Nauka, Moscou, 1974, 334 p., 1,77 r.

559. KIRJAKIDIS, G. D., *Graždanskaja vojna v Grecii 1946—1949*, Nauka, Moscou, 1972, 1,38 r.

560. KIROVA, K. E., *Italjanskaja ekspansija v vostočnom sredizemnomor'e (v načale XX v.)*, Nauka, Moscou, 1973, 302 p., 1,92 r.

561. KOLKER, B. M., I. E. LEVIT, *Vnešn'aja politika Rumynii i rumyno-sovetskie otnošenija (sentjabr 1939— ijun' 1941)*, Nauka, Moscou, 1971, 199 p., 0,84 r.

562. KONDRATEVA, V. N., *Russkie diplomatičeskie dokumenty ob agrarnyh otnošenijah v Bosnii i Gercegovine (60—70 -e gody XIX v.)*, Nauka, Moscou, 1971, 239 p., 1 r.

563. KOPANSKIJ, Ja. M. etc., *Listaja letopis' družby*, ,,Cartea moldovenească'', Kišinev, 1970, 176 p., 0,51 r.

564. KOPANSKIJ, Ja. M., I. E. LEVIT, *Sovetsko-rumynskie otnošenija, 1929—1934 gg.*, Nauka, Moscou, 187 p., 0,85 r.

565. KRAVCOV, N. I., *Problemy slavjanskogo fol'klora*, Nauka, Moscou, 1972, 360 p., 1,63 r.
566. *Kultura i obščestvo v epohu stanovlenija nacii* (Centralnaja i jugo-vostočnaja Evropa v konce XVIII — 70-h godah XIX v.), Nauka, Moscou, 1974, 211 p., 0,93 r.
567. LEBEDEV, N. I. (éd.), *Istorija Rumynii*, 1918—1970, Nauka, Moscou, 1971, 742 p., 3,12 r.
568. *V. I. Lenin i obrazovanie kommunističeskih partij v stranah central'noj i jugo-vostočnoj Evropy*, Nauka, Moscou, 1973, 472 p., 2,20 r.
569. LITAVRIN, G. G., *Kak žili vizantijcy*, Nauka, Moscou, 1974, 192 p. 0,60 r.
570. LIVŠIC, M. Ja., *Dekor v narodnoj arhitekture Moldavii*, Ed. Ştiinţa, Moscou, 1971, 91 p , 1 r.
571. MARKOV, D. F., *Genezis socialističeskogo realizma iz opyta južnoslavjanskih i zapadnoslavjanskih literatur*, Nauka, Moscou, 1970, 358 p , 1,16 r.
572. MAZÎLU, A. D., *Razvitie istoriko-filosofskoj nauki v Socialisticeskoj Respublike Rumynii (1944—1969)*, Ed. Ştiinţa, Kišinev, 1973, 158 p., 0,73 r.
573. *Mežslavjanskie kulturnye svjazi*, Nauka, Moscou, 1971, 239 p., 1,33 r.
574. MOSANU, A. K , *Rabočee i socialističeskoe dviženie v Rumynii (1907—1914 gg.)*, Ed. Stiinţa, Kišinev, 1974, 363 p., 2,63 r.
575. MUNTJAN, M. A., *Bor'ba Sovetskogo Sojuza za priem v OON Bolgarii, Vengrii i Rumynii*, Ed. Stiinţa, Kişinev, 1972, 191 p., 1,31 r.
576. NIKITIN, S. A., *Očerki po istorii južnyh slavjan i russko-balkanskih svjazej v 50—70—e gody XIX v.*, Nauka, Moscou, 1970, 328 p., 1,51 r.
577. NOVIĆEV, A. D., *Istorija Turcii*, III, *Novoe vremja*, II *(1839—1853)* Ed. de l'Université de Leningrad, 1973, 205 p., 1,12 r.
578. POLUBKO, K. A., *Očerki istorii bolgaro-rossijskih revoljucionnyh svjazej (60—70-e godov XIX v)*, Ed. Stiinţa, Kišinev, 1972, 311 p., 2,03 r.
579. POKIVAILOVA, T. A., *Socialističeskoe preobrazovanie sel'skogo hozjajstva v Rumynii, 1949—1962*, Nauka, Moscou, 1974. 240 p., 0,79 r.
580. PONO AREVA, N. N., *Sovremennaja bolgarskaja dramaturgija*, Nauka, Moscou, 1974, 175 p., 0,54 r.
581. POTAPOV, V. I , *Socialističeskaja Respublika Rumynija*, Moscou, 1974, 95 p., 0,15 r.
582. *Problemy istorii severnogo-pričernomor'ja v antičnuju epohu*, Moscou, 304 p., 1,3 r.
583. *Problemy razvitija sel'skogo hozjastva socialističeskih stran Evropy*, Nauka, Moscou, 1973, 200 p., 0,74 r.
584. ROŽNOVSKAJA, M. G , *Sintyxis prilagatelnogo v bolgarskom jazyke*, Nauka, Moscou, 1970, 248 p., 0,76 r.
585. SENKEVIĆ, I. T., *Rossija i kritskoe vosstanie 1866—1869 gg.*, Nauka, Moscou, 1970, 212 p., 0,87 r.
586. *Simpozium po grammatičeskoj tipologii sovremennyh balkanskih jazykov (15—16 janvarja 1974 g.). Predvaritel'nye materialy*, Nauka, Moscou, 1974, 72 p., 0,40 r.
587. *Ekonomičeskij mehanizm socialističeskoj integracii, očerk teorii*, Ekonomika, Moscou, 1973, 199 p., 1,34 r.
588. *Slavjane i Rossija*, K 70-letiju so dnja rojdenija S. A. Nikitina, Nauka, Moscou, 1972, 308 p., 1,53 r.
589. *Slavjanskij i balkanskij folklor*, Nauka, Moscou, 1971, 252 p., 1,11 r.
590. *Slavjanskoe jazykoznanie*. VII Meždunarodnyj s'ezd slavistov, Varšava, avgust 1973 g. Doklady sovetskoj delegacii, Nauka, Moscou, 1973, 520 p., 2,44 r.
591. *Sovety i rasskazy Kekavmena*, ed. G. G. Litavrin, Nauka, Moscou, 1972, 742 p., 3,04 r.
592. SOVETOV, P. V., *Issledovanija po istorii feodalizma v Moldavii*, I, Ed. Stiinţa, Kišinev. 1972, 510 p., 2,79 r.
593. *Socialističeskaja Respublika Rumynija*, Nauka, Moscou, 1974, 192 p., 0,61 r.
594. *Soveršenstvovanie upravlenija ekonomikoj stran SEV. Na primere: NGB, VNR, GDR, PNR, SRR, CSSR*, Nauka, Moscou, 1974, 335 p., 1,09 r.
595. STREPETOVA, M. P., *Sotrudničestvo stran SEV s razvivajuščimisja gosudarstvami (obrazovanie i podgotovka kadrov)*, Nauka, Moscou, 1973, 111 p., 0,36 r.
596. *Sravnitelnoe izučenie slavjanskih literatur*, Materialy konferencii 18—20 maja 1971 g., Nauka, Moscou, 1973, 511 p., 1,90 r.
597. *Strukturno-tipologičeskie issledovanija v oblasti grammatiki slavjanskih jazykov*, Nauka, Moscou, 1973, 262 p., 1,10 r.

598. ULUNJAN, A. A., *Bolgarskij narod i russko-tureckaja vojna, 1877—1878 gg.*, Nauka, Moscou, 1971, 205 p., 0,82 r.
599. VINOGRADOV, V. N. (red.), *Istorija Rumynii*, 1848—1917, Nauka, Moscou, 1971, 668 p., 2,91 r.
600. *Vnešneekonomičeskie svjazi socialističeskih stran*, Nauka, Moscou, 1974, 326 p., 1,03 r.
601. *Voprosy ekonomičeskoj istorii Moldavii. Epohi feodalizma i kapitalizma*, Ed. Stiinţa, Kišinev, 1972, 277 p., 1,38 r.
602. *Vostočnye istočniki po istorii narodov jugo-vostočnoj i centralnoj Evropy*, pod redakţij A. S. TVERITINOVOJ, III, Nauka, Moscou, 1974, 310 p., 3 r.
603. *Zarubežnye slavjanskie literatury, XX vek*, Nauka, Moscou, 1970, 435 p., 1,85 r.

Yougoslavie

604. ANALI Historijskog Instituta Dubrovniku, Dubrovnik, 1970, ab. XII, 389 p.
605. *Antička Bronza u Jugoslaviji, 1844—1969*, Beograd, Narodni Muzej, 159 p., 344 photos.
606. BLAGOJEVIĆ, Miloş, *Zemloradna u orednovekovnoj Srbiji*, Belgrade, 1973, 463 p.
607. BLAGOJEVIĆ, Obren, *Piva*, Belgrade, 1971, XI + 776 p. + 122 photos + 1 carte.
608. BREZOSKI, Velimir, *Oslobodítelnata vojna vo Makedonija vo 1943 na teritorijata na SR Makedonija*, Skopje, 1971, 415 p.
609. « *Bulletin i priminreve shkencore te fakultetit filozofik te Prishtinës* », VII, 1970 ; VIII, 1971 ; IX, 1972 ; X, 1973, Priština.
610. CEPENKOV, Marko K., *Makedonski narodni umotvordi*, vo deset knigi, Ed. Makedonska Kniga, Skopje, 1972, 10 vols.
611. *Četverto zasedanie na meǧunarodnata komisija za slovenska onomastika. Govori i referati*, Skopje—Ohrid, 17.IX—23.IX.1970, Skopje 1971, 232 p.
612. *Chilandarski zbornik*, red. G. Ostrogorsky, Belgrade, I—II, 1966—1971, 197 + 201 p.
613. DAMJANOVIĆ, Pero, *Tito pred temama istorije*, Belgrade, 1972, 393 p.
614. DEROKO, Aleksandar, *Srednovekovni grad Skoplje.* Dans le même volume : DERKO, Al. et Slobodan NENADOVIĆ, *Konaci manastira Hilandara*, Belgrade, 1971, 40 p., 61 photos.
615. DINIĆ-KNEŽEVIĆ, Dušanka, *Položaj žena u Dubrovniku u XIII i XIV veku*, Belgrade, 1974, XVIII + 223 p.
616. DRAŠKIĆ, Miroslav, *Narodne nošnje severo-Zapadne Bosne*, II, Zenica, 1972, 153 p. + + 16 cartes.
617. PERJANČIĆ, Božidar, *Tesalija u XIII i XIV veku*, Belgrade, 1974, XIV + 305 p. + + 1 carte.
618. FILIPOVIĆ, Milenko S., *Takovci etnološka posmatranja*, Belgrade, 1972, 274 p.
619. GARAŠANIN, Milutin, *Praistorija na SR Srbjie*, Belgrade, I—II, 1973, XI + 700 p.
620. GARAŠANIN, M., V. SANEV, D. SIMOSKA, B. KITANOVSKI, *Predistoriki kulturi vo Makedonija*, Stip, 1971, 88 p. + 26 pl.
621. *Gjurmime albanologjike.* Folklor dhe Etnologji, I, Priština, 1971, 314 p. ; Seria e shkencave filologjike I — 1971, Priština, 1972, 225 p. ; Seria e shkencave historike, I, 1971, Priština, 1972, 358 p.
622. Glasnik, Skopje, XV—XVII, 1971—1973, 9 vols. + *Bibliographie des récits de voyages sur la Péninsule Balkanique durant la domination turques*, dans les volumes supplémentaires XV, 1—3, 3 vols.
623. GLASNIK Zemaljskog Muzeja Bosne i Hercegovine u Sarajevu. Arheologija, nova serija, XXV, 1970, 217 p. ; XXVI, 1971, 360 p. ; XXVII/XXVIII, 1972/73, 397 p.
624. GLASNIK etnografskog Instituta, Belgrade, XIX—XX, 1970—1971, XI + 301 p. ; XXI, 1972, 206 p.
625. GLICORIJEVIĆ Branislav, *Demokratska stranka i politički odnosi u Kraljevani Srba Hrvata i Slovenaca*, Belgrade, 1970, 620 p.
626. *Govorite formi i slovenskite literaturni jazici.* Materiali od vtoroto zasedanie na medžunarodnata komisija za slovenskite literaturni jazici, Skopje, 1973, 184 p.
627. *1000 godini od vostanieto na Komitopulite i sozdavaneto na Samoilovata država*, Skopje, 1971, 306 p.
628. *Ilinden 1903*, Skopje, 1970, 665 p.
629. *Iliri i Dačani*, Narodni Muzej, Belgrade, 1971, 215 p. + 22 pl.
630. *Istorija na Makedonskiot narod*, red. M. APOSTOLSKI, D ZOGRAFSKI, Al. STOJANOVSKI, Gl. TODOROVSKI, Ed. Prosvetno Delo, Skopje, 1972, 417 p.

631. ISTORIJSKI ČASOPIS, XIX, 1972, 386 p.; XX, 1973, 460 p., Belgrade.
632. *Istorija XX veka*, Zbornik Radova, Belgrade, 1970—1972 (XIX, 419 p. XII, 444 p.).
633. ISTORIJSKI ZAPISI, Titograd, XXVIII—XXX, 1971—1972, 5 vols.
634. IVIĆ, Aleksa, *Spiski Bečkih Arhiva o prnom srpskom ustanku*, I—II, Belgrade, 1971—1973, 550 p. (I), 269 p. (II).
635. *Izvori za istoriju radničkog pokreta i revolucije u Crnoj Gori (1918—1945)*, I, (1918—1929), Titograd, 1971, 636 p.
636. JANKOVIĆ, Dragoslav, *Srbija i Jugoslovensko pitanje 1914—1915. g.* Belgrade, 1973, 574 p.
637. KALEŠI, Hasan, *Najstariji Vakufski Dokumenti i Jugoslaviji na Arapskom jeziku*, Priština. 1972, 356 p
638. KOLARIĆ, Miograd, *Borbe Andrejević Kun*, Belgrade. 1971, 139 p.
639. KONESKI, Blaže, *Jazikot na makedonskata poezija*, Skopje, 1971, 109 p.
640. KOSTIĆ, Veselin, *Kulturne veze uz meću Jugoslovenskih zemalja i engleske do 1700 godine*, Belgrade, 1972, 565 p.
641. KOVAČEVIĆ, Branko, *Omladina Jugoslavije u 1941 godini*, Belgrade, 1973, 424 p.
642. KOVIJANIĆ, Risto, *Pomeni Crnogorskih plemena u Kotorskim spomenicima (XIV—XVI vijek)*, II, Titograd, 1974, 253 p.
643. KRESTIĆ, V. et N. PETROVIĆ, *Protokol kneza Miloša Obrenovica, 1824--1825*, Belgrade, 1973, 690 p.
644. LUKAĆ, Dušan, *Radnički pokret u Jugoslaviji i nacionalno pitanje 1918—1941*, Belgrade, 1972, 421 p.
645. MAKEDONSKI FOLKLOR, Skopje, 3—12, 1969—1973.
646. MATES, Leo, *Nonalignment Theory and Current Policy*, Belgrade, 1972, 543 p.
647. MAKSIMOVIĆ, Ljubomir, *Vizantijka provincijska uprava u doba Paleologa*, Belgrade, 1972, XX + 199 p.
648. MATKOVSKI, Al., *Dietot-Krvninata vo Makedonija i na Balkanskiot Poluostrov za vreme na turskoto vladenje*, Skopje, 1973, 127 p.
649. MATKOVSKI, Al., *Grbovite na Makedonija*, Skopje, 1970, 220 p.
650. MATKOVSKI, Al., *Turski izvori za ajdutstvoto i aramistvoto vo Makedonija (1700—1725)*, Skopje, 1973, 264 p.
651. MIHAILOVIĆ, Costa, *Regionalni razvoj socialističkih zemova*, Belgrade, 1972.
652. MILIĆ, Danica, *Strani kapital u rudarstvu Srbje do 1918*, Belgrade, 1970, 579 p.
653. VELIČKOVIĆ, Milivoje, *Rimska sitna bronzana plastika u Narodnom Muzeju*, Belgrade, 1972, 205 p. + 162 photos.
654. MLADENOVIĆ, Živomir et Vladan NEDIC, *Srpske narodne pjesme iz neobjavljenih rukopisa Vuka Stef. Karadžića*, I—II, Belgrade, 1973—1974, CCLXXIX + 488 + 314 p.
655. MORAČA, Pero, *Jugoslavija 1941*, Belgrade, 1971, VIII + 784 p.
656. NEDELJKOVIĆ, Dušan, *Njegoš filozof oslobodilačkog humanisma*, Belgrade, 1973, II + + 324 p.
657. NIKOLIĆ-STOJANČEVIĆ, Vidosava, *Vranjsko Pomoravlje Ethnološka ispitivanja*, Belgrade, 1974, 616 p., 11 pl.
658. NOVAK, Grga, *Mletačka uputstva i izvještaji, svezak VI od 1588 do 1620 godine*, Zagreb, 1970, 345 p.; *svezak VII od 1621 do 1671 godine*, Zagreb, 1972, 352 p.
659. *Običajno pravo i samouprave na Balkanu i u susednim zemljama*, Zbornik radova sa medžunarodnog naučnog skupa održanog 1 i 2 novembra 1971 god u Beogradu, Belgrade 1974, XVII + 512 p.
660. Olivera MLADENOVIĆ, *Kolo u južnih slovena*, Belgrade, 1973, 192 p. + 32 pl.
661. ORGANDŽEVA, Cvetanka, *Osvrt vrz izučuvanjata na nastanuvanjeto i razvitokot na južnoslovenskata epika do 1920 godina*, „Makedonska Kniga", Skopje, 1972, 119 p.
662. PAJTONDŽIEV, Ganĉo, *Makedonski narodni ora od Maleševsko, Delčévsko, Kočansko, Svetinikolsko, Stipsko, Radoviško, Strumičko i Valandovsko*, Skopje, 1973, 355 p.
663. PAVKOVIĆ, Nikola F., *Pravo preče Kupovine u običajnom pravu Srba i Hrvata*, Belgrade, 1972, 226 p.
664. PEJOVIĆ, B. D., *Politika Crne u Zastaijy i Grnjem Polimlju 1878—1912*, Titograd, 1973, 200 p.
665. PEJKOVIĆ, B. D., *Razvitak prosvjete i kulturi u Crnej Gori, 1852—1916*, Cetinje, 1971, 403 p.
666. POPOV, Čedomir, *Francuska i Srbija 1871—1878*, Belgrade, 1974, 447 p.
667. *Prilozi*, Skopje, I, 1, 2, 1970; II, 1, 2, 1971; VI, 1, 1973.
668. *Prilozi za istoriju socializma*, 7, 1970; 8, 1971: 9, 1974, Belgrade.

669. PROTIĆ, Zarko D. etc., *Socijalistički i radnički pokret i Komunistička Partija Jugoslavije 1867—1941. Bibliografija posebnih izdanja (1945—1969)*, Belgrade, 1972, VIII + + 790 p.
670. *Rabotničkoto dvižente na Makedonija do 1929 god. Materiali od naučnata sreda održana vo Titov Veles na 8,9 i 10 maja 1969 g...*, Skopje, 1971, 276 p.
671. RADOVANOVIĆ, Miljana, *Vuk Karadžić etnograf i folklorist*, Belgrade, 1973. 208 p.
672. RADOVI, Arhiva Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti, II, Zagreb, 1973, 221 p.
673. RADOVI Instituta Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti, u Zadru, XIX, Zadar, 1972, 528 p
674. RAD Jugoslovenske Akademije Znanosti i Umjetnosti, 360, Zagreb, 1971, 201 p.; 365, Zagreb, 1972, 757 p.
675. RISTOVSKI, Dr. Blaže, *Djordjija M. Pulevski i negovite kniki „Samovila Makedonska" i „Makedonska pesnarka"*, Skopje, 1973, 81 p.
676. RISTOVSKI, Dr. Blaže, *Makedonski narodnoslobodotelni pesni*, Skopje, 1974, 90 p
677. ŠAHOVIĆ, Milan, *Principles of International Law Concerning Friendly Relations and Cooperation*, Belgrade, 1972, 450 p.
678. *Simpozium 1100-godišnina od smrta na Kiril Solunski*, 23—25 maj 1969, Skopje-Štip, I—II, Skopje, 1970, 293 + 430 p.
679. *Spomenica posvećna stogodišnjici rođenja Tihomira Čorćevića*, Belgrade, 1971, 65 p.
680. STANOJEVIĆ, Gligor, *Jugoslovenske zemplje u Mletačko — turskim ratobima XVI—XVIII vjeka*, Belgrade, 1970, 496 p.
681. STOJANOVIĆ, Midrag V., *Dositej i antika*, Belgrade, 1971, 254 p.
682. STOJANOVSKI, Aleksander, *Dervendžistvoto vo Makedonija*, Skopje, 1974, 362 p., 1 carte.
683. TODOROVSKI, Mile, *Partizanskite odredi i narodnooslobodotelnata vojska na Makedonija vo oslobodotelnata vojna i revolucijata 1941—1944*, Skopje, 1972, 321 p.
684. *Ustanak u Jugoslaviji 1941 godine i Evropa*, Belgrade, 1973, X + 583 p.
685. UVALIĆ, Radivoj, *Nerazvijena područja u razvijenim zapadnim zemljama — uporedna studija*, Belgrade, 1972, 244 p.
686. VANKU, Milan, *Mala Antanta, 1920—1938*, Titovo Užce, 1969, 398 p.
687. VASIĆ, Restko, *Kulturne grupe starijeg gvozdenog doba u Jugoslaviji*, Belgrade, 1973, 178 p.
688. VINAVER, Vuk, *Jugoslavija i Madjarska 1918—1933*, Belgrade, 1971, 574 p.
689. VINAVER, Vuk, *Pregled istorije novca u Jugoslavenskim zemljama (XVI—XVIII vek)*, Belgrade, 1970, 383 p.
690. VRAŽINOVSKI, Tanas, *Goce Dolčev vo spomenom na narodot*, Skopje,1973, 57 p.
691. VUJOVIĆ, D. D., *Crna Gora i Francuska, 1860—1914*, Cetinje, 1971, 515 p.
692. VUCOVIĆ, Duşan, *Drvna industrija u Crnoj Gori*, Titograd, 139 p.
693. VUKOVIĆ, Duşan, *Šamarstvo i lovstvo u Crnoj Gori u drugoj polovini XIX i početkom XX vijeka*, Titograd, 1972, 255 p.
694. *Zbornik istorije knjevnosti*, Belgrade, 8, 1974, 289 p.
695. *Zbornik Narodnog Muzeja*, VI, 1970, 367 p.; VII, 1973, 367 p., Belgrade.
696. ZBORNIK RADOVA Etnografskog Instituta, Belgrade, 5—6, 1971, 1973.
697. ZEČEVIĆ, Momčilo, *Slovenska ljudska stranka i Jugoslovensko ujedinjenje 1917—1921*, Belgrade, 1973, 516 p.
698. ZOTOVIĆ, Ljubica, *Mitraizam na tlu Jugoslavije*, Belgrade, 1973, 159 p., 24 photos, 1 carte [5].

Nicolae-Şerban Tanaşoca et Radu Lăzărescu

---

[5] Nous remercions nos collègues Lidia Démeny, Eugenia Ioan, Cornelia Moraru, Elena Scărlătoiu, Elena Siupiur, C. Iordan-Sima, Ion Matei, A. Papapanu et l'étudiant Iva Jurj qui ont eu l'obligence de nous aider soit à inventorier, soit à traduire les titres des ouvrages exposés, N.Ş.T. et R.L.

G. MIHĂILĂ, *Dicționar al limbii române vechi (sfîrșitul sec. X — începutul sec. XVI)* Dictionnaire de la langue roumaine ancienne (fin du X^e siècle — commencement du XVI^e siècle), Editura Enciclopedică Română, București, 1974, 348 p.

Le plus ancien des documents de la langue roumaine est la lettre de Neacșu de Cîmpulung de 29—30 juin 1521. Après cette date, les manuscrits, les ouvrages imprimés et les autres documents écrits sont assez nombreux pour permettre à un Ov. Densusianu et à un Al. Rosetti de rédiger, chacun de son côté, une monographie très poussée de la langue roumaine du XVI^e siècle. Par conséquent on peut affirmer qu'en général la langue roumaine de cette époque est relativement bien connue. Pour les XIV^e et XV^e siècles, on dispose de documents en slavon écrits par des Roumains : il s'y glisse quantité de phonétismes, de formes, de phénomènes syntactiques et de mots roumains, qui contribuent à la reconstitution partielle de la structure et du vocabulaire du roumain parlé à cette époque. L'enquête est susceptible de remonter encore plus loin dans le temps, ce que l'auteur du présent ouvrage a essayé avec succès, se servant des documents latins ou slaves écrits aux X^e—XIII^e siècles dans le territoire de la Roumanie actuelle. Les résultats les plus concluants sont ceux obtenus dans le domaine du lexique, c'est pourquoi ils sont présentés suivant un ordre alphabétique, revêtant la forme d'un dictionnaire commenté, précédés d'une introduction méthodologique. Une bibliographie détaillée, la systématisation des faits, ainsi que la reproduction textuelle des sources d'une certaine importance complètent heureusement cet ouvrage. Ce dictionnaire se révèle tout aussi utile aux linguistes qu'aux historiens ; en effet, ces derniers pourront s'en servir pour préciser l'ancienneté de certains termes livresques ou usuels, pour étudier l'éclosion autant que la direction des courants culturels, pour suivre le développement des échanges commerciaux.

Chaque mot enregistré par le dictionnaire s'accompagne de son étymon ; l'auteur reproduit et localise les contextes les plus anciens où ce mot trouve emploi. Malheureusement, l'étude étymologique de la langue roumaine a encore des difficultés à surmonter, des lacunes à combler quant à l'origine de bon nombre de mots. La raison de cet état des choses réside dans la position géographique du peuple roumain, qui lui fit subire au cours de son histoire des influences variées. Or, beaucoup des langues avec lesquelles il est entré en contact ont disparu ensuite sans laisser des traces écrites, telles, par exemple, les langues parlées par les peuples migrateures venus de l'Orient. Même le latin parlé en Dacie et dans les provinces du voisinage est encore insuffisamment connu, situation qui se reflète dans les études étymologiques. C'est pourquoi il nous semble utile de compléter avec quelques données supplémentaires certaines affirmations de l'auteur.

La forme *bovus* = *bos* se trouvant attestée peut être délivrée de l'astérisque : *summus bovus*, LEX ALEMANN. 2, 80, 1 (*Mon. Germ. Hist.*, Leges III, 73, 3), *bobum* = *bovem*, MULOM. CHIRON. 74 (IV^e siècle). Le dérivé *brumarius* apparait chez Isidore de Séville (*Orig.* V, 35, 6) au commencement du VII^e siècle. Le mot roumain *căpățînă* vient du latin *capitina* attesté dans *Testamentum porcelli* (éd. F. Buchelor, Berlin, 1882, p. 244 ; *Thes. ling. Lat.* III, 348, 55—57) Le phonétisme *curtis* est fréquent dans les inscriptions de l'ensemble de l'Empire romain et on le trouve dans les *Getica* (§ 179) de Iordanes, originaires de la Mésie inférieure, ainsi que dans la version latine de Dioscoride (X, 421, 22). L'explication du mot *amnar* comme provenant de *a* + *mină* + le suff. *-ariu* gagnera un support plus solide par la mention de *ignarius* (*igniarius* ou *igniarium* « élément pour allumer le feu », pluriel *igniaria* « matière inflammable », attesté chez HIERONYM. *Tract. in plsam* 1, p. 143, 9, l'an 405 ; MARCELL., *Med.* 33, 25, l'an 410 ; SORAN. 75, VI^e siècle. Le phonétisme *martur* = *martyr* se trouve attesté dans toutes les provinces de l'Empire d'un certaine importance . *marturi*, CIL, IX, 4320, Italie ; *martures*, ILCV 1844, Afrique ; CIL, III, 14188, Asie ; *martores*, CIL, III, 14897, Dalmatie ; *marturibus*, CIL, XII, 2195, Gaule ; il est également employé, dans divers textes et inscriptions, dans le sens de « témoin », qui est celui que la langue roumaine lui a conservé (cf. *Thes. ling. lat.* s.v.). Le mot *nastula* « fibula quae restringit pallium circa collum » apparaît dans LEX ALAMANN.

3, 4 (*Mon. Germ. Hist.*, Leges III, 38, 25), au VII^e siècle. Il a dû probablement circuler dans les provinces danubiennes par l'intermédiaire des militaires; aussi l'étymologie latine est-elle plus vraisemblable que celle italienne quand il s'agit du mot roumain *nasture* « bouton ». A la base du mot roumain *neguțător* sont les formes propres aux cas obliques du latin *negociator*, attesté dans les inscriptions de Dacie (CIL, III, 7761), Dalmatie (CIL, III, 2191, 5800) et Pannonie (« Archeologiai Ertesito », XXIX, 1909, p 239). La forme roumaine *strîmtură* vient de *strictura* (J. F. NIERMEYER, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leiden, 1954—1964, p. 995), sous l'influence des thèmes du présent de *stringere*. Le mot *fițină* descend du latin *titina* (THEOD. PRISC, p. 546 ed. Rose; SORAN. I, 131, IV^e—VI^e siècles). *Vallicella* est signalé dans les documents latins d'Italie vers les années 944—957, v. « Archivum Latinitatis Medii Aevi », XXXIV, 1964, p. 60.

On pourra remonter un peu plus loin dans le passé grâce à ce dictionnaire et y saisir les traces de certains phénomènes, de certaines tendances de la langue roumaine. Par exemple, la persistance du *-l* final: *Albul* « le Blanc » (a. 1415), *Amarul* « l'Amer, la Souffrance » (a. 1430), *Barbul banul* « Barbu (anthroponyme masc.) le Ban (dignitaire) » (a. 1511), *Bărbosul* « le Barbu » (a. 1424), *Boul* « le Bœuf » (a. 1470), *Belcescul* « patronymique articulé comme un nom commun » (a. 1414), *Cliucearul* « l'Intendent » (a. 1490), *Furul* « le Voleur » (a 1448), *Giuratul* « le Juré dans le sens de promis à... » (a 1469), *Gîrbovul* « le Cassé, le Bossu » (a. 1440), *Glodul* « la Boue » (a. 1499), *Grasul* « le Gras » (a. 1487), *holteiul* « le célibataire » (a. 1487), *Lupul* « le Loup » (a. 1190), *Negrul* « le Noir » (a. 1502). etc. Ceci n'empêche que les mêmes documents comportent aussi des formes ayant perdu le *-l* final · *gramaticu* « scribe » (a. 1490), *Piscu* « Pic » (a. 1468), *Șerbu* « Serf » (a. 1471).

Parallèle à la forme *a lu* qui vient de *ad illo*, il y a aussi la forme *lui*, continuant le latin vulgaire *illui*: *izvorului* « gén. de source » (a. 1519), *Purcariului* « gén. de Porcher » (a. 1515) Les textes en vieux-slave conservaient les terminaisons du pluriel en *-le*, *-lor* ou *-uri*: *Crucile* « les Croix » (a. 1504), *Flămândzilor* « des Affamés » (a. 1448), *Glodure* « Fanges » (a. 1494), *Izvoarele* « les Sources » (a. 1486). On peut également reconstituer grâce aux documents les formes anciennes de *oricît* « autant que », *oricum* « n'importe comment », *oriunde* « n'importe où » et *oricine* « n'importe qui », à savoir: *oarecît* (a. 1404), *oarecum* (a. 1418), *oareunde* (a. 1443), *oarecine* (a. 1446).

Comme l'influence hongroise est plus marquée aux XIII^e—XV^e siècles en ce qui concerne la langue roumaine, c'est-à-dire à une époque sur laquelle les sources écrites sont encore rares rendant l'étude systématique de ce phénomène très difficile, le présent dictionnaire s'avère une fois de plus fort utile. En effet, il précise pour certains termes le moment où ils furent attestés dans la langue roumaine: *bírău* « maire à la campagne » (a. 1495), *chelciug* = *chelșug* « dépense » (a 1432), *chezăș* « garant » (a 1495), *dijmă* « dîme » (a. 1428), *dîmb* « éminence du terrain moins importante qu'une colline » (a. 1517), *guler* « col » (a. 1509), *ham* « harnais » (a. 1512), *hotar* « frontière » (a. 1473), *iliș* « dîme du blé » (a. 1464), *megieș* « voisin » (a. 1446), *mertic* « boiseau, redevance » (a. 1500), *nădrag* « chausses » (a. 1508), *ocnă* « saline » (a. 1502), *oraș* « ville » (a. 1424), *pircălab* « chef de la garnison d'une cité » (a. 1438), *pîrgar* « conseiller de la cité » (a. 1413), *șoim* « faucon » (a 1467), *uliu* « épervier » (a. 1448), *vamă* « douane » (a. 1418), *vameș* « douanier » (a 1418). Il résulte de cette liste que l'influence hongroise sur la langue roumaine s'est surtout exercée dans le domaine de l'administration publique et des échanges commerciaux.

Egalement utile serait la précision des débuts chronologiques de l'influence turque. S'il est vrai que l'arrivée sur place ou dans le proche voisinage des armées ottomanes devait contribuer grandement à l'imposer, il n'en reste pas moins que cette influence s'était manifestée auparavant aussi, véhiculée par le commerce · *astariu* « sorte de drap épais destiné aux doublures » (a. 1508), *bogasiu* « futaine » (a. 1508), *buzdugan* « masse d'armes » (a. 1446), *cadie* > *cadiu* « cadi » (a. 1509), *caftan* « cafetan » (a. 1509), *cofterie* « étoffe précieuse » (a. 1509), *dulamă* « sorte de houppelande » (a. 1508), *hamalic* « débardage » (a. 1508), *fol* « tapis paysan » (a. 1509).

En ce qui concerne l'influence grecque, il est absolument nécessaire d'en distringuer les deux phases: l'une du médio-grec jusqu'au commencement du XVI^e siècle, l'autre néo-grecque à partir du XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Il nous semblerait commettre une incongruité que de mentionner comme d'origine néo grecque des mots dans le genre de *chinavariu* « cinabre » (a. 1508), *fanariu* « réverbère » (a. 1508), *livadă* « verger » (a. 1498), *părăsi* « abandonner » (a. 1495), *pirostie* « chevrette » (a 1508). La terminologie d'origine grecque byzantine a pu parvenir en territoire roumain par le truchement des Slaves méridionaux, mais aussi sans qu'il soit besoin d'un intermédiaire. Malheureusement, il est impossible de préciser pour chaque mot quelle voie il a suivi pour pénétrer dans la langue roumaine; aussi, nous faudra-t-il nous borner à une remarque d'ordre général.

Le terme de *ban*, avec le sens de titre d'un haut dignitaire, avait connu aux XII^e—XIV^e siècles une vaste aire de diffusion comprise entre l'Adriatique, la Baltique et les

Carpates, par conséquent, il a pu être adopté par le roumain en venant du sud-ouest aussi et non seulement comme une influence venue de l'ouest. En tant que nom désignant une pièce de monnaie, il est attesté en Valachie en 1413, ce qui révèle un âge appréciable du mot qui désigne la monnaie divisionnaire roumaine actuelle.

Le mot roumain *cămară* « resserre à provisions » ne vient pas du latin, car son accent ne tombe pas comme dans cette dernière langue sur la troisième syllabe en comptant à rebours, comme c'est encore le cas de ses dérivés dans les autres langues romanes (it. *càmera*, fr. *chambre*, esp. pg. *càmara*) et en allemand *(Kammer)*. Par contre, le terme grec καμάρα « chambre voûtée » couvrait un vaste espace aux II^{e}—VI^{e} siècles de n.è. Une inscription mise au jour en Thrace (« Archaologisch-Epigraphische Mitteilungen », XIX, 1896, p 236 εἰς τὴν καμάραν ἢ εἰς τὸν ναόν) l'utilise avec le sens de ναός c'est-à-dire de « chambre ou pièce du temple ». Très tôt les Slaves du Sud adoptèrent le mot, sous la forme *komora*, le passant ensuite aux Roumains (*comoară* « trésor »), chez lesquels il est devenu un terme populaire. Mais, parrallèlement à cette forme populaire, la variante érudite du terme devait connaître elle aussi une large diffusion : *kamara* en bulgare et serbo-croate, *kamare* en albanais, *cămară* en roumain. Dans les documents de chancellerie slavo-roumains, le terme *kamara* prenait le sens de « trésor public, trésorerie, monnaie » et on l'y trouve attesté dès l'an 1431. En revanche, le nom roumain *Frîncu* (attesté pour la première fois en 1468) ne saurait provenir du byzantin Φράγγος (qui se prononçait *Frángos*). Il faut donc lui reconnaître une origine encore plus ancienne, s'étant développé à partir du latin *Francus* et suivant les lois phonétiques propres aux éléments latins du roumain. Ainsi que le montrent les sources byzantines, le nom des Francs était courant aux V^{e}—VII^{e} siècles dans l'Empire d'Orient. Mais les noms des mois, en roumain, sont d'origine grecque byzantine, étant adoptés par l'intermédiaire du sud-slave : le latin *Maius* (cf. l'italien *maggio*) n'aurait pu donner le roumain *mai*.

Le nom *petec* « pièce (pour le rapiéçage d'un habit, d'un linge) » — expliqué par le latin *pittacium* — devrait être plutôt rapporté à l'albanais *petk* ou *petke* « habit, vêtement ».

Si le roumain *za*, pl. *zale* « côte de mailles » est dérivé du latin *zaba*, le mot *zavă* du dialecte aroumain provient du byzantin ζάβα.

Comme on le voit, les quelques exemples que nous venons de discuter sont éloquents. Ils témoignent de l'intérêt de ce dictionnaire comportant des matériaux précieux pour tous ceux qui s'adonnent à l'étude des langues du Sud-Est européen, l'ouvrage se révélant donc digne d'être pris en considération.

H. Mihăescu

NIKOLAOS ANDRIOTIS, *Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten*. Wien, 1974, 705 p. (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung, XXII)

Au long de toute une vie, l'auteur a réuni, puisant dans maintes sources de toutes sortes, les archaismes conservés jusqu'à nos jours par les dialectes grecs, afin de démontrer l'évolution incessante de cette langue au cours de plusieurs millénaires. Les principaux dialectes étudiés sont : 1 — le dialecte pontique, parlé jadis en Asie Mineure par une population transférée en Grèce après la première guerre ; il garde surtout des restes du dialecte ionien antique ; 2 — le dialecte cappadocien, également parlé en Asie mineure et subissant l'influence de la langue turque ; 3 — le dialecte tsakonien, du littoral sud-oriental de Péloponnèse, où il y a des traces du dialecte dorien antique ; 4 — le dialecte grec de l'Italie méridionale, en usage de nos jours dans quelques villages d'Apulie et de Calabre, avec des vestiges du dorien antique. A cette liste s'ajoutent encore les parlers de la Grèce proprement dite, fondés sur la langue antique commune (κοινή), qui n'ont conservé qu'un nombre réduit d'archaismes. Il s'ensuit que, comme il fallait d'ailleurs s'y attendre, les archaïsmes ont persisté notamment dans les régions périphériques, dotées d'un esprit plus conservateur. C'est là qu'on trouve à l'heure actuelle encore quantité de mots, formes et phonétismes hérités de l'Antiquité ou de l'époque byzantine. Le nombre des sources et des études mises à profit par l'auteur est vraiment impressionnant. Son ouvrage se révèle très riche en faits susceptibles, sans aucun doute, de promouvoir la connaissance approfondie de la langue grecque.

Pour notre part, nous nous proposons de traiter en ce qui suit un seul aspect du problème, à savoir : la persistance des éléments latins. Leur étude nous permettra d'en dégager aussi quelques conclusions d'intérêt général. Il est connu que la littérature byzantine use de

plus de trois mille mots d'origine latine, dont seulement environ deux cents ont survécu en néo-grec. L'explication de ce nombre plutôt réduit d'éléments latins doit être cherchée dans le caractère érudit de l'influence latine sur le grec. Vu cette situation, les environ deux cents éléments latins qui persistent dans le grec moderne revêtent une importance majeure, car ils éclairent à notre profit les côtés de la culture byzantine qui se sont implantés profondément, prenant fortement racine, devenant populaires et persistant de la sorte jusqu'à l'époque actuelle. Quelques-uns des éléments d'origine latine hérités par la culture byzantine ont été ensuite véhiculés chez d'autres peuples du Sud-Est européen, couvrant un espace très vaste. Une statistique établie par l'auteur du présent compte rendu partant du *Lexicon* de M. Andriotis montre que la moitié des éléments latins conservés par les dialectes néogrecs sont des termes militaires, tels : ἀννώνα — *annona*, ἀρκᾶτος — *arcatus*, βούκινον — *bucinum*, καμάρδα — *camarda*, πάκτον — *pactum*, ῥόγα — *roga*, σίγνον — *signum*, φόσσα — *fossa*, φοσσᾶτον — *fossatum*, etc. Une deuxième rubrique, équivalent à environ le quart desdits élément latins, est celle des mots en rapport avec l'activité commericale : βηλάριον — *valarium*, δηνάριον — *denarium*, κεντηνάριον — *centenarium*, κομμέρκιον — *commercium*, ὀγκία — *uncia*, etc. Enfin, le dernier quart comporte quelques termes de la flore ou de la faune véhiculées toujours grâce à l'activité marchande, ainsi que certains mots pris aux activités de construction et d'administration. Par conséquent, le service militaire, le commerce et les activités liées à la construction et à l'administration constituèrent les intermédiaires les plus fréquents de la diffusion des termes d'origine latine, qu'ils ont véhiculés dans un vaste espace, les rendant en partie viables jusqu'à nos jours.

Les éléments latins, adoptés par le grec à différentes epoques, offrent deux aspects, l'un savant, l'autre populaire. Ceux faisant partie de la seconde catégorie sont les plus récents, présentant quelques traits communs avec les éléments latins des langues romanes. Par exemple, *vitea* (de *vitis*) donna en roumain *viță*, en grec βίτσα et dans le dialecte pontique le dérivé βιτσώνω. Attesté au VII[e] siècle dans le traité de stratégie de Maurice (θηκάρια ἀπὸ βέτζας, I, 2, 17), le mot a été diffusé dans la masse du peuple par les militaires. Du mot *epularis* (de *epulum*, ou plutôt du pluriel *epularia*) est né ἀπαλαρία « assiette ronde », présent dans le dialecte pontique sous la forme παλαρέα et véhiculé dans toutes les langues sud-est européennes, y compris le roumain (*pălărie* « chapeau »). Le terme savant κέντουκλον avait pour correspondant la variante populaire κεντοῦκλον, attestée dans l'ouvrage de stratégie de Léon le Philosophe, ainsi que dans le dialecte pontique. La forme latine *punga* a persisté en Apulie, Péloponnèse et Chypre (πούγγα), dans la langue roumaine *(pungă)*, dans le dialecte vénitien *(ponga)* et dans la langue sarde *(punga)*, autrement dit dans un très grand espace, couvert par la culture byzantine. Il est donc à présumer que ce mot d'origine gothique fut d'abord adopté par le latin et ensuite par le grec, qui allait le véhiculer au moment de la domination byzantine. Toujours à l'époque byzantine eut lieu la spécialisation, avec le sens de « douane, droits de douane », le terme d'origine latine *commercium* = κουμμέρκι, qui s'est conservé dans une zone très étendue, depuis l'Asie Mineure jusqu'en Italie de Sud. Par le truchement du grec byzantin, il devait pénétrer aussi dans d'autres langues sud-est européennes. Sur les deux variantes latines *sambucus* et *sabucus*, c'est la seconde qui a joui d'un usage plus répandu, persistant dans le large espace couvert par les langues romanes. Mais il faut accepter aussi l'existence d'une troisième variante, *sâbucus*, conservée par le roumain *(soc)*, ainsi que par les dialectes grecs d'Italie méridionale (σάβουκο). Par contre, pour la forme supposée *albicilla*, qu'on trouve à la base du terme βιτσίλλα « une espèce de vautour » conservé dans certaines îles grecques, on ne saurait citer d'autres exemples parallèles, exceptant la forme dialectale italienne *arbugello* « figue blanche », dérivée de * *albicellus*. Le sens de « tour » du mot τροῦλλα = lat. *trulla* est postérieur au V[e] siècle, s'étant formé avec le développement de l'architecture chrétienne. Il y a aussi une variante passée dans le bulgare *(turla)* et dans le roumain *(turlă)*. Pour ce qui est de l'espace grec, la forme τρούλλη n'a survécu qu'au Chypre, dans le reste de cet espace s'étant imposée la forme τροῦλλος ou τροῦλος. Le latin *obsequium*, entré dans le grec sous la forme ὀψίκιον attestée chez les auteurs byzantins dès avant le X[e] siècle, avec le sens de « compagnie, pompe », devait conduire à la création du verbe ὀψικεύω utilisé par Constantin Porphyrogénète dans le sens de «accompagner, conduire ». Il a persisté dans l'île Karpathos, revêtant la signification particulière d'« accompagner à la tombe, enterrer » — nouveau témoignage du fait que les mots qui ont survécu sont ceux ayant eu un rapport avec la masse du peuple. En revanche, κουροπαλάτης « chef du personnel du palais » n'est jamais devenu un terme populaire de large diffusion, se conservant seulement isolé, en Macédoine, comme patronymique. La survivance de κουράτωρ en Italie de Sud serait plutôt due à la médiation du latin. Une large diffusion ont connu les termes *Romanus* et *Romania*. Le phénomène serait même digne d'une monographie à part, fondée sur l'étude de toutes les sources écrites. Du fait que le mot *Romanus* a persisté dans la langue roumaine en tant qu'héritage direct du latin, il semble que l'explication à en tirer est toujours celle de la continuité de l'Empire romain d'Orient. Enfin, à notre avis, le terme *un-*

cinus « bêche », entré dans la langue grecque sous la forme ὄγκινος, a été diffusé au Péloponnèse et dans les îles de l'Egée très tôt, c'est-à-dire environ vers les Ier—IIe siècles de n.è. et suivant la voie des eaux, non celle de la terre.

Une étude d'ensemble des éléments latins du grec byzantin et moderne pourra distinguer, sans doute, deux couches: l'une savante, sans cesse concurrencée par les traditions classicisantes et disparue en même temps que l'Empire byzantin; la seconde populaire, couvrant un vaste espace et entrée dans le patrimoine de la langue grecque moderne. Comme on le sait, le latin persista jusqu'au début du VIIe siècle en tant que langue officielle de l'Empire byzantin, utilisé en tout premier lieu par l'armée et par l'administration publique, alors que le grec était la langue d'une culture prestigieuse et tout particulièrement la langue de l'Eglise orientale. Cette dernière s'est avérée un puissant bastion de l'hellénisme, trouvant appui auprès de quelques grandes personnalités et résistant avec succès à la romanisation. La langue des ouvrages religieux rédigés en Orient prenait pour modèle la littérature grecque antique, restant presque impénétrable par l'influence latine. En revanche, la littérature hagiographique, destinée à la masse du peuple, contient un nombre important d'éléments latins, dont une partie devaient persister jusque dans le grec moderne. Mais, le rôle décisif dans la persistance du latin revient à l'armée. Il suffit de mentionner à cet égard les traités de stratégie des auteurs byzantins des VIe—XIe siècles, qui donnent la mesure de la force avec laquelle cette influence latine s'est exercée dans ce domaine; il y a une différence considérable entre leur langue et le langage au style châtié des écrivains érudits. Une bonne partie de la terminologie militaire d'origine latine était encore en vigueur au Xe siècle, dans le cérémonial de la cour impériale de Byzance, l'œuvre de l'empereur Constantin Porphyrogénète en témoigne. Cette terminologie était entrée pour une bonne part dans l'usage populaire. Aussi, l'étude fondamentale de M. Andriotis a-t-elle, entre autres mérites, également celui de nous permettre de mieux saisir la persistance des éléments latins dans la culture byzantine et néo-grecque.

H. Mihăescu

FRANCO VENTURI, *Utopia e riforma nell'illuminismo*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 1970, 166 p.

In questo agile volumetto, che segue di poco la sua fondamentale sintesi sul secolo dei lumi in Italia [1], Franco Venturi presenta it testo delle George Macaulay Trevelyan Lectures che nell'aprile del 1969, con ,,gran piacere, tra quelle biblioteche e le discussioni con gli amici e colleghi'' (p. 9), accettò di tenere a Cambridge.

Di questo apprezzatissimo ,,gran signore dell'illuminismo'' riteniamo inutile ogni presentazione; i suoi lavori su Diderot e l'origine dell'*Encyclopédie*, sulla moderna storiografia riguardante la Rivoluzione francese, sui decabristi o sul populismo russo sono assai noti non solo tra gli specialisti, ma anche tra il pubblico colto. Del resto, la stima che il mondo storico internazionale gli portava si manifestò, all'XI° Congresso Internazionale di Scienze Storiche di Stoccolma, nel fargli carico del rapporto generale su ,,L'illuminismo nel settecento europeo'' [2].

A quasi dieci anni da quel ,,rapporto'' Venturi, accettando il segno d'onore degli ,,amici e colleghi'' di Cambridge, pone di nuovo al centro della sua espozione il secolo dei lumi in Europa, quei lumi che da molti sono stati indagati senza la consapevolezza che ,,una *Aufklarung* che non tocchi lo stato, la terra, il commercio è evidentemente mutila almeno di una delle sue ali''. Tra gli storici dell'illuminismo, constata Venturi, c'è una tendenza che non accenna a mutare ma che bisogna combattere vigorosamente — se si vuol comprendere le *Lumières* in tutto il loro significato e spessore storico, insieme agli insegnamenti che da essi ancora si possono trarre: questa tendenza discute ,,continuamente del valore sociale delle idee filosofiche, ma trascura l'aspetto forse più importante del movimento illuministico'', cioè ,,l'azione politica concreta'' del *parti philosophique* (p. 10) [3].

---

[1] Franco Venturi: *Settecento riformatore. Da Muratori a Beccaria*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 1969, pp. XXIV-772.

[2] Franco Venturi: *L'illuminismo nel settecento europeo*, in *XIe Congrès international des sciences historiques, Rapports*, vol. IV, *Histoire moderne*, Goteborg — Stockholm — Uppsala 1960, pp. 106 sgg.

[3] Furio Diaz: *Filosofia e politica nel Settecento francese*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 1962, pp. 670.

Nella polemica „Introduzione" — ricca di stimolanti indicazioni metodologiche, oltreché di belle pagine sulla fortuna settecentesca dell'oraziano *Sapere aude* — ; nella polemica „Introduzione" Venturi riafferma la sua concezione delle *Lumières*, della carica libertaria e liberatrice dell'illuminismo, di quell'illuminismo che nella „radicale volontà (...) di non costruire sistemi filosofici, [nella] totale sfiducia nella loro validità" trovò la propria ragion d'essere (pag. 9).

Questo saggio di Venturi, uno storico che da anni — usiamo le sue stesse parole — „ha cercato di scendere lungo il corso del fiume storico settecentesco" (pag. 12), tende a „toccare alcuni almeno dei nodi centrali della grande età dei lumi, cogliendola nel suo difficile e fecondo equilibrio d'utopia e di riforma" (pag. 9) — e si articola in cinque succosi capitoli, consacrati a : „Re e repubbliche tra Sei e Settecento" (pp. 29—59), „I repubblicani inglesi" (pp. 61—87), „Da Montesquieu alla Rivoluzione" (pp. 89—117), „Il diritto di punire" (pp. 119—143) e „Cronologia e geografia dell'illuminismo" (pp. 145—166).

Il primo capitolo mira a „vedere quanto del pensiero repubblicano [settecentesco] derivi non da Pericle e da Tito Livio, ma dall'esperienza compiuta dalle città italiane, fiamminghe e tedesche, dall'Olanda e dalla Svizzera, dall'Inghilterra e dalla Polonia". „Infatti — osserva giustamente Venturi — l'eredità repubblicana che il Settecento raccoglie e fa fruttificare ha talvolta una coloritura classica, ma nasce più spesso da un'esperienza diretta e non lontana, da una radice medioevale e rinascimentale che riprende a vivere al di là dell'assolutismo e delle restaurazioni del Cinque e Seicento". Proseguendo nella sua penetrante esposizione sulla „tradizione repubblicana e [sulla] importanza che essa poté avere nel formare le idee politiche del secolo XVIII", lo storico italiano afferma che „non a caso la forma antica e classica del pensiero repubblicano fu particolarmente evidente in Francia, durante gli ultimi decenni del secolo, fino a diventare esplosiva durante la rivoluzione. I philosophes, i girondini e i giacobini si rifecero a Camillo e a Bruto proprio perché dietro le spalle dei francesi stava poco o nulla che potesse servir loro di modello e d'ispirazione repubblicana" (pag. 29).

Analizzati i fermenti novatori che agitavano le vetuste — se non arcaiche — repubbliche italiane; delineata la critica alle repubbliche dell'autore dell'*Esprit des lois*, il quale „confermava (...) la sua convinzione che il dibattito tra monarchia e repubblica era stato in realtà deciso in Inghilterra, a metà del Seicento", Venturi passa ad esaminare il pensiero dei repubblicani inglesi, senza il quale non si potrebbe „intendere il valore della tradizione repubblicana nell'età che andava preparando l'illuminismo" (pag. 59).

Il secondo capitolo, pertanto, costituisce una dettagliata trattazione del repubblicanesimo e del deismo inglesi nel periodo a cavallo tra i secoli XVII e XVIII : „l'idea repubblicana [infatti] aveva continuato, anche in Gran Bretagna, a fermentare molto tempo dopo la restaurazione del 1660 e, ciò che più importa, aveva continuato a crescere e a modificarsi anche quando era stata posta ai margini della vita politica quotidiana" (pag. 62). Pagine assai belle sono così dedicate a John Toland, di tutti i repubblicani inglesi „quello che più si avvicina al tipo del filosofo già illuminista" (pag. 72), ad Anthony Collins, al pensiero -cioè- di coloro che resero cosmopolite, facendole agire „come un fermento potente su tutta l'Europa del nascente illuminismo", „le idee dei levellers e dei repubblicani classici dell'Inghilterra seicentesca" (pag. 64).

Il terzo capitolo, che fa seguito a questa incursione nell'Inghilterra tra Sei e Settecento (la quale, sia detto per inciso, costituisce anche un „rapido panorama dell'Europa che sta entrando nell'età dei lumi"), proietta il lettore nell'agitata e feconda temperie ideale che caratterizza l'epoca „da Montesquieu alla Rivoluzione". Anche se „a metà del Settecento — nota Venturi — le antiche repubbliche erano ormai non soltanto messe definitivamente al margine degli stati assolutistici, ma della storia stessa", „la parola repubblica aveva ancora un'eco profonda nell'animo di molti, come forma di vita, anche se non come forza politica" (pp. 89—90).

Si hanno così le belle pagine — modello di concisione e penetrazione storiografica — in cui lo storico italiano delinea il ruolo della tradizione repubblicana nel pensiero dell' Europa illuministica : „la morale repubblicana esisteva quando le forme statali che l'avevano accompagnata sembravano ormai antiche e cadenti rovine. Sussiste un'amicizia repubblicana, un senso repubblicano del dovere, una fierezza repubblicana anche in un mondo ormai mutato, magari al cuore stesso d'uno stato monarchico, a corte, nel più profondo dell'animo di uomini che potevano sembrare completamente integrati nel mondo dell'assolutismo. Ed è proprio sotto l'aspetto etico che questa tradizione repubblicana fa appello agli scrittori dell'illuminismo, a Voltaire, a Diderot, a d'Alembert e, naturalmente, a Rousseau. Sul piano morale, non su quello politico, avviene la sua confluenza con la nuova visione della vita che stava formandosi a Parigi, a metà del Settecento, tra gli uomini che andavan creando l'*Enciclopedia*" (pag. 90).

Dopo aver messo in risalto, ancora una volta, che questa „linfa repubblicana proviene dalla Gran Bretagna", Venturi analizza (pp. 90—91) le concezioni di Shaftesbury („proba-

bilinente" ,,lo scrittore che contribuì più d'ogni altro a trasmettere l'etica dei commonwealthmen"), del marchese d'Argenson, di Alexandre Deleyre (un philosophe che evolve dalle *lumières* al giacobinismo), degli illuministi e poi giacobini polacchi — non trascurando, ovviamente, Jean-Jacques Rousseau, cui sono dedicate alcune tra le pagine più interessanti del volume.

Nel quarto capitolo Venturi, pur consapevole dell',,importanza di capire come si sia giunti, a metà del secolo XVIII, a formulare l'idea comunista con un'ampiezza, una sicurezza, una astrazione che prima essa non aveva mai avuto" (pag. 123)[4], preferisce centrare il suo discorso su ,,un problema di storia politica delle idee, su un tema che gli consenta di cogliere in tutta la sua complessità la tensione fra l'elemento utopico e quello concretamente — sebben limitatamente — riformatore, che pervase e agitò l'intero movimento illuministico : il grande dibattito sulla pena di morte e il ,,diritto di punire" che, in seno al mondo delle *lumières* ed anche fuori di esso, seguì la pubblicazione (1764) del celebre scritto *Dei Delitti e delle pene*[5], che assicurò al milanese Cesare Beccaria notorietà e considerazione in tutta l'Europa *eclairée*.

I philosophes, purtroppo, non erano destinati a regnare : fallito il riformismo di Turgot, la Francia si avviava verso la rivoluzione ed il crollo dell'*Ancien Régime* e, parallelamente, la nobile proposta beccariana di abolire la pena di morte (sostituendola col lavoro forzato) perdeva continuamente terreno : ,,l'utopia era tramontata" (pag. 184).

Il quinto e ultimo capitolo, trattando della ,,Cronologia e geografia dell'illuminismo", vuole ,,guardare all'Europa dei lumi nel suo assieme, cercando di coglierne il ritmo e di fissarne i confini" (pag. 145).

Dopo aver opportunamente ricordato che ,,i molti saggi di storia economica del XVIII secolo forniscono ancora un quadro molto disuguale a seconda delle varie zone e dei diversi paesi dell'Europa di quell'età", Venturi afferma che ,,non è più possibile (...) evitare la domanda che ogni studioso del XVIII secolo deve ormai porsi, fin dove cioè il trend generale dell'economia francese descrittoci da Labrousse sia valido, pur con tutte le variazioni locali, anche per il resto del continente" (pp. 145—146). La risposta dello storico italiano è che : ,,Ogni volta che si riguarda la curva che Labrousse ha tracciato del prezzo del grano in Francia, ogni volta che si constata l'aumento della popolazione europea nel Settecento, è impossibile non dirci che è tutta la società e non soltanto il movimento delle idee e della politica ad essere in espansione all'inizio del secolo, ovunque in crisi negli anni '30, trovare il suo apice negli anni '50 e '60, per poi entrare in un periodo di profondo turbamento, nell'ultimo venticinquennio del secolo. E' la curva del Settecento, ed è quella dell'illuminismo" (pag. 146)

Riprendendo ed aggiornando il ,,rapporto" da lui tenuto a Stoccolma nel 1960[6], Venturi traccia poi — in questo capitolo conclusivo — un brillante quadro della diffusione e dell' incidenza delle *lumières* nell'Europa settecentesca — dalla Francia alla Polonia, dall'Italia alla Russia[7], alla Spagna, all'Austria, alla Scozia...

Nella venturiana ,,geografia" dell'illuminismo, avremmo ben visto un riferimento al Sud-Est europeo — un'area di civiltà che non solo ha *recepito*[8] le *lumières*, ma le ha pur viste concretamente *operare*, come stanno a dimostrare le riforme introdotte nei Principati danubiani da alcuni dei principi cosiddetti ,,fanarioti"[9].

---

[4] ,,La storia del passaggio dall'utopia all'ideale, dal sogno individuale al movimento politico comunista — scrive Venturi — è certo piena d'interesse. L'età dei lumi tutta intera non è comprensibile senza questo elemento, che sembra talvolta marginale ma che è in realtà uno dei risultati più irreversibili, più immobili e duraturi che il secolo XVIII trasmise al XIX (..)" (pag. 122).

[5] V. l'edizione curata dallo stesso Venturi per i tipi dell'editore Einaudi (Torino, 1965), corredato da una ricca ,,raccolta di lettere e documenti relativi alla nascita dell'opera e alle sue fortune nell'Europa del Settecento".

[6] Cfr. nota 2.

[7] Cfr. anche il recente saggio introduttivo premesso da Venturi a Aleksandr N. Radiscev, *Viaggio da Pietroburgo a Mosca*, a cura di Gigliola e Franco Venturi, Bari, De Donato Editore, 1972.

[8] ,,...Grèce et Turquie se situent, par rapport aux ,,lumières", en position réceptrice" : René Pomeau, *L'Europe des lumières. Cosmopolitisme et unité européenne au 18e siècle*, Paris, Stock, 1966, pag. 154.

[9] Cfr. la comunicazione *Phanar, phanariotes, phanariotisme*, presentata da Andrei Pippidi al IV Congresso internazionale di studi sud-est europei (Bucarest, 4—10 settembre 1974), pubblicata in questo stesso numero della nostra Rivista.

La storiografia sull'illuminismo nel Sud-Est dell'Europa ha alle spalle una ormai lunga tradizione in cui — accanto alle opere di Al. D. Xenopol, Nicolae Iorga, Fritz Valjavec, David Prodan — spicca il classico Pevoco consacrato, da Dumitru Popovici a *La Littérature roumaine à l'époque des Lumières*[10], rimasto purtroppo sconosciuto o quasi (per le difficili circostanze internazionali in cui fu pubblicato) alla maggior parte degli studiosi della cultura europea del secolo XVIII. In questi ultimi anni, gli studi sull'illuminismo nel Sud-Est europeo hanno compiuto sensibili progressi: accanto all'ottima silloge di C. Th. Dimaras su *La Grèce au temps des Lumières*[11], sarebbe doveroso citare — se lo spazio non esercitasse la sua consueta tirannia — i molteplici e valorosi contributi degli storici romeni, jugoslavi, bulgari, albanesi, greci ed anche statunitensi[12].

Come ricordava alcuni anni or sono il prof. Mihai Berza, ,,Les recherches sur le mouvement des Lumières dans le Sud-Est de l'Europe sont loin d'être arrivées à leurs conclusions ultimes, si toutefois il y a de telles conclusions''[13]. Nel promuovere e stimolare queste ricerche l'AIESEE — e particolarmente la sua Commissione per la storia delle idee — molto hanno fatto: tuttavia, una sintesi storiografica della diffusione e dell'azione dei lumi nell'area sud-est europea si dimostra sempre più indispensabile al progresso della ricerca. Solo così l'illuminismo sud-est europeo uscirà dal ghetto degli specialisti, e potrà arricchire il quadro generale delle *lumières* nell'Europa del Settecento.

Lauro Grassi
Milano

The Struggle for Greek Independence, edited by Richard Clogg, London, Macmillan Press, 1973. 259 p.

Ce recueil de dix essais dédié au 150[e] anniversaire de la lutte pour l'indépendance grecque est dû à l'initiative de Richard Clogg, qui en signe aussi le chapitre introductif. Connaisseur passionné des problèmes de l'hellénisme moderne, R. Clogg s'est associé des collaborateurs qui ont réalisé son but dans les meilleures conditions, car il s'agissait d'analyser les moments essentiels et les notions fondamentales de cette période héroique de la vie du peuple grec. On ne pouvait mieux faire qu'en confiant à des spécialistes la tâche d'en éclaircir les coins sombres, d'infirmer des préjugés, de rétablir la vérité et même de rendre justice. On était aussi très bien placé pour le faire dans cette Angleterre dont les traditions philhellènes sont si fortes.

Afin de toucher à certains aspects du mouvement grec d'indépendance qui ne sont pas traités par les autres auteurs de ce recueil, Richard Clogg se propose de mettre en lumière le caractère de la société grecque, en examinant surtout les éléments de l'état pré-révolution naire. C'est donc une introduction du recueil qu'il nous offre là et, en même temps, un liant, un cadre général, dirions-nous, pour les études suivantes. En insistant davantage sur le statut des Grecs pendant la Turcocratie *(Aspects of the Movement of Greek Independence)*, R. Clogg examine les sources de l'autonomie religieuse et du haut degré d'auto-administration dont ils jouissaient, tout en tenant compte des atteintes portées à leur capacité civique et des charges matérielles auxquelles ils étaient soumis. Il explique aussi l'évolution de cette autonomie qui — virtuelle au début — devint possible grâce au processus de déclin de l'Empire ottoman et à la carence de l'autorité centrale. Sur le plan militaire, la dégénérescence du corps des janissaires et l'activité des « armatoles » et des « klephtes » assuraient déjà un élément important des effectifs grecs de la guerre d'indépendance. Enfin, la montée des Phanariotes est pour beaucoup dans les progrès réalisés par les Grecs sous la domination ottomane. Et puisque

---

[10] Sibiu, 1945, pp. 516.

[11] Genève, Droz, 1969.

[12] Keith Hitchins: *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1840*, Harvard University Press, 1969.

[13] Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen : *Les Lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est européen. Actes du Colloque international organisé par la Commission de l'AIESEE pour l'histoire des idées* [...], *Paris, 11—12 avril, 1968*, București, 1970 p. 16.

parler des Phanariotes signifie aussi les juger, M. Clogg ne manque pas de préciser que la tendance de l'historiographie de leur attribuer le mérite d'avoir miné l'Empire Ottoman dans l'intérêt du peuple grec, ne tient pas debout. Il cite à l'appui le poème satirique populaire *Rossanglogallos.*

D'une importance insigne fut l'essor économique de la « diaspora », qui, sans créer une classe révolutionnaire dans le vrai sens du mot, permit à la bourgeoisie de contribuer à la renaissance nationale, en finançant des écoles et des imprimeries et en diffusant les idées occidentales. Enfin, du point de vue de la politique extérieure, les victoires russes et l'annexion des Iles Ioniennes stimulèrent l'initiative des Grecs et favorisèrent l'activité des agents révolutionnaires. Dans l'absence de chiffres sûrs, l'auteur se montre prudent quant à la pénétration des idées nationalistes de Koray dans les masses du peuple grec, ou sur l'égalité des nationalités dans les projets de Rigas. Pourtant, il ne mésestime pas la portée de ces derniers sur les protagonistes de l'indépendance grecque.

Cette image complète des « tensions » existant dans la société grecque de la période pré-révolutionnaire contribue à une meilleure compréhension des problèmes traités dans ce volume.

Le premier est celui du phanariotisme. L'historiographie n'est pas encore arrivée à nous donner, dans un ouvrage de synthèse, une image claire de ce phénomène tellement complexe et si important pour l'histoire du Sud-Est de l'Europe. Dans la riche littérature qui lui a été consacrée, l'éloge, la disculpation et le blâme remplacent trop souvent l'exposé objectif des faits et l'effort d'interprétation scientifique. On ne peut pas faire un tel reproche à Cyril Mango qui esquisse dans l' *essay* inséré dans ce volume le portrait du phanariote à la veille de 1821. Sans épuiser sans doute le thème, l'auteur en éclaircit quelques points essentiels (*The Phanariots and the Byzantine Tradition).* Les Phanariotes sont une oligarchie, de culture sinon de race grecque, au service de l'Empire ottoman. Le phanariotisme, la symbiose entre cette oligarchie chrétienne et les maitres turcs, commence avec la hiérarchie ecclésiastique établie par Mehmet II, le lendemain de la conquête de Constantinople. Avec l'ascension des Grecs au dragomanat (XVII^{e} siècle), cette collaboration entre dans une nouvelle étape ; l'âge d'or du phanariotisme commence au début du XVIII^{e} siècle — dès lors les Phanariotes seront les seuls candidats au trône des Pays Roumains. Le phanariotisme finit avec la révolution grecque de 1821. Au fur et à mesure de leur ascension au pouvoir politique et de l'accroissement de leurs fortunes, les Phanariotes se forgeront un passé byzantin imaginaire. L'ascendence byzantine des Phanariotes est le premier mythe historique que Mango détruit froidement. Des onze familles princières phanariotes de Valachie et de Moldavie pas une seule qui ait des ancêtres connus dans l'ancienne Byzance. D'origine obscure et provinciale, toutes ces familles ont commencé leur ascension sociale aux XVI^{e}—XVII^{e} siècles.

Les Phanariotes ne se sont pas affirmés en tant que classe productive ; ils ne doivent pas leurs fortunes au commerce ou à l'industrie, ils ne forment pas une bourgeoisie. Leurs ressources financières, que l'auteur étudie à fond, sont à chercher dans les positions lucratives qu'ils ont obtenues dans le système ottoman, les plus avantageuses étant celles de princes des Pays Roumains. Du point de vue social, les Phanariotes sont donc des facteurs réactionnaires, voire parasitaires. Le facteur de progrès, la bourgeoisie grecque s'est formée en dehors ou en dépit du système ottoman.

Un des mérites, souvent invoqués par les défenseurs des Phanariotes à leur appui est celui d'avoir soutenu l'Eglise orthodoxe. C. Mango examine de près quelques-unes des formes de ce soutien. Il fut d'ordre politique — les Phanariotes utilisant leur crédit auprès de la Porte en faveur de l'Eglise et d'ordre financier — en aidant les monastères par des donations, etc. On a ici un vaste champ de recherches et d'interprétations surtout. Car même dans leurs rapports avec l'Eglise orthodoxe les Phanariotes ont fait le jeu des Turcs. Encourageant l'orthodoxie ou plutôt l'anti-catholicisme de celle-ci, ils ne faisaient qu'aggraver l'isolement des chrétiens d'Orient, les priver d'un contact plus serré avec l'Occident en expansion économique et culturelle, contact qui s'avéra si utile plus tard. Le premier souci de Mehmet II après la chute de Byzance fut d'ailleurs de couper toute liaison entre catholicisme et orthodoxie, d'encourager de son mieux le séparatisme religieux des chrétiens, s'instituant lui-même protecteur de l'Eglise d'Orient.

Dans les dernières pages de son étude, l'auteur s'occupe de la culture littéraire et scientifique des Phanariotes. Là aussi, il y a pas mal d'illusions à dissiper. A la différence des Grecs des îles, soumis aux influences bénéfiques de l'Occident, les Phanariotes suivent de près les modèles culturels byzantins. De caractère épigonique, la culture phanariote n'a produit rien de remarquable. L'horizon historique et géographique des Phanariotes est décevant. La littérature — en prose ou en vers — d'un rétorisme pire que le byzantin. La philosophie — un mélange de pédantisme et de bassesse dans le domaine de l'éthique. Figés dans leur byzanti-

nisme acharné, les Phanariotes furent incapables de s'adapter au monde nouveau, bourgeois et libéral. Pendant la lutte des Grecs pour l'indépendence nationale, ils se trouvèrent du mauvais côté, conclut, en simplifiant un peu les choses, Cyril Mango.

S'attaquant à la question-clé des fondements idéologiques (*The Contribution of the Intelligentsia towards the Greek Independence Movement, 1798—1821*), Catherine Koumarianou — dont on connaît la prédilection pour ces thèmes — poursuit le rôle des intellectuels grecs dans le développement de la lutte d'Indépendance. C'est tout d'abord au mouvement de Rigas que l'auteur s'arrête, car il représente le résultat d'un long processus qui eut lieu dans le monde grec au XVIII^e siècle, sur le plan intellectuel et idéologique. L'apparition de nouvelles forces sociales, à la suite des progrès économiques, préparant la création d'une bourgeoisie grecque, a eu pour conséquence une diversification substantielle de la société grecque et surtout un étonnant essor intellectuel au XVIII^e siècle et au début du XIX^e. L'effort culturel de ces nouvelles forces sociales (écoles, programmes, manuels, imprimeries, librairies, bourses), le rapport entre le livre religieux et le livre laic qui tend à s'égaliser, la multiplication des thèmes divers (les traductions y prenant une grande part), le rôle décisif de l'influence occidentale pour le développement de la conscience grecque, voilà les principaux aspects envisagés par l'auteur de cette étude. En y ajoutant aussi les voyages dans les deux sens (des Grecs en Occident et des voyageurs étrangers en Grèce), C. Koumarianou souligne les nouvelles dimensions qu'ils prennent car, ne se limitant plus à la Grèce classique, mais bien à la Grèce contemporaine, ils donnent naissance au philhellénisme moderne. La contribution des rapports consulaires dans la création de ce climat n'y est pas mésestimée, comme aussi l'écho des événements révolutionnaires de France, que la presse grecque, à ses débuts, ne manque pas de transmettre. Se plaçant au cœur même du climat moral de l'époque, l'auteur prend pour témoin « l'un des ouvrages les plus remarquables du renouveau grec », l'*Ellinikí Nomarkhia* (1806). Il s'en détache la principale fonction qu'on assignait à l'éducation : créer des conditions permettant à l'individu de développer une éthique personnelle, ce qui pour les Grecs menait à la liberté. « La révolution morale », expression utilisée plusieurs fois dans ce texte, rend de façon bien claire ce caractère d'acte politique que prend l'éducation en Grèce. Ce fut le mérite de Koray d'en fixer le programme. L'expression quantitative de la production du livre en montre l'efficacité. Plus de 1300 titres parus en 1800—1820 représentent presque le double des 749 publications de la période précédente. Le souci des intellectuels pour l'héritage ancestral, pour le théâtre, l'enseignement et l'imprimerie, indique la diversité de leurs préoccupations. Une fois ces activités interrompues, lorsque la guerre éclate, c'est de ce côté que les intellectuels dirigèrent leurs efforts, pour aider la Grèce d'obtenir, en même temps que sa liberté, son caractère national aussi.

Pour arriver à la conclusion exprimée dans le titre de son étude (*The Philiki Etairia: A Premature National Coalition)*, George D. Frangos commence par une analyse statistique de la composition sociale de la Philiki Etairia. La prédominance des marchands (53,7%) ne le pousse pourtant pas à affirmer le caractère bourgeois et progressiste du mouvement que la Société des amis dirige. La véritable bourgeoisie grecque de l'époque s'est abstenue plutôt d'y prendre part. Les soit-disant marchands inscrits dans l'Hétairie étaient, en fait, de pauvres gens, de petits trafiquants ayant profité de la conjoncture des guerres napoléoniennes pour en subir à la suite les conséquences économiques désastreuses. Rassemblant des Grecs originaires de toutes les contrées du monde hellénique, l'Hétairie ne fut, non plus, une société nationale au vrai sens du terme. La conscience nationale implique un certain modernisme de la conception du monde social et politique ; la plupart des membres de l'Hétairie en étaient dépourvus. D'extraction surtout rurale, ils étaient attachés à leurs *patridai* locales, ils n'avaient qu'un très vague sentiment de l'unité nationale grecque. Ils manquaient surtout, même les plus civilisés d'entre eux — tel un Rigas — d'une vision claire de l'avenir. Leur programme idéologique était un mélange de byzantinisme et de crédo révolutionnaire. A l'exception des Péloponnésiens, les membres de l'Hétairie ne sont pas entrés dans la société secrète en tant que membres d'une communité quelconque, mais à titre personnel. Le caractère vague du programme, qui favorisa tout d'abord le rassemblement de gens de toutes les couches de la société grecque, devint plus tard, au choc des réalités, la cause du démembrement de l'Hétairie. La Société s'avéra être plutôt une association d'espérences qu'une coalition d'intérêts socio-économiques nettement définis. Pour G. Frangos l'Hétairie constitue l'exemple typique des conséquences qui découlent de la rencontre d'une société avec une idéologie qui correspond à une autre étape de son évolution. L'auteur ne néglige pourtant pas de mettre en lumière le rôle de l'Hétairie dans la formation d'une conscience nationale moderne chez les Grecs.

C. M. Woodhouse, l'auteur d'une monographie récente sur Capodistria, fait une véritable enquête dans son étude (*Kapodistria and the Philiki Etairia, 1814—21)*. Il s'agit, d'une part, de découvrir s'il a participé consciemment à la conspiration qui mena aux insurrections dans les pays roumains, le Péloponnèse et la Grèce en Mars 1821. D'autre part, l'auteur se demande si

Capodistria a agi de sa propre initiative ou bien ayant aussi le consentement du Tsar. Les documents n'offrant pas une négation absolue de la complicité de Capodistria et du tsar, M. Woodhouse se garde, à juste titre, de formuler un verdict définitif. Deux autres inconvénients viennent compliquer la tâche de l'historien. C'est que, tant les ennemis de Capodistria — Metternich en tête — que ses admirateurs, voulaient démontrer sa participation, pour des raisons différentes : les premiers, pour le compromettre auprès du tsar, les seconds pour relever ses qualités de patriote.

La riche production des publications concernant Capodistria parues dernièrement, parmi lesquelles celles de G. L. Arsh, Patricia K. Grimsted et A. Oţetea, n'offre à ce sujet que des résultats peu concluants. Aussi l'auteur cherche-t-il la vérité par une analyse très serrée des faits et gestes de Capodistria à partir de 1814, année où fut fondée la Philiki Etairia, jusqu'au début de la révolution. On y souligne sa prudence, sa discrétion et son refus de prendre part à toute action clandestine qui l'aurait empêché d'être loyal envers le Tsar. On ne saurait nier pourtant son patriotisme, qui prit surtout des formes culturelles.

Après avoir confronté les principales sources, C. M. Woodhouse constate l'incertitude dans laquelle on est quant à la participation de Capodistria aux projets d'Ypsilanti. Il semble certain qu'il les connaissait, mais peu probable qu'il en ait parlé au Tsar. Même s'il a connu les plans d'Ypsilanti dès 1820, ceux-ci n'étaient plus les mêmes en 1821. La position de Capodistria se situant entre l'acquiescement tacite et l'approbation formelle, il n'est pas étonnant que les hétairistes et Ypsilanti se soient trompés sur ses intentions. Il ne nous reste qu'à dire avec M. Woodhouse que les Grecs ont finalement obtenu leur indépendance à la suite de cette erreur et qu'en somme, c'est le résultat qui compte.

Bien connu pour ses intéressantes recherches sur l'histoire des Roumains, E. D. Tappe traite, dans ce volume, des relations que la Révolution grecque de 1821 a eues avec les Principautés Roumaines (*The 1821 Revolution in the Romanian Principalities*). Après avoir analysé les avantages que présentaient les pays roumains pour l'Hétairie, en tant que sources de recrues et d'argent, principautés vassales jouissant d'une certaine immunité, ainsi que par la présence massive des Grecs, l'auteur poursuit de près — jour par jour presque — la marche des événements. Sa bibliographie roumaine est complète. Parmi les sources employées, mentionnons les relations de Liprandi et la correspondance de Metternich, révélant le changement d'attitude du tsar et la position de Capodistria. Remarquons qu'ils mettent aussi en lumière le sens psychologique du chancelier, ainsi que ses connaissances en littérature grecque. Un texte anonyme grec, trouvé parmi les papiers de Thomas Gordon nous renseigne sur l'état d'esprit d'Ypsilanti la veille de sa rencontre avec Tudor Vladimirescu. Si pour la précision des faits exposés, nul doute ne saurait être émis, certaines conclusions, par contre, gagneraient à être moins catégoriques. Tout d'abord, en omettant la proclamation de Tudor du 20 mars 1821 et en reproduisant seulement celle de la fin du mois d'avril, on ne peut pas se prononcer sur la conception du révolutionnaire roumain. Ce n'est pas aux moments de déroute, qui le précipitaient vers son échec, qu'on doit analyser ses projets, en l'accusant d'incohérence. Pourquoi ne pas jeter un regard sur le texte du 23 janvier lançant l'appel pour la lutte contre la tyrannie, ou celui du 20 mars, qui dit en toutes lettres que le soulèvement est provoqué « par la perte de nos privilèges et les exactions insupportables dont souffraient nos frères ». Quant au jugement de M. Tappe : « Du point de vue de l'Hétairie, Tudor était un traître... nous ne pouvons être étonnés qu'il fût mis à mort », nous nous permettons de remarquer qu'il s'agit d'une évidente confusion. On peut parler du drame de Tudor et non de sa trahison, puisque lui-même — désavoué par le tsar — fut trahi par les boyards qui l'avaient rattaché à l'Hétairie et par ses propres capitaines aussi. Comment expliquer d'ailleurs que ses « pandours » ne crurent jamais à sa mort et que la fausse nouvelle qui avait infirmé son exécution — accréditant un voyage imaginaire en Russie — est due à Ypsilanti? Ceci pour dire que la complexité des circonstances a fait de Tudor et d'Ypsilanti des victimes qu'il est malaisé de juger sans recours.

Nous ne devons pas oublier que la révolution dirigée par Tudor Vladimirescu marque les débuts de l'histoire moderne des Roumains et en même temps un tournant décisif de la lutte pour la liberté sociale et politique du peuple roumain. Quoique vaincue, elle a forcément ébranlé l'ancien régime, annonçant les futures transformations révolutionnaires.

Dans son étude *The Formation of the Greek State, 1821—1833*, Douglas Dakin, auteur d'un récent livre sur l'histoire de l'unité grecque, raconte, en les suivant de près, les événements tellement mouvementés du début de l'histoire moderne de la Grèce. Rien n'y manque, mais ce qui rend la narration claire et intelligibile est l'analyse sociologique du monde grec de l'époque qui donne à l'historien et, par lui, qui nous donne la clé d'une compréhension intégrale de cette période déroutante au premier abord. Le monde grec est unitaire et divisé à la fois. Les facteurs d'unité sont : la langue parlée, d'une homogénéité remarquable, la religion et, enfin, le sentiment des Grecs sur l'infériorité de leur position dans l'Empire ottoman. Jouissant

pourtant d'une certaine liberté, les Grecs formaient au sein de l'Empire, tout obligés qu'ils étaient à des servitudes de toute sorte, une société à part, sous l'égide de la hiérarchie ecclésiastique. La hiérarhie civile, laique qui la doublait, disposait parfois de privilèges assez considérables. Entre les différentes couches de la société, entre les différents groupements régionaux les tensions n'étaient que naturelles. Ainsi, les tendances divergentes de ces couches, de ces groupements locaux divisaient la future nation grecque même avant 1821. Pendant et après la révolution, on assiste à l'affrontement entre les *proestoi*, les puissants du Péloponnèse, d'une part, les *Kapetanioi*, chefs des *klephtokhoria*, plus « démocrates », de l'autre. Ceux-ci comme ceux-là entrent en conflit avec les représentants du pouvoir central, avec les dirigeants, pour la plupart d'entre eux Phanariotes d'origine, du mouvement. La tendance du centre est unificatrice et uniformisatrice, tandis que les chefs locaux, *proestoi* ou *kapetanioi*, visent à étendre et à renforcer l'autorité dont ils jouissaient déjà du temps de la Turcocratie, développant ainsi les structures particulières du pouvoir dans chaque région. La violence des conflits entre les différents centres de pouvoir, est tellement grande que le renforcement du pouvoir central s'impose comme la meilleure solution de la crise. Après avoir aggravé les conflits intérieurs par leurs ingérences, les Grands Pouvoirs européens donnent par une solution de compromis le cadre international nécessaire à la stabilité de l'État grec.

La création de l'Etat grec eut, comme conséquence, une réforme du statut de l'Eglise grecque. Cette réforme en vertu de laquelle une église nationale autocéphale fut créée fait l'objet de l'étude de Philip Sherrard, *Church, State and the Greek War of Independence*. Pour mettre en pleine lumière toute la signification de ce changement, l'auteur retrace d'une main de maître l'histoire comparative des rapports entre Etat et Eglise à Byzance et en Occident. Il en ressort que les Grecs, en rompant en 1833, avec les traditions byzantines, pour échapper à l'autorité du Patriarche œcuménique soumis aux Ottomans dans sa Constantinople, ont puisé leur inspiration doctrinale dans les ouvrages des théologiens et des théoriciens politiques anti-papistes de l'Occident, en premier lieu dans ceux de Marsiglio de Padoue. Selon ce penseur, la source unique de la légitimité dans le domaine séculier comme dans le spirituel se trouve dans l'inspiration divine du peuple Sont évités ainsi, d'un coup, le césaro-papisme romain et le dualisme constantinien, se traduisant à l'époque par le pacte entre le Sultan et la Patriarche,

En s'occupant des « autres philhellènes anglais » *(The Others British Philhellenes)*, c'est-à dire de ceux dont on parle moins, Alexis Dimaras remet en question la définition même du terme de « philhellène », qui lui semble un peu vague, tel qu'il se détache de certains ouvrages. On a trop eu vue, en général, l'aspect militaire, en négligeant par exemple l'apport donné aux Grecs par les médecins, les professeurs et les missionnaires. D'autre part, on n'est pas d'accord pour savoir s'il faut considérer comme philhellènes ceux qui ont mis le pied sur le territoire grec et ceux qui n'y ont pas été. Enfin, les doutes portent aussi sur les limites chronologiques du mouvement, sur les cas individuels, plus difficiles à caractériser, sur la question de savoir si un ami du peuple grec devait nécessairement accepter ses gouvernants aussi. Tel est le cas, par exemple, de Richard Church, George Lee, George Finlay et Thomas Gordon qui ne pourraient plus être considérés philhellènes après 1829, car ils soutenaient le parti politique s'opposant à Capodistria.

L'auteur fait une analyse nuancée des « sources » du philhellénisme et partant de ses variantes. Il ajoute aux classicistes — attachés à la Grèce antique — et aux chrétiens — s'opposant à l'oppression musulmane — d'autres groupes de philhellènes, dont les philanthropes et en général les non-militants Ces derniers ont beaucoup contribué à créer une opinion publique philhellène en Europe et en Amérique, tout en étant jusqu'ici mésestimés par l'historiographie qui tend à minimiser leur importance en faveur des militaires philhellènes. En s'arrêtant à cette catégorie négligée, A. Dimaras nous fait connaître l'apport matériel du Comité grec de Londres et la contribution de Jeremy Bentham à la constitution grecque. Nous apprenons aussi l'efficacité de Quaker William Allen auprès des autorités autrichiennes, dont il atténua l'attitude malveillante à l'adresse des Grecs, ainsi que son rôle en matière d'éducation (traductions de manuels, aides financières, etc.). Blaquiere, Robert Forster et Edward Masson sont d'autres philhellènes qui eurent une influence salutaire dans ce domaine, par les bourses accordées en Angleterre et leurs relations avec la Société des Philomuses et la Société philanthropique. Leur mérite est d'autant plus grand et cette restitution historique plus opportune, que ce genre de philhellénisme était mal vu en Angleterre à cause de son caractère libéral, alourdissant par cela sa tâche.

L'étude de Robin Fletcher *(Byron in Nineteenth-century Greek Literature)* nous fait voir un aspect inattendu, le faible écho de l'œuvre de Byron chez les auteurs grecs, malgré sa grande popularité dans ce pays. Ni Andreas Londos, ni Athanase Psalidas ne jugent digne de noter leurs entrevues avec Byron. Il n'en aurait pas été ainsi — suppose l'auteur — si le poète

anglais avait rencontré Ath. Hristopoulos ou I. Vilaras, « les plus intéressants poètes grecs du temps ». Ni les cercles phanariotes, ni ceux des Iles Ioniennes ne laissent voir des références, concernant l'œuvre de Byron. C'est dans la correspondance d'Alexandre Mavrocordatos, d'Ignace le Métropolite et d'Orlandos qu'on trouve son nom. Spyridon Trikoupis se déclare influencé par Byron, dont il souligne la position de poète révolutionnaire. Si la mort du poète anglais n'est commémorée que par Solomos et Angelica Bartolomeo, le journal de Missolonghi — « Ellinika Khronika » — se montre plus réceptif, publiant en 1824 un poème qui le compare à Markos Botzaris. Le meilleur des poèmes qui l'évoquent est « La muse britannique » d'Andreas Kalvos (1826). L'analyse de l'œuvre d'Alexandre Soutsos permet d'y déceler l'influence de Byron, mais sans la possibilité d'en préciser l'étendue, car il est malaisé de la détacher d'une manière romantique qui fut celle de l'Ecole Athénienne aux années 1830—80. Parfois aussi, remarque R. Fletcher, les références à Byron ne reflètent que le mythe du héros de Messolonghi, non un contact avec son œuvre. Ce n'est que plus tard, après 1850, quand on peut enregistrer les progrès de l'intérêt littéraire en Grèce, que les références se multiplient et des traductions de ses œuvres paraissent à Smyrne et à Athènes. Akhillefs Paraskhos est le plus « byronien » des poètes grecs de l'époque.

C'est par les magnifiques vers de Costis Palamas, tout empreints de la magie du mythe de Byron, que s'achève cette dernière étude de l'excellent recueil que nous venons de présenter. Ils nous laissent voir combien durables ont été les échos de la lutte des Grecs pour leur liberté, une fois la période héroïque close.

C. Papacostea—Danielopolu
Nicolae-Şerban Tanaşoca

ILIE SEFTIUC, IULIAN CÂRŢÂNĂ, *România si problema Strîmtorilor* (La Roumanie et le problème des Détroits), Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1974, 385 p. + index + ill. hors texte,

Les Détroits de la mer Noire ont constitué, à travers les siècles, une sorte de « boîte de Pandore » pour l'histoire de l'Europe et spécialement du Sud-Est européen, grâce à leur considérable portée économique, politique et stratégique. La seule porte maritime entre une mer fermée — la mer Noire — et la Méditerranée, en assurant, par conséquent, la plupart des débouchés du commerce danubien, au carrefour des principales voies de communication entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, le contrôle du Bosphore et des Dardanelles, les Détroits provoquèrent de nombreux conflits de tous genres, enregistrés abondamment par les annales des relations internationales. Des incidents diplomatiques ou des guerres furent la conséquence naturelle de la compétition pour la suprématie ou l'influence dans l'administration du trafic des Détroits.

C'est pour la première fois dans l'historiographie roumaine qu'une question aussi complexe de l'histoire du Sud-Est européen est analysée dans son ensemble[1] et en utilisant tous les documents des archives roumaines. La position des milieux politiques roumains y est particulièrement poursuivie, mais cette étude se rapporte constammet à l'évolution des pourparlers afin de trouver une solution acceptable, par toutes les parties, de cette question vraiment européenne.

La complexité du problème des Détroits a posé aux auteurs de grandes difficultés en ce qui concerne l'économie de l'ouvrage. De ce point de vue, quoique l'analyse a été conçue seulement « comme une étude d'histoire politique et diplomatique » (p. 368), le livre, traitant aussi des aspects économiques ou d'ordre stratégique, se présente avec une structure harmonieuse et unitaire.

Dans le chapitre introductif (p. 5—46), les auteurs attirent, tout d'abord, l'attention du lecteur sur l'importance des Détroits pour l'économie de la Roumanie. Les données statistiques concernant le volume du commerce roumain par le Bosphore et les Dardanelles, pendant des périodes historiques différentes, ainsi que celles sur le rythme de la construction des bâtiments maritimes dans les ports roumains, insérées dans un assez ample exposé sur la portée générale des Détroits, font de ces pages un plaidoyer utile pour éveiller l'intérêt sur ce problème.

Ensuite, la présentation minutieuse de l'état du problème dans l'historiographie roumaine et étrangère constitue un argument explicite de la nécessité d'une analyse d'ensemble sur la position de la Roumanie à l'égard du problème des Détroits.

---

[1] Le livre de Paul Gogeanu, *Strîmtorile Mării Negre de-a lungul istoriei* (Les Détroits de la mer Noire à travers l'histoire), Bucureşti, Editura Politică, 1966, 203 p. est une analyse exclusivement fondée sur des documents publiés.

Naturellement, cette étude n'aurait pu commencer que par le moment où la Roumanie, en obtenant l'indépendance nationale, rétablit l'issue à la mer Noire, par la reconnaissance internationale de ses droits sur les anciens territoires roumains, la Dobroudja et le Delta du Danube. Voilà pourquoi les auteurs s'occupent, dans le premier chapitre (p. 47—73), de l'évolution du problème des Détroits et de l'attitude de la Roumanie depuis 1878 jusqu'à la fin de la première guerre mondiale (1914—1918). I. Seftiuc et I. Cârţână insistent, à juste titre sur l'inégalité du régime existant pour la navigation commerciale par le Bosphore et les Dardanelles, régime qui était à la merci des autorités ottomanes et du jeu des intérêts des grandes puissances. Le commerce extérieur de la Roumanie en fut entravé, dans les périodes durant lesquelles les Détroits furent bloqués de manière arbitraire, à la suite du conflit italo-turc (1911), des guerres balkaniques ou de la première conflagration mondiale.

Ce n'est pas tout à fait par hasard qu'à cette époque le futur statut juridique des Détroits constitua l'une des préoccupations essentielles de la politique étrangère roumaine. Cette question a engendré une forte effervescence dans les cercles diplomatiques et dans l'opinion publique de Roumanie. Dans ces circonstances, les solutions préconisées par les milieux dirigeants du pays en vue de forger un régime plus équitable de la circulation par les Détroits trouvent la place méritée dans ce chapitre.

L'attitude de la Roumanie à l'égard des projets du prochain statut des Détroits pendant les années qui précédèrent la Conférence de Lausanne fait l'objet du second chapitre (p. 74—136). I. Seftiuc et I. Cârţână surprennent précisément la diversité des problèmes qui se trouvaient à l'ordre de jour et confrontaient la diplomatie européenne après 1918. Ce furent des questions concernant également le régime des Détroits : l'effondrement de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, la victoire de la révolution socialiste en Russie, la renaissance d'anciens États et l'achèvement de l'unité des autres, le développement du mouvement national turc, la création de la Société des Nations et l'affirmation d'un type nouveau des rapports internationaux.

La course des grandes puissances victorieuses pour gagner des positions dominantes aux Détroits avait commencé de nouveau, mais les gouvernements de Londres. Paris ou Rome utilisaient les mêmes procédés d'avant 1914. Le refus des milieux politiques et financiers des démocraties occidentales de constater combien les réalités avaient changé, provoqua des situations pénibles, comme le traité de Sèvres ou la crise de Tchanak, et des conflits sanglants, comme dans le cas de la guerre gréco-turque.

Dans ce contexte, la position de la Roumanie au sujet des Détroits fut déterminée par les objectifs généraux de la politique étrangère roumaine dans la période d'entre-les-deux-guerres, à savoir la défense de l'indépendance nationale et de l'intégrité territoriale du pays. La réalisation de ces buts pouvait être garantie, selon la conception des cercles dirigeants roumains de cette époque, par des alliances avec les États victorieux dans la grande guerre, défenseurs du statu-quo politique et territorial.

C'est la raison pour laquelle la Roumanie a généralement suivi, quant à l'avenir des Détroits, la politique française. L'activité de la diplomatie roumaine fut orientée, à ce moment-là, vers la précision, en principe, de ses positions dans les pourparlers de Lausanne, c'est-à-dire l'internationalisation des Détroits, leur démilitarisation, l'inclusion de la Roumanie dans la Commission projetée à être instituée, l'égalité des droits de tous ses membres.

Tout en détaillant ces idées, les auteurs ont poursuivi les actions concrètes de la diplomatie roumaine dans les deux phases de l'évolution de la question des Détroits, à ce temps-là, délimitées par le moment de la signature du traité de Sèvres.

Les négociations de Lausanne, l'étude du texte de la Convention, ainsi que la contribution de la Roumanie à la définition du statut juridique des Détroits donnent la substance du III^e chapitre (p. 137—188). C'est, pour les auteurs, l'occasion de faire d'amples analyses critiques de tous les projets présentés (soviétique, allié et turc), de préciser les fondements et les objectifs réels de chaque projet ou des attitudes des délégations participantes, de surprendre les intérêts dissimulés des grandes puissances.

En se rapportant à la position des représentants roumains, I. Seftiuc et I. Cârţână soulignent que « la Roumanie n'a pas joué et ne pouvait pas jouer un rôle de premier rang

dans les négociations de Lausanne, dans les décisions finales », Toutefois, elle a sauvegardé « les intérêts du pays sans vouloir par cela porter préjudice aux intérêts du développement du commerce maritime, de la liberté de navigation, des communications maritimes intercontinentales ». (p. 156).

Les auteurs observent ensuite les lacunes de quelques stipulations de la Convention qui portaient atteinte à la souveraineté et à la sécurité de la Turquie. Ces défauts, résultés de l'existence de certains buts impérialistes des puissances non-riveraines, expliquent la vie courte et précaire du statut des Détroits établi par la Convention du 24 juillet 1923.

Le régime des Lausanne n'a vécu que treize ans ; I. Seftiuc et I. Cârţână nous offrent, dans le IV^{e} chapitre (p. 189—248) de nombreux éléments qui témoignent de ses faiblesses, tout en observant, en même temps, les progrès enregistrés par le trafic commercial entre la mer Noire et la Méditerranée. On insiste sur l'activité de la Commission Internationale des Détroits, sur les initiatives roumaines visant à moderniser et perfectionner la circulation par le Bosphore et les Dardanelles.

Une attention particulière est évidemment accordée aux tentatives de la Turquie, durant les années 1933—1936, en vue de la révision de la Convention de Lausanne ainsi qu'à l'attitude de la Roumanie à l'égard des démarches du gouvernement d'Ankara. Les auteurs, tout en soulignant les réactions défavorables de quelques grandes puissances envers l'idée de la révision, considèrent, qu'en 1935, « la Roumanie ne s'oppose pas, en principe, au désir de la Turquie concernant la nécessité de prendre quelques mesures afin de garantir la sécurité dans la zone des Détroits » (p. 245).

Dans les deux derniers chapitres (p. 249—368), on fait l'analyse de l'ensemble des problèmes qui ont retenu l'attention de la diplomatie européenne depuis le 10 avril 1936, la date de la bienconnue note officielle du gouvernement d'Ankara visant au changement du statut des Détroits jusqu'au 20 juillet 1936, le jour de la signature de la Convention de Montreux.

Les auteurs insistent amplement sur le contexte international dans lequel la demande de la Turquie est devenue publique : l'ascension des États totalitaires, l'agression italienne en Ethiopie, la rémilitarisation de la zone rhénane. On fait, par la suite, une analyse très poussée de l'attitude des pays européens vis-à-vis de la note turque dont l'envoi suivait malheureusement toute une série d'actions révisionnistes qui avaient profondément ébranlé l'équilibre européen et transformé les traités de paix, le pacte de la S.D.N. et les accords de Locarno en simples documents d'archive diplomatique.

I. Seftiuc et I. Cârţână exposent le sens réel des réserves initiales de la Roumanie en ce qui concerne la manière dont la Turquie a exprimé sa demande de révision et le moment où elle s'est produite. On présente l'infatigable travail diplomatique déployé par Nicolas Titulescu, le ministre roumain des affaires étrangères, afin d'éloigner toute possibilité d'interprétation malveillante du sens de la note du gouvernement turc, à savoir la création d'un précédent pour une révision territoriale.

On brosse un tableau interessant de tous les aspects des pourparlers de Montreux parmi lesquels se trouvent en premier lieu la confrontation des thèses de la Grande-Bretagne et de l'Union Soviétique, la solidarité de la Roumanie avec l'U.R.S.S. et la France dans le combat, dont Titulescu a eu la maîtrise, pour « l'établissement d'un rapport nécessaire et naturel entre la Convention des Détroits et la possibilité du fonctionnement normal du réseau d'alliances existentes en Europe ». (p. 305)

L'analyse des clauses de la Convention de Montreux, de la signification du nouveau régime des Détroits tant pour la Roumanie et la Turquie que pour les autres pays intéressés est poursuivie avec beaucoup de clarté.

Des conclusions qui rendent compte aussi des directions de la politique étrangère de la Roumanie dans le Sud-Est européen après la deuxième guerre mondiale, auxquelles on ajoute un précieux index, mènent à fin cette analyse d'une question internationale majeure.

Quoique ce problème de l'histoire du Sud-Est européen au XX^{e} siècle soit très complexe, l'ouvrage de I. Seftiuc et I. Cârţână réussit, à notre avis, à saisir ses aspects essentiels. Nous nous permettons d'apprécier particulièrement les connexions faites entre la question des Détroits

et celle du Danube, les remarques fréquentes sur le rôle de l'Entente balkanique dans les débats autour de la solution équitable du problème des Détroits et du maintien de l'équilibre des forces dans le Sud-Est européen, ainsi que les pages excellentes sur l'histoire des relations roumano-turques dans cette période.

Si les auteurs expriment souvent leur regret de ne pas avoir eu toujours assez d'informations sur l'attitude des grandes puissances, il y a quand même quelques sources qui leur auraient fourni des données précieuses ; c'est le cas des documents des archives du Foreign-Office déjà mis en valeur par quelques chercheurs étrangers [2].

L'interprétation pénétrante des sources, l'exposé sûr et bien équilibré, le style alerte et précis se conjuguent dans cet ouvrage qui restitue sous un jour nouvel l'histoire de la question des Détroits.

Constantin Iordan-Sima

---

[2] — Voir : L. Živkova, *The question of revising the regime of the Straits agreed upon in the Lausanne Convention (in the light of English archive documents of 1933)*, dans « Études balkaniques », Sofia, 2/1971, p. 73—81 ; idem, *Англо-турските отношения — 1933—1939* (Les relations anglo-turques. 1933—1939), Sofia, 1971, 217 p. (résumés en anglais et en turc) ; A. L. Macfie, *The Straits question : the Conference of Montreux (1936)*, dans « Balkan Studies, Thessalonique, vol. 13, 2/1972, p. 203—219 ; A. E. Montgomery, *The making of the Treaty of Sèvres of 10 august 1920*, dans « The Historical Journal », London, XV, 4/1972, p. 775—787

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par MIHAI BERZA (M. B.) : HARALAMBIE MIHĂESCU (H. M.) ; J. IRMSCHER, Berlin D.D.R. (Irm.) ; FRANCISC PALL (F.P.) ; ANDREI PIPPIDI (A.P.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.) ; NORMAN SIMMS, University of Waikato, New Zealand (N S.) : MARIA ANA MUSICESCU (M.A.M.) ; DAN IONESCU (D.I.)

Poursuivant un effort auquel nous fûmes redevables des deux volumes (1966 et 1970) qui enregistraient la production historiographique grecque des vingt années précédentes (1950—1969), le Comité national hellénique de l'AIESEE vient d'offrir, à l'occasion du III^e Congrès international des études du Sud-Est européen, un troisième volume de la série : *Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970—1973)*, Athènes, 1974, VIII-152 p. Nous y trouvons 2 267 titres (suivis de leur traduction en français), dont 268 représentent des suppléments aux années 1965—1969. Une part importante y est faite à l'histoire de la culture. La table analytique des matières rend plus aisée la consultation de l'ouvrage, qui est aussi facilitée par les tables des noms propres et des noms de lieu contenus dans les titres et par l'index des auteurs. L'équipe qui a préparé ce très utile instrument de travail fut dirigée par Roxane D. Argyropoulos, du Centre d'études néohelléniques de la Fondation nationale de la recherche scientifique d'Athènes.

Signalons encore la parution d'une nouvelle édition de l'excellent guide bibliographique de C. Th. Dimaras, C. Koumarianou et L. Droulia — *Modern Greek Culture. A selected bibliography (in english — french — german — italian)*, Fourth revised edition, Athens, 1974, VIII-1.112 p. — publiée par les soins du même Comité et à la même occasion.

M.B.

ZIJA SHKODRA, *Esnafet shqiptare shekujt XV—XX* (Les corporations albanaises des XV^e—XX^e siècles). Tirane, 1973, 390 p. (Akademia e Shkencave e R. P. Shqipërise. Instituti i Historise)

L'auteur se propose de donner une image des arts et métiers en corrélation avec l'organisation professionnelle de ceux qui les exerçaient. Ceux-ci habitaient surtout les localités plus importantes et les villes, tenant un rôle important dans le développement des échanges de nature commerciale. C'est pourquoi, la connaissance de cet aspect de la vie économique de l'Albanie concourt d'une part à une plus juste appréciation du niveau de sa technique agricole et d'autre part à éclairer le degré atteint dans leur développement par les relations de production de la société albanaise féodale. Les sources mis à profit à cette fin ont été aussi nombreuses que variées, englobant aussi bien les sources narratives byzantines, slaves, turques ou de l'Europe occidentale, que les traditions orales ou les documents d'archive. Qui plus est, l'auteur a parcouru les études des historiens étrangers portant sur ce domaine ; il les a filtrées à travers son propre jugement et esprit critique, aboutissant à une monographie riche en faits susceptibles d'être utilisés avec succès comme matériel comparatif pour une histoire sociale du Sud-Est européen dans son ensemble. Si la terminologie de l'organisation corporatiste est dans une bonne partie d'origine turque, en revanche les outils, la matière première, la technique, l'esprit de coopération avaient d'antiques racines locales. En outre, grâce à leur situation géographique, les Albanais ont disposé d'une certaine autonomie qui leur a permis de servir d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident.

H.M.

Acta Albaniae Veneta Saeculorum XIV et XV Iosephi Valentini labore reperta et transcripta ac typis mandata. Pars III periodum Skanderbegianam complectens. Tomus XX annos MCDXLVIII ad MCDL illustrans. Munchen, Trofenik, 1974, VIII, 352 pp.

Les documents des années 1448—1450 portent sur la sécurité de Venise dans l'Adriatique, sur la protection des possessions côtières, sur les mesures contre la piraterie et sur la politique générée par le besoin de s'opposer à l'expansion turque. Considéré d'abord avec suspicion, le héros albanais Skanderbeg est attiré ensuite dans une entente ferme scellée par un ensemble de traités englobant aussi la Hongrie et les Principautés Roumaines. De cette manière, les documents vénitiens apportent un complément d'informations au sujet de l'Albanie et des Albanais des premières années du règne de Skanderbeg. A ce moment-là, l'Empire byzantin subsistait encore, sous le nom de Romania et gouverné par Constantin XII, son dernier empereur. Les documents parlent ensuite du diocèse d'Arbanum, dépendant de la papauté, mentionnant aussi les Morlaques (p. 163), dans le voisinage de l'Adriatique. Les indices analytiques très développés de cet ouvrage sont utiles non seulement aux historiens, mais encore aux spécialistes du latin médiéval et à ceux de l'histoire de la langue albanaise On constate que le sens de certains termes est présent en latin, en albanais et dans d'autres langues aussi : *animae = homines = shpirten,* en roumain *suflete* ou en russe (*души*) ; *bastina =* fundus privatus (alb. *bashtina* roumain *bastină)* ; *buchae =* homines nutriendi, cf. alb. *goje,* roum. *guri de hrănit.*

H.M.

A. P. KAŽDAN, *Социальный состав господствующего класса Византии X — XIII.* « Nauka », Moscou, 1974, 292 pp.

Le propos de l'auteur est de présenter la structure sociale de la classe dominante dans l'Empire byzantin à l'époque du plein épanouissement de sa culture, à savoir entre les années 976 et 1204. Plusieurs raisons ont présidé au choix de cette époque et nous mentionnerons les suivantes : 1° — les sources historiques la concernant sont relativement nombreuses ; 2° — elle est marquée par quantité de noms jusqu'alors inconnus, preuve d'un renouveau de la classe dominante ; 3° — c'est le moment où l'Empire byzantin compte comme un des plus puissants et influents Etats européens ; 4° — c'est l'époque du parachèvement structurel de la classe dominante byzantine.

Les sources et les études consultées par l'auteur sont très nombreuses. Elles ont livré plus de 300 noms de familles totalisant plus de 2300 personnes. Pour ce qui est de leur provenance, ces noms attestent une grande variété : il y a tout d'abord ceux révélant une origine grecque, mais la série est complétée par des noms latins, romans, slaves, orientaux. Des noms tels *Matzoukis* (roum. măciucă = fr. massue) ou *Sgouros* (roum. zgură = fr. scorie), semblent être d'origine thraco-illyrienne. L'élément latin est relativement en force et, de manière sporadique, on notera aussi la présence de l'élément roman ou germanique occidental : *Gerardos, Raoul, Rogerios.* Le nom *Beriovi* passe pour aroumain, celui d'*Arianites* pour albanais. La conclusion qui s'impose est celle d'une grande diversité onomastique, répondant à la diversité ethnique de l'Empire byzantin, bien que l'élément grec eût le pas sur les autres dans la classe dominante.

Il convient cependant de remarquer que la détermination de l'origine ethnique à partir des noms de famille est souvent difficile à faire ou peu concluante, car l'onomastique change rapidement suivant les intérêts, la mode ou l'instruction de ceux qui en usent. La présese étude n'en reste pas moins une contribution utile à la réalisation d'une prosopographie complète de l'Empire byzantin. Elle sert aussi à la détermination de la mécanique présidant à la restructuration sociale dans le cadre de l'Empire, lieu de rencontre des courants commerciaux, démographiques et culturels les plus variés.

H.M.

ЛУБОМИР МАКСИМОВИЋ, Византијска провинцијска управа у ДОБА ПАЛЕОЛОГА [The Byzantine provincial administration under the Palaeologi] Beograd, 1972 (Serbian Academy of science and arts. Institute of Byzantine studies. 14).

Die unter Leitung von G. Ostrogorsky entstandene Monographie gibt eine aus den Quellen erarbeitete, zuverlassige Übersicht uber die byzantinische Provinzialverwaltung in der letzten Phase der ostromischen Geschichte. Sie geht aus von der bedeutsamen Defensiv-

leistung, die der byzantinische Staat in dieser Epoche zu vollbringen vermochte, und kennzeichnet diesen als eine vollfeudalisierte Agrargesellschaft, in der die imperiale Ideologie bis zuletzt aufrechterhalten wurde. Aus diesen Grundlagen leiten sich die Prinzipien der Staatsverwaltung ab. An die Stelle der Themen waren zumeist neue Struktureinheiten, die Katepanikia getreten, wahrend die Inseln ihre eigenen Regelungen hatten. Die Arbeit informiert weiter uber die Formen der Verwaltung, die mit ihr verbundenen Funktionare sowie die Steuern, die erhoben wurden, nebst den Modi dieser Erhebung. Sie wird durch gute Register erschlossen und bietet mit ihrem Quellennachweis das Fundament fur weitergehende Untersuchungen.

Irm.

FANNY MILKOVA, *La législation pénale d'exception en Bulgarie durant la période 1924—1934.* In : Conférence internationale d'histoire de droit pénal, Cracovie, 1973.

Die Verfasserin geht von dem Faktum aus, daß eine jede faschistische Regierung sich ihre Ausnahmegesetzgebung schafft, da fur ihren Terror das reguläre Strafrecht nicht ausreicht, und kennzeichnet die generellen Inhalte solcher Gesetze. Die Praxis legt sie sodann an der historischen Wirklichkeit Bulgariens fur die erste Phase des bulgarischen Faschismus der Jahre 1924 bis 1934 dar. Die Novemberwahlen von 1924 bewiesen, daß die Volksmassen nicht bereit waren sich mit dem faschistischen Staatsstreich vom 9. Juni abzufinden. Es wurde ein sogenanntes Staatsschutzgesetz erlassen, mit dessen Hilfe zunachst die Kommunistische Partei verboten wurde. Über dessen einzelne Artikel und die Handhabung des Gesetzes sowie die Kampfe um seine Beseitigung wird unter Heranziehung auch statistischen Materials ausfuhrlich berichtet. Das Staatsschutzgesetz fiel realiter mit dem Sieg der antifaschistischen Krafte am 9. September 1944, formal wurde es am 16. Oktober 1944 aufgehoben.

Irm.

JANNIS RITSOS, *Die Wurzeln der Welt*, nachgedichtet von Bernd Jentzsch und Klaus-Dieter Sommer, Berlin, 1970.

Die reprasentative deutsche Auswahl aus dem Schaffen des bedeutendsten griechischen Lyrikers der Gegenwart ist hier anzuzeigen, da ihr neben einem Nachwort der Übersetzer, das Ritsos' (geboren 1. Mai 1909) außere und innere Entwicklung darstellt, eine Bibliographie seiner Werke (griechische Titel mit deutscher Übersetzung) beigegeben ist.

Irm.

P. GUALBERTO MATTEUCCI O. F. M., *La missione francescana di Costantinopoli, I : La sua antica origine e primi secoli di storia (1217—1585)*, Firenze, /1971/, XV + 302 pp. + ill. (Biblioteca di Studi Francescani, 9).

L'autore vuole ,,ridilineare la storia completa" di questa missione" dalle origini sino ai primi anni del secolo XVIII" (p. IX), offrendoci qui, nel primo volume, la narrazione delle sue vicende fino nel sec. XVI, per dedicare poi al periodo successivo un secondo volume, del resto di prossima pubblicazione, come lo annuncia lui stesso. Si tratta d'un tema che lo appassiona da parecchi anni; egli ha già dato alle stampe nel 1967 un libro di oltre 400 pagine sul convento francescano di Galata.

Gli inizi dell'attività missionaria dei Frati Minori sulle rive del Bosforo, inizi coincisi quasi con gli esordi del loro Ordine medesimo, sono stati agevolati dall'esistenza dell'impero latino d'Oriente fino alla caduta di questo nel 1261. Essa è diventata più ardua dopo la riconquista bizantina di Constantinopoli in quell'anno e soprattutto dopo la conquista di costei da parte degli Ottomani nel 1453. ,,L'ambiente greco infatti rimaneva sempre piuttosto infido e malagevole per tutti i latini e particolarmente per i sacerdoti della chiesa di Roma[...]. Per i nostri fratelli separati — prosegue l'autore —, il figlio del Poverello d'Assisi era sempre

l'inviso latino, che poteva esser tollerato finché rimaneva al suo posto, occupandosi dei propri correligionari : i mercanti cristiani d'Occidente, dei quali lo stremato impero bizantino non poteva fare a meno" (pp. XII—XIII). Si capice che la situazione dei francescani si è fatta ancora più difficile sotto la dominazionet urca,st ollerante — com'è noto — in linea di massima per i cristiani in generale, ma non scevra qualche volta di soprusi.

L'A. insiste con molti particolari su alcune figure di rilievo che hanno illustrato la storia della missione, specialmente come agenti dei tentativi d'unione fra le due chiese. Così ad esempio, Benedetto Sinigardi ebbe una parte nei negoziati unionistici del 1234 tra il papato e l'impero di Nicea ; Giovanni Parastron in quelli del 1274 tra il papa Gregorio X e il basileo Michele VIII Paleologo, restauratore della signoria bizantina a Costantinopoli ; Antonio d'Atene, il quale servì d'interprete in occasione della professione d'unione di Giovanni V Paleologo nel 1369. Un ruolo essenziale viene assegnato dall'A. a Bartolomeo da Giano, il quale avrebbe indotto Giovanni VIII Paleologo ed il patriarca di Costantinopoli ad accettare l'unione del 1439.

Ci sia consentito a soffermarci un po' su quest'ultimo missionario, il quale fornisce — come si sa — notizie pregevoli anche riguardo all'espansionismo ottomano nella regione danubiana. La lettura del presente volume ci ha convinto dell'identità di Bartolomeo da Giano con Bart. d'Apone (pp. 222—223), di cui abbiamo personalmente dubitato nel nostro articolo : *Ştiri noi despre expedițiile turcești din Transilvania în 1438* [Notizie nuove sulle spedizioni turche in Trans. nel 1438], in ,,Anuarul Institutului de istorie din Cluj", I—II (1958/59), p. 10, sfuggito all'A., come pure le pubblicazioni romene e ungheresi anteriori circa le suddette notizie. Il ,,priore dell'Ordine cavalleresco di S. Giovanni di Gerusalemme", destinatario della lettera del Giano in data 3 febbraio 1443, non poteva essere ,,il supremo moderatore" di tale ordine (Matteucci, p. 194), essendo questo il Gran Maestro, ma il capo di qualche prioratò, può darsi d'uno dell' Italia (Pall, p. 13). L'ipotesi dell'identità di Bartolomeo con il ,,gardien des Frères Mineurs de Constantinople", a cui accenna il cronista Jean de Wavrin, quale partecipante alla spedizione della flotta crociata nel Mar Nero e sul Danubio durante l'anno 1445 (Matteucci, p. 220), l'abbiamo già fatta anche noi (Pall, p. 14). Il comandante delle galere borgognoni, che componevano una parte di tale flotta non era il cronista stesso (come asserisce l'A.), ma suo nipote, Walerand, il quale aveva reso conto in una ampia relazione delle lotte contro i Turchi nel 1444—45, inserita nella cronaca dello zio. Sennonché, a prescindere da questi dettagli, sebbene abbiano una certa importanza, dobbiamo piuttosto premere sull'osservazione che il ruolo sopraindicato del Giano negli antecedenti dell'unione di Firenze è affermato dall'A. soltanto in base alla tradizione francescana (Giacomo Oddi ; Mariano da Firenze, seguito dal Wadding), senza riscontro in altre fonti, il cui silenzio abbiamo cercato di mettere in risalto a questo proposito (Pall, pp. 11—12).

Nell'insieme, la documentazione dell'A. è richissima, talvolta persino ridondante, comprendendo pure qualche ricerca d'archivio. I materiali adoperati sono spesso sottoposti a correzioni e valutati con numerosi giudizi originali. Al medesimo tempo però si potrebbero rilevare ancora alcune sviste, nonché trascuratezze nell'esposizione, nell'apparato critico e nell' abbondante elenco bibliografico. Il tono troppo apologetico e la prolissità dello stile rendono la lettura a volte faticosa. Ma, tutto sommato, si tratta d'un lavoro diligente su un tema d'interesse (non solamente di storia religiosa), che ha appassionato l'A., desideroso di rievocare un capitolo rilevante del passato dell'Ordine di cui fa parte lui stesso.

F.P.

LEOPOLD DUPONT, *Unité chrétienne et croisade contre les Turcs : un livre de Remacle Mohy retrouvé*, « Archives et bibliothèques de Belgique », XLV (1974), 1—2, pp. 43—63.

Cet article, en communiquant une trouvaille bibliographique enviable, vient relever un problème auquel on n'a pas encore donné de réponse : celui de la prolifération tardive des écrits antiottomans en Europe occidentale.

Il s'agit en l'occurrence du livre rarissime *Suasoriae Epistolae Christiani orbis Primatibus et populis scriptae, pro suscipienda in Turcam expeditione*, imprimé à Liège en 1606. L'auteur, Remacle Mohy du Rondchamp ou, comme il latinisait son nom, « ab Rotondo-Campo » (1554—1621) fut un obscur maître d'école au village de Huccorgne et ensuite dans la ville de Jodoigne, en Brabant. L'âme d'un fidèle sujet du roi d'Espagne se dévoile dans ces « lettres ouvertes » qu'il adresse à son souverain, à l'empereur Rodolphe II, au pape Paul V, aux rois de France et d'Angleterre, au grand-duc de Toscane (dont les chevaliers de San Stefano s'étaient

encore récemment signalés par des actions d'éclat contre les Turcs), à l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas espagnols, et au prince-évêque de Liège, Ernest de Bavière.

Plus inattendue est l'attention qu'il prête à de lointains monarques dont les prêcheurs de croisade avaient déjà vanté les dispositions à se rallier aux ennemis de l'Empire Ottoman : le chah de Perse Abbas I-er et le successeur du légendaire Prêtre Jean, l'Ethiopien Sousneyos, converti plus tard au catholicisme sous l'influence des Jésuites. Pour l'« emprise du Levant » qui, en 1572 encore, avait tenté bien de gentilshommes bourguignons embarqués sur les galères de don Juan d'Autriche, ce clerc ému par l'agitation martiale des nobles s'inquiète de la participation des plus fameux généraux du temps : un Spinola, un Bucquoy. Il ne dédaigne pas non plus — et c'est un trait original, sinon nouveau — l'appui des protestants : une épître est dédiée à Maurice de Nassau, une autre à Philippe du Plessis-Mornay. Voici la guerre antiottomane devenue, dans les rêves du curé brabançon, une guerre mondiale. Les grands souvenirs historiques de la résistance opposée aux Turcs par les peuples du Sud-Est européen sont présents, eux aussi, dans l'épître XXIX adressée aux *milites christiani* : Scanderbeg et Jean Hunyady. Celui-ci d'ailleurs avait été pris par Lope de Vega pour héros de sa tragédie, *El Rey sin reyno*.

Des personnages et des épisodes de l'histoire sud-est européenne reparaissent assez fréquemment dans la littérature espagnole de la fin du XVI^e siècle, à la suite des victoires remportées sur le Danube par Michel le Brave et Sigismond Bathory. Les exploits du prince de Transylvanie, mieux connus que ceux du prince valaque, à cause de la propagande jésuite qui s'en était emparé pour en faire un héros en dépit de la réalité, avaient été chantés par un thuriféraire de Bathory, Girolamo Franchetta, dans des *Orationi nel genere deliberativo scritte a diversi Prencipi per la guerra contro il Turco* (Rome, 1598). Cet ouvrage, composé de la même manière que celui de Remacle Mohy, comprend onze « discours », dont six dédiés au jeune Sigismond. Les autres sont adressés à Philippe II, à l'empereur, au roi de Pologne ou « à tous les princes chrétiens ».

Sous le coup des mêmes événements des années 1595—1598, le diplomate polonais Christophe Warszewicki avait publié à Prague, en 1599, ses *Turcicae tres*, exprimant l'espoir d'un triomphe antiottoman. A son tour, Remacle Mohy, suivant de loin les succès de l'insurrection quasi générale du Sud-Est européen qui se confondaient pour lui avec les progrès des troupes catholiques, exhortait dans son épître XXVII les Hongrois, « viri fortissimi », à bien combattre contre les infidèles.

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'Europe traversée en flèche par les nouvelles des batailles gagnées dans les pays roumains ou en Hongrie, une production littéraire surgit qui, entremêlant ambitieusement considérations politiques et une rhétorique ampoulée, prépare l'esprit public au journalisme. Le grand sujet de l'heure c'est la guerre turque. Les projets de coalition chrétienne par lesquels des aventuriers, mi-soldats, mi-espions, tels que Jeronimo Combi, William Bruce ou Anthony Sherley, pensent endiguer l'offensive ottomane n'aboutiront à rien. Le livre de Mohy paraît en 1606, en novembre suivant la paix sera conclue avec le sultan. C'est ce qui rend pathétique le médiocre essai de Remacle Mohy.

Des songe-creux qui partageaient les Etats de la Porte avant qu'on eût la moindre garantie de victoire, on en connaît déjà un grand nombre. Il serait trop facile de les accabler tous d'ironies ou de railler la naiveté de Mohy — on ne dirige pas la politique européenne du fond d'une paroisse de campagne ! — mais le fait est que cette activité n'a pas été entièrement vaine, puis que par certains ouvrages, les meilleurs étant ceux de René de Lucinge ou Lazaro Soranzo, elle surpasse son niveau habituel et rejoint l'histoire.

A.P.

ROXANI D. ARGYROPOULOU, Ὁ Κωνσταντῖνος Μιχαὴλ Κοῦμας ὡς φιλόσοφος dans la réédition de W. G. Tennemann, Σύνοψις τῆς Ἱστορίας τῆς Φιλοσοφίας. Μετάφρασις Κ.Μ. Κοῦμα, Athènes, 1973, p. 225—243.

La contribution philosophique de Constantin Mihail Koumas — bien connu pour ses préoccupations encyclopédiques — constitue le secteur le plus intéressant de son activité. Appartenant à la dernière période des « Lumières » grecques, Koumas se distingue par son attitude critique à l'adresse des idéologues français et par son penchant pour la philosophie allemande. Parmi les facteurs qui ont favorisé cette option, il faut noter les puissantes relations économiques des centres urbains de Thessalie et de Macédoine avec l'Autriche et l'Allemagne.

Koumas suit fidèlement le système de Kant et ne croit qu'à la philosophie critique, dont il admire les qualités synthétiques. Il pratique un éclectisme kantien et désapprouve les

kantiens dissidents. Son « Σύνταγμα φιλοσοφίας » — qui introduit dans l'enseignement grec l'étude systématique de la philosophie — a pour sources les ouvrages des professeurs kantiens (Wilhelm Trautgott Krug, Jakob Friedrich Fries, Karl Heinrich Politz, Friedrich Boutewerk, August Niemeyer). Sa traduction deW. G. Tennemann — qui précède les autres versions européennes — comporte aussi une contribution personnelle, par l'esquisse d'histoire de la philosophie néo-grecque qu'il y ajoute.

Auteur du premier manuel d'histoire de la philosophie dans le monde grec, Koumas est aussi soucieux de créer un vocabulaire philosophique grec, se heurtant dans cette tâche à toutes les difficultés d'un début. Jugeant les termes du grec ancien sclérosés, il propose la création de néologismes philosophiques, initiative qui — selon son propre aveu — ne fut pas toujours couronnée de succès, mais à laquelle on doit nombre de termes qu'on emploie jusqu'à nos jours.

Son importance pour les contacts de la pensée grecque avec les courants philosophiques modernes est évidente. Koumas introduisit la philosophie de Kant en Grèce, en comblant de la sorte une lacune de la philosophie moderne de son pays à la veille de la Guerre d'Indépendance.

C.P.—D.

MARIOS BYRON RAIZIS and ALEXANDER J. PAPAS, *American Poets and the Greek Revolution*, 1821—1828 : *A Study in Byronic Philhellenism*. Thessalonika. Publications of the Institute for Balkan Studies, [1971], 106 p.

Originally an M. A. thesis by A. J. Papas, this study has been revised and updated with the help of Prof. Raizis. Although there are now fuller notes and added details on the decade of revolutionary struggle in Greece and on such writers as Dionysios Solomus, the book still suffers from the faults typical of a student report.

In general, the book sketches out the response of American poets — mostly amateurs and poetasters — to the Greek nationalist revolution against the Ottoman Turks. Unlike the Spanish Civil War of this century, or even the Vietnam War, the Greek Revolution seems to have evoked only trivial and sentimental verse from American poets. There were mere realistic responses — more political and military, but not from the poets, not one of whom volunteered for service with the Greek patriots. It would therefore have been useful to have offered a survey of the kind of writers contributing to such journals as *The Bower of Taste* and of the type of adventurers following the lead of Lord Byron.

From the information and excerpts provided by the two authors, it would seem that the leading motives behind the writing of pro-Greek poesy — and the present study makes evident the prolific number of pieces turned out — were : 1) sentimentality (the post-"revolutionary" zeal of American liberalism) ; 2) Christian hatred of the infidel Turk (Protestant pulpit rhymes and Sundayschool homiletic) ; 3) romantic enthusiasm for an unequal struggle (dreamy calls to arms with little concern or understanding of strategy of politics) ; and 4) classical memories of "the glory that was Greece" (a school boy/girl pleasure in using familiar exotic-sounding names of people, places, and events).

Since no major American poet, except William Cullen Bryant, was involved in this enterprise, and since few of the poems had any currancy outside of America until Prof. Raizis himself translated them into modern Greek, it is difficult to take the movement seriously, except as an interesting appendix to such books as G. Arnakis' *Americans in the Greek Revolution*.

The authors stress the influence of Byron and Shelley on the American poets and offer an Appendix citing significant passages in the two British authors, but there is no attempt to analyze systematically the influence of themes, images, and phrases. At best, we are given broad generalizations on romantic postures vis-à-vis the Greek Revolution.

The authors tend to personify the American poets into one mythical figure, and they cite passages out of context to try to build new relatively coherent poems. We would rather hear more about individual poets, the kind of newspapers and magazines they wrote for, the nature of the public gatherings they addressed. And we would want a more coherent and detailed discussion of the serious debates on the Greek question in major newspapers and even in the Congress. Finally, it might have been useful to study the following two subjects mentioned in the book but not developed : first, the larger poetic movement backing revolutionary activities in

South America, Asia, and Europe, and second, the particular poetic and critical stance towards Byronism and Shelleyean-mysticism in the United States at the beginning of the nineteenth century.

N.S.

PAVEL CHIHAIA, *Din cetățile de scaun ale Țării Românești* (Sur les capitales médiévales de la Valachie). București, 1974, 381 p., 175 pl. (avec résumé français).

Ce livre, intéressant et téméraire par son originalité, est issu d'un minutieux travail s'attaquant à des problèmes apparemment insolubles, souvent abandonnés, parfois à peine soulevés. Les spécialistes de l'art et de la culture roumaines, ainsi que ceux qui s'intéressent à l'urbanisme médiéval en Valachie ; à la pénétration du gothique au Sud des Carpates ; aux traits baroques dans la sculpture funéraire valaque du XVII^{e} siècle, importée de Transylvanie ; aux portraits princiers des deux célèbres monuments de Curtea de Argeș (l'église St. Nicolas du XIV^{e} siècle, l'église du monastère du XVI^{e} siècle, fondation de Neagoe Basarab) ; à l'emplacement initial des tombes se trouvant dans le naos de l'église du XIV^{e} siècle ; au problème des deux édifices métropolitains de Argeș ; à l'origine et à la structure des capitales valaques, e.a. ; trouveront dans ce livre si vivant (ci et là confus), des hypothèses, des solutions, de nouveaux points de vue, autant de perspectives et de suggestions proposées à l'étude. Tout celà à travers un genre de recherche qui tient le milieu entre l'érudition de l'historien et une intuition d'archéologue.

C'est également un rêveur, passionné de la grande comme de la petite histoire, qui s'est penché avec la même minutie et une patience de bénédictin, sur la vie, la mentalité, les agissements, la destinée de certains princes et de leur famille ; il ressucite des paysages du moyen âge, reconstitue, à l'aide des documents fouillés jusqu'à leur trame l'aspect de certains monuments aujourd'hui défigurés par les siècles ; il contemple intensément un détail d'architecture ou de sculpture jusqu'à ce que celui-ci lui livre le secret de sa signification, de son rôle dans l'ensemble d'un monument, de ses avatars ; il projette une lumière également forte sur les coins d'ombre dans la biographie d'un être humain, d'un monument, d'une œuvre d'art, d'une époque. C'est ainsi que la fameuse boucle de ceinture en or, trouvée dans le tombeau d'un prince à St. Nicolas d'Argeș, retrouve, avec sa véritable patrie qui est l'Occident (ceci était déjà connu) symboles et légendes, croyances et rêves, ateliers d'artistes ou d'artisans, goûts et modes de cette Europe des troubadours à laquelle elle appartient. Et comme le détail effacé des effigies monétaires des princes valaques Radu I^{er} et Mircea l'Ancien, prend vie, rajeunit, affirme ou raconte ce qu'il signifiait non seulement en tant que puissance économique, mais aussi comme témoignage de la vie d'antan officielle ou non !

Cette vie recomposée dans chacun de ces détails pris séparément — celle notamment de l'aristocratie valaque du XIV^{e} siècle — est en pérpétuelle fonction de la triple perspective de l'histoire culturelle: Occident, Balkans, Orient. Des noms prestigieux sont évoqués pour rappeler leurs liens de parenté avec les princes valaques, leurs disensions ou leurs accords, des guerres, des défaites ou des victoires dans le monde politique du Sud-Est de l'Europe. Sans jamais oublier ce qui est propre à notre pays, en le soulignant toujours, l'auteur s'efforce de démêler (par le truchement des objets d'art ou des monuments) l'écheveau compliqué des relations culturelles et artistiques entre les peuples de l'Europe Centrale et Orientale, entre Byzance et l'Occident. L'insatiable curiosité érudite de l'auteur se dirige, avec une égale patience, vers des monuments auprès desquels on passe de nos jours presque sans s'arrêter. L'histoire ne leur accorde plus d'importance ; l'art les a oubliés, car ils n'ont rien de « grand ». Toutefois, animé par le juste et émouvant intérêt scientifique et patriotique de l'infatigable chercheur qui est Pavel Chihaia, l'église très ruinée de « Botușari » (dans la même ville de Argeș qui a le privilège de garder deux monuments illustres), la citadelle et le « skite » dits de Negru Vodă du village de Cetățeni-Muscel, la cour princière — presque moins qu'un souvenir de nos jours — de Câmpulung, reprennent vie, rejouent devant nous leur rôle dans l'histoire des siècles qu'ils ont parcourus ; leur propre histoire s'éclaire et avec elle des aspects du passé culturel et artistique de notre peuple.

Chacun des 17 chapitres de ce livre qui mérite une plus ample discussion, autour des détails si généureusement recueillis et mis en ordre par l'auteur, apporte quelque chose de nouveau, éclaire un aspect plus ou moins mal connu, offre une solution. Il est permis au spécialiste de ne pas être toujours d'accord avec tout ce que ce livre propose parfois d'inattendu, mais un fait demeure indéniable : l'énorme matériel documentaire que l'auteur a mis en œuvre,

les multiples références (sources, légendes, inscriptions, même traditions et souvenirs gardés par le peuple) qui l'aident à la souvent fastidieuse reconstruction d'un détail ou d'un ensemble, afin de le faire revivre au delà des masques qui l'ont défiguré, témoignent du parfait scrupule d'un vrai chercheur scientifique.

Les informations s'accumulent, innombrables, tout prend de l'importance, tout « signifie ». Il y a dans ce livre quelque chose de la structure infiniment minutieuse dans leur géometrie savante, parfaitement ordonnée, des frontispices de manuscrits moldaves, des XV^{e}—XVI^{e} siècles. Il arrive, dans ce livre si touffu, de déceler moins facilement le cheminement de la pensée de l'auteur que le cheminement linéaire des frontispices des manuscrits. Il s'agit néanmoins d'un genre de recherche très rare (trop rare) dans les études d'histoire de l'art pratiqué de nos jours en Roumanie. Livre de référence, autant que d'évocation (l'excellente illustration y contribue aussi), il s'installe parmi ceux qui méritent de figurer au premier rang dans la bibliothèque de tout « studioso » du passé roumain.

M.A.M.

ATANAS BOJKOV, *Şcoala de pictură de la Triavna* (L'école de peinture de Triavna), Bucureşti, Editura Meridiane, Seria „Mica bibliotecă de artă", 1973, 104 p.

L'école de peinture de Triavna présente un centre d'artisans de Bulgarie très actif dans la première moitié du XIX^{e} siècle. Géographie, histoire, vie sociale et artistique, tout y concourt à l'épanouissement d'un art religieux de souche traditionnelle, plein de vigueur et d'expressivité, quoique bien en retard par rapport à l'esprit de la Renaissance bulgare contemporaine.

À Triavna, quelques familles de peintres (pour la plupart peintres d'icônes), véritables « dynasties » locales, se disputaient une commande de plus en plus généreuse, non seulement du point de vue matériel, mais aussi dans ses motivations politiques et culturelles. Cette organisation « par clans » de la production artistique constituait un phénomène qui se retrouvait presque tel-quel sur une étendue considérable : il suffit de rappeler les groupements de peintres, architectes et sculpteurs en bois de Macédoine (Galičnik, Veles, etc.) ou bien les centres de peinture sur verre de Transylvanie. Le phénomène, dans ses dimensions sud-est européennes, mériterait sans doute l'attention des sociologues, les seuls capables de l'arracher à la « *petite sociologie* » occasionnelle pour l'intégrer aux rigueurs de la *microsociologie*.

En ce qui concerne les traits stylistiques de cette peinture, celui qui se fait remarquer à première vue, c'est une expressivité parfois brutale du dessin et du coloris : on dirait même que cette qualité-maîtresse gagne du terrain à mesure que le rôle des artistes de Triavna diminue et que le goût moderne parvient à s'insinuer dans le monde bulgare des années '70 du siècle passé. Quelques images pourraient en fournir la preuve : les portes d'iconostase de 1876, conservées au musée de Tirnovo, ainsi que les deux panneaux de 1879 représentant, le premier, Saint-Démètre (composition dominée par le rapport complémentaire rouge-vert, déséquilibré en faveur d'un rouge éclatant), le second, la scène du Péché (fond vert impur brisé par le blanc absolu des corps d'Adam et d'Ève).

La traduction du livre d'Atanas Bojkov doit être signalée aussi dans l'espoir que la maison d'édition « Meridiane » s'occupera davantage de l'art, tellement négligé, des peuples du Sud-Est européen.

D.I.

LIVRES REÇUS

ACAROĞLU, TÜRKER & FITRAT OZAN, *Türk Halkbilgisi ve Halk Edebiyatı Üzerine Seçme Yayınlar Kaynakçası*, Ankara, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 152 p.

AGOLLI, NEXHAT, *Valle nga rrethi i librazhdit*, Tirana, Sektori i Muzikes dhe Koreografise, 1972, 319 p.

ASDRACHAS, SPYROS I., *Marchés et prix du blé en Grèce au XVIII^e siècle*, (extr. de « Südost-Forschungen »-München-, Band XXXI/1972, p. 178—209 + 5 graphiques).

ASDRACHAS, SPYROS J., *Quelques aspects du banditisme social en Grèce au XVIII^e siècle* (Extr. des « Etudes Balkaniques », Sofia, n° 4/1972, p. 97—112).

BABICS, ANDRÁS-FEJÉR, LEONTIN, *Bányászati Nyersanyag-Eloforduldások és a Bányászati Tevékenység Történetének Vázlata a Keleti-Mecsek Északi Lejtojén* (Kulonyomat a Magyar Tudományos Akádémia Dunántúli Tudományos Intézetének « Az Észok-Mecseki Bányavidek Regionális Vizsgaláta » C. Kotetébol, Budapest, 1972, p. 17—33+ 5 p. résumé en allemand).

BEZVICONI, G., *Necropola Capitalei*, Bucureşti, Institutul de istorie « N. Iorga », 1972, 291 p.

Bibliographie d'études balkaniques, vol. V (1970), Sofia, Institut d'études balkaniques, 1972, 440 p.

Благо из морских дубина — С потопљеног брода код Гналиħа—Catalogue d'exposition, Beograd, Музеј Примењене Уметности Изложба 24.XI—17.XII 1972, sans pagination.

Бронзано Доба Србије (The Bronze Age of Serbia) (en serbe et en anglais), Beograd, Народни Музеј, 1972, 122 p. + 194 ill.

CHRISOU, EVANGGELOU K., Τό Βυζάντιον καὶ οἱ γότθοι — Συμβολὴ εἰς τὴν ἐξωτερικὴν πολιτικὴν τοῦ Βυζαντίου κατὰ τὸν Δ' αἰῶνα —, Thessaloniki, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1972, 195 p. + 7 p. ill.

CVETKOVA, BISTRA, *Проучвания на градското стопанство през XV—XVI век*, Sofia, Издателство « Наука и Изкуство » 1972, 255 p.

DIMAKOPOULOU, GEORGIOU D., Ἡ ἐπὶ τοῦ Ἀγῶνος ὑπὲρ τῆς Δημοσίας ὑγείας κυβερνητικὴ πολιτικὴ (Σελίδες 245—300) (Ἀνάτυπον ἐκ τῆς Ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς παντείου ἀνωτάτης σχολῆς πολιτικῶν ἐπιστημῶν, Athènes, 1972, p. 247 — 292 + 4 p. ill.

Ἐφημερίδες τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, Τόμος Α' (Ἐθνικὴ ἐφημερίς 1832—1833), Τόμος Β' (Ὁ Ἑλληνικὸς καθρέπτης ἐφημερὶς πολιτικὴ καὶ φιλολογικὴ 1832—1833) [Πρόλογος εἰσαγωγὴ ὑπὸ Γεωργίου Δ. Δημακοπούλου], Athènes, Ἐθνικὸν τυπογραφεῖον, 1972, 354 + 33 p. (Εὑρετήριον), 108 ρ. + 7 ρ. (Εὑρετήριον)+ 32 ρ. (Πίναξ ἐπισήμων πράξεων).

FREJDENBERG, M. M., *Деревня и городская жизнь в Далмации XIII—XV вв.* (Специальный курс лекции, прочитанный на Историческом Факультете Калининского Университета), Kalinin, Калининский Государственный Университет, 1972, 251 p.

HATIBOĞLU, VECIHE, *Dilbilgisi terimleri sozlüğü*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1972, 145 p.

HATZIFOTI, I. M., Τὸ πολεμικὸ ἡμερολόγιο τοῦ ὁπλαρχηγοῦ Ἰωάννου Φουσέκη-Φαρμάκη, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1972, 16 p.

KIRÁLY ISTVÁN, *Az Észak-Mecseki Bányavidék Allattenyésztése és Fejlesztésének Lehetoségei* (Kulonnyomat a Magyar Tudományos Akadémia Dunántúli Tudományos Intézetének « Az Észak-Mecseki Bányavidék Regionális Vizsgálata » C. Kotetébol, Budapest, 1972, p. 103—122 + 8 p. résumé en allemand.

KONDAREV, NIKOLA, *Васил Левски—Велик революционер-демократ* — (По случй 100-годишнината от гибелта му), Sofia, Издателство на отечествения фронт, 1972, 85 p.

KRAHE, HANS, *Grundzuge der vergleichenden Syntax der indogermanischen Sprachen* [Herausgegeben von Wolfgang Meid und Hans Schmeja], Innsbruck, Institut fur Vergleichende Sprachwissenschaft der Universitat, 1972, 136 p.

Kunstschatze in Bulgarischen Museen und Klostern (24. April bis 31. Juli 1964), Essen-Bredeney, Veranstalter der Ausstellung ist der gemeinnutzige Verein Villa Hügel e.V., sans date d'apparition, 196 p. + ill. sans numérotation.

KUNZ, LUDOVÍK, *Naivni malba tři stoleti, Střebecké Terče*, Brno, Etnografický Ústav Moravského Musea, 1972, 66 p.

KURKCUOĞLU, ÖMER E., *Kurkiye'nin Arap orta Doğusu' na Karşi politikası (1945—1970)*, Ankara, Sevinç, Matbaasi, 1972, 210 p.

LAMBRECHTS, P. J. STRUBBE, M. WAELKENS, G. STOOPS, *Les fouilles de Pessinonte : Le Temple* (Overdruk uit l'Antiquité Classique D. XLI (1972), nr. 1, p. 156—173 + VIII p. planches + 1 plan des fouilles.

LAURENT, V., *Le corpus des sceaux de l'Empire Byzantin*, T.V, 3 : *L'Église*. Suplément, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1972, 340 p. + 50 planches.

LEVEND, AGÂH SIRRI, *Türk Dilinde Gelişme ve Sadebeşme Evreleri*, Üçüncü Baskı, Ankara Üniversitesi Basımevi, Turk dil Kurumu Yayınları, 1972, 548 p.

LEVEND, AGÂH SIRRI, A. Dılâçar & Cem Dılçin, *Turkyie Turkçesinin Tarihsel Sozluğü -Örnek-*, Ankara, Turk Tarih Kurumu Basımevi, 1972, 35 p.

Leylâ ile Mecnun [Fuzuli'den gunumuz Turkçesine aktaran : Aziz Nesin], Ankara, Bılgi Basımevi, Turk dıl Kurumu Yayınlari, 1972, 82 p.

LHOTSKY, ALPHONS, *Historiographie Quellenkunde Wissenschaftsgeschichte*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1972, 296 p. + 8 Abbildungen.

Lozan Barış Konferansı—Tutanaklar Belgeler —, Takım II, Cilt 1, Kitap 1, [Cevıren Selıa L. Meray], Ankara Ünıversitesı Basımevı, 1972, 337 p.

LYDAKIS, STELIOS, *Geschichte der griechischen Malerei des 19. Jahrhunderts*, Munchen, Prestel-Verlag, 1972, 379 p.

MANGO, CYRIL, *The art of the Byzantine Empire 312—1453 — Source and documents*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, Inc., 1972, 272 p.

MILJUŠ, BRANKO N., *Slike* (catalogue de l'exposition du 9.IX—3.XII 1972), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 45 p.

MÜLLER, MICHAEL, HORST BREDEKAMP, BERTHOLD HINZ, FRANZ-JOACHIM VERSPOHL, JURGEN FREDEL, URSULA APITZSCH, *Autonomie der Kunst zur Genese und Kritik einer burgerlichen Kategorie*, Frankfurt am Main, 1972, 299 p.

A Néprazji Müzeum Kincsei 1872—1972 (The treasures of the Ethnographical Museum 1872—1972) (en hongrois et en anglais), sans localité et sans date de parution, Népmüvelési Propaganda Iroda, 46 p. + 79 ill.

NIKALIĆ, JELENA, *Библиографија Матице Српске 1950 — 1965*, II, Novi Sad, Матица Српска, 1973, 682 p.

Nouvelles grecques — Vingt-neuf récits de vingt-trois auteurs grecs contemporains [Choix, introduction et notices biographiques d'Octave Merlier], Paris, Editions Klincksieck, 1972, 320 p.

NUŢU, CONSTANTIN, *România in anii neutralităţii (1914—1916)*, Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1972, 347 p.

PĂCURARIU, MIRCEA, *Istoria bisericii ortodoxe române*, Sibiu, Tipografia Eparhială, 1972, 388 p. + résumés en francais, allemand et anglais + 6 cartes.

PAHIČ STANKO, *Nov seznam Noriško-Panonskih Gomil*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti — Razred za Zgogovinske in Družbene Vede —, 1972, 104 p. + 2 cartes.

Паисий Хилендарски—Славяно-Българска история [под редакцията на Петър Динеков], Sofia, Български Писатели, 1972, 267 p.

PATRINELIS, C. G., *An unknown discourse of Chrysoloras addressed to Manuel II Palaeologus* (Extr. de « Greek-Roman and Byzantine Studies », no 4/1972, p. 497—502).

Persian art in the Benaki Museum, 20 Mars—31 Mai 1972. Athènes, 1972, 45 p.

REINERTH, KARL, *Missale Cibiniense Gestalt, Ursprung und Entwicklung des Meßritus der siebenbürgisch-sachsischen Kirche im Mittelalter*, Koln-Wien, Bohlau Verlag, 1972, 366 p. + 1 il.

RITTER, ADOLF MARTIN, *Charisma im Verstandnis des Joannes Chrysostomos und seiner Zeit*, Gottingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1972, 232 p.

SEZER, DUYGU, *Kamu Oyu ve diş politika*, Ankara, Sevinç Matbaası, 1972, 584 p.

SIMION, A., *Dictatul de la Viena*, Cluj, Editura Dacia, 1972, 307 p.

Simpozijum o srpsko (Jusoglavensko) -rumunskim uzajamnostima u oblasti narodne književnosti (Simpozion dedicat reciprocităților sirbo (iugoslavo)-române în domeniul literaturii populare), Saopštenja (Rezimei), Comunicări (Rezumate), Pančevo, 1972, 46 p.

Şinasi [Hazırlayan : Huseyin Seçmen], Ankara Üniversitesi Basımevi, Turk dil Kurumu Yayınlari, 1972, 164 p. + 1 il.

Sociologie — Recherches en cours — 1972, Paris, Société Française de Sociologie — C.N.R.S. Section Sociologie et Démographie, 1972, 151 p.

Symposium des Wissenschaftlichen Beirates der Sudosteuropa-Gesellschaft am 25./26. Juni 1971 in Munchen. Ergebnisse und Plane der Sudosteuropa-Forschung in der Bundesrepublik Deutschland und Österreich [Redaktion Klaus-Detlev Grothusen], Munchen, Eigenverlag der Südosteuropa-Gessellschaft, 1972, 194 p.

Турски документи за историјата на Македонскиот народ (Documents turcs sur l'histoire du peuple macédonien) (Introduction et résumé des documents en français), Серија I (1640—1642), Том. IV [Превод и редакција др. Ванчо Бошков], Skoplje, Архив на Македонија, 1972, 144 p. + 157 documents.

UYGUNER, MUZAFFER & HILMI TUNER, *Tecim, Maliye, Sayışmanlik ve Guvence Terimleri* Sozluğu, Ankara, Turk dil Kurumu Yayınları, 1972, 417 p.

VASILEVIĆ, MIHAIL, *Нестеров 1862—1942*, Moskva, Издательство « Искусство » 1972, 29 p. +42 p. ill.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

DIMITRIE CANTEMIR, **Opere complete** (Œuvres complètes), édition critique sous la direction de Virgil Cândea. Vol. I *Divanul* (Le Divan), édition soignée, étude introductive et commentaire par Virgil Cândea, texte grec établi par Maria Marinescu-Himu, 1974, 489 p. ; vol. IV ; *Istoria ieroglifică* (L'histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.

DIMITRIE CANTEMIR, **Descriptio Moldaviae**, traduction d'après l'original latin par Gh. Guţu, 1973, 464 p. + une carte.

CURTICĂPEANU, V., **Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, XII, 1973, 264 p.

MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, **Cultura Precucuteni pe teritoriul României** (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection « Biblioteca de arheologie », XXII, 1974, 272 p.

RĂDULESCU-VALASOGIU, IRINA, **Alexandru Ioan Cuza şi politica europeană** (Alexandru Ioan Cuza et la politique européenne), collection « Istorie şi civilizaţie », 1974, 200 p.

COLUMBEANU, SERGIU, **Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII^{e} siècle**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'histoire économique, 47 (5), 1974, 200 p.

COMŞA, EUGEN, **Istoria comunităţilor culturii Boïan** (L'histoire des communautés de la culture Boïan), collection « Biblioteca de arheologie », XXIII, 1974, 270 p. + 33 planches.

DOLINESCU-FERCHE, SUZANA, **Aşezări din secolele III şi IV e.n. în sud-vestul Munteniei. Cercetările de la Dulceanca** (Agglomérations des III^{e} et VI^{e} siècles de n.è. dans le Sud-Ouest de la Munténie. Les recherches effectuées à Dulceanca), collection « Biblioteca de arheologie », XXIV, 1974, 157 p.

BERCIU, D., **Contribution à l'étude de l'art thraco-gète**, « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies XIII, 1974, 239 p.

Bibliografia istorică a României III. Secolul XIX. Tom. 5. (Bibliographie historique de la Roumanie. III. XIX^{e} siècle). Tome 5. Sous la direction de Vladimir Diculescu, 1974 371 p.

Cronici turceşti privind Ţările Române, Extrase, vol. II. Secolul XVII — începutul secolului XVIII (Chroniques turques concernant les Pays Roumains Extraits XVIII^{e} siècle — commencement du XVIII^{e} siècle). Sous la direction de Mihail Guboglu, 1974, 541 p.

BĂLCESCU, N., *Opere*, vol. I, **Scrieri istorice, politice şi economice 1844—1847.** Texte, note şi materiale (Ecrits historiques, politiques et économiques 1844—1847. Textes, notes et matériaux). Edition critique soignée par G. Zane et Elena Zane, 1974, 419 p.

Studii istorice sud-est europene. Culegere îngrijită de Eugen Stănescu. (Etudes historiques sud-est européennes. Recueil sous les soins de Eugen Stănescu), vol. I, 1974, 214 p.

Documenta Romaniae Historica. B. Ţara Românească (Documents historiques de la Roumanie. B. La Valachie). volum publié sous la direction de Damaschin Mioc, Saşa Caracaş et Constantin Balan, 1974. 715 p.

Documenta Romaniae Historica. B. Ţara Românească. Volumul XI 1593 — 1600 Domnia lui Mihai Viteazul, (Documents historiques de la Roumanie. B. La Valachie. XI^{e} vol. 1593—1600. Le règne de Michel le Brave) Volume publié sous la direction de Damaschin Mioc, Ştefan Ştefănescu e. a., 1975, 745 p.

Mihai Viteazul, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études), sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievici, 1975, 279 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII 2, P. 163—340, BUCAREST, 1975

I. P. I. c. 186

43 456

Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII—1975 • N° 3

XXX années depuis la victoire sur le fascisme

Michel le Brave et son époque

Les Principautés Roumaines et l'Empire ottoman

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviței nr. 64—66, Oficiul poștal 12, Căsuța poștală 2001, București — România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nº 125, téléphone 50 76 80, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII | 1975 | N° 3

SOMMAIRE

XXX années depuis la victoire sur le fascisme

Michel le Brave et son époque

Les Principautés Roumaines et l'Empire Ottoman

Textes et documents

Chronique

Comptes rendus

L'INSURRECTION ROUMAINE D'AOÛT 1944 DANS LE CONTEXTE DE LA SITUATION POLITIQUE SUD-EST EUROPÉENNE*

EUGEN BANTEA

La simple énumération des objectifs de l'insurrection roumaine d'août — qui furent aussi ses acquis — suggère sa portée internationale : renversement de la dictature militaro-fasciste interne, élimination de la présence nazie de la plupart du pays par les forces roumaines, rattachement de la Roumanie *comme telle*, *comme État*, à la guerre antifasciste mondiale. On peut avancer que même la structuration des forces socio-politiques qui ont présidé à ce tournant de la vie du peuple roumain dépasse une signification purement intérieure et circonscrite dans le temps. Il s'agit de cette insolite coalition s'étendant depuis le prolétariat — l'aile marchante du mouvement antifasciste national roumain, dirigé par le parti communiste, qui s'était concerté avec le parti social-démocrate —, passant par la paysannerie, les couches moyennes et associant aussi les principaux partis bourgeois qui avaient gouverné dans l'entre-deux-guerres, en englobant aussi la monarchie du roi Michel [1].

Le thème de ce bref exposé n'est pas autant la résonance générale et générique de l'insurrection roumaine, qu'une aire spécifique de son rayonnement. Jusqu'ici on a dévisagé l'événement surtout sous l'angle de sa relation, certes prioritaire, avec les développements de l'est du continent, à savoir les conditions hautement propices créées par la poussée irrésistible des forces armées soviétiques qui avaient engagé et étaient en train de dépecer le gros des troupes de la Wehrmacht de Roumanie [2]. En même temps, on a retenu l'accélération de l'avance des forces soviétiques sous l'effet du retournement des armes roumain [3].

Mais l'insurrection eut à la fois une prégnante gravitation sud-est européenne.

---

* Intervention présentée au III^e Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 Septembre 1974.

[1] *Tezele Comitetului Central al Partidului Comunist Român pentru Congresul al X-lea al partidului*, Editura politică, Bucureşti, 1969, p. 5; Nicolae Ceauşescu, *Cuvîntare la sesiunea jubiliară a Marii Adunări Naţionale consacrată celei de-a XXX-a aniversări a eliberării României de sub dominaţia fascistă, 22 august 1974*, Editura politică, Bucureşti, 1974.

[2] Generaloberst a. D. Hans Friessner, *Verratene Schlachten*, Holsten—Verlag,Hamburg, 1956, pp. 63—68; 79—83; *Istoriia Velikoi Otecestvennoi Voinî Sovetskovo Soiuza 1941—1945*, T. 4, Izdatelistvo Ministerstva Oboronî SSR, Moskva, 1962, p. 261, 267—270.

[3] Denise Basdevant, *Terres roumaines. Contre vents et marées*, les Editions de l'Epargne, Paris, 1961, p. 135.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 3, p. 343—345, Bucarest, 1975

Primo : Certes, les coups assenés sans répit à la machine de guerre nazie par les forces patriotiques de résistance de notre aire continentale — l'armée de libération de la Yougoslavie, où l'on combattait d'une manière distincte l'occupant dès 1941, les forces militaires populaires d'Albanie, de Grèce, les remous de Bulgarie, où les patriotes s'opposaient toujours plus vigoureusement au régime oppressif intérieur — tout ce complexe a sensiblement et crescendo érodé et malmené aussi des troupes allemandes à même d'être lancées, le cas échéant, contre notre pays. Il est à rappeler que début juin 1944, selon des cartes opérationnelles allemandes, la Wehrmacht était obligée de maintenir aux Balkans—indépendamment des troupes stationnées en Roumanie — une masse de 25 divisions [4], donc *un nombre des grandes unités allemandes égal au groupe d'armées « Südukraine » qui constituait l'aile sud du front allemand opposé aux Soviétiques.* Quant au moment même de l'insurrection, il est à mentionner qu'une vaste offensive yougoslave démarra contre la Wehrmacht en Serbie, donc à proximité de l'espace roumain [5].

D'ailleurs, il est significatif que les plans conspiratifs de la coalition insurrectionnelle roumaine avaient prévu, au cas d'un échec ou demi-échec, un repli vers le sud-ouest de la Roumanie, donc vers l'aire contrôlée ou disputée par les forces de la résistance sud-est européenne, notamment yougoslave [6]. Cela peut paraître paradoxal, mais le choix de cette direction partait, probablement, de la considération que la grande masse des troupes nazies du nord-est de la Roumanie, au cas où elles auraient maintenu une certaine cohésion, s'interposeraient entre le dispositif insurrectionnel et les forces soviétiques du front au nord de la mer Noire.

Secondo: En tant qu'acte d'autodétermination nationale, de présence propre dans le grand contentieux international de l'époque—la réduction du fascisme, notamment celui hitlérien—l'insurrection nationale armée antifasciste et antiimpérialiste de Roumanie fut loin d'être seulement bénéficiaire du « crédit » extérieur — d'où qu'il vienne — et, par contre, tâcha de et réussit à apporter elle-même une contribution à la modification du paysage politico-militaire environnant.

Par exemple, selon le Kriegstagebuch de l'OKW, le 23 août à Rastenbourg était prête à être signée par Hitler une nouvelle directive stratégique pour les Balkans [7]. Elle ne le fut plus, *expressis verbis* en raison du revirement roumain, comme le consigne le même journal des opérations [8]. De plus, l'insurrection commencée à Bucarest le 23 août 1944 a affecté d'une manière perceptible les structures de commandement et le dispositif nazi de cette aire continentale. L'auteur américain Earl

[4] Gordon A. Harrison, *Gross-Channel Attack. United States Army in World War II*, Washington D.C., 1951, p. 471. Appendix G.: *Divisions Available to Germany on 6 June 1944* (Based on German Situation Maps).

[5] Institutul de studii istorice şi social-politice de pe lîngă CC al PCR. *Rezistenţa europeană în anii celui de-al doilea război mondial, 1938—1945*, Editura militară, Bucureşti, 1973, pp. 424—430.

[6] Arhiva Institutului de studii istorice şi social-politice de pe lîngă CC al PCR, fond XIII, *dossier n° 1961.*

[7] *Kriegstagebuch des Obercommandos der Wehrmacht* (*Wehrmachtführungsstab*), Band IV: 1. Januar 1944—22. Mai 1945, Erste Halbband (ci-dessous on citera la source par l'abréviation : KTBOKW), Bernard und Graefe Verlag für Wehrwessen, Frankfurt am Main, 1961, pp. 680—681.

[8] *Ibid.*

Ziemke note à cet égard, sur la foi de documents allemands exhaustifs, qu'auparavant le groupement stratégique hitlérien des Balkans, le soi-disant « Oberbefehlshaber Südost » qui avaient les regards vers le sud—la Méditerrannée — et, nous l'ajoutons, un regard centripète, vers le mouvement de résistance de l'aire même [9] — se vit soudainement impliqué dans les développements survenus à l'est, en Roumanie, où on ne lui avait pas prévu de tâches antérieurement [10]. En huit jours, les forces armées roumaines, passées intégralement du côté de l'insurrection, ont fait éclater le dispositif nazi du sud, centre et l'ouest de la Roumanie. Donc, entre autres, les Roumains ont éliminé les Allemands du sud-ouest de notre pays [11], et ont complètement dégagé de la présence nazie le trajet roumain du Danube qui, de la sorte, fut trouvé dans cet état par les armées soviétiques lors de leur arrivée graduelle fin août — seconde moitié de septembre 1944.

Tertio : Le grand rendez-vous des forces nazies aux Portes de Fer roumaines n'eut plus lieu, en l'occurrence jonction à l'échelle continentale, ordonnée par Berlin tout de suite après le soulèvement antifasciste roumain, entre le « Oberbefehlshaber Südost » de l'OKW et le groupe d'armées « Südukraine » de l'OKH, groupe déployé à l'est de notre pays [12], tout comme les troupes aéroportées de la fameuse « Brandebourg », expédiées à la hâte par le feldmaréchal von Weichs de Belgrade et Nish [13] n'ont fini que par grossir le nombre des prisonniers qui se rendirent aux Roumains. Mais, de la sorte, bien que d'une manière restreinte, le facteur roumain a drainé sur lui un quotient des forces nazies des Balkans, surtout de Yougoslavie et Bulgarie, redistribution qui allait augmenter dans les semaines suivantes.

Quarto : En ce qui concerne l'impact politico-psychologique du revirement roumain, un seul fait doit être mentionné ici : à l'occasion de la conversation entre Hitler et Pavelitch en septembre 1944, celui-ci remarquait textuellement : « Dernièrement, la Croatie a eu à supporter deux crises, dont la première est survenue par l'effet *(im Zusammenhang)* de la défection de la Roumanie /.../ » [14] ; il est superflu de signaler que le terme « défection » est inadéquat.

Bref, au-delà de son caractère implicite ou explicite, l'interconditionnement et l'entraide de fait des forces roumaines et des mouvements de libération du Sud-Est européen pendant l'été et l'automne de 1944 ont laissé des traces indélébiles. Et pas en dernier lieu parce que de part et d'autre, il s'agissait de peuples, de nations numériquement petits ou moyens, qui sûrent de cette manière jeter dans la balance leur propre poids, en refusant de faire figure de spectateurs passifs à la refonte de leurs propres destinées.

---

[9] *Ibid.*, pp. 815—817.

[10] Earl F. Ziemke, *Stalingrad to Berlin. The German Defeat in the East*, United States Army in World War II, Washington D.C., 1968, p. 355.

[11] *Pentru eliberarea patriei — Documente, extrase din presă, memorii cu privire la lupta poporului român pentru eliberarea patriei de sub jugul fascist (23 august — 25 octombrie 1944)*, Editura militară, București, 1972, pp. 373—374.

[12] General-maior Eugen Bantea, *Insurecția antifascistă din România în desfășurarea generală a războiului purtat contra Reichului nazist* în « Studii. Revistă de istorie », 26, 1/1973, pp. 123—125.

[13] KTBOKW, p. 807.

[14] Politisches Archiv Bonn — Auswärtges Amt Reichsminister Handakten, Dolmetscher Schmidt, Akten betreffend Aufzeichnungen, 1944, vom 23. August 1944 bis Dezember 1944, p. 4.

ZU DEN ETAPPEN DER BALKANPOLITIK DES FASCHISTISCHEN DEUTSCHEN IMPERIALISMUS *

ERNSTGERT KALBE
(Leipzig)

Die Einbeziehung der südosteuropäischen Länder in den Herrschaftsbereich des faschistischen deutschen Imperialismus bzw. der faschistischen Achsenmächte, wobei Italien mehr und mehr in die Rolle des Juniorpartners gedrängt wurde, und ihre Unterordnung unter die Kriegspläne Hitlerdeutschlands erfolgten durch ein ganzes System ökonomischer, politischer und militärischer Maßnahmen, die über verschiedene Etappen hinweg mit manchen taktischen Improvisationen durchgesetzt wurden.

In der Zeitspanne von 1933/34 bis 1936 konzentrierte sich die faschistische deutsche Südosteuropapolitik zunächst darauf, die Selbständigkeit der italienischen Außenpolitik im Donau- und Balkanraum durch die allmähliche Bindung Italiens an Deutschland einzuschränken und gleichzeitig die eigenen Positionen in Ungarn und Bulgarien zu festigen, um sich eine Ausgangsposition für die Aufrollung der beiden prowestlichen Paktsysteme im europäischen Südosten zu schaffen. Ausdruck dafür waren die Besuche Horthys und Boris' III. im August 1936 bei Hitler, wobei über eine gemeinsame Balkanpolitik beraten wurde, vor allem aber die Unterzeichnung des Achsenvertrages im Oktober 1936 zwischen Deutschland und Italien.

Während sich der faschistische deutsche Imperialismus auf politischem Gebiet im wesentlichen noch darauf beschränkte, eine außenpolitische Konfrontation der Kleinen Entente gegen seine südosteuropäischen Interessen zu verhindern, bediente er sich in dieser Phase vorwiegend wirtschaftlicher Mittel der Expansion nach Südosteuropa, um auf der Grundlage des Schachtschen „Neuen Planes" von 1934 den Außenhandel dieser Länder unter seine Kontrolle zu bringen. Dazu diente eine Reihe von Wirtschafts- und Handelsverträgen, die die Donau- und Balkanstaaten ökonomisch bereits weitgehend an Hitlerdeutschland band, dringend benötigte industrielle und landwirtschaftliche Rohstoffe für künftige Kriegsabsichten erschloß und die stufenweise Umwandlung dieser Länder in Wirtschaftsanhängsel des deutschen Imperialismus vorbereitete.

* Beitrag zu dem III. Kongreß für südosteuropäische Studien, Bukarest, 4.—10. September 1974.

In der Etappe von Ende 1936 bis zum Münchener Abkommen im Herbst 1938 war die Südostpolitik des deutschen Faschismus darauf gerichtet, die Kleine Entente innerlich zu zersetzen und schließlich aufzulösen, indem ihre Mitgliedsstaaten voneinander isoliert und einzeln entweder liquidiert oder an Hitlerdeutschland gebunden werden sollten. In diesen Jahren verlagerte sich das Schwergewicht der deutschen Balkanpolitik auf Jugoslawien, das sowohl die Rolle eines trojanischen Pferdes innerhalb der Kleinen Entente spielen als auch der Neutralisierung des italienischen Einflusses im Südosten dienen konnte.[1] Diese Entwicklung, die sich in den jugoslawisch-bulgarischen und jugoslawisch-italienischen Freundschaftsverträgen von 1937 niederschlug, kommentierte der italienische Außenminister Ciano gegenüber seinen jugoslawischen Verhandlungspartnern mit der besorgten Feststellung, daß Deutschland nicht nur ein gefährlicher Feind für seine Feinde, sondern auch ein schwieriger Freund für seine Freunde sei.[2] Parallel zur Aushöhlung der Kleinen Entente kanalisierte die deutsch-faschistische Diplomatie die ungarischen Revisionsansprüche gegen die Tschechoslowakei, während den territorialen Ambitionen Ungarns gegenüber Jugoslawien und Rumänien Zügel angelegt wurden.

Hinsichtlich der Balkanentente „begnügte" sich der deutsche Faschismus zunächst vordergründig damit, ähnlich wie früher gegenüber der Kleinen Entente, einer antideutschen Orientierung dieses Bündnisses vorzubeugen, wobei Bulgarien als Hebel deutscher Politik eingesetzt werden konnte.

Beredtes Zeugnis für den in dieser Phase erfolgenden Übergang Deutschlands zur politischen Offensive in Südosteuropa, die durch die Appeasement-Politik der Westmächte wesentlich erleichtert wurde, waren die seit 1936 nicht mehr abreißenden Staats- und Regierungsbesuche führender Vertreter der Achsenmächte und der südosteuropäischen Länder. Staatsoberhäupter, Regierungschefs, Außen- und Wirtschaftsminister gaben einander in Berlin, Rom, Budapest, Bukarest, Belgrad und Sofia die Türklinke in die Hand, um die politische Bindung der Donau- und Balkanländer an die faschistischen Achsenmächte vorzubereiten.

Nach München, in der Etappe vom Herbst 1938 bis zum Frühsommer 1940, orientierte sich Hitlerdeutschland in Südosteuropa schließlich auf die Zerstörung auch der Balkanentente, wobei englische Versuche zu ihrer Wiederbelebung durchkreuzt und italienische Absichten zur Bildung eines eigenen Balkanblocks paralysiert werden mußten. Diese Marschrichtung der faschistischen deutschen Diplomatie kleidete einer ihrer markanten Vertreter, von Weizsäcker, in folgende Formulierung: „Unser Interesse geht jedoch dahin, mit den einzelnen Staaten der Balkanentente unsere Beziehungen unmittelbar zu regeln. Diese Politik ist in den letzten Besprechungen mit Rumänien und Jugoslawien erfolgreich fortgesetzt worden. Der jetzt von England ausgehende Versuch, die Balkan-Entente zu einem Instrument einer gegen Deutschland gerichteten Politik zu

---

[1] Vgl. S. Baar, *Die Jugoslawienpolitik des faschistischen deutschen Imperialismus in der Zeit von 1935 bis zum 6. April 1941*, Phil. Diss., Leipzig, 1968, S. 64 ff.

[2] Vgl. J. P. Hoptner, *Jugoslavia in crisis 1934—1941*, New York/London 1962, S. 67.

machen und Bulgarien dabei einzubeziehen, muß selbstverständlich auf unsere Gegnerschaft stoßen."[3]

Die jugoslawische Mitwirkung bei der Lösung dieser Aufgaben wurde zwar in Anspruch genommen, war aber eigentlich bereits nicht mehr vordringlich. Statt dessen verschoben sich die Akzente der deutschen Balkanpolitik auf Rumänien, wobei Ungarns und Bulgariens Stellenwert als Druckmittel gegenüber Rumänien wuchs, ohne daß Hitlerdeutschland die chauvinistische Meute, die besonders in Ungarn ungeduldig zum Beutezug nach Siebenbürgen rüstete, etwa von der Kette gelassen hätte. Die deutsch-faschistische Politik gegenüber Ungarn und Rumänien richtete sich auch im Frühjahr 1940 noch nach der Maxime Ribbentrops, die er im November 1938 aufgestellt hatte: „Die Grundidee unserer Politik gegenüber Ungarn und Rumänien muß zur Zeit sein, diese beiden Eisen im Feuer zu halten und je nach Entwicklung der Lage die Dinge im deutschen Interesse zu gestalten."[4]

Nach der Zerschlagung der Rest-Tschechoslowakei durch Hitlerdeutschland im März 1939, die Italien am 7. April 1939 zur Besetzung Albaniens als „territorialen Ausgleich" anstachelte, schlossen Deutschland und Italien im Mai 1939 den sogenannten Stahlpakt, der sowohl die Verschärfung der Gegensätze zwischen den Achsenmächten und den Westmächten anzeigte als auch den nahenden Kriegsausbruch ankündigte.

In dieser Situation brauchte der deutsche Faschismus für den Überfall auf Polen, erst recht aber danach für den geplanten Westfeldzug Ruhe in Südosteuropa. Es mußten Bedingungen der „friedlichen" Unterwerfung der Donau- und Balkanstaaten gewahrt bleiben, um die dringend erforderlichen Rohstoffe ungestört ausbeuten zu können, wobei das rumänische Erdöl von entscheidender Bedeutung war.

Aus solchen Gründen spielten Rumänien und danach das erzreiche Jugoslawien in dieser Zeit eine wesentlich größere Rolle in den politischen Kalkulationen Hitlerdeutschlands als Ungarn, das seit seinem Anschluß an den Antikominternpakt im Februar 1939 ohnehin fest an den deutschen Faschismus gekettet war.

Vom Sommer 1940 an stand die Südosteuropapolitik des faschistischen deutschen Imperialismus ausschließlich unter dem Blickwinkel der Vorbereitung des militärischen Überfalls auf die Sowjetunion, der vom faschistischen Führungsstab im Juli 1940 grundsätzlich beschlossen worden war. Jetzt galt es, den europäischen Südosten definitiv als militärische Aufmarschbasis, strategisches Hinterland und wirtschaftliche Versorgungsquelle abzusichern, was möglichst mit „friedlichen Mitteln", nötigenfalls aber auch mit bewaffneter Gewalt, geschehen sollte. Deshalb drängte Hitlerdeutschland nunmehr auf die endgültige politische Bindung seiner südosteuropäischen Vasallen an die faschistische Achse durch ihren Beitritt zum Dreimächtepakt, der im November 1940 von Ungarn und Rumänien und im März 1941 von Bulgarien und Jugoslawien vollzogen wurde.

In diesem Zusammenhang forcierte die faschistische deutsche Diplomatie jetzt auch eine definitive Regelung der ungarisch-rumänischen

---

[3] *Akten zur deutschen auswärtigen Politik*, Bd VI, Baden-Baden 1956, Nr. 347, S. 378.
[4] Ebenda, Bd V, S. 285.

Grenzstreitigkeiten und fällte — nachdem sich die beteiligten Länder in direkten Verhandlungen erwartungsgemäß nicht einigen konnten — zusammen mit Italien im August 1940 den sogenannten zweiten Wiener Schiedsspruch, der weder auf ungarische noch auf rumänische Vorstellungen Rücksicht nahm, sondern eine Grenzziehung entlang des Karpatenkammes festlegte, die ausschließlich von strategischen Erwägungen für den künftigen Krieg gegen die Sowjetunion diktiert war.[5]

Mit Mißfallen beobachtete der Führungsstab des faschistischen Deutschlands das Ende Oktober 1940 von Italien zur Unzeit vom Zaune gebrochene militärische Abenteuer gegen Griechenland, da Hitler wegen des bevorstehenden Überfalls auf die UdSSR eine „Balkanfront" möglichst vermeiden wollte und glaubte, mit Hilfe eines achsenfreundlichen Jugoslawiens, „Griechenland ohne Gewalt in Ordnung bringen zu können".[6] Der erfolglose Verlauf des italienischen Parallelkrieges veranlaßte das faschistische Deutschland indessen früher oder später zur bewaffneten Intervention, weniger der vielzitierten „Bundeshilfe" wegen als vielmehr aus Furcht, England könne sich militärisch in Griechenland festsetzen und die deutsche Balkanflanke bedrohen.

In dieser Lage fand am 27. März 1941 in Jugoslawien, zwei Tage nach dessen Unterschrift unter den Dreimächtepakt, ein Staatsstreich der von General Simović repräsentierten prowestlichen Kräfte der jugoslawischen Bourgeoisie statt, der angesichts der gewaltig anschwellenden antifaschistischen Volksbewegung im Lande — trotz gegenteiliger Erklärungen der kompromißlerischen neuen Regierung — die Möglichkeit in sich barg, die Fesseln des Dreimächtepaktes zu sprengen.

Nunmehr entschloß sich das faschistische deutsche Oberkommando, die seit Ende 1940 vorbereitete Weisung Nr. 20, den militärischen Plan „Marita" gegen Griechenland, der die „Besitznahme der Ägäischen Küste und des Beckens von Saloniki" sowie einen Vorstoß über Larissa auf die Enge von Korinth vorsah,[7] mit einem bewaffneten Angriff auf Jugoslawien zu verbinden, dessen Ziel gemäß der rasch ausgearbeiteten Weisung Nr. 25 darin bestand, Jugoslawien militärisch und als Staatsgebilde zu zerschlagen.[8]

Der Balkanfeldzug des faschistischen deutschen Imperialismus, der erstens der militärischen Sicherung des südosteuropäischen Hinterlandes für die Durchführung der im Plan Barbarossa festgelegten Aggression gegen die UdSSR diente und zweitens die militärische Zwangslage Italiens zur endgültigen Durchsetzung des deutschen Supremats in Südosteuropa ausnutzte, keinesfalls aber eine selbständige strategische oder gar kriegsverändernde Rolle spielte, begann am 6. April 1941.

Damit befand sich der europäische Südosten völlig unter der Kontrolle der Achsenmächte; seine Umwandlung in eine militärische

---

[5] Vgl. M. Hegemann, *Die ungarisch-rumänischen Verhandlungen von 1940 im Schatten der deutsch-faschistischen Balkanpolitik*, in: „Wissenschaftl. Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig, Gesellschafts- und Sprachwiss. Reihe", 1966, H. 3, S. 453 ff.

[6] F. Halder, *Kriegstagebuch*, Bd II, bearb. von H.-A. Jacobsen, Stuttgart, 1963, S. 303.

[7] *Der Nürnberger Prozeß*. Aus den Protokollen, Dokumenten und Materialien des Prozesses gegen die Hauptkriegsverbrecher vor dem Internationalen Militärgerichtshof, ausgewählt und eingeleitet von P.A. Steiniger, Bd II, 5. Aufl., Berlin, 1962, S. 226.

[8] Vgl. ebenda, S. 231.

Aufmarschbasis und halbkoloniale Versorgungsbasis der faschistischen Aggressoren war abgeschlossen. Der Weg für neue Kriegsabenteuer, für den wortbrüchigen Überfall auf die Sowjetunion war frei.

Im Zusammenhang mit der Unterwerfung Südosteuropas unter die faschistischen Achsenmächte wird in der imperialistischen Historiographie, besonder der BRD, den Interessengegensätzen zwischen Deutschland und Italien im Donau- und Balkangebiet viel Raum gewidmet und dabei der Schluß nahegelgt, daß Hitlerdeutschland durch ständige Rücksichtnahme auf die den deutschen Interessen konträren Ambitionen des italienischen Partners in diesen Ländern bewußt Nachteile in Kauf genommen hätten, ja daß die faschistische Neuordnung im europäischen Südosten ohne solche Widersprüche eine wesentlich andere, im ganzen friedlichere Entwicklung genommen hätte.[9]

Diese zweckgebundene Überschätzung der Konsequenzen deutsch-italienischer imperialistischer Divergenzen, die die faschistische Expansion nach Südosteuropa wohl im historischen Detail, nicht aber ihrem Wesen und ihren Ergebnissen nach verändern konnten, läuft auf die apologetische Entlastung des faschistischen deutschen Imperialismus hinaus, während dem italienischen Juniorpartner die Hauptverantwortung aufgebürdet werden soll.

Solche Erscheinungen, wie z.B. territoriale Konzessionen, die Hitlerdeutschland den chauvinistischen Begehrlichkeiten seines italienischen Juniorpartners, seiner ungarischen und bulgarischen Satelliten machte, für das Wesen der faschistischen „Neuordnungs"- und Okkupationspolitik in Südosteuropa auszugeben, geht jedoch bewußt am Kern der Problematik vorbei. Der Sache nach zielten sowohl das System der politischen „Neuordnung" als auch das faschistische Okkupationsregime trotz bestehender Divergenzen zwischen den Achsenstaaten, trotz differenzierter Methoden und vielfach auch widersprüchlicher Maßnahmen darauf ab, den europäischen Südosten unter Einbeziehung des Potentials der freiwilligen oder gepreßten Verbündeten Hitlerdeutschlands in eine Rohstoff- und strategische Ausgangsbasis sowie in ein Menschenreservoir für die weitere Kriegführung des deutschen Imperialismus zu verwandeln, der dabei niemals — trotz aller Danaergeschenke — seine politische und ökonomische Vormachtstellung im Donau- und Balkanraum aufgegeben hat. Als Wesenszug des faschistischen „Neuordnungs"- und Okkupationssystems tritt somit die Sicherung der politischen, militärischen und wirtschaftlichen Hegemonie des faschistischen deutschen Imperialismus in Südosteuropa zutage.

---

[9] Vgl. J. Matl, *Jugoslawien im zweiten Weltkrieg*, in: *Osteuropa-Handbuch, Jugoslawien*, Bd 1, Köln/Graz 1954, S. 103; H. Neubacher, *Sonderauftrag Südost 1940—1945*, Göttingen/Berlin (W)/Frankfurt a.M. 1956, S. 132 f.; L. Hory/M. Broszat, *Der kroatische Ustascha-Staat 1941—1945*, in: Schriftenreihe der Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte, Nr. 8, Stuttgart 1964, S. 41.

L'ARMÉE DE LA VALACHIE SOUS LE RÈGNE DE MICHEL LE BRAVE (1593—1601)

NICOLAE STOICESCU

Les transformations socio-économiques et politiques intervenues en Valachie dans la seconde moitié du XVI^e siècle sont généralement connues, ainsi que les conséquences de la domination ottomane installée au cours de la troisième et quatrième décennies du même siècle [1].

Sur le plan militaire, la « grande armée du pays », celle qui par sa vaillance avait assuré l'indépendance de l'Etat, cesse d'être appelée sous les armes pendant la première moitié du XVI^e siècle [2]. Au cours de la seconde moitié de ce siècle, un rôle croissant dans l'armée, comme dans l'administration revient aux corporations des « *curteni* » (gens de cour), dits aussi « *roşii* » (les rouges) [3].

Après le règne de Radu d'Afumaţi (1522—1529), le combat contre les Turcs s'arrête. Ensuite, quand un corps d'armée ira en Transylvanie sur l'ordre de la Porte, en 1558, l'armée ne participera à aucune action militaire. On pourrait dire que *presque sept décennies d'inactivité* (depuis Radu d'Afumaţi jusqu'à Michel le Brave) *avait enlevé à l'armée son adresse guerrière.*

Parallèlement au déclin de l'armée valaque, des modifications structurales interviennent en Europe dans l'organisation et la dotation des troupes, qui accordent toujours plus d'importance aux mercenaires et aux armes à feu, de plus en plus perfectionnées. C'est l'époque où la carrière des armes devient une véritable science, et où les guerres, fort coûteuses, ne convenaient qu'aux pays riches [4].

Après l'avènement au trône de la Valachie, Michel le Brave s'est rendu compte de la situation et s'est mis en quête des meilleures solutions en vue de remettre sur pied une armée à même de combattre pour reconquérir l'indépendance du pays. L'appel à la « grande armée » ne pouvait plus avoir le même succès que du temps du règne glorieux d'Etienne le Grand, car celle-ci avait perdu l'habitude de la guerre et se trouvait dans un état d'évidente infériorité par rapport aux soldats de carrière. Toutefois, Michel ne renonça pas à appeler les habitants du pays sous les

---

[1] Voir *Istoria Romîniei*, II, Editions de l'Académie roumaine, Bucarest, 1961, p. 776—798 et 826—880.

[2] Sur les causes du déclin, voir N. Stoicescu, « *Oastea cea mare* » *în Ţara Românească şi Moldova (sec. XIV—XVI)*, dans l'ouvrage *Oastea cea mare*, Bucarest, 1972 et idem, *Discuţii. Despre « oaste » şi « oastea cea mare »* (« Revista de istorie », 1974, n° 2, p. 269—274).

[3] N. Stoicescu, *Curteni şi slujitori*, Bucarest, 1968.

[4] F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2^e, vol. II, Paris, 1966, p. 8.

armes et on trouve, dans maintes sources historiques, signalés ces derniers aux côtés de leur prince, bien qu'ils ne composent plus, comme jadis, la « grande armée ».

Un premier appel sous les armes des habitants a eu lieu au commencement même de la rébellion contre les Turcs, en 1594, quand, après avoir brûlé les quittances et les registres turcs, le prince réunit le « peuple », lui déclarant qu'il l'a affranchi de toute charge et lui demandant des volontaires pour le suivre. « Et avec çà il a réussi à attirer à lui une très grande foule » [5]. *De cette « foule » se composera la première armée de Michel le Brave*, à l'appui duquel viendront par la suite un certain nombre de mercenaires hongrois et haïdouks sud-danubiens.

Les soldats « du pays » sont mentionnés ensuite dans bon nombre de sources, *notamment pour la période 1595—1597, quand ils affrontèrent les coups durs des batailles contre les Turcs* [6].

Outre les hommes libres, les boyards étaient obligés de faire venir sous les armes les hommes de leurs domaines, dont ils prenaient le commandement. En septembre 1597, le prince ayant inspecté « les cavaliers que les boyards sont tenus (de fournir) de leurs domaines à l'armée et de les faire servir à leur compte pendant trois mois », n'avait trouvé qu'environ 500—600 soldats de cette catégorie [7], ce qui prouve que les boyards ne pouvaient disposer que de contingents peu fournis.

A l'« armée du pays », composée de paysans et de citadins et présente dans de nombreuses campagnes de Michel le Brave, mais surtout lorsqu'il s'agissait de défendre le pays [8], s'ajoutait celle, avec un rôle assez important dans l'organisation militaire de la Valachie, des *gens de cour ou rouges*, petite noblesse avec des obligations militaires [9]. Ces gens de cour de Michel le Brave suscitèrent l'admiration de leurs contemporains, qui parlent de « la très belle armée des rouges » [10]. Ces soldats se battaient à cheval, utilisant leurs propres armes.

Il est fort probable que, vu le grand besoin de troupes à l'époque du règne de Michel le Brave, *le nombre des rouges ait été augmenté par l'inclusion dans leurs rangs de villages entiers* [11].

À l'« armée du pays » proprement dite et à ses gens de cour *le prince ajouta un nouveau corps d'armée, celui des « slujitori » (valets d'armes) levés parmi les paysans et les citadins et composé de deux groupes : les « dorobanţi » ou « trabanţi », qui étaient des fantassins, et les « călăraşi »* (cavaliers) [12]. Cette armée, à demi permanente — à la différence des mercenaires — ne coûtait pas beaucoup ; ils servaient le prince en échange de certaines exemptions fiscales et, dans certains cas, contre une solde. En plus des exemptions et de la solde, Michel le Brave employait aussi un autre

---

[5] Hurmuzaki, III/1, p. 465.

[6] *Călători străini despre ţările române*, III, p. 505 ; Hurmuzaki, XII, p. 51, 483, 621 ; IV, p. 66, etc.

[7] *Călători străini*, IV, p. 68.

[8] Parfois, les paysans étaient eux-mêmes les promoteurs de quelques entreprises de défense, pour protéger leurs villages, comme ce fut le cas en 1595 (*Istoria României*, II, p. 966).

[9] N. Stoicescu, *Curteni şi slujitori*, chap. I, *Curtenii şi evoluţia lor*, p. 15—59.

[10] *Călători străini*, IV, p. 129—130. Voir aussi *Monumenta Hungariae Hist.*, *Scriptores*, XXVIII, p. 290.

[11] *Doc. priv. istoria României*, B, XVII, vol. I, p. 90.

[12] N. Stoicescu, *op. cit.*, chap. *Slujitorii*.

moyen pour entretenir et recompenser les services de ses « slujitori » : il leur donnait l'usufruit des terres faisant partie des domaines du prince, tout en les établissant dans certaines villes de Valachie — à Ploieşti, Măneşti, Gherghiţa et Ruşii de Vede, où l'on signale des garnisons de cavaliers au début du XVII^e siècle, garnisons qui ne pouvaient dater que du règne de ce prince.

Compte tenu du besoin pressant d'hommes de guerre à cette époque, où la Valachie fournissait le plus grand effort guerrier de son histoire, il est fort probable que parmi ces « slujitori » il y avait aussi des serfs, bien que l'entrée de ceux-ci dans les corporations militaires fût généralement interdite [13].

Ainsi que l'ont déjà remarqué avant nous P. P. Panaitescu [14] et Ştefan Ştefănescu [15], l'an 1597 semble avoir marqué un tournant dans l'organisation de l'armée de Michel le Brave. Celui-ci est *le premier prince roumain à se servir des mercenaires à large échelle* [16].

Qu'est-ce qui a pu inciter ce prince à faire appel à de tels soldats ? *Tout d'abord un certain tarissement de la réserve d'hommes dont disposait le pays en 1597.* C'est ce que nous apprend la chronique : « Ensuite, Michel Voïvode, vu qu'il avait perdu tant de braves, il s'affligea. Et il commença à envoyer par tous les pays étrangers afin de réunir de vaillants bien braves et en ramena des Polaques et des Cosaques et toutes sortes d'hommes qui lui étaient utiles » [17]. Il ne faut point oublier que cette même année 1597, lors de l'inspection passée par Michel le Brave, celui-ci n'avait trouvé — comme nous l'avons déjà mentionné ci-dessus — que 500—600 soldats levés par les boyards sur leurs domaines.

Un autre mobile du prince était *son désir de moderniser son armée*, en appelant aux services des spécialistes dans le maniement des armes [18], pour lesquels la guerre était une profession. Or, les mercenaires étaient fort en vogue à cette époque. Le prince avait saisi l'importance des mercenaires, leur supériorité technique sur une armée de paysans, avec un armement de fortune, et qui, pris par la culture de la terre, n'étaient guère au courant des progrès réalisés dans les domaines des armes et de la technique militaire. Parlant de la défaite infligée à André Bathory à Şălimbăr, Michel le Brave remarquait que le prince-cardinal s'était présenté sur le champ de bataille avec des troupes inférieures à l'armée valaque, disposant « surtout d'un ramassis de gens d'armes et de paysans, sans troupes payées » [19].

Tant que le prince valaque avait eu à combattre un ennemi dont la dotation de l'armée ne dépassait point celle de ses propres troupes (comme c'était le cas pour l'armée turque), l'« armée du pays » avait pu faire front avec succès à une telle situation. Mais quand Michel se rend

---

[13] *Ibidem*, p. 90—94.

[14] P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Bucarest, 1936, p. 65.

[15] Ştefan Ştefănescu, *Un document recent descoperit privitor la recrutarea mercenarilor de către Mihai Viteazul* (« Romanoslavica », V, 1962, p. 157—163).

[16] Suivant l'opinion de N. Iorga, avec l'an 1599 une nouvelle étape s'ouvre dans l'histoire de l'armée roumaine ; l'éminent historien commence le deuxième volume de son *Istoria armatei române* avec un chapitre intitulé *Războaiele cu mercenari ale domnilor români* (*1599—1611*).

[17] *Istoria Ţării Româneşti*, éd. C. Grecescu-Dan Simonescu, p. 65.

[18] Voir sa demande de 1598—1599 qu'on lui envoie de l'Empire autrichien « dua vallorosi colonelli, capetani pratichi della guerra » (Hurmuzaki, XII, p. 410).

[19] Hurmuzaki, III/1, p. 339.

compte qu'il aura à se mesurer avec des adversaires mieux préparés et mieux dotés, il fit l'effort de moderniser au moins une partie de son armée.

Enfin, une troisième raison s'imposait au prince en ce sens, à savoir *le besoin de pouvoir disposer d'une armée permanente bien dotée*, susceptible de faire face à n'importe quelle invasion imprévue. N'oublions pas que les Tatars avaient attaqué à l'improviste la Valachie en 1596. Ne rencontrant aucune résistance, ils y firent « grand mal et pillage chez tous les Valaques » ou « de grands méfaits et l'esclavage et le pillage et le feu chez tous les Valaques », comme l'affirment les documents [20].

Comme les habitants du pays n'étaient pas tenus de servir en permanence dans l'armée, ni de participer aux longues campagnes de durée à l'étranger sur leur propre compte, Michel, dès qu'il « s'est engagé dans des combats offensifs sur de larges fronts et d'une certaine durée, auxquels l'armée du pays ne pouvait pas faire face » [21] ressentit le besoin d'organiser une armée permanente.

Cependant, la Valachie étant appauvrie et ravagée par les Turcs et les Tatars, le vaillant prince n'avait pas les moyens d'organiser une armée à ses souhaits [22]. Ses mercenaires — qui recevaient une solde inférieure à celle des mercenaires occidentaux [23] — étaient inférieurs à ces-derniers dans « *la professione di guerra* », ainsi qu'il sera constaté par un illustre mercenaire de carrière, le général de l'Empire, Georges Basta [24].

En plus des mercenaires étrangers (cosaques, hongrois, serbes, bulgares), levés dans les pays du voisinage, *Michel le Brave employa à large échelle des mercenaires roumains*, recrutés chez les valets d'armes (« *slujitori* ») et notamment les « *dorobanţi* ». Sur les 13 281 mercenaires dont il disposait en Transylvanie [25], la moitié presque (6 010) étaient des « dorobanţi ». Ces-derniers étaient enregistrés à part des autres mercenaires, étrangers ou moldaves, ce qui prouve leur origine valaque. Il est fort probable qu'obligé d'entraîner ces hommes dans une campagne de durée, le prince les ait transférés temporairement parmi ses troupes payées, en leur accordant l'entretien et une solde [26].

Le mélange de mercenaires étrangers provenant des pays du voisinage s'est révélé bien instable, suscitant au prince maints problèmes. Par surcroît, on ne pouvait s'en servir contre leur pays d'origine : chaque fois que Michel tenta de le faire, ces soldats ont déserté (les Hongrois en Transylvanie, les Cosaques quand il fut question de prolonger la campagne de Moldavie en Pologne ou au moment des combats contre les troupes polonaises, pendant l'automne de 1600).

Pour le recrutement de ses mercenaires dans les pays voisins, le prince envoyait des émissaires spéciaux, munis de lettres en ce sens [27].

---

[20] *Doc. priv. istoria României*, B, XVI, vol. VI, p. 222, 229.

[21] I. Ionaşcu, préface à l'ouvrage de V. Atanasiu, *Mihai Viteazul. Campanii*, Bucarest, 1974, p. 17.

[22] Nicolae Iorga exagère assurément en affirmant que Michel le Brave « n'a jamais réussi à mettre sur pied une véritable armée » (*Istoria românilor*, V, p. 350).

[23] *Călători străini*, III, p. 569.

[24] Ciro Spontoni, *Historia della Transilvania*, Venise, 1638, p. 113.

[25] Voir note 41.

[26] Voir N. Stoicescu, *op. cit.*, §. *Dorobanţii*.

[27] Hurmuzaki, XII, p. 44 ; P. P. Panaitescu, *Documente privitoare la domnia lui Mihai Viteazul*, Bucarest, p. 19—21 ; Ştefan Ştefănescu, *op. cit.*

Celles-ci précisaient les conditions de l'engagement : un salaire mensuel de 5 thalers pour le cavalier et de 3 thalers pour le fantassin ; la nourriture assurée (du pain et de la viande chaque jour), ainsi que le drap ou les vêtements pour toute une année ; le partage du butin de guerre, des dons et, parfois, l'offre d'armes blanches. Avec la demande d'enrôlement, le prince envoyait aussi des sommes assez importantes, destinées de servir d'à valoir sur leur solde future à ceux désireux d'entrer à son service. D'autre part, ses émissaires mettaient en valeur les grandes richesses à capturer chez les Turcs par les futurs combattants et faisaient appel à la solidarité des mercenaires avec la cause de la « chrétienté », menacée par les « Turcs païens » [28].

Quels mobiles poussaient ces soldats à entrer au service de Michel le Brave ? Vraisemblablement pour bon nombre d'entre eux ce qui jouait le plus c'était l'idée du profit à en retirer, car *le vaillant prince était très généreux envers ses hommes*, et cette générosité était renommée. Un compte rendu vénitien, daté du mois d'avril 1595, disait, par exemple, qu'une foule de soldats se réunissaient sous la bannière de Michel le Brave « à cause de sa renommée de grande vaillance et sa grande générosité » [29].

Un chef cosaque de la troupe de Michel, Walawski, témoigne de ce que le prince « est si généreux avec nous (ses mercenaires, n.a.), que si quelqu'un est Polonais (les Cosaques venaient de Pologne, n.a.) il lui fait quelques dons et à celui qui veut le servir il lui donne déjà de l'argent » [30].

Après une victoire, les mercenaires étaient recompensés avec largesse. Le même Walawski dit qu'après la bataille de Şălimbăr, le prince paya à ses mercenaires cosaques et hongrois le montant de leur solde pour trois mois, en récompense de « leurs faits et leur courage », leur payant aussi le quatrième mois par avance [31].

Michel le Brave était aussi très prévenant et généreux avec les commandants des ses troupes, qu'il considérait comme des camarades d'armes. C'est toujours ce Walawski, cité ci-dessus, qui nous apprend : « quand nous nous rendons chez lui il nous reçoit, nous les colonels et les capitaines, avec le plus grand honneur ; nous prenons place avec lui à table et il ne nous regarde pas comme un prince, mais se comporte avec nous tel un camarade de guerre. Il n'y a presque pas de jour qu'il ne nous donne quelque chose qui lui appartienne, par exemple des vêtements, des fourrures de prix, voir aussi des écus d'or, dont ses poches sont toujours pleines. Il n'est pas avare de son argent et à table il lève sa coupe à la santé des valets („slujitori") pauvres et leur donne à manger de sa main même, les apaisant bien avec des écus » [32]. Aussi, le témoignage du voïvode — rapporté par le chroniqueur hongrois Szamosközy — suivant lequel il se serait privé pour donner à ses soldats des chevaux, des vêtements et des armes, ne semble-t-il pas exagéré. Le prince aurait affirmé à ce sujet : « *je les ai tenus non comme mes serviteurs, mais comme mes*

---

[28] Hurmuzaki, XII, p. 332—333.

[29] A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti*, IV, p. 199.

[30] *Călători străini*, IV, p. 181.

[31] Voir aussi *Discours des affaires de Transylvanie...*, Lyon , 1613, trad. I.Catina, Bucarest, 1913, p. 32, et *Călători străini*, IV, p. 129.

[32] *Ibidem*, p. 181.

enfants; quand j'acquérais quelque chose, je leur donnais tout le butin » [33]. Accoutumés à un pareil traitement, les mercenaires manifestaient hautement leur mécontentement quand le prince manquait des moyens pour les satisfaire [34].

D'autre part, ces mercenaires, parmi lesquels il y avait beaucoup de braves (puisque une source contemporaine affirme: « on dit des merveilles sur les vertus et l'intrépidité des soldats de Michel ») [35], étaient captivés par la vaillance personnelle du voïvode valaque. Celui-ci leur donnait toujours l'exemple, en intervenant là où les choses tournaient au plus mal et demeurant continuellement « tel un lion, à la tête de la bataille », suivant l'expression si plastique de Miron Costin [36]. Les exemples de vaillance personnelle fournis par le grand prince abondent et sont généralement connus. *On peut affirmer qu'il n'y a eu point de combat où il n'encourage ses guerriers par des actes d'une intrépidité devenue légendaire* [37].

Michel passait pour l'un des grands généraux de son temps. Rodolphe II le comparait à Alexandre le Grand et le commissaire impérial David Ungnad déclarait à son sujet que « *pour la guerre en ces lieux contre les Turcs c'est un général plus grand que tout autre* » [38]. Il va de soi donc que n'importe quel soldat s'enorgueillisse de combattre dans les rangs d'un tel commandant, qui devait sûrement le conduire à la victoire.

Enfin, il convient de ne pas oublier que pour certains de ces gens de guerre, surtout pour ceux originaires du Sud du Danube, qui avaient connu la domination ottomane, combattre la Porte était tout à fait naturel. A ces Sud-danubiens, Michel fournissait en effet les moyens et le cadre organisé nécessaires à cette entreprise. Il est difficile, par ailleurs, de préciser si l'idée du combat « pour la chrétienté », dont les lettres de Michel font un tel cas, avait ou non grande prise sur ces guerriers.

On ne saurait passer sous silence à cet égard les dires de N. Bălcescu, dans la belle monographie qu'il dédie à Michel le Brave : « Les Roumains... le suivaient poussés plutôt par le devoir et l'amour de la patrie, qu'il avait rendue si glorieuse et qu'il avait promis de rendre tout aussi grande. Les Serbes, les Bulgares, les Grecs, les Albanais accouraient à lui comme vers un ange de la liberté et de la rédemption de leur peuple [39]. Les

---

[33] Ioachim Crăciun, *Cronicarul Szamosközy şi însemnările lui privitoare la români* (*1566—1608*), Cluj, 1928, p. 136.

[34] *Călători străini*, IV, p. 62 et Hurmuzaki, XII, p. 304—305, 677, 838.

[35] « Tezaur de monumente istorice », III, p. 68.

[36] Miron Costin, *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, p. 53.

[37] *Cronica lui B. Walther*, éd. Dan Simonescu, p. 78 et *Călători străini*, IV, p. 161; Ciro Spontoni, *op. cit.*, p. 115; Biselius, dans « Tezaur de monumente istorice », I, p. 163; Szamosközy, trad. I. Crăciun, p. 117, etc.

[38] Hurmuzaki, XII, p. 843.

[39] Quantité de témoignages attestent les espoirs de libération mis par les peuples sud-danubiens dans le combat dirigé par Michel le Brave. En voici quelques-uns : « les Serbes, les Bulgares et les Dalmates attendent le voïvode de Valachie au-delà du Danube » (I. Corfus, *Mihai Viteazul şi polonii*, Bucarest, 1938, p. 233); « les Serbes et les Bulgares étaient partisans de Michel et ils attendaient avec impatience de le voir passer chez eux pour lui faire hommage » (« Tezaur de monumente istorice », I, p. 300); « les chrétiens de Bulgarie et de partout ailleurs au-delà du Danube l'attendaient avec de grandes requêtes et l'incitaient quotidiennement » (N. Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, I, p. 249); Michel le Brave en personne déclarait que les Serbes et les Bulgares « l'attendent avec grande nostalgie », et le métropolite Denis Rally l'assurait que « toute la chrétienté de là-bas s'incline à Votre Seigneurie » (Hurmuzaki,

Cosaques, les Polonais, les Hongrois s'enrôlaient sous ses étendards, les uns conseillés par leur admiration pour le grand héros, les autres poussés par l'amour de la guerre et des profits qu'elle apportait aux soldats, tels autres, comme presque tous les braves, car leur cœur brûlait du plus noble amour de la gloire qui pousse l'homme vers la mort afin de conquérir l'immortalité » [40].

Quant aux *effectifs mercenaires* de l'armée de Michel le Brave, on verra — d'après les listes de paie officielle, publiées par N. Iorga [41] — qu'alors que l'ensemble de l'armée valaque passée en Transylvanie comptait 30 000 hommes, les soldats payés se chiffraient *à 13 281 hommes, donc un peu au-dessous de la moitié de la totalité de ses guerriers.* Pendant les années antérieures à 1598, les effectifs mercenaires ne devaient pas dépasser quelques milliers (leur chiffre exact est difficile à préciser).

Les soldes de ces 13 281 mercenaires ajoutées aux sommes d'argent allouées pour leur nourriture montaient à environ 75 500 lei par mois. Sur ce total, l'empereur autrichien payait à Michel (irrégulièrement) environ 20 800 florins, ainsi qu'il résulte du rapport de Lassota de 1597 [42].

Estimant que dans l'intervalle de 1598 à l'été de 1600 Michel aura dépensé une moyenne d'environ 75 000 thalers par mois pour la solde et la nourriture de ses soldats, il s'ensuit que ses *frais annuels montaient à environ 1 000 000 thalers*, ce qui était énorme vu les ressources de la Valachie.

A partir du moment où il s'engage dans la voie de la levée des mercenaires, *le principal souci de Michel le Brave est leur entretien et leur salaire.* Comme l'empereur d'Autriche ne prenait pas la peine de lui fournir périodiquement les subsides promises, pour Michel « commence toute une tragédie de vaines attentes à la suite de promesses menteuses », situation qui devait le conduire à « la catastrophe finale », comme l'écrit N. Iorga [43].

Les moyens du prince ne lui permettaient d'entretenir à ses frais qu'environ 2 000 mercenaires, ainsi qu'il le déclarait lui-même en 1596 [44]. D'autre part, Rodolphe II ne lui faisait avoir des subsides que pour 4 000 mercenaires, et encore avec de grands retards et irrégulièrement. Or, en 1599—1600, le prince disposait d'environ 12—14 000 mercenaires et souvent il n'était pas en mesure de les payer.

Dès 1595, le prince valaque avait montré, et à maintes reprises, qu'il ne disposait pas de moyens suffisants pour tenir ses mercenaires. Il avait lancé de nombreux appels afin d'obtenir l'aide nécessaire à la conduite de la lutte engagée non seulement au profit de son pays, mais

XII, p. 291—292 et 570—571); enfin, en 1598, on disait « si le prince passait lui-même le Danube avec 15 000—20 000 hommes, tous ces peuples jusqu'à Constantinople, dégoûtés de l'oppression turque, se soulèveraient d'un seul élan, tels qu'ils sont : les Bulgares, les Serbes, les Albanais, les Rasciens, unis avec eux dans la même foi, et chasseraient de chez eux les Turcs ; n'importe leur nombre » (*Călători străini*, IV, p. 101). Voir aussi Bistra Cvetkova, *La situation internationale et le peuple bulgare à la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle* (« Bulletin AIESEE », IX, 1971, n° 1—2, p. 57—72).

[40] N. Bălcescu, *Românii sub Mihai Voievod Viteazul*, Bucarest, 1960.

[41] N. Iorga, *Documente nouă, în mare parte românești, relative la Petru Șchiopul și Mihai Viteazul*, Bucarest, 1899, p. 34—36.

[42] *Călători străini*, IV, p. 74—75.

[43] N. Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, I, p. 235.

[44] Hurmuzaki, III/1, p. 508—509.

pour la défense de la « chrétienté » toute entière. Quelques-uns de ces appels sont vraiment dramatiques; ils révèlent les affres d'un homme réduit à mettre en gage jusqu'aux bijoux de sa femme pour se procurer l'argent nécessaire à ses soldats. « Dans notre guerre pour la chrétienté et à cause de notre combat contre les païens nous avons dépensé tout notre bien de sorte que nous n'avons plus de quoi tenir des troupes pour affronter les païens », disaient les envoyés de Michel à Prague, le 5 janvier 1597 [45]. L'année suivante, le prince demandait tristement à Jean de Marini Poli : « qu'est-ce que je deviendrai, moi, sans argent pour payer les soldats ? » [46]

Pour entretenir une telle armée, Michel le Brave dut recourir en fin de compte à certains moyens qui suscitèrent le mécontentement du pays. Tout d'abord, de grands impôts — les « năpăşti de biruri » (contributions de surtaxe) souvent mentionnées par les documents valaques. Ces surtaxes obligèrent de nombreux paysans libres de vendre leurs terres et de perdre la liberté [47]. En outre, le prince était parfois obligé de « lancer ses troupes à travers le pays » afin de se procurer elles-mêmes la nourriture, comme il ressort de certaines réclamations des boyards valaques de 1599 [48].

La Transylvanie une fois conquise, l'obligation d'entretenir l'armée s'est étendue à cette province aussi, dont les habitants furent obligés de payer le « double impôt » de 6 florins pour chaque *poartă* (unité fiscale), en plus du sacrifice d'un spécimen de gros bétail toutes les 10 *porţi* [49]. Toutes ces contributions, ajoutées aux excès des mercenaires — bien que punis par Michel — ont constitué autant de raisons de mécontentement pour une partie des habitants de la Transylvanie, notamment pour les aristocrates hongrois.

Une troisième catégorie de soldats, en dehors de l'« armée du pays » et des mercenaires, était celle des *haïdouks*. A part les Serbes et Bulgares mercenaires de Michel le Brave, son armée compta, à partir de 1596, un corps de haïdouks libres — Serbes, Bulgares et Albanais — qui guerroyaient pour le butin [50]. C'est ce qui explique l'absence de leur mention sur les listes de paie des mercenaires, ainsi que les mentions à part qui en sont faites. Les captures de guerre jouaient à cette époque un rôle important. Quantité de gens s'enrichissaient à la suite d'une expédition de pillage [51], et Michel entreprit quelques expéditions de ce genre au-delà du Danube.

Les haïdouks avaient aussi un autre motif de combattre les Turcs, à savoir l'oppression que ces-derniers exerçaient sur leurs peuples et

---

[45] A. Veress, *op. cit.*, V, p. 51—52.

[46] Hurmuzaki, XII, p. 333.

[47] *Doc. priv. istoria României*, B, XVII, vol. II, p. 228, 237, 265 passim; vol. III, p. 73, 83, 108, 116 passim.

[48] « Studii şi mat. de istorie medie », V, p. 187.

[49] Ioachim Crăciun, *Dietele Transilvaniei ţinute sub Mihai Viteazul* (« Anuarul Institutului de Istorie », Cluj, VII, 1936—1938, p. 623, 624, 634).

[50] A. Veress, *op. cit.*, VI, p. 210; Szamosközy, éd. cit., p. 102 et Hurmuzaki, IV/2, p. 584, 588.

[51] La Chronique de B. Walther, édition citée, p. 72; Hurmuzaki, XII, p. 191; N. Iorga, *Studii şi documente*, III, p. 5—6.

l'espoir qu'avec le concours des troupes de Michel le Brave ils parviendront à délivrer leurs pays subjugués [52]. *Leur participation massive aux opérations militaires dirigées par Michel le Brave représente donc une forme de la solidarité des peuples sud-danubiens avec la lutte antiottomane de la Valachie* [53].

C'est aux années 1596—1597 que remontent les premières actions des haïdouks de Michel le Brave. Depuis ces premières actions et jusqu'en 1600, le prince a compté dans son armée sur un groupe massif de haïdouks, estimé à une moyenne de 4 000—5 000 hommes.

Suivant des relations polonaises, Baba Novac, le commandant des haïdouks [54], aurait également pris part aux combats de l'automne de 1600 contre les troupes de Jean Zamoyski. Il aurait eu à cette occasion sous ses ordres 6 000—7 000 hommes (probablement des haïdouks) [55]. Après la mort de ce fidèle guerrier de Michel le Brave, tué sauvagement par des nobles hongrois [56], la troupe des haïdouks s'est dispersée.

★

Il y a de riches données documentaires sur les *effectifs de l'armée de Michel le Brave*. Mais souvent ces données, fournies par les différentes chroniques et relations ou autres documents, sont contradictoires ce qui rend difficiles les précisions en chiffres exacts.

Vu la force toute particulière de cette armée et ses glorieuses victoires, *les contemporains étaient fermement convaincus que ce prince si vaillant disposait d'une « grande armée »*, qui aurait compté jusqu'à 80 000 ou 90 000 hommes [57]. Michel le Brave entretenait lui-même parfois de telles impressions, afin d'en imposer à ses amis ou d'intimider ses adversaires. Par exemple, après la conquête de la Transylvanie, les envoyés du prince à Prague prétendaient que le vainqueur d'André Bathory disposait de 100 000 soldats, dont 60 000 payés et 40 000 gens du pays [58].

En réalité, ces effectifs étaient de beaucoup moins importants, ne dépassant pas une moyenne de 30 000—40 000 hommes, si l'on excepte les campagnes du commencement et de la fin de son règne, quand ces effectifs étaient plus réduits, ou la campagne de Moldavie, quand ils furent un peu plus nombreux, réunissant aussi les forces de Transylvanie.

---

[52] Voir ci-dessus, note 39. Parfois, ces Sud-danubiens offraient leurs services guerriers au prince de la Valachie en renonçant à réclamer un salaire; tel a été le cas des Albanais de Dobroudja qui, en 1595, alors que Michel le Brave incendiait Rouchtchouk, ont traversé le Danube et lui ont demandé de combattre aux côtés des Roumains lors de leurs expéditions dans la Péninsule balkanique (Claudio Isopescu, *Documenti inediti della fine del Cinquecento*, Bucarest, 1929, p. 97). Voir aussi Hurmuzaki, III/1, p. 449 et XII, p. 37.

[53] Sur les entreprises communes de l'armée valaque et des habitants du Sud du Danube, voir A. Veress, *op. cit.*, V, p. 59—60; A. Decei, *Avvisi riguardanti i paesi romeni negli ani 1596—1598* (« Diplomatarium Italicum », IV, 1939, p. 33).

[54] Voir le tout dernier ouvrage de Marin George, *Baba Novac, căpitan în armata lui Mihai Viteazul*, Bucarest, 1975; ainsi que Sandu Cristea, *Baba Novac în eposul român și sîrb*, dans « Radovi-Simpozijuma » Actes du Symposium (22—23.V.1970), Pančevo, 1972, p. 353—362.

[55] I. Corfus, *op. cit.*, p. 345 et P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 235—236.

[56] I. Filimon, *Arderea pe rug a lui Baba Novac* (« Patria », Cluj, 25 décembre 1932, p. 9) et Hurmuzaki, XII, p. 1153.

[57] P. P. Panaitescu, *Documente*, p. 100, 116 et Mihail Dan, *Mihai Viteazul în cîteva broșuri germane contemporane* (« Anuarul Inst. de istorie », Cluj, 1945, p. 281).

[58] Hurmuzaki, XII, p. 475.

Sans savoir avec précision à combien pouvaient monter les effectifs de Michel au début de son règne, il est à supposer qu'ils devaient être des plus modestes. Comme nous l'avons déjà montré ci-dessus, après s'être dressé contre les Turcs, Michel le Brave a mis sur pied une armée où le rôle principal était tenu par les Roumains, auxquels s'y rattachait un nombre réduit d'Hongrois, Szeklers, Cosaques et haïdouks. Les données concernant les effectifs militaires employés dans les combats pour la reconquête de la ligne du Danube indiquent des chiffres qui ne dépassent pas 10 000 hommes [59].

Quant aux effectifs de la glorieuse bataille de Călugăreni, il convient de faire crédit au chroniqueur officiel de Michel le Brave, qui connaissait fort bien la situation et qui affirme que *le chiffre de ses soldats ne dépassait pas 16 000* [60]. Au cours des années suivantes, les effectifs de l'armée valaque augmentèrent, par l'adjonction aux forces locales d'un nombre croissant de mercennaires et de haïdouks.

En 1598, Szamosközy notait l'opinion suivant laquelle l'armée valaque aurait compté environ 32 000—38 000 hommes, dont 6 500 ou 8 000 lancés dans une expédition au-delà du Danube [61]. Le chroniqueur transylvain n'exagérait pas dans son estimation, car, le 25 septembre 1598, Michel le Brave communiquait avec satisfaction à l'archiduc Maximilien qu'il était parvenu à réunir *une troupe de 30 000 à 40 000 hommes, cavaliers et fantassins, la plus importante des troupes qu'il a jamais eues* [62]. *On peut considérer donc l'an 1598 comme une année de préparatifs militaires fébriles, préparatifs dont le but était l'union avec la Transylvanie, réalisée l'année suivante.*

Les effectifs entrés en Transylvanie par le défilé de Buzău et par Turnu Roşu totalisaient — suivant les informations les plus plausibles — *environ 30 000 hommes* [63]. Ces chiffres sont également confirmés par le chroniqueur Szamosközy, qui prétend que Michel le Brave était venu en Transylvanie avec 16 000 cavaliers et 14 000 fantassins, sans compter les Szeklers qui rallièrent ses troupes [64].

Compte tenu de toutes les relations et documents connus, on peut estimer cette armée de 30 000 hommes comme comportant environ 14 000 mercenaires, de 8 000 à 10 000 gens du pays et approximativement 6 000 haïdouks. Les mercenaires comptaient environ 6 000 dorobanţi (des Roumains dans leur majeure partie), environ 2 000 Moldaves, le même nombre d'Hongrois et environ 4 000 Cosaques. *Par conséquent, l'armée qui fit la conquête de la Transylvanie était constituée dans sa majeure partie par des Roumains* (*total approximatif de 18 000*).

Mais les effectifs les plus importants des troupes de Michel le Brave sont ceux réunis pour sa campagne en Moldavie, quand à l'armée proprement dite du prince se sont ajoutés plusieurs contingents de Transylvanie, ainsi que la troupe venue sous les ordres de Nicolae Pătraşcu de Valachie.

---

[59] *Ibidem*, p. 36.
[60] La Chronique de B. Walther, p. 78.
[61] Szamosközy, éd. cit., p. 112.
[62] Hurmuzaki, XII, p. 393.
[63] Hurmuzaki, III/1, p. 340, 345; XII, p. 481, etc.
[64] Szamosközy, p. 119.

L'on peut donc affirmer que l'union de la Moldavie avec les deux autres pays roumains s'est faite grâce à l'effort commun de ces-derniers.

Outre le gros de l'armée, dirigé par le prince et totalisant environ 28 000 soldats [65], entré en Moldavie par les gorges d'Oituz, un deuxième corps de troupes, d'environ 7 000 hommes recrutés partiellement en Transylvanie et entrés en Moldavie par le nord du pays [66]. A cette armée d'environ 35 000 hommes s'est ajoutée par la suite la troupe de Nicolae Pătrașcu de Valachie, évaluée à 10 000 ou 16 000 soldats. *Michel le Brave entra donc en Moldavie avec une très grande armée — la plus grande de celles dont il a jamais disposé — totalisant environ 45 000—50 000 hommes* [67].

Après l'expédition de Moldavie l'armée du prince a sensiblement affaibli à cause de sa dispersion : environ 10 000 soldats sont restés en Moldavie (parmi ceux-ci, les groupes dirigés par Deli Marco, Baba Novac, Udrea Băleanu et Mîrzea), les Szeklers et les Hongrois rentrèrent en Transylvanie (où les derniers passèrent dans le camp des nobles rebelles), alors que la plupart des « Valaques » furent renvoyés à leurs foyers[68]. C'est pourquoi ce fut à juste titre que Michel le Brave déclara que les nobles et Basta l'ont attaqué « sapendo che l'esercito mio non m'era appresso » [69].

Comme le temps manquait pour faire venir les troupes de Moldavie et celles de Valachie lors de la bataille de Mirăslău [70], Michel le Brave dut réunir à la hâte son disponible, qui était sensiblement moins important que l'armée avec laquelle il avait fait l'union de la Transylvanie et de la Moldavie.

Les données concernant les effectifs du prince lors de cette funeste bataille sont assez contradictoires, les chiffres indiqués par les diverses sources allant de 12 000 à 32 000 hommes [71]. Compte tenu de ce que le gros de son armée se trouvait en route vers la Transylvanie, en venant de Moldavie ou de Valachie, alors qu'une autre partie de ses troupes l'avaient quitté en route (les Cosaques et les Hongrois), vu aussi les pertes infligées par la défaite, nous pensons ne pas nous tromper en estimant que *Michel le Brave avait sous ses ordres à Mirăslău une troupe d'environ 18 000—20 000 hommes.*

En sacrifiant une bonne partie de cette armée, Michel le Brave s'est retiré vers Făgăraș, où il reconstitua une armée à partir des groupes venus de Valachie et de Moldavie, ainsi que des restes d'effectifs trouvés en Transylvanie. Cette nouvelle armée se composait de Moldaves, Valaques et Serbes, au total 16 000 hommes qui étaient — comme le prince vaincu l'affirme — prêts à mourir pour lui [72].

---

[65] Hurmuzaki, III/2, p. 353 ; XII, p. 780, 831, 864, 870, 881, 922.

[66] *Ibidem*, p. 864, 881.

[67] Voir aussi Al. Gonța, *Campania lui Mihai Viteazul în Moldova* (« Studii », 1960, n° 4, p. 145—146).

[68] Hurmuzaki, III/2, p. 359.

[69] A. Pernice, *Un episodio di valore toscano nelle guerre di Valachia alla fine del secolo XVI*, p. 285.

[70] Hurmuzaki, S. II/1, p. 639 et I. Minea, *Românii din Brașov și Mihai Viteazul* (« Cercetări istorice », VIII—IX, 1932—1933, n° 1, p. 232—237).

[71] Hurmuzaki, III/2, p. 366 ; XII, p. 1030 ; IV/2, p. 135, 584 ; « Diplomatarium Italicum », II, 1930, p. 173, 176 ; A. Veress, *op. cit.*, VI, p. 205, 210, etc.

[72] A. Pernice, *op. cit.*, p. 295.

Tout aussi incertaines sont les données concernant les effectifs qui ont pris part à la confrontation avec les armées polonaises pendant l'automne de 1600. Sur les renseignements de source polonaise on ne saurait se fonder à ce propos, vu l'exagération manifeste des effectifs de Michel le Brave, qu'ils prétendent comme ayant été de 40 000 ou de 60 000 hommes [73]. Plus proches de la réalité nous semblent les estimations de Basta, suivant lequel le prince aurait disposé de 15 000 soldats, dont 4 000 Roumains (*forti Valachi*) [74].

A Gorăslău également Michel le Brave se présenta avec une armée de fortune, composée de haïdouks et de mercenaires et sans l'apport de « la fleur des guerriers » valaques, occupés à l'époque de faire la chasse à Siméon Movilă. Les Szeklers aussi lui manquèrent, car il ne les avait pas appelés. Cette fois, ses effectifs ne dépassèrent guère 8 000—10 000 hommes [75]; ce sont les plus réduits de tous ceux dont le prince valaque a jamais disposé.

La récapitulation de toutes ces données fournirait le tableau suivant de l'évolution des effectifs qui formaient l'armée de Michel le Brave :

— Călugăreni (août 1595) — environ 16 000 ;
— Şălimbăr (octobre 1599) — environ 30 000 ;
— Moldavie (mai 1600) — environ 45 000—50 000 ;
— Mirăslău (septembre 1600) — environ 18 000—20 000 ;
— les combats contre les Polonais (octobre 1600) environ 15 000 ;
— Gorăslău (août 1601) — environ 8 000—10 000 hommes.

★

Quelques mots à propos de *la dotation* de l'armée valaque. Les troupes de Michel — composées de plusieurs corps de mercenaires, gens de cour (« curteni »), valets d'armes (« slujitori »), haïdouks et gens du pays — étaient dotées d'armes de toutes sortes, englobant depuis la gamme traditionnelle des armes blanches jusqu'aux armes à feu en vogue à l'époque.

Comme chacun de ces groupes de guerriers provenait d'un certain milieu et utilisait ses propres armes spécifiques, le prince les a enrôlés avec les armes auxquelles ils s'étaient accoutumés avec le temps. C'est ainsi que les Hongrois se battaient avec des lances et des piques, les Cosaques avec des arcs et des arquebuses, les « dorobanţi » avec des sabres et des fusils alors qu'une autre partie des troupes roumaines employait les gourdins et les piques, etc.

Si pour ce qui est des armes blanches, la situation de l'armée de Michel le Brave ne semble pas en gros avait été plus mauvaise que celle de la plupart des autres armées de l'époque (l'armée ottomane, par exemple), les choses se compliquaient quand des troupes armées légèrement comme celles-ci devaient affronter des soldats protégés par des armures ou la cavalerie lourde (dite des hussards), auxquels il était très difficile de résister dans ces conditions. Par exemple, les témoignages contemporains nous apprennent que la défaite infligée à Michel par les Polo-

---

[73] *Călători străini*, IV, p. 220, 224, 227, 228, 235.

[74] Ciro Spontoni, *op. cit.*, p. 126.

[75] A. Veress, *op. cit.*, VI, p. 381, 388; « Diplomatarium Italicum », II, 1930, p. 219, 231; Hurmuzaki, IV/1, p. 260 et Mihail Dan, *Cehi, slovaci şi români*, p. 347—348.

nais pendant l'automne de 1600 était due au fait que le prince roumain ne disposait ni d'une cavalerie lourde, ni de fantassins armés de hallebardes [76]. La même supériorité technique, propre aux mercenaires de Basta, explique la perte de la bataille de Mirăslău.

La position d'infériorité où se trouvaient, à cet égard, les troupes de Michel le Brave a été parfaitement saisie par Miron Costin. En évoquant avec admiration les 4 000 hussards polonais « revêtus tous de fer, armée solide », le chroniqueur précise que de tels soldats ne pouvaient pas être vaincus par les armées valaques et moldaves : « l'armée de Michel Voïvode inaccoutumé à de telles troupes » a dû se reconnaître battue [77].

C'est pourquoi un chef tel Basta — habitué à l'armée bien équipée des Autrichiens — pouvaient affirmer que les Moldaves et les Valaques n'étaient pas de bons soldats, car ils n'avaient pas l'expérience du maniement des armes et de l'exercice militaire [78]. D'après lui, ses propres soldats étaient meilleurs à ceux de Michel le Brave « nella profesione di guerra » [79]. Sa remarque portait sur la technique de la guerre à la mode à l'époque, domaine où il était un spécialiste reconnu. Par ailleurs, *l'armée valaque n'était guère inférieure à d'autres armées du temps*, ce qui faisait dire à un Carlo Magno que l'armée de Michel le Brave « est bonne, apte à surmonter n'importe quelle difficulté et avec l'expérience du combat » [80]. Quant à sa vaillance, ce trait lui était reconnu même par ses ennemis ; malheureusement, la vaillance à elle seule ne saurait suppléer la dotation et une formation technique inférieures.

Sous le rapport des *armes à feu*, l'armée de Michel présente la même dotation insuffisante. Le prince déplorait souvent son manque de mousquets, d'arquebuses et de fusils, en sollicitant aux impériaux cette sorte d'armes [81], dont il n'a reçu qu'une assez petite quantité.

L'*artillerie* tenait un rôle important dans les campagnes militaires de l'époque ; rappelons, par exemple, qu'à Mirăslău, Michel le Brave ne put être vaincu qu'après qu'on lui ait retiré et retourné contre lui son artillerie [82]. Ayant saisi l'importance de cette arme, le prince avait beaucoup insisté pour obtenir pour ses troupes des canons en bon nombre. C'est dans ce but même qu'il a fondé un atelier pour la fonte des canons, à Alba Iulia [83] ; mais cet atelier ne produisait pas des pièces lourdes d'artillerie et ne pouvait résoudre le problème qu'en partie, d'où la nécessité de s'adresser aux impériaux.

Un problème tout dernièrement posé est celui de la *flotte* dont disposait Michel le Brave [84]. Au cours de ses guerres contre les Turcs, le prince

---

[76] Hurmuzaki, IV/1, p. 164.
[77] Miron Costin, *Opere*, p. 53.
[78] A. Veress, *op. cit.*, VI, p. 332.
[79] Ciro Spontoni, *op. cit.*, p. 113.
[80] *Călători străini*, IV, p. 18. Voir aussi ci-dessus note 35.
[81] A. Veress, *op. cit.*, VI, p. 152—153 et N. Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, p. 286.
[82] Ciro Spontoni, *op. cit.*, p. 118.
[83] Paul Gyulai, *Noi documente şi interpretări noi de documente privind artileria şi un atelier de turnat tunuri în timpul lui Mihai Viteazul* (« Apullum », VII, 1968, Ière Partie, p. 529—543).
[84] Sergiu Columbeanu, *Flotilele lui Mihai Viteazul* (« Magazin istoric », 1973, n° 11, p. 2—5) ; idem, *Acţiunile lui Mihai Viteazul pentru stăpînirea Dunării* (« Revista de istorie », 1975, n° 4, p. 483—494).

a utilisé « beaucoup de chaloupes sur le Danube » (« molte saiche »). Cette flotille s'est enrichie par la capture de plusieurs galères turques, qu'il employa parallèlement aux « ottanta barche chiamate saiche ».

★

Notons, pour conclure, *les essais de Michel le Brave* (essais pas toujours réussis, pour des raisons indépendantes) *de moderniser son armée, de l'organiser comme une grande et puissante armée*, apte à affronter n'importe quel ennemi. Son règne représente pour l'histoire de l'armée l'un des moments les plus importants, tant par les essais susmentionnés, que par la série des grandes victoires obtenues contre des ennemis redoutables.

Le prince valaque était conscient de sa capacité de s'attaquer à de grandes entreprises, peut-être même de chasser les Turcs d'Europe; à cet effet il n'avait besoin que de l'argent et de soldats — ainsi que lui-même le déclarait [85]. Son rêve était d'avoir sous ses ordres 100 000 hommes; il aurait pu se réaliser par la réunion des armées des trois pays roumains, ce qui lui aurait permis de vaincre les Turcs [86].

Il convient aussi de ne point oublier que *le règne de Michel le Brave représente l'un des moments les plus remarquables de la solidarité des peuples du Sud-Est européen, dans leur lutte contre la domination étrangère. Pour mener à bien cette lutte, les peuples de cette partie du monde avaient mis tous leurs espoirs dans le prince de Valachie, s'enrôlant dans les rangs de sa vaillante armée.*

---

[85] Hurmuzaki, XII, p. 292—293.
[86] « Tezaur de monumente istorice », I, p. 262.

LA RÉSURRECTION DE BYZANCE OU L'UNITÉ POLITIQUE ROUMAINE : L'OPTION DE MICHEL LE BRAVE

ANDREI PIPPIDI

A travers les 375 ans écoulés depuis le premier accomplissement de l'unité politique roumaine, la signification du geste de Michel le Brave risque de nous échapper à moins de saisir exactement ce qu'en pensaient les contemporains. Or, à ce propos, les sources sont plutôt décevantes : la plupart remarquent seulement le côté militaire et politique de l'entreprise. Il y a, certes, le témoignage du prince lui-même, si souvent cité, à propos de son souhait ardent de réunir entre les mêmes frontières la Valachie , la Moldavie et la Transylvanie. Mais, pas plus que les autres documents, il ne fait aucune mention de la base nationale sur laquelle devait reposer l'unité du nouvel Etat. Ceci entre autres, parce qu'en Transylvanie, pour la forme, Michel n'était que « lieutenant » de l'empereur Rodolphe II, quoique dans les actes slavons émis par sa chancellerie il ait pris le titre princier.

Quant à la Moldavie et à la Valachie, il est prouvé que leurs habitants estimaient avoir « la même langue ainsi que la même religion », ce qui suffirait pour conclure à l'existence d'une conscience nationale roumaine à cette époque [1]. Elle se manifeste aussi par un sentiment accru de leur propre originalité vis-à-vis des peuples voisins[2].

Selon la mode de la Renaissance de remonter une généalogie plus mythique qu'historique — les Polonais se regardant comme des Sarmates, les Hongrois étant rattachés aux Huns comme les Szeklers aux Scythes, tandis que des Saxons adoptaient les Daces comme ancêtres, — les Roumains n'attendent pas plus pour proclamer fièrement leur origine romaine. Cependant, cette même idée pouvait devenir un danger pour leur indépendance religieuse et politique, depuis que les propagandes papale

---

[1] Voir le mémoire des boyards valaques présenté au chancelier de Pologne en 1599 à propos de l'élection du Moldave Siméon Movilă (N. Iorga, *Scrisori de boieri, scrisori de domni*, Vălenii-de-Munte, 1925, p. 42). L'ensemble du problème a suscité de nombreuses études, dont celles d'Eugen Stănescu, *Premisele medievale ale conştiinţei naţionale româneşti*, « Studii », XVII, 1964, pp. 991—1000, *Numele poporului român şi primele tendinţe umaniste interne în problema originii şi continuităţii*, ibid., XXI, 1969, pp. 189—206, et « *Roumanie* »*: histoire d'un mot. Développement de la conscience d'unité territoriale chez les Roumains*, « Balkan Studies », X, 1969, pp. 69—94.

[2] Le 5 septembre 1575, une dénonciation recueillie par le baile Correr accuse les boyards hostiles au prince de Valachie de n'être pas « veramente Vallacchi ma gente che habita da novo nel paese » (Hurmuzaki, IV, 2, p. 95). Les conditions d'élection au trône de Moldavie en 1601 portent que les candidats devront être « Grecs de religion, non d'origine » (Ilie Corfus, *Corespondenţă inedită asupra relaţiunilor între Mihai Viteazul şi Polonia*, « Codrul Cosminului », IX, 1935, p. 61).

et impériale s'en étaient emparées afin de justifier soit leur conversion à la religion de Rome, soit leur annexion au conglomérat médiéval de peuples compris sous le nom de Saint Empire Romain[3]. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles, tout en recherchant la protection de la dynastie des Habsbourg, Michel le Brave s'est défendu de céder au charme de sirène qu'exerçaient les émissaires de l'empereur ou les nonces pontificaux et n'a guère invoqué l'argument national. Les observateurs étrangers, à leur tour, semblent moins sensibles à la réalité démographique qu'à la fiction juridique : pour eux ce qui compte en Transylvanie ce sont les *tres nationes* privilégiées, malgré l'importance objective des Roumains en tant qu'élément majoritaire de la population de cette principauté.

Dès lors il est vraisemblable que Michel ait préféré s'en tenir à l'image traditionnelle de la *respublica christiana*, plus commode qu'expressive mais dont l'efficacité n'était pas encore épuisée à la fin du XVI-e siècle. C'est la chrétienté qu'il estime défendre, reprenant un rôle qui avait été celui de ses prédécesseurs, notamment du prince de Moldavie Etienne le Grand au XV-e siècle, et auquel, en vertu d'une expérience historique commune, prétendaient encore les Hongrois et les Polonais[4]. Voir en Rodolphe II le chef théorique et lointain du groupe d'Etats dressés contre l'Islam plutôt qu'un suzerain direct comprenait moins de risques. Malheureusement, le gouvernement de Prague ne l'entendait pas de cette manière. Le regroupement des forces chrétiennes face au péril ottoman, avec les sacrifices d'hommes et d'argent qu'il exigeait, avec les heurts entre les princes et les grands seigneurs hongrois ou roumains qui se disputaient des lambeaux de souveraineté à cette frontière orientale de l'Empire dont la garde leur était confiée, n'a jamais reçu d'aide puissante de la part des Habsbourg.

Il était pourtant une notion politique et mythique qui répondait mieux aux aspirations des peuples du Sud-Est européen, c'était l'*imperium*. L'Empire signifiait dans l'esprit des anciens sujets des *basileis* cet Empire d'Orient qui, s'il avait survécu à l'aube du 29 mai 1453 l'avait fait sous la forme paradoxale d'une idéologie nostalgique, réunissant les Grecs, Serbes, Albanais et Bulgares aux Roumains dans une même unité pontique et danubienne, raffermie par le maintien de la domination turque sur le territoire limité par les rivages de la mer Noire et ceux de l'Adriatique, et dont le morcellement tardif sera dû autant aux revers subis par l'Etat ottoman qu'aux différents nationalismes. Sans aller jusqu'à supposer une volonté consciente de rétablir l'empire byzantin qui aurait animé chacune des conspirations contre les Turcs qui, dans cette région, ne cessent presque pas dans la seconde moitié du XVI-e siècle, il est évident que cette résistance acharnée aux conquérants puisait une part de son énergie dans les souvenirs historiques. La caution de l'histoire sera donc maintes fois évoquée par une habitude mentale qui juxtapose l'avenir de liberté et de justice et la résurrection d'un passé prestigieux.

---

[3] A. Armbruster, *Romanitatea românilor, istoria unei idei*, Bucarest, 1972, pp. 87 et suiv.

[4] « Porta della christianità » en 1475, « scutum et protectio ab omni parte paganea » en 1503 (I. Bogdan, *Documentele lui Ştefan cel Mare*, II, Bucarest, 1913, pp. 323, 476) ou, en 1477, « un muro del Hungaria et Pollana » (G. Mihăilă, *Contribuţii la istoria culturii şi literaturii române vechi*, Bucarest, 1972, pp. 178—179).

L'autonomie politique de la Valachie et de la Moldavie, malgré leur asservissement économique à l'empire ottoman, en avait fait une terre de refuge pour les vagues successives de l'émigration byzantino-balkanique. Aux princes roumains, souvent tentés de se rallier à la croisade projetée par les Etats catholiques, a été offerte par le patriarcat œcuménique et par les descendants de l'aristocratie byzantine une position de protecteurs de l'Eglise orthodoxe qui, jointe à leur autorité autocratique sur leurs propres sujets, en faisait des « lieutenants » de la dignité impériale. D'une part, l'appui des peuples balkaniques était nécessaire à toute politique d'indépendance ébauchée par les principautés roumaines, d'autre part celles-ci devenaient la base stratégique de la future libération de la Péninsule rêvée par leurs alliés. Qu'on nous pardonne ce que les dernières lignes contiennent de généralisation peut-être hâtive et incertaine. On trouvera ailleurs les matériaux de cette construction [5].

Pour bien des prédécesseurs de Michel le Brave, ce rôle qui leur était dévolu éclaire « le grand dessein » qu'on peut reconnaître dans leur politique tortueuse. Tel, Jacques Basilikos qui régna en Moldavie entre 1561 et 1563, que sa généalogie controuvée présentait comme successeur de l'empereur Héraclius et des despotes serbes et dont les titres de « Μολδαβίας βασιλεύς » et de « vindex et defensor libertatis patriae » faisaient clairement allusion à une reconquête [6]. Tout en faisant savoir aux Habsbourg qu'il serait pour eux, s'il était contraint par les Turcs à envahir la Transylvanie, un « ennemi favorable », il sollicitait leur appui pour une offensive antiottomane dirigée vers Silistra [7]. Il projetait aussi de se rendre maître de la Valachie et il préparait, par ses agents, une insurrection des Slaves du Sud. Un témoin français rapporte à son sujet : «il a grande intelligence avec le patriarche de Constantinople et plusieurs Grecz » [8].

Le « despote » étant écarté par une conspiration des boyards, ses projets seront repris à l'époque de la guerre de Chypre par le prince de Valachie, Alexandre, lequel, en juillet 1571, lorsque la flotte de don Juan d'Autriche était prête à appareiller, euvoyait à Venise l'offre de se mettre « au service de Dieu et de la chrétienté », en provoquant un soulèvement de la Bulgarie, de la Serbie et de la Bosnie contre les Turcs.

---

[5] Les brèves réflexions suivantes sont inspirées par les conclusions de notre ouvrage *La tradition politique byzantine dans les pays roumains aux XVI-e—XVII-e siècles*, devant paraître prochainement.

[6] Pour les sources documentaires, voir A. Veress, *Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie*, I, Bucarest, 1929, pp. 200—202, 233; N. Iorga, *Scrisori*, pp. 215—217; idem, *Dovezi despre conştiinţa originei românilor*, Academia Română. Memoriile secţiunii istorice, s. III, t. XVII, 1935—1936, pp. 257—258. Pour les témoignages numismatiques, voir Ilie Ţabrea, *Monedele lui Despot-Vodă în lumina ultimelor cercetări*, « Studii şi cercetări de numismatică », V, 1971, pp. 161—164. La formule « pater patriae » a été reprise par un prétendant au trône autour de 1565, cf. Tr. Ionescu-Nişcov, *Două documente de la pretendentul Ştefan Mîzgă*, « Romanoslavica », XV, 1967, pp. 249—251. O. Luchian, *Moneda lui Ion Vodă cel Cumplit*, « Studii şi cercetări de numismatică », I, 1957, pp. 441—446, montre qu'elle est passée sur des monnaies de 1574.

[7] Voir l'étude d'A. Armbruster, *Jacobus Heraclides Despota und der Romanitäts- und Einheitsgedanke der Rumänen*, « Revue roumaine d'histoire », X, 1971, pp. 257—265. Pour les pourparlers avec les impériaux, voir A. Veress, *ouvr. cité* I, pp. 193, 217—218, 225, 239. La chronique arménienne de Kamieniec assure qu'il a pris à son sacre le titre royal (H. Dj. Siruni, *Extrase din cronica armenilor din Cameniţa*, I, Acad. Rom. mem. secţ. ist., s. III, t. XVII, p. 275).

[8] Hurmuzaki, II, p. 437.

Cette fois encore, il est question des trois pays roumains [9]. En 1574, en même temps que l'archevêque Joachim d'Ochride attisait des révoltes locales en Albanie et Grèce du Nord au profit de l'Espagne [10], éclatait en Moldavie une insurrection que les Turcs ne parvinrent à maîtriser qu'au bout de quatre mois. Le prince Jean, qui sera pris et exécuté, avait tenté d'assurer à son Etat l'alliance de la Valachie ainsi que le libre accès à la mer et aux embouchures du Danube, deux conditions indispensables de l'indépendance moldave [11]. Dans les années suivantes, la Moldavie et la Valachie atteignent sous le règne des deux branches de la même dynastie une unité politique qui deviendra un exemple suivi à l'époque de Michel le Brave. Toutefois, les sympathies catholiques des princes roumains, sous l'influence de la Pologne, ont interrompu pour quelque temps les relations avec le Patriarcat œcuménique qui recherchait plutôt une collaboration avec les forces protestantes, très actives dans le Sud-Est [12]. L'écho de ces nouveaux espoirs était parvenu jusque sur les cimes rocheuses de la Thessalie, où, en 1581, les moines des Météores imploraient le secours du prince Mihnea II de Valachie, en l'appelant « très-magnifique basileus victorieux », parmi d'autres épithètes fournies par la rhétorique ecclésiastique byzantine. Cependant, dès 1578, dans la correspondance de la mère du prince, Catherine Salvaresso, une Génoise de Chio, on trouve cet aveu de tant de profondes désillusions : « ce pays n'est pas notre héritage, aujourd'hui nous sommes ici et demain nous n'y serons plus, comme il plaît à Dieu, car nous sommes dans les mains des Turcs », paroles qui révèlent tout à coup les limites réelles de cette Byzance roumaine, qui ne réussit qu'imiter l'Empire de la décadence, celui des dernières années avant la conquête ottomane [13].

C'est la situation que trouvera Michel à son avènement en 1593. Vers cette date, le reste du Sud-Est européen connaissait une grande effervescence semblable à celle de l'époque de Lépante. Les projets italo-espagnols de débarquement en Chypre ou sur la côte albanaise s'accompagnant, à l'intérieur, des révoltes de montagnards. Dans toute cette région sur laquelle s'exerce l'autorité du siège patriarcal d'Ochride, les habitants s'agitent sans cesse, adressant au pape, en 1593—1594, des demandes d'armes et de subsides [14]. En réponse, Clément VIII dépêcha l'abbé Komulović en Transylvanie, en Moldavie et en Pologne pour engager Sigismond Bathory, Aaron et Constantin Ostrogski à joindre leurs forces à la prochaine offensive antiottomane qui aurait franchi le

---

[9] Al. Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele de la Simancas*, Bucarest, 1940, p. 53.

[10] J. Hassiotis, Ὁ Ἀρχιεπίσκοπος Ἀχριδὸς Ἰωακεὶμ καὶ οἱ συνωμότικες κινήσεις (*1572—1576*), Μακεδονικά, 1964, pp. 239—255, 290—291.

[11] Voir dernièrement le livre de Dinu C. Giurescu, *Ion Vodă cel Viteaz*, Bucarest, 1963. Voir aussi Mihnea Berindei, *Le problème des « cosaques » dans la seconde moitié du XVI-e siècle*, Cahiers du monde russe et soviétique, XIII, 3, 1972, pp. 338—367.

[12] Qu'on nous permette de renvoyer à notre article, *Quelques drogmans de Constantinople au XVII-e siècle*, RESEE, X, 2, 1972, pp. 227—241, ainsi qu'au livre de Domenico Caccamo, *Eretici italiani in Moravia, Polonia, Transilvania (1558—1611)*, Firenze-Chicago, 1970.

[13] N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1971, p. 147. Cf. Hurmuzaki, XIV, p. 54.

[14] Andrei Pippidi, *Les pays danubiens et Lépante*, dans le volume *Il Mediterraneo nella seconda metà del '500 alle luce di Lepanto*, Firenze, 1974, pp. 289—323. Cf. ma communication sur le rôle des patriarches d'Ochride dans la lutte antiottomane du Sud-Est européen, à paraître dans la revue « East European Quarterly », 4, 1975.

Danube pour soutenir la guerrilla sur le littoral adriatique et dans le massif du Pinde [15].

Le prince moldave Aaron devait son trône, comme Michel le Brave, aux archontes constantinopolitains, notamment à Andronic Cantacuzène, dont il avait épousé une parente. Ses relations avec le patriarche Jérémie II et son vicaire, le didascale Nicéphore, ainsi que celles de Michel avec le même groupe de famille ont probablement influé sur leur refus commun d'obéissance opposé au sultan. Deux mois avant le traité conclu par Aaron, en août 1594, avec les impériaux, une révolte éclatait dans le Banat, province gouvernée par le pacha de Timişoara, tandis qu'un archevêque de Chypre, Laurent Paléologue, apportait au prince Sigismond de Transylvanie, qui s'apprêtait à ceindre la couronne des anciens despotes, l'assurance que Serbes, Bulgares et Grecs n'attendent pour prendre les armes que son entrée en campagne [16].

Pendant la première année de la guerre, les Roumains se maintinrent sur le Danube, ayant chassé les Turcs de la plupart des forteresses qui gardaient la rive gauche. Nous connaissons les dispositions de Michel, au moment où il venait de prendre des garanties, en acceptant les dures conditions imposées par Sigismond, grâce à une lettre envoyée, le 15 juillet 1595, au staroste de Kamieniec, Jean Potocki : elles sont les mêmes que celles d'Etienne le Grand, dans l'attente toujours aussi vaine d'un secours venu de Pologne. « Ce que j'ai fait », écrit le prince, « je l'ai fait pour la foi chrétienne, ayant vu ce qui arrive chaque jour aux pauvres chrétiens. J'ai entrepris de soumettre à cette grande tâche notre pauvre pays, afin d'en faire un bouclier de toute la chrétienté » [17]. Ceci dit sans ajouter un mot au sujet de la libération de la Péninsule, des combats défensifs étant menés jusqu'au début de l'année suivante sur le propre territoire du pays.

Cependant, au sud du Danube, donc sur les arrières du front ottoman, les révoltes continuaient avec une violence croissante. La nouvelle de la bataille de Călugăreni, en août 1595, avait eu un grand retentissement parmi les Slaves, les Albanais et les Grecs, un *Te Deum* solennel étant célébré à Ochride en présence du patriarche, de son clergé et des habitants de la ville [18]. L'initiative du patriarche Athanase de s'adresser le printemps suivant au provéditeur vénitien de Corfou en sollicitant l'aide militaire de la République pour l'insurrection qu'il préparait a été manifestement inspirée par la victoire roumaine. L'appui refusé par Venise fut aussitôt demandé au pape et au vice-roi espagnol de Naples [19]. L'enrôlement de nombreux balkaniques dans l'armée de Michel le Brave témoigne de la décision de poursuivre à tout prix la résistance antiottomane. Une incursion

---

[15] *Călători străini despre ţările române*, III, Bucarest, 1971, pp. 355—371. En outre voir J. Tomić, *Prilozi za pokret hrisćana na balkanskomu poluostrvu protiv Turaka krajem XVI veka*, « Spomenik », XXXI, 1898, pp. 90—94, et K. Horvat, *Monumenta historica nova historiam Bosnae et provinciarum vicinarum illustrantia*, « Glasnik zemaljskog muzeja Bosni i Hercegovini », XXI, 1909, pp. 13—14, 23—27, 31—36, 41—42.

[16] P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Bucarest, 1936, pp. 46—48, 50.

[17] Idem, *Documente privitoare la istoria lui Mihai Viteazul*, Bucarest, 1936, p. 15.

[18] M. Lacko, *Alcuni documenti riguardanti l'arcivescovo di Ochrida Atanasio*, « Orientalia christiana periodica », XXXIII, 2, 1967, p. 622.

[19] N. Milev, *Ohridskijat patriarh Atanasii i skitanijata mu v cuzbina (1597—1615)*. « Izvestija na istoriceskoto družestvo », V, 1922, pp. 113—128.

de ces haïdouks au service du prince de Valachie en Dobroudja, en mai 1596, cause aux Turcs de graves pertes, de Babadag jusqu'à Plevna, sur les traces de l'expédition de l'année précédente [20]. Lorsque la citadelle de Klis tombe aux mains des Vlaques de Bosnie, le vieil archiduc Ferdinand de Tyrol leur envoie, en juillet, un message d'encouragement, leur proposant « l'exemple mémorable et infiniment louable des princes de Transylvanie et de l'autre Valachie, lesquels, récemment, ayant brisé le joug honteux des Turcs , ont juré foi et hommage au Saint Empire Romain » [21]. Au même moment où une nouvelle attaque partait de la Petite Valachie en direction de Vidin, suivie en août par le raid mené à travers la Dobroudja par le Crétois Francesco Kalogeras, dans la région de Chimara des rebelles, dont le nombre était estimé à 10 000, marchaient contre les Turcs sous les ordres du patriarche Athanase d'Ochride [22]. Celui-ci, réfugié en Italie, puis en Allemagne, après l'échec du mouvement insurrectionnel qu'il dirigeait, allait inviter Michel le Brave à intervenir [23]. Les assaillants de la ville de Gabrovo en septembre 1596 combattaient sous la bannière du prince roumain [24]. Allant à Prague en février 1597, Sigismond Bathory était accompagné d'un « ambasciator a parte della Vallachia et Bulgaria » (deux, en fait : Todor Balina, de Nicopolis, et le Ragusain Paolo Giorgi), tandis que 7 000 Albanais armés seulement d'arcs et de flèches parvenaient à résister à la garnison ottomane de Shkoder [25].

De la même époque datent les premières informations sur l'activité politique du métropolite de Tirnovo Denys Rhallis-Paléologue. On peut se demander si ce personnage ne doit pas les moyens autant que les buts de son action à sa parenté avec les Cantacuzène et avec les banquiers Gagliano de Raguse [26]. D'autres membres de sa famille au beau nom byzantin sont alors de passage dans les pays roumains : un capitaine de Michel le Brave qui repousse, en mars 1599, l'expédition commandée par le pacha de Silistra appartient à ce lignage ; à la cour de Moldavie on rencontre un Emmanuel Paléologue et son fils Démétrius, beau-frère du prince Jérémie Movilă [27].

---

[20] D. M. Pippidi et A. Pippidi, *Un capitaine crétois au service de Michel le Brave prince de Valachie*, Πεπράγμενα τοῦ Γ'Διεθνοῦς Κρητολογικοῦ Συνέδριου , II, Athènes, 1974, pp. 277—278.

[21] *Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium*, XV, pp. 217—218.

[22] Voir les articles cités de Milev et Lacko. Cf. V. Makuscev, *Monumenta historica Slavorum Meridionalium*, Varsovie, 1874, pp. 268—269 ; J. Tomić, *Grada za istoriju pokreta na Balkanu protiv Turaka krajem XVI i pocetkoi XVII veka*, Belgrade, 1933, pp. 207—209, 270—271.

[23] *Ibid.*, p. 298. Cf. Martin Crusius, *Diarium*, p.p. W. Göz et Ernst Conrad, II, Tübingen, 1931, pp. 251—254 ; Hurmuzaki, III, 1, p. 318 ; *ibid.*, III, 2, p. 307 ; *ibid.*, XII, pp. 420, n. 1, et 531, n. 1.

[24] *Ibid.*, p. 277, n. 1.

[25] Informations inédites glanées à la bibliothèque de Lambeth Palace, ms. Tenison 661, ff. 15 et 22. Voir aussi Bistra Cvetkova, *La situation internationale et le peuple bulgare à la fin du XVI-e siècle et au début du XVII-e*, « AIESEE. Bulletin », IX, 1971, pp. 57—72.

[26] Hurmuzaki, XII, p. 290. Pour tout ce qui suit concernant ce personnage voir N. Iorga, *Sfătuitorul bizantin al lui Mihai Viteazul: mitropolitul Dionisie Rali Paleologul*, « Revista istorică », V, 1—2, 1919, pp. 26—35.

[27] Hurmuzaki, XII, p. 426 ; Al. Ciorănescu, *ouvr. cité*, p. 139 ; *Călători străini*, IV, p. 242 ; N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV—XVII*, Bucarest, 1971, p. 322.

La correspondance de Denys Rhallis-Paléologue avec Michel le Brave, amorcée en mars 1597, au cours des essais d'organisation d'une grande révolte en Bulgarie, reflète les efforts de certains représentants du clergé grec de se servir de l'épée du prince roumain pour la libération du Sud-Est européen. Il semble que Théophane I, patriarche de Constantinople, y ait été enclin, mais son successeur Mélétius Pigas, qui occupait déjà le siège d'Alexandrie, représentant une autre conception des rapports avec la Porte, ne se fiait pas au remuant métropolite de Tirnovo qu'il destitua, l'obligeant ainsi à émigrer en Valachie. La réserve de Mélétius à l'égard des fauteurs de la revanche chrétienne avait, pourtant, des raisons qu'on découvre à travers les lignes de sa correspondance avec la Confrérie orthodoxe de Lwow, avec l'évêque de ce diocèse, Gennadius Balaban, avec le prince Ostrogski, protecteur des orthodoxes de Lituanie et de Podolie, etc. [28] En réplique aux lettres qui réclamaient son intervention contre les tentatives catholiques de convertir ces fidèles, il devait avouer : « nos vicissitudes ne me donnent guère de répit, mais bien de terribles souffrances et des chagrins accablants ». Ailleurs : « nous autres, ceux réduits en servitude, nous sommes dans un état désespéré » ou bien : « je ne peux même pas quitter ma chambre ». Les craintes du vicaire patriarcal étaient justifiées dans sa situation d'otage de la populace turque de la capitale, fanatisée par la guerre. On conçoit donc aisément que le timide prélat, « précipité dans l'abîme des malheurs, dans un effroyable esclavage, plus pesant que celui de Babylone », n'envoyait à Michel le Brave que des lamentations, des conseils de paix et des éloges de « l'amour, paternel du sultan pour son peuple » — lui-même a pris soin d'avertir dans un post-scriptum que ces lettres étaient censurées [29]. Moins accessible à de tels arguments qu'aux pressantes exhortations de Denys Rhallis-Paléologue, Michel, le 14 septembre 1597, déclare à l'agent impérial Eric Lassota que « la population chrétienne de Bulgarie l'attend impatiemment outre-Danube et l'appelle chaque jour » [30]. Pourtant, deux semaines plus tard, selon le témoignage du même Lassota, le prince n'était pas encore prêt à s'engager dans une longue campagne au sud du fleuve, qui aurait pu finir par un désastre, si les promesses de lui fournir des provisions et 30 000 hommes armés (le double des contingents valaques !) n'étaient pas tenues.

Une décision pareille ne pouvait être prise avant une mûre réflexion et sans avoir reçu de fermes garanties de la part des délégués bulgares. La « fausse paix », cette « *finta pazze* » dont parle un rapport contemporain [31], se prolongeait à cause de l'abdication de Sigismond Bathory et du retard mis par les impériaux à nouer l'alliance avec la Valachie. Aux envoyés de Rodolphe II qui reçurent enfin le serment d'allégeance des boyards au monastère de Dealul, le 9 juin 1598, le prince demande instamment (« cupit, urget et instat, et per omnia sacra obtestatur ») 5 000 soldats ou l'argent pour payer autant de mercenaires, afin de prendre

[28] Hurmuzaki, XIII, pp. 315, 316—320, 379—382, 398.

[29] N. Iorga, *Nichifor Dascălul exarh patriarhal și legăturile lui cu țările noastre*, An. Acad. Rom., mem. secț. ist., s. II, t. XXVII, 1905, pp. 183—200; P. P. Panaitescu, *Despre Nichifor Dascălul și legăturile lui cu noi* , « Revista istorică », XII, 1927, p. 83.

[30] *Călători străini*, pp. 79, 81.

[31] Hurmuzaki, XII, p. 337.

possession de la rive droite du Danube [32]. En rentrant, les ambassadeurs de l'empereur ont rencontré à Alba Iulia Denys Rhallis-Paléologue, qui leur a confirmé que, à la vue des bannières impériales, la Grèce et la Macédoine s'insurgeraient contre la domination ottomane, ce qui rendrait possible la prise de Constantinople même [33]. Le chef militaire de cette nouvelle croisade qui aurait descendu vers les Détroits devait être Michel.

C'est ainsi que sur le prince roumain s'était fixé le choix unanime des forces qui poursuivaient une chimérique « restitutio imperii » un courant à l'intérieur de l'Eglise, un autre qui, à Constantinople comme au nord du Danube, représentait la politique des notables grecs, de souche byzantine ou épirote, enfin, les Grecs et les Albanais de l'Italie méridionale, les Grecs et les Ruthènes de Pologne réunis par une solidarité de race ou de foi.

Or, la campagne d'automne de Michel le Brave s'est arrêtée près de Sofia, loin du but proposé, s'étant heurtée à des difficultés logistiques et politiques qu'il était momentanément incapable de surmonter: le manque d'artillerie de siège et l'hostilité du prince de Transylvanie. Les intérêts de Denys Rhallis-Paléologue et ceux des ministres de Prague coïncidaient, en ce qu'ils essayaient d'écarter l'attention de Michel dans une autre direction que celle de la Transylvanie. Aussi, lorsque la bataille de Şelimbăr a rendu celui-ci maître d'Alba Iulia, le métropolite s'empresse-t-il de prier l'empereur d'envoyer au plus vite le docteur Pezzen pour prendre possession de la principauté en son nom [34]. C'est toujours lui qui transmet, en décembre 1599, la déclaration attribuée à Michel, selon laquelle « son unique but est de marcher contre la Turquie et d'établir son quartier à Sofia »[25]. Le mois suivant, Carlo Magno, émissaire de Rodolphe II, prétend que le prince voudrait « aller à Andrinople, pour y faire paître ses chevaux », mais, cette fois encore, ce sont des propos recueillis par le même Rhallis-Paléologue [26]. Michel était déjà entouré d'une « mafia » balkanique aux membres de laquelle il distribuait plutôt des rôles décoratifs que des responsabilités réelles, mais qui, à mesure qu'elle se rend compte ne pouvoir le dominer et l'utiliser, lui deviendra hostile.

Il ne s'agit pas seulement du prétendant au trône de Bosnie Jérôme Zlatarić, dont la trahison sera punie par Michel dès 1599, ou des boyards conjurés Leca (Albanais) et Manta (Grec) : c'est le cas de Rhallis-Paléologue lui-même. Celui-ci, qui avait trouvé dans ses maigres bagages de fuyard une précieuse icône byzantine pour en faire don à Rodolphe II, ne perdait pas une occasion de rappeler à Carlo Magno la nécessité de regagner Constantinople [37]. L'agent des Habsbourg et le métropolite, chacun pensant qu'il pourrait détourner au profit de sa cause l'action de Michel, s'ingéniaient à persuader celui-ci que l'heure était venue. Mais le Valaque, qu'ils traitaient de « nouvel Alexandre », ne se laissera pas berner par leurs flatteries.

---

[32] *Ibid.*, p. 361.
[33] *Ibid.*, p. 370.
[34] *Ibid.*, p. 552.
[35] *Ibid.*, p. 553.
[36] *Ibid.*, p. 657.
[37] *Ibid.*, pp. 653, 656, 705—706, 731—732. En février 1600, le métropolite calomniait Michel auprès du commissaire impérial H. von Ungnad.

Sa réponse est claire, la veille d'une nouvelle campagne qui rattachera la Moldavie au reste des terres roumaines : continuer la guerre au sud du Danube ne représente pas un de ses buts personnels et il n'y consentira que si les frontières de ses Etats recevaient la confirmation impériale. Dans ce mémoire adressé à Rodolphe en janvier 1600, Michel commence par souligner l'importance stratégique de la Valachie et de la Transylvanie, dans un style digne d'Etienne le Grand « Que Sa Majesté y prenne bien garde, car toute la fortune de la chrétienté dépend de ces deux pays » [38]. Ceci pour justifier les revendications émises par le prince sur des territoires, occupés tant par les Turcs que par les impériaux, qui avaient appartenu dans le passé à la Valachie (le long du Danube) et à la Transylvanie (les districts du Nord-Ouest et le Banat). Afin de certifier que Michel ne convoitait pas des acquisitions territoriales au Sud du Danube, le document finissait sur cette déclaration : « quant à ce qu'on pourra encore conquérir en combattant les infidèles, avec l'aide de Dieu, que l'empereur en fasse ce que Sa Majesté Impériale voudra ». En mars 1600, espérant obtenir comme fiefs du royaume de Pologne la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie, il ne réclamait, pour arrondir cette dernière principauté, qui des possessions héréditaires de ses prédécesseurs, tombées au pouvoir des Turcs en 1484 et 1538 [39]. Si, un peu plus tard, les troupes de Michel envahiront la Pocutie, ce sera toujours en faisant valoir des droits historiques [40].

Néanmoins, en juin 1600, un rapport du missionnaire dominicain Andrea Bobbi contient cette phrase : « le seigneur Michel devra, en bref, devenir maître de Constantinople et, comme Grec applaudi et suivi particulièrement par les Grecs jadis maîtres de cet Empire, il aura à se faire proclamer, lui et pas un autre, empereur de Constantinople » [41]. Or, sans que le prince eût consenti à un changement de politique, l'achèvement de l'unité roumaine l'invitait à adopter des formes d'une solennité insolite. On y retrouve l'inspiration de Denys Rhallis-Paléologue. Le siège archiépiscopal de Moldavie demeurant vacant par la fuite de Georges Movilă, qui avait accompagné son frère, le prince Jérémie, en Pologne, la dignité de « πρόεδρος Μολδοβλαχίας » revint à l'ex-métropolite de Tirnovo, exarque de Bulgarie. Par conséquent, il présidera les travaux du synode de Suceava, dont le protocole rédigé selon le formulaire byzantin et sans manquer de citer Constantin Porphyrogénète, porte les signatures de plusieurs prélats grecs, dont un ancien hôte de la Moldavie, Nectaire, patriarche d'Ochride, qui dans son exil allait connaître ensuite la France, les Pays-Bas et la Russie [42].

---

[38] N. Iorga, *Scrisori*, pp. 238–239. Voir idem, *Documente noi, în mare parte româneşti, relative la Petru Şchiopul şi Mihai Viteazul*, An. Acad. Rom. mem. secţ. ist., s. II, t XX, 1898, pp. 22–24.

[39] I. Corfus, *art. cité*. pp. 40–41.

[40] I. I. Nistor, *Campania lui Mihai Viteazul în Pocuţia*, Acad. Rom., mem. secţ. ist., s. III, t. XXVI, 1943, pp. 29–55.

[41] A. Mesrobeanu, *Contribuţie la istoria catolicismului în Moldova*, « Cercetări istorice », IV, 2, 1928, p. 86. Cf. *Călători străini*, IV, p. 188.

[42] Hurmuzaki, XIV, pp. 109–111. Cf. *ibid.*, suppl. II^1, pp. 478–479, et XIII, p. 348. Sur Nectaire, M. Le Quien, *Oriens christianus*, II, Paris, 1740, p. 299, H. Gelzer, *Der Patriarchat von Achrida, Geschichte und Urkunden*, Leipzig, 1902, p. 26, et N. Iorga, *Exilés grecs en France au XV-e siècle.* « Revue historique du sud-est européen », V, 1928, p. 34.

Quoique un plan de Michel de restaurer l'Empire byzantin n'eût jamais existé, les espoirs des Grecs semblaient justifiés par la conjoncture spéciale de l'année 1600. Le métropolite de Larissa Denys Rhallis-Cantacuzène avait essayé de soulever la Thessalie, avec l'aide d'agents secrets de l'Espagne, parmi lesquels il est souvent fait mention d'un sieur Constantin qui avait rempli la fonction de « *postelnic* » (chambellan) du prince de Moldavie Pierre le Boiteux [43]. Cette même année, « Constantinos Postelnicos » va en ambassade en Espagne, chargé par les habitants de l'Epire, de la Macédoine et de la Thessalie d'offrir à Philippe III le trône byzantin. Le but immédiat de sa mission était d'obtenir l'intervention de la flotte de Naples pour appuyer une offensive terrestre des troupes de la Sainte Ligue commandées par Michel le Brave. Le texte de la lettre au roi dont il était porteur contient plusieurs détails de haute fantaisie, par exemple le chiffre des effectifs prêts à prendre les armes ou la proposition de créer en Grèce, pour récompenser les principaux chefs du mouvement, huit duchés, seize marquisats et vingt-cinq comtés. On y trouve, cependant, un bel éloge du prince de Valachie qui « a donné du fil a retordre au Turc, en avançant jusque sous les murs d'Andrinople et en lui faisant une telle peur qu'il a pensé s'enfuir en Asie » [44]. Dans les mêmes circonstances a été écrite telle lettre adressée à un « μακαριώτατος » qui, plutôt que le pape , doit être un patriarche d'Ochride, prié de prendre le commandement de l'insurrection, dont la victoire serait toute proche grâce aux exploits guerriers de Michel, en train de devenir, de son vivant, une figure légendaire [45].

Que reste-t-il, dans ces conditions, des rêves impériaux qu'on a prêté au prince roumain? Nous avons déjà relevé ailleurs le fait que pour l'Empire ottoman, cet épisode de la guerre de 1593—1606 n'a pas eu plus d'importance que les révoltes contemporaines de Hassan-pacha en Asie ou de Simon de Tiflis en Géorgie, tandis qu'à l'échelle du Sud-Est européen les victoires de Michel le Brave étaient si redoutées par les Turcs que le salut de la Péninsule entière pouvait en dépendre [46]. Du côté chrétien, les grandes puissances de l'heure, l'Empire et la Pologne, ne craignaient pas moins la consolidation de l'unité politique roumaine. Dans l'entourage même de Michel, deux conceptions divergentes des objectifs qu'aurait dû poursuivre sa politique se sont affrontées l'une visant des agrandissements territoriaux au Sud du Danube qui eussent ouvert la route de Constantinople, l'autre désirant seulement l'unification des terres roumaines dans un Etat en voie de centralisation. L'option en faveur de la seconde n'a pas été exempte d'hésitations. Par l'exemple proposé, elle devait s'avérer lourde de conséquences. Si Pierre Rareş, moins d'un siècle après la prise de Constantinople, pouvait encore envisager une restauration de l'Empire byzantin, pour laquelle il se serait

---

[43] D. Sarrou, Μαξίμου Πελοποννησίου λόγος στηλιτευτικός, Ἠπειρωτικὰ χρονικά, III, 1928, pp. 175—179. Voir J. Hassiotis, *Fuentes de la historia griega moderna en archivos y bibliotecas españoles*, « Hispania », XXIX, 1969, p. 144, et M. Manoussacas, *Lettere patriarcali inedite (1547—1806) agli arcivescovi di Filadelfia in Venezia ed alla confraternità dei Greci ortodossi*, Venezia, 1968, pp. 55—57.

[44] Al. Ciorănescu, *ouvr. cité*, pp. 172—178.

[45] Hurmuzaki, XII, pp. 907—908.

[46] Voir notre article *Nouvelles informations contemporaines sur le combat de Şelimbăr* (en roumain), « Revista de istorie », 28, 1975, 4, p. 553—574.

associé à Charles Quint, désormais, à la charnière de la Renaissance et de l'époque moderne, ce projet suranné était compromis [47]. Dans une autre version, il sera repris en 1688 et 1711, sous l'impulsion des forces conquérantes de l'Etat russe. La mythique de la croisade, demeurée vivante dans le Sud-Est, avait été abandonnée par la monarchie des Habsbourg, qui traitait Michel le Brave comme un des *condottieri* à son service — Mercœur, Gonzaga, Mansfeld, Basta. Après l'assassinat de Michel par les soudards wallons du général Basta, avec le temps, le souvenir du conflit entre les deux tendances qui avaient divisé ses conseillers avant que l'une ait emporté son adhésion s'est effacé jusqu'à disparaître complètement et, seule, a survécu l'image héroïque rendue populaire par les poèmes grecs de Stavrinos et de Palamède avant de se répandre dans le folklore balkanique [48]. La figure historique a perdu son contour réel, ses traits se sont brouillés dans le miroir du mental collectif. Aussi, toute la nostalgie inspirée par le plus glorieux des combats livrés par les peuples du Sud-Est contre les Turcs est-elle dans ces paroles du chroniqueur grec Matthieu des Myres : « Nous avons espéré en vain que Michel le Brave puisse gagner, l'épée à la main, la couronne de Byzance pour nous la rendre » [49]. Les légendes ont généralement plus longue vie que la génération qui les a forgées.

Rassembler les territoires roumains, les défendre contre les menaces de l'Empire ottoman et de la Pologne, chercher à les unir plus étroitement contre les forces centrifuges, Michel l'avait essayé avec trop de précipitation pour que l'œuvre accomplie par lui soit durable. Toutefois, ce sont les motifs qui ne lui ont pas permis d'autre politique balkanique que celle que nous avons à considérer ici. Il serait peut-être hasardeux d'y compter en premier lieu l'instinct de Michel le Brave ou son désintéressement chevaleresque. S'il y a eu option, elle tenait d'abord à l'ambiguïté constante des relations gréco-roumaines. D'une part, le conflit à l'intérieur de la classe seigneuriale entre la noblesse roumaine de sang et la noblesse de fonction, d'origine grecque, — de l'autre, le fait que le nombre des partisans du régime ottoman parmi les boyards grecs ne le cédait pas à celui des résistants au pouvoir turc, ont contribué à la faiblesse du parti « byzantin ».

Le patriarcat œcuménique, qui persistait à regarder les pays roumains comme une terre byzantine et leurs princes comme le principal soutien de l'orthodoxie, a appuyé ouvertement le rival de Michel le Brave, Jérémie Movilă. L'envoi des insignes patriarcaux, le manteau et la crosse, au métropolite Georges (1597) suggère que l'élévation projetée de l'Eglise de Moldavie au rang auquel Moscou n'avait été promue que depuis peu aurait dû rehausser le prestige du prince Jérémie, supposé descendant des empereurs romains [50]. Celui-ci, tout en maintenant la

---

[47] Al. Ciorănescu, *ouvr. cité*, pp. 15—22; idem, *Petru Rareş şi politica orientală a lui Carol Quintul*, An. Acad. Rom., mem. secţ. ist., s. III, t. XVII, 1936, pp. 241—256.

[48] N. Iorga, *Michel le Brave et la poésie populaire des Bulgares*, « Revue historique du sud-est européen », X, 1933, pp. 16—17; Al. Iordan, *Mihai Viteazul în folclorul balcanic*, « Revista istorică română », VI, 1936, pp. 361—381; Iulian Ştefănescu, *Epopeea lui Mihai Viteazul în lumea greco-rusească în sec. XVII—XVIII*, ibid., IV, 1934, pp. 141—174.

[49] A. Papiu-Ilarian, *Tesaur de monumente istorice*, I, Bucarest, 1862, p. 373.

[50] *Ibid.*, II, pp. 141—142; Hurmuzaki, XIV, pp. 320—322.

paix avec l'Empire ottoman et la Pologne au prix d'un double hommage, avait le même besoin que Michel d'unir la Moldavie et la Valachie. L'union dynastique à laquelle il aspirait était plus apte que l'union personnelle à résoudre certains problèmes. Michel penchait vers la même solution, lorsqu'il voulait partager son autorité soit avec son fils, soit avec son neveu, sinon avec le frêle héritier de Pierre le Boiteux. On serait injuste envers Jérémie, si l'on ne reconnaissait pas la dignité et la fermeté dont il a fait preuve dans une situation très difficile. Son point de vue sur les rapports de son Etat avec la Porte reste très caractéristique pour le parti de la neutralité : « la Moldavie », écrit-il en 1598, « étant depuis cent et quelques dizaines d'années sous la domination ottomane, a recueilli et gardé beaucoup de mœurs turques. Nous aurions voulu l'en débarrasser, mais il est difficile de s'opposer à la volonté de Dieu »[51].

Dès lors, compte tenu de la domination ottomane, il devient clair que l'implantation de Byzance dans les pays roumains pouvait se révéler dangereuse pour leur indépendance autant que la lutte pour le rétablissement de l'Empire byzantin l'était pour l'unité politique recherchée par Michel le Brave.

---

[51] P. P. Panaitescu, *Documente*, pp. 54—56, 69—70, 72—74.

SUR LE SCEAU DE MICHEL LE BRAVE ET LE SCEAU PERSONNEL DE TÉOPHANE — LA MÈRE DU VOÏVODE

MARIA DOGARU

Les actes émis dans la chancellerie de Michel le Brave constituent du point de vue sigillographique un intéressant sujet d'étude.

Les précieux vestiges sigillaires de l'époque où le voïvode a occupé le trône de la Valachie et a conduit le destin des Principautés Roumaines pour la première fois unis sous son sceptre, peuvent être divisés en ce qui concerne le type de l'emblème, en quatre catégories [1] :

1. Le type héraldique caractérisé par un écusson rond, avec un aigle crucifère, ayant au côté droit supérieur le soleil, et au côté gauche la lune. L'écusson avec les marges irrégulières, est timbré par une couronne fermée, terminée par une croix, qui passe dans l'exergue, constituant l'invocation symbolique.

2. Le type iconographique représentant un écusson aux marges irrégulières comprend deux personnages couronnés, qui portent un long manteau et soutiennent un arbre dont on voit les racines.

3. Le type combiné réalisé par la fusion du type héraldique avec le type iconographique ; dans un écusson aux marges irrégulières deux personnages portant des manteaux longs et des couronnes qui encadrent l'arbre à racines ; autour de l'écusson il y a des ornements floraux. Dans la partie supérieure du champ sigillaire, séparé par une écharpe, l'aigle crucifère est accompagné du soleil et de la lune.

4. Le sceau comprenant les armoiries unies [2] conservées sur les documents datés du 3, 27, 29 juillet 1600, doit être interprété selon notre

---

[1] Voir A. Sacerdoţeanu, *Autografe şi sigilii de la Mihai Viteazul* (Les autographes et les sceaux de Michel le Brave), dans « Revista Arhivelor » citée par la suite (RA), 1941, n° 2, p. 296—313.

[2] Voir V. A. Urechia, *Schiţe de sigilografie românească* (Esquisses sur la sigillographie roumaine), Bucureşti, 1891, p. 14.; Stoica Nicolaescu, *Documente slavo-române cu privire la relaţiile Ţării Româneşti şi Moldovei cu Ardealul în secolele XV şi XVI* (Documents slavo-roumains concernant les relations de la Valachie et de la Moldavie avec la Transylvanie au XV^e et XVI^e siècle), Bucureşti, 1905, p. 335—337; Grigore Tocilescu, *O nouă pecete de la Mihai Viteazul* (Un nouveau sceau de Michel le Brave), dans « Buletinul societăţii numismatice române » (BSNR), 1905, p. 60—63; P. V. Năsturel, *Nova plantatio şi regii României moştenitori ai împăraţilor Bizanţului* (Nova plantatio et les rois de Roumanie successeurs des empereurs byzantins), dans « Revista pentru istorie, arheologie şi filologie », vol. XV, 1914, p. 57—60; C. Moisil, *Noi studii de sigilografie românească* (Nouvelles études de sillographie roumaine), RA, 1940, IV, p. 100—104; A. Sacerdoţeanu, Hrisovul şi sigiliul lui Mihai Viteazul din 27 iulie 1600 (Le document et le sceau de Michel le Brave du 27 juillet 1600), RA, IV, 1940, n° 1, p. 161—162; *Ibidem*, *Iarăşi sigiliul lui Mihai Viteazul* (De nouveau le sceau de Michel le Brave), RA, IV, 1944/1945, n° 2, p. 330—333; *Ibidem*, *Sigiliul domnesc şi stema ţării. Conceptul de unitate a poporului român pe care îl reflectă şi rolul avut în formarea ideii de*

opinion, de la manière suivante : le sceau rond, ayant au centre un écusson rectangulaire contient les armoiries de Moldavie, la tête de l'aurochs portant une étoile entre les cornes est flanquée par le soleil et la lune.

Fig. 1 Le sceau de Michel le Brave conservé sur le document du 10 janvier 1600. Archives de l'Etat de Privilèges, 621 (La collection des Privilèges)

L'aigle placé dans le demi-cercle de la partie supérieure du champ sigillaire — symbole du courage et de la dignité, preuve de l'origine latine du peuple roumain, comme l'ont bien remarqué les révolutionnaires de 1848 — représente les armoiries héraldiques traditionnelles de la Valachie, utilisées à partir du XIV^e siècle.

Dans la partie inférieure du champ sigillaire on trouve les armoiries secondaires de cette principauté : deux personnages représentant le voïvode avec son fils associé au pouvoir, phénomène illustré dans la sphragistique roumaine dès le XV^e siècle[3]. Naturellement la première place, à droite, est réservée au prince régnant, la seconde, à gauche, est conférée au fils associé. Nous considérons que les deux personnages ne doivent pas être pris pour les saints Constantin et Hélène[4] étant donné que leur transformation dans ce sens ne s'est manifestée que vers le XVIII^e siècle[5].

---

unire (Le sceau princier et l'emblème du pays. Le concept de l'unité du peuple roumain reflété par ce sceau et son rôle dans la formation de l'idée de l'union), dans RA, XI, n° 2, p. 15; Marcel Sturdza-Săucești, Al. Gonța, *Tricolorul românesc — simbol al unității naționale sub Mihai Viteazul* (Le tricolore roumain — symbole de l'unité nationale sous Michel le Brave), dans RA, XI, 1968, n° 2, p. 73.

[3] Concernant l'évolution de ce type sigillaire voir Ioan Bogdan *Relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu Țara Ungurească* (Les relations de la Valachie avec Brașov et le Pays Hongrois), București, 1905, p. LXVII—LXVIII.

[4] De cette manière ils ont été interprétés par Grigorie Tocilescu, *op. cit.*

[5] Le premier document où l'on constate cette transformation, inconnue jusqu'à présent, a été émis dans la chancellerie de Michel Racoviță, le 4 septembre 1731 (Archives de l'Etat de Bucarest, le fond monastier Clocociov, XI/22).

Nous ne trouvons pas justifiée, pour cette période, l'interprétation de Stoica Nicolaescu, Marcel Sturza-Săucești et Alex. Gonța qui considèrent que les deux personnages sont le Voïvode et la princesse.

Fig. 2 Le sceau de Michel le Brave appliqué sur l'acte du 3 juillet 1600. Archives de l'Etat de Bucarest, le fond monastère Neamț, XXXVIII/56

À notre avis entre les deux personnages, se trouve un arbre aux racines dispersées, image correspondant à la manière de présenter les armoiries *nova plantatio*, symbole de la colonisation du territoire ; dans les armoiries et les sceaux de la Valachie, cet arbre exprime le « descălecat » (la descente). La tige de l'arbre est flanquée par deux lions qui s'affrontent.

Nous considérons que l'introduction des lions dans les chancelleries de Michel le Brave représente, au moyen âge, le symbole de la Dacie [6], exprimant la conception politique du grand Voïvode, son aspiration à la reconstruction de la Dacie [7].

En ce qui concerne la manière de confection, dans la chancellerie de Michel le Brave on a utilisé des sceaux imprimés, des sceaux timbrés et des sceaux suspendus.

La plupart des sceaux sont timbrés, peu des sceaux sont suspendus. Dans la dernière catégorie, spécifique des documents solennels s'intègre aussi l'acte de 26 septembre 1597 [8] par lequel Michel le Brave offrait « à la très honnorée et de tout cœur à notre bien aimée, la princesse Teodore », les villages Studena Mesteacănului, Studena Barbului, Crusovul, Frăsinetul de Cîmpie et Studenita Hameiului, pour qu'elle les possède durant

---

[6] Maria Dogaru, *Simbolul Daciei și sigiliile lui Mihai Viteazul* (Le symbole de la Dacie et les sceaux de Michel le Brave) dans RA, 2/1975, sous presse.

[7] A une pareille conclusion est arrivé le chercheur Dan Cernovodeanu dans un travail indépendant.

[8] Archives de l'Etat de Bucarest, Section historique, 1618.

sa vie. Après sa mort les villages devaient appartenir à sa fille, Florica. Malheureusement le sceau accroché qui validait cet acte s'est perdu.

Nous le considérons comme un sceau moyen, probablement appartenant au type combiné, fréquemment utilisé dans cette période. Les recherches concernant, les propriétés données à Theodore nous offrent l'occasion de connaître le sceau personnel utilisé au temps de sa retraite religieuse au monastère Cozia. Le précieux témoignage s'est conservé

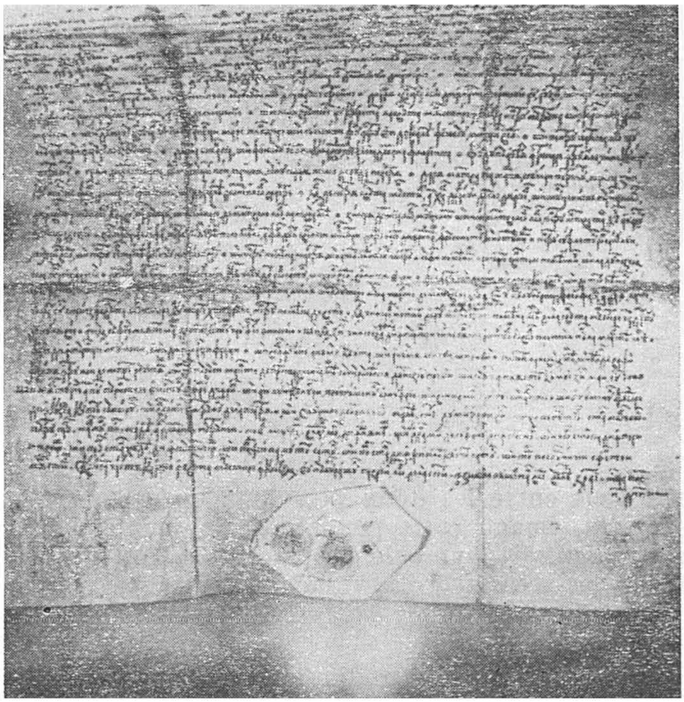


Fig. 3 Le document du 2 novembre 1602 par lequel Téophane donne à la monastère Cozia, les villages Studeniţa et Frăsinetul.

sur le document daté du 2 novembre 1602 — par lequel Téophane offrait au monastère Cozia deux villages ci-dessus mentionnés dans, le district de Romanaţi — Studeniţa et Frăsinetul [9].

[9] Archives de l'Etat de Bucarest, le fond monastère Cozia, XXIV/5, Ce document a été étudié et publié par Al. Papiu Ilarian, *Tezaur de monumente istorice pentru România* (Le Trésor des monuments historiques pour la Roumanie), I, 1862, p. 338—389 ; C. D. Aricescu, dans « Revista Istorică a Arhivelor României » II, Bucarest, 1876, p. 101—103 ; Grigorie Tocilescu, *Doamna Stanca, soţia lui Mihai Viteazul.* Studiu istoric 1560—1602 (La princesse Stanca, épouse de Michel le Brave. Etude historique 1560—1602), Bucureşti, 1877, p. 51—53 ; D. Onciul, *Un act românesc de la muma lui Mihai Viteazul* (Un acte roumain provenant de la mère de Michel le Brave), XXXV. Bucureşti, 1901, p. 715—716 ; C. Gane, *Trecute vieţi de doamne şi domniţe* (Les vies des princesses et des jeunes princesses d'antan) vol. I, Bucureşti, p. 145—146 ; Ioan C. Filitti, *Mama şi soţia lui Mihai Viteazul* (La mère et l'épouse de Michel le Brave) dans « Convorbiri Literare », LIII/1921, p. 609—622, et paru en volume, édition revue, Craiova, 1934, p. 14.

Voulant expliquer les circonstances dans lesquelles elle avait fait le don de ces deux villages, Téophane montrait que s'étant retirée au monastère de Cozia pour vivre dans la solitude «la vieillesse et ses faiblesses» elle a reçu la triste nouvelle de la mort tragique de son fils bien aimé, Michel le Brave et des malheurs de la princesse et de ses fils obligés à errer à l'étranger, nouvelles qui ont «rempli sa vie de pleurs et de sanglots, jour et nuit».

Téophane fait savoir qu'après le retour de ceux qui lui étaient chers, «dans leur pays», auprès «de la vieille et très estimée mère», venus au monastère Cozia, la princesse Stanca, son fils Nicolae, et sa fille Florica, ont déploré la mort tragique de Michel Voïvode et ont pleuré sur leurs propres malheurs.

Dans ces circonstances, Téophane les avertit qu'elle avait promis aux moines du monastère, les villages ci-dessus mentionnés. Pour ce don, elle demande leur consentement, qui lui est donné sans réserve, car Téophane est libre à disposer des biens et dons, que Michel voïvode avait offert à sa mère. Ce document original roumain écrit sur un parchemin porte dans sa partie inférieure deux empreintes sigillaires, fixées sous une seule feuille. C'est un sceau petit, timbré, appliqué sur la cire rouge. Ayant une forme ovale, des dimensions 20/18 mm, les deux empreintes sigillaires ont été réalisées en utilisant une matrice sigillaire à deux facettes.

Le timbre sur lequel on a appliqué la matrice est confectionné en papier épais, poreux, de couleur jaune et de forme rectangulaire aux dimensions de 5,1/4,6 cm. L'application de la cire pour les deux sceaux, a été faite à une distance de 50 mm avec une petite différence concernant le niveau par rapport au texte et à la marge inférieure du document. Le timbre fixé au document, cousu avec un fil de lin irregulier s'est déchiré en certains endroits ; il manque aussi le coin qui dépassait la marge inférieure du parchemin. Sur une des empreintes sigillaires, celle de droite, est gravée une croix, dont le socle est entouré d'un ornement floral, ayant inséré sur le bord, en exergue, la légende en caractères slaves.

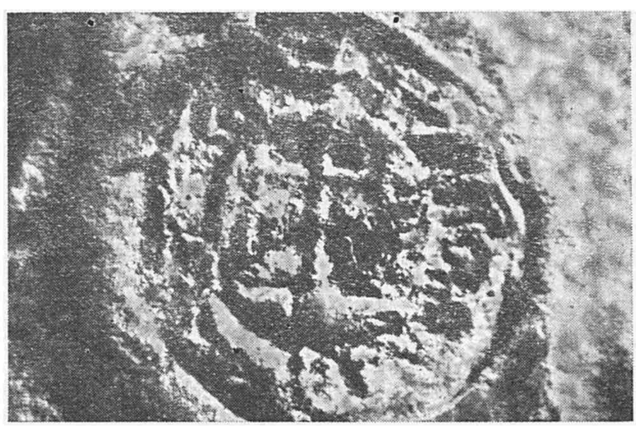


Fig. 4 Le sceau de Téophane (première facette).

L'autre empreinte sigillaire, à gauche, a dans le champ sigillaire, un ange debout, les ailes déployées. La légende gravée sur la première empreinte sigillaire est difficile à déchifrer à cause de la manière défectueuse dont la matrice a été imprimée.

Seulement quelques lettres sont lisibles, je considère que dans l'exergue de la respective matrice étaient gravés les mots : монахина θеофана (la religieuse Téophane), dont les lettres sont bien distinctes. Étant donné que le texte énoncé occupait seulement 2/3 de la surface de l'exergue, le reste de 1/3 étant totalement éffacé, il n'est pas exclus que le texte ait continué la légende en accentuant l'appelatif sigillaire печат (sceau). On a comparé le sceau appartenant au document de Téophane à celui qui authentifie un acte par lequel une autre religieuse, Marie de Drăgăşani, à la même année, a donné des propriétés à l'évêché de Rîmnic [10]. Le sceau de Marie est rond ayant dans l'emblème de même une croix qui est entourée de branches et porte en marge la légende монахина марина сиѫ печат (le sceau de la religieuse Marie).

C'est toujours un sceau timbré, cousu avec de la soie rouge et appliqué sur de la cire noire. Par rapport à la manière de confection, les deux empreintes sigillaires sont différentes par la couleur de la cire et par le fait que sous un seul timbre en ce qui concerne le sceau de Téophane — deux empreintes sigillaires, ont été couvertes.

Se servant de cire rouge à la confection du sceau au lieu de la couleur noire ou verte en usage dans les institutions religieuses, ce n'est pas accidentellement mais pour mettre en évidence sa position de « mère du feu prince régnant ».

Par rapport aux deux empreintes, je considère qu'on ne peut point douter sur leur paternité, puisque par l'emblème, forme et dimensions, elles font la preuve d'avoir appartenu à Téophane.

La première impression sigillaire porte son nom, et l'emblème de la seconde, anépigraphe, témoigne être la propriété d'un personnage religieux, fait souligné par l'identité de leurs formes et leurs dimensions.

D'ailleurs, l'acte émis au nom de Téophane justifie ces conclusions. Quiqu'on ne connaît pas les sceaux de ceux qui ont confirmé la donation de Téodore, surtout celui de la princesse Florica et du voïvode Nicolae, nous apprécions qu'on ne peut pas leur attribuer une empreinte sigillaire anépigraphe, avec une emblème visiblement religieuse.

Nous nous trouvons assûrément en face d'un sceau à deux facettes qui a appartenu à Teodore, la mère du vaillant voïvode, qui dans la retraite religieuse a pris le nom de Téophane.

---

[10] Archives de l'Etat de Bucarest, le fond évêché de Rîmnic, LXVII/2.

LA CRISE OTTOMANE DANS LA VISION DE HASAN KIAFI AKHISARI (1544–1616)

MUSTAFA A. MEHMED

Pour qui étudie l'histoire de l'Empire ottoman, il devient chaque jour plus clair que les dernières décennies du XVI^e siècle ont constitué un tournant dans l'existence de cet Empire. Toutes les contradictions qui existaient à l'état plus ou moins latent ont éclaté à ce moment-là avec violence. En effet, pendant la seconde moitié du XVI^e siècle la société ottomane a connu toute une série de transformations, marquées par la *consolidation de la propriété féodale privée* sur la terre — ce moyen principal de production dans la société médiévale — au détriment de la *propriété d'Etat* [1]. Les transformations subies par les relations de propriété dans le cadre de la société ottomane ont conduit progressivement à des changements dans la structure économique et sociale, comme aussi dans l'organisation politique et militaire, et hâté la crise du féodalisme ottoman dans son ensemble [2]. Bien que pendant la période qui a immédiatement suivi le règne du sultan Soliman le Magnifique (1520–1566), les guerres permanentes eussent estompé dans une certaine mesure les contradictions qui existaient au sein de la société ottomane, elles furent impuissantes vers la fin du XVI^e siècle à arrêter le déclenchement de la crise, dont les effets se manifestèrent surtout par les défaites que les Turcs-osmanlis essuyèrent dans les Balkans. Comme on le sait, à cela venait s'ajouter une profonde crise financière, visible surtout dans l'instabilité de la monnaie ottomane.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la situation économique, sociale, politique et militaire de l'Empire ottoman à cette époque. Nous l'avons fait dans un autre essai [3]. Ce que nous nous proposons ici, c'est d'exposer dans ses grandes lignes le contenu d'un *traité* (*Risale*) politique qui, selon notre opinion, présente une particulière importance pour l'étude des circonstances dans lesquelles s'est produite l'une des premières grandes crises de l'histoire de l'Empire ottoman. Il s'agit de l'ouvrage *Usūl-el-hikem fī nizām-ül ālem* (« Principes philosophiques concernant l'ordre du monde ») que Hasan Kiafi (*Kâfî*) el-Bosnevi, connu aussi sous le nom d'Akhisari, écrivit pendant l'été de 1596 (1004 H.) en se référant à des faits qui se passaient sous ses yeux dans la société ottomane de son temps.

★

[1] Pour certains détails à ce sujet, cf. Mustafa A. Mehmed, *Un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. relatif à la situation politique, sociale et économique de l'Empire ottoman (XV^e–XVII^e siècles)* dans «Studia et Acta Orientalia», Bucarest, tome IV, 1962, pp. 209–233.

[2] *Ibidem*

[3] *Ibidem*

On connaît relativement peu de choses de la vie de Hasan Kiafi. Quelques-uns de ceux qui se sont arrêtés sur la biographie de cet auteur n'indiquent pas la date de sa naissance [4]. D'autres pensent qu'il est né en 1544 (951 H.) [5] ou en 1578 [6]. La première de ces suppositions est beaucoup plus vraisemblable si l'on tient compte de la maturité de pensée de l'auteur à la date où il écrivit cet ouvrage. Ce qui est sûr, c'est qu'il est originaire des Balkans, étant né dans la cité d'Akhisar, en Bosnie, localité connue autrefois sous le nom de Dolny-Vakuf [7] ou Prusać [8]. De là aussi son surnom de El-Bosnevi ou celui plus fréquent de El-Akhisari. De plus, comme il était considéré « maître » dans le soi-disant art de la chiromancie qui en arabe s'appelle « Kiaff », il reçut aussi le surnom de *Kiafi* [9]. C'est possible qu'il eut reçu le surnom de *Kiafi* aussi pour son fameux commentaire (*şerh*) sur l'œuvre intitulée *Kiafije* (*Kâfiye*), concernant la langue arabe. Le voyageur Evlija Čelebi nous dit que « celui qui lit ce commentaire, il lui coule la graisse goutte à goutte ; tellement ses ouvrages sont difficiles » ajoute notre voyageur [10]. Ayant étudié la théologie et le droit, Hasan Kiafi Akhisari fut pendant quelque temps au service du cadi de Bosnie, Bali Efendi [11], qui l'aida à développer ses connaissances, et en 1578 (986 H.) [12] il devint *mülāzım* [13], titre qui dans la hiérarchie des intellectuels de l'époque correspondait à peu près à celui de candidat ès sciences. Puis, durant près de 20 ans, Akhisari fut fonctionnaire à Constantinople [14]. Pendant la campagne ottomane de 1596 contre la Transylvanie et l'Autriche, qui se termina par l'occupation de la citadelle d'Erlau (Agria — Egri — Eger) par les Turcs, il fit partie de la suite du sultan Mahomet III (1595—1603) [15].

Il s'établit ensuite dans sa province natale, s'occupant de l'administration de la cité d'Akhisar, où il mourut le 28 août 1616 (15 Şa'ban 1025) [16], et non en 1606 comme l'affirment certains ouvrages [17].

Hasan Kiafi Akhisari fut un savant renommé pour l'étendue comme aussi pour la profondeur de ses connaissances dans divers domaines, notamment dans celui des questions religieuses et juridiques islamiques.

---

[4] Cf. Bursalı Mehmed Tahir, *Osmanlı Müellifleri* (Auteurs ottomans — abrégé *O.M.*), Istanbul, tome I, 1333 H. (1915) pp. 277—278 ; F. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke* (abrégé *G.O.W.*), Leipzig, 1927, p. 144.

[5] Cf. Omer Mušić, *Minhāğu-n-nizām fī din-il-islām, od Muhammeda Prozorca*, dans « *Prilozi za orijentalnu filologiju i istoriju Jugoslavenskih naroda pod turskom vladavinov* », Sarajevo, t, V, 1954—1955, pp. 181—198.

[6] Cf. *Le Civilta dell'Oriente* (sous la direction de Giuseppe Tucci), Rome, 1957, t. II, p. 446.

[7] Cf. *Osmanlı Müellifleri*, t. I, p. 277

[8] F. Babinger, *G.O.W.*, p. 144

[9] Cf. *Osmanlı Müellifleri*, t. I, pp. 277

[10] Evliya Çelebi, *Seyahatname*, Istanbul, vol. V, 1315H. (1897—1898), p. 446

[11] Il ne s'agit pas de Bali Efendi de Sofia, qui au temps du sultan Soliman le magnifique adressait des rapports à la Porte pour se plaindre des troubles de Roumélie provoqués par les successeurs du Cheikh Bedreddin Mahmud, fils du Cadi de Simavna, car ce Bali est mort en 1553 et a été inhumé à Sofia.

[12] Cf. *O.M.*, t. I, p. 277

[13] Le titre de *mülāzim* (*mülâzım*) permettait à son possesseur d'entrer dans la hiérarchie judiciaire ottomane.

[14] *G.O.W.*, p. 144

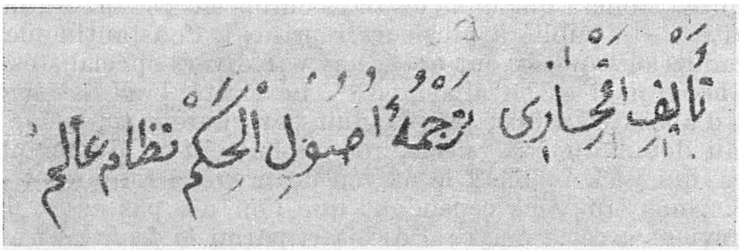
[15] Cf. *O.M.*, I, p. 277; *G.O.W.*, p. 144

[16] Cf. *G.O.W.*, pp. 144—145 ; Omer Mušić, *op.* cit.

[17] Par ex. *Le Civilta dell'Oriente*..., t. II, p. 446.

Le voyageur turc Evlija Čelebi (1611—1684) qui visita la Bosnie vers le milieu du XVII[e] siècle affirme que le tombeau de Kiafi Akhisari était devenu un lieu de pèlerinage [18], par respect pour la mémoire du disparu.

Hasan Kiafi el-Akhisari a écrit de nombreux ouvrages théologiques et juridiques, ainsi que des travaux de linguistique arabe. Certains de ces ouvrages sont des commentaires (*şerh*) de travaux dus à divers écrivains de l'Orient musulman [19]. Dans le domaine de l'histoire ottomane, deux seulement de ses écrits présentent de l'importance : 1) *Egri melhamesi tarihçesi* [20], dans lequel l'auteur décrit la bataille d'Agria de juin-octobre 1596 entre Turcs et Autrichiens [21] et 2) *Usūl-el—hikem fi nizam -ül-ālem*



1. Note figurant sur la couverture de l'œuvre de Hasan Kiafi : *Te'lif Akhisari. Tercüme-i Usûl-il-hikem, nizam-ül-âlem.*

C'est ce dernier que nous étudierons dans les pages qui suivent, ayant pu consulter un manuscrit [22] découvert parmi les écrits orientaux de la Bibliothèque de la Filiale [23] de l'Académie de la R.S.R. à Cluj-Napoca, fonds de Blaj (MS. or. 258) (v. les fac-similés 1, 2, 3, 4, 5).

Mais avant de nous occuper du contenu assez varié de ce traité politique et social, nous voudrions souligner le fait qu'à des époques diverses de l'existence de l'Empire ottoman, et surtout au fur et à mesure que s'accentuait la décadence de cet Etat, d'autres représentants de la vie culturelle turque composèrent des œuvres ayant pour titre *Usūl-el-hikem fi nizam-ül ālem* (Principes philosophiques concernant l'ordre du monde) [24] ou des titres analogues. Certains de ces auteurs avaient même pris pour modèle Hasan Kiafi Akhisari [25]. Il est plus que probable que ces ouvrages s'occupent de problèmes analogues, à savoir des causes et

---

[18] Cf. Evliya Çelebi, *Seyahatname*, t. V, p. 446

[19] Pour la liste de ses œuvres, cf. aussi *O.M.*, I, pp. 277

[20] *Ibidem*

[21] Pour détails relatifs à cette campagne, cf. Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman* (éd. Heller), t. VII, pp. 520—536

[22] Des manuscrits de cet ouvrage se trouvent aussi dans d'autres bibliothèques d'Europe (cf. F. Babinger, *G.O.W.*, p. 145). Celui de Paris a été décrit sommairement entre autres par Blochet dans le « Catalogue des manuscrits turcs », Paris, t. II, 1933, p. 35, n° 697

[23] Concernant les collections orientales de Cluj, voir M. Guboglu, *Manuscrisele şi tipăriturile orientale din Fondul « T. Cipariu » al Bibliotecii filialei din Cluj a Academiei R.P.R.* dans « Limbă şi literatură », Bucarest, 1957, pp. 147—166.

[24] Par ex. Ibrahim Müteferrika (1674—1745) originaire de Cluj, qui introduisit l'imprimerie dans l'Empire ottoman (cf. Bursalı M.T., *op. cit.*, t. I, p. 277, note 2 et t. III, pp. 18—22). Dans *Islâm Ansiklopedisi* cet ouvrage est énuméré parmi ceux imprimés par Müteferrika. Le titre aussi diffère : *Usūl-el-hikem fi nizam ul-ümem.* (Cf. t. 5/2, 1950, p. 899, art. Ibrahim Müteferrika) ; Hasan beyzade Ahmed bey, chroniqueur, mort en 1636 (cf. Bursalı M.T., *op. cit.*, t. III, p. 46 et *Isl. Ansikl.*, t. 5/1, p. 337).

[25] Tel par exemple Muhammed de Prozorca pour son ouvrage *Minhāğu-n-nizām fi dini-l islām*, qu'il dédia au sultan Sélim III (conf. Omer Mušić, *op. cit.*, dans „Prilozi", V, 1954—1955, pp. 181—198)

des circonstances qui ont déterminé la décadence de l'Empire ottoman *dans les divers moments de son histoire*. Ils contiennent sans doute aussi des « recommandations » concernant les moyens les plus efficaces de « redresser » rapidement la situation. Le mérite historique de Hasan Kiafi Akhisari est d'avoir été un précurseur dans ce domaine où tant d'écrits ont été élaborés par la suite [26]. *Usūl-el-hikem*... est, parmi les œuvres actuellement connues, l'une des premières où se trouvent exposées d'une manière plus systématique les circonstances et les causes qui ont déterminé le début de la décadence de l'Empire ottoman.

L'importance qui a été accordée aux *Principes*... d'Akhisari tant dans l'Empire ottoman que dans les pays européens ressort du fait même que ce traité a été publié à plusieurs reprises à Constantinople [27], ainsi que des traductions qui en ont été faites par divers spécialistes en français [28], en hongrois [29] et en allemand [30]. Le traité *Usūl-el-hikem*... qui a été écrit d'abord en arabe, puis traduit par l'auteur lui-même en turc, a, même au début du XX^e siècle, retenu l'attention de maints dignitaires turcs, qui y cherchaient le moyen de sauver l'Empire ottoman de sa perte [31]. Nous trouvons cependant que l'on n'a pas assez précisé *la place* qui revient à cette œuvre d'Akhisari parmi *la foule de traités politiques et économiques* analogues, et que l'on n'a pas suffisamment *insisté* sur sa *signification* pour l'histoire de l'Empire ottoman à la fin du XVI^e siècle [32]. C'est ce qui nous a déterminé à présenter les quelques considérations que l'on va lire.

★

Au commencement, comme à la fin de son ouvrage, l'auteur précise que *Usūl-el-hikem*... a été écrit en arabe dès avant l'expédition contre la cité d'Agria (f.2), c'est-à-dire au mois de Zi'l-hidjğe de l'an 1004 de l'Hégire, ce qui correspond au 21 juillet — 24 août 1596 (f. 38), et qu'il a été traduit par l'auteur lui-même en turco-osmanli dans la cité d'Akhisar, en Reğeb 1005 (18 février — 19 mars 1597) après son retour de l'expédition (f. 2 et 38) ; cette traduction a été faite sur la recommandation des digni-

---

[26] Par ex. : Les traités (*Risale*) de Koči Bey (XVII^e siècle), *Düstur-el-amel li islah el-halel* (Guide des actions visant à mettre fin au désordre) par Kiatip Čelebi dit Hadji Halifa (XVII^e siècle), *Telhis el-beyan fi Kavanin-i al-i Osman* (Brève présentation des lois de la dynastie ottomane) par Husein Hezarfen (XVII^e siècle). Voir aussi : Elhac Ahmed Ali Pacha, *Traité de politique ottomane*. Paru sous les soins de B. Cvetkova, Sofia, 1972.

[27] 1278 H. (1862) ; 1285 H. (1868) ; 1287 H. (1870). Cf. *G.O.W.* p. 145

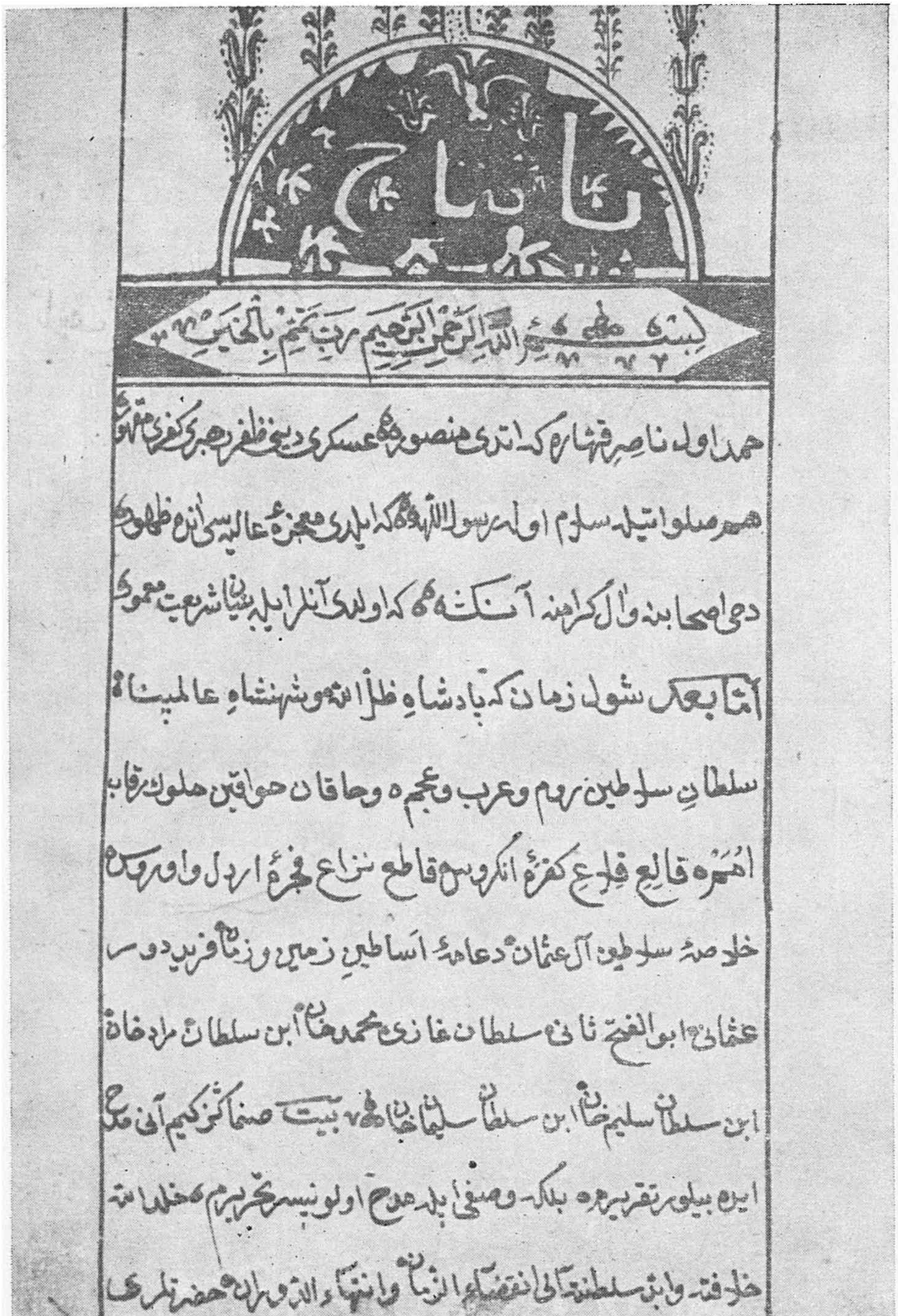
[28] Par Garcin de Tassy sous le titre de : *Principes de sagesse touchant l'art de gouverner par Rizwan-ben-abd-oul-mennan Ac-hissari*, dans „Journal Asiatique", IV, 1824, pp. 213—226 et 283—290 (d'après un manuscrit arabe-turc).

[29] Par E. J. Karácson *Az Egri török emlékirat a Kormányzas módjáról — Eger varo elfoglalása alkalmával az 1596, évben irta Molla Haszan Elkjáfi*, Budapest, 1909 (d'après un manuscrit arabe-turc)

[30] L. Thallóczy — E.J. Karácson, *Eine Staatsschrift des bosnischen Mohammedaners Molla Hassan Elkiafi « Uber die Art und Weise des Regierens »*, dans « Archiv für Slavische Philologie », Berlin, 1910—1911, nr. 32, pp. 139—158. Cette traduction a été faite d'après la version hongroise.

[31] C'est ce qui explique le fait que l'un des gouverneurs ottomans d'Arabie, nommé Şerif Hadji Ahmed Reşid Paşa (m. 1912) a traduit cet ouvrage de l'arabe en langue turque et qu'il l'a fait éditer à La Mecque pendant les dernières années de sa vie (Cf. *O.M.*, III, pp. 64—65 et *G.O.W.*, p. 393)

[32] Certaines considérations dans ce sens ont été faites dernièrement par A. S. Tveritinova ; *Social Ideas in Turkish Didactic-Politico-Economic Treatises of the XVI—XVII Centuries*, Moscou, 1960 (communication présentée au XXV^e Congrès des orientalistes).


بسم الله الرحمن الرحيم رب تمم بالخير

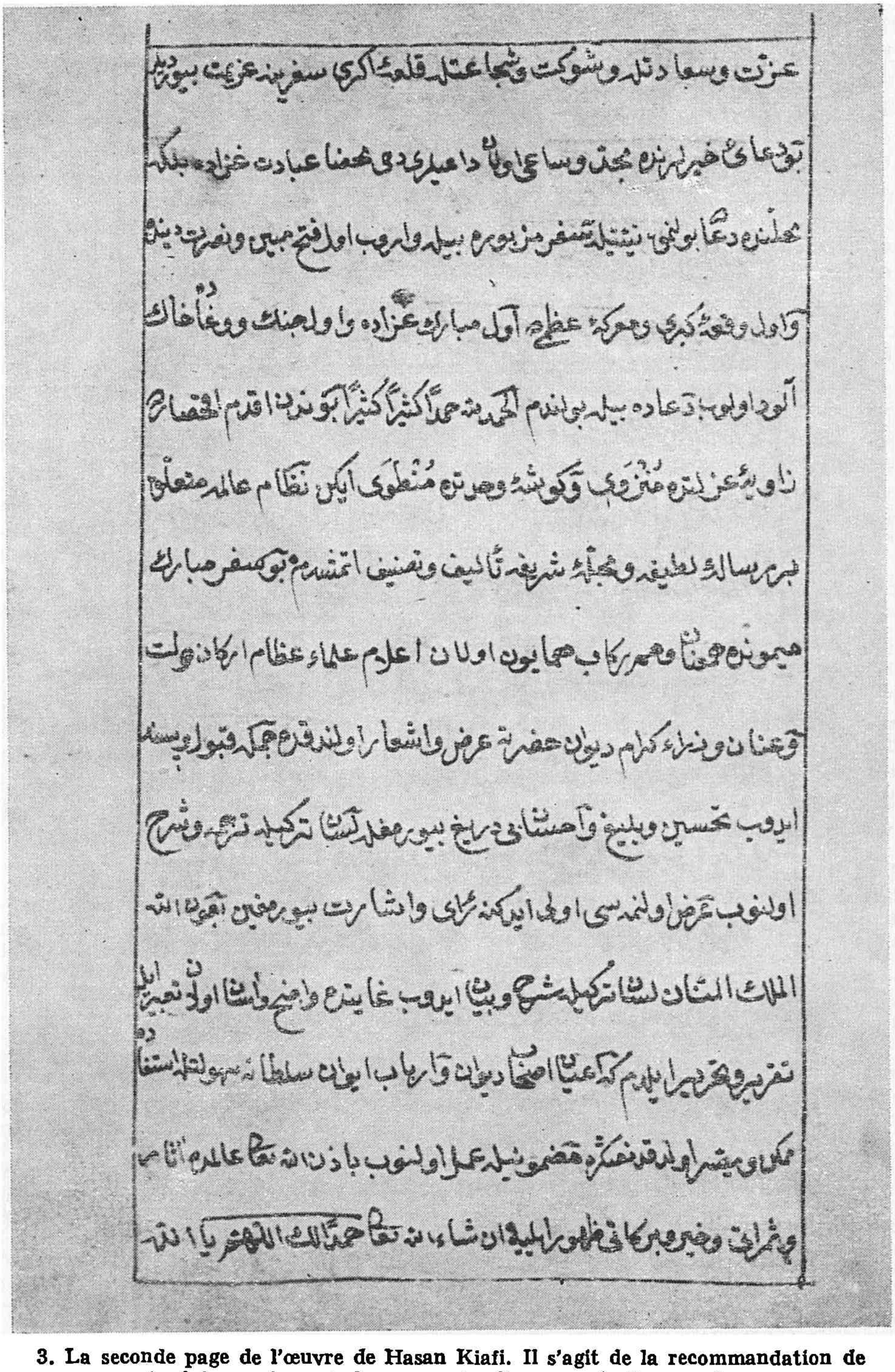
اما بعد شول زمان كه پادشاه ظل الله و شهنشاه عالمپناه

سلطان سلاطين روم و عرب و عجم و خاقان خواقين ملوك رقاب

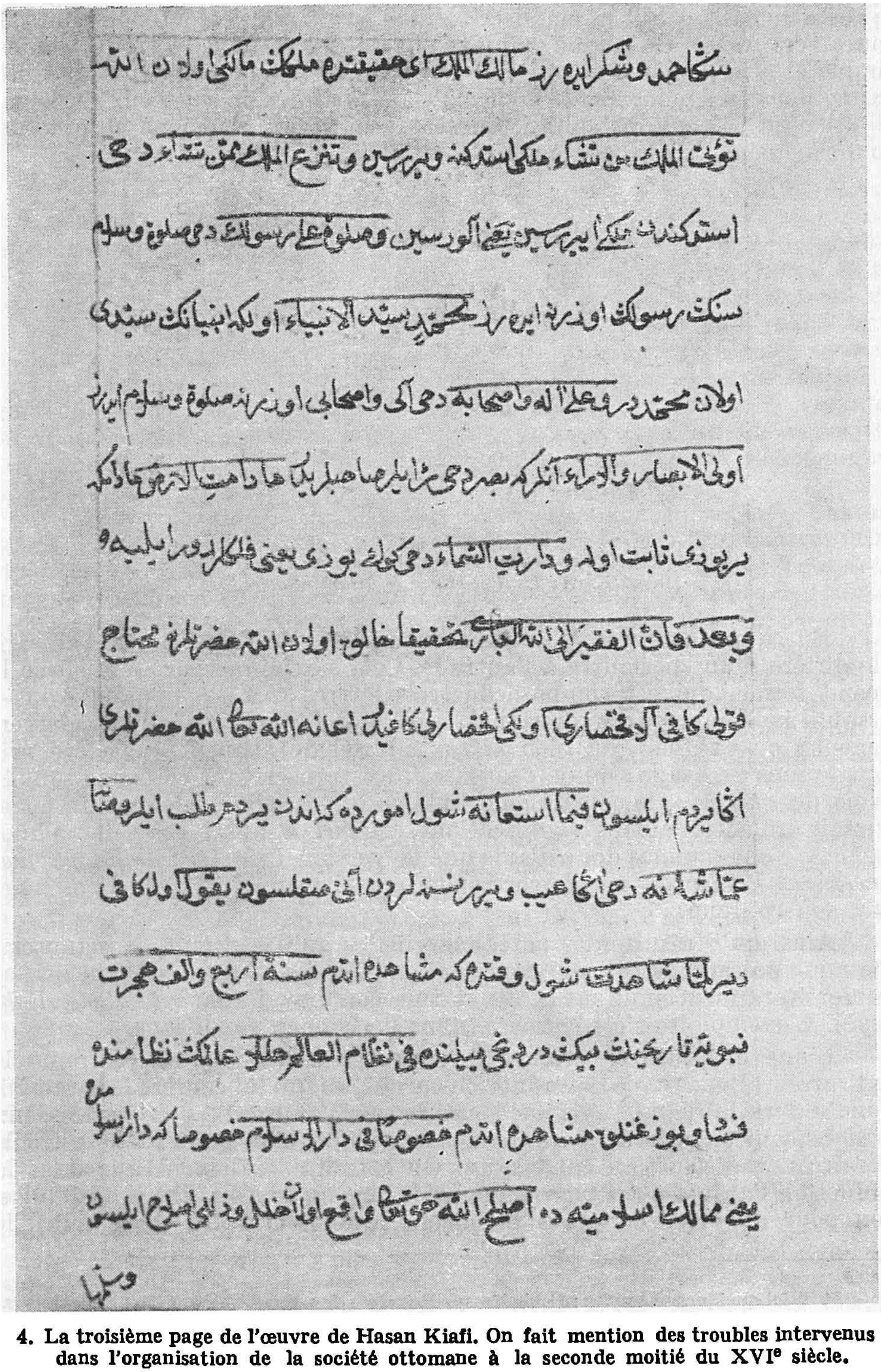
عثمان ابو الفتح ثانى سلطان غازى محمد خان ابن سلطان مراد خان

ابن سلطان سليم خان ابن سلطان سليمان خان

2. Première page de l'œuvre de Hasan Kiafi.

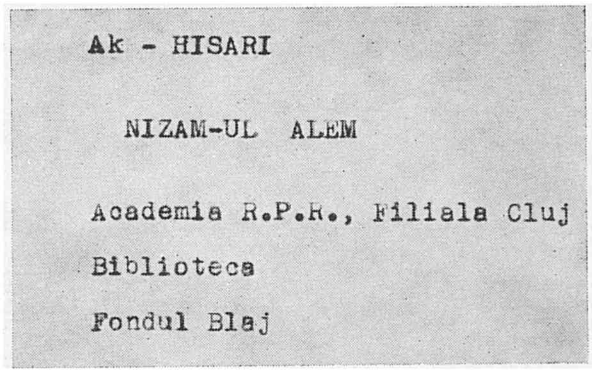


3. La seconde page de l'œuvre de Hasan Kiafi. Il s'agit de la recommandation de traduire en turc et de commenter l'ouvrage écrit en arabe.



4. La troisième page de l'œuvre de Hasan Kiafi. On fait mention des troubles intervenus dans l'organisation de la société ottomane à la seconde moitié du XVI[e] siècle.

taires ottomans à qui le manuscrit arabe avait été présenté en cours de route vers Agria. La langue employée par Akhisari dans sa traduction est simple et à la portée de tous. « Je l'ai écrit et rédigé — dit-il — avec des expressions très modestes et faciles à comprendre, afin que ceux du Divan et ceux de la cour du sultan puissent s'en servir aisément et procéder conformément à son contenu... » (f. 2).



5. Note figurant sur la dernière page de l'œuvre de Hasan Kiafi : *Usul el-hikem fi nizam ul-alem.*

En ce qui concerne la traduction du titre de l'ouvrage d'Akhisari, elle diffère d'un spécialiste à l'autre [33]. Cela s'explique par le fait que le second terme, qui est composé de trois lettres (*h.k.m.*) peut être lu — lorsqu'il ne comporte pas de signes — ou bien *hükm* qui signifie « gouvernement » ou « règne », ou bien *hikem* (pluriel de *hikmet*), qui a été pris dans le sens de « sage » ou de « sagesse ». En transcrivant ce terme sous la forme de « *hikem* », le copiste nous aide en fait à éclaircir le sens du titre. On sait qu'entre autres significations, *hikmet* a aussi celle de « philosophie ». Nous sommes donc d'avis que la version *Principes philosophiques concernant l'ordre du monde* correspond aussi bien au titre de l'ouvrage qu'à son contenu.

Ainsi qu'il résulte des notes marginales qu'il contient, le manuscrit que nous présentons est une copie exécutée après la mort d'Akhisari, ce dernier étant mentionné sur la couverture comme « défunt » (*Rahmetullahi aleyh*). L'exemplaire s'est conservé dans de bonnes conditions.

L'une des caractéristiques du manuscrit consiste en ceci que le texte arabe alterne avec la traduction turque, ce qui lui confère le caractère d'une œuvre bilingue. Mais une soudure parfaite existant entre les deux versions, qui se succèdent harmonieusement, si bien qu'il serait difficile de faire une distinction entre elles. On constate également que dans la traduction l'auteur s'est permis des additions au texte arabe initial, aussi bien pour apporter certaines précisions, que pour faire comprendre le

---

[33] Voici quelques exemples : G. de Tassy, *Principes de sagesse touchant l'art de gouverner* ; Thallóczy-Karácson, *Über die Art und Weise des Regierens* ; A. S. Tveritinova, *Principles of Wisdom in Governing the World* (cf. *op. cit.*) ; Omer Mušić, *Temeljne mudrosti o uredenju svijeta* (cf. *op., cit.* p. 181).

sens des événements qui survinrent lors de la guerre austro-turque de 1596, ce qui lui confère aussi le caractère d'un *commentaire* (*şerh*), comme le souligne l'auteur lui-même (f.2).

Un autre trait caractéristique de l'ouvrage, c'est d'être un *mémoire* politique contenant de nombreux « conseils pour les rois » *(nasihat el-mülük)*, comme le précise d'ailleurs une note marginale à la fin du livre (f. 38).

Parsemé de maximes et de citations du Coran, ainsi que d'exemples choisis dans les œuvres des écrivains islamiques ou dans l'histoire des peuples orientaux, ce *mémoire* avait, dans la conception de son auteur, la mission « de conduire à un renouvellement des règles concernant l'ordre du monde » (f. 4), donc la prétention de représenter la « quintessence » de la philosophie musulmane dans l'art de gouverner l'Etat. Joignant sans cesse des conseils et des recommandations — puisés à différentes sources ou bien dans la vie des autres peuples — à des commentaires relatifs à son époque, Hasan Kiafi réussit à créer une œuvre vraiment vivante, où abondent les observations et les réflexions personnelles sur la société ottomane à la fin du XVI[e] siècle aux points de vue social, économique, politique et militaire.

D'après les indications données par l'auteur lui-même, *Usūl-el-hikem*... se compose d'une introduction *(mukaddime)*, de quatre principes (*asl* ou *usul*) au lieu de chapitres et d'un épilogue *(hatime)*. Toutefois, dans le manuscrit turc, l'*introduction proprement dite* qui traite des causes « déterminantes » de l'ordre du monde est précédée d'un *avant-propos* indiquant les sources consultées par l'auteur [34], les circonstances qui l'ont déterminé à composer son ouvrage, la raison aussi pour laquelle il l'a écrit à ce moment-là. Dans cette partie de son manuscrit, Hasan Kiafi émet une série de considérations sur le moment historique où se trouvait l'Empire ottoman et essaie de préciser les causes de son affaiblissement et la date où celui-ci a commencé. « Lorsque, en l'an 1004 de l'Hégire (1596) — écrit-il — j'ai constaté des troubles dans le *nizam* du monde (f.2)... je me suis mis à réfléchir, afin de découvrir les causes secrètes des troubles et du désordre » (f. 3). Kiafi médita plus particulièrement sur les phénomènes qui avaient commencé à se manifester depuis plus de dix ans et arriva à la conviction que « tous les maux avaient leur origine en l'an 980 de l'Hégire » (f. 3) (14 mai 1572 — 2 mai 1573), sans toutefois préciser quels événements particuliers s'étaient produits à cette époque dans la société ottomane. On peut déduire qu'il s'agit de dissensions sur des plans multiples entre les dignitaires, surtout après l'avènement de Mourad III (déc. 1574), ce qui affecta l'évolution de l'histoire ottomane. Remarquons que l'auteur ne se contente pas de constater le désordre, il cherche aussi à découvrir les causes qui le déterminent, et à justifier ainsi sa *critique* à l'adresse des gouvernants ottomans de l'époque.

Selon Hasan Kiafi, les causes de la décadence d'un Etat, quel qu'il soit, sont le fait de *négliger la justice* en confiant les postes de direction

---

[34] Akhisari mentionne les titres de quelques ouvrages sans indiquer leurs auteurs: *Anvar-at-Tanzil* (le Coran); *Rawdat-al-ulema* (cf. K. Brockelmann, *Geschichte der Arabischen Litteratur*, Leyden, 1937—1942, t. III, Supplementband, p. 1049; *Tafsir-t-Kadı* ou *Anvar-at-Tanzil* (cf. *ibidem*, p. 805); *Rawdat-ul-ahbar*, qui est un commentaire de l'ouvrage de *Zamahšari* (m. 1144) intitulé *Rabi-al-abrar*... (cf. *ibidem*, t. I, Supplementband, p. 512).

à des gens *incompétents*, le manque de respect pour les intellectuels, le fait de négliger l'instruction de l'armée et celui de permettre aux femmes de s'immiscer dans les affaires de l'empire. La corruption est selon lui à l'origine de tous les désordres (f. 3—4).

On sait que toutes ces tares que Hasan Kiafi Akhisari signale, dans la vision de son temps, avec beaucoup de pénétration étaient en effet profondément enracinées dans la société ottomane de la seconde moitié du XVI^e siècle. L'accaparement des postes de direction à prix d'argent [35] avait pour effet d'étendre la subordination et la corruption parmi les féodaux-fonctionnaires, toujours à la recherche de nouvelles sources de revenus. D'autre part, l'immixtion chaque jour plus marquée des mères des sultans (*Valide-Sultan* [36]) dans les affaires de l'Etat menait à la création d'une seconde autorité, ce qui aggravait encore les conflits entre les dignitaires à l'intérieur du Sérail ainsi qu'au dehors de celui-ci.

Un tableau très édifiant de l'état de l'Empire ottoman à cette époque nous est d'ailleurs présenté par Antonio Tiepolo, ambassadeur de la république de Venise près la Porte. Dans ses rapports datant de 1576, Tiepolo signale une série de faits analogues à ceux mentionnés par Akhisari et qui présageaient la crise de l'Empire ottoman au cours des dernières décennies du XVIe siècle. Il remarque entre autres que l'usage fortement enraciné des *présents* avait des conséquences sérieuses sur le système de perception de la *dîme* due par les raïas, la préoccupation de chaque fonctionnaire étant « que ces dîmes soient aussi élevées que possible » [37]. Critiquant ensuite la cupidité des différentes catégories de fonctionnaires (cadis, subachis, etc.), Tiepolo soutient que la corruption de la société ottomane de l'époque était « la cause de l'aggravation du désordre dans l'Etat »[38].

Sous une forme ou une autre ces phénomènes sont signalés aussi dans le *traité* d'Akhisari. En analysant comme il l'a fait les causes du désordre, mais surtout en précisant que « la prospérité de l'Empire » est déterminée entre autres par « la perception des droits et impôts *sans pressurer le raïa* » (f. 10), il reconnaît la situation déplorable dans laquelle se trouvait à cette époque la paysannerie de l'Empire ottoman, ainsi que la corruption qui régnait surtout au sein de la classe dominante — phénomènes qui précipitaient le déclin de l'empire.

Il est vrai qu'Akhisari ne sait pas s'élever jusqu'à la compréhension des causes réelles, économiques et sociales, de la décadence de l'Empire ottoman, mais son courage à discuter des signes de la crise de la société ottomane et à les exposer ouvertement devant tous les dignitaires, mérite d'être souligné.

Dans l'*introduction proprement dite* de son ouvrage, l'auteur expose les « règles » qui, selon lui, assurent « la prospérité de l'Empire » et les conséquences qui découlent de leur violation. La conception sociale et

---

[35] Cf. Mustafa A. Mehmed, *op. cit.* (*Un manuscrit...*).

[36] On connaît par exemple les immixtions dans les affaires politiques de l'Etat à cette époque de la Sultane-Validé nommée Safiye-Sultan (la vénitienne Baffa). Cf. *Islâm Ansiklopedisi*, t. I, 1950, pp. 161 et suiv. (Ahmed I^{er}) et t. VII, 1957, pp. 535 et suiv. (Mehmed III).

[37] Alberi, *Relazioni degli Ambasciatori Veneti...*, Serie III, Volume II, Firenze, 1844, pp. 134.

[38] *Ibidem*

politique d'Akhisari divise les hommes en quatre grandes catégories sociales qu'il appelle « classes » ((*sınıf*), chaque catégorie ayant des préoccupations différentes. Les empires, selon cette conception, sont nés de la nécessité de dominer et de conduire ces différentes catégories. Les quatre classes sociales, d'après lui, sont : 1) *la classe des militaires et des dignitaires* ; 2) *la classe des intellectuels et des scribes* ; 3) *la classe des agriculteurs ;* 4) *la classe des commerçants et des artisans*. Ces quatre classes embrassent toutes les activités humaines, elles ont chacune des attributions différentes dans la vie de tous les jours et elles se conduisent suivant certaines règles.

Ce n'est pas au hasard qu'Akhisari met au premier plan la *classe des militaires*. Selon lui, la mission de cette classe était de surveiller tous les autres groupements sociaux, non certes de façon arbitraire, mais suivant des règles établies par les intellectuels (f. 6).

Si le devoir de la *classe militaire* est de faire la guerre et de maintenir l'ordre, celui des *intellectuels et des scribes* est de garder les lois et de les faire connaître à tous (f. 6).

La classe des *agriculteurs* a l'obligation de pourvoir aux besoins de toutes les classes sociales en bétail et en produits agricoles. Elle se compose, précise Hasan Kiafi Akhisari, de « ceux qui sont connus aujourd'hui sous les noms de raïa [3] et de beraïa » [39] (f. 7). La quatrième et dernière catégorie comprend les *marchands et les artisans*, c'est-à-dire « ceux qui exercent certains métiers » et « ceux qui connaissent divers négoces » (f. 7).

Il est vrai qu'Akhisari est loin d'user d'un critérium scientifique dans la détermination et la définition des classes sociales. Ce qu'il voulait surtout, c'était expliquer certains états de fait qui s'étaient créés au sein de la société ottomane pendant la seconde moitié du XVI^e siècle.

Tout d'abord, ayant constaté une recrudescence du vagabondage, il demande qu'il ne soit permis à personne d'errer à son gré. Tous ceux qui restent en dehors des catégories sociales mentionnées « doivent être introduits de force dans l'une des quatre classes » (f. 7). Il propose que l'obligation d'avoir une occupation soit légiférée, et à l'appui de cette proposition il cite l'opinion de certains philosophes qui, d'après ce qu'il affirme, auraient soutenu que « ceux qui n'ont pas d'occupation devraient être tués, car ils sont cause de difficultés » (f.7).

Dans ce même ordre d'idées il cite l'exemple des sultans d'autrefois sous le règne desquels « les gens de cette sorte étaient empêchés d'agir à leur guise par les contrôles qui étaient faits une fois par an » (f. 7). Cette allusion au passé ne manque pas de signification, Akhisari voulant ainsi blâmer l'administration ottomane et l'état d'anarchie de son temps. « Qu'adviendrait-il — se demande l'auteur — si en organisant aujourd'hui un contrôle de ce genre, on interdisait tous les désœuvrés ? » Ce qui adviendrait, ce serait d'après lui, « l'instauration de l'ordre dans le monde » (f. 7), « de même que l'absence de ce contrôle mène à des perturbations » (f. 8).

En second lieu, « il n'est pas convenable — soutient Akhisari — que les membres d'une classe soient forcés à renoncer à leurs préoccupations pour se substituer à une autre classe » (f. 8). C'est dans ce fait justement que l'auteur d'*Usūl-el-hikem*... voit la cause de l'apparition dans la

---

[39] *Beraïa* était une catégorie sociale ottomane exemptée de certains impôts et taxes, une classe par conséquent qui jouissait de certains privilèges (surtout les sujets non-musulmans).

société ottomane de son temps de certains symptômes d'anarchie économique et de décadence militaire. Et il donne à ce sujet un exemple significatif : « Les raïas et les habitants des villages, les artisans et les habitants des villes ayant été obligés d'aller aux frontières *(serhat)* et de faire la guerre..., les spahis et les fantassins, qui sont des militaires, ont cessé de montrer de l'intérêt pour leur métier, et les officiers ont manifesté de l'insouciance et tous ceux qui ont des soldes *(erbab-i-maaş)* se sont affligés, et la famine et la cherté ont atteint un tel degré que certains objets que l'on achetait autrefois au prix d'un aspre (*akçe*) ont commencé à ne plus pouvoir être trouvés même au prix de dix aspres » (f. 8).

L'auteur soutient ensuite que « l'envoi forcé des raïas et des habitants des villes aux *serhats* n'est pas une vieille coutume, mais date de 1592—1593 (1001 H.) » (f. 8). Il veut ainsi préciser la date à partir de laquelle, selon lui, se sont fait jour les phénomènes de crise dans la société ottomane.

Il est vrai que Hasan Kiafi n'analyse pas les profondes transformations que subissait à cette époque le système féodal ottoman, surtout en ce qui concerne les relations agraires. Ces transformations étaient l'effet de la consolidation de la propriété féodale privée de la terre au détriment de la propriété d'Etat, y compris celle des fiefs militaires conventionnels connus sous le nom de *timar*, de *zeamet* ou de *hass* — tous phénomènes qui ont déclenché *la crise du système timariote*. Mais en synthétisant ces transformations. Akhisari insiste surtout sur leurs conséquences en ce qui concerne la partie européenne de l'Empire ottoman, où le chaos de l'économie et la désorganisation de l'armée s'accentuaient toujours davantage.

Habitant lui-même de la péninsule Balkanique, Hasan Kiafi Akhisari s'arrête plus particulièrement sur la situation dans cette partie de l'Empire, ce qui ne l'empêche pas d'essayer d'expliquer les défaites ottomanes en Europe, ainsi que la crise économique dans son ensemble.

« C'est dans les *serhats* de Croatie et de Bosnie en particulier — écrit-il — qu'à partir de l'année susmentionnée (1001 H.), les sérasquiers envoient tous les ans, dès qu'arrive le moment de l'expédition, des hommes dans les vilayets pour enrôler par la force les raïas et les béraïas qui cultivent des céréales, ainsi que les musulmans et les artisans se trouvant dans les villes, ce qui fait que le malheureux raïa reste sans céréales, ... que la famine, la cherté et diverses autres calamités sévissent dans le vilayet, et que les militaires à leur tour, n'ayant pas réussi dans leurs missions, ont commencé à s'enfuire » (f. 8).

Selon lui, on ne saurait maintenir l'ordre qu'en respectant « la vieille coutume », celle qui veut que chaque classe reste dans le cadre de ses préoccupations. Toute attitude différente mène au désordre et à l'affaiblissement de l'empire (f. 8).

Dans les quatre chapitres qui suivent, dénommés *asl (usûl)*, l'auteur expose les principes qui, selon qu'ils sont respectés ou non, mènent, à l'en croire, à la prospérité ou au contraire à la désorganisation de l'empire. Dans cette partie de son *Risale*, Akhisari s'occupe relativement peu de la situation dans l'Empire ottoman, mais ses *observations* se réfèrent toujours à la société de son temps, de même que ses *recommandations* visent toujours le milieu dans lequel il vivait lui-même.

Comme Akhisari était contemporain du chroniqueur Mustafa Ali (m. 1599), on constate non seulement un rapprochement chronologique entre *Usūl-el-hikem*... et l'œuvre de ce chroniqueur intitulée *Adab-el-Mülük* ou *Mehasin-ul-Adab* [40], mais aussi une certaine similitude de contenu, bien qu'Akhisari ait écrit dans les Balkans et Ali en Anatolie.

Il est cependant indubitable que la priorité du point de vue chronologique revient à Hasan Kiafi Akhisari. En effet, alors que Mustafa Ali travaillait encore à son ouvrage au moment de la campagne de 1596 contre la forteresse d'Agria, à ce moment Akhisari avait déjà présenté le texte arabe de son *Risale* au Divan impérial. Le fait que cet ouvrage ne fut traduit ou commenté que plus tard (1597), dans la langue turco-osmanlie n'annule pas le mérite de l'auteur d'avoir inauguré la série des traités politico-moraux relatifs à la crise de l'Empire ottoman vers la fin du XVI[e] siècle ou dans les périodes qui ont suivi.

Quant à la similitude de contenu des deux ouvrages, l'un et l'autre parlent d'une série de « conditions » [41] dont un souverain « doit tenir compte » pour assurer la prospérité de son empire.

Dans l'exposé du *premier principe*, qui traite des « causes du maintien de l'ordre », Akhisari apporte un grand nombre d'exemples anecdotiques, qu'il a cueillis soit dans divers ouvrages, soit dans la vie des souverains d'autrefois (Artaxerxes-*Erdeşir*, Alexandre le Grand-*Iskender*, etc.). Il cherche ainsi à démontrer la nécessité de respecter *la justice* dans toutes les circonstances et à l'égard de toutes les catégories sociales (dans l'acception de la classe dont il était l'exponent). Méditant sur les conséquences néfastes de la nomination de personnes incapables dans les postes de vizirs et de hauts dignitaires, Hasan Kiafi exprime son inquiétude à ce sujet. Il parle du « grand danger » que cet état de choses constitue pour l'empire, et demande avec insistance « le retour à l'ancien usage, où les hautes charges ainsi que les firmans dépendaient directement du sultan » (f. 12). Il recommande au souverain de choisir des vizirs capables, de respecter la dignité des ulémas, de ne pas cacher sa trésorerie à l'armée, etc., toute autre attitude menant au *désordre* et à la *décomposition*.

Le but d'Akhisari était sans doute de relever le prestige du sultan Mahomet III, dont l'autorité ne se faisait plus sentir, tout comme celle de ses prédécesseurs Sélim II (1566—1574) et Mourad III (1574—1595) de l'époque post-suléimanique. En somme, l'auteur cherche à justifier la monarchie centralisée, contre les tendances séparatistes des différents groupements sociaux de l'Empire ottoman.

Les autres « recommandations » d'Akhisari trouvent également leur explication dans la situation de fait qui s'était créée au sein de la société féodale ottomane vers la fin du XVI[e] siècle. Les changements de vizirs étaient alors très fréquents, en raison justement de l'incapacité de ces hauts dignitaires d'organiser les affaires de l'Etat. Les contradictions au sein de la classe dirigeante éclataient avec force, se manifestant tant à l'intérieur de la caste militaire, qu'entre les militaires et les *ulémas* [42].

---

[40] Pour ce manuscrit, *cf.* Mustafa A. Mehmed, *op. cit.*, pp. 209—224

[41] *Ibidem*, p. 220

[42] C'est l'époque où dans la vie politique ottomane s'était imposé Hodja-Sa'adeddin, professeur du sultan et chroniqueur.

C'était la lutte pour la suprématie dans la direction de la politique de l'Empire ottoman. D'autre part, la cupidité des diverses catégories de dignitaires, désireux de s'enrichir en profitant du désordre et de l'insécurité, faisait négliger l'entretien de l'armée. Significatif à ce sujet est aussi le fait qu'aussitôt après l'expédition de 1596, Satirdji Mehmed pacha a obtenu un firman aux termes duquel les *ulémas* devaient être exclus de la vie politique [43], ce qui signifiait au fond l'instauration de la suprématie des militaires sur la classe des intellectuels.

C'est encore à la situation intérieure de l'Empire ottoman que se réfère Hasan Kiafi Akhisari lorsque, parmi les plaies qui minaient l'empire, il énumère : la destitution et la nomination de dignitaires par ambition personnelle, l'extension de la débauche, les divergences d'opinion entre les vizirs, les crimes commis par les militaires, l'absence de tout souci de mettre fin au désordre, etc., tous maux qui florissaient en ce temps-là dans la société ottomane.

Dans l'exposé du *second principe* (*asl*), l'auteur souligne l'importance des *consultations (muşavere)* pour l'administration de l'empire, et il indique en même temps les causes qui mènent à l'annulation de cette méthode. En ce sens, il analyse les effets négatifs de la *jalousie* entre dignitaires (f. 23—24), fait évident dans l'Empire ottoman. Un exemple concluant en est la lutte à vie et à mort qui avait lieu, au moment même où l'auteur rédigeait son ouvrage, entre Kodja-Sinan pacha (mort en 1596) [44], Ferhad pacha (tué en 1595) et autres, qui ne reculaient devant aucun moyen pour atteindre leur but [45].

Dans le *troisième principe* de son ouvrage, Hasan Kiafi Akhisari s'occupe de problèmes politiques et militaires qui intéressaient directement l'Empire ottoman. Il expose les causes immédiates de la défaite des Turcs en Europe, en particulier dans leurs combats contre les Roumains et les Autrichiens, et demande l'application de mesures qui, à son avis, devaient mener à la réfection du potentiel militaire de l'Etat ottoman aux prises avec les puissances européennes.

En mettant an premier plan la nécessité de doter l'armée de quantités suffisantes *d'armement et d'équipement*, il a en vue l'état de désorganisation dans lequel se trouvait l'armée ottomane à la fin du XVI^e^ siècle. « En ce moment — écrit-il — l'un et l'autre (l'armement et l'équipement) sont négligés » (f. 25).

C'est, d'après lui, la raison pour laquelle les troupes ottomanes essuyaient des défaites, notamment dans la partie européenne de l'Empire.

« Ce sont surtout — note Akhisari — ceux des régions de Roumélie *(Rum)* [46] et de Bosnie qui depuis la révolte, ne pouvant résister dans les combats, ont commencé à fuir » (f. 25).

Reconnaissant le retard dans lequel se trouvait à cette époque la technique militaire ottomane, Hasan Kiafi Akhisari considère que l'une des principales conditions de la victoire sur le champ de bataille est

---

[43] Cf. *Islâm Ansiklopedisi*, t. VII, 1957, pp. 535 et suiv. (art. Mehmed III).

[44] Sinan pacha a été cinq fois grand vizir.

[45] Cf. aussi M. Naima, *Tarih* (Histoire), Istanbul, t. I (1281 H./1864), pp. 114 et suiv. ; Şerafettin Turan, *Lala Mustafa Paşa hakkında notlar ve vesikalar* (Notes et documents sur Lala Mustafa pacha), dans « Belleten », Ankara, 88/1958, pp. 551—593.

[46] Le mot *Rum* désigne en général l'Anatolie, mais ici il a le sens de Roumélie.

l'équipement de l'armée d'armes efficaces. Cherchant quelles sont les causes de l'alternance des victoires et des défaites, il arrive à la conclusion que la victoire appartient à la nation qui la première invente et emploie de nouveaux types d'armes. « Depuis cinquante ans — précise Akhisari — nous avons fait cette expérience dans le *serhat* de Croatie. Chaque fois que nos ennemis inventent un type d'arme et l'emploient, ils commencent par gagner des victoires sur nous... Si ensuite, à notre tour, obtenant ces armes, nous commençons à les utiliser, c'est nous qui sommes vainqueurs » (f. 27). Appréciant l'emploi par les pays européens de nouveaux types de fusils et de canons, il critique à ce propos l'administration militaire ottomane. « Nos militaires — écrit-il — ont commencé à négliger la création et l'emploi de pareilles armes » (f. 25).

Par l'importance qu'il accorde à la technique militaire, aussi bien qu'à l'obtention, de quelque manière que ce soit, des nouveaux types d'armes de combat, Akhisari prend le contre-pied de beaucoup de ses contemporains, des *ulémas* en particulier qui traitaient avec dédain tout ce qui n'était pas de provenance islamique et contribuaient ainsi aux défaites militaires et en général à la décadence de l'Empire ottoman.

Un des aspects de la pensée politique d'Akhisari vise les rapports existant entre les peuples balkaniques et l'Etat ottoman. L'auteur insiste sur la nécessité de supprimer l'autonomie locale des pays chrétiens, plus ou moins indépendants, de transformer ces pays en provinces turques et d'y instituer l'administration ottomane. Particulièrement intéressant est le fait que pour « justifier » sa thèse, Hasan Kiafi Akhisari se réfère en premier lieu aux luttes que menait le peuple roumain contre la domination ottomane, et qui avaient atteint leur point culminant dans la grande guerre déclenchée par Michel le Brave au cours des dernières années du XVI^{e} siècle. Son aversion est vive contre les trois Pays roumains : la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie. « Leurs voïvodes — écrit-il — ont depuis cinquante ans et plus caché en eux leur hostilité et leur fanatisme (terme conçu comme détermination de lutter à tout prix, *n. a.*), et lorsqu'ils ont vu l'insouciance des émirs musulmans... ils se sont révoltés, ont dévasté 27 villes et bourgs islamiques voisins de leurs vilayets et les ont ruinés » (f. 30).

Craignant de nouvelles révoltes qui affaibliraient encore davantage l'Empire ottoman, Akhisari soutient qu'il n'est point prudent de laisser plus longtemps les beys giaours dans les vilayets chrétiens proches de villes comme Istanbul et Andrinople (*Edirne*) qui sont les résidences des padischahs dans les régions islamiques de Roumélie *(Rum)* » (f. 30).

En recommandant l'institution de *beyliks* dans les pays gouvernés par des princes chrétiens, vassaux ottomans, Akhisari défend de fait la position des forces politiques qui voulaient en finir avec le règne des princes autochtones, vestige de l'indépendance de ces pays à l'égard de la Porte.

Du reste — et sans parler des tentatives remontant plus loin dans le passé — les Turcs avaient tenté de transformer les principautés roumaines en *pachaliks* même avant qu'Akhisari eût présenté la version de ses *Principes philosophiques*. En effet, lors de la campagne de Sinan pacha contre Michel le Brave et aussitôt après la bataille de Călugăreni (1595), les armées ottomanes entrèrent à Bucarest (26 août 1595). Le

vizir Satîrdji Mehmed pacha était nommé « gouverneur *(beylerbey)* de la Moldavie et de la Valachie »[47], mais la défaite foudroyante que Michel le Brave infligea aux forces ottomanes fit échouer le plan des Turcs. Même dans les siècles suivants lorsque, par suite de l'affaiblissement de la résistance intérieure dans les Pays roumains, la domination ottomane s'accentuera, les Turcs ne réussiront pas à transformer ces principautés en ***beyliks*** et devront se borner à une variante du ***pachalik***, à savoir à l'institution du ***régime phanariote*** (1711 et 1714)[48], lequel dura plus d'un siècle (jusqu'en 1821).

Dans le *quatrième chapitre* de son ouvrage, Akhisari reprend les questions militaires pour insister sur les causes des victoires (l'union, l'entraide, le ravitaillement de l'armée, la discipline) et des défaites (la discorde, la rébellion, les crimes commis par l'armée, etc.). Et les indications qu'il nous donne dans ce chapitre sur la situation de l'armée ottomane de son temps sont dignes d'intérêt. Elles se rapportent à l'état de désorganisation de l'armée, en premier lieu de celle de la péninsule Balkanique. Il parle entre autres de cette habitude toujours plus répandue parmi les militaires de passer leur temps dans les cafés, des désertions devant l'ennemi, des crimes que commettait notamment cette catégorie de militaires connue sous le nom de « sujets du sultan » *(hunkiarkulu = hünkârkulu)*, c'est-à-dire l'*armée permanente*. Il demande la punition de ces militaires et propose des mesures pour faire cesser cet état de choses. Il parle de la ***désobéissance*** au sein de l'armée en ce temps-là, de la tendance des chefs à s'enrichir outre mesure en négligeant l'entretien des troupes, et expose les contradictions qui se font jour au sein de l'armée.

Hasan Kiafi constate tous ces maux, faisant appel à la « conscience » et à « l'honnêteté » de ceux qui auraient eu le devoir de redresser la situation. Il ne s'élève pas jusqu'à la compréhension des causes objectives de ces phénomènes qui accablaient la société ottomane vers la fin du XVI^e siècle et marquaient le début du déclin de l'empire.

Très suggestive est la partie finale *(hatime)* de l'ouvrage d'Akhisari, où se pose indirectement le problème de la politique à suivre à l'avenir par l'Etat ottoman à l'égard des autres peuples. Célébrant ***les avantages de la paix*** et considérant comme une ***obligation*** le respect des ***traités conclus***, Akhisari fait de l'***épilogue*** de ses ***Principes philosophiques*** un appel à la paix, à l'établissement de rapports d'amitié avec les autres Etats, en particulier avec ceux d'Europe, la paix étant le seul moyen par lequel l'Empire ottoman pouvait se maintenir encore pendant quelque temps dans l'arène de l'histoire.

« Dans les différends — affirme Hasan Kiafi Akhisari — rien n'est préférable à la paix » (f. 36). Il exprime ainsi sa conviction que dans les conditions données, l'Empire ottoman n'avait d'autre choix que celui de suivre une politique de paix avec les Etats chrétiens de l'Europe. En ce sens, il essaie même de faire craindre aux souverains « la sanction divine » en cas de violation de leurs engagements.

---

[47] Cf. M. Naima, *op. cit.*, t. I, pp. 127—128

[48] P. P. Panaitescu, *De ce n-au cucerit turcii țările romînești*, dans : « *Interpretări romînești* », Buc., 1947, pp. 149—159.

Cependant, la crise de l'Empire ottoman, déclenchée vers la fin du XVI[e] siècle, au moment où commençait la lutte de libération du peuple roumain sous la conduite de Michel le Brave, ne trouvera sa solution — une solution d'ailleurs partielle — qu'au début du siècle suivant, par la conclusion du traité de Zsitvatorok (1606) entre la Turquie et l'Autriche.[49]

★

De cette sommaire analyse de l'ouvrage *Usūl-el-hikem fi nìzam ül-ālem* de Hasan Kiafi Akhisari on peut tirer quelques conclusions :

La première, c'est que dans l'exposé de sa conception politique l'auteur fait souvent appel aux sentiments moraux et il prodigue de « conseils » aux dignitaires. Il veut que l'Etat soit conduit par des « sages », qui respectent les hauts principes éthiques.

Ceci confère à l'ouvrage de Hasan Kiafi le caractère d'un *Risale* politico-moral, et l'auteur se présente comme un *précurseur de l'humanisme ottoman*, dans les limites d'une conception politique qui visait la consolidation de l'Empire par une sorte de « despotisme éclairé », ayant le but d'écarter les « injustices sociales ».

En même temps, convaincu de la faiblesse des sultans, Hasan Kiafi se manifeste comme adepte d'un *absolutisme monarchique*, selon lequel le souverain ottoman devait exercer toute la puissance dans un empire centralisé. Dans ce but, l'auteur propose aussi la suppression des gouvernements autochtones dans les pays chrétiens soumis à l'Empire ottoman et la transformation de ces pays en *pachaliks* ayant les mêmes lois que les provinces turques proprement dites.

Si nous ajoutons aussi le fait que ses principes devaient servir au rétablissement d'une légalité dans la société ottomane, prise en son ensemble, nous pouvons distinguer chez Hasan Kiafi les germes d'une politique « éclairée » qui se dégage des conditions spécifiques de l'Empire ottoman de ce temps-là.

D'après son opinion, les gens de plume (la seconde classe) « doivent non-seulement observer fidèlement les préceptes divins », mais faire aussi connaître au peuple « la loi écrite, avoir soin de composer des ouvrages dans l'intérêt public, donner de bons conseils à ceux qui s'adressent à eux, tenir des réunions instructives... ».

Malgré toute une série de formules religieuses qui y reviennent fréquemment, et malgré certaines anecdotes peu significatives qu'il contient, le *Traité* de Hasan Kiafi Akhisari présente de l'intérêt par tout ce qui se reflète en lui de la vie politique et sociale de l'Empire ottoman, aussi bien que par sa position critique à l'égard des gouvernants de l'époque. Car l'auteur n'hésite pas à relever les fautes du système de gouvernement ottoman de son temps et à exposer les causes qui menaient à l'anarchie économique, sociale, politique et militaire. Bien que s'exprimant souvent en termes généraux, il réussit à nous présenter le tableau de la société médiévale ottomane avec les symptômes qui déjà annonçaient son déclin.

Dans les appels d'Akhisari en faveur d'une politique plus équitable et plus humaine à l'égard de la grande majorité de la population, connue sous le nom de raïa, dans ses protestations contre les abus des gouvernants, dans sa haine de l'*incompétence* en ce qui concerne la conduite des

[49] Cf. *Islâm Ansiklopedisi*, Istanbul, t. VII, 1957, pp. 537 et suiv. (art. Mehmed III)

affaires de l'Etat, se reflètent les tares qui vers la fin du XVI^e siècle minaient les fondements de l'Empire ottoman. L'exploitation de la paysannerie avait pris à cette époque des formes toujours plus accablantes et la corruption avait gagné les diverses couches sociales, affectant en premier lieu l'*armée* — principal soutien du système ottoman.

De ce point de vue, *Usūl-el-hikem* est le premier document historique et juridique ottoman à *contenu protestataire* contre l'état de choses que connaissait l'Empire ottoman, quelle que soit d'ailleurs la valeur des « recettes » et des « recommandations » qu'il contient, y compris celles pour la réfection du potentiel militaire.

Le *Risale* d'Akhisari marque le début d'une série d'ouvrages à caractère *protestataire*, dont nous avons déjà mentionné quelques-uns.

Pour toutes ces raisons, ce vieil opuscule d'analyse sur la crise de l'Empire ottoman mérite une attention particulière et son apport à l'histoire de la pensée juridique, sociale et politique ottomane soit mis en relief.

Nous nous proposons de publier dans un prochain numéro de RESEE la traduction du manuscrit de *Usūl el-hikem fi nizām ül-ālem* avec les fac-similés.

SUR LA PARTICIPATION DES MARCHANDS DE LA PÉNINSULE BALKANIQUE AU COMMERCE AVEC LA VALACHIE ET LA TRANSYLVANIE, DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVI[e] SIÈCLE *

RADU MANOLESCU

Le progrès économique réalisé dans la Valachie et la Transylvanie aux XV[e] et XVI[e] siècles et leur position géographique, le long des grandes routes commerciales qui reliaient l'Ouest et le centre de l'Europe avec le Sud-Est du continent et la mer Noire, ont créé pour ces deux pays roumains des conditions favorables pour l'élargissement de leurs relations commerciales et pour l'accroissement de leur rôle dans le déroulement du trafic international, surtout central et Sud-Est européen.

Aux XIV[e], XV[e] et XVI[e] siècles, la Transylvanie et surtout la Valachie avaient d'intenses relations commerciales avec les pays balkaniques et, après la conquête turque, avec l'Empire ottoman. La circulation des marchands et des marchandises se déroulait le long des routes commerciales qui reliaient la Transylvanie et la Valachie avec les régions se trouvant au Sud du Danube, les principaux points de passage étant les ports et les échelles danubiennes de Severin, Calafat, Vidin, Ţibăr, Nicopole, Şiştov, Giurgiu, Dîrstor ou Silistre, Oraşul de Floci, Brăila, où fonctionnaient aussi des douanes, reflétant ainsi l'ancienneté, la permanence et l'importance des échanges commerciales entre le Nord et le Sud du Danube [1].

* Communication présentée au III[e] Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 Septembre 1974.

[1] I. Beldiceanu-Steinherr, N. Beldiceanu, *Acte du règne du Selim I concernant quelques échelles danubiennes de Valachie, de Bulgarie et de Dobroudja*, en « Südost-Forschungen », XXIII (1964), pp. 91—115; D. Giurescu, *Relaţiile economice ale Ţării Româneşti cu ţările Peninsulei Balcanice din secolul al XIV-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea* (*Les relations économiques de la Valachie avec les pays de la Péninsule Balkanique du XIV[e] siècle jusqu'au milieu du XVI[e] siècle*), en « Romanoslavica », XI (1965), pp. 167—202; B. Cvetkova, *Vie économique de villes et ports balkaniques aux XV[e] et XVI[e] siècle*, en « Revue des études islamiques », XXXVIII (1970), fasc. 2, pp. 267—355; B. Cvetkova, *Regimul schimbului economic dintre teritoriile de la nord şi sud de Dunăre în secolul al XVI-lea* (*Le régime de l'échange écono-*

Les participants au commerce étaient des marchands tant de la Transylvanie et de la Valachie, par exemple, les habitants des villes de Piteşti, Argeş et Rîmnicul Vîlcii, qui payaient à Calafat, en 1533, la douane pour leurs marchandises — du sel, des chevaux, des bœufs, des vaches, des moutons, du grain, du vin — exportés au Sud du Danube [2], que de la péninsule Balkanique [3], comme des Grecs, des Bulgares, des Arméniens, des Turcs, des Juifs.

La ville de Braşov, grâce à son développement économique, à ses privilèges commerciaux, comme le droit d'étape et de dépôt et à sa position géographique favorable, le long de la grande voie du commerce qui liait l'Ouest et le centre de l'Europe avec le Sud-Est du continent, a détenu un rôle considérable dans le déroulement du commerce balkanique de la Transylvanie et de la Valachie [4]. Vers 1550, le voyageur et le diplomate transylvain Georges Reicherstorffer écrivait dans son œuvre « Chorographia Transylvaniae » que la ville de Braşov « est le comptoir commercial (*emporium*) des peuples voisins et comme une sorte d'entrepôt commun pour toutes les choses (*communis officina rerum omnium*). Ici affluaient les Szecklers, les Roumains, les Arméniens et les Grecs et on amène des marchandises turques de la Moldavie et de la Valachie » [5]. A son tour, Giovan Andrea Gromo, le commandant de la garde du prince de Transylvanie, Jean-Sigismond, écrivait dans son œuvre « Compendio di tutto il regno posseduto dal re Giovanni Transilvano... », qui date des années 1566—1567, que dans la ville de Braşov « se rassemblent tous les peuples voisins, comme dans un entrepôt commun de marchandises et on trouve toujours des Turcs, des Grecs, des Moldaves, des Valaques, des Szecklers et d'autres peuples » [6].

Les registres douaniers vigésimaux inédits de la ville de Braşov de la première moitié du XVI^e^ siècle contiennent quelques éléments concernant l'activité commerciale déployée à Braşov par les marchands balkaniques. Traversant la Valachie, ils apportaient à Braşov « des marchandises turques » (*res turcae, res turcales*) — des épices, des tissus, des objets d'habillement, des bijoux, des armes — de provenance orientale ou balkanique et importaient des produits d'artisanat — des draps, des couteaux, des articles d'usage courant, connus sous le nom de « menus

---

mique entre les territoires du Nord et du Sud du Danube au XVI^e^ siècle, in *Relaţii româno-bulgare de-a lungul veacurilor. Sec. XII—XIX. Studii. Bulgarisch-Rumänische Verbindungen und Beziehungen im Lauffe der Jahrhunderte (12.—19. Jh.). Untersuchungen.* Vol. I, Bucureşti, 1971, pp. 107—150.

[2] *Documente privind istoria României. B. Ţara Românească (Documents concernant l'histoire de la Roumanie. B. Valachie). Veacul XVI*, vol. II, Bucureşti, 1951, p. 147.

[3] M. Dan, S. Goldenberg, *Le commerce balkano-levantin de la Transylvanie au cours de la seconde moitié du XVI^e^ siècle et au début du XVII^e^ siècle*, en « Revue des etudes Sud-Est européennes », V (1967), n^os^ 1—2, pp. 87—117; S. Goldenberg, *Der Südhandel in den Zollrechnungen von Sibiu (Hermannstadt) im 16. Jahrhundert, ibidem*, II (1964), n^os^ 3—4, pp. 385—421; Idem, *Caransebeşul în comerţul sud-est european din secolul al XVI-lea (La ville de Caransebeş dans le commerce Sud-Est européen au XVI^e^ siècle)*, en « Banatica », 1971, pp. 163—177.

[4] R. Manolescu, *Le rôle commercial de la ville de Braşov dans le Sud-Est de l'Europe au XVI^e^ siècle*, en *Nouvelles études d'histoire*, II, Bucureşti, 1960, pp. 207—220.

[5] *Călători străini despre ţările române (Relations des voyageurs étrangers sur les pays roumains)*, vol. I, Bucureşti, 1968, p. 218.

[6] Idem, vol. II, Bucureşti, 1970, p. 357.

objets » (*parvalia*), de provenance occidentale ou transylvaine et surtout de Braşov[7].

Pour tous ces marchands, les douaniers ont inscrit dans les registres la date, la quantité ou la valeur des marchandises et les taxes vigésimales payées, souvent l'origine et rarement la localité de provenance. Et bien que l'inscription de leurs localités de provenance soit sporadique, nous pensons que leur mention [8] est utile pour connaître la participation des marchands balkaniques au commerce avec la Valachie et la ville de Braşov et comme matériel documentaire pour l'histoire de certaines localités de la péninsule Balkanique.

Pendant la semaine du 1er au 7 août 1529, Mavrodin de Nicopolis (*Nycopoly*) a importé de Braşov des marchandises non spécifiées, en valeur de 10 florins [9].

Du 1er au 7 mars 1551, André de Varna (*Warna*) a importé de Braşov des marchandises en valeur de 25 florins [10].

Pendant la semaine du 28 juin au 4 juillet 1551, Sava et Ianake de Nicopolis (*Nykopul*) ont importé de Braşov, chacun d'eux, des marchandises en valeur de 9 et 8 florins [11].

Du 11 au 17 février 1554, Panco de Dîrstor ou Silistre (*Trüstor*) a importé de Braşov des marchandises en valeur de 9 florins [12].

Enfin, du 26 août au 1er septembre 1554, Tudoran de Constantinople (*Czary Grad*) a importé de Braşov des marchandises en valeur de 70 florins et du 16 au 22 septembre 1554, Michel de Constantinople (*Czarigrad*) a importé aussi des marchandises en valeur de 25 florins [13].

Tenant compte que les marchands mentionnés sont inscrits dans les registres vigésimaux seulement en tant qu'importateurs, il est difficile d'admettre qu'ils ne parcouraient un chemin si long que pour acheter des marchandises à Braşov. Probablement, ils apportaient au Nord du Danube des produits orientaux qu'ils vendaient en Valachie et puis ils passaient les montagnes vers Braşov, pour y acheter des marchandises qui étaient ensuite transportées vers la péninsule Balkanique.

---

[7] R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul. Secolele XIV—XVI* (*Le commerce de la Valachie et de la Moldavie avec la ville de Braşov. XIVe—XVIe siècles*), Bucureşti, 1965, pp. 93—103.

[8] R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul*, pp. 251—253; M. Dan, S. Goldenberg, *Le commerce balkano-levantin de la Transylvanie*..., pp. 89, 91.

[9] Le registre vigésimal de 1529, Archives de l'Etat, Braşov, Registres vigésimaux, $III\frac{A}{6_3}$, p. 7.

[10] Le registre vigésimal de 1551, *ibidem*, $III\frac{A}{10}$, p. 90.

[11] *Ibidem*, pp. 182, 183.

[12] Le registre vigésimal de 1554, *ibidem*, $III\frac{A}{10}$, p. 44.

[13] *Ibidem*, pp. 168, 182.

CONSIDÉRATIONS SUR LA CIRCULATION MONÉTAIRE DANS LES PAYS ROUMAINS ET L'EMPIRE OTTOMAN DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVIe SIÈCLE*

MIHAI MAXIM

Le but de la présente communication est de mettre en lumière quelques aspects communs, certains d'entre eux peu connus, concernant la circulation monétaire en Moldavie et en Valachie, d'une part, et dans l'Empire ottoman, d'autre part, durant la seconde moitié du XVIe siècle, sur la base d'un matériel documentaire inédit, fruit de nos investigations des années 1970—1971 aux Archives de la Présidence du Conseil (*Başbakanlık Arşivi*) d'Istanbul, avec le généreux concours de l'AIÉSÉE et des spécialistes turcs.

Il s'agit de 25 documents turco-osmans du XVIe siècle (pour la plupart, des duplicata des actes originaux remis aux princes roumains ou des copies contemporaines), parmi lesquels 6 pièces, tirées de *Maliye Ahkâm Defterleri* (Registres d'ordres financiers) et de *Divan-ı Humâyun Ahkâm Defterleri* (Registres d'ordres du Divan impérial), sont des quittances (*tezkere*, *temessük*) ou ordres (*hüküm*), confirmant aux voïvodes roumains l'encaissement par la Trésorerie centrale de l'Etat ottoman des sommes versées au compte de leur tribut [1], et 19 pièces, tirées de *Ruznâmçe Defterleri* (Journaux de la Trésorerie ottomane) et de *Teşrifatçılık Defterleri* (Registres de protocole), sont des enregistrements, au châpitre « recettes » (*el'irâd*), à côté d'autres revenus de la Trésorerie impériale, des sommes payées au compte du kharâdj roumain [2].

---

* Communication présentée au IIIe Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 Septembre 1974.

[1] Başbakanlık Arşivi (Istanbul), *Maliye Ahkâm Defteri*, n° 2775, p. 672, l'ordre impérial (*hükm-ü şerif*) du 18 cemaziülevvel 973/11 décembre 1565 adressé au voïvode de Moldavie; le même registre, p. 1390, « le signe impérial » (*nişan-ı humâyun*) de 29 ramazan 973/19 avril 1566 pour le voïvode valaque; le même régistre, p. 1524, l'ordre impérial du 25 şevval 973/14 mai 1566 adressé au voïvode de Moldavie; *Maliye Ahkâm Defteri*, n° 7534, p. 536, quittance (*temessük*) émise par la Trésorerie impériale le 8 rebiülâhir 984/5 juillet 1576 confirmant les paiements du tribut moldave; le même registre et la même page, l'ordre impérial du 8 rebiülâhir 986/5 juillet 1576; *Divan-ı Humâyun Ahkâm Defteri*, KPT, 67/7, p. 118b, l'ordre impérial du 3 rebiülevvel 980/14 juillet 1572 adressé au voïvode moldave.

[2] Başbakanlık Arşivi (Istanbul), *Ruznamçe Defterleri*, Kepeci tasnifi (abrév. KPT). *Pour le tribut moldave*, cf. nos 1765/2, p. 4b), document du 19 safer 950/30 avril 1543; KPT, 1768/5, p. 18b), doc. du 22 zilhicce 977/28 mai 1570; le même registre, p. 20, doc. du 24 zilhicce 977/30 mai 1570; KPT, 1772/9, p. 55 doc. du şaban 10, 997/24 juin 1589; le même registre, p. 69, doc. du 2 ramazan 997/15 juillet 1589; le même régistre, p. 70, doc. du 3 ramazan 997/16 juillet 1589; le même registre, p. 104, doc. du 28 şevval 997/9 septembre 1589; le même régistre, p. 125, doc. du 28 zilhicce 997/7 novembre 1589; le même registre, p. 74, doc. du 8 ramazan 997/21 juillet 1589; KPT, 1774/11, p. 57, doc. du 18 şevval

Dans ces documents officiels qu'on peut nommer dans l'ensemble quittances du paiement du kharâdj, on consigne l'année financière et le nom du prince moldo-valaque au compte duquel a été payée la somme du kharâdj, ainsi que le jour du paiement et les noms des agents du prince qui ont effectué l'opération. On fait aussi mention de la somme totale, toujours calculée en aspres, des monnaies utilisées pour le paiement de cette somme, parfois aussi de leurs cours à la Trésorerie ottomane (et quand ces cours ne sont pas mentionnés expressément, on peut facilement les calculer sur la base du nombre des monnaies versées et de leur equivalent en aspres). C'est ainsi que nous avons, pour la première fois dans un admirable groupage, des données certaines sur le tribut de la Moldavie et de la Valachie pendant la deuxième moitié du XVI^{e} siècle et sur les cours des monnaies versées par les princes roumains à la Trésorerie ottomane.

Le tribut était collecté dans ces pays principalement par la perception du « grand impôt », de la « contribution impériale » ou « bir », payé par les paysans et seulement exceptionnellement par la contribution du prince, des boyards et des monastères [3]. En ce qui concerne les paysans, la somme nécessaire était réalisée par les ventes effectuées sur les lieux, surtout aux marchands ottomans, à l'occasion des foires de frontière ou venaient de nombreux marchands étrangers, ainsi que par les sommes résultant du charriage des marchandises à Istanbul, Liov, etc [3a]. Quant aux princes et aux boyards, les sommes étaient obtenues par les exportations, taxes de douane et de passage. Il ressort de là que la composition monétaire du kharâdj reflète assez fidèlement la circulation monétaire interne et les échanges commerciaux des pays roumains. Nous mentionnerons ainsi, comme preuve significative, la différence nette — jusqu'à la grande dévaluation officielle de l'aspre ottoman du 1584—1586 qui a boulversé la tradition — entre la composition monétaire du kharâdj de la Moldavic, pays plus ouvert sur « le marché libre », et celle du kharâdj de la Valachie, territoire presque integré dans le marché ottoman. D'ailleurs, des dignitaires ottomans assistaient parfois au prélèvement de la « contri-

---

1000/18 juillet 1592. *Pour le tribut valaque* cf. KPT, 1765/2, p. 7b), doc. du 4 rebiülevvel 950/7 juin 1543; KPT, 1866/4, p. 239, doc. du 16 şevval 971/28 mai 1564; KPT, 1768/5, p. 15, doc. du 15 zilhicce 977/21 mai 1570; KPT, 1772/9, p. 30, doc. du dernier jour de cemaziülâhir 997/15 mai 1589; le même registre, p. 58. doc. du 12 şaban 997/26 juin 1589; le même registre, p. 125, doc. du 28 zilhicce 997/7 novembre 1589; le même registre, p. 135, doc. du 19 muharrem 998/28 novembre 1589.

[3] D. Cantemir, *Descrierea Moldovei* (La description de la Moldavie), ed. Meridiane, Bucureşti, 1972, p. 197; *Cronicile slavo-române* (Chroniques slavo-roumaines), publiées par Ion Bogdan, ed. revue et complétée par P. P. Panaitescu, Bucureşti, 1959, p. 120; *Documente privind istoria României* (abrv. DIR), vol. III, p. 28, doc. 35 et vol. V, p. 223, doc. 236; *Documenta Romaniae Historica*, A. Moldova (Moldavie) vol. XIX, Bucureşti, 1969, doc. nos. 67, 157, 158 et 248. Voir aussi Şt. Ştefănescu, *L'évolution de l'immunité féodale en Valachie aux XIV^{e}—XVI^{e} siècles*, dans « Revue roumaine d'histoire », 1968, tome VII, N° 1, p. 22; D. Mioc, *Despre modul de impunere şi percepere a birului în Ţara Românească pînă la 1632* (Sur le mode d'imposation et de perception du bir en Valachie jusqu'en 1632), dans « Studii şi materiale de istorie medie », Bucureşti, 1957, vol. II, p. 99, 102, etc. et Mihai Maxim, *Recherches sur les circonstances de la majoration du kharâdj de la Moldavie entre les années 1538—1574*, dans « AIÉSÉE. Bulletin », X, 2/1972, pp. 248—249.

[3a] N. Iorga, *Istoria comerţului românesc* (L'histoire du commerce roumain), I, Bucureşti, 1925, p. 206.

bution impériale »[4] et pouvaient empêcher les princes d'intervenir dans l'encaissement du kharâdj et de retenir des monnaies fortes. Enfin, des données documentaires et numismatiques déja connues confirment, elles aussi, la valabilité de notre opinion. Par conséquent, les quittances du paiement du tribut peuvent constituer, à notre avis, un matériel documentaire utile tant pour les numismates que pour les historiens économistes.

D'après les chiffres contenus ou extraits des documents cités, nous avons dressé deux tableaux (n° 1 et n° 2) qui illustrent la composition monétaire du kharâdj de la Moldavie et de la Valachie dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, au cours d'une dizaine d'années financières, ainsi qu'un 3[e] tableau auxiliaire concernant les cours monétaires à l'encaissement du kharâdj moldo-valaque par la Trésorerie ottomane.

L'examen de ces tableaux, avec toute leur note de relativité, surtout après la grande dévaluation oficielle de l'aspre, peut conduire à quelques conclusions.

D'abord, les quittances offrent une nouvelle preuve documentaire sur le rôle dominant, de monnaie courante, joué par l'aspre ottoman dans la circulation monétaire de la Moldavie et de la Valachie au cours de la deuxième moitié du XVI[e] siècle. Il faut cependant remarquer que ce rôle a été plus marqué dans le cas de la Valachie que pour la Moldavie, qui payait en aspres seulement 8 % de la somme versée au compte de son tribut pour l'année financière 1564/1565 et presque la moitié de la somme versée les années suivantes. Puis, on constate qu'après la dévaluation cette

Tableau n° 1

Composition monétaire du kharâdj de la Moldavie (1543 – 1592)

Année financière	Somme totale en numéraire (calculée en aspres)*	Composition monétaire de la somme						
		Aspres	Sultanines	Ducats	Pièces en or de Chios	Florins hongr.	Thalers (*guruş*)	*Padişahi*
1542/1543	825.000	100 %	—	—	—	—	—	—
1564/1565	1.681.000	8,27 %	8,45 %	3,03 %	1,02 %	11,91 %	67,29 %	—
1565/1566	1.710.000	56,78 %	12,76 %	6,01 %	0,73 %	0,05 %	23,60 %	—
1568/1569	1.771.750	58,58 %	9,22 %	2,30 %	0,26 %	29,57 %	—	—
1569/1570	2.360.000	61,15 %	25,12 %	5,00 %	1,47 %	7,24 %	—	—
1571/1572	2.360.000	75,29 %	12,77 %	3,83 %	1,18 %	—	7,34 %	—
1574/1575	2.948.791	80,06 %	7,20 %	1,62 %	0,12 %	11,00 %	—	—
1575/1576	2.586.000	65,80 %	22,81 %	3,19 %	0,44 %	—	7,73 %	—
1588/1589	3.150.002**	—	—	—	—	—	63,47 %	36,3 %
1591/1592	1.151.682	—	—	—	—	—	100 %	—

* A côté de ces paiements en numéraire, il y en avait en nature, qui ne sont pas compris dans les sommes ci-dessus.

** Encore une some de 900.000 aspres, versée entièrement en *padişahi* a été payée dans la même année financière à la Trésorerie ottomane, comme impôt « pour le redressement de la monnaie impériale ».

[4] Başbakanlık Arşivi (Istanbul), *Mühimme Defteri*, vol. 70, p. 113, ordre du sultan du 24 zilhicce 1000/1 octobre 1592.

Tableau nº 2

Composition monétaire du kharâdj de la Valachie (1543 – 1589)

Année financière	Somme totale en numéraire (calculée en aspres)	Composition monétaire de la somme						
		Aspres	Sultanines	Ducats	Pièces en or de Chios	Florins hongr.	Thalers (*guruş*)	*Padişahî*
1541/1542	1.100.000	100 %	—	—	—	—	—	—
1563/1564	3.000.000	100 %	—	—	—	—	—	—
1565/1566	3.073.400	100 %	—	—	—	—	—	—
1568/1569	5.700.000	98,53 %	1,08 %	0,19 %	0,18 %	—	—	—
1569/1570	6.000.000	98,32 %	—	—	—	—	1,68 %	—
1588/1589	7.908.880*	0,05 %	0,05 %	0,004 %	—	—	6,08 %	93,76 %

* L'impôt pour le redressement de la monnaie impériale a été payé en proportion de 69,80% en aspres (de la omme totale de 1.000.000 aspres).

Tableau nº 3

Cours monétaires à l'encaissement du kharâdj moldo-valaque à la Trésorerie ottomane

Année financière	Sultanines	Ducats	P. or Chios	Fl. hongr.	Thalers	Padişahî
1564/1565	59 aspres	59 aspr.	58 aspr.	57 aspr.	39 aspres	—
1565/1566	,,	,,	,,	,,	40 ,,	—
1568/1569	,,	,,	,,	,,	—	—
1569/1570	,,	,,	,,	,,	40 ,,	—
1571/1572	,,	,,	,,	,,	38 ,,	—
1574/1575	,,	,,	59 aspr.	59 aspr.	—	—
1575/1576	,,	,,	,,	—	40 ,,	—
1588/1589	118 aspr.	—	—	—	78 ,,	8 aspr.
1591/1592	—	—	—	—	68 ,,	—

Note : Le cours de paiement était d'un aspre de plus jusqu'en 1584 et de 2 aspres de plus après cette date (la différence c'est *tefavüt-ü hasene*).

monnaie a disparu presque entièrement du tribut des deux pays, ce qui ne signifie pas que le kharâdj devait être payé obligatoirement en monnaie forte [5], ainsi qu'il ressort des sources officielles ottomanes. On peut ainsi

[5] Başbakanlık Arşivi, *Maliye Ahkâm Defteri*, nº 17.932, p. 12, ordre du sultan du 22 ramazan 994/6 septembre 1586 adressé au voïvode valaque, avec une traduction roumaine, des notes et des photocopies apud Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane, Fasc. I. Izvoare documentare şi juridice*. (Recueil de texte ottomans. Fasc. I. Sources documentaires et juridiques), Centrul de Multiplicare al Universităţii din Bucureşti, 1974, pp. 62—68., et Feridun Ruxanzade, *Münşe'at üs-selâtin* (Correspondance des sultans), en caractères arabes, II, 398—399, berat adressé au voïvode moldave Alexandru Iliaş (1620—1621). Dans tous les deux documents on attire l'attention du prince seulement sur la qualité de la monnaie de paiement.

noter deux aspects communs dans la circulation monétaire des pays roumains et de l'Empire Ottoman, dans la deuxième moitié du XVIe siècle : d'une part la prépondérance incontestable de l'aspre jusqu'à l'époque de la grande dévaluation et d'autre part son remplacement progressif par d'autres monnaies, dans notre cas par des *thalers* (*guruş*) et même par des *padişahî's*.

La prépondérance de l'aspre ottoman, à partir du milieu du XVe siècle, sur d'autres monnaies y compris autochtones des pays roumains, au point d'être devenu un « véritable étalon des échanges monétaires » (j'ai cité l'expression d'Octavian Iliescu) [6] s'explique par la bonne qualité de cette monnaie, mais aussi par la stabilité et l'equilibre économique de l'Empire Ottoman au cours des XVe et XVIe siècles [7]. A l'époque en question cette préponderance est le résultat de la tentative des autorités ottomanes de lier plus étroitement, jusqu'à l'intégration, l'économie des pays roumains à celle de l'Empire (par l'instauration d'obligations économico-financières plus lourdes, par l'introduction du monopole commercial, du système du *narh* et même des taxes douanières [8]), pour compenser ainsi les pertes causées par la diminution du commerce de transit à travers les territoires ottomanes à la suite de la découverte de la route maritime des Indes et du déplacement du centre commercial du monde de la Mediterranée à l'Ocean Atlantique, mais pour compenser aussi les pertes dues à l'incapacité de la société ottomane sclérosée de s'adapter aux nouvelles méthodes commerciales et de production pratiquées par l'Occident [9]. Les résultats concrets de cette liaison ont été la décadence du

---

[6] Octavian Iliescu, *Un tezaur de aspri turceşti de la începutul secolului al XVI-lea găsit în Bucureşti* (Un trésor d'aspres turcs du début du XVIe siècle trouvé à Bucarest), dans « Studii şi Cercetări Numismatice », vol. III, 1960, p. 307. Voir aussi C. Moisil, *Monetele României* (Les monnaies de la Roumanie) dans *Enciclopedia României*, I, p. 120, H. Dj. Siruni, *Monetele turceşti în Ţările Române* (Les monnaies turques dans les pays roumains), Bucureşti, 1944 (tirage à part), p. 48 et suiv., Oct. Iliescu, *Moneda în România* (La monnaie en Roumanie), Ed. Meridiane, Bucureşti, 1970, p. 49; Elena Isăcescu, *Les monnaies ottomanes en Valachie au XVIe siècle*, dans « Studia et Acta Orientalia », VII, Bucureşti, 1968, p. 263—273.

[7] H. Inalcik, *L'Empire ottoman* (Rapport pour le Ier Congrès International d'études du Sud-Est européen), Sofia, 1969, p. 31. Sur l'évolution de l'aspre voir dr Halil Sahillioğlu, *Bir Asirlik Osmanli Para Tarihi. 1640—1740.* (Un siècle d'histoire monétaire ottomane : 1640—1740), Thèse pour docence, encore non-publiée (on peut la consulter dans la Bibliothèque de la Faculté des Sciences Economiques de l'Université d'Istanbul), Istanbul, 1965, dactylo, p. 12. Sur la pénétration de l'aspre dans les pays roumains, cf. Em. Condurachi, *Începuturile penetraţiei economice otomane în Balcani* (Les débuts de la pénétration économique ottomane dans les Balkans), dans « Buletinul Societăţii Numismatice Române », année XXXVII, 1943, n° 91, p. 63—69 et Matei Cazacu, *L'impact ottoman sur les Pays Roumains et ses incidences monétaires (1452—1504)*, dans « Revue roumaine d'histoire », tome XII, n° 1, 1973, pp. 159—193.

[8] Voir à ce sujet notre longue intervention, basée sur des sources turco-osmanes, au IIe Congrès International des Etudes du Sud-Est européen (cf. les *Actes du Congrès*) et Mihai Maxim, *XVI. Asrin ikinci yarisinda Eflâk-Buğdan'in Osmanli Imparatorluğu'na karşi iktisadi ve mali mükellefiyetleri hakkinda bazi düşunceler* (Quelques refléxions sur les obligations économico-financières de la Moldavie et de la Valachie envers l'Empire ottoman pendant la seconde moitié du XVIe siècle), dans le vol. « VII. Türk Tarih Kongresi. Ankara, Eylül 1970. Kongre'ye sunulan bildiriler » (VIIe Congrès d'histoire turque. Ankara, septembre 1970. Les comunications présentées au Congrès), II, Ankara, 1973, pp. 553—566.

[9] Cf. Nicoară Beldiceanu, *La crise monétaire ottomane au XVIe siècle et son influence sur les principautés roumaines*, dans « Südost-Forschungen », Band XVI, 1957, München, p. 71—72.

commerce saxon en Valachie et l'affaiblissement du commerce polonais en Moldavie [10] et, en revanche, la priorité des routes venant d'Istanbul : ainsi « la route de Giurgiu », en Valachie, dépasse en importance celle de Sibiu, et Bucarest, situé sur cette route, devient la nouvelle capitale du pays ; de même « la route moldave » venant de Pologne et traversant le territoire moldave pour s'unir à la Dobroudja remplace « la route tatare » et la ville de Jassy, placée sur cette route devient la nouvelle capitale de la Moldavie.

Pour cette raison et à cause de la pénurie de métaux précieux en Moldavie et Valachie (et non pas parce que le sultan aurait refusé de donner son approbation formelle) [11], les émissions monétaires moldo-valaques sont devenues non rentables et inéfficaces vis-à-vis d'une monnaie qui pouvait circuler des cataractes du Nil jusqu'aux portes de Vienne, et ont cessé définitivement au XVII^{e} siècle. Cependant, aux périodes de renforcement du pouvoir central et de resserrement des liaisons (surtout commerciales) avec les pays chrétiens voisins, certains princes moldaves de la seconde moitié du XVI^{e} siècle ont tenté de frapper des monnaies propres alignées sur le système transylvain (Despot, Al. Lăpuşneanu), polonais (Şt. Răzvan, Ieremia Movilă) ou même ottoman (Jean le Brave), mais avec l'intention de s'affranchir de la domination de l'aspre [12].

La dépréciation de l'aspre et la grande dévaluation de 50% de cette monnaie en 1584—1586 ont influencé aussi le mouvement des prix des pays roumains, étant la principale cause de la « révolution des prix » telle qu'elle ressort de l'évolution des prix des moutons [13] et des chevaux [14].

Cette révolution (manifestée surtout au XVII^{e} siècle), qui reste encore à étudier, n'a pas eu chez nous les proportions connues dans les économies occidentales, car la société roumaine était à la fin du XVI^{e} siècle une société surtout agraire, avec un marché interne peu développé, où l'échange ne jouait pas encore le rôle qu'il occupait dans les pays de l'Occident. (Il est significatif à ce point de vue de rappeler que pour les Roumains, à cette époque, le principal moyen de conserver une fortune n'étaient pas les réserves de numéraire, mais les objets en or et en argent, les bijoux et les pierres précieuses.)

---

[10] N. Iorga, *Istoria Românilor prin călători* (L'histoire des Roumains d'après les voyageurs), Bucureşti, I, p. 152 ; Idem, *Istoria comerţului românesc*, I, Bucureşti, 1925, pp. 74, 115, 133, 134, 184, 188.

[11] Cette approbation était absolument nécessaire pour un vassal. Dans le Codex (*Pravila*) de Vasile Lupu, prince de Moldavie, edité en 1646 à Jassy en roumain, on fait expressement mention que la première condition des monnaies « bonnes et droites » est que « celui qui fait des monnaies ait la compétence et la permission de l'Empereur ». (Cf. *Carte românească de învăţătură, 1646*, édition critique, Bucureşti, Ed. Academiei, 1971, chapitre *Despre calpuzani*, pp. 84—86). Mais ce n'était pas difficile d'obtenir une telle approbation formelle. Voir, par exemple, les nombreuses émissions des princes moldaves de la deuxième moitié du XVI^{e} siècle.

[12] O. Iliescu, *Moneda în România*, pp. 34—36 ; N. Beldiceanu, *op. cit.*, pp. 78, 86.

[13] Sur les prix des moutons « goştina » (achetés par les marchands ottomans), voir Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Mühimme Defterleri*, (Registres des affaires importantes), vol. 43, ord. 60, p. 29, vol. 42, ord. 972, p. 315 et *Documente privind istoria României* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie), Veacul XVI, A. Moldova, IV, p. 24—26.

[14] Ruxandra Cămărăşescu et Coralia Fotino, *Din istoria preţurilor. Evoluţia preţului cailor în Ţara Românească* (*secolele XV—XVII*) (Aspects de l'histoire des prix. L'évolution du prix des chevaux en Valachie (XV^{e}—XVII^{e} siècles), dans « Studii şi materiale de istorie medie », tome VI, Bucureşti, 1973, pp. 225—243.

Les pays roumains aussi ont payé l'impôt pour « le redressement de la monnaie impériale » (*akçe-i tashih-i sikke-i humâyun*) dans les années 1586, 1587 et 1588, en valeur de 1.000.000 d'aspres (pour la Valachie) [15] et de 900.000 aspres (pour la Moldavie) [16]. Mais il ne faut pas exagérer le rôle de cet impôt ainsi que celui des sommes du tribut des pays roumains dans les fluctuations de la monnaie ottomane (comme l'a fait M. N. Beldiceanu) [17], car la place que tenait le kharâdj de la Moldavie et de la Valachie et cet impôt temporaire dans le budget de l'immense Empire ottoman dans la seconde moitié du XVIe siècle était, d'après nos calcules, insignifiante (autour de 1 à 2%) ; la somme n'était pas payée obligatoirement en monnaie forte et d'ailleurs l'argent du tribut était utilisé parfois pour les menues dépenses (*cep harçlığı*) du sultan [18].

Quant à la circulation d'autres monnaies en Moldavie et Valachie dans la seconde moitié du XVIe siècle, nous constatons la présence permanente dans le kharâdj moldave, jusqu'à la grande dévaluation de 1584—1586, des monnaies d'or : sultanines (*sikke-i sultaniye*), ducats vénitiens (*sikke-i efrenciye*), pièces en or de Chios (*sikke-i Sakız*) et florins hongrois (*sikke-i engürüsüye*). Si la présence des ducats vénitiens et des florins hongrois, obtenus par des échanges commerciaux (exportations massives de bétail) avec la Transylvanie, la Pologne et l'Autriche et par le commerce de transit, n'est pas surprenante (d'ailleurs elle nous est connue aussi par les documents roumains consignant des transactions internes), la mention des sultanines et des pièces en or de Chios, monnaies émises et venant de l'Empire ottoman, est inédite et témoigne des relations commerciales plus étroites entre les Moldaves (prince, boyards, paysans) et l'Empire ottoman. On connait l'activité des marchands ottomans d'Istanbul en Moldavie, mais on peut citer encore des documents turco-osmans de Başbakanlık Arşivi sur la présence des marchands de Chios en Moldavie, par exemple en 1571 [19], ou sur la vente des peaux de bœufs dans cette île par le prince Petru le Boiteux en 1583 [20], etc.

Les thalers ou grosses (*guruş*) réprésentaient 67% du kharâdj moldave en l'année financière 1564/1565 et 23% du même kharâdj en l'année financière suivante, tandis qu'ils sont absents du kharâdj valaque. Nous supposons qu'il s'agit des thalers transylvains, émis entre 1551 et 1571 par Jean II Sigismond dans les monnaies de Baia Mare, Sibiu et Cluj [21] et apportés en Moldavie grâce à l'encouragement des relations commerciales moldo-transylvaines par l'entreprenant prince Al. Lăpuşneanu, lui même un grand exportateur de porcs en Transylvanie.

Parallèlement à la dépréciation de l'aspre ottoman ou des thalers, on recherchait de plus en plus sur le marché moldave des thalers de trois grosses polonais (*grossus triplex argenteus*), émis en Pologne et en Transylvanie par Etienne Bathory (1581—1597), ou encore des thalers

---

[15] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, KPT, 1772/9, pp. 30 et 125.

[16] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, KPT, 1772/9, p. 74.

[17] N. Beldiceanu, *op. cit.*, p. 85.

[18] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Mühimme Defteri*, vol. 71, ord. 644, p. 345 et *Mühimme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 64 ; Hurmuzaki-Iorga, *Documente*, XI, p. 189, doc. nº CCCXV.

[19] Başbakanlık Arşivi, *Mühimme Defteri*, vol. 15, ord. 1127, p. 130.

[20] Başbakanlık Arşivi, *Mühimme Defteri*, vol. 52, ord. 382, p. 152 et ord. 411, p. 163.

[21] O. Iliescu, *Moneda in România* (La monnaie en Roumanie), p. 43.

autrichiens. En 1584, l'année du début de la grande dévaluation officielle de l'aspre, les marchands ottomans de moutons (*geleps*) changeaient leur aspres en grosses (*guruş*), qu'ils demandaient aux paysans moldaves au lieu des moutons. Un firman du sultan a été émis a cette occasion, pour interdire cette pratique [22]. D'après l'historien polonais Marian Malowist, aux XVI^e et XVII^e siècles, « les marchands de Pologne, qui allaient (par la Moldavie — M.M.) en Turquie, transportaient également avec eux de l'argent en espèces »[23]. D'un flux d'or et d'argent de Pologne vers la Moldavie parle aussi le chroniquer moldave du XVII^e siècle, Miron Costin [24].

Après la dévaluation de l'aspre, on constate, par les rares quittances du kharâdj, que nous possedons après cette date, que autant dans le kharâdj moldave que dans celui de Valachie la monnaie de payement la plus utilisée est le thaler. Sans donner une importance exagérée à ces données, car les princes roumains avaient maintenant intérêt à verser en monnaie forte à cours d'encaissement double le tribut calculé en aspres, on peut pourtant affirmer que les thalers (ou grosses) ont pénétré dans l'Empire ottoman non seulement par la voie de Raguse, mais aussi par l'intermédiaire des pays roumains, notamment de la Moldavie et, bien sûr, de la Transylvanie, dans le cadre de ce flux général des métaux de l'Occident vers l'Orient.

Pour protéger l'aspre de l'invasion d'argent étranger, surtout d'aigent américain, la Trésorerie impériale a encaissé, entre 1590 et 1600, tous les thalers (grands, autrichiens ou *tam guruş* et simples, hollandais ou *esedî guruş*) au même cours : 68 aspres, et nous avons des preuves, toujours des sources turques [25], que les voïvodes roumains, eux aussi, se sont conformés à cet ordre. (Néanmois, seulement 6% des transactions internes de la Moldavie ont été opérées en aspres dans la période 1590—1591, contre 28% de la période 1571—1590) [26].

Les quittances de paiement du kharâdj relèvent également encore un aspect commun dans la circulation monétaire des pays roumains et de l'Empire ottoman au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle, à savoir la circulation d'une monnaie d'argent ottoman, mais d'origine iranienne, peu connue par les numismates roumains — le *padişahî* [27]. Émise pour la première fois en 1513 sous le nom de *şahî* (ayant alors une valeur de 6,5 aspres), cette monnaie a vaincu dans la deuxième moitié du XVI^e siècle l'aspre ottoman et s'est imposé comme monnaie d'État otto-

---

[22] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Mühimme Defteri*, vol. 53, ord. 294, p. 106, apud M. Maxim, *Culegere de texte otomane* (Recueil des textes ottomans), Bucureşti, 1974, pp. 58—62, doc. nº 13.

[23] Marian Malowist, *Les routes du commerce et les marchandises du Levant dans la vie de la Pologne au Bas-Moyen Age et au début de l'époque moderne*, dans le vol. *Mediterranes e Oceano Indiano* (Atti del Sesto Colloquio Internazionale di Storia Maritima, tenuto a Venezia dal 20 al 29 settembre 1962), Firenze, MCMLXX, pp. 173—174.

[24] M. Costin, *Letopiseţul Ţării Moldovei* (Chronique de la Moldavie) dans *Opere* (Œuvres), éd. P. P. Panaitescu, I, Bucureşti, 1965, p. 106.

[25] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Mühimme Defteri*, vol. 66, ord. 465, p. 220 ; *Ruznâmçe Defteri*, KPT, 1774/11, p. 57.

[26] *Documente privind istoria României*, A. Moldova, Veacul XVI, vol. IV, Introducere, p. V.

[27] O. Iliescu, *Une monnaie orientale peu connue signalée en Valachie vers 1600*, dans « Studia et Acta Orientalia », III, Bucureşti, 1960, pp. 197—201. D'après l'opinion du numismate, il s'agit d'une monnaie d'or ottomane frappée par Selim I^{er} (1512—1520) et portant le nom de *shâhi*.

mane sous la nouvelle dénomination officielle de *padişahî* [28] (*şahini*, *şaini* dans les documents roumains) [29].

Après le déclanchement de la longue guerre osmano-iranienne de 1579—1590 [30] elle a pénétré aussi, par des djeleps [31] et probablement par des janissaires, dans les pays roumains et, dès 1585, elle est mentionnée comme la principale monnaie du tribut valaque avec lequel le prince Petru Boucle d'oreille s'est enfui en Transylvanie [32]. En 1589 le voyageur anglais Fox cite des prix autochtones en « *şahye* » [33] ce qui montre qu'à l'époque c'était une monnaie très répandue — au détriment de l'aspre — sur le marché roumain. Et voici la confirmation de cette supposition : en l'année financière 1588/1589, le kharâdj valaque a été presque entièrement versé à la Trésorerie ottomane en padişahî, au cours officiel de 8 akçe (pour une pièce). Dans la même année 36 % du kharâdj moldave et la somme entière de l'impôt de redressement de la monnaie impériale ont été également versés en padişahî, au même cours [34]. On peut donc constater que cette monnaie, frappée à Bassra, Bagdad, Haleb, Diyarbekir, Gümüşhane, Van et Damasc [35], en sa qualité de monnaie ottomane avait pénétré davantage en Valachie et moinsen Moldavie. Mais, en 1590, la Porte ordonne aux voïvodes moldave et valaque [36], ainsi qu'à tous les dignitaires ottomans [37], d'interdire les opérations en padişahî dans leurs pays (c'est donc qu'elles existaient !), car cette monnaie — disait-on — « venant de la Partie Supérieure » (*Yukaru Canibden*), — c'est-à-dire de l'Iran —, « est pour la plupart fausse et de cuivre (*şahinin ekseri kalb ve bakır olup*) ». Toujours des mêmes sources ottomanes, il ressort que les princes roumains se sont conformés à cet ordre [38].

Pour conclure, on peut affirmer — sur la base des quittances de paiement du kharâdj, mais aussi d'après les ordres (*hüküm*) conservés dans *Mühimme Defterleri* (Registres des affaires importantes) — que pendant la deuxième moitié du XVIe siècle la Moldavie et la Valachie, quoique chaque pays d'une façon différente, ont connu les mêmes fluctuations de la circulation monétaire de l'Empire ottoman, les mêmes monnaies et les mêmes cours officiels. Bien qu'intégrés dans la zone de l'*akçe* et généralement dans la « politique » monétaire de la Porte, les pays roumains, en l'espèce la Transylvanie et la Moldavie, avaient pourtant d'assez larges ouvertures vers « le marché libre », étant ainsi pour l'Empire ottoman de véritables canaux d'approvisionnement en monnaie forte.

[28] H. Sahillioğlu, *Bir Asirlik Osmanli Para Tarihi...*, p. 3.

[29] O. Iliescu, *Une monnaie orientale...*, p. 197 ; Maria Soveja, *Acte inedite din cancelaria domnească a Ţării Româneşti-secolele XVI—XVII* (Acts inédits de la chancellerie princière de Valachie des XVIe—XVIIe siècles), dans « Revista Arhivelor », vol. XXXV, no 1, 1973, p. 145, doc. 2.

[30] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Mühimme Defteri*, vol. 66, p. 220, ord. 465.

[31] A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie), III, Bucureşti, 1931, pp. 29—30, doc. no 14, et p. 74, doc. 35.

[32] Idem.

[33] *Călători străini privind Ţările Române* (Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains), réd. resp. Maria Holban, vol. III, Bucureşti, 1971, p. 295.

[34] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, KPT, *Ruznâmce Defteri*, 1772/9, pp. 55, 69, 70, 74, 104, 125 (pour la Moldavie) et pp. 30, 58, 125, 135 (pour la Valachie).

[35] H. Sahillioğlu, op. cit., p. 3.

[36] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Mühimme Defteri*, vol. 66, ord. 465, p. 220.

[37] Après 1590, on ne la trouve pas dans les Journaux de la Trésorerie ottomane (Başbakanlık Arşivi, KPT, nos 1871/9, 1873/11, 1877/15).

[38] Başbakanlık Arşivi, Istanbul, *Mühimme Defteri*, vol. 66, ord. 465, p. 220 ; *Ruznâmçe Defteri*, KPT, 1774/11, p. 57.

ZUR FRAGE OSMANISCHER TEILNAHME AM DREISSIGJÄHRIGEN KRIEG

(Vorabend des um 1620 osmanischen Feldzuges gegen die Moldau) *

CRISTINA ROTMAN

Die vorliegende Untersuchung soll nicht die mehr oder weniger erörterte Frage osmanischer Teilnahme zu Beginn des Dreißigjährigen Krieges umfassen. Wir haben uns vorgenommen, den osmanischen Feldzug in die Moldau gegen den Aufstand Gaspar Gratianis darzustellen, da es ein wenig bekannter Aspekt dieses Problems ist.

Im allgemeinen wurde von einer kleineren Intervention mit indirektem Charakter gesprochen, da das Osmanische Reich Schwierigkeiten im Osten, gegen Iran, hatte.

In letzter Zeit wurde nur der osmanisch-polnische Krieg von 1621 im allgemeinen Rahmen des Dreißigjährigen Krieges besprochen [1], da er von einigen Historikern als ein Bestandteil davon und als osmanischer Eingriff in diesen Konflikt [2] angesehen wurde. Tatsächlich ist aber der Feldzug Osmans II. nichts anders als die natürliche Fortsetzung des 1620 bewaffneten Konflikts, in dem die Moldau die Hauptrolle gespielt hatte.

Der 1617 zwischen Polen und dem Osmanischen Reich geschlossene Frieden, der die Ausschaltung der polnischen Einmischung in die rumänischen Länder [3] festlegte, konnte die Verschlechterung der Beziehungen zwischen den beiden Staaten nicht aufhalten. Und das weniger wegen der ständigen Raubüberfällen der Kosaken und Tataren, einer ständigen Streitfrage der türkisch-polnischen Beziehungen, als vielmehr wegen der Politik Siegmunds III. und seines Hofes zugunsten der katholischen Kräfte, die sich um die Habsburger zusammenschlossen. Das Aufgeben der von Jan Zamoyski geführten Politik durch den polnischen König, den seine Zeitgenossen Philipp des Nordens nach spanischem Vorbild nannten, erfolgte nicht nur wegen der Ostexpansion und dynastischer Interessen,

---

* Beitrag zu dem *III.* Kongreß für südosteuropäische Studien, Bukarest, 4.—10. September 1974

[1] *Historia Polski*, ed. T. Manteuffel, Warszawa 1957, Bd. I 1—2, S. 535, A. Gieysztor, *History of Poland*, Warszawa 1968, S. 219—220, derselbe, *Histoire de Pologne*, Warszawa 1972, S. 238—9.

[2] F. B. Porşnev, *Relaţiile politice dintre Europa de Apus şi de Răsărit în perioada războiului de treizeci de ani* (*Politische Beziehungen zwischen West- und Osteuropa zur Zeit des Dreißigjährigen Krieges*), „Analele româno-sovietice", 1/1961 S. 78; B. Szczesniak, *The Turkish Chapter of the Thirty Years War*, „Slavic East European Studies", XII/1967—8.

[3] Polnische Fassung des Friedenvertrags apud E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, Bucureşti 1895, Bd. II, supl. II, Nr. CCXII, S. 429—433; osmanische Fassung befindet sich im Başbakanlık Aşivi aus Istanbul, Ecnebi defterleri 55/1 5—6 apud G. Tahsin, *La Moldavie dans les traités de paix turco-polonais*, „Revue roumaine d'histoire", 4/1973 S. 691.

sondern auch wegen des wachsenden Einflusses der Gegenreformation [4]. Dieses Bündnis, das eine tatsächliche Stütze für die Habsburger bedeutete, beschleunigte den Konflikt mit dem Osmanischen Reich.

Die Gegner des Hauses Österreich nahmen Beziehungen zu dem Osmanischen Reich auf und strebten ein Bündnis mit seinen Vasallenstaaten in Südost-Europa, besonders mit Transsilvanien an. Deswegen bildeten das Eingreifen Polens in den Krieg, so wie der Anschluß der Moldau an die Habsburger und an Polen durch die Politik ihres Fürsten Gaspar Gratiani, der enge Beziehungen zu dem Orden der Militia Christiana [5] hatte, die Hauptursachen dieses Konflikts.

Schon zur Zeit als Gratiani an der osmanischen Gesandschaft [6] teilgenommen hatte, die nach Österreich geschickt worden war, um den Frieden von Szitvatorok zu verlängern, war er in Beziehungen zu den Habsburgern getreten und verfolgte mit Interesse die Zielsetzung der Militia Christiana. 1618 traf er als Vertreter der Pforte im Haus des Grafen von Althan, Marçonnet, den Vertrauensmann des Herzogs von Nevers, dem er seine Dienste im Kampf gegen die Osmanen [7] anbot. Der Dreißigjährige Krieg änderte die ursprünglichen Ziele der Militia, so daß sie in diesem Konflikt in erster Linie gegen den Fürsten Transsilvaniens, Gabriel Bethlen einschritt, der von seinen Feinden auch „Antichrist" [8] genannt wurde, weil er angeblich osmanische Hilfe gegen den Kaiser verlangt hätte. Daher versuchten einige Mitglieder des Ordens des Erlösers, wie zum Beispiel von Althan, G. Homonnai, ein alter Gegner Bethlens, und Nicolae Pătraşcu, der Sohn Mihai Viteazuls, ihr Vorhaben mit der Hilfe Gaspar Gratianis, des Herrschers der Moldau, zu verwirklichen.

Als ein erster Angriff Homonnais und Nicolae Pătraşcus, unterstützt von den Brüdern Petrignani Sforza und der Militia Christiana mis-

---

[4] A. Gieysztor, *History of Poland*, S. 229—234 für die Tätigkeit und Methoden der Gegenreformation.

[5] G. Gömöry, *La Santa Militia*, Hadtörténelmi Közlemenyek, 1892, S. 121—2; E. Georgescu, *Trois princes roumains et le projet de croisade du duc de Nevers*, „Revue historique du sud-est européen", 1934, XI, S. 337—341; T. Holban, *Un plan de cruciadă din iniţiativă românească*, „Revista istorică", XXI, S. 105—8; C. Göllner, *La Milice chrétienne, un instrument de croisade au XVII^e siècle*, „Mélanges de l'École roumaine en France", 1935—1936, S. 59—111, *Planul de cruciadă al lui Ch. Gonzague Duce de Nevers şi răsunetul lui in poezia vremii*, in Al. Lapedatu *Festband*, Bukarest, 1936, S. 351—360, *Prezenţa domnilor români in Militia Christiana*, „Revista istorică", XXIX, S. 215—228, S. Papadopoulos, 'Η κίνηση τοῦ Δοῦκα τοῦ νερεσ καρολου Γουζάγα γιὰ τὴν ἀπελευθερωσητῶν βαλκανικῶν ακῶν (*1603—25*) Salonic, 1966; C. Göllner, *Beziehungen rumänischer Wojewoden Radu Serban, Nicolae Pătraşcu und Gaspar Gratiani zur Milice Chrétienne*, „Revue des Études Sud-Est européennes", 1/1968, S. 71—83.

[6] E. Hurmuzaki, *op. cit.*, Bd. III, Supl. II, I. Teil, Bucureşti 1900, S. 63, Bd. VIII nr. DXXXIV S. 364—5; A. Wenner, *Ein ganz new Reysbuch von Prag auss bis Constantinopel*, Nürnberg 1621; F. Toldy, *Sárospataki magyar kronika*, Magyar történelmi Tár IV/1857, S. 86—7, I. Peçevi, *Tarih*, Istanbul 1283/1866—7, Bd. II, S. 372; Hadjdji Khalifa, *Fezleke-i Tarih*, Istanbul 1286/1869—70 Bd. I, S. 399; Karaçelebizade, *Ravdat ül Ebrar*, Bulak 1248/1832—3, s. 539; M. Guboglu, M. Mehmet, *Cronici turceşti privind Ţările române*, Bucureşti, 1966, Bd. I, S. 555; M. Na'ima, *Tarih*, Istanbul 1284/1867—8, Bd. II, S. 137, 175, A. Müneggimbaşi, *Sahaif ul ahbar*, A. Nedim Übersetzung, Istanbul 1285/1868—9, Bd. III, S. 647.

[7] C. Göllner, *Beziehungen rumänischer Wojewoden*, S. 76.

[8] S. Szilágyi, *Erdélyi országgyülési emlékek*, Budapest, 1881, Bd. VII, S. 106, 107, A. Gindely, *Acta et documenta historiam Gabrielis Bethlen Transsilvaniae principis illustrantia*, Budapest, 1890, S. 151.

lang [9], verwendete sich Gratiani sofort bei König Siegmund für ihre Unterstützung. Um sich gegen jeden Verdacht bei seinen osmanischen Schutzherren und seinen Gegnern zu decken, ergriff der Herrscher der Moldau alle Sicherheitsmaßnahmen und vermied soweit als möglich eine Korrespondenz mit Homonnai. Daher verlangte Gratiani in einem Brief an Stanislas Koniecpolski, daß alle wichtigen Angelegenheiten ihm durch einen Boten Homonnais [10] mündlich zur Kenntnis gebracht würden. Gleichzeitig schickte der Herrscher der Moldau 300.000 Gulden, damit die angeworbenen Kosaken ein Heer aufstellen, ein Ziel das auch der Graf von Althan verfolgte [11].

Alle diese von Gratiani und von Althan gegen Böhmen und Transsilvanien unternommenen Schritte waren Thomas Borsos, dem diplomatischen Vertreter des Fürsten Bethlen in Istanbul nicht unbekannt. In der Hoffnung mit osmanischer Hilfe die Tätigkeit mancher Mitglieder der Militia Christiana zu vereiteln, brachte Borsos dem Großwesier nicht nur die Intervention der beiden am polnischen Hof [12] zur Kenntnis, sondern auch den Plan die habsburgische Herrschaft in den rumänischen Ländern einzusetzen. Dieser Plan sah zuerst die Einsetzung Radu Şerbans in der Walachei vor nach der Vertreibung Gabriel Movilăs, eines Verbündeten des Fürsten Transsilvaniens, dann die Beseitigung Gabriel Bethlens [13]. Der Kapukehaya Transsilvaniens sendete sofort Briefe an die Obrigkeiten an der Ostgrenze seines Landes [14], damit sie sowohl gegen Polen als auch gegen die Moldau ihre Aufmerksamkeit richten. Desgleichen schickte er einen Brief auch an Iskender-Pascha [14bis], der mit der Überwachung der rumänischen Länder beauftragt war, um ihn auf die Tätigkeit Homonnais und Althans aufmerksam zu machen. Gleichzeitig zeigte er die Gefahr, die sie bedrohte auch Catargi, dem walachischen Kapukehaya und Gabriel Movilă, dem Herrscher der Walachei, an.

Obzwar die Schritte, die Borsos bei den osmanischen Würdenträgern unternahm um einen polnischen und moldauischen Angriff auf Transsilvanien zu verhindern, anfangs wenig Erfolg hatten, gelang es seiner diplomatischen Geschicklichkeit wahrscheinlich auch von reichen Geschenken unterstützt, die gewünschte Wirkung zu erzielen. Der in den Gesprächen mit dem Kehaya des Großwezirs ausgesprochene Wunsch des Kapukehaya Transsilvaniens, einen Befehl an Gaspar Gratiani zu schicken, daß er sich jedes Unternehmens gegen Bethlen enthalte, wie auch einige Briefe an den König von Polen und Stanislas Żolkiewski, um die Klauseln des Friedensvertrages einzuhalten und die Unterstützung Radu Şerbans, Homannais und N. Pătraşcus [15] nicht zuzulassen, wurde genauestens

---

[9] C. Göllner, *op. cit.*, S. 80.

[10] E. Hurmuzaki, *op. cit.*, Bd. II, Supl. II, Nr. CCXXIV, S. 471 : „perche li negotij meglio si trattano à boca con più sicurtà che in charta".

[11] C. Göllner, *op. cit.*, *loc. cit.*

[12] T. Borsos, *Vasárhelytől a Fényes Portáig*, hrsg. L. Kocziány, Kriterion 1972, S. 323, Brief an Bethlen vom 28. September 1619.

[13] *ibidem*, S. 333, Brief vom 10. Oktober 1619.

[14] *ibidem*, S. 335; siehe auch den Brief des Richters aus Sibiu an die Stadt Bistritz, E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, Bucureşti, 1913, Bd. XV/2 Nr. MDCCLVIII, s. 886.

[14 bis] T. Borsos, *op. cit.*, s. 323, 335.

[15] *ibidem*, s. 332.

durchgeführt. Schon am 8. Oktober 1619 war der Ceauş Derviş mit Befehlen an den Herrscher der Moldau, Gaspar Gratiani, und mit Briefen an den König von Polen and an Stanislas Żolkiewski [16] ausgeschickt worden. Dieses Vorgehen beruhigte den Fürsten Transsilvaniens im Hinblick auf einen Angriff [17]. Dennoch mißachtete Siegmund III. von Gratiani unterstützt die ernsthaften Warnungen der Osmanen. Er beachtete auch die Unzufriedenheit des Adels mit seiner Politik gegenüber den Habsburgern und die Versprechung die der Kanzler den Osmanen gemacht hatte [18] nicht, und gestattete Homonnai ein Heer aus den Reihen der Kosaken zu rekrutieren, mit denen er im November 1619 einen Teil der Militärmacht Gabriel Bethlens, der sich bei der Belagerung Wiens befand, angriff.

Auch Gaspar Gratiani setzte sein doppeltes Spiel fort : er unterstüzte die Militia Christiana und diente scheinbar den osmanischen Interessen. So verständigte er die Osmanen mit Verspätung (November 1619), daß Homonnai versuchte vom polnischem König die Erlaubnis zu erhalten Truppen zu rekrutieren, die ihm versagt worden wäre [19]. Gleichzeitig versuchte Gratiani bei den Sachsen in Transsilvanien, wie auch in Istanbul, wenn schon nicht die Absetzung Bethlens, so doch zumindest die Erlaubnis zu erhalten, den Fürsten Ende 1619 anzugreifen.

In seinem Unternehmen die unzufriedenen Sachsen heranzuziehen, einen Aufstand auszulösen und auf diese Weise seinen Angriff auf Transsilvanien [20] zu erleichtern, wurde Gratiani von Iskender Pascha, einem alten Gegner G. Bethlens unterstützt. Schon im Herbst 1613 hatte Iskender Pascha zusammen mit Ali Pascha Madjaroglu, den Sachsen nach einem Konflikt mit dem gewesenen Fürsten Gabriel Báthory den Vorschlag gemacht, den Haraç gesondert zu bezahlen „ut Turcarum imperatori certa contributione reddita vajvoda Transylvaniae nullum jus in ipsos habeat“ [21]. Dieses Vorhaben Iskender Paschas, direkte Beziehungen zwischen den Sachsen und den Osmanen herzustellen, das den Habsburgern noch 1615 Sorgen machte [22], gewann wieder an Aktualität, da die Möglichkeit bestand daß Gabriel Bethlen König von Ungarn werde. Die Osmanen konnten solch einen Machtzuwachs eines Fürsten, der Transsilvanien und Ungarn beherrscht hätte, nicht zulassen. Daher nahm Iskender Pascha, gleich als G. Bethlen Transsilvanien verlassen hatte, um sich gegen die Habsburger zu wenden, die alten Beziehungen brieflich wieder auf, um den Fürsten zu beseitigen. Dieses veranlaßte Bethlen zu einem heftigen

---

[16] *ibidem*, s. 362.

[17] S. Szilágy, *Bethlen Gábor kiadtalan politikai levelei*, Budapest 1879, Nr. 141, s. 150.

[18] T. Borsos, *op. cit.*, s. 374.

[19] *ibidem*, s. 362.

[20] In seinem Bericht, erwähnt Paolo Minio sogar Gratianis Absicht sich mancher Unzufriedenen zu benützen um Fürst Transsilvaniens zu werden, E. Hurmuzaki, *op. cit.*, Bd. VIII, Nr. DLXXIV S. 390, Bd. IV/2 Nr. DXVI, S. 598.

[21] S. Szilágy, *Erdély országgülési emlékek*, Budapest 1880, Bd. VI, Nr. XXVIII d), S. 505.

[22] *ibidem*, Bd. VII, Nr. I e, S. 144, geheimer Bericht vom 12. Februar 1615 : „dass sie ihre Klag und Beschweren wider die Ungern bey der porten abringen solten so wolt er ihnen selbst verhüllflich sein, dass sie gegen erlegung eines jährlichen Tributs, als ein absonderer sandt gar befreyt sein“...

Protest [23]. Genaues über den Versuch Iskender Paschas, Verhandlungen mit den Sachsen durch die Vermittlung von Johannes Benkner aufzunehmen, finden wir in dem Brief des transsilvanischen Fürsten an seinen Kapukehaya [24], damit dieser bei der Pforte vorstellig werde.

Das Unternehmen Iskender Paschas, Bethlen zu beseitigen, wie auch die Absicht G. Gratianis 1619 Transsilvanien anzugreifen, nicht nur um zu Gunsten des Kaisers Diversionen hervorzurufen, sondern auch um von den Sachsen zum Fürsten dieses Landes [25] ausgerufen zu werden, wurden die Habsburgen durch den Neffen Gratianis zur Kenntnis gebracht. Die gleiche Absicht Gratianis, in Transsilvanien mit Truppen einzumarschieren, finden wir auch in seinem Brief an die Sachsen, in dem er darlegt, daß er wie auch Bethlen Untertan der Pforte sei und während der Abwesenheit des Fürsten, der sich im Norden befindet, sei er bereit, einem Nachbarland zu helfen, so wie es ihm von den Osmanen befohlen wurde [26]. Desgleiches verständigt er auch die Bistritzer von der Ernennung eines Großwesiers, der ein Freund Iskender Paschas sei und empfiehlt ihnen gute Beziehungen zu ihm aufrecht zu halten [27]. Dennoch bewahrte die Universitas der Sachsen die nötige Zurückhaltung gegenüber den Unternehmungen des Herrschers der Moldau, in dem sie nur mit einem Brief antwortete und ihn der „mutuae benevolentiae et vicinitatis“ [28] versicherte. Es gab aber auch einige Sachsen wie z.B. Franz Koch und sein Sohn, die, als alte Gegner des Fürsten und Anhänger einer Annäherungspolitik an die Habsburger in die Dienste G. Gratianis traten [29].

Die von ihm geplante Spaltung, in dem Augenblick, wo Bethlen nach Ungarn vordrang, war kein Geheimnis. Einige avvisi meldeten sogar den Einmarsch Gratianis in Transsilvanien zusammen mit einem Pascha, um diese Provinz zu besetzen [30].

Gleichzeitig gab Gratiani vor ein guter Nachbar des Fürsten Transsilvaniens zu sein. Er versuchte nicht nur den Schein guter Beziehungen zu Gabriel Bethlen zu wahren, in dem er Ende Oktober 1619 Bernardo Borisi [31] als Boten zu ihm schickte, sondern schrieb ihm sogar einen

---

[23] G. Pray, *Epistolae procerum regni Hungariae*, Pars III, Posonii 1806, Nr. 101, S. 333–4, Bethlens Brief an Skender Pascha : „... desistat Magnificentia vestra practicis Transsilvanicis cum tamen nihil juris habeat in Transsilvaniam, nec existimet deposuisse nos ac negligere cura Transilvaniae... Ego negotia Magnificentiae Vestrae non attingo, cum id mei non sit officii, ita nec Magnificentia Vestra res meas dirigat, cum nemo ipsi hac in parte quidquam commiserit“ auch bei J, Kemény, *Bethlen Gábor jelleme*, Uj magyar muzeum 1/1856.

[24] S. Szilágyi, *Oklevelek Bethlen Gábor 1619–20–ki hadjáratai történetéhez*, Magyar történelmi Tár IV/1857, S. 211 Nr. III, Košice, 20. Februar 1620.

[25] N. Iorga, *Studii şi documente cu privire la istoria românilor*, Bucureşti, 1902, Bd. IV, Nr. XXX S. 175–6, E. Hurmuzaki, *op. cit.*, Bd. IV/1 Nr. DXVI S. 598.

[26] *ibidem*, Bd. XV/2 Nr. MDCCLI S. 884, N. Iorga, *Documentele Bistriţei*, Bd. I S. XLVII.

[27] E. Hurmuzaki, *op. cit., loc. cit.*

[28] *ibidem*, Nr. MDCCLIV, S. 886.

[29] *ibidem*, Nr. MDCCLXVII, S. 896, beschlagnahmte das Vermögen weil : „Franz Koch und sein Sohn, die in ihre Stadt wohnen haben sowohl gegen unseren Herrn als auch gegen unseres armes Lande gewirkt. Auch jetzt noch als Mann des Wojewoden aus der Moldau, Gaspar Gratiani, war er Verräter unseres Landes...“

[30] A. Mesrobeanu, *Nuovi contributi sul vaivoda Gaspare Gratiani e la guerra turco-polacca del 1621*, Diplomatarium Italicum III/1934, Nr. CVII, CVIII, S. 195.

[31] A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti*, Bucureşti 1937, Bd. IX, Nr. 167, S. 209.

Brief, in dem er die Gerüchte, die über ihm verbreitet wurden, ableugnete. An den Richter aus Braşov habe er nur zum Wohl Bethlens geschrieben und auf keinen Fall, um mit seinen Untertanen etwas gegen ihn zu unternehmen [32]. Desgleichen rät er ihm auch einen Boten an Iskender Pascha zu schicken, nicht nur um dessen Rache zu entgehen, sondern auch um bessere Beziehungen zu ihm herzustellen [33].

In der Zeit als er dem Fürsten Transsilvaniens „so freundschaftliche" Ratschläge gab, traf in Polen sein Brief an die Magnaten ein. In diesem zeigte er, daß der Angriff Bethlens gegen die Habsburger ohne Kenntnis und Zustimmung des Sultans stattgefunden habe und Gratiani besteht auf der sofortigen Absetzung eines solchen Fürsten [34].

Da aber der Kapukehaya Transsilvaniens, Thomas Borsos, bei dem Kaymakam Gürci Mehmet Pascha heftigen Protest gegen die Umtriebe Iskender Paschas und Gratianis [35] einlegte, sowie auch gegen ihre Beziehungen zu den Sachsen, wurde das Ansuchen des Herrschers der Moldau glatt abgelehnt [36]. Dieses entmutigte ihn aber nicht, von neuem bei den Osmanen zu dringen und zu Beginn des Jahres 1620 wartete er auf ihre Zustimmung, so wie er an den Kanzler der polnischen Krone schrieb [37].

Solange der Einfluß einiger osmanischen Würdenträger mit dem Hoca des Sultans an der Spitze bei der Pforte bestand, die einem Eingriff Gabriel Bethlen in den Dreißigjährigen Krieg feindlich gegenüberstanden, konnte Gaspar Gratiani zusammen mit Homonnai auf die Unterstützung Iskender Paschas, zur Verwirklichung ihrer Pläne, rechnen. So habe der Sekretär Homonnais, der sich der Empfehlung Iskenders erfreute, in Istanbul sogar das Vesprechen einer Bestätigung seines Herrn als Herrscher erhalten, falls ihn die Stände des Landes wählten [38].

Die diplomatische Tätigkeit der Vertreter der Moldau in Istanbul, die gegen den Fürsten Transsilvaniens [39] und die protestantischen Länder gerichtet waren, veranlaßten den Kaiser Österreichs im Juli 1620 Gratiani zu ersuchen, abermals bei den Osmanen zu intervenieren, um die Forderungen der Habsburggegner zu vereiteln [39bis].

Das Eingreifen Polens in den Dreißigjährigen Krieg gegen den Fürsten Gabriel Bethlen, war in Instanbul im Januar 1620 der Hauptgrund für die Vorbereitung eines Feldzuges gegen diesen Staat [40]. Die großen osmanischen Würdenträger, die sich diesem Krieg widersetzt hatten, waren

---

[32] A. Szabó, *Bethlen Gábor fejedelem politikai levelezése*, Történelmi Tár 1881, S. 319.

[33] *ibidem*: „quod ad evitanda odia et rancores Oratorem suum ad Schenderium Passa expediret, cui quidem in has partes potentissimi Imperatoris nostris locum retinenti nobis est obediendum".

[34] *ibidem*, S. 317—8.

[35] T. Borsos, *op. cit.*, S. 371, 373.

[36] V. Vasiliu, *Il principato moldavo e la curia papale fra il 1601—1620*, Diplomatarium Italicum, III/1930, Nr. XX, S. 44.

[37] A. Szilády, S. Szilágy, *Török allámkóri magyar okmánytár*, Budapest 1870, Bd. III Nr. 132, S. 214, 223.

[38] N. Iorga, *Studii şi documente*, Bd. XXX, Nr. XLVII, S. 46.

[39] T. Borsos wurde sogar mit dem Tode vom Gaspar Gratianis Vertreter in Istanbul bedroht.

[39bis] E. Hurmuzaki, *op. cit.*, Bd. IV/1, Nr. DXV, S. 595—6.

[40] Am 24. Januar meldete es Gabriel Movilă, Herrscher der Walachei Balthasar Kemény an, A. Veress, *op. cit.*, Nr. 168, S. 211—2.

vom Sultan Osman II. abgesetzt worden [41]. Der osmanische Feldzug gegen Polen, ein Wunsch des Fürsten Bethlen um seinen Kampf gegen Österreich fortsetzen zu können, sollte 1620 stattfinden, da mit dem Iran Frieden [42] geschlossen worden war. So wird in dem Brief an den transsilvanischen Gesandten, Michael Tholdalagy, vom 30. Mai 1620 gefordert, daß Iskender Pascha mit 20.000 Türken und 50 — 60.000 Tataren gegen Polen geschickt werde [43]. Desgleichen war unter den Hauptpunkten der Instruktionen die der neue diplomatische Vertreter Transsilvaniens bei der Pforte im August erhielt [44], die Zurückhaltung Polens durch einen tatarischen Angriff vorgesehen.

War der Feldzug der Osmanen von 1620 ursprünglich gegen Polen gerichtet, so habe das Einschreiten Gabriel Bethlens bei der Pforte gegen den moldauischen Herrscher, Gaspar Gratiani, eine Änderung seiner Richtung zur Folge. Zu den feindlichen Handlungen Gratianis gegen Transsilvanien kommt noch das Auffangen der an Iskender Pascha gesandten Briefe und deren Lieferung an Polen, so wie auch die Enthüllung Bethlens Versuche den Khan der Tataren zu einem Angriff auf die Republik zu veranlassen [45].

Als es Gabriel Bethlen durch das Überspielen der moldauischen Diplomatie gelungen war, die Osmanen zu überzeugen daß Gaspar Gratiani „Mitglied" des Ordens der Militia Christiana [46] gewesen sei und daß er sich mit Polen [47] verbündet hätte, beschloß Osman II. die Absetzung des Herrschers der Moldau ; zu diesem Entschluß hatten auch die Beziehungen Gaspar Gratianis mit Venedig beigetragen, wie auch seine Heirat mit der Tochter Marcantonios Borisi, des Dragomans der Republik Venedig in Istanbul. Die Hinrichtung seines wegen Verrats angeklagten Schwiegervaters kurz vor seiner Absetzung zeigten die Absichten der Osmanen im Hinblick auf den Herrscher der Moldau deutlich [48]. Leider geben aber die osmanischen Chroniken w.z.B. die des I. Peçevi, Hadjdji Khalifa, Karaçelebizade, Münedjdjmbaşî und M. Na'ima die Ursachen Gaspar Gratianis Beseitigung nicht an. Den einzigen Bezug darauf traf ich bisher nur im Ernennugsberat des neuen Herrschers Alexandru Iliaş an : „da sich der Wojewode Gaspar einiger Umtriebe schuldig gemacht hatte, wurde er abgesetzt" [49].

---

[41] T. Borsos, *op. cit.*, S. 389; B. P. Hasdeu, *Arhiva istorică a României*, 1867, 48—9, Brief Königs Siegmund III. an Leo Sapieha.

[42] Der Frieden wurde am 26. September in Ardebil geschlossen, I. H. Danişmend, *Izahli Osmanli Tarihi Kronolojisi*, Bd. III, Ankara 1961, S. 275, I. H. Uzunçarşili, *Osmanli Tarihi*, Bd. III/1, Ankara 1954, S. 69; T. Borsos, *op. cit.*, S. 171, S. 316.

[43] S. Szilágy, *Bethlen Gábor és a porta*, Történelmi Tár 1881 Nr. XXI, S. 632.

[44] A. Szilády, S. Szilágy, *op. cit.*, Nr. 133, S. 240—1 ; A. Mesrobeanu, *op. cit.*, S. 199.

[45] M. Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la Aron Vodă încoace*, hrsg. P. P. Panaitescu, M. Costin, *Opere*, București 1965, I. Bd., S. 37.

[46] N. Iorga, *Studii și documente*, Bd. XXIII, S. 119, *ibidem*, Bd. IV, S. 143, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Gotha 1910, Bd. III, S. 371, C. Göllner, *La milice chrétienne*, S, 92.

[47] M. Costin, *op. cit.*, S. 39, S. Szilágy, A. Szilády, *op. cit.*, Nr. 132, S. 244.

[48] A. Feridun, *Münşe'at es-selatin*, Istanbul 1274, Bd. II, S. 488—9, J. Rypka, *Diplomatische Miszellen Turco Valachica*, Archiv Orientalni 5/1933, S. 82.

[49] A. Mesrobeanu, *op. cit.*, Nr. CXX, S. 198.

Dafür führen alle genannten Chroniken den antiosmanischen Aufstand Gratianis an, der bei der Nachricht von seiner Absetzung [50] nach dem Vorbild Mihai Viteazuls von 1594 ausbrach.

Unter den Umständen in denen Gratiani den Kampf gegen die Osmanen in der Moldau ausgelöst hatte, so wie es der Plan der Militia Christiana vorsah, und auf die Hilfe des vom Hatman Stanislas Żolkiewski geleiteten polnischen Heeres rechnen konnte, wurde der Krieg gegen Polen zu einem Kampf um die Moldau aus der polnischen Einflußsphäre herauszuholen.

---

[50] I. Peçevi, *Tarih*, Istanbul 1283/1866—7, Bd. II, S. 372—3, Karaçelebizade, *Ravdat ül Ebrar*, Bulak 1248/1832—3, S. 539, M. Guboglu, M. Mehmet, *Cronici turceşti privind Ţările române*, Bucureşti 1966, S. 555, A. Müneğğimbaşi, *Sahaif ul ahbar*, A. Nedim Übersetzung, Istanbul 1285, Bd. III, S. 648, Hadj Khalfa, *Fezleke-i Tarih*, 1286/1869—70, Bd. I, S. 399—400, M. Na'ima, *Tarih*, Istanbul 1284, Bd. II, S. 174—5.

LES PAYS ROUMAINS DANS LA POLITIQUE EUROPÉENNE DE LA PORTE OTTOMANE AU XVII[e] SIÈCLE *

TAHSIN GEMIL

La Porte ottomane a poursuivi, surtout à partir du règne de Süleyman le Magnifique, le projet de fonder un empire mondial qu'il voulait réaliser en Europe par la conquête de Rome, centre du monde chrétien occidental. Mais, comme l'Empire des Habsbourg manifestait, à cette époque, des tendances d'hégémonie continentale, le conflit s'avéra inévitable ; pour les Ottomans les armées des Habsbourg représentaient aussi bien le premier obstacle à surmonter qu'un danger imminent pour les positions acquises. Le principe fondamental de la politique européenne de la Porte est devenu, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, l'offensive vers Vienne [1].

Mais, l'aggravation de la crise interne ottomane et les guerres de la Porte avec l'Iran et Venise, d'une part, et la priorité accordée par la Cour viennoise aux problèmes occidentaux et spécialement à la Guerre de Trente ans, d'autre part, ont déterminé les deux empires, après la paix de Szitvatorok de 1606, d'éviter un conflit armé direct, durant plus d'un demi siècle, sans que la Porte ait renoncé définitivement à son objectif majeur — Vienne, et que les Habsbourg aient cessé de manifester des tendances expansionistes vers l'Orient.

Il nous semble qu'à cette époque la rivalité ottomano-polonaise, en état latent depuis le XVI[e] siècle, ait acquis un poids principal dans la politique européenne de la Porte. A partir du XVII[e] siècle, la Pologne a repris son ancienne politique orientale, en manifestant ouvertement ses intentions d'expansion vers le Danube. Pour la Porte, l'abandon de la Moldavie et de la Valachie aurait entraîné, à part la perte d'importantes sources économiques de ravitaillement, le renoncement au monopole ottoman sur la mer Noire et le Bas-Danube, qui auraient eu des conséquences importantes dans l'ensemble de la politique ottomane en Europe. C'est pourquoi, la Porte a riposté énergiquement aux tendances manifestes par la République aristocratique.

Situés géographiquement au milieu de ce conflit d'intérêts majeurs, les principautés roumaines ont été obligés de veiller avant tout à la défense de leur droit élémentaire à l'existence en tant qu'Etats et ont essayé de

* Communication présentée au III[e] Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 Septembre 1974.

[1] Voir *Evliya Celebi Seyâhatnamesi*, éd. Zuhuri Danişman, vol. XI, Istanbul, 1970, p. 62—64 ; Osman Turan, *Türk cihân hâkimiyeti mefkûresi tarihi*, II, Istanbul, 1969, p. 37—40 ; Halil Inalçik, L'*Empire Ottoman*, dans « Actes de Premier Congrès International des Études Balkanique et Sud-Est Européennes », III, Sofia, 1969, p. 88.

EV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 3, p. 425—428, Bucarest, 1975

profiter des circonstances qui auraient favorisé la reconquête de leur indépendance. Pour atteindre cet objectif fondamental, la politique extérieure roumaine a poursuivi le maintien de l'équilibre des forces entre les trois puissances expansionnistes voisines, tout en visant, en premier lieu, la diminution de la capacité offensive ottomane. Sans négliger la contribution de la force armée, ce principe fondamental de la politique extérieure roumaine s'est appuyé, au XVII[e] siècle surtout, sur les interventions diplomatiques.

Pour la Moldavie, aussi bien que pour la Valachie, le conflit armé ottomano-polonais a provoqué non seulement de grands préjudices matériaux et moraux, mais aussi l'aggravation de leur situation politique au cours de la collision des forces des deux puissances rivales. C'est pourquoi, à peu d'exceptions près, les princes roumains du XVII[e] siècle ont eu comme préoccupation constante l'atténuation du conflit turco-polonais.

Dans les plans de la Porte, la grande expédition ottomane de 1621 devait liquider pour toujours la rivalité avec la Pologne, en subordonnant ce pays au système politique ottoman. La Porte aurait pu reprendre le plan d'offensive contre l'Autriche en engageant les forces ottomanes dans la Guerre de Trente ans [2], ce qui aurait eu des conséquences extrêmement graves aussi bien pour les pays roumains, que pour toute l'Europe. Conscients d'un tel danger, le prince régnant de la Moldavie, Alexandru Iliaş, et celui de la Valachie, Radu Mihnea, ont fait de grands efforts, au début, pour empêcher la guerre ottomano-polonaise, ensuite, pour atténuer l'impact ottoman et, enfin, pour que la paix soit conclue avant que l'équilibre des forces eût subi un changement décisif [3]. La bataille de Hotin, qui a marqué l'apogée de la rivalité ottomano-polonaise, a eu un résultat indécis, et la réconciliation des adversaires a été facilitée par les démarches de Radu Mihnea [4].

Les violents troubles à l'intérieur de l'Empire ottoman et l'aggravation du conflit turco-iranien, d'une part, l'accentuation de la crise interne de la Pologne et ses guerres avec la Suède et la Russie, d'autre part, ont obligé la Porte et la République de renoncer aux confrontations d'ampleur, sans renoncer toutefois à leurs positions antérieures.

Dans de pareilles circonstances, la Moldavie et la Valachie ont acquis de la Porte le rôle de véritables gérants du maintien de la paix avec Pologne, qui les considerait, à son tour, des « Etats tampon ». Or, comme cette fonction correspondait aux nécessités immédiates de la politique roumaine, les voïvodes des deux principautés se sont engagés

---

[2] *Naima Tarihi*, ed. Zuhuri Danişman, Istanbul, 1968, p. 738—739; Ismail Hami Danişmend, *Izahli Osmanli Tarihi Kronolojisi*, II[e] éd., Istanbul, 1972, p. 280; *History of Poland*, Polish Scientific Publishers, Varsovie, 1968, p. 220.

[3] Voir Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I, vol. II, p. 509—522; Suppl. I, vol. I, p. 190; *Naima Tarihi*, éd. cit., p. 745, 755—756 ; Miron Costin, *Opere*, éd. critique de P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, p. 80—84 ; Zegota Pauli, *Pamietniki o wyprowie Chocimsliej r. 1621...*, Krakowie, 1853, p. 85—86.

[4] Voir Tahsin Gemil, *La Moldavie dans les traités de paix ottomano-polonais du XVII[e] siècle (1621—1672)*, « Revue Roumaine d'Histoire », Tome XII (1973), nr. 4, p. 693—699.

directement dans les pourparles qui contribuaient au maintien des relations pacifiques entre la Porte ottomane et la République polonaise [5].

En poursuivant le même objectif politique, les princes roumains Vasile Lupu et Matei Basarab ont assumé un rôle important lorsque la grande campagne contre la Pologne, déclenchée en 1634 sous le commandement personnel du sultan Murad IV [6] fut stoppée. La paix ottomano-polonaise conclue à cette occasion apportait, dans la conception politique de la Porte, une solution définitive à la rivalité avec la Pologne, par l'affermissement de son contrôle exclusif sur les pays roumains. C'est pourquoi, la politique ottomane en Europe, après cette date-là et jusqu'à la VIe décennie de ce siècle, s'est limitée au maintien des positions antérieures, en évitant les initiatives qui auraient pu provoquer de nouvelles complications. Les motifs essentiels d'une telle attitude politique résident dans la concentration des efforts ottomans dans les guerres avec l'Iran et Venise, et surtout dans la nouvelle crise commencée à la mort du sultan Murad IV. En même temps, l'Autriche et la Pologne ont été intéressées à éviter les conflits avec l'Empire ottoman en adoptant une attitude réservée face aux pays roumains.

Les pays roumains — ainsi que le Khanat de la Crimée et les Cosaques Zaporogues — ont su tirer parti avec habileté de pareilles circonstances pour affirmer leurs propres intérêts sur le plan extérieur. C'est dans ces conditions favorables que Vasile Lupu a formulé ses projets ambitieux, qui d'ailleurs ont eu comme suite le long conflit entre la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie. En même temps, la coalition des trois principautés au milieu du XVIIe siècle a mis en évidence la reprise des tendances vers la reconquête de l'indépendance. Mais, tandis que les intérêts fondamentaux de la Moldavie et de la Valachie ont imposé à leurs dirigeants d'adopter une ligne politique générale qui visait d'empêcher les actions offensives de la Porte en Europe, les princes de Transylvanie, qui désiraient consolider leurs positions par des conquêtes territoriales au détriment des Habsbourg et s'emparer de la couronne hongroise ou polonaise, ont été intéressés à engager les forces ottomanes dans les conflits européens. C'est cette divergence qui a constitué l'une des causes essentielles de l'échec de la coalition des trois principautés au milieu du XVIIe siècle. En outre, il faut remarquer que le prince de Transylvanie, Georges Rákóczy II, n'a pas tenu compte des changements survenus dans la politique européenne de la Porte.

L'accession au pouvoir des grands vizirs de la famille Köprülü a permis à l'Empire ottoman de surmonter passagèrement la crise du pouvoir. L'affirmation de la Russie en tant que puissance européenne, spécialement au temps des luttes des Cosaques Zaporogues, a imposé à la Porte

---

[5] Le prince Miron Barnovschi a aplani la tension survenue entre la Porte et la Pologne, en 1627 (voir Gh. Duzinchevici, *Miron Barnovschi Moghilă și Polonii*, « Anuarul Institutului de istorie națională » Cluj, VII, p. 166—222) ; Moise Movilă a favorisé la réconciliation des deux puissances en 1630 (Voir Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I, Vol. I, p. 231), et en 1633 les princes roumains ont apporté une contribution considérable à la fin sans résultat de la campagne anti-polonaise de Abaza Mehmed pacha (voir Archives de l'État de Bucarest, Microfilm Polonia, Rouleau 64/1, c. 65 ; Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. II, vol. II, p. 603—605 ; Miron Costin, *éd. cit.*, p. 106).

[6] Hurmuzaki, *Documente*, vol. XV, IIe partie, p. 1005—1006 ; Miron Costin, *éd. cit.*, p. 110 ; *Polska sluzba dyplomatyczna XVI—XVIII wieku*, Warszawa, 1966.

de reconsidérer son attitude face à la Pologne, dans laquelle elle voyait maintenant le facteur qui aurait pu contrebalancer l'accroissement du pouvoir de la Russie. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'attitude intransigeante adoptée par la Porte contre l'action anti-polonaise de la coalition roumaine. La grande campagne contre Kamienek, en 1672, dévoile les intentions de la Porte de prévenir une éventuelle expansion de la Russie vers la mer Noire et le Danube, et d'intégrer la Pologne dans le système politique ottoman, en créant une zone turque en Ukraine.

La Porte a repris les hostilités contre les Habsbourg. Dans la première étape, quand la guerre avec Venise continuait encore, l'action anti-autrichienne de la Porte a eu comme dessein surtout la défense de la Transylvanie devant l'avance des Habsbourg. Cependant, le fait qu'en 1683 la Porte a dirigé de nouveau ses forces vers Vienne, prouve qu'elle n'avait pas renoncé à la ligne politique fondamentale d'offensive vers l'Europe centrale. Mais, l'Europe de cette époque-là n'était plus l'Europe du temps de Süleyman le Magnifique. Arrivés aux portes de Vienne, les Ottomans se sont rendu compte de cette nouvelle réalité, mais trop tard. Ainsi, visant l'hégémonie mondiale, l'Empire Ottoman est devenu lui-même l'objet de la dispute des Etats européens et dans ce processus d'affaiblissement graduel de l'impact ottoman sur l'Europe centrale, le rôle de la diplomatie et de la résistance armée roumaine ne peut être laissée de côté. Au moment où la paix de Karlowitz a été ratifiée, un nouveau rapport des forces voyait le jour en Europe.

EVLIYA ÇELEBI'S BESCHREIBUNG DER SÜDOSTEUROPÄISCHEN HOSPITÄLER UND HEILBÄDER DES 17. JAHRHUNDERTS UND IHRE KULTURGESCHICHTLICHE BEDEUTUNG *

ARSLAN TERZIOĞLU
(München)

Zu den profilierten Persönlichkeiten der osmanischen Kulturgeschichte gehört der türkische Reisende Evliya Çelebi (1611—1682). Als Sohn des Hofgoldschmieds Mehmed Ağa (Muhammed Zilli) wurde Evliya Çelebi am 25. März 1611 (10. Muharrem 1020 H.) in Istanbul geboren [1]. Sein Vater war nicht nur oberster Hofgoldschmied, sondern hat auch bei der inneren Dekoration der berühmten Sultan Ahmed Moschee in Istanbul mitgearbeitet. Evliya Çelebi bekam in den Istanbuler Medresen und in der Hofuniversität Enderûn seine wissenschaftliche Ausbildung. Nach seinen Angaben lernte er bei einem griechischen Gehilfen seines Vaters Griechisch. Sultan Murad IV. und führende Staatsmänner des osmanischen Reiches haben ihn als geistig hervorragenden Mann, guten Redner und wegen seiner Gewandtheit im Umgang mit Menschen geschätzt. Als Verwandter des Melek Ahmed Pascha kam er mit diesen und anderen osmanischen Feldherrn nicht nur durch das ganze osmanische Reich von der Krim bis Ägypten und Äthiopien, sondern auch als Begleiter des osmanischen Gesandten Kara Mehmed Pascha nach Wien. Mit Genehmigung des österreichischen Kaisers durfte er auch andere Städte Österreichs besichtigen. Seine Reisechronik existiert heute in vollständigen Handschriften in den Bibliotheken des Topkapi-Schlosses, in der Beşir Ağa-Bibliothek sowie in der Pertev Pascha-Bibliothek in Istanbul. Handschriftexemplare seines Werkes befinden sich jedoch auch in der Londoner Bibliothek der Royal Asiatic Society, in der John Rylands Library in Manchester sowie in der Wiener Staatsbibliothek [2].

Kreutel [3] hat vor kurzem mit Hilfe der Gedenkinschriften des Evliya Çelebi, die in Adana, Kustendil und Foça auf den Wänden der Bauten entdeckt wurden, versucht zu beweisen, daß das Handschriftexemplar in der Bagdad-Köschkü-Bibliothek vom Topkapi-Schloß das Evliyas Autograph sei.

---

* Beitrag zu dem III. Kongreß für südosteuropäische Studien, Bukarest, 4.—10. September 1974

[1] Vgl. Baysun, M. Cavid; *Evliya Çelebi*. In: *Islam Ansiklopedisi*, Bd 4 Istanbul 1945, S. 400—406; Mordtmann, J. H. und H. W. DUDA: *Evliya Çelebi*. In: *The Encyclopaedia of Islam*, Bd 2 d. neuen Ausgabe, Leiden-London 1965, S. 717 ff.

[2] Eingehende Untersuchung über diese Handschriften vgl. Taeschner, F. *Die neue Stanbuler Ausgabe von Evliya Çelebis Reisewerk*, „Der Islam", 18 (1929), S. 299—311; Kreutel, R. F.: *Neues zur Evliya-Çelebi-Forschung*, „Der Islam", Bd 48 (1972) S. 269—279.

[3] Kreutel, R. F.: a. a. O., S. 273—279.

Diese Reisechronik gilt als wichtige kulturhistorische Quelle nicht nur der osmanischen, sondern auch der Balkanstaaten und des vorderen Orients [4]. Der österreichische Orientalist J. von Hammer hat Teile dieser Reisechronik ins Englische übersetzt. Diese englische Übersetzung ist in den Jahren 1834—1846 in London veröffentlicht worden [5]. Inzwischen sind einige Teile dieser Reisechronik von Babinger [6], H. J. Kissling [7] und R. F. Kreutel [8] wissenschaftlich bewertet oder ins Deutsche übersetzt worden. Diese Reisechronik von Evliya Çelebi hat aber auch für die Hospitalgeschichte große Bedeutung, da sie Berichte über zahlreiche Krankenanstalten des vorderen Orients und Europas enthält. Evliya Çelebi hat darüber hinaus auch über die Verhältnisse der Ärzte und Behandlungsverfahren Mitteilung gemacht. Als er im Jahre 1665 mit dem türkischen Gesandten die Stadt Wien besuchte, besichtigte er auch die dortigen Hospitäler. Da die Türken damals noch hofften, diese Stadt einmal für das osmanische Reich erobern zu können, hat Evliya Çelebi die Verhältnisse mit besonderer Aufmerksamkeit gesehen und geschildert. Die technischen Leistungen und die hygienischen Vorschriften in der österreichischen Hauptstadt wurden lobend anerkannt. So sei es in Wien selbst behördlich verboten, Wäsche zu waschen und Kleider zu reinigen, dies müsse in der Leopold-Vorstadt erfolgen. Da in Wien wiederholt Pestepidemien aufgetreten waren, hatten die Behörden strenge hygienische Maßnahmen getroffen [9]. Es wurde größter Wert auf Sauberkeit gelegt. Es überrascht daher nicht, daß Evliya Çelebi der reinliche Zustand der Straßen in der österreichischen Hauptstadt ins Auge fiel. Er berichtet, daß es in Wien 360 Kirchen und Klöster sowie 470 Türme mit Uhren gebe. Den Stephansdom hat er eingehend beschrieben und erwähnt, daß dort um einen Innenhof herum 2000 Studentenzellen vorhanden waren.

Evliya Çelebi reiste nach seinen Angaben zweieinhalb Jahre durch die sieben Königreiche innerhalb des österreichischen Imperiums. Aber in der vorhandenen Handschriftsammlung fehlt zum größten Teil diese Reisebeschreibung. In den Handschriftexemplaren hat der Schreiber eine Notiz gemacht, daß dieser Teil der Reisechronik wahrscheinlich verloren gegangen sei. Die Handschriftexemplare enthalten nur die ausführliche Beschreibung der Stadt Wien und Kaschevar.

Er beschreibt ein Klosterhospital in der Stadt Kaschevar (Friesach in Kärnten). Da er von der Sektion menschlicher Leichen in diesem Klosterhospital berichtet, ist sein Bericht besonders interessant. Seine Beschreibung geben wir in deutscher Übersetzung wie folgt wieder:

„...Wir kamen in die Stadt Kaschevar. Die Einkommen dieser Stadt sind für das Hospital in der Festung...[10], die von dem Vater des

---

[4] v. Hammer, J.: *Merkwürdiger Fund einer türkischen Reisebeschreibung*, „Intelligenzblatt zur Wiener Allgemeinen Literaturzeitung", Nr. 2, Jänner 1814, Sp. 9—15.

[5] Evliya Çelebi: *Narrative of travels in Europa, Asia and Africa in the 17th century.* From the Turkish by J.v. Hammer (Purgstall). 2 (3) in 1 vol. London, 1834—1846.

[6] Babinger, F.: *Ewlija Tschelebi's Reisewege in Albanien*, Berlin, 1930.

[7] Kissling, H. J.: *Beiträge zur Kenntnis Thrakiens im 17. Jahrhundert.* Wiesbaden, 1956.

[8] Kreutel, R. F.: *Im Reiche des Goldenen Apfels.* Graz-Wien-Köln (1963).

[9] Sticker, G.: *Abhandlungen aus der Seuchengeschichte und Seuchenlehre*, Giessen, 1908, Bd. I, S. 104.

[10] In den Handschriftexemplaren in Istanbuler Bibliotheken ist diese Stelle freigelassen.

österreichischen Kaisers errichtet wurde. Das Kloster verwaltet diese Stadt. Dieses Kloster hat nirgendwo dergleichen in der Welt. Die Ärzte, die Chirurgen und die Sektionen von menschlichen Leichen in diesem Kloster gibt es nirgendwo anders. Wenn ein Mensch starb, wird seine Leiche mit der Kaiserlichen Erlaubnis oder mit der testamentarischen Erlaubnis des Toten zergliedert, um die Todesursache festzustellen. Man nennt diese Leichenzergliederung die Sektion (=Tesrih). Nach der Sektion wird die Leiche eingesalzen und in einem Schrank aufbewahrt. Nach der Sektion schreiben die Ärzte die Todesursache auf. In verschiedenen Schränken werden die zergliederten Menschenleichen in diesem Kloster (Kirche) aufgewahrt. Die in diesem Hospital geheilten Patienten haben viele Gold- und Silberwaren an diese Heilanstalt gestiftet. Dieses Kloster ist von einer paradiesähnlichen Landschaft umgeben..." [11].

Die Beschreibung der Wiener Hospitäler und Arztpraxen ist noch ausführlicher.

Nach Evliya Çelebi gab es damals in Wien 7 Hospitäler. Das größte war danach das von ihm näher beschriebene Hospital am Stephansdom. Dabei könnte es sich um das in der Gegend der Kärntnerstraße und dem Schwarzenbergplatz gelegene Spital der Barmherzigen Brüder gehandelt haben. Dieses Ordenskrankenhaus an der Taborstraße ist 1614 gegründet worden [12]. Im Jahre 1624 hat Kaiser Ferdinand den Barmherzigen Brüdern die Stiftung bestätigt [13]. Nach dem Brand 1655 wurde das Spital erneuert und erweitert [14]. Als Evliya Çelebi Wien im Jahre 1665 besuchte, war es das neueste Krankenhaus.

Außerdem gab es in Wien zu dieser Zeit noch das Bürgerspital zum Heiligen Geist in der Kärntnerstraße, das St. Marx-Spital, das kleine Krankenhaus St. Johann vor dem Werderthore, das Spital zu St. Theobald für alte adelige Frauen, das Lazarett in der Währingerstraße und das Spital in der Klagbaumgasse [15]. Auf diese Einrichtungen dürfte die Zahlenangabe von Evliya Çelebi zu beziehen sein.

Evliya Çelebi macht über das größte Wiener Krankenhaus am Stephansdom folgende wichtige Mitteilung:

„... In diesem Wiener Krankenhaus gibt es viele Arzneien und gute Verpflegung. Die hier geheilten Patienten schenken diesem Hospital viele goldene und silberne Teller, Töpfe und Armleuchter. Auch die Bratspieße sind vergoldet. Wenn der Kaiser für einen königlichen Gast oder Gesandten ein Festessen geben will, holt er den Koch dieses Krankenhauses für die Vorbereitung des Festessens. So gut sind die Köche dieses Hospitals. Aber die deutsche Küche ist nicht so berühmt wie die osmanische.

In diesem Hospital gibt es Winter- und Sommerzimmer für die Patienten. In den Winterkrankenzimmern sind Öfen vorhanden. In den

---

[11] Evliya Çelebi: *Seyahatname*. Neudruck, Bd 11, Istanbul (1970), S. 74—78; Handschriftexemplar in der Beşir Ağa Bibliothek, Istanbul, Buch VII, Nr. 450; Handschriftexemplar im Topkapi-Schloß, Bagdad-Köschk, Istanbul, Buch VII, Nr. 308.

[12] Leistikow, D.: *Hospitalbauten in Europa aus zehn Jahrhunderten*. Ingelheim am Rhein, 1967, S. 114.

[13] Schönbauer, L.: *Das medizinische Wien*. Wien, 1947, S. 63.

[14] Leistikow, D.: a. a. O., S. 114.

[15] Vgl. Schönbauer, L.: a. a. O., S. 62—65.

Sommerkrankenzimmern befinden sich die Wasserbrunnen (Şadirvan). Für die Kranken in diesem Hospital geben Musiker Konzerte.

Erstaunlicherweise gibt es in Deutschland nicht so viele Geisteskranke wie in Kleinasien und Arabien. Auch in den österreichischen Hospitälern gibt es Geisteskranke..." [16].

Anschließend beschreibt er eine Wiener Chirurgenpraxis wie folgt: „... Ich besuchte eines Tages eine Chirurgenpraxis in Wien [17]. Ein Patient mit Zahnschmerzen kam zu diesem Chirurgen. Er setzte sich auf einen Stuhl. Der Chirurg stellte einen Topf mit einem Holzkohlenfeuer auf. Er nahm einen gelben Messingdraht sowie eine blaue und rote Flüssigkeit aus einer Flasche. Mit einer Holzzange trug er die blaue Flüssigkeit auf das Zahnfleisch. Dann hat er mit dieser Holzzange drei Zähne gezogen. Dabei kam es zu keiner Blutung. Den glühenden Messingdraht steckte er in die Zahnwurzel. Der Messingdraht kam am Oberteil des Zahnes wieder heraus. Dabei kam aus den herausgezogenen Zähnen ein wurmartiges schwarzes Gebilde. Nachdem er die herausgezogenen Zähne mit dieser blauen Flüssigkeit sauber gemacht hatte, steckte er diese Zähne wieder in die Löcher mit der Holzzange. Auf die Zähne trug er die rote Flüssigkeit und Pulver auf. Auf die Zähne legte er ein dünnes Holzbrett. Der Patient sollte darauf beißen. Dabei durfte er aber nicht mit der Hand zufassen. Als ich dies sah, habe ich mich erinnert, daß meine drei Zähne beim Pferdesport bei Kibleli Mustafa Pascha wacklig geworden waren. Nachdem ich an meine Zähne auch diese rote Flüssigkeit aufgetragen hatte, wurden meine Zähne so fest, daß ich damit Wald- und Haselnüsse knacken konnte. Ich habe dem Chirurgen ein Kaya Sultan-Taschentuch geschenkt. Er war von meinem Geschenk begeistert und gab mir ein halbes Dirhem von dieser roten Flüssigkeit. Er sagte mir, für 100 Goldstücke würde er mir die Herstellung dieser blauen und roten Flüssigkeit mitteilen. Er meinte, ich könnte mit dieser Art von Zahnbehandlung reich werden. Ich wollte aber dafür nur 50 Goldstücke geben. Damit war er aber nicht einverstanden. Wenn ich nicht geizig gewesen wäre, hätte ich dieses Herstellungsgeheimnis für 100 Goldstücke gekauft. Er bekam für diese Zahnbehandlung pro Zahn 1 Goldstück als Honorar.

In der Stadt Wien gibt es viele Ärzte, Chirurgen und Aderlasser. In den Chirurgenpraxen üben auch die Barbiere ihren Beruf aus. Diese Barbiere haben Drehsessel. Diese Chirurgenpraxen sind gut eingerichtet. Sie haben auch Wasserbrunnen (=Şadirvan)..." [18].

Im Bericht von Evliya Çelebi findet man für die österreichische Hospital- und Medizingeschichte wichtige Angaben. Nach Evliya Çelebi trugen die Wiener Hospitalärzte weiße Kittel und Gummihandschuhe. Auch bei der Schädeltrepanation beachtete der Wiener Chirurg einige medizinische Vorschriften, die heute in modernen Operationssälen bekannt sind. Die Verklammerung der Operationswunde mit Riesenameisen, die er in diesem Hospital beobachtete, wurde schon von den islamischen

---

[16] Evliya Çelebi: *Seyahatname*. Neudruck Bd 11, Istanbul (1970), S. 74–78; Handschriftexemplar in der Beşir Ağa Bibliothek (Süleymaniye), Istanbul, Buch VII, Nr. 450.

[17] Evliya Çelebi bezeichnete eine Arztpraxis als Laden, auch türkische Arztpraxen in Istanbul hat er so genannt.

[18] Evliya Çelebi: *Seyahatname*. Neue Herausgabe von Z. Danişman, Bd 11 Istanbul (1970), S. 77–78.

Chirurgen benutzt. Abul Qasim Zahravi hatte auch in seiner berühmten chirurgischen Abhandlung at-Tasrif, die ins Lateinische übersetzt wurde, die Verklammerung mit den Riesenameisen beschrieben. Diese islamische Methode wurde nach Evliya Çelebis Bericht noch Anfang des 17. Jahrhunderts in den Wiener Hospitälern verwendet. Die Verwendung der Musiktherapie war nach Evliya Çelebi in diesem Wiener Hospital vorhanden. Er berichtet, daß in türkischen Krankenhäusern in Edirne und Istanbul die Musiktherapie verwendet wurde. Evliya Çelebi's Beschreibung des türkischen Krankenhauses in Edirne und die dort angewendete Musiktherapie ist in vieler Hinsicht sehr wichtig. Deswegen wäre es nötig, die Beschreibung Evliya Çelebis aus dem Jahre 1653 [19] hier zum Vergleich heranzuziehen. Seine Beschreibung des Sultan Bayezid II. Krankenhauses wurde schon durch Prof. Dr. Georg Jacob's Übersetzung 1912 in Deutschland bekannt. G. Jacob hat bei seiner Übersetzung den Istanbuler Druck von Evliya Çelebis Werk Seyahatname (Reise-Chronik) benutzt, aber auch ein „Codex Tschudi" genanntes Handschriftexemplar dieses Werkes dabei berücksichtigt[20].

Unter mehreren Handschriften von Evliya Çelebis Werk Seyahatname ist das in der Süleymaniye Besir Ağa Bibliothek sich befindende Exemplar wohl eines der zuverlässigsten [21]. Dieses sowie auch die in dem Topkapi-Schloß-Museum Bagdad Köschk befindlichen Handschriften wurden aber von uns zum Vergleich berücksichtigt [22].

Als Sultan Bayezid II. zur Eroberung der Festungen Kili und Akkerman mit seiner Armee aus Istanbul kommend in Edirne eintraf, hatte er den Bedürfnissen der Stadtbevölkerung entsprechend dort neben dem Tundscha Fluß die Errichtung eines Krankenhauses (Dar el-Schifa) mit Medrese, Moschee (mit 2 Tabhane-Flügeln), Bad, Imaret (=Armenküche) beschlossen. Er war persönlich am 4. Rebiülahir 889 H. (23. Mai 1484) bei der Grundsteinlegung anwesend [23].

Der sechseckige Krankenhausteil wird in den Handschriften [24] von Evliya Çelebi's Reisechronik als 8-eckiger Bau beschrieben. Beim Istanbuler Druck wird der Bau als „Sekizyüz köşedir" bezeichnet. Diese „Sekiz-yüz köşe" kann man wie G. Jacob als 8 × 100 (= yüz) = 800 eckig auf deutsch übersetzen. Da aber im türkischen das Wort „yüz" nicht nur „hundert", sondern auch „Gesicht, Antlitz, Oberfläche, Fläche" bedeutet, kann man es auch richtigerweise mit 8-flächig, besser 8-eckig

---

[19] Aslanapa, O.: *Edirnede Türk Mimarisinin gelişmesi*: In: *Edirne Armağani*, Ankara, 1965, S. 223 gibt als Datum des Berichtes 1058 H. (1648 n. Chr.) an. Şehsuvaroğlu, B.N. *Edirne II. Bayezid Darüşşifasi*. In: *Edirne Armağani*, Ankara, 1965, S. 259 aber gibt als Datum 1063 H. (1653 n. Chr.) an.

[20] Jacob, G.: *Quellenbeiträge zur Geschichte islamischer Bauwerke*, „Der Islam", Bd 3, Heft 1/2 (1912) S. 358–68

[21] Taeschner, F.: a. a. O., S. 299–311.

[22] In der Bagdad Köschk-Bibliothek (Topkapi-Schloß Istanbul) unter der Nr. 304a bis 306 befindlichen Handschriften sind die ältesten. Die in der Süleymaniye Beşir Ağa-Bibliothek (Istanbul) unter Nr. 448 a bis 452 b befindlichen Handschriften gehören auch zu den zuverlässigsten. Die Bände 2, 3, 4 sind mit 1155 H (8. 3. 1742 n. Chr.) datiert.

[23] Hoca Sadeddin, *Tacültevarih* (geschrieben im 16. Jh.) II, S. 42/43; Hammer, *Devleti Osmaniye Tarihi* (übersetzt von Mehmet Ata, 1330 H.) IV, S. 10; Gökbilgin, M.T.: *Edirne ve Paşa Livasi*, Istanbul, 1952, S. 357–358

[24] Evliya Çelebi: *Seyahatname*, Handschrift in der Beşir-Ağa-Bibliothek unter Nr. 449, Buch III (mit Buch IV in einem Band), Seite 163 a bis 164 a.

übersetzen. Deswegen ist diese Angabe im Istanbuler Diuck kein Paradoxon zu den Handschriften. Nur wurde es von G. Jacob falsch verstanden.

Wie G. Jacob bemerkt hat, gibt es auch in Evliya Çelebis Angaben über den Moscheeteil einen kleinen Fehler. Die anderen Angaben sind zum größten Teil zutreffend, nur kleine Ungenauigkeiten sind dabei:

Merkwürdigerweise ist dieser 6-eckige Krankenhausteil nicht nur von Evliya Çelebi, sondern auch von Cornelius Gurlitt als 8-eckig beschrieben worden, während er in seiner Bauaufnahme als 6-eckig gezeichnet worden ist [25].

Die ähnliche Bauform findet man schon bei einigen türkischen Bädern [besonders bei dem Bad nahe dem Valens-Aquädukt, / siehe [26]] sowie bei den Karawanserail Khan-i Khurra nahe Dehbid [27]. Aber alle diese Bauten haben anstatt einer 6-eckigen eine 8-eckige Bauform. (Bei Karawanserail Khan-i Khurra ist auch der Innenhof nicht mit einer Kuppel uberwölbt.) Von Evliya Çelebi wird darauf hingewiesen, daß die große Kuppel wie bei den Bädern oben offen ist, worauf sich eine kupplige Laterne befindet. Solche halbkugelförmige Kuppeln, oben mit einer Lüftungs-Laterne, sind schon bei früheren osmanischen Bauten wie beim Imaret (Hospiz) vom Nilufer Hatun und bei späteren osmanischen Imaret-Bauten (Eski Valde-Imarat in Üsküdar) sowie anderen Bauten häufig zu treffen.

Die im Jahre 1251/52 entstandene seldschukische Karatay Medrese in Konya hat schon einen Kuppelbau mit einer Laterne [28].

Weil Evliya Çelebi den Kuppelbau fälschlicherweise 8-eckig annimmt, sind auch die Angaben der in den unteren acht Gurtbogen liegenden 8 Winter- und 8 Sommerzimmer nicht zutreffend [29]. Da der Bau anstelle 8- nur 6-eckig ist, sind nur 6 Winter- und 6 Sommerzimmer (anstatt 8) vorhanden. Auch seine Angaben über die Fenster dieser Winterzimmer stimmen nicht ganz.

Innen im Kuppelsaal sieht man, daß der Übergang vom 6-eckigen Unterbau zum mehreckigen Tambur, worauf die große Kuppel mit der Lüftungslaterne sitzt, durch die Zellenwerkfüllung sehr elegant gelöst wurde. Unter der großen Kuppel befindet sich heute noch ein großes Wasserbassin, welches im islamischen Bimaristan üblich war. In diesem Krankenhaus wurde in einer Woche dreimal von 10 Musikern, darunter drei Sängern (Hanende), ein Flötenspieler (Neyzen), 1 Geiger (Kemanî), 1 Flageolettspieler (Musikari), 1 Cymbelspieler (Santuri), 1 Harfenspieler (Čengi), 1 Harfencymbelspieler (Čengi santuri) und 1 Lautenspieler (Udî) für die Kranken und Irren (als Heilmittel) Musik gespielt, wie Evliya Çelebi weiter berichtet [30].

---

[25] Gurlitt, C.: *Die Bauten Adrianopels II*, „Orientalisches Archiv", Leipzig, Jahrg. 1 Heft 2 (1910), S. 51—60.

[26] Gurlitt, C.: *Die Baukunst Konstantinopels*, (1912) Textband, S. 103, Abb. 224.

[27] Herzfeld, E.: *Ars Islamica*, 10 (1943), S. 24 Abb. 3.

[28] Sarre, F.: *Konia*. Berlin, 1921 S. 14, Abb. 19; S. 17, Abb. 25

[29] Evliya Çelebi: *Seyahatname*, Handschrift Beşir Agă Bibliothek Nr. 449, S. 163 b, 164 a.

[30] Evliya Çelebi: *Seyahatname*, Handschrift Beşir Ağa Bibliothek Nr. 449, S. 163 a — 164; Istanbuler Druck III S. 469—470.

Die Akustik in diesem Raum ist ausgezeichnet [31] (Abb. 1 b).

In dem gegenüber der Eingangsseite dieses zentralen Marmorsaales liegenden Iwan mit 50 cm hohem Podium könnten diese Musiker ihr Konzert gegeben haben.

Bevorzugte Tonarten waren Neva, Rast, Buselik, Dugyah, Segjah, Tschargjah, Suznak. Wie Evliya Çelebi bemerkt, ist die Musik Nahrung für das Gemüt. Besonders soll nach seinem Bericht die Tonart Rast, Buselik für die Kranken heilende Wirkung gehabt haben.

Wissenschaftliche Untersuchungen darüber zeigen, daß Evliya Çelebi eine gute Schulbildung und auch bei dem Musiker Muhasib Dervisch Ömer Gülscheni Musikunterricht gehabt hatte [32]. Man kann deswegen seinen Angaben über die Musiktherapie im Edirne Krankenhaus Vertrauen schenken. Bei islamischer und besonders türkischer Medizin und Psychiatrie wurde seit Rhazes großer Wert auf die Musiktherapie gelegt.

Im 17. Jahrhundert hatte der osmanische Hofarzt Gevrekzade Hafiz Hasan Efendi eine Untersuchung über Musiktherapie geschrieben [33]. Die Wirkung der verschiedenen Tonarten auf die Krankheiten wurden von den türkischen Ärzten immer beachtet. Zum Vergleich zu Evliya Çelebis Angaben führen wir die heilenden Wirkungen der von ihm genannten Tonarten nach Ismail Saib Sencers Untersuchungen [34] auf:

Tonart	
Rast:	Für Heilung von Lähmungen, beruhigende Wirkung, vertreibt schlechte Gedanken, schenkt Beruhigung, gibt Freude.
Buselik:	Gegen Kopfschmerzen, Kolik sowie Augenkrankheiten.
Zengjule (Jenkule):	Gibt seelische Beruhigung, gegen Idiotie, Herzkrankheiten, sowie Leber-Krankheiten usw.

Die Verwendung der Musiktherapie in islamisch-türkischen Krankenhäusern ist vor dem 17. Jahrhundert bekannt. Früher wurde z.B. im Kalaun-Krankenhaus in Kairo (gegr. 1284) und im Nureddin-Krankenhaus (1154) in Damascus [35], sowie im Argun-Kamili-Krankenhaus (gegr. 1349) in Aleppo die Musiktherapie angewendet. Über die Wirkung verschiedener Musiktöne auf verschiedene Krankheiten wurden schon früher mehrere islamische Abhandlungen geschrieben. Die Frage, ob die Anwendung der Musiktherapie in diesem Wiener Krankenhaus durch den türkischen Einfluß zustande kam, muß noch offen bleiben. Man weiß, daß in Mitteleuropa und Österreich viele türkische Einflüsse auch heute noch vorhanden sind. Die türkische Janitscharen-Musik beeinflußte auch die berühmten österreichischen Musiker. In der Oper „Die Entführung aus dem Serail" von Mozart kann man die europäisierten Klänge der türkischen Musik erkennen. Der geniale Mozart hatte übrigens einen „Türkischen Marsch", genanntes Stück als letzte Partie der Klavier-Sonate „La Major K.V. 311", sowie ein „Le geloise del Seraglio" genanntes Ballettwerk hinterlassen,

---

[31] Unsal, B.: *Türkish-Islamic Architecture*. London, 1959, S. 42.
[32] Baysun, M. C.: *Evliya Çelebi*, in *Islam Ansiklopedisi*, Bd. 4, Istanbul (1945), S. 401.
[33] Ünver, S.: *Tip Tarihimiz Yilliği* I, Istanbul, 1966, S. 50.
[34] Ünver, S.: a. a. O., S. 49 f.
[35] Darüber berichtet Evliya Çelebi selbst. Vgl. Elviya Çelebi: *Seyahatname*. Neuherausgabe, Bd. 13, Istanbul (1971), S. 268.

in das er türkische Musikklänge genialisch in europäische Musik übertrug [36]. Der große österreichische Baumeister Fischer von Erlach war auch beim Bau der Karlskirche in Wien von türkischer Architektur beeinflußt. Dieser prächtige Bau hat die Silhouette einer Moschee mit zwei Minaretten [37].

Eine andere interessante Angabe von Evliya Çelebi ist, daß Irre durch Blumen, also durch Riechtherapie in diesem Krankenhaus in Edirne behandelt wurden [38].

Neben diesem sechseckigen Krankenhausteil ist ein kleiner Innenhof, welcher von überwölbten Räumen umgeben ist.

Von dem großen Innenhof kommend, betritt man diesen zweiten kleineren Innenhof durch einen kuppelbedeckten Eingangs-Iwan mit einem Stalaktitenportal (Abb. 1a, 2). Die Portalumrahmung hat keinen reichen dekorativen Schmuck, wie bei Portalen der anatolisch-seldschukischen Krankenhäuser. Rechts und links von diesem kleinen Innenhof befinden sich neben den Seiten-Iwanen weitere vier kleine und zwei große Räume (Abb. 1a). Die vier kleinen Räume könnten für medizinisches- und Verwaltungspersonal [39] sowie für die Apotheke bestimmt gewesen sein.

Nach Evliya Çelebis Beschreibung war die Apotheke des Krankenhauses (ma'acin Karhanesi) in der Woche zwei Tage geöffnet, um die Verteilung der Latwergen (Ma'acin) und Medikamente (Derman) für die Kranken der Stadt, welche dorthin kamen, zu ermöglichen [40].

Die zwei großen Säle, die zwischen dem kleinen und dem großen Innenhof liegen, waren möglicherweise für kranke Frauen bestimmt gewesen [41]. Diese Säle haben je einen schönen Kamin wie in den anderen Krankenzimmern. Beide sind gleich groß. Jeder hat ca. 10 m Länge. Sie haben je eine Tür zu dem Eingangsiwan. Diese beiden Säle haben aber keine Öffnungen zu dem kleinen Innenhof, wie es im Grundriß von Gurlitt fälschlicherweise angegeben wurde.

An einer Seite des großen Innenhofs befinden sich weitere sechs gleichgroße Zimmer mit je einem Kamin. Es scheint so, daß diese Räume absichtlich für die gefährlichen Irren als gesonderter Teil geplant wurden. Zur Zeit des Evliya Çelebi (17. Jahrhundert) waren hier Irre untergebracht. Er beschreibt die wie Löwen tobenden Irren, die an vergoldeten und versilberten Ketten gefesselt waren [42]. Einige Irre hefteten ihren Blick auf die Zisterne, wie er weiter berichtet. Heute noch existiert im großen

---

[36] Wünsch, Walther: *Das orientalische Element am Balkan als Thema der Musikgeschichte, Musikethnologie und Instrumentenkunde.* In: *Grazer und Münchener Balkanologische Studien.* Bd. 2, München, 1967, S. 112—113.

[37] Fischer von Erlach hatte in Salzburg das Johannisspital gebaut. (Vgl. Leistikow, Dankwart: *Hospitalbauten in Europa aus zehn Jahrhunderten.* Ingelheim am Rhein, 1967, S. 79).

[38] Evliya Çelebi: *Seyahatname,* Handschrift Beşir Ağa Bibliothek Nr. 449 Buch III, S. 164 a.

[39] Şehsuvaroğlu, B. N.: (1965), S. 260; Vogt-Göknil, U.: *Osmanische Bauten,* München, 1965, S. 52.

[40] Evliya Çelebi: *Seyahatname,* Handschrift, Beşir Ağa Bibliothek, Nr. 449, Buch III, S. 163 a — 164 a; Istanbuler Druck (1314 H.), III, S. 470.

[41] Şehsuvaroğlu, B. N.: (1965) S. 260, vermutet auch, daß man in diesen Sälen kranke Frauen unterbrachte.

[42] Evliya Çelebi: *Seyahatname,* Handschrift, Beşir Ağa Bibliothek Nr. 449, S. 163 a.

Hof gegenüber den Irrenzellen ein tiefer Brunnen neben dem Küchen- und Wäschereigebäude. Nach einigen abendländischen Reisechroniken wurden in der Mitte des 19. Jahrhunderts hier Irre behandelt [43]. Sogar Anfang des 20. Jahrhunderts waren sie dort noch eingeschlossen [44].

Vor diesen Räumen liegt ein Arkadenumgang. Die Säulen, auf denen Rundbogen ruhen, haben typisch osmanische Kapitelle mit der „breccienförmigen" Ordnung [45].

Diese sechs Räume sind wie die Winter- und Sommerzimmer mit etwa gleichgroßen halbkugelförmigen Kuppeln bedeckt. Obwohl im Mauerwerk Natursteine als Baumaterial benutzt wurden, ist das Baumaterial der Kuppeln Ziegelstein. Sie sind mit Blei gedeckt. Wie im Winterzimmer hat jeder der in diesen sechs Räumen befindlichen Kamine einen viereckigen schlanken Schornstein mit pyramidenartiger Kappe. In der türkischen Baukunst haben die Schornsteine auch für den Abzug des schlechten Geruchs eine lüftungstechnische Aufgabe.

Die gegenüber den Irrenzellen an der anderen Seite des großen Innenhofes liegende Krankenhausküche und die Wäscherei-Räume sind mit großen Kuppeln bedeckt, welche je eine Lüftungslaterne haben, wie bei der großen Hauptkuppel des Krankenhauses. Die später in Istanbul errichteten Küchen und Imarets (= Hospiz, Armenküche) von Hasseki Sultan haben auch diese Lüftungslaternen.

Nach Evliya Çelebi wurden in der Krankenhausküche (die von ihm als Keykavus Küche bezeichnet wird) täglich dreimal für Irre und Kranke Speisen vorbereitet. Dort wurde sogar Geflügelfleisch unter ärztlicher Aufsicht für die Irren und Kranken gekocht [45].

Nach Stiftungsurkunden waren für die Verpflegung der Kranken täglich 200 Akçe zur Verfügung gestellt worden. In diesem beachtenswerten türkischen Krankenhaus hat zur Zeit des Sultans Selim II. ein bekannter Arzt „Sinanoglu Atai" gearbeitet [47]. Nach einigen historischen Dokumenten (im türkischen Archiv *umum müdür lüğü*) waren hier folgende fähige Ärzte tätig: Muslihüddin, Mehmed, Bayezid, Ramazan, Vefa, Hüseyin.

Unter den Chirurgen sind die Namen wie Cerrah Haydar und Cerrah Saban bekannt.

Bis zum türkisch-russischen Krieg war dieses Krankenhaus (besonders ab dem 17. Jahrhundert) vorwiegend als Psychiatrische Anstalt in Betrieb, wie schon vorher erwähnt wurde. Nach einem in der Istanbuler Universitäts-Bibliothek in einem Werk enthaltenen Brief von Saffet

---

[43] Şehsuvaroğlu, B. N. (1965) S. 260 gibt als Quelle eine französische Reisechronik „Relation d'un Voyage en Roummelié" Paris (1834) an.

[44] Aslanapa, O.: (1965) S. 227. Im Grundriß von Gurlitt ist dieser Teil auch als Irrenhaus (= Timarhane") bezeichnet. Es scheint so, daß er damals (1910) noch die Irren dort gesehen hat. Dazu siehe C. Gurlitt (1912) Textband S. 58.

[45] Nach Montani Efendi kann man die türkischen Kapitelle in drei Gruppen teilen: 1) schrägkantige Ordnung, 2) Kapitell der „breccienförmigen" Ordnung, 3) Kapitell der krystallförmigen Ordnung = Vgl. Montani Efendi: *Die ottomanische Baukunst*. Constantinopel 1873, S. 12, 15, 16.

[46] Evliya Çelebi: *Seyahatname* — Handschrift — Beşir Ağa Bibliothek Nr. 449, S. 164 a; Istanbuler Druck (1314 H.) III, S. 470.

[47] Gürkân, Kâzim Ismail: *Edirne*, Architekt Nr. 307 (1962) S. 65 (ohne Quellenangabe).

Pascha aus dem Jahre 1875 versteht man, daß diese Anstalt sowie die dort untergebrachten 21 Irren sehr vernachlässigt worden waren [48].

Nach dem türkisch-russischen Krieg (1876) wurde das Bayezid-Krankenhaus wieder im Jahre 1894 in Betrieb genommen. Noch bis Anfang des 20. Jahrhunderts wurde das Krankenhaus benutzt. Kurz vor dem Ersten Weltkrieg schloß diese Anstalt. Neulich wurde der Krankenhausteil sowie die daneben stehende medizinische Hochschule (Medrese) renoviert. Den Krankenhausteil verbindet mit der Medizinischen Hochschule ein Durchgang, wo sich auch die Aborte befinden.

Die medizinische Hochschule hat einen Arkaden-Innenhof. Hinter den Umgängen sind 18 Studenten-Zellen. Der gegenüber dem Eingang liegende große Kuppelsaal wurde wie bei anderen osmanischen Medrese- und Krankenhausbauten als Unterrichtssaal benutzt. In der Mitte des Innenhofes befindet sich — wie üblich — ein Wasserbecken zum Waschen (Schadrawan). Dort an dieser Hochschule lernten die Studenten das Lehrsystem des Platon, Sokrates, Hippokrates, Philippus, Aristoteles, Galenus, Pythagoras, wie Evliya Çelebi berichtet [47].

Die Armenküche und der mit Steintischen versehene Speisesaal, die Bäckerei, die Speicher, sowie die Werkstätte befinden sich nordöstlich von der Moschee. Das an der Eingangsseite zu diesem Baukomplex stehende Torhaus, der Wasserbehälter und die Aborte haben den gleichen künstlerischen Stand wie die gesamte Anlage. Dieses Bauwerk kann als Monument nicht nur der osmanischen Medizin und Psychiatrie, sondern der türkischen Zivilisation überhaupt betrachtet werden.

In der Glanzzeit des Reiches der türkischen Osmanen, nämlich im 16. und 17. Jahrhundert, waren von Budapest bis Jerusalem und Mekka, in jeder größeren Stadt Krankenhäuser und Leprosorien in Betrieb. In Ungarn hatten osmanische Türken nicht nur Militärkrankenhäuser, sondern auch für die Zivilbevölkerung in Budapest sowie anderen Städten Ungarns mehrere Krankenhäuser und Heilbäder errichtet [50]. Nach Evliya Çelebi wurde in Budapest von Türken zuerst der Orta Cami genannte Bau als Krankenhaus gegründet. Später wurde neben den Kasernen der Janitschari's (Yeniçeri Odalari) ein neues Krankenhaus errichtet, welches zu Anfang des 17. Jahrhunderts noch in Betrieb war [51].

Nach seiner Beschreibung gab es in der rumänischen Stadt Arad ein türkisches Krankenhaus [52]. Als die Türken die ungarische Festung Uyvar (= Ersekujvár oder Neuhäusel) im Jahre (1074 H.) eroberten, fanden sie dort ein Spital mit einer Apotheke und mehrere tausend Bände umfassende medizinische Bibliothek. Unter diesen Büchern befand sich auch ein Exemplar des Kanons von Avicenna (Ibn Sina), wie Evliya Çelebi weiter berichtet [53]. Die Stadt Kaşe (Kaschau) besaß auch ein Krankenhaus [54].

---

[48] Ibnül Emin Kitapliği, Universitäts-Bibliothek Istanbul, Nr. 2973, S. 131.

[49] Evliya Çelebi, Handschrift, Beşir Ağa Bibliothek, Nr. 449, Buch III, S. 163 a.

[50] Bugyi, B.: *Zur Medizingeschichte Ungarns in der Zeit der türkischen Besetzung (1526—1686)*. In: *Verhandlungen des XX. Internationalen Kongresses f. Geschichte der Medizin*. Berlin, 1966, S. 127.

[51] Evliya Çelebi: *Seyahatname*. Neue Herausgabe Bd 10, Istanbul (1970).

[52] Evliya Çelebi: *Seyahatname*, Neuherausgabe von Z. Danişman, Bd 8 Istanbul 1970, S. 256.

[53] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 10, S. 147.

[54] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 9, S. 179.

Zu dieser Zeit waren unter anderem auch auf der Krim und in Saloniki osmanische Krankenhäuser in Betrieb. Nach Evliya Çelebi gab es früher in der alten Stadt Krim 70 Krankenhäuser [55]. Später sind sie anscheinend verschwunden. Als er die Krim besuchte, existierte in der Stadt Bahçesaray ein Krankenhaus neben der Moschee des Sahip Giray Khans. Dieses Krankenhaus hat zwei Krankensäle gehabt. Da die Krim-Türken (Tataren) sich vor der Pest sehr fürchteten, haben sie dieses Krankenhaus errichtet, wie Evliya Çelebi weiter berichtet [56]. Anscheinend war diese Anstalt ein Pesthaus.

Nach Evliya Çelebi lag das türkische Krankenhaus in Saloniki neben der Şeyh Hortač-Moschee, nicht weit entfernt von der Kasimpascha-Moschee [57]. Es gab dort außer den 16 jüdischen Volksküchen (Imarets) auch ein Hospital der christlichen Gemeinde neben der Hauptkirche der Orthodoxen von Saloniki [58]. Besonders zahlreich waren die Krankenhäuser in Istanbul, der Hauptstadt des Reiches. Nach der Eroberung von Istanbul wurde dort vom türkischen Sultan Mehmed Fatih im Jahre 1471 ein aus Krankenhaus, Moschee, Armenküche und Hochschulen (Medresen) bestehender Baukomplex errichtet.

Über den Zustand des Fatih Krankenhauses im 17. Jahrhundert berichtet Evliya Çelebi (1611—1682) in seinem Werk „Seyahatname". Nach seiner Beschreibung waren dort 1 Chefarzt, 1 Chefchirurg und 200 weitere Bedienstete beschäftigt. Die Verpflegung der Kranken war vorzüglich. Ihnen wurde sogar Nachtigall- und Fasanenfleisch gereicht. Für die Musiktherapie der Irren (Divaneler) und Kranken waren dort Musikanten angestellt.

Nach Evliya Çelebi hatte Fatih Sultan Mehmed außerdem in einem Teil dieses Baukomplexes für Frauen und nicht mohammedanische Kranke ein Timarhane (=Irrenhaus) bauen lassen. Aber über diese Anstalt kann man in anderen Quellen keine bestätigenden Angaben finden [59].

Die später in Istanbul errichteten türkischen Krankenhäuser, wie das Bimarhane von Haseki Sultan (gegr. 1538—50), das Bimarhane von Sultan Süleyman dem Prächtigen (1555—57), das Bimarhane von Valide Atik (gegr. 1583—87) und das Bimarhane von Sultan Ahmed (gegr. 1616), waren zu dieser Zeit für die Behandlung der Kranken und Irren in Betrieb, wie Evliya Çelebi weiter berichtet [60].

Nach der Beschreibung von Evliya Çelebi wurden im Sultan Ahmed Krankenhaus die Kranken und Irren von zahlreichem Pflegepersonal bedient. Sogar der Verwalter (Nazir) des Hospitals hat sich persönlich um die Kranken gekümmert und immer nach ihrem Befinden gefragt [61].

Nach Evliya Çelebi gab es um die Mitte des 17. Jahrhunderts in der Reichshauptstadt Istanbul 700 Arztpraxen, 14 Augenarztpraxen,

---

[55] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 11, S. 232.
[56] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 11, S. 216.
[57] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 12, S. 108.
[58] Ebenda.
[59] Terzioğlu, A.: *Mittelalterliche islamische Krankenhäuser*... Diss. TU, Berlin 1968, S. 174.
[60] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 2, S. 24.
[61] Evliya Çelebi: I, S. 88 a (Handschrift aus der Beşir Ağa Bibliothek Nr. 448).

400 Chirurgenpraxen und über 800 Apotheken [62]. In Istanbuler Krankenhäusern waren zu dieser Zeit 7000 Krankenpfleger tätig [63]. In der osmanischen Armee gab es auch zahlreiche Chirurgen und Ärzte, die in Feldlazaretten die verwundeten Soldaten behandelten. Bei der Belagerung der Festung Kandije auf der Insel Kreta wurden für die osmanischen Heereslager 70 chirurgische Lazarette und 40 medizinische Behandlungsanstalten errichtet, wie Evliya Çelebi als Augenzeuge darüber berichtet [64].

Im Hospital des griechisch-orthodoxen Klosters in Ayakoden sollen nach seinem Bericht auch die osmanischen Soldaten, die während dieser Belagerung verwundet waren, behandelt worden sein [65].

Es ist für die medizin- und baugeschichtliche Forschung Südosteuropas besonders wichtig, daß Evliya Çelebi die Heilbäder und Bäder in den Städten Budapest, Skoplje (Üsküp), Janitsa, Köstendil, Langasa, Seres, Orta-Cuma, Banya, Sagora, Jassy usw. nicht nur ausführlich beschreibt, sondern auch ihre Heilwirkung für bestimmte Krankheiten angibt. Er erwähnt namentlich auch die bekannten Ärzte, Chirurgen und Gelehrten in den wichtigsten Balkanstädten.

Allein in Budapest gab es im 17. Jahrhundert acht von Türken errichtete Thermalbäder, wie Evliya Çelebi darüber berichtet. Einige Teile dieser Bauten sind bis heute erhalten geblieben [66]. Unter ihnen waren die Thermalbäder „Yeşil direkli ilica", Tabakhane Ilicasi, Horoz Kapisi Ilicasi (oder Velibey Ilicasi), Baruthane Ilicasi sehr berühmt, als Evliya Çelebi Budapest besuchte [67].

Er berichtet über eine Heilquelle in der Festung Eğri [67], die gegen Syphilis und andere Haut- und Geschlechtskrankheiten heilende Wirkung hatte. Er beschreibt ferner ein sehr berühmtes Thermalbad in der Festung Papa, die zwischen Budapest und Wien lag [69].

In Budapest waren berühmte türkische Ärzte, unter anderem Ali Zaim tätig. Unter den namhaften türkischen Chirurgen nennt er Memi-Zaim, Şazeli Çelebi und Macar Yovan, der als ungarischer Avicenna (Ibn Sina) bekannt war [70].

Er erwähnt in Belgrad nur sieben bekannte große türkische Bäder und einen türkischen Chirurgen Cerrah Ali und den Arzt Hatvanî Ahmed Efendi [71]. In der Stadt Üsküp (Skopije) war die Heilquelle Baba Lokman als Heilmittel gegen alle Krankheiten sehr bekannt [72].

Als besonders schönes Bad bezeichnet Evliya Çelebi das Bad in der Stadt Jassy, welches vom rumänischen Fürsten Vasile Lupu neben

---

[62] Evliya Çelebi: *Seyahatname*. Neuherausgabe, Bd 2, Istanbul 1969, S. 24.
[63] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 227, 228, 229.
[64] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 12, S. 202.
[65] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 259.
[66] Vgl. v. Bierbauer: *Les Bains Turcs en Hongrie*, Europa I, Budapest, 1943; Trenesényi, E.W.: *British Travellers in old Budapest*, Budapest, 1937; Baysun, M. C.: *Budin*. In: *Islam Ansiklopedisi*, Bd 2, Istanbul, 1949, S. 756.
[67] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 10, S. 32, 33.
[68] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 11, S. 26.
[69] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 11, S. 39.
[70] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 11, S. 35.
[71] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 8, S. 238, 240.
[72] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 9, S. 101.

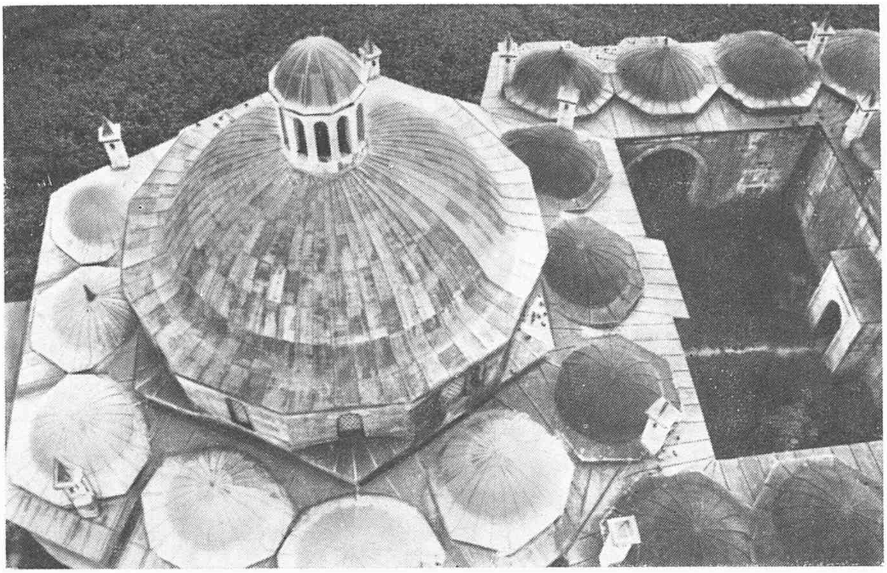


Abb. 1 a — Das von Evliya Çelebi beschriebene sechseckige Bayezid II.-Krankenhaus in Edirne.

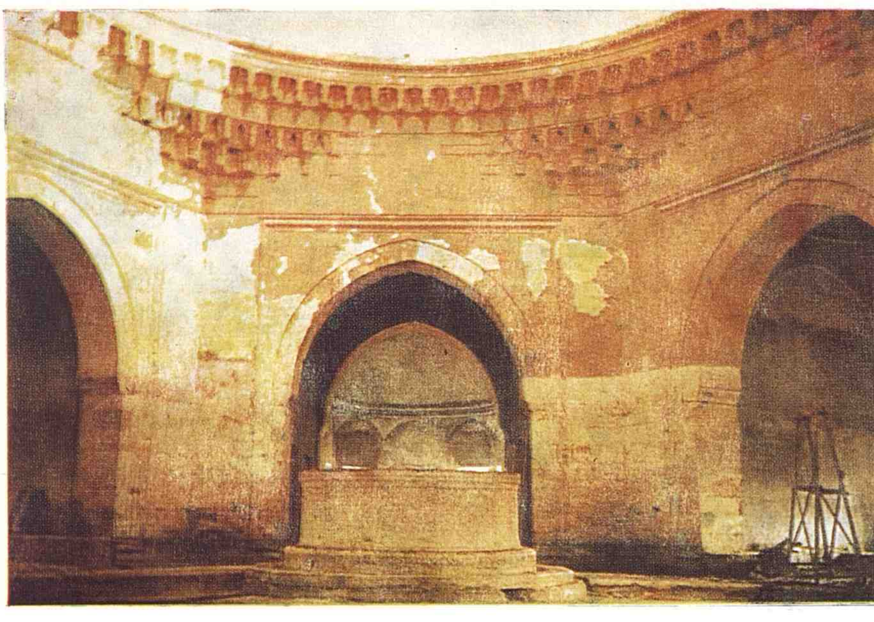


Abb. 1 b — Innenansicht vom großen Kuppelsaal des Bayezid II. - Krankenhauses in Edirne. Hier wurde für die Kranken und Irren, wie Evliya Çelebi berichtet, von einem Orchester Musik gespielt, um sie zu heilen.

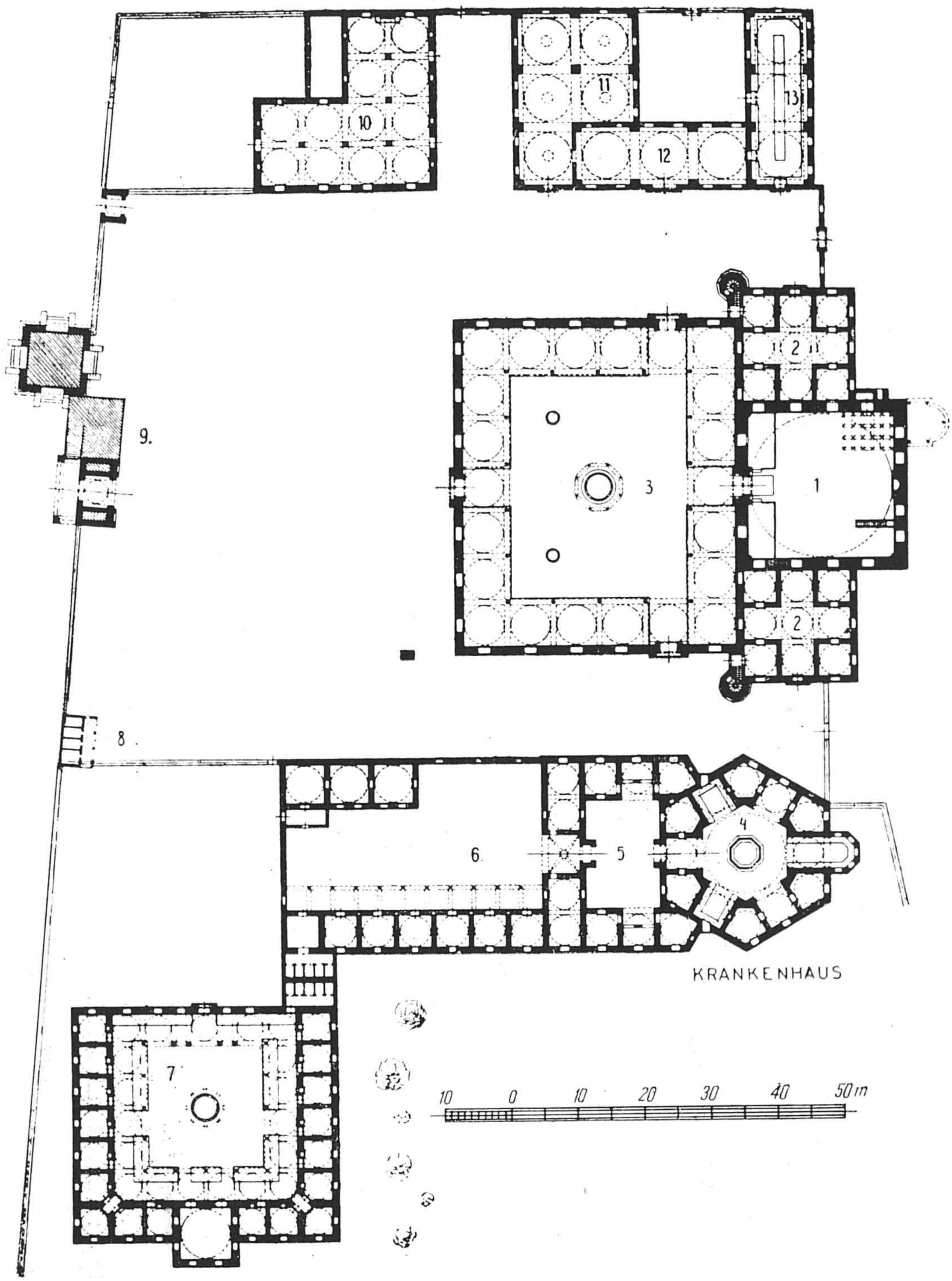


Abb. 3 — Fehlerhafter Grundriß des Bayezid II.-Krankenhauses (Nr. 4, 5, 6) von Cornelius Gurlitt aus dem Jahre 1910.

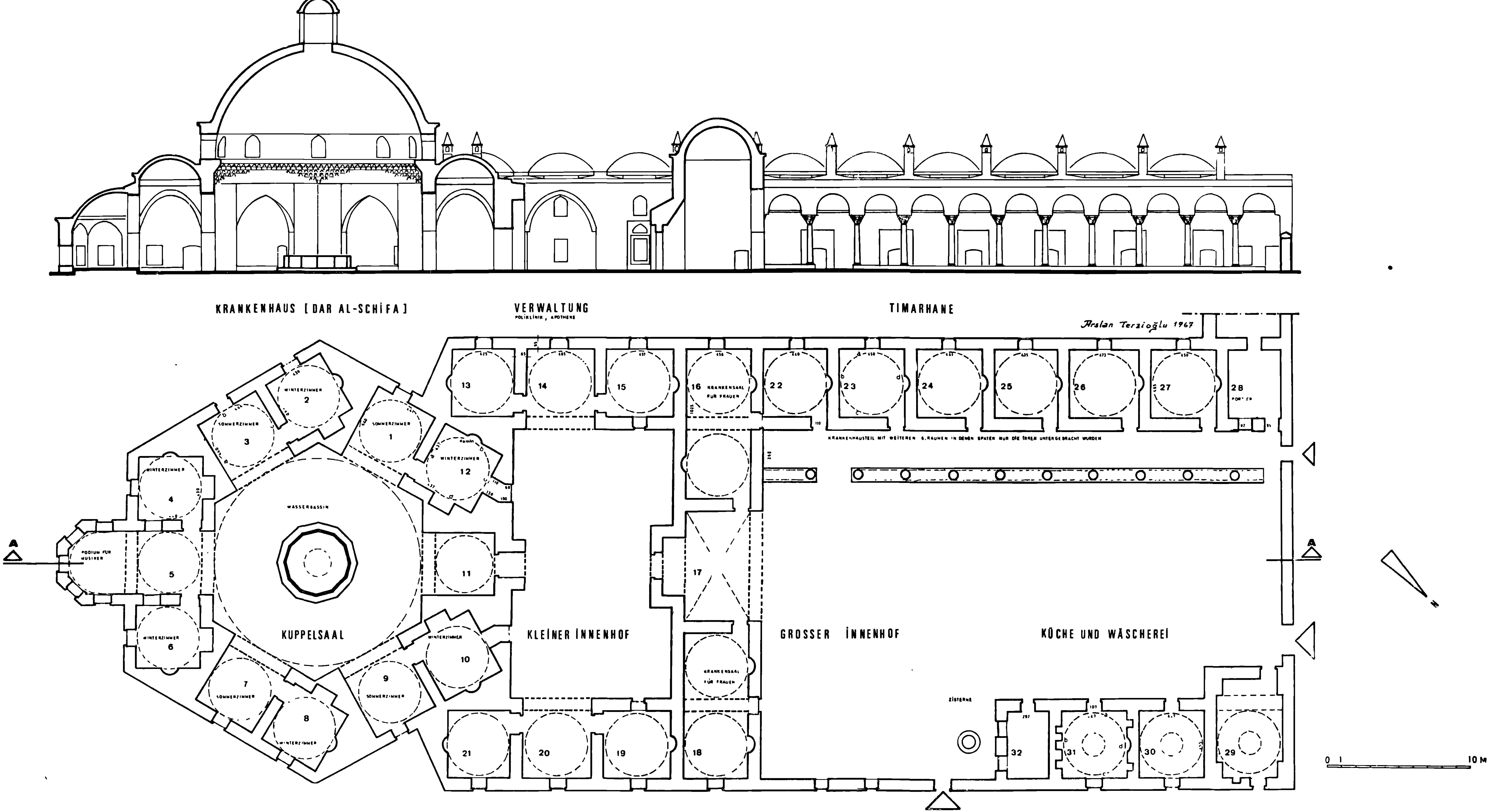


Abb. 2—Sultan Bayezid II.-Krankenhaus in Edirne.

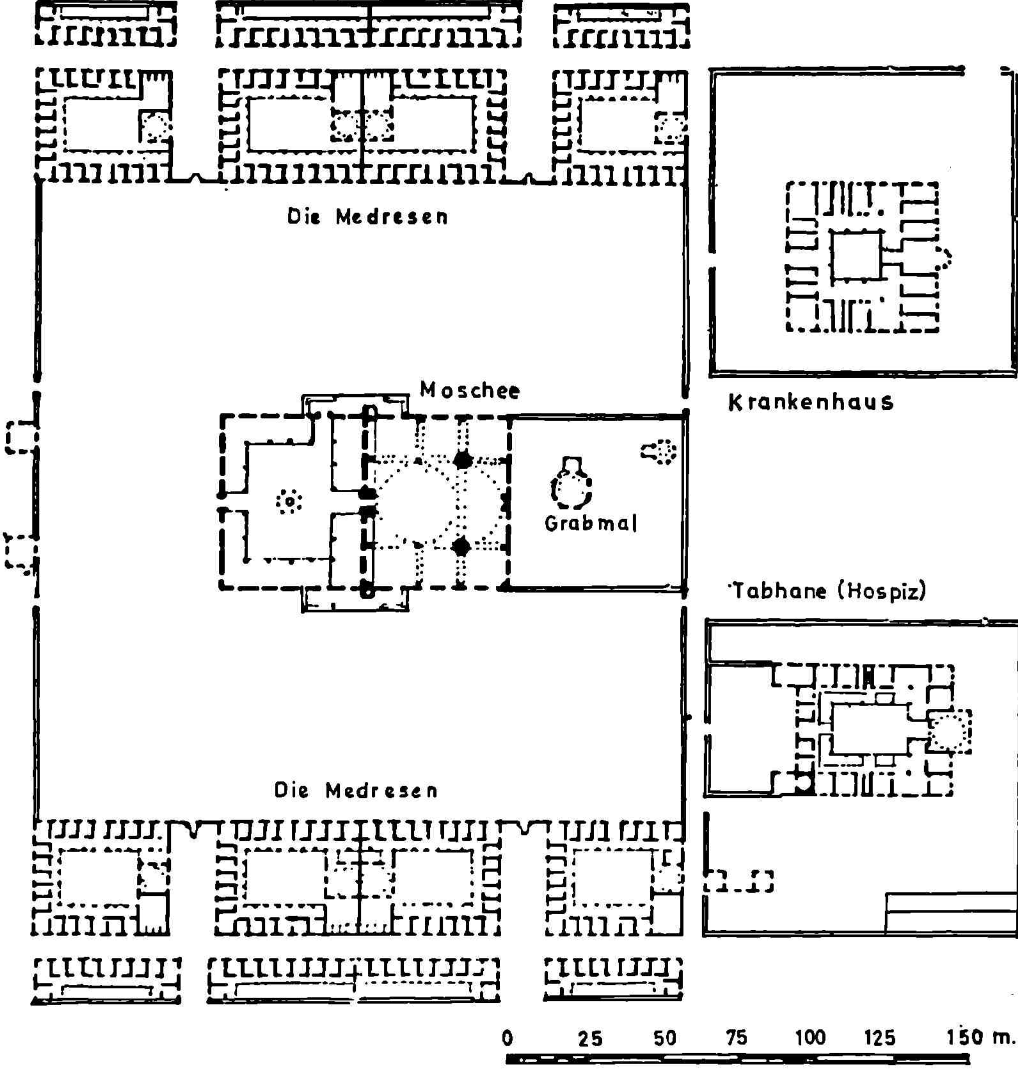


Abb. 4 — Das von Evliya Çelebi beschriebene Fatih-Krankenhaus (in Istanbul) mit dem dazugehörigen Sozialzentrum (gegr. 1470).

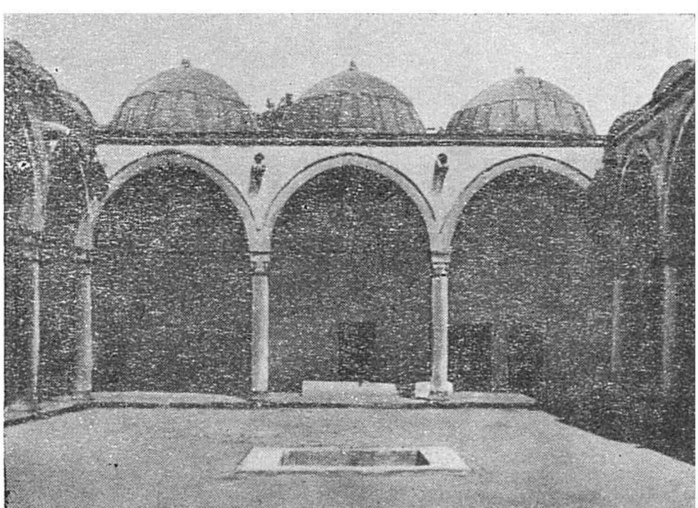


Abb. 5 — Das Süleymaniye

seinem Kortiye Sarayi genannten Palast im Jahre 1635 (1045 H.) errichtet wurde [73].

Evliya Çelebi nennt als bekannte Priester-Ärzte in Athen Mihail, Triyandefile und Zafiri und als geschickte Chirurgen Nikole, Saranda, Manolâki, die Renegaten (Zimmi) waren [74]. Er behauptet, daß der Deli Daği genannte Berg östlich von Athen durch seine Heilkräuter berühmt ist [75]. Nach seiner Beschreibung gab es in der Festung Mizistre einen „Fatih Sultan Mehmed Makami“ genannten Ort, wo Kranke geheilt wurden. Wenn die Epileptiker und Fieberkranken das dort angesammelte Regenwasser trinken, würden sie geheilt, da Sultan Mehmed der Eroberer dort seine Stirn während eines Gebets berührte [76].

Besonders berühmt war die Heilquelle in Lankaza, in der Nähe von Saloniki. Wenn die Kranken, die an Lepra oder Syphilis litten, dort ein Bad nahmen, wurden sie geheilt, wie Evliya Çelebi weiter berichtet. Eine andere Heilquelle gegen Lepra und andere Hautkrankheiten lag nördlich von Serez (Seres) [77].

Das Ahmed Bey-Bad in Jenidźe (Janitsa am Vadar) war auch mit seinen Heilwirkungen gegen viele Krankheiten bekannt [78].

Für die Erleichterung bei Geburten war das Lala-Şahin-Pascha-Heilbad im Dorf Sitarova in Bulgarien besonders berühmt[79]. Die vier Heilquellen in der Stadt Orta-Cuma hatten heilende Wirkungen für die Hautkrankheiten [80].

Eine andere Heilquelle gab es in der Stadt Sagora (Eski Zağra) [81].

Gegen Haarausfall hatte die Heilquelle in Banya, in der Nähe von Nisch, besondere Heilwirkungen [82].

Die Heilbäder in Köstendil waren für die Heilung der Haut- und Geschlechtskrankheiten besonders empfehlenswert, wie Evliya Çelebi uns weiter berichtet.

Aus diesen Analysen ist ersichtlich, daß die Reisechronik von Evliya Çelebi für die Erforschung der südosteuropäischen Hospitäler und Heilbäder eine der originellsten und reichhaltigsten Quellen ist. Nach der wissenschaftlichen Bewertung von Evliya Çelebis Angaben ergibt sich die kulturhistorische Bedeutung seiner Reisechronik.

---

[73] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 8, S. 208—209.
[74] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 12, S. 150.
[75] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 148.
[76] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 179.
[77] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 85, 99.
[78] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 111.
[79] Evliya Çelebi: a. a. O., Bd 9, S. 236.
[80] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 235.
[81] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 260.
[82] Evliya Çelebi: a. a. O., S. 272.

LES RELATIONS POLITIQUES DE L'EMPIRE OTTOMAN ET DE LA POLOGNE AU XVIIIe SIÈCLE ET LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES *

VENIAMIN CIOBANU

Le traité de Karlowitz (1699) a modifié profondément les relations politiques de la Porte et de la Pologne par rapport à l'époque antérieure. Cette modification a été déterminée par la nouvelle configuration des forces politiques de notre continent. L'ascension au rang de grandes puissances de l'Autriche et de la Russie qui fut accompagnée de la décadence de l'Empire ottoman et de la Pologne, a eu pour conséquence d'atténuer petit à petit l'ancienne rivalité entre la Porte et la Pologne, sans qu'elle cesse totalement. La Pologne fit des avances pour obtenir que la Sublime Porte appuie sa politique étrangère. A son tour, l'Empire ottoman encouragea ces essais et même s'érigea en protecteur de la République nobiliaire polonaise. Cette modification profonde de la politique ottomane à l'égard de la Pologne a eu lieu lorsque la Porte, en présence de la menace de plus en plus évidente que constituait pour elle l'expansion de l'empire des Habsbourg et de l'empire des tsars, a surveillé avec inquiétude le renforcement de leur influence en Pologne, car ces deux Etats pouvaient utiliser le territoire polonais comme une base d'attaque contre l'Empire ottoman.

Les nouvelles circonstances dans lesquelles s'est déroulée la politique internationale au XVIIIe siècle ont considérablement augmenté l'importance des principautés roumaines comme élément de liaison entre la Turquie et la Pologne, mais aussi comme objet de litiges entre ces deux Etats. L'explication de ce phénomène nous est donnée, d'une part, par la situation géographique de la Moldavie et de la Valachie qui étaient placées entre les deux puissances. D'autre part, le fait que la Moldavie faisait la liaison entre la Pologne, la mer Noire et l'embouchure du Danube a contribué à ce que la rivalité entre l'Empire ottoman et la Pologne subsiste pour l'hégémonie sur cette principauté. Elle devint parfois même assez vive à cause des transformations politiques de l'État polonais, surtout au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle, et des plans dynastiques et économiques d'Auguste II, le premier roi de la Pologne de la dynastie saxonne des Wettines [1]. La Porte s'est éfforcée d'affermir sa

* Communication présentée au IIIe Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 Septembre 1974.

[1] Cf. Janusz Wojtasik, *W przedednia traktatu Karlowickiego. Stosunek Rzeczypospolitej i Augusta II do pokoju z Turkami* (À la veille de paix de Karlowitz. La position de la République et d'Auguste II relativement à la paix avec les Turcs), « Kwartalnik historyczny » nº 2, 1970, p. 293, 296—297.

domination sur les principautés, car la Moldavie et la Valachie, par leurs ressources économiques et par leur position géographique, présentaient une grande importance pour l'Empire ottoman. C'est pourquoi, parmi d'autres mesures, le Sultan a renoncé à l'ancien système de nomination des princes roumains. En même temps, la Porte s'est opposée aux essais de la Pologne de profiter de la situation politique de l'Empire ottoman pour réaliser certains objectifs de sa politique orientale, objectifs qui avaient en vue surtout les principautés roumaines. Il s'agit notamment des tentatives faites par la République nobilaire polonaise, soit de les incorporer sous n'importe quelle forme, soit de maintenir son influence, même fictive, sur la Moldavie et la Valachie, soit de transformer la Moldavie, qui, à cause de son voisinage, avait une très grande importance, en un « Etat tampon ».

Cette dernière tentative, qui fera l'objet de notre communication, fut le résultat de l'attitude de la szlachta au sein de laquelle persista encore longtemps l'ancienne conception que l'Empire ottoman continuait à être un ennemi potentiel de la Pologne [2]. C'est pourquoi, à notre avis, furent maintenues les mesures qui devaient assurer la sécurité des frontières du Sud-Est de la Pologne, d'autant plus que les efforts faits pour étendre ses frontières avaient échoué au cours des négociations de la paix de Karlowitz, à cause de l'opposition des Habsbourg et des Ottomans [3]. Un motif immédiat qui détermina la diplomatie polonaise à essayer de transformer, mutatis mutandis, la Moldavie en un « Etat tampon » pour maintenir à une distance aussi grande que possible des frontières de la Pologne les armées ottomanes et les Tartares du Bugeac (dénommés Nogaï) furent, croyons-nous, les événements qui ont entraîné la Pologne dans la guerre du Nord. Voilà pourquoi dans le traité polono-ottoman de Karlowitz fut stipulé que les Tartares devaient évacuer la Moldavie, où ils s'étaient installés durant la guerre de la Saint Ligue avec l'Empire ottoman. Dans ce traité fut aussi inscrit le desideratum de la dislocation des Tartares du Bugeac. Ces clauses avaient pour but d'empêcher les Tartares d'envahir le royaumme de Pologne. En outre, l'article II de ce traité qui décidait que « *Moldaviae provincia maneat ex integro libera ante postremum bellum in quo erat pacifico statu* » [4], est une preuve que les Polonais voulaient empêcher les Ottomans de transformer la Moldavie en une province de l'Empire, de fortifier la citadelle de Hotin et de construire de nouvelles citadelles en Moldavie et en Valachie [5]. Pour les Ottomans, les dispositions citées, insérées dans le traité de Karlowitz, avaient pour objet d'obliger les Polonais à évacuer le territoire et les citadelles de Moldavie qu'ils avaient envahis durant la guerre et d'interdir à l'avenir toute immixtion de leur part dans les affaires inté-

---

[2] Cf. Jan Reychman, *Zycie polskie w Stanbule w XVIII wieku* (La vie polonaise à Istanboul aux XVIII[e] siècle), 1959, Państwowy Instytut Wydawniczy, p. 18.

[3] Cf. Janusz Wojtasik, *op. cit.*, p. 295 et suiv.; Ioan Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei de la Dabija voievod pînă la domnia lui Ioan Mavrocordat voievod (1662—1742)* (La chronique de la Moldavie à partir du règne du prince Dabija jusqu'au règne du prince Jean Mavrocordat, 1662—1742), publiée par M. Kogălniceanu, 2[e] édition, tome II, Bucarest, 1872, p. 262.

[4] Hurmuzaki, *Documente* (Documents), VI_1, p. 525.

[5] Selon les affirmations de Ioan Neculce, les Turcs auraient assumé formellement cette obligation (cf. Ioan Neculce, *op. cit.*, *l. cit.*, p. 262).

rieures de cette principauté, afin que ne se renouvellent plus les dificultés qu'une telle immixtion avait crées à l'Empire ottoman.

La situation politique de la Pologne s'étant aggravée, la Porte en profita pour fortifier, en 1706, la citadelle de Tighina, dénommée aussi Bender [6]. Sept ans plus tard, elle fortifia la citadelle de Hotin. Ainsi elle affermit sa domination sur les principautés roumaines et, en même temps, elle fit échouer les plans de la diplomatie polonaise qui tendaient à la « demilitarisation » de la Moldavie et à sa transformation en un « Etat tampon ». La réaction de cette diplomatie fut prompte. Le représentant de la Pologne à Constantinople, Chomentowski, protesta énergiquement à plusieurs reprises contre les fortifications construites à Hotin, laissant ainsi entrevoir les craintes qui inspirait au gouvernement polonais l'installation des troupes ottomanes à la frontière de la Pologne.

Les apaisements que la Porte donna à Chomentowski, l'assurant que les fortifications de Hotin n'étaient pas dirigées contre la Pologne, car elles avaient pour l'objet de contraindre les Valaques à être obeissants [7], ces apaisements n'ont pu convaincre Auguste II à renoncer aux pressions exercées pour obtenir la démantèlement des fortifications de Hotin et cela d'autant plus que la sécurité de la frontière du Sud-Est de la Pologne s'imposait dans la perspective de la réouverture du problème de la succession à la couronne de Pologne. Voilà pourquoi les instructions dont fut muni, en décembre 1717, Jacques Henrik, comte de Flemming, en qualité de répresentant du roi et de la République nobiliaire polonaise auprès de l'empereur d'Autriche, Charles VI, lui prescrivaient entre autres, d'obtenir l'appui de la Cour imperiale pour obliger les Ottomans à démolir toutes les fortifications construites entre le Danube et le Dniester, notamment à Hotin, après la paix de Karlowitz, et pour transférer les Tartares du Bugeac dans d'autres zones de l'Empire ottoman [8]. La Cour impériale, à cause de ses propres plans concernant les principautés roumaines, ne soutint pas les prétentions de la Pologne qui ne furent pas insérées dans le traité de Passarowitz. Profitant de cette situation, la Porte engloba dans la raïa de Hotin 45 villages moldaves, si bien que les frontières de cette raïa avancèrent jusque dans la proximité de la ville polonaise de Snyatyn [9].

Les tentatives du gouvernement polonais de transformer la Moldavie en un « Etat tampon » furent reprises au cours de la première décennie du règne d'Auguste III (1733—1736). Lors des négociations qui aboutirent

---

[6] Cf. Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei (1662—1711)* (La chronique de la Moldavie 1662—1711), publiée par M. Kogălniceanu, 2e édition, vol. II, Bucarest, 1872, p. 44, 53

[7] *Archiwum tajne Augusta II czyli zbiór aktów urzedowych z czasów panowania tegomonarchy* ... (Archives secrètes d'Auguste II ou Collection des actes officiels de l'époque de ce monarque), tome I, Wroclaw, 1843, p. 277.

[8] Cf. J. A. Gierowski, *W cieniu Ligi Polnocnej* (À l'ombre de la Ligue Nordique), Kraków, Zaklad Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo, 1971, p. 187; Hurmuzaki, *Documente* (Documents), VI, p. 220.

[9] Hurmuzaki, *Documente* (Documents), VI, p. 220—221, 224, 225—227, 244—245, 289; *ibidem*, IX_1, p. 559, 572; N. Iorga, *Știri despre veacul al XVIII-lea în țările noastre după corespondența diplomaților străini, I, 1700—1730* (Informations concernant le XVIIIe siècle dans nos pays d'après la correspondance des diplomates étrangers, I, 1700—1730), Bucarest, 1909, p. 17, 20, 21; Axinte Uricarul, *A doua domnie a lui Nicolae Mavrocordat voievod în Moldova* (Le second règne du prince Nicolas Mavrocordat en Moldavie), publié par M. Kogălniceanu, 2e édition, tome II, Bucarest, 1872, p. 169—170.

au traité de paix de Nemirów, le délégué de la Pologne reçut des instructions secrètes pour poser de nouveau la question des fortifications de Hotin ainsi que la question des colonies tartares de Moldavie [10]. L'insuccès des négociations de Nemirów fit échouer ces tentatives. Les invasions des Tartares en Pologne pendant la guerre qui de 1735 à 1739 mit aux prises la Russie et l'Autriche contre la Porte, incursions qui eurent pour point de départ surtout le territoire de la Moldavie, incitèrent les Polonais à faire de nouveaux efforts pour éloigner de leurs frontières les Tartares. En conséquence, parmi les missions confiées à Pawla Benoe, qui fut envoyé à Constantinople en 1742, furent aussi celles d'obtenir le retrait des forces armées ottomanes de la frontière polonaise, la citadelle de Hotin étant considérée « lapidem ofensionis » par les Polonais, et d'éloigner du Bugeac les Tartares [11].

Dans les circonstances d'alors, de nouvelles discussions pour transformer la Moldavie en un « Etat tampon » devaient d'autant moins aboutir à un résultat favorable que le démantélement de Hotin et le transfert des Nogaï auraient signifié pour l'Empire l'abandon d'une importante position stratégique et la renonciation à une force de choc qui lui était nécessaire pour pouvoir maintenir intactes les frontières du Nord de l'Empire. Or, selon les accusations du gouvernement ottoman, la République nobiliaire avait prouvé non seulement son incapacité à barrer la route aux armées du tsar et des Habsbourg qui avaient envahi l'Empire ottoman en traversant la Pologne, mais aussi, elle avait collaboré avec ces armées. L'Empire ottoman n'était donc nullement disposé à prendre en considération les prétentions polonaises. Au contraire, les Ottomans étaient convaincus qu'ils devaient fortifier Hotin encore davantage et cela d'autant plus que la possession de cette citadelle constituait, à leur avis, une garantie pour le maintien et la défense « des libertés de la République » [12]. Ainsi on a mis fin à des tentatives qui, si elles avaient été réalisées, auraient été favorables aussi à la Moldavie. La faiblesse de plus en plus grande de l'Etat polonais ne lui a pas donné la possibilité de contraindre la Porte à accepter ce qu'il exigeait. Quant à la Porte, pour les motifs que nous avons indiqués, elle ne pouvait que refuser les demandes de la Pologne.

---

[10] Cf. Wl. Konopczyński, *Polska a Turcja 1683—1792* (La Pologne et la Turquie 1683—1792), Warszawa, Nakladem Instytutu Wschodniego w Warszawie, p. 12.

[11] *Series Conferentiarum inter Ministros Praefulgidae Portae ale una et Legationes S^{ae} Regiae Majestatis ac Republicae Polonae al altera parte Constantinopoli expeditorum a^{o} 1742*, dans la Biblioteka Czartoryskich w Krakowie, Ms. 613, p. 269—280 ; le problème de la « démilitarisation » de la Moldavie a été posé aussi par Josef Lopuski, agent diplomatique envoyé chez le Khan la même année (cf. Archiwum Glowne Akt Dawnych w Warszawie, *fond* Zbiór Popielów, Ms. 149, f. 64 v ; Arh. St. Bucureşti, *fond* Microfilm Polonia, rola 70/20, cadrele 719—722).

[12] Cf. *Series Conferentiarum*..., p. 269—280.

THE GEOGRAPHY OF WALACHIA WRITTEN BY A TURKISH POLITICIAN *

CENGIZ ORHONLU
(Istanbul)

Although there are numerous sources for 18th century Ottoman history, historians have only recently become interested in this century. Indeed, there is a rich collection of archival documents for this period as well as many manuscripts. For instance, some educated people took an interest in geography and they produced several works which are still waiting to be evaluated. Moreover, the 18th century had some peculiarities compared to the earlier centuries. One of them was the introduction of the Western culture into the Ottoman society. This process had steadily started at the beginning of the century. By the end of the century this process had taken the form of a socio-political movement known as the Nizam-ı Cedîd (New order), which was considered to be the only alternative for the salvation of the state.

The cataloguing of the Turkish libraries still continues. Thus, it is always possible for a researcher to come across new sources. The same is true for the students of Ottoman knowledge of geography in the 18th century. Formerly, the number of works on geography was thought to be limited, but as new works on geography began to appear as a consequence of the recent cataloguing of the Turkish libraries, Ottoman literature on geography has increased.

Generally speaking, the Ottoman geographers of the 18th century can be divided into two groups. One was inspired by the traditional Islamic school of geography which was based on Ptolemy's geography. According to this view, the earth was the center of the Universe. The other view, was expounded by Copernicus. According to this view the Sun was the center of the Universe and the World was a satellite of the sun within this system. As it will be well remembered, this idea began to gain ground among Ottoman scholars through the cautious efforts of Kâtib Çelebi in the 17th century [1]. Kâtib Çelebi was one of the first to introduce modern knowledge of geography into the Ottoman society. However, the Copernician system was introduced openly by Ebu Bekir bin Behram of Damascus towards the end of the 17th century; he tran-

---

* Paper presented at the IIIrd International Congress of South-East European Studies, Bucharest, 4—10 September 1974.

[1] However, he did not give any information about the Copernician system because of the religios rejection of it (See A. Adnan Adıvar, *Osmanlı Türklerinde ilim*, Istanbul, 1970, p. 128).

slated a voluminous work (*Coğrafya-yı kebîr*) from a western language [2]. When Ibrahim Müteferrika edited the *Djihânnumâ*, a work by Kâtib Çelebi, for publication, he used the translation by Ebu Bekir bin Behram in completing some sections of the *Djihânnumâ*. Thus, one can argue that the contacts with European geographic liteıature began with Kâtib Çlebi and Ebu Bekir bin Behram and continued with the efforts of Ibrahim Müteferrika. However, some geographers still had to be cautious in their works so as not to offend conservative circles. It is perhaps for this reason that some writers, who took an interest in geography, preferred to work on regional geography in order to avoid any dispute with the conservatives. Under all circumstances, it is fair to say that works on regional geography are more useful than other for modern historical research.

A general account of the geography of Europe was written in the Ottoman language around 1725—1726. It was entitled *Idjmâl-i- ahvâl Avrupa* [3]. As far as we know, this must have been the first work about European geography written in Turkish in the 18th century. After this work, Bernhard Varennius (1660—1676) *Geographia Generalis* was translated from German into Turkish in 1750 by Osman bin Abdülmennan. This was the first direct translation into Turkish of a European book on modern geography [4]. In the same year a general geography of the world was written in Turkish. This work was compiled by Ibrahim Hamdi [5]. The books mentioned above are only some of the works dealing with geography written in the 18th century. I mentioned them to illustrate Ottoman interest in geography during 18th century. What I really want to cover is a work on the geography of Walachia.

Eflak coğrafyası [6] that is the geography of Walachia was compiled in 1760. No other pamphlet or seperate Turkish work on Walachia is know. The geography of Walachia is a manuscript which has been found in the Khazine Library (No. 445) of the Topkapı Palace Museum.

I. THE WRITER OF THE WORK

The author introduces himself as "Giridî Elhadj Ahmed Efendi" [7] in the second part of the work which consists of edicts and instructions and which suggests that the author must be an important statesman. This

---

[2] The original title of the work is *Nusretü'l-islâm ve's-sürûr fî terceme-i atlas mayor*. It is a translation of *Atlas major seu cosmographia blaeuiana qua solum, salem, coleum accuratissime describuntur* (Amsterdam, 1662) by Wilhelm and Joan Blaeu. The translation was completed in 1685.

[3] This work must be a translation. *Idjmâl-i ahvâl-ı Avrupa* consisted of 20 folios; following this work, another translation pamphlet about geography takes place up to 37 (Topkapı Saray Museum, Revan Library No. 1648).

[4] Cengiz Orhonlu, *XVIIII. yüzyıllarda Osmanlılarda coğrafya ve Bartınlı Ibrahim Hamdi'nin Atlas'ı*, "Edebiyat Fakültesi Tarih Dergisi", 19, Istanbul, 1964, p. 116, note 5.

[5] See Cengiz Orhonlu, *ibid*, p. 115—140.

[6] An anonymous work about Crimea, Walachiaand Moldavia exists in manuscript form (G. Flugel, II, 1283).

[7] "Işbu râkımu'l-hurûf aceze-i müderrisînden Giridî Elhadj Ahmed Efendi kulları..." (manuscript, 5 b).

name reminds us of Ahmed Rethmî Efendi, who was famous both as a distinguished politician and as a writer. Ahmed Rethmî Efendi was born in Rethmo a city on the north-east coast of Crete in 1700. In order to indicate his relation to that city, he used "Rethmî" as an epithet. It was customary in the Islamic society to get a surname which indicated the origin or relationship of a person to his hometown or country. Ahmed Rethmî Efendi was known in some circles as Giridî Ahmed Efendi although he usually preferred to identify himself as Ahmed Rethmî.

After his marriage to the daughter of Ta'ukdji Mustafa Efendi, *the Reisülküttab* (the chief scribe), Ahmed Rethmî entered the service of the *Divan-ı Humâyûn* (the imperial chancery of state). Because of his relationship to the Reisülküttab and also his own personal abilities, Ahmed Rethmî was quickly promoted to important positions such as serving as ambassador in European countries. His first foreign assignment came in 1757, when he was sent to Austria as an envoy. After his return to Istanbul he prepared a written report (Sefâret-nâme) of his impressions and experiences [8]. Later on, he was sent as an ambassador to the Prussian court in Berlin in 1763. He wrote a full account of this mission as well, an account which attracted the early attention of the West also [9]. Ahmed Rethmî was the only responsible critic of the Ottoman policy related to the Russo-Turkish war of 1768—1774 and of the consequences of this war [10]. He, nevertheless, had the courage to sign the treaty of the Küçük Kaynardja as the leading Ottoman representative. He eventually became a close associate of Khalil Hamîd Pasha, the Grand Vizier, in the Ottoman reform attempts for institutional renovation.

Another evidence of Ahmed Rethmî's authorship of the geography of Walachia is his interest in geography. Among his works the Coğrafya-yı cedîd (New geography) also is mentioned [11]. We do not know any other person in this period who was born in Crete, and who was distinguished as a politician and writer of works on geography. Still, we must make clear that the biographical works for this period do not mention Eflak coğrafyası among his works [12].

II. THE MANUSCRIPT

In the recent prepared catalogue of the Turkish manuscripts in the Topkapi Palace Museum, The geography of Walachia is entered as "Eflak ve Buğdan hakkında", that is "On Walachia and Moldavia". A careful study of the manuscript indicates that such a title is not mentioned anywhere in it. Still, the History of the Geography of Walachia was first brought to the attention of researchers by Fehmi Ethem Karatay,

---

[8] *Viyana sefâret-nâmesi*, Istanbul, 1304—1887.

[9] *Sefâret-nâme-i Ahmed Resmâ*, Istanbul 1303—1886; a German translation of this work appeared in 1903, *Eine Turkische Botschaft an Friedrich den Grossen*, Istanbul, 1903.

[10] His works (*Hulasatü'l-itibâr*) on Russo-Turkish War of 1768—1774 is an eyewitness. It was published in Istanbul, 1268 and 1307.

[11] A nice copy of this work is in the Library of Khusrev Pasha (No. 269).

[12] See F. Babinger, *Ahmed Resmî*, EI[2].

the author of the catalogue mentioned above[13]. However, today M. Guboglu kindly informed me about the existence of another copy of this work in Galaţi (Romania). As this copy in question was unknown to me, I will follow only Topkapı Sarayi copy in analysing the work[14].

The geography of Walachia consists of 58 folios. At present, there is only one copy known in Turkish libraries, which is in the form of a manuscript. The first 28 folios contain the actual text. The remaining folios are a collection of edicts and instructions sent from Istanbul to the officers who were appointed to restore order in Walachia before 1760 — a date which corresponds to that of the manuscript at hand. This second part of the manuscript provides to the careful reader the reasons for writing the geography of Walachia[15].

A — REASONS FOR WRITING THE GEOGRAPHY OF WALACHIA

The principality of Walachia was a tributary state of the Ottoman Empire. It had a certain degree of autonomy in its internal affairs. The Ottoman state had recognized Walachia's autonomy through various agreements which forbid the intrusion of the Ottoman soldiers or peasants into the delimited lands of the Principality. However, these agreements seem to have been violated by some Ottoman soldiers and peasants in the middle of the 18th century. These people occupied lands which belonged to the Principality of Walachia and began to utilize them for their own benefit. Even the official statements depicted such action as robbery and aggresion[16]. According to the manuscript at hand, the intrusion of the Ottoman subjects was reported to the capital, Istanbul, by Scarlat Ghica (Iskerlet-zâde Ligor), the Prince of Walachia. In fact, the documents indicate that the problem was an old one. The provisions of Istanbul were usually provided by Walachia and any decrease in the Walachian production exported to Istanbul could create an economic crisis in the Capital. An official committee was established in Istanbul to deal with the problem by investigating the illegal occupation and usage of land in Walachia. Giridî Ahmed Efendi was appointed the head of the investigation team. Before him an Osman Çavuş was directing the investigation, but Ahmed Efendi's appointment indicates that Osman Çavuş had failed in the task[17].

That the documents related to this subject date from 1756 suggests that the problem had started earlier. Ahmed Efendi and his team investi-

---

13 *Topkapı Sarayı Türkçe Yazmalar Kataloğu*, Istanbul, 1696, I, p. 459.

14 M. Guboglu, *Două Manuscrise Turceşti de Ahmed Resmî Efendi în Biblioteca*, "V A. *Urechia" din Galaţi privind Ţările Române*, in *100 de ani de la înfiinţarea primei biblioteci publice din judeţul Galaţi*, Galaţi, 1974, p. 133—154.

15 A copy of the work exists in the Topkapı Palace Museum in Khazine Library *No. 445*. It has 58 folios; each page has 21 lines, leather binding. It has no indication concerning the date when the manuscript was written. But according to the knowledge in the text it must have been written at the beginning of Rabi' I, in 1174. This indicates that, at least, it was written in the author's time.

16 "Memleket-i Eflak ve Kara Eflak'in eşkıyadan tathiri ve tenzîfi ve re'âyasının asâyiş ve te'minleriyçün... (See Başbakanlık Arşiv Genel Müdürlüğü, *Romanya Defteri*, No. 77/1, p. 151).

17 *Romanya Defteri*, No. 77/1, p. 140; documents relating to this subject dated Evâil-i Ramazan, 1171.

gated and made the necessary inquiries about the illegally occupied lands. The survey extended from the area across the Danube at Fethülislâm to the north-east of Ibrail. Ahmed Efendi verified the legality of the use of land in this area, confiscated the improperly occupied lands and returned them to the residents of the Principality. He also gave orders for the destruction of the *çiftlik* (large farms) and the settlement of the intruders.

In order to bring his task to a successful conclusion, Ahmed Efendi had to be familiar with the administrative geography of Walachia and the boundaries of the country. There is no doubt that some local sources were available to him, sources which were probably provided by the administration of the Principality. He also might have taken notes on what he observed during the investigation. I think this is how the data that constituted the basis of his geography were collected. When the matter was completed, Ahmed Efendi probably thought of preparing a work on Walachia for the use of others and composed the first part of the Geography of Walachia and included in it a second separate section which consisted of his correspondance with Istanbul while he was in charge of the investigation team to restore order in Walachia.

B — CONTENTS OF THE GEOGRAPHY OF WALACHIA

The general outline of the Geography of Walachia is as follows. It begins with a general description of Walachia according to which Walachia is divided into two parts : Küçük Eflak (Little Walachia), and Büyük Eflak "Eflak-ı Kebîr" (Great Walachia). In the following section the administrative divisions within each part are detailed; districts (*kazas*), counties (*nahiyes*, subdivisions of *kazas*) and villages (subdivisions of nahiyes) are indicated. Walachia had a total of 17 *kazas* on which there were 4.000 çiftliks [18] (big farms). The lands between the Belina River, which flows into the Danube, and the Olet River were called Little Walachia, which consisted of five kazas [19]. Each kaza in the Little Walachia, had five counties (*nahiye*). To the north of Little Walachia was Transylvania (Erdel) which belonged to Austria at that time. Great Walachia (Eflak-ı Kebîr) consisted of 12 *kazas* [20].

Ahmed Efendi provided a general description of each *kaza* and included further information on the centers of the *kazas*. He described the geographical position of each *kaza* and the course of their rivers. He furthermore described the way these rivers were utilized in terms of fishing, water mills, etc. — activities which occupied an important place in the daily life of the people of some parts of Walachia.

The description of towns and cities in the 1760's in Walachia constitutes an interesting and important section of the Geography of Walachia for students of the history of this area. Below, we will summarize the section on Bucharest to give the reader the idea of the scope of such information in the Geography of Walachia [21].

[18] For big farm, "moşye" was used in the text. The meaning of this word is of a scattered peasant community of 5—10 houses.

[19] Çerniç, Hokina (Ocna), Tirgozi (Tirgu-Jiu), Krayova (Craiva), Romaniş.

[20] Remnik, Boze, Sukuyan, Brahova, Balomiçe, Vılaşka, Dembovitze, Muşcel, Telli Orman, Olet, Arcil, Ilnov (?).

[21] See N. Beldiceanu, Bükresh (Bukarest), EI².

Bucharest is the administrative seat of the district of Ilfov as well as the capital of the Principality. From one end of the town to the other its measures 1,5 miles. It has 6 khans, 2 public and 1 private baths (hamam), and 1 hospital with a capacity of 40 patients. One can see many merchants in the town. There exist 300 shops in the market. The Serban Bey Khan serves as the *bezzazistan* (covered market) with its 50 rooms. One hundred boyars [22] live in Bucharest of whom 40 have extensive farms. The Dambovita River flows through the town. Twenty-one water mills and 2 textile mills exist alongside this river. Bucharest is a beautiful place covered with fruit trees and flowers.

In spite of the interesting information on the towns and on the economy of the whole country provided in the Geography of Walachia, no population estimates are given, except in one place where the population of Walachia is said to be 15.000. This number must be referring to the landowners in Walachia only. Still another important piece of information provided in the work is on the administrative system of the Principality, information which must have been taken directly from the administrative authorities of the Principality.

III. CONCLUSION

The Geography of Walachia is a work of regional geography. It is based on local sources and on the personal observations of its author. As far as we know, this must have been the first Turkish work about Walachia. It contains important information on the economic and political situation in Walachia in the 1760's. It is a modest work but it should not be neglected by the students of the history of Walachia.

---

[22] Nobleman.

RELAZIONI DI GIOVANNI DI HUNEDOARA CON L'ITALIA NEGLI ANNI 1452—1453

(Documenti inediti preceduti da uno studio), (I)

FRANCISC PALL

Un certo numero di documenti che abbiamo potuto raccogliere in questi ultimi anni (1968, 1970) negli archivi italiani *, documenti, a quanto ci è noto, finora inediti — sebbene in parte già conosciuti in forma di regesti qualche volta assai insufficienti o di semplici menzioni, uno però in traduzione — offrono delle notizie di rilievo sui rapporti di Giovanni o Janco di Hunedoara, il prode campione della crociata antiottomana, con l'Italia all'epoca della guerra per la successione al ducato di Milano. Siccome tali rapporti sono pressoché ignorati nella storiografia (anzitutto le monografie dedicate al celeberrimo capitano d'origine romena non ne dicono niente), crediamo opportuno soffermarci, dopo i brevi cenni che peraltro vi abbiamo fatto in precedenza [1].

I

APPROCCIO DI FRANCESCO SFORZA, DUCA DI MILANO, ALL'HUNYADI CONTRO L'IMPERATORE FEDERICO III NEL 1452

E' ben noto che l'imperatore Federico III non voleva confermare Francesco Sforza, il fortunatissimo ed abile condottiero pervenuto nel 1450 duca di Milano, ma avrebbe desiderato accapparare il ducato a favore della sua famiglia, intento evidente soprattutto durante il suo

* Abbreviazioni archivistiche:
ASF = *Archivio di Stato di Firenze*
ASM = *Archivio di Stato di Milano*
ASV = *Archivio di Stato di Venezia*

Abbreviazioni bibliografiche:

Iorga, NE = [*Nicolae*] *Iorga, Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle.*

Muratori, RIS = Ludovicus Antonius Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*

[1] Francisc Pall, *Stăpînirea lui Iancu de Hunedoara asupra Chiliei și problema ajutorării Bizanțului* [Il dominio di Janco di H. sulla (fortezza di) Chilia e il problema dell'aiuto da prestare a Bisanzio], in „Studii. Revistă de istorie", [Bucarest], 18 (1965), n° 3, pp. 635—636; Idem, *Byzance à la veille de sa chute et Janco de Hunedoara (Hunyadi)* in „Byzantinoslavica", Praga, 30 (1969), n° 1°, pp. 125—126.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 3, p. 453—478, Bucarest, 1975

viaggio intrapreso per l'incoronazione a Roma nel 1452. Di fronte a questo atteggiamento ostile, lo Sforza cercava contatti anche in Ungheria e Austria [2], paesi dove il malcontento contro l'imperatore era vivissimo in seguito alla tutela forzata in cui questo sovrano, d'altronde lamentabile, evasivo e senza autorità, teneva suo nipote Ladislao V il Postumo, re d'Ungheria e di Boemia, nonché duca d'Austria. Così si spiega l'ambasceria d'Antonio de Magnis (o Magnio), già funzionario di Filippo Maria Visconti, cioè del predecessore dello Sforza nel ducato di Milano, mandato da quest' ultimo all'Hunyadi, allora *gubernator* (= reggente) d'Ungheria, già voivoda di Transilvania. A. de Magnis fece ritorno al suo signore con una risposta recante la data 1° marzo 1452 da Vienna, ove si trovava in quel tempo il governatore a capo d'una numerosa delegazione della dieta ungherese per trattare con i rappresentanti dell' Austria e della Boemia la faccenda del re minore Ladislao. In termeni cortesissimi, anzi cordiali, l'Hunyadi comunicava al duca di Milano, chiamato da lui in quest'occasione *tanquam frater in Domino*, di essersi messo d'accordo con il conte Ulrico di Cilli — zio materno del re Ladislao, bano di Slavonia, magnate influentissimo in Austria ed in Ungheria — per la risposta fatta all'ambasciatore. Ma per ragioni di segretezza, la lettera contiene soltanto delle proferte generiche in tutte le circostanze a favore dello Sforza, senza entrare in particolari, affidati certamente per bocca all'oratore, che fu infatti licenziato *cum plena relacione* [3]. In tal modo vennero allacciate o probabilmente riallacciate le relazioni tra i due famosi comandanti e uomini di Stato. Diciamo : probabilmente riallacciate, perché verosimilmente essi si sono conosciuti già durante il soggiorno milanese dell'Hunyadi, quando questi — secondo l'umanista Antonio Bonfini — aveva militato al servizio del Visconti, in un passato assai lontano (tra 1431—33). Egli sarebbe stato addirittura discepolo nella carriera delle armi dell'anziano Sforza, condottiero del menzionato duca in quell'epoca. Anche il re d'Ungheria Mattia Corvino, figlio del governatore, ricorderà, nel 1470, l'*amicitia e benevolentia* esistenti fra i due illustri uomini [4].

Alcuni giorni dopo il rinvio dell'ambasciatore milanese, si sono ugualmente conclusi i sopracitati negoziati di Vienna : ne risultò il patto del 5 marzo 1452, con cui i rappresentanti dell'Ungheria, capegiatti dall'Hunyadi, e quelli dell'Austria s'impegnavano in un'azione comune ed energica al fine di conseguire la liberazione di Ladislao [5]. Il 7 marzo si rivolgevano per lettera al papa Niccolò V, pregandolo di indurre Federico all'adempimento della loro richiesta, acciochè non fossero obbligati a ricorrere all'uso della forza ; nella medesima data scrissero nello stesso senso a Federico, "re dei Romani" (prima dell'incoronazione imperiale) [6].

---

[2] B. Buser, *Die Beziehungen der Mediceer zu Frankreich während der Jahre 1434—1494 in ihrem Zusammenhang mit den allgemeinen Verhältnissen Italiens*, Lipsia, 1879, p. 65; Vilmos Fraknói, *Mátyás király magyar diplomatái* [Diplomatici ungheresi del re Mattia], Budapest, 1900, p. 35.

[3] *Doc. I.*

[4] Iván Nagy-Albert Nyári, *Monumenta Hungariae Historica*, serie IV, vol. II, Budapest, 1877, p. 162; Florio Banfi, *Hunyadi János itáliai tartózkodása* [Il soggiorno italiano di Giov. H.], in „Erdélyi Múzeum" [Museo Transilvano], Cluj, nuova serie, vol. V (1934), pp. 261—277.

[5] Georgius Fejér, *Genus, incunabula et virtus Joannis Corvini de Hunyad, regni Hungariae gubernatoris*, Buda, 1844, pp. 167—173.

[6] József Teleki, *Hunyadiak kora Magyaroszágon* [Epoca degli Hunyadi in Ungheria], II, Pest, 1852, pp. 208—209; X, Pest, 1853, pp. 323—326.

Con sifatti messaggi sono partiti alla volta d'Italia ambasciatori ungheresi ed austriaci. Il salvacondotto dei primi venne emesso dall'Hunyadi, tornato intanto nel regno d'Ungheria, a Presburgo (Bratislava, Pozsony), l'11 marzo. Notiamo pure i nomi di questi ambasciatori ungheresi, perché uno di essi, l'ultimo, comparirà ancora spessamente nel nostro discorso: Agostino di Salánk [7], vescovo di Györ (Raab) [8], Ladislao di Töttös [9], gran bottigliere regio, e il *venerabilis magister Albertus de Vethes utriusque iuris doctor, archidiaconus Albensis ac canonicus et vicarius ecclesie Transilvanie* [10]. Oriundo d'una antica famiglia di media nobilità (il villaggio avito Vetés, in romeno Vetiş, esiste tutt'oggi sul fiume Someş nei pressi della città di Satu Mare, nel nord-ovest della Romania), con studi universitari seguiti a Vienna e in Italia, egli si trovava dal 1446 al servizio diplomatico dell'Hunyadi [11]. L'ambasceria magiaro-austriaca giunse a Firenze ai primi di maggio quasi contemporaneamente con l'imperatore [12], già di ritorno dal suo viaggio a Roma, dove era stato incoronato dal papa il 19 marzo. Si tratta, come è noto, dell'ultima incoronazione imperiale che avvenisse in Roma. Il nuovo imperatore aveva del resto visitato pure Napoli, ottenendovi la promessa del re Alfonso V, zio di sua moglie e alleato di Venezia contro lo Sforza e Firenze, di aiutarlo nell'acquisto del ducato di Milano [13]. Ora, a Firenze Federico non volendo ricevere l'ambasceria e tanto meno consegnarle Ladislao (ch'egli portava con sé quasi prigioniero), essa si diresse alla Città Eterna, ove però anche il pontefice, sotto l'influenza dell'imperatore, rifiutò la suddetta richiesta, minacciando anzi con la scomunica gli avversari austriaci, più pertinaci, di costui [14].

Frattanto Federico arrivò, il 21 maggio, a Venezia che gli riservò delle accoglienze molto festose, a cui forse aveva contribuito — supponiamo — altresì la comune inimicizia al duca di Milano, con il quale la

---

[7] Villaggio scomparso, presso il fiume Mures, a sud-ovest della città di Arad nella Romania occidentale.

[8] Già (cioè tra 1435—45) arcidiacono di Clus [= Cojocna] nel vescovato della Transilvania. Egli studió a Bologna (Conradus Eubel, *Hierarchia catholica Medii Aevi*, 2ª ed., vol. II, Münster, 1914, p. 167; Erik Fügedi, *A XV. századi püspökök* [I vescovi del sec. XV], in „Történelmi Szemle" [Rivista Storica], Budapest, 8 (1965), p. 490.

[9] Rác-Töttös, villaggio nel comitato di Baranya (sud-est dell'Ungheria attuale).

[10] Fejér, pp. 173—176. Qui A. de Veches [correttamente Vethes].

[11] Fraknói, *Mátyás k. magy dipl.*, pp. 32—34; Paulus Lukcsics, *Diplomata pontificum saec. XV*, vol. II, Budapest, 1938, nri 263, 313; Andreas Veress, *Matricula et acta Hungarorum in universitatibus Italiae studentium 1221—1864*, Budapest, 1941, pp. 154, 155, 241, 330, 331 (l'autore lo ritiene personnagio diverso dall'omonimo, futuro vescovo[di Nitra e poi] di Veszprém, morto nel 1486); Fügedi, p. 491; *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, vol. V (1438—1457), a cura di Gustav Gündisch, Bucarest, 1975, nº 2775 (doc. del 30 aprile 1452, Bács, donde risulta appunto l'assenza dal paese di Alberto, *qui in remotis agit partibus* in questo tempo).

[12] Mattheus Palmerius, *Annales* [= *Historia Florentina*], a cura di Gino Scaramella, in appendice al *Liber de temporibus* dello stesso cronista, Città di Castello, 1903—1915, p. 163 (Muratori, RIS, t. XXVI/1). Questi annali sono stati scritti „a più riprese, dal 1432 al 1474" (prefazione dell'editore, p. XXVI). Nel 1453 il Palmieri ricoprì la carica di gonfaloniere di giustizia. Vedasi Vittorio Rossi, *Il Quattrocento*, Milano, s.a., p. 89 [1ª ed. 1898] (*Storia letteraria d'Italia*).

[13] Perciò il viaggio di Federico a Napoli destò sospetti presso certi rappresentanti diplomatici di Milano a di Firenze (Ludwig Pastor, *Geschichte der Päpste*, 5ª —7ª ed., vol. I, Friburgo in Brisgovia, 1925, p. 509 e n. 3).

[14] Teleki, II, p. 226—232.

Serenissima, dopo lunghi ed ampi preparativi, si trovava in aperto stato di guerra proprio dal 16 dello stesso mese. Ma essa respinse recisamente le offerte dell'imperatore, tendenti durante questo soggiorno a restaurare la pace in Italia [15]. Rientrato in Austria nel giugno, Federico non riuscì a fronteggiare il profondo malcontento del partito di Ladislao e finalmente, agli inizi di settembre, fu costretto da esso, con le armi in pugno, a rilasciare il suo pupillo tredicenne, rimettendolo al Cilli [16]. Il re fanciullo diventerà così uno strumento docile nelle mani di questo magnate sagace ed ambizioso, ma corrotto [17], nemico più o meno dissimulato dell'Hunyadi, malgrado la loro alleanza non solo politica ma anche di parentela. Nel gennaio 1453, questi si dimesse formalmente dalla dignità di governatore, pur intendendo conservarsi in realtà l'esercizio effettivo del potere nel regno d'Ungheria, nella sua nuova qualità ufficiale di *supremus* (ovvero *generalis*) *capitaneus* e di *administrator proventuum regalium* [18].

II

GLI SFORZI DEL DUCA DI MILANO E DELLA REPUBBLICA DI FIRENZE PER CONSEGUIRE L'AIUTO MILITARE DELL'HUNYADE (E D'ULRICO DI CILLI) CONTRO VENEZIA NEL MARZO-LUGLIO 1453

La guerra scoppiata nel 1452 che si combatteva tra Venezia e Milano in Lombardia e (dal giugno) tra Napoli e Firenze in Toscana, si prometteva ad essere una lotta duratura, di logoramento, in cui sembravano, all'inizio, favoriti i Veneziani, i quali potevano disporre di maggiori risorse economiche per sostenerla a lungo. Pur difendendosi valorosamente, la situazione dello Sforza era assai difficile, dovendo continuamente appellare agli aiuti finanziari di Firenze, sua collegata, e affrontare non soltanto le schiere della Repubblica di San Marco nella Lombardia orientale, che costituiva il fronte principale, ma inviare quasi contemporaneamente delle genti d'arme all'ovest, dove i territori sforzeschi erano stati attaccati dal marchese di Monferrato, alleato di Venezia e di Napoli. Nella primavera del 1453 i Veneziani riuscirono a penetrare nel Cremonese e, ad onta dei loro progressi, il duca di Milano si vide costretto a indebolire la propria posizione, mandando in Toscana suo fratello Alessandro, signore di Pesaro, al comando di duemila "cavalli" in soccorso degli alleati fiorentini, assaliti da milizie napoletane condotte da Ferrante, figlio di Alfonso V [19].

[15] Aeneas Sylvius, *Historia Friderici III*, libro V, ed. Adam Franc. Kollar, *Analecta monumentorum omnis aevi Vindobonensia* , II, Vienna, 1762, pp. 337—338. Cf. in generale Franco Catalano, in *Storia d'Italia*, coordinata da Nino Valeri, II, Torino, [1959], p. 17.

[16] Alfons Huber, *Geschichte Österreichs*, III, Gotha, 1888, pp. 87—88; Lajos Elekes, *Hunyadi*, Budapest, 1952, p. 410; Camil Mureşan, *Iancu de Hunedoara*, 2ª ed. riveduta e accresciuta, Bucarest, 1968, p. 175.

[17] Il suo ritratto fisico emorale, molto particolareggiato, è tracciato due anni dopo la sua morte (nel 1458) da Enea Silvio Piccolomini, il celebra umanista che aveva avuto occasione, in qualità di membro della cancelleria e di consigliere dell'imperatore Federico, di conoscerlo assai bene (Aen. Sylvius, lib. II, p. 213).

[18] Pall, *Byzance...*, p. 121.

[19] Johannes Simoneta, *Rerum gestarum Francisci Sfortiae commentarii*, a cura di Giov. Soranzo, lib. XXIII, Bologna, 1933—34, pp. 369—370 (Muratori, RIS, t. XXI/2).

Ma i Fiorentini sentivano il bisogno d'acquistare per essi e per lo Sforza pure altri aiuti militari. Mettendosi dunque d'accordo con il duca di Milano, a tale fine Firenze riprese i negoziati in Francia (dopo quelli del 1447) [20], prima con il re Carlo VII, poi con il duca Renato d'Angiò, rivale da tanto tempo, benché sfortunato del surricordato Alfonso V d'Aragona al possesso del regno di Napoli. L'11 aprile 1453, l'ambasciatore fiorentino Angelo de'Acciaioli, vecchio e prestigioso uomo di fiducia del vero padrone — nonostante le istituzioni repubblicane — della Città dei Fiori, cioè di Cosimo de' Medici, strinse patti con Renato, questo "re" (conforme al titolo che portava), obbligandosi a scendere in Italia alla testa di duemilaquattrocento "cavalli" al servizio degli alleati, ancorché al soldo unicamente di Firenze, entro il mese di giugno di quell'anno [21]. Sennonché, ci interessa qui più da vicino l'idea sempre dei Fiorentini di assicurare a favore della loro lega con Milano anche l'intervento armato del regno d'Ungheria.

Prendendo lo spunto, bensì con ritardo, dai ringraziamenti del re Ladislao e dei ceti dirigenti del regno, espressi nell'autunno del 1452, per le benevole accoglienze dimostrategli a Firenze in occasione del suo viaggio a Roma nella scorta dell'imperatore e informando il Comune di Firenze della sua liberazione, "offerendosi con ogni sua forza a ogni favore e beneplacito di questa Signoria" (per usare le parole del Palmieri [22], la cui testimonianza troviamo confermata dallo stesso documento emesso dal re e conservato nei fondi archivistici) [23], — la Repubblica fiorentina decise, nel marzo 1453, d'inviare un ambasciatore al giovane monarca. Nelle istruzioni impartite a Jacopo Del Bene (come si chiama quest' ambasciatore), il 17 del detto mese, si parla soltanto della sua missione a nome del Comune di Firenze, ma il fatto che egli rappresentasse anche il duca di Milano emergeva dalle lettere credenziali con cui l'Hunyadi muniva, il 20 aprile, il proprio oratore, Alberto di Vetés, destinato in risposta allo Sforza per negoziare con lui e con la Repubblica fiorentina. D'altronde, nelle stesse credenziali il capitano supremo d'Ungheria si riferisce a una lettera che gli venne presentata tramite il Del Bene da parte del duca. Secondo le menzionate istruzioni, l'ambasciatore fiorentino, oltreché esprimere al re il compiacimento della repubblica per la sua liberazione e per la sua benevolenza, doveva fare anche dei sondaggi presso di lui, nonché presso *Giovanni vaivoda* [24], il Cilli e gli "altri signori et prelati", per i quali aveva lettere di credenza, affinché intendesse "quello che di quelle parti si potessi sperare" a vantaggio di Firenze e "per li tempi che occorrono", senza prendere però alcun obbligo concreto a nome della repubblica [25]. Stando quindi alla "lettera" di questa *commissio* di J. Del Bene, la sua legazione sarebbe stata solo di cortesia e di generico orientamento per gli interessi fiorentini.

---

[20] Buser, p. 36.

[21] *Doc. XIII*; Palmerius, p. 167; Simoneta, p. 369; Niccolò Machiavelli, *Istorie fiorentine*, lib. VI, [cap. 31], in *Opere complete*, vol. I, Napoli, 1878, pp. 107—108; cf. anche Catalano, p. 19.

[22] Palmerius, p. 166.

[23] Ladislao ai Fiorentini, 27 settembre 1452 (Iorga, NE, II, Parigi, 1899, p. 481).

[24] In realtà, a quest'epoca l'Hunyadi non rivestiva più (dopo il 1448) la dignità di voivoda di Transilvania, benché fosse spesso chiamato così, in virtù dell'abitudine, nelle fonti sincrone.

[25] *Doc. II.*

Sembra tuttavia che l'ambasciatore abbia ricevuto dal suo governo certi complementi, probabilmente orali, dato che l'idea di attrarre Ladislao o meglio dire l'Hunyadi e il Cilli — i quali menavano effettivamente gli affari a suo nome, il primo nell'Ungheria, l'altro nell'Austria, non parlando di Boemia, ove il medesimo ruolo adempiva Giorgio Podiebrad — per combattere al fianco della lega fiorentino-milanese contro Venezia, sarebbe venuta da parte dei Fiorentini. Così risulta dalle allusioni di Nicodemo Tranchedini da Pontremoli, il notissimo, acuto e disinvolto oratore dello Sforza, nei suoi dispacci vivacissimi speditigli il 18 e il 21 giugno 1453 da Firenze [26], dove negoziava con il governo, fra l'altro, pure il problema di quest'alleanza. Nel suo viaggio alla volta della corte di Ladislao, il Del Bene prese ovviamente contatto con il duca, il quale doveva certamente aderire a tale idea, tanto più che essa aveva in vista un intervento militare prima di tutto a suo favore. Si capisce che lo Sforza abbia dato anche lui certe istruzioni e abbia fatto dei suggerimenti, in quest'occasione, all'ambasciatore fiorentino, il quale diventava parimente suo rappresentante. Ad ogni modo, il Del Bene consegnò una sua lettera all'Hunyadi, con il quale il duca, come già detto, si trovava in buoni rapporti. Sicuramente anche nella consapevolezza di tali rapporti, il governo fiorentino richiedeva allo Sforza, tramite lo stesso oratore, di insistere soprattutto presso il capitano supremo d'Ungheria, ed anche presso il Cilli, allo scopo di attrarli nella lega fiorentino-milanese, come si può dedurre dai medesimi dispacci.

Il Del Bene dovette giungere alla corte di Ladislao, a Vienna, verso l'inizio dell'aprile 1453. I suoi negoziati si svolsero sostanzialmente durante questo mese con il Cilli nella capitale austriaca e con il capitano supremo in quella ungherese, a Buda. Solo un po' più tardi conosceremo il contenuto di questi negoziati a proposito degli altri a loro connessi. Dalle brevi credenziali del 20 aprile a favore di Alberto di Vetés, già menzionate, redatte in uno stile latino assai pesante e in due versioni somiglianti tra di loro, apprendiamo protocollarmente che l'Hunyadi ha "esaudito" ciò che gli veniva esposto da J. Del Bene, oratore del Comune fiorentino e del duca, e ha "intenso con diligenza" le cose "contenute" nella lettera dello Sforza, presentata dallo stesso oratore. Per conseguenza, il grande capitano delle contrade danubiane comunicò mediante le suddette credenziali al suo illustre e ducale compagno d'armi italiano di spedirgli, "incontinente", il magistro Alberto, dottore delle legi, suo segretario, munito di piena facoltà per trattare e concludere patti a suo nome con lui e con Firenze "nei fatti ottimamente conosciuti" dal duca [27].

Anche il conte Ulrico mandò in quest'occasione e nello stesso affare un ambasciatore plenipotenziario al duca di Milano. Così, l'8 maggio 1453, egli emetteva a Vienna, sempre in due versioni somiglianti, delle credenziali per il suo consigliere, il nobile Federico Lamberger [28], cavaliere

---

[26] *Docc. VI e VII.*

[27] *Docc. IV e V.* Il Fraknói (*Mátyás k. magy. dipl.*, p. 35) riteneva J. Del Bene come ambasciatore soltanto dello Sforza e poneva erroneamente questa seconda missione italiana di Alberto in relazione con l'ostilità comune del duca, degli Ungheresi e degli Austriaci contro l'imperatore; della parte di Firenze e del problema dell'alleanza antiveneziana egli non sa niente.

[28] Originale, ASM, *Arch. Ducale* (*Sforzesco*), cartella 640, fascicolo *Ungaria*, pp. 99 e 100.

noto come uomo di intima fiducia del conte pure da altre fonti contemporanee [29].

Accompagnato — come risulta dagli sviluppi ulteriori — dall'oratore dell'Hunyadi e da quello del Cilli, nel maggio, il Del Bene fece ritorno in Italia. Giunti nel ducato di Milano verso la fine del mese essi ebbero "per più giorni" dei negoziati con lo Sforza. Apprendiamo ora alcuni particolari sul progetto d'alleanza presentato senza dubbio o abbozzato nelle trattative iniziali di Vienna e di Buda, alle quali servirono come base di discussione i suggerimenti dello Sforza. Il re d'Ungheria (certo nominalmente) e (in realtà) i suoi due "baroni", cioè l'Hunyadi e il Cilli, si obbligherebbero di mandare contro i Veneziani per attacarli nel Friuli un esercito di "almeno" dodicimila cavalli sotto il comando di questi stessi magnati. Le condizioni di ricambio: il duca di Milano e Firenze dovrebbero somministrar loro una "certa subventione di danari", cioè si dovevano versare ai due magnati, come prima rata, diecimila ducati entro il 10 luglio prossimo, nel castello di Bormio (possesso milanese nell'alta valle dell'Adda, vicino al valico alpino dello Stelvio, sulla via in direzione del Tirolo, un passaggio frequentato nel traffico tra Milano e i paesi austriaci) [30]. La seconda rata : ventimila ducati, sarebbe esigibile dopo l'invasione del Friuli. La lega milanese-fiorentina avrebbe poi da pagare successivamente per ciascun mese (durante la campagna di quest' esercito d'intervento) diecimila ducati, senza però oltrepassare complessivamente ottantamila ducati. Anzi, gli ambasciatori del capitano generale e del conte avevano domandato di più, ma nelle trattative che durarono parecchi giorni il duca riuscì, in un primo tempo, a convincerli a limitare le loro pretensioni a tale somma, quindi insisteva di ridurla ancora. I due oratori replicarono però di non aver facoltà di poter diminuire questa somma di ottantamila ducati. Allora, sulla proposta persuasiva del duca, uno degli oratori — probabilmente il Lamberger [31] — rientrò oltralpe per chiedere nuove istruzioni al riguardo. Il duca e il Del Bene speravano che alla fine si sarebbe ridotta la sovvenzione insino a sessanta-settan-

---

[29] *Chronica der Edlen Grafen von Cilli*, in Simon Frid. Hanius, *Collectio monumentorum veterum et recentium ineditorum*, II, Brunswick, 1726, pp. 721, 746 (Fr. *Lambergeder* = Lamberger); l'autore anonimo della prima redazione di questa cronaca, nella secondà metà del sec. XV, si valse della tradizione, dei propri ricordi e qualche volta di documenti (Franz Krones, *Die Cillier Chronik, Kritische Untersuchungen ihres Textes und Gehaltes*, in „Archiv für österreichische Geschichte", Vienna, 50 (1873), p. 72). Per il Lamberger v. ancora Aen. Sylvius, lib. VII, pp. 454, 458 e, nella massima parte secondo lui, Ant. Bonfini, *Rerum Ungaricarum decades*, dec. III, lib. VII, p. 180, lib. VIII, p. 197, cf. pure lib. X, p. 243 : *Leremberger* = Lamberger (ed. J. Fogel — B. Iványi — L. Juhász, t. III, Lipsia, 1936). E' menzionato ugualmente da Giorgio Podiebrad in una lettera circa gennaio 1467 (Teleki, XI, Pest, 1855, p. 237). Péter Kulcsár, incontrando il nome del Lamberger presso il Bonfini, dice che non l'ha trovato altrove (*Bonfini magyar történetének forrásai és keletkezése* [Le fonti e il costituirsi della Storia Ungherese del B.], Budapest, 1973, p. 115). Eppure avrebbe potuto trovarlo presso Enea Silvio !

[30] Sappiamo che la surricordata ambasciata del 1452 (di cui faceva parte A. di Vetés) nel suo viaggio di ritorno da Roma, dopo esser passato per Milano, si servì di questa via (Acn. Sylvius, lib. V, p. 341). Probabilmente, seguendo questo valico, hanno varcato le Alpi nel 1453 anche J. Del Bene, A. di Vetés e il Lamberger (per evitare i territori sotto dominio veneto).

[31] Non abbiamo nessuna prova che sia poi ritornato in Italia. D'allora innanzi il materiale conosciuto parla, di solito, dell'ambasciatore d'Ungheria, senza indicare alcun nome. Si tratta indubbiamente di A. di Vetés, l'arcidiacono transilvano, plenipotenziario, come dicevamo, dell'Hunyadi.

tamila ducati [32]. I risultati raggiunti fino allora nelle trattative sarebbero stati comunicati, il 2 giugno 1453, dallo Sforza in una lettera a Cosimo. Si aprivano così delle prospettive per angustiare Venezia contemporaneamente con l'aiuto che si attendeva da Renato e dagli Ungheresi, mentre essa era minacciata — nei suoi interessi nel Levante, aggiungiamo noi — anche dai Turchi [33].

L'atteggiamento dell'Hunyadi nel campo della politica estera non ci sembra assai chiaro in quest'epoca. E' vero che l'Ungheria si trovava con i Turchi dal novembre 1451 in una tregua conclusa per tre anni dallo stesso Janco, ancora governatore. Infatti, non solo in seguito all'indebolimento militare sofferto con la sconfitta inflittagli a Kosovo dal sultano Murad II nel 1448, ma anche a causa delle difficoltà interne, anzitutto delle trame ordite per invidia dagli altri baroni, poi dell'ostilità dimostrata dall'imperatore Federico — tutte queste circostanze ostacolando la sua politica di difesa fattiva contro l'espansionismo ottomano —, egli aveva accettato (per guadagnar tempo e rinsaldarsi) [34] l'offerta d'armistizio che il nuovo sultano, Maometto (Mehmed) II, riteneva necessario affinchè, dal canto suo, potesse concentrare i suoi sforzi in vista della conquista di Costantinopoli [35]. Malgrado ciò, secondo quanto risulta da certe fonti sincrone e attendibili, alla vigilia dell'assedio della capitale bizantina, nell'autunno del 1452, dietro richieste dell'ultimo dei basilei, Costantino XII, l'Hunyadi aveva promesso di recargli soccorso armato, sebbene sotto certe condizioni, adempite dai Bizantini troppo tardi, poco prima della caduta della metropoli del Bosforo, che avvenne il 29 maggio 1453. E allora, vale a dire quasi al tempo stesso delle sue trattative con la corte imperiale bizantina, egli si lasciò attrare da Milano e Firenze in questi negoziati, il cui fine costituiva un altro intervento armato, che avrebbe dovuto, pure codesto, portarlo lontano dalle frontiere del regno, per farlo entrare nel vespaio dei conflitti tra gli stati italiani [36].

L'Hunyadi e il Cilli avrebbero dovuto condurre nel Friuli, abbiamo visto, "almeno" dodicimila soldati a cavallo in una campagna che avrebbe dovuto durare circa 4—5 mesi, come si può desumere dalle condizioni di pagamento. Si trattava di effettivi molto importanti per quei tempi, più della metà di ciascuno degli eserciti milanese e veneto impegnati in questa guerra : i combattenti sforzeschi, in favore dei quali si progettava

---

[32] *Doc. IX*. V. pure Palmerius, p. 168 (in genere bene informato, sbaglia tuttavia parlando di fiorini anziché di ducati e indicando X mila f. come seconda rata complessiva per la lega milanese-fiorentina).

[33] Buser, pp. 65—66, 383 n. 72, La lettera si troverebbe, secondo l'autore, a Parigi, *Bibliothèque Nationale, fonds italien 1586*, senza darci però l'indicazione del folio. Il signor Nicoară Beldiceanu (maître de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique, chargé de conférences à l'École Pratique des Hautes Études, Sorbonne) ha avuto la cortesia di esaminare, su nostra preghiera, tale ms. e ci ha gentilmente comunicato che la lettera menzionata sfortunatamente non vi esiste. Essa non à ritrovabile neppure nell'*Inventario delle carte dell'Archivio Sforzesco contenute nei codd. ital. 1583—1593 della Biblioteca Nazionale di Parigi*, in „Archivio Storico Lombardo", X/2, Milano, 1883, pp. 222—329 (l'elenco degli atti dell'anno 1453 vi figura alle pp. 254—255, di cui abbiamo ricevuto, per opera dello stesso egregio collega, una xerografia).

[34] Elekes, pp. 386—410.

[35] Pall, *Skanderbeg et Janco de Hunedoara*, in „Revue des études sud-est européennes", Bucarest, 6 (1968) nº 1, p. 15 (= „Studia Albanica", Tirana, 1968, nº 1, p. 111).

[36] Idem, *Byzance...*, pp. 119—121, 125.

l'intervento, contavano all'inizio delle operazioni circa diciottomila cavalli e tremila fanti, contro quindicimila cavalli e seimila fanti della Republica di S. Marco [37]. Dunque c'era una ben grossa differenza tra il progetto d'alleanza con l'Hunyadi e il Cilli e i surriferiti patti già conclusi con Renato d'Angiò, il quale si obbligava a duemilaquattrocento cavalli, anche se finalmente, nell'ottobre 1453, arriverà in Lombardia con pressoché quattromila [38].

I negoziati di Milano e di Firenze con i due "baroni" del re Ladislao miravano ad aprire un fronte nuovo in una provincia della Terraferma (nel significato largo), cioè nel Friuli, vale a dire alle spalle delle truppe venete schierate sul fronte lombardo. Del resto, attacchi contro la "patria" del Friuli erano stati già sferrati parecchie volte dagli Ungheresi ai tempi dei re Lodovico d'Angiò (1356) e Sigismondo di Lussemburgo (1411, 1419, 1431) in conflitto con Venezia [39]. I conti di Cilli avevano vasti possessi nelle regioni d'Austria (in Stiria, Carinzia, Carniola) e d'Ungheria (in Slavonia, Croazia), essendo strettamente congiunti nei loro estesissimi legami di parentela anche ai conti di Gorizia, tutte regioni più o meno vicine al Friuli. L'accesso delle truppe d'intervento negoziato nel 1453 sarebbe stato così agevolato dal punto di vista territoriale, tanto più che Ulrico rivestiva pure la dignità di bano di Slavonia, condividendola con suo padre, conte Federico [40], poi, sin dagli inizi dello stesso anno, ricopriva altresì quella (a volte non ben distinta dalla prima) di bano di Croazia e di Dalmazia, l'ultima carica condividendola con lui, per qualche tempo, Ladislao, figlio primogenito dell'Hunyadi [41].

Dobbiamo similmente notare che non avremmo aspettato un tale subitaneo mutamento, in senso ostile, dell'atteggiamento del capitano generale nei riguardi della Repubblica di S. Marco, poiché, presumibilmente al principio del marzo 1453, ad ogni modo prima che arrivasse l'ambasciatore fiorentino-milanese a Vienna e a Buda, egli spedì oratori a Venezia. Muniti d'una sua lettera alla Serenissima, essi dovevano farvi delle grosse compre di gioielli, dei panni d'oro e di lana, nonchè di altre robe in vista del matrimonio di Mattia, suo figlio secondogenito, con Elisabetta, figlia d'Ulrico di Cilli (la quale era stata ad un certo tempo fidanzata al primogenito), matrimonio ispirato, come di consueto in quell'epoca, a ragioni politiche. Il senato veneziano parla in quest'occasione, in una sua deliberazione del 20 marzo, del *magnus vayuoda* (titolo

---

[37] Simoneta, lib. XXII, p. 355 (il biografo umanista e panegirista, fratello di Cicco e nipote d'Angelo Simonetta, faceva parte, come questi, dei collaboratori intimi del duca, dunque è informatissimo, avendo a disposizione anche l'archivio ducale; scrive dopo la morte dello Sforza, tra 1470—79). Cf. Cristoforo da Soldo, cronista bresciano coevo, bene informato pure lui: „La nostra Ill^{ma} Signoria di Venecia [...] circa cavalli 16 mila e 6 mila fanti; et forse alter tanto più quelli del Conte Francesco [Sforza]" (*La Cronaca di* —, a cura di Giuseppe Brizzolara, Bologna, 1940, p. 118 (Muratori, RIS, t. XXI/3).

[38] Cr. da Soldo, p. 124 e n. 4.

[39] Heinrich Kretschmayr, *Geschichte von Venedig*, II, Gotha, 1920, pp. 216, 264, 266—268, 340—341.

[40] Teleki, II, p. 133 e n. 1, pp. 339—340; X, pp. 328—330, 384—385; L. Thallóczy —A. Áldásy, *Mon. Hung. Hist.*, serie IV, *Diplom.*, vol. XXXIII, Budapest, 1907, pp. XXXIX-XL, 149—150. Cf. ancora l'intitolazione del doc. inedito menzionato più sopra (n. 28): Nos Wlricus dei gracia Cilie. Ortemburge Sagorieque comes etc. ac regni Sclavonie banus.

[41] Teleki, II, p. 277 e n. 3, p. 381 e n. 2; Elekes, p. 411. Cf. pure Iorga, NE, II, p. 495.

di dignità adoperato qui, in tale forma, indubbiamente secondo l'esempio bosnese) come d'un *cordialissimus amicus*. Esso dichiara d'esser pronto a rendergli servizi graditi e utili, e fa garante *alacri animo* la Serenissima Signoria per cinquemila ducati — come una specie di avallo — di fronte ai mercanti venditori, giacché dalle spese complessive che ammontavano a non meno di tredicimila ducati, gli oratori del medesimo *Johannes vayuoda et gubernator regni Hungarie* (il senato lo chiama ancora così!) non avendo potuto pagare più di ottomila, si sono rivolti nel loro bisogno alla stessa Signoria per ottenerne un prestito [42].

Dopo tante cortesie (anche se teniamo conto delle buone maniere del linguaggio diplomatico), sembra abbastanza strano che, bensì alcuni mesi più tardi, in data 30 giugno, il senato abbia respinto a schiacciante maggioranza di voti la proposta di due *sapientes consilii* mirante ad inviare un ambasciatore per congratularsi con il re Ladislao *de introitu suo in regno*, come avevano fatto i Fiorentini (allusione alla missione di Jacopo Del Bene) *et altre diverse potentie*. Quasi due terzi dei "pregadi" votanti non si erano lasciati convincere dai motivi invocati a favore della proposta, in cui ci si faceva attenti della convenienza, soprattutto nelle circostanze di quel tempo, di conservare i rapporti di benevolenza e di amicizia con il re d'Ungheria, ciò che sarebbe stato vantaggioso in molti rispetti. Avrebbero avuto i pregadi sentore dei negoziati antiveneziani di Milano, di Firenze e d'Ungheria, che li rendessero mal disposti? [43].

L'ambasciatore d'Ungheria e quello di Firenze allogiati dal 6 giugno a Cremona — alle spese del duca nell'ostello del "Cavalletto" [44] —, quest'ultimo, cioè J. Del Bene, rientrò in patria verso la metà dello stesso mese con il progetto d'alleanza per conseguire l'adesione del governo fiorentino. Quasi contemporaneamente, il 17 giugno, arrivò Nicodemo, speditovi dallo Sforza affinché caldeggiasse la faccenda ed insistesse, nello stesso tempo, anche per aiuto finanziario, di cui il duca, a causa dell'esaurimento del suoi proventi, aveva urgente bisogno, indispensabile al proseguimento della guerra, alla paga delle sue schiere mercenarie.

Il Del Bene riferì sull' "impresa deli Ungari" nel medesimo 17 giugno davanti ai Dieci di balìa. Subito dopo, essi ricevettero in udienza pure Nicodemo, il quale fece visita ugualmente ai priori (Signoria) e a Cosimo, l'uomo più autorevole di Firenze, che dimostrava — com'è noto — non soltanto una costante simpatia e stretta amicizia, ma anche ammirazione nei confronti dello Sforza, cui prestava o procurava sussidi in varie occasioni. Sennonché, Nicodemo ottenne sia dai Dieci che dai priori, per il momento, una dilatoria e "freda risposta del facto de Zohane vayvoda e conte de Cille", a causa delle spese insopportabili — in media sessantamila ducati al mese — che doveva affrontare il Comune in questa guerra, massime ritenendo imminente l'intervento in essa, e al suo soldo, di Renato d'Angiò [45]. D'altro canto, si dubitava che Firenze non avesse da sola a pagare l'intera sovvenzione prevista nel progetto d'alleanza. Per tali ragioni, esso era contrariato "da molti et deli grossi" [46]. L'oratore

---

[42] *Doc. III.*
[43] *Doc. XI.*
[44] *Doc. XVI.*
[45] *Doc. VI.*
[46] *Doc. VII. Cf. Doc. VIII.*

milanese nelle sue sollecitazioni cercò di combattere questo contegno, replicando che il suo mandante ducale era entrato nel trattare tale lega — come abbiamo già menzionato — dietro la mossa del governo fiorentino e perciò non gli si faccia ora il "mancamento" che esso se ne ritiri, incostanza che potrebbe indisporre l'Hunyadi e il Cilli contro entrambi. Del resto, l'alleanza sarebbe molto vantaggiosa : "cum pochi denari tiravano tanta furia adosso a Venetiani , quali sono caxone de omni mal de Ytalia et [...] è molto meglio spendere mo' questi pochi e vendicarsi de Venetiani e remettere el re [Renato] al Reame [di Napoli] et ussire de briga, che haverne a spendere assai e stare a pericolo de parare et in diutina guerra..."[47]. Il progettato intervento danubiano sarebbe la "principale via a vendicarsi dele offese ricevute [...] da Venetiani e condurli a pace honorevole" [48]. Così Nicodemo, il quale, alle persuasioni di quei fiorentini che erano i più zelanti fautori dello Sforza, soggiungeva — seppure "contra mia voglia", come egli riconosce nel suo dispaccio del 21 giugno — un argomento per cui i dirigenti del Comune dovevano essere sensibilissimi : Firenze avrebbe da pagare soltanto una metà della sovvenzione prevista nel progetto d'alleanza, il duca dovendo a soddisfare l'altra metà. Occorreva tuttavia la ripetuta intercessione di Cosimo, di A. de'Acciaioli, di Diotesalvi (o Dietisalvi di Nerone, ambasciatore presso lo Sforza nel 1451—52), i quali aiutarono con diligenza l'oratore milanese nelle sue insistenze abili ma faticose, per conseguire finalmente, il 26 giugno, l'adesione al progetto e lo stanziamento della prima rata — di cinquemila ducati — da parte fiorentina, a cui avrebbe dovuto seguire, come seconda loro rata, la somma di diecimila ducati "quando gli Ungari serano in suso la impresa" [49].

L'indefesso Tranchedini stentò similmente accioché il duca ottenesse il suo sussidio proprio, aspettato da Firenze, e si permise, quale vecchio conoscente, affezionato e pregiato da Cosimo [50], di fargli persino dei rimproveri al riguardo. Il suo interlocutore si scusò diffusamente che non si trattava d'incuria, ma invocava, tra l'altro, "che lui ha a stoppare troppo buchi e non pò tanto" [51]. Ora, in occasione dell'approvazione della sovvenzione a favore dei nuovi alleati d'oltre Alpi, è stata conseguita, mercé le stesse intercessioni, una decisione che lo Sforza sarebbe aiutato "de parechie migliara de ducati in la forma che determinarono li Signori Dece". L'oratore in effetti arguiva che, malgrado la loro importanza, la lega con l'Hunyadi e con il Cilli, nonché quella con Renato d'Angiò sarebbero inutili, se non fosse aiutato con sussidio il duca di Milano, perché potesse mantenersi e vincere sul fronte principale della guerra, ciò che voleva dire anche la salvezza di Firenze. Del resto, Nicodemo, riuscendo a imporre ufficialmente sulle rive dell'Arno questa tesi nella citata connessione, assicurava il suo padrone — nel dispaccio del 26 giugno — che attenderà ad una maggiorazione con "qualche migliara" del sussidio, per dargli modo di pagare anche lui la sua prima rata di

---

[47] *Doc. VI.*
[48] *Doc. VIII.*
[49] *Ibidem.*
[50] *Doc. VII*; Adolf Schaube, *Zur Entstehungsgeschichte der ständigen Gesandschaften*, in „Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung", Innsbruck, X (1889), p. 509.
[51] *Doc. VI. Cf. Doc. VII.*

cinquemila ducati ai due magnati [52]. Una opinione analoga manifestava il Del Bene, "affectionatissimo" al duca, come fece sapere a costui il medesimo oratore milanese in un altro dispaccio, del 28 giugno [53].

Le istruzioni impartite a J. Del Bene per il suo ritorno alla corte di Ladislao V, allo scopo di conferire la forma definitiva al trattato d'alleanza, recano la data 28 giugno 1453. Dopo aver esposto, secondo il rapporto del medesimo, il progetto già dibattuto con il duca di Milano — come abbiamo visto — e raccomandato da lui anche mediante le sollecitazioni di Nicodemo, i Dieci di balìa, da cui emanavano le istruzioni, dichiarano a nome del Comune di accondiscendere al progetto (ammesso due giorni prima, ce lo dice Nicodemo) e alla metà del suo finanziamento, pur desiderando la riduzione più possibile dell'ammontare totale delle spese. Nel suo viaggio alla volta di Vienna, il Del Bene dovrà fermarsi — naturalmente — presso l'alleato milanese, notificandogli l'adesione, come d'un atto molto grato a questo. La repubblica fiorentina sarà contenta se lo stesso suo oratore (cioè il Del Bene) si conformerà al volere del duca "in tucti capitoli che saranno a fare, se si conchiuderà, et in tucte l'altre cose" [54]. Una clausola speciale dovrà tuttavia precisare che "la nostra lega" (quella fiorentino-milanese) possa fare la pace quando che sia opportuno, senza chiedere il consentimento del re d'Ungheria ovvero dei suoi baroni, ma che il re sarà avvisato e si terrà conto dei suoi interessi nel caso di conclusione della pace. Estrema riserva e massima precauzione quanto al finanziamento : si ripete due volte che Firenze s'impegna solamente per la metà , senza alcun obbligo per la parte del duca ; l'oratore portando con sè lettere di cambio sulla prima e surriferita rata di 5000 ducati, dovrà avere "singulare riguardo" di non pagare innanzi che lo avrebbe fatto il duca. L'oratore chiederà che uno degli ambasciatori d'Ungheria rimanga quale ostaggio fino all'invasione (in Friuli) dell'esercito promesso o altra specie di garanzia, al giudizio del medesimo duca [55].

Proveniente da Firenze, il Del Bene dovette recarsi senza dubbio, seguendo almeno le istruzioni, direttamente al campo dello Sforza, che si trovava, com'è noto, dal 29 giugno a Ghedi, circa 10 miglia a sud di Brescia. Dopo aver compiuto la visita al duca per i nuovi colloqui, prevista dalla sua *commissio*, l'oratore fiorentino fu di ritorno a Cremona, in ogni caso dopo il 3 luglio — quando stava ancora ivi ad aspettarlo con impazienza, "uno pocho suspeso", l'ambacsiatore d'Ungheria [56] — e prima del 9 dello stesso mese. In quest'ultimo giorno entrambi attendevano, secondo la notizia che ci è fornita da un rappresentante locale del duca, di ricevere lo "spagiamento" (spacciamento), cioè la licenza di partire con gli affari risolti da parte di costui ed erano meravigliati di non averlo ricevuto, "perché diceno quanto più presto son spagiati, tanto

---

[52] *Doc. VIII. Cf. Doc. IX.*
[53] *Doc. X.*
[54] *Doc. IX.* Fra una settimana, nelle istruzioni per A. de' Acciaioli, gli stessi Dieci di baìa, con riferimento a questa missione di J. Del Bene, diranno : „di nuovo [...] noi siamo concorsi [...] a soldare et a fare passare gli Ungheri con quelli capitoli et conditioni che lui [= il duca] di là [= da Lombardia] giudicò convenirsi (*Doc. XIII*).
[55] *Doc. IX.*
[56] *Doc. XII.*

meglio per la Excellencia Vostra" [57]. Il giorno dopo essi partirono davvero da Cremona, dal suddetto ostello [58], ma non per avviarsi, almeno momentaneamente, alla volta di Vienna, come avremmo forse aspettato stando a tale contesto. Essi andarono invece a Milano per continuarvi i negoziati con Piero da Pusterla (o Pusterna), incaricato appunto dal duca a questo fine. A tale fase dei negoziati, iniziata certamente verso la metà di luglio, deve riferirsi Angelo Simonetta, il quale capeggiava il Consiglio segreto a Milano, allorché in data 22 luglio trasmetteva al duca (che stava sempre sul fronte, a Ghedi) "la resposta de Ungari", comunicandogli altresì che il Pusterla lo informerà pienamente, beninteso sugli sviluppi delle trattative e che l'ambasciatore d'Ungheria rimarrà , a quanto sembra, finché il duca gli risponderà, a sua volta, facendogli sapere la sua volontà (ultima, definitiva sul progetto d'alleanza nuovamente discusso) [59].

Del resto, conosciamo assai poco il contenuto di questa fase milanese dei negoziati. Così, ne apprendiamo per una lettera indirizzata proprio da J. Del Bene il 27 luglio ad Angelo de' Acciaioli [60], dopo la fine della medesima tappa, solamente alcuni elementi, seppure importanti, i quali vanno parzialmente dilucidati o corroborati de altre notizie ricavate dal nostro materiale.

L'Acciaioli stesso è stato inviato dai Dieci di balìa in una nuova missione che doveva portarlo, attraverso il campo dello Sforza, a Renato d'Angiò. In base alle istruzioni del 6 luglio 1453, egli doveva informare il duca della decisione di mandargli il più presto possibile ventimila fiorini come "l'ultimo sussidio che lui può avere da noi in questa guerra", data la gravissima situazione finanziaria del Comune, a causa della "spesa quasi intollerabile" che esso aveva da sopportare tanto "per prestare favore" al duca in Lombardia, quanto per difendersi dall'attacco delle forze di Alfonso V in Toscana. Gli aspettati soccorsi da parte di Renato e d'Ungheria —così sperava almeno il governo fiorentino — contribuirebbero grandemente a costringere i nemici ad una "honesta e ragionevole pace". Ad ogni modo, l'Acciaioli doveva esortare il duca, in termini cortesi e nel contempo fermi e chiari, ad approfittare di qualsiasi opportunità, "non guardando a piccole cose", per indurli a concludere la pace con la lega milanese-fiorentina. Se lo Sforza non la farà fino al mese di novembre, "converrà cercare a noi d'averla per lui e per noi tal quale si potrà avere", perché i cittadini di Firenze, colpiti dalle gravezze della diuturna guerra, "si rubellano da paghamenti [= imposte] et tucti e [= i] guadagni [= industrie e commercio] si sono spenti e fuggiti dalla nostra città"[61].

Il danaro, di cui sopra, sarà finalmente prestato da Cosimo, altrimenti, ad onta dell'impazienza del duca, delle premure dell'Acciaioli e dell'instancabile Tranchedini, nonché delle promesse reiterate dei Dieci

---

[57] *Doc. XV.* Al problema delle trattative con l'ambasciatore d'Ungheria deve riferirsi pure la lettera dello Sforza ad Angelo Simonetta (v. più oltre) in data 9 luglio 1453, a quanto sembra dalla menzione che ne fa il Buser, p. 383, n. 72, lettera che sarebbe stata conservata alla già citata Bibl. Nat. di Parigi, *fonds italien 1586*, senza indicazione del foglio; però il rinvio archivistico dell' autore è inesatto anche questa volta (v. più sopra, n. 33).

[58] *Doc. XVI.*

[59] *Doc. XIX.*

[60] *Doc. XX.*

[61] *Doc. XIII.*

di balìa, esso non si sarebbe fatto "vivo", vale a dire il duca non l'avrebbe effettivamente ricevuto fino ad ottobre [62].

Cosimo manifestò il suo intento di far pervenire il danaro allo Sforza per mezzo di Nicodemo in due viaggi appositi di costui al campo ducale: prima volta egli vi avrebbe recato diecimila fiorini, poi sarebbe subito tornato a Firenze per il resto, "perché non se trova oro abastanza" [63]. Il primo viaggio avvenne probabilmente verso il 20 luglio.

Sembra molto probabile che la rata milanese di "questa prima pagha a 20 mila fiorini" agli alleati danubiani, menzionata da J. Del Bene nella sopraindicata lettera del 27 luglio (in risposta ad un punto della lettera d'altronde sconosciuta dell'Acciaioli scrittagli dal campo del duca) sia provenuta dall'antedetto danaro. Infatti, dopo tutto ciò che abbiamo asserto sulle noie finanziarie dello Sforza e particolarmente dopo le allusioni di Nicodemo innanzi citate, nei suoi dispacci dei 26 e 28 giugno, la cosa pare verosimile. In tal caso però dobbiamo anche presupporre che, in seguito a presumibili insistenze dell'oratore ungherese, la prima rata, fissata inizialmente a cinquemila ducati per ciascuna parte della lega fiorentino-milanese, sia stata aumentata ulteriormente alle istruzioni impartite il 28 dello stesso mese a J. Del Bene. Del resto, le istruzioni comprendevano, come abbiamo visto, il previo consentimento del governo fiorentino alle conclusioni — dunque anche alle modificazioni — che avrebbe ancora arrecato il duca al progetto d'alleanza. Ad ogni modo, Nicodemo scriveva al duca già nel surriferito dispaccio del 26 giugno: "Io me so' sempre tenuto che [i Fiorentini] mandino al presente X millia fiorini d'oro per gli Ungari per la parte di questa comunità [= di Firenze], ma Jacomo de Bene sempre ha dicto che da lui ali ambaxatori [d'Ungheria] gli redusse ali X m. duc., de quali costoro [= i Fiorentini] ne pagassero V m. et V[ostra] S[ignoria] altretanti V m." [64].

Ma il Del Bene credeva, secondo la testimonianza della stessa sua lettera del 27 luglio, che (neppure) con quei ventimila fiorini, quale prima rata, "stiano contenti" i potenziali alleati delle contrade del Danubio e assicurava il suo corrispondente che (giunto alla corte di Ladislao V) "farò, giusta possa, fino alla somma [che] mi dite". Fino a quale somma? Le fonti note non ce lo dicono, ma probabilmente il Del Bene avrà da cercare la diminuzione dell'ammontare globale della sovvenzione, questione a cui abbiamo accennato più sopra.

Ignoriamo altresì se il pagamento della prima rata dovesse veramente avvenire a Bormio, come prevedeva la forma iniziale del progetto d'alleanza — il termine originario però di 10 luglio era già sorpassato! — ossia a Vienna, alla corte reale, dove dietro i nuovi sviluppi dei negoziati il progetto seguirebbe a trasformarsi in trattato definitivo.

Sempre dalla lettera del 27 luglio si desume che nella fase milanese dei negoziati sono state discusse a lungo tra il Del Bene e il Pusterla le modalità della conclusione, a suo tempo, della pace, problema che preoccupava vivamente il governo fiorentino, tèste le istruzioni citate del 28 giugno ricevute dal medesimo oratore; i Dieci di balìa mettevano pure in

---

[62] *Docc. XIV, XVII.*
[63] *Doc. XVII.*
[64] *Doc. VIII.*

risalto la necessità stringente per la lega fiorentino-milanese d'una "pace honorevole et sicura" entro il mese di novembre, necessità quasi drammaticamente espressa nella *commissio* del 6 luglio destinata ad A. de'Acciaioli. In questa situazione, mentre le ostilità continuavano, lo Sforza dovette acconsentire, il 20 luglio, all'avviarsi da parte fiorentina di sondaggi per la pace, ma soltanto con Venezia, escludendo Alfonso, affinché fosse possibile la conquista del regno di Napoli a favore di Renato [65]. Ora, secondo J. Del Bene, "el facto della pace", in quanto ai virtuali alleati, "sarà di maggiore dificultà". Nei suoi colloqui con il Pusterla, egli non credeva possibile di concludersi la pace prima del "tutto novembre", affinché si lasciasse tempo ai nuovi alleati dopo l'inizio della loro campagna militare in Italia di farvi "qualche aquisto" territoriale (a vantaggio della lega ? ; il testo originale non ci sembra abbastanza chiaro). Altra considerazione (o proposta ?) fatta dall'oratore allo stesso rappresentante dello Sforza : dei quattro collegati, cioè il re d'Ungheria, il "re" Renato, il duca di Milano e il Comune di Firenze, se tre fossero d'accordo, si potrebbe concludere la pace (una formula dunque differente da quella dei Dieci di balìa nelle istruzioni date il 28 giugno a quest'oratore). Infine, il medesimo oratore cercò di suggerire al Pusterla l'idea che alla conclusione d'una sifatta pace "onorevole", per opera del duca, si facesse agli alleati danubiani un dono di dieci o quindicimila fiorini ovvero meno se fosse possibile. Tenendo conto di quanto abbiamo detto intorno alla situazione finanziaria dei collegati milanese-fiorentini, il suggerimento ci appare un po' strano.

Il Pusterla pregò, da parte del duca, l'ambasciatore d'Ungheria che si adoperasse alla "buona conclusione" del trattato, sicché mettendolo in esecuzione si infligesse "una grande bastonata a Viniziani per modo si riduranno al dovere e a una buona e sicura pace".

Lo Sforza si è offerto in cambio di "dare grandissimo favore e aiuto alla impresa de Turchi", offerta che dovrà ripetere il Del Bene, "tanta aperta e con buono animo quanto potrò e saprò" (bella formulazione diplomatica !), allorché giungerà alla corte di Ladislao V [66].

Infatti, si ebbe intanto la notizia della conquista di Costantinopoli, conosciuta in Occidente appena un mese dopo il drammatico avvenimento, prima a Venezia, poi nei primi giorni di luglio anche in altre parti dell'Italia, destando generalmente profonda impressione [67]. L'occupazione della famosa capitale bizantina — sebbene da molto tempo pericolante — per opera di Maometto II era similmente ritenuta dai contemporanei come un duro colpo agli interessi veneziani in Oriente, che doveva ripercuotersi sfavorevolmente sulla Repubblica di S. Marco pure in Italia, sugli sforzi suoi in questa guerra, ciò che non dispiaceva

---

[65] Buser, pp. 67, 70, 383 n. 75.

[66] *Doc. XX.*

[67] Pastor, *Geschichte d. Päpste*, I, pp. 619—620; Steven Runciman, *The Fall of Constantinople 1453*, Cambridge, 1966, p. 160. Per la vasta diffusione che ebbe la notizia della conquista di Costantinopoli nell' "ecumene medioevale" e l'influsso di essa sullo stato d'animo dei contemporanei, si v. la ricchissima documentazione (anche dell'inedito) riunita da Agostino Pertusi e l'acuta interpretazione che ne dà nella sua relazione al III° Congresso internazionale di studi sud-est europei, Bucarest, 1974 : *Ripercussioni della caduta di Costantinopoli : un esempio di interrelazioni culturali nel sec. XV tra il sud-est europeo, il mondo meditarraneo e quello pontico* (xerografia, pp. 6, 9 et passim).

ai nemici della Serenissima, malgrado l'ipocrisia di taluni. Nicodemo scriveva al duca, il 7 luglio, da Firenze: "So, haverete inteso la perdita di Costantinopoli, de la quale qui se realegra la brigata e ben per dispecto de Venetiani. Io voria che a Venetiani dolesse el cappo, ma non per questa via, che pur è mancamento dela fede nostra et non dubito sete in questo proposito medesimo [...]; ma seria bono cercare pace cum Venetiani [...] e mandar le gentedarmi de Ytalia tute a defendere le spiage del Reame dal Turco [...]" [68]. Sotto l'effetto della presa di Costantinopoli, il papa iniziò un'azione mediatrice per ristabilire la pace in Italia e intendeva fare lo stesso in tutti i paesi cristiani (cattolici), allo scopo di unirli in una nuova — ed utopistica — crociata generale. Il medesimo ambasciatore milanese comunicando, nel suo dispaccio del 17 luglio, tali notizie, apprese da Cosimo, sempre al suo padrone, soggiungeva: "non dubitate, [il papa] farà presto e a questo ne devete avedere che sete reputato superiore de questa impresa" [69].

Sennonché, nonostante lo sbalordimento di primo momento suscitato dalla notizia della caduta di Costantinopoli e le mosse pacificatrici de papato, le contese inter-italiane ed inter-europee continuavano. Non si è rinunciato subito — come si potrebbe dedurre dal Palmieri [70] — al progetto di far intervenire il celeberrimo crociato antiottomano, l'Hunyadi, nella guerra milanese-veneta.

Il Del Bene e l'ambasciatore d'Ungheria s'accingevano proprio il 27 luglio a partire da Milano alla volta di Vienna. L'oratore fiorentino stimava di raggiungere la capitale austriaca a metà agosto e d'incontrarvi il Cilli. Quantunque non lo dicesse nella lettera che reca la stessa data di luglio, J. Del Bene aveva indubbiamente l'intento d'entrare nuovamente in contatti anche con l'Hunyadi, di cui, data la sua fama di grande capitano, si auspicava innanzi tutto l'aiuto militare. Messer Jacopo doveva presentarsi pure adesso, alla fase conclusiva dei negoziati, come in primavera, quale ambasciatore unico e comune della lega fiorentino-milanese davanti ai potenziali alleati danubiani, per portare a termine le trattative e finalizzare l'accodo con essi. Egli scriveva all'Acciaioli che lo informerà delle pratiche — ultime — che avrebbe con loro e della sperata "buona conclusione" del trattato; se troverà disposti i nuovi alleati a rompere presto guerra, avviserà subito, mediante un suo "fante", il duca e s'ingegnerà ad incitarli affinché mandassero senza alcun ritardo le loro genti in campagna. Prega il suo corrispondente, qualora avesse lui o il duca ancora qualcosa a richiedergli, lo facessero pure, "acciò sapia quello m'abbia affare" [71].

Risulta dunque che anche l'Acciaioli, dopo aver lasciato, verso l'8 luglio [72], Firenze per partire nella sua antedetta missione, s'interessava da vicino, durante il suo soggiorno al campo sforzesco nella Bassa Bresciana (sempre a Ghedi), ai negoziati con l'Ungheria, in sostanza con

---

[68] *Doc. XIV*. Cf. *Doc. XVIII*; Simoneta, lib. XXIII, pp. 378—379.

[69] *Doc. XVII*.

[70] Palmerius, p. 168 (secondo lui, il re d'Ungheria avrebbe dovuto mandare „Giovanni Vaivoda con XII mila cavalli in Frigoli" fino „a 1/2 agosto 1453", data che — al lume del nostro *Doc. XX* — sembra un po' prematura).

[71] *Doc. XX*.

[72] *Doc. XIV*.

l'Hunyadi. Nei colloqui tra lui e il duca, essi ne hanno discusso ed egli fece in proposito comunicazioni a J. Del Bene, suo collega più giovane, il quale si confessava qualche volta "sospeso al pigliar partito" [73].

Ignoriamo l'effettivo svolgersi delle successive pratiche di J. Del Bene a Vienna e verosimilmente a Presburgo (dove si trovavano il re e il Cilli tra gli ultimi giorni d'agosto e la prima metà di settembre) [74], e a Buda (dove risiedeva ordinariamente l'Hunyadi). Molto probabilmente non si è giunto però alla conclusione del trattato definitivo d'alleanza. Comunque sia, l'intervento militare che avrebbe dovuto portare l'Hunyadi nel Friuli in soccorso di Francesco Sforza e contro i Veneziani non ebbe luogo. Erroneamente risulta da una lettera del governo fiorentino a quello senese, del 20 luglio, che tale intervento degli "Ungheri [...] con Giovanni Vaivoda, riputatissimo et gloriosissimo capitano più che qualumque altro de nostri tempi" sia già cominciato. In base ai negoziati che allora erano ancora in corso e per fare impressione sui Senesi, i Fiorentini anticiparono un po' sulle cose e presentarono il loro desiderio come realtà [75]. Secondo il Palmieri — il quale, non dobbiamo dimenticare, "nella massima parte dei casi [...] non fece che trascrivere o sunteggiare documenti autentici facilmente accessibili a lui tanto versato nei vari uffici della Repubblica" fiorentina [76] — "per la perdita di Costantinopoli non si seguì" [77] quest' alleanza, cioè (aggiungiamo noi come ipotesi) non potè aver luogo l'applicazione del trattato, anche se fosse stato concluso in forma definitiva dopo tanti ed ardui negoziati. Del resto, ritorneremo più oltre sull'argomento.

III

GLI SFORZI DI VENEZIA PER CONSEGUIRE L'AIUTO MILITARE DELL'HUNYADI CONTRO IL DUCA DI MILANO NEL NOVEMBRE-DICEMBRE 1453. IL PROGETTO DELL'HUNYADI DI RAPPACIFICARE GLI STATI ITALIANI PER ASSICURARSENE L'APPOGGIO CONTRO L'ESPANSIONISMO OTTOMANO

Finalmente l'arrivo di Renato d'Angiò in Lombardia in ottobre 1453 con le sue schiere francesi ed altre milizie ricuperate dal fronte di Monferrato e quelle rinviategli con rinforzi dalla Toscana (ove dall'agosto fino a ottobre i Fiorentini avevano ottenuto successi di grande portata contro le truppe napoletane), hanno assicurato al duca di Milano una netta superiorità numerica sull'esercito veneziano. Dalla seconda metà d'ottobre sino all'ultima decade di novembre, dunque in brevissimo tempo, egli riuscì a conquistare quasi interamente ciò che possedeva la Repubblica di S. Marco nel Cremonese, nelle regioni delle città di Brescia e di Bergamo, e tutta la Ghiara d'Adda, le forze venete non avendo l'ardire di scontrarsi con lui [78].

---

[73] *Doc. XX.*

[74] Teleki, II, pp. 306—308, 314 n. 1; Elemér Mályusz, *A magyar rendi állam Hunyadi korában*]Lo Stato ungherese corporativo all'epoca dell'H], in „Századok" [Secoli], Budapest, 91 (1957) nº 1, p. 96 n. 220.

[75] *Doc. XVIII.*

[76] Palmerius, prefazione dell'editore, p. XXVIII, cf. p. XXXI.

[77] *Ibid.*, p. 168 (*non si seguì* = non ebbe seguito).

[78] *Ibid.*, pp. 168—169; Cr. da Soldo, pp. 125—127; Simoneta, lib. XXIV, pp. 387—393.

Frattanto il papa, dopo lo scacco d'un primo tentativo intrapreso nell'estate di rappattumare mediante i suoi legati le due leghe belligeranti, indisse ai medesimi fini per l'autunno un congresso di pace a Roma, invitandole a mandarvi i loro rappresentanti. Le trattative di questo convegno s'avviarono in novembre sotto la guida personale del pontefice [79]. Esse si prolungarono fino al marzo 1454 senza alcun frutto, anzitutto a causa delle esigenze inconciliabili dei contendenti, benché non mancassero belle parole sulla loro propensione alla pace [80].

Nella nuova situazione militare, la lega milanese-fiorentina forse non avrebbe avuto più bisogno da parte dell'Hunyadi di un aiuto, che peraltro doveva costarla una sovvenzione cospicua, mentre il danaro scarseggiava presso i collegati. Perciò questi probabilmente non si saranno troppo pentiti dello sbocco finale negativo dei loro tentativi d'alleanza danubiana diretta contro Venezia. Ora, invece, proprio i Veneziani, loro nemici angustiati, cominciarono ad interessarsi — malgrado l'inizio dei colloqui di Roma — ad un possibile intervento bellico dello stesso Hunyadi (oltre ad un nuovo intervento francese) [81] in loro favore per affrontare il duca di Milano. Dunque un bel capovolgimento delle cose!

Infatti, verso la fine della stagione della campagna militare del 1453, in novembre, si è cristallizzata nella mente dei ceti dirigenti della Città lagunare l'opinione secondo cui essa non poteva vincere questa guerra — neanche con un maggior numero di milizie proprie e con tutte le spese impiegatevi — e ristaurare la situazione, nonchè la riputazione della repubblica, senza l' "unico rimedio" di un notevole aiuto degli "oltramontani". Seguendo il medesimo giudizio, si doveva tentare tutto a questo riguardo e in particolare occorreva acquistarsi "il favore" dell'Hunyadi, "governatore del regno d'Ungheria" [82].

Se in Italia non si è rinunciato subito, malgrado l'incidenza della caduta di Costantinopoli, come abbiamo visto, al piano di far intervenire militarmente il famoso capitano delle contrade danubiane nel conflitto milanese-veneziano, tale piano sembra essere stato respinto da lui stesso in fin de' conti, nonostante i diuturni negoziati di cui sopra. Egli temeva ovviamente — pensiamo — che la presa della capitale bizantina potesse spronare l'espansionismo ottomano a nuove conquiste nel sud-est europeo e addirittura ad un attacco frontale imminente contro il regno d'Ungheria, forse ancor prima della scadenza della tregua ungaro-turca. D'altro canto, nell'estate del 1453, la sua propria posizione a capo degli affari d'Ungheria

---

[79] *Doc. XVII*; Cr. da Soldo, pp. 123, 127—128; Simoneta, lib. XXIII, pp. 379—380, lib. XXIV, p. 397; Pastor, *Ungedruckte Akten zur Geschichte der Päpste*, I, Friburgo in Brisgovia, 1904, pp. 35—36 (n° 22).

[80] Pastor, *Gesch. d. Päpste*, I, pp. 621—622, 633—638; Catalano, p. 22.

[81] Il 14 novembre 1453, nelle deliberazioni del senato si parla d'un oratore da inviare in Francia (inedito, ASV, *Senato I* — reg. 3, *Terra 1451—1455*, f. 87). Considerando che, in quanto *omnino necessarium est subvenire statui nostro et procurare habere omnes favores possibiles et inter cetera apertissime intelligitur, quod utile sit habere subsidia francigenarum*, lo stesso Consiglio dei pregadi decide, l'11 dicembre, di chiedere contro lo Sforza l'aiuto *cito et potenter* del futuro Luigi XI, erede del trono francese, in cambio d'una sovvenzione in danaro e di importanti concessioni territoriali in Lombardia. Caso mai questo si rifiutasse, esso voleva che si domandasse il consenso di Carlo VII per la discesa del vecchio duca (e notissimo poeta) Carlo d'Orléans, figlio di Valentina Visconti, il quale formulò ripetutamente pretese sul ducato di Milano (Buser, pp. 386—387). Proposte rinnovate il 14 gennaio 1454 (*ibid.*, p. 72).

[82] *Doc. XXIII* (22 nov.).

era più che mai malsicura per la recrudescenza delle insidie più o meno nascoste del Cilli — con il quale, non si dimentichi, avrebbe dovuto accorrere in soccorso di Milano ! — e anche per l'invidia degli altri baroni, tra i più grandi, complici di costui, i quali miravano a rovesciarlo [83]. Soltanto verso la fine di settembre [84], dopo l'allontanamento del Cilli dalla corte di Vienna, caduto temporaneamente in disgrazia del suo reale nipote in seguito allo scontento degli Austriaci a causa dei suoi abusi, si è rinsaldata la posizione dell'Hunyadi, ma pure allora per la ragione innanzi tutto che gli stessi avversari interni dovevano riconoscere in lui l'uomo più che mai insostituibile per fronteggiare il pericolo esterno, ottomano.

Stando così le cose, il capitano supremo d'Ungheria non poteva correre in quel momento il rischio di sprecare le sue forze militari in un intervento, sia pure stipendiato, nella guerra inter-italiana, quale alleato dell'una o dell'altra delle leghe belligeranti. Anzi — dimostra il nostro materiale —, cominciò a preoccuparsi anche lui dell'idea di un tentativo personale di rappacificare gli stati italiani per attrarli (come si adoperava penosamente altresì il pontefice romano) in una grande crociata, che d'altronde nell'intento di Niccolò V avrebbe dovuto esser generale, tèste la bolla lanciata alla cristianità il 30 settembre 1453 [85].

Le profferte antiveneziane della lega fiorentino-milanese non paiono aver turbato le buone relazioni dell'Hunyadi con la Repubblica di S. Marco. In quanto ci fa sapere il nostro materiale — in verità assai scarso al proposito —, egli rivolse nel novembre alla Serenissima due richieste, l'una e l'altra favorevolmente accolte, come se lui non fosse stato attratto poco tempo fa in negoziati con i nemici di essa. Ma forse essa nulla ne conosceva e anche se ne avesse conosciuto qualcosa, i capovolgimenti d'alleanza non costituivano una novità nel Quattrocento e nemmeno in altre epoche ! Premeva poi molto a Venezia, nelle circostanze in cui si trovava in quell'autunno del 1453, di acquistarsi l'aiuto di un capitano "oltramontano" di sì alto valore e di risplendente fama come Janco di Hunedoara.

La prima richiesta riguardava di nuovo una certa compra di gioielli da fare a Venezia per conto del *magnificus dominus Johannes vaivoda Hungarie* (!) e da portarglieli (certamente tramite i suoi emissari). Si domandava da sua parte che la Signoria fosse fideiussore del pagamento, cioè garante pure adesso, quasi all'esempio dello scorso marzo, come abbiamo detto. In una seduta del senato sotto la presidenza del vecchio ed energico doge Francesco Foscari, attorniato dai suoi consiglieri, il 14 novembre, è stata adottata pressoché all'unanimità (meno una astensione dichiarata) tale richiesta, per compiacersi con il richiedente *ex omnibus illis respectibus qui facile intelliguntur*, come si legge nella motivazione della proposta messa ai voti [86].

La seconda richiesta concerneva il salvacondotto sollecitato dal medesimo, probabilmente mediante gli stessi oratori, accioché potesse

---

[83] Elekes, pp. 414—421.

[84] Teleki, II, p. 314 n. 1 ; Fraknói, *A Hunyadiak és a Jagellók kora* [L'epoca degli Hunyadi e degli Jagelloni], Budapest, 1896, p. 128 (*A magyar nemzet története* [Storia della nazione ungherese], vol. IV).

[85] Pastor, *Gesch. d. Päpste*, I, pp. 622—623.

[86] *Doc. XXI.*

venire in persona, con una imponente scorta equestre e pedestre di quattrocento uomini, a Venezia "e ad altre parti d'Italia". In data 15 novembre, dietro proposta dei consiglieri del doge i pregadi acconsentirono, a unanimità di voti, similmente a questa domanda [87].

Ancorché non si accennasse qui allo scopo che voleva procacciare Janco per tale visita, la quale sarebbe stata il suo secondo viaggio nella penisola appeninica, — lo sapremo nondimeno dall'ultimo nostro documento pubblicato alla fine del presente studio, cioè da quello del 29 gennaio 1454 [88] : esso doveva essere una missione di paciere assunto spontaneamente da lui stesso tra gli stati italiani nel senso sopraindicato. Ma questo scopo sembra essere stato per il momento ignorato dal governo veneziano e tanto più dagli altri governi della penisola italica, altrimenti non possiamo spiegarci la surricordata decisione del senato presa a intervallo d'una settimana appena, il 22 novembre, di cercare a far intervenire l'Hunyadi come assoldato della Serenissima nella sua guerra contro Milano.

A tale fine il senato deliberò in quest'ultima data d'inviare nelle parti d'Ungheria Moise Bono, *prudens civis noster*, pratico di quelle parti, *familiaris* dell'illustre comandante e più tardi *aulicus* di suo figlio diventato re, cioè di Mattia. Il Bono avrebbe dovuto essere pronto già il 26 novembre, senza alcuna dilazione, per partire per la sua missione diplomatica e nel medesimo giorno avrebbe dovuto riunirsi il senato in una nuova seduta per munirlo d'istruzioni, prima che esso avesse potuto occuparsi di qualsiasi altra proposta, e ciò sotto la minaccia delle sanzioni pecuniarie di rigore ai contraffacenti [89].

Sennonché, ad onta di tanta fretta ufficiale, il Bono mandando le cose a lungo, il termine di 26 novembre è stato oltrepassato senza realizzarsi qualcosa, sicché dopo tre giorni venne approvata dai pregadi la sua sostituzione con Maffeo Franco, ritenuto anche lui come un uomo adatto, pronto ad ubbidire ai mandati della Signoria, già membro di una missione presso l'imperatore Federico. Doveva essere convocato per il dopo domani della decisione, il 1° dicembre, accioché si facesse la sua *commissio* e lui si avviasse subito al suo viaggio [90]. Le istruzioni tuttavia saranno redatte solo il giorno seguente, secondo la data indicatavi, il 2 del detto mese, una domenica.

Secondo questa *commissio* , l'ambasciatore doveva accedere per il Friuli al regno d'Ungheria e, informandosi cautamente di luogo in luogo, ritrovare *Janus*. Dopo che lo avrebbe naturalmente assicurato dell'ottima disposizione della Signoria verso di lui e verso il reame di cui egli era il capitano supremo e accennando anche al loro comune interesse di combattere il pericolo ottomano, egli doveva sottoporgli l'oggetto della sua missione : la domanda di un aiuto militare, stipendiato, nella guerra di Lombardia, invocando in sostanza la seguente motivazione, a dire il vero, non scevra d'ingegno [91] : la repubblica veneziana avrebbe dovuto prima vincere questa guerra con il suo soccorso per poter dedicarsi poi,

---

[87] *Doc. XXII.*
[88] *Doc. XXVIII.*
[89] *Doc. XXIII–XXIV.*
[90] *Doc. XXV.*
[91] Pall, *Stăpînirea lui Iancu de Huned. asupra Chiliei*, p. 636 n. 76.

"quando fosse el tempo", con tutte le forze di essa alla comune crociata antiturca; Janco, essendo ancora in tregua con i Turchi, avrebbe potuto intervenire intanto al fianco della stessa repubblica nella lotta lombarda.

Stando alle medesime istruzioni, Venezia gli chiedeva "fraternamente" di venire personalmente ad aiutarla quanto più presto con cinque o seimila cavalli; se egli voleva, a siffatto primo corpo di milizie potevano seguire poi altre schiere, sino al numero complessivo di diecimila cavalli per l'intero esercito ausiliare. A nome della Serenissima, il Franco poteva promettergli per quel contingente di 5—6 mila soldati a cavallo, quale prima rata di sovvenzione, da quindici a ventimila, anzi, se non possibile altrimenti, venticinquemila fiorini ungheresi, perché lo levasse "più comodamente e meglio in ponto". Giunto che sarà a capo di tale contingente nel Friuli, gli si pagheranno diecimila fiorini e successivamente la stessa somma al mese durante tutta questa sua futura campagna, oltre "le altre comodità" — non specificate — che avranno le sue genti d'arme.

Il Franco doveva sollecitamente informare la Signoria su ciò che avrebbe conseguito nei suoi negoziati e aspettare (nuovi) ordini di essa in merito, s'intende in vista della loro conclusione in forma definitiva.

Egli era munito di credenziali pure per il "serenissimo re", ma di queste non avrebbe dovuto far uso se non con l'apposito giudizio del capitano supremo [92]. In tutto quest'affare di appello estero al soccorso militare di Janco, che avrebbe dovuto portarlo, con un esercito raccolto dentro le frontiere del regno, in un altro paese, Venezia no si curava troppo di procurarsi il consenso del re fanciullo (il quale peraltro dimorava allora fuori del regno d'Ungheria, a Praga) [93], anche se lui era essente in quel tempo dall'influenza soverchiatrice del Cilli. La Serenissima sapeva bene chi era il vero padrone dell'Ungheria, con cui conveniva trattare!

Il Franco era già partito alla volta di questo regno, allorché il senato in data 18 dicembre lo avvertiva che, secondo le proprie informazioni, il vescovo di Pavia (Giovanni di Castiglione), essendo anche lui nuovamente inviato, attraverso il territorio veneto, dal papa presso l'Hunyadi, avrebbe potuto, come suddito dello Sforza, impacciare la sua missione. Cioè il prelato avrebbe potuto persuadere il capitano supremo di non esaudire il desiderio della Signoria, sia dicendogli che "la pace omnino havesse a seguir in Lombardia", sia in altra maniera. L'oratore veneziano doveva adoperarsi con destrezza a sventare trame del genere e ingegnarsi "per tuti modi" ad adempire la sua missione, facendo presente a Janco che il vescovo avrebbe voluto in fondo impedirgli la discesa in Italia in aiuto della repubblica, solo per favorire così gli interessi del duca di Milano, perché costui potesse „dannificarne et offender et impizare la pace". Egli doveva ugualmente insistere presso di lui sulla tesi veneziana già esposta nelle citate istruzioni, mettendo in risalto, come cosa certa, che qualora, con il desiderato soccorso di Janco, la repubblica vincesse la

---

[92] *Doc. XXVI.* Tale doc. è stato erratamente inteso da S. Romanin (*Storia documentata di Venezia*, 2ª ed., Venezia, 1913 [1ª ed. 1855], p. 261) nel senso che il Franco doveva „muovere Giovanni Uniade a venir in soccorso della Repubblica con dieci mila cavalli *per insieme combattere i Turchi*" (il corsivo è nostro).

[93] Teleki, II, pp. 321—325.

guerra in Lombardia e vi imponesse una pace secondo la propria volontà, essa potrebbe facilmente „attender ala impresa contra i perfidi Turchi", ciò che sarebbe stato vantaggiosissimo oltre che ad essa, similmente a lui, al regno d'Ungheria e all'intera cristianità [94]. Insomma, s'ingiungeva al Franco di far capire all'Hunyadi che Venezia non avrebbe potuto partecipare alla crociata, prima di aver ottenuto la vittoria con il suo concorso nella guerra lombarda.

Non dobbiamo però pensare che la repubblica, angustiata dai successi menzionati dello Sforza, sia stata affatto contraria a conversazioni bilaterali — sia pure segrete — di pace con lui, contemporaneamente al congresso plurilaterale di Roma. In verità, sul punto di fare il suddetto appello guerresco a Janco, la Serenissima mandava, in data 15 e 22 novembre a Ludovico Foscarini, allora podestà di Brescia (del resto, un letterato, partigiano risoluto della crociata) che procedasse *ad practicas pacis* [95]. Ciò non impediva il famigerato Consiglio dei Dieci, tribunale segreto della repubblica, di acconsentire una nuova volta, il 23 del detto mese, al piano di far assassinare lo Sforza [96]. La situazione sul fronte lombardo sembrava alla Signoria tanto pericolante da indurla a scrivere, il 27 dello stesso mese, a Giovanni Moro, suo ambasciatore alla corte napoletana, di pregare Alfonso V perché moderasse anche lui le proprie esigenze al congresso di Roma, per non compromettere le prospettive dei negoziati ivi svolti, *quod pax haberi valeat, que, ut verum fateamur, est nobis plurimum necessaria* [97]. Anzi, due giorni dopo Venezia chedeva ai suoi oratori al congresso (Orsato Giustiniani e Cristoforo Moro, futuro doge, 1462—71) di far conoscere agli oratori fiorentini al medesimo convegno *optimam dispositionem et mentem nostram ad pacem*, nonché di mercanteggiare, con quelli milanesi presenti là, sulle terre contestate tra la repubblica e il duca, consentendo che gli oratori di essa facessero all'uopo certe concessioni in proposito [98].

Stretta non solo dalla guerra di Lombardia, ma preoccupata altresì della sorte delle sue colonie e dei suoi interessi commerciali nel Levante, per la cui difesa non disponeva di forze miliari sufficienti, e assai scettica in quanto alle speranze e possibilità del momento per una crociata generale ed efficace, la Serenissima si trovava parallelamente, per la sua iniziativa, in trattative con il sultano dei "perfidi Turchi", vittorioso a Costantinopoli. Pur cercando di scusarsi presso il papa in occasione del congresso romano a causa di tali trattative (lo sbocco delle quali era ancora incerto), essa giungerà, il 18 aprile 1454, ad un accodo con Maometto II [99].

Dopo tutti questi aspetti complicati della politica veneziana molto, troppo realistica, c'è da rilevare una componente comune nei vicendevoli progetti dei belligeranti che si fronteggiavano in Lombardia : come abbiamo

---

[94] *Doc. XXVII.*

[95] Inedito, ASV, *Deliberazioni* (*Secreta*), *1450—1453, Senato I* — reg. 19, f. 224 v (il doc. del 22 nov. allude anche a quello del 15 dello stesso mese, l'anno 1453).

[96] Buser, pp. 71—72.

[97] Inedito, ASV, *Delib.* (*Secr.*), *1450—1453, Senato I* — reg. 19, f. 225.

[98] Inedito, *ibid.* f. 225 v.

[99] Pastor, *Gesch. d. Päpste*, I, p. 635; Kretschmayr, II, p. 361 e dietro lui, talvolta testualmente, Franz Babinger, *Maometto il Conquistatore e il suo tempo* [Torino], 1957 (traduzione italiana riveduta dell'originale tedesco, pubblicato a Monaco di Baviera, in 1ª ed. nel 1953), p. 175.

visto, tanto il duca di Milano, quanto i patrizi della Città lagunare speculavano sullo zelo crociato di Janco. Tanto l'uno, quanto gli altri promettevano a lui la loro partecipazione alla crociata antiottomana soltanto dopo aver vinto la loro propria, mutua guerra inter-italiana e inter-cristiana, valendosi appunto del suo bramato concorso.

La missione del Franco non ebbe il risultato sperato dalla Signoria veneziana. Abbiamo già detto perché Janco non poteva considerare favorevolmente l'idea di prestare aiuto a Venezia con la forza delle armi nella guerra di Lombardia e che invece egli aveva concepito il progetto d'intromettersi per riconciliare le potenze italiana fra loro allo scopo, senza alcun dubbio, di attrarle in una lotta comune contro l'espansionismo turco. Nel corso dei contatti con l'ambasciatore, vale a dire sul finire del 1453 e ai primi giorni dell'anno seguente, a Buda [100], egli scusò quindi il suo rifiuto alle belliche profferte venete. Invocando "le cose de lì occorente" — cioè la situazione del regno d'Ungheria — che gli avrebbero impedito d'intervenire in Italia "cum le forze e zentedarme soe", egli manifestò nondimeno (di nuovo, aggiungiamo, pensando al surriferito documento del 15 novembre scorso, riguardante tale suo proposito) l'intento di venire "a queste parte" personalmente, ma soltanto con un seguito di trecento cavalli, al fine "d'interporse dela pace" , comme si dice nella risposta del senato, il 29 gennaio 1454, ai dispacci del Franco.

La prima versione di questa risposta estremamente cortese nella forma (si tratta naturalmente d'una cortesia diplomatica), apprestata, come di solito, collegialmente, aveva tre "ponenti" (= relatori) tra i membri della commissione senatoriale dei "savi del consiglio" (*sapientes consilii* [*rogatorum*]), detti anche "savi grandi", e uno dei "savi di terraferma", com'è noto, altra commissione di esperti del senato. A capo dei ponenti sulla questione di *Janus* si trovava pure adesso — come in data 22 novembre 1453 — il senatore Niccolò Bernardo, in qualità , ci sembra, di "savio della settimana" [101] in cui si è deliberato nei due casi. Fra i ponenti incontriamo altresì Pasquale Malipiero, procuratore di S. Marco, provveditore in campo sul fronte lombardo nel 1453 e successore fra qualche anno di Francesco Foscari nel dogato. Con la prima versione, messa a scrutinio e approvata ad unanimità, si ordinava all'ambasciatore di comunicare al capitano supremo il compiacimento della Signoria per la risposta ricevuta e il consenso di essa per la desiderata visita ufficiale, di avvisarla inoltre, senza ritardo, del giorno che sarebbe fissato per la partenza, nonché di accompagnare l'ospite gradito, qualora venisse veramente. Nel caso in cui l'Hunyadi risponderebbe di non poter dopotutto venire, l'oratore ne informasse dettagliatamente la medesima, pur restando sul posto per aspettare ulteriori ordini di essa.

Come di consueto, il senato non si limitò nemmeno adesso a deliberare una sola volta la questione che gli fu sottoposta. In effetti, questa prima proposta per la rispota subì nel corso della stessa seduta del 29 gennaio 1454 un emendamento, importante e un po' duro in fondo, sebbene anch'esso molto cortese nella forma. Tale emendamento, approvato in un secondo scrutinio, fu introdotto da altri quattro „savi", con a capo Niccolò Tron (futuro doge, 1471—73), il quale aveva figurato similmente tra i

[100] Janco è tornato in Ungheria da Praga nel dicembre 1453 e, a nome del re, convocò la dieta ungherese a Buda per il 1º gennaio 1454 (Fraknói, *A Hunyadiak és a Jagellók*, p. 129).

[101] Per la denominazione: Kretschmayr, II, p. 95.

ponenti della proposta d'appello all'aiuto di Janco deliberata il 22 novembre scorso. Ci vuole dapprima sottolineare nell'emendamento il bel cenno sulla riputazione e sul valore di comandante dell'Hunyadi: "per la virtù e molta experientia sua accompagnata cum le forze, la Serenissima avrebbe certamente potuto conseguire molti beni de qui", vale a dire nella guerra di Lombardia. Vi si richiedeva poi, in sostanza, all'ambasciatore Franco di comunicargli che, nonostante il rincrescimento di non poter giovarsi del suo soccorso per le ragioni rese da lui note all'ambasciatore stesso, essa gli esprimeva tuttavia la compiacenza che la animava. Nello stesso tempo però il Franco doveva fargli intendere che la visita da paciere, con cui si offriva "molto humanamente", non sarebbe più necessaria, in quanto il papa si era già assunto il ruolo di mediatore e gli oratori delle potenze italiane interessate si trovavano già a Roma per i negoziati di pace. Comunicando tutto questo a Janco, l'ambasciatore doveva considerare la sua missione finita (con fiasco) e rientrare a Venezia [102].

Malgrado tutte le dimostrazioni di rispetto con cui venisse trattato, Renato d'Angiò sembra essere stato alquanto disgustato di vedersi adoperato dalla lega milanese-fiorentina come un condottiero (dello Sforza, suo proprio condottiero di un tempo) per i fini che la stessa lega si proponeva in questa guerra. Perciò, al principio del gennaio 1454, ritornando lui in Francia, [103] dopo l'allarme dell'autunno scorso, le prospettive per la ripresa delle operazioni belliche in primavera non potevano apparire ai Veneziani così fosche. Ciò nonostante, la Serenissima continuava il suo cauto doppio gioco diplomatico che abbiamo constatato più sopra. Caratteristica sotto tale profilo è una delibera del senato in data 21 gennaio, secondo cui Giov. Moro doveva far presente al re di Napoli che i pregadi ritenevano *omnino necessarium, quod tam per pacem quam per guerram solicite providendum sit, quoniam si ita cum effectu fiet et debite provisiones non retardentur, non est dubium, quod de melioribus conditionibus pacis sperari poterit. Si vero pax locum non habebit, tunc etiam in tempore procedi poterit ad ea que gerenda sunt cum recuperatione reputationis et honoris lige nostre.*

Quindi, dopo aver suggerito al re, nel quadro della stessa deliberazione, fra l'altro, provvedimenti riguardanti in comune il fronte toscano e quello lombardo [104], il senato, nel giorno seguente, rispose in modo positivo ad una già rinnovata profferta dei conti di Cilli (Federico e Ulrico). I loro oratori (non conosciamo i nomi di costoro, ma uno di essi poteva essere stato anche adesso Lamberger) esposero che il *comes iunior* — cioè Ulrico, quasi cinquantenne, come l'Hunyadi! — avrebbe voluto *bono et prompto animo* venire personalmente in aiuto e al soldo della repubblica con il numero di soldati da essa desiderato [105]. Come apprendiamo poi da un deliberamento successivo, del 29 novembre — vale a dire in medesima data della surriferita risposta a Janco in seguito al suo rifiuto di soccorso militare — il senato desiderava che Ulrico venisse con tre mila soldati equestri e mille fanti (nella deliberazione del 22 novembre esso

[102] *Doc. XXVIII.*
[103] Simoneta, lib. XXIV, pp. 394—395; Cr. da Soldo, p. 127 e n. 2; Palmerius, p. 171 le istruzioni di Fr. Sforza a Tomaso [de Tibaldis] da Rieti, inviato quale ambasciatore a Renato, al Delfino [Luigi] e al re Carlo VII di Francia, l'8 gennaio 1454 (Buser, pp. 387—388).
[104] Inedito, ASV, *Delib.* (*Secr.*), *1453—1454, Senato I* -reg. 20, f. 6 v.
[105] Inedito, *ibid.*

voleva soltanto *usque ad numerum* di tremila guerrieri a cavallo tra i migliori). Ma gli oratori, nel corso delle lunghe pertrattazioni che avevano intanto avuto con i delegati veneziani, si ostinavano ad offrire *saltem Vm. personarum*, perché lo stesso conte avrebbe voluto acquistarsi *fama et gloria* in questo suo bellico intervento, per ritornarsene poi *ultra montes* [106]. Il soldo preteso però — otto ducati mensili per un milite a cavallo e quattro d. per un fante — sembrava ai veneziani *ex toto esse excessivum et inconsuetum*, anzi, una *petitio omnino inhonestissima* ! Ulrico si offriva d'intervenire sul fronte nel mese d'aprile. Il senato si è dichiarato d'accordo per l'inizio o la metà di quel mese, quale termine più preciso. Ma l'intera faccenda restava ancora in sospeso a cagione del soldo, per la cui eventuale riduzione gli oratori dovevano chiedere nuove istruzioni dai loro padroni [107]. Anche Enea Silvio rammenterà, fra qualche anno, in cenni generali, questa offerta d'Ulrico di Cilli alla Repubblica di S. Marco [108].

I fatti che abbiamo esposti ci consentono di tracciare il seguente confronto generico tra l'Hunyadi e il Cilli. Dopo il progetto della loro associazione in un intervento comune, verso l'estate del 1453, a favore di Milano e contro Venezia, c'è da rilevare una profonda differenziazione nel loro attegiamento di fronte a quest'ultima potenza italiana, sul finire dello stesso anno e al principio del 1454. Janco rifiuta le profferte d'alleanza militare di essa, proponendole invece la sua mediazione per ristabilire la pace tra gli stati della Penisola in vista della loro sperata partecipazione alla lotta contro l'espansionismo ottomano, insomma in attesa di un sostanziale appoggio di ciò che costituiva proprio il senso di tutta la sua vita e della sua prestigiosa missione storica. Al contrario, il Cilli, suo rivale più o meno subdolo e furbo, caduto in disgrazia, offre i suoi servizi alla Serenissima Signoria per il proseguimento della guerra di Lombardia, cupido di lucro, com'è stato sempre, e desideroso di riacquistarsi la potentissima posizione d'oltralpe (ciò che gli riuscirà soltanto più tardi, probabilmente agli inizi del 1455 [109], ma ad ogni modo non in seguito ai suoi rapporti con Venezia).

Un'altra questione che va chiarita : quali erano "le cose de lì occorente", invocate, come abbiamo visto, da Janco per giustificare il suo rifiuto di portare aiuto militare a Venezia nella guerra inter-italiana ?

Egli doveva presiedere all'apprestarsi del regno d'Ungheria accioché potesse fronteggiare di nuovo il pericolo ottomano anche da solo, se non era possibile l'attuazione della crociata generale, di cui si parlava tanto, ma concretamente no se ne faceva niente o quasi. Occorreva anzitutto approffitare della tregua, quantunque incerta, che vigeva ancora con il Gran Turco. Di conseguenza, egli convocò — abbiamo già detto

---

[106] Inedito, *ibid.*, f. 6 (prima deliberazione del 29 nov. su questa materia).

[107] Inedito, *ibid.* (seconda delib. dello stesso giorno sulla medesima materia).

[108] In effetti, il famoso umanista scrive (nel 1458) che il conte — dopo essere stato temporaneamente allontanato dalla corte del re Ladislao e aver tentato in vano di riconciliarsi l'imperatore —, avendo appreso le sconfitte subite dalle milizie venete per opera dello Sforza e di Renato, sperò di rifarsi la fortuna, rivolgendosi a Venezia. Si offrì cioè a portarle in aiuto stipendiato *ingentes* truppe di mercenari boemi (comandati, com'è noto, da Jan Vítovec) e imporre *finem belli* (a favore naturalmente della Serenissima). *Adhibuerunt aures Veneti.* Il suo intervento militare tuttavia non potè più seguire, perché nel frattempo venne conclusa la pace (Aen. Sylvius, *Historia Bohemica*, ed. Helmstedt, 1699, cap. 62, p. 112).

[109] Teleki, II, p. 363 n. 7 (sulla data della riconciliazione del re Ladislao con il Cilli, e il ritorno di costui alla corte reale di Vienna).

— a Buda nel gennaio 1454 una dieta che decretò ampi provvedimenti per la leva d'un potente esercito. Il legato pontificio Castiglione si era recato con ogni probabilità prima alla corte dell'imperatore Federico a Wiener Neustadt [110], poi direttamente alla corte reale di Praga, senza aver preso contatto in precedenza con l'Hunyadi (come s'inquietava il senato veneziano). Ricevuto da Ladislao V sul finire del 1453 [111], il Castiglione lo esortò ad aderire al progetto papale della grande guerra contro i Turchi ed è stato rassicurato dal re in tal senso. Quasi nel contempo si presentarono al re ambasciatori di Giorgio Brankovich, "despota" di Serbia, suocero d'Ulrico di Cilli e gli recarono la notizia che il sultano si apparrechiava a conquistare completamente questo paese vicino al regno e vassallo [112]. Infatti, i Turchi invaderanno la Serbia nell'estate prossima, nell'autunno però saranno sconfitti da Janco, accorso in aiuto dello stesso paese [113].

Tuttavia, i progetti di una crociata generale restarono senza seguito, a cagione soprattutto delle contraddizioni che dividevano le potenze europee e della loro indifferenza ovvero passività allorché si trattava dell'adempimento delle belle parole inneggianti alla solidarietà cristiana. Nonostante la tradizione delle antiche, classiche guerre contro l' "Infedele", nonostante la propaganda che svolgeva il papato e la letteratura dell'Umanesimo, nonostante i disegni mirabolanti delle dieti imperiali e ungheresi degli anni 1454—55, nonché gli sforzi eroici e spesso vittoriosi dei paesi del sud-est europeo sotto la guida di capitani illustri come Janco nel settore danubiano e Giorgio Castriota Scanderbeg, il suo valoroso contemporaneo, in quello albanese della difesa di fronte all'espansionismo turco, — la crociata non rappresentava più un problema di primo piano in grado di scatenare un movimento generale ed azioni concrete di profonda efficacia [114].

★

Infine, per concludere il nostro discorso, mentre le trattative al congresso di Roma fallivano, il doppiogiochismo veneziano riaprì un dialogo segreto con lo Sforza, che condusse, con il tacito assentimento di Firenze, alla pace separata di Lodi tra la Repubblica di S. Marco e il ducato di Milano (il 9 aprile 1454). A questo accordo di compromesso aderirono poi, l'anno seguente, dopo alcune esitazioni, il regno di Napoli e il papato, formando la cosiddetta Lega italica, fra gli stessi cinque maggiori stati regionali italiani, la quale manterrà un relativo equilibrio politico tra essi sino alla fine del sec. XV. Con tutto ciò, per le ragioni surriferite, Giovanni di Hunedoara non avrà da parte italiana, neanche dopo tale riconciliazione delle potenze della Penisola, il soccorso desiderato contro la minaccia ottomana.

---

[110] Ivi si aspettava il suo arrivo, secondo quanto ci fa sapere una lettera di Enea Silvio, data in questa città, il 17 dicembre 1453 (Georg Voigt, *Die Briefe des Aeneas Sylvius vor seiner Erhebung auf den päpstlichen Stuhl*, in „Archiv für Kunde österreichischer Geschichts-Quellen", 16, Vienna, 1856, pp. 407—408, nº 324).

[111] Fraknói, *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római szentszékkel* [Relazioni ecclesiastiche e politiche dell'Ungheria con la S. Sede di Roma], II, Budapest, 1902, p. 91.

[112] Idem, *A Hunyadiak és a Jagellók*, p. 134.

[113] Constantin Jireček, *Geschichte der Serben*, II/1, Gotha, 1918, pp. 201—202; Elekes, pp. 430—431.

[114] Pall, *Skanderbeg et Janco de Hunedoara*, in „Revue ét. sud-est europ.", cit., pp. 15—16.

LE COLLOQUE ROUMANO-ITALIEN «LES GÉNOIS DANS LA MER NOIRE AUX XIII^e — XIV^e SIÈCLES»

Les 27 et 28 mars 1975, se sont déroulés à Bucarest, sous les auspices de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et de l'Accademia Nazionale dei Lincei, les travaux du colloque roumano-italien sur le thème « Les Génois dans la mer Noire aux XIII^e—XIV^e siècles ». La séance inaugurale a été ouverte par le professeur Cristofor Simionescu, vice-président de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui dans son allocution a souligné l'intérêt de la collaboration roumano-italienne dans le domaine de la recherche historique et l'importance du thème de ce colloque, qui permettra de faire mieux connaître l'un des facteurs qui ont influé sur les débuts de la civilisation médiévale roumaine : la présence des Génois dans le bassin du Pont Euxin aux XIII^e—XIV^e siècles.

Le professeur Roberto S. Lopez, de l'Université de Yale, dans sa brillante communication intitulée « L'importanza del Mar Nero nella storia di Genova », a insisté notamment sur les témoignages concernant la route commerciale vers la Chine — dans le cadre de laquelle la mer Noire constituait une étape obligatoire — faisant également des considérations particulièrement intéressantes sur le marché de la soie à Gênes pendant la première moitié du XIV^e siècle.

Dans la même séance, l'académicien Ştefan Pascu, recteur de l'Université de Cluj-Napoca, a analysé « La storiografia romena ed i Genovesi nel Mar Nero », mettant en lumière la préoccupation permanente manifestée dans ce domaine par les historiens roumains, depuis les Chroniqueurs du XVII^e siècle jusqu'à Nicolae Iorga et Gheorghe Brătianu, ainsi que par des auteurs de plus récente date, dont Barbu T. Câmpina, Octavian Iliescu, Radu Manolescu, etc.

Dans l'après-midi du 27 mars, les travaux du colloque ont repris avec la communication de l'académicien Constantin C. Giurescu, « Les Génois au Bas-Danube aux XIII^e—XIV^e siècles ». Après avoir présenté l'ampleur du commerce génois aux bouches du fleuve, l'auteur a analysé un privilège accordé par le roi de Hongrie, Louis d'Anjou, en 1349, attestant le trafic génois sur tout le cours inférieur du Danube. Le pendant de la communication du professeur Ştefan Pascu a été constitué par celle de Giovanna Petti Balbi de l'Université de Gênes sur « Gli studi genovesi sulle colonie del Mar Nero », qui a dressé le bilan plein d'intérêt des recherches effectuées ces derniers temps en Italie.

Le second jour, on a écouté d'abord la communication d'un juriste, le professeur Guido Astuti, membre de l'Accademia dei Lincei, intitulée « L'ordinamento giuridico degli stabilimenti genovesi nel Mar Nero ». L'ample présentation faite par le professeur Astuti, de l'organisation interne des colonies génoises et de leurs rapports avec la métropole, d'un part, et avec les puissances locales, de l'autre, a mis en relief l'une des raisons du succès des marchands de Gênes et de la durée de leurs établissements dans le bassin du Pont Euxin. Dans sa communication « Caffa et la Moldavie face à l'expansion ottomane », Şerban Papacostea, chef de la section d'Histoire Universelle de l'Institut d'Histoire « N. Iorga », a examiné les facteurs qui ont facilité, en dépit des efforts de la Moldavie, la conquête par les Turcs des colonies génoises du bassin nord-pontique : développement de la thalassocratie ottomane, alliance turco-tatare, orientation prépondérante de la Pologne vers la mer Baltique, etc.

Le professeur Geo Pistarino, directeur de l'Institut de paléographie et d'histoire médiévale de l'Université de Gênes, dans son riche exposé sur « Le fonti genovesi per la storia medievale de Mar Nero », a présenté les principales catégories de sources génoises concernant la mer Noire, depuis les sources narratives jusqu'aux registres comptables de Caffa et de Péra. Le professeur Pistarino a ensuite, insisté plus particulièrement sur les registres des notaires qui ont instrumenté dans les colonies de la mer Noire, — catégorie de sources de première impor-

tance pour l'activité des Génois dans cette zone. Le dr. Gabriella Airaldi, dans sa communication dédiée aux « Notai genovesi nel Levante » a relevé entre autres, des aspects intéressants de la cérémonie d'investiture des notaires génois, à la lumière de sources provenant surtout de Caffa.

Octavian Iliescu, conservateur du Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine, a enfin abordé le problème de « La circulation de la monnaie génoise dans les Pays Roumains », soulignant l'importance particulière des monnaies locales frappées à Moncastro, Kilia et Licostomo et le fait que la monnaie génoise y a joué un rôle moins notable que celle vénitienne.

Au cours des discussions en marge des communications, ont pris la parole, outre les rapporteurs, l'académicien Em. Condurachi, le professeur Mihai Berza, Sergiu Columbeanu, Dan Lăzărescu, Maria Matilda Alexandrescu-Dersca Bulgaru, Andrei Pippidi, etc.

Le colloque roumano-italien sur « Les Génois dans la mer Noire » a permis aux historiens des deux pays de mieux préciser les principales tâches d'une collaboration dont on ne peut qu'attendre les fruits.

Ştefan Andreescu

The Ottoman State and its Place in World History, éd. K. H. Karpat, Leiden, E. J. Brill, 1974, 129 p.

Le recueil d'articles *The Ottoman State and its Place in World History* est le neuvième volume de la collection « Social, Economical, Political Studies of the Middle East » dont le but est de « faciliter la communication entre le large public international et les spécialistes des sciences sociales qui étudient le Moyen-Orient ». Paru sous la direction de K. H. Karpat, le volume réunit sept contributions appartenant à des spécialistes réputés de l'histoire ottomane et se propose de substituer à la vieille vision ethnocentrique et nationaliste de l'histoire ottomane une analyse « plus objective et plus compréhensive ». La plupart des articles sont accompagnés d'un « relevant comment » (corrapport).

L'Empire ottoman, le plus durable parmi ceux fondés par les peuples turques, est, selon l'affirmation peut être un peu trop catégorique de l'Introduction signée par K. H. Karpat, « the stepchild of historical studies ». Cet « unjust neglect », auquel s'ajoute comme ironie compensatrice une « bad press » historiographique, a son histoire à elle. La vision européenne de l'État ottoman trouve son origine dans l'esprit et la littérature des croisades; au XIX^e siècle — dominé par la lutte des peuples des Balkans pour l'indépendance nationale — l'antagonisme se laïcise et les notions antagoniques liberté-tyrannie prennent, selon le professeur W. McNeil, la relève des anciennes formules. Après 1921, c'est l'historiographie nationaliste turque même qui cherche, en « purifiant » avec obstination le passé ottoman, les sources « authentiques » de son histoire. De leur côté, les savants orientalistes européens, pour la plupart arabisants, ont été contaminés par le solide préjugé arabe sur la fin de la succession légitime du Prophète après 1258 et, par conséquent, leur intérêt pour l'histoire de l'Empire ottoman a été minime. Aujourd'hui même, les difficultés sont insurmontables lorsqu'on tente de comprendre en termes d'histoire nationale l'Empire ottoman universel. Le but déclaré du recueil que nous présentons est d'offrir des suggestions pour une nouvelle orientation de la recherche et l'élaboration des concepts et des méthodes appropriés au renouvellement du domaine. •

L'étude de A. J. Toynbee *The Ottoman Empire's Place in World History* (p. 15—27) discute trois questions qui retiennent l'attention des spécialistes : l'héritage byzantin, l'archétype nomade et la signification de l'expérience impériale ottomane pour notre époque. En ce qui concerne la première question, l'auteur fait sien un point de vue partagé avec d'illustres prédécesseurs, mais aujourd'hui vivement contesté : « In the Ottoman Empire, the Roman Empire lived on till 1922 » (p. 23). La théorie nomadiste, qui a négligé les antécedents seldjoukides et le mouvementé contexte historique de l'Asie Mineure à la veille de la fondation de l'État ottoman, est l'expression d'une vision un peu désuète et « romantique » selon l'opinion de J. W. Barker, auteur du corrapport au texte de A. J. Toynbee. Pour Barker, la troisième question évoquée par Toynbee est aussi la plus importante : État polyethnique, tout autant que l'Empire byzantin, l'Empire bâti par les Ottomans offre à ce titre des similitudes avec les États-Unis, ce qui fournit matière a comparaison.

Le professeur W. McNeil suggère dans son article *The Ottoman Empire in World History* (p. 34—47) une méthode comparatiste différente, « apriorique » et étayée sur « l'intuition transculturale ». Selon lui, les ressemblances entre le mouvement safavide et protestant ne sont pas tout à fait fortuites ; en ce sens, il est instructif d'étudier en les comparant les réactions déclenchées tant à Constantinople qu'à Rome par ces deux courants d'opposition. De même, l'analyse parallèle de l'histoire des empires ottoman, safavide et moghol ne saurait être que féconde pour la recherche. L'auteur insiste, à juste titre, sur ce qu'il appelle « la révolution de la poudre » et son impact sur l'évolution de l'Empire ottoman. Les moyens financiers immenses dont il disposait ont permis à l'empire des sultans de se ranger du côté des « grandes puissances » dans le cadre de cette « sélection des puissances » qui avait résulté du fait de l'emploi massif de la nouvelle arme — idée chère à F. Braudel. Fort de la supériorité qu'il s'était acquise dans ce domaine, l'Empire ottoman réussit à s'incorporer les steppes du nord de la mer Noire. En même temps, l'utilisation de ces mêmes armes par d'autres puissances a finalement conduit à la déviation du commerce oriental au détriment de l'Empire ottoman.

Constatant que le poids des études économiques dans l'ensemble des recherches consacrées à l'Empire ottoman est encore très faible, Ch. Issarvi s'efforce, dans son étude *The Ottoman Empire in the European Economy* (p. 107—117), de tracer de nouvelles voies, opposées en quelque sorte à l'apriorisme intuitif de W. McNeil, à l'étude de l'histoire ottomane. C'est un retour aux faits positifs, précédant toute généralisation, que prône l'auteur. Il esquisse les domaines qui réclament une recherche documentaire approfondie : population, voies commerciales, commerce (volume, distribution en divers ports, catégories sociales plus actives du point de vue commerciel, effet de l'augmentation du volume du commerce sur l'économie ottomane), investissements étrangers, etc.

Véritable « background » pour le Moyen-Orient ou simple impact pour l'Europe non comprise dans les limites de l'Empire, l'économie ottomane n'a été que l'un des facteurs de l'influence exercée par les Turcs sur le reste du monde. C'est à l'étude de cette influence que sont consacrées les contributions de H. Inalcik, *The Turkish Impact on the Development of Modern Europe* (p. 51—58) et de A. Hourani, *The Ottoman Background of the Modern Middle East* (p. 61—79).

Les méthodes employées par l'Empire ottoman pour devenir « un facteur important de la balance des forces en Europe » sont étudiées par H. Inalcik. Le jeu diplomatique ottoman a eu, comme trait caractéristique constant, sinon comme règle de conduite proprement dite, l'utilisation et l'encouragement de toutes les adversités qui pouvaient servir ses fins : France du roi François I^{er} ou protestants allemands contre les Habsbourg, Gênes, Raguse et Florence contre Venise — voici quelques-unes des adversités habilement exploitées par la Porte ottomane et qui ont sensiblement facilité l'effort de guerre de l'Empire. Les « capitulations » — traités octroyés par les sultans à leurs partenaires — ont été l'instrument efficace de cette diplomatie. En même temps, les sultans encourageaient par l'entremise des capitulations l'activité commerciale à l'intérieur de l'Empire, en s'employant, de la sorte, à stimuler l'économie ottomane, incapable de faire face par ses propres moyens aux nécessités de l'État et de la société ottomane. Mais comme ils ignoraient, aux XVIII^{e}—XIX^{e} siècles encore, la notion de balance commerciale, les Turcs, ne se sont pas efforcés d'encourager les exportations au détriment des importations, ce qui ne pouvait manquer d'influencer l'évolution du capitalisme ottoman.

La domination ottomane au Moyen-Orient (1516—1918) est considérée traditionnellement par les historiens arabes, et pas seulement par eux, une période de régression de la civilisation musulmane. A. Hourani consacre son étude susmentionnée à l'analyse de ce manque d'intérêt et de ses causes. Le motif dominant du refus des Arabes d'intégrer à leur histoire l'époque de la domination ottomane se trouve, selon l'auteur, dans le fait que les Arabes n'ont pas été associés au gouvernement direct par les Turcs (p. 70). Lorsque au XI^{e} siècle le califat arabe ne fut plus en mesure de se régénérer par ses propres moyens, les Turcs fondèrent sur les ruines de l'Empire abbasside une autocratie de type nouveau, c'est-à-dire de caractère militaire, inaugurant ainsi leur grand rôle historique. Dans son expansion, l'ancien beylik d'Osman connaît à partir des années 1516—1517, date à laquelle il incorpore les territoires arabes, la deuxième étape décisive de son « universalisation », après celle marquée par la conquête de Constantinople. La réaction contre l'« usurpation » ottomane sera à l'époque de la Renaissance moderne (nahḍa) la direction dominante dans laquelle se manifesteront les ressentiments et les énergies arabes dans la lutte pour l'émancipation nationale. Le destin des pays arabes ne peut pas être compris en dehors du passé ottoman : « Many of the things Middle Eastern countries have in common can be explained by their having been ruled for so long by the Ottomans ; many of the things which differentiate them can be explained by the different ways in which they emerged from the Ottoman empire » (p. 76). Nous ajoutons que des données récentes confirment l'assertion de l'auteur : même si « al-ummatu'l—ârabiya » vit aujourd'hui divisée entre les frontières nationales, les expériences politiques contemporaines, même manquées, laissent apparaître la vive aspiration — dépassée ou prématurée — des Arabes vers l'unité au-delà des divisions politiques. Derrière le mouvementé tableau événementiel que nous offre le monde arabe contemporain, on devine facilement l'image du passé impérial retrouvée dans le califat arabe, mais inséparable du passé ottoman.

La recherche historique consacrée à l'Empire ottoman bute sur des obstacles qui ne sont pas exclusivement ceux de la documentation, mais aussi ceux qui découlent du manque d'un système de concepts adéquat et unitaire. K. H. Karpat essaie de suppléer à cette lacune dans son étude *The Stages of Ottoman History* (p. 79—98), dans lequel il tente d'esquisser un cadre conceptuel pour une nouvelle vision, selon laquelle « the Ottoman history is the history of a continous social, economic, cultural and political change » (p. 99) et qui devra remplacer « the old, customary classification of this history into periods of growth or expansion, stagnation and decline » (p. 79) par une division « into periods, stages or phases of development and evolution according to the changes in the land system... » (p. 79). Nationalisme, modernisme, réformisme, occidentalisation, etc., ne constituent pas, selon l'auteur, des facteurs détermi-

nants du développement ; pour lui, ils dérivent tous, directement ou indirectement, du « land system ». Cette structuration présente, par l'unité du critère adopté, l'avantage d'une vision globale de l'Empire ottoman, qui embrasse de façon organique en même temps la période, « classique » et les siècles du déclin, presque complètement négligés par la recherche historique. Cependant on aura quelque difficulté a assimiler la tentative de l'auteur de substituer à l'ancienne vision de la « croissance et du déclin » — véritables cadres apriori de la pensée historique — la formule d'un « continous... change », substitution qui nous semble ne pas avoir d'avenir.

Les étapes du développement de l'intérêt scientifique aux Etats-Unis pour l'histoire ottomane et turque sont analysées par S. J. Shaw dans son article *Ottoman and Turkish Studies in the United States* (p. 118—126). Le considérable progrès réalisé dans ce domaine de recherche a été la conséquence de l'intérêt de plus en plus marqué manifesté aux États-Unis au cours du dernier quart de siècle pour les régions ayant appartenu à l'Empire ottoman et pour les réalités politiques qui lui ont succédé.

Virgil Ciocîltan

ELHAC AHMED ALI PACHA, *Traité de politique ottomane*, préparé par les soins de B. Cvetkova, Sofia, 1972.

L'éminente spécialiste bulgare, Bistra Cvetkova, a découvert dans les riches collections de manuscrits turcs, arabes et persans de la Bibliothèque Nationale « Cyrille et Méthode » de Sofia — Section orientale — une source d'histoire ottomane du XVIII^e siècle d'un très grand intérêt. Il s'agit d'un de ces traités politico-didactiques appelés « risal », dû à Elhac Ahmed Ali Pacha. Dans son étude introductive, l'historiene bulgare procède à une analyse approfondie de cet ouvrage : elle y étudie l'époque de la rédaction du-dit traité, la seconde moitié du XVIII^e siècle, qui marqua un tournant important dans l'histoire si agitée de l'Empire ottoman.

En effet, les dernières décennies du XVIII^e siècle virent le système ottoman de plus en plus profondément atteint par la crise et, par surcroît, déchiré du fait de graves conflits intestins, aussi nocifs à sa puissance militaire qu'à son pouvoir politique. La guerre contre la Russie des années 1768—1774 devait témoigner nettement du déclin de la force militaire ottomane, incitant les milieux dirigeants à considérer les mesures immédiates les plus efficaces en vue d'une réorganisation de l'armée afin de rendre aux troupes leur force de frappe initiale. C'est dans cet ordre d'idées que s'inscrivirent des initiatives legislatives, telles les mesures du sultan Abdul Hamid I (1774—1789), qui s'efforça de consolider le système, altéré avec le temps, des domaines militaires, système qui avait perdu de son efficacité. Son « nizamnamé » rend compte de son désir d'apporter des améliorations au potentiel militaire de l'Empire, notamment en renforçant la cohésion des corps de spahis. Si limitées et, parfois, utopiques que soient en général de telles tentatives de réforme, il n'en est pas moins vrai qu'elles reflétent non seulement l'initiative personnelle du sultan, mais aussi un état d'esprit dominant parmi les dignitaires et les hauts fonctionnaires de l'Empire.

Un état d'esprit qui se laisse également saisir dans le traité d'Elhac Ahmed Ali Pacha, que Bistra Cvetkova vient d'éditer. Suivant les précisions de cette-dernière, il s'agit d'un ouvrage encore ignoré par la littérature spécialisée. Malgré quelques réserves, elle considère cette source, compte tenu de sa forme et de sa substance, comme faisant partie de la catégorie des traités politico-didactiques (« risals ») déjà illustrée par ceux d'Ibn-i Nüceim, Molla Hassan Elkafi, Aynî Ali, Kuçibey de Gümürgina, Ali Çauş de Sofia, etc. Généralement, ce sont des ouvrages rédigés par des fonctionnaires ou des personnalités proches de la cour impériale et revêtant la forme de conseils adressés au sultan. L'exemplaire en question a été écrit par Elhac Ahmed Ali Pacha en 1190 (1776/1777) de l'Hégire ; il comporte 66 feuilles de 18,5 × 12 cm. C'est une copie due à Mehmed Nuri, datée du 20 zilhice 1217 (13 avril 1803) et faite vraisemblablement à Vidin. Le texte en est relié en cuir rouge, les deux couvertures ornées de vignettes dorées ; il est écrit à l'encre noire de Chine, en caractères rika.

Frappés par le déclin des anciennes institutions, les auteurs de ces risals sont alarmés, voire révoltés, mais s'il relèvent les indices de la décomposition, ils n'arrivent pourtant pas à en pénétrer les véritables raisons. Pour eux, le système des fiefs militaires, tel qu'il était à son époque de gloire, est toujours le système idéal et ils souhaitent le retour à l'ordre social qu'il représentait. Aussi, les risals abondent-ils en conseils aussi utopiques que naïfs, prônant le retour aux règles de l'ancienne société ottomane, donc à des formes et des conditions d'un passé révolu. Suivant Bistra Cvetkova, c'est également la tendance générale du présent traité,

Elhac Ahmed Ali Pacha (1720—1785) a été l'un des hauts fonctionnaires et chefs militaires marquants de la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. Né à Canik en Anatolie, ses qualités remarquables le font adjoindre en 1769/1770 au quartier général du commandant en chef de l'armée turque opérant en Moldavie pendant la guerre russo-turque de 1768—1774. S'étant distingué, il a reçu le titre de vizir ; il se voit confier en outre le poste important de vali d'Erzeroum. En même temps, il est nommé commandant en chef des troupes du front de Kars. On le retrouve en 1776—1777 vali du vilayet d'Ivas et de nouveau vali d'Erzeroum et de Trébizonde. En 1779, il tombe en disgrâce et est destitué de sa fonction de vizir, mais deux années plus tard il regagne son titre de vizir. Une fois de plus on lui confie le poste de vali d'Erzeroum, qu'il gardera jusqu'à sa mort, en 1785.

Sa participation aux conflits russo-turcs lui avait donné une riche expérience sur le plan des relations internationales. Elle se traduit par l'abondance des informations concrètes de son traité, qui le montre non seulement en tant qu'acteur pris dans l'engrenage des événements du temps, mais aussi comme un observateur alarmé des avatars de l'Empire ottoman entraîné dans les rudes guerres avec la Russie et l'Iran. Ce fut sans doute cette suite de faits dramatiques qui déterminèrent ce chef militaire doublé d'un haut dignitaire de suggérer, fort de son expérience et de sa perspicacité, quelques réformes sérieuses visant notamment l'organisation de l'armée. En effet, Elhac Ahmed Ali Pacha avait saisi la cause première des graves échecs militaires de l'Empire : c'était la désintégration des forces de frappe, spahis, troupes mercenaires et surtout corps de janissaires, profondément atteints par la grande crise du système des domaines militaires féodaux.

Dès le XVI^{e} siècle, les classes dirigeantes ottomanes et notamment celles tout particulièrement intéressées par l'organisation des corps de spahis ont connu des dissensions au sujet de l'étendue des domaines militaires par rapport aux domaines privés, ainsi que des droits revenant à leurs détenteurs respectifs. Les nouvelles tendances qui se dessinaient dans le système des spahis trouvaient un appui plus ou moins direct chez l'autorité suprême. Mais l'incessante tension militaire au sein de l'Empire allait conduire progressivement à son épuisement économique. Aussi, une grave crise financière devait se déclencher vers la fin du XVI^{e} siècle, décuplée par les troubles économiques affectant à l'époque l'ensemble du bassin méditerranéen. Ces circonstances ont incité le gouvernement ottoman à des mesures immédiates afin de reprendre en main la situation. Le système des fermages (« iltizam ») est renforcé de plus en plus durant cette période ; les possesseurs des grands fiefs militaires sont, de leur côté, impliqués toujours un peu plus dans ces affermages.

D'autres facteurs aussi menèrent à la désintégration du système constitué par les corps de spahis. Avec l'assentiment du pouvoir central et avec sa protection, l'aristocratie du sérail commence à accaparer les domaines militaires. L'infiltration de ces éléments étrangers — «ecnebi» comme les désignent les historiens et chroniqueurs de l'époque — introduit dans le système des corps de spahis le capital commercial et usurier, modifiant son ancienne organisation militaire. Or, les modifications sensibles qui s'ensuivirent ont engendré la diminution catastrophique de sa force combattive : en temps de guerre, les appels du Haut Commandement adressés aux spahis restaient sans écho, car bon nombre ne se présentaient même pas et de ceux qui se présentaient beaucoup désertaient le champ de bataille.

Vu la situation, il a falu augmenter le nombre des mercenaires. Mais, par manque de fonds, la solde des troupes n'était pas payée avec régularité, ni les recompenses (« bakchich ») accordées à différentes occasions. D'où les fréquents mécontentements des mercenaires, devenus avec le temps une véritable calamité de la société ottomane. Ces troubles continus ont fait, comme le remarque l'éminente spécialiste bulgare, l'objet de toutes les chroniques de l'époque.

Le déclin du système des fiefs militaires entraîna la dégradation profonde de toute l'administration. Echangées contre des sommes considérables d'argent, les fonctions publiques traitées sur le pied commercial tombèrent entre les mains de personnes incapables ou non préparées à les exercer. La corruption s'est généralisée, en touchant jusqu'à la justice ottomane.

A partir de la seconde moitié du XVII^{e} siècle et au siècle suivant, l'Empire ottoman est en proie à une force centrifuge croissante, notamment à cause de la manière dont les nouveaux riches parvenaient à esquiver leurs obligations civiques. Bientôt aussi des conflits d'ordre financier dressèrent ces-derniers les uns contre les autres, de sorte que le pouvoir central dût trouver et introduire un nouveau type de fermage viager, appelé « malikané ». Sur les terrains ainsi accaparés furent organisées des exploitations agricoles et commerciales, dites « ciftlik », adaptées dans une grande mesure aux demandes du marché en cours de développement. Leur apparition dans les différentes régions balkaniques a eu lieu de différentes manières, avec le concours, dans certains cas, des autorités locales.

L'entrée du capital commercial et usurier dans un domaine naguère encore régi par le système militaire devait donner lieu à des changements essentiels dans la composition et le

comportement de la classe dirigeante. A partir de la seconde moitié du XVII^{e} siècle, les notables de l'endroit acquièrent une grande influence dans l'administration des provinces, sous le nom de « ayan-i vilayet ». Agissant dans l'intérêt des administrations provinciales, le pouvoir central s'est attiré le concours de ces notables du cru, choisis des rangs des Turcs aisés et influents. Peu à peu, ils obtiennent la qualité de fonctionnaires élus, chargés de veiller sur place à l'exécution des ordres du sultan et de servir d'intermédiaires entre le pouvoir et le peuple. Au XVIII^{e} siècle, leur importance augmente au point que, dépassant les limites de leurs obligations initiales, ils deviennent des véritables petits despotes régionaux, tyrannisant le peuple et s'opposant souvent aux décisions de la Porte.

Cette démarche irréversible vers la décomposition impose aux milieux gouvernementaux la tâche de freiner « la course à la ruine ». Un premier pas en ce sens devait être la réforme de l'armée.

L'œil attentif d'Elhac Ahmed Ali Pacha saisit également les autres signes d'altération du système militaire féodal. Il estime, par exemple, très dangereux le fait que de nombreux timariotes accédaient à des fonctions publiques ou bien gravitaient dans l'orbite des vizirs, quand ils ne se glissaient pas dans les rangs de l'armée mercenaire.

Institutions militaires désorganisées, stratégie guerrière désuète, armement desaffecté — voilà autant d'éléments expliquant les échecs de l'Empire ottoman durant sa guerre contre la Russie, en 1768—1774. Ils imposèrent l'adoption des réformes proposées par le baron Tott, diplomate français et expert des questions militaires. Elhac Ahmed Ali Pacha recommande, de son côté, la participation personnelle du sultan et de tous ses vizirs aux campagnes militaires. Il recommande une attention particulière en ce qui concerne le ravitaillement des troupes, par le moyen des réquisitions effectuées dans les raïas, tout en soulignant que de telles réquisitions doivent être faites compte tenu des possibilités réelles de chaque région afin d'éviter les exactions du peuple assujetti. L'éditrice bulgare note à ce propos que cette conception du haut fonctionnaire ottoman est familière aux historiens comme ayant été relevée dès le XVI^{e} siècle dans les ordonnances impériales aussi bien que dans les traités politico-didactiques, où il était dit que « la raïa est la source de revenus, un pilier de la prospérité de l'Etat et de l'aisance de ses dirigeants, la trésorerie du padischah, qui ne doit pas être ruinée par des impôts exorbitants ».

Une bonne partie du traité qui nous occupe est consacrée par son auteur à des remarques relatives aux événements de Crimée, en rapport avec la guerre russo-turque, avec celle de Bagdad et la guerre contre l'Iran. Bien que brièvement, Elhac Ahmed Ali Pacha expose les faits fidèlement, rendant compte de l'incertitude et le chaos qui ont caractérisé la vie politique de la Crimée au XVIII^{e} siècle, devenue le théâtre des rivalités sans fin des membres de la lignée des Ghiraï bataillant pour le titre de khan.

Les relations hostiles avec l'Iran constituaient elles aussi un grave problème politique. Elles entretenaient un climat d'insécurité constante à la frontière orientale, avec d'incessants conflits armés. Ces-derniers aboutirent à la guerre contre l'Iran des années 1776—1779, qui suscita une grande anxiété chez les dirigeants ottomans, dont Elhac Ahmed Ali Pacha se fait le fidèle écho.

Son traité, si riche en remarques pertinentes, rend fort probablement compte non seulement de ses pensées et de son propre état d'esprit, mais aussi du fait que les milieux dirigeants avaient pris nettement conscience de la nécessité d'entreprendre des réformes importantes, notamment dans l'appareil militaire. Cependant la véritable raison, raison essentielle s'il en fût, de la décadence marquée par l'Empire résidait dans le maintien des anciennes institutions féodales. Pourtant, Elhac Ahmed Ali Pacha n'arrive point à se dégager de ce point de vue-là de la mentalité des milieux dirigeants ottomans, qui ne voyaient pas d'autre frein à ce déclin que la simple réorganisation militaire.

De toute façon, ces questions l'ont beaucoup préoccupé, ainsi qu'il l'avoue d'ailleurs dans sa conclusion au traité. Il écrit, en effet : « Tout en observant les événements de ce monde bizarre, j'ai réfléchi, me demandant avec angoisse s'il est vraiment possible de mettre un peu d'ordre dans les affaires du monde, renonçant au sommeil et au repos afin d'écrire sur l'introduction de quelques nouvelles mesures dans le gouvernement de l'Etat et dans l'organisation des affaires militaires, dans la mesure où mes capacités et mon esprit me l'ont permis. Si mon écrit pourra contribuer à toucher au but mentionné, j'aurai la satisfaction que mon nom sera cité par l'histoire ».

On ne peut pas savoir en toute certitude à qui s'adressait ce traité. Ce qui est sûr c'est que bon nombre des conseils concernant les troupes de spahis ont eu un écho sur la réorganisation de cette institution — « Nizamnamé » — par Abdul Hamid I. De même, toute l'activité réformatrice de Halil Hamid Pacha, le grand vizir d'Abdul Hamid I, s'est développée suivant l'esprit des recommandations figurant dans notre traité.

L'introduction substantielle de l'éditrice est suivie du texte du traité, dans ses versions bulgare (5—74) et française (p. 77—151). Les deux versions susmentionnées précédent le facsimilé du texte conservé à Sofia. De sorte que, les historiens de l'Empire ottoman et de la Question orientale disposent tout à la fois d'un document très éloquent relatif à la situation de l'Empire vers la fin du XVIII^{e} siècle, ainsi que de l'interprétation érudite d'une époque de grands changements dans l'Europe du Sud-Est.

Doina Elena Făget

KARIOPHILIS MITZAKIS, Βυζαντινὴ ὑμνογραφία. Τόμος Α'. Ἀπὸ τὴν καινὴ διαθήκη ἕως τὴν εἰκονομαχία. Thessaloniki, 1971, 588 pp.

Après maintes études spéciales, parues dans diverses publications, aussi variées que difficilement accessibles, une synthèse de l'hymnographie byzantine s'imposait nécessairement. On attendait seulement le spécialiste bien calé et avec la force de travail requise pour assumer cette tâche, plus que malaisée à remplir. En effet, des témoignages de l'auteur du présent volume résulte qu'uniquement pour le premier tome, qui arrive jusqu'aux premières décennies du VIII^{e} siècle, il a fallu dix années de travail dans les grandes bibliothèques du monde : Washington, Dumbarton Oaks, Oxford, Paris, Munich et Athènes. Sans doute, M. Mitzakis, avec le concours de son maître Constantin Trypanis, a eu la grande chance de disposer du temps nécessaire à une recherche de ces dimensions. Mais, surtout, il s'est mis en route doté d'une grande passion et mu par un véritable amour pour l'objet de sa recherche.

On peut affirmer que l'effusion lyrique concentrée dans l'hymne constitue l'apport le plus original de la littérature byzantine : elle répondait le mieux au goût de l'époque, arrivant à toucher un public nombreux des siècles durant. La société classique trouvait un divertisment, une école de sagesse aussi, au théâtre, dont la substance, tirée du mythe hellénique, était au fond également de nature religieuse, bien que reflétant avec génie les problèmes fondamentaux et les aspirations des Athéniens du V^{e} siècle av.n.è. Après le triomphe du christianisme, mais surtout après les grandes transformations de structure qui ont conduit peu à peu à l'instauration du régime féodal, les sources spirituelles offertes aux masses populaires étaient deux : la littérature populaire laïque avec des racines profondément plantées dans le passé et la littérature religieuse, celle hagiographique et hymnographique en tout premier lieu. Cette dernière était issue de sentiments de grande vénération ou de reconnaissance ; cependant, elle était fondée aussi sur des nécessités sociales, c'est-à-dire sur l'impératif d'un perfectionnement des manifestations concrètes à partir desquelles devaient se développer les formes extérieures du culte chrétien. On pense, et on l'affirme généralement, que celui-ci était figé, immuable et incapable d'évoluer pour s'adapter aux besoins de chaque époque historique, ce qui est loin de répondre à la vérité dès qu'on considère les choses d'un point de vue plus large et englobant une certaine durée. Il suffit, en ce sens, par exemple, de comparer la langue des premiers textes religieux roumains avec ceux des époques suivantes. On remarquera leur tendance constante à s'améliorer, à embellir, à se créer un style propre, plus raffiné. De nombreux poètes anonymes, dotés d'un sens de la langue très développé ont perfectionné petit à petit ces textes, surtout les passages lyriques, dont quelques-uns sont devenus de véritables perles de la littérature, qui s'offriront comme modèles aux auteurs laïcs.

La littérature chrétienne en langue grecque des premiers sept siècles revêt un caractère particulièrement apologétique et dogmatique, attirant l'attention spéciale de l'historien, du philosophe et du sociologue. Le côté « façade » du culte attirait les personnalités dynamiques et passionnées, qui se jetaient dans l'arène pour combattre en faveur du triomphe de l'Eglise chrétienne, ce qui leur assurait la popularité. Les méditatifs et les poètes donnaient expression aux sentiments profonds de la foi chrétienne, mais ne sortaient que rarement de l'anonymat. Nous disposons de vastes synthèses portant sur les dogmes, alors qu'il manque encore des monographies détaillées de la poésie lyrique chrétienne. En tant que partie composante du culte, celle-ci, et la prière tout particulièrement, répondait aux aspirations directes du peuple. De ce fait, elle eut un très large écho, débordant les limites de la littérature byzantine et influant sur les commencements de toutes les littératures sud-est européennes.

En ce qui concerne les critères délimitant la période couverte par chaque volume, l'auteur donne les précisions suivantes : « Comme ligne de démarcation du matériel de chaque volume j'ai pris la période de la lutte contre les icônes (iconomachie), car avant elle commence le déclin de l'ancien genre de poésie liturgique, *kontakion*, et après débute le premier épanouis-

sement du nouveau genre littéraire, le *canon*. Donc, le premier volume portera exclusivement sur le *kontakion* et le deuxième concernera seulement le *canon* ». Il résulte de ces mots qu'avec le temps, deux genres littéraires s'étaient développés dans le cadre de la poésie lyrique ecclésiastique, chacun offrant un caractère propre nettement dessiné, qui eurent par la suite des répercussions sur le développement de la littérature. Saisir dans le vaste ensemble de la littérature religieuse chrétienne l'éclosion et l'épanouissement de certains genres n'est pas facile, car elle a fait sienne une partie des acquis culturels païens et de la glorieuse tradition classique, en leur ajoutant l'apport d'une littérature populaire anonyme. Ce long processus génétique et de mûrissement concernait aussi de nombreux poètes anonymes provenant de milieux divers, qui avaient pourtant en commun un fonds poétique, fait de sentiments profonds envers la nouvelle religion même si leur expression prenaient des formes différentes. Seul le temps finissait par unir ces formes en un tout unitaire et prédominant, tel le *kontakion*, par exemple. Mais il advenait que de telles formes se figent tout en devenant obligatoires, ce qui entraînait l'imitation servile et leur dégénérescence.

Or, l'intérêt de cet ouvrage réside justement dans l'habilité de l'auteur à analyser et exposer de façon convaincante les résultats de son analyse du processus d'éclosion, développement et déclin progressif de quelques manifestations littéraires concrètes. Le problème central consiste dans la définition de l'essence même de la poésie, ainsi — et surtout — des rapports entre son fond et sa forme. Un sentiment profond devient poésie lorsqu'il est revêtu de la forme adéquate, alors qu'une forme, si parfaite soit-elle mais dépourvue du support d'un fond authentique n'est que lettre morte.

Juste à cette époque, une transformation essentielle est intervenue dans le domaine de la langue grecque : c'est une conséquence de ce que la quantité vocalique a été remplacée peu à peu par l'accent expiratoire. A l'époque antique, le rythme poétique était obtenu grâce à une certaine succession des syllabes longues et brèves, ensuite, après le III^e^ ou IV^e^ siècle, il procédait de la manière dont s'alternaient les syllabes accentuées et non-accentuées. L'accent musical faisait place à l'accent expiratoire et la quantité ne tenait pas un rôle décisif. Ce bond qualitatif a eu lieu après une série d'accumulations quantitatives, prolongées pendant un certain temps, ce qui ne saurait faciliter en rien la tâche de celui qui se penche sur l'évolution de la poésie lyrique de l'époque respective

Autre difficulté à retenir : la ligne exacte de démarcation entre la prose et la poésie. La prose platonicienne, par exemple, comporte beaucoup plus de poésie que les œuvres versifiées de tel ou tel poète dépourvu de talent. Dans une vaste synthèse, Edouard Norden a étudié l'évolution de la prose rythmée pendant plus d'un millénaire, c'est-à-dire depuis le VI^e^ siècle av.n.è. jusqu'au VI^e^ siècle de n.è. et même plus. La littérature chrétienne savante ne peut être comprise en soi ; il faut tenir compte de ses racines profondes qui, notamment pour ce qui est de la forme, remontent à l'époque antique. Ceci a réclamé de la part de l'auteur un effort supplémentaire. Or, ce qui augmente encore plus le mérite de la monographie de M. Mitzakis est justement son savoir à détecter et mettre en lumière comme il convient quelques pièces poétiques d'une rare valeur qui risquaient fort de se perdre dans l'immense océan de la prose. Une autre qualité de son ouvrage se révèle dans le domaine de l'interprétation : c'est sa capacité de dépasser le patriotisme local, en admettant dans la réalisation de certaines œuvres supérieures des traditions anciennes ou des influences extérieures, surtout dans la Méditerranée Orientale, cette plaque tournante de courants culturels multiples. Cette qualité de l'auteur se manifeste aussi par le fait qu'il ne conteste pas l'influence des hérétiques sur la poésie chrétienne. D'autre part, le genre littéraire nommé *kontakion*, éclos vers le milieu du V^e^ siècle, ainsi que l'activité de Romanos le Mélode au siècle suivant — considéré comme un sommet de la poésie lyrique chrétienne des sept premiers siècles — subissent son analyse minutieuse. Comme ce genre de poésie s'accompagnait généralement de musique, l'auteur tente de déterminer le rôle de la musique dans le développement de l'activité poétique, d'autant plus que le rimeur et le compositeur étaient souvent réunis dans une seule et même personne.

H. Mihăescu

MANIO STOÏANOV, *Украса на словянските ръкописи в България*, Sofia, 1973, 250 p.

Manio Stoïanov a étudié et décrit dans le présent ouvrage les ornements des manuscrits slaves couvrant une période de plusieurs siècles (XI^e^ — commencement du XIX^e^ siècle). Il s'agit des fonds manuscrits appartenant à diverses collections de Bulgarie : l'Académie des Sciences, les Bibliothèques Nationales « Cyrille et Méthode » de Sofia et « Ivan Vazov » de Plovdiv, le Musée historico-archéologique du monastère Rila, etc. Leur chiffre monte à 494 exemplaires, rédigés sur parchemin ou sur papier.

Le plus ancien est un exemplaire des Actes des Apôtres, d'Enina, daté du XI^{e} siècle et conservé à la Bibliothèque Nationale de Sofia; le plus récent, de 1826, est un Damascène de maître Todor de Prilop. L'ouvrage reproduit 551 ornements, dont 115 en couleurs; ces reproductions ont fait l'objet d'un choix: l'auteur ne pouvant donner des reproductions pour tous les manuscrits a tenu illustrer par deux ou trois planches les plus importants, et même plus. Par exemple, il donne neuf reproductions en couleurs et deux pages in folio de l'Evangile du pope Dobré du XIII^{e} siècle rédigée sur 127 feuilles de parchemin. De même, l'Evangile de Slepčensco du XV^{e} siècle est illustrée par cinq grandes reproductions en couleurs et trois autres en noir et blanc. Le Psaumier de 1638 a douze reproductions et le Damascène de 1826 précité est illustré de quatre photos en blanc et noir plus deux planches en couleurs.

Dans sa préface, l'auteur note que l'ornement est né en même temps que le livre bulgare, ce livre qui, à l'époque où il n'était pas encore question de l'imprimerie en Bulgarie, dût surmonter des circonstances si difficiles que seul un petit nombre des exemplaires ayant circulé alors s'est conservé jusqu'à nos jours. La plupart de ces manuscrits, quand il n'ont pas été détruits, ont abouti à l'étranger. Sans doute, l'histoire de l'ornement du livre, manuscrit ou imprimé, n'est qu'un chapitre de l'histoire des arts mineurs en Bulgarie, mais il a son importance en tant que tel. Le présent ouvrage entreprend pour la première fois son étude, procédant à la sélection et à l'analyse de ce que l'ornement des manuscrits slaves peut offrir de plus précieux et plus caractéristique. Si l'auteur a limité sa recherche aux manuscrits conservés en Bulgarie, c'est que les manuscrits d'origine bulgare, par leur lieu de rédaction, leur langue ou leur contenu, mais conservés à l'étranger, ne sont pas encore tous dépistés et publiés.

Comme même les livres bulgares les plus anciens sont ornés, l'auteur pense dans son étude introductive (p. 7—45) que l'ornement a dû accompagner dès le début ces écrits, avançant l'hypothèse que ceux de Cyrille et Méthode ou de leurs disciples devaient sans doute s'orner également. C'est le livre et la culture grécobyzantine qui ont déterminé la parution du livre bulgare, sous la haute protection des tzars Boris et Siméon. Les manuscrits bulgares les plus anciens remontent aux X^{e} — XI^{e} siècles; ce sont des Evangiles, des Actes et des Psautiers, c'est-à-dire les ouvrages les plus fréquents du culte chrétien. À l'époque du premier Etat bulgare, Preslav, sa capitale, ainsi que les monastères du temps concentrèrent les écoles spécialisées dans l'écriture et l'ornementation des manuscrits: il s'agissait de « scriptoria » spécialisés, mais qui n'étaient point destinés à acquérir l'importance de leurs pendants byzantins ou de l'Europe occidentale. La beauté de la page manuscrite était mise en valeur la manière dont les caractères étaient moulés. Pour les manuscrits les plus anciens, on s'est servi de l'alphabet glagolitique; le cyrillique lui succéda, dans une écriture onciale. Cette onciale bulgare imite l'onciale liturgique grecque: ce sont des caractères beaux et solennels; les lettres sont reproduites entièrement, sans abréviation, suivant la coutume de la *scriptio continua*, autrement dit sans aucun intervalle entre les mots. La demi-onciale était également répandue.

Au cours des X^{e} —XII^{e} siècles, l'ornement fondamental de la page d'écriture était constitué par les initiales et les vignettes, empruntées de la tradition byzantine, mais s'enrichissant de certaines particularités bulgares (p. 12). Toutefois, ce fut aux XIII^{e} —XIV^{e} siècles que l'ornement du livre bulgare touche à l'apogée de son raffinement. La vie culturelle de cette époque avait pour foyer central Tyrnovo et les monastères de ses environs. Durant cette période, la lettre initiale s'orne d'une figure zoomorphe, reproduite entièrement ou en partie, et devient l'un des traits spécifiques des manuscrits du temps. Par la suite, la combinaison de la lettre avec l'animal respectif — serpent, chien, oiseau, griffon, etc. — se charge de traits fantastiques au point de transformer cette initiale en une véritable énigme. Ce style zoomorphe a connu une grande vogue dans l'ornement du livre bulgare et les scribes des pays voisins l'ont adopté eux aussi (p. 16).

C'est également au XIII^{e} siècle que commence le grand développement de la vignette. De son cadre rectangulaire, délimité par des traits, est née la miniature qui comporte de grandes possibilités décoratives. La miniature bulgare est un lien entre l'ornement de l'ouvrage et son contenu. De là l'apparition des miniatures avec l'image des évangelistes, en tant qu'auteurs ils figurent au commencement des Evangiles. Or, l'introduction du visage humain dans la miniature de la vignette devait élargir la perspective de l'illustrateur, qui s'attachera désormais à combiner ce nouvel élément avec d'autres ornements destinés à l'embellissement de la page écrite. Bientôt, au lieu d'une simple vignette, les images des évangelistes occupent toute une page à part, placée au début du livre, en frontispice. Mais l'espace de toute une page invitait l'illustrateur à soigner les détails, ainsi qu'à leur fournir un cadre susceptible de mettre en valeur quantité d'autres moyens décoratifs.

Ce bel épanouissement devait s'arrêter brusquement à la fin du XIV^{e} siècle, comme une conséquence de la catastrophe qui fit sombrer le deuxième Etat bulgare.

La place de la capitale, Tyrnovo, sera prise maintenant en tant qu'importants centres culturels par les monastères, notamment Ryla. Ce fut là que travaillèrent au XV^e siècle Vladislav le Grammairien, le Pope Gabriel, le Moine Mardari. D'autres centres à mentionner furent les monastères de Slepčensco (dans le voisinage de Bitolie), Zographon ou Chilandar au mont d'Athos, etc.

Au cours du XV^e siècle, le parchemin sera remplacé par le papier, importé d'Italie, par Dubrovnik et « Tzarigrad ». Plus tard on utilisera du papier importé d'Allemagne et aux XVIII^e —XIX^e siècles du papier russe. Pendant la domination ottomane, la copie des manuscrits était encouragée surtout par les supérieurs des monastères ou les lettrés et autres personnes qui les achetaient aux copistes pour les offrir en don à diverses églises. L'orthographe connaîtra à présent trois types différents : de Ryla, médio-valaque et d'Etropol. Pour ce qui est de l'élément ornemental, les initiales commencent à arborer des motifs végétaux : fleurs, palmettes, etc. C'est aussi l'époque du développement de l'*indicateur* — petite indication qui avait pour but d'attirer l'attention du lecteur sur un passage déterminé du texte respectif ; son usage remonte cependant au XIII^e siècle, mais c'est au XV^e qu'il devient fréquent.

De nouvelles tendances se manifestent dans la composition de la vignette aux XVI^e—XVII^e siècles, qui combinent maintenant les motifs végétaux avec les motifs zoomorphes : la tête de serpent ou d'oiseau constitue le final de la lettre fondamentale, alors que deux serpents entremêlés servent à compléter la vignette. Si l'on peut voir dans ces éléments zoomorphes un reflet de l'ancienne tradition des XII^e et XIII^e siècles, il convient aussi de noter que maintenant l'illustrateur renonce aux traits fantastiques en faveur d'un certain réalisme.

L'ample usage du visage humain et des mains en tant qu'éléments décoratifs des manuscrits des XVI^e—XVII^e siècles leur confère un intérêt tout particulier. Au lieu des figures géométriques et des lettres énigmatiques, à griffons, des siècles précédents, une page ornée de motifs floraux et de figures humaines se présente, plus attractive, aux yeux du lecteur.

A cette époque, les frontispices changent aussi. En plus des quatre évangelistes et de David, on y retrouve les images de Moïse, la Vierge, le Christ Pantocrator, les scènes en rapport avec le texte (l'Epiphanie, par exemple), voire la Sainte Table avec les vases liturgiques.

Dans l'intervalle de ces siècles (XVI^e—XVII^e), le répertoire des livres ornés s'élargit : outre les Evangiles, les Actes ou les Psautiers, l'art décoratif s'exerce aussi au profit des Rituels, Missels, Ménologes, Livres de sermons, Recueils des Vies des Saints. Le nombre des centres où l'on s'adonne à la copie des livres croît : cette activité n'est plus le fait unique des monastères, on la retrouve dans les villages et à Sofia. Au point même qu'on peut parler de l'école de Sofia, des centres campagnards des Monts Rhodopes et de l'école d'Etropol.

Le penchant pour l'illustration des textes, relevés aux siècles précédents, devient encore plus accusé au XVIII^e siècle. C'est l'époque des « damascènes » ou recueils de sermons, vies de saints, récits instructifs destinés aux lecteurs peu instruits. A la place des vignettes solennelles, des miniatures et des frontispices, ces ouvrages sont ornés d'images des saints ou de miniatures au commencement des sermons illustrant leur texte. Le motif décoratif imite souvent celui des livres imprimés, des éditions vénitiennes et russes. On ne copie et on n'orne plus l'Evangile. Au XVIII^e siècle, les livres copiés sont d'usage personnel, mais la tradition se poursuit par l'illustration des damascènes, qui connaît même des artisans habiles, tels le Pope Punčo de Mokreš ou le maître d'école Théodor de Pirdop. Ces deux-là, par l'originalité primitive de leurs illustrations sont même l'un des sommets de l'art ornemental du livre manuscrit bulgare. Le Pope Punčo et Sophronii de Vraca sont même les créateurs des premiers autoportraits. Ils achèvent, dans une certaine mesure, l'évolution de l'art ornemental des manuscrits bulgares.

Un paragraphe de cette étude introductive (p. 31) est consacré par l'auteur à l'analyse de l'influence roumaine sur les manuscrits slavons de Bulgarie, influence qui s'exerça par l'intermédiaire des livres écrits et ornés dans les couvents roumains importés ensuite là-bas. C'est dans cet ordre d'idées qu'est mentionnée l'ornementation exceptionnelle de l'Evangile de Suceava, copiée par l'hiéromoine Macaire en 1529, ainsi que celle du Missel de Putna, réalisé en 1672 par l'hiéromoine Gervais, que l'auteur reproduit d'ailleurs in folio (p. 204).

Le reste de l'ouvrage de Manio Stoïanov (p. 50—254) est consacré à la description des 494 manuscrits bulgares. À part la minutieuse description du manuscrit proprement-dit et de ses ornements, l'auteur fournit aussi quelques précisions fort utiles (la date à laquelle le manuscrit a été copié, le dépôt où il est conservé). Le volume s'achève avec une bibliographie des ouvrages spécialisés et avec des résumés en allemand, russe, français et anglais. Cette précieuse recherche scientifique de Manio Stoïanov constitue aussi un acte de culture, fait pour resserrer les rapports entre les peuples du Sud-Est européen.

Paul Mihail

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHAI BERZA (M.B.) ; H. MIHĂESCU (H.M.) ; DIMITRIJ WASILIEV — Leningrad (D.W.) ; EUGENIA IOAN (E.I.) ; J. IRMSCHER — Berlin DDR (Irm.) ; ADOLF ARMBRUSTER (A.A.) ; TUDOR TEOTEOI (T.T.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.D.) ; MARIA ANA MUSICESCU (M.A.M.)

L'année Cantemir — 1973 : 300 ans depuis sa naissance et 250 ans depuis sa mort — nous a apporté, outre une longue série d'études, dont quelques-unes d'un très haut intérêt, des éditions de textes appelées à rendre de grands services aux futurs exégètes de l'œuvre du prince moldave. Il s'agit en premier lieu de l'édition bilingue de DESCRIPTIO ANTIQUI ET HODIERNI STATUS MOLDAVIAE, publiée par les soins du Pr. D. M. Pippidi (Dimitrie Cantemir, DESCRIPTIO MOLDAVIAE — DESCRIEREA MOLDOVEI, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1973, 403 p., illustrations et cartes).

On sait que l'original latin de cette œuvre qui compte parmi les plus importantes de Démètre Cantemir a dû attendre jusqu'en 1872 pour connaître sa première édition. Entre temps, la Description de la Moldavie avait été lue surtout en traduction allemande (1769—1770, dans le « Magazin für die neue Historie und Geographie » de A. F. Büsching et 1771, Frankfurt u. Leipzig), à laquelle s'étaient ajoutées une traduction russe dès 1789 et des traductions roumaines à partir de 1825. L'édition de 1872, donnée par Al. Papiu-Ilarian comme premier volume de l'édition des ŒUVRES de Cantemir, entreprise par l'Académie Roumaine, se basait sur les deux manuscrits conservés alors au Musée Asiatique de l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg et qui restent encore les seuls à nous être connus : un manuscrit incomplet, mais qui porte en marge des notes de la main de l'auteur et une copie complète, pourtant défectueuse, datée de 1727. En attendant que les éditeurs des ŒUVRES COMPLÈTES de Cantemir, dont nous parlerons à l'instant, soient à même de nous offrir un texte de la DESCRIPTIO revu sur les manuscrits, la présente édition, rendue nécessaire par la rareté de celle de 1872, s'est contentée de suivre l'édition Papiu-Ilarian, collationnée à l'excellente copie laissée par ce dernier. Des fautes d'impression ont ainsi été redressées, des inadvertances de Cantemir — si elles lui sont effectivement imputables, et non pas aux copistes — ont été corrigées (en apparat, la leçon de la copie Papiu-Ilarian — I. Massim), de même qu'avec le concours de M. Mehmet et V. Drimba, furent éliminées les nombreuses fautes de transcription ou d'impression des passages cités en turc par Cantemir. Nous avons donc à faire, quant au texte, à une édition améliorée de l'unique que nous possédions jusqu'alors. Elle est accompagnée d'une excellente traduction roumaine, dont nous sommes redevables à Gh. Guţu. Le texte parallèle de l'original et de cette version roumaine est précédé d'une « note sur l'édition » signée par D. M. Pippidi — avec de brèves considérations sur le latin de Cantemir qui mériteraient d'être reprises et développées — et d'une étude introductive de Maria Holban, qui procède à une pénétrante analyse de l'œuvre, destinée à déterminer les étapes de sa genèse. Il serait difficile de résumer cette analyse, avec tout ce qu'elle apporte de nouveau. Contentons-nous de noter que selon M. Holban le texte proposé par Cantemir en 1714 à l'Académie de Berlin n'aurait pas été — ainsi que le pensait P. P. Panaitescu — le DE NEAMUL MOLDOVENILOR, mais effectivement une première rédaction roumaine, dont des vestiges se retrouveraient dans la III^e^ partie du livre actuel et qui serait en même temps le noyau initial du futur HRONIC. La DESCRIPTIO telle qu'elle s'est conservée n'a rien à voir avec un plan quelconque suggéré par l'Académie de Berlin. Elle est le fruit d'une pensée qui évolue continuellement et les deux manuscrits aujourd'hui connus ne feraient que marquer deux des étapes de cette évolution. Le manuscrit aux notes autographes de Cantemir, loin d'offrir

un texte mutilé de certaines de ses parties (I_1, II_{19} et toute la III^e partie), présenterait l'œuvre de Cantemir au stade où elle suivait encore un schéma bipartite. Hypothèse tentante, sans doute, mais qui devra être vérifiée sur les manuscrits.

Un écrit comme celui dont nous parlons, où les informations exactes et d'une extrême variété se mêlent aux interprétations personnelles, intéressées ou non, et aux données erronées ou simplement fantaisistes, exige à chaque moment un commentaire qui guide le lecteur et souvent le spécialiste aussi. Ce commentaire, d'une très grande richesse et d'une information sûre, a été fourni par N. Stoicescu. Enfin, dans un appendice, le problème longuement discuté de la carte de la Moldavie dressée par Cantemir (la carte est reproduite d'après la copie de J.B. d'Anville) est repris par le doyen des géographes roumains, V. Mihăilescu, qui clôt ses remarques pertinentes par cette suggestion qu'on aimerait voir suivre : « Peut-être... qu'un géographe, doublé d'un historien, se chargera de transcrire sur une carte moderne, tout en identifiant chaque localité, le contenu entier de la carte de la Moldavie de Démètre Cantemir. Cela pourrait donner une thèse pleine d'intérêt de cartographie historique » (p. 385).

La même année du tricentenaire Cantemir, les Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie offraient aux lecteurs un premier volume des ŒUVRES COMPLÈTES de Démètre Cantemir, dont elle a eu l'heureuse initiative d'entreprendre la publication. Parue à un siècle de distance de celle, excellente pour son temps, donnée par l'Académie Roumaine en 1872—1901, cette nouvelle édition qui se propose d'être complète et critique à la fois (complète, sans doute, sous réserve de nouvelles découvertes, comme celle de 1950, qui restent toujours possibles, mais qui ne semblent pas susceptibles d'apporter de vraies révélations) devra permettre de mesurer les progrès accomplis par les études cantémiriennes et en même temps donner une base solide aux recherches futures. Il suffit de rappeler que nous manquons encore d'une édition du texte latin de l'HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN, ou bien que l'HISTORIA MOLDO-VLAHICA, qui doit fournir la clé de nombreux problèmes posés par le HRONIC, attend toujours son éditeur. La tâche d'assurer la publication des ŒUVRES COMPLÈTES fut assumée par Virgil Cândea, érudit auquel la connaissance de Cantemir doit déjà beaucoup.

Le premier volume paru de la série est en fait le IV^e des « Œuvres complètes »; il contient l'HISTOIRE HIÉROGLYPHIQUE, dans l'édition de Stela Toma (Dimitrie Cantemir, OPERE COMPLETE, ediţie critică publicată sub îngrijirea lui Virgil Cândea, IV. ISTORIA IEROGLIFICĂ, text stabilit şi glosar de Stela Toma; prefaţă de Virgil Cândea; Studiu introductiv, comentarii, note, bibliografie şi indici de Nicolae Stoicescu. Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1973, 447 p., 25 illustrations hors-texte). Reconnaissons que ce n'était pas le plus urgent, vu que depuis 1965 nous possédions l'édition P. P. Panaitescu — I. Verdeş, qui fut, au moment de sa parution, une vraie révélation et à laquelle, d'ailleurs, les nouveaux éditeurs apportent un juste hommage. Mais il n'y a pas lieu de faire trop les difficiles, car Stela Toma a fait un excellent travail, en donnant, d'après le microfilm de la Bibliothèque de l'Académie (l'unique manuscrit connu se trouve à Moscou, aux Archives centrales d'Etat des anciens actes de l'U.R.S.S.; selon P. P. Panaitescu — I. Verdeş, édition citée, p. XCV, ce manuscrit serait « très probablement un autographe de l'auteur »; les nouveaux éditeurs parlent du « manuscrit original » — pp. 7, 45 — mais aussi — p. 46 — du « texte considéré autographe de Démètre Cantemir », et, à la bibliographie — p. 441 — carrément : « manuscrit autographe »), une transcription interprétative du texte, qui a su éviter les lectures hâtives — en réalité, peut-être, dans certains cas du moins, d'insidieuses fautes d'impression —, les omissions et les ajouts qui s'étaient glissés dans l'édition précédente. Quant à la supériorité d'un système de transcription sur l'autre, c'est aux linguistes de juger. Ils ne diffèrent d'ailleurs pas beaucoup et supposent tous les deux une connaissance de la prononciation moldave du début du XVIII^e siècle qui reste encore hypothétique par endroits. Dans l'ensemble, la transcription de Stela Toma est un peu plus archaïsante et en même temps plus fidèle aux formes dialectales moldaves, ce qui est sans doute un mérite.

Le texte de Cantemir est précédé d'une étude introductive de N. Stoicescu (pp. 9—44) qui, tenant compte, d'une part, du fait que P. P. Panaitescu et I. Verdeş avaient déjà accompagné leur édition d'une analyse de l'HISTOIRE HIÉROGLYPHIQUE qui reste fondamentale et, de l'autre, de la faveur spéciale dont cette œuvre a joui et de la diversité des jugements portés à son égard, a eu la bonne idée de nous donner un aperçu critique des différents points de vue concernant les problèmes principaux qu'elle pose, d'où ne manquent pas non plus les opinions personnelles de l'auteur.

C'est à N. Stoicescu que nous devons encore l'ample commentaire (pp. 293—388) qui éclaire le texte, en insistant aussi bien sur les nombreux personnages de ce « roman historique » (la définition est de Iorga) et sur les faits auxquels on fait allusion, que sur les expres-

sions utilisées par Cantemir — avec renvoi à d'autres auteurs contemporains — et sur les proverbes qu'il cite abondamment.

Le glossaire est dû à Stela Toma, tandis que l'index des noms propres est de N. Stoicescu. Il est bien dommage que les renvois de ce dernier soient faits seulement au texte et non pas aussi au commentaire. Du même sont l'« index culturel » et la bibliographie, qui enregistre jusqu'aux articles parus dans le courant de l'année 1973, mais d'où manque, parce que les histoires de la littérature ont été éliminées, une œuvre essentielle pour l'analyse du contenu historique comme celle de Iorga.

Paru en 1974, le premier volume des ŒUVRES COMPLÈTES de Démètre Cantemir nous apporte la préface générale de Virgil Cândea — pp. 5—14 — qui fait l'historique détaillé des éditions connues par l'œuvre du prince, sans nous renseigner toutefois sur le plan et les perspectives de la nouvelle entreprise. Ainsi qu'il se devait, ce tome qui ouvre la collection est dédié au premier ouvrage sorti de la plume du savant : LE DIVAN OU LA DISPUTE DU SAGE ET DU MONDE (Dimitrie Cantemir, OPERE COMPLETE, I. DIVANUL, ediţie îngrijită, studiu introductiv şi comentarii de Virgil Cândea ; text grec de Maria Marinescu-Himu, Bucureşti, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1974, 489 p., 26 ill, hors-texte + 1 pl. en couleurs).

Le « Divan » avait eu le sort rare dans la vie de cet auteur laborieux, mais malchanceux de ce point de vue, d'être imprimé dès 1698, en roumain et en grec. Après deux rééditions du texte roumain au XIX^{e} siècle (Hasdeu — 1865 et Sion — 1878), ce dernier n'a bénéficié d'une édition scientifiquement valable, malgré tous les mérites de Hasdeu, qu'en 1969. Elle était due à V. Cândea, qui la reprend maintenant dans la série des « Œuvres » qu'il dirige, avec tout ce que son expérience lui a permis d'ajouter depuis lors.

Si la traduction roumaine du texte grec — qui rendra toujours service aux lecteurs moins familiers de la langue de Cantemir — ne figure plus dans la nouvelle édition, en échange cette fois-ci nous avons en parallèle l'original roumain et la version grecque, qui, selon la démonstration convaincante de V. Cândea, n'est ni une traduction appartenant à Cantemir, ni son propre original traduit ensuite en roumain, et d'autant moins l'œuvre d'un autre auteur que le jeune prince aurait seulement traduite en roumain. V. Cândea a aussi accumulé les preuves que la version grecque de l'original roumain appartient à Jérémie Cacavelas, ou, « du moins » — nous dirions « plutôt », en suivant l'argumentation de l'auteur, qui semble un peu hésitant dans ses conclusions (p. 44) — à un lettré crétois qui aurait travaillé — en grande hâte — sous sa direction. Il n'est pourtant pas à croire que, malgré cette hâte évidente, l'intervalle d'environ deux mois entre la date supposée de l'arrivée du manuscrit roumain à Iaşi et celle du 30 août 1698 marquée sur la page de titre du livre imprimé ait pu suffir à ce qu'on réalise aussi bien la traduction en grec que les opérations d'impression (p. 70 ; v. aussi p. 411, n. 9, où ces deux mois sont accordés à la seule impression). D'ailleurs, rien n'oblige à supposer que le texte roumain fût envoyé, en vue de la traduction, en même temps que l'épitre dédicatoire, qui porte la mention [expédié] « d'Andrinople », sans date, mais très probablement, selon les calculs de l'auteur, juin 1698. Dans ce cas, il faudrait déplacer quelque peu en arrière le terme final de la « rédaction définitive » que V. Cândea place entre décembre 1697 — date du retour de la campagne de Hongrie — et juin 1698, lorsque le prince se trouvait de nouveau à Andrinople. Quant à la date du début de l'élaboration de l'ouvrage, rien ne semble permettre encore à l'avancer, même à titre d'hypothèse. C'est bien dommage, car il s'agit justement du moment où Cantemir a commencé à se vouloir auteur, c'est-à-dire à définir sa propre personnalité. On peut se demander, d'autre part, si la campagne de Hongrie, de 1697, était favorable aux recherches de bibliothèque, de manière à permettre au jeune prince qui accompagnait les armées du sultan, de découvrir Wissowatius — qu'il traduira dans la III^{e} partie du DIVAN — et d'autres ouvrages occidentaux (p. 27).

Dans l'établissement du texte, l'éditeur a dû compter non seulement avec les difficultés habituelles aux transcriptions du cyrillique en alphabet latin, mais aussi avec le caractère défectueux de l'édition princeps. Pour la version grecque, qui abonde, elle aussi, en erreurs dans l'édition de 1698, V. Cândea s'est associé Maria Marinescu-Himu.

L'étude introductive de V. Cândea est du plus haut intérêt. Elle soumet à un examen attentif toutes les questions essentielles posées par cette première œuvre de Cantemir : structure et genèse, sources, contenu philosophique, langue et style, version grecque, édition de 1698 et circulation manuscrite (nombreuses copies du XVIII^{e} et de la première moitié du XIX^{e}, d'après le texte imprimé, et même, seule connue jusqu'à présent, une copie de la version grecque), traduction arabe (11 copies du XVIII^{e} siècle identifiées, les deux plus anciennes datant de 1705), rééditions du XIX^{e} siècle, place du DIVAN dans la culture roumaine et dans celle de son époque. Elle indique en même temps les problèmes encore ouverts. Par rapport à l'édition de 1969, elle se présente enrichie des résultats récents de l'auteur et des contri-

butions d'autres chercheurs et plus nuancée dans les jugements sur le sens de l'œuvre et sa position dans le mouvement des idées, en Europe du Sud-Est, à la fin du XVII[e] siècle.

L'édition est accompagnée d'un commentaire pertinent, de glossaires (roumain et grec) et d'un index des noms propres, auxquels font suite un second index, très riche, des auteurs et des œuvres (connues directement ou par intermédiaire), et un troisième des termes philosophiques. Une bibliographie mise à jour (éditions, manuscrits, résumés et remaniements; études sur le DIVAN) clôt le volume.

M. B.

GEORGE SCHREIBER, *Die Römer in Österreich*, Unter Mitarbeit von Wilhelm Alzinger. Societäts-Verlag, Frankfurt/Main, 1974, 259 pp.

A l'époque romaine, l'Autriche englobait le Noricum, ainsi que des parties de deux autres provinces : Raetia et Pannonia. C'étaient des provinces frontalières, au même titre que la Dacie ou la Mésie, d'où maints traits communs. Aussi, une vue juste de leur histoire, à chacune d'entre elles, ne peut-elle être obtenue que par un regard comparatif. C'est ce qui justifie pleinement, selon nous, les mots de Jakob Burckhardt cités en épigraphe par l'auteur du présent ouvrage : « Das wahrste Studium der vaterländischen Geschichte wird dasjenige sein, welches die Heimat in Parallele und Zusammenhang mit dem Weltgeschichtlichen und seinen Gesetzen betrachtet ».

La Dacie resta sous la domination romaine 165 années, le Noricum environ 450 ans et la Mésie plus de 550 ans. Ces différences de durée n'ont eu aucune influence sur la technique de la romanisation, cependant on constate des variations d'intensité dans ce processus, plus marqué en Dacie et en Mésie. Bien qu'il fût une sorte de prolongement de l'Italie, le Noricum ne constitua pas une région de dense colonisation romaine, en raison de son relief montagneux et de son accès particulièrement difficile. La traversée des Alpes se faisait uniquement par quatre routes : 1) à partir des localités actuelles Bologne-Trente-Méran, remontant l'Adige vers Rhétie, par Augusta Vindelicum (Augsburg) jusqu'au Danube; 2) depuis Bolzano, par la vallée de la rivière Isarco (Eisack), Vipidanum, Matreium et Valdidena, pour descendre ensuite le cours de l'Inn jusqu'au Danube, près de Castra Batava (Passau); 3) d'Aquilée, port adriatique, remontant le Tagliamento et la Piave, jusque dans la vallée de la Drava (Drau), aux environs de Linz; 4) toujours depuis Aquilée, par le col de Tarvisio, jusqu'à Santicum (Villach) dans la vallée de la Drava (Drau).

Les villes de l'Autriche romaine étaient situées de préférance dans les vallées débouchant sur le Danube (Lentia-Linz, Lauriacum-Ems, Vindobonna-Vienne, Carnuntum-Petronell) ou sur la Drava (Aguntum-Dölsach, Teurnia-St. Peter im Holz, Virunum-Zollfeld, Flavia Solva-Leibnitz). Mais ces villes n'ont pu retenir un nombre important de la population romanisée en raison de leur manque de terrains suffisants pour une agriculture extensive. Du reste, si elles étaient situées près des cours d'eau navigables, ceux-ci ne conduisaient pas vers le cœur de l'Empire, autrement dit la Méditerranée.

Sur le plan artistique, les monuments archéologiques témoignent de grandes analogies avec l'Italie, plus accusées que celles relevées en Mésie ou Dacie. Par contre, la langue latine trouva plus de facilités pour son expansion dans les vastes étendues du Bas-Danube.

Fréquemment, l'auteur met en parallèle l'abandon de la Dacie par les Romains en 271 et l'évacuation de la Norique en 488. Tout comme dans le cas de la Dacie, l'auteur fournit à l'appui de l'idée de continuité de vie romaine dans la Norique l'argument des témoignages archéologiques et finit par conclure : « Man kann sich ja auch leicht vorstellen, dass trotz Hunger und feindlicher Einfälle nicht alle Menschen ihre Heimat verlassen wollten » (p. 223).

Disons aussi que, doté d'un matériel intuitif adéquat, ce livre est d'une lecture agréable.

H. M.

ANDRÉ STRATOS, Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ′ αἰῶνα. Τόμος Ε′: Κωνσταντῖνος Ε′: 668—687. Hestia, Athènes, 1974, 195 pp.

L'auteur poursuit avec tenacité l'édition de son ouvrage fondamental sur le VII[e] siècle, arrivant à son V[e] tome (les années 668—687), qui sera l'avant-dernier. Parallèlement à cette activité, il publie aux éditions A. Hakkert d'Amsterdam la version anglaise de cet

ouvrage, arrivée à son III^e^ volume. Le principal mérite de cette œuvre réside dans l'analyse approfondie et minutieuse des sources, présentée dans un style clair et fluide. Les études et articles dont se sert l'auteur sont très nombreux, témoignant en égale mesure de la passion de sa recherche et des riches moyens dont il a pu disposer en ce sens.

A cette époque, l'Empire byzantin poursuivait ses guerres contre les Arabes, tout en ouvrant un nouveau front du côté des Bulgares et s'efforçant en même temps de conserver son pouvoir en Italie, en usant des moyens militaires et diplomatiques requis. Dans un chapitre à part, l'auteur décrit la politique intérieure de l'Empire. Un autre chapitre sera consacré à sa politique extérieure, avec la mise en lumière des qualités et faiblesses du règne de Constantin IV.

Si la présentation du matériel par règnes offre certains avantages, conservant la vision des chroniques byzantines, elle émiette néanmoins l'exposé, rendant plus difficiles les vues d'ensemble sur le processus historique au VII^e^ siècle. Comme ce siècle se place à un moment crucial de l'histoire, caractérisé par de profondes transformations de structure, l'auteur sera sans doute obligé de préciser et présenter ses idées d'ensemble sur le siècle étudié.

H. M.

RICCARDO MAISANO, *Un inno inedito di S. Andrea di Creta per la domenica delle palme.* « Rivista di storia e letteratura religiosa », VI, 1970, p. 519—572

Le présent article publie un hymne inédit de St. André de Crète, conservé dans deux manuscrits : le *Vaticanus Graecus* 771, du XI^e^ siècle, et le *Cryptensis* Δ β I (Grottaferrata), du XII^e^ siècle. C'est le premier, plus complet et plus soigné, qui se trouve à la base de la présente édition. Tourné suivant les principes de l'équilibre classique du fond et de la forme, le texte grec évite en égale mesure la vulgarité et les termes techniques par trop abstraits ; il n'use pas de mots rares avec des valeurs stylistiques inédites, mais se maintient à un niveau solennel, conventionnel et courtois, sans tomber dans la rhétorique, comme les éloges prononcés devant les empereurs de Byzance. La version italienne de l'hymne est aussi élégante qu'appropriée.

H. M.

IOANNIS SCYLITZAE, *Synopsis historiarum.* Editio princeps. Recensuit Ioannes Thurn. Berlin, W. de Gruyter, 1973, LVI, 579 pp. (Corpus fontium historiae Byzantinae, V. Series Berolinensis)

Rédigée vers les années 1100, la Chronique de Jean Skylitzès apparaît maintenant pour la première fois séparément, c'est-à-dire en tant qu'ouvrage indépendant. En effet, jusqu'à présent elle ne figurait jamais qu'à titre de source de la chronique de Georges Cedrenus. Son nouvel éditeur a consulté et décrit tous les manuscrits dans lesquels elle est incluse, procédant à leur classification en trois groupes. Chacun de ces trois groupes comporte des manuscrits antérieurs au XIV^e^, voire au XIII^e^ siècle, ce qui implique que l'ouvrage a dû circuler notamment juste après la mort de son auteur, par conséquent surtout au XII^e^ siècle. On remarque, dans certains manuscrits, des interpolations datées du XII^e^ siècle, appartenant probablement, en partie, à l'auteur même.

L'éditeur traite d'interpolations aussi les mots suivants, qui attestent pour la première fois l'existence des Vlaques en 976 : ἀναιρεθεὶς μέσον Καστορίας καὶ Πρέσπας εἰς τὰς λεγομένας Καλὰς δρῦς πάρὰ τινων Βλάχων ὁδιτῶν (David) «a été tué entre Castoria et Prespa à l'endroit appelé les Beaux-Chênes par des Vlaques charroyeurs » (p. 329, 79—80). Ces mots ne figurent que dans deux groupes de manuscrits, dont le plus ancien est du XII^e^ siècle, mais ils manquent dans le reste des manuscrits. Nous pensons qu'il peut s'agir d'un passage originaire, supprimé par les manuscrits ultérieurs, autrement dit que les manuscrits respectifs auraient simplifié le texte primitif pour des raisons de style.

Très riche, l'appareil de la présente édition s'organise sur trois étages (1° — notes historiques ; 2° — sources ; 3° — lectures des manuscrits). Des chiffres marginaux renvoient à la page respective de l'édition de Bonn. L'éditeur suit très fidèlement chaque manuscrit, sans tenter l'unification du texte. Par exemple, sur la même page il écrira θάλαττα et θάλασσα, ἀσηκρῆτις

et πρωτοασηκρῆτις (p. 106, 38). Quelques remarques s'imposent, toutefois. D'abord, les coquilles qui se sont glissées aux pages 187, 68 ; 385, 59. La lecture Σκλαβήνων (147, 20) apparaissant aussi dans les manuscrits de Théophylacte Simocatta doit nécessairement être prise en considération. En ce qui nous concerne, nous pensons que Κίαβα (348, 15) est une erreur de la forme Κίμβα : de cette manière un ensemble de sept manuscrits (A C V B M N H, dont quelques-uns du XII^e^ siècle) comporte la lecture Κίμβα Λόγγου = *Campus Longus*. Dans le passage suivant, il s'agit du néologisme d'origine latine ἄρμα (*arma*) et non de l'ancien mot grec ἅρμα « charette » ; c'est pourquoi, nous proposons d'écrire : περαιοῦνται...οἱ μὲν αὐτοῖς ἄρμασιν, οἱ δὲ πρότερον τὰ ἄρματα ἀπορρίψαντες « les uns passent avec les armes, mais d'autres d'abord jettent leurs armes » (461, 26—27). Il convient de noter que les index des noms propres, des termes techniques, de grammaire grecque et de mots rares sont de véritables modèles du genre. Le mot λέσα (463, 76 et 89) constitue un emprunt d'origine slave, cf. le bulgare *lesa*, le serbo-croate *ljesa*, le roumain *leasă* « claie ». La liste des sources utilisées par l'auteur byzantin compte, entre autres, les noms de Genesios, Glykas, Léon le Diacre, Théophane le Confesseur, Theophanes Continuatus, Zenobios, Zonaras.

H. M.

Defteri i regjistrimit të sanxhakut të Shkodrës i vitit 1485. Paraqitja, hysja, transliterimi, përkthimi the komentet nga (Le cadastre de l'an 1485 du sandjak de Shkodër. Présentation, introduction, translitération, traduction et commentaire par Selami Pulaha). Vol. I—II, Tirana, 1974, 488+488 pp. (Académie des Sciences de la R. P. d'Albanie, Institut d'histoire)

Le premier volume comprend l'introduction, la translitération et la traduction, suivies du commentaire et de l'index en albanais, alors que le deuxième volume contient l'introduction en version française et le texte original. Par son ancienneté, autant que par sa richesse en noms propres et en informations historiques, ce cadastre constitue une source de toute première main, tant pour l'étude de la société médiévale, que pour une meilleure connaissance de la langue albanaise. Le sandjak de Scutari (Shkodër) englobait en 1485 un territoire dont la population prédominante était albanaise; celle-ci débordait d'ailleurs au nord et à l'est les limites des départements actuels de Shkodër et de Bajram Curri. Les limites réelles du territoire qu'elle couvre s'étendent au nord jusqu'à la hauteur de la ville de Vranina et de la rivière Moraça et jusque dans le voisinage de Kasovska Mitrovica. Au sud, ses limites sont sur le Drin Blanc et à la hauteur de la ville Rogovo, englobant entre autres aussi les villes de Pejë (Peć) et de Gjakova. Le matériel publié apporte des précisions en ce qui concerne les relations linguistiques albano-slaves dans cette région et il mérite une étude plus poussée. Les termes d'origine romane ou roumaine sont rares (*Bratul*, *Burmar*, *Çerb*), en revanche la présence turque se fait puissamment sentir. Révélateur pour le caractère de la domination turque s'avère ce souci d'enregistrer les biens sociaux et la population, en vue d'une meilleure exploitation de cette dernière, conforme aux données économiques de l'époque. Toutefois, le relief accidenté, l'absence des routes, ainsi que la résistance opposée par les habitants rendaient cette tâche assez difficile. S'agissant d'un registre du genre détaillé, c'est un document qui « reproduit une grande partie de la toponymie et de l'anthroponymie du sandjak de Shkodër à la fin du XV^e^ siècle. Ces données assument une importance toute particulière pour l'étude de l'aspect ethnique du XV^e^ siècle, surtout pour la connaissance de l'expansion de l'élément albanais à la fin de ce siècle dans les régions limitrophes du sandjak, cohabitées par les Albanais et les Slaves » (vol. II, p. 35).

H. M.

GORIANOV, B. T., *Précis de l'histoire de la philosophie byzantine*. Moscou-Leningrad, 1975, 268 p. (rotaprint, en russe)

Cette monographie est divisée en quatre parties : 1) La période patristique; 2) La lutte autour de l'iconoclasme; 3) La lutte entre nominalisme et réalisme; 4) La période de l'humanisme byzantin (XIII^e^—XV^e^ siècle).

Le livre contient une abondante bibliographie et un résumé en français.

D. W.

MLADEN KUZMANOVIĆ, *Rječnik i komentar Balada Petrice Kerempuha Miroslava Krleže*, Zagreb, Liber, 1972, 195 p.

Jusqu'à présent, les historiens littéraires, les critiques et les traducteurs, yougoslaves ou étrangers, ont évité de parler des 34 ballades, que le grand poète croate, Miroslav Krleža, a dédiées à la classe paysanne, personnifiée par le symbolique personnage de Petrica Kerempuh. Composé tout au long d'une dizaine d'années (1936—1946), ce cycle poétique ne verra le jour qu'à travers une édition unique imprimée à Zagreb en 1946. Ce fait devait avoir nécessairement des répercussions fâcheuses sur la diffusion de l'œuvre poétique en question, aussi, il était grand temps de remédier à une telle lacune. C'est le but de l'heureuse initiative du professeur Kuzmanović, de la chaire de littérature de l'Université de Zagreb, distingué linguiste et spécialiste en stylistique, initiative grâce à laquelle a été imprimé ce Dictionnaire commenté, dans une rédaction d'une grande originalité.

Sa tâche était loin d'être facile, tant en ce qui concerne l'élaboration de l'ouvrage, que pour ce qui est de la méthode de travail choisie par lui. Mais les résultats positifs qu'il a obtenus ont bien recompensé sa peine. En effet, un premier obstacle à surmonter était la langue des ballades, écrites dans le dialecte local croate-caïcavien. Jusqu'à la réforme de L. Gai, en 1836, ce dialecte avait donné des œuvres littéraires, mais la recherche ne lui accorda jamais l'attention qu'il mérite. D'où le besoin, pour l'auteur du Dictionnaire de suppléer aux lacunes par des recherches personnelles. Et, en approfondissant la structure des ballades, il fait la découverte de maintes strates et innovations de la langue dues à Krleža et témoignant de vertus expressives insoupçonnées.

Il y a, dans ces ballades, un ordre chronologique intérieur, saisi par l'auteur du Dictionnaire et qui devient le principe de l'agencement des ballades lors de leur mise en page. Ensuite, mot par mot caïcavien avec son correspondant dans le serbo-croate moderne, les vers sont repris avec des commentaires expliquant les noms et les faits mentionnés textuellement ou de manière allusive, de sorte qu'on finit par avoir une édition bilingue dotée d'un riche appareil critique. Des mentions spéciales signalent les mots étrangers, qu'il s'agisse d'emprunts faits par le poète ou d'héritages de langue. Les latinismes abondent.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, tout ce matériel est regroupé, cette fois suivant un ordre alphabétique : c'est là le véritable dictionnaire. La recherche philologique y trouve un lexique de facture dialectale manié à l'époque moderne avec une grande virtuosité artistique, ce qui le rend digne d'être pris en considération.

Les résultats donnés par cette méthode de travail incitent à son application sur une échelle plus vaste, aux autres littératures de la zone du Sud-Est. Quant à la littérature moderne et contemporaine de langue serbo-croate, ces ballades offrent une mine exceptionnelle pour l'investigation du phénomène littéraire local, car les textes poétiques sont justement ceux qui mettent le mieux en évidence par leur structure même les possibilités expressives du verbe.

En même temps, ce Dictionnaire présente la démonstration éclatante du lien intime des ballades et l'ensemble de la création de Krleža. C'est, pour la critique littéraire, un instrument de travail qui s'avère indispensable pour la simplification d'une démarche, directe et nécessaire, du jugement de valeur . Il n'est pas besoin d'insister à quel point un tel dictionnaire peut faciliter la tâche de l'éventuel traducteur. Il serait tout aussi oiseux de parler de l'opportunité d'un ouvrage qui répond en tout point aux besoins de la valorisation de l'héritage culturel, tendance actuelle qui n'appartient pas uniquement à la littérature yougoslave.

Ajoutons qu'à tous ces mérites d'ordre scientifique, le Dictionnaire revêt encore un, celui-ci d'ordre technique. Il s'agit en effet d'un ouvrage faisant partie d'une série festive, avec un tirage spécial destiné aux bibliophiles, imprimée à l'occasion de l'anniversaire du poète Miroslav Krleža, entré dans sa huitième décennie de vie et de féconde activité dans la République des Lettres.

E. I.

Mendimi politik e shoqëror i Rilindjes kombëtare shqiptare (Përmbledhje artikujsh nga shtypi). 1 : 1879—1908. Pregatitur për shtyp nga Zihni Haskj. Tiranë, 1971

Im Zuge der von der Universität Tirana besorgten Sammlung von Quellen und Materialien zur Geschichte Albaniens erschließt der vorliegende Band Artikel der albanischen Auslandspresse aus der Zeit der Albanischen Liga bis zum Vorabend der jungtürkischen Revolu-

tion, welche über die Entwicklung des politischen Denkens in Albanien und seine divergenten Ausprägungen lebendige Aufschlüsse ermöglichen. Auswertende Einleitungen werden dem Herausgeber des Bandes, Z. Haskaj, und seinem Rezensenten, K. Prifti, verdankt. Die Texte sind inhaltlich geordnet und erscheinen durchweg in albanischer Sprache, auch wenn die Originale italienisch, griechisch, rumänisch, serbisch etc. gedruckt waren ; für das Albanische selbst leistet ein Lexilogus Verständnishilfe. Ohne Hilfe bleibt dagegen der des Albanischen unkundige ausländische Benutzer.

IRM.

Kujtime dhe këngë popullore për luftën çlirimtare të viteve 1918—1920 [Erinnerungen und Volksgesänge auf den Befreiungskampf der Jahre 1918—1920] Tiranë, Universitati shetëror i Tiranës, 1970.

Die Jahre 1918 bis 1920 waren für das albanische Volk eine Epoche des antiimperialistischen Befreiungskampfes für einen unabhängigen albanischen Staat; die Konferenz von Lushnja im Januar 1920 sowie der bewaffnete Aufstand in Vlora im Sommer des genannten Jahres bildeten Höhepunkte der Bewegung. Diese sucht der vorliegende Band, den die Tiranaer Universitätsinstitute für Geschichte und Sprachwissenschaft sowie für Volkskunde gemeinsam vorbereiteten, in ihren unmittelbaren Wirkungen zu erfassen. Er publiziert, einerseits Erlebnisberichte, teils bereits veröffentlichte, teils archivierte, sowie Volksgesänge, die meistenteils erst in den letzten Jahren aufgezeichnet wurden. Ein Minimum an sprachlichen und sachlichen Erläuterungen wird gegeben. Bearbeitet wurde der Band von M. Çami, Q. Haxhihasani, Z. Haskaj und Z. Sako.

IRM.

ISIDORA ROSENTHAL-KAMARINEA, *Kostis Palamas und die Wende in der neugriechischen Literatur*, „Hellenika", Jahrbuch 1973, 64—74.

Kostis Palamas (1859—1943), „der in der kritischen Stunde der Sprachreform der neugriechischen Literatur die geistige und gestalteriche Führung der Dichter seiner Generation übernahm und selbst den Grundstein für eine neue, den europäischen Geisteströmungen verbundene, aber auch auf der griechischen Tradition fußende eigenständige neugriechische Literatur legte, kann mehr als alle anderen den Titel des griechischen Nationaldichters beanspruchen".

IRM.

Θ. ΒΛΑΧΟΔΗΜΗΤΡΗΣ—Th. VLACHODIMITRIS, Ὁ ἄλλος δρόμος — *Der andere Weg.* Hamburg, 1973

Die Sammlung umfaßt acht Gedichte, die im griechischen Urtext in den Jahren 1954 bis 1963 in verschiedenen Literaturzeitschriften veröffentlicht wurden, während die gekonnten Übersetzungen von L.H. La Costa zum ersten Male vorgelegt werden. Sie stellen, da durchweg auf die griechische Gesellschaft bezogen, schätzenswerte Zeitdokumente dar und verdienen es deshalb, hier angezeigt zu werden.

IRM.

HANA HYNKOVÁ, *Europäische Reiseberichte aus dem 15. und 16. Jahrhundert als Quelle für die historische Geographie Bulgariens*, Sofia, Verlag der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften, 1973, 158 S. (10 Abb. + 1 Karte).

Wie uns die Verfasserin in einer *Einleitung* verrät, handelt es sich bei diesem Werk um einen Ergänzungsband einer viel umfangsreicheren Arbeit : *Reiseberichte aus dem 15. und 16. Jahrhundert als Quellen für die Lebensweise und Kultur des bulgarischen Volkes*, Monographie die in bulgarischer Sprache noch vor diesem deutschen Anhang erscheinen hätte sollen.

Unter den verschiedenen Gattungen der historischen Quellen gehört die Reiseliteratur wohl zu den umstrittensten. Durch die Themenwahl dieser Arbeit, als auch der bulgarischen Monographie, die vorwiegend die Nachrichten über Ethnographie und Folklore auswertet, beweist Hana Hynková, daß sie aus den spätmittelalterlichen Reisebeschreibungen diejenigen Stellen herausgreift, durch die diese Quellen den wertvollsten Beitrag zur Vergangenheitserkenntnis liefern. Die Verfasserin hat rund 30 Reiseberichte aus dem 15. und 16. Jahrhundert (einige davon sind bis heute nur handschriftlich bekannt) in ihren geographischen Ortsbezeichnungsangaben eingehend geprüft und daraus dann Schlußfolgerungen über Lage, Ausdehnung, Geschichte der Ortschaften, Wandlungen, Etymologien der Ortsnamen u.dgl.m. gezogen. Sie widmet ihr Hauptinteresse den Reisenden aus dem 16. Jahrhundert, deren Berichte sie durch wenige des 15. Jahrhunderts ergänzt. Eine andere, in erster Linie von den erhaltenen Reiseberichten diktierte, aber auch von der Verfasserin selbst vorgefaßte Einschränkung in der Untersuchung Hana Hynkovás ermitteln wir in der fast ausschließlichen Berücksichtigung der sogenannten „Trajanusstraße" (auch Oberweg, Hauptstraße, Konstantinopelweg genannt), der Mittel- und Westeuropa über Ungarn, Belgrad, Niš, Sofia und Adrianopolis (Drinopolis, Edirne) mit Konstantinopel verband.

Diese bemerkenswerte Leistung der bulgarischen Wissenschaftlerin stellt sowohl ihre Akribie und Belesenheit, als auch ihre geschulte Methode und ihr Orientierungsvermögen auf einem der schwierigsten Gebiete der mittelalterlichen Geschichtswissenschaft unter Beweis. Eine bibliographische Ergänzung: *Călători străini despre țările române*, I—III, Bukarest, 1968, 1970, 1971; auch vermissen wir einen Reisenden des 16. Jahrhunderts von sehr unterschiedlichem Wert: Reinhold Lubenau aus den Jahren 1587/88 (vgl. *Beschreibung der Reisen des Reinhold Lubenau*, hg. von Wilhelm Sahm, 4 Teile, Königsberg, 1912—1930 = Mitteilungen aus der Stadtbibliothek Königsberg, 4, 5, 6, 8).

A. A.

CHARALAMBOS PAPASTATHIS, *L'Eglise et le droit coutumier aux Balkans pendant la domination ottomane*, extrait de « Le droit coutumier et les autonomies sur les Balkans et dans les pays voisins » (Recueil des travaux du symposion international de Belgrade, 1—2 novembre 1971), Belgrade, 1974, p. 187—197 (avec un résumé en langue serbocroate)

Cette communication touche une des questions fondamentales de l'histoire des peuples balkaniques durant les siècles de domination ottomane, à savoir le rôle que l'Église orthodoxe a joué dans la vie laïque des communautés chrétiennes du Sud-Est de l'Europe. On y part de la constatation que « ce caractère politique de l'Église aura la précédence jusqu'à la formation des Etats balkaniques nationaux. Vu, en outre, le déclin de la pensée théologique en Orient, il ne serait pas exagéré de dire que, tandis qu'en cette période (c'est-à-dire celle d'après l'effondrement de Byzance — n.n.) l'Eglise de Rome devient de plus en plus un organisme plutôt religieux et bien moins politique, l'Orthodoxie dans les Balkans se trouve dans une situation inverse ». Il y avait, bien sûr, dans ce rôle politique que l'Eglise orthodoxe a su gagner pendant la domination ottomane, l'empreinte authentique de l'esprit byzantin resté fidèle à la formule centralisatrice et unificatrice des *basileis*, qui a préféré, dans son penchant vers l'unité propre au Moyen Age, la liaison entre les différents éléments de la vie, voire entre les notions puisées aux domaines différents de la vie (par exemple le monde d'ici-bas et celui d'au-delà, la cité terrestre liée à la cité céleste, Constantinople de l'empire et Jérusalème de jadis, le peuple chrétien de l'empire et le peuple élu de l'Ancien Testament, la *politeia* laïque et celle des ecclésiastiques, l'Etat lié à l'Église, etc.).

C'est au nom de cette permanence, de cette tendance vers la synthèse qui n'agréait pas la distinction entre les divers domaines de la vie humaine (comme la Renaissance a abouti à faire dans l'Occident de l'Europe, en mettant de cette façon les fondements de la vie moderne et des sciences de nos jours), qu'on pourrait envisager, à notre avis, le rôle politique qu'une institution religieuse comme le patriarcat de Constantinople a pu jouer pendant la domination ottomane. L'article de M. Papastathis part d'une conception similaire en ce sens.

En soutenant la formule unificatrice de l'empire œcuménique d'autrefois, l'Église orthodoxe a fait survivre le « Byzance après Byzance ». Pour ce qui est de cette survivance byzantine à travers l'histoire de la péninsule balkanique durant la « turcocratie », l'article passe en revue les attributions laïques de l'Église, groupées en trois chapitres : compétences législatives, judiciaires et exécutives.

Il y avait alors trois systèmes de droit dans la région balkanique : le droit ottoman, en vigueur dans les régions conquises par Empire, le droit romain de l'Europe occidentale (dans les régions soumises par les occidentaux, surtout par les républiques maritimes de l'Italie), et le droit coutumier des peuples balkaniques qui présentait une grande diversité d'une région à l'autre et d'un peuple à l'autre. Les intérêts de l'Église concernaient ce dernier cas, car c'étaient ces peuples qui se trouvaient sous sa suprématie spirituelle. Quelle a été donc sa position envers le droit coutumier de ces peuples? Comme élément d'unité, héritier et porteur du droit romano-byzantin, l'Église ne pouvait pas agréer les coutumes, surtout celles qui ne s'inscrivaient pas dans la doctrine chrétienne. Pour ce qui est de la « trimiria », nous croyons qu'une référence à la novelle du patriarche Athanase I[er] (début du XIV[e] siècle) aurait été profitable.

L'auteur s'arrête tout aussi largement sur le pouvoir judicier et exécutif de l'Église, sur le développement et la décadence des tribunaux ecclésiastiques. Il est à souligner le fait que cette décadence s'est accentuée à l'époque du recul de l'empire ottoman et de l'évolution économique et spirituelle des peuples sud-est européens. Un intérêt tout particulier comporte la discussion sur la pratique des indulgences qui a connu une certaine diffusion après le mouvement de Cyrille Loucaris ; on nous annonce en même temps leur édition prochaine.

Nuancé par des faits et des exemples tirés des manuscrits inédits, l'article de M. Papastathis nous offre une image d'ensemble sur un phénomène majeur de l'histoire des peuples balkaniques.

T.T.

GLYKERIA PROTOPAPA-BOUBOULIDOU, Κεῖμενα νεοελληνικῆς λογοτεχνίας (ἀπὸ τὰ μέσα τοῦ ΙΗ' αἰῶνος ὣς τὴν ἐπανάστασι τοῦ *1821*) Athènes, Iannina, 1973, 35 + 352 p.

Si l'anthologie est généralement un genre didactique, offrant au lecteur un recueil d'exemples édifiants pour la compréhension d'un thème, le présent volume a un véritable caractère scientifique, pouvant être employé — grâce à son appareil critique et au choix judicieux des textes — pour des recherches concernant d'intéressantes questions de la culture phanariote. On y trouve des fragments représentatifs de la littérature néogrecque et, ce qui plus est, d'une littérature qui a été généralement créée sur terre roumaine. L'auteur ne manque pas de souligner d'ailleurs, dans sa préface, qu'elle a été rendue possible par le développement de l'enseignement et l'influence des Lumières à Constantinople et dans les Principautés danubiennes. Ce livre nous offre donc — à nous autres Roumains — un aspect de la culture des règnes phanariotes que nous connaissions surtout des manuscrits ou — partiellement — des ouvrages dus aux néohellénistes roumains et grecs, mais dont nous n'avions pas une vue d'ensemble.

Parmi les auteurs choisis, la plupart ont vécu en pays roumain et y ont occupé des fonctions et des dignités. Ainsi, Alexandru Mavrocordat Firaris a même inspiré une pièce de théâtre, en tant que prince de Moldavie ; Al. Calfoglou a dédié la satirique « Ἠθικὴ στιχουργία » aux mœurs de la société valaque à l'époque phanariote ; At. Hristopoulos a laissé un souvenir durable pour les lettres roumaines, D. Fotino et C. Daponte ont consacré des ouvrages à l'histoire des Roumains, pour nous contenter de quelques exemples seulement.

Mais c'est surtout pour l'étude des grandes miscellanées manuscrites de nos bibliothèques que ce volume se montre utile. Cette production de vers phanariote si souvent devenue anonyme, que A. Camariano-Cioran, C. Th. Dimaras, L. Vranousis et Al. Duţu ont évoquée dans maintes recherches, peut être plus aisément cernée, en possession d'un instrument indiquant des données matérielles qui manquent aux manuscrits. Bien des fragments pourront être identifiés à l'aide des « Κεῖμενα » de Gl. Protopapa-Bouboulidou et nous lui en savons gré.

C.P. D.

L. VRANOUSIS, Ὁ φάκελος τοῦ *Byron* στὰ Ἀρχεῖα τοῦ *Metternich*. Δύο μυστικὲς ἐκθέσεις ἀπὸ τὴν Ἑλλάδα τοῦ *1824*, dans „Νέα Ἑστία", tome 95, fasc. 1127, 1974, p. 990—1002. Tiré à part, Athènes, 1974.

Que les dossiers des archives de Metternich nous réservent encore des surprises, nous semble explicable. Mais qu'on y trouve un rapport signé par Vincenzo Micarelli, accusant Byron d'avoir trahi les Grecs auprès des Ottomans, voilà un renseignement tout à fait inat-

tendu ! D'autant plus que l'auteur du rapport, ne se bornant pas à faire cette calomnie, affirme que le poète philhellène aurait été emprisonné par le gouvernement grec, qui voulait « sauver l'Humanité d'un pareil scélérat ». S'appuyant sur plusieurs documents, dus surtout aux consuls étrangers de Grèce, L. Vranousis dévoile l'activité de Micarelli, aventurier dangereux, accusé de différents crimes et délits. Qualifiant de « sacrilège » son rapport contre Byron, l'auteur remarque, à juste titre, que ce qui rend cette action encore plus odieuse c'est la conviction de cet agent de se rendre agréable à ses patrons par une telle infamie ! L'autre rapport, présenté dans cet article, est dû au consul général d'Autriche à Corfu — de Weiss — et traite d'un incident peu glorieux, mais ne manquant pas de pittoresque du voyage de Byron de Zante à Missolonghi.

Si de Weiss ne diminuait en rien la réputation du poète anglais, découvrant seulement des coulisses dont l'histoire peut s'en passer, les accusations de Micarelli méritaient bien le démenti que L. Vranousis a poursuivi dans son enquête.

C.P. D.

S. M. PELEKANIDIS — P. C. CHRISTOU — CH. TSIOUMIS — S. N. KADAS, *The treasures of Mount Athos. Illuminated manuscripts. Miniatures — Headpieces — Initial Letters*, Vol. I, The Protaton and the Monasteries of Dionysion, Koutloumousiou, Xeropotamou and Gregoriou, Athènes, 1973, 496 p., 498 ill. en couleurs

Par la somptuosité de son aspect comme par la richesse de son contenu, ce « Corpus » des miniatures et de la décoration de quelques-uns des « unrivalled examples » de manuscrits byzantins se trouvant au Mont Athos, est une « œuvre monumentale », comme la qualifie à juste titre G. A. Christopoulos dans le Publisher's foreword. Il n'est pas nécessaire de souligner l'utilité de ce livre. Elle est à la mesure du rôle que joue l'art de la miniature à l'intérieur et en dehors de l'Empire tout le Moyen Age durant ; ce luxueux album achève de faire revivre — et d'une manière irréprochable — ce que les études qui ont été consacrées à cet art nous ont appris à comprendre et à apprécier. Discuter à fond ce livre serait refaire le long et tortueux parcours de tout ce que l'on connaît — et aussi de ce que l'on ne connaît pas — de la miniature byzantine et post-byzantine. Un compte rendu complet deviendrait presque une étude comparée, texte et illustration à l'appui. C'est un livre de grand luxe et à la fois un remarquable instrument de travail. Il était parfaitement légitime que la partie essentielle soit consacrée à l'illustration. Mais les auteurs ont eu soin de mettre lecteur et spécialiste dans l'atmosphère si particulière des monastères de la Sainte-Montagne. C'est pourquoi le livre débute par une gravure datant de 1889 (se trouvant à la Gallerie Nationale d'Athènes), avec, en bas, la mer et des bateaux à voile, des barques et même des sirènes, en haut des groupes serrés de moines, tous nimbés, la moitié du corps caché derrière un placide moutonnement de nuages ronds comme des petits pains. Sous la garde de la Sainte Vierge, entourée d'angelots, perchés sur des étages de collines superposées que parcourent les minces rubans des routes sinueuses : les monastères. Il y a aussi des arbres, cyprès surtout, une végétation pauvre, parsemée entre les édifices compliqués rendus dans une perspective invraisemblable. Des moines seuls ou en groupes, des hommes à cheval, à allure de haïdouks, quelques ânes et chèvres : voilà l'image romantique du plus austère, du plus célèbre des groupements monastiques du monde orthodoxe. Ce genre d'image, presque de l'art populaire, est très fréquemment — en peinture, surtout en gravure — reproduit dans les monastères balkaniques. Les Roumains l'ont même fait peindre au début du XVIII^e siècle, à la place du Jugement Dernier sur le mur ouest de l'exonarthex de Polovragi (Olténie). Suit une carte moins connue — de 1798 — de la péninsule Chalkidique, due à Rigas Velestinlis.

La présentation du trésor de chacun des cinq monastères qui font l'objet du livre est précédée par une introduction et une ou deux images des édifices les plus parlants du complexe monastique. C'est l'Athos d'aujourd'hui, imposant toujours, où l'on retrouve Byzance, la Renaissance aussi, ainsi que des époques plus tardives.

Dans ce premier des quatre volumes projetés, les illustrations proviennent de 84 manuscrits. Une courte histoire du Mont Athos, ainsi que son organisation d'ensemble dans le passé et jusqu'à nos jours, précède la description, aussi brève que claire, de chacun des cinq monastères (Protaton, Dionysiou, Koutloumous, Xeropotamou et Grigoriou), ainsi que la mention des plus représentatifs de leurs trésors. Dans l'histoire des nombreux bâtiments de toute sorte qui forment le complexe d'un monastère athonite, il n'est pas rare de rencontrer des noms de princes roumains, dont le rôle de fondateur, de donateur e.a. et la présence active, l'aide

effective — tout au long du Moyen-Age — sont encore insuffisamment connus et appréciés. Des renseignements sur la peinture, sa qualité et son iconographie, sur les peintres byzantins et post-byzantins qui ont œuvré dans ce vénérable refuge de spiritualité, de culture et d'art du monde orthodoxe à l'époque de la turcocratie, des mentions sur les remarquables pièces de broderie liturgique et d'autres œuvres d'art — qui ont si souvent servi de modèle aux artistes et aux artisans des Balkans — enrichissent l'image d'un monde où la foi s'exprimait non uniquement par la prière et l'ascèse, mais très souvent par la création artistique. Quelques-unes de ces œuvres — hélas peu nombreuses (pas de broderie, par ex.)— figurent dans le livre ; nombre de ces pièces d'art sont des dons serbes, bulgares, roumains surtout, pour ne parler que du Sud-Est de l'Europe ; l'unité des arts somptuaires est réelle dans l'essentiel du style, de la technique, de la décoration.

Le dernier chapitre, « Descriptions of the illuminated manuscripts and miniature paintings » comporte une analyse technique de chaque manuscrit (avec l'essentiel de la bibliographie), de ses miniatures, décorations et lettrines.

Pour ce qui est des illustrations, elles parlent d'elles-mêmes ; leur richesse, leur diversité, les détails des ornements et surtout quelques figures, remarquables quant à leur qualité picturale et à leur expressivité (on s'explique aisément l'influence de la miniature sur la peinture murale), offrent une image explicite et complète de cet art somptueux et complexe et qui définit, avec la peinture, l'un des aspects les plus savants de l'art byzantin et de son héritage. L'évolution du sacré au profane, du symbolique au narratif, du somptueux au pittoresque est parfaitement saisissable dans l'évolution au cours des siècles de ce genre d'art. L'illustration du livre en fournit des preuves excellentes.

Cet exceptionnel instrument de travail mériterait une analyse plus large, comportant des références aux manuscrits se trouvant dans d'autres pays (surtout dans les grands monastères : Rila, Putna, Neamţu, Dragomirna, Studenica, aux Météores, etc.), comme aux études et aux problèmes que cet art difficile soulève ; des références aussi à d'autres genres d'art (peinture, broderie liturgique), où l'on retrouve si souvent la preuve du rôle éminent joué par la miniature. Les lignes qui précèdent ne sont qu'un hommage porté à l'initiative de ceux qui ont conçu ce livre et pour son exemplaire réussite scientifique et artistique.

M. A. M.

LIVRES REÇUS

Acta albaniae veneta saeculorum XIV et XV, pars tertia, tomus duodevigesimus, annos MCDXLIII et MCDXLIV illustrans [Josephi Valentini S. J. labore reperta et transcripta ac typis mandata], München, Dr. Rodulpho Trofeniko Verlag, 1974, 354 p.

ALBERGONI, GIANNI & colect., *Panorama des sciences humaines* [Sous la direction de Denis Hollier], France, Le Point du Jour NRF, 1973, 667 p.

ANDRÁSFALVY, BERTALAN, *Néprajzi Jellegzetességek az Észak-Mecseki Bányavidék Gazdasági Életében* (Különnyomata Magyar Tudományos Akadémia Dunántúli Tudományos Intézetének « Az Északi-Mecseki Bányavidék Regionális Vizsgálata » C. Kötetéből, Budapest, 1972, p. 123—167 + 5 p., résumé en allemand).

ANGGELOPOULOU, ATHANASIOU A., Αἱ ξέναι προπαγάνδαι εἰς τὴν ἐπαρχίαν πολυανῆς κατὰ τὴν περίοδον, *1870—1912*, Thessaloniki, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1973, 175 p.

Anthologie der Literatur der griechischen Widerstandsbewegung von 1941 bis 1944 [Herausgegeben von Elli Alexiu], Band II : Poesie, Berlin, Akademie-Verlag, 1971, 390 p.

ARCHONTIDI, ASTERIOU, "Ενας 'Απόστολος τῆς φιλικῆς ἑταιρείας, ὁ 'Ιωσάφ Ευζάντιος (*1773—1845*), καὶ ἡ π. οεπανα στατικὴ τοῦ δραση ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ ΙΓ'τόμου τῶν « Μακεδονικῶν » p. 187—215 + 1 p. résumé en français), Thessaloniki, 1973.

ARGIROPOULOU, ROXANI, Τὸ ἑλληνικὸ βιβλίο στὴν Κύπρο τὸ ιθ'αἰῶνα (Extr. de „Πρακτικῶν του πρώτου διεθνοῦς κυπρολογικοῦ συνεδρίου" T. Γ' 2, p. 11—14), Leukosia, 1973.

ARGIROPOULOU, ROXANI, D., 'O.W.T. Krug καὶ οἱ ἕλληνες — 'Η ἑλληνικὴ μετάφραση τοῦ « Griechenlands wiedergeburt » (Extr. de « 'Ο 'Ερανιστής » ἀρ. 191, ἔτος I', τεῦχος 60, p. 267—273), Athènes, 1973.

Аустро-Угарска и Србија 1903—1908 — Документи из бечких архива —, I (1903) [сабрао и уредно Андрија Раденић], Beograd, 1973, 542 p.

BARDHOSHI, BESIM, THEODHOR KARECO, *Probleme te planifikimit te ritmeve dhe perpjesetimeve*, Tiranë, Universiteti — Fakulteti i Ekonomisë, 1973, 223 p.

Beiträge zur Siebenbürgischen Kulturgeschichte [herausgegeben von Paul Philippi], Köln-Wien, Böhlau Verlag, 199 p.

50. Bericht der römisch-germanischen Kommission 1969, Berlin, Walter de Gruyter & Co, 1971, 309 p.

BERNIK, FRANCÈ, *Pisma frana levca* — Tretja knjiga, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1973, 475 p.

BIANU, GEORGE, *Din dosarele marilor procese politice*, Tome II, Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1973, 294 p.

Bibliografia polskich prac z zakresu slawistyki 1968—1972, T. I. (Archeologia-Etnografia Folklorystyka-Jezykoznawstwo), T. II (Literaruroznawstwo) [Praca zbiorowa pod redakcja Jadwigi Czachowskiej i Jadwigi Puzyniny], Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1973, 372 p. et 534 p.

Bibliographie d'études balkaniques, vol. VI—1971, Sofia, Académie Bulgare des Sciences, Institut d'études balkaniques, 1973, 335 p.

Βιβλιοθήκη 'Αμίλκα Σ. 'Αλιβιζάτου — Κατάλογος — ['Επιμελεία: Δήμητρα Σκ. Πικραμένου], Athènes, Κέντρον Νεοελληνικῶν 'Ερευνῶν E.I.E., 1973, 320 p.

Biographisches Lexikon zur Geschichte südosteuropas, Band I, A—F [herausgegeben von Mathias Bernath und Felix v. Schroeder-Redaktion Gerda Bartl], München, R. Oldenbourg Verlag G.m.b.h., 557 p.

BLAGOJEVIĆ, MILOŠ, *Земљорадња у средњовековној Србији*, Beograd, Историјски Институт, 1973, 463 p.

BROWNING, ROBERT, 'Ο μαρκιανός ἑλληνικός κώδικας XI.31 καὶ ἡ βυζαντινὴ σχεδογραφία, Athènes, 1973, 16 p.

Byzantino-sicula II — Miscellanea di scritti in memoria di Giuseppe Rossi Taibbi, Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1973, 535 p.
Československo-Sovětské vztahy, II, Praha, Universita Karlova, 1973, 154 p.
ČOP, BOJAN, *Prispevek k zgodovini labialnih pripon v indoevropskih jezikih*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1973, 314 p.
Cronica miscelanea de la Sancta provincia de Xalisco por Fray-Antonio Tello, Libro segundo, volumen II, Gobierno del Estado de Jalisco, Universidad de Guadalajara, 1973, 511 p.
Cumhuriyetin 50. Yılına Armağan Edebiyat Fakültesi, Istanbul, Edebiyat Fakültesi Matbaası, 1973, 432 p.
DAHRENDORF, RALF, *Plädoyer für die europäische Union*, München-Zürich, R. Piper & Co. Verlag, 1973, 241 p.
Dimitrie Cantemir domnitor român şi savant de reputaţie mondială — Bibliografie selectivă —, Bucureşti, Biblioteca Centrală de Stat a RSR, 1973, 77 p. + ill. sans numération.
ĐUKANOVIĆ, MARIJA & ZAGORKA JANC, *Оријентални рукописи*, Beograd, Музеј Примењене Уметности, 1973, 46 p. + XXXII p. ill.
ĐURĐEV, BRANISLAV i LAMIJA HAGŽIOSMANOVIĆ, *Dva deftera crne gore iz vremena Skender-Bega Crnojevića* (Druga Sveska), Sarajevo, Akademija Nauka i Umetnosti Bosne i Hercegovine, 1973, 198 p.
Елхаджс Ахмед Али Паша—Османски политически трактат—(Elhac Ahmed Ali Paşa — Traité de politique ottoman —) [Подготвила печат Бистра Цветкова] (en bulgare et en français), Sofia, Народна Библиотека «Кирил и Методий» Ориенталски Отдел, 1972, 151 p. + le fac-similé.
EUAGGELIDOU, TRIF., 'Η παιδεία ἐπὶ τουρκοκρατίας — Εὑρετήριον — ['Επιμελεία: Κώστας Θ. Λάππας] Athènes, Κέντρον Νεοελληνικῶν 'Ερευνῶν E.I.E., 1973, 110 p.
FOUSARA, G. I., Παράρτημα Εὐβοϊκῆς βιβλιογραφιάς, *II/1940—1972* (Μέρος Β') ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ IH/1972 τόμου τοῦ «'Αρχείου Εὐβοϊκῶν Μελετῶν» p. 239—347), 'Εταιρεία Εὐβοϊκῶν Σπουδῶν, sans lieu d'apparition.
GANEV, TODOR N., *Българо-румънски научни и културни връзки 1869—1944 — Документи*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1973, 351 p.
GAVRANOVIĆ, BERISLAV, *Bosna i Hercegovina u doba Austrougarske okupacije 1878. Godine*, Sarajevo, Akademija Nauka i Umetnosti Bosne i Hercegovine, 1973, 386 p.
Germanistica Olomoucensia, III — *Sborník příspěvků z celostátní literárněvědné konference o německé demokratické, antifašistické a socialistické literatuře, Olomouc 1971 —*, Praha, Státní Pedagogické Nakladatelství, 1973, 65 p.
HAUSER, ARNOLD, *Kunst und Gesellschaft*, München, Verlag C.H. Beck, 1973, 241 p.
Hegel et la pensée moderne. Séminaire sur Hegel dirigé par Jean Hypolite au Collège de France (1967—1968) [Textes publiés sous la direction de Jacques d'Hondt], Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 213 p.
HOLTON, DAVID, 'Η ἑλληνικὴ παράδοση τοῦ μυθιστορήματος τοῦ μεγάλου 'Αλεξάνδρου ἡ συνέχεια καὶ ἡ ἐξέλιξή της, Athènes, 1973, 23 p.
IVANOSKI, ORDE, *Балканските социјалисти и македонското прашање—Од 90-тите години на XIX век до создавањето на третата интернационала—*, Skopje, Култура, 1970, 438 p.
JUNG, ROBERT, *Der Jahrtausend Mensch — Bericht aus den Werkstätten der neuen Gesellschaft*, München, C. Bertelsmann Verlag, 1973, 437 p.
KARASEK, ALFRED & JOSEF LANZ, *Krippenkunst in Böhmen und Mähren vom Frühbarock bis zur Gegenwart*, Marburg, N. G. Elwert Verlag, 363 p. + 77 p. ill. + 16 cartes.
KARPOZILOS, APOSTOLOS, *The Ecclesiastical controversy between the kingdom of Nicaea and the principality of Epiros (1217—1233)*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζάντινῶν 'Ερευνῶν, 1973, 108 p. + 1 carte.
Кирил пејчиновик и неговото време, Tetovo, Издавач: Општинско собрание на град Тетово, 1973, 211 p.
[KRIARAS, EMMANUEL] — 'Αναγραφὴ δημοσιευμάτων — *1932—72*, Μὲ τὴν ἐπιμελεία μαθητῶν του, Thessaloniki, 1972, 31 p.
LEGIŠA, LINO, *Liber cantionum carniolicarum — Kalobški rokopis —*, Ljubljana ,Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1973, 228 p.
LIVERI, A. I., 'Αντι—Αἰσθητική — θεωρία — πράξη καὶ ἀντικειμενική ὑποστάτοση τοῦ λόγου, Athènes, 1971, 475 p.
LOTKO, EDVARD, *Lexikální negace v současné češtině*, Praha, Státní Pedagogické Nakladatelství, 1973, 101 p.

Majolika iz Zadra — Izložba gotičke i renesansne keramike—, Beograd, Muzej Primenjene Umetnosti, 1973, sans pagination.

MALTEZOU, HRISA. A., Οἱ ἱστορικὲς περιπέτειες τῆς Κορίνθου στὰ τέλη τοῦ ΙΔ' αἰῶνα (Extr. de «Σύμμεικτα» Τ. Τρίτος), Athènes, 1973, 25 p. + 1 p. résumé en français.

MAMONIS, KIRIAKIS, Τὸ ξενοκρατεῖον κληροδότημα, ὁ Γ. Βιζύνος καὶ τὰ σχολεῖα τῆς Α. Θράκης [Ἀνατύπωσις ἐκ τοῦ «Λειμωνάριου», Ἀθῆνα ΟΓ'—ΟΔ' 1973, p. 379—401].

MANTOUVALU, MARIAS, Ἡ ἑλληνικὴ «θεματογραφία» στὴ δύση καὶ οἱ κώδικες VAT. GR. 1733, 1826, 1890, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1973, 20 p.

MATKOVSKI, ALEKSANDER, *Диетот-крвнината во Македонија и на Балканскиот полуостров за време на турското владеење* (avec un résumé en français), Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1973, 127 p.

MAŽURAN, IVE, *Stanovništvo Osijeka 1693—1703*, Osijek, Građa za Historiju Osijeka i Slavonije, 1974, 344 p.

MERCATI, SILVIO GIUSEPPE, Δημοτικά κείμενα ἐκ τῶν χειρογράφων τοῦ Ἀλλατιοῦ, Athènes, 1973, 14 p.

MÉREY, KLÁRA T., *Az Észak-Mecseki Bányavidék Ipartörténetének fö Vonásai a Felszabadulásig* (Különnyomat a Magyar Tudományos Akadémia Dunántúli Tudományos Intézetének «Az Észak-Mecseki Bányavidék Regionális Vizsgálata» C. Kötetéből, Budapest, 1972, p. 35—67 + 4 p. résumé en allemand)

Мешовита Грађа (Miscellanea), Књ 2, Beograd, Историјски Институт, 1973, 338 p.

MIJOVIĆ, PAVLE, *Менолог-историјеко-уметничка истраживања*, Beograd, Археолошки Институт, 1973, 442 p. + 282 ill.

MORISON, SAMUEL ELIOT, *The Oxford history of the american people*, vol. II, 1789—1877, New York-London, A mentor book from New American Library — The New English Library Limited, 1972, 540 p.

MOUTSOPOULOU, NIKOLAOU, Ἀνάσκαφὴ τῆς Βασιλικῆς τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλείου (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Ε' τόμου τῆς ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς πολυτεχνικῆς σχολῆς, Vol. V (1971—72), Thessaloniki, Ἀριστοτελεῖον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης, 1972, 435 p. inclusif le résumé en français (17 p.) + 128 p. ill., (le volume renferme en plus Βυζαντινὰ κρανία τῆς Πρέσπας ὑπό Ἀ. Ν. Πουλιανοῦ, 12 p. + 3 planches et Ὀδοντολογικὰ γνωρίσματα κρανίων ἀπὸ τὸν Ἅγιο Ἀχίλλειο τῆς Πρέσπας ὑπὸ Ἀθήνας Ι. Δούρη, 7 p.

NAĐ ŠANDOR, *La nécropole de Mečka*, Novi Sad, Musée de la Voivodina, 1973, sans paginations.

NOUR, ALY, E. Th. Soulogianni, Τό Ἰσλάμ καί οἱ ἕλληνες ὑπήκοοί του. Ἡ ἑλληνίδα στὰ χαλιφάτα Athènes, 1973, 16 p.

OSTROGORSKY GEORG, *Zur byzantinischen Geschichte—Ausgewählte kleine Schriften—*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973, 244 p.

OTAŠEVIĆ, DUŠAN, 31.III.—24.IV.1972 (Katalog-Reprodukcije), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1972, sans pagination.

F. PARADISO, *Maestri ed idee nello studio catanese dopo l'Unità*, Catania, 1972, 277 p. + index.

PASADAIOS, ARISTEDOU, Ἡ λαϊκὴ ἀρχιτεκτονικὴ τῆς Ἴμβρου. Athènes, Ἀκαδημία Ἀθηνῶν, 1973, 76 p. + 22 p. ill.

PEROCCO, GUIDO/ANTONIO SALVADORI, *Civiltà di venezia*, vol. 1 (*Le origini e il medioevo*), Venezia, La Stamperia di Venezia Editrice, 1973, 390 p.

Pictures from the past of the healing arts — Semmelweis medical historical museum, library and archives — [Edited by József Antall — Preface by Sándor Fekete], Budapest, Semmelweis Orvostörténeti Múzeum, Könyvtár és Levéltár, 1972, 129 p.

POPESCU, AUREL, *La Dacie et l'enigme Gaius* (Extr. de «Studia et Documenta Historiae et Iuris» XXXIX (1973), p. 496—511), Romae, Pontificia Universitas Lateranensis.

Povezi i okovi knjiga iz Jugoslovenskih kolekcija, Beograd, Muzej Primenjene Umetnosti, 1973, 119 p.

Πρακτικά τοῦ πρώτου διεθνοῦς κυπρολογικοῦ συνεδρίου (Λευκωσια 14—19 Ἀπριλίου 1969), Τόμος Γ' — Νεώτερον τμῆμα —, Μέρος Α' ἱστορία — γεωγραφια [Επιμέλεια: Θεοδώρου Παπαδοπούλου et Μενελάου Χριστοδούλου] (en français, anglais, grec, allemand), Leukosia, 1973, 464 p. + 5 ill.

Прилеп и прилепско низ историјата, Книга втора — *Меѓу двете светски војни и народноослободителната војна* — , Prilep, Институт за национална историја — Скопје, 1972, 346 p. + 6 cartes.

Principles of international law concerning friendly relations and cooperation [Edited by Milan Šahović], Beograd, The Institute of International Politics and Economics & Oceana Publications, Inc.; Dobbs Ferry, New York, 1972, 450 p.

PSELLO, MICHELE, *Epistola a Giovanni Xifilino*—Testo critico, introduzione, traduzione e comentario [a cura di Ugo Criscuolo], Napoli, Università — Cattedra di Filologia Bizantina, 1973, 85 p.

PSELLO, MICHELE, *Epistola a Michele Cerulario*—Testo critico, introduzione, traduzione e note [a cura di Ugo Criscuolo], Napoli, Università — Cattedra di Filologia Bizantina, 1973, 52 p.

'Η Πτέρυξ Σταματοῦ Δέκοζη Βούρου, Athènes, Μουσεῖον Μπενάκη, 1973, 45 p.

Recherches de philologie et de linguistique, Troisième série [publiées sous la direction de M. Hofinger], Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1972, 175 p.

Реферати на македонските слависти за VII меѓународен славистички конгрес во Варшава, Skopje, 1973, 192 p.

RISTOVSKI, BLAŽE, *Наце Д. Димов* (1876—1916) (avec un résumé en français), Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1973, 97 p.

RÓZSÁS, LAJOS, *Az Észak-Mecseki Bányavidék Mezögazdaságának Alakulása* (Különnyomat a Magyar Tudományos Akadémia Dumántúli Tudományos Intézetének « Az Észak-Mecseki Bányavidék Regionális Vizsgálata » C. Kötetéböl, Budapest, 1972, p. 69—101 + 11 p. résumé en allemand).

RÓZSÁS, L., *Az Észak-Mecsecki Bányavidék Regionális Kutatásának Módszere és Eredményei* (Különnyomat a Magyar Tudományos Akadémia Dunántúli Tudományos Intézétének « Az Észok-Mecseki Bányavidék Regionális Vizsgálata » C. Kötetéböl, Budapest, 1972, p. 9—16 + résumé en allemand p. 253—258).

RZOUNEK, VITĚZSLAV, *Realismus a soudoba próza*, Praha, Universita Karlova, 1973, 60 p.

Шајкошка-Природа Краја —Novi Sad, Војвођански Музеј-Матица Српска- 1971, 159 p.

Салон Самоуких Ликовних Уметника (catalogue de l'exposition du 17. oct. — 17. nov. 1972), Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника, sans pagination.

Самостална Изложба Слика Саве Секулића (catalogue de l'exposition du nov.-dec. 1972), Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовник Уметника, sans pagination.

Сборник в памет на професор Александър Бурмов—Българско историческо дружество—, Sofia, Издателство Наука и Изкуство, 1973, 471 p.

ŠEJKA, LEONID (catalogue de l'exposition de oct.-nov. 1972 — Retrospektivna Izložba 1952—1970), Beograd, Muzcj Savremene Umetnosti, 75 p. + ill. + résumés.

SIMEONIDI, HARALAMPOUS P., Οἱ Τσάκωνες καὶ ἡ Τσακωνία — Συμβολὴ στὴν ἑρμηνεία τῶν ὀνομάτων καὶ τοῦ 'ομωνύμου βυζαντινοῦ θεσμοῦ τῶν καστροφυλάκων —, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν 'Ορευνῶν 1972, 187 p.

SIVEC, JOŽE, *Kompozicijski Stavek Wolfganga Stricciusa*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti — Razred za Zgodovinske in Družbene Vede —, 1972, 89 p.

SPADARO, MARIA DORA, *Sui FF. 174—183ᵛ del cod. Vat. gr. 840* (Esstratto dal « Siculorum Gymnasium » N.S. a XXVI n. 2 — Catania — Luglio-Dicembre 1973, p. 363—386).

SPADARO, MARIA DORA, *Sull'insegnamento di Fozio e sull'Accademia Patriarcale* (Estratto dal « Siculorum Gymnasium » N. S. a. XXVI n. 2 — Catania — Luglio-Dicembre 1973, p. 286—304).

SPYRIDAKI, KONSTANTINOU, Μελέται, διαλέξεις, λόγοι, ἄρθρα, 'Ιστορικοφιλολογικαὶ μελέται καὶ διαλέξεις, Τόμος Α', Μέρος Α' & Β', Leukosia, 1972, 410 p. et 478 p.

SPIRIDONAKIS, B. G., *Empire ottoman inventaire des mémoires et documents aux archives du ministère des affaires étrangères de France*, Thessaloniqi, Institute for Balkan Studies, 1973, 536 p.

STILIANOU, PETROU & KOSTAS P. KIRRIS, 'Ο ἅγιος Δημητριανός Κυθρέας, Leukosia, 'Εκδοτικός Οἶκος « Λωτός » 1973, 122 p.

Сто години Българска Академия на науките 1869—1969, II et III, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1972, 396 p. et 766 p.

Страны средиземноморья в эпоху феодализма — межвузовский сборник, Выпуск 1, Gor'ki, Горьковский Государственный Университет Им. Н. И. Лодачевского, 1973, 122 p.

STROTHMANN, WERNER, *Johannes von Apamea*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1972, 210 p. + 220 p. Syrischer Text.

Studia slavica pragensia — Akademiku Bohuslavu Havránkovi k Osmdesátinám — [Uspořádali Vladimir Barnet, Vladimir Hrabě, Václav Křistek, Jan Petr, Jaroslav Porák, Milan Romportl], Praha, Universita Karlova, 1973, 254 p.

SZITA, LÁSZLÓ, *A Baranyai és Pécsi Munkásság Szakszervezeti Mozgalma a Szerb Megszállás Idcpén, 1918—1921* (Extr. de Dunántúli Tudományos Gyüjtemény 117, Series Historica 66, p. 179—214), Budapest, 1972.

TANSEL, FEVZIYE ABDULLAH, *Ömer Seyfeddin'in Şiirleri* [Araştıran ve Hazırlayan ~], Ankara, Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1972, 86 p.

TEKIN, ERDOĞAN, *Metalbilim işlem terimleri sözlüğü*, Ankara, Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 312 p.

TODOROVSKI, MILE, *Партизанските одреди и народноослободителната војска на Македонија во ослободителната војна и револуцијата 1941—1944.* Skopje, Институт за Национална Историја, 1972, 321 p.

TOTH, ADALBERT, *Parteien und Reichstagswahlen in Ungarn 1848—1892*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 383 p.

Türk dil kurumunun 40 yılı, Ankara Universitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Jayınları, 1972, 186 p.

Türkiye' de halk ağzından — derleme sözlügü —, V (E—F), VI (G), Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevı, 1972, p. 1649—1880 et 1881—2244.

The twenties — the critical issues [Edited by Joan Hoff Wilson], Boston, Little, Brown and Company, 1972, 163 p.

Universita Palackého v Olomouci, Olomouc, Universita Palachého, 1973, 213 p.

VEYNE, PAUL, *Comment on écrit l'histoire* — Essai d'épistémologie —, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 349 p.

VOLPE, GIOACCHINO, *Italia moderna* vol. I (1815—1898) (Seconda edizione riveduta); vol. II (1898—1910); vol. III (1910—1914), Firenze, G. C. Sansoni S.p.A., 1973, 362 p., 490 p., 647 p.

WOLLASCH, JOACHIM, *Mönchtum des Mittelalters zwischen Kirche und Welt*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1973, 201 p.

ZORA, GEORGIOU TH., Πληροφορίαι ἄγγλου περιηγητοῦ περί Βηλαρα, Χριστοπούλου Ψαλίδα καί 'Αλῆ Πασᾶ τό *1824*, Athènes, 16 p.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Documenta Romaniae Historica, B, Ţara Românească, Volumul XI, **1593—1600. Domnia lui Mihai Viteazul**, Volum întocmit de Damaschin Mioc, Ştefan Ştefănescu ş.a. (Documents historiques de la Roumanie, B, La Valachie, XI^{e} vol, 1593—1600, Le règne de Michel le Brave, volume publié sous la direction de Damaschin Mioc, Ştefan Ştefănescu e.a.), 1975, 745 p.

Actes du XIV^{e} Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6—12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p. ; vol. II, 1975, 656 p., ill. ; vol. III (sous presse).

Actes du IX^{e} Congrès international d'études sur les frontières romaines, Mamaia, 6—12 septembre 1972. Edité par D. M. Pippidi, 1974, 558 p.

GIURESCU, CONSTANTIN C., **Contributions to the history of Romanian science and technology from the 15th Century to the early 19th Century**, «Bibliotheca Historica Romaniae», Economic History Section 50(6), 1974, 226 p.

THEODORESCU, RĂZVAN, **Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti (secolele X—XIV)** (Byzance, Balkans et Occident aux débuts de la culture médiévale roumaine — X^{e}—XIV^{e} siècles), 1974, 380 p.

DEMÉNY LUDOVIC et CERNOVODEANU PAUL, **Relaţiile politice ale Angliei cu Moldova, Ţara Românească şi Transilvania în secolele XVI—XVIII** (Les relations politiques de l'Angleterre avec la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie aux XVI^{e}—XVIII^{e} siècles), 1974, 288 p.

Urkundenbuch zur Geschichte der deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band 1438—1457, Begründet von Franz Zimmermann, bearbeitet von Gustav Gündisch, 1975, 639 p.

Mihai Viteazul, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études), sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievici, 1975, 280 p.

OLTEANU, ŞT., **Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave (L'Union de 1600)**, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies, XIV, 1975, 159 p.

Nouvelles études d'histoire. Publiées à l'occasion du XIV^{e} Congrès des sciences historiques, San Francisco, 1975. Vol. V, 1975, 274 p.

Bibliografia istorică a României. IV. 1969—1974 (Bibliographie historique de la Roumanie, vol. IV, 1969—1974). Comité de rédaction: Ştefan Pascu et Bujor Surdu, 1975, 514 p.

Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor. Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Vol. I. Sous les soins de I. I. Russu. 265 p.

Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania. A collection of studies. Editors: Miron Constantinescu, Ştefan Pascu and Petre Diaconu, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographs, XVI, 323 p.

PIPPIDI D. M., **Scythica Minora.** *Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire,* 1975, 314 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 3, p. 341—508, Bucarest, 1975

I.P.I. c. 360

43456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII—1975 • N° 4

Livre et société

Textes et documents

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviţei nr. 64—66, Oficiul poştal 12, Căsuţa poştală 2001, Bucureşti—România, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nº 125, téléphone 50.76.80, Bucureşti — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII 1975 N° 4

SOMMAIRE

Livre et société

Textes et documents

Discussions. Notes brèves

Chronique

Comptes rendus

PREMIÈRES FORMES DE LA LITTÉRATURE HISTORIQUE ROUMAINE EN TRANSYLVANIE

Autour de la version slave des récits sur le voïévode Dracula

ŞTEFAN ANDREESCU

En 1926, Nicolae Iorga commentait une attestation révélatrice concernant l'évolution de la culture des féodaux roumains de Transylvanie au XVe siècle, à savoir les portraits votifs et l'inscription datée du 2 octobre 6917 (1408—1409) de l'église roumaine de Strei-Sîngiorz (département de Hunedoara), célébrant sa fête patronale à la Saint-Georges [1]. Le texte assez long de l'inscription, rédigé en slavon, comporte les éléments rencontrés d'ordinaire en de telles circonstances, notamment le nom des fondateurs de l'établissement (le « joupan » Laţco, le « joupan » Chendreş et son épouse Nistora, etc.), la fête patronale attribuée à l'église, le nom du roi Sigismond et des voïévodes transylvains Ioan et Iacob sous le règne desquels avaient été achevés les travaux de construction et de peinture de l'église et, en conclusion, la date mentionnée. Ce type d'inscription est retrouvé constamment aux XVe—XVIIIe siècles dans les deux autres pays roumains, la Moldavie et la Valachie. Nicolae Iorga concluait : « La fresque de Streiu jette une nouvelle et ample lumière sur cette noblesse roumaine de knèzes, ni magyarisés, ni latinisés, ni catholicisés, mais représentant dans leur Transylvanie ce que représentaient ici la vieille noblesse roumaine » [2]. Autrement dit, les portraits votifs et l'inscription de Strei-Sîngiorz constituent un premier et convaincant point de repère quant aux possibilités culturelles du milieux orthodoxe roumain de Transylvanie au XVe siècle, en permanente confrontation avec celui catholique — hongrois et saxon.

I. Lupaş essayait, quelques années plus tard, de démontrer que les débuts mêmes de la littérature historique roumaine de Transylvanie devaient être situés au XVe siècle, concentrant son attention sur la partie finale de *Chronicon Dubnicense*, qui porte sur la période 1473—1479 [3]. En

[1] Voir N. Iorga, *Cea mai veche ctitorie de nemeşi români din Ardeal (1408—1409)* (La plus vieille fondation de nobles roumains de Transylvanie (1408—1409)), tirage à part de « Analele Academiei Române. Memoriile Secţiunii Istorice », Série III, tome VI, Mém. 7, Bucureşti, 1926, 5 p. + 2 planches.

[2] *Ibidem*, p. 5. « Într-o mare lumină nouă apare prin fresca din Streiu toată această nemeşime românească de cnezi, *nici unguriţi, nici latinizaţi, nici trecuţi la legea stăpînilor, ci înfăţişînd în Ardealul lor ce înfăţişau dincoace ai noştri cei vechi* ». (Le soulignement appartient à N. Iorga).

[3] I. Lupaş, *« Chronicon Dubnicense » despre Ştefan cel Mare* (« Chronicon Dubnicense » relativement à Etienne le Grand), tirage à part de « Analele Academiei Române. Memoriile Secţiunii Istorice », Série III, tome X, Mém. 6, Bucureşti, 1929, 12 p.

effet, cette compilation de vieilles chroniques hongroises en latin — datant de la seconde moitié du XV[e] siècle — s'achève par une série de notes originales comprenant, d'une part, la mention élogieuse de l'éclatante victoire remportée en 1475 sur les Ottomans par le prince de Moldavie Etienne le Grand, aussi bien que le rôle joué par Bartholomé Drágfy dans la bataille de Cîmpul Pîinii (1479), livrée toujours contre les Ottomans, et d'autre part, des critiques formulées à l'égard de la politique du roi Mathias Corvin [4]. Cette attitude est à même de nous étonner, à plus forte raison que l'historien aulique du roi Mathias Corvin, l'Italien Antonio Bonfini a procédé de façon contraire : il a relaté moins amplement le combat de Vaslui, en omettant le nom du vainqueur (Etienne le Grand) et aussi celui de Bartholomé Drágfy au sujet de l'autre combat, de Cîmpul Pîinii (qui est cependant dépeint à force détails) [5].

Chronicon Dubnicense a été conservée pendant la période comprise entre le XV[e] siècle et la seconde moitié du XVI[e] siècle, par les membres de la famille de nobles roumains Drágfy (de la souche du Voïévode Drag de Maramureş)[6]. Ce fait, comme par ailleurs les observations ci-dessus, ont déterminé I. Lupaş à formuler l'hypothèse suivant laquelle la partie finale, originale, pour les années 1473—1479 de la chronique latine en question aurait été rédigée par un chroniqueur anonyme roumain de Transylvanie, peut-être prêtre à la Cour du voïévode Bartholomé Drágfy [7].

Les mêmes idées sont reprises dans l'étude introductive *Dezvoltarea istoriografiei române din Transilvania în sec. XV—XIX* (Développement de l'historiographie roumaine de Transylvanie aux XV[e]—XIX[e] siècles), de l'ouvrage de I. Lupaş, en deux volumes, *Cronicari şi istorici români din Transilvania* (Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie). Prenant en considération toujours le texte qui figure dans la partie finale de *Chronicon Dubnicense*, l'auteur souligne que les débuts de l'historiographie roumaine de Transylvanie sont « presque simultanés aux plus anciennes manifestations historiographiques moldaves » [8].

A noter que les interprétations de sources signalées ci-dessus, dont nous sommes redevables à N. Iorga et à I. Lupaş, ont suivi de près le discours de réception à l'Académie Roumaine d'Alexandru Lapedatu (1923), intitulé *Istoriografia română ardeleană în legătură cu desfăşurarea vieţii politice a neamului românesc de peste Carpaţi* (L'historiographie roumaine transylvaine et le déroulement de la vie

---

[4] *Ibidem*, p. 4—6.
[5] *Ibidem*, p. 10—11.
[6] *Ibidem*, p. 1—2, 11.
[7] *Ibidem*, p. 11—12.
[8] I. Lupaş, *Cronicari şi istorici români din Transilvania* (Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie), Editura Scrisul Românesc, Craiova <1933>, p. III—IV et 1—5. Pour le moment et le contenu de la première chronique de Moldavie, voir Ştefan Andreescu, *Les débuts de l'historiographie en Moldavie*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », tome XII (1973), n° 6, p. 1017—1035. En fait, la nuance « presque simultanés », employée par I. Lupaş, n'a plus de sens, à la lumière des informations que nous possédons à l'heure actuelle sur la *Chronique d'Etienne le Grand*, rédigée, à une première étape, précisément pendant la même période que la partie finale de *Chronicon Dubnicense*.

politique du peuple roumain d'au-delà des Carpates), où celui-ci affirmait qu'« elle ne commence point... par les annales courantes, pour passer de celles-ci, peu à peu, aux chroniques et de ces dernières, aux exposés historiques d'érudition et de critique des temps modernes, mais — ...par suite de certaines circonstances de la vie politique roumaine d'au-delà des Carpates — elle se manifeste, tout d'un coup, sous cette dernière forme : érudite et critique des écrits de Samuil Micu,[9] Gheorghe Şincai [10] et Petru Maior [11] ». En l'occurrence, Alexandru Lapedatu situait les débuts de l'historiographie roumaine seulement aux XVIII[e] siècle, dans le contexte du développement de la nouvelle idéologie des Lumières, qui révélait l'origine romaine du peuple roumain et sa continuité ininterrompue sur le territoire de l'ancienne Dacie [12].

Les conditions politiques précaires de l'évolution de la société roumaine de Transylvanie pendant toute la durée du moyen âge n'ont pu cependant empêcher l'apparition, de bonne heure, de certaines formes d'historiographie qui lui soient propres.

Nous avons exposé ci-dessus l'hypothèse avancée par I. Lupaş, qui tend à démontrer que des initiatives de ce genre se sont manifestées dès le XV[e] siècle dans le milieu de la noblesse roumaine qui avait embrassé le catholicisme. Mais, d'autre part, l'inscription de Strei-Sîngiorz attire l'attention sur la possibilité de la genèse d'expériences historiographiques dans le milieu roumain demeuré fidèle à l'Eglise orthodoxe et, partant, présentant des traits identiques — sur le plan de la vie spirituelle — à celui de Moldavie et de Valachie [13].

Une première confirmation à cet égard nous est fournie par *Cronica bisericii Sf. Nicolae din Schei* (Chronique de l'église Saint-Nicolas de Schei) (Braşov), rédigée tout d'abord en slavon et puis traduite, adaptée et continuée aux XVII[e] et XVIII[e] siècles [14]. Mais ce type de chronique, qui consigne des événements locaux de moindre importance touchant au premier chef le passé du monument respectif — bien

---

[9] 1745—1806.

[10] 1754—1816.

[11] 1760—1821.

[12] Alex. Lapedatu, *Istoriografia română ardeleană în legătură cu desfăşurarea vieţii politice a neamului românesc de peste Carpaţi* (L'historiographie roumaine transylvaine et le déroulement de la vie politique du peuple roumain d'au-delà des Carpates), discours prononcé au cours de la séance solennelle du 2 juin 1923, dans « Academia Română. Discursuri de recepţiune » (L'Académie Roumaine. Discours de réception), LV, Bucureşti, 1923, p. 7 et 14—15.

[13] A propos de ce milieu roumain orthodoxe de Transylvanie au XV[e] siècle, voir Silviu Dragomir, *Vechile biserici din Zarand şi ctitorii lor în sec. XIV şi XV* (Les vielles églises de Zarand et leurs fondateurs des XIV[e] et XV[e] siècles), Cluj, 1930, 40 p. (tirage à part de « Anuarul Comisiunii Monumentelor istorice pentru Transilvania » — 1929); V. Drăguţ, *Vechi monumente hunedorene*, Editura Meridiane, Bucureşti, 1968, 70 p.; Radu Popa, *Cetăţile din Ţara Haţegului* (Les forteresses du Pays de Haţeg), dans « Buletinul Monumentelor Istorice », XLI (1972), n[o] 3, p. 54—66; Şt. Pascu, *Rolul cnezilor din Transilvania în lupta antiotomană a lui Iancu de Hunedoara* (Le rôle des knèzes de Transylvanie dans la lutte antiottomane de Iancu de Hunedoara), dans « Studii şi cercetări de istorie », Cluj, VIII (1957), n[os] 1—4, p. 25—67.

[14] Voir Sterie Stinghe, *Istoria besérecei Şcheilor Braşovului (manuscript de la Radu Témpé)* (L'histoire de l'église du quartier de Schei de Braşov — manuscrit de Radu Témpé), publiée aux frais de l'église Saint-Nicolas de Braşov (Schei), Braşov, 1899, VIII+228 p.

que présent aussi ultérieurement dans la vie culturelle des Roumains de Transylvanie [15] n'est significatif que dans certaines limites restreintes.

Le problème qui se pose est de vérifier, si le même milieu roumain orthodoxe de la Transylvanie du XV^e siècle — puissamment importunée sur le plan politique — a pu cependant engendrer un produit historiographique majeur, à même de constituer une réplique à la création des milieux privilégiés hongrois et saxons de l'époque et à compléter les initiatives provenant des milieux féodaux roumains catholicisés. (Voir l'hypothèse Lupaş).

★

Nous aboutissons, ainsi, à un problème relevant de l'histoire de la culture particulièrement controversé, à savoir celui de la localisation et de la paternité de la version slave des récits sur le voïévode Dracula.

Dans la partie finale du texte intitulé *Scazaniie o Draculea voievodea*, on peut lire la mention suivante : « Il a été écrit pour la première fois le 13 février 6994 (1486). Puis, le 28 janvier 6998 (1490) moi, le misérable Eufrosin, je l'ai transcrit pour la seconde fois » [16]. Cette collection d'anecdotes, à caractère littéraire-historique portant sur les actions du prince de Valachie, Vlad l'Empaleur (1448; 1456—1462 et 1476) a été donc rédigée pour la première fois en slavon en 1486, soit dix ans seulement après la mort du héros. Bien que soulignant constamment la cruauté des châtiments infligés par Dracula (Vlad l'Empaleur) et condamnant celui-ci avec véhémence pour avoir passé de la religion orthodoxe à celle catholique — comme il a déjà été relevé d'ailleurs — le chroniqueur adopte une attitude nettement positive à l'égard de la personnalité évoquée [17]. On ne cesse de louer l'esprit d'ordre et de justice pour lequel a œuvré Dracula à l'intérieur de son pays, l'héroïsme et l'intelligence dont il a fait preuve dans les combats contre les Ottomans, ainsi que son orgueil de prince autonome.

Comme on le sait, les actions de Dracula ont trouvé un puissant écho aussi bien en Russie, où le texte mentionné a été diffusé par des copies successives, en manuscrit, qu'en Europe centrale, par l'intermédiaire d'une version allemande de ces mêmes anecdotes, version diffusée au premier chef par des textes imprimés, la plus vieille édition datant de 1488.

Par suite d'une attentive comparaison entre les variantes allemandes les plus anciennes, tant sous forme de texte imprimé, que sous forme de

[15] Nous nous référons à *Cronica în versuri a mănăstirii Silvaşului* (Prislop-Haţeg) (La Chronique en vers du monastère de Silvaş) (Prislop-Haţeg), de 1762, — le titre complet : *Plîngerea sfintei mănăstiri a Silvaşului din eparhia Haţăgului din Prislop* (Requête du saint monastère de Silvaş de l'éparchie de Haţăg de Prislop) (voir la dernière édition, Dan Simonescu, *Cronici şi povestiri româneşti versificate (sec. XVII—XVIII)* (Chroniques et récits roumains en vers — XVII^e—XVIII^e siècles), étude et édition critique de ..., Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1967, p. 69—70).

[16] Voir P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan* (Les chroniques slavo-roumaines des XV^e—XVI^e siècles publiées par Ion Bogdan), édition revue et complétée de..., Editura Academiei, Bucureşti, 1959, p. 214 ; Pandele Olteanu, *Limba povestirilor slave despre Vlad Ţepeş* (La langue des récits slaves sur Vlad l'Empaleur), Editura Academiei, Bucureşti, 1961, p. 365.

[17] Voir les observations de P. P. Panaitescu dans « Revue Roumaine d'Histoire », tome II (1963), n° 1, p. 255—256.

manuscrit — d'une part — et la version slave des récits sur Dracula — d'autre part — J. Streidter a réussi à déterminer les passages spécifiques à chacune de ces deux versions (allemande et slave) [18]. A noter que ceux figurant seulement dans la version allemande portent, par exemple, sur la spoliation des marchands saxons, les expéditions des armées de Vlad l'Empaleur en Transylvanie, à Sibiu et à Braşov, ainsi que dans le pays de Făgăraş ou bien sur les mésaventures des jeunes saxons venus en Valachie. Cette même catégorie compte aussi une information sur Iancu de Hunedoara, qui a fait exécuter « le vieux Dracul » (Diable), soit le père de Vlad l'Empaleur (1447). La version allemande indique, en passant, le commencement de la guerre menée par Vlad l'Empaleur contre les Turcs et la capture du prince par le roi Mathias Corvin, mais elle omet la période qu'il a passée dans la prison de Visegrad et puis — après son relâchement — à Pest, en tant que membre de la haute noblesse, la reconquête du trône de Valachie et son assassinat par ses proches, ainsi que le sort que se sont vus réserver les membres de sa famille en Hongrie.

C'est toujours le mérite de J. Streidter que d'avoir déterminé le fond commun des deux versions — allemande et slave — présentant quelque dix points de contact. Ainsi, l'on a pu formuler à juste raison l'idée d'un noyau folklorique, d'une tradition orale anecdotique sur Dracula datant du XV^e siècle. Mais cette tradition a été utilisée de manière différente dans les deux versions, celles-ci reflétant des tendances politiques opposées à la personnalité du prince de Valachie. Par rapport à la version slave, celle allemande, de par les ajouts spécifiques qu'elle contient, s'avère être une expression idéologique du milieu des commerçants saxons de Transylvanie, puissamment hostile à Vlad l'Empaleur à cause de sa politique commerciale protectionniste. Elle le dépeint comme un homme cruel, sadique et sauvage, un vrai « tyran », bourreau des Saxons.

Pour ce qui est du fond folklorique commun sur lequel repose la littérature écrite — allemande et slave — du XV^e siècle, l'on a admis qu'il provient, fort probablement, de Transylvanie, voisine de Valachie du côté du nord-ouest. La possibilité que la Valachie elle-même — où a regné en fait Vlad l'Empaleur — ait constitué un centre de propagation des traditions orales sur Dracula, n'a pas été encore prise en considération. Cela s'explique par l'absence de toute preuve à lappui de la circulation de telles traditions en Valachie du XV^e siècle. Ce qui plus est, l'unique « anecdote » au sujet de Vlad l'Empaleur, conservée par l'intermédiaire de La Chronique de Valachie, date de la seconde moitié du XVI^e siècle, relate un fait qui n'apparaît pas dans les récits allemand et slave du XV^e siècle (il s'agit de l'épisode touchant l'empalement des citadins de Tîrgovişte, le jour de Pâques, et la construction de la forteresse de Poienari).

Şerban Papacostea nous a offert un point de vue nouveau, particulièrement intéressant, quant à l'origine des récits sur Vlad l'Empaleur. Partant de la conjoncture politique dans laquelle la tradition orale sur

---

[18] J. Striedter, *Die Erzählung vom walaschischen Voyevoden Drakula in der russischen und deutschen Überlieferung*, dans « Zeitschrift für slavische Philologie », Heidelberg, XXIX/2, 1961, p. 398–427.

Vlad l'Empaleur est enregistrée par écrit pour la première fois, notamment celle des années 1462—1463 — ou plus précisément le moment même où se déroulait la campagne ottomane en Valachie et où Vlad l'Empaleur était capturé par Mathias Corvin — l'auteur a mis en lumière une source inédite, à savoir le rapport du légat papal Nicolas de Modrussa près le roi de Hongrie [19].

Il est bien connu que le roi Mathias Corvin a été le bénéficiaire d'importantes subsides en espèces accordées par le pape Pie II (Enea Silvio Piccolomini) et par Venise visant au financement de l'intervention militaire hongroise de 1462 en Valachie, à l'appui de l'effort antiottoman de Vlad l'Empaleur. Mais il n'est pas moins vrai que la durée de trois mois et plus de la marche de Mathias Corvin de Buda à Braşov, près la frontière de Valachie, met en doute — comme l'a fait remarquer Şerban Papacostea — la sincérité des intentions du roi de Hongrie de faire la guerre aux Ottomans et de réinstaller au trône Vlad l'Empaleur, que le sultan avait fait remplacer par son frère Radu le Beau.

Comme on le sait, aussi, en novembre 1462, Vlad l'Empaleur a été arrêté et emprisonné précisément par son allié le roi Mathias Corvin, auprès duquel il avait cherché refuge en Transylvanie. Mais ce geste devait être justifié, sans plus tarder, tant à Rome qu'à Venise, qui avaient accordé des subsides et mis de grands espoirs en la lutte conjointe de Mathias Corvin et Vlad l'Empaleur contre la Porte. Et c'est ainsi que fut exhibée une lettre, assurément un faux, que Vlad l'Empaleur aurait adressé au sultan, en novembre 1462, de Cisnădie (en Transylvanie). La preuve de « la trahison» de celui-ci, qui aurait été interceptée par Mathias Corvin, fut transmise au pape, le texte de la lettre en question n'étant, d'ailleurs, conservé que par l'intermédiaire des *Commentaires* d'Enea Silvio Piccolomini.

Mais la prétendue lettre de trahison de Vlad l'Empaleur n'a représenté que le point initial de la campagne de calomnie déployée, dès l'automne 1462, par la cour royale de Buda contre le prince de Valachie. La nouvelle source mise en valeur par Şerban Papacostea, notamment les informations tirées du texte de l'ouvrage de Nicolas de Modrussa, *Historia de bellis Gothorum* concernant les affirmations du roi Mathias Corvin au sujet des cruautés commises par Vlad l'Empaleur, atteste que les premières relations, par écrit, des actions de Dracula (Vlad l'Empaleur) n'ont pas constitué « un acte de création littéraire gratuite, mais un instrument de propagande entre les mains du roi de Hongrie ». Le présumé accord de Vlad l'Empaleur avec les Ottomans, ainsi que les actes de violences qu'il aurait commis pendant son règne en Valachie ont fait l'objet, donc, de la campagne diffamatoire déployée par la cour de Buda, la rapide diffusion, par écrit, sur le plan européen, des traditions orales de Transylvanie étant encouragée par ce même centre politique. Şerban Papacostea considère qu'à l'origine des récits sur Vlad l'Empaleur, inclus dans les *Commentaires* du pape Pie II, rédigés au cours des années 1462—1463 (Enea Silvio Piccolomini meurt en 1464) s'est trouvé à coup sûr un texte *écrit* et que ce texte écrit « *lui a été transmis*

[19] Şerban Papacostea, *Cu privire la geneza şi răspîndirea povestirilor scrise despre faptele lui Vlad Ţepeş* (Relativement à la genèse et à la diffusion des récits sur les actions de Vlad l'Empaleur), dans « Romanoslavica », XIII (1966), p. 159—167.

par Mathias Corvin, en même temps peut-être avec la lettre adressée par Vlad l'Empaleur à Mohammed » (le soulignement appartient à Şerban Papacostea) [20].

Si l'hostilité des Saxons de Transylvanie, cruellement frappés par les expéditions de punition dirigées par Vlad l'Empaleur (1457, 1459 et 1460) et les intérêts politiques de la cour de Buda, toujours hostiles au prince de Valachie après 1462 expliquent suffisamment l'origine des adaptations allemandes des récits — aussi bien celles sous forme de manuscrit datant de la phase 1462—1463 que celles sous forme de textes imprimés, de l'étape qui commence par l'année 1488—leur attitude à l'égard de la personnalité de Dracula ainsi que l'ample diffusion de ces textes dans les pays du centre de l'Europe, en échange le problème de la version slave des mêmes récits demeure toujours en suspens.

Comme nous l'avons déjà affirmé, la version slave des récits appartient à un courant d'opinion favorable à Vlad l'Empaleur. Si l'on admet l'existence d'un noyau folklorique, relatif aux exploits du prince de Valachie antérieur à l'année 1462, la question qui se pose c'est de savoir quel a pu être le milieu à l'avoir cultivé et enrichi d'éléments nouveaux — tant anecdotiques qu'historiques (concrets, susceptibles d'être vérifiés) — pendant les années suivantes et à avoir, finalement, forgé à la veille de l'année 1486, l'image favorable que nous fait connaître la version slave des récits.

Nous considérons qu'une comparaison entre les éléments contenus par ce texte et les détails sur le même personnage révélés par une fameuse source byzantine — *Les exposés historiques* de L. Chalcocondyle, apporterait une contribution notable au débat sur la version slave des récits sur Dracula. Jusqu'à l'heure actuelle, aucun historien roumain ou étranger n'a tenté une confrontation entre les passages de l'œuvre de Chalcocondyle portant sur Vlad l'Empaleur et le texte de la version slave des *Récits sur le prince Dracula*, bien que les deux écrits datent de la même période — soit la seconde moitié du XV^{e} siècle — et ce qui plus est, que tous les deux reflètent une attitude positive à l'égard de la personnalité évoquée.

Les byzantinologues sont d'accord quant à situer la date de naissance de L. Chalcocondyle peu avant 1423 à Athènes, mais l'on n'a pas encore abouti à un consensus en ce qui concerne la date approximative de sa mort. Ce qui nous intéresse directement c'est que l'ouvrage historique de celui-ci s'arrête aux événements de l'an 1464, l'auteur l'ayant probablement rédigé à Athènes, même avant 1470 [21]. Comme on a observé, « il semble avoir recueilli la majorité des informations par voie orale, ce qu'il affirme d'ailleurs lui-même » (Vasile Grecu) [22]. Ainsi, l'écrivain byzantin de même que l'auteur anonyme du récit consacré au voïévode Dracula, a été en possession d'échos sur la personnalité de Vlad l'Empaleur, transmis oralement ou, autrement dit, d'un *commencement de tradition folklorique*. La position de nette sympathie de L. Chalcocondyle envers le règne

[20] *Ibidem*, p. 165.

[21] Voir la discussion et le point de vue de Vasile Grecu, dans *Introducere* (Introduction), chez Laonic Chalcocondyle, *Expuneri istorice* (Exposés historiques), Editura Academiei, Bucureşti, 1958, p. 7—8.

[22] *Ibidem*, p. 11.

et les actions antiottomanes de Vlad l'Empaleur représente la position même de la population sud-danubienne subjuguée par la Porte, au sein de laquelle ont circulé et se sont amplifiés les rumeurs qu'il a présentées aussi dans son ouvrage.

Mais passons à cette comparaison, en essayant tout d'abord de déterminer les éléments similaires ou même identique des deux sources. Nous désignerons la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula* par le sigle *D* [23] et le passage respectif du texte de L. Chalcocondyle par le sigle *C* [24].

1. Dans les deux textes est consigné le châtiment que le prince de Valachie se plaisait à infliger aux coupables, à savoir l'empalement. En *D*, celui-ci est mentionné par 11 fois et en *C*, par 5 fois.

2. L'emploi du pal de plus grande hauteur, en signe « d'honneur », pour les personnages marquants (messagers ou dignitaires) condamnés par Dracula est signalé en *D* par deux fois et en *C* une fois.

3. Le fait que Dracula n'hésitait pas à condamner à mort, indifféremment de son rang social, toute personne qu'il considérait coupable : *D* — « (IV) ... Qu'il fût grand boyard, ou prêtre, ou moine ou bien homme du peuple, personne ne pouvait racheter la condamnation à la peine capitale » [25].

C — « ... puis, mandant l'un de *ses boyards*, qu'il présumait capable de prendre part à la trahison pour l'éviction des princes, il le mutilait et faisait empaler avec toute la maisonnée » [26].

4. Parmi les victimes de Dracula figuraient parfois également des femmes et enfants ; *D* — (le fragment sur l'incursion au Sud du Danube des armées de Valachie sur le territoire même de l'Empire Ottoman). « Il a dévasté tout ce pays : personne n'a pu échapper à la mort, pas *même les nourrissons*. Mais d'autres, qui sont chrétiens, se sont vus conduire et colonisés dans son pays » ; « (VIII). Si quelque *femme* trompait son mari, il ordonnait qu'elle soit mutilée, écorchée et puis ligotée toute nue ... Le même châtiment était infligé aux jeunes filles qui perdaient leur chasteté et aux *veuves* »; « (L'épouse paresseuse qui laissait son mari porter une chemise sale, déchirée) ... s'est vu couper les deux mains et, puis, empalée » [27].

C — (Les boyards présumés traîtres étaient) « mutilés et empalés avec toute la maisonnée, lui, *les enfants, l'épouse* et les gens de service... », « ... et passant dans ces localités de la zone d'Istru (= le Danube), dans le pays de l'empereur, il a exterminé tous les habitants, *les femmes et enfants* y compris, incendié les maisons, mettant au feu et au sang tout ce qu'il rencontrait dans son chemin » [28].

---

[23] Nous utilisons l'édition réalisée par Pandele Olteanu, dans son ouvrage, *Limba povestirilor slave despre Vlad Țepeș*, Editura Academiei, București, 1961, p. 355—365.

[24] Nous avons fait appel à la traduction roumaine due à Vasile Grecu : L. Chalcocondyle, *Expuneri istorice* (Exposés historiques), Editura Academiei, București, 1958.

[25] Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 359. (Les soulignements appartiennent à Șt. A.).

[26] L. Chalcocondyle, *op. cit.*, édition citée, p. 283 ; nous attirons l'attention dans le même fragment sur la formule : « nous avons appris » ! De même, un peu plus loin nous rencontrons l'expression (p. 287 de l'édition de V. Grecu) « Quant à Vlad l'Empaleur on disait que... ».

[27] Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 357, 360 et 361.

[28] L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 283,284, 289.

5. La fameuse attaque nocturne de Vlad l'Empaleur et de son armée contre le camp du sultan figure aussi dans les deux textes [29].

6. Il en est de même quant à l'épisode concernant l'incursion dévastatrice au sud du Danube, qui a causé de graves pertes aux Ottomans, relaté aussi bien dans une source que dans l'autre [30].

7. La convocation de Vlad l'Empaleur par le sultan, qui a précédé le commencement des hostilités roumano-turques, bien que présentée de manière différente dans les deux textes, constitue un élément commun qui vient s'ajouter à ceux mentionnés [31].

8. En outre, les conséquences immédiates des combats livrés par le prince de Valachie contre les Turcs trouvent dans les sources étudiées un écho dont le sens est quasi-identique :

D — (Après l'attaque nocturne) « (II) ... Mais ne pouvant venir à bout d'une si grande armée avec un petit nombre d'hommes, il a rebroussé chemin ... (on relate la manière dont le prince récompensait ses soldats) ... Et lorsqu'il entreprit l'attaque contre les Ottomans, il s'adressa à l'armée comme suit: « Que celui qui craint la mort s'abstienne de m'accompagner et qu'il reste sur place ! » Et l'empereur (= le sultan) en entendant cela, s'en retourna tout honteux; (celui-ci) perdit un très grand nombre d'hommes. Il n'osa pas affronter (le Diable !); (après l'incursion au Sud du Danube) « (III) ... Et l'empereur (le sultan) ne put rien lui faire, mais il dut s'enfuir tout honteux » [32].

C — (après l'attaque nocturne et les autres combats) « Pourtant, le camp (= les Ottomans) craignait, il est vrai, les Daces (= les Roumains) qui tout aussi témérairement accomplissaient des exploits marquants, mais (les Ottomans) franchirent en toute hâte l'Istru. Et l'empereur ordonna à Ali fils de Michel de couvrir les lignes arrières de l'armée ; et lorsqu'il fit irruption à Istru, il laissa Draculea (il s'agit là de Radu le Beau, un autre fils de Vlad le Diable), frère de Vlad l'Empaleur, là-bas dans le pays pour y négocier avec les Daces et faire en sorte pour que le pays se soumette à lui; il ordonna au gouverneur de ces contrées de se tenir prêt à lui venir en aide et lui même se dirigea tout droit vers la résidence impériale ».

(Après l'incursion au sud du Danube). « Mais (le sultan) était aussi irrité du fait que (Vlad l'Empaleur) avait franchi l'Istru en tête d'une grosse armée et qu'après avoir incendié le pays de l'empereur et semé la mort parmi les gens de son peuple (= Ottomans) il avait réussi à rentrer chez soi » [33].

9. Quant à l'attitude de Vlad l'Empaleur à l'endroit de ses soldats, nous pouvons confronter deux fragments qui, bien que figurant en des contextes différents, la confirment cependant de façon similaire :

D — « (II) ... Et il commença à s'enquérir lui-même de ceux qui l'avaient accompagné dans ce combat-là. Celui blessé du côté face se voyait

---

[29] P. Olteanu, *op. cit.*, p. 356 ; L. Chalcocondyle, *op, cit.*, p. 287.

[30] P. Olteanu, *op. cit.*, p. 357 ; L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 284.

[31] Voir P. Olteanu, *op. cit.*, p. 356—357 ; L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 283—284.

[32] Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 356 et 357.

[33] L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 291 et 284.

octroyer de grands honneurs et attacher à la cour princière. Mais celui blessé des côtés dos était condamné à être empalé. „Tu n'est pas homme, mais femme" leur-disait-il. » [34].

C — « Mais dès qu'il accéda au trône, il (Vlad l'Empaleur) se constitua tout d'abord une garde personnelle qui l'accompagnait partout... et s'entourant de soldats et trabans d'élite et dévoués, il leur offrait argent et richesses et la situation de ceux que l'on avait mis à mort, de sorte que dans un court laps de temps cet homme transforma l'organisation de la Dacie de fond en comble » [35].

10. Finalement, la capture et l'emprisonnement de Vlad l'Empaleur par Mathias Corvin sont consignés aussi dans les deux sources :

D — « (XIV). Et voilà que le roi des Hongrois, Mathias, se rua avec son armée sur lui. Celui-ci (Vlad l'Empaleur) s'en alla l'affronter et le rencontrant, ils engagèrent le combat et Dracula y fut capturé vivant, étant livré par les siens qui s'étaient insurgés contra lui. Dracula fut amené devant le roi lequel ordonna qu'il soit jeté en prison. Et il demeura emprisonné à Visegrad sur le Danube, en amont de Budin (= Buda), douze ans durant. Et il (Mathias) fit installer sur le trône de Valachie un autre voïévode » [36].

C — « L'expédition de l'empereur contre les Daces se déroula, donc, ainsi ; mais Vlad, dès que son frère Draculea (Radu le Beau) fit irruption et assujettit le pays de Dacie, lui-même, il est vrai se rendit chez les „peoni" (= Hongrois), Mais les „peoni" dont les parents avaient été tués par lui en Dacie, le dénoncèrent mortellement à leur empereur, le fils de Choniat (Mathias Corvin) lequel, lui infligeant un dur châtiment, pour avoir tué des gens sans droit aucun, le fit jeter en prison dans la ville de Belograd » (Alba Iulia? — note de Vasile Grecu) [37].

Il existe, donc, au total dix points de contact entre le texte de la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula* et le passage tiré des *Exposés historiques* de L. Chalcocondyle. Il en ressort en premier lieu la valeur en tant que *source historique* de la version slave du *Récit*..., ce qui lui accentue de beaucoup son importance sur ce plan. En outre, le rapport établi de la sorte entre les deux textes fait ressortir *l'idée d'une tradition orale positive sur Vlad l'Empaleur, répandue sur toute l'aire du sud-est de l'Europe et dont le centre de diffusion fut, à coup sûr, la Valachie elle-même.* Les conséquences de cette observation sont extrêmement intéressantes, dans la mesure où la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula* n'a plus le caractère d'un fait de culture isolé, mais cette version — tout comme les textes allemands — constitue l'expression d'un courant d'opinion à larges résonances, cette fois-ci favorable à Vlad l'Empaleur.

Certes, à partir de cette nouvelle base de discussion, nous pouvons aborder aussi le problème, tellement controversé, de la localisation géographique et de la paternité de la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula*.

---

[34] Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 356.
[35] L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 283.
[36] P. Olteanu, *op. cit.*, p. 363.
[37] L. Chalcocondyle, *op. cit.*, p. 293.

Nous constatons tout d'abord que bien que dans les récits slaves et le texte de Chalcocondyle soient mentionnés aussi bien le sultan des Ottomans que le roi des Hongrois, on n'y consigne expressément et fréquemment que le nom de l'un des deux souverains : ainsi, dans le texte de Chalcocondyle figure le nom du sultan — « Mehmet », « Machmut » [38], tandis que dans les récits slaves celui du « roi des Hongrois Mateiaş » (Mathias Corvin) [39], le sultan n'étant mentionné que sous la forme de « l'empereur » [40]. Cette familiarisation de l'auteur anonyme des récits slaves avec l'identité du rois de Hongric, ainsi que toute une série de détails spécifiques à ce texte, comme par exemple la relation de l'aventure de l'ambassadeur *hongrois* qui s'était présenté chez Vlad l'Empaleur [41] ou celles du « *marchand étranger de Hongrie* » [42] et des religieux catholiques « *de Hongrie* » [43], venus toujours dans la cité du voïévode, nous poussent à fixer l'espace possible du recueil et de la rédaction du texte mentionné entre Buda et Tîrgovişte, fort probablement en Transylvanie.

Nous nous rallions donc à l'opinion du groupe d'historiens et philologues, dont N. P. Smochină [44] et P. P. Panaitescu [45], lesquels ont formulé et argumenté la thèse suivant laquelle cette fameuse création littéraire-historique du XV^e siècle serait due à un auteur roumain de Transylvanie. Mais il nous faut relever que les débats des philologues autour des caractéristiques de la langues dans laquelle est rédigé le manuscrit originaire n'ont abouti à aucun résultat catégorique et, partant, définitif. Si les slavisants mentionnés ont essayé de démontrer que la langue dans laquelle est rédigée la version slave du *Récit*... est celle employée sur le territoire habité par les Roumains, soit le moyen-bulgare du XV^e siècle (P. P. Panaitescu et A. Balotă) [46] ou « le slavon carpatique » (P. Olteanu) [47], d'autres spécialistes du problème — parmi lesquels Ioan Bogdan [48], I. S. Luria [49], J. Streidter [50] et G. Mihăilă [51] — ont opté pour la solution

---

[38] *Ibidem*, p. 284, 288, 289 etc.

[39] P. Olteanu, *op. cit.*, p. 361 et 383.

[40] *Ibidem*, p. 355, 356, 357.

[41] *Ibidem*, p. 361.

[42] *Ibidem*, p. 359.

[43] *Ibidem*.

[44] N. P. Smochină, *Elemente româneşti în naraţiunile slave asupra lui Vlad Ţepeş* (Eléments roumains dans les narrations slaves sur Vlad l'Empaleur), Jassy, 1939, p. 14—15.

[45] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 199.

[46] *Ibidem*, p. 198; A. Balotă dans « Studii şi cercetări lingvistice », XIII (1962), n° 1, p. 95—96.

[47] P. Olteanu, *Limba povestirilor...*, p. 22 et 302 (Mais il n'omet non plus la possibilité que l'auteur aurait pu être un « Russe de la zone subcarpatique qui connaissait aussi le roumain et peut-être même le hongrois). Voir aussi le compte rendu de A. Balotă, dans « Studii şi cercetări lingvistice », XIII (1962), n° 1, p. 90—97, ainsi que celui de Tr. Ionescu-Nişcov, dans « Revue Roumaine d'Histoire », tome IV (1965), n° 1, p. 140—144.

[48] I. Bogdan, *Vlad Ţepeş şi naraţiunile germane şi ruseşti asupra lui* (Vlad l'Empaleur et les narrations allemandes et russes qui lui ont été consacrées), Bucureşti, 1896, p. 119 et 120.

[49] I. S. Luria, *În legătură cu originea subiectului povestirilor din secolul al XV-lea despre Dracula (Vlad Ţepeş)* (Relativement à l'origine du sujet des récits du XV^e siècle sur Dracula (Vlad l'Empaleur), dans « Romanoslavica », X (1964), Bucureşti, p. 5—18.

[50] J. Striedter, *op. cit.*, loc. cit.

[51] G. Mihăilă, dans l'étude introductive à Ioan Bogdan, *Scrieri alese* (Ecrits choisis), Bucureşti, 1968, p. 65—66 (bien que reconnaissant que « pratiquement parler, le problème est impossible à résoudre si on le considère au point de vue des partisans de la thèse suivant laquelle le texte primordial aurait été rédigé par un Roumain en slavon »).

d'un auteur russe, en l'occurrence l'envoyé du grand Knèze de Moscou à Buda pendant les années 1482—1484, Phédor Kuritzyne. A noter que pour cette dernière solution se sont prononcés également les auteurs du premier volume du traité académique *Istoria literaturii române* (L'histoire de la littérature roumaine) : « Les caractéristiques linguistiques typiquement russes, le fait que toutes les copies ont été découvertes en Russie plaident en faveur de l'hypothèse formulée par A. H. Vostokov, I. Bogdan et ces derniers temps par de I. S. Luria quant à l'origine de l'auteur (peut-être Ph. Kuritzyne, envoyé de Moscou en 1482 à la cour de Mathias Corvin, ou quelque membre de sa suite »)[52].

En ce qui nous concerne, par suite d'une lecture attentive de toutes les analyses des slavisants, nous considérons que, pour ce qui est du texte en question, les arguments philologiques « pro » et « contre » relativement à l'auteur russe ou roumain sont assez loin de nous conduire à une conclusion certaine. En voici un exemple : toute une série de formes et mots impropres à la langue russe médiévale, identifiés dans le texte par des adeptes de la théorie suivant laquelle l'auteur en serait roumain — сиромаХ, поклисаръ, доукатъ, мила. капа, тръпѣти, пръвие, сѣдѧ, смрътъ, болѧринъ, le verbe Хранити ayant le sens du mot roumain « a hrăni » (nourrir) et non pas celui de « a păzi » (garder), бирев (du hongrois « biró » = fonctionnaire administratif) — ont été soit contestés par leurs adversaires, soit, dans le meilleur cas, admis seulement en tant qu'éléments de « couleur locale » (I. S. Luria) [53], recueillis sur place — en Hongrie ou bien en cours de route à travers la Transylvanie — et réintroduits de façon consciente dans l'ouvrage par l'écrivain russe ! Dans ces conditions, la question qui se pose aux philologues si la langue employée dans le manuscrit originaire a été une langue *sud-slave*, ultérieurement russifiée, par la transcription successive du texte en Russie, ou dès le début *le russe médiéval*, demeure, certes, en suspens ! Seule une nouvelle découverte documentaire ou une nouvelle perspective quant à la manière d'aborder le problème, comme celle ouverte dans la présente étude par la confrontation avec le texte de Chalcocondyle, pourraient étayer l'une des deux positions existantes en ce qui concerne la paternité nationale de l'ouvrage.

Le point de vue adopté par nous est celui présenté ci-dessus. Pour compléter l'argumentation en faveur de l'origine roumaine transylvaine de l'auteur de la version slave du *Récit* . . . , il convient d'attirer l'attention sur un élément qui relève de la critique interne du texte et qui, à notre connaissance, n'a pas encore été mis en discussion par les historiens ou philologues. Il s'agit du passage suivant : « . . . D'où que fût venu chez lui (Vlad l'Empaleur) un envoyé, (de la part) *de l'empereur*, *ou du roi* et qui n'eût porté du costume d'apparat. . . » [54] (notre soulignement — Şt. A). Certes, « l'empereur » c'est le sultan, et « le roi », le souverain de

---

[52] Voir *Istoria literaturii române* (L'histoire de la littérature roumaine), vol. I, *Folclorul. Literatura română în perioada feudală (1400—1780)* (Le folklore. La littérature roumaine pendant la période féodale (1400—1780), Editura Academiei, Bucureşti, 1964, p. 290. Voir aussi le point de vue de Grigore Nandriş, *The historical Dracula; The Theme of His Legend in the Western and in the Eastern Literatures of Europe*, University of Maryland, tirage à part de « Comparative Literature Studies » vol. III (1966), n° 4, p. 388—391.

[53] I. S. Luria, *op. cit.*, p. 13.

[54] P. Olteanu, *op. cit.*, p. 362.

Hongrie. Mais cette formulation exprime clairement, à notre avis, la réalité politique extérieure essentielle de la Valachie pendant la seconde moitié du XV^{e} siècle, notamment, *la double suzeraineté exercée sur elle par la Porte ottomane et le royaume hongrois.* Seul un connaisseur averti, familiarisé avec la situation intérieure et internationale de Valachie pouvait exprimer, en passant, sous une forme tellement concentrée et suggestive, l'idée. Or, à cette catégorie pouvait fort bien appartenir un Roumain orthodoxe de Transylvanie, éventuellement un membre du clergé. En effet, en faveur de la dernière supposition plaiderait non seulement la condamnation véhémente par l'auteur anonyme du « reniement de la religion orthodoxe » et du passage de Vlad l'Empaleur au catholicisme — déjà saisie par les historiens qui se sont occupés de l'ouvrage en question — mais aussi le fait qu'à la fin du XV^{e} siècle l'église orthodoxe de Transylvanie était la seule structure féodale roumaine ayant atteint des formes d'organisation supérieures [55] et, partant, susceptible de constituer le milieu à même d'engendrer un produit culturel majeur tel que la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula.*

★

On ne saurait conclure notre étude sans relever l'importance que présente pour les débuts de l'historiographie roumaine en général l'interprétation donnée ci-dessus quant à l'origine de la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula.* A noter, donc, que tant en Moldavie qu'en Valachie le moment de la parution des premières chroniques se situe pendant l'intervalle compris entre la dernière partie du XV^{e} siècle et les premières décennies du siècle suivant. Si l'on tient compte du fait que la date la plus ancienne déterminée avec certitude pour la parution du texte slave sur Dracula remonte à l'année 1486, l'on constate qu'en Transylvanie aussi les commencements de l'historiographie roumaine se situent à la même époque qu'en Moldavie et en Valachie [56].

En outre, il nous faut souligner que toutes les créations de la période de début de l'historiographie dans les trois Etats féodaux roumains constituent l'expression, sur le plan culturel, de phases de tension politique maxima dans la confrontation avec l'Empire ottoman. Avec une seule précision : en Transylvanie, le sujet du *Récit sur le voïévode Dracula* est pris dans la réalité historique du pays voisin du sud, alors qu'en Moldavie et en Valachie l'on a écrit des chroniques d'événements intérieurs (portant sur le règne d'Etienne le Grand et de Radu d'Afumaţi). D'ailleurs, c'est précisément pour cette raison que le premier écrit historiographique roumain de Transylvanie n'a pas revêtu la forme d'une *chronique* dans la

[55] Pour ce dernier aspect, voir Ştefan Andreescu, *Un ierarh necunoscut: arhiepiscopul Gheorghe* (Un prélat inconnu : l'archevêque Gheorghe), dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXXIV (1966), n^{os} 7–8, p. 839–840.

[56] Pour le premier texte de chronique rédigé en Valachie, aux environs de l'année 1525 (Chronique sur Radu d'Afumaţi), voir Pavel Chihaia, *Cine a fost « Negru Vodă », întemeietor de cetăţi şi ctitor de biserici* (Qui a été « Negru Voïévode », fondateur de forteresses et d'églises), dans *Pagini de veche artă românească*, Editura Academiei, vol. I, Bucureşti, 1970, p. 116–118; plus récemment, Ştefan Andreescu, *Considérations sur la date de la première chronique de Valachie*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. XII (1973), n° 2, p. 360–373.

véritable acception du terme[57], mais d'un enregistrement par écrit de récents échos de la tradition orale, saisis et adaptés dans le milieu orthodoxe roumain. Pourtant, *Le récit sur le voïévode Dracula* présente non seulement une valeur littéraire, mais aussi un réel intérêt historique, ce que nous avons essayé de démontrer dans les lignes ci-dessus. Celui-ci doit être, certes, considéré et compris en fonction de la situation politique et culturelle complexe de Transylvanie. Car s'est seulement ainsi que nous pouvons le situer et l'étudier parallèlement à la *Chronique d'Etienne le Grand* et à la *Chronique sur Radu d'Afumați*.

---

[57] Voir au sujet de la typologie des écrits historiques médiévaux, les dissociations de Bernard Guenée, *Histoire, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques du Moyen Age*, dans « Annales », Paris, 28 (1973), nº 4, p. 997—1016.

"THE CANAANITESS" AND OTHER ADDITIONAL LECTIONS IN EARLY SLAVONIC LECTIONARIES *

YVONNE BURNS
(Surrey)

The gospel lectionaries are of particular interest to Slavists because it is generally accepted by scholars that the first translation by Constantine, later called St Cyril, from Greek into Slavonic was that of a gospel lectionary. The authority for this supposition is the passage in the Life of Constantine which states that as soon as he had composed a suitable alphabet he began to write the gospel text, "In the beginning was the word and the word was with God and the word was God", and so on. These are the opening words of the Greek gospel lectionaries, which we know to have been in existence by the time Constantine left Byzantium for Moravia in 863 AD, since the earliest examples extant are ascribed to the preceding century.

The Life of Constantine also tells us that soon after his arrival in Moravia he had collected together all that was necessary for the various church services, amongst those mentioned being the Communion Service. Since this is the service during which the lections are read from the gospel lectionary, it seems reasonable to assume that he had completed a translation of a Greek gospel lectionary at least by the time a complete year had passed.

However, a complete year according to the lectionaries varies in length from one solar year to another, since it begins on Easter Sunday and continues until the following Easter Eve, the date of Easter not being fixed but varying between 22nd March and 25th April.

Although the lectionaries commenced with the lection for Easter Sunday, the Greek lection system had developed in such a way that Easter had become, in a sense, the central point of the ecclesiastical year, the nine weeks prior to Easter being an extended preparation period and the seven weeks after the festival being the post-Easter period. The time between the end of the post-Easter period at Pentecost and the beginning of the pre-Easter period at the Sunday before Carnival was divided into two parts by the Major Festival of the Elevation of the Cross on 14th September, which seems to have been originally devised by Constantine the Great as a feast for the Autumn equinox in order to balance Easter, which is celebrated at the Spring equinox. It commemorates the finding of a piece of the True Cross by his mother, the Empress Helena, and the showing of it to the people on the occasion of the

* Paper presented at the IIIrd International Congress of South-East European Studies, Bucharest, 4—10 September 1974.

dedication of his church of the Resurrection in Jerusalem. The period between Pentecost and the Festival of the Elevation of the Cross is called the Matthean period, because during that time the lections for Sundays are chosen from that gospel, while the following period is similarly known as the Lucan.

Since this festival takes place on a fixed date, the number of Sundays varies from year to year both in the Matthean and in the Lucan periods. In view of the fact that in general the only variations in the content of these periods occurs in connection with their final lections, the most plausible explanation to account for these differences is that originally sixteen Sunday lections were chosen for the Matthean period and fifteen for the Lucan, presumably because no more were needed at that time. When there was a year for which an extra lection was required, its choice was at first left to the discretion of the reader, but later an extra lection was chosen from Matthew, called "The Canaanitess" after its subject, which was read in whichever period the extra lection was needed. This lection was probably written at the end of the existing lectionaries, but in most later copies was written down in the body of the lectionary, either after the last lection in the Matthean period or after the last lection in the Lucan period. It was probably at this time or a little later that lections were added for sixteen Saturdays in Matthew and sixteen Saturdays in Luke, no extra Saturday being specified when the Canaanitess was needed. However, sixteen Sunday lections were still insufficient for the Lucan period in some years, and so yet another lection was chosen from Luke to cover this contingency. Finally a seventeenth Saturday lection was chosen from Luke.

Turning to the well-known early Slavonic Saturday-Sunday lectionaries, we find a similar situation to that found in the early Greek lectionaries, with one notable exception. In eleven out of the thirteen under consideration, we do find a specific lection, Luke xi : 5—13, given for the additional Lucan Saturday, while six of these eleven lectionaries contain an extra lection from Luke, namely Luke xix : 12—26, instead of "The Canaanitess". Moreover, like "The Canaanitess", this lection is found in some lectionaries as the sixteenth Sunday, and in others as the seventeenth. These additional Lucan lections have not so far been found in any Greek lectionary.

One of these lectionaries, the Putna Gospel from the Monastery of Putna in Moldavia, may be seen on exhibition in the National Museum in Bucharest.

The Table on page 527 lists the additional lections in each codex, as well as any omissions.

Pop Jovan's Gospel, ascribed by Mošin to the end of the XIIth century and to the central region of Macedonia, is of particular interest, since it is an example of a lectionary which concludes the Matthean period with the sixteenth Sunday and, moreover, does not give the usual sixteenth Sunday and seventeenth Saturday in the Lucan period, but instead gives these peculiarly Slavonic additional Lucan lections to conclude the Lucan period. It is possible, therefore, that it represents a translation of a Greek lectionary at the stage when "The Canaanitess" was written at the end

The number of Saturdays and Sundays of Matthew and Luke in the slavonic Saturday-Sunday lectionaries

	Matthew	Luke		
	Omits	Omits	Extra Sun.	Extra Sat.
Ostromir's	None	None	16 Canaanitess	L xi : 5—13
Rila I/12	Lac : all Mt	None	16 L xix : 12—26	L xi : 5—13
Archangel	Lac : 17 Sat, Sun	None	17 Canaanitess	L xi : 5—13
Sava's	Lac : 17 Sat, Sun	14 Sun, 15 Sun	17 (called 16) Canaanitess	L xi : 5—13
Veles	None	None	17 Canaanitess	L xi : 5—13
Assemanianus	Lac : 16—17 Sun	None	17 L xix : 12—26	L xi : 5—13
Pop Jovan's	17 Sat, Sun (Additional rubric refers to end of book)	16 Sun, 17 Sat	17 L xix : 12—26	L xi : 5—13
Putna	None	None	17 L xix : 12—26	L xi : 5—13
Vraca	None	None	17 L xix : 12—26	L xi : 5—13
Boyana	Not known	None	17 L xix : 12—26	L xi : 5—13
Sofia National Library : 111	None	Usual 17 Sat	None	L xi : 5—13
Sofia National Library : 18	Lac : 16 Sat—17 Sun	None	None	None
Sofia National Library : 849	Lac : all Mt	None	None	None

of the volume and before the usual sixteenth Sunday and seventeenth Saturday had been added, to which the translator had added two more lections of his own choice, because they were needed. On the other hand, it would not be wise to overlook the possibility that the absent lections had been omitted as the result of a simple mistake during the copying of a lectionary containing the lection system found in Assemanianus, etc.

It is natural to consider the possibility that these additional lections formed part of the original translation of the gospels made by Constantine in Moravia. It is possible that Constantine's first Slavonic lectionary contained only sixteen Sundays in Matthew and fifteen in Luke, since he would have needed no more for his first complete ecclesiastical year in Moravia, ending at Easter 864. Nevertheless, although he would still not find it necessary to add lections to the Matthean period, it so happens that the following year required the maximum number of lections in the Lucan period, namely eighteen. The Greek lection system does not provide enough lections to allow for this contingency, which occurs less than once a century, but it would be natural for a man in Constantine's position to provide extra lections when they were needed and incorporate them in future copies of the lectionary. Judging by the extant examples, it looks as if the same thing happened to the extra Sunday lection as happened to the Canaanitess. That is to say, some copyists wrote it after the sixteenth Saturday, presumably because the earlier lectionary finished the Lucan period at that point, while others wrote it after the seventeenth Saturday because their exemplar was fuller.

The variations found in these Slavonic lectionaries are consistent with an original lectionary containing sixteen Sundays in Mathew and fifteen in Luke, with the Canaanitess written at the end, together with

additional lections for two more Saturdays and Sundays which were added to later copies in a variety of ways.

The two lections peculiar to Slavonic lectionaries provide a connection between those MSS containing them, a connection which may well shed a little more light on the original Slavonic version of the gospels and Constantine's mission to Moravia.

SUMMARY

Because the date of Easter varies from 22nd March to 25th April, the number of weeks from one Easter to the next varies from year to year. Certain differences in the number and position of the Sunday lections in the Greek gospel lectionaries show which of these lections were added to the lectionary at a later date than were the others. A number of the early Slavonic Saturday-Sunday lectionaries, however, contain a particular pericope for one of these Sundays which is not found in the Greek, while even more contain a specific lection for an extra Saturday when the early Greek lectionaries permit the reader to choose what he will. These two peculiarly Slavonic additions to the lection system may have been chosen by Constantine when he translated a Greek lectionary into Slavonic. Although the usual number of lections found in the Greek lectionaries would have been more than sufficient for the first year of his ministry in Moravia, during the following ecclesiastical year, ending Easter 865 AD, he would have needed one more Saturday and one more Sunday lection than is to be found in the Greek gospel lectionaries, and he may well have chosen these particular lections to supplement the lectionary he had written for the previous year.

РЫМНИКСКОЕ ИЗДАНИЕ ГРАММАТИКИ СЛАВЯНСКОЙ МЕЛЕТИЯ СМОТРИЦКОГО 1755 ГОДА*

ЧЕДОМИР ДЕНИЧ
(Карловац)

После упразднения славянской и латинской школ в Карловцах в 1737 году первый значительный шаг в деле их возобновления сделал митрополит Исаия Антонович (1748—1749), а затем его наследник Павле Ненадович (14 июля 1749 — 15 августа 1768) довел это дело до конца. Наряду с существовавшей начальной школой, он открыл 1 октября 1749 года и три средние школы (славянскую грамматическую, латинскую грамматическую и клерикальную) под общим названием Покровобогородичные школы. В них изучался учебный материал на русско-славянском, латинском и немецком языках, а с 1755 года и на греческом языке.

С их открытием увеличился спрос на множество различных учебников. Ненадович 2 августа 1749 года принял решение напечатать гденибудь букварь, грамматику и словарь русско-славянского, латинского и немецкого языков. Все же от этого он должен был отказаться из-за больших денежных издержек, имевшихся в связи с получением конфирмационного диплома во время пребывания в Вене в 1749/50 годах, когда надеялся получить возможность открыть свою типографию.

На венском книжном рынке он сумел в то время достать грамматики латинского и немецкого языков, но не было *Грамматики славянской* Мелетия Смотрицкого (1572—1630). С 1619 по 1723 год она несколько раз издавалась в России. В зависимости от австрийско-российских политических отношений в XVIII веке, русские купцы привозили с собой, в большем или меньшем количестве, *Грамматики* Смотрицкого для сербов в Габсбурской монархии, но упомянутая *Грамматика* была несравненно редкой книгой на этой территории. В пятидесятых годах XVIII века ее « едва гдѣ возможно бяше обрѣсти ». В 1755 году в самой большой сербской библиотеке (митрополийской в Карловцах) были сотни экземпляров отдельных учебников, а всего лишь 13 экземпляров *Грамматики* Смотрицкого.

После получения разрешения открыть кирилловскую типографию в Карловцах в 1751 году Ненадович, вместе с остальными книгами, предназначенными для печатания в ней, выслал в 1752 году и *Грамматику* Смотрицкого в Вену для цензуры. Однако типография В Карловцах не была открыта, причина этому еще достаточно не изучена. Если грамматика,

* Communication présentée au III[ème] Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 Septembre 1974.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 4, P. 529—532, BUCAREST, 1975

которую хотел напечатать Христофор Жефарович в Вене, а ее приостановил патриарх Арсений IV Йованович в 1743 году, не была *Грамматикой славянской* Мелетия Смотрицкого, то вместе с неосуществленным планом об учреждении кирилловской типографии в Карловцах в 1752 году не удалась первая попытка ее издания у сербов.

Невзирая на это, Ненадович 18 ноября 1754 года заключил договор с рымникским епископом Григорием Сокотеану (1749—1764, умер в 1777 году) о печатании *Грамматики* Смотрицкого в Рымнике, где уже белградско-карловицкие митрополиты, Мойсий Петрович в 1726 и 1727, а Викентий Йованович в 1734 году, напечатали букварь Феофана Прокоповича *Первое оучение отрокwмъ*. В составлении договора, как и в других делах, связанных с печатанием *Грамматики*, посредником выступал брашовский протоиерей и экзарх Ненадовича в Эрделе Евстатий Васильевич.

По договору срок поставки отпечатанных *Грамматик* был назначен на июнь 1755 года, причем человек епископа Сокотеану обязан был их привезти в Карловцы, где бы ему были выплачены денежные расходы на печатание. Ненадович отказался сделать обложки для *Грамматик* в Рымнике, так как книги без обложек были легче для перевозки, а переплетчика не так трудно достать и у себя.

По архивным источникам, всеми работами по подготовке к печатанию этой книги заведовал экзарх епископа Сокотеану Лаврентий Димитриевич — иеромонах монастыря Хурез, известный корректор в рымникской типографии (1737—1759), о котором, однако, нельзя достоверно сказать, что он правил корректуры *Грамматики* Смотрицкого.

Ненадович уже с 21 декабря 1754 года торопил работающих над печатанием *Грамматик*, мотивирую это тем, что в школах их нет и « дѣти тако, без[ъ] книгъ, время сѹетно проводятъ ». Чтобы произвести более сильное впечатление на иеромонаха Лаврентия, кроме рациональных доводов, парафразируя псалм, он выдвинул и эмоциональную причину:

« ıако же желает[ъ] еленъ найстоеникъ водныя, тако жаждет[ъ] здѣшняя юность *Грамматiками* утѣшитися ».

Во время подготовок к печатанию *Грамматик* Григорий Сокотеану пришел в столкновение с грекофилами, во главе которых стоял валашский господарь Константин Раковица (1753—1756) и венгро-валашский митрополит Филарет Михалицы (1753—1760). Во второй половине 1755 года столкновение настолько усилилось, что Григорий Сокотеану уже был « под[ъ] арестом[ъ] в [ъ] митрополии бѹкѹрещеской, по приказѹ сiятелнѣйшагw г[ос]п[о]д[а]ря влахïйскагw ». Столкновение вызвало нервозность в работе типографии и замедляло ее работу. В конце января 1755 года Евстатий Васильевич послал иеромонаху Лаврентию 150 форинтов для покупки материала. Так как в типографии было утеряно предисловие к *Грамматике*, то Ненадович 12 февраля 1755 года послал Лаврентию его копию; в марте того же года он дал согласие на образец печатной бумаги, но печатание тогда все еще не начиналось. Евстатий Васильевич лишь в июле месяце дал « сто талеровъ тѹрецких[ъ] ... тïпографѹ на зачинанïе дрѹкованïя *Грамматiкъ* ». Поэтому, печатание *Грамматик* началось или в конце июля или в начале августа 1755 года.

С тех пор Ненадович продолжительное время не имел никаких вестей о *Грамматиках*. Лишь в письме от 4 октября 1755 (впервые непосредственным путем, а не через Васильевича) Лаврентий сообщает ему, что *Грам-*

матики напечатаны, но их вывоз запрещен « бояр въ ». Он предлагал, чтобы Ненадович ходатайствовал у них. Ненадович отказался « в[ъ] ч же страни писати », предоставляя дело изворотливости Лаврентия, чтобы он нашел способ прислать ему *Грамматики.*

Эти неприятные обстоятельства разрешены приездом Григория Сокотеану из заключения. В сопровождении одного монаха *Грамматики* были перевезены на телеге рымникским протосингелем Партением. В Мехадии они до половины декабря находились под карантином. Погода в это время испортилась и монахи не захотели продолжать путь без проводника через неизвестную им местность.

После четырех просьб Ненадовича карансебешский епископ Йован Георгиевич послал своих людей в Мехадию. С их помощью рымникские монахи пришли в Карловцы с *Грамматиками*, между 25 январем и 5 февралем 1756 года. В тот же день Ненадович сообщил Григорию Сокотеану о том, что он *Грамматики* получил, пересмотрел и заплатил за них. В *Грамматиках* он нашел много опечаток, и не доставало двух книжек. Но несмотря на все это, он по своему усмотрению заплатил все путевые расходы монахов от Рымника до Карловцев и обратно, « воеже мое за подятый трȣдъ *Грамматікъ* ради бл[а]гѡдаренїя показати ». По тем же причинам он заботился о сыне епископа Григория Сокотеану, ученике в Карловцах в 1755/56 годах.

С небольшими изменениями в предисловии Ненадович *Грамматику* Смотрицкого перепечатал дословно по изданию Федора Поликарпова (Москва, 1721) тиражом в одну тысячу экземпляров. Из-за спешки, чтобы как можно скорее передать их школам, он отказался делать корректуру над опечатками в таком количестве книг. 1 марта 1756 года Ненадович послал Йовану Георгиевичу как подарок одну переплетенную книгу, в знак благодарности за оказанную помощь при их перевозе из Мехадии. Вероятно это был пробный экземпляр переплета, на основании которого переплетчик от Ненадовича получил согласие на продолжение работы. С тех пор работа над переплетом текла нормально, по-видимому в Карловцах. Книжки облагались в гладкую темную кожу на тонких дощечках. Орнаменты и заглавие (ГРАММАТ КА СЛАВЕНСКА) были втиснуты в кожу на спинке книги.

Таким образом переплетные *Грамматики* продавались в митрополийской библиотеке в Карловцах по цене 2 форинта. Малоимущим священикам и ученикам Ненадович их давал в рассрочку. После 27 марта 1757 года покрацкий епископ Софроний Йованович сделал заказ на определенное число *Грамматик*. По требованию администратора той епархии, Викентия Йовановича Видака, Ненадович 13 марта 1758 года выслал еще 25 *Грамматик* в покрацкую епархию. Он не всегда ждал заказов. Арсению Радивоевичу, администратору тимишоарской епархии, 31 января 1758 года он сам выслал 25 *Грамматик* для школ на этой территории.

С 1 марта 1756 до 16 октября 1769 года из 997 *Грамматик* митрополийской библиотеки было распродано 454 экземпляра. Самым значительным покупателем этих книг были Покровобогородичные школы, которые после смерти Ненадовича перестали существовать. Первые нужды в *Грамматиках* по епархиям были теперь бо́льшей частью удовлетворены. Со смертью Ненадовича исчезло воодушевленное распространение *Грамматик* Смотрицкого, а германское влияние на сербскую культуру и общест-

венную жизнь все больше развивалось после народно-церковного собора в Карловцах в 1769 году. Из-за этого, между 16 октября 1769 и 10 мая 1774 года, было продано всего 25 *Грамматик* из митрополийской библиотеки. По переписи от 28 октября 1776 года в ней обнаружен лишь тот экземпляр *Грамматики* Смотрицкого, который был послан в Вену для цензуры в 1752 году и возвращен в Карловцы в сентябре месяце 1776 года.

Это не значит, что рымникское издание *Грамматики* Смотрицкого 1776 года было исчерпано. В библиотеке митрополита Видака в Дале в 1780 году было 19, а в 1781 году, в библиотеке бачского епископа Арсения Радивоевича (1774—1781) в Новом Саде — 17 *Грамматик*. Они были распроданы на аукционе. Их цена была меньше двух форинтов за один экземпляр. Таким и подобным способом рымникское издание *Грамматики* Смотрицкого распространилось по всей карловицкой митрополии. Оно встречается и в кругах сторонников русско-славянского языка между хорватской клерикальной интеллигенцией во второй половине XVIII века (Матия Караман, Матия Сович, Стратико и др.).

После митрополита Викентия Йовановича и австрийско-турецкой войны (1737—1739) прерванные связи с рымникской типографией были возобновлены во время Павла Ненадовича и Григория Сокотеану. Это способствовало открытию более надежной дороги для румынских книг из Рымника в Тимишоарский Банат, а сербам облегчило печатание крупных произведений: *Грамматики* Смотрицкого в 1755 году и *Правила молебнаѧ с[вѧ] тыхъ сербскихъ просвѣтителей* в 1761 году.

Рымникское издание *Грамматики* Смотрицкого было главным учебником русско-славянского языка до появления *Руководства къ славенстѣй грамматицѣ* Мразовича (Вена, 1794).

Ненадович по *Грамматике* Смотрицкого настаивал на изучении русско-славянского языка, в то время как этот язык был уже превзойден в России появлением *Российской грамматики* М. В. Ломоносова, завершенной в 1755 и напечатанной в 1757 году. Вместе с остальными русскими церковными книгами, которые с 1690 года все больше вытесняли немногочисленные србули, они возмещали недостаток в сербской типографии; наряду с организацией школ по русскому образцу и с русскими преподавателями между 1726 и 1739 годами Ненадовическое издание *Грамматики* Смотрицкого существенно помогло укреплению русско-славянского языка в сербской церкви, школе, литературе и привело к отсрочке появления *Писменице србского їезика* (Вена, 1814) сербского Ломоносова — Вука Караджича.

IMPORTANCE DE TIMIŞOARA POUR LA COOPÉRATION CULTURELLE SERBO-ROUMAINE AU XVIII^e SIÈCLE

NIKOLA GAVRILOVIĆ
(Novi Sad)

Il y a peu de villes en Europe qui ont si largement contribué à l'épanouissement culturel des nations avoisinantes, comme c'était le cas de Timişoara au XVIII^e siècle.

Se trouvant au milieu des régions autrichiennes habitées par les deux nations, serbe et roumaine, à mi-chemin de l'extrémité ouest du Confin militaire en Croatie d'une part, et la Bucovine à l'est de l'autres, à la croisée de chemins, la ville elle-même, ainsi que l'entière région dont elle était la métropole, peuplée par les Allemands aussi bien que par les Roumains et les Serbes, ayant jusqu'en 1780 sauf le magistrat allemand, celui pour les « rasciens », commun pour les Serbes et les Roumains et la même autorité ecclésiastique dans la personne des évêques serbes — Timişoara était une des plus prospères villes de l'empire des Habsbourg.

Au cours du XVIII^e siècle, de nombreuses tentatives ont été faites avec plus ou moins de succès pour transformer cette ville en un centre ecclésiastique et scolaire de première importance pour le monde orthodoxe de la Monarchie. Ainsi, immédiatement après la promulgation de l'*Extension Patent* du 16 novembre 1720, par lequel le Banat a été soumis à la juridiction ecclésiastique et spirituelle du métropolite de Belgrade, le métropolite Moïse Petrović a demandé à l'empereur Charles VI la permission de transférer le siège de la métropolie de Belgrade à Timişoara, sous le prétexte de pouvoir régir plus aisément cette province nouvellement acquise. En effet, il voulait être plus près de la région sérieusement menacée par l'infiltration de la religion uniate, pour pouvoir la combattre plus efficacement. L'empereur a exaucé sa volonté et ledit métropolite a été installé officiellement à Timişoara, le 22 avril 1721, en présence des évêques de Timişoara et de Caransebeş. Depuis lors et jusqu'en 1726, Timişoara a été le siège de la métropolie de Belgrade, ayant sous sa juridiction tous les Roumains et les Serbes de rite orthodoxe dans la Monarchie [1].

La juridiction des métropolites de Belgrade et plus tard de Carlovitz se prolongeait bien au-delà du XVIII^e siècle sur les adeptes de rite ortho-

---

[1] Szentkláray Jenö, *Merczy kormányzata a temesi bánságban ujabb reszletek Délmagyarorszaág XVII századi történetéhez*, Budapest, 1909, p. 86.

doxe, dans tous les «pays héréditaires» autrichiens, assumant la responsabilité d'assurer le libre développement culturel dans le cadre des traditions nationales serbes et roumaines.

Tout le long du XVIII^e siècle, Timişoara était considérée comme un des plus importants centres scolaires. Pendant de longues années en ce siècle des Lumières, de l'Aufklärung allemand et du Joséphinisme autrichien, on a fait d'innombrables efforts pour y fonder des écoles nationales supérieures, destinées à l'éducation des futurs maîtres d'écoles, prêtres et même fonctionnaires d'État. Ainsi, au lendemain de la libération du Banat de sous le joug ottoman, à Timişoara fonctionnait déjà une école cléricale orthodoxe qui, au cours de sa longue existence, comptait parmi son corps enseignant des hommes illustres, tels que le célèbre historien serbe Jovan Rajić, puis le renommé théologue roumain, directeur des écoles nationales roumaines de Transylvanie de plus tard et auteur de beaucoup de manuels scolaires, Démètre Eustatievici Grid [2] et autres [3].

En 1766 l'évêque orthodoxe de Timişoara, Vincent Ioannović Vidac, demanda à l'Administration provinciale la permission de fonder dans la ville un séminaire théologique national « illyrien », pour le substituer à l'école cléricale, mais sans résultat. Car, bientôt après, notamment en 1770, le *Règlement illyrien* fut promulgué qui, dans son article 33, prévoyait l'établissement des écoles cléricales dans chaque diocèse de la métropolie. Comme cette mesure n'a pas donné le résultat voulu, au Congrès national de 1774 on a résolu qu'au lieu de nombreuses écoles cléricales, on établisse à Novi Sad un seul séminaire théologique pour tout le peuple « illyrien », y compris les Roumains. Cependant, le nouvel élu évêque de Timişoara, Moïse Putnic, a réussi à convaincre les autorités qu'il vaudrait mieux établir un pareil séminaire à Timişoara, soutenant que cette ville se trouvait au milieu des nations illyrienne et valaque, y compris la Transylvanie, que Timişoara était la ville plus prospère, disposant de moyens pécuniaires pour la construction et l'entretien d'une telle institution, que l'approvisionnement et le service sanitaire y fonctionneraient mieux qu'ailleurs et que l'ambiance humaine prêterait à Timişoara beaucoup plus d'avantages aux futures étudiants de se développer que n'importe quelle autre ville.

Poussé par les événements politiques de l'empire et plus particulièrement par l'effet de la révolte de Horia, Cloşca et Crişan en Transylvanie, l'empereur Joseph II ordonna la fondation du séminaire théologique orthodoxe à Timişoara, par son decret du 1er août 1785, aux frais du gouvernement.

Selon le plan élaboré par l'archimandrite Jovan Rajić, le futur séminaire de Timişoara aurait dû être une des plus hautes écoles théologiques du monde orthodoxe de l'époque, y compris les académies russes et grecques, ayant un programme d'enseignement moderne et un corps enseignant représentatif des deux langues, serbe et roumaine.

---

[2] Nicolae Stoica de Haţeg, *Cronica Banatului*, Bucureşti, 1969, p. 190—191.

[3] T. Jovanov, *Teodor Janković Mirijevski i prvi koraci srpske i rumunske pedagoške misli, Radovi simpozijuma (Vršac, 22—23. V 1970)*, Pančevo, 1971, p. 157.

Cependant, Moïse Putnic lui-même a changé d'avis une fois élu métropolite. Cette fois-ci, pour avoir son établissement scolaire sous ses yeux, il a plaidé pour la fondation du séminaire à Carlovitz, lieu résidentiel de la métropolie, et non plus à Timişoara. Pour Timişoara, il se serait contenté d'y voir un second séminaire purement roumain [4].

Ce n'est qu'au Congrès national de Timişoara en 1790 qu'on a résolu toutefois de proposer à l'empereur la fondation d'un séminaire théologique unique pour les adeptes de la religion orthodoxe de la Monarchie à Carlovitz, ce qui fut bientôt adopté par le souverain [5].

A l'occasion de la fondation du séminaire, le Conseil hongrois de lieutenance a demandé au métropolite Putnic son avis sur la possibilité d'instituer une Académie des sciences philosophiques à Timişoara, en tant qu'école préparatoire pour les hautes études théologiques, au lieu d'envoyer les futurs candidats faire leurs études philosophiques à l'Université de Pest ou aux Académies de Zagreb et d'Oradea [6].

Comme dans le système scolaire hongrois de l'époque, l'Académie représentait une école supérieure, intermédiaire entre le lycée et l'Université, ledit métropolite, emporté par l'élan joséphiniste, initiateur des réformes scolaires et de la laïcisation des écoles par l'introduction des matières scientifiques modernes dans l'enseignement, était d'avis qu'il serait préférable de fonder à Timişoara même un lycée et une Académie orthodoxes, pour satisfaire ainsi aux besoins réels et aux exigences des peuples roumain et serbe. A ce propos, il a proposé le monastère des Franciscains Saint-Salvador à Timişoara.

Malheureusement, l'empereur Joseph II a remis cette question à plus tard [7].

Pour ce qui est de la politique scolaire générale, il faut mentionner aussi que Timişoara était depuis 1773 le lieu résidentiel du directeur des écoles nationales roumaines et serbes dans le Banat. Entre 1773 et 1782 y fonctionnait Teodor Janković de Mirijevo, organisateur et réformateur des écoles nationales dans cette région, auteur du premier manuel pour les maîtres d'écoles, qui a, en outre, vaillament lutté contre la tentative des autorités autrichiennes et hongroises de supprimer l'alphabet cyrillique dans des livres scolaires et profanes serbes et roumains, considérée alors comme attaque préméditée contre l'intégrité nationale et religieuse des Roumains et des Serbes en Autriche et en Hongrie. Avec son collaborateur roumain, Mihai Roşu Martinovici, il a organisé en 1778—1779 des cours semestriels pour les instituteurs serbes et roumains, selon la

---

[4] N. Gavrilović, *Rad na osnivanju srpsko-rumunske seminarije u Temišvaru u XVIII veku, Radovi simpozijuma (Vršac, 22—23 V 1970)*, Pančevo, 1971, p. 109—123.

[5] S. Gavrilović—N. Petrović, *Temišvarski sabor 1790*, Novi Sad-Sremski Karlovici, 1972.

[6] *Arhiv Srpske akademije nauka i umetnosti u Sr. Karlovcima* (ASANUK), Patrijaršijsko-mitropolijski arhiv fond « A » (PMA« A »), br 432/1786.

[7] *Ibid.* 329/1788.

nouvelle méthode de l'abbé *Felbiger* [8]. Enfin, pendant son activité à Timişoara, plusieurs règlements scolaires ont été promulgués, ayant un écho retentissant dans la vie scolaire des Serbes et des Roumains, dans toute le monarchie autrichienne, tels que les *Regulae directivae* de 1774, la *Constitution scolaire* de 1776 et autres.

Au cours de ce siècle éclairé, il y a eu plusieurs tentatives de fonder une imprimerie cyrillique et même une fabrique de papier à Timişoara, pour les besoins des adeptes de rite orthodoxe roumains et serbes du Banat, de Transylvanie, du Confin militaire et des districts hongrois habités par ceux-ci, afin d'empêcher l'apport des livres religieux et scolaires de Russie, de Moldavie et de Valachie.

La première tentative de ce genre, d'ailleurs restée sans suite, était l'offre d'un typographe allemand, nommé Thomas Eberhardt, faite au patriarche de Carlovitz Arsène Ioannović Šakabent, en août 1746 [9].

En 1766, un certain employé typographe de Vroclav en Silésie, Ferdinand Rädlitz, a demandé à l'Administration provinciale de Banat la permission de fonder une imprimerie à Timişoara, mais toujours sans résultat [10].

La troisième tentative fut celle du moine Constantin de Rîmnic (Popa-Constantin Rîmniceanu), faite en 1767 à l'évêque de Timişoara Vincent Ioanović Vidac, malheureusement échouée elle aussi [11].

En 1769 un Slovaque de Bratislava, nommé František Patzco, s'est offert à l'Administration provinciale du Banat et à la Chambre aulique de Vienne de fonder une telle imprimerie à Timişoara [12].

Cependant, en même temps, par suite des tristes conséquences de la défaite dans la guerre de Sept Ans, la cour de Vienne a entrepris elle-même des mesures nécessaires pour fonder une imprimerie pour les nations de rite orthodoxe et uniate dans la Monarchie. Ceci aurait dû être, selon l'avis du conseiller gouvernemental Philippides de Gaya, une des grandes imprimeries cyrilliques destinée à fournir des livres religieux, non pas seulement aux peuples de rite orthodoxe et uniate dans la Monarchie, mais aussi dans les Balkans et dans tout le Sud-Est européen. A cette fin, le président de la Députation aulique illyrienne, le baron Koller, a été autorisé de mener les pourparlers avec les deux imprimeurs viennois, von Trattner et von Kurzböck, dans le but de fonder une telle imprimerie. Trattner avait l'intention d'en fonder une à Timişoara. Mais, comme les conditions qu'il avançait étaient moins favorables que celles offertes par son rival von Kurzböck, la cour a pris la décision de confier la fondation de l'imprimerie cyrillique à celui-ci, mais, hélas, non plus à Timişoara, mais à Vienne, pour qu'elle pût être sous la constante surveillance de la Députation aulique illyrienne [13].

---

[8] T. Jovanov, o.p. 157.

[9] ASANUK, PMA« A », 47/1746.

[10] *Hofkammerarchiv,* Vienne (HKAW), *Banater Akten,* Rote NO 208, fasc. 79, N° 4.

[11] Nicolae Stoica de Haţeg, *op. cit.* p. 8.

[12] HKAW, *Banater Akten,* Rote N° 208, fasc. 79, N° 13, 15, 52, 54, 69, 73, 78.

[13] *Arhiv Vojvodine u Sr. Karlovcima* (AVK), Ilirika, 1285a, fasc. 15A N° 134.

Enfin, c'est à Timişoara qu'a eu lieu, en 1790, un des plus importants congrès nationaux, « illyriens » rassemblant les délégués de rite orthodoxe roumains et serbes, au cours duquel de nombreuses résolutions ont été adoptées concernant la vie politique, ecclésiastique et scolaire des deux nations.

Voilà à grands traits quelques phénomènes culturels, issus de l'amitié serbo-roumaine dans le sud-est européen, au seuil de l'époque moderne.
Aujourd'hui encore, maints monuments historiques à Timişoara appellent ces jours de collaboration fraternelle, l 'une des plus fructueuse et sans égal dans ce coin du monde.

LIVRES ROUMAINS À LISTES DE SOUSCRIPTEURS (PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE)

II^e PARTIE

CĂTĂLINA VELCULESCU
et VICTOR GEORGE VELCULESCU

Dans la première partie de notre article [1], nous avons décrit la méthode de travail utilisée dans l'interprétation des données numériques résultées des listes de souscripteurs qui accompagnaient au début du siècle passé quelques-uns des livres imprimés. Afin de satisfaire à la rigueur scientifique exigée par le travail quantitatif de ces données, nous avons adopté une terminologie extrêmement précise, au risque d'une certaine monotonie, voire d'un manque d'imagination. Etant donné que la définition des termes choisis ne sera plus répétée dans les pages qui suivent, il nous semble opportun — pour une meilleure compréhension du travail — d'inviter le lecteur *à en consulter la première partie*; *cela nous paraît absolument nécessaire*, de même que la lecture de l'étude publiée dans la revue « Synthesis », 1975, n° 2, p. 85—96, afin de saisir en profondeur le procédé d'application de la méthode utilisée et les résultats concrets qu'elle nous a fait obtenir.

★

Cette seconde partie de notre travail est centrée sur le rôle des différentes catégories sociales dans le processus de souscription des livres imprimés.

Dans ce sens, les auteurs se proposent *d'interpréter les corrélations* suggérées par la répartition des livres dans les *conjonctures* suivantes : région, genre-région, époque-région, région-époque-position sociale [2].

---

[1] Voir RESEE, XII, 1974, n° 2, p. 205—220.

[2] Dans la première partie de notre présent travail (voir RESEE, 1974, n° 2, p. 206), nous avons utilisé les données résultées des listes nominales de souscripteurs (désignant la localité, l'état social et le nombre d'exemplaires souscrits) annexées à 26 livres (soit, 6.938 personnes ayant versé à l'avance la contre-valeur de 12.203 exemplaires). Nous relevions par ailleurs la regrettable absence d'une *Bibliographie* analytique exhaustive des livres roumains d'après 1830, fait qui laisse un certain nombre d'entre eux hors de l'atteinte de notre recherche. Grâce à des complétements ultérieurs, nous avons pu, par la suite, porter notre examen sur 39 livres, totalisant 12.032 souscripteurs pour 21.276 exemplaires (voir « Synthesis », 1975, no. 2, p. 85—96). Il est intéressant de signaler que la multiplication des données numériques ne modifie en rien les conclusions auxquelles nous étions arrivés. Cela prouve que la méthode de travail choisie mène à une interprétation correcte du matériel amassé.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 4, P. 539—548, BUCAREST, 1975

RÉPARTITION DES LIVRES DANS LA CONJONCTURE RÉGION. CORRÉLATIONS

La province comptant le nombre le plus élevé de livres à souscripteurs (11.358) est la **Munténie**.

Le **Banat** [3] se place au deuxième rang (3.346 volumes), suivi de près par l'**Olténie** (3.109 volumes).

La **Moldavie** n'occupe que la quatrième place avec 1.911 volumes.

Une série de **localités situées hors du territoire habité par les Roumains** — Budapest, Paris, Vienne — (626 volumes), ainsi que la **Transylvanie** [4] (482 volumes) et la **Plaine de la Tisza**[5], selon la déclaration des souscripteurs, (424 volumes) sont plus faiblement représentées. Quant à la *Bukovine*, 10 souscripteurs seulement y sont signalés comme originaires, en sorte que l'on ne peut tirer aucune conclusion pour cette province.

RÉPARTITION DES VOLUMES DANS LA CONJONCTURE GENRE-RÉGION. CORRÉLATIONS

La **littérature** est particulièrement appréciée par les lecteurs de la *Munténie* (68 % des volumes) ; loin, se situant bien après celle-ci, se place la *Moldavie* (17 %) ; plus loin encore, l'*Olténie* (13 %). Les autres provinces (régions) — à l'exception de la *Transylvanie* qui marque, elle, une présence toutefois insignifiante — dénotent un manque total de souscripteurs pour ce genre.

Les **livres scientifiques** et les **manuels** étaient achetés de préférence par les habitants du *Banat* (35 %), ainsi que par ceux de la *Munténie*, bien que dans une moindre proportion (31 %) [5bis]. Les autres provinces se placent loin derrière (n'oublions pas qu'à l'époque envisagée l'enseignement d'expression roumaine était en voie de réorganisation).

Les **livres de philosophie**, de **pédagogie** et de **morale** trouvaient des acheteurs dans le *Banat* tout d'abord (39 %), en *Munténie* ensuite (32 %), situation explicable tant par l'existence de centres d'enseignement d'expression roumaine que par la présence d'un public capable d'aborder des ouvrages plus ardus [6].

La **théologie** recrutait le plus grand nombre de souscripteurs en *Munténie* (72 %). En *Olténie*, le pourcentage n'atteignait même pas le

---

[3] Avec une différence intéressante, toutefois : pour 20 localités plus importantes signalées en *Munténie*, le *Banat* en offre 40 et plus (chaque centre est inscrit avec les communes environnantes) : Timişoara, Arad, Vîrşeţ, Lipova, Caransebeş, Orşova, Făget, Comloş, Belinţ. Panciova, Ciacova, Ghioroc, Cenad, Sombor, Pojejena, Izbişte, Cusici, Iasenova, Voevodinţi, etc.

[4] Nous avons groupé sous ce nom seulement les localités comprises dans le Plateau transylvain.

[5] Oradea, Ghiula (ou Gyula), Şiclău, Şimand, Otlaca.

[5 bis] Suivent en décroissant :

Olténie (13 %) ; *Moldavie* (8 %) ; *les villes de l'«étranger»* (6 %) ; *Transylvanie* (4 %) ; la *Plaine de la Tisza* (3 %).

[6] Toutes les autres provinces suivent à une grande distance dans l'ordre suivant : les *villes de l'« étranger »* (9 %) ; la *Plaine de la Tisza* (7 %) ; la *Moldavie* (7 %) ; la *Transylvanie* (3 %) ; l'*Olténie* (3 %).

tiers de ce chiffre, lequel était encore plus réduit en *Moldavie* (7 %) [7]. Il faut dire que dans ces provinces, l'Eglise de rite orthodoxe représentait l'Eglise d'Etat et que, de plus, elles bénéficiaient de la présence de deux éditeurs très actifs : Anton Pann et Al. Geanoglu Lesviodax.

Il ressort de ces chiffres que la *littérature* et la *théologie* n'étaient demandées qu'en *Munténie*, *Moldavie* et *Olténie*, alors que les *livres scientifiques*, les *manuels*, les *livres de philosophie*, de *pédagogie* et de *morale* l'étaient dans toutes les provinces, le *Banat* et la *Munténie* se situant en tête.

RÉPARTITION DES VOLUMES DANS LA CONJONCTURE ÉPOQUE-RÉGION. CORRÉLATIONS

Au cours de la *première époque* (avant 1820) et de la *seconde* (1820 — 1829), c'est le *Banat* qui représente la province la plus active en matière de souscription (35 % et, respectivement, 37 % des volumes). Les Roumains du Banat en avaient recours — par l'entremise de l'imprimerie de Buda — parce que, contrairement à ce qui se passait en *Munténie*, *Olténie* et *Moldavie* — où les livres étaient publiés avec l'aide du gouvernement ou d'une personne haut placée, la souscription n'y étant pratiquée que dans des cas exceptionnels —, dans les provinces sous domination autrichienne un ouvrage de spécialité en roumain ne pouvait paraître qu'en faisant appel à une couche plus large de lecteurs [8].

A partir de la *seconde époque*, la souscription est attestée de plus en plus fréquemment aussi en *Munténie* et *Olténie*, pour une autre raison toutefois que dans le *Banat* : c'est le moment, dans ces deux provinces, d'une extension de la vie culturelle parmi les différents états sociaux, ayant comme résultat la formation d'un public toujours plus divers dont le goût — que les auteurs apprenaient à cultiver — devenait la véritable raison d'être de la publication d'un livre, bien mieux et bien plus qu'une personne riche, le plus souvent un boïard.

Lors de la *troisième* et *quatrième époque* (1830—1839 et, respectivement, après 1840), la *Munténie* se détache nettement de toutes les autres provinces, arrivant à des résultats qu'aucune autre parmi elles n'avait jamais atteints au cours des périodes précédentes.

RÉPARTITION DES VOLUMES DANS LA CONJONCTURE RÉGION-ÉPOQUE-POSITION SOCIALE. CORRÉLATIONS

***Munténie*, I^ère^ époque :** nombre insignifiant de souscripteurs.

***Munténie*, II^e^ époque :** les souscripteurs les plus actifs se recrutent parmi les « personnes pourvues de rangs » (60 % des volumes), après lesquelles viennent à distance les gens d'Eglise (20 %) et les employés (17 %). Les moins actifs sont ceux n'ayant pas de situation professionnelle dé-

[7] Les autres provinces, sauf la *Transylvanie* — avec une présence pourtant peu sensible — sont absentes.

[8] *Avant 1820* (première époque), la *Moldavie* est aussi importante que le *Banat* en fait de souscription, grâce au zèle du Métropolite Veniamin Costachi, au service de la culture d'expression roumaine, ainsi qu'aux rapports culturels avec les Roumains d'au-delà des Carpates.

clarée. Parmi les autres états sociaux, il n'existe pas de souscripteurs (sauf, toutefois, *un seul* cadre enseignant et un marchand !) [9].

Il faut donc retenir comme un fait très important qu'en *Munténie, jusqu'en 1830*, le procédé de la souscription, bien qu'assez timide, était notamment pratiqué par les *personnes pourvues de rangs*.

Pendant la **III[e] époque** (1830—1839), la plupart des volumes (30%) sont souscrits par des *libraires* (en l'espèce par 16 libraires). Signalons pareillement le rôle des *bibliothèques* : 7% des volumes souscrits reviennent à 3 bibliothèques.

L'intense activité des libraires contribuait, tout comme celle des bibliothèques, à la diffusion ultérieure du livre. Par malheur, nous ne saurions affirmer avec certitude dans quelles couches de la société pénétraient les volumes acquis par les libraires et les bibliothèques, mais, quoi qu'il en soit, nous voici devant un moyen « moderne » de promotion du livre imprimé ; ce moyen représente d'ailleurs la transition vers le contract direct entre l'auteur et l'éditeur.

A l'aide des listes de souscripteurs, nous avons pu établir certaines modalités distinctes de subvention de l'impression :

a) la contre-valeur en est versée par un bienfaiteur qui, le plus souvent, appartenait à la classe des gens riches ;

b) l'auteur a recours à l'appui d'une large couche de lecteurs, par l'intermédiaire du procédé de la souscription ;

c) l'auteur ne s'occupe plus lui-même de la diffusion de son livre, mais s'adresse à un libraire (l'éditeur de demain).

Habituellement, le livre était publié par l'emploi simultané de plusieurs de ces procédés.

Outre les libraires et les bibliothèques, dans la *Munténie des années 1830—1839*, la plus grande importance revient aux souscripteurs *sans métier ou autre profession déclarés* (20% des volumes) ; il n'y a que la *Transylvanie* et *l'Olténie* où cet état social atteigne la même importance. L'activité de ces gens-là, à l'époque considérée, avait augmenté de huit fois environ par rapport aux périodes antérieures.

---

[9] Le nombre total des métiers, dignités (rangs) et autres positions sociales signalés est immense ; sans une classification, le travail n'aurait pas été possible. Par malheur, les instruments principaux nécessaires à cette opération nous ont fait défaut. Ainsi, afin d'établir une hiérarchie des dignités, il nous aurait fallu pouvoir disposer d'un dictionnaire des dignitaires au XIX[e] siècle, malheureusement introuvable. Jusqu'à son élaboration, nous nous sommes contentés des indications — par ailleurs fort précises — contenues dans la *Pravila pentru potrivirea rangurilor pe posturile de slujbă* (Loi de l'établissement des dignités (rangs) selon les fonctions remplies), dans « Buletin. Foaie oficială », III, 1835, n° 62, p. 231—232 et un supplément de 4 pages, ainsi que dans le *Proiect. Pentru înființarea de ranguri* (Projet. Pour l'institution des dignités), dans « Buletin. Gazeta administrativă », IV, 1837, p. 89—90 et suppl., p. 93—96. D'autre part, étant donné que dans l'intervalle 1800—1850 certaines dignités ont changé de signification (un *vistier* — trésorier — par exemple en 1850 remplissait d'autres charges que son homologue en 1815), une difficulté supplémentaire, inhérente pourtant, en ressortit pour notre enquête. Aussi bien, pour respecter la complexité des réalités sociales au siècle considéré, nous avons préféré ne pas dénommer « boïards » tous ceux qui, dans les listes, sont inscrits comme *paharnici, vistieri, medelniceri*, etc., mais de les appeler « personnes pourvues de rangs », ce qui nous a semblé mieux correspondre. Du reste, le matériel amassé est de nature à amener la conclusion que toute classification est discutable ; la nôtre est admissible puisqu'elle n'entraîne pas des erreurs notables.

Il convient, par conséquent, de relever que dans l'explosion culturelle de la *Munténie d'après 1830*, un rôle déterminant revint à l'élément démocratique, qu'il s'agît de modalités de diffusion (libraires, bibliothèques) ou de personnes ne tenant pas à signifier leur position sociale [10].

De *1830 à 1839*, les gens d'Eglise souscrivent 16 % des volumes (leur importance enregistrant une augmentation au double par rapport à l'époque précédente). Les personnes pourvues de rangs (12 %) marquent une décroissance — plus de deux fois moins que les années d'avant — fait plein de signification.

Après 1840, les gens d'Eglise deviennent les souscripteurs les plus actifs (36 % des volumes) ; leur goût se porte nettement vers les ouvrages théologiques [11], mais ils se dirigent aussi bien vers l'acquisition des livres scientifiques et des manuels (immédiatement après le monde de l'enseignement et beaucoup avant d'autres positions sociales).

Le rôle des personnes sans métier déclaré (22 % des volumes) augmente presque au double par rapport à l'époque précédente.

Les bibliothèques (5 fois plus importantes que durant les années 1830—1839) exigent 13 % des volumes, alors que les personnes pourvues de rangs n'en acquièrent plus que 10 %. Les artisans et les marchands, de même que les employés doublent leur importance en comparaison du passé, tout au moins de la période précédente (la troisième).

A l'encontre de la situation antérieure à 1830 (voir p. 542), retenons qu'après 1830, en *Munténie* (à l'exception de l'augmentation peu commune de l'importance du clergé), la souscription était appuyée surtout par les personnes *sans métier déclaré*, ainsi que par les *bibliothèques* (centres publics de diffusion du livre) et les *libraires*. Le caractère démocratique de cette action est renforcé par cela même qu'à l'époque considérée, *artisans*, *négociants* et *employés* ont vu leur importance croître en tant que souscripteurs. Quant aux *personnes pourvues de rangs*, elles ne disparaissent pas des listes de souscripteurs, mais conservent un rôle encore assez signifiant.

★

Au ***Banat***, l'œuvre de souscription des livres est dominée par l'activité du monde de l'enseignement (cadres enseignants et élèves), auquel s'ajoute le clergé (gens d'Eglise) dont une partie activait dans les écoles. Pendant **les premières deux périodes**, leur importance demeure la même : les premiers achètent environ 60 % des volumes, les seconds, environ 30 %.

Avant 1820 [12], les artisans et les négociants requièrent seulement 2 % des volumes, alors que les souscripteurs sans profession déclarée et les employés n'ont qu'une contribution minimale. D'ailleurs, ces deux dernières catégories sociales, tout en augmentant en importance pendant la seconde période, se garderont aux dernières places.

---

[10] Voir « Synthesis », 1975, n° 2, p. 85—96.

[11] C'est le résultat de l'activité persévérante d'Anton Pann et de Al. Geanoglu-Lesviodax qui, comme nous l'avons déjà dit, surveillaient de près la diffusion d'un grand nombre d'exemplaires des titres publiés.

[12] On remarque l'apparition dans les listes d'une personne de sexe féminin, ce qu'on ne constate pas à la même époque (la première) en Munténie (Eustahia Arsici, Arad).

Pendant les **III^e et IV^e périodes** dominent l'activité de l'enseignement (35 % des volumes au cours de la III^e époque et 43 % au cours de la IV^e) et du clergé (32 %, respectivement 26 %) ; pourtant, leur importance diminue continuellement par rapport aux époques antérieures. Augmente en échange le rôle des artisans et des négociants (au triple de la I^{ère} période), des employés et des militaires, lesquels ne se rangent plus parmi les derniers acquéreurs. Ces trois dernières catégories continuent d'être parmi les plus actives au cours de la IV^e période. A présent, le rôle des bibliothèques augmente aussi (11 %).

On peut affirmer qu'au **Banat**, la souscription a été en permanence soutenue par les professeurs, maîtres d'école, instituteurs, élèves (voire même étudiants) ainsi que par les gens d'Eglise (qui, souvent, exerçaient le métier de professeur).

C'est ainsi qu'est mis en lumière le rôle particulier joué dans ces contrées du pays par l'Ecole préparatoire d'Arad et par les écoles des villages.

De plus, pendant *les I^{ere} et II^e périodes* souscrivent au même titre *artisans* et *marchands* : chose jamais encore rencontrée dans aucune autre région [13]. *Après 1830*, ces derniers atteignent une importance supérieure à l'équivalent d'autres régions. Relevons pareillement le rôle des *employés* et des *militaires*.

Le **Banat** a donc ces caractéristiques : *l'école* et le *clergé* représentent les deux foyers principaux de protection et de promotion du livre ; les *marchands* et les *artisans* ont une importance plus grande qu'ailleurs ; les *notabilités locales* sont elles aussi adeptes des livres de langue roumaine.

★

L'Olténie n'offre pas de souscripteurs **avant 1820.**

Entre 1820 et 1829 dominent les personnes pourvues de rangs (38 % des volumes), suivies par ceux n'ayant pas de profession (métier) déclarée (22 %) et par les gens d'Eglise (14 %). Un seul libraire [14] acquiert 11 % des volumes et deux intellectuels [15] en prennent 8 %. Consignons comme intéressant le fait que ces derniers s'abonnaient à un manuel d'enseignement du français sans professeur — que le public réclamait à raison de 438 exemplaires. Pas d'artisan, de marchand, d'employé, même pas une bibliothèque.

Pendant la **III^e époque,** les gens sans métier déclaré achetaient le même nombre de livres que les souscripteurs recrutés parmi les dignitaires (30 % des volumes). Suivent à grande distance les gens d'Eglise (15 %).

Par rapport à la seconde période, ces états sociaux diminuent d'importance du fait qu'augmente la force de concurrence des autres (artisans, marchands, employés). On ne trouve pas d'inscription de libraires ou de bibliothèques.

---

[13] Sauf les localités hors du territoire habité par les Roumains.
[14] G. Petrovici (Craiova).
[15] St. Jianu (Cerneţi), Alex. Diculescu (Craiova).

Après 1840 dominent les gens d'Eglise (60 % des volumes), arrivés à 6 fois plus d'importance que par le passé. C'est grâce à l'activité d'Anton Pann dans les monastères, vieux centres culturels, comme nous l'avons déjà dit. Suivent, pareillement à la *Munténie* de la même époque, ceux n'ayant pas de profession déclarée (20 %) dont l'importance égale celle de l'époque précédente.

Les personnes pourvues de rangs (3 %)—naguère, les premiers parmi les souscripteurs — viennent maintenant après les bibliothèques, égalant pratiquement le monde de l'enseignement. Tout comme *à la III^e période*, il n'y a pas de libraire ; les artisans et les marchands présentent à nouveau une participation insignifiante.

Les personnes pourvues de rangs — les plus actives en **Olténie** au cours de la seconde période — sont à présent, sans cesse, la cible d'une concurrence soutenue et peu à peu elles se voient remplacées par des *personnes ne déclarant pas leur profession ou métier*, mais qui, au cours de la quatrième période, prendront le dessus, de manière écrasante.

Les *gens d'Eglise* sont en permanence parmi les plus actifs souscripteurs.

En *Olténie*, également, on constate un processus de démocratisation de l'œuvre de subvention du livre publié.

★

Pour la ***Moldavie*** **d'avant 1820,** le clergé constitue la couche sociale la plus active dans l'œuvre de souscription (61 % des volumes), son rôle et son efficience demeurant sans égale au cours de n'importe quelle autre période. Le choix favori des gens d'Eglise se porte vers les livres théologiques, bien qu'ils encouragent aussi la parution des livres scientifiques, plus que d'autres couches de la société, mais moins que ceux qui ne mentionnent pas leur position sociale. Cette dernière catégorie constitue les seconds acheteurs plus importants (23 %), marquant un penchant évident vers les livres scientifiques et une indifférence presque totale pour la théologie. D'un intérêt égal pour chacun des deux genres, sont les acquéreurs qui déclarent leur rang social dans les listes et qui constituent la troisième catégorie de souscripteurs plus actifs (13 % des volumes). La participation à la souscription des autres couches sociales est presque insignifiante.

Pour **l'époque de 1820 à 1829,** il n'y a pas en *Moldavie* — tout au moins pas, dans les listes dont nous avons disposé — de souscripteurs d'aucune catégorie sociale.

Pendant la **troisième période,** les plus actives sont les personnes pourvues de rangs (54 % des volumes) ; par rapport à la première époque, leur importance augmente de 40 %.

Le clergé et les personnes qui ne mentionnent pas leur position sociale s'abonnent à peu près au même nombre d'exemplaires, chaque catégorie achetant 14 % environ des volumes. Cependant, alors que en rapport avec les années d'avant 1820, l'importance du clergé était 5 fois plus grande, celle des secondes l'était 13 fois plus. De nouvelles catégories font leur apparition : le monde de l'enseignement (9 %), le public féminin (4 %) et les militaires (3 %).

Après 1840, tout comme durant la période précédente, les personnes pourvues de rangs constituent la majorité des souscripteurs (60 % des volumes). Un décalage intervient cependant à présent entre les gens d'Eglise (21 %) et ceux n'ayant pas de profession déclarée (16 %).

Le clergé souscrit maintenant surtout pour les livres de théologie, tandis qu'avant 1820 c'était moins marquant ; les personnes ne déclarant par leur métier se montrent à présent désireuses de tous les genres. Les souscripteurs qui mentionnent leurs rangs maintiennent un intérêt accentué pour les livres de littérature, philosophie, théologie, mais se montrent moins amateurs de livres scientifiques et de manuels.

Parmi les autres états sociaux, relevons la présence des militaires — amateurs de littérature — et d'un nombre quelque peu accru d'intellectuels pour les livres de science.

La **Moldavie** par conséquent encourage la souscription au moyen de trois couches sociales, notamment : les *personnes pourvues de rangs*, les *gens d'Eglise*, les *personnes sans profession déclarée* (dans cette dernière catégorie d'ailleurs, ceux qui *ne veulent pas* mentionner leur rang social sont le mieux représentés en Moldavie).

Le long du temps, les *personnes pourvues de rangs* arrivent à constituer la catégorie de souscripteurs les plus actifs, alors que les *gens d'Eglise* — prédominants à la première époque — passent au second plan, dans une concurrence étroite avec les acheteurs qui *ne mentionnent pas leur position sociale*.

A l'encontre des autres régions, c'est à peine si on rencontre en *Moldavie* quelques noms d'*artisans* et de *marchands*. La participation d'autres couches sociales est passagère et difficilement perceptible.

★

Les villes en dehors du territoire habité par les Roumains (Paris, Vienne, Budapest). **Avant 1820** on trouve *un libraire* [16] (47 % des volumes). Les acheteurs qui ne mentionnent pas leur état social demandent 25 % des volumes et représentent en somme la couche la plus active. Parmi les autres, rappelons le monde de l'enseignement et les intellectuels (chaque catégorie avec 8 % des volumes) [17].

De 1820 à 1829, les personnes pourvues de rangs sont, par contre, la couche la plus active (27 % des volumes), phénomène qui ne se produit pas dans le *Banat*, dans aucune des périodes étudiées (nous citons cette province comme étant celle avec laquelle ces villes présentent le plus de similitudes quant aux attitudes manifestées envers les différents genres de livres [18]). L'enseignement (cadres didactiques, élèves, étudiants) achète 22 % des volumes. Nouvelle opposition avec le *Banat* : le clergé ne détient pas la première place, se montrant également actif que les négociants, les artisans et les employés (chaque groupe s'abonnant à 16 % des volumes).

---

[16] Zaharia Carcalechi — Buda.

[17] Ce n'est qu'au Banat et dans ces villes qu'avant 1820 apparaissent des noms de femmes, dans les listes examinées. (Ici Iudita Nestorovici et Elena Ceapa—Buda).

[18] Voir « Synthesis », 1975, nº 2, p. 85—96.

De 1830 à 1839, le monde de l'enseignement devient le principal acheteur dans l'œuvre de souscription (61 % des volumes), dépassant de beaucoup les autres états sociaux (les employés — 14 % ; les personnes sans profession déclarée — 10 % ; les artisans et les marchands — 7 %).

Après 1840, comme au cours de la première période, un seul libraire apparaît sur les listes, pour un grand nombre de volumes (54 %). Les artisans et les marchands représentent une couche très active de lecteurs souscripteurs (19 %), phénomène qui ne se répète plus ailleurs, à aucune époque ; ils sont suivis par le monde de l'enseignement (15 %).

Comme dans le *Banat* mais à l'encontre des *Principautés Danubiennes*, *l'école* pèse lourdement dans les **villes situées en dehors du territoire habité par les Roumains** (nous y avons inclu aussi les étudiants), de même que le monde des *artisans* et des *négociants*. Mais, par opposition avec le *Banat*, le *clergé*, les *employés* et les *bibliothèques* sont de moindres acquéreurs ; l'*armée* non plus n'est représentée par aucun nom de militaire. On trouve par contre deux *libraires* qui achètent un grand nombre d'exemplaires et les *personnes pourvues de rangs* (même s'il s'agit de dignités sociales tenant d'une organisation interne autre que celle des Principautés Danubiennes) atteignent une efficacité et une importance jamais rencontrées dans le *Banat*.

★

Pour la ***Transylvanie*** (comprenant sous ce terme seulement les villes du Plateau transylvain), de même que pour les villes hors du territoire habité par les Roumains, la plus grande importance **avant 1820** revient à un libraire qui achète le plus grand nombre des volumes (55 %). Suivent, pareillement à ces dernières villes, les personnes qui ne mentionnent pas leur état social (26 %). Les gens d'Eglise occupent seulement la troisième place (7 %), pour devenir prépondérants au cours de la **IIe époque**, avec 47 % des volumes. Le monde de l'enseignement a, de même, pendant cette période, une contribution notable (37 %).

De 1830 à 1839, les personnes qui ne mentionnent par leur état social redeviennent les acheteurs les plus actifs (27 %). En tout égaux (19 % des volumes), s'échelonnent les gens d'Eglise, les marchands, les artisans et des gens de diverses occupations non intellectuelles.

Le nombre très réduit de volumes acquis **après 1840** empêche tout commentaire.

Malgré les différences marquées, la **Transylvanie** s'approche, quant à l'œuvre de souscription, du *Banat* et des *villes situées hors du territoire habité par les Roumains*, plutôt que des *Principautés Danubiennes*.

Signalons l'importance particulière des *personnes dépourvues de rangs*, tant avant 1820 que plus tard.

La Plaine de la Tisza. Le clergé constitue le groupe le plus actif des souscripteurs, le long des **trois premières périodes. Après 1840,** le petit nombre de volumes souscrits ne permet pas le moindre commentaire.

Le second groupe de souscripteurs plus important est celui du monde de l'enseignement (cadres didactiques et élèves) (45 %), **avant 1820** et

les personnes sans état social déclaré (14%) entre **1820 et 1829**. Ce n'est qu'entre **1830—1839** que l'on peut signaler (pour 21% des volumes) les artisans et les marchands.

Parmi les provinces roumaines placées sous la domination autrichienne, la **Plaine de la Tisza** dénote une configuration distincte, sans exclure les similitudes qui viennent de la prépondérance continuelle du *clergé* et de l'activité de l'*école*.

★

Nous tenons à rappeler que dans les **régions au-delà des Carpates** ainsi que dans les **villes de « l'étranger »** énumérées plus haut (et qui, nous venons de le dire, représentent aussi bien des centres d'activité culturelle des Roumains des dites régions), les souscripteurs contribuaient à un nombre de volumes qui était 2,5 fois plus grand que celui souscrit en **Moldavie**, par exemple. C'est presque le tiers des volumes publiés en totalité, qui était demandé dans ces régions et localités.

★

Les conclusions auxquelles nous sommes arrivés relativement à la composition socio-professionnelle des lecteurs au début du XIX[e] siècle constituent des suggestions du plus grand intérêt, pensons-nous, pour une histoire de la culture roumaine. Cependant, il ne convient pas de les étendre à tout le phénomène culturel roumain (au siècle et dans l'espace territorial mentionnés), qu'après une minutieuse confrontation avec les données issues d'autres sources [19].

---

[19] Nous avons recouru à une méthode mathématique d'analyse des données numériques parce que n'importe quelle autre tentative d'extraire de ces informations des renseignements sur l'histoire culturelle — renseignements que nous étions sûrs qu'elles recouvraient — eût été inutile et dépourvue d'une compréhension correcte des réalités. La méthode mathématique, par contre, ne détruit guère l'intuition du chercheur qui se penche assidûment sur l'histoire des civilisations, mais lui ajoute, tout au contraire, cette précision de la pensée, qualité primordiale de celui qui écrit le programme et permanent support d'une recherche authentique.

Conscients néanmoins des limites de notre méthode, nous considérons superflu d'ajouter qu'elle ne peut être appliquée à n'importe quelle situation, d'une part, et qu'alors même que son application serait absolument indispensable — comme à présent —, les résultats qui en sortiraient doivent, d'autre part, être interprétés avec la plus grande prudence, tant du point de vue de la valabilité statistique (voir RESEE, XII, 1974, n° 2, p. 207—208), qu'à celui de leur corrélation avec tout ce que nous connaissons sur le phénomène examiné à partir d'autres sources.

LE RÔLE DE LA REVUE «LOGHIOS HERMÈS» (ΕΡΜΗΣ Ο ΛΟΓΙΟΣ) DE VIENNE DANS LES RELATIONS CULTURELLES INTERNATIONALES AU XIX[e] SIÈCLE *

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

En 1811 paraissait à Vienne la revue grecque « Loghios Hermès », qui sera diffusée à travers toute l'Europe et particulièrement dans le Sud-Est. Il n'est pas difficile de comprendre la parution de périodiques grecs dans l'Europe centrale : la capitale de l'Autriche était devenue un centre culturel et politique du Sud-Est de l'Europe. À la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e], de nombreux savants grecs, aidant activement au mouvement de la renaissance culturelle du peuple grec, se trouvaient à Vienne. D'autres colonies grecques existaient en Europe — comme c'est le cas de Venise — mais Vienne, en tant que centre politique et spirituel le plus proche de l'Orient hellénique, bénéficiant de moyens de transport sûrs était devenu l'endroit le plus propice pour la parution de journaux et de périodiques grecs ainsi que pour leur diffusion dans le Sud-Est de l'Europe.

Le premier journal grec paraissait à Vienne en 1784, suivi, en 1790 par « 'Εφημερίς » ; au cours de la seconde décennie du XIX[e] siècle d'autres journaux et périodiques grecs vont paraître, notamment : « Εἰδήσεις διὰ τὰ 'Ανατολικὰ μέρη » (Nouvelles pour les zones de l'Est), « «'Ελληνικὸς Τηλέγραφος» (Le télégraphe grec), « Φιλολογικὸς Τηλέγραφος» (Le télégraphe littéraire), « Καλλιόπη » (Calliope) et « 'Ερμῆς ὁ Λόγιος » (Loghios Hermès). Plusieurs historiens se sont intéressés à la presse et aux périodiques grecs ; ainsi : D. Russo, Georges Laïos, P. Énépékidès, Catherine Koumarianou[1]. Toutefois, aucun n'a étudié les relations entre « Loghios Hermès » et les pays roumains ni le rôle culturel international joué par

* Communication présentée au III[ème] Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 Septembre 1974.

[1] D. Russo, *Primele ziare greceşti din Viena* (Les premiers journaux grecs de Vienne). L'étude est parue d'abord en six numéros dans le journal athénien «'Ελεύθερον Βῆμα» (Tribune libre) du 25—30 Novembre 1928 et en langue roumaine dans D. Russo, *Studii istorice greco-romåne* (Études historiques greco-roumaines), œuvre posthume publiée par Ariadna Camariano et Nestor Camariano, Bucureşti, 1939, p. 353—397 ; Georges Laïos, 'Ο 'Ελληνικὸς τύπος τῆς Βιέννης ἀπὸ τοῦ *1784* μέχρι τοῦ *1821* (La presse grecque de Vienne depuis 1784 jusqu'en 1821). Athènes 1961 ; P. Énépékidès a publié une série d'articles dans le journal athénien «Τὸ Βῆμα» (La Tribune) que je n'ai pas eu la possibilité de consulter et idem, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ ἑλληνικοῦ τύπου (Contributions à l'histoire de la presse grecque), 1965 ; Catherine Koumarianou, Λόγιος 'Ερμῆς. Κοσμοπολιτισμὸς καὶ ἐθνικὸς χαρακτῆρας («Loghios Hermès». Cosmopolitisme et caractère national), dans la revue athénienne «'Εποχές», 18 Octobre, 1964.

cette publication. Dans les pages qui suivent nous nous proposons de mettre en lumière cet aspect de la revue.

La contribution matérielle des pays roumains à la parution du périodique viennois, première revue littéraire grecque, intéressant en égale mesure Roumains et Grecs, est notable. L'initiative même de sa fondation est due aux Pays Roumains. Adamantios Coray insistait sur l'utilité d'un journal ou d'un périodique grec[2] ; on en était généralement d'accord, toutefois l'initiative n'a pas pu devenir réalité avant la fondation à Bucarest de la Société littéraire gréco-dace, le 7 Juillet 1810 (« Loghios Hermès », 1811, p. 6). C'est à l'occasion de la seconde séance de la Société que le Métropolite de Valachie plaida en faveur de la fondation d'une revue littéraire où les savants puissent diffuser leurs connaissances, leurs opinions. L'initiative fut approuvée à l'unanimité par les membres grecs et roumains [3], chacun offrant sa contribution bénévole, afin de pouvoir assurer les premières dépenses nécessaires à la fondation de la revue (1811, p. 89). Michel Skinas, secrétaire de la Société, fut chargé d'expédier le montant de la somme à l'archimandrite Anthime Gazis, qui se trouvait à Vienne et que Coray considérait la personne la plus apte à remplir la charge de rédacteur en chef.

En guise d'en tête, la première page de la revue, qui paraissait le 1er Janvier 1811, précisait que celle-ci prenait naissance sur la recommandation et, en partie, grâce à l'aide financière de la Société philologique gréco-dace de Bucarest (1811, p. 3).

Malheureusement, l'existence de la Société fut brève. Après le départ, en 1812, d'Ignace, Métropolite de Valachie, l'activité de la Société cesse, et partant les subventions dont elle jouissait.

Le 1er Avril 1813, Alexandre Vasiliou, ami dévoué de Coray, lance un appel adressé à tous les amateurs de culture, où il relatait le fait que les rédacteurs de la revue avaient fondé et continuaient à assurer la parution de la revue, grâce à l'aide de la Société gréco-dace de Bucarest et des Grecs de partout. À présent que la société avait cessé d'exister, la revue perdait ses subsides essentiels. Et puisque les autres contributions s'avéraient insuffisantes à couvrir les dépenses trimestrielles, la parution de la revue était compromise. Vasiliou fait appel à ceux qui la considéraient utile, afin d'obtenir une aide capable de la sauver[4].

Il s'y trouvèrent à Bucarest bon nombre de gens, s'intéressant aux problèmes culturels, qui répondirent promptement à l'appel lancé par Vasiliou. Le 15 Mai 1813, la revue publiait une lettre de Bucarest adressée au rédacteur en chef pour lui faire part du fait que « la nouvelle du danger que courait la revue avait émue les amateurs de culture, lesquels avaient réussi à rassembler une somme importante en mesure de sauver, pour le moment, son existence ». Quoique la lettre n'indique pas les noms de ceux qui ont accordé leur aide, il s'agit certainement aussi bien de Roumains que de Grecs [5]. Sur la même page, le rédacteur en chef de la revue écrit :

---

[2] Pour pouvoir publier un journal, disait Coray, il suffit de deux boîtes de monastère, ou un seul richard, clerc ou non, qui voudrait s'assumer les dépenses de la publication du journal. Cf. Georges Valetas, Κοραῆς (Coray), p. 1020.

[3] Pour la liste des membres cf. « Loghios Hermès » 1811, p. 63—64.

[4] Supplément au fascicule 3 de 1813, p. 1—3.

[5] *Ibid.*, 1813, p. 68, deuxième pagination.

« „Loghios Hermès" remercie aujourd'hui officiellement tous ceux de Bucarest qui, aimant les belles choses, ont montré tant de zèle et de générosité envers la revue; la nation grecque elle aussi, exprime sa reconnaissance pour les nombreux bienfaits qu'on lui a accordé à toutes les époques ».

En 1818, Scarlat Alexandre Callimaki, prince de Moldavie, accorde à la revue un subside annuel de 200 lei. La revue a publié le document princier (daté du 28 Mars 1818) ainsi que la lettre de Théodore Negri qui l'accompagnait. Le document, signé par le prince, le grand « postelnic » Grégoire Manou, le grand « vistier » Constantin Canta, le grand logothète Nicolas Rosseti-Roznovanu, ainsi que par Veniamin Costaki, métropolite de Moldavie, fait savoir aux rédacteurs, Théoklitos Pharmakidès et Constantin Kokkinakis, qu'on accordait à la revue une somme annuelle, soit 200 lei, 100 lei provenant des revenus princiers des salines et 100 lei des douanes. Le prince demande au métropolite de déposer une copie de ce document dans les archives de la Métropolie et d'avoir soin de quérir, chaque année, cette somme à la trésorerie princière et de l'envoyer à la revue. On précisait également qu'au cas où la revue cesserait sa parution, la somme devait être remise à la publication qui remplacerait « Loghios Hermès »; au cas où aucune revue grecque ne paraîtrait plus, le montant de la somme devait être remis à l'Académie princière de Jassy. En dernière instance, le prince Callimaki prie les successeurs au trône moldave de confirmer le document[6], Michel Soutzo (1819—1821) le confirme et augmente ce revenu à 250 lei [7].

N. Iorga mentionne une autre aide du prince Callimaki : il s'agit de 600 lei accordés par le prince à la même revue [8]. Vers la fin de 1819 on sollicitait l'aide du prince de Valachie, Alexandre Soutzo et, afin d'obtenir une réponse favorable, Coray lui-même, dont l'influence était grande, s'adressait au prince [9]. La réponse ne nous est pas parvenue, mais nous pouvons présumer qu'elle a été favorable.

Au début de l'année 1820, le Métropolite de Valachie, Dionisie Lupu, vient en aide à la revue en lui offrant un revenu annuel de 30 ducats impériaux. C'est Spyridon Valetas qui fait part de ce don à la revue ; sa lettre est publiée dans les pages de la revue (1820, p. 289). C'est toujours en 1820 que la revue recevait, de la part du « stolnic » Stamatis Fournarakis de Chios, établi en Moldavie, un revenu de 150 lei par an (1820, p. 289).

Outre ces aides pécuniaires, il est indéniable qu'il y a eu dans les pays roumains d'autres donateurs dont le nom ne nous est pas parvenu, car « Loghios Hermès » était très répandue et beaucoup lue dans les Principautés. Dans les annonces publiées dans la revue concernant le renouvellement des abonnements, les villes de Bucarest et de Jassy, sont toujours

---

[6] Bibliothèque de l'Académie Roumaine, paquet DCIII/85 et « Loghios Hermès », 1818, p. 273—278.

[7] « Loghios Hermès » de 1820, p. 29—32, où a été publié le document de Michel Soutzo.

[8] N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea* (Histoire de la littérature roumaine au XVIII[e] siècle), vol. II, București, 1901, p. 340. La source utilisée par N. Iorga est Kopitar, *Kleine Schriften*, I, p. 73 et 94.

[9] Cf. Ἐπιστολαὶ Ἀδαμαντίου Κοραῆ (Lettres d'Adamantios Coray), éd. N. Damalas, vol. III, 2ème partie, Athènes, 1886, p. 761—762.

en tête de la liste, à côté des personnes chargées de prélever les abonnements. C'est ainsi qu'en 1811 ceux-ci étaient à la charge de Constantin Vardalachos, directeur de l'Académie princière de Bucarest (1811, p. 4). En 1816, c'était aux frères Nicolas et Constantin Zupaniotis de mener à bien cette charge (1816, p. 112), qu'ils continuèront à remplir jusqu'en 1817 à Bucarest ; à Jassy, c'était Paschalis Vasiliou qui s'en chargeait (1816, p. 394). En 1820 c'était Constantin Galatis qui en était chargé à Bucarest tandis que les abonnements de Jassy était encaissés par Emmanuel Vernardos (1820, p. 601).

On recevait des abonnements pour « Loghios Hermès » dans plusieurs endroits. Ainsi, outre Bucarest et Jassy, il y avaient également les îles de Hydra, de Chios et de Corfou, les villes de Constantinople, Smyrne, Jannina, ainsi qu'Odessa, Moscou, Taganrog, Trieste, Livourne et, bien entendu, Vienne. Nous apprenons également, par les lettres reçues et publiées dans la revue, qu'elle était encore plus largement répandue. Isidore Guillet, philhellène bien-connu, y était abonné à Paris ; il promettait de la diffuser parmi les philhellènes de France et d'obtenir de nouveaux abonnements [10]. A Amsterdam la revue était lue par le pr J. Boscha et par le correspondant grec de cette ville, qui nous fait part de cette information (1818, p. 333).

Le volume de 1819 (p. 601—606 et 812—813) publie les lettres d'un philhellène anglais, connaissant le grec ancien et moderne, sincère et enthousiaste ami du peuple grec. Ce personnage qui signait « un Anglais cosmopolite » et lisait régulièrement la revue, se permettait à faire des commentaires en marge du matériel publié dans la revue. Un autre correspondant nous fait savoir qu'on ne se contentait pas de lire « Loghios Hermès » à Boston et à Philadelphie aux États-Unis, mais qu'on s'intéréssait de près à l'activité culturelle des Grecs (1820, p. 388). D'autres lettres nous apprennent que la revue était connue aussi bien à Padoue (1819, p. 117) qu'à Nijni-Novgorod en Russie (1819, p. 647). Si nous ajoutons le fait que, dès sa parution, la Société gréco-dace de Bucarest recommandait à la rédaction d'envoyer gratuitement la revue aux écoles grecques plus importantes, il devient clair que son aire de diffusion était très étendue, d'autant plus que de telles écoles fonctionnaient non seulement en territoire grec, mais aussi dans presque toutes les colonies grecques de la diaspora.

Il est également utile de souligner le fait qu'en réalité les abonnés étaient plutôt des donateurs car, souvent, la somme qu'ils payaient en tant qu'abonnement dépassait trois, quatre, parfois dix fois, le taux prévu [11]. Ainsi, dans une liste des abonnés de Constantinople, on constate qu'ils payaient entre 50 et 500 piastres (1820, p. 337), l'abonnement ne remontant qu'à 39 piastres. Un marchand d'Odessa, P. Nicolaïdis,

---

[10] « Loghios Hermès », 1818, p. 308. Le professeur Isidore Guillet était un grand philhellène. Il était à la tête d'un gymnase ou d'une maison d'éducation à Paris où les élèves étaient internes et préparés de manière à être reçus, à la fin de leurs études, dans les Facultés. Beaucoup de Grecs fréquentaient cet « Etablissement » privé et le directeur leur accordait d'importantes réductions de taxes (1818, p. 308—312).

[11] L'abonnement à la revue « Loghios Hermès » s'élevait à 10 florins d'argent à Vienne et 12 florins dans d'autres endroits ou bien 39 groches turcs (1818, p. 604).

qui oubliait la monotonie de sa vie en lisant « Loghios Hermès », lui offre, en guise de reconnaissance, un revenu annuel de 500 roubles (1817, p. 602). Un autre marchand de Russie, Ioannis Varvakis, grand bienfaiteur du peuple grec, offre à la revue un revenu annuel de 150 piastres et lui accorde une aide de 500 florins d'argent (1819, p. 647).

« Considérant l'importance du rôle de la revue pour l'éducation du peuple grec », un lecteur d'Occident lui accorde une aide de 500 florins et offre l'abonnement pour cinq exemplaires afin qu'ils soient distribués par les rédacteurs aux intellectuels grecs sans ressources (1820, p. 212).

Cette revue qui, comme il a été dit plus haut, comptait des abonnés dans de nombreuses villes européennes, était lue aussi, outre les savants et les intellectuels occidentaux, par les lettrés et les marchands des peuples balkaniques car, dans les « companies grecques » se trouvaient des Serbes, des Bulgares, des Aroumains, connaissant le grec, langue de la culture et du commerce dans le Sud-Est européen à l'époque. C'est par les pays roumains que la revue circulait plus facilement et plus librement dans cette zone [12]. Et si ceux-ci facilitaient la pénétration des périodiques grecs de Vienne dans d'autres pays, il est certain que « Loghios Hermès » était très répandue en Valachie et en Moldavie.

Les cercles officiels de Vienne, le fameux chancelier Metternich en premier lieu, facilitaient et soutenaient la diffusion des revues grecques de Vienne dans les pays roumains, car ils considéraient que, bien dirigées, celles-ci pourraient contrecarrer « les machinations du gouvernement tsariste ».[13] Une lettre du chef de la police autrichienne, Sumeraw, au chancelier adjoint Cobenzl, prouve que les périodiques grecs de Vienne, étaient destinés en premier lieu à la Moldavie, à la Valachie, à la Russie, à la Turquie et à la Grèce [14].

★

Que publiait-elle cette revue si recherchée un peu partout en Europe? Elle avait été conçue, tel un phare lumineux, afin d'aider à la renaissance culturelle grecque, à mettre les Grecs de partout au courant des progrès obtenus dans les centres culturels grecs et européens, dans le domaine de la science et de la culture. Adamantios Coray, mentor des savants grecs de l'époque, recommandait à « Loghios Hermès » de collectionner des journaux et des périodiques paraissant dans l'Europe des « lumières », mais en même temps de se mettre au courant des activités culturelles des régions grecques. Le conseil a été suivi. On trouve dans les pages de « Loghios Hermès » des renseignements de provenance occidentale sur l'ancienne Hellade, sur sa gloire d'antan, afin que les Grecs du début du XIX[e] siècle puissent s'enorgueillir de leurs ancêtres et imiter leurs vertus. On publiait des rapsodies de l'Illiade, des études dues aux savants occidentaux et grecs sur Homer, des analyses sur les tragédies de Sophocle, d'Euripide, des poésies de Pindare, des poésies patrio-

[12] Ap. Daskalakis, 'Ο τύπος καὶ ἡ νεοελληνικὴ ἀναγέννησις (La presse et la renaissance néo-grecque), 1963—1964, p. 356.

[13] Georges Laïos, 'Η Φιλόμουσος 'Εταιρεία τῆς Βιέννης (L'Hétairie des philomuses de Vienne), 1814—1820, Athènes, 1965, p. 262.

[14] Georges Laïos, 'Ο 'Ελληνικὸς τύπος ... (La presse grecque...) p. 73.

tiques des Grecs modernes. Nous y trouvons, e.a., un discours sur le « divin Homer », œuvre du remarquable philhellène Choiseul-Gouffier de l'Institut royal de France, traduite en grec pour « Loghios Hermès » par Georges Meitanis (1818, p. 661—672). Le volume de 1819 (p. 1—10 et 37—48) publie *Parallèle entre Homer et Platon*, traduit du français. On a publié la traduction en grec (1820, p. 421—433 et 461—471) d'extraits de la *Allgemeine Encyclopédie der Wissenschaften und Künste* de Göttingen, notamment : *Ancienne Géographie. Sur Alexandrie et l'école alexandrine.*

De l'*Allgemeine geographische Ephemeriden* on publie des informations concernant des nouvelles culturelles anglaises. On y souligne l'intérêt des Anglais pour les classiques grecs comme pour tout ce qui touche aux Hellènes et à l'Hellade antique. Car la revue s'intéresse de près à l'opinion des savants de l'Occident sur la culture grecque antique. Toutes ces informations étaient traduites : de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'italien et publiées dans la revue. On y insérait aussi des appréciations de la part des savants occidentaux concernant Adamantios Coray, dont les Grecs modernes étaient si fiers. On publiait également des aspects de la vie culturelle et sociale des pays d'Europe, afin de renseigner les lecteurs grecs sur la civilisation du continent.

Un correspondant de Paris envoyait à la revue des informations culturelles de la ville. Il comparait Londres à Paris, affirmait que si Londres était liée aux États-Unis, Paris attirait de nombreux savants européens. Le même correspodant fait la remarque que plus un peuple est civilisé, plus il fait imprimer des journaux et des périodiques, citant, e.a., « Minerve littéraire », « Annales de la littérature », « Revue encyclopédique », « Annales des voyages et de géographie », « Tablettes universelles », etc. Tout ceci pour montrer au peuple grec que « Loghios Hermès » était extrémement utile et pour recommander de soutenir la revue (1821, p. 175—180).

Un autre correspondant de Paris, Eustache Ioannidès, appréciait que le commerce est à la base de toute société, réalité qui est confirmée par tous les peuples civilisés. Il devenait donc nécessaire de développer le commerce grec, de le mieux organiser. Ioannidès envoyait à un ami d'Odessa, dans le même but, une ample relation concernant la fondation et l'organisation de l'Académie commerciale ('Εμπορικὸν Μουσεῖον) de Paris, dans le but de servir de modèle aux organisateurs de l'École commerciale grecque d'Odessa. « Loghios Hermès » publie cette relation en la considérant utile pour tous les Grecs (1819, p. 10—27).

Le volume de 1819 publie (p. 222—228) une lettre de Smyrne annonçant la fondation, dans cette ville, d'un Club commercial. Il était l'œuvre des commerçants de Chios et de Smyrne ; le règlement comportait 18 alinéas. Le Club avait pour but principal des actes de philantropie, fait qui devient évident aussi par l'inscription posée au-dessus de l'entrée au Siège du Club : « Qu'aucun non philantrope (ἀφιλάνθρωπος) n'entre içi ». À l'intérieur du Club on y avait posé plusieurs petites plaquettes à sentences moralisatrices.

Le volume de 1818 (p. 72—83) publie le programme d'un lycée de Paris, appelé plus tard Athénée royal. (Βασιλικὸν 'Αθήναιον), qui préparait les élèves pour l'Université. On y enseignait la physique expé-

rimentale, la chimie, la zoologie, la philosophie, la littérature, la théorie musicale, l'anglais et l'italien. Les professeurs étaient choisis parmi ceux « dont on entendait la voix du haut des chaires académiques ». Les cours de l'Athénée royal étaient suivis par les jeunes ayant achevé leurs études scolaires et désireux d'enrichir leurs connaissances, mais également par des gens professant déjà un métier. La direction de l'Athénée avait même « osé » accepter des femmes. La revue grecque publie d'amples renseignements concernant l'organisation de l'Athénée, afin de pouvoir servir de modèle à d'autres peuples et en premier lieu aux Grecs.

La revue publie aussi un bref exposé traduit du périodique « Bibliothèque universelle », ayant trait à la situation de l'enseignement en Allemagne (1819, p. 853—863 et 893—903).

On trouve des informations concernant les progrès culturels dans l'Empire ottoman. On signalait ainsi le fait que le Sultan Mahmoud II avait donné l'ordre de traduire en langue turque plusieurs œuvres occidentales et de les faire imprimer à la typographie de Scutari. Parmi les traductions se trouvaient plusieurs livres de médecine de Störck et les *Éléments de la chirurgie* de De la Faye, traduits par le polyglotte Shanesade (1818, p. 149—150).

On publiait dans les pages de la revue « Loghios Hermès » des statistiques concernant différents pays : le Portugal, l'Espagne, la France, e.a. en donnant des informations sur l'étendue du territoire, sur la population, etc. (1821, p. 170—173). Une suite de quatre articles, traitait de la flotte anglaise (1818, p. 169—177, 232—236, 263—271, et 291—297).

Des savants grecs, établis dans différentes villes d'Europe, devenaient correspondants honorifiques de la revue; ils envoyaient de nombreuses informations d'intérêt général. Ainsi, un correspondant précisait qu'offrant à la revue des données sur le « magnétisme animal » il espérait stimuler la curiosité des amateurs de la science pour un problème âprement discuté en Europe. Il ajoutait aussi quelques dissertations très récentes concernant ce sujet (1820, p. 655).

On portait à la connaissance des lecteurs de la revue les expériences de physique et de chimie des professeurs de Copenhague et de Paris (1821, p. 165—170).

Remplis de zèle, les savants grecs s'appliquaient à traduire des différentes langues occidentales des articles de science que la revue de Vienne s'empressait de publier. « Loghios Hermès » était devenue une véritable encyclopédie qui répandait un peu partout, mais en premier lieu dans le Sud-Est de l'Europe, où élever le niveau de culture s'avérait plus intensément nécessaire, les plus récentes découvertes scientifiques, des considérations des savants de l'Occident sur des problèmes de culture, des problèmes sociales, pédagogiques, politiques, etc. La revue jouait le rôle d'un pont facilitant le passage de la culture occidentale vers l'Orient et une institution de premier ordre pour le maintien des relations culturelles internationales.

De nombreux articles s'occupaient de philosophie, d'archéologie, d'histoire, de géographie, d'ethnographie, d'astronomie, de médecine, de physique, de chimie, de mathématiques, de sciences naturelles. Parmi ces articles il y avait des contributions originales dues aux jeunes grecs

qui avaient fait leurs études dans les Universités d'Allemagne, d'Italie, de France; d'autres étaient des traductions d'ouvrages célèbres parus en France et en Allemagne. On démontrait qu'à la base des lois gouvernant la société se trouvaient les sciences naturelles, que le progrès de la société était étroitement lié aux découvertes scientifiques (1818, p. 105—109). C'est ainsi que s'explique la publication, en traduction grecque, d'extraits de la remarquable œuvre de Buffon, *Histoire naturelle* (1819, p. 167—179). Parmi les nouvelles d'ordre géographique, se trouve insérée l'annonce que Michel Ghica de Bucarest était en train de traduire en néo-grec l'œuvre de Jean Baptiste Vosgien, *Dictionnaire géographique portatif*, enrichi de dénominations anciennes (1818, p. 180).

De nombreux articles de médecine, traduits du français et de l'allemand ont été publiés, ainsi deux articles de Bricheteau, *La philosophie médicale* et *La philosophie éthique du médecin*, traduits d'après le *Dictionnaire des sciences médicales* (1820, p. 631—644).

Une place encore plus importante était réservée aux manifestations grecques culturelles de l'époque. On mettait les lecteurs au courant, avec maints détails, de toute fondation d'école grecque dans les régions du pays ou dans les colonies grecques de la diaspora; on y trouvait des informations sur l'organisation des écoles grecques anciennes et récentes, sur les matières qu'on y enseignait, sur la manière de passer les examens, sur les prix qu'on offraient aux élèves consciencieux. Nombreux sont les exposés concernant l'organisation et l'activité des Académies princières de Bucarest et de Jassy dans la seconde décennie du XIX^e siècle [15], ainsi que celle des écoles de Smyrne [16], de Chios, d'Odessa, de Trieste, de Chypre, de Jannina, d'Andrinople, e.a.

Dans plusieurs fascicules de la revue et dans de nombreuses pages on donnait des renseignements sur la méthode lancastérienne, sur ses avantages, en mentionnant les pays qui l'appliquaient avec succès [17].

Les quelques centaines d'écoles et de collèges qui fonctionnaient dans les régions grecques avant la révolution de 1821, ont été fondées et soutenues par des bienfaiteurs du peuple grec. Toute donation à finalité culturelle, fondation d'école, dépense pour la publication de livres qu'on offraient gratuitement, pour l'entretien des jeunes dans les Universités de l'Occident, etc., étaient publiées dans la revue sous forme de lettres de la part de correspondants. On soulignait les actions louables de ceux qui contribuaient par leur générosité à la fondation d'institutions pour l'éducation de la jeunesse grecque. On recommandait cette largesse en tant qu'exemple à imiter. Et il faut reconnaître qu'effectivement les Grecs se surpassaient en générosité.

Les pages de la revue soulignaient les bienfaits des richards grecs établis dans l'Empire russe, comme, e.a., les donations de Ioannis Varvakis

---

[15] Nous avons trouvé de nombreuses informations dans la revue « Loghios Hermès » que nous avons utilisées dans notre livre *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, Thessalonique, 1974.

[16] En 1811, l'école de Smyrne était florissante; elle avait 150 élèves et sept professeurs, « Loghios Hermès », 1811, p. 57—58.

[17] Cf. par ex. « Loghios Hermès », 1816, p. 3—9, 33—43, 113—124; 1819, p. 27—35; 1820, p. 20—27, 264, 661—662, 675—694, 703.

et des frères Zosimas. Leur nom est écrit en lettres d'or dans l'histoire de la renaissance culturelle grecque (1818, p. 83—84 ; 1819, p. 648—656 et 708—714).

Afin de stimuler la générosité, on a publié dans le volume de 1818 (p. 86—97) de la revue « Loghios Hermès » l'organisation et les buts de la « Société impériale de bienfaisance » de Russie. Parmi les buts de la Société sont à mentionner le choix et la publication de livres utiles ainsi que d'un journal qui devait informer le public sur les institutions de bienfaisance, la publication des biographies des gens de bien de partout, l'information des lecteurs sur les différentes donations.

Dans le volume de 1820 (p. 451—454), « Loghios Hermès » informait ses lecteurs de la fondation d'un « tronc des pauvres » à Constantinople. Nombreux ont été ceux à contribuer par des sommes importantes à ses fonds ; mais il faut nommer en premier lieu Ioannis Varvakis et les princes roumains qui accordaient des aides annuels.

On informait amplement les lecteurs sur les représentations théâtrales de Bucarest, d'Odessa, de Trieste ; il s'agit soit de traductions de Voltaire, d'Alfieri, de Métastase, soit de drames originaux grecs sur l'Antiquité hellène et romaine. Ces pièces offraient des modèles de patriotisme, d'héroïsme, de lutte pour la liberté, de vertu et d'abnégation, qualités qui suscitaient un vif enthousiasme [18].

Une autre contribution de la revue viennoise dans le domaine des relations culturelles consistait dans le fait d'annoncer la publication d'un grand nombre de livres d'intérêt général, écrits soit dans des langues occidentales, soit traduits en grec d'après les langues occidentales. Chaque fascicule de la revue comportait une rubrique de livres récemment parus. Il s'agit surtout de livres de sciences exactes, de littérature, d'histoire, de géographie, etc. Les lecteurs étaient ainsi mis au courant des nombreuses traductions en néo-grec, d'après des langues occidentales ; e.a., deux traductions des œuvres de Démètre Cantemir : 1. *Descriptio Moldaviae*, œuvre pour laquelle on a rédigé une liste de prénumérants et dont le prix s'élevait à $2^{1/2}$ thalers à Leipzig, 4 florins à Vienne, $2^{1/2}$ roubles d'argent en Russie et $12^{1/2}$ piastres en Turquie ; 2. *Histoire de l'Empire ottoman*, qui devait être imprimée à Leipzig avec 22 portraits de sultans, un portrait de l'auteur et la carte de Constantinople ainsi que celle de la rive européenne du Bosphore.

À propos du contenu de « Loghios Hermès », un lecteur de Constantinople remarquait que : « Cette revue nous sort du cercle étroit de notre province, nous promène içi et là, enrichit nos connaissances ainsi que notre mémoire. Grâce à cette revue, nous voyageons en Grèce et en Europe, nous apprenons les hauts faits de ceux qui aiment les vertus et les muses, leurs efforts pour le développement de la culture ; on nous conseille de suivre leur exemple. Grâce à « Loghios Hermès » nous nous mettons en contact avec les Grecs de partout, nous apprenons à connaître leur pensée, à la comparer à la nôtre et ainsi, nous enrichissons, au fur et à mesure nos connaissances, nous exerçons notre logique, nous

---

[18] V. pour les représentations de Bucarest, l'année 1819, p. 582 et 1820, p. 376; pour les représentations d'Odessa, 1818, p. 194—196; 575—582; 1819, p. 358—360; 1821, p. 114; pour Trieste, 1820, p. 263.

abandonnons nos préjugés et nous nous libérons, peu à peu, de l'égoïsme qui domine les gens non cultivés » (1820, p. 336—340).

Le but de ceux qui avaient fondé cette revue était de cultiver l'esprit du peuple grec, en publiant dans ses pages les pensées des savants grecs et occidentaux. Ils en ont pleinement réussi.

Grâce à sa large diffusion, de Londres à Moscou et à Taganrog, de Constantinople, de Bucarest, de Jassy jusqu'à Boston et à Philadelphie aux États-Unis, la revue « Loghios Hermès » était lue par les Grecs de partout, par les philhellènes d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie, de Russie, ainsi que par les lettrés du Sud-Est de l'Europe. Elle a joué un rôle de premier ordre dans les relations culturelles internationales. Les Européens étaient informés quant aux activités culturelles des Grecs, et les Grecs étaient mis au courant de la vie intellectuelle de l'Occident.

Le philhellène Copitar disait que la revue « Loghios Hermès » était une des publications les plus importantes de la littérature néo-grecque[19].

Malheureusement, cette revue, si utile de par son rôle civilisateur et de par le maintien des relations culturelles internationales, a été obligée de cesser brusquement son apparition. En 1821, le gouvernement autrichien lui a imposé la publication de la « grammata » d'excommunication d'Alexandre Ypsilanti et la condamnation de son mouvement de la part du patriarche œucuménique lequel, contraint par la Porte avait envoyé ce texte au Métropolite de Moldavie, ainsi qu'aux boyards et aux marchands. Les rédacteurs de la revue ont refusé de supporter l'humiliation de la publication d'une nouvelle qui venait à l'encontre de leurs sentiments patriotiques ; ils ont cassé leurs plumes et, quittant l'Autriche, ont pris les armes pour l'indépendance du peuple grec [20].

---

[19] Georges Laïos, *La presse grecque*... p. 96—97.

[20] D. Russo, *op. cit.*, p. 392 et Georges Laïos, *op. cit.*, p. 123—124.

RELAZIONI DI GIOVANNI DI HUNEDOARA CON L'ITALIA NEGLI ANNI 1452—1453 *

II: Documenti

FRANCISC PALL

AVVERTENZA

Ripetiamo qui, in parte letteralmente, le norme che sono state seguite da noi già nel nostro lavoro : *I rapporti italo-albanesi intorno alla metà del sec. XV* (*Documenti inediti con introduzione e note storico-critiche*), estratto dall'"Archivio Storico per le Province Napoletane" terza serie, vol. IV (1965), Napoli, 1966, esposte ivi alle pp. 151—152.

Abbiamo cioè modernizzato, sebbene con discrezione, l'uso delle maiuscole e delle minuscole, inoltre la punteggiatura. Per maggior intelligenza del testo abbiamo anche aggiunto l'apostrofo e gli accenti, inesistenti nei nostri documenti. Esempi : *chel*, *luficio*, *ne*, *nol*, *se* = *che'l*, *l'uficio*, *né* (per la cong.) e *ne'* (per la prep. articolata *nei*), *no'l* (per *non lo*), *pe'* (= *pei*, cioè *per li*), *se'* (per *sei* ind. pres. sing. pers. 2ª dell'*essere*). All'*j* o all'*y* adoperati inconseguentemente qualche volta pure dal medesimo scrivente, soprattutto in fine di parola, abbiamo sostituito l'*i*, di cui hanno la funzione come doppioni. Es. : *anday*, *anderaj*, *diecj*, *inimicj*, *may*, *nuy*, *sey* (num.), *ymo* = *andai*, *anderai*, *dieci*, *inimici*, *mai*, *nui*, *sei*, *imo*. Ma in alcuni casi, anzitutto in nomi, conserviamo l'*j* tradizionale : *Jacobus*, *Jacopo*, *Johannes*, *jocalia*, ecc. Abbiamo pure rispettato la grafia *Ytalia*, che s'incontra anche in altre fonti dell'epoca. Del resto, *drezeirai*, *exponerai*, *poi* si riscontrano in modo conseguente nei nostri documenti veneziani. Abbiamo mantenute grafie peculiari come *allegreça*, *Çilia*, *meço*, *sperança*.

Segni particolari della cancelleria veneta sono ugualmente riprodotti da noi. Si tratta del ⁜, cioè croce tagliata da una linea obliqua, e del ⌈ impiegato per indicare l'inizio di taluni passi per quali furono proposte certe modifiche in occasione delle deliberazioni del senato.

Le abbreviature delle formule stereotipe d'indirizzo, d'appellativi, di sottoscrizioni ecc., quelle che si possono facilmente capire, essendo note pure nell'uso moderno, non sono state sempre completate. Qualora l'abbiamo fatto, i completamenti, nonché eventuali altre nostre aggiunte, sono racchiusi tra parentesi quadre.

Diamo di seguito le abbreviazioni, forse non tutte bene conosciute dal lettore :

C. = *centum*, *cento* — *recom.* = *recommendatio*
d.nus = *dominus* — *s.* = *ser.*

* Continua dal nº precedente della rivista (XIII, 3, 1975, pp. 453—478).

duc. = *ducati* (moneta)
ex.mo = *excellentissimo*
ill. = *illustre*
Ill. maV.S. = *Illustrissima Vostra Signoria*
M.tà = *Maestà*
m. = *messer* (ma anche *millia*)
mess. = *messer*
Ser.mo = *Serenissimo*
S., S.a, S. ria = *Signoria*
S.m. = *Signor messer*
V. Celsit.ne = *Vostra Celsitudine*
V.S., V.I.S. = *Vostra Signoria, Vostra Illustrissima Signoria*

Le inconseguenze ortografice piutosto flagranti e le forme insolite, ma di accertata lettura, sono segnalate con punto ammirativo, le letture incerte con punto interrogativo, tra parentesi tonde.

I. *1452 marzo 1, Vienna. Giovanni Hunyadi, governatore d'Ungheria, a Francesco Sforza, duca di Milano. Risposta favorevole — anche a nome del conte Ulrico di Cilli — alla missione d'Antonio de Magnis.*

Illustris princeps, domine nobis honorande. Eiusdem Vestre Illustris Dominacionis nuncium Anthonium de Magnis de Bellano [115] ad nos transmissum omni favore ac benivolencia cum litteris credencialibus excepimus, exaudientes eundem in singulis articulis per Vestram Illustrem Dominacionem nobis intimatis et quidquid ex ipsa Vestra Illustri Dominacione prodierit usque-quaque libenter audituri. Quem eciam Vestre Illustris Dominacionis nuncium, pari deliberacione cum Illustri domino Ulrico Cilie, Ortemburge Zagorieque Comite, cum plena relacione ad Vestram Illustrem Dominacionem expeditum remisimus, offerentes nos omnibus in rebus pro favore eiusdem universa per tempora exposituros quam liberalissime. Datum in Civitate Wijenensi, prima die Marcii, anno domini 1452.

Johannes de Hwnÿad, Regni Hungarie Gubernator
Excellenti ac potenti d.no., tanquam fratri in D.no [116].

[*A tergo* :] Illustri principi d.no Francisco Sforcia Vicecomiti, duci Mediolani etc., Papie Anglerieque comiti ac Cremone d.no, domino nobis honorando.

Originale, traccia di sigillo di cera rossa sul tergo.

ASM, *Arch. Ducale* (*Sforzesco*), cartella 640, fascicolo *Ungaria*, pp. 85—86.

II. *1453 marzo 17, Firenze. Istruzioni per Jacopo Del Bene, inviato come ambasciatore alla corte di Ladislao V, re d'Ungheria e di Boemia, duca*

[115] Podestà di Tirano (nell'alta valle dell'Adda, cioè in Valtellina), nel 1440 (G. Vittani, *Gli atti cancellereschi viscontei*, *I*, Milano, 1920, p. 846; C. Santoro, *Gli Offici del comune di Milano e del dominio visconteo-sforzesco*, Milano, 1968, p. 314). Notizia gentilmente comunicataci dal prof. dott. Alfio Rosario Natale, direttore dell'ASM. Identico ad "Antonius m." che si dice "servus" in due lettere indirizzate allo Sforza, l'8 e il 12 sett. 1447 (Buser, pp. 359—360 n. 5)? — Bellano, località sulle sponde del Lago di Como.

[116] Annotazione con scrittura più piccola nell'angolo destro.

d'Austria. Egli dovrà prendere contatto, fra gli altri, con l'Hunyadi e il Cilli.

Jacobi Filippi del Bene commissio.

Nota et informatione a te, Jacopo di Filippo del Bene, electo ambasciadore del M[agnifi]co Commune di Firenze al serenissimo re Ladislao d'Ungheria, di quello che arai a fare in questa tua andata, deliberata per li spectabili S[ignori] Dieci della Balìa ad XVII di marzo [117], facta prima la deliberatione per li M[agnifi]ci S[ignori] [118] con loro hon[orevoli] collegi, i quali commissono decta commissione alli prefati Dieci.

Tu anderai al Ser.mo Ladislao Re d'Ungheria [et di] Buemia etc. et alla sua M.tà, presentata prima la lettera della credentia con le debite reverentie, racomanderai la S[ignoria] et [119] il nostro officio et tucto questo popolo con parole honorifice, piene di singularissima devotione et observantia verso la sua sublimità, secondo che parrà alla tua prudentia essere conveniente a un tanto principe et alla materia per che se' [120] mandato.

Dipoi dirai che sarebbe impossibile, né al tuo ingegno né a qualunque [121] apto dicitore, narrare il gaudio, la letitia che prese la cità nostra, quando ebbe il lieto et felicissimo nuntio la sua sublimità essere ne' suoi amplissimi regni restituita, però che noi vedavamo al nostro popolo apparechiato uno firmissimo presidio et aiuto in ogni caso et fortuna potesse advenire. Vedavamo etiandio tanti suoi regni, tante genti et popoli a noi amicissimi, per la governatione d'una sì sapientissimo principe, dovere essere, secondo ogni ragione, fortunatissimi et felici. Intendavamo, oltre a questo, già la gloria et fama d'uno tanto re [122] essere a terrore di tucte le nationi barbare et a salute del popolo et fede christiana. Finalmente cognosciavamo la sua S[ereni]tà non solamente delli regni paterni et aviti dovere essere reda, ma etiandio della benivolentia la quale tucti li suoi gloriosissimi progenitori hanno sempre mai avuto verso la città nostra. Et benché questo avessimo per firmissimo, nientedimeno sommamente questa nostra oppinione è stata confirmata, perché la sua clementia sanza alcuna dilatione, poiché(!) con somma felicità et letitia nel solio regio et paterno et avito fu collocata, degnò communicare tanta letitia a questa cità, principalmente come a quella che sopra tucte l'altre meritamente d'ogni sua gloria et exaltatione sommamente si debba rallegrare. Della qual cosa gli rendavamo innumerabili gratie. Intendendo fermamente quanto eravamo amati da quello re, il quale tucto il nostro popolo come padre [123] et benefactore honorava et observava et che se fussi luogho a enostri(!) [124] et desiderii, niuna cosa in questo tempo più desiderebbe questa S[ignori] a che potere con la presentia et de corpi et degli animi potere(!) satisfare a questo suo et(!) debito oficio di rallegrarsi di tanta felicità con la sua celsitudine. Ma poiché questo per la

---

[117] L'anno 1452 stile fiorentino (1453 st. moderno).
[118] Priori.
[119] Segue una parola *(tucto?)*, cancellata dalla stessa mano.
[120] = sei.
[121] Segue *altro*, cancellato dalla stessa mano.
[122] Scritto in sopralinea, invece di *principe*, cancellato dalla stessa mano.
[123] Il re era un debole ragazzo di appena tredici anni!
[124] *a enostri* = ai nostri (l'art.*e'* = *i*, una forma antica del plur. masc.).

lungheza del camino et le leggi della cità nostra non ci era conceduto, deliberammo con li animi mandare la solenne ambasciata, come era conveniente non all'ateza [125] d'uno tanto principe, ma alle nostre piccole forze. Questo proposito ci fu interrotto per li tempi delle guerre di Italia et li pericoli che si sentono essere nel camino per molti rispecti et maxime perché la parte a noi inimica a ogni nostro danno et sinistro sta intenta. In questa tanta difficultà parendoci inconveniente non essere alcuno a piedi della sua sublimità, il quale si rallegrasse in nome del nostro popolo, cavavamo mandato quasi come sconosciuto a satisfare a qualche piccola parte di questo nostro debito et officio.

Et con queste et altre parole che parranno convenienti alla tua prudentia ti rallegherrai(!) in nostro nome con la sua celsitudine, narrando quanto ciascuno della cità nostra, piccoli et grandi di qualunque qualità, di questo felicissimo suo successo s'è rallegrato.

Et quando, facte le debite congratulationi, ti parrà tempo et con la sublimità regia et col magnifico Giovanni vaivoda et col conte de Zilia et con li altri s[ignori] et prelati, alli quali hai lettere di credentia, poterai temptare si potessi trarre alcuno fructo per la nostra cità et per li tempi che occorrono, senza(!) obligarci ad alcuna cosa o ad alcuna spesa, ma solamente intendere quello che di quelle parti si potessi sperare, rendendo diligentemente [126] avisato di tucto il nostro officio et similemente d'ogni cosa degna di cognitione venissi a tua notitia.

Copia coeva di registro.

ASF, *Dieci di Balìa*, *Legazioni et commissarie*, reg. n° 4 : *Istruzioni de X di Balìa agli Ambasciatori dal 1451 al 1454*, ff. 44v—45v ; menzione con la data erronea di 27 marzo 1453 presso Buser, p. 383 n. 72 ; regesto presso Iorga, NE, II, pp. 486—487.

III. *1453 marzo 20, Venezia. Il senato fa garante la Serenissima Signoria per cinquemila ducati, di cui gli ambasciatori dell'Hunyadi rimasero debitori, a nome del loro signore, comprando a Venezia in vista delle nozze di suo figlio (Mattia) diverse merci di lusso del valore di tredicimila ducati.*

MCCCCLIII, die XX Martii
s[er] Paulus Truno procurator [127]
s. Andreas Mauroceno
s. Orsatus Justinus(!) miles [128]
s. Antonius Diedo
s. Andreas Bernardo } Sapientes consilii
s. Filippus Foscari
s. Petrus Baxadona } Sapientes terre firme

---

[125] = altezza.

[126] Segue *di tuc[to]*, cancellato dalla stessa mano.

[127] *Procuratores* [*Sancti Marci*] erano i dignitari più alti di Venezia dopo il doge.

[128] Lo troviamo nominato anche *O. Justus m.* (Sime Ljubić, *Listine* [Documenti], vol. X, Zagabria, 1891, p. 46, n° 58 (*Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium*, t. XX). Comunemente però egli si chiamava *O. Justinianus* (Orsato Giustiniani). Vedasi Pastor, *Ungedruckte Akten*, I, p. 36, n° 23 ; Kretschmayr, II, p. 372.

⁎ Quod nuntiis illustris domini Johannis vayuode et gubernatoris regni Hungarie, qui pro nuptiis nati sui [129] emerunt jocalia, pannos aureos et lane et alia, pro quibus expendiderunt ducatos VIII m[illia] restantque solvere alios duc. V. m., quos vigore litterarum dicti magni vayuode [130] lectarum huic consilio, mutuo a nobis petunt, respondeatur:

Quod sumus illustri eorum domino singulariter affecti et habemus excellentiam suam in cordialissimum amicum et optamus profecto de his facere posse que sue excellentie et grata et commoda esse possint. Quamobrem parati alacri animo sumus promitti facere per personam sufficientem illis quos volent usque summam quam petunt duc. V m., non dubitantes quod illustris d[ominus] suus predictus in tempore pecunias mittere providebit.

Et ex nunc captum sit, quod dominium [131] provideat et det modum, quod venditoribus fiat promissio eis solvendi usque pro dicta summa ducatorum V millium ad terminum mensium quatuor et ultra, si fieri poterit.

de parte— — — — 89 nonsinceri — — — 7.
de non — — — — 16

ASV, *Deliberazioni* (*Secreta*), *1450—1453*, *Senato I*-reg. 19, f. 189 v; regesto in parte erroneo, presso Lipót Óváry, *A Magyar Tud. Akadémia történelmi bizottságának oklevél-másolatai* [Le copie di documenti della commissione storica dell'Accademia Ungherese delle Scienze], I, Budapest, 1890, pp. 130—131, n⁰ 498; riassunto da Fraknói, *Mathias Corvinus*, p. 20.

IV. *1453 aprile 20, Buda. Giov. Hunyadi, capitano supremo d'Ungheria, a Fr. Sforza, duca di Milano. In seguito alla missione di Jacopo Del Bene, credenziali per Alberto di Vetés, segretario (e ambasciatore) dell'Hunyadi, nei negoziati con il duca e la repubblica fiorentina.*

Illustris princeps, domine nobis honorande. Accepimus litteras V[estre] I[llustris] D[ominacionis] per egregium Jacobum Delbene, oratorem Illustris communitatis Florentie ipsumque Jacobum exaudivimus. Quo exaudito litterisque intellectis, in factis V[estre] I[llustri] D[ominacioni] notissimis venerabilem Albertum, utriusque juris doctorem, nostrum secretarium [132], ad V[estram] I[llustrem] D[ominacionem] cum omni plenitudine facultatum, tum V[estra] I[llustri] D[ominacione] ac Florentinorum communitate sew tum hiis qui ex ipsa communitate ad id faciendum missi fuerint, disponendi et agendi, tamquam si nos presentes essemus, transmisimus. Placeat igitur in referendis parte nostra

---

[129] Mattia (W. Fraknói, *Mathias Corvinus, König von Ungarn 1458—90*, Friburgo in Brisgovia, 1891, pp. 20—21).

[130] Per il titolo di *magnus vayuoda* cf. l'esempio di Sandalj, m.v. di Bosnia (Josephus Valentini S.J., *Acta Albaniae Veneta*, t. XII, Monaco di Baviera, [1971], pp. 12, 16 ecc.) e di suo nipote, Stefano duca di S. Saba e m.v. di Bosnia (Ljubić, X, pp. 75—76).

[131] La Signoria di Venezia.

[132] Le ultime due parole aggiunte, dalla stessa mano, in sopralinea.

V[estra] I[llustris] D[ominacio] eidem plenissimam fidem, tamquam nobis, adhibere. Datum Bude, feria sexta proxima ante festum beati Georgii martyris, anno Domini millesimo quadringentesimo L.mo tercio.

Johannes de Hwnyad, Comes perpetuus Bystricziensis etc. Supremus Capitaneus Regie Maiestatis in Regno Hungarie constitutus.

[*A tergo* :] Illustri principi, domino Francisco Sfforcia(!) Vicecomiti, duci Mediolani, Papie Anglerieque comiti ac Cremone d.no nobis honorando.

Orig., traccia di sigillo di cera rossa sul tergo e di un sigillo più grande; scrittura più corsiva di quella del *Doc. I.* e di altra mano.

ASM, *Arch. Duc.* (*Sforzesco*), cart. 640, fasc. *Ungaria*, pp. 93—94.

V. *Stessa data. Lo stesso allo stesso. Tenore somigliante (ma non identico).*

Illustris princeps, domine nobis honorande. Accepimus litteras Vestre Dominacionis, per egregium Jacobum Delbene, oratorem vestrum, nobis presentatas et contenta earum intelleximus. Quibus diligenter intellectis, venerabilem et egregium Albertum utriusque juris doctorem, secretarium nostrum, incontinenti cum plena tractandi et concludendi facultatum potestate, in factis eidem Vestre Dominacioni peroptime notis, erga ipsam Vestram Dominacionem transmisimus. Datum Bude, feria sexta proxima ante festum beati Georgii martyris, anno Domini M°CCCC°L tercio.

Johannes de Hwnyad, perpetuus comes Bystriciensis ac supremus capitaneus Regie Maiestatis in regno Hungarie constitutus

[*A tergo* :] Illustri principi, domino Francisco Sforcia Vicecomiti, duci Mediolano (!), Papie Anglieque (!) comiti ac Cremone domino nobis honorando.

Orig., traccia somigliante di due sigilli, come nel doc. della stessa data, scritto dalla stessa mano.

ASM, *ibid.*, pp. 95—96 ; tradotto presso Fraknói, *A Hunyadiak és a Jagellók*, p. 122 ; calcolo moderno ed erroneo delle data per annotazione d'archivio : 19 aprile 1453 ; il medesimo calcolo nel regesto presso Iorga, NE, II, p. 513 (secondo "Arch. d'État de Gênes" !).

VI. *1453 giugno 18, Firenze. Nicodemo Tranchedini, ambasciatore milanese, a Fr. Sforza. Tra altre notizie, il suo colloquio con Cosimo de' Medici, soprattutto intorno al sussidio che il duca stava aspettando da parte di Firenze. Quanto al progetto d'alleanza con l'Hunyadi e il Cilli, l'ambasciatore ricevette una risposta dilatoria dal governo fiorentino.*

Illustrissime princeps et excellentissime domine, domine mi singularissime, post humillimam recommendationem. Heri matina al'aprire dela porta foi qui et immediate ce gionse un mandato dal magnifico messer Tiberto Brandolino [133], poi un vostro trombeta cum lettere dela rotta data

---

[133] Condottiero al soldo dello Sforza.

per li vostri ale gente de Venetiani in Veronese[134], dela quale se è facta qui gran sonare de campane e falo cum una alegreza mirabile. Et pare a questo populo che ormai non possiate altro che vencire et palam dicono essere necessario che la victoria loro proceda delà e dala Vostra Celsitudine. Et como sempre è usanza de populi de tirare dricto ala felicità e prosperità, ne hanno facta prova e evidentia. Perhò che queste provisione del denaro, quale cercavano vencire finch'io me partì de qua, non erano ancora vente. Et pur forono vente e obtenute heri sera cum questa novella de dicta victoria e rotta. Et è tal provisione che se ve potrano aiutare de più de centosexanta millia ducati[135].

Gionto foi qui, andai al Magnifico Cosimo et dictogli le conditioni vostre e de inimici, el pensiero e desegno vostro de andare a Ghedi[136] e vedere omnino de havere ad fare cum inimici e impazarli la via dele victualie et che omnino deliberate ussire de brigha, maxime vedendo como sete aiutato qui. Venni finalmente a concludere in sul facto del denaro et como de me andai tanto inanti che gli mostrai desfacia vui et lui standossi a vedere in questo modo et che gli era imputato a negligentia e viltà et che omne altro homo o signore, excepta V.S.I., se reuciseria sotto sopra, essendo abandonato publicamente e privatamente da costoro[137] e da lui, como sete, et che la bontà vostra gli era un gran dono e gran ventura, attento che pur sete ale fiate richiesto et impolzato[138] da molti canti e tamen andavate cum lui como che'l figliolo col patre etc. et che quando mai non ce fosse questa vera amicitia et il ben e salveza dela patria soa, devia havere consideration quello importate ala specialità soa e degli figlioli[139] etc. Et qui usai omne arte e diligentia ad me possibile. Intrai poi in l'accordo e confederatione deli Ex[cellen]ti conte de Cille e Zohan vaivoda et in la riconducta del S[ignor] m[esser] Gismondo[140] et in l'altre cose me commetesti. Et ad extremum gli mostrai quelle copie tolte a quel catalano preso al Borgo Sandonino[141] etc.

Ale qual parte tute ritrovandossi allegro per questa felice novella[142], me respose regratiando V. Celsit.ne deli avisi gli date et che ve confortassi ad fare como solete in modo che salviate vui et lui et che certamente havete rasone a dolervi che siate mal aiutato, perché né in parole né in facti non ve è dato un minimo favore, ma che, como altre fiate ve havia facto dire più volte, questo procede per propria impotentia, la quale ha origine dali desordeni son qui fra loro[143], ma che non se havia sempre ad stare in questo mancamento; ben gli dolia che mostrate non gli credere che solamente proceda per impotentia e non per non volere et perché non se

---

[134] Il 14 giugno (Palmerius, pp. 167—168; Cr. da Soldo, p. 119; cf. pure Simoneta, lib. XXIII, pp. 373—374).

[135] Cf. però i *Docc. VII, X, XIII.*

[136] Possesso veneziano, lo Sforza vi andrà il 29 dello stesso mese (Cr. da Soldo, p. 120; Simoneta, lib. XXIII, pp. 375—376).

[137] I Fiorentini.

[138] = impulsato (spinto).

[139] Lo Sforza e Cosimo erano dei compari.

[140] Malatesta, al soldo di Firenze.

[141] Oggi Fidenza (provincia di Parma).

[142] Della vittoria sopraricordata del 14 giugno.

[143] I Fiorentini.

cognosca el bixogno vostro et che per questa comunità [144] non se fa el non ve dare favore et che lui ha a stoppare troppo buchi et non pò tanto etc. et tanto più gli dole quanto che quando lui ve rechiedesse(!) un piacere e non ge'l facesseno, non extimaria mai altramente, se non che non podessino etc. Et qui volse farsi men rico che non è e mostrare havere speso troppo e per lo comune [145] et per sè, in modo che como da me gli dissi che quella non era la via da mantenersi la reputatione e che a me potrà male m'ascondere. Tandem non lassai che dire et in modo non gli piacia, ma mostrava dirlo a segurtà, como soa creatura. Repplicò che andassi ali X dela Balìa et dicissi tuto cum loro, como havia facto cum lui, salvo che del denaro non tocassi. Cossì feci maxime per non retardare queste provisione, quale como ho dicto vacillavano e tamen se vensero in instanti.

Li X me resposero havere inteso Jacomo del Bene in quela hora, perché ce parve favellasse lui prima de me, per mostrare questa impresa deli Ungari sia la loro, et che haviano tante spese che erano insupportabile, como sa la V.I.S., maxime venendo re Renato [146], tamen che rasionariano fra loro questa materia strictamente e poi cum loro cittadini e altra fiata me renderiano la risposta. Ala riconducta del S. Gismondo me resposero volci fare, maxime vedendo che piaza(!) a V. Celsitudine et che piacia loro havessivo rimandato Deyphebo satisfacto. Poi gli mostrai quelle copie del cattalan(!) preso al Borgo. Feci la scusa del ussire vostro tardo in campo, mostrando fra l'altri rispecti che'l havervi loro mancamento de Bartolomeo da Bergamo [147] o altri in suo scambio, ne era potissima casone; dissro era stato defecto deli loro antecessori etc., ma che'l facto del S. m. Guglielmo [148] aconzarate ala venuta del re Renato. Piacque poi ali X et etiam ala Signoria [149] intendere da me el bono animo havete contra inimici e la viltà usarono el dì sequente che V.I. S tornò da Cremona in campo [150]. Et qui attacai honestamente questo bottone, cioè che non voliano ussire de brigha e trarne voi, benché potessero assai facilmente quando ve dessero qualche favore de denari et che cum quel spendono in un mese, secundo loro cioè LX millia ducati, ussiriano dela spesa de parechi anni, se già Dio e la virtù vostra non gli aiuta. In vero ce ne sono molti che confessano questo essere vero e senza simulacione, tamen li mal contenti dela graveza [151] non lassino per ancora corere né questo ben né altro. Essendo poi per partirmi dali X et poi similiter dala Signoria et parendomi havere havuta freda risposta del facto de Zohane vayvoda e conte de Cille, repplicai che non volessero farvi questo mancamento de ritrarsi da quello haverate promesso a loro nome, vedendo vui(!) maxime che loro haviano mossa questa caccia et che credevate harverli renduto honore a fare cossì, havendo loro mandato el loro ambaxatore a dicti Signori [152] et a V.I.S. e havendo lui [153] posta la cosa per certa como havia e loro gli

[144—145] di Firenze.

[146] Aspettato appunto per questo mese di giugno, ma in realtà arriverà in Lombardia appena in ottobre (Palmerius, pp. 167, 169—170; Cr. da Soldo, p. 124).

[147] Colleoni, in questo tempo al soldo delle Sforza.

[148] Fratello di Giovanni, marchese di Monferrato.

[149] di Firenze (i priori).

[150] a Seniga, castello sulla riva sinistra dell'Oglio, a circa 10 km nord-est di Cremona.

[151] = delle imposte.

[152] Hunyadi e Cilli.

[153] L'ambasciatore (J. Del Bene).

haviano imposto et se recordassero che cum pochi denari tiravano tanta furia adosso a Venetiani, quali sono caxone de omne mal de Ytalia et che è molto meglio spendere mo questi pochi e vendicarsi de Venetiani e remettere el re al Reame et ussire de briga(!), che haverne a spendere assai e stare a pericolo de parare e in diutina guerra et non volessero ancora farsi tenere homini che ne dicessero una e facessero un'altra e dare materia a dicti doi Signori de revoltarsi contra loro e V. Celsitudine, ala quale continuamente me recomando. Ex Florentia, 18 Junii 1453.

Servul[us] Nicodemus

[*A tergo* :] Illustrissimo principi et excellentissimo domino, domino meo singularissimo, domino Francisco Sfortie Vicecomiti, duci Mediolani, Papie Anglerieque comiti ac Cremone domino etc.
... ant. citissime per d.(!)
... commissarium Pontr[emu]li
... et diligenter
Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.
ASM, *ibid.*, cart. 266, *Firenze*, pp. 91—92.

VII. *1453 giugno 21, Firenze. Lo stesso allo stesso. Nuovo colloquio con Cosimo, anche circa il sussidio del duca. Il progetto d'alleanza con l'Hunyadi e il Cilli contrariato da molti dei principali fiorentini. Sugli eventi del fronte toscano, Alfonso V inquieto della minaccia dell'intervento di Renato d'Angiò in Italia.*

Illustrissime princeps et excell.me domine, d.ne mi sing.me, post humill.iam recom. El Magnifico Cosimo in questa hora mandò per me et dedomi una lettera ha dal loro ambaxatore che è a Zenoa[154], dela quale ha voluto omnino ch'io tria la copia et che ve la mandi, dicendo che vole intendiate el facto vostro et preghavi oltra ciò che faciate bon pensiere ali facti de Zenoa, attento quanto importano etc. Dicendo io che havete briga un mondo etc. et che a questa comunità e a lui sta el pensarci e provederci, respose che bixogna siate vui quello che habiate questa noia per li desordeni in li quali sono qui fra loro et perché lui ancora non è quel che solia e che voria per rispecto a questi soi mali, quali non se pò levare da dosso. Tirando poi una parola l'altra, dissi cum bona maniera che non eravate apto a rezere el mondo vui solo et che non essendo V. Celsitudine aiutata da qualche canto, non eravate apto a rezere et che saltem non ve volendo costoro[155] aiutare cum lo inzegno, ve deveriano aiutare cum la borsa et eo casu le cose passeriano bene; ma che avendo vui a stoppare tuti li buchi, se ben ve ce basta lo inzegno, se ce vole altro ancora et che senza denari lo inzegno vale poco etiam in omne facultà e che'l denaro est nervus belli etc. Finalmente rispose che lui e molti altri qui, como io vedia, non attendono ad altro se non ad adaptare per indirectum quel che non se pò fare et tamen se deveria fare per rec-

[154] Niccolò Soderini. I Genovesi, alleati di Milano e di Firenze, erano anch'essi, come i Fiorentini, in stato di guerra con Alfonso V.
[155] I Fiorentini.

tum, ma che senza fallo credia redure la cosa in loco che ve se daria qualche favore, ma cum difficultà. Resposì non induciassero tanto a darvi el cappone che'l ve sapesse de lisciva. Mostrò pur che se faria et che per questa casone retenia qui m. Angelo Azaiolo, maxime finché fosse facta la provisione. Non lo alentarò niente de importunarlo vel qui(!) finché venerimo ala materia, ma non vorei già che verun altro deli vostri[156] gli dicesse de molte cose gli dico io in favore del facto vostro, che licet se ne turbi meco, pur se ne turbaria più cum l'altri, parendogli ch'io gli sia affectionato servitore como sono.

La pratica del vayvoda e conte de Cilli ancora non è conclusa, perché è contrariata da molti et deli grossi, quali mostrano essere impossibile supplire a tante spese etc. Io pur solicito, allegando inter cetera questa essere quella picola spesa che gli ha a trare de l'altre gran spese e presto, item che non vi vogliano fare questo mancamento, perhò che havete conclusa questa materia rechiesto e introductovi da loro e che non vi pensavate, item che non vogliano desperare dicti Signori et de amici a recargli inimici a V. Ill.ma S. e ad loro. Spero pur che in fine se ce condurano, ma dubitano non havere a pagare la parte loro e la vostra. Et per questo li amici vostri hano voluto, contra mia voglia, ch'io dica provedano ala parte loro solamente e dela vostra lassino el pensiere a voi, tamen ho dicto loro e dico in publico ancora che'l campo vostro è il più polito e divitioso[157] campo de Ytalia, da denari in fora.

El S. m. Allexandro[158] nostro hogi è venuto col più deli soi de qua da Pisa e andrà ad unirsi col S.re Astorre[159] in su la Cecina, perché don Ferrando[160] è passato de qua da Castiglione dela Pescara[161], licet con poca gente. Et havendo io obtenuta licentia per lo Sig.re Allexandro che venisse qua, per la grande instancia me ne havia facta, gli hano poi scripto li deti che non pare loro che venga, perché don Ferrando interim non facesse scandalo. Credo se pur era mosso per la mia lettera, ne venerà via. El S. m. Gismondo, secondo dicono questi soi, se mosse heri e viene in qua, non è loro creso finché no'l vedono. Molto è stato grato e accepto a costoro. Quel me havete facto dire al S. m. Allexandro che mandi o scriva al S. Gismondo a dire che gli vole essere ben menore fratello e intendersi per omne modo cum lui e sequire li pareri e recordi soi et reportane V. I. S. summa commendatione e m. Allexandro me promise de farlo.

Re de Aragona pur mostra gli dolga fin al'anima la venuta del S.mo Re Renato nostro, perché menacia a costoro novamente che verà personalmente contra loro, dove non intendia ussire del Reame. Extimassi se pur ne esce, ne ussirà per aqua e continuamente tenerà un pede in aqua e l'altro in terra.

---

[156] amici (fautori) a Firenze (v. più basso).
[157] = dovizioso.
[158] Sforza.
[159] Astorre II Manfredi, signore di Faenza, condottiero al soldo di Firenze.
[160] Figlio di Alfonso V e futuro re di Napoli.
[161] Correttamente *Pescaia* (Palmerius, pp. 155—156 et passim). La stessa forma: *C. de la Pescara* usa N. Tranchedini anche in un altro dispaccio suo a Fr. Sforza, Firenze, 26 maggio 1449 (Th. Sickel, *Beiträge und Berichtigungen zur Geschichte der Erwerbung Mailands durch Franz Sforza*, in "Archiv für österr. Gesch." 14 (1855), p. 225.

Sempre me recomando a V. Celsit.ne. Ex Florentia, 21 Junii 1453.

Servulus Nicodemus

[*A tergo* :] Illustrissimo principi et excellen.mo domino[...][162].
Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.
ASM, *ibid.*, pp. 97—98.

VIII. *1453 giugno 26, Firenze. Lo stesso allo stesso. Finalmente dopo tante sollecitazioni, l'adesione del governo fiorentino al progetto d'alleanza con l'Hunyadi e il Cilli e l'approvazione per lo stanziamento della prima rata della sovvenzione. Approvato — in massima — anche un sussidio per il duca. Notizie di Genova e del fronte toscano.*

Illustrissime princeps et excell.me domine, d.ne mi sing. me, post humilli.am recom. Heri matina essendo preterite queste feste[163], me posi ad opera et sollicitando el facto deli Unghari, forono alcuni che per intorbidare questa materia me volsero cogliere de mattino, che io dicessi havessero a pagare la parte loro et la vostra. Il perché risposi, attendessero a vencere el partito e rimettere la conclusione de questa liga in la Il[l].ma V.S., quale benché fosse in male asseto de denari, pur suppliria ala parte vostra, intendendo questa essere principale via a vendicarsi delle offese ricevute per loro e V. S. da Venetiani e condurli a pace honorevole etc.

Venendo io poi ad Cosimo per informarlo de ciò, acioché favorezasse la materia cum quelli mezi paria a lui, disse de farlo. In quella hora hebbi le vostre de 19 et 20 del presente, quale lecte e mostrate a Cosimo, gli parve andassi ali Dieci et chiedessi loro denari per parte vostra o favore. Dicendo io che questa era gran mutatione, non havendo lui mai voluto ch'io rechiedessi denari, in tre fiate[164] me havete mandato qua, respose che ormai li denari erano posti e non restava se non drizarne parte a V.I.S. Il perché accade che discutemo gran pezzo questa materia et parendomi che la cosa sia riducta qui in loco che qui ognuno intende che la salute loro ha ad procedere et depende da V. Celsit.ne, dissi era meglio facesse proponere questa richiesta da qualcuno de questi soi amorevoli[165] et ch'io credia reussiria cum menore carico e biasmo de V.I.S. et suo, et che costoro ce condescenderiano de megliore animo parendogli procedesse como da loro et che ne fossino loro molto più obligato(!) et verianoci cum più facilità et andai fin ad adaptare le parole in che modo se havesse ad proponere. Finalmente disse ne comunicasse cum m. Angelo e Diotesalvi e facessine quel ce paria et che non gli desplacia el parere mio. Conclusi che quando pur el mio parere non reussisse, non manca sequire el suo hogi o domane, ma obtenuto che havessimo perhò prima la liga deli Unghari, piacqueli. Foi subito cum m. Angelo e Diotesalvi, ali quali

---

[162] Come nel precedente *Doc.*
[163] La festa della Natività di S. Giovanni Battista si celebrava parecchi giorni con gran fasto a Firenze (Palmerius, pp. 172—174).
[164] Nell'aprile, nel maggio (Buser, pp. 377—382) e adesso nel giugno 1453.
[165] Uomini di fiducia, come erano Angelo de'Acciaioli e Diotisalvi di Nerone (v. più basso).

da un canto non paria ussire del parere de Cosimo, dal'altro non gli paria fosse mal pensiere el mio, imo el comendavano. In fine conclusero tornassi a Cosimo e limitassimo qual fosse el meglio. Cossì feci et parendogli qual dicia io, redussi [166] lui e m. Angelo ad essere cum li Signori et Deci et fare richiesti per la liga deli Unghari et fare ponta de obtenerla et che quando sapessero li richiesti, ne aconzassero parechi a nostro modo in tantum che ala coda de dicta liga se mostrasse che dicta liga vnaa [167] cum la venuta del Ser.mo Re Renato habino ad giovare et conferire molto al bixogno de costoro e de V. Celsit.ne, ma che tuto è nulla, se non aiutare e mantenere V. Il. ma S., dala quale bixogna proceda la salute loro o per via de guerra o de pace. Cossì fo facto, in modo che questa matina se è obtenuta tra la Signoria, li Dece e richiesti che forono più che 30 li principali cittadini de qui, prima la liga deli Unghari, pagando a costoro al presente V millia ducati e X millia quando gli Unghari serano in suso la impresa e questi per la parte loro, et il resto poi secondo concluderete per medietate. Tamen poi è stato obtenuto che V.I.S. sia aiutata de parechie migliara de ducati in la forma che determinarano li Signori Dece. Parmi le cose siano a bon termini, in modo che presto haverete m. Angelo e denari, e senza che per vostra parte sia stata mostrata importunità né recresseveleza(!) alcuna, de che me giova. Io me so' sempre tenuto che mandino al presente X millia fiorini d'oro per li Ungari(!) per la parte de questa comunità, ma Jacomo de Bene sempre ha dicto che da lui ali ambaxatori gli redusse ali X m. duc., de quali costoro ne pagassero V m. et V.S. altretanti V m. Attenderò che a questo se supplisca cum deputarvene qualche migliara più. Et in vero mai usai maiore diligentia, né mai durai maiore fatica e ho lo facto e farò de bona voglia. Mess[eri] Angelo e Diotesalvi ancora ce hanno sudato da doe fiate in suso, Cosimo ancora se è sottomesso a stranii occellati [168] et noi tuti che mai più el facemo.

Heri mostrai le vostre de 19 et 20 ali Signori Dece, excepta la [169] cedula per la quale domandavate 12 m. duc., aciò non se fundassero lì et per vedere, como ho dicto, che facessero da parte loro. Regratiarono V. Celsit.ne dele novelle e dela provisione fatte(!) de continuo ali facti de Zenoa, quali gli paiono in mal assecto et pregano V.I.S. se degni aiutare quella materia quanto più potete, attenta la importancia sua etc. Et loro immediate scripsero e attenderano cum diligentia a sostenere la cosa più che potrano. Cosimo dice daghiate favore ad chi intendete che possa più de loro, finché haverete men facende.

El S.m. Allexandro in questa hora se è licentiato e partito cum commissione de andare in sul fiume dela Cecina una col S.re Astorre et comenzare adunare lì ognuno. El S.re Gismondo è verso la Pieve de Sansteffano [170] e viene adasio. Li Aragonesi fano adasio più de lui. El S.re m. Michelle [171] è qui mal contento, aiutiamolo tuti quanto più se pò, e pur gli gioverà.

---

[166] = determinai.
[167] = una.
[168] uccellati (da "uccellare", qui nel senso : cercare di ottenere una cosa con ogni mezzo).
[169] Segue *cop*[*ia*], cancellata.
[170] Pieve S. Stefano, comune nella valle superiore del Tevere, a nord-est d'Arezzo.
[171] Attendolo Micheletto da Cotignola, vecchio condottiero che è stato agli stipendi di Firenze (Palmerius, p. 134 et passim, v. l'indice dell'edizione).

Iterum e sempre me recomando a V. Il. ma S. Ex Florentia, 26 Junii 1453.

Servulus Nicodemus

[*A tergo*] : Illustrissimo principi et excellentissimo domino [. . .][172]
Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.
ASM, *ibid.*, pp. 103—104.

IX. *1453 giugno 28, Firenze. Nuove istruzioni per J. Del Bene in occasione del suo ritorno alla corte di Ladislao V, allo scopo della conclusione in forma definitiva del trattato di alleanza tra il re e la lega fiorentino-milanese contro Venezia. In precedenza egli dovrà avere nuovi colloqui con il duca di Milano per conformarsi, in quanto al trattato, alla sua volontà.*

Jacobi Philippi del Bene commissio.

Nota et informatione a te, Jacopo di Filippo del Bene, di quanto ai affare nella città di Vienna o dove parrà alla M. tà del Re d'Ungheria, alla quale se'[173] mandato pell'uficio de Dieci della Balìa per commissione de Mag[nifi]ci et Ex[cel]si S[igno]ri et d'una solenne praticha che sopra il rapporto fatto per te[174] nella tua tornata[175] si tenne deliberata a dì 28 di giugno 1453.

Come tu sai, intr'alle altre cose tu rapportasti che'l Re d'Ungheria et Giovanni Vaivoda et il Conte di Çilia s'ubligherebbono a mandare nelle parti di Friuoli a danni de Venetiani la somma di cavagli dodici milia almeno, capitanati da tucti[176] due, Giovanni Vaivoda et Conte di Çilia. Con queste conditioni et patti chella lega dello Ill. Duca di Milano et nostra darebbe loro certa subventione de danari in questo modo, che ducati dieci mila fussino pagati per parte della detta lega in una terra del Duca che si chiama il Bornio[177] per tutto dì dieci del mese di luglio proximo futuro. Et ducati venti mila si dovessino pagare poi che detti cavagli dodici mila almeno fussino discesi nelle parti di Friuoli, come di sopra. Et poi si pagassino ducati dieci mila per ciascuno mese successivamente, non passando però la somma in tutto di ducati ottanta mila. Et in caso che per alcuno mese si mancasse il pagamento, nel subsequente si dovesse supplire al'uno et l'altro. Et che degli effecti decti di sopra el predecto Re et i due baroni n'avevano di ciò mandato solenne ambasciata allo Ill. Duca. Et che praticata questa materia per più giorni, il duca gl'avea ridocti di maggiore somma si domandava et d'altre domande si faceva per loro[178] a predecti[179] substantiali effecti. Et che volendogli riducere[180] a minore somma del danaio, aveano risposto non avere commissione di potere diminuire la somma degl'octanta(!) mila ducati. Et che alle per-

---

[172] come nel *Doc. VI.*
[173] = sei.
[174] Il 17 giugno (v. *Doc. VI).*
[175] dalla missione precedente (v. *Doc. II*).
[176] Corretto da *teniti*, probabilmente dalla stessa mano.
[177] = Bormio.
[178] Cioè per i membri dell'ambasciata (A. di Vetés e F. Lamberger).
[179] Segue la stessa parola, ripetuta, cancellata dalla medesima mano.
[180] Segue *as*, cancellato dalla stessa mano.

suasioni et conforti suoi, l'uno de predecti(!) due ambasciadori era ritornato per recare commissione di poterla diminuire. Et che il duca avea ferma speranza et simile tu che la somma in fine si riducerebbe in sino a circa ducati sexanta mila et che al più non passerebbe ducati settanta mila. Et subgiugnesti che'l duca era disideroso di questa impresa et così ne confortava la nostra communità et che per sollicitare questa materia, ci aveva mandato principalmente Nicodemo suo ambasciadore et offereva essere contento di contribuire alla metà della spesa, sanza alcuna nostra obligatione in caso che per la S.ria sua non si observasse quanto per la rata sua si convenisse etc.

Et avuto apresso a nostri Magnifici Signori supra la conclusione di decta pratica solenne et maturo consiglo, fu diterminato unitamente che l'uficio nostro desse executione a quanto serà referito per te, diminuendo la somma del danaio il più che si potessi. Et però noi voglamo et così ti commettiamo che tu con più celerità potrai ti recar... s(?), fe vista[181] alla Excellentia del duca et per nostra parte gli dirai, che inteso le persuasioni et conforti factoci(!) per Nicodemo suo ambasciadore per parte della sua S.ria, abbiamo deliberato attendere alla decta impresa, credendoci fare cosa che[182] riesca utile et fructuosa per la nostra lega, et essendo certificati che nella executione di decta pratica, noi gratificheremo singularmente alla S.ria sua, secondo la relatione del decto Nicodemo, et che per decte cagioni concorriamo alla metà della spesa si farà in questa impresa co' modi decti di sopra, cioè alla metà per la nostra parte, non rimanendo in alcun modo obligati in caso non si observassi per la parte sua. Et che non obstante molte et gravissime spese nelle quali si trovava al presente la nostra comunità per la difesa dello stato e della libertà sua, concorravamo[183] alla decta impresa per le ragioni preallegate. Et siamo contenti che tu ti conformi con la Ex.tia della S.a sua in tucti capitoli che saranno a fare, se si conchiuderà, come crediamo, et in tucte l'altre cose. Ma in questa parte del concorrere alla spesa, non intendiamo in alcuno modo contribuirci se non e solamente per la metà, sanza obligarci altrimenti quando dal canto suo non si observassi. Et etiandio intendiamo che si faccia espresso capitolo, nel quale sia specificato chella nostra lega possa fare pace a ogni sua posta, sanza altro consentimento del decto Re o de suoi baroni; ma ben siamo contenti di farlo loro noto quando a pace si venisse, avendo riguardo a fare la honorevole per la M.tà sua. Et nel pagamento che sarà a fare ne' ducati cinque mila, di che porterai lettere di cambio, habbia singulare riguardo che tu non gli pagassi innanzi che tu fussi certificato della observantia della parte sua. Et quando di ciò sarai certificato, siamo contenti gli paghi, colla promessa et obligatione de predecti ambasciadori della M.tà del re circa la mandata delle genti loro et che l'uno di loro rimanga per statico tanto che le genti[184] sieno dove s'è promesso[185] et rimasto d'accordo con loro o per altra via sicura et certificato della decta mandata, come paresse alla Excellentia del duca.

---

181 = fa' visita(?)
182 Segue *neresca*(?), cancellato dalla stessa mano.
183 Con senso di presente.
184 Segue *loro*, cancellato dalla stessa mano.
185 nel Friuli.

Finis.

Copia coeva di registro; scrittura diversa da quella del *Doc. II.*

ASF, *Dieci di Balìa, Leg. e com.* reg. 4, ff. 55v-56; menzione presso Buser, p. 383 n. 72; regesto non troppo esatto presso Iorga, NE, II, pp. 487—488.

X. *Stessa data. Nicodemo Tranchedini, ambasciatore milanese, a Fr. Sforza. Annuncia il ritorno di J. Del Bene al duca (nella faccenda dell'alleanza ungherese). Continua a sollecitare il sussidio di costui dal canto di Firenze.*

Segnore, post humilli. am recom. Jacomo del Bene torna a V.ra Celsit.ne cum lettere de cambio per li V m. ducati dela rata toca a costoro per la facenda deli Unghari, recomandolo ala Il.ma V.S., perché in vero ve è affectionatissimo et non perdonato a fatica veruna per aiutare condure questa materia, parendogli principalmente ce sia lo interesse e bixogno vostro. Et de poi che è stato spazato de queste lettere et che ha veduta la cosa ferma, ha dicto publice et palam che tuto è niente, se a V.I.S. non se dà el modo per la parte ve tocha(!). Per altra mia avisai de quello se era obtenuto fra li rechiesti che per li X ve fosse proveduto de qualche denari etc. Heri non atesi se non a fargli solicitare e tamen non ne presero deliberatione, hogi ho operato che la Signoria mandò per loro e disse che intendia el facessero e presto. Et pur non l'hano facto, né apena rasonatone. Dolendomene questa sera e gravemente cum Pietro de Cosimo [186], dice esserne casone che Bernardeto [187] è tornato hogi dal S.m. Gismondo, quale ha lassato in su l[g]l [188] pè [189] dela Pieve de Sansteffano, che aspecta un resto deli soi e lunedì, che serà II de luglio, se aviarà verso l'Olmo d'Arezo et che esso Bernardo ha facta e fa tanta instancia per la riconducta e prestanza de decto S.re, che ha messo costoro in una confusione e tremore meraviglioso. Pur non restarò domane cum omne mezo ad me possibile solicitarli. Et m. Angelo ce va cum summa diligentia. Altro non ce è di novo, poiché scripsi a V. I. S. [190], ala quale iterum et sempre me recomando. Ex Florentia, die 28 Junii 1453, in sero.

Servulus Nicodemus

[*A tergo* :] Illustrissimo principi e(!) ex. mo d.no meo sing. o, domino Francisco Sforcie Vicecomiti... Ere... [191] duci Mediolani, Papie Anglerique comiti ac Cremone d.no etc.

Cit[o].

Orig., sigillo anulare sul tergo, coprendo in parte l'indirizzo.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 266, *Firenze*, pp. 106—107.

---

[186] In questo tempo egli faceva parte dei Dieci di balìa (Palmerius, p. 167).

[187] Bernardetto di Antonio de' Medici ricoprì successivamente varie cariche importanti: ambasciatore, comandante di milizie, commissario di campo (*ibid.*, p. 165 et passim).

[188] La lettera tra parentesi quadre è congetturale, essendo quasi coperta dalla striscia del sigillo.

[189] = piede (falde).

[190] *Doc. VIII.*

[191] ere[ditario?].

XI. *1453 giugno 30, Venezia. Proposta avanzata al senato di congratularsi con Ladislao V per l'inizio del suo regno. Scrutinio sfavorevole.*

[MCCCCLIII], die ultimo Junii
s. Andreas Mauroceno } Sapientes consilii
s. Marcus Foscari[192] procurator

Quia convenientissimum est omni tempore, sed in hoc potissime, consideratis rerum occurentium conditionibus, servare bonam benivolentiam et amiciciam cum Serenissimo domino rege Hungarie, et Florentini et alie diverse potentie ad eum miserint oratores ad congaudendum de introitu suo in regno et hoc sit etiam per nos fiendum, cum multis conferre possit.

Vadit pars, quod eligatur de presenti per scruptinium in isto consilio unus noster nobilis, iturus noster honorabilis orator ad prefatum Serenissimum dominum regem, qui possit eligi de omni loco et officio, habeat ob hanc ambaxiatam ducatos CL pro una veste, nectos ab omni angaria et si daretur ei aliquod impedimentum, commune pro eo solvere teneatur, ducat secum unum notarium cum uno famulo, unum expensatorem, unum chocum, unum interpretem, quatuor domicellos, quatuor ragatios et unam saumam, possit expendere ducatos septem in die, non computatis agociis equorum et nabulis navigiorum, respondeat statim aut cras ad tertias et recedere teneatur, quando ei mandabitur per dominium. Verum possit ad omnia eligi ac si presens esset Venetiis, non possit refutare sub pena ducatorum II c. et si refutaret pro eundo extra, teneatur transire et stare ultra Alpes vel Quarnerium mense quatuor[193]. Et vadat cum illa commissione que ei dabitur per hoc consilium.

✗ de parte ——— 54 nonsinceri ——— 9[194]
de non ——— 92

ASM, *Delib. (Secr.), 1450—1453, Senato I* — reg. 19, f. 201 v.

XII. *1453 luglio 3, Cremona. Francesco Visconti, (commissario ducale), a Fr. Sforza. Tra altre notizie: l'ambasciatore d'Ungheria sembra un po' mal disposto che non sia ancora tornato J. Del Bene a Cremona.*

Ill[ustrissi]me ac excellentissime princeps et d[omine], d[omine] mi sing[u]l[ar]issime. Avixo la S[ignoria] V[ostra] como questo m[agnifi]co ambassadore de Re de Ongaria, il qual è qui, da poi ha visto vegnire(!) qui questo podestà novo et non ha visto venire misser Jacobo dal(!) Bene, pare ch'il stagia uno pocho suspeso, sichè m'è parso doverne avixare la Ex[cellen]cia V[ost]ra. Ceterum, misser Perino Archamonte[195]

---

[192] Fratello del doge Francesco Foscari.

[193] Per formule più o meno simili v. Ljubić, X, p. 16, n° 20; Pastor, *Ungedruckte Akten*, I, p. 110, n° 79; Valentini, *Acta*, XII, pp. 264—265; XV, [1972], p. 49; XX, [1974], p. 23.

[194] Un caso simile: Valentini, XVII, [1973], pp. 247—249 (doc. del 17 sett. 1442). Affinché una proposta fosse accettata e diventasse esecutoria, il numero dei voti favorevoli doveva superare il numero totale di quelli contrari e delle astensioni dichiarate *(nonsinceri)*. Si v. Kretschmayr, II, p. 96; F. Thiriet, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie*, I, Parigi, 1958, pp. 9, 13.

[195] Personaggio sconosciuto tra i funzionari viscontei e sforzeschi (informazione cortesemente fornitaci dall'amico prof. Alfio R. Natale).

heri andò a Nicho, segondo la comissione dela S.V. et pare che gli homini gli serrasseno al'incontro gli restegli et levareno gli ponti et ha me el dito misser Perino rechesto gli manda et fanti da qui per pagurire uno pocho quigli renitenti et quamquam mal se posseno havere, perché apena se pono haver tanti fanti che facino la sicortà ale victualie. Nondimeno, quando pur la S.V. voglia che chussì sia, io gli comandarò et farogli ogni dilligentia per mandargheli et de questo supplico la S.V. me avixi ciò che debio fare. Preterea, la monitione la qual me scrivi la S.V. debia mandarne, la mando et con grande fatiga però, perché mal se trovano le carre, abenché io non guarda in facia alchuna a far el voler dela S.V. Dio ve guarda con felicitade etc. Datum Cremone, III Jullii 1453.

Eiusdem I[llustrissime] D[ominationis] V[estre]
Fidelissimus servitor Francischus Vicecomes
i[uris] u[triusque] doctor cum recom[m]endat[ione] etc.

[*A tergo* :] ... Excellentissimo principi et domino... singularissimo domino et duci [Mediolani, P] apie Anglerieque comiti ac[Cremo]ne d[omi]no etc.

Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 640, fasc. *Ungaria*, pp. 110—111 ; menzione presso Fraknói, *Mátyás k. magy. dipl.*, p. 35 n. 5.

XIII. *1453 luglio 6, Firenze. Istruzioni per Angelo de'Acciaioli, inviato come ambasciatore al re Renato d'Angiò e al duca Francesco Sforza. Vada prima a costui per ragguagliarlo sulla risoluzione del governo fiorentino di mandargli prossimamente un ultimo sussidio in questa guerra e per esortarlo alla conclusione della pace. Ferma speranza che gli imminenti interventi militari di Renato e (delle truppe) del re d'Ungheria inducano i nemici alla pace. Intorno agli accordi con i marchesi di Monferrato.*

Commissio domini Angeli de Acciaiolis, oratoris ad Ser[enissi]mum Regem Renatum et ad Ill[ustrem] ducem Mediolani.

Nota et informatione a voi, messer Agnolo di Jacopo Acciaiuoli, honorevole ambasciadore del commune di Firenze, di quello avrete a fare col Ser.mo Re Renato et Ill.mo duca di Milano, facta et deliberata per l'uficio de Dieci della Balìa del commune di Firenze a dì VI di luglio MCCCCLIII, con licentia et per deliberatione facta prima in decto dì pe' M[agnifi]ci S[ignori] co' loro honorevoli collegi.

Voi anderete prestamente a trovare la persona dello Ill. duca di Milano e facte le debite salutationi, conforti et offerte per parte di questa S[ignori]a con quelle parole grate che si convengono alla degnità della sua excellentia et all'onore della nostra republica, secondo giudicherete che sia utile, direte che la cagione della vostra andata si è che essendo noi affectionati et vigilanti circa alla conservatione della sua Ill. S[ignoria] et volendo a quella prestare ogni favore a noi possibile, sicome per experientia de tempi passati ha potuto cognoscere, sperando che d'ogni suo prospero et felice advenimento n'abbi a seguitare etiandio la gloria et conservatione et grandeza della nostra republica, voi sete ito per intendere le conditioni et qualità del suo stato et così dandogli notitia de facti

nostri di qua, in che termini si[196] truovano, possiate examinare tucte quelle cose che giudicherete che sieno utili per la conservatione della nostra lega. Et perché e ci pare che i casi ne' quali si truova la sua S.ria et noi dalle parti di qua sieno gravissimi et molto pericolosi alla nostra lega, avendo in quelli troppo tempo a durare, direte che in questo anno per potere conseguitare l'effecto che noi sappiamo che si disidera la sua Ill. S.a[197] et ancora tucto il nostro popolo, cioè d'avere[198] pace honorevole et sicura, abbiamo facto una spesa quasi intollerabile sì per prestare favore allo stato della sua Ill. S.a et sì per difenderci et resistere alle potentie del re di Ragona, il quale da molte parti, et per terra et per mare[199], offende et molesta la nostra cità(!).

Et come gli è noto alla sua excellentia, oltre alla passata la quale debe essere di proximo della M.tà del re Renato in Italia alle nostre spese condocto, del quale advenimento si spera grandissimo fructo et favore della nostra lega[200], di nuovo per conforto, consiglo et favore della sua Ill. S., noi siamo concorsi et siamo suti contenti a soldare et a fare passare gli Ungheri con quelli capitoli et conditioni che lui di là giudicò convenirsi. Et così non solamente col suo parere conformandoci, habbiamo mandato Jacopo del Bene, nostro ambasciadore, a ratificare quanto per la sua excellentia fu praticato con gl'ambasciadori della M.tà del Re d'Ungheria, ma con l'ordine del pagamento che tocca per rata alla communità nostra, aciochè più presto si possa conseguitare il fructo di tale advenimento, nel quale noi abbiamo singulare speranza et fiducia che daranno agl' inimici tanto terrore et[201] spavento, che con gli altri favori che si dimostrano essere di costà et fieno costretti a inchinarsi a quella honesta et ragionevole pace, per la quale la sua S.a e la nostra republica s'è sottoposta a sì lunghe(!) et a tanti varii pericoli, o veramente, permettendo la divina giustitia, la ruina dello stato loro[202].

Et oltre a ciò, avendo inteso nella(!) difficultà che la sua Ill. S.ria si truova ne' facti del danaio et che non potendosi per lui col suo esercito venire potentemente a resistere et offendere li communi inimici, se non fussi sovenuto et per questo e'[203] favori externi non sarebbono d'alcuno fructo, gli direte come noi abbiamo diterminato et così per nostra deliberatione noi abbiamo facto mandargli subventione di f[iorini] venti mila. Et questo con più celerità sarà possibile a noi, manderemo ad effecto. Et che per fare questo, noi abbiamo del più vivo subsidio nostro di qua tolto a noi medesimi, abandonando in buona parte i casi nostri et non sanza alcuno pericolo dello stato nostro. Et che a questo ci à indocto principalmente la speranza che noi habbiamo che dal canto di là[204] farà gran fructo contra gl'inimici et etiandio per la conservazione dello stato

[196] Segue *trovavano*, cancellato dalla stessa mano.
[197] Segue *et si per difenderci et resistere alle potentie del re di Ragona*, cancellato dalla stessa mano.
[198] Si ripete, per inavvertenza, *cioè d'avere*.
[199] Segue *effecto*, cancellato dalla stessa mano.
[200] Segue *Et*, cancellato, sembra, dalla stessa mano.
[201] Segue *speranza*, cancellato dalla stessa mano.
[202] Costruzione erronea, invece di "...la divina giustitia permetta la ruina..."
[203] = *i* (v. più sopra n. 124).
[204] Sul fronte lombardo-veneto.

della sua Ill.ma S.ria, certificandolo che questo è l'ultimo subsidio che lui può avere da noi in questa guerra. Et [205] oltre a ciò in tucte le spese et favori in che il nostro popolo è concorso nelle parti di là, si è che ottenendo contro agl'inimici, gl'induca a fare pace con lui et con noi. La quale, se tieni modi [206] che ne veghi lor vogla et possi l'avere, noi il confortiamo et preghiamo che la pigli come vede potere, non guardando a piccole cose, considerato i varii casi della fortuna et a quanti infiniti pericoli è [207] sottoposta la nostra lega. Certificando e di nuovo affermandogli che noi siamo ridocti in tali termini che noi siamo costrecti per ogni modo et per ogni via ad avere pace. Et se non la farà egli per di qui a novembre, converrà cercare a noi d'averla per lui et per noi tal quale si potrà avere, perché e' nostri citadini afflicti sotto sì lungho et miserabile giogo, si rubellano da paghamenti et tucti e' guadagni si sono spenti et fuggiti dalla nostra città. Et questa materia al presente gli aprite, dichiarate et dimostrate in modo che ne' parti [208] che lui avessi a prendere, non si confidassi in speranze che non gl'avessino a riuscire, per la qual cosa ne seguitasse la ruina del suo et del nostro stato. Et intorno a questi effecti userete colla sua excellentia quelle parole et con quella sincerità et piene di sì singulare affectione che egli intenda, che quello sarà exposto per voi, sia la finale intentione et proposito di tucto questo popolo et maximamente di tucti i principali citadini che governano la nostra republica [209].

Oltre a ciò è di bisogno che particularmente dalla sua S.a et per altri mezi, come vi parrà che sia più utile, voi intendiate le conditioni et qualità del suo stato, in che difficultà o in quale speranze si truovino le cose sue et così delle sue terre, come del suo exercito. Et similemente vi diciamo delle genti inimiche. Et che di tucto [210] ce ne diate per vostra lettera presta, chiara et vera notitia.

Come v'è noto, di proximo la M.tà del re Renato debba venire in Italia a favori della nostra lega. Sopra questo vi diciamo et commettiamo che come sentite lui scendere e' monti, ve gli facciate incontro et andiate lo a visitare con quelle racomandigie et parole, per parte della nostra republica, che alla sua reale M.tà giudicherete convenirsi, certificandolo che di quanto per vostro mezo gli fu promesso, et per la nostra communità ratificato et approvato, gli sarà totalmente observato. Et di questo advenimento et simile con che genti et favori si truova, ne renderete prestissimo avisato il nostro officio, aciochè intorno alla observantia di quello gli siamo obligati et a mandargli il danaio [211], si possa con ogni celerità provedere, perché di tale advenimento di qua et di là se n'aspecta grandissimo fructo et speriamo che tucte le nostre cose havranno felicissimo fine.

---

[205] Segue *che*, cancellato dalla stessa mano.
[206] Segue *da*(?), cancellato dalla stessa mano.
[207] Segue l'inizio — tre lettere — d'una parola, cancellato dalla stessa mano.
[208] = partiti.
[209] Lo Sforza aderirà alla proposta di Firenze in quanto l'aprire di negoziati di pace con Venezia per la sua lettera del 20 luglio a Nicodemo (Buser, pp. 70, 385 n. 79).
[210] Segue *cenedictate*, cancellato dalla stessa mano.
[211] Viginti supra centum aureûm nummûm millium impensa quotannis (Simoneta, lib. XXIII, p. 369).

Et intorno a favori dello Ill. duca circa agli accordi già ragionati co' marchesi di Monferrato [212] presterete quelli favori et tucte quelle cose operete che fieno di bisogno per levare quelle oppressioni dalle parti di là, conformandovi in ciò col parere et consiglo del Ill. duca di Milano, non obligando per questo ad alcuna spesa in alcuno modo la nostra città.

Copia coeva di registro; la scrittura sembra della stessa mano del *Doc. II.*

ASF, *Dieci di Balìa, Leg. e com.*, reg. 4, ff. 60—61v.

XIV. *1453 luglio 7, Firenze. Nicodemo Tranchedini, ambasciatore milanese, a Fr. Sforza. Impressione destata a Firenze dal successo del duca a Ghedi. Intorno alla missione di Angelo de'Acciaioli. Non si fa ancora "vivo", malgrado indefesse premure, il sussidio stanziato al duca. Impressione della caduta di Costantinopoli a Firenze. Altre notizie (circa Sigismondo Malatesta, Alfonso V e sul fronte toscano).*

Illustrissimo princeps et excellentissime domine, d.ne mi sing, me, post humilli.am recom. Questa matina hebbi le vostre del'ultimo de passato, dupplicate ali doi del presente. Dedi subito le soe ali Dece et a Cosimo, quali ne presero assai contenteza, dicendo che ormai gli paria vedere le cose de V. Celsit.ne e le loro in bon loco et la victoria exploratissima dal canto vostro. Un poco se dolsero che la lettera del'ultimo del passato dicia che credevate havere Ghedi fra doi dì et in la dupplicatione de doi del presente non ne facevate mentione, tamen conclusero el devessivo havere presto [213], parendogli scriviate sempre el vero etc. Et intendono benissimo la importancia de quella terra. Il perché resposero al'ultima parte della mia, per la quale tocavate dela subventione vostra, che non attendiano a veruna cosa più che a farvi vivo quel stanciamento deli XX m. fiorini etc. et che domane mandavano(!) a V.I.S. messer Angelo Azaioli principalmente et poi al Ser.mo Re Renato, secondo meglio iudicassivo. Dal quale m. Angelo intendrate tuto et non dubitavano restarate ben satisfacto. Dissi non porate restare altramente che satisfacto da loro, ma che nondimeno vedendo loro el bixogno vostro e loro e dove le cose son terminate, non devevano per certo mandarvi m. Angelo vacuo de denari, saltem de parte, se non de tuta questa subventione et che como altre fiate gli havia dicto cum supportatione, cossì gli repplicava : che per Dio se degnassero darvi conforto quando el cappone non ve sapesse de ghalegno [214] et qui usai tute le bone parole per le quale se possa aiutare simile materia, in modo che conclusero volere fare presto e bene, in modo che vederei non haveriano comenzato per non finire. Quel che pegio me se è che né m. Angelo, né io, né molti altri vostri amici qui, etiam deli principali, quali ho mandati honestamente a solicitare Cosimo, fin a m. Johannozo Pitti [215], ancora non habian mai potuto intendere

---

[212] Giovanni e Guglielmo (Palmerius, p. 169 e l'indice dell'edizione; Simoneta, lib. XXIII, pp. 381-382).

[213] Il 30 giugno lo Sforza conquistò le fortificazioni esteriori di Ghedi; il castello si arrese dopo un assedio di parecchi giorni, il 6 luglio (Cr. da Soldo, pp. 120-121,125; cf. Simoneta, lib. XXIII, p. 375: assedio di tre giorni).

[214] Cf. *Doc. VII.*

[215] Giovannozzo Pitti, ambasciatore in varie occasioni al papa, ad Alfonso V, a Venezia (Palmerius, l'indice dell'edizione).

quando possa o voglia essere in ordine a fare vivo questo stanciamento vostro. Solo risponde a tuti che farà presto e che non attende ad altro; pur nel inviarsi domane de m. Angelo, deliberamo andare a lui a Carezo [216], dove è da 5 dì in qua et fare una ponta gagliarda che ormai se sgranchii etc. Et tuto intenderete da esso m. Angelo, per lo quale non ve scrivo particularmente de tute le occorentie de qua, perché so certo non ve diria una per un'altra, in modo è affectionato a V. Celsit.ne. Ma non dubiti V.I.S., che partito serà m. Angelo, non finarò essere ale orechie ali Dece et più a Cosimo, finché bixognarà me ne mandino etc. A m. Angelo havete a fare careze, perché sempre ge le festi [217], ne porate fare altramente, ma se mai le merito è mò, che in vero se è afaticato benissimo in farvi deputare questa subventione e in volcila portare ancora.

So, haverete inteso la perdita de Constantinopoli, dela quale qui se realegra la brigata e ben per dispecto de Venetiani. Io voria che a Venetiani dolesse el cappo, ma non per questa via, che pur è mancamento dela fede nostra et non dubito sete in questo proposito medesimo et piacesse a Dio che papa Nicolla havesse murato meno [218] e credutomi de questo quel gli ne dissi assai fiate, che oltra l'altri infiniti beni che ne sequivano, l'honore de soa beatitudine seria in maiore e megliore conditione; ma seria bono cercare pace cum Venetiani e seria mercede a farla e mandar le gentedarmi de Ytalia tute a defendere le spiage del Reame dal Turco e da Cattalani etc.

El S.m. Gismondo fa spaventi de librà [219] a costoro, perché fra l'altri andò ali 4 del presente a Casteldice [220] suo a favellare a Fra Puzzo [221]. Li Dece ne presero grande umbra e subito mandarono per me et mostratami la lettera, volsero intendere quel ne credia e quel me paria da fare. Risposi che nostro Signore Dio, nonché Tholomeo [222] e omne savio homo haveria fatica intendere el S. Gismondo, molto più io che non ho lo inzegno molto alto, ma che pur io credia non se butaria cossì legiermente ala via deli adversari nostri, vedendo che le conditione ha cum noi sono grande e degne, ma molto più reguardria al segno dela V. Celsit.ne, quale è avantagioso etc. Et non è de tanto animo che creda o là che venisse o de qua che restasse, farci remetere le bandiere al saco et che questi erano trainelli e zarde o trapole per avantagiarsi cum costoro, maxime per obtenere la obediencia dele gentedarmi loro e ch'io credia che angelo dalla stuffa tenesse a queste capestrarie, ma havessero perhò l'ochio al penello, attenta la natura de esso S.re qual è non volere essere inteso et avisassero le confine loro et Symonetto [223], che è verso là et a Pesaro, che è aptis-

---

[216] La villa di Careggi, proprietà di Cosimo nei pressi di Firenze.

[217] = faceste.

[218] Per la straordinaria attività di costruttore svolta da Niccolò V: Pastor, *Gesch. d. Päpste*, I, pp. 546–547, 624 n.1.

[219] *de librà* = di andare libero (di abbandonare il partito di Firenze).

[220] Località in Romagna.

[221] Lodovico Dezpuch da Montesa (cioè dell'ordine de Montesa, nel regno d'Aragona), detto frate Puccio, uomo fidatissimo di Alfonso V, il quale lo impiegò in varie ambascierie importanti (Palmerius, pp. 160, 168; Giov. Antonio Summonte, *Historia della città e regno di Napoli*, III, Napoli, 1640, pp. 72, 142, 144, 147–148).

[222] Claudio Tolomeo, il famoso astronomo del sec. II.

[223] Simonetto da Castel San Piero, condottiero agli stipendi di Firenze (Palmerius, pp. 164, 168).

simo a tribulare esso S.re Gismondo, mandassero CC^to bon fanti e poi del'altre gente quando pur bixognasse. Et conclusi che a loro è molto più licito fare questa provisione e del'altre che al S.re Gismondo acozarsi cum li inimici nostri, essendo soldato de V. Celsit.ne.

Costoro hanno preso, como da m. Angelo intenderete, un corero del re de Ragona venia de Catalogna cum lettere del fratello [224] de esso Re e di un m. Anchoriglia, quale è là per riscotere un sosidio de CC^to m. ducati. Scriveno le cose de là essere in grande disordine, in modo che non è possibile havere un denaro se lui non va de là personalmente et che non andando, el Re de Spagna [225] è apto a darli la mala sequentia; poi scriveno che'l Re Reniere o duca Raniere [226] viene de qua et che habii bona cura che è apto a meterlo in gran travaglio e qui se dolgono malamente de tute queste inconvenientie e mancamenti.

El S.re mess. Allexandro nostro, el S.re Astorre de Faenza sono in sula Cecena cum alcun altre poche gente. Costoro [227] posto facino adasio, pur determinano operarli e se non mutano proposito, gli mandrano a campo a Rincine [228]. Don Ferrando o il patre pur dicono parole un mondo e non se ne vede altro per ancora. Sonci lettere da Napoli che'l Re intende venire personalmente et che manda al papa el conte de Fondi [229], m. Francesco Pandone [230], el duca de Sora [231], el duca d'Andri [232], a dirli che intende non stia più in questa neutralità, ma si scopra contra Re Renato e V.I.S. et Fiorentini, e aiuteli deffendere(!) el Reame, qual possede iusto titulo etc., altramente el vole per inimico etc. De questo e altri successi de qua V.I.S. haverà aviso dal prefato m. Angelo nostro, perhò non me extendo più per questa, solo me recomando iterum et sempre a V. Celsit. ne. Ex Florentia, 7 Jullii 1453.

Servul[us] v[ester] Nicodemus

[*A tergo* :] [Illustrissim]o principi et excellen. mo..., domino [...] [233].

Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 266, *Firenze*, pp. 118—119; adoperato da Pastor, *Gesch. d. Päpste*, I, p. 630 e n. 3.

XV. *1453 luglio 9, Cremona. Francesco Visconti, (commissario ducale), a Fr. Sforza. Gli ambasciatori d'Ungheria e di Firenze si meravigliano di non essere stati ancora spacciati dal duca.*

Ill.me ac excellent.me princeps et d.d. mi singularissime. Avixo la S. [V.] como quisti m[agnifi]ci ambassadori de Re de Ongheria et de

[224] Giovanni II, re di Navarra.
[225] Giovanni II, re di Castiglia.
[226] Indubbiamente errore per il duca Giovanni, figlio di Renato (Rinicro) d'Angiò.
[227] I Fiorentini.
[228] Località in Toscana, occupata dalla milizie di Alfonso V (nel settembre 1452; Palmerius, p. 165).
[229] Onorato Gaetani.
[230] Conte di Venafro.
[231] Nicola Cantelmo.
[232] Francesco del Balzo, duca d'Andria.
[233] Come nel *Doc. VI*.

Fiorenza, i quali son qui, ogi aspetaneno il spagiamento dela S.V. et perché non è venuto il spagiamento asai se ne sono marevegliati, perché diceno quanto più presto son spagiati, tanto meglio per la Ex.cia V. Siché m'è parso doverne avixare la S.V. Dio ve guarda con felicitade etc. Datum Cremone, VIIII Jullii 1453.

Eiusdem I.D.V.

Fidelissimus servitor Franciscus Vicecomes
i[uris] u[triusque] doctor cum recom[m]endat[ione] etc.

[*A tergo* :] Ill. mo ac excellent. mo p[rincipi] et d[omino], d[omino] suo singularissimo, d[omino] duci M[edio]lani, Papie Anglerieque comiti ac Cremone d[omi]no etc.

Cito.

Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 640, fasc. *Ungaria*, pp. 108—109 ; menzione presso Fraknói, *Mátyás k. magy. dipl.*, p. 35 n. 5.

XVI. *1453 luglio 10, Cremona. Giovanni de Zeno, referendario, a Cicco Simonetta, segretario di Fr. Sforza. Le spese d'alloggio degli ambasciatori d'Ungheria e di Firenze ad un ostello di Cremona.*

Magnifice domine mi honorandissime, per rellatione de misser Pedro da Pusterla [234] per parte del nostro Ill.mo S., ho fatto fare promessa al hostero del Cavaleto per la spexa fata per li ambasiadori dela serenissima maiestade de Re de Ungaria e dela comunitade da Fiorenza etc., come he informata la M[agnificentia] V[ost]ra e Antonio da Dexo [235] et Antonino Magnio [236]. La qual spexa monta, come appare da sei dì de zugnio pro[ssim]o passato per fin al dì de ogi, compartada però la collatione da far, fata da matina avante la loro partita, cerca CC libr[e], ultra quili vinticinque ducati gli feci dare la M[agnificentia] V[ost]ra per il s[oprascrip]to Antonio da Dexo. E perché questa spexa me par un pocho grande, ho voluto la copia dal hostero de partito in partito, la quale vi mando alligata ala presente, aciò intenda il tuto lo prelibato S[ignore] Nostro e V[ostra] M[agnificentia], a cui devotamente me ricomando. Cremone, X° Jullii 1453.

V[ester] servitor Johannes de Zeno ibid[em](?)
refferendarius [237] cum recomendatione [238] etc.

[*A tergo* :] Magnifico d[omi]no honorandissimo, d.no Cicho de Calabria, ducali secretario [239], semper recolendo.

Orig., traccia di sigillo sul tergo.

ASM, *ibid.*, pp. 106—107.

---

[234] Già membro del governo della Repubblica Ambrosiana (1448—50), passato al servizio dello Sforza.

[235] A. da Desio, uomo di fiducia dello Sforza.

[236] Ovvero Antonio de Magnis (*Doc. I*).

[237] Nell'orig. *refferen.* Corr. *referendarius.*

[238] Corr. *recommendatione.*

[239] Egli si trovava allora, senza dubbio, al campo di Ghedi, presso il duca.

XVII. *luglio 17, Firenze. Nicodemo Tranchedini, ambasciatore milanese, a Fr. Sforza. Sempre la difficile questione del sussidio al duca; allorché riscosso, esso sarà portato da Nicodemo stesso al duca. Iniziativa del papa per ristabilire la pace in Italia e negli altri paesi cristiani ai fini d'una crociata antiottomana. Presupposta scontentezza di Aless. Sforza nei confronti di Sigism. Malatesta.*

S.re, post humillimam recom. Mess. Thomaxo nostro da Riete [240] gionse heri qui. Fomo subito cum Cosimo, quale se commose assai cum dire non gli credete che sia in loco, che'l non servirvi proceda per impossibilità et finalmente non gli parve se domandassero qui denari per non impazare questi XX m. [fiorini], ne volse se dicesse cosa veruna che non se desse orechie a pace, imo e solamente se solicitasse el venire mio et dicessessi che volevate la pace quando costoro, ma che costoro non la offerisseno e che condurate in brevi Venetiani a chiedervi dicta pace o a costoro e che in omnem eventum deliberate che l'honore sia de costoro etc. Vorei m. Thomaxo non fosse venuto fin ala gionta mia lì a V.I.S., perché dove Cosimo havia data intentione a Diotesalvi e ad me de mandarmene cum X m. fiorini per tuta questa septimana e ch'io tornasse immediate per l'altri, perché non se trova oro abastanza, disse heri me presente a m. Thomaxo, ch'io non seria spazato per tuto questo mese; pur credo farà meglio che non dice, ma pur non voria esser tanto strecto, parendogli, como è vero, che lui vi presti questi 20 m.f., quali guardandossi a costoro, non haverate fin ad octobre.

In questa hora Cosimo ha lettere da Roberto Martelli [241] da Roma, como el papa ha deputati legati el Cardinale de Fermo [242] al Re de Ragona e el Cardinale de Sanctangelo [243] a V.I.S., qui e a Venetiani a richiedervi de pace e gravarvene in fine sotto pena de excomunicatione etc. per dare favore a Xristiani contro el Turco. Et similiter in pochi dì intende mandare in Franza e Alamagna e per tuta Xristianità et non dubitate farà presto et a questo ne devete avedere che sete reputato superiore de questa impresa. Piacemi el papa e cardenali se ritrovino quel gli ho prenosticato più fiate, che ancora vi pregariano de pace, ma non me piace che questa voce venga in Bresana [244] e de là che serà casone fare stare li populi deli Venetiani più constanti ala fede de essi Venetiani. V.I.S. è prudentissima. Questo nostro legato [245] ve è affectionato, como già ve dissi. Pensate de fare el facto vostro cum bona honestà, come solete. So, serò a V. Celsit. ne prima di lui et de hiis tunc latius.

Io scrivo col piede ala staffa, che in questo ponto questi Deci me hano richiesto strectamente vada al S.m. Allexandro nostro, quale devia domane andare in campo a Rincine e essendo richiesto da commissarii [246] che andasse, ha risposto non potere andare, se prima non ha risposta da me ad una soa, quale non ho havuta. Et perhò vogliono el vada ad condure

---

[240] Tomaso de Tibaldis da Rieti, ambasciatore dello Sforza in varie occasioni.
[241] Ambasciatore fiorentino.
[242] Domenico Capranica.
[243] Juan de Carvajal.
[244] = Bresciana (regione di Brescia), ove lo Sforza combatteva i Veneziani.
[245] Il Carvajal.
[246] Commissari fiorentini in campo.

contra Rincene(!), perché non andando domane, dubitano non sia proveduto meglio che non è et che non seguiti del'altri scandali, per altri ordeni dati che tuti mancariano. Hanomi promesso fare al facto nostro molto più, che non fariano standomi. Haveromi questa nocte cativa inanti tracto e pericolosa, ma non serà la prima. Per omne modo me sforzarò essere qui jovedì matina [247]. Dubitano costoro che'l S. Allexandro non sia adombrato perché hano conceduta lo(!) obedientia dele gente a m. Gismondo [248], non lo negando questi altri capitani, o che forsi non voglia le conditione, par[i] al S. Gismondo. V.I.S. sentirà tuto, ala qual me recomando e sempre. El resto sentirà V.I.S. per la lettera de m. Thomaxo. Ex Florentia, 17 Jullii, hora vesperarum, 1453, a pena de special[ità] e qui a cavallo.

Servitore Nicodemus

[*A tergo* :] Illstr. e ex.mo d.no... domino duci Mediolani...

Orig., scrittura molto frettolosa; sigillo anulare sul tergo, coprendo in parte l'indirizzo.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 266, *Firenze*, nº 32.

XVIII. *1453 luglio 20, Firenze. I Fiorentini ai Senesi. Diamo estratti dalla lunga risposta — fatta su tono di benevole fermezza — alle lagnanze a cagione delle depredazioni commesse dalle milizie fiorentine nel territorio della Repubblica di Siena. Tali azioni sono conseguenza soprattutto dell'appoggio di cui godono le schiere di Alfonso V da parte dei Senesi sul fronte toscano. Rimedio : essi non le favoreggino più. Noie della lega napoletano-veneta. Intervento militare di Renato d'Angiò e del famosissimo "Giovanni Vaivoda" in aiuto al duca di Milano. Ripercussione negativa della caduta di Costantinopoli sugli interessi veneziani. Patetico appello rivolto a Siena per la concordia con Firenze.*

Senensibus

Magnifici domini, fratres et amici nostri car[issi]mi. Pelle vostre due ultime, scripte in latino, abbiamo inteso quante et quali sieno le querele et le dogliençe fa la S.V. delle prede tolte da nostri soldati in su vostri terreni. Et perché la risposta conveniente c'è paruta et pare di grandissima importança per la conservatione della mutua benivolentia che è tra voi et noi, in che principalemente consiste la salute del commune stato et vostro et nostro, abbiamo voluto con singulare diligentia et maturamente examinarla. Et però abbiamo un pocho soprattenuto Antonello, vostro cavallaro [249]. Et perché noi crediamo che sia utilissimo et a voi et a noi dichiarare bene et apertamente, sança punto di simulatione overo di dissimulatione, qual sia la vera intentione et il puro et sincero proposito di ciascuno di noi, abbiamo deliberato di farvi questa risposta piutosto in volgare che in latino, sì et per satisfare meglio et più agli animi nostri, sì etiamdio perché la S. V. non abbia di bisognio nello intendere di questo nostro così sincero proposito d'altra interpetratione(!) che della vostra

[247] Il 19 luglio.
[248] Era proprio così ! Cf. Simoneta, lib. XXIII, p. 370.
[249] = corriere a cavallo.

propia, né in altro sentimento si possa interpetrare che in quello che è il naturale et il vero intellecto delle paroli vulgari(!) [. . .] [249a]. Il vero et il buono rimedio di questi tanti mali non è per certo la continua dogliença se ne fa, ma è piutosto il tor via la cagione di quegli che la concessione del ricepto et delle vectuaglie che voi ne date. Et per questo rispecto et a questo fine principalmente vi damo il nostro ambasciadore, al quale commettemo che dichiaratovi la nostra optima dispositione a vicinare bene con voi, come con buoni amici et con cari frategli per la commune salute del vostro et del nostro stato, et dimostratovi etiamdio la cagione degl'inconvenienti intervenuti per nostra parte, vi richiedesse del negare il ricepto et le vectuaglie a nostri nimici, che è quel solo che noi intendiamo che sarebbe stato et sarebbe ancora il vero et certo rimedio degl'inconvenienti che sono seguitati et que seguiranno per l'avenire. Se per questa via non ci si provede, et questa provisione consiste in voi soli, et se voi lo farete, come confidandoci nella sapientia della S.V. fermamente speriamo, ve ne seguirà prima che voi vi leverete [250] in tutto questa briga da dosso, et delle genti raonesi et delle genti nostre, le quali noi intendiamo volgere immediate alla recuperatione della nostra terra di Rincine [251] per levarci quella benda nançi a [252] ochi e poi gli adriçereno [253] verso e' nimici. Et speriamo nella giustitia et nella gratia del nostro S.re Idio et nella virtù et nel numero delle nostre genti di prevalergli, essendo poche et in mala in(!) ordine [. . .]. Et oltre alle predette due cose, ne seguirà tale unione tra'l vostro e nostro popolo, che non solo tuti noi, ma ancora e' nostri posteri et successori pe' lunghi tempi cum honore et consolatione goderanno l'abbondantia d'innuberabili [253a] beni, chella natura ha dotato questi paesi della nostra et della vostra Toscana, i quali in verità son tanti et tali, che secondo la vera sententia degli scriptori antichi, nella copia delle cose pretiose ella avança tutte l'altre provincie del mondo[. . .] Et ricordianvi [254] con fede che voi non vi confidiate delle promesse et offerte che vi faccia cotesto ambasciadore del Re che vi dirà di fine maraviglie. Et egli non può, come vedete, ingrossare il campo suo di qua pe'l manchamento del danaio. Et etiamdio perché ha sospetto de Signori del Reame, i quali ànno ritti gli orechi a questa venuta del Re Renato, il quale con gran potentia in brevissimi dì si ritroverrà nelle parti di Lombardia [255]. Et il simile vi diciamo che è (!) ni [256] piaccia guardarvi dalle promesse et offerte che vi farà lo ambasciadore venitiano, certificandovi che multiplicha loro [257] tante brighe et tante noie adosso et dalle genti

---

[249a] Il passo : *Et perché — paroli vulgari*, in forma modernizzata presso P.O. Kristeller, *L'origine e lo sviluppo della prosa volgare italiana*, in "Cultura neolatina", X(1950), p. 149, apud Bruno Migliorini, *Storia della lingua italiana*, III-a ed., Firenze, 1961, p. 255.

[250] Segue *dadosso*, cancellato dalla stessa mano.

[251] In verità, essa sarà riconquistata dai Fiorentini il 1° agosto 1453 (Palmerius, p. 168).

[252] Le ultime due parole aggiunte in sopralinea, dalla stessa mano, invece di *dagli*.

[253] Antica forma toscana (sostituzione della consonante tematica *m* per *n* all'ind. pres. plur. pers. 1ª)= *addirizzeremo*. Cf. Gerhard Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, II, Berna, [1949], § 530.

[253a] "Lapsus calami" per *innumerabili*.

[254] = vi ricordiamo.

[255] Vi arriverà soltanto in ottobre.

[256] Corr. *vi*.

[257] ai Veneziani.

del Duca, che si truovovono(!) [258] presso a Brescia a miglia otto [259], e dal predetto Re Renato et dagli Ungheri, i quali nelle parte(!) di Friuoli con grande potentia et con Giovanni Vaivoda, riputatissimo et gloriosissimo capitano più che qualumche altro de nostri tempi, scendono [260] a danni loro, che non che e' [261] possino prestare favore o al Re o a voi, aggiunto pella perdita di Gostantinopoli [262] et di Pera, le molestie che soprabondono loro nelle parti di Levante. Di che c'increscie e duole assai per rispecto de Turchi, che non che e' possino prestare favore o al Re o a voi, ma eglino aranno necessità, se non vorranno perdere al tutto lo stato di terra, di mendicare degli aiuti dagli huomini et fia [263] loro necessario ricorrere a divini, come per lettera di messer Pasquale Malipieri [264], che si truova pella S[igno]ria in campo [265], intercepta, siamo appieno informati.

Et pertanto de [266] piaccia alla V. S. volgere la mente in questa vostra deliberatione al nostro S.re Idio e ricordatevi de vostri padri, a quali nella passata del Re Ladislao [267], quando [268] egli passò nelle parti di Toscana così potentemente con circa a di XV m. cavagli, bastò la vista di contrapporsi virilmente et di fargli resistentia come magnanimi et generosi protectori del loro stato. Et però s'intesono co'padri nostri. Di che seguitò honore et gloria alla vostra Mag[nifi]ca Communità, perché per cagione della detta resistentia gli convenne partire con gran danno et vergognia della sua M.tà et con perpetua et eterna fama de prefati vostri et nostri padri che ne lo cacciorno et la tranquillità del vostro paese et tale unione del vostro e del nostro popolo che non solo eglino ne goderno di poi tutto il tempo che e' vissono, ma ancora voi et noi, loro figliuoli, abbiamo participato di quella allegreça[...]. Datum Florentie, die XX^a Julii MCCCCLIII°.

Copia coeva di registro.

ASF, *Registro di Lettere interne et esterne 1453*, *Signori* : *Carteggio Missive*, vol. 39, ff. 44—46 v ; il passo relativo all'Hunyadi e alla conquista di Costantinopoli (f. 46—46v) riprodotto, con qualche inesatezza, da Iorga, NE, II, pp. 499—500.

XIX. *1453 luglio 22*, *Milano*. *Angelo Simonetta*, *(consigliere ducale)*, *a Fr*, *Sforza*. *Gli trasmette la risposta dell'ambasciatore d'Ungheria in occasione delle nuove trattative sul progetto d'alleanza.*

Segnore, do la resposta de Ungari. Piero da Pusterna [269] advisa la S.V. apieno. M'è parso che'l presente a[m]baxadore reste finché la S.V.

---

[258] Iorga, erroneamente *muovono*.
[259] a Ghedi.
[260] In realtà, si aspettava la loro discesa fra breve, ciò che tuttavia non succederà (v. più sopra, lo studio).
[261] Antica forma toscana = essi (Rohlfs, II, §448).
[262] Iorga : *Costantinopoli*.
[263] Forma arcaica = *sarà* (Rohlfs, II, §592). Cf. *Doc. XIII*.
[264] Il futuro doge.
[265] Nella guerra contro Fr. Sforza in Lombardia.
[266] Corr. *che*.
[267] di Durazzo, re di Napoli.
[268] Nel 1414.
[269] Più frequentemente *Pusterla*.

responderà quello vole saza [270] et così resterà. Datum M[edio]l[an]i, die XXII Julii 1453.

Angelus

Post datum. La M[agnifi]ca Madonna Luchina [271] ha mandato qua Zoanne da Birago per la facenda che la V.S. sa; al quale et messer Guarnero e mi havemo dicto quanto n'è parso bisogno. Di quello seguirà, la S.V. ne serrà avisata. Datum in litteris.

Idem Angelus Sy[moneta] [272]

[*A tergo*:] Illustrissimo principi et excellentissimo domino meo singularissimo, domino duci Mediolani etc. Papie Anglerieque comiti ac Cremone domino.

Orig., traccia di sigillo sul tergo; il poscritto e l'indirizzo sembrano d'altra mano, di una scrittura più ordinata.

ASM, *Arch. Duc. (Sforzesco)*, cart. 640,fasc. *Ungaria*, pp. 104—105.

XX. *1453 luglio 27, Milano. Jacopo Del Bene ad Angelo de'Acciaioli, entrambi ambasciatori fiorentini. Risposta circa i recentissimi negoziati con l'ambasciatore d'Ungheria e quelli imminenti in vista a Vienna, per conferire forma definitiva al trattato d'alleanza e d'intervento contro i Veneziani.*

Magnifice domine et pater + [273] honorande etc., dopo alle debite racomandazioni etc. Ieri ebi una vostra, la quale m'è stata di grande consolazione, perché pure stavo sospeso al pigliare partito e inteso quanto dite, farovi sotto brevità risposta.

Io stimo che oggi partiremo e a mezzo aghosto fo conto saremo corre ja Vienna e quivi credo trovare el conte di Zilia giovane, cioè el conte Orlicho e con loro [274] tratterò quello mi parrà sia utile alla materia e trovando la cosa ben disposta, giusta possa farò di fare qualche buona conclusione e sarete avisati.

E quanto al fato del danaio, io non credo stiano contenti in questa prima pagha a 20 mila f[iorini]; farò giusta possa fino alla somma mi dite.

El facto della pace credo sarà di maggiore difficultà. Io ò parlato assai con Piero da Pusterla e messoli inanzi 3 cose. L'una si è di non potere conchiudere la pace sinon per tutto novenbre e questo dico a fine che s'eglino romperanno, possano fare qualche aquisto e cche non paia che sia per niuna chagione preso loro c[i]dadi. La seconda si è che esendo [275] 4 cholleghati, cioè re d'Ungheria, re Rinieri, Ducha e Fiorentini, che(!) è 3 d'acordo, possano fare. La terza, che facendo el Ducha pace, chome(!) è ragionato, onorevole per loro come per la legha, di fare loro uno dono

[270] Forma milanese antiquata per *sappia*.

[271] Luchina Dal Verme, figlia del condottiero Francesco Bussoni, il celebre conte di Carmagnola e vedova del condottiero Lodovico Dal Verme (W. Terni de Gregorj, *Bianca Maria Visconti, duchessa di Milano*, Bergamo, [1940], pp. 134, 150, 154).

[272] Dignitario dello Sforza, inviato anche in importanti missioni diplomatiche. Era lo zio di Cicco e di Giovanni (Simoneta, prefazione dell'editore, pp. III—IV).

[273] Segno della croce, come invocazione.

[274] Cioè con il conte e molto probabilmente con l'Hunyadi.

[275] Segue una parola — sembra *ormai* —, canecellata dalla stessa mano.

di 10 o 15 mila f. o quello meno si potesse. Questo è quanto m'occhorre al presente. Occhorendomi(!) altro, tutto a passo a passo praticherò con loro e potendomi apicchare a qualchuna di queste cose, lo farò. E trovandoli disposti presto a rompere per modo ch'io veggha possano fare qualche buono fructo, di subito per fante propio n'aviserò costì el Duca(!) e ingiegnieromi in ogni modo, sanza alcuno indugio comincino a mandare le loro gienti. Dio ci conducha per tutto a salvamento e llasci seghiuire quello debba essere el meglio.

Piero da Pusterla per parte della m[agnificenzi]a del Duca e con buono modo à preghato questo anbasciadore(!) [276] che dia favore a questa materia, per la quale avendo buona conclusione s'à a dare una grande bastonata a Viniziani per modo se riduranno al dovere e a una buona e sichura pace. E dipoi à offerto la sua magnificenzia dare grandissimo favore e aiuto alla impresa de Turchi e lla simile offerta ò affare loro io di là e tanta aperta e con buono animo quanto potrò e saprò. Hoccorendo altro alla illustrissima sua signoria [277] o eziandio alla m[agnificenzi]a v[ostr]a, piaciavi avisarmene, acciò sapia quello m'abbia affare.

Altro non mi occhorre al presente, piaciavi racchomandarmi allo illustriassimo signor ducha e alla v[ostr]a m[agnificenzi]a mi racchomando quanto posso, la quale Idio per lunghi tempi e con felice stato vi conservi. Data in Milano a dì XXVII di luglio 1453, a mezzodì. Il vostro servidor

Jacopo Delbene

[*A tergo* :] ... Anbasciatori e[x]cel[se]
... [communita]ti[s] Florentine
... [Ange]lo de Acciaiolis
... õ meo hon[oran]do etc.
[*Da altra mano* :] ... o Agniolo sia dato
... o sig.sr ducha [278]
Orig., traccia di sigillo anulare sul tergo.
ASM, *ibid.*, pp. 102—103.

XXI. *1453 novembre 14, Venezia. Su richiesta dell'Hunyadi, il senato s'impegna a far garante, mediante fideiussione, la Signoria, per una somma da due fino a tremila ducati, quanti occorrebbero a comprarsi dei gioielli nella Città lagunare.*

MCCCCLIII, die XIIII Novembris
Serenissimus dominus dux
Consiliarii [279]
Sapientes consilii et
Sapientes terre firme

---

[276] d'Ungheria.
[277] Lo Sforza.
[278] Perché è stata conservata questa lettera proprio nell'Archivio Sforzesco? Probabilmente quando essa è arrivata al campo dello Sforza (a Ghedi), il suo destinatario era già partito alla volta di Renato, il quale doveva passare le Alpi per scendere in Piemonte e venire poi in Lombardia (cf. *Doc. XIII*) ed essa così non poteva essere consegnata a lui, ma allo Sforza (v. in tal senso la nota sul tergo del presente *Doc.*).
[279] I sei consiglieri del doge; essi formavano con lui la Serenissima Signoria.

⁎ Quoniam requisiti sumus parte magnifici domini Johannis vaiuode Hungarie de faciendo certam securitatem de duc[atis] II m[illibus] in III m[illibus] pro jocalibus [280] hic emendis ac deferendis ad ipsum dominum Johannem et complacendum sit excellentie sue ex omnibus illis respectibus qui facile intelliguntur.

Vadit pars, quod fieri possit fideiussio sive securitas predicta eidem domino Johanni de duc. II m. in III m., sicut superius dictum est.

de parte — — — — 157

nonsinceri — — — — 1

de non — — — — 0

ASV, *Senato I* — reg. 3, *Terra*, *1451—1455*, f. 87.

XXII. *1453 novembre 15, Venezia. Su richiesta dello stesso, il senato concede che si rilasci a lui un salvacondotto per venire a Venezia e altrove in Italia.*

[MCCCCLIII], die XV Novembris

Consiliarii

⁎ Quod illustri domino Johanni de Hunyad, supremo capitaneo regie Maiestatis in regno Hungarie, qui sicut nobis expeni [281] fecit, personaliter venire disposuit Venetias et ad alie partes Italie, fiat salvusconductus in plena, valida et honorabili forma pro eo cum personis III c., tam equestribus quam pedestribus et omnibus rebus et bonis suis, sicut a nostro dominio requisivit.

de parte — — — — 127

nonsinceri — — — — 0

de non — — — — 0

ASV, *ibid.*, f. 87; regesto presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5.

XXIII. *1453 novembre 22, Venezia. Il senato decide di inviare Moise Bono come ambasciatore all'Hunyadi per attrarlo in aiuto militare (contro il duca di Milano).*

[MCCCCLIII], die XXII Novembris

s. Nicolaus Bernardo
s. Aloisius Laur[edano] procurator [282] } Sapientes consilii
s. Nicolaus Truno

et

Sapientes terre firme

⁎ Clarissime intelligitur et per experientiam hoc anno visum est, quod nisi aliter provideatur, nedum cum gentibus quas habemus, sed etiam cum quot haberi possent et cum quanta fieri posset expensa, vincere non possemus, nec etiam statum nostrum restaurare; sed penitus

[280] Trattavasi di gioielli sempre in relazione al matrimonio di Mattia con Elisabeta di Cilli (v. più sopra, lo studio)? Ladislao, il primogenito dell'Hunyadi avrebbe dovuto sposarsi — con la figlia del palatino Ladislao di Gara — soltanto nel 1455 (Teleki, II, p. 383).

[281] "Lapsus calami" per *exponi*.

[282] Già comandante della flotta veneziana che partecipò alla crociata antiottomana del 1444 (crociata di Varna).

abiicerentur pecunie et rueret status noster, cum amissione etiam honoris et reputationis nostre, et apertissime videatur, quod solum et unicum remedium sit habere aliquem notabilem et dignum favorem ultramontanorum sintque temptanda omnia et specialiter sperare possit de favore illustris domini Jani, gubernatoris regni Hungarie.

Vadit, pars, quod ad partes Hungarie mittatur prudens civis noster Moyses Bono, in eis praticus et familiaris dicti d. Jani [283] et vadat cum tribus aut quatuor equis ad expensam nostri communis habeatque pro hoc viagio ducatos C. auri, liber[e] et absolut[e] ab omni gravedine, de cuius commissione providebitur ante eius recessum, uti videbitur huic consilio. Et quando fiet ipsa commissio, unusquisque ponere valens partem [284] teneatur, sub pena ducatorum C. exigenda per nostros advoc[atores] communis, venire cum opinione sua in ea materia ad ipsum consilium. Et accipiantur denarii pro eius expeditione de quolibet loco.

de parte — — — 118

nonsinceri — — — 7

de non — — — 40

ASV, *Delib. (Secr.), 1450—1453, Senato* I — reg. 19, f. 224 v.

XXIV. *Stessa data. Il senato sollecita la partenza del Bono.*

[MCCCCLIII], die XXII Novembris

s. Nicolaus Bernardo
s. Lodovicus Laur[edano] procurator [285] } Sapientes consilii
s. Nicolaus Truno

et

Sapientes terre firme.

✱ Quia sollicitandus est accessus prudentis viri Moysi(!) Bono in Hungariam, ut deliberatum est per hoc consilium, mandetur dicto Moysi, quod se ponat in ordine, ita quod omnino recedat die Lune XXVI presentis. Et die ipsa vocetur ipsa de causa hoc consilium, in quo nichil ullatenus poni possit, nisi prius expediatur commissio suprascripta, et non possit res hec dilatari nec aliter fieri sub pena ducatorum C. pro quolibet contrafaciente.

---

[283] Risulta dunque che il Bono ha dovuto vivere per lungo tempo nel regno d'Ungheria, in stretti rapporti con Giov. di Hunedoara. Egli tornerà più tardi in Ungheria. Il 24 gennaio 1458, questo "cittadino veneziano" ragguaglierà da Buda il duca di Milano, fra l'altro, dell'elezione di Mattia a re di quel paese (Thallóczy-Aldásy, p. 229—230). Michele Szilágyi, zio del nuovo monarca, governatore d'Ungheria, farà lo stesso il 31 genn. del surriferito anno in una lettera scritta sempre da Buda e trasmessa al duca, tramite l'*egregius et nobilis Moyses Bonn* [=Bono] *Venetus, aulicus Regie Maiestatis* (Nagy-Nyári, I, Budapest, 1875 pp. 4—5). M. Bono s'avvererà quindi uomo di fiducia, agente di Fr. Sforza, dopo il ristabilirsi della pace tra Venezia e Milano nel 1454. Ci domandiamo se non lo fosse — in segreto — già nel 1453 e perciò indugiasse a raggiungere allora l'Ungheria in una missione diretta appunto contro lo Sforza? Egli è ritenuto erroneamente raguseo dallo Iorga (NE, II, indice, confondendolo senza nessun dubbio con i Bona di Dubrovnik).

[284] Non tutti i membri del senato avevano il diritto di *ponere partem* (mettere a scrutinio le loro proposte), ma solamente il doge, i suoi consiglieri, i capi del tribunale criminale della Quarantia, i provveditori del Comune, i padroni dell'Arsenale, i "savi" del Collegio *(Sapientes consilii, Sap. ordinum* e *Sap. terre firme)* e qualche altro magistrato (Thiriet, I, pp. 8—9).

[285] Tutt'uno con Alvise Loredano del precedente *Doc.*

de parte --- 134
nonsinceri --- 2
de non --- 8
ASV, *ibid.*, f. 224; regesto presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5.

XXV. *1453 novembre 29, Venezia. Il senato sostituisce il Bono con Maffeo Franco e vuole che sia pronto quanto prima per partire. La contrapproposta relativa al Bono viene respinta.*

[MCCCCLIII], die XXVIIII Novembris
s. Paulus Truno procurator
s. Nicolaus Bernardo } Sapientes consilii
s. Andreas Bernardo

✱ Captum fuit pridie, quod ad illustrem dominum Janum suppremum [286] capitaneum regni Hungarie, mitteretur Moises Bono, et ipse rem duxerit in longum, et habeatur Mapheus Francho, qui est aptus, praticus et discretus et paratus obedire quibuscumque mandatis nostris.

Vadit pars, quod mittatur predictus Mapheus, cui reservetur officium cum utilitatibus suis, ut factum fuit quando ivit cum oratoribus ad serenissimum dominum Imperatorem. Et mandetur ei, quod subito se ponat in ordine et die sabbati prima Decembris veniatur ad hoc consilium pro commissione sibi fienda, ad quod omnes ponere valentes partem teneantur, sub pena ducatorum C. pro quolibet, venire cum opinione sua.

de parte --- 86

s. Petrus Basadona, Sapiens terre firme
vult, quod mittatur Moyses Bono, ut fuit pridie deliberatum.

de parte -- -- 28
nonsinceri --- 6
de non --- 30
ASV, *ibid.*, f. 225 v; regesto presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5.

XXVI. *1453 dicembre 2, Venezia. Istruzioni per il Franco, inviato come ambasciatore all'Hunyadi, capitano supremo d'Ungheria, al fine di chiederne l'aiuto armato a favore di Venezia nella guerra di Lombardia.*

MCCCCLIII, die II Decembris
Sapientes consilii et
Sapientes terre firme

✱ Quod fiat commissio circumspecto viro Mapheo Franco, ituro ad illustrem dominum Johannem, supremum capitaneum in regno Hungarie.

Maphio, nui te cometemo che quam primum te meti ad camino, andando solicitamente a Treviso, dove te fornirai de 4 cavali per poter andar ad exeguire solicitamente questo nostro commandamento, come nela fede et prudentia toa se [287] confidemo. Drezeirai adonque la via toa verso la patria de Friul deindeque procederai solicitamente al camin

[286] Corr. *supremum*.
[287-288] = ci.

tuo per andar a ritrovar lo illustre signor Janus, supremo capitaneo in Hungaria, informandote dextro et cauto modo, de luogo in luogo, dove se ritroverà el dicto signor Janus, azoché meglio et più presto, come desideremo grandemente, te possi ritrovar ad la presentia sua. Ad la qual zontoti, serai cum lei(!) et presentade le nostre letere de credenza ad ti dade, fate quelle pertinente salutation, exhortation et offerte amplissime, quale al honor suo et nostro serano conveniente, exponerai che amando nui sinceiri [287a] et cordialmente la excellentia sua come buon fratello et essendo etiam singolarmente affecionati ad la corona et reame de Hongaria, la conservation del qual felicità et prosperità contra gli perfidi Turchi in vero non manco desideremo che la propria salute e bene del stato nostro. La perfidia et rabia deli qual Turchi ad voler esser fugada et extincta, certa cosa è principalmente a questo esser de bixogno gli favori et forze sì de quelle parte come etiam gli nostri, in la qual materia sempre se [288] troveremo per honor de dio et ben de la xristiana religion optimamente disposti. E' vero che al presente nui havemo considerado i termeni e condition dele cose nostre de Lombardia per la guerra che nui havemo, la qual ne è pur molto grave. Havemo etiamdio considerado che quello reame e parte de lì sono in triegue et sufferentie cum Turchi. Per le qual caxon et azoché piú expedita [289] et liberamente quando fosse el tempo possamo(!) attender cum ogni nostro poter contra i perfidi Turchi, havessamo gratissimo et in singularissima complacentia che ala excellentia del prefato signor Janus piacesse personalmente conferirsse agli favori nostri, cum quel più numero de zente piacese(!) ad la excellentia sua. E cusì fraternamente e cum quella più efficacia che nui possiamo, pregemo, confortemo et persuademo ad la sua illustre signoria. Et quanto più presto questo potesse haver loco, tanto meglio. Et azoché questo avesse più presta execution, piacendo cusì ad la signoria sua, poria personalmente cum queli più potesse haver fin ad la summa de cinque o sie [290] milia cavali descender ad queste parte et gli altri poi lo seguiriano etiam fino ad la summa de cavali X m., se cusì ad la sua escellentia piacerà.

E perché honesta et conveniente cosa è che nui provediamo de denari, mediante gli qual se possi dar presta et buona executione ad questo fatto, dicemo che nui semo contenti, descendando la signoria sua ad queste parte nostre contra gli inimici nostri, per questi V m. in VI m. cavali, gli qual de presente lui condurà cum lui, dar fiorini hongari da XV m. fin XX per levar de quelle parte le zente predete, i qual denari seremo contenti remeterli ad quelle parte over altramente darli, come ad la sua excellentia aparerà. Zonto veramente la excellentia sua cum le dicte zente in Friul, gli daremo altri fiorini X m. Et successivamente de tempo in tempo gli daremo fiorini X m. ogni mexe per subventione dele zente predete, oltra le altre comodità haverano dal canto de qui.

Se'l occoresse che cum la dicta summa de fiorini XX m. non potesti concluder, semo contenti gli possi prometer fino ad fior. XXV m., per poter più comodamente et meglio in ponto levar le giente predete.

[287a] *Cf. sincier* (Giuseppe Boerio, *Dizionario del dialetto veneziano*, Venezia, 1867, s.v.).

[289] Iorga : *expedito*.

[290] = sei.

De quanto tu seguirà nela materia sopradicta per toe letere solicitamente ne informerai, aspettando nostro commandamento.

Preterea, perché forsi el poria occorer che per mior execution de questa materia el te saria de bixogno esser ad la presentia del serenissimo re de Hongaria, perché cusì paresse el meglio al prefato signor Janus, ad cautellam te havemo fato(!) dar nostre letere de credenza directive al dicto serenissimo re, azoché bixognando et non aliter, le possi usar come meglio te parerà per bon et votivo effetto de questa nostra intention.

Te havemo fatto dar per le spexe che te occorerano ducati CL, dechiarandote etiam che nui semo contenti che azoché tu possi dar miglior execution ad questo facto, possi spender in presentiar[um] et aliter ad quelli te parerà fina(!) ala summa de duc. cinquanta, come zudegerai esser il(!) meglio.

de parte ———145

nonsinceri ——— 8

de non ——— 15

ASV, *ibid.*, f. 227; menzione erronea presso Romanin, IV, p. 261; regesto assai insufficiente presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5; regesto presso Valentini, *La crociata da Eugenio IV a Callisto III (dai documenti d'archivio di Venezia)*, in "Archivum Historiae Pontificiae", Roma, 12 (1974), p. 104, n° 192.

XXVII. *1453 dicembre 18, Venezia. Il senato ordina al Franco che si adoperi per far sventare gli eventuali maneggi del vescovo di Pavia presso l'Hunyadi contro la sua missione. Particolari sulla tesi veneziana del necessario rapporto tra l'intervento desiderato dell'Hunyadi nella guerra di Lombardia a favore della Repubblica di S. Marco e la partecipazione di costei alla crociata antiottomana.*

[MCCCCLIII], die XVIII Dicembris
Sapientes consilii et
Sapientes terre firme
Circumspecto et prudenti viro Matheo Francho,

✱ Mafio, ad information toa te avisemo che nui sapemo esser capitado a Treviso per transito el r[everendo] mis[ser] lo vescovo de Pavia, el quale, per quanto sentimo, è per andar a ritrovar lo illustre signor Janus cum certa commission del summo pontifice et perché essendo costui vescovo de Papia, sotoposta al conte Francesco [291], non voressemo che, come verisimelmente affectionado al conte Francesco, lui apresso el dicto signor Janus, over perché el dicesse che la paxe omnino havesse a seguir in Lombardia vel aliter, cercasse cum diverse vie turbare et impazar el desiderio nostro cerca la disessa(!) in Italia del prefato signor Janus cum le gente sue agli favori nostri, come hai da nui in comandamento. Volemo e sì te commandemo che cautamente e cum quella prudentia saperai usar, debi dar ogni opera apresso el dicto signor Janus che la intention del dicto mis[ser] lo vescovo non habia luogo, dechiarando ad la excellentia soa, lui non cerca turbare questo suo vegnir in Italia ai nostri favori,

[291] Il governo veneziano si ostinava ancora a chiamare così lo Sforza, con un titolo anteriore alla sua ascesa a quello di duca di Milano.

perché lui credi la pace(!) aver loco, ma solo per favorizare le cosse del conte contra di nui, azoché lui possi dannificarne et offender et impizare la pace. Perché certa cossa è che cum la pace de Lombardia, la quale mediante la sua discessa presto è per seguire overamente desiderata victoria, molto facile et expeditamente potremo attender ala impresa contra i perfidi Turchi, donde ne haverà prestissimo a resultare, oltra lo honor de dio, grandissima comodità et gloria ad la excellentia sua et al reame de Hongaria et a nui et tuta la xristiana religion. Se veramente la guerra averà a proseguire, certa cosa è che non potremo attender in tanti lochi, segondo il desiderio nostro, perché come è noto nel'armata maritima è bisogno grandissima spexa, maxime volendosse far potente e grossa, come seria la sua et nostra intention. Cum le predete adonque et altre parole,quale cognoscerai esser utile, te inzegnerai per tuti modi adimplir la nostra intention, come nela toa instruction se contien e de quanto seguirai, solicitamente ne adviserà(!).

de parte — — — 106

nonsinceri — — — 3

de non — — — 10

ASV, *ibid.*, f. 230 v.; regesto presso Iorga, NE, II, p. 499 n. 5; Valentini, *La crociata*, p. 105, nº 200.

XXVIII. *1454 gennaio 29, Venezia. Risposta del senato ai dispacci del Franco, relativi alla sua missione. L'Hunyadi vorebbe venire in Italia come paciere (fra le potenze italiane). Il testo iniziale della risposta subisce un emendamento.*

[MCCCCLIII] [292], die XXVIIII Januarii

s. Nicolaus Bernardo
s. Pasqualis Maripetro procurator [293]
s. Paulus Bernardo
s. Marcus Foscari procurator
} Sapientes consilii

s. Petrus Mocenigo, Sapiens terre [firme] [294]

Quod ad litteras ultimate habitas a circumspecto Mapheo Fancho, nuntio nostro apud illustrem dominum Johannem, suppremum capitaneum in Hungaria, lectas isti consilio, respondeatur in hac forma videlicet :

⁎ Maphee, questi dì passati habiamo avute toe letere, le ultime dele qual son dade a Buda a dì V del presente, per le qual ne hai significato la risposta tandem ad ti dada per lo illustre signor Janus e gli do partiti molto humanamente offerti per la excellentia sua. Rispondendote adonque dicemo esser de mente nostra che tu vadi ad la presentia sua, dicendoli che tu ha(!) havuto nostra risposta circa le cose ad [295] te referite et che cognoscendo nui la signoria sua in tutte cosse (!) nostre fraternamente et cum grande affectione procieder, quanto più possemo la ringratiemo. ⸢ Et dicemo che dapoiché la illustre signoria sua personalmente

[292] Stile cronologico veneto.
[293] Doge tra 1457—62.
[294] Doge tra 1474—76.
[295] Corr. *da*.

cum le forze e zentedarme soe, per le cose de lì occorente, non vede poter descender a queste parte, ma cum la persona e cum III c. cavali solamente è contenta venire et interponerse dela pace etc., ad noi(!) è molto grato e siamo ben contenti di quanto pare e piace ad la excellentia soa e vederemola sempre volentiera e dela bona voglia.

Se el prefato signor te responderà esser contento conferirse in Italia, volemo che cum lui tu vegni personalmente, avixandone subito del dì che'l delibererà de partir. Se veramente el te respondesse non poter vegnir, subito etiam ne adviserai in particulari, non te partando, ma expectando nostro comandamento.

de parte — — — 77

s. Nicolaus Truno
s. Zacharias Trivisano } Sapientes consilii

s. Carolus Marino
s. Nicolaus de Canali doctor [296] } Sapientes terre[firme]

Volunt partem suprascriptam usque ad ʃ Et postea dicatur :

E' vero che, considerata la riputatione del prefato signor Janus et etiam per rispetto del governo dele zentedarme, facevemo spetialiter caxo dela illustre persona sua accompagnata cum le forze, se [297] persuademo molti beni de qui poter operar. Ma dapoiché, per quello che la signoria sua te à dito, questo non pò aver luogo, dicemo che sempre se [298] reputemo satisfati e ben contenti dala excellentia soa.

E perché molto humanamente lui se ha offerto cum la persona e cum III c. cavali venire ad queste parte et interponerse ad la pace, dixemo(!) che di questo etiam grandemente ringratiemo ad la signoria sua. Ma nui la advisemo che el summo pont[ifice] se à interposto a questa pace et al presente sono a Roma ad la presentia sua le ambassiate dele parte.

Exeguido per ti questo nostro commandamento, siamo contenti che tolta bona et grata licentia dal predicto signor, ritorni ad la presentia nostra, informado di nuove e tute altre cosse occorente.

de parte — — — 56

nonsinceri — — — 5

de non — — — 3

ASV, *Delib (Secr.), 1453—1454, Senato I* — reg 20, f. 6.

[296] Umanista, adempì diverse ambascerie, così nell'Impero in questo stesso anno 1454, in relazione alle discussioni per la crociata antiottomana. Comandante della flotta veneziana negli anni 1469—70, gli si rimprovererà la perdita dell'isola di Negroponte, conquistata dai Turchi (Romanin, IV, p. 343; Kretschmayr, II, pp. 377—378).

[297] — 298 = ci.

LE RELIEF DE LA STÈLE DU « CAPTOR DECEBALI »

La découverte en 1965 à Grammeni, au Nord-Ouest de Philippes, de la stèle funéraire du vétéran Tiberius Claudius Maximus allait rester inconnue du monde scientifique jusqu'en 1970, lorsque l'édition de Michael Speidel, enrichie d'un commentaire attentif et judicieux, lui rendit son importance [1]. La carrière de celui qui, de son vivant, s'est fait ériger cette stèle imposante, fut marquée de nombreux faits d'armes récompensés de distinctions militaires aux temps de Domitien et de Trajan. Cependant, le seul dont il est fait mention, l'estimant glorieux à juste titre, est la prise de Décèbale.

« Ti(berius) Claudius /Maximus, vet(eranus)/ [s(e)] v(ivo) f(aciendum) c(uravit). Militavit/ eque(s) in leg(ione) VII C(laudia) p(ia) f(ideli), fac/tus qu(a)estor equit(um), /singularis legati le/gionis eiusdem, vexil/larius equitum, item bello Dacico ob virtu/te(m) donis donatus ab im/p(eratore) Domitiano. Factus dupli (carius) a divo Traiano in ala secu(n)d(a)/ Pannoniorum, quo et fa(c)tus explorator in bello Da/cico et Parthico, et ab eode(m) factus /decurio in ala eadem, quod / cepisset Decebalu(m) et caput eius pertulisset ei Ranissto/ro. Missus voluntarius ho/nesta missione a Terent(io Scau)riano, consulare (exerci)/tus provinciae nov(ae ? Mes)opotamiae........ »

La stèle, plus grande que celles ordinaires, est « hors série » du point de vue typologique, s'écartant des modèles courants en Macédoine à l'époque romaine [2]. Sous une corniche fortement profilée, deux champs résérvés aux représentations, l'un au-dessous de l'autre, l'inférieur étant plus petit [3]. Dans le champ supérieur, un cavalier au galop, un bouclier sur le bras, tenant de sa gauche deux lances, de sa droite un sabre recourbé. Aux pieds du cheval, un « barbare » mourant, levant de sa gauche le bouclier et laissant tomber l'épée de sa droite. Dans le champ inférieur, les décorations reçues par Tiberius Claudius Maximus : deux *torques* et deux *armillae*, celles-ci en forme de serpent, assez rare, sans être exceptionnel [4] (fig. 1).

Michael Speidel a vu dans la scène supérieure un récit ayant trait à l'épisode de la prise de Décébale, dont l'inscription fait l'allusion laconique : « quod cepisset Dacebalu(m) ». Speidel écrit : « Maximus is galloping towards an enemy, holding in his left hand two spears and a round or oval shield, while in his right he wields a sword, drawn and ready for action. He wears the light cloak of the cavalryman, and on his right side we see the empty sheath of his sword. His face is badly weathered, but the brim of the helmet is visible; thus he certainly wore body armour, too. Indeed, the lower part of a shirt of chain mail is visible just below the sword. Maximus, strangely, does not seem to hold the bridle, and his left foot appears under the belly of the horse in an awkward way far too much in front. Since our man is going to cut off the king's head with the sword, he is not portrayed spearing the prostrate foe in the usual fashion of cavalry tombstones.

The enemy, characterized as a Dacian chieftain by trousers, an hexagonal shield, sickle-sword, and pointed Dacian cap, can be no other than Decebalus himself. He has just cut his own throat and now sinks back, mortally wounded, the sword falling from his right hand, his left pressing his stomach, his mouth open from heavy breathing. This vivid portrayal of Decebalus reproduces the king's main features as known from Trajan's column; the full beard, the large, fleshy lips and nose, the strong eyebrows and the deep eyes with their powerful

[1] M. Speidel, *The Captor of Decebalus. A new Inscription of Philippi*, dans « The Journal of Roman Studies », LX, p. 142–153.

[2] Maria Alexandrescu-Vianu, *Les stèles funéraires de la Macédoine romaine*, dans « Dacia », N.S., XIX, 1975 (à paraître). Les dimensions de la stèle sont : 2,64 m hauteur, 0,90 m largeur.

[3] Le champ supérieur : 0,57 m × 0,37 m; le champ inférieur : 0,42 × 0,31 m.

[4] Voir un fragment de stèle de Forli publié par Anitta Büttner, dans « Bonner Jahrbücher », 157, 1957, cat. 30, pl. 13.

expression. Since many Dacians on Trajan's column have almost same features, this need not be a true portrait of Decebalus, but rather a standardized rendering of a Dacian chieftain. Yet Decebalus must have looked at least similar to this truly impressive image[5] ».

A l'interprétation dramatique de M. Speidel, le pr G. Mihailov répond par une subtile étude, soutenue par sa connaissance approfondie de l'iconographie romaine du milieu thrace[6]. Tout en rejetant, avec quelque regret, le tableau historique de M. Speidel, G. Mihailov démontre que la représentation sur la stèle de Philippes utilise un schéma iconographique qui relève directement de celle du Cavalier thrace, originaire de cette région même. Le personnage gisant sous les pieds du cheval serait également un élément du même schéma, tel qu'on le trouve représenté sur quelques reliefs votifs découverts à Philippes (dédiés au Deus Magnus Rincaleus), à Prossotsani et dans la vallée moyenne de l'Hébron, dans les sanctuaires de Hadžievo et de Trud, près de Philippopolis et à Lozen, dans la région de Harmanli[7]. L'auteur suppose que l'adoption à Philippes de ce schéma iconographique, sur le monument que nous étudions, devait représenter l'image héroïsée de Tib. Claudius Maximus, selon une iconographie très répandue dans les régions sud-est européennes de l'Empire romain.

Nous voici donc devant deux interprétations également intéressantes, mais totalement différentes, de la même représentation. À notre tour nous proposons une analyse détaillée en partant des éléments internes, iconographiques et typologiques.

La stèle a été découverte aux environs de Philippes, ce qui permet de croire qu'elle a été faite dans la ville même, située, comme vient de le rappeler le professeur Mihailov, dans un milieu thrace[8]. Pourtant, Philippes jouit de quelques traits qui lui sont propres, originaux par rapport à d'autres villes de Macédoine et de la Thrace. C'est une ville créée par des colons, auxquels sont venus s'ajouter par la suite soit une population latine, soit des vétérans romanisés qui s'y retiraient à la fin de leur carrière militaire. C'est ce qui explique la forte empreinte romaine saisissable ici, dans les inscriptions par exemple. Ces précisions sont nécessaires afin de mieux comprendre la présence à Philippes de certains éléments iconographiques occidentaux.

Une analyse, même sommaire, de la scène figurée sur le monument de Tib. Claudius Maximus, nous conduit tout d'abord à la conclusion que celle-ci ne peut être rattachée sans difficulté à l'un des schémas iconographiques qui lui sont apparentés. C'est pourquoi nous avons procédé à la décomposition de la scène dans ses parties essentielles.

Le cavalier. Vu de profil, il se dirige vers la droite, légèrement penché en arrière, le bras droit, armé d'une épée courte et droite, baissé, la jambe droite repliée, le pied gauche tendu, visible sous le ventre du cheval.

L'image du cavalier représenté sur les stèles funéraires militaires de la série rhénane ou sur la série thrace du héros, ne ressemble pas à celle que nous venons de décrire. Selon cette tradition le buste du cavalier est toujours représenté de front, ainsi que, souvent, sa figure ; d'autres fois la figure suit la direction dans laquelle le cavalier avance, attitude fréquente surtout sur les stèles rhénanes (v. celle de C. Romanius Capito de Mayence)[9]. Le bras droit est levé pour transpercer d'un coup de lance ou d'épieu l'ennemi ou le fauve terrassé. Ce schéma d'origine hellénistique et, pour remonter à ses sources les plus lointaines, orientale[10], a été repris par l'iconographie romaine impériale afin de servir à plusieurs buts : représenter une divinité, l'héroïsation d'un défunt, l'activité d'un soldat (ces deux dernières solutions font partie du répertoire courant des images funéraires), enfin en tant qu'élément dans une narration à caractère historique,

C'est le cas des reliefs du trophée d'Adamklissi, où il peut être étudié. Des soldats romains, manteau flottant sur les épaules, en train de transpercer de leur lance les ennemis foulés aux pieds par leurs cheveaux, sont figurés sur les métopes IV, V et VI (fig. 2). L'unité

---

[5] M. Speidel, *art. cité*, p. 149.

[6] G. Mihailov, *A propos de la stèle du « Captor Decebali » à Philippes*, Mélanges offerts à Georges Daux, p. 279—287. Je remercie le pr Mihailov de m'avoir fait connaître son article aussitôt après sa parution.

[7] *Ibid.*, p. 282. Pour les monuments de cette zone, v. P. Collart, *Philippes, ville de Macédoine*, Paris 1937, p. 425—427, pl. LXX, fig. 3 et pl. LXXI, fig. I et 2 ; quant aux monuments de Thrace, G. Mihailov, IGB, III, 1, n° 1371, n° 1466 et III, 2, n° 1810.

[8] *Ibidem*, p. 282.

[9] H. Gabelmann, *Römische Grabmonumente mit Reiterkampfszenen im Rheingebiet*, dans Bonner Jahrbücher », 173, 1973, fig. 26.

[10] E. Will, *Le relief culturel gréco-romain. Contribution à l'histoire de l'art de l'Empire romain*, Paris 1955, pl. 119.

iconographique de ce schéma est remarquable. Le détail du pied gauche dépassant, sous le ventre du cheval, reparaît très souvent sur les reliefs de Cavaliers thraces, fait qui, entre autres, a suggéré au pr Mihailov le rapprochement entre cette série et l'image que nous pouvons voir sur la stèle de Tib. Claudius Maximus. Toutefois, ce même détail figure sur les stèles rhénanes (v. à Mayence, les stèles de C. Romanius Capito[11] (fig. 3) et de Togitio[12] (Fig. 4) où il reproduit un modèle hellénistique, ainsi que le prouve la représentation d'Alexandre à la chasse sur un relief de Messène[13]. La valeur significative de ce détail est encore moindre, car il intervient aussi sur les reliefs de la Colonne Trajane. Nous citerons à cet égard la scène LXIV, et apparentées à celle-ci les scènes LXXXIX et CXLII qui figurent des soldats à cheval en train d'attaquer (fig. 5 et 6). Ceux-ci adoptent la même attitude que celle de leur camarade sur la stèle de Philippes de profil, le bras droit baissé et ramené en arrière, le corps aussi légèrement penché en arrière. Les artistes d'Adamklissi ont suivi et imité ce modèle. Sur les métopes I et II, les cavaliers s'avançant pour affronter l'ennemi sont du même type, aisément reconnaissable (fig. 7). Ce schéma des reliefs historiques ne sera pas abandonné avant de passer dans les scènes qui décorent la base de la colonne d'Antonin le Pieux[14]. Il s'agit de modèles du répertoire figuratif militaire, indispensable à l'illustration de *res militaris* édifiante.

Le cheval. Il est lancé dans un galop allongé, les quatre jambes formant un arc sous l'effet de la tension, suggérant la rapidité et l'élan du mouvement. Le « galop oriental » dont parle E. Will, après Salomon Reinach[15], caractéristique de la série thrace du Héros cavalier est moins énergique. Le cheval se cabre au moment de sauter et ses jambes d'avant, levées très haut, sont arrondies pour rendre un mouvement sur place. Pas plus que sur les reliefs de la série rhénane, l'image n'atteint l'aspect dynamique qu'offre la stèle de Tib. Claudius Maximus. Or, des chevaux emportés par un galop impétueux peuvent être vus sur la Colonne Trajane, ce qui nous ramène à la narration historique. Pour choisir le cheval le plus honorable de la Colonne, nous établirons une analogie avec le cheval impérial, celui de Trajan lui-même (scène XCVII).

Le « barbare » vaincu. L'image de l'ennemi terrassé appartient au schéma iconographique du cavalier clouant l'adversaire au sol. Abattu, dans la même position, il se trouve sur des monuments rhénans — la stèle de T. Flavius Bassus, à Cologne, ou celle de C. Romanius Capito. La scène figurant sur l'autel de Vibius Gallus d'Amastris, en Anatolie (Paphlagonie), se rattache à la même famille stylistique (fig. 8).

Nous pensons que ce schéma a fait l'objet d'un emprunt iconographique, qui se trouve à l'origine des représentations du Deus Magnus Rincaleus sur des plaquettes votives, où un schéma iconographique profane a été adapté à un contenu religieux. Il s'y trouve néanmoins une particularité dans la construction de la scène qui nous occupe. Cette fois, le vaincu n'est plus foulé au pieds du cheval, écrasé par ses sabots, mais tombé plus loin, ce qui empêche les deux images de se joindre dans une unité compositionnelle. Ceci, vraisemblablement, à cause de ce collage entre deux modèles indépendants auquel l'artisan a été réduit.

Revenons maintenant à l'autel d'Amastris[16]. Dédié au milieu du II^{e} siècle[17] par Sextus Vibius Cocceianus, un affranchi fidèle, à son maître Vibius Gallus, l'autel honorifique en marbre, d'imposantes dimensions (1,80 m. de haut), porte une inscription latine, avec un résumé en grec, les représentations des décorations reçues par ce brave officier romain et « une scène de combat », décrite comme suit par I. I. Russu : un cavalier au galop plante sa lance dans le corps d'un ennemi abattu aux pieds de son cheval. Le schéma est parfaitement classique. Cependant, on y a introduit l'image d'un second ennemi gisant, placé au-dessous du groupe, les armes éparpillées autour de lui ; celles-ci prouvent son origine ethnique : deux sabres recourbés et un écu en forme de *pelta*. Peu nous importe ici l'origine des deux « barbares ». Ce qu'il nous faut retenir et souligner, c'est l'intention de l'artisan d'individualiser la scène du combat, composée selon un schéma courant, en y ajoutant, les armes des vaincus, document permettant de situer les exploits de Vibius Gallus dans une certaine région désignée d'ailleurs aussi par l'inscription. En effet, celle-ci fait état de sa fonction de « praefectus castrorum

---

[11] Voir *supra*, note 9.

[12] H. Gabelmann, *art. cité*, fig. 25.

[13] E. Will, of. *cit.*, p. 119, fig. 14.

[14] J.M.C. Toynbee, *The art of the Romans*, London, 1965, p. 67—68, fig. 43.

[15] E. Will, *op. cit.*, p. 82 et suiv., qui renvoie à Reinach : « cabré allongé ».

[16] G. Mendel, *Musées Impériaux ottomans, Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines du Musée de Constantinople*, III 1914, n° 1155. Cf. Anitta Büttner, *art. cité*, cat. 4, pl. 11, 1—4 et I. I. Russu, dans « Acta Musei Napocensis », VIII, 1971, p. 531—536.

[17] *Ibid.*, p. 536.

legionis XIII Geminae » à Apulum, par conséquent en Dacie. Il faut également ajouter que, s'il en est ainsi, alors l'autel avait été érigé du vivant du personnage auquel il était dédié, ce qui rend impossible l'hypothèse de l'héroïsation.

Ces remarques concernant l'autel de Vibius Gallus peuvent éclairer la scène représentée sur la stèle de Philippes. Ainsi, nous reconnaîtrons dans l'image de l'ennemi terrassé la même intention de particularisation. Le pantalon, le sabre recourbé, le bonnet pointu, sont autant de signes de l'origine dace. Une analyse comparative très poussée, due au pr R. Vulpe et concernant la Colonne Trajane et le trophée d'Adamklissi, a permis d'établir des différences de costume entre les Daces de Transylvanie et ceux de la Scythie Mineure [18]. Les Daces d'Adamklissi portent une calotte, à la différence des Daces de Décébale, dont l'auteur remarque « le bonnet mou et pointu ». Le sabre porte lui aussi témoignage : l'arme des Daces « qui à Adamklissi présente la forme et les dimensions d'une faux énorme, étant maniée à deux mains, tandis que sur la Colonne elle n'est que de la grandeur d'une faucille et on la tient d'une seule main ». Le Dace représenté sur la stèle de Tib. Claudius Maximus attesterait ainsi la diffusion, à travers les images de la Colonne Trajane, du type dace occidental.

Nous voici arrivés à la fin de notre analyse iconographique. Dans la scène que nous venons d'étudier, nous sommes en présence de deux éléments iconographiques détachés de schémas différents, apparentés toutefois à l'imagerie des faits d'armes : des *scènes de charge* auxquelles les narrations historiques servent de cadre habituel et des *ennemis vaincus* représentés sur les reliefs funéraires des stèles de soldats romains.

Les reliefs de la Colonne Trajane, œuvre d'une valeur artistique et d'une originalité incontestables, utilisent, en grande partie, des schémas iconographiques depuis longtemps familiers au monde antique. Gustaf Hamberg l'a dit : « ...the frieze is in the highest degree built up from innumerable conventional units ». « These beautiful poses may be individually identified on several other monuments of earlier, as well as of late date... But they show, indeed, with complete conclusiveness that the artist was master of this type gallery and could use it whenever he wished ». [19]

Hamberg n'a pas manqué d'attirer l'attention sur la représentation de Décébale dans la scène du suicide, en remarquant les ressemblances avec un autre Dace (scène CXII) ou avec un Gaulois du sarcophage Amendola, type qui a un modèle généralement connu des artistes antiques et dont la création peut être attribuée à l'école de Pergame.

De pareils types d'origines différentes forment le vocabulaire de l'art provincial romain. Nous croyons que, en isolant les unités qui composent une scène mixte du point de vue iconographique, on parvient à identifier ce vocabulaire, afin de comprendre les lois qui opèrent dans l'art provincial et de mieux saisir les courants artistiques. Isoler l'unité s'avère parfois difficile, le motif devant être suivi à travers plusieurs compositions iconographiques, si possible, tant sur des monuments provinciaux, que dans le répertoire de l'art aulique romain. L'indéniable utilité d'une pareille analyse, réside dans le fait qu'elle nous dirige vers une compréhension plus poussée de l'activité créatrice et de ses effets.

Dans le cas que nous venons d'étudier et si l'on veut bien admettre l'association des deux motifs, on pourra renoncer à la tentative de rattacher directement la stèle de Philippes aux représentations funéraires rhénanes de cavaliers ou à la série du Cavalier thrace. Nous sommes d'avis qu'il y a eu collage délibéré de deux motifs provenant des cahiers de modèles pour la *res militaris* dans le but d'adapter la scène au texte de l'inscription. D'ailleurs, une composition toute semblable, construite à l'aide des mêmes éléments, comportant une mise en page identique, se trouve représentée sur la métope XXX d'Adamklissi (fig. 9) où au cours d'une narration historique, la signification de la représentation reste la même. Bien que l'interprétation de M. Speidel ne nous semble pas vraisemblable, il est évident qu'on a essayé de donner à la scène un caractère déterminé, autant par l'attitude prêtée à Tiberius Claudius Maximus, dans le but d'évoquer ses mérites militaires, que par la particularisation ethnique du vaincu, ce qui, probablement, signifiait une allusion à son exploit le plus glorieux, inespéré pour un simple soldat : la capture du roi Décébale. Cependant, vouloir à tout prix voir un portrait du chef dace là où il ne s'y trouve qu'une image conventionnelle, ou essayer de trouver des correspondances entre cette scène et les sources littéraires, c'est trop demander à une représentation iconographique composée de modèles tout faits.

Maria Alexandrescu-Vianu

---

[18] R. Vulpe, *Les Bures alliés de Décébale dans la première guerre dacique de Trajan*, dans « Studii clasice », V, 1963, p. 236.

[19] Gustaf Hamberg, *Studies in Roman Imperial Art*, Uppsala, 1945, p. 163—164.

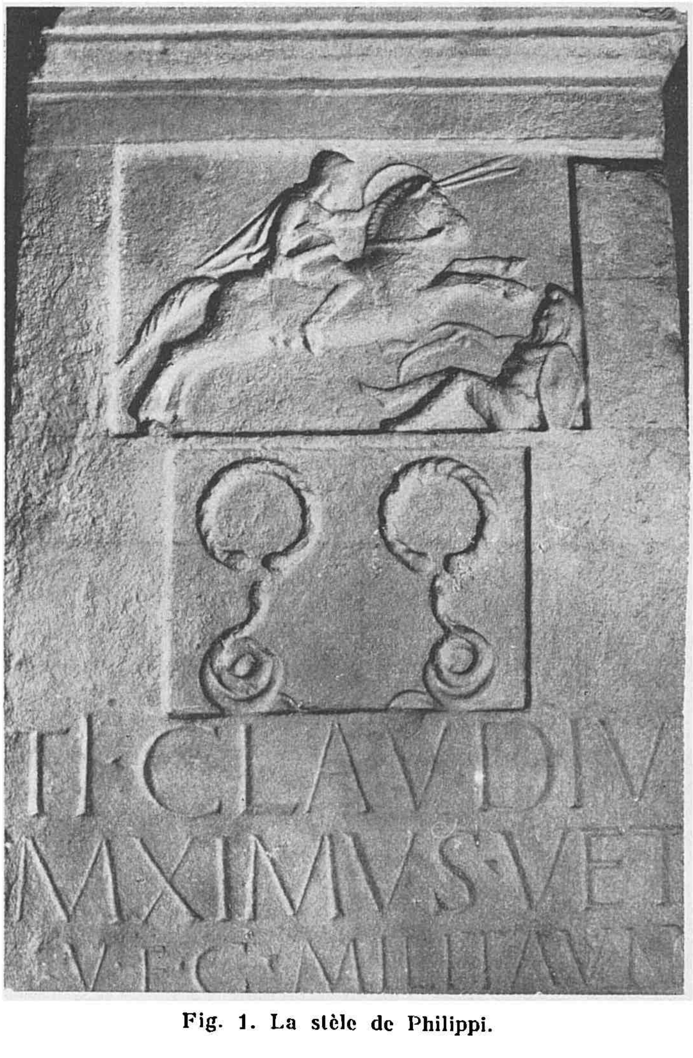


Fig. 1. La stèle de Philippi.

Fig. 2. Le trophée d'Adamclissi. La métope V.

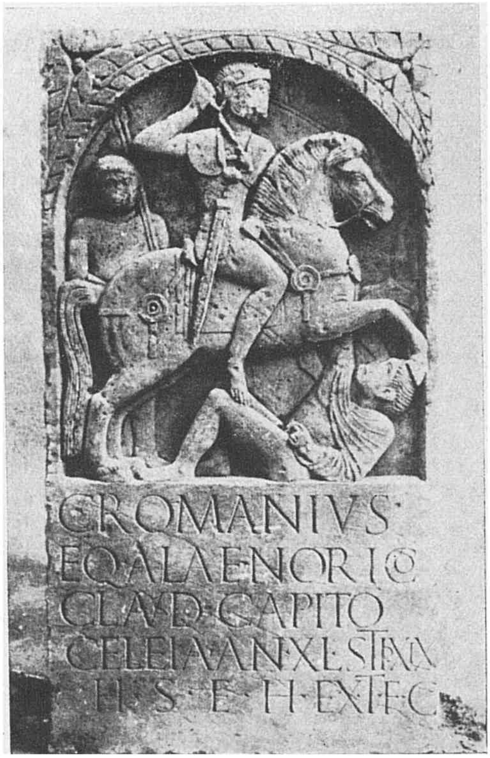


Fig. 3. La stèle de C. Romanius Capito, Mayence.

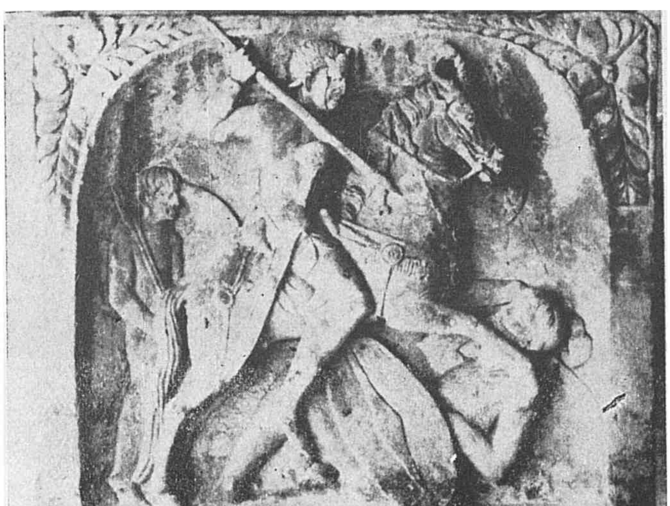


Fig. 4. La stèle de Togilio, Mayence.

Fig. 5. Colonne de Trajan, la scène LXXXIX.

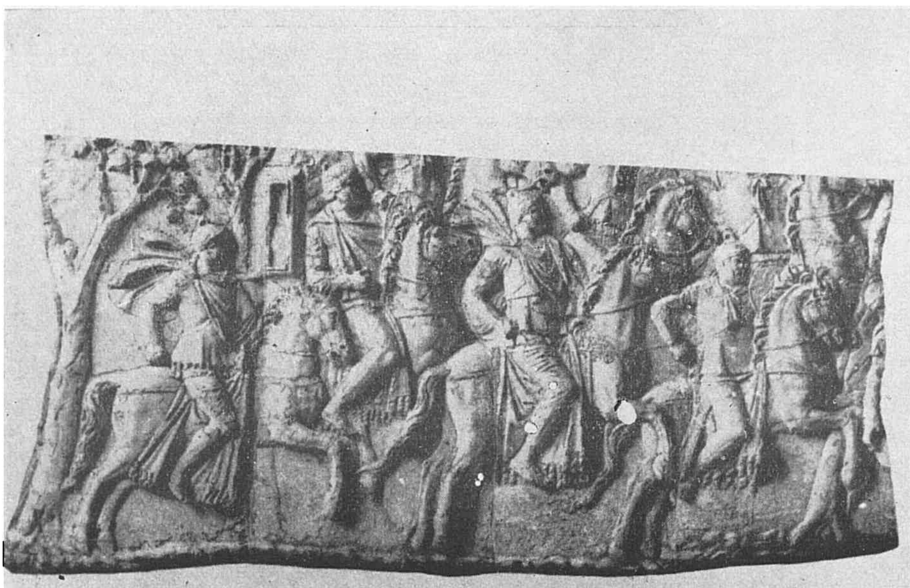


Fig. 6. Colonne de Trajan, la scène CXLII.

Fig. 7. Le trophée d'Adamclissi, la métope I.

Fig. 8. L'autel de Vibius Gallus, Amastris.

Fig. 9. Le trophée d'Adamclissi, la métope XXX.

UN TRÉSOR MONÉTAIRE DU XIVᵉ SIÈCLE DÉCOUVERT À PĂCUIUL LUI SOARE *

Pour la numismatique d'époque féodale concernant la région du Bas-Danube, les monnaies émises par des chefs locaux de la Dobroudja marquent un moment très intéressant dans l'affirmation d'un État féodal en tant qu'unité politique indépendante dans cette région[1]. Il s'agit des émissions de petite monnaie, en cuivre, attribuées au despote Ivanko, fils de Dobrotitch (1386—1388)[2].

Le seul trésor de ce genre connu jusqu'à présent a été découvert en 1972, à l'intérieur de la forteresse de Păcuiul lui Soare, dans un niveau contenant de la céramique et d'autres objets datables du XIVᵉ siècle, au point où la section III A rencontre la section II, à 1,45 m de profondeur[3]. On a trouvé ici cinq monnaies, collées les unes aux autres à cause de l'oxydation. Faute de traces d'un pot ou de tout autre récipient, nous supposons que les monnaies se trouvaient dans une bourse de cuir ou de toile.

Leur description suit :

1. *Avers*. Cercle perlé visible seulement dans sa partie supérieure. Dans le champ, la légende n'est lisible que partiellement : [+]Δεc / [τ] / [πο]ȣ La lettre Δ est reliée au ε par sa barre horisontale. La lettre ȣ est placée sous le ε. On aperçoit deux points sous le Δ.

Revers. Cercle perlé conservé dans sa partie supérieure. La légende : +̸ / Iω / [τ]. Les lettres I et ω sont soigneusement gravées, finissant en pointes de flèche. Au dessus de ω il y a le sigle +̸ (une ligne horisontale barrée). Le reste de la légende est effacé. AE, ↗, diamètre = 19/20 mm, poids = 2,60 g. La monnaie est taillée en forme polygonale irrégulière. Nº d'inv. 11,131 (Pl.I/1).

2. *Avers*. Le cercle perlé manquc. + Δ[εc] / τ / π[οȣ] Unc croix aux branches égales est suivie par un Δ à demi effacé. Le *Tau* est exactement surmonté par la croix. De la seconde ligne il ne subsiste que le π.

Revers. Le cercle perlé manque. Iω / τ. On reconnait les deux premières barres verticales du ω. I et ω finissent en pointes de flèche. La barre supérieure du τ est légèrement recourbée, tandis que sa barre verticale se trouve juste sous la première barre de l'ω. Il n'y a pas de sigle.

AE, ↓, diamètre = 16/17 mm, poids = 0,77 g. La monnaie, tordue, est dans un mauvais état de conservation. Forme polygonale irrégulière. Nº d'inv. 11,132 (Pl. I/2).

3. *Avers*. Le cercle perlé manque. La légende occupe trois lignes : +Δεc / τ.˙. / προȣ Une croix aux branches égales. La barre horizontale du Δ forme la ligature avec ε. Le c est presque

---

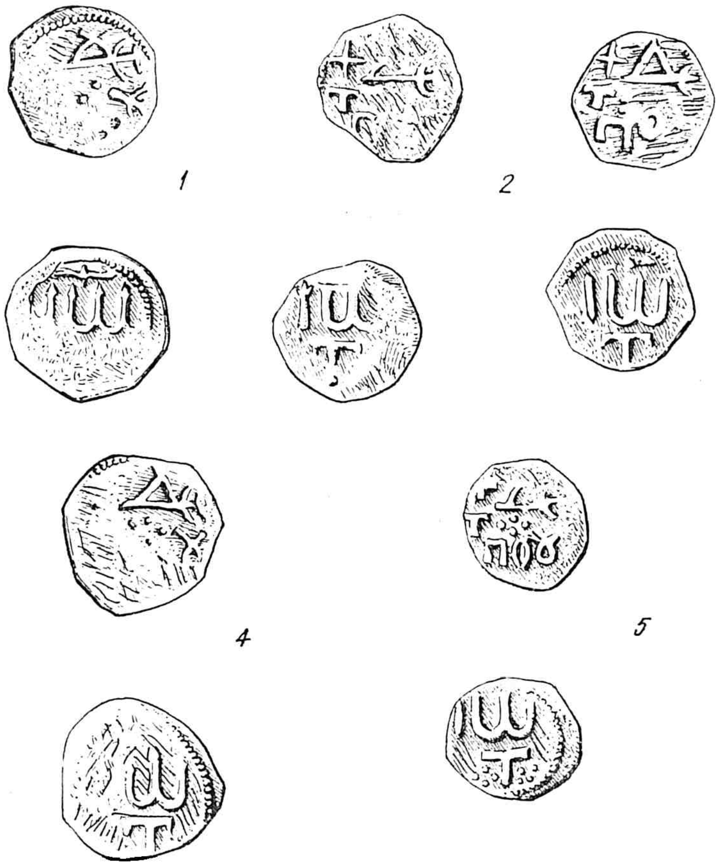
* À peu de changements près, ce texte est celui de notre communication à la session scientifique du Musée archéologique de Constanța, le 18 octobre 1973.

[1] P. Diaconu, *Monede rare și inedite din epoca feudală de început descoperite la Păcuiul lui Soare și împrejurimi (Dobrogea)* dans SCIV, XV, 1964, 1, 143—144 ; idem, *Despre localizarea Vicinei*, dans « Pontica », III, 1970, p. 290, n. 57 ; E. Isăcescu, *Tezaurul de monede medievale de la Păcuiul lui Soare (jud. Ialomița)* (sic !), dans SCN, V, 1971, p. 345—352.

[2] T. Gerasimov, *Монети на деспот Иванко*, in « Известия-Институт », 13, 1939, p. 288—296.

[3] Les monnaies nous ont été cédées pour l'étude par Petre Diaconu, chef du chantier, que nous remercions à cette occasion aussi. Pour localiser la découverte, voir P. Diaconu et D. Vîlceanu, *Păcuiul lui Soare. I. Cetatea bizantină*, București, 1972, fig. 4.

effacé. Le τ est placé sous la croix, mais sa barre verticale s'approche du bord de la monnaie. Dans le champ, on voit encore trois points disposés en triangle. La première barre du π est alignée sous le τ, surmontée par le bras vertical de la croix. Le ȣ est placé un peu plus haut que le reste des lettres de la troisième ligne.



Pl. I. — Le trésor de Păcuiul lui Soare.

Revers. Le cercle perlé s'est conservé dans la partie supérieure. La légende est sur deux

+
Iω
lignes : τ . I et ω ont aux bouts les pointes déjà mentionnées. Au dessus de l'ω, le sigle. La barre verticale du τ se trouve sous la première boucle de l'ω.
AE, ↓, diamètre = 17 mm, poids = 0,96 g. En mauvais état de conservation, la monnaie est rognée. Sa forme est polygonale, presque ronde. N° d'inv. 11,135 (Pl. I/3).

4. *Avers.* Le cercle perlé manque. De la légende sur trois lignes, seule la partie droite

[+]Δεc
est conservée : [τ]:.   La croix est effacée. Le Δ relié à l'ε. Le τ de la seconde ligne man-
[πο]ȣ
que aussi, mais on reconnait les trois points. On ne parvient à lire que la dernière lettre de la troisième ligne : ȣ

Revers. Le cercle perlé est visible sur la droite. La légende est disposée sur deux lignes aussi : ⊬ [I]ω τ La lettre I est effacée, l'ω est un peu de travers ; le τ a la hampe sous la première boucle de l'ω, tandis que sa barre horizontale est traversée aux bouts par deux petites flèches dirigées en bas.

AE, ↓, diamètre = 19/20 mm, poids = 1,80 g. En mauvais état de conservation, forme polygonale. N° d'inv. 11, 134 (Pl. I/4).

5. *Avers.* Le cercle perlé s'est conservé dans sa partie inférieure. La légende sur trois lignes : +Δε[c] τ·:· πoȣ Croix à branches égales, Δ lié avec ε, à demi effacé ; τ placé sous la croix, plus près du bord. Sous le Δ quatre points disposés en croix. L'ȣ est négligemment gravé.

Revers. Le cercle perlé est encore visible dans la partie inférieure, à droite. La légende sur deux lignes : Iω ·:·τ·:· . Les lettres I et ω sont un peu effacées. Le sigle manque. Sous la première boucle de l'ω la hampe du τ est flanquée des deux côtés par un groupe de quatre points.

AE, ↗, diamètre = 15/16 mm, poids = 1,00 g. Médiocrement conservée, la monnaie est de forme polygonale. N° d'inv. 11,135 (Pl. I/5).

Les monnaies sont coupées après l'estampage, plates et assez mal conservées. Elles appartiennent, toutes, aux même type monnétaire[4]. Elles ont été frappées dans des matrices différentes, comme le prouve la position des lettres et la forme du cercle perlé. Leur poids varie entre 0,77 et 2,60 g, leur diamètre entre 15 et 21 mm. On peut même distinguer deux groupes : le premier ayant 15/17 mm et 0,77—1,00 g, le second ayant 19/21 mm et un poids de 1,80—2,60 g. Pourtant, les lettres ont les mêmes dimensions sur tous les exemplaires, leur forme est cursive avec une ligature entre Δ et ε. L'examplaire n° 4, dont la légende est moins soignée, semble être plus récent que les autres. Les exemplaires 1, 2, 3, probablement 5 aussi, sont contemporains, avec les mêmes caractéristiques pour les lettres I et ω du revers, quoique frappées dans des matrices différents.

De telles monnaies, isolées, ont déjà été découvertes à Păcuiul lui Soare, soit par hasard, soit dans les fouilles, en assez grand nombre (40—50)[5]. Nous avons déjà dit qu'aucun trésor pareil n'a été encore signalé.

Avant de discuter le sens de l'affluence de ces monnaies à Păcuiul lui Soare, il faut d'abord nous attarder sur leur *émitent* et leur *date*, à partir de la légende inscrite ci-dessus.

Le savant bulgare N. Mušmov, dans un article publié en 1937[6], attribua les monnaies au tzar Jean Alexandre (1331—1365), les datant de l'époque où celui-ci portait le titre de despote. Selon lui, on devait lire sur le revers le nom abrégé du tzar Iw[ан] la lettre τ n'étant que l'initiale du nom de la ville de Trnovo. En reprenant l'étude de ces monnaies[7], Todor Gerasimov est arrivé à des conclusions entièrement différentes. Aussi, la légende serait écrite en grec au génitif (Δεσπότου), tandis que sur les monnaies de Jean Alexandre il s'agit du datif bulgare, le nom Alexandre y étant toujours présent La lettre τ ne signifie pas une abréviation du nom de la ville de Trnovo, mais *le second nom du despote*. Pour conclure, le numismate bulgare considère que ces monnaies ont été frappées par un *despote de la Dobroudja* du XIV[e] siècle. Or, pour cette époque, on connaît seulement deux despotes en Dobroudja : *Dobrotitch et Ivanko*, le père et le fils. Le savant bulgare a cru pouvoir lire la légende : (Νομίσμα τοῦ) Δεσπότου Ιω(άννου τοῦ) Τ(ομπροτίτζα). Il serait question d'Ivanko (Jean), fils de Dobrotitch, et les monnaies seraient frappées à la veille de la disparition d'Ivanko, vers 1388—1389[8].

---

[4] V. Culică, P. Diaconu, *Болгарские монети из Пэкуюл луй Соаре (Румыния)*, dans « Известия-Институт », 26, 1963, p. 249—256.

[5] P. Diaconu, *Şantierul arheologic Păcuiul lui Soare (r. Adamclisi, reg. Constanța)*, in MCA, VII, 1960, 605, fig. 9/2 ; V. Culică, P. Diaconu, *art. cit.*, p. 253—256 et fig. 1/17—21 ; d'autres quatre monnaies se trouvent dans les collections du musée de Călăraşi (inédites), et le reste au Cabinet numismatique de l'Institut d'Archéologie de Bucarest. Une monnaie pareille de la collection du musée de Călăraşi provient de la ville de Silistra — inédite.

[6] N. Mušmov, *Нови монети на Иван Александър като деспот*, dans « Известия на историческото Дружество », XIX, Sofia, 1937, 117.

[7] T. Gerasimov, *art. cit.*

[8] *Ibidem*, p. 296.

Cette interprétation a été acceptée par la plupart des archéologues et des numismates, quoiqu'elle laissât sans réponse plusieurs questions. Un premier doute a été exprimé par Petre Diaconu, en publiant une monnaie de ce type, découverte à Păcuiul lui Soare dès 1956 [9]. L'auteur affirmait alors, sans arguments à l'appui, que la monnaie avait été « injustement attribuée à Ivanko ».

Cependant, dans un article publie en 1963 [10], V. Culică et P. Diaconu présentent sept monnaies du même type, dans un lot de monnaies des tzars bulgares. On doit aux auteurs la classification des monnaies qui nous occupe en *deux types* (le premier, plus ancien, avec le *tau* de l'avers placé au centre, et le second, plus récent, avec le *tau* près du bord, la croix ajoutée sur l'avers ainsi que la ligature Δε et les groupes de points.

L'existence de deux types *à certaines variantes ou formes évolutives* suppose une durée relativement longue d'émission. Rappelons encore que, dans le dépôt étudié par nous, *toutes les monnaies appartiennent au même type* (le second), non sans plusieurs variantes, toutefois [11].

Une autre objection pouvant être faite contre l'interprétation de T. Gerasimov est celle qu'on ne connaît aucune monnaie des souverains balkaniques — même parmi celles citées par le savant bulgare — dont la légende fasse mention *du nom du père du prince regnant* (sauf dans le cas d'une association au trône). Or, si le T sur le revers des monnaies en question est l'initiale du nom de Dobrotitch (Τομπροτίτζα) — car telle est notre opinion aussi — il reste deux explications à donner : dans le premier cas, il y aurait un nom double, Ivanko-Dobrotitch, dans le second, Dobrotitch avait adopté le nom, ou le titre « Jean ». La lecture « fils de Dobrotitch » doit être remplacée par celle-ci : «Ιωάννης ὁ Τομπροτίτζα»,", Jean-Dobrotitch.

Il nous reste à savoir s'il s'agit en cette occasion du père ou du fils. La seconde hypothèse, dont le seul argument serait le nom abrégé $\overset{+}{\text{Ι}\omega}$, est contredite par plusieurs données historiques :

1. La brève durée du règne d'Ivanko (1386—1388?), comparée au long règne de Dobrotitch (1348—1386). Or, on n'hésite pas à croire que deux ans aient suffi pour faire frapper les deux types de monnaie. En admettant même que c'était possible, était-ce nécessaire?

2. La raison donnée par T. Gerasimov pour l'émission de ces monnaies — l'intention du despote d'affirmer son indépendance vis-à-vis du tzarat de Trnovo [12] — correspond plutôt à l'époque de Dobrotitch, qui avait élargi ses possessions par son intervention dans les conflits entre les Etats balkaniques. On sait que Dobrotitch avait reçu — probablement en 1348 [13] — le titre de despote, avec certains domaines offerts par l'empereur Jean V Paléologue. Le titre de stratège, son mariage avec la fille du mégaduc Michel Apokaukos l'avaient fait entrer dans les rangs de la haute aristocratie byzantine. Il faisait même part de la famille impériale, à la suite du mariage de sa fille avec Michel Paléologue. Tout cela, ainsi que sa politique antibulgare, explique la rédaction en grec de la légende des monnaies [14].

Dans un article publié en 1968 [15], T. Gerasimov a présenté une importante trouvaille archéologique faite récemment a Caliacra, la résidence de Dobrotitch. Il s'agit de deux monnaies en cuivre, ayant sur l'avers la lettre grecque Δ, entre trois groupes de trois points, et sur le revers, au centre, la lettre T entourée des lettres $\begin{smallmatrix}\mathrm{K}\\ \mathrm{A\,T\,K}\\ \Lambda\end{smallmatrix}$. Les monnaies ont été frappées dans des matrices différentes. La lecture proposée, pour leur légende, est la suivante : *Avers.* Δ(εσπότου) ; *Revers.* Τ(ομπροτιτζα) /ΚΑΛ(ιά)Κ(ρα) [16] (Pl. 2/1).

Ce déchiffrement pose cependant quelques problèmes qui n'ont pas retenu l'attention du regretté numismate bulgare. D'abord, le fait que les deux monnaies de Caliacra soient les

---

[9] P. Diaconu, *art. cit.*, p. 605, fig. 9/2.

[10] V. Culică, P. Diaconu, *art. cit.*

[11] Voir plus haut, p. 599—601.

[12] T. Gerasimov, *art. cit.*, p. 295.

[13] I. Barnea et Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, Bucureşti, 1972, p. 349 ; dans les ouvrages plus anciens, pour le commencement du règne et l'adoption du titre de despote, l'année 1354 — voir la bibliographie dans l'ouvrage cité ci-dessus.

[14] *Ibidem*, p. 348—354.

[15] T. Gerasimov, *Медни монети на деспот Добротица, владетел на Карвунската земя*, dans « Археология », 3, Sofia, 1968, p. 10—12.

[16] *Ibidem*, 11. Dans cet article l'auteur admet un double nom pour Ivanko, en parlant « des deux noms du despote ».

seules que l'on connaisse pendant les trente-huit ans d'un règne si glorieux. Ensuite, on s'attendrait à les trouver également dans d'autres points de la région soumise à l'autorité de Dobrotitch. Le nom de la « capitale » de Dobrotitch, écrit *de droite à gauche*, n'est pas moins curieux. Enfin, T. Gerasimov n'a pas tenté d'assigner une date précise à ces monnaies. Il s'est contenté d'invoquer l'emploi du grec pour la légende, la défense faite aux despotes byzantins de frapper monnaie et l'analogie avec certaines monnaies bulgares contemporaines, sur lesquelles on lit le nom abrégé de Trnovo [17].

Or, si l'on veut admettre que les deux monnaies ont été frappées pour Dobrotitch, elles ne peuvent être datées que *de la première moitié de son règne*, lorsqu'il ne possédait que « la terre de Cavarna », zone limitée au nord par Caliacra [18]. Sinon, on pourrait difficilement comprendre pourquoi, à Păcuiul lui Soare, et dans d'autres localités dont on suppose que Dobrotitch s'est rendu maître vers 1370 [19], *on n'a jamais trouvé des monnaies du type qui lui est attribué*, tandis qu'*on y découvre en grand nombre* (à Păcuiul lui Soare, du moins) *celles soi-disant émises par Ivanko*. D'ailleurs, il nous semble normal et même nécessaire que la décision de frapper *de nouvelles monnaies* ait été prise par un despote qui, à partir de 1371 était devenu maître d'un Etat considérable par sa force économique comme par ses dimensions, avec des villes florissantes, dont plusieurs étaient des ports au Danube et à la mer Noire [20]. On parvient ainsi à expliquer l'apparition, sur les monnaies datées par nous *de la seconde partie du règne de Dobrotitch*, de la particule Iω, titre porté par tous les tzars bulgares, les despotes serbes et les princes roumains (Pl. II/3 — 4) [21]. Dans ce voisinage, le signe de la croix (sur le dernier type monétaire) exprime, croyons-nous, un pouvoir souverain par la grâce de Dieu (Pl. II/5—8). L'explication avancée par V. Culică et P. Diaconu, selon laquelle le signe n'aurait d'autre fonction que celle de remplir des espaces libres perd toute vraisemblance [22]. En réalité, il faut y voir l'illustration d'un nouvel attribut du pouvoir princier [23].

En effet, pendant les années 1370—1386, la puissance et l'influence politique de l'Etat de Dobrotitch dans la Peninsule Balkanique ont augmenté constamment. L'alliance dynastique avec Jean V (après 1371), la guerre contre Gênes (1370—1385) et les restrictions imposées au commerce génois avec les villes danubiennes, la tentative d'imposer Michel Paléologue sur le trône de Trébizonde (1376), la participation de la flotte de Dobrotitch au blocus de Constantinople (1379) finiront par amener la paix entre Gênes et Venise (1381) ouvrant le voie à la grande offensive ottomane de 1383, encouragée par les deux cités italiennes [24].

Au contraire, le règne d'Ivanko est une période de régression dans l'histoire du despotat : d'abord, la paix avec les Génois (1387), qui marque une reconnaissance de l'autonomie politique, juridique et économique des sujets génois dans leurs colonies des bords du Danube et de la mer [25]. Le refus d'Ivanko et celui du tzar Šišman de prendre part à la bataille de Pločnik dans les rangs de l'armée ottomane a entraîné bientôt la disparition du premier à la suite d'un combat contre les troupes turques d'Ali-pacha (1388). Une fois la dynastie de Dobrotitch éteinte, Mircea l'Ancien, prince de Valachie, ne tardera pas à se saisir du despotat menacé par la conquête ottomane [26]. Au cours d'une règne aussi bref qu'agité, il n'est guère probable qu'Ivanko ait trouvé le temps de frapper monnaie et encore de deux types, sans compter les variantes.

La fréquence de ces monnaies de la seconde partie du règne de Dobrotitch à Păcuiul lui Soare est la preuve d'une grande prospérité et d'un commerce intérieur et extérieur très

---

[17] *Ibidem*.

[18] Oct. Iliescu, *A stăpînit Dobrotici la gurile Dunării?*, dans « Pontica », IV, 1971, p. 375.

[19] I. Barnea et Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 351—352.

[20] *Ibidem*, p. 353.

[21] E. Vîrtosu, *Titulatura domnilor și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova (pînă în secolul al XVI-lea)*, București, 1960, *passim*.

[22] V. Culică, P. Diaconu, *art. cit.*, p. 256.

[23] La croix est une apparition fréquente mais non obligatoire sur les monnaies et les sceaux des tzars bulgares Jean Alexandre, Šišman et Sracimir; cependant, l'épithète de « tzar très-croyant » (= царь благовѣрин) est toujours présente. Voir N. Mušmov, *Монетите и печатите на българските царе*, Sofia, 1924, 113—144, 160—164. Sur les monnaies roumaines, la croix a une apparition régulière. Voir Oct. Iliescu, *Emisiuni monetare ale Țării Românești din secolele al XIV-lea și al XV-lea*, in SCN, II, 1958, p. 304—344. On trouve des suggestions intéressantes dans l'étude de Ileana Băncilă, *Din numismatica lui Ioan Sracimir*, in SCN, II, 1958, p. 345—365.

[24] I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 354.

[25] Pour la traduction de ce traité, voir *ibidem*, p. 355—361, avec la bibliographie.

[26] *Ibidem*, p. 355.

actif. Les monnaies de Dobrotitch se retrouvent dans les villes bulgares, tandis que les monnaies de Šišman et de Sracimir ne sont pas rares à Păcuiul lui Soare [27].

Nous constatons donc l'existence de trois phases distinctes dans l'évolution, des émis-

Pl. II. — Emissions monétaires de Dobrotitch. 1—2 : première phase (aggrandis d'après T. Gerasimov) ; 3—4 : seconde phase ; 5—8 : troisième phase (d'après V. Culică et P. Diaconu).

[27] V. Culică, P. Diaconu, *op. cit.*, p. 256 ; T. Gerasimov, in « Известия-Институт », 13, 1939, p. 290—291 ; voir aussi plus haut, n. 5.

sions monétaires de Dobrotitch. *La première* se caractérise par *le titre seul de despote*, ce qui permet de la dater entre 1348 et 1366 — lorsque Jean V semble avoir reconnu l'autonomie politique du despotat — ou, au plus tard, 1370 [28]. Après cette date, *l'adoption du titre honorifique* Ἰω(αννης) consacre l'extension territoriale de cet Etat avec l'agrément de l'Empire Byzantin. Finalement, *lorsque le pouvoir du despote atteindra* son *apogée, l'apparition de la croix sur les monnaies du dernier type* est le signe de légitimité du pouvoir, détenu par la grâce divine. Ce changement n'a pu avoir lieu qu'*avant 1383*, l'année du début de l'offensive ottomane.

Notre trésor doit dater au plus tôt de la fin de la huitième décennie du XIVe siècle. Encore plus vraisemblablement, il a été enfoui entre 1380 et 1386 ou, si l'on veut bien admettre que les monnaies de Dobrotitch aient circulé encore pendant le règne d'Ivanko, 1388.

Le fait que la ville de Păcuiul lui Soare ait appartenu à Dobrotitch — comme le prouve notre trésor ainsi que le grand nombre de monnaies découvertes là — n'est pas dépourvu d'intérêt pour la connaissance de la frontière occidentale du despotat. Cette frontière passait probablement par l'espace de 18 km qui sépare la ville de Păcuiul lui Soare de la ville de Silistra (Dorostolon-Dristra) se trouvant alors en la possesion du tzar Šišman [29].

Cependant, ces pages doivent finir par un point d'interrogation. On ne voit pas encore pour quelle raison le despote Dobrotitch, tout en disposant d'une telle force économique, politique et militaire, n'a pas frappé de monnaie d'argent (ou argentée), comme l'on fait tous les Etats voisins [30]. De futures recherches devront répondre à cette question.

Nicolae Conovici

[28] I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 350.

[29] *Ibidem*, p. 350–351 ; Voir aussi P. Diaconu, dans « Pontica », III, 1970, p. 283–285, 294.

[30] N. Mušmov, *op. cit.*

TROIS SIÈCLES DEPUIS LE GRAND VOYAGE EN CHINE DU DIPLOMATE NICOLAE MILESCU

Pour un anniversaire d'exception comme celui-ci, il est tout naturel de ne point limiter notre plaidoyer à la simple évocation *stricto sensu* de l'événement, mais, en étendant l'aire géographique ainsi que le contexte historique donnés, d'approfondir — avec tout le respect dû à l'ensemble de l'œuvre et aux multiples vertus de l'homme — la connaissance d'au moins l'une des dominantes majeures auxquelles il est étroitement lié. Dans le cas présent, les ouvrages et la personnalité de Nicolae Milescu sont confrontés, en tout premier lieu, à la vie politique de l'Europe et de l'Asie successivement développée pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle. C'est que, tout en appartenant à la culture roumaine et étant représentatif pour la période d'affirmation de ce qu'on a appelé « l'humanisme roumain », l'ambassadeur Milescu appartient de manière indéniable et en égale mesure à l'histoire de la diplomatie roumaine, comme à celle des relations internationales.

Mieux connu en tant que voyageur « très érudit » et « polyglotte », nous tâcherons de camper en ce qui suit surtout « le politique » et « ses aptitudes diplomatiques ».

Entre autres grandes conséquences de la guerre de Trente ans (1618—1648), il convient de compter aussi, vers sa fin, le double tournant en angles droits de la politique expansionniste des Habsbourg. Vu les signes évidents de dégénérescence de l'Empire ottoman, cette politique se propose comme objectif stratégique — en interférant avec les visées de conquête ou de sauvegarde du *statu quo* de quelques autres Etats européens — l'annexion de certains territoires des pays se trouvant sous la domination ou la suzeraineté de la Grande Porte.

La Pologne entreprend, mais abandonne bientôt, de créer une ligue anti-ottomane, dans laquelle le principal rôle était destiné au voïvode valaque Matei Basarab, surnommé « le général de tout l'Orient ». À l'Est, l'Etat russe, en plein épanouissement, concentrait ses efforts principaux sur l'œuvre d'unification, qui le rapprochait au Sud-Ouest de plus en plus des frontières ottomanes. Les alliances de la Moldavie avec la Russie (1656, 1711), les liens des pays roumains avec les pays balkaniques s'intégraient dans un programme susceptible de préparer leur lutte pour l'indépendance. Mais l'une des causes qui empêchèrent l'écroulement rapide de l'Empire ottoman — processus qui allait prendre presque deux siècles pour aboutir — réside dans les graves contradictions qui dressaient l'une contre l'autres les grandes puissances. Car, si l'Autriche et la Pologne, par exemple, tâchaient de s'emparer de quelques territoires qui se trouvaient sous la domination du Croissant, d'autres Etats d'Europe occidentale, par contre, et notamment la France, avaient intérêt de maintenir l'Empire ottoman, en tant que facteur d'équilibre sur l'échiquier politique de l'époque.

Cependant, le temps s'annonçait où, dans la conjoncture de plusieurs défaites infligées à la Grande Porte par l'Autriche et la Russie, la crise de la féodalité militaire turque allait prendre un contour de plus en plus net. Les mesures qu'elle prit pour survivre eurent de lourdes conséquences pour les Principautés Roumaines, où s'implanta en fin de compte le système turco-phanariote; de fréquents changements de trône entraîneront la mort ou l'exil des princes déposés et de leurs partisans. Depuis Constantinople, le patriarche Dosithée de Jérusalem, le père spirituel de tous ceux tombés dans la disgrâce musulmane, poussé aussi par les intérêts de sa caste, tâche, par toutes sortes d'entreprises culturelles et politiques, d'entraîner la Russie dans une croisade pour la libération des peuples chrétiens de sous la tyrannie de la Porte ottomane.

Partant de la prémisse, d'ailleurs très en vogue vers la fin du Moyen Age, qui revêtait les idées politiques de l'habit religieux, Milescu, moins mystique et plus humaniste que ses prédécesseurs, rallie bientôt le mouvement traditionnaliste des lettrés grecs constantinopolitains, à la tête duquel se trouvait Dosithée. Sans leur accorder une côte exagérée, les critères humanistes de Milescu suffisaient à estomper « l'auréole de la grâce divine » dont l'autorité ecclésiastique enveloppait le régime féodal. À l'encontre des efforts conservateurs, Milescu fera faire un pas décisif au processus de laïcisation de la culture roumaine ancienne, en

donnant la première traduction intégrale dans la langue vivante du peuple de l'Ancien Testament. L'analyse de cette œuvre montre que le choix du texte de base et surtout l'effort philologique répondent en partie à certains intérêts politico-culturels et non simplement confessionnels, comme ce fut accidentellement le cas de son opuscule sur le dogme orthodoxe — *Enchiridion* — publié en 1669 à Paris.

Débordant les limites de la littérature destinée à l'Eglise, il introduit des éléments nouveaux dans la traduction du *Livre avec nombre de questions*; parmi ceux-ci — et c'était de sa part une référence à un débat politico-historique — l'affirmation de la latinité de la langue roumaine. Dans d'autres traductions et adaptations, Nicolae Milescu se révèle un véritable maître dans l'art d'interpréter et de donner à des textes d'exégèse religieuse une destination nettement politique. Par exemple, dans l'épilogue du *Chresmologyon*, transformé en champion des idéaux néobyzantins, il lance un appel à Pierre le Grand de commencer la campagne de libération de « tous ceux qui sont encore à souffrir sous le joug tyrannique et infidèle des Turcs ».

Nous sommes à présent dans la quinzième année du règne de Vasile Lupu, en 1649, année où Dosoftei et Miron Costin achevaient leurs études, que les circonstances les avaient fait faire dans des écoles polonaises. La culture roumaine aura, dans leurs personnes, le premier poète de classe européenne et respectivement un pionnier de sa nouvelle littérature historique. Mais la Moldavie du XVII^e siècle attendait encore son diplomate de haute volée. Or, c'était fort probablement à l'automne de cette même année qu'un nouveau étudiant faisait son entrée à l'Académie de la Patriarchie constantinopolitaine : le jeune Nicolae Milescu, envoyé là afin de poursuivre ses études sans soupçonner que le simple penchant manifesté dans l'apprentissage du grec et du vieux-slave à l'école des Trois Hiérarques de Jassy allait devenir maintenant une vraie passion. Ce fut donc dans la ville de la Corne d'Or que Milescu paracheva ses connaissances des langues, condition *sine qua non* du travail diplomatique de tous les temps. Il étudie aussi la littérature classique, l'histoire et la philosophie néo-aristotélique. Il n'est pas exclu non plus que le jeune étudiant ait abouti à Padoue aussi, pour y étudier les sciences naturelles, la géométrie euclidienne, etc. Le milieu cosmopolite de la capitale ottomane comptait, en dehors de « la Grande Ecole » susmentionnée, une institution d'un profil particulier : le Bogdan-Sérail ou résidence de l'agent diplomatique du prince de Moldavie. Peut-être que certaines réunions à demi-officielles organisées par cet office avec les représentants d'un monde régi par des traditions et des idéologies différentes, lui avait facilité des échanges de vues sur des questions telles que la diplomatie de Cromwell ou les agissements de l'école diplomatique vénitienne. Il aurait appris là, peut-être éclairé aussi par les Enseignements de Neagoe Basarab, premier monument littéraire de l'expérience diplomatique roumaine médiévale dédié par le voïvode valaque à son fils, comment manier un langage tout en nuances. Bref, il se serait instruit là dans l'art de la négociation.

Des renseignements cueillis personnellement et vérifiés à divers échelons, depuis les marchands du Phanar jusqu'à l'entourage du grand vizir, sont filtrés avec un sentiment très précis de leur portée. Ceci a dû sans doute lui permettre de saisir les germes de la dégénérescence de l'Empire.

Rentré au pays en 1653, une fois son apprentissage achevé, Milescu obtiendra après environ trois ans le poste de secrétaire privé (scribe) du nouveau prince de Moldavie, Gheorghe Ştefan. En cette qualité, il dut sûrement prendre part à la rédaction des lettres secrètes envoyées au tzar Alexis Michaïlovitch et, de ce fait, à l'alliance qui en résulta, entre la Moldavie et la Russie (1656). Le trône de la Valachie est occupé en 1659 par Gheorghe Ghica, sous le règne duquel Milescu accède au rang de spathaire. Il avait passé son examen à cet effet en Moldavie, quand il s'était déjà trouvé au service de ce même prince. A la tête d'un millier de soldats moldaves bien armés, pour satisfaire aux prétentions du suzerain ottoman, il avait été envoyé guerroyer en Transylvanie contre « le rebelle » Georges Rakoczy. Suivant les relations de Miron Costin dans sa *Chronique de la Moldavie depuis le règne du voïvode Aron (Letopiseţul ţării Moldovei de la Aron Vodă încoace)*, Milescu n'a pas « trop tardé » de trouver des empêchements vraisemblables à livrer ce combat. Et ceci n'a rien de fortuit. Du reste, l'animosité du spathaire vis-à-vis des Ottomans constituera la rengaine de sa correspondance ultérieure.

Sa carrière d'agent diplomatique — *kapu-kehalasy* — débute sous Grigore Ghica, quand il est nommé représentant permanent du prince valaque à la Sublime Porte ; c'est son époque de m û r i s s e m e n t politique. Malgré les limites fixées à sa fonction par le statut de suzeraineté, sans plus mentionner aussi l'absence totale de l'immunité diplomatique — qui ne jouait d'ailleurs ni en ce qui concerne les ambassadeurs des pays souverains —, il aura l'occasion de nouer et de cultiver quelques liens avec le monde diplomatique, ainsi qu'avec

certains milieux politiques influents. Il en retirera une sensibilisation accrue dans ce domaine, doublée d'une riche terminologie des concepts et idées.

Il se peut fort bien que dans cette grande métropole où s'entrecroisaient les routes des quatre coins du monde, quelque part dans le quartier Tahtaminaré, il fût l'un des fils invisibles qui acheminait vers le roi de Pologne l'aspiration de la Valachie à échapper à l'oppression ottomane. Il se peut fort bien aussi que les délateurs et les adversaires politiques des Ghica aient intercepté ce fil. Ce qui est sûr c'est qu'après la déposition du prince, son résident tomba en disgrâce.

A partir de ce moment-là (1664) commencent les grandes pérégrinations de Milescu à travers l'Europe. On le retrouve à Berlin, à la cour du grand électeur Frédéric-Guillaume, accompagnant peut-être l'un de ses anciens maîtres. On le retrouve également à Stettin (Szczecin), où avait trouvé refuge, sous la protection du roi Charles XI, l'ex-prince de Moldavie Gheorghe Ştefan.

La conjoncture politique internationale laissait place à la spéculation des dernières voies diplomatiques en vue de réhabiliter et rendre son trône à l'ancien prince. Attentive à bâtir sa hégémonie en Europe, la France accordait son appui au sultan dans la guerre austro-turque. Connaissant l'influence exercée par la France à Constantinople, Milescu se voit attribuer par son ex-maître la tâche de mener certains pourparlers avec le Roi Soleil, afin de le décider à intervenir par l'entremise de son ambassadeur à la Grande Porte, de la Haye, auprès du sultan de rendre au prince roumain le trône de la Moldavie ou bien de lui donner celui de la Valachie. Après avoir mis au courant de ses intentions la cour du roi de Suède, le spathaire se rend à Paris en juillet 1667. Comme le roi se trouvait alors à Tournay, pour diriger ses opérations militaires contre l'Espagne, ce fut son ministre, de Lionne, qui reçut l'envoyé roumain. Dans une lettre ultérieure de Louis XIV, adressée à Gheorghe Ştefan, le roi accuse réception de la missive apportée par « le baron Spetarius, votre ancien général », en l'assurant qu'il en a tenu compte et fait le nécessaire auprès de la Grande Porte pour qu'un nouveau règne lui soit accordé. Cette intervention ne devait pas entraîner des conséquences immédiates et quelques mois plus tard, le prince Gheorghe Ştefan allait mourir sans voir se réaliser son rêve.

Durant ses négociations de Stockholm et de Paris, en tant qu'émissaire ou représentant personnel d'un prince en exil, Nicolae Milescu se lie d'amitié avec l'ambassadeur de la France au Suède, Arnould de Pomponne. Le contact avec ce diplomate de grande expérience lui permettra des débats dépassant les questions de polémique dogmatique — non moins subtiles et nuancées, d'ailleurs, que celles de la politique. Il pourra discuter ainsi de la pratique de certaines normes diplomatiques des pays occidentaux, commenter la diplomatie du cardinal de Richelieu pendant la guerre de Trente ans, ouvrir même, peut-être, le premier traité de droit international écrit en 1625 par le Hollandais Hugo Grotius. Disons, enfin, qu'il eut l'occasion, de la sorte, de bien connaître la conjoncture politique de l'époque, ainsi que le potentiel économique et militaire des principaux Etats de l'Europe occidentale.

Mais les connaissances personnelles du spathaire sont également dignes d'être soulignées. Dans une lettre à « ces Messieurs de Port-Royal », Arnould de Pomponne écrit : « J'ai été étonné de trouver un homme du voisinage immédiat de la Tartarie, qui connaisse tant de langues et qui dispose d'une si vaste culture sur toutes choses ». Significative pour l'exercice du droit de représentation et anticipant sur les véléités des pays roumains de mener une politique étrangère indépendante, l'attention que les cours européennes accordèrent à Milescu est en fin de compte un témoignage de son mérite personnel, elle prouve qu'il a su faire sien le conseil des *Enseignements de Neagoe Basarab* qui dit « sachez dire très bien votre mot et sans crainte ».

Après un épisode assez trouble de son évolution, pendant lequel l'histoire enregistra sa propre aspiration au trône de la Moldavie, on retrouve en janvier 1671 Nicolae le Spathaire sur les rives constantinopolitaines du Bosphore. La même année, nanti de la recommandation du haut prélat grec Dosithée, adressée au tzar Alexis Michaïlovitch (« un chronographe qui réunit en lui toutes les choses du monde »), on le voit partir pour la Russie. Son passage par Smolensk est noté par le commandant de la forteresse, qui signale que « Nicolae Spatarius, noble de Moldavie » se trouve en pays russe.

Outre la grande œuvre d'unification, les principales lignes de la politique extérieure russe dans la seconde moitié du XVII^{e} siècle et au commencement du siècle suivant se rattachaient à l'idée de se frayer une voie vers la mer Noire et vers la Baltique. Sans perdre de vue l'Occident, la Russie se tournait aussi du côté de l'Orient, afin de mieux le connaître et de nouer avec le grand empire de cette partie du monde, la Chine, des relations diplomatiques et commerciales. Deux prémisses s'imposaient pour la mise en œuvre de ces *desi-*

derata : trouver la route la plus courte vers la Chine — route qui traversait la Sibérie, dont on ne savait presque rien à l'époque — et avoir une vue d'ensemble sur l'organisation politique, économique, sociale et militaire de cet empire de l'Orient. Le choix de la personne à qui incomberait la tâche de conduire cette mission d'exploration et d'information devait donc se faire avec un soin particulièrement judicieux. Cette personne devait réunir toutes les qualités réclamées ultérieurement par H. Nicolson à un diplomate, et en tout premier lieu elle devait être dotée d'une patience infinie. Quant au langage diplomatique, la forme de la correspondance et les usages protocolaires (qui à l'époque et dans cette partie du monde étaient d'une rigidité presque hiératique), ils demandaient, pour être maniés avec succès, une riche expérience diplomatique. Et pour cette tâche, de haute responsabilité, on a choisi, sans alternative, un «diplomate de carrière», le dignitaire moldave «Nicolaï Gavrilovitch Spafarii», nom sous lequel figurait Milescu dans les registres de «Posolskii Prikaz» (le Département des chargés de missions) de Moscou.

Le 3 mai 1675 commence le grand voyage en Chine, avec un effectif de la mission — complété à Tobolsk — d'une centaine d'hommes. Cet effectif comptait deux nobles, six fils de boïards, un prêtre, un médecin, deux secrétaires du Posolskii Prikaz, un bijoutier, un guide, un interprète, six fauconniers, ainsi qu'une troupe de plus de 70 soldats et serviteurs.

Depuis une trentaine d'années, à Pékin, régnait la dynastie mandchoue des Tsin, qui devait durer jusqu'en 1911, l'année de la révolution bourgeoise démocratique (Sinhaï). Nous sommes donc à l'aube d'une longue période de stabilité du pouvoir mandchou. L'empereur Kan-Si avait pris en main depuis plus de neuf ans les rênes du gouvernement, sans changer rien du système chinois d'organisation politique. Bien que pas tout à fait fermé aux innovations, il était resté toute sa vie tributaire des vieilles coutumes, le cérémonial diplomatique «cou-tou» y compris. Suivant ce cérémonial, l'ambassadeur devait présenter ses lettres de créance à un certain échelon. D'autre part, les instructions de Milescu égalaient en netteté la rigueur de la tradition chinoise. Suivant la coutume moscovite, ces lettres devaient arriver entre les mains du monarque sans passer par des intermédiaires. Au bout d'interminables pourparlers avec Askaniama, l'un des vice-présidents du troisième conseil (Li-pu) des cérémonies, Milescu obtint de présenter ses lettres à des dignitaires de premier rang (Kolaï), ceux les plus proches de l'empereur chinois. De sorte que, des concessions raisonnables faites par chaque partie permirent à la mission dirigée par le Roumain N. Milescu de constituer l'ouverture des relations diplomatiques entre ces deux grands Etats voisins.

La crise intérieure déclenchée par la mort du tzar Alexis Michaïlovitch d'une part, quelques questions restées en suspens d'autre part, devaient retarder de 13 ans la signature du traité. Celui-ci une fois signé fit de la Russie le premier Etat européen avec lequel la Chine a noué des relations diplomatiques et commerciales.

Milescu rapporta les résultats de son voyage en Chine dans les trois ouvrages d'une grande valeur pour l'histoire des relations internationales, qu'il rédigea par la suite. Les deux premiers traitent de son voyage depuis Tobolsk jusqu'aux frontières chinoises (ils ont paru pour la première fois en roumain grâce à une traduction de Georges Sion faite en 1889) : ils s'intitulent *Journal de voyage en Chine*. Le troisième, qui est le rapport officiel de la mission de Nicolas le Spathaire, a pour titre *La description de la Chine*.

L'examen de ces ouvrages apporte la confirmation du fait que les buts immédiats de cette mission diplomatique ont été réalisés. Considérée par le prisme économique, fondamental pour l'intelligence de tous les phénomènes politiques, la mission de Milescu a réalisé l'étude et l'interprétation de quelques faits et problèmes importants. Pour d'autres Etats, qui connaissaient la Chine seulement à travers l'optique jésuite, cette interprétation des phénomènes chinois devait rester cachée. C'est ce qui explique pourquoi les ouvrages du Spathaire ne furent pas imprimés sur le champ, demeurant longtemps en manuscrits dans les archives russes.

En parlant de cette expédition dans son ensemble, il convient de reconnaître qu'elle donne, jusqu'au fort Nercinsk, l'image exacte de l'itinéraire sibérien, et qui plus est des précisions ethnographiques sur le parcours et les régions limitrophes. Particulièrement interessant, par exemple, se révèle son étude du lac de Baïkal, à peine connu par les géographes auparavant. Quant à sa contribution à l'exploration du Transbaïkal, on peut affirmer qu'elle a généré des sources historiques d'une grande valeur ; les itinéraires établis coïncident dans leur majeure partie avec les routes actuelles et des voies exclusivement locales ont été ouvertes par la suite aux caravanes, etc.

Avec un grand respect pour la vérité historique et scientifique, les précisions notées sur la carte par Milescu s'accompagnent de minutieuses et précieuses descriptions topographiques. Ni John Bell, ni P. S. Pallas, ni d'autres explorateurs et cartographes qui ont sillonné ces contrées n'ont fourni des détails plus nombreux et plus exacts relatifs à leur géo-

graphie physique et économique que ceux de Milescu. L'historiographe roumain P. P. Panaitescu, démontrait (dans *Mélanges de l'Ecole roumaine de France*, 1925) que la carte de Milescu a été dressée avec une telle exactitude que grâce à elle on a pu « corriger les erreurs des cartes imprimées au XX^e siècle ».

Si le Journal de Milescu reproduit ses observations directes, sa Description est une monographie d'intérêt général, pour laquelle il avait utilisé toute la bibliographie disponible. La littérature russe l'enregistra avec le temps comme premier ouvrage qui traite en détail de l'État et du peuple chinois. Les inventeurs de la boussole et de la poudre à canon ne sont pas « pour les faits de guerre, car ils sont plus enclins à travailler la terre, à pratiquer le commerce et autres activités... » Le zèle et l'habileté du peuple chinois sont illustrés avec chaleur et admiration : « on ne saurait trouver un autre pays où les champs soient si vastes et organisés à l'égal de ceux cultivés par l'adresse chinoise... » L'amour des hommes, de la beauté, de la science sont — suivant Milescu — ce qui caractérise la noblesse de ce peuple. Le plus noble « est celui qui est le plus savant... même s'il est né de petites gens... » Pour ses qualités de véritable fresque du peuple chinois à l'époque médiévale, cette Description connut quantité de copies manuscrites au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, étant beaucoup appréciée par les grands esprits du temps : le savant suédois C. Sparwenfeldt, le philosophe allemand Leibniz, etc.

Loin de son pays, Nicolae Milescu n'a pas moins manifesté son patriotisme non seulement par écrit, mais aussi sur le plan de l'action culturelle et politico-diplomatique. En effet, il a facilité la mise en œuvre de l'initiative du métropolite Dosoftei de créer à Jassy une imprimerie cyrillique ; il a entrepris des démarches dans l'entourage du tzar, sur la prière de quelques boïards moldaves tels Gheorghe Petriceicu et Gheorghe Duca, dans le but de susciter une nouvelle croisade anti-ottomane.

Cependant, de toute son activité politico-diplomatique, concrétisée dans les pages de sa riche correspondance et de ses œuvres, le *Journal de voyage en Chine* reste le plus important document des relations internationales. Unique dans son genre, il a été traduit en différentes langues, assurant au Spathaire Nicolae Milescu une large popularité et une place de choix dans le panthéon des personnalités universelles. On ne saurait l'assimiler à un Marco Polo du XVII^e siècle, bien qu'il fût un voyageur aussi passionné que témeraire, depuis la Manche jusqu'à la Mer de la Chine. On ne peut non plus le considérer une sorte de Talleyrand, bien qu'ayant servi successivement plusieurs souverains. Milescu a été un d i p l o m a t e - é c r i v a i n, maniant la plume avec un talent vigoureux, comparable dans l'histoire de la science avec celui d'un Paul Rubens, un d i p l o m a t e - p e i n t r e, dans l'histoire de l'art. A travers lui, la Chine prit connaissance d'une Europe encore dans son jeune âge, et celle-ci bénéficia de « la description de la première partie du monde, appelée l'Asie ».

En achevant là cette évocation, qu'il nous soit permis d'exprimer le grand plaisir que nous procure l'initiative des Editions « Eminescu » de Bucarest, d'imprimer à l'occasion de cet anniversaire la traduction roumaine intégrale des originaux du *Journal de voyage en Chine*. Le « climat » stylistique pieusement conservé afin de ne point altérer « les attributs de l'époque » nous a fait retrouver l'émotion ressentie il y a quelques années, quand, nous trouvant à Pékin (ou Pejin, suivant la transcription phonétique du Spathaire) et revivant une séquence de son itinéraire,il nous a semblé entendre à travers les siècles l'écho des pas du Roumain Nicolae Milescu. C'était un pas ferme, égal, mesuré, entré dans la légende avec notre ancêtre. Un pas qui l'a toujours dirigé vers un noble but, d'une portée si actuelle, celui de la connaissance réciproque et du rapprochement des peuples.

Ion Sion

BIBLIOGRAPHIE

B. P. Haşdeu, *Viaţa şi opera lui Nicolae Spătarul Milescu*, dans « Columna lui Traian », n° 7—16, 1870 ; George Sion, *Note de călătorie de Spătarul Nicolae Milescu*, traduites d'après un manuscrit grec par..., dans « Analele Academiei Române », Mém. de la Section Historique, II^e série, t. X, Bucureşti, 1889 ; M. Nicolaescu, *Primul călător român prin Siberia şi China*, Bucureşti, 1905 ; Nicolae Iorga, *În legătură cu Biblia de la 1688 şi Biblia de la 1667 a lui Nicolae Milescu*, dans « Analele Academiei Române », Mém. de la Section Historique, II^e série, t. XXXVII, Bucureşti, 1915 ; P. P. Panaitescu, *Nicolas Spathar Milescu (1636-1708)*, dans « Mélanges de l'Ecole roumaine en France », Paris, 1925, II, p. 33—180 ; C. C.

Giurescu, *Nicolae Milescu Spătarul. Contribuţii la opera sa literară*, dans « Analele Academiei Române », Mém. de la Section Historique, IIIe série, t. VII, Bucureşti, 1927; Nicolae Iorga, *Œuvres inédites de Nicolas Milescu*, Bucureşti, 1929; N. Cartojan, *Un mare cărturar român în China, Nicolae Milescu*, dans *Istoria literaturii române vechi*, vol. II, Bucureşti, 1942; Al. Grecu [P.P. Panaitescu], *Despre legăturile lui N. Milescu în Rusia*, dans « Studii », III, 1950; G. I. Constantin, *The transbaikalian routes in China, as known or explored by Nicolae Milescu (Spathari) — 1675*, dans « Studia et acta orientalia », I, 1957; Ion Sion, *Spătarul Nicolae Milescu, diplomat*, dans « Lumea », nº 41, 1965; Virgil Cândea, Dinu Giurescu et Mircea Maliţa, *Pagini din trecutul diplomaţiei româneşti*, Bucureşti, Editura Politică, 1966, p. 148—167; Liviu Onu, *Miron Costin — Letopiseţul Ţării Moldovei de la Aron vodă încoace*, dans le volume d'*Œuvres choisies*, avec des textes établis, une étude introductive, des notes et un glossaire de..., Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1967; Iorgu Iordan, *Ion Neculce — O samă de cuvinte (1733)*, dans *Letopiseţul Ţării Moldovei*, édition, préface et notes de..., Bucureşti, Editura Ion Creangă, 1972; Corneliu Bărbulescu, *Nicolae Milescu Spătarul — Jurnal de călătorie în China*, traduction, préface et références bibliographiques de..., Bucureşti, Editura Eminescu, 1974.

ÉCHOS DE L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST
(juillet 1974 — juin 1975)

I. ETUDES ACHEVÉES EN 1974 : M. Berza et collab. (E. Stănescu, I, Matei, Vlad Georgescu, C. N. Velichi, Al. Duţu, A. Fochi, V. Cândea, Maria Ana Musicescu, Elena Siupiur), *Premise istorice ale formării naţiunilor în sud-estul Europei* (Premisses historiques de la genèse des nations dans le Sud-Est de l'Europe) ; Cristina Rotman, *Relaţiile ţărilor române cu Imperiul Otoman la începutul secolului al XVII-lea*, (1602—1630) (Relations entre les pays roumains et l'Empire ottoman au commencement du XVII^e siècle — 1602—1630) ; Const. Iordan-Sima, *Contribuţii la istoria relaţiilor româno-iugoslave în anii 1921—1929*, (Contributions à l'histoire des rapports roumano-yougoslaves entre 1921—1929) ; St. Vîlcu, *Condiţiile istorice ale instaurării dictaturii regale în Iugoslavia*, (Les circonstances historiques de l'instauration de la dictature royale en Yougoslavie) ; Elena Scărlătoiu, *Influenţa slavă în dialectul aromân, Lexic* (L'influence slave dans le dialecte aroumain. Lexique) ;Zamfira Mihail, *Cercetări de etnografie lingvistică comparată sud-est europeană. Terminologia locuinţei, a uneltelor şi a costumului* (Recherches d'ethnographie linguistique comparée sud-est européenne. Terminologie concernant l'habitation, les outils et le costume) ; Liviu Marcu, Gh. Clima, G. G. Florescu, *Sociologia comunelor. Conducerea politico-administrativă a comunelor. Tipologia satului românesc contemporan* (Sociologie des communes. L'autorité politico-administrative des communes. Typologie du village roumain contemporain) ; H. Mihăescu, *Theophilactes Simokatta*, Ediţie critică, (Edition critique).

II. SEANCES DE COMMUNICATIONS : Andrei Pippidi, *O tipologie a portretelor lui Mihai Viteazul* (Une typologie des portraits de Michel le Brave) ; Maria Alexandrescu-Vianu, *Consideraţii asupra reliefului stelei lui Captor Decebali de la Philippi* (Considérations sur le relief de la stèle de Captor Decehali de Philippi) ; Ion Matei, *Date noi despre Iani Banul şi Mihai Viteazul* (Nouvelles données sur le Ban Jani et Michel le Brave) ; Constantin Iordan-Sima, *Din istoria instaurării primei republici în Grecia. Date despre atitudinea României şi Iugoslaviei* (A propos de l'instauration de la première république en Grèce. Données concernant l'attitude de la Roumanie et de la Yougoslavie) ; Cristina Rotman, *O încercare de instaurare a dominaţiei otomane directe în Ţara Românească* (1595) (Une tentative d'instaurer la domination ottomane directe en Valachie — 1595).

A l'occasion des sessions commémorant le 375^e anniversaire de l'union politique des pays roumains due à Michel le Brave ; M. Berza, *Lupta dusă de Mihai Viteazul împotriva dominaţiei otomane şi pentru unirea celor trei ţări române* (La lutte de Michel le Brave contre la domination ottomane pour l'union des trois pays roumains) ; Eugen Stănescu, *Mihai Viteazul şi lupta pentru eliberare în spaţiul Sud-estic european* (Michel le Brave et la lutte pour l'indépendance dans le sud-est européen) et *Unirea ţărilor române în cadrul relaţiilor internaţionale ale vremii* (L'union des pays roumains dans le cadre des relations internationales de l'époque) ; Al. Duţu, *Ideea unităţii ţărilor române în operele cronicarilor* (L'unité de pays roumains dans l'œuvre des chroniqueurs).

III. PARTICIPATION AUX REUNIONS SCIENTIFIQUES INTERNATIONALES EN ROUMANIE.

a) *III^e Congrès international des études du sud-est européen* (Bucarest, septembre 1974). (V. pour les détails, les chroniques dédiées à cette importante réunion scientifique publiées dans RESEE, XIII (1975), n° 2), organisé par l'Institut. La participation de ses membres (rapports, co-rapports, communications) a été très riche.

b) *Réunion roumano-yougoslave* (Bucarest, 1—5 avril 1975). On a établi pour l'avenir un programme de collaboration concernant différents aspects et relations roumano-yougoslaves à partir du moyen-âge et jusqu'à l'époque contemporaine.

c) *Colloque roumano-américain* (Suceava, août, 1975). Ont participé : Pr M. Berza ; Alexandru Duțu (avec la communication *Modèles culturels à l'époque des lumières dans le sud-est européen*) Vlad Georgescu (avec la communication *Les lumières et la conscience nationale*).

IV. ACTIVITÉS À L'ÉTRANGER :

a) Participation du directeur de l'Institut, Pr. M. Berza, à la réunion du Comité international des sciences historiques (CISH) (Toronto, juillet 1974) avec, à l'ordre du jour, l'organisation du XIV^e Congrès international des sciences historiques (San Francisco, 22—28 août 1975).

b) En sa qualité de vice-président, le Pr. M. Berza prit part à une réunion élargie du Bureau de l'Association internationale des études byzantines (Athènes, décembre 1974) qui a eu pour but la discussion concernant l'organisation du XV^e Congrès international des études byzantines.

c) *Colloque d'histoire sociale-économique* (Moscou, 25—26 septembre 1974). Le Pr. Eugen Stănescu, y a participé avec une communication sur *Le problème de la stratification en « ordres » de la société byzantine.*

d) Le Pr. Eugen Stănescu a donné également une série de conférences en France (Université de Paris I — Sorbonne, Institut néo-hellénique : *Georges Palamède et les problèmes de la société roumain de l'époque* ; Ecole des Hautes Etudes, IV^e Section : *Confrontement idéologique des « ordres » et de l'autorité impériale à Byzance au XI^e siècle*), et en *Allemagne* (Université de Heidelberg : *Conscience de soi et sentiment de l'unité chez les Roumains au moyen age* ; Süd-Ost Institut de Heidelberg : *Direction idéologique de l'historiographie roumaine aux XI^e — — XVII^e siècles*).

e) *Colloque international d'Histoire byzantine au VII^e siècle* (Berlin Est, septembre 1974). A pris part le Pr. H. Mihăescu avec une communication sur *Le rôle des grandes langues culturelles, le grec et le latin comme indice d'un changement d'époque.*

f) Le cours du Pr. Val. Al. Georgescu à la Faculté de Droit et des Sciences économiques niçoise s'est poursuivi dans la seconde moitié de l'année 1974, s'achevant seulement au mois de novembre dernier. Elu vice-président du Bureau de Direction de la Société de l'histoire du droit de Paris, le Pr. Georgescu donna à cette occasion une série de conférences au siège de ladite société, ainsi que dans d'autres centres universitaires français.

g) *Colloque international* (Bressanone, 30 septembre — 4 octobre 1974) organisé par le Studienkreis für Kulturbeziehungen de Lüneburg en collaboration avec les Universités de Padoue et d'Innsbruck, sur le thème *La genèse des langues et littératures nationales dans l'est et le sud-est européen* : Al. Duțu a fait une communication sur *Les modèles culturels dans la genèse de la culture roumaine moderne.*

h) *Conférence des instituts d'études orientales des pays socialistes* (Moscou, 19—24 novembre 1974). I. Matei y a participé avec une communication sur l'activité des spécialistes roumains dans les études orientales.

i) *Premier congrès international de folklore turc* (Istanbul, 23—30 juin 1975). M. Mehmet a donné une communication : *Considérations sur le folklore de la population d'origine turque en Roumanie.*

j) *Conférence internationale du comité de* l'EIRENE (Dubrovnik, octobre 1974). La Société des études classiques de Roumanie a délégué Șerban N. Tanașoca pour prendre part à cette conférence ayant pour but d'affermir les études classiques dans les pays socialistes.

k) *Symposium roumano-yougoslave de langue et de dialectologie* (Zrenjanin, octobre 1974). Eugenia Ioan a donné une communication concernant *L'Evangéliaire slavo-roumain de Sibiu* 1551—1553 *et sa rédaction serbo-croate.*

l) *Colloque roumano-bulgare* (Sofia, 21—23 mai 1975) consacré aux relations littéraires entre ces deux pays au XIX^e siècle. Y ont pris part Elena Siupiur avec la communication *Traits typologiques des relations littéraires roumano-bulgares au XIX^e siècle*, ainsi que *l'Émigration Bulgare en Roumanie. Contacts sociaux, politiques et culturels* et le pr. C. N. Velichi avec une communication sur G. *Pešakov en Roumanie.*

V. VOYAGES À L'ÉTRANGER : Des voyages d'études ont conduit nos chercheurs depuis la Grèce (où l'archéologue Aurelian Petre a étudié les résultats des fouilles pratiquées à Philippi, Amphipolis, Thessalonique, Nea-Anchialos, Athènes, Corinthe etc.), la Bulgarie (le Pr. Mihăescu qui a fait un long stage d'un mois et Al. Duțu qui a analysé avec Nadejda Dragova le problème de la formation des intellectuels dans les pays roumains et en Bulgarie, et les perspectives de la collaboration avec la revue « Etudes balkaniques ». Il a également donné un exposé à l'Institut d'études balkaniques de Sofia sur l'*Évolution des mentalités dans le sud-est Européen et l'étude comparée des littératures*), et la Yougoslavie (Belgrade, Sarajevo, Skopje, Ochrid où Maria Ana Musicescu, Ion Matei, C. Iordan-Sima ont fait des recherches d'archives, de musées etc.) jusqu'à Paris. Invitée par le Centre d'études et de recherches d'histoire et de civilisation

byzantine et du Proche-Orient chrétien, Olga Cicanci a donné trois leçons sur *Les statuts juridiques et les règlements de fonctionnement des Compagnies grecques de Transylvanie* : *L'Orient Hellénique et la littérature en langue grecque dans les pays roumains* ; *Les liens economiques, politiques et culturels des pays roumains avec l'hellénisme sud-est européen* (*XVIe—XVIIIe siècles*). Bénéficiaire d'une bourse d'étude du CNRS, Andrei Pippidi a effectué un stage de documentation de deux mois et demi à Paris.

Il a donné deux conférences au début du mois de décembre 1974 : *Les Roumains entre le catholicisme et le protestantisme, au XVIe siècle* (dans le séminaire d'histoire de l'Occident moderne, pr. P. Chaunu, Paris —3) ; *Relations gréco-roumaines aux XVIe—XVIIIe siècles*, (dans le séminaire du pr. C. Dimaras, Institut néo-hellénique de la Sorbonne).

A mentionner également les brefs voyages d'étude entrepris par Zamfira Mihail et Cristina Rotman en Tchécoslovaquie, ainsi que celui de Vlad Georgescu en U.R.S.S. Soulignons une fois de plus l'utilité des cours de perfectionnement des langues et des civilisations balkaniques. Un témoignage éloquent en ce sens furent les résultats obtenus par Cătălina Vătăşescu, qui a participé aux cours d'été de Priština.

Pour clôre cet exposé, signalons trois faits d'importance particulière pour notre Institut : l'élection du Pr. Mihai Berza comme membre de l'Académie Serbe des Sciences et des Arts, l'attribution du prix « Herder » à Maria Ana Musicescu et du prix « Dionysis Kokkinos » de l'Académie d'Athènes à Ariadna Camariano-Cioran pour son ouvrage *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs* (paru à Bucarest et, en langue française, à Thessalonique).

VI. VISITES DE L'ETRANGER :

Organisateur, avec le secrétariat général de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen du IIIe Congrès international de ces études, en septembre 1974, notre Institut a reçu la visite de nombreux spécialistes venus à Bucarest à cette occasion. Ajoutons la participation aux manifestations internationales susmentionnées, sans compter les spécialistes venus à titre privé et les jeunes chercheurs en train de préparer quelque doctorat dans le domaine des études sud-est européennes.

Anca Iancu

GIUSEPPE BOVINI

(1915—1975)

Notre Institut déplore la mort de Giuseppe Bovini, spécialiste universellement connu pour ses brillantes études d'archéologie et d'histoire de l'art romain et byzantin.

Rappelons brièvement quelques points de la biographie du défunt.

Ayant acquis déjà en 1938 un diplôme ès lettres à Rome, il débuta pendant la guerre par une thèse sur l'illustre théologien romain Hippolyte, évêque d'Ostie *(S. Ippolito Dottore e Martire del III secolo,* Città del Vaticano 1941). En même temps, il publiait deux remarquables travaux concernant l'iconographie impériale du III^{e} siècle, *Gallieno : la sua iconografia ed i riflessi in essa delle vicende storiche e culturali del tempo* et *L'iconografia romana da Treboniano Gallo a Probo.* Cependant, il faisait son devoir de soldat (decoré de la Croix de Guerre), étant chargé d'une lourde responsabilité auprès du Haut Commandement italien en 1944. Le jeune assistant d'archéologie et d'histoire de l'art classique à l'Université de Rome assura même, de 1945 à 1949, la rédaction des communiqués de presse du Conseil des Ministres.

En 1950, G. Bovini fut nommé inspecteur de la surintendance des monuments de Ravenne et directeur du Musée National de cette ville, tout en étant chargé du cours d'archéologie chrétienne à l'Université catholique de Milan. Après 1960 il enseigna à l'Université de Bologne.

A la suite de son ouvrage *I sarcofagi paleocristiani : determinazione della loro cronologia mediante l'analisi dei ritratti* (1949), il poursuivait ses recherches dans la même direction, publiant *I sarcofagi paleocristiani di Ravenna : tentativo di classificazione cronologica* (1954), *I sarcofagi paleocristiani della Spagna* (1954), *Repertorium des christlich-antiken Sarkophage I, Rom und Ostia* (1967, en collaboration avec H. Brandenburg). Ceci sans perdre de vue d'autres aspects de l'art chrétien d'Occident — ivoires, mosaïques, architecture. Des promenades archéologiques dans sa chère Ravenne ont pris la forme de plusieurs guides, renouvelés pour suivre les progrès des fouilles. Loin d'y limiter son intérêt, il a étudié de nombreux monuments de l'Italie byzantine, à Milan, Grado, Aquilée et le long de la côte, jusqu'à Trieste et Pola.

Fondateur dès 1953 des cours internationaux sur l'art byzantin de Ravenne, qui réunissaient annuellement des chercheurs du monde entier cordialement accueillis, G. Bovini avait créé, une dizaine d'années plus tard, l'Istituto di Antichità Ravennati e Paleobizantine. Saisissant bien l'importance des échanges culturels, il a élargi le champ de son activité en apportant une contribution essentielle à des revues et des réunions scientifiques.

Depuis 1962 il dirigeait la « Collana di studi d'arte paleocristiana, bizantina ed altomedievale », à Ravenne. Toujours à Ravenne paraissait par ses soins la « Collana di Quaderni di antichità ravennati, cristiane e bizantine ». Encore faut-il ajouter que de nouvelles séries d'études avaient été projetées et publiées sous sa direction : « Studi di antichità cristiane », à Bologne en 1968, et « Saggi d'arte e d'archeologia », à Faenza en 1969. Enfin, il avait eu la satisfaction de voir les premiers numéros de sa belle revue « Felix Ravenna » (fondée en 1970).

Non moins féconde a été son initiative concernant les congrès, colloques ou réunions de travail. Ainsi, il organisa en 1965 le premier colloque national des études byzantines et, après 1969, les congrès nationaux d'archéologie chrétienne. En 1970, le congrès international d'études sur les antiquités chrétiennes de la Campagne lui fut redevable de son organisation, ainsi que, en 1971, le colloque italo-yougoslave d'études sur les antiquités de l'Adriatique du Nord. Il a donné des conférences en Italie et à l'étranger, à l'occasion de ses fréquents voyages (Allemagne, France, Suisse, Grande-Bretagne, Irlande, Norvège, Suède, Finlande, Danemark, Pays-Bas, Luxembourg, Espagne, Grèce, Lybie, Tunisie, Maroc, Egypte, Syrie, Turquie, Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie).

Un *cursus honorum* très chargé avait recompensé autant le labeur scientifique de G. Bovini que son rôle éminent d'organisateur : membre du Deutsches Archäologisches Institut, de l'Istituto di Studi Romani, de la Pontificia Accademia Romana di Archeologia, de la Société Archéologique Yougoslave, etc.

Sa disparition afflige profondément ceux qui avaient eu l'occasion de collaborer avec lui ou de connaître son exquise hospitalité. Son exemple demeure celui d'un savant qui a su surmonter l'étude des antiquités régionales — même s'il s'agissait de l'incomparable Ravenne, cité d'art qu'il a explorée de fond en comble — pour envisager hardiment, dans ses grandes lignes, l'œuvre artistique du monde romain à l'heure de son crépuscule.

Maria Alexandrescu-Vianu

RĂZVAN THEODORESCU, *Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X—XIV)* (Byzance, Balkans, Occident et les débuts de la civilisation roumaine du moyen âge. X^e—XIV^e ss), București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1974, 379 p. (Biblioteca istorică, XLI).

Déjà connu par ses travaux antérieurs dans le même domaine, Răzvan Theodorescu a entrepris une vaste enquête sur la phase de constitution de la culture roumaine du moyen âge, dans le but de définir les modalités d'intégration dans le fonds des traditions autochtones d'éléments d'origine byzantine, balkanique ou occidentale. Il ne s'agissait, donc, pas d'écrire une histoire de la culture roumaine aux X^e—XIV^e siècles, où l'ensemble des phénomènes soit analysé avec une égale attention, mais d'examiner les sources externes de cette culture, les voies de pénétration suivies par les éléments empruntés, la manière dont ces derniers furent assimilés par un milieu culturel actif, qui cependant était encore à la recherche de formes originales d'expression. Ce long effort d'un peuple pour définir sa personnalité culturelle, qui suppose des contacts nombreux et variés et qui implique, par cela même, l'insertion dans des aires de culture plus vastes, reste toujours un spectacle passionnant pour l'historien et c'est justement sur ce spectacle que s'est penché Răzvan Theodorescu, avec un intérêt perpétuellement en éveil pour tout ce qui pouvait représenter le germe d'un renouvellement.

Du point de vue chronologique, la recherche en question couvre l'époque considérée comme le premier âge féodal, tout en s'annexant le XIV^e siècle en son entier. Le procédé me semble justifié, car si du point de vue politique la constitution des structures féodales s'exprime dans la fondation des Etats unitaires de Valachie et de Moldavie, sur le plan de la culture, le passage vers une nouvelle étape du développement historique est marqué par des phénomènes qui interviennent juste dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Il est évident, d'autre part, que ce qui apparaissait autrefois seulement comme un début, ou, plutôt, comme une brusque et spectaculaire éclosion, surtout dans le domaine de l'art, se présente aujourd'hui, après quelques décennies de recherches, comme un point d'aboutissement et, à la fois, comme un saut touchant la qualité, que de longues expériences antérieures avaient permis.

Quant à l'espace pris en considération par les investigations de R. Theodorescu, il ne se confond pas avec l'espace ethnique roumain, mais se limite aux régions du Bas-Danube — les régions roumaines au nord et à l'est du fleuve —, que l'auteur appelle souvent régions extracarpatiques. Il s'agit, donc, d'un territoire comprenant la Dobroudja, la Valachie et l'Olténie, avec une extension, à l'est, dans la Moldavie du Sud et à l'ouest, dans la région du Banat.

Cette délimitation géographique aux contours assez flous est due non seulement à la situation différente, du point de vue de la culture, présentée par la Transylvanie ou au décalage chronologique qui existe dans l'affirmation de la Moldavie du Nord — dont l'apport à la culture roumaine unitaire sera essentiel pour l'époque suivante —, mais aussi — et surtout — aux problèmes qui intéressent en premier lieu l'auteur et à la conception d'ensemble qui domine sa recherche. Ainsi que je l'ai déjà dit, et que le titre de son ouvrage l'indique clairement, ce qui le préoccupe ce sont les contacts du milieu roumain avec des valeurs créées par des civilisations qui lui étaient extérieures, les expériences culturelles de ce milieu à une étape de recherche de sa propre originalité. De tels contacts sont réalisés, en l'occurrence, surtout en deux zones, situées aux extrémités du Danube roumain, dans les régions que R. Theodorescu appelle du Bas-Danube oriental — la Dobroudja, avec les espaces contigus de la Moldavie du Sud et de la Valachie de l'Est — et du Bas-Danube occidental — Banat, Olténie et partie occidentale de la Valachie. Dans les deux cas, il s'agit du prolongement en territoire roumain de « corridors culturels » sud-est européens et, en même temps, de zones d'intersection de l'action exercée par des facteurs de civilisation d'origine différente, ce qui ne fit que stimuler et, partant, hâter les processus en cours, tout en offrant à la future synthèse un choix plus large d'éléments. C'est, réduite à ses lignes essentielles, la « thèse » autour de

laquelle s'organise la recherche et, malgré le vague relatif des frontières de ces zones de polarisation — surtout en ce qui concerne les limites vers l'est de la zone occidentale —, il faut lui reconnaître une remarquable efficacité dans l'analyse des phénomènes. Il suffit, d'ailleurs, d'avoir présente la carte de la diffusion des centres de culture connus actuellement, pour le premier âge féodal — des découvertes sensationnelles dans ce domaine restent difficiles à prévoir —, avec la tâche blanche, ou presque blanche, qu'offre une bonne partie de la Valachie, et de se rappeler les conditions d'existence historique de la Dobroudja, région de dépendance directe byzantine et de forte pénétration italienne, ou bien la facilité des relations entre la zone du Banat et de l'Olténie avec les régions serbes de la vallée de la Morava ou les régions bulgares de Vidin — indifféremment des fluctuations de la frontière bulgaro-serbe de l'époque—, pour être enclin d'emblée à l'accepter. Et cela sans renoncer aux objections dont elle est susceptible surtout en ce qui concerne le « corridor occidental », où la vie la plus intense fleurira à sa limite d'est, sur l'Olt et, plus loin, dans les contrées d'Argeş et de Muscel et par rapport auquel on peut bien se demander en quelle mesure les relations du Banat avec les régions sud-danubiennes ont contribué à la formation de la culture sur le territoire du futur Etat valaque. Et cela, évidemment, sans contester les relations souvent si étroites—au niveau qui nous intéresse ici, et non pas au niveau populaire —entre l'Olténie et le Banat, au cours du premier âge féodal. Mais, au-delà de toute discussion que l'on pourra entreprendre autour de la configuration des zones et des rapports inter-zonaux, aussi bien l'attention accordée aux deux grandes régions très actives prises spécialement en considération par R. Theodorescu, que ses vues sur la genèse de la culture, où des noyaux connaissant, grâce à des conditions spéciales, des cristallisations précoces servent de centres de propagation, permettent de mieux saisir la dynamique des processus de réception, d'intégration et de diffusion qui ont conduit à la constitution de la culture roumaine du moyen âge, dans ses aspects régionaux.

Il est presque superflu d'ajouter, après ce que nous venons de dire, que la recherche de R. Theodorescu porte sur le niveau supérieur de la culture, sur ses formes liées aux débuts de l'Etat féodal et à l'affirmation de la classe seigneuriale. Ce qui ne veut pas dire, certes, que l'auteur ignore les relations nombreuses et fécondes, malgré tout ce qui les oppose, de cette culture avec la culture populaire. Bien au contraire, si le premier chapitre est dédié, ainsi qu'il se devait, à l'examen, fait avec compétence et objectivité, de l'historiographie de cette première phase de l'ancienne culture roumaine, le chapitre suivant attaque déjà le problème des « prémisses préféodales » et de la culture populaire à cette époque de formation de la société féodale, problème que R. Theodorescu avait d'ailleurs traité, en aboutissant à des conclusions pleines d'intérêt, dans une étude antérieure.

Du point de vue de la matière, l'examen de la genèse de l'ancienne culture roumaine se dirige avec une insistance particulière vers deux domaines : celui de l'art, avec ses multiples manifestations, allant jusqu'à la limite qui sépare la création artistique de la production artisanale courante, et celui de l'Eglise, avec ses formes d'organisation hiérarchique et de vie cénobitique, aussi bien qu'avec tout ce qu'elle comportait d'influence sur l'orientation idéologique de la culture de la classe féodale et ses manifestations artistiques et littéraires. Ceci explique l'examen attentif auquel sont soumis des phénomènes tels que le courant hésychaste dans la culture roumaine du XIV^e siècle, la dispute entre idiorythmie et cénobitisme au sein du monachisme nord-danubien ou les réactions anti-bogomiles qui se sont laissées surprendre.

Le domaine littéraire — dans son acception la plus large — n'est pas non plus négligé, mais n'oublions pas que, dans l'état actuel de nos connaissances, les textes les plus expressifs du point de vue de la culture ne peuvent pas être datés avec preuves à l'appui, en ce qui concerne leur circulation au nord du Danube, qu'à partir du XV^e siècle, même si l'intéressante hypothèse du regretté I. Iufu touchant les relations de la Moldavie avec le scriptorium du monastère de Stoudion s'avérait fondée. La littérature de transmission orale, éventuellement accompagnée de musique, et qui comportait, semble-t-il, aussi l'existence d'un épos chevaleresque, est à son tour soumise à une utile discussion, comme aussi la réception successive dans la langue de termes d'origine slave ou grecque relevant du domaine de la culture.

Les considérations d'histoire politique et institutionnelle sont nombreuses et si parfois l'on est tenté de reprocher à l'auteur leur abondance, on ne manque pas de se rappeler que les relations politiques ont favorisé la transmission des éléments de culture et que les formes institutionnelles ont joué, au niveau dont il s'agit, le rôle de cadre nécessaire au développement de la culture.

Mais, au-delà des phénomènes dont il enregistre la présence dans l'espace cultuel roumain du Bas-Danube, l'attention de R. Theodorescu est perpétuellement dirigée vers tout ce que ces phénomènes impliquent ou peuvent avoir comme conséquence en fait de changements dans la mentalité, les goûts, les intérêts et l'horizon intellectuel des hommes. En d'autres termes,

il s'agit justement de la formation graduelle de ce milieu social qui s'exprime dans la culture et auquel il faut toujours rapporter ses manifestations, pour qu'elles deviennent intelligibles.

Nous arrivons ainsi au principal mérite de l'ouvrage de R. Theodorescu, qui constitue en même temps, dans un certain sens, sa justification. Comme l'auteur lui-même le fait voir dans son chapitre introductif déjà mentionné, les études d'histoire de la culture ont en Roumanie une longue et remarquable tradition. L'étude même de cette époque de genèse si obscure autrefois a connu des résultats appréciables. En ce qui concerne surtout les débuts de l'art, les fouilles archéologiques ont sensiblement enrichi, durant les dernières décennies, nos connaissances. Pourtant, s'il serait faux de dire que l'étude d'un domaine de la culture a ignoré les résultats obtenus par les autres, on n'a pas tenté jusqu'à présent d'embrasser d'un ample regard l'ensemble des manifestations qui constituent l'aspect culturel de la vie sociale. A la recherche de l'unité des phénomènes de culture, Iorga, auquel nous devons tant de pages lumineuses, a sans doute envisagé, dans ses « synthèses parallèles », le phénomène artistique et littéraire. Sa tentative, révélatrice assurément, avait néanmoins, outre le caractère d'esquisse qu'il lui a donné, le désavantage d'être faite à une époque où il était bien trop tôt pour pouvoir insister sur les monuments antérieurs au XIV^{e} siècle *(Art et littérature des roumains. Synthèses parallèles,* Paris, 1929; trad. ital., Rome, 1931). Cette tâche nécessaire, c'est R. Theodorescu qui l'a assumée, dans les limites thématiques et les directions de l'investigation que nous venons d'indiquer. Historien de l'art par sa formation, il s'est révélé capable de suivre des processus complexes — au sein desquels l'art occupe, certes, une place éminente — et de les considérer toujours non seulement dans les relations permanentes entre les facteurs qui concourent à leur apparition, mais aussi dans tout ce qui les relie au développement général de la société.

Nous assistons ainsi à un phénomène de croissance continue, qui se manifeste sur de nombreux plans et où s'amassent des expériences variées, favorisées par les différents contacts avec le monde extérieur. Si le rôle des contacts avec l'Occident — soit par l'intermédiaire du royaume de Hongrie, soit par celui de l'Adriatique et de la côte dalmate, ou plus directement, par la présence italienne dans la mer Noire — reste important, la place principale dans la nouvelle synthèse roumaine revient toutefois aux éléments sud-danubiens, byzantins et balkaniques, les derniers nous ramenant d'ailleurs, en une certaine mesure, par leurs origines, à Byzance. La distinction plus nette entre les appels à Byzance, au modèle bulgare ou à celui serbe — selon des phases déterminées par l'ensemble des circonstances historiques, mais aussi d'après les besoins particuliers et les programmes qui dictent ces appels — est encore un des résultats importants obtenus par l'auteur. Ces précisions permettent en même temps d'aller plus avant dans l'intimité de la société féodale roumaine, qui présente une gamme variée d'intérêts et d'attitudes toujours mieux définies et témoigne d'une conscience de soi de plus en plus claire.

Il était normal qu'un esprit perspicace comme celui de l'auteur, dans une investigation embrassant une époque aussi longue, eût obtenu toute une série de résultats de détail concernant l'un ou l'autre des problèmes qu'il s'est posé: filiations déterminées d'une manière plus précise, significations insoupçonnées auparavant de certains faits, anciennes hypothèses enrichies dans leur argumentation, d'autres maintenant formulées et qui peuvent ouvrir de nouvelles perspectives à la recherche. Ce n'est pas dans mon intention de faire le bilan de tout ce qu'apporte de nouveau ce livre, et d'autant moins de chercher les points de ses interprétations susceptibles de rencontrer une résistance. Ce qui me semble de beaucoup plus important est cette lumière nouvelle qu'il jette sur le long effort d'apprentissage actif d'une société, sur ses aspirations et ses options et, en définitive, sur le développement et l'approfondissement d'un fonds de vie spirituelle qui ne tardera pas à s'exprimer dans la synthèse originale — au-delà de tous les emprunts, ou bien grâce justement à tous ces emprunts assimilés — de la culture roumaine du moyen âge.

Mihai Berza

JOSEPH MATUZ, *Das Kanzleiwesen Sultan Suleymans des Prächtigen,* Freiburger Islamstudien, Band V 1974, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden 172 S.

„Eine umfassende islamische Urkundenlehre existiert noch nicht" schrieb 1927 der weltbekannte Turkologe Franz Babinger in seiner Arbeit „Aus Südslawiens Türkenzeit". Leider gilt diese Einschätzung auch für den heutigen Stand der Forschung, wenn auch eine Reihe

grundsätzlicher Fragen im Rahmen der arabischen, persischen und osmanischen Diplomatik erörtert worden sind. Was bedeutet eigentlich die vorliegende Habilitationsschrift für die Gesamtentwicklung der osmanischen Urkundenlehre?

Tatsächlich handelt es sich um die erste Arbeit die, die uns erhaltenen Urkunden eines bestimmten Sultans, in Zusammenhang behandelt und ein treues Bild des osmanischen Kanzleiwesens darstellt. Sowie es auch der Verfasser in der Einleitung betont, sollten mit der vorliegenden Studie drei Aufgaben angegriffen werden und zwar:

— die systematische Bearbeitung einer fest umrissenen Gruppe von Urkunden, nämlich derjenigen die zu den Staatsschreiben Sultans Suleyman des Prächtigen gehören. Dadurch wurde die Zahl der publizierten Stücke, deren Edition vorgelegt wird um manches vermehrt.

— eine systematische Darstellung des Kanzleiwesens — die bislang noch nicht existiert — und zwar: Aufbau, Arbeitsweise und Gepflogenheit der zentralen Kanzlei Suleymans des Prächtigen bilden die Hauptfragestellungen dieser Arbeit.

— strenge Beschränkung auf ein wichtiges Gebiet der osmanischen Diplomatik: das Studium der Originalurkunden Suleymans des Prächtigen, nämlich der Sultansurkunden, die durch die Handfeste des Sultans *(tugra)* beglaubigt wurden. Deshalb wurden alle die auf Veranlassung des Sultans angefertigten aber nicht beglaubigten Schriftsstücke, ausgeschlossen.

Joseph Matuz hat anhand der Originalurkunden die spezifischen Charakteristika herausgearbeitet die, die echten Urkunden von den eventuellen Fälschungen unterscheiden. Die scharf geübte Textkritik stellt uns dar, welche Art von historisschen Begebenheiten einen Niederschlag in den Urkunden gefunden haben. Dazu wurde ein möglichst repräsentativer Ausschnitt aus den Urkunden Suleymans des Prächtigen ediert, der etwa 16 ganz verschiedene Stücke nach Adressat, Schriftduktus, Inhalt uws. beträgt. (S. 121—152).

Es handelt sich nicht nur um die Veröffentlichung (Text und Übersetzung) unbekannter Urkunden (7) die aus Başvekalet Arşivi, Ali Emiri Tasnefi stammen, sondern auch um die Edition jener Schriftstücke, die in verschiedenen Archivs- und Bibliothekskatalogen erwähnt sind. Dabei hatte der Verfasser auch die Gelegenheit manche irrige im Abrahamovicz *Katalog dokumentow tureckich* und H. Sohrweide bei Butzmann, *Die Blankenburger Handschriften*, enthaltene Datumsangaben, zu korrigieren.

Die ausführliche Darstellung des Kanzleiwesens, die aus drei unterscheidenden Teilen: Aufbau, Geschäftsgang und Urkundentypus besteht, bildet den Schwerpunkt dieser Arbeit.

Zu welcher Schlußfolgerungen führen aber Joseph Matuz Quellenforschungen? Man pflegte nämlich bislang das Bild, das uns von der osmanischen Staatskanzlei aus den späteren Zeiten, aus dem 18.Jh. bekannt ist, vor allem durch die Beschreibung Muradgea d'Ohsson, *Tableau genéral de l'Empire ottoman*, Bd. VII, und Joseph von Hammer-Purgstall, *Die osmanische Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, Bd. II. auf die Regierungszeit Sultan Suleymans des Prächtigen zurück zu projizieren. Das Entstehen und die Fortdauer solch eines irrtümlichen Bildes soll uns nicht wundern. Es steht in Zusammenhang mit der besonderen Machtentwicklung des osmanischen Reiches.

Das zentrale Kanzleiwesen während der Epoche Sultans Suleyman kann nicht losgelöst von dem geographisch ausgedehnten und stark zentralisierten Staat betrachtet werden. Der stabile Charakter des osmanischen Reiches spiegelt sich auch in dem einwandfreien Funktionieren des mit klaren Kompetenzen ausgestatteten Kanzleiwesens.

Joseph Matuz' Versuch aufgrund zeitgenössischer Quellen die Unterscheidungsmerkmale des Kanzleiwesens Suleymans gegenüber der früheren und späteren osmanischen Kanzlei herauszuarbeiten, ist erfolgreich. Tatsächlich verfügte der Sultan über eine starke zentrale Bürokratie, einen ausgedehnten Amtsapparat und insbesondere was für uns hier wichtig ist, über eine geordnete Beurkundungstelle. Die unternommenen Forschungen zeigen deutlich, daß das osmanische Kanzleiwesen bereits zur Zeit Suleymans seine höchste Entwicklungsstufe noch nicht erreicht hat. Deshalb korrigierte der Verfasser in wesentlichen Zügen das erwähnte, aus dem 18 Jh. stammende Bild.

Die Kanzlei konnte nicht aus drei Abteilungen *(qalem)* bestehen, denn es gab zur Zeit Suleymans noch kein festes Abteilungssystem. Das Wort *qalem* selbst in der Bedeutung von Amtsabteilung ist für diese Zeit nicht urkundlich belegt. Dazu kommt auch die Tatsache-daß die Diwansekretäre, keiner bestimmten Abteilung zugehörten, und lediglich hohen Würdentträgern zugeteilt waren. Die ausführliche Prüfung der großherrlichen Diwanstruktur ergib, die auch von uns mitgeteilte Schlußfolgerung. Da manche Amtspersonen (der *nišanği*, und die *defterdar)* dieser beratenden Institution angehörten und andere (der *re'isülküttab*, der *teżkereği*, die Sekretäre des *nišanği*, die *defterdar* und ihre Sekretäre) Bedienstete derselben Institution waren, geht man nicht fehl, wenn man gerade den Diwan funktionell als Kanzlei bezeichnet. Es handelt sich aber um eine Staatskanzlei und nicht um eine Hofkanzlei, denn die Kanzleigeschäfte waren ein inhärierender Bestandteil der Diwansaufgaben und keiner seiner Angehörigen oder Bediensteten war zur persönlichen Bedienung des Sultans bestimmt.

Aus den Angaben ersieht man, daß die Kanzleisekretäre ihr Amt kontinuierlich und hauptberuflich ausübten, ein Zeichen für die allgemeine Kanzleientwicklung.

Chronologisch bestimmt der Verfasser den von dem osmanischen Kanzleiwesen in seiner Entwicklung erreichten Höhepunkt um 1654, während der Regierungszeit Mehmeds IV. Damals erst verfügte der Großwesir, Derviš Mehmed Paša über eine persönliche Kanzlei.

In der fraglichen Zeit scheint die Gesamtheit des zentralen osmanischen Amtsapparats ziemlich kompliziert gewesen zu sein. Wir halten es für unsere Pflicht Joseph Matuz These die, die bedeutsame Neuerung Suleymans Kanzleiwesen betrifft, darzustellen. Es handelt sich um die Errichtung des Amtes des *re'isülküttab* (Oberhaupt der Diwansekretäre), eines Amtes, das in den späteren Jahrhunderten eine sehr große Bedeutung erlangte.

Während der Regierungszeit Suleymans wurde der *re'isülküttab* zum praktischen Leiter des Kanzleiwesens, Tatsache die in den zeitgenössischen Quellen *expresis verbis* nicht erwähnt ist, die sich aber aus seinen zu verrichtenden Funktionen ergibt. Das Amt wurde damals errichtet, da der *nišanği* Seydi Bey mit der Kodifizierungsarbeit des örtlichen Gewohnheitsrechts *(örf)* beauftragt wurde. Deshalb hatte er kaum genügend Zeit um sich mit den großherrlichen Befehlen in Einzelsachen zu befassen und beschränkte sich nur auf eine formelle Kontrolle anläßlich der Anbringung der großherrlichen Handfeste. Matuz bestreitet den von J. H. Danişmend und H. Inalcik aufgrund des sogenannten Gesetzbuch Mehmed des Eroberes vertretenen Standpunkt, daß das Amt des *re'isülküttab* bereits zur Zeit Mehmed II. bestanden hat. Dilgers *Untersuchungen zur Geschichte des osmanischen Hofzeremoniels im 15. u. 16. Jh.* haben schon 1967 dargelegt, daß dieses Gesetzbuch in seiner bekannten Form nicht oder nicht ganz aus der Zeit des Eroberers stammen kann. Der Verfasser hat ebenfalls 1972 in der Orientalischen Literaturzeitung veröffentlichten Arbeit (S. 235) erörtert, daß zur Zeit der Niederschrift, das bekannte Gesetzbuch als geltendes Recht betrachtet wurde. Die uns erhaltene Handschrift rührt von der bisher nicht aufgefundenen, aus dem 15.Jh. stammenden Form her. Sie wurde immer — sollten wir Matuz'Ausdruck benützen — up to date gebracht. Die nicht mehr zutreffenden Bestimmungen wurden durch diejenigen, die zur Zeit seiner Abfassung gerade in Kraft waren, ersetzt. Damit löse der Verfasser den Antagonismus, der durch die Erwähnung dieses Amtes in dem Gesetzbuch und diejene in dem Resmi Werk entsteht, auf.

Kehren wir aber zu der von Matuz angebotenen Verbesserung für das Gesamtbild Suleymans Kanzleiwesens zurück, und zwar zur tatsächlichen Stellung des *re'isülküttab*. Es kann nicht die Rede, für die erwähnte Zeit, von einer Gleichsetzung dieser Amtsperson weder mit einem europäischen Außenminister noch mit einem Kanzler sein, wie man es bisher aufgrund Muradgea d'Ohsson und Hammers Arbeiten zu tun pflegte. Auch die auswärtigen Angelegenheiten waren noch nicht sehr zahlreich und betrafen wenige Staaten.

Die Tatsache, daß die Kanzleigeschäfte sich der Obhut des Reichsrats immer mehr entzogen und unter der Leitung des *re'isülküttab* autonomer verrichtet wurden, entspricht einer späteren Epoche. Wenn auch solche Entwicklung gerade während der Regierungszeit Suleymans in Gang gesetzt wurde, wirkte sie sich auf diese Zeit noch nicht aus. Der *re'isülküttab* gehörte noch nicht zu den höchsten Würdenträgern des Reiches, hatte keinen Sitz im Diwan und war dem *nišanği* rangmäßig nachgestellt, dientslich aber unterstellt. Er hatte kaum die Möglichkeit auf die Politik des Reiches Einfluß zu nehmen. Andererseits waren die Mitglieder des Diwans voll und ganz in der Lage, die Kanzleigeschäfte zu kontrollieren. Entsprechend dieser niedrigeren Würde wird der re'isülküttab in keiner abendländischen Quelle geschweige denn mit dem Kanzler eines europäischen Staates gleichgesetzt.

Der nišanği erschien den Europäern zu Lebzeiten Suleymans mit dem Kanzler gleichwertig zu sein. Dies stand in Zusammenhang mit der Tatsache, daß er das wichtigste Amt im osmanischen Kanzleiwesen innehatte Welche Veränderungen entdeckt Joseph Matuz in seinem Aufgabenbereich während dieser Zeit? Unmittelbar war diese Amtsperson noch sehr wichtig wegen seiner Rolle im bürokratischen Apparat. Es scheint aber, daß seit dieser Zeit der nišanği keine großherrliche Schreiben mehr verfaßte.

Würden wir die innere Gliederung der Arbeit und die vom Verfasser ausgewählte Methode einschätzen, dann müßten wir an Hélène Michaud 1967 veröffentlichte Dissertation, *La grande Chancellerie et les écritures royales au seizième siècle (1515—1589)* denken. Es handelt sich nicht nur um ein ähnliches Thema und zwar um das französische Kanzleiwesen und die im Namen des Königs hergestellten Schriften, um dieselbe Epoche, sondern auch um dieselben Forschungsmittel und Methoden. Sie weichen von denjenen, die, die traditionelle Diplomatik benützt, ab, und entsprechen mehr einer aktuellen Orientierung der historischen Forschung. Man versucht die Bediensteten der französischen und osmanischen Kanzlei besser kennenzulernen und zwar sie in ihre zeitgenössische Gesellschaft zurückzustellen. Für solch eine Darstellung sollten auch verschieden andere Quellen benützt werden.

Würden wir einen inhaltlichen Vergleich der zwei Arbeiten anstellen, scheint uns Jospeh Matuz' Habilitationsschrift das von Hélène Michaud für das Studium der franzö-

sischen Kanzlei und deren Bediensteten angebotene Schema gefolgt zu haben. Dies gilt nicht nur für die Anordnung der Problematik, sondern auch für die innere Struktur mancher Teile. Der zweite Abschnitt über den Aufbau der osmanischen Kanzlei ist ganz ähnlich dem ersten Teil aus Michaud Dissertation. Es scheint uns von besonderer Wichtigkeit zu sein die Tatsache, daß zum Studium der osmanischen Institutionen eine neue Methode die von Soziologie ausgeht, angewendet wurde. So konnten z.B. die Hauptmerkmale und Unterschiede zu früheren und späteren Kanzleiwesen dargestellt werden. Am besten wurde die erwähnte Methode zur Untersuchung der Amtspersonen, die zur osmanischen Kanzlei betätigt waren, angewendet.

Wenn auch Matuz Michaud Prüfsteine für die Darstellung der Amtspersonen übernahm, ordnete er sie systematischer an, um ein vollständigeres Bild anzubieten. Die Prüfung der Amtspersonen und deren Tätigkeit soll nach folgendem Schema angestellt sein : Aufgabenbereich, Rang, Besoldung, Nebeneinkünfte, Bekleidung, kurze Lebensbeschreibungen und damit auch Listen dieser Bediensteten. Es ist hier nicht Ort und Stelle um auf Einzelheiten einzugehen. Wir möchten nur erwähnen, daß Matuz' Quellenforschungen für die Schilderung der Nebeneinkünfte dieser Kanzleibediensteten von besonderer Wichtigkeit für die wirtschaftlichen Aspekte der osmanischen Herrschaft über die Rumänischen Länder sind. Es handelt sich um verschiedene Angaben die, die am 24. März 1568 erlassene und in Mühimme Defterleri eingetragene Urkunde enthält, und die auch von I. H. Uzunçarşill in *Osmanli Devletinin Merkez ve Bahriye Teşkilâti* (S. 220) zitiert ist.

Die kurzen Lebensbeschreibungen wurden nach einem soziologischen Schema verfaßt, in dem Abstammung und Ausbildung die Hauptelemente sind. Auch die letzten Abschnitte aus Matuz Arbeit : ,,Geschäftsgang in der Kanzlei" und ,,Zu den Urkunden Suleymans des Prächtigen" sind dem zweiten Teil ,,Écritures royales" aus Michauds Dissertation ähnlich.

Das heißt aber nicht, daß Mätuz' Forschungen ihre Originalität verlieren. Heute verfügen wir, dank seiner Arbeit, über die systematische, der geschichtlichen Gegebenheit entsprechende Darstellung einer der wichtigsten Institutionen zu Lebzeiten Suleymans des Prächtigen dessen Regierung als Höhepunkt in der Geschichte des osmanischen Reiches betrachtet werden kann.

Cristina Rotman

BISTRA TVETKOVA, Хаидутсвото в българските земи през *XV—XVIII* век (La vie de *haïdouk* pendant les XV^e^—XVIII^e^ siècles dans les territoires bulgares). Sofia, 1971, 427 p.

C'est archiconnu que « la vie de haïdouk »* — *haïdutstvoto* —, une des formes de la lutte du peuple pour une vie libre, s'est fortement manifestée dans le pays bulgare asservi. Plus pesant était l'assujettissement, d'autant plus actif était le mouvement de résistance, de protestation et de libération. Il est facile à comprendre pourquoi dans les territoires bulgares et en général balkaniques — qui, pendant cinq siècles ont subi la domination ottomane et où l'assujettissement social se confondait avec l'assujettissement national — « la vie de haïdouk », sorte de « brigandage social », a pris d'énormes proportions.

Les ballades qui s'y rapportent — récitées ou chantées — et qui durant des siècles ont tenu en éveil la conscience des peuples, ont été assez longtemps la seule source, ou presque la seule, utilisée par les historiens bulgares et autres pour localiser les actions de ces défenseurs des opprimés, les « haïdouks ». D'autres sources cependant — dont la publication n'avait pas pour but exprès une meilleure connaissance du mouvement — se trouvaient néanmoins renfermées dans les témoignages des voyageurs étrangers ou dans les ordres du pouvoir central ou local enjoignant de poursuivre, d'arrêter et de mettre à mort ceux qui s'étaient soulevés contre l'autorité. Mais, comme on n'a jamais entrepris jusqu'à présent dans l'historiographie bulgare des recherches spéciales portant sur la découverte et la publication des documents ayant trait à la vie des « haïdouks », cette importante et permanente forme de résistance et de lutte des masses n'a pu être connue sous son jour le plus vrai et le plus complet.

---

* La notion « vie de haïdouk » n'ayant pas de correspondant exact en français, mais comportant en premier lieu l'idée d'une « justice sociale » que les « haïdouks » entendaient venger par des actions punitives contre les oppresseurs quels qu'ils fussent, — en tant que représentants d'un ordre social injuste — nous l'assimilerons dans le texte au terme français de « brigandage social » (n. trad.)

C'est à cette nécessité que répond le présent ouvrage de Bistra Tvetkova, bien connue dans les milieux compétents tout particulièrement par ses recherches sur la période de la domination ottomane en Bulgarie. L'ouvrage, d'ailleurs, ne pouvait qu'être entrepris par un turcologue de grande expérience et bon connaisseur de ladite période, puisqu'il se fonde sur la publication de sources et de recherches effectuées dans des archives, où presque tous les documents sont turcs. Mais un recueil de tous les documents se rapportant à la vie des « haïdouks » le long de quatre siècles, dépassait les forces d'un seul chercheur. Aussi, Bistra Tvetkova — qui a examiné de nombreux matériaux ottomans conservés non seulement dans la section orientale de la Bibliothèque Nationale de Sofia, mais aussi dans les dépôts d'archives de l'étranger (Paris, Vienne, etc.) — a-t-elle fait appel aussi à des traducteurs, notamment à ceux qui avaient collaboré à la publication des sources turques de la série bien connue, éditée par l'Académie des Sciences de Bulgarie, à savoir G. Gălăbov, N. Popov, B. Acikov, St. Andreev, M. Kalitzin et N. Mihailova. Bistra Tvetkova a également utilisé les matériaux publiés par d'autres historiens ou éditeurs de textes ottomans, tels que A. Matkovski et D. Šopova, qui ont publié des documents des archives de Skopjie et d'Istanbul se rapportant aux régions macédoniennes, I. Vazdraveli qui a publié en grec des documents des registres des cadis de Thessalonique (utilisés par Bistra Tvetkova dans les traductions de I. Kaludova), Ahmed Reffik et autres. En se servant de toutes ces sources, l'auteur du présent ouvrage a étendu ses recherches à des zones avoisinantes, dépassant les frontières de la Bulgarie actuelle. Sous cet aspect, l'étude présente de l'intérêt aussi pour l'historiographie roumaine, yougoslave, grecque, turque, etc. et le titre *La vie de haïdouk... dans les territoires balkaniques* y aurait été, de ce point de vue, plus approprié.

Outre des documents ottomans, le recueil de Bistra Tvetkova contient aussi des témoignages et des renseignements extraits de manuscrits, d'éditions — anciennes et nouvelles — — de relations de voyages, rédigées en différentes langues (latin, français, allemand, anglais et italien) et enfin certaines sources internes, c'est-à-dire des notes inscrites en marge de livres, d'extraits de chroniques et autres. Les matériaux sont publiés en ordre chronologique, avec des titres rédigés par l'auteur même dans le but d'y résumer le contenu. Notes explicatives et brefs commentaires accompagnent ces 292 documents.

L'ouvrage commence par une introduction, suivie par une ample étude du brigandage social (p. 15—72), où l'on évoque la vie du peuple bulgare sous la domination ottomane et sa lutte contre l'oppresseur menée par des bandes de « haïdouks ». L'auteur tire certaines conclusions qui méritent d'être relevées pour leur importance. Ainsi, bien que jusqu'à présent, à cause des informations à tous points sommaires dont disposèrent les historiens bulgares, on ait affirmé que l'activité des « haïdouks » s'est déployée le plus fortement au XVIII^e siècle, les renseignements concernant les siècles antérieurs demeurant parfaitement nébuleux, preuve est faite actuellement que le brigandage social avait constitué une forme du mouvement de résistance dès le XV^e siècle, en n'étant que la continuation du mouvement antiféodal de la période précédant la conquête ottomane. Durant les premières décennies du XV^e siècle, le brigandage social a somme toute été, en grande partie, un mouvement de libération. Cela ressort non seulement des ballades qui chantent les exploits des « haïdouks », mais aussi de certaines sources historiques proprement dites. Ainsi, dans un ouvrage ottoman, récemment publié par le professeur Halil Inalcik (il s'agit d'un récit des combats du Sultan Mourad), il est clairement indiqué qu'en 1445, lorsque Jean de Houniady traversa le Danube, il fut accueilli sur la route de Niš à Sofia par des bandes armées bulgares qu'il chargea de constituer l'avant-garde de son armée. Ces bandes ne pouvaient être que des « haïdouks » ou des, « voïnutzis » (ces derniers étant des *raïas* chrétiens chargés de défendre les régions de frontière et comme tels autorisés à porter des armes ; on sait par ailleurs que souvent les « voïnutzis » renonçaient à leur charge et prenaient le maquis).

Au cours des siècles, le brigandage social dont la force était l'appui inconditionnel des masses, a pris de l'ampleur et a constitué sans interruption un véritable front intérieur contre la domination ottomane. Il ne s'agissait pas seulement d'actions spontanées de vengeance, mais aussi, parfois, à certains moments de l'histoire, d'une activité prenant l'aspect d'une véritable lutte de libération du peuple. Le mouvement n'a d'ailleurs pas été propre au seul peuple bulgare, mais à toutes les autres populations balkaniques, assujetties elles aussi à la Porte, et même s'était-il étendu jusqu'aux paysans turcs soumis à l'exploitation féodale. De la sorte, qu'ils fussent Bulgares, Serbes, Uskoks, Klevdes, ou autres, une solidarité de lutte existait entre tous ces « haïdouks », c'est-à-dire entre tous ceux qui s'élevaient contre la domination ottomane.

Les documents dénotent également que l'activité des « haïdouks » ne s'est pas déployée avec la même intensité et permanence sur tout le territoire de la Bulgarie ; certaines zones en effet — les régions traversées par quelques-unes des grandes voies de communication (comme

la Via Egnatia, la Via Militaris, etc.) ou celles qui étaient constamment soumises aux incursions des armées ottomanes — ne présentaient pour les « haïdouks » que des conditions de lutte défavorables. Aussi bien, pour ces raisons ou pour d'autres, locales, ou encore à cause des différenciations du régime ottoman, le brigandage social s'est manifesté avec un plus d'intensité dans le Nord-Ouest et le Sud-Ouest de la Bulgarie, ainsi que tout la long de la vallée du Danube, sans toutefois manquer dans aucune des régions du territoire bulgare. Parmi les raisons que nous venons d'appeler locales, il faut entendre aussi les moyens de défense dont disposaient les « haïdouks », les possibilités qu'ils avaient d'échapper aux formations militaires lancées à leur poursuite. Plus d'une fois se réfugiaient-ils au-delà du Danube, chez les habitants du pays voisin et même — fait encore plus significatif — auprès des autorités. On sait, par exemple, qu'un ordre envoyé par le Grand Vizir au prince régnant Constantin Brancovan en décembre 1690 concernait plusieurs « haïdouks », parmi lesquels certains venus de Valachie (entre autres un nommé *Dumitru Vlahul)*, qui avaient provoqué un soulèvement dans la zone de Vidin. Des formations militaires turques les avaient poursuivis, mais ils réussirent à s'échapper en franchissant le Danube, en Valachie, où ils trouvèrent refuge auprès d'un certain *Dumitrachko* — capitaine — dans le village de Bistretz, ainsi que chez d'autres habitants du pays. Le Grand Vizir demandait au prince que ces « haïdouks » lui soient livrés, ce qui — d'après des documents ultérieurs — semble n'avoir jamais été fait. En effet, dans un autre ordre de décembre 1714, il est précisé que « depuis quelques années, tous les printemps, les „haïdouks" passent le Danube en grandes bandes » et, après avoir opéré dans les zones de Rakhova, Lovetch, Pleven, retournent en Valachie, « à l'automne, vers la Saint-Démètre ». Cette fois, l'ordre se rapportait au haïdouk *Papazoglou* (« le fils du pope ») qui, après avoir exercé son activité dans la région de Sliven, par conséquent au Sud-Est de la Bulgarie, dans les Balkans, s'est fait poursuivre jusqu'aux bords du Danube, près du port Rakhova où d'autres dix-sept « haïdouks » l'attendaient avec des barques ; ensemble, franchirent-ils le fleuve, en se réfugiant en Valachie ; la formation militaire turque les poursuivit aussi au-delà du Danube et un combat eut même lieu ; à la nuit tombante, les « haïdouks » réussirent à disparaître. Immédiatement après, le commandant de la ville de Craïova reçut l'ordre d'aller au-devant d'eux, ce qu'il fit d'ailleurs en attrapant deux ; mais, lorsque l'officier turc demanda qu'ils lui soient remis, les autorités roumaines refusèrent de le faire. Le Vizir demanda alors au prince régnant d'arrêter *Papazoglou* et sa bande de « haïdouks » et de les envoyer à Istanbul sous forte garde.

Ces exemples — et ce ne sont pas les seuls — suffisent pour nous faire comprendre l'appui que les « haïdouks » opérant en Bulgarie trouvaient au Nord du Danube. Aussi bien, nous limiterons-nous à ceux-là, en insistant une fois de plus sur les intéressantes données que les historiens roumains, serbes, grecs, turcs, peuvent trouver dans le recueil de documents élaboré par Bistra Tvetkova.

En ce qui concerne la manière dont ces documents sont publiés, nous avons à faire certaines observations. Sans doute est-il toujours souhaitable que les documents soient publiés dans la langue originale et pas seulement en traduction. Mais, on ne saurait l'exiger de la part d'un simple chercheur. Par contre, la compétence des traducteurs employés à l'élaboration du recueil est notoire et l'auteur a scrupuleusement vérifié tous les textes ; de même, dans le cas des traductions publiées par des chercheurs étrangers et que l'auteur a utilisées, la vérification des textes a été faite à l'aide des photocopies des originaux et les erreurs de traduction, de transcription ou d'identification des noms propres ont également été rectifiées. Nous nous en sommes personnellement convaincus en comparant les traductions faites par Pancio Dorev (dans les *Documents de l'Histoire bulgare*, III^{e} vol., 1940) et celles de Bistra Tvetkova, d'après les textes des deux documents qui attestent les rapports des « haïdouks » avec la Valachie (l'exemple ci-dessus pour témoigner de l'intérêt de l'ouvrage).

Enfin, à la place des titres — par ailleurs fort bien choisis — ou, plutôt, en complètement de ces titres, aurions nous peut-être préféré un bref résumé du document en question ou de l'extrait respectif, apportant dès le début des renseignements sur l'émetteur et le destinataire de l'acte. Pareillement, un index des personnes, à côté de celui des toponymes et de la liste explicative des termes turcs, aurait-il été bienvenu.

Pour conclure, nous relèverons une fois encore le grand mérite de l'ouvrage de Bistra Tvetkova, résultat d'une impressionnante quantité de travail, en même temps que preuve évidente de la connaissance de nombreuses langues anciennes et nouvelles et d'une grande compétence en la matière. Il convient de mentionner également les nombreuses planches jointes à l'ouvrage (reproductions de documents, estampes et illustrations, parmi lesquelles le portrait de Michel-le-Brave), les cartes qui indiquent les zones dans lesquelles opéraient les « haïdouks » aux XVI^{e}—XVIII^{e} siècles, enfin, les bonnes conditions techniques dans les-

quelles se présente l'ouvrage. C'est là une précieuse contribution que Bistra Tvetkova a apportée non seulement à l'historiographie bulgare, mais aussi à la connaissance de la « vie de haïdouk » dans le Sud-Est de l'Europe.

C. N. Velichi

TACHE PAPAHAGI, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic.* Dictionnaire général et étymologique du dialecte aroumain (macédo-roumain). Deuxième édition augmentée. București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1974, 1435 pp., 64 photos, 1 esquisse, 1 note, 1 carte, épilogue.

La présente édition de cet ouvrage s'est enrichie de presque 200 pages par rapport à la première. Son introduction, plus ample, dépasse un peu le double des pages de la première édition (92 au lieu de 42) ; le texte en est augmenté de plus de cent pages (1211 au lieu de 1102), quant au nombre des photos, lui aussi atteint presque son double (64 au lieu de 36). D'autre part, en améliorant son texte et corrigeant les erreurs, l'auteur donne maintenant une édition définitive, susceptible de fournir plusieurs conclusions d'ordre général.

Au point de vue géographique, le dialecte aroumain tient une position centrale dans l'espace sud-danubien. Par ailleurs, la richesse de son lexique ne peut qu'attirer l'attention des spécialistes des langues parlées dans cette partie du continent. En effet, il a conservé un fonds latin d'importance primordiale pour l'histoire de la langue roumaine. Au cours d'une évolution millénaire, il a assimilé quantité d'éléments byzantins et néohelléniques aptes à éclairer d'un jour nouveau les recherches dans ces domaines. Une longue cohabitation avec l'albanais devait conduire à un échange de termes spécifiques fournissant aux albanologues des ressources d'une grande utilité pour leurs études. Il s'est établi aussi un courant dans les deux sens d'emprunts linguistiques avec les Slaves du Sud, d'où une série de mots, syntagmes, expressions que l'histoire de leur langue ne saurait négliger aucunement. Enfin, le grand nombre des expressions et mots turcs entrés dans l'aroumain tiennent un rôle chaque fois qu'il s'agit de se rendre compte de l'influence turque dans le Sud-Est de l'Europe. Ici, la romanisation s'est développée à partir de cinq foyers principaux : 1) la côte dalmate, où est née cette langue dalmate qui devait disparaître vers la fin du XIX^e siècle ; 2) la Macédoine, occidentale et centrale, où une forte influence latine a persisté dans l'albanais ; 3) l'Istrie et la Pannonie, dont la toponymie a gardé des traces romaines ; 4) la Dacie et la Mésie, berceau de la langue roumaine ; 5) l'Empire byzantin, qui a hérité d'un grand nombre d'éléments lexicaux de la culture romaine, les valorisant et les véhiculant partiellement chez les peuples du Sud-Est de l'Europe, tout en les communiquant aussi, mais dans une moindre mesure, à la langue néo-grecque.

Les bergers et les charroyeurs aroumains ont hérité du fonds latin propre au parler daco-mésique, tout en puisant aussi dans le trésor conservé par la culture byzantine. De même qu'aux époques plus proches de nous, les Aroumains étaient par le passé aussi des intermédiaires entre gens de cultures diverses, c'est-à-dire des éléments de convergence dans le Sud-Est de l'Europe. C'est un fait avéré que le dialecte aroumain est archaïque et plus conservateur que le daco-roumain. Il a conservé bon nombre de phonétismes, de formes, de syntagmes ou mots absents ou disparus du daco-roumain. Aussi, est-ce la raison qui fait du dialecte aroumain le chaînon indispensable de la série de faits constituant l'ensemble de la latinité bas-danubienne sur laquelle repose la langue roumaine. N'importe quel traité d'histoire de la langue roumaine doit tenir compte de l'existence du dialecte aroumain. Ceci fait du présent dictionnaire un ouvrage fondamental pour tout spécialiste dans le latin oriental et dans la langue roumaine.

Le dialecte aroumain revêt aussi une importance toute particulière pour la connaissance de la culture byzantine et pour l'étude de la langue grecque, depuis la société féodale et la renaissance à nos jours. On sait que l'Empire byzantin a hérité et poursuivi le développement de la culture antique gréco-romaine, qu'il a transmise non seulement aux Grecs de l'époque moderne, mais aussi à d'autres peuples du Sud-Est de l'Europe. La littérature byzantine comporte plus de trois mille termes d'origine latine, qui ont circulé surtout dans les couches populaires et ont survécu en partie dans le néo-grec ou bien ont passé dans les langues des peuples voisins. Par la position au cœur même de l'Empire byzantin, les Vlaques se sont imprégnés d'éléments de culture byzantine, qu'ils ont conservés jusqu'à l'heure actuelle. La catégorie la plus nombreuse de ces éléments est celle formant la terminologie militaire : *ἀγωνίζομαι — aγunisescu* « je me hâte », *ἀγγαρεία — angărie* « corvée », *ῥόγα — arugă* « salaire,

appointement fixe, paie », ὑποζωνάριον — *buzunar* « poche », κάγγελον — *cangil* « grille, grillage », κάπα — *capă* « manteau à capuchon » (qui ne dérive pas de l'italien *cappa*, comme l'auteur le pense), κάστρον — *castru*, « forteresse, citadelle », καμηλάρης — *cămilar* « chamelier », καμήλα — *cămilă* « chamelle », κανίστρον — *cănistră* « corbeille », κατεπάνω > καπετάνω — *căpidan* « capitaine, chef » (qui ne dérive pas de l'italien *capitano*), καπούλια — *căpul'e* « croupe », κατινάρι — *cătinar* « serrure », κατῆνα — *cătină* « chaîne » (qui ne dérive pas de l'italien *catena*), καβάλα — *căvală* « cheval de selle » (sans l'intermédiaire de l'italien), καβαλάρης — — *căvalar* « cavalier » (hérité par les Byzantins du latin et non de l'italien), κοντάρι — *condar* « lance », δισάκκι — « bissac », φλάμουρον — *flamură* « étendard », φουρκίζω — *furkisescu* « je fais rager » (du latin *furca*), φρίκη — *frică* « effroi », φουσάτον — *fusate* « fossé », « tranchée » (il ne provient pas de l'italien *fossato*), γοῦνα — *gună* « manteau » (cf. l'albanais *gunë*), μανδάτον — *măndată* « information, commission » (ne provient pas de l'italien *mandato*), μάνδρα — — *mandră* « bercail, parc à moutons » (ne provient pas de l'italien *mandra*; cf. aussi l'albanais *mandrë*, d'origine byzantine), μουλάρι — *mulare* « mule », παλοῦκι — *păluc* « pieu », πέτσα — — *peață* « pelure, pellicule », πριμηκήριος — *primikir* « chef », ποῦγγα — *pungă* « bourse, poche », ῥήγας — *rigă* « roi », σάγισμα — *sazmă* « couverture de cheval », σαγίττα — *săită* « flèche », σκῆπτρον — *skiptru* « sceptre », σταῦλος — *staulă* « écurie, étable », στόλος — *stol* « flotte », σοῦδα — *sudă* « fossé, tranchée », τάγιστρον — *tastru* « sac, panetière », τέντα — *tendă* « tapis, couverture, tente », ταγάριον — *tăgare* « sac, boisseau », τηγάνη — *tigane* « poêle à frire », βάρκα — *varcă* « barque » (il ne provient pas de l'italien *barca*), βίγλα — *viglă* « vigie, vedette », ζάβα — *zavă* « agrafe faite de fil de fer ».

Une autre catégorie importante est celle donnée par la terminologie des métiers et du commerce : ἀρραβῶνα — *arăvoană* « arrhes », ἄσπρον — *aspru* « aspre » (= monnaie), καμάρα — — *cămară* « chambre, voûte », κανάτα — *cănată* « cruche », κουμμέρκι — *cumerke* « douane », κοῦπα — *cupă* « verre, coupe », εὐθηνός — *eftin* « à bon marché » φάβα — *favă* « fève », φακιόλι — *fakiole* « fichu mince dont les jeunes filles couvrent leurs cheveux tombant en tresses dans le dos », φελί — *filie* « tranche, morceau », φοῦντα — *fundă* « houppe, aigrette », εἰκοσάρι — — *icusar* « pièce de vingt centimes », κελλάρι — *kilar* « cellier, cave », πίσσα — *kisă* « poix, goudron », ἔλειψα — *lipsescu* « je manque, je suis absent », λίτρα — *litră* « livre », λουκάνικον — — *lucancu* « saucisse », μαργαριτάριον — *mărgăritar* « perle », μετάξι — *mătase* « soie », ἀπαλαρέα — *pălărie* « cadeau de noce pour la nouvelle mariée » (voir mon étude *Zum Begriff « Hut » in den südost-europäischen Sprachen*, dans *Serta Slavica in memoriam Aloisii Schmaus*, Munich, 1971, pp. 499—503), ἐπανωβράκα — *pănăvrăki* « braies, drauses », ὑπέρπυρον — *porpiră* « riche vêtement en fils d'or », πιπέρι — *piper* « poivre », πήτα — *pită* « galette, tarte », ἐπρόκοψα — *prucopsescu* « je fais fortune ».

La troisième catégorie importante de mots byzantins s'est conservée grâce à l'activité ecclésiastique. Quelques-uns ont dû probablement être véhiculés par le slavon : ἄζυμος — — *adzimă* « azyme », ἀφορίζω — *afurisescu* « j'excommunie », ἀμήν — *amin* « amen », ἀνάθημα — *anaθimă* « anathème », ἄγγελος — *angil* « ange », κανών — *canonă* « canon », « règle », καμηλαῦκι — *cămilafke* « chapeau de prêtre », κτήτωρ — *clitur* « fondateur », γενάρης — *γinar* « janvier », εἰκόνα — *icoană* « image sainte », κοιμητήριον — *kimitir* « cimetière », μοναστήρι — — *monastir* « monastère », μύρον — *mir* « le saint chrême », μεσάλλι — *misale* « aumône », νοῦνος — *nun* « parrain », πεντηκοστάρι — *pendicustar* « pantécostaire », ῥάσα — *rasă* « soutane de prêtre », σαραντάρι — *sărindar* « requiem, prière faite pour un mort quarante jours après son décès », etc.

Les éléments néo-grecs entrés dans le dialecte aroumain sont très nombreux. Ils sont dignes de l'étude des néo-hellénistes, qui y trouveront à tirer des conclusions d'ordre général ; ces conclusions peuvent indiquer quelle partie du lexique est plus facilement accessible à l'emprunt fait par une population bilingue, quels mots sont plus recherchés et jouissent d'une plus grande vogue, dans quelle mesure un dialecte adopte-t-il des formes, des sons, des syntagmes et des constructions syntactiques de la langue dominante. Par conséquent, l'étude approfondie du dialecte aroumain par les néo-hellénistes est non seulement recommandable, mais nécessaire même pour la bonne connaissance des dialectes grecs de l'Epire, la Macédoine et autres régions de la Grèce, qui sont redevables de maints éléments lexicaux à l'aroumain.

Rien de surprenant dans la présence dans le dialecte aroumain d'un nombre important d'éléments albanais : la coexistence des siècles durant des Albanais et des Aroumains, bergers et agriculteurs notamment dans le Sud de l'Albanie actuelle, est un fait connu. Quelques-uns de ces éléments sont très anciens, ils apparaissent aussi dans la langue roumaine courante : *bucuril'e* « joie », en daco-roumain *bucurie*, en albanais *bukuri*; *gălbadză* « clarvelée, douve du foie », daco-roumain *gălbează*, albanais *gëlbazë* ; *giușu* « aïeul, vieux », daco-roumain *ghiuj*, albanais *gjush*; *keafă* « nuque », daco-roumain *ceafă*, albanais *qafë* ; *șui* « qui n'à pas de

cornes », daco-roumain *şut*, albanais *shut*. Mais la majeure partie de ces éléments manque du daco-roumain, autrement dit, il s'agit de mots plus récents, adoptés à la suite de la longue cohabitation entre Albanais et Aroumains, en Albanie même ou dans les régions avoisinantes. Quelques-uns de ces éléments sont entrés également dans les langues grecque, bulgare, serbo-croate. Leur étude comparée est susceptible de jeter un certain jour sur les relations de ces peuples au centre de la péninsule Balkanique, sans parler de l'utilité qu'elle pourrait présenter pour l'histoire de la langue albanaise.

En ce qui concerne les éléments slaves, leur origine est vieux-slave, bulgare, serbo-croate ou russe. On en retrouve bon nombre d'entre eux dans le daco-roumain. Une étude spécialement consacrée aux éléments slaves relevés dans l'aroumain serait utile surtout pour l'établissement d'une chronologie relative et pour déterminer jusqu'à quel point les rapports linguistiques des Aroumains et des Slaves sont différents des rapports entre Daco-Roumains et Slaves. Comme de juste, vu le voisinage géographique, les éléments d'origine bulgare dépasseront en nombre ceux d'origine serbo-croate, d'autant plus que par le passé les Aroumains entretenaient des liens plus suivis avec le territoire bulgare qu'avec le territoire serbo-croate.

Les mots turcs ont pénétré en roumain notamment au cours des XVII^e—XVIII^e siècles dans les domaines régis par l'administration publique, le commerce et l'industrie manufacturière. Ils ont été remplacés par la terminologie moderne dans la plupart des cas et ce qu'il en reste est en bonne voie de disparition. Par contre, dans le dialecte aroumain ces emprunts faits au turc revêtent un caractère populaire, ce qui les rend viables de nos jours encore. Or, le présent dictionnaire peut rendre service aux turcologues en les aidant à délimiter l'aire de diffusion de ces emprunts, l'ancienneté et le sens de certains termes de large usage à l'époque de la domination ottomane dans le Sud-Est de l'Europe. Ils montrent avec plus de précision les artères commerciales, les centres manufacturiers dont l'importance débordait les limites de l'Empire.

A retenir aussi le fait que les Vlaques balkaniques entretenaient des liens plus étroits et plus variés avec la Méditerranée que leurs frères nord-danubiens. De là le nombre plus important dans le dialecte aroumain que dans la langue roumaine des mots d'origine italienne et espagnole.

Enfin, pour quantité de mots du dialecte aroumain, on ne peut établir leur étymon en toute certitude. Il est fort probable que quelques-uns proviennent du fonds autochtone préromain et que quelques autres soient le fruit de l'influence exercée par les peuples en migration qui n'ont pas laissé des traces écrites. Vu les circonstances qui ont présidé à l'éclosion et au développement des peuples sud-est européens, situés à un carrefour des divers courants culturels et compte tenu de la disparition de certaines langues avec le temps, il est difficile de préciser avec certitude l'origine de tous les mots qui ont cours de nos jours encore.

Pour finir, voici quelques compléments à ajouter à l'élément latin : *ambidui (Thes l. lat.* I, 1863—1866) ; *ambeduae quidam subtiles videntur stellae* (*In Schol. Arat.* p. 296, 8 ; *ardère (Thes. l. lat.* II, 482, 35—37) ; *berbecarius (les gloses de Reichenau* 168 F) ; *capraricia* « étable à chèvres » *(Capitulare de villis* 23, *Chronicon Forfenze* I, p. 195, 13 et 2503) ; *deramare = succidere (Thes. l. lat.* V, 626) ; *desertare = deserere* Apon. 7, p. 136 : *hortus paradisi, qui desertatus fuerat per primum Adam* (sec. VI) ; *doa, doas* (CIL. V, 8768 ; 8776 ; *Thes. l. lat.* V, 2241) ; *nastula* « fibula quae restringit pallium circa colum », *Lex Alamannorum* 3, 4 *(Mon. Germ. Hist., Leges* III, 38, 25) ; *nepota* (CIL. III, 3173) ; *sambata (Corpus papyrorum Latinarum* éd. R. Cavenaille, Wiesbaden, 1958, p. 256, II^e siècle, Egypte) ; *vaccarius = bubulcus (Cod. Tosc.* a. 722, 465, 19 ; *Ann. Cam.* a. 867, 21, 48, cf. « Archivum Latinitatis Medii Aevi », XXXIV, 1964, p. 43).

H. Mihăescu

ELIZABETH CLOSE, *The Development of Modern Romanian. Linguistic Theory and Practice in Muntenia (1821—1838)*, Oxford, University Press, 1974, 316 p.

Ce qu'on appelle « la langue littéraire » est loin de représenter un concept de la linguistique de date récente. Mais, dès le début, ce concept fit naître de longues controverses et l'acception que lui donne la science roumaine moderne appartient seulement à la cinquième décennie de notre siècle. Se situant à la frontière de la linguistique et de la philologie, de l'histoire et de la critique littéraire, l'étude de la langue littéraire a emprunté les méthodes d'investigation de ces disciplines. Les recherches la concernant étaient rattachées soit à l'un,

soit à l'autre de ces domaines, parce que leur prémisse, la définition du concept n'était pas unitaire. Pour commencer, la sphère de cette notion était trop étroite, la langue littéraire désignant uniquement le parler réservé aux belles lettres. Par la suite, les spécialistes englobèrent dans leurs recherches également l'étude de la terminologie scientifique, celle des différents styles de la langue nationale, le langage administratif et celui de la publicité, s'attachant aussi à examiner la manière dont les personnes cultivées ont contribué et contribuent toujours à la création et à la diffusion des « normes » du langage usuel.

Un autre aspect de la question est celui en rapport avec la définition d'une période où l'on peut effectivement parler d'une langue littéraire. Plusieurs écoles se sont ébauchées en ce sens dans la linguistique roumaine, suivant le point de vue plaidé par leurs promoteurs. Ion Bianu et Ovid Densusianu ont été d'avis que les assises de la langue littéraire roumaine sont constituées par les textes de Coresi, qui ont établi des normes reprises ensuite dans l'ensemble du pays. Pour Al. Philippide et Garabet Ibrăileanu — celui-ci influencé par celui-là — la langue littéraire roumaine tire ses origines des textes transylvains, fonds qui devait s'enrichir ultérieurement par les contributions incessantes de toutes les provinces roumaines. Selon nous, le point de vue de Philippide a le mérite de tenir compte du facteur historique de l'évolution de la langue, alors que les autres théories portent surtout sur la diffusion territoriale des phénomènes linguistiques. La primauté chronologique des contributions transylvaines et valaques a eu pour pendant — toujours suivant Philippide—l'apport particulièrement précieux de la contribution moldave à la genèse de la langue littéraire. Enfin, partant des faits de langue enregistrés par *l'Atlas linguistique roumain* et invoquant à l'appui des arguments inédits, Emil Petrovici s'est prononcé lui aussi en faveur de la « koiné », qui se trouve à la base de la langue roumaine littéraire.

En proposant une définition complexe du concept de « langue littéraire », Iorgu Iordan devait contribuer grandement à l'étude multilatérale de l'origine et des caractères spécifiques de la langue littéraire. La langue littéraire est — suivant l'éminent savant — l'aspect le plus soigné de la langue parlée par la totalité du peuple, également employée par écrit dans tous les domaines d'activité et dans toute communication orale[1].

De nombreuses contributions et monographies parues au cours du dernier quart de siècle ont fait faire des progrès notables à la recherche de ce domaine. Citons parmi les études les plus importantes celles de G. Ivănescu, G. Istrate, N. A. Ursu, D. Macrea, B. Cazacu. La synthèse de Al. Rosetti, Boris Cazacu et Liviu Onu, *Istoria limbii române literare* (I, Depuis les origines jusqu'au commencement du XIXe siècle, Bucarest, 1959 Ière édition, 1971 IIe édition) retrace l'évolution des normes, le développement du vocabulaire, les moyens d'expression de la langue roumaine littéraire depuis sa genèse jusqu'à l'aube des temps modernes (la troisième décennie du XIXe siècle). Cette dernière époque de sa formation a été approfondie par les spécialistes qui ont réuni leurs études dans les trois volumes intitulés *Contribuţii la istoria limbii literare în secolul al XIX-lea* (Bucureşti, I/1956, II/1958, III/1962), ainsi que par l'équipe qui, sous la direction de Tudor Vianu, a rédigé *Dicţionarul limbii poetice a lui M. Eminescu* et par bon nombre d'autres chercheurs.

Une contribution remarquable dans ce domaine est l'ouvrage d'Elizabeth Close sur le *Développement du Roumain Moderne*, présenté en 1970 comme thèse de doctorat pour le titre de Ph. D.[2] L'auteur s'est attachée à l'examen d'un intervalle de temps relativement bref (1821—1838). Elle a étudié les courants d'idées sur la langue littéraire dans cet intervalle, ainsi que l'écho de ces idées dans l'œuvre de sept écrivains valaques. Sa motivation pour un tel choix est la suivante : « As Muntenian linguistic theory and practice in the early nineteenth century was destined to form the basis of modern litterary Rumanian it is even more important for an understanding of the evolution of the language than either Moldavian or Transylvanian theory and writing » (p. 1). En ce qui concerne le laps de temps choisi, l'auteur

---

[1] I. Iordan, *Limba literară. Privire generală*, dans « Limba română », III, (1954), 6, p. 53. L'auteur mentionne la définition de A. V. Isačenko, acceptée par A. Auty, qui comporte les mêmes éléments : «1) It is 'polyvalent', i.e. it can be utilized in all spheres of national life; 2) it is governed by norms; 3) its use is obligatory for all members of the particular national community, to the exclusion of dialectal variants; 4) it is stylistically differentiated »; *Some Thoughts on the History of Literary Languages*, dans « Cercetări de lingvistică », III (1958), suppl. *Mélanges linguistiques offerts à Emil Petrovici*, p. 46, ap. E. Close, *The Development...*, p. 31.

[2] Dans sa préface, l'auteur exprime sa gratitude pour le concours que lui ont donné les professeurs F.J. Barnett du Trinity College d'Oxford; Stephen Ullmann de l'Université d'Oxford, E. D. Tappe de London School of Slavonic and East European Studies; I.S. Lauris de Flinders University de South-Australia et Boris Cazacu de l'Université de Bucarest.

s'explique également « the limits chosen, 1821 and 1838, are to some extent arbitrary, and will not be strictely respected. The two decades concerned mark the beginning of the change in Muntenia from a Greek-based culture to one based primarely on Latin and Romance. The year 1821 has been chosen as the terminus a quo because that was the year when Greek hegemony in government and education came to an end in Wallachia and Moldavia... The year 1838 was chosen in order to include the last works written under the influence of the litterary society to which the writers under discussion belonged, notably theoretical works by Eliade Rădulescu which brought the first phase of his career to a close » (p. 2).

L'examen de la conjoncture historique, politique et économique, et surtout l'examen des implications culturelles susceptibles d'expliquer le développement du processus génétique de la langue roumaine littéraire des années respectives a été réalisé par l'auteur parallèlement à l'analyse complexe des influences qui y ont joué un rôle. Dans le premier chapitre de son étude, consacré aux influences étrangères dans les domaines social et culturel dans l'intervalle 1780—1838, sont examinées à tour de rôle les influences turques et grecques (p. 13—15), italiennes (p. 15—20), russes (p. 20—23), françaises (p. 23—30) dans un ordre dicté par des raisons chronologiques. Il s'agit des langues avec lesquelles le roumain a eu des contacts ou qui, pour telle ou telle raison, lui ont fourni certaines terminologies. Le deuxième chapitre de cette thèse traite des concepts linguistiques et de la terminologie (p. 31—36), avec quelques précisions méthodologiques relatives à l'acception que l'auteur donne aux termes : « neologism, loanwords, borrowed words, semantic loan, loan-translation ». Ce chapitre pose les prémisses du troisième chapitre, où l'auteur s'occupe des néologismes dans la langue roumaine (1821—1838), en procédant à quelques remarques d'ordre général. Selon elle, les critères désignant un terme comme un « loan-word » sont tout d'abord formels ; de tels mots sont généralement reconnaissables d'après leur forme parce que « they had not been completely assimilated to the native stock... Some loans are glossed by a native Romanian near-synonym or explained in a footnote, and a few are written in the Roman alphabet : both procedures indicate that the word is a very recent addition to the writer's vocabulary » (p. 37). L'auteur tient aussi compte du fait que la langue roumaine du début du XIX^e siècle a connu le phénomène des « emprunts renouvelés » ; elle relève les situations où « the words borrowed for the first time in the early nineteenth century, but used frequently in the period immediately following their introduction were not necessarily regarded as loanwords by writers of the 182Os and 183Os who had seen them many times in the works of their older contemporaries and immediate predecessors » (p. 38). Du reste, l'auteur ne vise pas à une comparaison des emprunts susmentionnés avec ceux de l'intervalle 1780—1821. En procédant à l'étude des termes « employés » par les auteurs sélectionnés, l'ouvrage ne se propose pas de préciser leur première attestation dans la langue roumaine. Et l'auteur explique sa réserve à ce sujet : « since there are as yet no adequate historical dictionaries of Romanian no attempt will be made to establish first attestations of neologisms : this must wait until all the texts of the eighteenth and early nineteenth centuries have been studied » (loc. cit.).

Le mérite d'E.C. est d'avoir considéré l'activité des sept écrivains analysés — Ion Eliade-Rădulescu (p. 47—132), Barbu Paris Mumuleanu (135—159), Iancu Văcărescu (p. 161—176), Constantin Aristia (p. 178 — 196), Grigore Alexandrescu (p. 198 — 206), Cezar Bolliac (p. 206—211) et Constantin Faca (p. 213—218)—comme exprimant « a common aim and (...) about achieving it in essentially the same way » (p. 235). Elle examine l'activité de chaque écrivain et sa part de contribution au développement de la langue roumaine littéraire dans des paragraphes sous-titrés : « Linguistic theory ; The language of... works — the sources and distribution of loan-words ; The treatment of loan-words, alternatives to loan-words. » Son étude est fondée sur la statistique : 15 tableaux montrent le pourcentage des mots empruntés par l'auteur respectif de telle ou telle langue, ainsi que le rapport de la somme des néologismes employés dans tel écrit et ceux de tel autre écrit, la totalité de ces emprunts considérée sous un angle chronologique et rapportée à la langue qui a fourni l'ouvrage traduit ou adapté. L'auteur a dépouillé 46 « sources primaires » des termes empruntés qui ont été confrontés ensuite avec les attestations notées par les dictionnaires usuels.

Ayant procédé nous-mêmes à la même opération par sondage, nous avons pu constater que par rapport aux premières attestations d'une série de termes signalées par le *Dictionnaire de la langue roumaine* (Bucarest, 1962 sq.), l'étude d'Elisabeth Close indique des attestations de beaucoup antérieures, pour les termes : *maşinărie* (« appareil, engrenage »), *mănţăluţă* (« petit manteau »), *medita* (« méditer »), *misterios* (« mystérieux »), *naiv* (« naïf »), *nativ* (« natif) *naţionalitate* (« nationalité »), *neglije* (« négligé »), *nundine* (« foire hebdomadaire »), *olimbian* (« olympien »), *oral*, *ordinal*, *orientalism*, *oropsit* (« opprimé, persécuté, malheureux »), *parolist* (« homme à tenir sa parole »), etc. Une série d'autres termes d'origine étrangère ont circulé à l'époque sans être enregistrés par la suite dans les dictionnaires de la langue roumaine, tels : *masche* (« masques »), *măsecean*(« cheek-piece ») *măsea*, *mesinicesc* (« messianique »), *mimici*

(« mimer »), *nubian* (« nubien »), *pantomimici* (« pantomimes »), *parble* (« parbleu »), *parodiator* (« auteur de parodies »). Enfin, une autre catégorie examinée est celle des calques sémantiques, qui sans s'être imposés dans la langue ne constituent pas moins des attestations historiques dignes d'être prises en considération : *monezit* « minted » ≠ allem. gemünzt ; *netimpos* « untimely » ≠ it. intempestivo ; *nevoit* « reluctant » ≠ allem. unwillig, et ainsi de suite.

Toutes les formes discutées par E.C. sont réunies dans un index final, mentionnant les sources dont elles sont tirées et relevant les mots qui ne figurent pas dans le DLR. L'ouvrage s'achève avec une bibliographie à peu près complète de la période et des écrivains étudiés. Le sérieux de l'étude, la prudence des généralisations, les perspectives ouvertes à la recherche sont autant de traits caractéristiques de ce très reussi résultat de l'école linguistique anglaise.

Zamfira Mihail

ИЛИЯ КОНЕВ, *Литературные взаимоотношения и литературный процесс*, София, 1974, 426.

Болгарский исследователь Илия Конев хорошо известен румынским славистам своими многочисленными исследованиями в области сравнительной литературы и, главным образом, его интересом, проявленным к культуре и литературе нашей страны в прошлом. Он обращает особое внимание на румыно-болгарские литературные отношения XIX века. Зная отлично румынский язык, ему удалось основательно изучить литературные источники в нашей стране и на основе предпринятых исследований, с научных позиций марксистской эстетики приступить к рассмотрению областей и теоретических вопросов, осветить различные стороны румыно-болгарских литературных отношений, в прошлом только изложенных, без показа их внутренней сложности и в связи с общественно-политическими явлениями, воздействующими на характер этих отношений.

Впрочем, литературные отношения болгарского народа с соседними странами являются постоянной величиной в его научных занятиях. Десять лет тому назад он издал труд, посвященный болгарско-сербским литературным отношениям XIX века. Постепенно Илия Конев расширил гамму своих интересов, охватывая весь балканский полуостров. Плодом его плодотворной деятельности являются два тома исследований[1], посвященные литературным и культурным исследованиям в этой части света. Если в первом томе предметом его исследований являются только отношения между румынами, сербами и болгарами и лишь вскользь упоминается о вкладе Юрия Венелина в изучение фольклора с позиций сравнительной литературы, то второй, *Литературные взаимоотношения и литературный процесс*, включает литературные явления всех балканских стран XIX века — факт, придающий данной работе бóльший размах и возможности для широкого изложения теоретических вопросов. Этим объясняется и наш интерес к последней работе, которую мы и попытаемся представить в общих линиях, останавливаясь более подробно на некоторых вопросах, касающихся отношений с нашей страной.

В первой главе Илия Конев разрабатывает ряд общих и методологических вопросов исследования в области сравнительной литературы, останавливаясь конкретно не только на достижениях различных балканских стран, но преимущественно на рабочих приемах и ориентировочных концепциях в области понимания и интерпретации литературных явлений с позиций марксистской эстетики и теории сравнительной литературы. Особо подчеркивается тот факт, что: « Рассмотрение взаимоотношений является отдельным методологическим и системным звеном в изучении, с позиций сравнительной литературы, балканских литератур ». Исследования, проводимые до настоящего времени, определили все соединительные звенья между болгарской, югославской, греческой и румынской литературами во время национально-освободительной борьбы на Балканах и, частично, с албанской и турецкой литературами. В последнее время наблюдается повышенный интерес к вопросам румыно-болгарских и сербо-болгарских литературных отношений. Кроме того, развиваются исследования, касающиеся периодов

---

[1] *Ние сред другите и те сред нас*, София, 1972, 322 стр. ; *Литературни Взаимоотношения и литературен процес*, София, 1974, 426 стр.

возрождения, романтизма и реализма в балканских литературах. По этому, не случайно в последние десятилетия в ряде стран были созданы институты балканистики.

Автор знакомит нас с литературными взаимоотношениями в контексте национально-освободительной борьбы, представляя таким образом характер литературного процесса. Ряд теоретических вопросов обсуждаются в разделе « Единая система многочисленных литературных взаимоотношениях ».

Рассматривая литературный процесс на Балканском полуострове в целом, Илия Конев приступает к рассмотрению трех основных вопросов, анализируемых им в сравнительном плане в литературах данных стран, а именно: возрождение, романтизм и реализм.

После теоретического обоснования взаимоотношений балканских литератур периода возрождения Илия Конев занимается конкретно болгарско-сербскими, болгарско-хорватскими, болгарско-румынскими отношениями, как и первыми контактами с албанской и турецкой литературами.

В отношении Румынии автор справедливо подчеркивает, что на ее территории впервые за рубежом создаются центры современной болгарской литературы, которые до 1877 г. станут известными своим размахом. Деятельность болгарских книжников в Румынии в первой половине XIX века связана с выражением национальных идей возрождения, отражающихся в литературном процессе. В связи с взаимоотношениями во время возрождения автор широко описывает книжную деятельность Софрония Врачанского и П. Берона, а также их отношения с представителями румынской культуры, подчеркивая их вклад в процесс возрождения порабощенной Болгарии. Работы Софрония Врачанского *Неделник* и *Политический театр*, *Азбука* П. Берона представлены в контексте румынской среды и переплетений с греческой культурой, выявляя общие элементы и части, отличающие и индивидуализирующие их.

В контексте процесса просвещения болгарского народа Илия Конев широко представляет очень интересное явление — создание личности писателя-возрожденца в контексте литературных взаимоотношений середины XIX века, конкретно занимаясь эволюцией поэтического мира и эстетических концепций Петко Р. Славейкова.

В рассмотрении двух других основных тем — романтизм и реализм — подчеркивается в первую очередь роль и влияние русской литературы на образование и развитие этих течений в балканских литературах, но дифференцированно. Представлен тот факт, что румынская и греческая литература находились под более сильным влиянием французского и немецкого романтизма, в то время как болгарская литература — русского. А как особенность литературного процесса в этой зоне Европы отмечается взаимное проникновение романтических и реалистических элементов — результат специфических общественных и политических условий XIX века. Поэтому автор уделяет особое внимание исследованию генезиса и специфичности этих течений в балканской литературе.

Для установления координат реализма творчества Хр. Ботева или Л. Каравелова болгарский исследователь последовательно рассматривает их деятельность в России, Румынии или Сербии (последнего). Их концепции связаны с духом эпохи, с культурной атмосферой и идеологическими взглядами в соответствующих странах. Одновременно с этим он останавливается на отклике, который нашли труды этих авторов, и на личности болгарских писателей в балканских странах, Сербии и Хорватии, с распространением их влияния на процесс творчества.

В последней части тома представлен ряд типологических параллелизмов, некоторые неизвестные по способу их рассмотрения, как Бранко Радичевич и Добри Чинтулов, или поэзия любви в развитии балканской литературы; но особо интересным нам кажется исследование, разработанное на основе принципов сравнительной литературы, относительно творчества и эстетических концепций Михая Эминеску и Христо Ботева. Они, как утверждает Илия Конев, « в идейной области, как и в их творчестве, достигают наиболее высоких вершин, определяют основные тенденции в развитии поэтического мышления, которые определенными своими компонентами сближают, а другими отличаются ». Рассматривая параллельно элементы и условия, способствующие формированию с идеологической и эстетической точки зрения двух великих поэтов, автор открывает существенную составную часть, общую для обоих: « Во-первых, . . . первоначальная ориентировка Ботева и Эминеску к некоторым вопросам, связанным с призванием человека и направлениями развития общества, приобретает все более определенный характер и близкие размеры, которые имеют в настоящий момент особое значение. Оба по внутренней убежденности поднимаются против лжи и лицемерия обще-

ства, против пустых фраз и ложного патриотизма, против демагогического господства, против всех форм национального угнетения. В ряде принадлежащим им поэтических и публицистических произведений мы открываем схожие идеи и выводы, протесты сознания поэтов и граждан против рабства и неравноправия ».

Настоящее исследование следует приветствовать, так как оно представляет в широких сравнительных рамках, с позиций марксистской эстетики творчество и личность Михая Эминеску и Христо Ботева. А весь том *Литературные взаимоотношения и литературный процесс* за подписью Илия Конева является достойным исследованием, имеющим особое значение для исследователей сравнительной литературы, занимающихся литературными связями в мире Балкан, как с теоретической, так и методологической точки зрения, оно интересно также своим богатым материалом и полученными выводами.

Др. Лаура Баз-Фотиаде

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par MIHAI BERZA (M.B.) ; ALEXANDRU DUŢU (A.D.) ; H. MIHĂESCU (H.M.) ; MUSTAFA ALI MEHMED (M.A.M.) ; J. IRMSCHER-BERLIN DDR (IRM.) ; ŞTEFAN ANDREESCU (Ş. A.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C. P.- D.) ; EUGENIA IOAN et DAN IONESCU (E.I. et D.I.) ; MATILDA CARAGIU-MARIOŢEANU (M.C.-M.)

Avec la méthode rigoureuse et la pénétration qu'on lui connaît, Adrian Fochi nous donne, dans un excellent livre, la réponse au problème des relations entre l'œuvre du grand poète transylvain G. Coşbuc (1866—1918) et la création populaire (*G. Coşbuc şi Creaţia populară*, Bucureşti, Ed. Minerva, coll. « Universitas », 1971. 363 p.). Si le problème en soi n'était pas nouveau, car les folkloristes et les historiens littéraires n'avaient pas manqué de l'attaquer, il n'avait été abordé que de manière incidente ou traité dans des aspects particuliers, mais jamais dans l'ensemble des questions qu'il soulève.

Dès avant la fin du siècle passé, Gherea nommait déjà Coşbuc « le poète de la paysannerie », épithète reprise par un autre poète transylvain de nos jours, Mihai Beniuc, sous la forme élargie de « poète du peuple ». Dans une littérature qui a rarement rompu avec le génie poétique populaire, il fut sans doute l'un des interprètes les plus authentiques de la pensée et de la vision du monde paysannes. Coşbuc était à la fois — et c'est ce qui augmente l'intérêt de son cas — l'un des poètes les plus cultivés de la littérature roumaine. Possesseur d'une solide formation classique, excellent connaisseur de la littérature allemande, il fut aussi le traducteur de la *Divine Comédie*, dont il laissa inachevé un immense commentaire, rédigé en italien.

Adrian Fochi examine d'abord les «données biographiques susceptibles d'expliquer l'intérêt de G. Coşbuc pour le folklore » (pp. 7—50), c'est-à-dire surtout les circonstances de son enfance et de sa formation à Năsăud et à Cluj, ainsi que celles de son séjour à Sibiu — tellement fécond pour lui, quoique relativement bref —, avant de passer en 1889 les Carpates afin de s'installer pour le reste de sa vie à Bucarest. Bien qu'encore très jeune, Coşbuc arrivait dans la capitale de l'ancienne Roumanie non seulement en possession de tous ses moyens artistiques, mais aussi d'une idéologie très contourée du rôle social du poète et des voies à suivre pour remplir ce rôle. « Il nous apparaît donc — conclut à juste raison Adrian Fochi — comme un produit typique de la culture roumaine de la Transylvanie de l'époque, culture militante par définition, engagée dans la voie du réalisme populaire et de l'idéal national » (p. 322 et — rés. fr. — p. 348).

Coşbuc ne fut pas seulement un poète imprégné de folklore, il eut aussi un très vif intérêt théorique pour la création populaire. S'il ne recueillit ni ne publia jamais des productions folkloriques, il fut en échange l'auteur de très nombreux articles de folklore, qui font de lui un spécialiste en la matière. Cette activité de folkloriste se place — ce qui ne manque pas d'intérêt pour l'appréciation générale des rapports de Coşbuc avec la création populaire — après son établissement à Bucarest, entre les années 1894 et 1910, l'année de pointe étant l'année 1903, lorsqu'il ne publia pas moins de 12 articles dans les périodiques de l'époque.

A l'aide des études de folklore publiées par le poète, mais aussi en recourant à ses manuscrits et surtout à ses notes de lecture, Adrian Fochi analyse dans un chapitre spécial (pp. 51—86) la contribution de Coşbuc en tant que folkloriste. Bien que ses écrits se trouvassent souvent viciés par des théories alors à la mode — il s'agit surtout des on adhésion à la théorie mythologique dont le point de départ se trouvait chez les frères Grimm —, il ne reste pas moins qu'outre les nombreuses observations personnelles qu'il a apportées dans l'étude des différents genres folkloriques, Coşbuc a, parmi les folkloristes de son pays, la prio-

rité dans deux domaines importants : il fut le premier à tendre vers une vue d'ensemble du folklore roumain et le premier à se préoccuper de la structure artistique des genres folkloriques.

L'objet principal de la recherche d'Adrian Fochi restent toutefois les rapports entre l'œuvre poétique de Coşbuc et le folklore et à ceux-ci est dédiée la majeure partie de son livre. Les deux attitudes du poète à l'égard de la création populaire, qui correspondent, dans leurs grandes lignes, à deux étapes de son activité créatrice, bénéficient chacune d'un examen qu'on peut considérer exhaustif.

Elevé dans l'atmosphère folklorique de son village natal, à laquelle il fut très particulièrement sensible (il déclarera d'ailleurs plus tard que s'il ne quittait pas le village pour devenir un intellectuel, il serait sans doute devenu un barde populaire), Coşbuc a commencé comme versificateur de sujets populaires. Tout en affirmant toujours mieux sa propre personnalité artistique, il continuera néanmoins à emprunter au folklore de nombreux sujets et, plus rarement, aussi le mètre, le rythme, parfois jusqu'à l'absence même de strophes des vers populaires. Toutes ces pièces sont analysées (pp. 87—262) par genres — contes bleus (Coşbuc a même rêvé dans sa jeunesse d'une espèce d'épopée nationale inspirée des contes populaires), légendes, historiettes, ballades et chansons — et, à l'intérieur du genre, par ordre chronologique, avec identifications de sources et investigation très poussée du traitement subi de la part du poète par la source populaire. Ajoutons qu'à côté des sources roumaines, Coşbuc a fait aussi appel à des sources folkloriques étrangères et que — ce qui constitue l'une des plus importantes conclusions de ce long chapitre — du point de vue de la valeur littéraire, ces œuvres poétiques d'inspiration folklorique directe se situent « au-dessous du niveau de ses grandes réussites artistiques » (p. 262).

Bien que Coşbuc eût continué jusqu'assez tard à emprunter des sujets au folklore, l'époque où il recourut le plus souvent à ce procédé fut celle de ses débuts, jusqu'à son installation, en 1889, à Bucarest. Ensuite, il préférera surtout une mise en valeur des ressources esthétiques du folklore par ce qu'Adrian Fochi appelle dans son chapitre final (pp. 263—318), « l'assimilation de la mentalité folklorique », aspect qualitativement supérieur dans l'œuvre de Coşbuc, analysé par l'auteur avec la même maîtrise. Nous lui devons ce qui, en termes de recherche scientifique, est nommé « la monographie ethnopsychologique du village roumain » et qui, en fait, est la vision poétique de la collectivité rurale dans ses moments de plus haute tension psychique et ses attitudes fondamentales. La source principale se trouve dans l'âme paysanne que le poète a su conserver, mais le succès est dû à son effort soutenu de décanter ce riche fonds de souvenirs, d'en extraire la matière la plus précieuse, de l'« universaliser » dans ses significations et de lui donner une forme personnelle, très raffinée et populaire à la fois. Les purs chefs-d'œuvre de cet art restent sans doute « Nunta Zamfirei », évocation des noces paysannes, et « Moartea lui Fulger », poème de la mort et des funérailles dans le même milieu, c'est-à-dire l'évocation des deux moments essentiels de la destinée individuelle, qui sont en même temps les moments où s'exprime le plus intensément la solidarité du groupement humain du village.

Les problèmes que soulève Adrian Fochi dans son livre et les analyses auxquelles il procède aident à mieux comprendre l'une des composantes majeures de l'œuvre de Coşbuc, sa puissante veine folklorique. Ils peuvent aider aussi a voir plus clair, par ce remarquable exemple, dans l'importante question des rapports possibles entre art majeur et création populaire.

M.B.

A l'aide d'une documentation très riche, puisée dans les archives, plusieures contributions récentes sur l'histoire du livre fournissent un matériel de premier ordre pour l'étude systématique du rapport *livre et société* dans le Sud-Est européen.

Pour les débuts de l'imprimerie serbe moderne, la belle synthèse du dr. Nikola Gavrilović sur l'histoire de l'imprimerie cyrillique dans l'empire des Habsbourg au XVIII^e^ siècle (*Историја кирилских штампарија у хабзбуршкој монархији у XVIII веку*, Нови Сад 1974) marque une date ; l'auteur retrace les démarches continuelles des évêques serbes auprès la cour impériale pour la fondation d'une imprimerie dans la région habitée par le peuple serbe, mais qui n'ont abouti à aucun résultat à cause des désacords entre la Députation aulique illyrienne et la Chancellerie aulique hongroise, et surtout des objectifs poursuivis par les cercles officiels qui voulaient forcer 'les schismatiques' d'adopter le catholicisme, en mettant les presses sous le contrôle des jésuites. C'est seulement au moment ou la Cour impériale s'est proposée de détacher les masses orthodoxes de l'influence russe que les projets ont été pris au sérieux. Après plusieurs pourparlers avec des imprimeurs renommés (l'épisode de Timişoara est, d'ailleurs, évoqué par N. Gavrilović dans l'article publié dans ce fascicule même), le privilège a été acordé à Kurzböck qui s'est mis à l'œuvre au début de l'année 1770. L'activité de cet

éditeur est presentée dans un chapitre dense, dans lequel l'auteur parle des difficultés qui ont surgi et qui ont entravé la diffusion des livres ; son successeur, Stefan Novaković, a continué de faire paraître des livres pour l'enseignement et la lecture pendant quatre années, mais harcelé par les dettes il a vendu l'imprimerie à la Chancellerie aulique hongroise qui l'a transmise à l'Université de Pest. L'analyse de la production et de la diffusion des livres offre des données essentielles pour l'étude de l'évolution de la culture écrite serbe, mise par l'auteur en comparaison avec la production des livres en roumain (à Blaj et à Sibiu) et des livres pour les Ruthènes.

C'est surtout ce dernier aspect que se propose de mettre en lumière l'article de Philip J. Adler paru dans la nouvelle revue dédiée au Sud-Est européen par l'Université de Pittsburgh : « Southeastern Europe » (rédacteur en chef : Charles Schlacks Jr.) : *Notes on the Beginnings of Modern Serbian Literature : The Kurzbeck Press in Vienna and Its Successors, 1770—1800*, vol. I, part 1, 1974, p. 34—45. La conclusion qui se détache de cet exposé (dans lequel une place est accordée à l'imprimerie de Rîmnic, qui a fait paraître surtout des livres en roumain, étant fondée par des Roumains) est pleinement justifiée : « the products of the Kurzbeck press and its immediate successors clearly delineate the beginnings of modern Serbian literature ».

Pour l'histoire du livre grec, la monographie de Georg Veloudis, *Das griechische Druck- und Verlagshaus 'Glikis' in Venedig, 1670—1854*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1974, apporte des éléments éclairants ; l'auteur a vraiment épuisé son sujet. Son livre évoque le destin du livre grec à Venise et l'activité commerciale de la famille Glikis, pour analyser ensuite la production et la diffusion — le livre en tant que produit, marchandise, œuvre culturelle. Y sont impliqués les questions concernant le copyright et la censure, l'illustration et le tirage, les souscriptions et les prix, les débouchés. Le dernier chapitre contient des données statistiques pertinentes (la production de Glikis, par périodes et catégories de livres, comparée à la production globale des livres grecs) et une récapitulation des données concernant le public : si l'éditeur a fourni une quantité impressionnante de livres, qui se sont renouvellés au cours d'à peu près deux siècles — à côté des livres rituels s'imposant de plus en plus les manuels scolaires et les manuels de savoir-vivre — le caractère conservateur de cette production s'impose quand même à l'historien ; la formation des bibliothèques publiques et privées, et la demande de livres pour les écoles ont orienté les lecteurs vers de nouveaux centres, à un moment où la maison éditrice était en déclin. Une liste des titres parus chez Glikis, une autre qui enregistre les éditions inconnues et vingt-quatre documents se trouvent à la fin de cette synthèse qui constitue une contribution fondamentale à la connaissance de l'évolution de la culture écrite néo-grecque.

Une liste très riche des livres en roumain et en slavon imprimés en Roumanie au XVI^e siècle se trouve à la fin, tout en soutenant les arguments de l'article de Dennis Deletant, *A Survey of Romanian Presses and Printing in the Sixteenth Century*, « The Slavonic and East European Review », LIII, 1975, 131, p. 161—174. Appuyé sur une riche bibliographie, l'article reprend le problème de l'influence de la Réforme sur la culture écrite roumaine, pour aboutir à la conclusion que, pendant que la cour princière et l'Eglise valaque encouragent la production des livres en slavon, les milieux citadins de Transylvanie soutiennent l'impression des livres en roumain. Cet article soulève, en même temps, le problème de l'évolution organique de la culture roumaine qui a bénéficié de l'existence des centres typographiques implantés dans la société roumaine, en comparaison des autres sociétés de cette zone qui ont développé leurs cultures grâce à l'activité de la diaspora. La multiplication des catégories de livres et l'adoption de la langue parlée en tant que langue de culture a favorisé aussi bien les contacts avec les mouvements intellectuels européens, que l'interpénétration des niveaux culturels. L'éclosion de l'humanisme roumain au XVII^e siècle en est un témoignage évident.

Pour le XVIII^e siècle, qui a provoqué une révision des rapportes entre les niveaux culturels, l'historien a aujourd'hui à sa disposition un beau recueil d'études publié par les soins du dr. Heinz Ischreyt : *Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozioökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts*, Böhlau Verlag, 1973. Des spécialistes autrichiens, roumains, polonais, tchèques, allemands et jougoslaves ont abordé le problème de la paysannerie dans cet espace. D'un intérêt particulier sont les études qui traitent de l'image du paysan dans la littérature de cette époque et de la campagne des publicistes ayant comme but la diffusion des Lumières parmi les masses. Reinhard Wittmann, *Der lesende Landmann. Zur Rezeption aufklärerischer Bemühungen durch die bäuerliche Bevölkerung im 18. Jahrhundert*, tente une synthèse suggestive des directions, souvent opposées, qui se laissent saisir dans la mentalité des 'philosophes' et des paysans ; les Lumières ne se sont pas répandues victorieusement, nous assure l'auteur de cette étude passionnante.

A. D.

Paru aux Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, le premier fascicule du bulletin du Comité National Roumain de Littérature Comparée, *Synthesis*, contient les actes du Colloque International de Littérature Comparée tenu à Bucarest, les 13—15 septembre 1974. Ce colloque qui a réuni des spécialistes roumains et étrangers — des Etats Unis, de l'URSS, de Bulgarie, d'Autriche, de la R. F. d'Allemagne, de la Hongrie et de l'Inde, auxquels se sont ralliés, avec des contributions écrites, des comparatistes de la Hollande et d'Angleterre — a abordé deux thèmes : *La littérature comparée et les recherches interdisciplinaires* et *Lumières et Romantisme : continuité ou discontinuité?* Des questions générales et particulières, concernant directement les cultures sud-est européennes, ont été analysées, et se trouvent maintenant soumises à l'attention des lecteurs dans ce fascicule de 222 pages.

A.D.

OCTAVIAN BUHOCIU, *Die rumänische Volkskultur und ihre Mythologie. Totenklage, Burschenbünde und Weinachtslieder, Hirtenphänomen und Heldenlieder.* Harrassowitz, Wiesbaden, 1974, 358 pp. (Schriften zur Geistesgechichte des östlichen Europas, Bd. 8).

L'auteur se penche sur quelques aspects fondamentaux du folklore roumain, en rapport avec les coutumes funéraires, les fêtes de Noël, la vie pastorale et les héros populaires. Il donne la description de ces coutumes, en les commentant, fondant son étude sur un matériel authentique qu'il reproduit en original et l'accompagne d'excellentes traductions allemandes, artistiques. Son souci constant est de remonter dans le temps aussi loin que possible à la suite de ces phénomènes, afin d'en dépister les racines profondes, de préciser leurs liens avec les autres peuples du voisinage et de dégager quelques idées et suggestions susceptibles de permettre une meilleure connaissance du peuple roumain.

Pour ma part, j'estime que la partie la plus importante de l'ouvrage est justement celle qui rend accessible au public occidental un grand nombre de textes folkloriques roumains, avec des traductions qui serviront aux futures interprétations de l'histoire comparée. Seule une large vue d'ensemble sur la culture de tous les peuples, complétée par des études minutieuses et multilatérales, est à même d'assurer la juste interprétation des phénomènes locaux. Du reste, sans le formuler explicitement, le présent ouvrage suggère le même point de vue de la part de l'auteur; les coutumes funéraires et de Noël, ainsi que celles de la vie pastorales et les contes héroïques du peuple sont étudiées dans le temps et dans l'espace au moyen de vastes lectures, dans le but de dégager de la grande masse des phénomènes les traits spécifiques du peuple roumain. Des cartes et des dessins indiquent la diffusion et les mouvements de ces coutumes, couvrant une superficie considérable.

H.M.

ALBANISCHE MÄRCHEN herausgegeben und übersetzt von Martin Camaj und Uta Schier-Oberdorffer. Eugen Diederichs Verlag, Düsseldorf-Köln, 1974, 276 pp.

Le recueil réunit la version allemande de 68 contes et récits de toutes les régions composant le domaine de la langue albanaise, comme suit : Albanie du Nord — 18 morceaux, Albanie du Sud — 16, Kosova — 16, Italie du Sud — 29 et Grèce — 3. Si l'Italie du Sud y est si bien représentée, c'est le fait d'une préférence marquée du professeur Martin Camaj de l'Université munichoise, qui ayant voyagé à maintes reprises dans cette contrée a été à même d'en recueillir les riches et variés motifs folkloriques.

Généralement, le choix des auteurs a été fait dans l'intention de fournir un matériel authentique, représentatif, qui dégage les traits essentiels de l'âme albanaise, telle qu'elle se reflète dans la création populaire. L'impression laissée par cette lecture est excellente : c'est une occasion de saisir les caractères fondamentaux d'un peuple d'une culture antique, s'exprimant dans : la solidarité au sein de la famille et de la nation, l'hospitalité, le respect de la parole donnée, la lutte contre toute oppression, venue de l'intérieur du pays ou de l'étranger, l'optimisme, une fine ironie s'exerçant autant sur autrui que sur soi-même, la sobriété unie à la modestie, l'indifférence religieuse, l'appétence en ce qui concerne l'instruction doublée de l'amour des voyages, la nostalgie, le lyrisme, l'amour et le dévouement vis-à-vis des siens, etc.

A côté des thèmes communs à d'autres peuples sud-est européens, on y retrouve un fonds original, ancestral, qui persiste et rend compte des difficultés de la vie pastorale et agricole

menée sur une terre peu prodigue de ses bontés, avec le confrontement incessant et acharné de l'homme et de la nature ; car si la montagne protège et développe l'indépendance de l'homme, elle ne lui assure pas toujours une existence prospère, ni même confortable. D'où l'impératif de la transhumance par le passé et celui de l'essaimage vers la ville à l'époque moderne. C'est là qu'il faut aussi chercher l'une des raisons de la diaspora albanaise, commencée au XV[e] siècle et allant en s'augmentant jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

La traduction allemande de ces morceaux est correcte, voire artistique, d'une lecture facile et agréable. La postface, ainsi que la bibliographie et les notes de la fin du volume offrent au lecteur l'exposé succinct de tous les éléments nécessaires pour la localisation et l'intelligibilité du matériel folklorique présenté, avec les moyens techniques les plus appropriés.

Ce recueil fait partie de la série intitulée *Märchen der Weltliteratur*, dans laquelle ont déjà paru des matériaux similaires appartenant à d'autres littératures sud-est européennes.

H.M.

G. B. PELLEGRINI-A. ZAMBONI, *Commenti a nomi friulani di piante raccolti nell'ASLEF*. « Studi linguistici Friulani », IV, 1974, 48 pp.

Le professeur G. B. Pellegrini de l'Université de Padoue prépare avec ses collaborateurs depuis plusieurs années déjà un *Atlante Storico Linguistico Etnografico Friulano (ASLEF)*, dont le premier tome a paru à Udine en 1972. Partant des matériaux réunis dans ce premier tome, on commente les noms frioulïens des plantes, domaine d'une richesse et d'une variété toutes particulières. Ces commentaires seront complétés par la suite, de manière à constituer deux monographies onomasiologiques indépendantes, l'une consacrée aux plantes de la montagne et des marais, rédigée par G. B. Pellegrini, l'autre, due à A. Zamboni, dédiée aux plantes de la plaine.

Le principal effort de la présente brochure porte sur le dépistage, la description et surtout la précision de l'origine de ces noms, tâche rien moins que facile quand il s'agit de botanique, où les étymologies populaires sont fréquentes. Parlé dans une région de transition entre le climat continental et le climat méditerranéen, entre la montagne et la plaine, dans un point de confluence des influences venues de l'Ouest, du centre et du Sud-Est de l'Europe, le dialecte frioulien offre une richesse onomasiologique vraiment impressionnante, mais qui ne présente que de rares points communs avec les parlers roumains nord-danubiens. A cet égard, les auteurs se sont servis de la monographie de Z. Panţu, *Plantele cunoscute de poporul român*, Bucarest, 1906. Les matériaux étudiés en Italie vont contribuer à une meilleure connaissance du domaine linguistique sud-est européen.

H.M.

ALBERTO ZAMBONI, *Veneto*. Pacini Editore, Pisa, 1974, 98 pp. (Profilo dei dialetti italiani a cura di Manlio Cortelazzo, 5)

Parlé entre le fleuve Pô, le lac de Garde et le cours inférieur du Tagliamento, avec des prolongements jusque sur les versants des Alpes et la frontière autrichienne, le dialecte vénitien a très bien résisté à la concurrence avec l'italien littéraire, étant compris par environ quatre millions d'hommes. Bien que séparé du dialecte roman parlé dans le Sud-Ouest de l'Istrie et des reliques de l'ancienne langue dalmate par le frioulan, il garde néanmoins une importance tout aussi grande que celui-ci pour la délimitation des aires de transition de la romanité occidentale à la romanité sud-est européenne.

Si les similitudes avec le roumain ne sont pas nombreuses, il y a parfois des parallélismes frappants, dignes d'une étude systématique. Ce dialecte vénitien comporte des variantes régionales, faisant l'objet d'une description soignée, fondée sur des textes ou des enquêtes minutieuses et illustrée au moyen des cartes ou des esquisses. Retenons les formes *dago* (roum. *dau*) « je donne », *stago* (roum. *stau*) « je suis assis » (p. 25) ; *mei*, *toi*, *soi* (roum. *mei*, *tăi*, *săi*) « les miens, les tiens, les siens » (p. 49) ; ainsi que la fréquence du préfixe *des-* (p. 31, 73) et les mots *korte* (roum. *curte*) « cour », *ontu* (rum. *unt*) « beurre », *ponga* (roum. *pungă*) « bourse, sac ». Ces derniers exemples montrent que le *ŭ* du latin a persisté en roumain, alors qu'il s'est transformé en *o* dans le dialecte vénitien.

Disons, pour conclure, qu'il s'agit d'une synthèse succincte de caractère orientatif. Elle se fonde sur des méthodes de recherche appropriées, bénéficiant d'un exposé très clair, illustré par des matériaux choisis avec discernement et s'accompagnant d'un disque, destiné aux auditions scientifiques ou didactiques.

H.M.

FLORICA DIMITRESCU, *I.—A.Candrea lingvist şi filolog* (I.—A. Candrea linguiste et philologue). Bucuresti, Editura Ştiinţifică, 1974, 199 pp.

I.—A. Candrea (1872—1950), ancien professeur à l'Université de Bucarest, fut sans aucun doute l'un des plus actifs et des plus compétents spécialistes de son époque. Elève de B. P. Hasdeu, de Gaston Paris et de Jules Gilliéron, proche collaborateur d'Ovide Densusianu, contemporain d'Alexandre Philippide et de Sextil Puşcariu, I.—A. Candrea, partant de la philologie, s'est fait initier dans les méthodes de la linguistique, a effectué des enquêtes dialectales, a saisi la véritable portée de l'ethnographie et du folklore, a approfondi l'étude de l'élément latin dans la langue roumaine, a essayé de dégager les parallélismes roumano-albanais, devenant le meilleur connaisseur du lexique roumain. Son œuvre capitale, *Dicționarul limbii române din trecut şi de azi* (Le dictionnaire de la langue roumaine du passé et de nos jours), Bucarest, 1939, est un monument d'érudition, de clarté et de bon sens.

Dans la présente brochure, on trouvera tout d'abord une brève préface, signée par Florica Dimitrescu, suivie d'une bibliographie sélective des principaux ouvrages du savant — bibliographie rédigée par Radu Michăescu. Ensuite, une étude introductive de Florica Dimitrescu présente, intégralement ou en partie, les études choisies parmi les plus représentatives de celles fournies par I.—A Candrea. Elles ont pour thème la linguistique générale, les rapports du roumain avec les autres langues romanes ou avec certaines langues sud-est européennes, la dialectologie, l'histoire de la langue roumaine ancienne et, en tout premier lieu, le lexique d'origine latine. Notons comme omission regrettable le fait que la bibliographie susmentionnée n'indique les pages respectives que lorsqu'il s'agit d'articles de revues, en négligeant de le faire aussi pour les ouvrages indépendants.

H.M.

ÖMER LUFTI BARKAN, *The Price Revolution of the Sixteenth Century: A Turning Point in the Economic History of the Near East*, « International Journal of Middle East Studies », Cambridge University Press, vol. 6, n° 1, January 1975, p. 3—28.

Sous le titre susmentionné, l'auteur analyse au fond l'une des étapes les plus significatives de l'histoire ottomane. Il s'agit de la période couvrant la seconde moitié du XVI^{e} et la première moitié du XVII^{e} siècle, qu'il considère par rapport à ce qui se passait alors dans le monde occidental, en approfondissant les causes et les conséquences de la crise subie par la société ottomane dans son ensemble.

Pour commencer, l'auteur formule quelques appréciations sur une série d'études consacrées aux grands soulèvements connus sous le nom des *Révoltes des Djelali* (1595—1610)— études signées par Hüseyin Hüsameddin, A. S. Tveritinova, Mustafa Akdağ. Ensuite, le professeur Ö. L. Barkan s'occupe (§.1) de la structure et de la doctrine économique ottomane, soulignant — surtout en ce qui concerne les premiers siècles de l'Empire — leurs traits en quelque sorte originaux. Or, compte tenu de son système économique, l'Empire aurait dû se montrer apte pour créer des conditions favorables à l'épanouissement économique d'un espace qui, avant la conquête ottomane, se trouvait à son déclin, sa pauvreté constituant même l'un des traits qui le caractérisaient. Ce système économique aurait dû également éviter à l'Empire les crises économiques ou sociales.

Si, considéré dans son ensamble, tel était le contexte, les raisons du déclin de ce système économique devraient être cherchées ailleurs qu'à l'intérieur de la société ottomane. Elles résident pour une bonne part dans la naissance et la consolidation de l'« économie atlantique », avec ses longues conséquences pour l'économie mondiale et dont l'une fut la perturbation portée au « développement naturel » du système ottoman. En ce sens, l'auteur formule quelques considérations sur les perspectives ouvertes par les découvertes géographiques, ainsi que sur les suites de « la révolution des prix ». C'est ce qui a facilité le décalage de plus en plus

grand intervenu entre les deux types d'économie, occidentale et ottomane. D'autre part, la transformation de l'Empire dans une zone d'expansion de l'économie européenne, en pleine ascension capitaliste, donna lieu à des difficultés croissantes, au milieu desquelles la société ottomane devait faire de grands efforts pour conserver son autonomie économique face au siège de l'Occident toujours mieux organisé. Notamment « le commerce levantin », devenu un « commerce colonial », allait faire, peu à peu, de l'Empire ottoman un client de l'industrie européenne, de laquelle il attendait ses matières premières (p. 8).

Le deuxième paragraphe de cette étude explique, partant des sources documentaires et des études spécialisées, la croissance des prix ottomans parallèlement à ceux d'Europe, au XVI^{e} siècle— et non plus tard, comme certains ouvrages récents l'indiquent. L'auteur a dressé à cet effet des tableaux spéciaux montrant les rebondissements des prix dans l'Empire ottoman en écho à l'inflation internationale des périodes respectives. Cet état des choses obligea la Porte de recourir souvent à une politique de dévalorisation et de réformes monétaires, en rapport avec le déchaînement des crises financières.

Les conditions économiques de l'Empire ottoman, à la fin du XVI^{e} siècle, analysées par l'auteur l'incitent à contester la thèse suivant laquelle l'expansion territoriale aurait créé une conjoncture favorable à la prospérité économique de la société ottomane. Ses arguments sont que certaines provinces (la Hongrie, quelques territoires d'Orient, etc.) représentaient plutôt un boulet traîné à leur suite par les finances ottomanes, par rapport à d'autres provinces qui, elles, renfluaient vraiment le « budget » de la Porte.

Un troisième paragraphe traite de la désorganisation des finances de l'Etat et de ses répercussions sociales et politiques. L'auteur note qu'à ce moment-là en Europe, grâce à un apport considérable de métal noble — ramené d'abord de l'Afrique et ensuite d'Amérique — on assiste à la centralisation du pouvoir politique, en même temps qu'à la modernisation de l'armement offensif. De ce fait, l'Empire ottoman, dès la seconde moitié du XVI^{e} siècle, ne pouvait plus concourir avec les Etats européens qui s'enrichissaient de jour en jour, évoluant sans cesse sur les plans socio-économique et politico-militaire. Les réformes entreprises dans l'Empire ottoman en vue de la limitation des troupes féodales ayant à leur base des possessions foncières eurent des retentissements en tout premier lieu sur le système timariote et les autres catégories de troupes provinciales. D'autre part, le développement de l'armée mercenaire se traduisait par l'entretien d'un corps géant de l'exploitation des masses directement productrices, tout en augmentant sensiblement les dépenses militaires. Cette sorte de contraintes s'ajoutant à d'autres circonstances analogues, des modifications progressives interviendront dans le système financier ottoman. Des taxes nouvelles sont instituées, qui revêtent rapidement un caractère permanent (par exemple l'*avariz-i divaniyye*, etc.). En même temps, les mentalités se modifient sous la pression d'une nouvelle couche sociale, celle des *nouveaux-riches* visant à la sauvegarde de leurs propres intérêts. En outre, la consolidation de certaines entreprises agricoles sous la forme des *çifliks* devait constituer un autre facteur de décomposition de la structure agraire de l'Empire ottoman à ses débuts.

Enfin, un dernier paragraphe de l'étude présentée en ces lignes s'occupe des circonstances qui conduisirent la société ottomane vers une grave crise sociale et politique. L'auteur étudie tout particulièrement les effets d'une longue inflation sur les villes et villages de l'Empire. Celle-ci engendrait le mouvement incessant de la population, dû aussi à la perte de leurs terres par un bon nombre de paysans, ce qui devait créer des groupes sociaux sans aucune occupation, et ainsi de suite.

Les mécontentements de toutes sortes s'amassant, ils aboutirent en fin de compte au grand soulèvement des Djelali. Ceux-ci se tournèrent vers différents chefs pour donner libre cours à leurs protestations. Entre autres chefs, l'auteur mentionne le nom de Kara-Yazidji, pour l'ampleur du soulèvement qu'il dirigea en Anatolie.

Bien que partant de certains caractères spécifiques de l'économie et des finances ottomanes, Ö. L. Barkan n'en aborde pas moins un complexe de problèmes majeurs de l'histoire ottomane à cette époque. Il est hors de doute que la société ottomane a été prise dans le tourbillon des modifications économiques et sociales incessantes qui emportait alors notre monde tout entier. Toutefois, ainsi qu'il résulte de l'exposé du pr. Ö. L. Barkan lui-même, on ne saurait négliger non plus la structure interne de l'Empire, qui contenait dans son organisation les germes de crise, manifestés sur le plan social ou économique, politique ou militaire.

M.A.M.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ Θ. ΖΩΡΑΣ, Μία ἰταλικὴ τραγῳδία Κρητὸς συγγραφέως: Ἡ „Fedra" τοῦ Franceso Bozza. Ἀθῆναι, 1972 (Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας. 76)

Die Erforschung der neugriechischen Literaturentwicklung während der Türkenzeit stellt noch viele Aufgaben, insonderheit gilt es, folgendes zu beachten:

1) die geistige Tätigkeit des Auslandsgriechentums ist in die Aufmerksamkeit einzubebeziehen;

2) gleiches gilt in bezug auf die Übersetzungen ausländischer Schriften ins Griechische;

3) zu beachten ist die literarische Betätigung von Auslandsgriechen in fremden Sprachen;

4) dasselbe gilt für fremdsprachige Werke griechischer Gelehrter.

Zur letztgenannten Kategorie gehört die 1578 in Venedig gedruckte italienischsprachige Komödie „Fedra", als deren Verfasser das Titelblatt den Kreter Francesco Bozza nennt, d. i. Φραγκῖσκος Βότσας, der als Student in Padua 1575 das Stück abfaßte. Dabei handelt es sich, wie Zoars' Analysen verdeutlichen, gewiß nicht um ein literrarisches Meisterwerk, sondern um ein Stück im Zeitgeschmack, dem es gerecht wurde, so daß spätere kretische Autoren davon Kenntnis nahmen. Es wird mit Recht zur neugriechischen Literatur gezählt.

Irm.

Ἀθ. Ἐ. ΚΑΡΑΘΑΝΑΣΗΣ, Ὁ Ἀλοίσιος-Ἀμβρόσιος Γραδενίγος στὴ Βενετία (1650–1680), „Θησαυρίσματα", 7, 1970, 139–150.

A.-A. Gradenigo (1616–1680), Editor der „Erophili", einer Tragödie des kretischen Theaters, gehört zu den hervorragendsten Persönlichkeiten des Venezianer Griechentums; dem kretischen Priester, der nach dem Fall Rethymnons seine Heimat verlassen mußte, hat M. I. Manusakas, Ἐπετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου 5, 1959, 102 ff. eine umfassende Studie gewidmet. Diese wird ergänzt durch die Archivalien, welche A. E. Karat hanasis erschloß. Dabei geht es um Gradenigos Beziehungen zu der griechischen Bruderschaft (Ἑλληνικὴ Ἀδελφότης) in Venedig, der Gradenigo von 1664 bis 1668 als Lehrer diente, sowie um dessen vergebliche Bemühungen um ein Avancement im kirchlichen Dienst. Andere Dokumente beziehen sich auf Gradenigos wissenschaftliche Tätigkeit und seine Verdienste um den griechischen Druck in Venedig.

Irm.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ Θ. ΖΩΡΑΣ, Τὸ „Ἡμερολόγιον" τοῦ ἐν Ἀθήναις Ὀλλανδοῦ προξένου καὶ ἡ Ἑλληνικὴ Ἐπανάστασις. Ἀθῆναι, 1972 (Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας. 79).

Außer ihren Gesandtschaften bei der Hohen Pforte unterhielten die wichtigsten Staaten im beginnenden 19. Jahrhundert Konsulate im unterjochten Griechenland. Zunächst dienten diese ökonomischen und kommerziellen Interessen, nach Ausbruch des Freiheitskrieges gaben sie jedoch auch Informationen über den Fortgang der Ereignisse und bieten damit bemerkenswerte, jedoch weithin noch nicht ausgeschöpfte Geschichtsquellen. Im Allgemeen Rijksarchief in Amsterdam findet sich das „Journal des operations consulaires des Pays Bas et ce qui c'est passé pendant la gestion du M^{r}. Origone" (d.h. des Athener Konsuls Hollands, Domenico Origone). Dieses Tagebuch ist teils auf französisch, teils auf italienisch abgefaßt. Zoras gibt eine Auswahl von Passagen, die sich auf das erste Kriegsjahr 1821 beziehen.

Irm.

ΝΑΣΟΣ ΒΑΓΕΝΑΣ, Σχόλιο στὸν Κάλβο. Ἀθῆναι, 1972 (Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας, 78)

Es gehört zu den Besonderheiten der neugriechischen Literatur, daß maßgebliche ihrer Repräsentanten nicht im Mutterlande, sondern in der Diaspora beheimatet waren; diese Separierung wirkte mit Notwendigkeit auf ihre Sprachkunst und Sprachgestaltung, aber auch ihr Gedankengut und ihre Vorstellungen. Das wird am Beispiel von Andreas Kalvos dargetan, der

in italienischer Bildung aufwuchs und sein Leben im wesentlichen in England verbrachte. Gezeigt werden im einzelnen seine Abhängigkeit von italienischem Stil und italienischer Phraseologie sowie der Einfluß fremder, insbesondere lateinischer Metrik auf seinen Versbau.

Irm.

MARIO VITTI, Ἀπαγορευμένος ρεαλισμός. Ραγκαβῆς, Ζαμπέλιος καὶ Καλλιγγᾶς, „Τὸ βῆμα", 16.1.1972

Der Begriff des Realismus als Widerspiegelung gesellschaftlicher Wirklichkeit bedarf in der griechischen Literatur noch der Durchsetzung. Diese gesellschaftliche Wirklichkeit rückte erst allmählich ins Blickfeld der Literatur, wurde lange durch den Blick auf die Vergangenheit und die daraus abgeleitete Μεγάλη Ἰδέα überschattet. Unter solchem Aspekt wird Kalligas zum Pionier des Neuen gegenüber den rückwärtsgewandten Rangavis und Zambelios.

Irm.

Mendimi politik e shoqëror i rilindjes kombetare shqiptare (Pörmbledhje artikujsh nga shtyi). 1: 1879—1908. Pregatitur per shtyp nga Z. Haskaj. Tirane, 1971.

Eine systematisch geordnete Sammlung von Beiträgen zur politischen und gesellschaftlichen Meinungsbildung der albanischen Nation in den Jahren 1879 bis 1908, geschöpft aus der albanischsprachigen Presse, herausgegeben von Z. Haskaj und eingeleitet von K. Prifti.

Irm.

ALEXANDRU DUȚU, *Umaniștii români și cultura europeană* (Les humanistes roumains et la culture européenne), București, Editura Minerva, 1974, 227 p.

Dans le livre publié en 1972, *Sinteză și originalitate în cultura română, 1750—1848,* A. Duțu avait soulevé le problème des influences et des assimilations dans la culture roumaine, au long de deux siècles; il avait esquissé « les modèles culturels » qui permettent la saisie des programmes culturels formulés dans les périodes de densité intellectuelle, et, en partant de ces modèles, il avait identifié trois phases: l'humanisme civique, le patriotisme éclairé et le romantisme de 1848. Dans son récent livre, l'auteur revient aux aspects théoriques du problème et reprend la question de l'articulation de l'humanisme civique roumain dans la culture européenne du XVII[e] — début du XVIII[e] siècle. L'exposé présente deux séries d'arguments et de faits.

Dans la première section de ce livre, *Le patrimoine de la culture universelle et la diversité des cultures,* l'auteur esquisse un système de référence qui pourrait faciliter l'articulation des cultures européennes dans un tout cohérent. L'approche pluridisciplinaire des cultures mises en comparaison (*Le fragment et l'entier),* l'analyse des facteurs de déplacement et des facteurs de stabilité qui ont agi dans la vie culturelle des sociétés européennes à l'époque moderne (*Expansion et concentration)* et l'étude des témoignages qui rendent compte du rassemblement et de la disparité des zones culturelles (*Le rythme des contacts culturels)* contribuent à une meilleure intelligence de la période humaniste européenne. Dans le cadre de cette période, l'humanisme roumain, en pleine éclosion à la fin du XVII[e] siècle, s'avère être la composante nationale d'un mouvement européen.

Dans la deuxième section du livre, *Les approches et les distances,* l'auteur compare le programme culturel de la société roumaine aux programmes occidentaux, en partant des structures mentales qui se détachent de l'analyse du langage figuratif, de la culture orale et de la série de livres (*Le livre, le verbe et l'image),* le modèle d'humanité préconisé par les humanistes roumains aux modèles parus dans les sociétés occidentales (*Le chevalier, l'humaniste et le lettré)* et confronte l'image de la civilisation européenne formée dans la république des lettres

occidentales à celle qui se dégage des écrits des humanistes roumains (*L'image de la culture européenne*).

La dernière section du livre, *Connexions et nouvelles dimensions*, démarque la place de la culture roumaine parmi les centres de connexions culturelles de cette époque — les Pays Bas et la Suisse — et définit la nouvelle universalité qui devait émerger de l'image de l'Europe formée dans ce centre culturel. Le livre stimulant d'Alexandru Duţu, qui met un fort accent sur le poids de l'héritage byzantin et des relations avec les cultures voisines, offre d'utiles repères aux historiens des civilisations sud-est européennes.

L'étude approfondie des modèles culturels, en partant des coordonnées évoquées, s'avère capable de restituer à l'homme contemporain la richesse des acquis faits par toutes les sociétés européennes.

Ş.A.

CHARALAMBOS K. PAPASTATHIS, *Païsios Ligaridis et la formation des relations entre l'Eglise et l'Etat en Russie au XVII*e *siècle*, dans « Cyrillomethodianum II », 1972—1973, p. 77—85.

Cet article nous offre une intéressante analyse du conflit d'autorité qui se produisit en Russie, entre le tsar et le patriarche, au milieu du XVII[e] siècle. La part qu'y prit Païsios Ligaridis vient aussi compléter la riche activité que nous lui connaissions et dont une bonne partie s'est déroulée en terre roumaine.

C'est après la tentative de réformes du patriarche Nikon, qui menaçait de mettre en danger l'autorité du tsar en matière ecclésiastique, que se situe l'action de Ligaridis. Adhérant au parti antipatriarcal — malgré ses dettes de reconnaissance envers Nikon—Ligaridis fut employé par le tsar « comme l'unique personne capable en Russie pour la réfutation canonique des arguments du patriarche déchu ». Il allait consolider par ses écrits le pouvoir absolu du tsar sur l'Eglise, en puisant largement à la tradition juridique impériale de Byzance. Selon Ligaridis, l'empereur était un monarque absolu et unique, ayant de droit divin un pouvoir discrétionnaire en ce qui concerne les questions ecclésiastiques. Il pouvait donc remplacer le patriarche ou s'en dispenser même si une cause juste le demandait. Non seulement tous les pouvoirs du patriarche émanaient du tsar, mais l'autorité du Concile elle aussi était à sa discrétion. Ainsi que le remarque l'auteur, Ligaridis faisait revivre de la sorte en Russie la théorie byzantine du « roi oint par Dieu », d'où le caractère de simple organe exécutif qui en découle pour le clergé et le pouvoir limité à des fonctions purement spirituelles du patriarche.

Constatons avec l'auteur que la fortune de ces principes formulés par Ligaridis a été des plus durables. Sa conception a constitué le fondement théorique de la politique ecclésiastique de l'empire russe, ce qui n'était guère à prévoir, si l'on pense à sa disgrâce et à sa triste fin. On peut aussi dire que pour un humaniste appelé à Moscou pour *y* corriger les livres d'Eglise, le destin avait pris une tournure plutôt inattendue!

C.P.-D.

K. TH. DIMARAS, Μαργινάλια σὲ ἕνα ἀντίτυπο τοῦ d'Holbach, dans "Βιβλιογραφικά", I, 1, 1972, p. 5—14.

En même temps qu'une enquête portant sur une édition inconnue du Système de la Nature, nous trouvons dans ces pages une leçon de recherche bibliographique et d'histoire des idées, qui laisse voir la passion de son auteur pour ce merveilleux instrument de la civilisation humaine qu'est le livre, ainsi que son expérience en la matière.

En partant — comme toujours — d'une analyse des termes (l'exemplaire, l'édition, le tirage), C. Th. Dimaras refait l'histoire d'un exemplaire de l'ouvrage de d'Holbach, de 1770, qui n'est enregistré dans aucune des quatre éditions mentionnées par Daniel Mornet dans sa Bibliographie. Après avoir établi les noms des deux possesseurs de ce livre, ainsi que l'existence d'un second exemplaire dans la bibliothèque des frères Iakovatos et leur provenance vénitienne, et tenant aussi compte de l'absence des bibliothèques italiennes dans l'enquête de Mornet, l'auteur suggère l'hypothèse d'une réédition italienne. Arrêtant là ses préoccupations de bibliographie proprement dite, C. Th. Dimaras retrace ensuite la fortune que l'œuvre

de d'Holbach a connue en pays grec. Sa présence y est signalée surtout par les références de désapprobation qu'un écrit athéiste ne pouvait manquer de soulever. Par contre, les textes ayant un caractère novateur, progressiste, ne le mentionnent pas. C'est donc uniquement à l'écho transmis par les livres traditionnels qu'on connaît sa présence : un ouvrage de Hristodoulos Pamblékis, en 1786, suivi par ceux de Polizois Kontos (1793), Alexandros Kalphoglou (1794), Mihail Perdicaris, Alexandros Mavrovordatos-Firaris (1810). Ce dernier n'ayant vu aucun exemplaire du Système — ainsi que le prouve M. Dimaras — n'en parle que pour se conformer à une mode, ce qui démontre avec plus de force la renommée de son auteur auprès des intellectuels grecs. Nous retenons là un véritable principe de recherche : de tels exemples de la circulation des idées offrent parfois des indices beaucoup plus significatifs pour le rayonnement d'une œuvre que la preuve sûre de la présence d'un ou de plusieurs exemplaires, dans une zone culturelle déterminée.

Les notes marginales que l'un des possesseurs — Spiridonis Kombothekra—a laissées sur l'exemplaire qu'on étudie sont édifiantes pour le climat dans lequel vit un prêtre cultivé de l'Héptanèse, une vingtaine d'années avant l'Union. Il s'agit de traductions grecques de termes français — à raison de deux ou trois par page — de fragments de Bernardin de Saint Pierre et surtout de réferences au Système de la Nature prises des ouvrages de J. Bouvier et de Schwegler (dans la traduction de N. Triandafillidis). Une note de Kombothekra fait la critique de l'athéïsme du Système, avec citations à l'appui et d'intéressantes références bibliographiques. Tout en doutant d'un contact direct de ce lecteur avec les sources citées, M. Dimaras remarque une fois de plus que l'intérêt réside dans la manière dont s'impose une pareille « panoplie » spirituelle, qu'elle soit faite de livres connus ou inconnus.

C.P.-D.

SPYROS ASDRACHAS, *Faits économiques et choix culturels : à propos du commerce de livres entre Venise et la Méditerranée Orientale au XVIII^e^ siècle*, « Studi veneziani », XIII, 1971, p. 587—621.

Si l'histoire générale du livre grec sous la Turcocratie s'est enrichie ces derniers temps grâce aux précieuses études du pr. Constantin Th. Dimaras, de Catherine Coumarianou, de Philippe Iliou et des nombreux auteurs de Προσθῆκες à la Bibliographie Ghinis-Mexas, c'est un aspect spécial que nous offre là Sp. Asdrachas. Braquant le réflecteur sur un secteur très bien délimité — le commerce de livres grecs entre Venise et certaines régions grecques au XVIII^e^ siècle — l'auteur est à même d'examiner « la diffusion du livre dans une micro-société et de discerner les goûts littéraires dans un milieu humain dont nous pouvons saisir quelques constantes ».

La documentation en est fournie par les livres de comptes d'une entreprise grecque de Venise et ceux d'un marchand grec de Patmos de la même époque. Les constantes de cette micro-société indiquant des choix de lecture d'un type déterminé sont : l'hégémonie du monastère de St. Jean le Théologien, le traditionalisme de l'école supérieure dite « Patmias » et les liaisons suivies de l'île avec les villes italiennes, Venise et Ancône surtout. En partant de ces réalités, l'auteur est sûr d'obtenir — sinon des données absolues — du moins des indices sur les mécanismes économiques et les attitudes mentales collectives concernant le commerce grec du livre au XVIII^e^ siècle. Enfin, une constatation s'impose, dès le début, comme le remarque l'auteur, c'est que la source d'approvisionnement en livres de Pothitos Xénos est à Venise et à Naples et non à Vienne, « où l'Aufklärung grecque se manifestait avec la plus grande netteté ».

La méthode très rigoureuse de Sp. Asdrachas nous met en présence d'une série de tableaux exprimant en chiffres le rapport existant entre le commerce du livre et la valeur des autres importations effectuées par Xénos ; la vitesse de diffusion des livres ; la part qu'occupaient les livres dans le commerce d'exportation que l'entreprise de Saros et Selecchi entretenait avec les associés et les correspondants de Grèce et qui ne représente que 3% du total des exportations ; le rapport entre les prix d'achat, de vente et de revente du livre, compte tenu du rythme de dépréciation de la monnaie turque ; le prix du livre à Patmos ; les livres vendus à crédit, etc.

Si dans cette première partie le livre a été traité comme une marchandise, dans les pages qui suivent on soumet les matériaux à une analyse qui a en vue le contenu des livres. Classer le livre d'après son caractère religieux ou laïc ne constitue pour Sp. Asdrachas qu' « une première approximation » dont il déplore « la grossièreté et l'ambiguïté ». Aussi choisit-il

un autre critère, constatant que les deux catégories peuvent satisfaire le même genre de besoins : professionnels et non fonctionnels. D'un coup cela permet d'éviter les confusions auxquelles prêtent certaines distinctions formelles. Le pourcentage établi pour ces deux catégories prouve la supériorité des lectures fonctionnelles, dont le livre ecclésiastique occupe la place dominante, le Psautier et l'Octoèque étant par excellence des livres de classe. Le livre laïc, par contre, n'occupe qu'une petite place dans le secteur du livre fonctionnel. En ajoutant au Psautier et à l'Octoèque la Pédagogie et la Chrestoéthie, on obtient le pourcentage de 96% du total des livres destinés à l'enseignement, le reste étant essentiellement composé de grammaires de la langue grecque ancienne, de dictionnaires et de recueils d'auteurs grecs classiques. L'application de ce nouveau critère nous permet aussi de constater qu'entre 1773 et 1800, les livres fonctionnels religieux sont presque trois fois plus nombreux par rapport aux livres fonctionnels laïcs, tandis que dans la catégorie des livres littéraires (non fonctionnels), les livres religieux représentent à peu près un quart du total des livres laïcs.

En vérifiant ces données locales avec le mouvement général de l'édition du livre grec, l'auteur y trouve les traits dominants de ce dernier. Les nombreuses éditions de grammaires, le pourcentage élevé des livres religieux, l'emploi fréquent des épistolaires — qui reflètent des faits socio-culturels nouveaux — sont autant d'aspects qu'on retrouve dans le commerce du livre de la micro-société de Patmos.

Quant aux livres de lectures non-professionnelles, le livre savant et le livre populaire (phyllada), leur pourcentage est bien bas (21% entre le livre populaire et le total des livres, fonctionnels ou littéraires; 8%, les livres populaires laïcs par rapport au total des livres). Le livre savant dans le commerce de Xénos reflète lui aussi les orientations générales de la littérature grecque de la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. Si la permanence du livre religieux est évidente, elle est cependant « compensée » par les choix des lectures témoignant du penchant pour l'histoire (prédominance des auteurs de l'Antiquité grecque) qui « constitue la manifestation littéraire de la conscience nationale ».

Signalons donc une nouvelle méthode appliquée avec succès et permettant un sondage plus nuancé de la fonction du livre sous la Turcocratie. Ses résultats ont été amplement vérifiés, par une confrontation rigoureuse, avec les données générales de la circulation du livre néo-grec et par un emploi prudent des chiffres, compte tenu aussi de certaines approximations qu'avaient rendues nécessaires une documentation parfois lacunaire.

C.P.-D.

IOSIF MOESIODAX, *Tratat despre educaţia copiilor sau pedagogia* (Traité sur l'éducation des enfants ou pédagogie). Etude introductive : Ioan N. Vlad ; Traduction : prof. Alexe Horhoianu, Bucureşti, Editura didactică şi pedagogică, 1974, 132 p. + pl.

C'est pour la première fois que la *Pédagogie* de Moesiodax entre en circulation dans une version roumaine. L'excellente traduction donne l'illusion d'un texte rédigé directement en roumain, le rendant accessible à toutes les catégories de lecteurs. L'idée d'une restitution légitime, qui a présidé à cette initiative, nous est suggérée aussi par les frontispices et les vignettes, qui ont fidèlement reproduit celles de l'édition originale.

L'étude introductive offre les principales données concernant la vie et l'œuvre de Moesiodax, ainsi qu'une esquisse de la bibliographie et des controverses suscitées par son origine. En s'occupant des sources de la *Pédagogie*, l'auteur penche pour une influence directe de Plutarque sur cet ouvrage, en minimisant celle de J. Locke. Il nous semble pourtant que ce point a été définitivement clos par les études de E. Kriaras, qui a démontré l'influence du philosophe anglais et — en moindre mesure — de Fénelon, sur la *Pédagogie* de Moesiodax. Du point de vue des néo-hellénistes, cette opinion est donc discutable, comme aussi certaines explications des notes finales, telles par exemple celles qui accompagnent les termes : « Tzelempis » et « Hrisoloran » (?Chrysoloras), ainsi que « Muratori », dont on doit préciser qu'il a connu une première traduction roumaine grâce à la version grecque de Moesiodax, due à Vasile Vîrnav.

Ceci ne diminue en rien l'hommage que I. Vlad a tenu à rendre à l'éminent pédagogue, ni l'utilité de cette traduction qui permet au public roumain un contact direct avec la pensée pédagogique de Moesiodax, deux siècles après l'impression de l'original grec.

C.P.-D.

LOUKIA DROULIA, *Philhellénisme. Ouvrages inspirés par la guerre de l'indépendance grecque 1821—1833. Répertoire bibliographique*, *Athènes*, 1974, 315 p.

Rendre l'image bibliographique de l'irrésistible mouvement d'opinion qui ébranla les peuples en faveur de la lutte pour l'indépendance grecque, voilà une tâche bien ardue pour un auteur unique ! Tant par le volume des matériaux consultés, que par les difficultés du classement, des identifications, de la datation et surtout des critères à suivre pour une juste sélection des écrits philhelléniques, cet ouvrage a certainement requis une compétence et une persévérance considérables. D'ailleurs, un simple coup d'œil sur la liste des archives et des bibliothèques consultées nous en dit long quant à l'étendue de l'entreprise. Loukia Droulia semble ne pas avoir laissé échapper aucune source, aucun indice pouvant l'aider à compléter son Répertoire. Mais analysons-en le contenu, pour mieux réaliser les résultats de ses travaux.

Tout d'abord, arrêtons-nous à l'avant-propos que le pr. Constantin Dimaras signe, car il nous offre un précieux aperçu du philhellénisme. Démêlant comme toujours des notions qu'on pourrait confondre, C. Dimaras retrace pour nous le cadre spirituel de cette période. Après avoir examiné les éléments du courant philhellénique proprement dit, il décrit aussi ce qui fut « la fonction de catalyseur de la Grèce » à ce temps-là. C'est précisément à ce phénomène que le philhellénisme doit sa résonance, puisque par sa valeur de symbole « il permit à une quantité de sentiments latents de se manifester ». Et du moment que cette vague d'enthousiasme gagna tous les pays de l'Europe, il est évident que le philhellénisme est devenu un chapitre même de toute histoire européenne des idées. De quoi prouver l'intérêt en tant qu'instrument de travail de cette bibliographie.

Les principes qui ont présidé à sa rédaction sont clairement exposés par l'auteur dans l'introduction. Livres, brochures, prospectus, programmes de théâtre, cartes géographiques et partitions musicales, c'est-à-dire tous les documents imprimés de cette période, furent passés au crible avec sagacité et discernement, sans économiser les détails, là où ils étaient utiles. La devise du bibliographe indiquant un respect absolu de la page de titre y est rigoureusement appliquée. Nous ne pouvons qu'y souscrire, de même que nous regrettons aussi — avec Loukia Droulia — la nécessité d'omettre les citations figurant sur les pages de titre, si évocatrices généralement pour l'ambiance spirituelle des auteurs. En ce qui concerne la question de savoir quels écrits devaient être considérés comme philhelléniques, L. Droulia nous offre quelques exemples, tout en expliquant les solutions adoptées.

Ce qui nous semble constituer le trait dominant de l'ouvrage, c'est sa largeur de vue, en parfait équilibre avec la précision des critères et le soin du détail. La clef de ce succès peut être résumée dans cette phrase de l'auteur, sur laquelle nous attirait l'attention l'avant-propos aussi : « seule la mention d'une œuvre peut provoquer la recherche ». Puisque c'est dans cet esprit que la bibliographie fut écrite, on ne peut douter du résultat. Et c'est en consultant le texte du Répertoire que nous le réalisons pleinement. Groupés chronologiquement entre 1821 et 1833 (avec un bref appendice des œuvres non datées), les 2085 titres de la production philhellénique — suggestifs à souhait — nous produisent l'effet d'une véritable lecture. On se sent littéralement envahi par ce sentiment généreux qu'exprimaient les Européens devant la détresse d'un peuple assujetti. Nous avons sous les yeux, d'une part, toute une littérature historique et scientifique, comprenant l'histoire des Grecs et de l'Empire ottoman, ainsi que la Question d'Orient en général, sous forme de monographies, essais ou synthèses, relations de voyages, descriptions géographiques, biographies, manuels philologiques, etc. D'autre part, nous y trouvons une grande variété d'ouvrages littéraires : pièces de théâtre, poèmes, chants guerriers, élégies, odes, nouvelles historiques, traductions occidentales des poètes grecs — la bataille de Navarin, la chute de Missolonghi et les héros grecs y fournissant les principaux sujets d'inspiration. On pourait même parler du caractère inattendu de certains des genres abordés. Leur pittoresque est indéniable, tel par exemple celui d'un *Almanach des modes et des mœurs parisiennes* (suivi d'un coup d'œil général sur la Grèce), ou bien les nombreux dithyrambes *(Corinthe vengée)*, badinages, marches nocturnes, fantaisies musicales (Le Réveil des Grecs), etc. cotôyant le flot des souscriptions et des appels lancés par d'innombrables sociétés philhelléniques du monde entier. Un étudiant français « prêt à partir pour la Grèce », des auteurs cédant « le produit » de leurs livres aux « infortunés Sciotes », un ex-sergent-major décrivant son séjour en Grèce, un intellectuel suisse polémisant avec un confrère, parce qu'il avait « blessé le patriotisme d'un Grec », un bijoutier hollandais rendant hommage à la Grèce, ou un philhellène danois décrivant ce pays, ne constituent qu'un faible exemple de la variété des thèmes que l'engouement pour la lutte des Grecs avait déterminée dans toutes les classes sociales. Nous croyons superflu de préciser que les « classiques » des problèmes et de la littérature néohelléniques de cette période (Pouqueville, Iken, Fauriel, l'abbé Barthélemy, Choiseul-Gouffier, de Pradt, etc.) y sont présents avec toutes leurs éditions. Comme de juste,

c'est vers la masse des écrits dûs à des non-spécialistes ou à des anonymes que s'est porté notre intérêt. Quel écho ils reflètent ! Au point de déclencher une véritable mode, et encore une mode durable, si on peut le dire.

Nous retenons, dès l'avant-propos l'idée que cette bibliographie a enregistré les écrits inspirés par la turcophilie au même titre que les ouvrages philhelléniques. En effet, même si le ton de « croisade » y est dominant et les « cris de détresse » semblent exclure l'objectivité des contemporains, nous trouvons aussi des ouvrages tels que *Beschreibung der Europäischen Türkei*, avec une vue sur tout l'Empire turc, des descriptions de Constantinople, les mémoires d'Ibrahim Manzour-Efendi, des cartes générales de la Turquie et même un dialogue intitulé « Le Turcophile et le Turcophage », que nous soupçonnons fort, d'ailleurs, d'avoir été écrit par le second.

Avant d'achever ce bref compte rendu, qu'il nous soit permis d'exprimer notre satisfaction personnelle de voir que les grands fichiers de L. Droulia, auxquels nous avons largement puisé, sont arrivés dans de si bonnes conditions au terme de leur route.

C.P.-D.

HILANDARSKI ZBORNIK, 3. (Recueil de Chilandar, 3). Directeur Svetozar Radojčić, Académie Serbe des Sciences et des Arts. Comité Chilandar, Beograd, 1974, 208 pages+pl.

A la différence des deux premiers volumes (n° 1/1966, directeur G. Ostrogorsky; n. 2/1971, directeur Sv. Radojčić), le troisième tome du recueil ne contient que deux études, d'une ampleur particulière, celle due à Dejan Medaković sur *Le monastère de Chilandar au XVIII^e siècle* (pages 7—73 ; résumé allemand, pages 73—83 ; 68 planches) et celle de Slobodan Nenadović sur *L'architecture des églises du monastère Chilandar* (pages 85—196; résumé français, pages 197—208 ; 203 illustrations).

L'étude du pr. Medaković offre une riche information concernant les rapports de Chilandar avec le monde balkanique et russe. Des chapitres à parts sont dédiés aux relations du monastère avec la Métropolie de Karlovci, la Bosnie et la Herzégovine, la République de Dubrovnik, la Dalmatie et Boka Kotorska, la Russie et la Bulgarie. L'auteur y ajoute des considérations sur l'image de Chilandar dans le folklore, ainsi que sur la vie spirituelle du monastère au XVIII^e siècle, pour s'occuper dans la dernière partie de l'ouvrage de la peinture de cette même époque.

La contribution de Dejan Medaković est d'autant plus importante qu'elle suit à d'autres travaux sur le XVIII^e siècle, publiés dans le deuxième volume du recueil, notamment: *Le monastère de Chilandar sur les gravures du XVIII^e siècle* par D. Davidov, *La phiale au monastère de Chilandar* par M. Jovanović, *Sur les rapports entre Chilandar et les Serbes en Hongrie au XVIII^e siècle* par L. Čurčić.

Un phénomène mis en évidence par l'auteur c'est la continuité des rapports de l'Athos avec les Serbes des deux empires : les caloyers athonites recevaient des dons (argent, objets de culte, livres) de la part des communautés serbes de l'Empire ottoman et de l'Empire autrichien, jouant en même temps le rôle de médiateurs entre le Patriarchat de Peć et la Métropolie de Karlovci.

Foyer de culture de premier ordre, Chilandar est également un des centres de l'épanouissement de la conscience nationale des peuples sud-slaves. Il ne faut pas oublier que les premières histoires modernes de ces peuples ont été écrites à Chilandar, par le moine Païsie, par Jovan Rajić, Pavle Julinac ou bien Dositej Obradović.

Beaucoup plus conservateur du point de vue artistique, le Mont Athos est en retard au XVIII^e siècle par rapport à la Métropolie de Karlovci. Malgré l'accumulation d'éléments (surtout décoratifs) baroques et rococo, malgré les innovations iconographiques, on n'assiste pas à un passage décidé de la tradition au baroque dans la peinture murale athonite. Les fresques du XVIII^e siècle sont l'œuvre des peintres errants, originaires de la Macédoine égéenne et des alentours de Thessalonique, artistes dont la modestie des ressources n'a pas permis l'assimilation complète de nouveaux traits stylistiques.

Le travail de S. Nenadović sur *L'architecture des églises du monastère Chilandar* tâche de reconstituer les étapes de l'édification du monastère; les bâtiments qui ont résisté jusqu'à nos jours constituent le point de départ de son analyse, mais l'auteur n'ignore pas les documents révélateurs, parmi lesquels une gravure fort détaillée datant de 1757.

Fondé au XI^e siècle par un inconnu, Chilandar a été soumis à une première restauration à la fin du siècle suivant, grâce aux soins de Siméon Nemanja et de son fils, Sabbas.

Les seuls vestiges de cette époque sont une partie de la tour de St. Sabbas, quelques dalles sculptées et quelques chapiteaux.

Au tournant du XIV[e] siècle, le kral Milutin fit bâtir l'église la plus importante du monastère, à plan triconque, église dans le style des meilleurs monuments contemporains de Constantinople. Un narthex spacieux, ajouté à cette église avant 1389, a été probablement construit sur l'initiative du knèze Lazar.

Après une période de grandes difficultés (milieu du XV[e] — milieu du XVII[e] siècle) Chilandar a connu de nouveau une prospérité qui se reflète dans le nombre important de bâtiments, dans le style contaminé de baroque, caractéristique surtout pour la deuxième moitié du XVIII[e] siècle.

E.I. et *D.I.*

MAX DEMETER PEYFUSS, *Die aromunische Frage, ihre Entwicklung von den Ursprüngen bis zum Frieden von Bukarest (1913) und die Haltung Österreich-Ungarns*, Wien-Köln-Graz, 1974, 166 pp.

1. Le livre de Max Demeter Peyfuss est paru en tant que 8[e] volume de la série « Wiener Archiv für Geschichte des Slawentums und Europas », publiée par l'Institut für osteuropäische Geschichte und Südostforschung der Universität Wien.

Présentée comme thèse de doctorat en 1971 à l'Université de Vienne, *Die aromunische Frage* (dans sa première forme) a reçu le prix pour 1972 de Südosteuropa-Gesellschaft München.

2. L'ouvrage est un excellent chapitre d'histoire, consacré à une ethnie presque oubliée : les Aroumains. Depuis 1744 déjà le savant allemand Johann Thunmann signalait — parmi les premiers — son existence dans la péninsule Balkanique, dont l'histoire renferme beaucoup de lacunes qui devront être complétées. Des contributions substantielles ont apporté dans ce domaine des historiens et des linguistes roumains et étrangers (par ordre chronologique des ouvrages : G. Weigand (1894, 1895), I. Arginteanu (1904), G. Murnu (1913), A. J. B. Wace et T. M. Thompson (1914), N. Iorga (1919, 1925), P. Papahagi (1923), I. Caragiani (1929, 1941), A. Hâciu (1936), D. J. Popović (1937), Th. Capidan (1932, 1942), T. M. Katsougianne (1964, 1966), S. N. Liakou (1961, 1965) et d'autres.

3. La matière du livre est distribuée (excepté l'Avant-propos et l'Avertissement pour les lecteurs) en sept chapitres que nous reproduisons comme tels : *Introduction* (Les Aroumains en tant que groupe ethnique. Aspects de la question aroumaine). *Les origines de la question aroumaine.* (La naissance de la conscience nationale aroumaine. Intérêt croissant chez les Roumains du nord. Les débuts du mouvement national aroumain.). *La question aroumaine jusqu'au Congrès de Berlin.* (Apostol Mărgărit et la fondation des nouvelles écoles. Les premiers échos. Les événements de l'année 1878). *La politique roumaine à l'égard de l'église et des écoles en Turquie, les années 1879—1898.* (Les conséquences du Congrès de Berlin. Le dilemme de l'église aroumaine — entre union et autonomie. Le développement des écoles et le conflit autour de Apostol Mărgărit.). *La reconnaissance des Aroumains en tant que « millet ».* (La réorganisation des écoles. Contacts diplomatiques et la « iradé » du 22 mai 1905. Le conflit grécoroumain). *Les Jeunes Turcs et les guerres balkaniques.* (L'évolution du mouvement aroumain et les réformes des Jeunes Turcs. Guerres balkaniques et conférences de paix). *Conclusion.*

Dans le chapitre *Annexes* on a reproduit neuf documents (lettres, actes) d'une importance majeure aussi pour la renaissance aroumaine, que pour une juste interprétation des engagements de l'Autriche-Hongrie à l'égard du problème aroumain[1]. À la fin du livre on donne une bibliographie très riche des sources et des études utilisées. Une autre annexe à ce livre vient de paraître : un article appartenant au même auteur, intitulé *Die rumänische Propaganda in der « Makedonischen[2] Frage » im Jahre 1898 — Ein Bericht des österreichisch-*

[1] Des lettres adressées par Apostol Mărgărit aux autorités roumaines, des lettres de Gołuchowski et Pallavicini, etc ; la décision du Congrès des Aroumains (Monastir, 1910) concernant la constitution d'un Conseil de contrôle des écoles et des églises aroumaines en Turquie.

[2] Le terme « makedonisch » utilisé par l'auteur n'est pas bien choisi, voir équivoque : le mot désigne « tout habitant de la Macédoine », ou, de nos jours « habitant de la République „Makedonia", Yougoslavie » (v. notre étude *Definition einer Volksgruppe. Glossa und Ethnos der Aromunen*, dans « Österreichische Osthefte » Wien 13, 1971, 2, pp. 140—151).

ungarischen Vizekonsuls in Monastir (dans « Mitteilungen des österreichischen Staatsarhiv », 27/1974, pp. 276—294); l'auteur y reproduit les parties les plus concluantes concernant la « question aroumaine ».

4. On remarque facilement que l'ouvrage de M.D.P. offre plus que ne promet son titre et encore plus que ne le disent les sous-titres mentionnés ci-dessus. En effet, l'épine vertébrale, l'idée centrale, qui domine d'un bout à l'autre le livre, concerne la naissance et l'évolution de la conscience nationale des Aroumains, depuis l'origine jusqu'à la Paix de Bucarest (1913). Même si le problème n'est pas inédit, Max Demeter Peyfuss réalise la première monographie sur la « question aroumaine », une monographie solidement charpentée, reposant sur un matériel très riche tiré des études et des documents des archives (quelques-uns inédits), fournissant donc une grande quantité d'informations sur plus de 100 ans d'histoire (non seulement politique, mais sociale et culturelle à la fois).

Il en est peu qui savent — dit l'auteur — que dans les pays balkaniques, à côté du mouvement des Bulgares et des Serbes pour une affirmation nationale, un rôle non pas moins important a eu le réveil national des Aroumains. M.D.P. se déclare contre ceux qui considèrent que c'est depuis toujours que les Aroumains étaient conscients de leur origine romane (que cette conscience était donc dans la tradition aroumaine). Il est d'avis, ainsi que d'autres chercheurs, que les origines de la « question aroumaine » (=l'existence d'une conscience nationale, spécifiquement aroumaine) doivent être cherchées avant la fondation des écoles roumaines en Macédoine (v.p. 23), c'est-à-dire à la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle. L'auteur s'est assumé la tâche, difficile, de réunir et d'étudier tous les témoignages, toutes les manifestations qui attestent l'existence d'une conscience nationale (ethnique et linguistique) à l'époque. Le phénomène a été lié à l'activité culturelle des gens instruits d'origine aroumaine de Moscopole (Voskopoje) : Cavallioti, Daniil, Oucouta, les auteurs anonymes du Missel aroumain et du Codex Dimonie et, peut-être d'autres encore, restés inconnus), des illuministes aroumains habitant dans l'Empire austro-hongrois (Rosa et Boiadzi). Son évolution a connu des montées et des baisses, les pays intéressés au problème aroumain (la Grèce, la Roumanie, l'Autriche-Hongrie) ayant joué leur rôle. Après la Paix de Bucarest (1913), la minorité aroumaine a été répartie aux quatre pays : Grèce, Albanie, Yougoslavie, Bulgarie.

5. Le livre de Max Demeter Peyfuss offre une image complexe et objective de la période envisagée; des réponses à beaucoup de questions concernant la lutte des Aroumains pour leur identité ethnique et spirituelle.

Évidemment, un ouvrage dont le titre est une « Frage » doit contenir par nécessité une large part d'hypothèses, des points de vue sur lesquels il est possible que les autres historiens ne soyent pas d'accord. A notre sens, le livre est aussi documenté que courageux et, même s'il n'échappe pas à la critique, il est à espérer que, par les discussions qu'il soulèvera, il fera peut-être avancer la connaissance historique de ce côté de l'Europe.

M.C.-M.

LIVRES REÇUS

ADALI, OYA, DADALOǦLU, *Türk dil kurumu YaYınları*, 1973, 69 p.

AGGELOPOULOU, ATANASIOU A., Αἱ ξέναι προπαγάνδαι εἰς τὴν ἐπαρχίαν πολυανῆς κατὰ τὴν περίοδον, 1870–1912, Thessaloniki, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1973, 175 p.

ANDONOV-POLJANSKI, HRISTO, *Велика Британија и Македонското прашање на парискатa мировна конференција во 1919 година—Со избор од документацијата* —(avec un résumé en anglais (, Skoplje, Архив на Македонија, 1973, 167p.

Aspecte istorice ale mediçinii în mediul rural — Studii şi note — [sub redacţia dr. G. Brătescu], Bucureşti, Editura medicală, 1973, 338 p.

Bibliographie du Pont Euxin, Constanţa, Bibliothèque de Constanţa, 1973, 166 p.

DEMIRAJ, SHABAN, *Morfologjia historike e gjuhës shqipe*, (Pjesa I), Tiranë, Universiteti-Fakulteti i Historisë dhe i Filologjisë, 1973, 184 p.

DONTA, DONNAS, Ἡ Ἑλλὰς καί αἱ δυνάμεις κατὰ τὸν κριμαϊκὸν πόλεμον, Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν τῆς Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1973, 165 p.

DRĂGULIN, GHEORGHE I., *Din relaţiile româneşti cu Epirul în veacul al XIX-lea* (Extr. de « Glasul Bisericii », an. XXXII (1973), n° 5–6, p. 600–610).

Εφημερίδες τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως, Τόμος Τρίτος — LE MONITEUR GREC 1832–1833 — [Πρόλογος—Εἰσαγωγὴ υπὸ Γεωργίου Δ. Δημακόπουλου], Athènes, Εθνικον Τυπογραφειον, 1973, sans pagination.

FERRIOZZI, TITO, *Nota bibliografica sulle cinquecentine cirilliche della Marciana* (Extr. de la « Rivista Accademie e Biblioteche d'Italia », an. XLI, no. 1/1973, p. 9–14), Roma, 1973.

FOSKOLOU, MARKOU, Ἄγνωστα στοιχεῖα καὶ κείμενα τοῦ οὐμανιστῆ Κωνσταντίνου Πατρικίου τοῦ Χίου, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1973, 17 p.

GENČEV, NIKOLAÏ, *Левски, революцията и бъдещият свят*, Sofia, Издателство на Отечествения Фронт, 1973, 155 p.

Гоце Делчев и Македонското национално револуционерно движење — Материјали од Симпозиумот Одржан на 8, 9 и 10 Ноември 1972 Година во Штип по Повод 100-Годишнината од Раѓањето на Гоце Делчев —, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите Институт за Национална Историја, 1973, 410 p.

GUENTCHEV, NIKOLAÏ, *Vassil Levski*, Sofia, Presse, 1973, 39 p.

HATIBOǦLU, VECIHE, *Pekiştirme ve kuralları*, Ankara, Türk dil Kurumu Yayinları, 1973, 49 p.

HRISTOV, HRISTO, *Българските общини през възраждането*, Sofia, Издателство на Българската Академияна Науките, 1973, 250 p.

IVANOVSKI, VLADO, A., *Ослободителната војна во западна Македонија* 1941—1944, Skoplje, Институт за Национална Историја, 1973, 362 p.

Изложба слика и скулптура, љубинко Каматовић -Цвијо Поповић (Catalogue de l'exposition du dec. 1972–janv. 1973), Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника, sans pagination.

JUZBAŠIĆ DŽEVAD, *Izgradnja željeznica u Bosni i Hercegovini u svjetlu Austrougarske politike od okupacije do Kraja Kállayeve ere*, Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1974, 285 p.

KAHN, HERMAN et B. BRUCE BRIGGS, *A l'Assaut du futur — Prévisions à court et à moyen terme: la présent et la prochaine décennie —*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1973, 317 p.

KARPOZILOS, APOSTOLOS D., *The Ecclesiastical Controversy between the Kingdom of Nicaea and The Principality of Epiros* (1217–1233), Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1973, 108 p. + 1 carte.

Kolar-Dimitrijević, Mira, *Radni Slojevi Zagreba od 1918 do 1931*, Zagreb, Institut za Historiju Radničkog Pokreta Hrvatske, 1973, 423 p.

Kongresi i drejtshkrimit të gjuhes shqipe — 20—25 Nëntor 1972, Tomes I—II, Tirana, Akademia e Shkencave e RP të Shqipërisë — Institut i Gjuhësisë dhe i Letërsisë, 1973, 415 p. + 655 p.

Krikoni, Hristou Th., Συναγωγὴ πατέρων εἰς τὸ κάτα Λούκαν Εὐαγγέλιον, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1973, 530 p.

Левски в Опомените на Съвременниците си [Събрал и Изследвал Стефан Каракостов], Sofia, Партиздат, 1973, 567 p.

Maluckov, Mirjana, *Narodna nošnja Rumuna u Jugoslovenskom Banatu*, Novi Sad, Vojvođanski Muzej, 1973, 163 p. + 151 ill.

Mandrou, Robert, *Des Humanistes aux hommes de science XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Editions du Seuil, 1973, 254 p.

Mauropoulou-Tsioumi, Hrisanti, Οἱ ταιχογραφίες τοῦ 13ου αἰώνα στὴν Κουμπελίδικη τῆς Καστορῖας, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν 1973, 133 p. + 75 p. ill.

Milkova, Fani, *История на балгарската буржоазна държава и право през периода 1918—1944 г.* (Тезиси, Изследвания, Материали), Sofia, Университет «Климент Охридски», 1973, 112 p.

Mitsakis, K., *Macedonia throughout the Centuries*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1973, 53 p.

Muchembled, R., *Sorcellerie, culture populaire et christianisme au XVIe siècle, principalement en Flandre et en Artois* (Extr. des «Annales-Economies, Société, Civilisations», n° 1/1973, p. 264—284), Paris, Librairie Armand Colin.

Nedelcu, Florea, *Viața politică din România în preajma instaurării dictaturii regale*, Cluj, Editura Dacia, 1973 313 p. + 14 ill.

Poležina Vladimir, *Преливање народног дохотка у примарној и секундарној расподели, његови ефекти и квантфикација*, Skoplje, Економски Институт на Универзитетот « Кирил и Методиј», 1973, 191 p.

Polish Archaeological Abstracts, vol. II, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1973, 388 fiches.

Poplazarov, Risto, *Грчката политика спрема Македонија во втората половина XIX и почетокот на XX век*, Skoplje, Институт за Национална историја, 1973, 324 p.

Protopapa-Bouboulidou, Glikeria, Κειμένα νεοελληνικῆς λογοτεχνίας, Ἀπὸ τὰ μέσα τοῦ ΙΗ', αἰώνος ὡς τῆν Ἐπανάστασι τοῦ 1821, Athinai-Ioannina, Καθηγηρίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων, 1973, 352 p.

Работа этнографического музея с корреспондентами и школами, Tallin, « Валгус », 1973, 65 p.

Răduțiu, Aurel, *Incursiuni în istoriografia vieții sociale*, Cluj, Editura Dacia, 1973, 201 p.

Salvador, Gregorio, *Incorporaciones léxicas en el español del siglo*, XVIII, Oviedo, Universidad, Facultad de Filosofia y Letras, 1973, 32 p.

Savremena Rumunska tapiserija, skulptura i keramika (Catalogue d'exposition — fevr. 1973), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1973, sans pagination.

SLOBODAN MAŠIĆ & NENAD NOVAKOV (Catalogue d'exposition 19.I—10.II.1973), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1973, sans pagination.

Südosteuropa — Bibliographie, Band IV (1961—1965), 2. Teil — *Albanien, Bulgarien, Jugoslawien* — [Redaktion Gertrud Krallert-Sattler], München, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 639 p.

Tapié, Victor-Lucien, *L'Europe de Marie-Thérèse. Du Baroque aux Lumières*, Paris, Fayard, 1973, 400 p.

Toth, Adalbert, *Parteien und Reichstagswahlen in Ungarn 1848—1892*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 383 p.

Travaux et mémoires, T. 5, Paris, Éditions E. de Boccard, 1973, 410 p.

Tsamis, Dimitrio G., Δάβιδ Δισύπατου — λόγος κατὰ Βαρλαάμ καὶ Ἀκίνδυνου πρὸσ Νικόλαον Καβάσιλαν, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1973, 115 p. + 14 ill.

Tsirpanlis, Zacharias N., *Memorie storiche sulle comunità e chiese greche in terra d'Otranto* (XVI sec.) (Extr. de «La chiesa greca in Italia dall'VIII al XVI secolo», p. 845—877), Padova, Editrice Antenore, 1973.

VACALOPOULOS, A. E., *History of Macedonia 1354—1833* [Translated by Peter Megann], Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1973, 758 p.

VACALOPOULOS, APOSTOLOS E., *Ἱστορία τοῦ νέου ἑλληνισμοῦ*, Δ'—Τουρκοκρατία 1669—1812, Ἡ οἰκονομικὴ ἄνοδος καί ὁ φωτισμός τοῦ γένους, Thessaloniki, 1973, 847 p.

Vjetari statistikor i R. P. SH., 1971—1972, Tirana, Republika Populore e Shqipërisë—Drejtoria e Statistikës, 1973, 214 p.

VLORA, EKKREM BEY, *Lebenserinnerungen*, Band II (1912 bis 1925), München, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 301 p.

A II-a Expoziţie de ex-libris (februarie-martie 1972) (catalogue), Braşov, Biblioteca Municipală, 31 p.

VII *Międzynardowy kongres slawistów*, Warszawa, 21—27 VIII 1973, *Streszczenia referatów i komunukatów*, Varsovie, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1168 p.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XIII(1975)

ÉTUDES

Michel le Brave et son époque

Les Principautés Roumaines et l'Empire Ottoman

Problèmes d'histoire diplomatique

Historiographie et politique

Idéologie et société

Livre et société

Contacts culturels

Le miroir du monde: géographes et voyageurs

Textes et documents

Discussion. Notes brèves

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

LEOPOLD, Unité chrétienne et croisade contre les Turcs : un livre de Remacle Mohy retrouvé (*Andrei Pippidi*), 2, 332—333. DUȚU, ALEXANDRU, Umaniștii români și cultura europeană (*Ștefan Andreescu*), 4, 641—642.

FOCHI, ADRIAN, G. Coșbuc și creația populară (*Mihai Berza*), 4, 633—634.

GAIDAGIS, NIKOS, Catalogul cărților grecești de la Biblioteca Centrală Universitară « M. Eminescu » — Iași (sec. XVI—XVII) (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 156. GAVRILOVIĆ NICOLA, Историја кирилских штампарија у хабзбуршкој монархији у XVIII веку (*Alexandru Duțu*), 4, 634—635. GORIANOV, B. T., Précis de l'histoire de la philosophie byzantine (*Dimitrij Wasiliev* — Leningrad), 3, 496.

Hilandarski Zbornik, 3 (*Eugenia Ioan* et *Dan Ionescu*), 4, 646—647. HYNKOVÁ, HANA, Europäische Reiseberichte aus dem 15. und 16. Jahrhundert als Quelle für die historische Geographie Bulgariens (*Adolf Armbruster*), 3, 498—499.

IORGA, N., Istoria vieții bizantine. Imperiul și civilizația. După izvoare, 3 vol., București, 1974 (*Mihai Berza*), 1, 149. ISCHREYT, HEINZ, Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozioökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts (*Alexandru Duțu*), 4, 635.

KARATHANASIS, ATH. E., Ὁ Ἀλοίσιος -Ἀμβρόσιος Γραδενίγος στὴ Βενετία (1650—1680) (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 4, 640. KAŽDAN, A. P., Социальный состав господствующего класса Византии X—XIII, (*H. Mihăescu*), 2, 330. KOSTALLARI, A., Les études linguistiques en Albanie. Sources, problèmes, résultats *H. Mihăescu*), 1, 153—154 KOUMARIANOU, AIK., Ὁ τύπος στὸν Ἀγῶνα, 3 vol. (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 155—156. Kujtimei dhe këngë popullore për luftën çlirimtare të viteve 1918—1920 (*J. Irmscher*, Berln-D.D.R.), 3, 498. KUZMANOVIĆ, MLADEN, Rječnik i komentar Balada Petrice Kerempuha Miroslava Krleže, (Eugenia Ioan), 3, 497.

LITAVRIN G. G., Как жили византийцы (*H. Mihăescu*), 1, 154—155.

MAISANO RICCARDO, Un inno inedito di S. Andrea di Creta per la domenica delle palme (*H. Mihăescu*), 3, 495. MAKSIMOVIĆ, LUBOMIR, Византијска провинцијска управа у доба Палеолога (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 2, 330—331. MAMALAKIS, IOANNIS P., Τὸ Ἅγιον Ὄρος (Ἄθως) διὰ μέσου τῶν αἰώνων (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 151. MATTEUCCI O. F. M., P. GUALBERTO, La missione francescana di Constantinopoli, I : La sua antica origine e primi secoli di storia (1217—1585) (*Francisc Pall*), 2, 331—332. Mendimi politik e shoqëror i Rilindjes kombëtare shqiptare (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 3, 497—498. MILKOVA, FANNY, La législation pénale d'exception en Bulgarie durant la période 1924—1934 (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 2, 331. MOESIODAX, IOSIF, Tratat despre educația copiilor sau pedagogia (*C. Papacostea-Danielopolu*), 4, 644.

PAPASTATHIS, CHARALAMBOS, L'église et le droit coutumier aux Balkans pendant la domination ottomane (*Tudor Teoteoi*), 3, 499—500. PAPASTATHIS, CHARALAMBOS, K., Païsios Ligaridis et la formation des relations entre l'Eglise et l'Etat en Russie au XVII[e] siècle (*C. Papacostea-Danielopolu*), 4, 642. PELLEGRINI, G. B. & A. ZAMBONI, Commenti a nomi friulani di piante raccolti nell'ASLEF (*H. Mihăescu*), 4, 637. PELEKANIDIS, S. M., P. C. CHRISTOU, CH. TSIOUMIS, S. N. KADAS, The treasures of Mount Athos. Illuminated manuscripts. Miniatures — Headpieces—Initial Letters, vol. I (*Maria Ana Musicescu*), 3, 501—502. PEYFUSS, MAX DEMETER, Die aromunische Frage, ihre Entwicklung von Ursprüngen bis zum Frieden von Bukarest (1913) und die Haltung Österreich-Ungarns (*Matilda Caragiu-Marioțeanu*), 4, 647—648. PROTOPAPA-BOUBOULIDOU, GLYKERIA, Κεῖμενα νεοελληνικῆς λογοτεχνίας (ἀπὸ τὰ μέσα τοῦ ΙΗ'αἰῶνος ὥς τὴν ἐπανάσταση τοῦ 1821 (*C. Papacostea-Danielopolu*), 3, 500.

Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970—1973) avec un supplément pour les années 1965—1969 (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 156—157. Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970—1973) III[ème] vol. (*Mihai Berza*), 2, 329.

RITSOS, JANNIS, Die Wurzeln der Welt (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 2, 331. ROSENTHAL-KAMARINEA, ISIDORA, Kostis Palamas und die Wende in der neugriechischen Literatur (*J. Irmscher*, Berlin, D.D.R.), 3, 498.

SCHREIBER, GEORGE, Die Römer in Österreich. (*H. Mihăescu*), 3, 494. SCYLITZAE, IOANNIS, Synopsis historiarum (*H. Mihăescu*), 3, 495—496. SHKODRA, ZIJA, Esnafet shqiptare shekujt XV—XX (*H. Mihăescu*), 2, 329. Der Steiermärkische Landtag (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 153. STIPČEVIĆ, ALEKSANDAR,

Iliri *(Gelcu Maksutovici)*, 1, 149—150. STRATOS, ANDRÉ Τὸ βυζάντιον στόν Ζ'αἰῶνα Τ. Ε' :Κωνσταντῖνος Ε' : 668—687 *(H. Mihăescu)*, 3, 494—495. Südosteropa. Bibliographie, B. IV 1961—1965, München *(Arian Fochi)*, 1, 157. Synthesis, I/1974 (Les actes du Colloque International de Littérature Comparée, Bucarest, 13—15 sept. 1974) (*Alexandru Duțu*), 4, 636.

Un quart de siècle de recherche historique en Belgique, 1944—1968 (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 153.

VAGENAS, NASOS, Σχόλιο στόν Κάλβο (*J. Irmscher*, Berlin, D.D.R.), 4, 640-641. VELOUDIS, GEORG, Das Griechische Druck- und Verlagshaus ‚Glikıs' in Venedig, 1670—1854 (*Alexandru Duțu*), 4, 635. VELOUDIS, GEORG, Jakob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neugriechischen Historismus (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 152—153. DE VINCENZ, ANDRÉ, Traité d'anthroponymie houtzoule (*H. Mihăescu*), 1, 154. VITTI MARIO, 'Απαγορευμένος ρεαλισμός (*J. Irmscher*, Berlin, D D.R.), 4, 641. VLACHODIMITRIS, TH., 'Ο ἄλλος δρόμος (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 3, 498. VRANOUSIS, L., 'Ο φάκελλος τοῦ Byron στὰ 'Αρχεῖα τοῦ Metternich (*C. Papacostea-Danielopolu*), 3, 500—501.

ZAMBONI, ALBERTO, Veneto (*H. Mihăescu*), 4, 637—638. ZORAS, GEORGIOS TH., 'Επιφανίου Δημητριάδου δοκίμιον „Περὶ πενίας" (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 152. ZORAS, GEORGIOS TH., Μία ἰταλικὴ τραγῳδία Κρητὸς συγγραφέως: 'Η „Fedia" τοῦ Francesco Bozzo; ZORAS, GEORGIOS TH., Τὸ „'Ημερολόγιον" τοῦ ἐν 'Αθήναις 'Ολλανδοῦ προξένου καὶ ἡ 'Ελληνικὴ 'Επανάστασις (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 4, 640. ZUB, ALEXANDRU, A. D. Xenopol, Bibliografie (*Mihai Berza*), 1, 148—149.

WITTMANN, REINHARD, Der lesende Landmann. Zur Rezeption aufklärerischer Bemühungen durch die bäuerliche Bevölkerung im 18. Jahrhundert (*Alexandru Duțu*), 4, 635,

30 vjetori demonstratës antifashiste të Gjirokastrës (6 mars 1942—6 mars 1972) (*J. Irmscher*, Berlin-D.D.R.), 1, 153.

Maria Grigoraș

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Actes du XIV^{e} Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6—12 septembre 1971 Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p. ; vol. II, 1975, 656 p., ill. ; vol. III (sous presse).

Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band 1438—1457, Begründet von Franz Zimmermann, bearbeitet von Gustav Gündisch, 1975, 639 p.

Mihai Viteazul, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études), sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievici, 1975, 280 p.

Documenta Romaniae Historica, B. Ţara Românească, vol. III (1526—1535), 1975, 449 p.

Documenta Romaniae Historica, B. Ţara Românească, vol. XI (1593—1600), 1975, 745 p.

Legislaţia urbană a Ţării Româneşti (La législation urbaine de la Valachie), sous la rédaction de Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu, 1975, 316 p.

PIPPIDI, D. M., **Scythica Minora.** Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire, 1975, 314 p.

NICOLAESCU-PLOPŞOR, DARDU et WOLSKI, WANDA, **Elemente de demografie şi ritual funerar la populaţiile vechi din România** (Eléments concernant la démographie et le rituel funéraire chez les populations anciennes de Roumanie), 1975, 292 p.

BUSUIOC, ELENA, **Ceramica de uz comun nesmălţuită din Moldova** (Secolul al XIV-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea), (La céramique d'usage commune non émaillée de Moldavie — XIV^{e} siècle jusqu'au milieu du XVI^{e} siècle), 1975, 88 p. + 44 p. illustr.

OLTEANU, ŞT., **Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave (L'Union de 1600),** «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies, XIV, 1975, 159 p.

Nouvelles études d'histoire, Vol. V, Publiées à l'occasion du XIV^{e} Congrès des sciences historiques, San Francisco, 1975, 274 p.

Bibliografia istorică a României. IV. 1969—1974 (Bibliographie historique de la Roumanie, vol. IV, 1969—1974). Comité de rédaction : Ştefan Pascu et Bujor Surdu, 1975, 514 p.

Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor. Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Vol. I. Sous les soins de I. I. Russu. 265 p.

Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania. A collection of studies. Editors : |Miron Constantinescu|, Ştefan Pascu and Petre Diaconu, «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographs. XVI, 1975, 323 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII, 4, P. 509—658, BUCAREST, 1975

I.P.I. c. 525

43456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV — 1976 • N° 1 (Janvier-Mars)

Tradition et innovation dans les arts plastiques

Interférences linguistiques

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviţei nr. 64—66, Oficiul poştal 12, Căsuţa poştală 2001, Bucureşti—România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nº 125, téléphone 50 76 80, Bucureşti — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV 1976 N° 1

SOMMAIRE

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

Livres reçus

À PROPOS DU PLAN TRICONQUE DANS L'ARCHITECTURE DU SUD-EST EUROPÉEN AU HAUT MOYEN ÂGE *

RĂZVAN THEODORESCU

Epoque de changements fondamentaux dans l'histoire sociale et politique des Roumains, le XIV^{e} siècle a connu aussi, surtout en Valachie, dans le domaine de l'art — de l'architecture d'abord — l'apparition des formes et des structures dont nous venons d'étudier la signification [1]. En ce sens, on peut noter l'apparition et — ce qui mieux est — le début de la diffusion en terre roumaine, pour les églises des monastères, du plan triconque d'antique origine et grande fréquence en Orient chrétien, plan dont la présence au Bas-Danube occidental, à Vodiţa, après 1370, est en rapport avec l'arrivée dans ces parages de Nicodème et de ses compagnons [2] et avec la fondation d'un premier monastère en Olténie organisé d'après les normes cénobitiques de l'orthodoxie. Des normes dont la transmission de Vodiţa à Tismana, d'ici à Cotmeana et à Cozia, ensuite dans tous les monastères de Valachie — de même que le combat de Nicodème contre l'hérésie et le catholicisme — devenaient œuvre de pionniérat, d'authentique *missionnarisme* dans l'esprit de l'orthodoxie byzantine, le souvenir du caractère missionnaire de l'activité du fondateur des deux premiers monastères roumains connus se retrouvant encore dans la tradition orale et écrite des pays danubiens et carpatiques, où le fameux moine s'arrêta il y a six siècles.

Mais quiconque dit missionnarisme par rapport au Sud-Est européen est porté à évoquer, fût-ce très brièvement, le moment de début, d'immense prestige et de vénérable tradition pour tout le Moyen Âge oriental, de l'action de propagande culturelle où Byzance et le monde slave se rencontrèrent, de missionnarisme médiéval — donc l'introduction des règles matérielles et spirituelles de l'Eglise, des hiérarchies, des édifices, des livres religieux, d'une nouvelle morale et mentalité —, moment représenté, longtemps avant la fondation de Vodiţa, dans les pays centraux des Balkans, par l'œuvre des apôtres de la culture slave sud-est européenne qui furent Clément et Naoum d'Ochride. Il n'est pas lieu de nous arrê-

---

* Version amplifiée de la Communication présentée au III^{ème} Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 septembre 1974.

[1] R. Theodorescu, *Artă şi societate în Ţara Românească a veacului al XIV-lea,* dans « Studii şi Cercetări de Istoria Artei », Série Beaux Arts (= SCIA), 1, 1972, p. 3—35.

[2] E. Lăzărescu, *Nicodim de la Tismana şi rolul său în cultura veche românească. I (pînă în 1385)*, dans « Romanoslavica » XI, 1965, p. 237—285.

ter sur l'histoire, tellement complexe, des actions culturelles et confessionnelles de ces héritiers de l'action cyrillo-méthodienne en Bulgarie et en Macédoine aux environs de 900. Nous nous bornerons à rappeler qu'arrivés après 885 dans une Bulgarie à peine christianisée, à l'époque de l'évangélisation accomplie ici par l'Eglise byzantine post-iconoclaste, Clément et Naoum trouveront l'appui des princes bulgares, le dernier restant plus longtemps à Preslav, le premier partant pour prêcher vers le Sud-Ouest du vaste empire de Boris, dans cette Macédoine gréco-slave d'où Cyrille et Méthode partirent quelques dizaines d'années auparavant dans leurs œuvres missionnaires aux Khazares et Moraves et d'où Clément lui même était peut-être originaire.

Διδάσκαλος et évêque d'un diocèse macédonien créé pour lui [3], Clément fonda à Ochride un monastère au vocable de Saint Panteleimon [4], qui deviendra le centre spirituel le plus important de la Macédoine à la fin du IX[e] et au début du X[e] siècle. La fondation d'un édifice monacal n'a rien pour nous surprendre de la part d'un successeur des missionnaires qui ont appartenu eux-mêmes au clérgé monacal — comme Méthode, abbé d'un couvent, très connu pour sa vocation monastique, portant même l'empreinte d'un certain ascétisme [5] — et d'un contemporain des souverains bulgares étroitement liés aux règles monacales, comme Siméon, ancien moine à Constantinople ou comme Boris, mort dans un couvent [6]. Mais le plus important d'après nous, c'est que l'église de ce monastère d'Ochride fut construite, peu avant 892—893, d'après un plan triconque qu'avaient adopté trois siècles plus tôt — sur le modèle de certains sanctuaires orientaux, peut-être [7] — des monuments paléobyzantins balkaniques [8]. Repris — comme partout en Europe au IX[e] —X[e] siècles, de l'Extrême Occident jusqu'au Mont Athos — dans le cas de l'église du premier établissement monacal et missionnaire de Macédoine justement pour sa symbolique trinitaire — si précise et tellement évocatrice pour une œuvre menée sous le signe de la croix à peine triomphante dans la lutte contre les iconoclastes — et pour son caractère fonctionnel lié au service de la liturgie, plus significatif encore dans un pays à peine évangélisé (services où les absides latérales abritaient les chants de lutrin), le triconque découvert dans l'antique centre écclésiastique de Lichnidos, sous la mosquée d'Imaret [9] (fig. 1), a représenté dès le début, dans le monastère fondé par Clément, le modèle par excellence de l'église monacale en

---

[3] F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX[e] siècle*, Paris, 1926, p. 315, note 1 et p. 316, note 1 ; P. Gautier, *Clément d'Ohrid, évêque de Dragvista*, dans « Revue des Études Byzantines » XXII, 1964, p. 199—200 et p. 213.

[4] F. Dvornik, *op. cit.*, p. 315.

[5] *Ibidem*, p. 178—179.

[6] *Ibidem*, p. 302—303.

[7] Voir, à titre d'exemple, G. Babić, *Les chapelles annexes des églises byzantines*, Paris, 1969, p. 22, fig. 8.

[8] Dj. Stričević, *Églises triconques médiévales en Serbie et en Macédoine et la tradition de l'architecture paléobyzantine*, dans *Actes du XII[e] Congrès International d'Etudes byzantines. Ochride. 1961*, I, Belgrade, 1964, p. 227—228 et p. 238—239.

[9] D. Koco, *Klimentoviot manastir « Sv. Pantelejmon » i raskopkata pri « Imaret » vo Ohrid*, dans *Godişen Zbornik Filozofski Fakultet na Univerziteot — Skopje*, I, 1948, p. 129—182.

Macédoine[10] (de même que, quelques siècles plus tard, la première église de Vodiţa sera l'exemple imité par les églises monastiques de la Valachie médiévale). Un modèle copié d'ailleurs, vers 900, toujours dans un monastère, se trouvant sur la rive méridionale du lac d'Ochride (fig. 2), par le

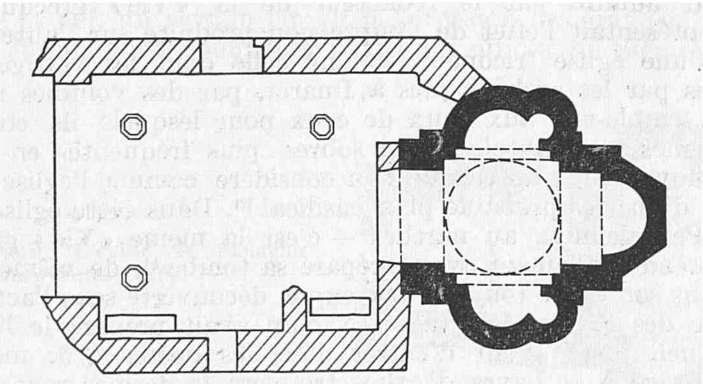


Fig. 1 — Ochride. L'église du monastère d'Imaret Djami. Plan.

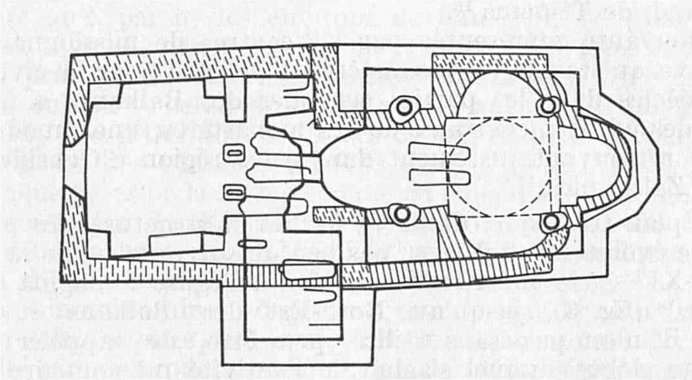


Fig. 2 — Ochride. L'église du monastère de Saint Naoum. Plan.

confrère d'œuvre missionnaire de l'évêque de Drembica, l'autre disciple de Méthode arrivé au cœur des Balkans, Naoum[11].

Sans nous arrêter sur les débats autour des étapes de l'évolution du plan de l'église du monastère de Saint Panteleimon d'Ochride, il faut rappeler que l'édifice en question semble avoir caché — résultat de deux moments historiques différents — les deux ἐκκλησίαι bâties par Clément,

---

[10] Idem, *Trikonhalnite ţrkvi vo Klimentovoto vreme*, dans *Slovenska pismenost. 1050 — godişnina na Kliment Ohridski*, Ohrid, 1966, p. 93; cf. K. Miatev, *Arhitekturata v srednovekovna Bălgaria*, Sofia, 1965, p. 105.

[11] D. Koco, *Prouciavanja i arheoloşki ispituvanja na ţrkvata na manastirot Sv. Naum*, dans *Zbornik (1957—1958). Izdanija na Arheoloşkiot Muzej — Skopje*, II, 1958, p. 56—80; Idem, *L'Église du monastère de Saint Naoum*, dans *Akten des XI. Internationalen Byzantinisten — Kongress. Munchen. 1958*, München, 1960, p. 243—247.

à propos desquelles la « Vie » du saint nous assure que, malgré leurs dimensions réduites, elles étaient plus belles, par leur forme ronde et « sphérique » (περιηγμένῳ καὶ κυκλοτερεῖ), que l'église — cathédrale de la ville [12]. Ainsi, la mention de l'aspect de ces édifices — en fait un seul dont la forme était admiré par le rédacteur de la « Vie » grécque de Clément — représentait l'effet de l'impression produite sur l'auteur par les volumes d'une église triconque comme celle dont les vestiges ont été découvertes par les archéologues à Imaret, par des volumes ronds, plus agréables, semble-t-il, aux yeux de ceux pour lesquels ils contrastaient avec les lignes trop simples, trop sobres, plus fréquentes en Macédoine au Haut Moyen Âge, de ce que l'on considère comme l'église-cathédrale d'Ochride, d'un très probable plan basilical [13]. Dans cette église monacale de Saint Panteleimon, au narthex — c'est la même « Vie » grecque qui nous l'apprend — Clément avait préparé sa tombe [14], de même qu'autour de 900, dans son église toujours triconque, découverte sous l'actuel édifice au vocable des Saints Archanges, Naoum avait préparé le lieu de son repos eternel, juste avant d'entrer dans les ordres [15], de même qu'un siècle plus tard à la Lavra d'Athos trouvera le dernier repos, dans son église triconque, Athanase, de même, enfin, que Nicodème, encore plus tard, aura sa pierre funéraire auprès des murs de sa fondation, triconque elle aussi, de Tismana [16].

La nouvauté représentée par les centres de missionnarisme et de culture slave qu'étaient les monastères d'Ochride pour la civilisation des IX^e —X^e siècles dans les parties centrales des Balkans, a fait du plan triconque des édifices centraux de ces monastères, une « mode » contemporaine, le retrouvant justement dans cette région d'Ochride, à Gorica, à Zlesti, à Zglavenica [17].

Si le plan triconque, dans ses formes et structures les plus simples, connaît une évolution qu'il n'est pas lieu de suivre ici — de la Macédoine, où vers le XI^e siècle on retrouve ce plan à l'église Panaghia Coubelitissa de Castorie [18] (fig. 3), jusqu'au Nord-Est des Balkans et plus loin encore —, il n'est pas sans utilité, peut-être, de rappeler qu'à la fin du siècle au début duquel s'achevait l'activité missionnaire de Naoum et de Clément, toujours dans le monde macédonien où ceux-ci avaient déterminé l'adoption du plan triconque aux églises monacales, se para-

---

[12] Teofilakt Ohridski, *Jitie na Kliment Ohridski*, ed. Al. Milev, Sofia, 1955, p. 78 (XXIII, 67).

[13] Dj. Stričević, *La rénovation du type basilical dans l'architecture ecclésiastique des pays centrales des Balkans aux IX^e — XI^e siècles*, dans *Actes du XII^e Congrès* ... p. 189 et p. 208—209.

[14] Teofilakt Ohridski, *op. cit.*, p. 84 (XXVII, 75).

[15] D. Koco, *Prouciavanja* ... p. 76, fig. 15; Idem, *L'Église du monastère* ... p. 247, pl. XXXVI, 2; cf. I. Ivanov, *Slaviansko jitie na Sv. Nauma Ohridski ot X viek*, dans *Bălgarski starini iz Makedonija*, Sofia, 1908, p. 56—57.

[16] R. Teodoru, *Pridvorul Tismanei*, dans SCIA, 2, 1967, p. 169—171.

[17] Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 228, note 19 et p. 237; cf. Dj. Bošković, *L'Architecture de la Basse Antiquité et du Moyen Âge dans les régions centrales des Balkans*, dans *Actes du XII^e Congrès* ... p. 160, note 14; D. Koco, *Trikonhalnite ţrkvi* . . .,p. 93.

[18] G. Millet, *L'École grecque dans l'architecture byzantine*, Paris, 1916, p. 94, fig. 47—48; K. Miatev, *op. cit.*, p. 191; A. Alpago Novello, *Grecia bizantina*, Milano, 1969, p. 84—86.

chevait, à la Lavra athonite, sous la direction de cet autre grand champion de l'orthodoxie et de la vie monacale, le déjà mentionné Athanase, le katholikon très bien connu qui recevait le même plan triconque [19], dans la variante complexe — résultat d'une synthèse de la structure trilobée et de celle « en croix grecque inscrite » — permettant, par les piliers ou les colonnes de la nef, un certain circuit à l'occasion des grandes cérémonies liturgiques et funéraires-commémoratives des offices monacaux.

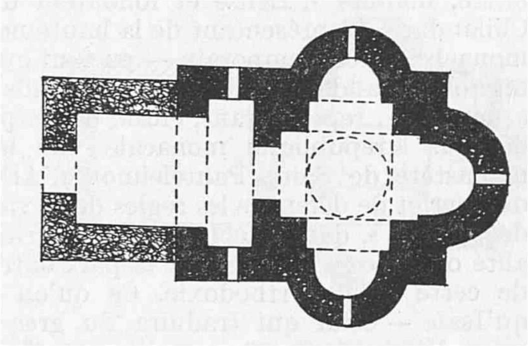


Fig. 3 — Castorie. L'église de Panaghia Coubelitissa. Plan.

On sait qu'à partir des environs de l'an mil, le plan triconque athonite était appelé à jouer un rôle de premier ordre dans le Sud-Est de l'Europe, le prestige du centre monastique de la Mer Egée éclipsant — sans le faire oublier — celui, d'un siècle plus ancien, du noyau monacal des entours du lac d'Ochride et de ses églises de plan triconque simple. Toutes les églises des cénobies d'Athos aux X^e —XII^e siècles, certaines églises des monastères de la même époque en Bulgarie — comme le premier sanctuaire, de la fin du XI^e siècle, de Bačkovo [20] — ou de Grèce — en Attique et au Péloponnèse aux XI^e —XII^e siècles [21] — , quelques édifices du XIV^e siècle de Salonique — tel Saint Elie (Eski Serai) [22] — et surtout de la Serbie contemporaine, adopterons tour à tour le plan triconque de la fondation athanasienne de Lavra, dans le même monde clérical et aux mêmes siècles où nous constatons que, dans la même région macédonienne, la renommée de Clément ne diminuait guère et où on retrouvait le portrait de ce fondateur de vie monacale slavo-balkanique dans les fresques et les icônes de certaines églises du pays ou il avait exercé jadis son pastorat [23]. Le XIV^e siècle — époque par excellence de l'essor du monachisme des Balkans — devait représenter la suite et la rencontre des deux traditions, missionnaire et monacale, de la Macédoine des IX^e et X^e siècles — la clé-

---

[19] *Ibidem*, p. 100—103.

[20] K. Miatev, *Edna vajna nahodka v Bačkovskiia manastır*, dans *Izvestia na arheologhiceskia Institut*, XXI, 1957, p. 316—321, fig. 1 ; Idem, *Arhitekturata* ... p. 192—193.

[21] G. Millet, *loc. cit.*

[22] Ch. Diehl, M. Le Tourneau, H. Saladin, *Les monuments chrétiens de Salonique*, Paris, 1918, p. 203—211 ; A. Alpago Novello, *op. cit.*, p. 103—108 ; S. Ćurčić, *The Twin — Domed Narthex in Paleologan Architecture*, dans « Zbornik Radova. Vizantološki Institut » (= *ZRVI*), XIII, 1971, p. 334, fig. 1/B.

[23] Ţ. Groždanov, *Portretite na Kliment Ohridski vo srednovekovnata umetnost*, dans *Slovenska pismenost. 1050-godişnina* ... p. 101—109.

mentine et l'athonite — d'une façon qui indique clairement le poids de la tradition culturelle-artistique représentée par les communautés monacales dans la civilisation du Sud-Est européen du Haut Moyen Âge.

Une place éminente dans l'histoire de cette question a été occupé, dans la première partie et vers le milieu du XIV^e siècle, au nord de la Macédoine — dans une continuité géographique remarquable à l'égard des régions ou activèrent jadis Clément et Naoum —, par le fameux lettré, homme d'Église et fondateur de monastères, qu'a été Isaïe de Chilandare. Représentant de la haute noblesse serbe, représentant aussi du monachisme contemporain — en tant que membre de la communauté athonite de Chilandare célèbre par les grands hierarques et moines serbes qu'elle a donné —, représentant, enfin, de l'expansion politique d'Etienne Doušan dans la « république monacale » de la Chalcidique — comme abbé au monastère de Saint Panteleimon d'Athos —, Isaïe ne se lassera pas de diffuser et de défendre les règles de la vie monastique, de mettre à la portée des « frères », dans leur langue, des écrits des illustres figures de la spiritualité orthodoxe, de négocier la paix entre deux grandes Églises en querelle, de cette même orthodoxie. Ce qu'on savait moins, jusque peu [24], c'est qu'Isaïe — celui qui traduira du grec en slavon, comme autrefois Clément d'Ochride, des textes religieux nécessaires à ceux qui l'entouraient —, traducteur en serbe de l'œuvre d'un des pères de la mystique médiévale, Pseudo Denis l'Aréopagite [25], a été aussi, paraît-il, celui qui aida à la diffusion en Serbie du type d'église monacale, le triconque, devenu traditionnel, « canonique » dirait-on, dans le monde macédonien et athonite quelques siècles avant, aux temps de Clément, de Naoum et d'Athanase de Lavra ; un type qu'on ne rencontre pas — ce qui est fort significatif d'ailleurs — avant ou à l'époque de l'arrivée d'Isaïe, dans aucune des églises monacales de la première moitié et du milieu du XIV^e siècle en Macédoine (Lesnovo, Matejce, Zaum, Markovo), toutes églises ayant reçues, d'après la mode contemporaine de Constantinople et de Théssalonique, des édifices conçus, en bonne tradition byzantine, sur le plan « en croix grecque inscrite » [26]. Parti de la « Sfetagora », nous savons qu'Isaïe mena ses « frères » vers « le pays d'Occident » (на западнꙋю землю) [27], se trouvant, avant 1371, dans les territoires du déspote de Serres, contribuant, on suppose, à l'érection dans la Skopska Crna Gora et dans le pays de Kossovo-Metohije des églises monacales de plan triconque complexe, aux piliers dans l'espace centrale (l'église du monastère des Saints Archanges de Kučevište, fig. 4, par exemple) [28], qui reliaient au point de vue du style, de la typologie, de la chronologie et, partiellement, de la géographie, les monuments de l'école serbo-byzantine de la première

---

[24] Dj. Stričević, *Uloga starța Isaije u prenoșenju svetogorskih tradiția u moravsku arhitektonsku școlu*, dans ZRVI, 3, 1955, p. 221—232.

[25] N. Dučić, *Starine Hilandarske. V. Jivotopis starța Isaije, koji je jivio u XIV vijeku*, dans « Glasnik » 56, 1884, p. 66 ; M A. Purković, *Der Vater des Starez Isaïas*, dans « Byzantinische Zeitschrift » 1—2, 1951, p. 461.

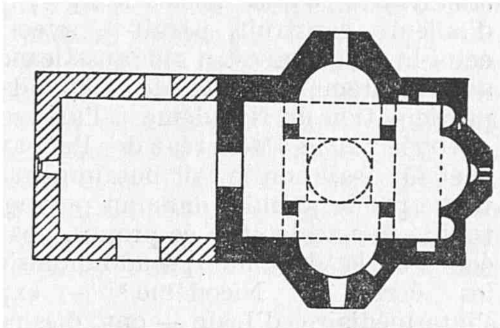
[26] A. Deroko, *Monumentalna i dekorativna arhitektura u srednjevekovnoj Srbiji*, Beograd, 1962, p. 147—148.

[27] N. Dučić, *op. cit.*, p. 74.

[28] A. Deroko, *op. cit.*, p. 148 et p. 155, fig. 242 et fig. 268.

partie du XIV[e] siècle à ceux de la vallée de la Morava. Il n'est pas du tout étonnant qu'un moine de l'importance d'Isaïe, élevé dans le milieu monacal, familiarisé à la Sainte Montagne aux églises conçues d'après le plan triconque complexe [29], ait pu — par ses voyages dans les territoires serbes du déspote Uglieša et du knéaz Lazare qu'il a servi dans des circonstances cruciales pour l'histoire culturelle et politique de son pays — non seulement diffuser des normes de vie athonite, mais aussi déterminer l'introduction

Fig. 4 — Kučevište. L'église du monastère des Saints Archanges. Plan.



du type triconque d'Athos, par la Macédoine, en Serbie, tel qu'on pourra le rencontrer à plusieurs monuments moraviens, lié au préstige d'Isaie de Chilandare[30]. Il y a de fortes raisons pour supposer que, surtout dans le milieu monacal de Macédoine et de la sphère d'autorité de l'archevêché d'Ochride (ou même du Patriarcat de Peć), là où, d'ailleurs, le souvenir des premiers missionnaires de langue slave se conservait encore au XIV[e] siècle, où les portraits de Clément se rencontraient à Studenica, à Staro Nagoricino, à Matejce [31], où les chefs religieux se considéraient toujours des missionnaires, successeurs de l'œuvre clémentine [32], où, enfin, dans les années troubles après la mort d'Etienne Doušan et à la veille de la naissance de l'« école » de la vallée de Morava — entre 1355 et 1375 environ —, contre les tendances byzantinisantes et novatrices de la Cour serbe en matière d'art, on gardait jalousement des normes esthétiques, des formes et des structures artistiques des époques antérieures [33], là donc, l'adoption du plan triconque dans l'architecture des monastères, aux antécedents dans le monde monastique de cette même Macédoine, soit à Ochride même, soit à Athos, s'attachaient à la même attitude de pieux respect pour les formes traditionnelles, nécessaires et représentatives d'art monacal. Que c'est dans cet univers culturel que s'intégrait le phénomène mentionné est

---

[29] À Chilandare et à Saint Panteleimon d'Athos : *Ibidem*, p. 167, fig. 269 ; G. Millet, *L'École grecque* ... p. 62, fig. 28—29 ; Idem, *L'Ancien art serbe. Les églises*, Paris, 1919, p. 33 et p. 140, fig. 151 ; Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 224.

[30] *Ibidem*, p. 231 ; A. Deroko, *op. cit.*, fig. 373, 377, 379, 386, 393.

[31] Ț. Grozdanov, *op. cit.*, p. 103—104 ; V. J. Djurić, *L'Art des Paléologues et l'Etat serbe. Rôle de la Cour et de l'Église serbes dans la première moitié du XIV[e] siècle*, dans *Art et Société à Byzance sous les Paléologues. Actes du Colloque organisé par l'Association Internationale des Études Byzantines à Venise en Septembre 1968*, Venise, 1971, p. 187.

[32] Ț. Grozdanov, *Prilozi prouciavanju Sv. Sofije Ohridske u XIV veku*, dans « *Zbornik za likovne umetnosti (Novi Sad)* », 5, 1969, p. 40—41.

[33] V. J. Djurić, *op. cit.*, p. 188—189 et p. 191.

amplement prouvé par le chapitre — plus nuancé qu'on ne le croit — des relations d'Isaïe de Chilandare avec ce Nicodème qui patronna les débuts de la diffusion nord-danubienne du plan triconque représenté en Olténie et en Valachie occidentale, dans les deux premières dizaines d'années après 1370, par quatre églises de monastères dont sûrement Vodiţa et Tismana sont les два велика и частна монастира érigés на ѹгровлашской земли — d'après la « Vie » du grand moine de Chilandare — съвѣтомь и помоштїю преподобнаго штьца нашего Исаїе [34]; le second de ces monastères était d'ailleurs construit, paraît-il, avec l'aide du prince Lazare de Serbie [35], celui-là même qui avait aidé aussi le monastère de Saint Panteleimon où fût actif justement Isaie de Chilandare [36]. Si d'habitude on évoque la participation de Nicodème à l'ambassade, tellement « athonite », de 1375, envoyée par le Patriarcat de Peć auprès de la Grande Église et dont le chef fût Isaïe, on le fait notamment pour attirer l'attention sur la place tenue par le premier dans un paysage plus vaste, balkanique, de spiritualité monacale et, à ce propos, nos interprétations récentes quant aux échos de la doctrine pseudo-dionisienne sur les degrés angéliques dans les écrits de Nicodème [37] — expliquable, très probablement, par l'intermédiaire d'Isaïe — ont dissipé peut-être quelque peu l'obscurité qui enveloppait le profil de moine « très orthodoxe » de l'hégoumène de Vodiţa.

Il est vrai que si on regarde les choses sous un angle plus large, pour la formation de Nicodème, pour son contact avec une certaine architecture et un certain art monastique d'anciennes origines, pour ses rapports avec la tradition monacale sud-est européenne issue de l'époque de Clément d'Ochride, pour la connaissance des écrits qui ont influencé d'une façon décisive cette tradition, la circonstance, déjà présumée [38], que Nicodème ait pu passer, dans ses voyages à la Sainte Montagne, justement par le monastère serbe de Chilandare, est essentielle. Car il faut rappeler un fait qui est, pensons-nous, particulièrement important pour nos recherches : celui que dans les rapports culturels et artistiques entre le monde serbo-athonite du XIV^{e} et celui macédonien des IX^{e}—X^{e} siècles, dans les rapports à travers le temps entre certains représentants de l'Eglise de Serbie des années 1300 et le moment marqué par Clément d'Ochride, le rôle du monastère de Chilandare a été, dans cette direction également, de tout premier ordre. Le détail révélateur qu'un ancien hégoumène de ce même Chilandare, l'archevêque Danilo II de Serbie, a été influencé vers la première moitié du XIV^{e} siècle, dans la rédaction d'une partie du plus important recueil médiéval serbe de biographies, par le texte de l'« Eloge de Cyrille le Philosophe » dû justement à Clément d'Ochride [39], et que

---

[34] N. Dučić, *op. cit.*, p. 75 ; pour l'hypothèse de la transmission du plan triconque, par Isaïe, en Valachie à l'époque de Nicodème, voir Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 227.

[35] *Documenta Romaniae Historica*, I, Bucureşti, 1966, n° 31, p. 67—70.

[36] Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 231.

[37] E. Kalužniacki, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375—1393)*, Wien, 1901, p. 211 ; R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 21, note 77.

[38] E. Turdeanu, *La littérature bulgare du XIV^{e} siècle et sa diffusion dans les Pays Roumains*, Paris, 1947, p. 44, note 3.

[39] D. Pavlović, *Jedna pozajmica arhiepiskopa Danila II iz Klimenta Ohridskog*, dans « *Prilozi za knijevnost, jezik, istoriju i folklor* » 3—4, 1954, p. 260—263 (cf. H. Polenaković, *Klimentovata tradiţija vo knijevnosta*, dans *Slovenska pismenost. 1050-godişnina ...*, p. 77).

le même Danilo, vénérant son prédécesseur, Clément, ordonnait vers 1 330 la représentation de l'image de celui-ci dans les fresques de l'église au vocable — identique à celui de Chilandare — de Bogorodica Hodighitria du centre patriarcal de Peć [40], peut nous suggérer l'hypothèse qu'à son tour, peu de temps après le règne de Danilo à Chilandare et sur ses traces, Isaïe ait pu trouver dans la cénobie athonite l'écho d'une vive tradition clémentine ; une tradition à laquelle, vers le même milieu du XIV[e] siècle, à Peć peut-être, mais encore plus probable à Chilandare, pouvait se nourrir Nicodème, celui qui s'arrêtera plus tard dans les régions occidentales du pays des Basarabes, fondant, comme jadis Isaïe en Serbie, des monastères aux églises de plan triconque. Et pourquoi n'ajouterions-nous pas — sans craindre la pénurie des données fragmentaires qui demandent à être rassemblées —, qu'ainsi, au-delà des limites de l'hypothèse, le rapport spirituel entre les trois « moments » — Clément d'Ochride, Isaïe de Chilandare, Nicodème de Vodiţa et de Tismana —, correspondant à trois moments très distincts de la diffusion du plan triconque dans les Balkans, pourrait trouver pour la première fois son vrai contenu par l'élément qui leur est commun, notamment l'un des plus célèbre monastère d'Athos.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur la signification artistique et culturelle de l'érection du monument de plan triconque qu'on appelle Vodiţa I (fig. 5). Ce qui nous intéresse à présent se sont les — plutôt sup-

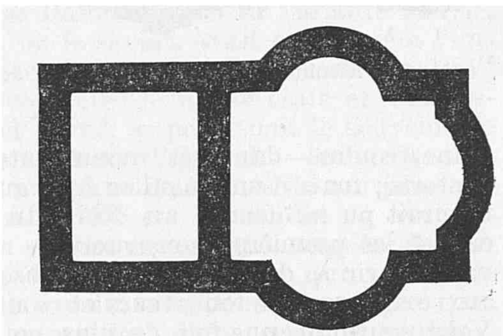


Fig. 5 — Vodiţa. Plan de la première église du monastère.

posées — prémisses indigènes et plus lointaines de ce plan au Bas-Danube. On sait qu'en partant d'une idée juste, celle d'une évolution culturelle plus rapide de la Dobroudja au X[e]—XIV[e] siècles, on est arrivé, pour l'art aussi, à la conclusion que les monuments d'influence byzantine des X[e]—XII[e] siècles se trouvant ici — en occurrence, pour le sujet qui nous occupe, l'église monacale, modeste et rudimentaire, de la seconde partie du XII[e] siècle, de Niculiţel [41] (fig. 6) — représentait les exemplaires d'une première étape dans l'évolution des types architectoniques médiévaux dans les pays roumains [42] ; néanmoins, n'ayant aucune raison de re-

---

[40] Ţ. Groždanov, *Portret Klimenta Ohridskog u ţrkvi Bogorodiţe Odighitrije u Peć*, dans « Zograf » 3, 1969, p. 13—15.

[41] P. Diaconu, *Despre datarea « circumvalaţiei » şi a « bisericii treflate » de la Niculiţel*, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », 2, 1972, p. 312—315.

[42] C. Nicolescu, *Începuturile artei feudale din ţara noastră în lumina ultimelor descoperiri arheologice*, dans SCIA, 1, 1959, p. 52.

jeter l'interprétation traditionnelle selon laquelle l'apparition du plan triconque en Olténie, à la première église du monastère de Vodiţa, ensuite à Cozia — les deux tellement apparentées aux églises des cours féodales[43] et aux petites églises monacales sud-danubiennes[44] —, représenterait un écho, une interprétation locale de l'architecture de Serbie, nous sommes tenus de considérer toujours Vodiţa I en rapport exclusif avec le contexte culturel du Bas-Danube occidental de la dernière partie du XIV^e siècle et sans relation aucune avec un édifice de même plan, dans sa variante tréflée, apparu en Dobroudja plus de deux siècles avant. Bien au contraire, à Niculiţel on se trouve devant un écho direct d'un plan d'architecture byzantine des X^e—XII^e siècles, rencontré dans les provinces de ces parties de l'Empire — ainsi l'église n° 28, des X^e—XI^e siècles, de la « cité extérieure » de Pliska[45] (fig. 7) —, plan caractéristique pour la Macé-

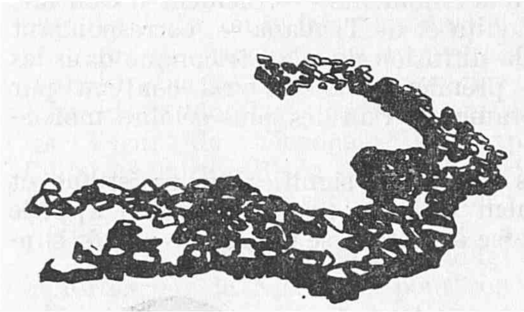


Fig. 6 — Niculiţel. Traces des fondations de l'église.

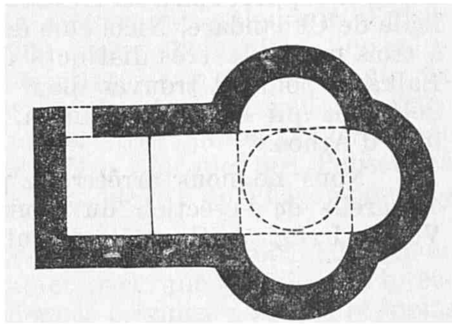


Fig. 7 — Pliska. Plan de l'église n° 28.

doine, comme dans les monuments déjà mentionnés d'Ochride et de Castorie ; mais d'un singulier écho aussi, que nous ne voyons pas comment il aurait pu influencer au Nord du Danube, l'Olténie, là où, une fois érigées les premières constructions religieuses en pierre, vers 1 300, on va recourir à d'autres plans (l'église-salle, par exemple), correspondant aux exigences des fondateurs et à une certaine « mode » contemporaine. Voici pourquoi, une fois de plus, nous croyons que l'apparition du plan triconque au XIV^e siècle dans la région de Severin ne se trouve dans aucun rapport direct avec la modeste église tréflée du XII^e siècle de la Dobroudja septentrionale — tel qu'on l'avait suggeré[46] —, les deux monuments représentant chacun une autre étape de l'évolution et de la

---

[43] Il s'agit des églises de Veluće, Lazarica-Kruševac, Neupara, Rudenica, Kalenić, Starcevo Gorica ; voir Dj. Stričević, *Dva varijeteta plana crkava moravske arhitektonske škole*, dans ZRVI, 3, 1955, p. 216—217 ; A. Deroko, *op. cit.*, fig. 375, 376, 378, 382, 388, 397 ; P.Mijović, *Za sistematizaciju zetske srednjovjekovne arhitekture*, dans *Tragom drevnih kultura Crne Gore*, Titograd, 1970, p. 187 et p. 189.

[44] Les églises des monastères de Saint Nicolas d'Orehovo, des Saints Archanges près de Trn, de Saint Jean l'Evangéliste près de Poganovo (K. Miatev, *op. cit.*, p. 193—194, fig. 220—224 ; pour d'autres églises triconques bulgares, voir N. Čaneva-Dečevska, *Trikonhalnite cărkvi ot IX — XIV v. po bălgarskite zemi*, dans *Arheologia*, 4, 1970, p. 8—21).

[45] K. Miatev, *op. cit.*, p. 103, fig. 100.

[46] C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 56 ; idem, *Aspecte ale relaţiilor culturale cu Bizanţul la Dunărea de Jos în secolele X — XIV*, dans *Studii şi Materiale de Istorie Medie*, V, 1962, p. 43 et p. 47.

diffusion des plans triconque et tréflé : le second prouve l'extension du plan trilobé, rencontré au Balkans des IXe—XIIe siècles, jusqu'au Paristrion byzantin oriental, le premier correspond à une présence au Bas-Danube occidental — sous l'influence du monachisme athonite et du monde des moines balkaniques — d'un type de monument qu'on retrouve en Serbie et dans la vallée de la Morava au XIVe siècle, type dérivant de celui des IXe —XIIe siècles tel qu'on le voyait depuis Ochride jusqu'au Mont Athos, depuis l'ancienne résidence des khans et des princes bulgares de Pliska jusqu'au Bouches du Danube.

De toute façon, on peut supposer que, sans ignorer le plan d'église monacale des grandes laures aux nombreux caloyers, de Serbie et d'Athos — notamment le plan triconque complexe —, les quelques moines de Nicodème [47], ainsi que ceux des monastères plus modestes de la Bulgarie occidentale, aient adopté un plan moins prétentieux, le triconque simple lequel, convenable aux communautés plus restreintes, avait déjà été consacré pour les églises moins vastes par les premiers missionnaires dans les milieux slavo-byzantins de la Macédoine, missionnaires dont le prestige était grand au XIVe siècle, tant dans l'empire serbe qu'au Mont Athos où leurs vies et leurs actes étaient des repères, où avaient été copiés — et l'étaient encore — les manuscrits de l'œuvre cyrillo-méthodienne et clémentine [48].

Ainsi, par les rapports directes de Nicodème de Vodiţa et de Tismana, le diffuseur du plan triconque au Bas-Danube, dans sa variante simple, avec Isaïe de Chilandare — celui qui, on le savait, avait contribué a l'implantation de ce plan, dans sa variante complexe, en pays serbe au XIVe siècle —, par la relation qu'on suppose entre le même Isaïe et l'atmosphère dans laquelle, au Mont Athos et a Peć, se perpétuait le souvenir de l'œuvre culturelle et missionnaire de Clément d'Ochride — celui dont la célébrité fit connaître jadis au plan triconque de l'église de son principal monastère une diffusion aux environs de 900 en Macédoine —, certains faits d'art et de civilisation médiévale sud-est européenne acquièrent pour l'historien un contour plus complet. Quant à l'historien qui s'intéresse plus particulièrement à l'ancien art roumain, la certitude que l'évolution d'un plan d'architecture d'un certain prestige, d'une certaine signification et d'une certaine diffusion aux Carpates et au Danube ne représente, à ses débuts roumains, que le point final, chronologique et géographique, d'une évolution qui avait commencé — avec un plus grand prestige, avec la même signification, encore qu'avec une diffusion moins large — plusieurs siècles avant, entre l'Egée et l'Adriatique, ne fait que justifier la tentative d'une étude des origines culturelles et artistiques roumaines dans un contexte plus ample, sud-est européen. Il sera pour savoir que le plan triconque d'avant 1400 d'une Olténie où le monde monacal, lié à la Serbie, était marqué néanmoins par les règles athonites, représentait l'étape finale d'un processus de rencontre et de fusion de deux grandes traditions sud-est européennes du triconque des débuts de

[47] Pour le nombre restreint de ceux-ci, voir T. Simedrea, *Mănăstirea Vodița. Glosă pe marginea unui document inedit*, dans « Biserica Ortodoxă Română » 1—3, 1947, p. 64—65, note 5.

[48] Ţ. Grozdanov, *op. cit.*, p. 14.

notre millénaire, processus qu'avait eu lieu, peu de temps avant, au milieu du XIV^e siècle, dans les pays centraux de la Péninsule, dans les parties méridionales des terres de Miloutine et d'Etienne Doušan, ainsi que dans une Macédoine annexée par ceux-ci : là où, le triconque étant devenu le plan « canonique » des églises de la Sainte Montagne au cours des XI^e–XIV^e siècles — aidé aussi par le prestige de l'autre triconque imposé ici, au début du X^e siècle, par l'œuvre missionnaire de Clément et de Naoum —, l'édifice aux absides latérales au nord et au sud dans la nef représentait, de règle, le monument principal d'un monastère, érigé dès que la communauté monacale s'installait dans une terre qui lui avait été octroyée par les chrysobulles des empereurs, des rois et des princes pour défendre « la vraie orthodoxie ». Et dans leur action missionnaire aux vastes résonances culturelles, de diffuseurs des normes de vie jusqu'alors très peu connues ou totalement ignorées, dans la Macédoine de la fin du IX^e et du début du X^e siècle, en Serbie et en Olténie dans la seconde partie du XIV^e siècle — donc justement dans les territoires et dans les siècles pour lesquels nous avons déjà retrouvé, dans un autre chapitre d'art, une continuité balkano-danubienne impressionnante à travers le Haut Moyen Âge [49] —, le fondateur du monastère de Saint Panteleimon d'Ochride, l'abbé de l'autre monastère de Saint Panteleimon — celui d'Athos —, enfin, l'hégoumène du monastère de Saint Antoine de Vodița —, marquent trois moments distincts, historiquement expliqués par les circonstances particulières de chaque époque et pays, dans l'évolution d'une forme d'architecture religieuse médiévale, la plus caractéristique, peut-être, et sûrement la plus durable dans le Sud-Est de l'Europe. Trois moments dans l'évolution, aussi, d'un rapport d'histoire culturelle qui pourrait être retenu dès maintenant pour les débuts du Moyen Âge dans ces parties du continent : celui entre le missionnarisme monastique de propagande orthodoxe en langue slave et le plan architectonique du triconque.

---

[49] R. Theodorescu, *Cîteva observații asupra unor piese de argintărie din veacul al XIV-lea. În jurul unei continuități artistice balcano-dunărene*, dans SCIA, 2, 1967, p. 145–153.

LE PROCHE-ORIENT ET LA CONCEPTION DÉCORATIVE DE L'ART ROUMAIN ET DE L'ART BALKANIQUE *

CORINA NICOLESCU

Des recherches entreprises depuis longtemps pour une étude plus vaste concernant l'apport de la culture byzantine et de celle du Proche-Orient dans la formation et le développement de la civilisation roumaine et de celle des peuples balkaniques, nous ont obligée de ramasser les nombreux matériaux, surtout ceux ayant trait à l'art décoratif, découverts dans les fouilles archéologiques ou dans les trésors des monastères et des musées, pendant les vingt dernières années, chez nous ou ailleurs, et qui portent le sceau de ces deux grands domaines d'art [1]. En approfondissant ce vaste thème avec toutes ses lointaines implications, qui vont jusqu'en Chine, nous avons été beaucoup aidée par les nombreuses recherches, faites par nos collègues de Yougoslavie, de Bulgarie, de Grèce, de Hongrie, de Pologne, etc. Quelques conclusions de cette étude constituent l'objet de la présente communication.

Nous voulons établir d'abord les limites géographiques et chronologiques de notre exposé. Nous sommes obligée de faire cette précision parce qu'il y a encore de vastes territoires, qui eux-mêmes ont subi l'influence orientale, comme le sud de la Pologne et de l'Ancienne Russie, mais qui ne sont pas compris dans la présente communication. Sous le rapport chronologique, dès le début, il faut souligner que pour l'historien qui s'occupe des relations culturelles du Sud-Est européen avec le Proche-Orient, est évidente une vraie stratification des différentes couches « d'Orientalisme », à partir de la préhistoire jusqu'au début du XIX-ème siècle. Mais, le cadre chronologique de cet exposé est limité à l'époque de la domination ottomane, du XV-ème au XIX-ème siècles.

En étudiant ce domaine, on constate que les dates et les frontières, résultat des événements politiques, ne correspondent pas aux phénomènes d'ordre culturel. Par exemple, la diffusion et la survivance de l'art byzantin, assurant tout au long du moyen âge la base spirituelle commune des peuples balkaniques et du peuple roumain, sont bien plus vastes que le territoire de l'Empire byzantin et la durée de sa domination politique. La culture byzantine a été diffusée sur le territoire de l'ancienne Dacie, même quand la domination politique de Byzance était loin de cette con-

---

* Version amplifiée de la Communication présentée au IIIème Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 septembre 1974.

[1] Corina Nicolescu, *Orientul Apropiat și arta veche românească* (Le Proche-Orient et l'art ancien roumain), étude en manuscrit.

trée [2]. D'autre part, l'art byzantin transmis aux maîtres autochtones a survécu dans les Balkans et chez nous, longtemps encore après la chute de Byzance. En même temps, grâce au contact de l'art byzantin avec l'art persan, arménien, arabe, etc., beaucoup de motifs décoratifs des arts du Sud-Est européen purement orientaux, atribués parfois à l'époque de la domination ottomane, sont en réalité beaucoup plus anciens. Par exemple, la rose d'Ispahan, la palmette islamique de type « roumi », sont présentes dans la sculpture, l'enluminure et la céramique byzantines dès le XI-ème siècle. La décoration en céramique émaillée des monuments avec des écuelles provenant du monde islamique, émaillées en bleu turquoise ou en protomajolique, appliquée aux églises de Grèce, [3] appartient à l'époque byzantine. Ce procédé oriental, a gagné le terrain sous différentes formes, partout dans le monde balkanique et dans les Pays Roumains, du XIII-ème jusqu'au XV-ème siècle [4]. Des motifs décoratifs comme l'entrelacs, la tresse, les arabesques, les animaux orientaux, tels que le lion, la panthère, le paon, etc. [5] apparaissent avant l'époque ottomane dans l'art balkanique et roumain [6], par l'intermédiaire du monde byzantin. Une pièce tout à fait caractéristique comme le caftan (kavadion) est aussi bien utilisée

---

[2] Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu. Contribuţie la arheologia şi istoria perioadei de formare a poporului român* (Les fouilles de Dridu. Contribution à l'archéologie et à l'histoire de la période de formation du peuple roumain), Bucureşti, 1967, 270 p. + XXX pl.; idem, *Données sur l'archéologie des IV-e — XI-e siècles sur le territoire de la Roumanie. La culture Bratei et la culture Dridu*, dans « Dacia », N. S., XV, 1971, p. 269—287, fig. 1—7; Ion Barnea, Octavian Iliescu, Corina Nicolescu, *Cultura bizantină în România* (La culture byzantine en Roumanie), Bucureşti, 1971, 263 p.+124 fig. Catalogue de l'exposition avec le même thème, réalisée à l'occasion du XIV-e Congrès International d'Études byzantines de Bucarest, Septembre, 1971; Corina Nicolescu, *Moştenirea artei bizantine în România* (L'héritage de l'art byzantin en Roumanie), Bucureşti, 1971, 78 p. + 112 pl.

[3] A.H.S. Megaw, *Glazed Bowls in Byzantine Churches*, « ΔΕΛΤΙΟΝ ΤΗΣ ΧΡΙΣΤΙΑΝΙΚΗΣ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ » 1964—1965, tome 4, Athènes, 1966, p. 145—162, fig. 1—7.

[4] Corina Nicolescu, *Decorul mănăstirii Neamţ în legătură cu ceramica monumentală din Moldova în secolul al XV-lea* (Le décor du Monastère de Neamţ par rapport à la céramique monumentale en Moldavie au XV-ème siècle), dans « Studii şi Cercetări de Istoria Artei », II, 1955, n° 1—2, p. 115—136, fig. 1—23; idem, *Începuturile ceramicei monumentale în Moldova* (Les débuts de la céramique monumentale en Moldavie), dans le volume *Omagiu lui George Oprescu*, Bucureşti, 1961, p. 373—396, fig. 1—18 + 1 pl.

[5] Charlea H. Morgan, *The Byzantine Pottery of Corinth*, vol. XI, Results of Excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens, Cambridge, Massachussetts, 1942; idem, *Corinth. The Byzantine Pottery*, Harvard University Press, 1949; David Talbot Rice, *Iranian Flements in Byzantine Art*, Mémoires du III-e Congrès International d'art et d'archéologie iraniens, Moscou — Leningrad, 1939; idem, *The Pottery of Byzantium and the Islamic World*, Studies in Islamic art and architecture in honour of Professor K. A. C. Creswell, the Centre for Arabic Studies by the American University in Cairo Press 1965, p. 194—236, fig. 1—44; idem, *Late byzantine pottery at Dumbarton* Oaks, p. 209—219, pl. 1—14; Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *Ceramica românească tradiţională* (La céramique roumaine traditionnelle), Bucureşti, 1974, p. 53—54, fig. 31— 38, pl. 100—114.

[6] Răzvan Theodorescu, *Citeva observaţii asupra unor piese de argintărie din veacul al XIV-lea. În jurul unei continuităţi artistice balcano-dunărene* (Quelques observations sur les objets d'orfèvrerie du XIV-ème siècle. Sur la continuité artistique balkano-danubienne), dans « Studii şi Cercetări de Istoria Artei », 1967, n° 2, p. 145—153; idem, *Despre periodizarea şi unele aspecte ale artei metalelor pe teritoriul României în secolele IV — XIV* (À propos de la chronologie et de quelques aspects de l'art des métaux sur le territoire de la Roumanie aux IV-e — XIV-e siècles), dans le volume *Pagini de Veche Artă Românească*, Bucureşti, 1970, p. 71—74, fig. 31, la bibliographie des études concernant ces objets, dans la littérature balkanique.

dans le monde byzantin. Chez nous elle a pénetré déjà avant la domination ottomane [7]. Donc, il faut bien discerner les éléments orientaux plus anciens [8] de ceux parvenus par l'intermédiaire des artisans et des négociants du vaste empire ottoman.

Une autre observation importante c'est le caractère propre de ces contacts, pour chaque pays. Même si l'aspect général nous semble tout à fait similaire, il y a toujours des détails, aussi bien que des degrés d'intensité en ce qui concerne l'assimilation de la conception orientale dans le monde balkanique, par rapport au peuple roumain. Les éléments orientaux trouvés dans ce vaste domaine du Sud-Est européen, dépassant ses limites jusqu'à Venise et à la Pologne méridionale, sont très variés, par rapport à la capacité d'assimilation de chaque peuple, à la force et au caractère de la culture locale. Dans l'état actuel des recherches, le fait que les éléments orientaux ont pénétré de façon différente dans le monde balkanique et le monde roumain, grâce à toutes autres conditions politiques et sociales, nous apparaît assez claire. Les trois principautés roumaines, la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, exception faite du Banat, de la Dobroudja, des villes « raïa » Giurgiu, Turnu et Brăila, étaient seulement vassales à la Sublime Porte, payant l'onéreux « haradji » et d'autres obligations annuelles, mais ces pays ont conservé leur classe dominante, capable de financer les grandes fondations. Les Turcs n'y ont pas introduit l'islamisme et n'ont pas bâti des mosquées. Les pays balkaniques integrés à l'Empire ottoman ont perdu le pouvoir de leur classe dominante, les seuls fondateurs ou donateurs sont les grands prélats ; l'activité artistique est peu à peu réduite aux productions des villes et des villages. Nous remarquons que l'influence ottomane a été plus marquée dans les pays sud-danubiens. Elle a pénétré encore plus profondément dans certaines contrées du milieu rustique, tandis que chez nous elle a atteint surtout la vie de cour princière et le milieu urbain. D'autre part, quoique cela nous

[7] Le caftan apparait dans les peintures et les enluminures appartenant aux XII-e — XIV-e siècles dans les zones orientales de l'Empire qui ont été en contact avec le monde islamique. Les dignitaires byzantins représentés dans la peinture de Kahrié-djami sont vêtus de caftan ; les princes serbes portent aussi le caftan, avant la domination ottomane, voyez Ivan Kovačević, *Средњовековна ношња Балканских словена* (Die Mittelalterliche Tracht der Balkanslawen), Beograd, 1953, pl. XVIII, p. II ; en Moldavie, le caftan représente le vêtement d'apparat des princesses et des boyards tout au long du XV-ème siècle, à l'époque d'Etienne le Grand, avant l'instauration de la vassalité de l'Empire ottoman, Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Țările Române în secolele XIV — XVIII* (Histoire du costume de cour dans les Pays Roumains aux XIV-e — XVIII-e siècles), București, 1970, p. 129—141, fig. 42—50, pl. CXV — CXLVIII.

[8] I. Barnea, *Elemente de cultură materială veche rusească și orientală în așezarea feudală (sec. X — XII) de la Dinogetia (reg. Galați)*, (Éléments de culture matérielle russe ancienne et orientale dans la site féodale des X-e — XII-e siècles de Dinogetia), dans le volume *Studii și Referate privind Istoria Romîniei*, București, 1954, p. 195—227 ; idem, *Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas-Danube au XI — XIII-e siècles*, dans le volume *Nouvelles Études d'Histoire*, présentées au X-e congrès des sciences historiques, Rome — Bucarest, 1955, p. 169—180 ; Dimitrie Vîlceanu, *Reprezentări zoomorfe pe ceramica din sec. XI de la Dunărea de Jos* (Des images zoomorphes sur la céramique du XI-ème siècle au Bas-Danube) dans « Studii și Cercetări de Istorie Veche », XIII, 1962, n° 2, p. 373—386 ; I. Barnea, *Über die Mittelalterlichen Tierdarstellungen in der Dobrudscha (10.—14. Jahrhundert)* dans « Revue des Études Sud-Est européennes », III, 1965, n° 3—4, p. 585—610 ; Corina Nicolescu, *La céramique émaillée de Moldavie et le Proche-Orient* dans « Studia et Acta Orientalia », VII, 1968, p. 187—197, fig. 1—9.

semble paradoxal, une autre conséquence de cette situation politique et sociale différente, est la grande diffusion des objets de luxe très chers, provenant des fameux ateliers de l'Empire ottoman, dans les Pays Roumains. Dans le territoire roumain, aussi bien qu'en Hongrie, c'est la classe dominante qui a utilisé les belles plaques d'Iznik pour le décor des intérieurs des palais et résidences princières et les tissus de Brousse pour les vêtements d'apparat.

On a publié récemment les importantes découvertes de Sárospatak, où la salle de réception du château a été embellie sous le prince de Transylvanie Georges Rakotzy I^er [9]. En Roumanie, on a trouvé des plaques d'Iznik, en grand nombre, surtout à la cour princière de Iassy. Des carreaux semblables ont été trouvés à la cour de Suceava, restaurée pendant le règne du prince Vasile Lupu, à la même époque que celle de Iassy et en Valachie, dans les résidences de Bucarest et de Tîrgoviște[10]. Encore plus nombreux sont les plats, les pichets et les bols de faïence d'Iznik, découverts partout dans les cours princières ou les maisons de boyards, tandis que dans les Balkans on a les découverts seulement à Sofia[11] et à Smeredevo. Les luxueux tissus, appartenant au samit, des soieries ou des velours en soie brochés de fil d'or — « kemha » et « çatma » — se sont conservés en grand nombre dans les trésors des monastères et des églises de la Valachie, de la Moldavie et de la Transylvanie. Ces tissus étaient utilisés pour les vêtements des princes, des boyards et des prélats[12]. Le patriciat des villes de la Transylvanie, d'origine saxonne, aussi bien que les riches négociants roumains de Valachie et de Moldavie s'habillaient avec les mêmes tissus. Les tapis apportés surtout de l'Asie Mineure ont joué un rôle important dans les palais et les maisons. Ils se sont conservés en grand nombre surtout en Transylvanie dans les églises évangéliques, où ils ont été offerts par les riches négociants saxons de Brașov, Sibiu, Mediaș, etc.

Une autre observation, résultant de l'étude des objets trouvés dans les pays balkaniques, en Hongrie et chez nous, se rattache à l'origine des motifs orientaux, assimilés par l'art du Sud-Est européen.

---

[9] Vera Gervers-Mólnar, *A Sárospataki Bókályos Ház* (The Tilde House at Sárospatak), « Folia Archaeologica », XXII, 1970, p. 183—217, fig. 1—22.

[10] Corina Nicolescu, *La faïence ottomane d'Iznik trouvée dans les Pays Roumains*, dans « Faenza », Bollettino del Museo Internazionale delle ceramiche in Faenza, LII, 1966, fasc. IV—VI, p. 94—102, pl. XXXV — XLII ; idem, *La céramique ottomane d'Iznik des XVI-e et XVII-e siècles dans les Pays Roumains* dans « Studia et Acta Orientalia », V — VI, 1967, p. 245—251, fig. 1—10 ; idem, *Ceramica otomană de Iznik din secolele XVI — XVII găsită in Moldova* dans « Arheologia Moldovei », V, 1967, p. 287—308, fig. 1—15.

[11] Magdalena Stanceva, *Турски фаянс от София* (Turkish Faience from Sofia), dans « Izvestia na arheologiskaia Institut », XXIII, 1960, p. 111—144, pl. XI — XIV, fig. 1—97. À l'occasion d'une visite dans le château fort de Smeredevo, grâce à la gentillesse de M. Arch. B. Pavlović j'ai vu des tessons de faïence d'Iznik, trouvés dans les fouilles archéologiques, en vue de la restauration du monument.

[12] Corina Nicolescu, *Quelques tissus orientaux dans les collections roumaines*, dans « Bulletin de liaison du Centre International d'Étude des textiles anciens », 29, 1969, p. 27—75, fig. 1—19 (L'analyse technique des tissus a été réalisée par M. Prof. Gabriel Vial) ; idem, *Les tissus orientaux dans les Pays Roumains (XVI-e et XVII-e siècles)*, dans *Actes du premier Congrès International des Études Balkaniques et Sud-Est européennes*, Sofia, 1970, p. 927—952, fig. 1—22; idem, *Istoria costumului de curte in Țările Române. Sec. XIV — XVIII* (Histoire du costume de cour dans les Pays Roumains. XIV-e — XVIII-e siècles), București, 1970, le chapitre sur les tissus orientaux, p. 51—65, cat. n 25—44, p. 195—207, fig. 9—11, pl. XLI — LXX.

Comme nous l'avons déjà souligné, si la culture byzantine a assuré tout au long du Moyen Age la continuité spirituelle de la civilisation gréco-romaine, sous sa nouvelle forme chrétienne, dans l'Europe du Sud-Est, l'Empire a contribué en même temps à l'enrichissement de la conception décorative hellénistique, avec des motifs arabes, persans, arméniens, géorgiens, etc. C'est un fait déjà bien connu que cette influence devient de plus en plus forte surtout après l'iconoclasme, étape correspondant d'un côté à la diffusion de la culture islamique dans le bassin de la Méditerranée, de l'autre à la création des Etats balkaniques et aux premières formations politiques de type féodal, roumaines. C'est aussi la plus florissante époque de la Grande Arménie. Par ailleurs, nous devons attirer l'attention sur le rôle très important joué par le commerce entrepris dans le bassin de la mer Noire, un peu plus tard, à partir du XIII-ème siècle, par les négociants génois et vénitiens [13]. C'est, bien sûr, grâce aux commerçants italiens qu'ont pénétré chez nous les marchandises dites « tartares », comprenant les tissus de Damasc, le sandal, le « becheran » [14], des porcelaines vert céladon [15], la faïence de Milet,[16] etc. Nous considérons que pour la circulation des produits orientaux vers l'Europe du Sud-Est, il faut accorder une place à part aux artisans et négociants arméniens, dont la diaspora après la conquête turque, a joué un rôle important dans les villes maritimes de la mer Noire, en Pologne et en Moldavie, aussi bien que dans le monde balkanique. On doit distinguer les influences orientales, parvenues par la voie des pays occidentaux. Nous pensons aux éléments orientaux de l'art roman, filtrés chez nous et dans le monde balkanique, de même que les techniques et les motifs arabes, existants dans l'art des meubles de la Yougoslavie de Sud, arrivés de l'Italie par les villes de la côte dalmate [17]. Donc, en analysant les sources de l'influence orientale dans le Sud-Est européen, nous pouvons discerner deux grandes directions :

a) Une voie directe, grâce aux contacts avec les peuples du Proche-Orient par l'intermédiaire de la mer Noire et l'établissement de petits groupes orientaux d'Arméniens, de Turcs et de Tartares dans l'Europe de Sud-Est.

---

[13] Georges I. Brătianu, *La mer Noire des origines à la conquête ottomane*, Monachii, 1969, dans « Acta Historica », tome IX, p. 155—253; Barbu T. Cîmpina, *Despre rolul Genovezilor la gurile Dunării în secolele XIII — XV* (Le rôle des Génois aux bouches du Danube aux XIII-e — XV-e siècles), dans « Studii », VI, 1953, p. 192—236; p. 79—119.

[14] Des tissus orientaux appartenant à cette première étape (XIII-e — XV-e siècles) n'ont été pas conservés dans les collections roumaines.

[15] Parmi les matériaux très divers, appartenant à différentes étapes, trouvés à la fin du siècle passé à Maurocastron (Bielgorod, URSS), il y a encore des tessons de porcelain chinois, céladon. Quelques fragments découverts à l'occasion des fouilles archéologiques entreprises en 1936, ont été conservés dans la collection d'Art comparé de Bucarest.

[16] Des petits tessons en céramique de Milet ont été trouvés parmi la poterie émaillée locale de tradition byzantine du XV-e siècle, à l'occasion des fouilles archéologiques entreprises aux monastères de Poutna et de Neamţ, en Moldavie. Ils ne sont pas encore publiés.

[17] Verena Han, *Интарзирани предмети XVI и XVII столоеђа из Фрушкогорских манастира* (Objets incrustés du XVI-e et XVII-e siècles, dans les églises des monastères de la Fruška Gora), Matitza Srpska, I, 1965, p. 145—158, fig. 1—6; idem, *Интарзија на подручју пеħке патријаршије XVI—XVIII вијек* (Intarsia in the Balkan area under tje jurisdiction of the Patriarchate of Peč. XVI — XVIII[e]), Novi Sad, 1966, 158 p. + 92 fig.

b) Des voies indirectes, d'un côté par l'intermédiaire du monde byzantin, de l'autre par Venise et l'Italie méridionale.

★

Un autre aspect de notre étude se réfère aux matériaux qui sont marqués par le sceau oriental et dont nous devons distinguer deux grands groupes : le premier comprenant les œuvres apportées par les négociants et qui ont servi de sources d'inspiration, et le second formé des œuvres créées par les maîtres orientaux établis dans les pays du Sud-Est européen, venus de l'Empire ottoman ou par les artistes autochtons [18].

Comme nous l'avons déjà signalé, les récentes découvertes archéologiques et les recherches dans les collections des monastères et des musées nous ont beaucoup aidé à mieux connaître le premier groupe. Un « corpus » commun réalisé par tous les chercheurs de ce domaine, comprenant tous les objets orientaux d'intérêt historique, sera d'une grande utilité pour mieux éclaircir les rapports du Sud-Est européen avec l'Orient. À présent, grâce aux études monographiques, nous disposons d'informations plus complètes concernant le premier aspect. Il nous manque encore de telles études sur les aspects communs ou particuliers de la conception ornementale des peuples balkaniques et du peuple roumain par rapport au Proche-Orient.

En étudiant le processus d'assimilation des éléments orientaux et la façon dont ils se sont concrétisés dans l'art du Sud-Est de l'Europe, on doit préciser certaines constatations :

a) La pénétration de l'architecture ottomane à caractère religieux est évidente, surtout dans les pays balkaniques où la tentative d'islamisation a été assez forte. Chez nous, les monuments voués au culte islamique se trouvent seulement en Dobroudja ; ils ont existé aussi dans les villes « raya » du Danube (Giurgiu, Brăila)[19] et dans le Banat (Timişoara, Lipova). Dans les pays balkaniques, comme chez nous, l'architecture rurale est restée traditionnelle, préhistorique. Dans les villes s'est conservée la maison de type hellénistique, devenue byzantine. La maison dite balkanique, qu'on peut admirer encore en Bulgarie (Nessebar, Sozopol Burgas, Tîrnovo, etc.), dans le Sud de la Yougoslavie à Ohride, en Grèce (Épire, Thessalie de l'Est, etc.) représente en réalité la survivance tardive de celle byzantine. Elle a été enrichie par la décoration sculptée

---

[18] Bojana Radojković, *Турско-персијски утицај на српске Уметничке занате XVI и XVII века* (Les influences turco-persanes sur les métiers d'art serbes aux XVI-e et XVII-e siècles), Matitza Srpska, 1965, 1, p. 119—141, fig. 5 — 29; idem, *Српско златарство XVI и XVII века* (L'orfèvrerie serbe du XVI-e et XVII-e siècles), Novi Sad, 1966, fig. 51, 57, 60, 62—64, 68—70, 75—76, 96, 110, 114—116, 120, 127, 131—132, 134, 146—147, 151; Dimitr Drumev, *За някои златарски паметници от Ципровци* (Sur quelques monuments d'orfèvrerie de Ciprovač), dans « Izvestia na Instituta za Izobrazilelni Iskustva », V, 1962, p. 73—87, fig. 1, 9—10; Géza Féher Jun., *L'influence turque sur les arts décoratifs populaires hongrois*, dans *Atti del secondo Congresso Internazionale di Arte Turca*, Napoli, 1965, p. 119—122, pl. LXI — LXVI, fig. 1—16; Z. Jant, *Исламиски елементи у српској примењне уметности* (Eléments islamiques dans les livres serbes) dans « Zbornic Muzeja Primenien Umetnosti », 5, 1959, p. 27—43.

[19] H. Stănescu, *Monumente musulmane civile şi religioase din oraşul Brăila* (Monuments musulmans civils et religieux de la ville de Brăila), dans « Studii şi Cercetări de Istoria Artei », III, 1956, 1—2, p. 298—318, fig. 1—26.

ou peinte dans les pièces principales, décoration qui porte l'empreinte de l'influence orientale [20]. En Roumanie, ce type de maison a été diffusé surtout dans le milieu urbain, où il s'est très peu conservé à cause des transformations profondes dans les villes roumaines, dès la première moitié du siècle passé [21]. Certains éléments de l'architecture des palais princiers et des maisons des boyards, comme l'utilisation de la coupole, la distribution de l'espace intérieur, les matériaux de construction, etc. représentent la même survivance tardive byzantine, que nous connaissons par l'étude des bâtiments religieux [22].

Dans le monde balkanique, aussi bien qu'en Roumanie, s'est répandue un autre type d'habitation d'origine byzantine « kula », la maison-tour fortifiée, survivance d'un système moyenâgeux, qui s'imposait au patriciat grec (les archontes) ou aux petits boyards roumains, à cause des conditions instables de la vie aux XVIII-ème et au début du XIX-ème siècles. Des bâtisseurs renommés de Macédoine ont répandu partout ce type de maison [23], même au Nord du Danube, en Petite Valachie (Olténie) [24]. Nous pouvons mettre ce fait en [relation avec l'afflux des négociants roumains de Macédoine, établis à cette époque à Craïova, à Bucarest, etc.

Dans la décoration intérieure de différents types d'habitation bourgeoise ou nobiliaire, balkanique ou roumaine, il est intéressant à remarquer l'adaptation des motifs de l'art appliqué — céramique, broderie, tissus, orfèvrerie, etc. — à la peinture murale [25] ou au lambrissage des plafonds ou des murs.

---

[20] Pelekanidis Stylianos, *Die Kunstformen der nachbyzantinischen Zeit im Nordgrichischen Raum*, dans le volume *Kunst und Geschichte in Sudosteuropa*, Recklinghausen, 1973, p. 125—136, pl. 98—109.

[21] Paul Smărăndescu, *Casa Melik* (La maison Melik) dans « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1931, fasc. 69, p. 137; Rodica Mănciulescu, *Casa Melik* (La maison Melik) dans « Buletinul Monumentelor Istorice » 1970, fasc. 4, p. 69—70, fig. 1—3; Ruxandra Ionescu, *Observații privind ornamentația sculptată în lemn de la Casa Hagi Prodan* (Observations concernant l'ornementation en bois de la maison Hagi Prodan, dans « Buletinul Monumentelor Istorice », 1970, 4, p. 57—60, fig. 1—3; Constantin Joja, *Despre arhitectura civilă a Tîrgoviștei în secolele XVIII și XIX*, (Sur l'architecture profane à Tîrgoviște aux XVIII-e et XIX-e siècles), dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », Seria Arta Plastică, tome 19, 1972, 1, p. 55—65, fig. 1—19.

[22] Grigore Ionescu, *Istoria arhitecturii în România* (Histoire de l'architecture en Roumanie), București, vol. II, 1965, p. 119, fig. 79, la maison du monastère de Brâncoveni; p. 129, fig. 80, la maison princière du monastère de Plumbuita-Bucarest; p. 126, fig. 85, le palais des métropolites de Bucarest; p. 130, fig. 89, la résidence princière de Constantin Brâncoveanu du monastère de Hurez; p. 135, fig. 93, la maison princière de la famille Mavrocordat du monastère de Văcărești-Bucarest, etc.; pour tous les héritages byzantins de l'architecture des palais princiers en Valachie et en Moldavie, voir aussi Corina Nicolescu, *Case, conace și palate românești* (Maisons, manoirs et palais roumains), (sous presse).

[23] St. Pelekanidis, *op. cit.*, p. 132.

[24] St. Balș, *Vechi locuințe boierești din Gorj* (Anciennes habitations des boïards de Gorj), dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », 1954, I, 3—4, p. 83—95, pl. 84—88, 94; Radu Crețeanu, *Culele și casele întărite de pe Valea Motrului* (Les « kulás et les maisons fortifiées de la Vallée de Motru), dans « Monumente și Muzee », I, București, 1958, p. 93—114, fig. 1—32; idem, *Culele din România* (Les « kulás » de Roumanie), București, 1969, 52 p. + 43 fig. Iancu Atanasescu, V. Grama, *Culele din Oltenia* (Les ,,kulās" d'Olténie), Craiova, 1974, 176 p. + 61 fig.

[25] Les plus caractéristiques monuments de Valachie, qui ont conservé la décoration murale exécutée en plâtre, jadis colorée en bleu cobalt et rouge cinabre sur fond d'or, sont le palais du prince Constantin Brâncoveanu de Potlogi (1698) et la chapelle de la famille Cantacuzène de Fundenii Doamnei à Bucarest. Tout ce décor est évidemment inspiré par les enluminures persanes. Cette décoration était généralisée aux XVII-e et XVIII-e siècles en Valachie, surtout dans les riches maisons princières et leurs chapelles. Pour le décor de Potlogi voir

b) L'assimilation de la conception orientale par la composition, est évidente surtout dans le décor des tapis. En orfèvrerie, en broderie et meubles on remarque la tendance de couvrir par des motifs floraux tout le champ de la composition ou de disperser des motifs fragmentaires autour des figures, souvent à caractère religieux (les couvertures de livre, les broderies liturgiques, etc.). Certains tapis balkaniques et les tapis du Banat ou d'Olténie [26], ont adapté la composition intégrale des tapis de prière provenant d'Asie mineure. En Moldavie, quoique l'influence orientale soit assez puissante, elle a d'autres sources que les tapis turcs, et l'évolution du tapis de grandes dimensions derrivant de « lăicer » est encore plus lente.

c) L'adaptation des formes orientales pour les objets en cuivre ou en argent doré [27]. La première catégorie est répandue partout dans le monde balkanique, tandis que chez nous on en trouve seulement en Dobroudja et le long du Danube. Assez rarement on observe une fusion entre les formes en métal et celles de la poterie, qui sont évidentes dans les Balkans et chez nous, toujours au Sud de la Valachie. Elles ont pénétré aussi en Hongrie.

d) Reproduction dans les anciens techniques byzantines de nouveaux motifs décoratifs persans ou turcs [28]. Ce processus est utilisé dans la broderie, chez nous, en Serbie et en Grèce, où la décoration des broderies

---

Şt. Balş, *Palatul de la Potlogi* (Le palais de Potlogi), Bucureşti, 1968, fig. 16, 20, 25, 30—31. Les premiers vestiges illustrant ce type de décoration intérieure des maisons princières ont été trouvés par V. Drăghiceanu, à Măgureni, la maison du prince Constantin Cantacuzino, bâtie vers 1660 ; voir Virgil Drăghiceanu, *Casa Cantacuzinilor de la Măgureni* (La maison des Cantacuzènes à Măgureni), dans « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1924, fasc. 39, p. 32, fig. 30.

[26] Al. Tzigara-Samurcaş, *Evoluarea scoarţei olteneşti* (L'évolution du tapis d'Olténie), Bucureşti, 1942 ; idem, *Tapis roumains*, Paris, s.a. ; P. Petrescu, P. H. Stahl, *Scoarţe româneşti* (Tapis roumains), Bucureşti, 1966.

[27] Une certaine forme de « bol » oriental est fréquente dans le monde balkanique, réalisée en argent doré, parfois émaillé, voir l'étude de Zamit Z. Koşay, *Macaristanda turk kuyumculuk yadigârlari* dans « Turk Etnografya Dergisi », 1964—1965, VII—VIII, 1966, p. 22—37, pl. XVI — LXVII, fig. 1—94 ; Fehér Géza, *A Magyar Nemzeti Múzeum hódoltság kori ezüstészéi* (Les coupes d'argent des temps de la domination ottomane conservées au Musée National Hongrois), dans « Folia Archaeologica », XVII, 1965, p. 169—199, fig. 58—78. Dans les collections roumaines il y a seulement deux pièces de cette catégorie, Corina Nicolescu, *Argintăria laică şi religioasă in Ţările Române (Sec. XIV — XIX)* (L'orfèvrerie laique et religieuse dans les Pays Roumains. XIV-e — XIX-e siècles), Bucureşti, 1968, p. 94, catalogue 65—66, fig. 51—52. Pour des coupes semblables trouvées en Serbie, voir l'étude de Bojana Radojković, *Српско златарство XVI и XVII века* (L'orfèvrerie serbe aux XVI-e et XVII-e siècles), Novi Sad, 1966, fig. 44, fig. 59, 62—63, 68—70, 147—148, 200—201. Pour les mêmes coupes travaillées dans le centre d'orfèvrerie bulgare de Ciprovci, voir l'étude citée de D. Drumev, *Sur quelques monuments d'orfèvrerie de Ciprovci* (en bulgare), fig. 1 et 1 a.

[28] Dobrila Stojanović, *Уметнички вез у Србији од XIV до XIX века* (La broderie artistique en Serbie du XIV-e au XIX-e siècle), Beograd, 1959, fig. 35—36, cat. 51, 53 ; fig. 50, cat. 60 ; fig. 71, cat. 98 ; idem, *Broderia artistică la Sirbi* (La broderie artistique chez les Serbes), Bucureşti, 1973, cat. 42, cat. 17, cat. 19 ; Pauline Jonhstone, *The Byzantine tradition in church embroidery*, London, 1967, fig. 22—23, 67—70, 91 ; Corina Nicolescu, *Broderiile orientale in colecţiile mănăstirilor Putna şi Suceviţa* (Les broderies orientales dans les collections des monastères de Putna et de Suceviţa), communication présentée au premier symposium de l'Association des Etudes Orientales de Roumanie, Constanţa, novembre 1970.

Fig.1 — Motifs de type ‹ hatayî › sur un voile de porte diaonale, offert par le prince Vasile Lupu au monastère ‹ Trois Hiérarques › de Iassy, 1639. Musée d'Art de Bucarest.

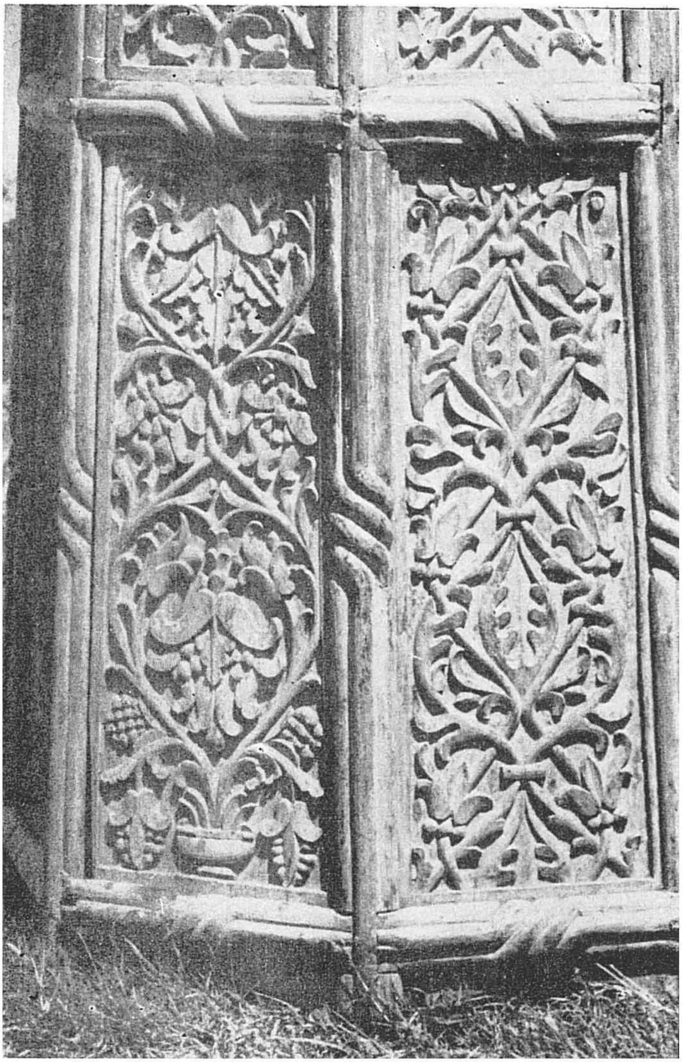


Fig. 2 — Détail d'un lutrin sculpté et doré. Motifs de type « hatayî ». Monastère de Moldovitza (Suceava). Début du XVII-ème siècle.

religieuses appartient au style « roumî » ou des « quatre fleurs » ottomans. Le samit byzantin, une sorte spéciale de tissu en soie brochée de fil d'or a été produit par les ateliers de Brousse, mais on a complètement changé la conception décorative introduisant des fleurs, l'ogive persane dans la forme des motifs, les étoiles ou les tiges de types « roumî », et aussi les motifs d'origine chinoise, dits de type « hatayî ». Dans le même groupe s'inscrivent les tissus historiés, à caractère religieux destinés aux vête-

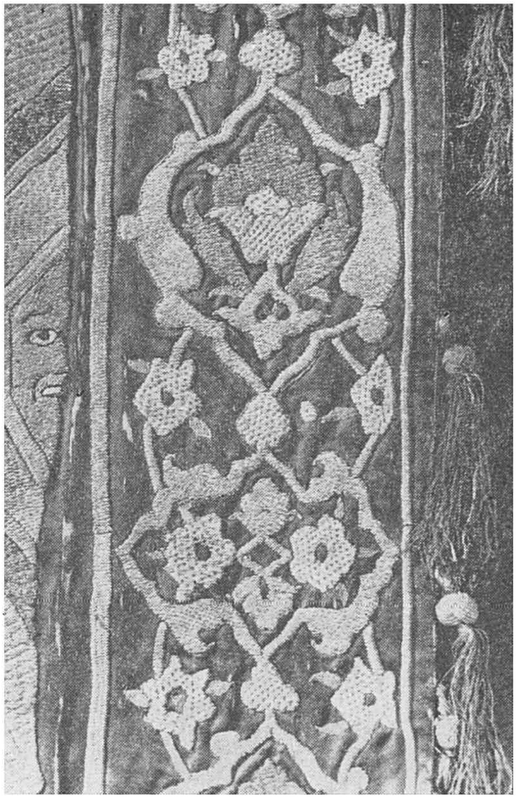


Fig. 3 — Ornement de type « roumî ». Voile des portes impériales de l'église de Stăneşti (Vîlcea). 1602—1607. Musée d'Art de Bucarest.

ments liturgiques, qui se sont conservés en grande quantité dans les monastères roumains de Poutna, de Sucevitza, etc., en Grèce (Musée Benaki), au Mont Sinaï, etc.[29]

e) L'introduction des matériaux et techniques nouveaux, provenant de l'Orient[30]. Par exemple les fins tissus transparents, en coton ou en

---

[29] Idem, *Tissus de tradition byzantine dans les collections roumaines*, dans « Bulletin du Centre International d'Etude des textiles anciens », Lyon (sous presse).

[30] On trouve une quantité des pièces de vêtements et utilisées pour la décoration des intérieurs dans les collections des musées de Bulgarie, Yougoslavie et Albanie. En Roumanie, les broderies utilisant le point turc et les fins tissus orientaux se sont répandus surtout au XVIII-e et au début du XIX-e siècle. Les collections du Musée d'Art de Bucarest, ainsi que les collections des monastères de Putna, Suceviţa, Secu, Agapia, Dintr-un Lemn, etc. possèdent des tissus brodés de cette catégorie, qui ne sont pas encore publiés.

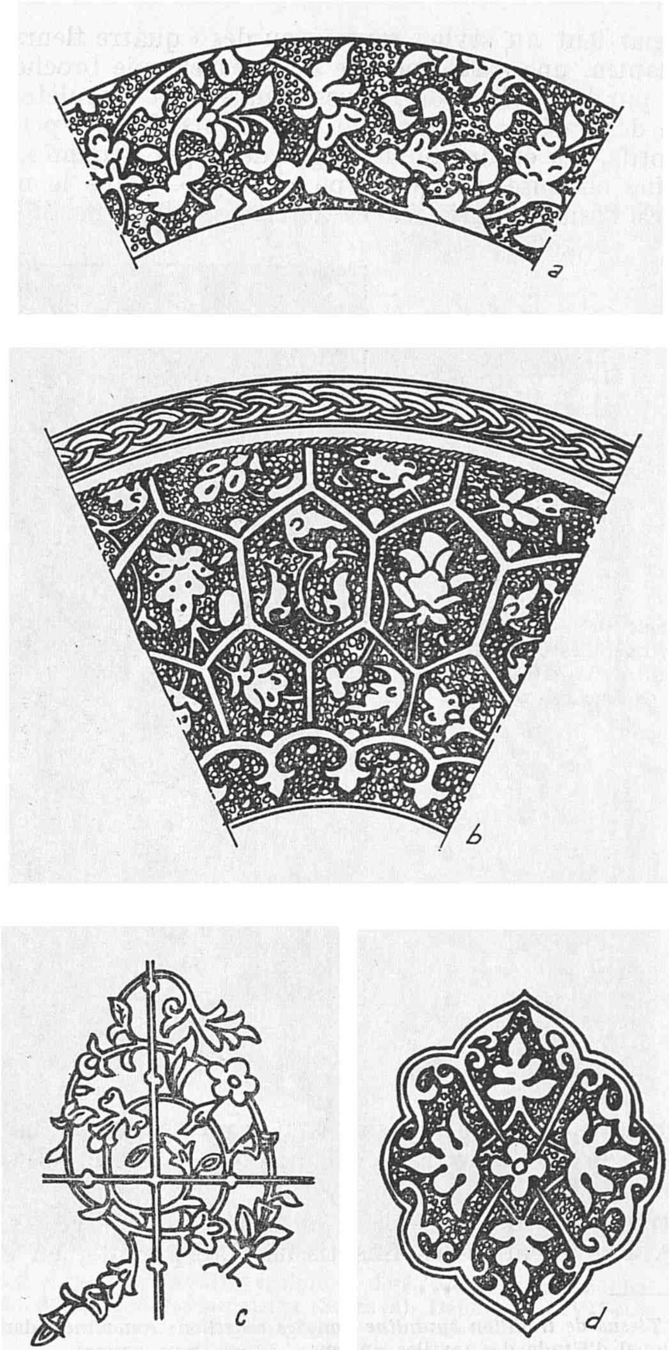
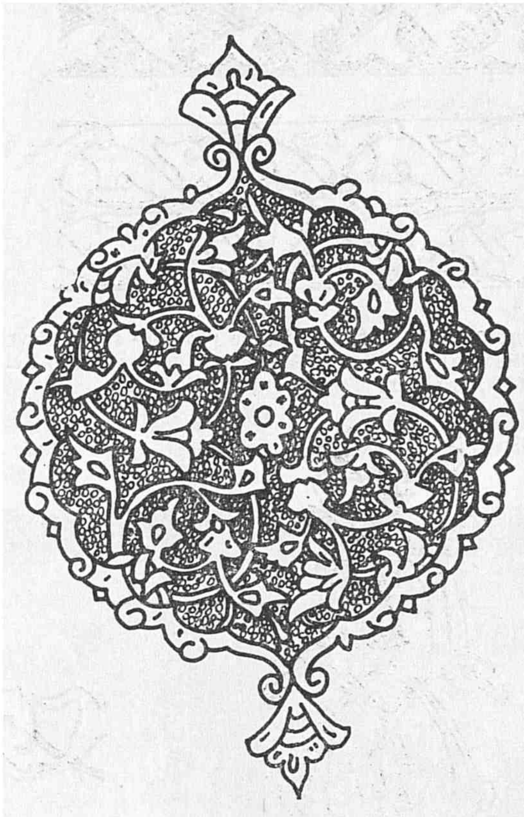


Fig. 4 — Motifs turco-persans sur l'orfèvrerie produite à Kossovo et Metohia, Serbie. XVI-ème siècle. *a*) Coupe, église patriarcale de Peć; *b*) Coupe, Musée d'Ethnologie de Skoplie; *c*) Reliure d'Evangéliaire de Pierre de Smeredevo. 1540, Musée d'Eglise serbe de Belgrad; *d*) Coupe, église patriarcale de Peć.

soie travaillés en Syrie, le point turc en broderie, la technique de la broderie à double face, l'intarsia en nacre et en ivoire, pour la décoration des meubles [31].

f) Le remplacement de la conception figurative de tradition byzantine par la conception décorative islamique, tendance plus accentuée dans l'art roumain, vers la fin du XVII-ème siècle et le siècle suivant.

Fig. 5 — Motifs turco-persans sur un hanap d'Eger (Hongrie). XVI-ème siècle.



g) La tendance d'abstraction, évidente surtout dans le décor des meubles sculptés au XVI-ème siècle, chez nous et en Yougoslavie. Mais en même temps nous avons signalé l'apparition du naturalisme turco-persan, manifesté par la présence des fleurs dans la décoration des monuments d'architecture, en broderie, orfèvrerie, etc.

h) L'orientalisation de certains motifs byzantins comme le rinceau avec la palmette, devenu plus tard dans l'art seldjoucide le motif « roumî », si fréquent chez nous dans le décor sculpté de la façade du monastère

[31] Verena Han, *op. cit.*

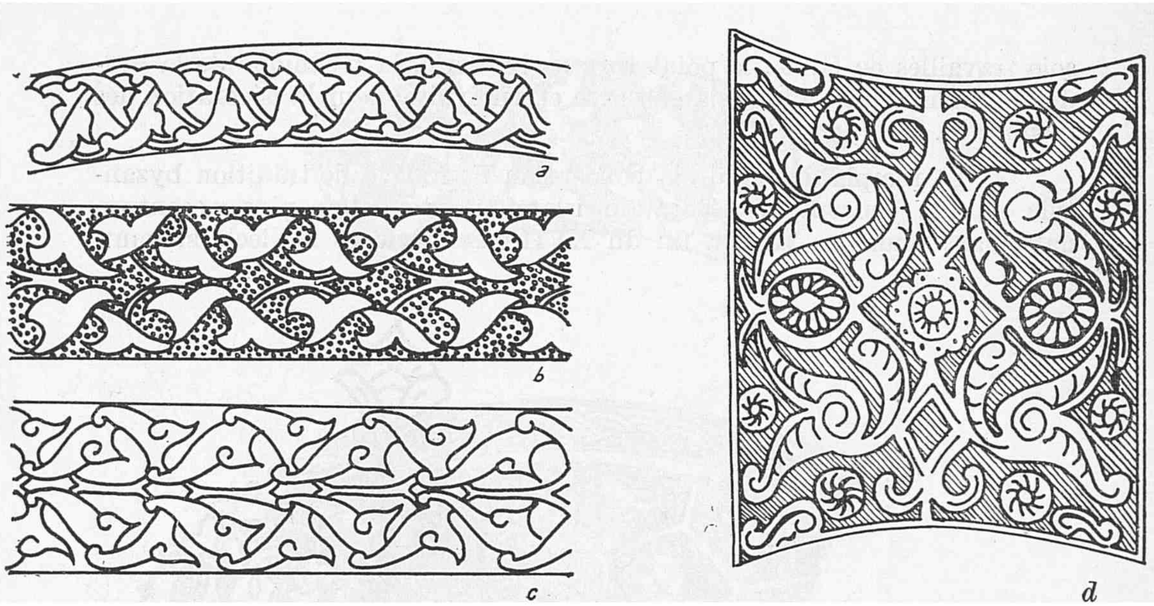


Fig. 6 — Motifs turcs de type « roumî » sur l'orfèvrerie bulgare de Vratza. XVII-e — XVIII-e siècles. a) Calice, 1628, Métropolie de Vratza ; *b*) Reliure d'un livre, maître Mavrodi de Vratza, 1600 ; *c*) reliure d'une icône ; d) bracelet.

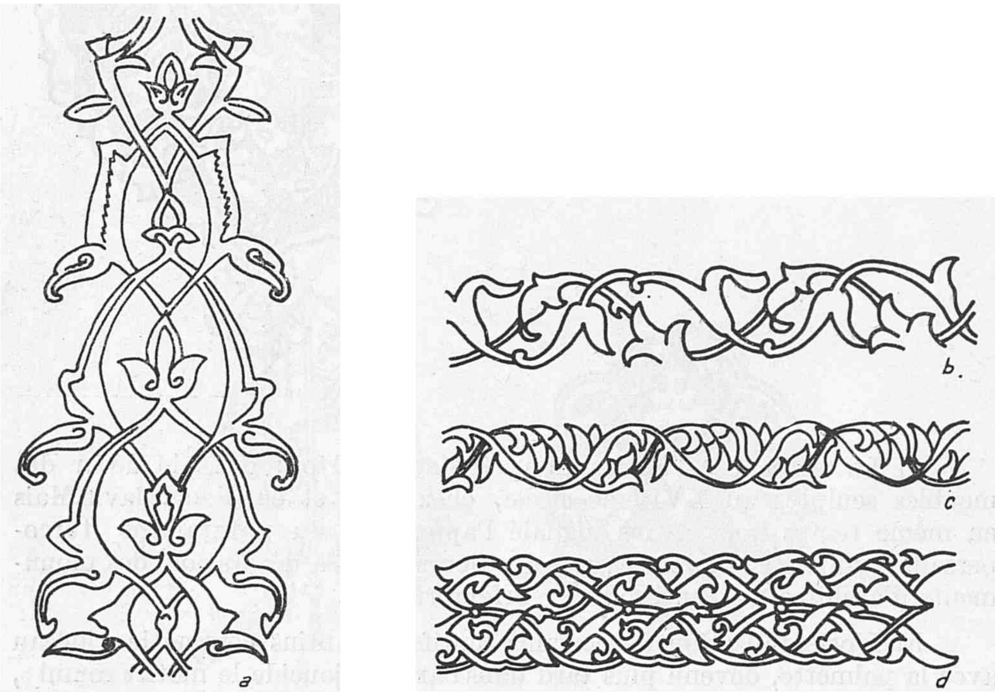


Fig. 7 — Motifs turcs de type « roumî » sur l'orfèvrerie serbe et roumaine. XVI-e — XVII-e siècles. a) Reliure de Pierre de Smeredevo. 1540, Musée de l'Eglise serbe de Belgrad ; b) reliure de Jean Golia, 1576. Musée d'Art de Bucarest ; c) panagiaire de Moldovitza. Trésor du monastère de Poutna ; XVI^{e} siècle ; d) plat du monastère de Soucevitza. 1619.

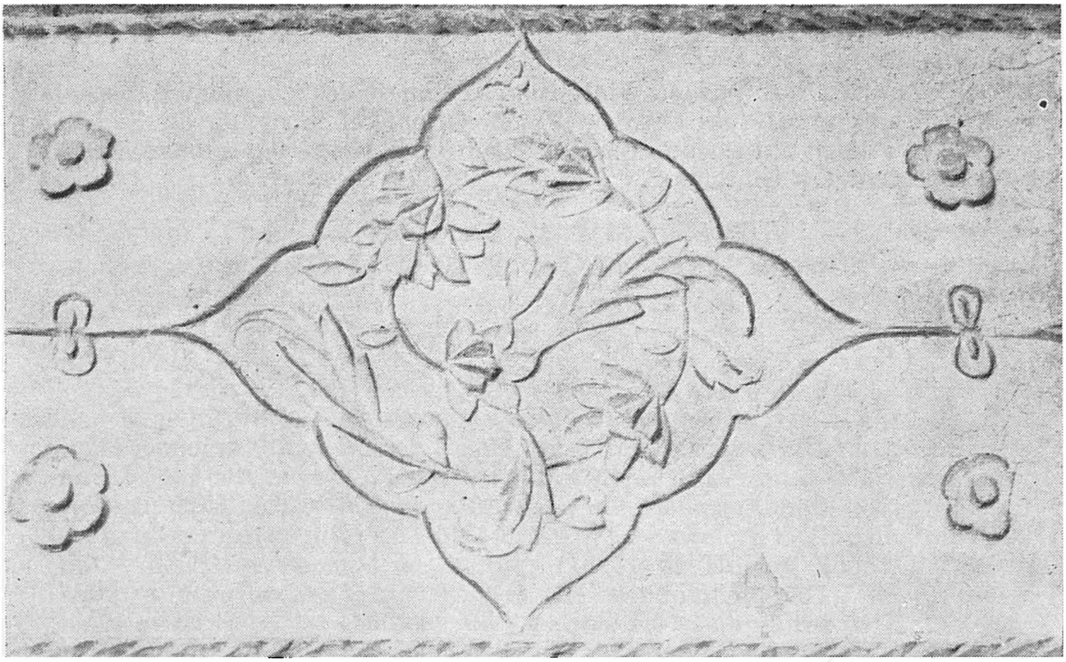


Fig. 8 — Détail de façade. Motifs de type turco-persans réalisés en stuc. Église de Fundenii-Doamnei de Bucarest. 1699.

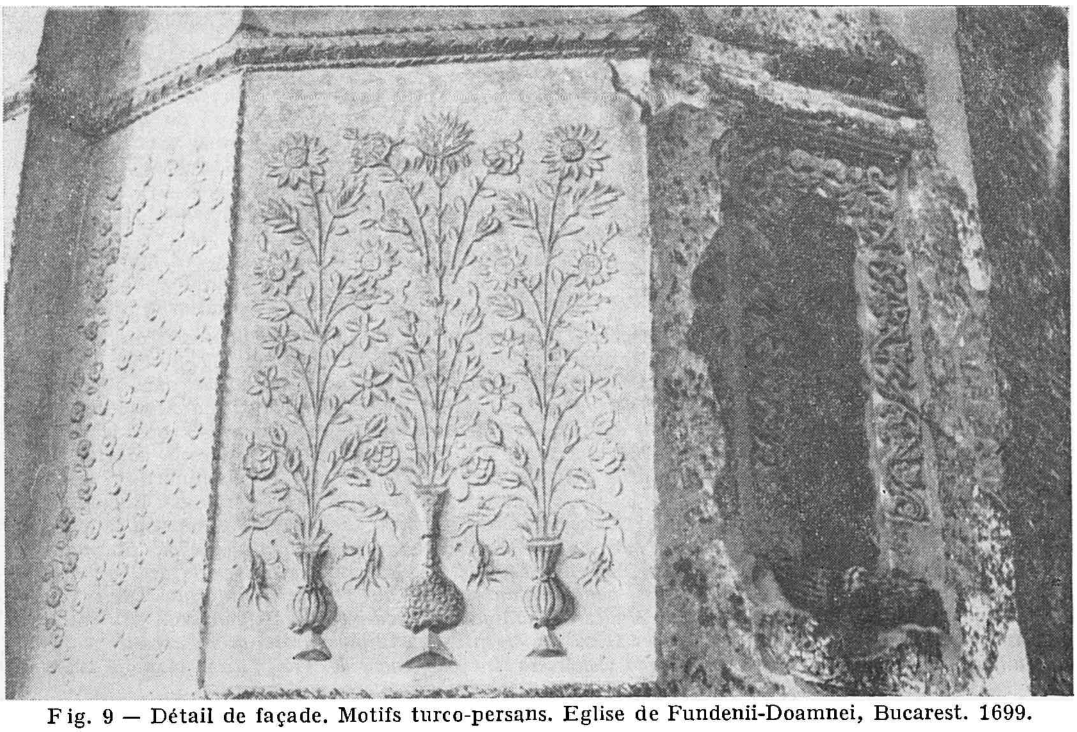


Fig. 9 — Détail de façade. Motifs turco-persans. Eglise de Fundenii-Doamnei, Bucarest. 1699.

d'Argeş, aussi bien que dans l'orfèvrerie et les enluminures. Des motifs semblables sont répandus dans les mêmes domaines en Serbie [32].

Nous n'avons pas eu l'intention d'épuiser les compliqués aspects des relations artistiques entre le Proche-Orient et le monde du Sud-Est européen ; notre but est de signaler seulement la richesse des œuvres d'art, qui attestent ces contacts.

---

[32] Bojana Radojković, *Les influences turco-persanes sur les métiers d'art serbes au XVI-e et XVII-e siècles* (en serbe) dans « Matitza Srpska », I, 1965, p. 119—141, fig. 5—29 ; André Grabar, *Influence musulmane sur la décoration des manuscrits slaves balkaniques,* dans « Revue des Etudes Slaves », XXVII, 1951 ; voir aussi le catalogue de l'exposition *La Miniature en Yougoslavie*, organisée par le Musée des Arts et Métiers de Zagreb en 1964, sous le titre *Minijatura u Jugoslaviji*, Zagreb, 1964, fig. 101—104, 106, 115 ; Corina Nicolescu, *Miniatura şi ornamentul cărţii manuscrise din Ţările Române. Sec. XIV — XVIII* (L'enluminure et l'ornementation des livres manuscrits dans les Pays Roumains. XIV-e — XVIII-e siècles), Bucureşti, 1964, catalogue de l'exposition avec ce thème organisé à Bucarest par le Musée d'Art, fig. 20—21, 27, 34, 41—43 ; R. Ettinghausen, *Near Eastern book covers and their influence on European bindings,* dans « Ars Orientalis » III, 1959, fig. 17, 19 ; Gr. Ionescu, *Les rapports de l'architecture roumaine médiévale avec l'art des pays balkaniques et du Proche-Orient* dans *Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européennes,* vol. II, Sofia, 1969, p. 967—1000, fig. 1—29 ; Féher Géza jun. *L'influence turque sur les arts décoratifs populaires hongrois,* dans *Atti del secondo Congresso Internazionale di Arte Turca*, Napoli, 1965, p. 119—122, pl. LXI — LXVI, fig. 1—16.

L'« ARBRE DE JESSÉ » DANS LA PEINTURE SUD-EST EUROPÉENNE

ESSAI D'UNE NOUVELLE INTERPRÉTATION ICONOGRAPHIQUE DU TYPE DES « ARBRES DE JESSÉ » DU XVI-e SIÈCLE EN MOLDAVIE ET DES EXEMPLAIRES SUD-EST EUROPÉENS QUI S'Y RATTACHENT*

AURORA M. NASTA

A partir du XIII-e siècle, le thème de l'« Arbre de Jessé » apparaît dans la peinture murale des pays sud-est européens. Les nombreux éléments iconographiques de ce thème présentent des variations qui parviennent dans certains cas à constituer des types différents. Celui qui nous intéresse dans cette étude apparaît avec une richesse unique dans la peinture extérieure des églises de Moldavie au XVI-e siècle, à l'église de Probota [1] (1532), de Saint Georges de Suceava (1534), de Homor (1535), de Saint Démètre de Suceava (1536—1537), de Moldoviţa (1537), de Voroneţ (1547) et de Suceviţa (1601)[2]. Mais comme les exemplaires de Moldoviţa, de Voroneţ et de Suceviţa sont les seuls entièrement conservés nous avons limité notre analyse aux « Arbres de Jessé » peints à l'extérieur de ces églises[3].

* Version amplifiée de la Communication présentée au IIIème Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 septembre 1974.

[1] Toutes les églises peintes sous le règne du prince Petru Rareş, dans la première moitié du XVI-e siècle, ont reçu une peinture extérieure qui développait le même programme iconographique où l'« Arbre de Jessé » était inclu. Mais cette peinture a disparu entièrement ou partiellement dans quelques monuments. Voir à ce sujet : Sorin Ulea, *L'Origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave* (I), dans « Revue Roumaine d'Histoire », II, (1963), 1, p. 29—71 ainsi que l'étude du même auteur sur la peinture extérieure des églises de Moldavie dans *Istoria Artelor Plastice în România*, vol. I Bucureşti, 1968, p. 366—367.

[2] La date de la peinture de Suceviţa est controversée. A. M. Musicescu et M. Berza, *Mănăstirea Suceviţa*, Bucureşti, 1958, considèrent que cette peinture a été exécutée sous le règne de Ieremia Movilă (1595—1606). Sorin Ulea, *Datarea ansamblului de pictură de la Suceviţa*, dans *Omagiu lui George Oprescu*, Bucureşti, 1961, p. 561—566, prouve, en analysant le tableau votif, que la peinture est de 1601. Pr. Victor Brătulescu, *Pictura Suceviţei şi datarea ei* « Mitropolia Moldovei şi Sucevei » XL (1964) n° 5—6, p. 206—228 propose la date de sept. 1595—22 juillet 1596. Nous optons pour les conclusions de Sorin Ulea.

[3] A *Probota*, toute la peinture extérieure a été recouverte d'une couche de chaux, enlevée lors de la dernière restauration, mais la décoration du mur sud a perdu ses couleurs, ses inscriptions et ne présente dans l'« Arbre de Jessé » peint sur ce mur, que le contour assez faible des scènes et des personnages. Sur la photo que j'ai prise, on peut tout de même discerner qu'il est du même type que celui de Voroneţ.
A *Saint Georges de Suceava*, le thème est en meilleur état qu'à Probota, mais la partie inférieure — Jessé — ainsi que la partie supérieure de droite sont presque illisibles.
L'église de Saint Démètre de Suceava présente un « Arbre de Jessé » encore plus effacé que celui de Probota.
A l'église de *Homor* enfin, il n'y a que les trois zones supérieures de ce thème qui sont bien visibles — et présentent les mêmes scènes qu'à Voroneţ — le reste ayant complètement disparu à cause des intempéries, le thème occupant à Homor une partie du mur nord.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 1, p. 29 — 44, BUCAREST, 1976

Le type iconographique de l'«Arbre de Jessé» présente, dans ces trois monuments, un arbre stylisé, dont la racine est Jessé ; le tronc est formé par une succession de 8 médaillons, dont le dernier présente le Christ et constitue le faîte de l'« Arbre ». De chaque médaillon central, partent, des deux côtés, des branches en rinceaux qui contiennent 19 scènes et des personnages isolés. Cette rédaction du thème perd son ampleur après 1601, ce qui a exclu de notre étude les exemplaires roumains postérieurs.

Guidés par le type iconographique de Moldavie au XVI-e siècle, nous avons essayé de trouver parmi les « Arbres de Jessé » sud-est européens les exemplaires du même type iconographique — parus jusqu'en 1600 — ce qui nous a déterminés à en rapprocher les « Arbres de Jessé » serbes :

— de l'église de la Sainte Trinité de Sopočani (1263—1268)
— du monastère de Dečani (1335—1350)
— du monastère de Morača (1577—1578)[4]

et les « Arbres de Jessé » grecs :

— de l'église des Saints Apôtres (Salonique) (1315)
— du réfectoire de Lavra, Mont Athos (1512)
— du monastère de Dochiariou, Mont Athos (1567—1568)[5]

---

[4] Nous avons limité notre choix à ces monuments, car les « Arbres de Jessé » serbes suivants ne présentent pas le type qui nous intéresse : celui de l'église de *Saint Achilléos à Arilje*, (1296), a une rédaction réduite et la structure dendrologique ne présente pas un tronc en médaillons. Le feuillage est en acanthe et le tronc sort des lombes de Jessé.
L'« Arbre de Jessé » de Notre Dame Ljeviska de Prizren (1309) peint dans l'exonarthex ouvert, sur la voûte et les murs à gauche de l'entrée, présente deux « Arbres », l'un ayant le Christ et l'autre la Vierge au sommet, dans une composition qui ne se rapproche pas du type de Moldavie. A *Matejč*, dans le narthex de *l'église de la Sainte Vierge* (1340 — 1350), le thème présente une rédaction réduite à un tronc avec 5 médaillons, qui sort des lombes de Jessé, et à des rinceaux avec des personnages seulement. Le feuillage est d'acanthe.
Lors de notre voyage en Yougoslavie, une visite aux *monastères de Morača* (1577—1578) et de *Orahoviţa* (1594) n'a pu avoir lieu, mais la description de l'« Arbre de Jessé » de Orahoviţa faite par le professeur Sreten Petkovič dans son étude, *Zidno slikarstvo na podruciu Pečke partriachie : 1557—1614*, Novi Sad, 1965, n'y indique pas la présentation de scènes. Il n'intéresse donc pas notre étude présente.

Nous tenons à remercier à nouveau le pr. Sreten Petkovič pour avoir mis à notre disposition des photos détaillées ainsi que des esquisses de l'« Arbre » de Morača pour servir à notre étude. La datation des « Arbres » serbes est basée sur les études : Petkovič, Vlad. R., *La peinture serbe du Moyen-âge*, Beograd, 1930 ; V. J. Djurič, *Sopočani*, Belgrade, 1963 ; Richard Hamann-Mac Lean und Horst Hallersleben, *Die Monumentalmalerei in Serbien und Makedonien vom. 11. bis zum fruhen 14. Jahrh.* Giessen, 1963 ; Sreten Petkovič, *op. cit.* ; David Talbot Rice, *Fresques médiévales en Yougoslavie*, Paris, 1963 ; Millet-Frolow, *La peinture du moyen-âge en Yougoslavie* (Serbie, Macédoine et Monténégro), fasc. IV, Paris, 1969.

Nous ne citons aucun « Arbre de Jessé » de Bulgarie, car des deux généralement mentionnés à l'époque qui nous intéresse, celui de *Tcherven* (XIV-e siècle) est assez détérioré et celui de *Saint Pierre et Paul de Tirnovo* (XV-e siècle) n'a pas été accessible, car les travaux de la restauration du monument avaient commencé lors de notre voyage à Tirnovo en 1972. Les « Arbres » du refectoire du *monastère de Bačkovo* et de *l'église de la Nativité à Arbanassi* sont du XVII-e siècle.

La documentation sur les monuments de l'Albanie à cette époque ne nous a pas été accessible.

[5] Réfectoire de la Lavra — v. Chatzidakis. M. Chatzidakis, dans *Recherches sur le peintre Théophane le Crétois*, dans « Dumbarton Oaks Papers » n° 23—24, 1969—1970, p. 319, 320, 327, suppose que le Réfectoire de Lavra a été peint par Théophane à une date indéterminable et que la date de 1512 (ou 1522) « ... s'avère impossible à cause de leurs affinités /des peintures/ avec l'iconographie spéciale de Théophane » (p. 320).

Après avoir indiqué les dates attribuées actuellement à la peinture des monuments choisis, nous tiendrons compte dans notre analyse uniquement de l'iconographie des « Arbres de Jessé » cités, afin d'utiliser cette voie pour déchiffrer le thème. Cette voie de recherches peut suggérer non seulement d'autres solutions aux problèmes qui s'y rattachent, — signification du thème, types différents des exemplaires connus, prototypes, antériorité du prototype d'un exemplaire tardif (du XVI-e siècle, par exemple) par rapport au type d'un exemplaire plus ancien (du XIII-e siècle, par exemple) —, mais pourrait susciter des problèmes nouveaux.

Si l'on compare, au point de vue iconographique, les exemplaires cités, on arrive aux constatations suivantes :

1. — Le feuillage des « Arbres » serbes et grecs mentionnés est un feuillage d'acanthe (fig. 1), à l'exception de celui de Morača qui est lotiforme. Les « Arbres » cités de Moldavie ont un feuillage lotiforme (fig. 2).

2. — Une seconde différence concerne la racine de l'« Arbre » : dans les « Arbres » en acanthe, le tronc part des lombes de Jessé, tandis que dans les « Arbres » lotiformes il s'élève de son ventre (fig. 3), à l'exception de celui de Morača, où Jessé est remplacé par une draperie. L'« Arbre » des Saints Apôtres de Salonique a la partie inférieure détruite, juste où devait figurer Jessé.

Nous sommes donc en présence de deux symboles généalogiques : l'un qui part des lombes, l'autre de l'ombilic. Nous pouvons rapprocher le premier de certains textes de l'Ancien Testament qui indiquent la descendance généalogique par l'expression : « issu de ses lombes » [6]. Dans l'alliance de Jahvé avec Abraham (Genèse : 17,6), Jahvé s'engage à lui assurer une descendance nombreuse : « tu deviendras père d'une multitude de peuples » (Gen. : 17,4)... « et des rois sortiront de tes lombes » (Gen. : 17,6). Dans l'alliance de Jahvé avec Jacob, la même expression revient : « On ne t'appellera plus Jacob, ton nom sera Israël... des rois sortiront de tes lombes (Gen. : 35,10/11) ». Les « Arbres » en feuillage d'acanthe, dont le tronc part des lombes de Jessé, paraissent se rattacher à ces anciens textes généalogiques de l'Ancien Testament.

Pour l'église des Saints Apôtres à Salonique, v. André Xyngopoulos, *Les fresques des Saints Apôtres à Salonique*, dans *Art et Société à Byzance sous les Paléologues. Actes du Colloque organisé par l'Association Internationale des Etudes Byzantines*, Venise, Sept. 1968. Venise, 1971, p. 85—89.

En ce qui concerne les autres « Arbres » grecs, celui du *monastère de la Panaghia Mavriotissa de Castoria* (1225—1230, d'après Nicholas Moutsopoulos, *Kastoria. Panaghia Mavriotissa*, Athènes, 1967, en grec, avec résumé en anglais) présente un type dendrologique spécial, sans rinceaux, et une rédaction très réduite, qui présente encore Salomon et David adossés au tronc, la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus au sommet de l'« Arbre » et 6 prophètes (deux sont détruits). Le tronc sort des lombes de Jessé ; aucune scène. Il n'intéresse donc pas notre étude présente.

L'« Arbre de Jessé » signalé à *l'église de Sainte Sophie à Trébizonde* (v. Talbot Rice D., *The Church of Haghia Sophia at Trebizond*, Edinborough, 1968) et attribué au XIII-e siècle, est trop détérioré pour pouvoir servir à notre analyse.

L'« Arbre de Jessé » du *monastère de la Pantanassa de Mistra* n'appartient pas à la peinture initiale du monument — 1428 — mais aux XVII-e — XVIII-e siècles. Il présente d'ailleurs seulement des prophètes avec la Sainte Vierge au sommet de l'« Arbre ». V. Suzy Dufresne, *Le programme iconographique des églises byzantines de Mistra*, Paris, 1970.

[6] Cette voie de recherches nous a été suggérée par M. le Professeur André Xyngopoulos, auquel nous renouvelons notre gratitude.

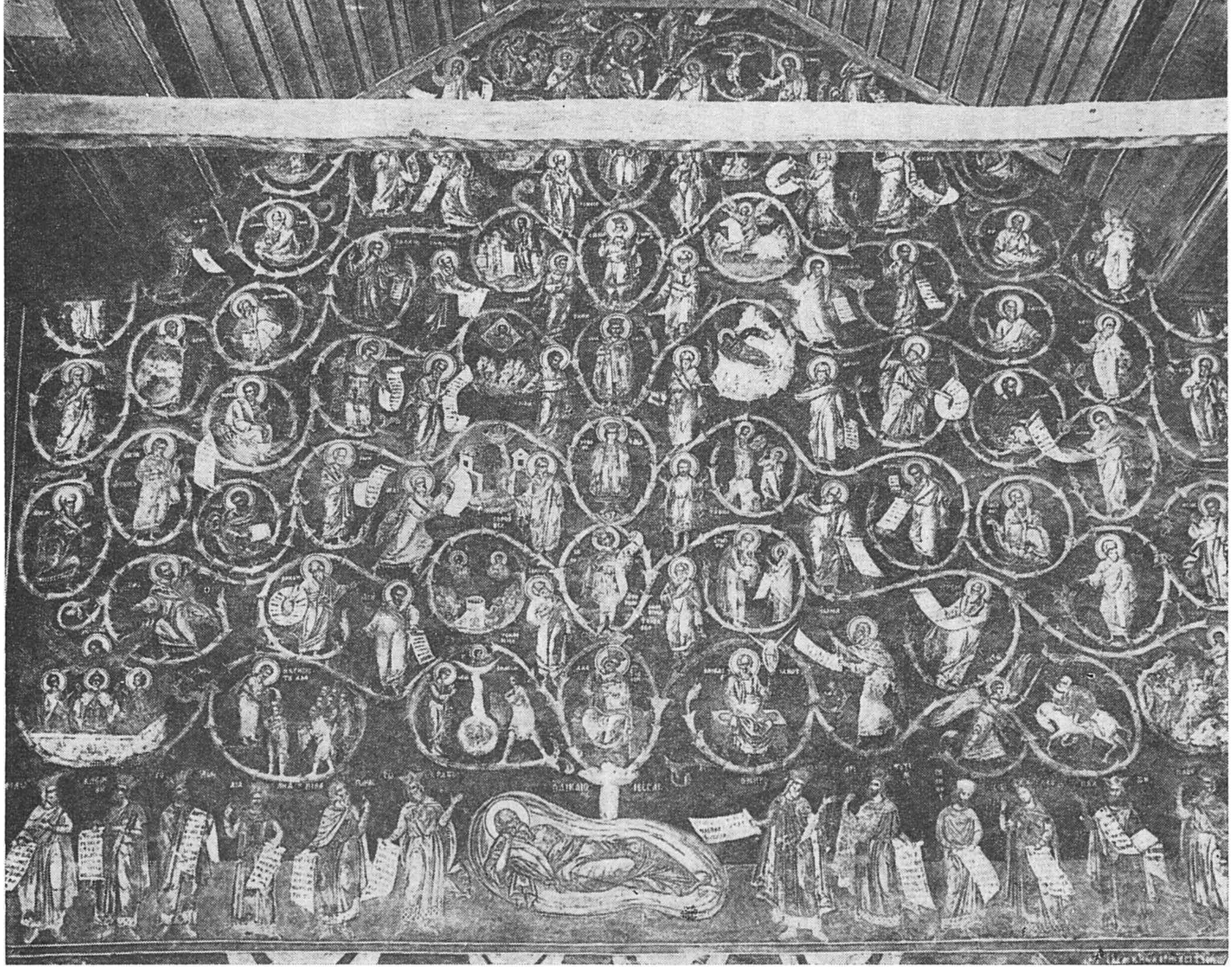
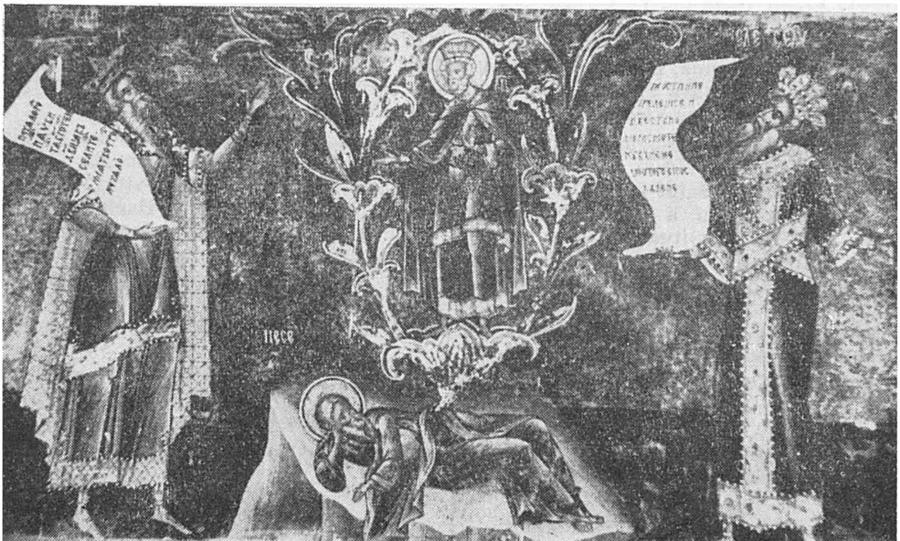


Fig. 2 *Monastère de Voroneț*. L'« Arbre de Jessé » (détail). Feuillage lotiforme.



Le tronc qui s'élève de l'ombilic de Jessé est un symbole généalogique indien[7] lequel, à notre connaissance, apparaît pour la première fois dans l'art du sud-est européen au XVI-e siècle, justement dans les « Arbres de Jessé » lotiformes de Moldavie [8].

Ces constatations nous déterminent à considérer l'« Arbre » en acanthe, à symbole généalogique vétéro-testamentaire, comme la forme dendrologique initiale de l'« Arbre de Jessé ». Comme nous n'avons pas trouvé de texte chrétien correspondant au symbole généalogique indien et comme le feuillage qui l'accompagne est lotiforme, nous le considérons comme une innovation au sein de ce thème, qui suggère un prototype perdu, issu d'un contact intégrateur entre l'« Arbre » chrétien en acanthe et l'art indien, à une date impossible à indiquer à l'heure présente. Le seul document attestant cette rencontre serait justement la présence de ces deux éléments iconographiques indiens, dans le thème qui nous préoccupe [9].

3. — La troisième différence entre les « Arbres » mentionnés se rapporte aux scènes ainsi qu'aux personnages représentés. Comme l'« Arbre de Jessé » de Voroneţ (fig. 4) présente avec plus de rigueur ce thème, c'est avec cet exemplaire que nous allons comparer les « Arbres » serbes et grecs. Rappelons-en brièvement les éléments :

— *la racine :* Jessé

— *le tronc :* six rois, ancêtres du Christ : David, Salomon, Roboam, Osïas, Manassé, Jéchonias ; la Vierge et le Christ ;

— *sur les branches, en pied :* tous les prophètes messianiques, auteurs de livres prophétiques (16) ou non (Aaron, Elie, Elisée, Nathan, Jean Baptiste) ;

— *dans les coupes de feuilles de lotus :* ancêtres du Christ, selon l'évangile de Mathieu :

— 26 ancêtres dans les coupes de feuilles (fig. 5)

---

[7] Ananda K. Coomaraswamy, *The Tree of Jesse and Indian Parallels or Sources*, dans « Art Bulletin », XI (1929) p. 217—220 ; idem, *Elements of Buddhist Iconography*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. 1935 p. 18, note 28 ; idem, *The Tree of Jesse and Oriental Parallels* dans « Parnassus » January 1935, p. 18 — 19 ; idem, *Yaksas*, Washington, I (1928) II (1931) p. 57 : « ... the lotus represents the Tree of Life ; this cosmic tree which sprang originally from the navel of Varuna, bearing the deities within its branches ... when later it is represented (in the Mahabharata and in late Gupta and early mediaeval art ...) as rising from the navel of Narayana or Vishnu ... has always the form of a lotus ... »

[8] Ce symbole généalogique, dont les plus anciennes expressions artistiques apparaissent dans l'art indien, est présent dans l'art occidental européen dès l'apparition du thème de l'« Arbre de Jessé » à Saint Denis, comme nous pouvons le constater sur le vitrail de la cathédrale de Chartres qui a copié l'exemplaire de la basilique de Saint Denis (aujourd'hui disparu). Cela ne constitue pas une preuve — pour nous — de l'origine occidentale de ce thème, ni d'une influence directe de l'iconographie indienne sur cet exemplaire. Quand on étudie l'iconographie de ce thème dans ses exemplaires sud-est européens, on se rend compte qu'ils ne peuvent dériver du type occidental de ce thème et que tous les « Arbres de Jessé » actuels dérivent ou interprètent un prototype byzantin perdu ou, peut-être, seulement caché encore sous une couche de chaux.

[9] Walter Andrae, *Die ionische Säule, Bauform oder Symbol?* Berlin 1933, p. 66 apud Ananda K. Coomaraswamy, *The Tree of Jesse and Oriental Parallels*, dans « Parnassus », 1935, Jan. p. 19 : « ... la transmission des symboles ainsi que de leur signification métaphysique, appartient pour la plupart à l'enseignement oral et initiateur, qui par sa nature même ne laisse pas des traces documentaires ».

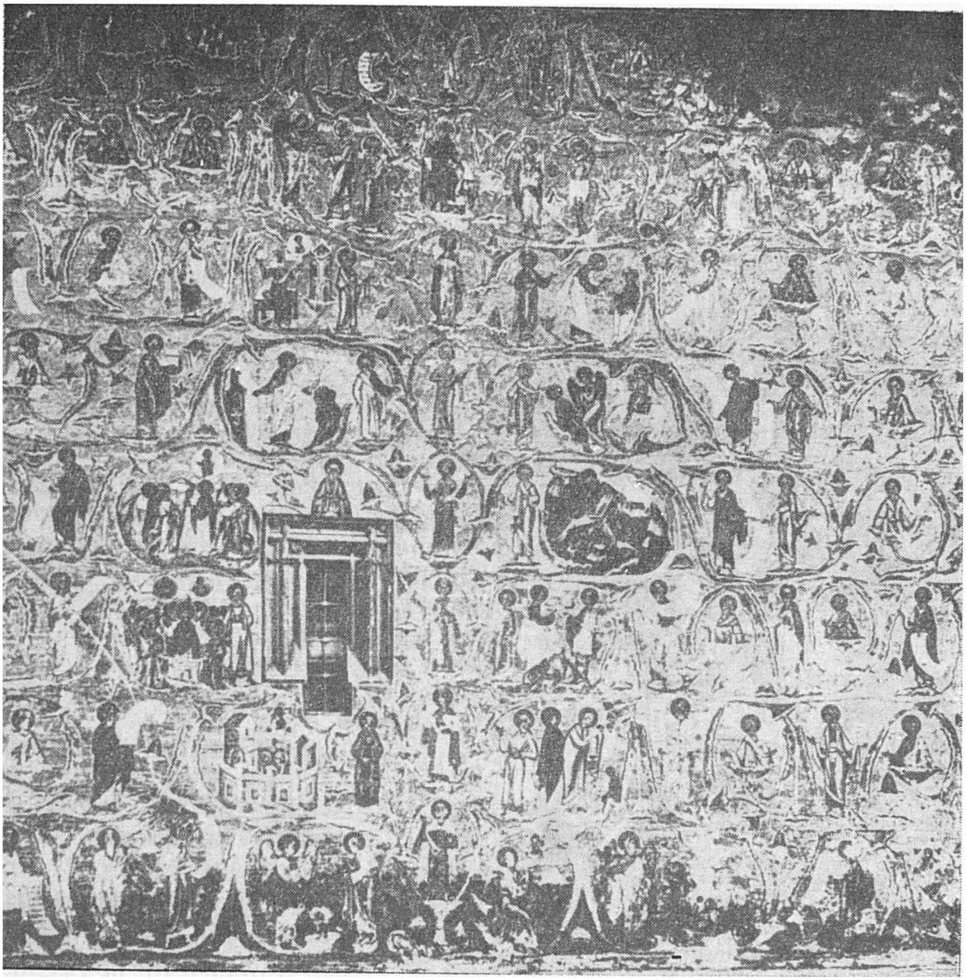


Fig. 4 — *Monastère de Voroneț*. L'« Arbre de Jessé ».

— 6 dans le tronc : 6 rois
— 1 à la racine de l'«Arbre » : Jessé
— 3 figurent dans les scènes ou comme prophètes : Abraham, Isaac, Jacob
— 1, Joseph, époux de Marie
— 3 ancêtres manquent : *Salmon*, père de Booz, *Abiud*, fils de Zorobabel et *Jacob*, fils de Matan. Mais il y a un personnage dans une coupe dont l'inscription manque. Comme les coupes ne présentent que des ancêtres, nous le considérons ancêtre.

Donc, du total de 40 ancêtres cités dans l'évangile de Mathieu, il n'en manque que deux.

— *Dans les rinceaux, 19 scènes :*

— 7 illustrations de prophéties et de préfigurations messianiques de l'Ancien Testament : la Vision d'Ezéchiel, Balaam et l'Ane, la Vision de l'Étoile de Jacob par Balaam, la Reine du Midi, les Trois Jeunes Hébreux dans la fournaise, l'Onction de David, la Nativité du Messie pacifiant le monde ;

— 4 scènes se rapportent à la virginité de Marie : le Toison de Gédéon, le Rêve de Nabuchodonosor (ou la Pierre de la Montagne), l'Echelle de Jacob, l'Annonciation.

Fig. 5 — *Monastère de Voroneț.* L'« Arbre de Jessé » (détail). L'ancêtre Assa dans une coupe de feuille lotiforme.

Ces scènes, ainsi que les ancêtres du Christ figurés dans l'« Arbre », pourraient justifier le caractère généalogique attribué à l'« Arbre de Jessé », car ces éléments du thème indiquent la double nature du Messie, humaine et divine. Mais le reste des scènes ne peut avoir aucun sens généalogique, car six se rapportent à des événements postérieurs à la naissance du Christ :

— la Présentation de Jésus au Temple
— l'Egypte hospitalière
— Malédiction sur Jérusalem
— la Crucifixion du Christ
— l'Ascension du Christ
— l'Annonce de la Seconde Venue du Christ

et deux autres ne présentent nul caractère généalogique :

— la Remise des Tables de la Loi à Moïse par un ange
— la scène de la Balance — sans inscription — ; le Christ tient de sa main droite une balance et s'incline vers la Vierge, qui, de l'autre côté de la balance élève ses deux mains vers le Christ dans un geste de prière. Dans le coin supérieur à droite, le Christ en plein vol, se dirige vers cette scène dans la même attitude que le petit ange de la Présentation au Temple (qui de sa main droite tient un parchemin avec la prophétie de Siméon) et que l'archange Gabriel dans l'Annonciation. Il s'agit donc, à notre avis, d'une prophétie faite par le Christ lui-même.

Il y a aussi des personnages dont la présence ne peut jouer, au sein de ce thème, aucun rôle généalogique : les 12 fils de Jacob, Saint Michel à cheval, sans épée, donc pas sous l'aspect de l'archistratège des armées

célestes, ainsi que les philosophes païens et la Sibylle, qui tout en n'étant pas inclus dans les rinceaux de l'« Arbre » l'accompagnent toujours dans les exemplaires moldaves du XVI-e siècle.

L'iconographie est une langue, affirmait Gabriel Millet. Il s'agit de déchiffrer les phrases de ce vaste ensemble, l'« Arbre de Jessé », afin de saisir le lien qui unit les éléments généalogiques à ceux non-généalogiques, pour les intégrer tous dans une signification unique. Chercher dans la Bible un texte qui pourrait se rapprocher de l'un des éléments de cette composition, n'est pas à notre avis la voie la plus favorable à la découverte de la signification de l'ensemble de ce thème. Les éléments iconographiques doivent aussi nous aider dans notre recherche. Le sens inscrit dans la composition frappe le spectateur et le chercheur, en déclanchant d'abord une sorte de compréhension avant la lettre d'un ordre sous-jacent, exprimé à Voroneţ avec une parfaite économie de moyens, qui suggère un but précis à atteindre.

Enumérons les constatations premières.

1. — Nous remarquons d'abord, *l'exclusion de tout élément narratif*, d'ailleurs en parfait accord avec le caractère concis, concentré de toute la peinture de Voroneţ, qui apparaît dès le début dans la décoration exécutée sous Etienne le Grand, fondateur du monument. Mais nous entendons par l'expression « exclusion du narratif », *l'exclusion de l'attitude narrative* : les scènes de l'« Arbre de Jessé » de Voroneţ ne « racontent » pas, elles révèlent et à cette fin le choix iconographique s'arrête chaque fois au type iconographique de caractère affirmatif, non-narratif. Par exemple : à Voroneţ, la scène de l'*Onction de David* ne présente que le prophète Samuel et David, c'est-à-dire les personnages absolument nécessaires pour « présenter », rendre présente l'onction de l'ancêtre royal du Christ, tandis qu'à Sopočani, à Dečani, à Morača, à la Trapèze de Lavra, à Dochiariou, ainsi qu'à Moldoviţa — dont la peinture n'a pas été guidée par le métropolite Grigore Roşca, qui a surveillé l'exécution de la peinture extérieure à Voroneţ — David est suivi de plusieurs de ses frères ; à Suceviţa, on ajoute même une seconde scène, Samuel avec Jessé.

2. — A Voroneţ, *le type iconographique choisi pour une catégorie de personnages est respecté sans exception* : dans les coupes de feuilles on présente seulement les ancêtres, en buste et sans phylactères ; les prophètes sont tous figurés debout, sur les branches, avec des phylactères ; le Christ a toujours une tunique rouge foncé et un manteau bleu tandis que la Vierge a une tunique bleue et un maphorion rouge foncé.

3. — En ce qui concerne *le mouvement de l'ensemble*, obtenu par l'attitude des personnages, ainsi que par la dynamique des rinceaux, il oriente la composition, selon un mouvement ascendant, vers le sommet de l'« Arbre », où se trouve le Christ.

4. — Enfin, il y a dans cette composition un élément iconographique qui pourra — peut-être — nous en donner la clef : c'est *le geste de la plupart des personnages*. Ils lèvent la main droite, toute la main, vers le

Christ, geste qui est celui du témoin[10]. Ils témoignent par ce geste la messianité du Christ, sa double nature, témoignée également par les 11 scènes messianiques citées. C'est comme une vaste apologie christologique qui arrive jusqu'à un consensus omnium[11], car les philosophes païens et la Sibylle, représentants des idéologies diverses présentes dans l'Empire Romain à l'avènement du christianisme, témoignent également pour le Messie, comme à Voroneţ, Moldoviţa, Suceviţa et au réfectoire de Lavra.

Le type de l'« Arbre de Jessé » dont nous nous occupons dans cette étude, n'est donc pas seulement généalogique. Il témoigne, donc il défend, il présente donc un caractère apologétique. Ce caractère est présent dans la littérature patristique, qui est en grande partie apologétique et polémique ; il est présent dans la culture byzantine jusqu'à la chute de Constantinople[12]. Les scènes non-généalogiques de l'« Arbre de Jessé » peuvent être considérées comme des illustrations de certains textes apologétiques. *La Malédiction de Jérusalem* par Jésus, citée dans plusieurs évangiles, est un argument de premier ordre contre les arguments anti-messianiques des Juifs et des païens, depuis Justin le Philosophe[13], (II-e siècle), jusqu'à Théodoret de Cyr (V-e siècle), car dans les textes apologétiques elle constitue, depuis la destruction de Jérusalem par Hadrien, en 135, une prophétie de Jésus, dont la réalisation ne pouvait plus être contestée. « ... Examinez donc soigneusement... » s'adresse Théodoret de Cyr aux païens du monde gréco-romain, « les prophéties sur la vie d'ici-bas qui se sont réalisées » et il cite la destruction du temple de Jérusalem et de la ville, « et si vous les trouvez vraies et en accord complet avec les faits, acceptez sans conteste celles qui ont été proférées sur l'avenir »[14], comme la prophétie sur le Christ maître du monde faite par Siméon lors de la présentation de Jésus au temple, ou l'Annonce de la seconde venue du Christ.

La présence de *la Crucifixion* dans l'« Arbre de Jessé » de Voroneţ a, d'après notre analyse, également un rôle apologétique. Pas seulement les Juifs, mais aussi les païens ne pouvaient accepter d'adorer un dieu mort sur la croix, mort infamante. « Quant à sa mort », écrit Julien l'Apostat, « elle fut une mort honteuse, indigne d'un dieu, une mort sur la croix »[15]. Contre cette grave objection, les apologètes chrétiens invoquent le psaume 22 (21 dans la Vulgate), considéré comme une prophétie de la Passion du Christ et de sa mort sur la croix, qui au lieu d'être honteuse devient glo-

---

[10] J. Strzygowski, *Ancien Art Chrétien de Syrie*, Paris, 1936, p. 76. Cf. *Repertorium der christlich-antiken Sarkophagen* I. Bd. *Rom und Ostia*. Hrg. von Fr. W. Deichmann. Bearb, von G. Bovini und Hugo Brandenburger, Wiesbaden, 1967. Planche 43, n° 175, pl. 103. n° 675/1, pl. 149, n° 933 contiennent des exemples de gestes de témoins sur les sarcophages paléochrétiens.

[11] Klaus Oehler, *Der Consensus Omnium als Kriterium der Wahrheit in der antiken Philosophie und der Patristik*. Eine Studie zur Geschichte des Begriffs der allgemeinen Meinung, dans « Antike und Abendland » X (1961), p. 103–12 ; voir p. 117–119.

[12] H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munchen, 1959, p. 279.

[13] Justin Martyr, *Dialogue avec Tryphon*, Texte grec, traduction française par P. Archambault, Paris, 1909, I, p. 75.

[14] Théodoret de Cyr, *Thérapeutique des maladies helléniques*, Texte critique, introduction, traduction et notes ... par P. Canivet Paris, 1958, livre XI, 69, 78.

[15] Apud P. de Labriolle, *La réaction païenne*. Etude sur la polémique anti-chrétienne du I-er au VI-e siècle, Paris, 1952, p. 414.

rieuse, la victoire de la rédemption, la victoire sur la mort. L'iconographie de la *Crucifixion* à Voroneţ (fig. 6) souligne justement ce caractère triomphal de la mort sur la croix : Jésus crucifié est seul entre le soleil et la lune, type de la Crucifixion que nous ne rattachons pas à la prophétie de Joël (3 : 4) [16], mais au caractère triomphal de la Crucifixion dans les

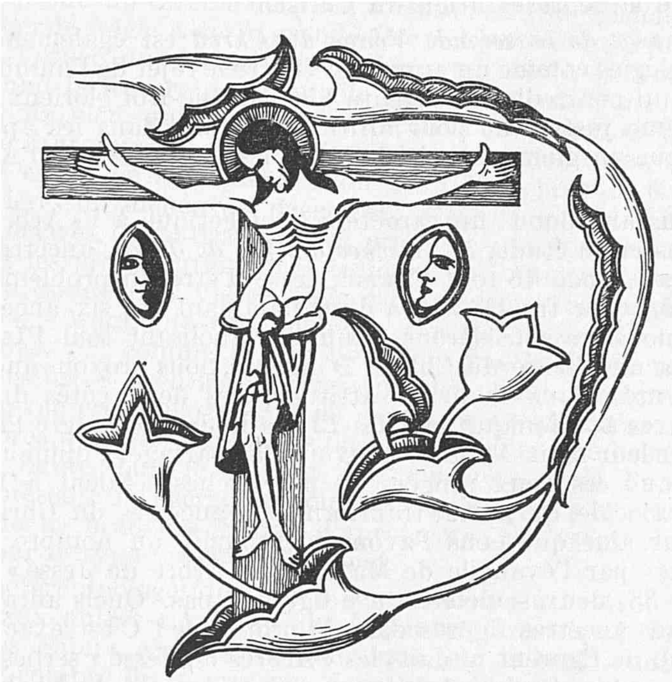


Fig. 6 — *Monastère de Voroneţ.* L'« Arbre de Jessé » (détail). La « Crucifixion ».

textes apologétiques, car, ainsi que l'affirme André Grabar, « ... dans le plus ancien art chrétien, le soleil et la lune figuraient dans la plupart des représentations du Christ en gloire. C'est cette conception d'origine antique qui fut probablement aussi le point de départ de la représentation du soleil et de la lune des deux côtés de la croix dans le Crucifiement : là aussi, elles entouraient le „Roi de Gloire"... » [17].

En ce qui concerne *la Remise des Tables de la Loi à Moïse*, elle forme également un argument dans les écrits apologétiques. « ... les polémistes se sont... préoccupés de démontrer la caducité de la Loi... en fondant la condamnation globale sur la ruine de Jérusalem » [18]. Pour les chrétiens, « ... les Tables de la Loi ont été brisées et avec elles l'Alliance ; les secondes

---

[16] Antonia Nava, *L'« Albero di Jesse » nella Cattedrale d'Orvieto e la pittura bizantina* dans « Rivista del Reale Istituto d'Archeologia e Storia dell'Arte » V (1935—1936), f. I—II, p. 363—376.

[17] André Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1922, p. 22.

[18] Marcel Simon, *Verus Israel.* Etude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire Romain (135—425), Paris, 1948, p. 200—201.

Tables, destinées en apparence à recevoir la Loi rituelle, symbolisent bien plutôt la loi spirituelle du Christ et la nouvelle Alliance »[19]. Pour les Pères de l'Eglise, Moïse est une figure prophétique du Messie [20], le témoin essentiel de l'unité fondamentale de l'ancienne Loi et de la nouvelle [21], ce qui explique la représentation de cette scène dans un ensemble apologétique, tout près de la représentation du Christ.

L'Annonce de la seconde Venue du Christ est également considérée dans les apologies comme un argument contre le rejet de l'humble naissance du Messie, qui contredisait l'attente d'un Messie-Roi glorieux. Elle figure dans ce thème justement pour affirmer, comme dans les apologies, une seconde venue en gloire, prophétisée par les anges lors de l'Ascension du Christ.

Si nous attribuons un caractère apologétique à l'« Arbre de Jessé » analysé dans cette étude, *la présence des fils de Jacob*, ancêtres des douze tribus d'Israël, donc de tout l'Israël, cesse d'être un problème. Présentés des deux côtés du tronc, c'est-à-dire, flanquant les six ancêtres royaux du Christ, nous les considérons comme symbolisant tout l'Israël devenu témoin de la messianité du Christ. D'ailleurs, nous croyons que les personnages présentés dans la même attitude, des deux côtés du tronc aux Saints Apôtres à Salonique sont les 12 fils de Jacob, malgré l'impossibilité de déchiffrer leur nom. Nous ne pouvons pas partager l'opinion de Michael D. Taylor que ces deux rangées de patriarches seraient à Voroneț une modification locale, qui aurait transformé des ancêtres du Christ en patriarches [22], car, ainsi que nous l'avons mentionné, du nombre total de 40 ancêtres cités par l'évangile de Mathieu, l'« Arbre de Jessé » de Voroneț en présente 38, deux seulement n'y figurant pas. Quels auraient pu être les dix autres ancêtres figurés dans le prototype? C'est exact que les 12 fils de Jacob ne figurent ni dans les « Arbres de Jessé » serbes mentionnés au début de notre étude, ni dans ceux de Lavra et de Dochiariou. Mais nous sommes de l'avis de Paul Henry [23] que c'est Voroneț qui présente l'iconographie de l'« Arbre de Jessé » la plus proche du prototype suivi, dont les autres rédactions s'en éloignent.

La présence de l'archange Michel est presque nécessaire dans un « Arbre » apologétique. Les détails iconographiques, — Saint Michel sur un cheval blanc, sans épée et la main droite levée vers le Christ, — suggèrent que l'archistratège des milices célestes remplit ici une toute autre fonction. Le livre de Daniel (10, 21) nous informe que Michel est l'ange gardien du peuple juif. Dans «l' Arbre de Jessé » apologétique, l'ange gardien du peuple juif — figuré juste à côté de Jacob, nommé Israël par l'ange avec lequel il lutta — porte, lui aussi, témoignage pour le Messie, pour éclairer le peuple qu'il avait en garde.

---

[19] *Ibidem*, p. 180.

[20] Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, T. 4, col. 1209

[21] Mardel Simon, *op. cit.* p. 101, note 1.

[22] Michael D. Taylor, *Three Local Motifs in Moldovian Trees of Jesse, with an excursus on the liturgical basis of the exterior mural programmes*, dans «Revue des Etudes Sud-Est Européennes », XII, (1974), 2, p. 270.

[23] Paul Henry, *L'« Arbre de Jessé » dans les églises de Bucovine, Mélanges 1928*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études en Roumanie, Bucarest, 1928, p. 26.

Cette analyse nous a amené à considérer que l'« Arbre de Jessé » du type présenté à Voroneț est non seulement un « Arbre généalogique » ; il n'est pas « un résumé de toutes les manifestations de Dieu sur cette terre », selon l'affirmation de Paul Henry [24]. De même, il ne peut se rapporter à la période du carême de Noël, comme l'affirme Michael Taylor [25], « pour préparer le fidèle à cette grande fête ». L'auteur invoque, à l'appui de sa thèse l'office du dernier dimanche avant Noël, le dimanche des ancêtres, quand la lecture de l'évangile comprend le premier chapitre de l'évangile de Mathieu, qui enumère les ancêtres du Christ, ce qui indiquerait une base liturgique du thème. Nous pouvons ajouter que tout le mois de décembre est dédié à la préparation des fidèles pour la fête de Noël. Même les prières du ménée de décembre, récitées quotidiennement, invoquent les ancêtres, les patriarches, les prophètes, la Vierge et rappellent constamment les préfigurations messianiques de l'Ancien Testament dans les prières adressées à la Vierge. Elle est appelée « Toison qui reçoit la pluie céleste », « Montagne non coupée », « la fournaise ... qui n'a pas brûlé les jeunes ... comme le feu divin /n'a pas brûlé/ le ventre de la Vierge ». Mais les 8 scènes non-généalogiques, dont nous avons essayé d'établir le caractère apologétique ne sont pas mentionnées. Il y a des types d'« Arbres de Jessé » auxquels on peut assigner une base liturgique, comme celui figuré dans le narthex du monastère de la Pantanassa de Mistra, qui présente la Vierge au sommet de l'« Arbre » et seulement des prophètes dans les branches [26], mais d'après notre analyse on doit éliminer cette base pour le type présent à Voroneț.

Le caractère apologétique que nous attribuons à l'« Arbre de Jessé » de Voroneț, aux autres « Arbres » de Moldavie, ainsi qu'à l'exemplaire de l'église des Saints Apôtres de Salonique, est le seul à notre avis qui puisse rendre compte de la présence dans un même ensemble de tous les personnages et de toutes les scènes présentés à Voroneț, en les intégrant tous, par des rapports nécessaires et suffisants, dans une apologie christologique exhaustive.

Mais pourquoi un « Arbre » apologétique sur un mur extérieur, peint au XVI-e siècle en Moldavie? La réponse à cette question nous a été suggérée par les études de Sorin Ulea [27] qui a démontré, à force d'arguments indiscutables, la signification militaire antiottomane de la peinture extérieure des églises de Moldavie au XVI-e siècle.

La raison de la présence à Voroneț d'un « Arbre de Jessé » de type apologétique nous semble résider dans le danger que représente l'Islam pour la Moldavie, dans la première moitié du XVI-e siècle. Contre le monophysisme de l'Islam, l'« Arbre de Jessé » de Voroneț défend la double nature du Christ, sa messianité et la virginité de Marie. C'est une apologie qui vise également le monophysisme arménien, lequel pouvait figurer à

---

[24] *Ibidem*, p. 18.

[25] Michael D Taylor, *op. cit.* p. 274.

[26] Nous étudions les différents types de ce thème dans une autre étude (en préparation)

[27] Sorin Ulea, *L'Origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave* (I) dans «Revue Roumaine d'Histoire », II (1963), n° 1, p. 29—71 ; (II) dans« Studii și Cercetări de Istoria Artei », XIX (1972), n° 1, p. 37—53.

côté de l'Islam, parmi les ennemis de la double nature du Christ et du culte de la Vierge. La lutte contre les hérésies est sûrement une lutte politique justement aux époques où les croyances religieuses sont des armes politiques puissantes. Au moyen-âge, la conversion d'un peuple à la religion de l'ennemi politique, pouvait faire disparaître son caractère national. La propagande islamique était, elle aussi, un grand danger politique. C'est pour cette raison, croyons-nous, que le métropolite Roşca — partisan de la politique anti-ottomane, mais, en même temps, grande personnalité de l'Eglise de Moldavie, —a choisi ce type d'« Arbre de Jessé » apologétique. Les relations culturelles moldavo-serbes à cette époque [28], ainsi que celles avec le Mont Athos pouvaient mettre à sa disposition les esquisses des « Arbres de Jessé » serbes et de celui de Lavra, antérieurs aux « Arbres » de Moldavie. Nous nous trouvons, tout de même, devant un exemplaire qui ne présente nulle part, jusqu'à cette époque, ce caractère apologétique avec une richesse et une rigueur compositionnelle égales. Contre le danger islamique, qui s'avère réel lors de la conversion au mahométisme du fils de Petru Rareş, Iliaş, le métropolite Roşca recourt aussi aux armes apologétiques patristiques inscrites dans le type apologétique de ce thème, qu'il présente à Probota et à Voroneţ, dans toute la pureté du prototype. Tout ceci nous empêche d'accepter la raison assignée par Sorin Ulea à l'introduction du thème de l'« Arbre de Jessé » dans la peinture extérieure des églises de Moldavie : étant le thème « le plus indiqué à exprimer la glorification apothéotique de Jésus Christ », il a été introduit «pour appuyer, par une immense action de louange, la prière des absides, adressée au Christ » [29]. Un « Arbre de Jessé » généalogique, remarquons-nous, aurait pu exprimer une action de louange, mais un « Arbre de Jessé » apologétique n'est pas un hymne, comme l'Hymne Acathiste, c'est une apologie au sens patristique du terme, qui défend contre ceux qui attaquent, qui lutte contre les démolisseurs, qui témoigne contre ceux qui nient. D'ailleurs, l'introduction de ce thème dans la peinture extérieure, pour son caractère apologétique, dirigé cette fois-ci contre l'Islam, double la lutte anti-ottomane, déjà signalée, par une lutte anti-islamique, laquelle a été après la chute de Constantinople, et même avant 1453 [30], l'une des formes de la résistance anti-ottomane du sud-est européen.

★

En comparant la composition de Voroneţ avec celle de l'« Arbre de Jessé » de Dečani, nous constatons que, tout en présentant presque toutes les scènes messianiques — sauf « les trois jeunes Hébreux dans la four-

---

[28] Mircea Ion Radu, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI-e siècle*, dans « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », I (1963), 3—4, p 377—419 ; idem, *Les Vies des Rois et des archevêques serbes et leur circulation en Moldavie. Une copie inconnue de 1567*, dans Ibidem, IV (1966), 3—4, p. 393—412.

[29] Sorin Ulea, *op. cit.* (I), p. 67.

[30] Voir : Prof. Beck, Hans-Georg, *op. cit.* p. 377 sq : Erich Trapp, *Manuel II. Palaiologos, Dialogue mit einem « Perser »*, Wien, 1966, *Wiener Byzantinische Studien*, Bd. II (surtout *Die Islampolemik vor Manuel II.*, p. 14—53 et l'analyse de «l'argument du succès » (Erfolgsbeweis) des armées turques comme preuve de la supériorité de l'Islam p. 68) ; *Manuel II Paléologue. Entretiens avec un musulman. 7-e controverse*, Introduction, texte critique, traduction et notes par Théodore Khoury, Paris, 1966.

naise », « la Vision d'Ezéchiel » et « la Reine du Midi » — ainsi que 6 des 8 scènes apologétiques sauf l'« Ascension » et l'« Annonce de la seconde Venue » — on a introduit d'autres scènes qui ne sont ni généalogiques, ni apologétiques, comme « le Baptême du Christ », l'« Ascension d'Elie au ciel » et le « Feu sur Sodome ». Nous croyons qu'il faut rattacher l'introduction de ces scènes au fait que l'église de Dečani avait été construite pour être le mausolée de Stefan Dečanski. Le sens du « Baptême » est, pour le chrétien, « de se laisser enterrer avec le Christ par le baptême, afin de ressuciter avec lui », comme l'interprète Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome et Basile de Césarée [31]. L'« Ascension d'Elie », introduite à la place de l'« Ascension du Christ », doit être rattachée au même caractère funéraire du monument, car Elie est le seul prophète, le seul mortel qui n'est pas mort, — d'après la tradition — et qui est allé directement au ciel. C'est comme une invocation de la vie immortelle pour le défunt [32]. Ces modifications dans le programme généalogico-apologétique, dictées par la fonction du thème au sein d'un monument funéraire, laisse dans l'ombre son caractère initial, mais n'élimine pas cet exemplaire du type apologétique.

A Morača, dans une composition qui comprend la majorité des scènes généalogiques et apologétiques, l'« Arbre de Jessé » présente une modification très intéressante. A la place de l'« Etoile de Jacob », prophétie messianique de Balaam, nous trouvons « la Transfiguration sur le Mont Thabor », (fig. 7) inscrite dans l'iconographie de l'« Etoile de Jacob ». Elie, assis comme Jacob sur la tige du rinceau, tient dans sa main gauche une mandorle qui entoure le Christ debout, tandis que de l'autre côté du Christ, Moïse, en buste dans une coupe lotiforme, tend les deux mains vers le Seigneur, dans un geste de prière. Cette scène suggère une méditation sur l'apparition du Christ transfiguré sur le Mont Thabor, entre Elie et Moïse, une méditation essentielle du hésychasme. Nous rattachons cette modification aux préoccupations de la vie monastique, mais nous considérons que l'exemplaire du monastère de Morača appartient tout de même au type apologétique.

Les « Arbres de Jessé » grecs présentent les deux catégories de scènes mentionnées — scènes messianiques et apologétiques — et sont les plus proches de l'exemplaire de Voroneţ, même si les rédactions des Saints Apôtres à Salonique et de l'église de Dochiariou ont réduit le nombre des personnages. L'exemplaire du réfectoire de Lavra est le plus proche de celui de Voroneţ par sa richesse, mais celui des Saints Apôtres en présente la rigueur.

A la fin de cette analyse, nous constatons que les « Arbres de Jessé » mentionnés au début de notre étude constituent le type apologétique du thème qui présente deux variantes dans le sud-est européen :

---

[31] Apud Margaret English Frazer, *Church Doors and the Gates of Paradise, Byzantine Bronze Doors in Italy*, dans « Dumbarton Oaks Papers », 27 (1973), p. 161.

[32] La scène de l'« Ascension d'Elie » apparaît dans les fresques et les sculptures funéraires dès l'art paléo-chrétien. Voir · Pierre du Bourguet, *La peinture paléo-chrétienne*, Paris, 1965, ill. n° 119 ; André Grabar, *Christian Iconography. A Study of its Origins*, Princeton University Press, 1968, p. 117.

Fig. 7 — *Monastère de Morača*. L'« Arbre de Jessé » (détail). La « Transfiguration sur le Mont Thabor ».

1. — L'« Arbre de Jessé » à feuillage d'acanthe et à symbole généalogique vétéro-testamentaire et

2. — l'« Arbre de Jessé » lotiforme de Moldavie, à symbole généalogique indien.

Cette analyse suggère que le type inital de l'« Arbre de Jessé » a été apologétique, à feuillage d'acanthe et à symbole généalogique vétéro-testamentaire. La rigueur de la composition des exemplaires de Voroneț et des Saints Apôtres à Salonique suggère un texte apologétique comme base du prototype des deux « Arbres de Jessé » mentionnés, les plus beaux du sud-est européen.

REPRÉSENTATIONS CHORÉGRAPHIQUES DE LA PEINTURE MURALE DE MOLDAVIE ET LEUR PLACE DANS L'ICONOGRAPHIE SUD-EST EUROPÉENNE (XV^{e}—XVII^{e} SIÈCLES) *

ION I. SOLCANU

Pour illustrer différents textes bibliques, tels celui des *Noces de Cana*, du *Banquet d'Hérode* ou de la parabole sur le retour du *Fils prodigue*, le *Christ bafoué* du Psaume *Tout ce qui souffle loue le Seigneur*, les peintres se sont servis, entre autres, de divers motifs chorégraphiques. Une partie de ces motifs, c'est-à-dire ce qui constitue l'héritage de la civilisation hellénistique, ont été véhiculés par l'iconographie chrétienne à travers de vastes espaces et le long de plusieurs siècles. L'autre partie, celle représentant l'expression d'un folklore chorégraphique spécifique de certaines zones, ne devait avoir cours que dans des aires de beaucoup moins grandes. Les motifs de cette dernière catégorie n'entrèrent que sur le tard dans l'iconographie de l'art byzantin, à une époque où les différentes écoles de peinture touchaient à leur pleine maturité.

Si dans le premier cas il s'agit de manifestations d'un art balkanique sans nationalité [1], la seconde catégorie comporte de ces éléments qui confèrent sa spécificité à chaque école de peinture—serbe, bulgare, roumaine etc. — de la communauté artistique sud-est européenne, les différenciant les unes des autres. C'est ce qui nous a incité de consacrer la présente étude uniquement aux représentations chorégraphiques de la peinture murale de Moldavie des XV^{e}—XVII^{e} siècles. Nous nous proposons, tout en tâchant de préciser leur origine, le moment de leur apparition et leur évolution ultérieure, de tenter aussi d'en dégager tant les formules chorégraphiques communes à l'iconographie sud-est européenne que celles propres à la peinture murale de Moldavie. Ce faisant, notre but est de réunir de nouvelles preuves en faveur, d'une part, de la réalité d'une communauté d'expression artistique dans les Balkans, et, d'autre part, de l'existence d'un langage spécifique de l'école de peinture de Moldavie[2].

---

* Cette étude fait partie d'un ouvrage plus ample, préparé par l'auteur et traitant des éléments laïques de la peinture religieuse de Moldavie.

[1] M. Chatzidakis, *Contributions à l'étude de la peinture post-byzantine*, dans l'« *Hellénisme contemporain* », Athènes, 1963, p. 28.

[2] Un aperçu général de la peinture post-byzantine du Sud-Est européen chez Maria-Ana Musicescu, *Etapes du langage pictural aux XVI^{e}—XVIII^{e} siècles. Réflexions sur la relation entre la forme artistique et l'« œuvre témoin »*, dans « Revue des études sud-est européennes », tome X (1972), p. 173 - 190. Pour « l'école roumaine de peinture de Moldavie[2] », voir le paragraphe que lui a consacrée Sorin Ulea dans l'ouvrage *Istoria artelor plastice in România*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1968, p. 348—382.

Comme l'indique la littérature spécialisée, le premier à relever la présence de la danse au mouchoir dans la scène des *Outrages* de la peinture des églises de Moldavie fut P. Henry. Mais, ainsi qu'on le verra, il convient de reconsidérer sont point de vue quant aux rapports de cette danse avec celle illustrée par la peinture de l'église serbe de Staro-Nagoričino [3].

Un peu plus tard, C. Bobulescu publiait un ouvrage dont le principal but était de rendre compte de toutes les danses et de tous les instruments de musique reproduits par les peintures des églises roumaines. Bien que l'auteur ait failli à ce but, car son répertoire est loin d'être complet, il a le mérite d'avoir attiré l'attention des spécialistes sur l'intérêt ethnographique et folklorique du matériel documentaire fourni par cette peinture d'église [4].

En effet, peu après, Maria Golescu signait une étude bien documentée sur l'origine de certaines représentations chorégraphiques de la peinture des églises roumaines. Elle précisait que le thème de *Tout ce qui souffle*..., donc l'illustration des *Psaumes 149—150*, a été introduit en Moldavie et en Valachie « à la même époque (au XVII^{e} siècle, *n.a.*) par des peintres grecs et des peintres russes » [5]. Par la même occasion, elle découvrait à la danse du voile de Salomée un antique prototype dans une copie grecque des VII^{e}—VIII^{e} siècles de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustes [6]. Cependant, sa thèse sur une éventuelle influence athonite dans la représentation de la danse pour le retour du *Fils prodigue*, à l'église de Humor, manque de fondement [7].

Naturellement, vu le stade de la recherche au moment de la rédaction de ces études, il était difficile non seulement d'élucider, mais même d'aborder tous les aspects du sujet en question. En renouant avec ce problème, dont les implications débordent le cadre strict de l'iconographie, pour intéresser dans une égale mesure la recherche du folklore chorégraphique, il importe de remarquer d'emblée que les danses représentées par la peinture murale de Moldavie aux XVI^{e}— XVII^{e} siècles peuvent se ranger dans deux groupes. Le premier englobe les représentations communes à l'iconographie sud-est européenne, alors que le second est constitué par les images chorégraphiques propres à la peinture murale moldave, revêtant un caractère spécifique conféré par le folklore local, roumain, qui fut la source inspiratrice des peintres respectifs.

★

La première représentation chorégraphique illustrée par la peinture murale de Moldavie, mais déjà ancienne de plusieurs siècles dans l'iconographie sud-danubienne, est cette *danse au mouchoir*, signalée par P. Henry, des fresques de Humor et de Moldovița reproduisant la scène du *Christ*

[3] P. Henry, *Les églises de la Moldavie du Nord. Des origines à la fin du XVI^{e} siècle. Architecture et peinture*, Paris, 1930, p. 190.

[4] C. Bobulescu, *Lăutari și hori în pictura bisericilor noastre*, 1940, p. 80 + 55 fig.; cf. aussi le compte rendu signé par P. Caraman dans « Balcania », VII, 1944, 1, p. 234—245.

[5] Maria Golescu, *Danses et danseurs dans la peinture des églises roumaines*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », XXIII, p. 140.

[6] Idem, *op. cit.*, p. 132—133.

[7] Voir dans notre texte le paragraphe marqué par la note 49.

bafoué. Les mouchoirs agités par les deux jeunes gens dans cette scène rappellent à notre auteur les manches trop longues et voltigeant d'un personnage de cette même scène, reproduite en peinture dans l'église serbe de Staro-Nagoričino (1318). En commentant les rapports de ces deux représentations, P. Henry estime que « nous avons à faire, dans nos églises roumaines, à une réplique de cette dernière, dont la différence tient à une erreur d'interprétation ; et par là même, elle semble nous révéler la route des influences : une fois de plus, l'esprit des peintures anatoliennes aurait passé en Moldavie par l'intermédiaire de la Serbie, d'autant plus que la fresque correspondante de Poganovo (si près de l'école de la Morava) connaît déjà l'épisode des mouchoirs » [8].

Il s'ensuit que la danse aux mouchoirs des peintures de Humor et de Moldovița (Moldavie) et, par conséquent, la représentation antérieure de la même danse de Poganovo (Bulgarie) sont pour P. Henry des « erreurs d'interprétation » de la danse des longues manches reproduite, toujours dans la scène du *Christ bafoué*, par la fresque de Staro-Nagoričino (Serbie). Mais, notons que cette « erreur d'interprétation » se retrouve aussi dans les fresque de Lesnovo (Serbie), postérieures de seulement une vingtaine d'années à celles de Staro-Nagoričino. Qui plus est, à Lesnovo, la danse aux mouchoirs apparaît dans deux scènes : celle du *Christ bafoué* [9], où on lui voit le même caractère grotesque qu'elle revêt dans la fresque de Staro-Nagoričino, et celle du *Banquet des sept jeunes gens guéris par l'Archange Michel* [10]. Là, l'un des jeunes gens exécute sur la musique d'un luthiste une danse au mouchoir pour exprimer sa reconnaissance et la joie d'avoir recouvert la santé.

Au Nord du Danube, la représentation de ce motif chorégraphique remonte également au XIV[e] siècle. Les fresques de l'église St. Nicolas de Curtea de Argeș l'utilisent dans la scène du *Banquet d'Hérode* où Salomée exécute quelques pas de danse avec un mouchoir dans chaque main, tout en portant sur sa tête le plateau avec son chargement tragique [11].

D'autre part, le motif des longues manches de la scène du *Christ bafoué* de Staro-Nagoričino (dont le prototype apparaît dans les miniatures du Livre des Quatre Evangiles, à la Bibliothèque Laurentienne VI 23) [12] revient dans les fresques de Crvata [13] et Zemen [14] en Bulgarie, ainsi que dans les peintures du catholicon de Hilandar [15] — toutes datées du XIV[e] siècle [16]. On pourrait, sans doute, fournir encore d'autres exemples en ce sens, mais ce qui compte c'est que ces deux motifs, de la danse aux longues manches et la danse aux mouchoirs, exécutées par une ou deux

---

[8] P. Henry, *op. cit.*, *loc. cit.*

[9] N. L. Okunev, *Lesnovo* dans *L'Art byzantin chez les Slaves*, vol. I, p. 228, le schéma III, 2 ; pl. XXXI, 1.

[10] *Ibidem*, le schéma II, 6 et pl. XXX, 1.

[11] O. Tafrali, *Monuments byzantins de Curtea de Argeș*, Paris, 1931, pl. LX, 2.

[12] Gabriel Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Evangile aux XIV[e], XV[e] et XVI[e] siècles d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont-Athos*, Paris, 1916, p. 639, fig. 636.

[13] A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928, I, p. 239.

[14] Idem, *op. cit.*, p. 191 ; Dora Panaïotova, *Balgarskaia monumentalinaia jivopisi XIV veka*, Sofia, p. 140—142.

[15] Gabriel Millet, *Monuments de l'Athos. I. Les peintures*, album, pl. 73, 2.

[16] A. Grabar, *op. cit.*, p. 233 ; *ibidem*, p. 186 ; Dora Panaïotova, *op. cit.*, *loc. cit.*

personnes dans une intention nettement dérisoire quand il s'agit de la scène du *Christ bafoué*, apparaissent tous les deux en même temps dans l'iconographie religieuse balkanique, dès la première moitié du XIV^e siècle.

Notons encore que le prototype du motif chorégraphique des longues manches est de beaucoup antérieur à l'image de Staro-Nagoričino (cf. la miniature Laurentienne VI 23), donc antérieur à la première moitié du XIV^e siècle. La même remarque s'applique cependant aussi à notre deuxième motif chorégraphique, celui de la danse aux mouchoirs, car « au musée du Bargello, à Florence, se trouve une plaque d'ivoire, spécimen de l'art fatimide d'Egypte du XI^e siècle, qui représente une danseuse pliant le genou et la taille en ponctuant le rythme de la danse à l'aide de mouchoirs brandis dans chaque main »[17].

Très éloquentes sous le rapport de leur signification nous semble les deux représentations de Lesnovo. Dans la scène du *Christ bafoué*, la danse aux mouchoirs exprime la *dérision*, alors que dans la scène de la *Guérison miraculeuse*... elle exprime *la reconnaissance et la joie de vivre*[18].

Tous ces traits ajoutés au fait que la peinture murale d'une même zone géographique et d'une même époque comporte les deux motifs, des longues manches et des mouchoirs, prouvent, à notre avis, que la danse aux mouchoirs de la peinture sud-danubienne ne saurait être une « erreur d'interprétation » du motif des longues manches. Ce motif doit représenter par conséquent la transposition picturale d'une réalité chorégraphique.

En revenant maintenant à la peinture murale de Moldavie, il est nécessaire de préciser que le motif des longues manches y fait complètement défaut. En revanche, la danse aux mouchoirs y figure bien avant le moment Humor et Moldovița, à savoir dans la peinture de l'église de Bălinești, pour illustrer la même scène du *Christ bafoué*[19]. Il devait être adopté ensuite par les peintres d'église et reproduit presque partout en Moldavie. A l'église d'Arbure (dép. de Suceava), dont l'intérieur a été

---

[17] Maria Golescu, *op. cit.*, p. 133.

[18] Il importerait de savoir ce que cette danse pouvait exprimer au moment de son entrée dans l'iconographie chrétienne. Pour notre part, nous supposons que sa teneur émotionnelle lors de son adoption par l'iconographie chrétienne devait se rattacher à l'idée du grotesque, car, suivant Maria Golescu, la danse aux mouchoirs est d'origine orientale, arabe, donc « païenne » du point de vue chrétien. Mais notre propre hypothèse quant au grotesque initial de cette danse dans l'iconographie chrétienne, ne repose pas uniquement sur son origine « païenne », mais aussi sur le fait que cette image chorégraphique est utilisée par la peinture athonite, sud-slave et nord-danubienne pour illustrer la scène du *Christ bafoué* du cycle de la *Passion* ou le *Banquet d'Hérode*. toutes les deux avec une forte charge grotesque, en nous tenant à la définition du grotesque comme un sentiment de joie manifesté dans un moment tragique La danse aux mouchoirs de la représentation de Lesnovo, où elle exprime dans le *Festin des sept jeunes gens*... un sentiment de reconnaissance et la joie d'avoir recouvert la santé, est unique, pour autant que nous le sachions Au siècle suivant, la danse aux mouchoirs perd sa signification grotesque et le motif du *Mouchoir* très fréquent dans les images chorégraphiques sert à illustrer les *Psaumes*. Remarquons que, dans ces images datées des XVII^e—XVIII^e siècles, cette danse est exécutée par des groupes de jeunes filles : il ne s'agit plus d'une danse individuelle, comme c'était le cas pour la scène du *Christ bafoué* ou du *Banquet d'Hérode*, cf. fig. 1.

[19] Virgil Vătășianu, *Istoria artei feudale în Țările Române*, vol. I, București, Ed. Academiei, 1959, fig. 784.

peint en 1503—1504 [20], la scène du *Christ bafoué* est traitée avec une certaine ampleur : elle est placée au centre du pan de mur occidental du naos, le Christ étant situé dans l'axe de la composition qui coincide avec l'axe de l'église. La même disposition de cette scène, avec tous ses éléments composants y compris la danse aux mouchoirs, reparaîtra dans les fresques de St. Nicolas de Dorohoi, ainsi que dans la plupart des églises peintes à l'époque du prince Petru Rareş (Dobrovăţ, Probota, Humor, Moldoviţa, etc.). On retrouvera cette danse dans la peinture religieuse du XVII^{e} siècle : à Suceviţa et à Dragomirna, en Moldavie [21].

Il reste encore à élucider l'origine de ce motif chorégraphique de la peinture murale de Moldavie. Pour ce faire, il convient de rappeler que la première en date des représentations de ce motif est celle des fresques de Bălineşti, dans la scène du *Christ bafoué*, où les deux danseurs, d'une taille égale à celle des musiciens, sont placés de biais au premier plan, se profilant sur un mur sans remparts. Or, on retrouve ces mêmes particularités dans la peinture de l'église de Poganovo (1500) [22]. Cependant, pour accepter la possibilité d'une influence iconographique exercée par les fresques de Poganovo dans le cas de l'église de Bălineşti — même si une telle influence se réduirait au seul motif chorégraphique de la scène du *Christ bafoué* — il faut dater les fresques intérieures de celle-ci après 1500. C'est ce qu'ont fait P. Henry [23] et trente ans plus tard Virgil Vătăşianu [24], qui ont proposé leur datation après 1500 mais pas plus tard que l'an 1511, quand devait disparaître le fondateur de l'église, Ioan Tăutu le logothète, portraituré dans le naos avec son épouse et ses trois enfants.

Mais cette datation a été contestée par un spécialiste bien connu de la peinture médiévale, Sorin Ulea, fondé sur un graffiti, qu'avait déjà signalé O. Tafrali en 1927 [25] et qui donnerait l'an 7002 (1494). En publiant cette inscription : **гєн. зк+Иванъ Диıакь, прѣ(д)тєн и кр(с)тлѣ Иωна,** c'est-à-dire : janvier 7002 [1494], Ivan le scribe, [au jour du] Précurseur et Baptiste Jean » [26], S. Ulea ajoutait « ce graffiti, écrit symboliquement par le scribe Ivan juste le jour de sa fête, *prouve sans l'ombre d'un doute que l'église était déjà peinte depuis l'année précédente : 1493* » [27] (les italiques nous appartiennent). Notre auteur maintient son opinion dans sa dernière contribution sur l'*Histoire des arts plastiques en Roumanie* [28].

Toutefois, le témoignage irréfutable de l'inscription votive de l'église donne pour date finale des travaux « l'an 7007 [1499], au mois de décem-

---

[20] Ion I. Solcanu, *Datarea ansamblului pictural de la biserica Arbure I. Pictura interioară*, dans l'« Annuaire de l'Institut d'Histoire et d'Archéologie ,,A. D. Xenopol" » — Iaşi (ci-après ,,Anuarul"), tome XII (1975), p. 42—63.

[21] Teodora Voinescu et Răzvan Theodorescu, *Mănăstirea Dragomirna*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1967, II^{e} éd., fig. 24.

[22] A. Grabar, *op. cit.*, p. 338—339 et l'album, pl. LVIII.

[23] Paul Henry, *op. cit.*, p. 129—130.

[24] Virgil Vătăşianu, *op. cit.*, p. 825, note 4.

[25] O. Tafrali, *Îndrumări culturale*, Bucureşti, 1927, p. 26.

[26] Sorin Ulea, *Gavril Ieromonahul, autorul frescelor de la Bălineşti*, dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1964, p. 424—425 et la note 1, p. 425.

[27] *Ibidem.*

[28] *Istoria artelor plastice în România*, I, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1968, p. 355.

bre » [29]. C'est ce qu'avait remarqué le professeur Virgil Vătăşianu, qui écrit « il faut écarter la lecture des graffiti proposée par O. Tafrali... qui y avait découvert... les années 1494 et 1496, car à cette date l'édifice même n'existait pas » [30]. Nous avons repris donc l'investigation au sujet du graffiti publié par S. Ulea comme une preuve décisive en faveur de sa datation. Or, l'étude attentive de cette inscription montre que O. Tafrali d'abord et S. Ulea ensuite se sont trompés dans leur lecture, car le graffiti en question *ne donne pour date que le mois* (ген<варь> = Janvier), *le chiffre du jour respectif* (з҃ = 7) et *le jour de la semaine* (dimanche, jour indiqué par l'auteur du graffiti par les lettres вес et la croix circonscrite revêtant une valeur de chrisme, autrement dit : вескрѣзенїе) (fig. 1).

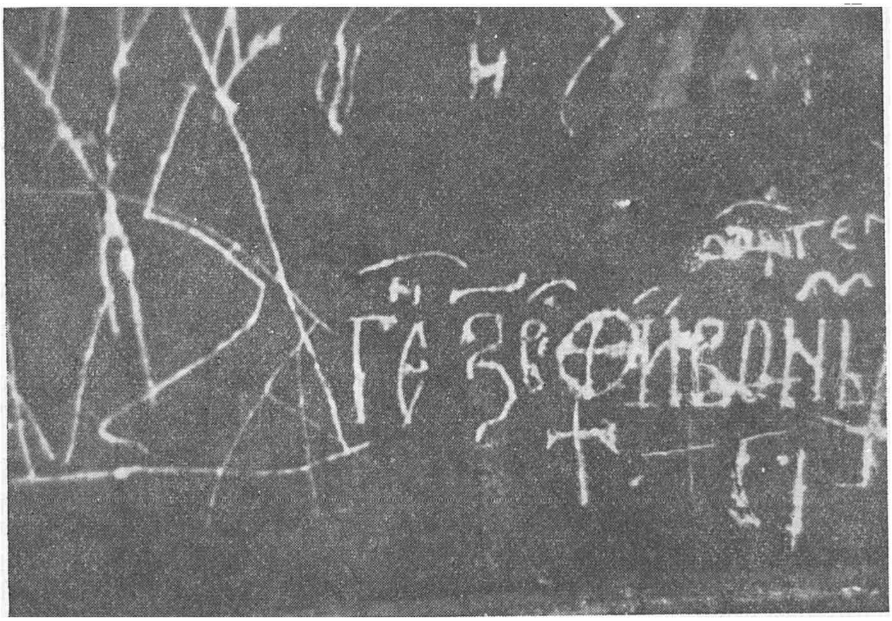


Fig. 1 — Le graffiti d'Ivan le scribe des fresques de l'abside centrale de l'église de Bălineşti ; détail (photo I.S.)

Par conséquent, la véritable lecture de la première partie du graffiti serait : ген<варь> з҃ вескрьсенїе = Janvier 7, Dimanche.

Si O. Tafrali et S. Ulea se sont trompés, c'est que leur lecture repose sur une triple erreur de déchiffrement, à savoir : 1° — ils ont accordé une valeur numérique aux deux lettres з et в qui suivent le nom du mois, sans tenir compte du fait que seulement la première de ces lettres (з) est surmontée du signe indiquant le chiffre ; 2° — ils ont fait abstraction tant de la lettre minuscule е que de la surinscription de la lettre C ; 3° — ils ont pris la croix circonscrite du chrisme pour une *invocation*, alors qu'il y a une deuxième croix, placée sous le chrisme, qui a cette signification.

[29] *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1958, p. 172.

[30] Virgil Vătăşianu, *op. cit.*

Suivant nous, la lecture correcte du graffiti serait : гєн<варь> ꙁ҃ вєскрьсєнїє. Иванъм Днıакь, Прѣд<ь>тѣч и кр<ь>ст<и>т<є>лѣ [31] Иѡна (fig. 2), c'est-à-dire : *Janvier 7, Dimanche. Pour Ivan le scribe* (*la miséricorde*) *du Précurseur et Baptiste Jean.* Par conséquent, comme le graffiti ne comporte pas la mention de l'an 7004 (1494), comme O. Tafrali et S. Ulea l'ont pensé, *il va de soi que le point de vue de S. Ulea sur la datation en 1493 des peintures intérieures ne saurait tenir. Les fresques de Bălinești n'ont pu être peintes qu'après le 6 décembre 1499, date à laquelle fut achevée la construction de l'église, donc à partir de l'an 1500,* comme P. Henry et Virgil Vătășianu l'avait suggéré.

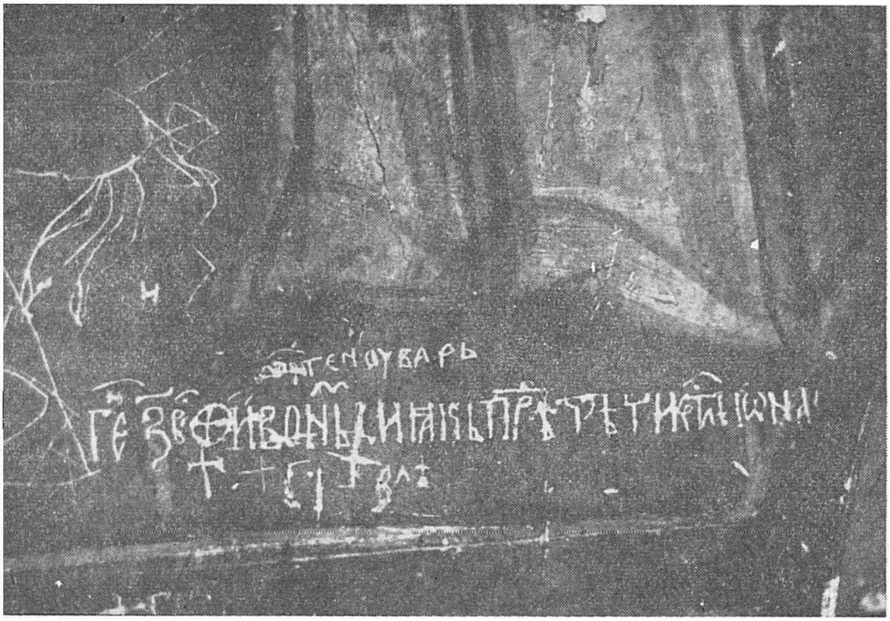


Fig. 2 — Image intégrale du graffiti d'Ivan le scribe (photo I.S.)

Telles étant les choses, il n'est pas exclu que la danse aux mouchoirs de la peinture murale de Moldavie, représentée la première fois dans les fresques intérieures de Bălinești, ait été empruntée par Gabriel le hiéromoine, auteur de l'ensemble [32], de la peinture murale sud-danubienne, par la filière Poganovo. Un argument de plus en ce sens serait fourni par l'absence de cette image chorégraphique de la peinture des ensembles antérieurs de Pătrăuți, Voroneț, St. Elie de Suceava, datés de l'époque d'Etienne le Grand, par rapport à sa grande fréquence dans les églises peintes, après celle de Bălinești. De cette manière, la danse aux mouchoirs devenait commune à l'iconographie nord-danubienne aussi, constituant

[31] Comme à l'habitude, dans ces cas-là, le point qui se trouve sous le signe qui indique l'abréviation du mot, doit être lu « CT ».

[32] C'est le mérite de Sorin Ulea d'avoir signalé pour la première fois l'inscription avec les mots « Gavril le hiéromoine, l'a peint », cf. Sorin Ulea, *Gavril ieromonahul...*, p. 419.

par la même occasion l'un des jalons de la route des influences exercées par les divers centres de peinture.

Un autre genre de danse figure sous le porche de l'église de Cetățuia, près de Jassy. Là, pour illustrer le *Psaume 149*, le peintre a reproduit deux théories de danseuses : d'un côté quatre danseuses, de l'autre trois, disposées l'une derrière l'autre. Intéressant de noter que là encore on retrouve le motif des mouchoirs, mais seulement comme simple détail en tant qu'élément de liaison entre les deux files de jeunes filles (fig. 3). Leur

Fig. 3 — *Psaume 149*, exonarthex de l'église de Cetățuia — Jassy, détail (photo I.S.)

costume, autant que la singularité de cette image chorégraphique dans la peinture murale de Moldavie mettent en doute l'origine locale, autochtone de ce motif. En ce qui nous concerne, nous en doutons d'autant plus que les auteurs de l'ensemble pictural de Cetățuia « les frères Michel, Georges et Dima étaient des personnes étrangères, originaires du Pays turc, de Enina » [33]. La provenance balkanique de ce motif est attestée par sa similitude, allant presque à l'identité, avec une image chorégraphique de l'église athonite de Portaïtisa, elle aussi employée pour illustrer les *Psaumes*. Bien que la peinture de cette dernière soit postérieure de 50 ans à celle de Cetățuia, les analogies sont frappantes dans quelques détails essentiels, comme *la disposition des danseuses*, en théorie ; *leur tenue*, se donnant la main par la superposition des paumes et le rapprochement des bras ; *le sexe des protagonistes*, qui dans les deux cas sont des jeunes filles (fig. 4).

---

[33] C. A. Stoide, *Știri despre cîțiva zugravi moldoveni din secolele al XVII-lea și al XVIII-lea*, dans « Mitropolia Moldovei și Sucevei », XXV (1959), n^os 7—8, p. 425.

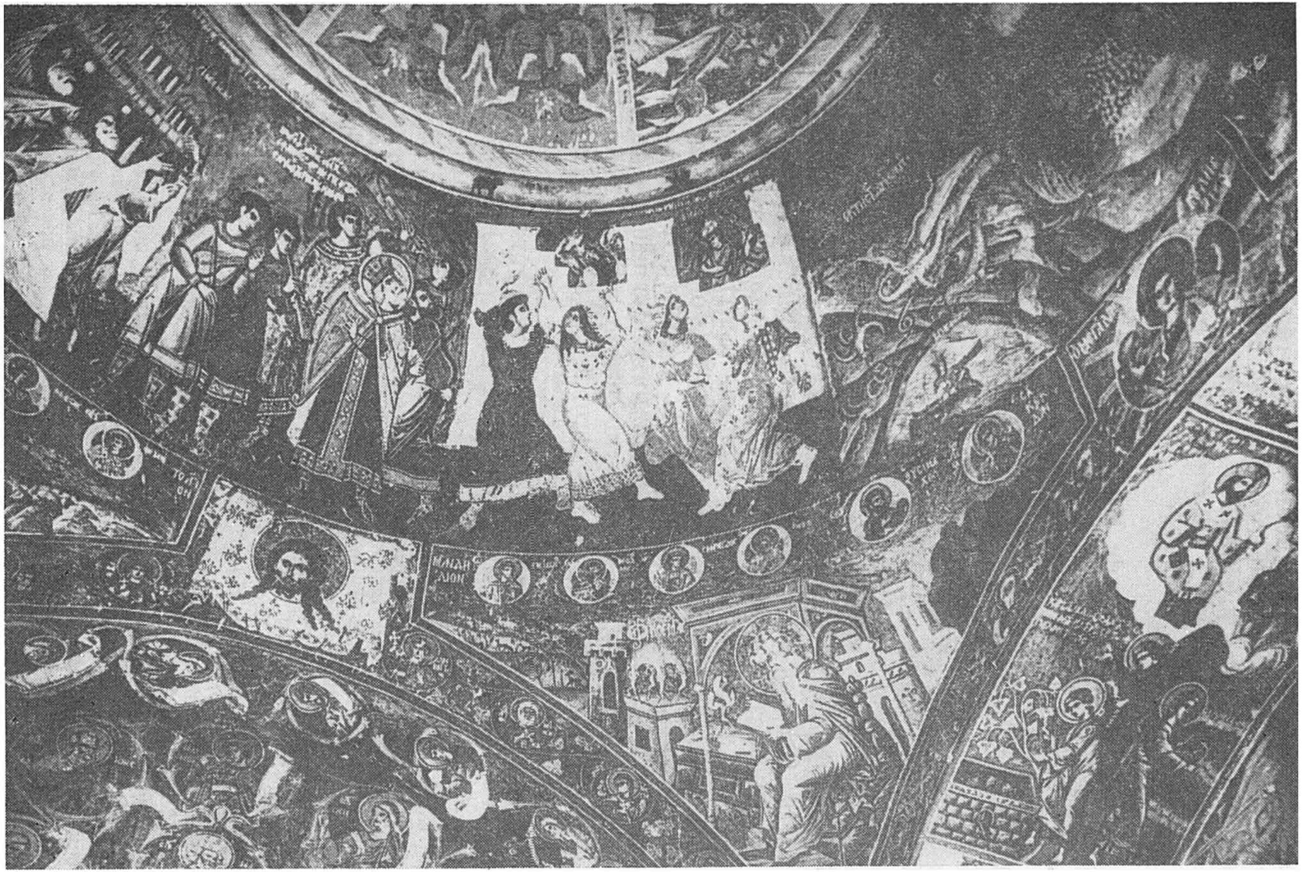


Fig. 4 Le Psaume *Tout ce qui souffle loue...*, dans la peinture de l'église de Portaïtisa, chez G. Millet, *Monuments de l'Athos*, I, pl. CCLXII, 1 2.

On retrouve l'image de cette danse de jeunes filles disposées à la file et comportant aussi le motif du mouchoir dans la peinture de l'exonarthex de l'église bucarestoise de Colțea, toujours comme une illustration des *Psaumes* [34]. Il s'agit également de l'œuvre d'un peintre de formation gréco-byzantine [35], ce qui offre encore un argument en faveur de la diffusion de cet élément propre aux centres iconographiques grecs vers les zones nord-danubiennes.

★

La peinture murale de Moldavie au XVI[e] siècle connaît en outre des images chorégraphiques s'inspirant du folklore local. C'est le cas de celles reproduites dans la scène du banquet pour illustrer la parabole du *Fils prodigue*. Peint de préférence dans les fresques extérieures des églises de Moldavie[36], ce thème apparaît pour la première fois à St. Georges de Hîrlău (1530) et à Probota (1532) [37]. Les représentations de cette parabole intégralement conservées sont, dans l'ordre chronologique, les suivantes : St. Georges de Suceava, Humor, Arbure et Voroneț. Elles sont placées, les trois premières sur la façade méridionale et la dernière sur la paroi septentrionale, à la gauche de l'entrée sous le porche qui lui fut ajouté par le métropolite Grégoire Roșca en 1547.

A St. Georges de Suceava, ainsi qu'à Humor et à Voroneț, les peintres qui illustrèrent la parabole du *Fils prodigue* ont reproduit une danse d'un certain genre, alors qu'ils donnent à Arbure l'image d'une autre danse, que l'on retrouve aussi dans la scène du banquet de la *Vie de St. Georges*, qui orne la paroi occidentale de cette même église [38]. Etant donné que la peinture murale sud-danubienne use de quelques motifs chorégraphique analogues jusqu'à un certain point à ceux des fresques extérieures d'Arbure, c'est sur ces dernières que nous allons nous arrêter un peu tout d'abord.

Donc, l'une des deux scènes de danse figurant dans la peinture extérieure d'Arbure, à savoir l'illustration de la parabole du *Fils prodigue*,

---

[34] I. D. Ștefănescu (voir sa *Contribution à l'étude des peintures murales valaques*, Paris, 1928, p. 55) et C. Bobulescu (*op. cit.*, p. 41) aussi considéraient cette danse comme une ronde (*hora*). En réalité, l'image nous montre un rangée de trois jeunes filles, flanquées de deux autres qui tiennent dans leurs mains des mouchoirs. Derrière celles-ci, au centre de la scène, il y a une femme âgée. Les musiciens sont placés de chaque côté des danseuses — cf. chez I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. X, 2 ; C. Bobulescu, *op. cit.*, fig. 20.

[35] Maria Golescu, *op. cit.*, p. 137.

[36] Dans la peinture du pronaos de l'église de Cetățuia, à Jassy, figure également la parabole du *Fils prodigue*, dans une rédaction de beaucoup plus abrégée.

[37] Sorin Ulea, *Originea și semnificația ideologică a picturii exterioare moldovenești* (II), dans « Studii și cercetări de istoria artei », série « Arta plastică » (SCIA), t. XIX (1972), 1, p. 41, n. 12.

[38] A notre avis, cette danse a été reproduite aussi dans la peinture extérieure de l'église de Probota, toujours pour illustrer la parabole du *Fils prodigue* : dans la quatrième scène réservée au festin. Bien qu'en partie cachée par le crépi, on y distingue les moments essentiels de cette séquence : le centre de la scène est réservé à la table du festin, présidée par Jésus ; entre la table et la limite orientale de cette image on peut saisir les traces vagues des vêtements portés par deux personnages. La position de ces personnages, ainsi que l'espace compris entre la table et la limite Est de la scène suggèrent qu'il s'agissait là d'une représentation d'une ronde analogue à celle de l'église d'Arbure. En effet, les convives prenant part au festin et l'espace réservée à la danse dans l'image de Probota sont reproduits d'une manière identique par rapport à la même scène, de l'église d'Arbure.

couvre par ses dimensions particulièrement importantes (1,80 m de haut pour 0,80 m de large) une partie de la façade méridionale (fig. 5). Trois plans successifs reproduisent les scènes d'un festin accompagné de musique et de danses. Au premier plan, on voit la ronde de cinq jeunes hommes bras dessus, bras dessous. Le second plan est réservé au festin proprement dit, c'est-à-dire à la table du festin, où, pour l'équilibre

Fig. 5 — La scène du festin de la parabole du *Fils prodigue*, sur la façade méridionale de l'église d'Arbure (esquisse à l'échelle de 1/8 de Delibaş-Heine W.).

de la scène, le peintre a placé un tambour debout, mais sur le même rang que les convives. L'orchestre est figuré à l'arrière-plan : cinq musiciens, également debout, jouent d'une sorte de luth, du tambourin, de la flûte et de deux trompettes. La même image à trois temps que nous venons de décrire a été reprise, mais en moins grand, pour la scène du banquet du cycle de la Vie de St. Georges décorant la façade occidentale de l'église. Cependant là, on constate qu'il s'agit d'une autre danse, car les jeunes gens qui forment la ronde se tiennent enlacés, les bras sur les épaules (fig. 6).

La plus ancienne image du motif chorégraphique de la ronde que nous connaissions dans la peinture murale sud-est européenne, remonte

Fig. 6 — La scène du festin du cycle de la *Vie de St. Georges*, sur la façade occidentale de l'église d'Arbure (photo I.S.)

à la première moitié du XIV^e siècle. On la retrouve dans les fresques de l'église de Lesnovo (1359), illustrant le *Psaume 149* [39]. On y voit le roi David jouant du psaltérion, ainsi qu'une jeune fille frappant dans un tambour avec une baguette, alors que neuf jeunes gens exécutent une ronde. Les danseurs de Lesnovo, à la différence de deux des fresques d'Arbure, ne se tiennent pas bras dessus, bras dessous, ni les bras sur les épaules : ils forment leur ronde en se tenant par la main, les bras croisés par devant, le premier avec le troisième, le deuxième avec le quatrième, le troisième avec le cinquième, etc.

Des images analogues à celles des moments chorégraphiques reproduits dans les fresques de l'église susmentionnée apparaissent aussi, mais à une époque plus récente, c'est-à-dire aux XVII^e —XVIII^e siècles, dans la peinture religieuse de Valachie. [40] Toutefois, la peinture valaque n'en use que pour illustrer les *Psaumes*.

Quant à l'origine des représentations chorégraphiques de la peinture extérieure d'Arbure, elle se trouve précisée tant par différentes relations de voyage (celles de J. Kemeny [41], Niccolo Barsi [42], Erasme H. Weismantel [43]) rédigées par des étrangers qui visitèrent la Moldavie aux XVII^e — XVIII^e siècles, que par les références aux danses locales de l'érudit prince Démètre Cantemir. Celui-ci, très au courant des coutumes orientales et surtout des traditions de son propre peuple, notait dans son ouvrage *Descriptio Moldaviae* que : « les danses de Moldavie sont tout autre que celles des autres peuples. Car on ne les danse pas deux par deux ou à quatre, comme les Français ou les Polonais, mais à plusieurs personnes réunies » [44]. Après avoir d'abord précisé les traits caractéristiques des danses de son peuple par rapport à celles des autres peuples, le prince donne la description détaillée de la ronde roumaine : « *quand tous dansent en cercle se tenant la main* et marchant d'un pas égal et mesuré de droite à gauche, la danse porte le nom de hora »[45] (les italiques nous appartiennent).

---

[39] Milan Kašanin, *L'art yougoslave des origines à nos jours*, Beograd, 1939, fig. 65; N. V. Okunev, *op. cit.*, p. 241 et pl. XL, 2.

[40] Etant d'une époque plus récente, les images chorégraphiques de la ronde reproduites dans les peintures des églises valaques pour en illustrer les *Psaumes*, ne sauraient entrer dans notre débat, d'autant plus que ces rondes ne sont exécutées que par des jeunes filles — voir C. Bobulescu, *op. cit.*, fig 17—19; 22—23; 36—40; 51.

[41] Le diplomate hongrois J. Kemeny se rendant en Moldavie à l'occassion des noces de la princesse Marie, la fille de Vasile Lupu, notait que « avant de prendre place à table, environ 50—60 jeunes filles et jeunes femmes de haute noblesse, toutes élégamment vêtues, s'étant données les mains, *ont dansé la danse roumaine ... en tournant en cercle* (les italiques nous appartiennent), cf. *Călători străini despre Ţările române*, vol. V, Bucureşti, Ed. Ştiinţifică, 1973, p. 137.

[42] Dans sa description de la ronde qu'on dansait en Moldavie, le voyageur italien Niccolo Barsi écrivait : « ils se donnent les mains par couples un homme et une femme... *se réunissant tous en une ronde et bondissent* » (les italiques nous appartiennent), cf. *Călători străini...*, p. 76—77.

[43] Au commencement du XVIII^e siècle, le Suédois d'origine allemande Erasme H. Weismantel notait que « *les Moldaves ont l'habitude pendant leurs parties de plaisir de faire une grande ronde et de se donner tous ensemble la main* » (les italiques nous appartiennent), chez Paul Simionescu et Paul Cernovodeanu, *Pagini de etnografie românească în opera memorialistică a unor călători străini (secolele XVII—XVIII)* dans « Revista de etnografie şi folclor », tome XVII (1972), p. 382.

[44] Démètre Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1973, p. 313.

[45] *Ibidem.*

De toute évidence, les descriptions de Démètre Cantemir et d'Erasme H. Weismantel du commencement du XVIII^{e} siècle, celles de J. Kemeny et de Niccolo Barsi de la première moitié du XVII^{e} siècle s'appliquent parfaitement aux images de la ronde des peintures d'Arbure. Il en résulte clairement que les auteurs de notre ensemble pictural se sont inspirés de la « hora » de Moldavie plutôt que travaillé sous l'impression des scènes chorégraphiques de l'église de Lesnovo (Serbie), antérieure de deux siècles, dont les danseurs sont disposés autrement et qui ont servi à illustrer un autre thème [46]. L'image de la ronde reproduite par la peinture serbe de la première moitié du XIV^{e} siècle se doit d'être considérée en fonction du folklore chorégraphique de ce peuple, d'autant plus que la « hora » passe pour une danse spécifique des peuples habitant l'espace balkanique, héritiers des éléments de la culture thrace [47].

Les trois autres images chorégraphiques de la peinture extérieure des églises St. Georges de Suceava, Humor et Voroneţ reproduisent une danse d'un genre différent. La première, celle de l'église de St. Georges est bien la plus complète, mais non la plus plastique. Là, pour illustrer la parabole du *Fils prodigue*, le moment de la danse continue celui du festin couvrant par son ampleur la majeure partie de l'espace affecté au thème tout entier. On a conçu cette scène en deux plans, sans élément délimitant les danseurs des musiciens (fig. 7). Au premier plan, cinq jeunes danseurs exécutent un pas vif et compliqué tout à la fois. Le premier des cinq danseurs, bien qu'un peu à l'écart du reste, prend une part active à la danse, ainsi que toute sa personne le montre; il tourne la tête vers ses compagnons, en tenant les mains devant lui, dans sa ceinture. Placé immédiatement à sa gauche, un ménétrier semble jouer à son oreille même d'un instrument à cordes. Vient ensuite le groupe compact des quatre autres danseurs, dont le premier (le deuxième dans l'ordre numérique des danseurs du premier plan) a son bras gauche libre, alors que son bras droit entoure l'épaule gauche du troisième danseur pour passer dans son dos et rejoindre la main gauche du quatrième. Le troisième danseur, ses bras entourant les épaules des deux autres se laisse aller à la renverse tandis que ses pieds entrecroisés exécutent une figure compliquée. Pour faire la liaison avec les deux danseurs du second plan, le quatrième danseur a levé sa main droite au-dessus de sa tête. Enfin, le cinquième et dernier danseur de ce groupe, détaché de ses compagnons à l'instar du premier, semble exécuter un pas de danse indépendant.

---

[46] A partir du XVIII^{e} siècle, les informations sur l'existence de la « hora » dans les limites du territoire roumain se multiplient et toute une série d'images de cette danse se sont conservées depuis le siècle suivant. On trouve une telle image, avec la précision : « danse valaque » chez D. A. Lancelot. *De Paris à Bucarest. Causeries géographiques. 1860. Le Tour du Monde. 1865 et 1866*, p. 182, chez Emilia Comişel, *Obiceiuri şi genuri folclorice atestate de Dimitrie Cantemir şi actualitatea lor*, dans « Musica », la Revue de l'Union des Compositeurs de la R. S. de Roumanie, XXIII (1973), n^{o} 9, p. 33; une autre image de la ronde roumaine chez C. Bobulescu, *op. cit.*, fig. 33.

[47] Nous pencherons pour la thèse récente, suivant laquelle « bien que par le profil sinueux du dos et des bras réunis, le groupe de ces figurines offrent l'apparence de quelques femmes enlacées pour une ronde, en réalité le profil de ces figurines s'inscrit parfaitement dans la ligne du double profil arqué du support élevé de type Cucuteni A' », cf. Anton Niţu, *Reprezentările feminine dorsale pe ceramica neolitică carpato-balcanică*, dans « Memoria Antiquitatis », II, 1970, Musée d'archéologie de Piatra Neamţ, p. 88, fig. 15/1.

La peinture de l'église de Humor offre une deuxième image de cette danse de file (fig. 8). Elle reproduit la même disposition en deux plans : le premier réservé aux danseurs, le second aux musiciens et au public. Les danseurs sont placés en un seul rang : le premier tient son poing gauche

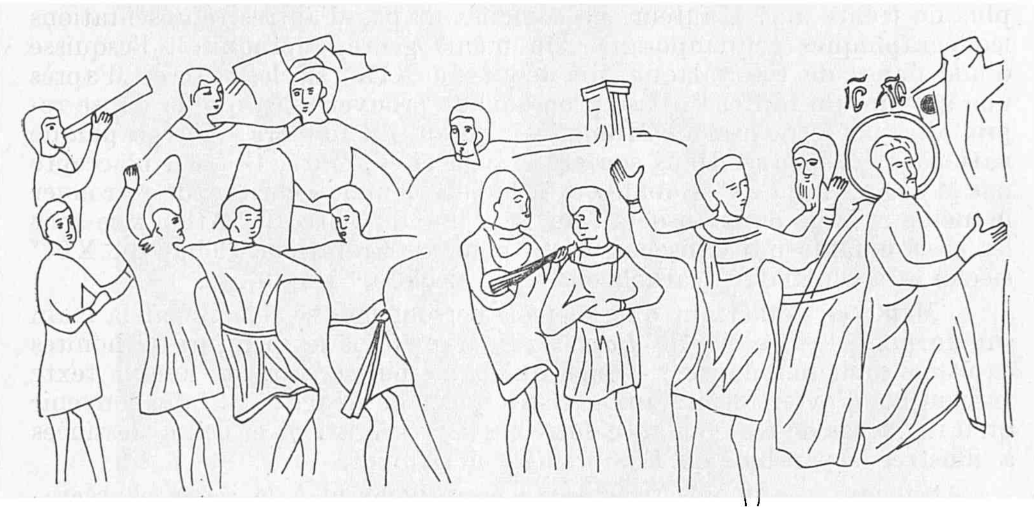


Fig. 7 — La scène du festin de la parabole du *Fils prodigue* de la façade méridionale de l'église de St. Georges de Suceava (esquisse à l'échelle 1/6 de Delibaş-Heine W).

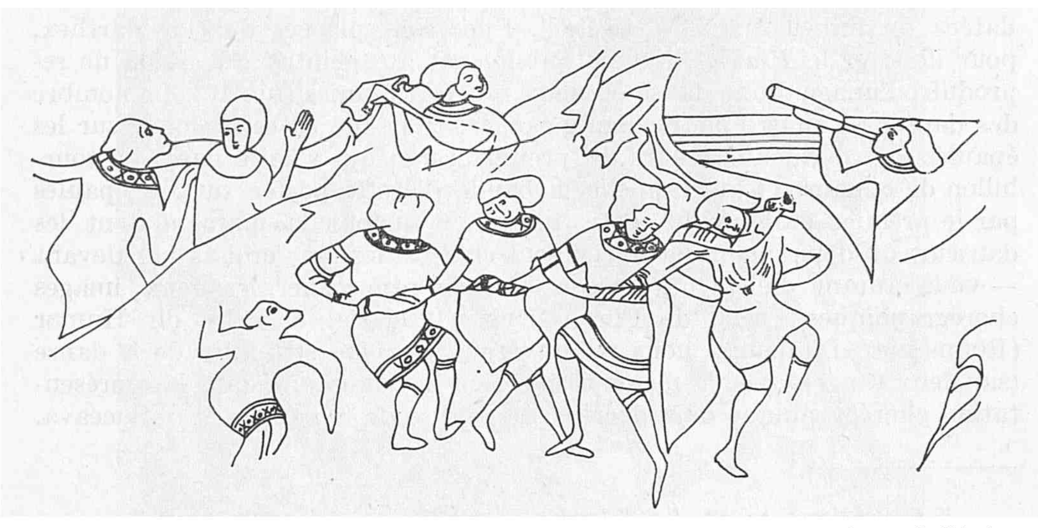


Fig. 8 — La scène du festin de la parabole du *Fils prodigue* sur la façade méridionale de l'église de Humor (esquisse à l'échelle 1/6 de Delibaş-Heine W.)

sur la hanche, alors que de sa main droite passée par devant son compagnon il se retient à la ceinture de celui-ci, qui s'appuie de même, de ses deux mains sur les ceintures de ses deux compagnons qui le flanquent et ainsi de suite jusqu'au quatrième qui reproduit la position du premier danseur, avec cette différence que c'est son poing droit qui repose sur sa hanche. Un cinquième et dernier danseur, exécute indépendamment des

quatre premiers, un pas de danse à lui seul : attentif néanmoins à ce que font ses compagnons, il tient la main droite levée et la main gauche baissée, comme pour faire équilibre au reste du corps.

Cette image chorégraphique a été publiée par C. Bobulescu il y a plus de trente ans. L'auteur, ne connaissant pas d'autres représentations iconographiques contemporaines du même genre, reproduisait l'esquisse d'une danse de file valaque, du début du XIX^{e} siècle, réalisée d'après une gravure de Raffet [48]. Il se proposait de prouver ainsi que la danse reproduite par le peintre de Humor s'inspirait du folklore chorégraphique national de l'époque. Dans son étude déjà citée, Maria Golescu n'accepte pas la suggestion de C. Bobulescu. Elle note comme « curieux de retrouver le même rythme dans un détail du Baptême du Christ à l'Athos : ce sont les trois enfants qui dansent sur un pont au Protathon (début du XIV^{e} siècle) et à Chilandari (catholicon, XIV^{e} siècle) » [49] (fig. 9).

Même en admettant que les trois personnages se tenant par la main sur un pont de la scène du *Baptême* figurant dans les peintures athonites exprimeraient une danse [50] — bien qu'on ne puisse trouver aucun texte susceptible d'avoir inspiré aux artistes une telle image — il faut convenir qu'il n'y a pas de ressemblance entre ces représentations et celles destinées à illustrer la parabole du *Fils prodigue* de Humor.

S'il faut néanmoins trouver un correspondant à la scène chorégraphique de Humor, disons que celui-ci devra être cherché dans les fresques de la tour de Chrélie, à Ryla (en Bulgarie). Ces peintures sont datées du milieu du XIV^{e} siècle [51]. Elles sont placées dans le narthex, pour illustrer le *Psaume 150*, ce qui fournit au peintre l'occasion de reproduire l'image d'une danse en deux rangées, réunies (fig. 10). Le nombre des danseurs, quatre pour chaque rangée, la bande d'étoffe nouée sur les épaules du dernier danseurs du premier rang, qui s'agite dans le tourbillon de la danse et qui rappelle la bande d'étoffe portée sur ses épaules par le premier danseur de cette image, et surtout la manière dont les danseurs du deuxième rang se tiennent enlacés, les bras croisés par devant — voilà autant d'éléments susceptibles de rapprocher les deux images chorégraphiques, celle de Chrélie-Ryla (Bulgarie) et celle de Humor (Roumanie). D'ailleurs, nous retrouverons la même structure de la danse (sur deux rangs), avec la même disposition des danseurs, dans la représentation chorégraphique déjà décrite, de l'église de St. Georges, à Suceava.

---

[48] C. Bobulescu, *op. cit.*, fig. 25.

[49] Maria Golescu, *op. cit.*, p. 134.

[50] Gabriel Millet estime que les trois jeunes gens reproduits sur un pont dans la scène du *Baptême du Christ* de la peinture des églises de Protathon et de Chilandari sont en train de danser. Voir, *Monuments de l'Athos*, X, album, pl. 14/1.

[51] Dora Panaiotova, *op. cit.*, p. 109—111 avec les planches en couleurs hors-texte. L'auteur considère l'image chorégraphique de la tour de Chrélie à Ryla comme reproduisant « exactement de la même manière » la scène de la peinture de Lesnovo. Mais en comparant les deux images, on peut saisir certaines différences tant en ce qui comporte le nombre qu'à l'égard du maintien des danseurs. Voir note 32. Cf. également la remarquable monographie de Ljuben Praškov, *Hrelıovata Kula*, Sofia, Bălgarski hudojnik, 1973, p. 69—70, fig. 68—69.

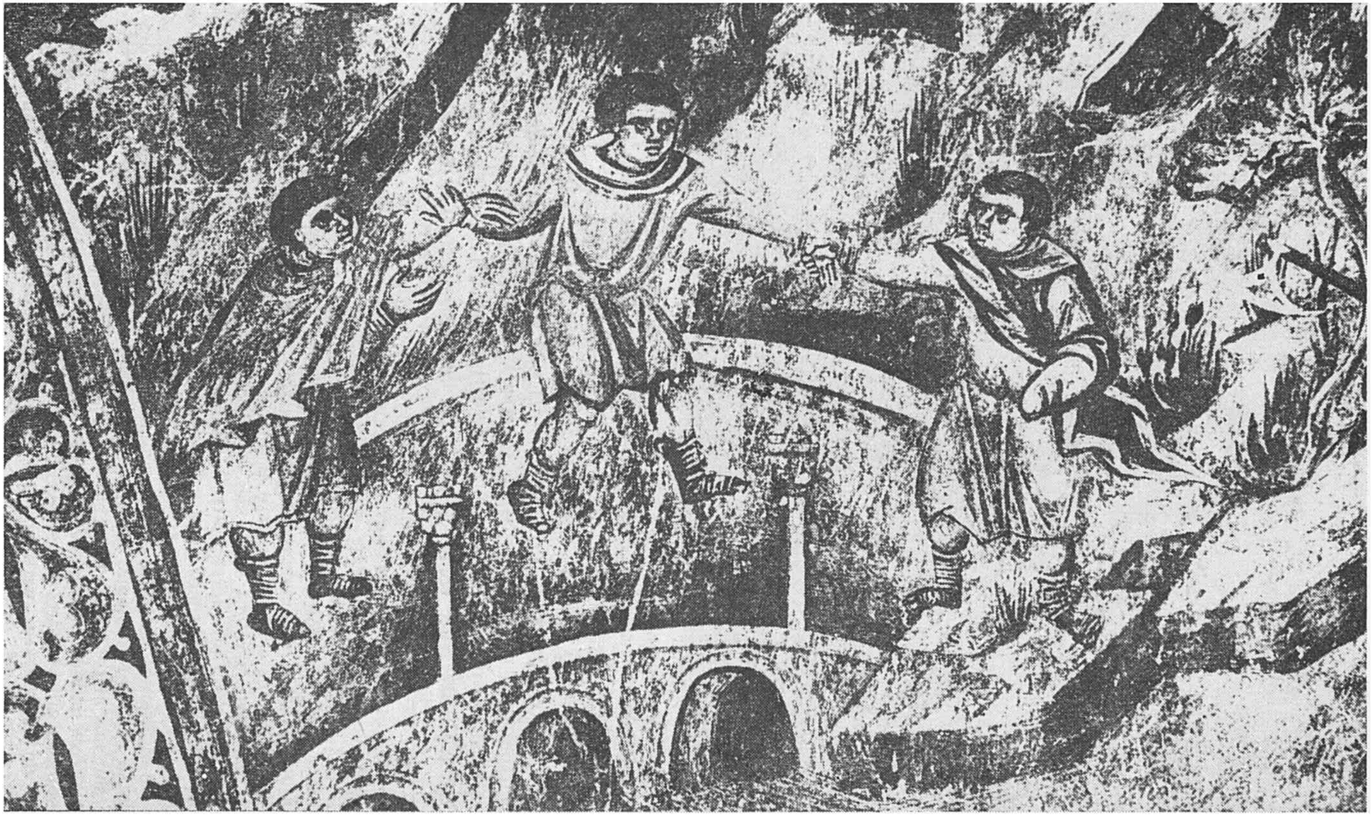


Fig. 9 — *Le Baptême du Christ*, détail de la peinture de l'église de Protathon, chez G. Millet, *Monuments de l'Athos*, pl. XI, 2.

Fig. 10 — Image chorégraphique illustrant les *Psaumes* de la peinture de l'église de la tour de Chrélie au monastère de Ryla, chez Ljuben Praškov, *Hrelиovata Kula*, fig. 69.

Si les détails du costume des danseurs de Humor n'étaient pas purement de Moldavie[52], si l'on ne suivait pas pertinemment que les peintures de cette église sont de la main du « peintre Toma, de Suceava », si les images chorégraphiques de Humor et de l'église de St. Georges ne répondaient pas en tout point aux descriptions de la danse roumaine en deux rangs,

[52] Le costume des danseurs figurant dans les fresques des églises de St. Georges à Suceava, d'Arbure et de Voroneț est le même, sauf qu'à Voroneț ils chaussent cette espèce de sandales paysannes dites « opinci ». Différent de ce costume est celui porté par les danseurs de la peinture de Humor ; leur chemises ont des manchettes ornées de motifs décoratifs et sur la chemise ils portent une tunique descendant jusqu'au-dessus des genoux et serrée à la taille par une ceinture ; une bande étroite à l'encolure et au bas de la tunique est ornée de losanges et de points ; ses manches s'arrêtent au-dessus du coude, ornées elles aussi d'une bande de motifs décoratifs, de beaucoup plus large. Cette tunique était fréquente dans le costume des boiards de Moldavie à l'époque (voir chez Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Țările române, secolele XIV—XVIII*, București, Ed. Științifică, 1970, p. 116—120). Ces personnages chaussent des bottes de différentes couleurs, qui s'arrêtent à une largeur de main au-dessous des genoux, manière de se chausser analogue à celle des danseurs d'Arbure. Une bande d'étoffe de la largeur de son dos attire l'attention chez le premier danseur de Humor : elle est fendue à un bout, pour qu'on puisse la nouer sur l'épaule gauche, de manière à la laisser flotter vers la droite et souligner ainsi la direction et le rythme rapide de la danse. Il est singulier de constater la présence de cet élément vestimentaire chez les deux personnages qui conduisent la chaîne de trois danseurs du pont, dans la scène du *Baptême du Christ*, des églises athonites déjà mentionnées, ainsi que chez le dernier danseur figuré au premier rang de l'image chorégraphique des fresques de la tour de Chrélie à Ryla.

données par les voyageurs étrangers [53], l'idée de quelque influence sud-danubienne serait acceptable. Mais, telles étant les choses, compte tenu aussi du fait que, malgré les similitudes relevées, ces images chorégraphiques ont illustré des thèmes différents au Sud du Danube et en Moldavie, ces dernières étant du reste *postérieures de deux siècles* à celle de Bulgarie, il nous semble être plus près de la vérité en les interprétant comme l'expression d'un héritage folklorique ancestral, plutôt qu'une influence iconographique sud-danubienne.

Une image en quelque sorte analogue à celles des églises de Suceava et de Humor apparaît également dans la peinture extérieure de Voroneţ (1547), où elle sert à l'illustration de la parabole du *Fils prodigue*. Placée au Nord, elle a pâti des intempéries qui sévissent souvent dans cette région de la Moldavie, aussi, de toute la scène du festin n'en reste-t-il que le fragment avec la danse (fig. 11). On peut encore y distinguer au premier plan

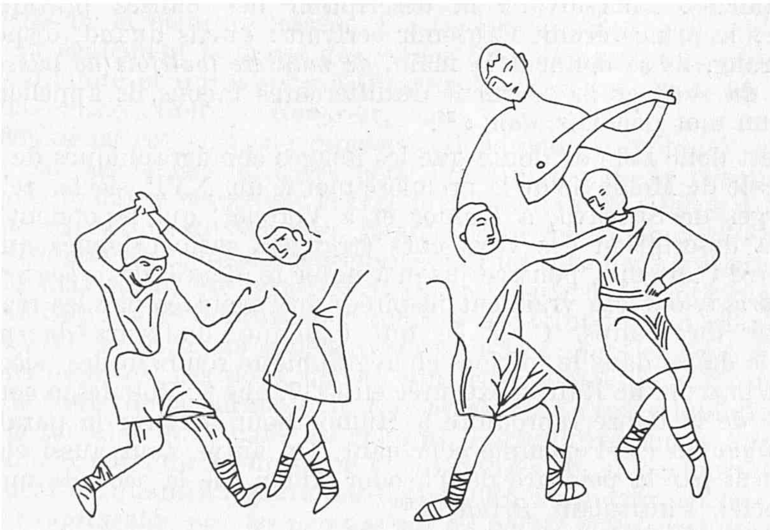


Fig. 11 — La scène du festin de la parabole du *Fils prodigue*, de la façade septentrionale de l'église de Voroneţ ; détail (esquisse à l'échelle 1/5 de Delibaş-Heine W.).

quatre jeunes gens, dont la danse comporte des éléments chorégraphiques rendus familiers par les peintures de St. Georges et de Humor. Par exemple, à Voroneţ, tout comme à Humor, le chef de file tient son poing gauche sur sa hanche, alors que de l'autre bras il entoure les épaules de son partenaire de droite, de même que dans la représentation chorégraphique de Suceava. Il en va de même du deuxième et du troisième danseurs, pour autant qu'on puisse en juger, car c'est là justement que se place une fissure du mur, ainsi que du troisième et quatrième danseurs. Pour ce dernier couple, on remarquera que le troisième danseur, tourné vers son compagnon comme attentif à la figure de danse que celui-ci est en train d'exécuter, tient dans la sienne la main droite du quatrième danseur, levée

[53] *Călători străini...*, p. 76 et 136 ; Paul Simionescu et Paul Cernovodeanu, *op. cit.*

au-dessus de sa tête, de manière à le faire tourner sur lui. Cette pirouette, comparable à la figure de danse accomplie par le cinquième danseur de l'image de Humor, est un pas indépendant de ceux exécutés par le reste de la chaîne.

Un tel nombre d'éléments communs relevés dans cette sorte de représentations chorégraphiques, leur fréquence dans la peinture murale de Moldavie, les costumes, etc. suggèrent une danse connue et pratiquée par les Roumains à cette époque. Les notes des voyageurs étrangers du temps, parlant de la danse de chaîne des Roumains, le confirment. Dans leurs mémoires de la première moitié du XVII^{e} siècle, J. Kemeny et Niccolo Barsi mentionnent la danse *en longue chaîne des Moldaves*. Au commencement du siècle suivant, Erasme II. Weismantel notait que les Moldaves «*tout en se tenant les mains... dansent tous sur un seul rang, ce qui ne se pratique ni dans notre pays, ni dans les autres pays*»[54] (les italiques nous appartiennent). Poursuivant la description des danses pratiquées en Moldavie, le prince érudit Cantemir écrivait : « mais quand, disposés sur un seul rang, ils se donnent la main, *de manière toutefois de laisser libres les bouts du rang* et ils tournent de différentes façons, ils appellent cette danse d'un mot polonais, *danț* » [55].

Il est donc hors de doute que les images chorégraphiques de la peinture murale de Moldavie de la première moitié du XVI^{e} siècle, relevées à St. Georges de Suceava, à Humor et à Voroneț, qui répondent si bien tant à la description des voyageurs étrangers susmentionnés qu'à celle de Démètre Cantemir, poussée jusqu'à noter le détail des «*bouts du rang laissés libres*», ont été vraiment inspirées aux peintres par les réalités de la société du temps. C'est ce qui explique d'ailleurs la présence d'une telle danse dans le folklore chorégraphique roumain des siècles suivants. La gravure de Raffet, exécutée en 1837, que C. Bobulescu comparait à l'image de la danse reproduite à Humor pour illustrer la parabole du *Fils prodigue* en est l'exemple concluant. Un autre, tout aussi éloquent, a été fourni par la peinture de Theodor Aman (de la seconde moitié du XIX^{e} siècle), s'intitulant *Brîulețul* [56].

Par conséquent, il y a dans la peinture murale des XVI^{e}—XVII^{e} siècles de Moldavie deux sortes de représentations chorégraphiques. Une première catégorie comporte : la danse du voile de Salomée, la danse aux mouchoirs signifiant la dérision et introduisant le grotesque dans les scènes du *Christ bafoué* et du *Banquet d'Hérode* et, enfin, la danse des jeunes filles, où revient le motif du mouchoir, utilisée pour illustrer les *Psaumes*.

En ce qui concerne la danse du voile de Salomée, figurée dans la peinture de l'église épiscopale de Roman, Maria Golescu pensait que son origine remonte jusqu'à la tradition iconographique de l'Antiquité classique. Notre spécialiste cite comme la plus proche analogie de cette image d'une danse, la danseuse au voile de l'une des plaques émaillées de la couronne dite du Monomaque, qui se trouve au musée de Budapest [57]. Ceci

---

[54] Voir les références de la note précédente.

[55] Démètre Cantemir, *op. cit.*

[56] Radu Bogdan, *Theodor Aman*, București, p. 97 et les n^{os} 148—149 de son catalogue.

[57] Maria Golescu, *op. cit.*, 132—133.

ne saurait cependant expliquer sa présence dans l'iconographie de la peinture murale de Moldavie de la fin du XVI[e] siècle.

Pour ce qui est de la danse masculine aux mouchoirs, de facture grotesque, ce motif a dû pénétrer dans l'iconographie de Moldavie fort probablement sous l'influence des centres de peinture sud-slaves, par la filière Poganovo. Bien antérieur au moment Humor-Moldovița, ce motif a été attesté pour la première fois à Bălinești, dans la peinture de la scène du *Christ bafoué* ; il sera repris dans presque toutes les compositions picturales de Moldavie, jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. Il n'est point question donc d'« une erreur dans l'interprétation des longues manches », comme l'affirmait P. Henry. Devenu courant dans l'iconographie nord-danubienne, ce motif s'ajoute à d'autres éléments qui témoignent d'une communauté artistique des écoles de peinture épanouies dans l'espace sud-est européen, tout en indiquant, en même temps, la voie du rayonnement artistique des divers centres de la peinture murale. C'est sous ce même angle qu'il convient de voir également la danse des jeunes filles exprimant la vénération vouée à la divinité et qui a servi à illustrer les *Psaumes*, dans les églises de Cetățuia—Jassy, Colțea—Bucarest, etc.

La deuxième catégorie de représentations chorégraphiques est celle constituée par les images utilisées pour l'illustration de la parabole du *Fils prodigue* (la danse peinte sur la façade occidentale de l'église d'Arbure est l'unique exception de la ronde figurée cette fois-ci pour illustrer la *Vie de St. Georges*). Ces images, reproduites par les fresques extérieures des églises de Moldavie, ont été inspirées aux peintres par le folklore chorégraphique local. Suivant les informations données par Cantemir au commencement du XVIII[e] siècle, nous appellerons ces danses : *horă* et *danț*. Comme nous l'avons déjà dit, ces deux danses sont reproduites pour illustrer de préférence le festin de la parabole du *Fils prodigue*. Le texte biblique nous dit : « Or, le fils aîné était dans les champs. Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses » [58], il ne fournit donc aucune indication quant au genre des danses. Et cependant, *ni la « hora » ni le « danț » représentés par les peintres sur les parois extérieures des églises moldaves mentionnées, ne sont pas le simple produit de leur imagination* — ces danses répondent, en effet, aux informations précises datées des XVII[e] et XVIII siècles, au sujet des danses pratiquées en Moldavie. N'étant pas le produit de l'imagination des artistes respectifs, *ces danses ne sont pas tirées non plus des clichés de quelques autres écoles de peinture byzantine.* Il s'ensuit, que *les peintres se sont inspirés du folklore chorégraphique local.*

Les images chorégraphiques de la peinture extérieure des églises, notamment celles du « danț », dégagent le mouvement dynamique et la force ; au contraire de ce qui se passe pour bien de représentations chorégraphiques de la peinture murale byzantine, elles ne visent point à exprimer la dérision, ni, d'ailleurs, la vénération ou la reconnaissance pour les bienfaits divins. Non, son propos est plus proche de la nature humaine, donnant libre cours à la joie des retrouvailles avec des êtres chers. Nous dirions donc qu'elles sont plutôt l'expression de l'esprit de la Renaissance, assimilé par l'école de peinture murale de Moldavie, de la première moitié du XVI[e] siècle, alors à l'apogée de son épanouissement.

---

[58] Luc, XV, 25.

AUTOUR DES NOTIONS DE TRADITION, D'INNOVATION ET DE RENAISSANCE DANS LA PEINTURE DU SUD-EST EUROPÉEN AUX XV^{e} – XIX^{e} SIÈCLES *

MARIA ANA MUSICESCU

Les notions de tradition et d'innovation dans les pays du Sud-Est de l'Europe ont fait deux fois l'objet de discussions internationales: au premier Congrès d'études balkaniques et sud-est européennes (Sofia, 1966) et au Colloque du Conseil international de philosophie et sciences historiques — C.I.P.S. (Bucarest, 1967). Historiens, archéologues, historiens de la littérature, de la culture et de l'art ont soumis à l'analyse signification, portée, définition, afin de suprendre leur action et inter-action dans l'évolution de la civilisation des peuples de cette partie de l'Europe. En ce qui concerne l'art, c'est la période post-byzantine qui en a bénéficié en premier lieu. C'est un domaine qui n'a que récemment éveillé l'intérêt d'un plus grand nombre d'historiens de l'art du moyen-âge. Et encore ne demeure-t-il pour de très grands savants qu'une « modeste activité à usage cultuel »[1]. « C'était un art bien timide, continue le pr. Grabar, et qui tendait à devenir franchement folklorique, mais à sa base on retrouve partout l'ancienne tradition byzantine, que maintenaient des ateliers d'artisans » [2]. C'est, néanmoins, cette même « petite tradition — étroite et figée — qui se réclamait avec droit du passé byzantin... » [3], qui a donné naissance à la peinture de Moldavie aux XV^{e}—XVI^{e} siècles, à celle des Météores, à celle valaque des XVI^{e}—XVII^{e} siècles. Tout n'est pas toujours « modeste », « artisanal » dans cet art tardif ; même s'il s'agit d'une involution esthétique par rapport aux chefs-d'œuvres de la peinture byzantine, cet art demeure un témoignage vivant du maintien actif de la tradition culturelle et artistique des peuples chrétiens vivants dans l'Empire ottoman. Cette peinture est, pour utiliser P. Francastel, un « objet de civilisation » [4], le plus riche en significations regardant la vie de la société, celle de l'individu aussi, des peuples du Sud-Est de l'Europe.

Il n'est pas dans notre intention d'essayer une réhabilitation esthétique de la peinture balkanique à l'époque de la Turcocratie. C'est toutefois une tâche qui mériterait d'être envisagée de plus près, considérant que tout n'est pas inférieur, appauvri, héritage indigne d'un splendide

---

* Version amplifiée de la Communication présentée au III^{ème} Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 septembre 1974.

[1] A. Grabar, *L'art du moyen-âge en Europe orientale*, Paris, 1968, p. 8.

[2] *Ibid.*, p. 8.

[3] *Ibid.*, p. 8.

[4] Pierre Francastel, *La figure et le lieu*, Paris 1967, p. 19.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 1, p. 67–77, BUCAREST, 1976

ancêtre. Et, en fin de compte, la peinture byzantine elle-même n'a pas donné que Sainte-Sohie, Daphni, Nerezi, la Chora de Constantinople, la Peribleptos de Mistra. De très nombreuses œuvres byzantines, moins célèbres, moins élaborées, moins spectaculaires, sont tout aussi significatives dans leur fonction, par leur message et leur puissance communicative, que les chefs-d'œuvres. C'est certainement un langage plus fruste que celui de la peinture post-byzantine (à de nombreuses exceptions près, d'ailleurs — la peinture de Moldavie entre autres) qui n'est, en dernier lieu, que l'aboutissement du style paléologue. C'est sous cet aspect qu'il s'agit moins de réhabiliter que de comprendre la peinture post-byzantine (moins celle des icônes grecques des XVI^{e}—XVII^{e} siècles qui révèlent d'une autre esthétique). Cette continuité stylistique deviendra au cours du XVI^{e} siècle et demeurera jusque vers la fin du XVIII^{e} l'assise de la peinture murale grecque, serbe, bulgare et roumaine, aspect essentiel d'une tradition commune et qui restera étranger à la victoire obtenue dans l'art des villes par l'irrésistible poussée occidentale. D'autre part, dans le domaine que nous étudions, les points de départ et d'arrivée de tout jugement de valeur concernant l'art figuratif, doivent faire appel — pour acquérir leur véritable perspective — au domaine plus étendu de l'histoire de la culture [5].

Ce que nous nous proposons de discuter c'est le cheminement de la tradition et de l'innovation de la peinture murale sur l'étendue du Sud-Est de l'Europe, à partir de la fin du XV^{e} siècle. Car il est certain que ces deux aspects d'une même activité constituent la charnière autour de laquelle viennent s'étayer, s'amplifier ou s'amenuiser traits iconographiques et stylistiques de toute création artistique aux XVI^{e}—XVIII^{e} siècles. Et c'est en premier lieu la peinture la plus « parlante » des créations, car la plus complexe quant aux attaches culturelles qu'elle implique, qui aidera l'historien de l'art à trouver et l'historien de la culture à accepter la place et le rôle de l'art dans l'ensemble de la culture et de la civilisation des peuples du Sud-Est de l'Europe.

Nous prendrons comme point de départ les rapports du pr. Sf. Radojčić et de M. Chatzidakis au XIV^{e} Congrès d'études byzantines de 1971. Ces rapports représentent une ouverture, une nouvelle perspective qui nous paraissent particulièrement signifiantes, non seulement du point de vue méthodologique pour l'analyse du XIV^{e} siècle (qui était l'objectif direct des rapports), mais également comme point de départ pour une étude d'ensemble sur la peinture sud-est européenne des XVI^{e}—XVIII^{e} siècles [6].

Avant d'entrer au vif de notre sujet, arrêtons-nous sur la notion, si commode dans sa vague généralité, de post-byzantin. La chute de Constantinople ne représente pas pour la Serbie, la Bulgarie, une partie de la Grèce, les Pays Roumains — en tout cas pas du point de vue de l'art — le terrible choc qu'elle a été pour l'Empire même. Les Slaves du Sud avaient perdu

---

[5] Dans l'art contemporain c'est l'expressivité, souvent la matière d'un symbole, qui l'emporte sur des qualités de beautés immédiatement saisissables.

[6] Sv. Radojčić, *Der Klassizismus und ihm entgegengesetzte Tendenzen in der Malerei des 14. Jahrhunderts bei den Orthodoxen Balkanslawen und den Rumänen*; M. Chatzidakis, *Classicisme et tendances populaires au XIV^{e} siècle. Les recherches sur l'évolution du style*, dans *Actes du XIV^{e} Congrès International des Études Byzantines*, I, Bucarest, 1974. Ces deux synthèses sont un point de départ pour une étude de la peinture post-byzantine.

depuis un temps leur indépendance nationale; les Pays Roumains (exception faite de l'église princière de Curtea de Argeş qui est un monument byzantin) posent les fondements de ce qui deviendra leur propre art médiéval (parfois par le truchement de l'art balkanique) dont les racines sont incontestablement byzantines. Ce qui était byzantin — l'essentiel — dans l'art figuratif de ces pays était, depuis plus d'un siècle déjà, devenu tradition nationale. L'aristocratique, tout en nuances, art de la Morava serbe, la peinture si puissamment liée au terroir, de Zemen et de Kalotino en Bulgarie (fait qui devient évident si l'on compare ces deux ensembles à celui d'Ivanovo, typiquement paléologue quant à son style), portaient déjà une forte, facilement discernable, empreinte nationale. D'autre part, en Moldavie, la première moitié du XV^{e} siècle témoigne déjà d'une remarquable floraison artistique et qui préparera l'époque classique parachevée durant le règne d'Etienne le Grand (1457—1504). En fait, ce n'est que la Grèce qui est l'héritière directe de Byzance et ce n'est que pour la Grèce que le terme de post-byzantin garde sa signification légitime. Cet art post-byzantin grec, après Théophane et surtout après la tradition due à l'œuvre de Théophane au Mont Athos, deviendra une des sources les plus riches, trois siècles durant, d'innovations, autant iconographiques que stylistiques, chez les Serbes, les Bulgares, les Albanais, les Roumains. Il y aura ainsi deux aspects de la tradition dans les pays sud-slaves et roumains : celle *byzantine* initiale (qui provient souvent de la présence d'artistes byzantins, comme c'est le cas de l'art de Michel et d'Euthychios en Macédoine et en Serbie), qui ira se fondre (à des moments différents pour chaque pays) dans la tradition *nationale* (aussi bien avant qu'après la chute de Constantinople) comme il y aura deux aspects de l'innovation : celle *post-byzantine* et celle *nationale*. La tradition byzantine, elle, continuera à agir en profondeur, sur toute l'étendue du Sud-Est européen jusqu'à l'époque moderne. Ainsi, survivance byzantine, aussi bien que innovations post-byzantines en terre grecque, vont irradier, au fur et à mesure, plutôt lentement, dans les pays sud-slaves et roumains. Si la tradition byzantine ne change pas dans son essence — elle constitue l'essentiel de la communauté artistique du Sud-Est européen — ce qui, à un moment donné, était devenu tradition nationale, s'enrichira par étapes qui cheminent parallèlement avec les modifications que subit non seulement l'histoire de la culture de chaque peuple, mais, également, l'histoire politique et même économique. Tout dépend du point de vue de la perspective dans laquelle on envisage les notions de tradition et d'innovation.

L'école serbe de la Morava, celle de Moldavie de la seconde moitié du XV^{e} siècle, héritent de l'art paléologue, tandis que vues de la perspective serbe et roumaine il s'agit d'une permanente création, due à l'adaptation qui est aussi innovatrice qu'originale, aux réalités politiques et culturelles, aux nécessités ainsi qu'au goût artistique local. La peinture extérieure des églises de Moldavie [7] est une innovation saisissante

---

[7] Sorin Ulea, *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave*, I, dans « Revue Roumaine d'Histoire », Tome II, N° 1, 1963 et *Ibid.*, *Originea şi semnificaţia ideologică a picturii exterioare moldoveneşti*, II, dans « Studii şi cercetări de istoria artei », tome 19, n° 1, 1972.

et unique dans l'espace que nous étudions, elle reprend toutefois, avec des accents iconographiques propres, des thèmes byzantins (athonites) traditionnels. La présence de Saint Jean le Nouveau, patron de la Moldavie médiévale, parmi les grands saints militaires de l'orthodoxie, le groupe, impressionant par son réalisme, des Turcs, des Arméniens, des Juifs, de catholiques aussi, tous ennemis de la foi orthodoxe, que Moïse conduit vers le trône de la Hétimasie, dans le Jugement Dernier; la présence, dans la peinture valaque du XVI^e siècle [8] de quelques assez rares représentations vétéro-testamentaires, qui communiquent à travers le symbole des événements de la vie des fondateurs; tout ceci représente des traits innovateurs, par rapport à l'ensemble de la tradition byzantine et qui expriment, en même temps, une création locale, nationale. A leur tour, Kremikovci—1499 et Poganovo—1500, plus tard l'art d'un Onuphre d'Albanie, révèlent des accents (où l'Occident joue déjà un certain rôle) innovateurs lesquels témoignent d'un carrefour qui marque, il est vrai, une brèche sensible dans l'uniformité apparente de la tradition byzantine.

Du point de vue stylistique, les accents propres sont plus difficilement saisissables. Le peu qui en est resté de la peinture du monastère de Curtea de Argeş (1517—1526), œuvre d'un certain Dobromir, rappelle de très près la facture élégante et sèche post-byzantine; celle de la chapelle de Cozia, des églises de Tismana, de Snagov, de Stăneşti, de Călniu, de Bucovăţ, visiblement différente d'un ensemble à l'autre, participe au climat stylistique contemporain des Météores, du Mont Athos, de la peinture serbe après la réorganisation du Patriarcat de Peć (1557).

Le XVI^e siècle bulgare, ainsi que la première moitié du XVII^e siècle valaque, qui paraissent avoir subi l'influence de la peinture d'icônes grecques de l'époque, ce qui signifierait, au fond, une innovation, n'en demeurent pas moins marqués d'une forte empreinte traditionnelle si l'on considère leurs traits populaires, que Sv. Radojčić et M. Chatzidakis surprenaient déjà, même si encore diffus, dans toute la peinture sud-est européenne du XIV^e siècle [9]. Et cette influence n'est ni le fait du hasard, ni un mimétisme qui témoignerait d'une involution de la puissance créatrice des artistes; c'est un choix. Citons à l'appui : « Loin d'exprimer une passivité, le processus d'influence est bel et bien un acte d'option, l'expression d'une inclination, consciente, semi-consciente ou inconsciente; dans ce dernier cas c'est à l'historien de justifier l'intégration qu'il constate dans tel ou tel mouvement. Il y a, c'est-à-dire, ici, une question de correspondance entre l'offre et la demande; l'offre ne sera pas acceptée s'il n'y a pas de demande, celle-ci recherchera ce qui peut la satisfaire dans l'espace et dans le temps » [10]. Ceci nous aidera à démêler le cheminement difficile à saisir, plutôt tortueux (que la chute de Constantinople n'atteint pas) des deux aspects de la tradition, celle byzantine et celle nationale, sur

---

[8] V. e.a., Carmen Laura Dumitrescu, *O reconsiderare a picturii bisericii din Stăneşti-Vilcea*, dans *Pagini de veche artă românească*, II Bucureşti, 1972; *Ibid.*, *Deux églises valaques décorées au XVI^e s. Snagov et Tismana*, dans « Revue Roumaine d'Histoire de l'Art », Tome X, n° 2, 1973.

[9] V. note 6.

[10] C. Dimaras, Communication au 3^e Congrès International d'Études sud-est européennes, Bucarest, 1974: *Réalisme et naturalisme en Grèce. L'offre et la demande*, dans « Synthesis », n° 2/1975, p. 260.

toute l'aire du Sud-Est européen. Si la tradition classique, le côté aristocratique de la peinture paléologue, ne survivra pas à l'Empire (sauf peut-être pour quelques œuvres de Moldavie aux XV^e — XVI^e siècles), le côté populaire, celui que parlait, par exemple, le langage de Zemen (si propre à la Bulgarie), monte lentement à la surface, s'étend et, en fin de compte, s'impose, non sans assigner des traits particuliers à chaque nation. Ainsi, une tradition disparaît, avec sa classe et sa demande, une autre, tout aussi ancienne, tout aussi vivante, infiniment plus répandue, monte à la surface. C'est dans l'ambiance de cette tradition populaire que vont s'implanter la plupart des innovations, qui vont enrichir la peinture sur toute la zone aux XVII^e—XVIII^e siècles.

Il est vrai aussi que la peinture des fondations de Moldavie (Humor, Moldovița, Arbure) témoigne d'un goût évident pour la beauté des figures, pour la grâce et l'élégance des gestes qui aboutissent parfois à un certain maniérisme. Il ne s'agit certainement pas seulement d'une survivance byzantine (paléologue), ce n'est pas non plus le fait direct d'une influence grecque (d'ailleurs l'œuvre du crétois Théophane est contemporaine du règne de Petru Rareș) ou sud-slave, mais bien l'issue d'une longue et riche activité artistique en Moldavie même. La société qui a donné naissance à cette peinture — remarquable synthèse entre l'héritage byzantin et le présent politique, spirituel et culturel roumain — avait atteint le degré d'élévation et aussi de sensibilité plastique et chromatique requis, qui lui permettaient d'accéder aux valeurs esthétiques durables. Il apparaît ainsi que cette peinture n'est pas seulement moyen d'élévation spirituelle, mais à la fois délectation de la beauté, accès à l'émotion artistique. Ce demi siècle de peinture religieuse en Moldavie vient clôre ce qu'il est convenu d'appeler le classicisme de l'art roumain du moyen-âge, tout comme c'est le cas de la peinture de la Morava serbe (avec laquelle la peinture de Moldavie révèle de nombreuses attaches), l'un des achèvements artistiques les plus purs, issu de la synthèse entre formes byzantines et tradition serbe. La peinture de Moldavie au XVI^e siècle demeure en quelque sorte un « unicum » dans le Sud-Est de l'Europe, en tant que dernière expression d'un style aristocratique parachevé, dans la Byzance des Paléologues. L'autre aspect de la tradition, celui qu'on qualifie de populaire, couvre le reste de cette zone artistique : la Valachie, les Balkans. Le paysage n'en est qu'apparemment monotone ; il est certainement unitaire. Cela est dû à cette continuité toujours active, propre à toute tradition dans cette zone et qui agit et s'exprime soit par le moyen des forces locales, nationales, soit grâce à la puissance rayonnante du Mont Athos.

Même en Grèce, où l'œuvre de Théophane, ce « chef de file de l'école crétoise », ce « pionnier dans le domaine de la peinture religieuse du monde orthodoxe après la conquête ottomane » [11], est peu innovatrice dans son essence (si l'on excepte quelques traits iconographiques propres au peintre ou inspirés de la peinture vénitienne [12]), la tradition demeure la plus forte. Le style de Théophane « se trouve en étroite connexion avec la peinture

---

[11] M. Chatzidakis, *Recherches sur le peintre Théophane le Crétois*, dans « Dumbarton Oaks Papers », n° 23—24, 1969—1970, p. 340.

[12] *Ibid.*, p. 329—335.

des Paléologues »[13]. La peinture serbe, après la réorganisation du Patriarcat de Peć[14], la peinture bulgare, ne s'éloignent pas d'un graphisme plutôt sec, qui ne manque pas d'habileté. Cet art, parfois « naïf », se trouve être souvent plein de vie, d'expression, de séduction même. Quant à la Valachie, dont la peinture vient d'être récemment étudiée de plus près[15], la variéte de ses réussites est assez notable ; on n'en trouve toutefois rien d'exceptionnel, comme c'est parfois le cas pour la Moldavie. L'intérêt de cette peinture valaque est surtout d'ordre iconographique, à l'instar de la peinture extérieure de Moldavie avec son « message » d'ordre national, ce qui lui confère une actualité liée de très près aux événements de la vie du prince fondateur et de son règne. Serait-il légitime dans ce cas de parler de deux perspectives différentes dans l'utilisation du langage symbolique traditionnel de la peinture orthodoxe? Ce qui est certain c'est l'emploi très nuancé du langage symbolique, dont les traits fondamentaux avaient été parachevés à Byzance, à des fins qui intéressent l'actualité du pays ou d'un règne. Tout ceci est innovation. Tout ceci révèle également deux faits qui méritent d'être soulignés pour leur nouveauté même. D'une part, le maniement subtil, parfois téméraire, inattendu, du symbole religieux qui témoigne d'un entendement, parfaitement assimilé, des possibilités d'implication politique, sociale, culturelle et même individuelle qu'offraient le domaine de la pure spiritualité. En ceci, l'art devient un précieux témoin de la culture de l'époque. D'autre part, et il ne s'agit que d'une conséquence qui deviendra programme au siècle suivant, c'est la pénétration du profane dans le domaine du sacré ; ni impurification, ni désacralisation, mais un processus complexe d'actualisation du sentiment religieux. Il ne s'agit pas, comme on l'a trop souvent affirmé, du début de la prédominance de l'esprit laïque dans l'art, mais bien d'un processus infiniment plus subtil, d'intégration du profane, avec tout ce que cette réalité comportait de dramatique, de dynamique, de désespéré parfois, dans le monde immuable de la foi. La peinture religieuse sud-est européenne du XVI^{e} siècle n'est plus uniquement la révélation de la foi œcuménique, mais le témoignage vivant de son actualité.

Ceci est parfaitement illustré par l'art des Roumains où l'initiative de la création artistique appartient en premier lieu aux princes et à la noblesse. Même les grands monastères doivent leur existence aux libéralités de l'élite laïque. Ce processus existe également en terre serbe. En Grèce il est le fait de certaines influences occidentales, qui ont pénétré dans l'iconographie orthodoxe à travers l'art vénitien[16], tandis que dans les vastes territoires liés au Patriarcat de Peć ce processus est dû au haut clergé, dont la mission de tenir éveillé la conscience et la solidarité des chrétiens dans le monde musulman, l'obligeait à joindre aux thèmes traditionnels communs, d'autres, actuels, dont justement la force de nouveauté, à accent dramatique, puisse parler directement. C'est ainsi que,

---

[13] *Ibid.*, p. 335.

[14] Sr. Petković, *Wall painting on the territory of the Patriarchate of Peć* (*1557—1614*), Novi Sad, 1965 (en serbo-croate, avec résumé en anglais).

[15] V. note 8.

[16] M. Chatzidakis, *Contribution à l'étude de la peinture post-byzantine*, Extrait de l'*Hellénisme contemporain*, Athènes, 1953 ; *Ibid.*, *Théophane le Crétois*... Ibid., *Icônes de Saint-Georges des Grecs et de la collection de l'Institut Hellénique de Venise*, Venise, 1962.

par exemple, dans l'église même du Patriarcat (1561), comme plus tard dans d'autres on figurera Saint Georges le Nouveau, orfèvre de Kratovo, qui fut brûlé à Sofia, en 1515, pour avoir refusé d'abjurer sa foi[17]. Le culte des néomartyrs s'intensifiera aux XVII^e — XVIII^e siècles.

Pour conclure, constatons que, malgré l'apparente uniformité due au maintien de la tradition picturale paléologue, iconographique aussi bien que stylistique, le XVI^e siècle pose quelques-unes des prémisses d'un renouvellement qui portera ses fruits surtout au XVII^e. Remarquons aussi que ces poussées d'innovation ne sont pas les mêmes chez les Grecs, les Slaves du Sud et les Roumains. En Grèce c'est la lente pénétration de l'Occident, le premier pas de cette montée qui deviendra spectaculaire sur toute la zone (évidemment avec des intensités différentes), un siècle plus tard. Chez les Serbes, les Bulgares et les Roumains, l'innovation surgira de l'intérieur ; pour les Slaves elle consiste dans le renforcement des souvenirs exemplaires fournis par la vie et le martyre des saints nationaux ; pour les Roumains, dans l'adaptation de quelques grands thèmes traditionnels à l'actualité politique, sociale, culturelle et même individuelle. Il s'agit peut-être de ce que la peinture sud-est européenne du XVI^e siècle aux débuts donc du développement de l'ère post-byzantine, aura donné de plus intellectuel, de plus représentatif, de plus vivant. Et si ces différences sont imposées, en premier lieu, par des conditions objectives (relations avec Venise pour la Grèce, domination ottomane pour les Slaves, danger ottoman pour les Roumains), il n'en est pas moins vrai qu'elles reflètent des forma mentis différentes, une manière propre d'envisager, de manier, d'actualiser l'héritage d'un même contexte spirituel et culturel.

Si le XVI^e siècle, sans chercher une nouvelle route, élargit l'ancienne, celle du XVII^e siècle se diversifie sensiblement. Les innovations stylistiques s'accentuent ; elles rayonnent depuis la Grèce où l'œuvre d'un Damaskinos acquiert une notoriété qui gagnera assez vite le Nord de la Péninsule, jusqu'en Valachie. Il est certain que c'est maintenant l'époque de la plus intense et de la plus conséquente influence exercée par la peinture grecque, dont on retrouve, dès le debut du siècle (dans la peinture de Piva—1606 et de Hopovo—1608, les deux en terre serbe) l'empreinte de nouveautés autant stylistiques qu'iconographiques. Soulignons que ce qui est visiblement innovateur à Piva et à Hopovo, e.a., (à tel point que Sr. Petković affirme que « the activity of these Greek masters, however, remained without an echo, due to their style and some of the themes which were too unfamiliar to the native artists of that time »[18]), plus tard en Bulgarie, à Baćkovo et à Arbanassi, comme à Hurezu en Valachie, est en premier lieu œuvre d'artistes grecs, même si ceux-ci travaillaient en équipe avec des Serbes, des Bulgares, des Roumains. La Moldavie s'éloigne sensiblement de sa propre tradition picturale (à partir du premier monument du siècle : l'église du monastère de Dragomirna—1609, qui ouvrait

---

[17] Sr. Petković, *Painting in Serbia, Macedonia and Montenegro from the middle of the XVth until the end of the XVIIth centuries*, dans *Actes du I^{er} Congrès International des Etudes balkaniques et sud-est européennes*, II, Sofia, 1969.

[18] *Ibid.*, p. 734.

par son architecture, sa sculpture décorative, sa peinture, un nouveau chapitre de l'art de Moldavie). On pourrait suggérer, du point de vue du rôle de premier ordre que l'innovation joue au XVII^e siècle, un rapprochement entre la Grèce et la Moldavie. Ici, la recherche, qui appelle fatalement le renouveau, devient spectaculaire. Aussi le résultat est-il saisissant par rapport au passé. C'est ce qui se passe dans la peinture grecque d'icônes, art qui garde certains traits aristocratiques et s'éloigne sensiblement de la peinture murale. Mais, en fin de compte, l'art grec garde l'équilibre entre tradition et innovation, ce qui permet de suivre, un peu partout (en Grèce continentale surtout) le courant ininterrompu qui relie Byzance à son tardif héritage. En Moldavie (dans les églises de Iași surtout, nouvelle Capitale qui devient à cette époque un centre artistique puissamment actif) presque chaque monument du XVII^e siècle propose une nouveauté [19] (plan, structure, parement, décoration sculptée des façades, etc.) ; la peinture elle, stylistiquement très différente par rapport au passé (est-ce une décadence, ou bien seulement un début à la recherche de nouvelles modalités d'expression ?), cherche ailleurs l'innovation qui lui devenait de plus en plus nécessaire. Quant à la broderie liturgique, à l'orfèvrerie, à la céramique aussi, un peu partout à cette époque, elles s'inspirent — en hésitant encore entre les deux — du Proche-Orient et de l'Occident. Le même processus se passe en Grèce. Tout change en Moldavie avec l'essor, remarquable à cette époque, de la culture écrite profane. L'art figuratif traditionnel est désormais un chapître fermé. Une fois de plus, l'art de cette province roumaine, dont les racines procèdent de la Byzance des Paléologues et qui manie les données reçues en héritage avec une troublante liberté d'invention, s'écarte et dans un sens domine par son incessante fièvre de recherche, par sa curiosité ouverte vers l'Est comme vers l'Ouest, le paysage artistique du Sud-Est de l'Europe. C'est ainsi que, avec la Grèce des îles surtout, avec la zone Ouest et Nord des terres serbes, la Moldavie commence une nouvelle étape du cheminement artistique des pays dont l'art procède de Byzance, celle notamment qui leur ouvrira — au XVIII^e siècle — toutes les portes de l'Occident, c'est-à-dire celles qui — sans les hésitations évidentes dans d'autres régions des Balkans — les conduiront directement vers l'art moderne. C'est donc au XVII^e siècle que s'installe, pour la première fois nettement, une puissante brèche dans la traditionnelle unité artistique due au commun héritage byzantin. Vers la fin de cette étape de renouvellement, et au fur et à mesure, le XVIII^e siècle verra la fin de l'expression traditionnelle majeure dans les arts figuratifs ; baroque, néo-classique et même rococo (russe, polonais, italien, viennois) aideront la Moldavie à s'attacher de plus en plus profondément au monde de l'art occidental qui obtiendra droit de cité sous les princes Phanariotes. C'est également le siècle de l'occidentalisation progressive de la peinture murale grecque. Le desideratum d'un Denis de Phourna, de prendre en tant que modèle Pansélinos, demeure purement

---

[19] *Istoria artelor plastice în România*, II vol. Bucureşti, 1968—1970 ; Gr. Ionescu, *Istoria arhitecturii în România*, II vol., Bucureşti, 1963—1965 ; *Monumente istorice bisericeşti din Mitropolia Moldovei şi Sucevei*, Iaşi, 1974.

théorique. À son tour, le bulgare Christophe Jefarović [20] modernise, dans sa Stemmatographie, comme dans ses broderies liturgiques, thèmes et types se rattachant à l'histoire serbe et bulgare. Ainsi, la tradition artistique byzantine, qui était devenue, au cours des siècles, une permanence nationale, se couvrira progressivement de l'ombre d'un irréversible anachronisme.

Mais, sur la carte artistique du Sud-Est européen, ces tâches de pleine lumière, dans la grisaille de l'ensemble, ne réussiront jamais à conquérir intégralement cet espace. Même des monuments comme Piva, Hopovo, Bodjani en Serbie, ceux de Bačkovo et d'Arbanassi en Bulgarie, comme Hurezu et Văcăreşti en Valachie, où les innovations sautent aux yeux, mêlent à l'esprit nouveau fortement décoratif, aux traits iconographiques suggérant les récits d'une littérature à caractère profane, la facture populaire traditionnelle. Il est vrai que, par exemple, la rangée des philosophes du réfectoire de Bačkovo—1643, est d'une beauté sensiblement profane (tout comme les belles figures, l'élégance des gestes, un certain maniérisme, dans la peinture du XVI^e^ siècle en Moldavie), soulignent ce que le pr. A. Boškov qualifie de « feierliche Athmosphäre des Ganzen » [21]. Il est vrai aussi que les nombreux portraits de la famille des Cantacuzènes, peints par Pîrvul Mutul dans les fondations de la famille à Filipeşti—1692 et à Măgureni—1694, sont un témoignage, souvent artistiquement réussi, de la pénétration dans la peinture religieuse d'un esprit tout nouveau. L'innovation revêt ici un double aspect : celui de l'intention, celui de la mise en œuvre. L'intention : l'intérêt pour le portrait individuel et de famille (ce n'est plus le traditionnel portrait de fondateur) doit être mis en relation avec tout ce que les représentants, dont quelques-uns sont remarquables, de cette grande famille, doivent à la culture occidentale, tandis que la mise en œuvre (style, iconographie), malgré les nouveautés, penche plutôt du côté de la tradition.

Avec Hurezu—1691—1692, célèbre fondation du prince Constantin Brâncoveanu et puis avec Văcăreşti—1716—1722, fondation de Constantin Mavrocordat, premier prince régnant phanariote en Valachie, prendra fin ce que le pr. Sv. Radojčić appelle « Adelskunst », « dynastisch höfische Kunst » [22], héritée de Byzance. Dans les Pays Roumains justement les princes phanariotes seront les précurseurs, parfois aussi les fondateurs, d'une certaine « Adelskunst » totalement tournée vers l'Occident et qui facilite grandement l'entrée des arts figuratifs roumains dans son étape moderne. Hurezu et Văcăreşti, parmi d'autres, sont les fondations les plus représentatives de ce moment de passage entre ancien et moderne, évidemment au niveau de l'art princier.

La séparation nette entre ancien et moderne aura lieu au XVIII^e^ siècle ; elle est très visible en Valachie. Il y a, d'une part, l'essor de l'architecture profane, à caractère officiel, dans les villes (le processus du dévelop-

---

[20] *Hristofor Žefarovič, zoographe et graphique serbe de la première moitié du XVIII^e^ siècle*, Novi Sad, 1961 (en serbo-croate, avec résumé en français) ; *Stematographija*, Novi Sad, 1961

[21] At. Boškov, *Die bulgarische Malerei*, Recklinghausen, 1969, p. 267.

[22] Sv. Radojčić, *op. cit.*, p. 197.

pement de cette architecture commence déjà au temps du règne de Constantin Brâncoveanu, qui se faît bâtir de nombreuses « résidences » où la structure traditionnelle se mêle à un baroque occidental, assez modeste d'ailleurs et où percent par ailleurs, discrètement, des traits décoratifs musulmans) avec tout ce qui s'ensuit en tant que confort et luxe dans l'ameublement. Il y a d'autre part, les fondations pieuses des métropolites, des évêques, de la noblesse de second rang. Ici la tradition n'a rien perdu de son ancien prestige ; au contraire, si elle s'exprime par des monuments plus modestes, elle le fait dans le langage courant, du pays, du peuple, là où le néologisme pénètre à peine et presque tojours par hasard. Car ce qui vient de Grèce, du Mont Athos surtout, à cette époque, même si parfois impregné de nouveauté, représente, comme depuis des siècles d'ailleurs, la source la plus autorisée de l'expression artistique traditionnelle. Il est vrai que, éléments baroques, traits néo-classiques, détails iconographiques provenant de l'Occident catholique apparaissent ça et là, difficilement discernables dans le contexte touffu de la peinture traditionnelle, mais il s'agit de traits peu nombreux et accidentels.

La peinture dominante du XVIII^e siècle sera celle à caractère populaire. Elle se développe dans tout le Sud-Est de l'Europe, dans les villages et dans les petites villes qui sont souvent (en Macédoine, en Bulgarie) des centres de commerce ; en Valachie, des résidences archiépiscopales, des centres où fonctionnent des typographies. C'est avec cette sorte d'explosion du populaire que se maintient, en dépit des spectaculaires innovations dans l'art des grandes villes, avec une remarquable vigueur, un héritage artistique trois fois centenaire. Ce style populaire, qui deviendra de plus en plus paysan, sera le dernier aspect unitaire de l'art sacré traditionnel. Quant à l'innovation, elle prend à cette époque un double aspect : celui local, lié à la culture écrite (avec tout ce que celle-ci doit — et ce n'est pas insignifiant — à la culture néo-grecque) et celui dû aux influences occidentales de Grèce, de Venise et même de Vienne. Le dernier monument qui concentre, à la manière d'une anthologie, tradition byzantine, balkanique et proprement bulgare, acquis artistiques culturels populaires et savants (détails d'ordre historique e.a.), influence grecque et occidentale, sera au milieu du XIX^e siècle, la grande église du monastère de Rila. Et ce n'est pas par hasard que ce vénérable et célèbre monument, vieux presque d'un millénaire, sera reconstruit et décoré à la manière ancienne mais qui aura assimilé tout le savoir ancien et nouveau du peuple bulgare. La peinture de Rila est un souvenir et une synthèse, la dernière avant la peinture moderne bulgare, à laquelle elle n'appartient pas, comme elle n'appartient plus, que par l'intention et une partie du programme, au moyen-âge.

Peut-on considérer cet art de perpétuelles alternances entre tradition et innovation, entre statique et dynamique, comme une Renaissance ? Le moyen-âge n'était pas mort, ni même assoupi ; il continue à s'enrichir ; dans la foule du petit peuple, dans le monde monastique, il ne sera jamais renié, ni méprisé. Il demeure le tronc vigoureux sur lequel se greffe tout renouveau. Le terme de Renaissance, trop fréquemment employé (on parle d'une Renaissance brankovane, d'une Renaissance artistique bulgare) et auquel on attribue une sorte de gloire, de vertu éminente, a-t-il une réalité artistique avant l'éclosion de l'art moderne ?

Que sont-elle les « écoles nationales » de la fin du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e d'autre que la continuation, au niveau populaire et paysan — plus intense peut-être, engageant un plus grand nombre de fondateurs (groupes d'artisans, membres d'une communauté villageoise) et d'artistes — d'un art qui remonte, dans son essence même, au XIV^e siècle ? Le goût de certaines nouveautés, comme les quelques changements stylistiques, aussi bien qu'un certain déclin de ce que M. Chatzidakis appelle les « vérités dogmatiques » ne font pas une Renaissance. Il nous paraît également que ni le début d'une enquête directe sur l'homme et le monde, ni le passage d'un climat intellectuel à un autre, ni l'affirmation du sentiment historique, ni le recul de l'orthodoxie conservatrice en faveur d'une nouvelle sentimentalité religieuse, ni le goût pour une certaine plasticité des figures, des formes, ni les nombreuses références (aussi fréquentes qu'elles soient, dans le fonds des scènes où des lieux réels viennent prendre la place des lieux imaginaires), ne sont pas encore assez puissants, pour vaincre sans retour le prestige de l'art traditionnel. Il y a continuité et innovation, il n'y a pas Renaissance. Il est vrai que, plus tôt ou plus tard, selon les régions, l'austérité de la révélation cèdera la place à l'enthousiasme de la connaissance et des ressources humaines, à la curiosité scientifique, à l'intérêt pour la littérature profane. Mais tout ceci, aussi bien le culte de la beauté en soi, demeure accidentel dans le monde de la peinture religieuse du Sud-Est de l'Europe. Le brillant de la couleur, le jeu décoratif des lignes, les quelques emprunts à la peinture occidentale ne font pas encore une Renaissance. Ce n'est qu'au moment où l'art ne sera plus considéré « sub specie aeternitatis » qu'on pourra légitimement parler non pas d'une Renaissance dans l'acception occidentale du terme, mais d'une *renovatio*, la seule au cours d'une demi-millénaire dans le Sud-Est de l'Europe. Et cette renovatio sera l'acquis du XIX^e siècle, exprimé par l'art moderne.

Tant que durera ce que N. Iorga avait qualifié de « immuable pérennité byzantine », malgré toutes les innovations, l'art Sud-Est européen demeurera rattaché à sa tradition — qui n'est ni « étroite », ni surtout « figée », comme elle l'a été trop brièvement qualifiée [23] — et c'est cet attachement qui fait de l'art sacré orthodoxe un phénomène de survivance profondément émouvant dans sa vitalité et unique dans l'art européen.

[23] A. Grabar, *op. cit.* p. 8.

EMPRUNTS GRECS DANS LA TERMINOLOGIE MYTHOLOGIQUE DES LANGUES BALKANIQUES

ANCA IRINA IONESCU

La terminologie mythologique — vocabulaire lié aux croyances et superstitions locales — est un domaine d'investigation scientifique hasardé, en même temps que généreux. Hasardé, puisque le caractère spécifique lui-même de cette sphère onomasiologique, l'action permanente de la loi du tabou dans l'évolution sémantique des mots soulèvent souvent des difficultés dans la voie du chercheur ; généreux, parce que plus d'une fois l'élucidation de certains problèmes concernant l'origine des termes discutés est capable d'offrir des solutions ou des suggestions pour la résolution de certaines questions touchant l'histoire lointaine des peuples, les rapports qu'ils ont entretenus, etc. D'autre part, l'étude de la terminologie mythologique peut jeter une lumière complètement nouvelle sur les questions mythologiques proprement dites.

C'est un fait unanimement reconnu que la limite inférieure des contacts linguistiques grecs-sud-slaves ne saurait être poussée au-delà du VI^e siècle [1], puisque avant cette date les contacts de la population slave avec la langue et la culture grecques ont eu un caractère sporadique et aléatoire, ce qui exclut la possibilité d'emprunts du domaine lexical [2].

A partir du VI^e siècle, la pénétration des Slaves dans la Péninsule Balkanique devient toujours plus puissante ; ils parviennent en peu de temps à assimiler les populations habitant au sud du Danube. En même temps, les Slaves ont dû subir un processus complexe d'influence linguis-

---

[1] Voir, dans ce sens, N. van Wijk, *Geschichte der altkirchenslavischen Sprache*, Berlin — Leipzig 1931, p. 11 et suiv. (et la traduction russe : *Istorija staroslavjanskogo jazyka*, Moscou, 1957, p. 110 et suiv.) ; idem, *Les langues slaves : de l'unité à la pluralité*, Hague, 1956, p. 100 et suiv. (première édition, Paris 1937) ; A. Meillet, *Le slave commun*, Paris 1956, pp. 514—516 (Ière édition 1934) ; M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, Berlin 1941 (surtout le chapitre II : *Historische Angaben uber das Eindringen vom Slaven in Griechenland*, pp. 11—19) ; T. Lehr — Spławiński, *Początki słowian*, Cracovie 1946, surtout le chapitre *Słowianie południowi*, pp. 57—71 ; K. Mircev, *Istoričeska gramatika na bălgarskija ezik*, Sofia 1958, p. 60 et suiv., etc. Cf. aussi, *Istorija na Bălgarija*, vtoro preraboteno izdanie v tri toma, I, Sofia 1961, p. 47 ; S. Vožić et coll. *Istorija Jugoslavije*, Belgrad, 1972 (surtout le chapitre II. *Sloveni na Balkanskom poluostrovu*, p. 16 et suiv.) ; St. Antoljak, *Dolazak slovena na Balkan*, dans le volume *Iz prošlosti makedonskog naroda*, Skopje 1969, p. 11 et suiv., etc.

[2] M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, p. 11 et suiv. ; E. Petrovici, *Les Slaves en Grèce et en Dacie*, « Baleania », VII, 1944, pp. 466—473 ; H. Mihăescu, *Influenţa grecească asupra limbii române pînă în secolul XV*, Bucarest 1966, p. 8 ; I. Pătruţ, *Primele relaţii slavo-româno-greceşti şi durata limbii slave comune*, « Romanoslavica », XVII, 1970, p. 21—30 ; idem, *Studii de limba română şi slavistică*, Cluj-Napoca, 1974, pp. 101—124, etc.

tique et culturelle grecque. Ce problème fait l'objet d'amples débats soutenus par un grand nombre de spécialistes des pays slaves et non-slaves [3], parmi lesquels comptent aussi les chercheurs roumains [4].

L'étude de la terminologie mythologique des langues balkaniques nous a relevé que plusieurs êtres surnaturels ont des dénominations d'origine grecque. Parmi celles-ci, nous noterons comme très répandues les différentes appellations du diable — incarnation des forces maléfiques : gr. διάβολος a été emprunté au v.sl. *dijavolъ*' diable, démon' (Hwb. 19 ; Lexicon, I, 483—484) ; scr. *dāvo* 'diable' (attesté à partir du XVI^e siècle) ; *dijavol*, *dijavo* 'diable' (attesté jusqu'au XVI^e siècle ; Rječnik, III, 10) ; b. *djavol* 'idem' (Mlad. 158 ; BTR 169) [5] et *gjavol* 'idem' (Gerov, I, 396) [6].

En tant que personnage mythologique, le diable a pénétré dans la littérature populaire surtout par l'intermédiaire des récits de la Bible, de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, qui se sont mêlés et ajoutés aux anciens croyances payennes en faisant ressortir un personnage humoristique à caractère général européen, créature effrayante en même temps que bornée [7]. Ainsi, les récits bibliques de la révolte des anges se sont imbriqués dans différentes légendes apocryphes sur la création du monde par les forces du bien (Dieu) et du mal (diable) [8]. Parmi les éléments payens qui se sont conservés dans la mythologie du diable il vaut d'abord mentionner sa « spécialisation » et, surtout celles des dénominations qu'il porte en fonction des différents ennuis qu'il pourrait causer, de l'endroit où l'on croit qu'il se cacherait ou de son aspect physique [9].

Le terme, autant que le personnage sont connus aussi en roumain : *diavol* 'diable, satan, être infernal symbolisant le principe du mal' et

---

[3] M. Vasmer, *Grečeskie zaimstvovanija v staroslavjanskom jazyke*, « Izvestija otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti Akademii Nauk », XII, 1907, pp. 197—289 ; idem, *Die griechischen Lehnworter im Serbo-kroatischen*, « Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. kl. », 1944, 3 ; V. Beševliev, *Vlijanieto na gräckija ezik värxu bälgarskija*, « Prosveta », III, 1937—1938, pp. 178—181 ; I. Popović, *Novogrcke i srednjegrcke pozajmice s savremenom srpskohrvatskom jeziku. I*, dans le vol. « Zbornik radova. Vizantiloški Institut », II, 1953, pp. 169—237 ; idem, *Grcko-srpske lingvističke studije*. II, ibidem, III, 1954, pp. 111—115 ; 117—157, etc. ; A. Milev, *Gräckite säštestvitelni imena v bälgarskija ezik*, « Bălgarski ezik », V, 1955, pp. 127—147 ; M. Filipova-Bajrova, *Gräcki zaemki v sävremennija bälgarski ezik*, Sofia 1969.

[4] La présentation critique détaillée des travaux dans ce domaine a été entreprise par H. Mihăescu, *op. cit.*, pp. 7—20.

[5] Voir aussi N. D. Marinov, *Narodna vjara i religiozni narodni običai*, SbNUK, XXVIII, 1914, p. 168.

[6] Le mot a été emprunté également dans toutes les autres langue slaves : r. *d'javol*, ucr. *djavil'*, *djabel'* (< pol. *diabel*), br. *d'jabal* (Dal I, 438 ; Vasmer, I, 386 ; Hrinc. I, 461, etc.) et pol. *diabel*, tchèque *ďábel*, etc. Les formes avec le phonétisme *b* ont été empruntées au lat. *diabolus* (< gr. διάβολος) à une époque très ancienne (Machek 79 ; Vasmer, I, 386, etc.).

[7] Voir, par exemple, J. G. Frazer, *Le folklore dans l'Ancien Testament*, Paris, 1924, p. 1 et suiv (*Le récit de la genèse*) ; G. Călinescu, *Estetica basmului*, Bucarest 1965, p. 69 et suiv.

[8] Cf. aussi M. Eliade, *Preistoria unui motiv folcloric românesc*, « Buletinul Bibliotecii române din Freiburg », III, 1955—1956, pp. 41—54 ; (reproduit également dans le vol. M. Eliade, *De Zalmoxis à Genges-khan*. Etude comparative sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe Orientale, Paris 1970, pp. 100—131).

[9] Pour sa représentation mythologique chez les Slaves on peut consulter surtout S. A. Tokarev, *Religioznye verovanija vostočnoslavjanskix narodov XIX — načala XX vv*, Moscou—Leningrad, 1957, p. 108 ; K. Moszyński, *Kultura ludowa słowian*, II. *Kultura duchowa*, 1, Varsovie 1968, p. 601 et suiv.

représente un emprunt livresque au vieux slave *dijavolъ*. À la différence des autres termes ayant rapport à la vie religieuse il est devenu par la suite populaire [10]. Personnification du principe du mal et des forces infernales, le terme a passé en roumain aussi, de la mythologie chrétienne dans celle populaire, où le sens en est légèrement modifié dans la même direction que dans les langues slaves : le diable est ainsi devenu un démon maléfique quelconque, rapproché des revenants, fantômes, etc., à côté desquels il figure souvent dans les incantations roumaines [11]. Le terme est connu aussi dans les dialectes roumains sud-danubiens, par ex. ar. *γeavul*, pl. *γeavuli* 'diable, satan', qui représente un emprunt fait directement au grec.

Une autre appellation du diable qui se rencontre fréquemment dans la mythologie populaire est empruntée au grec Σατανᾶς 'ennemi, adversaire, satan' (Bailly, 1735) ; b. *satana* et *sotona* 'idem' (Gerov, IV, 221 ; Mlad. 569) ; scr. *satan* 'idem', etc. [12] Ce sont les formes plus anciennes qui renferment le fonétisme *o*, tandis que les formes avec *a* sont expliquées par l'influence secondaire de la langue grecque (Vasmer, III, 583) [13].

Il est intéressant à remarquer que dans plusieurs langues slaves ce terme a généré un dérivé verbal (à côté de divers autres dérivés nominaux, mois surprenants), par ex. b. *osatanjavam* 'se fâcher, se quereller, s'emporter'.

Par l'intermédiaire du slavon *satana*, le mot a pénétré aussi en roumain : *satana* et *sotona* (Tiktin, III, 1370 ; DLRM 736, etc.), où il a acquis un sens figuratif injurieux et il est aussi devenu un personnage des contes populaires : « Piei dinaintea mea, Satano, că te trimet la mumă-ta, iadul, care te-a vărsat pe faţa pămîntului ».

Au gr. βεελζεβούλ a été emprunté v. sl. *velъzěvul* (Hwb. 149 ; Lexicon, I, 176), ensuite b. *velzevul* (Mlad. 61, etc.). Il est intéressant à remarquer le fait que dans les manuscrits vieux slaves de l'Évangile ce mot revêt des formes différentes : ac. *velъzěvola* (*Codex Marianus*) ; loc. *velъzěvolě* (ibidem), *velzěvulě* (ibidem), *velъzěulě* (*Codex Zographensis*), ce qui a amené A. Vaillant à émettre l'hypothèse qu'il s'agirait d'une forme de l'étymologie populaire, où la première partie du mot *velъ* a été comprise comme 'grand', tandis que la seconde représenterait le nom du diable — non pas dans la forme emprunté au grec, mais dans celle prise au roum. *dzabol*, emprunt populaire qui n'existe pas en d'autres langues slaves [14].

---

[10] Voir aussi G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română*, Bucarest 1960, p. 145 ; idem, *Knižnoslavjanskoe vlijanie na rumynskij jazyk* (*Leksika*), « Romanoslavica », IX, 1963, p. 35, et récemment *Studii de lexicologie şi istorie a lingvisticii româneşti*, Bucarest 1973, p. 127 ; cf. aussi, H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 100, etc.

[11] Voir, par exemple, B. P. Hasdeu, *Cuvente din bătrîni*, II, Bucureşti, 1881, p. 171 et suiv. ; A. Gorovei, *Descîntecele românilor*, Bucarest 1931 p. 41 ; M. Eliade, *op. cit.*, p. 80 et suiv. ; P. Bălă, O. Cheţan, *Mitul creştin*, Bucarest, 1972, p. 68, etc.

[12] Le mot est connu dans toutes les autres langues slaves aussi : v. sl. *sotona* (Hwb. 122) ; r. *satana*, v.r. *sotona* (Vasmer, II, 583) ; pol. *szatan*, ceh. *satanaš*, *sotona*, *satana*, etc. (Machek, 538).

[13] Cf. aussi A. Meillet, *Le slave commun*, p. 52.

[14] A. Vaillant, *Vieux bulgare et roman de Bulgarie*, « Bulletin linguistique », XIV, 1946, p. 8 ; cf. aussi A. Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucarest, 1968, p. 120 ; lat. vulg. *zabolicam* < *diabolicam*, où *di* < *dz* < *z*.

Au grec μαμονᾶς 'mamon, personnification de la richesse' (Bailly, 1223) ont été empruntés b. *mamon*, *mamona*, scr. *mamon*, *mamona* etc. ayant tous le même sens que dans le grec (Rječnik, VI, 439)[15]. Il paraît que ce mot ait été emprunté un peu plus tard que ses synonymes discutés ci-dessus puisque, par exemple, en serbocroate ses premières attestations remontent à peine au XVI^e siècle (Rječnik, VI, 391).

Une évolution très intéressante a été subi par ce mot en terre roumaine, où il a pénétré par l'intermédiaire du slavon : *mamona* 'dénomination biblique du diable, personnifiant la richesse et l'avarice; diable; chef des diables; (par ext.) chef des revenants' etc. (DLR, VI, 1, p. 74). À l'origine, le mot est un emprunt fait à la terminologie chrétienne : « Nu poate dumnezeu lucra şi lui *mamona* » (Coresi, *Tetraevanghel*, Braşov, 1560—1561)[16]. Les substantifs masculins terminés en *-a* étant moins fréquents dans le système flexionnel du roumain, *mamona* est devenu *mamon*, un personnage fréquemment rencontré dans les incantations populaires roumaines sous diverses formes, et à plusieurs variantes, tels : *mamon*, *mamonoi*, *mamulan*, *marmoroi*, etc., par exemple « ... de diavoli, (de diavoloaice), de *mamulani* şi de *mamuloaice* »[17].

Le nom grec de l'empereur légendaire de la Judée, Hérode Antipas Ηροδης a passé dans plusieurs langues slaves[18], parmi lesquelles les langues slaves balkaniques, par exemple v. sl. *irodъ*. Si dans les langues slaves balkaniques actuelles le mot est attesté plus rarement, en échange, il est bien connu en roumain, où il a acquis des sens nouveaux, tel celui de 'chanteur, personnage costumé du mystère de la naissance de Jésus-Christ' (DA, II, 1, 843), ce qui est explicable du fait qu'à la consolidation du mot a contribué dans une grande mesure le théâtre populaire religieux aussi[19]. L'*irod* roumain est en même temps l'un des masques populaires les plus beaux, composé de « masques pour visage à barbe, moustaches postiches, gros nez, long cheveux et mitres pontificales ou des masques pour tête »[20]. Dans les croyances populaires des Roumains, l'*irod* — à côté de sa partenaire au sexe féminin, l'*iroditza*, *irodianca*, *irodia* qui sont autant de dérivés en terre roumaine du r. *irod* < slavon *irodъ* — est un personnage maléfique, un esprit malin, tel qu'il apparaît aussi dans les incantations : « S-a sinecat (s-a mînecat,) nouă *iroditze* (pe văi pe costişe). *Iroditza* cea mai mare /c-un pahar de-argint în poale »/ etc.[21].

---

[15] Le mot est connu dans les autres langues slaves également : r. *mamona* 'richesse', pol. *mamona*, tch. *mamon* 'idem' (Vasmer, II, 93; Machek, 350, etc.).

[16] Edition soignée par Florica Dimitrescu, Bucarest 1963; p. 46; voir aussi G. Mihăilă, *Knižnoslavjanskoe...*, p. 33.

[17] Gr. Tocilescu, *Materialuri folcloristice*, Bucarest 1900, II, p. 1563. Voir également, O. Densusianu, *Limba descîntecelor*, *Opere*, I, Bucarest 1968, p. 327.

[18] Par exemple, r. dial. *irod* 'Gottloser, payen'; br. *irod* 'diable'; ucr. *irod*, *irid* 'colindă, irod; malfaiteur; diable' (Vasmer, I, 487; Hrinc. II, 144).

[19] *Istoria literaturii române*, Bucarest 1970, p. 68 et suiv.

[20] R. Vulcănescu, *Măştile populare*, Bucarest 1970, p. 269.

[21] A. Gorovei, *Descântecele românilor*, Bucarest, 1931, p. 331; cf. aussi T. Papahagi, *Graiul şi folclorul Maramureşului*, Bucarest 1925, p. 132; L. Şăineanu, *Studii folclorice*, Bucarest 1896, pp. 84 et 87 ; O. Densusianu, *op. cit.*, p. 301.

Nous avons trouvé quelque chose de pareil dans le cas du gr. εἴδωλον 'simulacre, fantôme; fantôme des morts, image d'un dieu' (Bailly, 585), qui a pénétré dans les langues slaves surtout avec ce dernier sens: v. sl. *idol* 'Götzenbild; image d'une divinité payenne' (Hwb. 35; Lexicon, I, 708), ensuite b. *idol* 'idem' (Gerov, II, 174), macéd. *idol* 'idem' (RMJ, I, 273), scr. *idó*, *idola* 'image devant laquelle se prosternaient les payens' (Rječnik, II, 761)[22]. Ayant pénétré par l'intermédiaire du slavon dans la langue roumaine aussi [23], le mot a acquis, à côté du sens de 'divinité payenne, image représentant une telle divinité (DA, II, 1, 449), un sens nouveau, celui de 'esprit impur; diable, ennemi', par ex.: « Făt-frumos, Făt-frumos, vino de mă scapă de idolul acesta de vrăjmaş şi-ţi voi da un telegar fără splină »; ou bien, dans les sortilèges où *idol* (*idoloaică*, respectivement) est un 'démon maléfique', synonymes de diable: « I-am văzut ... (99 de diavoli cu diavoloaicele lor), 99 de *idoli* cu *idoloaicele* lor » [24].

Au même groupe s'insèrent d'autres vocables d'origine grecque désignant le diable, tels b. *tartar*, *tartor* (< gr. τάρταρος), b. *antihrist* (< gr. ἀντιχρίστος), d'où aussi r. *antihrist*, etc.

À côté des dénominations du diable, nous relevons les noms de deux animaux fantastiques — toujours d'origine grecque, qui se rencontrent dans les croyances populaires des Slaves, y compris ceux des Balkans, à savoir: (le basilic) *vasiliscul* et *inorogul* (le rhinocéros).

Gr. βασιλίσκος (diminutif de βασιλεύς) 'roitelet; roi peu important' (Bailly, 352) a pénétré en v. sl. *vasilьskъ* avec le sens de 'animal fabuleux' et avec la variante *vasiliskъ* (*Psalterium Bononiense*, *Sinaiticum*, Hwb. 149; Lexicon, I, 169), ensuite en serbocroate *basilisk*, *basilisko* (attesté à partir du XVI^e siècle et représentant, en fait, un emprunt au lat. *basiliscus* < gr. βασιλίσκος). Le mot a ensuite pénétré en roumain: *vasilisc* 'serpent fabuleux qui a le pouvoir de tuer par son seul regard' (Şăineanu 690, etc.) [25].

Dans les croyances populaires cet animal est décrit comme un reptile, pareil au dragon dont il est dit qu'il a le pouvoir de tuer par son seul regard. À l'origine βασιλίσκος c'était le nom d'un petit reptile asiatique ayant au front une tache blanche qui ressemble à une couronne. Grâce à cette petite couronne, l'animal a été dénommé « roi », ensuite « roitelet » — gr. βασιλίσκος.

La légende du *vasilisc* (basilic) a été répandue en Europe par l'intermédiaire des livres populaires, en particulier de Alexandria où l'on raconte qu'à son retour de l'Inde, l'empereur Alexandre le Grand a dû combattre un monstre qu'il a abattu en plaçant devant lui un miroir et en le fai-

---

[22] Par extension, en quelques langues slaves, le mot a acquis aussi le sens de 'diable': ucr. *idol*, *idoljaka* 'diable' (Hrinc., II, 192).

[23] Cf. A. Rosetti, *op. cit.*, p. 210, 314; G. Mihăilă, *Knižnoslavjanskoe...*, p. 338 et *Studii...*, p. 128. Voir aussi H. Mihăescu, *op. cit.*, pp. 100 et 186.

[24] N. Păsculescu, *Literatura populară românească*, Bucarest 1910, p. 138; cf. aussi, Gr. Tocilescu, *Materialuri folcloristice*, p. 591 et suiv.; D. Ionescu, Al. Daniil, *Culegere de descîntece din judeţul Romanaţi*, Vălenii-de-Munte, 1907, I, p. 190; O. Densusianu, *op. cit.*, p. 322.

[25] A. Rosetti, *op. cit.*, p. 318; cf. aussi, P. Olteanu, *Contribuţii la studiul slavonismelor lexicale în textele rotacizante*, « Studii şi cercetări lingvistice », XI, 1960, p. 609.

sant ainsi succomber par l'effet de son propre regard. La superstition qui se rapporte au basilic, répandue chez plusieurs peuples d'Europe est une variante de la croyance en la puissance magique du regard.

Le nom du second animal fabuleux, le rhinocéros, est un calque du gr. μονόκερος 'à une seule corne; qui n'a qu'une corne; la licorne' (Bailly, 1296). Le mot est connu dans toutes les langues slaves : v. sl. *inorogъ* 'rhinocéros; animal fabuleux à une corne unique au milieu du front' (Hwb. 36; Lexicon, I, 773); b. *inorog* 'idem' (Mlad. 223); scr. *inorog* 'idem' (Rječnik, III, 845), etc.

En tant que représentation mythologique, le rhinocéros n'est pas un personnage bien distincte. La plus ancienne mention en est faite par Ctésias, au IV^e siècle avant n.è., ensuite par Aristote et Pline, qui le décrivent comme un animal réel, à tête de cheval, aux jambes d'éléphant, à queue de sanglier et ayant une corne unique au milieu du front, longue de deux coudes [26].

Le mot roumain *inorog* 'animal fabuleux, ayant une corne unique au milieu du front, à la tête de cerf, etc.' (DA, II, 1, 729) a été emprunté au slavon. *inorogъ*, surtout par l'intermédiaire des livres populaires qui, comme on le sait, ont été traduits du slavon. Il figure dans le roman *Varlaam et Josaphate*, ensuite dans le *Physiologue* — où le *inorog* est, en fait, une sorte de rhinocéros — , dans l'ouvrage *Întrebări și răspunsuri* (*Questions et réponses*), où le *inorog* est considéré comme l'un des animaux qui aura refusé de s'embarquer dans l'arche de Noé, car « leur vie est dans l'eau » [27]. D'après certaines croyances populaires, la corne de l'*inorog* aura eu des pouvoirs miraculeux, pouvant neutraliser les poisons et étant employée de ce fait à la fabrication des objets de culte, petites croix, ornements et, surtout, des coupes et des gobelets [28].

À côté de ces éléments du vocabulaire des langues slaves, qui appartiennent au domaine culturel et sont ensuite devenus populaires, s'étendant à l'aire slave toute entière, le grec a encore fourni aux langues balkaniques d'autres éléments, ayant pénétré par voie orale, qui ne se rencontrent pas dans les autres langues slaves. En échange ils ont ensuite pénétré en roumain, ainsi que nous allons montrer.

Ainsi, gr. χάλαζα 'grêle' (Bailly, 2115) a pénétré dans le bulgare : *xala*, avec plusieurs sens : 'vent puissant, tempête; sorte d'être mythologique semblable au dragon fabuleux' (BTR 964). Le nouveau sens acquis en bulgare 'être mythologique' s'explique par la superstition suivant laquelle les nuages, surtout ceux qui produisent la grêle, seraient dirigés par des dragons fabuleux et autres êtres surnaturels qui dominent, chacun, un certain territoire et dont le combat qu'ils se livrent est la cause des tempêtes. Ainsi donc, en bulgare, *xala* est un démon éolien maléfique, localisé tout particulièrement dans les nuages de grêle. Les descriptions de l'apparence supposée du démon diffèrent d'une région à une autre

---

[26] Maria Golescu, *Cum arată inorogul și ce știu românii despre el*, dans « Cercetări folclorice », I, 1947, p. 67.

[27] Voir, dans ce sens, Al. Cioranescu, *Întrebări și răspunsuri*, dans « Cercetări literare », I, 1934, p. 62; M. Mociornița, *Traduceri românești din Fiziolog*, ibidem, p. 91; cf. aussi, M. Gaster, *Studies and Texts in Folk-lore Magic*, II, Londres, 1925, pp. 1149—1150.

[28] Maria Golescu, *op. cit.*, p. 67 et suiv.

et d'un informateur à un autre ; tantôt il est décrit comme un reptile géant à la tête de chien et aux ailes énormes, tantôt il est identifié à *samovila* et on lui attribue une apparence anthropomorphe [29].

Le vocable, ainsi que la superstition de l'être fantastique qu'il représente se retrouvent aussi chez les Macédoniens ; *xala* (RMJ, I, 9) et les Serbes : *ala*, *hala* et il survient dans plusieurs balades populaires [30].

Du serbocroate, le vocable a pénétré aussi en roumain [31], en partie avec le même sens de démon éolien : *hală* (*ală*) 'monstre aux diverses attributions, parmi lesquelles les plus générales sont la production de la tempête, de la grêle et l'appesantissement du sommeil des hommes' (DA, I, 1, 89). Les traits particuliers du démon éolien avaient été déjà enregistré par B. P. Hasdeu : « On croit que le vent serait un ogre (o *hală*) ou un énorme dragon qui respire par une seule narine, car s'il respirait par les deux il anéantirait toute la terre» [32].

En comparaison du *hala* des Bulgares et des Serbes, le démon roumain présente un nouveau trait caractéristique, celui de produire des cauchemars et des maladies inexplicables : « Quand la circulation sanguine est entravée, l'homme ressent une oppression ou, comme on dit chez nous, le chevauchement des *hale*, car ils rêvent que les *hale* ou les diables les chevauchent ». *Hala* apparaît aussi dans quelques incantations roumaines originaires du Banat (dans la variante *hană*, où le dérivé *hăloanie*) « Fugi hăloanio și strigoanio » [33], ou « Nouă *hane*, nouă ficiori ai *hanelor* . . . (lua din putere), lua din vedere » [34].

Le nom propre grec. Ιούδας 'Judas, nom du traître biblique, Judas l'Iscariote' est à la base d'un certain nombre d'appellations des langues slaves balkaniques, tels b. *juda* 'vent estival, tourbillon, méchante fée qui se trouve dans les tourbillons', etc. ; macéd. *juda* 'fée, samovila' (RMJ, I, 309) [35]. Dans les croyances populaires des bulgares, *juda* est parfois confondue avec *samovila* et *samodiva*, la tradition s'attachant surtout aux tourbillons spontanés qui auront généré, par la manière brusque dont ils se sont produits, un grand nombre de superstitions, surtout dans la Péninsule Balkanique. Afin d'expliquer la manière soudaine dont il surgissent, on racontait que dans leur milieu dansait un démon, une

---

[29] Voir Violetta Koseska, *Personifikacja i prawo tabu w bulbarskich nazwach ruchu powietrza*, « Studia z filologii polskiej i słowiańskiej », XVIII, 1969, p. 204 ; P Dinekov, *Bălgarski folklor*, I, Sofia 1972, p. 386, etc.

[30] V. St. Karadžić, *Zivot i običaji naroda srpskoga*, Vienne 1867, p. 261 ; Fr. Krauss, *Slavische Volkforschungen*, Leipzig 1908, p. 215, et idem, *Volksglaube und religioser Brauch der Sudslaven*, Vienne 1890, p. 92.

[31] B. P. Hasdeu, *Magnum Etymologicum Romaniae. Dicționarul limbii istorice și poporane a românilor*, Bucarest.

[32] Pour les critères de la délimitations des emprunts bulgares et serbocroates dans la région du Banat, voir D. Gămulescu, *Împrumuturile lexicale sirbo-croate din Banat (pe baza ALR)*, «Romanoslavica » X, 1964, p. 210 et suiv., et récemment, idem, *Elemente de origine sirbocroată ale vocabularului dacoromân*, Bucarest 1974, pp. 53—70.

[33] L. Costin, *Mărgăritarele Banatului*, Timișoara 1926, p. 115 ; (apud O. Densusianu, *op. cit.*, p. 326).

[34] Voir aussi O. Densusianu, *op. cit.*, p. 326 et idem, *Graiul din Țara Hațegului*, Bucarest 1910, p. 56.

[35] Violetta Koseska, *op. cit.*, p. 204.

juda qui ne pouvait être arrêtée à moins qu'au milieu du tourbillon on jetât un couteau [36].

Du bulgare le mot pénétra en roumain : *iudă* 'méchante fée, pareille aux génies malefaisants ; fête du 19 juin ; vent puissant qui souffle en même temps de plusieurs directions', d'où ensuite : 'amas d'arbres renversés par le vent du même nom' (DA, II, 1, 919) [37]. Dans les croyances populaires des Roumains, le personnage est assez mal défini, son trait particulier étant celui de démon éolien. Dans les incantations, *iuda*, à côté de laquelle apparaît souvent *iudoiul*, est un démon maléfique de même que le revenant, le stryge, etc. [38]

Gr. λάμια 'monstre féminin qui dévore les gens, surtout les femmes' (Bailly, 1168) a pénétré en bulgare sous la forme de *lamja* 'être mythologique ; dans les chansons et les contes, animal mythologique quadrupède à tête de chien, ayant parfois trois têtes, couvert d'écailles', avec de nombreuses variantes et dérivés : *lamja*, *lamijka*, *lamijče*, *lamijaca* (Gerov, III, 4) ; de même, en macédonien, *lamja*, *lamija* signifie 'dragon ; être mythologique' (RMJ, I, 379) et en serbocroate, pareillement, *lama* 'vampire' [39].

Dans les croyances populaires, *lamja* est représentée sous la forme d'un lézard géant ayant la tête d'un chien et une gueule si énorme qu'il pouvait avaler un homme entier (ou un huffle) ; lorsqu'elle éternuait, on disait qu'elle produirait de puissantes tempêtes, des tourbillons ; en dialecte, b. *lamja* peut signifier aussi 'tempête' [40]. On racontait du *lamja* qu'elle demeurait au fond des cavernes très profondes, qu'elle avait des ailes géantes à l'aide desquelles elle volait très rapidement. *Lamja* est un démon maléfique par excellence, dont on relatait encore qu'elle soulevait des orages de grêle, qu'elle abîmait les moissons ou desséchait le pis des vaches. Selon la tradition populaire, *lamja* est poursuivie et souvent abattue par le coup de tonnerre [41].

Après avoir exposé un certain nombre d'éléments d'origine grecque de la terminologie mythologique de quelques peuples balkaniques, en voici maintenant nos conclusions :

1. La couche d'influence la plus ancienne dans les langues slaves balkaniques est représentée par les emprunts effectués au domaine de

---

[36] Voir, par exemple, N. D. Marinov, *op. cit.*, p. 207 ; A. T. Iliev, *Sbornik ot narodnі umotvorenija, pesni i drugi*, Sofia 1889, pp. 332—377. I. Ivanov, *Bălgarski starini iz Makedonija*, Sofia 1931, p. 583, etc.

[37] Al. Obobescu, dans sa fameuse *Pseudokynegetikos*, essayait d'expliquer le sans du mot par une étymologie populaire : « Acel vînt foarte furios care bate mai în acelaşi timp din mai multe părţi şi pe care vînătorii munteni l-au numit *iudă*, pentru că ducînd mirosul de pe tot locul de la om la vînat, acesta din urmă fuge şi se depărtează, astfel că toată osteneala vînătorului rămîne în van. Cuvîntul dar este simplu şi natural : acest vînt, trădînd pe vînător, a meritat foarte bine numirea de iudă sau trădător » (Al. Odobescu, *Opere*, II, Bucarest, 1955, p. 173).

[38] Cf. O. Densusianu, *op. cit.*, p. 326.

[39] Fr. Krauss, *Slavische Volkforschungen...*, p. 146 ; cf. aussi Ed. Schneeweiss, *Grundriss des Volksglaubens und Volksbrauches der Serbokroaten*, Cetije 1935, p. 24 ; voir également P. Dinekov, *op. cit.*, p. 386.

[40] Violetta Koseska, *op. cit.*, p. 204.

[41] N. D. Marinov, *op. cit.*, p. 206 ; cf. aussi, M. Arnaudov, *Očerci po bălkarskija folklor*, II, Sofia 1969, p. 609.

la terminologie chrétienne, devenus par la suite populaires et qui se rencontrent, en règle générale, dans toutes les autres langues slaves.

2. Dans la terminologie mythologique des peuples slaves balkaniques se détache une couche un peu plus récente de l'influence grecque, formée d'éléments ayant une aire de diffusion plus limitée, qui ne se rencontrent plus en d'autres langues slaves et qui ont pénétré par la tradition orale.

3. Autant les éléments de la première couche que ceux de la seconde ont pénétré, à peu d'exceptions près, aussi dans la terminologie mythologique roumaine.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Bailly — C. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, rédigé avec le concours de M. E. Egger, Paris, s.a.

BER — Vl. Georgiev et coll., *Bălgarski etimologičen rečnik*, I, Sofia 1971.

BTR — L. Andrejčin et coll., *Bălgarski tălkoven rečnik*, Sofia 1973.

DA — Academia Română. *Dicționarul limbii române*, Bucarest, t.I *A — B*, 1913; 2 — *C*, 1939; t. II, 1, *F — J*, 1934; fasc. 1, 2, 3, *J — Lojniță*, 1937, 1940, 1948.

Dal — Vl. Dal', *Tolkovyj slovar' živogo velikorusskogo jazyka*, I — IV, Moscou 1910— 1914.

DLR — Academia Republicii Socialiste România. *Dicționarul limbii române* — DLR, serie nouă, T. VI, Bucarest 1965—1967; VII, 1969.

DLRM — Academia R.P.R. *Dicționarul limbii române moderne*, Bucarest 1958.

Gerov — N. Gerov, *Rečnik na bălgarskija ezik s tălkuvane rečite na bălgarski i na ruski*, I — IV, Plovdiv 1895—1901; *Dăpălnenie*, 1904.

Hrinc. — B. D. Hrinčenko, *Slovar' ukraïns'koï movy*, I — IV, Kiev, 1907—1909.

Hwb. — Linda Sadnik, R. Eitzetmuller, *Handwortenbuch zu den altkirchenslavischen Texten*, Heidelberg 1955

Lexicon — Československá akademie věd. *Slovník jazyka staroslověnského*, *Lexicon linguae palaeoslovenicae*, Prague 1958 et suiv. La publication continue.

Machek — V. Machek, *Etymologický slovník jazyka českého a slovenského*, Prague 1970.

Mladenov — St. Mladenov, *Etimologičeski in pravopisen rečnik na bălgarskija knižoven ezik*, Sofia 1941.

Rječnik — *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*. Na svijet izdaje Jugoslavensaka akademija znanosti i umjetnosti. T. I — XVIII, Zagreb 1880—1960.

RMJ — *Rečnik na makedonskijot jazik*, I — III, Skopje 1961.

Șăineanu — L. Șăineanu, *Dicționar universal al limbei române*, VII[e] édition, Craiova s.a.

Tiktin — H. Tiktin, *Rumanisch-deutsches Worterbuch. Dicționar român-german*, I — III, Bucarest 1895—1925.

Vasmer — M. Vasmer, *Russisches etymologisches Worterbuch*, I — III, Heidelberg, 1950— 1958.

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE D'ONOMASIOLOGIE ET DE STRUCTURE DES LANGUES DU SUD-EST EUROPÉEN*

ZD. WITTOCH
(Prague)

1. La langue daco-roumaine présente non seulement des traits des idiomes romans, mais aussi ceux des idiomes balkaniques, en nous offrant des points d'appui solides pour nos recherches. [1] Toute son évolution est dominée par deux tendances contraires : L'une d'elles contribue à faire ressortir sa romanité (on peut l'appeler t e n d a n c e r o m a n i s a n t e), l'autre, sa balkanité (t e n d a n c e b a l k a n i s a n t e). Si l'une d'elles augmente, c'est toujours au dépens de l'autre. On peut parler de trois sortes de romanité : primaire, c'est-à-dire d'origine romaine (elle provient du soi-disant latin vulgaire) ; secondaire, qui n'a pris naissance qu'en roumain (en qualité de langue romane indépendante) ; et, enfin, tertiaire, qui s'est formée en partie par des emprunts faits aux autres langues romanes (par ex. au français), en partie aussi par des emprunts faits au latin littéraire. Il n'est pas nécessaire que les éléments romans secondaires soient d'origine romane ; par ex. le mot *cerneală* a été formé en ajoutant au radical s l a v e *cern-* le suffixe s l a v e *-eală*. Cependant, les deux parties du mot se sont parfaitement acclimatisées en roumain, de sorte que le mot nouveau, *cerneală*, a pu prendre naissance de la même manière que, mettons, le mot *albiu*, qui a combiné le radical r o m a i n *alb-* avec le suffixe r o m a i n *-iu*. Cela signifie que tous les deux mots, *cerneală* et *albiu*, sont d'origine roumaine. (C'est Emil Petrovici qui a contribué à élucider les problèmes de ce genre.) [2].

L'influence réciproque des langues balkaniques a dû commencer à se faire sentir bien longtemps avant l'apparition des Romains dans les pays de la Péninsule Balkanique. Voilà pourquoi on trouve, en roumain actuel, d'un côté des balkanismes provenant des temps antérieurs à la romanisation des Daces et des Gètes, de l'autre côté il y a des balkanismes datant du temps postérieur au commencement de la romanisation (ce sont des éléments slaves, néo-grecs et d'autres). [3] Il est possible (mais pas nécessaire) de compter parmi ces derniers éléments aussi ceux d'origine hongroise.

---

* Communication présentée au IIIème Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4–10 septembre, 1974.

[1] Cf., par ex., Ros., 203, 601.

[2] Petr., 292–303.

[3] Cf. Ros., 601–604, 204.

2. Après ce préambule, nous allons nous occuper du thème que nous voulons traiter dans l'étude que voici : C'est la d é s i g n a t i o n d e s c o u l e u r s, considérées comme des propriétés des objets, des animaux, etc., mais pas comme des substances autonomes. Tout d'abord, on traitera le domaine onomasiologique de chaque couleur fondamentale (c'est-à-dire celui du rouge, du bleu, du blanc et d'autres) en bloc, y comprenant toutes ses valeurs, à la façon du langage courant non spécialisé. Ensuite, on cherchera à appliquer des critères plus précis, pour établir, par exemple, des limites plus nettes (que celles dont se sert le langage de tous les jours) entre les couleurs dites « pures », non mélangées (par ex. celles du spectre solaire) et les couleurs dites « rabattues » [4], en s'efforçant de préciser la signification de termes respectifs tant qu'il est possible, etc. Car les différentes langues disposent, bien souvent, de différentes gammes de couleurs. On ne citera qu'une partie minime des matériaux. (La source principale dont nous nous sommes servi ce fut *Dicționarul limbii române moderne*, Bucarest 1958).

3. Nous commencerons par le domaine onomasiologique de la couleur r o u g e et par ses valeurs principales (d'après nos recherches, il y en a huit). Nous avons enregistré 50 termes ; 44 en sont d'origine romane — primaire, secondaire et tertiaire (v. plus haut). Les six termes qui restent (et qui font 12% du nombre total 50) sont dus aux influences balkanisantes : ils proviennent des idiomes slaves, du turc et du néo-grec. Parmi ces six termes, cependant, il y en a cinq dont le poids est négligeable, car ils sont soit rares, soit archaïques, soit dialectaux ; le mot slave *rumen* « vermeil, fleuri (en parlant du teint) », à lui seul, se rencontre fréquemment dans le langage courant. Cela signifie que l'élément balkanique n'atteint pas ici, en réalité, dix pour cent. (Pour rendre nos dates encore plus précises, nous ne considérons comme des termes autonomes ni les variantes de ces termes — par ex. *purpur* au lieu de *purpură*, *narangiu* pour *naramziu*, et d'autres — ni les adjectifs substantivisés — par ex. le substantif ambigène *alb* « le blanc, la couleur blanche », le substantif ambigène *verde* « le vert, la couleur verte ».) Le terme le plus remarquable de ce domaine onomasiologique (« rouge ») est *roșu* adj. « rouge » terme-clé d'origine romaine, qui constitue la notion de base du domaine.

Les radicaux romains *roș-*, *sînger-* et le radical balkanique *rumen-* ont produit toute une série de dérivés (il s'agit surtout de radicaux romans primaires !), tels que *roșiatic*, *a se înroși*, *sîngeros*, *a sîngera* et beaucoup d'autres. Le mot *roșu* figure dans plusieurs expressions usuelles : *roșu ca focul* et d'autres. [5] Ces phénomènes-là confirment le fait que nous avons constaté plus haut : Dans le domaine de la couleur rouge, les romanismes se sont enracinés plus profondément dans le système du vocabulaire que les balkanismes, et, en même temps, ceux-là sont plus féconds en dérivés que ceux-ci.

---

[4] Cf. Pitter, 14, 21, 29 ; Bohm, 34, 88, 92, 98, 100 ; Herne, 7, 9, 13.

[5] Nous avons trouvé 14 dérivés et 6 expressions (ou bien locutions), toutes faites à partir du radical *roș-*, 3 dérivés, du radical *singer-*, 9 dérivés, du radical *rumen-*.

La section onomasiologique « rose, rouge clair », qui fait partie du domaine « rouge », manque absolument d'un terme-clé central qui en constituerait la base. En outre, l'origine et l'aspect de ses termes varient considérablement. Parmi les 11 termes qui font partie de cette section, il y a 3 balkanismes directs (qui sont empruntés au turc et au néo-grec : *ghiurghiuliu*, *pembe*, *profir*) et 2 balkanismes indirects (ou, si vous voulez, deux romanismes secondaires), qui ont été formés à partir de radicaux pris des autres langues balkaniques ; *trandafir-iu*, *profir-iu*. L'irruption de balkanismes dans la section « rose » a pu se produire d'autant plus facilement qu'un terme central, qui serait solidement enraciné dans le système du lexique et, en même temps, assez fréquent dans le langage courant, n'existait pas. Nous croyons que c'était justement cette circonstance (ce manque de résistance) qui a donné accès non seulement à l'invasion de termes étrangers dont nous venons de parler, mais aussi à l'apparition de l'adjectif français *rose* (*roz*) qui représente ici la couche la plus récente. *Roz* n'a plus été à même de s'encadrer dans le système morphologique de la langue roumaine ; il est resté invariable, tout en gardant sa position d'un étranger isolé, exclu de la société des indigènes. [6] Par contre, ses dérivés — tels que *rozalb*, *roziu*, *rozatic* — se sont acclimatisés parfaitement, étant capables de modifier leur aspect extérieur d'après les règles de la grammaire roumaine, si les changements de leur genre, de leurs cas et du nombre grammatical l'exigent.

Le domaine onomasiologique de la couleur v e r t e est formé exclusivement par les termes qui dérivent du terme-clé central *verde* « vert », et qui provient du latin des Romains. Nous avons enregistré 12 termes. Parmi tous les domaines de couleurs, c'est le seul qui soit roman tout entier ; car il manque tout à fait de termes n o n-romans, et, par conséquent, il n'a point de balkanismes. Quatre dérivés du mot *verde* dépassent le cadre de la terminologie des couleurs — par ex. *verzătură* fam. « fruits non mûris (c'est-à-dire fruits verts) ». La dérivation de *verde* est abondante et il fait partie de nombreuses locutions toutes faites ; cela nous montre que *verde* est incorporé très solidement dans la structure de la langue roumaine.[7]

Le domaine « j a u n e » possède 22 termes, dont 19 sont d'origine romane, et seulement 2 ou 3 sont balkaniques ; les voici : *limoniu* « jaune clair (comme un mimosa, par exemple) » *samaniu* « couleur de paille » — qui viennent tous les deux du turc — peut-être aussi le mot hongrois *şarg* « beige, jaunâtre ». Ces mots sont en partie rares, en partie dialectaux. Par contre, le radical slave *plav-/plăv-* a engendré 4 dérivés : *plăvan*, *plăviu*, et d'autres. Cela peut nous suggérer l'idée que la puissance de l'élément slave (et, par suite, aussi celle de l'élément balkanique) a dû être plus forte dans le passé que de nos jours. [8]

---

[6] Cf. Gram. 1963, I, 121 ; *ibidem*, II, 505.

[7] On a pu constater 16 dérivés et 8 expressions (locutions) usuelles : *verde ca stejarul*, *a îndruga verzi şi uscate* et d'autres.

[8] En roumain, on trouve des dérivés provenant de l'adjectif slave *plavŭ* « blond ; fauve », mais pas le mot primitif qui les a engendrés. Dans les temps où ces dérivés étaient en train de se former, le mot primitif a dû exister encore dans la langue. En disparaissant de la conscience des parlants, il a enlevé aussi la possibilité de créer d'autres dérivés.

Dans les domaines « bleu », «orangé », « blanc » et « noir », la situation est pareille, car l'influence des autres langues balkaniques est assez faible. Parmi les 25 termes qui désignent les différentes nuances du « bleu », un seul est un vrai balkanisme ; c'est le mot *pătlăginiu* « couleur d'aubergine », assez peu usité, emprunté au turc. La notion « orangé » est exprimée par 2 termes. L'un d'eux, *şofrăniu*, qui est aussi bien rare, dérive d'un radical slave. (C'est, donc, un balkanisme indirect, ou secondaire.) Le domaine « blanc » dispose de 56 termes, dont 55 sont d'origine romane. Le plus important de ceux-ci est le terme-clé *alb*, mot roumain, qui a fait 35 dérivés — à ce que nous savons ; cela met en évidence sa position exceptionnelle dans la hiérarchie de termes qui désignent les couleurs. Le seul balkanisme direct qu'on puisse trouver ici, c'est le slavisme *băl*, mot dialectal, mais qui a engendré 10 dérivés et qui figure dans plusieurs locutions spéciales. Ces faits témoignent du fait que l'influence slave a été, autrefois, plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. De même, le domaine onomasiologique « noir » n'a qu'un seul balkanisme direct parmi les 16 termes que nous avons pu constater ici : il s'agit du verbe *a cerni* « noircir, teindre en noir », qui est d'origine slave et ne s'emploie que dans le peuple. Tous les autres termes du domaine sont romans, avec le terme-clé *negru* (d'origine romaine) en tête, et qui est très riche en dérivés et en locutions toutes faites. *A face albul negru* « fausser la vérité, en disant tout le contraire de ce qui s'est passé en réalité », *a strînge bani albi pentru zile negre* « faire des économies pour des temps mauvais » et plusieurs autres expressions de la sorte démontrent clairement que le contraste du 'noir' et du 'blanc' fait partie intégrante du système lexico-sémantique de la langue roumaine. Le verbe *a cerni* a donné naissance à deux dérivés qui sont devenus plus importants — dans le roumain actuel — que le verbe qui les a engendrés. On peut déduire de là que la position de ce balkanisme dans le système lexical roumain a dû être, dans les temps passés, plus solide qu'elle ne l'est à présent.

Passons à la grande section de couleurs dites « rabattues » (c'est-à-dire mêlées de gris). Il s'agit, en premier lieu, des domaines « brun », «gris » et «roux, jaune-brun, couleur feuille-morte ». Les significations de termes qui y entrent sont souvent assez vagues, peu précises ; dans ces trois domaines, nous ne trouvons aucun terme-clé qui en constituerait le noyau sémantique, et dont pourraient émaner les dénominations des différentes nuances de la couleur fondamentale. L'influence des autres langues balkaniques y est presque toujours plus forte que dans les domaines précédents.

Le domaine « brun » comporte 11 termes, dont 2 sont dus à l'influence dite 'balkanique'. Les voici : *Murg* « brun foncé » date, sans doute, des temps antérieurs à la romanisation des ancêtres des Roumains actuels (cf. le radical 'murk/murg-' de l'albanais) [9]. Le second terme est l'adjectif

---

[9] Ros., 210 suiv., 212, 214, 215 suiv., 222, 260, 272, 279. Le radical *murg-* a été trouvé — avec la signification « gris (foncé), noirâtre, de couleur foncée » — en albanais, en bulg., en serbocr., en macédonien, et, à ce qu'il paraît, aussi en sicilien et en campidanien (Sardaigne). En albanais, le substantif masculin *murk* a le sens de « cheval noir (ou brun foncé) ». Dans le dialecte des Guègues (l'albanais du Nord), le féminin *murgjıne* signifie « vache brune ». (Voir les dictionnaires respectifs dans la Bibliographie, le REW³ et le dictionnaire manuscrit de V. Polák.)

smead, qui provient des idiomes slaves. *Murg* est très riche en dérivés et en locutions toutes faites (par ex. *murguț*, *a înmurgi* etc., ou *paște*, *murgule*, *iarba verde* « attendez-vous-y/c'est-à-dire : vous avez beau attendre/ », et d'autres expressions semblables. *Murg* est enraciné beaucoup plus profondément dans le système (c'est-à-dire dans la «langue », d'après Ferdinand de Saussure) que *smead* qui n'a formé que 2 dérivés (d'après notre connaissance). L'emploi de l'adjectif *murg* est limité à l'élevage du gros bétail, qui représente une occupation habituelle chez les habitants de la Péninsule des Balkans depuis des temps très reculés. [10] Dans le domaine « g r i s », il y a 15 termes dont 3 sont balkaniques : deux sont slaves (*sur*, *siv* arch.), l'un d'eux est turc (*bozafer* arch.); *sur* a engendré quelques dérivés. La plus faible influence balkanique de tous ces trois domaines (« brun », « gris », « roux ») existe dans la dénomination de différentes nuances de couleurs du « roux, jaune-brun, etc. ». Car le seul balkanisme qu'on y trouve, c'est l'adjectif slave *rus*, qui, en outre, est archaique, et, d'après les dictionnaires du roumain moderne, sa position dans le vocabulaire devient de plus en plus faible. [11] (Le nombre total de termes désignant la couleur « roux, jaune-brun, etc. » est 10.)

Dans les trois domaines de couleurs simples qui restent encore, et qui disposent de 10 termes en tout, il n'y a pas un balkanisme direct (ou, autrement dit, aucun balkanisme primaire). Il s'agit du r o s e — v i o l a c é, des couleurs d e s m é t a u x, puis du « domaine-cadre » — pour ainsi dire — des c o u l e u r s e f f a c é e s et des teintes d é c o l o r é e s. On ne peut relever, dans ces trois sections, que deux balkanismes indirects (c.-à-d. secondaires) : le romanisme *liliachiu* « de couleur lilas » a été formé à partir du radical turc 'leylâk', *oțeliu* « couleur d'acier » dérive du mot slave 'oțel'.

Et voici, enfin, le dernier de nos domaines onomasiologiques : c'est la c o m b i n a i s o n de deux ou de plusieurs c o u l e u r s. Il s'agit de 25 termes, dont 6 sont des balkanismes directs (ou primaires) : 5 d'entre eux sont d'origine slave (*breaz*, *pistru* dial. et d'autres), l'un d'eux provient du turc (*ceacîr* adj. « dont les deux yeux ont chacun une autre couleur »). En outre, 12 balkanismes indirects (ou secondaires) ont été dérivés des radicaux slaves *pestr-* et *pistr-*. Il est évident que l'influence « balkanisante » est plus forte dans ce domaine onomasiologique que dans n'importe quel autre : les balkanismes directs constituent, à eux seuls, environ un quart de tous les termes qui appartiennent à ce domaine. Les locutions comme *a cunoaște pe cineva ca pe un cal breaz* « être connu partout » sont fréquentes [12]. Les balkanismes désignent surtout des couleurs rabattues

---

[10] Ist. R. I, 30, 32, 37, 45, 73, 75, 324, 397, 400, 507, 752, 768 suiv , 782, 807 ; Ist. R. II, 18, 226, 287 suiv., 776, 831 suiv. et d'autres ; Ist. p. 30, 54, 78, 88, 131, 164. Cf., aussi, la note [9].

[11] Le dictionnaire de Tiktin cite — à côté de *rus* — aussi son diminutif *rusculeț* (enregistré en 1878 et en 1910); dans le dictionnaire de Candrea (1931), le dérivé *rusculeț* ne figure plus, et, dans le DLRM (1958), on ne trouve pas même le terme *rus* (en qualité de terme de couleur).

[12] Il y a encore un terme qui, lui aussi, fait partie de ce domaine : c'est l'adjectif invariable *pepit* (ou *pepita*) « quadrillé (en parlant d'étoffes) ». Parmi tous les termes de couleurs, c'est lui seul qui dérive de l'allemand. Il a dû venir aux temps les plus récents, comme terme de commerce. Il ne s'agit pas d'un balkanisme, bien entendu.

et les combinaisons du blanc avec le noir, ou bien celles du blanc avec une couleur rabattue. L'élément slave a pénétré, en particulier, dans les sous-sections « bigarré » et « multicolore ». C'est l'élevage du bétail et la vie pastorale, si caractéristique pour les peuples de la Péninsule des Balkans à partir des temps préhistoriques, qui ont dû jouer un grand rôle dans le développement de la terminologie désignant la combinaison de couleurs, et aussi dans la dénomination de couleurs rabattues. [13]

Le nombre total de tous les termes qui désignent les couleurs et qui entrent dans le cadre que nous avons choisi s'élève — d'après nos matériaux — à 250—260 environ. Quelque 220—230 de ces termes sont d'origine r o m a n e, ce qui fait 88 ou 89% de toute la terminologie des couleurs. Parmi ceux-ci, il faut relever les termes-clé les plus importants, c'est-à-dire quatre couleurs primitives («rouge », « vert », «jaune », «bleu »), le noir et le blanc ; ces termes fondamentaux dérivent du latin des anciens Romains : *roşu*, *verde*, *galben*, *albastru*, *negru*, *alb*. [14] Le nombre total de termes dus au contact et à l'influence réciproque des langues b a l k a n i q u e s fait 24 ou 25, c'est-à-dire moins que 10% de toute la terminologie. Leur valeur réelle et leur fréquence dans le langage courant sont encore moins élevées, et cela pour deux raisons : D'abord, environ deux tiers de ces balkanismes sont soit rares, soit archaiques, soit populaires, soit dialectaux ; ensuite, ils manquent complètement de termes-clé. Il s'ensuit que les termes romans font, approximativement, quelque 90—95% de la terminologie des couleurs.

4. Mais ce n'est pas tout que d'étudier la répartition numérale et la fréquence de différentes sortes de termes. A notre avis, il est encore plus important de connaître la p r o d u c t i v i t é (ou la force créatrice) de radicaux dits « balkaniques » et de ceux d'origine romane, pour pouvoir comparer la v i t a l i t é des uns avec celle des autres.

Parmi les radicaux «b a l k a n i q u e s», ce sont les éléments slaves (*băl-*, *pestr-*, *rumen-* et d'autres) et le radical *murg-* qui produit la plus grande quantité de dérivés dont la fréquence dans le langage (c'est-à-dire dans la « parole ») est considérable. Les balkanismes (c.-à-d. les radicaux) de la sorte sont au nombre de 12 et ils ont formé 76 dérivés. Cinq sixièmes de ces balkanismes, — cela veut dire 10 radicaux — sont d'origine slave.[14a] Voilà pour les radicaux qui désignent des couleurs. Certains de leurs dérivés, cependant, sortent du cadre de notre terminologie, ne désignant plus aucune couleur. En outre, il y a des radicaux « balkaniques » qui, sans désigner une couleur quelconque, ont produit quand-même des termes de couleurs. Les dérivés formés de la sorte sont, par conséquent, des balkanismes indirects, ou secondaires. Il s'agit de 6 dérivés roumains, formés à partir de différents radicaux néo-grecs, slaves et turcs (*trandafiriu* « rose », *naramzat* « couleur d'orange », etc.).

---

[13] Voir note [10].

[14] Voir Gh., 41. Cf. B.—V., p. 545. Donc, la puissance de l'élément roman primaire que nous avons constatée confirme les résultats de l'analyse structuraliste du vocabulaire roumain, faite par B.—V.

[14a] Ce sont les radicaux suivants : *băl-*, *pestr-*, *pistr-*, *rumen-*, *sur-*, *plăv-*, *smed-/smead-*, *sin-*, *cern-*, *brez-/breaz-*. Ils ont produit 61 dérivés (le nombre total de dérivés est ici — nous l'avons bien vu — 76).

Parmi les radicaux d'origine romane, et qui ne laissent pas de désigner des couleurs, ce sont les éléments romains anciens qui sont les plus productifs : *alb* «blanc» a engendré à peu près 35 dérivés, *galben-/gălbin-* «jaune» en a formé 24. Etc.[15] La productivité des radicaux romains surpasse celle de tous les autres radicaux, donc aussi celle des radicaux balkaniques. Le nombre total de radicaux romans qui désignent des couleurs est 16 ; ils ont formé environ 150 mots nouveaux. (Il faut observer que 91% de ces dérivés proviennent des radicaux romains !) — Les dérivés qui ne désignent aucune couleur et ont été formés à partir de radicaux romans, sont plus nombreux que les dérivés balkaniques de même espèce — car il y en a 11 ; mais le nombre de radicaux romans est plus petit que celui de radicaux balkaniques (car il y en a seulement 4, tandis que les radicaux d'origine balkanique atteignent le chiffre 6, comme nous avons déjà vu).

Résumons : Tous les radicaux «balkaniques» qui font partie de la terminologie des couleurs — et qui sont au nombre de 18 — ont formé 82 dérivés (en qualité de termes désignant des couleurs) ; les radicaux romans — il y en a 20 — ont engendré 161 dérivés. Il s'ensuit que le nombre total de radicaux balkaniques productifs ne diffère guère du nombre de radicaux romans (la différence ne fait que 10%) et que les dérivés balkaniques équivalent, presque, à la moitié de dérivés romans. Cet état de choses nous fait voir que la suprématie des éléments romans sur ceux balkaniques, qui a été énorme chez les termes non dérivés, est beaucoup moins forte chez les dérivés.

En règle générale, les balkanismes indirects (ou secondaires) sont formés à partir des radicaux slaves (*plăv-iu*, *pistr-ui*, *a îm-bujor-a*, et d'autres). Quant aux radicaux non-slaves, ceux d'origine néo-grecque sont plus productifs que ceux d'origine turque ; car il n'y a qu'un seul terme qui ait pris naissance d'un radical turc : c'est l'adjectif *liliachiu*. Il est évident que l'élément néo-grec a su s'adapter mieux au système de la langue roumaine que l'élément turc.

5. Quatre pour cent de tous les termes (c'est-à-dire 10 termes) ne modifient point leur forme, ni par l'influence des genres, ni par celle des cas ou par celle des nombres grammaticaux. Il s'agit des adjectifs invariables. Huit d'entre eux sont d'origine française (*gri*, *maro*, *bleu* et d'autres), l'un d'eux est venu de l'allemand (*pepit/a/*) et le dernier est dû à l'influence des autres langues balkaniques : c'est l'adjectif *pembe* «rouge clair, rose», qui provient du turc).[16] Le fait qu'il n'y a qu'un seul terme invariable parmi tous les termes balkaniques (qui sont au nombre de 24 ou 25) démontre clairement que les balkanismes se sont très bien incorporés dans le système morphologique du roumain. (La désinence *¯e/* accentué/représente, chez les adjectifs roumains, un cas tout à fait isolé, ce qui explique, probablement, cette invariabilité.)

---

[15] D'après nos recherches, ces romanismes primaires ont créé environ 135 dérivés.

[16] Donc, quatre cinquièmes de ces adjectifs invariables proviennent de la langue française ; un dixième seulement est d'origine balkanique. Ils désignent, en règle générale, des couleurs d'étoffes. Les centres — ou les foyers — de leur diffusion, ce sont les grandes villes. Ils sont propagés surtout par le commerce et par la mode. Cf. Gram. 1963, I, 121.

A peu près deux tiers des termes de couleurs sont des adjectifs. (On ne peut pas établir un chiffre précis, vu que les adjectifs, en roumain, se changent fréquemment en adverbes ou en substantifs et que ceux-ci ne figurent pas, bien souvent, dans les dictionnaires.) Les termes qui restent sont répartis en deux groupes à peu près égaux : en verbes et en substantifs. Le suffixe le plus fréquent de tous et qui forme des adjectifs, c'est *-iu* (du latin -ivus). Pour les adjectifs, il y a encore les suffixes *-it*, *-at* (c'est-à-dire les terminaisons du participe passé), ensuite *-işor*, *-ior*, *-el*, *-icios*, *-atic*, *-uţ* (qui caractérisent les diminutifs), le suffixe *-os* et d'autres. Chez les verbes s'emploie, en règle générale, le suffixe *-i*, ou, moins souvent, *-a*. Il n'y a qu'un seul préfixe, *în-* (du latin in-), qu'on rencontre assez rarement. Les affixes sont, ordinairement, d'origine romaine.

6. Essayons maintenant de tirer quelques *conclusions* de ce que nous avons pu constater au cours de notre travail. On sait déjà que le nombre de tous les termes d'origine balkanique n'atteint pas même dix pour cent du nombre total de termes qui désignent des couleurs et que la valeur réelle des balkanismes dans le langage (ou bien dans la «parole », ainsi dite) est encore plus basse. En outre, leur influence sur la langue roumaine de nos jours s'amoindrit de plus en plus. (On peut dire, en somme, que 95% de la terminologie des couleurs sont d'origine romane (autrement dit : des romanismes primaires, secondaires et tertiaires). Dans la hiérarchie de différents éléments du vocabulaire, les balkanismes se font valoir le plus dans la dénomination des couleurs rabattues et dans les combinaisons du blanc avec le noir ou avec une couleur rabattue. Quant aux couleurs fondamentales (v. plus haut p. 90) et celles du spectre solaire, la position et l' importance des balkanismes est beaucoup plus faible. Le concurrent (ou le rival) des balkanismes, le plus important qui existe, c'est la puissance créatrice du roumain moderne.

Dans l'ensemble de tous les balkanismes, on peut distinguer, à notre avis, deux couches chronologiques principales. Ce sont, tout d'abord. les balkanismes de couche plus ancienne, c'est-à-dire ceux des temps pré-romains (il s'agit du terme *murg*), puis les balkanismes « slaves » et les balkanismes « hongrois » (ceux-ci disposent, de même, d'un seul terme ; c'est l'adjectif *şarg*). Ils désignent, presque exclusivement, des couleurs mêlées avec du gris, ou, le cas échéant, des couleurs combinées avec du blanc ou du noir. Ils ne désignent jamais des couleurs dites « pures » ou des couleurs du spectre solaire. Ils se rapportent, bien souvent, à l'élevage du gros bétail (en y comptant les chevaux) ou à l'élevage des moutons.

Ensuite, il y a des balkanismes de couche plus récente, qui dérivent du turc et, probablement, aussi du grec. Les termes désignant des couleurs rabattues sont, ici, en minorité. Ceux qui se rapportent au bétail ou aux chevaux sont encore moins importants et, surtout, moins nombreux ; il s'agit de 3 termes turcs. Voilà pour le premier groupe de cette couche. La plupart des termes de la couche désignent, cependant — en contraste avec la couche plus ancienne — des teintes bien claires et, même, des nuances frappantes ou surprenantes. Ce sont, parmi autres, la couleur rose, la couleur 'mimosa' (jaune clair), la couleur 'bleu/foncé/—

violacé', et d'autres. Cette couche tire sur des couleurs « pures », pas sur celles rabattues. Les termes qui font partie de ce second groupe proviennent du turc (il y en a 5) et, à ce qu'il paraît, l'un d'eux dérive, aussi, du grec.

Comment expliquer les particularités des deux couches nommées et les différences frappantes qui existent entre elles ? Il nous semble que ce doivent être l'histoire de la civilisation, l'ethnographie et d'autres sciences, qui nous renseigneront mieux sur la vie et sur les traits caractéristiques des peuples du Sud-Est européen.

La productivité des radicaux qui sont communs au roumain et aux autres langues dites 'balkaniques' est beaucoup plus forte — si l'on compare ces balkanismes aux radicaux d'origine romane — que celle à laquelle on pourrait s'attendre. (Car — nous l'avons bien vu — la suprématie de termes romans sur ceux d'origine balkanique est écrasante.) Voilà donc une autre preuve qui confirme le phénomène déjà connu : c'est que la productivité et la vitalité des balkanismes ont dû être plus fortes dans le passé qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Les plus remarquables parmi les balkanismes sont les éléments slaves, soit en ce qui concerne le nombre et l'importance des termes, soit quant à la productivité des radicaux d'origine slave. [17]

C'est justement cette productivité de radicaux qui a engendré ce qu'on appelle les 'familles de mots'. Les membres d'une telle 'famille' s'aident mutuellement, en contribuant à rendre plus solide la position de la 'famille', dans le système et en rehaussant la fréquence des membres de la 'famille' dans le langage courant (ou dans la « parole »). Voilà pourquoi un mot isolé, en ce qui concerne ses traits sémantiques et acoustiques (y comptant la suite caractéristique de ses phonèmes), peut disparaître plus aisément du vocabulaire de la langue respective que toute une 'famille' de mots.

Pour pouvoir constater jusqu'à quel point les balkanismes ont su s'incorporer dans le système complexe de la langue roumaine, nous nous servons surtout de trois critères suivants : 1° Il s'agit de savoir, si les termes respectifs ont su s'adapter — ou non — aux particularités du système morphologique roumain (en modifiant leur forme extérieure, par exemple, d'après les exigences des genres, des cas et des nombres grammaticaux) ; nous savons bien que c'est justement le cas de presque tous les balkanismes. Car ils sont capables de se modifier de la sorte aussi bien que les mots d'origine romane. 2° Quelle est la productivité des radicaux roumains d'origine balkanique ? Nous avons trouvé que cette productivité est au mois cinq fois plus grande que celle qui correspondrait aux dates respectives des radicaux romans. 3° Est-ce que les termes balkaniques font partie intégrante de locutions roumaines toutes faites et fréquentes dans le langage courant ? Ce phénomène existe justement chez les balkanismes qui se sont incorporés le plus solidement dans le système du roumain, c'est-à-dire chez les termes slaves et pré-romains. On voit

---

[17] Il y a 14 termes « slaves », dont la moitié (7) sont des mots archaïques, dialectaux, etc., donc, des mots d'une valeur considérablement diminuée. Le nombre de tous les termes « balkaniques » est 24 ou 25 ; et deux tiers de ces mots (15 ou 16) n'ont qu'une valeur limitée (étant archaïsmes, dialectismes, etc.).

bien que les balkanismes ont su s'adapter presque parfaitement au système de la « langue ». Malgré cela, le centre proprement dit du système (si l' on pense à l'ensemble de la terminologie des couleurs) a été occupé par les éléments d'origine romane. Car la valeur de deux tiers de balkanismes est relativement petite : ils sont soit archaïques, soit rares, soit populaires, ou bien dialectaux. A cause de cela, les balkanismes ont été obligés, sous la pression de leurs rivaux plus puissants qu'eux, de reculer vers la périphérie du système; il s'agit, en premier lieu, des éléments suivants : le néo-grec, le hongrois et le turc. [18]

Sous quelles conditions l'élément « balkanique » a-t-il pu pénétrer dans les différentes sections onomasiologiques de la terminologie? Ces conditions sont trois : 1° Le manque (plus ou moins prononcé) de termes-clé dont la résistance s'opposant à l'intrusion de termes nouveaux venus a dû être la plus puissante de tous les termes balkaniques. 2° La signification vague des termes et leur concurrence réciproque à l'intérieur de la section respective. 3° Les limites peu claires et presque effacées parmi les significations apparentées de certains termes dans une section.

Il n'y a pas de doute — nous l'avons bien dit — que, dans la langue roumaine, il y ait une lutte permanente entre deux tendances, celle romanisante et celle balkanisante. Il nous semble logique que, dans les autres langues balkaniques, la situation doive être pareille. Naturellement, la tendance dominante dans l'albanais doit être celle « albanisante » (correspondant à celle romanisante du roumain), en néo-grec on trouvera une tendance « grécisante », etc. Mais si l'on voulait déterminer le rapport réciproque et la puissance de ces deux forces dynamiques contraires dans une langue quelconque, si l'on voulait étudier la manière et l'intensité de leurs interventions dans la facture des différents plans de la langue respective, etc., on s'attaquerait aux problèmes réservés aux recherches de l'avenir. Il serait utile, à notre avis, de comparer, peu à peu, le lexique des différentes langues balkaniques entre elles, pour pouvoir trouver leurs traits communs, et aussi leurs différences, en partant du point de vue onomasiologique. C'est de cette façon-là qu'on pourrait découvrir, l'un après l'autre, certains traits de la structure lexicale de l'union des langues balkaniques qui nous sont, jusque-là, inconnus [19].

BIBLIOGRAPHIE

Actes . . . *Actes du Premier Congrès International des Linguistes à la Haye* . . ., 1928, Leiden.

. . . . . . André, Jacques, *Etude sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, 1949.

Archives . . « Archives néerlandaises de phonétique expérimentale », VIII — IX, 1933, La Haye.

---

[18] Cf. Daneš, 11—12, 15—16; Vachek, 23, 24, 33—34; Filipec, 258 suiv., 264, 266 suiv. 269, 271 suiv., 273.

[19] Cf. Actes, 18 (N. Trubetzkoy); Archives, 119 (B. Havránek).

. . . . . . *Bălgarski etimologičen rečnik* (auteurs : Georgiev Vl., Gălăbov Iv., Zaimov J., Ilčev St.), I. A — Z, 1962—1971, Sofija (Izdat. na Bălg. akad. na naukite).

. . . . . . *Bălgarski tălkoven rečnik* (auteurs : Andrejčin L., Georgiev L., Ilčev St. etc.), 2e éd., Sofija, 1963 (Nauka i izkustvo).

Bohm . . . Bohm, F. X., *Barva v teorii a v praksi*, Praha, 1932, Jednota čsl. matematiků a fysiků.

B. — V. . . Bidu-Vrănceanu, Angela, *Une modalité de description paradigmatique au niveau du lexique* (« Revue roumaine de linguistique », XV, 1970, nº 6, 545—568).

Candrea . . Candrea , I. — A. — Adamescu, Gh., *Dicționarul enciclopedic ilustrat*, București, 1931.

Daneš . . . Daneš, Fr., *The Relation of Centre and Periphery as a Language Universal* (« Travaux linguistiques de Prague », 2, 1966, 9—21).

. . . . . . Dēmētraku, D. *Mega lexikon tēs ellēnikēs glossēs*, I — IX, Athēnai — Thessalonikē, 1949—1951.

. . . . . . *Dicționarul limbii romîne*, I et seq., Academia Romînă, București, 1913 et seq.

. . . . . . Dicționarul limbii romîne literare contemporane, I — IV, Academia Română, București, 1955—1957.

DLRM. . . *Dicționarul limbii romîne moderne*, Edit. Academiei, București, 1958.

Filipec. . . Filipec, Josef, *Probleme des Sprachzentrums und der Sprachperipherie im System des Wortschatzes* (Travaux linguistiques de Prague, 2, 1966, 257—275).

. . . . . . *Fjalor i gjuhes shqipe*, Tirana, 1954.

. . . . . . Gerovă, Najdenă, *Rěčnikă na blăgarskyj jazykă*, I — V, Plovdivă, 1895—1904.

Gh. . . . . Gheorghiu, Domnica, *În legătură cu terminologia culorilor din limba română* (« Limba română », XVII, 1968, nº 1, 39—49).

. . . . . . *Gramatica limbii romîne*. Vol. I : *Vocabularul, fonetica și morfologia*, Edit. Academiei, București, 1954.

Gram. 1963 *Gramatica limbii romîne*, vol. I, II, 2e éd., Edit. Academiei, București, 1963.

Herne . . . Herne, Gunnar, *Die slavischen Farbenbenennungen*, Upsala, 1954.

. . . . . . Hochegger, Rudolf, *Die geschichtliche Entwickelung des Farbensinnes*, Innsbruck, 1884.

. . . . . . Hony, H.C. — Iz, F., *A Turkish-English Dictionary*, 2e ed., Oxford, 1957.

Ist. p. . . . *Istoria poporului român*, red. A. Oțetea, Edit. Științifică, București, 1970.

Ist. R.. . . *Istoria Romîniei*, I. 1960, II, 1962, Edit. Academiei, București.

. . . . . . Iveković, F. — Broz, I., *Rječnik hrvatskoga jezika*, I — II, Zagreb, 1901.

K.. . . . . Karadžić, Vuk Stefanović, *Srpski rječnik* (*1818*) (Sabrana dela Vuka Karadžića, knj. druga, Beograd, 1966).

. . . . . . Kélékian, D. : Dictionnaire turc-français, Istanbul 1926.

Leotti . . . Leotti, A., *Dizionario albanese-italiano*, Roma, 1937.

. . . . . . *Magyar értelmezo kéziszótár*, Akad. kiadó, Budapest, 1972.

. . . . . . Mann, S E., *An Historical Albanian-English Dictionary*, London, 1948.

REW 3. . . Meyer-Lubke, W., *Romanisches etymologisches Worterbuch*, 3. Aufl., Heidelberg 1935.

. . . . . . Ott, André G., *Étude sur les couleurs en vieux français*, Paris, 1899.

Petr.. . . . Petrovici, Emil, *Studii de dialectologie și toponimie*, Edit. Academiei, București, 1970.

Pitter . . . Pitter, Emil, *Nauka o barvách*, 2. vyd., Čes. Budějovice 1949 (K. Ausobský).

. . . . . . Polák, Václav, Dictionnaire étymologique de la langue albanaise (en manuscrit).

. . . . . . *Rečnik na makedonskiot jazik*, red. B. Koneski, I — III, Skopje 1961, 1965, 1966.

. . . . . . *Rečnik na săvremennija bălgarski knižoven ezik*, red. St. Romanski, I—III, Bălg. akad. na naukite, Sofija, 1955—1959.

. . . . . . *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, I — XVII, Jugoslav. akad. znan. i umjetn., Zagreb, 1880—1962.

Ros.. . . . Rosetti, Al. : *Istoria limbii române de la origini pînă în secolul al XVII-lea*, Edit. pentru literatură, București, 1968.

. . . . . . Schmidt, J. H. Heinrich, *Synonymik der griechischen Sprache*, III, Leipzig 1879 (Teubner).

Tiktin . . . Tiktin, H., *Dicționar român-german*, I — III, București, 1895—1925.

Vachek. . . Vachek, Josef, *On the Integration of the Peripheral Elements into the System of Language* (« Travaux linguistiques de Prague », 2, 1966, 23—37).

ASPECTS DE L'INFLUENCE DU ROUMAIN DANS LA LANGUE DES CHARTES SLAVO-ROUMAINES RÉDIGÉES EN VALACHIE AUX XV^e — XVI^e SIÈCLES

(Le Pronom)

LUCIA DJAMO-DIACONIȚĂ

Le slavon roumain [1] — langue de chancellerie et de culture d'un peuple non slave qui procède du médio-bulgare, comme on le sait — offre des traits particuliers, ainsi qu'un caractère composite déterminé par l'interférence de divers éléments et influences de toutes sortes. Parmi ces- dernières, la plus forte et la plus tenace est celle du roumain, la langue vivante du peuple, qui définit de fait le slavon roumain.

Bon nombre de savants roumains et étrangers se sont penchés sur la question des éléments roumains, notamment sur les éléments lexicologiques infiltrés dans la langue des chartes slavo-roumaines. Citons, pour ne nommer que quelques-uns de ces savants et spécialistes : B. P. Hasdeu, A. I. Jatzimirski, I. Bogdan, O. Densusianu, N. Iorga, P. P. Panaitescu, Șt. Ciobanu, Margareta Ștefănescu, Gr. Nandriș, M. Costăchescu, Al. Ștefulescu, D. P. Bogdan, L. Djamo-Diaconiță, G. Mihăilă, Olga Stoicovici, etc.

De la multitude des aspects présentés par l'influence du roumain sur la langue des chartes slavo-roumains, nous nous bornerons dans cette étude d'explorer la sphère d'influence du pronom, influence qui a été mentionnée comme un phénomène en quelque sorte isolé [2]. Si en ce qui concerne les documents, assez peu nombreux, rédigés au XIV^e siècle, il ne saurait être question déjà d'une influence de la langue roumaine, celle-ci

[1] Le terme de *slavo-roumain* a été introduit par Ion Bogdan, *Cîteva manuscripte slavo-române din Biblioteca imperială de la Viena*, Bucarest, 1889. AAR, 2^e série, t. XI, p 1 ; de son côté, Ilie Bărbulescu, *Curentele literare la români in perioada slavonismului cultural*, Bucarest, 1928, créa l'expression *slavonism cultural*, expression que P. P. Panaitescu reprendra à son compte dans les ouvrages : *Începuturile și biruința scrisului in limba română*, Bucarest, 1965, (cf. le chapitre intitulé *Sfîrșitul slavonismului cultural in Țările Române*, p. 220—226) et *Introducere la istoria culturii*, Bucarest, 1969 (cf. le chapitre *Originile slavonismului cultural la români*, p. 185—201).

[2] Damian P. Bogdan, *Caracterul limbii textelor slavo-române*, Bucarest, 1946, mentionne à la p. 33 seulement le pronom чест (*ce*) relevé dans deux documents antérieurs au règne d'Etienne le Grand ; idem, *Glosarul cuvintelor românești din documentele slavo-române*, Bucarest, 1946, pp. 55, 87, 187, note la présence du pronom *ei* dans *Paiul Vaideeilor* ; Lucia Djamo-Diaconiță, *Limba documentelor slavo-române emise in Țara Românească in sec. XIV — XV*, Bucarest, 1971, p. 301—302, se réfère uniquement au génitif-datif еи ; G. Mihăilă, *Dicționar al limbii române vechi* (*sfîrșitul sec. al X-lea — începutul sec. al XVI-lea*), Bucarest, 1974, se réfère également aux pronoms *ce* et *ei* dans Vaideei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 1, p. 101—109, BUCAREST, 1976

se dessine dans ceux du XV[e] siècle, pour prendre graduellement une importance de plus en plus grande et se généraliser au XVI[e] siècle, comme le travail d'un très grand nombre de scribes l'atteste à cette époque.

Pour mieux souligner le fait que dans la sphère du pronom aussi l'influence roumain gagne véritablement en ampleur, ne constituant pas du tout un trait caractéristique de quelque micro-système propre à un petit nombre de scribes, nous nous proposons de fournir des exemples en quantité, indiquant — là où il est mentionné — le nom du copiste respectif. Mais nous éviterons les références à un seul et même document, ainsi que — dans les limites du possible — celles à des chartes rédigées par le même copiste. Ceci ne veut point dire que nous procéderons à l'inventaire exhaustif des formes pronominales : notre propos est de présenter une simple vue d'ensemble du problème relevant leur fréquence. Les exemples auxquels nous nous arrêterons seront tirés uniquement de documents originaux : les copies plus ou moins récentes ne peuvent pas revêtir une valeur probatoire. Enfin, de manière délibérée nous avons écarté les formes dont la graphie est susceptible de prêter à des confusions.

Cette étude est fondée sur le matériel tiré de plus de 1000 chartes rédigées en Valachie dans l'intervalle 1401—1575. Elle englobe donc aussi un demi-siècle durant lequel parallèlement aux textes slaves, des textes — manuscrits ou imprimés — en roumain ont été rédigés.

L'influence de la langue roumaine dans ce domaine se manifeste dans les formes suivantes, que nous présentons selon l'ordre chronologique de leur apparition :

I. *O* (forme non accentuée de l'accusatif singulier du pronom personnel féminin *ea* 'elle') : cette forme apparaît seulement dans certains contextes, après les verbes *a da* 'donner', *a cumpăra* 'acheter', *a vinde* 'vendre', *a dobîndi* 'obtenir, acquérir, gagner', *a închina* 'dédier, vouer, consacrer', *a cotropi* 'envahir', mais comme référence exclusive aux hoiries. On la trouve attestée pour la première fois dans une charte confirmant une hoirie de Stroești, sortie de la chancellerie du voïvode Radu le Beau en 1469 ; il s'agit d'un document rédigé par le scribe Stan, qui écrit : ѡ покѹпише ѡ(т) Балабана «l'a achetée à Balaban» (oct. 29, Arh. St. Buc., A.N. MMDCCCLIX/1). On retrouve encore une fois cette forme pronominale dans les documents du XV[e] siècle : toujours dans une charte confirmant une hoirie, celle-ci rédigée par Ianăș, le scribe du voïvode Vlad le Moine, qui en use parallèlement avec une forme atone ю spécifique de la flexion serbo-croate [3] : ѡ (ст) стигнѹ(л) жѹпа(н) Стоика . . . ю дадоше ю кѹпише «l'a obtenue messire Stoica . . . l'a donnée . . . l'a achetée» (1482 juil. 13, Acad. R.S.R, XL/7).

Dans les documents du XVI[e] siècle, le pronom о est fréquent pendant toute la période qui nous occupe. Parfois, le pronom roumain figure à côté de celui serbe, mais c'est la forme roumaine qui finit par prédominer. En voici quelques exemples : Voico, le scribe du voïvode Radu Païsii écrit : сїю ѡчинѹ ю е(с) загѹби(л) Прѹ(н)ча а по то(м) ѡ(н) ѡ е(с) принте(с)ни(л),

[3] Voir chez A. Belić, *Историја српскохрватског језика*, 2[e] édition, Belgrade, 1962, t. II, I[ère] partie, p. 106.

Тома ба(н), бе(з) пра(в)дꙋ « cette hoirie ... fut perdue par Pruncea ... et ensuite elle fut envahie par lui, Toma le Ban, sans en avoir le droit » (1536 fév. 14, Arh. St. Buc., S.I. n° 425). L'exemple suivant a été tiré d'une charte émise par la chancellerie du voïvode Pătrașcu le Bon et rédigée par Nan le Gros : ꙗко(ж) да и(м) е(ст) ѡ(ч)нꙋ ꙋ Рогозе(щ) ... поне(ж) ѡни ѡ покꙋпише ѡ(т) Ша(н)дрꙋ « qu'elle leur soit hoirie à Rogozești ... parce qu'ils l'ont achetée à Șanaru » (1557 août 23, Acad. RSR, CXCVI/167). Bratul, scribe du voïvode Mircea le Berger, écrit : е(с) била стара и права ѡ(ч)на Воикь(в) и ѡ(т) дѣ(дї)нꙋ анꙋ про(да)ла ѡ е(с) сама Воика « c'était l'ancienne et juste hoirie reçue en héritage par Voica, mais Voica elle-même l'a vendue » (1558, mai 26, Arh. St. Buc., S.I. n° 634). Le scribe Oprea, dans un document sorti de la chancellerie de Pierre le Jeune, emploie plusieurs fois le pronom roumain, dans le contexte suivант : ви(ш) ре(ч)на ѡ(ч)на дали ѡ е(с) Стъ(н)чюлѣ ба(н) мона(с)тире(в) ѡ(т) Ко(р)нетꙋ анꙋ ѡ е(с) покꙋпи(л)... анꙋ ѡ е(с) принте(с) нꙋ(л) « la susdite hoirie... on l'a donnée Stănciulea le Ban au couvent de Cornet... mais on l'a achetée... mais on a l'envahie » (1568 avril 3, Arh. St. Buc., S. I., n° 780). Relevons aussi dans une charte rédigée par Stoica, par laquelle le grand Ban de Craiova Dobromir conforme ses hoiries au prêtre Ioica : дръжати ѡ(ч)нꙋ поне(ж) ѡ е(с) покꙋпила ... почто радї ѡ е(с) покꙋпи(л) за л̃ златици поне(ж) ѡ покꙋпила ѡ(т) На(д) Миклѣ « qu'il garde l'hoirie parce qu'il l'a achetée ... il l'a achetée pour 30 écus d'or ... parce qu'il l'a achetée à Miclea » (1569 juil. 22, Arh. St. Buc., S.I. n° 834). Comme on le voit, sous l'influence de la langue roumaine, où le participe *cumpărat* 'acheté' est invariable, le scribe use parallèlement à la forme correcte par deux fois le participe slave féminin покꙋпила à la place du masculin покꙋпил. Un dernier exemple que nous fournirons dans cet ordre d'idées est tiré d'une charte de donation rédigée par Stepan l'Ancien, logothète à la chancellerie du voïvode Alexandre Mircea : да е(с) ѡ(чи)на ꙋ Бо(ж)рени поне(ж) ѡ побрати(л) и да(л) Прибі(л) сестре своеи Ка(т)лине(в) « que l'hoirie soit à Bojoreni ... parce que Pribil a coopté sa sœur Catalina comme propriétaire) (1569 août 23, Arh. St. Buc., S.I., n° 835).

Quant à sa position dans la proposition, le pronom roumain о précède d'habitude le prédicat, mais parfois aussi il est intercallé entre le sujet et le prédicat.

II. еи (roum. *ei*, génitif-datif singulier du pronom personnel féminin *ea* = elle). On ne saurait considérer cette forme pronominale comme le datif du pronom slave она, car elle apparaît dans les documents de la fin du XV[e] siècle, alors que le médio-bulgare avait déjà adopté la forme и[4]. L'usage de cette forme devient avec chaque décennie plus fréquent, ainsi qu'il résulte des nombreux textes où elle est employée parallèlement à d'autres formes roumaines tel le génitif-datif *ei* de certains noms féminins, comme Добреи, Бисеи. Dans les documents du XV[e] siècle, on la trouve seulement au génitif, avec la valeur d'un pronom possessif. Cette forme est attestée pour la première fois dans une charte sortie de la chancellerie du voïvode Basarab le Jeune en 1480, dans la rédaction

---

[4] Voir chez Kiril Mircev, *Историческа граматика на българския език*, Sofia, 1963, p. 165.

du scribe Mihnea : покѹпише ѡ(т) Стънѣса и ѡ(т) цѫда еи « a acheté à Stăneasa et à ses enfants » (janv. 18, Arh. St. Buc., S.I. nº 61). Sin, le scribe de la chancellerie du voïvode Radu le Grand, écrit : прѣчистѣи и прѣблагословеннѣи владичици нашои . . . и чьстнаго и славнаго еи Хра(м) « à notre immaculée et bienheureuse Dame . . . et à son honorée et glorieuse fête patronale » (1497 sept. 15, Acad. RSR, CCCXCVII/10. Le scribe, dans un document pour une restitution de possession de la fin du siècle, use parallèlement trois formes pronominales : 1. си — forme atone (enclitique) du datif du pronom réfléchi, qui a connu un large emploi avec une valeur possessive dans le médio-bulgare ; 2. le pronom serbe неинои (datif) et 3. le pronom roumain еи: дарова г(сд)ва ми... жѹпанице Стане съ сновии си... а по неинои смрътн, да сѫ(т) комате сестре еи жѹпанице Марїе, вьсе « je l'ai donnée moi . . . à la dame Stana et ses fils . . . et après sa mort, que tous ses biens soient à sa sœur, la dame Marie » (1499, oct. 6, Acad. RSR, CI/3).

Pendant les vingt dernières années du XVᵉ siècle, cette forme pronominale a été relevée sept fois. Sur ce total, trois appartiennent au scribe Sin, les quatre autres étant employées dans des formules religieuses [5].

Les documents du XVIᵉ siècle attestent une fréquence toute particulière de l'usage donné au pronom еи. On le retrouve tant comme attribut ayant comme valeur fondamentale l'expression de la possession, que comme complément indirect.

a) *Le cas génitif*. Son usage avec la valeur fondamentale d'expression de la possession augmente de plus en plus au cours des ans. Mais le pronom еи apparaît toujours sans l'article proclitique (*al*, *a*, *ai*, *ale*), même dans des contextes où en roumain cet article ne saurait manquer, par exemple : « partea care a fost dedină *a* tatălui ei » (= la partie qui a été l'héritage de son père).

Eloquent nous semble le fait que l'usage du pronom еи semble presque se généraliser dans les formules religieuses, du genre : владичици нашои Богородици и присно дѣвъ Марїи и честное и славное еи благовещение « à notre Dame Mère de Dieu et à jamais Vierge Marie et à son honorée et glorieuse Annonciation » (1504, nov. 21, Arh. St. Buc. S.I., nº 138) ou sa variante честнои и славнои еи ѹспенїе « à son honorée et glorieuse Dormition » (1510 nov. 12, Arh. St. Buc., S.I. nº 171), ainsi que dans la formule честное и въведенїе « son honorée Présentation » (1520 juin 11, Acad. RSR, XX/163). Bien qu'il soit avéré que les formules religieuses sont les plus traditionnelles et par conséquent les moins réceptives à l'égard des traits nouveaux, on constate que l'ancienne formule честнаго и славнаго еѧ ѹспенїе (1510 mai 1ᵉʳ, Arh. St. Buc., S.I. nº 166) est de plus en plus rare.

Il nous semble suffisant de noter seulement les exemples suivants, malgré leur grande abondance. Dans un document sorti de la chancellerie du voïvode Neagoe Basarab et rédigé par un anonyme on peu lire : прїиде жѹпаница Нѣга и дъщера еи Марга... даде жѹпаница Нѣга и дъщера еи Марга тои планинѹ « dame Neaga est venue et sa fille Marga . . . dame Neaga

---

[5] A propos du large emploi en médio-bulgare du pronom си avec une valeur possessive voir chez A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, Paris, 1958, t. II, IIᵉ partie, p. 447 et 461 ; St. Mladenov, *Geschichte der bulgarischen Sprache*, Berlin—Leipzig, 1929, p. 241 ; voir chez Lucia Djamo-Diaconiță, *op. cit*, p. 301—302.

a donné, ainsi que sa fille Marga, cette montagne » (1513 mars 23. Arh. St. Buc., S.I., n° 195). Marcea, le logothète de la chancellerie du voïvode Radu de la Afumaţi, écrit : дъщере(м) еи или анеψенке еи... когда приспѣю(т) врѣме еи ꙋдомити се и ꙋженити се « à ses filles ou à sa nièce ... quand le temps sera proche pour elle qu'elle se fasse un foyer et qu'elle se marie » (1525 juil. 24, Acad. RSR, XXIX/332). L'exemple suivant appartient à Andronic, le scribe du voïvode Mircea le Berger : де(л) що е(с) би(л) дѣдинꙋ ѿцꙋ еи « la partie qui a été l'héritage de son père » (1551 mars 13, Arh. St. Buc., S.I., n° 573). Dragomir, autre scribe du même voïvode, écrit : ѡна позрати по братꙋ си Ба(л)довинꙋ ... на(д) въсе комате еи « elle a coopté comme propriétaire son frère Baldovin ... sur toutes ses parties (les biens) » (1559 août 23, Acad. RSR, CXLVII/19), etc.

Dans l'exemple suivant, tiré d'une charte sortie de la chancellerie du voïvode Alexandru Mircea et rédigée par un scribe anonyme, on constate l'emploi du génitif et du datif du pronom roumain dans le même contexte : жꙋпании(ц) Капле еи нѣ(с) да(л) Бгъ снии ѡ(т) тѣло еи « à la dame Caplea, le Seigneur ne lui a pas donné des fils de sa chair » (1574 sept., Arh. St. Buc., S.I., n° 961).

Parfois, le pronom еи remplace, dans quelques formules de chancellerie, le pronom possessif. C'est ainsi qu'à la place de la formule ѡ(т) своѭ добрꙋ волю, le scribe Staico de la chancellerie du voïvode précité écrivait : ѡ(т) еи добро волю « de son bon vouloir » (1572 sept. 20, Arh. St. Buc., S.I., n° 925).

b) *Le cas datif.* On trouve le pronom еи en tant que complément indirect seulement dans les documents du XVI[e] siècle. Sa fréquence est moindre que celle de l'attribut avec valeur possessive et chaque fois il est réclamé par les verbes бъıти ou дати.

En voici quelques exemples. Un scribe anonyme du voïvode Neagoe Basarab écrivait : да е(ст)... еи въ вѣчное въспоминанїе, въ вѣки « qu'il lui soit ... à elle d'éternelle mémoire à jamais » (1520 juin 11, Acad. RSR, XX/163). Dans un document du voïvode Pătraşcu le Bon, le scribe Bratul de Negeşti écrivait : дадо(х) еи г(сд)во ми зако(н) вї болѣри « ma seigneurie lui a donné loi 12 boïards » (155 juin 11, Arh. St. Buc., S.I., n° 603). Le scribe Ivan du voïvode Pierre le Jeune écrivait dans l'un des documents rédigés par lui : ꙗко(ж) да и(м) е(с) ѡ(ч)инꙋ и ѡха(б) еи и сновн(м) еи « pour qu'il leur soit d'hoirie et en toute propriété à elle et à ses fils » (1561 juin 4, Acad. RSR, LVIII/5) — voilà donc dans le même contexte employés le datif et le génitif. Un document rédigé par le logothète Fierea, copiste du voïvode Alexandre Mircea, emploie la forme: дадо(х) г(сд)во ми стѣи еп(с)пїе ꙗко(ж) бити еи ѡ(ч)инꙋ « je l'ai donnée ma seigneurie au saint évêché pour qu'il lui soit hoirie » (1572 avril 10, Arh. St. Buc., S.I. n° 914). Dans un autre document de la même chancellerie, le scribe Bratul use du datif ainsi que du génitif dans la formule : да мꙋ е(с) ѡ(ч)инꙋ въ ѡха(в) еи и сновн еи « qu'il lui soit en toute propriété à elle et à ses fils » (1574, oct. 13, Arh. St. Buc., S.I., n° 948).

еи — le pluriel masculin — apparaît dans la forme composée Кии де еи et dans la forme Кали де еило(р) (1504 juin 15, Arh. St. Buc., S.I., n° 136). Mais ces dernières formes, en tant que noms topiques, ne

sauraient refléter dans la même mesure que les exemples précédents, l'influence de la langue roumaine.

III. Un autre aspect de cette influence, due aux interférences linguistiques, est l'usage du pronom мѹ. C'est la forme atone du pronom personnel masculin, au datif singulier : онъ. On l'emploie comme féminin, à la place de la forme bulgare и ou de la forme serbo-croate њој, *joj*. L'explication d'un tel désaccord, impossible à concevoir dans les langues slaves, réside dans le fait que le scribe qui était roumain, pensait en roumain. Il était accoutumé à la forme habituelle de sa langue maternelle qui use pour le datif de la forme non accentuée du pronom personnel de la IIIe personne singulier, qui est *îi*, *i* — la même pour les deux genres, aussi usa-t-il pour le féminin et pour le masculin du même pronom мѹ. Cette manifestation de l'influence du roumain est fréquente dans les documents du XVIe siècle, chez bon nombre de scribes.

Nous sommes redevables du premier témoignage en ce sens au scribe Sin, qui écrivait : Дава(т) г(сд)во ми... жѹпаницє Мѹшє ѡ(т) Корби ꙗко(ж) да мѹ сѹ(т) села. И г(сд)во ми мѹ прости(х) конѣ. Сєго ра(дї) мѹ дадо(х) и г(сд)во ми ꙗко да мѹ сѹ(т) тиꙗ въсь въ ѡчинѹ « Je donne, ma Seigneurie, ... à la dame Mușa de Corbi qu'elle ait les villages ... Et ma Seigneurie lui a pardonné le cheval. C'est pourquoi ma Seigneurie lui a donné aussi pour que cela lui soit toute d'hoirie » (1503 juin 11, Arh. St. Buc., S.I., nº 134). Dans un document émis par la chancellerie du voivode Radu d'Afumați, rédigé par le logothète Marcea, on lit : ѡна сама да си ѹчини(т) съ ни(м) како мѹ чє(т) би(т) волѣ... имє мѹ є(ст) єи Мариꙗ, да мѹ є(ст) прикиє ѹ Сл҄ъни(к)...и да мѹ єст прикиє « qu'elle seule fasse avec eux selon son bon vouloir ... son nom est Marie que la dot lui soit à Slănic ... que ce soit sa dot » (1525 juil. 24, Acad. RSR, XXIX/332). Un autre document, sorti la même année de la chancellerie du voïvode Vladislav III et rédigé par un clerc anonyme, montre un texte analogue : ѡ(н) дадо(х) нєго(в) сєстрѹ, имєни(м) Добра, єди(н) никѹ да мѹ сѹ(т) прєкиє « il a donné à sa sœur, nommée Dobra, un champ, pour qu'il lui serve de dot » (1525 août 18, Arh. St. Buc., S.I., nº 275). L'exemple suivant est tiré d'un document sorti de la chancellerie du voïvode Alexandru Mircea, qu'un scribe anonyme a rédigé comme suit : Дава(т) г(сд)во ми сїю повєлѣниє г(сд)во ми жѹпаницє(в) Влъдає ... ꙗко(ж) да мѹ є(ст) сєло Прѹ(н)дѹ(л) и Кълинєтѹ(л) « Ma Seigneurie donne cet ordre de ma Seigneurie à la demoiselle Vlădae... qu'elle ait le village Prundul et Călinetul » (1569 avril 25, Arh. St. Buc., S.I., nº 827). Tudor, scribe dans la même chancellerie, rédige ainsi une charte de confirmation : Дава(т) г(сд)во ми сїю повєлѣнїє г(сд)ва ми жѹпаницє(в) Нѣ(к)шє(в) съ(с) сѡ҃вви си єлици мѹ Бг҃ъ припѹсти(т) ꙗко(ж) да мѹ є(с) ѡ(ч)нѹ ѹ Сълътрѹ(к) « Ma seigneurie donne cet ordre de ma seigneurie à dame Neacșa et à ses fils, autant que le Seigneur lui en donnera, qu'il lui soit hoirie à Sălatruc » (1570 juil. 22, Arh. St. Buc., S.I., nº 861). Dans un autre document de la même chancellerie, le scribe Șerban, écrivait : Дава(т) г(сд)во ми сїє повєлѣнїє г(сд)ва ми жѹпани(ц) Калѣ ꙗко(ж) да мѹ є(с) сєло Пи(с)кѹ(л) въ(с) ... занє(ж) мѹ є(с) єи за дѣ(дї)нѹ « Je donne ma seigneurie cet ordre de ma seigneurie à la dame Calea qu'elle ait tout le village Piscul ... parce qu'il lui

appartient en héritage » (1573 mai 9, Arh. St. Buc., S.I., n° 932). Le dernier exemple que nous présentons ici appartient à la même chancellerie dans la rédaction d'un scribe anonyme : Ꙗ ѡни, по смрътѝ жѹпани(ц) Кა(п)ле(в), да мѹ ѹчини(т) помѣнѹ и сърькѹ(с)те « Et eux, après la mort de la dame Caplea qu'ils lui fassent aumônes funéraires et obits » (1574 sept., Arh. St. Buc., S.I., n° 961).

IV. Sous l'influence du fait qu'en roumain le rôle du pronom réfléchi à la première et à la deuxième personne est rempli par les pronoms personnels à la forme dative et accusative, les scribes remplaçaient le pronom réfléchi slave ся, се — invariable comme nombre et personne — par les formes non accentuées d'un pronom personnel à l'accusatif.

a) On emploie à la place du pronom réfléchi slave, le pronom те. Cette forme peut être considérée comme l'accusatif singulier du pronom roumain *tu* ou encore comme l'accusatif du pronom personnel à la deuxième personne du bulgare et du serbo-croate : ти. Même en admettant la deuxième alternative, c'est-à-dire que те est slave — bien qu'aucun critère sûr ne puisse être invoqué à l'appui —, l'influence roumaine reste indéniable, se reflétant dans l'usage d'un pronom personnel à l'accusatif, au lieu du pronom réfléchi. Par exemple, dans une charte par laquelle Burtea, grand gouverneur de la chancellerie du voïvode Mircea le Berger, déclare Païsii, l'hiégoumène du monastère de Tismana, maître du village Grozeşti, le chancellier en chef s'adresse de la manière suivante à un sujet nommé Nan : а ти Нане ѡ(т) Шѹшеци да те варѹе(ш) ѡ(т) село ст҃мѹ мона(с)тирѹ « et toi, Nan de Suşeţi, évite le village du saint couvent » (‹1558—1559› mars 27, Arh. St. Buc., S.I., n° 631). Dans un autre document, à peu près identique, émis le même jour par la même chancellerie, dans la rédaction du scribe Babac, dont la graphie est fort ressemblante à celle du document précédent écrit par un copiste anonyme, on peut lire : и ти, Нане ѡ(т) Шѹшице (sic) да те варѹе(ш) ѡ(т) село ст҃омѹ монастирѹ (‹1558—1559› mars 27, Arh. St. Buc., S.I., n° 630).

On retrouve la même forme dans un ordre du voïvode Alexandre Mircea, écrit par Nicula, document qui ordonne à Barbu le postelnic (sorte de maréchal de la cour) : а ти да те варѹе(ш) ѡ(т) бла(т) ст҃и мона(с)ти(р) ѡ(т) Ти(с)мѣна г҃лемии Би(с)тре(ц) « et toi que tu évites la mare appelée Bistreţ du saint couvent de Tismana » (‹1575—1577› avril 4, Arh. St. Buc., S.I. n° 974).

b) ви — forme non accentuée de l'accusatif pluriel du pronom personnel de la deuxième personne. Un premier témoignage de cette forme a été relevé dans un document sorti de la chancellerie de Moise le voïvode : Ꙗ ви, слѹге жѹпанѹ Дръганѹ, ... да ви варѹете ѡ(т) таю вамѹ « Et vous, serviteurs de messire Drăgan... évitez ladite douane » (‹1529› févr. 11, Arh. St. Buc., S.I. n° 318). Ensuite, dans une charte de confirmation donnée par le voïvode Alexandru Mircea, un scribe anonyme écrivait : тако(ж)дери и ви Дръкѹлещело(р) ѡ(т) врѣ(м) е(ж) хокете видете сїю кни(г) г(сд)ва ми а ви да ви варѹете ѡ(т) ст҃и мона(с)ти(р) « De même vous aussi les Draculeşti, alors que vous verrez ce document de ma seigneurie , vous aussi évitez l'hoirie du saint couvent » (‹1568—1573› oct. 3, Arh. St. Buc., S.I., n° 802).

Sans qu'elles soient fréquentes, ces formes de l'influence exercée par la langue roumaine doivent être prises elles aussi en considération. C'est que, comme on le sait, à cause de la structure spécifique de la langue des documents, la diathèse réfléchie n'apparaît que rarement.

★

Les nombreux exemples que nous venons de présenter, tirés de documents rédigés par des scribes de chancellerie, autrement dit par des clercs formés aux écoles du vieux-slave et non par des personnes qui auraient employé cette langue par hasard, reflètent un aspect de la forte influence exercée par le roumain sur la langue des chancelleries [6]. On constate une dynamique progressive dans la pénétration des éléments roumains, qui à peine esquissée au XV[e] siècle acquiert une portée bien plus grande au siècle suivant : d'une décennie à l'autre, la fréquence des éléments roumains augmente et on note l'apparition de certains traits qui manquaient cent ans auparavant. L'influence de la langue roumaine se laisse surprendre non seulement dans la teneur des documents qui — comme on le sait — étaient souvent rédigés sous la dictée, mais aussi dans les formules de chancellerie généralement peu ouvertes aux innovations, voire dans les formules religieuses, bien que ces dernières se caractérisent d'habitude par leur conservatorisme et leur archaïsme.

Tout en précisant que nos exemples reflètent les particularités d'une langue fort proche de celle parlée de nos jours [7], il convient aussi de souligner le très grand nombre des scribes qui utilisent de telles formes. Même si quelques-uns de ces scribes portaient des noms slaves, tels Dragomir, Ivan, Stan, Stoica, etc., il est évident que c'étaient des Roumains qui pensaient en roumain, comme l'a noté A. I. Iatzimirski aussi [8]. Il est, en effet, difficile d'imaginer que des clercs slaves aient pu commettre de si graves « erreurs » dans leur langue maternelle. Sans doute, on peut mettre certains aspects sur le compte d'une connaissance imparfaite de la langue de culture, mais de là jusqu'à supposer que tous étaient si mal préparés à effectuer le travail de leur fonction ce serait par trop exagérer. Aussi, est-il plus simple d'accepter l'explication logique du fait, à savoir que

---

[6] A. Martinet affirme : « Il n'y a, en fait, que quelques virtuoses qui soient capables de manier deux ou plus de deux langues sans que se produisent jamais chez eux le phénomène qu'on désigne sous le nom d'interférence linguistique » (*Eléments de linguistique générale*, III[e] édition, Paris, 1963, p. 173).

[7] Al Rosetti, *Istoria limbii române de la origini pînă în secolul al XVII-lea*, Bucarest, 1968, p. 584.

[8] A. I. Iatzimirski, *Язык славянских грамот малдавского происхождения*, St. Pb., 1909, p. 21, apud Șt. Ciobanu, *Începuturile scrisului în limba română*, AAAR, Mém. Sec. Litt. III[e] série, t. X, n. 3, p. 25(5); I. Bogdan, *op. cit.*, p. 2; Gh. Ghibănescu, *Uricarul sau colecțiunea de diferite acte*, vol. XXIII, Iassy, 1895, voir la Préface, p. XCV, avait déjà affirmé que dans certains documents il y a des « constructions syntactiques plutôt roumaines que slavones ; Alexandru Ștefulescu, *Documente slavo-romăne relative la Gorj*, Tîrgu Jiu, 1905, p. 6, etc.

ces scribes employaient deux structures linguistiques différentes, d'où les phénomènes d'interférences se traduisant par l'apparition des éléments roumains. Le développement de l'influence roumaine, représentant la touche de couleur locale et un trait spécifique de notre langue de culture, est la preuve des changements importants intervenus à l'époque dans la société roumaine [9].

ABREVIATIONS

Acad. RSR.	Academia Republicii Socialiste România.
Arh. St. Buc., S I.	Arhivele Statului București, section historique.

[9] Voir chez P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, Bucarest, 1965, p. 134–135.

К ВОПРОСУ О ДРЕВНОСТИ И ДЛИТЕЛЬНОСТИ ЮЖНОСЛАВЯНСКОГО ВЛИЯНИЯ НА АРУМЫНСКИЙ ДИАЛЕКТ*

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

Вскоре после появления работ Ильи Бэрбулеску, касающихся хронологии славянских элементов румынского языка[1], Григоре Нандриш проделал критический обзор высказанных в этих работах точек зрения[2], а позже, Александру Росетти уточнил ряд вопросов большого значения для истории румынского языка и его диалектов[3].

Опираясь на аргументы Александра Росетти в пользу гипотезы существования славянского элемента в румынском (общерумынском) языке ещё до X-го века[4] и ссылаясь, как на теорию Феодора Капидана[5], относящуюся также к хронологии славянских заимствований в румынском языке (в дакорумынском[6] и арумынском диалектах), так и на недав-

---

* Сообщение на III-ем Международном конгрессе по изучению Юго-Восточной Европы.

[1] I. Bărbulescu, *Kad su počele da ulaze u rumunjski jezik najstarije njegove slavenske riječi*. Extrait du volume jubiliaire „Jagić Festschrift: Zbornik u slavu Vatroslava Jagića", Berlin, 1908, стр. 435—436; 453—496; *Rélations des Roumains avec les Serbes, les Bulgares, les Grecs et la Croatie en liaison avec la question macédoroumaine*, Iaşi, 1912; также его статьи в „Arhiva Societăţii ştiinţifice şi literare din Iaşi", XXX (1923), стр. 1—24; 122—147; 241—256; XXXI (1924), стр. 81—102; 161—176; XXXII (1925), стр. 81—89; 162—178; XXXIII (1926), стр. 161—177; *Individualitatea limbii române şi elementul slav vechi*, Bucureşti, 1929, стр. 480—481; 484; 500; 506; 508—509. Многие из высказанных автором в этих работах точек зрения являются не только спорными, но даже научно необоснованными. Об том говорится в заключении нашей диссертации, касающейся южнославянского лексического влияния на арумынский диалект Балканского полуострова.

[2] G. Nandriş, *Besprechung der Theorien von I. Bărbulescu*, в „Revista istorică română", Bucureşti, II (1932), стр. 387—481.

[3] Al. Rosetti, *Istoria limbii române* (ILR), т. III, пятое изд., Bucureşti, 1964. *Istoria limbii române de la origini şi pînă în secolul al XVII-lea*, Bucureşti, 1968.

[4] Al. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Copenhaga, Bucureşti, 1947, стр. 473—474; ILR, III[5], стр. 57—58; *Linguistica* (*Choix d'études parues entre 1947—1964*), Hague, London, 1965, стр. 224—225.

[5] Th. Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân*, Bucureşti, 1925, стр. 9 и след.; стр. 40; *Macedoromânii. Vechimea şi însemnătatea lor în Peninsula Balcanică*, Bucureşti, 1927, стр. 137—138; *Dialectul aromân. Studiu lingvistic*, Bucureşti, 1932, стр. 177—180; *Le bilinguisme chez les Roumains*, в „Langue et littérature", I. Bucureşti, 1940, стр. 17—18.

[6] Речь идет о румынском языке (разговорном языке на территории Румынии), развившемся из дакорумынского „диалекта".

ние работы Эмиля Петровича[7], Георгия Михэилэ[8] и Иона Пэтруца[9], мы возобновили исследования, связанные со всеми этими вопросами[10], имея в виду три зависящих друг от друга существенных, на наш взгляд, аспекта, а именно:

1. Характер славянских элементов арумынского диалекта сравнительно, с одной стороны, с характером славянских элементов румынского языка, а с другой стороны с характером славянских элементов греческого и албанского языков[11].

2. Существенную тождественность (или нетождественность) между славянскими элементами арумынского диалекта и между теми, принадлежащими к румынскому (дакорумынскому) языку тогда, когда для последних уже установлена относительная хронология и тогда, когда речь идёт о нейтральных с фонетической точки зрения заимствованиях.

3. Тождественность (или нетождественность) между фонетическими изменениями произшедшими в славянских лексических заимствованиях румынского (дакорумынского) языка и между фонетическими изменениями, произшедшими в славянских элементах арумынского диалекта.

Относительно характера славянских элементов арумынского диалекта, можно сказать, что существует, с одной стороны, ряд общих южнославянских заимствований в арумынском диалекте и в румынском (дакорумынском) языке, довольно рано засвидетельственных и в славянских текстах различных южных редакций. Эти заимствования, по всей вероятности, являются результатом первых контактов румын со славянами, произшедших, приблизительно, между VI—X-ым веками[12]. Их характер можно определить как *народно-древнеюжнославянский*. С другой стороны, существует ряд славянских элементов в арумынском диалекте (иногда и в мегленорумынском диалекте, в греческом и албанском языках), которые отсутствуют в румынском языке. Эти же элементы продолжают сохранять свой народный характер[13], но на этот раз они дифференцируются

---

[7] E. Petrovici, *Studii de dialectologie şi toponimie*. Volum îngrijit de I. Pătruţ, B. Kelemen, I. Mărui, Bucureşti, 1970. Самые представительные статьи, касающиеся поставленных в нашем сообщении вопросов являются: *Problema limitei sud-vestice a teritoriului de formare a limbii româneşti*, стр. 56—60 ; *Unitatea dialectală a limbii române*, стр. 90—103 ; *Istoria poporului român oglindită în toponimie*, стр. 241—249.

[8] G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română* (*Impr.*), Bucureşti, 1960 ; *Criteriile determinării împrumuturilor slave în limba română*, в „Studii şi cercetări lingvistice", (SCL) XXII, Bucureşti 4, 1971, стр 351—367 и его сборник статьей, *Studii de lexicologie şi istorie a lingvisticii româneşti* (*Studii*), Bucureşti, 1973, стр. 11—15.

[9] I. Pătruţ, *Referitor la cronologia elementelor de origine sud-slavă ale limbii române. În legătură cu slavul „O" şi „Q"*, в „Cercetări de lingvistică" (CL) XXII, Cluj, 1, 1967, стр. 21—29; *О древности славяно-румынских лингвистических связей*, в „Romanoslavica", XVI, 1968, стр. 23—29.

[10] Наша диссертация Научный руководитель профессор Георге Михэила.

[11] Только тогда, когда это является необходимым.

[12] См. G. Mihăilă, *Impr.*, стр. 14 и *Studii* стр. 11—14.

[13] Начиная с XVIII века можно определить и книжный характер немногих славянских заимствований, засвидетельствованных в оригинальных текстах или в переводах с греческого языка.

чётко с точки зрения принадлежности к тому или другому южнославянскому языку (или диалекту): болгарскому, сербскохорватскому или македонскому языкам.

К первой категории относятся слова как: арум. *babă*[14] (если исключить гипотезу Антуана Мейе)[15], которое встречается как в румынском, так и в южнодунайских румынских диалектах и которое засвидетельствовано ещё в XI—XII-ом веках в текстах болгарской редакции, а позже и в текстах сербской и русской редакций[16]; арум. *bară* «болото»; *bibă* «гусь» и «утка»; арум. *bic*, «бык» (засвидетельствовано ещё в XI-м веке в одном тексте болгарской редакции[17]); арум. *pimniţă*, *bimţă* (которое в начале означало, повидимому, «место под землёй, где сохранялись различные напитки»); арум. *bivul*, *bivuliţă* (рум. *bivol*); арум. *blană*, «кусок дерева, плот» (также в рум. и мегленорум; ср. содержание термина в новогреч. μπλάνα, „Brett"(загора); алб. blanë, „midollo dell'albero" и т.д.)

Ко второй категории относятся слова как арум. *bagreni*; «акация», восходящее к сербскохорватскому *багрем*; арум. *bînduredzu*, «болтать, поболтать», восходящее к македонскому *bandori*; *bandorenje*; арум. *blanav*, восходящее к болгарскому *бланав*, «без вкуса»; арум. *bosileac* (ср. болг. *босилек*, макед. *босилек*, схр. *босиљак*), термин сохранившийся, кажется, через балканскую латынь в славянских языках[18]; арум. *poñiţă*, «глинянный сосуд для выпечки хлеба»; меглнорум. *podniţă*; болг. *подница*, новогреч. πόνιτσα, μπόνιτσα, „beweglicher Backofen" (Фесалия);

---

[14] Использованные нами словари и другие материалы: T. Papahagi, *Dicţionarul dialectului aromân, general şi etimologic*, Bucureşti, I изд. 1963 и II изд., 1974; *Academia Română. Dicţionarul limbii române*, т. I, первая часть (A — B), Bucureşti, 1913; H. Tiktin, *Rumanisch-deutsches Wörterbuch. Dicţionar româno-german*, т. I — III, Bucureşti, 1897—1925; Academia Republicii Populare Române. Institutul de lingvistică din Bucureşti. *Dicţionarul limbii române moderne*, Bucureşti, 1958; G. Mihăilă, *Dicţionar al limbii române vechi (sfirşitul sec X — sec. XVI)*, Bucureşti, 1974; G. Mihăilă, *Impr.* и *Studii*; Československá Akademie, véd. Slovanský ústav. *Slovnik jazyka staroslověnskeho. Lexicon linguae. paleoslavenicae (Slovnik)*, Praga, 1958; Fr. Miklosich, *Lexicon paleoslovenico-graeco-latinum*, Viena, 1862—1865; A. Duvernois, *Словарь болгарского языка по памятникам народной словесности и произведениям новейшей печати*, т. I — II, 1885 — 1889; L. Andrejčin и др., *Български тълковен речник*, Sofia, 1955; *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*. Na svijet izdaje Iugoslavenska Akademija znanosti i umjetnosti, Zagreb, 1880—1937; 1959 ; V. St. Karadzić, *Српски рјечник истумачен њемачкијем и латинскијем ријечима*, IV изд., Belgrad, 1935; Б. Конески, *Рјечник на македонскиот јазик*, т. I — III, Skopje, 1961—1966; P. Skok, *Etimološki rječnik srpskohrvatskor jezika*,. T. I — III, Zagreb, 1971—1973; St. Mladenov, *Етимологически и правописен речник на българския книжовен език*, Sofia, 1941; Vl. Georgiev. Iv Gălăbov, J. Zaimov, St Ilčev, *Български етимологичен речник*, т. I, Sofija, 1971; G. Meyer, *Etymologisches Worterbuch der albanesischen Sprache*, Strassburg, 1891; *Neugriechische Studien* II, Wien, 1894; A. M. Seliščev, *Славянское население в Албании*, Sofija, 1931; *Български диалектен атлас. I. Югоизточна България*, Sofija, 1964; *Български диалектен атлас. II. Североизточка България*, Sofija, 1966; И. Иванов, *Български диалеткен атлас. Български говори от Егейска Македония*. I. Sofija, 1971.

[15] A. Meillet, *Études sur l'étimologie et le vocabulaire du vieux slave*, т. II, Paris, 1962, стр. 247.

[16] См. *Slovnik*.

[17] там же,

[18] См. P. Skok, *Etim. riječnik*, т. I.

алб. *ponicë*; арум. *pleacică*, «груз»; болг. *плечка*; новогреч. *πλιάτσκα* «Beute» (Эпир, Фесалия, Крит); алб. *plackë*; «арум. *culeáșŭ*», «своего рода мамалыга»; болг. *кулаша*; алб. *kolash*.

Что касается существенной тождественности (или нетождественности) между славянскими элементами румынского языка и теми, принадлежащими к арумынскому диалекту, она вытекает из характера славянских элементов румынского языка и арумынского диалекта, а именно: тождественны те, которые мы называем общим термином народно-древнеюжнославянскими (*babă*, *bară*, *bic*, *pimniță* и т.д.) и которые имеют те же самые значения в обоих языках или диалектах — в румынском языке и в арумынском диалекте.

На наш взгляд, эти термины принадлежат, как и в румынском языке, к раннему периоду контактов славян с румынами.

Если число их в арумынском диалекте меньше чем в румынском (дакорумынском) языке, это имеет своё объяснение в изменении начальных исторических условий и в появлении других, обеспечивших дальнейшее самостоятельное развитие дакорумынского (румынского языка) и арумынского диалектов. Более того, вследствие таких изменений, многие славянские элементы вошедшие в общерумынский язык были утрачены или замещены другими в арумынском диалекте. Свидетельством нашего предположения являются и многочисленные равные синонимы, которые встречаются для одного и того же слова в различных арумынских островах Балканского полуострова. Например, для *bibă* (на севере), *pată*, *paphe*, *papă*, *rosă*, (на юге); для *bic* имеется *bămal* (в Верии, Грамосте, Пляса); для *blánav-bîlos* (в Грамосте, Граматикува) и т.д.

Таким образом то, что остается постоянной характеристикой, константой в определении относительной хронологии славянских заимствований в арумынском диалекте, это не столько число этих заимствований, сколько их характер и в особенности идентичность между фонетическими изменениями, о которых уже установлено, что они произошли в румынском языке ещё до X-го века[19] и такими же изменениями, происшедшими в арумынском диалекте. Например, *bașnă*, восходящее к более старому *baștină* и которое представляет собой группу *št*, восходящую к южно-восточному славянскому *št*, которое, в свою очередь, восходит к более старому общеславянскому *tj*. О румынском *baștină* преполагается, что оно восходит к древнейшим славянским заимствованиям[20], следовательно, арумынское *bașnă*, *baștină* восходит к тем же древнейшим славянским заимствованиям. То же самое с арумынскими словами *boștină*, *buștină*, *voștină* независимо от того, существуют ли они — как слова — или нет в румынском (дакорумынском) языке; то же самое со славянскими заимствованиями в арумынском диалекте, представляющими собой рефлексы старославянских носовых гласных. Например, арум. *scump*, которое (если принять во внимание тождественное явление в румынском

---

[19] G. Mihăilă, *Impr.*, стр. 8–9; *Studii*, стр. 11 и след. (даже до XII века).

[20] G. Mihăilă, *Impr.*, стр. 143.

языке) появился, вполне возможно, раньше чем слова типа *arăspîndescu* или *pîndar*; то же самое и со словами типа *sloată* (где «о» под ударением дифтонгировался) и т.д.

★

Из всего сказанного здесь в краткой форме, можно придти к заключению, что в развитии арумынского диалекта существуют два различных периода славянского (южно-славянского) влияния на него, а именно: I. Период раннего славянского влияния (или период народно-южнославянского влияния), продолжавшийся приблизительно до X-го века. Этот период, повидимому, соответствует общерумынскому периоду, ибо все славянские заимствования в арумынском диалекте представляют собой те же формальные или семантические черты, что и славянские заимствования раннего периода (до X—XII веков) в румынском (дакорумынском) языке. II. Период более позднего славянского влияния, в своей основе имеющий тоже народный характер (в отличие от более поздних славянских заимствований в румынском языке), когда румынский (дакорумынский) и арумынский диалекты начинают свою самостоятельную жизнь и когда на арумынский диалект начинают влиять болгарский, македонский и сербскохорватский языки. Этот период продолжается до наших дней.

---

[21] E. Pătruţ, „Romanoslavica", XVI, 1968, стр. 23.

TÜRKEITÜRKISCH *tınaz*

DIMITRI THEODORIDIS
(Munchen)

Das türkeitürkische Wort *tınaz* ‚Heufeime, Heuhaufen, Heuballen‘ [1] gehört, trotz des meines Wissens bisher einzigen Unterfangens, sein Etymon zu ermitteln (s.u.), jenem umfangreichen Teil des turkeiturkischen Wortschatzes an, der noch auf einzelne etymologische Untersuchungen wartet.

Die angegebene Bedeutung von *tınaz* ‚Heufeime, Heuhaufen, Heuballen‘ dürfte eine sekundare Entwicklung, und zwar eine Verengung seiner Grundbedeutung darstellen, die sich in der türkeitürkischen Hochsprache eingebürgert hat. Mit dem Wort *tınaz* wird im Grunde genommen eine Zwischenstufe bei der Gewinnung von Getreidekorn in der Turkei bezeichnet [2], soweit diese mühsame Gewinnung ihre traditionnellen, archaischen Formen bewahren konnte, das heißt von landwirtschaftlichen Maschinen nicht verdrangt wurde. Nach der Ernte werden nämlich die Garben in die Tenne (*harman*) gebracht und mittels des Dreschschlittens (*doven*) gedroschen. Das dadurch geschaffene Gemisch von Körnern und Spreu wird zu einem Haufen (*tınaz*) geschaufelt, der wiederum bei günstigem Wind geworfelt die letzte Stufe, den reinen Getreidehaufen (*çeç*) gibt, welcher bis zu seinem Abtragen bzw. Abfüllen in Säcken noch vielenorts in Anatolien ‚versiegelt‘ [3] wird.

Die ursprungliche Bedeutung von *tınaz* dürfte meines Erachtens ‚Haufen‘ und weiter ‚angehäufter Dreschertrag‘ sein, die sich dann in der türkeitürkischen Hochsprache, in den osmanischen Mundarten und im Gagausischen in verschiedenen Richtungen entwickelte.

In den anatolischen und rumelischen Mundarten läßt sich das Wort folgendermaßen belegen : *dınaz* (Afyon*) ‚Haufen‘ [4]; *tınaz* (Ankara *, Sinop, Samsun *, İzmir *, Bursa * [Muh.], Bolu *, Kırklareli *, Kırşehir *, Kütahya *, Edirne * [Muh.], Balıkesir, Eskişehir, Zonguldak *) ‚zum Worfeln vorbereiteter Druschhaufen‘, (Kocaeli *, Diyarbakır)

---

[1] K. Steuerwald, *Turkisch-Deutsches Worterbuch*. Wiesbaden 1972, S. 938.

[2] Über den an Arbeitsgangen reichen Prozeß der Gewinnung von Getreidekorn, so wie er am Beispiel eines Dorfes am Rande des mittelanatolischen Plateaus dargestellt wird, s. V. Varol, *Çumra'nın Alan koyunde tınas savurma ve tahılın taşınması*, in: ,,Turk Folklor Araştırmaları'', Jg. 3, Bd. 2, Heft 34 (Mai 1952), S. 530 f.

[3] Vgl. N. Gozaydin, *Çeç ve muhrü*, in: ,,Türkoloji Dergisi'', 3 (1968). 115—122.

[4] Siehe *Derleme sozluğu, IV*. Ankara 1969 [Turk Dil Kurumu yayinları. Sayı : 211/4], S. 1462.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 1, p. 117 — 119, BUCAREST, 1976

‚Haufen‘, (Ankara) ‚Gerät zum Worfeln‘ [5]. Dazu gehört noch der Fachausdruck *tınaz savur-* (Zonguldak *) ‚Worfeln' [6] Gleich reich an Bedeutungen ist das Wort *tïnaz* ferner im Gagausischen zu finden, in dem es für ‚Kornhaufen‘, für ‚Heuschober‘, ja sogar für ‚Tenne‘ selbst steht [7].

Die Belege des Wortes *tınaz* weisen auf eine relativ enge geographische Ausdehnung hin. Im gebirgigen Osten bzw. Nordosten Anatoliens, aber auch im sudlichen Taurus-Streifen wird das Wort nicht benützt, was zweifellos auf die landwirtschaftlichen Verhältnisse dieser vorwiegend auf Tierzucht angewiesenen Gebiete zurückzufuhren ist, während die mittelanatolische Hoch- und die thrakische Tiefebene den Bereich seiner Verbreitung ausmacht. Das Wort fehlt in allen anderen Turksprachen völlig.

Dieser wortgeographische Sachverhalt und die ziemlich fremde Lautung des Wortes *tınaz* wurde unter Umständen ausreichen, um in ihm ein Lehnwort, genauer gesagt ein griechisches Lehnwort, zu sehen. Und dies mag Ch. Symeonidis erwogen haben, als er *tınaz* mit dem griechischen Plural θημωνιές (Sing. θημωνιά ‚Schober, Garbenhaufen‘) in Zusammenhang brachte [8]. Sieht man jedoch von den phonetischen Schwierigkeiten ab, wäre die von Ch. Symeonidis vorgeschlagene Etymologie auch deswegen unhaltbar, weil, wie bereits H. Eren in seiner Besprechung [9] mit Recht betonte, der verwandt anmutende anatolische Beleg *tınar* (Kastamonu *, Sinop, Zonguldak *) ‚zum Worfeln bereitgemachter Haufen nach dem Drusch‘ auch als Wendung *tınar et-* (Kastamonu) ‚gedroschenes Getreide zum Worfeln anhäufen‘ [10] außer Acht gelassen wurde, der aber einer Erklärung bedarf.

Das Wort *tınaz* ist indessen tatsächlich griechischen Ursprungs. Es stammt vom griechischen Wort θινός (Kreta), mit den Varianten θονός (Pontos [Chaldia, Trapezunt]), θονόν (Pontos [Chaldia]) ‚geschichteter Getreidehaufen; Getreideschober; Haufen Weizen mit Spreu in der Tenne‘ ab [11], das wieder eine nicht gerade seltene Neubildung aus dem Genitiv altgriechischer Substantiva der sogenannten dritten Deklination, in diesem Fall aus dem Genitiv des altgriechischen Substantivs θίς (Genitiv θινός) ‚Haufen; Sandhugel, Sandbank, Düne‘ darstellt. Die phonetische Entwicklung **tinos*>*tınaz* ist als durchaus normal anzusehen. Phonetisch ebenso einwandfrei dürfte die Entwicklung vom griechischen Etymon θινός zum mundartlichen Beleg *finnas* (Konya*) ‚aus Lehm-

---

[5] Siehe *Soz derleme dergisi*. Cilt. 3. Istanbul 1942, S. 1355. In der Bedeutung ‚Gerat zum Worfeln‘ fehlt das Wort *tınaz* bei Y. Daher, *Agricultura anatolica, I. Die volkstumlichen landwirtschaftlichen Geräte. Eine wort- und kulturgeschichtliche Untersuchung mit besonderer Berucksichtigung der Turkvolker*. Helsinki, 1970 [Studia Orientalia XLII].

[6] Ebenda (s. Anm. 5).

[7] Siehe *Gagauzsko-russko-moldavskij slovar'*. Moskau 1973, S. 483.

[8] Ch. Symeonidis, *Griechische Lehnworter im Turkischen*, in: „Balkan Studies“, 14 (1973), 168—200 und bes. auf S. 178, Nr. 61.

[9] H. Eren, *Turkçede Rumca alıntılar*, in: „Turk Dili“, Jg. 25, Bd. 31, Heft 282 (März 1975), S. 180—183 und bes. S. 181.

[10] Siehe Anm. 5.

[11] N. Andriotis, *Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten*. Wien 1974 [Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung XXII], S. 276, Nr. 2783.

ziegeln gebauter, dachloser Speicher' [12] sein, denn die Substitution des griechischen ϑ einerseits durch *t* und andererseits durch *f* im Türkeitürkischen ist gesetzmäßig.

Übrig bleibt nun lediglich das bereits angesprochene scheinbare Problem um die Form *tınar* der anatolischen Mundarten. Dies ist jedoch nichts anderes als eine weitere Entlehnung des Diminutivs des Wortes ϑινός, welches die Form *ϑινάρι voraussetzt und somit zur selben Sippe gehört. Die griechische Verkleinerungsform *ϑινάρι verschwand allerdings nicht, indem sie nur in den anatolisch-türkischen Mundarten ihre Spur hinterließ, sondern lebt meines Wissens latent im neugriechisch-kappadokischen Wort χινέρ' (Axos) ‚Haufen gedroschenen Getreides' [13] weiter.

Während das Wort *tınar* mundartlich geblieben ist, scheint *tınaz* schon verhältnismäßig früh Eingang in die Hochsprache gefunden zu haben, denn die Formen *ṭïnas* und *ṭïnaz* sind seit dem 16. Jh. bekannt [14]. Einer von den in *Tarama sözlüğü* angeführten vier Belegen wurde dem persisch-türkischen Wörterbuch *al-tuḥfa al-sanīya* (1580) des Dešišī Meḥemmed Efendi aus Amasya entnommen, in dem man das angeblich persische (!) Wort *tīnōs* und seine türkische Entsprechung *ṭïnas* in der Bedeutung ‚Getreidehaufen auf der Tenne' findet. Trotz der Unkenntnis der vom Lexikograph des 16. Jh. benutzten Quellen läßt sich unschwer im Wort *tīnōs* eine exakte Wiedergabe des griechischen ϑινός erkennen.

Schließlich sei noch anzumerken, daß die hier besprochenen griechischen Lehnwörter im Türkeitürkischen einer Reihe von anatolischen Ortsnamen Pate standen wie z.B. *Tınaz Tepe* (1. Südlich der Südspitze des Beyşehir-Sees, auf der Fluglinie Beyşehir-Serik; 2. südwestlich von Afyonkarahisar, an der Eisenbahnstrecke Afyonkarahisar-Sandıklı; 3. westlich des Eğridir-Sees, auf der Fluglinie Senirkent-Isparta), begreiflicherweise urspünglich als Name für luftige Anhöhen verwendet, die sich als Worfelplatz eignen, ferner *Dinar* (das bekannte Städtchen, Zentrum eines Verwaltungsbezirks nördlich des Burdur-Sees) und *Tinar* (Dorf nordöstlich von Muğla, auf der Fluglinie Denizli-Marmaris) [15].

---

[12] Siehe *Derleme sözluğu*, V. Ankara 1972 [Türk Dil Kurumu yayınları. Sayı : 211/5], S. 1867.

[13] G. Maurochalybides — I. I. Kesisoglu, Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα τῆς 'Αξοῦ. Athen 1960 [Collection de l'Institut Français d'Athènes, 39 Centre d'Etudes d'Asie Mineure, 6. Cappadoce, 6], S. 108 f. und 151.

[14] Siehe *Tarama sozluğu*, V. Ankara 1971 [Türk Dil Kurumu yayınları. Sayi : 212/5], S. 3799.

[15] *Tınaz Tepe* als Name eines Wohnviertels in İzmir (s. R. Keleş, *İzmir mahalleleri* (*Bir tipleştirme örneği*). Ankara 1972 [Sosyal Bilimler Derneği yayınları : A — 4], S. 36) dürfte dagegen eine nach 1922 durchgeführte Umbenennung (oder gar Neubenennung) sein als Erinnerung an die griechische Niederlage auf dem Schlachtfelde *Tınaz Tepe* (s.o., Nr. 2) bei Afyonkarahisar.

INTERFÉRENCES ONOMASTIQUES ROUMANO-SERBO-CROATES*

DORIN GĂMULESCU

La recherche de l'influence exercée par la langue roumaine sur l'onomastique sud-slave a été moins poussée que celle des influences sud-slaves sur l'onomastique roumaine — ce qui ne signifie nullement qu'elle présenterait moins d'importance pour la connaissance du lieu, de la période et du caractère des contacts linguistiques (et ethniques) roumano-slaves.

A la suite de Fr. Miklosich [1] et K. Jireček [2], bon nombre de linguistes roumains et étrangers, tels : T. Maretić, G. Weigand, P. Skok, S. Pușcariu, T. Capidan, N. Drăganu, St. Romanski, S. Dragomir, Al. Rosetti, Iv. Popović et autres [3] ont apporté leur contribution — au long du temps — à l'étude des éléments d'origine roumaine de l'onomastique des Slaves du Sud.

Les intéressés pourront trouver des données plus amples sur l'état actuel de la recherche dans ce domaine dans les travaux de Al. Rosetti [4], I. I. Rusu [5] et I. Petkanov [6].

---

* Communication présentée au IIIème Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre, 1974.

[1] Cf. Fr. Miklosich et E. Kałużniacki, *Über die Wanderungen der Rumunen in den Dalmatischen Alpen und den Karpaten*, « Denkschriften der Wiener Akad., Ph. — h. Cl.», XXX, 1879, p. 3.

[2] Cf. AfslPh XV, 1893, p. 100 ; Idem, *Die Romanen in den Stadten Dalmatiens Wahrend des Mittelalters*, « Denkschriften der Wiener Akad., Ph. — h. Cl. », XLVIII, no. 4, I, Wien, 1903, p. 36 et suiv. ; Idem, *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911—1918, p. 155—156 ; Idem, *Das Furstentum Bulgarien*, Wien, 1891, p. 123—124.

[3] Parmi eux, il convient de mentionner les auteurs de recherches plus récentes tels, par exemple, Iv. Duridanov, Iv. Gălăbov, J. Zaimov, B. Simeonov, St. Ilčev, R. Flora, B. Markov, B. Nastev, etc. qui, même s'ils n'ont pas toujours publié des ouvrages spécialisés dans ce domaine, ont pourtant fourni en complément d'importants éléments qui précisent l'aire des emprunts au roumain dans l'onomastique sud-slave, approfondissent certains aspects et présentent de nouveaux points de vue. Pour détails bibliographiques, voir notre ouvrage, *Toponime și antroponime românești în Crna Reka* (Toponymes et anthroponymes roumains à C.R. — R.S.F. Yougoslavie), à paraître.

[4] Voir Al. Rosetti, *Istoria limbii române* (Histoire de la langue roumaine), Bucarest, 1968, p. 428—433.

[5] Voir surtout la carte publiée dans l'annexe de son livre, *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez* (Eléments autochtones en roumain. Le substrat commun roumano-albanais), Bucarest, 1970, « dressée par Ștefan Poenaru d'après G. Weigand, S. Pușcariu, N. Drăganu, Th. Capidan et S. Dragomir ». Pour la zone qui nous intéresse n'est mentionnée comme un toponyme roumain que la localité *Prlita*.

[6] *Les éléments romans dans les langues balkaniques*, in *Actes du X*e *Congrès international de linguistique et philologie romanes* (*Strasbourg, 1962*), III, Paris, 1965, p. 1159—1176.

Des traces attestant la présence roumaine au sud du Danube à partir du haut Moyen Age — les anthroponymes et toponymes d'origine roumaine — sont répandues sur presque tout le territoire linguistique sud-slave [7]. Evidemment, ils n'ont pas la même densité partout, à savoir : là où la population roumaine était plus dense, étant parvenu à se mieux maintenir, ils sont plus nombreux.

Notre recherche a pour objet une pareille zone que nous considérons être d'une intensité maximale — en moyenne, une unité onomastique d'origine roumaine tous les 5 km^2 —, située en Serbie du Nord-Est sur le cours moyen du Timoc et comprenant en grandes lignes le bassin de son affluent, Crna Reka [8].

Ce territoire, fortement romanisé par le passé [9], a subi des étapes de colonisation successives [10]. Vers la fin du XVIII^e siècle — début du XIX^e, a eu lieu l'établissement dans ces endroits, à côté des Serbes antérieurement colonisés [11], d'une importante population roumaine [12], qui a ainsi engendré les conditions propices à d'intenses contacts linguistiques roumano-serbo-croates.

Dans un ouvrage plus ample [13] nous avons établi les toponymes et anthroponymes d'origine roumaine de la région Crna Reka, en insistant sur les explications d'ordre étymologique [14].

Cette fois, nous envisageons d'exposer la manière dont se sont adaptés dans cette région au système serbo-croate, sous le rapport linguistique et onomastique, les emprunts faits au roumain.

---

[7] Tel qu'il ressort de la carte publiée par I. I. Rusu, *op. cit.*, Cf. aussi Iv. Petkanov, *op. cit.*, p. 1171 ; « Le jour où l'on pensera à préparer des atlas de toponymie, les toponymes roumains et (en quantité beaucoup plus petite) les toponymes latins formeront un bon réseau qui s'étendra sur la plus grande partie de la Bulgarie, sur la Yougoslavie et sur certaines régions de la Grèce et de l'Albanie ».

[8] Nous avons utilisé comme source la *Mikrotoponomastika i patronimika u Crnoj Reci*, matériel recueilli et publié par Ljubiša Rajković — sous la direction de Pr. Pavle Ivić — dans la publication de la Chaire des langues sud-slaves près la Faculté de philosophie de Novi Sad, « Prilozi proučavanju jezika », VIII, 1972, p. 95—120 (= Lj. Rajk.); les cartes de l'*Enciklopedija Jugoslavije*, publiées s.v. *Aleksinac* (= HEJ) et s.v. *Bor* (= HB); la Carte topographique de l'état-major autrichien (= HA), à l'échelle 1 : 200 000, dressée en 1914; la Carte topographique à l'échelle 1 : 75 000, publiée avant 1913, par la section de Géographie de l'état-major serbe (= HSMS).

[9] Des vestiges de cette romanité se sont conservés aussi dans la toponymie actuelle de la région. Cf. *Rgotina*, nom d'une localité (<lat. *Argentes*, « compris comme dérivé de *rog* 'corne' » ; cf. Yves Edouard Boeglin, *Quelques cas d'adaptation non phonétique de toponymes romans en Yougoslavie*, dans *Actes du X^e Congrès international de linguistique et philologie romanes* (*Strasbourg, 1962*), publiés par Georges Straka, III, Paris, 1965, p. 1004.

[10] Voir *Istorija naroda Jugoslavije*, II, Belgrade, 1960, p. 80—88.

[11] Cf. *op. cit.*, *loc. cit.*

[12] Voir T. Boga, *Românii din Macedonia, Epir, Tesalia, Albania, Bulgaria și Serbia* (*Note etnografice și statistice*) (Les Roumains de la Macédoine, de l'Epir, de la Thessalie, Albanie, Bulgarie et de la Serbie. Notes ethnographiques et statistiques), Bucarest, 1913, p. 24—31 ; E. Bucuța, *Românii dintre Vidin și Timoc* (Les Roumains établis entre Vidin et Timoc), Bucarest, 1923, p. 18 et suiv. Pour la distribution territoriale de la population roumaine en Serbie, au début de ce siècle, cf. la carte « Serbia cu orașele și satele locuite de Români » (La Serbie, avec les villes et les villages habités par des Roumains), publiée par G. Giuglea et G. Vîlsan dans l'annexe du livre intitulé *De la Românii din Serbia. Culegere de literatură populară* (Recueil de littérature populaire des Roumains de la Serbie), Bucarest, 1913.

[13] *Toponime și antroponime românești în Crna Reka* (*R. S. F. Jugoslavia*) (Toponymes et anthroponymes roumains dans la région C R. — Yougoslavie), à paraître.

[14] Y est établie pour la première fois, l'origine roumaine de plus de 200 microtoponymes et anthroponymes serbo-croates provenant de cette région.

L'adaptation phonétique ne constitue pas un processus trop compliqué, du fait que la différence entre les inventaires phonétiques des deux langues n'est pas tellement grande, elle non plus. Ainsi, les voyelles roumaines *a*, *e*, *i*, *o*, *u* sont-elles rendues par les voyelles serbo-croates correspondantes[15] :

a/a : scr. *Albina*, top. de Veliki Izvor et Metovnica (Lj. Rajk.) <roum. *albina* ; scr. *Balta*, top. de Bučje (Lj. Rajk.) <roum. *balta* ;

e/e : scr. *četate*, top. de Halovo et Gradskovo (Lj. Rajk.) <roum. *cetate* ; scr. *Obledži*, top. de Gradskovo (Lj. Rajk.) <roum. *Oblegi* ;

i/i : scr. *Lilječ*, top. de Gradskovo (Lj. Rajk.) <roum. *lilieci* ; *Periš*, top. de Prlita (Lj. Rajk.) <roum. *periş* ;

o/o : scr. *Bordelj*, top. de Bučje (Lj. Rajk.) <roum. *bordei* ; scr. *Kornjet*, top. fréquent dans cette région (HA, HSMS, Lj. Rajk.) <roum. *cornet* ;

u/u : scr. (*čoka*) *Čululuj*, top. de Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. (*cioaca*) *Ciulului* ; scr. *Dumbrava*, top. de Metovnica et de Slatina (Lj. Rajk.) <roum. *dumbravă*.

Il existe des correspondances presque parfaites aussi pour la majorité des consonnes, tel qu'il résulte, d'ailleurs, des exemples cités pour voyelles.

La question de l'adaptation, sous le rapport phonétique, des emprunts onomastiques serbo-croates au roumain surgit, dans le domaine du vocalisme, lorsqu'il s'agit de rendre les voyelles spécifiques roumaines *ă* et *î* (*â*), ainsi qu'une partie des diphtongues.

En règle générale, à *ă* et *î* (*â*) correspond en serbo-croate *a* :

ă/a : *Almažan*, top. de Grljan (Lj. Rajk.) <roum. *Almăj*(*e*)*an*(*u*) ; scr. *Fadžet*, top. de Lukovo (Lj. Rajk.) <roum. *făget*[16] ;

î(â)/a : scr. *Parvan*, top. (HA) <roum. *Pîrvan*, n. pers. ; scr. *Parlog*, top. de Grljan (Lj. Rajk.) <roum. *pîrlog*[17] ; scr. *Kampu* (*Gornjani*), top. du nord de la localité Gornjani (HSMS) <roum. *cîmpu*, forme articulée de *cîmp*.

---

[15] Ceci n'est pas valable pour *e*, *i*, *o*, *u* semi-vocaliques.

[16] Dans plusieurs exemples roum. *-ă* (final) est omis ; cf. *Valja mik* (Lj. Rajk.), au lieu de *Valja mika*, comme il serait à attendre, < roum. *Valea mică* ; *Nalt č.* (HSMS) = roum. *Cioaca înaltă*, où à côté de *-ă* (final) est omis aussi l'*î* (initial). Dans l'exemple *Kraku reu* (HSMS) = roum. *Cracu rău*, roum. *-ă-* est rendu par scr. *-e-*.

[17] En serbo-croate il existe aussi le nom appellatif *parlog* < roum. *pîrlog*, de sorte que nous ne saurions nous prononcer avec certitude sur l'origine onomastique roumaine des noms top. scr. *Parlog* qui pourrait être formé par les Serbes à partir d'un mot déjà existant dans leur langage. Un très grand nombre de toponymes formés à partir de noms de personnes roumains ont une situation similaire ; sous le rapport strictement linguistique, ce sont là des emprunts au roumain ; sous l'aspect onomastique ils peuvent être des créations autochtones, car une personne ayant un nom roumain est, en règle générale, connue tant par les locuteurs du serbo-croate, que par les locuteurs du roumain. Nous ajouterons au top. cité plus haut, *Parvan* et : *Mijaj čuka* (HS), *Turkulska Kosa* (HSMS), s'il a à l'origine le nom de pers. roum. *Turku*(*l*) et non pas le nom appellatif ethnique *turc*, *Škerban č.* (HSMS) < n. pers. roum. de *Şk'erban* (= *Şerban*), *Mikulj* (HA) < n. pers. roum. *Micul*, *Ravnište Milošonj* (HSMS), où le second terme semble être une formation anthroponymique roumaine avec le suffixe ban. *-oń*(*u*), de *Miloş* (ou *Miloš*), etc.

Mais la voyelle roumaine *î* connaît aussi le traitement serbo-croate en *i* :

î/i : scr. *Tilva*, élément constituant de plusieurs syntagmes ayant la valeur de nom de lieu (Lj. Rajk.) <roum. *tîlvă* ; scr. *Tilva inalta* (HA) = roum. *tîlva înaltă*.

Devant un *-r-* suivi d'une autre consonne, le roum. *î* (*â*) est rendu, dans certains cas, par *a* (donc, roum. C-îr-C/scr. C-ar-C ; cf. ci-haut scr. *Parvan* et *Parlog* ; en d'autres cas, par le caractère vocalique de *r* serbo-croate :

C-îr-C/C-r̥-C : scr. *Krnišor*, top. de Bela Reka (Lj. Rajk.) <roum. *cîrnişor* ; scr. *Prlita*, nom d'une localité (Lj. Rajk.) <roum. *Pîrlita* [18].

Dans certains cas, le chercheur, recueillant du matériel onomastique, Ljubiša Rajković, a noté le signe ' à la place d'un *î* roumain :

î/' : scr. *Flam'nda*, top. de Slatina <roum. *Flămânda* ; scr. *Čer'š*, top. de Grljan <roum. *cerîş* <*cer*, 'quercus cerris' ; scr. *K'ntu*, élément composant de plusieurs syntagmes, à valeur de nom de lieu <roum. *cîntu* <(*a*) *cînta*.

Nous supposons que dans toutes les situations rappelées, les locuteurs ont prononcé un son rapproché de l'*î* de l'étymon, ce qui est probant pour la profondeur des contacts roumano-serbo-croates dans cette région [19].

Parmi les diphtongues ne sont rendues comme telles que celles dont l'élément vocalique est *i* (*i̯*), ce qui s'explique par l'identification — facile à comprendre — du *i* roumain avec *j* du serbo-croate :

i̯a/ja : *Pe keja*, top. de Bučje (Lj. Rajk.) = roum. *Pe Cheia* ; scr. *Funija*, top. de Grljan (Lj. Rajk.) <roum. *funia* ;

ei̯/ej : scr. *Čučulejka*, top. de Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. *Ciuciulei*(*ca*) ;

i̯e/je : scr. *Jepurovski* (*izvor*), top. de Halovo (Lj. Rajk.) <roum. (*Izvorul*) *lui Iepure* ; scr. *Lilieč*, top. de Grljan (Lj. Rajk.) <roum. *lilieci* ; etc.

La diphtongue *e̯a* a pour correspondant en serbo-croate un '*a* (qui s'écrit : *ja*) :

e̯a/'a (ja) : scr. *Valja*, élément composant de plusieurs toponymes (Lj. Rajk.) <roum. *valea* ; scr. *Unguranjaska*, top. de Nikoličevo (Lj. Rajk.) <roum. *ungureneasca* (<n. pers. *Ungureanu*, ou le nom appellatif *ungurean*).

La diphtongue *o̯a* est régulièrement rendue par *o* :

o̯a/o : *čoka*, élément composant de plusieurs toponymes (Lj. Rajk.) <roum. *cioaca* ; scr. *Kosta* (*mare*), top. de Gradskovo (Lj. Rajk.) <roum. *Coasta* (*mare*).

Le traitement des deux dernières diphtongues semble étrange, *-e̯* est rendu par le caractère palatal de la consonne précédente, tandis que

---

[18] Il se pourrait, toutefois, que nous ayons affaire avec une variante du top. scr. *Kornišore* (HSMS) <roum. *cornişori*, *cornişoare*< *corn* + suf. *-işor*, *-ışoară* ; dans ce cas, scr. *-r* du top. *Krnišor* ne représente plus l'adaptation phonétique du roum. *-îr* -en position interconsonantique, mais il est le résultat de l'analogie avec le thème scr. *krnj* —.

[19] Cf. aussi top. scr. *Kmpul* (HSMS) = roum. *cîmpul*, où roum. *-î-* est complètement omis.

de *ǫa* est conservée non pas la voyelle, mais la semi-voyelle —, mais il pourrait constituer un indice en plus de la nature des diphtongues roumaines de ce genre [20].

Dans le domaine du consonantisme, il faut remarquer l'adaptation conséquente de roum. *c*(*e*), *c*(*i*) et *g*(*e*), *g*(*i*) au scr. *č* et *dž*, respectivement :

c(e), c(i)/č : (*Kraku*) *Nikolči*, top. de Slatina (Lj. Rajk.) <roum. (*Cracu*) *Nicolcii*, où le second élément est la forme du génitif du nom pers. roumain *Nicolcea*; (*Kraku*) *Sarači*, top. de Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. (*Cracu*) *Săracii*, où le second élément est le génitif de roum. *Săraca* employé, probablement, en sens toponymique ;

g(e), g(i)/dž : *Obledži* (cf. supra) <roum. *oblegi*.

Les paires molles des affriquées serbo-croates rappelées, c'est-à-dire *ć* et *đ* rendent les affriquées roumaines correspondantes, spécifiques des parlers du Banat :

ć (<t', k') [21] *ć*/*ć* : scr. *Branišće*, top. de Bučje (Lj. Rajk.) <roum. ban. *branišće* = roum. lit. *braniște*; *Šćopići*, n. fam. de Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. ban. *Șćopu* = lit. *Șchiopu* (<*șchiop*) + suf. scr. *-ići* ;

đ (<d')/đ : scr. *Đal*, top. du nord de Podgorac (HSMS) <roum. ban. *đal* = roum. lit. *deal* ; scr. (*Ogašu*) *neđelji*, top. de Oštrelj (Lj. Rajk.) <roum. ban. (*Ogașu*) *neđelii*, dont le second terme est le génitif du roum. ban. *neđel'e* = roum. lit. *nedeie* [22].

L'amollissement des consonnes non-palatales à la fin des mots — fréquent en roumain — ne peut être rendu en serbo-croate, où l'adaptation des emprunts au roumain de ce genre se fait par voie morphologique plutôt que par voie phonétique [23]. Ainsi, par ex., *-i* du scr. *Lokuri*, top.

---

[20] Cf. en ce sens, les points de vue exprimés par E. Petrovici, *Corelația de timbru a consoanelor dure și moi în limba română* (La corrélation de timbre des consonnes dures et molles en roumain), dans « Studii și cercetări lingvistice », 1950, I, p. 172 et suiv. et A. Rosetti, *Recherches sur les diphtongues roumaines*, Bucarest-Copenhague, 1959 ; Idem, *Slavo-romanica. Diftongii ęá și ǫá din limba română și influența slavă* (Les diphtongues ea et oa du roumain et l'influence slave), dans *Bulletin de l'Association internationale des études sud-est européennes*, III, 1965, p. 47—49 (reproduit dans *Istoria limbii române* (Histoire de la langue roumaine), Bucarest, 1968, p. 636—638.

[21] Suivis de *e*, *i*.

[22] A première vue, *đ* du scr. *neđelji* pourrait apparaître comme une particularité serbo-croate (cf. scr. dial. *neđelja*), surtout que le roum. *nedeie* est lui aussi un emprunt au sud-slave (<*nedelja*) ; à cette interprétation s'opposent les deux faits suivants : 1) l'iotisation des consonnes devant un *-je-* provenant de *ě* ne s'étend pas au nord-est de la Serbie aussi ; par conséquent *-đ-* ne peut être expliqué par un scr. *-d-* qui se trouverait devant un *-je-*<*ě*, et 2) même si l'on admettait ce qui vient d'être exprimé sous 1) il resterait à expliquer *-i* du scr. *neđelji*, car il correspondrait à une forme de datif qui ne se justifie pas dans le syntagme *Ogašu neđelji*. La seule explication possible est donc que ce *-i* (final) représente la désinence *-i* de la forme de génitif roum. (ban.) *neđel'i* (= lit. *nedeii*).

[23] Les consonnes roumaines *b'*, *d'*, *f'*, *h'* *m'*, *p'*, *r'*, *s'*, *t'*,*ț'*, *v'*, *z'* peuvent être reproduites — avec une assez grande approximation — à l'intérieur du mot, car dans cette position elles peuvent être suivies d'un *-j*(*e*) (< *ě*). A la fin du mot ne peut être rendus que roum. *-l'* et *-n'*, qui ont en serbo-croate les correspondants palataux *lj* et *nj*. Dans le roumain standard, *-l'* et *n'* (finals) ne sont pas très fréquents, car dans cette position ils ont passé, dans les mots anciens, en *i̯* ; roum. *-l'* et *-n'* (finals) sont, en échange, assez fréquents dans les parlers du Banat, où ils ont été moins touchés par la transformation *-l'*, *-n'*> *i̯*.

de Bučje (Lj. Rajk.), reproduit le pluriel de roum. *locuri* (<*loc*) et non pas le caractère mouillé de *-r'* de l'étymon roumain. Dans le cas du scr. *Pešter*, top. de Bela Reka (Lj. Rajk.), roum. *peşteri* a été interprété comme une forme de singulier.

Il va de soi qu'il y a aussi des cas de déviation des règles d'adaptation phonétique établies jusqu'ici [24]. Dans la plupart des cas, ces écarts sont des accidents dus à des causes diverses, à commencer par les fausses analogies et en finissant avec les erreurs d'audition ou de transcription. Nous citerons en guise d'illustration le toponyme scr. *Ćemižlok r*[*eka*], rivière à l'ouest de Zlot (cf. HSMS), dont la première partie provient du roum. *de* (= ban. *đe*) *mijloc*, ce qui ressort aussi de la position de la rivière ; L'écriture *ć* à la place de *đ* serait donc une erreur du cartographe [25]. Les toponymes scr. (*Kraku*) *Gorunješće* et scr. (*Kraku*) *Kalinješće*, toutes les deux de Slatina (Lj. Rajk.), représentent dans leur seconde partie les anthroponymes roumains (à fonction toponymique) *Goruneşti* (= ban. *Goruńešć*) et *Călineşti* (= ban. *Călińešć*) ; scr. *-šće* au lieu de roum. *-šć* est du, sans doute, à une analogie erronée (soit avec roum. *-şte* = ban. *-šće*) propre de certains adverbes *roumains* tel, par ex., *româneşte* (= ban. *româńešće*), soit avec scr. *-šće* de certains noms collectifs tel, par ex., *lišće*).

Pour les cas où l'on ne connaît pas la forme authentique des étymons roumains, l'établissement précis des correspondances d'ordre phonétique examinées ci-haut offre de précieuses informations sur les particularités des parlers roumains auxquels on a fait les emprunts onomastiques serbo-croates en question.

Aux nombreux traits particuliers de Banat qu'attestent les étymons roumains s'ajoutent encore d'autres, propres du sous-dialecte de Munténia, tel qu'il résulte des exemples cités ci-dessus. Mais certains toponymes du genre de scr. *Bumnica*, de Krivelj (Lj. Rajk.) indiquent comme lieu de leur provenance Olténie. Par conséquent, l'origine première des Roumains de la région de Crna Reka est le Banat et l'Olténie [26].

---

[24] Cf. les notes 16—19.

[25] Les auteurs de la HSMS ont d'ailleurs procédé d'une manière très originale à l'inscription sur la carte des toponymes formés de syntagmes. Ils ont séparé et n'ont retenu du syntagme que les déterminants situés auprès des noms appellatifs-noms géographiques qu'ils ont portés en abrégé sur la carte, en guise d'explications cartographiques placées avant ou après les toponymes ainsi obtenus. Voici quelques exemples : *V. Satuli*, ruisseau au nord de Vlaole (V. = probablement *valja*) ; *Škerban č.*, *Petronjilor č.*, *Lu Trajil č.*, toponymes du sud de Vlaole (č. = probabl., *čuka*, *čoka*), *Kr. Lungu*, *Kr. Mori*, au sud de Jasikovo (Kr. = *Kraku* ou, peut-être, *Krš* ; cf. aussi *K. Simonji*, *K. Skorcila*, au sud-ouest de Jasikovo où *K.* = probabl., *Kulma*) ; *og. Mori*, au sud de Jasikovo, *og. Pistol*, au sud de Leskovo, *Og. Ku Nušću*, au nord de Brestovac (og. = probabl. *ogašu*) ; *T. Mare*, au sud de Žagubica, *Mari p.*, au nord de Laznica, *Srbul p.*, au nord de Brestovac (p. = *potok* ; T. = *tilva*), etc.

[26] Un certain nombre de traits particuliers du parler de Banat ont pénétré dans les parlers du nord-ouest de l'Olténie (Cf. M. Gregorian, *Graiul şi folklorul din Oltenia nord-vestică şi Banatul răsăritean*, Craiova, 1938) (Le parler et le folklore au nord-ouest d'Olténie et à l'est du Banat). Même si tous les traits phonétiques particuliers au Banat, qui se rencontrent dans les toponymes et anthroponymes serbo-croates de Crna Reka, empruntés au roumain étaient présents dans les parlers du nord-ouest de l'Olténie, — des toponymes tels *Almažan*, *Unguranjaska* et des anthroponymes tels *Almažanci*, *Ungurjanovići* (cf. Lj. Rajk.) parlent clairement de l'origine de Banat (et même de Transylvanie) d'une partie des Roumains de Crna Reka. Les ouvrages consultés par nous considèrent que les Roumains de la Vallée du Timoc sont des Olténiens.

Une autre chose que l'on a pu établir sur la base de l'aspect phonétique des toponymes et des anthroponymes serbo-croates empruntés au roumain de la région Crna Reka est qu'une grande partie des locuteurs du serbo-croate connaissent très bien aussi le roumain, en prononçant, en certains cas, des sons spécifiquement roumains, tel qu'on a vu dans le cas de roum. *î* dans quelques exemples que nous avons donnés [27].

Cet aspect ressort avec plus d'évidence encore à l'examen de la morphologie et de la syntaxe des toponymes et des anthroponymes serbo-croates empruntés au roumain.

L'aspect morphologique des emprunts serbo-croates laisse voir deux tendances distinctes :

1) la tendance à une adaptation complète à la morphologie serbo-croate ;

2) la tendance à conserver fidèlement la forme morphologique de l'étymon.

Parmi les modalités d'*adaptation morphologique* nous détacherons celles qui nous semblent le plus significatives :

a) L'introduction des emprunts dans le système morphologique du serbo-croate en rapport avec l'aspect phonétique de l'étymon, et non pas en fonction de la catégorie grammaticale de :

scr. *Bordelj*, top. de *Bučje* (Lj. Rajk.), est un nom masculin car il finit en consonne [28], tandis que l'étymon de roum. *bordei* est du genre neutre ; scr. *Valja* (cf. supra) a l'aspect d'un nom féminin [29] car c'est un emprunt fait au roum. *valea*, forme articulée de roum. *vale* ; mais scr. *Četate*, top. de Halovo (Lj. Rajk.), étant un emprunt fait à la forme non-articulée, apparaît en serbo-croate comme un neutre (ou féminin pluriel), bien qu'en roumain *vale* autant que *cetate* soient féminins [30].

b) Souvent, à partir de syntagmes roumains finissant en consonne se forment des noms masculins bizarres. Au scr. *Ćemižlok* cité plus haut nous ajouterons : scr. *Krakulat*, hameau tenant à Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. *cracu lat* ; scr. (*Ogašu*) *deud*, top. de Brestovac (Lj. Rajk.) <roum. (*Ogașu*) *de-i ud* (par conséquent, scr. *deud* reproduit une proposition entière) ; scr. *Pendal*, top. de Oštrelj (Lj. Rajk.) <*pen* (<pe+în) *đal* (= lit. *deal*) et autres.

c) Le remplacement de la désinence ou de la forme morphologique roumaine par celle serbo-croate apparaît surtout dans certains syntagmes hybrides du genre de : *Morarevo polje*, top. de Metovnica (Lj. Rajk.), dont nous supposons que le premier élément figure à la place d'une forme de génitif du nom appellatif roumain *morar* ou du n. pers. *Moraru* ; *Jepurovski izvor*, top. de Halovo (Lj. Rajk.), qui reproduit un toponyme

---

[27] Une preuve en ce sens peut être constituée par les abréviations de la HSMS, du genre de celles que nous avons citées dans la note 25.

[28] La consonne est la terminaison caractéristique des noms du genre masculin en serbo-croate.

[29] La voyelle *a* est la désinence caractéristique des noms du genre féminin en serbo-croate.

[30] Cf. aussi l'adaptation phono-morphologique décrite à la page 125 et dans la note 23.

roumain probable : *Izvorul lui Iepure* ou *Izvorul iepurilor* ; *Damnjanov dol*, top. de Zagrađe (Lj. Rajk.), qui fait supposer un toponyme roumain *Valea lui Damn'an* (= lit. *Damian*) [31], etc.

d) Les suffixes anthroponymiques roumains sont remplacés par des suffixes serbo-croates; cf. *Almažanci*, nom de famille de Prlita (Lj. Rajk.), *Lapadatovići*, nom de familles de Krivelj et Nikoličevo (Lj. Rajk.) ; en roum. *Almăjanii*, *Lăpădăteştii*.

e) Sur la HSMS figurent, à la place de la désinence du génitif roumain *-lui*, des formations serbo-croates en *-li*, évidemment, par le rapprochement de cette désinence, sur une base formelle, du suffixe scr. *-li*. Cf. *V. Satuli*, ruisseau au nord de Vlaole = *Valja Satului*, top. de Slatina (Lj. Rajk.) <roum. *valea satului* ; *Njamculi č.*, montagne située au nord de Laznica, qui dérive probablement de roum. *cioaca neamţului* ; *Mutuli p.*, ruisseau au nord de Brestovac, qui correspond probablement au roum. *pîrîul mutului*, etc.

Les noms appellatifs au sens géographique des syntagmes roumains étant compris comme des explications supplémentaires et inutiles, sont souvent omis ; le toponyme serbo-croate ne reproduit que la forme du génitif roumain. Cf. top. scr. *Mošuli*, *Ursuli*, *Lunguli*, *Strminjakuli* (HSMS) <roum. *moşului*, *ursului*, *Lungului*, *stîrmineacului* ; ce sont là des formes de génitif qui, en roumain, ne pourraient jamais former de toponymes.

Toujours sur la carte de l'état-major serbe nous avons relevé un certain nombre de toponymes, tels : *Mutule*, au nord de Gornjani, *Šćopule č.*, au sud de Jasikovo, où la désinence roumaine au génitif, *-lui* (de *Mutului*, *Šćopului*) a été assimilée au suffixe scr. *-ule* [32].

f) Les adjectifs roumains apparaissent sporadiquement adaptés au système morphologique serbo-croate : cf. *Mari p.*, ruisseau au nord de Laznica (HSMS), dont le correspondant en roumain est (*pî*)*rîul mare*.

La seconde tendance, celle qui a trait à la conservation inaltérée de l'emprunt et qui est probablement due à une état avancé du bilinguisme serbo-croate dans cette région conduit à l'existence de syntagmes non-analysables par le locuteur du serbo-croate et non-conformes à la structure morpho-syntaxique et les procédés de l'onomastique serbo-croate. Voici quelques exemples : *Kraku Bugaresk*(*u*), top. du nord de Brestovac (HSMS), *Tilva lu Balaš*, top. (HA), *Ku Kremen*, top. (HA), *Pjatra Rošje*, hameau tenant de Krivelj (Lj. Rajk.), etc.

Non-conformes au système onomastique sont encore les noms de personne du type *Birovesku*, de Krivelj (Lj. Rajk.), *Brukešći*, n. fam. de Šljivar (Lj. Rajk.), *Čokanješći*, n. fam. de Nikoličevo (Lj. Rajk.), *Kopilaši*, n. fam. de Bela Reka (Lj. Rajk.), *Štrban*, n. fam. de Lukovo (Lj. Rajk.), etc.

Dans le plan de l'*adaptation syntaxique* ne sont à signaler que les syntagmes hybrides (sous l'aspect lexical), car, d'une part, la conservation

---

[31] Dans le cas des toponymes formés de syntagmes les constructions avec le génitif (pris à un nom de personne ou à un autre toponyme) sont d'une importance spéciale. Cf. Iorgu Iordan, *Toponimia românească* (La toponymie roumaine), Bucarest, 1963, p. 482—491.

[32] Sur l'origine et les fonctions de ce suffixe voir Milivoj Pavlović, *Romanskog tipa nastavak -ule u debarskom dijalektu*, « Slavistična revija », Ljubljana, X (1957), fasc. 1—4, p. 94—100.

de certains syntagmes roumains a été déjà rappelée, et, d'autre part, l'adaptation parfaite, sous le rapport syntaxique, ne serait possible que par une traduction intégrale et, en cas de réussite, l'origine roumaine de l'emprunt ne pourrait plus être prouvée.

Ajoutons encore aux formations hybrides citées ci-dessus, les suivantes : *Pod Kremeniš*, top. de Prlita (Lj. Rajk.), où le scr. *Pod* représente, probablement, la préposition roumaine *sub* ; *Kulma Kiđarska*, top. de Krivelj. Bien qu'obscure, le second élément a l'aspect d'un adjectif possessif serbo-croate ; mais il est situé, d'une manière inattendue, après le nom *Kulma* = roum. *culme* ; *Čuka Strejin*, top. du nord de Brestovac (HSMS) et *Strajinova Čuka* (HB) représentent deux adaptations d'un supposé toponyme roumain, *Cioaca Străinului*, — la seconde étant, de toute évidence, plus réussie.

Les créations onomastiques serbo-croates à l'aspect tautologique forment un chapitre à part. En voici deux exemples : *Šćubejski izvor*, de Slatina (Lj. Rajk.), comprend l'élément roumain *Ştiubei* (prononciation de Banat : *Şćubej*) ainsi que l'élément serbo-croate *izvor*, les deux ayant un sens fort rapproché. L'étymon roumain doit avoir été *Ştiubei*. Les Serbes, qui n'auront pas compris le sens, ont créé l'adjectif possessif *šćubejski* qu'ils ont ajouté à leur nom appellatif géographique *izvor*. Une situation similaire est offerte par le toponyme *Petronji Kamen*, nom qui désigne un terrain de Gamzigrad (Lj. Rajk.). Ce toponyme a été à l'origine *Petroanie*, forme de Banat de roum. *pietroaie*, pluriel de *pietroi* et a passé en serbo-croate comme : *Petronje* (cf. Lj. Rajk. 112). Puisqu'il s'agissait d'un terrain pierreux et qu'ils ne comprenaient pas le sens du toponyme roumain, les locuteurs du serbo-croate lui ont ajouté leur appellatif géographique *Kamen* (= roum. *pietroi*) et ont traité le toponyme roumain comme un adjectif serbo-croate possessif en *-nji*.

L'étude des interférences roumano-serbo-croates aurait été plus fructueuse si nous avions connu la situation ethnique et linguistique sur le terrain, ainsi que la forme roumaine des étymons (nous ne pouvons que les supposer, sur la base des emprunts faits au serbo-croate). Mais, au fond, c'est là justement le but de toute recherche (y compris celle du domaine des interférences onomastiques) : établir, fondé sur des données déjà acquises, des faits dont on ne sait rien encore de précis.

Nous espérons que de tout ce que nous venons d'affirmer jusqu'ici il résulte que l'inventaire onomastique serbo-croate de Crna Reka a été sensiblement enrichi par le matériel onomastique des parlers roumains de la région qui s'y est ajouté. Mais, en même temps, le système onomastique serbo-croate de Crna Reka présente de sérieuses perturbations, explicables uniquement par l'admission d'un bilinguisme de masse roumano-serbo-croate et serbo-croato-roumain.

LOCUTIONS VERBALES ET COMBINAISONS SEMI-LIBRES EN ROUMAIN ET EN ALBANAIS *

CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU

On a déjà constaté dans les langues balkaniques la présence des parallélismes à la fois syntactiques et sémantiques. Ils sont désignés par le terme imprécis de phraséologies. Dans le présent exposé, nous avons choisi d'examiner quelques types de constructions verbales communes à l'albanais et au roumain. Pour l'albanais, le matériel utilisé a été fourni notamment par les ouvrages de A. Leotti, *Dizionario albanese--italiano*, 1937, 1700 p. et de M. Gjevori, *Frazeologjizmat e gjuhës shqiper*, Prishtinë, 1972, 437 p. Quant au roumain, les exemples ont été puisés dans *Dicționarul limbii române literare contemporane*; *Dicționarul limbii române moderne*; *Dicționarul limbii române* (DA).

Aux explications diachroniques, nous avons préféré comme méthode la description au niveau contemporain : l'origine des faits et leurs voies de diffusion sont toujours difficiles à saisir et — selon nous — d'une moindre importance. C'est tout le contraire en ce qui concerne l'étude synchronique. Celle-ci relève pour chaque analogie des différences caractéristiques, susceptibles de servir à en dégager des faits dignes d'être inclus dans un dictionnaire bilingue, roumano-albanais, complétant ainsi une lacune dans ce domaine.

Le principal critère sur lequel nous nous sommes appuyé pour délimiter les groupes syntactiques de diverses catégories autour du verbe a été le degré d'unification sémantique. Or, le plus unitaire de ces groupes s'est avérée la locution verbale, c'est-à-dire un groupe de mots se caractérisant par un sens unique et revêtu de la valeur grammaticale d'un verbe. Les mots entrés dans une telle construction perdent leur individualité, en faveur du sens global pris par leur groupe.

Un autre type important selon nous et que nous nous proposons de discuter ci-après est celui des constructions semi-libres. Dans leur cas, le verbe reçoit un autre sens seulement à l'intérieur d'une telle combinaison, dont nous décrirons les liaisons syntactiques. Pour chaque réalisation concrète de la *parole*, la combinaison (ou le modèle de combinaison) s'actualise en tant que telle. Le sujet parlant ne retiendra pas le verbe avec toutes ses acceptions nouvelles, mais seulement les combinaisons. Il ne s'agit donc pas d'un sens unique pour toute la construction, mais d'un sens secondaire du verbe et qui ne sert pas de manière absolue.

---

* Communication présentée au III^{ème} Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre, 1974

La discussion des locutions verbales communes permet de dresser l'inventaire des verbes les plus couramment employés. Toute une série de recherches se placent d'ailleurs de ce point de vue. Quant à la structure des locutions, la plus fréquente est celle réalisée suivant la formule *verbe-préposition-nom.* L'ordre normal des mots dans la locution, en albanais de même qu'en roumain, est le même que celui relevé dans le cadre de la proposition : *sujet-complément du nom-prédicat*, comme dans : *a-și aduna mințile* (= rassembler ses idées) — *mbledh mendjen* ; *a cădea în spinarea cuiva* (= tomber à la charge de quelqu'un) — *bie në kurris të dikujt.* On use aussi de l'ordre inverse, moins fréquemment, toutefois : *prédicat-complément-sujet* ; par exemple : *a-l tăia* (*pe cineva*) *capul* (= s'entendre à) — *t'a pret koka.* Donc, dans les deux langues l'ordre normal des mots dans les locutions verbales est le même que celui de la proposition. Aussi, loin de constituer un trait distinctif dans le cadre de chaque langue, l'ordre des mots dans la locution verbale est même un élément de coïncidence entre le roumain et l'albanais.

Le fait de limiter cette étude à deux langues permet de surprendre les différences qui existent dans la distribution des locutions verbales. Par exemple les expressions roumaine *a arunca o privire* et albanaise *hedh një sy* avec le sens général de regarder sont néanmoins un peu différentes. En effet, l'alb. *i hedh një sy që nga koka e gjer në këmbët* signifie « regarder quelqu'un de pieds en tête », alors que la forme roum. *a arunca o privire* veut dire « jeter un coup d'œil ». Il n'y a pas donc, en l'occurrence, une parfaite correspondance, mais plutôt une divergence née de la valeur accordée au regard respectif (pénétrant en alb., furtif en roum.).

Ne possédant pas de correspondant au verbe roumain *adormi* « s'endormir », l'albanais emploie la locution *bie në gjumë*, d'où la valeur stylistique plus évidente du roumain *a cădea într-un somn adînc și liniștit* « tomber dans un sommeil profond et calme » que celle de l'expression albanaise *rashë nè një gjumë të qetë dhe të thellë* « avoir un sommeil profond et calme ». Un autre exemple de la même nature : alb. *heq dora* « renoncer », très fréquent, correspond au roumain *a-și trage mîna de de-asupra cuiva*, seulement comme une forme particulière dans l'expression *heq dora prej dikujt* « laisser tomber quelqu'un ».

Il y a aussi des locutions dont les possibilités de distribution dans l'une des deux langues sont limitées par rapport à celles de la seconde langue. Par exemple le roumain *a lua ochii* « éblouir, charmer » et l'albanais *marr sytë* ont comme contexte commun d'occurrence les expressions : roum. *soarele ia ochii* et alb. *dielli merr sytë* « le soleil éblouit ». Mais en plus, l'albanais dispose aussi de l'expression *fitorja m'i kishte marrë sytë* « la victoire me rend orgueilleux ».

Sans nous y arrêter, notons aussi les locutions revêtant une même forme dans les deux langues, mais chacune avec un autre sens : *a deschide vorba* « entamer la discussion » et *hap fjalën* « divulguer » ; *îi merge vorba* « le bruit court à propos de quelqu'un » et *i shkon fjala* « tous obéissent à sa parole » ; *a-și trage sufletul* « reprendre haleine » et *heq shpirtin* « rendre l'âme, être à l'agonie ».

Une catégorie à part, à notre avis, est celle des constructions formées d'un verbe vidé de son sens et d'un nom qui lui confère son propre sens.

Au point de vue grammatical, une telle construction prend la valeur d'un verbe : *a da înapoi* : *jap prapë* « rendre, restituer » ; *a face ziduri* : *bëj mure* « murer » ; *a face treabă* : *bëj punë* « travailler » ; *a pune şaua* : *vë shalën* « seller une monture » ; *a pune nume* : *vë emër* « nommer ».

La troisième catégorie que nous avons déjà mentionnée est celle des verbes combinés, le plus souvent avec des noms ou d'autres verbes. Dans ces cas, le verbe reçoit un sens secondaire, mais pas de manière absolue ; pour être plus exacts, il s'agit ici d'une acception. Les deux membres de cette construction agissent l'un sur l'autre, sans perdre pour autant leur indépendance sémantique. Or, c'est un fait que ces acceptions sont communes aux deux langues concernées par le présent exposé. Pour chaque verbe, on peut délimiter la catégorie de noms qui lui donnent une certaine acception. On peut aussi saisir leurs liaisons syntactiques.

Prenons le type *sujet-prédicat* qui entre dans des constructions comme : roum. *a-l apuca* (*pe cineva*) *setea*, *frigurile*, *sughiţul*, *somnul*, *frica* : alb. *më zë ethet*, *më merr etja*, *më zë lemza*, *gjumi*. Là, ce n'est pas le nouveau sens du verbe, d'ailleurs proche de celui de base (« s'emparer, accabler, combler ») qui a de l'importance, mais la possibilité d'employer ce verbe dans une combinaison avec cette catégorie de noms, délimitée — il est vrai — plutôt dans le plan extra-linguistique ; *soif*, *fièvre*, *peur*, *sommeil*. L'ordre des mots est inverse par rapport à celui de la phrase normale : *complément-prédicat-sujet*. Ceci atteste une certaine habitude de l'usage du verbe avec cette catégorie de noms. Cette fois, l'ordre des mots prend un caractère distinctif.

Le même verbe « prendre », roum. *apuca* — alb. *zë*, dans le cadre du même type syntactique, acquiert une acception nouvelle — de « surprendre » — quand il se combine avec une autre catégorie de noms : *nuit*, *jour*, *pluie*, ce qui donne : roum. *a-l apuca noaptea*, *ziua*, *ploaia* — alb. *e zë nata*, *shiu*.

Il est intéressant de suivre dans la norme de chaque langue la manière dont les verbes de ces combinaisons divisent un intervalle sémantique. Ce qui dans l'une des langues est une habitude normale, la norme de l'autre langue l'ignore. Dans les constructions susmentionnées, le roumain dispose de trois verbes, alors que l'albanais n'use que de deux verbes, auxquels il revient de combler l'absence du troisième. Donc, nous avons en roumain les verbes *prinde*, *lua*, *apuca* « attraper, prendre, saisir » et en albanais seulement *zë*, *marr* : roum. *îl apucă frigurile* et non *îl prind frigurile*, alors que l'alb. a *më zë ethet* ; roum. *a apuca setea* et *non mă ia setea* — alb. *më merr etja* ; roum. *a apuca sughiţul* et non *mă prinde sughiţul* — alb. *më zë*, *më merr lemza*.

L'usage du transitif confère lui aussi au verbe une autre acception, par exemple le roum. *a porni* « demarrer » — alb. *nis*, dans les combinaisons avec la catégorie de noms se caractérisant par un trait distinctif *personnel*, reçoit l'acception de « conduire » : *a porni pe cineva* — *nis dikë*. Voici encore d'autres exemples de verbes employés à la forme transitive : roum. *a bate laptele*, *covoarele*, *oul* (le verbe « battre » combiné avec les noms « lait, tapis, œuf », signifiant « baratter le lait, secouer les tapis, battre l'œuf ») — alb. *rrah qumështin*, *vezën*, *qilimin* ; roum. *a păzi postul*, *sărbătoarea*, *cuvîntul* (le verbe « garder », de « respecter » une période de jeûne,

une fête, la parole donnée) — alb. *rruaj festën, fjalën* ; roum. *a scoate un strigăt, un oftat* (le verbe tirer dans le sens de « faire entendre » un cri, un soupir) — alb. *najerr psherëtime, britmë.*

Pour le type de combinaisons avec un autre verbe, nous avons *a prinde să facă ceva* — alb. *zë të bejë dicka* « commencer de faire une chose ». L'albanais use d'un seul verbe, *zë*, pour les deux verbes roumains *prinde* et *apuca*, ce-dernier conjugué avec un pronom réfléchi. Employé sans pronom réfléchi, le verbe *a apuca* en combinaison avec un autre verbe montre une action à peine commencée et pour laquelle on ne dispose que de très peu de temps.

Le verbe « mettre », en roum. *pune* — alb. *vë*, combiné avec un autre verbe prend un sens spécial : *îl pune să construiască, să facă ceva* (« il le charge de construire, de faire quelque chose ») — *e vë të ndërtojë, të bejë.* Ce verbe, en roumain comme en albanais, correspond à l'allemand *lassen* et au français *faire faire* (par exemple « faire couper une robe »). Fort caractéristique pour le langage populaire est la construction *se apucă şi mănîncă* (« il commence à manger) — *zë dhe ha* ou la construction *îl pune şi face* (« il le fait faire ») — *e vë dhe bën.*

Une autre catégorie de constructions que nous avons nommées semi-libres est celle des combinaisons avec un seul nom. Elle comporte deux types. D'abord le type *sujet-prédicat* : roum. *părul albeşte* — alb. *leshrat zbardhen* « les cheveux grisonnent » ; *floarea se deschide — lulet celin* « la fleur s'épanouit » ; *culoarea iese — ngjura del* « la couleur passe » ; *vinul se înăspreşte — vera ashpërohet* « le vin s'aigrit » ; *laptele se taie — qumështi pritet* « le lait caille ». Le second type est celui *prédicat-complément* : roum. *a-şi drege faţa* — alb. *ndreq fytyrën* « mettre du fard » ; *a-şi lăsa soţia, soţul — lëshon burrin, gruan* « quitter sa femme, son mari » ; *a lua o boală — marr një sëmundje* « prendre une maladie, se contaminer » ; *a zice un cîntec — them një këngë* « chanter » ; *a trage o horă — heq një valle* « danser une ronde ».

Disons, pour conclure, que selon nous les études portant sur le niveau actuel des langues approfondissent les connaissances du fonds linguistique commun sud-est européen. Notre but, dans ce bref exposé des faits se groupant autour du verbe (faits pour lesquels on pourrait, naturellement, multiplier les exemples), a été de souligner que pour la rédaction d'un dictionnaire roumano-albanais il est nécessaire de saisir, dans le cadre des analogies plus ou moins connues, les différences conformes à la norme de chacune des deux langues qui se glissent dans les locutions. Il nous semble important de retenir l'enrichissement du fonds des parallélismes grâce à la catégorie des constructions semi-libres qui confèrent aux verbes de nouvelles acceptions sémantiques, s'actualisant comme telles avec chaque réalisation concrète de la *parole.*

THREE SUBSTRATUM ELEMENTS: DACO-ROMANIAN *GÎND, A GHICI, A GĂSI*

MIRCEA-MIHAI RĂDULESCU

Gînd, pl. *-uri*, s.n., is a very important Romanian word. In DA thirteen meanings are given: 1. "thought; thinking"; 2. "idea, inspiration"; 3. "imagining; imagination; fiction; fantasy"; 4. "meditation; reflexion"; 5. "consideration; deliberation; hesitation; doubt"; 6. "concern; anxiety; worry"; 7. "forewarning; presentiment; supposition; presumption; suspicion"; 8. "mind"; 9. "intention; aim; purpose; goal; plan"; 10. "proposal; proposition; decision; resolution; determination"; 11. "convinction; belief"; 12. "will; desire; wish; longing; yearning; pleasure; whim"; 13. "hope".

L. Tamás (p. 386—7) and many Romanian dictionaries consider *gînd* a borrowing from Hungarian. According to Tamás, Hung. *gond* would mean today "thought; judgment; intention", but the sense attested for the first half of the XV-th century is that of "anxiety; concern; sadness" and in the big Hungarian-German Dictionary of Halász (v. 1, p. 770-3) we find only: 1. a) "anxiety"; b) "concern"; c) "effort, difficulty"; 2. "sorrow"; 3. "care"; 4. "protection, solicitude, looking for". Of the derivatives (*gondatlan*, *gondmentes*, *gondnok*, *gondol*) only the vb. *gondol* is "think", the other three developing the meanings 1-4 of *gond*. *Gondol* is relatively new. But Tamás cites Asboth, who affirms that *gond* also meant "thought" in Old Hungarian. The Hungarian-speaking people of Romania I questioned, knew only of "anxiety (etc.)"; only once did I get the sense "thought", from a Szekler in Romania.

In deriving *gînd* from *gond*, Tamás relies on a would-be phonetic rule stating that *on* changes into *în* in Old Romanian; he mentions a series of borrowings from Hungarian having undergone the same phonetic evolution: *bolúnd*, *bolînd*, from Hung. *bolond*; *dîmb* from Hung. *domb*; *dorúngă*, *dorîngă* from Hung. *dorong*; *golîmb*, *golúmb* from Hung. *golomb*. We shall exclude here *bolînd*, *dorîngă* and *golîmb*: here Hung. *on* changes into Rom. *un* and then into *în*; as for *gînd*, we have an older **gănd* (see Tamás: with Hung. spelling *gengyesk*, *gendyesk*, *em gengyeſte iniyma* — and in such texts *e* stands for *ă* (ə), *î* being given as *i*; Palia from Orăştie: *hrăbure şi negăndite*; Anonymus Caransebesiensis: *gend*, *gendesk*). For the same reason we shall also exclude: D.-R. a *bîiguí* (var.: *a buiguí*) from Hung. *bolyo(n)g*, D.-R. *hîrdău* (var.: *hordóu*, *hurdáu*) from. Hung. *hordó*, D.-R. *pîrgár* (older: *Purgariul*, *pulgár*) from *polgár*, D.-R. *pîrcăláb* (arh.: *purcăláb*) from Hung. *porkoláb*.

So that only D.-R. *dîmb* (arh. : ⊕ *dămb*) could constitute an evidence that *gînd* is from Hungarian. Tamás says it is Ugric, but Poghirc (30, 31) thinks it a descendant of I.E. * *d h m̥ b h* —, like O. Gr. θάπτω "to bury, to entomb", τάφος "burial; funeral repast, burial feast", ταφή "burial; tom ", τάφρος "ditch"; Armen. *damban*, *dambaran* "tomb; vault; funeral monument" (see Pokorny I, p. 248—9). Here also O. Norse *damm* "dam", O. Dan. *dam* "dam; pond (artificial)" (also Lapponic *dambo* "(artificial. pond"), from Comm. Germc.* *damb-na-*, (see De Vries, p. 510—1). K. Hoffmann (mentioned by Frisk III, p. 103) brought recently into discussion Avest. *daxma* "tomb" (<**dafna*-<*I. Ir. **dhabh*-<I. E. **d h m̥ b h*—). We could admit a Pelasgic origin for, O. Gr. τύμβος, (see O. Haas, L. B. I (1959), p. 29) relating it also to **d h m̥ b h* —. Poghirc, observing that Hung. *domb* has no Ugro-Finnic cognates, considers D.-R. *dîmb* of autochtonous (Dacian) origin.

If Hung. *o* is reflected as *ă* in D.R. *băsău* (from Hung. *boszu*, see also NHG *bose*), *a făgădui* (from Hung. *fogadni*), *făgădáș* (from. Hung. *fogadas*), *răváș* (from Hung. *rovás*), this is due to the influence of preexistent Romanian patterns.

Neither in the words Rom. borrowed from Slavic did *ǫ* pass to *în*. We find *în* only where *ǫ* first passed to *ą*, before being borrowed into Romanian (see Rosetti, p. 338—41 : *a* (<*ǫ*) in Central and Western Macedonia *ə* (<*ǫ*) in Mid.Bulgarian and Bulgarian; so O. Ch. Sl. *mǫka* : Bulg. *məka*; O. Ch. Sl. *mǫdьrъ* : (Bulg. *məandьrъ*, D.-R. *mîndru*). This explains *î* of D.-R. *trîmbiță*, *tîmp*, *crîng*, *a dobîndi*, *gînsac*, *oblînc*, *a întîmpiná* (Aromanian *tîmpănă*) from O. Ch. Sl. *trǫbica*, *tǫpu*, *krǫg*, *dobǫdo*, *gǫsak*, *oblǫk*, *tǫpan*. Concerning the *n*-value of M. Bulg. ѫ, see also Jagić, Arch. f. slav. Phil. 1879, p. 312 (cited by Philippide II, p. 78). See also Densușianu I, p. 178 (who speaks only of "South Slavic *ą*, older *ǫ*") and Shevelov (p. 311—5). Theoretically only Hung. **gand*, **damb* could be borrowed as D.-R. **gănd* >*gînd*, **dămb*>*dîmb*, but such forms have not been attested.

Rom. *a* appears in Hung. borrowings :

1. as Hung. *a*, in most cases, (ex. : D.-R. *bălán*, *mămăligă*, *a motroși* >Hung. *balán* (and *bolan*), *mamaliga* (and *momoliga*), *matriszal* (also *motruszal*), etc.;

2. as Hung. *o*, in a lot of cases, (ex. : D.-R. *brînză* — older *brăndză*— > Hung. *bronza*, *brondza*, *borondza*, *boroncsa*, *boronca* — also *brenca*, *brence*, *brenza*, *berenza* — or *brindza*, *brinza*, *brinca* — ; D.R. *miță*> Hung. *moca*; see also the variants with *o* at 1.).

Rom. *î* appears as *i* (ex. : D.-R. *brîu*, *brîndúșe*, *cîrjă*> Hung. *briu*, *brinduska*, *kirzsa* — for all these borowings see Bledy ss. vv.).

All these arguments and also the fact that *gond* has only one of the secondary meanings of *gînd* (see above 6 "concern; anxiety; worry"), make it clear that the Hungarian is the borrower and not vice-versa. But besides Tamás, also Cihac, and after him Tiktin, Șăineanu, Candrea, Scriban, DLMR, Cioranescu think *gînd* is *gond*. Pușcariu alone (see DA) is cautious enough to write "of the same origin as Hung. *gond*". Such examples are easily found, for instance D.-R. *a mistuí* (var. *a amistui*) "to digest; to devour, to eat up" is unanimously said to be Hung. *emészt* "to digest;

to be very anxious", but nobody has thought of O. Gr. μίστυλλω "to cut up the meat (before roasting)" (see Frisk II, p. 244—5); D.-R. *ţîmp*, *ţîmb* "chiken's leg; calf of the leg (of lamb, of pig)", considered by Tamás (p. 822) to be Hung. *comb* "same", is related to Alb. *thembër* "heel" (Lexikon Tetraglosson, p. 15; see also Mann, p. 533: *thêbèr*, *thëmbër*, *thêmër*, *thènbër*, Buzuku ss. vv.). The formal identity and the evident semantic relationship to the O. Gr. and Alb. words make the borrowing from Rom. into Hung. very probable.

Romanian has also *a gîndi* "to think" and *a se răzgîndi* "to change one's mind, to reconsider an intention, a plan, a promise". Though the prefix *răs-*, *răz-* is Slavic, *răzgîndí* is a Rom. creation. We cannot think of any connection with, for istance, Russian *razgadit'* "to guess, to read a riddle". Of about. 79 compounds with *răs-*, *răz-*, (see DA, Letter R), 40 are Slavic (19 being borrowed with the prefix), 34 are Latin and 3 (or 5) come from the Prelatin substrate. No neologism bears this prefix (*răscurbát* and *a răsvotá* are French *recourbé* and *revoter*). *Gînd* is a very old word, used also prior to the first Hung.-Rom. contacts.

O. Ch. Sl. *gadati* "suppose, appreciate, consider" (here Russ. *gadat'* "guess, predict" and also "imagine, think, believe, suppose"; Ukr. *hadáty* "guess" and "appreciate, think", *nahadáty* "remind somebody of something, Bulg. *gádkam* "I suppose"; Cz. *hádati* "guess" and "appreciate (judge)" and particularly their deverbatives: Russ. *dogad*, *dogadka* "idea; supposition"; Ukr. *hadka* "thought; decision"; Cz. *ohad* "estimate; judgement" — see Berneker, pp. 288—9), could suggest a Slavic origin for *gînd* — but here only a hypothetical **gand* would do. But, as in the case of Slavic, we find no nasalised derivatives of the *o*-grade of **g h e d* — in the Baltic languages either (Lit. *godýdi* "intuit; sense", *godóti* "strain oneself; think", *godẽle* "thought", *gõdas* "greed, greediness, avidity, avarice", *godus* "greedy, stingy", *godziúos*, *gudétis* "long, yearn, wish, be thirsty", see Vasmer I, 408 "*žadat'*"; *godulỹs* (= *godas*), *godáuti* "be greedy, eat or drink ravenously", see Fraenkel I, 149 "*gesti* [2]").

Nasalised appear to be only the *-e-* and zero-grades of IE **g h e d* —, so **g h e n d* — and **g h ṇ d* — (as in Alb. *gjèndem*, Lat. *(pre)hendo*, Lit. *(pasi)gendu*, O. Ch. Sl. *žędati* > D.-R. *jind a jinduí*, O. Gr. χανδάνω, from **g h ṇ d* —, O. Ir. *(ro)geinn* "he finds place in" from **g h ṇ d — ne — t* —, see Frisk II, p. 1071).

Some of the derivatives of IE **g h e d* —, **g h e n d* —, **g h ṇ d* — **g h o d* — must have meant "thought; think" since IE times (see the Germanic cognates of N. Engl. *get*, of O. Ch. Sl. *gadati*, the Baltic radical **g o d*—). In Albanian the semantic development got up to "what's found = situation, state" (*gjèndje*, *gjêje*) or to "discovery, invention" (*gjetje*, *gjetlë*, *gjetun* — see Mann). The meaning "thought" was reached in Daco-Romanian *gînd*, certainly from Dacian **gend* —. For the semantic evolution see Lat. *comprehendere* "to understand".

★

A **ghici** (for Western Romania, Scriban), *a gîcí* (for Eastern Romania, "id."., but also in Transylvania), *a găcí* (Şăineanu; Cihac also gives *găcésc*) is "to read riddles; to predict; to guess, to understand (to grasp the meaning of something)". **ghĭcĭ*: (imper., opt.) "invitation to read

riddles" (the formal formula used at the *şezătóri* "evening collective work parties at village" is *ghícĭ ghicitoárea mea!* "read my riddle!"). **hai ghícea! (= hai ghicéşte! = ghícĭ!)*, expression of the children of Bucharest. **hai să ne jucăm de-a ghicea!* — ibid. — for the children of Banat (pers. inform). **pe gîcĭ, într-un gîciu (= pe ghicite, de-a ghicítele(a))* "at random, at a guess". **eşti gol gîcea* "you guess, find out everything, you know everything" (esp. ironically ; see DA, Scriban). Anonymus Carans. *gĕcsesk*, *gĕcsitor*, *gĕcsiturĕ*.

Aromanian *angučesku* (Papahagi), *angutsesku* (Nikolaidi), *angl'česku*, *angl'čiu*, *îngučesku*, *ngăčesku*, *gučesku*, *cučesku* (Papahagi) "I guess, read a riddle" *kutsitoare* (Nikolaidi) "riddle". The formal invitation to read a riddle is *angučiţ angučitoárea a meá!*

The word has been considered a borrowing from Slavic (Miklosich, then Cihac, DA, DLRM, Nikolaidi, Cioranescu). Tiktin doubts there is a connexion with Bulg. *gadkam*, O. Ch. Sl. *gadati*; Săineanu has "origins unknown", Candrea gives no etymology. Philippide (vol. II, p. 714) thinks of a common origin for *a gîcí* and Alb. *gjânj* "to compare", but here *gj-* is from *gl-*.

Alb. *gjeça* (l.s. opt. of *gjenj*, *gjënj*, *gjej*, *gjëj* "I find") is from *gjetsha*, still in use (see Drizari, p. 136). We find such double forms (*-ça* and *-tsha*) also in the opt. of *marr*, *mbes*, *them*, *dit*, *zè*, *vij*, *druej* (see Drizari, p. 105, Mann, Weigand p. 69—70, 114, 115 Camaj, p. 85, 86, 87, Lambertz p. 103, 115—6, 123, also Jokl, p. 124, 126). The Alb. optative expresses a wish for something to be achieved ; D.-R. *hai ghícea!*, *ghícĭ !* "read my riddle" correspond formally and semantically to a common Daco-Albanian optative stem *gets->*getsh- >*geč->Common Romanian *găč->D.-R. (today only in Moldavia and Transylvania) *gîcĭ!* > D.-R. (Muntenia and litterary Romanian) *ghícĭ!* From Comm. Rom. **găč-* >Ar. *găčesku* >Ar. *gučesku*, *cučesku*, *gutsesku*, *cutsesku* (the passing of *a* to *u* is usual in Aromanian, see Capidan, p. 221—4). Concerning *i*<*â* <*ă* in *ghícĭ!* see also Gheţie, p. 113).

Alb. *gjenj* (aor. *gjeta* and *gjetsha* = *gjeça*, perf. *gjetun*, *-ur*, m. -pass *gjèndem*, deverb. *gjëzë*, *gjagje*, *gjagjâzë* "riddle", *gjèndjë*, *gjetje*, *gjetun* — see Mann) is a descendant of IE **g h e d* —, **g h e n d* — (Pokorny I, p. 437). Its cognate, O.Norse *geta* means usually "get, reach" (see De Vries, p. 165, Falk and Torp, p. 123, Jóhannesson, p. 83, 344, Noreen, p. 497) and so does Alb. *ngjej;* of the derivatives of *geta*, *gata* is "riddle ; supposition", *get* (probably also *geð* "thought, etc.") is "supposition ; understanding" ; MLG *vorget* "forgetfulness, bad memory", N. Isl. *gizka* "guess, read a riddle" are of the same family.

The Slavic dialects have a series of cognates of O.Ch.Sl. *gadati* "predict, guess". Very interesting are also the derivatives of O.Ch.Sl. *gatati;* if the Russian forms are not from O.Ch.Sl., then we may think of a borrowing of Got. **gata;* contrarily we should think of a Balkan provenience (Gotic? Tracian? Illyrian?). In favour of a Gotic origin speaks the fact that the meaning of these descendants of a South Slavic radical **gat-* is closely related to the notion of "giving riddles to be read", "reading riddles", with mythical (S.-Cr. *gâtka* "(fairy) tale") and mystic-

religious semantic developments ("prediction, witchcraft"). In O. Norse, Odin had also the surname *Gizurr* "great reader of riddles, master of riddles" (see De Vries, pp. 168—9).

★

A găsi "find" cannot be compared to Russian *gasitь* "to die off (of fire); to put out, to quench (a fire)", the meanings are too different. The IE radical **g h e d* —, **g h e n d* — meant initially "to stretch the hand (towards something)"; from this basic meaning the first abstraction : "to wish something ; to be longing for, to yearn for/after something" and the special meanings "to be thirsty; to be greedy; avarice" (O. Ch. Sl. *žędati* >D.-R. *jind, a jindui* Lit. *pasigesti, gedaúti, gedéti, godėtis*). By "stretching the hand (in searching, for trying to grasp something)", we "reach somewhere, something" (O. Norse *geta*, Got. *bigitan* Alb. *ngjenj*), we "find something" (Alb. *gjenj*) and, as an abstract notion, we "suppose, guess, read a riddle" (O.Norse *geta, gata, get, getal, getrast;* N. Ice. *gizka;* N. Engl. *guess*; Alb. *gjenj*; O. Ch. Sl. *gadati*) or, in a broader sense, we "find out, are informed about something, learn; know; undestand; think" (O.Norse *geta* and deriv.; the deriv. of Alb. *gjenj: gjetje, gjetun* "invention", *gjendje* "situation"; D.-R. *gînd;* some of the meanings of O.Ch.Sl. *gadati*, of its cognates and their deverbatives in Russ., Ukr., Cz., see above); we "speak" (Pol *gadač* "speak, tell"), we "quarrel, argue" (Cz. *hadka* "Wortstreit"), we "tell a tale, a story" (Cz. *pohadka* "(fairy) tale") or "predict" (O. Ch. Sl. *gadati*, Russ. *gad* "soothsayer", see Vasmer I, p. 250; Lat. *apprehensio*). By "finding", we also are able to "grasp, comprehend" (Lat. *prehendō, praeda;* O.Norse *geta*), to "obtain keep; possess", to "gain; succeed" (O.Norse *geta*, O. Engl. *gjetan*, N. Engl. *get*) and "perceive" (Lat. *comprehendō*, esp. in its western descendants, O.Norse *geta*), "understand, comrehend", "learn; name; keep in mind" (the negative sense in O. Engl. *forgjetan*, etc.). By "grasping" we can "build up", "create", "conceive a child; give birth" (OHG *bigezzan*, OE *bigjetan*, O.Norse *geta*) otherwise we can "comprehend, embrace, hold, contain" (Lat. *comprehendo* >D.-R. *a cuprinde;* O. Gr. χανδάνω).

O. Norse *geta* had about all these meanings! From the Proto-Germc. **get-* a derivative was created with the help of an *s*-determinant : **get-is-* "to guess, to read a riddle", found in all Germanic dialects : Older. Dan. *getse, gitse*, N. Dan. *gisse*. Norw. and Swed. *gissa*, M. Dutch *gissen, gessen*, MLG *gissen*, Fries. *gezzen*, M. Engl. *gessen* (in the 13-th century : "take aim", so "find"), see Falk and Torp (I, p. 311), Torp and Falk (pp. 122—3), Onions (p. 418), Webster (p. 1008), Jóhannesson (p. 344), Klein (p. 326).

So Romanian could have borrowed a Got. **gessan* <**getsan* (see Older Dan. *getse*, etc. <**getīson*, Jóhannesson, p. 344; or M. Engl. *gessan* from **gētisōjan*, Onions, p. 418), or inherited a Dacian word. Walde and Hofmann (II, p. 359) think O. Gr. χείσομαι (the future tense of χανδάνω) is from * χενδσομαι. We could posit a similar evolution in Dacian : **ghend-s*-> **ged-s*-> **ges-s*- > *a găsi*. Prof. Poghirc (personal information) thinks rather of a *-to-* development, so *-t-t-* > *-s-s-*, as in similar instances, in many other IE dialects. *Găsi* is pronounced *găţsí* by the Moţi (on the Upper Arieş, west of Lupşa, for instance in Bistra, Neagra, Albac, County of Alba). This is ver yprobably an older form, still retaining a reflex of the dental of *g h e d.

BIBLIOGRAPHY

1. ANONYMUS CARANSEBESIENSIS : Tinerimea Română, Serie Nouă, I, 1898, fasc. III, pp. 326—80, Bucureşti.
2. ERICH BERNEKER, *Slawisches etymologisches Worterbuch* (A-Mor). Heidelberg, C. Winter, 1913.
3. GEZA BLEDY, *Influenţa limbii române asupra limbii maghiare. Studiu lexicografic.* Doctoral Thesis. Univ. of Cluj-Sibiu, Publ. Semin. de Filologie Romanică 2, Sibiu, 1942.
4. MARTIN CAMAJ, *Lehrbuch der albanischen Sprache,* Wiesbaden, Harrassowitz, 1969.
5. I.-A. CANDREA and GH. ADAMESCU, *Dicţionarul enciclopedic ilustrat "Cartea Românească".* First part : *Dicţionarul limbii române din trecut şi de astăzi* — by I.-A. Candrea. Bucureşti, Cartea Românească, 1931.
6. TH. CAPIDAN, *Aromânii. Dialectul aromân,* Bucureşti, Academia Română, 1931.
7. A. CIHAC, *Dictionnaire d'éthymologie daco-romane,* 2 vols. Francfort s/M Ludolphe St-Goar, 1970—9.
8. ALEJANDRO CIORANESCU, *Dictionnario etimologico roumano,* Tenerife and Madrid, Gredos, 1966.
9. **DA** = *Dicţionarul limbii române,* A) A-C, F-lojniţă, Bucureşti, Editura Acad., 1913—1948, B) M-O, P-pînar, R. Bucureşti, Editura Academiei, 1966—1975.
10. OVID DENSUŞIANU, *Istoria limbii române,* Vol. 1, Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1961.
11. JAN DE VRIES, *Altnordisches etymologisches worterbuch* [2], Leiden, E. J. Brill, 1962.
12. **DLRM** = *Dicţionarul limbii române moderne,* Bucureşti, Editura Academiei, 1958.
13. NELO DRIZARI, *Spoken and Written Albanian* [2], New York, Ungar, 1959.
14. H. S. FALK and ALF TORP, *Norwegisch-danisches etymologisches Worterbuch* [2], 2 vols., Oslo and Bergen-Universitetsforlaget, C. Winter, Heidelberg, 1960.
15. ERNST FRAENKEL, *Litauisches etymologisches Worterbuch,* 2 vols., Heidelberg, C. Winter, Gottingen, Vandenhoeck and Ruprecht, 1962—5.
16. HJALMAR FRISK, *Griechisches etymologisches Worterbuch,* 3 vols., Vol. I [2]: 1973; vol. II : 1970; vol. III : Heidelberg, C. Winter, 1972.
17. ION GHEŢIE, *Baza dialectală a românei literare,* Bucureşti, Editura Academiei, 1975.
18. ELOD HALÁSZ, *Magyar-német szótár* [4], 2 vols., Budapest, Akadémiai Kiado, 1974. (Bibl.—2).
19. ALEXANDER JÓHANNESSON, *Islandisches etymologisches Worterbuch.,* Bern, Francke, 1956.
20. NORBERT JOKL, "Balkangermanisches und Germanisches", in : *Festschrift der 75. Versammlung Deutscher Philologen und Schullehrern in Salzburg,* Baden, 1929.
21. ERNEST KLEIN, *A comprehensive etymological dictionary of the English language,* 1 vol., Amsterdam, Elsevier, 1971.
22. MAX LAMBERTZ, *Lehrgang des Albanischen,* T. III, Grammatik, Halle, VEB Max Niemeyer, 1959.
23. *Lexikon Tetraglosson* of Daniil Moschopolitis, in "Zeitschrift fur Balkanologie", X (1974), 1.
24. STUART E. MANN, *An historical Albanian - English dictionary,* London, Longmans, Green and Co., 1948.
25. CONSTANTIN NIKOLAIDI, *Etymologikon Lexikon tis Koutzovlachikis* Glossis, Athens, 1909.
26. ADOLF NOREEN, *Altnordische Grammatik,* I., Tubingen, Max Niemeyer, 1923.
27. C. T. ONIONS, *The Oxford dictionary of English etymology,* Oxford, Clarendon, 1966.
28. TACHE PAPAHAGI, *Dicţionarul dialectului aromân, general şi etimologic* [2], Bucureşti, Editura Academiei, 1974.
29. ALEXANDRU PHILIPPIDE, *Originea Românilor,* Vol. I : 1923, Vol. II : 1928, Iaşi, Viaţa Românească.
30. CICERONE POGHIRC, "Influenţa autohtonă". (p. 355 : *dimb*), in : *Istoria limbii române,* Vol. I, Bucureşti, Editura Academiei, 1969.
31. CICERONE POGHIRC, *Limba Română,* VIII (1968), 1, p. 15.
32. JULIUS POKORNY, *Indogermanisches etymologisches Worterbuch.,* 2 vols. Bern and München, Francke, 1959—69.
33. ALEXANDRU ROSETTI, *Istoria limbii române de la origini pînă in sec. al XVII-lea,* Bucureşti, Ed. pt. Lit., 1968.
34. AUGUST SCRIBAN, *Dicţionarul limbii româneşti,* Iaşi, 1939.

35. GEORGE Y. SHEVELOV, *A prehistory of Slavic*, Heidelberg, C. Winter, 1964.
36. LAZĂR ŞĂINEANU, *Dicţionar universal al limbii române* [8], Craiova, Scrisul Românesc.
37. LÁJOS TAMÁS, *Etymologisch-historisches Worterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen*, Budapest, 1966, Akadémiai Kiado; (Bibl.—3)
38. H. TIKTIN H. *Dicţionar român-german*, 3 vols. Bucureşti, 1903—25.
39. ALF TORP and H. FALK, *Wortschatz der germanischen Spracheinheit*, Gottingen, Vandenhoeck and Ruprecht 1909.
40. MAX VASMER, *Russisches etymologisches Worterbuch*, 3 vols. Heidelberg, C. Winter, 1953—5.
41. A. WALDE and J. B. HOFMANN, *Lateinisches etymologisches Worterbuch* [5], 3 vols., Heidelberg, C. Winter, 1972.
42. Webster's *Third New International Dictionary*, Springfield, Merriam, 1971.
43. GUSTAV WEIGAND, *Albanesische Grammatik*, Leipzig, J. A. Barth, 1913.

LETTRES DU PRINCE DE VALACHIE CONSTANTIN BRANCOVAN AUX SAVANTS GRECS JEAN ET RALAKIS CARYOPHYLLIS

PAUL CERNOVODEANU et MIHAIL CARATAȘU

L'intense activité politique et diplomatique déployée pendant plus de trois décennies par le prince Constantin Brancovan, un des plus illustres hospodars de la principauté valaque, est reflétée dans l'abondant échange de correspondance avec de hauts personnages de son époque, parmi lesquels les empereurs Léopold I-er, Joseph I-er et Charles VI, le roi de France Louis XIV, le tsar Pierre le Grand de Russie, le pape Clément XI, le roi de Pologne Auguste II, le patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras sans compter divers autres dignitaires et prélats étrangers [1].

De ce riche matériel épistolaire, nous nous sommes proposé de ne présenter dans le présent article que les lettres adressées par le voïévode à deux éminents savants grecs, Jean et Ralakis Caryophyllis, père et fils, fortement attachés par de nombreuses affinités aux pays roumains et qui mettent en lumière un des aspects significatifs des contacts établis entre ce prince lettré et deux parmi les plus distingués esprits de la culture grecque post-byzantine.

Sur la personnalité des Jean Caryophyllis, les sources de l'époque autant que d'autres ouvrages de l'historiographie contemporaine offrent de suffisantes relations pour permettre d'en tracer le contour. Elève du réputé pédagogue Théophile Corydalée à l'école fondée au Phanar par la Patriarchie de Constantinople entre les années 1625 et 1628, il avait succédé à son maître en qualité de directeur de cette institution depuis 1640 jusqu'en 1660 [2]. Son inclination vers le rationalisme lui valut d'être suspecté, tout comme l'avait été son prédécesseur, d'opinions hérétiques et cela suscita l'animosité de la part de certains de ses contemporains, notamment

---

[1] Paul Cernovodeanu, *Bucarest. Important centre politique du sud-est européen à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e* dans « Revue des études sud-est européennes », IV (1966), 1–2, p. 154–155.

[2] Entre temps, Caryophyllis avait accedé à l'hiérarchie de dignités ecclésiastiques, en devenant en 1653 grand rhéteur, puis le 24 octobre 1662 grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople (jusqu'au 16 août 1670) avant de devenir grand logothète. Voir en ce sens D. Russo, *Ioan Cariofil și operele lui* (Jean Caryophyllis et ses œuvres) dans « Studii istorice greco-romȃne », t. I, București, 1939, p. 183–184; Cléobule D. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans, La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570–1646)*, Thessalonique, 1967, p. 23, 29, 52, 71 passim et *Germanos Locros, archevêque de Nysse et son temps (1645–1700). Contribution à l'histoire culturelle des Balkans au XVII^e siècle*, Thessalonique, 1970, p. 30–31 et particulièrement n. 2 contenant l'entière bibliographie connue concernant Caryophyllis.

celle de cette puissante «trinité» représentée par Callinique II, le patriarche de Constantinople, Alexandre Mavrocordato l'Exaporite, grand drogman de la Porte et Dosithée II Notaras, patriarche de Jérusalem [3]. Cette hostilité était provoquée de plus par des sentiments envieux pour la haute fonction qu'il détenait de grand logothète de la Patriarchie (à partir du 5 décembre 1676) et aussi pour les nombreux témoignages de haute estime, venus de la part de vénérables figures ecclésiastiques du Levant et de divers princes régnants de Valachie et de Moldavie tels Radu Léon, Georges Doucas, Şerban Cantacuzène, Constantin et Antioche Cantemir [4]. Radu Léon l'avait même invité à sa cour en lui confiant la charge de grand trésorier dans le conseil princier qu'il a détenu depuis le 14 janvier 1666 jusqu'au 20 novembre 1668 [5].

En sa qualité de haut dignitaire patriarchal, le savant grec avait eu l'occasion de visiter à plusieurs reprises la principauté valaque au cours des années 1679—1680 et 1688 [6]; il devait y revenir une dernière fois en 1692, mais c'était pour y chercher refuge à la suite de la condamnation publique prononcée contre certains de ses écrits lors du synode réuni en 1691 à Constantinople où il fut accusé de pratiques calvinistes et destitué de ses fonctions [7]. Accueilli avec déférence et affection par le prince Constantin Brancovan et par son oncle, le très érudit «stolnic» Constantin Cantacuzène, Jean Caryophyllis s'éteignait peu après, le 22-e jour du mois de septembre de la même année et son corps fut enseveli au monastère Radu-Vodă de Bucarest [8]. Deux ans plus tard, Jean Comnène, homme de haute culture et médecin de Brancovan qui devait occuper ensuite le siège métropolitain de Silistrie lui rédigeait une épitaphe exaltant ses vertus [9]. En signe de respect pour sa mémoire et pour répondre aux attaques du patriarche Dosithée de Jérusalem qui avait fait paraître à Jassy en 1696 un Ἐγχειρίδιον κατὰ Ἰωάννου τοῦ Καρυοφύλλη (Manuel contre Jean Caryophyllis) [10], on fit sortir des presses de Snagov en 1697 une œuvre posthume de ce dernier composée sous forme de réponses à divers

---

[3] D. Russo, *op. cit.*, p. 185—186; Cl. Tsourkas, *Germanos Locros...*, p. 33.

[4] Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p 31.

[5] Nicolae Stoicescu, *Dicţionar al marilor dregători din Ţara Românească şi Moldova (sec. XIV—XVII)* [Dictionnaire des grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (du XIV[e] au XVII[e] siècle)], Bucureşti, 1971, p. 198—199 Caryophyllis était déjà venu auparavant en Valachie au cours des années 1643—1645, cf. Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 31.

[6] D. Russo, *op. cit*, p. 184; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 32.

[7] D. Russo, *op. cit.*, p. 186; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 33.

[8] Voir les lettres adressées à Ralakis Caryophyllis le 2 octobre et respectivement le 23 décembre 1692 par Dionysos IV, ancien patriarche de Constantinople séjournant en Valachie et par Partenie higoumène du monastère Radu-Vodă lui annonçant la mort de son père et son inhumation dans ledit lieu de retraite. (Bibliothèque de l'Acad. Roum., ms. grec. 974, f. 163—163[v] et f. 165); cf. également Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti din Biblioteca Academiei Române* (Catalogue des manuscrits grecs à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine), II, Bucureşti, 1940, p. 94—95, n° 974. Voir encore D. Russo, *op. cit.*, p. 186; Cl. Tsourkas, *op cit.*, p. 34; N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 199.

[9] Voir plus récemment Olga Cicanci et Paul Cernovodeanu, *Contribution à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hierothée) Comnène (1658—1719)*, dans «Balkan Studies», 12 (1971), n° 1, p. 148, 177—178.

[10] I. Bianu, N. Hodoş, *Bibliografia românească veche 1508—1830* (Bibliographie ancienne roumaine), I[er] vol., Bucureşti, 1903, p. 337—338, n° 97; D. Russo, *op. cit*, p. 188; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 34.

problèmes controversés de théologie proposés par le « stolnic » Cantacuzène et portant le titre de 'Εγχειρίδιον περὶ τινῶν ἀποριῶν καὶ λύσεων (Manuel se rapportant à quelques questions ambiguës et à leur élucidation) [11]. L'œuvre majeure de Caryophyllis reste néanmoins les réputées *Ephémérides*. C'est un travail à la fois de mémorialiste et d'historien, dans lequel l'auteur consignait au jour le jour les événements les plus marquants auxquels il avait participé au cours des années 1676—1689 et où il aborde à maintes reprises des questions touchant aux pays roumains [12].

Sur Rali ou Ralakis, troisième fils de Jean Caryophyllis, qui avait été à son tour en correspondance avec le prince Brancovan, les renseignements dont nous disposons sont assez limités. Il a pu être établi que de son côté il avait occupé la fonction de grand chartophylax et plus tard de grand ecclésiarque de la Patriarchie de Constantinople (en 1692), puis de grand rhéteur ; marié à Smaragda qu'il avait épousé en juillet 1680 et qui était apparentée à la famille des Cantacuzènes, il mourut à Constantinople le 2 mars 1707 [13]. A juger d'après les missives reçues de la part de certains hauts prélats ecclésiastiques, de ses professeurs et autres esprits éclairés de l'Orient autant que des princes moldaves Antioche et Démètre Cantemir ou du « stolnic » Cantacuzène, il apparaît que Ralakis Caryophyllis était fort estimé pour ses capacités intellectuelles et considéré comme un interlocuteur des plus distingués. Le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu est une œuvre philosophique intitulée Σειρὰ θεωρουμένων ἐπὶ τῆς φυσικῆς πραγματείας (Suite de considérations sur un traité de physique) conservée en manuscrit au British Museum sous la côte : Additional Mss 8 225 [14].

Avant la présentation — dans leur original grec — du texte intégral des lettres adressées par Constantin Brancovan aux deux Caryophyllis, père et fils, quelques brèves indications sur leur importance nous semblent utiles. La totalité de ces lettres figure dans le code grec Critias-Rally n° 974 appartenant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, dans lequel est réunie d'ailleurs l'entière correspondance portée par les deux savants grecs. Parmi les 18 lettres en question [15], quatre sont datées des années 1691—1692 et sont adressées à Jean Caryophyllis père, tandis que le reste pour les années 1692—1704, à son fils Ralakis. Elles contiennent des relations touchant, tour à tour, les sphères politique, ecclésiastique, culturelle ou familiale et offrent un intérêt incontestable.

---

[11] Bianu, Hodoş, *op. cit.*, I, p. 349—350, n° 107 ; D. Russo, *op. cit.*, p. 188 ; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 34.

[12] Jean Caryophyllis, 'Εφημερίδες, éd. Périclès G. Zerlentis, dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς 'Ελλάδος». III (1891), p. 293—315 et extrait Athènes, 1891, p. 19—41 ; en traduction roumaine chez Const. Erbiceanu, *Efemeridele lui Ioan Cariofil* (Les Ephémérides de Jean Caryophyllis), dans « Biserica ortodoxă română », XVI (1892), p. 57—80 (et extrait, Bucarest, 1892).

[13] Voir l'arbre généalogique de la famille Caryophyllis chez P. G. Zerlentis, *op. cit.*, p. 290 et certaines relations concernant Ralakis, *ibidem*, p. 300 ; cf. également Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 105, n. 1.

[14] *Ibidem.*

[15] Que nous présentons suivant les normes scientifiques en vigueur en respectant entièrement l'orthographe original ; seuls quelques accents ont été corrigés là où l'erreur était évidente ; les modifications et adjonctions qui nous appartiennent sont placées entre paranthèse angulaires, ⟨ ⟩. Les lettres ont été rédigées en langue grecque par différents scribes de la chancellerie princière (on peut discerner plusieurs sortes d'écritures) et signées par Brancovan, en roumain, en caractères cyrilliques.

Ainsi, dans sa lettre du 9 septembre 1691 envoyée au grand logothète de la Patriarchie, le hospodar valaque lui fait part d'abord de l'assentiment obtenu de la part du grand vizir Mustapha-pacha — décédé entre temps — de n'avoir pas à se joindre aux armées turques pour participer aux opérations militaires entreprises contre les Autrichiens [16]; il est question ensuite du passage par la principauté d'un « homme de confiance de l'ambassadeur britannique » qui se dirigeait « vers les Impériaux » chargé d'entamer des pourparlers de paix ; il s'agissait, en réalité, du comte bolognais Luigi Ferdinando Marsigli, qui pour faciliter l'accomplissement de sa mission se faisait passer pour le secrétaire de lord William Paget, l'ambassadeur britannique à Vienne [17]. Nous apprenons également par le contenu de cette missive que des dissensions existaient entre Brancovan et le patriarche de Constantinople, Callinique II, connu pour son adversité à l'égard de Caryophyllis et que le prince avait vainement essayé de tempérer [18]; par la même occasion il contestait vigoureusement d'avoir eu quelque chose à cacher à ses émissaires à la Porte, affirmant qu'ils avaient son entière confiance.

Dans un second message portant la date du 29 juillet 1692, et après avoir abordé la question des courriers, dont la signification ne ressort pas assez clairement du texte, Brancovan exposait à son correspondant son intention de faire réparer sa propriété d'Istanboul, qui avait appartenu à feu Şerban Cantacuzène et qu'il avait rachetée par la suite à grands frais. Or, à ce moment, cette propriété était occupée par Ştefan, rejeton

---

[16] C'est à cet état de choses que semble se reporter le chroniqueur Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu voievod (1688—1714)* [Histoire du règne du prince Constantin Basarab Brancovan (1688—1714)], ed. A. Ilieş, Bucureşti, 1970, p. 91, en indiquant que pendant l'été de 1691 « l'ordre vint de la Porte que le prince Constantin ait à quitter sa résidence pour aller à la montagne du côté de la Transylvanie pour défendre le pays contre les ennemis ».

[17] Voir les pleins pouvoirs accordés par lord Paget à Marsigli en avril 1691 (British Museum, *Mss. Additional 8 880*, f. 118v.—119 et 144—145v), avant son arrivée à Constantinople. L'envoyé impérial avait reçu un bon accueil de la part de Brancovan, lors de son passage par Bucarest sur le chemin de retour vers Vienne, et il fut hébergé au palais princier, cf. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), V_1, Bucarest, 1889, p. 388, n° CCLXV; N. Iorga, *Documente privitoare la Constantin Vodă Brîncoveanu, la domnia şi sfîrşitul lui* (Documents relatifs au prince Constantin Brancovan sur son règne et sa fin), Bucureşti, 1901, p. 107—108, n° V; *Autobiografia di Luigi Ferdinando Marsigli*, ed. Emilio Lovarini, Bologne, 1930, p. 150—151; Al. Marcu, *Date ce ne privesc în autobiografia contelui Marsili* (Relations qui nous concernent dans l'autobiographie du comte Marsigli), dans *Închinare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani*, Cluj, 1931, p. 251—252; P. Cernovodeanu, *Arhiva diplomatică a lordului William Paget (1637—1713)* (L'archive diplomatique de lord William Paget (1637—1713)), dans « Revista Arhivelor », LII, vol. XXXVII, 1975, n° 1, p. 82.

[18] Sur les relations entre Brancovan et le patriarche Callinique II, voir particulièrement N. Iorga, *Cîteva ştiri nouă relative la legăturile noastre cu biserica constantinopolitană în a doua jumătate a secolului al XVII-lea* (Quelques relations nouvelles sur les liens qui nous attachaient à l'église constantinopolitaine pendant la seconde moitié du XVII^e^ siècle), dans « Analele Academiei Române », série II, M.S.I., t. XXXVIII (1915—1916), p. 12—18.

de l'exhospodar valaque Radu Léon Tomşa [19], qu'il s'agissait de déloger afin que les travaux puissent être entrepris.

La lettre suivante, de proportions plus réduites, porte la date du 4 août 1692, alors que Caryophyllis avait cherché asile sur le sol valaque. Le prince lui exprime sa compassion pour la douloureuse situation dans laquelle se trouvait le vieillard, impuissant et malade, et s'engageait à lui mander son médecin personnel [20] pour s'occuper de sa santé.

Enfin, dans la lettre adressée le 10 septembre 1692 au vénérable logothète de la Patriarchie, peu de jours avant son trépas, après s'être enquéri de l'état de santé du malade, Brancovan l'informait de son prochain déplacement à Potlogi [21], où il comptait passer quelques jours dans l'attente d'un émissaire porteur de nouvelles depuis Belgrade, avant de regagner sa résidence de Bucarest. Par la même occasion, le prince l'assurait de n'avoir pas à s'inquiéter de l'envoi des sommes représentant les droits pécuniaires qui lui étaient dus et que le grand trésorier Matei Ciorogîrleanu était chargé de lui faire parvenir [22].

Après la mort du vénérable savant, Brancovan a continué à entretenir des liens épistolaires avec son fils Ralakis, devenu grand ecclésiarque de l'église de Constantinople. Dans une première lettre qu'il lui adressait le 30 décembre 1692, le prince lui exprimait ses remerciements pour les vœux présentés à l'occasion du mariage de sa fille Stanca [23] et l'informait qu'il lui avait fait expédier à Istanboul la somme de 500 Groschen ainsi que le

---

[19] Il n'existe que fort peu d'informations sur ce Ştefan, dernier descendant de la famille des Tomşa, exilé sur les bords du Bosphore. Bien qu'il ait épousé le 4 novembre 1691 Catherine, la fille de Georges Doucas, hospodar de Moldavie, son rôle dans la vie politique des pays roumains a été insignifiant; il semble que sa santé était des plus précaires à en croire son beau-frère le grand logothète et chroniqueur Nicolas Costin qui déclarait que sa maladie avait miné « autant son esprit que sa sagesse » [*Letopiseţul Moldovei* (Chronique de la Moldavie), dans M. Kogălniceanu, *Cronicele României* (Les chroniques de la Roumanie), 2e éd., vol. II, Bucarest, 1872, p. 21)]. Quelques relations plus récentes le concernant, chez Ştefan S. Gorovei, *Contribuţii la genealogia familiei domnitoare Tomşa* (Contributions à la généalogie de la famille régnante des Tomşa), dans « Revista arhivelor », an XLVIII (1971), vol. XXXIII, no. 3, p. 384.

[20] Selon toutes les probabilités il doit s'agir de Pantaléon Caliarchis (mort le 20 janvier 1725), homme cultivé, originaire de Chios, engagé comme médecin au service de Brancovan le 12 juillet 1692; il possédait une bibliothèque où les livres étaient marqués par un ex-libris joliment gravé portant une légende en grec et en latin (cf. N. Vătămanu, *Ex-libris-ul lui Pantaleon Caliarhi* (L'ex-libris de Pantaléon Caliarchis), dans « Revista bibliotecilor », XXI (1968), nº 3, p. 157; mentionnons que Pantaléon avait acquis un exemplaire de l' 'Εγχειρίδιον de Caryophyllis imprimé à Snagov en 1697, qui portait également cette vignette personnelle du bibliophile. Pour de plus amples relations le concernant, voir N. Vătămanu, *De la începuturile medicinei româneşti* (Depuis les débuts de la médecine roumaine), Bucureşti, 1966, p. 184—188 et P. Cernovodeanu, *The Tombstone of Prince Constantin Brîncoveanu's Physician, Pantaleon Caliarhis* dans « Revue des études sud-est européennes », I (1963), nº 3—4, p. 561—564.

[21] La chronique de Radu Greceanu, *éd. cit.*, p. 92, fait également mention de ce déplacement.

[22] Il fit partie du conseil princier en qualité de grand trésorier depuis le 9 janvier 1691 jusqu'au 26 novembre 1693, cf. N. Stoicescu, *Dicţionar al marilor dregători*..., p. 149—150.

[23] La princesse Stanca avait épousé en novembre 1692 Radu, fils de Iliaş III Alexandre, qui avait régné en Moldavie, cf. Radu, Greceanu, *op. cit.*, p. 92. Son époux était mort à l'âge de 33 ans, le 19 mars 1704 (*Ibidem*, p. 226) et avait été enterré au siège métropolitain de Bucarest, cf. Al. Elian et collab.. *Inscripţiile medievale ale României. Oraşul Bucureşti* (Inscriptions médiévales en Roumanie. La ville de Bucarest), Ier vol., *1395—1800*, Bucureşti, 1965, p. 308—309, no. 256.

restant des valeurs ayant appartenu à son père par l'homme de confiance de ce dernier, Kir Lymberi.

Par la lettre suivante, en date du 11 août 1693, Brancovan réitère à Ralakis l'assurance de son entière bienveillance et de son inaltérable attachement en lui transmettant ses meilleurs compliments par l'intermédiaire de son envoyé à la Porte, le grand chambellan Kyritza Manolaki [24]. Au cours des années suivantes, les relations entre les deux correspondants semblent avoir connu une interruption provoquée vraisemblablement par un climat soupçonneux dépourvu de fondement. Le 23 juin 1699, Brancovan rompait la glace en assurant à nouveau son interlocuteur, devenu entre temps grand rhéteur, de ses plus amicaux sentiments que les médisances de personnes malveillantes ne sauraient altérer. Une attitude identique ressort de la lettre datée du 31 mars 1701 par laquelle le prince exprime sa satisfaction pour la reprise de leur correspondance et de leurs liens d'amitié. Par une autre lettre expédiée le 30 janvier 1702 par le grand « clucer de arie » Ianakis [25], Brancovan recommandait à Ralakis de se montrer patient, tout en l'assurant de faire appel à ses services au moment opportun, tout comme il l'avait fait envers son vénérable père. Un nouveau message du 6 mai 1702 réitère la fidélité de ses sentiments amicaux à Ralakis et aux siens. Le 14 mars de l'anné suivante, un hereux événement intervenu dans la famille de Ralakis Caryophyllis constituait une occasion pour Brancovan d'adresser au grand rhéteur ses vœux chaleureux pour le mariage d'une de ses filles avec un certain Kyritza Constantin. Le prince déléguait le grand ecclésiarque de l'église Andronakis Rangavis [26] de couronner les jeunes mariés et le chargeait également, en invoquant l'indisponibilité des boyards du pays absorbés par diverses missions en territoire turc, de le représenter lors de la cérémonie nuptiale.

Les suivantes lettres de Brancovan adressées à Ralakis Caryophyllis le 18 octobre et le 17 décembre 1703 se rapportent au séjour à Istanboul de son cousin, le grand « sluger » Toma Cantacuzène(futur «spatar » qui devait passer aux Russes en 1711) [27], que le voïévode recommandait

---

[24] Il est question du grand chambellan Manolaki « Moustrimou » (Μανολάκης Μουστρίμου) signalé dans un document daté du 16 avril 1686 comme possédant une maison à Bucarest à côté des jardins princiers, qui fit plus tard, le 6 avril 1688 l'objet d'une donation en faveur du monastère de S-te Catherine, cf. Emil et Ion Vîrtosu, *Aşezămintele Brîncoveneşti. O sută de ani de la înfiinţare 1838—1938* (Les fondations brancovanes. Cent ans depuis leur création, 1838—1938), Bucarest, 1938, p. 4, doc. 2 et 3.

[25] Fréquemment chargé de missions à Instanboul, il avait accompagné le prince pendant son fameux voyage à Andrinople en juin 1703, lorsque celui-ci avait reçu la confirmation « à vie » de sa qualité de hospodar de Valachie ; voir la chronique de R. Greceanu, *éd. cit.*, p. 145, 161, 172.

[26] Père de Manolaki Lambrino, gendre de Brancovan, mentionné dans la chronique de R. Greceanu (*op. cit.*, p. 170) comme grand chartophylax de la patriarchie de Constantinople. Ralakis avait eu deux filles, Hélène (13 juillet 1681—1757) et Zoiţa (m. en 1727), cf. à l'arbre généalogique publié par P. G. Zerlentis dans l'étude qui précède l'édition des *Ephémérides* de Jean Caryophyllis, p. 290, mais on est dans le doute quant à celle dont il est question dans la lettre du 14 mars.

[27] Fils de l'aga Matei, frère du « stolnic » Constantin, il détint la fonction de grand « sluger » dans le conseil princier entre le 31 janvier 1701— 6 avril 1704, cf. N. Stoicescu, *Dicţionar al marilor dregători...*, p. 145. Concernant sa mission à Constantinople de 1703—1704, voir aussi Valeriu Papahagi, *Corespondenţa inedită a lui Constantin Brîncoveanu cu bailul Ascanio Giustinian* (Correspondance inédite de Constantin Brancovan avec le bailli Ascanio Giustinian), dans « Revista istorică », XVII (1931), nos 7—9, p. 171—172.

à la sollicitude du haut prélat pour lui assurer l'hospitalité, en lui exprimant ensuite sa gratitude pour le bon accueil réservé à son parent.

Six mois plus tard, le hospodar adressait le 30 mai 1704 ses vœux chaleureux à l'occasion du baptême de son petit-fils ; un autre de ses cousins, le grand échanson Ştefan Cantacuzène (le futur hospodar) [28] devait le représenter en qualité de parrain du nouveau-né.

A son tour, ayant adressé se vœux à Brancovan lors du mariage de sa fille la princesse Ancuţa avec le « postelnic » Nicolas Rosetti [29], Ralakis Caryophyllis recevait les remerciements du prince par une lettre datée du 21 juin 1704.

Une autre missive de Constantin Brancovan portant la date du mois de juillet 1704 exprimait la gratitude du prince pour les recommandations de Ralakis d'entretenir de bons rapports avec le comte Jacob Colyer [30], l'ambassadeur des Pays-Bas à la Porte ; sans doute Caryophyllis ignorait-il

---

[28] Il avait été grand échanson du 28 octobre 1703 au 30 novembre 1706, cf. Stoicescu, *op cit.*, p. 145. Dans une lettre adressée à Ralakis, le 16 août 1704, Ştefan Cantacuzène lui remerciait pour l'accueil qu'il lui avait réservé à Constantinople (Bibl. de l'Académie Roumaine, ms grec 974, f. 220 ; cf. aussi N. Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti*..., II, p. 101. n° 974).

[29] Fils du très connu boyard moldave Iordache Roset, grand « vornic » de la Basse Moldavie, Nicolae Rosetti (env. 1680—env. 1759) s'était converti au catholicisme et avait été nommé comte de St. Empire, ayant pris sous sa protection les moines hongrois piaristes de Bucarest ainsi que l'évêque Antonio Becich en 1746 Il fut grand logothète dans le conseil princier de Nicolas Mavrocordato entre le 9 janvier et le 23 décembre 1725, puis signalé encore dans cette fonction le 20 octobre 1726 (cf. Theodora Rădulescu, *Sfatul domnesc şi alţi mari dregători ai Ţării Româneşti din secolul al XVIII-lea* (Le conseil princier et autres hauts dignitaires de Valachie au XVIII^e siècle), dans « Revista arhivelor », année XLIX (1972), vol. XXXIV, n° 1, p. 127. A l'intention de ce prince il avait composé en 1727 (7235) une « glorieuse souche », c'est-à-dire un arbre généalogique honorant ses ancêtres et établissant des liens avec les premiers voïévodes ayant régné en Moldavie. Sur sa vie et sa carrière voir la chronique de Radu Greceanu, *éd. cit.*, p. 152, 226, 230 ; Şt. Greceanu, *Starea ţărilor locuite de români în secolul al XVIII-lea, contele Nicolae Rosetti* (Situation des pays habités par les Roumains au XVIII^e siècle. Le comte Nicolas Rosetti) dans « Revista pentru istorie arheologie şi filologie », IX (1903), p. 213—245 ; Général Radu Rosetti, *Familia Rosetti* (La famille des Rosetti), I^{er} vol., Bucureşti, 1938. p. 53—56 ; Francisc Páll, *Date noi despre istoria Bucureştilor la mijlocul secolului al XVIII-lea* (Données nouvelles sur l'histoire de la ville de Bucarest au milieu du XVIII^e siècle), dans « Materiale de istorie şi muzeografie », IV, (1966), p. 31 ; N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea* (*1688—1821*) [Histoire de la littérature roumaine au XVIII^e siècle (1688—1821)], éd. Barbu Theodorescu, I^{er} vol., Bucureşti, 1969, p. 162—165.

[30] Jacob Colyer (1657—6 mars 1725), résident (12 avril 1683) puis ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople (1688—1725), il fut un des médiateurs de la paix de Karlowitz (1699), ensuite de la ratification du traité du Prut (en 1712 et 1713) et enfin de la conclusion de la paix de Passarowitz (1718), cf. L. Bittner — L. Gross, *Repertorium der diplomatischen Vertreter aller Lander seit dem Westfalischen Frieden* (*1648*), I^{er} vol., (*1648—1715*), Berlin, 1936, p. 363—364. Il avait entretenu, depuis 1693 déjà, une correspondance suivie avec Brancovan et le « stolnic » Cantacuzène, cf. N. Iorga, *Studii şi documente cu privire la istoria românilor* (Etudes et documents concernant l'histoire des Roumains), vol. XXXIII, Bucureşti, 1906, p. 268, n° CCCXLVII et CCCXLVIII ; C. Giurescu et N. Dobrescu, *Documente şi regeste privitoare la Constantin Brîncoveanu* (Documents et extraits concernant Constantin Brancovan), Bucureşti, 1907, p. 79—80, n° 120 ; G. von Antal — J. C. de Pater, *Weensche Gezantschapsberichten van 1670 to 1720*, I^{er} vol., *1670—1697*, 'S. Gravenhagen, 1929, p. 556, n° 268 ; P. Cernovodeanu, *Arhiva diplomatică a lordului William Paget*..., p. 85. Un portrait de ce diplomate, sage et adroit. dans l'*Histoire de l'Empire Ottoman* de Dimitrie Cantemir — voir *Dimitrie Cantemir Historian of South East European and Oriental Civilizations*, Extracts edited by Alexandru Duţu and Paul Cernovodeanu, Bucharest, AIESEE, 1973, p. 259 et p. 314 (notes bibliographiques).

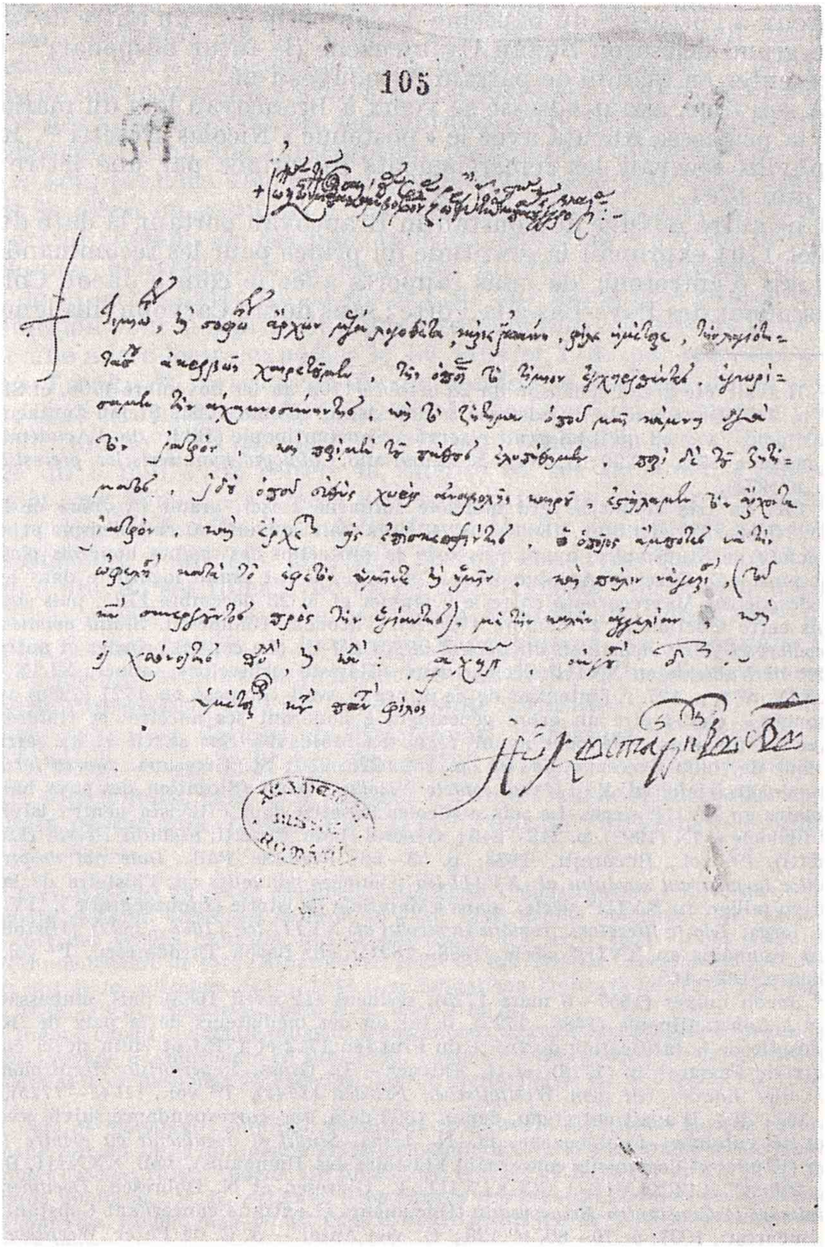


Fig. 1 — Lettre du 4 août 1692 (nº 3).

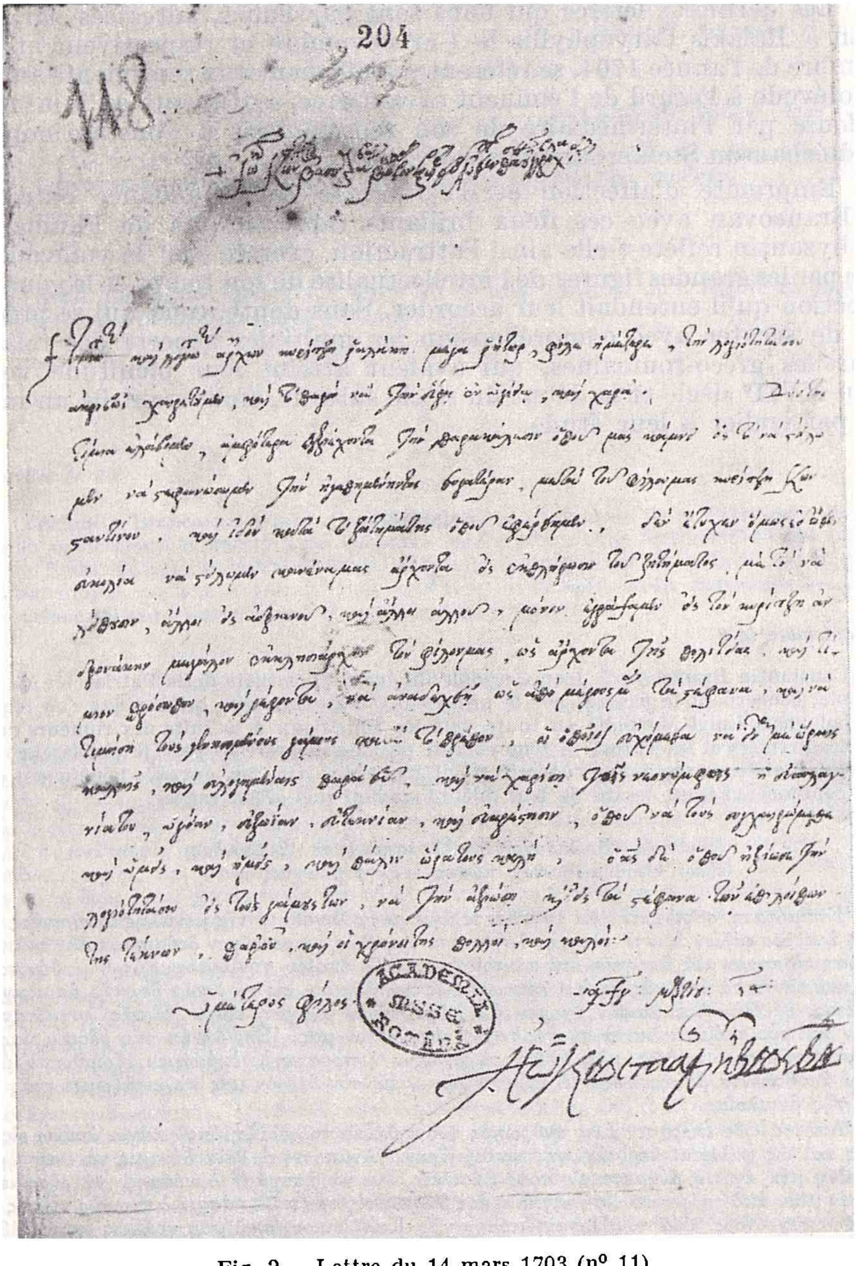


Fig. 2 — Lettre du 14 mars 1703 (n° 11).

l'étroite amitié datant de plus de deux décennies qui existait entre le prince valaque et l'influent diplomate occidental et qui apparaît de la sorte sous un nouvel aspect.

Les dernières lettres qui nous sont parvenues, adressées par Brancovan à Ralakis Caryophyllis le 1-er novembre et respectivement le 16 décembre de l'année 1704, se réfèrent pareillement aux sentiments amicaux du voiévode à l'égard de l'éminent savant grec, sentiments qu'il lui réitère d'ailleurs par l'intermédiaire de son représentant à Constantinople, le grand échanson Ştefan Cantacuzène.

Empreinte d'affection et d'estime, la correspondance entretenue par Brancovan avec ces deux brillants représentants de l'humanisme post-byzantin reflète-t-elle ainsi l'attraction exercée sur le voiévode valaque par les grandes figures de l'intellectualité de son temps et la généreuse protection qu'il entendait leur accorder. Sans doute, ceux qui se préoccupent de scruter avec compréhension les multiples aspects des relations culturelles gréco-roumaines, qui avaient atteint leur plénitude vers la fin du XVII^e^ siècle et le début du siècle suivant, trouveront-ils un intérêt tout particulier à leur étude.

ANNEXE

1

1691 septembre le 9

Prince Constantin Brancovan à Jean Caryophyllis, grand logothète de la Patriarchie de Constantinople, concernant le passage par la principauté d'un émissaire britannique ⟨en réalité le comte bolognais Luigi Marsigli⟩ en route vers les Impériaux à la suite des rumeurs de paix ⟨entre ces derniers et les Turcs⟩. A tenu compte du message adressé par ⟨le patriarche⟩ Callinique ⟨II⟩ mais constate que ses conseils n'ont pas été suivis. Ses envoyés bénéficient de son entière confiance et il est assuré de leur fidélité n'ayant rien à leur cacher.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόνδας,
ἐλέῳ Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Ἐντιμότατε σοφώτατε καὶ λογιώτατε ἅγιε μέγα λογοθέτα τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κύριε Ἰωάννη ἡμέτερε φίλων ἄριστε τὴν σὴν λογιότητα ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν δεόμενοι τοῦ Θεοῦ νὰ τὴν ἀπολαύσῃ τὸ παρὸν μας ἐν ὑγείᾳ καὶ παντοίᾳ χαρᾷ. Τὸ ὁποίου τὴν ὑγείαν αὐτοῦ μαθόντες ἐχάρημεν, καὶ πάντα τὰ ὅσα μᾶς γράφει λεπτωμερῶς ἐννοήσαμεν, εἰς τὰ ὁποῖα δὲν τῆς ἀποκρινόμεθα εἰς πλάτος, ἐπειδὴ οὔτε καιρὸν ἔχομεν ἄλλ'οὔτε τόσον ἀνάγκη εἶναι. Ἡμεῖς λογιώτατέ μου ἤλθομεν καὶ εὑρισκόμεθα κατὰ τὸ παρὸν εἰς τὸν θρόνον μας. Ἐπειδὴ ἐκ τῆς ὁδοιπωρίας ὁποῦ ἦτον να παγένωμεν καθῶς μᾶς ἦλθεν τὸ πρῶτον ἡ προσταγὴ, ἐκάμαμεν ἐξώρθωσιν ἀκόμη, ἀπὸ τὸν ἀποθανόντα βεζήριν διά νὰ ἐπιστρέψωμεν εἰς τὸν θρόνον μας νὰ κιτάζωμεν ταῖς προσταγαῖς τῆς βασιλείας.

Ἀπὸ τὰ ὧδε ἐπέρασεν ἕνας ἄνθρωπος τοῦ ἐγλέζου τοῦ ἐλτζή ὁποῦ πάγει ἀπάνω εἰς τοὺς νέμψους καὶ ὡς φαίνεται περὶ ἀγάπης ψηθηρίζουν. Ἄνμποτες ἡ θεῖα δύναμις νὰ ἐνεργήσῃ εἰς τὸ νὰ γένῃ μία ἀγάπη ἀνάμεσα εἰς τοὺς βασιλεῖς, διὰ νὰ ἡσυχάσῃ ὁ κόσμος, νὰ εὕρωμεν καὶ ἡμεῖς κἂν μίαν ἀπὸ ταῖς πολλαῖς ἀνάγκαις καὶ βάσανα εἰς τὰ ὁποῖα πάσχει ὁ πτωχὸς τοῦτος τόπος τῶρα τόσους χρόνους. Διὰ τὸν Παναγιώτατον κὺρ Καλλίνικον ὁποῦ μᾶς γράφεις ἐκαταλάβαμεν, καὶ σᾶς ἔγραψεν καὶ αὐτὸς κόλες γεμάταις. Ἐσυγχίσθη μεγάλως φαίνεται πῶς ἄλλοι τὸν ἔβαλαν εἰς ὑποψίαις περισσότεραις τοῦ ὁποίου ἀποκρίθημεν καὶ ἡμεῖς, ὅτι ἐπειδή διὰ τὸ συμφέρον τοῦ ἄς πατριαρχεύει μὲ τὴν ὑγείαν του. Τὶ ἀνάγκη ἔχεις, ἔτζη τοῦ ἐγράψαμεν, καὶ ὕστερον θέλει ἐγνωρίσει τὸν λόγον μας. Εἰς τοῦτο δὲ ὁποῦ μᾶς σιμειώνει, πῶς οἱ ἀνθρώποι ὁποῦ, μᾶς δουλεύουν πρέπει νὰ εἶναι πιστοὶ, ἡμεῖς λογιώτατε τοὺς ἀνθρώπους μας διὰ πιστοὺς τοὺς ἔχομεν. Ἀλλὰ οὔτε ἔχομεν τίποτε κρυφὰ ὁποῦ νὰ τὰ εὐγάζουν ἔξω, διατὶ οἱ ἐδικαῖς μας οἱ δουλιαῖς εἶναι ἐκριαρέ

ἐπειδὴ τινὰν δὲν ἐπιβουλεθόμεθα οὔτε κρυφίως διὰ κανέναν ἐνάντια ἐργαζόμεθα, μοναχὰ ταῖς δουλειαῖς ταῖς κάμνομεν φανερὰ καὶ εἰς αὐτὸ ὀλίγιν ἀναγκην ἔχομεν, ὅμως ἡ λογιότης σου καλὰ κάμνει ὁποῦ μᾶς συμβουλεύει ὡς φίλος. Καὶ ἄς ἔχομεν πάλιν τίμιον της γράμμα δηλοτικὸν τῆς ὑγείας της καὶ νὰ μᾶς σιμειώνει καὶ τίποτε νεωστά. Οἱ δὲ χρόνοι της εἴησαν πολλοὶ καὶ ἀγαθοί

ᾳ χ ч α ω σεπτεμβρίου 9

ὁ ὑμέτερος κατὰ πᾶν φίλος

Io Costandın Voevod ⟨m p.⟩

<Adresse:> Τῷ ἐντιμοτάτῳ σοφοτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἁγίῳ μεγάλῳ λογοθέτῃ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Καρυοφύλλῃ ὑγιειῶς καὶ περιχαρῶς.

(L S.)

Bibl. de l'Acad. Roum., ms. grec 971, f. 101—101 v° orig.; adressè au f. 102 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

2

1692 juillet le 29

Prince Constantin Brancovan à Jean Caryophyllis, grand logothète de la Patriarche de Constantinople, concernant la question des courriers; conserve ses bons sentiments envers ⟨Ștefan⟩ le fils de Radu ⟨Léon⟩ le voiévode mais désire le voir quitter la maison qu'il occupe à Constantinople, racheté à grands frais par Brancovan apres avoir appartenu à son oncle ⟨feu le prince Șerban Cantacuzène⟩ et qu'il veux faire réparer.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόνδας,
ἐλέῳ θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, λογιώτατε, καὶ σοφώτατε ἄρχων μεγάλε λογοθέτα, κύριε Ἰωάννη, φίλε ἡμέτερε, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, ἥνπερ διαφυλάττοι θεὸς ἀσινῆ καὶ ἀλώβητον. Τὸ τίμιόν της γράμμα ἐνεχειρίσθημεν, καὶ ἔγνωμεν τὴν ὑγίειαν καὶ τὰ γεγραμμένα, εἰς τὰ ὁποῖα καὶ ἡμεῖς ἀποκρινόμενοι, λέγομεν πρὸς τὴν λογιότητά σου, ὅτι ὁμοιοπαθεῖς ἐσμὲν, ἀγαπούσαμεν γὰρ καὶ τὴν ἀνάπαυσίν μας, καὶ τὴν ἀπόλαυσιν τοῦ οἴκου καὶ τῶν παιδιῶν μας, καὶ πρὸς τούτοις, τὴν συναναστροφὴν, καὶ συνομιλίαν σου τοῦ παλαιοῦ μας, καὶ ἄκρου φίλου, ἀλλ' ἐπειδὴ καὶ ἄνωθεν οὕτω διώρισται, χρεὼν ἐστὶν ὑπομεῖναι πάντας μας τὰ ἐρχόμενα εὐχαρίστως, καὶ ἀκολούθως δέεσθαι τοῦ κυρίου νὰ τὰ οἰκονομήσῃ εἰς ἔκβασιν ἀγαθὴν, καὶ νὰ μᾶς ἀξιώσῃ τοῦ ποθουμένου ἐν τάχει.

Τὰ τῶν τατάρων τὰ ἐγνώρισεν ὁπόσα καὶ ὁποῖα ἐστάθηκαν, καὶ δὲν πρέπει εἰς αὐτὰ νὰ κινοῦμεν λόγους, ὁ κύριος μου μόνον νὰ γίνῃ ἵλεως, πολλοὶ ἴσως λογιώτατε μὴ βλέποντες τὰ τοιαῦτα, καὶ γράφωντάς τους τα ἡμεῖς νὰ μὴν τὰ πιστεύουν, ἀλλὰ εἴθε μήτε νὰ ἦτον, μήτε νὰ εἴχαμεν χρείαν νὰ τοὺς τὰ ἐγράφαμεν. Περὶ τοῦ υἱοῦ 'Ράδουλ βοεβόνδα, ὅτι πῶς εἶναι φίλος μας καὶ ἡμεῖς τὸ γνωρίζομεν, καὶ τὸν ἀγαποῦμεν ἐκ παραλλήλου, καὶ καθὼς μέχρι τοῦ νῦν δὲν ἔλειψε ἀπὸ λόγου του ἡ συνδρομή μας, μήτε καὶ εἰς τὸ ἑξῆς ὁμοίως δὲν θέλει λείψει, ἀλλὰ κατὰ τὸ δυνατὸν, θέλομεν ἔχει τὴν ἔννοιάν του. Ὅτι δὲ πῶς νὰ εἴπαμεν νὰ μετοικήσῃ ἀπὸ τὸ σπῆτι μας, αὐτὸ ἔτζι εἶναι ἡ ἀλήθεια, καὶ ἀκόμι τοῦ τὸ ἐγράψαμεν τῶρα καὶ τοῦ λόγου του νὰ γίνῃ ἔτζι, διατὶ ὅσοι ἔρχονται ἀπ'ἐκεῖ, ὅλοι μᾶς βεβαιώνουν τὸν χαλασμὸν τοῦ ὀσπητίου, καὶ δὲν ἠμποροῦμεν λογιώτατε, νὰ τὸ ἀφήσωμεν νὰ χαλνᾶ, ἐπειδὴ καὶ ἔχομεν εἰς ἐκεῖνο τόσα ἔξοδα. Φαίνεται πῶς μᾶς τὸ ἐχάρησεν ἡ βασιλεία πλὴν ὅσον νὰ κατορθωθῇ νὰ μᾶς δοθῇ, ἔτρεξαν ἔξοδα περισσότερα, παρὰ ὁποῦ νὰ ἠθέλαμεν ἀγοράσῃ ἄλλο καὶ νὰ τὰ φκιάσωμεν, καὶ τοῦτο τὸ ἐκάμαμεν ὄχι δι'ἄλλο, παρὰ μοναχὰ διατὶ δὲν ἐκρίναμεν εὔλογον νὰ βλέπωμεν τὰ σπήτια τοῦ μακαρίτου θείου μας, νὰ πωλοῦνται εἰς ἄλλους ζῶντας ἡμεῖς. Τῶρα δὲ ὁ μπεγζαντὲς ὅτι πῶς εἶναι φίλος μας, καὶ διὰ τοῦτο νὰ ἀφήνωμεν τὸ σπῆτι νὰ τὸ χαλνᾶ; δὲν ἠμποροῦμεν νὰ τὸ κάμωμεν, ὅτι, τὸ λυπούμεθα, μάλιστα ὁποῦ ὁ ἐπιζήμιος φίλος, ἐχθρὸς ἐπικαλεῖται. Ἡ περὶ αὐτοῦ λοιπὸν ἀπόφασίς μας, αὕτη ἐστὶν, ἤγουν νὰ εὔγῃ, ὅτι λογαριάζομεν νὰ στείλλωμεν, καὶ ἄνθρωπον παρέκει εἰς τὸ νὰ τὸ μερεμετήσῃ, καὶ τὸν Γγιντιμόκην ἐπαρηγγείλαμεν νὰ πάρῃ τὸν ἄνθρωπόν του ἀπ'αὐτοῦ νὰ πηγένουν, καὶ τὴν ἐκ-

λαμπρότητά του ὡς εἴπομεν ἔχοντάς τον διὰ φίλον μας, θέλομεν ἔχει κατὰ καιροὺς καὶ τὴν ἔννοιάν του, χωρὶς νὰ προξενήσῃ τίποτες ἐμπόδιον εἰς τὴν φιλίαν, καὶ ἀγάπην μας τὸ εὔγαλμά του ἀπὸ τὸ σπῆτι μας. Ταῦτα καὶ περὶ τούτου. Ὁ δὲ πανάγαθος Θεὸς νὰ μᾶς ἀξιώσῃ νὰ σᾶς ἀπολαύσωμεν ἐν τάχει ὑγιεῖς, καὶ νὰ σᾶς συνευφρανθοῦμεν κατὰ τὸ ἐπιθυμητὸν ἀμφοτέρων τῶν μερῶν, ἡμῶντε δηλαδὴ καὶ ὑμῶν, ἣν καὶ τὰ ἔτη πολλά καὶ ἀγαθά.

α̢ χ ч βω Ἰουλίου κ θη

τῆς σῆς λογιότητος φίλος κατὰ πάντα
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ σοφολογιωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ λογοθέτῃ, Κυρίῳ ' Ιωάννῃ, φίλῳ ἡμετέρῳ ὑγιῶς, καὶ περιχαρῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 103—103 v orig. ; adresse au f. 104 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

3

1692 août le 4

Prince Constantin Brancovan à Jean Caryophyllis, grand logothète de la Patriarchie de Constantinople, lui exprimant sa compassion pour sa maladie et l'informer qu'il va lui mander un médecin ⟨peut-être Pantaléon Caliarchis⟩ pour le soigner.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόνδας,
ἐλέῳ θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, καὶ σοφώτατε ἄρχων μέγα λογοθέτα, κύριε Ἰωάννη, φίλε ἡμέτερε, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, τῆς ὁποίας τὸ τίμιον ἐγχειρισθέντες, ἐγνωρίσαμεν τὴν ἀχαμνοσύνην της, καὶ τὸ ζήτημα ὁποῦ μᾶς κάμνει διὰ τὸν ἰατρὸν, καὶ περὶ μὲν τοῦ πάθους ἐλυπήθημεν, περὶ δὲ τοῦ ζητήματος, ἰδοὺ ὁποῦ εὐθὺς χωρὶς ἀναβολῆς καιροῦ, ἐστείλαμεν τὸν ἄρχοντα ἰατρὸν, καὶ ἔρχεται εἰς ἐπισκεψίν της, ὁ ὁποῖος ἄμποτες νὰ τὴν ὠφελήσῃ κατὰ τὸ ἐφετὸν ὑμῖν τε καὶ ἡμῖν, καὶ πάλιν νὰ γυρίσῃ, (τοῦ κυρίου συνεργοῦντος πρὸς τὴν ὑγίειαν της), μὲ τὴν καλὴν ἀγγελίαν, καὶ οἱ χρόνοι της πολλοί.

α̢ χ ч βω αὐγούστου δη

ὑμέτερος κατὰ πάντα φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ σοφωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ λογοθέτῃ κυρίῳ Ἰωάννῃ, φίλῳ ἡμετέρω, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 105, orig. ; adresse au f. 106 v accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

4

1692 septembre le 10

Prince Constantin Brancovan à Jean Caryophyllis, grand logothète de la Patriarchie de Constantinople, pour prendre des nouvelles sur l'état de sa santé ; lui annonce son départ pour

Potlogi où il compte rester 4—5 jours en attendant un émissaire de Belgrade avant de regagner Bucarest. Va lui faire envoyer par le grand trésorier ⟨Matei Ciorogîrleanu⟩ les droits pécuniaires qui lui sont dus.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασσαράμπας βοεβόνδας,
ἐλέῳ Θεοῦ Αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας

Ἐντιμότατε καὶ σοφώτατε ἅγιε μέγα λογοθέτα τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, κύριε Ἰωάννη Καρυοφύλλη, τὴν σὴν λογιότητα προσφιλῶς χαιρετοῦμεν. Ἐλάβαμεν διὰ τοῦ παναγιοτάτου τὴν τιμίαν της ἐπιστολὴν, καὶ χαίροντες τὴν ὑγιείαν της τὰ γραφόμεαν ἔγνωμεν. Ἐγνωρίσαμεν ἀκόμη διὰ τοῦ παναγιωτάτου καὶ τὴν συναναστροφὴν σας ὁποῦ ἔχετε αὐτοῦ, καὶ τὸ ἐχάρημεν ὁποῦ θέλετε ἔχει μαζῆ καλὴν διαγωήγν, εἰς ὅσα δὲ ἄλλα μᾶς εὔχεται ἡ λογιότης σου, Θεὸς νασᾶς ἐπακούσῃ, καὶ να μακρύνῃ ἀφ' ἡμῶν κάθε πικρὰν λύπην, τόσον ἀσθενεῖων καὶ θανάτου, ὅσον καὶ ἄλλων συμβεβηκότων ἐναντίων κατὰ τὸ παρὸν ὅμως θέλει γινώσκει ἡ λογιότης σου, ὅτι μετατοπίζομεν ἀπ'ἐδῶ, πηγένοντες παρακάτω εἰς ἕνα μας χωρίον ὀνομαζόμενον Ποτλότζη, καὶ θέλομεν ἀργοπωρήσει καὶ ἐκεῖ 5—6 ἡμέρες ἕως να μᾶς ἔλθη κανεῖς ἀπὸ τὸ Μπελιγράδι, νὰ ἰδοῦμεν καὶ ταῖς ἀπόκρισαις ὁποῦ θέλομεν ἔχει ἀπ'ἐκεῖ, καὶ ἔπειτα θέλομεν ἔλθει εἰς τὸ Μπουκουρέστη, καὶ να σᾶς ἀπολαύσωμεν ἐν ὑγιεῖᾳ. Διὰ τοὺς ἀναφακάδες τὸ πῶς δὲν σᾶς τοὺς ἔδωσαν ἐκαταλάβαμεν, καὶ ἐθαυμάσαμεν, μάλιστα διὰ τὸν Ἰούλλιον μῆνα ὁποῦ ὁ βεστιάρις μᾶς ἔγραφε πῶς τὰ ἔδωσε, τὸν ὁποῖον αὔριον θέλομεν εὕρει ἐκεῖ ὁποῦ παγένομεν, καὶ θέλομεν ἰδεῖ τὶ ἀπολογίαν θέλει δώσει. Πλῆν τοῦ αὐγουστον ἰδοῦ ἐπαραγγίλαμεν τοῦ γ-ου βεστιάρι ὁποῦ ἐξόδιασε ὄντας ἐδῶ καὶ τὰ ἔστειλε μὲ τὸν παναγιώτατον ἄσπρα 31 — καὶ θέλει τα λάβει, καὶ τοῦ σεπτεμβρίου ἀκόμη με τὸν ἐρχομὸν τοῦ μεγάλου βεστιάρι, θέλομεν τὰ στείλει, ὅσαις ἡμέραις ἐπέρασαν καὶ κατὰ τὸ παρὸν μὲν ταῦτα οἱ δὲ χρόνοι αὐτῆς εἴησαν πολλοὶ καὶ ἀγαθοί.

1692 σεπτεμβρίῳ 10

ὁ ὑμέτερος κατὰ πάντα
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ σοφωτάτῳ ἁγίῳ μεγάλῳ λογοθέτῃ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Καρυοφύλλῃ καὶ ἡμετέρῳ ἀρίστῳ φίλῳ ὑγιῶς καὶ περιχαρῶς,

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 107—107 v°, orig. ; adresse au f. 108 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

5

1692 décembre le 30

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand ecclésiarque de la Patriarchie de Constantinople lui exprimant ses remerciements pour les vœux adressés à l'occasion du mariage de sa fille ⟨Stanca avec Radu le fils du hospodar Iliaş Alexandru de Moldavie⟩ ; Il fera expédier à Constantinople 500 Groschen ainsi que le restant des valeurs ayant appartenu à son défunt père, Jean, par l'homme de confiance de ce dernier, Lymberi.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόνδας
ἐλέῳ θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας

Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε ἅγιε μέγα ἐκκλησιάρχα Κυρίτζη Ῥαλάκη Καρυοφύλλη, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ νὰ τὴν εὕρῃ τὸ παρόν μου ἐν ὑγείᾳ, καὶ χαρᾷ. Τὰ δύο της γράμματα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν τὴν ὑγείαν της, ἐκαταλάβομεν καὶ τὰ γεγραμμένα. Μᾶς συγχαίρει ὡς φίλος διὰ τοὺς γάμους τῆς θυγατρός μας ὁποῦ σὺν θεῷ ἔγιναν, καὶ ἐπεύχεται νὰ εὐδοκιμήσουν τὸ συνοικέσιον μὲ κάθε εὐαρέστησιν, καὶ τὴν, εὐχαριστοῦμεν, συνεπευχόμενοι καὶ ἡμεῖς νὰ ἀξιωθῇ ἡ λογιότης σου εἰς παρομοίας χαρὰς τῶν ἀρχοντοπούλων της, καὶ νὰ τὴν συγχαροῦμεν ἐκ παραλλήλου. Διὰ τὴν περιουσίαν τοῦ μακαρίτου φίλου μας τοῦ πατρός της. Ἰδοῦ ὁποὺ ἔγινε κατὰ τὸ ζήτημα της, καὶ ἐνεχειρίσθησαν τὰ πάντα τῷ ἀνθρώπῳ της κὺρ Λυμπέρη

νὰ τῆς τὰ ἀποκομίσῃ ἐρχόμενος ἤδη μὲ σιγουρότητα ἀνθρώπων μας, ἀπὸ τὸν ὁποῖον θέλει λάβει καὶ αὐτά, καὶ ἕτερα ἀπὸ τὰ ἄσπρα ὁποῦ εἶναι εἰς τὸν τόπον νὰ λάβῃ, γρόσια τὸν ἀριθμόν 500 διὰ δὲ τὰ κουσούρια ὁποῦ μένουν; εἰς καιρὸν ἄς ἔχῃ πληφορίαν πῶς τῆς τὰ πέμπομεν καὶ ἐκεῖνα, ἐπειδὴ ἡ πατρικὴ σου φιλία μᾶς ἀναγκάζει καὶ εἰς τοῦτο, καὶ εἰς τὸ νὰ σὲ ἔχωμεν φίλον ἀντ'ἐκείνου τοῦ μακαρίτου ἀπαραλλάκτως, τὸ ἴδιον θάῤῥος φέροντα πρὸς ἡμᾶς. Ταῦτα καὶ ἄς ἔχωμεν τὴν ἀπόκρισιν εἰς τὴν λῆψιν τῶν ἀνωτέρῳ, καὶ διὰ πᾶν ἕτερον ἀναγκαῖον, οἱ δὲ χρόνοι τῆς λογιότητος σου πολλοὶ καὶ καλοί.

ᾳ χ ч β, δεκεμβρίῳ λη

ὑμέτερος κατὰ πάντα
Io Costandin Voevod ⟨m.p⟩

⟨Adresse :⟩ τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ Ἐκκλησιάρχῃ, Κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ Καρυοφύλλῃ, ὑγιῶς καὶ εὐτυχῶς

(L.S.)

Bibl de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 192, orig.; adresse au f. 193 v accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

6

1694 août le 11

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand ecclésiarque de la Patriarchie de Constantinople, en l'assurant de son inaltérable amitié, exprimée également par ses compliments transmis par le grand chambellan Kyritza Manolaki ⟨Moustrimou⟩ qui se trouvait à Constantinople.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόδας, ἐλέῳ
Θεοῦ Αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε μέγα ῥήτωρ ἄρχων Κυρίτζη Ῥαλάκη τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν τὸ δὲ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγιείᾳ, καὶ χαρᾷ. Τὸ γράμμα της ἐλάβομεν καὶ ἐχάρημεν τὴν ὑγίαν της, ἐκαταλάβομεν καὶ τὰ γεγραμμένα, τὰ ὁποῖα ἀναφέρονται ὅλως δι' ὅλου παρακλητικῶς, εἰς τὸ νὰ τὴν ἀγαπῶμεν, καὶ νὰ τὴν συναριθμοῦμεν εἰς τὸ κατάστιχον τῶν φίλων μας, ὁποῦ πρὸς ἐκεῖνον εἴχομεν, ἀλλὰ νὰ διαμίνῃ παντοτινή, καὶ βέβαια ἔτζι εἶναι τὸ πρέπον νὰ γίνεται, καὶ ἡμεῖς μὲ τὸ νὰ τὸ ἀγαποῦμεν, δέν ἐλείψαμεν νὰ μὴν δείχνωμεν σημεῖον μὲ γράμμα μας φιλικὸν πρὸς τὴν λογιότητα σου, εἰς φανέρωσιν πῶς τὴν ἀγαπῶμεν, καθὼς, καὶ τῶρα μὲ τὸν ἐρχομὸν τοῦ μεγάλου μας καμαράσι Κυρίτζη Μανολάκη, δὲν ἀμελήσαμεν νὰ τὴν χαιρετήσωμεν διὰ τοῦ παρόντος μας, καὶ νὰ τῆς δώσωμεν αἰτίαν φιλικῶς νὰ μᾶς γράφῃ διὰ νὰ χαίρωμεν τὴν ὑγίαν της, ἧς καὶ οἱ χρόνοι πολλοὶ καὶ καλοί.

ᾳ χ ч δω, αὐγούστου ι αη

ὑμέτερος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι Κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ τῷ μεγάλῳ ῥήτορι, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 194, orig.; adresse au f. 195 v. accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

7

1699 juin le 23

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople en l'assurant de la même amitié témoignée à son défunt père, et que les médisances de quelques malveillants ne sauraient mettre en doute.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε μέγα ῥήτωρ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κυρίτζη Ῥάλη, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, τὴν ὁποίαν καὶ τὸ παρὸν μας νά ἀπολαύσῃ ἐν ὑγιείᾳ καὶ χαρᾷ. Γράμμα της ἴδομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγίαν της, ἔγνωμεν καὶ τὰς αἰτίας ὁποῦ τὴν ἐμπόδισαν εἰς τόσον καιροῦ διάστημα, καὶ δὲν μᾶς ἔγραψε, νῦν δ'ὅμως θαῤῥοῦσα εἰς τὸ εὐσυμπάθητόν μας χάριν τῆς πάλαι πατρικῆς της φιλίας, μᾶς ἔγραψε δεομένη εἰς τὸ νὰ τὴν γνωρίζωμεν ὡς εὐχέτην μας καὶ φίλον ἀμετάβλητον, χωρὶς νὰ δίδωμεν πίστιν καὶ ἀκρόασιν εἰς τοὺς διαβολεῖς καὶ χαιρεκάκους. Ἀλλὰ διὰ νὰ μὴ μακρύνωμεν καὶ ἡμεῖς λόγους πρὸς πρόσφορον ἀπόκρισιν, (ὅτι καὶ ἐν ἀσχολίᾳ πάντοτε διατελοῦμεν) ἐν συντομίᾳ θέλομεν εἰπῆ δύο τρία, καὶ νὰ τελειώσωμεν. Ἂν ὅμως ἔγραψεν ἅπαξ ἡ λογιότης σου πρὸ χρόνου ὥςφησι, καὶ δὲν τῆς ἀπεκρίθημεν, δὲ πρέπει τοῦτο νὰ ἔχῃ συναίρεσιν ὅτι δὲν ἐπροῆλθεν ἀπὸ προαίρεσιν, ἀλλὰ ἀπὸ ἐμπόδια πολλῶν καὶ διαφόρων περιστάσεων. Ὁ μακαρίτης ὁ πατὴρ της πάλιν ὁποίαν εὔνοιαν, καὶ ὁπόσην ἀντιποίησιν καὶ συνδρομὴν ἴδε καὶ ἀπήλαυσε παρ'ἡμῶν τε, καὶ παρὰ τοῦ μακαρίτου αὐθέντου, καὶ ἐλογίζετον ἀπὸ τῶν ἡμετέρων ἀκριβῶν φίλων, καὶ ὡς διδάσκαλος καὶ γέρων ἐτιμᾶτον, ὁμολογούμενον ἐστί, καὶ ἐπειδὴ τὸ συνομολογεῖς καὶ ἡ λογιότης σου πῶς ἔτζι ἦτον, ἐτύχενε μάλιστα νὰ φανῆς ὀπαδὸς τοιούτου ἥρωος, καὶ νὰ μὴ προβάλῃς πῶς ἴσχυσαν κατὰ σοῦ διαβολεῖς καὶ χαιρέκακοι διὰ γραφῶν τους, τοιοῦτος καὶ γάρ, οὔτε διὰ γραφῶν, οὔτ'ἄλλως πως, ἐφανέρωσαν εἰς ἡμᾶς καὶ κατ'αὐτῆς σου τῆς λογιότητος, εἰμὴ μόνον ἡ σιωπή σου, ὁποία ἄρα ἐστάθη, ἐγέννησε τὴν τοιαύτην ὑποψίαν ἀναιτίως. Ὅσον τὸ καθ'ἡμᾶς, μήτε φίλους ἀπεστρέφημεν, μήτε αἰτίαν ἐδώσαμεν ποτέ εἰς τινά νὰ συρθῶσιν ἀπὸ λόγου μας, ἄλλ'ὅσοι προαιροῦνται νὰ ἔχουν τὴν φιλίαν μας, πάντοτες ἕτοιμοι εἴμεστεν, ὅσοι δὲ δὲν θέλουν νὰ τὴν ἔχουν, μήτε τοὺς βιάζομεν, ἀλλὰ μήτε τοὺς ψέγομεν, θεληματάριδες γὰρ εἰσίν, ὅμως καὶ ἡ λογιότης σου ἂν ἀγαπᾷς, νὰ ἔχῃς τὴν εὔνοιάν μας καὶ νὰ μᾶς γράφῃς, θέλεις ἐπιτυχένη καὶ τὰ παραστατικὰ τῆς φιλίας, ταῦτα εἰς ἀπόκρισιν καὶ οἱ χρόνοι της πολλοί.

ᾳ χ ч θ' Ἰουνίου κ γ'

Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse:⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι Κυρίτζη Ῥάλῃ μεγάλῳ ῥήτορι τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum *ibidem*, f. 196—196 v°, orig.; adresse au f. 197 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

8

1701 mars le 31

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople, lui exprimant sa satisfaction pour la reprise de leur correspondance et en lui réitérant ses sentiments amicaux.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων μέγα ῥήτωρ Ῥαλάκη Καρυοφύλλη, τὴν λογιότητα σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγιείᾳ καὶ χαρᾷ. Τὸ τίμιον της τὸ εἰς

ἀπόκρισην τοῦ ἡμετέρου ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγιείαν ἔγνωμεν καὶ τὴν εὐχαριστίαν ὁποῦ μᾶς κάμνῃ διὰ τὴν ἄδειαν ὁποῦ τῆς ἐδώσαμεν εἰς τὸ νὰ μᾶς γράφῃ μέ θάῤῥος φιλικὸν καὶ νὰ μᾶς φανερώνῃ τὰς κατὰ καιροὺς χρείας της, καὶ πάλιν λέγωμεν, ἔτζι νὰ εἶναι πληροφορημένη πῶς εἰς ἐκεῖνο, ὁποῦ ἤθελε μᾶς προκαλέσῃ καὶ νὰ εἶναι τῆς δυνάμεώς μας, δὲν θέλωμεν τὰ ἀμελήσῃ δι'ἀγάπην της, μόνον ὑγίαν νὰ ἔχωμεν, ἀπὸ τὸν Θεὸν παρ'οὗ καὶ οἱ χρόνοι της πολλοὶ καὶ καλοί.

ᾳ ψ α, μαρτίου λ α

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ λογιοτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ ῥήτορι Κυρίτζῃ 'Ραλάκῃ Καρυοφύλλῃ, καὶ ἡμετέρῳ φίλῳ ὑγιῶς καὶ εὐτυχῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum, *ibidem*, f. 198, orig.; adresse au f. 199 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

9

1702 janvier le 30

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople lui adressant ses compliments par le grand « clucer » Ianakis et le remerciant pour l'offre de ses services auxquels momentanément il n'aura pas à recourir. Au moment opportun il fera appel à lui ainsi qu'il l'avait fait auparavant à l'égard de son défunt père.

† 'Ιωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ
θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε ἡμέτερε φίλε, ἄρχων Κυρίτζη 'Ραλάκη Καρυοφύλλη, τὴν λογιότητα σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, τὸ δὲ παρὸν μας νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγιείᾳ καὶ χαρᾷ.

Προλαβόντος ἐλάβομεν τίμιον αὐτῆς, παρ'οὗ πληροφορηθέντες τὴν ἀγαθήν της ὑγιείαν ἐχάρημεν. Τὸ πῶς δὲν τὴν ἀπεκρίθημεν ἀφ'ὧν τότε, τὸ αἴτιον ἄλλο δὲν ἦτον, παρὰ κατόπι ἀπὸ τὸν ἡμέτερον κλουτζιάρην 'Ιωαννάκην, μὲ τὸ νὰ μὴν στείλωμεν ἄλλον τινὰ αὐτοῦ εἰς τὴν πόλιν, δὲν σᾶς ἀπεκρίθημεν, τῶρα δὲ μὲ τὸν ἐρχομὸν τοῦ παρόντος δὲν ἐλείψαμεν φιλικῶς γράφοντάς της, ἄν καλὰ καὶ μᾶς ἐπρόγραψεν ἡ λογιότης σας καὶ ἄλλοτε παρακαλῶντας μας νὰ τὴν ἔχωμεν εἰς εὔνοιαν, καὶ νὰ τὴν μεταχειριζόμεθα εἰς δούλευσιν μας, καὶ τότε περὶ τούτου ἀρκετῶς τὴν ἀπεκρίθημεν, καὶ τῶρα πάλιν τὰ ὅμοια γράφωντας, καὶ ζητῶντας, ἀποκρινόμεθα καὶ τὴν λέγωμεν ὅτι κατὰ τὸ παρὸν μὴ ἔχοντες αὐτοῦ καμίαν ὑπόθεσιν δουλεύσεως ἀξίαν καὶ ἀνήκουσαν τῆς λογιότητος σας, δὲν ἔχωμεν καμίαν ὕλην ὁποῦ νὰ τὴν μεταχειρισθοῦμεν, ἀμὴ ὅταν τύχῃ τότε καὶ θέλωμεν τὴν γράψῃ καὶ θέλωμεν τὴν βάλλει εἰς κόπον, καὶ ἄς μὴν ἀμφιβάλλει πῶς δὲν τὴν ἔχωμεν φίλον μας, καὶ πῶς δὲν τὴν ἀγαποῦμεν, καὶ πῶς δὲν θέλομεν τὸ καλόν της, ὅτι τὸν μακαρίτην πατέραν σας, εἴχαμεν καὶ ἡμεῖς ὡς πατέρα πρὸ χρόνων πολλῶν, καὶ διὰ τῆς πατρικῆς σας ἀγάπης, ἔχωμεν ἀναμφιβόλως καὶ τὴν λογιότητα σας, καὶ ἔτζι ἄς εἶναι πληροφορημένη. Ταῦτα καὶ οἱ χρόνοι σας εἴησαν πολλοὶ, καὶ ἀγαθοί.

ᾳ ψ β' ἰανουαρίου λ

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ ῥήτορι, τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, ἄρχοντι κυρίτζῃ 'Ραλάκῃ Καρυοφύλλῃ, καὶ ἡμετέρῳ φίλῳ, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 200, orig.; adresse au f. 201 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

10

1702 mai le 6

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople, en lui réitérant son estime et sa considération ainsi que son attachement à l'égard de sa famille pour laquelle il nourrit les meilleurs sentiments.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε μέγα ῥήτωρ Κυρίτζη 'Ραλάκη Καρυοφύλλη, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν, νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγίειᾳ, καὶ χαρᾷ. Τὸ τίμιόν της γράμμα ἐλάβαμεν καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγίειαν της, ἔγνωμεν καὶ τὴν εὐχαριστίαν, ὁποῦ μᾶς δίδει διὰ τὴν πληροφορίαν ὁποῦ τῆς ἐπημειώσαμεν νὰ ἔχῃ πῶς ὡς παλαιόν μας φίλον, τὴν βαστοῦμεν, καὶ εἰς καιρὸν ὁποῦ νὰ μᾶς τύχῃ χρεία, θέλομεν τὴν μεταχειρισθῇ, καὶ τῶρα πάλιν μετὰ τὸν χαιρετισμόν μας, τὴν αὐτὴν πληροφορίαν τῆς δίδωμεν. Μετὰ τοῦτο μᾶς σημειώνει ἡ λογιότης σου καὶ μᾶς παραστίνει τὸ πῶς διάκειται ἀρχῆθεν μὲ τοὺς συγγενεῖς της, διὰ νὰ καταλάβωμεν, καὶ νὰ εὔγωμεν ἀπὸ τὴν ὑπόληψιν ὁποῦ ἀκολουθοῦσε τάχα νὰ ἔχωμεν τὴν λογιότητά σου, τουτέστιν ὁμογνώμονα καὶ ὁμότροπον, ἐκείνοις, ἀλλὰ ἡ τοιαύτη ὑπόληψις κυρίτζη 'Ραλάκη δὲν ηὗρε τὸν τόπον της, ὅτι ἡμεῖς εἰς τοὺς συγγενεῖς της, δὲν ἔχομεν καμίαν ψυχρότητα ἢ ἀποστροφὴν, καὶ ἔτζι νὰ συναποστρεφώμεσθεν, εἰς τοὺς ἐδικούς τους, ἡμεῖς τὴν εὐγένειαν τους καὶ ὡς χριστιανούς, καὶ ὡς συγγενεῖς μας τοὺς μετροῦμεν καὶ τοὺς ἀγαποῦμεν, καὶ τοῦτο πῶς εἶναι ἔτζι, ὁ καιρὸς θέλει εἶσται καλὸς μάρτυρας, καὶ θέλει εὐγάλῃ τὸν κάθε ἕνα ἀπὸ τὴν ὑπόληψιν. Εὔγα λοιπὸν καὶ ἡ λογιότης σου ἀπ'αὐτὴν τὴν ὑπόληψιν, καὶ γνώριζέ μας ἁπλῶς φίλους, καὶ γράφε μας μὲ θάῤῥος ἐκεῖνα ὁποῦ ἁρμόζει νὰ εἶναι εἰς εἴδησίν μας πρὸς τὴν ὑγείαν σου, ἧς καὶ οἱ χρόνοι εἴησαν πολλοὶ καὶ καλοί.

ᾳ ψ β μαΐου 6

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ ῥήτορι Κυρίτζη 'Ραλάκη Καρυοφύλλῃ, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 202, orig. ; adresse au f. 203 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

11

1703 mars le 14

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople, lui adresse ses meilleurs vœux à l'occasion du mariage de sa fille avec Kyritza Constantin et lui fait savoir qu'il a chargé le grand ecclésiarque de la Patriarchie de Constantinople Kyritza Andronakis ⟨Rangavis⟩ de les couronner et de le représenter à la cérémonie nuptiale, n'ayant pu recourir à quelqu'un d'autre parmi les boyards de sa cour qui étaient retenus pour affaires soit à Andrinople soit ailleurs.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόνδας, ἐλέῳ Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων Κυρίτζη 'Ραλάκη μέγα ῥήτωρ, φίλε ἡμέτερε, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγιείᾳ, καὶ χαρᾷ. Δύο της τίμια ἐλάβομεν, ἀμφότερα περιέχοντα τὴν παράκλησιν ὁποῦ μᾶς κάμνει εἰς τὸ νὰ στείλωμεν

νὰ στεφανώσωμεν τὴν ἠγαπημένην της θυγατέραν, μετὰ τοῦ φίλου μας κυρίτζη Κωνσταντίνου, καὶ ἰδὸν κατὰ τὸ ζήτημά της ὁποῦ ἐφέρθημεν, δὲν ἔτυχεν ὅμως ἐδῶθεν εὐκολία νὰ στείλωμεν κανένα μας ἄρχοντα εἰς ἐκπλήρωσιν τοῦ ζητήματος, μὲ τὸ νὰ λείπουν, ἄλλοι εἰς 'Αδριανοῦ⟨πολιν⟩, καὶ ἄλλοι ἀλλοῦ, μόνον ἐγράψαμεν εἰς τὸν κυρίτζη 'Ανδρονάκην μεγάλον ἐκκλησιάρχην τὸν φίλον μας, ὡς ἄρχοντα τῆς πολιτείας, καὶ τίμιον πρόσωπον, καὶ γέροντα, νὰ ἀναδεχθῇ ἀπὸ μέρους μας τὰ στέφανα, καὶ νὰ τιμήσῃ τοὺς γενησομένους γάμους κατὰ τὸ πρέπον, οἱ ὁποῖοι εὐχόμεθα νὰ εἶναι μέ ὥραις καλαῖς, καὶ εὐλογημέναις παρὰ Θεοῦ, καὶ νὰ χαρίσῃ τοῖς νεονύμφοις ἡ εὐσπλαγνία του, ὑγείαν καὶ εὐζωίαν, εὐτεκνίαν, καὶ εὐαρέστησιν, ὁποῦ νὰ τοὺς συγχαιρώμεθα καὶ ὑμεῖς καὶ ἡμεῖς, καὶ πάλιν ὥρα τοὺς καλή, ὁ κύριος δὲ ὁποῦ ἠξίωσε τὴν λογιότητά σου εἰς τοὺς γάμους των, νὰ τὴν ἀξιώσῃ καὶ εἰς τὰ στέφανα τῶν ἐπιλοίπων της τέκνων, παρ'οὗ, καὶ οἱ χρόνοι της πολλοὶ καὶ καλοί.

ᾳ ψ γ μαρτίου 14

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι κυρίτζη 'Ραλάκῃ μεγάλῳ ῥήτορι καὶ φίλῳ ἡμετέρῳ ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f 204, orig ; adresse au f. 205 v°, accompagnée du sceau octogo nal princier appliqué à la cire rouge.

12

1703 octobre le 18

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarche de Constantinople, pour lui remercier pour l'hospitalité accordée dans sa propre résidence à Istanboul à son cousin Toma ⟨le grand « sluger » Cantacuzène⟩ et l'assure à nouveau de sa sincère et affectueuse amitié. Adresse ses compliments à Smaragda, l'épouse de Ralakis et à leur fille, sa propre filleule.

† 'Ιωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων Κυρίτζη 'Ραλάκη μέγα ῥήτωρ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, τὴν ὁποῖαν καὶ νὰ ἀπολαύσῃ τὸ παρόν μας ἐν ὑγίεια, καὶ χαρᾷ.

Τίμιον της γράμμα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν της, καὶ διὰ τὴν φιλικὴν της διάθεσιν, ὁποῦ καὶ λόγῳ, καὶ ἔργῳ δὲν λείπει νὰ μας ἐνθυμᾶται, ἐκ τοῦ μὲν λυπουμένη διὰ τὰ ἐπισυμβαίνοντα ἡμῖν δισχερῆ, ἐκ τοῦ δὲ χαίρουσα διὰ τὴν παρὰ Θεοῦ δεξιὰν κυβέρνησιν εἰς αὐτά, καὶ καθεξῆς εὐχομένη διὰ τὴν εἰρηναίαν ἡμῶν ἀποκατάστασιν. 'Απὸ τὸ ἄλλο μέρος πάλιν ἐδέχθη εἰς τὸ ἀρχοντικὸν της καὶ τὸν ἡμέτερον πρωτεξάδελφον Θωμάν, καὶ ἔκαμε κατὰ πάντα φιλικά, διὰ τοῦτο καὶ τὴν ἐπαινοῦμεν, καὶ τὴν εὐχαριστοῦμεν. Μᾶς παρακαλεῖ ἑπομένως καθὼς καὶ ἄλλοτε, νὰ τὴν συναριθμήσωμεν καὶ ἡμεῖς εἰς τὸν κατάλογον τῶν φίλων μας, ἀλλὰ τοῦτο μᾶς φανερώνει πῶς καὶ πρὸ πολλοῦ δὲν τῆς τὸ ὑστερήσαμεν, ἀλλὰ καὶ τῆς τὸ ἐβεβαιώσαμεν, καὶ πάλιν τὸ αὐτὸ λέγομεν, καὶ τὴν πληροφοροῦμεν πῶς ὡς φίλον μας τὴν ἔχομεν, καὶ εἰς μεταχείρησιν φιλικὴν καιροῦ ἁρμοδίου τυχόντος, θέλομε τὴν προσκαλέσῃ διὰ τοῦτο καὶ ἅς εὑρίσκεται μέ πληροφορίαν τῆς ἀγάπης μας, καὶ μὲ θάῤῥος ἅς μᾶς σημειώνει.

Τὴν ἀρχντισάν της Κυράτζαν Σμαράγδαν, καὶ τὴν θυγατέραν της καὶ βαπτιστικήν μας εὐχόμενοι αὐταῖς ὑγείαν παρὰ Θεοῦ ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, εἴησαν δὲ καὶ οἱ χρόνοι ὑμῶν πολλοί, καὶ καλοί.

ᾳ ψ γ ὀκτωβρίου 18

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι κυριτζη 'Ραλάκῃ μεγάλῳ ῥήτορι, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 206, orig. ; adresse au f. 207 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

13

1703 décembre le 17

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarche de Constantinople pour confirmer réception de ses messages et lui remercier pour le dévouement dont il fait preuve à son égard et dont il avait déjà eu connaissance par sieur Toma ⟨Cantacuzène⟩. Dès que l'occasion se présentera, il fera appel à ses services. Adresse ses compliments à son épouse et à leur fille, sa propre filleule.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων Κυρίτζη ῾Ραλάκη μέγα ῥήτωρ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμε, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγίειᾳ καὶ χαρᾷ.

Δύο της τίμια ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν της, ἔγνωμεν καὶ τὰ σημειωθέντα, καὶ ὅσον μὲν διὰ τὴν πρὸς ἡμᾶς πίστιν, καὶ ἀγάπην, καὶ κάθε ζῆλον ὁποῦ ἔχει ἡ λογιότης σου, αὐτὸ πρὸ πολλοῦ τὸ ἐπληροφορήθημεν, καὶ ὁ ἡμέτερος ἄρχων Θωμᾶς μᾶς τὸ ἐβεβαίωσε, καὶ χωρὶς ἄλλης τινὸς ἀποδείξεως τὴν γνωρίζωμεν ὡς τοιοῦτον πρὸς ἡμᾶς, ὅσον δὲ διὰ τὸ πολλάκις ζήτημά της, τὸ ὁποῖον εἶναι νὰ τὴν κατατάξωμεν εἰς καμίαν μας ὑπηρεσίαν ὁσποῦ νὰ φανῇ καὶ ἐν ἔργῳ ἡ προθυμία, καὶ τοῦτο καθὼς πολλάκις ἐγράψαμεν, ὅταν ἡ χρεία τὸ καλέσῃ, θέλομεν τὴν προσκαλέσῃ εἰς τὸν κόπον του, ὅτι εἰς κάθε πρᾶγμα χρειάζεται καὶ ἁρμόδιος καιρός, καὶ μόνον ὑγεία νὰ εἶναι ἀπὸ τὸν Θεόν, τὸ διὰ μέσου ὅμως τὸ φιλικὸν θάρρος ἄς ἐνεργῆται, καὶ διὰ λόγου καὶ διὰ ἔργου κατὰ τὸ δυνατὸν ἑκάστου. Τὴν ἀρχόντισάν της κυράτζαν Σμαράγδαν, καὶ τὴν βαπτιστικήν μας ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ οἱ χρόνοι τῆς λογιότητός σου πολλοί, καὶ καλλοί.

ᾳ ψ γ δεκεμβρίου 17

Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

<Adresse : >Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ ῥήτορι κυρίτζῃ ῾Ραλάκῃ, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum., *ibidem*, f. 208, orig. : adresse au f. 209 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

14

1704 mai le 30

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarche de Constantinople, lui adressant ses bons vœux et exprimant sa satisfaction d'avoir eu à accorder son parrainage au baptême de son petit fils par son représentant le grand échanson ⟨Ștefan Cantacuzène⟩.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας,
ἐλέῳ Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων κυρίτζη ῾Ραλάκη μέγα χαρτοφύλαξ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγίειᾳ καὶ χαρᾷ.

Τίμιόν της γράμμα ἐλάβομεν. καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν της, ἐγνωρίσαμεν καὶ πῶς ὁ ἄρχων παχάρνικος, κατὰ τὴν προσταγήν μας ἀνεδέχθη διὰ τοῦ ἁγίου βαπτίσματος τὸν πνευματικόν μας υἱόν, καὶ ἔγγονόν της, καὶ συνευφράνθητε πάντες εἰς τὰ βαπτίσιά του, ἀνθ'ὧν καὶ μᾶς εὐχαριστεῖ, καὶ εὔχεται νὰ ἀξιωθοῦμε καὶ εἰς τὰ στέφανα του, ἔτζι νὰ δώσῃ ὁ Θεός, ὁ

ὁποῖος νὰ διαφιλάξῃ καὶ τὸ βαπτισθὲν, καὶ ὑμᾶς, καὶ ἡμᾶς, ὁποῦ νὰ συγχαροῦμεν πάντες καὶ εἰς ἐκεῖνο τὸ μυστήριον, παρ'οὗ καὶ οἱ χρόνοι της πολλοί, καὶ καλοί.

ᾳ ψ δ, μαΐου 30

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι Κυρίτζῃ 'Ραλάκῃ μεγάλῳ χαρτοφύλακι, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roumaine, *ibidem*, f. 210, orig.; adresse accompagnée au f 211 v du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

15

1704 juin le 21

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople, lui remerciant pour ses vœux à l'occasion du mariage de sa fille Ancuţa avec le « postelnic » Nicolae Rosetti.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων κυρίτζη 'Ραλάκη μέγα χαρτοφύλαξ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγιείᾳ, καὶ χαρᾷ.

Τίμιόν της γράμμα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν της, ἔγνωμεν καὶ ὅσας εὐχὰς ἀνέπεμψεν εἰς Θεόν, καὶ ἐχάρη ἀπὸ καρδίας διὰ τοὺς προτελεσθέντας γάμους τῆς θυγατρός μας, μετὰ τοῦ ἀνεψιοῦ της ποστελνίκου Νικολάου 'Ρωσσέτου, προσεπευχόμενος νὰ ἀξιωθοῦμεν νὰ συγχαροῦμεν καὶ εἰς τέκνα τους, καὶ νὰ φθάσωμεν καὶ εἰς τοὺς γάμους τῶν ἐπιλοίπων τέκνων, καὶ ἄμποτες νὰ τοὺς ὑπακούσῃ ὁ κύριος, παρομοίως μετ'εὐχαριστείας ἀντευχόμεθα καὶ ἡμεῖς τῇ σῇ λογιότητι, νὰ ἀξιωθῇ εἰς τοὺς γάμους τῶν φιλτάτων της καθὼς ἀγαπᾷ, καὶ νὰ τὴν συγχαροῦμεν φιλικῶς, εἴησαν καὶ οἱ χρόνοι της πολλοί, καὶ καλοί.

ᾳ ψ δ^{ω} Ἰουνίου 21

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ χαρτοφύλακι κυρίτζῃ 'Ραλάκῃ, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum., *ibidem*, f. 212, orig.; adresse au f. 213 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

16

1704 juillet

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople en l'assurant de son immuable amitié et lui remercier pour ses conseils de

songer à entretenir de bons rapports avec l'ambassadeur des Pays Bas à la Porte ⟨Jacob Colyer⟩ en ajoutant qu'il considérait ce dernier comme un ami dévoré et que leur amitié datait déjà depuis 24 ans.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε μέγα χαρτοφύλαξ τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας ἄρχω Κυρίτζη 'Ραλάκη, φίλε ἡμέτερε, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγίειᾳ, καὶ χαρᾷ. Τίμιον της γράμμα ἐλάβομεν καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν της, ἔγνωμεν καὶ τὰ ἐν αὐτῷ. Ὁρίζει πῶς ὅταν βλέπει γράμμα μας χαίρεται, ὅταν δὲ ἀποτυχαίνῃ λυπεῖται, καὶ τὴν ἀλήθειαν λέγει, ὅτι αὐτὸ προέρχεται ἀπὸ τὴν φιλίαν ὁποῦ πρὸς ἡμᾶς ἔχει, ἀγαποῦμεν καὶ ἡμεῖς νὰ συχνογράφωμεν, καὶ νὰ δίδωμεν αἰτίαν τοὺς φίλους μας νὰ χαίρωνται, ἀλλὰ τοῦτο ἡ <sic> πολλαῖς φροντίδες μᾶς τὸ ὑστεροῦσι, καὶ ἂν δὲν γράφωμεν καὶ συχνά, ἄς ἔχωμεν συμπάθειον. Μᾶς ἀναγκάζει ἡ λογιότης σου νὰ βαστοῦμεν καὶ τὴν φιλίαν τοῦ ἐξοχωτάτου ἐλτζῆ Φιαμέγγου, ὡς κατὰ πάντα χρησιμεύουσαν, καὶ τὴν εὐχαριστοῦμεν διὰ τὴν συμβουλὴν, ἀλλὰ τὴν φιλίαν τῆς αὐτοῦ ἐνδοξότητος, ἡμεῖς τὴν ἔχομεν πρὸ 24-ων χρόνων, καὶ ἔκαμε καὶ ῥίζαις ἀσάλευτες, καὶ εἰς κάθε καιρὸν φαίνονται καὶ τὰ ἀποτελέσματά τους, ὅθεν γνωρίζουσα ἐκεῖνο ὁποῦ ἐπιθυμᾶ νὰ ἰδῇ πῶς εἶναι καὶ προτελειωμένων, ἄς χαίρεται πῶς ἐπίτυχε τοῦ σκοποῦ, καὶ ἔχε εἰς περισσότερον καὶ τὴν παρ'ἡμῶν εὐχαριστίαν διὰ τὴν συμβουλὴν, εἴησαν καὶ οἱ χρόνοι της πολλοί, καὶ καλοί.

ᾳ ψ δ^{ω} Ἰουλλίου

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ χαρτοφύλακι τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας ἄρχοντι κυρίτζη 'Ραλάκη, φίλῳ ἡμετέρῳ, ὑγιῶς.

(L.S)

Bibl. de l'Acad. Roum , *ibidem*, f. 211, orig. ; adresse au f. 219 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

17

1704 novembre le 1-er

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople, l'annonçant qu'il a reçu son message et qu'il avait chargé son cousin, le grand échanson Ştefan Cantacuzène de s'enquérir personnellement de ses doléances.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε μέγα χαρτοφύλαξ ἄρχων κυρίτζη 'Ραλάκη, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγιείᾳ, καὶ χαρᾷ.

Τίμιον της γράμμα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν της, ἔγνωμεν καὶ τὰ σημειωθέντα, ἡμεῖς κατὰ τὸ παρὸν μὲ τὸν ἐρχομὸν τοῦ ἄρχοντος καὶ πρωτεξαδέλφου μας μεγάλου παχαρνίκου Στεφάνου Κανταχουζηνοῦ, ἄλλο δὲν ἔχομεν νὰ εἰποῦμεν, παρὰ τὰ δύο τοῦτα, τὸ ἕνα νὰ τὴν χαιρετήσωμεν ὡς φίλον κατὰ τὴν συνήθειαν καὶ τὸ ἄλλο νὰ τῆς εἰποῦμεν πῶς ἐπαραγγείλαμεν τὸν αὐτὸν μας ἄρχοντα, νὰ τὴν ἐρωτήσῃ διὰ ζώσης αὐτοῦ φωνῆς νὰ μάθῃ καὶ νὰ καταλάβῃ τὸν σκοπὸν της ποῖος εἶναι, καὶ νὰ μᾶς τὸν γράψῃ καὶ καθεξῆς νὰ δώσωμεν καὶ τὴν ἀπόκρισιν, καὶ λοιπὸν ὅτι σκοπὸν ἔχει ἡ λογιότης, ἄς τὸν φανερώσῃ πρὸς τὴν αὐτοῦ εὐγένειαν,

κατὰ τὴν ἐρώτησιν ὁποῦ θέλει τῆς κάμη, καὶ θέλει ἀκολουθήση καὶ παρ'ἡμῶν ἡ πρόσφορος ἀπόκρισις, οὐχὶ δὲ ἄλλο, καὶ οἱ χρόνοι της πολλοὶ, καὶ καλοί.

ᾳ ψ δ^{ω}, νοεμβρίου α^{η}

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ χαρτοφύλακι τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας ἄρχοντι Κυρίτζη Ῥαλάκῃ, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 215, orig. ; adresse au f. 218 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

18

1704 décembre le 16

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople en réitérant la teneur de son message antérieur, communiquée également par le grand échanson Ştefan Cantacuzène.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέῳ
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων κυρίτζη Ῥαλάκη μέγα χαρτοφύλαξ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγιείᾳ, καὶ χαρᾷ. Τίμιον της γράμμα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν της, ἔγνωμεν καὶ τὰ σημειωθέντα, καὶ εἰς αὐτὸ, καὶ εἰς τὸ πιττάκιον, τὰ ὁποῖα καὶ ὁ ἡμέτερος ἄρχων μέγας παχάρνικος μᾶς τὰ ἐσημείωσε πλατυτέρως, καὶ ἐπειδὴ τὴν ἀπόκρισίν τους τὴν ἐδώσαμεν εἰς τὸν αὐτὸν μας ἄρχοντα, τὴν ἀφίνομεν διὰ τὴν ταυτολογίαν νὰ τὴν καταλάβῃ καὶ ἡ λογιότης σου ἀπὸ τὴν εὐγένειαν του, περισσότερον κατὰ τὸ παρὸν δὲν ἔχομεν νὰ γράψωμεν, εἰμὴ τὸ, καλάς της ἑορτὰς, καὶ οἱ χρόνοι της πολλοί, καὶ καλοί.

ᾳ ψ δ^{ω}, δεκεμβρίου 16

ὑμέτερος φίλος
Io Costandin Voevod ⟨m.p.⟩

⟨Adresse :⟩ Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ χαρτοφύλακι τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας ἄρχοντι Κυρίτζη Ῥαλάκῃ, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum., *ibidem*, f. 216, orig. ; adresse au f. 217 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

LA RECONSTITUTION SCIENTIFIQUE D'UN MONDE DISPARU : LE MONDE THRACE

Sous nos yeux, au cours des dernières deux décennies, une nouvelle science est née, la *thracologie*, portant sur l'une des plus intéressantes civilisations de l'Antiquité, plaque tournante dans les rapports entre le monde baltique et égéo-méditerranéen, entre l'Europe Centrale et l'Asie Mineure, influencée et influençant à tour de rôle la civilisation grecque qui est à la base de la civilisation européenne moderne. L'importance d'un tel domaine est donc évidente du premier abord[1].

Cependant, avant la deuxième guerre mondiale, on ne peut citer que quelques noms de savants, dont la plupart originaires du dehors des Balkans, qui donnèrent d'importants travaux dédiés spécialement à ce domaine : W. Tomaschek, P. Kretschmer, N. Jokl et D. Detschew dans la linguistique, V. G. Childe, O. Casson, G. Kazarow et V. Pârvan dans celui de l'archéologie et de l'histoire.

Or, à partir de 1957, ont paru toute une série de travaux remarquables, appartenant surtout aux savants des pays balkaniques. Sur les problèmes linguistiques, on peut citer le « corpus » des vestiges de la langue thrace dû à D. Detschew[2]; le livre de Vl. Georgiev dédié spécialement à la langue thrace et suivi par un grand nombre de livres et d'articles de première importance ayant trait à ce domaine[3]; les livres de I. I. Russu sur la langue des Thraco-Daces ainsi que sur les éléments de substrat roumano-albanais[4]; l'essai hasardé de reconstruire e dace à l'aide du roumain de G. Reichenkron[5]; le travail de V. Beševliev sur les noms propres thraces[6]; celui de I. Duridanov sur les relations linguistiques thraco-daco-baltiques[7] et de L. Gindin sur la langue de la plus ancienne population des Balkans. Plusieurs articles sont dus à H. Barić, G. Bakalakis, Gr. Brîncuş, M. Budimir, G. Cankova-Petkova, R. A. Crossland, B. Gerov, A. Graur, E. P. Hamp, J. Hubschmid, G. Ivănescu, V. V. Ivanov, G. Mihăilă, V. P. Neroznak, I. Otkupščikov, A. Pârvulescu, V. Pisani, C. Poghirc, H. Schall, B. Simeonov, D. Sluşanschi, V. N. Toporov, Ž. Velkova, K. Vlahov, A. Vraciu, J. Zaimov et al.[8]

Pour l'histoire et l'archéologie il faut citer d'abord les deux collections de sources antiques imprimées en Bulgarie[9] et en Roumanie[10]. Il faut mentionner ensuite les chapitres sur l'Antiquité des grands traités d'histoire de la Roumanie et de la Bulgarie parus ces derniers temps. La seule histoire générale des Thraces sortie jusqu'à présent est la petite synthèse de J. Wiesner[11].

---

[1] Voir Vl. Georgiev, *La thracologie: état actuel*, dans « Etudes Balkaniques », 3, 1972, p. 5—15.

[2] *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957.

[3] *Trakijskijat ezik*, Sofia, 1957.

[4] *Limba traco-dacilor*, Bucureşti, 1959 (Die Sprache der Thrako-Daker, 1968); *Elemente autohtone in limba română*, Bucureşti, 1970.

[5] *Das Dakische rekonstruiert aus dem Rumänischen*, Heidelberg, 1966.

[6] *Untersuchungen uber die Personennamen bei den Thrakern*, Amsterdam, 1970.

[7] *Thrakisch-Dakische Studien, I. Die thrakisch und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen*, Sofia, 1969 (LB, 13, 2).

[8] Voir la bibliographie complète de Ž. Velkova dans LB, 12, 1967, p. 155—184; 16, 1, 1972, p. 55—63.

[9] *Fontes Latini historiae Bulgaricae*, I—II, Sofia, 1958—1960; *Fontes Graeci historiae Bulgaricae* I—III, Sofia, 1954—1960.

[10] *Fontes ad historiam Dacoromaniae pertinentes*, I—II, Bucureşti, 1964—1970.

[11] *Die Thraker*, Stuttgart, 1963.

Pour l'histoire des Thraces du sud avant notre ère on a l'excellent livre de Chr. Danov [12], ainsi que les livres plus récents de Al. Fol sur l'histoire politique [13], sur la structure démographique et sociale [14] et sur l'art guerrier de la Thrace ancienne [15]. V. Velkov a étudié le problème de l'esclavage [16] et de la vie urbaine en Thrace à la fin de l'Antiquité [17]. T. D. Zlatkovskaja s'est occupée de l'aparition de l'Etat chez les Thraces [18], tandis que J. Venedikov a traité des problèmes d'art [19] et d'archéologie thraces [20].

L'histoire de la Mésie dans les premiers siècles de notre ère a fait l'objet du livre de T. D. Zlatkovskaja [21]. Pour l'histoire ancienne de la Scythie Mineure, après l'excellent livre de R. Vulpe [22], on a maintenant un nouveau travail collectif [23]. Sur la Dacie proprement-dite, le regretté C. Daicoviciu, à la suite de son célèbre livre sur la Transylvanie dans l'Antiquité [24] a publié une série de travaux rassemblés récemment en volume [25]. En plus, à part le livre de J. T. Kruglikova, dédié à l'époque romaine [26], on a en ce moment les deux livres de D. Berciu [27], ainsi que ceux de H. Daicoviciu [28] et le récent volume de I. H. Crişan [29].

La civilisation des Carpes a été présentée dans le livre de G. Bichir [30], tandis que les synthèses des résultats des fouilles et recherches dans diverses régions de la Dacie ont été publiées sous forme de petites monographies par I. H. Crişan, C. Daicoviciu, N. Gostar, M. Macrea, R. Vulpe et a.

Divers aspects de la culture matérielle des Géto-Daces ont fait l'objet de recherches spéciales : le livre de I. H. Crişan sur la céramique [31], celui de C. Preda sur les monnaies [32] et de D. Protase sur les rites funéraires [33], etc. L'art des Thraco-Daces a été étudié dans les travaux de Vl. Dumitrescu [34], D. Berciu [35] et R. Florescu [36]. Nous nous limitons à indiquer seulement les livres, une bibliographie exhaustive n'étant pas le but du présent article [37].

Comme suite de cette abondante production scientifique, l'idée de créer un cadre organisé pour des discussions sur les problèmes de la thracologie est arrivée tout naturellement. L'A.I.E.S.E.E. en a offert plusieurs fois ce cadre, dans des réunions ayant pourtant pour objet un domaine plus large que la thracologie [38]. Un Institut de thracologie fut créé en Bulgarie et les collègues bulgares ont eu l'admirable initiative de convoquer à Sofia en 1972 (5—10 juillet

---

[12] *Drevna Trakija*, Sofia, 1969.

[13] *Političeska istorija na Trakite*, Sofia, 1962.

[14] *Demografska i socialna struktura na drevna Trakija*, Sofia, 1970.

[15] *Trakijskoto voenno izkustvo*, Sofia, 1969.

[16] *Robstvoto v Trakija i Mizia prez antičnostta*, Sofia, 1967.

[17] *Gradăt v Trakija i Dakija prez kăsnata antičnost (IV-VI v.)*, Sofia, 1959.

[18] *Vozniknovenie gosudarstva u Frakijcev*, Moscou, 1971.

[19] *Alte Schatze aus Bulgarien*, Sofia, 1965.

[20] *Tainata na trakijskite mogili*, Sofia, 1968.

[21] *Mezija v I-II vv.n.e.*, Moscou, 1951.

[22] *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938.

[23] *Din istoria Dobrogei*, I—II, Bucureşti, 1965—1968.

[24] *La Transylvanie dans l'Antiquité*, Bucarest, 1945.

[25] *Dacica*, Cluj, 1972.

[26] *Dakija v epochu rimskoj okkupacii*, Moscou, 1955.

[27] *Zorile istoriei in Carpaţi şi la Dunăre*, Bucureşti, 1966; *Romania before Burebista*, London, 1967.

[28] *Dacii*, II-e éd. Bucureşti, 1972; *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972.

[29] *Burebista şi epoca sa*, Bucureşti, 1975.

[30] *Cultura carpică*, Bucureşti, 1973.

[31] *Ceramica daco-getică*, Bucureşti, 1969.

[32] *Monedele geto-dacilor*, Bucureşti, 1973.

[33] *Riturile funerare la daci şi daco-romani*, Bucureşti, 1971.

[34] *Arta neolitică in România*, Bucureşti, 1968.

[35] *Arta traco-getică*, Bucureşti, 1969; *Contributions à l'étude de l'art thraco-gète*, Bucarest, 1974.

[36] *Arta dacilor*, Bucureşti, 1968.

[37] Voir la bibliographie historique dans « Thracia », I, Sofia, 1972 (II-e tome paru en 1974).

[38] Il s'agit des trois congrès d'études balkaniques, du Colloque « Sources archéologiques de la civilisation européenne », Mamaia, 1968 et surtout du Symposium sur l'ethnogenèse des peuples balkaniques, Plovdiv, 1969.

le premier Congrès international de thracologie. Le Congrès a eu un succès qui a dépassé les prévisions les plus optimistes[39] : 270 participants et 130 communications dont les plus importantes ont été déjà imprimées (v.n. 37).

Le second Congrès international de thracologie aura lieu, comme on le sait, à Bucarest, entre 4—10 septembre 1976. Les travaux se dérouleront en trois sections : I. Histoire et archéologie ; II. Linguistique ; III. Ethnographie, folklore et anthropologie. La première circulaire a suggéré une série de thèmes intéressants. Nous nous permettons d'esquisser dans ce qui suit quelques-uns des problèmes les plus actuels de la thracologie.

1. La thracologie est une science interdisciplinaire, non par suite de la toute dernière mode de l'interdisciplinarité, mais par la force des choses : les données conservées sont en général si réduites, et parfois si peu sûres, qu'il est le plus souvent impossible de tirer des conclusions valables en se limitant à un seul domaine. L'archéologie, l'histoire, l'ethnographie, la linguistique doivent se donner la main, les faits anciens doivent être rapprochés des survivances actuelles et la comparaison avec les aires de civilisation voisines ou bien apparentées à l'origine est toujours de rigueur. Si, dans la recherche des civilisations anciennes bien attestées, linguistes et archéologues, par exemple, peuvent s'ignorer avec supériorité, en thracologie la collaboration de toutes les disciplines s'impose.

2. Or, il n'est pas facile à répondre à cette exigence, car ce n'est que très rarement qu'une seule personne puisse réunir des connaissances également solides dans de domaines si divers et, d'autre part, on n'a pas encore trouvé le meilleur moyen de mettre d'accord les données des différentes sciences. Les aires linguistiques ne se superposent pas nécessairement aux aires de culture matérielle, les changements produits dans un domaine ne se reflètent pas immédiatement et directement dans les autres domaines et les objets archéologiques ne nous diront jamais leur nom, tout comme de l'étymologie d'un nom ne résulte pas grand chose sur les qualités de l'objet dénommé. C'est justement dans ce sens de la coordination du travail entre divers domaines et entre les savants de différents pays qu'il faudra orienter nos futures réunions et projets de collaboration.

3. Un impératif essentiel pour toutes les branches de la thracologie c'est l'élaboration de répertoires et de collections de dates et faits verifiés et expliqués. On possède en ce moment des répertoires bibliographiques mis à jour (v. les notes 8 et 37) et même une revue spéciale, *Thracia*.

La première chose à faire c'est l'édition de corpora d'inscriptions grecques et latines provenant des territoires thraco-daco-mésiens, complétés avec les dernières découvertes et au niveau actuel de la science. G. Michailov a donné un excellent exemple avec son corpus des inscriptions grecques de Bulgarie[40], mais il est à peine suivi par les autres épigraphistes. Il faut saluer la publication par I. I. Russu du premier tome des inscriptions latines de la Dacie[41], mais on ne peut pas s'empêcher de se demander quand l'édition sera-t-elle complète, étant donné que le premier volume contient 85 inscriptions (diplômes militaires et tablettes de cire) du total de plus de 3000 inscriptions latines et plus de 1000 inscriptions grecques. Les linguistes n'ont pas attendu la fin de l'édition et on a déjà deux livres sur le latin des inscriptions de Dacie (dus à H. Mihăescu et à S. Stati), mais tout travail linguistique est au moins risqué avant une édition critique des inscriptions.

4. Il serait nécessaire de rééditer la collection des vestiges de la langue thrace de D. Detschew, car on connaît très bien les circonstances peu favorables de l'apparition de ce livre de première importance pour tous les thracologues. Des rectifications et des complètements très utiles ont été déjà publiés surtout par V. Beševliev, K. Vlahov et Ž. Velkova, mais une nouvelle édition de ce livre, rareté bibliographique déjà, s'impose avec nécessité.

5. Seulement à partir de tels instruments on pourra passer à un examen philologique attentif pour décider de la valeur des faits attestés et en tirer des conclusions étymologiques

---

[39] Voir les compte-rendus de P. Asenova dans « Bălgarski ezik », 22, 1972, 5, p. 469—474 ; G. Mihăilă SCL, 23, 1972, 6, p. 693—694 ; B. Simeonov, LB, 16, 1973, 2, p. 116—120 ; Dan Sluşanschi, StCl, 15, 1973, p. 183—184.

[40] *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, I—IV, Sofia, 1956—1966.

[41] *Inscriptiones Daciae Romanae*, I, Bucureşti, 1975.

et même historiques. Tant qu'on ne sait pas, par exemple, laquelle des trois variantes (*ribo-rasta*, *peripobasta*, *peripomasta*) du nom dace de la plante appelée en latin *personacia* est la réelle, tout rapprochement étymologique avec le roumain *brusture* serait hasardée. De même, on aura beau disputer sur le caractère ouranien ou bien chtonien du dieu suprême des Gètes, tant qu'on ne saura quelle est la variante originaire de son nom — *Zalmoxis* ou bien *Zamolxis*

6. Une exigence impérieuse c'est d'introduire des critères chronologiques beaucoup plus strictes que jusqu'à présent, aussi bien dans les faits linguistiques qu'archéologiques et ethnographiques. Les vestiges de la civilisation thrace s'étendent sur presque deux millénaires et ce serait une erreur évidente que de mettre sur le même plan des choses séparées parfois par un immense laps de temps.

7. Enfin, vu la pauvreté du matériel antique dont nous disposons, il faudrait toujours tenir compte aussi des survivances des civilisations et des langues autochtones anciennes chez les peuples qui en habitent maintenant le territoire. Le fait est profitable dans les deux sens, car d'un côté notre image sur l'Antiquité sera plus riche, de l'autre côté les peuples et les civilisations modernes de ces pays comprendront mieux leur essence spirituelle et les rapports très anciens qui les relient.

Voici, à notre avis, quelques principes dont il faut tenir compte pour reconstituer avec de meilleures chances de probabilité ce monde encore si peu connu, le monde des Thraces.

Cicerone Poghirc

COLLOQUE ANGLO-ROUMAIN : «ANGLO-ROMANIAN RELATIONS FROM THE 16-TH CENTURY TO 1919» (Căciulaţi, 4 — 5 juillet 1975)

Plus, peut-être, que les grands congrès, les colloques sur des sujets étroitement limités exigent de leurs organisateurs une certaine habileté, faite de tact et de subtile compréhension, pour aboutir à un véritable succès scientifique et à des rapports humains satisfaisants. C'est le cas du colloque qui a eu lieu récemment en Roumanie. Dû à l'initiative de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques et du « Great Britain — East Europe Centre », ce symposium fait suite à celui qui avait réuni en 1973 à Cambridge des épigraphistes anglais et roumains et on peut éspérer que la suite de ces fructueuses rencontres continuera à l'avenir. Il faut avouer que, moins intenses que les rapports des Roumains avec leurs proches voisins, les relations anglo-roumaines, jusqu'au début de l'époque contemporaine, sont un sujet assez mince. Le fait de leur avoir dédié leurs travaux communs paraît donc avoir pour les historiens roumains et britanniques une signification symbolique. Au demeurant, depuis la *History of Anglo-Roumanian Relations* de Nicolas Iorga, où l'on décèle aisément l'intention du savant, auteur également d'Histoires des relations franco- et russo-roumaines, de faire remonter à une tradition historique l'alignement de son pays à l'Entente pendant la Première Guerre, nombre de documents se sont ajoutés au dossier, dont il était nécessaire de développer les suggéstions souvent intéressantes et inattendues.

La première séance du colloque a été ouverte par les allocutions du Professeur M. Berza, directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, et du Professeur Ştefan Ştefănescu, président de la Section historique de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de Roumanie, auxquelles a répondu le Professeur Dimitri Obolensky (Oxford), au nom de la délégation anglaise, qui comprenait également MM. H.R. Trevor-Roper, G.H. Seton-Watson, A. Milward et T. J. Hope.

La communication de Maria Holban (Bucarest), *Truth and Fiction in Captain John Smith's Adventures in Transylvania and Walachia in the year 1602*, apportait de surprenantes retouches aux mémoires d'un aventurier pittoresque, un des premiers colonisateurs de la Virginie. Les historiens américains, généralement bien disposés envers ce héros légendaire, ont eu tort de croire toujours à l'authenticité des faits qu'il raconte. Au moins un épisode de sa biographie, ses exploits de fièràbras dans la Transylvanie mise au pillage par les soudards de Sigismond Bathory, n'a jamais existé que dans l'imagination du capitaine Smith qui, sans remords, empruntait à ses contemporains Knolles, de Thou ou Ortelius les histoires sanglantes dont il prétend avoir été le protagoniste.

Le même thème de réflexion, à savoir la capacité d'illusion des historiens, était proposé par la communication suivante, *Dimitrie Cantemir and England* : le Prof. Hugh R. Trevor-Roper (Oxford) a refait patiemment et subtilement l'histoire de la publication de *Growth and Decay of the Ottoman Empire* en Angleterre. Non seulement il est désormais prouvé que le livre de Cantemir a été imprimé en *1735* (au lieu de 1734), mais les échos de presse étant rarement favorables et la « seconde édition » de 1756 n'étant qu'une tentative de l'éditeur d'écouler les exemplaires restés en vente depuis vingt ans, on doit se rendre à l'évidence du peu de succès de cette grande œuvre auprès du public anglais. Cet accueil médiocre était-il dû à la méthode de l'ouvrage, qui se rattache plutôt à l'historiographie du siècle précédent, ou à l'exotisme du sujet? De ce dernier, la génération de Gibbon, après Voltaire et son *Essai sur les mœurs*, allait lui faire un mérite. Plus tard, avec la diffusion des idées de Montesquieu, la valeur de Cantemir sera reconnue de bonne foi.

Si le savant prince de Moldavie n'a eu avec l'Angleterre que des rapports posthumes, ceux qu'a pu entretenir son contemporain plus âgé Constantin Cantacuzène, grand seigneur valaque d'une vaste érudition, se sont limités à la fréquentation assidue des diplomates et des *dons* anglais qui ont visité, vers la fin du XVII-e et le début du siècle suivant, le Sud-Est européen. Traitant cette question, Andrei Pippidi (Bucarest) a présenté trente lettres inédites de Cantacuzène adressées au baron William Paget, ambassadeur à Vienne et à Constantinople. L'auteur a encore fait appel à la bibliothèque de Cantacuzène, où figuraient soit des éditions anglaises des classiques grecs et latins, soit des gazettes italiennes qui fournissaient les dernières nouvelles d'Angleterre et dont quelques échos se retrouvent dans cette correspondance.

Ayant manqué cette première occasion d'influencer la pensée philosophique et littéraire des Roumains, les Lumières anglaises ont pénétré dans la culture roumaine au cours de la seconde moitié du XVIII-e siècle. La communication d'Alexandru Duţu (Bucarest), *Gentlemanliness and Patriotism, Two Forms of Enlightened Moralism*, estime que les traductions des œuvres de Defoe, Locke, Pope et Chesterfield ont eu une importance notable; cependant, venu trop tard, le modèle de civilité, le *gentleman*, a eu moins d'imitateurs dans le Sud-Est que le *patriote*, exemple qui ne sera pas uniquement insulaire mais général en Europe romantique.

Deux aspects essentiels du XIX-e siècle ont été évoqués par les communications suivantes : la révolution industrielle et le développement de la conscience nationale, tous les deux reconnaissables à l'origine des rapports établis après 1800 entre la Grande-Bretagne et les Principautés Danubiennes. C'est ainsi que Paul Cernovodeanu (Bucarest), dont la contribution s'intitulait *English Economic Interests on the Lower Danube and the Black Sea between 1803 and 1829*, a interprété les démarches du gouvernement de Londres, à commencer par la nomination d'un consul britannique à Bucarest, afin d'obtenir des conditions favorables pour le commerce anglais dans la mer Noire. Ayant conclu avec la Porte le traité des Dardanelles et envisageant déjà un débarquement en Crimée, l'Angleterre a opposé un refus tranchant aux prétentions de la Russie de fixer sa nouvelle frontière sur le Danube, malgré quoi elle acceptera en 1812 les annexions faites par l'Empire russe qui avait rejoint la coalition contre la France. Des boyards roumains tâchaient d'intéresser la Compagnie du Levant à l'exploitation des richesses de leur pays et les années précédant le traité d'Andrinople virent s'intensifier les relations commerciales de la Grande-Bretagne avec la Moldavie et la Valachie

A propos de l'écho à l'étranger de la révolution roumaine de 1848, Cornelia Bodea (Bucarest), *David Urquhart and the Romanian National Movement*, a ajouté de nombreuses données nouvelles, notamment en ce qui concerne un éminent victorien qui, durant sa longue carrière de journaliste et de député aux Communes, a soutenu constamment la cause des Roumains, plaidant d'abord pour l'autonomie, puis pour l'Union des Principautés. D. Urquhart avait visité Bucarest en 1836 et il a manifesté aux révolutionnaires émigrés une sympathie sincère en les accueillant à Londres en 1849 (tel D. Brătianu) ou en les assistant à Constantinople en 1850—1852 (I. Ghica, Al. Golescu).

L'enquête sur l'attitude de l'opinion publique anglaise à l'égard de la question roumaine a été étendue par Trevor J. Hope (Londres) du côté d'autres hommes politiques — Gladstone, Dudley Stuart —, ou publicistes qui menèrent une campagne de presse hostile à la Russie — les Crowe, John Forster Employant les papiers de ce dernier et plusieurs autres archives privées, les recherches de l'auteur ont découvert des documents qui témoignent de l'étroite collaboration entre l'émigration roumaine de Londres et les plus chauds partisans de l'intervention alliée dans la guerre russo-turque. En 1858, une lettre de Gladstone exprimait, au nom de « several of the first statesmen of this country », l'espoir que les décisions de la Conférence de Paris rendissent aux Principautés l'autonomie et la prospérité. Il convient de citer ses propres termes, d'une solennelle éloquence : « the internal harmony of the Principalities, the concord of orders, the justice and equity of laws, the respect for conscience and freedom, with a stable tranquility, all growing from year to year, may be the means through the favour of Almighty God of elevating their social, moral and political position and of rendering them principal aids in maintaining the peace and promoting the welfare of Eastern Europe ».

Pourtant, vingt ans après, Disraëli s'en étant tenu fermement à la ligne de conduite traditionnelle des gouvernements britanniques—loyauté envers l'Empire ottoman et résistance à l'expansion russe —, l'Angleterre officielle garda la neutralité pendant la guerre de 1877—1878, à l'issue de laquelle des difficultés diplomatiques surgirent au sujet de l'indépendance du futur royaume de Roumanie Dans sa communication *Great Britain and the Recognition of the Romanian Independence (1880)*, Beatrice Marinescu a résumé brièvement les négociations entreprises dans l'intervalle qui sépare le traité de San Stefano du congrès de Berlin et dont le résultat final fut la ratification d'une indépendance conquise sur les champs de bataille, sans la naturalisation des Juifs de Roumanie, exigée par les Puissances réunies en congrès, mais en échange d'un traité de commerce avantageux pour la Grande Bretagne. Cette contribution eût gagné à faire usage de la biographie du premier des ministres accrédités à Bucarest, par H. Sutherland Edwards, *Sir William White, His Life and Correspondence* (1902).

Comme l'a prouvé son « provocative paper », le pr Allan Milward (Manchester) est plutôt un théoricien qu'un historien de l'économie. Sa critique de la voie choisie par le parti libéral roumain pour accélerer l'industrialisation du pays à la fin du XIX-e siècle, tout en étant parfaitement juste, n'a pas laissé entrevoir d'autre solution possible dans les conditions sociales et politiques d'avant 1919.

Cette dernière date, celle des traités qui ont reconnu l'Etat roumain unifié, marquait le terme de la période étudiée par les participants au colloque. Celui-ci s'est clos sur le riche exposé du pr Hugh Seton Watson (Londres) qui a mis en relief les relations constamment amicales de R. W. Seton-Watson, l'expert en politique internationale bien connu par ses articles signés du pseudonyme « Scotus Viator » et l'auteur d'une Histoire des Roumains parue en 1934 mais encore utile, avec des personnalités roumaines engagées dans la lutte pour l'unité nationale : Take Ionescu, I. Brătianu, N. Iorga, O. Goga, etc.

Chaque communication a été suivie avec un vif intérêt, reflété par les longs débats auxquels ont pris part, outre les deux délégations, plusieurs membres des instituts d'histoire de Bucarest et de Jassy. Les travaux du colloque se sont déroulés à 30 km. de Bucarest, où l'hospitalité de l'Académie les accueillait dans une maison de campagne du début du XIX-e siècle, ce qui a permis de prolonger agréablement l'échange d'idées en promenades à travers le parc.

Andrei Pippidi

LE COLLOQUE DES HISTORIENS DE L'ART DU SUD-EST EUROPÉEN
(9 — 16 juillet 1975, Suceava et Iași)

Le premier colloque de la Commission d'art post-byzantin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen a eu lieu à Suceava et à Iași, sièges des travaux qui furent continués par les discussions engagées dans les enceintes des monastères de Moldavie qui témoignent de l'essor de l'art post-byzantin en terre roumaine. Organisé en collaboration avec la Direction du patrimoine national culturel de la République Socialiste de Roumanie, ce colloque a offert aux spécialistes étrangers la possibilité de connaître et d'étudier sur place l'architecture de Dragomirna ou de Neamț et les grands ensembles de Putna, Bistrița ou Suceava refaits par les soins de la Direction ; la peinture de Voroneț, Humor, Vatra Moldoviței, Sucevița ou Arbore a fourni, à son tour, l'élément documentaire à ce travail en équipe. Car la Commis-

sion a entamé un premier échange systématique d'informations concernant l'état actuel des recherches en cours et a défini ses objectifs futures, tout en insérant l'analyse du langage figuratif dans la vie culturelle des peuples, de cette zone du continent.

Les arts des peuples du Sud-Est européen aux XVI^e^—XVIII^e^ siècles et leur environnement intellectuel, le thème choisi pour le colloque, sollicitait un bilan, une révision des points de départ des investigations, une esquisse des directions de recherches. Le débat a embrassé tous ces aspects, passés en revue par le président de la Commission, le pr Manolis Chatzidakis, qui dans l'allocution d'ouverture a informé les participants des recherches faites en Grèce, a présenté le schéma d'un répertoire des peintres qui devrait être mené à bonne fin et a récapitulé les problèmes qui attendent toujours une solution de la part des historiens de l'art post-byzantin. Le pr P. Votokopoulos a enrichi l'aspect documentaire par son 'Bilan des recherches sur l'art post-byzantin en Grèce, 1966—1974'. Les autres communications ont porté sur 'Le rôle de la peinture grecque dans l'art post-byzantin de Roumanie — Les icônes' (Corina Nicolescu), 'Fondateurs et iconographie au XVI^e^ siècle en Valachie' (Carmen Laura Dumitrescu), 'Tendances dans l'iconographie bulgare des XVI^e^—XVIII^e^ siècles' (Kostadinka Paskaleva, Sofia), 'Les relations russo-balkaniques dans le domaine des arts plastiques au XVI^e^ siècle' (A. I. Rogov, Moscou), 'The intellectual background of the art of Serbia, Montenegro and Macedonia in the 16^th^ and 17^th^ centuries' (S. Petković, Belgrade), 'L'art serbe au XVIII^e^ siècle et son environnement intellectuel' (B. Vujović, Belgrade). L'architecture a été analysée dans les communications suivantes : 'L'influence occidentale sur l'architecture balkanique et anatolienne' (Oluş Arik, Ankara), 'Confluences stylistiques dans l'architecture post-byzantine des Pays Roumains' (Vasile Drăguţ), 'Remarques sur l'architecture du Mont Athos' (Paul Mylônas, Athènes), 'Les relais de poste sur les routes reliant l'Anatolie aux Balkans' (U. Serdaroglu, Ankara). Du côté 'vie intellectuelle' se sont ajoutées les communications sur 'Le rôle du livre dans l'unité de la vie spirituelle des Balkans' (Leandros Vranoussis, Athènes) et 'Attitudes mentales et langage figuratif dans les pays du Sud-Est européen aux XVI^e^—XVIII^e^ siècles' (Alexandru Duţu).

Amplifiés au cours des discussions, auxquelles ont pris part les professeurs Hélène Ahrweiler (Sorbonne), Virgil Vătăşianu, dr Răzvan Theodorescu et autres spécialistes, les données et aspects théoriques pris en charge par ce colloque ont esquissé les coordonnées d'une synthèse possible de la vie culturelle sud-est européenne à l'époque de l'humanisme et des Lumières.

L'hospitalité des hôtes de Suceava et Iaşi, aussi bien que des monuments visités (les participants furent reçus aussi par le métropolite de Moldavie, Justin Moisescu) a contribué dans une mesure qui ne saurait être négligée aux succès des travaux déroulés dans un climat de coopération et de respect réciproque. En partant des phénomènes locaux vers l'analyse des valeurs qui insèrent les sociétés sud-est européennes dans la civilisation mondiale, comme le soulignait dans son discours de clôture le secrétaire géréral de l'Association, l'académicien Emil Condurachi, ce colloque a mis en lumière une démarche intellectuelle et une évidente volonté de collaboration. Par ses acquis et par les perspectives ouvertes à l'étude de la vie culturelle, le colloque de Suceava et de Iaşi a marqué une date. Les actes, qui seront publiés par les soins du sécrétariat de l'Association, rendront service à tous les interprètes de la civilisation européenne.

Alexandru Duţu

IORGU IORDAN, *Stilistica limbii române* (Stylistique de la langue roumaine). Edition définitive. Bucureşti, Ed. Ştiinţifică, 1975, 406 p.

L'auteur dédie son ouvrage aux créateurs de la stylistique romane : Charles Bally (1865—1947) et Leo Spitzer (1887—1965). Alors que le premier concentra son attention sur la langue parlée se penchant sur les procédés du langage affectif, le second étudia surtout le style des œuvres littéraires, dans la mesure où les moyens d'expression qui leur sont propres reflètent plus nettement l'intervention de l'affectivité et de la fantaisie. Mais tous les deux avaient en vue l'acte créateur dans le langage, c'est-à-dire la personnalité et les impulsions de celui qui parle ou qui écrit, afin de saisir la genèse même et le mouvement de la communication. Il s'agit donc de suivre la méthode du physiologiste qui travaille sur le vif et non de l'anatomiste disséquant et décrivant un corps mort. A retenir en ce sens que Charles Bally avait publié en 1913 un ouvrage s'intitulant *Le Langage et la Vie*.

Comprise comme une discipline de l'expression individuelle (*la parole*), déterminée par les besoins spirituels et les intérêts immédiats du sujet parlant, qui choisit à son gré dans la masse de la langue ses moyens de communication, la stylistique embrasse un vaste champ de recherche, laissé presque entièrement en friche jusqu'il y a quarante ou cinquante ans. En ce qui concerne le latin, des essais de synthèse en ce sens ont été effectués par : J. B. Hofmann, *Lateinische Umgangsprache*, Heidelberg, 1926 et J. Marouzeau, *Traité de stylistique appliquée au latin*, Paris, 1939. Cette sorte d'essais font défaut dans le cas de maintes autres langues, ce qui fait du présent ouvrage — compte tenu aussi de la compétence de l'auteur — un véritable modèle, tant par la richesse de son matériel illustratif, que par ses remarques méthodologiques très pertinentes.

Avec beaucoup de patience, l'auteur a récolté ses exemples pendant plusieurs années, soit en épluchant la presse quotidienne ou la littérature des écrivains de talent, soit par la voie directe des enquêtes personnelles. Une réalité impressionnante se dégage de la lecture de ce livre, celle d'une langue presque nouvelle par rapport à celle apprise à l'école, à la langue du théâtre ou des réunions solennelles, intellectualisée, abstraite, pondérée. Tout au contraire, la stylistique procède à l'analyse du parler spontané, direct et affectif, sincère, voire brutal parfois, chargé en revanche d'un fort potentiel expressif. Les grands écrivains font un choix dans la masse de ces éléments, conforme à leur tempérament ; ils rehaussent leur éclat en les intégrant d'une manière organique dans leurs créations artistiques. Chaque peuple a ses créateurs de langue, anonymes, ses propres véhicules aussi pour la diffusion de ces créations, car l'acte individuel prend réellement corps seulement dans la mesure où il se généralise ; et le processus linguistique dans son ensemble est le fait d'une collectivité. Comme le contenu du présent ouvrage le montre, les procédés utilisés peuvent être : la modification des sons, l'accent, le rythme rapide ou lent du langage, le symbolisme phonétique. Ils s'expriment par des phénomènes morphologiques quand il s'agit des mots, par des diminutifs et des augmentatifs, des formations préfixées ou des mots composés. Enfin, ils se laissent saisir dans la syntaxe, où ils se manifestent par un certain ordre des mots, par la répétition, l'élision, l'isolement, etc.

Afin d'illustrer cette méthode de travail, nous donnerons quelques exemples fournis par la langue roumaine par rapport à leurs correspondants albanais. On constatera leur parallélisme qui va parfois jusqu'à des similitudes mot pour mot, attestant que, bien qu'éloignés dans l'espace, les deux peuples, roumain et albanais, usent dans certains cas de procédés identiques.

C'est un fait avéré que l'homme simple évite généralement l'abstrait, s'efforçant d'être concret et suggestif. Par exemple, pour la notion de « tromper », il dira *a duce de nas* « mener par le bout du nez » — *heq prej hunde* ; il dénoncera la curiosité excessive par les mots *îşi bagă nasul unde nu trebuie* « il met le nez là où il n'a que faire » — *fus hunden ku nuk duhet* ; l'inactivité, la passivité est exprimée d'une manière concrète par *a sta cu mîinile-n sîn* « rester les bras croisés » — *rri me duart në gji*. L'œil, en tant qu'organe essentiel d'orientation et de signalisation, tient un rôle de tout premier rang et entre de ce fait dans toutes sortes d'expressions complexes : *a fi cu ochii-n patru* « avoir quelqu'un ou quelque chose à l'œil, faire grande atten-

tion » — *i bëj syte kafer*; *a vorbi între patru ochi* « parler entre quatre yeux, confidentiellement » — *flas sy per sy*; *a deschide ochii* « ouvrir l'œil » — *hap sytë*; *a scoate ochii* « reprocher vivement » — *marr syte*; *a face cu ochiul* « cliner de l'œil pour signaler quelque chose » — *nji me sy*. A la suite d'un transfert de plan, la notion de « vendre » prend le sens de « trahir » : *nu mă vinde* « ne me trahis pas » — *mos me trego*. Quelques notions parallèles sont nées, sans aucun doute, indépendamment, dans le cadre de certaines réalités économiques analogues : *a bate apa în piuă* « rabâcher inutilement » — *shtyp ujin ne havan*; *a rămînea ca o găină plouată* « rester telle une poule mouillée » — *mbetem si pulë në uje*; *îi lipsește o doagă* « il est un peu timbré » — *i mungojne dy drrasa tavanit* « il lui manque deux tuiles du toit = il est un peu timbré ». Un procédé fréquent d'expressivité est la rime : *pămîntul ne hrănește, pămîntul ne primește* « la terre nous nourrit, la terre nous engloutit » — *dheu na han, dheu na mban*; *cine se grăbește, pățește* « qui se dépêche, en pâti » — *kush nxiton deshton*; *cîte bordeie, atîtea obiceie* « chaque chaumière a sa manière, c'est-à-dire autant de têtes, autant d'avis » — *fshat fshat ë zakon*; *stomahul plin umblă lin* « le ventre plein marche lentement" — *bark plot s'kecen dot*; *cine fuge ca un netot cade-n bot* « qui court comme fou se casse le cou » — *mos ece me vrap se bie ne trap*; *vara cu flori, iarna cu fiori* « l'été avec des fleurs, l'hiver avec des frissons » — *vera me lule, dimeri me crule*; *cine merge călare nu mănîncă struguri* « on ne cueille pas le raisin à cheval » — *kalikush s'ha rrush*. Notons aussi quelques expressions ou syntagmes parrallèles : *a prinde la ceapă* « prendre quelqu'un la main dans le sac » — *kap ne pesh*; *a lua de ceafă* « prendre quelqu'un par la peau du cou » — *kap nga qafa*; *a strînge din umeri* « hausser les épaules, ne savoir que répondre » — *mbleth shpatullat*; *a pune-n sac* « mettre dans le sac, tromper quelqu'un » *ve ne thes*; *sînt burtă și spinare* « ils sont comme ventre et dos, ils s'entendent comme larrons en foire » — *jane bark ë shpine*; *le-a aruncat praf în ochi* « jeter de la poudre aux yeux » — *u hodhi pluhur syvet*; *a tăia drumul* « couper la voie à quelqu'un, le mettre dans l'embarras » — *pres rrujen*; *a tăia vorba* « couper la parole, contredire » — *pres fjalen*; *a povesti din fir în păr* « raconter en détail » — *tregonj pike per fike* (de fil en aiguille); *are musca pe căciulă* « se sentir coupable » — *ka mizen ne kesule*; *moară de vorbe* « moulin à paroles » — *fjale shume nde mulli*; *a face mușama, a mușamaliza* « étouffer une affaire malpropre, passer au bleu » — *bej mushama*; *satul arde, baba se piaptănă* « le village brûle, la vieille n'en a cure » — *fshati po digjet, kurva po krihet*; *plouă cu găleata* « il pleut à seaux » — *bie shiu kodra bodra*; *cap de bostan* « gourde, imbécile » — *koke me oke*; *a pune în sarcină* « mettre à la charge de quelqu'un » — *bej per barre*; *cu stea în frunte* « personne exceptionnelle ou qui s'imagine l'être » — *me yll ne balle*; *a-și da sufletul* « rendre l'âme » — *ap shpirtin*; *a avea vorba în vîrful limbii* « avoir son mot sur la langue, être sur le point de parler » — *e kam fjalen ne maje te gjuhes*; *nu vede mai departe de vîrful nasului* « ne voir pas plus loin que le bout de son nez » — *nuk shkon pertej hundes* (aveuglement intellectuel); *i-a pus coarne* « il lui a fait porter des cornes, cocufier » *vura brinjet*; *a-și bate capul* « se casser la tête en réfléchissant » — *çanj koken*; *nu-mi bate capul* « ne me casses pas la tête » — *mos me çanj koken*; *face cum îl taie capul* « faire à sa tête » — *punon si i mbushet koka*; *își arată dinții* « montrer les dents, menacer » — *nxirrte dhembet*. La répétition est un procédé fréquent, en roumain comme en albanais : *repede, repede* « vite, vite » — *shpejt, shpejt*; *picuș, picuș* « peu à peu » — *fika fika*; *grupuri, grupuri* « par groupes » — *togje, togje*. Plus courants en albanais, par rapport au roumain, sont les mots composés avec un surcroît d'expressivité ; *kokecare — cap-spart* et *kokëdru — cap de lemn* « tête de bois, imbécile » ; *faqebardhe* « honorable » ; *goje-math — gură-mare* « grande gueule, bavard » ; *goje-hapet — gură cască* « badaud » ; *fjale-thate — vorbă goală* « paroles creuses, contes en l'air », etc. Le mot roumain *șpagă* « pour-boire » apparaît dans des expressions albanaises presque identiques, ce qui nous fait douter quant à son origine russe : *a da șpagă — nxjerr nje shpage* ou *shpagim* « recompenser ». Surprenante aussi la présence en albanais des interjections rappelant le roumain : *mos thirr keshtu, moj grua — nu striga așa, măi femeie* « ne cries pas si fort, toi femme » ; *o moj fake rrumbublake — măi femeie rotofeie* « toi, femme boullotte ». Au *lajka e pajka* albanais correspond le *tura-vura* « et patati et patata », alors que *coke e troké* pourrait être traduit en roumain *val-vîrtej* « en trombe ».

H. Mihăescu

ALF LOMBARD, *La langue roumaine. Une présentation* (Bibliothèque française et romane. Série A : Manuels et études linguistiques), Paris, Ed. Klincksieck, 1974, 396 p.

Le professeur Alf Lombard est considéré dans le monde entier comme l'un des plus grands spécialistes « roumanistes ». Ses contributions concernant *Le verbe roumain* (Lund, 1959), *La*

prononciation du roumain ou *Les pronoms personnels du roumain. Aperçu syntaxique* (« Studier i modern sprakvetenskap », Stockholm Studies in Modern Philology, 1972, p. 190—249) sont des synthèses d'une valeur scientifique exceptionnelle. De même, la chaire de langue roumaine dont il est le titulaire à l'Université de Lund est une des plus développées, avec une tradition bien assise et ayant donné des générations de spécialistes qui se sont consacrés à l'étude de la langue et de la littérature roumaine.

Le présent ouvrage est le fruit de ses longues années d'enseignement du roumain. Comme l'auteur nous l'apprend, il a mis à profit sa grande expérience pédagogique, qui lui a permis d'accumuler un riche matériel, dans l'étude duquel il fut beaucoup aidé par le concours des spécialistes roumains et des multiples séjours en Roumanie. Des améliorations successives furent apportées à son ouvrage. Sa première forme est celle de l'édition suédoise, parue en 1973 (*Rumansk grammatik*, Lund, C.W.K. Gleerup, VI + 409 p.), qui a aussi le mérite d'être le premier ouvrage de ce genre paru en suédois. Rédigée en français, la présente édition s'adresse non seulement aux francophones spécialistes de la linguistique romane et comparée, mais aussi et surtout à tous ceux qui désirent apprendre le roumain, cette langue à défaut de laquelle, suivant l'expression de l'auteur « on ne peut communiquer librement avec la plus grande nation du Sud-Est européen ; sans elle on se prive de tout contact direct avec une des grandes littératures de l'Europe actuelle » (p. VII).

Il s'agit d'un ouvrage qui est plus qu'un simple manuel, comme nous allons le voir. De même que n'importe quel écrit destiné à l'enseignement d'une langue étrangère, le livre de Lombard suit dans sa structure les lignes d'un modèle vérifié par la pratique. Il s'ouvre donc sur une partie présentant la « prononciation » du roumain (p. 5—21). Mais ensuite, ce qui constitue l'ouvrage proprement-dit, il traite de la morphologie de cette langue, qu'il étudie le long de 14 chapitres, dont nous donnons les titres afin de mieux saisir la suite dans laquelle l'auteur entend présenter la structure de la langue roumaine : 1) Le substantif, l'adjectif qualificatif, l'article enclitique ; 2) Le numéral ; 3) Le pronom personnel ; 4) L'adjectif possessif, le pronom possessif ; 5) L'adjectif démonstratif, le pronom démonstratif ; 6) Les articles définis ; 7) L'adjectif relatif, le pronom relatif ; 8) L'adjectif interrogatif, le pronom interrogatif ; 9) L'adjectif indéfini, le pronom indéfini ; 10) Le verbe ; 11) Les alternances phonétiques de la flexion ; 12) L'adverbe ; 13) La préposition ; 14) La conjonction.

Un dernier paragraphe des chapitres les plus importants est consacré aux « remarques syntaxiques ». Par exemple, dans le I^er^ chapitre, ces remarques porteront entre autres sur : « *pe*, indice de l'objet — accusatif — du régime direct ; ... les substantifs employés après 'nous' et 'vous' ; ... la place de l'adjectif épithète ». Quand il s'agit du verbe (chap. 10), l'auteur indique toutes les situations possibles dans le cas des constructions verbales, en fixant la valeur de celles-ci au sein de la proposition : « la syntaxe verbale des subordonnées introduites par la conjonction 'que', des subordonnées interrogatives, des subordonnées relatives ; ... l'ordre des mots après *să* ; ... les participes fonctionnant comme substantifs verbaux », etc. Lorsqu'il s'occupe du pronom possessif, l'auteur traite de la concurrence de celui-ci avec le pronom personnel et le chapitre consacré au pronom personnel comporte plusieurs pages sur « l'ordre des mots ».

L'un des problèmes constituant la pierre de touche des étudiants de la langue roumaine est l'usage correct des prépositions. Cette fois encore la classification proposée par A. Lombard surprend l'élément essentiel de diversification, comme il résulte de la manière dont il délimite chacune des quatre catégories de prépositions.

1° — Après la plupart des prépositions, entre autres les plus fréquentes, le mot régi figure à la forme-base, dans la plupart des cas où le mot régi est un substantif ou un pronom personnel ; à la forme accentuée de l'accusatif, si le mot régi est un pronom personnel ; à l'infinitif. C'est employer un terme un peu impropre mais fort commode, que de désigner cette 1ère catégorie comme *prépositions régissant l'accusatif.*

2° — Certains adverbes (dont le sens, ou un des sens, est local) peuvent, suivis d'un *de*, former avec ce mot une locution prépositionnelle. Ce type 2 peut être désigné par le terme *locutions prépositionnelles régissant l'accusatif.*

3° — Après trois prépositions, *datorită, grație, mulțumită*, qui toutes signifient 'grâce à', le mot (ou groupe de mots) régi est mis au GD dans la plupart des cas ; est mis au D tonique et c'est un pronom personnel qui est précédé de la prép. *lui* ou de la prép. *a*.

4° — Après une douzaine de prépositions, la plupart d'une certaine longueur et à sens plus ou moins nettement local, le substantif ou pronom est mis au GD, qui est précédé de l'une des prépositions *lui* et *a*, et le pronom personnel est remplacé par l'adjectif possessif.

La présentation de la prononciation roumaine au moyen de quantité de signes diacritiques constitua l'une des préoccupations spéciales d'Alf Lombard. Sans cesse, il fait appel aux analogies avec des sons similaires des autres langues. Par exemple, pour reproduire les diphtongues de type 'voyelle+ [u̯]', l'auteur recommande les exercices convenant à la prononciation des mots français 'je crois que oui, quai Wilson, etc.'; pour les sons [i̯] ou [ı̣], il renvoie aux analogies fournies par les mots russes брать, семь, боль. Du reste, le souci des analogies se retrouve à chaque compartiment de son étude. C'est ce qui le pousse à constater, par exemple que « le datif possessif est employé en roumain beaucoup plus fréquemment que dans d'autres langues » (p. 158) ; ou bien à préciser une forme d'expression qui est « du mauvais français, mais d'excellent roumain : *acest prieten care a venit* » qui ne se traduit pas par « cet ami qui est venu », mais par « c'est cet ami-là qui est venu » (p. 169).

Chaque paragraphe prend note de toutes les exceptions ou des usages particuliers des différentes catégories. La minutie de leur enregistrement tend à fournir l'image exhaustive de toutes les situations nées du parler roumain standard, c'est-à-dire de la langue parlée et écrite du bucarestois cultivé, qui constitue la norme de la langue littéraire actuelle, sans aucune particularité stylistique (« style zéro », suivant l'expression de l'auteur). « Le livre signale ce qui se dit réellement, plutôt que ce qui 'doit' ou — pire encore — 'devait' se dire ». Des exemples ont été fournis pour chaque cas, la moindre exception, si infime soit-elle, à la règle générale de la conjugaison, de la déclinaison ou de la place normale dans la proposition de la catégorie respective étant enregistrée comme telle. De sorte que la structure de la langue roumaine se présente comme une mosaïque très nuancée, faite de particules d'une grande finnesse. Chaque fait de la langue s'accompagne d'exemples, choisis parmi les plus simples entre tous, afin que les exemples qui doivent illustrer une certaine catégorie ne diffèrent entre eux que par l'élément qui seul doit être pris en considération. Cette méthode permet la comparaison à l'intérieur d'un groupe d'exemples apparentés. Le vocabulaire de celui qui veut apprendre le roumain s'enrichira, suivant la recommandation de l'auteur, non en mémorant ces exemples, mais par la lecture des textes dans lesquels il reconnaîtra les situations typiques décrites par le manuel. Il s'ensuit que le présent ouvrage est par excellence une grammaire pratique de la langue roumaine, sorte de répertoire de toutes les formes grammaticales de cette langue, ce qui fait de lui — comme nous l'avons déjà remarqué — plus qu'un simple manuel.

Chaque chapitre du livre comporte des aperçus de grammaire historique, complétés de renseignements comparatifs. Par conséquent « le lecteur désireux de connaître un peu l'histoire du roumain, de placer dans son milieu linguistique naturel le rejeton oriental de la famille romane et de comparer cette langue avec ses proches parents, notamment le français, trouvera donc là ce qu'il cherche ».

Sans être doté d'une véritable bibliographie, puisque l'auteur use d'un matériel provenant de la langue parlée et qu'il procède à une classification inédite, le livre offre une longue liste d'*Ouvrages recommandés*, périodiques, dictionnaires, manuels, recueils, textes, etc. Il s'achève avec un Index (p. 375—391).

C'est un livre qui rend un grand service à la langue roumaine, ainsi qu'à la linguistique romane en général.

Zamfira Mihail

SHABAN DEMIRAJ, *Sistemi i lakimit në gjuhen shqipe* (Le système de la déclinaison en albanais). Tirane, 1975, 275 p. (Universiteti i Tiranes. Fakulteti i Historise dhe i Filologjse).

Les trois premiers chapitres de cet ouvrage portent sur le système de la déclinaison des substantifs et des pronoms, intéressant en tout premier lieu le domaine linguistique indo-européen et constituant autant de chapitres de morphologie historique. Quant aux quatres derniers chapitres, ils traitent des pronoms personnels non accentués, de l'article, de la dualité structurelle de l'adjectif albanais et de la place du complément nominal, avec de fréquents exemples empruntés des langues du Sud-Est européen et un apport utile à la syntaxe historique. L'ouvrage tout entier est axé sur la discussion de l'article, discussion qui s'avère d'un intérêt particulier pour l'histoire de la langue roumaine aussi. Il convient de noter que l'auteur accorde au roumain une attention plus marquée qu'à n'importe quelle autre langue de cette région. Une ample bibliographie dressée par l'auteur reflète surtout quatre

domaines, à savoir : la linguistique générale, la linguistique indo-européenne, l'albanologie et la langue roumaine. Le contenu de l'ouvrage justifie son intérêt pour cette dernière langue.

Suivant l'auteur, l'article défini marque l'opposition défini-indéfini. Etant à l'origine un démonstratif anaphorique, en réalité un morphème, sa fonction est d'individualiser : « La prétendue fonction de généralisation attribuée à l'article défini n'est qu'une fiction » (p. 244). La définition qu'il en a donnée est formulée dans des termes à peu près identiques par deux romanistes notoires et semble généralement valable : « Die wesentliche Funktion des bestimmten Artikels besteht darin, ein Einzelding aus der Gattung herauszustellen und es zu individualisieren » (G. Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, Bern, 1949, vol. II, p. 454) ; « La fonction de l'article consiste dans l'individualisation des objets » (Iorgu Iordan, *Limba română contemporană*, Bucarest, 1959, p. 325).

L'auteur affirme que l'article est né dans la catégorie des substantifs, passant seulement plus tard chez les adjectifs : « L'origine de l'article doit être cherchée dans la classe des substantifs » (p. 248). Il suffit, pour saisir la complexité du problème, de rappeler que la question de l'article enclitique en roumain n'a pas reçu une réponse définitive jusqu'à présent. L'un des points de vue valables reste celui qui estime son apparition comme découlant de la position de l'adjectif par rapport au substantif : « J'ai expliqué la position de l'article en roumain et en albanais par la post-position de l'adjectif au substantif : l'article qui précédait l'adjectif a pu être compris comme appartenant au substantif précédant, de même que cela s'est passé en scandinave » (le type *homo ille — bonus* étant devenu *homo — ille bonus*, A. Graur, *Autour de l'article post-posé*, « Bulletin linguistique », V, 1937, p. 204). Un procédé tout indiqué serait de s'adresser à une langue encore sans article mais comportant néanmoins en germes le futur article. Une telle langue est le latin vulgaire. On constatera que dans cette langue le pronom *ille* servait parfois à individualiser quelqu'un ou quelque chose, en précédant le substantif, l'adjectif, un autre pronom ou le numéral :

1) *quamdiu enim possumus sustinere neglegentias et damna quae frater ille Eulalius facit in monasterio?* Vitae patrum, 3, 39, V[e] siècle ;

2) *novi ego illas malas merces*, Plaute, *Cas.* 754 ; *porcus ille silvaticus*. Pétron. 40, 7 ;

3) *ille unus in sordibus suis adhuc permanet, ille autem alter similis illi quidem est*, Vitae patrum 7, 23, 1 ; *occurrit nobis illa ipsa praeclara magia tua*, Apul. *Met.*, 6, 26, II[e] siècle ; *diaconus, qui absconsus est apud illum talem monachum*, Vitae patrum, 5, 5, 26 ;

4) *interii, si non invenio ego illas viginti minas*, Plaute, *Amph.*, 243 ; *advenerunt et illae duae mulieres*, Vitae patrum 6, 1, 16.

Remarquons ensuite la présence de *ille* notamment auprès d'un adjectif au comparatif, afin de mieux le distinguer d'un autre comparatif : *ad illud superius cubiculum me perducit*, Apul., *Met.*, 3, 21 ; *suscipit unus ex illo posteriore numero*, Apul. *Met.* 4, 9 ; *post paucos autem dies dormivit illa maior frater, et tertio die ille minor*, Vitae patrum, 6, 3, 1.

Egalement significative est la position du pronom personnel. Il est parfois individualisé par *ille*, alors que dans certains autres cas il ne l'est pas : *pro illa tua amica*, Plaute, *Epid.*, 368 ; mais *ille bonus filius meus*, Apul., *Met* 5, 28 ; *ego illa parens tua*, Vitae patrum, 5, 5, 24. On retrouve l'équivalent de cette situation propre au latin dans les langues romanes : *ille frater*, fr. *le frère* ; *frater ille*, roum. *fratele* ; *porcus ille silvaticus*, roum. *porcul sălbatic* ; *ille unus*, fr. *l'un* ; *ille alter*, fr. *l'autre* ; *illae duae mulieres*, it. *le due moglie*, roum. *cele două muieri* ; *illa tua amica*, it. *la tua amica*, roum. *a ta amică*.

Ces exemples semblent montrer que dans le latin vulgaire, le processus génétique de l'article — qui s'est prolongé pendant longtemps — embrassait le substantif, l'adjectif, le pronom ou le numéral suivant le cas, et le besoin de celui qui désirait en parlant individualiser une substance, une qualité, une possession ou un nombre. Aux constructions albanaises *te gjthé, te tere, te tu motra*, le latin avait fourni le modèle, par ses propres formes : *illi omnes, illi toti, illa tua soror*.

La dualité formelle de l'article post-posé de l'albanais se retrouve en roumain, sans qu'aucune influence ait joué entre les deux langues :

shok — shoku, « mari, le mari », *soț — soțul* ;
njeri — njeriu, « homme, l'homme », *om — omul* ;
qen-qeni, « chien, le chien », *ciine-ciinele* ;
krim-krimbi, « ver, le ver » *vierme-viermele* ;

L'albanais a l'article u — i, le roumain u — e.

L'albanais a l'article *u — i*, le roumain *u — e*.

Tout le monde est d'accord pour affirmer qu'en roumain le *u* est original, alors que le *e* est analogique : la forme *viermele* est née d'une forme antérieure *verme illu*, et non de *verme*

ıllɛ. La conclusion prudente de Sh. Demiraj quant à l'ancienneté des formes albanaises est bien préférable à toute formulation par trop catégorique.

Les substantifs de type *armik*, « ennemi »; *malor* « montagnard »; *punëtor* « travailleur » exercent dès les temps les plus reculés des fonctions adjectivales. Au point de vue grammatical, ils sont situés à la limite, entre le substantif et l'adjectif. Des adjectifs tels *fodull*, *qorr*, se transforment facilement en substantifs, tout comme en roumain : *fudulul* « le vaniteux », *chiorul* « le borgne ». *Shovinist*, *besnik* « croyant », peuvent être des adjectifs et des substantifs, selon le cas.

Il convient de retenir la conclusion formulée à la page 261 : « On peut supposer que dans une phase reculée de l'albanais (ou du proto-albanais) le démonstratif à valeur anaphorique, qui a donné naissance à l'article défini, s'est fixé derrière le substantif, puisque dans le groupe des mots, dont il faisait partie, c'était le substantif qui jouait le rôle principal aussi bien grammaticalement qu'en ce qui concerne l'objet principal de la communication ». Il y a eu par conséquent un rythme descendant, qui a contribué à la post-position de l'article du substantif. Le proto-roumain a connu lui aussi une situation analogue, relevée par Sextil Pușcariu : « Da das Subjekt gewohnlich am Anfang des Satzes steht und in den meisten Fallen artikuliert ist, konnte die enklitische Stellung des Artikels verallgemeinert werden, wahrend die Proklise nur dann weiter bestand, wenn es sich um Worte handelte, die durch ihre syntaktische Funktion normalerweise im Wortinnern ihre Stellung hatten » (« zeitschrift fur romanische Philologie », LVII, 1937, p. 274).

H. Mihăescu

Symposium — L'Époque Phanariote 21 — 25 Octobre 1970, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1974, 481 p. + ill.

L'Institut d'études balkaniques de Thessalonique sous les auspices duquel se sont déroulés les travaux du symposium entre le 21 et le 25 Octobre 1970 consacré à l'époque phanariote, a récemment fait paraître un élégant volume qui réunit les 37 communications qui ont été présentées dans le cadre de cette importante manifestation scientifique gréco-roumaine. Ce recueil a été dédié à la mémoire du regretté professeur Cléobule Tsourkas (1898—1972), un des plus marquants participants et animateurs de ce colloque.

Les délégués ont abordé une série de problèmes, à commencer par la génèse, la structure et les particularités de la période phanariote — qui s'encadre chronologiquement dans l'histoire des Principautés Roumaines entre les années 1716—1821— suivis par ses aspects politiques et sociaux-économiques et s'achevant par une étude des phénomènes apparus en matière de culture et d'art. En groupant, du point de vue thématique, l'ensemble de ces matériaux, nous signalerons en premier, les contributions des professeurs Grégoire Cassimatis (*Esquisse d'une sociologie du phanariotisme*), Eugen Stănescu (*Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII-e — XVIII-e siècles*), Traian Ionescu-Nișcov (*L'époque phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère*) et le dr Constantin Șerban (*Les préliminaires de l'époque phanariote*) ayant comme traits communs le souci d'élucider le sens des termes de « phanariote » et « phanariotisme », de définir le caractère spécifique de cette période et de préciser l'historiographie du problème, en détachant les conditions sociales-historiques dans lesquelles s'est instauré le régime phanariote en Valachie et en Moldavie, de découvrir enfin ses lignes directrices établies dans un cadre sociologique. L'idée qui s'en est dégagée réside en ce que l'étude de l'époque phanariote — abordée sans préjugés — mène à des constatations d'un intérêt certain. Cette période que les historiographes roumains et grecs on présenté d'une manière si controversée ne saurait pourtant être considérée uniquement comme une époque de régression du fait que l'exercice de la domination ottomane sur les pays roumains s'était accentué par l'entremise des princes phanariotes ; il est juste de reconnaître qu'elle fut en même temps une époque d'épanouissement sur le plan intellectuel et artistique, en favorisant les contacts entre les cultures grecque et roumaine, qui ont servi à la propagation des idées avancées de l'Occident dans nos contrées et à ouvrir la voie menant à l'histoire des temps modernes.

Les communications axées sur les aspects politiques et sociaux-économiques de ladite période ont relevé le caractère — négatif dans son essence — du régime phanariote, sans omettre néanmoins d'incontestables traits positifs. Signalons particulièrement, dans la première catégorie, l'exposé du professeur Ion Ionașcu intitulé *Le degré de l'influence des Grecs des Princi-*

pautés Roumaines dans la vie politique de ces pays dans lequel l'auteur précise, à l'aide de chiffres statistiques extraits de sources pertinentes, la place détenue par l'élément grec dans l'administration d'Etat des deux principautés, en l'appréciant à un pourcentage ne dépassant pas 34,3. L'analyse sur de multiples plans des règnes de deux illustres représentants du Phanar est revenue, respectivement au pr D. Cimrca (*Nicolas Mavrocordato, precurseur du despotisme éclairé*) et à l'académicien Constantin C. Giurescu (*Un remarquable prince phanariote: Alexandre Ypsilanti, voévode de Valachie et de Moldavie*) qui ont mis en évidence les caractères de réformateurs et d'innovateurs de ces princes. De son côté, Démètre Skarl. Soutzo présente dans une vision historique-généalogique générale *Les familles princières grecques de Valachie et de Moldavie* en mettant l'accent sur les princes Ghica, Mavrocordato, Moruzzi, Ypsilanti, Hangerli et autres.

L'achèvement de la période phanariote a formé l'objet des communications de l'académicien Andrei Oțetea (*La désagrégation du régime phanariote*) qui dévoile les causes intérieures autant qu'extérieures de sa chute à la suite de la révolution de 1821, ainsi que par le professeur Apostolos Daskalakis (*Les Phanariotes et la révolution grecque de 1821*) qui a insisté sur l'adhésion de la majorité des principales personnalités du Phanar au mouvement d'élibération nationale des Grecs. Ajoutons également la contribution du chercheur Andrei Pippidi — mettant en lumière à l'aide d'une correspondance inédite, dans *Jean Caradja et ses amis de Genève* — , la question de l'aide financière accordée par ce prince à la cause des Grecs combattant pour leur indépendance.

Indiquons ensuite les contributions relevant les plus intéressants aspects sociaux de la période phanariote, parmi lesquelles celles du dr Șerban Papacostea (*La grande charte de Constantin Mavrocordato (1741) et les réformes en Valachie et en Moldavie*) et du dr Florin Constantiniu (*Constantin Mavrocordato et l'abolition du servage en Valachie et en Moldavie*). Les auteurs ont étudié le fort intéressant problème de la nouvelle structure des formes de travail servile dans les principautés danubiennes, sous un angle différent, en le rattachant au processus général de réformes initié dans le Sud-Est européen, ayant comme point de départ l'expérience d'administration autrichienne en Olténie au cours du bref intervalle de la domination des Habsbourg en cette province (1718—1739).

Divers aspects économiques de cette période ont retenu l'attention des chercheurs Dumitru Limona (*Les relations commerciales du Sud-Est de l'Europe à la fin du XVIII-e siècle et au début du XIX-e siècle reflétées dans les documents des archives de Bucarest, Sibiu, Brașov*) et Olga Cicanci [*L'activité commerciale de Kiriaki Polizu dans les Principautés Roumaines vers la fin de l'époque phanariote* (*D'après les archives de l'Église Grecque de Vienne*)]. Ces deux contributions, basées sur des documents par la plupart inédits, ont mis en évidence l'active circulation de marchandises dans les principautés à la fin du XVIII-e siècle et au début du XIX e ainsi que l'ampleur des échanges, annonciatrices des accumulations de capitaux par la bourgeoisie commerçante. Citons encore une communication, du même profil économique, due au pr Basile Sfyroeras et intitulée *Les Mavroyéni et la vie économique dans la mer Égée*, d'un caractère particulier, où apparaissent les initiatives en matière d'échanges des membres de cette famille (qui n'était d'ailleurs pas originaire du Phanar), dans le cadre élargi du bassin méditéranéen.

La majeure partie des communications du symposium a été consacrée à la vie intellectuelle pendant la période phanariote, aux réalisations en matière d'enseignement et de sciences juridiques ainsi qu'aux créations littéraires et artistiques. Ce fut d'abord le dr Vlad Georgescu qui par *« Progrès » et « décadence » dans la pensée politique roumaine au XVIII-e siècle* abordait un problème de philosophie de l'histoire, en faisant ressortir les réalisations — sans en omettre toutefois les limites — constatées dans les efforts de rénovation de la société roumaine à la fin de la période féodale, lorsque s'accentuait la confrontation entre l'ancien et le nouveau, les aspirations au changement opposées aux esprits conservateurs rétrogrades, qui agitaient puissamment les représentants des classes dominantes autochtones autant que Grecs. D'autre part, le dr Alexandru Duțu dans son analyse sur *La culture roumaine à l'époque des Phanariotes: héritage et nouvelles acquisitions* soulignait les traits qui définissent l'univers spirituel des esprits cultivés des principautés, attirés vers un renouveau tout en respectant les traditions du passé, parmi lesquelles l'héritage de l'Antiquité et de Byzance en premier lieu. Par contre, le regretté pr Cléobule Tsourkas avait tenu à insister sur l'apport des historiens grecs — de Démétrius Philippidis et Dionysios Fotinos particulièrement — à la mise en lumière du passé des pays roumains, dans sa valeureuse contribution intitulée *Les historiographes grecs de l'époque phanariote et les problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine*. Dans un contexte similaire, Cornelia Papacostea-Danielopolu abordait avec compétence un côté de l'intellectualisme post-phanariote dans *Le philhellénisme culturel des Roumains (1818—1830)*.

Plusieurs autres communications furent centrées sur les problèmes de l'enseignement et les initiatives d'ordre didactique et pédagogique prises surtout dans le cadre des écoles

supérieures de langue grecque dans les principautés. Ainsi, Ariadna Camariano-Cioran a présenté un exposé général sur le système de fonctionnement et le programme analytique de ces institutions (*Écoles grecques dans les Principautés Danubiennes au temps des Phanariotes*), tandis que le pr Ştefan Bârsănescu témoignait son intérêt pour *La pensée pédagogique du siècle des lumières d'après les parchemins princiers de la seconde moitié du XVIII-e siècle destinés aux écoles. Sa genèse.* De son côté, par *La comtesse Roxandra Stourdza-Edling et sa contribution à l'éducation des étudiants Hellènes en Europe*, Hélène Koukkos élargissait le cadre du problème.

Les préoccupations de réforme en matière de jurisprudence autant que les tentatives d'introduction du droit romano-byzantin dans les principautés pendant la période analysée, ont formé les thèmes des communications des professeurs Valentin Al. Georgescu (*Réalités roumaines et initiatives juridiques phanariotes. À propos de l'échec de l'œuvre codificatrice de Michel Fotino*) et Gheorghe Cronț (*Le droit Romano-Byzantin dans les Pays Roumains à l'époque phanariote*). D'autre part, Al. Ciurea et Marie Nystazopoulou-Pélékidis se sont concentrés sur l'organisation de l'église dans les principautés et les rapports établis avec les milieux orthodoxes grecs, présentant leurs observations dans les communications intitulées *Quelques aspects essentiels de l'époque phanariote dans l'histoire de l'Église Orthodoxe de Roumanie* et, respectivement, *Actes des princes phanariotes en faveur du couvent de Patmos.*

Des aspects inédits et d'un intérêt certain dans le domaine de la littérature et de la rhétorique au cours de cette même période ont été exposés par plusieurs participants qui surent aborder les problèmes avec sérieux et compétence ; ainsi dans *Molière traduit en grec — 1741 (Présentation de deux manuscrits)*, Loukia Droulia s'occupait des traductions des pièces *Sganarelle ou Le cocu imaginaire* et *L'Étourdi*, conservées en manuscrits au British Museum et dont l'auteur était un chef d'huissiers de Valachie du nom de Ioan Rhalis. Ce fut ensuite Nestor Camariano qui évoquait l'activité littéraire du boyard grec Alexandre Calfoglou (env. 1725 — après 1806) qui avait occupé de hautes fonctions dans les principautés vers la fin de l'époque phanariote (*Nouvelles données sur Alexandre Calfoglou de Byzance et ses Vers moraux*), suivi par Roxane D. Argyropoulos qui mettait en relief les vertus de l'inspiré *Discours de Benjamin de Lesbos à l'Académie Princière de Bucarest (1818)* tandis que le professeur Alexandre Ciorănescu analysait avec beaucoup de justesse la transposition de l'époque phanariote dans l'œuvre littéraire de l'écrivain Nicolae Filimon (*Nicolas Filimon et le portrait littéraire du Phanariote*) en concluant qu'elle reflétait davantage « le monde mental » de la génération de la période révolutionnaire de 1848 plutôt que le cadre historique véridique de la fin de la féodalité.

Trois autres communications particulièrement intéressantes sur l'impression de livres grecs et la diffusion de la culture hellénique dans les principautés par l'intermédiaire des bibliothèques ont représenté la participation du pr Dan Simonescu [*Le livre grec imprimé en Roumanie (1642—1830)*], ainsi que des chercheurs dr Corneliu Dima-Drăgan (*La bibliophilie des Mavrocordato*) et Mihail Carataşu (*La bibliothèque d'un grand négociant du XVIII-e siècle: Grégoire Antoine Avramios*).

En dernier, la floraison des arts plastiques dans les pays roumains au cours du XVIII-e siècle a été abordée par Maria Ana Musicescu qui a analysé certains problèmes théoriques (*Y-a-t-il un art « phanariote » dans les pays roumains? Quelques considérations préliminaires*) et considère que l'on ne saurait parler d'un « art phanariote » mais seulement d'un « art des phanariotes », traditionnel et novateur à la fois, souple dans ses articulations et profane dans sa finalité et qui aura été conforme à la culture de l'époque autant qu'au goût des masses populaires. A son tour Victor Stancu procède à un examen compétent, accompagné d'une riche iconographie, des plus représentatifs monuments d'architecture des pays roumains au XVIII-e siècle parmi lesquels il évoque le monastère de Văcăreşti, l'église Stavropoleos, l'auberge de Manuc, les « koulas » de Măldăreşti, Pojogeni, Siiacu, Broşteni, etc. appartenant au patrimoine culturel valaque (*L'Architecture dans les Pays Roumains à l'époque phanariote et les monuments représentatifs les plus importants de cette époque*), tandis que le pr Vasile Drăguț s'est livré à un examen attentif de la célèbre fondation des Mavrocordato, *Le monastère de Văcăreşti, expression des relations artistiques roumano-grecques.*

Les conclusions de ce fructueux contact établi à Thessalonique en 1970 entre les chercheurs grecs et roumains ont été mises en évidence par le professeur Mihail Berza dans une brève et éloquente allocution.

Ce recueil d'études s'est avéré être d'une particulière utilité dans la recherche des multiples aspects que présente l'époque phanariote dans les pays roumains, considérés dans le contexte historique de l'espace du Sud-Est européen.

Paul Cernovodeanu

KARL NEHRING, *Matthias Corvinus, Kaiser Friedrich III. und das Reich. Zum hunyadisch-habsburgischen Gegensatz im Donauraum*, R. Oldenbourg Verlag, München, 1975, 244 S. (Südosteuropäische Arbeiten, 72).

Die besprochene Arbeit wurde von ihrem Verfasser als Dissertation der philosophischen Fakultät der Münchener Ludwig-Maximilians-Universität vorgelegt und im Februar 1972 von ihr angenommen. Die wissenschaftlichen Betreuer und Anleiter dieser Arbeit, ihre Auszeichnung durch die Südosteuropa-Gesellschaft und nun ihre Veröffentlichung in der Reihe der Südosteuropäischen Arbeiten — für deren Qualität der Herausgeber und Direktor des Südost-Instituts München, Mathias Bernath bürgt — all dies sind Anzeichen, die den wissenschaftlichen Wert dieser Arbeit von vornherein auf einen Stand werweisen, von dem die eigentliche Lektüre ausgehen muß. Die Erwartungen werden vollauf eingelöst.

Karl Nehring hat sich ein äußerst dankbares Thema ausgewählt. Tatsächlich erlaubt eine Untersuchung der Beziehungen zwischen Matthias Corvinus und Friedrich III. so viele neue Rückschlüsse auf die allgemeine europäische Geschichte aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts und zeigt dadurch, daß dieses Thema viel mehr in sich birgt, als die Titelangabe es vorausahnen läßt.

Im Mittelpunkt seiner Untersuchung steht selbstverständlich das hunyadisch-habsburgische Verhältnis. Der Darstellung dieses Verhältnisses schickt Karl Nehring eine *Einleitung* (S. 1—12) voraus, in der er einerseits die wichtigsten Quellen zu seinem Thema anführt und andererseits die ältere und neuere Forschung in ihren wesentlichsten Vor- und Nachzügen absteckt.

Das erste Kapitel trägt den bezeichnenden Titel *Der Beginn der Emanzipationsbestrebungen des Corvinen gegenüber den legitimistischen Mächten* (S. 13—45). Chronologisch setzt Karl Nehring diesen Beginn in die Jahre 1458—1470. Kernstück dieses Kapitels, wie übrigens der ganzen Arbeit, ist der Vertrag von Wiener Neustadt (1463/1464), wodurch der habsburgische Kaiser den ersten Erbvertrag mit dem ungarischen Königreich abschloß und der allen späteren Erbverträgen die rechtliche Grundlage sicherte, von der aus sich schließlich das Haus Habsburg in die Herrschaft über Ungarn einführte. Dieses ist der kaiserlich-habsburgische Wesenszug des Vertrages von Wiener Neustadt und Friedrich III. hat während seiner Auseinandersetzung mit Matthias Corvinus an diesem Rechtsanspruch auf Ungarn hartnäckig festgehalten, ja sogar es vorgezogen, nicht wenige Demütigungen und den Verlust eines guten Teiles seiner Erbländer in Kauf zu nehmen, nie aber die in diesem Vertrag ihm zugesicherten Rechte aufgegeben. Die Früchte dieser Hausmachtpolitik haben seine Nachfolger eingeerntet.

Der hunyadische Aspekt des Vertrages von Wiener Neustadt ist bei weitem vielschichtiger. In erster Linie ging es Matthias Corvinus um die Herausgabe der Krone als Symbol seiner Herrschaftslegitimität und der Souveranität seines Königreiches. Indem Friedrich III. Matthias Corvinus anerkannte, respektierte er dadurch, wenn auch nicht *expressis verbis*, dessen „nationale" Dynastie. Diese kaiserlichen Zugeständnisse an den Corvinen ließ sich aber der Kaiser Fridrich III. durch Vertragsklauseln entlocken, zu denen Matthias Corvinus aus seiner Notlage gezwungen wurde und gegen die er umgehend agieren wird Einmal vom weltlichen Haupt der Christenheit als legitimistischer Ungarnkönig anerkannt, wird Matthias Corvinus die Revision des Vertrages von Wiener Neustadt anstreben, und zwar eben in denjenigen Bedingungen, die ihm von Friedrich III. aufgenötigt worden waren. Dadurch konnte der Wiener Neustadter Vertrag den Interessengegensatz zwischen Matthias und Friedrich III. nicht beseitigen sondern nur überbrücken und vertagen. Der Freundschafts- und Erbvertrag von Wiener Neustadt verbirgt *in nuce* alle Gegensätze zwischen dem Hunyaden und dem Habsburger, er ist die Quelle, aus der alle späteren Spannungen und Mißtrauen hervortreten werden.

Vereinfacht gestaltet sich somit die hunyadisch-habsburgische Konfrontation aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts zu einer Geschichte der Revisionsbestrebungen des Corvinen hinsichtlich derjenigen Vertragsbedingungen, die der beabsichtigten Hegemonialstellung des Königs in Donauram entgegenwirkten, und dem unbeirrbaren Festhalten der Rechtsansprüche auf Ungarn, die der Vertrag von Wiener Neustadt dem Hause Habsburg kodifiziert hatte.

Es liegt auf der Hand, daß für Matthias eine innen- und außenpolitische Bewahrung und Anerkennung von vorrangiger Bedeutung waren, konnten doch nur diese eine Revision des Vertrages von Wiener Neustadt rechtfertigen. Vorerst setzt er auf die Karte eines „defensor ecclesiae" und erringt als Türken- und Ketzerbekämpfer weitreichende Legitimierung und nicht zu unterschätzende Verbündete. Als Utraquistengegner wird er sogar zum König von Böhmen gewählt, Wahl die ihm aber auch die ersten ernsten Gegner entgegenstellt (Jagellonen

und Habsburger) und zum offenen Bruch mit Friedrich III. fuhrt, nachdem beide Herrscher, „Vater“ und „Sohn“, vergebens versucht hatten, sich auf dem Wiener Furstentreffen (Februar 1470) zu bereinen.

Das zweite Kapitel widmet Karl Nehring der *Konsolidierung der ungarischen Außenpolitik* (S. 46—106). Vorerst geht es dem Verfasser um die ungarische Kandidatur fur das Konigreich Böhmen nach dem Tode des „Ketzerkonigs“ Georg Podiebrad und den ersten Erfolgen des Konigs in seinen Bemuhungen, die außenpolitische Isolierung Ungarns zu uberwinden. Ein besonderes Augenmerk richtet Karl Nehring auf die Rolle der Reichsfursten in der Unterstutzung des hunyadischen Anspruchs auf Böhmen und auf das Eintreten der kaiserlichen Partei fur die Interessen Friedrichs III. gegenuber dem Corvinen. Gleichgeschaltet laufen die Verhandlungen Konigs Matthias mit dem Jagellonen Kasimir IV. und des Kaisers mit dem Polenkonig. Daß eine geplante habsburgisch-jagellonische Allianz gegen Ungarn scheitert, ist weitgehend auf die hunyadische Diplomatie zuruckzufuhren, wenn diese es auch nicht verhindern kann, daß der Kaiser den Jagellonensohn Wladislaw mit Bohmen belehnt. Ein abermaliger Versuch einer habsburgisch-jagellonischen Allianz gegen Ungarn scheitert wie auch der erste und Friedrich III. belehnt nun Matthias Corvinus als Konig von Bohmen. Nach langwierigen Verhandlungen und gegenseitigen Konzessionen erkennt sogar Wladislaw von Bohmen das bohmische Konigtum des Corvinen an und Kasimir IV. die hunyadische Hegemonialstellung im oberen Donauraum. Die Machtposition des Konigs kommt zur entsprechenden Geltung im Glogauer Erbfolgestreit und wird durch das Bundnis mit Kurfurst Albrecht Achilles von Brandenburg gefestigt. Am Ende der siebziger Jahre hat Matthias Corvinus den Durchbruch des ungarischen Konzepts eines „nationalen Konigtums“ erzwungen.

Im dritten und letzten Kapitel verfolgt Karl Nehring *Die Polarisierung des hunyadisch-habsburgischen Gegensatzes. Die außenpolitische Isolierung des Corvinen und die schrittweise Isolierung Friedrichs III. im Reich bei der Verfolgung ihrer Erbanspruche in Ungarn* (S. 107—193). Der Friede von Korneuburg und die friedensfreundliche Haltung des Corvinen den Jagellonen und Hohenzollern gegenuber deuten auf einen Wandel des außenpolitischen Programms des ungarischen Konigs, innerhalb dessen Matthias Corvinus den Versuch unternehmen wird, Friedrich III. in ein ungarisches Bundnissystem zu integrieren. Da der Habsburger wie auch der Hunyade in Korneuburger Ausgleich keine Losung ihrer gegenlaufigen Interessen sahen, ist Friedrich III. diesem Versuch nicht offen abgeneigt, aber doch noch so hartnackig dem Vertrag von Wiener Neustadt verpflichtet, um sich uber diesen Versuch des Corvinen in eine ungunstige Lage drangen zu lassen. Matthias Corvinus bezieht wieder erklarte Frontenstellung im Salzburger und Passauer Bistumsstreit und auf dem Nurnberger Reichstag (1480), wahrend deren sich nun auch die Haltung Roms und der Reichsfursten abzuheben beginnt. Der letzte Ausweg fur den Corvinen bleibt die Waffengewalt und die Eroberung der niederösterreichischen Erblande (1482—1485). Das letzte Unterkapitel erortet die hunyadische und habsburgische Nachfolgefrage in getreuer Anlehnung an den Vertrag von Wiener Neustadt einerseits und andererseits im Lichte des konkreten Sachverhaltes bezuglich der Erben der beiden Gegner. Vielen Problemen der ungarischen Nachfolge nach dem Tode des Corvinen werden in diesem Unterkapitel Weichen gestellt, die zukunftig berucksichtigt werden mußten.

Eine *Zusammenfassung*[1] (S. 194—201) und ein *Anhag* (S. 202—217: *Der Vertrag von Wiener Neustadt 1463/1464 zwischen Kaiser Friedrich III. und Matthias Corvinus sowie den ungarischen Standen*; *Exkurs*: S. 218—222: *Innenpolitische Voraussetzungen der corvinischen Außenpolitik*; ein Verzeichnis der benutzten Archive und Handschriftensammlungen: S. 223, der Quellen, Regesten und Literatur: S 224—237; eine *Ortsnamenkonkordanz*: S. 237—239; ein *Abkurzungsverzeichnis*: S. 239—240, und ein *Personenregister*[2]: S. 241—244) beschließen die Arbeit.

Das Buch Karl Nehrings ist ausschließlich der sogenannten politischen Geschichte gewidmet. Obwohl im Mittelpunkt die habsburgisch-hunyadische Auseinandersetzung steht, beruhrt der Verfasser mehr oder weniger eingehend Aspekte der politischen Geschichte fast aller Machtfaktoren aus Mittel-, Ost- und Südosteuropa, mitunter sogar auch aus Westeuropa. Der hunyadisch-habsburgische Gegensatz wird in der zweiten Halfte des 15. Jahrhunderts Drehscheibe der Diplomatie der Jagellonen, Wettiner und Hohenzollern, der andern Reichsfursten und Reichsstande, des Papsttums und vieler italienischer Stadtstaaten, der Eidgenos-

---

[1] In leicht geänderter Fassung bereits veröffentlicht unter dem Titel *Herrschaftstradition und Herrschaftslegitimität. Zur ungarischen Außenpolitik in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts*, in „Revue Roumaine d'Histoire", XIII (1974), 3, S. 463—471.

[2] Leider nicht immer mit vollstandigen Seitenverweisen (vgl. z.B. *Černahora, Jaroslaw von*) und kleinen Abweichungen in der Namenschreibung (vgl. z. B. *Eitelfritz, Graf von Zollern*).

senschaft[3] und Burgunds. Als Südosteuropäer hatte der Rezensent es begrüßt, den moldauischen, siebenburgischen und osmanischen Aspekt dieser Konfrontation mehr beachtet zu sehen[4].

Daß der Verfasser sich in diesem Labyrinth politischer Beziehungen nicht verirrt und den Leitgedanken des hunyadisch-habsburgischen Verhaltnisses nie aus dem Auge gelassen hat, ist nicht ein kleines Verdienst der Arbeit, wenn es auch manchmal dem Leser schwer fallt, mit dem Verfasser Schritt zu halten und alle Einzelheiten sowohl zu sondern als auch auf das Thema zu beziehen, weil einige dieser Einzelheiten, wovon nicht wenige jetzt erstmals bekannt werden infolge der wichtigen Archiventdeckungen Karl Nehrings, auch anders, als vom Verfasser gewunscht, gedeutet werden konnen.

Durch diese Themenwahl und die Art und Weise, in der Karl Nehring seine Aufgabe erfüllt hat, kommt dieser Arbeit eine allgemeinere Bedeutung und ein begrußenswertes Verdienst zu. In dem Werk Nehrings mussen wir eine uneingestandene Absage an den Trend in der zeitgenossischen westdeutschen Historiographie — im Sinne einer Konzentrierung auf die Sozial- und Wirtschaftsgeschichte und einer Vernachlaßigung der politischen Geschichte — sehen, Trend der von der franzosischen Geschichtswissenschaft ausgelost wurde und der, soweit er sich in wissenschaftlich haltbaren Rahmen halt und nicht totalitare Anspruche erhebt, nur zu begrußen ist. Die Arbeit Karl Nehrings kundigt eine Besinnung der deutschen Historiographie an, im Sinne eines Aufgreifens einer verdienstvollen Tradition der politischen Geschichtsschreibung, die in den letzten Jahrzehnten leider vernachlaßigt wurde. Durch das Thema, den Fleiß, die Akribie und die strenge wissenschaftliche Methode dieser Arbeit vollzieht Karl Nehring den Anschluß an diese Tradition nahtlos, ohne dabei den Eindruck zu hinterlassen, kein modernes, dem heutigen Stand der Geschichtswissenschaft nicht vollauf entsprechendes Werk geschrieben zu haben. Karl Nehring beweißt im Gegenteil, daß die mittelalterliche politische Geschichte auch aus zeitgenossischer Sicht modern, heutig und notwendig geschrieben werden kann und muß.

Der Verfasser verfügte bei der Ausarbeitung seiner Dissertation uber eine sehr breite Quellengrundlage, die er durch gewissenhafte Archivstudien erganzen und teilweise vervollstandigen konnte, sowie uber eine sehr reiche Literatur, die ihm die undankbare und muhevolle Aufgabe stellten, das mitunter arg verflechtete Faktenmaterial zu sichten und zu deuten. Karl Nehring beherrscht durchgangig diesen Stoff und prasentiert ihn in einem der besten Erzeugnisse der deutschen Geschichtswissenschaft der letzten Jahre. So ist es auch erklarlich, daß der Rezensent sehr wenige und unwesentliche Beanstandungen erheben kann, die den wissenschaftlichen Wert der Arbeit unberuhrt lassen. Diese beziehen sich erstens auf die eigentliche Darstellung und zweitens auf die angefuhrten Quellen und Literaturverweise.

Aus ersterer Gruppe fuhren wir an : Auf S. 88 wird behauptet, Kasimir IV. hätte eine kaiserliche Aufforderung zur Unterstutzung gegen den Corvinen im April 1477 dadurch abgelehnt, weil es an Geld gemangelt habe und die polnischen Truppen im Krieg mit dem Deutschen Orden und gegen die Turken in der Moldau gebunden waren. Letztere Behauptung entspricht nicht der Wahrheit, wenn sie auch bei Długosz zu lesen ist. Diskutabel auch die Meinung des Verfassers, wonach Venedig „seit dem Tod von *Johann Hunyadi* und *Georg Skanderbeg* der engagierteste Gegner der Turken" gewesen sein soll (S. 82). Schließlich beobachten wir eine kleine Uneinstimmigkeit in der Erwahnung des gleichen Ereignisses an zwei verschiedenen Stellen des Buches : Auf S. 153 wird der Beginn der Wiener Belagerung durch Matthias Corvinus mit „Dezember 1484" angesetzt, auf S. 167 hingegen „seit Beginn des Jahres 1485".

Und nun kleinere bibliographische Berichtigungen und Erganzungen. Die beiden, auf S. 224 zitierten Abhandlungen des italienischen Humanisten in polnischen Diensten Callimachus liegen jetzt in vorzuglichen Ausgaben vor, die in den Aufsatzen von Şerban Papacostea, die Karl Nehring unter der Literatur aufzahlt, benutzt und angefuhrt werden. Diese kritischen

---

[3] Ob man mit dem Verfasser im Gebrauch der politischen Bezeichnung „Schweiz" für diese Zeit einverstanden sein kann, erscheint uns verfanglich.

[4] Wir verweisen bloß auf den Bericht Ludwigs von Eyb und Hertnids von Stein an Albrecht Achilles vom 17. August 1473, der von einer moldauisch-polnischen Allianz meldet, die gegen Matthias Corvinus gerichtet und von Friedrich III. bewilligt worden war. Der Bericht ist um so bedeutungsvoller, als er eine traditionelle Auffassung der rumänischen Historiographie widerlegt, wonach die ersten moldauisch-habsburgischen Kontaktaufnahmen zu Beginn der neunziger Jahre des 15. Jahrhunderts anzusetzen sind, vgl. *Politische Correspondenz des Kurfursten Albrecht Achilles*, I, Leipzig, 1894, S. 555f. (Publikationen aus den koniglichen Preußischen Staatsarchiven, 59).

Ausgaben sowie auch diejenigen der anderen Schriften des Callimachus, die Karl Nehring nicht benutzt hat, bringen auch wesentliche Neuerkenntnisse in bezug auf die Datierung und den politischen Umstanden ihrer Abfassung.

Das Quellen- und Regestenverzeichnis kann erganzt werden durch einige, teilweise wichtige Quellen zu diesem Thema : Johannis Knebel capellani Ecclesiae Basiliensis *Diarium*. Hans Knebels des Kaplans am Munster zu Basel *Tagebuch*, I : *September 1473 — Juni 1476* ; II : *Juni 1476 — Juli 1479*, Leipzig, 1880, 1887 (= Baseler Chroniken, II, III — sehr wichtig fur die Rolle der Schweizer in der habsburgisch-hunyadischen Auseinandersetzung) ; *Speyerische Chronik*, in Fridegar J. Mone, *Quellensammlung zur badischen Landesgeschichte*, I, Karlsruhe, 1846 ; Konrad Stolle, *Thuringisch-erfurtische Chronik*, Stuttgart, 1853 (Bibliothek des literarischen Vereins zu Stuttgart, XXXII) ; *Hermann Schedels Briefwechsel*, herausgegeben von P. Joachimsohn, Stuttgart, 1893 (Bibiliothek des literarischen Vereins zu Stuttgart, CXCVI ; I. Garbacik, *Materialy do dziejów diplomacji Polskiej z lat 1486—1516* (*Kodeks Zagrzebski*), Warszawa, 1966 ; Paul Uiblein, *Eine unbekannte Chronik Österreichs aus der Zeit Kaiser Friedrichs III.*, in „Mitteilungen des Instituts fur osterreichische Geschichtsforschung", 78, 1970, S. 386—415 ; *Acten der Standetage Preußens, Koniglichen Anteils* (*Westpreußen*). Herausgegeben von Dr. Franz Thunert, I (*1466—1479*), Danzig, 1896 (Schriften des Westpreußischen Geschichtsvereins). Brauchbar fur die Anfange des habsburgisch-hunyadischen Konfliktes ware auch das *Chronicon Austriae* Thomas Ebendorfers gewesen, fur dessen wettinischen Aspekt die baierischen Chroniken Johannes Thurmaiers (Aventinus).

An wenigen Stellen erweist sich auch das Literaturverzeichnis erganzungsfreudig : Josef Gottschalk, *Der Breslauer Johannes Beckensloer* († *1489*), *Erzbischof von Gran und Salzburg*, in „Archiv fur schlesische Kirchengeschichte", 27, 1969, S. 98—129 ; 28, 1970, S. 153—175 ; Oskar Halecki, *Sixte IV et la chrétienté orientale*, in *Mélange Eugène Tisserant*, II/1, Città del Vaticano, 1964, S. 241—264 (Studii e Testi, 232) ; Gustav Gundisch, *Siebenburgen in der Turkenabwehr, 1395—1526*, in „Revue Roumaine d'Histoire", XIII (1974), 3, S. 415—443 ; Janos M. Bak, *Konigtum und Stande in Ungarn im 14.—16. Jahrhundert*, Wiesbaden, 1973.

Adolf Armbruster

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : ALEXANDRU DUȚU (A.D.) ; DUMITRU TUDOR (D T.) ; HARALAMBIE MIHĂESCU (H. M.) ; J. IRMSCHER, Berlin D.D.R. (Irm.) ; MUSTAFA MEHMET (M M.) ; NESTOR CAMARIANO (N.C.) ; LIVIU P. MARCU (L.P.M.) ; CONSTANTIN IORDAN-SIMA (C.I. — S.)

Cités maintes fois, les manuscrits 4602 et 5307, conservés dans la collection de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, sont analysés systématiquement dans la substantielle étude de Teodora Voinescu, *Un caiet de modele de pictură medievală românească* (Un cahier de modèles de peinture médiévale roumaine) dans *Pagini de veche artă românească*, București, Editura Academiei R.S.R., 1974, III^{e} volume, p. 147—276 avec de nombreuses planches.

Ils s'agit d'un cahier de modèles commencé par Radu Zugravul, vers la moitié du XVIII^{e} siècle, et continué par des peintres du XIX^{e} siècle, parmi lesquels les frères Niță et Avram de Tîrgoviște. Dessinnés à la plume en encre noir ou sépia, et colorés à l'aquarelle, les modèles adoptés par les artistes de Valachie appartiennent aux fresques du XIV^{e} siècle de l'église Saint Nicolas de Curtea de Argeș, aussi bien qu'aux gravures insérées dans les livres roumains et étrangers de l'époque. L'auteur de l'étude met en lumière l'importance du cahier qui permet la reconstitution des ensembles du monument de Neagoe Basarab, décapés à l'occasion des travaux faits au siècle passé, et l'analyse des étapes à manières différentes, qui se laissent saisir dans l'activité artistique de Radu et du groupe de Tîrgoviște.

Dans le même volume, Florentina Dumitrescu, *Sculptura în lemn brâncovenească* (La sculpture en bois brancovane) présente un répertoire des œuvres qui, executées entre 1688 et 1714, dévoilent une forme unitaire ayant comme traits spécifiques la sobriété et la pureté des lignes (p. 7—145).

En publiant deux variantes roumaines de l'acte qui marque une étape décisive dans la lutte des Roumains de Transylvanie à l'époque des Lumières, Supplex Libellus Valachorum, Aurel Răduțiu et Ladislau Gyémánt (*Supplex Libellus Valachorum în variantele românești de la Șchei*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1975, 132 p.) soulèvent le problème de la rédaction du mémoire et de sa diffusion, en démarquant plusieures phases de la reprise des arguments à la fin du XVIII^{e}—début du XIX^{e} siècles. Les deux variantes, dues aux Roumains de Brașov, qui s'est affirmée au long des siècles par l'appui donné à l'impression des livres en roumain et par le rôle accordé à l'enseignement et à l'écriture dans le cadre de la lutte pour les droits politiques, dévoilent les buts poursuivis par les artisans et commerçants du quartier de Șchei, et l'activité de quelques intellectuels comme Ioan Lebu, Lazăr Chiru et Gheorghe Albu. Comme les variantes roumaines attestent l'existence d'un prototype commun, en latin, les auteurs essayent d'identifier le traducteur du texte original et ils avancent le nom d'Aron Budai, le frère du distingué poète, historien et linguiste Ion Budai-Deleanu. La comparaison des textes et les notes très riches assurent à ce petit volume une place insigne dans l'historiographie contemporaine de la question des luttes politiques en Transylvanie, à la fin du XVIII^{e} siècle, et du développement de la conscience nationale roumaine.

Documentele Văcăreștilor édités par Mihai Carataşu (București, Litera, 1975—Muzeul Județean de Istorie Dîmbovița, Tîrgoviște) englobent 115 documents inédits, dont la grande majorité est en langue néo-grecque. Se référant surtout à la succession de Ienăchiță Văcărescu, les documents tirent au clair les conditions de vie d'une grande famille de boyards et de nombreux aspects des événements de 1821. Le fils de Ienăchiță, Nicolae Văcărescu s'avère être un amateur passionné de livres et le catalogue de sa bibliothèque refait les horizons d'un intellectuel roumain à l'aube du romantisme ; Mihai Carataşu a, d'ailleurs, présenté lui-même cette

source dans cette revue même (nº 3, tome XII, 1974). Les textes, en néo-grec et en traduction roumaine ou en français, allemand ou roumain, sont précédés d'un répertoire de tous les documents Văcărescu conservés à la Bibliothèque de l'Académie. Un avant-propos du professeur Şerban Cioculescu passe en revue les aspects majeurs qui se dégagent de cet instrument de travail très utile.

Al. Zub vient de publier une nouvelle bibliographie, cette fois-ci dédiée à *Vasile Pârvan* (Bucureşti, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică et Editura Militară, 1975, LXXXIV + 402 p.). Après une ample chronologie qui refait les étapes d'une vie engrenée dans les mouvements culturels de l'époque, la bibliographie de l'œuvre (archéologie, cours universitaires, philosophie de la culture, histoire littéraire, institutions, etc.) est suivie des références critiques. Un index alphabétique des lettres et de noms cités clôt ce volume compact qui enregistre 3203 titres. Instrument de travail indispensable à l'étude d'une vie dédiée à la science, et, par cette biographie intellectuelle, de la vie culturelle roumaine de la première moitié du XX^{e} siècle.

A.D.

M. PAROVIĆ-PEŠIKAN, *Некрополь Ольвии эллинистического времени* (La nécropole hellénistique d'Olbia), Kiev, 1974, 220 p., 105 fig. et résumé français (p. 212—218)

L'auteur de l'ouvrage, conservateur à l'Institut d'Archéologie de Belgrade, nous offre avec cette monographie la synthèse des découvertes faites dans la nécropole hellénistique olbienne, dans l'intervalle des années 1896—1956. Cette grande nécropole située au bord du Bug n'a fait jusqu'à présent que l'objet d'études isolées, publiées surtout par l'éminent savant russe B. V. Farmakovski, qui a dirigé les fouilles pendant plus de quatre décennies. L'historique de ces investigations est exposé par l'auteur — Maia Parović-Pešikan — dans sa préface (p. 5—8).

Quant à la monographie proprement-dite, elle comporte trois grands chapitres, complétés par un catalogue des découvertes de chaque tombe, le tout organisé suivant le critère chronologique (IV^{e}—I^{er} siècle av.n.è.). Dès le début, il convient de souligner les qualités essentielles de cet ouvrage, à savoir la clarté de l'exposé, la systématisation du matériel (du point de vue chronologique, tipologique et technique), ainsi que les riches conclusions d'ordre historique, ethnique, social et culturel tirées de cet immense inventaire funéraire, qui permettent de reconstituer en quelque sorte l'existence de la population olbienne à l'époque hellénistique.

Le premier chapitre, consacré aux *Constructions sépulcrales et au rite funéraire* (p. 9—64), traite de quatre variété de tombes : à fosse, à niches, à chambre en terre et à chambre en pierre. Celles de la première catégorie — à fosse — sont les plus pauvres parmi les tombes de toute l'époque hellénistique. Au V^{e} siècle av.n.è. apparaissent les tombes à niches, assez répandues à Olbia ; les petites parois des niches sont formées de planches, d'amphores, de pierre et de brique crues. L'auteur note le rapport d'analogie entre ces tombes à niches et les catacombes scythes, les rattachant au processus de « sarmatisation ». En ce qui concerne les chambres funéraires en terre d'Olbia, elles sont datées des IV^{e}—I^{er} siècles av.n.è. et classées en plusieurs groupes suivant leurs formes respectives (rectangulaires, trapézoïdes, carrées etc.). Avec le temps, on constate leur standardisation avec dromos à marches, banquettes, niches et toiture voûtée. Quant aux chambres funéraires en pierre, leur apparition remonte à la seconde moitié du IV^{e} siècle av.n è. et leur usage ne durera qu'une centaine d'années. L'auteur leur attribue une origine grecque microasiatique. Cette catégorie de tombeaux, à chambres en terre ou en pierre, se rattache, suivant l'auteur, à la naissance d'une riche classe dirigeante.

Les incinérations sont assez rares dans la nécropole olbienne. Pour ce qui est des sépultures à inhumation, les squelettes y reposent la tête tournée généralement vers l'Est. Quand on n'usait pas d'un cercueil, la dépouille mortelle du défunt était déposée sur un lit d'herbes— rituel funéraire scythique ou sarmatique.

Le deuxième chapitre de la monographie s'occupe de l'*Inventaire des tombes* (p. 65—143). On y trouve catalogués la majorité des pièces funéraires livrées par la nécropole. La plupart d'entre elles sont d'origine grecque (céramique, parures, armes, strigiles, objets de toilette, terres cuites, monnaies, etc.). Y sont représentés les ateliers d'Attique, Pergame, Asie Mineure et Alexandrie. Une place importante revient en outre à la céramique confectionnée à Olbia. La rareté des objets en métal noble, ainsi que la modestie du mobilier funéraire témoignent de la pauvreté de cette population olbienne. On peut saisir de la sorte le degré de fortune des

usagers des tombes d'Olbia. Les riches s'enterraient dans des sarcophages de bois peint; la classe moyenne utilisait les tombes à niches, quant aux pauvres, les simples tombes à fosse leur suffisaient ou bien les tombes à niches avec un mobilier réduit au minimum (1—3 vases).

Un troisième et dernier chapitre est dédié aux *Habitants d'Olbia aux IVe—Ier siècles av.n.è.* (p. 144—156), parmi lesquels les Grecs constituaient l'élément dominant de la cité, pendant toute la durée de l'étape pré-gétique de son histoire. Toutefois, les coutumes funéraires indiquent aussi la présence d'éléments barbares, dont le nombre augmente au moment de la conquête de la ville par le roi scythe Skilur (à la fin du IIe siècle av.n.è.). En dehors des Scythes, maints témoignages — inscriptions et autres documents archéologiques — révèlent aussi la présence des Sarmates, des Thraces et des Celtes. Donc, du point de vue ethnique, de même que sur le plan social, l'Olbia hellénistique n'a pas été homogène. C'est ce qui explique l'effacement du caractère démocratique des diverses institutions de la ville: un petit groupe de gens riches s'empara de l'économie et du pouvoir politique.

Chaque fois que le matériel le lui permet, l'auteur souligne les analogies avec les découvertes effectuées dans les nécropoles de Roumanie et de Bulgarie, sur le littoral pontique.

D.T.

GIOVANNI ALESSIO, *Grecità e romanità nell'Italia meridionale. Un problema di denominazione etnica: dai* Γραικοὶ *dell'Epiro ai* Grici *e ai* Greki *delle oasi romaiche di Bova e di Terra d'Otranto.* Estratto da « Byzantino-Sicula » II (Miscellanea in memoria di G. Rossi Taibbi). Palermo, 1973, p. 11—44.

Appuyé sur de nombreux arguments, l'auteur refute la thèse de Gerhard Rohlfs, suivant lequel les enclaves grecques de l'Italie méridionale seraient d'origine antique. Ceci est souligné par titre même de l'article, qui use de la formule « oasi romaiche », au lieu de « grecques antiques ». La présente contribution s'occupe de l'analyse des termes *griko, grika* — qui ne sauraient s'expliquer ni par le grec Γραικός, ni par le latin *Graecus.* A cet égard, G. Rohlfs (*Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Worterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Tubingen, 1964, p. 115) pense que l'intermédiaire entre Γραικός (d'ailleurs rare même dans les sources antiques) et *grikos*, utilisé en Italie méridionale, a été assuré par le truchement de la langue osque, alors que G. Alessio combat ce point de vue, invoquant en ce sens un matériel très riche. Sa conclusion est : « Se ne deve dedurre che né il messapico né l'osco possono darci conto del biz. medioev γρῆκος, γρῖκος e del bov., otr. *grika* » (p. 32).

Si le suffixe *-iscus* était vraiement germanique, sa présence dans la latinité sud-est européenne pourrait s'expliquer à partir du IXe siècle à côté des germanismes du genre *flasca* « flacon », *punga* « poche », *tufa* « aigrette », *zava* « cuirasse », etc. Mais d'autres spécialistes leur attribuent une origine grecque ou thrace, et le problème demeure complexe. Le mérite de l'auteur de la présente étude réside aussi bien dans l'abondance des matériaux utilisés, fournis par divers domaines, que dans la tentative de trouver une solution au moyen des méthodes les plus adéquates.

H.M.

Български етимологичен речник, съставили В. И. Георгиев, Й. Заимов, Ст. Илчев, М. Чалыков. Том II, свезка IX—X, Иκαλαπишник. Sofia, Académie des Sciences, 1974, 160 p.

Avec la présente fascicule, on passe au deuxième tome. Il repose sur les mêmes principes fondamentaux, c'est-à-dire qu'il continue à tenir également compte de la langue ancienne et du parler actuel, il englobe l'onomastique, il mentionne les emprunts faits des langues voisines, il cite tous les correspondants dans les autres langues slaves. De cette manière, la langue bulgare se trouve placée dans un cadre vaste et dans un processus historique d'envergure, qui laisse voir plus facilement les liens, ainsi que les influences réciproques. Sont notés un fonds thrace ancien, un substratum latin, des emprunts du grec médiéval et moderne, des mots d'origine roumaine, italienne, albanaise, hongroise et turque, ainsi que l'importante contribution de la civilisation moderne. Mais les voies d'accès de la terminologie moderne ne sont pas toujours faciles à saisir: très souvent celle-ci a pénétré par le canal du russe, mais

parfois aussi par l'intermédiaire de l'anglais, l'allemand, le français, l'italien, voire le roumain. De sorte que, l'étude de cette terminologie devient un auxiliaire de l'histoire de la culture, révélant les préoccupations de chaque époque historique, leurs lectures, les mouvements des gens et des idées, la mécanique de la sélection et de l'assimilation et notamment la production ou la distribution du produit social, ainsi que sa circulation. Les éléments roumains se manifestent surtout dans la toponymie et ne descendent pas à l'ordinaire jusque dans la plaine de la Thrace. Quant aux éléments turcs, ils se rattachent à une époque historique déterminée et n'ont guère des chances de survivre à la concurrence de la terminologie moderne. A la p. 63, le mot *икономия* ne peut dériver du grec οἰκονομία à cause de la position de l'accent ; son origine grecque est indirecte, à travers le russe. Le mot *илинка* « femme maigre ou malade », p. 67, dérive probablement du nom propre *Ilinka*. Enfin, à la p. 121, le mot *кавалер* provient plutôt par la filière russe, que par l'italien (*cavaliere*) ou le français (*cavalier*).

H.M

XIII Международный конгресс исторических наук. Доклады конгресса I 6. Москва, 1974.

Der Band vereinigt die 12 Hauptreferate der Sektion Gegenwartsgeschichte des Kongresses, der im August 1970 in Moskau stattfand. Da ein beträchtlicher Teil davon sudosteuropaische Probleme in die Aufmerksamkeit einbegreift, scheint seine Anzeige an dieser Stelle begrundet.

Daß Leo Valiani (Italien) bei seiner Darstellung der sozialistischen Bewegung in Europa vor 1914 Sudosteuropa nicht berucksichtigt, ist eine augenscheinliche Schwache dieses Beitrags.

Die rumanischen Forscher Ion Oprea und Eliza Campus stellen dagegen in ihrem Referat uber die Frage der kollektiven Sicherheit wahrend der beiden Weltkriege die Politik der Kleinen Entente und insonderheit das Wirken des rumanischen Außenministers Nicolae Titulescu gebuhrend heraus. Die faschistischen Bewegungen in Ostmitteleuropa charakterisiert Miklos Lackó (Ungarn), wahrend fur die christlich-soziale Bewegung Roger Aubert (Belgien) nur westeuropaische Exempla aufzufuhren hat. Die Jahre 1870/71 erfaßt im gesamteuropaischen Rahmen Jerzy W. Borejoza (Polen).

Chr. Christov (Bulgarien) gibt einen Überblick über die ideologischen Stromungen in Sudosteuropa bis zum ersten Weltkrieg. Die Balkanpolitik der europaischen Machte in den entscheidenden Jahren 1900 bis 1914 behandelt Dančo Zografski (Jugoslawien).

Irm.

IHOR ŠEVČENKO, *On Pantoleon the Painter*, „Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik", 21, 1972, 241—249.

Jede der 430 Miniaturen des Menologiums Basileios' II. (Vaticanus Graecus 1613) tragt die Beischrift eines Namens, wobei insgesamt acht Namensformen begegnen. Bislang ließen sich diese Namen nicht mit historischen Kunstlerpersonlichkeiten verbinden, so daß die These Frolows (1960) Zustimmung fand, daß die Namen sich nicht auf die Kunstler der Miniaturen, sondern auf die Schopfer von Vorlagen bezogen. Dem widerspricht eine Entdeckung Ševčenkos : Die Vita A des heiligen Athenasios vom Athos (ed. I. Pomjalovskij, 1896) nennt einen Maler Pantoleon, dessen Name auch im Vaticanus 1613 begegnet. Alle Wahrscheinlichkeit spricht dafur, daß dieser, 1001—1016 auf kaiserlichen Befehl in einem Team von Miniaturisten tatig, zu den Mitgestaltern des Monologiums gehorte.

Irm.

SEVIM TEKELI, *Modern bilimin doğuşunda Bizans' in etkisi ?* (Byzance a-t-elle exercé quelque influence sur la genèse de la science moderne?), Ankara, 1975, XII + 142 p.

La forme interrogative de ce titre suggère le propos de l'auteur de limiter, sinon de contester tout à fait, la contribution byzantine à la genèse de la science moderne. Divisé en trois chapitres, l'ouvrage est, en outre, doté d'une *Bibliographie* d'environ 75 titres, qui reflète son

idée de ne recourir pour l'examen de cette question qu'à des sources occidentales, en laisant de côté les auteurs turcs et musulmans en général.

Suivant son propre témoignage, l'auteur s'est trouvé obligé en quelque sorte d'aborder un tel sujet, dans le cadre d'un autre travail auquel il consacrait ses efforts, s'intitulant *La science chez les Turcs ottomans.* C'est pour mener à bonne fin cette autre œuvre que S. Tekeli jugea nécessaire de préciser trois questions, à savoir :

1° — Quelles répercussions eut la disparition de Byzance sur la vie politique, scientifique, culturelle, économique et religieuse en général?

2° — Quelles influences politiques, scientifiques, culturelles, économiques, sociales et religieuses, d'origine byzantine, jouèrent dans le cas de l'Empire ottoman?

3° — Quelle influence exerça l'Empire ottoman sur la société balkanique entrée sous sa domination?

Pour trouver une réponse à ces questions, l'auteur procède à la revue d'une série d'aspects propres à la science et à la culture gréco-byzantine, en s'appuyant sur des *fragments importants* et sur les résumés des ouvrages fondamentaux rédigés par des byzantinistes illustres ou des historiens de la culture et de la civilisation universelles, autant que sur les œuvres des historiens de l'Empire ottoman, tout particulièrement (Rambaud, Hammer, Diehl, Iorga, Vucinich, Whitting, Buckler, Bréhier, Gibbon, Sarton, Runciman, Finlay, Ostrogorski, Burckhardt, etc.). On y trouve, donc, réunies dans l'ouvrage de S. Tekeli les appréciations positives et négatives des représentants les plus autorisés de l'histoire universelle et byzantine, appréciations aidant à définir l'histoire de la culture byzantine, à préciser la place tenue par Byzance dans la culture universelle, à dégager les facteurs fondamentaux de la Renaissance et à éclairer toute une série d'autres points importants.

L'auteur s'arrête longuement sur les rapports culturels Orient-Occident au cours des siècles, en étudiant le jeu des influences réciproques des deux zones, ainsi que le rôle de la synthèse byzantine, tels qu'ils ont été interprétés par les différents savants susmentionnés. Dans cet ordre d'idées, il reproduit les diverses opinions sur l'influence byzantine, dans la zone sud-est européenne y compris, avant et après la conquête de Constantinople par les Turcs en 1453. Disons d'ailleurs que tout cet ouvrage est axé sur deux idées fondamentales : d'une part, tâcher de refuter la thèse des effets nocifs de la domination ottomane ; d'autre part, plaider contre l'« exagération » de l'influence byzantine sur la culture universelle.

En ce qui concerne le premier point, il cite, pour le combattre, Vucinich, suivant lequel « presque tous les historiens sont unanimes quant aux suites nocives de la domination ottomane sur les sociétés dont elle s'est emparée », historiens qui rendent les Turcs « les principaux responsables du sous-développement social des sociétés balkaniques » (p. 3—4). Il continue ensuite dans le but de montrer combien dénuée de fondement est, à son avis, la thèse qui prétend que « dans les Balkans, la civilisation et l'art, ainsi que les institutions politiques ont été hérités des Byzantins » (p. 4). C'est justement en raison du caractère douteux d'une telle conclusion que notre auteur a décidé de mettre le titre de son étude sous le signe de l'interrogation. Voici maintenant quelques-unes de ses propres conclusions :

— Même si, dès les X^{e}—XI^{e} siècles, Byzance s'occupait de la traduction en grec des grandes œuvres du monde islamique, elle ne saurait se comparer à cet égard avec l'Occident (p. 115).

— Si au XIII^{e} siècle les Byzantins se sont tournés vers l'Occident, ce n'était pas pour lui faire connaître les chefs-d'œuvres de l'Antiquité grecque, mais pour mieux comprendre ces mêmes chefs-d'œuvres passés à travers le filtre de la logique islamo-latine, avant de retourner à leur source, le monde grec.

— Les choses évoluèrent si bien en ce sens-là qu'au XIV^{e} siècle, les Byzantins devaient recourir tantôt au monde islamique, tantôt à l'Occident pour être à même « de découvrir — suivant l'expression de Sarton — les conceptions de leurs propres ancêtres » (p. 121).

S. Tekeli s'arrête aussi à l'examen des points de vue exprimés sur les causes profondes de la Renaissance, au commencement du XV^{e} siècle. Contrairement aux thèses généralement acceptées jusqu'à l'aube du XX^{e} siècle, soutenant que la Renaissance a été préparée par les lettrés byzantins auxquels l'Occident avait donné asile au moment de la chute de Constantinople (1453), l'auteur penche pour l'opinion qui commence à se contourer depuis un certain temps. Cette opinion, qu'il résume, fait de la Renaissance un processus de régénération culturelle de l'Europe dans son ensemble, et non seulement résurrection de l'art classique, processus couvrant trois-quatre siècles (p. 125). L'assimilation de la culture orientale par l'Occident est appréciée, à cette occasion, comme l'un des facteurs du triomphe occidental, à partir ~~de la moitié~~ du XIII^{e} siècle.

Estimant convaincante l'argumentation des auteurs cités et suffisante la sélection qu'il a opérée, l'auteur achève son ouvrage par un plaidoyer contre ceux qui « exagèrent » la portée de l'influence byzantine sur la culture universelle. Il va sans dire qu'une pareille conclusion est bien faite pour susciter de vifs débats.

M.M.

GLYKERIA PROTOPAPA-BUBULIDOU, Κείμενα νεοελληνικῆς λογοτεχνίας. Ἀπὸ τὰ μέσα τοῦ ΙΗ'αἰῶνος ὡς τὴν ἐπανάστασι τοῦ *1821* (Textes littéraires néo-grecs. Depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à la révolution de 1821). Athènes-Ianina, 1973, XXXV + 355 p.

L'auteur, professeur de littérature néo-grecque à l'Université de Ianina, compte déjà à son actif plusieurs ouvrages importants consacrés à l'histoire culturelle de la Grèce. Elle réunit dans le présent volume un grand nombre de textes — vers et prose — de la période comprise entre le milieu du XVIIIe siècle et l'an 1821, marquant l'éveil sanglant du peuple grec. Une substantielle introduction ouvre ce recueil, fondée sur une riche bibliographie grecque dans laquelle quelques auteurs roumains trouvent également place. Elle sera complétée à la fin du volume par d'amples notes consacrées aux éditions des œuvres dont elle a emprunté des fragments pour son anthologie, avec des considérations sur leur valeur littéraire et historique. Enfin, un glossaire fournit l'explication des mots rares, ainsi que de quelques mots roumains.

Le volume s'ouvre avec les écrivains phanariotes de Constantinople et des Pays Roumains. On y retrouve les noms du prince Alexandre Maurocordato Firaris, Césaire Daponte, Rigas Velestinlis, Alexandre Calfoglou, Denis Fotino, Athanase Christopoulos, Michel Perdicaris, Jacques Rizos Néroulos, etc. Chaque auteur s'accompagne d'amples informations sur sa vie et son œuvre, informations qui parfois — comme dans le cas d'Alexandre Calfoglou ou dans celui d'Athanase Christopoulos — laissent place à quelques rectifications. En effet, pour ce qui est de Calfoglou, par exemple, ancien caïmacam à Craiova et en Moldavie, l'auteur n'est pas très au courant de l'activité politique de l'illustre phanariote, dont elle ignore aussi la date du décès, qu'elle place vers 1794—1797. Cette dernière assertion est inexacte, puisque certains documents appartenant aux collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine le donnent encore pour vivant en 1804 Quant au principal ouvrage de notre écrivain, ses *Vers moraux*, où il traite de la situation socio-éthique de la société vivant dans la capitale valaque, l'auteur écrit que « ce texte a dû être publié, probablement, vers la fin du XVIIIe siècle », renvoyant à G. Ladas-Ath. Hadjidimou, Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία τῶν ἐτῶν *1791—1795* (Athènes, 1970, p. 338—340). Comme cet ouvrage nous a été inaccessible, nous ne saurons en parler, en revanche, nous pouvons affirmer qu'il y a des témoignages catégoriques indiquant pour date de parution de l'ouvrage de Calfoglou l'intervalle compris entre 1814 et 1821. Il convient d'ajouter encore, que quelques-unes de ces poésies morales ont été traduites en roumain et que certains fragments en ont été publiés. Sans insister sur ce sujet, bornons-nous de mentionner notre étude *Nouvelles données sur Alexandre Calfoglou de Byzance et ses Vers moraux*[1], parue récemment et où il est amplement traité de l'activité politique et littéraire du Phanariote Calfoglou.

En ce qui concerne le poète et juriste Athanase Christopoulos, l'auteur pense que ce fut Georges Sakellarios qui l'appela pour la première fois le « nouveau Anacréon », dans l'une de ses poésies publiée à Vienne, en 1817. Pour notre part, nous sommes d'avis que ce surnom lui avait été appliqué auparavant, peu après la parution de son volume de vers en 1811. Cette opinion repose sur le témoignage du philhellène B. Kopitar, qui, dans une notice sur les poésies de Christopoulos, parue dans le « Wiener allgemeine Litteraturzeitung » en 1813, nous apprend que ses compatriotes appelaient déjà le poète le « neuen Anakreon ». Or ce témoignage nous semble très concluant.

N.C.

---

[1] Συμπόσιον. Ἡ ἐποχὴ τῶν Φαναριωτῶν — *Symposium. L'époque phanariote*, Tessaloniki, 1974, p. 93—125.

ION VLĂDUŢIU, *Etnografia românească*, (L'ethnographie roumaine), Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1973, 508 pag + 72 p. + pl. + 1 carte.

Cette synthèse des principaux problèmes de l'ethnographie roumaine contemporaine, est divisée en trois parties : Une introduction théorique et historique, la culture matérielle et la culture spirituelle des villages roumaines.

La partie théorique présente quelques considérations sur les rapports entre l'ethnographie, l'ethnologie et l'antropologie culturelle, aussi bien que sur la valeur des différentes sources d'information.

Quant à l'histoire de l'ethnographie en Roumanie, l'auteur distingue trois étapes principales : les premières préoccupations ethnographiques et folkloriques (à partir du XVII-e siècle jusqu'à la première moitié du XIX-e siècle), l'étape d'accumulation systématique des matériaux ethnographiques et folkloriques ainsi que de la formation de l'ethnographie comme science autonome (les périodes comprises entre la septième décennie du siècle passé et le milieu de notre siècle), enfin l'étape de la recherche ethnographique fondée sur la conception scientifique du matérialisme historique (la période contemporaine commençant au milieu de notre siècle).

L'auteur analyse largement le champ d'activité ethnographique de chaque période, l'orientation, les directions, les méthodes appliqués dans la recherche. Il met en évidence la contribution remarquable des ethnographes et des érudits spécialistes dans les disciplines apparentées à l'ethnographie : B. P. Hasdeu, Simion Florea Marian, Tudor Pamfilie, Teodor Burada, Artur Gorovei, Ovid Densusianu, George Vâlsan, Romulus Vuia, Simion Mehedinţi, Nicolae Iorga, Tache Papahagi et autres. Dans un chapitre à part, il analyse le développement des recherches ethnographiques contemporaines en Roumanie et leurs tendances actuelles.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, l'auteur passe en revue la culture matérielle du peuple roumain en utilisant un riche matériel résulté de ses propres recherches sur le terrain ainsi qu'une vaste documentation en roumain et en d'autres langues. Parmi les principaux problèmes abordés, il faut souligner ceux qui se réfèrent aux maisons, aux costumes et aux occupations paysannes.

La cour de la ferme traditionnelle est examinée sous le rapport ethnographique en tant que produit des facteurs complexes, dont le degré d'influence varie d'une époque historique à l'autre. Les différents types des maisons sont analysés par rapport : aux occupations des habitants, à leur position sociale et économique, aux facteurs géographiques et ethniques, à la tradition locale, aux matériaux de construction, au niveau des connaissances techniques.

Considérant la maison paysanne traditionnelle comme un document ethnographique, l'auteur examine les problèmes qui concernent la fonctionnalité de celle-ci dans la vie de la collectivité villageoise, la genèse des divers types de maisons ainsi que les facteurs qui ont exercé une influence sur celles-ci. On examine l'intérieur de l'habitation traditionnelle paysanne ainsi que l'architecture de la maison, tout en relevant le fonds commun d'une puissante unité de la maison traditionnelle et des aspects d'un caractère spécifique zonal ainsi que le processus actuel d'intégration des éléments traditionnels dans la construction de nouvelles maisons.

La terminologie latine concernant la maison roumaine ainsi que le mot thrace « vatra » utilisé pour l'âtre prouvent l'autochtonisme des habitants des villages roumaines.

En ce qui concerne les occupations traditionnelles du peuple roumain, l'auteur examine en premier lieu l'agriculture, la viticulture, l'élevage du bétail, les exploitations des forêts, le flottage, l'exploitation des mines, l'industrie textile domestique, les métiers, les industries paysannes auxquelles s'ajoutent des occupations d'une importance secondaire de nos jours, telles que la chasse, la pêche, l'apiculture et la sériciculture.

L'auteur a réussi à surprendre et a relever la modalité qui, dans la réalité historique et culturelle roumaine, a donné lieu aux pratiques qui à leur tour ont crée sur le plan zonal, régional et national des éléments de civilisation et de culture caractéristiques, mettant ainsi en relief les significations ethnographiques et sociologiques des témoignages qui se réfèrent aux occupations traditionnelles du peuple roumain.

Dans la culture matérielle, I. Vlăduţiu inclue aussi le costume populaire et l'art populaire, en examinant les aspects de base de l'évolution du costume populaire roumain, et les caractères de ce costume en soulignant les variantes locales respectives. D'après l'opinion de l'auteur « les créations de l'art populaire représentent un domaine de la culture populaire » (p. 378), mises en valeur, sur une grande échelle, par les artistes contemporains.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'examen ethnographique des coutumes, tant de celles liées au cycle de la vie (naissance, mariage, enterrement) que de celles en connexion avec la vie sociale du village traditionnel, surtout les coutumes pratiquées selon le cycle

du calendrier des fêtes, puis les veillées, le travail en commun, les diverses réunions, les foires : on insiste de même sur le mouvement artistique des amateurs dans l'étape actuelle et sur son rôle dans le développement de la culture populaire roumaine contemporaine.

Dans les conclusions de l'ouvrage, l'auteur esquisse quelques perspectives de la recherche ethnographique roumaine contemporaine. La préoccupation constante de rapporter à la contemporanéité chaque phénomène et chaque processus ethnographique fait de l'ouvrage un guide utile pour l'ethnographie appliquée aussi bien que pour les recherches de sociologie rurale.

Richement illustré, doté d'un index des noms cités et de matières, l'ouvrage de I. Vlăduţiu est d'autant plus intéressant qu'il est le premier de ce genre dans la littérature ethnographique roumaine contemporaine.

L.P.M.

PETRE GHIAŢĂ, *Ataturk*, Bucureşti, Editura Enciclopedică Română, 1975, 198 p. (Collection « Horizons » — 61)

Ce petit livre sur la vie et l'œuvre du créateur de la Turquie moderne — « un essai monographique », comme l'avoue l'auteur, le regretté professeur Petre Ghiaţă — est dédié au cinquantenaire de la République turque. Bien que la personnalité de Mustapha Kémal soit connue au public roumain grâce à la biographie écrite par Mehmet Ali Ekrem [1], la parution d'un nouvel ouvrage n'est pas du tout superflue. Les commentaires pertinents et bien sensés, la présentation de longs extraits des discours d'Atatürk, le style moins prétentieux, rendent plus accessible aux lecteurs jeunes ou peu informés cet exposé sur un thème majeur.

L'auteur a fait appel aux notes personnelles du défunt professeur Suphi Tanriover, ancien ambassadeur de la Turquie en Roumanie, notes consultées, en 1937, en manuscrit aussi bien qu'à ses propres souvenirs de 1935, quand Petre Ghiaţă a fait la connaissance de Mustapha Kémal, à l'occasion de la réunion des délégués des États de l'Entente balkanique.

L'auteur joint l'information docte au détail pittoresque et réussit dès les premières pages, à retenir l'attention du lecteur en lui offrant une image claire du destin du grand homme politique turc, de ses idées et de ses actions, des troubles et de la lutte d'un peuple qui pendant deux décennies a fait des progrès décisifs en passant de l'empire déchu à la république moderne. L'époque révolutionnaire avec ses profondes convulsions, l'époque de l'autodéfinition d'une nation solide, d'un État qui s'est imposé à l'étranger comme désireux de la paix, l'époque de l'option ferme d'un peuple qui a retrouvé les disponibilités nécessaires à l'édification d'une société nouvelle, est très bien esquissée dans ses lignes fondamentales.

Ce livre répond entièrement, par structure, information et style, aux exigences de la littérature historique de vulgarisation, et en fournit un ~~bel~~ modèle.

C.I.-S.

[1] Voir: *Ataturk—făuritorul Turciei moderne* (Ataturk—le fondateur de la Turquie moderne), Bucureşti, Editura Politică, 1969, 252 p.

LIVRES REÇUS

BAUER GERHARD, *Claustrum Animae — Untersuchungen zur Geschichte der Metapher vom Herzen als Kloster —*, Band I, *Entstehungsgeschichte*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1973, 465 p.

BÉRANGER, JEAN, *Principatus. Études de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine* [Recueil publié en collaboration avec l'auteur par François Paschoud et Pierre Ducrey], Genève, Librairie Droz S.A., 1973, 483 p.

Biographisches Lexikon zur Geschichte Sudosteuropas, T. 1, 2—3, 1972 & 1973, München, R. Oldenbourg Verlag, 336 p. les deux fascicules.

BRADY, PATRICK, *P. C. Marivaux-Rocco* [Estratto dal „Dizionario critico della letteratura francese, p. 735—1022], Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1973.

CATALANO, PIERANGELO, *Populus romanus Quirites*, Torino, G. Giappichelli-Editore, (1970) 1974, 175 p.

ČILINSKA, ZLATA, *Fruhmittelalterliches Gräberfeld in Želovce*, Bratislava, Vydavatel'stvo Slovenskej Akadémie Vied, 1973, 257 p.

DASKALOV, DONČO, *Анархизмът в България и борбата на партията против него* Sofia, Партиздат, 1973, 223 p.

Документи за учеството на Македонскиот народ од Егејскиот дел на Македонија во граѓанската војна во Грција 1945 година [Traduction et rédaction: Risto Kirjazovski et Todor Simovski], T. II, Skopje, 1973, 491 p. + 250 p. ill.

Drejtshkrimi i gjuhës Shqipe, Tirane, Akademia e Shkencave e RP te Shqiperise. Instituti i Gjuhesise dhe i Letersise, 1973, 323 p.

ĐURĐEV, BRANISLAV i LAMIJA HADŽIOSMANOVIĆ, *Dva deftera Crne Gore iz vremena Skender-Bega Crnojevića* (Druga sveska), Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1973, 198 p.

Elementa ad fontium editiones XXX — Documenta ex Archivo Regiomontano ad Poloniam Spectantia — I Pars [edidit Carolina Lanckorońska], Roma, Institutum Historicum Polonicum Romae, 1973, 259 p. + IX p. ill.

File din istoria militară a poporului român, Studii, vol. I, Editura Militară, Bucureşti, 1973, 309 p.

FÜRUZAN, *Benim Sinemalarım*, Ankara, Bilgi Yayınevi, 1973, 284 p.

GAVRANOVIĆ, BERISLAV, *Bosna i Hercegovina u doba Austrougarske okupacije 1878. godine*, Sarajevo, 1973, 346 p.

GIURESCU, C.C., *Contribuţii la istoria ştiinţei şi tehnicii româneşti în secolele XV — începutul secolului XIX*, Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1973, 265 p.

Ak Gunlere. Cumhuriyet Halk Partisi — 1973 — Seçim Bildirgesi, Ankara, Ajans-Turk Matbaacılık Sanayii, sans date d'apparition, 234 p.

Heide und Hecke — Beitrage zur Volkskunde der Banater Schwaben — [Herausgegeben von Hans Gehl], Timişoara, Facla Verlag, 1973, 284 p.

HRUBEŠ, JIŘI, *Politické a náboženské rozpory v Evropě v dobové publicistice 1590—1617*, Praha, Universita Karlova, 155 p.

Hrvatski dijalektološki zbornik, Kniga 3 (Ovaj je broj uredio Božidar Finka), Zagreb, Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, 1973, 473 p. + 1 p. ill.

ILHAN, ATTILÂ, *Hangı Batı? (Anılar ve Acılar)*, Ankara, Bilgi Yayınevi, 1972, 161 p.

KARPAT, KEMAL, *An inquiry into the social foundations of nationalism in the Ottoman State: From social estates to classes, from millets to Nations*, Princeton University, Center of International Studies, 1973, 116 p.

KARPAT, KEMAL H. & CONTRIBUTORS, *Social change and politics in Turkey — A structural-historical analysis*, Leiden, E. J. Brill, 1973, 373 p.

KLEMENČIĆ MARIJA, *Biblioteka in publikacije Slovenske Akademije Znanosti in Umetnosti v Letih 1952—1971*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1973, 298 p.

KŘEPELÁKOVÁ, VLASTIMILA, *Struktura a sociální postavení dělnické třídy v čechách 1906—1914*, Praha, Universita Karlova, 1973, 161 p.

LORDKIPANIDZE, INGA, *Роспись Набахтеви*, Tbilisi, « Мецниереба », 1973, 77 p. + 39 p. ill.

MAJAKOVSKI, VLADIMIR 1893—1930 (Izložba je organizovana u Saradnji Državnog Muzeja Književnosti iz Mske, Muzeja Savremene Umetnosti iz Beograda i Umjetnička Galerije iz Sarajeva), Beograd, sans date d'apparition, 46 p.

MANTERO, TERESA, *Amore e psiche — Struttura di una « Fiaba di Magia »* — Genova, Università, Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1973, 228 p.

MELANDRI, RINA, *Ravenna nell'500 — Note di vita sociale e amministrativa*, Imola — Grafiche Galeati, 1973, 112 p.

MIHAIL PAUL, *Alte acte româneşti de la Constantinopol I—III* (Extr. d'Anuarul Institutului de istorie şi arheologie « A.D. Xenopol », VII/1970, p. 353—356 + 1 ill.; IX/1972, p. 455—467 + 1 ill.; X/1973, p. 411—418), Iaşi, Ed. Academiei R. S. România.

MITIĆ, ILIJA, *Konzulati i konzularna služba starog Dubrovnika*, Dubrovnik, Historijski Institut Jugoslovenske Akademije Znanosti i Umjetnosti u Dubrovniku, 1973, 244 p.

MUHLPFORDT, GUNTER, *Graeco-Romanica Metabyzantinisches in um Rumänien 1561—1821* (Sonderdruck aus « Studia Byzantina », Folge II, p. 61—134), Berlin, Akademie-Verlag, 1973

NATAN, ŽAK, KIRIL GRIGOROV, LJUBEN BEROV, STEFAN MEČEV, TONČO TRENGAFILOV, *История на икономическата мисъл в България—Икономическата мисъл в България от края на 19 век до 9 IX 1944 г.—Том втори*, Sofia, Наука и изкуство, 1973, 531 p.

PATRINELIS, CHRISTOS, *Protopsaltae, Lampadarii, and Domestikoi of the Great Church during the Post-Byzantine period (1453—1821)* (Extr. de « Studies in Eastern Chant », vol. III, p. 141—170), London, Oxford University Press. New York, Toronto, 1973

PETROVIĆ, NADEŽDA *1873—1915* (Retrospektivna izložba slika — jun.-jul. 1973), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, 66 p. + ill. sans numeration + 3 p. resumé en français

PRUNNER, GERNOT, *Papiergotter aus China*, Hamburg, Selbst-Verlag, Hamburgisches Museum fur Volkerkunde, 1973, 85 p. + 16 p. ill.

PSELLO, MICHELE, *Epistola a Giovanni Xifilino* [Testo critico, introduzione, traduzione e commentario a cura di Ugo Criscuolo], Napoli, Università, — Cattedra di Filologia Bizantina —, 1973, 85 p.

STOJANOVSKI, JOVAN, *Prelivanje narodnog dohotka preko tržišnog mehanizma u Jugoslaviji*, Skopje, Ekonomski Institut na Univerzitetot ,,Kiril i Metodij", 1973, 102 p.

TAHIR KEMAL, *Yorgun Savaşçı*, Ankara, Bilgi Yayinevi, 1973, 564 p.

TIKKANEN, TOIVO, *Rannikkokalastuksemme koneellistumisesta 1870 — luvulta 1920 — luvulle* (Referat · Über die Industrialisierung der Finnischen Kustenfischerei Zwischen 1870 und 1930), Turku, Veroffentlichungen des Volkskundlichen Instituts der Universitat Turku, Scripta Ethnologica 29, 1973, 29 p.

VLADÁR JOZEF, *Pohrebiská zo staršej doby Bronzovej v Bránči* (*Могильники Раннебронзового века в Бранче*) (Graberfelder aus der Älteren Bronzezeit in Branč), Bratislava, Vydavatelstvo Slovenskej Akadémie Vied, 1973, 267 p. y compris les ill.

WANNER JAN, *Írán a Německý imperialismus 1934—1941*, Praha, Universita Karlova, 1973, 138 p.

YILDIRIM NURI, *Neoklasik iktisadin teknolojik gelisme yaklaşımı*, Ankara Universitesi — Siyasal Bilgiler Fakultesi Yayinlari, 1973, 280 p.

ŽONTAR JOSIP, *Obveščevalna služba in diplomacija Avstrijskih Habsburžanov* v boju proti Turkom V 16. stoletju (avec un résumé en allemand), Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti — Institut za Občo in Narodno Zgodovino —, 1973, 263 p.

M. Grigoraş

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Documenta Romaniae Historica, B, Ţara Românească, Volumul XI, **1593—1600. Domnia lui Mihai Viteazul,** Volum întocmit de Damaschin Mioc, Ştefan Ştefănescu ş.a. (Documents historiques de la Roumanie, B, La Valachie, XI^e vol, 1593—1600, Le règne de Michel le Brave, volume publié sous la direction de Damaschin Mioc, Ştefan Ştefănescu e.a.), 1975, 745 p.

Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6—12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p.; vol. II, 1975, 656 p., ill.; vol. III (sous presse).

Actes du IX^e Congrès international d'études sur les frontières romaines, Mamaia, 6—12 septembre 1972. Edité par D. M. Pippidi, 1974, 558 p.

THEODORESCU, RĂZVAN, **Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti (secolele X—XIV)** (Byzance, Balkans et Occident aux débuts de la culture médiévale roumaine —X^e —XIV^e siècles), 1974, 380 p.

Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band 1438—1457, Begründet von Franz Zimmermann, bearbeitet von Gustav Gündisch, 1975, 639 p.

Mihai Viteazul, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études) sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievici, 1975, 280 p.

OLTEANU, ŞT., **Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave (L'Union de 1600),** «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies, XIV, 1975, 159 p.

Nouvelles études d'histoire. Publiées à l'occasion du XIV^e Congrès des sciences historiques, San Francisco, 1975, Vol. V, 1975, 274 p.

Bibliografia istorică a României. IV. 1969—1974 (Bibliographie historique de la Roumanie, vol. IV, 1969—1974). Comité de rédaction: Ştefan Pascu et Bujor Surdu, 1975, 514 p.

Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor. Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Vol. I. Sous les soins de I. I. Russu, 265 p.

Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania. A collection of studies. Editors: Miron Constantinescu, Ştefan Pascu and Petre Diaconu, «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographs, XVI, 323 p.

PIPPIDI D. M., **Scythica Minora.** *Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire,* 1975, 314 p.

NEAMŢU, VASILE, **La technique de la production céréalière en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVIII^e siècle,** Bibliotheca Historica Romaniae, Section d'Histoire Economique, Etudes n° 52 (7), 1975, 170 p.

Cronica anonimă a Moldovei 1661—1729 (Pseudo-Amiras). Studiu şi ediţie critică de Dan Simonescu (Chronique anonyme de la Moldavie — 1661—1729 — Pseudo Amiras. Etude et édition critique par Dan Simonescu), 1975, 172 p.

ŞANDRU, D. **Reforma agrară din 1921 în România** (La réforme agraire de 1921 en Roumanie), 1975, 360 p.

I.P.I. c. 679

43456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV — 1976 • N° 2 (Avril-Juin)

L'ethnogenèse des peuples paléo-balkaniques
(Colloque roumano-yougoslave)

Relations commerciales et attitudes politiques au XIX^{e} siècle

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviţei nr. 64—66, Oficiul poştal 12, Căsuţa poştală 2001, Bucureşti—România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nº 125, téléphone 50 76 80, Bucureşti — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV 1976 N° 2

SOMMAIRE

L'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques (Colloque roumano-yougoslave, Bucarest, avril 1975)

Relations commerciales et attitudes politiques au XIX^e siècle

Discussions

Chronique

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 2, P. 195—370, BUCAREST, 1976

Comptes rendus

L'ETHNOGENÈSE DES PEUPLES PALÉOBALKANIQUES

M. GARAŠANIN
(Belgrade)

I

L'ethnogenèse est un problème interdisciplinaire. Dans le Sud-Est européen nombre de contributions ont été fournies jusqu'ici, tant du côté des archéologues pré- et protohistoriens, que du point de vue de la linguistique et de l'histoire de l'Antiquité. Nous nous proposons donc de reproduire dans ce bref aperçu de synthèse, certains problèmes généraux, et d'en revenir à certaines questions, fondamentales selon nous, qui, sans doute, pourraient servir de base ou, plutôt de point de départ, pour une collaboration des chercheurs roumains et yougoslaves sur les sujets en question [1].

Qu'il nous soit permis d'insérer d'avance, dans notre exposé, certaines remarques relatives à des questions d'ordre plus général, soit :

1. Le problème des grandes étapes historiques de l'ethnogenèse paléobalkanique et en rapport immédiat avec les conclusions tirées en ce cadre :

2. La systématisation des points de vue généraux, relatifs à ce sujet.

Ad 1. Le premier des problèmes définis jusqu'à présent doit être considéré avant tout, en tenant compte des principales étapes de l'évolution historique et chronologique, proposées par A. Benac au Colloque : « Symposium sur la délimitation territoriale et chronologique des Illyriens à l'époque préhistorique » (Sarajevo, 1964). Si, certes, les observations émises par Benac à ce moment, ne se rapportent en premier lieu qu'aux Illyriens, il n'en reste pas moins sûr que les grandes étapes proposées à cette occasion pourraient être prises en considération également pour l'ethnogenèse d'autres peuples paléobalkaniques. Il s'agirait donc des étapes suivantes :

a. Des Préillyriens (Vorillyrier), soit d'un substrat de base, formé dans la symbiose des autochtones — agriculteurs primitifs — et des pasteurs nomades des steppes de caractère indo-européen. C'est à cette époque que nous nous trouverions en présence d'une base ethnique indo-europöisée ;

[1] Il va de soi qu'il est impossible dans cette brève synthèse d'entrer dans tous les détails et de donner une bibliographie complète des problèmes en question. Nous nous bornons donc à la mention de certains ouvrages particulièrement importants, où le lecteur pourra trouver des informations bibliographiques plus complètes.

b. Des Protoillyriens, dont la formation est due à la stabilisation survenue au cours de l'Age du Bronze au sens classique du terme, soit au cours de l'Age du Bronze développé dans le Sud-Est européen, qui, en principe correspondrait aux étapes A2/B1-fin de l'Age du Bronze C et débuts de D. selon la chronologie de P. Reinecke, soit en termes absolus d'environ 1600/1500 jusqu'à 1300/1200 av.n.è;

c. Des Illyriens anciens (Urillyrier), dont la formation est due aux nouveaux changements, bouleversements et assimilations entre différentes peuplades, au cours des grands mouvements de la période de 1300—700, défmies dans la préhistoire européenne sous le nom d'époque des champs d'urne (Urnenfelder) et dans un aspect historique plus vaste sous le nom de « Migration égéenne » (Ägäische Wanderung) ou des Peuples de la Mer (Seevòlker) [2];

d. Enfin, des Illyriens proprement dits, au sens ethnique du mot, depuis la stabilisation de l'Age du Fer soit depuis l'étape Reinecke B3—C1 ou l'Age du Fer II de notre classification, jusqu'à la période de la domination romaine [3].

Qu'il nous soit permis de définir dès à présent, certaines remarques relatives en premier lieu à notre exposé immédiatement précédant sur le problème défini par 1. d, soit:

La formation de l'élément paléobalkanique, soit dans le sens des observations de Benac de l'élément illyrien, ne saurait être mise en doute. Toutefois au cours de la première étape, rattachée directement du point de vue des considérations archéologiques, à la phase de stabilisation au cours de l'Age du Fer (Age du Fer II, soit Reinecke B3/1/c), l'interprétation historique et ethnique ne saurait être qu'une projecton en arrière des données historiques des périodes suivantes.

La répartition ethnique et culturelle des différents groupes rattachés aux peuples paléobalkaniques, n'est donc que secondaire. Ce n'est que plus tard, soit depuis le VI^e —V^e siècle, et dans un sens archéologique depuis l'Age du Fer III (Reinecke D), et surtout depuis l'Age du Fer IV (Reinecke Laten A—D), ou en temps historiques depuis la période hellénistique, que des conclusions plus précises au sujet de l'attribution ethnique et de l'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques sauraient être admises [4].

Ad. 2. Les points de vue formulés dans l'exposé précédant peuvent, en principe, être rattachés aux considérations de nombre d'archéologues et chercheurs d'autres disciplines, sur les problèmes du Sud-Est européen. C'est ainsi que notamment les chercheurs roumains ont constaté, avant tout l'importance de l'étape des migrations des pasteurs de steppes

---

[2] Pour une vue archéologique plus détaillée v. M. Garašanin, *Les rapports entre le Sud-Est européen et la Méditerranée orientale à l'époque préhistorique*, dans *III^e Congrès des études Sud-Est européennes*, Bucarest *Rapport*, 1974.

[3] Pour la chronologie de l'Age du Fer cf. M. Garašanin, *Praistorija na tlu SR Srbije*, 1973, p. 401 et suiv.; D. Garašanin, *Materijali VII, Simpozijum praistorijske sekcije Arheološkog društva Jugoslavije*, Slavonski Brod 1970, p. 41 et suiv.

[4] Cf. à titre d'exemple notre étude des Labiates illyriens dans « Godišnjak Centra za balkanološka istraživanja », XI, 1973, p. 5 et suiv.

vers le Bas-Danube. Nombre de linguistes avaient également attiré, jusqu'ici, l'intérêt de la science sur cette question de premier ordre [5].

Un point de vue absolument contraire a été émis du côté linguistique et notamment, par V. Georgiev, dont les conceptions ont également influencé les interprétations des préhistoriens bulgares, et, avant tout, celles de G. Georgiev [6]. Il s'agirait d'une évolution indo-européenne autochtone, depuis les temps les plus reculés, sur le territoire de la Péninsule balkanique et du Bas-Danube. Celle-ci, devrait entre autres preuves, avoir une confirmation définitive, dans l'interprétation des découvertes néolithiques de cette région. Il n'est point dans nos intentions, de discuter, point par point, les conceptions fondamentalement différentes dont il vient d'être question. Rappelons seulement que les matériaux néolithiques du Sud-Est européen ne semblent aucunement venir à l'appui de cette thèse [7]. Notons également que même les représentants de la thèse autochtoniste, n'ont trouvé jusqu'ici aucune preuve niant l'importance des mouvements des peuplades des steppes. Le fait de ces mouvements et de leur rôle dans l'évolution historique du Sud-Est européen ne saurait donc être mis en doute. Il s'agit uniquement de confirmer si, comme nous sommes nous-mêmes enclins à l'admettre, les mouvements des steppes vers la fin du néolithique représenteraient en fait la première vague d'indo-européisation ou si, au contraire, il ne s'agirait que d'une nouvelle vague de nouveaux venus indo-européens dont l'apparition auraient eu pour effet des changements notables dans la civilisation, la vie spirituelle, les rapports sociaux et économiques des peuplades autochtones du néolithique, déjà indo-européennes selon l'opinion des partisans de cette thèse.

II

Revenons donc aux questions fondamentales relatives à l'ethnogenèse en prenant, comme nous le disions déjà, comme point de départ les constatations émises par A. Benac au sujet de l'ethnogénèse illyrienne. C'est en ce sens qu'il nous semblerait utile de discuter, quelque peu plus en détail les caractères des grandes étapes définies par Benac, en tenant compte de l'état actuel de la recherche et des connaissances déjà existantes, de même que de tous les manques et lacunes qu'il nous semble indispensable de combler par des études systématiques, coordonnées et communes.

---

[5] Cf. notamment : I. Nestor, dans *Istoria României* I, 1960, p. 128 et suiv. V. Dumitrescu dans « Studii şi cercetări de istorie veche », 20, 1969, p. 137 et suiv. Pour les points de vue des linguistes v. surtout R. Crossland, dans « Studia balcanica » V, 1971, p. 225 et suiv.; Idem, *Bronze Age Migrations in the Aegean*, Ed. by R. Crossland and A. Birchall, Scheffield 1973, p. 5 et suiv.

[6] Pour ces points de vue cf. surtout V. Georgiev, dans « Studia balcanica » V, p. 155 et suiv.; Idem, dans *Bronze Age Migrations in the Aegean*, p. 243 et suiv. Cf. également, *Acta of the II International Colloquium of Aegean Prehistory*, Athens 1972, p. 24 et suiv. Pour la thèse autochtoniste du point de vue archéologique v.G. I. Georgiev, dans « Studia balcanica », V, p. 21 et suiv. La même thèse a été soutenue du reste par cet auteur dans nombre d'autres études.

[7] Voir surtout l'exposé de D. Garašanin, dans « Studia balcanica », V, p. 15 et suiv.

1a. L'étape de formation d'un substrat ethnique qui, dans le cas des Illyriens a été identifiée par Benac aux Préillyriens (Vorillyrier) de l'époque de transition du néolithique à l'Age du Bronze est actuellement en principe suffisamment connue. Nous savons, sans aucun doute, qu'il ne saurait s'agir que d'une période durant laquelle les vagues successives indo-européennes ont apporté nombre d'éléments de civilisation et de culture nouveaux au cours de différentes étapes d'intrusion, vagues migratoires que nous ne pouvons saisir dans leur ensemble, ni même aujourd'hui. Il s'agit en principe de l'apparition des pasteurs des steppes apportant vers le Bas-Danube et le Sud-Est européen des rites funéraires nouveaux (inhumations sous tertres funéraires), une organisation patriarcale (bien saisissable dans les rites d'inhumation), une économie basée avant tout sur l'élevage (avec la domestication du cheval), l'emploi des formes nouvelles pour les armes en pierre (hache de combat) et une céramique bien primitive par rapport à celle du néolithique proprement dit, celle à ornements cordés (Schnurkeramik). Nombre de ces éléments ont été observés dans différentes régions du Sud-Est européen et certaines phases de l'évolution historique et culturelle ont même pu être constatées. Il n'en reste pas moins que nos connaissances à ce sujet, ne sont aujourd'hui encore, et malgré toutes les nombreuses discussions entreprises et menées jusqu'ici, que très incomplètes [8]. Qu'il nous soit permis de constater dans cet aperçu général que certains éléments des rites funéraires, notamment les soit-dites tombes à cores, n'ont jamais fait l'objet d'une étude complète et critique en Yougoslavie. Nous ne possédons que certaines données préliminaires, incomplètes et absolument indéterminées du point de vue de leur extension et de leur évolution [9]. Il en est de même de la céramique cordée (Schnurkeramik), connue sous différentes formes, avec des principes d'application différents de l'ornement cordé en différentes étapes tant culturelles que régionales durant la période de transition du néolithique à l'Age du Bronze. La documentation des sources archéologiques indispensables à une étude détaillée de ces problèmes qui, en fin de cause, devrait nous mener à des interprétations historiques plus précises, n'est donc que très incertaine. Et c'est-là une lacune qu'il serait indispensable de combler par les futures études coordonnées des chercheurs yougoslaves et roumains.

1b. La seconde étape de l'évolution historique et culturelle dans le Sud-Est européen et, plus particulièrement, dans la zone carpato-balkanique, y compris les territoires de la Voïvodine et de la Serbie centrale et orientale, rattachée au bassin de la Morava, la période de stabilisation au cours de l'Age du Bronze offre, elle aussi des possibilités d'études communes ayant trait à la solution de problèmes historiques du plus haut intérêt. Nous distinguons dès cette époque, dans la zone Sud-Est européenne, plusieurs grands complexes de civilisations

---

[8] M. Garašanin, *III^e Congrès des études sud-est européennes, Rapports*, p. 9 et suiv.; Idem dans « Studia balcanica », V, p. 9 et suiv.; *Acta of the II International Colloquium of Aegean Prehistory*, p. 175 et suiv.; M. Gimbutas, dans « Journal of Indoeuropean Studies » I, 2, 1973, p. 194 et suiv.

[9] B. Jovanović, dans *Praistorija Vojvodine*, 1973, p. 175 et suiv. (surtout la tombe à ocre de Vojlovica près de Pančevo).

rattachés en principe à des territoires différents, mais représentant d'ores et déjà les grandes zones géographiques de la formation des peuples et peuplades paléobalkaniques, connus à une époque plus tardive. C'est dans ce cadre qu'un grand complexe balkano-carpatique peut être déterminé, avec des groupes régionaux, mais plus ou moins rattachés entre eux par nombre d'éléments communs. Du point de vue archéologique, ces groupes ont été suffisamment déterminés dans les travaux de plusieurs chercheurs, notamment D. Popescu, leur unité générale a été prise en considération dans des travaux de synthèse publiés au cours de la dernière décade [10]. Deux éléments nous semblent être d'un intérêt tout particulier. L'unité générale dans le caractère des différants groupes en question, allant depuis les débuts de l'Age du Bronze déjà développé jusqu'à la période de transition vers l'Age du Fer, soit à celle des champs d'urnes et de la migration égéenne dont nous avions parlée auparavant. Le fait est particulièrement important dans la vallé de la Morava où les différents groupes de civilisation (Slatina, Paraćin, Mediana), avec, surtout leurs rites funéraires à incinération en urnes et une continuité pouvant être poursuivie au cours de toute la période en question, se rattachent, eux aussi, aux régions situées plus au Nord et au grand complexe en question. L'autre élément, certes de la plus haute importance, est celui de l'interprétation ethnique : si, à l'époque en question il est bien entendu possible de parler des premières bases des éléments ethniques connus plus tard, dans la période historique, dans ces régions, la zone en question semble pouvoir être rattachée à la formation d'un élément nettement distinct, entre les Illyriens et les Thraces, c'est-à-dire à l'élément daco-mysien. Cela signifierait donc que, dès l'Age du Bronze la grande zone balkano-carpatique s'écarte et se distingue des complexes ethniques classiques que nous connaissons plus tard sur le territoire de la péninsule Balkanique proprement dite [11]. Et là aussi, certains éléments restent jusqu'à présent insuffisamment étudiés : il paraît indispensable de confronter plus précisément les données des recherches archéologiques dans différentes régions rattachées à ce complexe, et, peut-être, je ne saurais le dire avec toute la compétence indispensable, d'étudier, du point de vue linguistique et avec plus de précision le problème posé par les linguistes de cette unité daco-mysienne, dont l'évolution peut également être poursuivie aux étapes suivantes, et qui, même, paraît avoir joué un rôle important dans la formation de certaines unités ethniques de l'intérieur de la Péninsule, notamment des Dardaniens.

1c. La troisième étape de l'ethnogénèse, telle que nous la voyons à la base du schéma offert par Benac et concernant les zones illyriennes au sens propre de ce terme, serait donc l'époque de transition de l'Age du Bronze à l'Age du Fer, période des champs d'urnes (Urnenfelder), Age du Fer I balkanique, selon la classification générale proposée par D. Garašanin et l'auteur de ces lignes [12]. Le caractère de cette époque

---

[10] D. Popescu, *Die frühe und mittlere Bronzezeit in Siebenbürgen*, 1944, *passim* ; M. Garašanin—I. Nestor, *Actes du I^er Congrès International des études balkaniques et du Sud-Est européen*, Sofia 1966 (1969), p. 19 et suiv., surtout p. 24 et suiv.

[11] *Ibid.* ; M. Garašanin dans *Bronze Age Migrations in the Aegean*, p. 115 et suiv.

[12] V. n. 3

et son rôle dans le cadre de l'ethnogenèse paléobalkanique nous sont déjà suffisamment connus. Pour en revenir à certains détails, il s'agit donc de la grande migration égéenne, dont les effets se manifestent, aussi par la chute des Etats mycéniens et de l'Empire Hittite, de même que par les destructions survenues vers la fin de l'Age du Bronze en Macédoine, et par l'apparition d'éléments d'origine balkanique en Asie Mineure et plus particulièrement à Troie (Troie VIIB2). Dans son ensemble et dans les détails, le problème a été traité plus d'une fois et par différents auteurs dans nombre d'ouvrages spéciaux ou de synthèse [13]. L'état actuel de la recherche archéologique nous permet de présenter les aspects suivants de la question posée :

c1. Les dépôts d'objets en métal, répartis sur une grande partie de la zone carpato-pannonienne, et, dans une moindre mesure, dans la péninsule Balkanique sont avant tout une preuve évidente d'une période de troubles et de bouleversements. La datation de ces dépôts permet néanmoins de constater l'existence de plusieurs étapes, peut-être même de les rattacher à différents mouvements de peuplades [14]. Les faits dont nous disposons, les matériaux archéologiques, n'en restent toutefois pas moins insuffisamment accessibles. C'est-là aussi que nous nous trouvons en présence du manque d'un grand corpus de publications de ces matériaux. Les premiers pas en ce sens ont déjà été entrepris tant en Yougoslavie qu'en Roumanie [15]. Un travail systématique en ce sens nous semble toutefois être l'une des conditions sine qua non de toute recherche et interprétation historique en ce sens.

c2. La continuité des éléments de l'Age du Bronze au cours de l'étape en question est également un fait de la plus haute importance pour l'étude de l'ethnogénèse des peuples paléobalkaniques. L'état actuel des recherches nous permet de préciser les faits suivants : dans la zone Morava-Vardar, celle rattachée plus ou moins à l'élément supposé dacomysien, nous ne possédons jusqu'ici aucune découverte recouvrant l'étape chronologique en question, soit, celle de l'Age du Fer I (Reinecke Age du Bronze D-Hallstatt B ; période des champs d'urnes). Ce n'est qu'à l'étape chronologique finale de cette période, donc vers la fin de l'Age du Fer I (Reinecke B3/C1) que les découvertes de Gornja Stražava dans la vallée de la Toplica et surtout celles des tombes de Donja Brnjica en Kosovo, paraissent nous fournir des données plus importantes à ce sujet [16]. Le caractère de ces découvertes les rattachent plus particulièrement à l'évolution de l'Age du Bronze, dont il vient déjà d'être question. Le fait est d'autant plus important, qu'il s'agirait en ce cas d'une

---

[13] Aperçu général (avec bibliographie) dans M. Garašanin, *III^e Congrès des études sud-est européenne*, 1974, Rapport, p. 29 et suiv. Pour le problème de Troie VIIB2 cf. surtout D. P. Dimitrov, dans « Studia balcanica », V, p. 63 et suiv.

[14] Pour la Transylvanie v. surtout : M. Rusu, dans « Dacia », N.S. VII, 1963, p. 177 et suiv. ; W. A. v. Brunn, *Mitteldeutsche Hortfunde der jungeren Bronzezeit*, 1968, p. 28 et suiv. ; pour la Yougoslavie : M. Garašanin, *Praistorija na tlu SR Srbije*, p. 419 et suiv. ; K. Vinski-Gasparini, *Kultura polja sa žarama u sjevernoj Hrvatskoj*, 1973, *passim*.

[15] Rusu, *ouvr. cité*. L'activité en ce sens est dirigée surtout par M. Petrescu-Dîmbovița. L'Académie serbe des sciences et des arts a entrepris la publication d'une nouvelle série de matériaux archéologiques (*Fontes Archaeologiae Serbiae*) dont le premier fascicule, dédié aux dépôts préhistoriques se trouve actuellement sous presse.

[16] Aperçu de synthèse par M. Garašanin, *ouvr. cité*, p. 438 et suiv.

continuité des éléments proto-daco-mysiens de l'Age du Bronze, évolution dont un chaînon nous fait toutefois défaut. D'autre part une preuve archéologique de la continuité présumée dont il vient d'être question, serait également importante pour l'étude de l'ethnogénèse d'une partie du moins des peuples illyriens, soit avant tout des Dardaniens. Nous sommes redevables à V. Georgiev, d'avoir constaté le fait que la voyelle indo-européenne *o* court, semble s'être conservée sous la même forme dans les régions rattachées au centre de la formation des Illyriens, mais que, également, nous retrouvons sur leur territoire le changement indo-européen *o* bref en *a*, qui selon l'auteur serait plus typique pour les Daco-Mysiens [17]. Cette constatation linguistique pourrait donc être mise en accord avec le rôle des éléments venus de la Morava et du Bas-Danube (complexe balkano-carpatique de l'Age du Bronze) vers la Dardanie proprement dite.

c3. Un élément particulièrement intéressant est celui des mouvements balkaniques dans la direction de la Troade, tels qu'ils peuvent être déterminés par la civilisation de Troie VIIB2 et ses rapports si étroits avec les groupes de Pšeničevo en Thrace et de Babadag en Dobrudža. Il semble être hors de doute qu'il s'agit ici d'un grand complexe balkanique, dont les bases doivent être recherchées dans l'Epoque de transition vers l'Age des métaux, dans le cadre de la civilisation dite d'Insula Banului [18]. La genèse de cette civilisation, rattachée en partie au groupe de l'Age du Bronze de Dubovac-Žuto Brdo (Gîrla Mare) n'a toutefois pas été mis suffisamment en relief jusqu'ici.

Nous voyons, donc, que l'étude parallèle et systématique des différents éléments de la civilisation de Yougoslavie et de Roumanie, dans le but d'une confrontation plus précise des résultats de ces recherches, de même que la nécessité d'élaborer des publications concernant ces matériaux, servant de base à une interprétation historique exacte, sont autant de problèmes qui attendent d'être élucidés.

1d. La quatrième étape est, enfin celle de la formation définitive de certains peuples paléobalkaniques, selon la définition proposée par Benac. Comme nous le disions déjà auparavant, la méthode de travail, rattachée en premier lieu aux possibilités offertes par les matériaux disponibles, nous oblige à aborder le sujet avec certaines différences pour les périodes plus anciennes et plus récentes de l'Age du Fer. Sans vouloir entrer par trop dans différents détails, il nous semble suffisant d'attirer l'attention cette fois sur certains problèmes particulièrement importants, soit :

d1. L'études des civilisations des peuples paléobalkaniques en Serbie est encore loin d'avoir accédé à des résultats satisfaisants. Si, d'une part, les données historiques ont été rassemblées et commentées d'une manière magistrale par F. Papazoglu, en premier lieu au sujet des Tribales et des Dardaniens, nos connaissances sur la civilisation de ces peuples sont encore bien loin d'être tant soit peu définies [19]. Nous ne

---

[17] V. Georgiev, dans « Studia albanica », IX, 2, 1972, p. 235 et suiv.

[18] S. Morintz—P. Roman, dans « Studii și cercetări de istorie veche », 20, 1969, p. 393 et suiv.

[19] V. surtout l'ouvrage de F. Papazoglu, *Istočnobalkanska plemena u predrimsko doba*, Sarajevo 1969.

savons pratiquement rien de la civilisation de ces deux peuplades au cours des derniers siècles avant notre ère, précédant immédiatement la domination romaine. Certaines découvertes faites sur le territoire dardanien ont été mises en valeur par l'auteur de ces lignes. Il serait toutefois nécessaire d'intensifier ces recherches, toute en s'efforçant de rassembler et de rendre accessible tous les matériaux déjà existant, conservés dans différents musées et pour la plupart inaccessibles au monde scientifique. Une activité semblable nous paraît devoir être entreprise également en Roumanie, malgré les recherches plus vastes et le nombre de publications sensiblement plus important.

d2. C'est également dans ce cadre qu'une recherche bien plus complexe devrait être entreprise sur le territoire yougoslave au sujet de l'élément dace, dont l'existence en Voïvodine, et avant tout dans le Banat ne saurait être mise en doute. Si les études sur l'élément celtique, en particulier sur les Scordisques ont mené jusqu'ici à l'apparition d'ouvrages de synthèse importants [20], les découvertes daces, souvent disséminées dans différents musées et pour la plupart inédites, restent pratiquement presque inconnues. Il serait donc indispensable d'organiser une entreprise scientifique pour la classification et la publication de ces découvertes. C'est également dans ce sens qu'il serait nécessaire de revoir et d'amplifier la publication et la mise en valeur des découvertes celtiques en territoire roumain et plus particulièrement en Olténie [21].

*

2. C'est également en ce sens qu'une révision et valorisation plus complète concernant ces matériaux ayant trait aux intrusions d'éléments étrangers dans les territoires de la Roumanie et de la Yougoslavie actuelles, devrait être prise en considération. Il s'agit ici avant tout des éléments suivants :

2a. Le soit-dit élément thraco-cimmérien, dont les rapports avec les régions carpatiques et celles du Bas-Danube ne saurait être mis en doute. Une révision des matériaux déjà existant et la publication des recherches spéciales et des travaux de synthèse serait sans aucun doute des plus désirables [22].

2b. C'est également en ce sens qu'il serait nécessaire de reprendre le problème des groupes de Basarabi en Roumanie et de Bosut en Voïvodine dont l'interprétation historique représente toujours un problème ardu et irrésolu [23]. Il serait nécessaire de revoir après une confrontation générale des matériaux existants, des correspondances de même que de toutes les différences de l'aspect général de la civilisation des groupes en question, le problème du mécanisme d'expansion de cette civilisation. Une étude semblable devrait être consacrée au problème :

---

[20] Dernier ouvrage de synthèse récemment paru, J. Todorović, *Skordisci*, 1974.

[21] Aperçu détaillé par C. Nicolaescu-Plopşor, dans « Dacia », XI—XII, 1945—1947 : V. Zirra, dans « Dacia », N.S. XV, 1971, p. 171 et suiv.

[22] Cf. l'aperçu de synthèse dans : M. Garašanin, *ouvr. cité*, p. 450 et suiv.

[23] Pour la Roumanie : A. Vulpe, dans « Dacia », N.S. IX, 1965, p. 105 et suiv. ; V. Dumitrescu, dans « Dacia » N.S. XII, 1968, p. 177 et suiv. ; pour la Yougoslavie v. surtout N. Tasić, dans « Balcanica », II, 1971, p. 27 et suiv.

2c. Des enclaves illyriennes en Olténie, qui sont attestées tant par les produits de leur civilisation que, plus encore, par les rites funéraires en parti étudiés jusqu'ici sur le territoire roumain [24]. Des recherches entreprises en ce sens pourraient fournir un appui précieux à l'étude des relations des peuples paléobalkaniques, de leurs rapports mutuels et peut-être aussi de l'expansion et du mécanisme de propagation des éléments nouveaux dans différentes régions et souvent dans des zones très éloignées l'une de l'autre. Serait-ce juste de penser à des mouvements de transhumance, caractéristiques des peuplades de pasteurs et qui se seraient maintenus jusqu'à nos jours au sein des régions balkaniques?

III

Le bref aperçu que nous venons de soumettre ne saurait être que très sommaire et très incomplet. Certains problèmes communs et de haute importance nous semblent néanmoins avoir été marqués dans notre texte. C'est au cours de notre exposé précédent que nous avons déjà attiré l'attention sur l'état très inégal de la recherche dans nos deux pays, en ce qui concerne l'étude de certaines époques et l'élucidation de différents problèmes qui s'y rattachent. Une lacune particulièrement sensible apparaît, à première vue en ce qui concerne la publication des matériaux devant servir de base indispensable à l'étude des différentes questions. C'est donc dans ce sens qu'une discussion de l'état actuel de la recherche, avec des conclusions précises et des suggestions immédiates nous semble être indispensables. D'autre part, nos connaissances, limitées plus ou moins à certains aperçus de synthèse qui, si précieux soit-ils, ne sont encore que très incomplets, nous engagent à des contacts plus étroits, à des échanges de connaissances, d'expériences et de points de vue. C'est dans ce sens, semble-t-il, qu'il serait nécessaire d'organiser des réunions interdisciplinaires qui, elles aussi devraient représenter une base précieuse pour l'élaboration d'un travail de recherche et d'étude, coordonnée et complexe.

J'espère que le rapport que je viens de soumettre pourrait également servir comme point de départ à un echange d'opinions sur ce sujet et à l'élaboration, dès maintenant, d'un premier programme d'activité et de collaboration.

---

[24] A. Vulpe dans « Studii şi cercetări de istorie veche », XI, 1962, p. 325 et suiv.

CONSIDÉRATIONS LINGUISTIQUES SUR L'ETHNOGENÈSE PALÉOBALKANIQUE

CICERONE POGHIRC
(Bucarest)

1. Enthousiasmés par les succès obtenus dans la reconstruction linguistique de l'indo-européen commun et par la perspective que cette reconstruction jetait sur l'origine des peuples qui parlèrent ces langues, quelques linguistes (O. Schrader, S. Feist, H. Hirt et a.) essayèrent vers la fin du siècle passé de fonder une nouvelle discipline — la paléontologie linguistique, apte à leur avis de suppléer les lacunes de l'histoire par l'interprétation linguistique de l'archéologie. Malgré toute une série de résultats en partie remarquables, l'essai échoua d'emblée, ce qui laissa pour plus d'un demi-siècle, un goût de déception amère chez les représentants des deux disciplines. Les deux sciences se perfectionnèrent entre temps dans une évolution parallèle mais indépendante, et ce n'était que très rarement que l'on se souvenait de l'ancienne collaboration, surtout du côté des linguistes, les archéologues restant plutôt méfiants.

1.1. Après la deuxième guerre mondiale, tout à coup, des côtés les plus divers, archéologues, historiens et linguistes posèrent de nouveau les anciens problèmes (Pisani 1950, Swadesh 1953, Tovar 1954, Hencken, 1955, Devoto 1958, Kronasser 1961, etc.). Deux livres importants, le premier l'œuvre d'un grand archéologue (P. Bosch-Gimpera 1960), l'autre d'un excellent linguiste (G. Devoto 1962) abordèrent le problème dans son ensemble, avec des résultats différents, mais remarquables. C'était un signe de maturité pour ces disciplines, manifesté d'ailleurs dans tous les domaines de la science par un fébrile désir d'interdisciplinarité à tout prix. L'essai d'intégration des sciences humanistes, manifesté d'abord dans ce qu'on appelle en Amérique 'Anthropology', y joua un rôle important, de pair avec le fait que le Nouveau Monde redécouvrait enfin la linguistique indo-européenne, en retraçant à sa manière l'histoire de cette discipline.

1.2. Si l'on s'imaginerait, en partant de ce renouvellement, qu'on avait vraiment découvert la méthode de mettre d'accord les données de l'archéologie et de la linguistique, on se tromperait totalement. Le désir d'aller plus loin dans son propre domaine, dans lequel on avait fait tout le possible avec les moyens spécifiques, obligeait les deux parties de jeter un coup d'œil dans le camp voisin, mais la méfiance, associée très souvent avec l'ignorance du domaine adjacent, continuait à exister, et à bonne raison.

2. En effet, malgré les succès obtenus, les divergences entre les deux disciplines sont toujours d'actualité. L'ancienne formule « Wörter

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 2, P. 207—220, BUCAREST, 1976

und Sachen » s'avéra assez trompeuse : jamais l'objet archéologique ne nous dira son nom (qui peut changer parfois sans raison matérielle) et l'identification des unités ethniques et linguistiques avec les aires de culture matérielle reste toujours la chose la plus difficile. Attribuer des dénominations linguistiques à des types de céramique et parler, par ex., de 'Linear Ware Languages' ou bien de 'satemisation' des cultures archéologiques n'est qu'un jeu de mots.

2.1. Une unité ethnique se définit, il est vrai, par une communauté de langue tout d'abord (le signe le plus marquant dès le premier abord), doublée des coutumes et de la religion (pour suivre l'ancienne définition d'Hérodote), mais l'archéologie ne donne rien sur les faits linguistiques et assez peu sur les coutumes et surtout sur les idéologies. À son tour, la langue possède les mots détachés des choses (Hamp, « Studia Balcanica », V, 1971, 326), et de l'existence des mots comme 'tombeau', 'chariot', 'couteau' on n'en déduira presque jamais s'ils sont en pierre, en bois ou en métal, s'ils appartiennent à l'Helladique ou au Hallstatt, etc.

2.2. La chose la plus grave c'est qu'en fin de compte chaque domaine obéit à des lois différentes. Un changement, aussi radical soit-il, dans la culture matérielle n'apporte pas nécessairement le remplacement de la langue ancienne avec celle des porteurs de la nouvelle culture. A son tour, une langue peut être supplantée sans qu'il ait eu de changement essentiel de civilisation. Dans le cas de conflit entre cultures, langues et peuples ce n'est pas toujours le vainqueur ni le plus civilisé qui impose la langue. On peut trouver partout dans l'histoire des exemples significatifs.

2.3. Le fait qui produit tout d'abord la méfiance des archéologues c'est qu'ils voient les linguistes postulant une unité linguistique impressionnante, la 'Ursprache', et en cherchant la 'Urheimat' (parfois même un 'Urvolk') là où l'archéologie découvre une humanité divisée en minces unités qui commencent à peine à s'unifier ; au fur et à mesure justement que cette unité se réalise, les linguistes parlent, au contraire, de ramifications, de constitution de plusieurs entités à partir de l'unité initiale.

2.4. En procédant de cette manière, les archéologues partent des conceptions linguistiques du siècle passé, sur une unité indo-européenne plus parfaite que dans les langues nationales modernes et sur l'évolution linéaire des langues, toujours en division binaire : le fameux arbre généalogique de Schleicher, dont la première et très ancienne ramification aurait été la fameuse division *centum/satem*.

2.5. Or, depuis un demi siècle, les conceptions des linguistes ont changé de beaucoup. La langue base indo-européenne est conçue maintenant comme une m u l t i p l i c i t é d e d i a l e c t e s, un continuum linguistique de petites unités, assez différentes en détail, imprégnées de diverses influences hétéroglottes et d'innovations propres (résultat des conditions spécifiques de chaque tribu), mais assez proches encore pour pouvoir s'entendre et s'influencer réciproquement, s'unifier pour se séparer de nouveau, etc. (déjà B. P. Hasdeu 1881, 107—113 et H. Schuchardt 1900 ; v. maintenant surtout Bonfante 1931 ; Pisani 1952 ; Le « Protolingue » 1965 ; Birnbaum et Puhvel 1966). L'exemple d'une société comme celle des Esquimaux de nos jours, vivant en petits groupes séparés, mais ayant une certaine mobilité et, par conséquent, gardant

une merveilleuse unité linguistique, peut nous donner une image assez semblable à la langue commune indo-européenne, caractérisée par l'unité dans la diversité. Cette image, loin de contredire, corrrespond parfaitement aux petites entités humaines de chasseurs, de cueilleurs et de pâtres nomades, spécifiques pour les sociétés qui précédèrent la fin du néolithique. La monotonie qui caractérise la production et les outils grossiers du paléolithique et du mésolithique correspond à merveille à ce manque de différenciation linguistique des origines indo-européennes.

2.6. L'évolution linguistique ne suppose pas seulement la différenciation, mais aussi l'intégration. Au contraire de ce que l'on croyait au XIX[e] s., ceux qui changent leur langue ne sont pas nécessairement ceux qui partent de leur patrie primitive. Les aires latérales s'avèrent en général enclines à garder obstinément leur état de langue originaire (Bartoli 1925, Bonfante 1947). Au contraire, les dialectes qui ne changent pas de place introduisent des innovations surprenantes, parfois communes, par endroit seulement parallèles, mais indépendantes et pas du tout synchroniques d'un dialecte à l'autre. La linguistique des dernières décennies a démontré sans conteste que la 'satemisation', malgré sa large diffusion parmi les dialectes anciens, est assez récente et de date différente dans presque chaque langue (Georgiev 1966 : 21—48, Crossland 1972 : 50). On n'a aucune preuve que les Indo-Iraniens, les premiers parleurs de langues satem attestés dans l'histoire, connaissaient ce phénomène quand ils quittèrent la communauté indo-européenne. De cette façon, refuser ou accepter la parenté plus proche de deux dialectes d'après le seul critère *centum/satem* est une grave erreur.

2.7. Or, c'est justement à présent, quand en linguistique on voit les choses de cette manière, que certains archéologues (Trbuhović 1972) parlent de la 'satemisation' archéologique des Balkans où il y eut, comme on le sait, des langues centum comme le grec, le phrygien, au moins une des variétés de l'illyrien, etc. Il est impossible de démontrer que ce phénomène fut *importé* aux Balkans et de toute façon, ce n'est pas à l'aide d'arguments archéologiques qu'on pourrait le faire. De la même manière, définir l'aire centre-européenne comme centum et l'aire nord-pontique comme satem signifie nier catégoriquement l'autochtonie des Baltes, l'origine nord-pontique et la voie caucasienne de l'hittite et des langues de ce groupe, c'est-à-dire nier la plus vraisemblable des hypothèses (Winn 1974).

2.8. Si les linguistes postulent l'unité initiale indo-européenne, c'est que la linguistique a démontré que la parenté linguistique (surtout en ce qui concerne la grammaire) ne s'explique pas autrement. Contrairement aux mélanges ethniques et culturels, qui se produisent dans n'importe quelle proportion, le mélange linguistique massif ne se produit que dans le vocabulaire et la syntaxe, et très rarement (à l'exception des cas de substrat) en phonétique et morphologie, car la langue forme une *structure* très rigoureuse, qui n'admet pas le métissage. Jamais dans l'histoire multimillénaire des langues connues n'en ressortit-il du mélange de deux langues une autre tout à fait nouvelle, mais toujours une de ces deux langues est sortie victorieuse, en s'enrichissant au compte de l'autre. Quant à la manière dont les langues appa-

rentées se constituent de la désintégration d'une langue originaire, l'exemple du latin et des langues romanes est édifiant : n'importe combien d'éléments grecs, slaves, turcs, etc. le roumain eût-il reçu, il reste toujours une langue romane et sa structure trouve toujours de ce côté ses correspondants fondamentaux. Les théories de N. J. Marr et de son école, ainsi que celles de Troubetzkoy (1939), suivi par Solta (1952) ne trouvent plus d'écho parmi les linguistes d'aucune école.

3. Un problème qui a désespéré beaucoup d'archéologues et pas mal de linguistes est celui de la patrie primitive (*Urheimat*) indo-européenne (Scherer 1968, Mallory 1973). Il ne reste presque aucune place en Europe et peu en Asie où l'on n'ait cherché cette patrie primitive, qui devait avoir existé, du moment qu'il y eut des tribus (de toute façon pas un 'Urvolk' !) qui parlaient la langue commune. Mais quand on cherche la patrie des Indo-Européens, il faut immédiatement se demander : à quelle époque ? Si on cherche la place sur terre où pour la première fois on commença à parler une langue dont par la suite sont issues, après des centaines de milliers d'années, les langues indo-européennes, on ne la trouvera jamais car on n'en a pas les moyens. Si l'on se demande où se trouvaient les tribus parlant des dialectes indo-européens avant leur dernière grande migration préhistorique, qui mit définitivement fin à leur unité (*Ausgangsgebiet* d'après le terme de W. Merlingen 1955), on peut alors répondre avec assez de vraisemblance : cette région ne peut être que le vaste territoire qui comprend les steppes nord-pontiques et l'Europe Centrale, entre la mer Baltique et le versant nordique des Balkans, comme le prouvent la macro-hydronymie et l'oronymie de l'Europe ancienne et les données, si précaires soient-elles, de la paléontologie linguistique : le lexique commun sur la faune, la flore, le climat, les formes de relief, etc. La plupart des savants qui se sont occupés de ce problème sont (avec des nuances différentes) partisans de cette théorie : O. Schrader, A. Nehring, E. Meyer, A. Scherer, V. G. Childe, J. Filip, P. N. Tretyakov, T. Burrow, W. Merlingen, H. Hencken, P. Bosch-Gimpera, G. Devoto, Vl. Georgiev, M. Gimbutas, R. A. Crossland, etc. On peut discuter sur les limites de ce territoire, on peut l'amplifier ou bien le restreindre, accorder la priorité à l'une ou à l'autre des régions dans ce cadre (fonction du moment historique concret), mais pour la période qui nous intéresse on ne peut pas sortir du territoire indiqué plus haut. Toute tentative de le limiter à une aire restreinte — région baltique, Nord de l'Allemagne ou bien département de Mehedinţi — est condamnée d'avance.

3.1. Fixer, aussi, la place de chaque langue future dans cet espace n'est pas chose aisée, mais les recherches de dialectologie indo-européenne de notre siècle semblent indiquer qu'en grandes lignes, dans cette migration finale, les tribus indo-européennes se sont beaucoup déplacées, d'un mouvement centrifuge, mais n'ont pas changé de beaucoup leur ordre initial, chaque branche de l'époque historique constituant une sorte d'anneau de liaison entre les branches qui l'entourent (voir surtout Bonfante 1931).

3.2. Un point difficile du problème c'est la chronologie des migrations, leur correspondance avec le changement des époques de culture matérielle et avec les ingérences d'une culture à l'autre, démon-

trées par l'archéologie. Là aussi, le moment établi par la science du XIX[e] s. (fin du III[e], début du II[e] millénaire av.n.è) ne correspond plus. La linguistique peut être, dans ce cas, de grand profit. Tout comme dans la linguistique du dernier siècle, l'archéologie ne peut reconstruire, d'après les données qu'elle possède, que l'étape immédiatement précédente d'une culture. De la même manière, l'indo-européen reconstruit par K. Brugmann et son école à l'aide de l'indien védique, du grec homérique, etc. ne dépassait pas l'époque immédiatement précédente à la grande migration, rendant comme sur un écran plat la réalité beaucoup plus compliquée des faits linguistiques.

3.3. Or, la linguistique moderne a élaboré la méthode de la r e c o n s t r u c t i o n i n t e r n e, qui, en se fondant seulement sur des faits déjà reconstruits à l'aide de l'ancienne méthode, en dégage les systèmes successifs dans le temps, en remontant parfois à des époques très reculées de l'époque des migrations et allant souvent à l'origine des systèmes (Benveniste 1935, Borgström 1954, Pike 1957, Hoenigswald 1965). D'autre part, la g l o t t o c h r o n o l o g i e (Lexicostatistics 1973), malgré ses défauts a donné de la durée des changements linguistiques une idée approximative qui ne peut plus être mise d'accord avec l'ancienne chronologie. Pour donner un exemple, la distance entre la structure de l'hittite (XIX[e] s. a v. n. è.), celle du grec mycénien (XV[e] s. av. n. è.) et de l'indo-iranien (XV[e] s. av. n. è.) est tellement grande, suppose tant de phases intermédiaires développées entre temps, qu'il est impossible d'admettre que ces langues se soient séparées à la fin, voire même au début du III[e] millénaire. Leur processus de différenciation nécessite au moins le temps parcouru par les langues romanes du latin à l'époque actuelle. C'est pour cette raison qu'à présent on place le point de départ du processus de différenciation des dialectes indo-européens par branches au VI[e] millénaire, le III[e] n'étant que son point final et définitif (Georgiev 1958 et 1966 : 343—395 ; Bosch-Gimpera 1961, 175 ss et a.).

3.4. D'ailleurs, ces derniers temps l'archéologie vient à la rencontre de cette tendance des linguistes. Les chronologies basées sur l'analyse au carbone, de pair avec les méthodes traditionnelles, ont déplacé la période de 'l'indo-européisation' de l'Europe Centrale et du Nord des Balkans (passage du néolithique à l'âge du bronze) de 2500—1800 av. n. è. vers 3500—2500 a v. n. è. (Gimbutas 1970, 1973 et la bibliographie). Si auparavant on ne parlait d'indo-européen qu'à partir de la fin du néolithique européen, aujourd'hui on a beaucoup de raisons à étendre cette période de façon à couvrir le néolithique en entier, et de chercher parfois les racines des cultures attribuées aux Indo-Européens dans le mésolithique même. Les arguments linguistiques viennent à l'appui de cette hypothèse. Dans cette perspective, il nous semble que l'ethnogenèse balkanique acquiert des dimensions nouvelles.

4. Comme on le sait, l'archéologie reconnaît vers la fin du néolithique deux grandes aires de culture bien différentes : une aire nord-pontique, plus primitive et liée plutôt à une population de pâtres nomades (la 'Kurgan Culture' de M. Gimbutas et a.), et une autre centro-européenne et balkanique, plus avancée et plus stable, liée à l'agriculture. Les faits sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans

les détails. Justement dans la période de transit du néolithique à l'âge du bronze on constate des infiltrations venant de la région nord-pontique (la portée desquelles ne nous préoccupe pas pour le moment) qui, à l'avis des spécialistes, n'ont pas signifié un bouleversement radical, mais plutôt un mélange graduel, jusqu'à l'assimilation complète. À la fin de ce long processus nous sommes déjà à l'époque du bronze et en pleine histoire.

4.1. Suivant l'ancienne théorie qui plaçait le d é m e m b r e m e n t d e s l a n g u e s i n d o - e u r o p é e n n e s vers la fin du III^e millénaire et postulait l'existence d'une langue non indo-européenne dans la Grèce préhellénique, les archéologues identifient la culture centro-européenne et balkanique avec les non-Indo-Européens (Méditerranéens, Micro-Asiates, etc.) et la 'Kurgan Culture' avec les Indo-Européens. Or, du point de vue linguistique, il n'y a aucune raison pour une telle identification.

4.2. Deux sont les raisons qui déterminent les archéologues à attribuer aux cultures sud-est européennes un caractères non indo-européen : les relations de celles-ci avec la Méditerranée orientale et l'Asie mineure (Garašanin 1971), ainsi que l'ancienne théorie d'après laquelle le substrat préhellénique aurait été non indo-européen.

4.2.1. Or, en ce qui concerne l'argument linguistique, on a catégoriquement démontré ces derniers temps (Vl. Georgiev, J. van Windekens, A. Carnoy, W. Merlinger, O. Haas, L. Gindin et a.) que l'élément préhellénique n'est pas non indo-européen : les fameux suffixes prégrecs et micro-asiatiques *-ntho-* et *-issa*, ainsi que les toponymes et les mots communs les comprenant sont parfaitement indo-européens, appartenant à une langue qu'on a conventionnellement appelée 'pélasgique'. Dans son *système*, toute cette couche préhellénique s'avère être *indo-européenne*. Il n'y a que quelques mots et toponymes isolés dont l'origine n'est pas claire et qui pourraient être en fin de compte non indo-européens, mais ce sont des noms de plantes ou bien d'objets de civilisation méditerranéenne qui circulent aisément, comme toutes les choses de culture matérielle. De toute façon, le peu de faits linguistiques incertains qu'on pourrait attribuer à la rigueur au non-Indo-Européens ne constitue pas un *système* riche et clairement déterminé, seul fait qui aurait témoigné d'un habitat non indo-européen massif et de longue durée. Même si le déchiffrement du linéaire A démontrera que nous y avons à faire à une langue non indo-européenne, ce fait, limité aux îles et aux extrémités méridionales de la péninsule, ne changera pas nos constatations pour le reste des Balkans.

4.2.2. Il faut noter que les archéologues ne parlent jamais d'une r u p t u r e, d'un bouleversement catégorique des cultures dans ces régions, mais constatent partout une cohabitation prolongée des deux éléments, toujours en faveur des autochtones (M. Garašanin 1971 : 11 ; Vl. Dumitrescu 1971 : 50 ; G. Georgiev 1971 : 34—35 ; voir pourtant Mykov 1971 :61). En ce cas, l'ancienne population locale prétendue non indo-européenne aurait dû obligatoirement transmettre dans la langue des envahisseurs indo-européens toute une série d'éléments importants de toponymie et de vocabulaire. Leur manque dans les langues attestées aux Balkans à l'époque historique, de pair avec l'ancienneté des macro-

hydronymes et macrooronymes indo-européens dans cette région (Krahe, 1963, Georgiev 1963, Poghirc 1974), sont un argument décisif que *la langue des populations néolithiques* dans les Balkans et dans le centre de l'Europe *était indo-européenne*, tout comme la langue des nomades porteurs de la civilisation des Kurgans.

4.2.3. Faut-il en ce cas considérer que la culture de ces régions était d'origine est-méditerranéenne et micro-asiatique, tandis que la langue était d'origine centro-européenne et nord-pontique? Rien ne s'y oppose, à la rigueur, car d'une part entre langue et civilisation il n'y a pas de rapport d'identité et de conditionnement catégorique (dans le sens que le remplacement de culture n'entraîne pas automatiquement un remplacement de langue), d'autre part la culture néolithique dans ces régions a débuté vers 6000 av. n. è., tandis que l'état de langue connu comme indo-européen remonte à des dizaines de milliers d'années, peut-être à l'origine même de l'homme dans cette partie du monde. Mais il est à noter que les rapports des Balkans avec l'Anatolie et la Méditerranée datent depuis toujours et qu'il est souvent difficile d'établir avec précision les directions de l'influence. Il y a des spécialistes qui considèrent certaines cultures balkaniques être plus anciennes que leurs correspondants micro-asiatiques (Mellaart 1971 : 128) et d'autres qui parlent de l'autonomie du 'Copper Age' dans le sud-est de l'Europe (Renfrew 1969), etc.

4.3. L'aire de culture prépondérant agricole du centre européen et du sud-est des Balkans et l'aire des pâtres nomades nord-pontiques ne couvrent donc pas deux réalités linguistiques tout à fait différentes, mais d e u x a s p e c t s d e l a m ê m e r é a l i t é. Comme il s'agit de dialectes, d'autant plus proches que l'époque est plus reculée, les interpénétrations perdent de leur importance du point de vue linguistique, mais l'augmentent du point de vue archéologique : la parenté linguistique peut expliquer en partie la facilité de l'assimilation ethnique et culturelle constatée par les archéologues ainsi que le manque de rupture entre les autochtones et les immigrés.

4.3.1. Dans ce cas, la perspective de l'ethnogenèse paléobalkanique change complètement. Loin d'être venu d'un espace extérieur, l'élément indo-européen se retrouve ici, au moins au nord de l'Haemus, pendant toute la période du néolithique. La formation des langues et peuples paléobalkaniques n'est donc plus un processus d'immigration et d'installation sur des substrats autochtones bien stables et nettement différents, mais un processus de lente différenciation ethnique et linguistique, de réarrangements de position et de petites expansions dans les territoires limitrophes.

4.4. Dans la dispute sur l'origine centro-européenne ou bien nord-pontique des Indo-Européens (qu'il faut résoudre, comme on l'a vu, en inglobant les deux aires en discussion dans la 'Urheimat') on oublie une région très importante, l'axe de ce vaste territoire — l'espace qui s'étend de la mer Baltique, à travers les Carpates et le Danube inférieur et moyen jusqu'à la chaîne de l'Haemus. Beaucoup d'indices attestent son ancienneté et son importance : l'archaïsme de la langue et des coutumes des Baltes (rappelant le Véda indo-aryen) ; la stabilité de l'espace transylvain, résistant aux innombrables assauts des peuples des steppes et sa

liaison linguistique avec l'aire baltique (Poghirc 1967, Duridanov 1969) ; la présence des Thraco-Pélasges dans la Grèce préhellénique et dans l'Anatolie nord-occidentale à l'époque des premiers textes hittites (probablement Troie I), etc. Ce territoire est plus qu'une zone de transition, comme on l'a nommé parfois, c'est une a i r e c e n t r a l e, le nœud de quelques isoglosses de première importance : *centum* et *satem* perdent ici leur signification catégorique d'ailleurs (voir le nombre imposant de mots centum en baltique et en daco-mésien, ainsi que la difficulté de résoudre le problème en ce qui concerne l'illyrien) ; la confusion *a/o*, qui se décide dans une direction ou dans une autre à l'est et à l'ouest, semble ici plus vacillante (voir le caractère demi-germanique — demi-slave du phénomène dans les langues baltiques, ainsi que son évolution très compliquée, récurrente et indécise en daco-mésien, illyrien, albanais et arménien) ; mutation consonantique thraco-pélasgo-arménienne ou simple oscillation entre sourdes et sonores (comme dans certains éléments de substrat du roumain et dans l'albanais) ; croisement entre l'aire *-m-/-b-* en ce qui concerne l'instrumental ; l'existence d'une aire de numération du type 'unus super decem' (slave, baltique, substrat du roumain, albanais et arménien) ; la particule déictique *-ne* pour les pronoms, etc. (Poghirc 1973 : 204—208).

4.5. Au nord-ouest de cette aire nous nous trouvons en territoire nettement *centum* : les langues germaniques et italo-celtiques. Ce n'est pas par hasard donc que le nord-ouest des Balkans est aussi de nuance *centum* : le vénète, le pannonien, certains éléments de l'illyrien, le macédonien et le grec. D'ailleurs, les Grecs sont venus, d'après H. Hirt et a., de la région du Danube moyen et se sont installés au commencement dans le nord-ouest de la Grèce, avant de descendre définitivement dans le sud (Vl. Georgiev 1959). Si les concordances frappantes du grec avec l'indo-iranien (surtout les parallélismes dans l'édifice du système verbal) ne peuvent pas être expliquées autrement que par voisinage territorial quelque part dans les steppes nord-pontiques (ce qui n'est pas absolument obligatoire, car il s'agit de constructions typologiquement semblables mais probablement indépendantes), on peut supposer alors que les proto-Grecs ont émigré de leur patrie nord-pontique par une des voies traditionnelles pour les peuples des steppes — le nord des Carpates, ont descendu par la Pannonie vers le Danube, en prenant ensuite la route indiquée ci-dessus. Un stage sur le Danube moyen expliquerait aussi les relations originaires du grec avecl es dialectes italiques, ses traits communs avec le daco-mésien (G. Mîrza, Thracica II), ainsi que le mélange de Doriens et Illyriens dans la dernière vague de l'immigration hellénique en Grèce.

4.5.1. L'hypothèse de l'origine micro-asiatique des Grecs (J. Mellaart, Am. J. Arch. 62, 1958, 9—33 ; v. contre Crossland 1971 : 235—6) est inacceptable du point de vue linguistique : aucune relation spéciale ne lie le grec à l'hittito-louvien, ce qui fait aussi improbable l'origine balkanique des Louviens (v. pour ces derniers Winn 1974 : 136—137).

4.5.2. Les relations entre l e s l a n g u e s p a l é o b a l k a n i q u e s et l e s l a n g u e s a n a t o l i e n n e s dont on parle beaucoup ces derniers temps (Carnoy 1954 ; Gindin 1971 ; Otkupščikov 1973 ; Ivanov 1974) ne sont pas des relations d'une plus proche parenté à l'in-

térieur de l'indo-européen, ni de dérivation entre les deux groupes. Les concordances, limitées à la toponymie, ne permettent point la dérivation des dialectes paléobalkaniques de l'Anatolie, mais supposent, au contraire plutôt l'origine 'pélasgique', donc balkanique de la couche non hittito-louvienne du nord-ouest de l'Asie mineure. Certaines pressions du nord ont poussé peut-être vers l'Asie quelques tribus pélasgiques, probablement en même temps que le déplacement des Grecs vers le sud, de la même manière que la migration dorienne est liée à la pénétration des tribus balkaniques en Asie (D. Dimitrov, St. Balc. V 1971 : 69).

4.6. Les études récentes sur le thrace et le 'pélasgique' remarquent en unanimité la presque identité des deux langues (Gindin 1971). Il est vrai que cette identité se limite à la phonétique, faute de données grammaticales ; elle est moins évidente dans le vocabulaire, ce qui n'est pas surprenant, vu l'instabilité de celui-ci. A part les différences entre le thrace et le 'pélasgique', explicables par le facteur géographique, nous y constatons aussi une nette différence chronologique : on peut attribuer aux 'Pélasges' la couche linguistique indo-européenne qui précède l'arrivée des Hellènes en Grèce, tandis qu'aux Thraces appartiennent les faits linguistiques connus seulement à partir d'Homère et surtout d'Hérodote. On peut donc supposer que le 'pélasgique' est la langue des parents des Thraces, situés au sud des Balkans à l'âge du bronze, tandis que les faits de langue thrace que nous connaissons à l'époque historique représentent le thrace du nord, attesté seulement à l'âge du fer. Il y a donc, entre le 'pélasgique' et le thrace des différences aussi bien chronologiques que dialectales. La date de leur séparation des autres dialectes indo-européens doit être le III^{e} millénaire au plus tard (Al. Vulpe 1974 : 19).

4.7. En ce qui nous concerne, nous avons de grands doutes sur l'identité du daco-mésien avec le thrace (v. « Studia Balc. » V, 1971 : 171—177). Les affirmations de Strabon ne valent pas plus que celles des voyageurs italiens dans la Roumanie du XV^{e} siècle, qui considéraient le roumain comme un dialecte de l'italien (leur langue maternelle pourtant). Les arguments de Vl. Georgiev (1966) sur la différence entre daco-mésien et thrace méritent toute notre considération. Nous y ajouterons un argument tiré des relations de ces deux langues : les concordances du daco-mésien avec l'iranien, les langues baltiques et l'illyrien diffèrent essentiellement des concordances du thrace avec ces mêmes langues. On a souligné ce dernier temps les frappantes coïncidences du thraco-dace avec le balto-slave (Poghirc 1967 ; Duridanov 1969 ; Vlahov 1969) mais dans cette relation le daco-mésien correspond plutôt aux langues baltiques, tandis que le thrace s'accorde surtout avec le slave. Un phénomène comme la mutation consonantique, postulée pour le thrace et le 'pélasgique', mais indémontrable pour le daco-mésien, interdit le groupement des deux idiomes dans une seule langue, au moins à l'époque historique.

5. Une des grandes acquisitions linguistiques de notre époque c'est une plus précise délimitation des territoires linguistiques paléobalkaniques. Le progrès dans l'étude de cette aire linguistique a été longtemps empêché par des notions vagues comme 'thraco-phrygien', 'thraco-illyrien', etc. Notre époque a non seulement délimité le thrace du phrygien,

mais a aussi établi deux ou trois variantes du phrygien (Haas LB X 1966). Elle à séparé le thrace de l'illyrien (Georgiev 1963) en délimitant en même temps trois ou quatre aires linguistiques à l'intérieur de l'illyrien classique (Rendič-Miocevič, Katičić), divisé d'ailleurs en deux aires distinctes déjà par le pan-illyriste H. Krahe.

5.1. Un progrès évident fut réalisé aussi dans la précision de la position des petits dialectes paléobalkaniques mal connus : péonien (Duridanov 1970), mygdonien (Duridanov 1971), élimiote (Durante 1961), macédonien (A. Mayer 1952 ; Kalléris 1954 ; Poghirc 1961), etc.

5.2. Toute une série de travaux ont souligné le rôle des Celtes dans les Balkans, surtout du point de vue archéologique (M. Garašanin 1953 ; Venedikov 1955 ; Gavela 1967; Neustupný 1967 ; Çabej 1969). Il est temps peut-être d'entreprendre un travail de synthèse et surtout une recherche linguistique du problème, concernant aussi bien les liaisons génétiques du celtique avec les langues paléobalkaniques, que ses influences dans ces régions aux temps historiques.

5.3. Il faudra sans doute approfondir et préciser ces délimitations géographiques, mais il faudra surtout commencer le *classement chronologique* d'un matériel linguistique qui s'étend de l'époque d'Homère à celle de Justinien (v. E. Condurachi 1971). On peut bien comprendre combien les faits linguistiques dûrent-ils changer dans cet immense laps de temps. Cette tâche pourtant ne pourra être menée à fin avant que nos collègues épigraphistes ne suivront-ils l'excellent exemple de M. G. Mihailov en nous donnant un Corpus des inscriptions grecques et latines des Balkans au niveau actuel de la science. A ce moment-là, que nous autres linguistes attendons avec impatience, l'aspect linguistique et non seulement linguistique de l'ethnogenèse paléobalkanique changera essentiellement.

La collaboration plus étroite des différentes disciplines, à l'exemple du présent colloque, contribuera substantiellement au progrès de nos futures recherches.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Acta of the 2nd International Colloquium on Aegean Prehistory.* The first arrival of Indo-European Elements in Greece, Athens, 1972.
2. *Actes du I-er Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes* (Sofia 1966), I—VII, Sofia, 1968.
3. Alfoldi G., *Taurisci and Norici*, « Historia » XV, 1966, 224—241.
4. *Ancient Indo-European Dialects.* Proceedings/of the Conference of Indo-European Linguistics, Univ. of California, Los Angeles, 1963, Ed. by H. Birnbaum & J. Puhvel, Berkeley, Univ. of California, Press, 1966, 247 p.
5. Bartoli, M., *Introduzione alla neolinguistica*, Genève, 1925.
6. Berciu, D., *Romania before Burebista*, New York, Praeger, 1967.
7. Beševliev, V., *Über manche ältere Theorie von der Romanisierung der Thraker*, « Etudes Balkaniques », I, 1964, 147—158.
8. Bonfante, G., *I dialetti indeuropei*, « Annali del Istituto Orientale di Napoli », IV, 9 1931, 68—185.
9. Bonfante, G., *The Neolinguistic Position*, « Language », 23, 4, 1947.
10. Borgstrom, C., *Internal Reconstruction of Pre-Indo-European*, «Word» 1954, 275—284.,
11. Bosch-Gimpera, P., *El problema indeuropeo. Con un apèndice de M. Swadesh*, XIX, 385 p.' Mexico, 1960 (trad. franç. Paris, 1961).

12. ÇABEJ, E., *Keltisch-albanische Isoglossen*, dans *Studi linguistici in onore di V. Pisani*, 1969, p. 167—186.
13. ÇABEJ, E., *L'illyrien et l'albanais*, dans *Les Illyriens et la genèse des Albanais*, Tirana, 1971, 41—52.
14. CARNOY, A., *Le substrat pélasgique dans la toponymie grecque*, « Orbis », III, 1954, 433—437.
15. CARRUBA, O., *Origini e preistoria degli Indo-Europei d'Anatolia*, « Rivista di filologia », 97, 1969, 1—30.
16. CHANTRAINE, P., *La langue des Macédoniens et leur onomastique*, BSL, 61, 1, 1966, 157—166.
17. CHILDE, V. G., *Anatolia and Thrace*, « Anatolian Studies », VI, 1956.
18. CONDURACHI, E., *L'ethnogenèse des peuples balkaniques; les sources écrites*, « Studia Balcanica », V, 1971, 249—269.
19. CROSSLAND, R. A., *The Position in the Indo-European Language-Family of Thracian and Phrygian and their possible close cognates; some general observations*, « Studia Balcanica », V, 1971, 225—236.
20. CROSSLAND, R. A., *Recent Re-Appraisal of Evidence for the Chronology of the Differentiation of Indo-European*, Acta 2d Coll. Aegean Prehistory, 46—55.
21. CROSSLAND, R. A. & BIRCHALL, A. (ed.), *Bronze Age Migrations in the Aegean*, London, 1947.
22. DAICOVICIU, C., *Dacica*, Cluj, 1970.
23. DAICOVICIU, H., Dacii, II[e] éd., Bucarest, 1972.
24. DANOV, CHR. M., *Zu der Ethnogenese und den Lageverschiebungen der Volksstämme Altthrakiens in der zweiten Hälfte des II. und der ersten Hälfte des I. Jahrtausends v.u.Z.*, « Studia Balcanica », V, 1971, 271—277.
25. DEVOTO, G., *Linguistica e archeologia*, dans *Scritti minori*, Firenze, 1958, 48—55.
26. DEVOTO, G., *Origini indeuropee*, Firenze, Sansoni, 1962, 521 p.
27. DODBIBA, L., *La nature du lexique maritime albanais et ses éléments non empruntés*, *Actes I Congr. Balk.* 1968, VI, 857—872.
28. DUMITRESCU, Vl., *Observations sur certains problèmes du néolithique de l'Europe sud-orientale*, « Dacia », N.S., II, 1958, 265—274.
29. DURANTE, M., *Le congruenze onomastiche italo-balcaniche e il loro valore storico*, Isola del Liri, 1953, 16 p.
30. DURANTE, M., *Sulla lingua degli Elimi*, « Kokalos », VII, 1961, 81—90,
31. DURIDANOV, I., *Die alten Bevolkerungsverhältnisse Makedoniens auf Grund der Toponymie*, *Actes I Congr. Balk.*, 1968, VI, 773—786.
32. DURIDANOV, I. *Thrakisch-dakische Studien. I. Die thrakisch- und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen*, LB, XIII, 2, 1969.
33. DURIDANOV, I. *Die Stellung des Päonischen*, *Actes X Congr. Ling*, IV, 1970, 759—764.
34. DURIDANOV, I. *Die Vorgeschichte Mygdoniens im Lichte der Sprache*, « Studia Balcanica », V, 1971, 199—205.
35. *Ethnogenèse des peuples balkaniques*, « Studia Balcanica », V, 1971.
36. FOL, A., *Demografska i socialna struktura na drevna Trakia I hiljadoletie predi novata era*, Sofia 1970, 282 p.
37. FRASHERI, K., *Les Parauaei, anciens habitants de la vallée de la Haute-Viose*, Les Illyriens..., 1971, 131—137.
38. GAMKRELIDZE, T. V., *Anatolian Language and the Problem of I-E Migration to Asia Minor*, *VII-e Congr. intern. des Sc. Anthropol. et Ethnol.*, 1964, V, 665—672.
39. GARAŠANIN, DRAGA, *Problèmes de l'appartenance linguistique des populations néolithiques dans le centre des Balkans*, « Studia Balcanica » V, 1971, 15—19.
40. GARAŠANIN, M., *Iz historije Kelta u Srbiji*, « Istoriski Glasnik », III—IV, 1953, 3—16.
41. GARAŠANIN, M., *Ka jezicnoj priradnosti neolitskog prastanovništva Balkana*, GZM, XII, arch. 1957, 201—216.
42. GARAŠANIN, M. *Contribution à l'archéologie et à l'histoire des Scordisques*, dans *Homenaje P. Bosch-Gimpera*, 1963, 173—180.
43. GARAŠANIN, M., *Hronologija i genesis na neolita v centralnata i jugoiztočnata čast na Balkanskija poluostrov*, « Arheologija », VIII, 1, 1966.
44. GARAŠANIN, M., *La contribution du monde sud-est européen*, dans *Sources archéologiques de la civilisation européenne*, Bucarest 1970, p. 102—109.
45. GARAŠANIN, M., *Nomades des steppes et autochtones dans le sud-est européen à l'époque de transition du néolithique à l'âge de bronze*, « Studia Balcanica », V, 1971, 9—14.
46. GARAŠANIN, M., I. NESTOR, *Les peuples de l'Europe du Sud-Est à l'époque préromaine*, *Actes*... I, 27 ss.

47. GAVELA, B., *Quelques notions actuelles sur les Celtes balkaniques*, «Zbornik Filozofskog Fakulteta», Belgrade, IX, 1, 1967.
48. GEORGIEV, G. I., *L'Europe à la fin de l'âge de la pierre*, Sofia, 1961.
49. GEORGIEV, Vl., *Thrace et illyrien*, LB, VI, 1963, 71—74.
50. GEORGIEV, Vl., *Die Herkunft der Namen der großten Flusse der Balkanhalbinsel und ihre Bedeutung zur Ethnogenese der Balkanvolker*, LB, I, 1959, 5—16.
51. GEORGIEV, Vl., *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee*, Roma, 1966.
52. GEORGIEV, Vl., *Die europäische Makrohydronymie und die Frage nach der Urheimat der Indoeuropäer*, « Proceedings of the VIIIth Int. Congr. of Onom. Sciences » 1963, The Hague—Paris, Mouton, 1966, 188—195.
53. GEORGIEV, Vl., *L'ethnogenèse de la péninsule Balkanique d'après les données linguistiques*, « Studia Balcanica », V, 1971, 155—177.
54. GIMBUTAS, MARIA, *Proto-Indo-European Culture: the Kurgan Culture during the fifth, fourth and third millenia B.C.*, dans *Indo-European and Indo-Europeans*, ed. by G. Cardona, Philadelphia, Univ. of Pennsylvania Press, 1970, 155—197.
55. GIMBUTAS, M., *The Beginning of the Bronze Age in Europe and the Indo-Europeans: 3500—2500 B.C.*, JIES, 1, 2, 1973, 163—214.
56. GIMBUTAS, M., *The destruction of Aegean and East Mediterranian urban civilization around 2300 B.C*, dans R. Crossland & A. Birchall, *Bronze Age ...* 1973, 129—139.
57. GINDIN, L., *Jazyk drevnejšego naselenija Juga Balkanskogo poluostrova* (fragment indoevropejskoj onomastiki), Moskva, 1967, 200 p.
58. GINDIN, L., *Anatolijskie jazykovye elementy v drevnej toponimii juga Balkanskogo poluostrova, Actes I Congr. Balk.*, 1968 VI, 829—836.
59. GINDIN, L., *Le «pélasgique» et le thrace*, « Studia Balcanica », V, 1971, 237—242.
60. GOODENOUGH, W. H., *Evolution of Pastoralism and I-E Origins*, dans *Indo-European and Indo-Europeans*, 1970.
61. HAAS, O., *Die Lehre von den indogermanischen Substraten in Griechenland*, LB I, 1959, 29—56.
62. HAAS, O., *Das Phrygische und die Sprache der Balkanländer*, « Südosteuropa-Schriften », VI, 1964, 90—102.
63. HAMP, E. P., *The Position of Albanian* dans *Ancient I-E Dialects...*, 1966, 97—121.
64. HARMATTA, J., *Das Pelasgische und die alten Balkansprachen*, LB, IX, 1, 1964, 41—47.
65. HASDEU, B. P., *Principie de linguistică*, București 1881.
66. HASDEU, B. P. *Strat și substrat. Genealogia popoarelor balcanice*, Introd. au III[e] tome de l'*Etymologicum Magnum Romaniae*, București, 1892, 1—37.
67. HENCKEN, H., *I-E Languages and Archaeology*, « American Anthropologist », vol. 57, no. 6, part 3, Mem. No. 84, Dec. 1955, Menasha, Wisconsin.
68. HEUBECK, A., *Praegraeca. Sprachliche Untersuchungen zum vorgriechisch-indogermanischen Substrat*, Erlangen, Universitatsbibliothek, 1961.
69. HOENIGSWALD, H., *Language Change and Linguistic Reconstruction*, Chicago, 1960.
70. HUBSCHMIDT, J., *Substrate in den Balkansprachen*, dans *Die Kultur Sudosteuropas, ihre Geschichte und ihre Ausdruckformen*, Wiesbaden, 1964—1965, 90—102.
71. *Indeuropeo e protostoria. Atti del III Convegno Internazionale di Linguisti*, Milano, 1961.
72. *Indo-European and Indo-Europeans*, ed. G. Cardona, Philadelphia U.P., 1970.
73. IVANOV, V. V., *Drevnejšie kul'turnye i jazykovye svjazi južnobalkanskogo i maloazijskogo arealov*, Moskva, 1974, 29 p.
74. KALLÉRIS, J. N., *Les anciens Macédoniens*, Athènes, 1954.
75. KATIČIĆ, R., *Die illyrischen Personennamen in ihrem sudostlichen Verbreitungsgebiet*, «Živa Antika», XII, 1, 1962, 95—120.
76. KATIČIĆ, R., *Das Mitteldalmatische Namengebiet*, « Živa Antika », XII, 2, 1962, 255—292.
77. KATIČIĆ, R., *Namengebiete im romischen Dalmatien*, « Die Sprache », X, 1964, 23—33.
78. KATIČIĆ, R., *Liburner, Pannonier und Illyrier*, dans *Studien zur Sprachwissenschaft u. Kulturkunde. Gedenkschrift fur W. Brandenstein*, Innsbruck, 1968, 363—369.
79. KOSTALLARI, A., *Les recherches onomastiques dans le domaine de l'albanais*, « Proceedings of the VIIIth Congress of Onomastic Sciences », The Hague, Mouton, 1966, 247—259.
80. KRONASSER, H., *Vorgeschichte und Indogermanistik*, dans *Theorie und Praxis der Zusammenarbeit zwischen den anthropologischen Disziplinen*, New York, Horn, F. Berger, 1961, 117—136.
81. KUHN, H., *Grenzen vor- und fruhgeschichtlicher Orstnamentypen*, Mainz, Ak. d. Wiss. u. Lit. Geist. u. Sozwiss. Kl., Abhdl., Jhrg. 1963, No. 4, 26 p.
82. Le « Protolingue »: *Atti del IV Convegno Internazionale di Linguisti* (2—6 sett. 1963), Milano, 1965.

83. *Les Illyriens et la genèse des Albanais*, Tirana, 1971.
84. *Lexicostatistics in Genetic Linguistics. Proc. of the Yale Conference, April 3—4 1971*, Ed. I. Dyen, The Hague—Paris, Mouton, 1973.
85. MACQUEEN, J. G., *The First Arrival of Indo-European Elements in Greece. Some Observations from Anatolia, Acta 2nd Coll. Aegean Prehist.* 1972, 142—145.
86. MALLORY, J. T., *A History of the Indo-European Problem*, JIES, 1, 1, 1973, 21—65.
87. MAYER, A., *Über das Verhältnis des Makedonischen zum Illyrischen*, « Glotta », XXXII, 1952, 45—89.
88. MELLAART, J., *Prehistory of Anatolia and its Relations with the Balkans*, « Studia Balcanica », V, 1971, 119—137.
89. MERLINGEN, W., *Zum Ausgangsgebiet der indogermanischen Sprachen*, « Archaeologia Austriaca », 18, 1955, 92—94.
90. MICHAILOV, G., *Rapports onomastiques entre les régions de l'Est des Balkans et l'Asie Mineure Actes I Congr. Balk.*, VI, 1968, 549—555.
91. MILOJČIĆ, VL., *Die frühesten Ackerbauer in Mitteleuropa*, « Germania », 30, 1952, 313—318.
92. MILOJOČIĆ, VL., *Ergebnisse der deutschen Ausgrabungen in Thessalien (1953—1958)*, «Jahrb. d. röm.-germ. Zentralmuseums », Mainz, 6, 1959, 1 ss.
93. NEMEJKOVA-PAVUKOVA, V., *Zur relativen Chronologie des Äneolithicums in Mittel- und Südosteuropa*, « Germania », 44, 1966, 2. Halbband, 234 ss.
94. NEUSTUPNÝ, J , *From Indoeuropeans to Prehistoric Celts in Central Europe*, Lisboa, 1967.
95. NEUSTUPNÝ, J., *Absolute Chronology of the Neolithic and Aeneolithic Periods in Central and South-East Europe*: I: *Slovenska Archeologia*, XVI, 1, 1968, 19—60; II: *Archeologické rozhledy*, XXI, 6, 1969, 783—810.
96. OTKUPŠČIKOV, JU., V., *Balkano-maloazijskie toponimičeskie izoglosy*, dans *Balkanskoe jazykoznanie*, Moskva, 1973, 5—29.
97. PARLANGELI, O., *La Penisola Balcanica e l'Italia*, Milano, 1960.
98. PARLANGELI, O., « *Concordanze toponomastiche traco-messapiche* », « Quaderni dell'Istituto di Glottologia », Univ. di Bologna, 5, 1960, 21—29.
99. *Pervyj Simpozium po Balkanskomu Jazykoznaniju. Antičnaja Balkanistika*. Moskva, 1972.
100. PETRESCU-DÎMBOVIȚA, M., *Quelques considérations concernant la fin de l'âge du bronze et le début du Hallstatt dans l'espace carpato-balkanique*, « Studia Balcanica », V, 1971, 107—117.
101. PISANI, V., *Glottologia e Antropologia*, « Paideia », V, 1, 1950, 20—25.
102. PISANI, V., *Parenté linguistique*, « Lingua », III, 1952, 3—16 (= Saggi di linguistica storica, Torino, 1959, 29—42).
103. POGHIRC, C., *Considérations sur le lexique de l'ancien macédonien*, RL, V, 1960, 1, 135—145.
104. POGHIRC, C., *Les rapports entre le thraco-dace et le balto-slave, Actes du X-e Congr. Int. des Linguistes* (*Bucarest*, 1967), IV, Bucarest, 1970, 765—771.
105. POGHIRC, C., *L'hydronymie roumaine*, LB, XVII, 2, 1974, 35—63.
106. POGHIRC, C., *Sur les éléments de substrat du roumain*, « Dacoromania » I, 1973, 197—209.
107. POLAK, V., *Die Beziehungen des Albanischen zu den europäischen Substratsprachen mit Rücksicht auf die Situation*, « Südosteuropa-Schriften », 6, 1964, 207—217.
108. POPOVIĆ, I., *Illyro-slavica*, AION, Sez. ling., I, 2 (1959), 165—176.
109. POPOVIĆ, I., *Bemerkungen über die vorslawischen Ortsnamen in Serbien*, Z sl Ph XXVII *1959*, 1, 101—114.
110. POPOVIĆ, J., *Die Einwanderung der Slawen in das Oströmische Reich im Lichte der Sprachforschung*, Z Sl IV, 1959, 705—721.
111. PORZIG W., *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebietes*, Heidelberg 1954.
112. PUDIĆ, I., *Die Sprache der alten Makedonen*, « Studia Balcanica », V, 1971, 207—223.
113. QUITTA, H., *Der Balkan als Mittler zwischen Vorderem Orient und Europa*, dans *Evolution und Revolution in Alten Orient und Europa*, 1971.
114. RENDIĆ-MIOČEVIĆ, D., *Ilirska onomastika na latinskim natpisima Dalmacije*, « Vjesnik za arheologiju i historiju Dalmatinsku », Sv. 52, Prilog. 3, Split, 1948, 67 p.
115. RENDIĆ-MIOČEVIĆ, D., *Illyrica: zum Problem der illyrischen onomastischen Formel in römischer Zeit*, « Archaeologia Jugoslavica », 2, 1956, 39—51.
116. RENDIĆ-MIOČEVIĆ, D., *Onomastique illyrienne de la Dalmatie ancienne, Atti e Memorie del VII Congr. Int. di Sc. Onomastiche*, Firenze—Pisa, 1961, 273—277.
117. RENFREW, C., *The Emergence of Civilization: the Cyclades and the Aegean in the third Millenium B. C.*, London, 1972.
118. RENFREW, C., *The Autonomy of the Southeastern European Copper Age*, « Proceedings of the Prehistoric Society », 35, 1969, 12—47.

119. Russu I. I., *Granița etnică între traci și iliri. Cercetări epigrafice și onomastice*, AISC, 4, 1941—43, 71—146.
120. Russu, I. I., *Tribul dacic « Sensioi »*, Ann. Inst. ist. naț., 11, 1946, 398—403.
121. Russu, I. I., *Dispariția limbii și a populațiilor traco-dace*, SCIV, VIII, 1 — 4, 1957, 253—265.
122. Russu, I. I., *Les Costoboces*, « Dacia », N.S., III, 1959, 341—352.
123. Russu, I. I., *Die Sprache der Thrako-Daker*, Bukarest, 1969.
124. Russu, I. I., *Ilirii. Istoria, limba și onomastica, romanizarea*. București, 1969.
125. Schachermeyr, F., *Zum Problem der griechischen Einwanderung, Atti e Mem. del I-o Congr. intern. di Micenologia*, Roma 1968, vol. I, 305 ss.
126. Schachermeyr, F., *Vor-Indo-Europäische Substrate und Indo-Europäische Zuwanderungen in der griechisch-anatolischen Fruhzeit, Acta 2nd Coll. Aegean Prehistory*, Athens 1972, 10—14.
127. Scherer, A. (ed.), *Die Urheimat der Indogermanen. Wege der Forschung*, CLXVI, Darmstadt, 1968.
128. *Simpozijum o teritorialnom i kronološkom razgraničenju ilira u praistorijsko doba*, Sarajevo, 1964.
129. *Simpozijum o Ilirima u antičko doba (10—12 mai 1966)*, Akad. Nauka i Umietnosti Bosne i Herzegovine, V, 2a, Sarajevo, 1967, 214 p.
130. Solta, G., *Gedanken zum Indogermanenproblem, Festschrift zum 400-jährigen Jubiläum des humanistischen Gymnasiums in Linz*, 1952, 153—166.
131. *Sources archéologiques de la civilisation européenne*, Bucarest 1970.
132. Swadesh, M., *Archaeological and Linguistic Chronology of Indo-European Groups*, « American Anthropologist », vol. 55, 1953, 349—352.
133. Thomas, H., *New Evidence for Dating the Indo-European Dispersal in Europe*, dans *Indo-European and Indo-Europeans*, 1970 199—215.
134. Thomopoulos, J., *Importance et problèmes de la toponymie préhellénique de la mer Egée*, « Onomata », 2—3, 1954, 3—17.
135. Thracia I—II. *Primus Congressus studiorum Thracicorum*, Sofia, 1972—1974.
136. Toporov, V. N., *K voprosu o drevnebalkanskich svjazjach v oblasti jazyka i mifologii*, Moskva, 1974, 23 p.
137. Tovar, A., *Linguistics and Prehistory*, « Word », 1954, X, 333—350.
138. Trbuhović, V., *Satemization of the IE Prebasis in the Light of the New Archaeological Investigations in Balkans, I Congr. Thracologie, Résumés*, Sofia, 1972, 118.
139. Venedikov, I., *L'invasion celtique au III-e s. dans la lumière des trouvailles archéologiques*, « Istoriceski Pregled », 1955, 3, 77—95.
140. Vraciu, A., *Sur le caractère autochtone des populations anciennes de la Dacie : les données linguistiques*, « Studia Balcanica », V, 1971, 179—192.
141. Vulpe, Al., *The Cultural Unity of the North-Thracian Tribes in the Balkano-Carpathian Hallstatt*, JIES, 2, 1, 1974, 1—21.
142. Windekens, A. J. van, *Le pélasgique. Essai sur une langue indo-européenne préhellénique*, Louvain, 1952.
143. Winn, M. M., *Thoughts on the Question of Indo-European Movements in Anatolia*, JIES II, 2, 1974, 117—142.
144. Zganjar, B., *Kelti u Iliriku*, « Bolletino di archeol. e di storia dalmate », LIII, 1950—1951, 13—23.

INTERVENTIONS

En marge du Rapport de C. Poghirc, dont on relève la vaste érudition et les dimensions vraiment impressionnantes de son champ de recherche, — on insiste tout d'abord sur l'importance exceptionnelle et la nécessité impérieuse de connaître exactement et de la manière la plus ample possible les langues « disparues » préhelléniques et préromaines de la zone balkanique, dinarique et carpato-danubienne, où les principaux groupes ethno-linguistiques indo-européens étaient les Illyriens à l'ouest et les Thraces à l'est et nord-est. Ces deux langues (ou plutôt complexes linguistiques) ont disparu au plus tard dans le Haut-Empire romain, en laissant seulement des fragments : gloses et noms propres dans les textes littéraires et épigraphiques gréco-latins, et des mots dans la langue roumaine. Par conséquent, on tient compte de la grande importance de ces populations et de leur langue pour l'étude du problème de l'ethnogenèse dans l'espace carpato-balkanique et dinarique. Le type linguistique et le système onomastique de deux groupes « satem » : les Illyriens et les Thraces sont suffisamment connus aujourd'hui (cf. nos deux monographies linguistiques et historiques : *Illirii*, București, 1969 et *Limba Traco-dacilor*, II[e] éd., 1967 = *Die Sprache der Thrako-Daker*, București, 1969).

Pour ce qui est de la position de la langue thrace, les opinions formulées par A. Fick, W. Tomaschek et P. Kretschmer sont valables dans leurs grandes lignes : le thraco-dace était une langue indépendante, appartenant au groupe indo-européen des idiomes satem, donc apparentée plutôt à l'illyrien (dont le système et les éléments de l'onomastique étaient pourtant différent du thrace), au balto-slave et à l'iranien ; mais de telles parentés ne doivent pas être faussement interprétées, en supposant par exemple l'existence d'une unité « illyrothrace », qui est nettement contredite par les informations des auteurs anciens et par le système onomastique divergeant, qui indique une différence dans le lexique du thrace et de l'illyrien.

Quant à la langue satem indo-européenne albanaise (à l'origine illyrienne ou thrace), il semble qu'elle soit plutôt une continuatrice de la langue thrace, éventuellement par l'intermédiaire d'une partie de la population thraco-dardanique non romanisée et non slavisée. Le peuple et la langue des Albanais ne se sont point formés dans le voisinage des Roumains (« Protoroumains ») à l'époque ancienne ou médiévale. Les mots indo-européens communs à l'albanais et au roumain sont sans doute hérités par les deux langues d'une source commune, le substratum carpato-balkanique ; on ne peut, sous aucun prétexte, les considérer comme des emprunts réciproques (ce sont quelques 70 mots, substantifs, adjetifs et verbes). Mais il existe encore en roumain un groupe, plus

nombreux et plus important, d'éléments non latins (environ 90—100) provenant également de la source préromaine, autochtone, et qui sont inconnus dans les autres langues du sud-est européen.

Les traits caractéristiques de la langues thrace satem indo-européenne sont aujourd'hui bien connus ; l'application de leurs critériums phonétiques aux opérations étymologiques dans l'étude de la souche préromaine du lexique roumain a permis d'obtenir des résultats positifs et concluants (cf. la première esquise dans notre monographie linguistique : *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez*, Bucureşti, 1970).

Le roumain c'est la phase médiévale et moderne du parler latin rustique de la population thraco-romaine de Thrace, de Mésie et de la Dacie qui a conservé et perpétué dès l'époque du bilinguisme de nombreux mots isolés, dont 160 ont pu être identifiés, à ce jour. Ce fut le premier croisement qui eut lieu, au cours de l'histoire de la langue roumaine ; la latin sud-est européen qui en sortit vainqueur s'est enrichi d'un grand nombre de mots de la langue thraco-gétique autochtone qui fut écartée et remplacée. C'est dans la recherche actuelle une réalité concrète et incontestable qui contribuera d'une manière décisive à faire « démarrer » vers une solution définitive le problème débatu depuis plus de cinq siècles : la formation du peuple roumain et de sa langue, donc l'une des plus difficiles « énigmes » de l'ethnogenèse paléobalkanique.

Ion I. Russu
(Cluj-Napoca)

Il va sans dire que, pendant les quelques minutes de mon intervention, il me sera impossible de discuter en détail les deux denses rapports sur le problème de la paléo-ethnogenèse des peuples balkaniques, présentés par nos deux éminents collègues, M. Garašanin et C. Poghirc. D'autant plus qu'il s'agit de deux spécialistes qui travaillent dans deux disciplines différentes, même si les problèmes abordés par eux ont une relation incontestable et très étroite.

Tout d'abord, je souscris d'une manière totale au point de vue du collègue Garašanin à propos de la nécessité d'une plus étroite collaboration entre les archéologues yougoslaves et roumains ; je crois même que cette collaboration ne devrait pas se limiter à un échange permanent d'idées, mais qu'elle devrait prendre la forme d'un travail en *commun* à propos de certains problèmes qui nous intéressent tous. Je voudrais, d'autre part, mentionner que — entre le néo-énéolithique et la période de transition vers l'âge du bronze — il n'y a pas seulement une différence de culture matérielle, mais aussi une différence en ce qui concerne le caractère ethnique des populations de ces deux époques. Il n'y a évidemment aucun doute que la population énéolithique de la région carpato-danubio-balkanique n'a pas été anéantie par les tribus des steppes pontiques à l'occasion de leur pénétration dans ces régions. Mais le phénomène d'assimilation graduelle qui a eu lieu par la suite a dû changer peu à peu le caractère ethnique des populations autochtones, même si — selon

le point de vue exposé par le collègue Poghirc — les régions situées au nord de l'Haemus avaient été habitées même auparavant par des populations indo-européennes.

Il serait difficile pour un archéologue de contester les conclusions d'un linguiste, bien qu'il y a aussi d'autres linguistes qui ne partagent pas les points de vue de celui-ci. Même en admettant que les régions dont nous venons de parler aient été habitées depuis le paléolithique par des populations indo-européennes, le fait qu'il n'y a pas une continuité *culturelle* entre le mésolithique-épipaléolithique de ces régions, d'une part, et le néolithique ancien, d'autre part, prouve que l'introduction de la soi-disant « révolution néolithique » n'est pas due à une évolution locale, mais bien à la pénétration des nouvelles populations. Je ne mésestime pas l'affirmation du collègue Poghirc — à savoir que la différence de culture matérielle n'implique pas toujours des populations d'origines diverses — mais en l'occurrence il s'agit de différences totales, essentielles, qui ne pourraient pas être dues seulement aux contacts et aux influences entre deux régions. Selon moi, il n'y a aucun doute que tout ce qui constitue « le mode de vie » néolithique ne peut pas être expliqué que par la pénétration dans le sud-est de l'Europe des populations venues de l'Asie Antérieure et probablement aussi de la Méditerranée Orientale. Les paléontologues et les paléobotaniciens, à de rares exceptions près, sont d'accord que l'origine des plantes céréalières cultivées et de quelques-uns des premiers animaux domestiques par les populations néolithiques, devrait être recherchée dans l'Asie Antérieure ; par conséquent leur présence en Europe ne peut être due qu'à la pénétration des populations de l'Asie Antérieure à l'aube du néolithique.

Il est vrai que, ces derniers temps, les représentants du courant « autochtoniste » affirment que le néolithique du sud-est de notre continent a été une création locale, apparue presque à la même date et sans aucune relation de dépendance avec le néolithique de l'Asie Antérieure. Mais ces affirmations négligent, selon moi, des faits incontestables ; il ne me semble pas permis, par exemple, de ne tenir compte du fait que la date du premier néolithique précéramique de l'Asie Antérieure se situe au IX^e^ millénaire av. n.è. et même — si l'on applique la « récalibration » des dates du C 14 — au X^e^ et au XI^e^ millénaire av.n.è., -date que personne n'a jusqu'à présent cru pouvoir attribuer au néolithique ancien de l'Europe. En même temps, les nombreuses affinités et les identités constatées entre certains aspects essentiels du néolithique de l'Asie Antérieure et celui du sud-est de l'Europe, non seulement dans le domaine de la culture matérielle, mais aussi dans celui des manifestations d'ordre spirituel (croyances et pratiques magico-religieuses, etc.) et qui, d'autre part, font défaut dans le centre et surtout dans le nord et l'ouest de notre continent, ne peuvent pas être expliquées que justement par l'origine commune de la mentalité et de la culture, conséquence directe, il me semble, de la même origine de ces populations.

Du point de vue anthropologique, on a constaté que les populations néo-énéolithiques du sud-est de l'Europe avaient des caractères graciles, méditerranéens — et non seulement au sud des Balkans, mais aussi dans les régions carpato-danubiennes — ce qui indique qu'elles appartenaient à une autre souche que les populations des steppes pontiques. En même

temps, le fait rappelé plus haut — c'est-à-dire l'absence d'une continuité culturelle entre le paléolithique et le néolithique du sud-est de l'Europe — confirme, je crois, le même point de vue.

Naturellement, il n'y a pas lieu de discuter ici en détail tous ces problèmes. Mais toutes les dates dont nous disposons me semblent de nature à appuyer notre conviction que les populations qui ont donné naissance au néolithique ancien du sud-est de l'Europe n'étaient pas d'origine indo-européenne, même si, pendant le paléolithique, les régions situées au nord de la chaîne des Balkans avaient été habitées par des populations indo-européennes.

Enfin, une dernière remarque de détail à propos du problème de l'enclave illyrienne de l'Olténie, datant du premier âge du fer. Ce problème a été discuté par nous d'une manière complète et j'espère que Mr. Garašanin, à l'occasion de la rédaction définitive de son rapport, voudra bien mentionner ceci dans les notes bibliographiques.

Vladimir Dumitrescu

(Bucarest)

Im Äneolithikum des balkanisch-niederdonauländischen Raumes sind zum ersten Mal mit größerer Sicherheit Vorläufer ethnischer Gruppen zu verfolgen, aus welchen sich später jene Urvölker auf dem gleichen Territorium entwickeln werden, die als Illyrier, Thraker und Daker bekannt sind.

In der archäologischen Wissenschaft wird nicht mehr die Frage gestellt, ob eine kulturelle Kontinuität im balkanisch-pannonischen Raum vom Neolithikum bis ans Ende der La-Tène-Periode möglich war. Es ist jedoch noch immer eine offene Frage, welche Art der Kontinuität zu verstehen ist und auf welche Weise der Kontinuitätsfaktor auf die Genese der paläobalkanischen Völker wirkt, da diese mit Sicherheit erst von der Späthallstattzeit, beziehungsweise nach dem 6. Jh. v. u. Z. festgestellt ist.

Das Referat Prof. Dr. Garašanins bietet eine vielseitige Analyse der Geschichte der Ethnogenese der paläobalkanischen Völker und stellt daher eine solide Basis für eine weitere Diskussion dar. Es scheint angebracht, sich nochmals mit der sogenannten frühen autochthonen Komponente der Ethnogenese zu befassen und dabei sollte die Wichtigkeit der Indoeuropäisierung Südostpannoniens und des Balkans nicht außer Acht gelassen werden, da sich diese im Rahmen der Abwanderungen aus dem Osten Europas vom Äneolithikum bis zum Beginn der Hallstattzeit mehrmals wiederholt hat.

Obgleich die Ethnogenese der paläobalkanischen Völker als komplexes Phänomen nicht dokumentiert und präzise erklärt werden kann ohne sich auf die Forschungsresultate der Geschichte, Linguistik, Anthropologie, Ethnologie u.a. zu stützen, konzentriert sich vorliegender Beitrag auf die Feststellung jener Elemente der Ethnogenese, die zur Zeit des Zerfalls des äneolithischen Kulturhorizonts und der Formierung bronzezeitlichen Kulturen auftreten. Sie sind von Bedeutung, weil sie die

Formen und den Verlauf der Aussonderung hallstattischer Ethnogemeinschaften im jugoslawischen Donaugebiet und im mittleren Balkanraum beeinflußt haben.

Am Ende des Äneolithikums wurden im engeren Raume Serbiens und im jugoslawischen Donaugebiet die letzten Phasen der Bubanj-Hum und Vučedol-Gruppe festgestellt. In Südungarn formiert sich die Zók-Makó-Gruppe. Im Westen und Südwesten Rumäniens entwickelt sich die Variante der Vučedoler Gruppe, die unter dem Namen Glina III-Schneckenberg bekannt ist. In Bulgarien ist die Karanovo VII-Phase, bez. Cernavoda-Ezero anwesend. Sämtliche Gruppen zeigen ähnliche oder identische wirtschaftliche Grundlagen, unter denen die nomadische Viehzucht dominiert. Der Ackerbau stagniert und die Jagd wird abermals ein wichtiger ökonomischer Faktor.

Im jugoslawischen Donaugebiet ist zur Zeit der Entwicklung und Ende der Vučedoler Gruppe der Prozeß der Metallverarbeitung bei den äneolithischen Kulturen beendet und das Vordringen der ersten Ethnogemeinschaften aus den Steppen nördlich des Schwarzen Meeres wird evident. So sind bei der Formierung der Cernavoda-Gruppe Komponenten feststellbar, die ein Resultat der machtvollen Migrationsbewegung vom Osten nach dem Westen darstellen, bezüglich vom Niederdonaugebiet in Richtung der pannonischen Ebene und des Zwischenstromlands der Donau und Save. Die Reflexe dieser Bewegungen werden den definitiven Übergang in die Bronzezeit beeinflussen. Aus diesem Grunde sind wir der Meinung, daß beim Studium der Ethnogenese der paläobalkanischen Völker von der Aussonderung der Cernavoda III-Gruppe im Unteren Donaugebiet und im Südosten Pannoniens von der Anlegung von Gräberfeldern vom Pit-Grave-Typus auszugehen ist, da sie direkt aus den kurganischen Steppenkulturen hervorgegangen sind.

Das Ockergrab von Vojlovica bei Pančevo zeigt, daß die Steppeneinflüsse in das jugoslawische Donaugebiet möglicherweise in zwei Etappen eingedrungen sind.

Es ist bekannt, daß schon Ende der Bodrogkereszturer Gruppe der Kultureinfluß aus Westukraina auf äneolithische Gruppen Ostpannoniens und des oberen Theißgebiets vermerkt wurde. Es handelt sich um Importe aus der Usatovo Gruppe in Lažňany und über Decea Mureşului in die Bodrogkereszturer Gräberfelder.

Bei der Vučedoler Gruppe kommt die Bestattungsart, die an Katakombengräber erinnert, vor. Die Brandbestattung der Verstorbenen und das Streuen ihrer Asche in Urnen evident im Grabhügel bei Batajnica weist auf einen Ritus, der in der Vučedoler Gruppe und bereits früher in der Bodrogkereszturer und Badener Gruppe vorkam, als Reflex der primären Zentren die östlich vom Prut vorzufinden sind.

In Zentralserbien, beziehungsweise im Moravatal, unterliegt die Bubanj-Hum Gruppe Änderungen, an denen auch der Karpaten- und östliche Balkanraum teilgenommen haben. Wir stimmen mit Prof. Dr. Garašanin uberein, daß es sich hier um die „erste Welle" der Indoeuropäisation Serbiens und auf dem Balkan handelt. Hier würde die Periode zwischen 2000 und 1800 v.u.Z. in Frage stehen. Offen bleibt noch immer die Frage, wie und auf welche Weise die Verbindungen mit dem griechischen Raum zustandekamen. Diese Verbindungen haben später unbe-

dingt während der mittelhelladischen Zeit und in ihrer Spätphase, bezuglich unter der Mykenäkultur einen Einfluß auf die Formen der materiellen Kultur gehabt. Moglicherweise haben sie auch die Entwicklungsformen der Gesellschaft und Wirtschaft beeinflußt.

Die zweite „Welle" der protoethnischen Änderungen im mittelbalkanischen Raum und im jugoslawischen Donaugebiet ist nach den fruhbronzezeitlichen Kulturen vom Typus Vinkovci-Mokrin in der Woiwodina, Nagyrév-Pitváros in Sudungarn, Perjamoš-Verbiçioara im Westen- und Sudwesten Rumaniens und Belotić-Bela Crkva in Westserbien zu verfolgen.

Um die Zeit von 1800—1200 v.u.Z. kommen zwei Tendenzen von gleicher Intensitat zum Ausdruck. Gleichzeitig, als einzelne regionale Einheiten zur Basis fur die Formierung ausgesonderter ethnischer Gebiete, ist die kulturelle Unifizierung auf Grund der Übernahme und Nutzung der Bronze als Stilträger einer bestimmten Stufe der Erzeugungsgrundlage zu vermerken.

Der ethnogenetische Prozeß im jugoslawischen Donaugebiet unterscheidet sich einigermaßen von der Situation im mittelbalkanischen Raum und dieser Faktor wird später als ständige Konstante auf den Unterschied der ethnischen Zusammensetzung Südostpannoniens und des Balkans einwirken.

In der Woiwodina bestehen vom Ausgang der Fruhbronzezeit — die vom Erscheinen und der Domination der Vatiner Gruppe gekennzeichnet ist — bis ans Ende der Mittelbronzezeit mit inkrustierter Keramik vom Dubovacer Typus, als das Eindringen der Hügelgräberkultur mit der lokal ausgesonderten Fruhphase der Belegiš-Gruppe festgestellt ist, auch parallel verlaufende autochthone Entwicklungen und ethnokulturelle Vorstoße von außen. Gleichzeitig entwickeln sich im ostbalkanischen Raum Jugoslawiens die Slatina, Paraćin und Medijana Gruppen, wahrend in Westserbien die verlangsamte Entwicklung der modifizierten Vatiner Gruppe verzeichnet werden kann. In Rumanien gehören dieser Periode die Otomani, Cîrna und Cruceni-Gruppen an.

In geschichtlicher und kultureller Hinsicht ist dies ein Horizont, der unmittelbar den bedeutenden Verrückungen im 12. Jh. v.u.Z. vorangeht, als es in weiten Gebieten Europas zu Abwanderungen, Bewegungen, Invasionen und tiefen Vorstößen in die Axe des zentralbalkanischen Raumes, der Ägais, kommt.

Es ist begrundet zu sagen, daß sich in der Mittelbronzezeit im jugoslawischen Donaugebiet zwei kulturelle und vermutlich auch genetische Komponenten bilden, die sich verflechten, eine bestimmte Zeit parallel verlaufen, obwohl gleichzeitig das Eindringen fremder Kulturmerkmale ersichtlich ist. Fur die Entwicklung der Vatiner Gruppe ist vorauszusetzen, daß sie als Folge der bodenstandigen Tradition auftritt, und ihre Evolution in die Dubovac-Žuto brdo-Variante ist als Resultat einer Verflechtung mit den Reprasentanten der transdanubischen inkrustierten Keramik anzusehen.

Ein neuer Einfluß vom Norden der pannonischen Ebene wahrend des Eindringens der Hügelgraberkultur tragt dazu bei, daß sich das jugoslawische Donaugebiet in zwei Zonen teilt : die nordöstlichen und nördlichen Gebiete gehen im Hügelgraberhorizont auf. Im Suden und Südosten

der Woiwodina und im engeren Gebiete Serbiens setzt sich das Leben in den kulturell heterogenen Siedlungen vom Typus Belegiš I, Gomolava IV b und in der Spätphase der Dubovac-Žuto brdo fort.

Es ist die Frage aufzustellen, ob eine solchermaßen skizzierte Lage im jugoslawischen Donaugebiet und im engeren Raume Serbiens eine Expansion vom Mittelbalkan her nach dem Südosten des Balkans voraussetzt. Wenn das Eindringen des Hügelgräberhorizonts um die Zeit von 1350 v.u.Z. festgesetzt wird, wie Kollege Dr. Tasić vorschlägt, so wäre es eventuell möglich, unter dem Einfluß der Druckausübung dieses Horizonts den Beginn einer Abwanderung vorauszusetzen, die zur Zerstörung der mykenischen Kultur geführt hat.

Gleichzeitig ist die Tatsache zu bestätigen, daß noch immer die Fragen der chronologischen Übereinstimmung und Festsetzung der Entwicklung einzelner Kulturgruppen im Rahmen der Horizonte, die der Urnenfelderzeit im Kerngebiet Serbiens und im jugoslawischen Donaugebiet vorangehen, offen und unbeantwortet geblieben sind. Die Ethnogenese der Mittel- und Spätbronzezeit zeigt jedoch klar die Tendenz zur Formierung einer Basis der protobalkanischen Völker.

Bogdan Brukner
(Novi Sad)

Bibliographie :

M. Garašanin, *Praistorija Srbije I—II*, Srpska književna Zadruga, Beograd, 1973.
B. Brukner — B. Jovanović—N. Tasić, *Praistorija Vojvodine*, Monumenta Archaeologica 1, Novi Sad 1974.

M. Garašanin a inclu dans son rapport quelques problèmes des plus importants et on pourrait dire, de la plus brûlante actualité, du domaine des études paléobalkaniques, problèmes qui pourraient présenter un intérêt pour l'archéologie roumaine et yougoslave. On pourrait, bien entendu, citer ici toute une série d'autres sujets qui sont traités parallèlement, mais en général de façon non coordonnée, dans les régions carpatiques et balkaniques.

Particulièrement importants, à notre avis, sont trois problèmes sur lesquelles pourrait être réalisée efficacement la coopération roumano-yougoslave. Les travaux concernant ces problèmes sont déjà arrivés dans cette phase où l'on pourrait s'attendre aux résultats définitifs.

a) *Métallurgie primitive de l'âge du cuivre*, problème traité depuis longtemps déjà dans la Serbie de l'Est sous deux aspects : recherches sur la culture matérielle des premiers temps dans le bassin d'éruption du Timok (Grotte de Zlot, Krivelj, Kovilovo et autres localités) et investigations du complexe minier de Rudna glava, la plus ancienne mine préhistorique connue jusqu'ici dans les Balkans et, on pourrait dire, même dans l'Europe entière. Du côté roumain, la contribution à ces problèmes seraient les recherches à faire à Băile Herculane et aux autres stations

dans le Banat du Sud-Est et en Olténie. La coopération concrète sur ce thème serait réalisée par les recherches en commun des stations du complexe Bubanj—Salcuta—Krivodol.

b) Le second problème se rapporte à la *recherche des cultures de steppe et des éléments de steppe dans la région Carpato-balkanique*. La présence de nombreux tumuli, provenant de commencement de l'âge du bronze, dans les parties roumaine et yougoslave du Banat, indique les directions que prenaient les mouvements de ces éléments de steppe, leur pénétration d'abord dans le bassin du Danube et ensuite dans les Balkans. L'investigation des tumuli, particulièrement de ceux qui apparaissent dans la région fluviale de la Tisa et dans celle de l'Ouest de la Roumanie, pourrait fournir des données précieuses sur la manière spécifique d'inhumation pratiquée par les plus anciennes vagues indo-européennes, à l'époque de transition du III^e^ au II^e^ millénaire.

c) Finalement, le troisième problème qui serait d'un certain intérêt pour la préhistoire aussi bien roumaine que yougoslave, se rapporterait à la *pénétration de la culture Bassarabi vers l'Ouest, dans la partie yougoslave du Bassin danubien et dans les Balkans*. Particulièrement important est son rapport de chronologie relative et de genèse envers le groupe de Bosut dont l'étude a pris en Serbie ces derniers temps des proportions considérablement plus vastes. Le complexe Bosut-Bassarabi est en relation étroite avec l'apparition de nouvelles populations pré-scythiques dans les Balkans, dont on remarque la présence dans les cadres des accessoires équestres dits « thraco-cimmeriens ». Dans nos localités où on entreprend des fouilles, on a établi avec certitude la position stratigraphique des découvertes des groupes de Bosut et de Bassarabi (Gomolava, vestiges de fortification sur la rivière de Bosut près de Batrovici) et les caractéristiques de style de leur culture matérielle (Kalakača près de Beška).

Ce sont quelques-uns des problèmes du domaine de l'archéologie paléobalkanique, qui constituent une base solide des recherches systématiques de plus vaste envergure, pour l'élaboration des synthèses et pour une coopération étroite entre les experts roumains et yougoslaves.

Nikola Tasić
(Belgrade)

Comme le professeur Garašanin l'a justement souligné, l'ethnogenèse est un problème interdisciplinaire ; je me permettrai seulement d'ajouter que ce caractère dépasse la sphère d'investigation des deux sciences dont on parle d'habitude — la linguistique et l'archéologie — et doit impliquer les données des sources historiques, de l'anthropologie, etc.

Je voudrais consacrer mon intervention aux deux grands problèmes discutés dans le cadre de notre réunion : l'antiquité des populations indo-européennes dans la péninsule Balkanique et la langue thraco-dace. Il s'agit des questions auxquelles les archéologues et les linguistes répondent souvent d'une manière différente ; on l'a vu, surtout pour la première d'entre elles, dans les brillants exposés des professeurs Garašanin et Poghirc.

La grande majorité des archéologues voient dans la migration des pasteurs des steppes nord-pontiques et dans leur infiltration dans le milieu néo-énéolithique local le commencement de l'indo-européanisation de l'espace carpato-balkanique. Beaucoup de linguistes, au contraire, pensent que les créateurs des civilisations néolithiques et même des civilisations plus anciennes étaient des Indo-Européens. Les principaux arguments de ce point de vue ont été rappelés ici par le professeur Poghirc et c'est justement sur eux que je voudrais m'arrêter un instant.

Je ne prétends nullement donner des solutions, mais j'aimerais attirer l'attention sur quelques aspects du problème de l'antiquité des populations indo-européennes dans la péninsule Balkanique.

Il me semble important de distinguer entre assimilation culturelle et assimilation linguistique et de préciser qu'elles ne doivent pas se produire parallèllement et qu'elles ne sont pas interdépendantes. Les archéologues pensent, par exemple, que le bouleversement suivi d'intégration qu'on peut constater pendant l'énéolithique et au début de l'âge du bronze représente l'intrusion des premiers éléments indo-européens et le début de l'indo-européanisation dans l'aire carpato-balkanique ; ils ne croient pas, en revanche, que la brusque fin des cultures du Bronze moyen en Roumanie et leur remplacement par la civilisation de Noua marque une mutation ethno-linguistique d'importance analogue. C'est dire que le simple examen des transformations dans la sphère de la civilisation matérielle ne peut pas résoudre le problème ethnique et cela semble donner raison aux linguistes. Le professeur Poghirc vient d'ailleurs d'affirmer qu'il n'y a aucune raison d'identifier, vers la fin du III^e millénaire av.n.è., la culture centro-européenne et balkanique avec les non Indo-Européens et la culture des steppes avec les Indo-Européens.

En postulant l'existence d'une population indo-européenne très ancienne, peut-être même mésolithique, dans le sud-est européen, les linguistes insistent sur l'absence d'une toponymie pré-indo-européenne dans ces contrées. Mais est-ce que c'est une preuve péremptoire ? La stabilité de la toponymie n'a jamais été constante et il est difficile à fonder une conclusion sur l'absence des éléments toponymiques donnés. Si l'on suit ce raisonnement, on peut aisément conclure à l'absence des Scythes, des Celtes et même des Daces dans certaines régions dont on sait très bien qu'elles avaient été habitées par eux.

Je me demande, d'ailleurs, s'il est toujours aisé de distinguer dans la langue et dans la toponymie ce qui est indo-européen de ce qui ne l'est pas. Il est parfaitement possible que les éléments non indo-européens soient plus nombreux qu'on ne le croit généralement dans des langues comme le grec, le thraco-dace, l'illyrien, mais on ne peut les saisir parce qu'ils ont été traités suivant la nature des langues indo-européennes.

Enfin, je pense qu'on ne peut faire abstraction des découvertes archéologiques telles que la céramique Proto-Sesklo de Gura Baciului ou les tablettes de Tărtăria, qui prouvent la réalité d'une migration anatolienne vers le bassin carpato-danubien au néolithique.

Le second problème est celui de la langue thraco-dace. Est-ce qu'il s'agit d'une seule langue (I. I. Russu) ou bien de deux langues distinctes (Vl. Georgiev, C. Poghirc) ? Je ne pense pas que la question soit résolue et je ne prétends pas la résoudre ; je dois toutefois souligner

que les différences phonétiques mises en avant par le professeur Georgiev ne me semblent pas absolument convaincantes et que les différences toponymiques ne sont guère capables de prouver l'existence de deux langues (de telles différences régionales existent même en roumain, qui est une langue unitaire). Il faut tenir compte du témoignage de Strabon, qui était un savant beaucoup mieux préparé et beaucoup mieux renseigné que les voyageurs italiens dans les Pays roumains du XV^e siècle, et d'ailleurs il ne s'agit pas seulement de Strabon. L'affirmation d'Hérodote sur l'appartenence des Gètes à l'ethnie thrace, de même que les fréquentes confusions entre Thraces, Gètes et Daces dans les sources littéraires antiques, justifient l'opinion qu'on a affaire à une seule langue — le thraco-dace — avec deux dialectes.

Hadrian Daicoviciu
(Cluj-Napoca)

Die Referate von Prof. Garašanin und Prof. Poghirc behandeln von zwei verschiedenen Ausgangsstellungen aus, vom Standpunkt des Archäologen und dem des Sprachwissenschaftlers, die Entstehung der alten Balkanvölker, ein Problem, das in weiterem Rahmen in die Frage nach der Herkunft und Verbreitung der Indogermanen mündet. Berechtigterweise wird vor einer vorschnellen Gleichsetzung der Begriffe : Kultur — Sprache — Volk gewarnt, die sich in der Vorgeschichte nur selten decken, doch ist es das verständliche Bestreben des Spezialisten in den Forschungsergebnissen eines verwandten Faches eine Stütze für die eigenen Anschauungen zu finden. So ist es auch bei diesen beiden Referaten reizvoll zu verfolgen, wie das gleiche Thema und seine Probleme sich für einen Archäologen und einen Sprachwissenschaftler darstellen. Als Prähistoriker mochte ich auch einige Bemerkungen zu dem vielfaltigen Fragenkomplex machen, der in den beiden Vorträgen behandelt wurde.

In der ausgezeichneten, klaren und übersichtlichen Zusammenfassung von Prof. Garašanin vertritt er die unter Vorgeschichtlern ubliche Meinung, die auch ich für richtig hielt, daß am Übergang von dem Neolithikum zu der Bronzezeit die aus dem nordpontischen Steppengebiet nach Westen in den Donauraum vordringenden Hirtenwanderungen die Indogermanisierung Südost- und Mitteleuropas bewirken und die Verbreitung der Streitaxtkulturen, der Schnurkeramik, der Ockergräber u.ä. in archäologischer Sicht die Belege dafür bilden. Demgegenüber betont Prof. Poghirc, daß die angenommene Indorgermanisierung einen viel größeren Zeitraum umfaßt und die Sprache der südosteuropäischen Steinzeitleute bereits indogermanisch war. Tatsächlich geben seine Hinweise zu denken und man mußte überlegen, ob eine so weit- und tiefgreifende Umwälzung wie die Indogermanisierung sich in dem kurzen Zeitraum von einigen Jahrhunderten vollziehen konnte, wie die Archäologen annehmen. Für die Ansicht, daß die hochstehenden neolithischen Ackerbaukulturen Südosteuropas bereits indogermanisch gewesen seien, führt Prof. Poghirc beachtliche Gründe an und in diesem Falle würde der Kulturumbruch in der Übergangszeit vom Neolithikum zur Bronzezeit nur bedeuten,

daß östliche Wanderhirten die höherstehenden neolithischen Ackerbaukulturen bedrohten und vernichteten, daß es sich aber bei beiden um verwandte Träger der gleichen Sprachfamilie handelte. Man wird möglicherweise einen viel weiter zurückliegenden Zeitpunkt als bisher für die Indogermanisierung Südosteuropas annehmen müssen.

Wahrend der Bronzezeit gehoren die verschiedenen Kulturen dieses Raumes jedenfalls zu verschiedenen Zweigen der indogermanischen Sprachfamilie, die sich aber, mit Ausnahme der Urgermanen im Norden und der mykenischen Achäer oder Urgriechen im Süden, archäologisch kaum abgrenzen lassen. Dieses gilt auch für die Thraker und Illyrier. Bei aller gebotenen Vorsicht gegenuber der Gleichsetzung von vorgeschichtlichen Kulturen mit bestimmten Sprachen oder Sprachgruppen könnte man auf eine Erscheinung aufmerksam machen, die vielleicht doch in diesem Sinne zu verwerten ist. Seit langem wurde die Buckelkeramik für die Illyrier in Anspruch genommen. Verfolgt man nun ihre Verbreitung im Karpatenbecken, so läßt sich eine westliche Gruppe (Otomani- und Vattina-Kultur, die bronzezeitlichen Urnenfelder wie Cîrna u.s.w.) mit und eine östliche ohne Buckelkeramik (Wietenberg-, Verbicioara-, Tei- und Monteoru-Kultur) unterscheiden. Die Trennungslinie zwischen beiden konnte vielleicht einer beginnenden oder sprachlichen Differenzierung zwischen Illyriern und Thrakern entsprechen.

Allerdings darf dieser auf einem einzigen Merkmal beruhenden Beobachtung keine entscheidende Bedeutung beigemessen werden, da noch in der Hallstattzeit gerade die Verbreitung der Basarabi-Kultur eine entgegengesetzte Folgerung nahelegen könnte. Bei ubereinstimmenden Merkmalen der Verzierungstechnik reicht diese durch die Bosut-Kultur bis in die Woiwodina und daruber hinaus in vereinzelten Funden noch weiter nach Suden oder bis nach Österreich hinein. Nach Osten ist sie andererseits entlang der unteren Donau bis in die Muntenia und den Mureş aufwärts bis nach Siebenburgen verbreitet. In Rumänien wurde die Basarabi Kultur als illyrisch oder als thrakisch angesprochen. Nun dürften die Thraker im 7. Jh. v.u.Z. nach Westen kaum bis an die Drau und Sawe und die Illyrier nicht bis in die Muntenia gewohnt haben. Bei dieser Sachlage könnte man meinen, daß die Basarabi Kultur sich für sprachliche, bzw. ethnische Deutungen nicht verwerten läßt, oder aber, daß zu diesem Zeitpunkt Thraker und Illyrier sich noch wenig unterschieden und stark miteinander verzahnt waren, etwa wie dieses später auch noch fur die „Völker zwischen Kelten und Germanen" angenommen wurde. Persönlich würde ich die Basarabi-Kultur in ihrer Ausprägung eher für illyrisch als thrakisch halten, doch würde es zu weit fuhren diese Ansicht näher zu begründen.

Fur die Latènezeit veranschaulicht eine andere Fundgattung das Bestehen einer archäologischen Kontaktzone zwischen Thrakern und Illyriern. Ebenso wie die dakischen Henkeltassen konnen die charakteristischen Silberschätze fur ethnische Deutungen herangezogen werden und ihre Verbreitung deckt sich weitgehend mit dem Siedlungsraum der Daker. Im Südwesten ihres Verbreitungsgebietes gibt es nun Funde, die typologisch und ihrem Material nach den dakischen Silberschätzen ähneln, aber unter diesen nicht vorkommen (Stol, Kovin), oder aber sich in ihnen dakische und romische, sonst bei den Dakern nicht vertretene

Typen vermengen (Baré, Tekija). Auch hier ergibt sich die Frage, in wie weit kulturelle Zwischenformen Rückschlüsse auf entsprechende sprachliche oder ethnische Erscheinungen erlauben.

Jedenfalls beleuchten die aufgezählten Beispiele die Möglichkeiten, aber auch die Gefahren, die Forschungsergebnisse der Vorgeschichte und der Sprachwissenschaft miteinander zu vergleichen oder in Einklang zu bringen.

Kurt Horedt
(Cluj-Napoca)

Je ne saurais souscrire à l'affirmation de mon collègue C. Poghirc que les anciens Thraces et les Pélasges auraient eu une origine commune et qu'ils auraient parlé des langues pareilles. Aucune preuve concrète ne vient à l'appui de cette thèse. Par contre, tout ce que l'on sait au sujet des deux peuples s'y oppose catégoriquement. Tandis que les Thraces étaient de véritables Indo-Européens, les Pélasges appartenaient au groupe des populations préhelléniques des régions égéennes. On trouve des traces de leur souvenir seulement dans le nom de la région thessalienne de Pélasgiotide, au sud de la Macédoine, dans plusieurs éléments toponymiques comme *Larissa* et *Argos* et comme les suffixes *-ssos* et *-inthos*, qui n'étaient certainement pas indo-européens, ainsi que dans des renseignements demi-légendaires transmis par les auteurs anciens. Il est vrai que d'après ces auteurs ils auraient habité, aux temps reculés, les îles septentrionales de l'Égée, de même que les côtes de la Thrace et qu'à un certain moment ils auraient envahi l'Attique en compagnie des Thraces, mais ce n'est pas une raison pour leur attribuer une parenté ethnique et linguistique avec ceux-ci. C'est plutôt le contraire qui en résulte, à savoir que les Thraces indo-européens, venant du nord, avaient soumis les Pélasges locaux en les entraînant dans leurs incursions vers le sud. L'idée de parenté entre les deux peuples, soutenue par le pr. C. Poghirc, se rattache à l'opinion hasardée que les Indo-Européens seraient indigènes dans le monde égéen et que les populations préhelléniques en auraient fait partie. Elle rappelle aussi la conception fantastique de N. Densușianu (dans '*Dacia preistorică*', București 1913), selon laquelle les Pélasges, censés originaires des Carpates, ne seraient que les ancêtres des Thraces. Dépourvue de raisons linguistiques, cette idée est manifestement contredite aussi par l'archéologie, à laquelle revient, dans les problèmes de ce genre, un mot décisif, vu le caractère concret de ses témoignages.

C'est pourquoi je me déclare tout à fait d'accord avec le pr. M. Garašanin au sujet de l'excellent tableau qu'il vient de tracer sur la genèse des peuples paléobalkaniques précisément en raison des constatations archéologiques. C'est notamment sa conception des Indo-Européens et ses conclusions par rapport à leur rôle dans cette genèse qui justifient ma parfaite adhésion à son exposé. Nous avons déjà eu l'occasion de manifester l'identité de nos vues à ce propos il y a quatre ans, lors du Colloque international de Vouliagméni à Athènes, consacré au problème de la première apparition des Indo-Européens en Grèce, quand nous nous sommes opposés également — de concert d'ailleurs avec la

plupart des intervenants — à l'essai de l'académicien Vladimir Georgiev de fonder la théorie d'une origine méridionale de ce grand groupe ethnique. J'intervenais dans cette discussion avec l'expérience de mes fouilles concernant le néolithique de Moldavie, où l'on constate de la façon la plus saisissante le contraste produit, vers la fin du troisième millénaire av.n.ère., entre la belle civilisation d'Ariușd—Cucuteni—Tripolié, caractérisant une population ancienne d'agriculteurs sédentaires et la civilisation, bien plus primitive, qui la remplaça, appartenant à des pâtres nomades venus du nord et de l'est. Ce contraste, représentant la plus grande césure dans l'évolution générale de la préhistoire européenne, correspond à la diffusion des populations indo-européennes, qui, partant d'un tronc commun formé à l'âge néolithique quelque part dans les vastes plaines du nord des Carpates et du Pont-Euxin, voire de la mer Caspienne, se sont répandus à travers l'Europe tout entière, ainsi que sur une grande partie de l'Asie jusqu'au delta du Gange. Ceux qui ont envahi la péninsule Balkanique, les îles égéennes et l'Asie Mineure, ont passé à travers les pays carpato-danubiens après en avoir soumis la population néolithique, qui relevait d'une tout autre origine, peut-être anatolienne.

Leur migration ne s'est pas produite d'un seul coup, mais par étapes. Il y avait d'abord une série d'infiltrations plus ou moins pacifiques, aboutissant à une sorte de symbiose entre pâtres et agriculteurs, qui explique certaines particularités des phases Cucuteni AB et B différant des caractères de la phase A et rappelant des influences eurasiatiques, plus rudes. Sous ces influences progressives, le style B de la céramique peinte cucutenienne alla se dégradant toujours davantage jusqu'au moment où cette céramique disparut subitement avec toutes les formes spécifiques de la civilisation qu'elle représentait. C'était l'effet brutal d'une nouvelle vague des pâtres indo-européens, constituée de tribus guerrières, indomptées, arrivées de plus loin. Ces tribus ne concevaient pas de compromis. Ils détruisirent tout devant eux, en substituant à la civilisation anéantie des populations locales, désorganisées, asservies et dispersées, les formes frustes de leur culture nomade. La gradation de l'avance indo-européenne dans l'aire du néolithique cucutenien ressemble à celle des Hellènes en Grèce, où, aux Achéens adaptés à la civilisation minoenne locale, dont ils avaient créé le faciès mycénien, se sont superposés les Doriens, qui détruisirent tout ce qu'ils avaient rencontré dans leur chemin.

L'invasion indo-européenne dans la péninsule Balkanique se déploya par deux courants, dont le massif carpatique de la Dacie avait déterminé la bifurcation. C'était d'un côté le courant occidental, qui alla jusqu'en Grèce, en y portant les vagues successives des Achéens et des Doriens et en établissant les Illyriens dans les actuels pays de Hongrie, de Yougoslavie et d'Albanie, et de l'autre c'était le courant oriental, qui, en poussant les Hittites jusqu'en Asie Mineure, les fit suivre par les nombreuses tribus des Thraces, qui occupèrent entièrement les espaces de la Roumanie et de la Bulgarie d'aujourd'hui, ainsi que les côtes septentrionales de l'Égée et l'angle nord-ouest de l'Anatolie. Une partie des territoires actuels de l'Union Soviétique, de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie, entrait aussi dans leur aire de diffusiou.

Une fois établis dans les pays qu'ils avaient conquis et renonçant à leur vie errante, les Indo-Européens, doués d'un dynamisme vivace,

d'une intelligence créatrice, d'une mentalité ordonnée, s'avérèrent jusqu'à la fin les meilleurs organisateurs et les plus actifs promoteurs du progrès. Déjà en possession de quelques éléments de supériorité, comme l'emploi des métaux, la domestication du cheval, l'usage des véhicules à roues, dus à leur nomadisme du passé, qui les avait obligé de circuler sur des étendues énormes en les mettant en contact avec les diverses civilisations avancées, ils s'approprièrent les valeurs des populations vaincues, qu'ils finirent par assimiler et, après les violences et les dévastations du début, ils commencèrent peu à peu à développer leurs propres civilisations des âges du bronze et du fer, dont l'ascension ne s'arrêta plus. C'est de leur nombre que sont issus les Hellènes, les créateurs de la plus haute civilisation antique, dont les conséquences sur l'essor ultérieur de l'humanité furent perpétuellement vives et fécondes jusqu'à nos jours.

Quant à la division des langues indo-européennes dans les deux, branches de *kentum* et *satem*, elle garde toujours sa valeur primordiale, malgré les doutes que certaines dérogations ont commencé à faire planer sur son efficacité. Ces dérogations, explicables par des survivances des substrats ou par des interférences entre des langues et dialectes divers, ne sont pas de nature à annuler la constatation bien solide que les langues thraces, balto-slaves et probablement l'illyrien appartenaient à la même famille *satem* que les langues iraniennes et le sanskrit, tandis que le grec, le latin, les langues celtiques et germaniques, de même que le hittite d'Asie Mineure et le tokharien de l'Asie centrale, relevaient du groupe *kentum*.

Avant de finir mon intervention dans ce débat sur la formation des anciens peuples balkaniques, je tiens à souligner la justesse de l'opinion exprimée par notre collègue I. I. Russu, selon laquelle entre le groupe daco-mésien, c'est-à-dire des Thraces septentrionaux et celui des Thraces méridionaux il n'y a que des divergences régionales, leurs parlers ne représentant que des dialectes d'une et même langue. L'onomastique des deux grandes régions le prouve suffisamment, par leurs éléments communs, pour ne pas accorder une trop grande portée à la différence entre les suffixes *-dava*, *-dina*, si caractéristiques en Dacie et en Mésie, et les *-para*, *-bria*, qui ne font leur apparition que dans la Thrace du sud.

Radu Vulpe
(Bucarest)

RÉPLIQUES

M. Garašanin : Notre colloque d'aujourd'hui a, une fois encore, posé un problème interdisciplinaire de la plus haute importance : celui des premiers Indo-Européens du point de vue de l'archéologie et de la linguistique. La question a été posée et discutée dans plusieurs colloques tenus jusqu'ici, notamment à Plovdiv (Ethnogénèse des peuples balkaniques) et à Athènes (II^e Colloque international sur la préhistoire de la

Grèce). Il me paraît toujours indispensable de confronter à ce sujet les résultats de nos deux disciplines, de déterminer les points où ceux-ci peuvent coïncider et s'accorder, ainsi que ceux où les résultats et les conclusions existantes divergent sensiblement. Il me semble que cette fois nous avons fait un pas en avant, ce que nous devons avant tout au fait que les thèses proposées par les représentants des deux disciplines n'ont pas été débattues avec la rigidité et l'exclusivité qui parfois caractérisaient nos discussions. Ce qui ressort de l'état actuel de la recherche, c'est qu'il nous manque encore beaucoup d'éléments, beaucoup de chaînons pour pouvoir arriver à des conclusions définitives, mais, qu'en tout cas il faut, en prenant pour point de départ les faits sûrs — et les migrations des peuplades des steppes vers la fin du néolithique en sont certainement un — essayer de rapprocher les points de vue et atténuer les divergences, ainsi que d'en déterminer les raisons, qui avant tout se trouvent dans le manque de données assurées sur beaucoup de questions, tant dans l'une que dans l'autre discipline.

Le but de mon exposé avait été également de poser les problèmes communs à la préhistoire de nos deux pays, afin de pouvoir fixer le cadre d'une activité coordonnée et commune des chercheurs s'occupant de la préhistoire, de nos deux pays. La discussion a contribué en une grande mesure à etablir certains de ces points et j'en suis reconnaissant à tous ceux qui, ayant pris la parole, nous ont fourni en ce sens des suggestions aussi importantes que précieuses. Je constate qu'en fait il n'y eut aujourd'hui aucune intervention qui n'ait fourni un apport en ce sens. Nous voyons, semble-t-il dès à présent, plusieurs de ces problèmes de haute importance : c'est tout d'abord celui des preuves archéologiques des mouvements des peuples de la steppe que nous retrouvons avant tout dans les tombes et les rites funéraires vers la fin du néolithique et vers la période de transition à l'Age du Bronze. Les recherches à ce sujet n'en sont tout au plus qu'à leur début dans plusieurs régions dont l'étude serait des plus importantes, comme dans le Banat, en Serbie du Nord et en Olténie. Non moins importante est l'étude de l'époque de transition de l'Age du Bronze à l'Age du Fer, époque de la migration égéenne, où cependant nos connaissances sont quelque peu plus étendues, grâce à l'activité des chercheurs de nos deux pays, au cours des dernières années, surtout au sujet des découvertes de dépôts. Une question qui toutefois ne fait que s'esquisser est celle de la situation ethnique et culturelle à l'Age du Fer proprement dit : les enclaves illyriennes en Olténie, le groupe dit de Bosut en Voïvodine et en partie en Serbie, étroitement rattaché à la civilisation dite de Bassarabi. Nous avons certes à ce sujet certaines données obtenues par des recherches systématiques. Ce ne sont toutefois encore que des « membra disiecta » et il s'agirait d'aboutir à des connaissances plus précises et plus complètes par la collaboration de nos chercheurs. Il en est de même pour l'étape encore plus récente des éléments daces en Voïvodine et même en Serbie, ainsi que du problème des Celtes et notamment des Scordisques. Ce ne sont-là, bien entendu, que quelques exemples qui toutefois pourraient servir de base à une collaboration plus étroite et organisée.

Quant à cette collaboration, il me paraît avant tout qu'il serait nécessaire d'organiser à l'avenir plusieurs réunions ou tables rondes

qui réuniront les spécialistes des problèmes respectifs, dans le but non seulement d'élaborer un programme, mais de déterminer le mécanisme d'activité. Et avant tout je crois qu'il serait indispensable, comme le suggérait Mr. Daicoviciu, d'engager aussi dans cette activité les institutions existantes «sur le terrain» notamment les musées. On pourrait donc penser à l'élaboration d'un fichier des tertres funéraires du Banat, si nombreux mais encore presque inconnus, à une confrontation des résultats des recherches, dans le cadre de l'étude de certains des problèmes mentionnés, etc. Bien entendu, des échanges de spécialistes et d'informations seraient aussi une des plus importantes formes de cette collaboration. Ce ne sont-là toutefois que certaines suggestions, qui cependant s'imposent après nos discussions d'aujourd'hui. Celles-ci doivent être considerées comme point de départ, comme base d'une collaboration entre nos préhistoriens, qu'il sera nécessaire d'élaborer en détail à l'avenir.

Cicerone Poghirc : Je suis très heureux de constater le vif intérêt que les participants du colloque ont montré pour les thèses soumises à leur réflexion. Etant donné les divergances existantes jusqu'à présent sur ce thème entre archéologues et linguistes, je ne m'attendais point à arriver d'ores et déjà à une entente parfaite entre les représentants des deux disciplines, et je serais très content si nos discussions auraient nettoyé le chemin vers une meilleure compréhension réciproque.

En tant que linguiste, je veux préciser que nous n'avons la moindre intention de contester les constatations très importantes des archéologues : la grande différence entre la culture pastorale des nomades des steppes et la culture agricole et sédentaire du centre et du sud-est européen ; l'importance des influences méditerranéennes et micro-asiatiques dans la constitution du néolithique sud-est européen ; la grande migration des peuplades des steppes et son rôle dans l'établissement de l'âge du bronze dans les Balkans, etc. Mais je me permets d'attirer de nouveau l'attention que l'identification des Indo-Européens avec les pâtres nomades des steppes et le refus du caractère indo-européen aux agriculteurs du sud-est et du centre européen n'est qu'une simple *supposition* que l'archéologie ne peut pas démontrer et que la linguistique ne peut pas accepter ; que l'influence culturelle, si importante soit-elle, ne signifie pas forcément assimilation ethnique et linguistique ; que le processus d'assimilation lente constaté après la pénétration des peuples des steppes est plus acceptable entre deux populations appartenant au même groupe linguistique et que, du point de vue linguistique, les marges chrouologiques plus larges et les datations plus reculées des processus ethno- et glottogoniques conviennent mieux. Comme il s'agit d'époques où l'on n'a pas de documents écrits, la linguistique opère dans ce cas avec la méthode de la reconstruction, mais cette méthode a été vérifiée à l'aide des étapes connues de l'histoire des langues.

Etant difficile de répondre ici à toutes les questions et objections que notre co-rapport a soulevées, nous nous bornerons à quelques observations plus importantes.

En ce qui concerne l'affirmation de Strabon que Daco-Gètes et Thraces parlaient la même langue (VII, 10 et 13), il faut rappeler non seulement que notre auteur ne connaissait ni le thrace, ni le géto-dace (le manque d'intérêt des Grecs pour la langue des « barbares » étant bien connu), mais aussi qu'il n'avait jamais visité leur région, tandis que les voyageurs italiens du Moyen-Age dont il a été question parlaient de leur langue maternelle, qu'ils comparaient à un idiome réellement apparenté, mais nettement différent.

Quelques précisions sont nécessaires à propos des observations du pr. Radu Vulpe.

1. Le terme *pélasgique* est toujours mis par nous entre guillemets : il s'agit d'une couche linguistique pré-grecque, mais évidemment indo-européenne que bon nombre de savants ont attribuée aux Pélasges (A. Carnoy, Vl. Georgiev, L. Gindin, O. Haas, J. Harmatta, Fr. Lochner-Hüttenbach, A. van Windekens et a.), mais que d'autres chercheurs, plus prudents, appellent « pré-grecque » (A. Heubeck, W. Merlingen), en la considérant, euxaussi, indo-européenne. Vu l'étroite parenté constatée entre cette langue et la langue thrace, nous avons supposé une relation aussi entre les Thraces et les parlants du « pélasgique », tel qu'on l'a défini plus haut. Nous n'avons, donc, rien à faire avec la « pélasgomanie » de N. Densusianu, ni avec ses continuateurs actuels.

2. Le caractère indo-européen des suffixes *-ssos* et *-nthos* et des toponymes les comprenant a été prouvé sans conteste depuis longtemps après le déchiffrement du hittite et des langues qui lui sont apparentées (v. dernièrement M. Doria, *Actes XI Congr. Int. Sc. Onom.* I, 1974, 243—253).

3. Nous n'avons soutenu nulle part que les Indo-Européens seraient indigènes dans le monde égéen et, à ce que nous sachions, ni Vl. Georgiev ne parle de l'origine méridionale des Indo-Européens, mais seulement de la pénétration de certaines peuplades indo-européennes au sud des Balkans avant les Grecs.

4. Sans nier la réalité de l'isoglosse *centum/satem*, il faut admettre qu'elle n'a pas l'importance qu'on lui attribuait jadis, car les dialectes d'une langue ne se séparent pas catégoriquement d'après un seul trait phonétique, sans tenir compte d'autres caractères, surtout morphologiques, au moins aussi importants.

Il faut, à mon opinion, faire confiance au linguistes au moins pour les faits linguistiques.

Ce qui nous semble important dans nos colloques interdisciplinaires c'est donc d'essayer de voir nos problèmes à la lumière des conclusions des autres sciences qui s'occupent des mêmes problèmes et de voir ce qui en peut résulter de valable pour nous aussi. Dans un domaine aussi lacunaire que la préhistoire, il nous semble que la collaboration interdisciplinaire est la seule méthode qui puisse assurer le progrès de nos études.

CONCLUSIONS

Le fait même que la plupart des réunions internationales organisées ces dernières années dans la plupart des pays sud-est européens (Premier Congrès de Thracologie, Sofia 1972, précédé, en 1969, par le Colloque sur l'ethnogenèse des peuples balkaniques de Plovdiv, le Colloque d'études illyriennes de Tirana en 1973, etc.) ont eu pour thème l'ethnogenèse des peuples balkaniques prouve l'actualité du thème inscrit au programme de ce colloque roumano-yougoslave. Il nous faut donc nous féliciter en constatant que les meilleurs spécialistes des études archéologiques et linguistiques, des spécialistes de l'envergure d'un Milutin Garašanin et d'un Cicerone Poghirc, abordent eux aussi ce thème, essayant chacun de son côté de préciser des positions qui semblaient jusqu'à présent tout à fait opposées.

En effet, l'archéologie, d'une part, affirmait *grosso modo* qu'au cours de la transition de l'énéolithique à l'époque du bronze proprement dite il y a eu rupture, une rupture due à la migration de certaines tribus nomades, dont les origines doivent être cherchées dans les steppes nord-pontiques, et généralement considérées comme appartenant aux groupes indo-européens. D'autre part, pour un certain nombre de linguistes, une telle rupture n'est qu'apparente, les véritables Indo-Européens et les pré-Indo-Européens, ou mieux encore, les non Indo-Européens ne sont en fin de compte que l'expression des différentes étapes d'une évolution commune et de longue haleine.

Sensibles, et à juste raison, aux transformations profondes et qu'on ne saurait contester qui eurent lieu entre la dernière phase de l'énéolithique et l'âge du bronze proprement dit, les archéologues ne sont pourtant pas moins sensibles aux nuances qui permettent dans une certaine mesure de rattacher le nouvel état des choses, celui du II[e] millénaire av.n.è., à l'ancien état des choses, considéré dans son ensemble comme appartenant à l'époque antérieure aux migrations « indo-européennes ». L'excellent rapport de M. Garašanin en est témoin. Partant d'un substratum de base, formé par une sorte de symbiose des agriculteurs néolithiques et des pasteurs nomades des steppes, une nouvelle synthèse se dessine peu à peu (les proto-Thraces et les proto-Illyriens) qui, en termes de chronologie absolue, pourrait se situer environ vers 1600—1200 av.n.è., aboutissant enfin aux véritables Thraces (ou Illyriens), marqués par toutes les infiltrations successives intervenues au cours du premier millénaire avant notre ère.

Constatons, avec satisfaction, qu'au moins à cet égard, la linguistique, par le rapport de M. Poghirc, vient à la rencontre de quelques-unes des conclusions formulées par les archéologues. En considérant la phase qui chronologiquement parlant couvre le troisième millénaire avant notre ère comme un long *processus* dont on ne connaît un peu mieux que l'étape finale, on est à même d'éliminer au moins quelques-unes des graves contradictions qui séparaient dans ce problème archéologues et linguistes.

Processus avant tout d'assimilation. Assimilation des tribus plus ou moins lointaines infiltrées dans l'espace carpato-balkanique comme le montre la suite des *faciès* culturels mis en lumière par la recherche

archéologique. Un fait reste essentiel : la civilisation de la céramique peinte de Cucuteni-Tripolje, par suite d'une lente pénétration d'éléments allogènes cédera le pas à une autre civilisation se caractérisant par ce qu'on appelle la céramique Cucuteni C. Mais, le fait que le premier témoin de cette céramique beaucoup plus primitive apparaît *déjà* dans la phase Cucuteni A prouve qu'il s'agit d'une infiltration remontant bien plus loin dans le passé qu'on ne le croyait jusqu'à présent. Le processus est d'autant plus complexe qu'à la fin du troisième millénaire et surtout pendant tout le deuxième millénaire avant notre ère, le courant dont le point de départ reste toujours les steppes nord-pontiques se combine avec deux autres courants, d'un intérêtet et d'une ampleur extraordinaires, à savoir le courant micrasiatique et le courant central-européen. Sans compter aussi les nouvelles vagues de populations dont les déplacements, parfois insuffisamment connus, marquent le début de l'époque du fer.

Nous voici donc en présence d'une approche de beaucoup plus nuancée du problème fondamental de l'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques. Les deux rapports précités marquent à cet égard non seulement les progrès des deux disciplines respectives, mais aussi des connaissances susceptibles de rendre moins grand l'abîme qui paraît les séparer. A vrai dire, les archéologues non plus ne pensent déjà depuis longtemps qu'il puisse s'agir d'une génération spontanée de tribus parlant des idiomes indo-européens. Les ancêtres de ces tribus — et M. Poghirc a parfaitement raison à ce sujet — dûrent avoir suivi leur propre évolution au moins à partir du mésolithique, sinon même du paléolithique supérieur. Déduction logique s'il en fut. Toutefois, le langage archéologique réclame des points d'appui quelque peu plus concrets. Or, ces points d'appui sont précisés dans une certaine mesure pour chacune des étapes qui précèdent l'époque du bronze proprement dite ; points d'appui qui, d'une manière qu'on ne saurait contester, prouvent qu'il existe des différences non seulement de forme ma s de contenu aussi entre une époque et l'autre.

Dans les deux domaines respectifs, le travail doit continuer, pour arriver à diminuer de plus en plus les différences par trop nettes exposées par les représentants de nos disciplines. Le moins qu'on puisse dire c'est que notre colloque a largement contribué au progrès de la recherche dans un domaine si complexe et attachant tout à la fois.

Emil Condurachi

(Bucarest)

NÜRNBERGER EXPORT VON LAMETTA NACH DER TÜRKEI UM 1800

H. KELLENBENZ
(Nürnberg)

I

Welch wichtiger Handelspartner das Osmanische Reich für die mit Manufakturen handelnden deutschen Kaufleute im 18. Jahrhundert war, ist bislang leider erst in Andeutungen bekannt. Es gab drei Verbindungen nach dem Südosten: die Leipziger Messen, die Donau und das Mittelmeer. Schlechte Verkehrsverhältnisse, rückständige Entwicklung des Türkischen Reiches und die geringe Kaufkraft seiner Bewohner konnten freilich die Entfaltung des Warenverkehrs nicht hemmen. Ihm kam allerdings zugute, daß ein aktiver Handelsstand von Griechen, Walachen, Juden und Armeniern in zahlreichen Zwischenhandelsplätzen bis nach Wien und Leipzig die Vermittlerrolle übernahm. Sie verhandelten meist mazedonische Rohbaumwolle und bezogen dafür Fertigerzeugnisse aller Art.[1]

In den achtziger und neunziger Jahren vertrieben verschiedene Regensburger Firmen Wallendorfer Porzellan sowie Veilsdorfer Erzeugnisse aus dem Hildburghausischen, vor allem die sogenannten „Türkenkoppchen" nach Wien und in die Türkei.[2] Außer den Handelsplätzen Wien und Leipzig vermittelten die Häfen Triest, Venedig und Livorno, aber auch Marseille und Hamburg nach der Levante. Der süddeutsche Export ging, wenn man vom Donauweg absieht, hauptsächlich über Venedig und Triest.[3]

In den Häfen des türkischen Reichs saßen wohl vereinzelte deutsche Firmen. Aber daneben lag das Geschäft natürlich vornehmlich in den Händen einheimischer Häuser, vor allem griechischer und jüdischer aber

[1] Hans Halm, *Habsburger Osthandel im 18. Jahrhundert*, München 1954, S. 86 ff; Hermann Kellenbenz, *Der deutsche Außenhandel gegen Ausgang des 18. Jahrhunderts*, in: *Die wirtschaftliche Situation in Deutschland und Österreich um die Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert*. Hersg. von Friedrich Lütge, Stuttgart 1964, S. 45 f.

[2] Wilhelm Stieda, *Die Anfänge der Porzellanmanufaktur auf dem Thüringer Walde*, Jena 1922, S. 71 ff, 224 ff, Herman Kellenbenz, *Bürgertum und Wirtschaft in der Reichsstadt Regensburg*, in: „Blätter für deutsche Landesgeschichte", 98, 1962, S. 113 ff.

[3] Wolfgang Zorn, *Handels- und Industriegeschichte Bayerisch-Schwabens 1648—1870*, Augsburg 1969; Herbert Hassinger, *Der Außenhandel der Habsburger Monarchie in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts*, in: *Die wirtschaftliche Situation in Deutschland und Österreich um die Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert*; Wilhelm Kaltenstadler, *Der österreichische Seehandel über Triest im 18. Jahrhundert*, in: „Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte", 56, 1969.

Mitteilungen beim III. Internationalen Kongreß für Südosteuropäische Studien, Bukarest, 4.—10. September 1974.

auch slawischer Herkunft. Einige von ihnen lernen wir im Zusammenhang mit dem Export von Lametta aus dem Nürnberger Raum nach Südosteuropa kennen.

Die Handelsstellung des Nürnberger Raums in der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts ist noch wenig erforscht. Nürnberg selbst war lange nicht mehr so leistungsfähig wie im 16. Jahrhundert und bis zum dreißigjahrigen Krieg.[4] Dafur hatte sich ein Teil der gewerblich-industriellen Tatigkeit in die Nachbarschaft verlagert, wo Fürsten mit merkantilistisch interessierten Räten diese Tätigkeit mit Privilegien und anderen Vergünstigungen möglichst zu fördern bemuht waren, so in Orten, die zum fürstbischöflichen Bamberg gehorten, vor allem aber in Furth, Gostenhof, Schwabach und Roth, die alle ansbachisch waren.[5] Wie wir an einem Beispiel sehen werden, sorgten diese „Industriellen" für ihren Absatz, indem sie direkte Handelsbeziehungen anknupften, so daß Nürnberg, dessen Handelsprivilegien im Ausland vielfach abgebaut wurden, nur noch zum Teil die Vermittlung übernahm.

Mit den Auswirkungen der Französischen Revolution kam eine besonders schwere Zeit. 1796 rückten französische Truppen ein und erlegten der Bürgerschaft schwere Abgaben auf.

Aus Angst davor, daß sich derartige Ereignisse wiederholen könnten, schloß sich die Stadt unter dem Druck des Ministers Hardenberg noch im gleichen Jahr an Preußen an, das aber offenbar vor Nurnbergs hoher Schuldenlast zurückschreckte und bald auf den Handel verzichtete.[6] Dazu kam, daß 1792 Bayern und 1792 Preußen, das kurz vorher die Markgrafentümer Ansbach und Bayreuth erworben hatte, Teile des reichsstadtischen Territoriums an sich rissen und damit die Einkünfte der Stadt weiterhin schmälerten. In den weiteren Jahren der Napoleanischen Kriege brach Nürnbergs Handel dann fast vollig zusammen und im September 1806 erfolgte auf Napoleons Betreiben der Anschluß Nurnbergs an Bayern. Er beseitigte die alte reichsstädtische Freiheit, leitete dafür aber nach einer kurzen Übergangsphase ein neues Zeitalter ein.

II

Ähnlich wie auf Nürnberg und sein Territorium wirkten sich die politischen Ereignisse auf die Wirtschaft des weiteren mittelfränkischen Raumes aus. Hier interessiert uns vor allem der Ort Roth, der, wie erwahnt, zur hohenzollerschen Markgrafschaft Ansbach gehörte. Auf Grund eines Vertrages zwischen Preußen und Ansbach fiel 1791 das Fürstentum Ansbach-Bayreuth an das Königreich Preußen. Unter der Herrschaft des preußischen Königs verblieb Roth bis 1805, dann mußte das besiegte Preußen die beiden Länder Napoleon überlassen, der sie am 15. März 1806

---

[4] Ingomar Bog, *Wirtschaft und Gesellschaft im Zeitalter des Merkantilismus*, in: *Nürnberg—Geschichte einer europäischen Stadt*, unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrten, Hersg. von Gerhardt Pfeiffer, München, 1971, S. 315 ff.

[5] Georg Schanz, *Zur Geschichte der Colonisation und Industrie in Franken*, Erlangen 1884, S. 105 ff; Hermann Kellenbenz, *Die Wirtschaft Mittelfrankens im 19. Jahrhundert*, in „Fürther Heimatblätter" N.F. 9, 1959, S. 79, ff. Bog, *Wirtschaft und Gesellschaft im Merkantilismus*, S. 316.

[6] Werner Schultheiss, *Die wirtschaftliche Entwicklung Nürnbergs von der Gründung 1040—1961*, S. 37.

an Bayern abgab. Roth hatte in der Zeit der französischen Besetzung schwere Einquartierungen und Kriegsabgaben zu leisten und auch auf den Handel Roths wirkten sich die Ereignisse verheerend aus. Frankreich hatte 1791 neue Zollgesetze erlassen, die sich auf verhältnismäßig hohe Sätze grundeten. 1796 erfolgte ein Einfuhrverbot für sämtliche Waren aus dem Nürnberger Raum, wodurch die alteingesessene leonische Drahtindustrie ein wichtiges Absatzgebiet verlor.[7] Wie sich die Kriegsereignisse auf die einzelnen Unternehmen auswirkten, zeigt ein Brief der Firma Stieber an die Augsburger Firma Joh. e.G.W. von Halder vom 30. Dezember 1798 : „Die Versendungen unserer 9 Kisten an Ihre Bestimmungen ersahen wir aus Ihrem sehr schätzbaren Brief vom 4. dieses Monats mit Vergnügen. Sie haben allerdings volle Ursache, sich die endliche Heimschaffung Ihres Guthabens bei uns zu wunschen, denn schon sehr lange stehen unsere Zahlungen aus und nicht bedeutend sind die Geschäfte gewesen, die Sie schon so lange mit uns machen konnten, so daß wir die mit uns so lange, lange getragene Nachsicht nur ganz allein Ihren edlen Gefuhlen von Menschenliebe verdanken müssen.

Erlauben Sie aber auch, daß wir Sie hiermit vor dem allwissenden Gott und bei unserer Ehre versichern, daß wir um Ihre genannte, so außerordentliche gütige und lange Nachsicht nicht unendlich zu ermüden, seitdem unaufhörlich bemuht sind, Mittel herbeizuschaffen. Leider und zu unseren größten Schmerzen konnten wir aber hierinnen noch nicht rentieren. Mit Spanien können wir, wegen der durch die Engländer dahin gesperrten Handlung nichts machen, so daß unser per die Herren Bernasa Martinez in Cadiz und per die Herren Gebrüder Galassa in Madrid in Hamburg liegende (Banco Mark 4.000 ca. betragenden) Kisten noch immer nicht nach denen genannten Plätzen befordert und wir somit auch nicht dafür remboursiert werden konnen. Mit Venedig, Livorno und Konstantinopel geht es uns ebenso, besonders seitdem der vermaledeyte Bonaparte in Egypten angekommen ist und aller Handelstausch mit Aleppo, allwo eigentlich unser Lametta versilbert wird, abgeschnitten ist, und Neapel mit Frankreich gebrochen, können wir auch mit Maylland, Bologna, Rom, Genua, Turin und anderen italienischen Plätzen nichts mehr machen, wodurch sich bei uns und in Venedig leider wiederum fur ca. 28.000. — Waren aufgehäuft haben. Wie sehr wünschten wir daher, daß es doch endlich Friede werden mochte und dieser muß doch kommen, auch einmal erfolgen, denn der gute Gott kann ja doch unmoglich dem Jammer und denen Vernichtungen, welche dieser gottlose Krieg über die Welt schon so lange und beträchtlich verbreitet hat, noch länger zusehen.“ [8]

III.

Die Herstellung leonischer Drähte ist in Nurnberg schon seit dem 16. Jahrhundert bekannt, wobei nicht genau nachgewiesen werden kann, ob sie von Lyon, einem alten Ort der Drahtzieherei, allein oder auch von

[7] Max Beckh, *Die Nürnberger echte und leonische Gold- und Silberdrahtindustrie*, Munchen 1917, S. 122.

[8] Fa. Stieber vom 30. Dezember 1798 an die Firma Joh. G. W. von Halder, Augsburg, vgl: Reinhard Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber im Jahre 1798 im Spiegel ihrer Geschäftskorrespondenz*, Diplomarbeit rer. pol. Erlangen-Nurnberg, Sommersemester 1972, S. 14 f.

Italien eingeführt worden ist. Hergestellt wurden echte und unechte Gold- und Silberdrähte. Von Nürnberg aus breitete sich die Drahtherstellung auch in die Umgebung, so nach Roth aus. Hier ließ sich 1730 ein Drahtzieher aus Fürth nieder, dessen Betrieb später der Handelsmann Caspar Stieber übernahm.[9] In den sechziger Jahren hatte die Fabrik bereits beträchtlichen Umfang. Damals verband sich Stieber mit seinem Bruder, dem Rother Bürger und „leonischen Bortenverleger" Johann Balthasar Stieber. Er erwarb die Fabrik im Jahre 1776. Damals fanden die Fabrikate in Italien, Spanien, Frankreich, Holland und selbst in der Levante Absatz. Später trat Johann Balthasars Sohn Johann Philipp Stieber in die Firma ein. Johann Balthasar Stieber starb in 1783, 1789 übernahm sein Sohn Philipp Friedrich Stieber den ganzen Besitz, während der jüngere Bruder Johann Philipp, mit dem er sich offenbar zerstritten hatte, einen eigenen Betrieb aufbaute.

Der Seekrieg und besonders die Blockade von Venedig durch die Engländer und Russen fügte dem Unternehmen beträchtlichen Schaden zu, dabei wurden auch die nach der Levante reichenden Beziehungen unterbrochen. Um den Beschäftigten weiterhin einen Verdienst zukommen zu lassen, wurde so gut wie möglich auf Lager gearbeitet. 1806 wurde dessen Wert auf 40 000 Gulden geschätzt.

Obwohl die Firma Stieber in Konstantinopel, zumindest im Jahr 1798 nur drei Abnehmer hatte, verkaufte sie dorthin doch recht bedeutende Posten ihrer Erzeugnisse. Der wichtigste Abnehmer war die Firma Marco und Abraham Salomon Fua. Aus dem Briefwechsel ist zu ersehen, daß wegen der großen Entfernung und der durch die Kriegszeit bedingten Schwierigkeiten[10] an diese Firma nicht allzu häufig Waren versandt wurden, aber doch immer größere Posten auf einmal. Aus den erhaltenen Briefkopien erfahren wir, daß diese Firma einen Großhandel in leonischen Erzeugnissen unterhielt. Der Briefwechsel wurde auf italienisch geführt. Am 23. Juli z.B. sandte die Firma Stieber eine Kiste an die Herren Leon und Aron Vivante in Triest mit dem Auftrag zur Weiterleitung nach Konstantinopel. Der Betrag f 982.39 sollte auf dem Konto Wien bei den Herren Ochs-Geymüller und Co. gutgeschrieben werden. Gerühmt wurde das in der Kiste enthaltene Lametta, keine andere Firma könne feineres und weicheres liefern. Deshalb wurde ein kleines Sortiment Nr. 7 beigefügt in der Hoffnung mit dieser Ware gut anzukommen. Wegen der dauernden Erhöhung der Kupferpreise sei es leider nicht möglich zu niedrigeren Preisen zu liefern.

Die Fua bezogen aber von der Firma Stieber nicht nur deren eigene Erzeugnisse, sondern auch diejenigen einer anderen Fabrik, die mit Stieber befreundet war, deren Namen aber nicht genannt wird. Es handelte sich dabei um den Artikel Gold-Cantarino. Im Oktober ist die Rede von 20 Kisten, deren Versendung noch nicht vorbereitet war. Der Auftrag sollte erst ausgeführt werden, wenn die anderen, bereits 1 Jahr alten Aufträge, erledigt waren. Im Jahre 1799 war die Türkei mit Abstand das

---

[9] Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, 23 ff.

[10] Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 86 ff. Venedig war von 1797 bis Mitte 1798 in französischen Händen und fiel somit als Exporthafen so gut wie aus.

beste Absatzgebiet Stiebers [11], obwohl man nur mit 3 Kunden in Konstantinopel in Verbindung stand. Fast die Hälfte des gesamten Auslandsabsatzes ging hierher. Bester Kunde war auch jetzt die Firma Fua, die trotz dauernder Preissteigerungen von Januar bis Anfang Oktober für insgesamt 9 700 Mark Lametta vom Zeichen Stella bezog. Dazu kam noch eine Probesendung der Marke Madonna und Giuseppe. Die Zahlungen, fast 9 400 Gulden, gingen wieder per Wechsel auf die Firma Ochs-Geymüller & Co in Wien. Der Betrag war ungefähr so hoch wie der aller deutscher Kunden. Die Versendung der Kisten erfolgte über die Firma Leon ed Aron Vivante, Triest. Mit der Qualität dieser Lieferung war die Firma Fua allerdings sehr unzufrieden, was Stieber unerklärlich war, denn nach seinen Worten waren von seinen 50 Kunden in Wien, Triest, Venedig und Konstantinopel noch nie dergleichen Beschwerden eingegangen. Möglicherweise war während der Überfahrt Meerwasser in die Kiste gedrungen.

Sonst bestand ein gutes Verhältnis zu der Firma in Konstantinopel. Einer Sendung über 600 Mark fügte Stieber unaufgefordert 400 Mark Lametta anderer Zeichen und Nummern hinzu, um Gelegenheit zu geben, diese anderen Sorten kennenzulernen. Den Betrag der Probesendung berechnete er dem Haus Fua sofort.

Ein andermal bat Stieber die Firma Fua, doch einige Kisten mit Manufakturwaren, die sein Schwager I. F. Raidel aus Nürnberg nach Triest geschickt hatte, und die dort nicht abgenommen worden waren, zu übernehmen.[12]

Auch im Jahr 1800 [13] machte der Verkauf nach der Türkei etwa die Hälfte des Gesamtumsatzes der Firma Stieber aus. Firma Fua bestellte am 24. Februar 1800 3000 Mark Lametta. Stieber bedauerte diesmal, die Partie nicht zu den gewöhnlichen Preisen liefern zu können, da das Kupfer so übermäßig teuer geworden sei. Die Firma in Konstantinopel erteilte schließlich am 10. Juni den Auftrag. Stieber sandte darauf am 26. Juli die erste Kiste nach Triest an den dortigen Spediteur Johann Weber, der den weiteren Transport übernahm.

Noch bedeutender als die Firma Fua war das Haus Hübsch & Timoni in Konstantinopel.[14]

Hubsch stammte aus Breslau. Sein Handelshaus bestand seit 1722.[15] Wahrscheinlich schloß sich 1772 die Firma Hübsch mit Timoni zusammen. Diese Firma betrieb mannigfaltige Geschäfte. So engagierte sich Hübsch stark in der Schiffahrt und erwarb dadurch großen Reichtum, daß er sich bis 1799 mit der Umwechslung der türkischen Kriegsschuld von 1774 befaßte. Hübsch hatte offenbar recht gute Beziehungen zur russischen wie zur turkischen Regierung. Während des russisch-turkischen Krieges

---

[11] Rita Spindler, *Die Firma Joh. Balt. Stieber & Sohn, und ihre Geschäfte im Spiegel ihrer Korrespondenz vom 4. Januar 1799 bis 5. Oktober 1799*, Diplomarbeit rer. pol. Erlangen-Nürnberg WS 1972/73.

[12] Ob die Firma Fua in diesen Vorschlag einwilligte, ist nicht zu ersehen.

[13] Eberhard Schildge, Die Firma Joh. Balt. Stieber & Sohn und ihre Geschäfte im Spiegel ihrer Korrespondenz vom 4. Oktober 1799 bis 31. Juli 1800, Diplomarbeit rer. pol. Erlangen-Nürnberg, WS 1972/73.

[14] Spindler, Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn, S. 138 f.

[15] Hahn, Habsburgischer Osthandel, S. 103.

(1782—1792) war er als Vermittler zwischen dem russischen Statthalter auf der Krim und der Pforte tätig. Ein Johann Timoni wirkte 1793 als Agent in der Walachei und Moldau, bevor er 1804 Konsul in Ragusa (Dubrovnik) wurde. Ein Louis Timoni, der um 1760 geboren wurde, war 1781 Schreiber in Hubsch's Kontor, und führte ein Jahr später Schifffahrtsverhandlungen mit den Barbaresken in Algier[16]. Im Jahr 1819 wurden Hübsch & Timoni im „Europäischen Handels-Adreßbuch" als „Kaufleute und Bankiers" geführt. Offenbar waren Hübsch & Timoni für Stieber nur als Kommissionäre tätig, denn Stieber schrieb einmal, er wünsche, daß ihnen der Verkauf der an sie gesandten Gallonen sofort nach Erhalt gelinge, damit sie ihm den Nettobetrag sofort gutschreiben könnten. Aus einem Schreiben vom 4. September 1798 ersehen wir, daß Stieber im Auftrag von Hubsch & Timoni 2 Kisten, die sich bei Giovanni Conrado Reck in Venedig befanden, an die Herren d'Angeli übergaben und die Herren Vivante, ebenfalls in Venedig, beauftragten, 9 Kisten, die sich bei ihnen befanden, gleichfalls der Firma d'Angeli zu übergeben. Inzwischen sollten sie Stieber Kredit über f 4537.42 auf Konto Wien geben. Ferner wurden sie avisiert, daß sie von den Herren Gilardi, wie auch den Erben Heckel aus Allersberg, erfahren konnten, daß die Kupferpreise erneut angestiegen waren. Stieber riet wegen dieser Tatsache außer den 11 Kisten Lametta auch noch die 6 Kisten zu übernehmen, die bei den Herren Vivante in Venedig aufbewahrt waren. In Kürze würden die Kupferpreise erneut steigen. Die 6 000 Mark Lametta, die Hubsch & Timoni mit Schreiben vom 9. Juni bestellt hatten, hatte Stieber inzwischen nach Salzburg geschickt. Nach Genenmigung der Bezeichnung „Stella" von Hübsch & Timoni sollte die Ware weitergeleitet werden. Auch hier wurde die Korrespondenz italienisch geführt. An gelieferten Waren werden einmal Gallonen für 1992. 26 Wiener Kurant genannt, die über Wolfgang Österreicher in Triest versandt wurden, ferner 3 300 Mark Lametta vom Zeichen „Stella", die über Abraham Vitta d'Angeli in Venedig gingen.

Stieber ließ die Herren Hübsch & Timoni immer wieder wissen, daß er sie einer anderen Firma vorzöge, wenn sie bei ihm laufend Lametta bestellen würden. Immer wieder betonte er, sie mochten sich doch über die Preise der Allersberger Firma orientieren, danach würden sie die Preise der Firma Stieber umso niedriger finden. Trotz dieser bevorzugten Behandlung ließen Hübsch & Timoni die Zusendung von 5 Kisten Lametta stoppen, da sie sich mit dem Preis nicht einverstanden erklärten. Wahrscheinlich hatten die Kunden der Firma Hübsch & Timoni mit der Abnahme dieser Waren zu den erhöhten Preisen Schwierigkeiten gemacht. Einmal beklagte sich Stieber über die Geschäftsfreunde der Herren Hübsch & Timoni, die in einem Fall der Grund dafür waren, daß er einen Auftrag von 10 Kisten Lametta annullieren mußte. Ein Kunde der Konstantinopler Firma hatte sich einmal beklagt, daß die Kisten einer Sendung anstelle von 3 300 Mark ganz weißes Silberlametta 3 000 Mark Silber- und Goldlametta enthalten hatte. Stieber schwor, daß sich in den Kisten nur das Gewünschte befunden habe, man solle dies anhand des Frachtbriefes, in dem das Bruttogewicht angegeben war, nachprüfen.

---

[16] Ebenda, S. 103/104, Anm. 556.

Er empfahl Hübsch & Timoni außerdem sich von solchen Geschäftsfreunden zu trennen, falls diese auf ihren Lügen bestehen würden. Auffallend an den Bestellungen von Hübsch & Trimoni ist der Umfang. So wurden einmal 10 Kisten mit insgesamt 5 500 Mark Lametta bestellt, ein anderes Mal 26 Kisten mit 14 200 Mark. Im Zeitraum Anfang 1799 bis Ende Juli 1800 bezogen Hübsch & Timoni Lametta und Tressen im Gesamtwert von 15 500 Wiener Kurant.

Auch 1802/03 [17] gingen die Lieferungen weiter. Die Versendung lief über die Firmen d'Angeli und Reck & Co in Venedig. Die Bezahlung erfolgte über Ochs & Geymuller in Wien.

Am 7. August 1799 brachte sich Stieber bei der Firma Sinodino Ralli & Co in Konstantinopel in Erinnerung. Die Geschäftsverbindung bestand wegen des gestörten Absatzes nach Ägypten seit einiger Zeit nicht mehr. Stieber führte die neuen Lamettapreise auf und betonte wie so oft, daß andere Firmen nicht imstande seien, so billig zu liefern wie er. Doch ist die Geschäftsbeziehung offenbar nicht wieder zustandegekommen.[18]

Am 26. Februar 1800 beauftragte Jacob Vita Luzena in Konstantinopel Stieber mit einer Sendung von 2 600 Mark Lametta. Da aber die Preise in der Zwischenzeit gestiegen waren, zog Stieber es vor, Luzena erst einmal mittels einer Pro-Forma-Rechnung über diese Veränderung zu informieren.[19] Trotz der Erhöhung erteilte Lucena den Auftrag. Stieber hatte allerdings Schwierigkeiten, den Betrag zu bekommen, da Österreicher in Triest mit der zugesandten Tratte nicht einverstanden war. Es wurde nun Luzena geraten, Stieber doch möglichst bald einen Geschäftsfreund in Triest oder Venedig zu benennen, über den die Summe für das bestellte Lametta bestellt werden konnte.[20]

Auch die Firma Baruh & Cie in Konstantinopel bezog Waren von Stieber, die über die Speditionsfirma Reck & Cie in Venedig gingen. Im Kopierbuch 1802/03 ist die Versendung von 2 Kisten mit 2 100 Mark Lametta der Marke Stella aufgeführt. Baruh & Co wurden ersucht, die Ware bei der erwähnten Firma abholen zu lassen. Stieber entnahm den Herren G. C. Reck & Co f. 2071.8 auf ihrem Konto in Augsburg und ersuchte sie, sich wegen der Kosten mit der genannten Firma in Verbindung zu setzen. Stieber war überzeugt, daß Baruh & Co nach Erhalt der 2 Kisten Grund dazu hatten, weitere Bestellungen zu erteilen. Diese bestellten dann 3 Kisten Lametta. Stieber wollte die Versendung sobald wie möglich vornehmen. Doch sollte die Bezahlung künftig nicht mehr über Wien erfolgen, weil dort der Kurs z. Zt. sehr ungünstig sei und man einen Verlust von etwa 28 bis 30% erleide. Die Zahlung sollte in Augsburg oder falls dies günstiger sei, in Paris erfolgen. Beigelegt wurden in diesem

---

[17] Hubert Sorgel, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber, im Spiegel ihrer Geschaftskorrespondenz in der Zeit von Oktober 1802 bis Juni 1803*, Diplomarbeit rer. pol. Erlangen-Nurnberg, WS 1972/73, S. 91 f.

[18] Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 139 f.

[19] Schilge, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 102, Schreiben vom 26. Februar 1800.

[20] Ebenda, S. 102, Schreiben vom 8. Juli 1800.

Sinn Pro-Forma-Rechnungen über die bestellten Kisten bei Zahlung in Augsburg oder Paris.[21]

Eine weitere Firma in Konstantinopel waren Giovanni Messinesi & Co. Für sie war in Wien Isaia Ventura tätig, der die Aufträge nach Roth weiterleitete. Die Bezahlung erfolgte über Ochs & Geymüller in Wien.[22]

In Smyrna (Izmir) bezog Giovanni Boscovich Lametta von Stieber.[23] Doch war der Umfang der Geschäfte mittelmäßig. Stieber lieferte dabei eigene Artikel, vertrieb aber auch fur andere Firmen, so Gold cantarino und verschiedene Arten von Spiegeln. Boscovich wurde 1798 neu als Abnehmer gewonnen. Es wurde daraus allerdings keine ständige Geschäftsbeziehung. Stieber sollte Sendungen nur nach vorherigem Auftrag vornehmen. Auch zu einer anderen Firma in Smyrna Luigi Maria Dimitri & Co kam es zu keiner Verbindung. Diese ersuchten Stieber mit Schreiben vom 2. November 1799 und 30. Januar 1800 um eine Belieferung mit leonischen Waren in eigener Rechnung. Stieber wies in seiner Antwort darauf hin, daß er dazu nicht imstande sei, da alle Geschafte mit dem Osten über seine Freunde in Wien abgewickelt wurden. Da kein weiteres Schreiben vorliegt, ist anzunehmen, daß keine Lieferung folgte.[24]

Hinzu kamen noch die Verbindungen zu zwei bedeutenden Firmen in Saloniki Giovanni Gutta Caftanzoglu und Giovanni Haggi, Lascari & Co. Die Geschäftsbeziehungen zur ersteren Firma begannen mit einer Sendung von 1 000 Mark vom Zeichen Madonna, mit der Caftanzoglu allerdings nicht zufrieden war. Anfang April 1799 rühmte Stieber Qualität und Feinheit dieses Produktes.[25] Noch niemand habe uber eine Lieferung geklagt, was allerdings nicht stimmte, denn auch Fua war einmal unzufrieden gewesen. Unglücklicherweise fehlten in der Kiste auch noch acht Mark Lametta. Die Schuld daran schob Stieber der Firma Gebruder Oeconomus & Co in Wien zu, über die die Ware und auch die Bezahlung lief, denn in Roth hatte Stieber selbst das Verpacken uberwacht.

Trotz dieser Erfahrung bestellte Caftanzoglu noch einmal 1000 Mark Lametta, für die Stieber zusammen mit den ersten 1 000 Mark 2 022 Wiener Kurant erhielt. Als Freundschaftsdienst übermittelte Stieber Caftanzoglu wiederholt Adressen von Häusern in Nürnberg, Regensburg, Frankfurt und Fürth, die mit Baumwolle handelten.[26]

Die Firma Haggi, Lascari & Co erteilte 1799 einen Auftrag, doch war Stieber mit den ihm gestellten Lieferungs- und Zahlungsbedingungen nicht einverstanden. Deshalb erstellte er eine Pro-Forma-Rechnung entsprechend seinem Angebot. Daraus ist zu ersehen, daß Haggi, Lascari & Co wahrscheinlich 650 Mark Lametta mit dem Zeichen Stella und 600 Mark mit dem Zeichen Madonna für insgesamt 1223.37 Wiener Kurant bestellt hatten. Außerdem bemuhte sich Stieber, Adressen von solchen Handelshäusern in Erfahrung zu bringen, die Manufakturwaren an die Griechen liefern konnten und dagegen interessiert waren, deren Waren

---

[21] Sörgel, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 89 f.
[22] Ebenda, S. 92.
[23] Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 87 f.
[24] Schildge, *Die Firma Johann Balthasar Stieber & Sohn*, S. 98 f.
[25] Spindler, *Die Firma Johann Balthasar Stieber & Sohn*, S. 140 f.
[26] Spindler, *Die Firma Joh. Balths. Stieber & Sohn*, S. 140 f.

zu beziehen.[27] Am 22. Oktober 1799 bestätigte Stieber einen von der Firma Haggi, Lascari & Co erteilten Lametta-Auftrag, mußte aber zugleich darauf hinweisen, daß er zunächst nicht liefern könne, da der Kupfermangel zu groß sei. Die Kaufsumme fur diese Lieferung betrug 1232.37 Wiener Kurant. Da sich die Saloniker Firma für Adressen von Leinwand- und Musselinfabriken in Schlesien interessierte, versprach Stieber, diese zu beschaffen. Kurze Zeit später sandte er der Firma eine umfangreiche Liste der gewünschten Lieferanten.[28]

Im Folgenden soll noch die Versendung und Bezahlung der Waren näher betrachtet werden. Stieber bediente sich, wie wir hörten, keines Nürnberger Kaufmanns, um seine Waren im Ausland abzusetzen, aber er brauchte Nürnberg als Speditionsplatz, um die meisten seiner Sendungen weiterzuleiten.[29] Die Versendung erfolgte seit Jahren durch die Kommissions- und Speditionsfirma Friedrich Breiding, von dem Stieber u.a. Kupfer kaufte. Stieber lieferte die Kisten in die „obere Waage" in Nürnberg (die heutige Mauthalle). Hier wurden die Waren durch Breiding gewogen und verzollt und er übergab sie einem der verschiedenen Frachtführer, mit denen er in Verbindung stand. Außerdem beglich er die auf der Fahrt anfallenden Gebühren und Zölle und berechnete sie dem, zu dessen Lasten die Güter spediert wurden. Am 28. September 1799 sandte Stieber so ein „emballirtes Collo" mit 1 000 Mark Lametta „d'oro e d'argento falso" nach Nürnberg zur Beförderung an die Herren Leon ed Aron Vivante in Triest.[30]

Die Güter reisten im allgemeinen in drittura, d.h. der vom Spediteur ausgewählte Fuhrmann mußte sie dem Empfänger selbst abliefern. Die Firma Vivante leitete die Ware dann an die Firma Fua in Konstantinopel weiter. Wegen der Frachtkosten wies Stieber die Firma Vivante an sich an Fua zu wenden. Neben den Vivante diente in Triest auch Wolfgang Friedrich (Pandolfo Federico) Österreicher als Spediteur. Die Triester Firma Vivante war eine Tochtergesellschaft des Hauses Lazaro e Jacob Vita e Nipote Vivante in Venedig, das Stieber ebenfalls als Spediteur diente.

In Wien übernahm die Firma Gebrüder Oeconomus e Co Speditionsaufträge nach Saloniki. 1799 wandte sich Stieber an die Firma Jakob Lehmann in Semlin und kündigte an, er werde sie mit der Versendung seiner Waren nach Griechenland, in die Türkei, Moldau und Walachei beauftragen, sobald der Friede wieder hergestellt sein werde.

Bezüglich der Bezahlung bediente sich Stieber seit 1798 mehr und mehr der Vermittlung des Königlich Preußischen Banco in Furth, da er, als seine Barmittel im Laufe des Jahres immer mehr versiegten in starkem Maße auf Bankkredit angewiesen war, die durch hohe Lagerbestände abgesichert wurden.[31] Der Königlich Preußische Banco ging aus dem „Hochfürstlich Brandenburg-Anspach-Bayreuthischen-Hof-Banco" hervor, den Markgraf Karl Alexander 1780 in Ansbach gegründet hatte. Der

---

[27] Ebenda, S. 141 f.
[28] Schildge, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 129 f.
[29] Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber e Sohn*, S. 186 ff.
[30] Ebenda, S. 201.
[31] Hollfritsch, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 143 ff.

preußische Staat übernahm die Bank 1792 und verlegte sie 1795 nach Fürth, da man sich von der Nähe Nürnbergs, das unter ständigem Geldmangel litt, einen Aufschwung der Bank versprach.

Die Zahlungen aus der Türkei wurden vornehmlich über die Wiener Bankhäuser Ochs Geymüller & Co und Fries & Co abgewickelt. Diese wiederum standen mit der Bank in Fürth, spater auch mit Johann Zacharias Jacobi in Frankfurt/M. in Verbindung. Am 5. Juli 1798 schrieb Stieber an Ochs Geymuller & Co: „Da zwischen Ihnen und uns alles in guter Ordnung steht, so berichten wir Ihnen hiermit hauptsächlich, daß uns die Herren Marco und A(bra)ham Salomon Fua in Constantinopel eine ziemlich beträchtliche Parthie von unseren Waren mit der Bemerkung committierten, den Betrag derselben für Ihre Rechnung auf dieselben a 2 Monate dato zu entnehmen, da sich nun schon ein Teil der gedachten Waren auf dem Wege befindet, fl. 2241.40 c^t^ betragt, so sind wir auch frei, diesen Betrag heute a 2 Monate Dato von der Königlich-preussischen Banco in Franken auf Sie zu entnehmen. Wir ersuchen Sie also um deren gütige Annahme und Bezahlung zu Lasten von denen gedachten Herren Marco und A(bra)ham Salomon Fua in Constantinopel. Sollte Ihnen die Mitteilung von den Herren Fua noch nicht zugekommen sein, so verbleiben wir Ihnen bis zu diesem Zeitpunkt dafur verbindlich, bis Ihnen solche wirklich erteilt worden ist...“ [32]

In anderen Geschäften wurden die Wiener Firma Fries & Co und die Firma Cantovich in Triest eingeschaltet. Am 10. Oktober 1798 schrieb Stieber an die Firma Hübsch & Timoni:

„Es ist der 10. Oktober und wir bestätigen was als Kopie vorausging und versichern in Beantwortung Ihrer Briefe vom 25. August und 10. des letzten Monats, daß wir das Übliche bezüglich der Gulden 1 000. — überwiesen von Fries & Co, Wien.
und f 750. — uberwiesen von Cantovich, Triest
zahlbar Wien, besorgen werden, um Ihnen dann Kredit zu geben...“ [33]

Italienische Kunden schickten Stieber als Gegenleistung für eine Warenlieferung gerne Wechsel. Auch Hubsch & Timoni erfüllten ihre Zahlungsverpflichtungen einmal auf diese Weise. Die Schuldner kauften diese Wechsel, um sie an Stieber zu indossieren. Die erhaltenen Wechsel gab Stieber an die Königlich-Preußische Bank in Fürth weiter, falls er sie nicht indossierte.[34] Bei Waren-Lieferungen an griechische und türkische Kunden zog Stieber Wechsel auf die erwähnten Wiener Firmen. In diesem Sinne schrieb Stieber am 28. Mai 1799 an Ochs Geymüller & Co. „Wir benachrichtigen Sie hidurch hauptsachlich, daß uns die Herren M-e° Abr. q^m^ Salomon Fua in Constantinopel widrum einen Auftrag, welcher f 922.55 c^t^ betragt, mit der Verordnung ertheillt haben — diese Summe bei der Absendung der Waare für Ihre Rechnung auf Sie a zwei Monate Dato zu entnehmen — da wir nun diselbe fur die genannten Freunde heute an die Herren Leon ed Aron Vivante in Triest vollzogen,

[32] Ebenda, S. 150 f.

[33] Ebenda, S. 151 f.

[34] Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 168 f.

so nehmen wir uns auch die Freyheit unter dem heutigen Dato die vorgenannten

fl 922.55 C^t

an die ordre der Konigl. Banco in Francken zu Fürth a 2 Monath Dato für Rechnung der Herren Fua in Constantinopel auf Sie abzugeben — wir bitten Sie daher hiermit um deren gütige Annahme und Berichtigung zu Lasten der gedachten Constantinopolitaner Freunde — mit der Bemerkung im Fall uns die Herren Fua bei Ihnen fur diesen Belauf noch nicht sollten accreditirt haben, dass wir Ihnen alsdann fur unsere Abgabe solange verbindlich verbleiben, bis Sie von denselben hizu autorisirt worden seyn werden.“ [35]

Zögerten die Kunden mit der Realisierung der Tratten, so hielt Stieber fur sie bestimmte Warensendungen so lange in Roth zurück, bis er erfuhr, daß der Wechsel auch tatsächlich berichtigt worden war. Im Lauf der Monate wurden wegen der Kriegszeit die Nachteile bei den Wechseln auf Wien immer größer, deshalb ersuchte Stieber seine Kunden, die Bezahlungen auf anderen Platze zu machen.[36] So wurden Baruh & Co 1803 (?) [37] ersucht, wegen des ungünstigen Wiener Kurses die Zahlung in Augsburg oder Paris vorzunehmen.

---

[35] Spindler, *Die Firma Joh. Balth. Stieber & Sohn*, S. 171 f.
[36] Ebenda, S. 178.
[37] Sorgel, *Der Handel der Firma Johann Balthasar Stieber*, S. 89 f (Copierbuch S. 84)

INTÉRÊTS COMMERCIAUX BELGES AU BAS-DANUBE ET DANS LA MER NOIRE AU MILIEU DU XIXe SIÈCLE

LUCIA TAFTĂ

La grande majorité des historiens roumains et étrangers nous ont, souvent, relevé, sous plusieurs aspects — économique, social et politique — le rôle de deux importantes artères internationales de communication qui côtoyent aussi le territoire de la Roumanie : le Danube et la mer Noire. Nous ne croyons pas exagérer, si en prenant en considération cette constatation, nous o sons affirmer que presque toute l'expérience historique des pays roumains se rattache à la manière dont leurs principales voies de communication les ont introduits dans le circuit des autres puissances, riveraines ou non riveraines. Parallèlement à la révolution industrielle européenne et à l'élimination du monopole turc dans le bassin de la mer Noire par le traité d'Andrinople de 1829, les relations des pays riverains avec les Etats européens se sont intensifieés, aboutissant, à l'établissement de contacts commerciaux directs. De nombreux négociants et agents étrangers en quête de marchés et de sources de matière première, font maintenent leur apparition dans les Principautés Danubiennes. Parmi eux, on remarque aussi le Belge C. d'Hanens [1]. Les rapports et les lettres qu'il nous a laissés reflètent l'intérêt européen pour la navigation aux embouchures du Danube et dans la mer Noire, pour le développement du commerce qui devait résulter à la suite des contacts établis avec les Principautés Roumaines. Les deux rapports adressés au roi Léopold I-er de Belgique en 1847, portent sur la nécessité d'établir une représentation commerciale [2] belge aux bords de la mer Noire, suivant l'exemple de certains puissances étrangères et surtout de l'Autriche, afin de créer une société commerciale, munie des ramifications dans les principaux ports danubiens de l'Empire ottoman. Cette société aurait pu assumer la charge de faire fonctionner une ligne navale de commerce — pour les produits provenant des Principautés et du sud de la Russie — entre Anvers, Constantinople, Galatzi et Odessa. La route proposée devait passer par la mer Noire, afin d'éviter les obstacles éventuels dressés par l'Autriche et la Prusse dans la voie de la navigation sur le Danube. Le matériel de construction des navires devait être procuré par des actionnaires moldaves. Pas à pas, les marchands belges devaient aussi prendre la

---

[1] Bibliothèque de l'Académie Roumaine, *Correspondentă consulară din Țările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas), enveloppes 1—4, collection D. Mamulea.

[2] En 1830 avait été créé à Galatzi le premier consulat belge dôté, d'un caractère commercial; en 1842 il fut transféré à Bucarest. Voir *Reprezentanțele diplomatice ale României* (Les représentances diplomatiques de Roumanie), București, 1967, p. 267.

responsabilité d'assurer un commerce de transit entre l'Europe et l'Orient. La nouvelle société aurait dû porter le nom de « Société Nationale pour le commerce de la Belgique avec le Levant ». Elle aurait pu apporter d'importants bénéfices à l'industrie et au commerce belge par la mise en valeur des propres ressources dans les comptoirs de l'Empire ottoman, de la Russie, de la Perse et des Indes, de même que par l'achat des produits de ces pays notamment des céréales. Ainsi, la Belgique aurait pu avoir des avantages par suite des spéculations effectuées par des agents étrangers avec les marchandises belges.

D'Hanens insiste ensuite dans ses deux mémoires pour la nomination des représentants commerciaux belges dans les ports situés aux embouchures du Danube, demandant pour soi-même, le titre de le consul général en Moldavie et en Valachie. Il espérait aussi, pour assurer le succès de son entreprise, le concours du ministre plénipotentiaire de Belgique à La Haye, le baron de Willmar. Le projet n'a pu être réalisé tout de suite.

Une lettre adressée à d'Hanens par le ministère des Affaires étrangère de Belgique, nous fait part des raisons invoquées. Ainsi, à la suite de la crise économique qui ravageait l'Europe à cette époque et qui se répercutait aussi en Belgique, le gouverneur de la province d'Anvers [3], qui avait reçu la mission de fonder la société commerciale belge pour l'Orient n'a trouvé aucun écho parmi les marchands et armateurs questionnés. L'intérêt pour la pénétration aux embouchures du Danube et dans le bassin de la mer Noire représentait quand même des desiderata objectifs. Les projets belges pour l'établissement des relations économiques avec les Principautés Danubiennes sont repris en 1848—1850. Ils portaient sur la création d'une société en Valachie, dans le but de l'exploitation agricole et industrielle (pour des tanneries, briqueteries, moulins à vapeur, etc.) sur des terrains de l'État. Cette fois-ci, d'Hanens est investi d'une certaine autorité — sous-chef au Département des Affaires Étrangère de Belgique — et présente son plan à la suite d'une requête venue de Valachie. On ne sait pas pourquoi les résultats furent nuls encore une fois (1848—1849). L'affaire a été remise sur le tapis en juillet 1850 par le marchand Guffroy. Mais, bien que Guffroy fût invité par le gouvernement valaque sur place, le retard et les hésitations des deux côtés firent échouer toutes ces tentatives.

En 1855 on rouvrit le consulat belge de Galatzi ; on en créa un second à Brăila et en 1855 la représentation de Bucarest fut élevée au rang de consulat général.[4]

Nous publions ci-dessus les documents mentionnés comme un témoignage de plus au dossier de ces deux grandes artères de communication de la Roumanie.

---

[3] T. Teichman — après *l'Almanach de Gotha pour l'année 1848*, Gotha, 1848, p. 350.

[4] *Reprezentanțele diplomatice ale României*, p. 287 ; voir « Analele Universității București », XVII, 1968, p. 169—177.

RAPPORT SUR LE COMMERCE QUE LA BELGIQUE POURRAIT FAIRE AVEC LE LEVANT

Sire,

La Belgique se ressouvient encore, qu'elle était parvenue naguère au plus haut degré de sa splendeur et de sa richesse par le commerce direct qu'elle faisait avec l'Orient.

L'invention d'une route nouvelle lui a ravi le bien-être qu'elle en retirait : l'invention d'un moteur nouveau pour la navigation (la vapeur) peut le lui rendre.

A l'imitation du Lloyd Autrichien, qui au moyen de ses bateaux à vapeur, établit une communication directe entre les rives de l'Adriatique et celles de la Mer Noire, la Belgique pourrait employer la puissance d'eau vaporisée pour établir également une communication tout aussi directe entre les bouches de l'Escaut et celles du Danube, du Dniester.

Les Principautés du Bas-Danube, et riches en matières premières et si dépourvues de fabriques offrent un marché assez vaste pour la consommation des produits de l'industrie belge, et peut sans doute l'on n'ignore pas en Belgique que sans parler des transactions que son commerce faire à Smyrne, Constantinople et Trébizonde, plus de six millions d'habitants que forment la population Romane en Dacie [1], ne demandent qu'à pouvoiréchanger les produits de leur sol, qu'ils ont en abondance, contre tout ce qui se fabrique en Belgique, tant pour satisfaire aux besoins journaliers des classes les moins aisées, que pour flatter les fantaisies de luxe et de mode des plus riches seigneurs qui y sont en grande nombre.

Dès 1829, l'espoir de pouvoir faire établir une alliance commerciale avec l'Orient me détermina a quitter la Belgique ma patrie, pour aller offrir à sa Majesté le Roi de Bavière, la possibilité de faire exécuter un canal Méditerranéen pour joindre le Rhin au Danube au moyen d'un Compagnie Néerlandaise par actions, à la tête de laquelle se serait mise la Société Industrielle Nationale d'alors, pour par là arriver [2] à ce que le Royaume des Pays-Bas, pût par cette voie intérieure, échanger ses produits nationaux et coloniaux contre les matières premières du Bas-Danube ; et depuis cette époque où Sa Majesté Bavaraise m'honora du titre de son Commissaire Royal honoraire pour l'exécution du Canal Louis, je n'ai cessé de porter mes regards vers les bords de la Mer Noire, où il me parait de plus en plus, que je dois [3] luire le flambeau qui doit éclairer la splendeur commerciale de la Belgique, et souvent j'ai déployé le temps que dans ma patrie on perdait en discussions parlementaires pour essayer de ramener le bien-être dans nos ateliers, par des lois douanières, tandis qu'il me paraît qu'on aurait pu mieux l'utiliser en poursuivant sans relâche le plan de former des relations commerciales par l'intérieur avec l'Orient comme j'avais eu l'honneur d'en énoncer l'avis par mes rapports à Votre Majesté en dates des 10 mars et 5 mai 1833. Mais maintenant que depuis lors, la navigation maritime à vapeur a acquis une telle perfection que la communication régulière qu'elle peut établir par mer, n'a à redouter aucune entrave, puisqu'elle a su dompter l'élément qui lui sert de véhicule au point que cette navigation ne laisse plus rien à désirer quant à la célérité, la régularité, et à la securité. J'ai lieu de croire qu'une plus vaste communication, pourra être établie par Mer que par l'intérieur ou la voie du commerce aurait été toujours plus ou moins à la merci des empêchements que les Gouvernements allemands trouveraient bon de créer pour favoriser leurs produits nationaux ou flatter d'anciennes jalousies nationales, tandis que par une navigation maritime à vapeur, cette communication n'ayant à redouter aucun obstacle, pourra être plus directe et s'étendre et se multiplier au gré des besoins, et il suffit de jetter un coup d'œil sur la situation d'Anvers et pour juger des effets de la navigation à vapeur pour la prospérité commerciale des cités maritimes avant 1840, le nombre des navires qui y sont entrés dans le port, n'a jamais dépassé 1400 et maintenant que ses nombreux services à vapeur le mette en relations suivies et régulières avec l'Angleterre, la Hollande et Hambourg l'entrée, s'en est élevée en 1845 à plus de 2.200 navires donnant un transport de près de 330.000 tonneaux ou le double à peu près de la moyenne d'importation, dans les années qui ont précédé l'établissement de ces services à vapeur.

Cependant même au moyen d'une communication directe du vapeur, le commerce de la Belgique ne retirerait point encore tout le bien-être que l'on pourrait en attendre, car dans l'état actuel des choses ou il manque à nos négociants belges des correspondants sur les bords de la Mer Noire, notre commerce n'aurait dans l'Orient que peu d'occassions d'établir

---

[1] Manque dans le texte.
[2] Texte correct : pour arriver par là.
[3] Texte correct : vois.

des transactions d'échange, mais je suis persuadé qu'il est réservé à Votre Majesté, de voir son nom inscrit au nombre de ceux des souverains, qui ont le plus fait pour le bonheur des peuples, si elle vient encore à faciliter la réalisation des ces transactions et je crois que Votre Majesté pourrait y parvenir si elle prenait, l'imitation dans la création d'une société commerciale pour l'établissement d'agents correspondants du commerce belge aux bouches du Danube et dans les principales échelles de l'Empire ottoman, et dans le port libre d'Odessa.

Une société créée dans ce but et qui serait propriétaire de bateaux à vapeur en nombre suffisant pour établir une correspondance mensuelle régulière avec le Levant pourrait aussi faire la commission pour le commerce en transit du Zollverein pour l'Orient, lequel sans aucun doute prendrait la voie par la Belgique, si une navigation régulière y était établie et que le tarif des chemins de fer de l'Etat fut en rapport avec les frais de transport à travers les autres pays; une telle société dès lors ne manquerait pas de pouvoir faire des bénéfices proportionnellement aussi grands que ceux que fait la société de Trieste connue sous le nom de Lloyd Autrichien, société dont l'extension comparativement au peu de temps depuis sa création peut être comparée aux progrès gigantesques de la compagnie Anglaise des Indes Orientales.

La société nouvelle portait par exemple le titre de Société Nationale pour le commerce de la Belgique avec l'Orient ou tout autre analogue. Elle devrait établir des comptoires d'échange à Smyrne, Constantinople, Galatz, Odessa, Trébizonde ou les produits d'industrie belge seraient échangés contre des matières premières ou des produits du sol des Principautés de la Russie méridionale, de l'Asie Mineure, de la Perse et même de l'Inde en sorte qu'il s'y trouverait toujours un chargement de retour pour les vaisseaux qui auraient apporté les produits de l'industrie nationale; et la Direction générale de la société établie en Belgique devraient aider par des avances les producteurs Belges, qui la chargeraient de la vente de leurs produits en Orient; lesquels rentrent ainsi dans une partie de leur mise de fonds au moment de la livraison de leurs fabriquats, pourraient dès lors donner un plus libre essort à toute leur énergie et procurer de l'ouvrage en proportion du nombre de bras qui en demandent, ou un salaire plus en rapport avec les besoins des ouvriers.

Cette société par ses relations presque journalières avec les contrées des Bouches du Danube, d'où s'expédient les grains pour les divers pays du monde, où le manque se fait le plus sentir, serait toujours, à même la première avant toute autre Nation maritime, de porter dans les Ports belges et autres un surcroit de céréales au fur et à mesure des besoins et ferait maintenant le prix de grains en Belgique à un taux proportionné entre les moyens pécuniaires des consommateurs et les intérêts des agriculteurs sans donner la crainte de faire hausser outre mesure, leur prix au lieux de production, car malgré les grands achats faits depuis l'automne dernière aux bords de la Mer Noire le prix de grains est resté en janvier à Odessa de 21 à 29 Roubles par schetner ce qui revient de 13 à 17 francs par hectolitre selon l'espèce, tandis qu'en Belgique il variait de 25 à 32 frs à la fin de février, nécessaires pour en effectuer le transport par bateau à vapeur d'Odessa à Anvers de sorte que si un service de ce genre eut été établi, le grain aurait pu être livré sur les marchés belges aux prix d'Odessa plus le prêt ou à peu-près à 50% au dessous des prix côtés aux marchés de la Belgique; joint à cela que dans les années de disette, que celle-ci, au lieu de devoir exporter de fortes sommes en numéraire payer l'approvisionnement en céréales de la population belge, la société eut échangé ces grains contre le produit de l'industrie, et que l'importation en ayant eu lieu mensuellement n'aurait point occasionné des pertes aux marchands indigènes qui s'approvisionnent dans la Baltique et ailleurs, ce qui aurait naturellement maintenu le commerce de ces spéculateurs et une juste concurrence pour les arrivages de la Mer Noire. alors le pain se serait vendu en Belgique à un prix proportionné au salaire de ouvriers et ceux-ci auraient reçu par suite de l'extension du débit des fabricants belges dans le Levant, un salaire proportionné à leurs besoins, tandis qu'en même temps le commerce maritime belge y eut trouvé un avantage favorable à la généralité en fournissant plus de débouchés à nos produits manufacturés et en assignant une plus grande valeur aux produits de l'Orient de sorte que par les échanges à faire par une telle société des différences biens réparties aux deux extrémités de la ligne de navigation à vapeur qu'elle exploiterait, il se ferait que les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident qui avoisinnerait[4] les deux extrémités n'auraient plus rien à désirer ni à envier aux nations les plus favorisées.

Le Souverain de l'Empire ottoman qui cherche sans relâche à entrer dans la voie du progrès et du bien-être de ses sujets, ainsi que les Princes qui règnent sur les Provinces du Bas-Danube, ne se refuserait pas, j'ose l'espérer à aider par une alliance et une cooperation sincère les vues bienveillantes de votre Majesté et sans doute le sultan de la Sublime Porte enver-

[4] Texte correct: avoisineraient.

rait bientôt en Belgique, pour le representer, un homme du progrès, au fait de nos mœurs et notre langage pour servir de garantie à l'alliance entre Votre Majesté et l'Empereur de la Turquie, et pour établir la confiance entre les producteurs et les négociants de deux nations, cet envoyé qui serait à même de faire connaître les articles de production belge que le commerce et les besoins ottomans réclament le plus pourrait aussi communiquer à des nationaux la liste de produits de l'Orient, qui trouveraient en Belgique l'écoulement le plus avantageux.

Pour ne donner qu'une faible idée de la consommation que l'industrie belge pourrait approvisionner en Orient, il suffit de faire connaître succintement le chiffre de la population et des besoins des nations, ou par suite de l'établissement d'une telle correspondance commerciale la Belgique pourrait avoir l'espoir je ne dis pas de trôner entièrement, mais au moins de rivaliser avec avantages contre les Nations qui maintenant y commercent.

Constantinople avec sa garnison, et les étrangers à une population de 950.000 habitants, qui emploient des draps en grande quantité, depuis l'adoption du nouveau costume. Elle consomme aussi des toiles de lin et de coton unies et de nappage, des dentelles des schalls de laine et de coton de tissus de laine tels que Mérinos, Tibet, Alepinne, flanelle, étoffes de Roubaix, tapis de Tournay, du fil, twist, de la bonneterie, de la passementerie, des papiers de teintures et autres, des armes, de la bijouterie, de la quincaillerie fine et grossière, du fer de fonte et en barres, de la taillanderie, de la clouterie, de la verrerie et globetterie, de la porcelaine et tous les articles de mode et de luxe, dont on ne peut ici définir la variété, ni les diverses espèces.

La Moldavie et la Valaquie, avec les Provinces avoisinantes, telles que la Bulgarie, la Roumelie, la Macédoine, etc., comptent une population de plusieurs millions d'habitants.

La Natolie, le Cappadoce, le Lacsistan, l'Arménie, la Georgie, la Mingrélie, et Trébisonde surtout qui devient de jour en jour le principal entrepôt de la Perse, ainsi que Synope et Sansoun, où débarquent toutes les marchandises destinées pour l'aprovisionnement de Tokat, ville de 40 mille âmes, de Castanopol qui en compte environ 30 mille, et pour la faire qui se tient tous les ans près de là au pied de la Montagne de Iapraschli-Panaïr ou anuellement pendant 15 jours se rendent plus de 50.000 marchands de toutes les parties de l'Asie.

Ces divers marchés sont sans doute un appât qui ne sera pas dédaigné par le commerce et l'industrie de la Belgique et si je parviens par ces informations à faire en sonde[5] qu'il puisse s'étendre et prospérer, je ne regretterai pas les vingt et quelques années que je me suis occupé à visiter une partie de ces pays et à rassembler tous les éléments pour tacher de parvenir à faire établir entre eux et la Belgique leur communication commerciale aussi directe que possible.

Constantinople qu'on peut à juste titre nommer la Reine des Mers du Sud de l'Europe, offrirait au navigateurs Belges, une presque certitude de chargement de retour pendant une grande partie de l'année par la grande affluence des divers produits qui s'y rassemblent. Elle sert en effet d'entrepôt aux marchandises que les caravanes et les navires de tout l'Orient y apportent, et on peut en exporter des grains de tout espèce, du maïs, du riz, des raisins des oranges, des citrons, des fruits secs, des dattes, du vin, du sucre, de canne, du café, des épices, des drogueries et parfums, du safran et carthame, du sel, du tabac, de l'opium, de l'huile rose, et d'olive, du thé, du camphre, de l'ivoire, du savon, des grains, de lin, de sézame, et de colzat, de la cire, du miel, de la laine du Tibet, des poils de chameaux et de chèvres d'Angora, des cuirs, des peaux de buffles, de la pelleterie, des cornes, des os, du coton, de la soie, des étoffes précieuses en broderies et d'or et d'argent, du fil turc, de la bazone, du maroquin, des noix de galle, de l'opiment, des fruits de nerprun, des sangsues, de la houille, du fer, du cuivre, du Tokat, des bois de buis, de Trébizonde, des tapis, de Smyrne, des shalls des Indes et de Perse, du suif, de la colle de poisson, du caviar, de la rhubarbe, des bois de teinture, de la gomme, du mastic, du storax, de la thérébentine, du sang de dragon, des baumes, de l'ecume de mer, du vitre, de la terre de Lemnos, des éponges de l'alun, du salpêtre, du souffre, de la résine, du pétrole, et de la naphte, de minéraux de tout genre, de métaux précieux, du sable d'or, du corail, de ambre, des perles, des pierres, des bois de construction et de douves, des plantes et arbustes, des chevaux de Perse et d'Arabie, des objets, d'antiquités, et diverses espèces de sujets pour orner les Musées et les cabinets de l'Occident.

Et il ne faut pas perdre de vue que celles de ces marchandises qui seraient pris et en retour par les navires de la société belge et qui ne se trouveraient point être de consommation en Belgique ou dans les Pays voisins serviraient de nouveau à utiliser la marine marchande belge, puisqu'elles devraient être réexpédiées dans d'autres contrées telles que l'Amérique ou elles seraient échangées contre du coton et d'autres matières premières propres à alimenter les fabriques nationales, si multipliées, et celles des pays limitrophes; mais je ne le cache pas

---

[5] Texte correct : en sorte.

à votre Majesté, il faut pour pouvoir obtenir ces résultats, beaucoup d'énergie de la part du gouvernement tant pour choisir et nommer des agents convenables, que pour les placer de manière à ce qu'ils puissent utiliser les instructions qu'ils auront reçues, et il faut avant tout qu'ils soient exempts de cupidité, incorruptibles et jaloux de faire plutôt prospérer le commerce belge que leurs intérêts personnels et pour cela il faut que le gouvernement de son côté ne soit point parcimonieux ou arrêté par des considérations d'économie; mais, au contraire qu'il fasse quelques sacrifices pécuniaires pour placer ces agents dans une position convenable pour représenter le commerce belge dans les échelles du Levant.

Quoique ces premières dépenses, lesquelles cesseront dès que le commerce belge aura établi ses relations régulières avec les trafiquants de l'Orient, puissent paraître assez majeures aux membres de la représentation nationale pour peut-être,[6] craindre de les accorder, je crois pouvoir énoncer l'avis que je suis persuadé que les fonds qui y séraient employés recevraient une meilleure destination que ceux que l'on est obligé de voter pour statuer de ne pas laisser mourir de misère la classe indigente des Flandres, puisque celle-ci ne demandera plus des aumônes pour ses ouvriers, dès qu'elle pourra avoir la certitude d'obtenir par un travail dans toute l'année un salaire proportionné à leur besoin.

Il faut aussi ne pas se cacher que beaucoup dépendra du bon choix, — qui de ces agents, car votre Majesté, peut-être bien convaincue qu'ils ne convient pas de nommer des hommes de la classe des diplomates, ni de celle de marchands, les premiers par leur position politique, et leur éducation parlementaire ne metraient pas assez de franchise et d'activité dans leurs procédés, ils s'occuperaient sans doute aussi de leur avancement futur tandis que les derniers ne se déplaceraient pas que dans l'espoir de faire un bénefice particulier par leurs spéculations, ou ne manqueraient pas d'utiliser leur sejour à faire des opérations commerciales avec des articles spéciaux dont ils connaissent le placement. en négligeant les autres, pendant que, Sire. ces agents ne doivent point faire de spéculation commerciale pour leur propre compte; mais qu'ils doivent être les fondés de pouvoir et les instructeurs ou pour ainsi dire les mentors des négociants et des fabriquants belges en genéral et donner aux Directeurs de la Société Nationale du commerce oriental des avis et exécuter leurs instructions impartialement sur toutes les branches de l'industrie et du commerce, et outre que ces agents doivent être des hommes intègres, honorés de la confiance du gouvernement et de la société, ils doivent être, d'un caractère, patient et haut afin de ne point se décourager dès les premiers obstacles et de ne pas dégoûter les Orientaux de traiter avec eux ou d'après leurs avis avec la société de commerce belge; car le plus grand obstacle à ce que notre commerce devienne un commerce véritablement international parvient comme je l'ai dit au commencement de ce rapport du manque de correspondant et en effet maintenant toutes les transactions dans l'Orient ont lieu par l'intermédiaire des Arméniens et des Juifs qui cherchent par intérêt particulier à éloigner les producteurs de l'Orient de ceux de l'Occident, de sorte que le producteur de l'Orient n'étant jamais en contact avec le consommateur de l'Occident et vice-versa, ni l'un ni l'autre ne connaît la juste valeur vénale des produits qui sont échangés et que ceux qui ont eu toute la peine de la production ne retirent qu'un faible salaire de leurs travaux, tandis que tout le bénéfice reste dans les mains de ces trafiquants intermédiaires. Déjà dans le Zollerein[7], on a reconnu ce mal et depuis plus d'un an des négociants et fabricants ont proposé de former une société sous le nom de « Deutsche Donnie han de la Gesellschaft[8] » pour établir des agents aux bouches du Danube, et ont choisi le Port d'Emden pour les expéditions: il est aussi sorti de la chancellerie prussienne à Constantinople un rapport sur le plan d'y établir une pareille agence par la Société Royale maritime de Berlin (« K. P See-Handlungs Gesellschaft »)[9].

Placé ici, sur les bords du Danube et de la Mer Noire pour ainsi dire en vedette pour surveiller tout ce qui pourrait être avantageux au commerce de mon pays, je suis à même de donner des détails précis sur les divers genres de produits qui font ici l'objet de transaction commerciales et si Votre Majesté croit qu'un rapport plus circonstancié pourrait être utile, je m'empresserai de le lui faire tenir, mais je dois avouer que sans mission spéciale de mon gouvernement, je serai obligé de laisser quelques lacunes pour des renseignements qui ne peut point ou difficilement se procurer un étranger, qui n'est revêtu d'aucun caractère par les autorités de son pays, et que si Votre Majesté daignait me conférer le titre de son Consul général pour la Moldavie et la Valaquie, je pourrais je crois, rendre quelques services dans l'intérêt de mon pays et des Principautés.

---

[6] Texte correct: peut-être pour.
[7] Texte correct: Zollverein.
[8] Texte correct: « Deutsche Donnau Gesellschaft ».
[9] Texte correct: « K. P. See—Handels Gesellschaft ».

C. d'Hanens, avant la révolution belge, chef du Bureau au Ministère de Weserstaat puis percepteur des contributions et nommé Commissaire Royal pour la construction du Canal St. Louis, auteur de la brochure intitulée « Influence des chemins de fer sur la civilisation » faite comme membre du Congrès scientifique de Liège, maintenant à Iassy, capitale de la Moldavie, en Mai 1847.

Bibliothèque de l'Académie, photocopies, Arch. 51/1974, *Corespondenţă consulară din Ţările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas) envoloppe nº 1, collection D. Mamulea.

Jassy le 24 Juin 1847

AU GÉNÉRAL BARON DE WILMAR, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE BELGE À LA HAYE

Mon cher Général,

J'espère que vous aurez eu la complaisance de faire parvenir à Sa Majesté le Ier rapport que j'ai eu l'honneur de vous adresser le mois dernier et que vous voudrez bien donner à celui-là la même destination, je dois ajouter à tout ce qu'il contient que plus je suis dans ce pays, plus je suis convaincu que les habitants seraient très heureux d'obtenir directement les produits de nos fabriques, et d'être assurés qu'à époque fixe on viendrait les leurs porter et enlever leurs produits du sol, car maintenant que ont été charriés les grains du Nord vers le Danube à grands frais, il s'en trouve une si grande masse à Galatz et à Brăila qui ne peut être embarquée, que l'on est obligé de payer de très grands prix pour le loyer des magasins et que même une grande partie n'a pu être enmagasinée et se trouve déposée dans la rue, exposée à toutes les intempéries.

Le fret a haussé d'ici pour l'Angleterre de 3 fois ce qu'il était il y a quelques mois, néanmoins il ne vient pas de navires, ils sont dit-on, retenus par les vents contraires, soit à Gibraltar, soit dans les Dardanelles, et même dans le Bas-Danube entre son embouchure et Galatz.

Nous n'avons aucun représentant ici M. Beschop est parti depuis l'automne dernière et tous les Consuls, sans qu'ils sachent mon intention, m'engagent à demander le Consulat des Principautés disant que le Prince Régnant que je vais voir[1] quelques fois et eux tous seraient bien contents que la Belgique ne nomme pas son répresentant, ils préfèrent que les consuls soient point négociants, je leur reponds que je serais très flatté de faire partie de votre corps honorable, je le ferais volontiers à la demande de mon gouvernent, mais comme vous me dites qu'un consul ne peut vivre à Jassy avec moins de 2000 ducats et que je sais que mon gouvernement n'a pas porté une telle dépense dans son budget, j'aurais remboursé la responsabilité et la dépense sans aucun bénéfice; néanmoins, Général, je serais flatté d'en obtenir le titre et je tâcherais de régler mes dépenses d'après mes recettes, car je ne pense pas que mon gouvernement aurait la pretention de nommer un représentant sans lui assigner des [2] quelconques. Vous saurez sans doute après que des masses innonbrables de sauterelles ravagent la Moldavie et dans les champs où ces nuées s'abattent, les plantes sont dévorées jusqu'à la racine. On dit qu'elle viennent de l'autre bord du Pruth.

Bibliothèque de l'Académie, photocopies, Arch. 51/1974, *Corespondentă consulară din Ţăril de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas), enveloppe nº 2, collection D. Mamulea

2me RAPPORT SUR L'ÉTABLISSEMENT D'UNE COMMUNICATION PAR BATEAUX À VAPEUR ENTRE ANVERS ET GALATZ

A Sa Majesté Le Roi Des Belges Leopold Ier

[Juin 1847] [Jassy]

Sire,

En mai dernier j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Majesté un rapport sur le commerce et la navigation à vapeur, à établir entre Anvers et Galatz.

---

[1] Text correct: que j'avais vu.

[2] Manque dans le texte.

J'ai fait connaître alors que l'établissement stable et avantageux des transactions commerciales entre la Belgique et la Moldavie dépendait en grande partie du choix d'agents convenables pour correspondants dans les principautés et j'énonçais l'avis que ce ne serait pas sans difficulté qu'on y était parvenu; maintenant je suis heureux, Sire, de pouvoir annoncer que toute difficulté, de ce chef sera levée du moment où Votre Majesté daignera autoriser la création d'une société pour l'établissement d'une navigation à vapeur pour la communication directe et regulière entre les Bouches d'Escaut et celles du Danube; car j'ai obtenu l'assurance personnelle de plusieurs Boyards et grands capitalistes Moldaves, qu'ils s'interjetterait dans une telle société, pourvu qu'il leur soit laissé la faculté de souscrire pour la moitié des actions à émettre et d'avoir leurs représentants dans la Direction de la Société; lesquels seront eux-mêmes ici les agents auxquels les fabricants belges pourront adresser leurs marchandises comme les producteurs moldaves pourront adresser leurs denrées aux représentants belges dans la direction de la Société dont le siège serait en Belgique, de cette manière il y aura garantie pour tous ceux et les bénéfices seront partagés entre les actionnaires belges et moldaves.

Je puis énoncer en outre que quelques actionnaires moldaves propriétaires de grands forêts de chênes, s'assujetiront à fournir à la société tous les corps de navires à vapeur à établir tant le bois que la construction d'après les dessins et conditions à fournir par la société et à des prix infiniment en dessous de ce que l'on pourrait les obtenir dans d'autres pays; tandis que les actionnaires belges de leur côté fourniraient sans doute les machines à vapeur et tout ce qui seraient produit, par les fabriques métallurgiques et autres du Royaume de Belgique à des conditions et à des prix avantageux à la société.

Une telle société ne serait donc pas seulement utile à l'échange des produits, elle le serait aussi pour l'emploi de l'industrie belge et la navigation à vapeur utiliserait, des marins, des officiers et matelots qui se formeraient à une bonne école ayant à naviguer presque sans relâche dans les mers qui jusqu'ici sont encore pas connues par les Marins belges.

Je regrette, Sire, que je dois terminer, ce rapport en faisant connaître à Votre Majesté que j'ai été informé qu'il est à craindre que le contrat passé le 19 avril d'entre Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères en Belgique et Monsieur Fréderic Zackor pour une navigation par bateau à voile entre Anvers et Galatz, ne sera probablement pas rigoureusement exécuté, le caractère personnel de ce Monsieur, ses antécedents sa peu de fortune et de crédit le font au moins présager.

C. d'Hanens aux soins de Mij. Stephanavitz

et Cie Banquier à Jassy en Moldavie.

Bibliothèque de l'Académie, Photocopies, Arch. 51/1974, *Corespondenţă consulară din Ţările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas), enveloppe n° 3, collection D. Mamulea.

Bruxelles le 7 Juin 1848

Ministère des Affaires Étrangères
Indicateur E. No. 9743
No. d'ordre. Commerce
on est prié de rappeler dans la réponse la
date et le No. de la dépêche.
« Annexe »

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'en X-bre Mr. le Ministre de l'Intérieur m'a communiqué en copie deux rapports que vous aviez adressé au Roi relativement au Commerce que la Belgique pourrait faire avec les Principautés du Bas-Danube, et même avec l'Orient, au moyen d'un système de navigation prompte et regulière.

J'ai lu ces deux rapports avec intérêt, et me suis empressé de les transmettre à Monsieur le Gouverneur de la Province d'Anvers, en l'invitant à reunir sous sa présidence, un certain nombre des principaux négociants capitalistes et armateurs de sa résidence, qu'il aurait lieu de croire disposés à prendre part à la réalisation du projet recommandé par vous Monsieur, dans le cas où il serait jugé praticable. J'ai fait connaître en même temps que j'étais disposé, à seconder autant qu'il me serait possible la formation d'une société à cet

effet, soit en l'aidant pécunièrement, des fonds étaient alloués [1] par la législature, soit par l'établissement d'un service régulier de navigation à voiles, spécial, soit enfin en leur allouant un subside pour l'établissement par elles, d'un tel service.

Mr. le Gouverneur de la Province d'Anvers qui n'était pas encore passée, sur les faillites si nombreuses à l'étranger surtout, sur la contraction de la circulation, en un mot sur l'ensemble des circonstances du moment, exprime l'avis que ce serait peut-être les projets proposés que d'appeler des négociants à s'en occuper sérieusement. En conséquence, il me prie d'examiner s'il ne conviendrait pas d'ajouter à quelque temps la suite à donner aux instructions précitées.

Les considérations émises par Mr. le gouverneur étaient trop sérieuses et trop fondées pour qu'il fut possible d'en méconnaître la portée. Je l'informai donc que je pensais avec lui qu'il y avait lieu d'ajourner la réalisation du projet en question jusqu'à ce que les circonstances fussent plus favorables.

Vous apprécierez facilement, Monsieur, que les raisons qui ont motivé alors cette résolution doivent, agir avec d'autant plus de force aujourd'hui que la situation est encore aggravée sous ce rapport.

Force est donc, Monsieur, d'attendre un moment plus propice.

Recevez Monsieur, avec mes remerciements pour la sollicitude que vous avez vouée aux intérêts de notre développement commercial, l'assurance de ma considération distinguée.

Bibliothèque de l'Académie, photocopies, Arch. 51/1974, *Corespondență consulară din Țările de Jos* (Correspondance consulaire des Pays-Bas), enveloppe nº 4, collection D. Mamulea.

---

[1] Texte correct : étant alloués.

DIE „BAYERNHERRSCHAFT" IN GRIECHENLAND (1832—1843)

JOHANNES IRMSCHER
(Berlin, DDR)

Die Bayernherrschaft ist ein Ergebnis, in konkret faßbarer politischer Beziehung vielleicht sogar das einzige Ergebnis des Philhellenismus; auf diesen muß daher zurückgegriffen werden, wenn die nachherigen Ereignisse verständlich werden sollen.

Die Herausbildung einer griechischen Handler- und Reederbourgeoisie und deren zunehmende Emanzipation von der türkischen Fremdherrschaft in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts lenkte das öffentliche Interesse Europas auf das griechische Volk und seine Belange, hatten doch die Niederlassungen griechischer Kaufleute in Wien und anderen Städten sowie die zunehmende Zahl griechischer Studenten an ausländischen Universitäten vielfältige Beruhrungen ermöglicht. Im Deutschland Winckelmanns, Lessings, Schillers und Goethes fanden sie einen besonders fruchtbaren Boden; denn die Griechenverehrung der deutschen Klassik richtete sich zwar primär auf das antike Hellas, schloß aber das Land und Volk der eigenen Gegenwart keineswegs aus, das man in romantischer Geschichtsfremdheit mit den Hellenen des Altertums gleichsetzen zu können glaubte. Das bedeutendste Dokument dieser griechisch-deutschen Begegnung stellt Hölderlins Briefroman „Hyperion" dar; seine Titelfigur ist der erste Neugrieche in der deutschen Literatur, der Schauplatz des Geschehens nach Hellas verlegt, das sich, wie Hölderlin sagt, zur Wiedergeburt rüstet. Die Schrift erzielte eine bedeutende Wirkung, sah doch der Dichter in der griechischen Einkleidung sein deutsches Vaterland, das gleichermaßen der Wiedergeburt bedurftig zu sein schien.

In der Tat fehlte es zu jener Zeit trotz räumlicher Entfernung, unterschiedlicher Entwicklung der Produktivkräfte und andersartiger nationaler Traditionen nicht an Gemeinsamkeiten in den Anliegen der deutschen und der griechischen Bourgeoisie. Die Französische Revolution hatte hier wie da dem Streben nach dem freiheitlich geprägten Nationalstaat entscheidende Impulse gegeben; der ebengenannte Holderlin befand sich 1790 unter den Mitgliedern des Tübinger Stifts, die einen Freiheitsbaum pflanzten, wahrend die mit der sogenannten griechischen Aufklärung verbundene Erneuerung des Hellenismus das Wirken der europäischen Aufklärer zur Voraussetzung hatte. Napoleon, der in Frankreich im Interesse der Bourgeoisie die Ergebnisse der Revolution ökonomisch festigte, gleichzeitig aber die demokratischen Errungenschaften redressierte, brachte Deutschland den endlichen Zusammenbruch des Feudalsystems sowie die Veranlassung zu gesellschaftlichen Reformen, aus denen die nationale Bewegung erwuchs, welche wiederum die Napolonische Fremd-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 2, P 263—281, BUCAREST, 1976

herrschaft abzuschütteln ermöglichte; in Griechenland aber erhoffte man von dem französischen Kaiser die endgültige Befreiung von dem türkischen Joch.

Nach der Niederwerfung Napoleons indessen gingen die beiden Völker unterschiedliche historische Wege. Während in Griechenland das erstarkte Nationalbewußtsein zur bewaffneten Erhebung von 1821 und schließlich zur Errichtung des Königtums führte, das trotz der ihm anhaftenden reaktionären Züge das Fundament für den späteren bürgerlichen Nationalstaat und somit einen historischen Fortschritt darstellte, hatte in Deutschland die ruhmvolle Zeit der Befreiungskriege auf dem Wiener Kongreß ein ruhmloses Ende gefunden. Es war so nicht zuletzt durch die Misere im eigenen Lande bedingt, daß Insurrektionen in aller Welt in Deutschland mit Aufmerksamkeit verfolgt wurden. Als daher mit dem Beginn des griechischen Befreiungskampfes 1821 allenthalben in Europa sich progressive Persönlichkeiten als Philhellenen zusammentaten, um den griechischen Kämpfern materielle und ideelle Hilfe zuteil werden zu lassen, wuchs dieser Philhellenismus sich in Deutschland sehr bald zu einer alle Klassen der damaligen Gesellschaft erfassenden Bewegung aus. Innerhalb dieser lassen sich deutlich mehrere Etappen herausstellen.

Die erste Phase der Jahre 1821 und 1822 ergriff das ganze Land wie eine Woge. In Broschüren, Flugblättern, Gedichten und Predigten wurde die Sache der Griechen gefeiert; Komitees traten ins Leben, die Freiwillige ausrüsteten und auf den Kriegsschauplatz brachten. An der Spitze der Bewegung standen liberale Professoren sowie vereinzelt progressive Adlige. Teilhatten an ihr weiteste Kreise des Bürgertums, voran Kämpfer aus den Befreiungskriegen und Studenten; aber wir wissen auch von drei Bauern aus dem Spreewald, die 1821 um Passe ansuchten, „um ihren christlichen Brüdern zu helfen".

Die Berufung auf die christliche Religion spielte überhaupt eine große Rolle unter den philhellenischen Phrasen, und der altliberale Varnhagen meinte spöttisch, daß selbst die Demagogen ihre Freude am griechischen Aufstand dahinter verbergen durften. Doch diese Freude währte nicht lange; denn den Obrigkeiten der Heiligen Allianz enthielt das Interesse an der griechischen Erhebung wegen der Parallelen zur deutschen Situation zuviel revolutionären Stoff. Ihre Interventionen sowie die Berichte der zurückkehrenden Freiwilligen, die sich weithin in ihren Erwartungen getäuscht sahen, brachten diese erste philhellenische Welle in einigen Monaten zum Verebben.

Ihr folgte eine durchaus andersartige zweite in den Jahren 1826/27, ausgelöst durch den Fall der griechischen Festung Mesolongi und letztlich der Politik der Großmächte dienend, die je länger, je mehr einsehen mußten, daß der orientalischen Frage mit dem Legitimitätsprinzip allein nicht beizukommen war. Um so aufmerksamer waren sie darauf bedacht, daß die neue Griechenbegeisterung auf humanitäre Aufgaben beschränkt bliebe. Deshalb konnten auch die offiziellen Repräsentanten der Gesellschaft an ihr teilhaben, aber es war doch nur, wie Zeitgenossen spotteten, ein erlaubter Eifer, der nach der Vernichtung der türkischen Flotte bei Navarino rasch wieder erlosch.

Lediglich in Bayern erlebte der Philhellenismus eine Fortsetzung — eine Fortsetzung gewissermaßen von oben, insofern als König Ludwig I.,

der 1825 den Thron bestiegen hatte, seine romantische Griechenschwärmerei, die unter anderem in Gedichten von zweifelhaftem poetischen Wert ihren Niederschlag fand, mit den dynastischen Aspirationen seines Hauses auf den griechischen Thron zu verbinden wußte. Von einer Volksbewegung konnte dabei keine Rede mehr sein, vielmehr fehlte es nicht an Kritikern, die dem Könige seine kostspielige „Liebhaberei“ verdachten.

Jenen griechischen Thron zu errichten, hatten die „Schutzmächte“ Rußland, England und Frankreich in ihrem Londoner Protokoll vom 22. März 1829 beschlossen. Ihr Favorit, Prinz Leopold von Sachsen-Coburg, lehnte jedoch ab; das Zweifelhafte eines von ausländischen Regierungen errichteten Königtums über ein in seinen Souveränitätsrechten beschränktes, von fremder Finanzhilfe abhängiges, in unversöhnliche Parteien gespaltenes Land war ihm nur allzu deutlich geworden. Nach mehreren Zwischenspielen wurde schließlich eine Kandidatur des Hauses Wittelsbach in Erwägung gezogen. Der zunächst angesprochene Prinz Karl, nachmaliger bayerischer Feldmarschall im Kriege von 1866, refüsierte indes; als Substitut wurde Ludwigs zweiter Sohn, der am 1. Juni 1815 geborene Otto, vorgeschlagen und von den Schutzmächten rasch akzeptiert. Auch die 5. griechische Nationalversammlung, die im Sommer 1832 in Pronia, einer Vorstadt von Nauplia, tagte, bestätigte die Königswahl.

Vorbereitet war Otto auf die vor ihm stehende Aufgabe weder innerlich noch äußerlich. Seine Ausbildung hatte die politische, wirtschaftliche, Militär- und Verwaltungspraxis kaum berührt; sie wäre wohl tauglich gewesen für einen zweitgeborenen Prinzen, der in der kirchlichen Hierarchie seinen Wirkungsort finden sollte, keinesfalls jedoch für den Hegemon eines fremden Staates, dessen Anliegen mit bloßer philhellenischer Begeisterung nicht zu meistern waren. Noch problematischer stellte sich die psychische Konstitution des designierten Königs dar. Bereits mit vierzehn Jahren war dieser genötigt, wegen seines nervlichen Zustandes einen Kuraufenthalt zu nehmen. Die ärztliche Kunst brachte jedoch keine Besserung, vielmehr verschlechterte sich Ottos Zustand nach seiner Übersiedlung nach Griechenland derart, daß ihn offizielle Berichte an Ludwig I. für unfähig erklärten, die Regierungsgeschäfte zu übernehmen. Kopien dieser Dokumente gelangten über den britischen Gesandten nach England, wo sie 1839 durch gezielte Indiskretion der Presse zugänglich wurden, die der Öffentlichkeit bekanntgab, daß Otto von seinem engsten Kreise für „incompetent to govern“ und „a born idiot“ bezeichnet worden war. Karl Marx griff daher nur die öffentliche Meinung auf, wenn er in einem Zeitungsartikel vom Jahre 1853 von der „Auslieferung des Geburtslandes eines Perikles und Sophokles an die nominelle Herrschaft eines bayrischen Idiotenknaben“ sprach.

Wie nun aber sah das Land aus, zu dessen Fürsten die ausländischen „Schutzmächte“ jenen „Idiotenknaben“ bestimmt hatten? Es umfaßte 47 ½ Tausend Quadratkilometer mit 800 000 Einwohnern bei einem Viertel der heutigen Bevölkerungsdichte. Das Staatsgebiet machte nur einen Teil des überwiegend von Griechen besiedelten Territoriums aus; ihm gehörten der Peloponnes und die diesem vorgelagerten Inseln sowie das Festland bis nach Lamia zu, nicht dagegen die ökonomisch und zivilisatorisch am weitesten entwickelten und vom Kriege verschont geblie-

benen Ionischen Inseln, nicht Kreta noch Thessalien, nicht Epirus und Mazedonien, nicht Smyrna und die Inseln Kleinasiens. Was aber hellenisch geworden war, befand sich nach Jahrhunderten der Fremdherrschaft, nach dem Befreiungskampfe und dem diesen begleitenden und fortsetzenden Bürgerkrieg in einem desolaten Zustand. „Wo man hinsah, nackte, kahle Felsen; unbebautes, öde daliegendes Land; nirgends Wege, keine Straßen, keine Brücken; die Bewohner Griechenlands entweder in Höhlen oder in von Lehm oder von einigen übereinandergelegten Steinen gebauten Hütten; Ruinen, nicht allein von einzelnen Häusern, ja von ganzen Dörfern und Städten. Athen besaß vor dem Freiheitskampfe etwa 3000 Häuser, zur Zeit unserer Ankunft keine 300. Alle übrigen Häuser lagen und liegen zum großen Teil noch im Schutte. Alle Bäume in der Gegend von Nauplia sowie auch in anderen Teilen des Landes, so zahlreich sie auch in früheren Zeiten gewesen sein sollen, waren verschwunden" — so lesen wir bei einem zeitgenössischen Beurteiler. Die landwirtschaftliche Produktion war unter solchen Umständen bis fast zum Nullpunkt abgesunken, und die Tatsache, daß die festgelegten Staatsgrenzen gerade die ärmsten, unfruchtbarsten und jeder Rohstoffressourcen baren Gebiete Griechenlands umfaßten, ließ auch für die Zukunft nicht zuviel erhoffen. Von den rund 600 Handelsschiffen, die vor dem Aufstand den Stolz der griechischen Reeder gebildet hatten, waren mehr als 150, wie sich versteht, die größten und leistungsfähigsten, in militärische Dienste gestellt worden; nach der Erringung der Freiheit waren die wenigsten davon noch brauchbar. Das Handwerk beschränkte sich auf eine kleine Zahl von Berufen und war in diesen von dem europäischen Standard weit entfernt. Um das Bildungswesen war es nicht minder schlecht bestellt; „wer seinen Namen zu schreiben vermag, trägt ein kleines Tintenfaß an der Seite zur Schau und heißt dann ein Gelehrter", lesen wir in der angeführten Quelle. Zu existieren oder, besser gesagt, zu vegetieren vermochte ein solches Land nur mit Hilfe ausländischer Anleihen. Und weil diese Anleihen außerdem noch unter ungünstigen Bedingungen erfolgten, war der griechische Staat, noch ehe er ins Leben getreten, bereits in eine halbkoloniale Abhängigkeit von den europäischen Großmächten geraten. Ebendiese Großmächte besaßen dank der ökonomischen Misere über die ihnen als „Schutzmächten" zustehenden Residenten hinaus zusätzliche Möglichkeiten, in das griechische Parteiwesen und damit in die griechische Innenpolitik einzugreifen. Die komplizierte Sozialstruktur und die zunehmenden Klassenkämpfe und wachsenden Auseinandersetzungen innerhalb der herrschenden Klasse boten hierfür ausgiebige Chancen.

Welche Schichten nun gehörten zu dieser herrschenden Klasse? An erster Stelle zu nennen sind die Primaten, die griechischen Grundbesitzer, die, einst von den türkischen Eroberern mit bestimmten Verwaltungsfunktionen betraut, die von ihnen abhängigen Bauern rücksichtslos ausbeuteten; sie trugen „wesentlich dazu bei, den Druck der türkischen Herrschaft nur noch mehr zu vermehren", „daß sie sich zu blinden Werkzeugen für die türkische Habsucht hergaben und den gegen sie selbst von ihren türkischen Machthabern geübten Druck dadurch rächten, daß sie das unter ihnen stehende niedere Volk noch mehr drückten und wahrhaft mißhandelten", heißt es in einem zeitgenössischen

Bericht. Diese Feudalherren, die nach der Art der Paschas Hof hielten, hatten sich als die beste Stütze der Fremdherrschaft erwiesen, was sie jedoch nicht hinderte, sich nach der Vertreibung der Türken in den vollen Besitz ihrer Tsifliks zu setzen und diesen Besitz durch „Kauf“ und Aneignung früheren türkischen Grundeigentums zu erweitern. Neben den Primaten standen — mit fließenden Übergangen zwischen beiden Gruppen — die Kapitane der Freischärlerverbände, die sich im Befreiungskampfe Verdienste erworben hatten und ihre gesellschaftliche Stellung durch Erwerb von vormals türkischem Grundbesitz zu fundieren strebten, abgesehen davon, daß einige von ihnen, besonders auf dem Peloponnes, über feste, mitunter sogar mit Kanonen bestückte Plätze verfügten.

Während die Primaten des Festlandes ihren Grund und Boden zumeist nur zum Nießbrauch besessen hatten und erst nach der Befreiung als Eigentum erhielten, waren die Primaten der Inseln, wiewohl den Turken tributpflichtig, seit eh und je Eigentümer ihrer Ländereien gewesen und dazu durch Seefahrt und Handel reich geworden. Ebendiese Reederbourgeoisie, die anerkanntermaßen bei der Entwicklung des Nationalbewußtseins sowie in der Vorbereitung der nationalen Erhebung eine bedeutsame Rolle gespielt und im Freiheitskampf große Opfer an Gut und Blut gebracht hatte, verfügte trotz aller Verluste noch über teilweise beträchtliche ökonomische Potenzen, die sie durch staatliche Entschädigungen zu vergroßern suchte. Um Entschädigungen kamen auch die Phanarioten ein, die Abkommlinge jener griechischen Patrizierfamilien Konstantinopels, die es als Beamte im Dienste der Hohen Pforte, als Angehörige des Klerus, als Bankiers und Wucherer zu Reichtum, Macht und Einfluß gebracht hatten; obgleich zum großen Teil bei der Vorbereitung des Befreiungskampfes durchaus zurückhaltend, waren sie dennoch für die Türken hinreichend kompromittiert, um ihrer Stellungen und ihrer Vermögen verlustig zu gehen. In dem neuen griechischen Staate repräsentierten sie vornehmlich die Intelligenzschicht. Schließlich ist der mittleren und höheren Geistlichkeit zu gedenken, deren Position sich nicht nur auf den reichen Grundbesitz der Kirche gründete, sondern auch auf den Umstand, daß diese zur Zeit der Türkenherrschaft in beträchtlichem Ausmaße Verwaltungs- und Justizfunktionen innegehabt hatte. Man hat die Angehorigen jenes Teils des Klerus als geistliche Primaten bezeichnet.

Dieser vielschichtigen, durch Widersprüche zerrissenen, nur durch das gemeinsame Interesse an der Machtausübung von Zeit zu Zeit geeinten herrschenden Klasse standen als Exploitierte die Massen der Bauernschaft gegenüber, gleichgultig, ob sie das Land griechischer Primaten oder turkischer Grundbesitzer oder staatliches, vormals dem Sultan gehoriges Domänenland oder auch solches aus Kirchenbesitz bebauten oder ob sie vielleicht gar uber ein Stück freien Grundeigentums verfügten, als Soldaten ihren Kapitänen folgten oder vorübergehend als Matrosen auf Kriegs- oder Handelsschiffen Dienst taten. Sie hatten am schwersten unter den Lasten des Krieges zu leiden gehabt und waren in Pauperismus geraten — gleichwie das Gros der Handwerker, kleinen Handler, Lehrer, Ärzte...

Hinzu kamen die unterschiedlichen Kultur- und Bildungstraditionen. Die jeder Bildung baren, meist sogar schreibunkundigen Primaten

verkorperten im vollen Sinne das Rajahtum, das sich mit der Fremdherrschaft abgefunden und sich ihr innerlich angepaßt hatte. In den Klephten, den Volkshelden, denen die Bezeichnung „Rauber“ zum Ehrennamen geworden war, und ihren Kapitänen verband sich der persönliche Freiheitsdrang mit dem Kampf gegen die türkischen Unterdrücker und ihre griechischen Handlanger. Die Phanarioten repräsentierten die byzantinische Bildungstradition, sie waren erfahren in den Künsten der Diplomatie und der Intrige, beherrschten aber auch die Sprachen Westeuropas und hatten dadurch Zugang zu dem Geistesgut der Französischen Revolution. Solche Hinneigung nach dem Westen war in noch stärkerem Maße bei dem Griechentum der Ionischen Inseln zu finden, die niemals unter türkischer Fremdherrschaft gestanden hatten; ihre griechischen Bewohner hatten weithin italienische Sprache und Sitte angenommen.

Alle diese Gegensätze wußten sich die ausländischen Schutzmächte dermaßen zunutze zu machen, daß das griechische Volk Jahrzehnte hindurch in drei Gruppierungen zerfiel, die letztlich fremden Interessen dienten: die Englandpartei fand ihre Stütze in der Großhandels- und Reederbourgeoisie sowie in den Phanarioten, die Frankreichpartei hatte ihren Zustrom aus den Grundbesitzern Rumeliens und den zahlreichen Intellektuellen, die in Frankreich studiert hatten oder der französischen Kultur anhingen, während die Rußlandpartei, auf die orthodoxe Glaubensgemeinschaft gegründet, namentlich unter den Primaten und den Bauern des Peloponnes Anhänger besaß. Als am 30. Januar 1833 König Otto mit seinem Gefolge auf einer englischen Fregatte in Nauplia eintraf, befand sich das Land in voller Anarchie. Kein Wunder also, daß der Einzug des Hegemons in breitesten Schichten des griechischen Volkes voller Hoffnung begrüßt wurde, erwartete man doch, daß mit ihm zugleich bürgerliche Ordnung, staatliche Eintracht und vor allem Geld ihren Einzug halten würden! Die Staatsform jedoch, die ihm beschert wurde, empfand das Land je länger, je mehr als eine neue Fremdherrschaft.

Für die Bayernherrschaft ergibt sich von der pragmatischen Geschichte her eine Periodisierung in drei Abschnitte. Der erste, die Jahre 1833 bis 1835 umfassend, ist gekennzeichnet durch die Regentschaft, die unter Vorsitz des Grafen Armansperg für den minderjährigen König die Geschäfte führte. Der zweite Abschnitt — vom 1. Juni 1835 bis zum 20. Dezember 1837 — wird bestimmt durch die Tätigkeit der bayerischen Staatskanzler Armansperg und Rudhardt, der dritte, der mit der Septemberrevolution von 1843 endet, durch das absolutistische Regime König Ottos. Als Grundlage für die historische Einschätzung sollen im folgenden die Fakten vorgetragen werden.

Nach dem Staatsvertrag von 1832 war vorgesehen, daß für die Dauer der Minderjährigkeit König Ottos die Souveränitätsrechte durch eine dreiköpfige Regentschaft ausgeübt werden sollten. Ludwig bestimmte Joseph Ludwig Graf Armansperg, Georg Ludwig von Maurer und Karl Wilhelm Freiherr von Heideck als Mitglieder der Regentschaft; gleichzeitig designierte er Armansperg als deren Vorstand. Armansperg, als Sproß einer Aristokratenfamilie am 28. Februar 1787 geboren, hatte sein Wirken als Reorganisator des bayerischen Finanzwesens den Namen „Sparmannsberg“ eingebracht; er stand zwar in dem Rufe liberaler Gesinnung, war jedoch Autokrat genug, um von Anfang an gegen die

kollegialische Verfassung des Regentschaftsrates aufzubegehren. Das zweite Regentschaftsmitglied, Maurer, am 2. November 1790 geboren, war als Professor an der Münchener Universität — Marx und Engels schätzten ihn wegen seiner späteren Arbeiten zur deutschen Markenverfassung — und im Gerichtswesen tätig gewesen, wahrend das dritte Mitglied, der Generalmajor von Heideck, am 6. Dezember 1788 geboren, von 1826 bis 1829 eine bayerische Militärmission geleitet hatte, die dem kämpfenden griechischen Volke gewisse Dienste leistete. Von den Regentschaftsmitgliedern war Heideck demnach das einzige, das mit den griechischen Verhältnissen vertraut war, was ihn jedoch nicht davor bewahrte, sich in die grieschischen Parteiauseinandersetzungen hineinziehen zu lassen. Der Regentschaft folgten 3500 Mann bayerischer Truppen sowie eine große Schar von Räten und Beamten, denen sich im Laufe der Zeit Wissenschaftler, Kaufleute und Handwerker in nicht geringer Zahl zugesellten, auf die sämtlich zutraf, was Maurer in bezug auf die Regentschaft eingestand: Sie kennzeichnete völlige Unkenntnis der neugriechischen Sprache neben gänzlicher Unkenntnis der griechischen Verhaltnisse und Bedürfnisse sowie der wahren Lage des Landes.

Die Regentschaft führte sich sogleich mit zwei Unterlassungen ein. Die erste bestand darin, daß sich ihre Ankunft wegen der Klärung personeller und finanzieller Fragen bis Ende Januar 1833 verzögerte, wodurch das politische Chaos notwendigerweise vergroßert wurde. Die zweite Enttäuschung brachte die im Namen des Königs am 6. Februar 1833 erlassene Proklamation, vermißte man doch in ihr den Hinweis auf die Verfassung, die durch die Londoner Konferenz in sichere Aussicht gestellt war. Angesichts solcher Erwartungen mußte die den Griechen ungewohnte Formel „von Gottes Gnaden Konig von Griechenland“ geradezu provokatorisch wirken!

Unbestreitbar brachte die Errichtung der Regentschaft eine rasche Befriedung des Landes mit sich. Die bayerischen Truppen besetzten die entscheidenden Platze und machten damit dem Burgerrkieg ein Ende; gleichzeitig zwangen sie die Türken zur Freigabe der von ihnen noch okkupierten Landstriche (1. April 1833 Räumung Athens) und nahmen die Nordgrenze des Staates unter Kontrolle. Dagegen bewies die Regentschaft bei ihren organisatorischen Maßnahmen eine weit weniger glückliche Hand. Die mangelnde Kenntnis der gesellschaftlichen Struktur, der Tradition und der Psyche des Staatsvolkes auf der einen Seite und auf der anderen die Vorstellung, auf rein administrativem Wege einen mitteleuropäischen Standard erreichen zu konnen, mußten, zumal noch angesichts der divergierenden Interessen der Großmächte und der wiederum andersgelagerten Interessen der bayerischen Politik, mit Notwendigkeit zu Fehlentscheidungen fuhren.

Daß eine Heeresreform erforderlich war, konnte niemand bezweifeln; denn die taktischen Korps, die nach dem Beginn des Freiheitskampfes gebildet worden waren, sich aber gegenuber den Freischärlern nie recht hatten in Geltung setzen können, befanden sich beim Eintreffen der Regentschaft in völliger Auflösung, während Pallikaren, die irreguläre Nationalmiliz, vom Staate unbesoldet, Nahrung suchend das Land durchzogen und nicht ohne Grund von vielen als Plage empfunden wurden. Sicher war es daher berechtigt, mit dem volligen Neuaufbau

einer Nationalarmee zu beginnen, in welche die noch vorhandenen Soldaten der taktischen Korps übernommen werden konnten. Dagegen vermochte man für die Pallikaren, deren Überzahl im Befreiungskrieg Waffenruhm und Verdienste erworben hatte, keine angemessene Lösung zu finden; denn die ihnen gestellte Alternative, entweder nach Hause zu gehen oder sich in neuzubildende Jägerbataillone einzureihen, wurde allgemein als despotische Maßnahme empfunden. Die Regentschaft, deren militärische Berater von dem Kampfwert der Partisanen eine geringe Meinung hatten, übersah nämlich, daß sich unter diesen Irregulären Sulioten, Epiroten, Thessalier, Mazedonier, Albanesen und Kreter befanden, deren Heimat nach wie vor unter osmanischer Herrschaft stand, und vermochte nicht zu begreifen, daß jene Guerillakämpfer keine Neigung besaßen, sich einer von ihnen als unnütz empfundenen Disziplin zu unterwerfen. Kein Wunder also, daß sich für die vorgesehenen Jägerbataillone im ganzen nur 35 dienstuntaugliche Krüppel meldeten, während die anderen Pallikaren in großer Zahl über die türkische Grenze gingen, um ihr Klephtenleben wieder aufzunehmen — das Vaterland, für dessen Befreiung sie ihr Blut vergossen hatten, glaubte, ihrer Dienste nicht mehr zu bedürfen! Hätte die Regentschaft in der neueren griechischen Geschichte Bescheid gewußt, so wäre ihr nicht entgangen, mit welchem Erfolg die Türken lange Zeit Klephtenverbände als Armatolen in Gendarmeriediensten zu verwenden wußten. Als man am 1. Juni 1833 diesen Weg doch noch beschritt, war wertvolles politisches Kapital bereits verspielt.

Aber auch die Bildung der Nationalarmee vollzog sich unter erheblichen Schwierigkeiten. Sie sollte die bayerischen Soldaten ersetzen, die zum überwiegenden Teil nach Ablauf eines Jahres in ihre Heimat zurückkehrten. Vorgesehen war ein Heer von 10.000 Mann mit der ungewöhnlich hohen Zahl von 1000 Offizieren. Der Kampfwert dieser Armee wurde überdies dadurch gemindert, daß sie sich aus recht unterschiedlichen Gruppen zusammensetzte, zwischen denen empfindliche Spannungen aufkamen: deutschen Söldnern, Griechen und ausländischen Philhellenen. Nur am Rande sei erwähnt, weil es in moderner Entwicklungshilfe Parallelen findet, daß abgenutzte Bekleidungs- und Ausrüstungsgegenstände, die im bayerischen Heer keine Verwendung mehr finden konnten, für teures Geld nach Griechenland verkauft wurden.

Wie bei der Militär-, so machte sich auch bei der Verwaltungsorganisation die mangelnde Landeskenntnis der Regentschaft nachteilig bemerkbar. Man strebte eine straffe Zentralisation an und begann ein Verordnungswerk, das, um durchgesetzt zu werden, einer Vielzahl vorgebildeter Beamter und einer funktionierenden Bürokratie bedurft hätte; in Griechenland aber gab es nicht einmal Straßen, die einen geordneten Verkehr zwischen Zentral- und Lokalbehörden hätten gewährleisten können. Daß die Beamten gehalten waren, statt des nationalen Kostüms fränkische Tracht zu tragen, und die Verordnungen einmal in der dem Volke unverständlichen griechischen Gelehrtensprache und außerdem auf Deutsch promulgiert wurden, trug ebenfalls dazu bei, daß man die Männer um den König als Fremdherrschaft zu empfinden lernte. Mit Recht spottete Ludwig Börne: „Hellenen, euer Himmel trägt die bayerischen Nationalfarben. Hellas gehörte in den ältesten Zeiten zu Bayern. Die neuesten Bundestagsbeschlüsse werden euch mitgeteilt werden.“

Sogar auf dem Gebiete des Unterrichtswesens verpaßte die Regentschaft ihre Chance, obgleich doch der Lerneifer des griechischen Volkes selbst unter den schwierigen Bedingungen der Türkenzeit private Unterrichtsanstalten hatte entstehen lassen. Maurer entfaltete auch auf diesem Wege einen gesetzgeberischen Eifer sondergleichen, und das von ihm formulierte Volksschulgesetz enthält sogar recht progressive Elemente: Es sieht praktischen „Unterricht in Feld- und Gartenbau, insbesondere auch in der Behandlungsart der Bäume, des Seidenwurms und der Bienenzucht“, vor und macht die Teilnahme am Religionsunterricht vom Wunsche der Eltern abhängig. Nicht beachtet wurde jedoch das Faktum, daß damals auf 100.000 Einwohner ungefähr 7 Volksschulen kamen — im kontemporänen Deutschland jedoch durchschnittlich 150! Statt von den Fundamenten her aufzubauen, suchte man das zweifellos für seine Zeit respektable bayerische Bildungssystem schablonenhaft auf Griechenland zu übertragen — in einem solchen Tempo, daß als Krönung des Ganzen bereits am 2. November 1834 eine Akademie der Wissenschaften ins Leben treten sollte (fast 100 Jahre später, am 18. März 1926, kam die Gründung tatsächlich zustande). Notwendigerweise traf man daher auf Widerstand; denn die griechischen Lehrer zeigten wenig Neigung, vor ausländischen Kommissionen Rigorosa abzulegen, um sich hernach für geringe Bezahlung von einer landesunkundigen Schulverwaltung unwürdig behandeln zu lassen, griechische Eltern aber trugen Bedenken, ihre Sprößlinge der, wie ihnen schien, fränkischen Manier zu unterwerfen.

Noch viel ernstere Schwierigkeiten ergaben sich jedoch in der Kirchenfrage. Mit dem Beginn der Erhebung und insbesondere seit der Ermordung des Patriarchen Gregor IV. im Jahre 1821 stand das konstantinopolitanische Patriarchat dermaßen unter dem Druck der Hohen Pforte, daß die Verbindungen zu den insurgierten Bistümern bald völlig abbrachen. Ein offenkundig mit türkischer Unterstützung 1828 lancierter Versuch, das alte Verhältnis wiederherzustellen, stieß auf Ablehnung und führte zur Einsetzung einer aus drei Bischöfen bestehenden Kommission, welche die Leitung der Kirchenangelegenheiten des befreiten Landes in die Hand nahm; in der Tat stand die Bildung einer autokephalen Nationalkirche auf der Tagesordnung. Dagegen mußte jedes ungeschickte Taktieren der katholischen Bayern in diesen Fragen den seit der byzantinischen Epoche bestehenden tiefen Gegensatz zwischen Orthodoxie und schismatischen Lateinern sofort in aller Schärfe neu aufreißen. Ebendas aber geschah, als die Regentschaft am 4. April 1833 die Unabhängigkeit der hellenischen Kirche erklärte — mit dem römisch-katholischen König Otto als weltlichem Haupt und damit zugegebenermaßen als Nachfolger des Sultans. Der deutsche Hang zur Gründlichkeit steigerte die Abneigung gegen die Regentschaft, und wie vor der Befreiung wurde in der Meinung vieler das zaristische Rußland zum Beschützer der Orthodoxie; sein Gesandter, der aus Bessarabien stammende Grieche Katakazy, wußte die allgemeine Unzufriedenheit weidlich zu nutzen.

Vollends aber versagte die Regentschaft auf dem ökonomischen Gebiet, das ihre Organe allein aus der Sicht von Verwaltungsjuristen oder allenfalls Kameralisten zu erfassen befähigt waren.

Der Sieg über die Türken hatte die Staatsländereien derart vermehrt, daß ihre Schätzung zwischen vier Zehnteln bis zur Hälfte der gesamten

Grundfläche Griechenlands schwankte; sie waren nicht katastriert und zum Teil überhaupt nicht oder nur unzulänglich bebaut. Andererseits gab es in dem jungen Staate mehrere Tausend Soldaten, die demobilisiert und für die geleisteten Dienste entschädigt werden mußten, traf man auf ungezählte Flüchtlinge aus den osmanisch gebliebenen Territorien, gab es in Menge landlose und landarme Bauern, deren Lebenshaltung unter dem Existenzminimum lag. Die Forderung nach einer Bodenreform, verbunden mit zielbewußten Maßnahmen zur Melioration der Anbaufläche, Erweiterung des Anbausortiments und entsprechender Ausbildung der landwirtschaftlichen Produzenten, war daher unüberhörbar geworden, und der bayerische Philhellene Friedrich Thiersch hatte in einer zweibändigen Denkschrift diese Aufgaben, aber auch die möglichen Lösungswege dargelegt. Die Regentschaft vermochte das Problem jedoch nur vom fiskalischen Standpunkt her zu begreifen; die Ergebnisse ihrer Maßnahmen blieben daher bescheiden. Die alteingesessenen Primaten und zugewanderten Phanarioten dagegen fanden unschwer Gelegenheit, sich zu bereichern und ihren Grundbesitz zu erweitern, und mit ihnen Bankiers und Wucherer.

Gleichermaßen verderblich erwies sich die Politik der Regentschaft in bezug auf den Seehandel. Wir wiesen vorhin auf die gewichtige Rolle der Reederbourgeoisie der nautischen Inseln bei der Herausbildung des griechischen Nationalbewußtseins und ihren umfassenden Einsatz in den Jahren des Befreiungskampfes hin; solche Verdienste anzuerkennen und auf der Basis des noch Verbliebenen rasch eine leistungsfähige neue Handelsflotte aufzubauen, wäre vordringliches politisches wie ökonomisches Erfordernis gewesen und hätte zugleich den Zentralisierungstendenzen der Regierung gedient; denn auch heute noch spielt der innergriechische Seetransport angesichts der Gebirgigkeit des Landes eine beachtliche Rolle. Die deutsche Gründlichkeit erfand indes strenge Quarantäne-, Zoll-, Hafen- und Registrierungsreglements, verlangte, um ihre Einhaltung zu sichern, hohe Kautionen und brachte damit den Handel fast völlig zum Erliegen. Denn die internationalen Häuser verlegten ihre Filialen in die Städte des osmanisch gebliebenen kleinasiatischen Küstenlandes, während griechische Reeder und Seeleute, die einstens der Schrekken der Türken gewesen, nach Konstantinopel oder Alexandrien auswanderten oder auf den Schiffen ihrer vormaligen Gegner, die ihre seemännischen Qualitäten zu schätzen wußten, Dienste nahmen. Die Insel Hydra, die vor der Erhebung 250.000 Einwohner zählte, besaß 1837 nicht einmal die Hälfte davon; heute leben dort kaum 3000 Menschen!

Infolge dieser törichten Wirtschaftspolitik bildete die gemäß dem Londoner Protokoll von 1830 durch die Schutzmächte garantierte, zugleich aber in ihrer Verwendung kontrollierte Anleihe von 60 Millionen Franken im wesentlichen das finanzielle Fundament der Tätigkeit der Regentschaft. Zur Auszahlung gelangten, von dem Betrage freilich zunächst nur die beiden ersten Raten, d.h. 40 Millionen Franken, von denen von vornherein beträchtliche Abzüge vorgenommen wurden. 4 Millionen betrugen die Kommissionsgebühren der beteiligten Bankiers, 12 Millionen waren als Entschädigung für Grenzregulierungen an die Pforte zu entrichten, je 600.000 Franken an die drei Schutzmächte als Rückzahlung von Vorschüssen und weitere Summen an die bayerische Regierung. Die eigenen

Einkünfte des griechischen Staates aus Steuern, Verpachtungen und Monopolen bezifferten sich 1833 auf 6 Millionen Drachmen — die Drachme entsprach dem französischen Standard —, 1834 auf 10 Millionen. Bei sparsamer Wirtschaft hätte sich also im Laufe der Zeit ein ausgeglichenes Budget schaffen lassen. Nur fehlte es an solcher Sparsamkeit durchaus. Die Diäten des Grafen Armansperg betrugen mehr als die Gehälter zweier bayerischer Minister, die von der Regentschaft ausgehaltene „National-zeitung“, die es auf ganze 16 Abonnenten gebracht haben soll, mußte mit 12000 Drachmen subventioniert werden, das Eingreifen in die griechischen Parteiintrigen kostete Geld, und noch großere Summen verschlangen die aufgeblahte Burokratie, die ubersteigerte diplomatische Repräsentanz und schließlich die bewaffneten Kräfte. Mit Recht äußerte der österreichische Gesandte: „Heute, wo 40 Millionen ausgegeben, keine wirklich nutzliche Einrichtung daraus hervorgegangen, die Regierung sich dem Lande nicht befreundet, der König ohne Macht gegen die Abspannung und den daraus hervorgehenden leidenden Widerstand des Volkes mit ein paar Bataillonen, von denen man zwar begreift, was sie schaden, nicht aber was sie nutzen, am Vorabend der Regierung steht, kann man auf bisherigem Wege nicht mehr beharren“.

Man beharrte jedoch nicht nur auf dem alten Wege, sondern ließ sich sogar noch auf Abwege verleiten, wofür die Kolokotronissche Verschworung und das damit in Verbindung stehende Auseinanderbrechen der Kollektivität der Regenstschaft den sichtbarsten Beweis lieferten. Verlanlassung gab der Umstand, daß die Regentschaft sich gegenüber der russophilen Partei und ihrem vornehmlichen Repräsentanten, dem verdienten peloponnesischen Klephtenführer Theodoros Kolokotronis, obgleich dieser seine Loyalität bekundet hatte, reserviert verhielt und seine Anhänger von der Verwaltung des Landes großenteils ausschloß. Die ungeschickte Kirchenpolitik der Regierung schuf für solche Unzufriedenheit die Massenbasis, und die russophilen Anhänger des Absolutismus verschmähten es nicht, die Forderung nach politischer Freiheit mit dem Rufe nach Aufrechterhaltung der Orthodoxie zu verbinden. Nach dem Beispiel der fruheren Hetärie bildete sich ein Geheimbund mit dem Namen „Phönix“, der gleich jener auf die tätige Sympathie der Petersburger Regierung rechnete.

Gefördert wurde die Verschwörung durch die wachsende Uneinigkeit unter den Mitgliedern der Regentschaft, insbesondere durch das Streben Armanspergs nach Alleinherrschaft. Daß dessen Werkzeug, der Dolmetscher Franz, entlarvt werden konnte, steigerte den Haß Maurers bis zur Unbesonnenheit (Heideck hatte sich von den Geschäften weitgehend zurückgezogen und beschäftigte sich mit Malstudien und dem Sammeln von Konchylien); in der Nacht vom 18. zum 19. September 1833 ließ er Kolokotronis und eine Anzahl bekannter Freiheitskämpfer als angebliche Teilnehmer an der Verschworung festnehmen, am 23. eine rigorose Pressezensur verkünden und alsbald durch den Kronanwalt Masson, einen britischen Philhellenen von streng antirussischer Observanz, den Prozeß gegen die Inhaftierten vorbereiten.

Die willkürliche Aktion löste, da sie ohne Kenntnis der griechischen Minister erfolgte, eine Regierungskrise aus, die Einschränkung der Pressefreiheit emporte nicht nur die unmittelbar betroffenen Anhänger der

russophilen Partei, sondern ebenso die Syntagmatiker, die „Verfassungsfreunde“, der Terrorprozeß warf seine Schatten auf die zu erwartende Rechtspraxis und entwertete Maurers umfassende legislatorische Maßnahmen, deren weltfremde Gelehrsamkeit ohnehin in krassem Gegensatz zu den Realitäten des Landes stand. Vollends aber führte die Verurteilung Kolokotronis’ zum Skandal. Abgesehen von der Wahrnehmung seines Rechtes auf politische Meinungsäußerung, vermochte man dem 64jährigen Angeklagten keine Schuld nachzuweisen, während sein Anwalt nachdrücklich Kolokotronis’ glorreiche Vergangenheit in die Erinnerung zurückrief, so daß er dem Volke als ein verleumdetes Opfer der bayerischen Tyrannei erscheinen mußte. Zwei von den fünf Richtern weigerten sich denn auch, das geforderte Todesurteil zu unterzeichnen, und ließen sich selbst durch Druck nicht dazu bewegen; daß Maurer sie daraufhin vom Dienst suspendierte und zur Verantwortung ziehen ließ, schlug ebenfalls gegen ihn aus. Angesichts der allgemeinen Empörung wagte man nicht, das Urteil zu vollstrecken, sondern wandelte es in lebenslängliche und später, um die Groteske vollkommen zu machen, in 20jährige Gefängnisstrafe um. „Ich lache den König aus, so lange lebe ich nicht mehr“, spottete der Held des Peloponnes über diese königliche Großmut.

Inzwischen hatten sich die Gegensätze innerhalb der Regentschaft weiter zugespitzt. In der Maina, jenem unzugänglichen Südteil des Peloponnes, dessen kriegstüchtige Bevölkerung selbst den Türken niemals völlig botmäßig geworden war, hatte sich dank der psychologischen Mißgriffe der Regentschaft ein Aufstand entfacht, der zu einer kläglichen Niederlage der bayerischen Truppen führte, die, um ihn niederzuwerfen, eingesetzt wurden. Nicht zuletzt war es der britische Resident Dawkins, der bei Armansperg gegen die „eingefleischten Aristokraten“ agitierte und den angeblichen Liberalismus des Regentschaftspräsidenten pries, während er gleichzeitig gegenüber dem britischen Außenminister Lord Palmerston Maurer als Agenten des russischen Residenten Katakazy verleumdete. Dem intriganten Komplott Armansperg—Dawkins blieb der Erfolg nicht versagt: Im Juli 1834 wurde Maurer ungnädig abberufen.

Die Griechen hatten jedoch keine Veranlassung, sich der erfolgten Veränderung zu freuen. Denn trotz allen seinen Mißgriffen kann Maurer Fachkenntnis, Fleiß und guter Wille nicht abgesprochen werden, und das dreibändige Werk, das er zur Rechtfertigung seiner Tätigkeit 1835 in Heidelberg erscheinen ließ, ist noch immer eine der ergiebigsten Quellen für jene schmerzvolle Epoche des neuen Griechenlands. Mit Maurers Abgang wurde das Zweifelhafte des Armanspergschen Liberalismus nur allzu sichtbar, verbargen sich doch hinter diesem lediglich Mangel an Entschlußfreudigkeit, eigenes Geltungs- und Repräsentationsbedürfnis. Heideck trat nach dem Juli 1834 völlig in den Hintergrund, während Maurers Nachfolger, der 62jährige Ägid von Kobell, sich im Hof- und Staatsdienst Meriten erworben haben mochte, mit dem gelehrten Vorgänger jedoch nicht zu vergleichen war. Wenn somit die erste Phase der Regentschaft durch eine wahrhafte Polypragmosyne gekennzeichnet war, so steht die zweite wesentlich im Zeichen einer einzigen, dafür aber um so intensiver betriebenen Maßnahme, nämlich der Verlegung der Hauptstadt nach Athen.

Sie wurde am 13. September 1834 beschlossen und war in mehrerer Beziehung ein Wagnis. Denn im Bewußtsein des griechischen Volkes lebte keineswegs das klassische Athen, sondern das mittelalterlich-byzantinische Konstantinopel als seine Hauptstadt, wie aufs beredteste die Volkslieder bezeugen. Es war daher notwendig, eine seit langem verschüttete Tradition mit neuem Leben zu erfüllen — ein Versuch, der gelang, im Jahre 1834 aber als durchaus problematisch erscheinen mußte. Denn seit der ausgehenden Antike war Athen „geschichtslos" geworden, und nach dem Befreiungskriege bot sich der Ort nach den Worten des Archäologen Ludwig Roß dar als „ein einziger ungeheurer Trümmerhaufen, eine gestaltlose, einformig graubraune Masse von Schutt und Staub". Es galt daher zunächst, die Stadt einigermaßen wiederherzurichten, und zwar unter Berücksichtigung der leeren Kassen der Regentschaft. Das bereits akzeptierte Bebauungsprojekt zweier Schinkel-Schuler, des Deutschen Schaubert und des Griechen Kleanthis, das Athen zur ersten Gartenstadt der Welt gemacht haben würde, mußte deshalb rasch fallengelassen werden, weil niemand die erforderlichen Summen hätte aufbringen konnen. Diesen Plan zu revidieren, wurde von Ludwig I., der nach wie vor in Bayern mitzuregieren bestrebt war, der Hofbauintendant Leo von Klenze betraut mit dem gleichzeitigen Auftrag, ein Schloß für König Otto zu entwerfen; Klenze ubernahm die griechische Mission nicht ungern. Zwar kam sein Schloßentwurf nicht zur Ausfuhrung, doch lag dem Philhellenen offenbar weit mehr an der Rettung der hellenischen Kunstwerke und dem Aufbau Athens als einer „Kunstangelegenheit", für die man „gewissermaßen ganz Europa Rechenschaft schuldig" ist. Ihm gebührt das bleibende Verdienst, daß er gegen die Absicht der Militärs die Schleifung der Befestigungsanlagen auf der Akropolis durchsetzte und mit der Sicherung dieses bedeutendsten Baudenkmals des klassischen Altertums umfassende Schutzmaßnahmen für die antiken Monumente einleitete. Aber auch Klenzes städtebauliche Konzeption verdient Beachtung: Sichelformig sollten sich um den Komplex der Akropolis die älteste Theseusstadt, die römische Hadriansstadt und schließlich die moderne Gründung legen.

Die Herrichtung der Hauptstadt füllte die der Regentschaft noch verbliebene Zeit neben den Intrigen um die zukunftige Gestaltung der politischen Verhältnisse. Die kostspielige Untätigkeit Armanspergs hatte nicht weniger enttäuscht als vorher die rucksichtslose Geschäftigkeit Maurers, der „alte Philhellene" in Munchen wunschte seinen Einfluß keineswegs gemindert zu sehen, und die immer brennender werdende orientalische Frage hielt das Interesse an der Schlusselposition Griechenland bei den Großmächten wie bei der Hohen Pforte gleichermaßen wach. Das Volk aber hatte tiefe Verbitterung ergriffen, und treffend kennzeichnet ein Bericht des österreichischen Gesandten die Lage: „Der erste Eindruck, den das Konigreich Griechenland macht, ist ein höchst betrübter, ja hoffnungsloser. Gunstige Spuren der damaligen Verwaltung fallen so gut als gar keine in die Augen, nachteilige und der Herstellung der Regierung entgegenwirkende begegnen viele. Was an sogenannten europäischen Einrichtungen auf dies turkische Land gelegt wurde, schreibt sich von der Verwaltung des Grafen Kapodistrias" (1828—1831), „aus der königlichen ging bis jetzt nichts hervor als ein Haufe ohne Ausführung

gebliebener Verordnungen und einige militärische Körper ohne Leben. Für die materielle Wohlfahrt des Landes ist nichts getan, zwei Drittel des Anlehens sind ohne ein erspießliches Resultat ausgegeben. Mißgriffe in allen Zweigen haben bis jetzt jede Annäherung zwischen Volk und Regierung gehindert; der Glaube auf die Fähigkeit der Regentschaft ist so gut wie null; der einzige Hoffnungsanker ist der König, und dieser übernimmt in wenig Monaten mit zum Teil unfähigen, zum Teil ganz zweideutigen Instrumenten das gänzlich unvorbereitete Land, so daß die Besorgnis derjenigen nicht wenig begründet erscheint, welche glauben, daß auch er die Erwartungen nicht wird erfüllen können, welche dermalen das Volk von ihm hegt".

War somit die erste Phase der Bayernherrschaft eingeleitet durch optimistische Hoffnungen breitester Schichten des griechischen Volkes, so lagen über der zweiten, noch ehe sie begonnen, bereits dunkle Schatten. Am 1. Juni 1835 fand mit mehr Pomp, als der Finanzlage des Staates angemessen, die Krönung Ottos statt, und mit ihr erfolgte die mit Spannung erwartete Proklamation des nunmehr volljährigen Herrschers. Sie würdigte „die beispiellosen Opfer" des Befreiungskrieges und enthielt die Versicherung, daß der katholische König seine Nachkommen als Glieder der morgenländischen Kirche heranwachsen lassen werde, aber das entscheidende Stichwort fehlte auch diesmal: die Konstitution. Nicht zufällig hatte wenige Wochen vorher Ludwig an seinen Sohn geschrieben: „Nicht zu reiflich überdacht kann die Einführung einer Verfassung werden; es ist die Hohle des Löwen, aus der keine Fußstapfen gehen; sie hat Folgen, die man gar nicht voraussieht... Die Griechen sind, wenigstens noch lange, nicht geeignet, eine Verfassung (Konstitution) ertragen zu können, Tür und Tor würde sie allen Anmaßungen des In- und Auslandes öffnen."

Solche Grundsätze bedeuteten, daß die Erwartungen des griechischen Volkes aufs neue enttäuscht wurden. Zweifelsohne wirkte die Rehabilitierung von Kolokotronis beruhigend und wurde die Bildung eines Elitekorps aus Pallikaren als Akt der Gerechtigkeit gegenüber den Kämpfern des Befreiungskrieges angesehen, die Agrarfrage dagegen blieb von einer Lösung weit entfernt. Armansperg aber vermochte seine Position noch zu untermauern, wurde ihm doch mit dem Titel eines Erzkanzlers die Leitung der Regierungsgeschäfte anvertraut. Nach wie vor agierte er als Exponent der britischen Politik mit dem Ergebnis, daß Palmerston gegen den Einspruch der anderen Schutzmächte auf die Auszahlung des Restbetrages der 60-Millionen-Anleihe drängte.

Im Mai 1836 reiste Otto zu längerem Aufenthalt nach Deutschland — zur Kur und zur Brautschau —, das Ergebnis der Reise aber wurde für die griechische Geschichte in mehrfacher Hinsicht bedeutsam. Die Ehe, die der König im November 1836 in München ohne Kenntnis der griechischen Staatsorgane schloß, bestärkte seine Abneigung gegen jeden Konstitutionalismus und beschleunigte so sein Scheitern; denn die vormalige oldenburgische Prinzessin Amalia, die Otto an geistiger Regsamkeit weit übertraf, griff je länger, je mehr in die Regierungsgeschäfte ein; die Griechen lernten es, sie als „Hyäne" und „bluttriefende Königin" zu bezeichnen. Ferner führte die Reise den Sturz Armanspergs herbei, dessen aufwendige Verwaltung das Land an den Staatsbankrott gebracht

hatte. Diese Gefahr veranlaßte Ludwig, Metternichs Drängen nachzugeben und den ob seiner englischen Liaisonen noch immer des Liberalismus verdächtigen Grafen abzuberufen. Die Ironie der Geschichte wollte es, daß zu seinem Nachfolger ausgerechnet ein Mann bestimmt wurde, der als Befürworter des Konstitutionalismus und Feind des Systems Metternich 1822 gemaßregelt worden war: Ignaz von Rudhart.

Mit Rudhart trat ein neues Moment im griechischen Kräftespiel in Geltung, nämlich Österreich. Denn ehe Rudhart sich mit dem Königspaar in Triest nach Griechenland einschiffte, machte er Metternich in Wien seine Aufwartung, und trotz der früheren Gegensätze einigten sich beide Staatsmänner rasch. Die österreichische Politik, die sich als Repräsentantin des Legitimitätsprinzips bis dahin in den türkischen Dingen reserviert verhalten hatte, ging nunmehr in die Offensive, um dem englischen Einfluß ihr Gewicht entgegenzusetzen. Der britische Gesandte in Athen hatte diese Bedeutung des Wechsels in der Leitung der griechischen Politik sogleich erkannt; noch ehe Otto am 14. Februar 1837 an Land gehen konnte, erschien er im Reitanzug, die Peitsche in der Hand, auf dessen Schiff und verlangte, daß Armansperg auf seinem Posten belassen werde — eine Szene, die in eindrucksvoller Weise die Scheinsouveränität des hellenischen Königstums vor Augen führte!

Jedoch blieb Otto bei den getroffenen Entscheidungen, während sich sein neuer Kanzler, gestützt auf Österreich, darum bemühte, den griechischen Staat allmählich aus der so sichtbar gewordenen Abhängigkeit zu befreien. Der Gegensatz, in den er dadurch zu dem englischen Gesandten trat, war unüberbrückbar, wobei der Brite geschickt genug die Verfassungsfrage ins Spiel brachte, hinsichtlich deren sich Rudhart, so sehr er auch einst die britische Konstitution gepriesen hatte, genauso intransigent zeigte wie sein Vorgänger. Die neuerliche Verweigerung der Konstitution neben den bekannten Fehlgriffen des Regimes Armansperg, das oftmals brutale Auftreten der bayerischen Soldaten und Beamten trafen das griechische Selbstgefühl zutiefst und führten zu einer immer feindseliger werdenden Stimmung aller Schichten des griechischen Volkes gegenüber den Fremden. Rudhart vermochte weder dieser innenpolitischen Problematik noch der außenpolitischen Schwierigkeiten Herr zu werden und nahm schließlich am 20. Dezember 1837 seinen Abschied.

Mit seiner kurzen Tätigkeit ist jedoch ein bedeutsames Ereignis verbunden, das eine der wenigen positiven Seiten der Bayernherrschaft zur Geltung brachte, nämlich die Eröffnung der Universität Athen in den ersten Monaten jenes Jahres 1837. Gestaltet war diese Hochschule, die in ihren Leistungen sehr bald europäischen Rang erlangte, nach dem Vorbild der Göttinger Universität durch den Bonner Philosophen August Brandis. Unter den 34 Professoren, die für die ersten 100 Studenten zur Verfügung standen, befanden sich sieben Deutsche, deren Verdienste um Griechenland unbestritten sind: der Philologe Ulrichs, der Archäologe Roß, der Chemiker Landerer, der Botaniker Fraas, die Juristen Feder und Herzog, der Mediziner Treiber.

Mit Rudharts Sturz wurde die dritte und letzte Phase der Bayernherrschaft in Griechenland eingeleitet. Noch immer glaubte Otto, absolutistisch regieren zu können, und machte sich selber zum Premierminister. Zwar waren mit Ausnahme des Kriegsministers von Schmaltz

die Inhaber der Ministerämter hinfort durchweg Griechen, aber nach wie vor standen ihnen bayerische Sekretare zur Seite, in ihrer Aufgabe peinlich die Funktion der Berater im späteren britischen Imperialismus vorwegnehmend. Häufiger Ministerwechsel und die notorische Entschlußlosigkeit des Konigs fuhrten sehr bald anarchische Zustände herauf: „Die Regierung kann uns nicht helfen — es helfe sich jeder selbst, so gut er kann!" Betrug und Bestechung waren an der Tagesordnung, die Rauberplage lag wie ein Alpdruck auf der sich ohnehin nur langsam entwickelnden Landwirtschaft, daraufhin einsetzende Strafexpeditionen machten das Regime nur noch verhaßter, und die regierungsfeindliche Presse verstand es vortrefflich, das Feuer zu schuren — so rächte sich die Weigerung, dem Lande eine Verfassung zu geben, welche die öffentlichen Angelegenheiten in die Hände gewahlter Volksvertreter gelegt hätte. Als weiteres belastendes Moment kam hinzu, daß das bayerische Konigtum in der Außenpolitik ohne sichtbare Erfolge blieb. Bekanntlich hatte, das griechische Volk, als es in den Kampf um seine Freiheit eintrat, als staatliches Ziel das byzantinisch-christliche Kaisertum des Mittelalters mit der Hauptstadt Konstantinopel vor Augen. Das Ottonische Griechenland mit Athen als Kapitale mochte vielleicht philhellenischen Erwartungen entsprechen, dem griechischen Volk jedoch mußte das Erreichte als unbefriedigend erscheinen. Diese nationale Enttäuschung wurde von der griechischen Reaktion genutzt, um die Volksmassen von der innerpolitischen Misere und vor allem von der ungelösten Agrarfrage abzulenken; die von ihr zu neuem Leben erweckte „Große Idee" verkundete die Mission des Griechentums, die Völker der Balkanhalbinsel und Kleinasiens in einem christlichen Großreich zu vereinen; die Bayernregierung dagegen vermochte nicht einmal das 1841 insurgierte Kreta von der türkischen Herrschaft zu erlösen!

In diesem kritischen Moment traten die „Schutzmächte" aufs neue in Aktion, forderten England und Rußland mit allem Nachdruck die Zahlung der Zinsen und die Amortisation der berüchtigten 60-Millionen-Anleihe. Da alle Bemuhungen scheiterten, die Staatseinkunfte zu erhöhen, sah sich Otto im Sommer 1843 zu beträchtlichen Reduktionen der Beamtengehälter und personellen Einsparungen genötigt. Trotzdem wurde der vorgelegte Etat von den Schutzmächten zuruckgewiesen! So blieb als Ultima ratio die Einschrankung der Armee; die wenigen bayerischen Soldaten, die noch im Lande verblieben waren, schifften sich im September 1843 ein. Der Wittelsbacherthron in Athen war damit seines Schutzes beraubt.

Den Gipfel aber bedeutete es, daß am 15. August der griechische König im britischen Parlament öffentlich ermahnt wurde, die zugesagte Konstitution endlich zu erlassen. Schwerer konnte Ottos Autoritat nicht getroffen, tiefer sein Selbstbewußtsein nicht verletzt werden. Den griechischen Patrioten dagegen gaben die Ereignisse mächtigen Auftrieb. Schon 1841 hatte der bewährte, demokratisch gesinnte Freiheitskämpfer Johannes Makryjannis einen Geheimbund ins Leben gerufen mit dem Ziele, die Verfassung zu erzwingen. Seine Anhanger fand er vornehmlich in den Mittel- und Unterschichten Attikas und der Hauptstadt, hinzutraten beträchtliche Teile der Bauern, deren Unmut uber die unzulangliche

Bodenreform in größeren und kleineren Aufständen zur Explosion gekommen war. Endlich schlossen sich Makryjannis Gefolgsleute der russischen Partei an, wie der Oberst Dimitrios Kallerjis. Aber auch die griechische Oligarchie, die in dem englischen Gesandten ihren Führer erblickte, trat in die Bewegung ein, schon um deren Abgleiten in einen plebejischen Demokratismus zu verhindern.

Freie Verfassung und Austreibung der Bayern wurden dank solcher Agitation zu unuberhörbaren Forderungen, welche die Presse in der Mehrzahl ihrer Organe unumwunden aussprach. Die revolutianäre Stimmung steigerte sich zur Siedehitze. Im Verlaufe des 14. September 1843 versammelten sich in Makryjannis' Hause die alten Pallikarenführer, die so viel Zurücksetzung hatten erfahren müssen, zur Aktion. Die noch regierungstreue Gendarmerie erfuhr davon und versuchte, das Oberhaupt der Verschworung zu verhaften. Zwar mißglückte dieser Versuch, Makryjannis wurde jedoch lange genug dadurch aufgehalten, so daß die Initiative und Führung an den Obersten Kallerjis übergingen. Dieser war mit seinen Reitern vor dem neuen Königschlosse, das Otto und Amalia einen Monat vorher gerade bezogen hatten, eingetroffen. Die Hofkamarilla rief die Artillerie zu Hilfe, doch diese richtete ihr Geschütz gegen das Schloß; dem König wurde so untrüglich bewußt, daß die Armee nicht mehr hinter ihm stand. Um so fester hatte sie Kallerjis in der Hand. Er vermochte es, die Forderung der Aufständischen auf den Ruf nach der Verfassung zu beschränken und die weitergehende Losung „Tod den Bayern“ zurückzudrängen, und zeigte sich stark genug, jeden Übergriff zu verhindern, so daß trotz der allgemeinen Erbitterung die Revolution fast unblutig verlief. Unnachgiebig war dagegen seine Haltung gegenüber der Kamarilla. Die ganze Nacht hindurch wurde verhandelt, bis seine Forderungen erfüllt waren: Ernennung eines neuen Ministeriums, Einberufung einer Nationalversammlung zwecks Feststellung der Verfassung, Entlassung der noch verbliebenen bayerischen Beamten. Es sollte sich freilich nur allzu bald zeigen, daß mit der Errichtung der konstitutionellen Monarchie noch keineswegs die Demokratisierung des Landes erreicht war.

Die Bayernherrschaft jedoch fand mit der Septemberrevolution von 1843 ihr definitives Ende. Bis auf einige wenige Philhellenen, welche die griechische Staatsbürgerschaft angenommen hatten, wurden nunmehr auch die letzten fremden Beamten entlassen, unter ihnen die deutschen Professoren der Athener Universität. Zur Bekräftigung legte die Verfassung vom 20. November 1843 im Artikel 3 fest: „Nur hellenische Staatsbürger sind zu Staatsämtern zulässig“, und der Artikel 98 gab eine zusätzliche Sicherung, um eine neue Fremdhersschaft zu verhindern: „Ohne Gesetz können fremde Truppen weder in griechische Dienste eintreten, noch im Reiche sich aufhalten, noch durch selbiges durchmarschieren“. Der Thron blieb Otto erhalten, aber das absolutistische Regime war endgültig dahin, bestimmte doch Artikel 23 der Verfassung: „Kein Akt des Königs ist gultig, noch kann er vollzogen werden, wenn er nicht von dem betreffenden Minister mitunterschrieben wurde, welcher einzig durch seine Unterschrift verantwortlich wird“. Der Kompromiß, mit dem Otto diese Losung erkaufte, zahlte sich indes nicht aus; die Unzufriedenheit im Volke wuchs ebenso wie die Eingriffe der ausländischen Schutzmächte, und beides zusammen führte zu einer unablässigen Folge von offenen

Erhebungen, bis schließlich das Königspaar, ohne formell abzudanken, im Oktober 1862 das Land verließ. Nicht nur die Bayernherrschaft, auch die Aspirationen des Hauses Wittelsbach waren damit gescheitert; die fortschrittlichen Kräfte Griechenlands aber gedenken mit Stolz der Ereignisse von 1843 und 1862, die sie unter die verpflichtenden demokratisch-patriotischen Traditionen ihres Vaterlandes zählen.

Wir kennzeichneten eingangs die Bayernherrschaft in Griechenland als bestimmt durch einen bayrischen Drang nach Suden, durch ein Expansionsstreben, das über die Grenzen des eigenen Staates hinaus Einfluß zu gewinnen suchte. Dafur gab es in der Tat in jener Epoche fordernde Voraussetzungen. Die Stütze des bayerischen Staates bildete ein trotz seiner Bindung an die adlige Grundherrschaft verhaltnismäßig wohlhabendes Bauerntum, neben dem die auf Handwerk und Handel gerichtete städtische Klein- und Mittelbourgeoisie zunehmend an Bedeutung gewann; es war kein Zufall, daß die erste deutsche Eisenbahn 1835 auf bayerischem Boden eröffnet wurde. Auf solchen Grundlagen waren Bayern in der Napoleonischen Zeit dank der geschickten Politik des Grafen Montgelas beträchtliche Gebietserweiterungen moglich geworden, wurde das Rheinbundkonigreich nach einer Formulierung des französischen Historikers Marcel Dunan zur bedeutendsten und dauerhaftesten Gründung im Napoleonischen Deutschland. Aber der Aufklarer Montgelas hatte Bayern auch zum modernen Staat gemacht, hatte Kloster und Stifte säkularisiert, sich einem Konkordat mit Rom widersetzt.

Dem System Montgelas half Ludwig I. ein Ende machen, bayerisches Selbstbewußtsein und bayerisches Großmachtstreben dagegen förderte auch er, wobei er seinen romantischen Philhellenismus geschickt mit den dynastischen Interessen seines Hauses zu verbinden wußte. Hierfür kam ihm zustatten, daß auf längere Zeit die philhellenische Begeisterung breiteste Kreise des deutschen Volkes ergriffen hatte.

Unser Überblick zeigte die innere und außere Geschichte Griechenlands, das kaum dem Joche der türkischen Herrschaft entronnen war, entscheidend bestimmt durch seine „Schutzmächte“: England, Frankreich und Rußland. Die bayerische Politik in Griechenland glaubte, diese Realitäten außer acht lassen zu können, und verhinderte nicht, daß sich ihre Repräsentanten nach Gutdünken bald der einen, bald der anderen Großmacht verschieben. So wurden die Kräfte vertan, greifbare Erfolge blieben aus, und die Griechen erklärten das Regime auch dort fur verantwortlich, wo es objektiv keine Schuld trug. Dem Hellenenvolke und seinem Staate nationale Freiheit zu geben, daran war keiner seiner „Beschützer“ interessiert.

Wenn die Existenz rivalisierender „Schutzmachte“ von vornherein ausschloß, daß die bayerische Entwicklungshilfe dem wiedererstandenen Hellas seine reale Souveränitat brachte, so blieben doch auch die Möglichkeiten weithin unausgeschöpft, die trotz solcher Beschränkungen durchaus bestanden. Echte Hilfe hätte von dem historisch Gewachsenen ausgehen müssen, von der Realität eines Balkanvolkes von uneinheitlicher ethnischer Zusammensetzung, dessen Mehrheit trotz des Befreiungskrieges nach ihren Produktionsverhältnissen und ihrer Ideologie noch unter mittelalterlichen Bedingungen lebte, während eine ökonomisch emanzipierte, progressive Minderheit den Übergang zur kapitalistischen Produk-

tionsweise bereits vollzogen hatte und zum Träger des neuen Nationalbewußtseins geworden war. Echte Hilfe hätte die feudalen Überreste auf dem Peloponnes und in Rumelien beseitigen, das Niveau der Landwirtschaft heben, das Handwerk fordern und die Produktion zur Befriedigung der Bedürfnisse des nationalen Marktes raschest entfachen müssen; der unterschiedliche Entwicklungsstand der verschiedenen Landesteile hätte dadurch allmahlich ausgeglichen werden können. Eine solche Politik hätte den breiten Aufbau des Bildungswesens von unten her erfordert; die dafür aufgewendeten Mittel würden sich sehr bald ausgezahlt und die Tätigkeit der ausländischen Helfer mit der Zeit überflussig gemacht haben. Die landesunkundige Bayernherrschaft glaubte dagegen, mit administrativen und fiskalischen Maßnahmen dem fremden Land mitteleuropäische Zustände bescheren zu konnen, ohne zu fragen, ob ihm solche mitteleuropäische Zustände überhaupt angemessen und erwunscht waren. Dank ihrer historischen Unkenntnis und ihres psychologischen Unvermögens wurde sie trotz subjektiv guten Wollens einzelner ihrer Mitträger von den Griechen je länger, je mehr als Fremdherrschaft empfunden und, sobald die Möglichkeit dazu bestand, als lästiges Hemmnis abgeschüttelt. Die Beziehungen zwischen dem griechischen und dem deutschen Volke aber, die der Philhellenismus so hoffnungsvoll geknupft hatte, hat sie auf Jahrzehnte hin belastet [1].

[1] Der Aufsatz gründet sich auf eine umfassendere Abhandlung mit den erforderlichen Quellen- und Literaturbelegen, die in der Festschrift zum 70. Geburtstag Franz Altheims erscheinen wird.

IL PENSIERO E L'AZIONE DI MAZZINI E TOMMASEO NEI CONFRONTI DEI POPOLI BALCANICI (1830—1874)

GIUSEPPE PIERAZZI
(Trieste)

Tra i patrioti del Risorgimento Giuseppe Mazzini e Niccolò Tommaseo hanno un posto di primo piano. Avversi alla dinastia dei Savoia e a qualsiasi altro regime che limitasse la sovranità popolare, essi erano fieramente repubblicani e decisamente contrari al potere temporale del papa. Tra i due esistevano, peraltro, tali divergenze di pensiero e di temperamento da non permettere loro un'azione comune. Il primo sperò per tutta la vita in un moto rivoluzionario che scuotesse dalle fondamenta l'ordinamento italiano e internazionale e ne permettesse il radicale rinnovo. Il secondo, Dalmata di origine, pensò piuttosto che il risorgimento doveva avvenire attraverso una lenta e costante maturazione dei popoli, i quali, presa coscienza di sé e dei propri diritti, per forza di cose avrebbero acquistato libertà e indipendenza. I due si incontrarono una volta soltanto, nel '34 a Ginevra, poco dopo il fallimento della spedizione di Savoia, e non si intesero. Il cattolico Tommaseo, che vagheggiava una restaurazione dell'autorità spirituale del papato, non poteva andare d'accordo col Mazzini credente nel progresso dell'Umanità, libera da ogni sovrastruttura imposta dalla tradizione e dalla religione.

Più tardi, nel '48, essi trovarono un linguaggio comune nel condannare le classi dirigenti italiane che, rinchiuse nei propri egoismi e nelle proprie dispute municipali, si disinteressavano dei popoli dell'Europa centro-orientale anelanti alla libertà. Tommaseo e Mazzini erano concordi, in quei frangenti, nel sottolineare la necessità, per gli Italiani, di non rimanere isolati ma di collegarsi in alleanza con le altre nazionalità, soprattutto quelle slave, soggette all'Austria. L'idea di una comunanza di interessi tra i popoli delle penisole italiana e balcanica maturò nel loro pensiero già negli anni trenta, grazie anche all'influsso degli emigranti polacchi coi quali ambedue erano in contatto. I Polacchi, tanto quelli dell'ala aristocratica quanto i democratici, sostenevano l'opportunità di un fronte comune dei popoli soggetti nella lotta contro il dispotismo. Dispotismo che non si identificava solo con l'Austria e la Turchia, imperi cadenti di cui non era difficile prevedere in un futuro più o meno vicino la scomparsa, ma piuttosto nella giovane e vigorosa Russia. L'impero zarista, secondo molti circoli occidentali, mirava ad impossessarsi dei Balcani come prima tappa sulla via della conquista dell'Europa intera. Bisognava correre ai ripari costruendo un baluardo di popoli liberi e collegati tra di loro che dall'Adriatico si estendesse fino al Baltico. L'Italia e le altre nazioni dell'Europa occidentale avevano ogni interesse a favo-

rire l'emancipersi delle popolazioni dell'Europa centro-orientale, che avrebbero garantito in tal modo la loro stessa sicurezza. Al di là della fiducia tutta romantica nella fratellanza dei popoli, è questo il principale calcolo politico che fa guardare Mazzini e Tommaseo con simpatia ai movimenti nazionali delle genti balcaniche. L'agitatore genovese lo esprime in maniera molto chiara già al tempo della Giovine Europa quando parla di una Confederazione orientale e danubiana che avrebbo dovuto sorgere sulle rovine dell'impero turco e di quello austriaco. Tommaseo, all'inizio degli anni quaranta, profetizza al pari nelle *Scintille* ed in altri scritti, pur invitando alla pazienza e alla cautela, l'inevitabile risorgimento dei popoli balcanici.

Gli ammonimenti del Tommaseo, sulla necessità di non bruciare le tappe, sono rivolti a coloro che tra il '42 e il '44 preparavano un'azione rivoluzionaria nei Balcani. Si trattava di studenti e ufficiali croati e dalmati che per ragioni di servizio o di studio si trovavano nel Lombardo-Veneto. Essi erano in contatto con l'organizzazione segreta dei fratelli Bandiera e per loro mezzo anche con Mazzini. Il loro capo era Albert Nugent, figlio del maresciallo austriaco, che faceva da intermediario tra i gruppi rivoluzionari formatisi in Italia e i leader del movimento illirico in Croazia. Il piano prevedeva un'insurrezione che, per quanto riguarda i Balcani, avrebbe avuto il suo focolaio in Bosnia dove si contava sull'appoggio di alcuni frati francescani. La meta da raggiungere è fissata con chiarezza in una lettera di Emilio Bandiera a Mazzini: far risorgere la Polonia, dividere la Russia in due, unire la Valacchia, la Serbia, la Bulgaria, la Croazia, l'Erzegovina, il Montenero e la Dalmazia, costituire nell'Europa centrale un forte stato con l'Ungheria, la Moldavia e la Bessarabia. L'azione abortì nel '44 per la scoperta del complotto dei Bandiera e per il fallimento della loro spedizione in Calabria. L'insuccesso non scoraggiò Mazzini che continuava a considerare, ancora alla vigilia del '48, i popoli balcanici, in particolare i Greci e gli Slavi meridionali, come elementi maturi alla rivoluzione. La società *People's International League*, organizzata a Londra nel '47 dal Genovese e dai suoi amici inglesi, voleva essere un centro motore di tutti i diversi movimenti insurrezionali presenti in Europa e prestava particolare attenzione alla situazione balcanica.

Diversa fu la reazione del Tommaseo al fallimento dei fratelli Bandiera. La sua sfiducia nelle azioni armate uscì rinsaldata da quell'amara esperienza. Egli pensò piuttosto all'opportunità di resistenza entro l'ambito delle leggi vigenti. Ancora nel marzo del '48, quando il popolo di Venezia, insorto contro gli Austriaci, lo liberò dalla prigione, nella quale era stato gettato appunto per un tentativo di opposizione legale, egli fu scettico sulle reali possibilità di successo del movimento rivoluzionario. Sconsigliò pertanto ai suoi Dalmati di seguire l'esempio del Lombardo-Veneto e solo verso la fine del '48, da inviato del governo provvisorio di Venezia a Parigi, si ricredette sull'efficacia finale della lotta contro gli Absburgo. A fargli cambiare idea furono gli esponenti delle varie nazionalità balcaniche che allora si trovavano nella capitale francese: accanto al croato Andrija Torkvat Brlić c'erano gli emissari serbi Marinović e Herkalović. A questi vanno aggiunti i rappresentanti di Kossuth, con Teleki in testa, e i numerosi emigranti polacchi. In quell'ambiente trovò favorevole accoglienza la tesi del principe Adamo Czartoryski, secondo

il quale sarebbe stato possibile riconciliare Croati, Serbi e Rumeni con gli Ungheresi. Tommaseo si lasciò influenzare dall'entusiasmo generale e appoggiò — anche dopo il suo ritorno a Venezia — l'azione diplomatica del principe Czartoryski, che lavorava, d'accordo con il governo torinese, per pacificare le popolazioni balcaniche soggette a Budapest con il governo magiaro e unirle nella lotta contro gli Absburgo.

Il crollo della rivoluzione in Ungheria e in Italia riconfermò il Tommaseo — ritiratosi a Corfù — nella sua convinzione dell'inutilità di azioni armate. Al contrario Mazzini fu certo che l'Alleanza dei re aveva vinto perchè i popoli s'erano trovati durante il biennio rivoluzionario disuniti e discordi. Più che mai, dunque, bisognava pensare ad un centro coordinatore che legasse i singoli movimenti rivoluzionari in un saldo insieme. Nacque così, nel 1850, a Londra, il *Comitato Centrale della Democrazia Europea* il cui programma fu firmato oltre che dal Mazzini, dal francese Ledru-Rollin, dal tedesco Ruge, dal polacco Darasz e dal rumeno Bratianu. In particolare per quanto riguarda i popoli balcanici venne ripresa l'idea mazziniana di una confederazione orientale che Nicolae Balcescu significativamente denominò *Stati Uniti del Danubio*. Mazzini, convinto della bontà del progetto, cercò di fare da mediatore tra Kossuth e i popoli balcanici soggetti alla corona di S. Stefano, nella certezza che solo un accordo tra i nemici di ieri avrebbe potuto suscitare un valido movimento insurrezionale in un futuro che egli pensava prossimo. Cercò, inoltre, di allacciare contatti diretti con gli Slavi meridionali e chiese a questo proposito l'aiuto del Tommaseo. Il Dalmata rifiutò il suo appoggio motivando tale risposta negativa con l'affermazione che il metodo cospirativo non si addiceva agli Slavi, "gente semplice, ma tanto più difficile ad essere intesa a chi non è semplice". A suo avviso, se qualcuno era chiamato a farsi guida dei popoli dell'Europa orientale, questi erano gli Inglesi i quali — così afferma in un importante memorandum inviato prima di lasciare Corfù al governatore britannico delle Isole Jonie — avrebbero fatto bene ad appoggiarne le aspirazioni nazionali per contrastare in quello scacchiere l'avanzata della Russia.

Alla vigilia e durante la guerra di Crimea Mazzini sperò molto in una rivoluzione in Bosnia e in quella greca scoppiata nel '54 in Tessalonia. A suo dire, l'insurrezione italiana, quella ungherese e quella polacca avrebbero dovuto tener dietro alla azione coraggiosa dei Greci, anche per convincere il governo francese e inglese a cercar appoggi nella lotta contro la Russia, piuttosto che presso la decrepita Turchia e la decadente Austria, presso i popoli anelanti alla libertà. Tutti i suoi sforzi compiuti in questa direzione furono però votati all'insuccesso. Egli dovette assistere impotente alle varie fasi della guerra di Crimea e allo svolgersi della Conferenza di Parigi le cui decisioni riguardanti i popoli balcanici lo riempirono di sdegno. A suo avviso in quella zona l'unica soluzione durevole sarebbe stata una *Svizzera Orientale* che avrebbe unito i popoli balcanici in ampia confederazione.

Favorevole a tale progetto si dichiarò, a cavallo tra il '59 e il '60, anche il Tommaseo che, tornato in Italia, appoggiò, derogando ai suoi principi, l'azione rivoluzionaria di Eugen Kvaternik. Quest'avvocato croato pensò di approfittare della guerra franco-piemontese con l'Austria per far insorgere anche la Croazia e ristabilirne l'indipendenza. Tommaseo

non condivideva le idee di Kvaternik sulla grande Croazia estesa dall'Albania all'Isonzo, pensava però che il movimento croato avrebbe potuto esser inserito in un più vasto piano d'azione comprendente tutta l'area balcanico-danubiana. Egli appoggiò pertanto l'azione propagandistica di Kvaternik e si preoccupò di metterlo in contatto coll'emigrazione ungherese. Al generale Türr, esponente del partito di Kossuth in Italia, manifestò in alcune lettere la sua idea di una confederazione "nella quale abbiano pari diritto, e vita distinta, i popoli ungherese, il valacco, il croato, e, non confuso con esso, il dalmatico". Ma questo sarebbe stato, nei voti del Tommaseo, solo il nucleo di una più vasta compagine di popoli dell'Europa centro-orientale che avrebbe potuto liberare la Polonia e ristabilire l'integrità della Grecia. Tale unione di stati "prenderebbe luogo cospicuo tra i quattro grando potentati europei, l'uno dei quali sarebbe composto delle schiatte di sangue e di tradizioni latine... l'altro delle stirpi alemanne, l'ultimo della russa..."

La spedizione di Garibaldi in Sicilia, se interruppe l'azione di Tommaseo e di Kvaternik, diede nuovo slancio ai movimenti rivoluzionari nei Balcani. I popoli della penisola furono come elettrizzati dalle notizie di successi garibaldini. L'attività segreta ricevette ovunque nuovo impulso nell'attesa di un prossimo arrivo dell'Eroe. A partire dall'autunno 1860 negli ambienti garibaldini effettivamente si parlava di una possibile spedizione nei Balcani allo scopo di suscitarvi una rivolta generale contro Vienna e contro Istanbul. Nelle due capitali si prendevano molto sul serio tali progetti tanto che le coste mediterranee dei Balcani furono a lungo pattugliate dalle navi da guerra austriache, turche e russe, pronte ad impedire lo sbarco di Garibaldi. Nel periodo che va dal '60 al '66 la penisola balcanica fu teatro di un viavai di agenti ed emissari inviati ora dal governo italiano, ora dal re Vittorio Emanuele, ora da Garibaldi o da Mazzini, che incitavano i popoli alla rivolta. Da parte italiana si sperava di risuscitare la questione d'Oriente per risolvere nella sua scia anche il problema del Veneto. Se il fine era comune, i mezzi col quale si pensava di attuarlo erano diversi. Il governo italiano e in modo particolare Vittorio Emanuele, che non si faceva scrupoli di condurre una politica personale, erano convinti che la rivoluzione avrebbe dovuto scoppiare prima al di là dell'Adriatico. Solo a quel punto l'Italia avrebbe preso le armi contro l'Austria. Diversa era la tesi di Mazzini : era missione dell'Italia farsi promotrice e guida dei movimenti di liberazione nazionale, toccava dunque all'Italia dare per prima il segnale della rivolta. Su questi diversi progetti si accese una lunga polemica che rese vano ogni tentativo di azione concreta. Più volte, comunque, nel lasso di tempo che va dalla spedizione dei Mille alla guerra italo-prussiana contro l'Austria, la partenza di Garibaldi per i Balcani sembrava imminente. Specialmente alla vigilia e durante la rivoluzione polacca del '63, '64 Mazzini fece ogni sforzo per organizzare in quell'area una vasta rete rivoluzionaria. Con l'aiuto di Herzen, Ogarëv e Bakunin e degli emigranti polacchi, tra i quali spicca il Bulewski, egli allacciò rapporti coi liberali serbi, con i Montenegrini e i Bosniaci, con i Bulgari, con i Greci e con i Rumeni. Alla fine del '62 egli era sicuro di poter suscitare, come scrisse ad un'amica inglese "a second, enlarged edition of 1848" che avrebbe messo in fiamme, attraverso l'organizzazione segreta "Zemlja i Volja", pure la Russia.

I suoi sforzi fallirono tutti anche per l'indecisione di Garibaldi che non sapeva scegliere tra l'alleanza col re e quella col rivoluzionario genovese. E' — caratteristico però dell'inesauribile energia e fede di Mazzini che anche dopo il '66, quando venne abbandonato da molti seguaci, non si diede per vinto ma continuò ad incitare i popoli balcanici alla rivolta contro l'Austria e la Turchia. In un infiammato proclama del gennaio '69, rivolto da Londra *Ai popoli dell'Oriente*, egli invita i Montenegrini, i Serbi, i Bulgari e i Rumeni ad aver fede in Italia che diventando repubblicana presto sarebbe risorta a nuova vita e li incita a prepararsi concordi alla lotta vicina: "Sappiatelo voi tutti, popoli dell'Oriente, l'Oriente è vostro! Tendete fraternamente le mani l'uno all'altro, poichè il tempo della vostra salvezza non è lontano, siate all'altezza del vostro valore e un futuro felice vi sarà premio per le vostre sofferenze e per i vostri sacrifici nell'odierno travaglio, nel quale non vi abbandonerà il vostro Mazzini."

La necessità di un accordo dei popoli balcanici è sempre presente nel pensiero di Mazzini. Nell'estate del '69, quando una delegazione bulgara, guidata da Balabanov e da Rajnov, lo visitò a Londra per chiedere il suo consiglio politico, egli non si stancò a ribadire l'urgenza di valide alleanze con i popoli vicini.

Nel '71, quando — dopo la sconfitta francese — cominciò a profilarsi sull'orizzonte il pericolo del pangermanesimo, la concordia e l'unità dei popoli dell'Europa centrale e balcanica sembrarono a Mazzini più attuali che mai. Solo l'alleanza dell'Italia e della Francia con quei popoli avrebbe potuto conservare l'equilibrio europeo e garantire la pace.

Le conclusioni alle quali arriva nello stesso periodo il Tommaseo sono assai vicine a quelle mazziniane. Più prudente del rivoluzionario genovese egli poggia le sue previsioni politiche sulla realtà oggettiva e si dichiara d'accordo con un corrispondente dalmata sull'opportunità di conservare l'Austria. "Ma bisogna che Austria sappia stedescarsi, che il suo impero sia come l'antico impero germanico doveva essere, proteggitore di confederazioni viventi da sè; ch'ella cerchi gli ingrandimenti proprii e della civiltà universale nelle terre tenute da'barbari; e i Potentati civili e, che meglio è, le nazioni civili vedranno lei volentieri farsi argine a'russi e a' teutonici allargamenti." L'Austria, insomma, si allarghi a tutta la Turchia europea, perda il suo carattere tedesco e diventi ago della bilancia continentale, garantendo ad ogni sua nazione libertà ed indisturbato sviluppo.

Erano progetti fatti al tavolino che non tenevano conto della delicata situazione storico-politica dell'Europa orientale. Il pensiero e l'azione di Mazzini e di Tommaseo nei confronti dei popoli balcanici non furono tuttavia sterili. I due patrioti italiani — i migliori conoscitori dei problemi balcanici all'epoca del Risorgimento in Italia — non solo contribuirono a far conoscere in Occidente la complessa realtà dei Balcani, ma influenzarono anche con i loro scritti e con i loro contatti diretti in maniera notevole lo sviluppo nazionale di popoli così a lungo assenti dalla scena politica europea.

БОЛГАРСКИЙ ВОПРОС В ГАЗЕТЕ „L'ETOILE D'ORIENT" (Бухарест 1868—1869)

ЛАУРА БАЗ-ФОТИАДЕ

Известно, что в прошлом столетии болгарские эмигранты имели большие возможности развернуть богатую публицистическую деятельность в нашей стране на протяжении четверти века.

Болгарские издания печатались, между прочим, в разных центрах турецкой империи, как, например: Смирна, Салоник, Адрианополь, Рущук, Пловдив, а также за рубежом (Белград, Нови-Сад, Вена, Прага, Москва), но самый мощный центр болгарской публицистики находился в Румынии. Здесь болгарская эмиграция нашла благоприятные условия для всестороннего развития и в особенности для создания боевой революционной публицистики, превращенной в трибуну для распространения передовых идей; таким образом формировалось общественное мнение, благосклонное к Болгарии, нужное для объединения всех сил в целях ниспровержения турецкого ига.

В 1874 году Христо Ботев писал в своей газете « Знаме », выпускаемой в Бухаресте: « У нашего страдающего народа нет парламента, нет трибуны, с которой он смог бы выразить волю, показать свои мучения и нужды, переживаемые трудности. Единственный способ его утверждения — это публицистика »[1].

В отличие от вышеназванных центров, где выходили в свет однадве или самое большее три периодических издания, в Румынии с 1852 по 1878 гг. вышло — в более длительный или короткий срок — 57 журналов и газет разных направлений, напечатанных в четырех румынских городах: Бухаресте, Брэиле, Плоешти и Джурджу. Редактировались они на болгарском или румынском языках, выходили также с параллельными текстами (болгарский и румынский или болгарский и сербский)[2] и, наконец, одна газета „L'Etoile d'Orient", рассматриваемая некоторыми исследователями как болгарская газета, издавалась на французском языке.

Мы уделили особое внимание этому периодическому изданию, так как вокруг него возник ряд спорных мнений, связанных с датировкой издания, с фамилией редактора, с платформой газеты и, наконец, с ключевым вопросом: является ли эта газета болгарской или нет?

---

[1] « Знаме », 1874 г., № 1 от 7 дек.

[2] Болгарская публицистика в Румынии подробно анализирована в одной главе докторской диссертации Лауры Фотиаде, *Contribuții la studiul relațiilor literare româno-bulgare în perioada 1850—1877*, Бухарест, 1974.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., XIV, 2, P. 289—297, BUCAREST, 1976

Первые сведения о „L'Etoile d'Orient" находим в болгарской историографии, у Юрдана Иванова[3], который отмечает, что газета выходила в Бухаресте в 1876 году под редакцией К. Ценовича. Отсюда это сведение берёт М. Стоянов[4], который ссылается и на Н. Ходоша и Ал. Сади Ионеску[5], но у румынских библиографов указаны совсем другие годы издания газеты (1868—1869), собственно говоря, действительные[6]. Новые сообщения болгарской историографии указывают на точную дату появления газеты[7].

Много противоречивых мнений возникло и вокруг имени редактора этого издания. Юрдан Иванов[8] и М. Стоянов[9], по причинам, неизвестным нам, утверждают, что редактором был К. Ценович[10], а в *Български периодичен печат 1844—1944*, София, 1969, стр. 53, указывается, что директором являлся Л. Е. Корчински и редактором — К. Цанков. Нерва Ходош считает, что директором газеты был тот же самый Л. Е. Корчински[11], но вместе с тем предоставляет нам и другие источники,[12] из которых вытекает, что газету редактировал некий Арманд Леви[13]. Возможно, последний и редактировал первоначально газету, т. е. от № 1 до №. 24 от 7/19 ноября 1868 года, но Л. Е. Корчински сменил его, так как начиная с № 25 от 10/22 ноября 1868 года до конца, то есть до № 46 от 24 июня 1869 года, это имя постоянно печатается под фронтисписом всех номеров газеты. А утверждения, что Кириак Цанков был редактором газеты[14] вызывает наши отдельные возражения: во-первых, его имя появляется всего один раз на страницах „L'Etoile d'Orient", но не в качестве редактора, а сотрудника и именно тогда, когда газета печатает, его речь *Un solennité Bulgare*[15]. А, во-вторых, нельзя принимать без существенных оговорок и другое мнение, согласно которому газета принадлежала болгарской эмиграции в нашей стране.

Нерва Ходош и Ал. Сади Ионеску в их вышеназванной работе не уточняют, чья была газета, но М. Стоянов и другие болгарские историографы считают, что она принадлежала болгарской эмиграции в Буха-

---

[3] Български периодичен печат, София, 1893, стр. 581.

[4] *Българска възрожденска книжнина*, том I, София. 1957, стр. 465.

[5] *Publicațiile periodice românești*, Бухарест, 1913, стр. 245.

[6] В библиотеке Академии СРР, под шифром Р IV. 32 186 находится почти вся коллекция газеты от 4 авг.1868 до 24 июня 1869 (отсутствует лишь № 16 за 1869 год).

[7] *Български периодичен печат, 1844—1944 Однотиран библиографски указател*, том III. София, 1969, стр. 53, статья 8582.

[8] *Там же.*

[9] *Там же.*

[10] Это имя не появляется на страницах газеты; не нашли мы также ни других свидетельств о нем.

[11] Собственно говоря, это имя печатается на фронтисписе газеты в качестве «директора и администратора» только начиная с № 25 за 1868 год до № 15 за 1869 включительно, но с № 17 до № 46 за 1869 год — лишь в качестве администратора. Но возникает вопрос: до первой названной даты кто был администратором газеты, кто ее редактировал?

[12] „Secolul", I, 1869, 3 июня, стр. I; „Trompeta Carpaților", 1869, 26 июня, стр. I.

[13] Несомненно одно. это имя не появляется ни в одном из номеров газеты.

[14] Это мнение разделяет и М. Стоянов (в *Цит. раб.*, стр. 368, II-я графа) который ссылается на работу Ст. Ганчева *Свиштов*, 1929 год, стр. 317—320.

[15] „L'Etoile d'Orient", 1868 г., № 13 от 13 февраля, стр. 43.

ресте и включают это издание в ряд других газет, выходивших у нас[16]. Позже, другой болгарский исследователь, Георги Боршуков[17], выдвинул тезис о том, что ,,L'Etoile d'Orient'', выходившая в Бухаресте в 1868—1869 гг. является румынской газетой, а болгарская газета, носящая то же самое название и редактируемая Кириаком Цанковым, затерялась или вовсе не издавалась[18].

Руководствуясь данными, которыми мы располагаем и информациями, найденными нами в Бухарестском выпуске ,,L'Etoile d'Orient'', мы попытаемся сформулировать нашу точку зрения о принадлежности газеты. Подробный анализ содержания этого издания создает конкретную картину в широком контексте разнообразных вопросов, затронутых газетой.

С первого же номера газета, в своей программе *Notre profession de foi*[19], указывала на своё направление и предстоящие задачи: « Наше кредо заключено в одном слове: Национальность. Верим в принцип национальностей... Румыния привязала к нему (принципу национальностей — Л. Б. Ф.) нитью надежд все страдающие народы Востока... Румыния, именно своим существованием, является живой пропагандой национальности и свободы. Поэтому, все, кто верит в свободу и национальность, устремляет взгляд на неё как на звезду, которая взошла на горизонте европейского неба. Это, собственно, и является причиной появления данной газеты в Бухаресте.

Газета, которую мы основываем, является французской трибуной на Дунайских берегах, возвышенной под румынским небосводом и открытой всем законным чаяниям наций Востока... мы будем, по мере возможностей, точным выразителем нужд и желаний народов Восточной Европы»[20].

Газета публично ратует за анонимность и в одной большой статье на трех столбцах заявляет право считаться анонимной газетой, несмотря на то, что ссылается и на те законы, категорически требующие, чтобы под любым печатным материалом стояла подпись автора. Итак, газета

---

[16] М. Стоянов, *Цит. раб.*, стр. 504, 465, 368; Ст. Ганчев, *Свиштов*, 1929 г., стр. 317—320; Ю. Иванов, *Цит. раб.*, стр. 581; *Български периодичен печат 1844—1944*, том IV, София, 1969 г., стр. 58.

[17] *История на българска журналистика. 1844—1877*, София, 1965, стр. 369—370, 380.

[18] Мы склоны принимать во внимание вторую гипотезу, так как странно допустить, что Кириак Цанков редактировал газету такого же названия ,,L'Etoile d'Orient'' и также на французском языке, но чтобы она принадлежала болгарской эмиграции. Более того, не известны даже годы и место издания такой газеты; что касается Бухарестского выпуска ,,L'Etoile d'Orient'', то эта газета в самом деле издавалась и ею мы занимаемся в данной работе.

[19] ,,L'Etoile d'Orient'', 1868, № 4 от 4 авг. Газета выходила в Бухаресте по четвергам и воскресеньям. На фронтисписе в начале не было указано имени редактора или директора, но зато в подвале страницы, в разных номерах вплоть до № 13 от 22 сентября 1868 г. отмечалось, что за газету материально отвечает П. Мариан, а начиная с № 14 от 26 сентября 1868 г. значится другое имя: Думитреску. На первых порах газета печаталась в типографии К. А. Розетти, но с 1869 года печатается в типографии Жана Вайсса. Администрация газеты находилась на улице Джерманэ, д. 7. Над заглавием ,,L'Etoile d'Orient'' была нарисована звезда, в центре которой, в круговом порядке, красовались слова: Patrie, Dieu, Liberté.

[20] *Там же.*

„L'Etoile d'Orient объясняет себя открыто сторонницей анонимности: „L'Etoile d'Orient'' est anonyme. En adoptant un tel mode de publication, non seulement nous avons usé d'un droit legal, mais encore nous sommes convaincus que, de toutes les formes, c'est la forme anonyme qui convient le mieux au journalisme. Le journalisme est né anonyme, a grandi anonyme et est resté anonyme dans les pays de liberté : voyez l'Angleterre et l'Amérique, l'Allemagne et l'Italie. Il fut longtemps anonyme en France''[21].

Появление газеты в Бухаресте было встречено живым интересом как со стороны местной печати[22], так и зарубежной[23], где встречаем разные статьи и сообщения: одни хвалебные, как например, поместившиеся в „Românul''[24] или другие менее дружелюбные. Но эти отзывы свидетельствуют о злободневности поднятых вопросов в „L'Etoile d'Orient'', о её боевом характере.

Газета постоянно уделяла внимание внутренней жизни и внешней политики Румынии. Печатались материалы относительно разных событий нашей страны, речи политических деятелей, как, например М. Когэлничану, И. Брэтияну, К.А. Росетти и др. Представлена даже культурная жизнь столицы: музыка и театр — восторженные отзывы о великом актёре Матей Милло [25], комментарий к сборнику Василе Александри

---

[21] „L'Etoile d'Orient'', 1868, № 25, стр. 97

[22] „Românul'', 1868, 5 и 6 авг., I сент.; 1869, 29 и 30 июня; „Gazeta Transilvaniei'', 1868, 21 авг./2 сент.; 1869, 2/14 апреля; „Presa'', 1868, 22 авг.; „Secolul'', 1869, 3 июня; „Trompeta Carpaţilor'', 1869, 26 июня (некоторые из этих газет, как, например, „Secolul'' и „Presa'' считали, что „L'Etoile d'Orient'' является газетой румынских евреев). Болгарская газета „Народност'', выходящая в Бухаресте, в № 18 от 30 авг. 1868 г. приветствовала появление новой газеты и радостно подчеркивала, что „L'Etoile d'Orient'' ставит своей целью защищать народы, находящиеся под турецким игом и в особенности „Le malheureux peuple bulgare... qui est dans les colonnes de ce journal l'objet d'une sollicitude particuliere''. От имени болгарского народа она горячо благодарит газету за то, что защищает с большой отзывчивостью дело порабощенной родины и советует соотечественникам, владеющим французским языком, читать газету.

[23] Сама „L'Etoile d'Orient'', 1868, № 8 подводит итоги зарубежных отзывов. Так, например, „en France on a rendu hommage à l'esprit de patriotisme et de modération qui l'inspire''. А газета „L'Indépendence Hellénique'' отмечает, что это периодическое издание принесет много услуг христианам Востока. В Праге, в газете «Народни Покрок» были перепечатаны отдельные отрывки из статьей, появившихся в „L'Etoile d'Orient'', объяснялись задачи и комментировались разные вопросы, поднятые газетой. В. Болеславита в польской газете «Дзиенник Познански» обстоятельно анализирует кредо „L'Etoile d'Orient'' и подчеркивает тот факт, что несмотря на то, что газета выходит в Бухаресте, она занимается не только румынскими вопросами, но и судьбой народов, порабощенных оттоманской империей и, в особенности, интересуется проблемами, связанными с чаяниями и желаниями болгарских повстанцев. Бухарестская газета находилась и в центре внимания «Московских ведомостей»; в одном из своих номеров „L'Etoile d'Orient'' полемизирует с русской газетой.

[24] Обширный комментарий о программе газеты заканчивается словами: «В нашу очередь, мы рекомендуем всем национальностям Востока программу нового органа и выражаем нашу благодарность за ту миссию, которую она возложила на себя и за то, что она выбрала как место резиденции столицу Румынии; мы желаем ей полного успеха»! („Românul'' 1868, 5,6 августа).

[25] „En effet, c'est un artiste hors ligne et nous nous faisons un devoir de lui rendre nos sincères hommages. C'est un comique, mais d'unde espèce fine; la scène lui appartient, c.a.d. qu'il est comme chez lui, jamais gêne, vif, malgré son âge; ses couplets sont excellement accentués et surtout. c'est son grand œil, ci parlant qui complète tant de choses, impossibles a dire... et il possède ce rare talent, de ne jamais exagérer, restant toujours dans les limites du possible et du vrai...'' *Theâtre National roumain*, „L'Etoile d'Orient'', 1868,

Легенды и дойны, на французском языке[26] (отдельные произведения печатались раньше на страницах газеты[27]). Богатый материал о нашей стране, помещенный в „L'Etoile d'Orient", представляет явное доказательство того, что эта газета является румынской. (Это также дает нам повод присоединиться к утверждению болгарского исследователя Г. Боршукова). К тому же у нас имеется еще один веский довод, говорящий о том, что газета была финансирована румынским правительством. Наше утверждение основывается на письме Д. Брэтиану, посланном из Парижа 5/17 сент. 1868 г. Королю Карлу I; в нём сообщается: „J'ai fait un arrangement avec un publiciste connu, Edmond Texier, pour que, moyennant mille francs par mois, il écrira et fera écrire ses amis dans les journaux ici... et furnira en même temps une correspondance regulière de Paris à L'Etoile d'Orient à Bucarest"[28]. И в действительности на страницах газеты часто печатались статьи, подписанные французским публицистом[29].

А если соотнесем дату появления газеты (4 августа 1868 г). с датой письма Д. Брэтиану (5/17 сент. 1868 г.), то мы можем прийти к выводу, что румынский политический деятель позаботился с самого начала об организации газеты, финансируя ее сотрудников. Выход в свет газеты „L'Etoile d'Orient" не случаен. Несмотря на то, что в ряде румынских периодических изданий печатались материалы, касающиеся народов Востока, кажется, в эти годы наша страна была прямо заинтересована поддерживать выпуск такой газеты, которая стойко защищала бы дело порабощенных народов оттоманской империи.

В соответствии с задачами, поставленными перед нею, газета решительно разоблачала все злоупотребления и жестокость турецких представителей по отношению к мирному населению и настоятельно требовала независимости и свободы для балканских стран. Очень часто встречаются материалы, посвященные восстанию на Кипре, положению в Сербии, Боснии, Герцеговине, польскому [30] или чешскому революционному движению и т. д.

Но самым важным является болгарский вопрос, составляющий постоянный материал для страниц газеты „L'Etoile d'Orient", где рассматривались два аспекта: борьба за завоевание национальной независимости и освобождение болгарской церкви из-под опеки Константинопольской Патриархии.

Nr. 28 от 24 ноября, стр. 109. См. о Матее Милло и № 11 от 12/24 сент. 1868 г., где можно читать следующее: „Le grand artiste patriote, qui, auteur et acteur à la fois, est un veritable Molière roumain..."

[26] *Légendes et Doines*, chants roumains, d'apres les recueils de Basile Alexandri, par Rocaresco (Antonin Roques).

[27] *Bujor*, „L'Etoile d'Orient", 1868, No. 28, стр. 111—112, *Miorița*, *Constantin Brîncoveanu*, „L'Etoile d'Orient", 1868, № 35 от 19 декабря.

[28] Д. Брэтяну, *Из архива*. . ., 1840—1870, том II, Бухарест, 1933—1944, стр. 278. Шифр в БАР — II. 124137. (Мы выражаем здесь нашу благодарность Елене Сюпюр за то, что она указала нам на этот документ).

[29] „L'Etoile d'Orient", 1868, № 7, стр. 27; № 19 от 17/29 окт.; стр. 74—75, №27 от 21 ноября, стр. 108 и др. Здесь нужно отметить, что статьи Эдмонда Тексиера—обширны; некоторые из них, представляющие политическое положение Франции и других соседних стран, доходили даже до 2-3 столбцов.

[30] Газета печатала и переводы из польской литературы: Ignace Chodzko, *Un financeur*, перевод с польского Александра Мицкевича „L'Etoile d'Orient", 1868, № 10—34, B. Boleslawita, *Le juif*, tableau contemporain; а в № 14 за 1869 год — призыв Мандзини к народам Востока.

В период появления газеты общественное мнение уделяло внимание действиям болгарских повстанцев и в особенности группе, руководимой революционерами Хаджи Димитэром и Стефаном Караджой; эта группа проявила особый героизм при битве под Вырбовкой[31]. Данное событие было освещено в первых же номерах газеты ,,L'Etoile d'Orient'', которая популяризацией отдельных статей, появившихся в румынской печати[32], поддерживала дело повстанцев. Конечно, газета старалась подчеркнуть невмешательство Румынии в этот вопрос (несмотря на то, что на территории нашей страны формировались отряды восставших). В опубликованных материалах описывается героизм и самопожертвование мужественных представителей болгарского народа Хаджи Димитэра и Ст. Караджи, которых газета решительно защищает: ,,Combattez et tuez les patriotes, si telle este votre mission, mais du moins ne le insultez pas... и в другом месте задаёт вопрос: ,,Mais pourquoi traiter de misérables des hommes qui ont fait à leur patrie le suprême sacrifice?'' [33]

Бедственное положение болгарского народа под оттоманским игом разоблачалось в целом ряде репортажей, опубликованных почти в каждом номере газеты и подписанных лишь заглавными буквами Н., И., Г., и т. д., чтобы авторы могли избежать преследования со стороны турецких властей. Единственный сотрудник газеты, который подписал напечатанные материалы — это болгарский публицист и поэт Д. Велиссон[34]. В статье *La vérite sur les bandes insurectionnelles bulgares* [35], он оправдывал освободительное движение болгар, указывая на то, что не Россия или Румыния готовит этих борцов, а то бедственное положение, в котором находятся их соотечественники в Болгарии, заставляет их браться за оружие, чтобы избавиться от ига рабства. И если вопрос не будет решен мирным путем — подчеркивается дальше в статье, — то тогда болгары вынуждены будут решать ее революционным путем [36].

За плодотворную деятельность автора данной статьи, деятельность, поставленную на службу родины, болгарская молодежь посылает ему благодарственное письмо, напечатанное в ,,L'Etoile d'Orient'' [37]; в нем выражена радость, что Д. Велиссон питает ,,les mêmes sentiments pour les martyrs qui dans les Balkans luttent pour la liberté, bravement, quoique dépourvus de tout secours de la plupart des Bulgares qui respirent à leur aise l'air libre de la Roumanie constitutionnelle''[38]. Между прочим, молодые болгарские революционеры оказывали особую симпатию и выражали признательность этой газете, потому что ,,l'apparition de ,,L'Etoile d'Orient'' est pour nous d'un heureux augure—заявляют они. — C'est le premier journal qui après un joug de quatre siècles est demi prononce notre nom, celui de notre patrie, les noms de Bulgares et de la Bulgarie'' [39].

[31] Иоргу Караджале посвятил этому событию пьесу и со своей же театральной группой сыграл её в Брэиле и Бухаресте.

[32] ,,Românul'', 1868, 12/24 июля; 14 июля, стр. 599.

[33] ,,L'Etoile d'Orient'', 1868, № 2 от 7/19 августа, стр. 5.

[34] В румынской историографии он известен под именем Димитэр Великсин.

[35] ,,L'Etoile d'Orient'', 1868, № 8 от 1/13 сент., стр. 30—31.

[36] Эта мысль, между прочим, подчеркнута во всех материалах, касающихся болгарского вопроса.

[37] ,,L'Etoile d'Orient'', 1868, № 17 от 6 окт , стр. 61.

[38] *Там же.*

[39] *Там же.*

В другом номере было напечатано приветственное слово, подписанное руководителями болгарских повстанцев Хаджи Димитэром, Ст. Караджой, И. Петровым и др., в котором отмечается радушие и отзывчивость „L'Etoile d'Orient" в защите болгарского дела[40].

Желания и требования болгарского народа были широко представлены в разных памятках, призывах, письмах, посланиях, подписанных Тайным Болгарским Центральным Комитетом, или Болгарским Временным Правительством, или Центральным Комитетом Восточной Демократической Конфедерации[41], и адресованных Султану, великим европейским державам-поручителям, французскому императору Наполеону III, Восточным народам и т.д. Была напечатана также *Прокламация болгарских повстанцев*[42], в которой ясно указывалось, что единственное спасение — революция, завоевание свободы с оружием в руках.

Болгарский вопрос поднимался и другим путем: газета часто рецензировала работы, опубликованные в Румынии, Париже или в других странах, работы, в которых описывалось положение народов в оттоманской империи. Перепечатываются полностью отрывки, относящиеся к болгарскому народу и широко комментируются соответствующие книги[43]. Очень часто эти комментарии выявляют глубокое понимание и большую симпатию к нашим южным соседям[44], использовавшим страницы газеты „L'Etoile d'Orient" как трибуну для защиты своих законных прав.

В 1869 году в Болгарии остро ставился вопрос об освобождении церкви из-под опеки Константинопольской Патриархии.

В Румынии еще в 1863 году совершилась секуляризация монастырского имущества, а представители греческого духовенства были заменены румынскими священниками. Болгары последовали примеру нашей страны, но завоевание таких же прав в 1870 году было результатом продолжительных усилий[45]. Поэтому, не случаен тот факт, что в материалах, напечатанных в „L'Etoile d'Orient" вначале преобладает идея национальной независимости, а в 1869 году на первый план переходит вышеназванная проблема, поддерживаемая видными представителями политической и культурной жизни болгарской эмиграции в Румынии. Так, например, революционер и публицист Кириак Цанков печатает под заглавием

---

[40] „L'Etoile d'Orient", 1868, № 16 от 3/15 окт., стр. 58. В этом номере, например, болгарский вопрос освещен на пяти столбцах газеты.

[41] *Adresse des bulgares au Sultan*, там же, 1868, № 3 от 11 авг. *Mémoire bulgare aux grandes puissances européennes*, 1868, № 5 от 18 авг.; *Adresse des Bulgares aux Prince Napoleon*, 1868, № 22 от 31 окт. стр. 87; *Appel des Bulgares aux grandes puissances garantes*, 1868, № 22 от 31 окт,. стр. 87; *Mémoire adressé à S. M. le Sultan Abdul-Aziz Khan de la part de tous les emigrés Bulgares*, 1869, № 8 от 2 февраля, стр. 31.

[42] „L'Etoile d'Orient", 1868, № 5 от 18 авг., стр. 18.

[43] *Les population de l'Europe Orientale*, „L'Etoile d'Orient", 1868, № 2 от 7/19 авг.; *Etat actuel et voeux des chretiens de L'empire otoman*, там же, 1868, № 5, стр. 19—20; *Les turcs en Bulgarie*, 1869, № 14, стр. 55 и № 28, стр. 115—116; *La supplique des Bulgares à la Conférence de Paris*, 1869, № II от 13 февраля.

[44] „Voilà ce que souffre la Bulgarie, la pays le plus honnête et le plus laborieu qui soit au monde... Ces pays seraient splendides, si les conquérants et les mauvais gouvernements ne les avaient pas toujours affreusement ravagés", „L'Etoile d'Orient" 1869, № 28 от 13 апреля.

[45] См. *История на България*, том 1, София, 1961, стр. 376—389.

Une solennete Bulgare[46] речь, произнесенную в обществе «Братска любов», у катафалка болгарского эпископа Авксенте Велешки (одна из жертв Константинопольской Патриархии). Наряду с похвалой в адрес покойника, Цанков делает экскурс в болгарскую культуру, указывая на те обстоятельства, которые способствовали учреждению опеки Константинопольской Патриархии над болгарской церквью и на тот ущерб, который был нанесен болгарскому народу, перенесшему как национальное иго со стороны оттоманской державы, так и духовное иго со стороны греческого духовенства, заменившего в церквях и школах болгарский язык греческим и серьезно тормозившего культурное развитие порабощенной Болгарии.

В соответствии со взглядами Кириака Цанкова находятся и статьи, напечатанные в болгарской газете «Дунавска зора», изданной драматургом Добри Воиниковым в Брэиле, где помимо собственных комментариев, популяризирует и благосклонные мнения разных периодических изданий, выходивших в свет в Константинополе, Адрианополе или в других городах. ,,L'Etoile d'Orient'' воспроизводит на своих страницах эти материалы [47] для того, чтобы вызвать сочувственное отношение к автономии болгарской церкви, что было равнозначно делу защиты самого болгарского языка и болгарской культуры. ,,L'Etoile d'Orient'' кратко знакомит читателей с личностью болгарского публициста и драматурга Добри Воиникова, подчеркивая, что бежавший от преследования турков, он приехал в Брэилу и развивает здесь богатую журналистскую деятельность и пишет пьесы, которые идут с успехом на сценах театров Брэилы и Бухареста.

Преследуя эту же цель — защитить автономию болгарской церкви— ,,L'Etoile d'Orient'' перепечатывает богатый материал из газеты ,,Trompeta Carpaţilor'' и на девяти столбцах поддерживает право иметь автономную церковь, школу на родном языке и настоятельно требует выделения фондов для развития болгарской культуры[48].

Выражая большую симпатию к болгарскому делу, газета ,,L'Etoile d'Orient'' старается в то же время защищать Румынию от всех нападков оттоманской Порты или от иностранных изданий, упрекавших ее в том, что она допускает существование на своей территории многочисленной болгарской эмиграции, имеющей возможность организовываться и вести интенсивную политическую и культурную жизнь.

В тот момент, когда Фуад Паша печатает ноту, ставящую в вину румынскому правительству все действия болгарского освободительного движения, в ,,L'Etoile d'Orient'' появляется ряд статей[49], в которых разъясняется, что это движение возникло из желания самого болгарского народа освободиться и ни в коем случае не является результатом вмешательства иностранных государств. В статье *La Bulgarie et la Moldo-Valachie* [50] логично и аргументировано объясняется политика нашей страны

---

[46] ,,L'Etoile d'Orient'', 1869, № 11 от 13 февраля.
[47] ,,L'Etoile d'Orient'', 1869, № 31 от 1 мая; № 37 от 18 мая, № 40 от 1 июня.
[48] *Там же*, 1869, № 42 от 8 июня и № 46 от 24 июня.
[49] ,,L'Etoile d'Orient'', 1868, № 7; 1869, № 1 и № 7.
[50] *Там же*, 1868, № 7, стр. 25.

по отношению к болгарам и осуждаются воинственные намерения Порты оккупировать Румынию. Для того, чтобы еще больше подчеркнуть дружеское отношение Румынии к болгарскому делу, „L'Etoile d'Orient'' перепечатывает из газеты „Românul'' статью Гикулеску *Les bandes bulgares*[51], в которой говорится с восхищением о героических битвах болгарских отрядов против турков в марте и апреле 1868 года; в этой же статье представлена программа Временного правительства восставших, их благородные идеалы, словом оправдываются их требования национальной свободы и равноправия.

Вследствие изучения вышеуказанных материалов мы смогли выяснить некоторые проблемы. В первую очередь, мы внесли соответствующие поправки и дополнения к болгарской историографии, о датировке газеты и о том, кому она принадлежит. Помимо тех доводов, которые мы привели в нашей работе, можно добавить и то, что еще в первой передовице *Notre profession de foi*, газета тонко подмечает, что она является румынским периодическим изданием. Так, например, в одном параграфе статьи подчеркивается, что „L'Etoile d'Orient'' является «французской трибуной на Дунайских берегах, возвышенной под румынским созвездием''[52], значит, газета причисляет себя к другим румынским печатным изданиям; она, как и многие другие газеты, ставит своей целью защищать «законные стремления наций Востока» и хочет стать «точным выразителем нужд и желаний народов»[53]. Мы доказали затем, что „L'Etoile d'Orient'' была финансирована румынским правительством, указали на причины, заставившие Д. Брэтиану писать не кому-либо другому, а именно Карлу I, сообщить ему о договоренности с французским журналистом, который будет постоянным сотрудником „L'Etoile d'Orient''. Таким образом, мы ответили на вопрос: почему Румыния была заинтересована в издании этой газеты? Суть ответа зиждется в той позиции, которую заняла наша страна по отношению к угнетенным народам, в той яркой роли, которую она играла среди балканских стран. Поэтому болгарские революционеры восторженно встретили издание газеты, которую они превратили в трибуну, с которой показывали европейскому миру настоящее положение дел в оттоманской империи и доказывали правоту идеалов, за которые боролись. А печатание такой газеты свидетельствует о том, что Румыния не только допускала, но и непосредственно содействовала революционной деятельности эмигрантов угнетенных стран, будучи заинтересованной сбросить турецкое ярмо. Объединив интересы, создавалась возможность легче достичь поставленной цели, и дружба между народами становилась более прочной.

---

[51] *Там же*, 1869, № 7 от 30 июня, стр. 26.
[52] *Там же* 1968, № 1 от 4/16 авг., стр. 1.
[53] *Там же*.

MARCO ANTONIO CANINI NEI BALCANI*

ANGELO TAMBORRA
(Roma)

La figura e l'attività culturale e politica del veneziano Marco Antonio Canini (1822—1891) nei Balcani hanno costituito un tema ricorrente di studi e ricerche, a cominciare da quelle di Nicola Iorga nel lontano 1913. Si deve infatti al grande storico romeno la "scoperta", o "riscoperta" per primo, del Canini, naturalmente soprattutto in rapporto alla Romania ed all'ascesa nazionale dei Romeni.

Si tratta di un personaggio complesso, nel quale gli interessi politici si uniscono a quelli filologici e letterari. Soprattutto, dal suo primo mettere piede in Grecia nell'agosto 1849 sino alla morte a Venezia nel 1891 Marco Antonio Canini è stato costantemente presente sulla scena politica, nazionale e culturale della Penisola balcanica e nei problemi di relazione fra l'Italia e i Balcani: un arco di tempo molto ampio, oltre quarant'anni, nel quale Canini ha avuto modo di fare sentire la sua voce tutt'altro che ascoltata sui più scottanti problemi nazionali e politici del momento.

Mazziniano convinto, i primi inizi lo vedono a Venezia assediata dagli Austriaci, nel 1848—49, ben deciso a condurre l'opposizione contro Daniele Manin. La pretesa demagogica che gli ufficiali venissero eletti dai soldati; talune idee di ispirazione socialista per "l'associazione del capitale, del talento e della man d'opera" (come scriverà a Niccolò Tommaseo, il 12 aprile 1868), da lui espresse sul giornale *Il Tribuno del Popolo*, lo mettevano fuori dalla realtà di una città stretta d'assedio e ormai alla fame: per intervento diretto del dittatore Daniele Manin (che gli disse: "Lei non capisce niente di politica") Canini venne arrestato ed espulso da Venezia.

La sua prima tappa fu Roma, dove si mise a disposizione della Repubblica romana di Giuseppe Mazzini, Aurelio Saffi e Carlo Armellini, da cui ricevette l'incarico di segretario della Commissione delle Barricate. Caduta la Repubblica romana, il Canini trova rifugio in Grecia, e ad Atene — come scrive a N. Tommaseo il 9 settembre 1849 — egli ebbe dal governo e da privati „liete e generose accoglienze".

Su suolo greco — dove solo ad Atene si trovano oltre cinquecento emigrati italiani e polacchi, molti erano sparsi in altre parti del paese e un certo numero si attendevano da Venezia, appena caduta — Canini

---

* Communication présentée au III^{eme} Congrès International d'Etudes du Sud-Est Européennes, Bucarest 4 — 10 Septembre 1974.

REV. ÉTUDES SUD—EST EUROP., XIV, 2, P. 299—309, BUCAREST, 1976

prospetta l'idea di fondare a Corinto "una colonia italo-greca, agricola commerciale": "gli ostacoli sono molti, ma potranno essere tutti facilmente rimossi, quando — torna a insistere con Tommaseo — si possa superare quello della poca unione di noi Italiani nello attuare una idea, peste nostra, origine di tante piaghe antiche e recenti, sanguinose, irremediabili" ... "Certo è poetico, grandioso, se non m'inganno l'idea di far risorgere *bimaris Corinthi moenia* e rifare un anello fra Oriente e Occidente e ravvivare la diffusione della nostra influenza in Levante, dove purtroppo la influenza con la lingua francese invade ogni cosa!" E questa immigrazione specie degli esuli da Venezia, che "sono aspettati e desiderati molto", avvicinerebbe il giorno in cui "gli Italiani e i Greci uniti pianteranno il vessillo della libertà in Costantinopoli". Prospettiva grandiosa, tipica dell'utopismo degli esuli, ma tuttavia mirante a collegare la rivoluzione nazionale italiana con la *grande idea* panellenica di ricostituire l'Impero bizantino con centro Costantinopoli, che rimarrà sino ai giorni nostri l'impegno di fondo di tutti i Greci.

Da Atene Canini si trasferì a Sira, "arido scoglio", in una condizione morale e materiale spaventosa: "travagliato da malattie, straziato da dolori morali, senza consolazioni di famiglia, senza amori, qui senza libri; contristato da infamie di fratelli italiani: orribile vita" (a Tommaseo, 18/30 ottobre 1851). E a Sira Canini studia il greco, vive con l'insegnamento delle lingue, scrive poesie, fra cui quelle raccolte in *Mente, Fantasia e Cuore*, che invia a Tommaseo pregandolo di leggere "almeno il carme *I fratelli Bandiera* e giudicare se io debba essere confuso nella turba dei verseggiatori, o sia veramente poeta". E come, scrive "su tutto l'Oriente ma qui soprattutto ora è molto negletto lo studio della lingua italiana, in parte a cagione della mancanza di buoni libri elementari", pubblica a Sira una piccola antologia italiana, una breve grammatica, seguita da un lessico italo-greco: altro intende pubblicare in seguito e, intanto, raccoglie con l'aiuto di un amico canti popolari greci, che saranno pubblicati in italiano nel 1856: "Ella vede dunque, scrive a Tommaseo sempre il 18 ottobre 1851, che io mi sono ingegnato e m'ingegno di fare onore con l'opere al nome italiano in terra straniera; poco ho fatto perché sono malato di corpo e d'animo e sprovveduto dei necessari mezzi di studio".

Verso la fine del 1851 o i primi del 1852 l'esule si stabilì a Costantinopoli; qui prese a commerciare, spostandosi in particolare a Smirne e in altre parti dell'Asia minore, dove visitò le rovine di Troia, non senza leggere Omero. Ma la migliorata situazione economica e l'essersi sposato con Luigia Calegari di Ferrara e aver avuto un figlio, non placano la irrequietudine di Canini: nella primavera del 1853 è a Malta, raggiungendo poi Torino, ove vive di traduzioni, senza però riuscire ad avviare un dizionario italo-greco. La difficoltà di dedicarsi a un lavoro stabile è all'origine del suo ritorno in Oriente, con centro Costantinopoli, alla fine del 1853. Qui, nel corso della guerra di Crimea tornò ad essere "professore, uomo di lettere, giornalista", inviando fra l'altro corrispondenze all'*Opinione* di Torino. Fece poi "il sensale, il dragomanno, il ritrattista, il medico, con avventure e pericoli da romanzo". E da Costantinopoli — nel ricordare un lontano scritto critico di Carlo Cattaneo sul *Tentamen criticum* del transilvano Augusto Treboniu Laurian, che

lo aveva infiammato "del desiderio di visitare e di studiare" il popolo romeno — egli si volge dopo il 1856 verso i Principati danubiani di Valacchia e Moldavia. Canini ha modo di viaggiare il paese in lungo e in largo, legandosi ad esso ed ai suoi uomini migliori con un affetto senza riserve, ed assiste così alle vicende politico-diplomatiche che hanno condotto alla duplice elezione del colonnello A. I. Cuza, in Valacchia e Moldavia, a *dômn* nei due principati (1858). Questo primo inizio del processo di unificazione dei Romeni — vigorosamente sostenuto da Cavour e dalla diplomazia sarda — come dalla Francia di Napoleone III trova in Canini una adesione totale, incondizionata. Da Bucarest, anch'egli si colloca nel solco culturale di una tradizione che dagli uomini dell'epoca risorgimentale come il card. Mezzofanti, C. Cattaneo, D. Sestini, il Leopardi dello "Zibaldone", Vieusseux e Tommaseo, A. Graf e G. Vegezzi Ruscalla sino a C. Correnti ed altri, risale ad umanisti come Enea Silvio Piccolomini o Poggio Bracciolini: nel considerare le terre e le genti del basso Danubio come un ramo staccato della latinità, l'esule veneziano pubblica nel 1858, a Bucarest gli *Studii istorice asupra originei națiunii rumâne*, un popolo così vicino all'Italia per la comune origine latina; anche se più tardi, il 29 gennaio 1884, nella *Prolusione al corso di lingua rumena alla Scuola superiore di commercio* di Venezia riconoscerà di avere "scientemente" esagerato anche per difendere i romeni dalle interpretazioni storiche degli Ungheresi, tuttavia a questa impostazione egli rimarrà costantemente fedele. E la vena cosiddetta poetica lo soccorre nel pubblicare sempre nel 1858, a Iași un *Inno alla Rumânia* (II ed. Bucarest 1858, con trad. e intr. in romeno) che si conclude così: "Ho sentito profeti bugiardi // Bestemmiar "Rumânia morta giace" // Ma chi disse quel detto è un mendace // Ella vive, ella grande sarà. // Se da monti Poloni al Danubio // stringa un patto le genti vicine // e le miste entro un solo confine // Leghi un nodo di santa amistà". Espressa qui in brutti versi, che rivelano in C. un vivo e sofferto impegno civile, nasce così in questo torno di tempo e come esperienza del passato quella concezione politica che sarà da lui espressa compiutamente in scritti successivi e lo accompagnerà sino alla fine dei suoi giorni: alleanza e collaborazione fra tutti i popoli del Danubio e dei Balcani, e fra essi l'Italia, per mandare in frantumi le grandi cornici dinastiche e oppressive dell'Impero asburgico e di quello ottomano, con pieno rispetto reciproco di ogni singola entità nazionale.

Canini rimase a Bucarest sino all'autunno del 1859, proponendosi di istituire una scuola per la quale aveva anche raccolto delle sottoscrizioni; e come il regno di Sardegna — secondo l'impegno generale di Cavour nel senso di collegare lo sforzo bellico contro l'Austria nella pianura padana con un azione diversiva anche sul basso Danubio d'intesa con i rivoluzionari ungheresi Kossuth e Klapka — spingeva il principe Cuza ad attaccare l'Austria in Transilvania, tanto da disporre l'invio di 10.000 fucili, Canini non mancò di fare la sua parte: secondo rapporti del console austriaco a Bucarest Eder del 30 giugno 1859, egli si era messo in contatto con elementi rivoluzionari locali, raccogliendo fondi "um im Lande revolutionäre Propaganda zu machen"; fortemente infine deluso dei preliminari della pace di Villafranca (che per il momento segnavano la fine di ogni iniziativa cavouriana sul Danubio e nei Balcani),

Canini non esitò a scrivere sui giornali locali articoli contro Napoleone III: di qui l'energico intervento del console di Francia a Bucarest Béclard presso il governo principesco contro di lui, sino a ottenerne l'espulsione dai Principati. Così, nell'ottobre — via Corfu e Malta — il "mazziniano" (*Mazzinist*) Canini si diresse verso gli Stati sardi.

Ai primi di novembre del 1859 Canini si stabilisce a Milano che rappresenta una sosta relativamente tranquilla "in una vita tanto agitata"; vi è stato chiamato da Pacifico Valussi, anch'egli di origini mazziniane e ora direttore della *Perseveranza*, organo dei "moderati danarosi". Nel giornale ha avuto il posto di redattore, col compito principale di fare la rassegna della stampa tedesca. Per lui, mazziniano, garibaldino e rivoluzionario, si tratta di un bel sacrificio. "Alla redazione della *Perseveranza*, scrive a Tommaseo il 24 gennaio 1860, sto mal volentieri per molte ragioni. Prima di tutto mi spiace d'imbrancarmi cogli aristocratici, coi moderati. Qui il compenso dell'opera mia attivissima di dieci e più ore al giorno (di giorno e di notte), senza tregua e riposo mai, è malissimo compensata..." ..."La coscienza di far opera fruttuosa cooperando a combattere l'Austria e ad affratellare la Germania e l'Italia, mi consola in parte della mia posizione anormale e del misero compenso alle mie fatiche". Ingiustamente polemico verso i consoli inviati da Cavour nei Balcani, tutti di prim'ordine, (come quel F. F. Astengo che a Belgrado fece invece molto bene, accattivandosi la fiducia e anche l'affetto del vecchio Knez Miloš Obrenović, come del figlio Michele), dai quali era stato osteggiato e temuto per la sua attività incontrollata di mazziniano irrequieto, Canini esprime il desiderio di avere "un posto diplomatico o consolare in Oriente": "ci starebbe bene un bravo italo-dalmata: si tratta di preparare in Serbia e nei Principati una alleanza fra gli Slavi, i Magiari, i Rômani contro l'Austria d'accordo col Regno italiano". Questa era del resto la chiara politica di Cavour e il mazziniano Canini costituisce così, come nessun altro più di lui, fisicamente, il punto di sutura fra l'iniziativa concreta, diplomatica e militare, di Cavour, e la lunga predicazione mazziniana di una collaborazione rivoluzionaria dello sforzo risorgimentale italiano con l'impegno di ascesa nazionale sul Danubio e nei Balcani.

Ma giusto dalle colonne della *Perseveranza*, contro ogni ottimismo o illusione mazziniana, Canini dopo l'esperienza compiuta in Oriente tocca ancora una volta con mano la difficoltà di definire un *limite* nazionale tra Italiani e Slavi meridionali, lui veneto, in una zona mista come il settore adriatico. Il 6 aprile 1860 — a seguito di precedenti intese di collaborazione strette a Milano — compare sulla *Perseveranza* una corrispondenza dalla Croazia, datata da Zagabria ma in realtà inviata da Parigi, del croato Eugen Kvaternik: uno dei maggiori esponenti dell'incipiente nazionalismo pancroato, che già pochi mesi prima aveva espresso le sue idee nello scritto, pubblicato a Parigi nel 1859, sotto il titolo *La Croatie et la Confédération italienne*. Adesso, sul giornale milanese (in un articolo che Canini ha completamente "raffazzonato", moderato, sopprimendo talune espressioni troppo dure riguardanti i Magiari e la Repubblica di Venezia), egli sostiene che l'Isonzo dovesse diventare il confine fra Italia e la futura Croazia. Egli, come scrive al Tommaseo l'8 apr. 1860, non ha voluto far dire al Kvaternik "il contrario di quello

che lo scrittore pensa sopra un tale importante argomento"; ma è stato pronto alla confutazione in dissenso e, in una nota redazionale sul giornale, scrive "A nostro parere, ecco la soluzione giusta e possibile. L'Italia nel secolo XIX debbe finire dove finiva al tempo dei Romani, come dice Dante,

.....a Pola là presso il Quarnaro
che Italia chiude e i suoi termini bagna.

All'interno i confini sarebbero da regolare secondo il principio etnico conciliato col geografico".

Ecco dunque definirsi per la prima volta nella primavera del 1860 ad opera del Canini e di Kvaternik, quella che, nell'arco di circa un secolo diverrà la polemica sulla "questione" adriatica, dalle vicende risorgimentali sino alla prima e alla seconda guerra mondiale. Il C. ha avuto il merito di aver agito, in sede di pubblica opinione, da protagonista, recando nella spinosa questione, un impegno morale e civile, degni dell'insegnamento mazziniano. In questo senso non deve essere mancato il suo contributo come quelli di T. Luciani e del Solferini, se non altro come punto di vista responsabile, all'opuscolo di Pacifico Valussi e Costantino Ressman, *Trieste e l'Istria e loro ragioni nella questione italiana*: pubblicato dal Comitato veneto centrale di Torino nel 1861 (con successiva traduzione francese) e presentato ai due rami del Parlamento, esso individua, in concreto, una "Istria veneta", occidentale (da capo Promontore sino al Monte Maggiore e al Tricorno), che dovrebbe spettare all'Italia, "rinunziando noi a quella parte che sta oltre il Monte Maggiore".

Ormai abbandonato il campo delle agitazioni nazionali incomposte e irresponsabili, il Canini per la sua posizione alla *Perseveranza*, sia pure a malincuore in "compagnia dei moderati perseveranti", è ormai inserito nel contesto delle iniziative di politica estera di Vittorio Emanuele e di Cavour. E a Cavour — cui viene presentato dal conte Giulini, uno dei fondatori del giornale — nel marzo del 1860, si propone di recare un promemoria sulla "questione magiaro-romeno-croata" (lett. a Tommaseo, Milano 8 marzo 1860); di essa ha parlato a lungo con Kvaternik, a Milano, trovandosi con lui d'accordo circa l'impossibilità di giungere ad una intesa "per trattative pacifiche", perché i Romeni di Transilvania e i Croati "tendono i loro sguardi" a Bucarest e Zagabria, non certo a Pest. Ma per lui, come per Mazzini nell'articolo *Dell'Ungheria* pubblicato nella *Giovine Italia* del 1832, o dello stesso Cavour e almeno sino al 1866, l'Ungheria rimaneva il punto di forza di qualsiasi impegno insurrezionale e organizzativo che collegasse i popoli soggetti dell'Europa danubiano-balcanica contro l'Austria e contro la Turchia. Per questo i contatti di collaborazione con gli esponenti dell'emigrazione ungherese, specie Kossuth, Klapka, Pulszki, Türr ecc. sono intensi, trattandosi dell'unica forza, insieme ai polacchi, realmente rivoluzionaria su cui poter contare. Da questa collaborazione nasce il *Programme d'une Confédération du Danube* che, con l'appoggio incondizionato dello stesso Garibaldi, il Canini giunge a formulare insieme a Kossuth, al gen. Klapka e a F. Pulszki. Datato da Torino il 15 aprile 1862 e pubblicato sul giornale ungherese di lingua italiana *L'Alleanza* di Milano il 18 maggio 1862, tale confederazione da attuarsi dopo la vittoria sull'Austria e diretta a supe-

rare i contrasti nazionali avrebbe dovuto stringere insieme l'Ungheria, la Romania, la Serbia, la Transilvania, la Croazia, la Slavonia e la Dalmazia, con organi federali, la difesa, la politica estera, le dogane, la moneta e le comunicazioni, in comune. E in vista di una futura azione che, con alla testa Garibaldi, si volga dall'Italia meridionale verso i Balcani, la premessa è che la Legione ungherese ancora di stanza a Napoli (dove il Canini si è trasferito ai primi del '62 collaborando al *Popolo d'Italia*) non venga disciolta; a questo fine giusto da Napoli il 25 maggio 1862 il C. insiste col gen. Klapka perché si rechi nel sud e faccia valere tutto il peso del suo prestigio.

Da Napoli, alla fine di maggio del 1862, il Canini parte per la Grecia, altro punto di forza su cui da anni puntava. Già Cavour sin dal 18 sett. 1860 — forse non senza ispirazione del Canini — aveva scritto a Marcello Cerruti, ministro residente a Costantinopoli, che "l'Italia sarebbe certo lieta di veder risorgere e grandeggiare mercé un nuovo impero bizantino la sua sorella primogenita di civiltà". E verso la Grecia, morto Cavour, si dirige la politica "segreta", personale e dinastica, di Vittorio Emanuele II che ha in Canini uno degli agenti più attivi e spericolati. Giusto il Canini, insieme ad un altro mazziniano, Carlo Saltara di Ancona, aveva contribuito presso Cavour, Terenzio Mamiani, ministro d'Italia ad Atene, e poi lo stesso Vittorio Emanuele, a lanciare l'idea di detronizzare il re degli Elleni, Ottone di Wittelsbach, per sostituirlo col figlio secondogenito del re d'Italia, Amedeo. Di qui la missione segreta affidata dal re al Canini in Grecia e nella più vasta area balcanica, nell'intendimento di collegare il problema veneto con tutta la questione d'Oriente. Canini giunge ad Atene alla fine di maggio 1862, e preso contatto con i patrioti greci, come il numismatico P. Lampros, l'ammiraglio M. Kanares e Spiridione Malakis, invia poi lettere a Vittorio Emanuele e a Garibaldi sconsigliando la spedizione garibaldina nell'Epiro e verso il Montenegro (per la quale aveva fatto da quelle parti sondaggi il colonnello garibaldino F. Cucchi pochi mesi prima, riferendone a Garibaldi). Ma di lì a poco, il 15 luglio 1862, l'inopinato volgersi di Garibaldi verso Roma fermato ad Aspromonte in Calabria, segnavano una battuta d'arresto anche ai propositi velleitari di Vittorio Emanuele verso la Grecia, da lui invano ripresi (e contrastati dal ministro degli Esteri, Durando), ancora nell'ottobre, dopo il pronunciamento militare che sbalzò dal trono il re Ottone.

Il Canini, sempre colpito dal bando del 1859, alla fine di giugno del 1862 riesce tuttavia a raggiungere i Principati, sotto la veste di ispettore della Grande Compagnia Italo-Orientale di Genova, incaricato di stabilire una linea di navigazione regolare fra l'Italia e il Basso Danubio. Ma, sempre considerato indesiderabile dal principe Cuza, vi si trattenne poco. Riuscì tuttavia — segnalato con preoccupazione dal console austriaco a Bucarest Eder e seguito con diffidenza dal console italiano Strambio — a prendere contatto con personalità romene, fra cui C. A. Rosetti, gettando le basi per una Società italo-romena. Da Bucarest, il C. raggiunse il 25 luglio 1862 Belgrado con lettere di Kossuth e Klapka per il principe Michele Obrenović e il ministro degli Esteri J. Garašanin. Qui, come prima cosa questo agente spericolato e imprudente della politica "segreta" di Vittorio Emanuele pensò bene di met-

tersi in urto con l'esponente della politica "ufficiale", il console generale Stefano Scovasso, il più aperto sostenitore della politica serba quale "Piemonte" dei Balcani. Questi finì per metterlo alla porta e il Canini, dopo due colloqui col Garašanin, rimise a questi un promemoria il 17 agosto; non riuscì a farsi ricevere dal principe Michele, cui fece pervenire un promemoria in data 7 settembre: in questi scritti, il Canini esorta i dirigenti serbi ad una intima collaborazione con i rivoluzionari ungheresi, affermando che anche i Croati (cosa non vera, a giudicare dalle prese di posizione del croato I. I. Tkalac su *Ost und West* contro l'idea di una confederazione danubiana), erano d'accordo con i Magiari; in questo modo "la question d'Orient trouverait sa solution naturelle et des puissants états s'éléveraient sur les ruines de l'Autriche et de la Turquie".

Rientrato in Italia nel novembre del 1862, dopo nuove avventure fra gli Zingari del Basso Danubio, non riuscì a farsi ricevere da Vittorio Emanuele, cui alla fine fa pervenire un rapporto "sulla questione orientale nelle sue relazioni con l'Italia" la quale "dovrebbe nella questione d'Oriente avere una politica propria" (22 dic. 1862). In esso, premesso che l'Austria e la Turchia "debbono o insieme cadere o sussistere insieme", quale soluzione "italiana" di tale "questione austro-turca" Canini indica "l'alleanza" e la "contemporanea azione rivoluzionaria dei popoli interessati allo scioglimento della questione": "aleanza fra gli Ungheresi, i Serbi-Croati, i Greci-Albanesi e gli Italiani". Di qui l'opera di mediazione degli Italiani, che devono anche adoperarsi ad armare quei popoli, appoggiandosi piuttosto all'Inghilterra che alla Francia. Soprattutto Canini continua a puntare sui Magiari e sui Greci, pensa che i Bulgari debbano far parte, per il loro settore a sud dei Balcani, di uno stato greco, mentre quelli a nord dovrebbero costituire uno stato facente parte della confederazione danubiana; stranamente, "è impossibile" per lui la formazione di una grande Romania, e così quella "di un grande stato slavo-meridionale. Se si formasse sarebbe un danno d'Italia". Torna dunque insistente, in lui, veneto, la preoccupazione per la questione adriatica, se nel 1863, nello scritto pubblicato ad Atene in lingua greca *La Grecia e la Serbia. L'Italia e l'Inghilterra in Oriente* egli sottolinea che (non diversamente dalla Macedonia e in Grecia, dove coabitano Greci e Slavi), anche nelle zone miste di Italiani e Slavi meridionali, al di là dello Isonzo, si pongono gravissimi problemi; la soluzione è una sola: "tutte le nazioni sono degne di rispetto e i loro diritti sono sacri. I confini di stato delle future nazionalità saranno definiti secondo principi politici e geografici". Ed ancora il 1° maggio 1879 tornerà sull'argomento con P. S. Mancini ministro degli Esteri italiano, affermando che se "i confini dell'Italia saranno un giorno stesi sino al Monte Maggiore", allora "converrà accordare agli Slavi che saranno ad essa uniti degli speciali diritti, tutelare quella minoranza, la quale avrebbe ragione di pretendere di non essere interamente confusa colla maggioranza degli italiani".

L'epilogo della politica "segreta" di Vittorio Emanuele e la stessa rinunzia dell'Italia unita all'impegno scoperto a favore della rivoluzione nazionale europea, fanno uscire il Canini dalla scena politica responsabile. Auspica ancora, è vero, un collegamento degli Italiani con i Polacchi insorti, passando "per le Alpi, per l'Ungheria e per i Carpati" (lett. a Tommaseo, Torino 7 maggio 1863); ma le informazioni giunte a Torino

nell'ottobre da un emissario inviato in Galizia, Baldassarre Pescanti, come la prudenza suggerita ai rivoluzionari ungheresi dal principe Augusto Ruspoli che riferisce a Vittorio Emanuele, fanno escludere, a Torino, di poter collegare la rivoluzione polacca del 1863—64 con uno sforzo italiano contro l'Austria per la Venezia. L'8 dic. 1863 il Canini si limita a inviare un messaggio *Ai patrioti della Serbia e dell'Ungheria*, esortandoli a prepararsi.

A Torino, sempre tallonato dall'indigenza, il C. continua a mantenere rapporti con i rivoluzionari ungheresi, soprattutto Kossuth e Klapka. Per i primi del 1864 intende pubblicare un giornale italo-ungherese a Venezia, col nome di *Gazzetta di Venezia*, anche per svolgere propaganda fra i soldati magiari. E come ha sentito parlare che anche in Boemia si è costituito un comitato rivoluzionario segreto, così esorta Klapka, a Parigi, perché prenda contatti opportuni col ceco Josef V. Frič (che giusto nel 1863 aveva dato vita alla organizzazione, nazionale e rivoluzionaria, di ispirazione mazziniana, "Gli Eredi") : „nous aspirons à faire de notre journal le moniteur de la révolution des peuples soumis au joug de l'Autriche" (lett. a Klapka, Torino 28 dic. 1863, fondo Kossuth, Arch. di Stato Budapest).

Non risulta che fra il 1864 e il 1866 Canini abbia avuto alcuna parte nei progetti in vista di una guerra all'Austria per la Venezia fra la diplomazia italiana (il ministro degli Esteri Visconti Venosta, il segretario generale agli Esteri Marcello Cerruti, I. Artom, C. Nigra, ecc), l'emigrazione ungherese (Kossuth e Klapka ecc) e il croato Imbro I. Tkalac, col progetto di una azione insurrezionale dalla Dalmazia sino all'Ungheria, in concomitanza di uno sbarco di Garibaldi. Scoppiata la guerra del 1866 il Canini parte volontario con Garibaldi, prestando servizio dal 22 giugno al 22 settembre quale Sottocommisario di Guerra aggiunto nel Corpo Volontari Italiani. E amaramente si lamenterà da Parigi il 12 aprile 1868 col Tommaseo : "quanti di quegli ex Commissarii si trovarono ridotti al verde alla fine di febbraio 1867? Credo pochi o nessuno". (Bibl. Naz. Centrale, Firenze, Fondo Tommaseo, cassetta 187, n. 7). Rientrato a Torino, nell'autunno del 1866 si stabilisce a Parigi. Qui, sempre confortato dalla stima e dall'amicizia del Tommaseo ("Non posso, del resto, vedere senza meraviglia com'Ella scriva più lingue cogliendo la proprietà di ciascuna assai volte ; e però tanto più vivamente desidererei che il suo ingegno si volgesse alle cose filologiche tutto, le quali hanno più che non paia sulle civili efficacia" (gli scrisse da Firenze il Dalmata il 4 dic. 1868), si dedica prevalentemente a studi filologici e letterari. Già nel 1865 aveva pubblicato a Torino in due voll. *l'Etimologico dei vocaboli italiani di origine ellenica con raffronti ad altre lingue*, che aveva suscitato severe critiche di G. Ascoli, cui Canini rispose polemicamente. Fra l'altro, anticipando di un oltre trentennio i progetti per una ferrovia transbalcanica, in quest'opera affaccia l'idea di una ferrovia da Valona a Salonicco e di lì a Costantinopoli : con essa "si porterebbe inoltre verso l'Italia il commercio di tutte quelle regioni, mettando le sponde del Mar Nero alla distanza di trenta ore dalle italiane e la Jonia" (vol. I, p. XXIII nota I). A Parigi mette mano all'edizione francese della sua opera che comparirà nel 1882 come *Dictionnaire étymologique*, con sotto—scrittori

L. Kossuth, Türr, i greci di Venezia col console e l'archimandrita, greci di Atene e di Trieste ecc. Ed a Parigi pubblica, nel 1868, lo scritto *Vingt ans d'exil*, in cui ripercorre in modo romanzato, e non preciso, le tappe del suo lungo peregrinare in Oriente. Dopo un soggiorno a Londra, al tempo della Comune è a Parigi ed essa gli ispira le "odi saffiche" *Parigi nel maggio del 1871* (pubbl. con trad. francese nel 1870, II ed. "ricorrette e in parte rifatte" Milano 1874, n. 29 del giornale *La Varietà*), animate da un vivo e sofferto senso di pietà per le vittime e per le distruzioni.

La crisi d'Oriente del 1875—78 lo trova, ormai anziano, pronto a battersi "per la santa causa dei popoli oppressi dai Turchi", presentando al presidente del Consiglio A. Depretis, insieme ad alcuni parlamentari un "indirizzo a favore dei Serbi e degli altri popoli dell'Oriente" ; intende anche raccogliere fondi e promuovere la partenza di volontari — reclutati fra internazionalisti e garibaldini — che effettivamente partiranno alla spicciolata, auspice Garibaldi, giungendo a costituire la maggiore formazione o *četa* straniera sul fronte della Drina. Ma, scrive egli allo scrittore e uomo politico serbo raguseo Matija Ban il 29 nov. 1876, se sarebbe opportuno che l'Austria "prendesse in mano la causa degli Jugoslavi e diventasse una potenza magiaro-slava"..., invece la preponderanza della Russia mi sembra pericolosa per la libertà degli Jugo-slavi, minacciosa per la libertà dell'Europa". Insieme, Canini si offre di presentare a un impresario milanese perché vengano rappresentati due drammi del Ban, *Marta Posadnica ili Pad Velikog Novgoroda* e, probabilmente, *Milijenko i Dobrila* (Džavnji Archiv, Belgrado, Carte Ban, Canini a Ban, Milano 8 e 20 ott. ; Venezia, 29 ott., Torino 29 nov. 1876).

Alla fine del 1876, ottenuto l'incarico di inviato speciale sul fronte di guerra dal giornale *Il Pungolo* di Napoli, Canini parte per i Balcani. Dopo aver contribuito a organizzare a Belgrado una formazione di volontari, composta da Garibaldini italiani, da Serbi d'Ungheria e da Croati, egli raggiunge Bucarest, dove il 21 maggio 1877 assiste alla proclamazione dell'indipendenza romena. Si dirige quindi verso il quartier generaledel principe di Romania Carlo di Hohenzollern. Nelle 120 "Lettere" al *Pungolo* dal fronte turco-romeno, oltre che un esatto quadro politico della guerra, egli offre un efficace resoconto dei combattimenti, specie dell'ultimo, quello contro il campo trincerato turco di Plevna, dove "la condotta dei Rumeni fu eroica ; essi si mostrarono degni discendenti degli antichi nostri coloni...".

Rientrato in Italia alla fine del 1877, tornò a Bucarest nell'estate del 1878, con uno scopo preciso : "proposer une colonisation italienne de la Dobrudja", per condurvi almeno una parte dei 50.000 Italiani "qui tous les jours quittent leur pays pour se rendre an Amérique" (Bibliot. Academiei R.P.R. Bucarest, Fondo M. Kogălniceanu, Canini a V. Alecsandri, Bucarest 5 sett. 1878). Tornato poi in Italia alla fine del 1878, insiste ancora per lettera ai primi del 1879 sull'idea di una colonizzazione italiana della Dobrugia e auspica l'emancipazione degli ebrei romeni (id. id. a Kogălniceanu, Roma 18 febbr. 1879) ; non esita quindi a criticare i Romeni per la soluzione data alla questione ebraica (*La vérité sur la question israélite en Roumanie*, Parigi 1879 ; anche in *Nuova Anto-*

logia, 1879 vol. 46 pp. 706 e segg.) I problemi lasciati aperti dal congresso di Berlino, con quanto di instabilità recano nella tormentata Penisola balcanica, preoccupano non poco il Canini che fra il 1879 e il 1883 ripropone soluzioni federalistiche : in un promemoria al ministro degli Esteri P. S. Mancini del I° maggio 1879 su *La questione dell'Epiro* come nello scritto *Gli Albanesi e l'Epiro*, (Roma 1879), egli suggerisce "o formare degli staterelli intermedi fra Stati maggiori e ad essi collegati da vincoli federali" o, "se si dividono fra Stati limitrofi quei paesi di nazioni miste, stabilire delle condizioni che garantiscano i diritti delle minoranze". Una prospettiva, quest'ultima, moderna e realistica, confermata dalle vicende europee successive alla I° guerra mondiale. Per la questione dell'Epiro Canini vorrebbe che esso andasse alla Grecia con garanzie nazionali e culturali per gli Albanesi. Contrario al panslavismo e all'Austria, una „Lega greco-albanese" (vigorosamente respinta più tardi nel 1886 dall'italo-albanese G. De Rada sulle pagine del *Fiamuri Arbërit. La Bandiera dell'Albania* di Cosenza), sostenuta dall'Italia, dovrebbe essere il "primo nucleo della confederazione orientale" ; in questa dovrebbe inserirsi una "Unione Elleno — Latina" e per attuarla Canini si reca in Grecia nel febbraio 1881, rimanendo però deluso per l'inerzia del paese. Però non si arrende e a Roma, nel settembre 1881 Canini dà vita ad un "Comitato filellenico centrale italiano" (insieme a Pietro Cossa, al Pianciani, a Eugenio Popovich ed altri), dopo che già nel novembre 1880 aveva espresso al presidente del Consiglio A. Depretis l'idea di raccogliere volontari per la Grecia.

Ma ormai Canini è alle ultime battute di una lunga presenza di agitazione nazionale nei Balcani. Pur nel clima della Triplice Alleanza, la sua lunga, tenace lotta all'Austria continua : da Venezia dove si è trasferito e dove passerà gli ultimi anni della sua esistenza tormentata, non esita ad attaccare la politica italiana, considerandola troppo favorevole all'Austria nella questione della navigazione danubiana (*L'unione elleno-latina*, 1883) ; né poteva non giungere da lui l'ode *In morte di Guglielmo Oberdank* (Venezia 1883), mentre nello scritto *Il confine orientale d'Italia* (Venezia 1883) esprime la preoccupazione per la futura gravitazione della Germania "sull'Adriatico e alle porte di Udine".

A partire dal 1884 Canini ebbe l'incarico di insegnare la lingua romena alla Scuola superioare di Commercio di Venezia. Ultima sua fatica letteraria, tipicamente romantica, sono i due voll. *Il libro dell'amore. Poesie italiane raccolte e straniere raccolte e tradotte* (Venezia 1887), ancor oggi di notevole interesse. Stava preparando un'altra antologia, *Il libro della Patria*, cui avrebbe fatto seguito quello della *Fede*, quando la morte lo colse a Venezia il 12 agosto 1891.

FONTI E BIBL. :

Archivio del Ministero degli Esteri, Roma, *Rapporti Grecia, Serbia, Rumania 1862 e seg.*; Biblioteca Naz. "Vittorio Emanuele", Firenze, *Raccolta Tommaseo Cassette* 186, 187; Museo e Archivio del Risorgimento, Roma, B. 546, Carte P. S. Mancini, b. 636; Museo Civico di Storia ed Arte e del Risorgimento, Trieste, Fondo Eugenio Popovich; Archivio di Stato, Torino, Archivio Intendenza militare del Corpo Volontari Italiani

nel 1866; Museo del Risorgimento, Milano, *Raccolta A. Bertarelli*; Biblioteca Academiei, Bucarest, Secția de Corespondența, Fondo Kogălniceanu; Državnij Archiv Srbije (Archivio di Stato della Serbia) Belgrado, Fondi
I. GARAŠANIN e MATIJA BAN; Oesterreichisches Staatsarchiv, Vienna. *Actes de Haute Police* (*K.* 61) 1862; *ibid.* Informationsburo, BM — Akten, Gr. Z1. 7267, I.B. 1865, fasc. 360; Orszagos Levéltar (Archivio di Stato) Budapest, Fondo Kossuth. Dei moltissimi scritti di M. A. Canini, per gran parte citati nel testo, fondamentale è *Vingt ans d'exil*, Parigi, 1868, II ed. 1869; F. DONAVER, *Uomini e libri*, Genova, 1888; De KIRIAKI, *Ricordi e memorie* estr. da *Ateneo Veneto*, gennaio-marzo 1892 pp. 9—12; A. ROUX, *Marco Antonio Canini et le "Libro dell'Amore"*, in "Revue Internationale", 1890, estr.; N. IORGA, *Un précurseur de la confédération balkanique* in "Bull. de la Section "Historique de l'Académie Roumaine", 1913 pp. — 43—56; id. *Un pensatore politico italiano all'epoca del Risorgimento Marc'Antonio Canini, ibid.* X 1938 pp. 3—27 (estr.); G. Brognoligo, *La cultura veneta* in *La critica* 1926 p. 276 e segg.;
C. KEROFILAS, *La Grecia e l'Italia nel Risorgimento italiano*, Firenze, 1919; A. MARCU, *Romanticii italieni și Romanii*, Bucarest, 1924; id. *Conspiratori și conspirații in epoca renașterii politice a României*, Bucarest, 1930; W. MATURI, *Le avventure balcaniche di Marco Antonio Canini nel 1862* in *Studi storici in onore di Gioacchino Volpe per il suo 80 compleanno* Firenze, 1958 vol. II pp. 561—643; A. TAMBORRA, *Cavour e i Balcani*, Torino, 1958; id. *Imbro I. Tkalac e l'Italia*, Roma, 1966; id. *La crisi balcanica del 1885—86 e l'Italia* in *Rassegna storica del Risorgimento*, 1968 pp 371—396; *I Documenti diplomatici italiani*, serie I, 2 a cura di W. Maturi, Roma, 1959; G. GAMBARIN, *Il giornale "S. Marco"*, in *Archivio Veneto*, 1964 pp. 43 ss.

LES RIVES DU DANUBE À LA LUMIÈRE DE QUELQUES PASSAGES DE LA CHRONIQUE DE SKYLITZÈS

Dans l'une de nos précédentes études [1], nous avons affirmé que l'usage du pluriel d'ὄχθη pour désigner les bords du Danube est l'une des particularités stylistiques de Skylitzès [2]. Nous avons précisé par la même occasion que cet auteur usait du pluriel d'ὄχθη même lorsqu'il ne visait que l'une des rives du fleuve [3], en fournissant à l'appui l'exemple tiré de deux passage de sa chronique, où il désigne la rive droite du Danube par le pluriel.

Notre conclusion ne correspond pas à l'idée que se fait à ce propos I. Božilov, qui réserve à ce débat plus de la moitié d'un article publié par l'Izvestija de Varna [4]. Suivant le chercheur bulgare, Skylitzès, en usant du pluriel d'ὄχθη n'a jamais pensé désigner de la sorte une seule des rives du fleuve. L'écrivain byzantin aurait toujours eu en vue les deux bords, ainsi qu'il résulterait notamment de l'analyse des deux passages suivants :

1° — Skyl. — Cedr., II, p. 403, 14—15: καὶ οἱ μὲν τὰς παρ'ἑκάτερα ὄχθας τοῦ ποταμοῦ ἐτήρουν ἐπιμελῶς (Dès lors ils commencèrent à surveiller attentivement aussi bien un bord, que l'autre, du fleuve)

De toute évidence, ce passage use du pluriel δ'ὄχθη pour désigner les deux rives du du Danube.

2° — Skyl. — Cedr., II, p. 407, 4—7: ἐπελελοίπει δ'αὐτοὺς καὶ τὰ ἐπιτήδεια, καὶ οὐδαμόθεν εἰσκομίσασθαι δυνατὸν ἦν τοῦ 'Ρωμαικου στόλου τὰς ὄχθας ἀκριβῶς τηροῦντος τοῦ ποταμοῦ (Leur [aux Kieviens] faisant défaut la nourriture et n'ayant aucune chance de s'en procurer nulle part, car la flotte des Rhomées surveillait avec zèle les bords du fleuve).

Là aussi il est question des deux bords du Danube (Toutefois, il n'est pas tout à fait exclu que Skylitzès ait pensé seulement à l'une des deux rives — la rive gauche [6]).

Partant du fait que dans les deux passages qu'il cite, l'auteur byzantin parle des deux bords du Danube, lorsqu'il use du pluriel d'ὄχθη, I. Božilov estime qu'il convient d'interpréter de même la présence de ce terme dans les passages mentionnés par nous. Mais l'exégèse de leur texte prouve l'inexactitude d'une telle interprétation. Prenons le premier des passages cités par nous :

1) Skyl.—Cedr., II, p. 412, 19—21: τῶν δὲ 'Ρὼς ἀποπλευσάντων, τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων πρόνοιαν, θέμενος ὁ βασιλεὺς καὶ φρουρὰν καταλιπὼν τὴν ἀρκοῦσαν ἐς ἤθη τὰ 'Ρωμαίων ἀνέζευξεν (Quand la flotte russe s'est éloignée, l'empereur [J. Tzimiscès] s'occupa des forteresses et des villes des bords du Danube et après y avoir laissé des troupes suffisantes il s'est dirigé vers la résidence des Rhomées [Constantinople]).

---

[1] Petre Diaconu, *Les Petchenègues au Bas-Danube*, Bucarest, 1970, p. 27 = *Une information de Skylitzès-Cedrenus*, RÉSEE, VII, 1969, p. 44.

[2] Skylitzès-Cedrenus, *Historiarum Compendium*, Bonn, 1839. Cité dans le texte Skyl.-Cedr., II.

[3] Skyl.-Cedr., II, p. 412, 19—21 et p. 584, 1—2.

[4] I. Božilov, *Към тълкуванета на две известия на Скилица за градовете на долния Дунав в края на X в* = « Bulletin du Musée National de Varna », IX (XXIV), 1973, p. 111—119.

[5] *Ibidem*, p. 113—114.

[6] Cette dernière hypothèse ne peut être prise en considération que dans la mesure où il sera prouvé que les « phrouria », dont les ambassadeurs se rendirent à Silistra pour faire leur soumission à Jean Tzimiscès (Skyl.-Cedr., II, p. 401, 19—21) étaient exclusivement situées au nord du Danube et que se sont elles qui ravitaillèrent les Kieviens, jusqu'à l'arrivée de la flotte byzantine, qui instaura la blocade du Danube.

A nos arguments exposés précédemment [7], nous ajouterons maintenant un autre, de nature strictement archéologique, prouvant qu'il s'agissait vraiment des forteresses et des villes de la rive droite du fleuve. Depuis les Portes de Fer et jusqu'à l'embouchure du Danube dans la mer Noire, il n'y a *sur sa rive gauche* aucune agglomération d'un caractère tant soit peu citadin, aucune forteresse susceptibles d'être datées des IX[e], X[e] ou XI[e] siècle [8]. Cette affirmation repose aussi bien sur d'intenses recherches archéologiques (périégèses, enquêtes de terrain, fouilles) effectuées dans cette zone au cours des dernières années, que sur l'étude de la tradition orale des habitants de la région et des relations de voyage étrangères ou roumaines.

Si l'on admettait la thèse de I. Božilov, il faudrait reconnaître aussi que l'auteur byzantin s'est trompé grièvement en parlant des deux bords du Danube, puisque sur la rive gauche du fleuve il n'y avait à l'époque aucune forteresse et aucune cité. Or, il ne pouvait s'agir d'une telle erreur chez Skylitzès, car celui-ci compte parmi les chroniqueurs byzantins les mieux renseignés. Les données qu'il fournit, surtout celles géographiques, sont d'une grande précision. Quand il parle des événements qui eurent lieu dans la seconde moitié du X[e] et la première moitié du XI[e] siècle, notre auteur est plus complet [9] et plus exact [10] que n'importe lequel des écrivains contemporains aux événements respectifs [11]. Aussi, c'est à juste titre que de ce point de vue Skylitzès peut compter parmi les meilleurs chroniqueurs byzantins.

Que par l'expression ταῖς ὄχθαις (Skylitzès-Cedrenus II, p. 412, 19—21) l'auteur ne désigne que l'une des rives danubiennes, à savoir la rive méridionale, on peut également l'induire de l'interprétation du paragraphe suivant :

4) Skyl.—Cedr., II, p. 584, 1—2 : καὶ φρούρια τρία ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς ὄχθαις ἱδρυμένων τοῦ Ἴστρου εἰλέφει (et il [Kegen] a reçu trois forteresses situées sur les bords de l'Istros).

Comme nous l'avons démontré ailleurs,[12] il s'agit là du don fait par Constantin IX Monomaque en 1048 aux Petchenègues de Kegen. Il est généralement connu que les 20.000 Petchenègues aux ordres de Kegen, fuyant Tyrach contre lequel ils s'étaient soulevés, se sont retirés [13] pour quelque temps dans un îlot danubien, situé à proximité de Dorostolon. Une fois installé là-bas, Kegen envoya deux lettres, l'une adressée à l'archonte des « villes danubiennes », l'autre à l'empereur-même, par lesquelles il demandait la permission d'entrer avec ses hommes dans l'Empire. Ayant obtenu une réponse positive, Kegen se rendit à Constantinople, où il s'engagea de passer au christianisme et servir désormais les intérêts de Byzance, ce qui eut pour résultat de se voir conférer le rang patricien et confier la garde de trois cités, sises naturellement sur la rive droite du Danube.

Suivant I. Božilov, l'îlot où les Petchenègues s'étaient installés pour attendre la réponse de l'empereur était Păcuiul lui Soare et que l'une des cités « des bords du fleuve » qui furent confiées à la garde de Kegen était justement la cité de l'îlot. D'où la conclusion du spécialiste bulgare que : compte tenu de ce que les trois cités mentionnées ne se trouvaient pas toutes situées sur la même rive du fleuve, Skylitzès devait nécessairement se servir du pluriel d'ὄχθη pour les localiser.

---

[7] Petre Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 26—27.

[8] V. aussi Petre Diaconu, *A propos des Petchenègues au Bas-Danube* RÉSEE, XIII, 1975, 1, p. 134.

[9] Par exemple, la date de l'invasion petchenègue au sud du Danube fixée dans les annés 30 et 40 du XI[e] siècle ne se trouve que chez Skylitzès, et nulle part ailleurs.

[10] Léon Diacre, *Historia*, Bonn, 1828, p. 158, 1—2, prétend qu'à l'occasion de la guerre byzantino-kievienne de 971 à Dorostolon, le nom de cette ville aurait été changé en Théodoropolis. Skylitzès-Cedrenus, II, p. 411 prétend par contre que ce changement de nom regarde la ville Euchaita (Euchaneia, dans le texte) ; et N. A. Oikonomides, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X[e]—XI[e] siècles: La Mésopotamie de l'Occident*, RÉSEE III, 1965, 1—2, note 62, prouve que la vérité historique appartient à Skylitzès. Sur la qualité de l'ouvrage de Skylitzès, cf. aussi Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 1958, p. 336—339.

[11] Il est généralement connu que Skylitzès a détenu les rangs de κουροπαλάτης et δρουγγάριος τῆς βίγλας dans l'armée byzantine. En sa qualité d'ancien militaire, il était bien à même de saisir les rapports géographiques et historiques des faits relatés par lui. D'habitude les chroniques des anciens militaires sont plus exactes sous ce rapport que celles des autres historiographes. On pourrait donc affirmer que, d'un certain point de vue, Skylitzès est pour les XI[e]—XII[e] siècles ce que fut Ammien Marcellin pour le Bas-Empire romain.

[12] Petre Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 27.

[13] Pour prévenir une éventuelle attaque dirigée contre eux par les troupes de Tyrach.

Rappelons, en passant, que nous-mêmes avons commencé par penser que l'îlot, près de Dorostolon, où les Petchenègues de Kegen avaient trouvé un asile temporaire devait être Păcuiul lui Soare[14], et que nous avons formulé cette hypothèse bien avant que I. Božilov n'ait abouti à cette conclusion. Toutefois, par la suite, nous nous sommes rendu compte de l'inanité d'une telle hypothèse et nous l'avons abandonnée[15]. Il est, en effet, difficile d'imaginer 20.000 Petchenègues (avec leurs troupeaux) casés dans l'îlot[16], vu sa superficie réduite et le fait qu'il était soumis dans sa majeure partie à l'inondation. Qui plus est, à l'époque il y avait dans l'îlot une cité byzantine, dont le territoire *extra muros* était obligatoirement contrôlé par les Constantinopolitains. Or, de l'interprétation des renseignements de Skylitzès au sujet de l'îlot danubien, il s'ensuit que celui-ci ne se trouvait pas sous la juridiction byzantine. En outre, il est inconcevable que les Byzantins aient confié à la garde des Petchenègues de Kegen la cité de Păcuiul lui Soare, ce qui aurait équivalu à une mesure tout à fait en contradiction avec les règles tactiques de la stratégie militaire, qui imposait la garde de Păcuiul lui Soare par une garnison complexe, spécialisée autant dans les combats sur terre ferme que dans ceux menés sur le fleuve. Ceci ne pouvait guère convenir aux Petchenègues, reconnaissons-le : cette population nomade avait sans doute l'habitude des combats de toutes sortes, sauf des combats menés sur l'eau. Enfin, il convient de ne point oublier que de toutes les cités danubiennes celle de Păcuiul lui Soare est la plus pauvre en vestiges petchenègues[17], ce qui ne serait pas le cas si l'endroit avait vraiment servi de refuge aux hommes de Kegen.

Aucune raison ne permet donc de douter que les trois cités confiées à la garde du chef petchenègue se trouvent sur la rive méridionale du Danube. Par conséquent, la formule ταῖς ὄχθαις de la phrase reproduite ci-dessus ne peut désigner qu'une seule rive du fleuve, à savoir la rive droite. Et ceci nous conduit à un autre passage mis en question par I. Božilov :

5) Skyl.—Cedr., II, p. 719, 8—12 : ἐν δὲ ταῖς παρακειμέναις τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἴστρου πόλεσι τῶν στρατιωτῶν ἠμελημένων οἷα δὴ μηδὲν εἰς διοίκησιν λαμβανόντων στέλλεται ὁ βεστάρχου Νέστωρ, δοῦλος γεγονὼς τοῦ πατρὸς τοῦ βασιλέως, δοὺξ τῶν Παριστρίων ὀνομασθείς. (Dans les villes situées sur la rive de l'Istros, les soldats s'étaient soulevés, car ils n'avaient reçu aucune rémunération, et c'est pourquoi on a envoyé comme chef du Paristrion le vestarque Nestor, qui avait servi sous le père de l'empereur.)

Sans aucun doute, le soulèvement auquel se rapporte ce passage est celui des cités paristriennes, situées sur la rive droite du Danube, qui eut lieu en 1072—1073. C'est ce qui explique justement — prétend I. Božilov — que Skylitzès ait employé le mot ὄχθη au singulier. Ce fut du reste un procédé utilisé aussi par un autre chroniqueur de l'époque (ainsi que le spécialiste bulgare tient à le préciser), Attaleiatès, lorsqu'il évoque les mêmes événements. De plus, notre collègue bulgare attire également l'attention sur le fait que les expressions respectives de la chronique de Skylitzès-Cédrénus et de Attaleiatès sont « à peu près identiques »[18]. Suivant I. Božilov, le passage reproduit ci-dessus est une preuve décisive du fait que Skylitzès, quand il veut désigner une seule rive du Danube, usait du singulier, ce qui conduit nécessairement à la conclusion que le pluriel d'ὄχθη indique chaque fois dans l'ouvrage de cet auteur les deux bords du fleuve.

Tout serait en ordre à part ce détail que le passage appelé à l'appui par I. Božilov (et où notre terme se trouve au singulier) *n'appartient pas à Skylitzès*. N'oublions pas en effet que bon nombre de spécialistes sont d'avis que les événements datés après l'an 1057 (ceux en rapport avec le soulèvement des cités paristriennes aussi, par conséquent) sont racontés par quelqu'un d'autre que notre auteur. *C'est à cet anonyme* — conventionnellement appelé Skylitzès Continuatus — *et non au véritable Skylitzès* qu'appartient la phrase dont I. Božilov tire son argument. Quant à la similitude « presque jusqu'à l'identité » entre certaines tournures de phrase de Skylitzès Continuatus et Attaleiatès, elle s'explique facilement compte tenu que le premier ne fait que copier presque textuellement le second dans les passages respectifs. Mais, il semble que I. Božilov ait adopté la position contraire, c'est-à-dire celles

---

[14] Petre Diaconu, « Materiale şi cercetări arheologice », V, 1959, p. 585.

[15] Idem, *Les Petchenègues*, p. 57.

[16] En ce qui nous concerne, nous pensons que l'îlot de Kegen doit correspondre à la « Balta Ialomiţei » (P. Diaconu, *op. cit.*, p. 57, note 161). Celle-ci était suffisamment grande (apte par conséquent à donner asile aux 20.000 hommes de Kegen), marécageuse par endroits (permettant donc l'auto-défense) et riche en pâturages (ce qui facilitait l'entretien des troupeaux).

[17] Justement en raison de sa situation dans un îlot, l'agglomération de Păcuiul lui Soare fut évitée par les Petchenègues.

[18] I. Božilov, *op. cit.*, p. 115.

des spécialistes estimant que les récits de la chronique de Skylitzès-Cédrénus sont tous sortis de la même plume, qu'il s'agisse de la période antérieure à l'an 1057 ou de celle postérieure à cette date [19]. Il est vrai que la question de la paternité des récits traitant de la période 1057—1079 n'est pas encore définitivement élucidée; notons cependant que les indices en faveur de leur attribution à quelqu'un d'autre que le Skylitzès auteur de la première partie de l'ouvrage sont plus nombreux. Pour notre part, ils nous incitent à penser que vraiment Skylitzès Continuatus n'est pas une seule et même personne que le narrateur des événements antérieurs à l'année 1057. Un argument de plus en ce sens est justement l'usage au singulier du terme, ὄχϑη utilisé auparavant toujours au pluriel.

De toute façon, il semble que notre collègue bulgare nous a adressé un peu trop tôt le reproche de n'avoir pas tenu compte dans nos conclusions de tous les passages de Skylitzès où il est question des bords du Danube. Nous nous bornerons à lui répondre que *l'étude minutieuse de tous les passages* où le terme ὄχϑη est employé lui aurait permis, à lui aussi, d'aboutir à la même conclusion. Et pour éviter de laisser croire que cette affirmation est gratuite, nous reproduirons ci-après un autre passage de la chronique de Skylitzès, négligé par I. Božilov :

6) Skyl.—Cedr., II, p. 585, 4—8 : γράμματα δὲ πρός τε Μιχαὴλ τὸν ἄρχοντα τῶν Παριστρίων πόλεων, ἔτι δὲ καὶ πρὸς αὐτὸν τὸν Κεγένην ἐκπέμπει, φυλάττειν ἀκριβῶς τὰς ὄχϑας τοῦ ποταμοῦ· εἰ δέ τις ἐπίῃ βαρεῖα δύναμις, γράμμασι μηνύειν, ἵνα καὶ ἀπὸ τῶν δυτικῶν ταγμάτων ἐκπεμπόμενά τινα σὺν αὐτοῖς εἴργωσι τοῖς Πατζινάκαις τὴν τοῦ ποταμοῦ διάβασιν. ἔπεμψε δὲ καὶ τριήρεις ἑκατόν, ἐπισκήψας παραπλεῖν τὸν Ἴστρον καὶ πειρωμένους διακωλύειν τοὺς Πατζινάκας περᾶν. ([L'empereur] a écrit à Michel, l'archonte des villes paristriennes et à Kegen en personne qu'ils surveillent attentivement *les bords* (les italiques nous appartiennent) du fleuve; et si quelque armée puissante [des Petchenègues] approchera (de la rive gauche) qu'on l'annonce (à l'empereur) par lettre pour qu'il envoie quelques-unes de ses unités d'Occident afin qu'ensemble ils empêchent les Petchenègues de traverser le fleuve. Il a envoyé également cent trirèmes auxquelles il a ordonné de naviguer le long du Danube et d'arrêter les Petchenègues quand ils essayeront de traverser [le fleuve].

Il n'est pas difficile de comprendre que cette fois encore Skylitzès entend par ὄχϑη seulement l'un des bords du Danube, mais dans ce cas-là précisément le bord gauche du fleuve et non le droit. C'est la rive gauche qu'il fallait surveiller, naturellement, puisque là devaient se concentrer les Petchenègues auxquels les mesures préconisées par Constantin IX Monomaque étaient destinées d'interdire l'accès dans l'Empire [20].

Les arguments que nous venons de développer montrent que Skylitzès s'est toujours servi du pluriel d'ὄχϑη, qu'il s'agisse de l'un ou des deux bords du Danube. Notons aussi, en passant, qu'il semble que cet auteur n'ait usé du terme ὄχϑη que dans les passages ayant trait au Danube. L'intervention de I. Božilov à cet égard aurait été de conséquence seulement si le spécialiste bulgare avait été en mesure de prouver de manière satisfaisante que Skylitzès Continuatus est le même Skylitzès que celui qui décrit les événements antérieurs à l'année 1057 ou s'il aurait pu mentionner tout au moins un passage dû au véritable Skylitzès ou le terme respectif figure au singulier.

Ceci explique ce qui nous a déterminé de penser que *l'usage du pluriel d'ὄχϑη constitue l'une des particularités propres au style de Skylitzès.*

Dans la seconde partie de son article, I. Božilov s'arrête entre autres sur le passage suivant de Skylitzès-Cedrenus (II, p. 401, 19—23): καὶ προσῆλϑον αὐτῷ πρέσβεις ἐκ Κωνσταντείας καὶ τῶν ἄλλων φρουρίων τῶν πέραν ἱδρυμένων τοῦ Ἴστρου, ἀμνηστίαν κακῶν αἰτούμενοι καὶ ἑαυτοὺς ἐγχειρίζοντες σὺν τοῖς ὀχυρώμασιν· οὓς προσηνῶς δεξάμενος ἀπέστειλε τοὺς παραληψομένους τὰ φρούρια καὶ στρατιὰν ἀποχρῶσαν εἰς τὴν αὐτῶν φυλακήν. (Chez lui [Jean Timiscès] se sont rendus les ambassadeurs de Constantia et des autres fortifications sises au-delà de l'Istros. Ils ont demandé [à l'empereur] pardon pour les ennuis suscités et lui ont soumis ces fortifications.)

Pour la plupart des spécialistes, cette Constantia, de même que « les autres fortifications », devaient se trouver sur la rive gauche du Danube [21]. Dans ce cas-là, Constantia ne pouvait être que Constantiniana Daphné bâtie sur la rive gauche du fleuve par l'empereur

---

[19] *Ioannis Skylitzae Synopsis Historiarum*, recensuit Ioannes Thurn 1972 — bibliographie complète p. 9—10.

[20] Il nous faut reconnaître que notre opinion suivant laquelle le mot ὄχϑη indique uniquement un bord escarpé manque de fondement. Les remarques de I. Božilov, *op. cit.*, p. 113. à ce sujet sont justifiées.

[21] V. Petre Diaconu, *În căutarea Dafnei*, « Pontica », IV, 1971, p. 311, notes 10—15.

Constantin le Grand et reconstruite par Justinien [22]. Mais, un certain nombre de spécialistes — dont nous faisons nous-même partie — estiment que dans le passage en question Skylitzès se rapporte à la ville de Constantza [23] située au bord de la mer Noire, ainsi qu'à quelques fortifications de l'espace nord-danubien. En ce qui nous concerne, nous sommes d'avis que les « phrouria » dont parle l'auteur byzantin en disant qu'elles étaient « au-delà du Danube » se trouvaient dans la Plaine Roumaine ou le Piémont carpatique [24], alors que E. Stănescu les placent en Transylvanie [25].

Or, I. Božilov conteste ce point de vue. Suivant le spécialiste bulgare, ces forteresses (où les Byzantins installèrent des garnisons) devaient se trouver au bord-même du fleuve, comme le prouverait la topographie de Constantia (qu'il identifie comme étant la Constantiniana Daphne) [26]. Cette forteresse constituerait (toujours suivant I. Božilov) une partie des *forteresses* mentionnées dans le passage τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων (Skyl.—Cedr., II, p. 412, 19—21), où le chroniqueur parlait déjà comme nous l'avons vu [27] de l'installation des troupes byzantines dans « les forteresses et les villes » danubiennes. Ces interprétations du spécialiste bulgare nous pousseraient à admettre que les garnisons byzantines ont été installées *à deux reprises* dans « les forteresses et les villes » de la rive gauche du fleuve et une seule fois sur la rive droite, ce qui donnerait lieu à une contradiction au sein-même de sa démonstration. Il est vrai que I. Božilov a saisi cette contradiction, en tâchant d'y rémédier. Pour ce faire, il affirme que dans le premiepr assage (Skyl.-Cedr., II, p. 401, 19—23) il ne serait question que d'une prise de possession des forteresses de la rive gauche, alors que dans le deuxième passage (Skyl.—Cedr., II, p. 412, 19—21) il s'agit des mesures en vue d'assurer leur défense [28].

Toutefois, une telle explication ne fait que compliquer les choses. En effet, en acceptant l'interprétation donnée par I. Božilov au passage τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων il résulterait que Skylitzès parlait *seulement* des garnisons installées dans les forteresses et les villes sud-danubiennes, car de l'autre côté du fleuve elles auraient été installées auparavant. Mais, dans ce cas-là, notre collègue bulgare reconnaît implicitement que l'auteur byzantin use du pluriel d'ὄχθη pour ne désigner que l'une des rives du fleuve. Or, il va sans dire que ce n'était pas là son intention. Ce qu'il tenait absolument à démontrer c'était que les fortifications figurant dans les passages respectifs étaient situées sur *la rive septentrionale* du Danube, dans le voisinage de Silistra. Il cite à l'appui, par conséquent, encore le passage suivant de Skyl—Cedr., II, p. 401, 13—15 : ἡμέρας δὲ ἄρτι διαγελώσης πάντας τοὺς ἐν τισι φρουρίοις εἰς φυλακὴν ἐσκεδαμένους ἀνεκαλοῦντο ἐς τὸ Δορόστολον, καὶ ταχέως ἧκον μετακληθέντες. (Et dès le lever du jour, ceux [les Russes — précision de I.B.] qui étaient dispersés de garde dans les diverses citadelles furent appelés à Dorostolon, et ils s'y rendirent sur le champ.)

I. Božilov est certain que les citadelles en question sont justement celles dont les ambassadeurs devaient se rendre un peu plus tard auprès de Jean Tzimiscès [29]. Suivant lui, ce passage traiterait du moment où les troupes de Sviatoslav quittèrent les forteresses de la gauche du Danube. Malheureusement, la traduction qu'il donne de ce texte n'est pas correcte, car « les gardes » rappelées à Dorostolon ne sont pas les Kieviens de Sviatoslav, mais bien les soldats byzantins cantonnés dans les forteresses sud-danubiennes des environs de Silistra. En effet, ce passage n'est que l'introduction à un paragraphe plus ample portant sur le siège de Silistra par les Byzantins, et non la partie finale de celui concernant les Kieviens. D'ailleurs, si des gardes kieviennes avaient, quand même, existé au nord du Danube, elles ne pouvaient plus pénétrer à *ce moment-là* dans Drista, car la blocade navale des Byzantins était déjà en place.

---

[22] I. Božilov, p. 117, notamment la note 21.

[23] Petre Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 24, note 40.

[24] Idem, *Rolul cetăţii din insula Păcuiul lui Soare în cadrul situaţiei politice a Dobrogei la sfîrşitul sec. X*, « Pontica », III, 1969, p. 395.

[25] E. Stănescu, *Byzance et les Pays Roumains aux IX^e—XV^e siècles*, dans les *Actes du XIV^e Congrès International d'études Byzantines, Rapports*, IV, Bucarest. 1971, p. 12—15.

[26] I. Božilov, *op. cit.*, p. 117—118. I. Božilov, *op. cit.*, p. 119 pense que les Byzantins n'auraient pu occuper « les forteresses d'au-delà du Danube » si elles s'étaient trouvées loin de la zone des événements (Dristra). Evidemment, en l'occurrence il s'agit d'une question d'appréciation du temps et de la distance. Le chercheur bulgare juge la situation comme si la guerre n'avait duré que quelques jours, ce qui est naturellement une erreur.

[27] Cf. ci-dessus, p. 311.

[28] I. Božilov, *op. cit.*, p. 117, note 20.

[29] *Ibidem*, p. 118—119.

L'analyse de ce texte doit, en outre, tenir compte aussi du fait que la concentration à Silistra des unités militaires susmentionnées a eu lieu de jour. Or, s'il s'était agi des troupes kieviennes, du nord du Danube, celles-ci auraient dû y venir de nuit, afin de se glisser à travers la blocade navale. Qui plus est, les attaques des Kieviens se déclenchaient toujours à la tombée de la nuit — comme les choses se sont passées juste après l'arrivée des ambassadeurs des villes trans-danubiennes. Quant aux troupes byzantines, leurs mouvements devaient tout naturellement avoir lieu de jour, puisque rien et personne ne les empêchait de le faire.

Cette concentration de toutes les gardes byzantines à Dorostolon était, fort probablement, la conséquence de la décision de Jean Tzimiscès de déclencher une offensive générale [30] contre la ville assiegée. En même temps, une telle mesure prévenait l'éventuelle contre-attaque des Kieviens [31]. Il se peut aussi qu'une partie des troupes byzantines aient reçu l'ordre de se rendre à Silistra afin qu'on puisse les envoyer au-delà du Danube dans la zone des forteresses dont les ambassadeurs devaient arriver là sous peu.

Comme on le voit, I. Božilov n'a pas réussi à nous convaincre que les forteresses « d'au-delà du Danube », situées à proximité de Silistra, se trouvaient vraiment sur la rive gauche du fleuve. Même l'identification de Constantia avec Constantiniana Daphne ne saurait constituer un argument convaincant, car Daphne (et *non pas* Constantiniana Daphne) [32] était placée sur la rive méridionale. Il nous faut aussi souligner encore une fois que la rive gauche du Danube ne comporte pas de forteresses susceptibles d'être datées du X^e siècle [33].

Voilà une partie des raisons qui nous ont incité à chercher les forteresses nord-danubiennes en question dans une zone plus éloignée du fleuve. En rédigeant notre étude sur *Les Petchenègues au Bas-Danube*, nous étions d'avis que les-dites forteresses devaient avoir été fortifiees avec des valla de terre et des palissades. A présent, nous croyons plutôt qu'il s'agissait d'ouvrages fortifiés dans le genre de celui de Slon (dép. de Prahova), cernés de murs massifs de pierre. Si tel était le cas, il faudrait élargir la zone nord-danubienne des « phrouria » dont parle Skylitzès au moins jusqu'à la chaîne carpatique, sinon jusqu'à y faire rentrer la Transylvanie comme le pense E. Stănescu.

Petre Diaconu

---

[30] Il résulte du texte de Skylitzès-Cedrenus, II, p. 401, 15—17 que les Byzantins ont commencé à penser à déclencher l'offensive dès l'arrivée des gardes à Dorostolon.

[31] Ainsi que les choses se sont passées d'ailleurs, cf. notre note 30, ci-dessus.

[32] A propos du véritable nom de cette localité, qui s'appelait Daphne (Dafne) et *non Constantiniana Daphne*, cf. notre article de « Pontica », IV, 1971, p. 311—312.

[33] C'est le cas de rappeler que ni les agglomérations de type Dridu de la Plaine danubienne ne sont fortifiées suivant un système quelconque.

ANTIM IVIREANUL ET L'ART HÉRALDIQUE DE LA VALACHIE

L'œuvre complexe du métropolite Antim Ivireanul, personnalité marquante de la culture roumaine du début du XVIII[e] siècle, a été étudiée sous différents aspects, ses réalisations comme typographe, traducteur, écrivain, sculpteur, architecte, dessinateur, miniaturiste, bibliothécaire et archiviste ayant été déjà mises en évidence par de nombreuses études. Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, d'analyser un aspect moins connu de la riche activité du haut prélat: le domaine de l'art héraldique.

Pour mieux comprendre le sens que le métropolite Antim a accordé à l'usage des insignes armoriés, il faut remarquer, le fait déjà constaté que les œuvres que ce chef du clergé valaque a fait imprimer, pendant le règne de Constantin Brancovan, n'excellent pas par une trop riche illustration, la plupart des textes étant sobres, l'ornementation n'indiquant nullement une préoccupation spéciale de la part de l'imprimeur pour ce genre d'embellissements graphiques [1]. Au premier abord, cette circonstance peut nous sembler contradictoire si l'on tient compte des appréciations faites autant par les contemporains, que par les successeurs, relativement au talent remarquable du métropolite Antim pour le dessin et la miniature. Del Chiaro signalait que ce haut personnage était tellement doué dans le domaine de l'iconographie, qu'il pouvait imiter « d'une manière admirable n'importe quelle sorte de production faite à la main, surtout celles appartenant à l'incision, au dessin et à la broderie » [2]. Analysant ses œuvres imprimées et ornées d'images, Constantin Erbiceanu faisait remarquer à la fin du siècle dernier, que toutes ces témoignages « prouvent qu'Antim était un bon calligraphe et dessinateur » [3].

Quoiqu'il soit incontestable que les œuvres dont le nommé métropolite a été l'imprimeur sont loin d'être richement illustrées, on y constate toutefois l'utilisation fréquente des armes de la principauté de Valachie. En effet, la grande majorité des productions imprimées soit sous les presses de la typographie bucarestoise, soit sous celles de Rîmnic, portent sur le verso de la page de titre les armoiries de ladite principauté.

Analysées du point de vue de l'aspect des meubles de l'écu et de ses ornements extérieurs, les gravures héraldiques qui se trouvent dans les ouvrages que le métropolite Antim avait fait imprimer, comptent — d'après les modalités de représentation — les variantes suivantes :

a) Ecu ovale à l'aigle valachique croisée et flanquée par le soleil et la lune figurés; l'oiseau héraldique, au vol éployé, se trouve perché sur un arbre au riche feuillage [4]. Parmi les ornements extérieurs de l'écu on remarque les attributs du pouvoir princier: couronne ouverte timbrant l'écu, ainsi que l'épée et la masse d'armes qui, brochant sur les rebords du même écu, flanquent des deux côtés la couronne. De riches ornements végétaux accompagnent la composition héraldique dont l'écu est soutenu par deux personnages (portrait en buste) qui portent chacun une trompette [5].

---

[1] Virgil Molin, *Antim Ivireanul editor și tipograf la Rîmnic* (Antim Ivireanul éditeur et typographe à Rîmnic), dans « Mitropolia Olteniei », XVIII, 1966, n[os] 9—10, p. 829.

[2] Voir Antim Ivireanul, *Predice făcute pe la praznice mari* (Sermons tenus à l'occasion des grandes fêtes), publiés par I. Bianu, avec notices bibliographiques sur le métropolite Antim Ivireanul par l'évêque Melhisedec, București, 1886.

[3] C. Erbiceanu, *Descrierea manuscriptelor mitropolitului Antim Ivireanul* (La description des manuscrits du métropolite Antim Ivireanul), dans « Biserica Ortodoxă Română », XI, 1887, p. 1019—1020.

[4] L'arbre est trop développé pour une composition héraldique équilibrée. Il n'est pas exclu que ces dimensions démesurées soient une influence du type iconographique caractérisé par la présence d'un arbre ayant une riche couronne de feuillage.

[5] Cette représentation est reproduite dans *l'Evanghelia* (l'Evangile), imprimé à Bucarest en 1697.

b) Une autre variante des armes valachiques, dans les œuvres imprimées par les soins du métropolite Antim, est la représentation de l'aigle croisée, placée sur un arbe (de petites dimensions avec un couronne de feuillage ronde), situé sur la crête centrale d'une montagne. En ce qui concerne les ornements extérieurs, on constate à cette variante que les extrémités inférieures de l'épée et de la masse d'armes pénètrent davantage dans le champ de l'écu [6].

c) Dans certaines gravures, l'aigle croisée est perchée sur une branche d'arbre et accompagnée en chef de l'écu de deux étoiles à six rais. Le cadre extérieur, composé d'éléments végétaux, est encore riche, mais pourtant simplifié en comparaison des deux types précédents [7].

d) Dans un autre genre de représentation armoriée l'aigle valachique est placé sur une terrasse d'herbes, en chef de l'écu se trouvant à dextre un soleil, à sénestre un croissant, les deux figurés et rayonnants. Dans l'espace séparant l'aigle des deux astres, il y a une étoile aux rais multiples. Les ornements extérieurs comportent également des différences vis-à-vis des variantes antérieures, vu que l'écu broche sur l'épée et la masse d'armes princiers, tandis que le cartouche en feuilles de chêne s'achève à sa base par un mascaron, de ses flancs se déroulent deux écharpes terminées à leurs extrémités par une houppe [8].

e) Une dernière variante qu'on signale est caracterisée par la façon dont les ornements extérieurs de l'écu sont emplacés. Ce qui attire particulièrement l'attention c'est le fait que l'écu est timbré d'un ornement végétal qui remplit le rôle de heaume, surmonté d'une couronne ouverte composée de trois fleurons intercalés de deux perles et soutenue par deux bustes. Les attributs du pouvoir — épée et masse d'armes — sont portés chacun par un ange [9].

Il est évident que les variantes ci-dessus signalées sont spécifiques des armoiries de la Valachie durant le règne du prince Constantin Brancovan. Les ouvrages imprimés pendant le règne d'Etienne Cantacuzène, durant le séjour du métropolite Antim en Valachie, portent naturellement les armes de ce successeur de Brancovan, ces armes diffèrent des précédentes vu qu'elles combinent des éléments du blason familial des Cantacuzène aux armoiries de la principauté : l'aigle à deux têtes, timbrée d'une couronne fermée et tenant dans ses serres les attributs du pouvoir, l'épée à dextre et la masse d'armes à sénestre. Sur l'estomac de l'aigle byzantin broche un écusson rond chargé de l'aigle valachique, croisée et couronnée (d'une couronne fermée, à trois fleurons) et accompagnée du soleil et de la lune [10].

Dans la plupart des cas, à la base des gravures figurant les armoiries du pays, se trouvent placées également des descriptions en vers de ces armoiries, descriptions appelées quelque fois « vers politiques sur les armes valaques » [11] qui, souvent, signalent que l'oiseau héraldique de la principauté accompagne un ouvrage en langue roumaine.

En général, la manière dont les éléments qui composent les armoiries du pays sont représentées sur les textes imprimés par les soins du métropolite Antim, indique que les règles

---

[6] Voir *Slujba Sfintei Ecaterina și Proschinitarul Sfîntului Munte* (La messe de sainte Catherine et le Livre de prières du Mont Athos), imprimés en 1710 à Tîrgoviște.

[7] Voir Vasile Macedoneanul, *Capitole îndemnătoare* (l'empereur Basile I[er] le Macédonien, *Chapitres exhortants*), București, 1691, Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Anciens livres roumains (citée par la suite Bibl. de l'Acad. R.S.R., A.L.R.), n° 93 ; voir aussi Ion Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* (La bibliographie roumaine ancienne), I[er] vol., București, 1903, p. 325, fig. 215.

[8] Voir *Învățături creștinești* (Enseignements chrétiens), Snagov, 1700, Bibl. de l'Acad. R.S.R., A.L.R., n° 118, I. Bianu-N. Hodoș, *op. cit.*, II[e] vol., București, 1910, p. 391, fig. 226.

[9] Voir *Evanghelia greco-română* (l'Evangile gréco-roumain), București, 1693, Bibl. de l'Acad. R.S.R., A.L.R., n° 95, I. Bianu-N. Hodoș, *op. cit.*, I[er] vol., p. 330, fig. 218.

[10] De telles armoiries se trouvent imprimées aussi sur le verso de la page de titre d'un *Ceaslov* (Recueil des différentes messes tenues à toutes les heures d'une journée), paru à Tirgoviște en 1715.

[11] Nous signalons qu'Antim Ivireanul, faisant usage de la terminologie courante de l'époque, considère l'oiseau héraldique des armoiries de la Valachie comme étant un corbeau, ce qui s'explique soit par la gravure défectueuse, soit par une interprétation erronée de la manière de blasonner l'oiseau héraldique valaque (aigle noire de la même nuance que le corbeau) ou reproduit dans la graphique contemporaine (v. Dan Cernovodeanu, *Reprezentări heraldice din vechi tipărituri și manuscrise românești — sec. al XVI-lea —* (Représentations héraldiques contenues dans des anciens ouvrages imprimés et manuscrits roumains du XVI[e] siècle), dans *Tîrgoviște cetate a culturii românești* (Tîrgoviște, cité de la culture roumaine), I[ère] partie, București, 1974, p. 144—146.

de l'art du blason ont été respectées. Ainsi l'aigle sera placé de profil à dextre (quoique à l'époque l'oiseau valachique est souvent contourné), la couronne qui timbre l'aigle ou l'écu présente généralement l'aspect familier des couronnes ouvertes spécifiques des voïvodes roumains. L'usage d'une manière expresse des armes traditionnelles valaques à une époque où, dans l'héraldique sigillaire on signale fréquemment le type combiné, réalisé par l'emplacement

Fig. 1. Les armoiries de la principauté de Valachie imprimées sur *le verso de la page de titre* de *Noul Testament*, (Nouveau Testament) paru à Bucarest, 1703.

de l'aigle au sommet de l'arbre flanqué des deux personnages princiers, atteste le fait — d'après notre opinion — que les armes traditionnelles constituaient à cette date les armoiries du pays, tandis que le type iconographique ne représentait que les armes secondaires, c'est-à-dire seulement celles du prince régnant.

L'intérêt du métropolite Antim pour l'art du blason est évident aussi en ce qui concerne ses propres insignes héraldiques. Les armes et les sceaux armoriés utilisés par ce chef du clergé valaque du début du XVIII^e siècle ont été étudiés avec toute la rigueur scientifique par le professeur Aurelian Sacerdoţeanu[12]. Les armes personnelles d'Antim représentent un limaçon posé en pal, chargé d'une étoile à six rais entre ses cornes, l'écu ayant deux branches d'olivier entre-croisées. Nous croyons que tous ces éléments qui composent les armes peuvent être considérés comme représentant la vie et l'activité du métropolite Antim : son affranchissement de l'état d'esclavage, ainsi que la haute érudition acquise durant de longues années d'études, érudition qu'il a essayé de parfaire toute sa vie. L'écu est timbré d'une mitre métropolitaine surmontée à son tour d'un chapeau de prélat (d'influence occidentale catholique) dont les cordelières s'enroulant à dextre autour d'une croix et à sénestre autour d'une crosse, aboutissent chacune par une unique houppe. Les initiales accompagnant cette composition héraldique attestent le nom et la qualité du possesseur : A I M B (Antim Ivireanul Métropolite de Valachie). Nous rappelons que ces armoiries s'incluent dans l'évolution de l'armorial ecclésiastique roumain, ressemblant, par certains aspects, au modèle se trouvant dans la *Pravila de la Govora* (recueil de textes juridiques imprimé à la typographie du monastère de Govora)

---

[12] Aurelian Sacerdoţeanu, *Antim Ivireanul arhivist, bibliotecar şi topograf* (Antim Ivireanul archiviste, bibliothécaire et topographe), dans « Glasul Bisericii », XXIII, 1964, n^{os} 3–4, p. 238–239 et 342. Voir aussi Dan Cernovodeanu, *Heraldica bisericească în ţările române* (L'héraldique ecclésiastique dans les pays roumains), communication présentée dans la séance du 5 novembre 1975 de la Commission d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie près l'Institut d'Histoire « N. Iorga ». Le même texte sera publié dans « Biserica Ortodoxă română », XCIV, 1976, no. 1.

avec la mention que « ces insignes sont a usage de leurs éminences les métropolites du pays de Valachie »[13].

Corroborant l'aspect de ces armoiries avec celui des emblèmes qui représentent autant les saints Constantin et Hélène ayant derrière eux les murrailles d'une ville-forteresse (pour sûr la ville de Bucarest, qui avait comme patrons les deux saints mentionnés)[14], qu'une figure chimérique (un serpent à tête de haut prélat) ou bien une tiare, nous constatons que les armes chargées du limaçon posé en pal et accompagnées des attributs de l'épiscopat, ont été composées seulement vers la fin de la vie du prélat, lorsque celui-ci travaillait à la réalisation du monastère portant son nom.

Fig. 2. Le grand sceau utilisé par le métropolite Antim Ivireanul.

Le document relatif à la fondation du monastère Antim[15] porte sur son frontispice une composition allégorique qui, se rattache à l'héraldique valaque de l'époque. Dans cette composition, ornant l'acte du 20 juillet 1715, on remarque un écu ovale chargé d'une bâtisse religieuse représentant le monastère Antim, le tout surmonté d'un globe relié à une couronne

---

[13] *Pravila bisericească numită cea mică, tipărită în mănăstirea de la Govora în 1640 și pravila lui Matei Basarab cu canoanele sfinților apostoli intitulată Îndreptarea legii* (Le code ecclésiastique appelé le petit code, imprimé au monastère de Govora en 1610 et le code de Matei Basarab avec les normes canoniques des saints apôtres intitulé la Correction de la loi), Bucureşti, 1885, p. 15.

[14] Décrites par A. Sacerdoțeanu, *op. cit.*, p. 239. Voir Archives de l'Etat de Bucarest, fonds de la Métropolie de Valachie, VIII/2 et VI/23.

[15] *Ibidem*, collection Rouleaux, n° 13. Le document et son fa-similé ont été reproduits en couleurs dans « Revista Arhivelor », XLIX, vol. XXXIV, n° 1, 1972, planches 11 et 12, illustrant l'article d'Olivia Strachină, *Facsimilarea documentelor de arhivă o problemă de actualitate* (Le fac-similé des documents d'archive, un problème d'actualité).

de laurier portée par deux anges. Dans la zone supérieure de l'écu se trouve l'image de Jésus, tandis qu'en bordure, sont placés huit médaillons circulaires contenant autant les attributs de la dignité métropolitaine (le chapeau à cordelières de haut prélat, la mitre, la crosse et la croix) que plusieurs symboles accompagnant chacune des sept lettres composant le nom d'Antim, en caractères grecques. Ainsi, le médaillon du canton supérieur dextre est chargé d'un aigle et de la lettre A, le médaillon suivant, d'une chauve-souris aux ailes éployées et la lettre N, se succédant ensuite une brebis et un Th, une colombe et un I, une abeille et un M, un serpent et un O, enfin le limaçon posé en pal des armes personnelles du métropolite et la lettre S.

Fig. 3. La composition allégorique se trouvant dans le frontispice du document relatif à la fondation du monastère Antim.

Dans une étude appréciée concernant l'héraldique des départements et des municipes roumains, les chercheurs Dan Cernovodeanu et Jean Nicolae Mănescu[16] analysent le frontispice décrit ci-dessus et supposent que le métropolite Antim a peut-être fait usage dans la composition

---

[16] Voir Dan Cernovodeanu et Jean Nicolae Mănescu, *Noile steme ale judeţelor şi municipiilor din Republica Socialistă România* (Les nouvelles armoiries des départements et des villes (municipes) de la République Socialiste de Roumanie), dans « Revista Arhivelor », LI, vol. XXXVI, n^{os} 1–2, 1974, p. 3–218.

de cette allégorie aussi de quelques armoiries des départements de Valachie (à savoir ceux d'Argeș, de Teleorman et de Mehedinți), allant plus loin, les deux héraldistes vont jusqu'à supposer que le métropolite Antim — réputé également comme un éminent enlumineur de l'époque — serait le créateur même de toutes les armoiries des départements valaques, à la suite d'une présumée ordonnance princière de Constantin Brancovan, qui aurait pu instituer les insignes armoriés de ces unités administratives-territoriales. Continuant leur argumentation, les deux auteurs précités remarquaient encore que les armes des départements de Buzău et d'Ilfov représentent des éléments religieux qui avèrent une conception purement cléricale pouvant parfaitement bien appartenir au métropolite Antim.

En ce qui nous concerne, nous ne considérons pas que ce haut prélat serait l'auteur des armoiries des départements de Valachie, celles-ci ayant une existence antérieure au règne de Constantin Brancovan. De plus, nous affirmons que les éléments religieux constituant les symboles des départements de Buzău et d'Ilfov peuvent amplement être expliqués par la présence sur leur territoire de l'évêché de Buzău et de la métropolie bucarestoise, présence qui indubitablement a puissamment influencé l'évolution sociale-économique de ces unités administratives.

Les emblèmes des départements ont été toutefois connus et utilisés par le métropolite Antim qui, voulant exprimer les lettres de son propre nom par les initiales dont commencent les noms de plusieurs espèces du règne animal et qui formaient — lus ensemble — le mot en caractères grecques AnthiMOS, avait aussi sélectionné certaines caracteristiques de quelques départements. En effet, en nous ralliant à l'opinion des deux héraldistes ci-dessus mentionnés, nous considérons également que les médaillons contenant l'aigle, l'abeille et la brebis sont — jugeant d'après leur aspect — très ressemblants aux armes des départements d'Argeș, de Mehedinți et de Teleorman, ce qui dénote que le métropolite Antim s'est inspiré directement de l'armorial des départements valaques [17].

En conclusion, nous apprécions que le métropolite Antim s'est distingué dans le domaine de l'art héraldique roumain non seulement par la création de nouvelles compositions armoriées ou par des innovations, mais surtout par la connaissance et le déchiffrement du sens hermétique des representations heraldiques de l'armorial d'Etat ou des départements valaques. Nous considérons également que l'introduction des armoiries de la principauté de Valachie sur les ouvrages que le métropolite Antim a fait imprimer sur le territoire de sa patrie d'élection, reflète son désir permanent de mettre en évidence le fonds traditionnel du patrimoine culturel du peuple roumain [18], au destin duquel il avait lié sa vie.

L'usage des armoiries du pays et des emblèmes des départements se rattache aux efforts réitérés du métropolite Antim pour diffuser les ouvrages écrits en langue roumaine [19], pour défendre l'autonomie de siège métropolitain de Valachie [20] et s'opposer avec obstination à l'expansion ottomane de plus en plus pesante [21], toutes ces manifestations constituant une expression nette de la lutte menée par Antim Ivireanu en vue de la réalisation de l'unité culturelle de tous les Roumains.

Maria Dogaru

---

[17] *Ibidem*, p. 16 et 129 et p. 17, fig. 28, 29 et 30

[18] Voir Radu Albala, *Antim Ivireanul și vremea sa* (Antim Ivireanul et son époque), București, 1967 ; Gabriel Strempel, *Antim Ivireanul. Opere complete* (Œuvres complètes), București, 1972.

[19] Ion V. Georgescu, *Antim Ivireanul și locul lui în cultura poporului român* (Antim Ivireanul et sa place dans le patrimoine culturel du peuple roumain), dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXXIV (1966), n° 9—10, p. 967—970.

[20] Alexandru Elian, *Antim Ivireanul apărător al prerogativelor scaunului metropolitan al Ungrovlahiei* (Antim Ivireanul défenseur des prérogatives du siège métropolitain de Valachie), dans « Studii teologice », XVIII, 1966, n°s 9—10, p. 510—530 ; Ion Rămureanu, *Antim Ivireanul luptător pentru ortodoxie* (Antim Ivireanul défenseur de l'Orthodoxie), dans « Biserica Ortodoxă română », LXXIV, 1956, n°s 8—9, p. 831—853.

[21] Alexandru Elian, *Antim Ivireanul luptător împotriva opresiunii otomane* (Antim Ivireanul militant contre l'oppression ottomane) dans « Glasul Bisericii », XXVII, 1968, n°s 1—2, p. 1165—1169.

LE XIV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES
(San Francisco, 22—29 août 1975)

Le XIV^e Congrès international des sciences historiques, dont les travaux se sont déroulés à San Francisco du 22 au 29 août 1975, a marqué l'influence croissante de la pensée historique avancée. par l'accentuation de certaines tendances devenues évidentes lors des derniers congrès internationaux (Stockholm 1960, Vienne 1965, Moscou 1970). Le développement d'une conception « planétaire » dans le traitement de l'histoire se fait ainsi jour, en même temps que disparaît, peu à peu, la vision europocentriste. Ce fut, en fait, le premier congrès renonçant à la traditionnelle « histoire des continents », section spéciale consacrée au traitement séparé des problèmes extraeuropéens et qui ne trouva plus sa place dans l'organisation actuelle des travaux, les régions occidentales d'Europe, elles aussi, bénéficiant d'ailleurs beaucoup moins du régime préférentiel d'autrefois. Pareillement, le déroulement des travaux s'est ressenti de manière évidente des conséquences de la révolution technique-scientifique actuelle — étant donné le changement radical de la vision du monde, d'où le mode passionné de poser le problème de la place de l'historiographie, de ses bases scientifiques, de sa nécessaire concordance avec la lutte pour la vérité historique menée par tout le front contemporain de la recherche. Quant à l'évolution du monde contemporain, à l'intérêt toujours plus marqué pour l'histoire du proche passé et même du passé très rapproché, celui-ci fut souligné non seulement par l'importance accordée à la section d'histoire contemporaine, mais aussi par la prédominance des problèmes de l'actualité dans les débats des deux sections plénières du congrès : « Les grands thèmes » et « La méthodologie ».

Dans ce qui suit, nous nous proposons de relever quelques-unes des principales directions imprimées aux travaux du congrès, véritable forum mondial des historiens de partout, notamment en ce qui concerne l'espace géographique-historique du Sud-Est européen. Dans ce sens, allons-nous, tout d'abord, nous référer aux débats qui furent centrés sur les thèmes constituant les principaux problèmes des quatre sections chronologiques : histoire antique, médiévale, moderne et contemporaine.

L'histoire antique a mis en discussion le thème « Centre et périphérie dans la civilisation antique », thème largement étendu au point de vue géographique à la péninsule Balkanique, l'Afrique septentrionale, la Grèce et l'Orient — avec leurs relations réciproques —, au *limes* de l'Empire Romain et aux provinces limitrophes, avec l'influence des « Barbares » dans le Sud-Est de l'Europe avant l'époque des grandes migrations, etc., le tout pour prouver le caractère relatif des concepts de « centre » et de « périphérie » envisagés sous l'angle d'un rôle historique réel. On montra ainsi que dans ces régions, autant que dans d'autres, la « périphérie » a été à même d'exercer une influence — en quelque sorte négligée par l'historiographie plus ancienne — sur le « centre », lequel, à son tour, avec sa propre histoire de grandeur et de décadence, ne pouvait qu'influencer la « périphérie » ; autant de formulations et d'hypothèses suggestives qui, une fois de plus, ont fait valoir la nécessité de la plus grande rigueur dans les concepts de la science historique et de la prudence dans l'emploi de notions insuffisamment clarifiées. Dans la même section chronologique, le thème « Types de sociétés dans l'Antiquité » a posé le problème fondamental — et tangent — des concepts de « général » et « particulier » dans l'histoire, ce problème intéressant aussi pour les conclusions qui pouvaient en être tirées par rapport aux époques plus récentes ; ont ainsi été évoquées les colonies féniciennes, l'Athènes du IV^e siècle, l'urbanisation antique, etc., ce qui a mis en lumière les formes multiples et diverses du mode d'organisation de la solidarité entre les hommes, à une époque aussi reculée que l'Antiquite, aspect fondamental du devenir de l'humanité au cours des temps révolus aussi bien que pendant les temps plus nouveaux. En poursuivant des préoccupations anciennes de la section, la perspective de quelques fructueux débats dans l'avenir a été tracée, dans le but d'assurer le renouvellement de nombreux aspects de la connaissance actuelle du monde antique sud-est européen.

La section de l'histoire médiévale a joui de plusieurs thèmes. L'un des plus importants fut celui des « Sociétés nomades », ce qui, pareillement, aida à révéler la tendance actuelle de

marquer la diversité du phénomène dans le temps et l'espace. On y a débattu le rôle des peuplades nomades de l'espace euro-asiatique dans la formation des Etats médiévaux de l'Europe orientale et du sud-est, de même que des rapports entre les nomades et les villes, celles-ci étant tenues pour un facteur de la sédentarité des Turcs. On a mis en lumière les traits caractéristiques du féodalisme nomade des Mongols à travers le temps, la confrontation Est-Ouest dans la question du nomadisme dans le Sud-Est de l'Europe — le même phénomène étant signalé et analysé en Amérique jusqu'au XVII^{e} siècle — , en marquant ainsi le caractère normal du nomadisme qui, de tous temps, a existé de par le monde, tout en étant ouvert à des transformations qualitatives imposées par le cours même de l'histoire. Un intérêt très vif a été soulevé par le thème « Rencontre de civilisations en Europe vers 1300 », ayant comme programme une analyse de l'Europe méditerranéenne et balkanique du XIII^{e} siècle, envisagée au point de vue des structures sociales, politiques et culturelles. Les problèmes traités dans ce contexte ont, aussi, été particulièrement divers : contacts et conflits entre l'Europe médiévale et l'Orient aux X—XV^{e} siècles, les universités de cet espace depuis le milieu du XIII^{e} siècle jusqu'à la fin du XIV^{e}, le monde méditerranéen et balkanique aux environs de l'an 1300, les Juifs par rapport à ce monde à la même époque, les villes et les langues parlées dans l'Europe centrale, de l'Est et du Sud-Est, la coexistence des civilisations latine et grecque aux environs de la même année.

Pour l'histoire moderne, des thèmes de la plus grande actualité l'ont illustrée. Celui des « Nations et Etats aux XVI^{e}—XVIII^{e} siècles » portait, comme il fallait s'y attendre, sur les chemins divers, complexes et de longue durée de la formation des Etats nationaux, les exemples choisis étant de ceux qui ont signifié des processus historiques de poids ; tels, la formation de l'Etat russe centralisé, au point de vue de l'histoire comparée, les fonctions de l'Etat à l'époque moderne, le rapport entre la religion et la société dans l'Europe de la Réforme, l'expansion ottomane et la formation des Etats centralisés est-européens, la stabilité nationale et la transmission héréditaire du pouvoir politique et économique, enfin, le rôle des parlements régionaux au XVIII^{e} siècle. On a relevé qu'en dépit d'une correspondance des situations décrites dans le cadre du dit thème, la diversité est, là aussi, évidente, ce qui explique pourquoi la conception suivant laquelle l'histoire de l'Europe occidentale représente le modèle classique devant être tout premièrement connu et étudié est en train de disparaître, se faisant remplacer par une importance au moins égale accordée à l'Europe centrale, de l'Est et du Sud-Est d'où la possibilité d'une recherche comparée de ces zones en ce qui concerne la formation des Etats nationaux, étant donné que les particularités mettent en évidence ce qui, justement, était général pour tout le continent. L'intérêt marqué pour l'actualité — à partir, cette fois, de l'idée qu'une meilleure connaissance du passé aide à résoudre avec plus d'efficacité les problèmes du monde contemporain —, s'est fait sentir dans les débats sur le thème « Aspects économiques des sociétés dans le développement industriel » (XVIII^{e}—XIX^{e} siècles), qui a été discuté dans un cadre semblable de théorie et méthode.

L'histoire contemporaine a illustré, elle aussi, par le déroulement des travaux de cette section chronologique — l'orientation de l'évolution générale de la pensée historique. Très significatif, par la manière de poser les problèmes et d'en discuter, le thème « L'Europe et les Etats-Unis d'Amérique » — peut-être moins à cause de la qualité d'hôte des Etats-Unis que par la distance de moins d'une année qui nous sépare du bicentenaire de la révolution américaine. Il fut débattu longuement et sous les aspects les plus divers : relations des forces progressistes européennes et des Etats-Unis d'Amérique au XIX^{e} siècle, relations russo-américaines aux XVIII^{e}—XIX^{e} siècles, établissement de relations diplomatiques entre les nouveaux Etats nationaux d'Europe — et tout premièrement ceux du Sud-Est — et les Etats-Unis d'Amérique au XIX^{e} siècle, enfin, les Etats-Unis et l'Europe centrale et du Sud-Est dans l'entre-deux-guerres, etc. Les discussions ont fait valoir — par une référence permanente à l'évolution des relations europo-américaines — l'importance croissante acquise par ce pays dans l'ensemble politique du monde. Un autre thème qui a fait naître de vifs débats fut celui des « Mouvements ouvriers du XX^{e} siècle face au problème : révolution ou réforme » ; dans ce sens, des situations spécifiques de l'Europe occidentale — par rapport aux partis socio-démocratiques et aux organismes syndicaux socio-chrétiens — aussi bien de l'Europe centrale que du Sud-Est en ont été évoquées, touchant les questions de guerre et de paix ainsi que de l'option fondamentale, avec leurs importantes contributions dans le problème de la formation de la classe ouvrière et de ses positions principales dans ces régions de l'Europe. Le contenu substantiel des problèmes de cette section a été augmenté par le thème consacré au « Problème de la démocratie dans la structure interne des partis et des mouvements politiques du XX^{e} siècle », dans le cadre duquel furent discutés : la formation d'un groupe dirigeant au sein des partis politiques européens, les alternatives d'une révolution socialiste ou d'une autre bourgeoise-démocratique à la fin de la monarchie austro-hongroise, les tendances

et les tâches démocratiques dans l'activité des partis communistes, en mettant l'accent sur la différence nette qui distinguait les partis de la classe ouvrière et ceux de la bourgeoisie en ce qui concerne les problèmes de direction, de programme et d'action.

L'histoire du Sud-Est européen et ses problèmes ont également été l'objet de sessions spéciales organisées par certaines associations scientifiques internationales. Ainsi, l'Association internationale des études sud-est européennes a organisé une session consacrée aux études comparées concernant cette zone géographique et historique. Les débats ont illustré le caractère spécifique de l'histoire roumaine tant au Moyen Age — lorsque le Danube marquait deux situations absolument différentes, chacun des pays roumains conservant une large autonomie politique — qu'à l'époque moderne lorsque le mouvement national roumain a été particulièrement signifiant par son caractère et son intensité. L'association internationale d'études byzantines a, elle aussi, tenu une session spéciale consacrée aux problèmes soulevés dans le Sud-Est de l'Europe par les circonstances de la chute de Constantinople aux mains des Turcs, ce qui fut l'occasion d'un soulignement de la contribution — véritable épopée — des Roumains à la lutte antiottomane et du rôle des pays roumains dans la défense de l'Europe centrale devant le péril de l'expansion turque. Il va de soi que ce ne sont là que quelques-uns des grands problèmes de l'histoire nationale, engagés dans le contexte de l'histoire universelle, qui ont été relevés par les travaux de ce congrès.

Une délégation de 14 spécialistes a représenté l'historiographie roumaine à ce XIV^{e} congrès international des sciences historiques, où leur activité a été intense se manifestant dans différentes sections, commissions, associations et sessions. En sa qualité de membre du Bureau du Comité international des historiens, M. Berza — assisté par deux autres délégués roumains, Şt. Ştefănescu et C. C. Giurescu — a pris part aux travaux des organismes dirigeants, sur les décisions desquels nous mentionnons avec satisfaction la réunion à Bucarest, en 1980, du prochain congrès, décision qui constitue une preuve de plus de la reconnaissance internationale concernant la valeur scientifique de la recherche historique en Roumanie. Quelques-uns des membres de la délégation roumaine ont présenté des rapports dans les sections chronologiques (C. C. Giurescu s'est occupé des peuplades nomades de l'espace euro-asiatique et de leur rôle dans la formation des Etats médiévaux, alors qu'à la base de ce processus historique fondamental n'a jamais cessé de résider la population indigène, lorsque les ethnies nomades n'avaient pas abouti à l'exterminer; V. Al. Georgescu a traité du processus de modernisation des sociétés de l'Europe de l'Est et du Sud-Est au cours des XVIII^{e}—XIX^{e} siècles, en abordant aussi la question du « modèle » et des « variantes », ainsi que celui de l'impossibilité d'une influence étrangère efficace là où n'existait pas déjà un développement historique apte à la recevoir; Dan Berindei, en collaboration avec l'historien américain F. Kellog, a présenté le problème de l'établissement des relations diplomatiques entre les Etats-Unis d'Amérique et l'Europe, en consacrant un tour d'horizon spécial sur l'Europe de l'Est et du Sud-Est). D'autres membres de la délégation roumaine ont pris part comme experts aux travaux de la « Méthodologie » et des « Grands thèmes », en faisant, en marge, des exposés (Şt. Ştefănescu : « L'historien et la critique historique des sources » et Eug. Stănescu : « La valeur morale-politique de la recherche d'histoire »). Certains autres membres de la délégation roumaine ont dirigé, en qualité de présidents et de vices-présidents, les débats de quelques importants problèmes des sections chronologiques : Em. Condurachi (Centres et périphéries de la civilisation antique) ; Şt. Pascu (Les migrations) ; C. Gollner (Nations et Etats aux XVI^{e}—XVIII^{e} siècles) ; G. Zaharia (Mouvements ouvriers au XX^{e} siècle devant le problème de la révolution ou de la réforme). Les autres membres de la délégation — Cornelia Bodea, Eugen Bantea, Ilie Ceauşescu, G. Unc — ont pris une part active aux débats des problèmes d'histoire moderne et contemporaine, en faisant — tous comme les précédents — de nombreuses interventions dans les séances des sections et des différentes commissions.

Eugen Stănescu et *Ştefan Ştefănescu*

LE COLLOQUE D'EISENSTADT SUR L'HISTOIRE DU LIVRE AU XVIII^{e} SIÈCLE (septembre 1975)

Très bien ordonné, le programme du 7^{e} colloque organisé par le Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa (cette fois-ci en collaboration avec l'Institut fur osteuropaische Geschichte und Sudostforschung der Universität Wien et la Historische Kom-

mission des Börsenvereins des deutschen Buchhandels) a embrassé plusieurs aspects que les recherches du type 'livre et société' ne réussissent pas à envisager. Réunis à Eisenstadt, dominé toujours par le prestige vivant de Haydn, les spécialistes venus de tous les pays de l'Europe Centrale et de l'Est ont passé en revue les problèmes essentiels qui se posent à la recherche dédiée au livre en tant que moyen de communication au XVIII^{e} siècle : production, facteurs qui ont facilité ou entravé la communication, distribution et bibliothèques, réception. Les quatre groupes de problèmes ont été précédés par deux rapports introductifs donnés par le pr H. Gopfert (Munchen) et par dr Reinhard Wittmann (Munchen) sur les problèmes théoriques et les aspects socio-économiques de l'histoire du livre à l'époque des Lumières.

La production des livres russes a été présentée, sous quelques aspects significatifs, par les pr E. Amburger, Krasnobaev, A. S. Mylnikov, pendant que le groupe compact des spécialistes polonais — les pr M. Cieśla, A. Donath, G. Kozielek et J. Pirozynski — a analysé l'activité des producteurs de Varsovie et de Cracovie. Le pr A. Meštan s'est occupé de la publication des livres en tchèque, pendant que dr H. J. Kruger a parlé de la production des livres juifs. Les références faites au Sud-Est européen se sont multipliées dans les communications de W. Schmitz — sur le rôle de Venise dans l'évolution de la culture écrite serbe —, du dr H. Zeman et surtout du pr N. Gavrilović qui a mis en lumière l'activité de l'imprimerie cyrillique de Joseph Kurzbock. Sur le rôle de la censure dans la monarchie des Habsbourg, en Pologne et en Russie ont donné des exposés les pr H. Wagner, J. Wojtowicz, W. Gesemann et dr H. Neuschaffer.

Formation des bibliothèques, activité des imprimeurs ou bien présence de la presse dans le mouvement des idées, tels furent les thèmes des communications concernant la Tchécoslovaquie (dr E. Wondrak), la Pologne (dr J. Kammerer, dr H. Rietz), la Roumanie (pr Heinz Stănescu qui a parlé de Hochmeister de Sibiu) ou la culture russe (pr E. A. Dudzinskaja) ; le pr A. Timm a évoqué l'importance des bibliothèques scientifiques pour la culture européenne du XVIII^{e} siècle.

Toutes les trois communications au sujet de l'impact du livre sur les sociétés de cette zone ont analysé exclusivement le Sud-Est européen, soit en partant des transformations provoquées dans les mentalités par le développement de la lecture extensive, surtout des livres non-fonctionnels (A. Duţu), soit en étudiant, dans le cadre de la culture yougoslave, la multiplication des listes des souscripteurs, qui ont tenu la place des annonces faites par les libraires (pr St. K. Kostić), ou les progrès faits par l'alphabétisation dans une région ou la langue officielle était différente de celle parlée dans les villages (dr W. Kessler).

Les participants au colloque ont été reçus par le président de l'Autriche, dr Rudolf Kirchschlager, au Hofburg. Ils ont eu l'occasion de visiter l'ancienne Académie fondée par Joseph II, aujourd'hui l'Institut pour l'histoire de la médecine, avec les fascinants moulages et les beaux livres conservés dans la bibliothèque présentés par le pr Erna Leky et dr Karl Sablik.

Les actes du colloque, à l'instar des volumes qui ont réuni les textes donnés au colloques antérieurs (déjà parus ceux sur les Lumières et le paysan, sous presses les volumes concernant l'activité des académies et celui sur la formation des langues et littératures nationales), marqueront sans doute une date dans la recherche des relations culturelles dans le Centre et l'Est de l'Europe. Le pr Walter Leitsch qui présida la séance d'ouverture souligna, d'ailleurs, l'importance du thème soumis à la discussion pour l'histoire générale de cette aire du continent.

Ce qu'il faut souligner ici, c'est que le travail en équipe a réussi, au long des sept colloques, à éclaircir un gros lot de questions qui se posent à l'histoire des relations culturelles de partout. Tout d'abord, les questions relatives aux méthodes à utiliser afin de saisir la parution, l'intensité et les conséquences des contacts culturels ; or ces méthodes se sont avérées assez différentes de celles auxquelles font appel les comparatistes littéraires. Ensuite, les questions qui ouvrent l'accès vers les moyens et ressorts des contacts, tout en dévoilant le rôle primordial des images mentales, des représentations collectives dans ce dialogue du présent avec le passé et des membres d'une collectivité avec les 'autres'. Le bilan dressé par le dr Heinz Ischreyt à l'occasion de la réunion dédiée à l'analyse de l'activité de cercle d'études a entamé de vives discussions qui ont fini par mettre en lumière une nette convergence des opinions sur les méthodes à utiliser et les buts à poursuivre. De cette manière aussi, le 7^{e} colloque organisé par le Studienkreis für Kulturbeziehungen a dépassé le cadre habituel des débats sur l'histoire du livre pour aborder le problème des relations culturelles et ouvrir de nouvelles voies à la recherche actuelle de la vie intellectuelle, à une époque qui a vu naître le monde dans lequel nous vivons.

Alexandru Duţu

LE DEUXIÈME SÉMINAIRE POUR L'ÉTUDE DE LA CULTURE ALBANAISE ORGANISÉ À PEĆ

(Yougoslavie, 1—20 septembre 1975)

Organisé par la Faculté de Philosophie de l'Université de Priština, le deuxième Séminaire pour l'étude de la culture albanaise a eu pour cadre la belle station de Peja (Peć), dans la Région Socialiste Autonome de Kosovo, du Sud-Ouest de la République de Serbie, ayant pour décor les montagnes de Rugovo et la vallée de la Bistrica. Les cours se sont déroulés du 1er au 20 septembre 1975. Une séance festive tenue dans les salons de l'élégant hôtel « Metohija » en a marqué l'ouverture, à laquelle ont pris part des représentants officiels et les 47 participants venus de onze pays européens et d'Amérique. Ce fut le pr dr Idriz Ajeti recteur de l'Université de Priština et directeur du Séminaire, qui donna la première leçon, portant sur le « Développement de la linguistique albanaise en Yougoslavie ».

Manifestation de grand prestige et d'une réelle utilité pour les spécialistes de la balkanologie en général, le Séminaire a offert un intérêt tout particulier pour les études albanologiques, d'autant plus qu'il a été conçu de manière à répondre à toutes les exigences. Ces cours ont abordé les différents domaines de l'histoire, la linguistique, l'ethnographie et la culture albanaises. Un apport important à la haute tenue scientifique de ce Séminaire a été fourni par ceux mêmes au bénéfice desquels il était organisé. En effet, ces derniers, spécialistes compétents de plusieurs pays (Allemagne Démocratique, Allemagne Fédérale, Bulgarie, Etats-Unis, France, Grèce, Italie, Roumanie, etc.), ont pris part aux débats en y apportant des compléments précieux et soulevant des problèmes nouveaux, à partir de certaines recherches et de documents inédits.

Pour donner la mesure de ce qu'ont été les vingt journées du Séminaire de Peja, énumérons les titres de quelques-unes des leçons données, par exemple celle du distingué orientaliste, le professeur dr Hasan Kaleshi, qui a parlé du « Rôle des Albanais dans la littérature turque » ou les leçons du pr dr Zef Mirdita sur « les Illyriens et leur vie quotidienne », du pr dr Jashar Rexhepagiq sur « Les traits caractéristiques de la pédagogie à l'époque de la renaissance albanaise », du pr dr Ali Hadri traitant des « Caractères de la renaissance nationale albanaise », du dr Shefqet Pllana évoquant « Les chansons épiques albanaises sur la bataille de Kosovo », sans oublier aussi les problèmes linguistiques abordés par des spécialistes comme Latif Mulaku et Rexhep Ismajili ou ceux de « La littérature contemporaine de Kosovo », dont le critique littéraire Rexhep Qosja s'est occupé. Les cours de langue albanaise dirigés par le professeur Mehdi Bardhi ont joui de l'attention toute particulière des participants. Mentionnons le cours donné par le jeune et très doué chercheur Fadil Suleyman au profit des débutants, qui bénéficièrent grâce à sa compétence non seulement d'un simple enseignement de l'albanais mais aussi de la mise en lumière par des comparaisons appropriées des rapports entre le latin, l'italien, le roumain et la langue albanaise.

Un autre mérite des organisateurs et surtout de l'infatigable professeur Ymer Jaka, le secrétaire du Séminaire, est d'avoir tâché de mettre les participants en contact avec les réalités actuelles de la province de Kosovo. Dans cet ordre d'idées, il a organisé diverses rencontres à l'Université de Priština, à l'Institut d'albanologie, à la Bibliothèque universitaire. Des visites ont été faites à différentes unités industrielles ou institutions culturelles. Des spectacles (théâtre et folklore), des excursions, des visites pour voir certains monuments historiques ou d'architecture, etc. ont créé une ambiance de travail et d'étude des plus agréables, tout en favorisant les contacts humains entre les participants et entre eux et toute une série de personnalités scientifiques et culturelles, ou officiels représentant le pouvoir central et local. La Presse, la Radio et la Télévision accordèrent une grande place à toutes ces manifestations, dont elles ont marqué la portée par des articles, des interviews, des réportages filmés, suivis avec un grand intérêt par l'opinion publique de Kosovo et du pays tout entier.

Parmi les interventions et les contributions des participants étrangers, il convient de noter au moins quelques-unes, comme celles du pr Haralambie Mihăescu, membre de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la R.S. de Roumanie, du dr Wilfrid Fiedler (Allemagne Démocratique), de Johann Knobloch (Allemagne Fédérale), du dr Nicolae Saramandu (Roumanie), du dr Oda Buchholtz (Allemagne Démocratique), Adriana Ionescu (Roumanie), Hartmut Trunte (Allemagne Fédérale), Gary Bevington (Etats-Unis) et bien d'autres spécialistes encore du domaine de la linguistique et de la littérature. L'histoire a été elle aussi représentée par le pr Michel Roux (France), le pr Gelcu Maksutovici (Roumanie), le maître de recherches Bobi Bobev (Bulgarie), Titos Jochalas (Grèce), de même que les études folklo-

riques et de la culture en général, illustrées par l'ethnographe de grand talent Kate Zuccaro (Italie), ainsi que par Odette Marquet (France), Olga Mladenova et Eugenia Kisova (Bulgarie), Judith D'Avignon (Etats-Unis). Doina Maksutovici (Roumanie), dr Klaus Steinke, Barbara Stefan (Autriche), Georges Daniel (Hongrie), Elio Miracco (Italie). Tous ces commentaires et compléments apportés aux leçons se sont avérés fort utiles pour souligner l'importance des études sud-est européennes et des relations avec les autres pays et les autres peuples du monde.

Cette deuxième édition du Séminaire pour l'étude de la culture albanaise organisé au profit des étrangers à Peja est sans aucun doute une réussite indiscutable. C'est une inestimable contribution à la connaissance de la langue, de l'histoire et de la culture albanaise qui favorise en même temps les relations interbalkaniques. ainsi que de très utiles échanges de vues entre les chercheurs intéressés par les problèmes linguistiques et historiques du Sud-Est européen. Il s'agit d'une manifestation de haute tenue scientifique pour la réussite de laquelle ses organisateurs méritent tous nos éloges.

On ne saurait conclure ce bref compte rendu sans souligner l'importance des contacts avec les spécialistes de l'Institut d'Albanologie et avec les cadres didactiques de l'Université de Priština. Les participants au Séminaire ont quitté leurs hôtes en emportant aussi une meilleure connaissance des transformations socio-économiques et politiques intervenues dans cette province de la Yougoslavie socialiste. Ils ont eu l'occasion de mesurer une fois de plus la portée des études balkaniques pour l'histoire universelle. Il s'ensuit que l'organisation de telles rencontres a le don d'enrichir sensiblement l'horizon des participants venus de différents pays.

Gelcu Maksutovici

TAPIS TURCS DE PRIÈRE, XVII^e—XIX^e SIÈCLES.

Exposition au Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, octobre — novembre 1975

Organisée par les soins de Mme Stela Russu, conservateur principal au musée, l'exposition a marqué un événement par le fait que le grand public, ainsi que les historiens de l'art ont eu la possibilité d'admirer un choix de tapis appartenant aux collections 'invisibles' du musée.

Aux visiteurs désireux d'éprouver des satisfactions esthétiques et de s'instruire à la fois, l'exposition a offert une surprise agréable : une des salles du troisième étage avait été transformée dans un véritable salon oriental, les murs et le plancher couverts de tapis, placés à une distance permettant une polyphonie où chaque voix conservait quand même son timbre distinct.

Baignés dans la lumière douce d'un éclairage savant, les tapis se faisaient remarquer d'abord par les harmonies de leur coloris chaud et ne livraient qu'à un examen plus attentif le secret des arabesques d'un dessin exquis.

Cette présentation, spéculant les valeurs esthétiques des tissus, dont quelques-uns d'une qualité exceptionnelle, fut en même temps accompagnée d'une observance stricte des rigueurs scientifiques : une affiche-catalogue, contenant quelques données essentielles sur l'histoire du métier, ainsi que la liste des pièces exposées a été mise à la disposition des visiteurs. Ce catalogue concis, dû à Mme Stela Russu est d'ailleurs très intéressant.

Rappelant la fondation à Istanbul, en 1585, des manufactures impériales, où travaillaient ensemble artisans de Perse, d'Arménie ou d'Egypte, soulignant la floraison des centres de province tels que Uşak, Konya, Kula, Gördes, Lâdık, etc., l'auteur insiste sur les tapis de Transylvanie, dont la provenance constitue encore une énigme. Elle propose une classification des tapis de cette région (qui a connu la domination ottomane à partir de 1526), compte tenu de l'organisation des surfaces et du vocabulaire ornemental employé.

Pour les tapis d'Anatolie proprement dits, les classifications sont gouvernées par de multiples critères : centres de fabrication, chronologie, destination (tapis rituels transportables, tapis de *cami* ou de *turbe*). Les pièces peuvent être aussi groupées en fonction de leur décoration : tapis sans niche (*mihrāb*), le champ central orné d'oiseaux stylisés, tapis à une niche (simple ou double, décorée ou non), tapis à trois niches, séparées par de minces colonnes, tapis à plusieurs niches, pour toute une famille. Un superbe exemple de cette dernière catégorie, le grand Gördes (1,15 × 2,30 m) du XVIII^e siècle, constitua une des attractions de l'exposition, surtout pour l'alternance subtile des couleurs de ses cinq niches : jaune, brun, vert, brun. jaune — rythme suggérant une longue tradition, celle de la céramique byzantine en particulier.

Fig. 2 - Tapis de Transylvanie à double niche. XVII^{e} siècle, 169 × 125 cm.
Les photos ont été réalisées par Dan Dumitrescu, de la Télévision Roumaine, avec le concours de Anica Bîrsan, de la part du Musée d'Art.

Fig. 3 Tapis de prière de Transylvanie. XVII^{e} siècle. 176 × 132 cm.

Fig. 4 — Tapis de prière à six colonnes. Transylvanie, XVIII^{e} siècle. 183 × 130 cm.

Fig. 5 — Tapis à double niche Kula — Kömürcü (Tapis de charbonnier). XVIII^{e} siècle. 154 × 136 cm.

Fig. 1 — Affiche de l'exposition, ornée d'un tapis de Transylvanie du XVII^{e} siècle 160×170 cm.

Les tapis turcs posent de nombreuses questions à l'histoire de l'art roumain et nous avons déjà mentionné le problème de l'origine des tapis de Transylvanie, destinés à décorer les églises dépourvues de peintures de la Réforme. Donations de la part des patriciens, des guildes, des familles d'artisans et de marchands aisés, en signe de leur opulence, ils forment encore de riches collections à l'intérieur de l'Eglise Noire de Braşov, des églises évangéliques de Sibiu, de Sebeş-Alba, de Biertan, etc.

On affirme à présent que ces tapis, que l'on croyait importés de l'Empire Ottoman, ont été tissus dans des ateliers transylvains, par des maîtres arméniens et turcs. Il y a néanmoins un détail d'ordre iconographique qui nous intrigue sur ce point : les manufactures d'Asie Mineure produisaient souvent et depuis longtemps des tapis commandés expressément par une clientèle européenne, laquelle exigeait d'habitude l'introduction de ses armoiries dans la composition de telle ou telle pièce. Le traditionalisme des tapis de Transylvanie, manifeste dans l'absence de toute emblème de ville ou de corporation, ne serait-il plutôt un indice que ces objets de luxe étaient acquis par les voies commerciales ordinaires, sur le marché de l'Empire même ?

Nous devons également signaler l'influence exercitée par les tapis d'Orient dans l'art roumain, non seulement en ce qui concerne la broderie religieuse (un voile d'iconostase valaque

de 1682 a, par exemple, une niche en accolade, l'emblème du prince au centre) ou les textiles paysans de Banat et d'Olténie, mais aussi sur des phénomènes artistiques apparemment éloignés — il suffit de citer à cet égard les transformations subies par les portails des églises aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, époque à laquelle l'encadrement est traité à la manière d'une bordure de tapis.

Ces considérations rapides n'ont pas eu d'autre but que de relever encore l'utilité d'une pareille exposition, offrant la rare occasion de voire ensemble quarante pièces d'une telle valeur (*Hali ve kilim muzesi* d'Istanbul n'en étalait lui-même qu'une cinquantaine en 1975) et de pouvoir les comparer.

Dan Ionescu

DEUX EXPOSITIONS: « VENISE ET BYZANCE » (Venise, Palais des Doges, juin-septembre 1974 *) « MOSAÏQUES ANCIENNES ET TRÉSORS D'ART DE TUNISIE » (Bucarest, Salles Dalles, mars-avril 1975).

Les expositions « Venise et Byzance » et « Mosaïques anciennes et trésors d'art de Tunisie » présentent un nombre suffisant de points de contact pour justifier leur groupement dans une même chronique. Cependant nous inverserons l'ordre suivant lequel elles furent offertes au public, afin de donner une plus grande unité à la manière dont s'est déroulé le spectacle de l'art protobyzantin et byzantin dans quelques-uns des principaux centres artistiques du bassin méditerranéen. Nous commencerons donc par l'exposition « Mosaïques anciennes et trésors d'art de Tunisie », organisée à Bucarest par le Département d'art ancien du Musée d'histoire de Tunisie avec des œuvres provenant des musées de Bardo, Carthage, Sousse, Sfax et El Jem, comprenant quelques fresques, une série de sculptures et d'objets de céramique, et surtout de splendides mosaïques datant de la fin du premier siècle au VI[e] siècle de notre ère.

Signalée dans plusieurs centres du monde antique (Crète, Asie Mineure, Egypte), quelques siècles avant notre ère, à une date qui ne peut être indiquée même d'une façon approximative, la mosaïque fut utilisée d'abord pour la décoration des pavements à l'aide de l'incrusation de petites verres de différentes couleurs dans du ciment. Dès le V[e] siècle avant notre ère, des artisans de la Grèce classique avaient commencé de grouper les pierres de façon à en former divers modèles. Cette technique fut pratiquée sur une plus vaste échelle à l'époque hellénistique, quand on la rencontre sur une étendue immense, de l'Asie Mineure à la Tunisie, et d'Egypte aux contrées septentrionales de l'Europe, habitées par différentes populations germaniques[1]. Les fouilles archéologiques effectuées en Tunisie, dans certains habitats non occupés par les Romains, tel que Kerkouane du Cap Bon, ont mis au jour des pavements formés de débris de poterie et de petites pierres liés dans du ciment, de manière à représenter le symbole de la déesse carthaginoise Tanit[2].

L'exposition ne présente aucun fragment de mosaïque provenant de ces temps reculés, probablement qu'il en subsistent peu et qu'ils ne sont pas transportables. Le plus ancien exemplaire de mosaïque tunisienne exposé à Bucarest est peut-être celui datant de la fin du I[er] siècle de notre ère ou du début du siècle suivant, mosaïque traitant le motif d'« asarotos oikos » (« la chambre non balayée »), créé aux III[e]—II[e] siècles avant notre ère par Sassos, pour décorer le pavement de la salle à manger du Palais royal de Pergame (coquilles d'œufs, têtes et queues de poissons, pelure de pastèques, gousses de légumes, etc.) (Cat. n[0] 24).

---

* Vue son importance, la date de la fermeture de l'exposition se prolongea jusqu'au mois de novembre.

[1] Charles Delvoye, *L'Art Byzantin*, Paris, 1967, p. 65.

[2] *Mosaïques anciennes et trésors d'art de Tunisie*, Catalogue de l'exposition, Bucarest, 1975, p. 7.

Grâce à sa situation économique florissante [3], la Tunisie s'est permis le luxe d'utiliser à une grande échelle la mosaïque, pour orner non seulement les édifices publics, mais aussi bon nombre de palais et de villas civils, œuvres qui — en raison de la siccité du climat — nous sont parvenues en un excellent état de conservation.

L'exposition des Salles Dalles a permis au visiteur tant soit peu avisé de saisir une série de différences spécifiques entre les mosaïques tunisiennes et romaines, autrement dit, il a pu constater, une fois de plus, que même un langage artistique « universel » subit à un moment donné toute une série d'adaptations et de transformations d'ordre sémantique et formel, au contact avec les traditions artistiques locales. Confrontées avec n'importe quelle des mosaïques existantes en Italie (celles de la Villa d'Adrien, actuellement à Berlin, les Dioscures de Pompéi, actuellement au Musée de Naples, par exemple), dont le dessin est d'une si élégante et naturelle liberté et l'interprétation « picturale » semble anticiper la Renaissance, les mosaïques tunisiennes nous apparaissent moins raffinées, accusant un évident apport de l'élement local, même lorsqu'elles se rattachent encore à l'art romain et, plus encore peut-être, à l'art alexandrin (paysages de la Vallée du Nil, avec les plantes et les animaux caractéristiques) (Cat. n⁰ 39). Et pourtant, dans ces mosaïques anciennes, qui se situent dans la grande tradition de l'art hellénistique-romain, il nous a semblé découvrir un timbre spécifique: le goût d'une population se trouvant en dehors de la sphère d'action immédiate des grands centres artistiques de la péninsule Italique, pratiquant un art, peut-être moins réalisé du point de vue de la forme, moins sophistiqué que celui de la métropole, mais néanmoins doué d'une séduisante vivacité, évoquant la tradition populaire autochtone. Dans une composition de grandes dimensions comme celle qui représente des « Gardiens d'animaux faisant la noce dans l'arène » (Cat. n⁰ 22), l'esprit populaire se révèle dans la façon narrative dans laquelle l'artiste-mosaïste a conçu son œuvre, expliquant le comportement des personnages, conformement à leur tempérament et à leur humeur du moment, par de longues légendes placées au-dessus de leurs têtes.

Bientôt, l'on observe une réactualisation des forces artistiques locales. Comme dans d'autres régions du monde antique, après une phase pendant laquelle la tradition autochtone semblait se retirer devant « la nouvelle vague » représentée par les formes nouvelles mises en circulation par la civilisation romaine, on assiste à un phénomène de « rejet » des éléments stylistiques « de transplant ». Ce processus a été favorisé par le fait que dans tout l'empire romain, les anciennes civilisations qui avaient — à un moment donné — accepté un langage artistique plus ou moins « universel », ont commencé à se créer peu à peu, leur propre vocabulaire plastique. Dans la composition de ce nouveau langage, en voie de formation, entraient — dans le cas de la Tunisie actuelle, outre l'élément punique originaire, la civilisation hellénistique-romaine, importée de Rome et la « constante » berbère représentant le « Leitmotiv » de la culture locale — des facteurs nouveaux qui marqueront d'une façon plus ou moins décisive le développement historique et artistique de ce territoire. Il s'agit de l'apparition du christianisme [4] qui, comme ailleurs, avait réussi à déterminer des changements essentiels dans le répertoire iconographique et formel du monde antique. L'événement suivant fut la conquête de Carthage, en 439, par la tribu germanique des Vandales dont la domination sur cette partie de l'Afrique du Nord dura jusqu'en 531, quand le général Bélisaire reconquit ce territoire au nom de la « Rome nouvelle » et de l'empereur Justinien en y instaurant le pouvoir byzantin. Cet événement clôt un long développement historique; ce qui suivit — la conquête de Carthage par les Arabes de Hassan — constitue un chapitre qui dépasse le cadre que se sont fixés les organisateurs de l'exposition de Bucarest.

L'affaiblissement et ensuite la disparition du pouvoir politique romain dans l'Afrique du Nord eurent comme effet le redressement des forces artistiques autochtones, encouragées aussi, un peu plus tard, par le contact direct avec la vision artistique byzantine, semblable — en grandes lignes — à la vision locale (caractère bidimensionnel et hiératisme de l'image, expressionnisme chromatique). Les images, qui dans les mosaïques plus anciennes visaient surtout

---

[3] A la suite de la conquête, en l'an 146 de notre ère, de Carthage, l'Afrique proconsulaire — comprenant approximativement le territoire de la Tunisie actuelle — connaît bientôt, grâce à la fertilisation intensive du sol pratiquée par les Romains, un développement économique extraordinaire, devenant au premier siècle de notre ère, un des principaux greniers de Rome.

[4] Dans la première moitié du III-e siècle, Cyprien, évêque de Carthage, avait assigné une place de premier ordre à l'église africaine dans l'Occident chrétien. L'église carthaginoise a donné des écrivains de talent comme Tertullien (II-e—III-e siècles ou Saint Augustin (354—430) (Cfr. *Mosaïques anciennes*... p. 6).

au pittoresque, deviennent plus graves, telle la figure d'un personnage à pèlerine de pourpre, avec nimbe et sceptre (fin du IV-e — début du V-e siècle de notre ère) (Cat. n° 36), parfois schématiques et symboliques, telles qu'elles apparaissent surtout dans les mosaïques funéraires (Cat. nos 10, 13, 46, 47 et 50). Nulle part, ce changement d'orientation artistique ne se trouve plus évident que dans la figure exécutée par Nabigus, au III-e siècle de notre ère, sur un pot de terre cuite rouge, représentant le portrait d'un habitant du pays, avec les traits du visage fortement accusés, rappelant l'« expressionnisme » de certaines sculptures africaines de notre époque.

Une mention encore pour conclure ces quelques lignes sur les mosaïques tunisiennes présentées à Bucarest, concernant la technique dans laquelle elles furent réalisées. Il s'agit de la phase archaïque de la mosaïque, quand le matériel utilisé de préférence était le marbre, agrémenté parfois de petits morceaux de calcaire. Petit à petit font leur apparition aussi les minuscules cubes de verre coloré : vert, jaune et surtout bleu. Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour que les artisans byzantins aient l'idée d'utiliser à la place du marbre, de la céramique émaillée et du verre translucide, pour confectionner les petits cubes formant la mosaïque. Une nouvelle vision faisait ainsi son entrée triomphale ; remplaçant la matité laiteuse du marbre, par le scintillement de gemme de la céramique émaillée de diverses couleurs et surtout du verre coloré ou à fond de feuilles d'or, les maîtres-mosaïstes devenaient — eux aussi — les promoteurs d'une nouvelle vision artistique qu'Alois Riegel a déchiffré avec une remarquable finesse comme étant par excellence chromatique. Et ceci non seulement dans la peinture — entendue dans son sens le plus large, comprenant aussi la mosaïque — mais aussi dans d'autres techniques d'art où le goût pour la couleur s'est traduit par l'appel toujours plus insistant aux effets de clair-obscur — obtenus en architecture par une nouvelle manière d'utilisation des pleins et des creux, et en sculpture par des à-jours et des dénivellations savantes des surfaces à modeler — procédés permettant une gradation de la lumière d'une subtilité inconnue dans l'art antique.

Après une « phase de transition », comme c'est le cas pour le mausolée romain de Ste. Costance (fille de l'empereur Constantin), où le marbre est encore le matériel prédominant, bien que la céramique émaillée joue déjà un rôle important, l'utilisation du marbre arrivera à représenter de plus en plus un procédé révolu. Il sera remplacé, comme nous l'avons déjà mentionné, par la céramique émaillée et le verre coloré et doré.

Les plus anciennes mosaïques présentées dans l'exposition « Venise et Byzance », datant du début du IV-e siècle de notre ère (« Scène rurale » et « Scène de chasse », Oderzo, Museo Civico, cat. nos 1—2), ne diffèrent que bien peu, aussi du point de vue de la technique, que de l'interprétation, des mosaïques tunisiennes. Occupant une période de temps de plus d'un millénaire (exemple le dyptique offert par la Vénitienne Nicoletta da Grioni en 1394 à l'Eglise San Giovanni, actuellement à Florence, au Museo dell'Opera del Duomo, cat. n° 92), les mosaïques de l'exposition de Venise ont présenté, bien entendu, un évantail beaucoup plus large de modalités d'expression que les mosaïques tunisiennes.

L'exposition « Venise et Byzance » a dépassé de beaucoup le cadre des expositions monographiques de type traditionnel, non seulement en raison de l'extraordinaire variété des œuvres (dont les mosaïques ne représentaient qu'un chapitre, fort brillant, il est vrai), mais aussi en raison des problèmes d'ordre méthodologique et muséographique qu'elle a soulevés. Ceci a constitué d'ailleurs la grande nouveauté de cette exposition et c'est sur cet aspect que nous insisterons dans ce qui suit.

Envisagée depuis plusieurs années, l'exposition « Venise et Byzance » a suscité des problèmes si complexes qu'elle n'a pu être réalisée avant l'été de 1974, sollicitant la collaboration des plus compétents spécialistes dans le domaine de l'art vénitien du Moyen-Age et de l'art byzantin. Aux immenses difficultés du choix et de la méthode, se sont ajoutées des difficultés d'ordre administratif, dues au refus de certaines institutions de prêter des pièces de leur patrimoine, indispensables à une présentation cohérente, car elles devaient souligner les moments-clefs du dialogue Venise-Byzance. Une autre difficulté à laquelle se sont heurtés les organisateurs fut une trop sévère interprétation ces restrictions concernant le prêt des manuscripts, ce qui eu comme résultat leur présentation, non pas dans le cadre de l'exposition générale du Palais Ducal, mais au Salon de Sansovino de la Bibliothèque Nationale de Saint Marc, c'est-à-dire de l'autre côté de la Place San Marco (la Piazzetta). Si de ce fait, le discours expositionnel a été moins cohérent, moins « concentré », d'autre part, grâce à cette dispersion, l'exposition se trouva prolongée en dehors de son cadre habituel. De cette façon, elle a bénéficié d'une perspective plus large, permettant au visiteur de continuer ses investigations au-delà de l'espace — forcément restreint — de l'exposition proprement dite, dans le

contexte général de la ville, surtout dans cette partie qui constitue l'image encore vivante du « Moyen Age byzantin » de Venise: la basilique de Saint Marc (y compris son musée et le trésor), le nouveau Musée du Cloître de Sainte Apollonia, le Musée de l'Institut hellénique d'études byzantines, ou bien encore, les monuments des îles voisines — Murano et Torcello.

L'exposition « Venise et Byzance » s'est donc proposé, outre la « traditionnelle esthétique du musée », où les œuvres sont disposées de manière à se faire valoir chacune comme une entité artistique autonome d'entreprendre une investigation concernant des problèmes très complexes d'art comparé, domaine encore insuffisamment exploré. L'absence d'une présentation « muséographique », dans l'acception traditionnelle du mot, fut une critique trop à la portée de tout visiteur de cette exposition, l'une des plus substantielles des dernières années, exemplaire par la logique et la clarté des critères dont elle a tenu compte. Les organisateurs non seulement n'ont tiré aucun avantage du caractère fastueux de l'édifice où avait lieu l'exposition, mais semblent même avoir manifesté le parti pris de l'ignorer, fractionant l'espace d'une manière très peu « muséale », et détruisant de la sorte une ambiance qui aurait pu agir agréablement sur les visiteurs « mass media ». Le Professeur Sergio Bettini, à qui l'on doit l'initiative de cette exposition et qui est aussi l'auteur de la préface admirablement conçue du catalogue, l'un des plus subtiles « connaisseurs » de l'art moyennageux vénitien et particulièrement de la phase nommée, par une formule trop commode, « byzantine », s'exprime très clairement à cet égard: « Il va de soi que l'invitation à la critique s'adresse aux visiteurs qui — insatisfaits par la simple contemplation « pure » des objets exposés — se donneront la peine de compléter mentallement leur lecture, la rapportant à une histoire parallèle /Venise-Byzance/ d'une part et à l'histoire byzantine d'autre part »[5].

Le spectateur est donc sollicité de se créer à l'aide de ses propres connaissances un « musée imaginaire », à même de compléter les lacunes, forcément nombreuses — même dans une exposition aussi riche que celle-ci — mais qui couvre un espace de temps de plus de mille ans. Les objets exposés lui servent seulement de points de repère pour déchiffrer le sens dans lequel s'est développé l'art vénitien par rapport à l'art byzantin, les interférences, mais aussi leur orientation foncièrement différente, leurs caractéristiques structurales et formelles distinctes. Car même à ses moments d'extrême « byzantinisme », l'art vénitien s'est manifesté comme une entité ayant des caractères propres, impossible à confondre. Bettini analyse les exemples les plus flagrants « d'imitation » — dans les émaux, par exemple — lorsque les artisans vénitiens s'efforçaient de reproduire le plus fidèlement possible les modèles byzantins, avec des résultats chaque fois différents, car le « modus operandi » vénitien était, lui aussi, différent. Et l'explication en est très simple: le « Kunstwollen » (la volonté artistique) de Venise fut autre que celui de Byzance. C'est là — croyons-nous — l'idée la plus fertile de l'exposition de Venise, à savoir, de mettre en valeur l'individualité artistique, spécifique pour chacun des interlocuteurs.

De la multitude des exemples présentés, certains connus depuis longtemps, d'autres totalement inédits pour le public[6], l'exposition organisée dans le Palais Ducal a fait ressortir clairement que « l'intention totale »[7] de l'art vénitien — contenant indubitablement des éléments redevables aussi bien à l'Orient qu'à l'Occident — fut, dès ses débuts, tout autre que celle de l'art byzantin. Nous ne citerons que quelques-unes des caractéristiques les plus frappantes. Face à l'art byzantin, et face à celui de l'Orient, en général, où les figures se déroulent dans un espace conçu comme un « topos àtopos ». Venise a toujours manifesté — en peinture, en architecture et même en sculpture — une prédilection pour les « formes ouvertes », selon l'expression wolfflinienne. En ce qui concerne la couleur, il paraît que la sensibilité singulièrement aigue de Venise à cet égard, pourrait la conduire implicitement à un rapprochement plus marqué de l'art byzantin, art dans lequel cet élément essentiel à son langage pictural a trouvé un de ses plus riches et plus raffinés domaines de déroulement. Mais ici, encore, se manifestent des différences fondamentales de comportement découlant — entre autres — d'une compréhension différente de la dialectique espace-temps. « Le goût natif des Vénitiens

---

[5] *Venezia e Bisanzio*, Venezia, Palazzo Ducale, 8 giugno—30 settembre 1974, Saggio introduttivo di Sergio Bettini, p. 18.

[6] On peut mentionner à ce propos certains objets d'art qui n'ont jamais quitté auparavant les collections qui les abritent, tels, par exemple, ceux prêtés exceptionnellement par le pape Paul VI (du trésor du Vatican), ou par le patriarche de Venise Albino Luciani. On a présenté aussi des fragments de mosaïques provenant de l'abside de l'église San Paolo fuori le mura (Rome), ainsi que des nombreuses œuvres d'art prêtées par les musées de Leningrad, Moscou, Kiev, Londres, Berlin, etc.

[7] D'après l'expression de Maurice Merleau-Ponty (*Phénoménologie de la perception*, Paris, 1945), cité par Bettini en tête de son étude introductive.

était, c'est évident, pour la couleur ; la couleur vive, fluide, ouverte à l'expérience, au temps ; le temps de la nature et le temps de l'homme [8]. En Orient, la couleur a toujours détenu d'autres valeurs, liées non à la nature, à l'immanenece, mais à une symbolique du tranceendental [9], au-delà des inquiétudes de l'Occident, de ses problèmes angoissants, liés à la fuite irréversible du temps. Face à la « mobilité et à la variabilité de la couleur », telle qu'elle apparaît dans l'art vénitien dès les temps les plus reculés, la couleur dans l'art byzantin a — selon l'expression de Bettini — « une fixité idéale, abstraite, aéropagitique »[10].

Un des exemples les plus éloquents à cet égard est justement la façon dont les Vénitiens ont adapté à leur « volonté d'art » la technique de la mosaïque empruntée aux Byzantins. Nous nous référons d'une façon spéciale, avec le professeur Bettini, aux compositions des absides des églises de Torcello et de Murano, aux immenses Madonnes « placées exactement au centre de la grande abside, afin de marquer l'axe vertical, d'où, de deux côtés, se séparent les cadences parallèles et consonantes de l'invasion de l'or, sans rien d'autre autour ; il serait vain de chercher à Constantinople (...) ou dans les provinces byzantines une telle dilatation de l'or »[11], dont la « modulation » est à même de créer une ambiance de nature essentiellement picturale. « Comme la vaste superficie occupée par l'or a pour fonction d'accélérer la solution chromatique des valeurs du clair-obscur, qui dans les nefs latérales sont recueillies et quasi-suspendues entre les arcs, la figure de la Madonne — inserée exactement au centre comme pour marquer le point de rencontre des deux processions de colonnes — pareille elle-même à une colonne d'azur, finit par transformer en couleur la plasticité des fûts des colonnes »[12].

Outre la valeur inestimable des œuvres présentées, et la tenue scientifique exemplaire reflétée aussi dans l'excellent catalogue de l'exposition publié à cette occasion [13], il nous faut signaler encore un élément sur l'importance duquel nous avons plusieurs fois attiré l'attention. En mettant l'accent de façon délibérée et explicite sur l'individualité artistique spécifique de Venise par rapport à celle de son « interlocuteur le plus autorisé » (Byzance), sur leurs « intentions totales » essentiellement différentes, malgré de nombreux points de contact, l'exposition « Venise et Byzance » a représenté une sorte d'appel à l'ordre, à un moment où les préoccupations de beaucoup d'artistes semblent converger en vue de trouver un langage « universel », au delà des caractères locaux. « Il n'existe aucun doute que non seulement Venise ou l'Italie, mais l'Europe toute entière traversent une période de désorientation croissante qui apparaît déjà aux esprits les plus sensibles sous la forme du spectre d'une crise d'identité ; crise qui ne saura évidemment être résolue par une exposition d'art. Mais nous espérons que celle-ci peut quand même contribuer à nous rappeler... la modalité spécifique que ces civilisations „antiques" ont employé pour „mettre en forme" le monde »[14]. Dans ce sens, l'exposition « Mosaïques anciennes et trésors d'art de Tunisie » et l'exposition « Venise et Byzance » ont été à même d'offrir au visiteur attentif maints sujets de méditation.

Eleonora Costescu

---

[8] *Venezia e Bisanzio...*, p. 26.

[9] M. Alpatov, *Kraski drevnerusskoi ikonopisi — Colour in Early Russian Icon Painting*, Moskva. 1974.

[10] *Venezia e Bisanzio...*, p. 42.

[11] *Ibidem*, p. 34.

[12] *Ibidem*, p. 36.

[13] Rédigé par une série de spécialistes de premier ordre : Italo Furlan, Giovanni Mariacher, Sotiro Messenis, Lino Moretti, Michelangelo Muraro, Antonella Nicoletti, Antonio Niero, Rudolfo Palluchini, Fulvio Zuliani.

[14] *Venezia e Bisanzio...*, p. 17.

Fig. 1 — Mosaïque funéraire représentant un enfant de trois ans, nommé Quiriacus (Tunis, Art. paléochrétien).

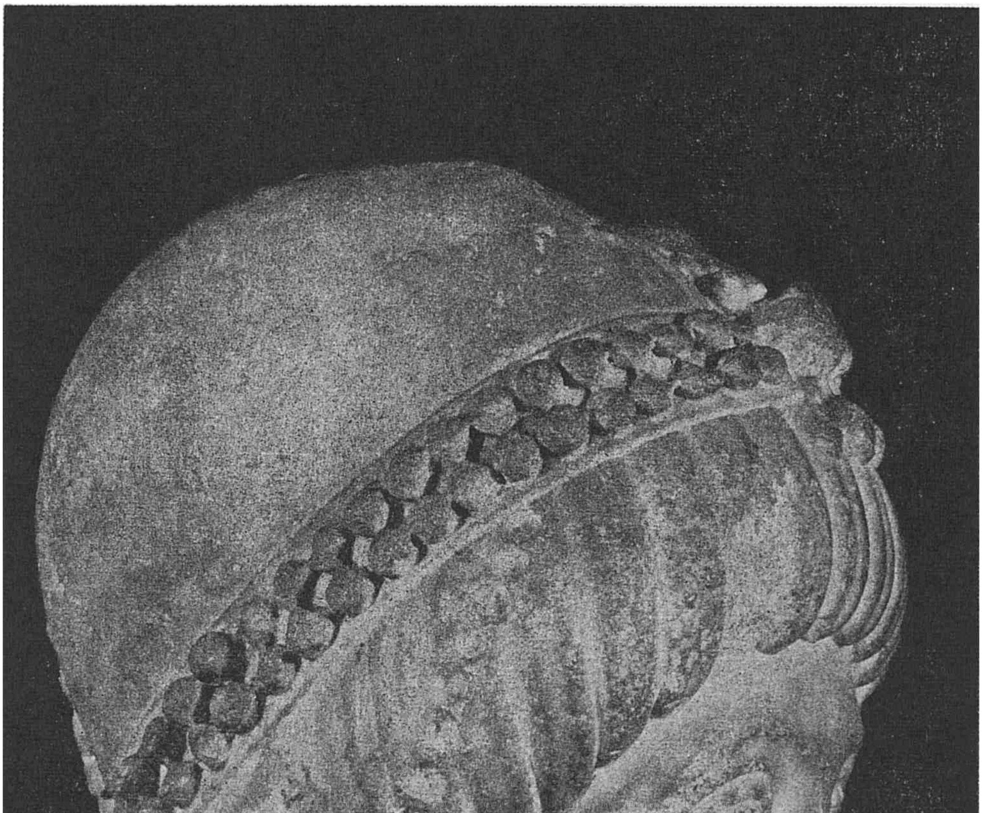


Fig. 2 — Portrait de femme représentant, d'après Delbrueck, l'impératrice Théodore et, d'après Peirce-Tyler, Justine (Milan, Castello Sforzesco, Catalogue Venezia e Bisanzio n° 11).

Fig. 3 — Mosaïque représentant *Ecclesia romana* (Roma, Pallazzo Braschi, XIII[e] siècle, Catalogue Venezia e Bisanzio n° 58).

Fig. 1 — Fresque représentant le martyre de Saint-Thomas Becket (Treviso, Museo Diocesano, XIII^{e} siècle, Catalogue Venezia e Bisanzio n^{o} 59).

Mihai Viteazul, culegere de studii. Redactori coordonatori Paul CERNOVODEANU şi Constantin REZACHEVICI, Bucureşti, Editura Academiei, 1975, 279 p.

La littérature, les discours politiques, les journaux roumains de l'époque de la formation de l'Etat roumain moderne évoquent souvent le nom et la personnalité d'un ancien voïvode : Michel, dit « le Brave » (1593—1601). L'un des premiers ouvrages de l'historiographie roumaine moderne est une *Histoire des Roumains sous le règne de Michel le Brave* due à Nicolae Bălcescu, idéologue de la révolution de 1848, le plus pur et le plus résolu des combattants pour la création d'un Etat national unitaire roumain, indépendant, de constitution démocratique. En effet, Michel le Brave fut célebré à ce tournant de l'histoire nationale comme le héros, de ces deux idées-maitresses de la pensée politique roumaine : l'unité et l'indépendance. Et pour cause. Renommé dans l'Europe de son temps pour ses vertus militaires, le prince valaque fut l'un des plus courageux promoteurs de la politique d'intransigeance envers l'Empire ottoman et, en même temps, celui qui réalisa pour la première fois dans l'histoire l'union des trois Pays Roumains. En 1600, à Alba-Iulia, il fut proclamé prince de la Valachie, de la Transylvanie et de la Moldavie.

Le 375-e anniversaire de cette première Union des Roumains a été marqué dans tout le pays par des réunions commémoratives, des sessions scientifiques, par la publication de nouveaux ouvrages à caractère scientifique, littéraire ou artistique évoquant le règne et la personnalité de Michel le Brave. Le volume dont nous nous occupons ici est l'une des meilleures publications parues à l'occasion de cet anniversaire. Il réunit 15 contributions, précédées par un *Avant-propos* de Ştefan Ştefănescu, directeur de l'Institut d'histoire « N. Iorga » et Président de la Section des sciences historiques de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie. Après avoir déterminé la place de Michel le Brave dans l'histoire du peuple roumain, l'auteur y exprime le but du recueil : contribuer à une meilleure connaissance du grand voïvode et de son époque pour lui rendre hommage. L'enrichissement du patrimoine scientifique national par des contributions d'un niveau vraiment scientifique est, sans doute, un acte de patriotisme et l'hommage qui convient le plus à ce précurseur de la formation de l'Etat national unitaire roumain.

Dans son étude *Michel le Brave et la Transylvanie*, Ştefan Pascu, Président de la Section des sciences historiques de l'Académie Roumaine, présente les étapes de la politique du voïvode, jusqu'à l'unification de cette ancienne province historique roumaine avec la Valachie et la Moldavie. L'originalité de cette contribution à l'étude d'un problème depuis longtemps discuté dans l'historiographie nationale réside, sans doute, plutôt dans la manière de l'aborder que dans l'inédit de la base documentaire. L'auteur insiste sur les facteurs naturels et historiques qui ont favorisé, voire même imposé à Michel le Brave la création d'un seul Etat roumain, englobant les trois provinces dont la Transylvanie : les échanges commerciaux, les liens culturels et religieux, la circulation démographique qui ont maintenu, en dépit des structures politiques, l'unité réelle de la vie du peuple roumain de ces régions. Il met en évidence aussi l'importance accordée par Michel à la langue roumaine en tant qu'instrument de l'unification, ainsi que les mesures qu'il a prises en faveur de la population roumaine majoritaire de Transylvanie, dont il voulait faire le principal renfort du pouvoir. L'auteur examine les différents aspects de la politique du voïvode envers les paysans roumains de la Transylvanie, envers le clergé orthodoxe roumain de la contrée, ses efforts en vue de l'égalisation du statut de ceux-ci avec celui de ses autres sujets. Une place importante occupe dans l'article la politique de Michel envers les Saxons et les Szeklers, qui lui ont apporté leur appui. La mort tragique de Michel le Brave fut provoquée par l'opposition de la noblesse, jalouse de ses privilèges ainsi que par l'hostilité de ses ennemis du dehors, en premier lieu par celle d'une Pologne philottomane. La nécessité de l'union des Pays roumains dont Michel le Brave fut conscient au plus haut degré est mise en pleine lumière par l'auteur. Destinée à nous faire voir surtout ce qui fait du voïvode de la fin du XVI-e siècle un précurseur des temps modernes et de la manière moderne de concevoir l'idée de nation, l'étude de Ştefan Pascu est écrite dans une belle langue littéraire.

La politique de Michel le Brave, à l'égard de la Moldavie, qui aboutit à l'unification de cette région historique roumaine avec les autres provinces roumaines fait l'objet d'une étude particulièrement intéressante de Constantin Rezachevici. Après 1595, la Pologne essayant de soustraire ce pays roumain à l'alliance antiottomane dont Michel fut l'un des plus résolus défenseurs, le voïvode parvint à l'idée d'exercer son autorité en Moldavie, ce qu'il fit suivant des étapes nettement définies : entre 1595—1597 il se contente à ne pas provoquer une guerre avec le prince moldave Ieremia Movilă, l'allié de Zamoyski, favorable à une entente avec les Turcs et les Tartares ; dans les années 1598—1599 il se décide à mener campagne en Moldavie, mais sous le signe de la collaboration avec les Habsbourgs, prêt à y installer un prince reconnu par l'Empereur ; en 1600 enfin, après l'unification de la Transylvanie et de la Valachie sous son autorité, le voïvode entreprend à lui seul la campagne et arrive à nommer dans le pays un prince qui règne en son nom. L'étude est fondée sur une documentation très riche, parfois inédite.

Une des constantes de la politique de Michel le Brave fut sa collaboration, dont l'importance militaire n'a pas besoin d'être soulignée, avec les Szeklers. L'étude, très étoffée, de Ludovic Demény, *Les Szeklers et Michel le Brave*, présente les étapes de cette collaboration et en explique les causes profondes. Elles résident dans ce que l'auteur nomme une « coïncidence d'intérêts » : Michel le Brave se pose en défenseur des libertés des Szeklers menacées par la féodalité hongroise de Transylvanie. Solidement appuyée sur les textes, l'étude nous offre non seulement une image très claire de ce que fut la collaboration du Voïvode avec cette population de soldats de la Transylvanie, mais aussi une incursion dans la période précédant le règne de Michel où l'on trouve les origines de ce rapprochement. C'est l'opposition de la même noblesse qui, après avoir provoqué l'entente du grand voïvode avec les Szeklers, réussit à empêcher, ceux-ci, par la force et les persécutions sanglantes, d'ailleurs seulement en partie, d'aider leur protecteur au moment décisif de sa carrière. Quelques jours avant l'assassinat qui mit fin à sa vie, Michel le Brave donna aux Szeklers, par une lettre arrivée trop tard, la permission d'attaquer les nobles.

La signification internationale des combats de Michel le Brave dans le contexte des guerres turques du XVI-e siècle fait l'objet de l'article à ce titre de Carol Gollner. Dans une Europe peu encline à mener la croisade contre l'Infidèle et qui cherche plutôt le compromis, sinon l'alliance, avec le Grand Turc, les peuples balkaniques, directement menacés par l'avance de celui-ci, s'y opposent avec héroïsme. Le héros par excellence de ce combat est sans doute Michel le Brave. Il est reconnu comme tel par les gens du Sud—Est de l'Europe, mais aussi par les Occidentaux. C'est la conclusion que l'auteur appuye sur des témoignages du temps et sur une analyse des événements. Certes, approfondir l'étude de la signification internationale de l'épopée de Michel le Brave reste l'une des principales tâches de l'historiographie roumaine. A côté des pages de C. Göllner, plusieurs études de ce recueil vont faciliter une telle démarche. Ilie Corfus analyse *Les combats de Michel le Brave contre les Turcs à la lumière de nouvelles sources polonaises*. Il s'agit de documents conservés dans Archiwum Główne Akk Dawnych de Varsovie qui contiennent des informations du plus haut intérêt sur la révolte antiottomane et les luttes menées contre les Turcs par la Valachie et la Moldavie entre 1594 et 1595, sur les exploits de Michel le Brave dans les guerres avec les Turcs et les Tartares (1596—1597, 1598), sur le rôle de Ieremia Movilă comme médiateur de la paix entre les Turcs et l'Empire des Habsbourgs. Aurel Decei dans son article *La brillante incursion de Michel le Brave au sud du Danube, en septembre-octobre 1598, reflétée par les chroniques turques*, nous offre, outre quelques considérations historiques sur l'incursion du voïvode, la traduction de quelques textes des chroniqueurs Selânikî Mustafa (m. après 1600), Hasanbegzade Ahmed (m. 1625) et Mustafa Naima (m. 1716) inédits, ou pas encore traduits en roumain. Pour sa part, Cornelia Bodea publie, en l'accompagnant d'un riche commentaire, le texte inconnu d'*Un « Advis » espagnol de 1599 sur les campagnes de Michel le Brave au sud du Danube*. Il s'agit d'une brochure se trouvant à présent dans la Bibliothèque de l'Université Harvard des Etats-Unis et dont les catalogues imprimés ne font pas mention. Elle contient une version de la lettre de Michel à l'archiduc Maximilien, expédiée de Caracal, le 16 octobre 1598 et publiée par Iorga (Hurmuzaki, *Documente*, XII, 1903, p. 411—412). La brochure témoigne du prestige de Michel le Brave dans le monde de l'époque. *L'épopée de Michel le Brave dans une œuvre historique anglaise de son temps* est le titre d'une étude signée par Paul Cernovodeanu. L'auteur analyse la manière dont le règne de Michel est présenté dans la *General Historie of the Turkes* par Richard Knolles, ouvrage imprimé à Londres en 1603. Il identifie les sources de Knolles et compare l'image du voïvode reflétée dans les écrits anglais de ce type, œuvres de compilation d'érudits qui admirent l'action du prince, avec celle, objective mais conçue dans l'esprit des intérêts de la Couronne britannique, en principe hostile au mouvement antiottoman, qu'on trouve dans les rapports diplomatiques et dans les autres documents

officiels des Archives de l'Etat. A son tour, Damaschin Mioc s'occupe d'une source historique balkanique, la chronique dite de Brankowich et de la manière dont elle présente la personnalité de Michel le Brave (*La chronique de Brankowich et Michel le Brave*). Il s'agit d'une chronique rédigée entre 1620 et 1650, en Transylvanie ou en Valachie, par F. X. Pejačević, en latin. Parmis les sources de cette compilation dont la chronique de Brankowich proprement dite n'est qu'une, une chronique roumaine a fourni les informations concernant l'histoire du règne et des exploits de Michel le Brave. D. Mioc suppose qu'il s'agit d'une chronique officielle de Michel, due à Teodosie Rudeanu, aujourd'hui perdue, traduite ensuite en slavon, peut-être en Banat et selon toute vraisemblence incorporée dans la fameuse chronique de Vîrşeţ, également perdue. Il publie le texte latin de cette partie de la chronique de Pejačević, d'inspiration roumaine, texte concernant les événements de 1594—1601, en l'accompagnant d'une traduction roumaine.

Deux des études du recueil traitent des aspects militaires de l'histoire de Michel le Brave. Nicolae Stoicescu donne ce qu'on peut nommer la première petite monographie dont on dispose sur *L'armée de Michel le Brave*. Se fondant sur une documentation particulièrement riche, il nous présente l'organisation, la composition, les effectifs et l'armement des troupes du voïvode. Il se plaît à mettre en évidence le souci de celui-ci de « moderniser » et de renforcer son armée. L'auteur insiste également sur les efforts de Michel en vue d'une alliance de toutes les forces chrétiennes du Sud—Est européen dans la lutte commune contre l'Empire ottoman. Le colonel Victor Atanasiu, auteur de l'article *La conception militaire de Michel le Brave*, fait ressortir d'une étude où il apporte la compétence du spécialiste, la cohérence et la continuité de cette conception ; elles seraient la preuve de la fidélité du grand voïvode aux traditions militaires de son peuple, à ce qu'on appelle, avec le mot de Bălcescu, « l'école roumaine de guerre ».

La famille de Michel le Brave fait l'objet de l'article de Ştefan Andreescu. Dans un exposé clair et concis, le jeune historien fait le point de nos connaissances à ce sujet. Les points de vue personnels n'y manquent pas. On trouve des indications de sources et bibliographiques de première utilité. L'article est accompagné d'un arbre généalogique soigneusement établi. Ce qui plus est, l'auteur cherche à dégager le sens social et politique que toute généalogie implique. Issu d'une famille dynastique de Valachie, par son père, lié à la grande noblesse terrienne par des alliances matrimoniales, en premier lieu par sa femme, Michel le Brave, conclut l'auteur, se révélerait par l'origine constantinopolitaine de sa mère (une Cantacuzène) le représentant de droit d'une Byzance après Byzance qu'il a brillament incarné, affirmation qui nous semble un peu osée. Avec le sérieux qui caractérise toutes ses contributions, Carmen Laura Dumitrescu traite dans une étude — qui fait suite à celle de Şt. Andreescu et qui apporte de nouvelles précisions au même sujet — du monastère Căluiu, fondation des boïards Buzescu. La peinture de ce monument où l'on trouve un portrait de Michel le Brave et un autre, de Petru Cercel, est un document idéologique de premier ordre de cette époque. Par son étude du point de vue de l'histoire générale et de l'histoire de l'art, ainsi que par l'examen d'autres documents, l'auteur arrive à des conclusions nouvelles — pour nous convaincantes — concernant non seulement l'édifice, mais aussi la famille de Michel le Brave. En voici quelques-unes : l'église de Căluiu, dont les fondations datent de l'époque de Neagoe Basarab, fut achevée, par les soins des frères Buzescu en 1588 ; la peinture date de 1589; en 1590 le monastère reçut des terres et des serfs. Quant à la famille du voïvode, il se maria avec sa femme Stanca en 1588 et non en 1583, date généralement admise jusqu'à présent ; la princesse Florica n'est pas l'enfant de Stanca, mais le fruit d'un premier mariage de Michel ; Nicolae-Pătraşcu, le fils du voïvode et de sa femme Stanca naquit en 1588/89. Des schemas généalogiques complètent utilement l'étude.

Il nous reste à signaler l'article de Dan Berindei, *Michel le Brave dans la vision de la génération des fondateurs de la Roumanie moderne*, qui apporte des données nouvelles et ouvre à la recherche des perspectives promettantes et la contribution de Constantin Şerban qui publie un très utile *Répertoire* de la correspondance politique et diplomatique de Michel le Brave.

Il est à regretter l'absence des résumés dans des langues de circulation internationale de ce volume qui apporte, avec chacune de ses pages, quelque chose de nouveau.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

ANDRÁS MOCSY, *Pannonia and Upper Moesia. A History of the Middle Danube Provinces of the Roman Empire*. Translation edited by Sheppard Frere. Routledge &Kegan Paul, London and Boston, 1974. XXI + 453 pp., 2 maps, 45 plates, 60 pictures. (The Provinces of the Roman Empire)

Située dans les vallées du Save, Drave et Danube, la province romaine *Pannonia* touchait presque la ville d'*Emona* (Ljubljana), du côté du couchant, alors qu'à l'Est elle aboutissait à la confluence du Save avec le Danube, un peu à l'ouest de *Singidunum* (Belgrade). Elle était sillonnée par les principales routes réunissant l'Italie et la Gaule aux provinces orientales — la Dacie, la Mésie, la Thrace, la Grèce et l'Asie Mineure. Des plaines fertiles, la proximité du *limes* danubien et des communications faciles faisaient de la Pannonie l'une des provinces les plus prospères de l'Empire, avec un degré de romanisation bien avancé. Quant à la Mésie Supérieure, sa frontière naturelle au Nord était le Danube, depuis *Singidunum* (Belgrade) jusqu'à l'embouchure de l'*Almus* (Lom), légèrement à l'Est de la ville de *Ratiaria* (Arčar). Cette province englobait les vallées des rivières *Margus* (Morave), *Timacus* (Timok) et *Axius* (Vardar) et tout leur réseau d'affluents, s'étendant jusqu'au Sud de *Scupi* (Skopje) et à l'Ouest de Prizren, Peć, Novipazar, Kraljevo, Rudnik et Stojnik. La Mésie Supérieure était traversée par la route la plus facile et la plus fréquentée de celles qui reliaient les régions danubiennes à la Thessalie et à l'Egée. Pour cette raison et aussi à cause de la proximité du *limes* danubien, où de nombreux soldats romains étaient constamment concentrés, la romanisation fut assez active dans ces contrées et surtout dans les zones septentrionales. De par leur position géographique, les deux provinces en question se présentaient différemment : la Pannonie tournée vers l'Italie, alors que les deux Mésies et la Dacie constituaient un ensemble géographique à part, dont le principal axe entre Belgrade et le Pont Euxin était le Danube. Par conséquent, l'étude parallèle de la Pannonie et de la Mésie Supérieure révélera naturellement des traits communs, mais aussi un certain nombre de différences. C'est d'ailleurs ce que montre le présent ouvrage. Son auteur, spécialiste dans le domaine de l'archéologie et des sources antiques écrites (textes et inscriptions), s'attache à nous donner l'histoire des deux provinces : il insiste sur les caractères particuliers de chacune d'entre elles, en poussant ses descriptions jusqu'aux détails, sans toutefois user fréquemment des références à l'histoire de l'Empire romain, ni à l'histoire générale de l'époque et sans tirer des conclusions d'ensemble.

Le premier chapitre débute par une incursion dans le passé reculé des Thraces, des Illyriens et des Celtes qui avaient peuplé ces régions. Sa substance est surtout fournie par les sources écrites, avec la mise en valeur des trouvailles de l'archéologie. Toutefois, l'auteur ne met pas au profit les derniers résultats obtenus par la linguistique. Son exposé s'accompagne de graphiques orientatifs, usant de la manière intuitive pour montrer la diffusion, les mouvements et la culture des autochtones de ces régions. Un croquis de la diffusion des monnaies romaines et celtiques avant la conquête romaine révèle le prélude de la romanisation, en ce sens que les relations commerciales avec Rome sont attestées en ces lieux bien avant leur entrée sous la domination romaine. Il aurait été le lieu dans ce chapitre de relever les éléments de continuité, gardés surtout par la toponymie que les Romains adoptèrent pour la transmettre à leur tour jusqu'à nous. Par exemple, les noms celtiques (*Carrodunum* — Pitomača, sur le Drave à l'Est de Ptuj ; *Neviodunum* — Drnovo, sur le Save à l'Ouest de Zagreb ; *Singidunum* — Belgrade) et la hydronomie, qui est encore plus caractéristique. Les Romains ont donné eux aussi de nouvelles désignations aux sites, s'inspirant surtout des noms de leurs empereurs ou des grands propriétaires fonciers, mais ces innovations ne se sont implantées que dans de rares cas : *Cassiana* — Donji Petrovici ; *Caesariana* — Jutas ; *Crispiana* — Bakonyszentlászló ; *Donatianae* — Vardarac ; *Florentiana* — Florentin ; *Floriana* — Czákvár ; *Menneiana* — Požeško podgorje ; *Romulianum* — Jasen, etc. On peut affirmer, en général, que l'auteur n'a pas exploré suffisamment les données fournies par les itinéraires romains.

Le deuxième chapitre s'occupe de la conquête romaine et des commencements de l'administration romaine. Il aurait fallu donner là une description des grandes artères sillonnant ces régions et des moyens de communication entre la Pannonie, la Mésie Supérieure et les provinces voisines, ainsi qu'avec le reste de l'Empire. D'habitude, ces moyens de communication suivaient le tracé des voies naturelles, les vallées des grands fleuves, en direction Est—Ouest et Sud—Nord, sans traverser pourtant en diagonale la péninsule Balkanique, ce qui aurait donné une route beaucoup plus courte vers l'Adriatique et l'Italie. C'est ainsi que la route qui partait de *Viminacium* (Kostolac) sur le Danube et remontait le cours de la Mlava, poursuivant sur les cours de la Morava et la Toplica, passait par *Ulpianum* (Gračanica) et l'actuelle Prizren et continuait en descendant la vallée de la Drina jusqu'à *Lissus* (Lesh, Lezhe) au bord de l'Adriatique, en face de la ville italienne de Bari, n'arriva jamais à se transformer en une

voie de communication efficace entre la Dacie et l'Italie méridionale. Tout au contraire, dans la plupart des cas, l'armée, le personnel administratif et les marchands préféraient la route qui se dirigeait vers Aquillée, en Italie septentrionale. En revanche, retenons comme remarquables les précisions de l'auteur relatives aux populations autochtones considérées par le prisme des inscriptions latines et présentées dans le troisième chapitre de ce livre. Cette méthode, l'auteur l'avait déjà appliquée avec succès dans l'un de ses ouvrages antérieurs, s'intitulant *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen* (Budapest, 1959).

Le processus de romanisation des trois premiers siècles de notre ère, c'est-à-dire à l'époque de maximum épanouissement et expansion de l'Empire, est décrit dans les chapitres IV—VIII. Il forme, d'ailleurs, l'essence-même de l'ouvrage. C'est une description très poussée, embrassant tous les aspects de la culture matérielle : l'urbanisme, le commerce, les arts et métiers, l'exploitation minière, l'architecture, la sculpture, la céramique, etc. Du reste, par « romanisation », l'auteur entend seulement un certain degré d'intensité de la culture romaine rapporté à ce qui était alors dans les provinces occidentales, sans mentionner que ce processus englobait aussi la connaissance de la langue latine. De cette manière, une population de langue latine qui ne laisserait pas des traces de culture matérielle deviendrait sans conséquences. La conclusion de l'auteur en ce qui concerne l'intensité de la romanisation par rapport à celle de la Gaule, de l'Espagne et de l'Afrique est pessimiste et sans aucun doute exagérée : « Roman culture and presumably the Latin language as well were confined to those who by office or by wealth were closely connected with the government and with the administration ; they no longer formed a military-municipal social class mediating between superiors and inferiors, but a class that was rather isolated from the people, and which was not strong enough to maintain itself under the changed circumstances after the end of the fourth century, in the way in which the senatorial estate-owners of Gaul, Spain and Africa were able to maintain themselves » (p. 338). De toute évidence, la « romanisation » des régions orientales ne peut être comparée, en bloc, aux régions occidentales, sans tenir compte de la romanisation des couches populaires, justement des « inferiors », surtout dans l'ancienne Dacie. Trop catégorique également nous semble l'affirmation suivante : « The fact that this line (c'est-à-dire la ligne de démarcation linguistique établie par C. Jireček) coincided with the frontier of the provinces clearly proves that the official language of each province had been decided some time during the early imperial period » (p. 260). En réalité, il ne s'agit pas d'une décision, mais de procédés variés qui furent dictés par la réalité vivante : les colonies romaines de Macédoine employaient le latin, mais les villes grecques de Mésie Inférieure rédigeaient leurs décrets toujours en grec.

L'auteur opère des démarcations, lorsqu'il essaie d'expliquer la persistance ou la disparition des toponymes latins. « In view of the early beginning of barbarization and the gradual emigration of the Romans. it becomes understandable that the place-names of Pannonia were preserved to the present day only in exceptional cases » (p. 354). En ce sens, sont cités les noms : *Danubius*, *Dravus*, *Savus*, *Arabo* (allem. *Raab*, hongrois *Raba*) ; *Granua* (allem. *Grau*, hong. *Garam*, slovaque *Hron*) ; *Poetovio* (allem. *Pettau*, serbo-croate *Ptuj*) ; *Siscia* (sb.-crt. *Sisak*) ; *Sirmium* (sb.-crt. *Srjem*, allem. *Syrmien*, hong. *Szörény*) en Pannonie, et *Ad Ratiariam* (bg. *Arčar*), *Bononia* (bg. *Vidin*), *Florentiana* (bg. *Florentin*), *Argentares* (srb. *Rgotina*), *Naissus* (sb. *Niš*), *Scupi* (macéd. *Skopje*) en Mésie Supérieure. En ce qui concerne la persistance dans une plus grande mesure des toponymes latins en Dacie Ripensis, l'auteur avance un argument spécial : « But for the survival of the small group of place-names in Dacia Ripensis there must have been a special reason. In particular we may think of the settlement of Romanized elements in the new Dacia, after the evacuation of the Dacia of Trajan, whereby a Latin-speaking population was created, which by comparison with the other Danubian and Balkan countries was compact, if not massive, and could resist the Thrakian language of the native population and the influence of the Germanic, Bulgarian-Turkish and Slav-population » (p. 354). Il convient d'attirer l'attention sur le fait que la population latinophone n'a pas été « créée » seulement après l'évacuation de la Dacie Trajane qui, comme on le sait, n'a pas provoqué un déplacement massif de population, mais le départ des officiels ; on ne peut passer sous silence que les noms de certains fleuves — Danube, Drave, Save, Timok — et de quelques villes (*Poetovio*, *Siscia*, *Sirmium*, *Naissus*, *Scupi*) étaient antérieurs à la conquête romaine. La situation était la même dans les provinces occidentales de l'Empire. Plus rares, les noms latins ont le mieux résisté en Dalmatie et en Mésie, par exemple *Augusta-Ogosta*, *Castellucium-Kostalac*, *Castellum-Kaštel*, *Varvaria-Bribir*, etc.

Bien que faisant partie des régions soumises à une romanisation relativement intense, la Pannonie n'a point gardé des noms romains, peut-être à cause de sa position : sa plaine fertile attirait par trop les peuples en migration, qui entraînèrent à leur suite les vestiges latins. Pour ce qui est de la Mésie, la persistance de certains toponymes latins s'explique tant par le degré de sa romanisation que par son relief accidenté, qui a mieux abrité la

population romanisée. Le prétendu abandon de la Dacie Trajane, rapporté par Eutropius, s'est limité, sans l'ombre d'un doute, au retrait des organes administratifs et n'a jamais eu un caractère de masse. De toute façon, on ne peut pas prouver de cette manière l'intensité de la romanisation de la province Mesia Superior, qui resta sous la domination de l'Empire presque six siècles, disposant de douze *municipia* et ayant laissé environ 1500 inscriptions latines.

H. Mihăescu

A. F. MILLER, *Mustapha Pacha Baïraktar*, Bucarest, 1975, 466 p. (Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, collection « Etudes et documents du Sud-Est européen » — 7)

Il ne s'agit pas d'une simple monographie de l'œuvre politique accomplie par Mustapha Pacha Baïraktar, complétée de sa biographie. En effet, l'auteur visait plus loin, ce qui nous a valu le tableau historique de toute une époque : la fin du XVIII^e et le commencement du XIX^e siècle. La situation intérieure de l'Empire ottoman, ainsi que sa politique extérieure sont amplement étudiées, avec la description documentée du jeu des rapports entre les différentes classes et catégories sociales de l'Empire et l'examen approfondi des rapports politiques jouant sur l'échiquier international dans la partie dite de « la Question d'Orient ». Pour la rédaction de son ouvrage, le professeur A. F. Miller utilisa d'un riche matériel inédit, complétant heureusement une bibliographie historique tout aussi riche ; cette version est parue quelques mois avant la disparition du spécialiste soviétique.

Le volume se divise en quatre grandes parties, dont la première est consacrée à la crise de l'organisation féodale-militaire des Ottomans à la veille de la Révolution française de 1789. On y trouve exposé le tableau d'ensemble de l'Etat ottoman à l'avènement de Sélim III : ruine de l'économie des villes et villages ; désagrégation de la classe dominante ; débâcle de l'armée terrestre et de la marine, ainsi que de l'appareil gouvernemental ; déclin de la culture. La façon différente dont régissent les divers peuples de l'Empire face à la faiblesse du système féodal contribue au désordre, auquel les complications extérieures apportent leur touche.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur procède à l'analyse du « nouveau système » inauguré par les réformes du sultan Sélim et appliqué de 1789 jusqu'en 1807. A cette occasion, sont dégagées les circonstances défavorables, qui devaient conduire à l'échec lesdites réformes, pour permettre au lecteur de mieux saisir les événements ultérieurs et l'activité des « Amis de Roustchouk ». Tout un chapitre, celui s'intitulant « Mustapha Baïraktar et son ayanlyk » s'occupe du début politique de notre personnage. Celui-ci, propriétaire foncier dans les environs de Roustchouk, s'est distingué pendant la guerre de 1787—1791 ; il reçoit le titre d'ayan de Razgrad, avant que les circonstances politiques ne le fassent accéder au rang d'ayan de Roustchouk. Sa position politique en tant que tel est indépendante, voire hostile à la Porte, à ce pouvoir central incapable à faire face à la grave situation de l'Empire. Il suit en ceci la même voie que les autres ayans et beys insurgés à l'époque en Roumélie. Pour se défendre, la Porte détachera par ses menées secrètes une partie des ayans danubiens de la coalition mise sur pied par Baïraktar, les incitant à l'attaquer dans ses possessions. Sur ces entrefaites, Pazvand-oglu reprend la lutte contre la Valachie, tout en s'entendant avec l'ayan de Silistra pour investir Roustchouk. Cependant, Baïraktar occupe Silistra, où il nomme un autre ayan. En 1806, il envoie quelques détachements à Bucarest, sur la demande des boïards valaques, afin de tenir tête aux troupes de Pazvand-oglu, « les brigands de Vidin ». En ce moment Baïraktar est très puissant : il a élargi ses possessions, grâce aux territoires occupés par ses hommes, et il bénéficie de l'appui des commerçants et des propriétaires fonciers. La guerre russo-ottomane déclenchée en 1806 devait encore aggrandir sa puissance. On le voit accéder en 1807 au rang de vizir, tout en tenant aussi la fonction de vali de Silistra et celle de serasker du front danubien, traité par la Porte non comme un subalterne mais plutôt comme un allié important du grand vizir, qui venait d'atteindre le Danube à la tête des troupes impériales.

Les III^e et IV^e parties du livre couvrent une période d'environ 18 mois, depuis l'abdication de Sélim III jusqu'à la mort de Mustapha Pacha Baïraktar. Ce sont les mois de l'effondrement de l'œuvre des « Amis de Roustchouk ». Le nouveau sultan, Mustapha IV déclare officiellement l'abolissement du « nouveau système ». Dans la capitale ottomane, où le pouvoir suprême était compromis, la seule force réelle était incarnée par les yamaks et les janissaires. Bien qu'ayant commencé par être un adversaire du « nouveau système », Baïraktar se rend vite compte que le régime des janissaires ne saurait vaincre les Russes, ni organiser une résistance prolongée, ce qui le fera se transformer peu à peu d'ennemi en partisan des réformes

de l'armée. Mustapha Pacha finira donc par lier son nom à une nouvelle tentative de réformes, qui culminera par le coup de force du 28 Juillet 1808, à la suite duquel les « Amis de Roustchouk » prennent le pouvoir. C'est pour la première fois dans l'histoire de l'Empire ottoman que s'accomplit un coup d'Etat sous la direction d'un groupe politique constitué — les « Amis de Roustchouk » — sans que celui-ci se transforme en véritable parti politique. Comme l'auteur le précise, ces « Amis de Roustchouk » représentaient sans s'en rendre bien compte « les intérêts d'une amorphe mais assez large couche sociale qui pour diverses raisons s'est unie dans la lutte contre l'insécurité de la propriété et de l'anarchie féodale. En outre, la marche de Baïraktar sur Stamboul était, au fond, un soulèvement des provinces contre la capitale ottomane » (p. 298). À un pouvoir réel, Mustapha Pacha Baïraktar joignait quelques autres prérogatives. Il détenait le poste de grand vizir, ainsi que celui de serasker ou ministre de la guerre et commandant en chef de l'armée. Le « pacte d'alliance » daté du mois de septembre 1808 et confirmé par un hatt-i chérif du nouveau sultan Mahmud II peut être considéré comme un véritable programme de gouvernement. Il obligeait ses participants — les dérébeys et les ayans — à respecter les dispositions financières du Gouvernement, en prétendant le serment de fidélité au pouvoir central. Différentes réformes sont introduites par Baïraktar et les « Amis de Roustchouk »; l'auteur relève les différences caractéristiques entre les deux gouvernements, celui de Baïraktar et celui de Sélim III. Les « Amis de Roustchouk » recrutèrent des partisans parmi les dignitaires de la capitale qui avaient soutenu Sélim, ils étaient en outre liés à la bourgeoisie marchande chrétienne des Balkans. Toutefois, la défaite de Baïraktar et de son groupe était inévitable : la réaction féodale allait prendre sa revanche, Baïraktar tombe, victime de la rebellion des janissaires du 15 novembre 1808 et dès lors les « Amis de Roustchouk » cessent d'exister. Ce sera aussi l'échec des tentatives des milieux dirigeants turcs d'arrêter le démembrement de l'Empire ottoman par des réformes.

En s'attachant à suivre les méandres de l'activité politique de Mustapha Pacha Baïraktar, le professeur A. F. Miller a restitué en fait l'image d'une époque dépassant de beaucoup la période du développement de la carrière de son personnage, une époque d'autant plus intéressante qu'elle permet de saisir les résultats de la crise de l'organisation féodale-militaire de l'Empire ottoman. C'est une occasion pour l'auteur de retracer les grandes lignes de la diplomatie développée à la cour ottomane par les ambassadeurs des pays européens, la France, la Russie, etc., en mettant en lumière les causes qui mirent les pays orientaux sous la dépendance plus ou moins marquée des grandes puissances occidentales et qui conduisirent aussi à la naissance des mouvements de libération nationale dans le Sud-Est européen. Les particularités du retard intervenu dans le développement socio-économique des pays de cette région, dans les conditions de la domination ottomane sont également soulignées par l'auteur, qui aboutit à la conclusion que le recouvrement de l'indépendance des pays sud-est européens a été étroitement lié au processus de démembrement de l'Empire ottoman. Ce processus devait donner lieu à une grande compétition entre les puissances européennes, décidées, chacune, de s'assurer « l'héritage ottoman ». C'est ce qui constitue, suivant l'auteur, le véritable contenu de « la Question d'Orient », surgie à la fin du XVIII^{e} siècle.

Anca Ghiaţă

EVEL GASPARINI, *Il matriarcato slavo. Antropologia culturale dei protoslavi*. Sansoni. Firenze, 1973, 760 p.

Aux travaux monumentaux de L. Niederle (*Slovanské starozitnosti*, Prague, 1911—1934) et de K. Moszyński (*Kultura ludowa slowian*, Cracovie, 1929—1939), s'ajoute depuis peu la synthèse du savant italien Evel Gasparini. Sa recherche porte sur l'histoire culturelle des proto Slaves (c'est-à-dire des Slaves du temps d'Hérodote), sans l'embrasser toutefois dans son ensemble, puisque l'étude du matriarcat slave ne saurait offrir que l'image de certains traits particuliers de celle-ci, reflétés dans l'organisation économique et culturelle qui lui est propre.

La méthode d'investigation de l'auteur combine le point de vue de l'ethnographie à celui du linguiste, de manière à vérifier mutuellement leurs données respectives et à procéder par recoupements pour aboutir à des conclusions plus amples. Par exemple, la terminologie familiale slave de l'époque ne suggère même pas les différences structurelles par rapport à la famille indo-européenne (p. 10) et seule une recherche complexe, interdisciplinaire serait susceptible de compléter les lacunes de l'investigation de chacun de ces deux domaines. En effet, suivant la remarque très pertinente de l'auteur « il linguista ha un udito molto sensibile,

ma la sua debole vista lo costringere a procedere tentoni, come nella nebbia. L'etnologo al contrario ha un occhio abbastanza penetrante, ma si aggira in un passagio senza suoni. Per esplorare una cultura anàcrona (senza date e senza scrittura), occorre che il cieco si accompagni al sordo » (p. 12). C'est pourquoi le professeur Gasparini, en voulant faire sortir les études slaves de l'impasse, a dû combiner sans cesse les méthodes de recherche.

En 1931, Léo Seifert démontrait que la civilisation slave à un certain moment de son histoire avait été exogame et matriarcale, et qu'il ne s'agit pas d'une civilisation indo-européenne. Mais son ouvrage par trop révolutionnaire était « prématuré » suivant l'expression de Mircea Eliade[1], restant sans écho parmi les slavisants.

Partant de l'origine indo-européenne des langues slaves, ces derniers ont comparé la culture slave avec d'autres cultures indo-européennes, mais la prémisse de cette parenté culturelle devait conduire à des conclusions erronées. L. Niederle et O. Schrader prirent pour point de départ de leurs analyses les types indo-européens, ce qui les a induit à considérer la forme du *snohačestvo* comme une preuve du patriarcat slave. On entend par *snohačestvo* (du russe *snocha* « belle-fille », v. pol. *znochastwo*, serb. *snahačenje*) le droit du beau-père de vivre avec l'épouse de ses fils impubères et même avec la femme de ses fils pubères quand ces derniers s'éloignaient pour longtemps.

E. Gasparini a entrepris, pour sa part, une nouvelle analyse sur plusieurs fronts du matriarcat slave. Il est arrivé à démontrer qu'il ne saurait être question d'aucune analogie entre le père de famille slave et le *pater familias* romain, qui avait sur ses fils un *jus vitae et necis*, sans obtenir de ce fait aucun droit particulier sur sa belle-fille, que le mariage transformait en membre de la famille, protégée par l'interdiction de l'inceste. Or, chez les Slaves, la belle-fille restait une étrangère, donc passible de vivre avec son beau-père pour assurer l'agrandissement de la famille. C'est une forme de mariage que les Indo-Européens ignoraient. Chez les Slaves, la femme même mariée gardait ses droits de propriété, qu'elle pouvait transmettre à ses filles. Ils pratiquaient également un mariage matriarcal, qui introduisait l'époux dans la maison de sa femme. Dans ce cas-là, les fils prenaient le nom de leur mère, et non celui du père. Le beau-fils ne pouvait pas hériter de son beau-père, ni même de sa propre femme: seuls les enfants de celle-ci avaient un droit d'héritage. Ce type de famille s'est développé avec le temps sous la forme des « grandes familles maternelles », notamment chez les Slaves du Sud-Ouest. L'autorité de l'oncle maternel, ainsi que l'obligation de la femme de rentrer périodiquement au sein de sa propre famille sont d'autres expressions du matriarcat.

Le livre de Gasparini comporte trois grands chapitres, consacrés à *La cultura materiale*; *La cultura sociale*; *La cultura spirituale*. Mais, compte tenu de ce que « la culture est un organisme vivant et non un édifice », il a été impossible de procéder à une parfaite démarcation entre ces chapitres. Aussi, lorsque dans la première partie de l'ouvrage « si traccia la storia dell'agricoltura di zappa, a sembrato naturale trattare là della proprietà femminile della terra, sebbene quel diritto femminile fosse il perno sociale del matriarcato. Così era impossibile far seguire l'analisi e la storia dell'abitazione degli Slavi da una descrizione della forma del loro villaggio perchè quella forma era prodotta dalle regole dell'esogamia. Sarà nella seconda parte, dedicata alla vita sociale, che uno studioso sull'abitato slavo troverà il suo posto naturale. Inversioni e compromessi di questo genere, giustificati da esigenze di organicità sono abbastanza frequenti nella nostra trattazione » (p. 12).

La première partie, consacrée à la culture matérielle se compose de 12 sous-chapitres, qui traitent de : La raccolta ; L'agricoltura di zappa ; La zappa femminile ; Il regime dell'orto domestico ; Conversazione e perdita della proprietà femminile ; Il miglio e il frumento ; L'aratro ; L'allevamento e il traino dell'aratro ; I campi instabili ; L'abitazione ; La ruota ; Il denaro di tela (p. 15—214). Bien que l'analyse comparée de la terminologie slave (des outils, de l'habitation, etc.) repose dans sa majeure partie sur des données anciennes (l'auteur n'a pas pris en considération, par exemple, les informations de l'Atlas linguistique bulgare ou celles du Dictionnaire étymologique de la langue serbe de P. Skok), elle poursuit la diffusion des termes respectifs dans une très vaste aire. L'étymologie des termes, ainsi que leurs particularités dialectales sont étudiées en tant que preuves de leur grande circulation et de leurs qualités de « mot-témoin ». Quelques cartes dressées à partir du matériel examiné auraient complété d'une manière fort suggestive une démonstration, par ailleurs absolument satisfaisante.

Encore plus vaste, la partie consacrée à la culture sociale traite de : La grande-famiglia ; Le nozze matrilocali ; Il clan materno ; L'avuncolato ; Il ritorno della sposa e la struttura del « rod » ; La « sebra » esogamica ; I villaggi binari ; La decadenza degli istituti gentilizi ;

---

[1] *On the Slavic Matriarchy : Il matriarcato Slavo. Antropologia Culturale dei Protoslavi.* By Evel Gasparini. Firenze. Sansoni Publishing, 1973, pp. 760, in « History of Religions », Chicago, vol. 14, nº 1, August 1974, p. 74—78.

La carriera di sposa; Associazioni femminili e maschili; La vita pubblica; Il patriarcato slavo (p. 215—490). La conclusion de l'auteur est que la civilisation des Slaves avait reçu une impulsion vers le patriarcat dès l'époque indo-européenne. Les indices en ce sens sont fournis par la fréquence croissante « della forma patrilocale delle nozze », ainsi que par l'abandon progressif « delle usanze dell'avuncolato ». Cependant, cette impulsion ne devait point conduire à un patriarcat intégral; les choses semblent s'être passées comme dans le sophisme de Zénon: « il piè-veloce Achille non avrebbe mai raggiunto la tartaruga. L'ingresso degli Slavi nella storia segnè l'intervento dell'esterno di sollecitazioni più energiche e impazienti che partivano da autorità ignare della vera natura delle istituzioni popolari, e che, introducendosi in una struttura matriarcale, ebbero per effetto di corromperla, transformando i diritti del patriarcato in privilegi ed abusi » (p. 490).

Enfin, la dernière partie, celle de l'étude de la culture spirituelle, s'occupe de: Lo spirito della foresta e lo spirito dendrico; Il dio celeste ozioso; La pesca della terra; Bog; Perun; Zcerneboch; Le « continae » e la « bratčina »; Gli astri; I mani; Fiabe e danze; Il canto e l'ornato. Cette partie de l'ouvrage ouvre de larges perspectives à l'étude des religions slaves.

Une bibliographie vraiment impressionnante (2500 titres) complète cette œuvre, qui s'accompagne de 170 illustrations et d'un Index analytique.

La méthode employée par l'auteur permet la valorisation d'une manière créatrice des résultats donnés par l'investigation interdisciplinaire. Elle contribue à accréditer le prestige de la capacité d'analyse présentée par l'ethnographie linguistique.

Zamfira Mihail

N. P. ANDRIOTIS, *La loi de la prophylaxie dans le vocalisme néo-grec*, Thessalonique, 1974, 64 p.

Ce travail est une variante développée de l'étude *De quelques faits phonétiques du dialecte moderne de Samothrace*, publiee par N. P. Andriotis en 1940. Les recherches que l'auteur a faites à cette époque lui ont permis de signaler « une tendance constante et assidue dans le vocalisme néo-grec à dissimiler les composants de certains groupes vocaliques, en aggrandissant la différence de leur ouverture buccale, afin d'empêcher leur contraction et de maintenir ainsi leur économie syllabique » (p. 7).

En republiant cette étude, parue dans une revue grecque de circulation très limitée[1], N. P. Andriotis étend sa recherche à d'autres dialectes néo-grecs, afin de mettre en évidence la tendance de généralisation du phénomène phonétique mentionné ci-dessus.

Quant au parler de Samothrace, l'auteur constate, qu'à la suite de la réduction du *r* intervocalique, les groupes *óa* et *éa* changent en *úa*, respectivement *ia*, ce qui n'empêche pas les deux voyelles du groupe de garder leur valeur syllabique: δῶρα > δῶα > δοῦα, μπόρα > μπόα > μπούα, μέρα > μέα > μία, etc. On observe que la fermeture des voyelles o, *e* sous accent en *u*, *i* a lieu: a) dans les groupes vocaliques secondaires (provenus par la réduction du *r* intervocalique); b) toujours devant la voyelle *a*, la plus ouverte du système vocalique.

Bien que le changement phonétique en discussion n'apparaisse régulièrement que dans le dialecte de Samothrace, il n'est pas isolé dans le domaine linguistique néo-grec : on le retrouve dans la langue commune, dans quelques dialectes méridionaux et dans le dialecte tsakonien.

En complétant son étude avec de nouvelles données, N. P. Andriotis montre qu'il y a des parlers (dans l'île de Chypre, dans le Dodécanèse et dans quelques autres îles de la mer Égée, ainsi qu'en Pont et Cappadoce), où la fermeture de o, *e* en *u*, *i* ne se borne pas aux situations dans lesquelles o et *e* toniques sont suivis de *a*, comme dans le dialecte de Samothrace. Le phénomène en question se produit aussi en position atone, et non seulement quand *a* suit les voyelles o, *e*, mais aussi quand *a* les précède, comme il résulte des exemples suivants: σαγόνι > σαόνι > σαούνι (Siphnos), καρέγλα > καέγλα > καΐγλα (Carpathos), κάθομαι > κάομαι > κάουμαι (Rhodes), φάγε > φάε > φάί (Péloponnèse), πολλὰ > ποὰ > πουὰ (Cappadoce), παιδάκι > παιάκι > πιάκι (Cos), etc. L'auteur ajoute des exemples, où la fermeture d'un *e* tonique ou atone à *i* se produit non seulement en présence de *a*, mais aussi en présence d'une autre voyelle ouverte, du o: παλαίω > παλίω (Chypre), φοβέρα > φοέρα > φοῖρα (Carpathos), ἐγὼ > ἐὼ > ἰω (Carpathos, Chypre, Rhodes), etc. Enfin, dans

[1] Ἀρχεῖον τοῦ Θρακικοῦ λαογραφικοῦ καὶ γλωσσικοῦ θησαυροῦ, nº 6, 1939—1940, p. 153—208.

le dialecte tsakonien, *e* accentué se ferme à *i* aussi devant *u* (reposant sur un ω ancien) : κασσέω > κασσίου.

En s'appuyant sur ces faits, N. P. Andriotis établit pour le grec une règle générale, en vertu de laquelle les voyelles *o* et *e*, toniques ou atones, en présence d'un *a* (*e* même en présence d'un *o*) « tendent avec une régularité inégale dans les divers parlers, à se réduire au phonème immédiatement plus fermé, c'est-à-dire le *o* en ου et le *e* en ι » (p. 46). Le changement phonétique en discussion porte sur « une tendance synchronique et diachronique, plus ou moins universelle, de la langue grecque, et valable pour les parlers anciens et modernes... Ce phénomène est historiquement indépendant, mais phonétiquement de la même nature que la réduction du ε en ι ou en ει en dorien, et, sporadiquement, en béotien et en ionien-attique ancien » (*idem*).

Le seul linguiste qui ait donné une explication à ce phénomène, qu'on a observé déjà dans le grec vulgaire de l'époque hellénistique et romaine, est K. Dietrich : « Wenn nun... ε zu ι und *o* zu ου wird, so bedeutet das nichts anderes, als dass der starkere der beiden Komponenten den anderein zu dem ihm entsprechenden extremsten Vokal herabdruckt.... ε und o werden daher in Verbindung mit dem vollen, starken *a* zu ι und *u* geschwacht, da sich zwei Vokale von annahernd gleicher Artikulationsstarke nicht nebeneinander vertragen » (p. 52).

D'accord avec cette explication, N. P. Andriotis repousse l'identification que K. Dietrich fait à ce propos : « Unser Gesetz ist also... im Prinzip dasselbe wie im Nordgriechischen, wo auch *e* und *o* zu *i* und *u* geschwacht werden » (*idem*). En réalité, il s'agit de deux phénomènes tout à fait différents. Dans le premier cas, rencontré dans les parlers néo-grecs septentrionaux, la fermeture des voyelles ouvertes se produit régulièrement et sans exception en position atone, sans tenir compte de la nature des phonèmes voisins. Dans le deuxième cas, que N. P. Andriotis prend en discussion, la fermeture des voyelles *o*, *e* est déterminée par la nature de la voyelle qui suit et se produit aussi bien en position tonique qu'en position atone.

Dans ce dernier cas, on se trouve, en réalité, en présence d'un phénomène de différenciation. Il s'agit d'une « tendance à pallier l'hiatus constitué par deux voyelles ouvertes, comme pour éviter que deux phonèmes se confondent en s'assimilant par contraction » (p. 54). En s'occupant des phénomènes similaires du grec ancien, E. Schwyzer parlait de « Prophylaxe gegenuber der sich anbahnenden Kontraktion » (*idem*).

Les changements phonétiques traités par N. P. Andriotis dans son étude présentent intérêt aussi bien pour l'histoire de la langue grecque, que pour la théorie linguistique en général.

En ce qui concerne les parlers néo-grecs, l'auteur y décèle l'action de « deux tendances opposées, qui entraînent, l'une, par voie de dissimilation, la sauvegarde de l'économie syllabique des mots, l'autre, par voie d'assimilation, la destruction de cette économie » (p. 56). Cette observation concorde avec les constatations faites par d'autres linguistes, parmi lesquels nous pourrions mentionner André Mirambel [2] : « Les lois phonétiques du grec moderne agissent en des sens opposés : assimilation et dissimilation de phonèmes, développement et disparition de phonèmes, une série de faits se trouvant ainsi en partie compensée par une autre série aux effets contraires. Il se constitue ainsi une sorte d'équilibre qui caractérise le fonctionnement général du système phonique de la langue, et qui maintient la structure fondamentale du mot ».

Des études récentes de phonologie néo-grecque attestent toutefois l'existence de nombreux groupes formés de voyelles ouvertes [3]. Ainsi, dans la langue commune, sont courantes les combinaisons de voyelles où *o*, *e* apparaissent en présence d'un *a* ; il y a même des paires minimales dans lesquelles *o* s'oppose, par exemple, à *u* dans cette position : /laós/ ∼ ∼ /laùs/ [4].

Vu ces circonstances, on pourrait parler d'une tendance à dissimiler les groupes vocaliques en hiatus ; celle-ci est en train de se généraliser, mais n'y est pas encore parvenue.

L'étude de N. P. Andriotis s'impose par la richesse des faits pris en discussion, empruntés aux dialectes grecs anciens et modernes. Connaisseur reconnu du domaine linguistique grec, N. P. Andriotis soumet ces données à une analyse rigoureuse. L'étude retient l'attention des spécialistes par sa valeur théorique, ainsi que par le parallélisme qu'elle suggère à établir avec des phénomènes similaires des autres langues balkaniques.

Nicolae Saramandu

---

[2] André Mirambel, *La langue grecque moderne. Description et analyse*, Paris, 1959, p 60—61.

[3] Cf. M. Setatos, Φωνολογία τῆς Κοινῆς Νεοελληνικῆς, 'Αθήνα, 1974, p. 39 (le tableau).

[4] M. Setatos, *op. cit.*, *loc. cit.*

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H. M.) ; EUGENIA IOAN (E. I.) ; EMANUELA POPESCU (E. P.) ; MILAN ŞESAN (M. Ş.) ; PETRE DIACONU (P. D.) ; MIRCEA ANGHELESCU (M. A.) ; PAUL CERNOVODEANU (P. C.) ; VENIAMIN CIOBANU (V. C.) ; JOHANNES IRMSCHER, BERLIN DDR (IRM.) ; MIHAI BERZA (M. B.) ; MARIA ANA MUSICESCU (M. A. M.) ; CORINA NICOLESCU (C. N.) ; ANCA GHIAŢĂ (A. G.)

Inscripţiile Daciei romane. Introducere istorică şi epigrafică. Diplomele militare, tăbliţele cerate adunate, însoţite de comentarii şi indice, traduse în româneşte (*Inscriptiones Daciae Romanae*. Prolegomena historica et epigraphica, diplomata militaria, tabulae ceratae collegit, commentariis indicibusque instruxit, Dacoromanice vertit), vol. I, Sous les soins de Ioan I. Russu, Préface de Ştefan Pascu. Bucureşti, Editura Academiei, 1975, 285 p., + 124 fig., 2 cartes. (Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae edendas curaverunt D. M. Pippidi et I. I. Russu, series prior)

Voici un acien desideratum qui commence à prendre corps : l'édition suivant les critères scientifiques appropriés des inscriptions latines et grecques du territoire roumain, dans le but de créer, à côté des textes antiques et des documents archéologiques, un instrument efficace en vue de l'étude de l'histoire de ce pays. La tâche de préparer et de diriger dans les meilleurs conditions possibles un travail aussi important fut dévolue aux spécialistes les plus autorisés de ce domaine, à savoir les professeurs D. M. Pippidi (pour l'épigraphie grecque) et I. I. Russu (pour l'épigraphie latine). Les premiers deux volumes seront dédiés aux diplômes militaires, aux tablettes de cire, aux inscriptions sur pierre et autres inscriptions mineures (*tegulae, instrumentum*), réunies « dans un recueil unitaire et général de tous les inscriptions faites et léguées par les Romains, connues à l'étape actuelle, qui fournissent la base contrôlée, authentique, de la documentation de l'étude et de la restitution historiographique de l'organisation et du développement de la vie, de toutes les structures romaines en Dacie carpatique, de sa romanité » (I. I. Russu, vol. I, p. 60). Après la préface de l'académicien Ştefan Pascu, le premier volume comporte un chapitre étoffé sur la conquête et l'organisation de la province de Dacie, l'historique de l'épigraphie en Dacie, le texte de 30 diplômes militaires accompagné de commentaires exhaustifs, le texte des tablettes de cire de Transylvanie avec sa traduction roumaine et les commentaires respectifs, ensuite des index complets des noms et des matières, destinés à faciliter la consultation de ces documents si variés. La présentation graphique de l'ouvrage, ainsi que l'érudition et l'acribie de l'auteur répondent aux exigences de la science moderne. Toutefois, il est regrettable que le texte roumain de l'exposé n'a pas été traduit dans une langue de circuit mondial, afin de le rendre accessible à un nombre encore plus grand de lecteurs.

H. M.

IVO BOJANOVSKI, *Dolabelin sistem cesta u Rimskoj provincii Dalmacii* (*Dolabellae systema viarum in provincia Romana Dalmatia*). Akademija Nauk i Umjetnosti, Sarajevo, 1974, 277 p., 4 cartes, 5 tabeaux. (Djela, knj. 47, Centar za balkanološka ispitivanja, knj. 2)

La connaissance exacte des voies routières est l'une des premières conditions de l'étude de l'économie et de la vie sociale, ainsi que de la romanisation. Des résultats importants dans ce domaine avaient été obtenus par des spécialistes tels O. Blau (1866), Ph. Ballif (1893),

D. Sergejevski (1948) et E. Pašalić (1960). Toutefois, il restait encore beaucoup de choses à compléter et l'on ressentait aussi le besoin d'une étude d'ensemble. C'est une telle synthèse que se propose de nous donner l'auteur du présent ouvrage, qui comporte la première partie de son travail, consacrée à la description de l'activité organisatrice du gouverneur P. Cornelius Dolabella, *legatus Augusti pro praetore* en Dalmatie entre les années 14 et 20 de n.è.

Le réseau routier d'un pays montagneux comme la Dalmatie devait s'adapter au relief et exploiter au maximum les accidents du terrain, ainsi que les voies naturelles, en usage depuis des siècles. Des impératifs immédiats exigeaient des communications aussi bonnes que rapides entre l'Italie, la Pannonie, les vallées de la Morava et du Vardar, autrement dit, en tout premier lieu des chemins de travers sillonnant ces régions. Ensuite, il fallait disposer d'une voie directe entre l'Italie et la Macédoine, c'est-à-dire une route longitudinale. L'activité du gouverneur débute avec la première partie de ce programme ; il fit construire ou améliorer trois grandes artères transversales. Toutes les trois partaient de Salona (l'actuelle Solin près de Split), capitale de la province de Dalmatie. La plus difficile de ces voies passait près des localités modernes de Knin, Drvar, Prijedor, pour toucher la rive de la Save à Bosanska Dubica, au Sud—Ouest de Zagreb. Une deuxième route se dirigeait vers la vallée du Vrbar et aboutissait à la confluence de cette rivière avec la Save, à proximité de la localité actuelle de Srbac. Enfin, la troisième traversait Sarajevo, continuant vers l'Est à travers les hauteurs de Romanija pour descendre ensuite dans la vallée du Drin, faisant la jonction de la Morava, du Danube et du Vardar. La quatrième route, l'artère longitudinale, reliant Istrie à la Macédoine (la ville de Dyrrhachium) ne fut jamais complètement achevée à cause du terrain montagneux. Mais ceci ne l'empêcha pas de servir de route complémentaire à la voie maritime.

H. M.

EMIL LAFE, *Toponime latino-romane në truallin e shqipes* (Toponymes latino-romans en territoire albanais). « Studime Filologjike », XVII (X), 1973, p. 111—117.

L'auteur est d'avis que les toponymes d'origine latine peuvent constituer un argument en faveur de la thèse qui fait des Albanais les véritables autochtones de la terre qu'ils habitent. Après un aperçu des résultats déjà obtenus, il passe à l'étude de 24 toponymes. Placés dans le Nord et le centre de l'Albanie, ces noms méritent d'être retenus en tant que capital important de l'ensemble de la romanisation sud-est européenne : 1) *Rrjolli*, ruisseau au Nord de la ville de Shkoder, se jette dans le lac du même nom — *rivulus* ; 2) *Postripë*, petit district au Nord-Est de Shkoder — *post ripam* ; 3) *Domni*, village au Nord-Est de Shkodër — *domini* ; 4) *Qelza*, village de la région de Dukagjin — *cella* + *-za* ; 5) *Valbonë*, affluent sur la droite de la Drina et localité du Nord-Est de l'Albanie — *vallis bona* ; 6) *Gushti* — village à la sortie d'un défilé de la Drina — *augustus* ; 7) *Kallmet*, localité au Nord-Est de Lezhë — *calametum* ; 8) *Kashnjet*, village au Sud-Est de Shkoder, sur un petit affluent de la Drina — *castanetum* ; 9) *Pukë*, petite ville à mi-chemin entre Shkoder et Kukes — *publica* (*via*) ; 10) *Kunorë*, hauteur située au Nord-Est de Pukë — *corona* ; 11) *Grofte*, sommet dans les environs du village de Gojan sur le cours supérieur du Fani i Madh — *crypta* ; 12) *Bisakë*, village dans la vallée de la rivière Fani i Vogel — *Bithus* + *-acium* ; 13) *Shkortull*, village de la vallée de la rivière Fani en Mirditë — **excurtus* ; 14) *Sift*, ruisseau sur le cours supérieur de la rivière de Sefte — *exsuctus* ; 15) *Volpull*, hauteur de Mirdite—*vulpes* ; 16) *Zmolje*, terre en friche de Mirditë — *exmulgia* ; 17) *Shutrrtje*, caverne de Mirditë — *subterranea* ; 18) *Vinjell* ou *Vinjoll*, village de la région de Mati — *vinealis* (*terra*) ; 19) *Kurbint*, région au Sud de la rivière de Mati — *Corvinus* ; 20) *Pëdhanë*, village de la région de Mati — *pedanea* ; 21) *Frakullë*, localité de la plaine de Myzeqe — *oraculum* ; 22) *Vile*, village près de Corraj, à l'Est de Himarë — *villa* ; 23) *Kashtel*, localité de la vallée de la Drina i Zi, dans l'Est de l'Albanie — *castellum* ; 24) *Kelmend*, nom d'une tribu et d'une région dans le Sud de l'Albanie — *Clementiana*. Ajoutons qu'il existe des composés de *shën-sanctus*, par exemple : *Shëngjin*, au Nord-Ouest de Lezhë ; *Shëngjergj*, au Sud de Kashnjet ; *Shënmari*, à l'Ouest de Kukes ; *Shënkol*, au Sud de Lezhë ; *Shënvlash*, au Nord de Durres ; *Shenvasije*, au Nord de Saranda, etc. Il faudrait aussi étudier de près les toponymes du genre *Berbat*, *Fag*, *Kashar*, *Kaninë*, *Karpen*, *Karbunarë*, *Peshk*, *Portë*, *Qerret*. Que la toponymie d'origine latine mérite une étude systématique et exhaustive est une opinion sans aucun doute bien fondée.

H. M.

HEPHAESTIONIS THEBANI *Apotelesmaticorum libri tres* edidit David Pingree, vol. I—II. Teubner, Leipzig, 1973—1974, XXX, 463 + XXX, 491 p. (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana)

Avec des racines profondément implantées en Orient et en Egypte, l'astrologie fut adoptée par les Grecs et léguée ensuite au monde byzantin, au sein duquel elle devait jouir d'une large diffusion dans la masse du peuple. Si le christianisme n'accepta point cet art, il ne parvint pas, non plus, à l'écarter de l'esprit des hommes. A Byzance, l'astrologie connut son plein essor aux VIII^e—XI^e siècles, sous l'influence des Arabes. Elle devait passer chez tous les peuples du Sud-Est européen, ainsi qu'en Occident, où un humaniste tel Mélanchton s'en occupait encore. Ce ne furent que les progrès des sciences naturelles marqués au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle qui mirent une fin à la toute puissance de son emprise.

Hephaestion de Thèbes (Egypte) compila dans les années 381, d'après des sources antiques, un traité d'astrologie comportant trois livres, dont les deux premiers s'intitulent Ἀποτελεσματικά « L'influence des astres » et le dernier Καταρχαί « Les débuts ». Cet ouvrage, suffisamment ample par ailleurs, exposait dans un style simple et facilement accessible les habituelles notions fondamentales de l'astrologie, et tout d'abord la généthlialogie, c'est-à-dire les indications concernant la naissance de l'individu en rapport avec une certaine position des astres, qui lui impriment des traits de caractère spécifiques et son comportement dans le monde. En second lieu, venaient les « débuts », autrement-dit le choix du meilleur moment pour faire débuter chaque entreprise importante dans la vie d'un homme. Le premier livre offrait donc une description des caractères, constituant ainsi une « caractérologie », alors que le deuxième se rattacherait à une sorte de futurologie. L'astrologue considérait la vie humaine comme liée aux astres et à leurs mouvements. Il distinguait les planètes brillantes ou « du jour », telles le Soleil, Jupiter, Saturne, des planètes ténébreuses ou « de la nuit », à savoir la Lune, Mars, Venus, et, enfin, une planète intermédiaire, Mercure. Certaines planètes étaient propices, comme Jupiter et Venus, d'autres de mauvais augure — Saturne et Mars. A un macrocosme ainsi délimité devait faire pendant un microcosme, qui n'était autre que l'homme, dont la destinée dépend du moment de sa venue au monde, c'est-à-dire de la position des astres à ce moment-là. Ces spéculations se sont épanouies en fonction de certains événements importants — guerres, épidémies, tremblements de terre, inondations; la chaleur, le froid, la tempête, la pluie, la fécondité et la stérilité avaient leur importance; les qualités et les défauts de l'individu étaient précisés de la sorte, la manière dont il allait se débrouiller dans la vie, si ce sera la richesse ou la pauvreté qui sera sa part, s'il se mariera et aura des enfants ou s'il restera célibataire; au cas où il aura des énfants, s'il engendrera des fils ou des filles, des jumeaux ou des enfants non réussis. Cette tentative de rompre le cercle de l'ignorance pour s'élever à la hauteur d'une prévision aussi osée, c'est ce qui assura le succès illimité de l'astrologie aux yeux de la masse du peuple.

Pour établir son texte, l'éditeur de l'ouvrage a consulté 19 manuscrits principaux et quatre manuscrits secondaires datés des XI^e—XVI^e siècles. Il les a décrits, en procédant à leur classification; ensuite, il a disposé l'appareil critique de l'ouvrage en deux niveaux, en indiquant les sources et les variantes. Les noms propres relevés dans le texte donnent une idée des connaissance géographiques de l'homme au commencement de notre ère. Il n'y a que quelques répères pour indiquer la region comprise entre l'Adriatique, le Danube et le Pont Euxin, et encore plutôt vagues: l'Adriatique, la Bastarnia, la Thrace, l'Illyricum, la Macédoine, l'Asie Mineure (Μικρὰ Ἀσία), le Pont, la Scythie, le Pays des Triballes.

L'index très minutieux révèle des mots rares, voire inconnus. On y retrouve fréquemment les termes spécifiques de la société antique: δοῦλος « esclave » et δραπέτης « serviteur ». De son côté, la rareté du lexique d'origine latine (quatre mots seulement en tout et pour tous: ἰνδικτιών, κάστρον, Νοέμβριος, Ὀκτώβριος), nous renvoie à une époque éloignée, antérieure au V^e siècle.

H. M.

Z. V. UDALJCOVA, *Идейно-политическая борьба в ранней Византии (по данным источников IV—VI вв).* Moscou, Nauka, 1974, 351 p.

L'analyse descriptive et monographique des idées et des conceptions sur le monde et sur la vie formulées par les historiens des IV^e—VII^e siècles (depuis Ammien Marcellin jusqu'à Pseudo-Maurice) vise un double but. D'une part, il s'agit de mettre en lumière toute une

série de détails qui ont leur intérêt, d'autre part — et surtout — de brosser un tableau général des traits communs et des nombreux caractères différents d'une époque de transition qui a connu la lutte acharnée entre le christianisme et le paganisme, entre les partisans du renouveau de la structure sociale et les adeptes des anciennes traditions esclavagistes. Notre auteur s'est efforcée de dégager les faits significatifs présentés par chaque écrivain, de les interpréter à la lumière des réalites sociales du temps, de les rattacher à d'autres faits analogues ou différents présentés par un autre écrivain, en soulignant de la sorte l'ensemble des traits offerts par le choc des idées à l'époque envisagée. Ce travail fut loin d'être facile. Il prétendait, en effet, la connaissance approfondie de l'économie, de l'organisation sociale, des intérêts de classe et des rivalités politiques, sans compter la nécessité d'une lecture intégrale de la vaste littérature à ce sujet, rédigée dans les deux langues universelles de l'époque, le latin et le grec. Mais le résultat d'un tel travail dépasse le seul intérêt des spécialistes, désireux de connaitre le détail des faits analysés, pour toucher le large public des lecteurs prêts à se familiariser avec l'une des périodes les plus captivantes de l'histoire de l'humanité.

H. M.

RICCARDO MAISANO, *L'Apocalisse apocrifa di Leone di Constantinopoli*. Prefazione di Antonio Garzya. Morano Editore. Napoli, 1975, 119 p. (Nobilità dello spirito. Nuova seria, 3).

L'auteur présente un texte inédit, élaboré dans l'intervalle des IX^e—XII^e siècles, mais ayant atteint le point culminant de sa diffusion aux XIII^e—XV^e siècles. Léon de Constantinople (XII^e siècle) n'a été que le dernier compilateur de la série dont le début remonte au IX^e siècle. Son éditeur procède à l'analyse du genre littéraire et du fonds historique de ce texte, de sa langue et de son style, avec un regard tout particulier à la tradition manuscrite. Celle-ci comporte trois familles de manuscrits des XIV^e—XVI^e siècles. Après avoir établi avec un grand soin les sources et rédigé l'appareil critique de son texte, l'éditeur le reproduit (p. 67—112), en lui ajoutant un commentaire (p. 123—148) et une traduction italienne (151—167). Un index des noms propres et un autre des mots peu usités achèvent l'ouvrage. Nous avons affaire à une édition méritoire, parue dans de parfaites conditions graphiques, due à l'initiative et au concours du professeur Antonio Garzya, qui résume ainsi, dans sa préface, l'apport scientifique de l'éditeur : « Il Maisano ha affrontato il suo testo con ricerca moltilaterale e insieme convergente. I molteplici problemi : della lezione (da costituire per la prima volta), della lingua e dello stilo, del sottofondo storico e culturale, delle strutture formali e ideologiche, sono stati oggetto di altretanti approfonditi sondaggi e nel contempo di considerazione unitaria, talchè i risultati parziali si illuminano e s'integrano a vicenda » (p. 7). La langue du texte est simple, conforme à l'esprit de la tradition ecclésiastique. Elle ne comporte que trois éléments d'origine latine : κλεισούρα, μάγιστρος et παλάτιον ; tous les trois sont courants dans l'administration byzantine.

H. M.

Studime rreth historisë së gjuhës sqipe. (Etudes d'histoire de la langue albanaise). Tirane, 1973, 427 p. (Universiteti i Tiranes. Fakulteti i historisë dhe i filologjisë. Katedra e gjuhës shqipe)

Sur l'initiative du pr Shaban Demiraj, la chaire de la langue albanaise de l'Université de Tirana, a eu l'heureuse inspiration de réunir en volume quelques études importantes du domaine de l'albanologie, publiées par des revues trop spécialisées et, de ce fait, à peu près inaccessibles. Le but du présent volume est donc de mettre à la disposition des étudiants, des professeurs, des albanologues et des lettrés en général, une série de 18 études fondamentales, qui ont contribué sensiblement à la promotion de la recherche de l'albanais. Rédigées dans des langues étrangères, ces articles ont été traduits en albanais, puisqu'ils étaient destinés à un public de lecteurs albanais et à servir tout particulièrement aux besoins de l'enseignement, tout en aidant aussi à la diffusion et à la vulgarisation des derniers acquis fondamentaux dans le domaine de l'albanologie.

Ci-après, voici la liste de ces contributions, mentionnées dans leur ordre chronologique : Gustav Meyer, *Le verbe substantif dans la langue albanaise*; Holger Pedersen, *Contribution à l'histoire de la langue albanaise*; *L'Albanais 1905*; *Le genre neutre dans la langue albanaise*; Eqrem Çabej, *Le problème de l'autochtonie des Albanais à la lumière des noms de lieux*; *Quelques phases anciennes de la langue albanaise à la lumière des langues voisines*; *A propos de quelques problèmes urgents de la langue albanaise*; *Le nombre des voyelles toniques de la langue albanaise*; *Les diphtongues et groupes de voyelles en albanais*; *Pour une histoire des consonnes en albanais*; *Quelques règles de phonétique historique dans la langue albanaise*; Shaban Demiraj, *Sur le genre neutre en albanais*; *Sur le genre neutre en albanais et en roumain*; *Sur les expressions* jam, kam *et* dhom; *A propos des formes du futur dans la langue albanaise*; *L'admiratif et son ancienneté*; *A propos de la disparition de l'infinitif de la langue albanaise.*

H. M.

PANDELE OLTEANU, *Sintaxa și stilul paleoslavei și slavonei* (La syntaxe et le style du paléoslave et du slavon). București, Editura Științifică, 1974, 390 p.

Le livre paru sous la signature du professeur agrégé Pandele Olteanu est sa toute dernière contribution dans le domaine des études slaves. Important à maints points de vue en tant que production éditoriale, l'ouvrage est en même temps le fruit d'une longue expérience didactique dans l'enseignement de la grammaire comparée des langues slaves à la Faculté de philologie de l'Université bucarestoise et de l'étude des antiques monuments de culture slave écrite.

C'est dans ce contexte que se place l'étude monographique de la syntaxe et du style du slavon et du paléoslave, que l'auteur propose aussi bien aux spécialistes qu'aux étudiants dans l'évidente intention de leur offrir un peu plus que le contenu d'un simple manuel.

Il convient de remarquer en outre que cette monographie est la première en son genre, bien que, suivant la mention de l'auteur incluse dans la bibliographie sélective qu'il donne à la fin de sa parole introductive (p. 14), plusieurs autres spécialistes aient nourri des préoccupations analogues. En effet, ces préoccupations regardaient seulement quelques-unes des langues slaves et de préférence leur grammaire historique.

Vu l'absence des ouvrages monographiques de ce genre, l'auteur s'est trouvé dans l'obligation de choisir la méthode la plus efficace pour l'étude et la présentation de son matériel. De sorte que la méthode comparatiste traditionnelle a été mise à profit, avec l'intelligente exploitation de ses multiples possibilités, tant en ce qui concerne l'organisation de la matière et l'économie du livre, que pour la mise en page des textes. Le lecteur est mis en présence des variantes parallèles des différentes langues — grec, slave, roumain — d'un seul et même texte, dont certaines ont été identifiées par l'auteur, alors que certaines autres sont publiées pour la première fois. Cette forme de présentation attire le commentaire, en première lecture, des similitudes et des différences notées dans les textes. Leurs particularités d'expression sont ensuite reprises pour une analyse approfondie sous divers rapports, grammatical, lexical, stylistique — analyse comparatiste et effectuée dans la perspective diachronique. Cette recherche comparée se poursuit à base d'exemples fournis par le paléoslave et considérés en rapport avec les originaux et les sources des monuments culturels du vieux-slave. L'analyse aborde toute une série de structures morpho-syntactiques qui caractérisent les langues slaves, le roumain, le grec, etc., du Sud-Est européen.

Le caractère de cette édition de textes n'est pas anthologique, mais sélectif, afin de mieux répondre à l'objectif final de l'auteur, qui est de mettre en valeur la beauté artistique de la littérature médiévale. Comme, dans la plupart des cas, les textes de la littérature slavonne sont en réalité des traductions faites du grec ou autre langue antique, les formes innovées revêtant dans le vieux-slave l'aspect d'une figure de style sont expliquées par l'auteur soit par le calque, soit comme des formes linguistiques générées par la structure grammaticale.

Sur ce point-là, l'auteur revient à certains problèmes dont il s'était déjà préoccupé, problèmes se rattachant à la langue et au style du slavon.

Un autre aspect de cet ouvrage que nous aimerions souligner est celui de la terminologie roumaine de tradition slaves. Si nous nous sommes arrêtés un peu sur cet aspect, c'est peut-être aussi sous l'impression de la récente contribution dans ce domaine, fournie par V. Vascenko (*Problème de terminologie lingvistică* — Problèmes de terminologie linguistique. București, 1975). Bien que pour sa part V. Vascenko ait plutôt en vue le langage spécialisé

d'origine slave, considéré du nouveau point de vue de la métalinguistique, il n'en fait pas moins un fréquent appel aux travaux du professeur Olteanu. Pour celui-ci, la notion de langue slavonne implique des sens multiples et, en tant que tels, généralement acceptés dans les études slaves.

Ceci explique peut-être pourquoi l'auteur du volume qui nous occupe ne donne point leur définition. En ce qui nous concerne, nous pensons qu'une telle définition aurait été utile, vu la fin didactique de l'ouvrage. Son absence est d'autant plus regrettable que l'étude dégage néanmoins certaines interprétations personnelles de cette notion. Sans doute, on retrouve chez d'autres auteurs aussi la disjonction entre le slavon et le paléoslave, mais du fait que chez le professeur Olteanu se trouve impliqué dans l'analyse de la langue littéraire son aspect stylistique, cette disjonction devient plus nuancée.

L'évolution du slavon dans les limites de l'espace roumain est étudiée d'une part en tant qu'acte de culture, dans les termes de l'histoire et d'autre part en tant que langue littéraire. L'auteur distingue deux phases chronologiques différentes dans la formation de cette littérature.

On réclame pour la « série » des langues slavonnes — russe, serbe, croate, médio-bulgare — énumérées par A. Vaillant dans son *Manuel du vieux-slave* une place, conforme au point de vue intrinsèque et extrinsèque de ce qu'on appelle le slavon roumain. Le trait spécifique du slavon cultivé en territoire roumain réside dans le fait qu'il s'agit d'un territoire restrictif quant à sa relation naturelle avec la langue du peuple roumain, qui est une langue non slave. Ceci n'est pas, certes, le cas de son développement chez les peuples de langue slave, tel — par exemple — le slavon russe qui, suivant certaines opinions, a pu rester à la base de la langue littéraire russe moderne.

La relation entre le slavon et le roumain dans l'espace territorial roumain se manifeste et trouve une solution au niveau des influences réciproques. L'adoption du slavon dans le Sud-Est de l'Europe est le fait de la société, qui le cultive pour ses élites. Cette langue des élites acquiert une indéniable importance au sein de la culture médiévale, diffusée par de multiples foyers culturels de l'époque.

Nous arrêterons là cette succincte présentation d'un livre, qu'on peut considérer pour bien d'autres raisons encore, non seulement important et utile pour la connaissance de la syntaxe et du style du slavon et du paléo-slave, mais aussi comme un ouvrage qui doit stimuler la recherche future. En effet, telle qu'elle se dégage de la description de l'auteur, qui la désigne comme « archaïque, innovatrice et étrangère au slave », la structure syntactique, autant que le style de la langue littéraire du vieux-slave réclame une étude approfondie.

E. I.

Antologia nuvelei neogrecești. București, Editura Univers, 1975, 452 p.

Les Éditions Univers viennent de publier en traduction roumaine une belle anthologie de la nouvelle néo-grecque. Le choix de textes et la préface de ce volume appartiennent à l'écrivain grec Kostas Asimakopoulos déjà connu aux lecteurs roumains par ses deux romans, *La gueule de loup* et *La génération des prisonniers.* C'est ce même écrivain qui a traduit en grec un recueil de vers roumains composé par lui.

Pour que le lecteur roumain moins avisé soit à même de mieux comprendre l'univers de la prose néo-grecque, Asimakopoulos dépasse dans sa préface les limites chronologiques imposées par le terme *néo-grecque* qui figure dans le titre de l'anthologie, ainsi que le cadre étroit du genre littéraire que le volume se propose d'illustrer en présentant de fait une brève esquisse de l'histoire de la littérature grecque. Lorsqu'il passe en revue les étapes principales de l'évolution de celle-ci, l'auteur s'occupe en égale mesure de la prose et de la poésie, de la création littéraire et folklorique afin de souligner — pas toujours avec la rigueur et la clarté nécessaires — le rôle de la littérature en tant que gardienne des traditions, des souvenirs, des sentiments et des convictions du peuple grec le long de son histoire mouvementée, son rôle stimulateur de la lutte du réveil national.

Les textes publiés dans ce volume, pour la plupart de courts récits de quelques pages, un seul pour chaque auteur, sont groupés en ordre chronologique. Une brève notice biographique présente aux lecteurs les titres des œuvres principales de l'auteur respectif, quelques appréciations sur l'orientation idéologique et le style de sa prose et, selon le cas, les titres des œuvres déjà traduites en roumain. On a délibérément laissé de coté les écrivains qui

malgré qu'ils se soient illustrés dans le domaine de la prose, sont plus connus comme poètes (par exemple D. Solomos et K. Palamas), ainsi que ceux dont le style aurait impliqué de grandes difficultés de traduction (Vutyras et Kondoglu).

Asimakopoulos a choisi le critère chronologique dans la composition de son recueil parce que son but n'est pas d'illustrer des courants ou des écoles littéraires étant donné que les premiers se sont manifestés surtout en poésie et l'existence des secondes est déterminée plutôt par des caractères spécifiques régionaux que par des différences de principes esthétiques ou idéologiques.

L'anthologie présente la prose réaliste et psychologique de bonne qualité, ayant pour centre l'homme et ses problèmes, la prose qui s'adresse directement aux lecteurs. Les récits sont des méditations sur la vie, sur les passions et la destinée humaines.

Il faut particulièrement remarquer la qualité de la traduction réalisée par un groupe composé de : Amalia Zambetti, Victor Ivanovici, Polixenia Karambi, Maria Marinescu-Himu, Ştefan Popescu, Ion Hallianis, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Olga Cicanci, Atanasie Papapanu, N.-Ş. Tanaşoca et Tudor Teoteoi dont les cinq derniers sont des chercheurs à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest. S'efforçant de rendre en bon roumain les particularités du style de chaque écrivain et de conserver le rythme du discours, les traducteurs ont réussi de communiquer aux lecteurs le message humaniste des écrivains grecs en contribuant de cette manière au rapprochement des peuples balkaniques.

E. P.

VALERIAN ŞESAN, *Kirche und Staat im römisch-byzantinischen Reiche seit Konstantin dem Großen und bis zum Falle Konstantinopels*, Band 1 : Die Religionspolitik der christlich-römischen Kaiser, von Konstantin dem Großen bis Theodosius dem Großen (313—380), Czernowitz : Bukowinaer Vereinsdruckerei 1911, S. 359, in oktav, unverändeter fotomechanischer Nachdruck der Originalausgabe vom Zentralantiquariat der Deutschen Demokratischen Republik, Leipzig 1973.

Valerian Şesan, verfaßte dieses Thema als Doktorarbeit, nach Beendigung seiner theologischen und juristischen Studien an den Universitäten zu Czernowitz, Athen, Wien, Prag, Moskau und Petersburg. So wie er es in dem Vorwort betonte trat die Frage nach dem Verhältnis zwischen Kirche und Staat immer mehr in den Vordergrund. Er strebte durch dieses Werk die Ursachen konkret darzustellen, mit Rücksicht auf die Gesamtheit der gegebenen Tatsachen, als eine rechtshistorische Darstellung, um das prinzipielle Verhältnis der griechisch-orthodoxen Kirche zum Staate in ein System zusammenzufassen, das auf der von Konstantin dem Großen gegebener Basis beruht. Deshalb hat die bisher unbekannte Neuerung Konstantins, durch Anerkennung zweier Staatsreligionen, intensives Interesse in der wissenschaftlichen Forschungen herausgefordert, aber in der Beurteilung aller Handlungen Konstantins sind die Forscher nicht zur Übereinstimmung gekommen.

Der Autor begann seine Forschung mit der gründlichen Analyse des informativen Materials und der von Eusebius aus Casareea gelieferten Quellen. Er kam zu folgenden Schlußfolgerungen ; die Vita Constantini ist eine rechtglaubigere Quelle ; die Bekehrung Konstantins zum Christentum stammt wenigstens vom Jahr 312 ; das Problem der ,,Himmelsvision" — Hoc signo vinces, — und des ,,Labarum" ist eine Tatsache ; der Text des Mailander Edikts von 313 findet sich bei Eusebius ; das neue System Konstantins ist eine ,,bevorzugte Parität" für das Christentum. Heute wird es ,,Freiheit für mehrzahlige Staatsreligionen" heißen, oder ,,Staatsfreiheit fur eine Mehrzahl von Religionen" ; erst Theodosius fuhrte im Jahr 380 eine ,,alleinige Christliche Staatsreligion" ein. Deshalb versteht man unter der ,,Konstantinischen Epoche oder Ära" ein Bestehen von einer Pluralität von Staatsreligionen, oder vom Staate gebilligten Religionen, aber dagegen ist die ,,Theodosianische Epoche oder Ära" ein staatliches Erlaubnis nur der Einzahl der (christlichen) Staatsreligion.

Leider aber kamen die weiter geplanten Bände nicht mehr zur Veroffentlichung wegen der Kriegszeit und angehäuften Arbeiten in der Professur und in den administrativen Angelegenheiten der Bukowinaer orthodoxen Metropolie, die ihn bis zu seinem Ableben am 10. Mai 1940, ganz in Anspruch genommen hatten. Doch gelang es ihm seinen Standpunkt in die Vorlesungen über das Kirchenrecht an der orthodoxen rumanischen theologischen Fakultät zu Cernăuţi anzuwenden, und ich habe sie dann in der IV. Auflage seines : ,,Kurs des universellen Kirchenrechts" (Curs de drept bisericesc universal), in rumänischer Sprache verfaßt und abgedruckt im Jahr 1942, hervorgehoben.

Aus diesem Grunde und wegen seinen originellen Betrachtungen über das Thema, hat sein Werk ein großes und breites Ansehen gefunden, wurde von Kanonisten, Byzantinologen, Theologen, Juristen und Historikern verlangt, besprochen und bald war es vergriffen.

Das alles bezeugt die große Nützlichkeit des jetzigen fotomechanischen Nachdruckes des Werkes Şesan's vom Jahr 1911, durch das Zentralantiquariat von Leipzig.

M. Ş.

CIGAAR N. CRINJE, *L'imigration anglaise à Byzance après 1066. Un nouveau texte sur les Varangues à Constantinople*, «Revue des Etudes Byzantines», Paris, 32, 1974, p. 301—312

La spécialiste hollandaise Crinje Cigaar publie un manuscrit latin du XIII^e siècle dont quelques passages sont d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire de la péninsule Balkanique.

Il s'agit de plusieurs aristocrates anglais qui, s'étant exilés en 1066, ont pérégriné à travers l'Espagne, les Baléares, la Sardaigne, pour aboutir à Constantinople juste au moment de son siège. L'empereur Alexis I^{er} Comnène les y a accueillis avec beaucoup d'égards, leur acordant une zone de résidence. Cependant, les exilés ne se déclarèrent pas tous contents de l'emplacement de cette zone, c'est pourquoi l'empereur les conseilla de se fixer plus au nord, dans une région byzantine ravagée par les païens. Mettant en pratique le conseil de l'empereur, les Anglais s'installèrent dans cette région, fondant des cités qu'ils baptisèrent de noms caractéristiques ; la région elle-même fut appelée Angleterre.

Sans écarter tout à fait la possibilité que ladite région fût située dans le nord-est de la Bulgarie, l'auteur penche plutôt pour sa localisation dans le nord de la Dobroudja. Ce point de vue coincide avec celui de V. Tăpkova-Zaimova (Vekove, Sofia, 3, 1973, p. 29). La seule différence entre ces deux opinions réside dans le fait qu'alors que la spécialiste bulgare estime que le bras St. Georges mentionné par le texte devait être le bras du Danube ainsi appelé, Crinje Ciggaar pense que cette appellation désigne en réalité le détroit de Bosphore.

Cet article, bien documenté, se révèle d'une grande utilité pour les historiens roumains, d'autant plus que l'auteur use d'une ample bibliographie. L'analyse du texte latin, effectuée avec une parfaite compétence, ouvre sur toute une gamme de problèmes, les uns plus intéressants que les autres.

P. D.

GIUSEPPE BOVINI, *Les «sinopie» récemment découvertes sous les mosaïques de l'abside de Saint-Appolinaire-in-Closse à Ravenne*, Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Comptes rendus des séances 1974 (Janvier-Mars), Paris, 1974. p. 97—110.

L'auteur de cet exposé présente les «*sinopie* qui permettaient aux anciens mosaïstes de se rendre compte de l'effet réel de la composition et, surtout, si les proportions, point par point, reproduisaient fidèlement celles de la maquette que le *pictor imaginarius*, c'est-à-dire l'artiste peintre, avait préparé pour le *pictores musivarii*. les mosaïstes chargés de l'exécution». A retenir les motifs décoratifs : paons, vases à fleurs. guirlandes, croix, agneaux, etc. dont la signification chrétienne est évidente.

P. D.

BABIĆ BOŠKOV, *Средновековно културно богатство на С. Р. Македонија. I.* Prilep, 1974, 66 p. + 187 fig.

Catalogue de 187 pièces archéologiques (céramique et objets de parure) datées depuis la basse époque romaine (III^e—VI^e siècles) jusqu'au XIV^e siècle, découvertes en Macédoine. De nos jours. ces pièces sont conservées dans différents musées : Prilep, Ohrid, Skopje, Bel-

grade, etc. Pour ce qui est des objets de parure plus particulièrement, il s'agit de bagues, boncles d'oreille, perles, pièces de ceinture, croix et ainsi de suite. Certaines de ces pièces sont confectionnées en métal précieux.

P. D.

NICOARĂ BELDICEANU, *Le vozarliq; une institution pontodanubienne*, « Sudost-Forschungen» Band XXXII (1973), pp. 73—90.

L'auteur explique l'origine du mot *vozarliq*, qu'on rencontre dans les textes administratifs ottomans des XVI-e—XVII-e siècles, ainsi que la prestation et la taxe qu'elle dénomme. Le mot, qui est resté inintelligible pour les autres chercheurs qui l'on rencontré, dérive du serbe *vozar* « voiturier, charretier, rameur », etc. (p. 75); l'auteur insiste ensuite, avec beaucoup d'érudition, sur le contenu historique de la fonction, connue dans tous les pays danubiens. Il reste seulement à ajouter aux sources linguistiques invoquées (le dictionnaire de Vuk Karadžić) que ce mot semble être assez répandu et qu'il a survécu à la fonction historique. On peut le trouver dans le folklore désignant les filles qui ont fait passer le Danube au prince roumain Dan (« U njoj sedi Dan vojvoda / Devojke mu vozarice... »). (Je trouve la citation par hasard dans le livre de R. Flora, *Folclor literar bănățean*, Panciova, 1975, p. 252).

M. A.

EDWARD BROWN, A Brief Account of some Travels in Hungaria, Servia... London, 1673, herausgegeben von Karl Nehring, München, 1975, 171 p. + 3 outlines (Veroffentlichungen des Finnish-Ugrischen Seminars an der Universität Munchen, Series C, Band 2).

The initiative, taken by the Finnish-Ugrish seminary of Munich, to reprint into a photostatical issue, the journal of the voyage undertaken by the English naturalist Edward Brown across Central and South-Eastern Europe in 1669, proves to be both useful and well-inspired [1]. The editor, professor Karl Nehring, added, in an annex, the author's biography, summarily sketched, with some bibliographical evidence [2], as well as short complementary notes for the reissued text, consisting, chiefly, of geographical identification of the places mentioned by the author, and also of three outlines with the indication of the author's itinerary through the Tyrol, the Balkan countries and Northern Hungary.

The accounts given by the traveller are very interesting, as testimonies upon the Ottoman domination in Serbia and continental Greece during the middle of the seventeenth century, as well as for the evidence of social and economic realities discovered by Edward Brown, for the description of the monuments he could visit, etc. Very precious, too, are his mentions concerning the mineral sources and the salt mines of Slovakia and Northern Hungary, mentions which were later separately published in the well-known "The Philosophical Transactions", in its April, 1670 issue.

Though Edward Brown did not pass across the Romanian Countries, he nevertheless made some suggestive considerations concerning their natural riches known at the time, chiefly salt mines and some fish species living in the waters of the Danube and of other rivers.

---

[1] We, nevertheless, regret the fact that this new issue does not reproduce the numerous engravings of the original edition, a fact that thus diminishes the documentary value of the reprinting.

[2] We have to add to the works mentioned by the editor, also those owed to Eva Róna: *Some Tudor and Stuart Views on Hungary*, in "Angol Filologiai Tanummányok" (Studies in English Philology), I, (1937), pages 28—39; to Stephen Gál: *Early English Travellers in Upper Hungary*, in "The Danubian Review", VIII (1939), No. 6, pages 8—10, and, chiefly, to Lucia A. Popovici: *Un călător englez prin Balcani: Edward Brown, 1642 (!)—1708* (An English traveller through the Balkan Countries: Edward Brown, 1642 (!)—1708), in "Noul Album Macedo-Român" (The New Macedo-Romanian Album), II (1965), pages 253—270.

Besides such accounts, there are also in Brown's work some other pieces of information incidentally gained, concerning the Romanians, as well as their ancestors. Thus, for example, he mentions the ruins of the bridge built, according Trajan's order, at Drobeta Severin, across the Danube; he also accounts the spreading of the knowledge of Latin language into Transylvania; he gives some mentions concerning the payment of the tribute due to the Ottoman Empire, to the granting of hunting hawks, trained in Wallachia for the Sultan [3], and so on.

Particularly interesting is the allusion which Brown was to include in another book, published in London in 1677, under the title: *An account of several travels through a great part of Germany, in four journeys*, on page 108, about his encounter with the learned Wallachian Stolnik Constantine Cantacuzino, during the month of December, 1669, in Vienna. Brown considered this learned Romanian boyar as being "a considerable person... of the Blood Royal of the *Cantacuzeni*".

The journal of the British naturalist from the 17th century interests all researchers who wish to know more things about the realities of the South-Eastern area of Europe.

P. C.

SLAWOMIR KALEMBKA, *Wielka emigracja. Polskie wychodźstwo polityczne w latach 1831—1862* (La grande émigration. L'émigration politique polonaise durant les années 1831—1862), « Wiedza powszechna », Warszawa, 1971, 176 p.

L'importance accordée à la « Grande émigration » dans la vie politique polonaise explique l'abondance des travaux publiés par les historiens polonais sur ce sujet. En l'abordant de nouveau, Slawomir Kalembka fait une démarcation très nette : il s'occupe seulement de «l'émigration politique polonaise en Occident après l'insurrection de novembre 1831 et jusqu'en 1862. Après cette date, autant sous l'aspect idéologique que du point de vue de l'organisation, il s'agit d'une autre époque » (p 439). L'auteur ne s'est pas proposé de présenter l'histoire de toutes les comités et unions politiques de l'émigration, ni de résoudre tous les problèmes soulevés par leur programme et idéologie. De plus, même les relations de l'émigration avec la Pologne et la participation des émigrants polonais aux révolutions européennes de 1848—1849, ont été seulement ébauchés, car selon l'opinion de l'auteur de pareils problèmes exigent des études speciales. Il ne faut pas s'attendre d'y trouver de nouvelles données concernant les liaisons de la « Grande émigration » avec les Pays Roumains (voir p. 71—72, 221, 254 255, 350). Une telle démarcation est justifiée par l'intention de rendre familiers les personnages de cette époque (p. 440). Dans ce but S. Kalembka a consacré un chapitre spécial à « la vie quotidienne et spirituelle » de l'émigration (p. 273—326).

Fondé sur une riche documentation, en partie inédite, et sur les resultats de recherches les plus compétentes, ce livre offre au lecteur une riche et intéressante illustration, de même qu'un « calendrier » des événements les plus importants qui rendent encore plus vive cette grande étape européenne de l'histoire du peuple polonais.

V. C.

СТЈЕПАН АНТОЉАК, *Самуиловата држава*.

Skopje, 1969

Das vom Institut fur nationale Geschichte in Skopje herausgegebene Werk des an der dortigen Universitat wirkenden Historikers stellt mit 115 Textseiten und 1228 Anmerkungen die bisher ausfuhrlichste Monographie uber den Staat des mazedonischen Zaren Samuel dar.

---

[3] For all these items, see Marcu Beza, *Călători englezi despre români* (English travellers on the Romanians), in "Convorbiri Literare", XLVIII (1914), No. 5, pages 855—856; and, by the same, *Papers on the Romanian People and Literature*, London, 1920, page 22; N. Iorga: *A History of Anglo-Romanian relations*, Bucharest, 1931, page 24; and Paul Cernovodeanu: *Țările române în viziunea călătorilor englezi (a doua jumătate a secolului al XVII-lea și primele decenii ale celui de-al XVIII-lea)* (The Romanian Countries as viewed by English travellers during the second half of the 17th century and the first decades of the 18th century), in"Studii și materiale de istorie medie", VI (1973), pages 113 and 117—118.

Die Darstellung beginnt mit dem Aufstand von 969 und endet mit dem Triumph Basileios II. in Konstantinopel im Jahre 1019. Mit Recht wird die Herrschaft Samuels als der Höhepunkt der mittelalterlichen Geschichte Mazedoniens gewertet.

Irm.

KAROL ESTREICHER, *Collegium maius i zbiory Muzeum Uniwersytetu Jagiellońskiego.* Kraków, 1967.

Das gutillustrierte Buchlein des Krakówer Kunsthistorikers macht mit der Geschichte der weit uber Polen hinaus wirkenden Krakówer Universitat bekannt. Es beschaftigt sich insbesondere mit deren historischem Hauptgebaude, dem Collegium maius, fuhrt durch das darin untergebrachte Universitatsmuseum und bringt ein Verzeichnis seiner Sammlungen: Archaeologica, Kunstwerke und Bildnisse, wissenschaftliche Instrumente, Andenken an Ereignisse und Personlichkeiten. Eine ausfuhrliche Bibliographie schließt sich an.

Irm.

NEXHAT AGOLLI, *Valle nga rrethi i Librazhdit* [*Tanze aus der Gegend von Librazhdit*] Tirane, 1972 (Universiteti shtetëror. Instituti i folklorit. Sektori i muzikes dhe koreografise)

Der Kreis Libradzd (Volksrepublik Albanien), zwischen Elbasan und der jugoslawischen Grenze gelegen, bildet die Übergangszone zwischen gegischem und toskischem Siedlungsgebiet und bietet daher in linguistischer, ethnologischer und folkloristischer Beziehung der Forschung bemerkenswerte Aufgaben dar. Solchen Fragestellungen ist das vorliegende Werk eingeordnet, das sich auf die speziellen Materalien grundet, welche 1965—1967 und 1969 durchgefuhrte Expeditionen erschlossen. Es handelt sich um Manner-sowie um Frauentanze, um Pas de deux und Gruppentanze. Diese werden beschrieben, in Zeichnung und Photo aufgenommen, gegebenenfalls in ihrer Musikbegleitung erhellt und in den großeren folkloristischen Zusammenhangen erfaßt und erklart.

Irm.

Ἑλληνικὸν Ἰνστιτοῦτον Βυζαντινῶν καὶ Μεταβυζαντινῶν Σπουδῶν Βενετίας. Venezia, 1972

Die bebilderte Broschüre gibt alle nötigen Aufschlüsse über das Griechische Institut für byzantinische und nachbyzantinische Studien in Venedig, das 1951 gegrundet wurde (Sitz Campo dei Greci im alten Gebaude der griechischen Gemeinde zu Venedig). Die Leitung obliegt einem Ausschuß, in dem die Athener Akademie und die interessierten Ministerien vertreten sind; die Direktion fuhrt zur Zeit M. I. Manusakas. Die Bibliothek verfugt uber eine Sammlung von mehr als 2000 Venezianer Drucken griechischer Bucher sowie einige byzantinische und nachbyzantinische Handschriften. Die Archive verwalten die Materialien der Venezianer Griechengemeinde. Das Museum umfaßt Ikonen und andere Zeugnisse kirchlicher Kunst sowie die Sankt-Georgs-Kirche. Herausgegeben werden die „Βιβλιοθήκη τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἰνστιτούτου Βενετίας" als Monographienreihe sowie die Zeitschrift „Θησαυρίσματα".

Irm.

A seize ans de distance depuis sa parution en 1959, la réimpression assurée par les Editions E. de Boccard à *La Romanie vénitienne au Moyen Age* de Freddy Thiriet (Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 193, Paris, 1975, 485 p.) témoigne du succès réservé à ce beau livre. Publié une vingtaine d'années après l'ouvrage de Bruno

Dudan (*Il dominio veneziano di Levante*, Bologna, 1938), il s'est aussitôt imposé par sa nouveauté même, qui venait à la fois de la richesse de l'information, tirée en bonne mesure des inépuisables archives vénitiennes, et de la capacité de l'auteur de maîtriser cette masse de données dans un exposé solidement construit. Nous avions ainsi pour la première fois l'examen d'ensemble et en même temps approfondi de la création de l'empire vénitien de Romanie, de son administration et son exploitation, de sa place dans le développement de l'économie vénitienne, de ses vicissitudes devant l'expansion ottomane. Avec ses préludes avant la IV[e] croisade, deux siècles d'histoire sud-est européenne, qui sont aussi de grands siècles d'histoire vénitienne, se trouvaient éclairés d'un jour nouveau. Depuis lors, le médiéviste qu'est Fr. Thiriet n'a pas quitté ce champ d'études qui s'était avéré si fécond. Outre les contributions qu'il a continué de donner sur des problèmes particuliers, il a surtout rendu de grands services à la recherche par ses *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, II—III, 1959—1961 (le I[er] étant de 1958) et *Délibérations des Assemblées vénitiennes concernant la Romanie*, I—II, 1966—1971. Ainsi qu'il nous l'annonce dans sa « Mise à jour bibliographique », un volume de *Lettere ducali di Candia* (*1401—1402*) est prêt pour être imprimé.

Sans doute, depuis 1959, de nouveaux matériaux d'archives — parfois très précieux — aussi bien que des études spéciales (point de nouveau travail de synthèse, ce qui est bien explicable) sont venus enrichir nos connaissances. Comme ils ne sont pas de nature à changer les lignes générales de son exposé, l'auteur n'a pas considéré le moment encore venu pour une reprise de son texte. Il s'est contenté, donc, d'ajouter cette instructive « Mise à jour bibliographique » à laquelle je faisais allusion (pp. 467—468). Elle a aussi le mérite de nous informer sur des travaux qui se poursuivent ou sont en cours de publication. Soulignons aussi la part qui revient dans l'avancement des études sur la Romanie vénitienne à deux publications : les *Studi veneziani* et le bulletin de l'Institut hellénique d'études byzantines et post-byzantines de Venise, θησαυρίσματα.

M. B.

Personne n'ignore ni la valeur exceptionnelle de la collection d'icônes de l'Institut Hellénique de Venise, ni l'important catalogue que le Pr. Manolis Hatzidakis lui consacrait en 1962 et les progrès très sensibles qu'il a fait faire à nos connaissances dans l'un des domaines essentiels de l'art post-byzantin. A cette occasion, étaient prévues, outre l'édition française de l'ouvrage, une édition grecque et une autre italienne. Pour l'édition grecque, on avait même procédé à l'impression des planches ; dans l'attente de la traduction du texte, elles restèrent en dépôt.

Ce sont ces planches que l'Institut de Venise a eu l'heureuse idée d'offrir maintenant au public (Manolis Chatzidakis, *Icônes de Saint-Georges des Grecs et de la Collection de l'Institut*. Album de VIII + 79 planches. Bibliothèque de l'Institut hellénique d'Etudes byzantines et post-byzantines de Venise, No 8, Venise — Stamperia di Venezia — 1975). L'explication de cette initiative nous est donnée dans la brève préface de son directeur, le professeur M. Manoussacas. Une réédition du volume publié en 1962, après les recherches poursuivies entre-temps par l'auteur et celles d'autres érudits, aussi bien qu'après la publication de nouveaux matériaux d'archives, aurait impliqué des remaniements substantiels apportés à la première édition, ce que le professeur Chatzidakis considère encore prématuré. Il a signalé toutefois le plus urgent dans une liste de nouveaux classements chronologiques — il s'agit, généralement, de la datation plus précoce de certaines pièces — et d'attributions nouvelles ou plus catégoriques (donnée, comme toute cette partie introductive, en français et en grec) et dans la notice bibliographique qui l'accompagne. Sont ajoutés un répertoire iconographique et un répertoire des artistes (vingt-deux artistes, dont deux encore hypothétiques).

Les spécialistes y trouveront, ainsi, des indications utiles à joindre à la première édition. Pour tous ceux qui ne possédaient pas cette dernière, le nouveau tirage, avec ses mises au point nécessaires, offre, dans des reproductions de tout premier ordre, des œuvres qui vont du XIV[e] siècle jusqu'au milieu du XVIII[e] et dont certaines restent parmi les plus belles réussites de l'art grec à l'époque post-byzantine.

M. B.

La célébration, en 1974, de trois siècles et demi depuis la naissance du métropolite moldave Dosoftei a donné lieu à un renouveau d'intérêt pour l'activité de cette figure de premier plan de la culture roumaine du XVII[e] siècle. Nous lui devons, entre autres, l'excel-

lente bibliographie préparée par la Bibliothèque Centrale de l'Université de Bucarest, sous la direction d'Anca Podgoreanu : *Dosoftei, 1624—1693. Bibliografie*, Biblioteca Centrală Universitară București — Comisia Națională a R.S. România pentru U.N.E.S.C.O., București, 1974, XXX—102 p. La bibliographie proprement-dite est précédée d'une étude due au Pr. I. C. Chițimia sur Dosoftei en tant que poète (pp. VII—XIX) et d'un « tableau chronologique » des dates principales liées à l'existence de Dosoftei. La bibliographie est répartie en trois sections, dont la première est consacrée aux publications concernant sa vie et son activité. A l'œuvre elle-même est réservée la seconde partie. Nous y trouvons, à côté des éditions publiées pendant sa vie, les rééditions fragmentaires du dernier siècle, la liste des copies manuscrites de ses œuvres et celle des documents portant sa signature. La troisième partie, dédiée aux études concernant l'œuvre littéraire de Dosoftei est réalisée avec le même zèle que la première, qui a poussé les bibliographes à enregistrer jusqu'aux dernières mentions. L'intérêt pour ce « classique » de la littérature roumaine s'avère sans doute ces derniers temps très vif et les contributions substantielles ne manquent pas. Mais n'oublions toutefois pas que depuis le livre que lui consacrait il y a soixante ans Ștefan Ciobanu, personne n'a donné l'ample étude d'ensemble qui devient toujours plus nécessaire. Après les indications bibliographiques touchant des exemplaires d'œuvres de Dosoftei conservés dans des bibliothèques et des musées, le dernier chapitre réunit les mentions bibliographiques de ce qu'on a pu reconstituer de la bibliothèque du grand métropolite de Moldavie. Dans ses investigations si poussées, la Bibliothèque Centrale de l'Université de Bucarest a bénéficié aussi du concours de la Bibliothèque « V. I. Lénine » de Moscou et de la « Bibliothèque Jagellone » de Cracovie.

M. B.

ST. PÉLÉKANIDIS, Καλλιεργης, ὅλης Θεσσαλίας ἄριστος ζωγράφος, (Kalliergis le meilleur peintre de toute la Thessalie), 175 p., 83 ill., dont 21 en couleur, Athènes 1973 (en grec avec résumé anglais).

Attendu depuis des années par les spécialistes (le pr. A. Xyngopoulos nous le promettait de la part de l'auteur depuis 1955), ce livre suscite un légitime intérêt. Car l'église du Sauveur (Christos) de Verria, sa très belle peinture en premier lieu, dont on parle en passant dans toute histoire de la peinture byzantine, mérite incontestablement plus qu'une simple mention de sa qualité et des quelques illustrations en blanc et noir; c'était tout ce qu'on avait jusqu'à présent en tant que documentation scientifique publiée concernant cet important monument byzantin. Contemporaine de la fameuse Chora de Constantinople et de la non moins fameuse Saints Apôtres de Thessalonique (dont la partie peinte vient d'être publiée elle aussi par le pr. A. Xyngopoulos dans *Art et société à Byzance sous les Paléologues*, Venise 1971), contemporaine aussi (la date très tardive proposée par Tania Velmans dans son étude des « Cahiers Archéologiques ». XVI, Paris 1966, ne nous parait pas convaincante) de la petite St. Nicolas Orphanos (Thessalonique) à laquelle l'auteur la compare avec peut-être trop d'insistance, la peinture de Verria se range non seulement chronologiquement, mais en tant qu'expression stylistique et répertoire iconographique dans cette phase de la peinture paléologue qu'on qualifie de « phase de maturité ». Qu'elle soit paléologue et de la grande époque nous parait indéniable ; ce qui est moins certain — les illustrations du livre (excellentes, pour la plupart) en témoignent et le commentaire (exception faite de quelques remarques, marginales d'ailleurs) s'avère encore moins affirmatif, c'est son appartenance à l'« école macédonienne », telle que le pr. Xyngopoulos nous en signifie la magistrale définition. Exception faite de quelques figures secondaires, dont le profil brouillé suggère, d'ailleurs d'assez loin, à notre avis, l'expressivité de « choc » propre aux œuvres de Michel Astrapas et d'Eutychios. le fameux « réalisme » est à peine décelable dans l'ensemble peint de Verria. Là où il s'y trouve quand même, il est beaucoup moins direct que dans de nombreux autres peintures macédoniennes du XIV^{e} siècle.

Mais, l'appartenance au « réalisme macédonien » n'est pas, malgré l'amplitude théorique qu'on confère à ce style, l'unique problème que pose la peinture du monument de Verria. Ceux-çi sont nombreux, de nature différente, sujet à des discussions contradictoires. L'étude, tellement soignée du pr. Pélékanidis, s'efforce de mettre au point ceux qui sont les plus ardus. Il y a d'abord celui de l'origine du peintre, ce fier Giorgios Kalliergis qui s'intitule (formule qui demeure un unicum) « le meilleur peintre de toute la Thessalie » ; il y a celui de l'inscription elle-même, de l'historique du monument, de la part de Kalliergis et de ses « frères » dans l'ensemble de la peinture de Verria et même à Saint Nicolas Orphanos, etc. Sans nous

appesantir sur des problèmes d'ordre linguistique qui dépassent notre compétence, l'inscription que l'auteur soumet à une analyse très serrée, paraît garder encore quelques secrets.

Ce qui demeure certain ce sont les attaches du peintre à l'ambiance — si fréquemment constantinopolitaine — artistique de Thessalonique et qui est certainement moins unitaire qu'il n'en apparaît dans l'historiographie même la plus recente. L'auteur se penche avec minutie sur le style, comme sur l'iconographie. Ses analyses sont particulièremest précieuses pour la compréhension de ce qui est commun comme de ce qui est propre à l'expression plastique et au maniement de la couleur dans l'œuvre de Kalliergis. Parmi les modalités stylistiques qui parlent de la richesse des dons plastiques du peintre, l'auteur souligne celles qui le situent dans la double perspective de son art: celle contemporaine, intimement mélée à un traditionalisme généralement dépassé à l'époque, perspective qui nous aide à situer l'ensemble — iconographie et style — dans une ambiance moins précise qu'elle ne le parait à première vue. Il est parfaitement juste de souligner l'originalite de ce peintre, tout comme il est juste de le placer dans l'athmosphère artistique de Thessalonique. Mais il n'y a pas que la St. Nicolas Orphanos (dont l'auteur met en lumière les ressemblances comme les dissemblances avec la peinture de Verria, tout en concluant que Kalliergis ait pu travailler, avec ses disciples ou ses élèves dans l'église thessalonicienne) qui est un point de repère précieux; il y a, selon notre modeste avis du moins, la peinture des Saints Apôtres de la grande ville byzantine, et dont le monument de Verria est, stylistiquement, assez apparenté.

Cette brève note de lecture n'a eu d'autre but que de marquer le contentement d'un chercheur s'occupant de la peinture sud-est européenne de voir enfin publié et mis au point l'un des très beaux et des plus importants monuments byzantins du XIV^e^ siécle.

M. A. M.

GARY VIKAN, *Illuminated Greek Manuscripts from American Collections*, An Exibiticn in Honor of Kurt Weitzmann, Princeton University Press, 1973, 231 p. + 120 fig.

Organisée en 1973 (14 Avril—20 Mai) par le Musée d'Art de l'Université de Princeton, la grande exposition des manuscrits grecs trouvés dans les collections des musées et des bibliothèques des Etats-Unies représente un événement scientifique pour tous les chercheurs dans le domaine de l'art byzantin. En même temps elle symbolise l'hommage offert par ses anciens élèves à leur grand maître, le professeur et l'éminent savant Kurt Weitzmann.

Sous la signature du directeur du Musée d'Art, Patrick Joseph Kelleher, l'avant-propos du livre nous fournit des données précieuses sur l'activité de Kurt Weitzmann, professeur depuis longtemps à l'Université de Princeton, et sur l'essor des études d'histoire de l'art et d'archéologie byzantines, grâce à sa prodigieuse activité scientifique et didactique.

La préface du catalogue écrite par Wen C. Fong nous introduit dans le domaine des idées concernant les étapes successives et les «styles» de l'art byzantin, beaucoup étudiés et discutés par K. Weitzmann et par d'autres spécialistes du Centre de Byzantinologie fondé à Princeton, soulignant la contribution du grand savant à l'étude approfondie des manuscrits byzantins en même temps que ses recherches réalisées au Mont Sinaï, dans le domaine des icônes pré-iconoclastes.

On a réuni dans cette exposition soixante sept manuscrits entiers et feuilles isolées, d'un contenu très divers. La plupart sont des tetraévangiles, des psautiers et des liturgiers, à côté desquels on trouve des livres contenant des hymnes comme l'Acathistos, l'Échelle de Jean Climax, ainsi que les Homilies de Saint Jean Chrysostome, le Traité de sciences naturelles de Dioscurides, le livre d'Esop, etc. Les manuscrits sont ordonnés dans le catalogue suivant leur date, à partir de l'époque post-iconoclaste, la seconde moitié du IX-ème siècle jusqu'à l'année 1700. La présentation très détaillée de chaque manuscrit, comprenant toutes les données obligatoires pour un catalogue raisonné, y compris la provenance originaire et la date de l'entrée dans la collection, la circulation du manuscrit dans différentes expositions, etc., nous offre des explications et commentaires précieux par rapport à d'autres œuvres similaires. Les études introductives signées par différents auteurs nous introduisent surtout dans le contenu des manuscrits. À travers ces études et la riche bibliographie qui les accompagnent, on sent et c'est dommage, le manque d'information des auteurs dans le domaine de l'art byzantin et surtout post-byzantin, dans les Pays Balkaniques et la culture roumaine.

Gary Vikan, qui s'est assumé la tâche de l'organisation de l'exposition et de la rédaction du catalogue, dans son introduction sur l'évolution des styles, passe en revue les plus importants types de manuscrits par rapport à l'art byzantin, à la lumière des recherches réalisées

dans ce domaine par K. Weitzmann. Cette exposition a offert aux organisateurs d'un côté, la possibilité de faire connaître au monde scientifique et au grand public les chefs-d'œuvre de l'art byzantin, conservés dans les collections américaines. de l'autre côté de mettre en valeur l'énorme contribution du grand savant K. Weitzmann à l'analyse iconographique et à la datation des manuscrits byzantins, réalisée dans ses nombreuses études. Dans son introduction, Gary Vikan affirme à la page 19. qu'après la chute de Constantinople l'art des manuscrits byzantins a continué dans quelques centres de l'Europe de l'Est, surtout à Crète, mais en étudiant les manuscrits conservés dans le monde balkanique et chez-nous, on constate que le Mont-Athos a joué un grand rôle, de même que quelques monastères de Moldavie. comme Neamţu, Putna. Bistriţa, etc.

L'étude de George Galavaris, intitulée *Manuscrits et la liturgie*, nous introduit dans les différents rapports entre l'illustration des manuscrits et la liturgie. Un livre fondamental pour l'évolution historique et l'analyse iconographique de la liturgie n'est pas inclu dans la bibliographie, il s'agit de l'étude très connue du professeur I. D. Ştefănescu *L'Illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*, publiée à Bruxelles en 1936.

Le deuxième article, signé par Doula Mouriki, *Hymnographie et manuscrits illustrés* nous offre une ample analyse des manuscrits contenant des hymnes (L'Acathistos, le Canon de Pénitence, l'Échelle de Jean Climax, le Stichère de Noël, les Tropaires, etc.). L'auteur insiste surtout sur la représentation de l'hymne Acathistos, le plus souvent illustré dans les peintures murales byzantines et post-byzantines. à partir du XIII-ème siècle. Au numéro 63 du catalogue, le même auteur analyse le manuscrit contenant l'Acathistos. qui nous intéresse par ses parentés avec la peinture d'icônes du XVII-ème siècle en Valachie. Le manuscrit provenant du monastère St. André du Mont-Athos, est classé par l'auteur. selon certaines particularités, dans un atelier crétois, mais par sa conception décorative il est assez différent. Sauf les liaisons évidentes sous le rapport du style entre les images du manuscrit et les icônes roumaines de l'époque dite de Constantin Brîncoveanu, elle-même beaucoup influencée par la peinture crétoise, les initiales décorées d'une façon très riche, avec des animaux fantastiques et des fleures, nous dirigent vers un groupe entier de manuscrits trouvés aussi en Valachie. L'auteur souligne cette parenté, en se limitant à un seul exemple, qu'il a connu par l'intermédiaire du manuscrit signé par le métropolite de Myra, Mathieu, manuscrit découvert par Marcu Beza au monastère de St. Sabba à Jérusalem et publié dans son livre. Le manuscrit de Jérusalem n'est pas un cas isolé ; il y a longtemps qu'on a publié le Liturgier grec, daté de 1631, de la collection du Musée d'Art de Bucarest. de même que le livre pour l'office (Slujebnic) du métropolite Ştefan de la Valachie, daté vers 1653. Deux tetraévangiles grecs de la même période font partie de cette nouvelle école d'enluminures, bien représentée par des œuvres trouvées dans les collections roumaines. Une nouvelle étude, signée par D. Popescu-Vilcea, accompagnée de belles planches en couleur, concernant le « Slujebnic du métropolite Ştefan de l'Hongrovlachie » est parue l'année passé, soulignant la riche activité des moines d'origine grecque, comme Mathieu le Calligraphe de l'Epire, devenu l'abée du monastère de Saint Sabba à Iassy, Luca, l'évêque de Buzău, Porfirios et d'autres. Les influences évidentes orientales mêlées dans la conception décorative de ces manuscrits avec celle des ornements particuliers aux livres imprimés, ne sont pas remarquées par Doula Mouraki. La bibliographie ne mentionne pas l'étude d'Oreste Tafrali, parue il y a longtemps et consacrée au manuscrit grec de l'Académie Roumaine, qui illustre l'Acathistos, appartenant à la même école crétoise, mais d'une époque encore plus récente, peut-être de la seconde moitié du XVIII-ème siècle. Une icône grecque, encore inédite, que j'ai récemment découverte dans l'église Creţulescu de Bucarest, datée de la fin du XVII-ème siècle ou du début du siècle suivant, représente un rare exemple de l'illustration de l'Acathistos dans ce genre de peinture.

D'autres études signées par Shigebumi Tsuji, Robert Deshman, et Robert P. Bergman sont consacrées à l'analyse des évangiles, des tetraévangiles et à la représentation des portraits des évangélistes dans les manuscrits grecs. R. Bergman, l'auteur de la dernière étude nous offre une typologie des portraits des évangélistes, dans l'enluminure byzantine.

Le catalogue est présenté dans les meilleures conditions d'imprimerie, richement illustré en blanc et noir, en offrant pour chaque manuscrit une ou plusieures photos. La précision de la présentation de chaque manuscrit et les nombreux renseignements bibligraphiques confèrent à ce catalogue le caractère d'un ouvrage de référence dans le domaine de l'enluminure byzantine et post-byzantine.

C. N.

I. D. ŞTEFĂNESCU, *Iconografia artei bizantine şi a picturii feudale româneşti* (L'iconographie de l'art byzantin et de la peinture roumaine de l'époque féodale), Bucureşti, 1973, 289 p. + 271 fig.

L'érudit chercheur roumain, connu depuis longtemps par ses nombreuses études consacrées à l'art byzantin et à l'art roumain, nous offre un nouveau livre sur l'iconograhie. C'est une vaste œuvre d'érudition, embrassant dans une large synthèse l'iconographie des monuments du monde byzantin, balkanique et roumain au moyen âge. Elle représente à vraie dire, le pendant d'une autre excellente étude *L'illustration des Liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient*, publiée à Bruxelles en 1936. Dans son récent livre, l'auteur nous présente l'évolution de l'iconographie par rapport aux programmes et à leur disposition dans l'ensemble d'un monument chrétien, analysant le développement des thèmes et de leur manière d'interprétation, traversant les principales parties de l'église : la coupole, l'abside de l'autel, le naos, le pronaos, l'exonarthex et les façades, dans les régions où les monuments ont encore conservé leur décor peint extérieur (Moldavie, Transylvanie, etc). Suivant l'opinion de l'auteur, exprimée dans l'introduction et dans le chapitre consacré à la notion de l'iconographie (p. 48—53), cette science étroitement rattachée à l'histoire de l'art, occupe une place de premier ordre pour la compréhension du contenu d'idées et de la valeur artistique de toute la peinture du moyen âge. La méthode de recherche est d'une rigueur pareille à celle de la philologie comparée. Elle nous aide aussi à la découverte des sources, parfois lointaines, de la conception artistique et de la culture d'un peuple au moyen âge. Grâce à cette discipline on aboutit à déterminer précisément les étapes historiques d'un monument peint, restauré, ou même rebâtit, lorsque d'autres éléments de datation nous manquent. Par l'iconographie on peut mieux distinguer les traits propres de l'art des peuples balkaniques par rapport à l'art de la Valachie, Moldavie et Transylvanie.

Synthétisant l'évolution de la peinture byzantine en Europe, jusqu'à l'époque tardive post-byzantine, si richement illustrée par un grand nombre de monuments peints trouvés en Roumanie, l'auteur souligne l'héritage de l'Antiquité, qui reste toujours vivant dans cet art, en même temps que la particularité essentielle de la peinture byzantine : être si étroitement rattachée aux sources écrites très diverses. Les idées d'ordre philosophique, éthique, historique, etc. ont toujours dominé la fantaisie de l'artiste. D'ailleurs tout au long de cette étude, apparaît clairement la liaison entre les sources écrites et l'interprétation artistique, réalisée avec les moyens d'expression propres à la peinture religieuse, ce qui explique l'esprit conservateur et traditionaliste de cet art.

D'autres chapitres sont consacrés aux thèmes plus spéciaux, comme : les anges, les séraphins, les différentes interprétations de Jésus Christ, etc. Une autre partie du livre nous présente les principaux objets liturgiques, leur fonction et leur signification symbolique, en même temps que les vêtements et les attributs des officiants. Le dernier chapitre est destiné à la technique de la peinture byzantine et post-byzantine. Dans une partie annexe, les *Notes* présentent les principales sources de la peinture byzantine (la peinture des synagogues, celle des catacombes, etc.) et leur diffusion dans la peinture du haut moyen âge en Europe. Une riche bibliographie et un index complètent les références de cette étude.

Toute la conception de l'étude, le choix et le groupement des illustrations lui offrent un prononcé accent d'art comparé, à travers un très vaste espace géographique et une large époque historique. L'étude de I. D. Ştefănescu représente la première contribution de ce genre dans la littérature de spécialité roumaine et universelle, ouvrant une large voie aux futurs chercheurs. Elle occupe sa place d'honneur parmi les études assez peu nombreuses dans ce domaine, à côté de l'*Iconographie de l'Évangile*, écrite il y a longtemps par le grand savant français Gabriel Millet.

C. N.

RUÇHAN ARIK, *Batılılaşma donemı mimarıs örneklerinden Anadolu'da üç ahşap cami* (Quelques modèles d'architecture turque de l'époque de l'occidentalisation, trois mosquées de bois d'Anatolie), Ankara, Üniversitesi Basimevi, 1973, 33 p., 49 photos, 3 planches.

Cette étude s'inserit sur la ligne déjà connue des préoccupations de l'auteur, comme une nouvelle contribution à l'histoire de l'art islamique en général et de l'art turc tout particulièrement ; y sont analysés d'un point de vue complexe l'architecture, la peinture et

les éléments sculpturaux de trois monuments culturels qui passent pour représentatifs de l'art turc de la fin du XVIII^{e} siècle et du commencement du XIX^{e} siècle. Par les traits caractéristiques de leur contenu, autant que par leur technique artistique, les trois monuments en question sont une expression du courant occidental propre au règne de Sélim III. Toutefois, l'essentiel de ces œuvres — de même d'ailleurs que le style baroque en général implanté en terre turque — reste de profonde tradition turque. A l'extérieur de la Turquie, les racines du baroque surgissent dès les X^{e}—XII^{e} siècles. En ce qui concerne l'Anatolie, la tradition du travail du bois prend corps avec les monuments déjà étudiés de la seconde moitié du XIII^{e} siècle, et elle devait continuer jusqu'au XVIII^{e} siècle.

Les trois monuments étudiés sont situés dans deux régions anatoliennes éloignées l'une de l'autre. Un premier monument, la mosquée Hizir Bey Camii de Som, dans le district de Manisa, se trouve à l'Ouest du pays ; elle fut bâtie en 1206 H, soit 1791—1792. Les deux autres mosquées sont situées dans le district d'Yozgat. c'est-à-dire dans la région orientale du plateau anatolien ; elles ont été construites : la Cevahir Ali Efendi Camii en 1202 H soit l'an 1788 et la Başçavuşoğlu Camii en 1215 H ou 1800—1801. L'auteur met à profit la description très claire qu'elle donne de ces monuments pour en souligner les traits de ce qu'on nomme le « baroque anatolien », tout en se rapportant à d'autres monuments turcs de la même époque ou de quelques périodes plus ou moins rapprochées. Chaque mosquée est présentée à son tour avec le plan général de son complexe architectonique, ses décorations extérieures et intérieures, autrement dit ses peintures et reliefs, les détails des frontons, du plafond, de la coupole, des portes, des portiques (revak), des arcades et montants des fenêtres, l'autel (mihrab) et la chaire du prédicateur (minber), la tribune (kursu), la haute galerie intérieure (mahfil), etc. Outre la qualité du dessin polychrome, l'auteur note aussi les éléments laïcs des décorations (par exemple, les natures mortes) et la ligne de l'architecture (qui confère à ces mosquées une silhouette apparentée à celle de certains manoirs ou köşk).

En donnant cette description des trois monuments turcs, l'auteur met en valeur les éléments architectoniques et décoratifs classiques de tradition turque, sans négliger pour autant les innovations qui en affinèrent le style et créèrent une ambiance douce et riante. Mais, bien que ce style novateur tienne de la mode de l'époque, qu'il fasse partie de la tendance d'occidentalisation marquée par l'Empire ottoman, il ne saurait aucunement passer pour une dérivation de l'art européen.

A. G.

LIVRES REÇUS

AKSOY, ÖMER ASIM, *Gelişen ve Özleşen Dilimiz — Üçüncu Baskı — (Genişletmeler ve Eklemelerle)*, Ankara, Turk dil Kurumu Yayınları, 1973, 94 p.

ALIBEGAŠVILI, GAJANE, *Художественный принцип иллюстрирования грузинской рукописной книги XI — начала XIII веков*, Tbilissi, Издательство « Мецниереба », 1973, 166 p. + 55 p. ill.

Alte Staaten, *Leipzig, Museum für Volkerkunde — Staatliche Forschungsstelle —*, 1973, 84 p.

APOSTOLOV, EVGENI & HRISTO MIČKOV, *Урбанизация — Тенденции и здравно — демографски проблеми*, Sofia, Медицина и физкултура, 1973, 246 p.

Argentea Aetas — In memoriam Entii V. Marmorale — , Genova, Università, Facoltà di Lettere — Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1973, 303 p.

ARGYROPOULOS, ROXANI D., Ο Κωνσταντῖνος Μιχαὴλ Κούμας ὡς φιλόσοφος ('Ανάτυπο ἀπὸ τὴν ἔκδοση τοῦ Κέντρου 'Ερεύνης τῆς 'Ελληνικῆς Φιλοσοφίας τῆς 'Ακαδημίας 'Αθηνῶν Σειρὰ Β', 1973, p. 225—243).

ARSAN. H. ÜREN, *Kamu Maliyesi üzerinde uluslararası Istatistiksel bir araştırma*, Ankara Üniversitesi — Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1973, 178 p.

ASDRACHA, CATHERINE, *Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIII^e siècle : Prosopographie* (Extr. de la « Revue des études byzantines », T. 31 (1973), p. 275—297), Paris, Institut Français d'Études Byzantines.

Der Bauer Mittel- und Osteuropas im sozio-ökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts [herausgegeben von Dan Berindei, Wolfgang Gesemann, Alfred Hoffman, Walter Leitsch, Albrecht Timm und Sergij Vilfani — Redaktion Heinz Ischreyt —], Köln—Wien, Bohlau Verlag, 1973, 400 p.

BEŠLIĆ, ANA — *Ciklus oblik i boja 13.IX—8.X.* (catalogue), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, sans pagination.

Bibliografie Československé Balkanistiky za léta 1969—1971 [Sestavili : Ivan Dorovský, Marta Romportlová], Brno, Universita J. E. Purkyně—Fakulta Filosofická, 1973, 155 p.

Bibliographie d'études balkaniques, vol. VI (1971) et vol. VII (1972), Sofia, Institut d'études balkaniques, 1973 et 1974, 335 p. et 381 p.

BOJANIĆ, DUŠANKA, *Turski zakoni i zakonski propisi iz XV i XVI veka za Smederevsku, Kruševačku i Vilinsku Oblast*, Beograd, Istorijski Institut, 1974, 177 p.

Od Bonara do Sulaža — Osamdeset godina francuskog slikarstva — (De Bonnard à Solages) (oktobar—novembar 1973), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1973, 123 p.

BONDY, FRANÇOIS und MANFRED ABELEIN, *Deutschland und Frankreich.* Geschichte einer wechselvollen Beziehung, Düsseldorf—Wien, Econ Verlag, 1973, 293 p.

BONFANTE, GIULIANO, *Studii romeni*, Roma, Società Accademica Romena, 1973, 353 p.

BOŠKOVIĆ-STULLI, MAJA, *O pojmovima usmena i pučka književnost i njihovim nazivima* (« Umjetnost riječi », Zagreb, XVII, 1973, 3, 149—184 ; 4, 237—260/Poseban otisak).

ÇAKICI, LÂTIF, *Sanayi İşletmelerinde rantabilite ve rantabilite ile ilgili Sorunlar*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakultesi yayınları, 1973, 261 p.

CAMINIATAE, IOANNIS, *De expugnatione Thessalonicae* [Reconsuit Gertrudis Bohlig], Berlin—New York, Walter de Gruyter et Socios Berolini et Novi Eboraci, 1973, 97 p.

CERVELLÓ-MARGALEF, JUAN ANTONIO, *Estudios sobre su teatro con una bibliografia sobre el tema*, Köln, Stiasny, 1973, 192 p.

CIACHIR, NICOLAE, *Cu privire la activitatea politică desfăşurată de Dimitrie Cantemir în Russia* (1711—1723) (Extr. de la « Revista Arhivelor », vol. XXXV/no. 3/1973, p. 453—463.

CIORĂNESCU, ALEXANDRE, *Vasile Alecsandri*, New York, Twayne Publishers, Inc., 1973, 179 p.

ČUBRAKOVIĆ, MILENA 17.X—5.XI.1973 (*Catalogue*), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, sans pagination.

Cumhuriyetin 50. *Yılına Armağan*, Ankara, Turk Kultürunü Araştirma Enstitüsü, 1973, 240 p.

ČURKINA, ISKRA V., *Matija Majar-Ziljski — Матя МаярЗильский —*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1974, 121 p.

DANIŞMAN, AHMET, *Le secret des procédures répressives et la liberté de la presse en droit français*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakultesi Yayınları, 1973, 143 p.

DELLA CORTE, FRANCESCO, *Opuscula*, IV, Genova, Istituto di filologia classica e medioevale, 1973, 208 p.

Το δημοτικό τραγούδι — Κλέφτικα — [Ἐπιμέλεια: Ἀλέξης Πολίτης], Athènes, Ἐκδοτικὴ Ἑρμῆς Ε.Π.Ε., 1973, 159 p.

DJURDJEV, BRANISLAV, *Die historisch-ethnischen Veränderungen bei den südslawischen Völkern nach der türkischen Eroberung*, Graz, Historisches Institut der Universität, 1974, 24 p.

Добромирово евалгеније—*Кирилски споменик од XII век*—[Приредил Моше. Аптбауер], Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1973, 438 p.+XVIII p. note sur l'édition.

Dona Ethnologica — Beiträge zur vergleichenden Volkskunde — (Leopold Kretzenbacher zum 60 Geburtstag) [Herausgegeben von Helge Gerndt und Georg R. Schroubek], Munchen, R. Oldenbourg Verlag, 1973, 391 p.

DOROVSKÝ, IVAN, *České země a Balkán*. Kapitoly 3 Dějin Česko-Makedonských a Makedonsko-Českých. Stuků, Spisy University J. E. Purkyně v Brně Filosofiká Fakulta, 1973, 236 p. + ill. sans numérotation.

DRAGULJ, EMIR — 16.X—10.XII 1973 (*Catalogue*), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, sans pagination.

Ἐφημερίδες τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως, Τόμος τέταρτος, Γενική Ἐφημερίς τῆς Ἑλλάδος, Ἔτος Ζ'—1832 (Πρόλογος-Εἰσαγωγή ὑπό Γεωργίου Δ. Δημακοπούλου, Athènes, Ἐθνικόν Τυπογραφεῖον, 1973, 144 p. + 16 p. Εὑρετήριον et Πίναξ ἐπισήμων πράξεων.

FATOUROS GEORGIOS, *Die Briefe des Michael Gabras (ca. 1290—nach 1350)*, I. Teil: Einleitung, Adressaten, Regesten, Register; II. Teil: Text, Wien, 1973, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, I = 232 p. + 2 ill.; II = 711 p.

GANEV, TODOR N., *Българо-румънски научни и културни връзки 1869 — 1944 — Документи*, — Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1973, 351 p.

Гоце Делчев и Македонското национално револуционерно движење — Материјали од Симпозиумот одржан на 8,9 и 10 ноември 1972 година во Штип по повод 100-годишнината од раѓањето на Гоце Делчев —, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, Институт за Национална Историја, 1973, 410 p.

Говорните форми и словенските литературни јазици — Материјали од второто заседание на меѓународната комисија за словенските литературни јазици —, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1973, 184 p.

HALPERN, JOEL M., *Individual life cycles and familial cycles* — A comparison of perspectives — (XIII International family research seminar, Paris, september 1973), Amherst, Mass.— U.S.A., Department of Antropology, University of Massachusetts, 24 p. + 7 p. footnotes + 6 tables.

HATIBOĞLU, VECIHE, *Ölümsüz Atatürk ve dil devrimi*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1973, 69 p.

HEUFER, MARIETHERES, « *Moira* ». *Eine Untersuchung zur Erzählkunst Julien Greens* (Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades der Philosophischen Fakultat der Universitat zu Koln), Koln, Druck: Walter Kleikamp, 1973, 214 p.

HILLEN, WOLFGANG, *Saineans und Gillierons Methode und romanische Etymologie*, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1973, 256 p.

Hirtennomaden und Viehzuchter, Leipzig, Museum für Volkerkunde, Staatliche Forschungsstelle. 1973, 60 p.

HUSKIVDZE, LEÏLA ZAALOVNA, *Золотых дел мастерская при дворе Левана Дадиани*, Tbilisi, Издательство « Мецниереба », 1973, 86 p. + 30 p. ill.

Τὸ Ὑπουργεῖον τῶν Ἐσωτερικῶν καὶ ἡ διοίκησις αὐτοῦ κατὰ τὸν Ἱερὸν Ἀγῶναν [Ἐπιμελεία Γεωργίου Δ. Δημακοπούλου—Νομάρχου Ἀττικῆς-], Athènes, Ἐθνικοῦ Τυπογραφείον, 1973, 73 p. y compris les illustrations.

JASTROW, OTTO, *Daragözü eine arabische Mundart der Kozluk*, Sason-Gruppe (Sudostanatolien) — Grammatik und Texte, Nürnberg, Verlag Hans Carl, 1973, 121 p.

JURIŠIĆ, BLAŽ, *Rječnik govora otoka vrgade* — Usporeden s nekim čakavskim i zapadnoštokavskim govorima, II Dio, Zagreb, Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, 1973, 255 p.

KANSU, CEYHUN ATUF, Cumhuriyet Ağaci, Ankara, Türk dil Kurumu Yayınları, 1973, 60 p.

KARPAT, KEMAL H. & CONTRIBUTORS, *Social change and politics in Turkey* — A structural-historical analysis, Leiden, E. J. Brill, 1973, 373 p.

'Η Καθιέρωσις τῆς ἐθνικῆς 'Εορτῆς τῆς 25ης Μαρτύου ἐν ἔτει 1838 ['Αναμνηστικὸν τεῦχος ὑπό Γεωργίου Δ. Δημακοπούλου], Athenes, 'Εθνικόν Τυπογραφεῖον, 1973, 20 p.+7 ill.

KAUZLARIĆ, TOMISLOV 3.III—3.IV 1973 (*Catalogue*), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, sans pagination.

Корпус древнейших источников по истории народов СССР. Материалы совещания археографов-медиевистов РСФСР, 11—12 апреля 1972, Moskva, Институт истории СССР АН СССР, 1973, 129 p.

LEWIN, GUNTER, *Die ersten Funfzig Jahre der Song-Dynastie in China*, Berlin, Akademie-Verlag, 1973, 355 p. mit 18 Abbildungen, 10 Figuren und 1 Karte.

LOGAR, CENE, *Predmetna teorija analiza in kritika filozofije Aleksija Meinonga*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1974, 400 p. y compris un résumé en allemand.

LORDKIPANIDZE, INGA, *Роспись Надахтеви*, Tbilisi, «Мецниереба», 1973, 77 p. + 39 p. ill.

LOSONCZI ÁGNES, *Az Életmódról — Az anyagi feltételek a mindennapi aktivitás és az emberi együttélés Kérdései* — (Békés megyei vizsgálat adatai alapján), Budapest, Magyar Tudományos Akadémia, Szociologiai Kutató Intézetének Kiadványai, 1973, 498 p.

MEDVEDEV, I. P., *Мистра — Очерки истории и культуры поздневизантийского города*, Leningrad, Издательство « Наука », Ленинградское отделение, 1973, 162 p.

MIŠKOVSKA, LILJANA, *Големината како детермината на потребата за окрупнување и интеграционите движења на индустриските и земјоделските стопански организации во СР Македонија, како недоволно развиено подрачје*, Skopje, Економски Институт на Универзитетот ,,Кирил и Методиј'', 1973, 149 p.

MLADENOVIĆ, OLIVERA. *Коло у јужних словена*, Beograd, Српска Академија Наука и Уметности — Етнографски Институт, 1973, 198 p.+XXXII p. ill.

Monumente te arkitekturës ne Shqiperi, Tirana, Instituti i Monumenteve të Kultures, 1973, XXVII p. texte + 162 ill. + 12 p. explication des figure.

MOUTSOPOULOS, N., Οἱ ἐκκλησίες τοῦ νομοῦ Πέλλας, Thessaloniki, 'Εταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1973, 437 p. + 1 carte + 2 plans.

NIKOLAÏDOU, ELEUTHERIAS I., 'Ο Δημήτριος Μάρκου Μπότσαρης (1814—1871) καὶ ἡ ἀνέκδοτη αλληλογραφία του μὲ τὸν κυβερνήτη Καποδίστρια ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ Β' τόμου τῆς Δωδώνης 'Επιστημονικῆς 'Επετηρίδος τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου 'Ιωαννίνων, p. 371—474), Ioannina, 1973.

NIKOLAOU, THEODOROU ST., Αι περι πολιτείας καὶ δικαίου ἰδέαι τοῦ Γ. Πλήθωνος Γέμιστοῦ, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν 'Ερευνῶν, 1974, 138 p.

NIKOLIĆ, JELENA, Библиографија *Матице Српске* 1966—1970, III, Novi Sad, Матица Српска, 1974, 344 p.

NORTH, DOUGLASS C. and ROBERT PAUL THOMAS, *The Rise of the Western World.* A New Economic History. Cambridge University Press, 1973, 171 p.

NOUR, ALY & E. TH. SOULOGIANNIS, Τὸ Ισλὰμ καὶ οἱ "Ελληνες ὑπηκόοι του. 'Η 'Ελληνίδα στὰ Χαλίφατα, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1973, 16 p.

Omagiu profesorului D. Găzdaru — Miscellanea din studiile sale inedite sau rare — , vol. I, Studii istorico-filologice, Freiburg i. Br., Institutul român de cercetări, 1974, 272 p.

Опис на гръцките и други чуждоезични ръкописи в Народна Библиотека ,,Кирил и Методии'' [Състави Маньо Стоянов], Sofia, Наука и Изкуство, 1973, 205 p. y compris les ill.

Οθωμανικα "Εγγραφα τῆς ἐν Κύπρωι Μονῆς Κύκκου ('Εκθιθομένα ὑπό Πάυλου Χιδιρόγλου), Leukosia, Κέντρον 'Επιστημονικῶν 'Ερευνῶν, 1973, 176 p. + XXXIV ill.

ÖZDEMIR, EMIN, *Terim Hazırlama Kilavuzu*, Ankara, 1973, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1973, 102 p.

PAJTONCIEV, GANČO, *Македонски народни ора*, Skopje, Македонска Книга, 1973, 355 p.

PÁL LAKATOS, *Quellenbuch zur Geschichte der Gepiden* — mit einem Vorwort von S. Szadeczky — Kardon —, Szeged, Acta Universitatis de Attila Jósef Nominatae, 1973, 135 p.

PAȚAC, MARIN, *Comuna Morteni, Tîrgoviște*, Muzeul județean de istorie Dîmbovița, 1973, 208 p. + 2 cartes.

POLENAKOVIĆ H., *Белетки за Македонските студенти и Нивните студии во XIX век* (avec un résumé en français) (Extr. de ,,Годишен зборник'' Кн. 24—25, p. 365—377), Skopje, Филозофски Факултет на Универзитетот, 1973.

POLITIS, LINOS & M. I. MANOUSAKAS, Συμπληρωματικοὶ κατάλογοι χειρογράφων ἁγίου ὄρους, Thessaloniki, 'Ελληνικὰ, Περιοδικὸν Εὐγγραμμα 'Εταιρίας Μακεδονικῶν Σπουδῶν Παράρτημα, 1973, 308 p. + 31 ill.

Πρακτικὰ τοῦ πρώτου διεθνοῦς κυπρολογικοῦ συνεδρίου (Λευκωσία, 14—19 ἀπριλίου 1969), Τόμος Γ', Νεώτερον τμῆμα, Μέρος Β' Φιλολογία-Λαογραφία ['Επιμέλεια: Θεοδώρου Παπαδοπούλλου & Μενελάου Χριστοδούλου], Leukosia, Εταιρεία Κυπριακῶν Σπουδῶν, 1973, 318 p. + XLI p. ill.

Прилози (*Contributions*) IV_1 (avec des résumés en français et en allemand), Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, Одделение за општествени Науки, 1973, 83 p.

Пристапни Предавања, Прилози и библиографија на новите членови на Македонската Академија на Науките и Уметностите, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1974, 128 p.

RISTOVSKI BLAŽE, *Ѓорѓија М. Пулевски и неговите книшки ,,Самовила Македонска'' и ,,Македонска Песнарка''*, Skopje, Институт за фолклор, 1973, 79 p.

SACHSENRODER, WOLFGANG, *Adrien Mithouard und seine Theorie des ,,Occident''* — Zum Traditionalismus in der französischen Literatur vor dem ersten Weltkreig —, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1973, 203 p.

SAS JUDIT, H., *Életmód és család.* Az emberi viszonyok alakulása a családban (A Békés megyei életmód vizsgálat alapján), Budapest Magyar Tudományos Akadémia — Szociológiai Kutató Intézeténck Kiadványai, 1973, 260 p.

SCAPINI, NEVIO, *La confessione nel diritto romano I — Diritto Classico* —, Torino, 1973, G. Giappichelli-Editore, 289 p.

SCOTTI, PIETRO, *Gli indiani Moros del Chaco (Paraguay) a dieci anni dalla loro scoperta* (Extr. des ,,Atti dell'Accademia Ligure di Scienze e Lettere'' vol. XXIX—1972—), Genova. 1973, 16 p.

Септемврийското народно антифашиско въстание 1923 г. — Библиография —, Sofia, Партиздат, 1973, 429 p.

Септемврийското въстание 1923 — Енциклопедия — [Съставители Георги Мишков, Екатерина Пеовска, Иван Драев, Панайот Панйотов], Sofia, Партиздат, 1973, 312 p.

Симпозиум развојот и карактеристиките на народноосло до дителната војна и на револуцијата во Македонија (Скопје 9—10 декември 1971 година), Skopje, 1973, 857 p.

SIOROKA, GEORGIOU A., 'Ο Αλῆ Πασᾶς καὶ οἱ αὐτοκρατορικοὶ γάλλοι τῆς ἑπτανήσου (Νέα στοιχεῖα ἀπὸ τὸ ἀνέκδοτο ἀρχεῖο τοῦ C. Berthier) ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ Γ' τομου τῆς ,,Δωδώνης'' 'Επιστημονικῆς 'Επετηρίδος τῆς φιλοσσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πάνεπιστημίου 'Ιωαννίνων, p. 275—334), Joannina, 1974.

ŠKERLJ, STANKO, *Italijansko Gledališče v Ljubljani v Preteklih Stoletjih* — Il teatro italiano a Ljubljana nei secoli passati —, Academia Scientiarum et Artium Slovenica, Classis II: Philologia et Litterae, 1973, 503 p. + 5 ill.

SKŘIVAN, ALEŠ, *Čína a spojené státy 1941—1945*, Praha, Universita Karlova, 1974, 156 p.

SLOT, B. J., Καθολικαὶ ἐκκλησίαι κιμώλου καὶ τῶν Πέριξ Νήσων ('Ανάτυπον ἀπὸ τὰ « Κιμωλιακὰ » Τόμος Ε', p. 51—304), Athènes, 1974.

SOLAÚN, MAURICIO & MICHAEL A. QUINN, *Sinners and heretics — The politics of military intervention in Latin America*, Urbana, University of Illinois Press, 1973, 228 p.

ŠOŠKIĆ, BUGISLAV, *Союз коммунистов Югославии при системе социалистического самоуправления*, Beograd, Издатель: Секретариат информации союзного исполнительного веча, sans date, 64 p.

SOULOGIANNI, E. TH., Η « 'Απλοελληνικὴ εγκυκλοπαιδεία » τοῦ Δ. Δάρβαρη και ἡ ἑλληνικὴ κοινότης Βενετίας ('Ανατύπωσις ἐκ τοῦ « Λειμαναρίου προσφοράς εἰς τόν καθηγητήν N. B. Τωμαδάκην ['Αθήνα ΟΓ'—ΟΔ'], p. 416—425), 'Εν 'Αθήναις εκ τοῦ Τυπογραφείου 'Αδελφῶν Μυρτίδη, 1973.

SOULOGIANNI, E. TH., Σαρακήνοι καὶ χριστιανισμός ['Ανατυπώσις ἐκ τοῦ περιοδικοῦ «Παρνασσος», Τομ. ΙΕ', 'Αριθ. 2, p. 293—298), Athènes, 1973.

SPIRIDAKIS, KONSTANTINOU, Μελέται, διαλέξεις, λόγοι, ἄρθρα, Τόμος Α', — 'Ιστορικοφιλολογικαὶ Μελέται καὶ διαλέξεις, Μέρος Γ' —, Leukosia, Τύποις Ζαβαλλη Λτδ., 1973, 400 p.

STANČEVSKI, ILIJA, *Економика во производството на ориз*, Skopje, Економски Институт на Универзитетот ,,Кирил и Методиј, 1974, 127 p. + 4 p. литература и документација.

STOJANOVIĆ, TODOR & GORGI NIKOLOVSKI, *Полождата на стопанските организации на С. Р. Македонија како недоволно развиено подрачје*—Положбата и економиските карактеристики на индустриските и земјоделските стопански организации во

C.P. Македонија —, Skopje, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј", 1973, 467 p.

STRATIGOPOULOU, DANAE, *Cantos de los Griegos*, Santiago de Chile, Centro de Estudios Bizantinos y Neohelénicos, Facultad de Filologia y Letras, 1973, 81 p.

STRATOU, ANDREA N., Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰώνα, Τόμος Ε' — Κωνσταντῖνος Δ' 668 — 685, Athènes, Βιβλιοπώλευον τῆς „Ἑστίας", 1974, 195 p.

Studien zur Frühgeschichte Konstantinopels [herausgegeben von Hans-Georg Beck]. München, Institut fur Byzantinistik und Neugriechische Philologie der Universitat. 1973, 238 p.

Свечен собир посветен на Авној — Одржан на 15 ноември 1973 година, — Skopje, 1974, 25 p.

Свечен собир посветен на Илинден — Одржан на 16 октомври 1973 година —, Skopje, 1974, 24 p.

SYKORRA, WOLFGANG, FRIEDRICH DIEZ, *Etymologisches Worterbuch der Romanischen Sprachen und seine Quellen*, Bonn, Romanisches Seminar der Universitat Bonn, 1973, 272 p.

TAFFERNER, ANTON, *Donauschwabische Wissenschaft* — Versuch einer geistigen Bestandsaufnahme und einer Standortbestimmung von den Anfangen bis zur Gegenwart 1. Teil. Munchen. A.G. Donauschwabischer Lehrer im Sudostdeutschen Kulturwerk e.V, 1974, 154 p.

TALADOIRE, BARTHELEMY-A., *Mihail Eminescu*, Nice, Les Belles Lettres, 1974. 66 p.

TOCI, VENIAMIN, *Nderhyrja e kapitalit te huaj ne Shqiperi dhe qendrimi i qarqeve demokratike (1921—1925)*, Tiranë, Akademia e Shkencave e RPSH — Instituti i Historise, 1974, 199 p. + XVIII p. résumé en français

TOMOVIĆ GORDANA, *Морфологија ћириличких натписа на Балкану*, Beograd, Historical Institute, 1974, 121 p. + XXIII p. ill. + 1 carte

TOPOLINJSKA, ZUZANA, *Граматика на именската фраза во Македонскиот литературен јазик — род, број, посоченост* —, Skopje, 1974, 155 p.

Tarama Sozlugu, VII, Ekler. Ankara, Turk Tarih Kurumu Basimevi, 1974, 295 p.

TSELIKA, AGAM., Ἡ βιβλιοθήκη τῆς μονῆς γηροκομείου πατρῶν (Ἀνάτυπον ἀπό τά «Ἑλληνικά», Τόμος 260ˢ p. 282—295), Thessaloniki, 1974.

TSELIKA, AGAM, Κατάλογος τῶν πατριαρχικῶν γραμμάτων (1546—1806) τοῦ Ἑλληνικοῦ ἰνστιτούτου Βενετίας μετὰ συμπληρώσεων καὶ διορθώσεων τῆς Ἐκδόσεως Ι. Βελούδου (Ἀνάτυπον ἀπό τά «Θησαυρίσματα» Τόμ. 10, p. 213—237), Venezia, 1973.

TSELIKA, AGAMEMNOS, Πατριαρχικά γράμματα ἐκ τῆς μονῆς ἁγίων πάντων πατρῶν (Ἀνάτυπον ἀπό τά «Ἑλληνικά», Τόμος 260ˢ p. 72—96+ 1 p. résumé en français), Thessaloniki, 1973.

TSIRPANLIS, ZAHARIA N., Πῶς εἶδαν οἱ Ἰταλοί τόν πόλεμον τοῦ 1940—41, Ioannina, Πανεπιστήμιον Ἰωαννίνων, 1974, 55 p.

TSIRPANLIS, ZAHARIA N., Γιά τὴν ἐκλογή Μητροπολίτη Ἰταλίας στὰ μέσα τοῦ ΙΣΤ'αἰ. (Προσθήκη καὶ διορθώσεις) (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Γ'τόμου τῆς «Δωδώνης» Ἐπιστημονικῆς Ἐπετηρίδος τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων p. 145—149), Ioannina, 1974.

Türkçe Sozluk (Gozden Geçirilmiş, Altıncı Baskı), Ankara, Bilgi Basımevi. 1974, 893 p.

Türkiye'de Halk Ağzından — Derleme Sozluğu, VII, H—I, Ankara, Turk Tarih Kurumu Basımevi, 1974, p. 2245—2576

Турски документи за историјата на Македонскиот народ — Опширни пописни дефтери од XV век —, Том II [Rédaction: Metodja Sokolski], Skopje, Архив на Македонија, 1973, 516 p.

Турски извори за ајдутството и арамиството во Македонија (1700—1725), Skopje, Институт за Национална историја, 1973, 264 p.

TZORZATOU, VARNAVA D., Οἱ νέοι Βασικοὶ θεσμοὶ διοικήσεως τοῦ πατριαρχείου Ἀντιοχείας, Athènes, 1973, 15 p.

UBREGTS, WILLIAM, *Les donjons — La haute Tour de Villeret* —, Analyse archéologique et sociologique d'une maison forte. Contribution à l'étude de l'architecture seigneuriale en Belgique, Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1973, 146 p.

UMAN, NURI, *Bilgi işlemde komputerler ve Turkiye'de komputerlerin durumu*, Ankara, Sevinç Matbaası, 1973, 168 p.

UMAN, NURI, *Ulastırma modeli ve* (Petrol ofisinde uygulama denemesi), Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakultesi Yayınları, 1974, 217 p.

VACALOPOULOS, APOSTOLOS, E., Ἱστορία τοῦ νέου Ἑλληνισμοῦ, Α' — Ἄρχες καὶ διαμορφώση του —, Ἐκδόση Β' — Συμπληρωμένη καὶ Ἐνημερωμένη —, Thessaloniki, 1974, 481 p.

VARNALIDOU, SOTIRIOU L., Ὁ ἀρχιεπίσκοπος Ἀχρίδος Ζωσίμας (1686—1746) καὶ ἡ ἐκκλησιαστική καὶ πολιτική δράσις αὐτοῦ, Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου—147—, 1974, 190 p. y compris les ill.

VASIĆ, RASTKO, *Културне групе старијег гвозденог доба у Југославији* (The Early iron age cultural groups in Yugoslavia), Beograd, Археолошки Институт, 1973, 178 p.
Vezeto a Békéscsabai Szlovák Tájházhoz [Irta : Tábori György], sans lieux d'apparition, 1973, 17 p.
VIRSALADZE, T. B., *Роспись Иерусалимского крестного монастыря и портрет Шота Руставели*, Tbilisi, Издательство « Мецниереба », 1973, 81 p. + XXIX p. ill.
VOLSKAJA, ANELI, *Росписи средневековых трапезных Грузии*, Tbilisi, Издательство « Мецниереба », 1974, 168 p. + 50 p. ill.
Восточные источники по истории народов юго-восточной и Центральной Европы, III, Moskva, Издательство « Наука » — Главная редакция восточной литературы, 1974, 307 p.
VRAŽINOVSKI, TANAS, *Гоце Делчев во споменот на народот*, Skopje, Институт за фолклор, 1973, 57 p.
ZIROGEBIĆ, OLGA, *Турско војно уређење у Србији (1459—1683)*, Beograd, Историски Институт, 1974, 319 p.
ZOGRAFSKI, TODOR G. & DIMČEA A. ZOGRAFSKI, *Кпј и ВМРО* (Обединста) во Вардарска Македонија во периодот 1920 — 1930, Skopje, Институт за Национална Историја, 1971, 292 p.
ZORA, GEORGIOU TH., 'Επτανησιακαί Μελέται 1. Οἰἐἐν ἑπτανήσω σεισμοί κατά τά ἔτη 1820 καί 1825 εἰς περιγραφήν ἐγγράφων του ἀπορρήτου ἀρχείου τοῦ Βατικανοῦ—2. Πρόνοια περὶ τῶν ἐν 'Ιταλία ἑλλήνων σπουδαστῶν κατά τόν παρελθόντα αἰῶνα, Athènes, 1973, 19 p.
ZORA, GEORGIOU TH., Αἱ πρῶται ἐν πάτραις ἐπαναστατικαί ἐκδηλώσεις κατά πληροφορίας τοῦ 'Ολλανδικοῦ προξενείου, Athènes, 1973, 20 p.
ZORA, GEORGIOU TH., 'Η ἐν ἔτει 1822 καταστροφή τῆς Χίου κατά ἄγνωστον περιγραφήν τοῦ 'Ολλανδοῦ προξένου (Μία ἐνδιαφέρουσα ἐξιστόρησις τῶν τραγικῶν γεγονότων), Athènes, Κειμένα καὶ μελέται Νεοελληνικής Φιλολογίας, 1973, 39 p.
ZOROGIANNIDI, KONSTANTINOU N., 'Ημερολόγιον πορινῶν καί πολεμικῶν ἐπιχειρήσων 1912—13, Thessaloniki, "Ιδρυμα Μελετῶν Χεροσονήσου τοῦ Αἵμου, 1975, 179 p.
ZOTOVIĆ, LJUBICA, *Митраизам на тлу Југославије* (Le Mithraïsme sur le territoire de la Yougoslavie), Beograd, Археолошки Институт, 1973, 159 p. + 24 ill. + 1 carte.
50. Yl Konuşmalar, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınlari, 1974, 127 p.
Сто и петдесет години от Гръцкото въстание — 1821—1828 —, Sofia, Институ за Балканистика, 1973, 123 p. y compris table des matières en français.
1948—1973, 25 godina Šumarskog Fakulteta Univerziteta u Sarajevu, Sarajevo, Šumarski Fakultet Universiteta, 1974, 248 p.

M. Grigoraș

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6—12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p. ; vol. II, 1975, 656 p., ill. ; vol. III, 1976, 737 p., ill.

Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band 1438—1457, Begründet von Franz Zimmermann, bearbeitet von Gustav Gündisch, 1975, 639 p.

Mihai Viteazul, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études), sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievici, 1975, 280 p.

Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească, vol. III (1526—1535), 1975, 449 p.

Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească, vol. XI (1593—1600), 1975, 745 p.

Documenta Romaniae Historica, A. Moldova, vol. I (1384—1448), 1975, 605 p.

Legislația urbană a Țării Românești (La législation urbaine de la Valachie), sous la rédaction de Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu, 1975, 316 p.

PIPPIDI, D. M., **Scythica Minora.** Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire, 1975, 314 p.

NICOLAESCU-PLOPȘOR, DARDU et WOLSKI, WANDA, **Elemente de demografie și ritual funerar la populațiile vechi din România** (Eléments concernant la démographie et le rituel funéraire chez les populations anciennes de Roumanie), 1975, 292 p.

BUSUIOC, ELENA, **Ceramica de uz comun nesmălțuită din Moldova** (Secolul al XIV-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea), (La céramique d'usage commune non émaillée de Moldavie — XIV^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e siècle), 1975, 88 p. + 44 p. illustr.

OLTEANU, ȘT., **Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave (L'Union de 1600)**, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies, XIV, 1975, 159 p.

Nouvelles études d'histoire, Vol. V, Publiées à l'occasion du XIV^e Congrès des sciences historiques, San Francisco, 1975, 274 p.

Bibliografia istorică a României. IV. 1969—1974 (Bibliographie historique de la Roumanie, vol. IV, 1969—1974). Comité de rédaction : Ștefan Pascu et Bujor Surdu, 1975, 514 p.

Inscripțiile antice din Dacia și Scythia Minor. Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Vol. I. Sous les soins de I. I. Russu, 1975, 265 p.

Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania. A collection of studies. Editors : Miron Constantinescu, Ștefan Pascu and Petre Diaconu, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographs. XVI, 1975, 323 p.

Fontes Historiae Daco-Romanae. III. Scriptores Byzantini, Saec. XI—XIV, Ediderunt : Alexandru Elian et Nicolae-Șerban Tanașoca, 1975, 569 p.

VASILE NEAMȚU, **La technique de la production céréalière en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVIII^e siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire Economique, Etudes, n° 52 (7), 1975, 270 p.

C. CONSTANȚINESCU-MIRCEȘTI, **Păstoritul transhumant și implicațiile lui în Transilvania și Țara Românească în secolele XVIII—XIX** (Les bergers transhumants et les implications de leur occupation en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^e—XIX^e siècles), « Biblioteca istorică » XLIV, 1976, 170 p.

I.P.I. c. 1156

43456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV—1976. N° 3 (juillet-septembre)

Projets politiques et actions diplomatiques

Evolution économique et transformation des institutions

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviţei nr. 64—66, Oficiul poştal 12, Căsuţa poştală 2001, Bucureşti—România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nº 125, téléphone 50 76 80, Bucureşti — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV 1976 N° 3

SOMMAIRE

Projets politiques et actions diplomatiques

Evolution économique et transformation des institutions

Discussions

Chronique

Comptes rendus

EN MARGE DES RAPPORTS DE VLAD D'EMPALEUR AVEC L'EMPIRE OTTOMAN

ŞTEFAN ANDREESCU

Les circonstances dans lesquelles, au printemps de 1456, à la veille du siège de Belgrade, Vlad l'Empaleur est monté sur le trône de la Valachie sont assez bien connues. Il venait de Transylvanie, avec le consentement et l'appui de Ianco de Hunedoara, l'ancien gouverneur de la Hongrie [1], qui visait par là à soustraire la Valachie à l'orbite de l'Empire ottoman, en vue de l'imminent affrontement avec le sultan Mehmet II « le Conquérant ». Mais la victoire des chrétiens à Belgrade n'a représenté que le succès d'une action *défensive* et ne fut pas suivie d'une contreoffensive. En outre, aussitôt après la retraite des Turcs, ce grand capitaine que fut Ianco de Hunedoara quitta la scène de l'histoire, terrassé par la peste dans le camp de Zemun (11 août 1456).

Dès lors, la situation du nouveau prince s'annonçait sous de fâcheux auspices. La Hongrie était incapable à ce moment — comme elle le sera du reste aussi plus tard — de porter un coup décisif aux Turcs, alors que ceux-ci pouvaient à tout instant intervenir au nord du Danube, en Valachie. C'est pourquoi Vlad, après une juste analyse de la situation étrangère, décida de reconnaître momentanément la suzeraineté de la Porte et de lui payer tribut. L'événement eut lieu à l'automne de 1456, après le 10 septembre, date à laquelle il communiquait à la ville de Braşov qu'une ambassade turque était à sa résidence de Tîrgovişte, lui demandant entre autres le droit de passage pour les troupes ottomanes par la Valachie, vers la Transylvanie [2]. Ce ne fut là, bien sûr, pour le jeune prince qu'une première prise de contact avec les Turcs, car la même lettre nous le montre se berçant encore de l'illusion que l'envoi d'une troupe de soldats (« ducentos aut centum vel quinquaginta homines electos »), qui serait présente à ses côtés, pourrait suggérer à l'ambassadeur turc l'existence d'un soutien actif de la part de la Transylvanie et de la Hongrie. En attendant, la « normalisation » des relations entre la Valachie et l'Empire ottoman était un fait accompli dès le 17 décembre 1456, car on ne s'explique pas autrement pourquoi la cour royale de

[1] Voir Ion Bogdan, *Vlad Ţepeş şi naraţiunile germane şi ruseşti asupra lui — Studiu critic* (Vlad l'Empaleur et les narrations allemandes et russes à son sujet — Etude critique), Bucureşti, 1896, p. 7—12.

[2] Gustav Gündisch, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, t. V (1438—1457), Bucureşti, Ed. Academiei, 1975, n° 3040, p. 542—543.

Bude était devenue tout à coup nettement hostile à Vlad, au point d'accréditer à Braşov, à la frontière même de la Valachie, le prétendant Dan, dans le but de le détrôner [3].

D'autre part, il est généralement admis que Vlad l'Empaleur a maintenu de bonnes relations avec les Turcs jusqu'en 1459, quand il a manifesté pour la première fois la velléité de s'affranchir de la suzeraineté ottomane en cessant de payer le tribut [4]. D'ailleurs, le 5 avril 1459, la ville de Braşov et le Pays de la Bîrsa se plaignaient de ce que le prince valaque avait « violé sa foi » envers le roi de Hongrie et s'était « soumis aux Turcs » [5] : encore une preuve que, jusqu'à cette date, rien dans sa conduite n'avait permis de prévoir le revirement de sa politique. C'est à peine dans la seconde moitié de l'année 1460 que Vlad rétablira entièrement ses relations avec les deux grandes villes du sud de la Transylvanie, Braşov et Sibiu, ainsi qu'avec les Szeklers, et qu'il conclura une alliance secrète avec le roi de Hongrie Mathias Corvin [6]. En apparence donc, tout du moins jusqu'en 1459, il n'y a aucune raison de soupçonner l'existence d'un conflit déclaré entre la Valachie et l'Empire Ottoman.

Toutefois, dans son dernier ouvrage de synthèse sur l'histoire des Roumains, Nicolae Iorga soutient qu'*en mai 1458* un combat a eu lieu, sur le territoire de la Valachie, entre un corps d'armée turc et l'armée valaque commandée par Vlad l'Empaleur. Ce serait là, par conséquent, le premier affrontement entre celui-ci et son puissant voisin, annonciateur de la guerre de 1462. Voici le passage en question de Iorga : « Le récit d'un témoin oculaire qui, du reste, concorde, en ce qui concerne les informations sur les Turcs, avec ce qu'on connaît par ailleurs, montre que, au moment où, en 1458, le Sultan était sur le point de passer en Morée (mois de mai) pour prendre Corinthe, il avait envoyé sur le Danube, avec 30.000 (!) Turcs, le Vizir Machmoud-Pacha le Grec, un renégat, pour arrêter le passage des Hongrois, dont il avait été question. Il conquiert en Valachie une forteresse et prend 5.000 prisonniers. Mais „Drăculea'' *(Dracula)* accourt avec „environ 5000 Hongrois et Roumains'' et surprend les ennemis de telle façon que, „de ces 18.000 Turcs, n'échappèrent que 8.000, le reste ayant été tué ou noyé'', et les prisonniers délivrés. S'enfuyant vers Sofia, le Vizir provoque une panique, et des gens effrayés commencent à passer de Constantinople en Asie. Il a été nécessaire que le Sultan revienne de Corinthe à Andrinople. „A cette époque'', dit le chrétien anonyme qui écrit *La progenie della casa d'Octomani*, „je me trouvais à Constantinople ; cette ville et celle de Péra étaient vides de Turcs, qui s'étaient enfuis sur l'autre rivage de l'Anatolie.

---

[3] *Ibidem*, n° 3056, p. 555.

[4] Les *Mémoires du janissaire serbe* affirment que Vlad l'Empaleur « est venu deux années consécutives à la cour de l'empereur <= du sultan>, apportant le tribut comme convenu. Mais ensuite il n'a plus voulu venir », dans *Călători străini despre ţările române* (Voyageurs étrangers sur les pays roumains), t. I, Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1968, p. 126). D'où l'on peut déduire que le tribut a été payé pour les années 1457 et 1458, mais non pas pour 1459.

[5] I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în secolele XV şi XVI* (Documents concernant les relations de la Valachie avec Braşov et la Hongrie aux XV[e] et XVI[e] siècles), t. I (1413–1508), Bucureşti, 1905, n° LXXIX, p. 101–102.

[6] Gustav Gündisch, *Vlad Ţepeş und die sächsischen Selbstverwaltungsgebiete Siebenbürgens*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. VIII (1969), n° 6, p. 986–992.

S'il y avait eu dix galères des nôtres là", — l'écrivain est un Vénitien, — „nous aurions regagné Péra et Constantinople en un moment. Or, Dieu n'a pas permis pour nos péchés que les chrétiens aient tant de gloire" »[7]. Ce qu'il importe d'éclaircir, c'est si cette action d'éclat de Vlad l'Empaleur en mai 1458 a vraiment eu lieu.

En fait, l'interprétation de Iorga est fondée sur une seule source : le texte de la relation comprise dans *La progenie della casa d'Octomani*, une sorte de chronique italienne des Turcs ottomans jusqu'en 1500, texte que le grand historien avait lui-même publié[8]. Or, à notre avis, ladite source a consigné correctement le déroulement de l'action, mais à une date erronée : mai 1458 au lieu de *mai 1462*. En effet, la relation de l'auteur anonyme est *postérieure* à la mention de l'ultimatum du sultan Mehmet II concernant les arriérés du tribut de la Valachie— c'est-à-dire le tribut des années 1459, 1460 et 1461 —, dont on sait par des sources sûres qu'il s'est produit au cours de l'hiver 1461—1462 et qu'il a déclenché aussitôt les hostilités contre la Valachie. D'autre part, le même texte fait une erreur évidente lorsqu'il situe la retraite de Vlad l'Empaleur en Transylvanie et son remplacement sur le trône par son frère Radu le Beau en... 1459, au lieu de 1462 (« el signor Dracula se fugite in Ongaria e'l fratelo de Dracula se resto signor l'ano 1459 »)[9]. Une fois débarrassés de toute cette fausse chronologie, nous ne disposons plus du moindre indice quant à un conflit armé entre le prince valaque et les Turcs avant les premiers mois de 1462.

La première action militaire de la Valachie contre les Turcs, action couronnée de succès, a été, ainsi qu'il est bien connu, la conquête de Giurgiu et l'incursion au sud du Danube qui ont eu lieu au début de février 1462 et dont fait état le voïvode lui-même dans son « communiqué des opérations » expedié de Giurgiu au roi de Hongrie le 11 février 1462[10]. Dans la même lettre, s'attendant à des représailles, il fait appel à l'aide de Mathias Corvin, aide qui aurait dû arriver et s'intégrer au dispositif de défense valaque jusqu'à *« la Saint-Georges » (le 23 avril)*[11], date à laquelle commençaient habituellement les campagnes ottomanes. Mehmet II, à la tête d'une armée qualifiée par le chroniqueur byzantin Laonique Chalcocondyle de « très grande, la seconde en importance depuis l'assaut de Byzance par cet empereur »[12], força le passage du Danube dans les premiers jours du mois de juin 1462, près de Nikopol ; les sources ottomanes consignent

---

[7] N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, t. IV, *Les Chevaliers*, Bucarest, 1937, p. 155—156.

[8] N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor* (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains), t. III, București, 1897, p. 13. Se fondant sur cette source, Donado da Lezze, *Historia turchesca (1300—1514)*, Ed. I. Ursu, București, 1909, p. 24—25, a lui aussi situé cet épisode en 1458.

[9] N. Iorga, *Acte și fragmente...*, t. III, p. 12 et 14. En ce qui concerne l'inexactitude de la source, voir également les observations de I. Ursu (Donado da Lezze, *op. cit.*, éd. cit., p. XLI), qui commente un autre fragment pris par Donado da Lezze (p. 27) de *La progenie della casa d'Octomani* (N. Iorga, *op. cit.*, p. 14).

[10] V. le texte du document chez Ion Bogdan, *op. cit.*, p. 78—82.

[11] *Ibidem*, p. 80.

[12] Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice* (Exposés historiques), éd. Vasile Grecu, București, Ed. Academiei, 1958, p. 285.

que ses troupes ont pénétré en Valachie le *4 juin*[13]. C'est, par conséquent, entre ces deux dates, en d'autres termes au cours du mois de mai 1462, qu'il faut, selon nous, placer l'épisode de la défaite du grand vizir Mahmud-Pacha le Grec sur le territoire de la Valachie.

Le sultan avait probablement donné ordre au grand vizir de surveiller, avec ses 30.000 soldats, le « gué du Danube », afin d'éviter le risque d'une nouvelle razzia du prince valaque au sud du Danube, avant sa propre arrivée avec le gros des troupes. Or, Mahmud-Pacha le Grec a dépassé sa mission : il a franchi le Danube et a pénétré sur le territoire de la Valachie, emportant butin et captifs. A son retour, au moment où son corps d'armée franchissait à nouveau le fleuve, 18.000 Turcs encore sur la rive roumaine furent attaqués par surprise et presque entièrement anéantis (8.000 seulement auraient échappé au massacre).

C'est le moment de mentionner qu'un écho de cet épisode est parvenu aux oreilles de Chalcocondyle, mais un écho déformé. Il a bien consigné, en effet, la colère du sultan contre « le vizir Machmut », précisant même qu'il a été jusqu'à le frapper, mais il l'attribue au fait que le grand vizir avait diffusé la nouvelle de l'assassinat des envoyés turcs et de Hamza, le pacha de Nikopol, en Valachie, ainsi que celle de l'incursion des troupes de Vlad l'Empaleur au sud du Danube (en février 1462)[14]. Or, la colère du sultan n'apparaît sous son vrai jour que si on la rapporte à la destruction du corps d'armée conduit par Mahmud-Pacha le Grec au mois de mai 1462, catastrophe dont il était directement fautif. Ainsi, à notre avis, la chronique byzantine confirme la reconstitution chronologique proposée ci-dessus, tout en vérifiant les dires de la source italienne sur la panique provoquée par cet incident sanglant au sud du Danube, car — précise Chalcocondyle — la colère du sultan a eu aussi pour cause le fait que son vizir « a dit aux hommes de l'empereur ce qui était arrivé chez les Daces ⟨les Roumains⟩ », avant « d'avoir été chez l'empereur » pour lui faire son rapport[15].

Notons, enfin, que l'avant-garde commandée par Mahmud Pacha le Grec a très probablement mené son action dans la zone de la Dobroudja, en vue de protéger le cours inférieur du Danube, par où devait pénétrer la flotte ottomane de la mer Noire. Il se pourrait que la « forteresse » de Valachie conquise au début par les Turcs fût Brăila. Cette idée nous est suggérée par le fait que la troupe de 5 000 hommes avec laquelle Vlad l'Empaleur a surpris l'ennemi était composée — aux dires de la source italienne —non seulement de Roumains, mais aussi de « Hongrois ». Or, les seuls Hongrois présents à ce moment-là en Valachie étaient ceux formant la garnison de la place forte de Kilia, qui défendait les Bouches du Danube. D'où l'on peut déduire que la victoire de mai 1462 a été remportée par les troupes que le voïvode avait envoyées dans la partie est de la Valachie,

---

[13] *Düsturname* (le Livre du vizir), par Enveri, chronique rédigée vers 1465, dans *Cronici turceşti privind ţările române — Extrase* (Chroniques turques concernant les pays roumains Extraits), t. I, *Sec. XV — mijlocul sec. XVII* (XVe siècle — milieu du XVIIe siècle), éd. Mihail Guboglu et Mustafa Mehmed, Bucureşti, Ed. Academiei, 1966, p. 42.

[14] Laonic Chalcocondil, *op. cit.*, éd. cit., p. 285.

[15] *Ibidem.*

avec l'aide de certains éléments de la garnison de Kilia, cependant que le gros de ses forces attendait de pied ferme sur la frontière sud l'attaque principale des Turcs, qui devait se déclencher dans les premiers jours de juin depuis Nikopol.

★

Trois ans après la mort de Vlad l'Empaleur, en décembre 1479, le prince de Valachie Basarab le Jeune adressait au bourgmestre et aux échevins de Braşov une lettre où il mentionne une série d'actes répréhensibles commis par un groupe de grands boyards philoturcs. Ses accusations commencent dans les termes suivants : « Car ils ont d'abord entraîné le voïvode Vlad contre le voïvode Vladislav et l'ont tué ; puis ils sont partis de chez le voïvode Vlad chez les Turcs et ils ont amené l'empereur en Valachie et l'ont dévastée, comme vous savez bien... »[16]. D'évidence, le voïvode Vlad est Vlad l'Empaleur, qui a en effet, en 1456, détrôné Vladislav II (1447—1456) à son profit. Mais ce qui nous paraît particulièrement intéressant, c'est la deuxième accusation portée contre ce groupe de boyards, car elle fournit un élément nouveau au problème des antécédents politico-diplomatiques de l'expédition entreprise en 1462 en Valachie par le sultan Mehmet II.

Aucun de nos historiens n'a, jusqu'à ce jour, interprété ce passage à la lettre, c'est-à-dire n'a envisagé l'existence d'un appel à la Porte de la part des boyards hostiles à la nouvelle ligne politique adoptée par Vlad l'Empaleur après 1459. On a cru, tout au plus, qu'il se référait vaguement à la situation née en Valachie après l'expédition turque de 1462, quand d'autre sources attestent que Vlad a été peu à peu abandonné par les boyards, qui ont juge préférable, pour prévenir une nouvelle intervention armée du sultan, de se rallier à Radu le Beau, le prince nommé par la Porte et établi près de la frontière, porteur de promesses de paix.

Or, il existe un témoignage antérieur, dont la source ne présente aucun rapport avec la lettre de Basarab le Jeune de 1479, mais dont le contenu est le même en ce qui concerne la trahison des boyards qui a précédé le déclenchement du conflit armé entre la Valachie et l'Empire ottoman. Il s'agit d'une affirmation de Nicolas de Modrussa, auteur de l'ouvrage *Historia de bellis Gothorum*, qui en qualité de légat du Saint-Siège a entrepris une importante mission diplomatique en Europe orientale au cours des années 1462—1463, en rapport avec le projet de croisade antiottomane du pape Pie II. A la cour royale de Bude, Modrussa a vu Vlad l'Empaleur, qui avait été fait prisonnier en novembre 1462 sur l'ordre du roi de Hongrie Mathias Corvin. Par la même occasion, il a essayé d'obtenir de chez les compagnons d'armes du prince, qui avaient accompagné celui-ci dans sa captivité, des informations supplémentaires sur les événements de juin 1462, dont les premières nouvelles étaient déjà parvenues à Rome lors de son départ. Le légat du Saint-Siège note entre autres que « ...dans la troisième année du pontificat de Pie II,

[16] I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul...*, t. I, n° CXXI, p. 149 et 150 (passage souligné par nous — Şt. A.).

le maudit empereur des Turcs, *appelé par de nombreux boyards valaques contre leur tyran*, nommé Dracul, a franchi le Danube avec 150.000 soldats, a longuement poursuivi celui-ci à travers toute la Valachie et finalement l'a assiégée là où il l'a découvert ⟨caché⟩ dans une certaine montagne où le Valaque, aidé par la configuration du lieu, s'était enfermé avec 24.000 hommes qui l'avaient suivi de leur gré »[17]. On dispose donc, à l'heure actuelle, de deux informations de sources différentes, mais néanmoins concordantes, établissant clairement ce fait qui a passé inaperçu jusqu'à ce jour, à savoir qu'il a existé un appel adressé par un groupe de boyards valaques au sultan Mehmet II « le Conquérant » avant le déclenchement des hostilités de l'hiver 1461—1462.

Par là, certaines circonstances des rapports roumano-turcs durant la période 1459—1461 deviennent pleinement intelligibles. On comprend mieux, ainsi, pourquoi le sultan, après avoir consenti deux fois à l'ajournement du paiement du tribut, n'a plus admis la troisième fois aucun délai, a adressé un ultimatum à Vlad l'Empaleur et a ordonné en secret qu'on lui tende un piège. Les demandes d'ajournement du paiement du tribut faites par Vlad ont laissé des traces dans les chroniques turques. Par exemple, le chroniqueur Tursun-Bey montre que Vlad l'Empaleur « ...a sorti sa tête hors du cercle de la soumission, invoquant différents prétextes et excuses. Ainsi, il a dit qu'il n'avait pas les moyens de payer le kharadj, vu que l'ennemi hongrois est puissant et s'oppose à lui comme une entrave. De même, il a dit qu'il se trouve trop loin de la Sublime Porte pour pouvoir venir et que, cette année, il a dépensé en combats tout ce qu'il possédait afin d'empêcher les victoires de ses ennemis »[18]. On peut supposer qu'il s'agissait en l'occurrence d'un échange de messages ayant eu lieu à la fin de 1460, car ce n'est qu'alors que Vlad pouvait encore invoquer l'épuisement de ses ressources financières à la suite de luttes contre l'« ennemi hongrois », de fait les villes transylvaines de Braşov et de Sibiu. C'est là d'ailleurs la dernière demande d'ajournement que le sultan ait accepté.

Le même Tursun-Bey rapporte que l'intention de Vlad l'Empaleur de se soulever contre le pouvoir du Croissant a été connu à la Porte dès 1461, pendant que Mehmet II menait l'expédition contre Trébizonde : « ...et alors, pendant que le sultan était parti dans la lointaine expédition de Trébizonde, ⟨Vlad l'Empaleur⟩ poussé par son orgueil et son désir de querelle, a conçu l'idée de porter des préjudices aux pays musulmans »[19]. Laonique Chalcocondyle, pour sa part, consigne que le sultan « *a été informé* » que le prince valaque « s'est tourné » vers la Hongrie et qu'il a conclu à cette occasion « des accords et une alliance »[20]. Il est, par conséquent hors de doute que ceux qui ont mis la puce à l'oreille des Turcs furent les boyards philoturcs de Valachie. Ils ont, au cours de l'année 1461, dénoncé à la Porte, l'alliance secrète conclue entre Vlad

---

[17] Şerban Papacostea, *Cu privire la geneza şi răspîndirea povestirilor scrise despre faptele lui Vlad Ţepeş* (Sur la genèse et la diffusion des relations écrites sur les faits et gestes de Vlad l'Empaleur), dans « Romanoslavica », t. XIII, Bucureşti, 1966, p. 163—164 *infra* (passage souligné par nous — Şt. A.).

[18] *Cronici turceşti*..., t. I..., p. 68.

[19] *Ibidem*.

[20] Laonic Chalcocondil, *op. cit.*, éd. cit., p. 283 (passage souligné par nous — Şt. A.).

et Mathias l'automne précédent et demandé que des mesures soient prises contre le voïvode.

Il convient, à cet égard, de souligner que l'attitude des boyards félons de 1461 ne saurait être confondue avec celle des boyards qui, l'été suivant, se sont séparés du voïvode après que le sultan eut été obligé de se retirer de Valachie sans avoir réussi à la soumettre. Les premiers ont commis un acte caractérisé de trahison, dont l'effet fut de précipiter l'entrée en guerre d'une Valachie isolée, avant que la Hongrie n'ait pu prendre des mesures concrètes d'organisation d'un front au Bas-Danube et n'ait manifesté d'aucune façon sa présence dans ce secteur. En échange, ceux qui à l'été 1462 ont négocié la paix avec l'Empire ottoman, malgré la volonté de Vlad l'Empaleur de poursuivre la lutte, ont, à notre avis, agi dans l'esprit d'une vision politique juste, déterminée par le rapport réel de forces entre la Valachie et la grande puissance avec laquelle celle-ci s'avoisinait sur toute sa frontière méridionale. Ces derniers se sont très bien rendu compte que le succes remporté en 1462 au prix de si grands sacrifices ne pouvait être qu'un résultat sans lendemain [21]. L'effort militaire de la Valachie avait, pour l'instant, fait échouer le dessein du sultan Mehmet II de transformer le pays situé entre les Carpates et le Danube en une province de l'Empire ottoman, en un pachalik, selon le sort qu'avaient dû subir la plupart des pays balkaniques. Mais la continuation de la guerre n'offrait aucune chance de succès à la Valachie, qui jusqu'à la fin aurait inévitablement été écrasée. C'est bien, selon nous, ce qui a fait accepter la solution de compromis proposée par le sultan Mehmet II : celui-ci renonçait à modifier l'ancien statut d'autonomie de la Valachie, mais il demandait en échange aux boyards dé reconnaître pour prince le frère de Vlad l'Empaleur, Radu le Beau, qui jouissait de sa confiance. C'est ainsi — par la résistance armée, mais aussi par la diplomatie — que fut une fois de plus sauvée, en 1462 la Valachie. Le grand mérite de Vlad l'Empaleur — le fameux « Dracula » des récits allemands et slaves diffusés dès la seconde moitié du XV^e^ siècle dans toute l'aire de l'Europe Centrale et orientale [22] — est d'avoir affronté avec courage et un incontestable génie stratégique la colossale force ottomane, qui avait réussi quelques années à peine auparavant à pénétrer dans Constantinople. Si les secours promis par le roi Mathias Corvin de Hongrie étaient arrivés à temps, la rude résistance de la Valachie au mois de juin 1462 aurait certainement constitué le point de départ d'une contre-offensive chrétienne au sud du Danube, sur le territoire même de l'Empire ottoman. C'étaient là la grande idée et le grand espoir de Vlad l'Empaleur — malheureusement avortés. Il n'en demeure pas moins, devant l'Histoire, qu'il a fait tout ce qui était dans ses moyens pour regagner complètement la liberté de son pays.

---

[21] Cf. Barbu T. Câmpina, *Victoria oştii lui Ţepeş asupra sultanului Mehmed al II-lea.* (La victoire de l'armée de Vlad l'Empaleur sur le sultan Mehmet II), dans « Studii », XV (1962), n° 3, p. 533—555.

[22] Au sujet de la légende du voïvode roumain, notre récente étude : Ştefan Andreescu, *Premières formes de la littérature historique roumaine en Transylvanie (Autour de la version slave des récits sur le voïvode Dracula)*, dans « Revue des Études Sud-Est Européennes », t. XIII (1975), n° 4, p. 511—524.

SVETOZAR MARCOVIĆ À PROPOS DES RELATIONS INTERBALKANIQUES*

NICOLAE CIACHIR

Né le 9 septembre 1846, à Zaïčar ou, suivant certains spécialistes, à Iagodina, Svetozar Marcović fit ses études élémentaires à Rekovica et à Iagodina, où son père était fonctionnaire supérieur. Il passa ensuite au lycée de Kragujevac et puis à Belgrade, où il acheva ses études comme étudiant à l'Ecole supérieure de technique. En 1866, il obtient une bourse à la Polytechnique de St.-Petersbourg.

Dès ses années estudiantines, Svetozar Marcović développa une riche activité sociale, se formant comme écrivain révolutionnaire, publiciste militant et idéologue qui mettait son talent et son énergie au service de la patrie. Son idéal était une Serbie indépendante, fondée sur les principes d'une république démocratique, régie par des organes autonomes et dont les communautés paysannes formeraient (dans son idée) le noyau d'une future organisation socialiste.

Sa trajectoire météorique sur la scène de l'histoire serbe, ses idées avancées, la fermeté de sa position comme défenseur de la justice ne sauraient être évaluées à leurs dimensions réelles que dans le contexte des réalités serbes de la seconde moitié du XIX^{e} siècle.

La lutte héroïque du peuple serbe contre l'Empire ottoman se prolongea — comme on le sait — pendant onze ans (1804—1815). Elle revêtit la forme d'une véritable révolution démocratique à la tête de laquelle se trouvait la bourgeoisie marchande. C'est ainsi que furent mises les bases de l'Etat serbe moderne[1]. Cependant, il restait encore beaucoup à faire. Le tempérament autoritaire de Miloš Obrenović, la rivalité des deux dynasties, la présence de quelques garnisons ottomanes jusque vers 1867 devaient empêcher l'introduction d'une série de réformes attendues par le peuple. Néanmoins, malgré ces diverses difficultés, la Serbie évolue, sans doute avec une certaine lenteur, vers le capitalisme, dont les étapes sont marquées par la loi sur la monnaie autochtone promulguée en 1868, afin de remplacer les environs quarante-trois monnaies étrangères (notamment turques et autrichiennes) qui circulaient dans le pays ; par la fondation de la première banque serbe en 1869, dont

---

* Exposé présenté à l'occasion de la séance commémorative à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest, en mars 1976.

[1] Ivan Bozić, Sima Cirković, *Istorija Jugoslavije*, Beograd, 1970, p. 209—220 ; voir aussi B. Kallay, *Geschichte des Serbischen Aufstandes, 1807—1810*, Wien, 1910, p. 132.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 3, P. 381—388, BUCAREST, 1976

la moitié du capital était étranger ; par la loi de la protection de l'industrie autochtone promulguée en 1873. Toute une série de mesures analogues tendent à consolider, bien qu'encore timidement, le capitalisme dans la principauté serbe.

À l'intérieur, le régime conservateur de Michel Obrenović devait subir à la fin de 1867 un changement, par la démission d'Ilia Garašanin et la venue des libéraux au pouvoir. Par cette manœuvre, le prince visait d'attirer dans son camp la jeunesse serbe organisée dans l'Ujedinjena Omladina Srpska, avec le siège à Novi Sad — située à l'époque dans l'Empire des Habsbourg. Cette organisation avait été fondée en 1866 pour protester contre l'autoritarisme du régime imposé par Michel Obrenović, mais à partir du mois de novembre 1867 elle rallie la politique du prince, tout en lui reprochant encore d'avoir laissé passer quelques occasions justifiant une guerre contre l'Empire ottoman et la proclamation de l'indépendance de la Serbie.

La politique extérieure de Michel Obrenović était menée avec hardiesse, lui assurant une série d'avantages notables. C'est ainsi qu'il obtiendra en 1867 le retrait des garnisons ottomanes de Belgrade et de six autres cités. Le prince signera des traités d'alliance avec la Grèce, le Monténégro et la Roumanie, dans le but de faire reconnaître l'indépendance de son pays et l'annexion par la Serbie des territoires habités dans leur majeure partie de Serbes [2].

Mais l'assassinat de Michel Obrenović en 1868 mit fin à ses projets d'envergure. Le trône de la Serbie revint au prince Milan [3], encore mineure, ce qui réclama l'institution d'une régence. Celle-ci (composée de Jovan Ristić, Milivoj Blaznavac et Jovan Gavrilović) profita de la situation pour abroger l'ancienne constitution d'esprit conservateur, la « Turski ustav », qui avait gouverné le pays depuis 1838. La Chambre de Kraguevać, convoquée en 1869, vota une nouvelle constitution qui prévoyait le partage du pouvoir législatif entre la « Skupština » et le Prince. Toutefois, la Serbie manquait à l'époque des forces aptes à gouverner le pays dans un esprit de réelle démocratie [4]. Les deux lignées princières prétendantes du trône poursuivaient leur propre guerre dont l'enjeu était la couronne, sans s'inquiéter d'un programme concret de réformes. D'autre part, l'appareil administratif devenait de plus en plus onéreux ; il accaparait les terrains, pratiquait l'usure à grande échelle, vendait les charges — et c'était là le fournisseur en cadres du parti conservateur. De leurs côté, les éléments libéraux surtout ceux ayant fait des études à Zurich, Paris, Londres ou Vienne et représentant les intérêts de la jeunesse bourgeoise, renonçaient à leurs revendications, en pactisant avec les Obrenović ; il leur suffisait d'avoir assuré leur libre accès aux fonctions importantes et bien rémunérées de l'appareil administratif, de l'armée et de la magistrature.

---

[2] Grgur Iaksić, Voislav Vučković, *Spolnja politika Srbjie za vlade kneza Mihailo* Beograd, 1963.

[3] La mère du prince Milan était Roumaine : Marie Catargi, fille de Constantin Catargi et de son épouse Smaranda Balş ; lui-même était né à Jassy, le 22 août 1854.

[4] Kosta Milutinović, *Revolucionarna južnoslovenska misao Svetozar Markoviča*, Zbornik za istorijy, 11, 1975, Matica Srpska, Novi Sad p. 23.

C'est dans ce cadre que se dresse la personnalité de Svetozar Marcović, qui — suivant la formule de l'un de ses biographes, Petar Stambolić — se trouvait « seul contre tous ». Sa devise était : « Frappons tout ce qui est vieux en Serbie, brisons l'anachronique et posons les assises d'un édifice neuf et solide »[5]. Au cours de sa brève période créatrice (1866—1875), il s'attaqua à tous les problèmes complexes dans lesquels se débattait la Serbie, sur le plan national et politique, économique et culturel. Sa conception matérialiste le plaçait au-dessus de ses contemporains, lui permettant l'analyse lucide des questions sur lesquelles il s'était penché.

Déjà ses premières lettres de Saint-Pétersbourg, datées de 1866 et dont la plupart ont été publiées dans les gazettes de l'époque, montrent le vif intérêt qu'il portait à la lutte menée par les Slaves méridionaux dans le but de conquérir leur indépendance et leur unité. Il fait appel aux patriotes serbes de fournir une activité plus énergique, à l'instar des Grecs et des Italiens, ce qui obligerait le gouvernement d'intervenir en faveur de la Herzégovine[6]. Sa lettre du 8 janvier 1866, qui traite de la politique internationale, parle de l'intention de Bismarck d'attaquer la France, se demandant si Napoléon III allait permettre à la Prusse de tenir une fois de plus le rôle du renard dans le combat engagé entre le lion et l'ours[7]. Deux ans plus tard, scandalisé du fait que les grandes puissances passent toutes sortes de combinaisons sur le dos des petits peuples et notamment au dépens des peuples balkaniques, il écrivait dans une lettre portant la date de 19 février 1868 : « L'Europe sait fort bien en réalité qu'ils se refusent de vivre sous la domination de quelqu'un, qui que ce soit-il »[8].

Pour lui, l'« Omladina serbe » représente tout ce que son peuple a de plus pur. Les véritables patriotes « doivent sacrifier jusqu'au dernier atome de leur être afin de toucher au but qu'ils se sont proposés »[9]. « Frères Serbes, laissez de côté le ton déclamatoire, les chansons merveilleuses sur la libération et sur l'héroïsme ! Agissez concrètement. Appropriez-vous les sciences susceptibles de vous aider à écarter le joug étranger. Appropriez-vous la maîtrise des armes, pour que l'ennemi ne vous prenne pas par surprise »[10] — conseille-t-il à ses compatriotes.

Son étude consacrée à la Grande Serbie — « Velika Srbjia » — procède à l'analyse critique des événements de 1868, s'attaquant pour la première fois franchement au régime politique de son pays[11]. Dans cet ordre d'idées, Marcović relève que la Régence, après l'assassinat du prince Michel, a déclaré qu'elle allait poursuivre le programme de celui-ci. En fait, Michel se proposait de créer une armée bien organisée et de con-

---

[5] Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, I, Beograd, 1960, predgovor Petar Stambolić, p. 8.

[6] *Ibidem*, p. 5. Il s'agit d'une lettre à son frère Jevrem, datée du 8 octobre 1866. Jevrem Marcović était officier ; il eut la commande d'une brigade pendant la guerre de 1877—1878. Partageant en partie les opinions politiques de son frère, il fut l'un des leaders de l'opposition dans la Skupština serbe de la période 1875—1878. Il finit fusilé en 1878, parce que mêlé à un complot contre la dynastie des Obrenović.

[7] Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, I, p. 12.

[8] *Ibidem*, p. 15. Cette lettre comporte des appréciations au sujet de l'activité de l'émigration bulgare à Bucarest et des périodiques qu'elle éditait.

[9] *Ibidem*, p. 25.

[10] *Ibidem*, p. 25.

[11] Kosta Milutinović, *op. cit.*, p. 27—29.

centrer tout le pouvoir entre ses mains voulant conduire lui-même la guerre contre les Ottomans en Europe — projet qui devait se heurter à la rivalité du Monténégro et du peuple bulgare [12]. La force militaire de la Serbie n'était pas suffisante pour paralyser la popularité de la dynastie des Pétrović au Monténégro. « Supposons, écrit Svetozar Marcović, que la Serbie réussirait l'union avec la Bosnie, la Herzégovine et le Monténégro. En l'occurrence, rares seraient les Serbes à ne point penser que ceci est l'apogée de la puissance et qui ne se sentiraient en extase. Pour ma part, je ne partage pas ce point de vue. Ce qui me préoccupe, moi, c'est de voir satisfaits les intérêts du peuple »[13]. Or « l'intérêt du peuple » prétendait que l'union des Slaves méridionaux se fasse sur des principes d'égalité et d'équité, assurant ainsi un développement harmonieux aux peuples de la zone balkanique [14].

Le 15 mars 1869, Svetozar Marcović s'adressait, toujours de Saint-Pétersbourg, à son ami, Ljubomir Belimarcović, pour lui communiquer qu'il venait de recevoir l'accord lui permettant de se transférer à la Polytechnique de Zurich [15]. Au fond, ce départ était dû au fait que ses idées avancées l'avaient rendu indésirable au yeux de l'autocratie tzariste de l'époque. Un mois plus tard, le 16 avril, il écrit à ce même ami, lui adressant sa lettre de Zurich [16] et lui parlant du programme des socialistes pour l'édification d'un monde plus juste, plus équitable. C'est sa première référence aux conceptions socialistes.

De Lausanne, la même année (le 19 septembre 1869), il donne des détails sur le congrès de la Société pour la paix et la liberté, tenu les 1—5 septembre ; il s'agissait du deuxième congrès de la Société, le premier ayant eu lieu deux ans auparavant, en 1867. Malgré la participation aux débats de plusieurs personnalités marquantes — Garibaldi, Victor Hugo, Edgar Quinet — et la discussion de la Question Orientale, ainsi que du problème polonais, Marcović estimait que le congrès était demeuré sans résultats pratiques, aucune décision efficace n'étant adoptée pour l'instauration d'une paix équitable en Europe. Si le programme de la Société ne l'a pas satisfait, c'est que pour lui la libération des peuples, les peuples balkaniques y compris, ne pouvait se réaliser que par une révolution ; quant à la Question Orientale sa solution, il la voyait seulement par la création d'une république fédérative des Slaves méridionaux [17].

Bien qu'étudiant les sciences techniques, Svetozar Marcović se sent attiré de plus en plus par les disciplines sociales. Animés des convictions socialistes, il milite par ses articles, dont certains sont de véritables pamphlets, pour la modification de la société serbe. On trouve l'historique de son évolution dans une lettre écrite de Zurich, le 3 février 1870,

---

[12] *Ibidem*, p. 29—30.

[13] Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, I, p. 110. L'étude parut pour la première fois dans « Zastava » (les nos 15 et 19, décembre 1868).

[14] *Ibidem*, p. 111.

[15] *Ibidem*, p. 130.

[16] *Ibidem*, p. 132. Il analyse la question du libre échange, de la concurrence, du transfert des capitaux d'une entreprise à l'autre. Il se déclare prêt à parcourir les œuvres de Tchernychevsky et de Marx, ainsi que les autres problèmes concernant ce problème.

[17] *Ibidem*, p. 148—151.

à Antonij Hagić. Il parle à son correspondant des études technique qu'il poursuit depuis six ans (d'abord trois ans à Belgrade, ensuite trois autres à Saint-Pétersbourg et, à l'heure où il rédige cette lettre même, en Suisse). Au moment où il avait choisi cette voie, il était très jeune, à peine adolescent de dix-sept ans, et n'aspirait qu'à devenir un technicien modeste, se consacrant à son travail, et utile à son pays. Ce fut le choc à la vue de l'injustice, des abus, de la corruption, qui le détermina de renoncer à la direction initiale pour dédier ses efforts au bien public. Il fut donc amené à s'attacher aux sciences politiques et à se jeter dans la lutte pour l'émancipation du peuple serbe, étouffé par les oppressions de toutes sortes[18]. L'admonestation du ministre Matić, qui l'accusait d'écrire des articles par trop radicaux, l'incite à se dédier entièrement à son activité de publiciste et à la vie politique, considérant que c'était là sa véritable mission[19].

Par suite de cette nette prise de position de sa part, les autorités serbes lui suspendirent sa bourse, lui retirant de la sorte ses moyens d'existence à l'étranger et l'obligeant à rentrer au pays. De retour en Serbie, on lui propose le poste de rédacteur adjoint de la revue « Mlada Srbadija » l'organe de l'Omladina serbe avec le siège à Novi-Sad[20]. Bien que ce fût lui qui avait sollicité ce poste quelques mois auparavant, il ne l'accepte pas, en motivant son refus par le fait que son optique politique, culturelle et scientifique s'étant modifiée depuis peu, elle ne s'accordait plus avec celle du Comité exécutif de cette organisation.

Polémiste brillant, sachant manier la plume avec audace et compétence, il est partout présent dans la presse progressiste du temps : « Narodnoe Delo », « Pancevac », « Zastava », « Glas Zanatlija », etc., avec des articles traitant des thèmes variés. En tant qu'agent-correspondant de la section russe de la première Internationale, il publie une série d'articles destinés aux lecteurs russes, concernant la situation économique et politique des ouvriers serbes. A cette occasion, il montre que l'ouvrier serbe, sans avoir encore atteint le niveau du travailleur occidental, marche pourtant dans la même voie et qu'il fera de la Serbie un centre du mouvement révolutionnaire des Serbes méridionaux[21]. Dans ce meme ordre d'idées, il traite de la Commune de Paris dans une suite de quatre études, qui témoignent de sa sympathie pour la classes ouvrière et de son admiration pour son héroïsme. C'est une occasion pour poser, pour la première fois dans ses études le problème de l'autogestion[22].

En juin 1871, Svetozar Marcović commence l'édition du premier journal socialiste de Serbie et du territoire yougoslave en général. Le programme de ce journal, qui porte le nom suggestif de « Radenik » (l'Ouvrier), avait été annoncé dès le mois d'avril 1871. Si la Régence commença par le tolérer, dès qu'elles s'est rendu compte de sa popularité, elle déclencha une véritable compagne en vue de le discréditer et, peu après que Marcović ait quitté la Serbie, en mai 1872, le journal devait être suspendu.

---

[18] Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, I, p. 208.
[19] *Ibidem*, p. 209.
[20] De Novi Sad, la rédaction et l'Imprimerie s'est transférée à Belgrade. En 1872, le gouvernement serbe suspend sa parution, le considérant un périodique de gauche.
[21] Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, II, p. 149—157.
[22] Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, II, p. 233.

Dans une analyse approfondie de la monarchie austro-hongroise, à laquelle Svetozar Marcović consacre une suite d'études, il met en lumière le fait que le nouvel Etat dualiste n'a rien apporté pratiquement aux petits peuples ; qui plus est, il s'oppose de toute manière à leur émancipation. C'est pourquoi, Serbes, Croates, Slovènes et Roumains [23] qui subissent la même domination doivent tâcher d'augmenter leur potentiel matériel, humain et intellectuel, de s'émanciper par rapport au capital étranger et d'unir leurs forces à celles de leurs frères de sang, qui vivent à l'extérieur de l'Empire Ottoman [24]. Il reprendra cette question dans un autre article, également publié dans le Radenik. Pour lui, la question des nationalités en Autriche-Hongrie ne pouvait trouver solution que par l'abolition de la monarchie des Habsbourg, dont l'existence ne reposait que sur des combinaisons matrimoniales, sur des mensonges jésuites et sur la force brutale des soldats [25]. Contrairement aux vues des milieux autrichiens et hongrois, partisans du dualisme austro-hongrois instauré en 1867 et de la fédéralisation de la monarchie des Habsbourg sous la forme d'une « Autriche slave » (dont les théoriciens et idéologues étaient le Tchèque František Palacki et les Croates Iosip Stromayer et Franjo Račkі), pour Svetozar Marcović il n'y a pas d'issue dans le problème national, qu'il s'agisse des peuples slaves ou des autres peuples de la région, sauf l'abolition de cette monarchie [26]. L'idée qu'il préconisait à cet égard était la fondation d'un Etat fédératif des Slaves méridionaux, composé de citoyens libres et bénéficiant d'une égalité de droits absolue, dans le genre des cantons suisses [27]. Fidèle à l'internationalisme socialiste, Svetozar Marcović ne perd pourtant pas de vue l'intérêt national de son peuple : il attribue, donc, un rôle important à la Serbie, dans le contexte sud-slave et dans le monde Sud-Est européen en général [28].

Mais sa *Srbija na istoku* (Serbie de l'Est) reste son étude la plus profonde et la mieux documentée (l'auteur fait un ample appel aux ouvrages de Leopold Ranke, qu'il commente de manière critique). Conçue d'abord pour paraître en feuilleton dans le Radenik, cette étude, dépassant une centaine de pages imprimées, lui attira l'intervention de la police qui, en février 1872, lui interdit de continuer. Marcović fit alors imprimer son texte intégral dans un volume à part, publié à Novi Sad au courant de la même année (1872) [29]. Il s'agit d'une histoire de la Serbie, considérée de tous les points de vue, depuis la révolution de 1804, dirigée par Karageorges, jusqu'en 1871. La partie introductive de cette étude comporte un examen minutieux de la domination ottomane et de la manière dont les organes administratifs, judiciaires et ecclésiastiques ont opprimé le peuple, mettant au profit les contradictions entre mahométans et chrétiens, l'auteur faisant l'analogie avec les dominations arabe en Espagne

---

[23] *Ibidem*, p. 364.

[24] *Ibidem*, p. 364. Son œuvre comporte aussi plusieurs références aux Roumains d'Autriche-Hongrie et à leur lutte pour l'émancipation (vol. III, p. 10 et *passim*).

[25] *Ibidem*, p. 367.

[26] Svetozar Marcović, « *Slavenska Austrija* » *i srpsko jedinstvo*, Radenik, n° 5 (1872).

[27] Kosta Milutinović, *op. cit.*, p. 44—45.

[28] J. Kerlić, *Svetozar Marcović, Niegov život, rad i ideje*, Beograd, 1966, p. 219—220.

[29] Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, vol. III, p. 121—222.

et mongole en Russie. Sous la profonde influence du populisme russe et notamment de N. Tchernychevsky, Svetozar Marcović idéalise le village serbe, en soulignant que la subordination dans le cadre de la « Zadruga » n'avait rien de bureaucratique (comme dans le cas de l'administration de l'Etat) et que, tout au contraire, elle reposait sur des sentiments de respect et d'affection (respect des jeunes vis-à-vis des anciens, des femmes vis-à-vis de leurs époux). Le chef de la famille (porodica), qui était à l'ordinaire l'Ancien, doit la défendre et la nourrir, la représenter dans la communauté et en présence des organes administratifs (turcs ou serbes) [30]. Sur le plan économique, la « Zadruga » est à même de subvenir à ses propres besoins de sorte que ce qu'elle doit s'acheter de l'extérieur a si peu d'importance — d'après Svetozar Marcović — qu'il convient même de n'en pas parler [31]. Cette forme d'organisation du village serbe s'est conservée sans altération sous l'administration ottomane. Par contre, les tendances de la dynastie des Obrenović de fonder un Etat militaire et policier ne pouvaient servir au peuple serbe, mais tous au contraire, lui porter dommages [32].

S'il est vrai que les Obrenović s'étaient assumés la mission historique de créer la Grande Serbie, suivant en ceci l'exemple de la Prusse et de la Sardaigne, ils ne s'étaient pas occupés, par ailleurs, de prévoir les profondes réformes sociales à défaut desquels toute tentative de ce genre était vouée à l'échec. En effet, seule la révolution — écrit Svetozar Marcović — est à même de conduire à la fondation d'un véritable Etat serbe, car la Serbie ne veut point dire prince, ministres, dignitaires, officiers supérieurs, magistrats, etc., la Serbie, c'est le peuple proprement-dit. La Serbie appartient au peuple et non aux deux dynasties rivales [33]. Il y a, dans la péninsule Balkanique, à part les Serbes, des Grecs, Bulgares, Turcs, Albanais, Aroumains, etc. — lesquels de ces peuples les Obrenović veulent-ils annexer demande Marcović. Et en les annexant, les Serbes se trouveraient en minorité : or, créer un tel Etat n'est-ce pas rééditer l'histoire de la monarchie austro-hongroise? Quelle utilité à atteler le peuple serbe à une telle chimère? La Serbie ne saurait être sacrifiée aux intérêts d'une seule famille, ni même de plusieurs familles. Seule une révolution dans les Balkans avec la fondation d'un Etat dont les citoyens libres et bénéficiant d'une parfaite égalité des droits assureraient la stabilité, pourra conduire à une solution constructive. Et, Svetozar Marcović achève son étude, en demandant au peuple serbe s'il est décidé de faire face à la tâche qui se dresse devant lui [34].

Toujours hanté par sa conviction concernant l'efficacité de la révolution en tant qu'instrument de l'histoire, Svetozar Marcović fait paraître en décembre 1871 dans les pages du Radenik une étude intitulée *Buna i revolucia* (Insurrection et Révolution). Il prend pour point de départ l'insurrection des Croates, qui venait justement d'éclater en automne 1871 et dont le but était de libérer cette province de la domination des Habs-

---

[30] *Ibidem*, p. 133—143.
[31] *Ibidem*, p. 143.
[32] *Ibidem*, p. 208.
[33] *Ibidem*, p. 217—218.
[34] *Ibidem*, p. 219—221.

bourg [35], et la compare avec la lutte des haïdouks serbes contre la domination ottomane. C'est une occasion pour Marcović de s'attaquer aux « légitimistes des peuples civilisés » qui traitent les haïdouks de simples brigands, sans approfondir le sens de leur révolte et sans savoir à quel point le peuple serbe les apprécie [36].

Les années 1873—1874 sont très fécondes pour ce qui est de l'activité de publiciste développée par Marcović. Il donne coup sur coup des études politiques, économiques, littéraires, philosophiques, etc. Dans la série des études économiques publiées par lui à ce moment, il convient de signaler son livre (plus de 250 pages) *Nacela narodne ekonomije*, paru à Belgrade en 1874. L'ouvrage était déjà rédigé en 1872, quand la Typographie Serbe de Novi Sad refusa de le faire imprimer. Une fois de plus Marcović traite de la réorganisation de l'Etat serbe, sur les bases de la souveraineté du peuple et de la décentralisation. S'inspirant des idées de Tchernyschevsky, comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, Marcović se déclare à plusieurs reprises d'accord avec certaines interprétations de Karl Marx, dans son *Capital* [37].

Cette activité fébrile sera brutalement interrompue par la mort. Harcelé, persécuté et poursuivi, malade surtout et démuni de tout moyen d'existence, Svetozar Marcović part pour Trieste, dans l'espoir de récupérer une partie de ses forces. Malheureusement, il est trop tard pour lui : il s'éteint en février 1875, âgé seulement de 29 ans.

Toutefois, le souffle qui l'animait ne disparaît pas entièrement avec sa mort. Si jeune qu'il fût, il laissa néanmoins quelques disciples. L'un d'entre eux, Mita Cenić, devait mettre les bases en 1881 de l'Association générale des ouvriers (Opšte radnicika družstvo) et Dimitrj Tucović sera, en 1903, le fondateur du parti social-démocrate serbe. Malgré sa jeunesse et bien qu'il n'eût pas fait des études spéciales d'histoire, en dépit aussi de la documentation insuffisante de l'époque en ce qui concerne le Sud-Est européen, les questions auxquelles s'attaque Svetozar Marković sont intéressantes non seulement par les problèmes soulevés mais aussi par la logique de son argumentation, par le sérieux avec lequel il tâche de se documenter, par l'esprit profondément démocratique des solutions qu'il propose.

---

[35] L'insurrection avait pour chef Eugène Kvaternik, l'un des dirigeants du parti de la Justice de Croatie; voir aussi Kosta Milutinović, *op. cit.*, p. 38—42.

[36] Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, II, p. 386, 387.

[37] Mais, en général, il reste fidèle à Tchernychevsky en ce qui concerne le passage au socialisme directement des peuples sous-développés, à partir du noyau de la communauté de type patriarcal. Il estime que l'Occident capitaliste, plus développé a sa propre voie d'évolution (Svetozar Marcović, *Sabrani spisi*, IV, p. 127—342).

I SOCIALISTI ITALIANI E LA GUERRA BALCANICA — FRA LA *CRITICA SOCIALE* E L'*AVANTI!*

BIANCA VALOTA CAVALLOTTI
(Milano)

Uno dei problemi più interessanti nella storia del socialismo italiano degli anni agitati che precedettero lo scoppio della prima guerra mondiale è certamente quello del ruolo che esso si trovò di volta in volta ad assumere nei confronti delle grandi questioni di politica estera in un'Italia che, organizzata da poco la sua compagine statale, si affacciava alla ribalta internazionale, desiderosa di affermare il suo "nuovo" ruolo di grande potenza *.

Senza dubbio, la maturazione del socialismo italiano su questi argomenti, già iniziata attraverso l'esperienza delle crisi internazionali determinate dall'annessione austriaca della Bosnia-Erzegovina, e successivamente della guerra di Libia, trovò proprio nel conflitto balcanico, al quale l'Italia era interessata da motivi politici, economici e culturali, un'occasione di rilevante importanza per la sua rapida evoluzione; talchè si può ben dire che verso la fine della prima guerra balcanica si siano già delineate le grandi tendenze, i principali orientamenti che troveranno la loro espressione — sia pure attraverso vicende travagliate, complesse e sovente contraddittorie — nella posizione sostanzialmente "originale" assunta dal PSI in occasione della Grande Guerra per quanto riguardava il discusso problema dell'intervento e della votazione sui crediti di guerra [1].

E invero, sfogliando la stampa socialista milanese di quegli anni, dalla *Critica Sociale* — la rivista più autorevole del socialismo italiano — all'*Avanti!* — il quotidiano ufficiale del partito —, balza subito agli occhi la ricchezza e la complessità di un dibattito vivace, denso di spunti e di polemiche significative, e insieme di indicazioni preziose per comprendere i fondamentali criteri di valutazione che animavano la sinistra italiana del tempo, e il suo progressivo, faticoso e sovente contrastato sostanziarsi di argomenti sempre più ponderati e concreti.

---

* Quest'articolo è stato preparato nell'ambito dell'attività del Gruppo di studio su Politica Estera e Opinione Pubblica, esistente presso l'istituto di Storia Medioevale e Moderna dell'Università degli Studi di Milano.

[1] Per quanto riguarda questa posizione — che trovò la sua espressione sintetica nella celebre formula „Né aderire né sabotare" —, le sue origini e i suoi particolari sviluppi, si vedano, in particolare, A.A.V.V. *Il PSI e la grande guerra*, n. 32 della *Rivista Storica del socialismo*, anno X (specie l'introduzione di L. Cortesi, *Il PSI dalla "settimana rossa" al Congresso nazionale del 1918*, pp. I—XLIV); L. Valiani, *Il Partito Socialista Italiano dal 1900 al 1918*, in *Il movimento operaio e socialista. Bilancio storiografico e problemi storici*. Atti del Convegno di Firenze (18—20 gennaio 1963) promosso da *Mondo operaio* nel 70° del PSI, Milano, 1965; G. ARFE', *Storia del socialismo italiano*, Torino, 1966; L. Valiani, *Il PSI nel periodo della*

Nel breve volgere di pochi anni, di mesi, la crisi tripolina, ma soprattutto la susseguente crisi balcanica, vengono a "sprovincializzare", a sottrarre al pericolo di una stagnazione, se non di una cristallizzazione, l'annoso dibattito su "classe e nazione", "internazionalismo e patriottismo", "patria e guerra", reso quasi accademico dal lungo periodo di "pace europea" [2]; sulla maggiore stampa socialista si rimettono ora in discussione, insomma, i temi fondamentali della lotta politica e dell'elaborazione ideologica, e con questi soprattutto quello di ciò che possa significare una "politica estera del proletariato", contrapposta a quella tradizionale delle Grandi Potenze [3].

E tuttavia in questo importante momento di chiarificazione i quadri dirigenti del partito sono ancora per la maggior parte impreparati ad affrontare concretamente i temi della politica estera, ed a calare operativamente nella complessa realtà internazionale il punto di vista, la logica dell'interesse proletario.

Naturalmente, già prima del 1912 i socialisti italiani si erano interessati alla politica estera, e in misura maggiore di quanto abitualmente non si supponga [4]; simili problemi, tuttavia, erano stati per lungo tempo affidati a pochi "esperti", "circondati da una specie di aureola da' Gran Lhama' dei complicati riti" [5], che si potevano individuare principalmente fra i riformisti — soprattutto all'interno della loro frazione di destra —, e trovavano il loro ispiratore più autorevole nella prestigiosa figura di Bissolati [6].

---

neutralità (1914—15), Milano, 1963; B. Vigezzi, *L'Italia neutrale*, Milano—Napoli, 1966; L. Ambrosoli, *Né aderire né sabotare. 1915—1918*, Milano, 1961; A. Pepe, *Storia della CGL dalla guerra di Libia all'intervento. 1911—1915*, Bari, 1971; R. De Felice, *Mussolini il rivoluzionario. 1883—1920*, Torino, 1965; L. Valiani, *Questioni di storia del socialismo*, Torino, II ed. 1975 (che contiene pure una vasta ed aggiornata bibliografia sull'arogmento. Cfr. pure il vecchio, ma utile A. Malatesta, *I socialisti italiani durante la guerra*, Milano, 1926.

[2] In proposito si vedano, in particolare, oltre alle opere citate nella nota n. 1, B. Vigezzi, *Da Giolitti a Salandra*, Firenze, 1969, pp. 3—52; Id., *Giolitti, il giolittismo, il Partito socialista e il suffragio universale nelle lettere di Filippo Turati e di Anna Kulisciof f (1910—1911)*, in *Annali dell'*Istituto G. Feltrinelli, a. 1972, pp. 184—356; Id., *Giolitti, il Partito Socialista, la guerra di Libia nelle lettere di Filippo Turati e Anna Kulisciof f (1912)*, in A.A.V.V., *Omaggio a Nenni* (edito da Quaderni di *Mondo Operaio*), Roma, 1973; G. Mammarella, *Riformisti e rivoluzionari nel PSI. 1900—1912*, Padova, 1968; R. Colapietra, *Leonida Bissolati*, Milano, 1958.

[3] Si vedano in proposito, tra gli altri, gli importanti articoli del sindacalista rivoluzionario E. C. Longobardi (*Politica estera socialista, l'Avanti!* del 10.IX.1912; e *Politica interna e politica estera, Ibidem*, 18.IX.1912). Si cfr: inoltre la polemica sviluppata i sulle colonne della *Critica Sociale* fra Arturo Labriola, che sotto lo pseudonimo di Alfa Lamda chiarisce la sua posizione sulla guerra di Libia (cfr. *La guerra di Tripoli e la situazione internazionale*, in *Critica Sociale*, n. 19 — 1 ott. — del 1912) e il riformista Tullio Colucci, che in due successivi articoli (*Politica estera e proletariato, l'Avanti!* del 9.X.1912; e *Proletariato e nazione, Critica Sociale*, n. 20 — 15.X — del 1912) riprendeva e argomentava le tradizionali parole d'ordine pacifiste dei socialisti italiani. Per gli sviluppi dell'interessante polemica, si cfr. in particolare l'ampio e significativo articolo di ALFA LAMDA (*Sulla politica estera del proletariato*) in *Critica Sociale*, n. 21—22 (1—16 nov.) del 1912.

[4] Si veda, ad esempio, quanto risulta dalle opere citate di B. Vigezzi, nonchè gli accenni contenuti in L. Valiani, *La dissoluzione dell'Austria-Ungheria*, Milano, 1965; E. Decleva, *Da Adua a Sarajevo. La politica estera italiana e la Francia, 1896—1914*. Bari, 1971 A.A.V.V., *Il PSI e la grande guerra*, cit.

[5] Cfr. *La Confederazione balcanica*, del riformista R. Balducci (*l'Avanti!* del 17.IX.1912).

[6] Sull'attività politica di Bissolati, e sull'evoluzione del suo pensiero per quanto riguarda le questioni di politica estera, — anche confrontato con le posizioni di volta in voltra assunte dai vari gruppi che componevano il Partito Socialista Italiano, si cfr., tra gli altri R. Colapietra, *Leonida Bissolati*, cit.

Per giunta, il riemergere della questione d'Oriente, l'approssimarsi della crisi internazionale di più vasta, drammatica portata fra quelle che precedettero lo scoppio della Grande Guerra sorprende il partito in un momento particolarmente travagliato della sua storia : già dalle prime polemiche sulla guerra di Libia, uno dei grandi "esperti", Gaetano Salvemini, si è allontanato dal PSI [7]. Un'altro — il leader sindacalista Arturo Labriola—in quest'occasione, sul terreno della politica estera, accentua talmente il suo distacco da trovarsi quasi sull'altro versante rispetto al partito, e da collocarsi fra i sostenitori della guerra [8]. Su questi stessi temi si era profondamente incrinato quello che per tante battaglie era stato il fronte unitario di alleanza con i repubblicani ed i radicali [9].

E ora anche Bissolati, dopo il Congresso di Reggio Emilia del luglio 1912 [10], è fuori. Già da tempo il tradizionale pacifismo socialista, la fede nella solidarietà internazionale dei partiti proletari, l'antimilitarismo ad oltranza, il relativo "ottimismo", che prevalgono ancora nell'ala rivoluzionaria del PSI gli appaiono criteri generici, limitati, e soprattutto inadeguati alla gravità della situazione.

Nella politica internazionale — osserva Bissolati — il contrasto anglo-germanico si va sostituendo, in maniera crescente, alla tradizionale rivalità franco-tedesca : il permanere dell'Italia nella Triplice Alleanza rischia ormai di trascinarla in un conflitto estraneo ai suoi più vitali interessi nei Balcani e nel Mediterraneo. Meglio piuttosto cercare di sottrarsi alla pesante tutela germanica, e affrontare direttamente la prova di un'intesa con l'Austria, con la grande "alleata-nemica". E, forse, è ancora preferibile la scelta di una meno rischiosa e più redditizia posizione di neutralità negoziata, incline piuttosto ad un'avvicinamento alla democratica Inghilterra [11]. Su queste basi, le considerazioni di *Realpolitik* sul piano della politica estera internazionale si mescolano in Bissolati, non alieno da suggestioni "nazionali" di tipo democratico-mazziniano, con una crescente simpatia per le agitazioni delle popolazioni balcaniche [12].

---

[7] Sui motivi e sui modi del distacco di Salvemini dal PSI, cfr. Valiani, *Questioni di Storia...*, cit., pp. 119—120. Sulla figura del politico e dello studioso, si cfr., fra gli altri, M. Salvadori, *G. Salvemini*, Torino, 1963; G. De Caro, *G. Salvemini*, Torino, 1970; E. Tagliacozzo, *G. Salvemini nel 50ennio liberale*, Firenze, 1959.

[8] Cfr., in proposito, D. Marucco, *Arturo Labriola e il sindacalismo rivoluzionario in Italia*, Torino, 1970, pp. 203—207; nonchè gli scritti di A. Labriola, *La guerra di Tripoli e l'opinione socialista*, Napoli, 1912, e *La prima impresa collettiva della nuova Italia*, in *Pro e contro la guerra di Tripoli*, Napoli, 1912, pp. 59 e *passim*. Cfr. pure nota n. 3.

[9] Cfr., in proposito, oltre alle opere di Valiani, Pepe, De Felice, Arfè, Vigezzi, Mammarella, Colapietra citate nelle note n. 1e 2, L. Cortesi, *Il socialismo italiano tra riforme e rivoluzione 1892—1921*, Bari, 1969.

[10] Sul Congresso di Reggio Emilia, mi limiterò a rimandare alle opere più generali di Valiani, Arfé, Santarelli, Pepe, De Felice, Mammarella, citate nelle note n. 1 e 2; più in particolare, sull'uscita di Bissolati dal PSI, verificatasi in quell'occasione, e sulla scissione dei "destri", si vedano R. Colapietra, *op. cit.*, pp. 183—190; L. Cortesi, *Il socialismo italiano tra riforme e rivoluzione. Dibattiti congressuali del PSI 1892—1921*, cit., pp. 473—548; B. Vigezzi, *Giolitti, il Partito socialista,...* cit., pp. 35—66.

[11] Su questi temi, sui loro successivi sviluppi nel pensiero di Bissolati, e sulla bibliografia relativa agli articoli pubblicati in quegli anni dall'uomo politico socialista, si cfr. Colapietra, *Leonida Bissolati*, op. cit., pp. 120—156.

[12] Cfr. *Ibidem*, pp. 192 e 194—197.

Insieme ai collaboratori di Salvemini ed ai democratici dell'Estrema, egli torna ora a sollevare, con intensità sconosciuta ai periodi precedenti [13], i temi del risorgimento dei popoli, del risveglio delle nazionalità oppresse, vedendo successivamente nel levarsi degli slavi meridionali contro il "decrepito" Impero ottomano un momento significativo del progresso europeo, da sostenere ed appoggiare contro il dilagare del pangermanesimo degli Imperi centrali [14].

Turati, intanto — il leader principale del partito, e direttore di *Critica Sociale* —, rimasto in minoranza e alla "destra" del PSI — secondo la terminologia in voga tra le correnti [15] — in seguito all'uscita dei bissolatiani, si trova in difficoltà. Dopo trenta anni di pace, e di tradizione pacifista del socialismo europeo, egli, che ne era stato il più autorevole interprete in Italia, si sente impreparato di fronte al tema difficile, scabroso, e "nuovo" per lui. Se già dal 1908 l'insorgere della crisi bosniaca aveva rafforzato in lui ed in Treves — in significativo contrasto con Bissolati — [16] l'idea dell'inutilità, oltre che della "negatività", della guerra, e l'opposizione ad un riarmo italiano, anche se visto nella prospettiva di una difesa preventiva rispetto al parallelo riarmo austriaco, il punto di riferimento per la politica estera, nonostante tutto, sembra restare per lui ancora Bissolati, il grande amico e compagno. Così, cerca faticosamente di non confondere le posizioni, di salvare il più possibile di una strategia socialista che, pur rimanendo intransigente, e salvando l'esigenza di "purezza" ideologica dei rivoluzionari — ora in maggioranza nel PSI —, possa comunque incidere concretamente sulla realtà. Per giunta la posizione di Treves — divenuto ora il consigliere più autorevole del Partito in materia di politica estera [17] —, enunciata in pochi e cauti articoli, gli appare insufficiente ed elusiva; del resto — si sa — Treves è sostan-

---

[13] Questa evoluzione è ben descritta da Valiani, *Il PSI dal 1900 al 1918*, cit., p. 232—233

[14] Si veda Colapietra, op. cit., pp. 194—197. Le posizioni di Bissolati sono seguite constantemente, e analizzate con particolare attenzione, — anche se sovente per criticarle aspramente — dall'*Avanti!* passato sotto il controllo dell'ala rivoluzionaria del PSI dopo l'espulsione dei "destri" e la sua vittoria a Reggio Emilia. Fra i più significativi in proposito, ricorderò gli articoli di G. BACCI (succeduto al riformista C. Treves, come direttore del quotidiano del partito, nella breve fase di transizione — fino al dicembre — che precedette la nuova direzione di Mussolini): *L'imperialismo bissolatiano, l'Avanti!* dell'8 sett. 1912; C. Treves, *Da Berchtold a Bissolati, Ibidem*, 11 sett. 1912; F. Ciccotti, *L'ironia del rendez-vous di S. Rossore. L'on. Bissolati e la Triplice, Ibidem*, 25 ott. '12. Cfr. pure *Il pensiero dell'on. Bissolati, Ibidem*, 17 ott., e *La difesa del Trattato* [*di Losanna*] *fatta dall'on. Bissolati, Ibidem*, 4.XII.'19.

[15] Ma il problema delle correnti all'interno del PSI, e di una loro corretta e chiara definizione e collocazione, resta assai complesso; cfr., in proposito, le opere citate di Vigezzi, in particolare *Giolitti, il Partito socialista, la guerra di Libia*, cit., Cfr. pure, più in generale, G. Procacci, *La lotta di classe in Italia agli inizi del sec. XX*, Roma, 1970 — specie il IV cap. *(La crisi del riformismo)* —, e l'opera già cit. di Mammarella.

[16] Cfr. Valiani, *Il PSI dal 1900...*, cit., pp. 233—234; nonchè Arfe', *Storia dell'Avanti!*, Milano—Roma, 1956, pp. 81—82.

[17] In seguito all'uscita di Bissolati dal PSI, questa funzione era ora passata a Claudio Treves, un esponente dell'ala riformista assai vicino a Turati. Su Treves, cfr. Valiani, *Il giornalista C. Treves, Avanti!* del 10 ott. 1948, e A. Garosci, *C. Treves quarant'anni dopo*, in *Critica Sociale*, 5.VII.'73.

zialmente "austrofilo", e triplicista[18], e gli è difficile pronunciarsi chiaramente in un momento in cui l'orientamento prevalente gli è tendenzialmente contrario.

Al di là delle posizioni particolari di Treves, infatti, la questione balcanica rimette in discussione tutto il problema dell'Austria, della valutazione che si da della sua politica — sia interna, sia estera —, e dei rapposti che con lei si vogliono tenere. In questo caso, quindi, il PSI si trova in imbarazzo perchè si rimette pure in discussione l'irredentismo, la questione dell'Austria "fattore di equilibrio europeo", dell'"Austria socialista", dell'"Austria trialista"[19].

I socialisti, insomma, si trovano in difficoltà nel dare il loro apporto alla discussione, alla necessaria chiarificazione : i riformisti non riescono a dare un contributo, e a maggior ragione non vi possono riuscire i rivoluzionari, che sono ancora più impreparati dei riformisti, e che rimangono per ora arroccati sulle parole d'ordine generalissime : opposizione assoluta alla guerra ; difesa ad oltranza della pace[20]. E ciò risulta tanto più difficile, se si pensa ad un contributo che possa essere tale da riuscire a saldare la pressione dei sindacati, le esigenze del Partito, le aspirazioni delle masse, con i possibili orientamenti della politica estera ufficiale.

Comunque, la vasta discussione suscitata dalla crisi libica all'interno del PSI ha aperto nuove prospettive ; ormai tutte le correnti, tutte le tendenze cominciano a comprendere che bisogna fare i conti con la politica estera, anche se solamente per criticarla o addirittura per negarla in blocco. E più o meno tutti, ora, nel partito, sono coscienti del grave colpo inferto dall'impresa di Libia al delicato equilibrio nei Balcani : un'area verso la quale — il tema è ricorrente, specie sulle colonne dell'*Avanti!* — da anni l'Italia tendeva ad indirizzare la sua penetrazione economica e politica, ponendo le premesse di quello sviluppo commerciale ed industriale che era ritenuto di fondamentale importanza per l'espansione dell'economia nazionale, e che quindi — su questo punto tutti i socialisti sono d'accordo — poteva coinvolgere anche gli interessi dei lavoratori italiani[21].

---

[18] Cfr. gli accenni di Vigezzi, *Giolitti, il Partito socialista,...* cit., pp. 71—72. Di Treves, si vedano gli articoli apparsi sull'*Avanti !* il 4 luglio *(Il processo del riformismo)*, 11 sett. *(Da Berchtold a Bissolati)*, 2 nov. *(La guerra rivoluzionaria)*, Per la sua posizione, si cfr. inoltre, del 15 nov., *La sezione socialista milanese e le complicazioni balcaniche*.

[19] I temi erano ricorrenti nell'opinione pubblica europea del tempo, e anche in quella socialista ; si veda, in generale, Valiani, *La dissoluzione dell'Austria-Ungheria*, cit. ; e, dello stesso autore, la nutrita nota bibliografica contenuta nella recente edizione di *Questioni di storia del socialismo*, cit., p. 256 (nota n. 66).

[20] Cfr., tra gli altri, l'*Avanti !* del 31.VII.1912 ; gli articoli cit. di Longobardi del 10.IX.'12 e del 18.IX.1912 ; *Il nazionalismo, negatore del socialismo, l'Avanti !* del 13.IX.1912 (di E. Cimbali) ; *Politica nefasta*, di A. Lanzillo, *l'Avanti* del 19.IX.1912 ; *La sincerità del pacificismo, Ibidem*, 26.IX.1912 ; *I socialisti e la guerra*, di F. Ciccotti, *Ibidem*, 29.IX.1912.

[21] Cfr., tra gli altri, R. Balducci, *La Confederazione balcanica*, l'*Avanti !*, 17.IX.1912 ; *Serenate austrofile. Una assai patetica di Arturo Labriola, Ibidem*, 27.IX.'12 ; F. Ciccotti, *Dove ci addusse e dove ci sospinge la politica estera della monarchia italiana, Ibidem*, 21.IX.'12 ; E. Cimbali, *L'imperialismo, la pace e il disarmo, Ibidem*, 23.IX.'12 ; *Le inquietudini dell'ora storica, Ibidem*, 2.X.'12 ; F. Ciccotti, *Dobbiamo evitare di farci sorprendere dagli avvenimenti, Ibidem*, 4.X.'12 ; E. C. Longobardi, *Geografia e politica (La nuova Triplice), Ibidem*, 5.X.1912. In particolare, il problema dell'importanza e dell'effettiva entità dell'espansione economica italiana nell'Europa balcanica in quegli anni ha suscitato un interessante dibattito fra gli storici ;

Certo, molti dei temi sollevati sono vissuti con un rilievo che risulta notevolmente sfasato rispetto alle "condizioni oggettive"; ma si tratta in gran parte di temi "nuovi" per la tradizione del partito, che vengono sostanzialmente ripresi dall'ala democratica, o anche dai liberali; e non bisogna dimenticare l'estrema scarsità, e la notevole approssimazione, delle informazioni allora disponibili su questa parte d'Europa. Lo spinoso argomento, quindi, viene affrontato in una maniera caratteristica e piuttosto contraddittoria, ora agitando i temi dell'espansione economica, ora tentando di valutare — in maniera un po'approssimativa — le questioni etniche; ora ricacendosi ai giudizi tradizionali sull'Impero ottomano, o riprendendo il motivo ottocentesco — tanto forte, ancora, in Italia — del risorgimento dei popoli, ora risollevando temi squisitamente diplomatici inconsueti per i socialisti — come la tradizione dell'equilibrio europeo; o ancora ripigliando alcuni importanti motivi diffusi nell'opinione pubblica europea del tempo. La penetrazione dell'Austria nei Balcani, il fragile equilibrio che si era stabilito con i concorrenti interessi italiani, soprattutto nell'Adriatico; il tutto aggravato dal persistere del problema dell'irredentismo nelle province soggette all'Impero Asburgico in cui esistevano forti minoranze italiane; i nuovi rapporti che da anni si andavano pazientemente instaurando fra l'economia nazionale e le giovani economie complementari — e in espansione — dei piccoli Stati balcanici, con i quali sussistevano anche legami di cultura, e soprattutto l'ancor viva tradizione risorgimentale di sostegno alle nazionalità nell'affermazione della loro indipendenza: tutto ciò — persano i socialisti — rischia ora di essere rimesso in gioco.

L'indebolimento provocato in tutta l'area dell'Impero ottomano dalla guerra mossagli dall'Italia ha dato nuovo spazio alle agitazioni delle popolazioni balcaniche, ha messo in pericolo anche tutto l'equilibrio dell'Europa Orientale, ed è quindi gravido di pesanti, incalcolabili consequenze per la politica estera dell'Italia in questa zona, e per le vicende delle sue alleanze, del suo gioco fra le due Triplici; i margini di manovra si sono ristretti, i giri di valzer, ora, sono assai più difficili, e rischiano forse di compromettere tutto, e soprattutto di provocare lo scoppio di quella spaventosa "conflagrazione europea" il cui timore ha finora efficacemente paralizzato l'impeto espansivo e le iniziative avventurose delle Grandi Potenze.

Gli interrogativi si affollano, la situazione è quanto mai labile ed incerta, le prospettive oscure e minacciose: e i dubbi si affacciano nel campo socialista, spostando gradualmente il livello delle discussioni, e tendendo a portarlo sempre più chiaramente anche sul piano della politica estera "tradizionale". Anche qui, dopo il gonfiamento del sentimento nazionale provocato dalla guerra di Libia, il tema delle nazionalità, della

---

le opinioni sono varie, e solo di recente la storiografia ha cominciato ad affrontare sistematicamente questi temi. Cfr., oltre al vecchio, ma assai interessante A. Vivante, *Irredentismo adriatico*, riediz., Firenze, 1955, le opere già citate di B. Vigezzi (in particolare *Da Giolitti a Salandra*, cit., pp. 3—52); L. Valiani, *La dissoluzione* dell'Austria—Ungheria, cit.; R. A. Webster, *L'imperialismo industriale italiano. Studio sul prefascismo*, trad. it., Torino, 1974; nonchè le opere citate da Valiani, in *Questioni di storia...*, cit., note n. 1 e 4, pp. 261 e 262—63.

liberazione dei popoli oppressi, potenziato dai fremiti dell'irredentismo, si scontra e si intreccia sempre più strettamente con il pacifismo un po'astratto della tradizione socialista. I termini del problema, certo, sono assai complessi; e difficile è ricavarne una pronta e tempestiva indicazione per il movimento dei lavoratori.

Indubbiamente la pace — e qui, fra i socialisti, in Italia ed all'estero, il consenso è unanime — è il bene supremo da difendere e da tutelare; e a questa stregua il mantenimento dello *status quo* nei Balcani, a cui si sono impegnate tutte le Potenze — e soprattutto l'Italia — appare per ora come lo strumento più efficace e realistico — e più istintivamente "facile" da scegliere nella conoscenza estremamente approssimativa che di quella zona hanno i socialisti italiani — per tenere lontane le brame espansionistiche delle Potenze, ed il sempre incombente pericolo della grande conflagrazione europea. Ma, su questo tema fondamentale, se ne innestano subito altri, che anzi, quanto più sono nuovi, rischiano di arrivare a creare stridenti contraddizioni. Esemplare, in proposito, è l'atteggiamento contraddittorio assunto dal quotidiano nei confronti della questione nazionale, per quanto riguarda la politica della Turchia. Il governo dei Giovani Turchi— si domanda l'*Avanti!* — con il suo programma di centralizzazione e modernizzazione, non avrebbe potuto garantire l'uscita dell'Impero dall'arretratezza feudale, e insieme uno sviluppo economico, commerciale e industriale che avrebbe aperto quindi nuove prospettive anche alla evoluzione e alla liberazione del proletariato balcanico? [22] Ma i Giovani Turchi hanno perduto, a causa della sollevazione delle "stupide, gelose e reazionarie nazionalità" — cosi l'*Avanti!*, la cui direzione è, dopo il Congresso di Reggio Emilia, passata ai rivoluzionari, ancora il 17 agosto [23] — ; e la proposta di decentralizzazione avanzata da Berchtold è il pretesto escogitato dalla diplomazia austriaca perchè "tutte le giovani nazionalità e nazioni balcaniche si mettano a scannarsi fra loro, come già sono pronte a fare" [24]... "per aprire l'Impero alle influenze straniere, alle insurrezioni nazionali disgregatrici" [25]. La questione nazionale, insomma, viene in questo caso rigirata e stravolta a tal punto, da portare alla contradditoria condanna della insurrezioni nazionali. Le tesi a favore del mantenimento dello *status quo*, abbandonando la genericità delle precedenti affermazioni di principio, si vanno comunque, in questo agosto del 1912, sostanziando sul quotidiano di argomenti sempre meno "astratti".

Anche Treves, per i riformisti intransigenti, "al di là delle impazienti aspirazioni nazionali", vuole "la pace internazionale", e si allinea cautamente sulle posizioni espresse dall'*Avanti*, in polemica con "le troppo generose ed impulsive rivendicazioni" di autonomia e decentramento per i popoli balcanici formulate da Bissolati, che egli maliziosamente accosta — in significativo parallelo — alla proposta Berchtold [26]. I consigli di Bissolati rischiano dunque, per Treves, di portare alla temuta conflagrazione

---

[22] Cfr. *La proposta Berchtold*, articolo del 17.VIII.1912.
[23] *Ibidem.*
[24] *Al bivio, l'Avanti!* del 20.VIII.1912.
[25] Cfr. sempre *La proposta Berchtold*, cit.?
[26] Cfr. *Da Berchtold a Bissolati*, *Ibidem*, 11.IX.1912.

europea. Ma se si deve arrivare a questa catastrofe, che la responsabilità dell'allargarsi del conflitto "rimanga al governo, alla borghesia, ai nazionalisti, alla stampa" [27].

Per i socialisti, quindi, rispetto agli orientamenti prevalenti nell'opinione pubblica e nei partiti italiani, si conferma l'isolamento già delineatosi durante le precedenti polemiche sulla valutazione della guerra di Libia; ma questa volta esso è aggravato dal distacco di Bissolati; che tuttavia, comunque si valuti la sua collocazione nel'interno della sinistra italiana, rimane per ora uno dei pochi che, all'interno del campo socialista, sia concretamente in grado di intervenire nel dibattito sulla politica estera, anche in polemica con le classi dominanti, ma nei termini in cui allora si discuteva la politica internazionale.

Intanto, le residue speranze di pace vanno rapidamente scemando con il finire dell'estate; e fra le notizie confuse e spesso contradditorie sul moltiplicarsi dei focolai di guerra all'Est, il dibattito sulle colonne del quotidiano si fa sempre più acceso. Ormai, di fronte all'incalzare degli avvenimenti, sull'*Avanti*! dei rivoluzionari si va facendo strada un più disponibile, cauto possibilismo; e se Francesco Ciccotti — uno dei personaggi più discussi dell'ala rivoluzionaria, e dei più attivi e presenti in questa polemica —, già proclive al linguaggio dell'irredentismo, si fa sin d'ora portavoce di un acceso antitriplicismo, di una dichiarata austrofobia, nutrita dall'avversione alla politica messa in atto dall'Austria nell'Adriatico e nei Balcani contro gli interessi italiani [28], E. C. Longobardi — anch'egli esponente di rilievo del gruppo rivoluzionario — [29], nel tentativo di saldare, in questo delicato frangente, politica e ideologia, intravede già — al di là delle rigide affermazioni di principio sull'antimilitarismo e sull'autonomia di classe del proletariato — la necessità di una schieramento del proletariato internazionale, se la situazione fosse arrivata ad un punto tale che non si riuscisse ad evitare un conflitto [30]. Per parte sua, il riformista Rolando Balducci, "uno dei pochi, rarissimi conoscitori dell'Oriente, e..., che ha procurato all'*Avanti!* la collaborazione di Simeon Radeff, capo del partito nazionale bulgaro" [31], cerca di fare chiarezza nella discussione dalle colonne del quotidiano socialista, richiamando il compagni — e in particolare i giovani socialisti, che paiono accesi da eccessivi ardori a favore dell'Alleanza balcanica — alla necessità di una più approfondita

---

[27] *Ibidem.*

[28] Cfr., in particolare, gli articoli citati nella nota n. 21, in cui Ciccotti sviluppa sempre più apertamente queste posizioni, che più avanti gli procureranno le equilibrate critiche di R. Balducci (*Qual è la dottrina socialista della pace, l'Avanti* ! del 19.XI.1912), inteso a „prendere posizione tra l'antiaustriacantismo e l'antipanslavismo irragionevole" (*Ibidem*, nota introduttiva dell'*Avanti* ! all'articolo di Balducci). Ciccotti, in effetti, tra i rivoluzionari del PSI, ma anche più in generale, tra i collaboratori dell'*Avanti* !, è certamente il più fecondo e continuo, e non poco — sembra di capire dall'evolversi della discussione sul quotidiano — debbono aver influito le sue posizioni nel determinare lo "sbilanciamento" a favore della Quadruplice balcanica che caratterizza verso la seconda matà di ottobre la linea del giornale.

[29] Su Ernesto Cesare Longobardi, uno degli iniziatori del sindacalismo rivoluzionario, e direttore de *La Propaganda* di Napoli, si cfr. Cortesi, *Il socialismo italiano*..., cit., pp. 169 e 173—174, e E. Santarelli, *La revisione del marxismo in Italia*, Milano, 1964, pp. 303—305.

[30] Questa posizione è adombrata già nell'articolo *Politica interna e politica estera*, *l'Avanti!* del 18.IX.1912, cit.

[31] Cfr. la nota introduttiva dell'Avanti ! all'articollo cit. di Balducci del 17.IX.'12.

conoscenza dei termini reali della crisi orientale, e, contro il possibile insorgere di contrastanti appetiti fra i giovani Stati slavo-meridionali, indica sin d'ora ai compagni italiani, nel programma espresso dai socialisti balcanici nei congressi di Belgrado del 1909 e del 1911 — e non sufficientemente preso in considerazione dal PSI — la via più corretta per "l'incombente *nostra* politica estera" : la confederazione repubblicana di tutti gli stati della Penisola, compresa la Turchia [32].

Ma fin dai primi giorni di ottobre la guerra, per quanto non ancora ufficialmente dichiarata, è di fatto già in corso ; e dopo le ultime dichiarazioni di principio di neutralismo formulate in maniera astratta e fumosa da Tullio Colucci sull'*Avanti* ! [33] — e subito temperate e integrate sulla *Critica Sociale*, in risposta alle critiche di Arturo Labriola [34], con il più realistico riconoscimento dell'opportunità che il proletariato prenda partito, e faccia pesare attivamente il suo orientamento nella politica estera della nazione [35] —, si va delineando, pur fra molte incertezze e contraddizioni, una svolta profonda nella "politica estera del proletariato" italiano sulla questione balcanica.

Certo, la guerra nell'Oriente europeo è stata causata dalla cupidigia delle Grandi Potenze, dall'inettitudine della diplomazia europea, dalla congiura del capitalismo internazionale, che mira ad espandersi sfruttando i nazionalismi sempre in agitazione e le brame espansionistiche delle monarchie balcaniche. E sicuramente, dopo aver fomentato l'insurrezione delle nazionalità, esso tenterà di soffocarla nel sangue. Lo slancio magnanimo di queste popolazioni, che ora sembra unito e concorde contro il Turco, riuscirà ad esserlo altrettanto vigorosamente contro l'intrusione dell'Austria e della Russia nel conflitto, e nello zelo per la reciproca libertà ed autonomia, nella prospettiva di una Confederazione balcanica [36]? Questi interrogativi si susseguono pure nei *réportages* di Eugenio Guarino, l'inviato dell'*Avanti!* sul teatro delle operazioni. Sono, queste, vere e proprie "cronache di guerra" [37], che rappresentano forse uno dei frutti più significativi del dibattito suscitato all'interno del partito dalla guerra balcanica ; è — si può forse dire — la "scoperta" di una realtà in larga parte ignota ai socialisti — ma anche, più in generale, agli italiani — del tempo.

Guarino, che sta percorrendo uno dopo l'altro tutti gli Stati balcanici nel tentativo di cogliere dal vivo gli elementi caratterizzanti del conflitto, elabora, certo, anche temi comuni, diffusi nell'opinione pubblica del tempo ; ma ha pure una sua originalità ; si sente davvero, nei suoi scritti, l'intenzione di misurarsi con questa diversa realtà ; e ne risulta

[32] Balducci, *art. cit.*
[33] Cfr. *Politice estera e proletariato*, art. cit.
[34] Cfr. nota n. 3.
[35] Cfr. *Proletariato e nazione*, art. cit.
[36] Cfr. *Le inquietudini dell'ora storica*, *l'Avanti* ! del 2.X.'12, e *Vanterie imprudenti*, *Ibidem*, 3.X.'12.
[37] Che vennero raccolte dall'autore in un volume *(Nei Balcani durante la guerra)* pubblicato a Milano nel 1913, con una prefazione di C. Treves. Purtroppo, ancora tutta da studiare e da approfondire è la figura di questo socialista, che si era recato pure in Libia, con compiti analoghi, ai tempi della guerra di Tripoli, pubblicando poi un interessante volume su *La guerra libica e le spese militari* (Milano, 1913).

un quadro d'assieme abbastanza significativo. Egli ha narrato del popolo montenegrino che, generoso ma arretrato ed impreparato, al richiamo de suo re è andato in massa alla guerra, con donne e bambini, — così come "si parte per il pascolo" [38] — contro il Turco, alla conquista delle terre di pianura; "tanto, non ha nulla da perdere; più misero di così non potrebbe essere!" [39]; ha descritto una borghesia serba già avviata al progresso economico, desiderosa di espandere la sua produzione ed i suoi commerci attraverso la conquista di uno sbocco al mare. Ne ha — si può quasi dire — ammirato l'"abilità e l'audacia sorprendenti" [40] nel gestire a proprio vantaggio questa guerra. Si è rallegrato nel verificare la coerente, ferma condanna della guerra da parte del partito socialista serbo — "qui Marx, dice Guarino, non è ancora in soffitta" — [41]. E'rimasto colpito da una Bulgaria in rapidissima espansione, che fra tutte queste nazioni gli è apparsa la più preparata — il "nuovo Piemonte" [42] —, con un re "*modern style*" [43], scaltro nell'attirare e nel gestire l'abbondante capitale straniero investito nel suo paese, e abile guida di una classe dominante decisa ad imporre agli altri stati balcanici la sua politica di predominio sul modello "prussiano" [44]. Ha condiviso le tesi dei socialisti intransigenti bulgari — gli "stretti" [45] — che, preoccupati dalle brame espansioniste dei monarchi balcanici, indicano l'unico sbocco pacifico possibile nella confederazione balcanica repubblicana, compresa la Turchia. Ma già fin d'ora, al di là degli entusiasmi guerreschi che fanno fremere le capitali dell'Oriente, egli comincia a vedere chiaramente la miseria, la distruzione, i morti, le "inutili stragi" fra popoli che vengono inviati alla guerra senza conoscerne le cause reali, i veri mandanti e senza avere in realtà alcuna ragione di odiarsi fra di loro [46].

E tuttavia, pur con queste riserve, i socialisti italiani—come d'altra parte la maggior parte dell'opinione pubblica internazionale—si lasciano andare ad un certo entusiasmo per questi piccoli Paesi, ritenuti in precedenza, forse, fin troppo deboli, che ora invece si levano vittoriosi contro il Turco, si aprono all'Europa con le loro giovani, vitali energie. Non manca, certo, l'idea che un loro rafforzamento, una loro crescita a nazioni moderne, non possa che giovare in prospettiva all'espansione commerciale e industriale italiana, e quindi anche — secondo uno schema già sperimentato da Labriola in occasione della guerra di Libia — al proletariato nazionale. In questi giorni, si viene sviluppando un sentimento di simpatia

---

[38] Cfr. *Mentre tuona il cannone*, del 29.X.'12; ma si vedano pure *Il significato e la portata dei primi fatti d'arme* (20.X), *Nella deserta capitale del Montenegro*, (26.X), *Fantasie montenegrine e interessi austriaci* (27.X).

[39] Cfr. *Mentre tuona il cannone*, cit.

[40] Cfr. *Contenuto e pratica del nazionalismo serbo* (3.XI); ma si veda anche *La giornata storica della Serbia*, del giorno precedente.

[41] Cfr. *Nella casa dei socialisti serbi* (5.XI).

[42] Cfr. *Per l'impero di Bisanzio* (15.XI).

[43] Cfr. *Come vien fuori una nuova potenza europea* (14.XI).

[44] *Ibidem*.

[45] Cfr. *Il partito socialista bulgaro sospeso fino a nuovo ordine* (17.XI).

[46] Cfr., tra gli altri, *Il partito socialista bulgaro...*, cit.; *L'assedio... di Sofia* (16.XI); *Per sostituire i morti* (articolo, quest'ultimo, non pubblicato sull'*Avanti!*, ma inserito nel volume di raccolta p. 92 del testo).

per le giovani nazioni orientali anche fra i rivoluzionari, che cominciano significativamente a distinguere fra guerra e guerra, fra impresa coloniale e lotta di liberazione nazionale [47]. Simpatia, del resto, ricambiata dalle popolazioni balcaniche, che fino alla conclusione della pace di Ouchy guarderanno speranzosamente ad un eventuale appoggio dell'Italia, ancora impegnata in Libia nella guerra con la Turchia. Perchè dunque, si chiede E. Longobardi—il governo italiano si fa proprio ora trascinare — a rimorchio dell'Impero asburgico — in un rilancio del triplicismo? L'Italia fa naturalmente parte delle Potenze interessate a rafforzare e mantenere gli Stati balcanici uniti fra loro — compresa un'Albania indipendente contro l'avanzata dell'Austria verso Valona e Salonicco, che le precluderebbe uno sviluppo pacifico della sua penetrazione nell'Oriente europeo. Longobardi non esita; è d'accordo con Salvemini: è ormai necessario che il proletariato italiano si schieri contro la Triplice in difesa delle nazionalità dell'Oriente europeo. Le ragioni accampate per l'intervento nei Balcani da parte delle Potenze sono di cupidigia territoriale e sopraffazione politica e militare [48]. *Giù le mani!* "A noi interessa l'autonomia nazionale dei popoli balcanici, e la loro redenzione dal centralismo turco" [49].

La guerra, intanto, dilaga; Bissolati è già tutto per la Quadruplice, e chiama a gran voce il proletariato e la democrazia italiana ad appoggiare questa "magnifica insurrezione" contro il giogo feudale turco, contro "le congiure conservatrici della diplomazia europea [50]". L'affretata conclusione della pace italo-turca ad Ouchy gli par quasi un "tradimento" dell'Italia, che ha contribuito ad accendere questa scintilla — così, del resto, anche Turati e i riformisti del PSI [51] —; e vorrebbe dal governo italiano per lo meno un appoggio diplomatico a favore della Quadruplice [52].

Una guerra si chiude, una guerra si è aperta: e nell'Italia ormai divenuta una "spettatrice neutrale" rispetto al conflitto all'Est, anche i rivoluzionari seguitano ad evolvere e chiarire le loro posizioni.

Così, mentre i socialisti austriaci pretendono la assoluta "non ingerenza" del loro governo, rifiutano qualsiasi appoggio sia al "brigantesco feudalesimo turco sul contadino slavo" che "alle voglie conquistatrici dei re balcanici" [53], e lanciano la parola d'ordine "i Balcani ai popoli balcanici [54]", si vien delineando ormai, su tutto il fronte socialista italiano, l'idea di una guerra "giusta" da sostenere quindi apertamente. Un manifesto dei socialisti balcanici riportato dall'*Avanti!* del 19 ottobre [55] parrebbe dover versare acqua sul fuoco: il proletariato balcanico — ribadiscono i compagni serbi, bulgari, turchi — non ha in ogni caso nulla da guadagnare dalla guerra: se, infatto, una vittoria ottomana porterebbe all'au-

---

[47] Cfr. *Vanterie imprudenti*, cit.

[48] Cfr. *Geografia e politica*, cit.

[49] Cfr. F. Ciccoti, *Dobbiamo soprattutto evitare di farsi sorprendere dagli avvenimenti!* l'A., (l'*Avanti!*) del 4.X.

[50] Cfr. *L'equivoco di una successione* l'A (12.X) e *Il pensiero dell'onorevole Bissolati*, l'A., (17.X).

[51] Cfr. *Zaino in spalla... che la pace è fatta* (*Critica Sociale*, n. 20 — 15.X — del 1912).

[52] Cfr. *Il pensiero dell'on. Bissolati*, cit.

[53] Cfr. quanto riportato in *Le potenze pacifiche*, l'A. del 15.X.

[54] Cfr. *I socialisti austriaci proclamano: i Balcani ai popoli balcanici!* (l'A., 14 X).

[55] *L'internazionale contro la guerra. Un manifesto dei socialisti della Turchia e dei Balcani.*

mento dell'oppressione turca, una vittoria degli Stati balcanici rischia di portare ad una spartizione della Penisola fra la Quadruplice e le Potenze, e quindi al rafforzamento del militarismo e dell'autocrazia; l'unico sbocco per una giusta ed equilibrata soluzione delle questioni nazionali nei Balcani — e per evitare il divampare di un più vasto conflitto — è, ancora una volta, la Confederazione repubblicana democratica di tutti gli Stati della Penisola, compresa la Turchia.

Ma l'*Avanti*!, che negli ultimi giorni di ottobre vien sviluppando con Ciccotti una linea marcatamente austrofoba, sollevando preoccupazioni e perplessità per il destino dell'Albania [56] — mentre Berchtold, ricevuto dal re a S. Rossore, concorda segretamente il rinnovo anticipato della Triplice —, è ormai nettamente favorevole alla Quadruplice.

La guerra, intanto, assume ben presto un andamento, un ritmo inatteso. La Quadruplice regge, e dimostra un vigore, una capacità bellica insospettata, incalzando una Turchia che vien crollando mollemente, non più sostenuta artificiosamente dalle Potenze, corrosa al suo interno da decenni di sfacelo amministrativo, dalla forza centrifuga delle nazionalità, dai dissidi fra le diverse fazioni in cui è diviso l'esercito, dalle contrastanti influenze delle Ambasciate delle Potenze ad Istanbul; e l'Austria, il temuto e potente Impero, si rivela incerta, e non osa scatenare un più vasto conflitto, paralizzata dal timore dell'insorgere delle nazionalità slave al suo interno, dell'azione antimilitarista del suo partito socialista e delle possibili complicazioni internazionali.

Ormai, comunque, una fase storica si è conclusa: "O con la storia o contro la storia; o con i popoli balcanici per il nuovo stato di cose, o contro i popoli balcanici per il vecchio *status quo... ante* la guerra", ormai "sotterrato"; „I socialisti italiani sono per la pace,... ma sulla base dello *status quo... post*". La guerra, ora è un fatto compiuto: si tratta ormai di evitare il suo allargamento [57]. *I Balcani ai popoli balcanici! Viva la Confederazione repubblicana balcanica, compresa la Turchia e non esclusa l'Albania!* E'questa la grande speranza che, agli occhi dei socialisti italiani, può sostanziare di una ricca tematica internazionalista il loro sostegno alla Quadruplice. Si definisce così la nuovissima, significativa svolta dell'*Avanti*! [58].

In complesso insomma, i socialisti italiani, arrivati in ritardo nell'elaborazione di una linea comune rispetto al conflitto è — non insensibili ai temi dell'antitriplicismo e di un larvato irredentismo — ancora incapaci di prevederne in tutta la loro portata i successivi, drammatici sviluppi,

---

[56] Di questo autore, si cfr. *L'iniziativa della Francia e gli atteggiamenti italo-tedeschi. Per gli interessi d'Italia e non per gli astii berlinesi*, (*l'A.*, 22.X); *Contro la Triplice Alleanza* (*l'A.*, 23.X); *L'ironia del rendez-vous di S. Rossore...*, cit.

[57] Cfr. *Tra lo "status quo ante" e lo "status quo"... dopo!* (*l'A.*, 30.X); *Verso la nuova Europa* e *Il conflitto balcanico e le sue ripercussioni internazionali. Le caricature di Metternich nella... disinteressata mediazione delle Potenze* (ambedue sull'*A.* del 1.XI).

[58] Si veda in proposito l'ordine del giorno Mussolini, approvato dalla Direzione del PSI, pubblicato sull'*A.* del 9.XI (*Il PSI e la situazione internazionale. Una chiara dichiarazione della Direzione del Partito*). Per queste posizioni, si cfr. pure "*Rull hora*" (*l'A.*, 5.XI); *L'enorme crimine europeo* (*l'A.*, 6.XI); *Contro le abbielle speranze* (*l'A.*, 7.XI); F. Ciccotti, *Contro l'asservimento dell'Italia alla Triplice, e perchè il partito socialista si agiti* (*l'A.*, 10.XI); *Allo scannatoio, no!* (contro l'*ultimatum* inviato dall'Austria alla Serbia — *l'A.*, 13.XI).

si trovano un po'sbilanciati rispetto al fronte internazionale del socialismo, che si pronuncerà ufficialmente a Basilea. E questa osservazione, nonostante le significative riserve già ricordate [59], e i numerosi temi "nuovi" sollevati, rimane valida, in definitiva, anche per le prime corrispondenze di Guarino, anche se ben presto l'evolversi degli avvenimenti riporterà il giornalista socialista ad un più cauto, "distaccato" attegiamento.

La guerra infatti, intanto, avanza a grandi passi nei Balcani, con il suo corteo di orrori e di stragi; ed è assai più terribile e sanguinosa delle previsioni : a migliaia muoiono i proletari che, di qualsiasi nazionalità siano, sono comunque, sempre, le principali, se non le uniche, vittime della guerra. I campi sono deserti, le messi marciscono sui solchi; si è interrotto quel circuito fecondo di traffici industri che si era venuto sviluppando nei lunghi anni di pace : è — come scrive Guarino [60] — "la morte delle cose". Notizie sempre più preoccupanti si accavallano, di giorno in giorno, sul quotidiano. E dappertutto le classi dominanti, i proprietari terrieri, i capitalisti, i finanzieri, la borghesia, responsabili e fomentatori di questa rovina, sono i soli a trarne vantaggio. Sempre più fosche risultano le tinte con cui il corrispondente socialista dipinge gli sviluppi del conflitto orientale : il fragile colosso ottomano si sfascia fra l'indifferenza e la secolare apatia dei suoi abitanti; mentre i contadini, gli oppressi di sempre e dovunque, fuggono di fronte all'avanzata degli eserciti vittoriosi, abbandonando le loro terre nelle mani rapaci delle borghesie nazionali, e, costretti ad una guerra che non capiscono e non sentono, una guerra per l'oziosa e parassitaria capitale, non combattono. E'un bene o un male che l'Impero crolli così? Chi riuscirà a fermare l'avanzata degli Stati balcanici, che si va rivelando sempre più chiaramente come mossa, al di là e ben oltre le pur legittime aspirazioni nazionali, dalle "brame di potenza dei reucci balcanici"? Chi garantirà che si rispetti l'esigenza di libertà di *tutti* i popoli della Penisola, che non vi sia oppressione di nazione su nazione? Chi eviterà che, cessato il conflitto, sfuggendo al controllo di quelle stesse Potenze che li avevano spinti alla lotta, essi non si avventino l'uno contro l'altro? Sarà realistica la prospettiva della Confederazione balcanica repubblicana? Questi i gravi interrogativi di Guarino [61], al di là della coscienza che — per quanto doloroso — è purtuttavia questo il compiersi di un processo storico in un certo senso inevitabile.

Con la nuova piega assunta dagli avvenimenti, dunque, le perplessità tornano ad addensarsi, insieme alla coscienza di arrivare ancora una volta "in ritardo"; Treves riprende con maggior vigore le sue riserve : "pur

---

[59] Principalmente da Treves (cfr. gli articoli citati nella nota n. 18), da Balducci (sí vedano gli articoli citati nelle note n 5 × e 28) e da E. Cimbali (*Il mio pacifismo e la soluzione della questione balcanica — l'A.*, 11.XI).

[60] Cfr. *Per sostituire i morti* (art. scritto verso la metà di novembre, non riportato sull'*A.*, ma inserito successivamente nel volume di Guarino); ma le prime, significative riserve si trovano già in *L'assedio... di Sofia*, cit., *Il partito socialista bulgaro...*, cit.; *Battaglie e... confessioni* (18.XI).

[61] Cfr. *Come quando Bisanzio cadea* (25.XI); *Distrazioni bizantine* (26.XI); *La parola è al giovane-turco* (1.XII); *Proletariato e socialismo nell'Impero ottomano* (2.XII); *Calata di corvi* (4.XII); *Le conquiste dei popoli balcanici* (7.XII — ma pubblicato nel volume di Guarino con il titolo *I Balcani ai popoli balcanici*, e la data del 29.XI); *Come si conquistano... le sconfitte* (8.XII).

non repugnando agli ideali di nazionalità e di patria, il proletariato non riesce a vederli nell'attuale intrico di interessi capitalistici e dinastici, (e) non è di sposto a farsi massacrare nè per i pangermanisti né per i panslavisti" [62]. Anche Balducci — polemizzando con Ciccotti [63] — torna a gettare acqua sul fuoco, sottolineando i pericoli insiti in un trionfo del panslavismo [64]. Del resto, anche il Congresso di Basilea ha già manifestato una viva preoccupazione per il pericolo dell'insorgere di nuovi conflitti fra gli stessi Stati balcanici, e ha incentrato tutta la sua azione sulla parola d'ordine : *Guerra alla guerra!*. Ormai, si sente l'esigenza di una posizione più meditata, stabile e tempestiva, per poterne investire più chiaramente ed efficacemente le masse lavoratrici [65].

Comincia così a farsi strada — sia pure attraverso residue oscillazioni — una valutazione più realistica e più profondamente marxista di questa guerra. Come già intuisce con particolare lucidità Treves [66], essa è senza dubbio "progressiva", "rivoluzionaria", ma nel senso — e con tutti i limiti — insiti nelle condizioni oggettive di questi paesi, e nello stadio di sviluppo a cui sono arrivati : liberazione dal feudalesimo, ma attraverso terribili — e fatali — sofferenze per i lavoratori ; affermazioni nazionali, ma promesse e gestite con pugno di ferro dalla borghesia. Gli entusiasmi si attenuano assai. Comincia a farsi strada l'ipotesi di una soluzione arbitrale del conflitto [67]. E con l'evolversi degli avvenimenti, di fronte alla "barbarie" manifestata a loro volta dagli Stati balcanici contro il Turco, e poi all'insorgere dei già previsti contrasti sempre più accesi, "fratricidi", fra gli alleati della Quadruplice, dopo che il rinnovo anticipato della Triplice, avvenuto in segreto, ha trascinato l'Italia ancor più strettamente a rimorchio dell'Austria, ha messo définitivamente in crisi la speranza di poter intervenire "positivamente" sulla politica estera nazionale, cadono i residui ottimismi dei socialisti [68].

La strada dell'internazionalismo e ancora lunga, come anche il cammino che questi popoli devono ancora percorrere per arrivare a nuovi

---

[62] Cfr. *La sezione socialista milanese e le complicazioni balcaniche*, cit. In questo articole Treves riprende alcune delle osservazioni formulate da O. Bauer sull'*A* l'11.XI (*Austria e Russia nel conflitto balcanico*.

[63] In particolare contro gli articoli di Cicotti sull'A del 10.XI. cit., e del 12.XI (*Contro la prematura rinnovazione della Triplice Alleanza).*

[64] *Qual è la dottrina socialista della pace?* cit.

[65] Alcuni, in precedenza, avevano proclamato il disinteresse dei socialisti per qualsiasi tipo di soluzione, in politica estera ; e *l'Avanti!* ha cominciato ad occuparsene quando il problema delle alleanze è venuto nelle mani dei rivoluzionari : troppo tardi per smuovere gli operai. Sono questi, certo, avvenimenti che passano in realtà sulla testa dei lavoratori ; ma il proletariato può essere interessato a distruggere certe combinazioni che rafforzano i reazionari ed i militaristi all'interno del suo paese. Non bisogna dimenticarlo. Questo il senso di un sereno avvertimento di U. G. Mondolfo (*L'opinione di un riformista*, 21.XII), che trova significativamente spazio sulle colonne dell'*Avanti!*.

[65] Cfr. ad esempio, *Verso la pace?* (*l'A.*, 25.XII).

[66] Cfr. *La guerra rivoluzionaria* (*l'A.*, 2.XI).

[67] Cfr. *La sezione socialista milanese e le complicazioni balcaniche*, cit.

[68] Cfr., tra gli altri, *Una puntata di arresto* (*l'A.*, 23.XI.'12) ; R. OTTOLENGHI, *Le atrocità dei "cristiani" nella guerra balcanica* (*l'A.*, 3.I.1913) ; *La guerra santa, infamie e carneficine commesse dagli eserciti balcanici* (*l'A.*, 6.I.1913) ; *Tutta l'Europa fa pressioni sulla Turchia — la quale però non vuole l'intervento. Resa a discrezione* (*l'A.*, 10.I.'13) ; *La ripresa della guerra* (*l'A.*, 8.II.'13) ; *Quel che avviene nei Balcani* (di E. Bolzoni, *l'A.*, 22.II.'13).

modelli di sviluppo; lo sfruttamento del proletariato aumenterà, ma questo conflitto avrà comunque segnato un'accelerazione nello svolgimento storico della Penisola balcanica: la fase della formazione degli Stati nazionali è una tappa necessaria per i successivi passaggi che porteranno alla costruzione del socialismo. Ormai, la linea dei socialisti italiani sulla questione balcanica è sostanzialmente definita; l'attenzione ai fatti militari continua, e segue i successivi, alterni e tragici sviluppi del conflitto. Ma ormai il dibattito ideologico e politico all'interno del Partito si concentra sulla complessa questione albanese, e, ancor più, sugli interrogativi che sovrastano tutta la vigilia italiana della Grande Guerra: fidare nella trasformazione dell'Impero asburgico in un'Austria socialista, rimanendo magari all'interno della Triplice Alleanza, arroccarsi su una posizione di neutralità assoluta, o favorire — sia pure indirettamente — un avvicinamento all'Intesa?

POLITISCHES UND WIRTSCHAFTLICHES KALKÜL IN DEN AUSEINANDERSETZUNGEN ÜBER DIE DEUTSCH-RUMÄNISCHEN PRÄFERENZVEREINBARUNGEN VON 1931

Ein Beitrag zur Vorgeschichte des deutschen „Informal Empire" in Südosteuropa

HOLM SUNDHAUSSEN
(München)

Zu Beginn der dreißiger Jahre ist nahezu ununterbrochen über die Sanierung der vom wirtschaftlichen Zusammenbruch bedrohten Donaustaaten verhandelt worden. Das Thema tauchte fast auf allen internationalen Konferenzen dieser Jahre auf, da die allgemeine Weltwirtschaftskrise eine bereits seit dem Ende des 1. Wetlkriegs schwellende, vor allem strukturell bedingten Agrarkrise Südosteuropas entscheidend verschärft hatte [1]. Die weltweite Depression traf die Agrarproduzenten noch härter als die Industriestaaten, da die bisher schon ungünstigen Preisverhältnisse im Austausch von Industriewaren gegen Landwirtschaftserzeugnisse sich weiterhin verschlechterten, die Preisschere sich weiter öffnete [2]. Für die an Frankreich, Großbritannien und die USA hoch verschuldeten ostmittel- und südosteuropäischen Länder [3] kam erschwerend hinzu, daß

[1] WEBER, E.: *Stadien der Außenhandelsverflechtung Ostmittel- und Südosteuropas* (Ökonomische Studien, hrsg. vom Institut für Außenhandel und Überseewirtschaft der Universität Hamburg. 19.) Stuttgart 1971, S. 11—20; PIPER, W.: *Grundprobleme des wirtschaftlichen Wachstums in einigen südosteuropäischen Ländern in der Zwischenweltkriegszeit.* (Schriften des Instituts zum Studium der Sowjetwirtschaft an der Hochschule für Sozialwissenschaften Wilhelmshaven-Rüstersiel. 3.) Berlin 1961, passim; RAUPACH, H.: *The impact of the Great Depression on Eastern Europe*, „Journal of Contemporary History", vol. 4, Nr. 4 (1969), S. 75—86; SCHÖNFELD, R.: *Die Balkanländer in der Weltwirtschaftskrise*, „Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte", 62 (1975) 2, S. 179—213; BOZGA, V.: *Criza agrară in România dintre cele două războaie mondiale.* București 1975.

[2] BRIEFS, G. E.: *Shifting Patterns in Eastern Europe's Trade 1928—1948.* Diss. Ph. D. Econ. Harvard Univ. Cambridge/Mass. 1950, S. 102. Ein eindrucksvolles Beispiel der Entwicklung in Rumänien gibt B. DRAXLER: *Die Landwirtschaftskrise im östlichen Donauraum.* Diss. Hochschule f. Welthandel Wien. Petrovgrad 1936, S. 65. Zwischen 1931 und 1935 waren die Preise für eine Tonne nach Rumänien importierter Produkte 11,3—15,5 mal höher als der Erlös für eine Tonne exportierter Waren (BOZGA, a.a.O., S. 176).

[3] TEICHOVA, A.: *An Economic Background to Munich. International Business and Czechoslovakia 1918—1938.* Cambridge Univ. Press 1974 (Soviet and East European Studies), S. 14 ff. BEROV, L.: *Le capital financier occidental et les pays balkaniques dans les années vingt*, „Etudes balkaniques", t. II—III (Sofia 1965) (Separatum); vgl. ferner die Zahlenangaben bei J. S. MARCZEWSKI: *Planification et Croissance économique des Démocracies Populaires.* I: *Analyse historique.* Paris 1956, S. 58; Royal Institute of International Affairs: *The Problem of International Investment.* London 1937, S. 246; KOHLRUSS, E.: *Die fran-*

sie infolge des ausgeprägten landwirtschaftlichen Protektionismus der mittel- und westeuropäischen Industriemächte ihre Getreideüberschüsse kaum noch abzusetzen vermochten und damit zu einer ausweglosen Autarkie, drohender Insolvenz und drastischen Abstrichen an ihren Aufbauprogrammen verurteilt waren [4]. Besonders schmerzhaft wirkte in diesem Zusammenhang die Schutzzollpolitik der Berliner Regierung [5], da Deutschland als eine der wenigen europäischen Industriestaaten ohne koloniale Bindungen in der Lage zu sein schien, größere Mengen südosteuropäischen Getreides laufend abzunehmen [6]. Die deutsche Gesandtschaft in Bukarest hatte bereits im August 1930 nach Berlin gemeldet, „daß die in Rumänien entstandene schwere Agrarkrise nicht zuletzt eine Folge des durch die neue deutsche Zollpolitik außerordentlich gedrückten rumänischen Getreidemarktes" sei [7].

Die Möglichkeit einer Frontbildung der Rohstoffproduzenten Ostmittel- und Südosteuropas mit erkennbarer Spitze gegen Deutschland und dessen industriellen Export lag unter diesen Umständen nahe und wurde vor allem von Polen, das angesichts der Handelshemmnisse nach Osten und Westen einen Ersatz im Donauraum suchte [8], stark forciert [9]. Der diplomatische Vertreter des Reiches in Warschau und ein Teil der deutschen Presse sahen in der polnischen Initiative eine unmittelbare Reaktion auf die unter dem Druck der „Grünen Front" und angesichts der Notlage der deutschen Landwirtschaft zustandegekommene Zoll-

---

zösischen Kapitalanlagen in Südosteuropa im Rahmen der gesamten Auslandsverschuldung der südosteuropäischen Länder. Leipzig 1934, S. 33; RAUPACH, a.a.O., Tab. V, S. 80; Internationale Handelskammer: Wiener Kongreß (1933), Drucksache Nr. 7: *Währungspolitische und finanzielle Lage der Donaustaaten,* Paris 1933, Tab. II. Zur Verschuldung der Landwirte in den einzelnen südosteuropäischen Staaten vgl. Société des Nations: *Le crédit agricole dans certain pays de l'Europe centrale et orientale.* (Série de publications de la SDN, 1931, II.A, 4.) Genève 1931, S. 13 f., 27, 54, 62; für Rumänien speziell W. A. SOLLOHUB: *The conversion of agricultural debts in Roumania,* „The Economical Journal", vol. XLII (1932), No. 168, S. 590.

[4] RAUPACH, a.a.O., S. 81.

[5] Über die deutsche Agrarkrise und ihre Besonderheiten vgl. E. WUTH: *Betrachtungen zur gegenwärtigen Agrar- und Handelspolitik unter besonderer Berücksichtigung der agraren Weltmarktverhältnisse.* Diss. Leipzig. Bordesholm 1934, S. 103—110. Zu den Zolltarifveränderungen in Deutschland, Italien und Frankreich s. BRIEFS, a.a.O., S. 106; vgl. ferner A. BASCH: *The Danube Basin and the German Economic Sphere.* London 1944, S. 44 f.

[6] WEBER, a.a.O., S. 29 f.

[7] Telegramm der Deutschen Gesandtschaft (DG) Bukarest (Mutius) Nr. I 606 v. 8.8.1930 an Auswärtiges Amt (AA), Politisches Archiv des AA (zit. PA/AA), Sonderreferat W, Agrarblock der Südosteuropa-Staaten, Bd. 1

[8] Vgl. Bericht der DG Warschau J. Nr. 1050/31 W. v. 24.7.1931 an AA, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präferenzen, Bd. 1; Memorandum des Under Secretary of State (Castle) über eine Unterhaltung mit dem polnischen Botschafter in Washington v. 5.4.1932, *Foreign Relations of the United States, Diplomatic Papers 1932* (zit. FRUS, 1932), vol. 1, S. 853.

[9] Im Juli 1930 hatte die polnische Regierung Rumänien, Jugoslawien, Bulgarien, Ungarn, die Tschechoslowakei, Finnland, Estland und Lettland zu einer Agrarkonferenz nach Warschau eingeladen. Zur Aktivität des dort konstitutierten „Agrarblocks" vgl. A. TIBAL: *La crise des états agricoles européens et l'action internationale. Documents recueillis et commentés.* Paris 1931; ferner die Aktenbestände des PA/AA, Sonderreferat W, Agrarblock der Südosteuropa-Staaten, Bd. 1—3. Sehr knappe Darstellungen finden sich bei BOZGA, a.a.O., S. 183—185 u. bei N. VUČO: *Agrarna kriza u Jugoslaviji 1930—1934.* Beograd 1968, S. 163 ff.

politik[10], wie sie Reichsernährungsminister Schiele „ohne Rücksicht auf die Folgen für die deutsche Industrieausfuhr und die außenpolitischen Beziehungen Deutschlands durchgesetzt“ habe[11]. Das Auswärtige Amt befürchtete denn auch, daß der polnische Plan zu einer Abriegelung der deutschen Exporte nach Südosten und daher „handelspolitisch sehr weittragend und gefährlich“ werden konnte[12]. Mehr als in anderen Teilen Europas seien die Dinge im Südosten „im Fluß und in der Entwicklung. Dort müßte die deutsche Politik den Hebel ansetzen, weil dort die Zukunftsmöglichkeiten Deutschlands“ lägen[13].

Auf einer Kabinettssitzung Ende Mai 1931 — nach dem absehbaren Scheitern des Projekts einer deutsch-österreichischen Zollunion[14] und nach dem Bekanntwerden des im Gegenzug vorgelegten Briandschen „plan constructif“[15] — räumte Reichskanzler Brüning schließlich ein, daß es vielleicht falsch gewesen sei, wenn sich das Kabinett wegen interner Meinungsverschiedenheiten in der Vergangenheit so schwer zu wirklichen Zugeständnissen an die südosteuropäischen Länder habe entschließen können. Die Regierung müsse in Zukunft bereit sein, ihre Zollpolitik mehr auf die handels- und außenpolitischen Notwendigkeiten abzustellen[16]. In der Praxis bedeutete dies, daß den Agrarblockbestrebungen unter Führung Polens auf der einen und den durch die finanziell-politische Absicherung des status quo „unverhüllt“ zu Tage tretenden „Hegemonieabsichten“ der Pariser Regierung[17] auf der anderen Seite eine Politik mit neuen Mitteln und Methoden entgegengestellt werden mußte[18]. Angesichts der deutschen Kapitalnot und des noch immer ungelösten Reparationsproblems konnte dies nur durch ein handelspolitisch attrak-

---

[10] WUTH, a.a.O., S. 109.

[11] „Vossische Zeitung“ Nr. 410, A 208 v. 31.8.1930; Bericht der DG Warschau (v. Rintelen) J. Nr. 1157/30 W.v. 26.7.1930 an AA, PA/AA, Sonderreferat W, Agrarblock der SOE-Staaten, Bd. 1.

[12] Telegramm des AA (Staatssekretär v. Bülow) v. 19.7.1930 an mehrere deutsche Auslandsmissionen, ebda.

[13] Memorandum des AA für Reichskanzler Brüning v. 26.8.1930, abgedruckt bei W. RUGE/W. SCHUMANN: *Die Reaktion des deutschen Imperialismus auf Briands Paneuropaplan 1930*, „Zeitschrift f. Geschichtswissenschaft“, 20. Jg. (1972), 1, S. 68—70. Im Hinblick auf die bevorstehenden deutsch-rumänischen Wirtschaftsverhandlungen hatte auch der deutsche Gesandte in Bukarest dem AA am 8.8 empfohlen, sich aktiv an der Lösung der südosteuropäischen Agrarkrise zu beteiligen, um dadurch jeder antideutschen Kombination von vorneherein die Spitze abzubrechen, s. Anm. 7.

[14] Vgl. dazu F. G. STAMBROOK: *The German-Austrian Customs Union Project of 1931*, „Journal of Central European Affairs“, XXI (1961), S. 15—44; GOLDINGER, W.: *Das Projekt einer deutsch-österreichischen Zollunion von 1931, Österreich und Europa, Festgabe für H. Hantsch.* Graz—Wien—Köln 1965, S. 527—46.

[15] *Documents on British Foreign Policy 1919—1939.* Second Series, vol. II, Dok. 31 (Anlage). Über die Behandlung des „plan constructif“ auf der 3. Tagung des „Studienausschusses für die Europäische Union“ in Genf v. 15.—21.5.1931 vgl. Runderlaß des AA (v. Ritter) v. 16.6.1931 an die deutschen Auslandsvertretungen, PA/AA, DG Belgrad, Bd. 24/3.

[16] Vgl. Brief Ritters v. 27.5.1931 an den deutschen Delegationsleiter in Genf (Posse), ebda.

[17] Vgl. den in Anm. 15 zitierten Runderlaß des AA. Zur französischen Politik in Südosteuropa s. B.J. WENDT: *England und der deutsche „Drang nach Südosten“, Kapitalverflechtungen und Warenverkehr in Südosteuropa zwischen den Weltkriegen, Deutschland in der Weltpolitik des 19. und 20. Jahrhunderts. Fritz Fischer zum 65. Geburtstag.* Düsseldorf 1973, S. 487; TEICHOVA, a.a.O., S. 197.

[18] Memorandum des AA für Reichskanzler Brüning v. 7.7.1930, abgedruckt bei RUGE/SCHUMANN, a.a.O., S. 64 f.

tives Angebot — etwa in Form von Getreidepräferenzen — erfolgen. Ministerialdirektor Ritter vom Auswärtigen Amt stellte die zu diesem Zweck mit Frankreichs Bündnispartner Rumänien aufgenommenen Gespräche in den Zusammenhang mit der allgemeinen Wirtschaftspolitik des Reiches gegenüber Südosteuropa. Diese Politik sei zunächst zurückhaltend betrieben worden, um die Verhältnisse in den westlichen Staaten vordringlich zu bereinigen. Der Schlußstein sei in dem Vertrag mit Frankreich von 1927 gelegt worden. Gegenüber dem Osten und Südosten habe die Tatsache hemmend gewirkt, daß auf landwirtschaftlichem Gebiet bislang keine Zugeständnisse gemacht werden konnten, da diese automatisch allen in Deutschland meistbegünstigten Ländern zugutegekommen wären. Ritter verkannte nicht, daß sich die südosteuropäischen Staaten durch die deutschen Agrarzollerhöhungen in ihrer Existenz bedroht fühlten. Er rechnete jedoch damit, daß sich der Völkerbund angesichts der akuten Notlage im Donau-Balkan-Raum nolens volens für eine einseitige, auf die südosteuropäischen Agrarstaaten beschränkte Ausnahme von der Meistbegünstigung einsetzen (und damit zugleich die deutsche Wirtschaftsexpansion donauabwärts ermöglichen) würde [19].

Die mit der rumänischen Regierung geführten Gespräche wurden jedoch nach dem Bekanntwerden des deutsch-österreichischen Zollunionsprojekts auf „französischen Druck“ von Außenminister Ghika unterbrochen [20]. Die dadurch in Teilen der rumänischen Öffentlichkeit ausgelöste Empörung [21] veranlaßte den Parlamentspräsidenten zur Veröffentlichung eines Communiqués, in dem er die Einmischung einer dritten Macht in die deutsch-rumänischen Verhandlungen dementierte [22]. Der ökonomische Zwang tat ein übriges. Angesichts des Engpasses in der rumänischen Ausfuhr und unter dem Eindruck der nun einsetzenden eigentlichen Katastrophenphase der Krise [23] kamen die Verhandlungen zu einem raschen Abschluß. Am 27. Juni wurde in Genf ein zweijähriger Handelsvertrag paraphiert [24], in dem das Reich erstmals einem südosteuropäischen Agrarüberschußland — abweichend von der Meistbegünstigung — beson-

---

[19] Auszug aus einer Niederschrift über die Ministerbesprechung v. 28.4.1931, Bundesarchiv Koblenz (zit. BA), R 43 I/1113, fol. 102—105.

[20] Vgl. Runderlaß des AA v. 10.6.1931, s. Anm. 15 u. Schreiben des britischen Gesandten in Bukarest (Palairet) v. 19.5.1931 an Henderson, *Public Relations Office London, Foreign Office* (zit. F.O.) 371, 15268 — C 3639.

[21] Schreiben des brit. Gesandten in Bukarest (Palairet) v. 25.5.1931 an A. Henderson, F.O. 371, 15268—C 3798.

[22] Schreiben Palairets v. 27.5.1931 an A. Henderson, F.O. 371, 15268 — C 3800.

[23] Vgl. A. PREDÖHL: *Die Epochenbedeutung der Weltwirtschaftskrise von 1929 bis 1931*, „Vierteljahrshefte f. Zeitgeschichte“, 1. Jg. (1953), S. 98.

[24] Zu den wichtigsten Bestimmungen des Vertrags vgl. Erlaß des AA v. 8.7.1931 an die deutschen Auslandsvertretungen (Konzept), PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präferenzen, Bd. 1; ferner: Übersicht über den Stand der wirtschaftspolitischen Beziehungen Deutschlands im Jahre 1931, hrsg. vom Reichswirtschaftsministerium. Berlin 1932, S. 10. In der Literatur ist der Vertrag bisher kaum oder nur unzuverlässig behandelt worden, vgl. W. BACHHAUSEN: *Zur Frage der Präferenzzölle zwischen Deutschland und den Donaustaaten Ungarn, Südslavien, Rumänien, Bulgarien.* Schramberg/Würtembg. 1932, passim u. E. RESPONDEK: *Handelspolitische Neuordnung Europas: Meistbegünstigung und Präferenzsystem.* Berlin 1931, S. 16—21.

dere Präferenzen für Mais und Futtergerste einräumte [25]. Die Vorzugszölle beliefen sich bei Gerste auf 50% und bei Mais auf 40% des allgemeinen deutschen Zollsatzes und stellten eine beachtliche Konzession dar, da Deutschland in den vorangegangenen Jahren der Hauptabnehmer dieser beiden wichtigsten rumänischen Exportartikel gewesen war. 1930 hatte es beispielsweise 25% der rumänischen Mais- und 45% der Gersteausfuhr aufgenommen [26]. Als Gegenleistung stimmte Rumänien der z.T. erheblichen Herabsetzung einer beträchtlichen Anzahl von Industriezöllen zu [27], was jedoch keine Bevorzugung der deutschen Ausfuhr darstellen, sondern allen Ländern zugutekommen sollte, die in Rumänien die Meistbegünstigung genossen.

In einem Runderlaß des Auswärtigen Amtes vom 8. Juli wurde betont, daß der mit deutschen Opfern in Form von Zollreduktionen verbundene Vertrag der erste Versuch zur Realisierung der von den Donauländern seit langem [28] vertretenen Forderung auf präferenzielle Behandlung ihrer Getreideüberschüsse sei [29]. Und zweifellos hatte die Reichsregierung mit der Unterschrift unter das Abkommen einen bemerkenswerten Prestigeerfolg in Südosteuropa erzielt, einen Erfolg, der jedoch vom Wohlwollen der in Deutschland meistbegünstigten Staaten abhängig war. Zwar entsprachen die Präferenzvereinbarungen den auf mehreren Genfer Konferenzen für eventuelle Vorzugszölle festgelegten Grundsätzen [30] und waren vom Agrarkomitee des Europa-Ausschusses auf der Sitzung vom 25. bis 27. Juni ausdrücklich als begrenzte, zur Erleichterung eines vorübergehenden Notstands getroffene Ausnahme von der Meistbegünstigung anerkannt worden [31], doch war damit noch keine formelle Zustimmung der betreffenden Staaten verbunden gewesen. Zwischen der Berliner und Bukarester Regierung bestand daher Einverständnis, daß der von ihnen paraphierte Vertrag erst in Kraft gesetzt werden könne, wenn die in Deutschland meistbegünstigten Länder keine Einwände gegen die einseitigen Präferenzen erheben würden [32].

---

[25] Schreiben des Vorsitzenden der deutschen Delegation für die deutsch-rumänischen Handelsvertragsverhandlungen (Posse) v. 27.6.1931 an den Vorsitzenden der Rumänischen Delegation (Popescu), betr. Wirkung der Maisvorzugsbehandlung (Anlage), PA/AA, Abt. IV, Geheimakten, Handel 13 Rumänien: Handelsvertragsverhältnis Rumäniens zu Deutschland (VII/30—III/35).

[26] Nach den Angaben in „Industrie und Handel" Nr. 73 v. 2.9.1932.

[27] Die Ermäßigung sollte sich zumeist auf 1/3, in einigen Fällen auf die Hälfte und vereinzelt sogar auf 2/3 des rumänischen Zollsatzes belaufen.

[28] Rumänien, Jugoslawien und Ungarn hatten erstmals auf einer Zusammenkunft in Bukarest v. 21.—25.7.1930 für ihre Getreideüberschüsse die Gewährung besonderer Präferenzen gefordert, vgl. Schreiben des AA—W 3210 I —v.29.7.1930 an das Reichswirtschaftsministerium, PA/AA, Sonderreferat W, Agrarblock der SOE-Staaten, Bd. 1. Ähnliche Forderungen auf allen späteren Konferenzen der Agrarstaaten Ostmittel- und Südosteuropas erhoben, vgl. VUČO, a.a.O., S. 161 ff.

[29] Runderlaß des AA v. 8.7.1931, s. Anm. 24.

[30] Siehe die Richtlinien in der Anlage zum „Acte Final" der 2. Internationalen Konferenz für wirtschaftliche Zusammenarbeit, Völkerbundsdrucksache A.E.C. 17/1 v. 28.11.1930 und League of Nations: *Proceedings of the Second International Conference with a view to concerted economic action* (first session). Geneva 1931, S. 27—31.

[31] Völkerbundsdrucksache C.E.U.E./E.C.F./2e session/P.V., S. 17.

[32] s. Anm. 29.

Trotz dieses Vorbehalts lösten die Vereinbarungen in Deutschland selbst — und zwar nicht nur bei den ohnehin erregten Agrariern [33], sondern auch bei einem Teil der Industriellen — starke Bedenken und Proteste aus. Der Reichsverband der deutschen Industrie warnte das Auswärtige Amt eindringlich vor einer Ratifizierung des Abkommens, da seine Anwendung in der Sowjetunion, den Vereinigten Staaten, bei wichtigen britischen Dominions und eventuell bei einer Reihe europäischer Länder, die allesamt für die deutsche Fertigwarenausfuhr wesentlich wichtiger seien als Rumänien, „erhebliche Friktionen" auslösen würde. Hinzu käme, daß die mit einer Inkraftsetzung des Präferenzvertrages verbundenen Vorteile für die deutsche Industrie im gegenwärtigen Augenblick überhaupt nicht zu verwirklichen sein würden, da der Handelsverkehr mit Rumänien wohl noch auf absehbare Zeit durch die Wirtschaftskrise und die dadurch ausgelösten Devisenbestimmungen eingeschränkt bleibe. In anbetracht der allgemeinen politischen und ökonomischen Lage müsse es Deutschland unbedingt vermeiden, durch Präferenzverträge zugunsten einer Gruppe von Staaten zu optieren und dadurch neue Verwicklungen in der Handelspolitik heraufzubeschwören [34].

Das Auswärtige Amt teilte diese Befürchtungen angesichts des erwähnten Vorbehalts nicht und schätzte — in Übereinstimmung mit der deutschen Gruppe im „Mitteleuropäischen Wirtschaftstag" [35] — die Bedeutung Südosteuropas für den Fertigwarenexport wesentlich höher als der Reichsverband der deutschen Industrie ein. Die Wilhelmstraße war während der Weltwirtschaftskrise permanent bemüht, die Balkanmärkte für die deutsche Ausfuhr offenzuhalten, was insbesondere in ihrem Widerstand gegen die Sanierungspläne Frankreichs deutlich zum Ausdruck kam [36]. Der Rückgang der deutschen Ausfuhr nach Übersee habe die Reichsregierung gezwungen „gerade nach Südosten hin eine Expansion unseres Exports anzustreben, eine Tendenz, zu der wir auch durch unsere geographische Lage voll berechtigt seien" [37]. Jede Kombination in Südosteuropa, die Deutschland „nicht von Anfang an mit einbeziehe" und „unseren lebenswichtigen Interessen nach dem Südosten" nicht Rechnung trage, werde deshalb in Berlin auf entschiedene Ablehnung stoßen [38].

---

[33] Schreiben des Reichs-Landbunds, Abt. Präs., Tgb. Nr. 1201 v. 22.4.1931 an Reichskanzler Brüning, BA, R 43 I/2547, fol. 78—81.

[34] Schreiben des Reichsverbands der deutschen Industrie Tgb. Nr. 6674 II v. 26.10.1931 an AA, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 2.

[35] Vgl. W. SCHUMANN (HRsg.): *Griff nach Südosteuropa, Neue Dokumente über die Politik des deutschen Imperialismus gegenüber Südosteuropa im zweiten Weltkrieg.* Berlin 1973, S. 18.

[36] Vgl. Runderlaß des AA — W 4416 — v. 13.10.1930, PA/AA, DG Belgrad, Bd. 24/2. Zur deutschen Reaktion auf den Tardieu-Plan s. weiter unten!

[37] Erlaß des AA (v. Bülow) Nr. II Oe 143 v. 31.1.1932 an DG Belgrad, PA/AA, DG Belgrad, Bd. 24/4.

[38] Ebda., vgl. auch Memorandum des Staatssekretärs v. Bülow v.2.2.1932 über eine Besprechung mit dem britischen Botschafter, Sir Horace Rumbold, abgedruckt bei F. G. STAMBROOK: *A British Proposal for the Danubian States: the Customs Union Project of 1932*, „The Slavonic and East European Review", vol. 42 (1963—64), S. 86—88.

Hier deutete sich bereits im Ansatz jene Umorientierung auf „Mitteleuropa" [39] an, die immer dann beobachtet werden kann, wenn die wirtschaftliche Expansion nach Übersee (nicht zuletzt infolge der Großraumbestrebungen anderer europäischer Mächte [40]) auf Schwierigkeiten stößt. Zu diesen wirtschaftlichen Motiven gesellte sich ein nicht minder signifikantes politisches Kalkül hinzu: Wenn die südosteuropäischen Länder infolge des durch die Weltwirtschaftskrise eingetrübten Verhältnisses zu ihren westlichen Gläubigerstaaten und durch den Zwang von Depression, Preisverfall und permanenten Marketing-Problemen auf den Weg nach Berlin gewiesen würden, so bot sich für Deutschland die Chance, das französische Sicherheitssystem in „Zwischeneuropa" durch Isolierung der halb industriellen, halb agrarischen Tschechoslowakei innerhalb der Kleinen Entente aufzuweichen, die dominierende Position französischer Investitoren in der ČSR (und darüber hinaus in weiten Teilen Südosteuropas) [41] einzudämmen sowie die Bildung einer auch politisch unerwünschten „Agrarfront" unter Führung Polens zu verhindern. Mit Rumänien wurde erstmals der Versuch unternommen, eine für das Deutsche Reich ökonomisch wie politisch bedeutsame Position im gegnerischen Staatenblock aufzubauen und durch wirtschaftliche Konzessionen abzusichern [42], ein Versuch, der die zur Ratifizierung der deutsch-rumänischen Vereinbarungen eingeleitete diplomatische Aktion [43] naturgemäß erschweren mußte.

Auf der Juni-Tagung des europäischen Agrarkomitees in Genf hatte von den mit Deutschland im Meistbegünstigungsverhältnis stehenden Staaten zunächst nur die Sowjetunion (wahrscheinlich mit Blick auf die bevorstehenden Wirtschaftsverhandlungen mit Deutschland) den Präferenzen ausdrücklich widersprochen. Der Vertreter des traditionell freihändlerischen Großbritannien legte einen formellen Vorbehalt bis zur endgültigen Prüfung des Vertragswerkes ein, während Lettland und Estland nachträglich erklärten, sich für die unbeschränkte Aufrechterhaltung der Meistbegünstigung aussprechen zu wollen [44]. Die endlosen Debatten in den Völkerbundsgremien (im Koordinations- und im Euro-

---

[39] In einem Bericht des deutschen Gesandten in Belgrad, U. V. Hassel, vom Juli 1930 heißt es, „daß ein Wiederaufstieg Deutschlands nur im Rahmen und auf der Grundlage eines Mitteleuropa möglich ist, das sich nicht neben oder gegen uns, sondern unter unserer entscheidenden Mitarbeit neuorganisiert", Bericht J. Nr. 1402/30 v. 23.7.1930 an AA, PA/AA, Sonderreferat W, Agrarblock der SOE-Staaten, Bd. 1. Zur „Mitteleruopa"-Ideologie vgl. H. C. MEYER: *Mitteleuropa in German Thought and Action 1815—1945.* Den Haag 1955; Z. JINDRA: *Über die ökonomischen Grundlagen der „Mitteleuropa"-Ideologie des deutschen Imperialismus,* — in: K. Obermann (Hrsg.), *Probleme der Ökonomie und Politik in den Beziehungen zwischen Ost- und Westeuropa vom 17. Jh. bis zur Gegenwart.* Berlin 1960.

[40] PREDÖHL, A.: *Das Ende der Weltwirtschafskrise, Eine Einführung in die Probleme der Weltwirtschaft.* Reinbeck 1962, S. 65.

[41] Vgl. dazu die zahlreichen Angaben bei TEICHOVA, a.a.O.

[42] Dies wird rückblickend besonders deutlich in einem Schreiben des AA (v. Ritter) v. 12.3.1934 an die Deutsche Botschaft in Rom zum Ausdruck gebracht, *Documents on German Foreign Policy,* Serie C (zit. DGFP, C), vol. II, Dok. 218, S. 592—96.

[43] Die deutsche und rumänische Regierung legten die Präferenzvereinbarungen zunächst dem Generalsekretär des Völkerbunds vor, der sie seinerseits am 29.8.1931 an den Europäischen Studienausschuß zur Beratung weiterleitete, F.O. 371, 15698 — W 10354.

[44] Aufzeichnung des AA (Wiehl) — W 3880 — v. 27.8.1931, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 1.

päischen Studienausschuß) machten deutlich, daß trotz der von allen Ländern anerkannten Notwendigkeit rascher Hilfsmaßnahmen für Südosteuropa und trotz des dringlichen Appells der rumänischen Delegierten [45] keine Aussicht bestand, die ausdrückliche Zustimmung der meistbegünstigten europäischen Staaten zu den Präferenzvereinbarungen zu erhalten. Die Regierungen in Berlin und Bukarest wollten sich daher mit einer stillschweigenden Duldung begnügen. Als Termin für die Inkraftsetzung des Vertrages wurde der 15. November 1931 in Aussicht genommen [46].

In den nun folgenden Wochen häuften sich die Komplikationen: Mehrere Staaten (darunter die Türkei, Griechenland und die Tschechoslowakei) versuchten, als Vorbedingung für ihre Zustimmung zu den Präferenzvereinbarungen ihrerseits Vorzugszölle von Deutschland zu erhalten. Die Reichsregierung lehnte das — vor allem hinsichtlich der ČSR — mit dem Hinweis ab, daß sie bereits Opfer für die in ihrer Existenz bedrohten südosteuropäischen Agrarstaaten bringe und daher Forderungen nach weiteren Gegenleistungen unberechtigt seien. Sie konnte sich hierbei auf die Richtlinien des europäischen Agrarkomitees in Genf berufen, wonach lediglich Rumänien, Jugoslawien, Ungarn, Bulgarien und Polen als vorzugsberechtigte Länder in Frage kommen sollten [47]. Mit Ungarn war bereits am 18. Juli 1931 ein dem deutsch-rumänischen Vertrag ähnliches Abkommen geschlossen worden, das nun ebenfalls auf seine Ratifizierung wartete [48]. Mit Jugoslawien und Bulgarien waren Verhandlungen für die kommenden Monate vorgesehen. Nur Polen, das mit Deutschland einen Handelskrieg führte, konnte mit keinerlei Konzessionen rechnen. Die deutsch-rumänischen Vereinbarungen ließen daher in Warschau die Befürchtung laut werden, daß sie die deutsche Position im Südosten stärken und damit eine Beeinträchtigung der polnischen Industrieausfuhr zur Folge haben könnten [49]. Über die politischen Konsequenzen für die „Agrarfront" war man sich hier ebenso im klaren wie in Berlin, konnte jedoch mit Rücksicht auf Rumänien und wegen der von Warschau selbst propagierten Präferenzidee einen formellen Einspruch nicht riskieren [50].

Von den überseeischen Getreideexportländern waren bereits im Juni die Vertreter der Vereinigten Staaten und Argentiniens beim Auswärtigen Amt vorstellig geworden, um sich über die Auswirkungen der

---

[45] In der 3. Sitzung des Koordinationsunterkomitees des Europäischen Studienausschusses am 1.9.1931 erklärte der rumänische Vertreter Oprescu u.a.: „...it would be evident that the preferential treatment obtained by Roumania represented the most important concession when it was remembered that Roumania exported up to 70% of her available fodder barley and up to 30% of her maize to Germany, and that barley and maize together formed about 80% of her exports of cereals." League of Nations C.E.U.E./C.M.E./P.V. 3 Commission of Enquiry for European Union/Economic Co-ordination Sub-Commitee, Third Meeting.

[46] Runderlaß des AA (v. Bülow) — W 4455 Ang. I. — v. 5.10.1931 an die dt. Auslandsvertretungen, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 1.

[47] Empfehlungen des sog. Stucki-Komitees v. 28.11.1930, s. League of Nations: *Proceedings of the Second International Conference with a view to concerted economic action* (first session). Geneva, 1931, S. 27—31.

[48] Vgl. *League of Nations Treaty Series*, vol. CL, S. 111. Über die wichtigsten Bestimmungen des Vertrages s. Runderlaß des AA — W 3548 — v. 6.8.1931 an die dt. Auslandsmissionen, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 1.

[49] Bericht der DG Warschau J. Nr. 1050/31 W v. 24.7.1931 an AA ebda.

[50] s. Anm. 8.

einseitigen Bevorzugung Rumäniens auf die Ausfuhr ihrer Länder zu erkundigen. Die deutschen Importzahlen aus den Jahren 1925—30 machten zwar deutlich, daß die Interessen der überseeischen Exporteure durch die Gewährung von Präferenzen an Südosteuropa nicht oder nur unwesentlich beeinträchtigt würden [51], dennoch legte Argentinien einen formellen Widerspruch ein, während Washington die Entscheidung wegen der „tatsächlichen und politischen Bedeutung (der) Angelegenheit" hinausschob [52].

Die Welt war in einen circulus vitiosus gefangen. Zwar war die Einsicht allgemein, daß den südosteuropäischen Ländern rasch geholfen werden müsse, und nach langen Debatten hatte man sich darauf verstehen können, die Gewährung einseitiger Präferenzen zumindestens theoretisch als eine der in Frage kommenden Hilfsmaßnahmen zur Hebung der Kaufkraft und zur Verhinderung der völligen Insolvenz Südosteuropas zu akzeptieren, aber die Realisierung stieß allenthalben auf die Befürchtung, daß der Welthandel durch die Einschränkung der Meistbegünstigung noch weiter erschwert, die Krise weiter vertieft würde.

Als der 15. November näherrückte, wurde klar, daß es der deutschen und rumänischen Diplomatie nicht gelingen würde, die Bedenken der Vereinigten Staaten, der Sowjetunion und Argentiniens auszuräumen. Bei einer Reihe anderer Staaten, die ihre Zustimmung versagt oder der Entscheidung ebenfalls ausgewichen waren (Türkei, Dänemark, Norwegen, Südafrikanische Union und Indien) glaubte man dagegen, relativ rasch zu einer Übereinkunft zu gelangen. In einem am 19. Dezember 1931 unterzeichneten Zusatzprotokoll verpflichteten sich die deutsche und rumänische Regierung, alle geeigneten Schritte zu unternehmen, um das Inkrafttreten des Vertrages vom 27. Juni zu einem noch zu vereinbarenden Tag im Februar 1932 zu erreichen [53].

Die damit eingetretene Verzögerung gab der französischen Regierung, die mit Rücksicht auf das notleidende Rumänien auf einen Einspruch verzichtet hatte [54], nunmehr Gelegenheit, nach dem Scheitern eines vorangegangenen britischen Zollunionsprojekts für die Donaustaaten [55] eine Alternativlösung auszuarbeiten. Noch bevor die Widerstände der in Deutschland meistbegünstigten Staaten ausgeräumt werden konnten, legte der neue Ministerpräsident André Tardieu ein Sanierungsprogramm vor, das die gegenseitige Präferenzierung der fünf Donauländer Tschechoslowakei, Jugoslawien, Rumänien, Ungarn und Österreich und damit

---

[51] Die aus den vier südosteuropäischen Staaten Jugoslawien, Rumänien, Ungarn und Bulgarien nach Deutschland ausgeführten Mengen an Gerste, Mais und Weizen waren im Vergleich zur deutschen Gesamteinfuhr an Getreide verhältnismäßig gering. 1925—30 betrug die durchschnittliche Einfuhr aus den vier Ländern für Gerste ca. 27%, Mais 21% u. Weizen 1,75%. Eine Steigerung dieser Anteilzahlen sollte durch die Gewährung von Präferenzen nicht erfolgen, s. Aufzeichnung des AA (Wiehl) — W 3880 — v.27.8.1931, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 1.

[52] Aufzeichnung des AA v. 28.12.1931 (Abschrift), ebda., Bd. 3.

[53] Reichsgesetzblatt (zit. RGBl) 1931, Teil II, Nr. 30, S. 693 ff.

[54] Briand soll der rumänischen Regierung sogar zunächst zur Unterzeichnung des Vertrages geraten haben, s. Bericht des amerikanischen Gesandten in Bukarest (Charles S. Wilson) v. 27.3.1932 an den Secretary of State (Auszug), FRUS, vol. II, S. 342 f.

[55] Vgl. STAMBROOK: *A British Proposal*..., a.a.O.; CARMI, O.: *La Grande-Bretagne et la Petite Entente*. Genève 1972, S. 173 ff.

eine derjenigen Kombinationen vorsah, die von Berlin ausdrücklich als unannehmbar bezeichnet worden waren [56].

Die kapitalmäßig beherrschende und scheinbar unangreifbare Position Frankreichs (und Großbritanniens) in Südosteuropa [57] wurde vom Quai d'Orsay bis in die Weltwirtschaftskrise hinein zielbewußt dazu benutzt, „die Besiegten von 1918, Deutschland und Österreich, solange diese in schwere wirtschaftliche und monetäre Probleme verstrickt waren, aus einem strategisch und auch durch seine reichen Bodenschätze wichtigen Raum im Vorfeld der Meerengen hinauszudrängen und die eigene Vorkriegsposition weiter auszubauen" [58]. Aber weder Frankreich noch Großbritannien waren in der Lage, den südosteuropäischen Schuldnerländern die Rückzahlung allfälligen Verbindlichkeiten durch verstärkte Abnahme ihrer Exporte zu ermöglichen. Diese Divergenz von Kapital- und Warenstrom [59] mußte zu einer Zeit, da die Auslandsverschuldung „mehr denn je in den Mittelpunkt des weltweiten Interesses" geriet [60], zu wirtschaftlichen Spannungen bisher ungekannten Ausmaßes führen. Während Deutschland am Außenhandel der fünf im Tardieu-Plan genannten Donaustaaten 1930 bei der Ausfuhr mit 14,9%, bei der Einfuhr mit 23,9% beteiligt war, belief sich der Anteil Frankreichs auf 4,1% resp. 3,8% [61]. Am Außenhandel Rumäniens war das Reich im selben Jahr beim Export mit 18,8%, beim Import mit 25,7%, Frankreich dagegen mit 6,9% bzw. 7,6% beteiligt [62]. Alle französischen Lösungsvorschläge seit 1930 zielten daher auf eine Kombination von französisch-britischer Kredithilfe auf der einen und der Absorptionskraft des deutschen Marktes auf der anderen Seite ab. Dadurch wären die südosteuropäischen Volkswirtschaften gestärkt, das Vordringen Deutschlands aber in kontrollierbaren Grenzen gehalten worden, ja Deutschland hätte sogar durch die Abnahme der Donau-Cerealien den jeweiligen Ausfuhrländern die Zurückzahlung ihrer Schulden an Frankreich ermöglicht.

Als der Tardieu-Plan am 5. März 1932 in Berlin bekannt wurde [63], beschloß die Reichsregierung, unverzüglich zu handeln. Am 12. März — die Zustimmung der Sowjetunion zur Inkraftsetzung der deutsch-rumänischen Präferenzvereinbarungen war eben eingetroffen [64] — schlug die Wilhelmstraße der Bukarester Regierung eine vorläufige Anwendung

---

[56] Die Reichsregierung erklärte, daß sie im Fall eines auf die Donaustaaten begrenzten Präferenzsystems auf ihr Meistbegünstigungsrecht aus „zwingenden wirtschaftlichen Gründen nicht verzichten" könne. Der französische Plan sei nur durch eine Einbeziehung Deutschlands realisierbar, Telegramm des AA (v. Bülow) Nr. 19 v. 7.3.1932 an DG Belgrad, PA/AA, DG Belgrad, Bd. 24/4.

[57] Vgl. dazu die Arbeiten von KOHLRUSS, TEICHOVA, WENDT, a.a.O.

[58] WENDT, a.a.O., S. 487.

[59] ebda., S. 489 ff.

[60] KOHLRUSS, a.a.O., S. 1.

[61] Nach den Angaben des Statistischen Reichsamtes von 1932, vgl. die Tabellen im Bestand PA/AA, DG Belgrad, Bd. 24/5.

[62] ebda.

[63] Telegramm des AA (v. Bülow) Nr. 19 v. 7.3.1932, s. Anm. 56.

[64] Vgl. Aufzeichnung des AA (Kroll) zur Präferenzfrage v. 1.4.1932, PA/AA, Handelspolitische Abteilung, Handakten Wiehl, Donauraum 1931—33.

des Vertragswerks vor [65]. Aus Washington glaubte man, mit einer stillschweigenden Duldung rechnen zu können, während man sich über die Einwände der Türkei und Argentiniens — notfalls unter Inkaufnahme eines Handelskrieges — hinwegsetzen wollte [66]. „Die Gewährung von Präferenzen", heißt es in dem Erlaß des Auswärtigen Amtes an die deutsche Gesandtschaft in Buenos Aires vom 21. März, „bildet unser stärkstes Atout im Gegenspiel gegen die Donaupläne Tardieus". Argentinien müsse sich deshalb mit der Inkraftsetzung „abfinden" [67].

In Bukarest stellte die plötzliche, mit dem französischen Sanierungsprogramm koinzidierende Entschlossenheit der Reichsregierung das Kabinett vor eine heikle Entscheidung [68]. *Auf der einen Seite* brauchte man die deutschen Präferenzen dringend zur Revalorisierung der Exportpreise, die (von 1929 = 100) bei Mais auf 43,5 (1930) und 25,5 (1932), bei Gerste auf 40,6 (1930) bzw. 39,1 (1932) drastisch gefallen waren [69]. Welche Bedeutung dabei den Zollbarrieren zugefallen war, macht folgendes Beispiel deutlich : Für die Einfuh rrumänischer Futtergerste nach Deutschland waren 1931 rund 50 Millionen Reichsmark an Zoll entrichtet worden. Wäre die in den Präferenzvereinbarungen vorgesehene 50%ige Ermäßigung bereits in Kraft gewesen, so wären davon 25 Millionen Reichsmark in Form erhöhter Verkaufspreise in die Taschen der rumänischen Erzeuger geflossen [70]. Der Wert der rumänischen Ausfuhr war insgesamt zwischen 1929 und 1931 bei erhöhten Exportmengen von 41 auf 31 Reichsmark pro Kopf der Bevölkerung zurückgegangen mit weiterhin stark sinkender Tendenz [71]. Im gleichen Zeitraum war der deutsche Anteil am rumänischen Export von 27,6% auf 11,5% gesunken, ebenfalls mit weiter fallender Tendenz [72]. Das deutsche Angebot vom 12. März eröffnete nun die Chance, die noch unverkauften 300.000 Waggons Mais aus der letzten Ernte [73] zu günstigen Preisen abzusetzen und den rumänischen Außenhandel mit Deutschland wieder zu beleben.

Auf der anderen Seite aber war das Land wegen seiner „zerrütteten (um nicht zu sagen verrotteten) Staatsfinanzen" [74] auf das französische Wohlwollen angewiesen. Für 1932 war mit einem ungedeckten Haushaltsfehlbetrag von 8—10 Milliarden Lei zu rechnen. Kaum die Hälfte des

---

[65] Vgl. Telegramm der DG Bukarest (v.d. Schulenburg) Nr. 10 v. 15.3.1932 an AA, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 3.

[66] Telegramm des AA (Wiehl) Nr. 11 v. 22.3.1932 an DG Ankara, ebda.

[67] Telegramm des AA Nr. 23 v. 21.3.1932 an DG Buenos Aires, ebda., Bd. 4.

[68] Bericht des amerikanischen Gesandten in Bukarest (Wilson) v. 27.3.1932, s. Anm. 54.

[69] BRIEFS, a. a. O., S. 102. Vgl. auch die etwas abweichenden Angaben bei POPA VEREŞ, M,: *Producţia şi exporturile de cereale în ultimii zece ani.* Bucureşti 1939, S. 57.

[70] Die deutsche Auffassung zum Problem einer wirtschaftlichen Hilfsaktion zu Gunsten der Südost-Staaten (ohne Datum u. Unterschrift), PA/AA, DG Belgrad, Bd. 25/1. Vermutlich handelt es sich um die Abschrift einer Stellungnahme, die von der Reichsregierung gemäß den Vereinbarungen auf der Londoner Viermächtekonferenz etwa im Mai 1932 angefertigt wurde.

[71] WEBER, a.a.O., S. 17, Tab. 1.

[72] STEVANOVIC, R.: *Der Außenhandel und das Handelssystem der Balkanländer zwischen den beiden Weltkriegen.* Wirtschaftswiss. Diss. Köln 1952 (Masch.), Anhang 1.

[73] Bericht der DG Bukarest (v. d. Schulenburg) — I 397 — v. 20.3.1932 an AA, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 4.

[74] Bericht des deutschen Delegierten im Finanzkomitee des Völkerbunds (Dr. Kempner) v. 27.10.1932 an AA, BA, R 43 I/621, fol. 69—91.

ordentlichen Budgets wurde noch durch Einnahmen gedeckt. Finanzpolitisch unerlaubte Arten der Defizitdeckung (Leistung von Staatsausgaben durch unbezahlte Anweisungen an die Staatskasse, „vorübergehende“ Vorschüsse auf künftige Münzgewinne, Zahlung nicht etatisierter Posten und Umstürzung ganzer Budgets durch politische Garantiegesetzgebungswerke) häuften sich[75]. Die dringend benötigte Agrarentschuldung [76] mit ihren — wie sich bald zeigen sollte — katastrophalen Auswirkungen auf das gesamte Kreditsystem [77] stand kurz vor der Verabschiedung (16.4.1932). Die Deckungsreserven bei der Nationalbank waren in den vorangegangenen Monaten bedenklich geschrumpft, während die unprolongierten und unbezahlten Wechsel von Tag zu Tag zunahmen [78]. Unter diesen Umständen konnte es die Regierung nicht riskieren, die im April fällige dritte Tranche einer laufenden französischen Anleihe über 150 Millionen Papierfranken aufs Spiel zu setzen [79]. „Angst vor Frankreich“ bestimmte daher die Entschlußlosigkeit der Bukarester Regierung. Hinzu kamen die politischen Bindungen des Landes, die ebenfalls zu Hemmungen Anlaß gaben. Die frankophil eingestellte rumänische Presse „Lupta“ und „Universul“ wiesen das deutsche Angebot durchaus nicht ganz zu Unrecht als Manöver zur Sabotierung des Tardieu-Plans entschieden zurück. „Die Konstruktion eines solchen Zusammenhangs“, so klagte der deutsche Gesandte in Bukarest, Graf von der Schulenburg, „mit der Unterstellung, daß das deutsche Angebot nicht bloß zeitlich mit dem Tardieu-Plan zusammenfalle, sondern auch dazu bestimmt sei, den letzteren zu sabotieren, ist zweifellos auf [den rumänischen Außenminister] Ghika zurückzuführen...“ [80] Wieder einmal — allerdings in noch erheblich größerer Wirtschaftsnot als zur Zeit der deutschösterreichischen Zollunionskrise — stehe Rumänien vor der Entscheidung, ob es das deutsche Angebot mit seinen noch dazu von Rumänien selbst propagierten Präferenzen „und damit vitale rumänische Wirtschaftsinteressen“ zurückstellen solle vor der Rücksichtnahme auf seine Alliierten, „besonders Frankreich, in dessen politischer und finanzieller Abhängigkeit es sich nun einmal befindet“ [81].

Während sich das Außenministerium noch mit einer offiziellen Stellungnahme zum Tardieu-Plan zurückhielt und sich dadurch scharfen

---

[75] ebda.

[76] Vgl. SOLLOHUB, a.a.O., S. 590.

[77] s. Anm. 74. Kempner spricht in diesem Zusammenhang von einer „restlosen Kreditzerstörung“: „In ganzen Landesteilen zahlen die ländlichen Banken die Depositen nicht mehr aus, weil ihre gesamte Schuldnerschaft nicht mehr bezahlt. Bankdepositen werden infolgedessen dort zu 30—60% gehandelt. Der Status der Nationalbank ist hiervon stark berührt. In bestimmten Gegenden teilt sich die Bevölkerung in Gläubiger und Schuldner, — als Gläubiger Bauern, die etwas gespart haben und ihre Ersparnisse nunmehr verloren sehen, als Schuldner wiederum Bauern und zwar solche, die Schulden gemacht haben und sie nicht bezahlen wollen oder können. Aus einzelnen Gegenden sind Deputationen der Schuldner erschienen, die die Reform desGesetzes fordern, weil es ihren Kredit zerstöre. Es bedarf keiner Hervorhebung, daß aus solchen Landesteilen Steuern kaum noch eingehen. In einem Land von 7/8 agrarischer Bevölkerung ist das von Belang“.

[78] Einzelheiten ebda.

[79] Auszug aus einem Brief des dt. Gesandten in Bukarest (v.d. Schulenburg) v. 21.3.1932 an Ministerialdirektor Köpke im AA, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 4.

[80] s. Anm. 73.

[81] ebda.

Angriffen in einem Teil der Öffentlichkeit aussetzte, erklärte Finanzminister Argetoianu im Parlament, daß ein Zusammenschluß der fünf Donaustaaten ohne Mitwirkung Deutschlands zu keiner befriedigenden Lösung der wirtschaftlichen Probleme führen würde. Die vier europäischen Großmächte Frankreich, Großbritannien, Deutschland und Italien müßten daher zunächst untereinander zu einer Verständigung gelangen [82].

Das Argument war einleuchtend, und ein Versuch in dieser Richtung wurde auch tatsächlich unternommen. Die Einigungsbereitschaft der Großmächte war jedoch von Anbeginn äußerst gering. Bereits Ende Mai hatte Tardieu erklärt, daß die Donauländer derartig unter dem Zwang ihrer trostlosen Finanz- und Wirtschaftslage stünden (Ungarn hatte bereits einseitig ein totales Transfermoratorium erlassen müssen [83]), daß sie seinen Plänen weder ausweichen wollten noch könnten. Auch die Großmächte würden sich fügen müssen, da die zu befürchtende gänzliche Zahlungseinstellung der Donauländer für sie, insbesondere für Deutschland, verhängnisvolle Folgen zeitigen würde. Falls der Zusammenbruch an der Donau nicht verhindert würde, bestünde auch keine Aussicht auf die Einberufung der Lausanner Reparationskonferenz, da sie sich dann erübrige. Für Frankreich sei die Durchführung des Donauprojekts geradezu eine Vorbedingung für Lausanne [84]. Und gegenüber dem deutschen Botschafter in Paris, Leopold v. Hoesch, machte Tardieu am 2. April die „im deutschen Unterbewußtsein immer vorhandene Doktrin von der Vorherrschaft Deutschlands in Mitteleuropa" für den Widerstand der Reichsregierung gegen seinen Donauplan verantwortlich. Unter Bezugnahme auf die deutschen Präferenzvereinbarungen mit Rumänien und Ungarn fügte er hinzu, daß es eine „unerträgliche" Verschiebung des wirtschaftlichen und politischen Gleichgewichts bedeuten würde, wenn das Reich als „übermächtiger" Faktor allein in die Kombination der Donaustaaten eingeschaltet würde. Nur ein Zusammenschluß der südosteuropäischen Länder ohne Deutschland könne die Grundlage für eine finanzielle Sanierung abgeben, deren Kosten neben Großbritannien vor allem Frankreich zu tragen haben würde.

Hoesch machte demgegenüber geltend, daß Deutschland „nicht besonders erfreut darüber sein könnte", wenn Österreich und Ungarn in irgendeiner Form der Kleinen Entente zugegliedert würden. Er warf Tardieu seinerseits vor, durch den geplanten Zusammenschluß der fünf Donaustaaten „gleichzeitig auch die Konsolidierung der durch den Friedensvertrag geschaffenen Verhältnisse zu fördern" [85], eine Einschätzung, die im übrigen von der Reichsregierung voll und ganz geteilt wurde. „Verminderung der Anschlußgefahr" und „Lahmlegung der ungarischen Revisionspolitik" wurden in Berlin als die wichtigsten politischen Motive für das französische Sanierungsprogramm betrachtet, das im ökonomischen Bereich zugleich darauf abzielte, „der Wirtschaftsexpansion

---

[82] Schreiben des amerikanischen Gesandten in Bukarest (Wilson) v. 4.4.1932 an den Secretary of State, FRUS, 1932, vol. I, S. 851 f.

[83] BEREND, I. T./G. RANKI: *Hungary. A century of economic development.* Newton Abbot/New York 1974, S. 114.

[84] Telegramm der DG Bern Nr. 35 v. 30.3.1932 an AA, BA, R 43 I/622, fol. 114—116.

[85] Telegramm der Dt. Botschaft Paris (Hoesch) Nr. 483 v. 2.4.1932 an AA, ebda., fol. 104—109.

Deutschlands donauabwärts... einen Riegel" vorzuschieben und das „Schreckgespenst der Bildung eines wirtschaftlichen 'Mitteleuropa'" endgültig zu bannen. Der Zeitpunkt war günstig gewählt: Die akute Finanzkrise in Österreich und Ungarn, die ohne baldige Abhilfe zu schweren inneren Erschütterungen führen mußte, ließ alle politischen und wirtschaftlichen Bedenken der dortigen Regierungen zurücktreten vor dem vermeintlichen Gebot der Stunde, alles zu vermeiden, was die Hilfe der einzigen Geldmacht verzögern oder gar auschalten konnte. „Wenn Frankreich seine finanzielle Hilfe an die Bedingung der Bildung eines wirtschaftlichen Blocks der Donaustaaten gegen Deutschland knüpft", so heißt es in dem Erlaß des Auswärtigen Amtes vom 30. März, „so wird es in seiner heutigen Machtposition dieses Ziel für den Augenblick vielleicht erreichen können. Es würde die Donaustaaten dadurch aber nur auf einen Weg gezwungen haben, der sie niemals zur Gesundung führen kann, da er mit dem Verlust des deutschen Absatzmarktes für die Agrarprodukte dieser Länder verbunden wäre" [86]. Die hier deutlich angedrohte Konsequenz bietet bereits den Schlüssel zum Verständnis der auf längere Sicht ökonomisch wie politisch stärkeren Position Deutschlands in Südosteuropa. Auf der zur Beratung des Tardieu-Plans einberufenen Londoner Viermächtekonferenz vom 6.—8. April prallten dann die unterschiedlichen Auffassungen hart aufeinander. Mit wachsender Beunruhigung konstatierte das Foreign Office in verschiedenen internen Memoranden [87], daß sich Südosteuropa allmählich in einen deutsch-französischen Kampfplatz verwandle, wenngleich die politischen Kalküle und der verschärfte Konkurrenzkampf [88] sorgsam hinter einem Bündel wirtschaftlicher Argumente und „Fakten" verborgen wurde. Die französische Regierung betrachtete den Warenaustausch der Donauländer untereinander in Höhe von maximal 40% ihres gesamten Außenhandelsvolumens als ausreichende Basis für einen wirtschaftlichen Zusammenschluß. Sie stand jedoch vor dem Dilemma, daß durch die gegenseitige Präferenzierung eine Steigerung der Exportquoten und insbesondere die Unterbringung der agrarischen Überschüsse nicht gelöst werden konnte, da die ČSR und Österreich auch bisher schon ihren gesamten Zuschußbedarf an Brotgetreide, Futtergerste, Mais und Mehl in Rumänien, Jugoslawien und Ungarn gedeckt hatten. Die Gewährung einseitiger Präferenzen seitens Italiens und Deutschlands an einen Donaublock kam ebenfalls nicht in Frage, da man weder in Rom noch in Berlin einsehen wollte, warum die mit französischen Wirtschafts- und Kapitalinteressen eng verknüpfte tschechische Industrieausfuhr im Donauraum bevorzugt, diejenige Italiens und Deutschlands dagegen trotz der mit Präferenzen verbundenen Opfer benachteiligt sein sollte [89].

---

[86] Runderlaß des AA (v. Bülow) — II Oe. 456—v.30.3.1932 an mehrere dt. Auslandsvertretungen, PA/AA, Handelspolitische Abteilung, Wiehl, Donauraum 1931—33.

[87] Vgl. die Bemerkungen O. Sargents zu einem Bericht des britischen Botschafters in Berlin, Rumbold, an Außenminister Simon v. 24.4.1932, F.O. 371, 15922 — C 3518.

[88] Vgl. TEICHOVA, a.a.O., S. 214 u. passim.

[89] Vgl. Protokoll der Viermächtekonferenz, PA/AA, Handelspolitische Abteilung, Handakten Wiehl, Donauraum 1931—33; s. auch Anm. 70.

Der von der deutschen Delegation erneut zur Diskussion gestellte Vorschlag bilateraler Präferenzen zwischen Industrie- und Agrarstaaten (nach dem Muster der deutschen Vereinbarungen mit Rumänien und Ungarn) fand auch jetzt bei Frankreich und dem in dieser Frage gespaltenen Großbritannien [90] keine Unterstützung. Nicht daß Frankreich grundsätzlich gegen den Abschluß zweiseitiger Präferenzverträge gewesen wäre — es hatte selber am 7. bzw. 25. November 1931 ähnliche Abkommen mit Jugoslawien und Ungarn [91], später auch mit Rumänien [92] geschlossen, Abkommen, die sich jedoch wegen der französischen Vorbehalte hinsichtlich der Aufnahme südosteuropäischer Getreideüberschüsse bzw. wegen der noch immer mangelnden Bereitschaft zu weitergehenden kommerziellen Zugeständnissen vorerst als wirkungslos erwiesen [93] —, aber die Vereinbarungen Deutschlands mit Rumänien und Ungarn mußten gerade *wegen* ihrer voraussehbaren hohen ökonomischen Effizienz, das französische Trauma eines von Deutschland beherrschten „Mitteleuropa" heraufbeschwören.

Der Mißerfolg der Londoner Viermächtekonferenz und die sich gegenseitig blockierende Haltung der europäischen Großmächte gingen so letztlich zu Lasten einer ökonomischen Gesundung der Donauländer, wenngleich der äußere Anlaß zum Scheitern der deutschen Verträge mit Rumänien und Ungarn völlig unerwartet von anderer Seite geliefert wurde.

Am 23. Mai informierte sich die amerikanische Botschaft in Berlin nach dem Stand der Präferenzverträge und ließ vertraulich durchblicken, daß das State Department auf dem Meistbegünstigungsrecht bestehen werde. Ministerialdirektor Wiehl von der Handelspolitischen Abteilung des Auswärtigen Amtes machte daraufhin die Berliner Position noch einmal deutlich : Die Zurückziehung des deutschen Präferenzangebotes würde die Reichsregierung nicht nur den Donauländern gegenüber in eine „unhaltbare Lage" bringen, sondern auch ihre bisherige Politik in der von Tardieu aufgerollten Frage durchkreuzen. Außerdem würde Deutschland die Möglichkeit genommen, sich für seinen wirtschaftlichen Wiederaufbau wichtige entwicklungsfähige Balkanmärkte offenzuhalten [94]. Ein Einspruch der Vereinigten Staaten würde die südosteuropäischen Agrarstaaten dem „Köder des französischen Goldes" („to the lure of French gold") überantworten. In seinem Bericht hielt der amerikanische Botschafter Frederick

---

[90] Das britische Handels- und Finanzministerium hatten der Präferenzidee ohnehin lange Zeit ablehnend gegenübergestanden. Das Foreign Office war zwar für die Gewährung von Präferenzen, nahm aber letztlich Rücksicht auf den Bündnispartner Frankreich. Auf der anderen Seite verurteilte es die von französischer Seite geübte Verknüpfung ökonomischer und politischer Kalküle : „The French must not invoke political considerations as arguments against any economic proposals. Nor must they rule out for political reasons special agreements between the Danube States and Germany and Italy for the disposal of Danubian cereals in the German and Italian markets, on the ground that such agreements would give Germany political advantages in Central Europe". (Aufzeichnung des Foreign Office für den Besuch Tardieus in London, 31.3.1932, F.O. 371, 15920 — C 2626.)

[91] Vgl. Anm. 70.

[92] Der Vertrag wurde am 5.1.1932 unterzeichnet und in der 2. Maihälfte ratifiziert : Journal Officiel : Lois et décrets, 22.5.1932, S. 5298.

[93] Vgl. Bericht der DG Belgrad J. Nr. 1223/32 Po 3 EZ v. 8.6.1932 an AA, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 4; VUČO, a.a.O., S. 164.

[94] Telegramm des AA (v. Ritter) Nr. 143 v. 23.5.1932 an Dt. Botschaft Washington (Abschrift), PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 4.

M. Sackett fest, daß die Präferenzabkommen mit Ungarn und Rumänien den Grundpfeiler der deutschen Opposition gegen den Tardieu-Plan bildeten und fügte hinzu, daß seiner Auffassung nach die politische Bedeutung der Verträge vom Auswärtigen Amt nicht übertrieben worden sei [95].

Ungeachtet dieser Einwände ließ Washington vier Tage später in Berlin eine Note überreichen, in der es seine Zustimmung zu der Inkraftsetzung der Vorzugszölle verweigerte [96]. Zwar ließ die amerikanische Regierung erkennen, daß sie sich europäischen Präferenzen im Rahmen eines umfassenden Sanierungsprogramms nicht widersetzen wolle — eine Ankündigung, die in Berlin als Fortschritt gewertet wurde [97] —, doch änderte dies nichts daran, daß die deutschen Verträge mit Rumänien und Ungarn vorerst und — angesichts der Schwierigkeiten, die einer gesamteuropäischen Lösung erfahrungsgemäß entgegenstanden — wohl noch auf längere Zeit gescheitert waren. In Berlin glaubte man Indizien dafür zu haben, daß der überraschende Einspruch der Vereinigten Staaten, der vermutlich im Falle einer Einigung auf der Viermächtekonferenz hätte vermieden werden können, durch die „Intrige eines rumänischen Kabinettsmitglieds" ausgelöst worden sei [98]. Dieser Verdacht ist jedoch wenig wahrscheinlich, da der amerikanischen Regierung *grundsätzliche* Bedenken gegen den Abschluß bilateraler Präferenzverträge zwischen einer Großmacht und einem Donaustaat gekommen waren [99], Bedenken, die vor dem Hintergrund des deutsch-französischen Dissens noch besonderes Gewicht erhalten mußten.

Das Auswärtige Amt war jedoch aus seiner Einschätzung der Lage heraus und nicht ganz zu Unrecht bemüht, die für die Landwirtschaft der Donauländer „bedauerliche" Entwicklung in der Präferenzfrage der Bukarester Regierung und im weiteren Sinne Frankreich anzulasten, und versah die deutschen Auslandsvertretungen mit einer entsprechenden, propagandistisch effektvoll verwertbaren Sprachregelung. Es wies darauf hin, daß die Verzögerung bei der Durchführung der deutschen Getreidepräferenzen „nicht zuletzt" dem Umstand zu danken sei, daß die rumänische Regierung sich zu einer früheren Inkraftsetzung aus den „uns bekannten Gründen" (d.h. wegen der Rücksichtnahme auf Frankreich) nicht habe entschließen können [100]. Über die Ausführung dieser Weisung berichtete der deutsche Gesandte in Belgrad, Ulrich von Hassell, am 13. Juni : „Gegen meine Hinweise auf das verderbliche Verzögern der Inkraftsetzung der beiden Präferenzverträge und überhaupt die bedauerliche retardierende Wirkung der Tardieu'schen Initiative auf die praktische wirtschaftliche Arbeit im Südosten hatte er (Außenminister Vojislav Marinković, Anm. d. Verf.) nichts einzuwenden". Vielmehr habe auch Marinković die „lateinische Neigung" der Franzosen zu umfassenden

---

[95] Telegramm des amerikanischen Botschafters in Berlin (Sackett) v. 23.5.1932 an den Secretary of State, FRUS, 1932, vol. II, S. 344 f.

[96] Telegramm des Secretary of State (Henry L. Stimson) an den Botschafter in Berlin v. 27.5.1932, ebda., S. 346 f.

[97] Erlaß des AA v. 7.6.1932 an mehrere dt. Auslandsvertretungen (Entwurf), PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 4.

[98] ebda.

[99] Memorandum des Under Secretary of State (William R. Castle) v. 24.3.1932 über ein Gespräch mit dem tschechoslowakischen Gesandten Veverka, FRUS, 1932, vol. I, S. 851.

[100] s. Anm. 97.

konstruktiven Plänen beklagt und kritisiert, daß Frankreich gelegentlich in unzweckmäßiger Weise aus seiner Rolle als Financier heraustrete und ohne materielle Aktivlegitimation in die rein wirtschaftlichen Zusammenhänge übergreife [101].

Tatsächlich war der deutsch-rumänische Vertrag nur zu einem Teil an dem amerikanischen Einspruch, zum anderen an den politischen Beziehungen im Dreieck Berlin—Paris—Bukarest gescheitert. In einem Gespräch mit von der Schulenburg bedauerte der neue rumänische Handelsminister Taşca, daß die Präferenzvereinbarungen noch nicht in Kraft gesetzt werden könnten, „weil Rumänien auf Frankreich Rücksicht nehmen müsse". Die dringend benötigte Finanzhilfe könne allein von der Pariser Regierung eingeleitet werden [102]. Das Dilemma war für Bukarest — wie der dortige britische Vertreter Michael Palairet besorgt feststellte — kaum noch befriedigend lösbar [103]. Zunächst hatte die rumänische Regierung in ihrer Antwort auf das deutsche Angebot vom 12. März in einer, die Reichsregierung brüskierenden Weise vorgeschlagen, daß der Vertrag jederzeit innerhalb von vier Wochen (statt erstmals nach Ablauf von zwei Jahren) kündbar sein solle [104]. Nach längeren Verhandlungen erklärte Handelsminister Taşca jedoch am 30. Mai, daß das Abkommen — nunmehr mit einer einjährigen Laufzeit — „alsbald vorläufig angewendet werden sollte". Von der Schulenburg kommentierte diesen Entschluß dahingehend, daß sich das rumänische Kabinett offenbar scheuen würde, Frankreich durch allzu großes Entgegenkommen gegenüber Deutschland „noch mehr zu reizen" [105]. Die Beziehungen zu Paris waren in diesen

---

[101] Bericht der DG Belgrad (v. Hassell) J. Nr. 1221/32 Po 3 EZ v. 13.6.1932 an AA, PA/AA, DG Belgrad, Bd. 25/1.

[102] Bericht der DG Bukarest Nr. 1057 v. 30.5.1932 an AA, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 4.

[103] Schreiben Palairets v. 11.5.1932 an Simon, F.O. 371, 15923 — C 4151. In dem Brief heißt es u.a.: „2. So far as Romania is concerned, the problem which overshadows all others is the disposal of her surplus cereal produce. No co-operation, however close, with the other Danubian States, can solve this problem, and it is difficult to see how it is to be solved except by an agreement with Germany... The German-Roumanian Commerical Treaty, which would have provided this country with a profitable outlet for her cereal surplus, was, and is still, help up owing to French pressure at Bucharest; but it seems doubtful whether financial and political considerations will be allowed to dominate permanently over economic ones. At the present moment the Roumanian negotiators in Berlin are endeavouring, but without success, to induce the Germans to agree to a treaty, the duration of which should be for six months or even less, terminable at a month's notice.

3. It is, I think, very regrettable that France, in her apprehension of a German advance, should think it necessary to impede the natural flow of commerce between that country and Roumania, and I cannot believe that the profitable disposal in Germany of Roumania's cereal surplus would reduce her to becoming a vassal of Germany or endanger the world's peace by encouraging a German 'Drang nach Osten'. At present, at any rate, Germany's interests in these regions are commercial, while France's are political and financial, ours being more purely financial".

[104] Aufzeichnung des AA v. 29.(?) 4.1932 (Rohkonzept), PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 4.

[105] s. Anm. 102. Weiter heißt es in dem Bericht, daß Taşca zwar den deutsch-rumänischen Vertrag nur allzu gern in der ursprünglichen Form in Kraft setzen würde, er schwebe aber — so Schulenburg — in der „tödlichen Furcht", sich die finanzielle Unterstützung Frankreichs zu „verscherzen".

Tagen ohnehin gespannt, da die französischen Finanzexperten Charles Rist und Roger Auboin am 22. Mai ein vernichtendes Gutachten über die rumänische Haushaltspolitik nach Bukarest übermittelt hatten [106], eine Expertise, die nicht nur zum Sturz des Ministerpräsidenten Iorga beigetragen [107], sondern auch eine zunehmende Verbitterung in der rumänischen Öffentlichkeit ausgelöst hatte [108]. Dennoch hoffte die Regierung, die schroffe Weigerung Frankreichs nach Gewährung weiterer Kredite durch besonderes Wohlverhalten rückgängig machen zu können [109].

Die Reichsregierung, die zunächst mit einer einjährigen Laufzeit des Vertrages einverstanden gewesen war, hatte ihre Haltung noch vor Überreichung der amerikanischen Note geändert, als bekannt geworden war, daß ein französisch-rumänisches Präferenzabkommen über drei Jahre abgeschlossen und ratifiziert worden war [110]. Das Auswärtige Amt fühlte sich dadurch von Bukarest diskriminiert und verlor „allmählich die Lust" an dem deutsch-rumänischen Vertrag [111].

In den folgenden Monaten kühlten die Beziehungen aus mehreren Gründen spürbar ab. Die rapide sich verschlechternde Lage der deutschen Landwirtschaft, die bereits beim Sturz des Kabinetts Brüning am 30. Mai 1932 und dem dadurch ausgelösten innenpolitischen Rechtsruck die Szenerie beeinflußt hatte [112], führte im Verfolg einer prononciert nationalen Politik unter den Präsidialregierungen von Papen und Schleicher zu einer weiteren Verschärfung der deutschen Schutzmaßnahmen [113] und damit zu einer drastischen Reduzierung des deutschen Außenhandelsvolumens mit Südosteuropa [114]. Hinzu kam, daß der von den ökonomischen Konzessionen gegenüber der Bukarester Regierung erhoffte außenpoli-

---

[106] Schreiben Palairets v. 11.5.1932 an Simon, F.O. 371, 15243 — C 4152. Darin heißt es: „M. Auboin is reported to have said that only 20 per cent of her /Roumania's/embarrassments sprang from financial causes, the remaining 80 per cent being due entirely to defective (or dishonest) administration." Zum Inhalt des Rist-Gutachtens vgl. auch Schreiben Palairets v. 1.6.1932 an Simon, ebda. C 4605; ferner: Documents diplomatiques français 1932—1939 (zit. DDF), 1e série, t. II, S. 334, Anm. 1; Keesings Archiv der Gegenwart, 1.—2. Jg. (1931/32), S. 353 F (mit kurzem Überblick über die rumänische Finanzlage).

[107] Schreiben Palairets v. 1.6.1932 an Simon, F.O. 371, 15990 — C 4604.

[108] Bericht des französischen Botschafters in Berlin (A. François-Poncet) v. 29.12.1932 an den Außenminister, DDF, 1e série, t. II, Dok. 145, S. 333—35.

[109] s. Anm. 102.

[110] Die amerikanische Regierung hatte gegen diesen Vertrag keinen Einspruch erhoben, da sie sich gegenüber Frankreich (im Unterschied zu Deutschland) nicht auf ein vertraglich fixiertes Meistbegünstigungsrecht, sondern nur auf einen „modus vivendi" hätte berufen können, Schreiben des Leiters der Abteilung f. Angelegenheiten des Nahen Ostens (Wallace Murray) v. 27.10.1932 an den Gesandten in Bukarest, FRUS, 1932, vol. II, S. 348.

[111] Erlaß des AA v. 20.5.1932 an DG Bukarest, PA/AA, Sonderreferat W, Europa-Präf., Bd. 4.

[112] „Zum Sturz Brünings. Dokumentation", „Vierteljahrshefte f. Zeitgeschichte", 1. Jg. (1953), S. 264 f.

[113] Vgl. Keesings Archiv der Gegenwart, 1.—2. Jg. (1931/32), S. 253 F, 487 C, 607 A; Jg. 3 (1933), S. 691 B, 713 F, 642 J.

[114] Vgl. dazu die Demarchen südosteuropäischer Staatsmänner und Diplomaten in Berlin, DGFP, C, I, Dok. 179, S. 327 f., Dok. 264, S. 492 f. u.a.

tische Gewinn zusehends unwahrscheinlich wurde. Nach der Übernahme des rumänischen Außenministeriums durch Nicolae Titulescu im Oktober 1932 mußte die Verfolgung der politischen Absichten, die mit dem Präferenzangebot vom Vorjahr verknüpft worden waren, vollends als aussichtslos aufgegeben werden[115]. Die Chancen, die sich für die Realisierung bilateraler Präferenzen durch die Beschlüsse auf der Konferenz von Stresa (5.—20. September 1932) ergeben hatten[116], wurden von der Reichsregierung angesichts der frankophilen und in der Frage der Rüstungsgleichheit, der Bündnissysteme usw. „antideutschen" Politik Titulescus[117] nicht mehr wahrgenommen. Ende 1932 bezeichnete der rumänische Gesandte in der Reichshauptstadt, Petrescu-Comnen, in einem Gespräch mit seinem französischen Kollegen Paul-Boncourt die deutsche Handelspolitik nicht zu Unrecht als „Repressalie" gegenüber einem Verbündeten Frankreichs. Er sehe voraus, daß eine künftige Wiederbelebung des deutsch-rumänischen Warenaustauschs von den politischen Hintergedanken der Reichsregierung bestimmt sein würde[118], eine Prognose, der man angesichts der weiteren Entwicklung nichts hinzuzufügen braucht.

Auch jetzt schon war die für Deutschland vorteilhafte Wirkung der Präferenzangebote samt ihren politischen Implikationen unverkennbar: Sie hatten in entscheidendem Maß die Konsolidierung der „Agrarfront" vereitelt, die Verwirklichung des britischen Zollunionsprojekts und des Tardieu-Plans (und damit eine Festigung des französischen Sicherheitssystems in Ostmittel- und Südosteuropa) verhindert und zugleich die deutsche Bereitschaft zu handelspolitischen Zugeständnissen an die Donauländer demonstriert, ohne das Reich vorerst mit wirtschaftlichen Opfern zu belasten. Darüber hinaus erwies sich die Drohung mit einem Verlust des deutschen Absatzmarktes als vielversprechende Waffe, deren Wirkung sich auch Rumänien auf die Dauer nicht entziehen konnte. Die erste, unter Brüning eingeleitete Phase der deutschen Wirtschaftsoffensive gegenüber Südosteuropa muß somit trotz scheinbarer Ergebnislosigkeit als einträglicher Wechsel auf die folgenden Jahre gewertet werden.

Abschließend sei noch betont, daß die Weltwirtschaftskrise mit ihren verhängnisvollen Auswirkungen auf die Volkswirtschaften der Agrar- und Rohstoffproduzenten einen so tiefen ökonomischen, sozialen und politischen Einschnitt in Südosteuropa bedeutete, daß seitdem weniger die Kapitalverflechtungen als die Absatzmöglichkeiten das außenpoli-

---

[115] Vgl. Schreiben des AA (v. Ritter) v. 12.3.1934 an Dt. Botschaft Rom, DGFP, C, II, Dok. 318, S. 592—96.

[116] Vgl. League of Nations, Commission of Enquiry for European Union: Report of the Stresa Conference..., Stresa 1932; BASCH, a.a.O., S. 58 f.; VUČO, a.a.O., S. 165; Runderlaß des AA (Wiehl) — W 6597/I — v. 27.9.1932 an mehrere dt. Auslandsvertretungen, PA/AA, DG Belgrad, Bd. 25/2; Aufzeichnung des französischen Außenministeriums: Exposé relatif à la conférence de Stresa, 24.9.1932, DDF, 1e série, t. I, Dok. 213, S. 382—86.

[117] Zur Haltung Titulescus in der Frage der dt. Rüstungsgleichberechtigung vgl. Telegramm des französischen Gesandten in Bukarest (G. Puaux) Nr. 520, 521 v. 13.12.1932 an das Außenministerium, DDF, 1e série, t. II, Dok. 98, S. 244. Titulescu schlug außerdem Ende 1932 in einem Interview mit der ungarischen Zeitung „Az Est" eine Neuauflage des Tardieu-Plans vor, vgl. Schreiben des AA Nr. II Balk 231 Rum. v. 31.1.1933 an DG Bukarest (Abschrift), PA/AA, DG Belgrad, Bd. 25/2.

[118] s. Anm. 108.

tische Verhalten der Regierungen präjudizierten. Die Einsicht, daß die Auslandsschulden nur durch erhöhten Warenexport abgetragen werden konnten, hatte sich auf einer Tagung der „Agrarblockstaaten" im Spätsommer 1932 endgültig durchgesetzt [119]. Vor diesem Hintergrund und angesichts der weit verbreiteten Enttäuschung über das kommerzielle Desinteresse der westlichen Industriemächte Frankreich und Großbritannien mußten die deutschen Präferenzangebote in den Kabinetten und bei einem Teil der Landbevölkerung Südosteuropas große Hoffnungen wecken, Hoffnungen, an die das „Dritte Reich", nachdem es die Talsohle der Depression überwunden und das Schwergewicht seines politisch-wirtschaftlichen Kalküls auf Jugoslawien verlagert hatte [120], wieder anknüpfen konnte.

---

[119] Vgl. Frankfurter Zeitung v. 1.9.1932.
[120] s. Anm. 115.

LA LUTTE DE LA PETITE ENTENTE CONTRE LE RÉVISIONNISME ET LE REVANCHISME 1920—1938

MILAN VANKU
(Belgrade)

La première guerre mondiale a fait crouler quatre Empires. Plusieurs peuples qui avaient été sous la domination étrangère pendant des siècles entiers ont réussi enfin à conquérir la liberté nationale et l'indépendance. Il leur a fallu par la suite maintenir cette liberté devant les tentatives des Etats revanchards et révisionnistes qui, en essayant de rétablir l'ancien régime, ouvraient de nouvelles voies aux forces qui désiraient assujettir à nouveau les peuples.

Non satisfaits du système des traités de paix signés à Versailles [1], les Etats vaincus dans la première guerre mondiale — l'Allemagne, la Hongrie et la Bulgarie — auxquels s'est ajoutée plus tard l'Italie — ne cessaient d'affronter la souveraineté et l'intégrité des Etats restaurés et rétablis en Europe Centrale ou du Sud-Est (la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie), s'efforçant de saisir une occasion pour revendiquer des dédommagements pour les débâcles subies dans la guerre et d'imposer en même temps la révision de leurs frontières [2].

La Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie ont mis sur pied une alliance défensive, la Petite-Entente en vue de s'opposer au révisionnisme et aux actions revanchardes, ainsi que pour défendre le *statu quo* en Europe [3].

A cette fin, la Petite-Entente s'est efforcée, pendant les quelques vingt années qu'elle a duré, de défendre par toutes ses actions l'ordre juridique et politique dans l'Europe de l'entre-deux-guerres. Les trois Etats ont défendu sans trêve le statut de la Société des Nations, ont appuyé toutes les démarches, tous les traités, conventions et accords destinés à sauvegarder la paix en Europe. Ainsi, ils ont participé à la conclusion du traité qui interdisait la guerre — le pacte Briand-Kellog —, ont signé les conventions de définition de l'agression avec l'U.R.S.S., ont contribué à la réalisation du pacte oriental de sécurité collective, etc.

---

[1] La Loi provisoire relative au traité de paix et au protocole conclu à Versailles, dans « Službene novine » Belgrade, No. 119 du 2 juin 1920.

[2] Les frontières de la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie ont été garanties par les grandes puissances (v. le Traité relatif à certaines frontières de l'Europe Centrale, signé à Sèvres, le 10 août 1920 entre les USA, la Grande—Bretagne, la France, l'Italie, le Japon, la Pologne, la Roumanie, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et la Tchécoslovaquie. Enregistrement du 9 janvier 1922, No. 203, *SDN—RTD*, 1922, Vol. 8.

[3] Milan Vanku, *Mala Antanta (1920—1938)*, Titovo Užice, 1969.

Dès que la première guerre mondiale fut achevée et que les traités de paix ont été signés, les forces revanchardes et révisionnistes de l'Autriche et de Hongrie, profitant de l'appui des cercles réactionnaires et revanchards allemands, ont tenté de remettre sur le trône de l'Autriche-Hongrie l'ex-empereur et roi, Charles IV de Habsbourg, bien que celui-ci ait abdiqué après la capitulation de l'armée de l'Autriche-Hongrie, en 1918. Les cercles monarchistes des deux pays, mécontents de voir disparaître l'Empire en même temps que la dynastie, avaient fait cette tentative à deux reprises, aux mois de mars et d'octobre 1921, mais la Petite-Entente, à peine instituée, fit son entrée en scène énergiquement, ce qui amena l'expulsion de Charles IV d'Autriche par les alliés [4]. Intéressée elle aussi à empêcher la restauration des Habsbourg, l'Italie, une des héritières des domaines de l'Autriche-Hongrie (ayant le même but à cet égard que les Pays de la Petite-Entente), a conclu avec la Yougoslavie la Convention antihabsbourgeoise le 12 novembre 1920, à Rapallo [5]. Cet important document a contribué à affermir l'action initiée par la Yougoslavie, la Roumanie et la Tchécoslovaquie en vue d'écarter les tentatives de restauration de l'Empire des Habsbourg.

Aux premiers mois de l'année 1923, la Hongrie de Horthy a provoqué quelques incidents frontaliers dans tous les Etats membres de la Petite-Entente, de nature à inquiéter surtout la Roumanie qui en a renseigné ses alliés. Ceci a eu comme résultat une démarche commune des grandes puissances et de la Petite-Entente auprès du gouvernement hongrois qui a promis de prendre les mesures nécessaires afin que soient évités les conflits limitrophes avec ses voisins.

La Bulgarie essaya d'augmenter le contingent de ses forces armées au-delà des limites prévues par le traité de Neuilly. La commission de contrôle des alliés, dont le but était le désarmement des pays vaincus, n'avait pas accompli entièrement son devoir, ce qui rendait possibles les invasions dans les territoires des pays de la Petite—Entente, des sabotages et des attentats de la part des organisations irrédentistes qui disposaient d'arsenaux entiers que la commission n'avait pas insisté de séquestrer. Sur la demande de la Petite-Entente, la Conférence des ambassadeurs à Paris envoya, en février 1923, une note sévère à l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et la Bulgarie, qui interdisait à ces pays la production de matériel de guerre et de gaz suffocants [6].

Dans ses aspirations revanchardes et révisionnistes, la Hongrie a obtenu l'appui d'une des grandes puissances de l'époque, l'Italie fasciste. Malgré le traité italo-yougoslave signé à Rapallo en 1920, le gouvernement de Benito Mussolini espérait pouvoir résoudre les problèmes suscités par la régularisation de ses rapports avec la Yougoslavie s'il avait à sa disposition une Hongrie forte, bien armée, qui l'aiderait à intimider la Yougo-

---

[4] M. Vanku, *op. cit.*, p. 14—18.

[5] La Convention antihabsbourgeoise entre le Royaume des SCS (la Serbie, la Croatie, la Slovénie) et le Royaume d'Italie, signée à Rapallo le 12 novembre 1920. Cf. Vojislav Jovanović, *Rapalski ugovor, Zbirka dokumenata*, Belgrade 1950, p. 69—71.

[6] DA DSIP—PP, 1923, F—1, 2, 3 — Le Ministère des affaires étrangères à la Légation de Paris, No. 2244 du 28 III 1923; No. 4878 du 28 V 1923; No. 10427 du 3 XI 1923.

slavie; en ce cas, la Yougoslavie serait forcée de céder dans un conflit relatif aux frontières [7].

Les attentats et les sabotages, dont l'inspirateur était l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne, soulevaient un grave problème devant les pays-membres de la Petite-Entente. Le gouvernement d'Alexandre Stamboliski faisait tout son possible pour empêcher et régulariser ses relations avec la Yougoslavie, ce qui a conduit à la conclusion d'un accord avec la Yougoslavie, qui fut signé à Niš, au mois de mars 1923 [8]. Le gouvernement d'Alexandre Stamboliski menait en même temps des négociations en vue de la régularisation de ses relations limitrophes avec la Roumanie. La politique de paix et de relations amicales du cabinet d'A. Stamboliski avec les pays limitrophes ne plaisait pas aux éléments révisionnistes et revanchards, qui organisèrent le coup d'Etat du mois de juin 1923, tuant A. Stamboliski, presque tous les membres de son cabinet et les dirigents du Parti des paysans. Le pouvoir passa aux mains des éléments les plus réactionnaires du pays, dirigés par le fasciste Alexandre Cankov [9]. Les pays limitrophes de Bulgarie (la Turquie, la Grèce, la Roumanie et la Yougoslavie) ont été contraints de prendre des mesures de sûreté aux frontières pour empêcher les actions éventuelles des revanchards bulgares [10].

Au printemps 1925, les dirigeants bulgares ont demandé à la Conférence des ambassadeurs à Paris la permission de dépasser le contingent approuvé de 40.000 soldats, sous prétexte d'être menacée par une révolution communiste. Après un attentat dirigé contre le roi Boris dans l'église de Sainte-Sophie, le gouvernement bulgare a requis à nouveau le dépassement de ses forces armées, avec un surplus de 10.000 soldats. Il accusa le gouvernement yougoslave d'avoir organisé ledit attentat, ce qui a été démenti par une enquête. Un avertissement lui a suivi de la part des grandes puissances, la France, l'Angleterre et l'Italie. Par la suite, le gouvernement bulgare a été obligé de se dédire et de s'excuser auprès du gouvernement yougoslave, en déclarant que les organes yougoslaves n'avaient eu aucune part dans l'attentat comis en Bulgarie. A l'insistance de la Petite-Entente, le gouvernement bulgare fut contraint de se soumettre aux décisions de la Conférence des ambassadeurs et, au mois de juin 1925, de démobiliser les volontaires. La Conférence des ambassadeurs a averti, le 2 décembre 1925, les gouvernements de Hongrie et de Bulgarie, qu'elle serait contrainte de soumettre les deux cas à la compétence de la Société des Nations si les deux gouvernements ne se conformaient pas aux clauses des traités de paix et ne respectaient pas leurs obligations au sujet du désarmement [11].

N'ayant pas réussi à ramener Charles IV au trône de l'Autriche-Hongrie, les forces revanchardes de ces pays ont essayé de rapprocher

---

[7] *I documenti diplomatici italiani (IDDI)*, vol. I, doc. 283, p. 177.

[8] Cf. L'Accord de Niš entre la Yougoslavie et la Bulgarie, dans « Politika » du 12 mai 1924.

[9] DA FNRJ A—I—MS—A—F—24 — S(lave) I(vanov) (un des chefs des fédéralistes macédoniens) à M. Stojadinović. Projet de continuer la lutte contre l'organisation clandestine, dirigée contre la Yougoslavie. Rapport du mois de septembre 1937.

[10] DA DSIP — LP — Perić à la Légation yougoslave de Londres, tél., p. No. 710 du 17 septembre 1923.

[11] « Politika », 28 et 29 avril 1925, 5 juin et 3 décembre 1925.

l'Autriche de l'Allemagne. La campagne en faveur de l'Anschluss menée en Autriche revêtait à chaque moment un aspect différent suivant les circonstances politiques. On comprend bien que la Petite-Entente ne pouvait accepter une telle solution du problème autrichien; elle s'est déclarée contre tout rapprochement de l'Autriche et de l'Allemagne et pour la reconstruction des finances de la République autrichienne [12]. A cet égard, c'est la Yougoslavie qui, parmi les membres de la Petite-Entente, était la plus sujette à l'inquiétude, parce que cela ne la laissait pas indifférente d'avoir à ses frontières la petite Autriche ou la grande Allemagne. Parlant dans l'Assemblée nationale à propos des diverses opinions pro-Anschluss, le ministre des affaires étrangères yougoslave Momčilo Ninčić affirmait le 13 juillet 1925 que le gouvernement yougoslave considérait l'Anschluss comme impossible, en soulignant en même temps les obligations qui incombaient à l'Allemagne concernant l'indépendance de l'Autriche conformément à l'article 80 du traité de paix de Versailles et, réciproquement, celles de l'Autriche, prévues par l'article 88 du traité de paix de Saint-Germain et le Protocole No. 1 du 4 octobre 1922, relatif à la reconstruction financière de l'Autriche, dans lequel l'Autriche s'obligeait de ne pas se réunir à l'Allemagne : « Tout rattachement à l'Allemagne qui ne serait pas conforme à l'esprit des traités de paix — dit Ninčić — constituerait une grave infraction à ces traités, et cela s'entend que notre gouvernement ne pourrait rester indifférent à l'égard d'un tel acte » [13].

Vers la fin de 1925, en Hongrie a été dénoncée une grande affaire des billets de banque faux. Les irrédentistes hongrois avaient falsifié des francs français et des couronnes tchécoslovaques, afin de provoquer l'inflation en France et de créer une situation chaotique dans les finances et l'économie des pays de la Petite-Entente, ce qui aurait favorisé une révision des traités de paix. Ainsi les forces revanchardes de Berlin, Vienne, Budapest et Sofia avaient préparé secrètement la révision des traités de paix. Elles considéraient qu'il fallait diriger leur action subversive en premier lieu contre la France, en tant qu'Etat continental où étaient en vigueur les traités de paix. Pour ce faire elles commencèrent à multiplier les billets de banque français, espérant que la Petite-Entente serait facilement dissoute après la désorganisation en France [14]. Dans cette affaire étaient impliqués les personnages les plus marquants de la Hongrie. Devant la commission d'enquête du Parlement hongrois, le premier ministre, le comte Bethlen, a reconnu avoir été informé de cette affaire, dans laquelle avaient été impliqués le ministre des affaires intérieures, le chef de police de Budapest et d'autres hauts fonctionnaires militaires et d'Etat. Malgré cela, le gouvernement hongrois n'avait pas empêché la falsification et la diffusion des billets faux. Suivant les décla-

---

[12] Jovan Jovanović, *Diplomatska istorija nove Evrope (1918—1939)*, Belgrade 1939, t. II, p. 50—51.

[13] Notes sténographiques de l'Assemblée nationale du Royaume des SCS, Belgrade 1925, t. IV, p. 458.

[14] DA DSIP — LP — Le chef de Section d'informations du ministère des Affaires Etrangères Životić à la Légation royale de Londres, Section d'information, Autriche No. 4, du 22 février 1926.

rations des accusés, ces billets devaient servir à fournir des armes à l'Armée hongroise. Les autorités militaires en empêchaient l'enquête, tandis que les accusés soutenaient pour leur défense devant le tribunal d'y avoir pris part pour des raisons patriotiques, ce que la cour d'assises accepta en condamnant les principaux inculpés à la réclusion de courte durée.

Les Etats membres de la Petite-Entente, réunis dans une Conférence à Timişoara, le 10 février 1926, pour examiner la conjoncture internationale telle qu'elle se présentait après Locarno, ont appréciée celle-ci comme non satisfaisante en ce qui concerne la question de la défense des traités et du *statu quo* européens. Ils ont aussi analysé les grands problèmes suscités par la falsification des banknotes. A cette même occasion, les trois Etats ont rappelé que ce n'était pas la première fois que les autorités hongroises avaient falsifié de l'argent étranger (ainsi, l'affaire des couronnes tchécoslovaques et des dinars yougoslaves, en 1921) [15]. La Tchécoslovaquie et la France en avaient informé la Société des Nations, où ce délit a été discuté dans ses lignes générales. Aucune sanction n'a été décidée.

Au commencement de 1927, le gouvernement hongrois s'est adressé à la Conférence des ambassadeurs à Paris exigeant la dissolution de la commission militaire internationale de contrôle en Hongrie. La Petite-Entente n'a pas été d'accord avec cette proposition et a présenté des arguments convaincants pour ne pas dissoudre ladite commission. Pourtant, appuyée par la Grande-Bretagne et l'Italie, la Conférence des ambassadeurs dissout, en août 1927, la commission militaire [16]. Bientôt il est devenu évident que l'exigence de la Petite-Entente avait été justifiée, parce qu'un transport secret d'armes à la Hongrie a été dénoncé vers la fin du mois de décembre 1927. A la gare de Saint-Gothard, en Autriche, les douaniers avaient découvert 5 wagons chargés de mitrailleuses envoyées d'Italie à la Hongrie [17]. Les pays membres de la Petite-Entente envoyèrent au Conseil de la Société des Nations un mémorandum où ils signalaient l'incident et soulignaient que « l'intérêt commun imposait l'éclaircissement de ce cas qui pouvait ébranler sérieusement la confiance dans la validité de la paix mondiale ; ils se faisaient un devoir de prévenir sur les conséquences qui pouvaient s'ensuivre » [18]. Les ministres des affaires étrangères de la Petite-Entente, E. Beneš, N. Titulescu et V. Marinković ont demandé, le 1[er] février 1928, au Conseil de la Société des Nations de réinstaller le contrôle militaire en Hongrie conformément au traité de paix de Trianon, afin de prévenir « des graves incidents et leurs conséquences ». Dans la réunion de la Petite-Entente à Genève, le 4 mars,

---

[15] Communiqués dcs conférences des ministres des affaires étrangères des Etats de la Petite-Entente et des sessions du Conseil permanent 1922—1936. Secrétariat du Conseil permanent de la Petite-Entente (CCPE dans le texte suivant), Belgrade 1936, p. 10—11.

[16] J. Jovanović, *op. cit.*, t. II, p. 88. La Petite-Entente est intervenue plusieures fois à la Conférence des ambassadeurs de Paris, exigeant que la Commission internationale militaire de contrôle continuât à exercer son action en Hongrie, mais sans succès, Archives de l'Etat, Bucureşti, Fonds Casa regală, Dos. 34/925, F — 103—112, 119 et 127—128 de février-mars 1927.

[17] DA DSIP — PP, 1928, F — 1 — Le chargé d'affaires de Budapest, Ivan Vukotić au Ministère des affaires étrangères, No. 153 et 155 du 25 février 1928 ; DA DSIP— CPB — « Revue de la presse étrangère », 6 janvier 1928.

[18] DA DSIP — LP — Le ministre des affaires étrangères V. Marinković à la Légation royale à Londres, tél. No. 428 du 28 janvier 1928.

les trois ministres ont examiné en détail l'affaire des mitrailleuses et le problème des optants hongrois. En même temps, ils ont protesté contre l'armement secret de la Hongrie, en soulignant que cet Etat s'armait en secret pour restaurer par les armes l'ancienne monarchie habsbourgeoise — ce qui aurait conduit à une guerre avec les pays membres de la Petite-Entente [19].

L'enquête entreprise par la Société des Nations n'a abouti à aucun résultat parce que ses instructions ont été empêchées par le gouvernement hongrois, qui avait détruit tous les documents concernant ladite affaire et les traces qui indiquaient la destination des mitrailleuses. Le Conseil de la Société des Nations, animé par l'esprit de concession inauguré par les deux grandes puissances à l'occasion des accords conclus à Locarno, a émi une résolution assez précaire concernant l'action de St.-Gothard, où il exprimait son regret que le gouvernement hongrois n'ait analysé l'incident du 1er janvier 1928 dans la gare de Saint-Gothard que du point de vue de l'atteinte portée aux règles concernant le chemin de fer et les douanes, sans s'arrêter à la question de la destination du matériel de guerre qui avait fait l'objet réel du transport. Là-dessus il existait une déclaration mensongère, ce qui revêtait une signification toute particulière de la part de la Hongrie, vu les obligations qui lui incombaient conformément au traité de Trianon. Le Conseil a constaté la gravité de cet incident, et a mis en évidence « l'importance qu'il attribuait à ce que des événements du même genre n'aient plus à se répéter » [20].

La résolution adoptée par le Conseil de la Société des Nations ne prévoyait aucune sanction contre la Hongrie. On s'est contenté de l'avertir. Cette fois encore la violation des dispositions du traité de paix de Trianon relatives à l'armement a été regardée avec une tolérance maligne.

Les dirigeants hongrois déclaraient en public que la Hongrie effectuerait un jour la révision des traités de paix et se revancherait sur ses voisins. A l'occasion de l'inauguration du monument au soldat inconnu à Budapest, le 26 mai 1929, le premier ministre du gouvernement hongrois, le comte Bethlen, a déclaré dans son discours que la Hongrie ne pouvait oublier les provinces qui avaient appartenu à la couronne de Saint-Etienne, et que les frontières hongroises auraient dû se trouver sur les Carpates. Quelques jours après cette déclaration, pendant le meeting qui a eu lieu à l'occasion de la conclusion du traité de Trianon, tous les conférenciers ont exigé la révision des traités de paix, déclarant que la Hongrie serait obligée de recourrir aux armes si elle ne pouvait réaliser son but de manière pacifique. Ils envoyèrent un message à leurs voisins, en les avertissant que les Hongrois apporteraient la libération « aux frères subjugués des pays voisins » [21]. Dans ses attaques dirigées contre les

---

[19] CCPE, p. 14; K. St. Pavlović, *Vojislav Marinković i njegovo doba* (1876—1935), Londres 1956, t. II, p. 92.

[20] SDN — JO, Procès-verbal de la session du Conseil, IXe année, No. 7, juillet 1928, p. 918.

[21] Archives de l'Etat București, Fonds Casa regală, Dos. 36/925, F — 149—150, No. 10692 du 14 juin 1929 — Mironescu de Bucarest — Protestation des Etats de la Petite-Entente à propos du discours de Bethlen du 28 mai 1929; « Politika », 11, 12, 13, 17, 18 octobre et 18 décembre 1929.

Etats de la Petite-Entente, la Hongrie avait l'appui de l'Italie fasciste. L'ostilité vers la Petite-Entente était presque générale dans la presse italienne, qui soutenait toutes les ingérences hongroises et bulgares concernant l'intégrité des pays de l'alliance. Un témoignage évident est fourni par le discours d'un contenu revanchard du vice-secrétaire de l'aviation italienne, Balbo, tenu à Varna, à l'occasion de sa visite en Bulgarie, ou par l'appui offert par Mussolini à la Bulgarie et la Hongrie dans la question de l'accomplissement de leurs obligations de réparations à l'égard de la Yougoslavie et de la Roumanie.

Au mois de mars 1931 a été signée l'union douanière entre l'Allemagne et l'Autriche [22]. On pensait qu'à cause de la crise, les pays intéressés, absorbés par leurs problèmes économiques, n'auraient pas de répit pour s'occuper des questions austro-allemandes et qu'elles dépasseraient à la légère les limites prévues par les documents internationaux, signés par les deux pays, actes qui interdisaient explicitement leur union. La Petite-Entente fit une démarche décisive contre cet acte international illégitime. Pendant ce temps, la France, qui s'opposait à l'Anschluss, cherchait des solutions pour ménager l'Allemagne, tandis que la Grande-Bretagne était préoccupée uniquement d'introduire dans les relations entre Etats «l'esprit» de Locarno [23]. Il s'agissait d'un problème qui, vu son caractère, devait être soumis au Conseil de la Société des Nations [24]. Après une discussion générale de ce problème, le Conseil s'est adressé à la cour permanente de justice internationale, exigeant l'opinion consultative pour décider si l'alliance établie entre l'Allemagne et l'Autriche le 19 mars 1931 était conforme aux documents signés auparavant par les deux pays [25]. La réponse de la cour a été négative [26]. Entre-temps, les deux partenaires ont renoncé à cet acte, ce qui signifiait la solution définitive du problème [27]. Si les deux pays avaient réussi à réaliser l'union douanière, un coup fatal aurait été donné au système d'institutions établi en Europe, en d'autres paroles l'annexion politique aurait été facilitée [28].

Au mois de janvier 1933, une grande quantité d'armes, envoyée d'Italie pour être réparée, a été découverte dans la fabrique d'armes

---

[22] Cf. le texte de l'Union douanière austro-allemande du 19 mars 1931 (DIA, 1932, p. 3—6).

[23] Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice* (NT, DD), Bucureşti, 1967, p. 366—370; J. B. Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris 1957, p. 163—166; André François-Poncet, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin*, Paris, 1946, p. 19.

[24] A propos de la discussion sur l'Union douanière austro-allemande, dans la 63e session du Conseil de la Société des Nations, le Conseil a invité aussi quelques pays intéressés, mais qui n'ont pas été membres du Conseil : Tchécoslovaquie (Beneš), Autriche (Scheber) et Belgique (Hymans).

[25] SDN — JO, Procès-verbal de la LXIIIe Session du Conseil, XIIe année, No. 7, juillet 1931, p. 1069.

[26] Cour permanente de justice internationale. Régime douanier entre l'Allemagne et l'Autriche (Protocole du 19 mars 1931). Avis consultatif du 5 septembre 1931. XXIIe session. Série A/B — Fasc. No. 41, p. 53.

[27] SDN — JO, Procès-verbal de la LXIVe session du Conseil, XIIe année, No. 11, novembre 1931, p. 2069—2070.

[28] Eduard Beneš, L'Accord austro-allemand — Exposé du ministre des affaires étrangères devant les commissions des affaires étrangères de la Chambre des députés et du Sénat, le 23 avril 1931, Prague 1931.

autrichienne de Hirtenberg. Elle devait ensuite passer en Hongrie. On constata par la même occasion que 47 wagons d'armes et de munitions avaient été transportés d'Italie en Autriche le 8 janvier. Cette marchandise avait été déclarée comme étant de la vieille ferraille. 40 wagons avaient déjà été importés en Hongrie, tandis que le reste était livré à l'Autriche pour récompenser sa médiation. Les journaux français affirmaient à propos de ces événements que 195.000 tonnes de gaz suffocant, quelques dizaines d'avions et d'autres armes (transportés par camions à travers le Burgenland) avaient été importés en Hongrie. Les pays de la Petite-Entente déclaraient vouloir soumettre ce cas à la Société des Nations. Les grandes puissances — la France et la Grande-Bretagne [29] — ont fait des démarches d'urgence auprès du gouvernement autrichien qui ont eu pour résultat la conclusion d'un accord avec le gouvernement d'Autriche et celui d'Italie, qui prévoyait la restitution des armes à l'Italie après leur réparation. Le secrétariat du Conseil permanent de la Petite-Entente informa le secrétaire général de la Société des Nations que la Petite-Entente acceptait la décision prise par les gouvernements de France et d'Angleterre, d'une part, et celui d'Autriche, de l'autre, mais que de ce fait l'on ne pouvait estimer ce problème résolu [30].

Benito Mussolini soutenait le revanchisme et le révisionnisme, surtout envers la Yougoslavie. Il s'engagea très activement à prêter son assistance aux mouvements fascistes de Hongrie, Bulgarie et Autriche, espérant partager ainsi plus facilement la Yougoslavie, grâce aux pays limitrophes ennemis de la Petite-Entente. Ne voyant pas de possibilité pour le moment de réaliser son but, il pensa l'atteindre en attirant les grandes puissances dans un seul bloc unitaire, ce qui lui aurait permis de décider du sort des petits Etats. Ainsi, au mois de mars 1933, il fit la proposition au premier ministre anglais, Mac Donald, et au ministre des affaires étrangères, Simon, d'instituer un pacte des grandes puissances [31] (l'Italie, la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne). Le projet de pacte de Mussolini prévoyait l'institution d'un directoire des quatre grandes puissances. A son avis, la Société des Nations devait devenir un organe des grandes puissances, tous les Etats étant répartis en trois catégories. Le Conseil de la Société des Nations ne serait formé que des membres de la première catégorie. Les Etats signataires du pacte partaient du principe de la révision des statuts de la Société des Nations. L'on arrivait ainsi au torpillage du système juridique et politique tout entier de l'Europe de l'entre-deux-guerres. Quant aux grandes puissances, elles

---

[29] Le gouvernement britannique s'est élevé contre la proposition de la Petite-Entente d'exposer le problème de l'affaire de Hirtenberg à la Société des Nations. Il conseilla à la France d'amener la Petite-Entente à renoncer à sa proposition (DDF, série I, t. II, doc. 216, p. 486).

[30] SDN — JO, XIV^{e} année, No. 3, p. 398—399; DA DSIP LP — Le ministre des affaires étrangères à la Légation royale de Londres, tél. No. 3680 du 26 février 1933; DDF, série I, t. II, doc. 342, p. 693.

[31] Cf. M. Vanku, *Osvrt na akciju Male Antante u vezi sa stvaranjem Četvornog pakta velikih sila 1933. godine*, dans « Jugoslavenska revija za mejdunarodno pravo », Belgrade 1966, N^{os} 1—3, p. 208—213.

auraient le droit d'ingérence commune dans toutes les controverses de la politique internationale en Europe et hors d'elle [32].

Mussolini considérait que la Société des Nations n'était pas capable de maintenir la paix en Europe et que son « directoire des puissances » pouvait le faire. Naturellement, l'Allemagne nazie accepta volontiers la proposition de Mussolini parce qu'elle lui facilitait la révision du traité de paix de Versailles sans lui porter atteinte, ainsi que l'obtention de l'approbation des autres puissances pour le réarmement. Le vice-chancelier Franz von Papen affirma qu'il s'agissait d'une idée « géniale ». Les nazis eux-mêmes ont compris qu'une telle proposition serait un grave assaut dirigé contre le système français de sécurité collective, surtout contre la Petite-Entente et la Pologne [33].

Le projet de pacte de Mussolini eut un écho très défavorable de par le monde. Winston Churchill a critiqué le gouvernement anglais pour avoir approuvé le révisionnisme et la reconnaissance du principe d'égalité dans la question de l'armement de l'Allemagne. En France aussi se faisaient entendre des objections énergiques au projet du Pacte à quatre. Dans les pays de la Petite-Entente ont été organisées des manifestations contre ce projet [34]. La Pologne, de même que la Belgique, s'y sont déclarées elles aussi contre. Toute la presse mondiale, exceptée celle des pays revanchards et révisionnistes, était contre le pacte des grandes puissances, proposé par Mussolini. Dans son communiqué du 25 mars 1933, la Petite-Entente soulignait que les divers pays ne pouvaient disposer, dans les contrats signés entre eux, des droits des autres pays, soit que lesdits contrats obligeassent les signataires de prendre des décisions réelles, ou qu'ils se réduisissent à la pression exercée sur des pays qui n'avaient pas conclu ces contrats [35]. La Petite-Entente souligna que personne ne pouvait disposer d'une manière directe ou indirecte des biens d'autrui, mettant en évidence que la politique révisionniste était favorisée par les négociations séparées menées par les grandes puissances. La Petite-Entente a aussi souligné que pareils malentendus appartenaient au passé, c'est-à-dire au temps où la Société des Nations n'existait pas [36]. Le Conseil permanent de la Petite-Entente a autorisé le ministre des affaires étrangères roumain N. Titulescu d'agir au nom de l'alliance à Paris et à Londres, afin que le Pacte à quatre ne se limitât qu'aux parties contractantes. L'action de Titulescu a été très féconde [37]. Au temps de son séjour

---

[32] Cf. le projet italien du Pacte à quatre du 18 mars 1933 : Pacte d'entente et collaboration parafé à Rome le 7 juin 1933, ministère des Affaires Etrangères, Paris 1933, p. 3.

[33] DGSP, série C, vol. I, p. 161—163, 184—185.

[34] Au meeting de Belgrade ont parlé les députés populaires tchécoslovaques et roumains sur la lutte contre le Pacte à quatre des grandes puissances (« Politika » du 29 mai 1933 ; Notes sténographiques de l'Assemblée nationale du Royaume de Yougoslavie, Belgrade 1937, t. II, p. 824).

[35] Cf. le communiqué de la Petite-Entente du 25 mars 1933 : NTDD, p. 503—505 ; DDF, série I, t. VIII, doc. 54, p. 80—81 ; DIA, 1954, p. 252.

[36] Miloš Radojković, *Fašistička Italija i Društvo naroda* dans, « Srpski književni glasnik », Beograd 1935, No. 7, p. 538 ; CCPE, p. 31—32.

[37] DA DSIP — LP — Le ministre des affaires étrangères B. Jevtić de la Légation royale à Londres, lettre chifrée, No. 209 du 4 avril 1933 ; NTDD, p. 485—494 ; J. Paul Boncour, *Entre deux guerres. Souvenirs sur la 3e République. Les lendemains de la victoire (1919—1934)*, Paris 1945, t. II, p. 345—347.

à Londres, il déclara au ministre des affaires étrangères allemand, von Neurath, que la Roumanie ne serait jamais d'accord avec les plans hongrois, proposés par l'Italie. Quant à l'union de l'Autriche et de la Hongrie, Titulescu fit savoir au ministre allemand que ceelle-ci ipourrait constituer un motif de guerre pour la Roumanie et la Petite-Entente [38]. Le projet de plan de Mussolini devait subir d'importantes modifications. Le gouvernement français élabora un mémorandum, en avril 1933, dans lequel il déclarait renoncer à la clause de révision du pacte de la Société des Nations [39].

En ce qui concerne les pays de la Petite-Entente, le gouvernement français offrait les garanties que le Pacte à quatre ne se référait qu'aux pays signataires [40]. La France assura la Petite-Entente que les signataires du Pacte à quatre n'avaient pas l'intention de s'ingérer dans les questions qui relevaient de la compétence de la Société des Nations, ni dans le droit de vote qui s'appliquait conformément à l'article 19 du Pacte de la Société des Nations. Le gouvernement français présenta des garanties formelles que le pacte à quatre ne pouvait aboutir à aucun accord ayant le but d'effectuer, de manière directe ou indirecte, la révision des frontières [41]. A l'occasion de la visite du ministre des affaires étrangères roumain N. Titulescu en Tchécoslovaquie, lorsqu'il rencontra E. Beneš, à Košice, les journalistes lui posèrent la question si la Petite-Entente permettrait la révision des traités de paix. « Les manifestations qu'on voit ici /en Tchécoslovaquie/, en Yougoslavie et en Roumanie — répondit Titulescu — indiquent que les trois Pays ne permettront pas la révision. Les frontières des Etats de la Petite-Entente ont été établies par les traités de paix, et non pas par les gouvernements particuliers. Nous ne céderons pas d'un centimètre carré. Un tel acte est illégitime et hostile, et il signifierait une ingérence dans les affaires intérieures des Etats souverains. C'était là la raison qui m'a poussé à parler en faveur de la thèse que la révision signifie la guerre » — termina Titulescu sa déclaration [42].

---

[38] DGFP. Série C, vol. I, p. 385; Le ministre des affaires étrangères tchécoslovaque, E. Beneš, a parlé le 25 avril 1933 dans la Chambre des députés tchécoslovaque et a déclaré que les Etats de la Petite-Entente ne permettraient pas l'ingérence des grandes puissances dans les affaires territoriales défendant leurs frontières à main armée, s'il était nécessaire, afin de maintenir l'intégrité de leurs frontières (Archives de l'Etat Bucureşti, Fonds Ministerul Propagandei Naţionale, Dos. 288, F — 193 — La Légation roumaine de Prague au ministre des affaires étrangères N. Titulescu à Bucarest, Office de presse, No. 80 du 26 avril 1933).

[39] Cf. Les projets français et britannique du Pacte à quatre : Pacte d'Entente et collaboration parafé à Rome, *ibid.*, p. 6—13; DGFP, série C, vol. I, p. 191—192 et 281—286.

[40] Pierre Renouvin, *Histoire des relations internationales. Les crises du 20e siècle*, II. *De 1929 à 1945*, Paris 1958, t. VIII, p. 28—31.

[41] CCPE, p. 33—37; Pacte d'Entente et collaboration parafé à Rome, *ibid.*, p. 19—20; cf. le communiqué du Conseil permanent de la Petite-Entente du 29 et du 30 mai 1933 (DIA, 1934, p. 261—263); NTDD, p. 494—505; DDF, série I, t. III, doc. 331, p. 594—597.

[42] N. Titulescu, *Discursuri*, Bucureşti, 1967, p. 397—399; « Politika » du 12 décembre 1933; Le gouvernement hongrois présidé par Gyula Gembes, commença à exercer, après la proclamation du projet de Mussolini du Pacte à quatre, une propagande intense pour la révision des traités de paix (dans les écoles, les églises, l'armée, les organisations militaires, politiques et patriotiques) ayant à sa disposition les publications et la presse. En même temps, il a incité l'esprit guerrier du peuple, en oubliant l'existence du traité de Trianon. La Hongrie considérait que les territoires, restitués à la Yougoslavie, à la Roumanie et à la Tchécoslovaquie conformément au traité de paix, devaient lui être annexés par une révision effectuée par la Société des Nations.

Le Pacte des grandes puissances — l'Italie, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la France — a été parafé le 7 juin et signé le 16 juillet, à Rome [43].

La Petite-Entente, qui s'est opposée fermement à la proposition italienne du Pacte à quatre, en vit bientôt les résultats escomptés : le Pacte à quatre des grandes puissances était restreint aux quatre Etats signataires, du point de vue politique et strictement territorial, lié à l'Europe occidentale et aux Etats qui l'avaient signé. La tentative de l'Italie fasciste de transformer le système de la politique européenne dans un système de grandes puissances qui dirigeraient l'Europe a essuyé une défaite. Partant du point de vue erroné que l'alliance de la Petite-Entente fût dirigée contre l'Italie, le gouvernement fasciste a désiré s'opposer à la Petite-Entente grâce à l'institution du Pacte à quatre, qui aurait du paralyser d'abord la politique de cette alliance et, ensuite, la défaire. Le principal but des fascistes était de démembrer la Yougoslavie : dans cette action, l'Italie aurait été assistée par ses amis et sympathisants. Cependant, la Petite-Entente réussit, au prix de démarches énergiques, à réduire le Pacte à quatre à ses vraies dimensions et à ne pas permettre l'institution d'un bloc des grandes puissances, comme l'avait prévu l'Italie fasciste.

A la fin de l'année 1933 — commencement de l'année suivante, la campagne pour l'Anschluss a été brusquement intensifiée en Autriche. Le gouvernement Dollfuss, ayant l'appui de Rome et du Vatican, s'est opposé fermement à l'Anschluss et à tous les agissements nazis : il interdit le parti nazi et expulsa ses chefs hors du pays. La Petite-Entente a soutenu l'action poursuivie par la France en vue de protéger l'indépendance de l'Autriche et donna son adhésion à la conservation de sa souveraineté. Quant aux gouvernements des grandes puissances, ils ont fait, le 17 février 1934, une déclaration commune concernant la nécessité de conserver la souveraineté et l'intégrité de la République d'Autriche conformément aux traités de paix existants [44]. Quoique Mussolini eût propagé le révisionnisme, il ne désirait pas voir l'arrivée de l'Allemagne à Brenner, où elle pourrait soulever le problème du Tirol du Sud — ce qui expliquait son appui au régime clérical fasciste de Dollfuss en Autriche. Puisque ses agissements n'ont pas réussi dans la question du Pacte à quatre, ni dans celle de l'institution d'une communauté danubienne sous l'hégémonie de Rome, Mussolini décida de fonder un troisième bloc en Europe. Le 17 mars 1934, ont été signés les Protocoles de Rome entre l'Autriche, la Hongrie et l'Italie [45].

Après la conclusion du Pacte d'organisation de l'alliance de la Petite-Entente [46], le 16 février 1933, et après la conclusion de l'Accord

---

[43] Cf. le texte du Pacte à quatre des grandes puissances, parafé le 7 juin 1933 à Rome : Pacte d'entente et collaboration parafé à Rome, *ibid.*, p. 21—22.

[44] DIA, 1934, 394—395.

[45] Protocole entre l'Autriche, la Hongrie et l'Italie, signé à Rome le 17 mars, 1934. SDN — RDT, vol. 154.

[46] Pacte d'organisation de la Petite-Entente. Signé à Genève, le 16 février 1933. SDN — RDT, 1933, vol. 139.

balkanique [47], le 9 février 1934, Rome ne se faisait plus d'illusion sur une communauté danubienne. S'opposant à ces deux groupements politico-économiques en Europe Centrale et aux Balkans, Mussolini a décidé à conclure les Protocoles de Rome avec les deux Etats qui étaient adversaires de l'alliance de la Petite-Entente et sympathisaient avec l'Italie fasciste qui offrait son appui à leurs aspirations revanchardes et révisionnistes.

Les 6—7 janvier 1935, Benito Mussolini a conclu avec Pierre Laval les accords franco-italiens de Rome, qui reconnaissaient à l'Autriche l'intégrité territoriale et lui garantissaient l'indépendance. En même temps, ces accords donnaient à B. Mussolini la liberté de poursuivre ses ambitions annexionnistes en Afrique, l'encourageant aussi dans ses plans fantastiques concernant la création d'un nouvel empire roman. Il considérait n'avoir à se heurter à aucun obstacle en allant en Afrique : ainsi, commença-t-il, le 2 octobre 1935, à préparer son agression militaire contre l'Ethiopie [48], qui était membre de la Société des Nations — bien qu'un tel agissement fût tombé sous les prévisions du Pacte Briand-Kellogg dont l'un des signataires était l'Italie [49].

Le Conseil de la Société des Nations constata, le 7 octobre 1935, l'infraction de l'Italie et la proclama agresseur. En même temps, le Conseil proposa de lui infliger des sanctions économiques et financières. Quelques Etats dévoués à l'Italie, tels l'Autriche, la Hongrie et l'Albanie, n'ont pas accepté ces sanctions qui, d'ailleurs, n'étaient même pas complètes, car on n'avait pas tenu compte des matières premières dont le manque aurait pu entraver la machine de guerre italienne [50].

A la même période, l'Allemagne nazie publia le décret sur l'institution du service militaire permanent de 12 corps d'armée avec 36 divisions, ce qui voulait dire que les formations militaires de l'Allemagne surpasseraient celles de la France [51]. Le Conseil de la Société des Nations désavoua l'Allemagne sans toutefois lui infliger des sanctions pour la transgression des clauses du traité de Versailles. Malgré toutes les protestations, Hitler était persuadé à l'avance que les désapprobations se réduiraient aux « lettres mortes » et que la violation des dispositions du traité de paix concernant le réarmement n'entrainerait aucune sanction [52].

Tout cela était clair. Mais ce qu'on ne pouvait comprendre c'était la politique menée par la Grande-Bretagne à l'égard de l'Allemagne. D'une part, aux côtés des autres membres de la Société des Nations elle avait accusé l'Allemagne à cause du réarmement, de l'autre, elle conclut avec ce pays, le 18 juin 1935, l'accord relatif à l'armement maritime. Un tel acte signifiait que la Grande-Bretagne approuvait le réarmement

---

[47] Pacte d'Entente balkanique entre la Grèce, la Roumanie, la Turquie et la Yougoslavie. Signé à Athènes, le 9 février 1934, SDN — RDT, 1934, vol. 153.

[48] Cf. M. Vanku, *Stav Male Antante prema agresiji fašističke Italije na Abisiniju 1935 godine*, dans « Analele Societății de limba română », No. 3—4, Pančevo 1973, p. 663—672.

[49] CCPE, p. 60—61 ; DIA, 1936, vol. I, p. 15—24 ; NTDD, p. 595—596 ; Alfred Mallet, *Pierre Laval, I. Des années obscures à la disgrâce du 13 décembre 1940*, Paris 1954, p. 62—72.

[50] Renouvin, *op. cit.*, T. VIII, p. 84—88.

[51] Cf. la proclamation de Hitler concernant la renonciation aux dispositions militaires du traité de paix conclu à Versailles et le réarmement de l'Allemagne du 16 mars 1935 (DIA, 1936, vol. I, p. 58—64).

[52] SDN — JO, XVI[e] année, No 5, Procès-verbal de la LXXXV[e] Session (extraordinaire) du Conseil, mars 1935, p. 551—552.

de l'Allemagne, c'est-à-dire qu'elle violait à présent, avec l'Allemagne, le traité de paix de Versailles[53]. L'année suivante, le 7 mars 1936, Hitler renonça à l'improviste de respecter les articles 42 et 43 du traité de paix de Versailles, ainsi que l'accord de Locarno et pénétra avec ses troupes dans la zone démilitarisée du Rhin. Tout le monde croyait que la France forcerait Hitler à la retraite, à main armée, ce qui n'est pas arrivé. La Petite-Entente s'est rangé du côté de la France, mais la déception que produisit aux membres alliés l'acte concessif de la France fut profonde. La Grande-Bretagne ne voulait pas faire la guerre à cause de la France ; la Belgique et la Pologne hésitaient, elles aussi. De toute façon, la situation de la France n'était pas extrêmement favorable parce qu'elle même hésitait[54].

Malgré tant de discussions engagées dans l'organisation mondiale et hors d'elle, toute démarche s'est réduite à condamner l'acte de l'Allemagne, sans qu'aucune sanction lui fût infligée[55] : aucun Etat ne pourrait plus se fier aux articles internationaux contresignés aussi par l'Allemagne nazie. La transgression par le III^e^ Reich des accords de Locarno a constitué un grand coup porté à la politique internationale la veille de la deuxième guerre mondiale, ainsi qu'à la politique menée par l'organisation mondiale, qui s'était montrée incapable de faire respecter les actes par tous les signataires. Cela signifiait en même temps arrêter le fonctionnement du système français de sécurité collective.

Le 12 mars 1938, les troupes d'invasion nazies sont entrées en Autriche. On procéda ensuite à l'Anschluss[56]. Les grandes puissances occidentales (la France et l'Angleterre) se sont contentées de protester. L'Italie fasciste céda l'Autriche à son alliée, l'Allemagne. Seule l'Union Soviétique fit appel à une action conjointe contre l'Allemagne nazie (action qui devait être dirigée par la même organisation mondiale), mais son appel n'a pas été écouté à ce moment-là[57]. La Société des Nations est restée sourde et muette à la perte d'un de ses membres.

Après l'Anschluss d'Autriche, personne ne doutait plus des conséquences funestes de la politique de conciliation menée par les grandes puissances occidentales. Il était évident à ce moment-là que les Etats totalitaires continueraient à conquérir des territoires d'autrui, d'invader les territoires étrangers sans rencontrer d'opposition.

La Petite-Entente a toutefois essayé de contrecarrer les agissements nazis, en proposant à la Hongrie un traité de non-agression en échange

---

[53] W. S. Churchill, *Journal politique 1936—1939, La deuxième guerre mondiale — L'orage approche — D'une guerre à l'autre 1919—1939*, Paris 1948, t. I, p. 137—142.

[54] Cf. M. Vanku, *Mala Antanta*, p. 150—155.

[55] SDN — JO, Procès-verbal de la LXI^e^ session (extraordinaire) du Conseil, XVII^e^ année, No. 4, avril 1936, p. 331—350—351 ; *NTDD*, p. 726—728 ; Titulescu, *Discursuri*, p. 482—485.

[56] Quant à la réalisation de l'annexion, cf. William L. Shirrer, *The Rise and Fall of the Third Reich. History of Nazi Germany*, London 1960, p. 322—356 ; André François-Poncet, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin, Septembre 1931 — octobre 1938*, Paris 1946, p. 314—318 ; Franz von Papen, *Mémoires*, Paris 1953, p. 281—285 ; J. B. Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris 1957, p. 235—241 ; Renouvin, *op. cit.*, t. VIII, p. 122—128.

[57] *Documents et matériaux relatifs aux événements à la veille de la deuxième guerre mondiale* (Archives du Ministère des affaires étrangères de l'Allemagne (novembre 1937—1938), Belgrade 1949, t. I, p. 81—83 (note No. 3) ; *Hrestomatia po novetşei istorii 1919—1939*, Moscou 1960, t. I, p. 254—255 ; SDEP, vol. III, p. 276—277 ; DGFP, série D, vol. II, p. 176—177 ; DBFP, vol. I, No 90, p. 62.

de la révision des clauses militaires prévues par le traité de Trianon. On sait bien que la Hongrie, influencée par le IIIe Reich, a refusé cette proposition.

En même temps, l'Alliance balkanique réussit de convaincre en ce sens la Bulgarie. Ainsi, le 31 juillet 1938 a été signé l'accord bien connu de Salonique. On espérait que les pays balkaniques parviendraient ainsi à maintenir leur sécurité et leur intégrité territoriale. Pourtant, les hésitations et les actions unilatérales du gouvernement de Stojadinović ont conduit à l'affaiblissement de la Petite-Entente et à certaines difficultés au sein de l'Entente balkanique.

Ainsi, la veille des accords capitulards de Munich, la Petite-Entente, malgré les efforts méritoires de la Roumanie, n'a pas été à même de résister à l'acte abusif commis par les quatre grandes puissances et le 29—30 septembre 1938 [58] la Tchécoslovaquie a été contrainte de céder la région des Sudètes à l'Allemagne. L'opinion publique mondiale n'a pas été surprise : c'étaient les grandes puissances qui avaient effectué la révision. Cet acte signifiait en même temps la réalisation de l'idée de Mussolini présentée dans son projet du Pacte à quatre des grandes puissances. Les petits Etats pouvaient être maintenant sûrs que les pays revanchards et révisionnistes n'allaient pas se contenter de ce succès, mais pousseraient encore plus loin leurs aspirations. Après l'Anschluss de Munich [59], tous les petits pays s'attendaient à être annexés à leur tour, n'ayant rien à espérer de la part des grandes puissances bourgeoises qui avaient opéré la révision des frontières étrangères, conjointement aux puissances totalitaires fascistes, transgressant ainsi les signataires et les défenseurs. L'organisation mondiale s'avérait incapable d'aider n'importe qui, ou d'empêcher l'agression. La deuxième guerre mondiale commença bientôt.

Vingt ans après la première guerre mondiale, les pays revanchards et révisionnistes ont réussi à effectuer la révision des traités de paix et de se revancher de la guerre perdue [60]. Tout recommençait. Ayant annexé tout d'abord l'Autriche au mois de mars 1938, en octobre de la même année l'Allemagne a enlevé les Sudètes à la Tchécoslovaquie pour occuper, à la fin, le pays démembré tout entier. L'agression contre la Pologne, le 1er septembre 1939, signifiait le commencement de la deuxième guerre mondiale. En 1940, la Roumanie a été contrainte de céder une partie de ses territoires. L'Allemagne, l'Italie, la Hongrie et la Bulgarie ont attaqué la Yougoslavie en 1941, partageant entre elles ses territoires. Les succès du revanchisme et du révisionisme ne pouvaient être que temporaires, et ils furent enregistrés pendant un laps de temps qui, dans l'histoire de l'humanité, fut le plus sombre et le plus tragique, avec les pertes matérielles irrationnelles et les immenses sacrifices en hommes non encore enregistrés dans leur totalité, et le terrible souvenir non encore effacé.

---

[58] M. Vanku, *La politique de la Yougoslavie à l'égard de l'annexion de l'Autriche*, dans « Studia balkanica » IV, Sofia, 1971, p. 67—97.

[59] M. Vanku, *Mala Antanta*, p. 300—311.

[60] M. Vanku, *Stav vlade Milana Stojadinovića prema Minhenskom sporazumu* (Symposion yougoslavo-tchécoslovaque, Bratislava 22—24 septembre 1966), *Československo a Juhoslavia, recueil de travaux*, Bratislava 1968, p. 325—340.

PRINCIPES DE DROIT INTERNATIONAL PROMUS PAR LA ROUMANIE EN VUE D'UNE COLLABORATION ENTRE LES PAYS DE LA RÉGION BALKANIQUE*

G. CARP CLIMA

L'une des coordonnées permanentes de la politique extérieure de la Roumanie consiste dans la réalisation d'une collaboration plus étroite entre les Etats de la région balkanique, en vue de sa transformation dans une zone de paix, de bon voisinage et de coopération, sans armes nucléaires. En ce sens, il y a de forts arguments qui découlent aussi bien des impératifs de la réalité actuelle que des traditions historiques significatives.

Poursuivant la noble cause de la paix et de la sécurité internationales, dans les conditions de l'accentuation des interdépendances dans le monde contemporain, la Roumanie — en tant que pays socialiste — déploie une prodigieuse activité d'extension de ses relations avec tous les Etats, indifféremment leur système social. Au XI^e Congrès du Parti Communiste Roumain, le Secrétaire général du parti et Président de la République — Nicolae Ceauşescu — caractérisait la politique extérieure de la Roumanie comme suit : « Toute l'activité internationale déployée par la Roumanie durant cette période s'est attachée à promouvoir sans relâche une politique de collaboration et de paix internationale, de développement des relations avec tous les Etats du monde, quel que soit leur régime social, l'accroissement de l'apport de notre pays à l'inauguration du nouveau cours vers la détente » [1].

La création d'un climat de compréhension et de coopération fructueuse dans la vie internationale, la réalisation du progrès économique et social général, la garantie d'une vie meilleure et plus juste pour tous les peuples constituent des objectifs fondamentaux de cette politique dynamique et créatrice.

Toute l'activité internationale de la République Socialiste de Roumanie est toujours fondée sur un ensemble cohérent de principes, tels : la pleine égalité en droits des Etats, le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, la non immixtion dans les affaires relevant de la compétence nationale de chaque Etat, l'avantage réciproque, le

---

* Sur la base d'une communication présentée au III^e Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 Septembre 1974.

[1] Nicolae Ceauşescu, *Rapport au XI^e Congrès du Parti Communiste Roumain*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1974, p. 17—18.

renoncement à la menace et à l'emploi de la force, le droit inaliénable de chaque peuple de décider de son destin selon sa propre volonté [2].

La promotion conséquente de ces principes sert non seulement les intérêts vitaux du peuple roumain, mais elle tend, en même temps, à assurer pour tous les Etats le droit à l'existence et au libre développement, à contribuer à la solution des grands problèmes de l'humanité, à l'organisation d'une coopération qui puisse favoriser la sécurité et la prospérité conformément aux aspirations des peuples du monde entier.

Les principes appliqués par la Roumanie dans son activité internationale sont consacrés au plan du droit. Ils sont inscrits dans la Constitution du pays, étant ensuite réitérés et détaillés dans toute une série d'actes et de documents émanant des organes suprêmes de la direction d'Etat [3].

Ils font en même temps partie des principes et des normes du droit international, étant établis comme tels dans la Charte des Nations Unies, dans d'autres traités et déclarations de caractère général [4], de même que dans des actes bilatéraux conclus par la Roumanie avec d'autres Etats. Tous ces principes, normes et prescriptions concernant les relations entre Etats, unanimement reconnus, constituent la légalité internationale, s'imposant également à tous les membres de la communauté mondiale [5].

La Roumanie est attachée à observer rigoureusement, dans ses diverses activités au plan extérieur, les exigences impératives du droit international, elle milite avec persévérance pour le développement et le renforcement de la légalité internationale, conformément aux mutations progressistes qui se sont passées dans le monde, pour l'instauration des relations nouvelles, démocratiques entre tous les Etats, fondées sur l'égalité, l'équité et la dignité.

Parallèlement à ces préoccupations de consolidation de la paix et de la sécurité générales à l'échelle mondiale, la Roumanie se propose comme objectif primordial l'instauration d'un climat de compréhension et de collaboration dans les zones où elle se trouve située — le continent européen et particulièrement la péninsule des Balkans — dont elle est

---

[2] *Declarația cu privire la poziția Partidului Muncitoresc Român în problemele mișcării comuniste și muncitorești internaționale adoptată de Plenara lărgită a C.C. al P.M.R. din aprilie 1964*. București, Ed. Politică, 1964, p. 36—37; *Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et d'avance de la Roumanie vers le communisme*, București, Ed. Meridiane, 1975, p. 205; *Hotărîrea Marii Adunări Naționale cu privire la politica externă a Republicii Socialiste România*, 19 decembrie 1975, București, Ed. Politică, 1975, p. 4—5.

[3] Voir l'article 14 de la *Constitution de la République Socialiste de Roumanie*, adoptée par la Grande Assemblée Nationale le 21 août 1965, republiée avec les modifications ultérieures dans « Buletinul Oficial al R.S.R. », Ière partie, n° 30, 21 mars 1975.

[4] *Déclaration relative aux principes du droit international touchant les relations amicales et la coopération entre les Etats conformément à la Charte des Nations Unies*. Approuvée par la résolution 2625 (XXV) de l'Assemblée générale des Nations Unies, 24 octobre 1970; *Déclaration sur le renforcement de la sécurité internationale*. Approuvée par la résolution 2734 (XXV) de l'Assemblée générale des Nations Unies, 16 décembre 1970.

[5] En ce qui concerne les principes de la politique extérieure de la Roumanie et la légalité internationale, voir N. Ecobescu, S. Celac, *Principiile politicii externe a României socialiste*. București, Ed. Politică, 1974, p. 14—20.

liée par de nombreux intérêts et problèmes communs. L'imbrication de la sécurité universelle avec la sécurité régionale trouve à sa base le rapport dialectique entre ces deux systèmes de sécurité collective. D'une part, on constate une tendance marquante d'universalisation des relations internationales, lorsqu'un nombre toujours plus grand d'Etats participent effectivement au débat et à la solution des problèmes mondiaux et où la sécurité universelle apparaît comme indivisible. D'autre part, se dessinent les contours de certaines collaborations dans des zones limitées, sur le plan régional, du fait de certaines conditions locales, spécifiques, qui exigent des actions et des solutions adéquates, plus efficientes. Se constitue, ainsi, un mécanisme bien articulé de sécurité collective, où les systèmes régionaux fonctionnent comme éléments composants et subordonnés du système de sécurité globale [6].

L'organisation de la sécurité collective universelle dans le régime de la Société des Nations et dans celui de l'Organisation des Nations Unies n'exclut pas les formes de collaboration entre Etats de la même région ; au contraire, elle les implique expressément. Ces deux systèmes de sécurité ont été établis au cours d'une certaine évolution historique.

L'idée d'universalisme, de paix mondiale, de sécurité globale fut engendrée par l'affirmation du concept de communauté internationale dans la pensée politique et juridique du XX[e] siècle. A la base de cette thèse se trouve la conviction que dans le monde moderne toute question concerne tous les Etats à la fois et entraîne des répercussions mondiales. Cette idée s'est concrétisée sous forme de principes et normes de droit international, dans des traités de caractère universel. Ils se sont institutionnalisés dans des organisations mondiales, munies de mécanismes fonctionnels appropriés.

L'objectif de base de la sécurité universelle est de maintenir la paix internationale par des mesures collectives à même de prévenir ou de réprimer les actes d'aggression, ainsi que de solutionner les différends entre Etats par des moyens pacifiques, conformément aux principes de justice et de droit [7].

Le système de la sécurité universelle, de par sa nature même ne peut s'exprimer que par des dispositions trop générales, souvent difficilement applicables à des situations réelles, particulières, au profil zonal. Le système a dû être amendé par un anneau subsidiaire, en forme de coopération dans le cadre régional. Les accords régionaux, en tant que forme juridique d'une telle coopération, sont plus adaptables aux réalités spécifiques et aux intérêts limités à une zone géographique, ayant ainsi une plus grande efficacité. Ils sont conçus comme un sous-système compatible et intégré de la sécurité universelle, ayant un rôle intermédiaire

---

[6] J. R. de Orué y Arregui, *Le régionalisme dans l'organisation internationale*, dans *Recueil des cours de l'Académie de droit international de la Haye*, 1935, Tome 53, pp. 1—95 ; *Régionalisme et universalisme*, dans *Travaux du XI[e] Congrès de l'Association des auditeurs et anciens auditeurs de l'Académie de droit international de la Haye* dans « Annuaire de *l'A.A.A.A.* » vol. 30, 1960.

[7] M. Bourquin, *Le problème de la sécurité internationale*, dans *Recueil des cours de l'Académie de droit international de la Haye*, 1934, Tome 49, p. 469—542 ; *Analyse de certains aspects concernant la sécurité collective dans le monde contemporain*. Sous la direction de M. Ch. Chaumont, Université de Nancy, Faculté de droit et de sciences économiques, 1972.

entre le bilatéralisme et l'universalisme [8]. La coopération régionale poursuit les mêmes objectifs que le système universel de sécurité, sans dégénerer en alliances militaires ou en blocs rigides, dominés par une grande puissance membre d'un tel groupement.

En ce sens, le Pacte de la Société des Nations admet dans l'article 21 que «les ententes régionales... qui assurent le maintien de la paix, ne sont pas considérées comme incompatibles avec aucune des dispositions du Pacte» [9]. Sur la base de cette disposition, s'est réalisée pendant la période de l'entre-deux-guerres toute une série d'accords régionaux, dont un intérêt tout particulier présente pour nous le Pacte de l'Entente Balkanique, conclu à Athènes le 9 février 1934 entre la Grèce, la Roumanie, la Yougoslavie et la Turquie.

Ce Pacte, par lequel est réciproquement garantie la sécurité de leurs frontières balkaniques contre toute aggression, contient des dispositions concernant le respect des engagements antérieurement assumés par les Etats signataires, le caractère défensif du traité, la possibilité d'y adhérer pour d'autres Etats balkaniques [10]. La réticence de la Bulgarie, dont l'adhésion était attendue, ne privait pas le Pacte de son caractère régional.

Il convient de mentionner que la Roumanie, par son ministre des affaires étrangères — N. Titulescu — a joué un rôle actif dans la création et le fonctionnement de l'Entente Balkanique, ainsi que de la Petite Entente, apportant de ce fait une contribution substantielle au renforcement de la sécurité en Europe et au développement progressif des normes de droit concernant les accords régionaux [11].

La Charte des Nations Unies traite, de même, les accords régionaux comme un complètement du système de la sécurité collective universelle. Selon les dispositions du chapitre VIII (articles 52—54), les accords ou les organismes régionaux, compatibles avec les principes et les buts des Nations Unies, ont la mission de résoudre par des moyens pacifiques les problèmes locaux qui affectent le maintien de la paix. Ces dispositions tendent à harmoniser la sécurité mondiale avec la sécurité régionale, en assurant dans tous les cas la prééminence du Conseil de Sécurité [12]. Sous le régime de la Charte et d'après la typologie des accords prévus au chapitre VIII, toute une série d'organisations régionales — continentales ou zonales — se sont constituées et fonctionnent actuellement.

---

[8] R. Yakemtchuk, *L'ONU, la sécurité régionale et le problème du régionalisme*. Paris, 1955, p. 106—177; *International subsystems*, dans « International Studies Quarterly », vol. 13, 1969, n° 4 (special issue), p. 329—434.

[9] R. T. Whyte, *Regionalism versus universalism in the League of Nations*, dans « Anales d'études internationales », Genève, 1970, p. 88—114; A. von Freytagh-Loringhen, *Les ententes régionales*, dans *Recueil des cours de l'Académie de droit international de la Haye*, 1936, Tome 56, p. 585—677; N. Iordache, *Regionalism in the European diplomacy between the two world wars. (1919—1933)*, dans « Revue roumaine d'études internationales », 1970, n° 3—4 (9—10), p. 151—174.

[10] E. Campus, *Inţelegerea balcanică*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1972, p. 153—238.

[11] I. Grecescu, *Nicolae Titulescu şi concepţia sa despre securitatea europeană*, dans « Revista română de drept », 1971, n° 3, p. 70—83.

[12] H. Saba, *Les accords régionaux dans la Charte de l'ONU*, dans *Recueil des cours de l'Académie de droit international de la Haye*, 1952, Tome 80, p. 635—720; F.-J. Krezdorn, *Les Nations Unies et les accords régionaux*, Institut universitaire de hautes études internationales, Genève, 1954, p. 45—110; *The United Nations and the regionalism*, dans « International relations », november 1970, 3 (10), p. 795—815.

Les dispositions de la Charte des Nations Unies relatives à la coopération régionale furent ensuite développées dans certains documents à portée générale. A cet égard, il faut mentionner la résolution de l'Assemblée Générale *Actions à l'échellon régional en vue d'améliorer les relations de bon voisinage entre les Etats européens ayant des régimes sociaux et politiques différents*, adoptée en 1965 à l'initiative de la Roumanie, à laquelle se sont joints autres huit Etats [13]. De ce document, qui consacre le rôle de la détente sur le plan régional en Europe, découle l'idée qu'entre Etats aux systèmes sociaux différents est possible et nécessaire une coexistence active, que l'amélioration des relations dans le cadre régional contribue à l'assainissement de l'ensemble des relations internationales, au renforcement de la paix, de la sécurité et de la coopération dans le monde. Les considérations et les recomandations de cette résolution offrent des arguments juridiques nouveaux pour l'organisation d'une coopération régionale dans les Balkans.

La Roumanie, reprenant après la deuxième guerre mondiale le fil traditionnel de la collaboration balkanique, s'est proposé comme objectif constant de sa politique extérieure la promotion d'une coopération — sous des formes bilatérales et multilatérales — entre les Etats de la région, sur la base des principes généraux du droit international contemporain.

Les conditions existantes dans la péninsule des Balkans justifient pleinement une telle coopération. Il s'agit en premier lieu d'un nombre de six pays, de dimensions petites et moyennes, liés par la proximité géographique, avec un passé historique commun dans la lutte solidaire contre les opresseurs et les puissances impérialistes, ayant souvent des intérêts et des problèmes communs. Tous ces Etats sont membres de l'ONU, mais appartient à des systèmes sociaux différents. Vu que les Etats petits et moyens ont l'intérêt, la capacité et le droit de participer pleinement à la vie internationale, on peut considérer qu'il existe une base réelle pour l'édification d'une coopération spécifique dans la région balkanique.

Les initiatives de la Roumanie à cette fin partent en premier lieu de ces réalités nouvelles, ainsi que des principes généraux qui se trouvent à la base de sa politique extérieure.

Les premières actions du gouvernement roumain sont le Message adressé le 10 septembre 1957 aux chefs de gouvernement d'Albanie, de Bulgarie, de Grèce, de Yougoslavie et de Turquie, ainsi que la Déclaration du 10 juin 1959 concernant les problèmes de la paix et de la sécurité dans les Balkans.

Dans le cadre de la coexistence pacifique, on envisage l'établissement des relations de bon voisinage entre tous les Etats balkaniques, qui aboutissent à un plus grand rapprochement et compréhension entre les peuples de ces pays, à l'extension de la collaboration réciproquement avantageuse, ce qui correspond à leurs intérêts légitimes. A cette fin,

---

[13] La résolution 2129 (XX) adoptée par l'Assemblée générale de Nations Unies le 18 décembre 1965. Voir des matériaux relatifs à cette question dans la publication du Ministère des Affaires Etrangères de R.S. de Roumanie — *Acţiuni pe plan regional în vederea îmbunătăţirii relaţiilor de bună vecinătate între state europene aparţinînd unor sisteme social-politice diferite*, Bucureşti, 1966, 133 p.

on propose la réunion d'une conférence des chefs de gouvernement, qui puisse adopter un traité multilatéral de sécurité collective et de coopération active dans la région balkanique, contenant une série d'engagements fermes en ce sens. De cette manière, les Balkans seraient transformés en une zone sans armes nucléaires étrangères, en une région de paix et de coopération, qui apparaît comme un éventuel modèle de collaboration générale européenne.

Le principe du bon voisinage, qui repose à la base de l'entente proposée, admet l'appartenance à d'autres groupements ou alliances, implique d'une manière inhérente l'obligation de s'abstenir de tout acte d'aggression, en offrant une modalité nouvelle d'améliorer les relations et d'approfondir la coopération entre Etats sans tenir compte de leur système social et politique [14].

Bien qu'on leur fît bon accueil, ces propositions n'ont pu être matérialisées, en raison du stade où se trouvaient les relations internationales à cette époque. Mais, à mesure que le climat politique mondial s'améliorait, que le courant vers la détente et vers la coopération s'imposait de manière toujours plus prégnante, que de nouveaux documents affermissaient les principes de droit international, les idées promues par la Roumanie en vue du développement de la coopération dans les Balkans acquiéraient un contour nouveau, à chances accrues de réalisation.

Dans ces conditions nouvelles de la vie internationale, la Roumanie n'a pas cessé de militer pour la consolidation de la paix et l'élargissement de la collaboration dans la région balkanique, en formulant à cette fin des propositions adéquates pour des mesures concrètes. Par suite de ses efforts, ainsi que des actions d'autres pays balkaniques, les relations d'ensemble de la région, particulièrement sur la ligne bilatérale, se sont normalisées ou améliorées, étant enregistrés successivement des progrès notables dans beaucoup de domaines.

Un moment qui ouvre une nouvelle étape dans l'évolution de la situation dans les Balkans, c'est la Conférence pour la sécurité et coopération en Europe, dont les travaux ont commencé en juillet 1973 et ont pris fin par l'Acte final signé à Helsinki, le 1-er août 1975. Dans ce document, d'importance décisive pour la vie du continent, ont été adoptés par consensus de tous les Etats participants, conformément aux buts de la Charte des Nations Unies et aux normes fondamentales de droit international, les principes de base des relations intra-européennes, tout une série d'engagements fermes pour leur application, ainsi que certaines méthodes et mesures pratiques ayant comme objectif la réalisation d'une sécurité réelle et d'une coopération active sur le continent européen dans des domaines déterminés : politique, militaire, économique, scientifique-technologique, culturel, humanitaire. Aussi bien la pratique des travaux de la Conférence, que les prescriptions de l'Acte final consacrent un ensemble de normes et de règles nouvelles, démocratiques, à même de gouverner les rapports entre les Etats européens. Il nous faut mentionner, en ce sens, la participation effective et sur base d'égalité de tous les Etats,

---

[14] E. Glaser, *Good Neighbourhood*, dans « Revue roumaine d'études internationales », 1972, n° 1 (15), p. 27–55.

l'observation des positions et la promotion des intérêts légitimes de chacun de ces Etats, l'obligation de coopérer pour la paix, la sécurité et le progrès économique, l'abstention de recourir à la menace et à l'emploi de la force, la solution des différends par moyens pacifiques, ainsi qu'une série de règles de procédure, telles l'adoption des décisions par consensus, la participation des représentants de tous les Etats à tous les travaux, la direction des séances par rotation, la rédaction collective, etc.

L'édification de la sécurité et de la coopération européennes représente un processus ample, un programme à long terme, dont la réalisation réclame des efforts soutenus de la part des Etats signataires, dans le cadre d'une continuité organisée. La Roumanie, partant des principes et des règles établies, considère nécessaire d'entreprendre de nouvelles actions concrètes dans tous les domaines spécifiés, sous de diverses modalités et formes, pour la mise en pratique de l'ensemble des clauses de l'Acte final de Helsinki, selon un programme raisonnable [15].

Les normes inscrites dans l'Acte final, d'une portée générale européenne, s'imposent également aux relations bilatérales entre Etats, de même qu'aux actions multilatérales dans le cadre de certaines régions du continent. A quelque niveau que ces relations seraient réalisées, elle constituent des éléments composants du processus intégral et contribuent à la réalisation de son objectif final. La collaboration entre les Etats de la région balkanique se présente ainsi comme un sous-ensemble dans le cadre de l'édification de la sécurité européenne, comme une étape préliminaire, une modalité efficiente de ce processus. La position de la Roumanie est, à cet égard, précisément définie dans le Programme du Parti Communiste Roumain, où l'on prévoit : « Nous considérons les ententes régionales comme parti intégrante de la politique de sécurité et de paix en Europe et dans le monde entier. Le Parti Communiste Roumain considère aussi que les ententes régionales, les différents groupements économiques ou d'autre nature ne doivent pas mener à la division de l'Europe » [16].

La collaboration entre les Etats balkaniques présente de traits spécifiques, déterminés par les particularités de cette région. Situés dans le Sud-Est de l'Europe, au confluent de trois continents, en connexion de quelques zones de grande importance dans la vie internationale, les pays balkaniques sont ainsi soumis à l'interférence de certains intérêts du dehors. Ces sont des pays dont les niveaux et les potentiels économiques se rapprochent et qui se trouvent en voie de développement, aux rythmes rapides d'accroissement, ce qui réclame une extension de leurs relations extérieures.En même temps, leurs structures et systèmes socio-économiques, ainsi que leurs orientations politiques, sont différentes. Quant aux relations existantes entre-eux, il y a des difficultés et des problèmes pas encore solutionnés, donnant naissance à des tensions politiques. En dépit de la complexité de cette situation, on constate une ten-

---

[15] V. Lipatti, *Necesitatea unor noi acţiuni concrete pentru înfăptuirea unei securităţi reale în Europa*, dans « Lumea », 4 mars 1976, n° 10, p. 6—7.

[16] *Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et d'avance de la Roumanie vers le communisme*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1975, p. 206.

dance toujours plus accentuée vers une convergence des évaluations et des actions au sens d'une plus étroite collaboration réciproque. Cette tendance est due aussi bien à l'affirmation d'une communauté d'intérêts dans les problèmes essentiels du développement, qu'au désir commun d'écarter les influences étrangères et les dépendances de facteurs extérieurs.

Vu les mutations profondes dans le rapport des forces sur le plan mondial et les tendances positives de l'évolution des phénomènes internationaux, considérant en même temps que les résultats de la Conférence pour la sécurité et coopération en Europe ont créé des prémisses favorables pour une étape nouvelle, supérieure quant à la collaboration balkanique, la Roumanie entend intensifier ses actions en cette direction. Dans ce but, elle propose des solutions novatrices, dans une vision de perspective, ayant en vue une collaboration au profil régional directe entre Etats, sans distinction de système social de chacun de ces Etats. Une telle entente ne sera pas un groupement isolé, fermé et opposé à d'autres Etats ou groupements d'Etats, mais un prototype de la coopération générale européenne, par rapport à laquelle la zone balkanique constitue un système sous-régional. La thèse roumaine concernant cette question est exprimée de manière concise par le Président de la République, Nicolae Ceauşescu : « Il est bien entendu que la transformation des Balkans dans une zone de paix et de collaboration ne saurait être dirigée contre personne, ne saurait porter préjudice à aucun autre pays ou groupe de pays ; au contraire, une telle collaboration pacifique de caractère régional constitue une voie sûre de consolidation de la détente et de la sécurité de tout le continent, de la paix mondiale » [17].

Les autres Etats de la péninsule des Balkans ont des points de vue semblables en ce qui concerne la sécurité et la coopération régionales. Ils entreprennent de nouvelles actions dirigées vers l'amplification de leurs rapports réciproques dans de divers domaines, en partant des idées et des conceptions similaires [18].

Pour la réalisation de cette collaboration, la Roumanie tâche de promouvoir les principes qui se trouvent à la base de sa politique extérieure, les normes, les orientations et les moyens qu'elle affirme dans des déclarations et d'autres documents d'Etat relatifs aux problèmes internationaux, les principes et les règles établies dans l'Acte final de Helsinki, de même que les normes fondamentales du droit international [19].

---

[17] Nicolae Ceauşescu, *Expunere la Marea Adunare Naţională cu privire la măreţele realizări ale poporului român în cincinalul 1971—1975 şi la politica externă a României, pusă în slujba păcii şi colaborării internaţionale, 18 decembrie 1975*. Bucureşti, Ed. Politică, 1975, p. 31.

[18] Voir concernant ce problème : E. Aleksandrov, *Dogovornoto sătrudničestvo meždu balkanskite dăržavi i problemăt za evropeiskata sigurnost*, dans « Pravna misăl », Sofia, 1975, n° 1, p. 56—66 ; G. Grigorova; *The Balkan policy of socialist Bulgaria* dans « Etudes balkaniques », Sofia, 1974, n° 2—3, p. 7—49 ; M. Draškić, *Les Balkans après la Conférence d'Helsinki*, dans « Revue de politique internationale », Belgrade, 20 février 1976, n° 621, p. 11—13.

[19] Ces principes sont énoncés dans trois déclarations du gouvernement roumain, diffusées en 1975 à la VII^e session spéciale et à la XXX^e session ordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies : *Poziţia României cu privire la instaurarea unei noi ordini economice internaţionale. Poziţia României în problemele dezarmării şi în primul rînd ale dezarmării nucleare şi în instaurarea unei păci trainice în lume. Poziţia României cu privire la îmbunătăţirea şi democratizarea activităţii Organizaţiei Naţiunilor Unite, la întărirea rolului său sau în realizarea colaborării între toate statele, fără deosebire de orînduire socială, a unei lumi mai bune şi mai drepte, a unei păci trainice*. Bucureşti, Ed. Politică 1975.

Les principes de base en la matière sont : l'égalité en droits et la promotion des intérêts de tous les Etats, le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, le non-recours à la menace ou à l'emploi de la force, l'inviolabilité des frontières et l'intégrité territoriale, la non-immixtion dans les affaires relevant de la compétence nationale, la réglementation pacifique des différends, le droit des peuples de disposer seuls de leur destin, l'obligation de coopérer avec tous les Etats, l'avantage réciproque, l'accomplissement de bonne foi des engagements assumés. Pour la mise en pratique de ces principes, les pays balkaniques devraient souscrire à des engagements formels, qui soient respectés aussi par d'autres Etats.

Par tous ces moyens on cherche de garantir la sécurité de chaque Etat balkanique, d'assurer la cohabitation des peuples de cette région dans un esprit de compréhension et de bon voisinage, d'établir des relations amicales et une coopération efficiente entre tous ces Etats, de créer ainsi les conditions pour leur progrès économique et social, ayant comme but la prospérité de tous. L'intensification de la collaboration intra-balkanique est de nature à porter une diminution aux dépendances de facteurs extérieurs, à prévenir les immixtions et les pressions du dehors, à mener à une complète autonomie dans la prise des décisions politiques et économiques.

Le renforcement de la sécurité et de la coopération dans la région balkanique, en partant des bases nouvelles qui ont été créées, nécessite des efforts persévérants et conséquents, sous forme d'actions politiques et diplomatiques, dans un esprit d'estime, de bonne volonté et de collaboration. A cette fin, doivent être utilisés une multitude de moyens et de formes, surtout des consultations et des négociations, respectant les intérêts et les positions de chaque Etat. Pour aboutir à la conclusion des accords de coopération au plan régional, avec des résultats féconds, il faut, dans une étape préalable, intensifier les rapports bilatéraux, poursuivant en premier lieu la solution des situations conflictuelles — actives ou latentes — qui persistent encore entre certains pays balkaniques. A toutes les activités multilatérales à l'échelle régionale devront être appliquées les normes démocratiques et les règles de travail pratiquées et consacrées à la Conférence de sécurité et de coopération en Europe, telles la participation égale et effective de tous les Etats à toutes les phases et formes des travaux, l'adoption des décisions par consensus, la direction des séances par rotation, l'inexistence de rapporteurs et de rédacteurs.

Un rôle non moins important jouent les diverses formes de collaboration sur le plan non-gouvernemental, de même que les actions qui visent l'information des masses et la préparation d'une opinion publique favorable à la compréhension et à la coopération. Il s'agit de formes et d'actions destinées à conduire à une connaissance plus complète et à un rapprochement réel entre les peuples de la région balkanique, à la création d'un climat de confiance et d'amitié.

Dans ces directions, toute une série de réalisations ont été déja obtenues, surtout par voie bilatérale, parmi lesquelles sont à mentionner les contacts politiques au sommet, la conclusion d'accords de coopération économique, l'adoption de déclarations communes de principes, ainsi

qu'une vaste activité de coopération entre organismes de science, culture, art, tourisme, sport de ces pays[20].

Par suite de la Conférence européenne, à présent sont en cours de réalisation dans les Balkans certaines initiatives pour des actions pratiques sur le plan régional. En ce sens doit être mentionnée la proposition de la Grèce concernant la réunion d'une conférence des représentants des gouvernements balkaniques pour la discussion des possibilités de collaboration dans le domaine économique et dans d'autres secteurs connexes. Cela constituerait un important pas en avant, s'agissant de la première réunion gouvernementale multilatérale après la deuxième guerre mondiale.

On peut affirmer qu'il y a maintenant des conditions meilleures pour le développement en perspective des relations entre les Etats balkaniques, sans ignorer les éléments de tension existant dans cette zone, ni les problèmes qui n'ont pu être encore solutionnés. Les prémisses objectives offertes par l'évolution des relations internationales et par le perfectionnement des structures de la paix sur le plan mondial et surtout en Europe donnent à ces Etats la possibilité de promouvoir une politique convergente de collaboration régionale avec, bien-entendu, des nuances spécifiques par rapport aux intérêts et aux conceptions de chacun de ces Etats.

La Roumanie, n'ayant aucune question litigieuse avec n'importe lequel de ces pays, se trouve favorablement placée pour agir dans ce but. En tant que promoteur actif de la légalité internationale et de la démocratisation des relations inter-étatiques, la Roumanie jouit d'un incontestable prestige sur le plan mondial. Ses idées et propositions concrètes relatives à la collaboration dans les Balkans, contenant des solutions convenables à toutes les parties, sont bien accueillies et appréciées, aussi bien par les Etats de la péninsule, que par d'autres Etats intéressés à la création, dans cette région, d'un système de paix et de sécurité. Les efforts de la Roumanie, conjugués aux actions des autres Etats balkaniques, pour intensifier la collaboration régionale sur la base des principes et des normes fondamentales du droit international justifient la conviction que les Balkans pourraient jouer un rôle stimulateur et catalysateur dans l'organisation de la sécurité et de la coopération en Europe et dans tout le monde.

---

[20] M. Ghelmegeanu, *La Roumanie socialiste et les ententes régionales dans le cadre de la sécurité internationale européenne*, dans « Revue Roumaine d'Etudes Internationales », 1969, n° 1 (5), p. 75–78.

SOME MEDIAEVAL EVIDENCE ON THE SERBIAN ZADRUGA: A PRELIMINARY ANALYSIS OF THE CHRYSOBULLS OF DEČANI*

E. A. HAMMEL
(Berkeley)

INTRODUCTION

Scholarly efforts to understand the zadruga take two general forms. One explains the *zadruga* by pointing to particular social conditions that bring it into existence and influence its variations and stresses the similarity between the south Slavic zadruga and similar examples of domiciliary organization in a wide variety of cultures, including non-Slavic ones. The second explains it by stressing the persistence of ideology, customary practice, and the ancient ethnic roots of this social form, considered as unique and different from other kinds of household structure, similar perhaps only to the Russian *mir*. Of course, these styles of explanation are but the two common threads of most efforts to understand any social institution: the functional, stressing comparison and efficient causality, and the historical or genetic, stressing singularity. They do their job best when they are the warp and weft of a single explanatory fabric.

I have earlier placed much emphasis on the functional mode of explanation, following in large measure the example set by the scholar in whose honor we now meet, but using some of the same historical sources that have been cited as evidence for the ancient and traditional lineage of the zadruga [1]. I am not, of course, alone in this endeavor; the example was set by Stojan Novaković almost a hundred years ago [2]. Any func-

---

* Paper presented at the III^rd International Congress on South-Eastern European Studies held in Bucharest, Romania, September 4–10, 1974.

[1] E. A. Hammel, The "Zadruga as Process", in Peter Laslett (editor), *Household and Family in Past Time* (Cambridge : Cambridge University Press, 1972), 335–373; "Household Structure in Fourteenth Century Macedonia", in John K. Campbell (editor), *Mediterranean Family Structure* (provisional title).

[2] Stojan Novaković, *Selo* (The Village) (Belgrade: Srpska Književna Zadruga, 1965. Originally published in Belgrade by the Srpska Kraljevska Akademija, 1891). Further in this tradition see V. Krišković, *Hrvatsko pravo kućnih zadruga — historijsko-dogmatski nacrt* (Croatian Law of Family Zadrugas — An Historical-Dogmatic [axiomatic] Sketch) (Zagreb: Štampom zaklade tiskare narodnih novina, troškom piščem [privately printed], 1925); Ognjislav M. Utiešenović, *Die Hauskommunion der Südslaven* (Vienna : F. Manz & Compangnie, 1859); for a general review in English of the mediaeval landscape and later developments including the relationship of the zadruga to economic and demographic conditions see Jozo Tomasevich, *Peasants, Politics and Economic Change in Yugoslavia* (Stanford : Stanford University Press, 1955).

tional explanation of the zadruga or of its variations ought to be valid in any time and place. Thus, if we feel that taxation practices play a role in its formation, taxation ought to be examined in the mediaeval as well as in the modern evidence. If population pressure, or a pioneering ecology, or the need for defense stimulate it, we ought to find such factors operating in the same direction in the 14th century as well as in 18th or 19th. But basic to any such endeavor is the first step — finding out what domiciliary organization really is, on the ground, and in real communities rather than just in the exhortations of codes, testaments, or other expressions of what ought to be.

It is surprising how rare such basic ethnographic information is, how difficult of interpretation, and often how unreliable. Most of the Serbo-Croatian primary literature, although it may refer to the size of households, generally ignores their structure and frequently mentions only the very large households. Novaković complained about this defect long ago, noting that one can have large households simply because of high fertility, not because of complex family organization [3]. Here and there one finds some nuggets of good data and some solid pieces of interpretation, not the least of which are Mosely's papers on the subject [4]. But for detail and temporal span, the best descriptions are those furnished by Halpern from the middle of the last century into this ones [5]. Oddly enough, when one considers how much basic ethnography has been done and written in Serbia, the next best data come from the dusty parchments of the Middle Ages, and it is to these that I now turn.

THE MEDIAEVAL DOCUMENTS

There are two kinds of mediaeval documents that contain explicit data on household organization in Serbia. (I ignore here the very rare references in codes and proclamations, rare perhaps because the zadruga was so common that no one needed to talk about it, and I explicitly avoid the Austrian legal evidence for the Croatian Military Border, which I consider part of a different, though related, phenomenon.) These two kinds of documents are the chrysobulls of the mediaeval Serbian Empire and the defteri of the Ottoman. The chrysobulls are the establishing or confirmatory charters of monasteries, naming the properties of these lock, stock and barrel, often including listings of the serfs or other persons

---

[3] Novaković, *Selo*, 161.

[4] Philip E. Mosely, "The Peasant Family: The Zadruga, or Communal Joint-Family in the Balkans and Its Recent Evolution", in Caroline F. Ware (editor), *The Cultural Approach to History* (New York: Columbia University Press, 1940), 95—108; *Adaptation for Survival: The Varžić Zadruga,* "Slavonic and East European Review", 21, 56 (1943), 147—153: *The Distribution of the Zadruga within Southeastern Europe,* "The Joshua Starr Memorial Volume, Jewish Social Studies", 5 (1953), 219—230.

[5] Joel Halpern, "The Zadruga: A Century of Change", (with David Anderson), *Anthropologica*, 12, 1 (1970), 83—97; "Serbia: The Census of 1863", in Peter Laslett (editor), *Household and Family in Past Time* (Cambridge: Cambridge University Press, 1972), 401—427; Joel Halpern and Barbara Halpern, *A Serbian Village in Historical Perspective* (New York: Holt, Rinehart and Winston, 1972).

attached to the lands of the monastery. The defteri are Ottoman tax rolls written on a variety of occasions, such as the accession of a new sultan, a change in taxation practices, or in some historical periods regularly, much as the Internal Revenue Service comes around with its annual scything. These documents apparently abound in the raw, but they are not always useful for our purpose. Most of them are still in their original, untranscribed form, either in the MS style of mediaeval Serbian or in the pre-Ataturk orthography of Ottoman Turkish. Some of the Serbian documents have been transcribed into a standard linear orthography, using the fonts for Old Church Slavic; some of the Ottoman ones have been translated into modern Serbian, Turkish, or Hungarian.

Now you can see that one of the reasons the corpus of data with which I can deal is so limited is that I have few of the skills necessary to deal with these materials. Like many of my ethnographic predecessors, I find myself in a strange land, of a strange tongue, but with the additional difficulty that all of my informants are dead. I would shrink from the task and leave it to the historians and palaeographers who have the necessary competence, but they have left the field untilled since Novaković's initial plowing (perhaps with the exception of Jiriček), contenting themselves with picking along his furrows. No one, to my knowledge, has ever really gone back to the original evidence in detail. All I can offer in my own defense is curiosity and a middling knowledge of modern Serbian. One can, in fact, make reasonable headway in the restricted syntax of tax rolls written in mediaeval Serbian from a knowledge of the modern language and some study of Old Church Slavic; it is a bit like reading Vulgar Latin from a knowledge of modern Spanish and memories of *amo*, *amas*, *amat*.

These impedimenta of ignorance and incapacity aside, the documents would give any investigator some very real difficulty. In order to be useful for analysis, a document should distinguish the boundaries of households within its listings without ambiguity. One must be able to tell where one household stops and another begins. Further, the relationships of the individuals to one another within a household must be explicit. Finally, all the members of a household should be included in the listing. I know of only one document that comes close to fulfilling these requirements, the chrysobull of Chilandar, written probably in 1357, granting certain villages in the Strumica region to the monastery of Chilandar on Mt. Athos [6]. This document is unique in its specificity, clearly marking the boundaries of households by a variety of syntactical devices, listing the land, stock, and other chattels of families, and giving the names of male and female, adult and immature family members by their relationship to the head of the household or to other included in the unit. (No other document deigns to mention women, except for some who are widowed heads of households, and even the Chilandar MS may

[6] E. A. Hammel, "Household Structure..." based on the transcription by Lj. Stojanović, *Stari srpski hrisovulji, akti, biografije, letopisi, tipici, pomenici, zapisi, i dr.* (Old Serbian Chrysobulls, Acts, Chronicles, Monastery Rulebooks, Commemorations, Inscriptions, etc.), *Spomenik III* (Belgrade: Srpska Kraljevska Akademija, 1890).

underreport girls by as much as 30 percent.) But for all its virtues, the Chilandar MS lists only 137 households, a paltry sample for such an important task. The chrysobull of Sveti Stefan, written between 1313 and 1318, lists about 500 households that are clearly distinguishable one from the other, but it is very inspecific about the number of persons in households and the relationships between them [7]. A typical entry, for example, would read : "Jovan with his brothers." One cannot distinguish households of two brothers from those of three, four, five, or more. A better list is the Ottoman defter of the country of Belgrade in 1528, giving about 2,000 well defined households with clearly stated membership [8]. A second document dealing with the same set of villages, dated a few years later, makes it possible even to estimate the proportion of listed males that are married, thus permitting a more accurate interpretation of household structure.

THE CHRYSOBULLS OF DEČANI

The Goliath of these documents, however, consists of a pair of chrysobulls naming the properties of the monastery of Dečani in the region of Metohija. Each list covers more than 50 of the same villages, each contains about 2,000 households and more than 5,000 persons. I will use these documents, particularly the first one, to exemplify the process of analysis and the limits placed on our knowledge by the nature of the evidence, and to draw some preliminary conclusions.

In 1880, Miloš S. Milojević presented to the Serbian Scholarly Society the original MSS and his linear transcriptions thereof, of the two chrysobulls of Dečani. At the behest of the Society, Stojan Novaković and the Archimandrate N.Dučić checked the transcription and saw it through the press to publication in the same year. The editors made few comments on the two MSS (and Milojević had made none whatever) except to note that the chrysobull consisted to two examples, not much different from each other, that the first was signed by King Stefan Dečanski and the second by him and by his son. In other words, the two MSS were taken as two copies of the same document, verified in one case by a single royal signature and in the second by two [9]. Eleven years later, in his pathbreaking work, *Selo*, Novaković still referred at one point to "the two texts" of the MS, but at other points marvelled at the important differences between them, which he attributed to the geo-

---

[7] Lj. Kovačević, *Svetostefanska hrisovulja* (The Chrysobull of Sveti Stefan), *Spomenik IV* (Belgrade : Srpska Kraljevska Akademija, 1890).

[8] E. A. Hammel, "The Zadruga as Process", based on Hazim Šabanović, *Katastarski popisi Beograda i okoline 1476—1566, Turski izvori za istoriju Beograda, Knjiga I, Sveska I, Gradja za istoriju Beograda* (Cadastral Censuses of Belgrade and Vicinity 1476—1566, Turkish Sources for the History of Belgrade, Book 1, Volume 1, Materials for the History of Belgrade) (Belgrade : Istorijski Arhiv Beograda, 1964), 31—242.

[9] The pressure of time has required preliminary analysis of the data before all the coding errors and ambiguities have been corrected. There are about a hundred households affected. I doubt that the reanalysis to follow will change many of the proportions to be given below, except perhaps those based on very small numbers.

graphical mobility of the population and the eagerness with which persons attached themselves to the monastery and settled in its villages. He suggested 1330 as the date of one document and 1336 as the date of the other. In other words, there emerges from his later work a second interpretation, that one document is clearly later than the other, by a defined amount of time, and that it is not a literal copy but must have been based on a second census that reflected changes in population. The establishment of these points is critical to interpretation of the documents. You can easily see that if we have two independent censuses of about 2,000 households each, six years apart in the 14th century, with substantial overlap between them so that some villages, households and persons are represented in both, we will have found a gold mine for historical demographic research. Unfortunately, all that glitters is not gold.

DATING

The first problem concerns the dating of the two MSS. To avoid confusion at this point, I will refer to the two MSS as MS-a and MS-b. MS-a is signed by Stefan Uroš III, later called Stefan Dečanski, "by the grace of God king of all Serbian and littoral lands". In the lines preceding the signature, the MS notes its signing at the royal house at Porodimlji and refers to the recent victory over and death of the Bulgarian king Mihail Sišmanić at Veliblužd on 28 July 1330. MS-b is a reasonably faithful copy of MS-a up to the signature, which reads "Stefan Uroš III by the grace of God king of all Serbian and littoral lands," differing from the signature in MS-a only in the use of the word "third" rather than the letter *gamma* which was employed in MS-a to denote "third." The second signature in MS-b is "Stefan faithful in Christ the Lord, king of all Serbian and littoral lands and part of the Greek and Bulgarian (lands)." There follows a brief text in Greek, then more in the mediaeval Serbian which contains a reference to the "holy" or "saintly" Stefan Uroš, and to the monastery of Dečani. There are some gaps in the MS, and some following portions that seem to have nothing to do with Dečani at all, from my reading, and finally a signature of Stefan Lazarević, who became king and later Despot of Serbia after the defeat at Kosovo in 1389; that signature is dated 9 June 1397.

Now, some background. Stefan Dušan, the son of Stefan Uroš III (Dečanski) assumed the status of co-king at the age of thirteen in 1321, so that at any time after that he could have been co-signer of such a document. Inscriptions in the monastery establish its beginning date of construction as 1327 and that of completion as 1335. One inscription in the monastery, dated 1348, refers to the son of Stefan Dušan, Uroš IV. Stefan Uroš III (Dečanski) died in 1331 (according to some accounts by the hand of his son, Dušan), and Dušan became sole king. In 1346 he was proclaimed Emperor. These facts combine to make the following argument.

MS-a cannot date before 1330 because of the date mentioned within it (the battle of Veliblužd), and it cannot date after 1331 because its

signer died in that year. 1330 is the most likely date for MS-a. Since MS-b is a fairly faithful copy of Ms-a, including the original date and signature, it is most likely later than MS-a, signed in addition by Dušan, but the example preserved is an even later copy of the original, made as late as 1397 or later. If the signatures of Stefan Dečanski and his son were personally made or witnessed, then MS-b would have to be no later than 1331, because Stefan Dečanski died in that year. However, it is more likely that MS-b is a confirmatory copy, signed by Dušan on or after his accession ot the full and sole kingship. If the relevant text immediately following his signature was written at the same time and not added later, the reference to the saintly Stefan Uroš III strengthens the assumption that the date of MS-b is after 1331, and mention of the monastery suggests that the MS might have been written after 1335, the date of completion of construction. Dušan's signature, however, is that of king, not of emperor. Thus, it must date before 1346, the date of his proclamation of imperium, even though the references to Greek and Bulgarian lands in the signature suggest that the process of expansion was already under way. A date between 1335 and 1346 seems fairly certain. Novaković also advances the argument that since Uroš IV was mentioned in an inscription of 1348, one might expect that he would have been mentioned in any other text signed by Dušan, and thus if he were not mentioned the text might date before his birth in 1337. Novaković thus settles on 1336 for the date of MS-b. I think we can say with fair certainty, on the basis of these arguments, that MS-b is later than MS-a by at least five and no more than 16 years, perhaps no more than six.

There is, however, some disturbing internal evidence. If one compares villages, families, and persons between the two MSS, one senses that MS-a may be later than MS-b. For example, in MS-a there are 10 instances in which a man is identified by his own Christian name plus the notation, "*otac mu bil*____" ("his father was____"). There are no such instances in MS-b. Two of the ten persons so identified in MS-a are absent or fragmentarily present in MS-b. Of the remaining eight, all are identified in MS-b by the phrase "*otac im*____" or "*otac mu*____", both of which can be read as "his father (or their father) is____." If these differences in tense are interpreted literally, MS-a must be older than MS-b. The differences may only be stylistic; however, one may ask why a scribe would bother to make stylistic differences with that degree of consistency when only copying a document. Against this there is the evidence of the number of families in villages; if the number is different for a given village in the two documents, it is almost always larger in MS-b than in MS-a, suggesting growth and fission of households, with MS-b later than MS-a. This internal evidence is equivocal, but intriguing; no final judgment can be made now but must await careful comparisons between pairs of households in the two lists. Because the relative temporal position of the two MSS is not yet perfectly certain, and the span between them also somewhat doubtful, I will refrain in this paper from further comparison and restrict what follows to a discussion of MS-a.

THE CHRYSOBULL OF 1330

This document consists in its transcription of 68 pages, containing some gaps, principally in the initial, declamatory passages and the beginning of the census listing, but otherwise apparently complete. It lists 53 villages, a set of artisans *(sokalnici)* and a set of cooks *(madjupci)* distributed through these villages. A typical village listing begins with a description of the village boundaries, but the bulk of the listing, and thus of the entire MS, consists of a listing of persons, by name, juxtaposed or linked by coordinating conjunctions. The relationships between these persons are specified by kinship terms and by the use of various linking devices, such as pronouns in the dative case, names of other persons in the dative case, preposition plus pronoun or name in the accusative, patronymics, and the like. The listing of persons is also broken by punctuation marks, represented in the transcription by periods. Individuals are sometimes identified by occupation, such as priest, and sometimes by ethnicity or social status. Serbians are never mentioned as such, but there are about two Greeks and a Bulgarian. Vlachs, the shepherds in mediaeval Serbia are so identified when they occur in the midst of a listing, and there are several villages listed as Vlach villages. Similarly, there is one Albanian village. The names of persons and places, often archaic, fall strangely on the ear and are sometimes cause for mirth. One of the Albanians was named *Svinoglav* (Pighead), another *Progon Mira* (Persecution of Peace). One unhappy chap was listed as "*Nikola, do dna lud.*" or "Nicholas, crazy to the very bottom." One village was named Govnečije, which I leave to the etymologists to explain away.

An example of such listings follows; it is from the village of Istinići, on page 5 of Milojevići's transcription. My own transcription is into the modern Serbo-Croatian alphabet, as nearly as I can arrange it.

★

Selo Istinići. a u nijih Jegoš a sin mu Miloš. a ded im Dragić. Mavren a sin mu Rajko i Ratko i Bogoje i Dobroslav. Priboje a sin mu Radovin. i Rajko i Djurdje. Radoslav a sin mu Denko. (Village Istinići and in them *(sic)* Jegoš and his son Miloš. and their grandfather Dragić. Mavren and his son Rajko and Ratko and Bogoje and Dobroslav. Priboje and his son Radovin. and Rajko and Djurdje. Radoslav and his son Denko.)

★

Several problems of interpretation immediately arise. Although there are clearly some kinds of groupings of persons involved, it is not explicitly clear what kinds of groups they are, or just what their boundaries are in the listing. There are ellipses and other problems of indentification of the relationships between persons. Before we can count or classify anything, we must make some preliminary assumptions.

WHAT KINDS OF GROUPS WERE THEY ?

No matter what the precise boundaries of the groupings in the listing are taken to be, they demarcate sets of individuals related by kinship. There is no explicit statement that these were residential groups, although everything we know about Balkan ethnography would suggest that these were just the groups of kinsmen that might be expected to live with or close to one another. You will note that all the persons given in the example above are males ; indeed, there is only one woman mentioned in the entire list of more than 5,000 persons. From what we know of Byzantine, mediaeval, and Ottoman taxation practices, we would conclude that the persons listed were what the Serbian sources call *poreske glave* or taxable heads. They could have been listed in sets of kinsmen simply as a device in tax accounting, but since there are at least Ottoman tax lists in which kinsmen are scattered helter-skelter in a list, the order in this one suggests that the sets of kinsmen had something else in common besides consanguinity, probably a common domicile. There is also a certain patterning evident in the way persons are listed in the document. After the first male, whom I have taken to be the head of the group, there come his sons if he has any. After his sons come his brothers, if he has any, then his brothers' sons if they exist. Some miscellaneous uncles or in-laws may occur, but the last person to be mentioned, if he is at all, is the grandfather of the house *(ded)*. The Serbian scholars who have dealt with these kinds of lists have always assumed the included groups to be households, zadrugas. No one can prove that that is what they were, rather than a looser territorial aggregate such as a set of agnates living close to one another, or simply an extended kin network. But if we admit what careful ethnography seems to make clear, namely that the zadruga has a flexible spatial definition varying from the *vajat* (sleeping hut) to co-owned but differently located farms, it seems most reasonable to take these groups as zadrugas.

WHAT ARE THE BOUNDARIES ?

There are two ways to define the boundaries of these groups in the listing. One is to consider as co-members of the same group all individuals linked by coordinating conjunctions. In our example above, by this definition, Jegoš, Miloš and Dragić would all have been members of the same zadruga. Another way is to utilize the punctuation marks in the MS as the boundaries of households. By this definition, in our earlier example, Jegoš and Miloš would have been in one household and Dragić in another. Novaković uses the first of these definitions ; the result of course is to make the zadrugas appear larger than if the other definition is used. For the purpose of this paper I use the second, more conservative definition, but without claiming that it is the only or even the best way to set the internal boundaries. Neither will I touch on other possibilities of establishing subgroups within the zadrugas on syntactic grounds, differentiating the two Serbian coordinating conjunctions, *i* and *a*.

SPECIFICATION OF KIN RELATIONSHIPS

Many of the kinship relationships specified in the MS are straightforward, but others require interpretation. First there is the problem of group nouns such as (and I will use the modern Serbian equivalents here and throughout) *deca* and *braća* (children, brothers). One does not know whether the scribe used such group nouns rather than listing specific individuals because he was lazy, or because the status of those persons or of their fathers made it unnecessary to list them individually under existing tax regulations. Different censuses, as already note , have a very different character in this regard. In the Dečani chrysobull the group nouns are used relatively rarely, almost always constituting the only specification following the name of the head. For example, there are 50 instances in which a man is listed *sa decom* (with children) only, two in which he is listed *sa decom* and with his own father, one in which he is listed *sa decom* and with a brother who is himself given as *sa decom*, six in which a man is listed *sa braćom* (with brothers) and *sa decom*, one in which he is listed *sa decom* but has another adult male of unstated kin relationship in the house, and two in which there is a brother in addition to the head and one of these brothers has a set of children given as *deca*. The first difficulty with such specifications is that we cannot count how many people are involved. The second is that we may not want to count them in the same way we count other individuals listed. Intuitively it seems quite likely that in a census in which so many persons are named individually, those listed by group nouns only were old enough to notice (that is, more than infants) but not old enough to tax or required to do labor for the monastery.

The second major problem that arises is that of ellipsis. You will note in the example above from Istinići that Mavren could be interpreted as living with one son and there unrelated males, since these three are not listed as kinsmen at all. However, it seems more reasonable to assume ellipsis and interpret all of them as sons. Throughout the analysis of the document I have assumed that any person listed without a specification of relationship had the same relationship to the head of the group as the person occurring before him in the list. If no person in the list had any relationship given, I assumed them to be brothers to one another. Thus, in Istinići, I judged that Rajko and Djurdje were brothers. It makes very little ethnographic sense to assume anything else, and in this instance, if we shift to Novaković's definition of the household boundaries, ignoring the punctuation, Rajko and Djurdje immediately become sons of Priboje and thus brothers between themselves and to Radovin.

I have not always taken the kinship terms in the MS literally, however. If a listing gave "brothers" and "sons" interspersed, I have taken some of those sons to be brother's sons. For example, in the village of Prapraćane there occurs : "Bogoje a sin mu Dragin a brat mu Toloje a sin mu Branislav" (Bogoje and his son Dragin and his brother Toloje and his son Branislav). Dragin should certainly be interpreted as the son of Bogoje. It makes no sense to interpret Toloje as the brother of Dragin, for that would make him simply another son of Bogoje, and he

could have been so listed more easily; thus we take Toloje as the brother of Bogoje. The more difficult point of interpretation is Branislav. Is he the son of Bogoje or of Toloje? If he were the son of Bogoje, he could as easily have been listed right after Dragin. If he were the son of Toloje, he might have been listed as *bratanac*; that kinship term, meaning brother's son, does occur in the MS, but it is rare and never occurs just after "brother." Therefore I assume that Branislav is Toloje's son and Bogoje's nephew, and wherever the kinship terms "son" or "children" occur immediately after the kinship term "brother," I have assumed that nephews of the head were intended. All the internal evidence in the MS bears out such an interpretation, the scribe sometimes going to great pains with patronymic, or dative, or accusative reference to establish that a son of the head listed *after* a brother was properly identified as son of the head.

Finally, there is the problem caused by the word *ded*. This can be taken to mean grandfather or to mean old man or to mean household head. Since not all households contain a *ded* but must surely have had a head, the choice is between grandfather and old man. Where a household listing gave clear evidence of two generations without the *ded*, for example, a head, his son, and his "grandfather," I took the "grandfather" to mean the grandfather of the *son*, thus the father of the *head*. This interpretation is borne out by the frequent use of the phrase "their grandfather" in such situations, indicating that the meaning was more that of "old man" rather than everyone's gradfather in the literal sense or the grandfather of the head. We adopt this usage frequently in English, as when parents speak of their own parents as "Grandpa and Grandma," using their children's point of reference. Further to this matter, if there were no clear indication of two generations in the household, as when a set of brothers was listed with "their grandfather," I took the "grandfather" to be their father. That this usage is not inconsistent with the first is supported by the strong likelihood that such brothers may have had small children that were simply not listed in the document, even as *deca*.

The rigorous application of these rules resulted in some anomalies, but these were re-examined and adjusted to conform to the text. The rules, of course, are not immutable. The original data were coded for computer manipulation in a way that was as literal a transcription of the original MS as possible, short of simply putting mediaeval Serbian text into the machine. They can be changed quite simply if found to be inadequate, and I have no doubt that some of them will be altered as the analysis proceeds into its final stage. Nevertheless, I am confident that what follows in the present analysis is correct in general, even if some of the details will subsequently be refined.

ANALYSIS

By the definition given earlier, there are 2,003 households in MS-a that are not fragmentary because of some gap in the text, and which are therefore analyzable for their structure. These households can be

classified in a variety of ways. The first decision to be made is whether we wish to regard all of them as necessarily complex households, with all males listed considered as adult and married, or whether we ought to take a more conservative point of view. Novaković at least implicitly accepted all of the males listed as married and heads of their own conjugal family units, combined into larger zadrugas. However, there is evidence at least from one Ottoman list that unmarried adult males were placed on the tax rolls; this same list suggests that about 25 percent of the males listed but who were not themselves heads of households or in the senior generation were not married. Ancillary evidence from other mediaeval documents also suggests that males were placed on tax and labor rolls before marriage. My view here is that we must assume that some men listed in MS-a were not married and that the Ottoman list cited gives us as good an estimate as any of the proportion thereof — indeed the only estimate. I will therefore take .25 as the probability that a listed male who was not a household head and not in a generation senior to any listed male (exclusive of those given as *deca* and *braća*), was not married. These procedures are the same as those employed in an earlier analysis of the census of Belgrade county in 1528, and they permit us to reduce the list of households to a statistical tabulation of coresident heads of conjugal family units.[10] Some examples will illustrate. If there were 100 households consisting of a man listed with his son, we would assume that 75 of those consisted of a man with a married son and 25 of a man with an unmarried son. Only the former would constitute multiple-family households, or zadrugas, for the purposes of this analysis. If we had 100 households consisting of a man with two sons, we would expect about 56 of these to consist of a man with two married sons, 38 of a man with one married son, and about 6 of a man with no married sons. These last would not qualify as multiple family households. All of these expectations are based of course on simple probability theory and on the assumption that the marital status of one son is statistically independent of that of another. Ethnographically we know that such statuses are often dependent and that factors such as age might affect the actual composition of families. Nevertheless, as an approximation, this procedure is an improvement over the even less tenable assumption that all listed males were married.

Proceeding in this way, we come to an interesting result. About 41 percent of the households in the Dečani list of 1330 are nuclear (or, more strictly, non-multiple), consisting of a man alone, or a man "with children," or a man with a son or sons probably unmarried, or some may contain an umarried brother. Even if we take Novaković's implicit position that all listed males were married, the proportion of nuclear families would be at least 31 percent. On the other hand, if the estimate of the proportion of listed males who were unmarried is too low, the proportion of nuclear families would be even higher. By way of comparison we may note that the census of Belgrade county in 1528 also yielded a nuclear

---

[10] E. A. Hammel, "The Zadruga as Process", 350 ff.

proportion of 41 percent, that of Sveti Stefan in 1313—1318 about 74 percent, and that of Chilandar in 1327 about 82 percent.

Eighteen percent of the households at Dečani in 1330 consisted of a father and married sons, the father being head. An additional 11 percent consisted of father and married sons, one of the sons being head. Only six percent of the households consisted of a grandfather, his sons, one of whom was head, some number of married grandsons, and there was only one household of three-generational depth in which the grandson was head. Similarly, less than one percent of the households were three-generational with the grandfather retaining the headship. Much more common were fraternal joint families, or what Laslett and I have come to call multiple lateral family households with secondary units lateral[11]. Seventeen percent were of this type, with none of the brothers having any married sons of their own. An additional seven percent were of this same type but with some of the brothers having married sons of their own. Figure 1 summarizes these data.

DISCUSSION

First, a word of caution. The proportions given are rough, and they depend on the assumptions noted. Any attempt to interpret them, to draw some sense of process out of these synchronic statistics, must be taken with a grain of salt. We know nothing directly about marital status because women and small children are not listed individually. We know nothing about ages. But let us see what we can discern, even if only dimly.

Although it is clear ethnographically that not everyone would have begun his married life as head of a nuclear family, and even more likely that most people would have begun it within a zadruga, it is probable that every male lived some portion of his life as head of a nuclear family. Very few would have been members of a zadruga from the cradle to the grave, or else it would have been very unlikely that as many as 41 percent of the households were nuclear at one point in time. Let us assume that every male did live at some point as head of a nuclear family. Let us further take this point as the arbitrary starting point of the cycle of familial development for *types* of families, even though we know that it is not the initial point for *individual* families.

How old is a man who is head of a nuclear family? Even if he married while still resident in a zadruga, he ought to be no older on the average than twice the mean age at marriage, plus perhaps a bit for the time required to bear a son. This is because if he married at age A, had a son after the lapse of period P, and the son married at his own age A, the father would be aged $2A+P$ at the point the son by his own marriage changed the nuclear family into a multiple family household, if he remained in it. If age at marriage for males was as low as 20, men in nuclear families would be no older than perhaps 45.

---

[11] E. A. Hammel and Peter Laslett, "Comparing Household Structure over Time and Between Cultures", *Comparative Studies in Society and History*, in press (1973).

How young is a man who is head of a nuclear family? All the ethnographic evidence, and this historical evidence as well, suggests that men did not remain in multiple family households very long after their own sons reached maturity or even approached it. I think it is fair to guess that by the time some of a man's sons had reached 15, he might have moved out of the original zadruga. That kind of guesstimation puts the age of heads of nuclear families in the range 35—45, with the lower boundary probably generously high.

Take, then, such a man. He and his peers comprise 41 percent of the population of household heads. What is most likely to happen to them next? Some will die, but the data give us no direct evidence on that. From the data, the next most likely event is that one of their sons will marry, so that some of the household heads will have a married son or several such. Eighteen percent of the households fall in this category. What is the next most likely thing to happen to these men? Two events stand out — one is that the headship will descend to a son, and the other is that the father will disappear, with one of the surviving sons assuming the headship of his brothers. Of course, if the father had had only one son, in this last instance the son would be head of a nuclear family (or solitary household, if he were unmarried). Some of the fatherswould disappear by death, their age at this point being generally over 45. Such deaths would contribute substantially to the proportion of 17 percent of households occupied by a set of brothers who as yet had no married sons of their own. In some instances, however, the brothers may have already split in such a way that the father remained with one of them, who assumed headship, caring for the old man, while the others may have remained in a group. These would contribute to the number of households consisting of a single son who was head, with his retierd father. Even more important as contributors to this type of family would be sons with no surviving brothers who assumed headship. Together such 1-son families comprise 72 percent of those consisting of a retired father with married sons. There is some support in the statistics for the notion that sons in small sibling sets tended to stay together with their father, while fission was more likely in larger sibling sets, perhaps with one son going off with the father. A rough count shows the average number of sons living with fathers to be 1.89, while the average number of brothers living together without a father is 2.55 [12].

Thus we see that after a family reached the stage at which the father had one or more married sons, the next most likely developments were that he would die, leaving the sons as a set of coresident brothers, or that he would remain with one son (perhaps his only son) what amounted to a stem family household. The first of these developments was more likely than the second. More rarely, the father would remain in a house-

---

[12] However, this difference could stem partly or entirely from the fact that fathers might die before all their sons were mature enough to be listed. Thus, households with a father might seem to have smaller sibling sets in the filial generation, while by the time the father had died, more of his sons would be listable, so that in the absence of their father, the sons, as brothers, would appear more numerous.

hold with several sons, relinquishing the headship to one of them before they had their own adult children, and even less often would he retain the headship if a son had his own adult son. At the next stage of household development, the most frequent pattern is that of a set of brothers with adult sons of their own, but they constitute only seven percent of the households, suggesting that fission into nuclear families was already very well advanced by that time, i.e. by the time these brothers were themselves about age 45 or more. The rarest of all the forms can be considered to belong to the next stage, in which the household contains a retired grandfather, a retired father, and an adult grandson who is the head[13].

CONCLUSIONS

What have we learned from this cursory examination of the mediaeval record?As with other mediaeval lists, this one supports the notion that the Serbian zadruga was fundamentally a kinship based residential organization not altogether different from that of most peasant societies, except for the longer span of its cycle and lack of exclusivity in rights to coreside. Although it had clear legal functions and was certainly recognized as a variety of household in customary law, it was not a corporation based primarily in the law but rather acknowledged by it. If it had been a corporation based in the law, as it evidently was at some periods in the Military Border, we would not have seen the strong evidence for fission and the quite regular character of the developmental cycle as it is known to us from so many other patrifocal or virifocal peasant societies. Further analysis of this same document and its successor should tell us much about ethnic variation, variation between status groups, and change over time. It is already evident that a certain amount of household development can be seen between the first and second documents, that the household organization of the Vlachs, Albanians, and Serbian serfs differed in some aspects, and that the artisans and cooks scattered through the villages of Dečani were more frequently found in nuclear households than their peasant or pastoral brethren. Documentation of these suggestions, however, is a task for another time.

[13] I have omitted from discussion and from the statistics the eight households of the 2,003 that included finally related males: six with a daughter's or sister's husband *(zet)*, one with wife's brother *(šurak)*, and one with both zet and šurak. The patrilocality and virilocality of the residence rules are quite clear.

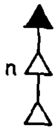
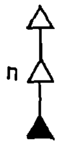
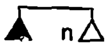
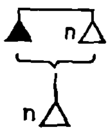
TYPE	DESCRIPTION	N	PERCENT
	Nuclear. 1 married male only.	805	41
	Multiple, lineal, father-head with 1 or more married sons	356	18
	Multiple, lineal, son-head with or without brothers	216	11
	Multiple, lineal, grandfather-head with one or more married sons and one or more married grandsons	5	<1
	Multiple, lineal, father-head with or without brothers, grandfather, and one or more married sons of head or of his brothers	122	6
	Multiple, lineal, grandson-head with father and/or father's brother(s) and grandfather	1	<1
	Multiple, lateral, brother-head with one or more brothers	336	17
	Multiple, lateral, brother-head with one or more brothers and one or more married sons of head or of his brothers	131	7
		1972	100

Figure 1

Computed Expected Frequencies and Proportions of Types of Households
The triangles in the diagrams indicate males assumed to be adult and married. The solid-colored triangles indicate household heads. The letter n beside a triangle indicates the possibility of plurality.
This summary does not include 8 of the 2003 households examined that contained affinally related males, thus leaving 1995 that should be classified here. It falls 23 short of that number in its N of 1972, these 23 having been lost through rounding error in computation of the expected frequencies.

THE BALKAN *DOMESTIC* FAMILY : GEOGRAPHY, COMMERCE, DEMOGRAPHY*

TRAIAN STOIANOVICH
(Rutgers University)

The anthropologist Claude Lévi-Strauss has proposed the use of the term *domestic* family to identify the type of family that other scholars have usually called *extended* or *joint*. The latter terms are nevertheless justifiable when a family is an extension or combination of conjugal families, period. But in large parts of the culture area with which we shall be concerned, namely the Balkans, the prevalent form of large family had certain additional characteristics. To indicate the probable presence of such traits we shall adopt Lévi-Strauss's term *domestic*.

Let us now explain this concept. We may note, for example, that Eugene A. Hammel has correctly insisted that the Balkan domestic (his term is *extended*) family, like this type of family elsewhere, has been subject to a constant variance of membership and size, to shifts from an extended to a conjugal form and vice versa, and even to fission and extinction. It is equally desirable, however, to stress that the domestic family involved more than just an affirmation of the process of lineal and lateral contraction and expansion of families. Quite as much as a process it was a corporate thing, characterized by a collective aspiration to perdurability. It achieved this latter goal through its organization for the performance of a great variety of ritualized interrelated functions (stock-raising, farming, consumption, fasting, festivity, play, defense and reproduction), through its precise definition of rights, duties and taboos, through its ability to devise wide and deep ties of lineal and adoptive kinship and strong bonds of friendship between maritally related families, and through its identification of land, livestock and even tools as the common property of a *dom*, *kuća* or *kăšta*, that is, of the whole family unit *(das ganze Haus)* of social and economic action. It thus bears only a superficial resemblance to the stem family, or family of the extended type in which one member inherits the land. If the domestic family succeeded in imposing itself as the dominant form of family in much of the Balkans from the sixteenth century to the middle of the nineteenth and beyond, it did so precisely because it often functioned satisfactorily as a whole thing and as a collective enterprise.

---

* I am grateful to the Rutgers University Research Council for research and travel grants that facilitated this study's preparation and my participation at the Third International Congress of Southeastern European Studies, Bucharest, September 1974.

Our study may shed some light on the conjunctural variables that encouraged an increase in the size of the urban Dalmatian family in the sixteenth century and in that of both the rural and urban Serbian family during the 1890s and at the turn of the century. It will be mainly directed, however, toward a definition of the structural factors that furthered the maintenance of the domestic family as the dominant family type in the interior regions of the Balkans for at least three or four centuries.

Family type and family size are doubtless in part a function of geohistory, that is, of the relationship between geography and culture (in the anthropologist's sense) over long periods of time. One element of this general hypothesis might hold that the large rural family is a product of geographic and historical conditions which, without serving as insulation against cultural contacts, do encourage a large rural family as a prophylactic against the dangers of acculturation .The small family, on the other hand, might be envisaged in part as a product of the commercialization of agriculture. One would consequently expect to find it in the vicinity of commercial cities, on the domains of lords with the political and military means to divert agricultural surpluses to themselves, in regions of easy access to a commercial sea (not simply a sea in the physical sense but one in which commerce is a main mode of action), and in places close to road networks that facilitate not only long-distance trade but, even more importantly, an intensive local and regional trade. By way of contrast, the large family could be expected in regions with a rugged and difficult terrain, in marshlands, in highly wooded areas and especially in regions with a population density ranging from more than two persons per square kilometer (hence among peoples who do not depend for their livelihood exclusively on hunting, fishing and gathering, but derive it in part from stock-raising and from a low-technology agriculture) to fifteen or twenty persons, consequently among societies lacking the type of farming technology with which to raise the aforesaid density ceiling.

More briefly if less exactly, the large family is partly a product of a low degree and the small family of a high degree of rural commercialization. While there may be little connection between industrialization and the conjugal family's assertion as the overwhelmingly dominant family type, the link or correlation between the commercialization of agriculture and the decline in the size of the rural family and in the frequency of appearance of the domestic family is probably quite real or high. The general failure of scholars to distinguish between the role of commercialization and that of industrialization has unfortunately confused the problematique and led to erroneous conclusions. Yet the very fact that the small family was a common type in the partly commercialized Mediterranean of classical antiquity and has been the main type of family in parts of western Europe since the thirteenth century, perhaps earlier, should have put scholars on the right track. That it did not may be attributed perhaps to their disinclination to regard the feudal system as a mode of commercialization, that is, as a way to divert revenues from

producers to nominal protectors and thus stimulate production among peasants in order to satisfy their own peasant family needs.

Evidence from the Balkans of the fourteenth century and, according to Witold Kula, from Poland of the sixteenth, seventeenth and eighteenth centuries suggests that feudal landlords were eager to foster small peasant families and to break up large ones, especially those of the domestic type, precisely because of the latter's constitutional suitability — in an economy founded on the principle of limited wealth (thus lacking the notion of economic growth) — as a source of protection insurance against the might and wiles of men and the regularities and idiosyncrasies of disease, which could abolish in short order an entire small family. The large domestic family was not only a vehicle for the preservation of existing wealth and the acquisition of new wealth, it was able to play that role more effectively through its exercise of political power — through its ability to influence the decisions of smaller families and to strengthen its own hand by forming marital alliances and other agreements with other large domestic families.

The large conjugal family, on the other hand, was a very uneconomical type of family. It was uneconomical because the addition of new members (sons and daughters) led inexorably to an increase in consumption without a corresponding increase in production. Even under conditions of that time, the productive enterprise of a child was unlikely to equal its consumption until the child was fifteen years of age. But if a peasant family had five children at intervals of three years and all the children survived, thirty years might elapse from the date of marriage before the ratio of effective consumption (the amount consumed by all family members) to effective production was reduced to less than one. By that time, one or more of the children would probably be married and one or both of the parents might be dead. In other words, the large conjugal family may have been prone to demise as a large unit before it could ever become economical. If, moreover, some of the offspring died before they reached maturity, as was likely, the reproductive process may have had to be extended and more than thirty years may have been needed to make the family economical. But if life expectancy at the age of fifteen in the pre-nineteenth-century Balkans was not much over thirty, especially for women — that is, if half the Balkan population that reached the age of fifteen was dead by the time the other half was in its early thirties — more than half of all Balkan families would have had to be small.

That this was not invariably the case was the consequence of the discovery by peasants in the uncommercialized and slightly commercialized parts of the Balkans of the special efficiency of the domestic family given the existing technological and demographic conditions. This discovery was probably made by trial and error. While the domestic family may have had earlier foundations, it probably was diffused much more widely after the destruction and Islamization of the native Balkan

nobilities during the fifteenth and sixteenth centuries. Peasants were thereupon probably more successful in realizing their desires to establish a large and strong, therefore domestic, type of family. Able to impose itself over large parts of the Balkans between 1520 and 1870, the domestic family was particularly appropriate to regions in which stock-raising was important and in which children began to participate in economic activity (such as herding) from the age of seven or eight.

Geographically, however, the domestic family was unevenly distributed. In some rural areas, fewer than 10 per cent of the families were organized as large domestic units. In others, the proportion rose to 60 per cent. In the latter case, 80 per cent or more of the population were probably members of a domestic family. A low proportion of domestic families was common along the Aegean and Adriatic littorals — there were exceptions, however, among them the Adriatic district of Poljica — and in their immediate hinterlands. But there was a gradual transition (hence a commercialization gradient) from the small conjugal to the large domestic type between the Aegean and the Danube and a more abrupt movement from one to the other (indicating much less commercialization) at a short distance from the Adriatic, beyond which extended a broad zone of the domestic family northward to the Sava-Drava frontier in depth known as the Military Confines and eastward to the Danube. North of this frontier in depth (and there are reasons for regarding the household of the Military Confines as a somewhat different type from that of the domestic family to the south) the domestic family gradually declined in importance, at least after the commercialization of agriculture in that region during the second half of the eighteenth century.

The Aegean and eastern Adriatic were either lands of Greek and Italian (as well as Slavic and Albanian) settlement or territories under strong Greek and Italian cultural influence. The character of the family in these lands, however, probably owed at least as much to commercialization as to Hellenism or Italianity. In the same vein, the domestic family of the Balkan interior probably owed its prosperity as much to a low degree of rural commercialization as to Slavic or Albanian ethnicity. Ethnic and commercial factors, however, probably intimately reinforced each other.

The Byzantinist Peter Charanis, for example, has assembled and interpreted data pertaining to two villages of the Aegean hinterland, Melintziani and Gomatou (or Goumatou), during the fourteenth century. Both villages were under the lordship of the Athonian monastery of Iberon. Located in the administrative circumscription of the Strymon to the west of the Strymon (Struma) river, Melintziani contained an average household of 4.17 persons (121 persons in 29 households, 5 of them headed by widows) in 1301 and 3.82 persons (126 persons in 33 households, 5 of them headed by widows) in 1317. In Gomatou, a village in the administrative district of Hierissos just west of Mt. Athos, the average household numbered 5.24 persons (262 persons in 50 households, 6 of them headed by widows) in 1301, 3.41 persons (157 persons in 46 households, 15 of them headed by widows) in 1317, and 3,87 persons (110 persons in 31 households, 7 of them headed by widows) in 1341. In 1301, five of the Gomatou households had seven members each, three

had eight members each, one had nine, two had ten each, one had eleven and none was larger. Families of seven or more members thus comprised 24 per cent of the households and 37.8 per cent of the total village population. In 1317, on the other hand, only two families had as many as six members each. In 1341, the largest and only family of that size numbered eight persons.

Somewhat further north, according to E. A. Hammel, in the six villages of the *župa* of Strumica described by the Chilandar (the Athonian monastery whose lordship they acknowledged) chrysobull of 1357 (or 1372?), conjugal households comprised 82 per cent of the total number of households, while laterally and lineally extended households (domestic families) constituted about 9 per cent each. It is virtually certain that this second group of villages, further withdrawn from the Aegean, contained a somewhat larger proportion of families of the domestic type than Melintziani and Gomatou.

Much deeper inland, in the county of Belgrade, according to an Ottoman census of 1528, only 41 per cent of the 2,002 households in the 146 enumerated villages were of the conjugal type, whereas 16 per cent were lineally extended, 27 per cent were laterally extended and 16 per cent were of a simultaneously lineally and laterally extended type. The conjugal household was only half as frequent as in the *župa* of Strumica, while the domestic family was three times as frequent.

If it were possible to view these regions at exactly the same time and in successive periods, we might discover that the differences between them were less great than suggested by the previous data. It is quite possible, for example, that the degree of lineal and lateral extension in Belgrade county was less great during the fourteenth and fifteenth centuries than in the sixteenth. In all likelihood, however, the domestic family became increasingly frequent with each general withdrawal from the Aegean to the Danube throughout the period of the early sixteenth to the early nineteenth century.

To the north of the Danube, in historical Hungary, there was probably a great variety of family types and tendencies. In the first tier of provinces northeast of the Military Frontier and north of Belgrade county, for example, the domestic household became less frequent, and this decline probably became precipitous after the development in the region of a cereal economy during the second half of the eighteenth century. There was probably a similar decline for much the same reason in the Romanian principalities of Wallachia and Moldavia. But a different situation may have prevailed in the Carpathians. This possibility is suggested in any case by the research of Dr. Rudolf Andorka of Hungary's Central Bureau of Statistics on the demography of Alsónyék, a village located south of Miskolc, in which the frequency of extended (domestic) households in 1792 amounted to 20 per cent and that of multiple households to 36 per cent. After its dissipation in Hungary's west central and central regions, the domestic household may have been revived near the approaches to the less commercialized Tatra and Carpathian mountains.

Still further to the northeast — in Courland and perhaps parts of Lithuania — but without any necessary geographic continuity there

was present in the late eighteenth and early nineteenth century a domestic type of household different in some respects from that of the Balkans but at least as large in size and frequency. Before the problem of the cultural and geographic differentiation of families can be appreciated properly, however, scholars must be ready to undertake a systematic mapping of the frequency of families of various sizes and types in a succession of overlapping culture areas over many centuries.

In an effort to further this goal, we now shall try to show how the family of the commercialized eastern Adriatic differed from that of the less commercialized Balkan interior. Venetian records, indeed, allow us to perceive the following demographic movement by broad age and sex groups in Dalmatian Zara, in the neighboring islands under its jurisdiction, in its hinterland (terra ferma) and in Dalmatian Sebenico during the sixteenth century :

Place	No. of Persons in Each Sex/Age Group and Percentage of Total Population											
	Year	Vecchi	%	Donne	%	Homini da fatti	%	Putti	%	Putte	%	Total Population
Zara (Zadar)	1542					1.600	25.4					6.300
	1553					1.389	21.3					6.536
	1593	181	3.2	2.370	42	1.156	20.4	1.048	18.6	893	15.8	5.648
Zara islands	1542					1.050	29.2					3.600
	1553					1.178	22.3					5.293
	1593	190	3.5	1.821	33.6	1.023	18.9	1.170	21.6	1.215	22.4	5.419
Zara *terra ferma*	1542					800	28.6					2.800
	1553											
	1593	94	4.0	663	28.0	505	21.3	559	23.5	553	23.2	2.374
Sebenico (Šibenik)	1539					1.213	24.5					4.950
	1553					1.210	14.7					8.220
	1593											

Also present in Zara and the teiritory under its administrative authority in 1593 were about 2,000 Morlaks or inhabitants of the interior mountain regions under Ottoman ıule, most of them probably there on a seasonal or other temporary basis. The *vecchi* mentioned in the table were presumably men over 50, the *donne* were women, presumably females over the age of 18. The *putti* and *putte* were respectively boys and girls, probably under 18 years of age. The *homini da fatti* were male adults, presumably 18 to 50 years old.

Since Sebenico contained "*fuoga over famiglie* 1139" in 1539 and 1,275 in 1553, we may extrapolate from the total population that there was a rise in the size of the average Sebenico family from 4.3 persons in 1539 to 6.4 in 1553. One even discovers between 1539 and 1593 a general increase in the size of the Dalmatian family, urban and rural alike. The number of *fuoghi* resident in the city of Zara in 1553, for example, was 1,180, yielding an average of 5.5 persons to a family. By applying to the 1542 data the city of Zara's 1553 ratio of 85 *fuoghi* to 100 *homini da fatti*, we would obtain for the earlier year a hypothetical total of

1,360 families or an average of 4.6 persons to a family. Extending the same ratio to 1593, we would expect a new hypothetical total of 983 families, consequently a rise in the size of the aveiage city of Zara family to 5.7 persons. On the basis of the same interpolation, we could assume an increase in the size of the average insular family from 4 persons in 1542 to 5.3 persons in 1553 and 6.5 in 1593. We could similarly agree to a hypothetical increase in the size of the *terra ferma* family from 4.1 persons in 1542 to 5.5 persons in 1593.

There was in addition in Zara, in its islands and *terra ferma*, and in Sebenico, between 1539 and 1593, a persistent decline in the ratio between *homini da fatti* and total population, signifying peihaps a growing permanent or temporary emigration of male adults (service in the merchant marine, employment in Italy, etc.), accompanied by a probable growth in the proportion of adult females. In 1593, in any event, only 23.6 per cent of Zara's population consisted of adult males as against 42 per cent of adult females. Males under eighteen years of age, on the other hand, were more numerous than females of the same age category. We therefore believe that there was a high percentage of female immigration, comprised mainly perhaps of Morlak domestics. Since, moreover, the ratio of persons under 18 years of age to the total population was only 34.4 per cent as against 44 per cent in Zara's islands and 46.7 per cent in its *terra ferma*, we must suppose that many urban women did not marry, had no issue or had only a small number of children. Adult females were also more numerous than adult males in the islands and in the *terra ferma*, but since the discrepancy was not so great as in Zara itself it was probably less the result of the immigration of women than of the temporary or permanent emigration of men. But if the presence of a larger number of adult males or females does not account for the increase in familv size in these rural or slightly urbanized teiritories, a rise in fertility may. The latter explanation, however, automatically excludes the likelihood of a significant male emigration in favor of periodic but temporary out-migrations of different sets of adult males every few years.

Delayed marriage was probably practiced in Zara. It was certainly practiced in the colony's capital, Venice, especially by the patrician nobility, among whom, according to James C. Davis, male nobles aged 25 or more rose from 2,420 in 1493 to 2,620 in 1520. Their number was retained at that level until 1550 but fell to 2,000 by 1590. Remaining at the new level until 1620, the number of male adult nobles then declined again,to be stabilized between 1630 and 1730 at about 1, 600 or 1, 700. It then sagged to a low of 1,300 in 1775 and 1,090 in 1797. Out of the city's entire population of adult males, 6.4 per cent were nobles in 1520 but only 3.2 per cent in 1797. Ernst Rodenwaldt further estimates that 51 per cent of Venice's nobles failed to marry in the sixteenth century, 60 per cent in the seventeenth and 66 per cent in the eighteenth. The Venetian patriciate could have chosen to recruit females from among the people and the bourgeoisie, but anxious not to derogate they coped with the problem of the loss of wealth consequent on Venice's commercial decline not by marrying bourgeois daughters but by limiting the number of heirs among whom wealth had to be shared— by delaying

marriage, by not getting married at all, by limiting marriages to one or two persons in each family and by having few children or dying childless.

A similar situation prevailed in Ragusa (Dubrovnik), where the number of fully recognized noble families fell from 32 at the end of the fifteenth century to 29 in 1588 and 27 in 1605. Following the earthquake of April 6,1667, during and immediately after which two-thirds of the city's inhabitants may have perished, the government ennobled eleven of the wealthiest and most highly respected families of the order of citizens (bourgeois) and authorized marriage between nobles and some citizen families. Soon thereafter, however, the nobility again closed its ranks, and the number of noble families shrank to 24 in 1762, 22 in 1783 and 21 in 1795. The number of male adult nobles 18 years of age (the age at which the sons of nobles entered the Great Council) and over fell from two hundred or three hundred persons in the sixteenth and early seventeenth centuries to about one hundred persons in 1762 and sixty persons in 1795. Two-thirds of the nobles may have remained celibate, while the others generally married close relatives.

Delayed marriage was practiced in Ragusa during the eighteenth century by nobles and citizens alike. Many noble and citizen males, for example, did not marry until they were 40 or 50, while the customary age of marriage for the females was 25 or 30. Servant girls from the countryside, with service engagements of 12 to 15 years, apparently fulfilled some of the sexual needs of unmarried (and perhaps married) nobles,thus elminating the need for the courtesans so numerous in Venice.

On the basis of the census of 1673/1674, moreover, we may conclude that the average family in Ragusa's thirty-two mainland and island communities, excluding Dubrovnik *intra muros*, Ston, Lastovo, Mljet and Bosanka, then numbered 4.87 persons. Family-size distribution was arranged as follows:

No. of Persons per Household	Frequency in the No. of Households		Total No. of Persons	
	Absolute	Relative	Absolute	In Percentage
1	151	3.8	151	0.8
2	461	11.7	924	4.8
3	671	16.9	2.013	10.5
4	758	19.1	3.032	15.7
5	753	19.0	3.765	19.5
6	468	11.8	2.808	14.6
7	299	7.5	2.093	10.9
8	181	4.6	1.448	7.5
9	85	2.1	765	4.0
10	75	1.9	750	3.9
over 10	62	1.6	1.523	7.9
Total	3.964	100	19.722	100

It is thus evident that 70.5 per cent of Ragusa's rural households consisted of units of 1—5 persons. These small households embraced 51.3 per cent of the inhabitants of the 32 communities.

In neighboring Hercegovina, on the other hand, the large domestic family prevailed. In 1869, on the basis of Ottoman census statistics available to the French consul in Mostar, Hercegovina had a population of 92,767 Moslems, 84,714 Orthodox and 68,930 Catholics. If the province then contained 21,000 households (as may be inferred from data for 1870), the average provincial family should have contained 11.7 persons ; further data suggest an average family of 10.5 persons among the Moslems, 12.1 among the Catholics and 12.4 among the Orthodox. The Hercegovinian family of 1869 was thus 2.4 times as large as the rural Ragusan household of 1673.

To the northeast, in the principality of Serbia, males comprised 51.7 per cent of the total population in 1846 as against a male population in the Sava suburb of Belgrade, in 1733, of 54 per cent. Males under 15 constituted 22.8 per cent of the total population (compared to 16.4 per cent in the Sava suburb at the earlier date), while males over 15 numbered 29 per cent (compared to 34.4 per cent in the Sava suburb). Females under 15 comprised 26.1 per cent (compared to 20.4per cent in the Sava suburb) and females over 15, 22.1 per cent (compared to 28.4 per cent in the Sava suburb) of the principality's population. Of the total population, 48.9 per cent was under 15, as against probably less than 35 per cent in the Ragusan republic's rural communities in 1673 (a low probably explained by the recent earthquake), 47.6 per cent in Montenegro and 47.4 per cent in the Brda (High Montenegro) in 1692, and 36.8 per cent in the Sava suburb of Belgrade in 1733. In 1593, persons under 18 years of age may have comprised 34.4 per cent of Zara's population, 44 per cent of that of its islands and 46.7 per cent of that of its *terra ferma.* Of the Serbian male population in 1846, 44.1 per cent was under 15 (compared to 32 per cent in the Sava suburb of Belgrade in 1733) and 55.9 per cent over 15 (compared to 68 per cent in the Sava suburb).

The number of existing marriages in Serbia in 1854, moreover, stood at 197,985. We thus would have to conclude, if we overlook widowhood, that 40.4 per cent of the total population was married, as against 45.5 per cent of the population of Belgrade's Sava suburb in 1733. Extrapolating from this ratio, we may estimate the number of existing marriages in 1846 at 181,646. But since females over 15 years of age then numbered 199,322, 91 per cent of them must have been married unless some females under 15 were married (a few were), too. Since males over 15 numbered 255,917, almost 71 per cent of all males over 15 must have been married if no males under 15 were married (there were some exceptions). E. A. Hammel's study of the Ottoman census of 1530 shows, moreover, that only 13 per cent of the adult males (presumably 15 years of age and over) were unmarried in those 146 villages of Belgrade county that were also enumerated in the census of 1528. Early marriage may have been even more common in the Balkan interior in the sixteenth, seventeenth and early eighteenth century than in the early nineteenth.

As late as the mid-nineteenth century, the interior Balkan regions continued to be characterized not by delayed marriage of both male and female (as in the Adriatic), or at least of the male (as was probable in the Aegean) but by little distance between the age of puberty and that

of marriage. Soon thereafter, however, the tendency was accelerated toward the delayed marriage pattern of Western-European type, identified and defined so well by J. Hajnal. By 1900, of the Serbian and Bulgarian women aged 15 and over, only 69 per cent were married — a decline since 1846 among the women of Serbia of about 20 per cent; in Romania, the proportion was 65 per cent. The number of single or unmarried females in the age group 20—24 in that year was 16 per cent in Serbia, 20—24 per cent in Bulgaria, Bosnia and Romania, 40 per cent in Greece and Hungary and over 60 per cent in Western Europe, excepting France and Spain. The number of single males in the same age group was 50 per cent in Serbia, 58—67 per cent in Bulgaria, Bosnia and Romania, about 80 per cent in Greece and Hungary and generally over 80 per cent in Western Europe.

The transition from the puberty-marriage to the delayed-marriage pattern marks a breakdown in the biological regulation of the domestic family, with its characteristically strong taboos against incestuous relationships (needed because this type of family could promote incest easily through its very size) and low degree of illegitimacy. But the operative factor in the decline of the Balkan family as a predominantly *domestic* family and in the reduction of its size — for example, from 9 persons in the average family of the Gruža district of Serbia in 1844 to 6.2 persons in 1905 and 5.9 persons in 1910; from 8.3 persons in the Serbian village of Orašac in 1844 to 6.9 persons in 1890 and 6.6 persons in 1910 — was commercialization.

Commercialization may have allowed temporarily, however, an increase in the size of both the rural and urban family. Thus, in the Serbian case the urban family grew from an average of 4.04 persons in 1884 to 5.86 in 1890, 6.24 in 1895 and 6.1 in 1905. The Serbian rural family expanded from an average, in 1884, of 6.07 persons in the rural regions of its pre-1878 confines, 7.12 persons in the rural districts of the less highly commercialized southern region that was annexed in 1878 and 6.23 persons in the combined territories, to 7.4 persons in 1905 and 7.0 persons in 1910. An important element in the growth of rural and urban families alike between 1880 and the turn of the century was a decline in the death rate accompanied by the maintenance of a high birth rate. A further factor in the temporary (conjunctural) growth of the urban family was the in-migration of country wives and children to join husbands and fathers who had come to work in the towns several years earlier.

But while the size of the urban family was increased and that of the rural family temporarily revived between 1880 and 1900 or 1905 (the dates may be different in other Balkan regions), the increase did not abolish the process by which the domestic family was subverted and a new marriage pattern was instituted. A whole set of structural changes — an increase in the number and size of towns and in the number of officials and merchants; an extension and improvement of the road network and the utilization of more and better vehicles; a growth of investment in literacy, education and public works. All were part of the process of commercialization, sometimes called modernization.

Subsuming these changes was a more extensive and intensive cereal cultivation, of which one major consequence was population growth. I submit, indeed, that the domestic family — whatever the circumstances of its initial constitution — cannot be maintained easily in a society with a population density of fewer than 1 or 2 persons per square kilometer nor in one that is able, as cereal cultivation is developed and commercialized, to move from 15 to 30 persons per square kilometer. In Montenegro, Župa and the Hercegovinian periphery, the population was probably no more than 3 persons per square kilometer in 1692 — but only 1 person in the extensive Piva district, more than 12 persons in the small Grahovo district and more than 10 persons in the Rijeka (Fiumara) district. The population density of continental Greece (Greece excluding the islands and the Morea) was 13 persons per square kilometer in 1814, broken down as follows : 4 in Acarnania, 9 in Aetolia and Locris, 11 in Macedonian Illyria and Cisaxian Macedonia, 12 in Phocis and Livadia, 14 in Epirus and 22 in Thessaly. From almost 20 persons per square kilometer at the start of the Greek war of independence in 1821 and from under 16 persons at its end in 1829, the population density rose in the new Greek state to 30 persons per square kilometer shortly after 1870, at which time a similar density was attained in Bulgaria. In Serbia, the population grew still more rapidly — from 3 persons per square kilometer in 1718 to 5 in 1735, 10—12 in 1803, 13 or 14 in 1813, 18 in 1834, 24.3 in 1846, 29.5 in 1863 and 32.3 in 1866. As farming was partly commercialized and towns were developed, the maintenance of the domestic family became increasingly difficult.

Exactly how commercialization in its individual aspects affected the destiny of the domestic family must remain the subject of continuing research. As of now, however, we offer the hypothesis that the initial phase of subversion of the domestic family corresponds to the transition from a population density of 15 to one of 30 persons per square kilometer.

LES STATUTS ET LES RÈGLEMENTS DE FONCTIONNEMENT DES COMPAGNIES GRECQUES DE TRANSYLVANIE (1636–1746)*. LA COMPAGNIE DE SIBIU

OLGA CICANCI

Jusqu'au XVII-e siècle, les seules compagnies de commerce connues dans le Sud-Est de l'Europe sont celles de Transylvanie : les Compagnies grecques de Sibiu (1636) et de Braşov (1678). La plupart de leurs membres étaient grecs, originaires surtout d'Epire et de Macédoine, mais aussi d'autres centres grecs du Sud-Est européen et d'Asie Mineure. A côté des Grecs, de nombreux Roumains, Aroumains, ainsi que des Serbes, des Bulgares, des Albanais, des Arméniens et des Juifs déployaient leur activité dans ces Compagnies.

Pour les Roumains de Transylvanie, les Compagnies grecques de Sibiu et de Braşov ont offert la possibilité de s'adonner au commerce (qui leur était interdit par les trois nations favorisées) en profitant des privilèges importants que les autorités transylvaines et celles de Vienne avaient accordés aux deux Compagnies. C'est ainsi qu'ils furent entraînés — eux aussi — dans le commerce de transit, ce qui leur permit d'accumuler des capitaux. Des commerçants de Moldavie et surtout valaques ont également été membres de ces Compagnies, en contribuant à l'essor du commerce extérieur des trois pays roumains, ainsi qu'au raffermissement de leurs relations économiques.

Dans ce qui suit, nous nous arrêterons à l'un des aspects de l'activité des Compagnies de Sibiu et de Braşov, importantes formes d'organisation économique et sociale qui ont contribué à la formation de la bourgeoisie nationale des pays du Sud-Est européen, à la fin du XVIII-e siècle.

★

Après presque un siècle et demi depuis la création de la première Compagnie de commerce de Transylvanie, l'impératrice Marie-Thérèse devait ratifier, en même temps que les privilèges accordés par les princes transylvains et les empereurs autrichiens, les lois et les règles d'organisation des compagnies grecques de Sibiu et de Braşov, lesquelles constituaient en fait leurs statuts juridiques, leurs normes de fonctionnement

Le préambule du diplôme accordé aux deux compagnies transylvaines le 13 août 1777 est suggestif dans ce sens. « Nous faisons connaître à tous ceux que cela concerne — peut-on lire dans le préambule de ce

* Cette étude représente un chapitre de notre thèse de doctorat intitulée *Les Compagnies grecques de Transylvanie et le commerce européen entre 1636—1746*.

diplôme — que les Grecs de Sibiu et de Braşov, depuis de longues années réunis dans la Compagnie, ont humblement invoqué devant nous : d'une part, le très véritable et ancien privilège accordé en 1636 par l'illustre Georges Rakoczy, prince de Transylvanie ; d'autre part, un autre privilège et chrysobulle donné en 1701, le 12 septembre, à cette Compagnie sur l'ordre de mon vénérable, d'éternelle mémoire et bien-aimé aïeul Léopold, empereur de Hongrie et roi de Bohême et prince de Transylvanie. Lesquels privilèges, pour différentes raisons locales, n'ont été ni *signés*, ni *ratifiés* ou *promulgués*. Et souvent, dans leurs tribunaux, leurs *lois* et leurs règles d'*organisation* et la *liberté* de leur commerce, ils ont été empêchés et persécutés. C'est pourquoi ils sont humblement venus devant notre trône impérial, et nous ont demandé : ou bien d'accepter et de confirmer les dispositions inscrites dans les diplômes susmentionnés ou de bien vouloir leur en donner de nouvelles. Nous, vu leurs justes demandes et les documents susmentionnés, qui ont changé *avec le temps*, mais qui sont tous connus comme *justes* et *nécessaires*, les *lois*, les décisions judiciaires et les privilèges conférés aux compagnies des Grecs de Sibiu et de Braşov leur sont confirmés aussi pour l'avenir pour en jouir et par eux prospérer, et en particulier conformément aux articles qui suivent » [1].

Sont ensuite énumérés les articles du privilège impérial de 1777 qui ont été publiés par I. Moga [2], N. Iorga [3] et N. Camariano [4]. Nous avons tenu à reproduire intégralement la traduction de ce préambule du diplôme de 1777, car c'est pour la première fois que sont ratifiés par le pouvoir

---

[1] Le fragment cité (les soulignements nous appartiennent), est le préambule du Diplôme de Marie-Thérèse du 13 août 1777, lequel est traduit d'un manuscrit en grec, intitulé Σύνταγμα Νόμων Πολιτικῶν qui se trouve aux archives (non inventoriées) de l'église *Sfinta Treime* (La Sainte Trinité) de Braşov. Cette « Constitution » est rédigée par Ioan Adamis d'« Alvanitohari de Tîrnovo de Bulgarie », l'auteur du *ms. gr. 976* de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (citée par la suite B.A.R.) *(Le Code de la Compagnie grecque de Sibiu)* qui affirme qu'il a écrit le Syntagme des lois politiques en 1760, au mois de juillet, à Sibiu, pour que les lois « soient mieux comprises par les intéressés », les membres de la Compagnie de Sibiu. Ioan Adamis est mentionné dans les actes de la Compagnie grecque de Sibiu à partir de 1715, et occupe certaines fonctions, entre autres celle de notaire. Le Syntagme comprend : quelques-uns des décrets des « trois nations » du Royaume de Hongrie ; quelques-uns des statuts « plus récents de la Principauté de Transylvanie » ; un historique des Saxons de Transylvanie et de leurs statuts, précédé d'un prologue, qui fait un historique succinct de la législation transylvaine, se référant surtout aux « Approbatae » et « Compilatae ». On y ajoute que le texte a été traduit du hongrois dans « le dialecte des Grecs ». Le manuscrit de l'église *Sfinta Treime* est une copie, faite le 21 juin 1770 — lit-on sur la page de la couverture (de la fin) du ms., cité par Gheorghe Nicolaides, à Braşov et a appartenu à Dimitrios Dinou de Janina. Le manuscrit original du Syntagme, rédigé par Ioan Adamis, se trouve au Mont Athos.

[2] Dans *Politica economică austriacă şi comerţul Transilvaniei în veacul al XVIII-lea* (La politique économique autrichienne et le commerce de la Transylvanie au XVIIIe siècle), dans « Anuarul Institutului de Istorie Naţională », vol. VII, Cluj, 1936—1938, p. 164—165. I. Moga publie le résumé du Diplôme, en citant I. Grimm, *Die politische Verwaltung im Grossfürstentum Siebenbürgen*, III, Sibiu, 1857.

[3] Dans, *Acte româneşti şi cîteva greceşti din arhivele Companiei de comerţ oriental din Braşov* (Actes roumains et quelques actes grecs des archives de la Compagnie de commerce oriental de Braşov), Vălenii de Munte, 1932, p. XVII. N. Iorga publie un bref résumé d'une brochure gréco-allemande, éditée à Braşov en 1858. C'est une traduction grecque d'une traduction allemande du diplôme.

[4] N. Camariano a publié un résumé, sans préambule, du privilège de 1777 — toujours d'après la brochure citée par N. Iorga — dans l'étude *L'organisation et l'activité culturelle de la Compagnie des marchands grecs de Sibiu*, dans « Balcania », VI, 1944, p. 209—210.

suprême, et dans leur totalité, aussi bien les privilèges, les diplômes et les décrets impériaux, que les règlements, les règles d'organisation et les décisions judiciaires, lesquels avaient pour les compagnies force de loi, tous ensemble constituant les statuts juridiques des deux Compagnies de Transylvanie, sur la base desquels elles ont été créées et ont fonctionné, pouvant ainsi s'organiser et adopter les mesures correspondant au but même de leur existence. Mais le diplôme de 1777 n'est qu'une confirmation, une reconnaissance officielle et définitive d'un état de choses qui durait depuis presque un siècle et demi. Ayant comme point de départ les privilèges accordés aux deux Compagnies grecques de Sibiu et de Braşov, dès leur création, et renouvelés plusieurs fois par les princes de Transylvanie et les empereurs de Vienne, les Compagnies, compte tenu des lois de la principauté, mais aussi des intérêts des marchands qui les composaient, après une période d'expérience et d'adaptation, élaboreront des règlements de fonctionnement approuvés par le vote des assemblées générales, lesquels deviendront ainsi des actes normatifs ayant force de loi.

Est intéressante dans ce sens l'affirmation du « proestos » (prévôt) de la compagnie grecque de Sibiu, de 1740, Gheorghe Monicati Safranos, qui plaidait pour la nécessité du respect des ordres, des lois consignées dans le Code : « Étant donné qu'aucun Royaume, aucun peuple, ne saurait exister sans un certain ordre, une organisation ou législation, ou *Constitution* comme on l'appelle dans certaines langues européennes, de même nous, nous devons avoir des Lois civiles ou Municipales, conformes à la situation de notre peuple et des circonstances ; de même notre Compagnie a de ses ancêtres et devanciers son organisation et ses Lois civiles, conformément auxquelles elle s'est dirigée et s'est défendue jusqu'ici » [5].

Comme nous le verrons par la suite, les normes de fonctionnement de la compagnie, et spécialement celles du XVIII[e] siècle, portent le titre de décisions et de législations. On y trouve la manière dont étaient organisées les compagnies, leurs relations avec les autorités centrales et locales, les droits et les obligations des marchands qui en faisaient partie tant qu'ils se trouvaient sur le territoire de la Transylvanie, mais aussi en dehors, la manière dont ils exerçaient leur activité commerciale, etc. Nous examinerons la manière dont ont été élaborés et ont évolué ces règlements de fonctionnement, en montrant la position en tant que personnes juridiques des Compagnies grecques de Sibiu et de Braşov, vis-à-vis de la Principauté de Transylvanie et ensuite de la cour de Vienne. Les statuts juridiques et les règlements des compagnies constituent également une histoire succincte de ce qu'ont représenté ces associations des marchands, appelés grecs, en Transylvanie, au cours d'un siècle.

Étant donné que le décalage entre la date de la création des deux compagnies est de presque un demi-siècle et leur évolution historique est également différetne, nous examinerons séparément les statuts juridiques des deux compagnies, en essayant évidemment d'établir certaines ressemblances ou différences.

---

[5] B.A.R., *Ms. gr. 976*, f. 129 —130.

En même temps qu'elle obtenait le privilège de constitution accordé par le prince de Transylvanie Georges Rakoczy, le 8 juillet 1636, la Compagnie de Sibiu était reconnue comme personne juridique. On permet aux membres... « d'être libres d'élire, de nommer et de mettre à leur tête comme surveillant chef un homme apte à cela, d'une condition choisie, de leur sein, avec la bénédiction et l'approbation de notre préfet transylvain, pour s'occuper des affaires de la compagnie et pour trancher les procès, intervenus entre eux et *d'autres étrangers*; aucun d'entre eux ne pourra être arrêté par des *fonctionnaires* ou *magistrats de quelque endroit que ce soit*, ni être *détenu* ou *traduit en justice*, pour une *affaire* quelconque, à la demande de la partie adverse, *évidemment toujours un Grec*, fût-il Transylvain et même un étranger, la solution par jugement ou d'autre manière des différends et des conflits de ce genre survenus entre eux... devant demeurer de la compétence de leur prévôt dans tous les temps à venir ». Le texte ajoute que « l'administration de la justice et de l'équité doit être libre d'accéder à la demande de la partie adverse » [6]. Le privilège de « jus judicandi » conférait aux marchands de la compagnie le droit d'élire à l'assemblée générale un juge, prévôt *(proestos)* et douze jurés, qui constituaient le tribunal de la compagnie, mais également la direction administrative.

Nous relevons comme particulièrement intéressantes les informations, mais aussi les commentaires de l'auteur du premier Code *(Condica)* de la Compagnie de Sibiu, son président Panos Ioannou d'Alvanitohari, près de Tirnovo (Bulgarie). Dans la première préface de ce Code, achevé selon son auteur, en 1652, Panos Ioannou démontre, en se référant à d'autres « royaumes européens », la nécessité d'un « livre » qui rappelle aux membres de la compagnie les lois, les décisions et les règlements établis par leurs devanciers. « Par suite, nous aussi les marchands grecs qui habitons en Transylvanie nous avons obtenu *le droit de justice, jus judicandi, de juger et de faire justice entre nous*, de l'illustre Prince Georges Rakoczi, avec l'assentiment de son très honorable Conseil; avec l'aide de Dieu, depuis lors a commencé à fonctionner aussi *notre tribunal, selon l'organisation et la coutume de ce pays*, qu'il ait lieu avec un chef, c'est-à-dire *avec un juge et président élu*, qui porte également le nom de „staroste" ou „proest", et avec douze *assesseurs ou jurés élus* » [7]. Relevons spécialement l'affirmation de l'auteur du fragment cité, que la forme, l'organisation, la *structure* du tribunal de la Compagnie grecque de Sibiu était pareille à celle de tribunaux de Transylvanie. En ce qui concerne la procédure, la manière dont étaient jugés les membres de la compagnie devant leurs propres tribunaux, elle est indiquée dans tous les règlements de fonctionnement de la Compagnie et dans les procès-verbaux des jugements.

---

[6] Le texte original du privilège du 8 juillet 1636, publié par T. Bodogae *Le privilège commercial accordé en 1636 par G. Rakoczy aux marchands grecs de Sibiu*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », XI (1972), p. 651. La traduction roumaine est due à la bienveillance du pr. Valentin Georgescu. La version grecque — quatre copies du privilège — se trouve aux Archives de la Compagnie de Braşov, B.A.R.

[7] B.A.R., *Ms. gr. 976*, f. 12—12^v. Une partie du fragment cité est publiée en traduction française dans N. Camariano, *op. cit.*, p. 205.

Le « Jus judicandi », important par le fait qu'il révèle l'autonomie de la compagnie, figure également dans d'autres actes officiels et bien entendu est souvent mentionné dans ses documents intérieurs. Les changements produits en Transylvanie, son incorporation à l'Empire autrichien, n'ont pas abrogé ce privilège accordé aux Compagnies de Sibiu, par le prince Rakoczy. Le diplôme conféré par l'empereur Léopold à la Compagnie grecque de Sibiu le 12 septembre 1701, ajoute une nouvelle clause au privilège de constitution de la Compagnie de Sibiu, à savoir le droit de faire appel à la juridiction de la Chambre aulique ou de la Trésorerie [8]. Ces privilèges seront confirmés par l'impératrice Marie-Thérèse le 31 août 1742 [9] et surtout par le Diplôme impérial du 13 août 1777. Il résulte toutefois du fait que dans certains cas les justiciables pouvaient faire appel à la Chambre aulique et que les magistrats de Transylvanie pouvaient, conformément au privilège de 1636, juger les litiges entre les membres des Compagnies et les états privilégiés, que l'autonomie de celles-ci n'était pas complète.

Le juge prévôt et les douze jurés constituaient également l'administration de la Compagnie. C'est pourquoi le juge portait aussi le titre de président, « proestos » ou directeur (ἀρχηγέτης) de la Compagnie. Avec l'assemblée générale, les « haragiari » (percepteurs), qui levaient l'impôt dû à la trésorerie transylvaine et, à partir de 1657, le « capitaine des palikares », de juge-président dirige la compagnie environ deux ans, après quoi de nouvelles élections ont lieu [10].

En échange de ces privilèges, auxquels nous ajouterons le plus important, celui de faire le commerce avec des marchandises orientales et le libre exercice du culte, par un prêtre grec, la Compagnie devait payer un impôt à la trésorerie de la Principauté et après l'établissement de la domination autrichienne en Transylvanie, au fisc impérial. De même, les marchands de la compagnie devaient répondre solidairement envers le pouvoir central, du respect des obligations assumées.

Nous trouvons des précisions importantes dans ce sens dans le « code » de la Compagnie grecque de Sibiu [11], au I^{er} chapitre du «Deuxième livre», intitulé *Comment nous sommes-nous obligés d'être fidèles au prince de ce « vilayet »* [12]. Le « Code » ajoute : En 1636, le très haut prince ou roi de Transylvanie, Georges Rakoczy l'Ancien, a conjuré les marchands grecs d'être *fidèles à son Pays*, de *respecter sa législation* et de ne rien commettre de ce qui est interdit, et surtout de se comporter conformément à ces trois *exigences* ou *articles* : premièrement : Qu'ils n'osent pas

---

[8] *Documente privitoare la istoria Românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. XV, II^{e} Partie, 1601—1625 (éd. par N. Iorga), București, 1913, p. 1488.

[9] N. Iorga, *Studii și documente privind Istoria României* (Études et documents concernant l'histoire de la Roumanie), București, vol. XII, p. VII.

[10] Nous reviendrons par la suite sur les attributions, les droits et les obligations du président, des jurés, des percepteurs et des capitaines de la Compagnie. Elles sont amplement analysées dans le chapitre *Organisation de la Compagnie de Sibiu.* Nous relevons seulement que la fonction de « capitaine » a été créée en 1655, à l'initiative du président Panos Ioannou (voir B.A.R. *Ms. gr.* 976, f. 78—79).

[11] Ce « Code » principal *(Ms. gr. 976)*, dans lequel sont compris les règlements de la Compagnie de Sibiu, se distingue des autres codes de la Compagnie de Sibiu, qui n'enregistrent que des opérations commerciales (Voir B.A.R., *Ms. gr.* 977, 978, 979, 980).

[12] Voir *Ms. gr. 976*, f. 74.

aller et acheter dans les villages de la Transylvanie et dans des rues interdites [13] et qu'ils paient honnêtement les droits dus au fisc. Deuxièmement : de ne pas se soustraire à ces droits par une tromperie ou d'éviter le paiement de l'impôt susmentionné *(cumerkion)* [14]. Troisièmement : « De ne se mêler d'aucune manière des *Affaires* et des *Problèmes du Pays*, par une trahison [15] contre le Roi ou la noblesse [16]. Et celui qui violera ce dernier article, perdra *sa tête* et *tout ce qu'il a*. Comme il est écrit et imprimé dans la loi de Transylvanie, dans les nommées *Approbatae*, troisième partie, titre 52, article I^er^. Et nous avons noté quant à cela du contenu de la Loi susmentionnée, que les autres marchands, d'une autre nationalité (race) qui ont leur résidence dans cette partie de la Transylvanie, sont tous soumis à la Compagnie et au tribunal des Grecs » [17].

Si les deux premiers articles reprennent des articles ou dispositions des privilèges antérieurs, accordés par les princes et les diètes de Transylvanie dès la fin du XVI^e^ siècle, le troisième article interdit aux marchands de la Compagnie de se mêler des affaires politiques du pays, interdiction inscrite dans la législation de la Transylvanie, et, comme on le verra par la suite, dans les règlements de fonctionnement de la Compagnie grecque de Sibiu. Examinons donc, dans ces règlements, ainsi que dans les décisions du tribunal ou des assemblées générales des membres de la Compagnie, comment sont inscrites et respectées ces normes depuis sa création, par le pouvoir central de la Principauté de Transylvanie.

Le premier règlement « ordonné » de la Compagnie de Sibiu est daté du 7 janvier 1666, mais même jusqu'alors, on prend des décisions dans différentes assemblées des marchands de la compagnie, qui devaient confirmer l'ordre établi et respecter les « articles » qui conditionnaient le privilège de fondation. Dans le « Code » de la Compagnie, écrit Panos Ioannou en 1655, sont transcrits les premiers *droits* des anciens marchands grecs (Δικεώματα τῶν ἀρχαίων πραγματευτῶν), que le copiste a réussi à trouver encore, car étant écrits « sur des papiers épars », se sont dispersés et l'on ne sait plus où ils sont [18]. Mais à partir de 1655, le « Code » de la Compagnie devient recueil de lois et de décisions.

---

[13] ὀπρισμένα.

[14] κουμέρκων = impôt, terme latin adopté par l'administration turque de chez les Byzantins, *commercium* = commerce, trafic voir Sp. Lambros : Ἑλληνικὰ ἔγραφα ἐν τῷ ἀρχεῖον τῆς Βενετίας καὶ ἔγραφα τούρκικα ἀρχώντων ἑλληνισὶ dans „Δελτίον Ἱστορικῆς Ἑταιρίας (vol. IV) Ἀθῆναι, 1905, p. 634–652.

[15] Τραδιτορία.

[16] Ἀρχοντολογίο.

[17] Il est évident que la dernière partie de l'article 3, le renvoi aux *Approbatae* est ajoutée par Panos Ioannou. Comme on le sait, les *Approbatae Constitutiones regni Transilvaniae*, paraissent en 1653, contenant les normes les plus importantes établies par la Diète. Les *Approbatae* sont divisées en cinq parties : le droit canonique, le droit politique, les droits de la classe privilégiée, la procédure judiciaire et mentions spéciales de droit administratif. Voir *Corpus juris Ungari*, vol. VII, Budapest, 1900 et *Istoria României* (Histoire de Roumanie), vol. III, Bucureşti, 1964, p. 301. Au chapitre II de la brochure *Az Erdély Nagy Fejdelemség Székihez intézettalázatas slóterjesztes* (Braşov, 1820), Gorog Kereskedesrol, s'occupant de « L'origine du commerce grec et sa mission de 1591 à 1771 », écrit au point c) : « la loi du pays du 15 mars 1653, en vertu de laquelle [les compagnies grecques], ont conservé les privilèges acquis concernant l'exercice du commerce ou la juridiction élue de leur sein, et qui leur ont été confirmés » (La brochure se trouve aux Archives de l'église Sfînta Treime de Braşov).

[18] B.A.R., *Ms. gr. 976*, f. 84.

Le 6 janvier 1638, marque le jour du « début du congrès »[19] des marchands qui élit les douze jurés[20] et le prévôt, établissant aussi la procédure de ces élections, citée dans tous les règlements de la période dont nous occupons. En 1639, on élabore la première Décision ou Loi, « par la volonté commune de nous tous... »[21], formule répétée chaque fois que l'on prend une décision et qu'on légifère.

Les assemblées de 1639, 1648, 1651 et 1655 prennent des décisions importantes (δεσήματα) qui sont consignées sous les titres comme : La manière dont étaient organisés les domestiques[22]; Des « boltaşi » (boutiquiers, propriétaires de magazins dans les arcades)[23]; De l'indiscipline et du comportement des condamnés[24]; Des injures et des vilains mots[25] et de l'ameutement du prochain[26]; De l'élection du président, comment elle a lieu et de l'office du représentant ou du capitaine de ceux venus du dehors[27], etc. Nous avons énuméré, dans l'ordre chronologique, les décisions adoptées dans les assemblées des membres des compagnies de Sibiu au cours des temps et consignées dans le « Code » de la Compagnie, car elles représentent les premiers essais d'établissement de normes de droit administratif et pénal. Ces décisions répétées des assemblées des marchands membres de la Compagnie, ainsi que les privilèges princiers ou les décisions de la diète de Transylvanie[28] ont été à la base du premier règlement de la Compagnie de Sibiu.

Le chapitre 22 du Code contient « d'autres *problèmes* et *droits* des marchands après des additions et confirmations »[29]. Le 7 janvier 1666, à Sibiu à l'assemblée de la Compagnie, sont examinées les « propositions » et tous, par la volonté commune, les ont adoptées et confirmées comme *justes* — et *nécessaires*, devant être maintenues inchangées et c'est pourquoi nous les écrirons ici dans leur ordre. Et celui qui les transgressera sera puni et il payera l'amende[30], selon sa faute[31]. Les 24 articles du règlement sont adoptés et nous y reviendrons.

Le règlement suivant, adopté le 1^er^ janvier 1690, comprend 14 articles sous le titre d'*Autres décisions très utiles et nécessaires de la Compagnie, rendues et « promulguées » par la volonté commune.* Le Code continue : « Sous la présidence du chef Palko, dans notre Compagnie, des marchands grecs de Sibiu, une nouvelle assemblée commune a eu lieu et ont été *décrétées* les dispositions ci-dessous et tous les ont légiférées

---

[19] ἀρχὴ τοῦ Συνεδρίου.
[20] *Ibidem*, f. 26ᵛ—27.
[21] *Ibidem*, f. 74ᵛ—75.
[22] Chapitre II du Livre II. *Ibidem.*
[23] Chapitre III du Livre II. *Ibidem.*
[24] Chapitre V, *Ibidem*, f. 74—75ᵛ.
[25] *Ibidem.*
[26] Chapitre VI, *Ibidem*, f. 75ᵛ.
[27] B.A.R., *Ms. gr. 976*, f. 78ᵛ—79.
[28] Telle la décision prise par exemple à la diète d'Alba Iulia le 15 mars 1653 et qui garantissait la liberté du commerce des marchands grecs.
[29] *Ms. gr. 976*, f. 84.
[30] γκλόμπα Du terme slave « globa » entré dans le vocabulaire roumain sous la forme « gloabă » = amende, impôt. Voir *Dicționarul limbii române moderne* (Dictionnaire de la langue roumaine moderne), București, Ed. Academiei, 1958, p. 340.
[31] *Ms. gr. 976*, f. 84.

(τὰ ἐνομοθέτησαν) · par la volonté commune, pour être maintenues inchangées comme nécessaires et utiles pour le *renforcement* de la Compagnie... »[32].

Quant à la manière dont étaient rédigés *en fait* ces règlements, nous l'apprenons par « les propositions [33] nécessaires avancées par les „palikares" (les Grecs) de la Compagnie, à l'honorable président le chef Palko et aux jurés en l'année 1691 »[34]. On peut constater dans les règlements adoptés par la Compagnie, au cours des années suivantes, dans quelle mesure le président et les douze jurés tiennent compte des 15 propositions des marchands de la Compagnie. Il semble que ces propositions ont trouvé de l'écho, car elles sont comprises, pour la plupart, dans le règlement de l'année 1692. Nous y trouvons aussi le mécanisme de l'élaboration de ces règlements, lesquels, adoptés par l'assemblée générale de tous les marchands de la Compagnie, acquièrent *force de loi*, et le tribunal devait sanctionner par des amendes les infractions et les actes d'indiscipline.

Le dernier règlement de la Compagnie grecque de Sibiu, du XVII^e siècle et qui sera également maintenu avec quelques modifications non essentielles au cours du siècle suivant, est le règlement adopté par l'assemblée générale du 7 janvier 1695. Le chapitre 32 du Code comprend d'*Autres « propositions » et « droits » nécessaires et utiles, pendant la présidence du chef « kir » Dimitrie Nanou*...[35]. Le texte continue : « ...à notre Compagnie a eu lieu notre assemblée à nous tous et notre président, l'„archonte" kir Dimitrie nous a présenté quelques problèmes de *Loi* et de *Justice* [36] pour l'utilité commune, et nous par la volonté commune, nous les avons *examinés* et *approuvés*, pour les maintenir *inchangées* et *immuables*, tels que nous les écrivons maintenant dans leur ordre ; de même, ils seront annoncés de vive voix à l'assistance, à tous les membres de la compagnie, chaque fois qu'ils auront à voter *quelque chose de nouveau* »[37].

Conséquents avec la décision que toutes les nouvelles propositions soient votées par l'assemblée de tous les membres de la Compagnie, en 1721, le 27 avril « par la volonté commune, nous avons reconnu comme *administrateur* de notre église ou „gociman" [38] „kir" Gheorghe Manolis Horvatis, qui sera chargé de la surveillance et de la conservation aussi bien du mobilier qui s'y trouve, que de l'argent de la compagnie... »[39]. Et le texte poursuit : « Lequel *office* n'a pas existé jusqu'ici chez nous, mais *par la volonté commune* nous l'avons considéré comme utile à la communauté et nous l'avons inscrit au Code, pour mémoire »[40]. On crée ainsi une nouvelle fonction, celle d'administrateur. La manière dont

---

[32] *B.A.R., ibidem*, f. 89^v—90.
[33] ἐπρόβαλαι de προβάλλω = proposer, avancer.
[34] *Ibidem*, f. 94.
[35] *Ms. gr. 976*, f. 99. Le règlement est signé par 32 marchands.
[36] Νόμου καὶ δικαιοσήνης.
[37] *Ibidem*, f. 99.
[38] Γκοτζημάνος Gosiman, administrateur provenant de l'allemand Gottesman, souvent employé dans les actes de l'Eglise orthodoxe en Transylvanie.
[39] ὀφίκιον (!) dans le sens de fonction.
[40] *Ms. gr. 976*, f. 39—40.

elle est créée est celle de toujours, le vote de la majorité ou « la volonté commune », comme on le dit dans les documents.

Conformément à la coutume créée au XVII^{e} siècle, en janvier 1722, les marchands de la Compagnie de Sibiu, font au président Kostakis Kosta, une série de propositions, qui portaient surtout sur le commerce et son organisation : marchandises, ventes, associations entre marchands, salaires des commis de magasins, etc. Certains changements produits dans l'organisation et dans la composition de la Compagnie de Sibiu, entraînent de nouvelles précisions, lesquelles, cette fois-ci encore, portent principalement sur l'exercice de l'activité commerciale. En 1746, le 7 avril, l'assemblée des marchands, le très honorable président, et les 12 jurés s'efforcent de mettre fin aux abus et actes illégaux commis par les *nouveaux* marchands « lesquels... sans demander, ont pris l'habitude de se séparer ici, à l'intérieur de la forteresse de Sibiu et déshonorent la Compagnie et font ce qu'ils veulent, selon leur bon plaisir, contre *l'ordre* et *l'organisation* que nous avons depuis les temps reculés, légiférés dans notre Code » [41].

Les membres de la Compagnie se plaignent de ce que ces derniers temps, se sont « introduits » dans la Compagnie des étrangers « d'autres nationalités », hommes de Turquie et surtout des autochtones de Transylvanie, lesquels ne respectent « ni *le tribunal*, ni *les décisions*, ni *le Code* ». Ils invitent les marchands de ne pas se causer de tort les uns aux autres, car la compagnie depuis son commencement et jusqu'ici *a vécu* avec ces décisions et a résisté jusqu'à nos jours, de même que toutes les Corporations [42] de ce lieu [43]. Sont ensuite énumérées les 22 propositions, qui marquent pour notre étude la manière dont ont évolué les décisions, les lois de la Compagnie grecque de Sibiu, depuis sa fondation jusqu'à la fin de la période dont nous nous occupons [44].

★

Si jusqu'ici nous avons examiné la manière dont étaient élaborés et adoptés les règlements de la Compagnie grecque de Sibiu, c'est-à-dire *la procédure*, nous essayerons maintenant de dégager de ceux-ci quelques problèmes importants, tels les relations avec le pouvoir central, l'organisation administrative et commerciale, les droits et les obligations des marchands, etc. A la différence d'autres compagnies de commerce européennes, lesquelles, outre les intérêts d'un groupe organisé représentaient également ceux de leur Etat et de leur pays, la Compagnie grecque de Sibiu, bien qu'organisée, évidemment avec quelques différences, de la même manière que les sociétés commerciales similaires, se trouvait dans une situation particulière. Les membres de la Compagnie, dans la période dont nous nous occupons, étaient sujets ottomans, provenant de l'Empire

---

[41] *Ibidem*, f. 111^{v} et 119. On remarque l'emploi du terme communauté (κοινότιτα), parallèlement à celui de Compagnie.

[42] ἀδελφότιτα ⥱ corporations.

[43] *Ms. gr.* 976, f. 119^{v}—120.

[44] *Ibidem*, f. 119. Ces propositions, qui seront adoptées par la Compagnie, sont contenues dans le chapitre 46 du Code sous le titre *Propositions justes et très nécessaires sur les désordres du temps présent produits chez nous et sur le redressement de cette situation comme il résulte avec évidence, du vieux code.*

ottoman où ils avaient leurs familles et leurs biens. La Porte leur accordait le même appui qu'aux autres marchands sujets ottomans non organisés en associations, en inscrivant une série de clauses commerciales dans ses nombreux traités de paix. Par suite, la Compagnie de Sibiu devait obtenir certains privilèges du pouvoir central de la Principauté de Transylvanie, qu'elle devait intéresser dans son activité, en s'engageant à respecter strictement les limitations imposées et à acquitter ses dettes envers le fisc. C'est pourquoi il est intéressant d'examiner la manière dont se reflétaient ces *relations entre la compagnie et le pouvoir central* dans les différents règlements de fonctionnement de celle-ci l[illegible]r étude plus détaillée sur la base des matériaux qui se trouvent dans les archives devant faire l'objet d'un chapitre séparé [45].

En même temps que l'octroi du privilège de 1636, Georges Rakoczy établit les obligations de la Compagnie de Sibiu envers la Principauté de Transylvanie, à savoir : payer honnêtement l'impôt dû à la trésorerie et à la douane ; respecter les lois du pays et être fidèle au pays [46]. A cela s'ajoutent, comme on l'a vu ci-dessus, les dispositions de la législation de 1653, en vertu desquelles la trahison envers le pays, le roi et les nobles était punie de la peine de mort par décapitation et la confiscation des biens [47].

Dans quelques articles du premier règlement de la Compagnie grecque de Sibiu, adopté par l'assemblée des marchands du 1er janvier 1666, figurent les relations établies avec le pouvoir central. Au premier article, les marchands s'engagent « à honorer *notre Roi* et à prier pour lui et son Conseil et en même temps à ne pas en dire du mal, n'importe où nous irions, et celui qui contreviendrait à cela, aura à payer une amende de 200 florins » [48]. Le deuxième article apporte certaines précisions : « Dans les cités et les pays fixés par le Roi, que nous nous montrions soumis, que nous les honorions et que nous ne les critiquions pas... » [49]. Cette obligation des membres des Compagnies d'avoir la même attitude de respect également envers certains pays, avec lesquels le Prince de Transylvanie entretenait de bonnes relations, constituera une préoccupation constante des membres de la Compagnie, qui bénéficiaient aussi des avantages découlant de ces bonnes relations, comme il résulte des documents de la Compagnie.

Les changements politiques produits en Transylvanie à la fin du XVIIe siècle, n'ont pas modifié les rapports établis entre la Compagnie grecque de Sibiu et le gouvernement de Transylvanie.

De même que le privilège de 1636 a rendu officielles les relations entre la Compagnie de Sibiu et le Prince de Transylvanie, le diplôme de l'empereur Léopold Ier accordé aux marchands de la Compagnie le 12 septembre 1701, devait établir les rapports avec les autorités impériales. Aux archives de la Compagnie a existé un acte, transcris dans

---

[45] *Les relations des deux Compagnies de Sibiu et de Braşov avec le pouvoir central et les autorités locales de Transylvanie.*
[46] *Ms. gr. 976*, f. 74.
[47] *Ibidem*, f. 74—74v.
[48] *Ibidem*, f. 84—84v.
[49] *Ibidem*.

le Code, copié par Jean Adamis, qui relate comment a été obtenu le diplôme léopoldien. Le 7 novembre 1697, l'assemblée de la Compagnie décide que le seigneur Panos Evstasìou et kir Gheorghe Kastrinos, aillent à Vienne, pour son service ; « ...nous, la Compagnie, l'avons prié de se présenter et de demander au puissant Empire un privilège, c'est-à-dire un *Privilège séparé* de notre Compagnie » [50]. Si nous comparons les sept demandes présentées à Vienne et les sept articles du diplôme léopoldien, nous constaterons que le privilège impérial tiendra compte des demandes de la Compagnie. Dans les sept articles du diplôme du 12 septembre 1701, il était disposé que tous les marchands et colons grecs de Transylvanie dépendaient directement de la chancellerie et de la Trésorerie à laquelle ils paient 1 000 florins rhénans par an ; ils étaient exemptés d'autres droits de douane et d'aides militaires ; ils pouvaient faire toute sorte de commerce aussi bien sur le territoire du pays que dans les provinces, à l'exception de l'exportation de l'or, de l'argent, du souffre et du salpêtre pour laquelle il fallait l'approbation de la Monnaie de l'État et des offices miniers ; ils pouvaient élire le juge et les jurés, juger leurs propres procès commerciaux et en première instance les procès civils et si l'objet du procès dépassait 500 florins, il serait jugé par la chambre royale du gouvernement et la chambre impériale [51].

Le diplôme léopoldien est reconfirmé par Charles VI le 15 mars 1718. Les règlements de la Compagnie de 1723 et 1746 ne font plus mention des relations de la Compagnie grecque de Sibiu avec le pouvoir central, considérées probablement comme définitivement établies par les diplômes dont il a été question.

Un autre élément qui fait ressortir la position de la Compagnie vis-à-vis du gouvernement de Transylvanie est *le droit* et même l'*obligation* de participer à la Diète. Si les documents de la Compagnie enregistrent les frais faits à cette occasion, l'article 17 du règlement de 1666 décide : « Lorsque ce sera nécessaire, ils éliront parmi eux celui qu'ils voudront envoyer à la Diète » [52]. Dans les propositions des marchands de la Compagnie faites en 1692 aux jurés et au président, l'article 12 dispose « que soient désignés les hommes qui iront à la Diète », quatre personnes étant proposées [53]. Dans la 15ᵉ proposition il est indiqué que les représentants de la Compagnie à la Diète doivent demander qu'il ne soit pas permis aux hommes « de circuler et de vendre dans les villages sans „πανανύρι" et qu'on ne leur fasse pas confiance » [54]. Le règlement de 1695 apporte de nouvelles précisions en disposant que : « Lorsqu'a lieu la Diète du Vilayet, c'est-à-dire „Ghiulasi", que celui qui sera désigné par la Compagnie, qu'il aille aux frais de celle-ci, et que celui qui ne voudra pas aller et sera arrogant et méprisant, qu'il paie l'amende de 40 florins » [55].

---

[50] *Ibidem*, f. 190—190ᵛ. Il résulte des sept propositions qu'à la suite des abus commis par les organes locaux contre la Compagnie, celle-ci se voit forcée de recourir au pouvoir central pour le rétablissement de ses privilèges.

[51] N. Iorga, *Studii şi documente...*, vol. XII, p. VII et la brochure gréco-hongroise de 1820 Az Erdély.

[52] Diète, dans le terme hongrois Γιούλασι. *Ms. gr.* 976, f. 85.

[53] Ils proposent le chef Palko, président, Constantino Theodoran, Paolo-Kinaki, scribe et Constantin Zahu, f. 94ᵛ.

[54] *Ibidem*, f. 95ᵛ.

[55] *Ibidem*, f. 100.

Mais les documents ne nous offrent pas de données précises sur le nombre exact des représentants de la Compagnie dans la Diète, ni de la manière dont était réglementée par les autorités leur participation. Nous supposons que la Diète invitait des représentants de la Compagnie, lorsqu'on discutait des questions qui les concernaient (par exemple, lorsqu'on prenait des décisions ayant trait à la participation des marchands « grecs » au commerce de Transylvanie, l'établissement des contributions fiscales de la Compagnie, etc.).

★

L'élection des organes de direction *administratifs* et *judiciaires* de la Compagnie grecque de Sibiu est établie par le privilège de fondation de 1636. Le chapitre 46 du code dispose « ...que chaque président, lequel est élu à la majorité des voix, travaille, c'est-à-dire exerce cette fonction deux ans à la Fraternité, selon la vieille coutume ; et après deux ans, il donnera sa démission habituelle devant la communauté et aura l'obligation de rendre compte complet et net de tout » [56]. Le texte contient un formulaire que le président doit compléter et le soumettre à l'approbation de la communauté. Les présidents ou juges pouvaient être réélus, même consécutivement, comme on peut le voir dans la liste des présidents de la Compagnie grecque de Sibiu établie par nous [57] « conformément au régime de ce royaume », précisent les règlements [58].

Vu l'importance de la fonction de président, laquelle cumulait des attributions judiciaires en tant que président du tribunal, et administratives (ἀρχηγέτης), les règlements de fonctionnement prévoient ses droits et également ses obligations. Comme juge, il devait tenir compte « de l'opinion des assesseurs » et comme président « de la volonté commune » — formule qui revient souvent dans la législation et les actes de la Compagnie — de l'assemblée des membres de la Compagnie.

Dans le règlement du 7 janvier 1666, les marchands membres de celle-ci s'obligent « ...à respecter leur président et juge et les douze jurés ; et à tous ceux qui donneront des ordres..., dans l'intérêt et au service de la *communauté*, nous nous *soumettrons* et exécuterons les ordres... » [59]. L'article 5 du même règlement ajoute : « Que les jurés obéissent au juge et qu'ils aillent tout de suite quand ils seront appelés à juger quelqu'un » [60]. Deux articles du règlement de 1690 concernent de même les droits du président, mais également les limites d'une autorité excessive. Les membres de la Compagnie qui n'obéissaient pas « à l'ordre du juge ou des jurés » [61], étaient mis à l'amende. En même temps les présidents étaient avertis « de n'injurier d'aucune manière l'un des percepteurs, de ne pas parler beaucoup, ou de lever la main l'un contre l'autre... » [62]

---

[56] *Ms. gr. 976*, fol. 126^{v}—127.
[57] Voir annexe II.
[58] Le formulaire du serment se trouve dans le code, fol. 129.
[59] L'art. IV du règlement de 1666. *Ms. gr. 976*, fol. 89^{v}.
[60] *Ibidem*. La même disposition figure également dans l'art. VII du règlement de 1690. *Ibidem*, fol. 91.
[61] Le même article dispose : « Et parmi ceux-ci, celui qui sera choisi pour aller avec le président et n'ira pas, paiera une amende de 21 florins ». *Ibidem*, fol. 91.
[62] *Ibidem*, fol. 90^{v}.

Le dernier règlement de la Compagnie de Sibiu qui concerne la période qui nous intéresse, celui de 1746, dispose dans son article 2 : « Respectons notre président que nous avons voté comme capable. Faisons ce qu'il nous ordonne et ce dont il a besoin et ne disons pas ce qui ne sied pas. De même pour les jurés, respectons-les et considérons-les » [63]. En même temps il est fait mention souvent de la fonction de président (judex) et de celle des jurés. Au livre II du Code, on dispose en 1636 : « ... lorsque la première assemblée eut lieu, on a élu aussi les douze susmentionnés *pour rendre la justice*. Après, s'il arrive que ceux-ci partent et restent dans leurs lieux (d'origine), ou que d'autres se retirent de la Compagnie, en vertu de la règle et de la coutume de ce conseil, qui exige le nombre de douze paires pour tout *problème* et *affaire*, ou *décision*, on a décrété que soient remplacés par notre assemblée par la volonté commune ceux qui manquent et de même qu'après l'élection de chaque président ou chef soient élus également de nouveaux jurés, qui doivent prêter le serment habituel » [64]. Les documents de la Compagnie confirment en tout cette décision.

Nous n'insistons plus sur ces organes judiciaires-administratifs de la Compagnie grecque de Sibiu, ni sur d'autres fonctions comme celle de percepteur, de capitaine, d'administrateur de la Compagnie. Nous nous occuperons de leur activité pratique, telle qu'elle résulte de l'étude des documents lorsque nous parlerons de l'organisation de la Compagnie.

*

Nous allons souligner la manière dont était rendue la *justice*, la *pratique* (πράξις), la *procédure* du tribunal, et d'abord suivant les règlements de fonctionnement. Si le privilège de constitution accordé par Georges Rakoczy précisait *comment* devait être organisé le tribunal de la Compagnie, les règlements établissaient les principes de fonctionnement, les normes suivant lesquelles était rendue la justice et comment on veillait à l'application des lois et des décisions prises dans les assemblées des membres.

Le tribunal de la Compagnie, ayant la composition mentionnée, jugeait les affaires en présence des marchands membres de la Compagnie et rendait des jugements qui pouvaient condamner à des amendes qui s'élevaient jusqu'à la somme de 200 florins, à des confiscations de marchandises et à l'exclusion de la Compagnie. Les règlements prévoyaient aussi la peine de prison et même, bien que l'on ne connaisse pas de cas, la peine capitale, lorsqu'il s'agissait de trahison envers la Principauté qui les abritait [65].

Dès 1639, des dispositions établissaient « le comportement de ceux qui comparaissaient devant le tribunal » [66]. Nous apprenons par une série d'articles quelles étaient les règles de procédure, et par les procès-ver-

---

[63] *Ibidem*, fol. 121 ὡμοσμένοι (du verbe ὄμνυμι, = prêter serment) = jurés et πολγάριδες = pîrgari. Ces deux termes désignent la même fonction.

[64] *Ms. gr. 976*, fol. 26^v—27.

[65] La peine de prison était prévue dans le privilège de fondation de 1636 pour le cas de « violences contre les nobles » ; « par l'intermédiaire du magistrat ou du dignitaire du lieu ». Sur la peine capitale, voir p. 9.

[66] *Ms. gr. 976*, fol. 75—75^v. Chapitre V du livre Ier.

baux des séances [67], consignés dans les registres des Compagnies [68], *comment elles étaient appliquées* dans la pratique judiciaire et surtout comment étaient exécutées les décisions du tribunal de la Compagnie. Quatre articles du règlement de 1666 devaient conférer force de loi à ce qui était appliqué depuis de longues années par le tribunal de la Compagnie grecque de Sibiu. Les articles six et sept de ce règlement disposent : « Celui qui veut agir en justice doit annoncer un jour auparavant le défendeur ». Les audiences avaient d'habitude lieu le lundi et le jeudi. Et celui qui est « passible » d'amende, doit la payer « au jour et à l'heure » fixés par le tribunal, et qui s'y opposait payait le double de l'amende [69]. Le droit d'appel au Prince de Transylvanie est admis par l'article XIII. Était sévèrement puni (par l'augmentation de l'amende) celui qui osait faire appel à d'autres instances que celles décidées par le Prince et la Compagnie (L'article XIII et le règlement de 1666 [70]). Les articles deux et trois du règlement de 1690 apportent de nouvelles précisions sur le comportement des justiciables devant l'instance [71].

Il semble que les changements survenus dans la vie politique de la Transylvanie aient produit des perturbations dans la vie intérieure de la Compagnie. Les documents de ses archives enregistrent certaines demandes de la majorité des marchands tendant à la prise de mesures sévères pour mettre fin aux désordres. Des décisions importantes sont prises dans ce sens. À l'assemblée des marchands du 2 janvier 1691, on propose que « les membres de Compagnie n'aient pas le droit de s'adresser à la justice des boyards de la Principauté ». En cas contraire, ils seront punis d'amende et même *exclus de la Compagnie* [72]. Une nouvelle peine sera appliquée, *la bastonnade*. Au cas où un membre de la Compagnie qui occupe aussi des fonctions de juré ou de capitaine, se fait juger *en dehors* de la Compagnie, il recevra « 60 coups de bâton aux pieds », et si c'est un simple membre, 100 coups. Celui qui ne paie pas une dette doit être jugé et *emprisonné*. Les domestiques qui poursuivront leur maître devant une instance étrangère, *perdront leurs gages*. Des amendes entre 6 et 12 florins étaient prévues pour ceux qui se disputaient en ville ou augmentaient le loyer. Ces mesures sévères, inaccoutumées, telles la bastonnade et la prison, furent prises à la suite de la constatation que dans la Compagnie « régnait beaucoup de désordre » [73].

Voyons dans quelle mesure le règlement suivant adopté par l'assemblée générale du 7 janvier 1695 tiendra compte de ces propositions. Les articles cinq et six du règlement ajoutent aux dispositions prévues jusqu'alors que le justiciable doit être cité au tribunal par le juge, par écrit, pourvu de son sceau, un jour avant l'audience, le lundi ou le jeudi [74].

---

[67] Dans le code du *ms. gr. 996*, fol. 156 et suiv.

[68] Le registre des procès de la Compagnie grecque de Sibiu (1730—1764), B.A.R., *Ms. gr. 979*.

[69] *Ms. gr. 975*, fol. 84^v.

[70] *Ibidem*, fol. 85.

[71] *Ms. gr. 976*, fol. $90-90^v$. Étaient punis d'amende de 1 à 12 florins ceux qui se permettaient de crier devant le tribunal, de taper de la main sur la table, de battre ou préjudicier un autre, de l'accuser de débauche.

[72] La décision est signée par le président, le capitaine et 20 autres marchands.

[73] *Ms. gr. 976*, fol. 96^v-97^v.

[74] *Ibidem*, f. 99. La nouveauté consiste dans l'obligation du juge d'envoyer son sceau pour l'assignation au tribunal.

L'article sept est particulièrement important car, pour la première fois dans un règlement de la Compagnie on renvoie aux lois de la Principauté. « Celui d'entre vous qui voudra s'adresser à la justice pour une somme inférieure à 200 florins, qu'ils ne recoure pas à l'*Appelatio*, mais seulement à notre tribunal. Si l'affaire est supérieure à 200 florins et qu'une partie voudra faire appel, elle devra consigner 24 fl. pour la compagnie et se faire ensuite juger en *Appelatio* à la *Chambre*, comme l'a décidé le Vilayet. Approbatae Constitutiones, P. 3, Titre 52, article 1er » [75]. Si jusqu'alors était interdit le jugement d'un procès en Turquie, l'article XI décide que « Tout marchand qui voudra être jugé ici et ensuite s'adressera à un *autre Vilayet*, paiera l'amende de 200 florins » [76].

Le règlement apporte de nouvelles précisions sur la pratique judiciaire [77]. De la même importance dans la procédure est l'article XIII qui prévoyait : « Lorsque le tribunal délibérera, tous les palicares sortiront, et que personne, soit des nôtres, soit étranger, ne reste à l'intérieur, mais que seulement le *Président et les jurés décident*, et que *tous les autres sortent* » [78]. Nous trouvons ainsi consigné pour la première fois dans un règlement, la manière dont étaient rendus les jugements. Les juges délibéraient et décidaient de l'affaire en dehors de la présence d'une personne intéressée.

La grande importance que la Compagnie accorde au Tribunal, en tant qu'instrument de l'ordre et de la légalité, indispensable à l'existence et à l'activité de la Compagnie, résulte également de l'insistance avec laquelle le règlement de 1695 revient sur les problèmes judiciaires [79].

Malgré l'abondance d'informations sur le tribunal et la procédure judiciaire, le règlement de 1695 n'adopte pas toutes les peines demandées par l'assemblée de 1691, par exemple *la prison*. Toutefois un procès-verbal du 4 janvier 1714 constate qu'à cause des désordres qui règnent dans la Compagnie, Thodi Stamu, élu juge et président pour la troisième fois pourra décider, au cas où les justiciables ne paient pas l'amende immédiatement après le jugement du tribunal, qu'ils soient emprisonnés et qu'ils payent le double de l'amende [80]. Sans doute, d'autres nombreux exemples peuvent être cités pour la manière dont était rendue en pratique la justice par le tribunal de la Compagnie [81].

Le dernier règlement portant sur la période dont nous nous occupons, de 1746, reprend une série de dispositions des règlements antérieurs [82].

★

---

[75] *Ibidem*, f. 100. Le renvoi à la loi transylvaine, écrit en latin. Et pour l'appel est employé le mot latin écrit en lettres grecques.

[76] *Ibidem*.

[77] *Ibidem*, f. 100v—101.

[78] *Ibidem*.

[79] *Ibidem*, f. 102—102v.

[80] *Ibidem*, f. 106—106v. Il est probable qu'ils employaient les prisons de Sibiu et de Braşov. Il n'y a pas de documents clairs et précis concernant ce problème. Dans les rapports présentés par les administrateurs sur la manière dont était géré l'argent amassé par l'église, une somme est prévue pour l'amélioration du régime des personnes emprisonnées.

[81] Voir dans ce sens, *Condica de procese a Companiei greceşti din Sibiu (1627—1786)* (Le registre des procès de la Compagnie grecque de Sibiu — 1627—1786), *(Ms. gr. 978)*.

[82] *Ms. gr. 976*, f. 121v.

Par l'objet même de sa fondation, la Compagnie grecque de Sibiu devait être une association de marchands *unis* et *solidaires*, liés par des intérêts communs, à savoir l'obtention d'avantages commerciaux dans cette partie de l'Europe. De leur côté, les autorités transylvaines, de même que celles de Vienne s'avéraient intéressées dans l'activité d'une société organisée, qui répondait solidairement pour ses membres, aussi bien dans l'exécution des charges fiscales que dans le respect des restrictions imposées. Sans le dire expressément, le privilège de fondation considérait la *solidarité* des membres indispensable à l'existence et à la survie de la Compagnie de Sibiu qui n'était pas appuyée directement par le pouvoir central de l'Empire ottoman d'où provenaient un grand nombre de ses membres.

Si dans une série de documents de la Compagnie nous trouvons souvent, à l'occasion de la prise d'une décision, l'explication que celles-ci sont acceptées dans l'intérêt de la Compagnie, le règlement de 1666 précise dans l'article XVIII : « Dans la rue, sur la route, que l'un n'abandonne pas l'autre, sinon dans un village ou une ville, et s'ils se pressent, qu'ils ne laissent que là en sûreté » [83] un membre de la Compagnie s'il a quelque ennui. Le règlement adopté par l'assemblée de la Compagnie en 1690 apporte de nouvelles précisions, et prévoit des peines sévères qui vont jusqu'à l'exclusion. « Ceux des palicares qui deviendront désobéissants aux ordres de la Compagnie et se presseront d'aller chez les autorités du dehors pour *créer des ennuis et lutter contre la Compagnie*, alors que la Compagnie les livre à ceux qui s'occupent de cette chose, qui les prendront de l'auberge et les exileront [84] ; et cela a été approuvé par tous » [85], dit l'article VIII du règlement.

À la fin du XVII^e^ siècle et au début du XVIII^e^, des changements interviennent non seulement dans la vie politique de la Transylvanie, mais aussi dans la situation de la Compagnie. Le diplôme de 1701 devait confirmer les droits acquis par les membres de la Compagnie au cours du XVII^e^ siècle. Cependant d'autres marchands « orientaux », Arméniens ou Juifs par exemple, obtiendront une série de privilèges [86]. De même arrivent en Transylvanie de nouvelles « vagues » de marchands « grecs », qui ne font partie d'aucune association. La Compagnie de Sibiu prend ses mesures de défense contre les uns et les autres. Les décisions et les règlemens de la Compagnie des premières décennies du XVIII^e^ siècle reflètent ces changements.

Par exemple l'article deux du règlement adopté en 1723 décide : « Tous ceux qui font partie de la Compagnie ne prendront pas d'argent des autochtones, Saxons, Hongrois, Valaques et Arméniens, ou même Grecs, pour faire des achats soit en Turquie soit en Autriche » [87]. L'article

---

[83] *Ms. gr. 976*, f. 85. On emploie les mots rue (στράταν) et chemin (δρόμον), de même que le mot sûreté = συγουράντζια.

[84] νὰ τοῦ κάνει σουργούνι.

[85] *Ms. gr. 976*, f. 85.

[86] En 1703, les marchands arméniens reçoivent le droit de fonder une compagnie commerciale à Gherla.

[87] *Ibidem*, f. 111^v^.

suivant (trois) punit d'une amende de 60 florins celui qui par bêtise ou escroquerie « ...frappe ou cause un préjudice à un autre frère à soi marchand » [88]. L'article quatre défend catégoriquement toute association avec un Saxon, ou Hongrois, ou Valaque, ou Arménien, ou, pour tout dire « *avec un marchand étranger* de ceux qui ne veulent payer l'impôt à la Compagnie... » [89].

Aussi le dernier règlement de la Compagnie dont nous nous occupons, celui de 1746, accorde, dès l'introduction, une grande importance à la solidarité des membres de la Compagnie se déclarant de la même nation (γένος). On mentionne le fait que certains étrangers se soit infiltrés dans la Compagnie et « en fassent à leur tête », scandalisant les citoyens et les autochtones. Donc, certaines mesures s'imposent [90]. Parmi les premières, on note celle qui interdit aux membres de la Compagnie d'entretenir des relations individuelles avec les nobles [91].

La contribution égale des membres de la Compagnie aux charges de celle-ci est une condition de son existence et de sa solidarité dès sa fondation. Le Règlement de 1746, constatant les changements produits, dispose à l'article V : « Les autochtones de ce pays qui sont entrés dans notre Compagnie dans leur intérêt, bien qu'ils aient moins de dépenses que nous les étrangers (ξενιτικοὑς) doivent contribuer à l'impôt sans faire aucune opposition [92]. L'article XII reprend les problèmes des règlements et décisions antérieurs. Les marchands membres de la Compagnie n'ont pas la permission de s'associer avec des Arméniens, des Valaques,... qui ne sont pas dans notre Compagnie et ne paient aucun impôt »... et il leur est interdit d'apporter des marchandises aux Saxons et aux Hongrois empêchant ainsi le commerce des membres de la Compagnie [93].

Sans doute toutes ces mesures comprises dans les règlements et les décisions de la Compagnie, de même que celles mentionnées à d'autres occasions (particulièrement dans les procès-verbaux du tribunal) étaient prises pour la défendre aussi bien contre les agitations intérieures inhérentes à une existence d'un siècle, mais également contre des pressions extérieures des autorités transylvaines, des Universités saxonnes. La solidarité de groupe, d'association privilégiée, était une condition indispensable à la survie de la Compagnie grecque de Sibiu.

Une condition essentielle à l'existence et au bon fonctionnement de la Compagnie grecque de Sibiu était le maintien de l'*égalité* entre ses membres, non seulement en droits et en obligations, mais aussi dans l'équilibre des gains réalisés dans leur activité commerciale. Par suite, nous trouvons dans les archives de la Compagnie certaines *limitations*, répondant d'une part à des requêtes insistantes ou même à des dispositions des autorités locales [94], par ailleurs issues d'une nécessité intérieure

---

[88] *Ibidem.*
[89] *Ibidem.*
[90] *Ibidem*, f. 122.
[91] *Ibidem*, f. 120—120^v.
[92] *Ibidem*, f. 119—119^v.
[93] *Ibidem*, f. 122^v.
[94] Dès sa fondation, la Compagnie eut des rapports tendus avec les autorités de Sibiu. De nombreuses plaintes seront adressées au gouvernement de Transylvanie et ensuite à la Cour de Vienne, surtout par les Saxons, mais également par la Compagnie grecque.

de maintien d'un équilibre entre ses membres. Il résulte des premières décisions de la Compagnie de l'année 1639, citées en partie ci-dessus, qu'elles étaient prises « par la volonté commune », dans l'assemblée de *tous* les membres ; à l'élection du président, des jurés, du capitaine, tous les membres de la Compagnie avaient le droit de dire leur mot. Voici comment découlait l'élection du capitaine en 1655 : le « député » (πρεσβευτής) des membres ordinaires de la Compagnie devait transmettre les demandes des marchands au président et aux jurés. On proposait deux ou trois personnes dont les marchands élisaient « celui qu'ils voulaient » dans le calme « pour qu'il n'y ait pas de scandale ou des troubles » [95].

La préoccupation de la Compagnie de maintenir l'égalité entre ses membres résulte également de la manière dont ils étaient traités au tribunal et dans leurs relations avec la direction. Nous avons montré plus haut quelles étaient les limites imposées au président et sa double qualité de juge et de dirigeant de la Compagnie, ainsi que sa manière de comportement avec les marchands membres. On constate de même l'effort de la direction de la Compagnie d'appliquer les lois d'une manière égale pour tous ses membres.

On accordait une importance particulière à *la participation égale* de tous les membres, au paiement de la contribution et aux autres obligations pécuniaires. L'acquittement des sommes nécessaires aux obligations fiscales de la Compagnie, constituait l'obligation principale de chaque membre. Des tableaux des noms des membres étaient dressés, avec la « portion » (πόρτζιον) donnée ou due par chacun, qui était proportionnelle aux marchandises apportées, aux « chargements », comme il était dit dans les documents.

Le règlement de 1695 revient également sur la manière dont étaient établis les impôts et lorsqu'il s'agit de payer la « portion » ou une *autre contribution plus petite*, « haraciu » « notre président est présent avec les jurés et toute la Compagnie et il écrit ce que chaque membre doit donner et qu'il dise avec la crainte de Dieu ce qui lui incombe » [96]. La même question est reprise encore plus clairement dans le règlement de 1746 : « Que nous payions équitablement notre portion — peut-on lire dans l'article XXXIII —, que nous l'acquittions selon le „sermighé" [97] qui revient à chacun et selon *le commerce* qu'il fait et les *chargements* qu'il apporte avec de la marchandise et qu'il vend » [98].

Sans doute, toutes ces mesures prises par la Compagnie pour empêcher l'enrichissement excessif de certains marchands *au détriment* d'autres, n'impliquaient nullement une éventuelle égalisation des revenus des membres de la Compagnie. Nous avons la possibilité, au vu des registres personnels de certains marchands, tel Siguli Stratu par exemple, de constater les revenus qu'ils réalisaient de leur commerce. Certains des membres de la Compagnie reçoivent des titres de noblesse et portent le titre d'« archonte ». Nous pouvons même trouver des exemples dans les fragments cités dans cette étude, d'autres restant à être examinés ailleurs. Le fait

---

[95] B.A.R. *Ms. gr. 976*, f. 79.
[96] *Ibidem*, f. 102.
[97] συρμηγέ.
[98] *Ibidem*, f. 122^v.

qu'à la fin du XVII[e] siècle et surtout au XVIII[e] certains membres de la Compagnie aient accumulé des revenus considérables, résulte des mesures prises par les règlements, mais également d'autres décisions des assemblées générales. Nous ne donnerons qu'un exemple : dans l'assemblée des marchands du 19 décembre 1725, il est demandé que leurs droits soient respectés par... « nous tous, étant nécessaires et justes ; que nous les conservions inchangés, aussi bien *les plus riches* que les plus *humbles*, pour que la justice règne dans la communauté... »[99]. Au demeurant, dans les listes mêmes contenant « la portion » payée par chaque marchand à la Compagnie, on constate de grandes différences, lesquelles sont encore plus considérables lorsqu'on y ajoute le nombre des transports.

L'activité commerciale propiement dite des membres était surveillée de près par la direction et toute la Compagnie ; pour éviter l'enrichissement excessif de certains marchands aux dépens de leurs confrèies, de même que l'accumulation de revenus « illégaux » qui échapperaient à l'impôt, les revenus obtenus aussi bien dans le pays qu'à l'étranger étaient contrôlés. Les règlements contiennent de nombreux articles qui portent sur la participation des marchands de la Compagnie à différentes foires de la Principauté, les relations commerciales avec les autochtones, le nombres des magasins et la manière de vendre, le nombre des garçons de magasin, etc.

★

L'emploi du *travail salarié* par les membres de la Compagnie est un autre problème important qui ressort de la lecture des règlements de fonctionnement (de même que d'autres documents) ; des différences existaient entre les diverses catégories de salariés désignées dans les documents par des noms différents.

En 1639, deux termes sont utilisés : δούλος et κοπέλι. On emploie aussi le terme *garçon* (παιδί) pour désigner le garçon d'écurie, qui reçoit le même salaire et a les mêmes droits et obligations que le serviteur. Dans le règlement de 1666, figure à côté du terme garçon d'écurie, le terme *garçon* (de magasin ajoutons-nous), en grec παιδί, qui vend dans le magasin, les deux catégories ayant le droit de faire du commerce s'ils possèdent un capital de 100 groschen. Le règlement de 1690 use d'un nouveau terme, celui de travailleur (δουλευτάς) à côté de celui de serviteur et de celui de « fatur » (φατούρος), ce dernier terme étant une forme corrompue du mot italien fattorino[100] (garçon de magasin), pour lequel est aussi employé le terme *garçon* (παιδί). Le règlement suivant (de 1695) n'apporte pas des changements de terminologie.

Enfin, les règlements et les décisions de la première moitié du XVIII[e] siècle font usage des termes serviteur (δούλος), « fatur » (φατούρος) et garçon (παιδί). « Garçon » et « fatur », comme il résulte du contexte des règlements, sont synonymes des garçons de magasin, qui vendaient au magasin du maître ou étaient envoyés par celui-ci pour vendre ou acquérir des marchandises dans d'autres villes ou pays. Ils avaient un

---

[99] B.A.R. *Ms. gr. 976*, f. 176.

[100] Ou peut-être de l'italien fatturato = travailleur. Nous mentionnons qu'un autre mot de la même famille signifie *maison de commerce à l'étranger*, exploitation.

salaire fixé par la loi et le droit de participer au commerce au moment où ils avaient amassé un capital. Il résulte des décisions de la Compagnie, mais aussi d'autres documents, que le serviteur (τὸ κοπέλι ou ὁ δοῦλος) qui parfois est dénommé aussi travailleur (δουλευτὰς) était également employé au magasin pour la vente de la marchandise, mais souvent aussi dans l'administration de la Compagnie et la rédaction des contrats; c'est pourquoi il est désigné par les termes italiens de « faturos » et grec de παιδί, pour marquer une certaine différence avec les autres termes. Le terme est employé surtout dans les documents du XVII[e] siècle et désigne, croyons-nous, le même genre d'occupations. Ce qui est certain, c'est qu'il jouissait du même régime (salaire, droits) que les garçons ou « faturi », et qu'on le rencontre sous ce nom dans les listes de contribuables, ce qui prouve qu'il participait avec son propre capital à l'activité commerciale de la Compagnie grecque de Sibiu.

Les règlements de fonctionnement établissaient aussi, à côté des droits et devoirs des garçons de magasin et de leurs maîtres, l'autorité que la direction de la Compagnie exerçait sur les uns et les autres. Sans doute, les statuts, les règlements et surtout les décisions des assemblées des marchands de la Compagnie comportaient aussi d'autres dispositions touchant la discipline des membres dans les foires, les magasins, les auberges, à l'église, et la pratique du commerce. Nous reviendrons sur ces dispositions à une autre occasion.

PATTERNS OF RURAL SOCIAL TRANSITION IN SOUTHERN BALKAN COUNTRIES *

JOHN PHOTIADIS
(West Virginia University)

INTRODUCTION

The purpose of this paper is to describe relatively abstract social patterns of rural to urban transition in the Southern Balkans, in particular Greece and Turkey. This transition is examined in the light of: first, a previously presented theoretical framework dealing with rural to urban transition in general [1], and second, changes which have already occurred in rural America. The purpose of the latter, that is examination in the light of changes which have already occurred in rural America, is to simply point out possible future trends.

This last statement in some ways implies that there are universal patterns of rural to urban transition which allow, at least for the purpose of illustration, comparison between rural U.S.A. and Southern Balkan Countries; the existence of these patterns, then, constitutes a major hypothesis tested here. Furthermore, at least concerning capitalist countries, deductions referring to countries located, in terms of industrialization, between Southern Balkan Countries and the U.S.A. could also be drawn. Let us see then what this theory of rural to urban transition is.

INCORPORATION OF THE RURAL INTO THE LARGER SOCIETY SOCIAL SYSTEM

For centuries Greek and Turkish villages have survived as, what we call semi-autonomous social systems. In sociological terms, a social system consists of repeated human social interaction that has become patterned and has: first, a definite structure (that is norms, statuses, objectives, etc.); and second, functions, that is processes (such as those of communication, decision making, etc.) that serve the structure and make its survival possible. The other two major societal systems, besides the social system, are the culture system — which includes technology among other dimensions — and the personality system.

When we refer to the autonomy of the Southern Balkan rural community social system of the past, we also refer to the ability of the system

* Paper presented at the III[rd] International Congress on South Eastern European Studies held in Bucharest, Romania, September 4 to 10, 1974.

[1] John Photiadis and Harry Schwartzweller, *Change in Rural Appalachia — Implications for Action Programs*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, Pennsylvania. 1970.

to fulfill the social, economic, and socio-psychological needs of its people, who in turn, in part because they had most of what they wanted within the community, used the community as a reference group. Thus, when it came to style of life, income, and level of living in particular, the Turkish, Yugoslavian, or Greek peasant, in most respects, compared himself with his fellow villagers and not with outsiders. In later years, however, some drastic technological changes, such as hard surfaced roads, automobiles, and new mass media, reduced the isolation of the rural community, and in turn, its autonomy as a social system. More specifically, a closer socio-psychological linkage between the Southern Balkan rural community and the larger society, the urban counterpart in particular, took place.

The socio-psychological linkage or the closer incorporation of the village into the larger society social system took place primarily through the influence the new technological changes brought to bear on the processes of communication and interaction. From the theoretical point of view these two processes are crucial when it comes to the incorporation of one social system into another (the village into the larger society social system, in our case) or the weakening of the boundary maintenance mechanisms of a system (the village social system in our case).

Through increased communication with the outside, members of the Southern Balkan societies became increasingly aware of the mass society culture, of its social structure, and of the value orientation on which culture and social structure are built. In particular, peasants became more cognizant of the level of living and the income of the more visible urban middle class, that is, more visible than other strata. Therefore, the urban middle class, when compared with the rural segment, constitutes the prestigeful stratum of the group; and because of the visibility of its values and style of life, it becomes a potential reference group for the rural resident. Furthermore, this visibility of the urban society, coupled with increased interaction, facilitates the development of a single societal system which tends to incorporate rural communities and neighborhoods. In other words, the rural community is becoming more and more a part of the structure of the larger society, and therefore, it is responding more and more to its pressures. In general, the incorporation of the Balkan rural community into the larger society does not occur at a uniform rate, but it is positively related to, among other dimensions, the size of the community, age, and the socio-economic status of its members. A major alternative the peasant has to respond to is the new pressure the larger society is applying on him to get one of the jobs which are now available in the city. This way he or she can achieve the higher income and level of living that they now feel they are expected to have. There were always better paying jobs in the cities of the Balkan countries and elsewhere, but the attractions of the rural social system — community, family, clique, etc. — were strong enough and the boundary maintenance mechanism so effective that peasants preferred to stay in the village. But now the local social systems and their boundary mechanisms are becoming ineffective, and jobs not only have made the city more attractive, but have also increased the socio-psychological linkage between the rural and urban community social systems because migration, at least the first

years, increased *interaction* and *communication* with the city [2], and thus made it a stronger reference group.

In other words, a crucial indirect function of the availability of jobs in cities, such as Belgrade, Athens, or Frankfurt, was the weakening of the boundary maintenance mechanism of the rural social system and, furthermore, the increased use of the outside as reference group. From this point on, both out-migration and socio-psychological linkage kept increasing in intensity, and along with them, the incorporation of the rural into the larger society social system, the use of the latter as a reference group, and the consequential strong feelings of relative deprivation [3]. In addition, because such feelings had become part of the basic motivational orientation of large numbers of individuals, social organization, norms, and social pressures for performance in line with expectations of the larger society, kept increasing rapidly. This led to more out-migration and, in turn, closer incorporation into the larger society, which in turn further increased out-migration. In other words, job opportunities in the city made this mutual dependence between migration and incorporation into the larger society possible. Thus, regardless of physical, cultural, or mental suitability or preparation for city employment, within less than ten years almost all young adult men and women left the mountainous and low income areas of the Southern Balkans.

Because, along with the rest of the rural social system, boundary maintenance mechanisms — for instance, norms suggesting that one cannot find a true friend in the city or that the good life is in the village — as time went by started rapidly losing their effectiveness. On the other hand, pressure, from both the outside and within, for economic achievement and, in turn, out-migration kept rapidly increasing to the extent that for many the rural community started becoming a negative reference group, community norms became ineffective, morale was low, and in a number of cases, the rural social organization almost collapsed. This stage of transition, which is initiated and usually sustained by the availability of city jobs, often leads to a mass exodus of rural populations.

From the point of view of action programs, understanding these processes is important because : first, at a certain point of the transition, outmigration becomes much faster than city employment can absorb ; second, it pressures people out of their communities regardless of preparation or fitness for city life, thus creating a number of problems afterwards ; and third, this type of exodus is taking place today in a number of countries of intermediate development, including Turkey, while in other, less developed countries, it will probably take place in the near future [4].

---

[2] Migrants, in particular during the first years of migration, visit their villages often, while relatives visit them in the city.

[3] Deprivation at this point refers to feelings of dissatisfaction with both income and city style of life.

[4] Typical in this case is the large number of unemployed or underemployed young men wandering about big cities in Asia, Africa, and South America, and families living on the periphery of such cities in squaller. When these people are asked whether they like this style of life better than that in their villages, they tend to respond negatively ; and when asked why they left, they usually do not have a specific explanation.

THE PROCESS OF REORGANIZATION

Most mountainous rural communities in the Southern Balkan countries today have lost the largest part of their population. But larger rural communities, and communities with economic potential such as larger mountainous communities, communities close to urban centers or close to employment opportunities, and most communities in the fertile lands of the plains, even when they lose population they do so very gradually. At the same time, however, some other drastic processes of reorganization and reorientation involving, among others, specialization and diversification, took place. At least in abstract terms the crucial dimension or direction behind this reorganization and reorientation is the closer linkage between the rural and the urban social systems, including the economic system, and furthermore, closer linkage of the other two systems (besides, the social) — the culture and personality systems. We will start then with a brief decription of the state of the village social organization immediately after out-migration starts, and then we will discuss reorganization.

The Period of Intense Social Processes : During the first years of out-migration increased expectations for higher income are usually channeled into motivation for improvements in productivity and other endeavors. In some respects this period, which because of the intensive role of the adjustment process could be called the "period of intense social processes", was like an awakening. Characteristic of this period are the strong efforts of older men, businessmen, and village leaders to compromise and promote changes, even when they did not benefit from them directly, in order to help the community survive. Morale during this period was high, fight among cliques more limited than before, and the community was still retaining its autonomy as a social system. In smaller and mountainous communities this period was followed by declining morale, increased out-migration and, in cases, social disorganization, sometimes severe [5]. In countries such as the United States, where for communities of the type we are discussing this transition took place sooner, tendencies toward retreat from society, partial return to traditionalism, and joining sectarian religion became apparent.

We will now turn to a discussion relating to structural social changes of the reorganization process and discuss : first, changes in the overall aspect of the social organization, norms in particular ; and second, changes in the interrelationship of major social institutions, in particular the family, economy, education, government, and religion.

Reorganization of Overall Aspects of the Social Organization : Probably the most important and basic part of social organization is the structure of norms. Besides reflecting the nature of the entire social organization, norms are, more directly than other parts, reflections of the basis or foundation of the social organization which is the basic motivational orien-

---

[5] Extreme situations could a few years ago be easily detected in the Appalachian mountain region of the United States : see John Photiadis, *Community Size and Social Attributes*, Research Report No. 5, Appalachian Center, West Virginia University, 1973.

tation of the social system. The major aspect of such an orientation is that of values. Thus, referring to norms, we will be equally referring to the entire basic structure of the organization of the social system. In this light then, social norms that are developing, or old ones that appear to be under pressure to help integration into the larger society, are in most cases today, and at least in Greece and Turkey, those in line with the main axis of incorporation of the rural into the urban society, such as those dealing with "income and level of living" [6]. In Greece for instance, twenty years ago a man, whose daughter had been seen that day walking along with a boy, felt very uncomfortable sitting in the coffee house. Today this does not bother him much, but as a villager put it, half joking, "If you don't have a refrigerator in your house, you don't dare show your face in the coffee house".

These, on the other hand, are often the areas of severe direct or indirect socio-psychological tensions. Such tension situations can be located on specific points of either the "time continuum" for Southern Balkan villages, that is as one moves from the recent past to the present, or the "industrialization continuum", that is as one moves from less to more industrialized societies. Concerning Southern Balkan villages, norms which produce discord have been different for different years in the last twenty year period since the first survey. For instance, in the beginning of the twenty year period, discord had a lot to do with norms dealing with the new status of the youth, girls in particular, but later, among other areas, it involved new situations, such as those referring to the status of the new rich or the aged. Similarly, norms that produce discord in Greece today are different from those which do so in rural U.S.A.

One way subgroups have been using to facilitate their integration into the larger society is through differentiation of their normative structure so that behavior more in line with that of the outside can be adopted. For instance, as we move from the past to the present, subgroups tend to develop more distinct normative patterns of their own. In most instances, subgroups keep producing such norms as they increasingly realize that they are not on a par with what later becomes their reference group, which is the urban youth group corresponding to their own. But, in addition to such norms, new ones that have as their purpose adjustment within the community continue being emphasized or produced by the various community subgroups.

In most cases norms under pressure to change represent behavior of the corresponding segment of the larger society to which the individual belongs. Often, this behavior is eventually adopted by the rest of the community. Typical is the situation of groups of returned Turkish migrants, who tend to adopt new behavior patterns while in the city which they introduce into the village when they return. As times goes by and as is visibly the case with most villages in Greece, certain of these new norms

---

[6] For a relevant discussion on the function of themes of modern society referring to income and level of living, see: John Photiadis, *Stavroupolis Revisited*, "Journal of Social Research", Vol. 14, No. 4, 1972, Athens, Greece.

remain part of the group of returned migrants in the village and often the entire community adopts them [7].

As discussed later, middle aged and older women develop new distinguishable normative patterns, usually during the latter stages of the integration into the larger society process. While, as a subgroup, adult women in Greece (including some living close to cities) have deviated from the old normative patterns much less than other subgroups, in more industrialized societies, such as the U.S.A., where the great transition started earlier, women's expectations and norms supporting them have changed drastically and in many cases even faster than those of men. But, even in those societies, changes in normative patterns among teenagers, in particular girls, are probably more extensive than those of women. Besides, in countries such as the U.S. the actual process of indoctrination of women, in general, started much earlier and, furthermore, started from a basis where differences between men and women and rural and urban were smaller than in a country such as Greece. Among rural women, at least in Greece, the most severe deviations from the normative pattern can be observed when these women move to the city. As reported in another publication, when settled in the city women from a certain village, more than other groups, violate norms, including those associated with the moral code, and sometimes including adultery. In some cases, the reason for such deviancy is acquisition of higher level of living. One such aspect of living, besides home appliances, is residence and acquisition of a flat in a high-rise apartment building.

In general norms become less clear and are usually associated with less severe sanctions than before. The norms which are enforced more than before, or are new, or are newly emphasized, are primarily those supporting behavior favoring integration into the larger society. Such norms usually reward behavior that is more similar to that of the larger society and sanction negatively behavior that is in conflict with it. Furthermore, excluding morals, the more important to the integration of the village into the larger society the norm is, the more severe the sanctions, positive or negative, associated with it become. This does not mean, however, that all norms that are *now emphasized* support behavior which is similar to that of the outside, because there are some traditional norms which are now given more emphasis than before. But the reason for the reemphasis of norms supporting aspects of traditional behavior is that too many forms of urban culture have been adopted, at least the way overt behavior indicates, too quickly. In other words, even this reemphasis of certain traditional norms can be seen as an effort of the rural system to facilitate its integration into the larger society.

In comparison to the past, the majority of village norms are less rigid, and the same is true for the entire social organization. As a matter of fact, most of the discussion in this section of the paper could be used

[7] We should mention at this point that, at least in mountainous Greece, the group of returned migrants is constantly changing both in content and numbers, and therefore institutionalization of norms within this group is difficult if not impossible.

as an illustration of the loosening up of rural norms. For instance, we have already mentioned that many subgroups are increasingly behaving in line with behavior supported by corresponding groups in the city. The same is true with individuals who increasingly use the larger society as a whole as a reference group. In other words, the number of sets of norms used by people in the village has been considerably increased. Therefore, the village normative structure is more fragmented, and what might be considered the central set of community norms is seen differently by more and more people.

The rapid normative reorganization does not take place uniformly or unilaterally. For some segments of the rural social system change does not take place at all. This lack of change in certain areas of norms has both favorable and unfavorable effects. One favorable effect lies in allowing the individual to hold onto something of the past. The unfavorable effect of slowly changing parts is that it often creates problems in consistency and integration. What is important for most villages is the frequency with which conflicting sets of norms have been produced. Most conflicts involving contradictory sets of norms are developed due not so much to discord or differential socialization, but primarily to differential use of the outside as a reference group. This conflict is also quite visible in the plains where social transition is slower. In some Greek plains communities' peasants with larger holdings, or with better family names, insist on ascribed status primarily on the basis of these two criteria. They pretend to ignore the new rich, those who have made money in the city. The latter see the status expectations of the old established farmers as out-dated and thus behave in line with new norms that give them higher status. This particular type of consistency has also been observed in a region in rural Appalachia where established, or so-called "bottom land farmers", strongly resent the behavior of certain of the formerly low income farmers from the mountain slopes who were among the first to out-migrate and who often did well in the city. In spite of the time that has elapsed, a number of the old farmers insist on interacting with members of the "new rich" families especially older members on the basis of the old social ranking.

Norms associated with efficiency in farming become stronger both in scope and extent of conformity. This is especially easy to observe in the plains of Greece where farmers are more pressured to do well, in particular those who have decided to sustain a level of living that is expected to improve every year. On the other hand, norms associated with behavior contributing to one's popularity within the coffee house (for instance, norms giving one credit for being a good backgammon player or card player) have become less instrumental. In most cases, performance in activities which do not contribute to the reorganization of the normative structure on a basis of more rationality and efficiency — which are crucial predispositions for success on the basis of the expectations of the larger society — tends to decline. However, the norms which are emphasized and are used as mechanisms facilitating the incorporation of the group into the larger society depend upon the particular subgroups concerned, and different kinds of norms become important at each particular stage

of integration into the larger society. Norms of rationality and efficiency which have become important for the farmers are not as important for all groups. Among girls, for instance, norms dealing with appearance are followed by norms dealing with less obvious aspects of behavior such as sexual relations, marital relations, housekeeping, and that status position of women in relation to men. In general, as we move from the recent past to the present, or from less to more industrialized societies, norms dealing with cultural attributes which are visible become sooner and more fully accepted than others. What is true for girls' dresses is equally true for appliances owned by adult women. Possession of appliances reflects both physical comfort and social status, and their acquisition has become a strong motive for the village housewife.

Places, such as the coffee house, where village men interact with each other and where enforcement of village norms was most effectively implemented in the past, have in recent years become the places where processes leading to legitimization of change have taken place. The importance of this agency today is that it often acts as a buffer by facilitating changes that are taking place in the normative structure with the least possible disruption in the village system of social relationships. A major reason the coffee house can act as such a buffer is that the processes of interaction, decision making, and communication operate so efficiently within it and involve the most important members of the male adult group.

In mountainous villages where a proportion of young adults has remained in the village, and also in communities of the plains where economic transition is more gradual and a certain proportion of young adults are gainfully employed, the weakening of norms that follow the period of intense social processes is much less severe than that which has occurred in the smaller mountainous communities of Greece and Turkey. In these communities the group of young adults has acquired much more power than before in setting up and enforcing norms. This often happens in spite of mostly covert resentment by probably the largest proportion of the group of older adult males.

Changes in the Interrelationship Among Institutions: As we have indicated in the introductory part of this paper the theme of the larger society culture, which in turn constitutes the major imitation target of the less prestigious rural sector, is higher income and higher level of living. As a consequence, the central axis of reorientation of the major social institutions and, furthermore, the institution which is under the most severe pressure to perform is the economic institution. Changes in other major institutions are to a large extent responses, sometimes secondary or tertiary, to changes in the economic institutions. For instance, changes in government and education have often as a purpose the enhancement and facilitation of the effectiveness of the economic institution, while others, for instance the family, change so that they can both facilitate economic developments and also act more or less as a buffer absorbing disturbances produced by changes in the economy, and finally others, the church for instance, increasingly perform the latter of the two functions we mentioned in relation to the family.

In this light then the next institution which was under severe pressure to perform and directly support the economic institution was the

village government. This is the case because, concerning organized response to the need for closer incorporation into the larger society, the government is the most directly responsible and flexible unit of the village society. Next, then, to the responsibility of the village government to facilitate the overall integration into the larger society — in other words, in a number of respects make it more similar to the outside — the major particular responsibility of the village government was to help the effectiveness of the economic institution. The economic institution, therefore, constituted the spearhead of the process of integration of the village into the larger society.

The other increased direct support to the economic institution and to integration in general which the government could offer came indirectly through the support it gave to the strengthening of the institution of education, because formal education in the Southern Balkan villages and elsewhere in Europe is seen as a means of securing a better job, a more specialized job, and in turn higher income and level of living. Of similar nature has been the pressure on informal adult education. Support of education for economic success versus support of education for the sake of education is less important, although still very important in Northern Europe, and even less important, but again still very important, in the United States.

Direction of change in the family and religion is, in certain respects, different from that of government and education because, in addition to emphasizing direct contribution to the success of the economic institution, these two institutions increasingly contribute to adjustment to the dislocations, primarily socio-psychological, rapid changes produce. Changes of this nature are more easily detectable in the United States, in particular when religion is concerned, because the process of rapid change has been going on longer and, therefore, consequences of dislocations are more severe and more easily detectable [8].

By pointing out these new functions we do not suggest that family and religion are not in the process of realigning themselves to contribute directly to either integration into the larger society in general or to the success of the economic institution; because the family, for instance, although it is increasingly operating as only a social unit, in most cases coexists with business; but this link is weaker in Northern Europe and still weaker in the United States, where the family farm is becoming replaced by the commercial farm [9].

The main reason for the separation of business and family in most villages is because of the opportunities for family members to find jobs elsewhere. This economic dependence, which in turn will be discussed

---

[8] The changes in family and religion which are more different in nature than in the past and are becoming more visible as the incorporation of the village into the larger society increases is the role they play in helping individuals, who either cannot fulfill expectations of the larger society, or are disturbed by complexity and rapid change in general, adjust psychologically to the new societal forms.

[9] For a description of the closeness of traditional family relations in some Balkan societies see: Eugene A. Hammel, *Alternative Social Structures and Ritual Relations in the Balkans*, Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, New Jersey, 1968.

later in this paper, brought about drastic changes in the social organization and integration of the family.

Finally, looking at the strength of the interrelationship of all of these institutions one might say that within the village they are becoming more independent of each other. Furthermore, community norms supporting closer linkage among major social institutions are becoming less effective; for instance, social pressure on a son who is prospering without trying to pull his kinship group up with him is smaller than before in the Southern Balkan villages, and of course much smaller in Northern Europe. Similarly a school principal who does not invite a priest to bless every school festivity is criticized less than before, and the same is, in turn, true about the priest who does not use special church services every time crops fail. On the other hand, each of these major social institutions, which become increasingly more separated from each other, are increasingly linked closer to the corresponding institutions of the larger society, and to the society as a whole. In general, the integration of the various Balkan rural communities into the larger society does not occur at a uniform rate, but it is positively related to, among other dimensions, the size of the community, the age, and the socio-economic status of its members.

SIGNS OF FUTURE DISORGANIZATION

In general either within Greece or Turkey, but visibly primarily in mountainous Greece, there are different rates of integration of various communities and of parts of communities. Further integrating parts often serve as mechanisms facilitating the integration of slower changing communities or parts by exerting pressure on them. More crucial, however, is that differences in rates of integration not only refer to differences in communities or their parts, but also differences in integration among the basic components of the rural society, namely, the social system, the cultural system, and the personality system. Differential rate of change of basic components is more crucial not because it leads to further change, but because it leads to further disorganization. Certain aspects of the community and of the personality of its members are changing and becoming integrated into the larger culture faster than others. This differential rate of change does not only refer to parts of each of these basic components but mainly to the relationships among them. More specifically, it appears that cultural integration, at least in certain important dimensions (for instance, integration having to do with level of living), is faster than integration referring to village social relationships and probably much faster than integration of important aspects of the peasant's personality. The latter form of integration refers to the development of personalities compatible with the larger society and with changes occurring within the culture and the social systems of the community. For instance, systemic linkage referring to certain cultural items, such as automobiles, television, or to the cultural value of economic success is faster than systemic linkage referring to social dimensions, such as the acceptance of favorable attitudes (and community norms supporting

them) toward nutritional practices, health practices, or the urban rationality in farm management. In a similar fashion, certain social dimensions, such as acceptance of the urban criteria for determining status (for example, the ascription of higher status to women who are employed or whose husbands are recipients of public welfare) become incorporated more readily into the social system, as compared to the incorporation of the personalities of the members of the community.

A characteristic and important aspect of societal change today is that because of the accelerated rate of change of the culture system, which includes technology and cultural values such as those for economic success and material comfort, the social system and the personality system do not have the time to adjust to it and thus retain equilibrium. In many respects this discrepancy is more crucial for the rural Southern Balkan community, in particular the mountainous villages, and therefore, more problematic because this community must adjust to the current changes facing an entire country while adjusting to those changes which have already taken place in the rest of the country but not in the rural sector. In addition, the rural mountainous community does not have resources that the rest of the country has and, in turn, the flexibility to adjust to either the new changes or to the changes which have already taken place elsewhere. An often discussed aspect of societal discrepancy of this nature is the disjunction between the acceptance by lower classes of the cultural goal of success, particularly economic success, and the lack of institutionally legitimate social means of attaining this goal. Higher alienation scores exhibited by lower socio-economic strata of the American society are attributed to this dysfunction. However, what is happening to the lower classes elsewhere is also happening to rural Southern Balkan communities, but again to a larger extent. Although peasants, those of mountainous communities in particular, are taught the value of success by the same mass media as are the lower classes elsewhere, they have less opportunity for implementing this value. If this is true, other things being equal, we should expect more frustration and, in turn, increased alienation among rural people in the Southern Balkan countries. As a consequence action programs for rural people should not only be based on raising the level of living (in particular through agricultural production), but they should start considering the individual's overall adjustment to society and his internal world.

PROTECTION ET AMÉLIORATION DE L'ENVIRONNEMENT DANS LE CADRE DE LA COMMISSION ÉCONOMIQUE POUR L'EUROPE

ION SION

1. LA COMPATIBILITÉ DES ORGANISMES RÉGIONAUX AVEC LES PRINCIPES DU DROIT INTERNATIONAL

Aucune disposition de la Charte des Nations Unies ne s'oppose à l'existence des institutions régionales, si celles-ci sont compatibles avec les buts et les principes de l'Organisation, si elles assurent la paix et la sécurité de la zone respective, partie intégrante de la paix et la sécurité mondiales. Cet instrument permet aux Etats de trouver la solution pacifique, au niveau régional et sous-régional, des différents locaux [1], conséquences de certaines actions *(in faciendo)* ou inactions *(in non faciendo)* et susceptibles d'affecter la paix, la sécurité, voire l'environnement. D'autre part, sans l'autorisation préalable du Conseil de sécurité, ni les organismes régionaux, ni les Etats ne sauront exercer la moindre contrainte se justifiant des statuts ou des conventions régionales [2].

La compatibilité de l'activité des institutions régionales avec les buts et les principes de la Charte des Nations Unies ne saurait se traduire par une coopération limitée, en fonction des principes et, encore moins, des buts insérés dans le document. Coopérer dans un domaine nouveau, tel celui de la protection des composantes de l'environnement, est une activité qui se doit d'être fondée sur les principes du droit international, de caractère général, impératifs, englobant non seulement les principes de la Charte de 1945, mais aussi ceux fixés par la Déclaration de 1970 concernant les rapports entre Etats, fondés sur l'amitié et la collaboration. Leur strict respect écarte le risque de créer des organismes régionaux fermés et super-étatiques.

Notons, cependant, aussi que des organismes nationaux peuvent fonctionner — à titre exceptionnel — à l'échelle régionale. C'est le cas des organismes qui assurent la protection de certains cours d'eau ou de certaines mers contre la pollution, ou bien la protection contre les bruits et les vibrations, les zones intérieures des pays qui couvrent de vastes territoires (par exemple, l'Union Soviétique). En revanche, les pays petits et moyens [3], donc de moindres dimensions, sont souvent obligés

---

[1] Charte de l'ONU, chap. VIII, Accords régionaux, art. 52, in *ONU şi instituţiile specializate*, Bucureşti, Ed. Ştiinţifică, 1962, p. 26.

[2] *Ibidem*, art. 53.

[3] Edwin Glaser, *Statele mici şi mijlocii în relaţiile internaţionale*, Bucureşti, Ed. Politică, 1971, p. 158—167.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 3, P. 509—522, BUCAREST, 1976

de recourir aux organismes internationaux pour la solution des problèmes de l'environnement, dans un monde tendant à instituer de manière définitive la primauté du droit, à éliminer pour toujours la force et la menace par la force. Par ailleurs, quelle que soit l'importance des Etats dans la hiérarchie des deux systèmes de droit — international et national — c'est au second que revient la préséance, les divers Etats n'ayant pas encore réussi à se mettre d'accord sur bien d'aspects internationaux concernant la protection de l'environnement. Toute direction étrangère aux intérêts nationaux, imposée de l'extérieur à la politique de l'environnement se présente comme une atteinte douloureuse à la souveraineté du pays respectif, ce qui entraîne en fin de compte la chute de tout l'échafaudage du droit international, un retour à la primauté de la force et du « droit » à intervenir sous n'importe quelle forme. Compte tenu de ce que la communauté internationale se compose d'États nationaux — le processus d'intégration ou de fédéralisation de la société capitaliste étant de longue haleine, sinueux et contradictoire —, les institutions européennes, favorisées par des facteurs politiques géographiques, des traditions, etc., doivent être essentiellement considérées comme de simples « expansions des attributions administratives et juridiques des États »[4] et les Etats membres comme les uniques entités souveraines.

2. LA POSITION DE LA ROUMANIE PAR RAPPORT AU RÔLE DES INSTRUMENTS RÉGIONAUX

L'élargissement de la contribution pratique des organismes européens au combat de la pollution du sol, de l'eau et de l'air, au-delà des limites de la juridiction nationale, ce qui ne saurait s'imaginer que par l'intermédiaire des programmes, résolutions et conventions, cet élargissement représente l'une des mesures d'encouragement des activités sur le plan régional comprises dans le document présenté par la Roumanie à la XXX[e] session de l'Assemblée générale des Nations Unies, concernant l'amélioration des structures et la démocratisation des activités développées par les organismes de l'O.N.U. Le forum international doit stimnler et élaborer, par le truchement de la Commission économique pour l'Europe, des programmes bien fondés en vue d'une coopération au niveau régional, qui viennent en aide anx pays, surtout à ceux en voie de développement, afin de « réaliser intégralement les objectifs de leur développement économique dans les conditions de l'amélioration de la qualité des facteurs de l'environnement »[5].

Les efforts fournis par la Roumanie — de même que par les autres pays qui se révèlent actifs dans la vie internationale — pour renforcer le rôle de l'O.N.U. et de ses organismes tendent à adapter les compétences institutionnelles à un nouveau paradigme de l'avenir: le dévelop-

[4] Paul Taylor, *International Co-operation Today. The European and the Universal Pattern*, Elek Books, Ltd., London, 1971, p. 47.

[5] La position de la Roumanie en ce qui concerne l'amélioration et la démocratisation de l'activité des Nations Unies, la consolidation de son rôle en vue de réaliser la collaboration entre tous les pays, sans distinction quant à leur régime social, un monde meilleur et plus juste, une paix durable, dans *Contribuţii ale României la soluţionarea marilor probleme ale lumii contemporane*, Bucureşti, Ed. Politică, 1975, p. 53.

pement de l'interdépendance des relations entre les États, dû entre autres à une recrudescence du processus d'altération des systèmes écologiques. A notre époque, les interdépendances des Etats et des régions peuvent augmenter le risque latent des involutions qui, *prima facia*, semblent bénignes, pour dégénérer brusquement en dangereux états tensionnels. Cependant, si l'on tient compte de la possibilité d'une confrontation avec ce phénomène de notre temps, on peut se servir des interdépendances pour aboutir à de bonnes solutions, au moyen des consultations régionales. « Les interdépendances réclament une coopération tout à la fois régionale et mondiale » [6]. Au vrai, et dans un certain sens, qu'il s'agisse des sciences de l'environnement ou de la société humaine, les frontières qui séparent le régional du global sont conventionnelles. Lors de la V[e] Conférence des commissions nationales balkaniques pour l'U.N.E.S.C.O., tenue à Bucarest en 1974, le représentant du Directeur général de l'Organisation soulignait, dans le même ordre d'idées, le fait que la coopération des Etats à l'échelle régionale doit être comprise comme « un maillon de la chaîne de la coopération internationale dans un monde devenu de plus en plus petit et pratiquement indivisible » [7].

Les propositions roumaines déjà mentionnées ci-dessus et qui ont bénéficié de l'appui de plusieurs autres Etats et organisations, ne sont, du reste, que la continuation sur un plan supérieur et dans les conditions actuelles des traditions politiques anciennes de la Roumanie. Cette politique est liée, à l'origine, à la clairvoyance tout comme aux limites de l'homme d'Etat d'expression bourgeoise, Nicolae Titulescu, qui fut un militant constant au sein de la Société des Nations, de la Petite Entente et de l'Entente Balkanique pour la sécurité collective du Sud-Est européen [8]. Poursuivie jusqu'à nos jours, cette politique a évolué. La Roumanie socialiste, par la voix de son représentant le plus authentique, le président Nicolae Ceauşescu, a avancé et soutenu avec une force croissante — pour ne parler que des diverses phases de la Conférence pan-européenne pour le sécurité et la coopération [9] — une conception nouvelle, structurée sur les intérêts de chaque pays, petit ou moyen, non-aligné, en voie de développement. Inédite, cette conception l'est tant par la procédure, les principes et les mesures qu'elle préconise, que par ses conséquences sur le plan institutionnel.

La mise en œuvre des moyens politiques pour la solution des différends et des problèmes majeurs en suspens existant à la périphérie ou au centre de l'Europe ; le désarmement, et surtout le désarmement atomique ; la suppression des organisations politico-militaires dans le genre du Traité de Varsovie et du Pacte de l'OTAN — autant de mesures susceptibles de créer, conformément à nos documents internes et internationaux,

---

[6] Marks Van Der Stoel, *L'indispensable collaboration mondiale et régionale*, dans « Revue Politique Internationale », n° 594, 1975, p. 6.

[7] *The VIth Subregional Conference of the Balkan National Commission for Unesco* (Final Report), Bucharest, 3—6 June, 1974, p. 2.

[8] Eugen Phoebus, *O contribuţie la cauza păcii — înţelegerile regionale*, Bucureşti, Ed. Politică, 1963, p. 16—21.

[9] Nicolae Ceauşescu, *Rapport au XI[e] Congrès du Parti Communiste Roumain*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1974, p. 26—27.

les prémisses nécessaires, et suffisantes d'un climat propice au développement des activités régionales. Ce climat propice permettra, à son tour, la conclusion de certains arrangements pour la protection de l'environnement, en accord avec « la cause de la collaboration et de la paix dans les Balkans, dans la Méditerranée, en Europe et dans le monde entier » [10].

C'est une réalité — et l'histoire l'a amplement prouvée — que les pays balkaniques sont directement intéressés à réaliser une « large collaboration dans le domaine des sources d'énergie, des communications, de l'environnement et dans d'autres domaines économiques et sociaux » [11]. Mais l'épanouissement de la coopération multilatérale à l'échelle balkanique suppose une position active de la part de tous les gouvernements, c'est-à-dire leur appui aux divers organismes de collaboration sous-régionale fonctionnant à l'heure actuelle; il leur faut « stimuler la création d'autres organes encore du même genre, y compris l'organisation de réunions gouvernementales » [12].

Par un consensus intervenu à l'échelon le plus haut, entre la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie, la Turquie et la Yougoslavie, Athènes hébergea, du 26 janvier au 5 février 1976, les travaux de la Réunion pour la coopération économique et technique dans les Balkans. Ainsi qu'il a été mentionné dans le *Communiqué commun*, ces travaux se sont déroulés partant des principes et des normes démocratiques bien connus de la Conférence générale européenne. Les délégués présentèrent une large gamme d'idées, suggestions et propositions concernant les possibilités de la coopération économique et technique [13]. L'*Inventaire* des propositions avancées par les délégués des pays balkaniques comporte des consultations entre gouvernements et entre experts, des échanges de données et d'informations sur les résultats des investigations et de la recherche dans le domaine de l'environnement, des problèmes liés à l'introduction des technologies modernes pour la purification de l'air et des eaux pollués, des aspects concrets de la coopération balkanique dans le cas des divers systèmes écologiques lésés : atmosphérique, fluvial et marin, etc.

Entre autres, la Roumanie a proposé un ensemble de mesures de détail concernant la surveillance des facteurs de l'environnement, le traitement des déchets solides, ménagers et industriels, les moyens de contrecarrer les effets polluants sur l'organisme humain, ainsi que l'examen de l'opportunité d'un accord multilatéral.

Cette activité croissante de la collaboration régionale implique la création d'organes nouveaux ou, peut-être, l'élaboration de quelques nouveaux instruments juridiques qui s'appliquent à l'environnement, comme notre pays l'a proposé d'ailleurs aussi, organes et instruments juridiques acceptés à l'unanimité par les pays de la zone balkanique.

L'examen de l'utilité des propositions inventoriées revient aux gouvernements des pays balkaniques, qui décideront des mesures adé-

---

[10] *Ibidem*, p. 28.

[11] L'interview accordée par Nicolae Ceaușescu à la gazette athénienne « Kathimerini ». Version roumaine, dans « Scînteia », du 25 mai 1975.

[12] Interview accordée par Nicolae Ceaușescu à un groupe de journalistes turcs. Version roumaine, dans « Scînteia », du 31 juillet 1975.

[13] Chez Ion Badea, *Conferința pentru cooperare economică în Balcani*, dans « Lumea », n° 5, 1976, p. 4.

quates pour la mise en œuvre des propositions acceptées de manière à les faire adopter sur un plan multilatéral, sans que les possibilités de la coopération bilatérale aient tant soit peu à souffrir.

Toute une série de raisons et d'impératifs qui lui sont spécifiques poussent à présent la Péninsule balkanique, comme le montrent son évolution de même que certaines tendances regardant l'avenir, vers une coopération régionale plus étroite, ainsi que vers la promotion des conceptions nouvelles — ce qui est également l'une des conséquences du climat propice instauré par la Conférence de Helsinki. Ceci est d'autant plus significatif que les Balkans englobent des pays de régimes socio-politiques différents. Un trait commun les rapproche, tout en les distingant des autres pays européens, à savoir un sensible handicap économique, sans parler des caractères analogues dus au milieu naturel ou géographique. C'est une raison de plus pour les Etats de cette zone de fournir un apport à l'œuvre de coopération mutuelle, de s'entr'aider afin de réduire les disparités actuelles et d'améliorer la qualité de l'environnement [14]. Il s'ensuit donc que les Etats balkaniques qui participent à la mise en pratique des conclusions de la Conférence européenne pour la sécurité et la coopération traduisent en fait les objectifs et les aspirations profondes des peuples de cette zone. La Roumanie conçoit cette coopération comme partie intégrante de la coopération à l'échelle européenne. Fondée sur l'appartenance géographique, elle doit refléter les intérêts de tous les pays de cette région, au niveau balkanique tout comme au niveau européen.

Enregistrée le long des années, l'incessante contribution de la Roumanie aux problèmes d'intérêt européen et tout particulièrement à ceux liés à la transformation des Balkans en une zone de paix, de collaboration et de bon voisinage, revêt une dimension contemporaine. Par ses nombreuses initiatives, ainsi que par la fermeté de sa position à l'échelon international et régional, la Roumanie s'inscrit dans une « nouvelle unité du processus historique à l'échelle européenne », dans un autre contexte qui « domine, universalise et imprime des rythmes nouveaux, une densité spécifique à l'œuvre historique, un dynamisme et un système d'interrelations et d'interdépendance tout à fait particulier par rapport aux époques précédentes » [15].

3. LA COOPÉRATION INSTITUTIONNELLE ET LA CONTRIBUTION DE LA COMMISSION ÉCONOMIQUE POUR L'EUROPE

Généralement, le but d'une institution est de grouper sous le signe de la fonctionnalité, en tant que trait dominant, plusieurs entreprises visant une série ou un seul secteur d'activité. Une série quand son propos est de répondre aux impératifs multidisciplinaires et intersectoriels ou de coordonner et éviter les parallélismes constatés dans la

---

[14] Miro Draškić, *Les Balkans après la Conférence d'Helsinki*, dans « Revue Politique Internationale », n° 621, 1976, p. 12.

[15] Damian Hurezeanu, *România modernă în perspectiva procesului istoric european*, dans « Era Socialistă », n° 9, 1974, p. 33, 34.

zone contiguë à celles spécialisées. Un seul secteur d'activité quand l'approfondissement de la spécialisation s'impose nécessairement.

Par exemple, il y a des différences, dans le système des Nations Unies, entre les institutions de coopération et celles d'appui. La tâche de l'Assemblée générale des Nations Unies, dans le cas de celles qui participent à titre égal aux activités visant à la protection de l'environnement, est de coordonner — en tant qu'organisation de vocation universelle. A partir du dossier des règles juridiques, de la pratique contractuelle et de la pratique coutumière, etc., s'est contouré un véritable droit des organisations internationales [16].

Dans la mesure où les Etats la leur accordent, les organismes de caractère international ont une personnalité juridique. Ils disposent d'une charte, une constitution, un statut, un règlement qui fixent le ou les domaines de leur activité, la manière et les moyens de leur fonctionnement, les droits et les obligations de leurs membres. La maladie courante dans la famille des institutions est la *bureaucratie* [17]. C'est une forme de sclérose qui, à l'état aigu, paralyse leurs organes représentatifs, leur faisant perdre de vue la finalité et les principes inscrits dans leur Acte constitutif. Elle met à la première place la technique, au dépens du contenu ; elle s'oppose à la nouveauté, conservant le périmé ; elle tend à hypertrophier l'autorité, en sortant des modèles fournis par les Etats.

L'existence ou l'inexistence du cadre institutionnel constitue, en outre, un critère de différenciation des formes multiples de manifestation à l'échelle régionale, respectivement entre la conférence, les congrès et les organisations — les deux premières catégories ne disposent pas d'organes directeurs permanents : ils font l'objet d'une élection *ad-hoc*, à brève échéance.

Au point de vue chronologique, l'initiative institutionnelle Numéro Un dans le sens de l'étude de l'environnement et de la protection de la nature à l'échelle mondiale — avec des conséquences particulièrement utiles et précieuses pour une région aussi périclitée que l'Europe — est de date relativement récente. C'est à J. Huxley, le premier Directeur général de l'U.N.E.S.C.O., que revient le mérite remarquable d'avoir patronné dès 1948 la création de l'Union internationale pour la conservation de la Nature [18].

De l'avis du professeur René-Jean Dupuy, le secrétaire général de l'Académie de Droit international de La Haye — avis que nous estimons fondé pour le moment actuel — on retrouve dans les problèmes de l'environnement les trois degrés d'organisation de la vie internationale [19] : 1° — le Droit international fondamental contemporain (englobant les principes insérés dans la Déclaration de l'O.N.U., de 1970) ; 2° — la réglementation conventionnelle (qui répond surtout à des circonstances prévisibles ou aux conséquences de quelques catastrophes et événements exemplaires ; dont le caractère est donc *ponctuel* et *événementiel*) et 3° — la

---

[16] Gheorghe Moca, *Probleme actuale ale dreptului organizaţiilor internaţionale*, dans RRSI, n° 1, 1970, p. 67—90.

[17] Mircea Maliţa, *Idei în mers*, Bucureşti, Ed. Albatros, 1975, p. 44—50.

[18] Chez Ion Sion, *Patrimoniul natural şi cultural — politici planetare, regionale şi naţionale* (partant d'un interview du pr. Guglielmo De Angelis D'Ossat, ICOMOS-Italie), dans «Buletinul Comisiei naţionale române pentru Unesco », n° 3, 1975.

[19] R.-J. Dupuy. *Présentation du Colloque 1973* (Interventions orales), dans *La protection de l'environnement et le droit international*, Leiden, Sijthoff, 1975, p. 404.

coopération institutionnelle (enregistrant la transformation du carctère *événementiel* en caractère *rationnel*). Pour faire face aux problèmes de plus en plus pressants de l'environnement à l'échelle régionale, pour écarter le danger de sclérose et la rigidité, pour rendre efficace la coopération institutionnelle, il faut qu'elle comporte les paramètres suivants, prévus soit au moment de son instauration, soit par les amendements ultérieurs : a) qu'elle envisage la complexité des phénomènes et des problèmes de son agenda d'une manière créatrice, en dehors de toute routine ; b) qu'elle fonctionne à sa capacité optime de coordination ; c) qu'elle dispose de l'habileté nécessaire à l'application des facteurs scientifiques et technologiques dans le combat de la pollution ; c) qu'elle soit au courant des avantages de la maléabilité opérationnelle.

Les avantages de la coopération européenne, multisectorielle ou spécialisée, sont également appréciés dans le cadre de la Commission économique pour l'Europe (CEE/ONU), le Conseil d'Assistance Economique Mutuelle (CAEM), la Communauté Economique Européenne (le Marché Commun). D'autres organismes économiques, par exemple la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (CECA) ou l'Organisation de Coopération et Développement Economiques (OCDE), l'apprécient également, bien qu'ils débordent le cadre continental. Cette liste est complétée, d'autre part, par quelques organismes politiques, dans le genre du Conseil de l'Europe et du Conseil Nordique.

Le Plan d'action de la Conférence sur le milieu humain, de Stockholm, 1972 (par exemple, la recommandation n° 4), de même que le Document relatif aux mesures à l'échelle régionale de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, de 1975 (par exemple, son dernier chapitre) recommandent en général ou nominalisent, avec la délimitation de certaines tâches bien précisées, les institutions (agences, programmes) susceptibles de coopérer, comme c'est le cas de l'Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture (UNESCO), qui dispose, comme on le sait, d'une imposante base d'action régionale.

Parmi les organisations et les unions internationales avec des activités ou des organes régionaux, des tâches différenciées sont assumées par : les unions internationales (non-gouvernementales) ; les institutions spécialisées, ainsi que l'Organisation des Nations Unies pour le Développement Industriel (ONUDI), l'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO), l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), l'Organisation Internationale du Travail (OIT), ou encore : l'Accord général pour les tarifs et le commerce (GATT), la Conférence des Nations Unies pour le Commerce et le Développement (UNCTAD), l'Organisation Intergouvernementale Consultative de la Navigation Maritime (IMCO) et l'Agence Internationale de l'Energie Atomique (AIEA). Ajoutons-leur les banques et les programmes d'aide tels : la Banque Internationale pour la Reconstruction et le Développement (BIRD), le Programme Alimentaire Mondial (PAM), le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) et le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE). Quant aux organisations (organismes subsidiaires) et programmes de *coordination* concernant les problèmes de l'environnement, mentionnons les formes suivantes existant à l'heure actuelle : le Conseil d'administration du PNUE et, à un échelon supérieur, plus complexe,

le Conseil Economique et Social (ECOSOC) de l'O.N.U., respectivement l'Assemblée générale de l'Organisation.

En ce qui suit, nous nous proposons d'étudier les tâches et les réalisations dans le domaine de la protection de l'environnement de l'une des plus importantes organisations économiques européennes, la CEE/ONU [20].

Les attributions et les compétences de cet organisme couvrent une sphère nettement délimitée : une sphère général-européenne, si l'on excepte les problèmes de la paix et de la sécurité [21]. Dans le cas d'un tel cadre institutionnel-juridique, les conditions n'ont pu mûrir que par la suite [22]. Pour commencer elles se sont bornées au contenu du chapitre des *Suites de la conférence*, compris dans l'*Acte final* de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe.

Il convient de faire d'emblée trois précisions importantes : *primo*, il n'y a aucun autre organisme de vocations quasi-générale en Europe, à part la CEE/ONU ; *secundo*, la Commission économique pour l'Europe est l'un des pionniers du combat de la pollution et de la protection de la Nature sur le plan régional ; *tertio*, grâce à tant d'interdépendances, les effets favorables de la coopération à l'échelle européenne vont influer, de ce point de vue-là, sur les autres régions du monde.

Dans le cadre de la CEE/ONU, quatorze organes principaux et de nombreux comités de la centaine des organismes subsidiaires ont introduit dans leurs programmes de travail — avec quelque timidité au début — des mesures pour combattre la pollution de l'environnement et pour lui en assurer la protection. C'est ainsi qu'à part la t r i a d e bien connue (promotion du commerce, coopération scientifique et technologique, planification à longue échéance), dès la moitié de la VII^e^ décennie s'est contourée la coopération dans le domaine de la protection et la conservation de l'environnement. Dès ce moment, s'est imposé le besoin impérieux d'une coordination ; implicitement, s'est fait sentir l'intérêt du développement d'une stratégie de la coopération entre plusieurs facteurs : économiques, sociaux, écologiques, mais notamment au service des pays en voie de développement, afin d'en accélérer les progrès. L'expression institutionnelle de ce *desideratum* prend la forme d'un organe spécialisé : les Conseillers des Gouvernements des pays de la CEE pour les problèmes de l'environnement [23] (président : J. Spaander, Pays-Bas). Sous les auspices du nouvel organe, la collaboration préexistante entre les organes subsidiaires et les organes exécutifs [24] a été dépassée. Cependant le Comité du Gaz, le Comité de l'Habitation, de la Construction et de la Planification, sans parler aussi des Conseillers des Gouvernements des pays de la CEE pour la science et la technique ont continué à détenir

---

[20] Créée en 1947, par le Conseil économique et social de l'ONU, la Commission compte à présent 32 Etats européens, les USA et le Canada.

[21] Voir. P. Reuter, *Institutions internationales*, Paris, PUF, 1963.

[22] N. Ecobescu et S. Celac, *Cadrul instituţional-juridic al securităţii europene*, dans RSSI, n° 1, 1971, p. 19–34.

[23] CEE/ONU, Rés. 7 (XXV).

[24] Parmi les dix divisions de l'Office du Secrétaire exécutif, il y a aussi la Division pour la protection de l'environnement et des habitations.

un rôle important dans notre domaine. A la fin de l'année 1972 est assurée la coopération internationale des diverses organisations avec les mêmes préoccupations relatives à la protection de l'environnement, et en tout premier lieu avec le PNUE. Dès la première réunion des Conseillers à Genève, ont été formulés une série de problèmes considérés comme prioritaires, dont nous donnons ci-après la liste, *in extenso* [25] : élaborer des normes relatives à l'environnement et des règlements concernant la distribution, ainsi que la manière dont seront utilisées les ressources naturelles ; fixer la politique des prix, des importations et des subventions de manière à favoriser les objectifs de l'environnement ; déterminer les priorités financières en vue de l'amélioration de l'environnement ; affecter des ressources suffisantes à l'amélioration des infra-structures et des « biens publics » de grande valeur culturelle, écologique et récréative ; appliquer les plans de l'aménagement du territoire à l'échelon national et régional, tout en tenant compte des objectifs communs pour les secteurs économique et social, ainsi que des facteurs d'environnement ; mettre l'accent sur les mesures préventives ; harmoniser les politiques à l'échelon international par la coopération et les accords (bilatéraux, régionaux, sous-régionaux) étroitement liés aux activités développées par d'autres organisations internationales intéressées à ce domaine ; consacrer une partie du revenu public à l'amélioration progressive des compartiments les plus menacés par les facteurs de pollution.

Systématisons maintenant notre étude, en nous référant à l'*échange d'informations et d'expérience* (problèmes-secteurs), aux *recherches* portant sur la situation de l'environnement dans les pays de la région coiffée par la CEE/ONU (problèmes-zones), à la *législation* et les implications internationales de la politique de l'environnement.

A. *L'échange des informations* a été aiguillé sur les « problèmes-secteurs » de l'environnement, tels : le secteur de l'évacuation des dechets (en usant de l'expérience acquise par certains pays, par exemple l'Angleterre dans notre cas) ; celui de l'agriculture (Hongrie) ; de l'industrie métallurgique (République Fédérale d'Allemagne), chimique et pétrochimique (URSS), constructions (Belgique), transports (Suisse). Pour nous limiter aux plus importants, prenons les deux premiers secteurs : ils réclament la participation, ainsi que la connaissance effective de toutes les disciplines et, respectivement, de tous les intérêts en jeu ; c'est à cette seule condition que la coopération régionale dans ce cadre institutionnel devient possible et également avantageuse pour chaque partie. On ne saurait trouver les meilleurs solutions en laissant ces problèmes à la charge d'un groupe restreint d'experts. La gestion des dechets liquides, solides ou gazeux, produits par l'industrie ou l'agriculture, la consommation ou le tourisme, pourra être assurée seulement si ces problèmes seront abordés de manière concerté et interdisciplinaire, autrement dit, suivant les directions notées ci-après : a) dégager l'agglomération industrielle aux bords des cours d'eau et des estuaires pollués ; b) améliorer les zones pour le traitement des eaux usagées conformément aux exigences actuelles ; c) traiter au préalable et procéder au recyclage des émissions indus-

---

[25] Doc, E/ECE/ENV. 2/1970, § 23.

trielles ; d) améliorer les méthodes de l'évacuation des dechets dans la mer ; e) trouver la solution du problème des dechets liquides de l'agriculture moderne ; f) résoudre le contrôle du stockage et de la destruction de tous les dechets solides. Pour n'envisager que le traitement des dechets solides, l'expérience de la coopération entre les Etats fédéralisés (USA) montre que leur évacuation et la récupération des ressources réclament en tant qu'indispensable une bonne planification, complétée par un programme de mesures de nature à assurer, *inter alia*, la souplesse de l'organisation nécessaire à son développement futur et à fournir les garanties d'un service complet — depuis le stockage jusqu'à la destruction finale des dechets solides. En ce qui concerne le secteur de l'énergie, remarquons que l'incidence de la production nucléo-électronique dans la région de la CEE/ONU est moindre par rapport à l'énergie produite grâce aux moyens classiques. Qui plus est, l'énergie nucléaire contribue sensiblement à maintenir l'intégrité de l'environnement et — ce qui n'est pas à négliger — offre des moyens et des matériaux nouveaux à l'homme pour l'organisation de sa propre existence. A proprement parler, l'industrie nucléaire bénéficie dès ses débuts de normes et standards internationaux. Les activités de la Commission internationale de la protection radiologique (CIPR) dans le sens de fixer les normes fondamentales des degrés admissibles pour l'exposition radiologique sont le fruit d'une incessante coopération entre les Etats. Ce même esprit de coopération anime l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) [26] en ce qui concerne la diffusion des informations relatives à toutes les phases de l'industrie nucléaire pacifique, et notamment à propos des programmes de développement et des politiques visant la protection de l'environnement des pays en cours de développement.

B. Les *recherches* concernant la situation de l'environnement dans les pays de la CEE/ONU portèrent sur les « problèmes-zones » du genre : zone métropolitaine [27] (France), zone fortement industrialisée (Pologne), zone de l'érosion du sol (Portugal), zone du cours d'eau (USA). À l'échelon régional, la situation la plus critique s'avère celle qui se présente dans le cas des cours d'eau [28] qui traversent plusieurs pays. Dans ce cas-là, la question est insoluble en dehors de la coopération des pays riverains, directement intéressés. La pollution du Rhin, du Danube, du Sund, de l'Oder, à l'entrée en Pologne, des deux cours d'eau autrichiens, à l'entrée en Yougoslavie, etc., réclame des mesures urgentes de coopération entre les pays européens riverains. De même, les mers : la Baltique, la mer du Nord, la Méditerranée, la mer Noire demandent des activités de coopération, à commencer avec le combat de la pollution par les hydrocarbures.

---

[26] Cf. le Doc. 1/1 *(L'énergie d'origine nucléaire et l'environnement)* présenté au Colloque CEE/ONU (Prague, 1971).

[27] La formule « zone métropolitaine » désigne dans la conception des architectes français une « fédération » des centres urbains, avec des prés et des terrains vagues à proximité, englobant des activités economiques et culturelles variées.

[28] Dans les pays compris dans la région de la CEE/ONU, 90% de l'eau utilisée subit l'usure industrielle, une partie de cette eau refait plusieurs fois le circuit avant d'aboutir à la mer, et seulement 10% sert aux besoins immédiats de l'homme.

Quand les problèmes de la pollution des eaux intéressèrent plusieurs pays, revêtant en outre un caractère chronique, on a créé quelques nouveaux organes permanents, comme dans le cas de la Commission internationale pour la protection du Rhin contre la pollution, fondée en 1963, ou bien on s'est servi des organes préexistant, comme la Commission du Danube, instituée en 1948 [29], mais dans ce dernier cas leur compétence aurait à subir des amendements progressifs en ce sens-là. A ce propos, on peut citer encore le système des *consultations communes* pour la gestion des eaux du Lac de Constance, système mis sur pied par les Etats riverains (Autriche, République Fédérale d'Allemagne et Suisse).

Les premières conclusions nettement cristallisées relatives à l'habitat obtenues dans ce cadre bien avant la Conférence mondiale de Vancouver (1976) se rapportaient aux habitats qui pâtissent souvent du voisinage industriel, aux agglomérations urbaines de dimensions exagérées, développées dans certains pays de la CEE/ONU, d'où l'insalubrité physique des constructions et un état dépressif de la population respective, la faiblesse du peuplement rural contribuant de son côté à faire obstacle à un équipement collectif et civilisé. En ce qui concerne la relation travail-habitat, les conclusions tirées en tout premier lieu visaient les problèmes du travail et les phénomènes primaires et secondaires de l'émigration et de la navette de la main-d'œuvre.

Il va sans dire qu'à l'exception de la Silésie supérieure (Pologne), dont il a été déjà question, plusieurs pays européens comportent des zones de grande concentration industrielle, dans le genre du Ruhr (République Fédérale d'Allemagne), Midlands (Angleterre), etc., qui ont fait ou féront l'objet des monographies futures. De leur côté, les thèmes de recherche concernant la « zone aérienne », sont de moindre envergure, le problème se posant avec quelque insistance dans les cas des pays scandinaves où la pollution atmosphérique est d'origine, surtout, extraterritoriale.

Notre inquiétude augmente en constatant la dégradation du sol. Une carte de l'érosion en Europe peut montrer les zones frappées de ce « fléau », qui englobent les pays du bassin méditerranéen, ceux du bassin de la mer Noire, les régions montagneuses de l'Europe centrale et une longue bande de terres sillonnant l'URSS du Sud-Ouest au Nord. Les préjudices portés aux terrains arables et aux pâturages ainsi qu'au réseau routier constituent une partie des difficultés économiques et de l'environnement auxquelles on doit faire front dans ces zones-là [30].

En fonction des priorités de la CEE/ONU, une certaine forme de coopération régionale, à savoir la réalisation d'un *Atlas de l'environnement en Europe*, serait susceptible de fournir un instrument de travail des plus utiles pour le combat conjugué des facteurs de pollution du sol, des eaux et de l'atmosphère. Pour ce qui est de la Roumanie, la Commission pour le combat de la pollution de l'environnement fonctionnant dans le cadre de l'Académie s'est proposée — dès le troisième Symposium

---

[29] Cf. les compétences statuées chez Paul Gogeanu, *Dunărea în relațiile internaționale*, București, Ed. Politică, 1970, p. 295—311.

[30] *L'Atlas de l'environnement de l'Europe : Carte de l'érosion du sol* (Doc. ST/ECE/ENV. 1/1971).

tenu à Bucarest en novembre 1971 — d'élaborer l'atlas des sources de pollution atmosphérique du territoire roumain, ouvrage qui donnera la mesure de l'effort technique et financier requis dans ce domaine.

Et ce ne sont là que quelques exemples parmi les cas nombreux où une action pratique concertée à niveau régional ou sous-régional s'est avérée non seulement à souhaiter, mais même indispensable, chaque fois que « les problèmes de la perturbation de l'environnement débordent les frontières nationales » [31] — comme l'ont relevé les documents du Colloque organisé sur l'initiative du gouvernement tchécoslovaque et sous le patronnage de la CEE/ONU (Prague, 1971).

En même temps, il s'ensuit des études faites par les gouvernements de la région européenne sur des problèmes concernant la gestion de l'environnement que ces problèmes devront être organisés suivant une optique complexe, en tenant compte des lacunes qui existent à l'échelon national et sur le plan international, ainsi que dans le cadre institutionnel et législatif.

C. Les déficiences dans la manière d'aborder la *législation* relative à l'environnement sont susceptibles de limiter, voire de préjudicier le combat de la pollution suivant un plan organique central. Sélectionnons trois manières différentes d'aborder les questions juridiques : la législation fragmentaire (Belgique), la législation complexe (Suède) et la législation intégrée (Yougoslavie). La première prête aux critiques en ce sens que le législateur belge n'a en vue, chaque fois, qu'un seul aspect des sources de pollution ou de l'environnement ; nous sommes donc confrontés à un lot de lois avec des objectifs limités, dans chaque cas, sans cette interconnexion que les réalités imposent pourtant, sans réaliser, par conséquent, l'instrument tant désiré susceptible de protéger l'environnement d'une manière globale. En ce qui concerne la deuxième possibilité c'est la manière complexe, déjà mentionnée : la première loi complexe entra en vigueur en 1969 ; de nos jours il n'en reste que quelques domaines comme objets d'une législation spéciale [32]. Enfin, pour ce qui est de la Yougoslavie, quantité de lois spéciales visent à régler les aspects de l'environnement ; on est en train de fournir, à l'heure actuelle, un effort dans le but d'intégrer la législation traitant les problèmes de l'environnement dans la législation de l'urbanisme et des aménagements territoriaux.

Diverses réunions tenues jusqu'à présent, qu'il s'agisse des travaux des experts sous l'égide de la CEE/ONU ou de ceux des Conseillers des Gouvernements des Etats membres de la Commission, ainsi que de ceux développés par les organes subsidiaires de cette Commission, ont confirmé la plupart des tendances marquées lors du Colloque de la CEE/ONU, tenu en 1971. Ses études et conclusions devaient constituer un matériel précieux pour l'organisation de la Conférence de Stockholm de 1972,

---

[31] De la partie du Rapport au Colloque rédigée par le Secrétariat du PNUE avec le concours de V. Craja (Roumanie) et L. Wierling (République Fédérale d'Allemagne). Cf. Nations Unies, *Colloque de la CEE sur les problèmes de l'environnement*, New York, 1971.

[32] C'est aussi le cas de la Roumanie qui a eu, en 1973, une Loi relative à l'environnement (la Loi n° 9/1973), ce qui n'empêche que des lois particulières restent en vigueur ou soient même édictées, dans certains domaines, par exemple la Loi des eaux (L. 8/1974), la Loi du fonds foncier (L. 59/1974), etc.

restant également à la base de l'activité régionale du PNUE [33]. Ainsi qu'on l'a argumenté, on ne saurait se dispenser maintenant de la coopération constructive dans les problèmes de l'environnement, réunissant tous les pays compris dans le cadre institutionnel de la CEE/ONU, pour une gamme large et complexe de problèmes, depuis l'étude des incidences des facteurs de pollution sur les politiques de l'environnement jusqu'à l'incidence de ses politiques sur les autres régions du monde. Il convient de ne pas oublier que notre région comporte d'une part 85 % de la technologie mondiale et, d'autre part, l'un des peuplements les plus denses de la Terra.

On a également pu constater une évolution positive, parallèle aux progrès enregistrés pendant les différentes phases de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, marquée par le développement des travaux de la Commission pendant ses sessions annuelles. Déjà au moment de la XXVIII[e] session en 1973, le représentant du Royaume-Uni, F. Mason, appréciait la CEE/ONU comme un lieu de rencontre destiné à assurer la continuation des différentes activités dans le domaine économique et de la protection de l'environnement, dont la Conférence générale-européenne pourrait en prendre l'initiative. Ceci annonçait un revirement, qui commence déjà à se faire sentir.

La session suivante — la XXIX[e] — aeu lieu à Bucarest, en rompant de la sorte avec la tradition et ayant lieu pour la première fois hors de Genève, où se trouve son siège. A cette occasion, entre autres thèmes, fut débattu « Le rôle de la technologie dans le développement économique de la région de la CEE ». De sorte que, les problèmes de l'environnement ont été abordés dans le contexte du développement industriel européen. Les experts présents aux travaux ont apprécié tout particulièrement l'intervention du délégué roumain, qui plaidait pour l'accès des pays en voie de développement aux procédés industriels impliquant un coefficient réduit de pollution, ainsi qu'aux technologies pour le combat des effets nocifs pour le milieu environnant. On a souligné par la même occasion l'utilité d'un Centre international de recherches dans ce domaine, la Roumanie se déclarant prête à héberger un tel centre.

Les activités et les résolutions de la CEE/ONU ne sont pas restées sans écho pour les Etats membres, et surtout pour les pays socialistes. L'année dernière, à sa XXX[e] session, le Rapport annuel de la Commission montrait, à propos du développement économique des pays socialistes membres de cet organisme régional, qu'en 1974 une attention spéciale avait été accordée à l'emploi plus efficace des ressources humaines et matérielles. Le principal thème figurant ensuite, sur l'agenda de la session, portait sur « Les problèmes de l'énergie en Europe » ; la Roumanie a rallié le point de vue du secrétaire exécutif de la Commission, qui suggérait, à cet égard, d'organiser, le plus rapidement possible, une réunion spéciale, de manière à pouvoir inclure ses résultats dans le Rapport de l'année 1976. Pour ce qui est du programme de la CEE/ONU, son élaboration devra tenir compte des récents documents de l'Assemblée générale des Nations Unies au sujet de l'instauration d'un nouvel ordre mondial dans le domaine

---

[33] Voir les dernières sessions, XXIX et XXX, *Commission Economique pour l'Europe*, Rapport annuel, Nations Unies, New York, 1975.

de l'économie et de la politique, ainsi que des documents traitant de l'application de la Charte des droits et obligations économiques des Etats.

Une fois de plus, dans le Rapport à la XXXI^e session de la CEE/ONU en 1976, le secrétaire exécutif J. Stanovnic constate que l'heureuse conclusion de la Conférence pour la sécurité et la coopération en Europe a créé un climat propice à l'épanouissement de la coopération continentale. Cette institution de vocation régionale, subordonnée à l'ONU, est appelée elle aussi à tenir un rôle important quand il s'agit de concrétiser les objectifs formulés dans l'*Acte final* de Helsinki, concernant le développement de la coopération dans le domaine de l'environnement. Et, suivant le point de vue de la Roumanie, les pays européens disposent non seulement d'une institution susceptible d'être améliorée, mais aussi de «larges possibilités pour intensifier la coopération dans le domaine de la sécurité, l'usage et la gestion raisonnables des matières premières, des sources d'énergie, de la production industrielle, de l'amélioration de l'environnement... » [34].

La position de la Roumanie a été affirmée de nouveau lors de la session de 1976 tenue par la Commission à Genève. C'est une position constante, visant entre autres de promouvoir la coopération européenne dans le domaine de la prévention et du combat de la pollution de l'environnement [35], se traduisant notamment par une participation active au Programme des conseillers gouvernementaux des pays membres. Cette position de la Roumanie, la part effective prise par elle aux activités de la CEE/ONU [36] — dès avant la solution de sa demande d'être admise comme pays membre [37], en 1955 — se caractérise par un esprit d'initiative, de la compétence et le sens du réel. Eloquents sous ce rapport s'avèrent les faits que les délégués roumains participèrent, dès 1954, à huit des quinze organes principaux de la Commission et que, pendant la période 1959—1962, la Roumanie géra les fonctions de vice-président et de président des travaux de la Commission. Au cours de la même période, elle hébergea de nombreux séminaires et accueillit quantité de visite d'étude (technologie, habitations, etc.). Comme Janez Stanovnic en personne le reconnaît, la Roumanie a fourni sa contribution active à tous les comités de travail [38], y compris ceux s'occupant des divers aspects de l'environnement.

---

[34] Discours du président Nicolae Ceauşescu à la XXIX^e session de la CEE/ONU, dans « Scînteia », du 25 avril 1974.

[35] *Cuvîntarea reprezentantului român la cea de-a XXXI-a sesiune a CEE/ONU*, dans « Scînteia » du 1er avril 1976 ; Virgil Ianovici, *Cooperarea pe plan european pentru protejarea mediului înconjurător*, dans « Revista Economică » n° 35, 1975.

[36] Nicolae Dinu, Ştefan Mâşu, *Comisia economică a ONU pentru Europa*, Bucureşti, Ed. Politică, 1974, p. 35—40.

[37] ONU, *Rés.* 995 (X).

[38] Gh. Cercelescu, *La coopération économique — base de l'édification d'un climat de détente et de sécurité dans notre continent* (partant d'une interview accordée par J. Stanovnic, le secrétaire exécutif de la CEE/ONU), version roumaine, dans « Scînteia » du 8 novembre 1972.

NOUVELLES ÉDITIONS D'ACTES NOTARIÉS INSTRUMENTÉS AUX XIII^{e}—XIV^{e} SIÈCLES DANS LES COLONIES GÉNOISES DE LA MER NOIRE

— Actes de Caffa —

Dans une brève intervention faite en 1965 à la réunion de la Commission internationale d'histoire maritime — qui s'est tenue à Vienne, à l'occasion du XII^{e} Congrès international des sciences historiques —, l'auteur de ces lignes mettait en évidence, une fois de plus, l'importance des actes notariés génois pour l'histoire du commerce médiéval en mer Noire et exprimait en même temps le vœu de voir un jour l'apparition d'un véritable corpus concernant de tels actes, soit déjà publiés, soit encore inédits [1].

Depuis lors, nous avons eu la satisfaction de saluer la publication successive de quatre nouveaux recueils d'actes notariés génois, instrumentés à Caffa en 1289—1290 [2] et 1343—1344 [3], à Kilia en 1360—1361 [4] et à Licostomo en 1373, 1383—1384 [5]. Aux efforts conjoints de quelques chercheurs français et italiens travaillant aux Archives d'Etat de Gênes, nous sommes redevables aujourd'hui d'avoir à notre portée les nouvelles éditions d'actes notariés génois cités plus haut et dont la présentation fera l'objet de cette note.

Il faut d'abord rendre justice à M. Robert-Henri Bautier qui, dès 1948, avait signalé la découverte aux Archives d'Etat de Gênes de nouveaux cartulaires, tenus aux XIII^{e}—XIV^{e} siècles par des notaires génois résidant au Levant [6]. Ses recherches minutieuses, en dépit du « prodigieux désordre » [7] offert par les registres notariaux en question, lui ont permis d'en dresser une copieuse liste et en souligner l'importance, pour l'histoire économique du Moyen Age [8].

C'est à Caffa qu'il convient, ici encore, d'accorder la première place, compte tenu de son activité majeure déployée en mer Noire. Il nous sera donc permis de présenter d'abord le recueil publié tout récemment par M. Michel Balard, dans la belle collection dirigée par M. Paul Lemerle (auquel appartient d'ailleurs l'Avant-propos [9]). Ce recueil comprend les cartulaires

---

[1] Voir en ce sens : *XII^{e} Congrès International des Sciences Historiques, Vienne 29 août — 5 septembre 1965* (Comité International des Sciences Historiques), Vol. V *Actes*, Vienne, 1968, p. 472.

[2] Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*. Tome I^{er}. *Les actes de Caffa du notaire Lamberto di Sambuceto 1289—1290* (Ecole Pratique des Hautes Etudes — Sorbonne VI^{e} Section. Documents et recherches... sous la direction de Paul Lemerle XII). Mouton & Co., Paris — La Haye, 1973, 420 p. + 5 pl.; avant-propos de Paul Lemerle (p. 7—8).

[3] Giovanna Balbi — Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)*, (Istituto Internazionale di Studi Liguri Bordighera. Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino, 14). Genova, 1973, 242 (248) p. + 2 pl. (I. Giovanna Balbi, *Atti rogati a Caffa da Nicolò Beltrame (1343—1344)*, p. 7—184 + I pl.).

[4] Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360—61)*, (Istituto Internazionale di Studi Liguri Bordighera. Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino 12), Genova, 1971, XL + 223 (226) p. + IV pl.

[5] Giovanna Balbi, Silvana Raiteri, *op. cit.* (II. Silvana Raiteri, *Atti rogati a Licostomo da Domenico da Carignano (1373) e Oberto Grassi da Voltri (1383—84)*, p. 185—237 + I pl.

[6] Robert-Henri Bautier, *Notes sur les sources d'histoire économique médiévale dans les archives italiennes*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (Ecole française de Rome), LX (1948) p. 181—189 (avec une excellente bibliographie raisonnée, p. 189—209).

[7] L'expression appartient à M. R.-H. Bautier; *ibid.*, p. 182.

[8] *Ibid.*, p. 184—189.

[9] V. *supra*, note 2.

des actes instrumentés à Caffa, en 1289—1290[10], par le notaire Lamberto di Sambuceto dont l'activité nous était partiellement connue par les publications antérieures de C. Desimoni[11] et G. I. Brătianu[12]. Se basant sur toute une série de documents, dépouillés d'une manière systématique dans les fonds de l'Archivio notarile de Gênes, Michel Balard retrace la carrière de ce notaire, qui débuta en janvier 1282 à Chiavari, où il resta jusqu'en janvier 1287[13]. En juin 1288, Lamberto di Sambuceto s'établit à Caffa[14]; c'est ici qu'il exerça son activité jusqu'en 1290[15]. On le retrouvera, quelques années plus tard, en 1296, à Chypre, île qu'il devra quitter seulement en 1307. De retour à Gênes, Lamberto di Sambuceto continuera d'y exercer sa profession encore un bon nombre d'années, jusqu'en 1319, date du dernier enregistrement de son activité[16].

Le recueil de M. Michel Balard concerne tous les actes instrumentés par ledit notaire à Caffa — naturellement, tous ceux qui ont été découverts jusqu'à présent —, même les actes, publiés auparavant par G. I. Brătianu[17]; ces derniers sont donnés sous forme de régestes, avec les corrections avérées nécessaires, apportées par le nouvel éditeur. Sans tenir compte de leur répartition par cartulaires[18], tous ces actes couvrent les périodes suivantes[19] :

En 1289

24 avril au 20 août	actes n° 1 à 352	
24 octobre au 10 novembre	„ „ 353 à 383	
14 novembre	„ „ 384 à 385	actes instrumentés à Solgat
28 novembre au 22 décembre	„ „ 386 à 396	

En 1290

14 mars au 27 mars	„ „ 397 à 433	
22 avril au 13 juin[20]	„ „ 434 à 632	
11 juin	„ „ 633 à 636	actes instrumentés à Solgat
13 juin au 11 juillet[21]	„ „ 637 à 727	
9 juillet	„ „ 728	acte instrumenté à Solgat
11 juillet au 17 Août	„ „ 729 à 903.	

En suivant l'ordre chronologique des actes rédigés par Lamberto di Sambuceto et publiés par Michel Balard, on constate des lacunes dans l'activité dudit notaire, explicables très probablement par la disparition des minutiers respectifs ; pourtant, il semble que la possibilité d'identifier un jour d'autres actes, instrumentés par le même notaire et reliés à présent, pêle-mêle, sous le nom d'un autre notaire ou sous l'étiquette *Notai ignoti*, ne doit pas être définitivement écartée.

Après avoir donné la description très détaillée des cartulaires et reconstitué l'activité quotidienne de Lamberto di Sambuceto, Michel Balard analyse la forme[22] et les différents

---

[10] Les documents publiés ne représentent guerre toute l'activité déployée par Lamberto di Sambuceto à Caffa, où il instrumentait au moins dès le 26 juin 1288 (M. Balard, *op. cit.*, p. 15, d'après une mention insérée dans l'acte n° 686, daté du 26 juin 1290, *ibid.*, p. 264).

[11] C. Desimoni, *Actes passés à Famagouste de 1299 à 1301 par devant le notaire génois Lamberto di Sambuceto*, dans « Archives de l'Orient latin », II, 2 (1884) p. 3—120 et « Revue de l'Orient latin », I (1893) p. 57—139, 275—312, 321—353 ; idem, *Notes et observations sur les actes du notaire génois Lamberto di Sambuceto*, dans « Revue de l'Orient latin » II (1894) p. 1—59.

[12] G. I. Brătianu, *Actes des notaires de Péra et de Caffa de la fin du treizième siècle (1281—1290)* (Académie Roumaine. Etudes et recherches II), Bucarest, 1927, 377 pp.+IV pls.

[13] M. Balard, *op. cit.*, p. 15.

[14] *Ibid.*

[15] *Ibid.*

[16] *Ibid.*

[17] Actes n^{os} 1—352, 437—571 (ces derniers attribués à tort par le premier éditeur au notaire Federico di Piazzalunga ; M. Balard, *op. cit.*, p. 16, 19 ; G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 22).

[18] M. Balard, *op. cit.*, p. 18—23.

[19] Nous empruntons ces données du tableau publié par M. Balard, *op. cit.*, p. 24.

[20] Le 11 juin, Lamberto di Sambuceto instrumentait à Solgat.

[21] Le 9 juillet, Lamberto di Sambuceto instrumentait à Solgat.

[22] M. Balard, *op. cit.*, p. 28—34.

types des actes [23] passés par ce même notaire; sur ce dernier sujet, nous désirons insister quelque peu dans ce qui suit.

Les 903 actes notariés sont répartis, selon la classification de leur éditeur, en deux catégories : I. les contrats commerciaux et financiers [24] et II. autres contrats [25].

La première catégorie comprend 659 actes [26], donc environ 70% du total. En voici l'énumération, d'après la classification de Michel Balard :

a. la « commande » [27]; b. la « societas maris » [28]; c. les ventes de navires [29]; d. les contrats de nolisement [30]; e. les ventes à crédit [31]; f. les contrats de prêt [32]; g. contrat de prêt maritime [33]; h. les contrats de change [34]; i. cessions de droits [35]; j. reçus et quittances [36].

Dans la seconde catégorie — autres contrats —, sont rangés :

a. les contrats de vente d'esclaves [37]; b. les testaments [38]; c. actes de vente de biens immobiliers [39]; d. les engagements de travail [40]; e. les contrats de dot [41]; f. mandats et procurations [42].

Cette classification nous semble sujette à discussion, par rapport à la teneur que l'on doit accorder en droit à la notion de contrat. Ainsi par exemple, on a remarqué que l'auteur inclut dans la catégorie des contrats commerciaux et financiers les reçus (ou quittances) qui sont en réalité tout simplement des preuves, des écrits par lesquels on atteste l'extinction d'une obligation issue d'un contrat antérieur [43]. D'autre part, l'auteur distingue plusieurs types d'un même contrat qui ne diffèrent les uns des autres que par leur objet matériel; ainsi, dans la première catégorie, il y a des ventes de navires et des ventes à crédit, ces dernières ayant pour objet des marchandises de toute sorte; dans la seconde catégorie, on traite séparément, comme s'il était question de contrats différents, des ventes d'esclaves et des ventes de biens immobiliers. Or, il s'agit partout du même contrat : le contrat de vente, qui présente un caractère commercial dans la première catégorie, et un caractère civil, dans la seconde. Enfin, les testaments, actes de dernière volonté, différant essentiellement des contrats, malgré l'opinion de certains auteurs — qui, en pure théorie, les assimilent parfois [44] — sont en général traités séparément, tandis que le mandat [45] peut être tantôt civil, tantôt commercial, selon le caractère dominant des actes juridiques que le mandataire doit accomplir, au nom du mandant [46]. Il faut toutefois remarquer que l'analyse de l'auteur vise plutôt les méca-

---

[23] *Ibid.*, p. 35—61. Le terme *contrats* est employé ici d'une manière impropre; voir notre commentaire, un peu plus loin.

[24] *Ibid.*, p. 35—55.

[25] *Ibid.*, p. 55—61.

[26] *Ibid.*, p. 35.

[27] *Ibid.*, p. 36—39.

[28] *Ibid.*, p. 39—42.

[29] *Ibid.*, p. 42—44.

[30] *Ibid.*, p. 44—48.

[31] *Ibid.*, p. 48—50.

[32] *Ibid.*, p. 50.

[33] *Ibid.*, p. 50—51.

[34] *Ibid.*, p. 51—54.

[35] *Ibid.*, p. 54.

[36] *Ibid.*, p. 54—55.

[37] *Ibid.*, p. 55—56.

[38] *Ibid.*, p. 56.

[39] *Ibid.*, p. 56—57.

[40] Ibid., p. 57—58.

[41] *Ibid.*, p. 58.

[42] *Ibid.*, p. 58—60.

[43] V. en ce sens Marcel Planiol, *Traité élémentaire de droit civil*, V^e^ édition, II, Paris, 1909, § 436 p. 152.

[44] Idem, *Classification synthétique des contrats*, dans « Revue critique de législation et de jurisprudence », LIII/XXXIII (1904) p. 475 et note (1).

[45] Le mot *procuration* désigne l'écrit par lequel le mandant donne au mandataire le pouvoir d'accomplir certains actes juridiques, dans un contrat de mandat; voir M. Planiol, *Traité...*, *vol. cité*, § 2231 p. 711.

[46] En ce sens Ch. Lyon-Caen — L. Renault, *Traité de droit commercial*, 5^e^ édition, I, Paris, 1921, § 168 d, p. 195.

nismes et la portée économique des actes enregistrés par Lamberto di Sambuceto; les aspects purement juridiques en restent au deuxième rang[47].

Les marchandises qui font l'objet des opérations commerciales inscrites dans les cartulaire de Lamberto di Sambucete sont assez variées : tissus et pelleteries, argent, perles, alun, grains, sel, vin, viandes salées, poisson, caroubes, paniers de figues, etc.[48]. On en précise la quantité à l'aide des cantares[49] et des livres[50], pour le poids, et des muids[51], pour la capacité. L'argent en barres, marquées quelquefois au poinçon de Gênes[52], est également pesé à l'aide du *sommo*[53] dont le poids serait équivalent, selon les calculs de M. Balard, à 218,911 grammes[54].

En ce qui concerne la circulation monétaire, les actes de Lamberto di Sambuceto font mention notamment d'aspres baricats[55], aspres comnénats[56], « asperi soldanini »[57] et d'hyperpères d'or byzantins[58], comme monnaies effectives, et de livres de Gênes[59], comme monnaies de calcul[60]. Se basant sur quelques indications fournies par les contrats de change, l'auteur en établit les parités[61], ce qui nous permet de mieux évaluer le montant de la plupart des transactions enregistrées par Lamberto di Sambuceto. Il y a encore d'autres monnaies, moins fréquemment citées par notre notaire : aspres d'Alexandrie[62], besants d'or de Constantinople[63], besants sarracénats[64], besants blancs de Chypre[65], besants de Tripoli[66A] *miliarenses novi de Tunesie*[66B], *dublerii auri*[67]. L'identification de toutes ces monnaies n'est pas toujours très aisée et les erreurs sont souvent presque inévitables[68]. En tout cas, la question mériterait un examen plus approfondi.

---

[47] V. également l'analyse des aspects juridiques présentés par les actes notariaux génois chez G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 35–71.

[48] M. Balard, *op. cit.*, p. 37 et *passim*.

[49] *Ibid.*, doc. n[os] 190, (cantarium Januense); 372 (cantarium de Caffa), etc.

[50] *Ibid.*, doc. n[os] 149, 318 (libra de Caffa); 592 (libra Constantinopolis); 115, 118 (libra Januensis, libra Janue); 649 (libra de Peyra, pour une quantité d'argent); 151 (libra subtillis de Sorchati, pour une quantité de soie), etc.

[51] *Ibid.*, doc. n[os] 7, 107, 404 (*modia* de Trapesunda); 335, 419 (modius de Caffa); 696 (modius de Ciprico), etc.

[52] *Ibid.*, doc. n[o] 592, 612, 652. cf. G. I. Brătianu, *op. cit.*, doc. n[o] CL p. 169.

[53] M. Balard, *op. cit.*, doc. n[os] 177, 652, 885.

[54] *Ibid.*, p. 52. Pour l'équivalence des diverses unités de mesure sans l'empire byzantin et au Levant, cf. Erich Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, Munich, 1970, *passim*.

[55] M. Balard, *op. cit.*, p. 52; les actes qui en font mention sont très nombreux.

[56] Aspres frappés par les empereurs Comnènes de Trébizonde; mentionnés également par un grand nombre d'actes.

[57] M. Balard, *op. cit.*, doc. n[os] 213, 257, 416 etc. G. I. Brătianu, *op. cit.*, *passim*, identifiait les *asperi soldanini* aux aspres de Soldaïa; M. Balard estime que ces monnaies doivent être des aspres turcs. Mais de quels aspres turcs s'agit-il? Il est notoire que la plus ancienne émission d'aspres turcs (ottomans) a eu lieu en 1327 (727 H.), sous le règne d'Orkhan (1324–1362); par conséquent, dans les actes de Lamberto di Sambuceto, il ne peut être guère question d'aspres ottomans. Probablement, les *asperi soldanini* désignent des dirhems frappés par les Seldjukides de l'Asie Mineure.

[58] M. Balard, *op. cit.*, p. 52–53 et de nombreux documents.

[59] *Ibid.*, *passim* (même remarque).

[60] Unité de compte, valant 240 deniers.

[61] M. Balard, *op. cit.*, p. 52–53, 62.

[62] *Ibid.*, doc. n[o] 37.

[63] *Ibid.*, doc. n[os] 172 (chez G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 339 n[o] 278, livres gén.), 266, 886.

[64] *Ibid.*, doc. n[o] 262.

[65] *Ibid.*, doc. n[o] 269.

[66] A *Ibid.*, doc. n[o] 270.

[66] B *Ibid.*, doc. n[o] 596.

[67] *Ibid.*, doc. n[o] 886.

[68] Ainsi par exemple, il ne faut pas confondre les *dublerii auri* de 1290 aux *doublons* (*ibid.*, p. 400, s.v.), monnaie d'or espagnole, créée par Charles V, ni à la *dobla*, frappée par Alphonse XI (1312–1350); v. Fr. Fr. von Schrötter, *Wörterbuch der Münzkunde*, Berlin — Leipzig, 1930, s.v. Les *dublerii auri* sont très probablement des dinars d'or frappés par les Almohades à Majorque. Cf. J.-Adrien Blanchet, *Nouveau manuel de numismatique du moyen âge et moderne*, II, Paris, 1890, p. 277; Schrötter, *op. cit.*, s.v. Dobler.

Les actes de Lamberto di Sambuceto reflètent les relations commerciales de Caffa avec un grand nombre de villes portuaires. Vicina est mentionnée dans trois actes dont deux déjà édités [69]; on y cite chaque fois un marchand habitant cette cité danubienne. Le troisième, publié pour la première fois [70], est de beaucoup plus important; c'est un contrat de commande par lequel Luchinus Gattilusius reconnaît avoir reçu de Sorleonus Gattilusius 6 125 aspres baricats, à raison de 120 aspres le *somo* (sic, pour sommo), argent qu'il doit faire fructifier, en allant négocier à Vicina. Un autre acte, lui aussi publié antérieurement [71], fait mention d'une commande de 800 aspres qui devaient être portés à *Malvocastrum* (Moncastro, Cetatea Albă) et ensuite à Constantinople, pour y être fructifiés au tiers du profit. Quant à Kilia et Licostomo, villes portuaires danubiennes, on n'en trouve aucune mention.

Il y a encore sans doute beaucoup à glaner dans les actes de Lamberto di Sambuceto [72] et l'auteur nous promet d'écrire, sur la base de ces documents, complétés par d'autres que l'on conserve aux Archives d'Etat de Gênes, une monographie concernant la vie de Caffa génoise [73]. On attendra avec un légitime intérêt l'apparition de cet ouvrage.

De son côté, Mme Giovanna Balbi nous présente quelques actes rédigés toujours à Caffa, en 1343—1344, par le notaire Nicolò Beltrame, qui était à cette époque *scriba del commune* [74]. Il s'agit de fragments de cartulaires, mêlés à des actes instrumentés par d'autres notaires [75]. Nicolò Beltrame avait commencé sa carrière à Gênes même; on en trouve des traces, entre le 30 janvier 1336 et le 22 mai 1338 [76A].

De ses cartulaires tenus à Caffa, on conserve encore un nombre de 83 actes qui couvrent les périodes suivantes :

30 novembre 1343 au 4 mai 1344	actes n° 1 à 60
3 juillet au 15 août 1344	,, ,, 61 à 83.

Les lacunes sont évidentes, même à l'intérieur des périodes pour lesquelles on possède un nombre plus compact d'actes notariés [76B]. Pour ce motif, l'édition donnée par Giovanna Balbi nous offre seulement une image partielle de l'activité, sans doute beaucoup plus fructueuse, déployée à Caffa par Nicolò Beltrame.

Giovanna Balbi se penche avec soin sur les aspects paléographiques des documents édités et nous explique la technique adoptée par le notaire, surpris en train de rédiger les actes demandés par ses clients [77]. L'examen de l'aspect juridique de ces actes est par contre très succint; on y signale notamment les références à la législation de la métropole et à la vie publique de la colonie [78]. Notons tout d'abord que l'éventail des actes juridiques enregistrés par Nicolò Beltrame, sans avoir l'ampleur que l'on trouve chez Lamberto di Sambuceto, est pourtant assez large. En effet, on y rencontre, en premier lieu, un certain nombre d'actes relatifs à la capacité : émancipation [79], déclaration de majorité [80]; suivent les testaments [81] et quelques actes concernant leur exécution : reçus de legs [82], déclaration de l'exécuteur testamentaire [83]; dans le domaine des obligations, on trouve : contrats de vente (esclaves [84]; navi-

---

[69] M. Balard, *op. cit.*, doc. n^{os} 258, 488.

[70] *Ibid.*, doc. n° 885.

[71] *Ibid.*, doc. n° 569.

[72] On cite par exemple les noms de : Albertus Spinula, en 1289 ancien consul génois à Caffa (doc. n° 55; son nom ne figure pas sur la liste établie en 1856 par Koehne et reproduite par G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, Paris, 1876, p. 462) et de Polinus Aurie (Doria), en 1290 ancien consul génois à Trébizonde (doc. n° 850), consul à Caffa dans la même année.

[73] M. Balard, *op. cit.*, p. 61.

[74] Giovanna Balbi, *op. cit.*, p. 12.

[75] *Ibid.*, p. 11 et 22.

[76] A *Ibid.*, p. 11.

[76] B Par exemple, il y a sans doute une lacune du 10 décembre 1343 au 1er janvier 1344, entre les doc. n^{os} 8—9.

[77] Giovanna Balbi, *op. cit.*, p. 13—16.

[78] *Ibid.*, p. 16—17.

[79] *Ibid.*, doc. n^{os} 17, 48, 76.

[80] *Ibid.*, doc. n° 66.

[81] *Ibid.*, doc. n^{os} 15, 19, 32.

[82] *Ibid.*, doc. n^{os} 40, 56, 61.

[83] *Ibid.*, doc. n° 63.

[84] *Ibid.*, doc. n^{os} 7, 14, 25, 29, 46, 52.

res [85]) ; contrats de louage (emphytéose [86] ; engagement de travail [87]) ; contrats de prêt [88], de dépôt [89] et de mandat [90] ; cessions de droits [91] ; contrats de change [92] et de nolisement [93]. D'autres actes se réfèrent au régime matrimonial : constitutions et restitutions de dot [94]. En outre, il y a un grand nombre de quittances, qui confirment l'extinction d'une obligation ou un paiement partiel [95]. Signalons enfin deux conventions ayant pour but l'institution d'un arbitrage en vue de trancher les litiges qui existent entre divers négociants [96]. Il faut observer que parmi les actes enregistrés par Nicolò Beltrame, conservés jusqu'à présent, on ne trouve aucun exemple de contrats de commande ou de « societas maris », très fréquents à la fin du XIII^e^ siècle.

En ce qui concerne les marchandises, il faut noter : l'alun [97], l'argent, en barres [98], les grains [99] et les perles [100].

Parmi les monnaies, on emploie le plus souvent les aspres ; le notaire cite surtout les aspres de Caffa [101], provenant quelquefois d'une nouvelle émission [102]. On mentionne également les aspres de Sinope [103] et de Trébizonde [104]. Les hyperpères byzantins *ad sagium Peyre* sont moins usités à cette époque [105], fait explicable par le déclin très accusé de cette monnaie, au début du XIV^e^ siècle [106]. Une seule fois, on fait mention du besant [107]. La livre génoise, unité de compte, est d'usage courant [108]. Le florin de Florence [109] figure dans un testament [110] et dans un prêt [111] ; l'objet de ce prêt est représenté par un seul florin. Il ne faut pas oublier le *sommo*, très fréquemment employé à Caffa, pour l'argent en barres ; on cite les sommi ad pondus de Caffa [112], de Semisso [113], ad pondus Trapesunde [114], Tane [115] et de Salvastopolli [116].

---

[85] *Ibid.*, doc. n^os^ 62, 72.
[86] *Ibid.*, doc. n° 24.
[87] *Ibid.*, doc. n° 68.
[88] *Ibid.*, doc. n^os^ 8, 35, 45, 74, 83.
[89] *Ibid.*, doc. n° 78.
[90] *Ibid.*, doc. n^os^ 3, 4, 6, 16, 34, 47, 81.
[91] *Ibid.*, doc. n^os^ 1, 38, 64.
[92] *Ibid.*, doc. n^os^ 5, 23, 31, 70.
[93] *Ibid.*, doc. n° 11.
[94] *Ibid.*, doc. n^os^ 43, 48, 49.
[95] *Ibid.*, doc. n^os^ 12, 20, 21, 26, 27, 33, 37, 39, 40, 42, 43, 44, 50, 51, 57, 58, 60, 61, 65, 67, 69, 71, 73, 75, 77, 79, 80, 82.
[96] *Ibid.*, doc. n^os^ 9, 53.
[97] *Ibid.*, doc. n° 15.
[98] *Ibid.*, doc. n^os^ 15, 17, 26, 40.
[99] *Ibid.*, doc. n° 60.
[100] *Ibid.*, doc. n^os^ 40, 42, 51.
[101] On les appelle *asperi baricati* et non pas *bancati* (doc. n° 65) ; *ibid.*, doc. n^os^ 7, 8, 20, 24, 29, 32, 36, 39, 40, 42, 43, 46, 52, 54, 63, 65, 79.
[102] *Ibid.*, doc. n^os^ 14, 15, 23, 28, 56, 78, 79.
[103] *Ibid.*, doc. n° 12.
[104] *Ibid.*, doc. n° 57.
[105] *Ibid.*, doc. n^os^ 11, 15, 18, 31, 32, 35, 36, 43, 63, 73, 83.
[106] En 1343—1344, les dernières émissions d'hyperpères byzantins mises en circulation étaient faites aux noms de Jean V et Anne de Savoie et de Jean V et Jean VI Cantacuzène (1341—1354) ; ces pièces étaient au titre de 11½—11 1/4 carats (480—470/1000). V. Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali della numismatica bizantina*, dans « Rivista italiana di numismatica », XII/LXVI (1964), p. 60.
[107] *Bissancius* ; Giovanna Balbi, *op. cit.*, doc. n° 37.
[108] *Ibid.*, doc. n^os^ 15, 28, 37, 63, 68, 70.
[109] *Floreni auri boni et iusti ponderis de cuneo Florentie, florenus auri ad pondus Florentie.*
[110] *Ibid.*, doc. n° 15.
[111] *Ibid.*, doc. n° 71.
[112] *Ibid.*, *passim* (mentions très fréquentes).
[113] *Ibid.*, doc. n° 5.
[114] *Ibid.*, doc. n° 51.
[115] *Ibid.*, doc. n^os^ 51, 64.
[116] *Ibid.*, doc. n° 23. Pour l'équivalence en grammes de ces *sommi* divers, v. Erich Schilbach, *op. cit.*, *supra*, note 54.

Dans les actes édités par Giovanna Balbi, il n'y a aucune mention concernant les villes portuaires Vicina, Kilia, Licostomo et Moncastro.

Pour conclure, notons que Nicolò Beltrame nous donne, dans les actes qu'il a instrumentés, des renseignements très précieux concernant la vie administrative de Caffa. Deux consuls de Caffa y sont mentionnés : Carlotus de Grimaldis, en 1342—1343 [117] et Dondedeus de Iusto, en 1343—1344 [118].

Dans une prochaine note, nous présenterons les actes notariaux instrumentés à Kilia et à Licostomo — édités respectivement par Geo Pistarino et Silvana Raiteri —, autant de sources touchant de près l'histoire médiévale de notre pays.

Octavian Iliescu

---

[117] Giovanna Balbi, *op. cit.*, doc. n° 65 (ne figure pas dans la liste reproduite par G. Schlumberger, *op. cit. supra*, note 72).

[118] Giovanna Balbi, *op. cit.*, *passim* (nombreuses références).

LE COLLOQUE D'HISTOIRE ROUMANO-BULGARE
(Bucarest, 15—16 décembre 1975)

Les 15 et 16 décembre 1975 se sont déroulés à Bucarest, sur l'initiative de l'Institut d'études sud-est européennes, les travaux du colloque organisé par la commission mixte d'histoire roumano-bulgare, sous les auspices de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie. Les communications ont embrassé de nombreux aspects intéressants, à savoir l'écho international de l'insurrection bulgare d'avril 1876 et les relations culturelles roumano-bulgares au XIX[e] siècle.

L'allocution d'inauguration des travaux a été prononcée par le professeur Mihai Berza, directeur de l'Institut d'études sud-est européennes, qui a relevé avec satisfaction les réalisations obtenues par les historiens roumains et bulgares dans le cadre de la commission et en d'autres organismes en ce qui concerne l'étude de divers thèmes d'intérêt commun touchant l'histoire des deux peuples. Après avoir constaté, à son tour, les résultats positifs enregistrés dans l'activité commune des historiens de la R.P. de Bulgarie et de la R.S. de Roumanie, le professeur Nikolai Todorov, directeur de l'Institut Balkanique de Sofia, a présenté la communication *L'Insurrection d'avril 1876* où il a rappelé les étapes et l'importance de cet événement dans la lutte menée par le peuple bulgare pour la conquête de son indépendance. Le professeur Eugen Stănescu (L'Institut d'Etudes sud-est européennes) a insisté, dans sa communication, sur la manière dont s'est manifestée au long des siècles *La solidarité du peuple roumain avec la lutte de libération nationale et sociale du peuple bulgare*, depuis la période reculée de la domination byzantine jusqu'au soulèvement contre la domination ottomane pendant les années 1876—1878. Le maître de conférences Vladimir Diculescu (L'Université Babeş-Bolyai de Cluj) a abordé le thème touchant *L'émigration bulgare de Roumanie et la Conférence de Paris dans la question crétane (1869)*, y relevant la confrontation d'opinions entre le groupement conservateur et celui des révolutionnaires du sein de l'émigration bulgare de Roumanie, en marge de la brochure *La nation bulgare devant la Conférence de Paris, 1869*, éditée à Leipzig pendant la même année. Analysant *La pièce de Iorgu Caragiale. La bataille des Bulgares et des Turcs aux environs de Verbovka*, Nadejda Dragova s'est penchée avec minutie sur les manuscrits existants, a relevé les variantes et mis en évidence le sujet patriotique et la valeur de la pièce qui s'inspire de ces événements dramatiques évoqués avec une puissante force de suggestion. Eleonora Costescu (L'Institut d'histoire de l'art) a présenté des *Moments de la lutte de libération nationale des peuples roumain et bulgare (1876—1878) reflétée dans la peinture roumaine de l'époque*, en présentant quelques toiles inédites ou moins connues de Teodor Aman, Carol Popp de Szathmary, Nicolae Grigorescu, Sava Henţia et autres.

Plusieurs communications ont examiné divers aspects importants de l'activité déployée par les milieux révolutionnaires bulgares en Roumanie ainsi que de l'insurrection d'avril 1876, événement remarquable de l'histoire du peuple voisin. Ainsi, le professeur Veselin Trajkov, de l'Institut Balkanique de Sofia, a souligné l'activité méritoire, déterminée par le désir de libération de la patrie et de progrès de celle-ci sur le plan social, déployée par *Rakovski, Levski, Karavelov et Botev en Roumanie*, pendant le décennie précédant le soulèvement de 1876, les relations entretenues par ceux-ci avec différents milieux politiques de Bucarest et d'autres villes du pays, ainsi que l'écho suscité au sein de l'opinion publique roumaine par la lutte pleine d'abnégation menée par les révolutionnaires bulgares. Le professeur Constantin Velichi (L'Université de Bucarest) a évoqué l'attitude — empreinte de sympathie et de compréhension — manifestée par *La presse roumaine de Transylvanie envers la révolte des Bulgares d'avril 1876*, en reproduisant des extraits significatifs des articles insérés dans les journaux « Gazeta de Transilvania », « Telegraful român », etc. Dr Dan Berindei (L'Institut d'histoire « N. Iorga ») a souligné à son tour l'appui moral — et partiellement matériel offert par le gouvernement

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 3, P. 531—532, BUCAREST, 1976

de Bucarest et les milieux sympathisants à la lutte du peuple bulgare, recrutés notamment parmi les libéraux radicaux, dans la communication intitulée *La Roumanie et la révolte des Bulgares d'avril 1876*. Le chercheur bulgare Nikolai Jetchev a insisté, dans son intéressante contribution, sur *L'écho international de l'insurrection d'avril*, analysant avec discernement l'attitude des gouvernements des grandes puissances européennes envers le soulèvement héroïque du peuple bulgare. Dans sa communication *Nouvelle études et publications lors de la célébration du centenaire de la mort de Hristo Botev*, l'académicien Petar Dinekov a présenté les plus importants ouvrages (monographies, études, articles, bibliographies etc.), consacré à la vie et à l'activité de ce distingué lettré et patriote bulgare, publiés dans le pays voisin.

Deux autres communications ont abordé, derechef, des aspects culturels de l'histoire des deux peuples. Ainsi, Cornelia Papacostea-Danielopolu (L'Institut d'études sud-est européennes) a examiné quelques *Aspects concernant la formation de la culture moderne des Roumains et Bulgares pendant la première moitié du XIX^e^ siècle*. Laura Fotiade, de la Faculté de langues slaves relevant de l'Université de Bucarest, a annalysé de manière critique dans sa communication *Problèmes littéraires dans les journaux bilingues roumano-bulgares de Roumanie au XIX^e^ siècle*, les thèmes abordés dans les articles publiés et l'aspect littéraire des traductions. La dernière communication a été présentée par le chercheur Ladislau Gyémant de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj — *« Gazeta de Transylvania » et l'activité déployée par l'émigration bulgare de Galatzi pendant les années 1844—1845*, où il a relevé les sentiments de sympathie manifestés surtout par George Bariţiu à l'endroit des combattants bulgares exilés, dévoués à la cause de la libération de leur patrie se trouvant sous la domination étrangère.

En marge des communications susmentionnées ont pris la parole l'académicien Dimitri Anghelov, le professeur Gheorghe Mihăilă, le professeur Vassilka Tapkova-Zaîmova, dr Paul Cernovodeanu, le chercheur Simion Demianov et autres, qui ont souligné le mérite des contributions présentées, l'exactitude de la documentation et l'importance des conclusions, apportant en même temps des précisions dans certains secteurs. En conclusion des débats, le professeur Mihail Berza a exprimé la satisfaction pour la haute tenue scientifique de cette manifestation qui a réuni un distingué groupe d'historiens roumains et bulgares.

Paul Cernovodeanu

I. PĂTRUŢ, *Studii de limba română şi slavistică* (Etudes de langue roumaine et de slavistique), Cluj, 1974, 296 p.

Le présent volume est un recueil d'études dont quelques-unes sont inédites et d'autres représentent les versions remaniées de quelques articles qui avaient vu le jour dans les revues spécialisées.

Ces études sont groupées en trois sections, suivies de deux annexes comprenant des additions aux deux premières sections.

La première partie (p. 11—87), portant sur la *structure morphologique du roumain*, représente la contribution de l'auteur à la méthodologie de l'analyse morphologique des mots roumains appartenant aux différentes catégories grammaticales. Un accent tout particulier y est mis sur la nécessité d'employer dans ce genre d'études la terminologie la plus précise et la plus appropriée au contenu de la dérivation. L'auteur y fournit également d'importantes précisions au sujet de la perméabilité limitée du système morphologique soumis aux interférences linguistiques.

Dans la seconde section (p. 86—160), qui a pour titre *Slave et pseudo-slave en roumain*, sont discutés des problèmes de la plus grande importance pour l'histoire du roumain, à savoir :

1. *la place de l'élément slave dans la structure du roumain* : l'auteur essaye de délimiter ce qui est effectivement slave en roumain de ce qui a été considéré comme tel ou l'est encore, en vertu de la tradition, à cause de l'identité formelle de certains affixes (suffixes et préfixes) ou désinences roumaines et slaves, sans tenir compte de leur contenu et de leurs fonctions en roumain, et

2. *l'ancienneté des rapports linguistiques slavo-roumains*, dans l'étude de laquelle les résultats des recherches de I. Pătruţ sont, à notre avis, remarquables.

La troisième section (p. 161—234) est réservée à l'*onomastique*. L'auteur y établit plusieurs critères destinés à distinguer les noms de personnes formés en roumain de ceux que les Roumains ont empruntés aux Slaves (rappelons que E. Petrovici a procédé de la même manière lorsqu'il a séparé les toponymes créés par les Roumains à partir de mots d'origine slave de ceux empruntés aux Slaves). On y retrouve l'un des critères que l'auteur a appliqués lors de l'analyse de la structure morphologique des noms communs dérivés du roumain (p. 51—52), à savoir : si le thème est consonantique, les anthroponymes peuvent représenter soit des dérivés roumains, soit des mots slaves, tandis que les dérivés formés à partir de radicaux vocaliques semblent être exclusivement slaves (p. 163—212).

La première étude (p. 235—245) publiée dans les annexes est destinée à compléter la seconde section et porte sur la chronologie de la pénétration des éléments slaves en roumain, à savoir sur l'ancienneté des sl. *o* et *ǫ*. La deuxième (p. 246—259) ajoute quelques précisions de méthode relatives aux deux premières sections. Le problème des emprunts par « filière » y est abordé ; l'auteur propose d'éliminer cette notion et de la remplacer par l'étymon direct de l'emprunt, qu'il s'agit de découvrir.

★

Les points de vue originaux et qui méritent d'être discutés plus amplement portent, comme nous venons de le montrer, sur *la place de l'élément slave dans la structure du roumain* et sur *l'ancienneté des rapports linguistiques slavo-roumains*.

Nous nous arrêtons d'abord au problème de la place des éléments slaves dans la structure du roumain telle que la conçoit I. Pătruţ.

L'auteur évoque d'abord l'historique du problème (p. 91—93), en montrant, comme de juste, que la réaction contre l'école latiniste a conduit non seulement à réconsidérer la place et le poids de l'élément slave en roumain (ce dont I. Bogdan avait souligné la nécessité), mais également à exagérer le rôle qu'ont pu jouer, à un moment donné, les emprunts slavcs dans l'histoire du roumain (O. Densusianu).

Pour ce qui est du *système phonétique* roumain, I. Pătruţ démontre (p. 93 et suiv.) que son évolution n'a pas subi l'influence du système phonétique bulgare, comme avait essayé

de le démontrer, sous l'influence du structuralisme de l'Ecole de Prague, E. Petrovici dans une série d'articles publiés dans SCL I (1950) et III (1952) et dans son étude intitulée *Influența slavă asupra sistemului fonemelor limbii române*, Bucarest 1956. L'argument de I. Pătruț nous semble convaincant : selon les travaux de E. Petrovici et la deuxième édition de la *Gramatica limbii române*, le système phonologique du roumain comprendrait quatre séries de phonèmes consonantiques, tandis que le bulgare n'en possède que deux (cf. St. Stojkov, *Uvod v bălgarskata fonetika*, IIe éd., Sofia, 1961, p. 30 ; I. Lekov, *Nasoki v razvoja na fonologičnite sistemi na slavjanskite ezici*, Sofia, 1960, p. 23 ; L. Andrejčin, N. Kostov, E. Nikolov, *Bălgarski ezik*, Sofia, 1962, p. 15). C'est pourquoi on ne peut pas logiquement expliquer par le bulgare l'aboutissement du système consonantique roumain à quatre séries de consonnes (p. 94). Cette évolution est donc le résultat du développement interne du roumain.

Quant au système morphologique du roumain, l'auteur démontre que celui-ci ne se dérobe pas aux lois linguistiques générales : il demeure le domaine le plus fermé aux influences étrangères, le moins pénétrable (p. 95), (cf: A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, I, 1952, p. 84 ; L. Deroy, *L'emprunt linguistique* Paris, 1956, p. 72 ; A. Graur, *Studii de lingvistică generală*, Bucarest, 1960, p. 264 et suiv. ; E. Petrovici, *Interpénétrations des systèmes linguistiques*, dans *Actes du Xe Congrès International des linguistes*, I, Bucarest, 1969, p. 46—49).

I. Pătruț étudie dans le détail différentes catégories morphologiques et formes grammaticales roumaines dans lesquelles certains auteurs ont cru pouvoir déceler l'existence d'une influence slave et aboutit à des résultats très intéressants, à savoir :

— Les substantifs « neutres » (qu'il serait plus correct, selon I. Pătruț, d'appeler ambigènes) remontent au latin populaire, mais le processus de leur genèse a continué dans le latin-carpato-danubien et ensuite en roumain (p. 133). Ils n'ont aucun élément commun avec les neutres slaves, d'autant plus que ceux-ci ont été inclus pour la plupart dans la catégorie des féminins roumains terminés en *ă*, comme le rappelle l'auteur (p. 138). Les quelques exceptions que l'on peut citer (sl. *bljudo* > roum. *blid* ; sl. *jezero* > roum. *iezer*) sont attestées également sous la forme *bljudŭ*, *jezerŭ* (le dernier se retrouve également en russe et dans certains parlers slovènes) ;

— Le « genre » personnel du roumain est plutôt une « forme personnelle » ; l'auteur relève que le genre personnel n'est propre qu'aux langues slaves de l'est et de l'ouest (encore une remarque intéressante), ce qui rend difficile de le mettre en rapport avec le roumain (p. 96) ;

— Le vocatif roumain en — *o* a un caractère régional (la Dobroudja, la Munténie, une région limitée du sud de la Moldavie, l'Olténie, le Banat, le sud de la Transylvanie, une aire plus restreinte dans le nord, dans le Maramureș, et les dialectes sud-danubiens) (p. 124—127) et représente un « calque d'après le bulgare » (p. 130), tandis que le vocatif en *-e* est général (les dialectes sud-danubiens y compris) et remonte au latin et non pas au slave (p. 131—132) ; il est apparu, tout comme la forme en *-o* de l'impératif, avant la grande division dialectale du roumain (p. 130) ;

— La catégorie de l'aspect verbal n'existe pas en roumain et ceux qui soutiennent son existence en roumain ne distinguent pas l'aspect en tant que catégorie grammaticale dont le trait caractéristique fondamental est l'opposition entre le système des formes grammaticales du perfectif et de l'imperfectif, de l'aspect en tant que catégorie lexico-sémantique *(Aspekt* et *Aktionsart* ou *sposob dejstvija)*, (p. 97) ;

— Les verbes réfléchis du roumain ne sauraient avoir été « refaits » sur le modèle des verbes réfléchis du slave : ils ont été renforcés en latin populaire (avec les deux formes du pronom, accusatif et datif) et, de plus, ils se distinguent des verbes réfléchis du slave au point de vue formel également (dans les langues slaves, le pronom réfléchi ayant une seule forme, p. 98—99).

Pour établir *l'origine des affixes* (suffixes et préfixes) on doit tenir compte, selon I. Pătruț (p. 155—157), tant de leur forme que de leur fonction ; aussi les affixes et notamment les suffixes détachés à partir de formes roumaines (par exemple, le suffixe adjectival *-nic* de *amarnic*, *casnic* qui se retrouve en bulgare uniquement dans les substantifs : *prazdnik*, *liubovnik* > roum. *praznic*, *ibovnic*) doivent-ils être considérés comme étant roumains, même si le suffixe était slave à l'origine (*-nik* < sl. *in* + *ik-*) (p. 157).

Au sujet du *lexique* du roumain, l'auteur se rallie à l'opinion de S. Pușcariu, qui estimait que les mots slaves qui y ont pénétré sont nombreux (p. 100), tout en relevant que les statistiques dressées jusqu'à présent témoignent d'un vice de méthode, car elles portent également sur les dérivés formés sur le terrain du roumain.

Le second problème auquel I. Pătruț se consacre et qu'il résout d'une manière originale en s'appuyant sur des arguments bien fondés est celui de *l'ancienneté des rapports linguistiques slavo-roumains*, soit de la date des plus anciens emprunts slaves en roumain.

Après un bref exposé concernant le stade actuel des recherches concernant l'ancienneté de l'élément slave en roumain (p. 101 et suiv.), l'auteur soumet à une analyse très minutieuse les changements phonétiques qui se sont produits au cours de l'évolution du slave commun vers les dialectes et, par la suite, les langues slaves de l'est, du sud et de l'ouest. Cette analyse lui permet d'avancer un point de vue tout à fait nouveau, qui diffère même de celui qu'avait soutenu I. Bărbulescu — dont il se rapproche par ailleurs, dans une certaine mesure, lorsqu'il s'agit d'établir la limite inférieure de la pénétration des éléments slaves en roumain, que ce dernier (auteur de la célèbre théorie « anti-ancien slave », *antistaroslovenska teorija*) avait fixée après le X^e^ siècle.

La présente hypothèse de travail a été sans doute suggérée à l'auteur en premier lieu par ses propres recherches, mais les études de Vl. Georgiev (*Praslavjanskij i indoevropejskij jazyki*, dans « Slavjanska filologija », III, Sofia, 1963 ; *Vokalnata sistema v razvoja na slavjanskite ezici*, Sofia, 1964 ; *Novi teorii i tradicionalni zabludi*, dans « Bălgarski ezik », XV, 1965, 4—5 ; *Le système vocalique du slave commun*, RES, XLIV, 1965) lui ont fourni non seulement un matériel lexical et toponomastique précieux, mais également une synthèse des conclusions personnelles, auxquelles le linguiste bulgare a abouti, concernant le système vocalique du slave commun et les conséquences de son révision telle que Vl. Georgiev l'a proposée (notamment pour ce qui est des transformations subies par la structure syllabique), ainsi que l'évolution ultérieure de ce système. L'auteur a également accepté toutes les conclusions auxquelles a abouti E. Petrovici dans ses recherches portant sur le caractère et l'ancienneté des toponymes slaves de la Roumanie (*Studii de dialectologie şi toponimie*, Bucarest, 1970, p. 173—194, 225—236, 241—249).

Compte tenu de ces faits, nous estimons que I. Pătruţ a raison lorsqu'il fonde sa thèse relative à la chronologie de la pénétration des éléments slaves en roumain sur un seul critère, à savoir le critère phonétique. C'est de ce critère qu'il faut tenir compte lorsqu'on étudie l'ancienneté d'un terme d'origine slave en roumain et dans ses dialectes sud-danubiens. Affirmer qu'un mot d'origine slave a pénétré en roumain ou dans le dialecte aroumain, par exemple avant le X^e^ siècle, sans l'analyser au point de vue phonétique, est risquant et contraire à l'esprit scientifique : ce mot peut contenir des voyelles remontant à des ïers qui se trouvaient en position intense en ancien slave et qui, comme on le sait, se sont vocalisés sous diverses formes et à des époques différentes selon la langue slave en question (en bulgare aux X^e^—XI^e^ siècles, en russe aux XI^e^, XII^e^—XIII^e^ siècles, etc.) ; il peut également contenir des groupes de voyelles ayant subi la métathèse (phénomène antérieur à la vocalisation des ïers, étant attesté dès le VIII^e^ siècle), ou bien un *-o* remontant au slave commun *-a* (Vl. Georgiev estime que cette transformation a eu lieu au IX^e^ siècle, et dans certains dialectes slaves aux IX^e^—XIII^e^ siècles, cf. *Vokalnata sistema*, p. 39—42), etc.

C'est pourquoi, contrairement à l'opinion d'autres auteurs (voir le compte rendu du livre de I. Pătruţ par M. Mladenov dans EB, 3, 1975), nous considérons le critère phonétique comme le critère fondamental pour la datation de ces emprunts.

Il n'en demeure pas moins que, pour déterminer le caractère des éléments slaves du roumain (les dialectes sud-danubiens y compris), mais non pas leur ancienneté, d'autres critères encore sont nécessaires, qui ont d'ailleurs été établis d'une manière très précise par G. Mihăilă (*Studii de lexicologie şi istorie a lingvisticii româneşti*, Bucarest, 1973, p. 9—16), cependant I. Pătruţ ne s'en occupe que dans la mesure où il essaye de justifier sa thèse selon laquelle tout emprunt slave (sud-slave) du roumain serait un emprunt « bulgare » (point de vue auquel, comme il sera montré plus loin, nous ne nous rallions pas).

En se fondant sur l'analyse des emprunts slaves par l'intermédiaire du grec et sur la comparaison de leur forme en grec et en roumain (p. 108 et suiv.), l'auteur aboutit à des conclusions des plus intéressantes, dont les recherches futures auront à tenir compte :

— La première période des relations linguistiques slavo-grecques s'étend jusqu'au VIII^e^ siècle y compris ; au cours de cette période ont pénétré dans le latin danubien un très petit nombre de mots slaves que le roumain a hérités par la suite et qui présentent les mêmes traits phonétiques que les éléments latins (p. 110). Le nombre restreint d'emprunts slaves en latin danubien en regard du nombre considérable d'emprunts slaves de la même époque (VII^e^—VIII^e^ siècles) en grec s'explique par le nombre vraisemblablement réduit des Slaves restés sur place au nord du Danube.

— *A partir du IX^e^ siècle (approximativement)*, quand les parlers slaves du sud et du nord du Danube avaient déjà acquis une nouvelle « physionomie », commence une nouvelle étape des relations slavo-grecques, qui marque en même temps le début de l'influence slave sur le roumain. Il résulte que la seconde étape des relations slavo-grecques correspond à la première étape de l'influence slave en roumain. Ces emprunts ne présentent plus, en grec comme

en roumain, les phonetismes *u*, *ŭ*, *k*, *a*, *ą*, *tart*, *talt*, *t* + *j*, *kt'*, qui ont déjà évolué à *y*, *ъ*, *c*, *o*, *ǫ*, *trat*, *tlat*, *št*, *žd* (p. 110—112); par conséquent, l'influence slave sur le roumain date approximativement des IXᵉ—Xᵉ siècles, lorsque le latin carpato-danubien s'était déjà transformé en une langue distincte des autres langues romanes. Cette influence s'est exercée au sud du Danube également, jusqu'à la ligne Jireček, ce qui explique l'existence de certains mots usuels d'origine slave communs au roumain et à ses dialectes sud-danubiens (p. 117).

— Les rapports linguistiques roumano-slaves s'étendent du IXᵉ (Xᵉ) au XIIIᵉ siècles (ou au XIVᵉ tout au plus, pour les régions situées au nord des Carpates). Cette affirmation est fondée sur le fait que les documents émis par la chancellerie magyare de la Transylvanie au XIIIᵉ siècle ne mentionnent pas les Slaves, ce qui permet de conclure qu'ils avaient été assimilés dans cette région avant la date indiquée.

L'apport incontestable de I. Pătruţ au problème de la place, du poids et de l'ancienneté de l'élément slave en roumain, ainsi que son point de vue original au sujet des rapports linguistiques slavo-roumains nous semblent imposer la nécessité de continuer ces recherches en vue de la publication de répertoires lexico-étymologiques dressés conformément aux principes discutés ci-dessus (de tels répertoires concernant les dialectes roumains sud-danubiens sont actuellement en cours d'élaboration à l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest).

★

Les suggestions et les remarques qui suivent portant sur ces problèmes ont le but de suggérer quelques domaines où l'investigation du slavisant roumain gagnerait d'être plus poussée.

— Dans le domaine de *l'analyse de la structure morphologique* des emprunts et des pseudo-emprunts, nous estimons que l'idée de l'auteur exprimée dans le passage suivant : « ce ne sont pas les mots, mais les thèmes qui sont empruntés, car les désinences appartiennent à la langue qui reçoit : le slave a fourni au roumain le thème *bab*-auquel on a ajouté les désinences roumaines *-a*, *-e* *(bab-ă, bab-e)* » (p. 157), devait être reformulée d'une manière plus précise dans ce sens que les mots qu'on emprunte sous une forme ou une autre et même sous plusieurs formes sont adaptés au système de la langue emprunteuse voire au système du roumain. Cela pourrait expliquer le fait que les neutres slaves ont été inclus en roumain dans la catégorie des mots féminins : sl. *sito* > roum. *sită*, de même que l'inclusion des verbes d'origine slave dans le système paradigmatique de la conjugaison roumaine (dans la IVᵉ conjugaison, pour la plupart). Il est évident que l'emprunt ne s'est pas limité au seul radical et qu'on a emprunté le verbe dans son ensemble (à savoir, une ou plusieures formes verbales), mais il n'en demeure pas moins que celui-ci a été intégré et assimilé au système verbal roumain. C'est pourquoi le lecteur est sans doute surpris de constater que M. Mladenov, dans son compte rendu du volume de I. Pătruţ (EB, 3, 1975), dérive la forme du verbe roumain *a lovi* à partir de la forme slave *lóvi* : s'il s'agissait de choisir une seule forme slave (ce qui nous ne semble nullement justifié, d'autant plus que ces mots ont été empruntés de bonne heure, par voie orale), il faudrait penser, avant tout, à la forme de l'infinitif de l'ancien slave, *loviti*, l'infinitif ayant disparu du bulgare à une époque plus récente;

— Les mots sont empruntés en même temps que leurs affixes (suffixes, préfixes), autrement dit, *on n'emprunte pas de simples segments de mots, des radicaux* (p. 159) ; certains affixes deviennent productifs dans la langue emprunteuse — soit le roumain —, pouvant gagner d'autres catégories grammaticales que celles qu'ils caractérisaient en slave. Dans ce cas, si les affixes peuvent être attachés également à des radicaux d'origine non-slave, ils ne sauraient plus être considérés comme des emprunts slaves.

— Une autre remarque s'ensuit : *l'origine des affixes ne détermine pas toujours l'origine des dérivés* (p. 159), car un affixe, slave à l'origine, qui est devenu productif, peut générer en roumain, comme nous venons de le montrer, de nouveaux dérivés, qu'on ne saurait considérer comme slaves si leur radical a une autre origine.

Lorsqu'il s'agit d'établir *l'ancienneté des éléments lexicaux slaves* du roumain, on ne saurait contester la valeur du critère phonétique mais, dans les recherches ultérieures, ce critère devrait être appliqué d'une manière différenciée. Si l'on admet que les phénomènes phonétiques du slave commun qui ont marqué la séparation des trois grands groupes de dialectes slaves (de l'est, du sud et de l'ouest) ont leur propre chronologie dans ce sens qu'ils ne se sont pas produits en même temps (l'apparition tardive de *o* dans le système vocalique slave — au IXᵉ siècle — ne coïncide pas, par exemple, avec la tendance à ouvrir les syllabes, dont l'une des conséquences a été la métathèse des groupes *tart*, *talt*, *tert*, *telt*, attestée au VIIIᵉ siècle, ou l'apparition de la « polnoglassie » dans les langues slaves orientales, ni avec la vocalisation des Iers de l'ancien slave en position intense, postérieure au Xᵉ siècle, ni avec la dénasalisation — attestée en serbocroate au Xᵉ siècle et même au IXᵉ siècle ; en bulgare la dénasalisation a commencé après le XIᵉ siècle, mais certains dialectes conservent, comme on le sait, la nasalité

même de nos jours), *on ne peut pas affirmer que les emprunts slaves ont pénétré en roumain seulement à partir du IXe ou même Xe siècle* (p. 117). Une interprétation plus nuancée des faits linguistiques s'avère nécessaire, de même qu'une statistique dressée selon des critères phonétiques. A ce sujet, nous pensons que la limite inférieure de la pénétration des premiers éléments lexicaux slaves en roumain — assurément peu nombreux — doit être reculée non seulement pour les emprunts n'ayant pas subi la métathèse (qui ont pénétré en latin et que le roumain a hérités), que l'auteur considère être d'origine slave, mais aussi pour les éléments qui attestent la métathèse : jusqu'au VIe siècle pour les premiers et jusqu'aux VIIIe—IXe siècles pour les derniers ;

— L'affirmation que fait I. Pătruţ (à la page 113) ne nous semble nullement représenter un argument en faveur de la thèse de l'influence slave tardive en roumain (thèse que l'auteur a d'ailleurs soutenue avec des arguments des plus convaincants). Nous pensons que, par contre, le fait qu'au IXe siècle le roumain était déjà constitué dans son essence n'a pas permis à l'influence slave de s'exercer en dehors du lexique : comme l'a montré I. Pătruţ lui-même, les éléments slaves n'ont pas pénétré dans la structure du roumain.

Quant au caractère des éléments slaves du roumain et, partant, à l'emploi du terme « emprunt *bulgare* » pour tout emprunt slave du roumain, nous faisons des réserves pour les raisons suivantes : les emprunts ne sont pas tous bulgares, car on ne peut pas considérer les emprunts ayant subi la métathèse, par exemple, comme provenant du bulgare, vu que la métathèse s'est produite d'assez bonne heure, à une époque où — selon l'opinion même de l'auteur — on ne saurait parler d'une langue bulgare ; d'autre part, la métathèse est un phénomène commun à toutes les langues slaves méridionales. En outre, il existe un nombre très restreint de mots qui n'ont pas subi la métathèse et qui sont simplement des mots *slaves*, voir *slaves communs*. Il existe donc en roumain, d'une part, quelques mots *slaves (slaves communs)*, d'autre part des mots *slaves méridionaux* tout court. Aux Xe—XIe siècles (y compris), de même qu'aux XIIIe—XIVe siècles, on ne saurait parler d'emprunts bulgares, car on sait que dans cette première période nous avons affaire à *l'ancien bulgare* (dans lequel commencent à peine à se former certains traits qui deviendront propres à la langue bulgare postérieure au XIVe siècle) et que la seconde étape représente un stade intermédiaire appelé *médio-bulgare*, au cours duquel se poursuit l'évolution de l'ancien bulgare vers le néo-bulgare.

Rien ne s'oppose à ce qu'on continue à appeler, suivant la tradition, les mots qui ont pénétré en roumain entre les IXe et XIe siècles y compris, *anciens bulgare* (s'ils se distinguent au point de vue formel des emprunts serbes) et ceux qui y ont pénétré entre les XIIe et XIVe siècles *médio-bulgares* ou, simplement, *anciens sud-slaves orientaux*.

★

Les quelques remarques que nous venons de faire ne diminuent en rien l'apport considérable de I. Pătruţ à l'éclaircissement de plusieurs problèmes d'une importance majeure pour l'histoire du roumain ; sa contribution représente en même temps une preuve de la capacité des arguments d'ordre linguistique de compléter les données historiques ou d'y suppléer lorsque les sources de cet ordre sont lacunaires.

Elena Scărlătoiu

Memoiren eines Janitscharen oder Türkische Chronik, eingeleitet und übersetzt von Renate Lachmann, kommentiert von Claus Peter Haase, Renate Lachmann, Günter Prinzig Styria Verlag 1975, 223 S. (*Slawische Geschichtsschreiber* Band VIII)

Die vorliegende Chronik gehört zu den Quellen und Schriften die im Zusammenhang mit der Türkengefahr und mit den Türkeninteressen stehen. Sie berichtet aus der Zeit in der die Vormauern der lateinischen Christenheit noch stand hielten und in der sich die Katastrophe der Balkanvölker vollendete.

Es nimmt doch kein Wunder, daß die slawische Geschichtsschreibung und nämlich das Schicksal eines Janitscharen von serbischer Abstammung ein wertvoller Beitrag zur Geschichte des Osmanischen Staates und zu manchen europäischen Problemen ist. Es handelt sich um einen slawischen Text der eine publizistische Rolle für die polnischen und tschechischen Leser im 16. und 17. Jahrhundert gespielt hat und der jetzt seinen Weg ins Deutsche gefunden hat. Die Initiative zur deutschen Übersetzung geht auf Dr. Kreutel, der Herausgeber der „Osmanischen Geschichtsschreiber" zurück.

Die vorliegende Übersetzung folgt — wie es in der Vorbcmerkung betont ist — dem 1912 edierten Text des Pamiętniki Janczara und der auf die vollständigsten und ältesten erhaltenen Handschriften der polnischen Texttradition basiert so wie es Jan Łos festgestellt hat. Das heißt aber nicht, daß eine neue kritische Ausgabe sowohl der polnischen als auch der tschechischen Texttradition nicht notwendig geworden ist. Deshalb folgten die Übersetzung nicht nur der Łos Ausgabe sondern auch die umfangreichen textkritischen Anmerkungen Angiolo Dantis zur Łos Edition und die serbischen Übersetzungen von Dorde Zivanović. Dasselbe gilt auch für die rumänische Übersetzung aus der Sammlung *Călători străini despre Țările Române*, București 1968, vol. 1 (*Fremde Reisende über die Rumänischen Länder* Bd. I, S. 125—128) und nämlich für den Abschnitt, der über den walachischen Fürsten Vlad der Pfähler und über den 1462 osmanischen Feldzug gegen die Walachei berichtet (S. 131—136). Leider wurde eine interessante Passage über die Beziehungen der Osmanen zum siebenbürgischen Woiwoden Iancu von Hunedoara nicht übersetzt (1448).

Was bietet eigentlich dieser Text den Historikern an? Es ist in erster Linie ein anschaulicher Bericht über die osmanischen Balkanfeldzüge unter Sultan Mehmed der Eroberer, der bislang als einziger umfangreicher slawischer Beitrag zu diesem Thema gelten kann. Es ist aber auch eine detaillierte Darstellung der Heeresordnung, Waffentechnik und Angriffstaktik der Osmanen, deren Informationswert nicht zu unterschätzen ist und dem der Text heute seinen Status als wichtige historische Quelle verdankt.

Es ist nicht hier Ort und Stelle auf Einzelheiten über die Person, nämlich Konstantin aus Ostrovica einzugehen. Was uns hier interessiert, ist der heterogene Charakter des Textes der allerdings nicht nur die Bestimmung seines Autors sondern auch die Frage seiner Genese problematisch macht. Die Herausgeber haben Recht wenn sie betonen, daß „die Annahme der alleinigen Autorschaft des serbischen Janitscharen sich neueren Ergebnissen zufolge als kontrovers erweist“ (S. 21).

Sie bestimmen den Text als Kompilation, da die Feststellung der nebeneinander verschiedenen Elementen die auf bekannte Traditionen verweisen ; auf die der Chronik, der Memoiren, des Traktats, nahe liegt. Die Verbreitung der Pamiętniki im 16. und 17. Jahrhundert ist verständlich wenn wir an ihre verhältnismäßig langdauernde Aktualität denken. Der Text rief zur Mobilisierung der christlichen Herrscher gegen die heidnische Feinde auf, gegen die unvermeidliche türkische Bedrohung, um das Interesse wach zu halten oder zu wecken.

Deshalb lassen sich zahlreiche Abschriften in Böhmen und Polen, zwei tschechische Druckausgaben ins 16. Jahrhundert datieren. Eine neue Fassung entstand in Polen im 17. Jahrhundert die eine der bekannten Textversionen kommentierte.

Bislang konzentrierte sich die philologische und historische Diskussion vorwiegend auf die Fragen der Textgenese : des Entstehungsortes, des Zeitpunktes der Fertigstellung des Textes, auf das Problem der Autorschaft und der Sprache. Der Meinung der Kommentatoren nach, kann die These, daß das Original in tschechischer Sprache abgefaßt sei, als bewiesen gelten. Franz Babinger hat als einer der ersten Osmanisten auf den Quellenwert der Türkenchronik in seinem Aufsatz *Die Aufzeichnungen des Genuesen Jacopo de Promontorio de Campis über den Osmanenstaat um 1475* hingewiesen : „Daß diese an mancherlei Merkwürdigkeiten, sonst nirgendwo belegten Einzelheiten reichen Aufzeichnungen von der Forschung nicht ausgiebiger herangezogen wurden, liegt vermutlich daran, daß sie bisher nur in der polnischen Fassung zugänglich gemacht worden sind. Sie liefern ein überaus lebendiges, farbiges und anschauliches Bild vom Leben und Treiben des türkischen Kriegsvolkes und Lagerlebens im Eroberer-Zeitalter und verdienten, bald einem weiteren Benutzerkreis erschlossen zu werden.“

Vor Babinger, der selbst in seiner Mehmed Darstellung wiederholt auf die Niederschrift des sogenannten Janitscharen zurückgreift, haben auch andere Historiker die Chronik benutzt : N. Iorga in *Geschichte des Osmanischen Reiches*, K. Jireček in *Geschichte der Serben*. Dasselbe gilt auch für S. Runciman in seiner Darstellung der Eroberung Konstantinopels und auch für F. Rački in seiner Arbeit über die Kossovo-Schlacht.

Die Herausgeber haben diejenigen Kapitel einer besonderen Analyse unterzogen, da es ihnen schien die Daten zur Lösung der offenen Fragen der Textgenese zu finden. Konstantin aus Ostrovica hatte durch die Knabenlese eine bescheidene militärische Karriere gemacht und kehrte als Eroberer ins eigene Land zurück. Der „serbische Renegat“ war beim Fall Konstantinopels dabei sowie auch bei der Eroberung Novo Brdos und bei der Belagerung Belgrads. Er nahm auch an den Feldzügen gegen die Peloponnes, gegen den Kaiser von Trapezunt und schließlich auch an dem Kriegszug gegen den Woiwoden Vlad der Walachei, teil.

Die Chronik enthält manche Kapitel die in Ich-Form, als Augenzeuge geschrieben wurden. Es kann aber keine Rede von einer Gleichartigkeit des Textes sein. Renate Lachmanns Meinung nach, besteht der Text aus heterogenen Teilen die sich verschiedenen Autoren zuschreiben lassen. Im 16. Jahrhundert wurde der Text als homogene Einheit gelesen und jede

Abschrift, Redaktion bedeutete immer einen anderen Text. Der Redakteur „erneuertc" den Text um ihn einem Publikum zu erschließen, das an einer bestimmten Thematik intcressiert war. Die Textgestalt des 16. Jahrhunderts ist eine klare und einprägsame Vermittlung der antitürkischen, prochristlichen Ideologie.

Die antitürkische Tendenz der Aufzeichnungen gilt als ein Aufruf zur Einigung der christlichen Herrscher und konntc nur durch die konkreten Mitteilungen über die osmanische Kriegstechnik, die osmanischen Sturm- und Angriffspraktiken unterstützt werden. Dieser Urstoff zeichnet sich innerhalb des Gesamttextes als einschichtig ab und beweist, daß es sich um den Bericht eines Augenzeugen (serbischer Janitschar oder ein anderer Osmanenkenner) handelt.

Die „Memoiren" erschöpfen sich nicht in den Nachrichten die sie als praktische Hinweise nutzbar machten, im Sinn eines zweiten taktischen Teils des Traktats zum Thema „Wie man den Türken am besten schlagen kann". Renate Lachmanns Meinung nach, nehmen die Kapitel, die für sich betrachtet keinerlei traktathafte Züge tragen, einen Großteil des Textes ein. Es handelt sich um die den islamischen Glaubensbräuchen gewidmeten Kapitel, die unserer Meinung nach von regem Interesse sind. Sie bilden nicht nur ein Kernstück des Textes sondern sind auch eine Art historische Darstellung die mit einer mythischen Genealogie der osmanischen Sultane beginnt wie es auch F. Babinger in seinem Werk „*Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*" erwähnt hat. Diese Darstellung geht in einen detaillierten Bericht über die Balkanfeldzüge des 15. Jahrhunderts über in dem die beherrschende Figur Sultan Mehmed der Eroberer ist. Die Erwähnungen und Beschreibungen der Mewlewi und Suphi Bräuche und des Tanzes scheint uns sehr interessant zu sein. So wie es auch Ernst Werner in seiner *Geburt einer Großmacht: Die Osmanen* betont, besitzen wir einen recht anschaulichen Augenzeugenbericht von dem Ende des 15. Jahrhunderts der als völlig Unbeteiligter erzählt. Es scheint sich bei diesen Derwischen um eine Verbindung von Tanz und *dikr* gehandelt zu haben.

Von gleicher Art sind in diesem Teil die Kapitel über die serbische Geschichte, die mit einer Art Genealogie beginnen, die bis ins 15. Jahrhundert weitergeführt wird. Das heißt aber nicht, daß die serbisch-türkischen Beziehungen eine besondere Berücksichtigung finden. Es sind nun manchen Passagen in denen der Autor als Ich-Erzähler und Janitschar hervortritt. Es scheint uns nicht von untergeordneter Bedeutung zu sein, ob Letzterer autentisch ist oder nicht, da er im Zusammenhang mit der Figur des serbischen Janitscharen steht, als eigentlicher Autor des Gesamttextes. Dennoch gibt es — wie Renate Lachmann beweist — Elemente in dem „historischen Teil" die eindeutig auf ein serbisches Milieu verweisen. Da sind Elemente die für den fremden (polnischen) Leser des 16. Jahrhunderts „ein Novum darstellen mußten", da sie Traditionen der serbischen Herrschervitenliteratur und der serbischen Volksepik angehören. Renate Lachmann glaubt nicht an Angiolo Dantis Feststellung, daß der Janitschar dem eigentlichen Autor des Urtextes mündlich berichtet und ebensowenig ist es daher sinnvoll, den serbischen Charakter des Textes in toto in Frage zu stellen.

Was sich die Herausgeber und Kommentatoren zur Aufgabe gestellt haben, geht nicht um einen weiteren Beitrag zur Frage der Autorschaft der Türkenchronik zu liefern, sondern um Spezifika in einem Text aufzuzeigen, der von einem Publikum rezipiert wurde, das in die Konventionen nicht eingeweiht war. Und dies meines Erachtens nach scheint völlig bewiesen zu sein. Alle von den Kommentatoren in der Einleitung erwähnten Spezifika der Kontroverse über die Autorschaft dieses Textes müssen einem Serben zugeschrieben werden und darüber hinaus, kann der gesamte Chronikteil unter diesem Gesichtspunkt mit der serbischen Geschichtsschreibung in Zusammenhang gebracht werden. Am ersten ließe sich ein Zusammenhang zwischen der Vita des Stefan Lazarevič von Konstantin von Kostenec von 1431 und der Herrschaftsbeschreibung des Stefan Lazarevič des „Janitscharen" herstellen. Desgleichen muß man die Beschreibungen die Ljubomir Stojanovič in *Stari srpski rodoslovi i letopisi*, „Zbornik za istoriju, jezik i kniiževnost srpskog naroda" XVI 1927 herausgegeben hat in einen Vergleich heranziehen.

Der „Janitschar" besaß Kenntnisse von mündlichen Traditionen die für ein serbisches Milieu typisch sind und die er als „Schreiber des Chronikteils allein demselben Milieu verdanken" kann.

Der tatsächliche wissenschaftliche Beitrag der drei Mitarbeiter besteht aus der typologischen Analyse eines kontroversen Textes und aus der Anbietung eines epischen Schematas (mit entsprechender fixer Lexik, S. 40). Der Janitschar bediente sich den epischen Formeln um zu informieren wobei das nichtserbische Milieu über die Konventionsgebundenheit seiner Mittel im unklaren bleiben mußte. Der informative Wert bewog den Redakteur oder Kompilator des 16. Jahrhunderts den sogenannten Chronikteil der politisch-ideologischen Intention seines antitürkischen Traktats unterzuordnen.

Cristina Rotman Bulgaru

Μονόφυλλα τοῦ ἀγῶνος. Προκηρύξεις—Θεσπίσματα—Διατάγματα, *1821—1827* (Feuilles volantes de la Révolution. Proclamations, décrets, ordres — 1821—1827), avec une Préface de I. A. Meletopoulos et une Introduction de I. K. Mazarakis Enianos. Athènes, 1973, in folio, VI + 49 p. + deux volumes de photocopies divisés en plusieurs groupes.

A l'occasion du 150e anniversaire de la libération de la Grèce, la Société d'histoire et d'ethnographie de ce pays a mis à la disposition des spécialistes les photocopies d'une série de 30 brochures rares, éditées pendant la révolution grecque. Le présent ouvrage vient compléter heureusement ce début en fournissant les photocopies de 230 feuilles parues à l'époque, dont 118 encore ignorées par les bibliographes.

L'éditeur du présent volume nous apprend dans sa brève *Préface* qu'il a récolté son matériel dans les archives et la bibliothèque de la Société d'histoire et d'ethnographie, la Bibliothèque Nationale, les Archives de l'Etat (explorées seulement en partie), la bibliothèque et les archives du Musée Benaki, la Bibliothèque Gennadios et les Archives historiques de l'île de Hydra. D'autres bibliothèques et archives restent encore à être dépouillées, par exemple la Bibliothèque du Parlement, ainsi que les archives de province et les archives privées.

Le matériel ainsi réuni forme deux volumes avec une description synoptique au début. Peut-être qu'il aurait fallu mentionner dans cette description le format des feuillets respectifs, puisque celui-ci est l'un des éléments bibliographiques essentiels ; de cette manière le chercheur aurait pu se rendre compte des dimensions du document respectif sans avoir besoin de recourir aux photocopies.

A retenir quelques détails bibliographiques intéressants. Tout d'abord, les proclamations d'Alexandre Ypsilanti A-3 et A-4 qui figurent aussi dans les fonds de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine : elles sont imprimées sur une feuille de papier, l'une sur la moitié gauche, l'autre sur la moitié droite. Nous ne saurons préciser si les exemplaires de Mazarakis se présentent de la même manière. Quant à la proclamation A-11, elle était imprimée seulement sur la moitié supérieure de la page, le même texte étant répété dans la moitié inférieure, de sorte qu'il est imprimé par deux fois sur une seule et même feuille de papier.

Le premier volume compte six groupes de feuilles volantes, chacun présenté dans des couvertures séparées, et s'intitulant comme suit : 1821 'Ιάσι, Α (1821, Iași I) ; 1821 Καλαμάτα, Β (1821, Calamata, II) ; 1822, Κόρινθος, Γ' (1822, Corinth, III) ; 1823—1824, Σπέτσες—"Υδρα—Ψαρά, Δ', (1823—1824, Spetzes, Hydra, Psara, IV) ; 1824—1826, Μεσολόγγι, Ε' (1824— 1826, Missolonghi, V) ; 1824 — 1826, 'Αθήνα, ΣΤ (1824 — 1826, Athènes, VI). Cinq autres groupes, forment le second volume, à savoir : 1824, "Υδρα, Ζ' (1824, Hydra, VII) ; 1825, "Υδρα—Ναύπλιο, Η' (1825, Hydra-Nauplie, VIII) ; 1826, Ναύπλιο, Θ', (1826, Nauplie ; IX) ; 1827, Ναύπλιο, Ι' (1827, Nauplia, X).

Arrêtons-nous un peu plus longuement sur le premier volume, intéressant de plus près les historiens roumains puisque lié à des événements intervenus dans les Principautés Danubiennes. Comme Mazarakis l'écrit, ce matériel « présente de façon vivante les activités successives d'Alexandre Ypsilanti pour l'organisation et la mise en œuvre de son mouvement révolutionnaire » (p. 3).

L'introduction de Mazarakis est une véritable étude sur les débuts de la révolution grecque de 1821. L'auteur suit chaque pas de la révolution, en s'appuyant sur les proclamations, ordres du jour et autres documents de l'Hétairie. A la première place se situent, comme de juste, les proclamations d'Alexandre Ypsilanti, sorties des presses de l'imprimerie grecque fonctionnant dans la capitale de la Moldavie, où le chef de l'Hétairie se trouvait au moment de donner le signal de la révolution. Mettant au profit d'autres sources historiques aussi, l'auteur commente et souligne l'essentiel de ces proclamations. Il montre que les habitants de la capitale, ayant pris connaissance de la débâcle de Galaţi et de l'impossibilité où se trouvait le général Georges Cantacuzène, envoyé spécial d'Alexandre Ypsilanti, à Iași, de rétablir l'ordre parmi les insurgés, renoncèrent d'aider l'Hétairie. Les chefs de celle-ci qui résidaient à Iași, c'est-à-dire Georges Cantacuzène et Constantin Pendedéca, constatant la situation déplorable des hétairistes restés sous leur ordre, quittèrent la ville. De son côté, après le désastre de Drăgăşani, Alexandre Ypsilanti se retira en Autriche, lançant de Rîmnic sa dernière proclamation, le 8 juin 1821.

Ensuite, l'auteur s'occupe des manifestes diffusés en Grèce et dans les îles. Pour commencer, ces tracts étaient manuscrits ou apportés d'Odessa. Les premières impressions sur place furent les proclamations de Démètre Ypsilanti, l'épitrope général du chef de l'Hétairie (Alexandre Ypsilanti), lancées les 12 et 20 juin 1821. Bien que celles-ci portent comme indications les noms des localités Hydra et Vervena, l'auteur pense qu'elles ont dû être imprimées à Calamata, où fut fondée la première petite imprimerie grecque, dirigée par Constantin Tom-

bras. Le 1[er] août 1821 fut diffusé le premier journal grec « Σάλπιγξ ἑλληνική » (La Trompette Grecque), dans la rédaction de Théoklitos Farmakidis, ancien rédacteur du Mercure Savant (Λόγιος Ἑρμῆς) de Vienne, dont la parution avait cessé au moment du déclenchement de la révolution. Le premier numéro de la « Trompette Grecque » reproduit la fameuse proclamation d'Alexandre Ypsilanti : « Bats-toi pour la Foi et la Patrie ! », en donnant aussi le nom de celui qui l'avait rédigée : le docteur G. Tipaldos.

Pour l'année 1822, il s'agit surtout de documents administratifs, decrets, ordonnances, etc., la plupart émanant du gouvernement provisoire de la Grèce, dont le siège était à Corinth. Son président était Alexandre Maurocordato et son secrétaire général et ministre des affaires étrangères Théodore Negris, qui déjà le 5 avril 1819 écrivait de Iaşi au quartier général de l'Hétairie, qu'il désirait se rendre au Péloponnèse afin de préparer la révolution. On y trouve ici encore la déclaration de Maurocordato, où il proclame que le peuple grec se bat contre la tyrannie ; ce document passe pour la première manifestation officielle du Gouvernement provisoire. Le même document portait à la connaissance des consuls étrangers la création du Gouvernement provisoire et sa décision de bloquer le littoral de l'ennemi, conformément « au droit des gens et de l'Europe », afin de toucher à un saint but.

Les documents de 1823—1824 regardent les îles de Spetzès, Hydra et Psara. Leur contenu est varié, concernant entre autres la navigation maritime de l'époque, car bon nombre des habitants des îles étaient armateurs, ayant apporté une importante contribution au triomphe de la cause grecque.

Un autre groupe de documents, datés des années 1824—1826, concernent l'héroïque Missolonghi, où fonctionna l'imprimerie offerte aux Grecs par l'Anglais Stanhope. Comme l'auteur l'affirme, l'an 1824 doit être considéré comme marquant le commencement d'une nouvelle étape dans l'histoire de l'imprimerie en Grèce. En effet, grâce à ce don de Stanhope, maints documents veront le jour, ainsi que la gazette « Ἑλληνικὰ Χρονικά » (Chroniques grecques). Ce fut là que le Gouvernement provisoire fit imprimer l'annonce de la mort de lord Byron, ainsi que le decret du deuil national, qui devait durer vingt-et-un jours. La même gazette publia, sur l'ordre du Gouvernement provisoire, le discours funèbre de Spiridon Tricupis, l'historien de la révolution grecque et plusieurs odes à la mémoire du disparu. Suivant l'auteur, il y a des indices que ce fut là aussi qu'on avait imprimé la brochure de P. Nicolaïdis, *La description des fameuses batailles de Galaţi et Sculeni*, bien qu'aucun exemplaire ne s'en soit conservé.

Le dernier groupe de documents et brochures inclus dans ce premier volume ont été imprimés à Athènes, dans une imprimerie qui était elle aussi le don du philohellène Stanhope. Ce fut là que parurent : « Ἐφημερὶς τῶν Ἀθηνῶν » (Gazette d'Athènes), dirigé par G. Psillas, la Proclamation de la Société des Philomuses d'Athènes, deux manifestes du colonel français Fabvier, le commandant d'un corps de troupes régulières grecques, qui faisait appel aux habitants de la région orientale de la Grèce continentale de venir renforcer les rangs de l'armée grecque régulière. Il convient encore de rappeler que c'est dans cette typographie qu'on avait imprimé les poésies du nouvel Anacréon de la Grèce, Athanase Christopoulos, qui a vécu et travaillé pendant une bonne partie de sa vie à Bucarest.

Quelques remarques s'imposent au sujet de ce volume. La Bibliothèque de l'Académie de la R.S. de Roumanie possède une riche collection de livres rares grecs et quantité de ces « feuilles volantes » de l'époque, dont quelques-unes figurent dans l'ouvrage de Ioan Bianu et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche* (Bucureşti, 1912—1936) que l'auteur ne mentionne pas. Il existe même des manifestes rédigés par les hétairistes en roumain, dont quelques-uns signés par le prince Georges Cantacuzène, l'envoyé spécial d'Alexandre Ypsilanti à Iaşi (cf. *op. cit.*, vol. III, p. 389, n[os] 1140—1142).

Ajoutons pour conclure que le précieux manuscrit concernant l'Hétairie, du « Patriote Anonyme », conservé au British Museum et mentionné par Mazarakis (p. 4, n° 8), a été publié par F. H. Marshall dans « Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος » (Bulletin de la Société d'histoire et d'ethnographie de la Grèce), vol. IX (1926), p. 363 — 510. De notre côté, nous avons donné sa version roumaine, parue dans *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie. La révolution de 1821), vol. IV, *Eteria în Principatele Române* (L'Hétairie dans les Principautés Roumaines), p. 241—273.

Grâce à cet ouvrage d'Enianos Mazarakis, publié par les soins de la Société d'Histoire et Ethnographie de Grèce, dirigée par le pr I. A. Meletopoulos, les historiens grecs et étrangers, qui traitent de la révolution grecque de 1821, auront à leur disposition un instrument de travail d'une utilité exceptionnelle.

Nestor Camariano

ВЕКЛО ТОНЕВ, *Добруджа през Възраждането. Културен живот, църковно — националени борби, революционни движения.* La Dobrodja pendant la renaissance (la vie culturelle, la lutte pour l'Eglise nationale, le mouvement révolutionnaire), Varna, Editions d'Etat, 1973.

Dans les quatre chapitres de son livre, V. Tonev tente de faire revivre pour le lecteur l'activité d'une partie de la population de la Dobrodja, à savoir le groupe ethnique bulgare, entre 1850 et 1877 (le point de départ est un peu flou, vu la pénurie des témoignages et le nombre réduit de ce groupe ethnique). *La Dobrodja pendant la renaissance* se situe ainsi parmi les recherches historiques consacrées aux bouleversements qui ont eu lieu dans la Péninsule Balkanique au temps des guerres russo-turques, surtout après la paix d'Andrinople (1829), lors des révoltes nationales des Serbes, Bulgares, Grecs, Albanais et des sanglantes répressions ottomanes qui ont poussé vers la Valachie et la Dobrodja des masses d'hommes en quête de conditions plus favorables d'existence. Cette situation est rendue par l'auteur dans les termes suivants (p. 314) : « ... les bouleversements politiques et démographiques du 18^e et du début du 19^e siècle. Et ce n'est qu'après l'apaisement des grands mouvements de migration que la conjoncture favorable à l'ouverture d'écoles bulgares se fait sentir ».

A la suite de ces déplacements de population, notamment après la guerre de Crimée, des Tatars, des Cosaques et des Lipovans, outre les Roumains et les Bulgares (« la colonisation renforcée des Bulgares », p. 32), se sont établis à côté de l'ancienne population roumaine de la Dobrodja (p. 16, 30). Bien que le titre semble indiquer que l'ouvrage traite de toute la population de la Dobrodja — dans laquelle l'auteur fait entrer aussi la région de Silistra, Balcic et Bazargic —, en réalité cet aspect n'est abordé que dans les 16 pages du chapitre I^{er}, *Coup d'œil démographique sur la Dobrodja. Conditions de la renaissance des Bulgares.* En dehors de rares références aux Roumains et aux Russes (Lipovans et Cosaques), dans le reste de l'ouvrage — plus précisément dans les chapitres II, III et IV, intitulés *La vie culturelle des Bulgares de Dobrodja* (62 pages), *La lutte pour l'Eglise nationale* (42 pages) et *Le mouvement révolutionnaire de libération* (77 pages) — V. Tonev ne s'occupe que du groupe ethnique bulgare et de sa participation au mouvement de libération de sous le joug ottoman, qui a pris fin par la guerre d'indépendance de 1877—1878, bien que le reste de la population (musulmane et non musulmane), avant tout roumaine—ait joué un rôle décisif dans la vie culturelle et politique de la Dobrodja. Les présentes observations auront pour principal objet les actuels départements de la Dobrodja : Tulcea et Constanţa.

Dans le chapitre respectif, l'auteur analyse une série de données statistiques qu'il qualifie de « relativement sûres », tout en reconnaissant « les contradictions et les difficultés qu'on éprouve à les interpréter » (p. 17—27). La plus ancienne, publiée dans la revue des émigrés bulgares de Constantinople, Цариградски вестник, de novembre 1850, est considérée comme « relativement correcte ». S'y ajoutent les données recueillies par Karl F. Peters (1864), E. G. Ravenstein (1877), ainsi que celles publiées par « Letostrui, calendrier du peuple bulgare pour l'année 1876... » (Vienne, 1876). Citons encore une source statistique sujette à caution, à savoir les chiffres fournis par les éparchies bulgares après l'instauration d'une Eglise bulgare autonome dans le cadre du Patriarcat de Constantinople (l'Exarchat bulgare), en 1874—1875. Les tentatives de l'auteur pour mettre d'accord les divergences considérables existant entre les sources susmentionnées n'aboutissent qu'à des conclusions approximatives. Du reste, l'auteur omet deux importants ouvrages statistiques : les tableaux relatifs à la population de la Dobrodja par nationalités et unités administratives, y compris les districts de Balcic et de Bazargic, publiés dans le remarquable ouvrage d'un savant distingué, l'agronome roumain Ion Ionescu de la Brad (*Excursion agricole dans la plaine de la Dobrodja*, éditions du « Journal de Constantinople », Constantinople, 1850), et la statistique du gouvernement roumain pour la Dobrodja établie en 1880. Ce sont là deux statistiques fondamentales, la première quasi officielle, puisque effectuée à la demande du gouvernement turc ; la seconde officielle, œuvre des autorités roumaines. En les omettant, V. Tonev a condamné son étude à reposer sur une documentation scientifique lacunaire. Au demeurant, si l'on compare les chiffres offerts par « Tsarigradski vestnik » (p. 17) à ceux fournis par le tableau *Ethnographie de la Dobrodja* (*Excursion agricole*..., p. 81), on s'aperçoit qu'il y a identité ou presque entre les deux sources en ce qui concerne les colonnes réservées aux Tatars, Lipovans, Cosaques, Tziganes (« Egyptiens »), Arabes, Allemands et Arméniens, ce qui nous porte à croire que le journal bulgare ait utilisé comme source l'ouvrage de Ion Ionescu de la Brad, paru cette année-là, alors que les données diffèrent quant aux Turcs (2268 familles de Turcs contre 2980 dans « Tsarigradski vestnik »), aux Roumains (3656 familles contre 2980), aux Bulgares (1196 familles contre 3731) et aux Juifs (119 familles contre 150).

. V. Tonev a également omis, en fait de sources, la carte publiée par G. Lejean dans *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, Gotha, éd. Justus Perthes, 1861 (p. 38), ainsi que les données de 1879 publiées par Voskovitsch dans « Austria. Zeitung für Handel und Gewerbe, öffentliche Bauten und Verkehrsmittel », Vienne. La bibliographie des informations statistiques pour la Dobrodja aurait donc pu être complétée utilement par bon nombre d'études et de documents, tant roumains que d'autres provenances, cependant que ceux inclus dans l'ouvrage auraient gagné à être soumis à une analyse plus serrée quant à la qualité des données et à leur évolution dans le temps : résultat qui aurait été atteint, par exemple, en utilisant les deux statistiques roumaines de 1850 et de 1880 (cette dernière est du reste mentionnée à la p. 31). De même, ce trop court chapitre aurait pu avantageusement être développé par une analyse plus approfondie de l'aspect historique, sur le plan local, des événements internes ou extérieurs, ainsi que par des données de géographie administrative, au moins en ce qui concerne leur évolution au XIX^e^ siècle.

La seconde partie du chapitre, intitulée *Conditions sociales-économiques de la renaissance des Bulgares de Dobrodja*, présente une description utile de la vie économique et sociale de la Dobrodja au cours de la période envisagée. La liberté de navigation sur le Danube et dans la mer Noire, d'une part, la mise en valeur de ce territoire par le gouvernement turc, de l'autre, ont entraîné une puissante colonisation par des éléments venus de l'Empire ottoman, notamment par des Bulgares des régions centrale et méridionale des Balkans. L'essor économique déterminé par ces deux facteurs a eu pour effet un développement considérable des centres urbains — notamment de Tulcea, sur le Danube — et du port maritime de Constanța. Dès lors les artisans et les marchands bulgares ont commencé à se grouper dans les centres urbains, quoique leur participation à la vie commerciale en gros « soit difficile à prouver » (p. 43). Cette base économique du groupe ethnique bulgare explique son activité culturelle et politique, surtout à partir de 1860. En se fondant sur les données orales ou écrites, aujourd'hui disparues, recueillies lors de l'éphémère occupation de 1916—1918 par l'écrivain bulgare St. Cilinghirov — que d'ailleurs l'auteur lui-même met en doute — ainsi que sur des recherches d'archives et de bibliothèques, V. Tonev étudie la formation d'un enseignement en langue bulgare (chap. III) dans les centres tant urbains (Tulcea, Babadag, Medgidia, Cernavoda) que ruraux de la Dobrodja. Au début, les enfants du groupe ethnique bulgare apprenaient surtout dans des écoles à caractère ecclésiastique, où l'enseignement avait lieu en roumain, russe ou grec (Tulcea, p. 49 et 63). Cette forme d'enseignement était d'ailleurs en liaison étroite avec le développement acquis par l'Eglise nationale bulgare et avec ses tentatives pour y subordonner les églises roumaines. Mais l'histoire de l'enseignement bulgare et de l'Eglise bulgare de la Dobrodja ne peut être comprise dans sa véritable dimension sans la prise en considération du facteur roumain bien plus ancien et des ouvrages d'enseignement religieux en langue roumaine. Or, V. Tonev ne fait aucun usage de l'article plein d'informations précieuses à ce sujet de Tudor Mateescu, *Les diocèses orthodoxes de la Dobroudja sous la domination ottomane*, paru dans « Balkan Studies », tome XIII, n° 2, Thessalonique, 1972, p. 279—300, dont l'ample bibliographie permet au lecteur de s'informer non seulement sur les vicissitudes de la vie culturelle et religieuse roumaine dans la Dobrodja (surtout à partir de 1870, année où le sultan Abdul Aziz autorisa la création d'un Exarchat bulgare), mais aussi sur le sort de l'enseignement roumain, séparément de l'enseignement bulgare, jusqu'à la réintégration de la Dobrodja dans l'Etat roumain. Les efforts en vue d'une unification de l'enseignement religieux sous une direction unique bulgare s'intensifient après 1874, sous le nouveau vizir Fahri Bey, franchement favorable à la population bulgare. Du reste, Teodor Mateescu a continué après 1972 à s'occuper de ce problème dans maints articles publiés, par exemple, dans la revue « Biserica Ortodoxă Română » en 1974—1975 et dans le volume *Documente privind istoria Dobrogei (1830—1877)*, Bucarest, 1975, ouvrages qui constituent des sources importantes pour les problèmes abordés par l'auteur. En outre, une bibliographie détaillée des ouvrages concernant le passé de la Dobrodja a été publiée par I. Greavu-Dunăre en 1928. Enfin, la description de la Dobrodja en 1842, telle qu'elle ressort des mémoires de Mihail Ceaikovski, a été présentée par Gh. Platon dans « Analele Institutului A. D. Xenopol », Iași, tome V, 1968.

Le chapitre IV et dernier traite des mouvements de haïdouks dans la Dobrodja — de fait dans la zone Balcic-Bazarcic-Silistra-Varna —, de la participation des Bulgares aux mouvements nationaux de 1850—1860, de ceux des 7^e^ et 8^e^ décennies du siècle dernier réprimés dans le sang, enfin de la participation d'environ 120 volontaires de la Dobrodja (y compris la zone nord-est de la Bulgarie) à la guerre d'indépendance de 1877—1878 (voir également l'Annexe 6, p. 291—295).

On ne saurait, certes, contester à l'auteur le mérite d'avoir rassemblé une ample documentation sur le problème abordé. Malheureusement, l'omission des sources de premier

ordre citées plus haut, l'angle unilatéral sous lequel il envisage le développement de la Dobrodja (dans laquelle il comprend aussi la zone de Balcic et de Bazargic, voire parfois Varna), la barrière qu'il établit entre la population bulgare et les autres nationalités, à commencer par la nationalité roumaine dominante, confèrent à son ouvrage un caractère subjectif, non scientifique. On est choqué par des affirmations aussi parfaitement gratuites que : « la Dobrodja a été le berceau de l'Etat bulgare (...) durant 30 siècles (!) » (p. 6) ; ou : « Jusqu'en 1878 la Dobrodja constitue une partie intégrale et indivise des autres territoires bulgares... » (p. 311) ; ou encore : « A la suite de la grande catastrophe nationale de 1918 (il s'agit de la perte de la guerre par la Bulgarie, alliée de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie), lorsque toute la Dobrodja fut comprise dans l'Etat roumain... »

De définir les pâtres transylvains transhumants « un peuple nomade » (като чергарски народ, p. 19) constitue une inexactitude grossière. Comment peut-on qualifier de « nomade » une population qui « ne passait ici (dans la Dobrodja) avec ses troupeaux de moutons que l'hiver, pour regagner durant les autres saisons les Carpates », leurs antiques villages?

Il existe assurément de sérieuses difficultés dans l'utilisation des sources ottomanes, car elles ne font aucune distinction, même au XIX^e siècle, entre les différents groupements ethniques, si ce n'est entre musulmans et non-musulmans. N'empêche que des recherches approfondies d'archives, ainsi que l'utilisation de toutes les sources existantes et de tous les ouvrages publiés sont des conditions nécessaires pour aboutir à une idée juste, sans parti pris, de la situation de la minorité bulgare établie dans la Dobrodja roumaine.

Ion-Radu Mircea

MUSTAFA ALI MEHMED, *Istoria turcilor* (Histoire des Turcs), Bucureşti, Editura ştiinţifică şi Enciclopedică, 1976, 447 p., + 1 carte et des illustrations.

Depuis longtemps attendu par le public de notre pays, ce volume est bien venu pour la connaissance et une meilleure compréhension de l'histoire du peuple turc, ainsi que pour enrichir la collection des études concernant le Sud—Est de l'Europe et l'Asie Mineure. L'auteur parvient à donner une vue d'ensemble des moments essentiels de l'histoire du peuple turc de la Turquie actuelle, en mettant bien en lumière la période ottomane, suffisamment connue et attestée par les documents, sans négliger pour autant les périodes moins explorées par l'historiographie, dans le genre de celle ayant précédé l'implantation des Turcs-Oghouz en Asie Mineure ou de celle des Turcs-Seldjoucides.

Comme nous l'avons déjà précisé, l'auteur n'envisage que l'histoire des Turcs habitant la Turquie, et non celle de tous les peuples turcs et, dans les limites ainsi fixées par lui-même, il procède à la présentation scientifique bien cristallisée d'un vaste ensemble de faits et de problèmes, dont il suit la succession chronologique. Il met à contribution, à cet effet, une vaste bibliographie, en englobant dans les notes de son ouvrage les travaux essentiels de l'historiographie en ce domaine. Tout en sachant éviter les méandres des problèmes si complexes liés à l'histoire turque, son ouvrage se révèle non seulement comme une histoire chronologique de ce peuple, mais encore comme un exposé du degré actuel des recherches concernant ses aspects les plus controversés. L'auteur présente différentes hypothèses et opinions formulées à cet égard, en les commentant et en adoptant certains points de vue.

Le volume comporte deux parties.

La première partie, consacrée aux *Turcs, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux Turcs-Ottomans* (p. 13—106) se compose de six chapitres, présentant tour à tour : *l'Ethnogenèse du peuple turc, Les formations étatiques des Turcs antiques et leur évolution, L'organisation des Turcs antiques et leur mode de vie, La langue et la culture des Turcs antiques, Les Turcs et les religions, l'Empire des Turcs Seldjoucides.* Après avoir présenté, dans le chapitre de l'ethnogenèse (p. 13—26), les diverses hypothèses sur l'endroit où ce processus s'est développé et sur sa durée, l'auteur rallie la conclusion qui affirme que la naissance du peuple turc en tant que tel a dû avoir lieu en Asie centrale, où les tribus turques sont attestées dès les III^e—IV^e siècles de n.è. C'est en ces lieux que le processus ethnogénétique du peuple turc a parcouru des étapes importantes jusqu'au VI^e siècle « quand, dans l'histoire de l'Asie, commence l'affirmation des Turcs en tant que peuple déjà constitué sous le rapport de sa structure ethnique » (p. 26). Suivant l'auteur, les Turcs-Ottomans représenteraient « la synthèse de l'évolution des peuples turcs depuis les temps les plus reculés et jusqu'au seuil du

XIV^e siècle » (p. 109). Il souligne, en même temps, que ce fut un processus hétérogène et de longue haleine, de sorte que les Turcs actuels sont d'une part les descendants de la grande famille des peuples turcs de jadis, qui vivait en Asie centrale, et d'autre part le fruit de leur cohabitation avec d'autres peuples, des mariages et de l'islamisation, au cours de leur histoire, en Anatolie, ainsi que dans d'autres régions du futur Empire ottoman (p. 25).

Nous pensons pour notre part, qu'il aurait fallu tenir compte de certaines nuances en formulant de telles conclusions, ce qui aurait pu rendre plus intelligible ce processus si complexe, des nuances nées de l'absence d'uniformité inhérente aux processus couvrant de vastes espaces et de longs intervalles chronologiques. C'est une chose généralement connue que l'Asie centrale a été le théâtre de la séparation des tribus turques des autres tribus ; que les tribus du grand peuple des Turcs sont parvenues à une organisation étatique au VII^e siècle, toujours en Asie centrale, d'où certaines branches se sont dégagées pour pousser vers l'Ouest et le Sud-Ouest, en perdant leur organisation gentilice pour faire place aux peuples turcs connus actuellement. L'ample et varié processus de formation des divers peuples turcs, apprentés, eut lieu dans des circonstances et à des époques différentes, dans les territoires qu'ils habitent de nos jours encore et où chacun a suivi sa propre voie historique. Pour l'ethnogenèse du peuple turc de la Turquie actuelle, on devra donc ne point perdre de vue ces mêmes considérations. Cette évolution a eu lieu en Anatolie, où la tribu d'Oghouz s'est fixée, en conservant la langue, les traditions et les coutumes qu'elle avait apportées avec elle, et où elle a fini par assimiler avec le temps une partie des populations autochtones. Ces éléments autochtones d'Anatolie ont contribué avec un apport culturel local, dont l'origine est antérieure à son arrivée là, et auquel s'est joint celui des civilisations avec lesquelles les Turcs-Oghouz sont entrés en contact (persane, arabe, byzantine). Les Oghouz, peuple turc, venus en Asie Mineure, connurent leur organisation étatique sous la forme de l'Etat seldjoucide du XI^e siècle, qui avait pour langue de chancellerie le persan ; ils formaient la population turque de la période des croisades et des invasions mongoles, pendant laquelle sont attestés les premiers monuments de la langue turque en Anatolie. A la suite des invasions mongoles, ils reviendront à l'état tribal, mais pour peu de temps, car au cours du même siècle les Osmanlis ou Ottomans fondèrent un nouveau État microasiatique, ce qui indique la capacité d'organisation politique du peuple turque d'Anatolie. Dès le siècle suivant, le XIV-e, commence la grande expansion des Turcs-Ottomans dans le Sud-Est de l'Europe, qui leur fournira pendant cinq siècles de domination toute une série d'éléments de civilisation et de culture appartenant aux autochtones. Soulignons cependant que, tout en assimilant ces éléments de civilisation et de culture propres aux peuples de la péninsule Balkanique, ces peuples-mêmes — de mêmes que ceux des autres régions de l'Empire ottoman — n'ont pas été assimilés. Il y a lieu de noter ici les distinctions qu'il convient de faire en opérant avec les catégories tribu, peuple, nation. En effet, d'une nation turque on ne peut parler que vers le fin du XIX^e siècle et le processus historique de sa constitution en tant que telle s'inscrit dans le phénomène général de l'affirmation des nationalités à l'époque moderne dans cette partie du continent européen. Sans doute, cette manière d'envisager la question témoigne justement de la difficulté de prendre partie à ce sujet.

Tout naturellement, Mustafa Ali Mehmed, préoccupé des problèmes du Moyen Age, accorde une attention toute particulière à la seconde partie de son ouvrage, qui s'intitule *l'Empire ottoman* (p. 109—365). Cette partie du volume examine en détail et en profondeur les divers aspects de l'histoire des Turcs-Ottomans en rapport avec la *Fondation de l'Empire ottoman* (p. 109—160), traitée dans les paragraphes qui s'intitulent : *l'Emirat d'Osman-bey, les Turcs face à l'Europe, les Facteurs de l'expansion ottomane (XIV^e siècle), la Marche vers Constantinople.* Ces pages traitent entre autres également des relations avec les pays roumains, l'auteur usant des toutes dernières études, mentionnées par la bibliographie étrangère et roumaine.

L'un des problèmes très disputés est celui de la fondation de l'Etat ottoman. Prenant appui sur les thèses du savant turc M. Fuad Köprülü et sur celles du réputé turcologue Paul Wittek, l'auteur étudie la civilisation et la culture de l'Etat seldjoucide épanoui en Asie Mineure, en analysant, par rapport à la structure de cet Etat, les racines institutionnelles de l'Empire ottoman.

Peut-être que toute aussi intéressante aurait pu être l'analyse du point de vue de certains spécialistes qui pensent que dans la conjoncture historique de la cristallisation de l'Etat ottoman, à part l'héritage seldjoucide, celui-ci aura adopté et adapté aussi certaines formes d'organisation spécifiques de l'Empire byzantin ou des autres pays balkaniques, réalités locales qui permirent et accélérèrent même l'organisation des territoires conquis par les Ottomans.

Toujours fidèle au critère chronologique, l'ouvrage traite ensuite de *l'Evolution de l'Empire ottoman entre 1451—1566* (p. 160—204), pour aborder *le Déclin de l'Empire ottoman* (p. 205—290), période qui commence avec la disparition de Soliman le Magnifique et dure

jusqu'en 1774, caractérisée par une grave crise intérieure de l'Empire ottoman, dont les manifestations sont très bien saisies par l'auteur. Du même style fluide et avec une remarquable capacité de synthèse sont traités et parfaitement dégagés les caractères de l'époque qui s'ouvre avec les événements liés à la guerre russo-austro-turque (1787—1792) dans le chapitre final, *la Lutte pour survivre* ou *l'Epoque des réformes* (p. 291—364).

En ce qui concerne le problème très disputé de la féodalité ottomane, les opinions ont été partagées : les historiens marxistes considèrent d'emblée le système de timar de type féodal, certains autres spécialistes ont négligé totalement la question de la féodalité dans le cadre de l'Etat ottoman, alors que quelques-uns démontrèrent que l'on ne saurait parler d'une véritable structure féodale, sur le plan économique, social et politique, qu'à partir du XVIII^e siècle. Pour sa part, Mustafa Ali Mehmed avance certaines considérations très intéressantes à ce sujet, susceptibles d'être retenues pour l'élucidation du problème. Présentant à partir des positions marxistes l'essence des rapports sociaux dans l'Etat ottoman, qui étaient fondés sur un régime spécial de la propriété terrienne et des principaux moyens de production, l'auteur montre que « le processus de la féodalisation de la propriété foncière offre une série de fluctuations, tout en se manifestant en même temps comme un phénomène sans cesse présent dans le cadre du droit de *dominium eminens* des sultans turcs, et plus accusé encore après Soliman le Magnifique ». L'auteur affirme qu'après le règne de ce sultan, les propriétés foncières des spahis tendent à se transformer de plus en plus en « propriétés personnelles (mülk) » ou en « vakuf », « qui deviennent transmissibles aux héritiers » et « ce phénomène prendra un développement particulier dans les circonstances propres à la fin du XVII^e siècle », quand l'Etat ottoman va recourir à la vente viagère des terrains et à l'affermage de certaines sources de revenus du fisc (p. 208). Il souligne, en outre, que « si dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le processus de féodalisation de la société ottomane se réalisait par le développement et l'affirmation du régime représenté par les ,,ayani'', en revanche, au commencement du siècle suivant, la dynamique des modifications sociales et politiques devait prendre un ampleur plus grande encore. Par exemple, grâce au développement de l'économie de l'échange, les ,,ciftlik'' avaient déjà beaucoup perdu de leur caractère féodal, commençant à tenir le rôle de centres de production importants pour le marché » (p. 317). Quant aux réformes tendant à la modernisation (occidentalisation ou européennisation) de l'Etat ottoman, celles-ci sont à juste titre appréciées comme ayant été réalisées grâce à une politique d'Etat. Mais, cet effort d'innovation, ces essais de réforme de la part des dirigeants ottomans qui tâchaient de « modifier essentiellement le rapport entre la tradition et l'innovation dans l'histoire du développement de la société turque » rencontrèrent l'opposition des « forces sociales imbues de l'esprit traditionaliste » (p. 300).

Ces derniers chapitres brossent aussi le problème national, dans ses grandes lignes, problème englobant au même titre les peuples chrétiens et les peuples musulmans de l'Empire ottoman. En ce qui concerne les nationalités de cette véritable mosaïque de peuples et de religions, l'auteur pense que le problème revêt dans le cadre de la société ottomane « le caractère d'un problème international », qui était devenu « l'un des aspects principaux de la *Question orientale* pendant son évolution au cours des derniers siècles, quand l'histoire ottomane se caractérisera par les incessantes irruptions des peuples assujettis dans le but de fonder des Etats nationaux » (p. 314).

Avec les chapitres intitulés *La fin de l'Empire ottoman* et *Epilogue. Résurrection d'un peuple* (p. 361—372), l'auteur aborde les événements de notre siècle : ce qui est advenu après la révolution des Jeunes Turcs, les faits liés à la première guerre mondiale, la proclamation de la République Turque (1922) et les réformes kémalistes jusqu'à la mort d'Atatürk, premier président de la jeune République (le 10 novembre 1938).

L'effort de synthèse réclamé par la rédaction d'un tel ouvrage, compte tenu de la vaste littérature spécialisée dédiée à ce sujet, se justifie de soi lorsqu'on l'a parcouru entièrement. En effet, parce que la bibliographie turque d'accès plus difficile est moins consultée à ce propos que les ouvrages occidentaux, Mustafa Ali Mehmed a considéré utile de faire connaître toute une série de thèses — de date récente ou même ancienne — appartenant à l'historiographie turque, thèses qu'il rallie dans leur majeure partie. Qui plus est, l'auteur faisant partie de l'équipe roumaine qui soigne l'édition des sources ottomanes concernant la Roumanie, il valorise dans le présent ouvrage une série de données puisées directement à ces sources. Aussi, l'époque ottomane, reste-t-elle sans aucun doute la mieux étudiée. C'est ce que témoigne également l'appareil critique du volume de Mustafa Ali Mehmed, qui s'avère être le résultat d'une sélection bibliographique réalisée soigneusement. Comme les notes de l'auteur l'attestent, les spécialistes roumains ont une précieuse contribution scientifique à l'étude de cette époque, révélant une préoccupation constante pour la parfaite connaissance des relations entre les deux peuples, tout comme pour les aspects d'ordre général de l'histoire ottomane, préoccupation

illustrée par les noms brillants d'un Démètre Cantemir au XVIII[e] siècle et d'un Nicolas Iorga, de notre temps.

Si l'auteur a donné une moindre extension à la partie finale de son histoire, c'est qu'il l'a estimée suffisamment bien connue en Roumanie, où les événements dominés par la personnalité de Kemal Pacha ont été rendus familiers même au grand public par plusieurs ouvrages [1].

Un dernier mot, sur la présentation graphique du volume, paru dans de bonnes conditions. Le riche et suggestif matériel illustratif vient compléter heureusement le texte, qui s'accompagne en outre des listes chronologiques des souverains et des grands dignitaires de l'Empire seldjoucide et ottoman, ainsi que d'un Index toponymique et onomastique d'une grande utilité.

Par l'abondance de son matériel parfaitement organisé, par les amples problèmes abordés, par la richesse de sa bibliographie, l'auteur dépasse les limites modestes qu'il s'est proposé, à savoir de réaliser « une synthèse schématique » (p. 109). Il atteste de la sorte avoir fait sienne la sentence du grand politique Kemal Atatürk : « Ecrire l'Histoire est tout aussi important que de faire l'Histoire » sentence qu'il a prise pour motto de son ouvrage. Mustafa Ali Mehmed accomplit là une œuvre importante pour l'histoire du peuple turc, en la mettant à la disposition du public roumain, et qui s'inscrit, en même temps, comme un apport de l'historiographie roumaine contemporaine à l'histoire universelle.

Anca Ghiaţă

MIRCEA MUŞAT, ION ARDELEANU, *Viaţa politică în România 1918—1921* (La vie politique en Roumanie 1918—1921), deuxième édition augmentée, Bucureşti, Editura Politică, 1976, 361 p. + index.

La parution de la nouvelle édition [2] de la monographie signée par Mircea Muşat et Ion Ardeleanu représente, indubitablement, un événement significatif dans l'historiographie roumaine traitant les problèmes fondamentaux du développement de la Roumanie au XX-e siècle.

En s'associant heureusement à d'autres ouvrages sur la vie politique roumaine jusqu'à la deuxième guerre mondiale [3], cette monographie a le mérite d'aborder de manière exhaustive et de résoudre pertinemment les difficiles problèmes soulevés par l'analyse d'un chapitre particulièrement complexe de l'histoire de la Roumanie contemporaine, voire le développement de la société dans les premières années après l'achèvement du processus de la formation de d'État national unitaire.

« La recherche concernant ces années de changements structuraux dans la vie du pays — souligne-t-on dans l'*Avant-propos* — des années où, à la suite des exigences objectives de développement et parallèlement à la lutte des masses populaires on a achevé le processus de la formation de l'État national unitaire roumain et on a légiféré des réformes de grande importance, comme la réforme agraire ou celle électorale, présente une importance particulière pour la compréhension de l'évolution ultérieure des événements historiques » (p. 5).

---

[1] Petre Ghiaţă, *Lupul Cenuşiu*, trois éditions, Bucureşti, 1938—1939, 220 p. ; Gheorghe Dragoş, *Kemal Atatürk — omul şi opera*, Cluj-Napoca, 1945, 42 p., L. Mehmet Ali Ekrem, *Atatürk — făuritorul Turciei moderne*, Bucureşti, 1969, 254 p. ; Anca Ghiaţă, *La personnalité de Kemal Atatürk et son œuvre politique dans la littérature roumaine*, dans « Le Journal d'Orient », numéro du 10 février 1970 ; Ion Matei, *Ideea de republică la turcii din Turcia*, communication donnée à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest en 1972 ; Petre Ghiaţă, *Atatürk*, Bucureşti, 1975, 200 p.

[2] La première édition est parue en 1971, 309 p. + index.

[3] Voir : Al. Gh. Savu, *Dictatura regală (1938—1940)* (La dictature royale, 1938—1940), Bucureşti, Editura Politică, 1970, 458 p. ; Mihai Fătu, Ion Spălăţelu, *Garda de Fier, organizaţie teroristă de tip fascist* (La Garde de Fer, organisation terroriste de type fasciste), Bucureşti, Editura Politică, 1971, 424 p. ; Constantin Nuţu, *România în anii neutralităţii (1914—1916)* (La Roumanie dans les années de la neutralité, 1914—1916), Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1972, 313 p. ; Anastasie Iordache, *Viaţa politică in România 1910—1914* (La vie politique en Roumanie 1910—1914), Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1972, 338 p. ; Florea Nedelcu, *Viaţa politică din România in preajma instaurării dictaturii regale* (La vie politique en Roumanie à la veille de l'instauration de la dictature royale), Cluj, Dacia, 1973, 300 p. ; Ioan Scurtu, *Din viaţa politică a României. Intemeierea şi activitatea Partidului Ţărănesc (1918—1926)* (De la vie politique de la Roumanie. La création et l'activité du Parti paysan, 1918—1926), Bucureşti Litera, 188 p.

En soulignant les conséquences du développement de l'esprit public roumain dans le destin de la Roumanie, pendant cette période, les auteurs ont implicitement pris conscience de la haute responsabilité de cette démarche difficile. Or, ce que Mircea Muşat et Ion Ardeleanu nous offrent dans les pages de ce livre c'est le résultat des efforts remarquables de l'interprétation historique, du discernement, à la lumière des vérités inéluctables de l'histoire, de l'analyse des coordonnées essentielles du progrès de la Roumanie unitaire dans le contexte où la fin de la première guerre mondiale a marqué des tournants radicaux dans la vie de bien des nations européennes et des autres continents. En même temps, l'historien ne sera pas insensible à la richesse des sources employées — informations d'archives, mémoires, correspondance, collections de documents, presse — qui soutiennent, après une analyse critique rigoureuse, chaque affirmation de l'ouvrage.

Dans un authentique esprit marxiste, les auteurs examinent la vie politique roumaine, en partant de l'analyse préalable de la situation économique et sociale de ces années. Voilà pourquoi dans le premier chapitre (p. 7—60), Mircea Muşat et Ion Ardeleanu se sont arrêtés, mettant les accents exigés, sur les conditions dans lesquelles on a réalisé l'union de toutes les provinces historiques roumaines; ils ont mis en évidence les difficultés économiques auxquelles a été confronté la société roumaine à la fin de la conflagration, après deux ans d'occupation militaire d'une bonne partie du territoire et une paix séparée imposant des clauses onéreuses; ils ont analysé les efforts déployés par les représentants de la Roumanie dans le domaine de la politique étrangère, politique dominée par le problème vital de la consolidation de l'État national unitaire et sa reconnaissance internationale. En se rapportant à la réalisation de l'unité nationale, les auteurs observent à juste titre: « Ce désidératum n'a pas appartenu à une seule classe sociale, à une couche ou à un seul parti politique, mais il a constitué le but suprême de toute la nation roumaine; pour cet idéal ont agi toutes les forces de la société roumaine, sans distinction d'opinion politique, d'état social ou croyance religieuse » (p. 50).

Le deuxième chapitre (p. 61—310) nous révèle amplement la place et le rôle des partis politiques de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers de la Roumanie pendant ces années. La méthode adoptée — l'analyse de la configuration de chaque parti et de son activité sur le plan politique, économique et social dans la période où il était au pouvoir —, quoiqu'elle ne soit pas la seule possible, s'est avérée une heureuse option. Les auteurs ont réussi, grâce à un louable effort synthétique, mais sans ignorer le détail significatif, de véritables petites monographies traitant des forces politiques bourgeoises. Qu'il s'agisse des vieux partis ou des forces nouvelles, à la naissance et ascension desquelles nous assistons pendant ces années agitées, les lecteurs trouvent des données précises et des interprétations bien sensées concernant la base sociale et de classe, la doctrine idéologique et le programme politique des forces entraînées dans la compétition pour le pouvoir.

Les changements visibles qui se sont produits dans la physionomie du système des partis de Roumanie au cours des premières années après la guerre, se reflètent dans des pages où Mircea Muşat et Ion Ardeleanu font preuve d'un esprit critique aigu et surprennent constamment le rapport entre les intentions et les possibilités des forces politiques différentes, entre les principes de gouvernement et leur application pratique au moment de l'obtention du pouvoir, entre les moyens et la manière de la lutte en opposition et les méthodes et les procédés de l'action ministérielle. La variété accablante des sources utilisées et l'analyse objective des faits ont également permis aux auteurs de révéler beaucoup de nuances absolument nécessaires pour une juste compréhension des directions fondamentales de la politique roumaine.

C'est ainsi que l'historique des convulsions du Parti conservateur, le défenseur des privilèges des grands propriétaires terriens, l'évolution des luttes intestines — sa scission en Parti conservateur progressiste et Parti conservateur-nationaliste —, les tentatives échouées de regrouper les cadres, la disparition pratique de ses fondements sociaux nous offrent l'explication profonde des causes qui ont engendré l'écroulement définitif de ce parti. L'anachronisme de la politique conservatrice est mis en évidence par les impératifs majeurs de la société roumaine: le suffrage universel et la réforme agraire, mais cette réforme devait entraîner la disparition de la base de cette politique conservatrice.

En s'occupant du Parti national-libéral, la force politique principale des classes dominantes, parti qui représentait les intérêts de la bourgeoisie, Mircea Muşat et Ion Ardeleanu remarquent que « en se basant sur leur position économique puissante, leur initiative concernant les réformes agraire et électorale, et sur le fait qu'ils se sont trouvés au gouvernement dans la période de l'achèvement de l'État national unitaire, les chefs de la bourgeoisie libérale ont acquis, au cours des années de l'après guerre, une influence croissante dans la vie économique du pays » (p. 91), malgré le rétrécissement de la base sociale et électorale du parti dans cette période. Les leaders libéraux ont été obligés d'initier toute une série d'actions afin de réadapter le programme et les méthodes du combat politique aux conditions nouvelles, la

force financière du parti étant un moyen efficace pour surmonter la crise provisoire des années 1920—1921.

Dans l'analyse de la place occupée dans la vie politique du pays par le Parti national roumain de Transylvanie, les auteurs ont surpris avec finesse les conséquences de l'acte historique de la formation de l'Etat national unitaire (1-er décembre 1918) sur la structure, le programme, la stratégie et la tactique du parti, qui pendant cinquante ans avait été le porte-parole de la lutte d'émancipation nationale des Roumains d'Autriche-Hongrie. Mircea Mușat et Ion Ardeleanu brossent un tableau vivant en couleurs réalistes des mutations produites dans l'orientation de ce parti désireux de se maintenir au premier rang de la vie politique, mais se trouvant dans une concurrence inégale avec les libéraux et d'autres forces politiques bourgeoises qui se disputaient le pouvoir à Bucarest. Durant les premières années après la guerre eurent lieu des sondages et des pourparlers qui aboutirent plus tard, en 1926, à la fusion du Parti national roumain et du Parti paysan, la force nouvelle — le Parti national paysan — étant capable de soutenir la lutte ouverte avec les libéraux.

L'activité du Parti paysan, la force politique qui s'est constitué en décembre 1918, mais dont les débuts montaient vers les dernières décennies du XIX-e siècle, est esquissée dans la pleine effervescence de son affirmation sur l'échiquier politique, de ses efforts d'imposer une doctrine, de créer une base électorale et de s'organiser. Les lecteurs trouvent des lignes denses concernant l'idéologie paysanne roumaine, les objectifs de la lutte politique et de l'évolution sociale prêchés par les théoriciens de ce parti qui allait jouer un rôle important dans la vie de la Roumanie d'entre-les-deux-guerres.

En examinant les conditions dans lesquelles est apparue la Ligue du peuple (avril 1918) — le Parti du peuple, après le mois d'avril 1920 —, sa composition hétérogène, la manière dans laquelle cette formation a réussi à accéder au pouvoir, grâce surtout à des circonstances favorables et pas à sa force intrinsèque, et à gouverner le pays pendant vingt mois (mars 1920 — décembre 1921), Mircea Mușat et Ion Ardeleanu analysent avec minutie la série des manœuvres et combinaisons politiques tentées par les leaders de ce parti afin de le consolider et de définir une conduite de gouvernement. Les auteurs insistent justement sur l'œuvre législative du ministère dirigé par le général Alexandru Averescu, pendant lequel fut votée la réforme agraire.

L'image des forces politiques de la bourgeoisie est complétée par l'esquisse précise de la place d'autres partis et groupes d'une moindre importance pour le développement de la société roumaine : le Parti nationaliste-démocrate de Nicolae Iorga, le Parti du travail, le Parti démocratique de l'Union de Bucovine et, également, les partis des nationalités cohabitantes.

Le dernier chapitre (p. 311—353) est consacré à l'analyse de l'organisation politique de la classe ouvrière. Un aperçu pénétrant sur la naissance et l'évolution du mouvement ouvrier et socialiste de Roumanie jusqu'en 1918 a le mérite de démontrer clairement qu'à la fin de la première conflagration mondiale « le mouvement ouvrier était arrivé à un stade de développement qui réclamait nécessairement la création du parti révolutionnaire de type nouveau » (p. 311). Les auteurs soulignent la lutte des socialistes roumains pour l'achèvement de l'État national unitaire, la croissance de l'essor révolutionnaire des masses populaires qui voyaient dans la réalisation de l'idéal national le moment du déclenchement des transformations profondes dans les domaines économique et social, en mettant en évidence les idées du programme du Parti socialiste et son activité dans les nouvelles conditions historiques.

En insistant sur le déroulement du processus d'éclaircissement idéologique contre les positions réformistes et opportunistes, les auteurs ont souligné que la décision de mai 1921 qui a transformé le Parti socialiste en Parti Communiste Roumain, pose les bases d'un « parti politique qualitativement nouveau qui allait polariser autour de la classe ouvrière, la paysannerie, l'intélectualité, et qui dira son mot dans tous les événements importants du développement économique, sociale et politique de la Roumanie » (p. 352).

Une liste des gouvernements, une statistique des résultats des élections parlamentaires des années 1919, 1920, 1922 et un index complètent cette monographie, ouvrage de référence indispensable pour l'historien qui abordera les problèmes de la vie politique de cette période, et également pour le lecteur intéressé à la connaissance de l'évolution de l'esprit public dans la Roumanie de notre siècle.

Constituant un incontestable succès de l'historiographie roumaine contemporaine, le livre dû à Mircea Mușat et Ion Ardeleanu a beaucoup de mérites. L'un de ceux-ci est certainement le fait que les auteurs n'ont perdu de vue aucun élément susceptible à donner une nouvelle image de la vie politique roumaine des années 1918—1921. La richesse des sources employées, la structure de l'ouvrage, l'interprétation pénétrante des faits et des phénomènes et, en même temps, le style rehaussent l'intérêt de ce livre.

Constantin Iordan-Sima

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par MIHAI BERZA (M. B.); ALEXANDRU DUŢU (A. D.); H. MIHĂESCU (H. M.); CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU (C. V.); KLAUS STEINKE (K. S.); J. IRMSCHER — Berlin DDR (Irm.); LIVIU P. MARCU (L. P. M.); TEODOR BODOGAE (T. B.); DAN A. LĂZĂRESCU (D. A. L.); ANDREI PIPPIDI (A. P.); VIRGIL CIOCÎLTAN (V. C.); GELCU MAKSUTOVICI (G. M.); DAN IONESCU (D. I.)

Fidèle à une tradition instaurée depuis sa fondation et à laquelle on a dû, entre autres, la révélation, en 1969, de cette pousse tardive de Byzance nommée par Virgil Cândea « les icônes melkites », le Musée Sursock de Beyrouth présenta du 31 mai au 15 juillet 1974 une remarquable exposition d'art islamique, qui réunissait quelque deux cents pièces tirées des riches collections particulières du Liban. Le somptueux catalogue publié à cette occasion par les soins du directeur du Musée, M. Camille Aboussouan — *Art islamique dans les collections privées libanaises*, Beyrouth [1974], 160 + 54 p. (texte en français, en anglais et en arabe), 267 reproductions, dont 16 en couleurs — témoigne aussi bien de l'importance des trésors artistiques réunis dans ces collections que du tri sévère effectué par les organisateurs de l'exposition. Ajoutons que, sauf quelques rares objets déjà exposés, il s'agissait de pièces inédites qui entraient pour la première fois dans le circuit scientifique. Précédé d'introductions, le catalogue est dû pour sa plus grande partie — calligraphies, céramique, verres, pierres et marbres, bois, ivoires, laques, miniatures, tissus — à Basil Gray, ancien Conservateur du Département des antiquités orientales du British Museum, qui a fait aussi pour ces domaines le choix des objets. Les monnaies sont présentées par Anouchavan Ebeyan, les tapis par Ibrahim Beyhum, collectionneur lui-même. Par les identifications et datations proposées et par les rapprochements suggérés à chaque pas, le catalogue devient un précieux instrument de travail, dont la valeur est accrue par la qualité et le caractère exhaustif des reproductions.

L'énumération de ses compartiments a fait voir la variété des expressions artistiques offerte par l'exposition. La section la plus riche — 95 pièces — est, pour des raisons faciles à comprendre et sans qu'on ait à s'en plaindre, celle de la céramique. Viennent ensuite les verres — 24 pièces — et les tapis — 22 pièces.

La provenance des objets amassés dans les collections libanaises est aussi très variée. Ils proviennent aussi bien de la Syrie et de l'Egypte que de la Perse et de l'Irak, de l'Asie mineure que du Caucase et de l'Asie Centrale. Certes, l'histoire de la circulation de ces pièces, le moment de leur arrivée au Liban et les voies qu'elles ont suivies, seraient d'un grand intérêt à connaître. La majeure partie du monde islamique y est donc représentée — non, sans doute, sans des préférences selon l'époque ou le genre d'art : céramique de Syrie ou de l'Iran, verrerie d'Egypte, tapis du Caucase —, mais, dans l'ensemble, c'est la Perse qui domine, ce qui n'a pas de quoi étonner. Plus curieuse est l'absence complète de l'Islam occidental — Maghreb, Espagne.

Du point de vue chronologique, les pièces exposées représentent un échantillonage de bonne qualité de l'évolution des arts islamiques on dirait presque depuis leur début — bouteille en verre de Perse datée au 7^e s.; chapiteau de Syrie, fin 7^e s.; flacon en verre et jarre mésopotamiens des 7^e—9^e ss.; pages de corans de Syrie des 8^e—9^e ss. — et jusque vers la fin du XIX^e siècle (laques persanes, carnet d'élève illustré 1879, tapis du XIX^e siècle). Mais, si l'intérêt archéologique des pièces illustrant les époques les plus reculées est indéniable, la valeur proprement artistique de l'exposition est assurée en premier lieu par la céramique syrienne des XII^e—XIV^e ss. et de Damas des XVII^e—XVIII^e ss., aussi bien que par la verrerie égyptienne des X^e—XI^e ss. ou les ouvrages en métal provenant de la Perse et la belle série de tapis de différentes provenances.

Une pièce de l'exposition est présentée séparément par C. Aboussouan, vu son caractère sensationnel et particulièrement vénérable. Il ne s'agit pas moins que de la fameuse

lettre du Prophète à Chosroès, roi des Perses, connue dans la forme transmise par les chroniqueurs. La pièce en question — « un vieux vélin manuscrit déchiré en son centre » (Chosroés, selon la tradition, après lecture faite des premiers mots aurait déchiré l'insolente missive) — ne serait autre que l'original de la lettre injonctive du fondateur de l'Islam. C'est du moins l'opinion du dr. Salahuddim al-Mar.ajjid, qui l'a étudiée et avant de publier l'ample étude qu'il a préparée (non encore parue au moment de l'exposition) en a parlé dans ses *Etudes de paléographie arabe* (Beyrouth, 1972).

M. B.

Après de longues années de préparation et un effort collectif auquel contribuèrent de nombreux spécialistes, depuis 1973 ont commencé à paraître les fascicules du *Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa*, publiés par la maison d'édition Franz Steiner de Wiesbaden. A la tête de l'entreprise, qui bénéficie de l'appui de la Deutsche Forschungsgemeinschaft, se trouvent Jadran Ferluga, Manfred Hellmann et Herbert Ludat. La première série qui a commencé à voir le jour est la série A — Lateinische Namen bis 900 — dont cinq livraisons sont arrivées à notre connaissance (1—5, 1973—1975). Elles totalisent LXXIII — 230 p. et donnent, outre l'avant-propos (signé par M. Hellmann et H. Ludat), l'introduction, la liste des abréviations utilisées et celles des sigles employés pour la littérature et pour les sources, les noms de la lettre A, depuis *Aba* jusqu'à *Avari* (qui continue).

La Rédaction de la série latine est assurée par Norbert Otto et Dieter Wojtecki. Parmi les collaborateurs des fascicules parus se trouvent encore Josef Croonenbroeck, Raimund Ernst, Dieter Ludwig, Renate Möhlenkamp et Horst Wiechers.

De la série B — Griechische Namen bis 1025 — nous pouvons signaler une seule livraison (LXIV p.), parue en 1974, qui contient l'avant-propos et l'introduction (signés par J. Ferluga, qui dirige la section byzantine), la liste des abréviations et la liste des sigles qui indiquent les ouvrages auxquels sont faits les renvois (jusqu'à la lettre S). La rédaction de cette série est confiée à Athanasios A. Fourlas et Athanasios A. Katsanakis. Collaborateurs du fascicule : Pavel Landau, Annelies Ludat, Ulrike Philipps et Georgios Tabanci.

Doit suivre encore une troisième série, la série slave. Quant aux autres sources concernant l'histoire de l'Europe de l'Est (en différentes langues vulgaires européennes du moyen âge ou sources orientales), leur mise en œuvre appartient encore à l'avenir. Contentons-nous pour le moment de ces trois séries, qui embrassent, sans conteste, les plus nombreuses et les plus importantes de l'ensemble des sources écrites conservées.

Le but principal du *Glossar* est d'offrir au chercheur l'ensemble de la tradition écrite concernant la « Genèse du monde slave », problème complexe aussi bien du point de vue chronologique que géographique et qui implique en fait la connaissance approfondie de l'évolution des mouvements ethniques — sans oublier les sédentaires — et des situations politiques d'une vaste région de l'Europe du moyen âge. C'est donc à un recueil systématique et exhaustif des sources écrites — annales et chroniques, textes hagiographiques et liturgiques, sources documentaires et épistolaires, inscriptions de toute sorte, y compris les sceaux, matériaux cartograpbiques, etc. — que cela aboutit, pour un espace géographique défini, nécessairement en termes assez vagues, comme s'étendant depuis l'Elbe jusqu'au Don et à la Volga, depuis les rives de la Baltique jusqu'au versant Nord du Caucase et à la rive septentrionale de la mer Noire, inclusivement la Péninsule balkanique. Chronologiquement, ce baut moyen âge est conçu comme allant depuis l'invasion des Huns jusqu'à la première moitié du XIII^e siècle (les textes sont dépouillés jusqu'à la fin de ce siècle). A l'intérieur de cet espace chronologique, comme dates-coupure furent choisies, ainsi qu'on a pu s'en apercevoir, celle de 900 pour les textes latins et de 1025 pour les byzantins.

Ont été retenus tous les noms géographiques, les dénominations à caractère ethnique, les noms de personnes, les noms des divinités payennes ou des saints patrons d'églises. Sous chaque nom, la matière est organisée, après une brève identification du nom, sous quatre rubriques : 1. les formes du nom données par les sources et leurs variantes, classées en ordre alpbabétique ; 2. (la rubrique principale) les extraits des sources qui en parlent, ordonnés selon la disposition de la liste des sigles sous lesquels sont indiquées les sources ; 3. renvois à tous les autres noms avec lesquels ils sont mis en relation et qui peuvent les éclairer ; 4. renvois bibliograpbiques. La bibliographie est réduite au nécessaire : encyclopédies et dictionnaires

spécialisés, manuels et ouvrages de référence continuelle, études spéciales particulièrement importantes. Mais, même ainsi réduite par un choix sévère, cette littérature reste abondante. La grande utilité du *Glossar* réside sans doute en premier lieu dans tout ce que peut offrir au chercheur comme information et comme suggestions la réunion systématique de l'ensemble des sources concernant un point ou l'autre de cette longue et vaste histoire de l'Europe orientale et dans tout le travail critique qu'a impliqué de la part des auteurs, la présentation de cette matière extrêmement riche. Disons seulement que pour un nom comme *Avari* (le plus pourvu d'indications dans les textes, il est vrai, de la lettre A), les sources seules réunies occupent (et l'article n'est pas complet dans cette livraison) 41 pages. Cela dispense de tout autre commentaire sur les services que le *Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa* est appelé à rendre à la recherche historique dans le sens le plus général du terme.

M. B.

La nouvelle « Bibliothèque des monuments historiques de Roumanie », initiée par la Direction du patrimoine culturel national, inaugure la série de ses publications que nous souhaitons longue et couronnée de succès, par un instrument de travail de première utilité : l'ample Répertoire bibliographique des localités et des monuments du moyen âge de la Moldavie, dressé par Nicolae Stoicescu (*Repertoriul bibliografic al localităţilor şi monumentelor medievale din Moldova*, Biblioteca Monumentelor Istorice din România, Bucureşti, 1974, 985 p.). Connu en partie par les fragments publiés dans les fascicules de la revue « Mitropolia Olteniei » pour les années 1966—1971, ce répertoire nous offre maintenant la masse entière de sa précieuse information. Il s'agit, ainsi qu'on nous informe dans la Préface signée par V. Drăguţ, directeur du Patrimoine, de plus de 3.000 localités — dont certaines ont disparu depuis le moyen âge — et d'environ 5.000 églises et monastères, outre les forteresses et les résidences princières, les palais des boyards et les vieilles maisons, les vieux ponts et les caravansérails, les hôpitaux et les écoles. L'effort de l'auteur ne s'est pas limité au dépouillement des publications du XIX^{e} et du XX^{e} siècles — dont plus d'une centaine de publications périodiques — et à celui des sources imprimées — sources documentaires, chroniques, relations des voyageurs, inscription et notices sur les vieux livres, etc. —, mais il s'est dirigé aussi vers l'inédit, en procédant à de fructueuses investigations dans les fonds des Archives de l'Etat de Bucarest et de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (il a évité, à juste raison, des recherches dans les archives locales de Moldavie, car il risquait de n'en plus sortir). La documentation d'ordre iconographique ne manque pas non plus. L'information accumulée dans les dossiers de la Direction du Patrimoine (ancienne Direction des Monuments Historiques) a été, comme de juste, mise aussi à contribution. Pour chaque monument, là où leur identification a été possible, sont indiquées les principales dates : construction, peinture, parties ajoutées, avaries, restaurations.

Du point de vue chronologique, le Répertoire, qui part des premiers monuments dont on puisse établir la date, c'est-à-dire du milieu du XIV^{e} siècle, embrasse, ainsi que le titre l'indique, le long moyen âge roumain, dont la limite inférieure est encore sujet de controverses. En réalité, pour quelques monuments significatifs, il descend jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle.

La répartition de la matière est inégale, parce que l'importance des localités et des monuments est elle-même différente et, partant, les mentions documentaires et les données bibliographiques qui les concernent sont, selon le cas, plus ou moins nombreuses. Il suffira de dire qu'à côté de très brèves mentions pour certains villages, un monument tel que le Monastère de Poutna, par exemple, bénéficie d'une bonne douzaine de pages compactes. Pour ne plus parler de Iaşi, ville capitale de la Moldavie pendant trois siècles et principal centre artistique du pays, dont la documentation d'une très grande richesse couvre environ 120 pages. Toutes les fois que cela devenait nécessaire, l'information est organisée de façon analytique. De brèves indications sont très souvent données sur le contenu des ouvrages mentionnés ou sur les points de vue défendus par leurs auteurs. Pour certains ouvrages, on indique même les comptes rendus dont ils ont fait l'objet.

Le répertoire est complété par un très utile index des fondateurs (pp. 941—972) et un index chronologique des monuments (pp. 973—984).

Conçu de cette manière si poussée, on voit facilement les services que le Répertoire bibliographique de N. Stoicescu est destiné à rendre aux chercheurs. Si les historiens de l'art en seront les premiers bénéficiaires, les études d'histoire urbaine et d'histoire ecclésiastique en

tireront aussi amplement profit et même, évidemment, d'autres secteurs de la recherche historique.

Après avoir déjà publié auparavant des ouvrages similaires pour Bucarest (*Repertoriul bibliografic al monumentelor feudale din Bucureşti*, Bucarest, 1961), pour la Valachie et la Dobroudja (*Bibliografia localităţilor şi monumentelor feudale din România*, I. *Ţara Românească (Muntenia, Oltenia şi Dobrogea)*, 2 vol., edités par Mitropolia Olteniei, Bucarest, 1970 [1]) et pour le Banat (*Bibliografia localităţilor şi monumentelor medievale din Banat*, Editura Mitropoliei Banatului, Timişoara, 1973), Nicolae Stoicescu a dès à présent, dans un stade de préparation assez avancé, la bibliographie des localités et des monuments des trois dernières provinces historiques de la Roumanie : la Transylvanie, le Maramureş et la Crişana. Ainsi, l'instrument de travail dorénavant indispensable, auquel N. Stoicescu a dédié de longues années d'investigations laborieuses et patientes, sera donc complet dans un proche avenir.

M. B.

Le jeune turcologue roumain Mihai Maxim, assistant à la Faculté d'Histoire de Bucarest, a donné le premier fascicule d'un Recueil de textes ottomans, comprenant des sources documentaires et juridiques (*Culegere de texte otomane*. Fasc. I, *Izvoare documentare şi juridice, sec. XV—XX*. Universitatea din Bucureşti, Facultatea de istorie, Centrul de multiplicare al Universităţii din Bucureşti, 1974, 179 p.). Destiné à l'usage des étudiants, ce recueil ne manquera pas de rendre service aussi à d'autres intéressés. Le présent fascicule contient 34 documents, dont 9, sur lesquels je reviendrai plus particulièrement, inédits jusqu'alors. Les documents sont publiés soit en fac-similés ou en transcription à caractères arabes, soit translitérés en caractères latins, mais tous accompagnés de traductions roumaines. Chaque document est précédé d'un bref résumé comportant aussi la catégorie diplomatique dont fait partie l'acte et les indications nécessaires sur le fonds d'archive auquel il appartient et les publications dont il a fait l'objet ; des notes, parfois abondantes, éclairent le texte. En annexes, sont présentés l'alphabet turco-osman, les jours et les mois du calendrier musulman, les chiffres turcs, arabes et persans et surtout — annexes IV—XIV — les signes utilisés dans l'administration des finances ottomanes — l'ainsi-dit style secret *siyaqat* — pour noter les chiffres depuis les unités jusqu'aux dizaines de millions. Un glossaire — pp. 161-174 — donne la définition circonstanciée de 228 termes turcs concernant des institutions de l'Empire ottoman.

Du point de vue chronologique, bien qu'assez peu nombreux au total, les documents présentés s'étendent sur une époque qui va de la fin du XV^e siècle jusqu'à la première guerre mondiale (*fetvâ*, qui parle encore de la guerre sainte !), mais la grande majorité appartiennent à la seconde moitié du XVI^e siècle et aux premières décennies du XVII^e. Très variés quant à leur contenu, ils embrassent aussi de grandes régions de l'Empire.

Les neuf documents inédits, datant des années 1568—1585, concernent la Moldavie et la Valachie et leurs relations avec l'Empire ottoman à une époque où la domination de la Porte devenait plus pesante et l'exploitation économique des deux Etats roumains augmentait continuellement. Ils proviennent des archives du Grand vizir (actuellement Archives de la Présidence du Conseil des Ministres) et sont du plus grand intérêt. Le premier (n° 6, pp. 29) est un ordre au prince de Moldavie Bogdan Lăpuşneanu concernant les présents qu'il était obligé d'offrir au personnel de la chancellerie du Divan impérial à l'occasion de son avènement. Trois autres — n^os 7, 9 et 11, pp. 32—36, 43—46 et 50—55 — se réfèrent au tribut de la Moldavie, dont ils permettent de suivre d'une manière plus précise l'évolution et les modalités de payement (à la fin de l'année 1574, le tribut était arrivé à 3.150.000 aspres ou env. 53.400 ducats), tandis qu'un quatrième (n° 14, pp. 62—68) nous offre le chiffre du tribut de la Valachie en 1585, lors de la nouvelle accession au trône de Mihnea : 7.000.000 aspres ou, après la dévalua-

[1] V. RESEE, XI, 1973, pp. 169—178.

tion de l'aspre, env. 60.000 ducats. L'un de ces documents — n° 11 — parle aussi des faucons de chasse envoyés annuellement par la Moldavie (basé sur d'autres documents des mêmes archives, l'auteur fixe leur nombre, pour la seconde moitié du XVI^{e} siècle, à 70— p. 55, n.27).

Un des documents — n° 6, pp. 29-31 — touche à un autre chapitre des obligations d'ordre matériel, celui des fournitures de guerre. Il s'agit des 800 chevaux demandés en octobre 1568 au prince de Moldavie, pour être expédiés au début du printemps suivant à Caffa, en vue de la campagne d'Astrakhan. Leur prix sera déduit du tribut, ce qui fut effectivement fait, comme nous le constatons du doc. n° 7 (400.000 aspres pour les 800 chevaux).

Le document n° 10 — pp. 46-50 —, du 28 juillet 1574, se réfère aux captifs moldaves de la récente guerre contre le prince Jean, se trouvant à cette date chez les Tatars de Crimée. Les Moldaves pris en captivité mais qui n'avaient pas participé à la guerre seront relâchés, tandis que les prisonniers de guerre seront rachetés par leurs familles au prix de 1.000 aspres par personne (l'équivalent d'env. 30 moutons ou de deux chevaux). La justification de ces mesures se trouve dans le besoin d'assurer la main d'œuvre nécessaire à la production en Moldavie, car « c'est de là que vient la plus grande partie de l'approvisionnement » de la Capitale (p. 49).

C'est toujours de prisonniers que traite le doc. n° 12 (pp. 55—58), du 22 mars 1578, mais cette fois-ci il s'agit des Cosaques qui accompagnaient le prétendant Alexandre dans sa tentative de s'emparer du trône de la Moldavie. Ils seront tous envoyés à Istanbul, pour servir sur les galères. Mais si ceux se trouvant entre les mains des Moldaves seront expédiés sans aucun dédommagement pour ces derniers, les spahis recevront pour chaque prisonnier 1.000 aspres, le montant de la somme étant à déduire du tribut.

Enfin, le dernier document de ce groupe — n° 13, pp. 58-62 — est un ordre impérial de juin 1584 adressé au prince de Moldavie Pierre le Boiteux. Nous y apprenons que les « gelep » qui achetaient annuellement du pays 300.000 moutons préféraient s'adonner à des opérations de change : ils achetaient contre leurs aspres des thalers, dont le prix était plus bas en Moldavie.

Le second fascicule du recueil si utile de Mihai Maxim sera dédié aux sources narratives. Il est à souhaiter qu'il paraisse le plus tôt possible.

M. B.

Les études publiées dans le deuxième fascicule du bulletin du Comité National de Littérature Comparée de la République Socialiste de Roumanie, SYNTHESIS (II, 1975, 308 p.), abordent trois problèmes : « L'universalité de Mihai Eminescu. Nouvelles approches » (articles signés par Eugen Todoran, George Ivaşcu, Cristian Popescu, George Muntean et un groupe de protagonistes de la sémiotique), « Interférences » (depuis *L'épopée de Michel le Brave dans la conscience balkanique* et jusqu'à *Blaga, poète orphique*), « Le réalisme dans les littératures sud-est européennes ». C'est ce dernier groupe qui offre aux lecteurs les communications données dans la section de littérature du III^{e} Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes qui a eu lieu à Bucarest en 1974 : Koço Bihiku (Tirana), *L'évolution du réalisme dans la littérature albanaise* ; Ilia Konev (Sofia), *Quelques questions au sujet de la formation et de l'étude comparée du réalisme dans les littératures du Sud-Est européen* ; C. Th. Dimaras (Athènes), *Réalisme et naturalisme en Grèce. L'offre et la demande* ; E. Moutsopoulos (Athènes), *Réalisme philosophique et réalisme littéraire dans la pensée néohellénique* ; Valeriu Râpeanu (Bucarest), *Nicolas Iorga et la définition du réalisme dans le Sud-Est de l'Europe*. D'autres communications se trouvent dans le deuxième groupe : Nikola R. Pribić (Florida), *Vuk Stefanović Karadžić Founder of Comparative Balkan Folklore* ; Medeea Freiberg, *Un roman sentimental français du XVIII^{e} siècle dans les Principautés danubiennes* (versions roumaine et néo-grecque des *Mémoires du Comte de Comminge* de Madame de Tencin).

A. D.

MIRCEA PĂCURARIU, *Listele cronologice ale ierarhilor bisericii ortodoxe române* (Listes chronologiques des dignitaires de l'église orthodoxe roumaine), tirage à part de « Biserica Ortodoxă Română », 93 (1975), 3—4, p. 322—355.

Auteur d'une histoire de l'église roumaine très documentée (Sibiu, 1972, 388 p.), le pr. Mircea Păcurariu a refait la série des métropolites de Valachie, Transylvanie et Moldavie, et des évêques qui ont exercé leur autorité à des époques diverses : les listes débutent avec les évêques de Panonia Inferior, Mœsia Superior, Dacia Ripensis, Dacia Mediterranea, Dardania, Mœsia Inferior et Scythia Minor (Tomis, Callatis et, probablement, Histria et Tropaeum Traiani). L'autorité des évêques de Dristra s'exerça sur la Dobroudja, à partir de 1438 et jusqu'en 1860, quand le siège fut occupé par le roumain Grégoire II; en 1857, un consistoire de dignitaires orthodoxes dirige la région du Bas-Danube (Dunărea de Jos) qui englobera toute la Dobroudja. Parmi les évêchés, quelques-uns sont plus anciens, comme celui de Rîmnic, en Valachie, et de Roman, en Moldavie, pendant que d'autres ont traversé des périodes dramatiques, au long de leur existence assez courte, comme l'évêché de Muncaci et de Maramureş, fondé en 1479 et disparu, à cause des persécutions, au début du XVIII[e] siècle (bon nombre d'évêques de cette région transylvaine furent jetés en prison ou assassinés par les princes et gouverneurs appartenant à d'autres confessions). Très utiles, les listes offrent des détails sur le laps de temps pendant lequel chaque dignitaire a exercé son autorité, les déplacements importants, la place du tombeau, de même que sur les régions habitées par des Roumains, mais qui, à cause des vicissitudes historiques, sont restées en dehors des frontières des principautés.

A. D.

RICHARD CLOGG, *A further Note on the French Newspapers of Istanbul during the Revolutionary Period (1795—1797)*, « Belleten », Ankara, 39, 1975, 155, p. 484—492.

Les précieuses données communiquées par cet article très dense complètent d'une manière heureuse un chapitre assez maigre de l'histoire de l'imprimerie dans l'Empire ottoman au XVIII[e] siècle. Fondée pendant l'ambassade de Marie Gabriel Florent Auguste Comte de Choiseul-Gouffier au « Palais de France » à Istanbul, la typographie a été réorganisée à la suite d'une décision du Comité du Salut Public, en avril 1795. Le « citoyen » Raymond Verninac, « envoyé extraordinaire de la République Française près la Porte Ottomane » fut l'initiateur de cette nouvelle activité ; c'est la première précision faite par R. Clogg qui, basé sur la correspondance de l'ambassadeur britannique à la Porte, J. Spencer Smith, avec son supérieur, Grenville, British Foreign Secretary, corrige et développe l'article de L. Lagarde sur 'les journaux français de Constantinople à l'époque révolutionnaire' (« Journal asiatique », 1948). J. Spencer Smith a envoyé au ministère des affaires étrangères de Londres des copies de la « Gazette Française de Constantinople » et du « Mercure Oriental » qui, selon la déclaration de guerre de la Porte adressée à la France (comme le souligne l'auteur), participaient à une terrible « conspiration » ayant comme but « de renverser l'Univers ». L'ambassade vénitienne, dès son entrée dans la sphère d'influence française, contribua à ce concert, en diffusant des feuilles volantes, qui lançaient à la fin les cris de « vive la Liberté et l'Egalité ! » et de « vive la République démocratique de Venise », incendiaires à Istanbul et « unpleasant » à Londres. Richard Clogg considère cette campagne assez réussie, en jugeant d'après les rapports de Spencer Smith, en connexion avec le rapport de Hortolan qui avait rencontré 'des sans-culottes' à Bucarest.

A. D.

G. ZANE, N. *Bălcescu. Opera — Omul—Epoca.* București, Editura Eminescu, 1975, 415 p.

Les études réunis dans ce volume offrent une image suggestive du distingué intellectuel et du généreux révolutionnaire Nicolae Bălcescu, et, en même temps, restituent d'un coup le profond attachement du pr Georges Zane pour son héros ; ces études ont été écrites au long de 40 ans. Toutes les contributions jettent une lumière nouvelle sur l'œuvre, c'est-à-dire sur la pensée et l'action de Nicolae Bălcescu grâce au contact très intime de l'interprète avec les manuscrits de son autcur ; cn effet, G. Zane a édité la correspondance et une bonne partie des écrits de Bălcescu. De cette manière, ce volume refait les pérégrinations de Bălcescu à travers l'Europe, ses liaisons avec de grands écrivains, comme Ion Ghica, Heliade Rădulescu, Vasile Alecsandri ou Ion Ionescu de la Brad, et précise son rôle dans le mouvement révolutionnaire de 1840 et pendant l'année décisive, 1848. G. Zane définit avec compétence l'idéologie de son héros, sa conception historiographique, et souligne qu'il fut parmi lcs premiers à argumenter d'une manière scientifique la nécessité de réaliser l'union des deux Principautés avec la Transylvanie et de conquérir l'indépendance politique, conséquence de cette union. La pensée de Bălcescu dévoile ses dimensions européennes, lorsque l'auteur parle de l'idée de nation et de l'esprit démocratique chez Bălcescu, lorsqu'il évoque les nombreuses liaisons avec les révolutionnaires polonais (surtout dans le chapitre dans lequel les lectures du grand révolutionnaire roumain sont reconstituées d'après les évidences de la bibliothèque polonaise de Paris), enfin, lorsque G. Zane, en partant du texte du *Capital* de Karl Marx, démontre que ce chef-d'œuvrc a englobé, par le truchemcnt du livre d'Elias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés Dan ubiennes,* le matériel fourni par la *Question économique des Principautés danubiennes,* parue en 1850 et issue de la plume de Nicolae Bălcescu. Parmi les exegèses consacrées au grand révolutionnaire, le recueil du pr G. Zane occupe une place insigne ; et c'st dommagc qu'un résumé dans une langue internationale n'ait pas été ajouté à la fin.

A. D.

CRISTIAN POPIȘTEANU, *Cronologie politico-diplomatică românească, 1944—1974,* București, Editura Politică, 1976, 385 p.

Suivic au fil des annécs et des mois, l'action diplomatique de la Roumanie dévoile non seulement son envergure, mais encore son dynamisme, plus sensible dans la chronique des dix derniers ans. Pendant ce laps de temps, à peu près 3000 délégations étrangères ont visité la Roumanie et plus de 1700 délégations roumaines sont partics à l'étranger. Les visites, les tratatives et les accords avec les pays balkaniques occupent une place de choix ; s'y ajoutent les réunions des comités pour la collaboration entre pays balkaniques, les manifestations scientifiques, sportives, culturelles. Les évènements sont commentés et des fragments des déclarations officielles sont réproduitcs souvent, afin de mieux reflétcr les directions suivies par la République Socialiste de Roumanie. Les aspects fondamentaux sont, d'ailleurs, récapitulés et soulignés dans l'étude de Cristian Popișteanu qui offre, en même temps, une substantielle introduction à cette riche chronologie, et que l'auteur a mis à la disposition du lecteur dans les premières pages : *Politica și diplomația României socialiste în lumea contemporană* (La politique et la diplomatie de la Roumanie socialiste dans le monde contemporain).

A. D.

Dédié à Démètre Cantemir, le deuxième fascicule de DACOROMANIA. JAHRBUCH FÜR ÖSTLICHE LATINITÄT (herausgegeben von Paul Miron, Verlag Karl Alber, Freiburg, 1974) présente des aspects essentiels de l'œuvre du grand lettré roumain, avec un accent marqué sur le contexte politique international et les rapports avec les cultures balkaniques et du Proche-Orient. Signés par de reputés spécialistes roumains et étrangers, les articles sont groupés sous les rubriques : philosophie, histoire, littérature, linguistique et folklore. Un volume compact qui, en évoquant un encyclopédiste et une ample ambiance intellectuelle, introduit le lecteur dans la culture roumaine et les cultures sud-est européennes à l'époque des nouvelles orientations.

A. D.

Dicționarul limbii române (DLR). Serie nouă, tomul IX, litera R (Dictionnaire de la langue roumaine, nouvelle série, tome IX, la lettre R). București, Ed. Academiei, 1975, 641 p. (Académie de la République Socialiste de Roumanie).

Le Dictionnaire de la langue roumaine a été conçu comme un ouvrage commun des Institut linguistique de Bucarest, Institut de linguistique et d'histoire littéraire de Cluj-Napoca et le Centre de linguistique, d'histoire littéraire et de folklore de Iași. Dans le cas présent, c'est à l'institut de Cluj-Napoca qu'à été dévolue la tâche de le préparer. L'ouvrage repose sur des exemples recueillis dans les principales œuvres littéraires de langue roumaine parues depuis le XVI^e siècle. Il comporte de brèves précisions étymologiques pour chaque mot. Notons le nombre relativement grand des étymologies inconnues, se rangeant dans les catégories suivantes : 1) éléments autochtones antiques (*rață* — canne ; *reteza* — trancher ; *rezema* — s'appuyer, étayer ; *rînză* — gésier) ; 2) botanique (*răcovină* — mouron, *răgălie* — souche, *răgățină* — racine d'un arbre déterrée avec toutes ses ramifications, *răsură* — églantine, *rechie* — réséda) ; 3) médecine (*racilă* — maladie microbienne cachée et incurable ; *rapăn* — gale ; *răguși* — s'enrouer, *rîncă* — hernie) ; 4) arts et métiers (*rangă* — barre de fer, *răvar* — bâton pour pétrir le fromage, *retevei* — gourdin, *rotofel* — ronde) ; 5) histoire sociale (*raftă* — être quitte, *rantie* — menteau usé, *raslă* — isolation, *răsti* — rudoyer, *răsură* — impôt payé par les hauts fonctionnaires de jadis sur leur salaire, *rediu* — petite forêt, bouqueteau). Des études spéciales, supplémentaires, sont encore nécessaires à ce sujet. Les éléments néo-grecs du XVIII^e siècle et du début du siècle suivant sont antérieurs à l'influence occidentale, notamment dans le domaine de la médecine et de l'enseignement (*rahitic* — rachitique, *rețetă* — ordonnance médicale, *reumatic* — rhumatismal, *ristic* — noix de gale, *ritos* — formellement, expressément). Le préfixe *re-*, fréquents dans les néologismes, rend sensiblement plus marqué le caractère latin de la langue roumaine moderne. Les mots d'origine latine constituant la charpente-même de la langue sont très nombreux, comme l'indique aussi le grand espace qui leur est réservé (par exemple : *ridica* — lever occupe 21 rubriques, *rupe* — rompre, 16 rubriques, etc.). Le mot latin *renes* — *rinichi*, reins n'était utilisé qu'au pluriel, de même que ses diminutifs *reniculi*, *renunculi* (*ad reniculorum dolorem remedium*, Marcell. Med., 26, 36 ; *vessicam et reniculos... purgat*, Marcell. Med., 26, 132, V^e siècle). La forme *rodia*, d'abord un pluriel du genre neutre est devenue avec le temps un féminin singulier (voir *Grammatici Latini*, VII, 195, 53 et VII, 287, 23). La reconstitution présumée d'une forme *recor* à la base de *răcoare* — frisquet, pourrait se justifier par les parallélismes *acor*, *acror*, *aegror*, *albor*, *algor*, *amaror*, *dulcor*, etc.

H. M.

MAHIR DOMI, *Considérations sur les traits communs ou parallèles de l'albanais avec les autres langues balkaniques et sur leur étude.* « Studia Albanica », XII, 1975, p. 81—91.

C'est à juste titre que l'auteur souligne la portée de l'étude de l'albanais pour la linguistique balkanique. En ce sens, il tâche d'augmenter le nombre des phénomènes communs ou parallèles déjà enregistrés par Kr. Sandfeld dans son manuel publié en 1930 et devenu classique depuis. Mahir Domi procède d'abord à la revue des faits discutés par Sandfeld, en montrant que certains d'entre eux sont plus complexes, plus variés aussi qu'on ne le pense généralement. Par exemple, l'albanais ne connait pas seulement un infinitif analytique, de type

me *punue* « travailler », mais encore un autre de type *për të punuar* ; à côté de la forme analytique du futur *do të punoj*, on use également de la forme analytique *kam me punue* ; « la répétition du complément d'objet, direct ou indirect, par les formes atones des pronoms personnels, leur reprise ou leur anticipation par eux » (p. 85) est un trait commun de l'albanais et du roumain ; de même la fréquence de la parataxe. Outre ces faits, généralement connus, l'auteur se penche aussi sur certains phénomènes communs moins considérés : la réduplication du verbe dans l'aspect négatif (*donim, s'donin*, *θέλει δὲ θέλει*, *vrea nu vrea* « bon gré, malgré »), la réduplication d'un verbe à l'impératif (λέγε, λέγε, *thirr, thirr*, *mînîncă, mînîncă* « mange, mange »), la réduplication dans la formation des adverbes, le sujet exprimé par un pronom personnel à la première ou deuxième personne (*ngsihem në këmbe, citim ziarul*, « nous lisons la gazette »), le sujet indéterminé ou revêtu d'un sens général par la deuxième personne du singulier ou du pluriel, etc.

Il est hors de doute que les principes posés par la présente étude méritent bien d'être approfondis. D'ailleurs, la conclusion de l'auteur est une invitation à la collaboration scientifique en ce sens : « Il serait désirable d'entreprendre des recherches poussées et circonstanciées, dans le plan tant synchronique que diachronique, sur les plus importants „balkanismes" dans les diverses langues des Balkans, là où elles manquent, de même que des études confrontatives et comparatives entre les diverses langues balkaniques, surtout en syntaxe et en phraséologie » (p. 91).

H. M.

IVAN DURIDANOV, *Die Hydronymie des Vardarsystems als Geschichtsquelle.* Böhlau, Köln Wien, 1974, 384 p., 1 carte.

Le bassin du Vardar couvre avec ses affluents un espace de 28.116 kilomètres carrés, c'est-à-dire une superficie égale à celle de l'Albanie. Il est situé au cœur même de la Péninsule balkanique, en exerçant de ce fait et recevant une influence de toutes les régions environnantes, polarisant toutes les langues balkaniques. Etudier l'hydronymie de ce vaste espace n'est guère facile : carrefour, depuis les temps les plus reculés de différentes langues de l'Antiquité — thrace, illyrien, grec antique —, colonisé ensuite par les Slaves, mais avec un riche apport d'éléments allogènes médio- et néo-grecs, romans, albanais, turcs, il est plutôt difficile de réunir et de localiser exactement tout ce matériel lexical. Il serait impossible à une seule personne d'entreprendre à elle seule la périéguèse ou une enquête de terrain pour enregistrer et « autopsier » tous ces documents de langue. Aussi, ne lui reste-t-il que de consulter les études spéciales et surtout les cartes les plus détaillées, autrement dit les cartes d'état majeur pas toujours accessibles vu leur intérêt militaire. Ajoutons encore que l'interprétation linguistique et tout particulièrement l'exacte précision des hydronymes sont rendues encore plus difficiles par la richesse et la variété de ce complexe géographique. Cependant, l'essai de mener à bonne fin une telle tâche en vaut la peine, à cause de la portée des conclusions historiques auxquelles il pourrait conduire.

En ces cas-là, la simple description des faits actuels ne peut suffire : l'enquête en profondeur s'impose, c'est-à-dire l'étude de la genèse et de l'évolution des hydronymes à travers les temps. Il est donc nécessaire de consulter les sources historiques, elles aussi fort variées : données fournies par les langues antiques de la famille indo-européenne, inscriptions grecques et latines, documents du Moyen-Age rédigés en vieux-slave, grec, latin ou turc ; à ceci, il convient d'ajouter les analogies avec les langues voisines. D'autre part, il convient d'avoir au préalable une vue d'ensemble, une sorte d'initiation onomatologique réalisée par la lecture de nombreux ouvrages similaires concernant d'autres espaces géographiques.

L'auteur du présent ouvrage a réuni, classé et expliqué 1055 noms de 907 rivières — grandes, moyennes et petites, longues d'au moins cinq kilomètres. Il a pointé ces noms sur une carte, en les numérotant pour qu'on puisse les retrouver plus facilement dans les pages où ils sont discutés, ce qui permet au lecteur d'en suivre la distribution géographique. Il est hors de doute qu'une continuité a existé dans le Sud-Est de l'Europe depuis les populations pré-romaines jusqu'aux peuples slaves. Les noms antiques se sont transmis souvent directement et parfois aussi par la filière des traductions, remarque s'appliquant aussi bien à l'hydronymie majeure qu'à l'hydronymie mineure, mais l'absence des sources directes rend parfois l'interprétation aléatoire. Tirer des conclusions sur les mouvements des peuples à partir d'un matériel linguistique sporadique et plutôt vague est une entreprise hasardeuse. Prenons par exemple l'affirmation : « Der ON *Desudaba* (Liv. XLIV, 26, 7), der in der Gegend der Stadt

Kočani an der oberen Bregalnica lokalisiert wird, enthält im zweiten Glied *-daba*, das dakomysische Wort für „Stadt", und darf als Zeugnis mösischer Einwanderung in dieses Gebiet aufgefast werden » (p. 21—22). En réalité *daba* ou *dava* « cité, ville » couvrait une aire plus large que le territoire de la Mésie, car sur les 41 localités de ce nom attestées 23 sont en Dacie, 11 en Mésie Inférieure, 4 en Mésie Supérieure, 1 en Dalmatie, 1 en Macédoine et 1 en Thrace.

Considérée en principe, la persistance de la langue latine dans les toponymes est-elle aussi à admettre. L'auteur pense que deux ruisseaux de la vallée du Vardar, sur la grande artère qui liait à l'époque antique Ulpiana, en Mésie Supérieure, à la ville de Thessalonique, portent des noms d'origine latine. Ces ruisseaux sont : 1) la *Glaca* (du latin vulgaire *glacia* « glace »), petit affluent (long de 14 km) sur la rive gauche du Vardar, dans le voisinage de Krivolac, au Sud—Est de Skopje, et 2) l'*Ortica* (lat. *hortus* + sl. *-ica*), petit affluent de la rivière de Lepenec, à l'Ouest des villages de Režance et de Dimce, au Nord-Ouest de Skŏpje et au Sud de Kačanik. L'hypothèse nous semble plausible, car *glacia* et *hortus* étaient des mots d'un large usage, qui ont persisté dans toutes les langues romanes, à cette exception que le dernier des deux fut remplacé à un certain moment en roumain par le terme d'origine slave : *grădină*. La popularité du mot latin *hortus* dans la Péninsule balkanique est également attestée par le serbocroate et le slovène *ort* « jardin », que l'on retrouve dans la toponymie aussi (P. Skok, *Dictionnaire étymologique*, Zagreb, 1973, vol. III, p. 630—631).

Le nombre des hydronymes d'origine roumaine monte à vingt et un. On les relève notamment dans la région habitée par les Aroumains, au Nord-Ouest et au Nord-Est de la ville de Bitola, ainsi que dans la contrée des Méglénoroumains qui s'étend à l'Ouest de Gevgelija, dans la vallée du Vardar, au Nord-Ouest de Thessalonique. Notons, dans cette région, partant de l'Ouest vers l'Est et du Sud vers le Nord: 1—*Mengulova* (cf. *Mangul)*, petit affluent de la rivière de Rapčiska, au Nord du lac d'Ohrid, sur le cours supérieur du Vardar, à l'Ouest de Gostivar ; 2 — *Armatuški* (ar. *armătusit* « paré, armé »), petit affluent de la rivière Crnička, au Nord de Meglenci, au Nord-Est de Bitola (à 4 km. de ce ruisseau se trouve le village *Puturos)* ; 3 — *Marul* (cf. *mărul* « la pomme », village et petit affluent de la rivière Crna, à l'Ouest du sommet Veslec (1322 m.), au Nord-Est de Bitola et au Sud-Est de Prilep ; 4 — *Mukoška*, petit affluent de la rivière de Crnuška, prenant sa source dans la montagne de Mukos, au Nord de Prilep ; 5 — *Pešter* (sommet (1225 m) et ruisseau au Nord-Ouest de Skopje ; 6 — *Boulska* (*boul* « le bœuf »), petit affluent de la rivière Bošava, près du village de Boula, à l'Est de Kavadarci ; 7 — *Baciska*, ruisseau, dans les environs du village de Bačište, au Sud-Ouest de Skopje ; 8 — *Turtel*, ruisseau, village et sommet (1607 m) à l'Est de Štip ; 9 — *Negrevo*, ruisseau et village près de Berovo, à l'Est de Štip ; 10 — *Cuculeta* (cf. ar. *ţuţuleu* « sommet »), ruisseau près du village de Dunje au Sud de Štip ; 11 — *Cuculka*, ruisseau dans le voisinage du village de Dvorište, au Nord-Est de Štip ; 12 — *Valjamari*, petit affluent de la rivière de Ljumnica ; 13 — *Valea Raci*, de même ; 14 — *Vale di Leka*, de même ; 15 — *Vale Saka*, de même ; 16 — *Vale Mare*, de même ; 17 — *Urma Lupu*, de même ; 18 — *Barba*, de même ; 19 — *Kota* (cf. *cot* « coude »), de même ; 20 — *Ro* (cf. lat. *ros* « rosée »), de même ; 21 — *Sat reka*, petit affluent de la rivière de Kojnarska, au Sud-Ouest de Gevgelija. Les dix derniers hydronymes sont situés à la frontière de la Yougoslavie avec la Grèce, à l'Ouest de Gevgelija.

Plus faible que l'influence roumaine, l'influence albanaise est surtout perceptible dans la région de Bitola, sur le cours supérieur de la Crna et dans les vallées arrosées par les rivières Treska et Eleška, se prolongeant dans certains cas jusqu'à Gevgelija, par exemple le nom de la rivière *Ljumnica* (cf. alb. *lum* « rivière »). „Der Name Ljumnica setzt wegen seiner slavisierten Form das Vorhandensein alter albanischer Bevölkerung voraus, mit der die Slaven bei ihrer Einwanderung in Berührung kennen und die wahrscheinlich allmählich assimilierten » (p. 363). L'auteur explique le nom de *Žurešnica*, en usage au Nord-Ouest de Bitola et au Nord-Est d'Ohrid, dans la région de Kruševo, par un prétendu mot slave **žura* « bruit », alors que dans ce cas il s'agit d'un mot albanais, à savoir *zhur*, « sable, scories très fines » (avec la variante *shur*, du lat. *saburra* « lest, ballast », cf. it. *savorra*, sard. *saurra*, catalan *sorra*, serbocroate *sòvrnja*), cf. aussi le top. *Žur*, au Nord-Ouest de Prizren, dans la vallée du Drin Blanc. Le hydronyme *Grumaška*, ruisseau dans le voisinage de Grumazi, à l'Est de Bitola, semble être d'origine albanaise plutôt qu'aroumaine.

L'hydronymie d'origine turque témoigne des colonisations effectuées sous la domination ottomane, notamment dans les vallées fertiles de la région ; ces témoignages sont néanmoins assez sporadiques. Celle d'origine grecque est elle aussi assez rare ; on la trouve aussi au nord de la frontière gréco-yougoslave. Quant à l'hydronymie d'origine slave, elle ne comporte pour sa plus grande part d'éléments archaïques susceptibles de révéler certains mouvements de peuples ou succession de strates linguistiques à même d'être utilisés par l'histoire, afin de déterminer l'ancienneté des agglomérations humaines. L'hydronyme majeure est antérieure

aux Slaves, alors que l'hydronymie mineure découle souvent des noms donnés à des agglomérations instables. En dépits de tous ces aspects négatifs, l'étude de l'hydronymie des grands ensembles, comme celle du présent ouvrage, s'attaque à un matériel dont la richesse égale la variété suscitant des recherches comparatistes et de détail et constituant un auxilliaire précieux pour les linguistes, les historiens et les sociologues. Disons donc qu'elle est digne d'une étude systématique, en tant que véritable « archive des peuples ».

H. M.

TOMAS HÄGG, *Photios als Vermittler antiker Literatur. Untersuchungen zur Technik des Referierens und Exzerpierens in der Bibliotheke*. Uppsala. 1975. 218 pp. (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Graeca Upsaliensia, 8).

Rédigée peu avant l'an 850, la *Bibliothèque* de Photios donne l'analyse de 270 ouvrages antiques, profanes ou religieux, dont 160 se sont perdus sur le parcours, n'étant plus connus de nos jours qu'indirectement, grâce justement au grand lettré byzantin susmentionné. La question qui se posait était de savoir dans quelle mesure l'héritage antique a-t-il été transmis inaltéré par Photios et dans quelle mesure celui-ci est-il intervenu pour l'enrichir. Afin d'éclairer ce mystère au moins en partie, une confrontation était nécessaire entre le texte de Photios et ce qui s'est conservé de ces œuvres, pour en dégager ses procédés et déterminer, d'une part, le degré d'authenticité des sources respectives, d'autres part, la contribution personnelle de l'auteur de la *Bibliothèque*. Tomas Hägg aborde la question avec une grande précision et beaucoup de patience : il délimite les procédés spécifiques, décrit la méthode de travail du futur patriarche, sa manière de dépouiller les sources, comment il rédige ses références, la façon dont il choisit ses mots, comment et où il s'écarte de l'original, quand il intervient pour changer, omettre ou ajouter et, surtout, quel est son style personnel. Ceci nous permet de mieux nous rendre compte de ce qui est antique et authentique par rapport à la contribution appartenant en propre à l'écrivain et compilateur du IX[e] siècle. Fondé sur de vastes lectures, l'ouvrage est une contribution utile à l'étude du premier humanisme byzantin, dans le cadre duquel Photios occupe sans aucun doute la place la plus importante.

H. M.

TH. ST. NIKOLAU, Αἱ περὶ πολιτείας καὶ δικαίου ἰδέαι τοῦ Γ. Πλήθωνος Γεμιστοῦ. Thessalonique, Centre d'Etudes Byzantines, 1974, 138 pp. (Βυζαντινὰ κειμένα καὶ μελέται, 13)

Le philosophe et humaniste Georgios Plethon Gemistos fut pendant longtemps professeur à Mistra (Péloponnèse). Il prit part aux Conciles de Ferrare et de Florence, en 1438, enseigna ensuite à Florence, fournit son apport à la fondation de l'Académie néo-platonicienne et finit par mourir dans sa patrie péloponnésienne en 1452.

Prix de l'Académie d'Athènes, le présent ouvrage expose de manière systématique les théories de l'éminent savant grec sur l'Etat et le Droit. Th. St. Nikolau tâche d'en dégager les sources antiques, ainsi que les idées modernes de la Renaissance, suggérées par de nombreuses lectures ou inspirées du contact de leur auteur avec la société italienne. Plethon plaidait pour un changement radical de la mentalité byzantine de son temps, pour une meilleure connaissance de l'Antiquité classique, pour l'intronisation de la Raison et du juste équilibre des choses, pour une éducation civique dans l'esprit de l'équité et de la justice. Le bien individuel devait se subordonner au bien commun. Bref, ses idées visaient à assainir la vie sociale de l'Empire byzantin autant que celle de l'humanité en général. Le philosophe pensait qu'il fallait commencer par assurer la solide formation des dirigeants, qu'il faut doter d'une instruction très poussée et du sentiment de leur responsabilité. Il essayait d'éveiller la conscience de la solidarité grecque, afin d'assurer avec plus de succès la résistance devant l'invasion ottomane. Disons, pour résumer que Plethon navigait entre l'Antiquité classique et le Christianisme, entre Platon et Aristote, entre le mysticisme oriental et le rationalisme de l'Europe occidentale, à la recherche d'une voie nouvelle pour y aiguiller l'Empire byzantin menacé d'un danger mortel.

H. M

L. RADOVICKA, Z. KARAPICI, A. TOMA, *Gjuha shqipe* (La langue albanaise), I, Shtëpia botuese e librit shkollor. Tiranë. 1975, 223 p.

Le manucl pour l'enseignement de la langue albanaise qui fait l'objet du présent compte rendu a été conçu pour les étrangers. Il se compose de trois parties, dont l'étude assure une connaissance de l'albanais supérieur au niveau moyen. Ses deux premières partics enseignent 2500 mots, ainsi que les principales règles et connaissances de grammaire nécessaires à un débutant. La troisième partie englobe des textes offrant un degré plus avancé de difficultés, destiné à consolider les acquis dans ce domaine.

Nous nous proposons d'examiner cn ce qui suit la première partie, qui correspond au premier volume de ce manuel, le seul d'ailleurs sorti de sous presse pour le moment. Cette première partie comprend : un tableau de la transcription phonétique des sons albanais, trente leçons, plusieurs tableaux de grammaire récapitulatifs, un vocabulaire final albano-franco-anglais. Quant au problème essentiel du domaine de l'enseignement des langues étrangères, à savoir : celui du choix des textes, les auteurs tâchent de présenter par cc moyen les éléments de base pour la structure de l'albanais littéraire contemporain [1]. Le critère fondamental les guidant dans leur choix est celui de la fréquence, c'est pourquoi le lexique respectif sera formé de mots d'usage fondamental. Le même critère servira aussi pour la sélection et l'échelonnement des éléments grammaticaux, introduits non pas par des définitions théoriques mais uniquement par le truchement des structures linguistiqucs, des textcs et de la conversation. L'intérêt des auteurs porte surtout sur la morphologie et bien moins sur la syntaxe. Compte tenu de ce que le manucl s'adresse à des personnes qui ne sont pas spécialisécs dans la linguistique, on a considéré utile de simplifier les classifications traditionnelles : pour la catégorie du genrc, par exemplc, seuls le masculin et le féminin sont rcconnus. Des problèmes divers se posent notamment quand il s'agit de présenter les nombreuses désinences du singulier du pluriel dcs noms, ainsi que les modes et les temps des vcrbes. C'est pourquoi, presque à chaque lcçon, les substantifs sont groupés en petit nombre d'après leurs désinences au pluricl, alors que les verbes, plusieurs ou un excmple unique mais représentatifs, sont conjugués *in extenso* Dans le vocabulaire final, les mots sont reproduits au singulier et au pluriel, afin d'être appris par cœur sous ccs formes-là ; pour les verbes, c'est le participe passé qui y figure pour la même raison ; pour notre part, nous estimons que dans ce dernier cas, la mention du parfait défini aurait eu son utilité. Une fois de plus, dans leur désir de faciliter la mémorisation des verbes usuels, les auteurs ont procédé à des simplifications de la classification traditionnelle, s'arrêtant, en revanche, pour approfondir chaque verbe de ceux qu'ils ont rctenus. A part la sélection d'un ccrtain nombrc dc pronoms, d'adverbes et de conjonctions, certains phénomènes morphologiques propres à la langue albanaise ont été présentés avec une insistance toute particulière : l'article enclitique, l'article proclitique possessif et adjectival. Les précisions d'ordre syntactique ne portent que sur les particularités de l'albanais et leur point de départ est toujours un phénomène morphologique : le régime des prépositions, l'emploi de certaines particules typiqucs telle la particule *po* dans dcs constructions d'une valeur aspectuellc, le redoublement du complément d'objet direct ou indirect, ainsi que l'ordre dcs mots dans les propositions interrogatives. Il aurait fallu cependant insister tout spécialement sur le phénomène syntactique du redoublement de l'objet, car il est introduit en même temps quc les formes accentuées du pronom au datif et à l'accusatif, sans la moindre mention spéciale à son égard et sans l'appui dcs exercices qui auraient dû lui être dédiés.

Pour ce qui est de la phonétique, l'accent est posé, comme de justc, sur la prononciation, et les seize premières leçons portent sur des questions de graphic et de prononciation, dc phonétique et de phonologie.

Chaque leçon s'organise comme suit : des textes illustrés, le texte proprement-dit, dc caractère narratif, un ou plusieurs dialogues ; des exercices de prononciation, de structure, etc. Les auteurs ne se sont servis que rarement de la méthode traditionnelle de présentation des phénomènes grammaticaux. Ils ont préféré souvent les méthodes modernes, visant en tout premier lieu l'enseignement des structures caractéristiques ; par conséquent, la méthode visuelle est mise elle aussi au profit. Dans l'intention des auteurs, ce cours devrait servir aussi bien à l'enseignement sous le contrôle d'un professeur, qu'à l'étude individuelle. Mais il y a, dans ce dernier cas, le danger que certains phénomènes, bien qu'introduits dans lc manuel, échappen

---

[1] A la suite d'un processus de longue haleine, gouverné par une *politique linguistique* judicieuse, l'albanais littéraire est cristallisé à l'heure actuelle, unifié, employé par tous les Albanais, ceux vivant au pays et ceux de l'étranger.

à l'attention de l'étudiant, parce que insuffisamment mis en lumière. S'adressant à des personnes parlant diverses langues, le manuel n'a pu être doté d'une traduction des termes à la fin de chaque leçon et il lui manque surtout les exercices de rétroversion, si utiles à l'étude individuelle. Peut-être que quatre ou cinq leçons récapitulatives serviraient beaucoup à consolider un matériel, par ailleurs riche et bien échelonné. Extrêmement utile aussi serait un index des matières ou le sommaire détaillé de chaque leçon, qui compléteraient heureusement les tableaux grammaticaux en fin de volume. Une dernière suggestion que nous nous permettrons de faire est d'inclure dans les deuxième et troisième parties du manuel des textes littéraires choisis de préférence dans des œuvres du XX^{e} siècle, ce qui aiderait beaucoup à la fluidité et au naturel de l'élocution.

Ce premier manuel de la langue albanaise, élaboré à Tirana [2] à l'intention des étrangers, est un instrument de travail depuis longtemps désiré. Inutile de souligner encore sa valeur pour tous ceux qui souhaitent apprendre l'albanais, mais ajoutons toutefois que les linguistes eux-mêmes en tireront profit pour un premier contact avec cette langue. Les deux autres parties du manuel apporteront sans doute la confirmation en ce sens.

C. V.

Δελτίον βιβλιογραφίας τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης διὰ τὸ ἔτος *1973*, Bibliographical Bulletin of the Greek Language for the Year 1973, ed. by G. Babiniotis, Athen, 1974, 67 S.

Bei dem vorliegenden Werk handelt es sich um eine bibliographische Übersicht über die Publikationen zur griechischen Sprache des Jahres 1973. Im Vorwort zu diesem ersten Band, einer laufenden Bibliographie der Arbeiten über die griechische Sprache, die in Griechenland und im Ausland erschienen sind, legt G. Babiniotis die Absicht der Linguistikabteilung an der Athener Universität dar, eine spezielle Übersicht über die jeweils neuste Literatur zur griechischen Sprache zu schaffen, und zwar in englischer Sprache, um einen größeren Interessenkreis anzusprechen. Es werden dabei berücksichtigt, a) ausschließlich Werke zur griechischen Sprache, wobei b) alle Epochen von der vorgriechischen Periode bis zum modernen Griechisch eingeschlossen sind. Geordnet wird das Material in folgende zwanzig Kategorien: 1. Allgemeines (Bibliographien, Sammelbände, Kongreßakten, Festschriften), 2. Dialektologie, 3. Epigraphik und Papyrologie, 4. Etymologie, 5. Grammatik, 6. Graphemik, 7. griechischer Sprachunterricht, 8. historische und allgemeine Linguistik, 9. Geschichte der griechischen Sprache, 10. „Sprachenfrage", 11. Lexikologie, 12. Literatursprachen, 13. Morphologie, 14. Onomastik, 15. Phonetik, Phonologie, Morphonologie, 16. Prosodie — Metrik, 17. Semantik, Vokabular, 18. Stilistik, 19. Syntax, 20. Verschiedenes. (Man könnte nun darüber streiten, ob die Einteilung in allen Fällen sehr glücklich ist; wichtiger erscheint uns jedoch, daß eine thematische Ordnung der Titel vorgenommen wurde, weil auf diese Weise immerhin die Orientierung erleichtert wird.) Außerdem versucht man, bei den meisten Titeln eine kurze Charakteristik der Arbeit in englischer Sprache zu geben. Der Bibliographie ist ein Verzeichnis der ausgewerteten Zeitschriften vorangestellt, das sicherlich noch einiger Erweiterungen bedarf. Unverständlich bleibt uns z.B., warum die bulgarische Zeitschrift „Balkansko ezikoznanie — Linguistique balkanique" fehlt; auch die sowjetischen Zeitschriften „Vizantijskij vremennik" und „Voprosy jazykoznanija" vermissen wir, ferner bieten die „Studia Albanica" gelegentlich Material für diese Bibliographie. (Aufgrund dieses Versäumnisses fehlt z.B. ein Hinweis auf den Artikel von K. I. Logačev: Problema novogrečeskogo literaturnogo jazyka v postanovke osnovopoložnikov novogrečeskogo jazykoznanija, in: Vopr. jaz. 1973, 3, 105—113.) Am Ende des Bandes gibt es noch ein sehr hilfreiches Autorenverzeichnis.

Die beschriebenen Lücken sollte man für die Zukunft schließen, um diese Bibliographie zu einem vollständigeren und zuverlässigeren Informationsmittel zu machen. Eine wichtige Funktion hat diese Arbeit allerdings schon jetzt erreicht, indem sie nämlich die griechische Forschung im Ausland bekannt macht.

K. S.

---

[2] Etant élaborés dans la plupart des cas par des spécialistes étrangers, les manuels précédents ne reflétaient pas le stade actuel du développement de la langue albanaise littéraire: A. Dozon, *Manuel de la langue chkipe ou albanaise*, Paris, 1879; Max Lambertz und G. Pekmezi, *Lehr und Lesebuch des Albanischen*, Wien, 1913; M. Lambertz, *Albanisches Lesebuch*, Teil I—II, Leipzig, 1948; M. Lambertz, *Lehrgang des Albanischen*, Teil III, Halle, 1959; Martin Camaj, *Lehrbuch der albanischen Sprache*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1969.

WOLFRAM HÖRANDNER, *Theodoros Prodromos: Historische Gedichte* Wien, 1974 (Wiener byzantinistische Studien. 11)

Das Μέγα ἔργον (604 Seiten!) legt zum ersten Male eine kritische Textausgabe der historischen Gedichte des Theodoros Prodromos, eines der vielseitigsten und fruchtbarsten byzantinischen Schriftsteller des 12. Jahrhunderts, vor. Der Text gründet sich auf die gesamte bekannte handschriftliche Überlieferung; jedem Gedicht wird ein Regest vorangestellt und ein Kommentar angeschlossen, der auf Sprachliches wie auf Sachfragen eingeht. De vita et scriptis des Prodromos wird ausführlich behandelt — das Werk wird damit zum Markstein in der Prodromosforschung überhaupt — ebenso wie, gleichfalls über die edierten Texte hinausführend, über Funktion und Form seiner historischen Gedichte, deren Lexik und Metrik. Auch die Bibliographie, obgleich sie nicht den Anspruch auf Vollständigkeit erhebt, wird auf lange Zeit für die Prodromosforschung maßgeblich bleiben. Zu den vorhandenen auf den Prodromostext bezogenen Indizes hätte man sich noch einen Sachweiser gewünscht, der den Materialreichtum der Einleitung und der Kommentare erschließen hülfe.

Irm.

Древнерусские фрески, Выставка копий фресок и фрагментов росписей [Einführender Aufsatz von В. К. Лаурина, Zusammenstellung des Katalogs durch Т.А. Ананьева, Photographien von Е. Ф. Ярославцева] Ленинград, 1965

Das Staatliche Russische Museum in Leningrad veranstaltete eine Ausstellung altrussischer Malerei, bestehend aus Fragmenten von Wandbildern aus Kiew und Staraja Ladoga sowie aus im Besitze des Museums befindlichen Kopien von Fresken aus Kiew, Černigov, Suzdal', Staraja Ladoga, Novgorod und Pskov. Den letztgenannten Kopien, die ein Katalog von V. F. Šuvdova aus dem Jahre 1928 vollständig erfaßt, kommt heute besondere Bedeutung zu, da die Originale zum großen Teil während des zweiten Weltkriegs zerstört worden sind. Der Ausstellungskatalog besteht aus einer wissenschaftlichen Einführung von V. V. Lavrina, der Beschreibung der ausgestellten Stücke durch T. A. Anan'eva und dem ausgezeichneten Bildteil von E. F. Jaroslavceva.

Irm.

ΖΑΧ. Ν. ΤΣΙΡΠΑΝΛΗΣ, Μελέτιος Συρῖγος (1586—1664). *Θεσσαλονίκη*, 1971 (Sonderdruck aus der Zeitschrift Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 54, 1971)

Der Zeitraum von 1600 bis 1670 ist im griechischen Geistesleben gekennzeichnet durch die Auseinandersetzung zwischen der Orthodoxie einerseits und den römisch-katholischen wie protestantischen Richtungen andererseits. Zu den stärksten Repräsentanten der konservativen Orthodoxie, der sich um deretwillen selbst gegen das diplomatische Spiel des Patriarchats stellte, gehört Meletios Syrigos aus Chandoix (Herakleion auf Kreta), Gelehrter und Priester zugleich. Nach J. Pargoire (1908/09), Γ. Γαλετάκης (1925) und Κ. 'Ι. Δυοβουνιώτης (1914) gibt der Verfasser die Biographie des Syrigos, die nach Italien, Konstantinopel, die Moldau, Kiew und Kleinasien führt, unter Verwendung alles verfügbaren Materials. Die vollständige Erschließung des literarischen Nachlasses des Syrigos stellt noch eine Aufgabe der Zukunft dar.

Irm.

С. Б. ЛЬИИНСКАЯ, Поэзия сопротивления в послевоенной Греции. Судьба одного поколения. Москва, 1974

Aus den Quellen gearbeitet und durch zahlreiche Beispiele belegt, gibt die Verfasserin einen Überblick über die griechische Widerstandsliteratur aus der Zeit nach dem zweiten Weltkrieg. Sie stellt diese mit Recht in den großen Zusammenhang griechischer Widerstands-

literatur überhaupt, die in der Periode der Okkupation einen Höhepunkt erreichte, um dann, bedingt durch die politischen Verhältnisse, kontinuierlich festgesetzt zu werden. Für die Zeit, der ihr besonderes Augenmerk gilt, unterscheidet die Verfasserin zwei Gruppen von Autoren, die Vorkriegsgeneration, zu der etwa Jannis Ritsos und N. Vrettakos gehören, und die „Generation des Widerstands" mit T. Livaditis, M. Anagnostakis, T. Patrikios und anderen.

Irm.

Les littératures européennes contemporaines et la tradition méditerranéenne. Zagreb, 1974

Im April 1973 veranstaltete der Kroatische Schriftstellerverband in Zagreb sein 6. Literaturkolloquium unter dem obengenannten Leitthema. Das Protokoll, das Ante Stamać zusammenstellte, umfaßt rund 50 Beiträge von Teilnehmern aus 20 europäischen und nordafrikanischen Ländern. Der erste Teil bringt die Arbeiten zum Themenkreis „Le destin de la Méditerranée", während der zweite die „Cultures nationales" behandelt. Ich zitiere aus diesem die Südosteuropaforschung unmittelbar angehende Beiträge wie E. Čolaković, La littérature des musulmans en Bosnie et en Herzégovine; Z. Konstantinović, Die Entdeckung des slawischen Mediterrans in der deutschen Literatur; Z. Maković, L'image de la Méditerranée dans la poésie croate récente; M. Naupotić, The Mediterranean in the poetry of Mak Dizdar and other poets of Herzegovina; V. Vratović, A mediterranean constant in Croatian literary culture; J.-M. Palmier, Vers une redécouverte de Panait Istrati?; S. Račeva, Auteurs classiques de la Méditerranée en Bulgarie.

Irm.

DINIĆ-KNEŽEVIĆ, DUŠANKA, *Položaj žena u Dubrovniku u XII i XIV veku* (La position de la femme à Dubrovnik au XIII-e et XIV-e siècles) Beograd, 1974, 224 pag.

La situation de la femme au moyen-âge, son rôle dans l'économie et dans la société ont été relativement peu traités dans la littérature de spécialité, ce qui marque l'importance du livre de D. Dinić-Knežević bien qu'il se borne à Dubrovnik et à la Serbie médiévales, aux XIII-e et XIV-e siècles. L'auteur explique cette délimitation par le fait que l'on manque en général de données pour la période antérieure, aussi bien au sujet de Dubrovnik qu'à celui de la Serbie, tandis que dans la période postérieure l'on n'enregistre pas des changements sensibles dans la position de la femme.

Le livre est divisé en sept chapitres dont l'ampleur dépend de la documentation disponible. Le premier chapitre présente le rôle de la femme dans l'économie étant donnée que c'est là que son activité ait pu le mieux se manifester. Les femmes de Dubrovnik sont réparties en trois catégories : les femmes économiquement et légalement libres, englobant les patriciennes et les bourgeoises, les femmes légalement libres, à savoir les paysannes et les servantes et finalement les esclaves dépourvues de tous les droits. En Serbie, il n'y avait que deux catégories : les femmes libres, à savoir les patriciennes et les citadines et les femmes dépendantes, à savoir les femmes des manants qui vivaient à la campagne et étaient attachées à la terre de leur seigneur. L'on parle d'abord des femmes des manants, se trouvant sur l'échelon le plus bas de la société, puis des citadines et finalement des patriciennes.

À Dubrovnik les femmes participaient très activement à l'achat et à la vente des biens immobiliers — maisons, terrains, vignobles — qu'elles avaient apportés en dot ou dont elles disposaient comme exécutrices du testament de leur mari. Les femmes mariées concluaient toutes ces affaires avec l'assentiment de leurs maris, les jeunes filles avec celui de leurs parents et les veuves librement lorsqu'il s'agissait de biens qu'elles avaient apportés en dot ou avec l'assentiment du Grand Conseil *(Veliko Veće)* lorsqu'il s'agissait de biens appartenant à leur défunt mari.

La situation était différente en Serbie, si bien qu'il s'y trouvait moins de femmes qui pouvaient librement se consacrer aux affaires. Dans les villes de Serbie où une bonne partie de la population étaient des étrangers, l'activité des femmes put mieux se développer; les femmes réussirent à trouver leur place dans l'économie et y devenir un facteur important.

Le deuxième chapitre traite de la femme mariée. Les mariages n'étaient pas conclus au gré et avec l'assentiment des futurs conjoints, mais selon la volonté de leurs parents

ou tuteurs qui signaient les contrats de mariage parfois plusieurs années avant la majorité de leurs enfants, qui intervenait pour les garçons à leur quatorzième année et pour les filles à leur douzième. Les filles avaient le droit de ne pas tomber d'accord avec le mariage conclu, mais leurs parents ou tuteurs étaient obligés de verser la dote promise, ce qui pratiquement empêchait le mariage avec quelqu'un d'autre, car un mariage sans dote était inimaginable dans le Dubrovnik médiéval. En Serbie, le problème ne se posait pas, étant donné que le droit slave ignorait de pareilles coutumes : les veuves pouvaient aussi disposer de la fortune du mari après sa mort, ce qui était valable pour toutes les couches sociales.

Le troisième chapitre traite de la position légale de la femme. Dans les Statuts de la république de Dubrovnik, de même que dans le Code de Dušan, l'on stipule explicitement que la femme est soumise au mari. Les Statuts de Dubrovnik diffèrent en ce qui concerne la position légale de la femme du Code de Dušan et des Statuts des autres villes du littoral et des îles : on n'y fait pas de différence entre les femmes des diverses couches sociales, toutes les femmes pouvaient être punies d'amendes, d'emprisonnement ou d'exil. Les circonstances étaient bien différentes en Serbie où des institutions semblables n'existaient pas probablement sauf dans les villes peuplées en majorité par des étrangers.

Le quatrième chapitre est consacré à la moralité. Étant donnée que Dubrovnik était une cité fort active et animée, le problème des vols, des bagarres, des disputes et des viols était toujours présent ; les victimes les plus fréquentes étaient les servantes pour lesquelles personne n'avait d'égards. Il en résultait un grand nombre d'enfants naturels qui, à partir de 1432, étaient reçus dans des hospices pour enfants trouvés mais qui parfois vivaient aussi dans la maison de leur père naturel. La luxure représentait aussi en Serbie un problème sérieux auquel s'attaqua encore Sava Némanjić ; il semble qu'il n'était pas rare d'avoir une maîtresse en plus de sa femme légitime, fait caractéristique surtout pour les villes.

Dans le cinquième chapitre il s'agit de la vie spirituelle, spécialement des rapports entre les citoyens et l'Église, des soins que ceux-ci prenaient pour le repos de leur âme. Les citoyens de Dubrovnik étaient magnanimes envers l'Église et les ecclésiastiques ; d'importantes sommes étaient léguées dans les testaments en vue du mariage de filles pauvres, etc. L'attachement à l'Église était profond aussi en Serbie, si bien que non seulement des hommes, mais aussi des femmes lui faisaient dons de leurs terres et probablement aussi d'argent.

Quant à l'instruction des femmes, on constate que malgré le fait qu'il y eût à Dubrovnik dès le XIV-e siècle des écoles en langue slave et latine, peu de femmes savaient lire et écrire même au XV-e siècle, car on considérait ceci comme superflu. Par contre, en Serbie où la vie spirituelle se déroulait sous l'influence de Byzance il y avait non seulement des femmes sachant lire et écrire, mais même des femmes poètes comme c'était le cas de Jefimija ou de la princesse Milica, épouse du prince Lazare.

Le sixième chapitre traite de la femme dans son ménage, de l'inventaire du ménage et de l'aménagement de celui-ci qui dépendait en grande partie du travail de la femme. À Dubrovnik le niveau de vie des classes privilegiées était très élevé : prosperité grandissante de la ville au XIV-e siècle, maisons des patriciens et des bourgeois richement meublées, parées de tissus décoratifs précieux et de la vaisselle en argent. Les maisons des princes et de la noblesse de Serbie étaient aussi amenagées avec beaucoup de magnificence.

Le costume italien avait été adopté très tôt à Dubrovnik, si bien que l'on mentionne dès le XIII-e siècle des habits à l'italienne et au XIV-e siècle la mode italienne était dominante ; on signale aussi à Dubrovnik des habits confectionnés à la manière slave et il est certain que le costume de Dubrovnik a pénétré aussi en Serbie. Les bijoux de Dubrovnik étaient importés en Serbie, mais il y en avait qui étaient aussi faits en Serbie et de là importés à Dubrovnik.

Dans son ensemble, ce livre fondé sur une vaste bibliographie et sur les documents d'archives réussit à nous donner une image claire et multiforme de la position de la femme dans le moyen âge yougoslave.

L. P. M.

MILOŠ BLAGOEVIČ, *Die Agrikultur im mittelaltrigen Serbien*, Beograd, 1972, 463 Seiten (serbisch).

Erschienen im Rahmen des serbischen Geschichtsinstituts als Ergebnis jahrelanger Arbeit, füllt das vorliegende Werk eine beachtenswerte Lücke auf diesem Gebiete aus. Im Mittelpunkt steht das tägliche Leben der damaligen Bauern.

Wenn im Durchschnitt eine Familie zwei Ochsen benützte, konnte sie mit der Pflugschar ungefähr soviel pflügen wie sechs Personen benötigen konnten, also etwa 26 Kübel, in unserer Berechnung 600 Liter Korn. Sicher war aber das Resultat der Ernte kleiner, da die Bauern gleichzeitig der Ausbeutung des Feudalherren ausgesetzt waren, der sich einen großen Teil aneignete. Auf jeden Fall, wurde ein Drittel der Felder von den Bauern unentgeltlich für den Feudalherren bearbeitet. Mit der Zeit wuchsen auch die Verpflichtungen, besonders in bezug auf das Pachtsystem sowohl im Ragusanischen, als auch im serbischen Gebiet.

Es sind zwei Arten von geschriebenen Quellen erhalten geblieben, die über das Agrarleben aus dem mittelalterigen Serbien berichten : in kyrillischer und in lateinischer Schrift, die ersteren in Serbien, die anderen in den dalmatinischen Städten, meist in Ragusa. Von den kyrillischen Quellen wären zuerst die Urkunden der Klöster zu erwähnen, dann die Urbarien anderer Feudalherren, die wußten, daß ihre „Reserve“ nur durch den Frondienst der Bauern „anwachsen“ kann.

Andere Quellen sind die fürstlichen Freibriefe, von denen viele einfache Übersetzungen aus dem Griechischen waren. Die bekanntesten sind die Freibriefe St. Dušans, dann diejenigen anderer Krals, der Erzbischöfe u.s.w. Die meisten Quellen enthielten einesteils Statuten und Akten in bezug auf den Getreide-und Weinbau, die besonders in jener Zeit erlassen wurden, als Ragusa die Herrschaft über die serbischen und bosnischen Dörfer innehatte, andererseits wurden sie vom Katasteramt Skadars erlassen, die damals unter der Herrschaft von Venedig stand.

Außer dieser zahlreichen geschriebenen Quellen, hat man sich auch ungeschriebenen Quellen bedient, wie z.B. Fresken, Miniaturen aus Klöstern, museales Material u.s.w.

Diejenigen, die bis jezt die Industrie und die serbischen sozialen Beziehungen studierten, haben die materiellen Bedingungen dieses Phänomens nicht richtig erfaßt, da sie das ganze darüber existierende informative Material nicht in Betracht gezogen haben (Novaković, Jireček u.a.). Bahnbrechend sind die Studien G. Ostrogorski's und Vl. Soloviev' mit Bezug auf das Steuersystem, auf den Frondienst, auf Abgaben und andere Verpflichtungen der Bauern, sowohl in typisch byzantinischen, als auch in spezifisch serbischen Verhältnissen.

I. Die Produktionsgeräte. Handwerkzeug und Bespannwerkzeug. Das älteste landwirtschaftliche Gerät ist die Haue, die im 14. Jahrhundert nach ragusanischen Quellen im Italienischen „motica“, „sappa“ oder „ligo“ genannt wird ; in den Fresken der Klöster sieht man sie dreiförmig, trapezförmig, meist im Weingarten oder auf Wiesen verwendet. Einige sind groß, andere klein (Krummesser), wie in den Miniaturen von Vatoped, die im Buch angegeben sind. Ebenso sind aus Quellen Schaufeln, Spaten, die Spitzhacke (Picke) oder Krampen bekannt (Preis 15 Dinar), wie auch Sensen (47 cm. lang), Sicheln, Krummesser oder Beil (aus Miniaturen).

Die symmetrische Pflugschar und der asymmetrische Pflug werden oft erwähnt. Die Ethnologen und Historiker haben sich davon überzeugt, daß die Pflugschar zentralen Typs sich besonders im Zentrum der Balkanhalbinsel verbreitet hat, während sie in den Randgebieten bergiger Gegenden andere Bezeichnungen hatten und andere Aspekte aufwies. Außer der eigentlichen Pflugschar bestand der Rest des Skeletts aus Holz. Der Autor bringt bis ins Einzelne gehend Skizzen und zeigt, z.B., daß sich in der Umgebung von Ragusa wertvolle Pflugscharen aus Eisen erhalten haben, die schon 1295 in Valona eingeführt wurden. In den Dokumenten der Klöstern, in den Urkunden ist die Ausdehnung der Grundstücke festgelegt, die die Bauern pflügen mußten, es geht auch daraus hervor welche Art der Ackerung mit der Pflugschar durchgeführt werden mußte (S. 43 u.f.). Zu Beginn des 15. Jhts. werden Fälle angeführt (in Dalmatien), wo einige Grundstücke dem Bauer in Pacht gegeben wurden, zu derer Bearbeitung er Pflug und Ochsen erhielt (S. 47). Auch die Legende über den „trojanischen Krieg“, die im 14. Jahrhundert in Bulgarien umlief, erinnert an die Existenz des Pfluges (S. 48). Welche Art Pflug man verwendete und aus welchen Teilen er bestand, geht noch klarer aus den Fresken des Klosters Dečani hervor (14. Jht.) z.B. „Für den, der fremden Boden stiehlt“, „Kain war Landmann“ u.s.w., die der Verfasser im Buch als Reproduktion bringt. Der Regel nach wurde der Pflug von Ochsen gezogen, so wie es aus den ältesten Akten der Klöster hervorgeht (13.—14. Jht.). Die Pferde kommen erst später auf.

II. Das bebaute Land und die landwirtschaftlichen Kulturen. Von Rodungen (Urbarmachungen) der Wälder oder der Brachländer wird in den Dokumenten oft gesprochen. Nach byzantinischem Gesetz konnte derjenige, der ein bebautes oder unbebautes Grundstück gepachtet hatte, es drei Jahre lang benützten, mit der Vorbedingung es nicht mehr weiter zu verpachten (drei jähriges System). Nachdem war der Pachtvertrag gelöst oder verlängert.

Man baute Herbst- oder Frühjahrweizen, Gerste, Hafer, Roggen, Hirse oder Sorg an ; von den Gemüsearten Linsen, besonders Bohnen und von den Industriepflanzen Hopfen, Lein (Flachs), die oft in den Rechnungen der Stadt Ragusa vorkommen (S. 96—110).

Von den durchgeführten Feldarbeiten bildet im 15. Jahrhundert das Ackern (Pflügen) die Grundlage, das „Umdrehen“ erschien später. Das Mähen und Dreschen sind die Arbeiten, die am meisten in den ragusinischen Dokumenten erwähnt wurden (S. 114—130). Der letzte Arbeitsvorgang wurde schon im 11. Jahrhundert mit Hilfe der Zugtiere durchgeführt.

Daß Weinbau betrieben wurde, geht aus Dokumenten des 12. Jahrhunderts hervor. Die Schenkungsurkunde an das Kloster von Hilandar ist eine Bestätigung dafür. Im 14.—15. Jahrhundert bescheinigen die Dokumente zahlreiche Erzeugnisse die auf italienischen Märkten Absatz fanden (S. 135—162). Die Obst- und Gemüsegärten werden ebenfalls sowohl in zivil- als auch in kirchlichen Akten seit dem 13.—14. Jahrhundert bestätigt (S. 162—164).

Im Kapitel „*Die Instandhaltung des Ackerbodens*“ (S. 175—212) hebt der Verfasser einige Arbeitsverfahren besonders hervor: das Düngen, die Bewässerung und Entwässerung, die Ernte, das Kelterverfahren, die, obwohl primitivartig, sehr wichtig waren, besonders im 15.—16. Jahrhundert, als die ragus. Pächter sich auf Kosten der Bauernerzeugnisse sehr schnell bereicherten. Umfassend wird die Art und Weise, analysiert in der die Agrikultur betrieben wurde. Es handelt sich um das Verpachten der Grundstücke, der Zugtiere, das Borgen des Samens. Das war der Stand der Landwirtschaft, nachdem die Bauern in Abhängigkeit des Raguser Patriziats und ihrer Vermittler gerieten.

Anschaulich reproduziert der Verfasser einige Abschnitte über die Rechnungen aus Ragusa und andere Akten (S. 223—334).

Das letzte Kapitel bezieht sich auf die verschiedenen feudalen Verpflichtungen der Bauern. Daraus ist zu schließen, wie schon oben erwähnt wurde, daß der Reingewinn des Feudalherren mindestens dreimal den des Bauern überstieg.

Schlußfolgernd kann gesagt werden, daß aus dem informativen Material Näheres über die landwirtschaftlichen Verhältnisse in bezug auf das gewesene ungarische Königreich und auf die rumänischen Fürstentümer nicht hätte fehlen dürfen. Auch aus Bulgarien hätte man Daten und Vergleichspunkte bringen können; dasselbe gilt für die unter byzantinischen und auch albanesischen Herrschaft befindlichen Gebiete.

In zweiter Linie muß gesagt werden, daß der Verfasser das Problem der freien Bauernschaft wie es sie z.B. in Byzanz gab, nicht erörtert hat, auch über das Leben der Bauern wird nicht viel gesagt. Man erfährt kaum einiges über die sozialen Verhältnisse und über die Lage der Bauern, die immer noch in feudale Abhängigkeit geraten.

Positiv muß doch hervorgehoben werden, daß die Arbeit Miloš Blagoevičs eine große Lücke in der serbischen mittelalterigen Historiographie ausfüllt. Die angeführte Zusammenfassung in englischer Sprache erhöht ihren Wert noch mehr.

T. B.

R. J. W. EWANS, *Rudolf II and his World. A study in intellectual history*, Oxford, At the Clarendon Press, 1973, XIV + 323 p., 16 pl.

C'est bien une étude, passionnante, d'histoire intellectuelle européenne, que nous a fourni le professeur d'Oxford, R. J. W. Ewans. Par « *Intellectual History* », les historiens anglais et américains s'efforcent d'aborder une aire à la fois moins étendue et plus fouillée que celle qu'analysent, d'habitude, les historiens allemands sous le vocable de « *Kulturgeschichte* ». Néanmoins, la belle synthèse du professeur Evans réussit à intégrer peu à peu, dans ses chapitres successifs, toutes les données psychologiques, sociales, politiques, culturelles, intellectuelles, éducatives, littéraires et artistiques de l'époque de Rodolphe II.

Epoque complexe et souvent confuse, mal équilibrée entre les réminescences de la Renaissance, voire du Moyen Age, et les aspirations vers des temps nouveaux, vers l'histoire moderne. Les confessions se livrent une lutte à mort, et le code politique de Machiavel sert à la fois aux catholiques, aux luthériens et aux calvinistes, justifiant tous les crimes, toutes les trahisons, tous les assassinats, tous les génocides. La Contre-Réforme est en pleine offensive, sur tous les fronts, sur toutes les frontières, les géographiques aussi bien que les spirituelles. Son fer de lance est représenté par les Jésuites, ces *Jésuwider*, comme les stigmatisait Johann Fischer dans son opuscule de 1580, le « *Jesuitenhütlein* », qui préfigure les *Provinciales*, à l'esprit près. Le fidéisme est loin d'avoir perdu ses prérogatives, il a pris des formes fanatiques et intolérantes que l'Europe avait rarement connues jusqu'alors. La pensée libre, qui domine l'époque de la Renaissance, est partout pourchassée et stigmatisée. La science politique n'a réussi à s'affranchir, dans quelques pays, de la tutelle de l'Eglise, qu'au prix de la réception de presque tout l'héritage de celle-ci, de son fanatisme et de son intolérance.

Peu à peu, la pensée libre a été refoulée, en Espagne d'abord, en Italie et même en France, ensuite. La plupart des pays protestants, les calvinistes, surtout, n'ont fait que changer les objectifs du fanatisme. L'Europe subit les épreuves d'une véritable *Contrerenaissance*, analysée récemment par les historiens de la culture européenne[1].

Pour l'Europe danubienne, sur laquelle se profilait la grande ombre de la Maison de Habsbourg, la période écoulée entre la mort du frère de Charles Quint, Ferdinand 1er (1555—1564), et l'avénement du fanatique Ferdinand II (1619—1637) fut vraiment décisive. La politique impériale louvoie entre des formules opposées. Elle devra, d'ailleurs, le faire sans cesse, jusqu'à la fin, hésitant toujours entre les objectifs bien finis concernant la défense et la gestion correcte des possessions héréditaires des Habsbourgs, et les aspirations infinies, européennes, serties dès l'origine dans la couronne impériale héritée de Charlemagne. Mais jamais encore ces hésitations, ces louvoiements, n'ont été plus pénibles pour tous les peuples de l'Empire, pour l'Europe même, que durant le long règne de cet Empereur « insolite »[2] qui fut Rodolphe II (1576—1612).

Depuis les ouvrages touffus que lui avait consacrés l'historien tchèque A. Gindely[3], cette silhouette impériale, si étrange, a tenté bien de biographes. Aucun, semble-t-il, n'a mieux pénétré la psychologie si complexe, jusqu'à la pathologie, de ce souverain aboulique que R. J. W. Ewans. Ce Mécène couronné, protecteur intelligent et éclairé de toutes les sciences et de tous les arts, n'a jamais su imposer sa volonté, dans sa propre famille et à sa propre cour, pas plus que dans la politique européenne. Préfiguration bizarre, à tant de points de vue, du règne de Joseph II (1780—1790), celui de Rodolphe II a rendu possible le maintien, pour près d'un siècle, de la souveraineté du Croissant sur le Danube moyen. Et, par son manque de clairvoyance et d'énergie, la politique impériale a permis aussi la mise en œuvre des forces et des tendances qui rendront inévitable la guerre de Trente ans, cette première, et si affreuse, guerre civile européenne.

Et pourtant Rodolphe II avait une intelligence très avertie, surtout en tout ce qui concernait les sciences et les arts. Il a fait de Prague, sa capitale chérie, le centre intellectuel et artistique de l'époque, à défaut de centre politique de l'Europe. Le chapitre qui traite du *Prague Mannerism and the Magic Universe* nous introduit dans ce monde, si touffu, si complexe, de la Renaissance nordique[4], du baroque, du maniérisme, des sciences occultes, des Rose-Croix et des anti-trinitariens.

La Renaissance n'avait jamais pu se décider à renoncer à la pensée magique, à l'astrologie, à l'alchimie, à la pansophie, à la démonologie. L'épistémologie de la Renaissance — Michel Foucault l'a brillamment démontrée — ne faisait pas une place très grande à la raison humaine, pas plus qu'à l'expériment. Fruit tardif de l'esthétique de la Renaissance, le maniérisme fut une expression dirigée surtout vers le négatif, vers la résistance à toute loi générale, à toute symétrie classicisante, à tout effort visant à la facilité en matière d'art. Les œuvres de Gréco et de Tintoret en sont des exemples, comme l'avait démontré, dès 1924, le critique tchèque de Vienne, Max Dvořák. Visant à l'excentrique, le maniérisme se complaisait aussi dans l'international et le cosmopolite ; mais il fut, surtout, le triomphe du style[5]. C'est de lui que procède aussi bien le Baroque que la théorie moderne des correspondances, par laquelle l'intellect s'oppose à la nature. Sir Philip Sidney — qui avait visité Vienne, en sa jeunesse — illustre assez bien l'esthétique du maniérisme anglais.

Le grand problème que n'a jamais pu résoudre Rodolphe II — pas plus, d'ailleurs, que tous ses successeurs au trône impérial — a été celui de la place accordée aux intellectuels dans la société de l'Empire, et de la place des différentes nationalités soumises à la Maison d'Autriche. L'Empereur « insolite » a beau suivi la politique de son père, le sage Maximilien II (1564—1576), il a beau patronné les sociétés savantes, les cénacles de la libre pensée, où se sont formés ces grands éducateurs européens, Johann Heinrich Alsted et Jan Amos Komenský.

---

[1] H. Haydn : *The Counter-Renaissance*, New York, 1951 ; D. C. Allen : *The star-crossed Renaissance*, New York, 2-e édition, 1966 ; E. Battisti : *L'Antirinascimento*, Milan, 1962, et *Rinascimento e Barocco*, id. 1960.

[2] Voir l'étude de P. Erlanger et E. Neweklowsky (destinée au grand public) intitulée : *L'Empereur insolite* : *Rodolphe II de Habsbourg*, Paris, 1971.

[3] *Rudolf II und seine Zeit*, 2 vols. Prague, 1862 — 1865. Plus récemment, un autre historien tchèque, Bohdan Chudoba, a étudié l'impact de la politique espagnole sur la politique impériale : *Spain and the Empire, 1519—1643*, Chicago, 1952, faisant suite à *Spanele na Bilé Hora*, Prague, 1945.

[4] Voir O. Benésch : *The Art of Renaissance in Northern Europe*, 2-e éd. Londres 1965.

[5] G. R. Hocke : *Die Welt als Labyrinth* (Hambourg, 1957) et *Manierismus in Literatur*, 1959, et aussi John Shermann : *Mannerism*, Londres, 1967.

Dès les dernières années du règne de Rodolphe II, tout avait été mis en place pour la grande offensive catholique, qui, par la guerre odieuse de 1618—1648, devait, pour trois siècles, soumettre tous les peuples de l'Europe centrale à la politique des Habsbourg.

D. A. L.

DOROTHY ANDERSON, *The Balkan Volunteers*, London, Hutchinson, 1968, 228 p., 12 pl., 2 cartes.

De tous les reproches qu'on pourrait faire à ce livre, et j'en vois très peu possibles, celui de s'occuper de la petite histoire serait le plus injuste. L'auteur a abordé hardiment une forme d'histoire dont la rareté a déjà été reconnue, sans que cette lacune fût pour autant comblée : l'histoire de la charité. C'est sous cet angle complètement nouveau que D. Anderson a choisi d'étudier les réactions de l'Angleterre victorienne pendant la crise orientale de 1876—1878. Ce faisant, elle nous offre un récit passionnant et, en même temps, un solide ouvrage auquel les références ne manqueront pas bientôt, lorsque la production historique des pays sud-est européens sera censée commémorer le premier centenaire de l'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et de la Bulgarie.

L'œuvre des philanthropes britanniques a été le résultat d'initiatives privées, à une époque où l'opinion publique du Royaume était divisée entre la politique « turcophile » du gouvernement Disraëli et les pathétiques diatribes antiottomanes de l'opposition libérale. Ajoutons à ce propos que les anciennes relations de Gladstone avec les émigrés roumains de Londres, avec D. Bratiano après 1848, expliquent sa naturalisation roumaine dès 1866. Ainsi, les années de la guerre virent l'apparition de nombreux comités d'assistance dont les fonds étaient destinés soit aux vaillants combattants pour la cause de l'indépendance soit aux fidèles sujets du sultan, les uns et les autres également démunis de ressources et d'aide médicale. Autour de la National Aid Society (la Croix Rouge anglaise) et rivalisant avec elle proliféraient les Serbian Hospital Fund, Eastern War Sick and Wounded Fund, Turco-Serbian Relief Fund, Bulgarian Peasant Relief Fund, Bulgarian Relief Fund of the Turkish Missions Aid Society, Bosnian and Herzegovinian Fugitives and Orphans Relief Fund, Bulgarian War Victims' Fund for Non Combattant Sufferers, Metropolitan Committee for the Relief of the Distressed Bulgarians and other Refugees, Roumanian War Victims' Relief Society, League in Aid of the Christians in Turkey, Tırkish Wounded Soldiers Relief Fund, Sick and Wounded Russian Soldiers' Relief Fund, etc. Quoique excessivement longue, la liste que nous avons dressée est loin d'épuiser le nombre des associations qui se proposaient de soulager les souffrances des deux camps. Parfois, la connaissance même des conditions locales restait à être acquise par les généreux bienfaiteurs sur le théâtre des combats acharnés que se livraient leurs protégés. La surprise d'un membre de la Chambre des Communes de découvrir que « these Bulgarians are European, fair-haired Christians like ourselves » en dit long sur l'ingénuité des premiers observateurs officiels.

D'autres voyageurs partis pour inspecter les champs de bataille allaient prendre la peine de compter les victimes des « atrocités » commises par les Turcs en Bulgarie, après l'insurrection d'Avril 1876 : le rapport d'Eugene Schuyler, diplomate américain qui avait rempli les fonctions de consul à Bucarest sous le règne d'Alexandru Cuza, établissait le chiffre des morts à dix mille, chiffre qu'une enquête de l'année suivante, tenant compte du retour des fuyards, devait encore réduire à 3 700. Les controverses opiniâtres sur l'authenticité des cas d'empalements signalés en Bosnie sont caractéristiques pour l'intérêt que la presse anglaise portait aux événements qui avaient ensanglanté cette contrée. A la relation d'un bombardement d'un hôpital militaire ottoman par l'artillerie russe on répondait avec force détails sur le traitement que les canonniers turcs avaient infligé aux hôpitaux roumains, en dépit de la convention de Genève. Un témoin du carnage, le docteur Armand Leslie, revenu de son prejugé en faveur du soldat turc qu'il avait considéré comme « the incarnation of sobriety and patience », avouera : « sometimes the Bulgarians are butchered, sometimes the Turks mutilated ». Tant d'autres sont ébranlés comme lui par le spectacle des villages et des moissons en flammes, par l'errance de milliers de femmes et d'enfants affamés.

Cependant, des gestes de sacrifice illuminent, par endroits, la poignante histoire que raconte Mrs. Anderson avec un talent remarquable. On retiendra, entre autres résultats de la mission du quaker James Long, la construction de vingt-deux écoles dans les villages des environs de Tatar Bazardjik. A elles seules, deux braves demoiselles, Pauline Irby et Priscilla Johnston avaient fondé en 1876—1877 seize écoles en Slavonie, quatre autres en Dalmatie

et un orphelinat à Zagreb. Pendant deux ans, malgré les inondations en Angleterre et la disette en Inde qui réclamaient ailleurs le majeur effort charitable, la contribution anglaise au secours du Sud-Est européen a depassé 250 000 livres sterling.

Les difficultés à surmonter : mauvaise volonté, extravagance ou intolérance n'étaient pas seulement le fait des autorités auxquelles les délégués des comités anglais se trouvaient confrontés ici. L'auteur ne s'en cache pas. Sa lucidité teintée d'ironie augmente le plaisir de lire les pages sur l'irascible historien Freeman, ennemi juré de la politique de la Porte, ou sur Lady Strangford, qui, ayant manifesté quelques mois plus tôt sa sympathie pour les Serbes, agira en 1877 en faveur des Turcs. Pourtant, cette dernière figure impose le respect : après avoir attendu auprès de ses blessés l'entrée des Russes à Sofia, elle poursuivra ses activités à Constantinople pour améliorer la situation des refugiés, elle dirigera encore un hôpital à Scutari en 1878 et, quatre ans plus tard, pendant la campagne du Soudan, on la retrouve au Caire soignant les blessés anglais.

D'un autre des personnages de ce livre on a pu dire : « Of the Englishmen who sympathised with the subject races in European Turkey, some fought, some spoke, some wrote. Dr. Sandwith did all three ». En effet, Humphry Sandwith, dont l'énergie sans défaillances a fourni aux armées serbe, russe et roumaine, ainsi qu'aux prisonniers turcs, une aide médicale très nécessaire, donne l'exemple d'une vie vouée au progrès des peuples balkaniques. Depuis 1864 il avait longuement résidé à Belgrade ; auparavant, il était correspondant du *Times* à Constantinople, où il avait accueilli, à la veille de la guerre de Crimée, Lord Carlisle (voir les souvenirs de ce voyageur, *Diary in the Turkish and Greek Waters*, Londres, 1854, p. 44). Il fera une dernière visite en Bulgarie en 1879. Mais c'est à propos de son séjour en Roumanie (octobre 1877 — janvier 1878) que nous sommes redevables à Mrs. Anderson d'un des meilleurs chapitres de son livre où, avec un constant souci d'impartialité, sont retracées les vicissitudes des médecins et des correspondants de presse anglais dans le camp russo-roumain.

A la suite de l'appel lancé au nom de la Romanian War Victims' Relief Society, par un chirurgien anglais de Bucarest, le docteur Mawer, Sandwith et le révérend W. O. Lamson avaient apporté des renforts. Dès leur arrivée, ils ont été projetés au cœur d'une invraisemblable déroute. L'attitude méfiante et dédaigneuse du haut commandement russe, éprouvée aussi par le gouvernement avant que le grand-duc Nicolas se soit décidé à lui demander l'intervention de ses troupes, se traduisait par une sévère censure des informations et par la défense intimée aux médecins étrangers de franchir le Danube. Les blessés ne parvenaient donc à gagner les hôpitaux de Zimnicea, Turnu-Magurele et Giurgiu qu'après de longs délais, tandis que les trains sanitaires mettaient de 24 à 48 heures pour arriver à Bucarest par une seule ligne de chemin de fer, toujours très encombrée. A l'encontre de leurs alliés, « the Romanians were more realistic and less dogmatic. Their reserves of money, medical staff and equipment, were limited, and they had a proper appreciation of the skill and experience of the best of the English military surgeons. They were prepared to accept help, and to assist the helpers to give that help ». Un hôpital de la Croix Rouge britannique fut établi à l'Ecole Militaire de Bucarest, dont à peine le quart des 82 lits étaient occupés. Il avait fallu la complicité du directeur général des hôpitaux roumains, Charles Davila, afin qu'une ambulance anglaise puisse se rendre à Plevna. Les docteurs Sandwith et Laseron ne parvinrent pas à passer sur la rive droite du Danube.

Après la prise de Plevna, le 10 décembre 1877, les plus dures épreuves allaient commencer, avec la traversée du fleuve en sens inverse par la foule de prisonniers transis de froid et souvent blessés ou malades du typhus. Le passage de 27 000 prisonniers par Zimnicea prit une semaine (21—27 janvier 1878). Les chiffres suivants ne sont pas moins accablants : 2500 malades à Zimnicea, 4000 à Şiştov. Désormais, les médecins anglais dépensaient pour les malheureux Turcs l'argent destiné à la Croix Rouge russe et se plaignaient de ne pouvoir acheter avec leur or d'autres aliments que du pain et des oignons. A Bucarest on accordait à 800 blessés les soins nécessaires à l'hôpital de Malmaison, maintenu par les contributions volontaires des habitants de la ville et puissamment aidé par la National Aid Society. La capitale avait reçu jusqu'au 7 janvier 8000 prisonniers auxquels venaient de s'ajouter encore 4000, hébergés dans des barraque, et on en attendait un autre convoi de 5000 hommes, en train de parcourir la longue route enneigée. La plupart devaient rebrousser chemin au printemps et leur rapatriement durera tout le mois d'avril.

Tels sont les principaux renseignements qu'on trouvera dans cet ouvrage sur les aspects sanitaires et humanitaires du combat livré par la Roumanie pour son indépendance. Il serait certes utile d'avoir un travail plus étendu qui fasse le point des efforts des Roumains pour organiser les services médicaux de leur armée. En attendant l'accomplissement, qui ne saurait tarder, de cette tâche, soyons heureux de cet aperçu de l'activité des médecins anglais, dont le rôle fut considérable.

Il y aurait encore à signaler dans le livre de D. Anderson les chapitres concernant le théâtre asiatique de la guerre, où le conflit fut encore plus sanglant. Partout, l'intention d'intégrer cet épisode de la valeur anglaise dans l'histoire générale est manifeste. Il faut reconnaître que l'auteur y a pleinement réussi, tout en brossant d'inoubliables portraits de ses héros, ces victoriens au grand cœur.

A. P.

KEMAL H. KARPAT and Contributors, *Turkey's Foreign Policy in Transition, 1950—1974*, Leiden, E. J. Brill, 1975, 233 p. (Social, Economic and Political Studies of the Middle East, Volume XVII).

Acht Beiträge türkischer und amerikanischer Wissenschaftler befassen sich titelgetreu mit der außenpolitischen Tätigkeit der Türkei nach 1950 und besonders in den letzten 15 Jahren als sich eine immer deutlichere Neuorientierung der türkischen Außenpolitik die Bahn bricht. Die Zeitspanne 1960—1974 kennzeichnet sich, wie dieser Sammelband unmißverständlich zum Ausdruck bringt, durch das Bestreben der Türkischen Republik, ihre Verhältnisse zur NATO und zu den Vereinigten Staaten, im Sinne einer ausgeprägteren Selbstbehauptung im internationalen Leben, neu zu gestalten. Die Mitgliedschaft der Türkei in der NATO orientierte, oder bedingte allenthaben, das ganze außenpolitische Verhalten dieser Republik in der Nachkriegszeit. Die stets tiefgreifendere Spannung, die in den letzten Jahren zu offenen Auseinandersetzungen zwischen den türkischen Emanzipationsbestrebungen und der amerikanischen Vormundschaft innerhalb der NATO führte, beeinflußte, manchmal ausschlaggebend, auch die Entwicklung der Beziehungen der Türkei zu den Nachbarstaaten. Die Titel der vorligenden Beiträge sind gewissermaßen ein Beleg dafür: M. Gonlubol, *NATO and Turkey* (S. 13—50), G. G. Harris, *Turkey and the United States* (S. 51—72), K. H. Karpat, *Turkish Soviet Relations* (S. 73—107), K. H. Karpat, *Turkish and Arab-Israeli Relations* (S. 108—134), S. Bilge, *The Cyprus Conflict and Turkey* (S. 135—185), K. H. Karpat, *War on Cyprus: the Tragedy of Enosis* (S. 186—205), B. Tuncer, *External Financing of the Turkish Economy and its Foreign Policy Implications* (S. 206—224).

Am Ende des Bandes steht dem Leser noch zur Verfügung: eine Tabelle mit den türkischen Staats-, Ministerpräsidenten und Außenministern aus der Zeitspanne 1938—1974 und eine ausgewählte Bibliographie der türkischen Außenpolitik aus den Jahren 1950—1970.

V. C.

Monumente të arkitekturës në Shqipëri (Monuments d'architecture en Albanie). Tiranë, 1973, 163 pl. + 27 p.

Après plusieurs albums conçus de manière à présenter la lutte du peuple albanais pour sa libération nationale pendant la deuxième guerre mondiale et le renouveau du pays, les Editions « Naïm Frashëri » de Tirana publiaient en 1969 deux autres albums très appréciés à l'étranger aussi, l'un consacré à l'*Art figuratif en Albanie* et l'autre s'intitulant *l'Albanie socialiste en marche*. Suivant ce bel exemple, l'Université de Tirana, par son Institut d'histoire et de linguistique (Section archéologique) faisait paraître en 1971 un excellent album *Albanie archéologique*, fait pour bien mettre en valeur les résultats obtenus par les fouilles effectuées jusqu'à cette date. Si nous avons mentionné tous ces ouvrages, c'est pour mieux souligner l'intérêt accordé à la présentation illustrée des étapes significatives de l'histoire et de la culture albanaise. Cette manière de présenter les choses a l'avantage de fournir au public des images frappantes accompagnées de brefs commentaires synthétiques, faciles à assimiler, constituant un bon moyen de vulgarisation et offrant à l'étranger une possibilité de mieux connaître l'Albanie.

C'est dans ce même ordre d'idées que se place également le volume *Monument d'architecture en Albanie*, édité sous l'égide de l'Institut des monuments culturels de Tirana. L'ouvrage a le mérite de présenter grâce aux planches illustrées toutes les périodes parcourues par l'histoire albanaise, depuis l'âge de la pierre jusqu'à celui de l'édification du socialisme. C'est, en outre, un témoignage de l'intérêt accordé par l'Etat albanais actuel à la valorisation du patrimoine culturel-artistique national, ainsi que de son désir de le faire connaître par la masse du peuple.

Le riche patrimoine culturel hérité des époques révolues porte la marque de la civilisation millénaire du peuple albanais, de sa longue lutte pour la liberté et une vie meilleure,

de sa soif du Beau, concrétisée dans les œuvres de ses artisans habiles. C'est l'âme même de ces nobles descendants des Illyriens antiques, dont les édifices ont été dressés au cours d'une lutte incessante pour la sauvegarde de leur entité nationale.

En parcourant les planches de l'album, on suit l'évolution d'un certain goût, son adaptation aux conditions et aux exigences d'une époque déterminée, comme dans le cas des agglomérations si intéressantes de la fin du bronze et du début de l'âge du fer, épanouies dans les plaines fécondes de Corčea ou de Shkodra, avec leur centre fortifié autour duquel gravitaient plusieurs stations de moindre importance. On assiste, ensuite, à l'essor de la vie citadine au IV^e siècle av.n.è., quand naissent et se développent les villes illyriennes de Lissos, Albanopolis, Bylis, etc., de véritables centres de production artisanale, adaptés aux besoins de l'économie du temps. L'architecture illyrienne au IV^e—I^{er} siècles av.n.è. offre une physionomie nouvelle, propre à une phase supérieure du développement de la culture urbaine. Pendant la domination romaine, certaines villes connaissent une expansion en Épire, alors que d'autres meurent à jamais. On constate un changement dans leur aspect, à l'aube de notre ère ; c'est le moment où l'architecture adopte des lois nouvelles, lui permettant de bâtir des édifices géants, tels l'Amphithéâtre de Dyrrhachium. A présent, les villes principales seront celles en bordure de la mer : Dyrrhachium, Apollonia, Aulona, situées sur les grandes artères commerciales, comme celles menant à Scampinus (Elbasan), à Andrinople, etc.

Si rares que soient les édifices paléo-chrétiens d'Elbasan, Buthronton, Lin, ils attestent néanmoins un degré de civilisation en rien inférieur aux autres zones de l'aire balkanique. Les invasions eurent pour résultat de faire restaurer les fortifications antiques, les villes se distinguant par leur longue résistance contre les assauts des envahisseurs. Aux XI^e—XV^e siècles, l'architecture albanaise entre dans une nouvelle phase de développement, grâce à une économie féodale florissante, entraînant la résurrection de la vie urbaine dans toute une série de villes : Durres, Shkodra, Lezha, Kruja, Berat, Gjirocastra, etc. A part l'architecture, c'est l'époque où la peinture aussi aboutit à un niveau remarquable, témoins les fresques des églises Ste Marie de Peshkopia (XI^e siècle) et de Labova (XII^e siècle). Tout un système de fortifications cernant Kruja reflète la glorieuse résistance anti-ottomane de Georges Castriote-Skanderbeg. Plusieurs mosquées marquent l'instauration de la domination ottomane, à Elbasan, Corčea, Vlora, etc. Enfin, l'essor économique des XVIII^e et XIX^e siècles fera de véritables œuvres d'art des ponts et aqueducs construits à l'époque, magnifiquement cristallisé aussi dans les maisons fortifiées, entourées de galeries extérieures, dans le style préféré des petits seigneurs féodaux ; on peut en admirer encore quelques exemplaires conservés dans les villes musées de Gjirocastra et de Berat.

L'architecture paysanne albanaise offre quantité d'éléments autochtones, parmi lesquels se glissent les emprunts des peuples voisins, adaptés aux besoins locaux. Particulièrement intéressantes sont les habitations fortifiées de la région septentrionale du pays, connues sous le nom de « *cula* albanaise ». Toutes aussi intéressantes sont les modestes maisonnettes à l'ossature de bois, spécifiques pour les zones de la plaine.

Notons encore que l'album présente les monuments symboliques pour certains moments de l'histoire contemporaine du pays. Parmi ces édifices figurent : celui où furent mises les bases du Parti Communiste Albanais et celui de l'Organisation de la Jeunesse Communiste Albanaise ; celui où a eu lieu le Congrès National, à Lushnja, en janvier 1920 ; la résidence du Gouvernement Démocratique Provisoire de l'Albanie Populaire, de Berat ; le monument consacré aux héros de la lutte anti-fasciste, de Tirana, etc.

L'Album des Monuments d'architecture en Albanie est un ouvrage accessible au lecteur étranger aussi, d'autant plus chaque image s'accompagne d'explications en albanais, français et anglais, ainsi d'ailleurs que le texte introductif.

G. M.

LYDIE HADERMANN-MISGUICH : *Kurbinovo. Les fresques de Saint-Georges et la peinture byzantine du XII^e siècle.* Deux volumes in —8°, 606 pages, 5 planches en couleurs, 75 + 191 illustrations, Éditions de Byzantion, Bruxelles, 1975.

Trente-cinq ans après une étude de R. Ljubinković destinée à révéler au monde scientifique les fresques de l'église de Saint-Georges de Kurbinovo, L. Hadermann-Misguich dédie au monument situé aux bords du lac de Prespa une monographie d'une richesse et d'une solidité exemplaires. Que l'ensemble des peintures de cette église vaut bien une analyse si minutieuse de son iconographie, de son répertoire ornemental et de son style, il n'est pas question d'en avoir des doutes : les fresques de St. Georges (1191) s'inscrivent parmi les

œuvres d'art les plus représentatives de l'époque tardo-comnène, tout comme celles de l'église de St. Pantéleimon de Nerezi (1164) ou bien de l'église des Saints-Anargyres de Castoria.

Cette analyse « à la loupe » est menée à bonne fin à l'aide d'une méthode que l'auteur-même qualifie d'essentiellement historique (p. 7). Le monument est placé d'abord dans son contexte, sans que l'on néglige rien, ni le site agréable, ni l'architecture extrêmement simple, ni l'histoire plutôt conjecturale de l'édifice. Un court bilan des événements dramatiques qui se succédèrent depuis l'invasion normande et le sac de Salonique (1185) jusqu'à la prise de Constantinople par les Croisés (1204), précède une introduction à la peinture byzantine au XII^e siècle, vaste perspective à vol-d'oiseau qui n'est pourtant que l'avant-goût d'une infinité de comparaisons savantes par l'intermédiaire desquelles les détails de la peinture de Kurbinovo sont constamment projetés sur l'écran de tout un siècle d'art byzantin.

La description des sujets figurés à St. Georges et l'étude de leur iconographie forment la substance du deuxième chapitre du livre (pages 43—293). Le programme de décoration est soumis à un examen historique, ainsi que chacun des thèmes illustrés, dont les avatars sont décelés avant et après la crise iconoclaste. Un tableau général permet de regrouper les conclusions de l'analyse à fin de mettre en évidence le degré de nouveauté d'une image, son caractère archaïque, usuel, novateur, d'avant-garde ou même rare ou original (les frontières entre les différentes classes sont fixées d'une manière subtile — voyez, par exemple, la distinction entre « novateur » et « d'avant-garde » que l'on fait à la page 53). C'est ainsi que le grand nombre de représentations appartenant aux trois dernières catégories et témoignant d'habitude d'une signification christologique ou liturgique particulière (les « eaux vives » dans la Gloire du Christ de l'Ascension, l'Amnos, la grande Théophanie du mur occidental, etc.) se laisse découvrir à la première vue.

Le répertoire ornemental est examiné dans un chapitre à part, consacré à l'inventaire des motifs décoratifs, classifiés par l'auteur en « architectoniques » et « imitatifs » et jugés, eux-aussi, en fonction de leur banalité ou de leur caractère exceptionnel.

Une ample division du livre (pages 321—562) est réservée à l'étude stylistique des peintures de St. Georges de Kurbinovo ; elle réunit des considérations sur la technique byzantine de la fresque, sur les formes employées par les artistes et le modelé de ces formes, sur la conception de l'espace gouvernant les compositions, ainsi que sur les différentes « mains » discernables dans le décor peint de l'église. Cette « leçon d'anatomie » stylistique réussit à révéler « comment un artiste, usant d'une technique traditionnelle, d'un vocabulaire formel et de structures de composition courantes à son époque, pouvait, par l'interprétation de ces données usuelles, affirmer sa personnalité » (p. 551).

Le cinquième et dernier chapitre du premier volume (le second ne contient que des photos) offre une image articulée des rapports entre les fresques de Saint-Georges de Kurbinovo et des Saints-Anargyres de Castoria, ensembles étroitement apparentés, dus, au moins en partie, aux mêmes artistes. L'auteur établit l'identité entre l'atelier de Kurbinovo et un des peintres (ou même un groupe de peintres), qui avait travaillé à Castoria une dizaine d'années avant l'exécution des fresques de St. Georges.

Cette étape finale d'une analyse rigoureuse confirme, une fois de plus, le bien-fondé de l'option de l'auteur en faveur d'une méthode décidément comparatiste — le livre de Mme Hadermann-Misguich en est un aboutissement heureux, en même temps qu'une référence indispensable dans toute recherche future vouée à la peinture tardo-comnène.

D. I.

LIVRES REÇUS

Аустро-Угарска и Србија 1903—1918 — Документи из бечких архива — II, 1904 [Сабрао и уредио Андрија Раденић], Beograd, Историјески Институт, 1973, 793 p.

Ayaktopu terimleri sözlüğu, Ankara, 1974, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1974, 49 p.

Bałkanistyka Polska — Materiały z posiedzeń naukowych Komisji Bałkanistycznej przy Komitecie Słowianoznawstwa PAN v latach 1972—1973, Wrocław-Warszawa, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1974, 156 p.

Başbakan Ecevit'le Sohbet, Ankara, Ajans-Türk Matbaacılık Sanayıı, 1974, 170 p.

BAYAZ, AHMET, ISMET BAYDUR, *Türk dili dizin II, Cilt: XI—XXIV, Sayı: 121—240, Ekim 1961 — Eylül 1971*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1974, 192 p.

BAYKAL, BEKIR SITKI, *Tarih terimleri sözlüğü*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1974, 186 p.

BENGTSON, HERMANN, *Zum Partherfeldzug des Antonius*, München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1974, 48 p.

BERIDZE, V. V., *Грузинская архитектура «Раннехристианского» времени* (IV—VIIвв), Tbilisi, Издательство «Мецниереба» 1974, 39 p.

Bibliografia historii polskiej za rok 1972 (Opracowali Stanisław Głuszek, Anna Malcówna, Irena Perzanowska), Wrocław-Warszawa, Polska Akademia Nauk, Instytut Historii — Zakład Dokumentacji, 1974, 379 p.

Bibliographie d'études balkaniques, vol. VII (1972), Sofia, Académie bulgare des sciences, Institut d'études balkaniques, Centre international de recherches scientifiques et de documentation, 1974, 381 p.

Бобовац и Краљева сутјеска (*catalogue*), Beograd, Музеј Примењене Уметности (14.III. —14. IV. 1974), 18 p.

BOUBOULIDOU, PHAIDONOS K., Βιογραφικὸν Σημείωμα—'Αναγραφὴ Δημοσιευμάτων, Athènes, 1974, 46 p.

BOUZEK, JAN, *Graeco-Macedonian bronzes* (Analysis and chronology), Praha, Universita Karlova, 1974, 195 p.

BULUTAY, TUNCER, YAHYA S. TEZEL & NURI YILDIRIM, *Türkiye Milli Geliri* (1923—1948), Ankara, Sevinç Matbaası, 1974, 181 p. + Tablolar (séparé) sans pagination.

Checklist of manuscripts microfilmed for the monastic manuscript microfilm library, Saint John's University Collegeville, Minnesota, vol. I (Austrian Monasteries), Part 2 [Compiled by Julian G. Plante], Collegeville, Minnesota, 1974, 296 p.

CIACHIR, NICOLAE, *Istoria modernă a Serbiei*, Bucureşti, Centrul de multiplicare al Universităţii din Bucureşti, 1974, 169 p.

CICALA, MARIO, *Diritto ecclesiastico e ordine publico*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1974, 220 p.

COMBA, ANDREA, *Organizzazione internazionale e ordinamento dello stato*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1974, 193 p.

ČOP, BOJAN, *Inaouralica*, I, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti — Razred za Filološke in Literarne Vede —, 1974, 120 p.

CSIKÓS-NAGY, BÉLA, *Problemi monetari del Comecon*, Trieste, Istituto di studi e documentazione sull'Est Europeo, 1974, 100 p.

DAGRON, GILBERT, *Naissance d'une capitale — Constantinople et ses institutions de 330 à 451* (Préface par Paul Lemerle), Paris, Presses Universitaires de France, 1974, 578 p.

Defteri i regjistrimit të Sanxhakut të Shkodrës i vitit 1485 I (Paraqitja, hyrja, transliterimi, përkthimi dhe komentet nga Selami Pulaha), Tiranë, Akademia e Shkencave e R.P. të Shqipërisë, Instituti i Historisë, 1974, 488 p.

DEMPF, ALOIS, *Die Naturphilosophie Ockhams als Vorbereitung des Kopernikanismus*, München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1974, 20 p.

Deutsch-Rumänisches Kolloquium — junger Historiker, Kulturhistoriker und Zeitgeschichtler —. 1. Teil: Juni 1972 in der B. R. Deutschland; 2. Teil: Dezember 1973 in der S.R. Rumänien, München, Eigenverlag der Südosteuropa-Gesellschaft, 1974, 150 p.

Διήγησις τοῦ 'Αλεξάνδρου (The tale of Alexander, the rhymed version), (Critical edition with an introduction and commentary by David Holton), Thessaloniki, Βυζαντινὴ καὶ Νεοελληνικὴ Βιβλιοθήκη, 1974, 296 p. + V p. ill.

Dil Yazıları, I—II, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1974, 282 p. et 226 p.

DILLON, MYLES & NORA K. CHADWICK, *The celtic realms*, London, Cardinal Edition, 1973, 430 p.

DOBROVIČ, PETAR *1890—1942* (*Retrospektivna Izložba — Jun-Septembar 1974*, Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, 58 p. + ill. sans numération + 2 p. résumé en français.

DRAGOJLOVIĆ, DRAGOLJUB, *Богомилство на Балкану и у Малој Азији I — Богомилски родоначалници* (*Уредник Васа Чубриловић*), Beograd Српска Академија Наука и Уметности — Балканолошки Институт, 1974, 233 p.

ECEVIT, BÜLENT, *Demokratik sol ve Hükûmet Bunalımı*, Ankara, Güneş Matbaacılık T. A. Ş., 1974, 90 p.

EINEM, HERBERT VON, *Thorvaldsens „Jason" Versuch einer historischen Würdigung*, München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1974, 41 p. + 8 p. ill.

EKMEČIĆ, MILORAD, *Der Aufstand in Bosnien 1875—1878*, Tomes I—II, Graz, Historisches Institut der Universität — Abt. Südosteuropäische Geschichte, 1974, 439 p. (les deux tomes) + 1 carte.

EMRICH, GERHARD, *Antike Metaphern und Vergleiche im lyrischen Werk des Kostis Palamas* (Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Grades eines Doktor der Philosophie in der Abteilung für Philologie der Ruhr-Universität Bochum), Amsterdam, Verlag Adolf Hakkert, 1974, 279 p.

EREL, ŞAFAK N., *Gayrimenkul rehninde sıra*, Ankara Üniversitesi — Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları —, 1974, 144 p.

EROĞUL, CEM, *Anayasayı değiştirme Sorunu* (Bir Mukayeseli Hukuk Incelemesi), Ankara, Sevinç Matbaası, 1974, 266 p.

ERSIN ONULDURAN, PH. D., *Political development and political parties in Turkey*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1974, 116 p.

ESIN, PARS, *Türkiye'de işveren sendikacılığı*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1974, 288 p.

FAKIH, AHMED, *Kitābu Evsāfı Mesācidi'ş-Şerīfe*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1974, 119 p. y compris les ill.

FROLEC, VÁCLAV, *Tradiční vinařství na Moravě*, Vydala Universita J. E. Purkyně v Brně — Filosofická Fakulta, 1974, 255 p.

FÜRUZAN, *Kuşatma*, Ankara, Bilgi Yayınevi, 1974, 323 p.

FÜRUZAN, *47'liler*, Ankara, Bilgi Yayınevi, 1974, 654 p.

GAGERN, AXEL FREIHERR VON, HANS-JOACHIM KOLOSS, WULF LOHSE, *Ostafrika-Figur und Ornament*, Hamburg, Selbstverlag, Hamburgisches Museum für Völkerkunde, 1974, 76 p. + 16 p. ill. + 1 carte.

GAIDAGIS, NICOS, *Catalogul cărţilor greceşti de la Biblioteca Centrală Universitară „M. Eminescu" — Iaşi, vol. I (sec. XVI—XVIII)*, Iaşi, Biblioteca Centrală Universitară „M. Eminescu" 1974. 278 p.

GEĆEVA, KR'STINA, *Йордан Иванов — Биобиблиография —*, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1974, 109 p.

GENCAN, TAHIR NEJAT, HAYDAR EDISKUN, PAHA DÜRDER et EVER NACI GÖKŞEN, *Yazın terimleri sözlüğü*, Ankara, Türk, Dil Kurumu Yayınları, 1974, 168 p.

GEORGIEVA, CONJA & VELIZAR VELKOV, *Библиография на Българската археология* (*1879—1966*) (Bibliographie de l'archéologie bulgare), (Второ преработено и допълнено издание), Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1974, 477 p.

GRAFSCFAFT, WALTER K., *Die Onomasiologie von "Sterben„ im französichen*, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1974, 332 p.

GUAZZONI FOÀ, VIRGINIA, *La libertà nel mondo greco*, II, Genova. Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1974, 147 p.

Günümüzde türk dili (Bir Açık Oturum), Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1974, 50 p.

HARMANDALI IHSAN, Güreş terimleri sözlüğü, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınlari, 1974, 46 p.

HOFFMAN, STANLEY, *Decline* or *Renewal? France since the 1930*, New York, The Wiking Press, 1974, 529 p.

Χρονικὰ τῆς Λαπήθου *1972—1974*, Τόμος II—III, Ἡ λαϊκὴ ἀγγειοπλαστικὴ τῆς Λαπήθου (Ἀφιέρωμα εἰς την λαϊκὴν οἰκονομικὴν καὶ κοινωνικὴν ζωὴν τῆς Λαπήθου κατὰ τὸν ΙΘ' καὶ τὰς ἀρχὰς τοῦ Κ' αἰῶνας), Lapethos, 1974, 116.

ILINSKAJA, S. B., *Поэзия сопротивления в послевоенной Греции—Судьба Одного Поколения*, Moskva, Издательство «Наука», 1974, 191 p.

Югославия в области современных международных отношений—X съезд СКЮ о внешней политике неприсоединившейся социалистической Югославии, Beograd, Издательство: Савезни Комитет за Информациjе, 1974, 15 p.

Întărirea esenței ae clasă și a rolului de avangardă al ligii comuniștilor din Jugoslavia, Novi Sad, Centrul Comitetului Provincial al Ligii Comuniştilor din Voivodina pentru studii politice şi instruirea marxistă, 1974, 69 p.

JARIS, PETROS, *La noche larga* — Relatos [Traducción, estudio preliminary y notas por Fotios Malleros K.], Santiago de Chile, Editorial Universitaria, 1974, 206 p.

Das Jugendbuch als Medium literarischer Kommunikation [Herausgeber: Karl Christoph Lingelbach — Charlotte Oberfeld], Marburg, Marburger Studienkreis für Europäische Ethnologie, 1974, 166 p.

KELLER, HERALD, *Goethes Hymnus auf das Straßburger Münster und die Wiedererwerkung der Gotik im 18. Jahrhundert 1772/1972*, München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1974, 83 p. + 18 ill.

KIRRI, KOSTA P., Ἀνοιχτὴ ἐπιστολὴ πρὸς ντενκατὰς καὶ Ἐτζεβὶτ — Ἕνας Ἕλληνας ἀδελφὸς μὲ εἰλικρινεία καὶ ἀνοιχτὴ καρδία—(Ἀνατύπωσις ἐκ τῆς Ἐφημερίδος «Κύπρος», 7, 14, 21/10/74), Leukosia, 1974, 15 p.

KLIMOVSKAJA, G. I., *Историческая фонетика старославянского языка*, Tomsk, Томский Государственный Университет Им. В. В. Куйбышева, 1974, 102 p.

KRÁL, VÁCLAV, *Myšlenkový svět historie*, Praha, Universita Karlova, 1974, 206 p.

LAVAGNINI, RENATA, *Villoison in Grecia – Note di viaggio (1784—1786)*, Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1974, 108 p.

LEON, GEORGE B., *Greece and the Great Powers 1914—1917*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1974, 521 p.

LIAKOU, SOKR. N., Σύντομη ἐπισκόπησι τῆς ἱστορίας τῶν ἀρμενταρίων τῆς μικρευρώπης, Thessaloniki, 1974, 50 p. y compris l'épilogue et les illustrations.

LIVERI, A. I., Φυσικὴ καὶ ἱστορικὴ ἀναγκαιότητα τῆς παραγωγῆς — φιλοσοφία τῆς ἱστορίας—, Athènes, 1974, 233 p.

LIVERI, A. I., Τάξεις καὶ κράτος — φιλοσοφία τοῦ δίκαιου —, Athènes, 1974, 198 p.

LIVERI, A. I., Θεωρία πολιτικῆς οἰκονομίας — Ἱστορικὴ ἀνέλιξη τῶν παραγωγικῶν σχέσεων καὶ ἀναγκαιότητα τῆς ἰδιοχτησίας —, Φιλοσοφία τῆς Ἱστορίας καὶ εἰσαγωγὴ στὴ φιλοσοφία τοῦ δικαίου, Athènes, 1974, 500 p.

LOOS, MILAN, *Dualist Heresy in the Middle Ages*, Academie—Praha, 1974, 396 p.

Lupta comuniştilor din Jugoslavia pentru pace, colaborare internațională egală în drepturi și socialism, Novi Sad, Centrul Comitetului Provincial al Ligii Comuniştilor din Voivodina pentru studii politice şi instruirea marxistă, 1974, 66 p.

Lupta pentru construirea în continuare a autoconducerii socialiste și sarcinile Ligii Comuniștilor din Jugoslavia, Novi Sad, Centrul Comitetului Provincial al Ligii Comuniştilor din Voivodina pentru studii politice şi instruirea marxistă, 1974, 83 p.

Материалы первой конференции молодых ученых, Выпуск 1, Tomsk, Издательство Томского Университета, 1974, 254 p.

MISIRKOV, KRSTE P., *О Македонских делах*, Skopje, Издатель «Македонское Ревю», 1974, 209 p.

MISIRKOV, KRSTE P., *За Македонцките работи —јубилејно издание по повод на стогодишнината од раѓањето на авторот*, Skopje, L'Institut de la langue macédonienne „K. Misirkov", 1974, 175 p.

Μνημοσύνον Σοφίας Ἀντωνιάδη, Venezia, Βιβλιοθήκη τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἰνστιτούτου Βενετίας Βυζαντινῶν καὶ Μεταβυζαντινῶν Σπουδῶν, 1974, 415 p.

Monumenta cartographica Jugoslaviae, I, Античке карте [Selected and prepared by Gavro A. Škrivanić], Beograd. Историјски Институт, 1974, 60 p.+ 7 il.

MYL'NIKOV, ALEXANDR SERGEJEVIČ, *Vznik národně osvicenské ideologie v českých zemích 18. století — Prameny národního obrození* —, Praha, Universita Karlova, 1974, 259 p.

Обичајно право и самоуправе на Балкану и у суседним земљама — Зборник радова са међународног научног скупа одржаног 1 и 2 новембра, 1971. год. у Београду, Beograd, Српска Академија Наука и Уметности, 1974, 512 p.

OĞUZKAN, A. FERHAN, *Eğitim terimleri sözlüğü*, Ankara, Türk dil kurumu yayınları, 1974, 248 p.

ÖKÇÜN, A. GÜNDÜZ & AHMET R. ÖKÇÜN, *Türk antlaşmaları rehberi (1920—1973)*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1974, 558 p.

Olaylarla türk dış politikası (1919—1937)—Genişletilmiş üçüncü baskı —, Ankara, Sevinç Matbaası, 1974, 287 p.

ÖNER, OĞUZ, *Türkiye'yi uluslararasi ekonomik kuruluşlara üye yapan antlaşmalar*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayinlari, 1974, 360 p.

PANDEVSKI, MANOL, *Националното прашање во Македонското ослободително движење (1893—1903)*, Skopje, Култура, 1974, 318 p.

PATRINELI, H. G., Δημοσιεύματα Μανουὴλ Γεδεὼν—'Αναλυτικὴ ἀναγραφὴ—Athènes, 'Ακαδημία 'Αθηνῶν, Κέντρον 'Ερεύνης τοῦ Μεσαιωνικοῦ καὶ Νέου 'Ελληνισμοῦ, 1974, 115 p.

PATRINELI, H. G., Κρητικοὶ ἔμποροι στὴ Μολδαβία καὶ τὴν Πολωνία κατὰ τὸν *16°* αἰώνα (Ανάτυπον ἐκ τοῦ β' τόμου τῶν πεπραγμένων τοῦ Γ' διεθνοῦς κρητολογικοῦ συνεδρίου ('Εν Ρεθύμνῳ, 18—23, Σεπτεμβρίου 1971), Athènes, 1974.

PELEKANIDI, STILIANOU, Σύνταγμα τῶν παλαιοχριστιανικῶν ψηφιδωτῶν δαπέδων τῆς 'Ελλάδος, I, Νησιωτικὴ 'Ελλάς [συνεργασίᾳ Παναγιώτας Ι. 'Ατζακᾶ], Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν 'Ερευνῶν, 1974, 188 p. + 141 p. + 7 p. ill.

Poesia latina in frammenti — Miscellanea filologica [Questo volume è stato approntato dal prof. Giulio Puccioni con l'aiuto del dott. Salvatore L. Ingallina], Genova, Istituto di filologia classica e medievale, 1974, 382 p.

Преглед издања — Српске Академије Наука и Уметности 1971 — 1972 [Уредник Радомир Лукић], Beograd, 1974, 171 p.

PRIJATELJ, KRUNO, *Neobjeloda njeni ciklus slika Mateja Ponzonija* — Pončuna, Split, Izdanje Galerije Umjetnina u Splitu, 1974, 23 p. + ill. sans numérotation.

PSEUDO-LUCIANO, *Timarione* [*a cura di Roberto Romano*], Napoli, Università, Cattedra di Filologia Bizantina, 1974, 196 p.

RADOJKOVIĆ, BOJANA, *Филактерији енамлуци прилојаснице*, Beograd, Музеј Примењене Уметности, 1974, 143 p. y compris les ill.

Recueil des législations des pays socialistes européenes sur la coopération économique (réunies par le Groupe d'études sur les relations Est-Ouest), Genève, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, 1974, sans une pagination continue.

RISTOVSKI, BLAŽE, *Македонски народноослободителни песни*, Skopje, Институт за Фолклор, 1974, 88 p.

ROBEK, ANTONÍN, *Lidové zdroje národního obrození*, Praha, Universita Karlova, 1974, 154 p. + 5 p. résumé en anglais.

RZOUNEK, VITĚZSLAV, *Tajemství krásna — Estetické vztahy ke skutečnosti*, Praha, Universita Karlova, 1974, 73 p.

SIGALA, ANTONIOU, 'Ιστορία τῆς ἑλληνικῆς γραφῆς μετὰ πρόδρομα καὶ ἀρχαὶ τῆς γραφῆς — Δευτέρα ἔκδοσις βελτιωμένη, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν 'Ερευνῶν, 1974, 387 p.

Συμπόσιον ἡ ἐποχὴ τῶν φαναριωτῶν *21—25* ὀκτωβρίου *1970*—Μνήμη Κλεοβούλου Τσούρκα, Thessaloniki, 'Ιδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ αἵμου, 1974, 481 p.

Sisak i Banija u revolucionarnom radničkom pokretu i ustanku 1941 — Zbornik —, Sisak, 1974, 972 p.

Социално-икономическо, Развитис на града, XV—XIX в. — Библиографски обзор на българската книжнина — Sofia, Българска Академия на Науките — Институт за Балканистика, 1974, 221 p.

TALBOT RICE, DAVID & TAMARA, *Icons and their dating — A comprehensive study of their chronology and provenance* — with 200 illustrations, 9 in colour, London, Thames and Hudson, 1974, 192 p.

Тельтевский, П. А., Древние города подмосковья, Moskva, Стройиздат, 1974, 181 p.

UZUNOV, NIKOLA, *Regionalni aspekti privrednog sistema Jugoslavije*, Skopje, Ekonomski Institut na Univerzitetot „Kiril i Metodij", 1974, 129 p.

VAVPETIČ, LADO, *Svoboščine in pravno varstvo pripadnikov tujih narodov, ki žive v Jugoslaviji*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti — Razred za Zgodovinske in Družbene Vede, 1974, 66 p. + 3 p. resumée en anglais.

WEIGMANN, ROBERTO, *Responsabilità e potere legittimo degli amministratori*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1974, 407 p.

The year's work in modern language studies, vol. 35 (1973) [Edited by Glanville Price, M.A.], London, The Modern Humanities Research Association — W. S. Maney & Son Limited, Hudson Road Leeds, 1974, 966 p.

YURDADOĞ, BERIN U., *Kitaplıkbilim terimleri sözlüğü*, Ankara, 1974, 111 p.

M. Grigoraş

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Documenta Romaniae Historica, B, Ţara Românească, Volumul XI, **1593–1600. Domnia lui Mihai Viteazul**, Volum întocmit de Damaschin Mioc, Ştefan Ştefănescu ş.a. (Documents historiques de la Roumanie, B, La Valachie, XI^e vol, 1593–1600, Le règne de Michel le Brave, volume publié sous la direction de Damaschin Mioc, Ştefan Ştefănescu e.a.), 1975, 745 p.

Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6–12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p.; vol. II, 1975, 656 p., ill.; vol. III, 1976, 737 p.

Actes du IX^e Congrès international d'études sur les frontières romaines, Mamaia, 6–12 septembre 1972. Edité par D. M. Pippidi, 1974, 558 p.

Actes de la XII^e Conférence internationale d'études classiques – EIRENE – Cluj-Napoca, 2–7 octobre 1972, Société des études classiques de la République Socialiste de Roumanie, Coédition avec Adolf M. Hakkert, B. V., Amsterdam, 1975, 767 p.

Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band 1438–1457, Begründet von Franz Zimmermann, bearbeitet von Gustav Gündisch, 1975, 639 p.

Mihai Viteazul, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études) sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievici, 1975, 280 p.

OLTEANU, ŞT., **Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave (L'Union de 1600)**, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies, XIV, 1975, 159 p.

Nouvelles études d'histoire. Publiées à l'occasion du XIV^e Congrès des sciences historiques, San Francisco, 1975, Vol. V, 1975, 274 p.

Bibliografia istorică a României. IV. 1969–1974 (Bibliographie historique de la Roumanie, vol. IV, 1969–1974). Comité de rédaction : Ştefan Pascu et Bujor Surdu, 1975, 514 p.

Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor. Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae, 1975, Vol. I. Sous les soins de I. I. Russu, 265 p.

Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania. A collection of studies. Editors: [Miron Constantinescu], Ştefan Pascu and Petre Diaconu, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographs, XVI, 323 p.

PIPPIDI D. M., **Scythica Minora**. *Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, 1975, 314 p.

NEAMŢU, VASILE, **La technique de la production céréalière en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVIII^e siècle**, Bibliotheca Historica Romaniae, Section d'Histoire Economique, Etudes n° 52 (7), 1975, 170 p.

Cronica anonimă a Moldovei 1661–1729 (Pseudo-Amiras). Studiu şi ediţie critică de Dan Simonescu (Chronique anonyme de la Moldavie – 1661–1729 – Pseudo Amiras. Etude et édition critique par Dan Simonescu), 1975, 172 p.

ŞANDRU, D. **Reforma agrară din 1921 în România** (La réforme agraire de 1921 en Roumanie), 1975, 360 p.

Fontes Historiae Daco-Romanae. III. Scriptores Byzantini, Saec. XI–XIV, Ediderunt : Alexandru Elian et Nicolae-Şerban Tanaşoca, 1975, 569 p.

KOGĂLNICEANU, MIHAIL, **Opere** (Œuvres), Edition critique parue par les soins de Dan Simonescu, vol. II **Scrieri istorice** (Ecrits historiques), texte établi, étude introductive, notes et commentaires par Alexandru Zub, 1976, 676 p.

CONSTANTINESCU-MIRCEŞTI, C., **Păstoritul transhumant şi implicaţiile lui în Transilvania şi Ţara Românească în secolele XVIII–XIX** (Les bergers transhumants et les implications de leurs occupations en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^e–XIX^e siècles), « Biblioteca istorică », XLIV, 1976, 170 p.

I.P.I. c. 1351

43456

Lei 40. –

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV — 1976 • N° 4
(Octobre-Décembre)

Actions politiques et images culturelles

Attitudes politiques et évolution des institutions au XX^e siècle

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), P.O. Box 136 — 137, télex 11226, str. 13 Decembrie nº 3, București — România ou à ses représentants a l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. FRIMU, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiés pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nº 125, téléphone 50 76 80, București, 71021 — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV 1976 N° 4

SOMMAIRE

Actions politiques et images culturelles

Attitudes politiques et évolution des institutions au XX^{e} siècle

Chronique

Comptes rendus

ROMANIAN FOLKLORE ABOUT VLAD ȚEPEȘ

GEORGETA ENE

Perhaps no other figure of a Romanian hospodar has aroused so much interest and has created so much sensation among his contemporaries as that of Vlad Țepeș (Vlad the Impaler)[1]. Generally speaking, the literary productions referring to his life and deeds have either minimized or forgotten the particular importance of his military feats and have exacerbated the cruelty with which he used to punish his enemies. One thing is certain : the hospodar's bad reputation is due to the tribulations of his enemies — particularly the Saxon burghers in Transylvania — to whom Vlad behaved very drastically, though mainly for politically and economically justified reasons : those Saxons upheld his rival to Wallachia's throne Dan the Third, while through their commerce they offered strong competition to that of Wallachia.

It is quite certain that Vlad, who had begun his rule with an attempt at his country's economic rehabilitation, could hardly see favourably the various acts of interference in his political and economic domestic affairs.

On the other hand, it is also true that Vlad, "alien to pity and ruth placed his harsh character at his country's service, also after he had purified it of internal evils, cutting even where he could have healed" [2], out of the desire to eradicate social scourges, and that he cruelly retorted to the machinations of the treacherous boyars who had killed his father and brother and who subsequently dealt a fatal blow to him too, with Ottoman support.

It is rather strange that Vlad Țepeș, who had wished to be an authoritarian prince for the benefit of his own people, remained misunderstood even for many historians of the Romanians, including such illustrious scholars as B. P. Hașdeu [3], Nicolae Iorga [4] (in his youth) or I. Bogdan [5]; for the hospodar's portrait as described by Hașdeu, — under the strong influence of the German stories published by I. Ch. Engel — although recognizing a genius in him, is that of a sadist.

[1] For Vlad Țepeș' reign, cf. N. Stoicescu: Vlad Țepeș, Ed. Acad. 1976.

[2] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiana* (History of Romanians in Dacia Trajana), third edition, volume IV, Bucharest, 1927, page 32.

[3] B. P. Hașdeu, *Filosofia portretului lui Țepeș, Schiță iconografică* (The Philosophy of Vlad Țepeș' Portrait. An Iconographic Sketch), Bucharest, 1864, pages 40—42.

[4] N. Iorga, *Istoria lui Ștefan cel Mare povestită neamului românesc* (Stephen the Great's Story told to the Romanians), Bucharest, 1904.

[5] I. Bogdan, *Vlad Țepeș și narațiunile germane și rusești asupra lui* (Vlad Țepeș and the German and Russian Narratives about him), Bucharest, 1896.

The German stories about Vlad Ţepeş have proliferated again in our century, triggered by Bram Stoker's tale [6] and have led to the appearance of many films [7] which, relying on the appeal of horror tales to the American public deliberately commercialized the legend, making it stray very far away from the authentic character of the Wallachian hospodar, changed into the vampire Dracula.

Given the way in which Vlad Ţepeş' figure was understood and conveyed to posterity either by German or Slavonic tales or by the various historians in his or subsequent times, we consider it useful to offer our readers an image of the hospodar as it had been preserved so far in the folk tales of a zone in which Vlad Ţepeş' memory is still alive : the village of Arefu, Argeş county, near the fortress of Poenari [8].

In the autumn of 1969 we made a field survey in that village together with Raymond T. Mc Nally, professor at Boston University, and Constantin Eretescu, research worker at the Bucharest Institute of Ethnography and Folklore. Our investigation aimed at collecting the folk productions connected with Vlad Ţepeş' name.

Without resorting to a pre-established questionnaire, from the 11 informants investigated we collected 32 folklore pieces, recorded on magnetic tape (now in the archives of the Institute of Ethnography and Folklore). They included 25 historical legends, most of them centred around the figure of the hospodar. The pieces gathered served as documentary material for our diploma paper : *Historical Legends about Vlad the Impaler in Arefu-Argeş Village* as well as for Professor Mc. Nally's book *In Search of Dracula*, written together with Radu Florescu.

Arefu village lies about 35 km North of Curtea de Argeş, close to the hydropower station ; it spreads over the hills on the right bank of the river Argeş, in a beautiful tourist area, with a very active spiritual life, also illustrated by the rich folklore gathered there [9]. In the tradition of its inhabitants, Vlad Ţepeş has come down to us as a harsh but just ruler, concerned over the sufferings of the masses. His memory is also linked to Poenary fortress, on the territory of the same village ; its ruins still tower over the Argeş Valley, a permanent rememoration of the legends connected with its construction ; they are also connected with the fact

---

[6] Bram Stoker, *Dracula*, London, 1897.

[7] See the complete list up to 1972, given by Raymond R. Mc Nally and Radu Florescu in their book *In Search of Dracula*, New York, 1973.

[8] The fact that here are preserved most legends linked to Vlad Ţepeş is easily explained. It is here that rises Poenari fortress, built on the hospodar's order ; it is in the same region that many events of Vlad's reign took place : it is this way that he crossed into or from Transylvania several times, it is here that he was caught in the autumn of 1462, etc.

[9] Alexandrina Istrăţescu published several ballads collected in this area in the magazine "Grai şi Suflet" (Language and Spirit) n° 5/1931—1932, under the title *Popular Epics from Argeş Zone*. It is interesting that while listening to a ballad about Corbea, the authoress remarked the substitution of Vlad Ţepeş' name for that of Hospodar Stephen — a fact that enabled her to consider that historical truth had been restored in this way, as it was Vlad that has remained famous for impaling as a penalty. In 1934, Arefu village was investigated by Harry Brauner who collected songs from Dumitru I. Tănase (preserved in the archives of the Institute of Ethnography and Folklore) and by Emilia Comişel who recorded : ballads, doinas and other songs, Christmas carols, laments and dances. In 1968, a group of research workers at the Institute of Ethnography and Folklore made a new investigation in Arefu village, where they collected a rich material, dances and carols, all of them recorded and preserved in the same archives.

that thanks to the present made by Vlad Ţepeş to widow Dobra Haraşoaica's three (or seven or eleven) sons in order to reward their loyalty and assistance, for centuries on end the villagers of Aref have been able to pride themselves on the title of "freeholders" and "*cneaz*"-titles that hospodar Mircea Ciobanu acknowledged and sanctioned with his seal, nearly one hundred years after the end of Vlad Ţepeş' rule [10].

If we investigate the texts gathered, we notice that most narratives are connected with the construction of Poenari fortress (5 variants) and with Vlad's fleeing beyond the mountains, then those about the present he made to the villagers of Arefu (six variants), that is episodes directly connected with the past history of the village and only a few variants refer to the happenings that made the gist of the anecdotes so amply circulated in Europe yet when Vlad was still alive.

Here are some details about the distribution of the legends collected, by motives and variants :

1) The legend about *The Construction of Vlad Ţepeş' Fortress*, in five variants.

2) The legend about *The Treasure at Vlad Ţepeş' Fortress*, in two variants.

3) The legend about *Vlad Ţepeş' Flight over the Mountains into Transylvania and about the Present He Made to the Villagers of Arefu*, in six variants.

4) The legend showing *The Origin of Vlad Ţepeş' Name*, in three variants.

5) The legend about *Vlad Ţepeş' Daughter (or Wife)*.

About the cruelties ascribed to Vlad Ţepeş (and we must say it is here that on this aspect the German and Russian anecdotes converge with the legends collected by us in Arefu village, there are five motives, namely :

6) The legend about *The Extermination through Burning of the Lazybones, Thieves and Cripples*, in two variants.

7) The legend about *The Foreign Merchant*, in three variants.

8) The legend about *The Bishop who Hated the Smell of Corpses*, one variant;

---

[10] "Studii şi comunicări" (Studies and Papers), the review of the Museum in Piteşti, carried in its 1969 issue a study by Aurelian Sacerdoţeanu, under the title "Arefu — an Old Village of Argeş County" in which he also gave a translation of the document of April 8, 1546, issued by the chancellery of hospodar Mircea Ciobanu ; through that document the ruler recognized the old limits of the village that had been forcibly overrun by Radul of Goleşti. Against that usurper, the villagers of Arefu brought before the hospodar their title deeds "from the days of the late Dan Voivode and of hospodar Vlad Ţepeş". The document further reads "And My Highness sought and judged by the law and by justice, together with all the honoured counsels of my Highness (...) and my Highness has read the old title deeds issued by the late hospodars and My Highness understood that what is written above, the village and the estate are all theirs, in keeping with the old and rightful judgement of our ancestors. (page 195). A. Sacerdoţeanu states that "In actual fact, the precincts of Arefu included the depression of the same name and the Coisica-Rădăcineşti catchment area, i.e. between the rivers Olt and Vîlsan, crossing over the rivers Argeş and Topolog, therefore being clearly distinct from Loviştea zone" (page 180).

About the history of the village there are further writings : Andrei Rădulescu, "From the History of the Arefu Freeholders", in "Convorbiri literare" (Literary Conversations), XLIV, 2 (1910) pages 683—698 ; A. Sacerdoţeanu, "Notes on Romanian Diplomacy", in "Hrisovul" (Chronicle), VII, pages 137—146.

9) The legend about *The Woman who Made a Short Shirt for Her Husband*, two variants ;

10) *About Vlad Ţepeş' Wars on the Ottomans — a narrative.*

The analysis of these motives in comparison with the Slavonic, Germanic and similar legends in the Romanian collections of folklore (C. Rădulescu-Codin, Densuşianu-Candrea-Sperantia, as well as the legends published by Petre Ispirescu) formed the object of our B. A. dissertation. In the following, we are publishing excerpts from the legends collected, with a view to making up a portrait of hospodar Vlad Ţepeş, as well as to bringing out the ideological position of our informants regarding the great prince's figure.

★

"Vlad Ţepeş was born into the family of the Basarabs — a legendary breed. He was taken a hostage to the Turks. While in their hands, he came to the fore thanks to his skilfulness and cleverness, becoming a chieftain. At one time, as Wallachia's ruler had been changed, he was sent as a hospodar in this country, in exchange for some obligations to the sultan, as the custom was in those times and as many other hospodars had done before.

"Yet, on coming to the country, and on seeing the misery reigning here, and seeing that his own people were oppressed . . . he took a firm stand to defend the country and to save her from paying tribute to the Turks. The first thing he did was to bring out the thieves and the lazybones, in order then to form good and rightful soldiers, honest and kind people". (Text XVII).

About the hospodar's relations with the freeholders, we are told : "They used to help the voivode, because the hospodars relied on their help at a pinch and they were thought to be outlaws and through their deeds were well-known to the hospodars" (Text VI).

In this we see an indication of the fact that in his policy for redressing Wallachia's economy, Vlad relied on the strength, bravery and skill of the yeomen. And here are the results of his harshness : While hospodar Vlad Ţepeş ruled his country most skilfully, the news had spread to the entire world that in Wallachia everybody abode by the laws and all were obedient and nobody dared harm each other or steal the property of the state or of the people" (Text X).

Well-known is the story of how he had the lazybones, thieves and cripples burnt, mentioned both in the Slavonic and German narratives and by some contemporary chroniclers. Text XXI very graphically says that "the hospodar was very hard put to it: inside there were Wallachia's enemies and outside there were other enemies, greedy to seize the small country which he defended as best as he could, with a handful of soldiers". Besides those enemies, "he had to cope yet with other traitors who scoured the country day and night and waylaid the roads and did all sorts of dastardly and thievish deeds. Instead of working, they turned into beggars and thieves and waylaid the roads to plunder the work of those who toiled. So he made a law : all those who did not have what to eat or what to live on, lest they should plunder or steal or beg, ought to go to him and ask for their daily bread and he would give it to them. He brought them all together at Tîrgovişte, made a home for them all, set them there, and had

them eat and drink their fill ! On the other hand, to wash himself clean of such a blemish as they were for his country, he had the doors locked and set fire to them and so they were all burnt until none of them remained alive !" (Text XXI).

Our informant's standpoint is in agreement with the hospodar's desire to introduce quiet and order inside his country. It is for this reason and not out of sadism that the thieves, beggars and cripples were killed. This is an explicit motivation of the action initiated by the hospodar who did all this "to save the country of such a blemish, of such a shame !" "He used to be an earnest man" — text XXIII says — "when he caught some thieves, he impaled them !"

The story about the foreign merchant (also known from other sources) emphasizes the reputation of honest people that the Wallachians had acquired under Vlad Țepeș' rule :

"When a merchant came to his country (Wallachia — Ed.) and having changed his clothes lest he should be recognized and desiring to know the country's needs saw himself forced to speak to the very ruler of the country, who asked him :

"Who are you and where are you going?"

"I am a merchant and I have money on me, but I don't know where to put up, for fear of losing it".

The hospodar told him :

"Come over and I will give you lodgings, but let the money you have here, in the road".

The merchant trusted the ruler, and followed him, and the latter put him up. What did Vlad Țepeș do over night? He added two gold ducats to the sum which was there and told the man :

"I don't play host to thieves in my country, only to honest people !"

And in the morning he told the man :

"When you leave, please call on me first and tell me whether you have found all your money, or else, I will compensate you for what has been stolen from you", he said. "For people have spoken a lot about stealing in my country, and so I want to compensate you myself".

When the merchant went to the place in the morning he found the purse untouched. He counted twice, even three times and he noticed there were two ducats extra.

"Well, how come? He told me there were no thieves in his country," the merchant told himself, as he was not stupid either, "There must be some secret to it !"

In the morning he was asked by the ruler :

"Have you found it?"

"Yes," he said. "I have found it and so much in addition..."

"That was what your life hung on !" For if you hadn't breathed a word about it, you would have been just one more thief brought into my country and it was you I should have impaled, for you must know that the country is now ruled by Vlad the Impaler !" (Text XX).

Three of the variants collected by us of the legends about "the foreign merchant" lack the final part, while variant X has a moralizing-didactic tone, in keeping with the desire of the folk narrator : the merchant leaves his property in the middle of the road, but finding it intact

he goes on his way in order to carry the news to the world, to the effect that "in Vlad Ţepeş' country nobody steals, they are all honest !".

The variant offered by text XXVI differs from the Slavonic narrative about the servant who could not stand the stench of corpses, only as regards the main hero ; in our text he is the very bishop of the country and so it is not impossible for folk tradition to mention also the bad relations between Vlad Ţepeş and the church hierarchy, allies of the boyars who proved hostile to the hospodar's policy : " ... He had the table spread for the bishop and for other great people in the country — what do I know? — maybe ministers ... And then, while he, the bishop was eating, he started speaking — although he would have been wiser to keep silent :

'Well, your majesty, you'd better have placed the table elsewhere, for there is a rather strong smell here !'

So Vlad impaled him on a peg higher than all the others :

'Can you still feel any smell?' "

There was another story of the man who had a short shirt and a lazy wife (existing also in the Slavonic narratives but here again connected with a minister of god). In that story the peasant's wife is punished, but in our variant it is the pope himself who had gone into the village street in indecent clothes unfit for his rank.

"Vlad met a priest who wore a short shirt. He asked him the reason, why he wore such a short shirt, for priests ought to wear only long shirts. And ... he had the priest impaled". (Text XXV).

A few narratives centre around Vlad Ţepeş' wife. Unlike historical truth, they speak about the betrayal of the princess. (Text II).

Here are also the results of the hospodar's harsh policy : "He was certain that the people obeyed him, obeyed his decisions, so that they might all be honest, dignified, honourable people like himself. It was only the boyars that saw him as a harsh man, for occasionally he would have them work too." (Text X).

Here is a short variant of the legend about the construction of Poenari fortress, from which we can easily infer the relations between the hospodar and the citizens of Tîrgovişte, his capital city : "Hospodar Vlad thought of building a better hidden fortress and found a place for it on the river Argeş, high above Mount Albina. He had this fortress built by many people ; he gathered there especially the boyars, who did not love him very much and it is them that he caused to work, setting them to carrying bricks in a chain, up to that height on the mountain" (Text VIII) [11].

---

[11] In text XV we meet a fact not specified by any other variant collected : namely that the fortress had been built before and that it was only "renovated" and "improved" by Vlad Ţepeş. This fact is confirmed by history : "left of the river Olt was the Argeş citadel (C. C. Giurescu says), mentioned in the document of 1336, — *sub castro Argias* — relating the war of Carol Robert of Anjou against Basarab the founder of Wallachia. (....) The modest fortress at Poenari seems to be previous to that foundation, it could be the work of the rulers in Loviştea depression, of Count Corlard of 1233 or of his descendants (....) Vlad Ţepeş restored the Poenari fortress, with the toil of the townsfolk in Tîrgovişte, whom — according to the tradition recorded by the Wallachian chronicles — he took from the city on Easter day itself, "with all their festive apparel." (....) By the end of the 15th century,

The legend about the treasure in Vlad Ţepeş' fortress offers us yet another particular way of regarding and relating the hospodar's deeds. The Slavonic narrative mentions a treasure preserved in "iron casks" and then buried "in the river-bed". Allegedly, after he had buried it, in order to keep the secret, Vlad gave orders for the craftsmen to be killed.

The variants collected by us speak about "a treasure, a buffalo's hide full of money", which "Vlad Ţepeş allegedly buried "in the midst of the fortress". That treasure, however, could not be discovered because "the money is put under a spell and vowed to the devil", and those who dared seek it could not reach the desired result because they were killed : "he threw them down into the river" (Text IV). Another variant (Text XIX C) is in fact a very laconic mention of the existence of the treasure which Vlad allegedly left in the forest, when the Turkish pursuers forced him to flee. There is no word here about some cruel action of the hospodar, only about the ancient folk belief in the nefarious power of hidden treasures.

The hospodar's relations with the Ottomans are poorly represented in the legends we have gathered. The horrible remembrance of the time "when the Ottomans used to invade our country" has been conveyed through folk tales from one century to another :

"When the Turks overran our country, our village, this one at the foot of the mountain, was the most oppressed and the most aggrieved. For the Turks used to come, overran us, and people fled on the slopes and into forests with their cattle and children and whatever they could take along ; all the rest remained here. And then, to see the destruction !

(.....) And then, a pregnant woman — for she too left, poor woman, what could she do ? — gave birth to her child in the river meadow. She remained hidden as best as she could and she never moved away until the other men returned from their hiding places among the trees and the bushes ... And this is what happened in our village while the Turks were here !

(....) Here, on the road to Cîmpulung there is a cliff — it's called the Maid's Cliff. When the Turks invaded the place, she jumped down, she just slid down the cliff — and since then people have called it the Maid's Cliff — better than being seized by the Turks she let herself slid into the abyss !" (Text XXIV) [12].

The Ottoman troops did not spare anybody. Here is a narrative about "The Priest of Arefu and his Wife" :

"When the Turks came, all the villagers fled into the forest. The priest did not want to go. His wife went : she took her embroidered skirt and covered her head, for fear the blouse of the costume should be seen, and she let herself sink into the swamp at Surpatu".

Poenari fortress served as a prison for political detainees, for "traitors" (....) In 1524, the fortress was owned by the King of Hungary, who had placed a garrison here, in exchange giving Radu of Afumaţi, the Wallachian hospodar, his domains at Vurpărul and Vinţul in Transylvania." (Constantin Giurescu, *Istoria românilor*, volume II, second part, pages 532—533).

[12] In Text XIX, the heroine is Vlad's own daughter.

The Turks took the priest all over his garden in order to learn from him where the village treasure had been hidden. He was badly tortured : "they tugged at his beard, pulled out his teeth with the tongs, they tortured him and when his wife returned she found him dead". (text XXV).

It is against this background of struggle and suffering that is projected Vlad Ţepeş' anti-Turkish action :

"Then he waged war on the Turks. And he caught about 20 thousand of them. And all these he had his men impaled on young trees, with Hosman (in fact Hamza — Ed.) on a higher place. So the Turks owed him a bad grudge. And that is why they pursued him. (Text XXXII).

After the Turks had conquered his capital at Tîrgovişte and set Radu the Handsome on his throne, Vlad was "driven away by the Turks" and so he had to take shelter in the Argeş Mountains. The Turks pursued him. "They set a cannon here, at Albina, and wanted to fire at the fortress." (Text XXII). Vlad was, however, warned by one of the Turkish soldiers, "who in fact was a Romanian but had been seized by the Turks when a child". So the hospodar tried to make his escape with the assistance of the sons of widow Dobra Haraşoaica, of Arefu (of Dobra's husband in another variant — Ed.) : "who shod the voivode's horse with the horseshoes reversed, lest the Turks should follow him ; they wanted the Turks to believe that he had descended from the mountains down the river Argeş, and not that he had gone up into them, crossing into Transylvania. And the Turks failed to discover him" (Text VI).

During Vlad Ţepeş' third reign (1476), after his long detention in Buda (our informants indicated instead of that city some fortress in Transylvania, either Feldioara or Cicei), the voivode showed his gratitude to those who had saved him :

"As the country's ruler returned some time later, he recognized those old men, the dwellers in those seven mud huts and had a document written on hareskin, a deed, and granted them all the mountains up to the Făgăraş range. They were masters there until a year of famine, a very poor year, indeed, and then a boyar (as A. Sacerdoţeanu showed, he was Radu of Goleşti — Ed.) could manage to buy part of the land from them for a bushel of food, so they signed the deed and sold off their right. But not all of them sold off and so they had a long suit in court with the boyar and then they recaptured a small part of that gift, that is the forest (. . . .). And they also had four commons called Paragina, Gruiul, Lunca, Măgureana, Stioca (sic !)" (Text VI).

★

During the investigation on the spot in 1969, following Raymond T. Mc Nally's request, people told him a few tales about ghosts, dragons (text V) — *How a Woman Had Turned into a Ghost*, Text XXVIII — *With the Ghost*, Text XXX — *About the Dragon*) but *in none of those legends was Vlad Ţepeş' name mentioned*, although the same informants had previously told legends linked to his name. *This goes to confirm the opinion that "vampire Dracula" is exclusively a creation of German tales and later of Bram Stoker.*

In Romania, what we have inherited about Vlad Ţepeş — leaving aside the legends published by P. Ispirescu [13], which seem to be fiction written by educated people and drawing upon German or Slavonic narratives — is the *memory of a cruel ruler, indeed, but fond of justice*, who, through his specific means contributed to the setting up of an atmosphere propitious to Wallachia's economic development and to the struggle for independence waged against the powerful Ottoman Empire :

"Vlad Ţepeş was a good voivode for his time, for the evils has grown apace in his country," we were told by Ilie Cîrstescu of Arefu. And "it was only those who intrigued against him, the treacherous boyars that called him Drăculea — the devil's own son" (Vasile Chilibaşu).

The episode on the burning of the lazybones, thieves and beggars, far from arousing compasion for them, gives rise to such interpretations : "Serve them right, for I work in spite of my old age !" (Maria I. Niţă 80). The same Ilie Cîrstescu of Arefu, the descendant of an old yeomen's family [14] lost no opportunity to manifest his liking for the voivode who — through his gift to Dobra's sons — made the Arefu villagers have the vastest possession in the mountains, while showing that "only the boyars saw him as a ruthless man, for he often set them too working hard."

As regards the opinion expressed by Matei Cazacu [15] that the Romanian folklore did not include narratives or ballads about Vlad Ţepeş (except the legend about the construction of Poenari fortress, related yet in the 17th century Wallachian chronicles) we believe that the rich material gathered by us in Arefu village, like the existence of other legends in the collections of Rădulescu-Codin [16] and Densuşianu-Candrea-Speranţia [17] deny his opinion.

Therefore, one can assert that *in the Romanian folklore there are enough oral traditions focussing on the figure of hospodar Vlad Ţepeş.* While in other geographical areas horror tales proliferated, on the Romanian territory they have a rather limited circulation (the sanguinary actions being considered justified deeds of the hospodar); attention is given mainly to those deeds selected on the basis of emotional criteria, which presented the true Vlad, a staunch and brave ruler, righteous to the common people and grateful for the services the latter rendered to him.

Vlad Ţepeş' deeds as related here, concord with the reconsideration of the hospodar's personality as early as the period of the 1848 revolution (beginning with the historian Nicolae Bălcescu) which led to

---

[13] Petre Ispirescu, *Viaţa şi faptele lui Vlad Ţepeş* (Vlad Ţepeş' Life and Deeds), Bucharest, 1939 — 1942; idem, *Poveşti despre Vlad Ţepeş* (Stories about Vlad Ţepeş), Cernăuţi, 1935.

[14] The informant shows that the well-known names of the Arefu villagers originate in the names of Dobra's sons: the Cristescus from Cristea, the Niculescus from Nică and the numerous Dobrinescus from Dobrin (Text VI).

[15] Matei Cazacu, *A propos du récit russe Skazanie o Dracule Voevode*, Paris, 1974.

[16] C. Rădulescu-Codin, *Povestiri şi legende din popor* (Folk Tales and Legends), Bucharest, 1913; idem, *Folclor din Muscel*, Bucharest, 1896.

[17] O. Densuşianu, I. A. Candrea and T. Speranţia, *Graiul Nostru. Texte din toate părţile locuite de români* (Our Language. Texts from All Regions Inhabited by the Romanians), vol. I, Bucharest, 1906 — 1907.

certain correct formulations with Romanian scholars: "... Anyhow, Vlad Ţepeş' figure, in spite of the sanguinary hale surrounding it, is one of the most interesting throughout our history ... It is here that one can see his other qualities, his temerity and contempt for death which made him capable to defeat one of the greatest conquerors in the world. No greater praise could have been brought to him than that which Chalcocondilas ascribes to Mahomed II: "It is impossible to take the country from a man who has done such great things, particularly when he knows so well how to make use of his power and of his subjects" [18].

As hospodar Vlad Ţepeş is much controverted by both his contemporaries and posterity, it is high time we grant him the rehabilitation required by his brave deeds aimed at raising and asserting Wallachia among European countries, in the fifteenth century, when the continent was threatened by the Ottoman expansion.

[18] A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 32.

UN CROQUIS DU SIÈGE DE LA FORTERESSE DE PETROVARADIN (1694) APPARTENANT AU SÉNÉCHAL CONSTANTIN CANTACUZÈNE

PAUL CERNOVODEANU

Parmi les documents des archives de lord William Paget, ambassadeur à la Porte Ottomane de 1693 à 1702 [1], contenant, comme on sait, l'ample correspondance entre le diplomate anglais et l'érudit roumain, le sénéchal (stolnic) Constantin Cantacuzène, une lettre de ce dernier m'a attiré particulièrement l'attention. C'est une épître rédigée en italien et envoyée de Bucarest le 8 décembre 1694, par laquelle le haut dignitaire roumain informait son correspondant sur la rencontre qu'il avait eue avec le secrétaire de l'ambassade britannique de Constantinople, Georg Philipp Schreyer de Weimar [2], lors de son voyage en Valachie en route vers Vienne et Londres. En effet, comme le soulignait ce dernier dans le rapport adressé à son supérieur le 7 décembre 1694, il avait été admirablement accueilli par l'influent conseiller du prince Constantin Brancovan, étant hébergé au monastère de Cotroceni même, fondation des Cantacuzènes [3]. Au cours d'une entrevue du sénéchal avec Schreyer, l'émissaire de Paget a pu voir dans la maison de l'érudit roumain un croquis cartographique d'intérêt militaire représentant le siège par les armées turco-tatares de la forteresse de Petrovaradin [4], possession des Autrichiens. Bien au courant des préoccupations de l'ambassadeur anglais et de la mission que lui avait confié le roi Guillaume III, consistant à faciliter une médiation de paix entre les Turcs et leurs adversaires — Autrichiens, Polonais, Vénitiens et Russes

---

[1] Voir certaines données sur ces archives, que nous avons consultées par la bienveillance du propriétaire, le marquis d'Anglesey, à la Bibliothèque de l'Ecole d'études orientales et africaines, Université de Londres, à la garde de laquelle elles ont été confiées, dans mon article *Arhiva diplomatică a lordului William Paget (1637—1713)* (Les Archives diplomatiques de lord William Paget (1637—1713) « Revista arhivelor », LII[e] année (1975), vol. XXXVII, n° 1, p. 80—92.

[2] Des références sur lui, chez Eric D. Tappe, *Documents concerning Rumania in the Paget Papers*, « The Slavonic and East European Review », XXXIII (1954), n° 80, p. 204 et dans mon article cité ci-dessus, p. 81, 82, 89, 91, 92.

[3] Paget Papers, *Bundle n° 47*, VI/281, f. 1—2 (original en français).

[4] Cette forteresse (dénommée par les Hongrois Pétervárad et par les Impériaux Peterwardein) — aujourd'hui un faubourg de la ville yougoslave de Novi Sad — avait été élevée au rang de siège épiscopal après la prise de Srem par les Turcs. Enlevée à son tour par les armées du sultan en 1546, elle a été reconquise par les Autrichiens en 1688. Considérée comme « città e fortezza di considerazione », elle avait sa garnison installée dans un « Castello sopra uno scoglio, onde domina il Danubio & è cinto di antiche mure a merli », cf. Simpliciano Bizozeri, *La Sacra Lega contro la potenza Ottomana* ..., vol. I, Milano, 1690, *Indice delle Città. Fortezza e Castelli della Schiavonia*, sub voce.

coalisés dans la « Sainte Ligue » [5]—, lesquels s'affrontaient dans la terrible guerre déclenchée en 1683 par suite de l'insuccès du siège de Vienne, Constantin Cantacuzène, témoignant d'une parfaite courtoisie, offrit à lord Paget le croquis mentionné, pour qu'il puisse se documenter sur cet événement. La donation est précisée à la fin de la lettre adressée à l'ambassadeur par le sénéchal le 8 décembre 1694 dans les termes suivants : « Essendo V⟨ostra⟩ E⟨ccelenza⟩ appresso d'altre virtù comulato e ornato, e d'ogni scienza, come et dal Sig⟨no⟩r Giorgio Scheryer (!) fui informato, il quale vedendo appresso di me il disegno di Petrovaradino coll'accampamento di questa Campagne sotto d'esso, e dicendomi grato forse ancora alla curiosità di V⟨ostra⟩ E⟨ccelenza⟩, ecco la mandai, e se ben e'cosa piccola e di poco non dimeno per mero divertimento solamente si co⟨m⟩ piaceva V⟨ostra⟩ E⟨ccelenza⟩ riceverlo » [6].

La lettre porte l'annotation marginale manuscrite de lord Paget, confirmant la réception de celle-ci et du croquis « Received the 21st Dec⟨ember⟩ (1694) O⟨ld⟩ S⟨tyle⟩ ».

Ce dessein — demeuré inconnu à tous les chercheurs qui ont effectué des investigations dans les archives Paget — figure au dossier 80, n° 1, (VI/1) du fond mentionné, que j'ai eu la possibilité d'identifier et de rendre au circuit scientifique. Une copie « xerox » effectuée par moi d'après l'original, pour les Archives d'Etat de Bucarest, est destinée à enrichir le patrimoine culturel roumain d'une pièce extrêmement précieuse. Avant de présenter le croquis et d'aborder le problème de son auteur, je tâcherai d'exposer brièvement les événements auxquels je me réfère.

Durant la campagne de l'été 1694, les troupes turques placées sous les ordres du grand vizir Sürmeli Ali pacha [7], après s'être associées aussi les Tatars dirigés par le Khan Sélim Ier Giraÿ (1692—1698), initient des campagnes offensives contre les Autrichiens dans la région serbe de Voïvodine, déclenchant de violentes attaques contre plusieurs forteresses danubiennes. Parmi celles-ci figurait aussi celle de Petrovaradin, où les Impériaux prirent de rapides mesures de défense. Le commandant des troupes autrichiennes, le maréchal comte Enea Silvio de Caprara [8] — en dépit des conseils de ses adjoints — ne passa pas à la contre-attaque, de sorte que le 9 septembre 1694 il se trouva encerclé à Petrovaradin [9] ; mais, grâce à la position de la forteresse, située dans un ample rentrant du Danube, il réussit à garder le contact avec la rive gauche du fleuve où

---

[5] Des détails chez Ludovic Demény et Paul Cernovodeanu, *Relaţiile politice ale Angliei cu Moldova, Ţara Românească şi Transilvania în secolele XVI—XVIII* (Les relations politiques de l'Angleterre avec la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie aux XVIe—XVIIIe siècles), Bucarest, 1974, p. 189—194.

[6] Paget Papers, *Bundle n° 59*, f. 1—v original.

[7] Remplissant cette fonction du 13 mars 1694 au 2 mai 1695.

[8] Né le 14 novembre 1631 à Bologne et décédé le 3 février 1701, exerçant les fonctions de commandant suprême des armées impériales sur les fronts de lutte contre les Turcs de 1694—1697 ; auteur de mémoires posthumes publiés à Bologne en 1783, cf. *Thaten und Charakterzüge berühmter österreichischer Feldherrn*, vol. I, Wien, 1808, p. 343 ; voir d'autres données bio-bibliographiques dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. III, Leipzig, 1876, p. 776—777.

[9] Gusztav Gömöry, *Pétervárad ostroma 1694-ben. Ozmén kútfőből* (Le siège de Petrovaradin en 1694 d'après une source ottomane) « Hadtörténelmi Közlemények », Budapest, vol. III, 1890, p. 21—22 (Le récit du siège d'après un journal de campagne tenu par un combattant du camp ottoman).

il fit passer presque toute sa cavalerie. Ce contact fut maintenu par deux ponts en bois, surveillés par de petites embarcations et des troupes auxiliaires de hussards et haïdouks placées sous le commandement du général Ludwig von Herbeville[10]. La garnison de la forteresse assiégée comptait 20 000 fantassins et un petit corps de cavalerie, composé d'un millier d'hommes, disposés à l'intérieur de la forteresse ainsi que dans son périmètre extérieur de défense, protégé par un champ de mines et des batteries d'artillerie[11]. L'armée ennemie, comptant environ 80 000 Turcs et 10 000 Tatars et disposant de 120 pièces d'artillerie[12], investit les fortifications extérieures de Petrovaradin par trois flancs ; le commandement du groupe attaquant de droite fut confié à Ibrahim Missirlizadé pacha, celui du groupe central à Mahmoud pacha, beylerbey de la Roumélie, commandant du corps de janissaires, et celui du groupe gauche à Djafer pacha d'Alep, tous secondés par des troupes de cavaliers *sipahis* et *silihdars* et de Tatars[13]. La coordination des opérations revenait au commandant suprême, le grand vizir, dont la tente avait été installée à l'arrière du dispositif de combat des Ottomans[14]. Une flottille composée de 4 galères, 10 grandes embarcations, 30 frégates et 60 caïques, placée sous les ordres du « Kapoudan » Ali pacha[15], essaya de couper le contact de la garnison assiégée avec les troupes de cavalerie demeurées sur la rive gauche du Danube, en détruisant les ponts en bois, mais le barrage des canons autrichiens fit échouer cette tentative. Les attaques turco-tatares, livrées pendant les dix jours suivants, furent aussi repoussées[16]. Le siège de Petrovaradin se prolongea, donc, sans aucun résultat positif, les parties en conflit s'abstenant de toute initiative. Ce qui plus est, le grand vizir appliqua une étrange stratégie, faisant creuser des fossés autour des remparts de la cité et passant à la défensive[17].

Le 19 septembre, les Impériaux reçurent des renforts par les régiments de 6000 Brandembourgeois placés sous les ordres du général Brandt[18] et le commandant des troupes de la Transylvanie et du Banat, le général Federigo Veterani, se mit en route à la tête de 12 000 soldats, se portant au secours des assiégés[19]. Les troupes de la garnison de Petrovaradin passèrent à la contre-attaque, soutenues par un puissant barrage d'artillerie, et faisant une sortie, elles détruisirent la première ligne des assiégeants. La balance de la victoire penchait nettement en faveur des Autri-

[10] S. Bizozeri, *La Sacra Lega contro la potenza Ottomana*, vol. II, Milan, 1700, p. 197.
[11] *Ibidem*, p. 198.
[12] *Ibidem*, p. 199.
[13] G. Gömöry, *op. cit.*, p. 22–23.
[14] *Ibidem*, p. 24.
[15] S. Bizozeri, *op. cit.*, p. 198 ; *Der siegreich geendigte Römisch-Kayserliche, Polnische, Muscovitische und Venetianische XV Jährige Türcken-Krieg ... der sich A<nn>o 1683 angefangen und A<nn>o 1699 geendiget* ... Hamburg, 1699, p. 459 ; G. Gömöry, *op. cit.*, p. 23.
[16] S. Bizozeri, *op. cit.*, p. 200–201 ; *Der siegreich* ..., p. 460–461 ; G. Gömöry, *op. cit.*, p. 24–25.
[17] (L.F.) Comte de Marsigli, *Stato Militare dell'Imperio Ottomano, Incremento e Decremento del Medesimo*, vol. II, La Haye-Amsterdam, 1732, p. 99 ; G. Gömöry, *op. cit.*, p. 26.
[18] S. Bizozeri, *op. cit.*, p. 202 ; *Der siegreich* ..., p. 461–462.
[19] S. Bizozeri, *ibidem* ; *Des Grafen Veterani Kaiserlichen Feldmarschalls Feldzüge in Ungarn und den angränzenden Provinzen, vom Jahre 1683 bis 1694* ..., Dresden, 1788, p. 148 – 152.

chiens. Des pluies torrentielles survenues vers la fin du mois de septembre inondèrent les fossés creusés par les Turcs, rendant difficile l'approvisionnement et démoralisant les soldats (les Tatars étant les premiers à faire défection), ce qui détermina le grand vizir à abandonner les positions conquises et à lever le camp le 1er octobre 1694, se repliant vers le sud et revenant à Belgrade [20].

Sans constituer un événement militaire marquant, l'épisode du siège échoué de la forteresse de Petrovaradin s'est inscrit cependant comme l'un des affrontements militaires les plus puissants de l'année 1694, étant consigné non seulement dans les journaux de campagne et une série d'ouvrages occidentaux contemporains [21], mais aussi en des sources ottomanes [22] et encore même dans la correspondance du grand dignitaire de la Porte Ottomane, Alexandre Mavrocordato l'Exaporite [23]. L'événement n'a pu, donc, échapper à l'attention du sénéchal Cantacuzène, qui, comme on le sait, suivait avec un vif intérêt le déroulement des opérations militaires sur les différents fronts de la guerre entre les Turcs et leurs adversaires. Sa bibliothèque comptait entre autres le périodique *Veridica raccolta de giornali di Buda sino alla pressa d'essa*, paru à Venise en 1686 et racontant en détail toutes les phases des opérations militaires, accompagnées de gravures, qui ont mené à l'enlèvement de Buda par les Impériaux le 2 septembre 1686 [24]. Constantin Cantacuzène fut aussi abonné, de 1688 à 1703, à la gazette viennoise de langue italienne, *Il corriere ordinario*, publiée par Giovanni Van Ghelen [25] et de 1700 à 1703 à *Foglio*, hebdomadaire de Fuligno [26], insérant de nombreuses informations d'ordre politique, diplomatique et militaire de toute l'Europe. Son fils même,

---

[20] S. Bizozeri, *op. cit.*, p. 203—206 ; *Der siegreich* ..., p. 462—465 ; Marsigli, *op. cit.* p. 99 ; G. Gömöry, *op. cit.*, p.28—35.

[21] Comme par exemple Christian Junckern, *Curieuser Geschichts-Calender* ... Leipzig, 1698, p. 48 ; *Europaeische Chronica oder Beschreibung was sich in diesem ... Zeit wehrender Regierung unsers ... Kaysers Leopold I, Nemlich von Anno 1656 biss 1701 in der gantzen Welt, sonderlich in Europa, Merckwürdiges zugetragen* ..., Nurmberg, 1701, p. 546—547 ; *Der Neueröffnetten Ottomanischen Pfortes Vortzetzung* ..., Augsburg, 1700, p. 679—682 ; *Theatrum Europaeum* ... vol. XIV (1691—1695), Frankfurt am/Main, 1702, p. 582, 585 ; Franciscus Wagner, *Historia Leopoldi Magni Caesaris Augusti*, vol. II, Augsburg, 1731, p. 272, etc.

[22] Parmi autres *Silihdar Tarihi*, la chronique des années 1683—1704, due à Mehmed aga Findiklili (1658—1723), cf. *Cronici turceşti privind ţările române. Extrase* (Chroniques turques concernant les pays roumains. Extraits), vol. II (XVIIe siècle — début du XVIIIe siècle (éditeur : M. Guboglu), Bucarest, 1974, p. 417—418.

[23] Le haut dignitaire de la Porte Ottomane adressait une lettre au patriarche de Jérusalem, Dosithée Notaras, en octobre 1694, où il lui faisait le récit circonstancié, d'après les informations de témoins oculaires, du siège échoué de la forteresse de Petrovaradin, cf. Alexandre Mavrocordate l'Exaporite, 'Επιστολαί Ρ' (100 lettres), éd. Th. Livada, Trieste, 1879, p. 156—162. Deux ans plus tard, en 1696, dans cette zone furent livrés de nouveaux combats soldés par la défaite des Turcs, sur lesquels Mavrocordate revient dans ses lettres (*op. cit.*, p. 164—168) ; aux hostilités de la région de Titel-Petrovaradin, enregistrées cette année-là, a assisté aussi Démètre Cantemir, le futur prince érudit de Moldavie, qui accompagnait l'armée du sultan [D. Cantemir, *Istoria Imperiului Ottomanu* (L'Histoire de l'Empire Ottoman) (traduit par I. Hodoş), Bucarest, 1876, p. 694 — 697 [*Opere* (Œuvres), vol. IV] ; Ioan Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei* (Chronique de la Moldavie), 2e édition (édition Iorgu Iordan), Bucarest, 1959, p. 140].

[24] Corneliu Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român Constantin Cantacuzino stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain, le sénéchal Constantin Cantacuzène), Bucarest, 1967, p. 253—255, no. 357 ; Mario Ruffini, *Biblioteca stolnicului Constantin Cantacuzino* (La bibliothèque du sénéchal Constantin Cantacuzène), Bucarest, 1973, p. 95.

[25] C. Dima-Drăgan, *op. cit.*, p. 248, n° 344.

[26] *Ibidem*, n° 345 ; M. Ruffini, *op. cit.*, p. 95.

Răducanu (Rodolphe), avait acquis, pendant ses années d'études à Padoue, deux manuscrits de technique militaire de la fin du XVII[e] siècle, comprenant des dessins de fortifications, dus à l'artilleur Evangelista Noni [27].

L'intérêt manifesté par l'érudit roumain envers l'épisode des combats de Petrovaradin apparaît, donc, tout naturel dans le contexte des préoccupations mentionnées et le croquis du siège, se trouvant en sa possession, a été dessiné soit par lui-même, avec les explications requises, d'après une esquisse exécutée sur place par un participant du camp turc au siège, soit sous sa directe orientation. Mais avant d'exposer nos arguments à cet égard, il convient de présenter le contenu de la pièce.

Le dessin à la plume—la couleur de l'encre, un peu décolorée, tirant vers le brun — aux dimensions de 62 × 45 cm, sans aucune mention de l'auteur, porte la légende : *Delineatio Arcis Petrovaradinae a Turcis obsessae. Obsessa fuit Die 9 7-bris Anno 1694. Soluta die P⟨rim⟩a 8-bris eiusdem Anni* (Le dessin de la forteresse de Petrovaradin assiégée par les Turcs. Elle a été assiégée le 9 septembre 1694. Sauvée le 1[er] octobre de la même année). Le croquis ne comporte pas d'échelle et d'autres coordonnées géographiques que présentent les documents cartographiques occidentaux contemporains, constituant plutôt une composition figurative. Au centre du dessin est représentée la forteresse de la garnison assiégée *(Arx Petrovaradinensis)* sous la forme d'un polygone irrégulier à trois bastions latéraux et une cour intérieure du côté droit [28], la sortie se faisant par une porte secondaire vers la plaine environnante *(Locus Campi)*. Du côté du Danube *(Danubius)*, la forteresse comportait aussi un rempart en terre *(Propugnaculum ex terra)* et, à droite, un autre en pierre *(Propugnaculum lapideum)*, au centre de la partie nord s'élévant une tour d'entrée, pourvue d'un pont mobile à chaînes *(Porta)*, installée audessus d'un fossé orienté vers le fleuve. A l'intérieur dela forteresse figurent 6 bâtiments installés symétriquement, 3 au long du côté est et 3 au long du côté ouest ; deux d'entre eux, surmontés de croix, représentent probablement des chappelles et les autres, les casernes des soldats de la garnison. Le côté sud est pourvu lui aussi d'une entrée. La forteresse était protégée de deux rangées successives de murailles crénelées, près de chacunes d'entre elles étant représentés deux corps de soldats impériaux portant des étendards à croix. Le dispositif défensif de la cité assiégée apparaît fortifié de lanceurs de projectiles *(Locus Pileae Igneae* et *Locus Pileae)*, installés devant les entrées du premier mur de défense et par des batteries de canons disposés dans les plus propices coins des remparts *(Aggeres Germanorum)*, sur le côté est *(Locus Torm⟨entorum⟩)* et sud *(Hic decem Tormenta* et *Locus Tormentorum)* du deuxième mur. La garnison de la cité gardait ses lignes de communication avec les escadrons de la cavalerie impériale *(Castra Equitum Germanorum)*, disposés sur la rive gauche du Danube, par les deux ponts en bois *(Duo Pontes)*, situés en direction de la tour

---

[27] Il s'agit de *Architettura militare o fortificatione moderna*, 134 f. à schémas de fortifications et de *Tratato di fuochi artificiati da Guerra*, 196 f. à dessins, ap C. Dima-Drăgan, *op. cit.*, p. 187, n[os] 187—188 ; M. Ruffini, *op. cit.*, p. 62.

[28] Localisation, compte tenu de la perspective du croquis indiquant l'orientation des assiégeants, employée tout au long de la description de la pièce.

d'entrée et conduisant à une construction défensive. A gauche de cette construction étaient emplacés sept escadrons, près d'un petit bastion pourvu de canons et de remparts *(Aggeres Ger⟨manorum⟩ q⟨ue⟩ Tormen⟨torum⟩)*, devant une île du Danube *(Insula Danubii⟩* ; à droite figurait le huitième escadron, flanqué d'un autre bastion et d'un retranchement naturel de dimensions réduites *(Aggeres Germ⟨anorum⟩ & Tormen⟨torum⟩)*. L'approvisionnement de la garnison assiégée était assuré par huit petites embarcations *(Naves Victualia proviantis)*. Tout en haut du croquis figure le camp de la cavalerie impériale.

Quant à l'armée des assiégeants, elle est présentée comme occupant le fossé extérieur de la cité, où les janissaires avaient amené leur artillerie *(Locus Ianizarorum tormentorum)*, disposant de réserves de *sipahis* (deux corps d'armée) et de troupes d'auxiliaires tatars (un corps d'armée) vers le Danube *(in Danubium)*. L'emplacement des fortifications et des batteries turques *(Aggeres, Turca⟨rum⟩ 4 Tormen⟨ta⟩, Aggeres Turcarum, Turca⟨rum⟩ aggeres Tormen⟨ta⟩*) est présenté avec précision, comme par ailleurs la position des troupes ; à gauche, le groupe de Djafer, pacha d'Alep *(Locus Giafer Passae)*, au milieu Mahmoud, beylerbey de la Roumélie [*⟨Lochus⟩ Mahut Beij oglu 4 Tormentorum*] et à droite, Ibrahim Missirlizadé pacha *(Locus Misserli oglu 4 Tormentorum)*, tous disposant de l'appui de l'artillerie. En dernière ligne figuraient des remparts et le camp ottoman *(Aggeres Turcarum et castra Turcarum)*, la tente du grand vizir étant mise en évidence *(Tentorium Vizirii)*. Sur le Danube sont représentées aussi les flotilles des deux adversaires, six galères des Impériaux *(Galerae Germa⟨norum⟩ numero 6)* et dix trirèmes turques *(Triremes Turcarum numero 10)*, à proximité d'une île dotée d'un petit bastion [*Aggeres in Insula 4 Tormen⟨ta⟩*] et défendue par des navires de guerre, sans position précise [*Naves bel⟨l⟩icis Turca⟨rum⟩ loco incerto*], près d'une autre île *(Insula)*. La flotte turque opérait également à l'appui d'un groupe d'armée terrestre, possédant des fortifications et une bouche à feu *(Aggeres et Tormenta Turcarum)*, situées à l'intérieur de la plaine (*Planities et Pratum*) qui limitait le côté ouest de la forteresse assiégée. Les Ottomans disposaient même d'une tête de pont sur la rive du Danube occupée par les forces autrichiennes, mais dépourvue de la capacité offensive requise (*Aggerres Turcarum defensionis*).

Tout à fait remarquables dans ce croquis nettement différent, quant à la structure et à la conception, des plans dus aux cartographes occidentaux, sont surtout les miniatures qui complètent l'ensemble des détails d'ordre militaire. Elles présentent les Autrichiens coiffés du tricorne, le fusil maintenu contre l'épaule droite et pointé vers le haut, en position rigide, spécifique aux scènes de masse des fresques ecclésiastiques et des cahiers de modèles de peinture médiévale des pays roumains ; la cavalerie impériale est figurée de la même manière. La représentation des janissaires et *sipahis* turcs ainsi que celle des Tatars est plus vivante, les personnages sont plus différenciés et l'attitude, en quelque sorte, plus dégagée ; tandis que les Autrichiens sont dessinés en une seule perspective, leurs adversaires présentent une plus grande mobilité. Mais l'on décèle, là encore, le maniérisme de l'iconographie d'inspiration post-byzantine. Spécifique à la même source est aussi la figuration des bâtisses et chapelles

de l'intérieur de la forteresse assiégée, que l'on pourrait prendre pour des établissement orthodoxes. Il en résulte que l'auteur du croquis était une personne familiarisée avec les canons de l'art traditionnel oriental [29]. Il nous faut préciser en même temps que les détails d'orde topographique du croquis analysé présentent une parfaite concordance avec le plan de situation de la forteresse de Petrovaradin, au moment du siège, dressé par le bien connu érudit italien Luigi Ferdinando Marsigli, officier combattant de l'armée impériale [30], de même qu'avec des représentations similaires figurant dans d'autres ouvrages contemporains [31].

Pour ce qui est de l'auteur du croquis et de l'apport de Constantin Cantacuzène à sa réalisation, on peut affirmer ce qui suit : compte tenu de la précision des éléments topographiques de la composition et de l'indication des positions occupées par les forces militaires des combattants — correspondant, dans leurs grandes lignes, à ceux contenus par les plans du siège de la forteresse de Petrovaradin publiés dans les ouvrages de certains auteurs occidentaux contemporains —, nous le répétons, il est certain que le croquis a été exécuté par un participant du camp turc au siège. La manière d'exécution du croquis, comme par ailleurs la précision avec laquelle sont indiqués la position des troupes turco-tatares, le nom des dirigeants, le nombre des bouches à feu, alors que pour ce qui est des adversaires les indications sont de beaucoup plus vagues, les mouvements de troupes plus approximatifs, la dénomination des régiments et de commandants ignorée, viennent à l'appui de notre affirmation. Ainsi, ce

---

[29] Le débat autour de l'exécution artistique des dessins de cette esquisse cartographique à caractère militaire doit être nécessairement continué, des conclusions plus catégoriques devant se détacher par leur analyse judicieuse et la comparaison avec différentes représentations des cahiers de modèles des peintres roumains ou des manuscrits illustrés des XVII^e — XVIII^e siècles. Des rapprochements avec les réalisations contemporaines de Pîrvu Mutu, ou avec celles un peu plus tardives du maître d'école, miniaturiste et copiste, le pope Flor, du sellier Constantin, fils du prêtre Iordache de Mogoşoaia ou des peintres d'églises Mihai et Radu — tous de Valachie — pourraient offrir certains indices précieux de filiation iconographique. En tant que point de départ d'une bibliographie orientative nous nous bornons à indiquer les études de Ion Barnea, *Un miniaturist român din secolul XVIII: Popa Flor* (Un miniaturiste roumain du XVIII^e siècle : le pope Flor), Bucarest, 1949, 24 p. (tirage à part de « Biserica ortodoxă română », LXVI, 1948), et *Un cronograf român ilustrat din secolul al XVIII-lea* (Un chronographe roumain illustré du XVIII^e siècle), « Studii şi cercetări de istoria artei », VII (1960), n° 2, p. 184—185, ainsi que celles de Teodora Voinescu, *Modele tradiţionale şi observaţii din realitate in pictura muntenească a veacului al XVIII-lea. Caietul de modele al lui Radu Zugravul* (Modèles traditionnels et observations de la réalité dans la peinture valaque du XVIII^e siècle. Le cahier de modèles de Radu, le peintre d'églises), *ibidem*, série arts plastiques, XIV (1967), n° 1, p. 57—69, *Pârvu Mutu zugravu* (Le peintre d'églises, Pîrvu Mutu), Bucarest, 1968, 24 p. + pl. et *Un caiet de modele de pictură medievală românească* (Un cahier de modèles de peinture médiévale roumaine), dans *Pagini de veche artă românească* (Pages d'art roumain ancien), vol. III, Bucarest, 1974, p. 147—276.

[30] *Stato Militare dell'Imperio Ottomano* ..., p. 99, pl. XXXI: *Pianta di Petervaradino e delle di lui Adiacenze ad ambe lè rive del Danubio, e dè Trinceramenti attorno del Esercito Cesareo, che coprivan l'Istessa Fortessa ; dè due Ponti sul Danubio coperti de Navigli Cesarei, della dispozitione, trinceramenti, ed Approci, ed Armata di più Galere de Turchi dentro del Danubio ; essendo l'Esercito Cesareo s'otto del Comando del'Marcesciallo Co<nte> Caprara, e l'Ottomanno sotto quello del Gran Visir nella Campagna dell Anno 1694.*

[31] Voir, par exemple, *Der siegreich ... XV Jährige Türcken-Krieg* ... p. 458 ; *Peter = Waradin wie selbiges Kampf der Kayserliches Armee von den Türcken ist belagert worden* ; *Der Neu-eröffneten Ottomanischen Pforten Vortzetzung* ..., p. 680 ; *Europäische Chronica* ... p.547 ; *Theatrum Europäeum* ..., vol. XIV, p. 580—581 ; *Die Festung Petervardein mit dabeystehender Christlicher Armee und darauff geführten attaquen des Erbfeindes* ; ce dernier plan est reproduit (sans légende en allemand) aussi par G. Gömöry, *Pétervárad ostroma 1694ben* ..., p. 35.

personnage non-identifié, présent à Petrovaradin, par une voie toujours ignorée par nous, a transmis au sénéchal Constantin Cantacuzène, intéressé à l'évolution des événements sur le théâtre de guerre austro-turque, un brouillon du croquis du siège qui, évidemment, a été recopié soit par l'érudit roumain, soit par un autre dessinateur, sous l'orientation de celui-ci, et complété par des explications requises en latin pendant l'intervalle octobre—décembre 1694. Il convient de préciser comme un argument à l'appui de la paternité ou au moins de la participation d'une manière ou d'autre du sénéchal à l'exécution de ce croquis le fait que *toutes les mentions en latin qui y figurent sont de la même main que les lettres adressées à lord Paget par l'érudit roumain durant l'intervalle 1694—1701* [32]; ce qui plus est, l'écriture du croquis examiné est fort ressemblante, sinon identique, à celle des notes en latin figurant au cahier de Constantin Cantacuzène, datant de ses années d'études en Italie (1667—1669) et de la période suivante [33]. En outre, on sait que l'érudit conseiller du prince de Valachie possédait des notions de cartographie, car, durant l'intervalle 1694—1699, il a dressé la carte de la principauté valaque, imprimée à Padoue en 1700, en collaboration avec Jean Comnène, médecin à la cour de Constantin Brancovan [34]. La passion du sénéchal pour la cartographie ressort également de la présence dans sa bibliothèque de la collection de cartes éditées par Giovanni Giacomo de Rossi, à Rome, sous le titre *Mercurio geografico* ..., en tant qu'annexe à l'œuvre du géographe français Michel Antoine Baudrand, *Geographia ordine litteratum disposita* (La géographie présentée par ordre alphabétique), 2 vol., Paris, 1681—1682, figurant elle aussi parmi les ouvrages de la bibliothèque de l'érudit roumain, à part d'autres extraits de *Lexicon geographicum* du même Baudrand (Padoue, 1674), *Atlas novus* des frères Wilhelm et Johannes Blaeu (Amsterdam, 1628) [35], etc.

---

[32] L'évidence de cette correspondance, chez E. D. Tappe, *Documents concerning Rumania in the Paget Papers*, p. 207—209 et P. Cernovodeanu, *Arhiva diplomatică a lordului William Paget* (Les archives diplomatiques de lord William Paget), p. 89—92.

[33] Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, ms. roumain, 1498, f. 42 v° (maximes du genre : « Grave est enim hominis pudenti petere aliquis magnum ab ero de quo se bene meritum putet », « Rustica progenies nescit habere modum », etc.) et f. 126 v°. (la description du palais des doges de Venise). Cf. aussi Florica Dimitrescu, *Stolnicul C. Cantacuzino : Însemnările de călătorie și de studii la Constantinopol, Veneția și Padova (1665—1669)* [Le sénéchal C. Cantacuzène : Les notes de voyage et d'études à Constantinople, Venise et Padou (1665—1669)], dans le volume *Contribuții la istoria limbii române vechi* (Contributions à l'histoire de la langue roumaine ancienne), Bucarest, 1973, p. 112, 120.

[34] Voir Constantin C. Giurescu, *Harta stolnicului Constantin Cantacuzino. O descriere a Munteniei la 1700* (La carte du sénéchal Constantin Cantacuzène. Une description de la Valachie en 1700), dans « Revista istorică română », XIII (1943), fasc. I, p. 1—28. Une copie en couleurs, à 6 planches, de cette carte, à laquelle s'ajoutent également le territoire de la Moldavie, de la Transylvanie et d'une partie du Banat, a été exécutée en 1707 par l'Etat major des armées impériales, étant conservée à Vienne, cf. Ion Ciortan, *Contribuții la istoria cartografiei românești. O prelucrare a hărții stolnicului Constantin Cantacuzino din anul 1707* (Contributions à l'histoire de la cartographie roumaine. Une adaptation de la carte du sénéchal Constantin Cantacuzène de 1707), dans le volume *Tîrgoviște, cetate a culturii românești. Lucrările sesiunii științifice din 21—23 decembrie 1972* (Tîrgoviște, cité de la culture roumaine. Les travaux de la session scientifique de 21—23 décembre 1972), Ière partie. *Studii și cercetări de bibliofilie* (Etudes et recherches de bibliophilie), Bucarest, 1974, p. 247—256+5 fig.

[35] Corneliu Dima-Drăgan, *Biblioteci umaniste românești — Istoric. Semnificații. Organizare* (Bibliothèques humanistes roumaines. Historique. Significations. Organisation), Bucarest, 1974, p. 98—100.

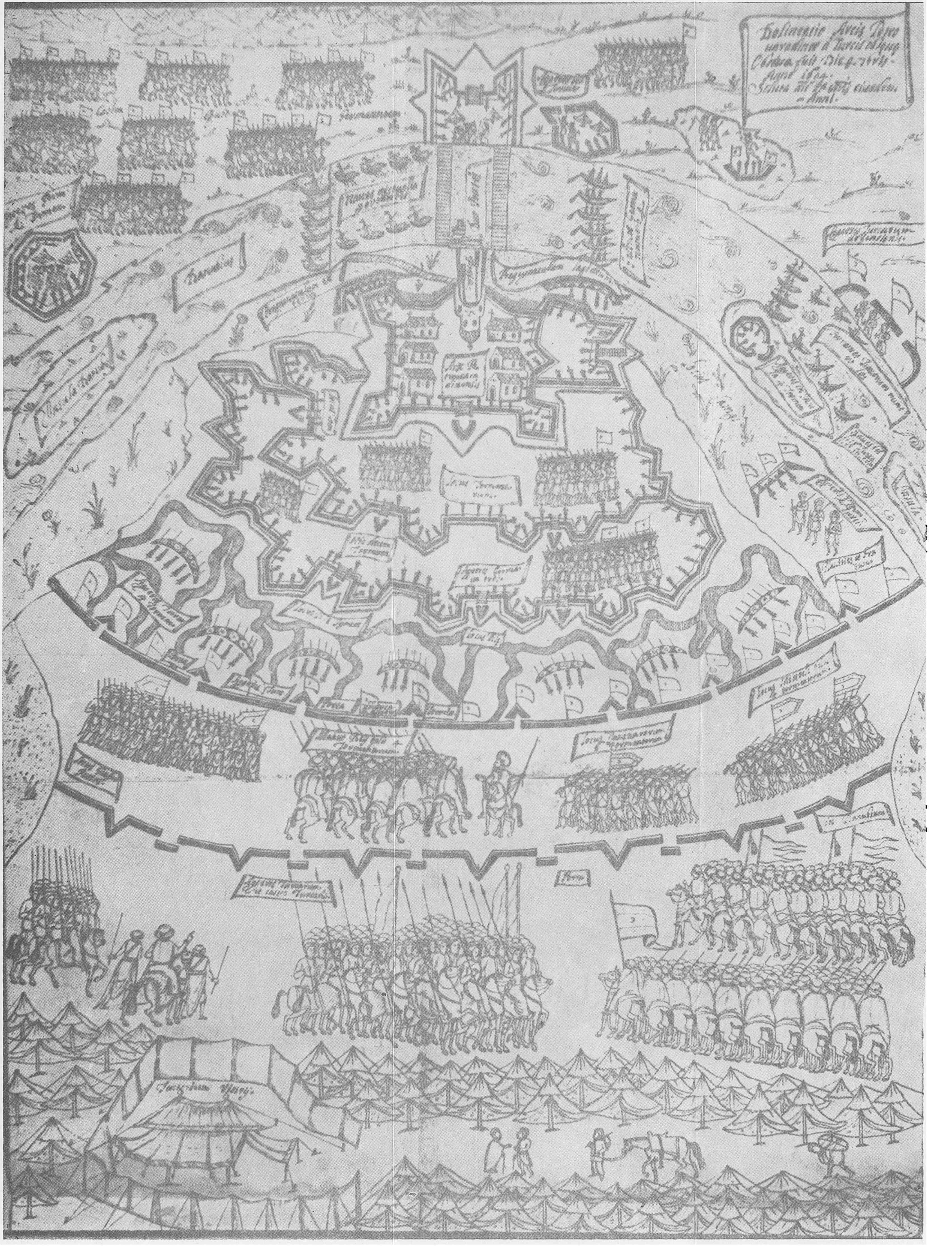


Fig. 1. Le croquis du siège de la forteresse de Petrovaradin en 1694 (planche).

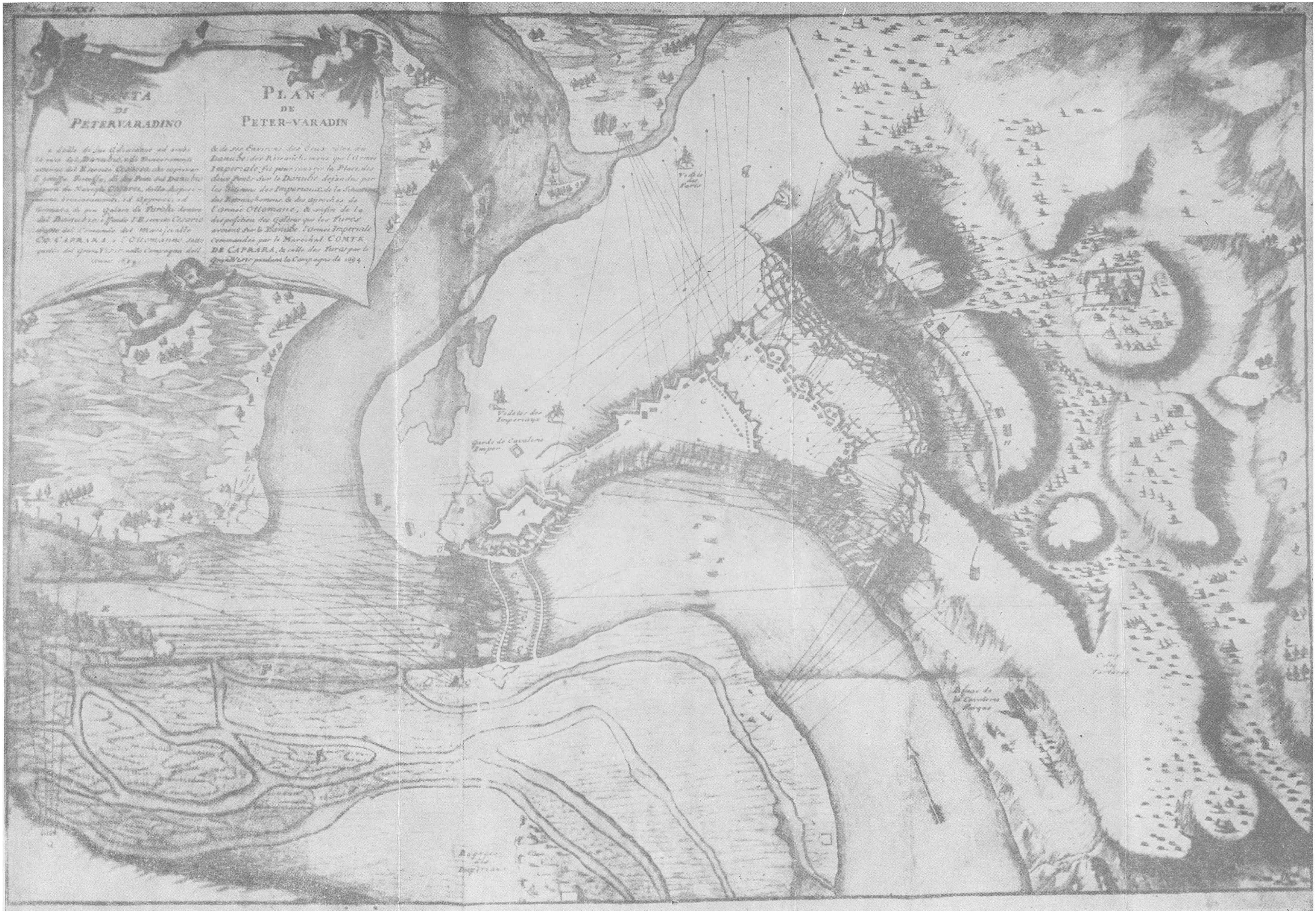


Fig. 2. La planche du siège de la forteresse de Petrovaradin de *Stato Militare dell'Imperio Ottomano*..., vol. II, La Haye-Amsterdam, 1732 (pl. XXXI).

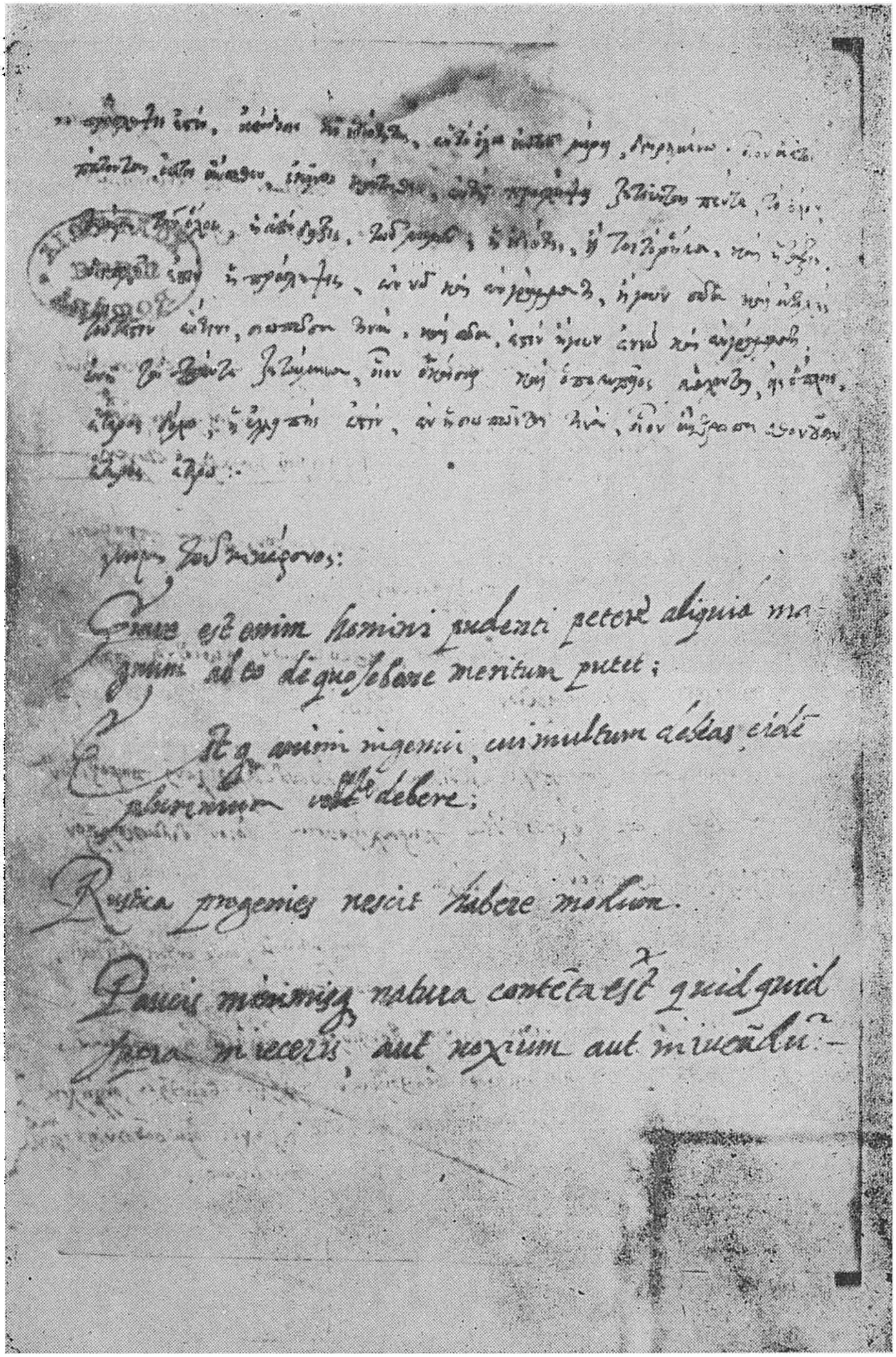
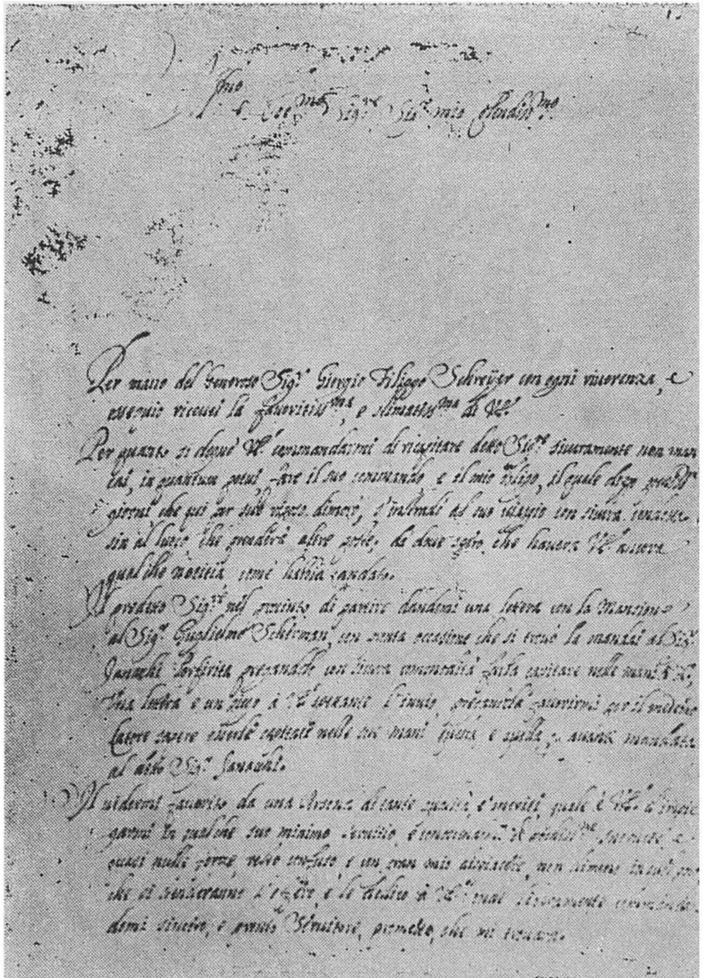
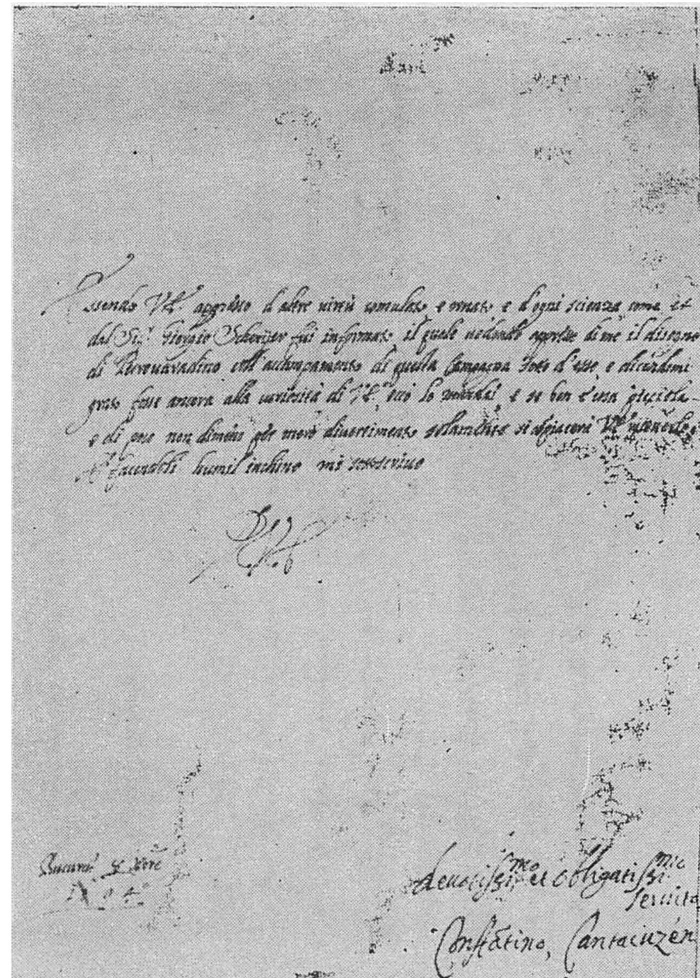


Fig. 3. Page 42 v⁰ du cahier d'études du sénéchal Constantin Cantacuzène.


Per mano del Venerato Sig.r Giorgio Filippo Schreÿer con ogni riverenza, e ossequio ricevei la favoritissima, e stimatissima di V.E.

[illegible]


[illegible]

Devotissimo et obligatissimo servitor
Constantino, Cantacuzen

Fig. 4. La lettre du sénéchal Constantin Cantacuzène à lord Paget du 8 décembre 1691, par laquelle il lui offre le croquis du siège

On ne saurait conclure la discussion autour de ce problème sans exprimer la conviction, à l'actuel stade de la documentation dont nous disposons, de la participation, d'une manière ou d'autre, du sénéchal à la réalisation du croquis en question, qu'il a offert le 8 décembre 1694 à lord Paget. Et ce, précisément parce qu'il s'agissait d'une pièce sortant de ses mains ou exécutée sous son orientation et dont il a pu se séparer plus facilement que d'une éventuelle acquisition étrangère plus rare, en possession de laquelle il n'aurait pu entrer que peu probablement pendant un si court laps de temps (octobre—décembre de la même année). Quel quesoit son auteur, il est indubitable que pour l'histoire de la cartographie — et de l'art médiéval roumain en général — le croquis de la forteresse de Petrovaradin constitue une pièce de haut prix, non seulement de par sa valeur documentaire et artistique, mais aussi de par la mise en évidence des préoccupations érudites de Constantin Cantacuzène, auquel elle a appartenu.

L'IMAGE DU SUD-EST EUROPÉEN DANS L'HISTORIOGRAPHIE ROUMAINE DU XVII[e] SIÈCLE ET AU DÉBUT DU SIÈCLE SUIVANT*

ANCA IANCU

« La vie d'un peuple est sans cesse impliquée dans celle des autres peuples, étant conditionnée par eux et influant à son tour sur leur vie »[1], affirmait celui qui a fait plus que tous ses devanciers pour projeter l'image historique de son pays sur la toile de fond de l'histoire universelle — Nicolas Iorga, pour le nommer. L'exploration du cadre général de l'histoire roumaine, qu'il considère, lui, comme un devoir inéluctable, s'ébauche déjà chez les auteurs de chroniques roumains du XVII[e] siècle.

Si les annalistes du XV[e] siècle, si les historiographes slavo-roumains du XVI[e] siècle[2] limitent leurs efforts au simple récit événementiel d'intérêt local, au fur et à mesure que s'élargit l'horizon intellectuel, les lettrés roumains manifestent une attention de plus en plus marquée envers le passé historique de leur pays. Or, pour l'apprécier à sa juste mesure, il fallait le connaître également par rapport à celui des autres peuples, des autres pays. De ce fait, à part les réponses fournies à une suite de problèmes importants posés par la société du temps [3], l'analyse porta ses forces de ce côté-là aussi. Ceci explique l'intérêt croissant pour ce qui se passait — événements et situations particulières — dans d'autres pays[4], ainsi que l'accumulation des connaissances historico-géographiques. C'est ce que montrent les témoignages écrits du XVII[e] siècle, surtout ceux de sa seconde moitié et du commencement du XVIII[e] siècle. Les conquêtes du siècle favorisèrent cette évolution : c'est l'époque du triomphe de la langue rou-

---

* Version amplifiée de la communication présentée au III[e] Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre, 1974.

[1] N. Iorga, *Două concepţii istorice*, dans *Generalităţi cu privire la studiile istorice*, 3[e], Bucureşti, 1944, p. 91.

[2] L'image synthétique des problèmes de la culture roumaine écrite des XV[e]—XVIII[e] siècles, chez Mihai Berza, *Problèmes majeurs et orientations de la recherche dans l'étude de l'ancienne culture roumaine*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », IX (1970), n° 3, p. 49.

[3] Eugen Stănescu, *Die Ideenwelt des rumänischen mittelalterlichen Geschichteschreibens* dans « Revue Roumaine d'Histoire », IX (1970), n° 4, p. 603—624 ; idem, *Unity and diversity in the political thought of early Romanian Society*, dans *Nouvelles Etudes d'Histoire*, IV, 1970, p. 91—110.

[4] Dimitrie Ionescu, *Cum se înfăţişează istoria universală în cronicile româneşti*, dans « Revista Istorică », 1931, n[os] 4—6, p. 106—113 ; Paul Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII[e] et XVIII[e] siècles*, I, dans « Revue Roumaine d'Histoire », IX (1970), n° 4, p. 677—697.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, 4, P. 603—618, BUCAREST, 1976

maine en tant que langue de culture [5], celle de l'activité typographique incessante des presses déjà en fonction à l'étape précédente, l'époque des possibilités plus grandes d'information et de contact avec d'autres cultures. Ces acquis, obtenus par le développement de la société roumaine engagée dans une voie ascendante, font du XVII^e siècle une phase d'une densité intellectuelle toute spéciale [6], fait attesté par les œuvres brillantes illustrant chaque registre culturel (monuments d'architecture, peinture, culture écrite). Pour ce qui est de la culture écrite, outre les multiples copies d'ouvrages déjà entrés dans le circuit, on constate l'éclosion, en bon nombre et suivant un rythme soutenu, d'œuvres de contenu inédit, notamment dans le domaine de la littérature historique.

Ceux qui (pour des raisons presque toujours d'ordre humaniste [7]) assument la responsabilité d'écrire l'histoire du pays, lettrés doublés de politiques, diplomates ou militaires, ressentent le besoin d'approfondir leurs connaissances d'histoire universelle, afin de pouvoir placer l'histoire roumaine dans le contexte normal de son développement. Ce sont là les justifications théoriques évoquées par un Grigore Ureche, quand il affirme que « l'histoire et l'organisation des autres pays qui sont aux alentours ... il ne convient pas de ne point les mentionner étant nos proches voisins » [8] ou d'un Miron Costin, qui constate que « ce pays étant petit aucune chose de celles qui lui sont propres n'a été faite à l'insu et sans interférences avec d'autres pays » [9].

Les interférences historiques qui marquèrent le passé des Roumains et des autres peuples du Sud-Est de l'Europe devaient tout naturellement attirer l'attention des lettrés roumains et, à travers eux, celle des lecteurs auxquels ils s'adressaient. En interrogeant les écrits historiques roumains du XVII^e siècle et du début du siècle suivant — l'intervalle ainsi délimité ne forme qu'une étape unique — nous nous proposons de saisir les dimen-

---

[5] P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, București, 1965; I. Gheție, *Începuturile scrisului în limba română. Contribuții filologice și lingvistice*, București, 1974.

[6] L'expression est employée par C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 39 ; elle a été appliquée aux réalités roumaines par Alexandru Duțu, *Umaniștii români și cultura europeană*, București, 1974, p. 54 ; voir encore idem, *Sinteză și originalitate în cultura românească*, București, 1972, p. 90–122.

[7] Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, éd. P. P. Panaitescu, București, 1955, p. 57 : « ont appris la tête de fil et le commencement des ancêtres, d'où ont-ils surgi dans le pays ... pour que ne se noient point les années passées de tous les pays et qu'on ne sache plus ce qu'ils ont accompli, en ressemblant aux fauves et aux bêtes muets et sans jugement »; Miron Costin, *Istoric de Crăiia Ungurească*, dans *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, București, 1965, vol. II, p. 55; « pour que sachent *les voïvodes surtout, ensuite les boïards*; les conseillers des voïvodes et des pays, qu'on sache ce qui a été accompli chez les autres et d'autres pays voisins dans les temps révolus ... pour qu'ils suivent ce qui est bon les mauvaises qu'ils évitent » (les italiques nous appartiennent); D. Cantemir, *Hronicul vechimei a româno-moldo-vlahilor*, éd. Gr. G. Tocilescu, București, 1901, p. 180 : « que le peuple moldave profite donc de nos efforts ... »

[8] Grigore Ureche, *op. cit.*, p. 112.

[9] Miron Costin, *op. cit.*, p. 119.

sions de l'intérêt porté à la connaissance de l'état des choses en Europe du Sud-Est [10].

C'est une image complexe des préoccupations d'histoire sud-est européenne qui se dégage des textes narratifs roumains de l'époque. L'enrichissement considérable des connaissances à ce sujet est le résultat d'une suite de positions difficiles à encadrer dans un schéma rigoureux. Essayons, quand même, de les grouper en ce qui suit.

On remarquera tout d'abord une accumulation de connaissances livresques. Elle est due aux écrivains d'histoire qui en rédigeant celle de leur pays et méditant sur le passé de celui-ci entendent l'intégrer dans le processus général du développement européen, sud-est européen en tout premier lieu. De là leur effort informationnel, l'élargissement de l'investigation par l'appel à un nombre croissant de sources. Cette voie de la restitution du devenir de son peuple est inaugurée par Grigore Ureche. Celui-ci, pour des raisons mentionnées ci-dessus, introduit dans sa chronique roumaine une longue incursion dans l'histoire des peuples voisins — Polonais, Tartares, Turcs, Hongrois [11]. Il s'agit d'un essai de caractériser les peuples avec lesquels les Roumains sont entrés en contacts, leur histoire, leur situation culturelle et sociale. Grigore Ureche aura des continuateurs parmi quelques-uns de ceux qui prirent la relève pour la rédaction de l'histoire de leur pays : lettrés humanistes, qui ont pris leur distance par rapport aux auteurs d'annales et de chronographie [12]. Miron et Nicolae Costin, Constantin Cantacuzino, Dimitrie Cantemir — chacun disposant d'autres possibilités d'information [13], doté d'une capacité d'assimilation et d'interprétation lui appartenant en propre. Ajoutons à ce groupe les écrivains de chroniques de la catégorie d'un Radu Popescu [14] et d'un Gheorghe Brancovici [15], qui témoignent de la curiosité vis-à-vis des réalités sud-est européennes, en faisant appel aux sources appropriées pour éclairer les sujets

---

[10] Voir aussi M. Berza. *Turcs. Empire Ottoman et relations roumano-turques dans l'historiographie moldave des XV^e –XVII^e siècles.* dans « Revue des études Sud-Est Européennes ». X (1972). n° 3. p. 595–627 : E. Stănescu. *Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII^e –XVIII^e siècles.* dans *Symposium. l'Epoque phanariote. 21–25 octobre 1970. à la mémoire de Cléobule Tsourkas.* Thessaloniki. 1974 : à ceci. s'ajoutent les analyses des œuvres des différents lettrés roumains comprises dans les synthèses d'histoire littéraire et les études introductives aux éditions critiques de ces œuvres. V. M. Berza. *Problèmes majeurs (Aperçu bibliographique).* p. 503–505 et Al. Duţu. *L'historiographie de la culture roumaine. Synthèses et monographies.* dans « Revue Roumaine d'Histoire ». IX. (1970). n° 4, p. 641–651.

[11] Grigore Ureche. *op. cit.*. p. 112–125.

[12] Al. Duţu. *Umaniştii români şi cultura europeană.* p. 94–102.

[13] Voir en ce sens P. Cernovodeanu. *Préoccupations en matière d'histoire universelle,* I. p. 679–681.

[14] Auteur incontestable de la deuxième partie de *Istoriile domnilor Ţării Româneşti.* (c'est-à-dire de la période 1688–1729) : v. E. Stănescu. *Valoarea istorică şi literară a cronicilor muntene.* étude introductive de *Cronicari munteni.* éd. Mihail Gregorian. Bucureşti. 1961. p. XII–XV. Constantin Grecescu. par les soins duquel a été publiée l'édition critique de *Istoriile domnilor Ţării Româneşti.* Bucureşti. 1963. attribue à Radu Popescu la chronique toute entière. v. p. XXXII (tous nos renvois sont à cette édition). Le débat se poursuit sur la paternité de cette chronique.

[15] Gheorghe Brancovici. *Cronica Slovenilor Iliricului Misii cei din sus şi cei din jos Misii.* éd. N. Iorga ; N. Iorga. *Despre cronica lui Gheorghe Brancovici.* dans « Revista Istorică ». III (1916). n^{os} 1–6. p. 9–15 (étude). p. 26–118 (texte de la chronique). Voir à ce propos. P. P. Panaitescu. *Istoria slavilor în româneşte în secolul al XVII-lea. Cronica lui Gheorghe Brancovici şi Sinopsisul de la Kiev,* « Revista Istorică Română ». vol. X. 1940. p. 80–129.

qu'ils entendent développer, sans pourtant que le premier dépasse le stade d'un chroniqueur de faction, le second celui de tout écrivain médiéval d'histoire.

Une deuxième catégorie d'informations est celle des notations spontanées concernant les peuples du Sud-Est de l'Europe. Elles émanent de personnes qui ont intégré leurs propres souvenirs de l'époque qui fut la leur dans une histoire générale du pays[16] et portent sur divers aspects de l'histoire des peuples balkaniques pendant la période de domination ottomane, tels que la présence et l'activité dans les pays roumains de certains Grecs, Serbes, Croates ou les problèmes liés à l'histoire de la grécité postbyzantine, au régime imposé par la domination ottomane, etc. C'est là qu'occupe une place à part la *Chronique de l'expédition des Turcs en Morée (1715)*, de Constantin Düchiti[17] — journal de campagne avec la description détaillée de 48 villes et 25 villages jalonnant la route parcourue par les troupes ottomanes de Constantinople en Morée.

Plus nombreux et nuancés qu'à l'égard de n'importe quel autre peuple du Sud-Est de l'Europe sont les textes roumains consacrés aux Turcs et à leurs rapports avec les principautés danubiennes : « ... au cas où nous écrirons et mentionnerons les commencements et l'apport des Turcs et de leur Empire, nous ne serons pas fautifs, car il est impensable de ne point les mentionner et ne point écrire (sur eux) puisque sous leur main ... nous sommes ... »[18], écrivait Grigore Ureche, auquel revient l'initiative d'accorder une place plus importante aux données d'histoire turque dans les ouvrages historiques roumains.

La curiosité vis-à-vis de l'histoire turque se développe en accord avec la complexité croissante des rapports roumano-ottomans. On constate tout d'abord un simple enregistrement des faits (nuancés pourtant par les diverses positions mentales et affectives des écrivains respectifs)[19] : c'est l'exposé des batailles livrées par les Roumains aux Ottomans pendant la phase préalable à l'installation, dans le deuxième quart du XVI^e^ siècle, de la domination du Croissant et au cours de la période immédiatement ultérieure à celle-ci — qui s'est effectuée néanmoins dans les conditions d'une certaine autonomie[20]. Bientôt, l'évantail de ces notations s'élargit jusqu'à englober un nombre assez important de renseignements concernant les différents coins de l'Empire. C'est ainsi qu'on y découvre maints échos sur les guerres de Morée, d'Egypte, de Syrie, et en tout premier lieu sur celles menées en Europe centrale et orientale, les conflits avec l'Autriche et la Pologne bénéficiant d'un regard spécial. Les remarques sur le régime de la domination ottomane, les caractéri-

---

[16] *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1714* (l'Anonyme brancovane), éd. de Constantin Grecescu, București, 1959 ; Radu Logofătul Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu Voievod (1688—1714)*. Etude introductive et édition de Aurora Ilieș, București, 1970.

[17] V. N. Iorga, *Chronique de l'expédition des Turcs en Morée 1715 — attribuée à Constantin Dioikétès ...*, București, 1913.

[18] Grigore Ureche, *op. cit.*, p. 118.

[19] Cf. l'étude citée du pr M. Berza.

[20] I. Matei, *Quelques problèmes concernant le régime de la domination ottomane dans les Pays roumains* dans « Revue des études sud-est européennes », IX (1972), n° 1, p. 65—81 ; X (1973), n° 1, p. 81—95.

sations véhémentes à son adresse abondent [21]; de même, les prises de positions quant aux formes sous lesquelles cette domination s'est imposée [22], ainsi qu'en ce qui concerne les conséquences qu'elle engendrait pour les peuples balkaniques [23].

Le fait de voir ainsi enregistrées les données relatives à l'état des choses et aux conjonctures historiques des différentes régions intégrées dans le système politique et militaire de l'Empire ottoman montre qu'à la fin du XVIIe siècle l'intérêt porté au monde gréco-turc était tout autre que sporadique et fortuit. Il y avait à l'origine de ce surplus d'intérêt un besoin impérieux de bien connaître la véritable situation de l'Empire secoué par de graves troubles intestins (plus d'une fois signalés) [24], auxquels s'ajoutaient les défaites militaires annonçant le commencement du déclin [25]. Or, le déclin de la puissance militaire ottomane faisait naître maints espoirs d'une proche délivrance des peuples sur lesquels l'Empire

---

[21] Les lettrés roumains portent des jugements négatifs sur différents aspects de la domination ottomane, en critiquant son administration défectueuse et surtout son avidité : Grigore Ureche, *op. cit.*, p. 179 « que le récipient sans fond, n'importe la quantité d'eau que tu y verseras, tu n'en arrives pas à le remplir, de même le Turc plus tu lui en donnes, plus il te fait d'embarras » ; Miron Costin, *op. cit.*, p. 100 parle des « puits sans fond des Turcs ... », et l'auteur anonyme du *Letopisețul Cantacuzinesc*, *loc. cit.*, p. 147, écrit : « les Turcs, tels de lions ouvrent leurs gueules pour les engloutir tous, le pays étant plein de misères et de pauvreté », en soulignant encore que « les Turcs avaient investi la Valachie de dettes nombreuses et de misères très dures » (*ibidem*, p. 54) et sous Serban Cantacuzène « ils l'avaient investi seulement d'impôts en numéraire et en vivres mais encore plus nombreux qu'ils étaient auparavant » (*ibidem*, p. 176) ; Radu Greceanu, *op. cit...*, p. 218, plus véhément même, en attribuant le fait à un manque de civilisation et à une religion « impure », affirme que les Turcs « cherchent uniquement (à satisfaire) leur avidité inassouvie et leur abondance », sans tenir aucun compte des prières de leurs sujets.

[22] Grigore Ureche, *op. cit.*, p. 118 : « le Turc, ennemi de toute la chrétienté ... se montrant, par maintes paroles trompeuses, l'ami tantôt de l'un, tantôt de l'autre, afin de pouvoir leur susciter des motifs de mésintelligence ... et les plier ensuite sous son joug » ; *Istoriile domnilor Țării Româneşti*, p. 62 nous apprennent que la conquête des territoires qui constituèrent l'Empire ottoman en incendiant les pays et en passant au fil de l'épée ou en réduisant à l'esclavage les peuples et le même ouvrage ajoute, en parlant des Ottomans (p. 70—71) « incendier et réduire en esclavage comme c'est la tradition chez les païens ».

[23] Constantin Cantacuzino Stolnicul, *Istoriia Țării Rumânești*, éd. M. Gregorian, București, 1961, p. 41, écrit en parlant de la situation des Grecs vivant sous la domination ottomane : « et seulement ceci on constate, qu'aujourd'hui ce peuple est à tel point diminué, asservi, outragé et rudoyé ... qu'il fait la pitié de tous ». Pour les Bulgares aussi, l'oppression de la domination ottomane était si grande, constate Démètre Cantemir, dans sa *Chronique*, éd. cit., p. 21, que « de leur ancienne et naturelle malice ... la moindre goutte ne leur ait restée, ni par quelque haut fait, ni par quelque autre chose importante en ce qui les concerne, sauf seulement la mention de leur nom ».

[24] Miron Costin, *op. cit.*, p. 63—64, parle du soulèvement des janissaires sous Osman II ; Démètre Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, éd. Iosif Hodosiu, Bucureşti, 1876, p. 356, la révolte des djelalis ; voir aussi *Letopisețul Cantacuzinesc*, p. 184 ; Radu Greceanu, *op. cit.*, p. 31 ; chez Démètre Cantemir, *op. cit.*, p. 196, note 52, il y a une note qui essaie de trouver des motifs psychologiques (le besoin de changement qui caractériserait selon lui le peuple turc) susceptibles d'expliquer cet aspect du déclin institutionnel de l'Empire, dont témoignent les troubles enregistrés par le corps des janissaires.

[25] En ce qui concerne la victoire obtenue par la coalition chrétienne à Vienne (1683), voir *Letopisețul Cantacuzinesc*, p. 178 : « ... livrant les chrétiens bataille aux Turcs et aux Tatares. Ils les ont vaincus et les ont battus comme plâtre ... l'Empire ottoman ayant à subir cet affront » ; *Istoriile domnilor Țării Româneşti*, éd. cit., p. 179 ; pour la victoire de Zenta, *ibidem*, p. 197 : « les Allemands leur ayant livré bataille avec vaillance, les ont tous tués, de sorte qu'aucune âme ne s'en est échappée » ; Radu Greceanu, *op. cit.*, p. 88, 90, 93 ; l'Anonyme Brancovane, p. 88—89.

exerçait sa domination [26]. Mais les historiographes roumains n'oublient point de souligner qu'une telle libération ne doit pas avoir lieu dans n'importe quelle condition, que des garanties solides étaient nécessaires, car les exemples ne manquaient pas quant aux dangers cachés derrière l'aide des puissances chrétiennes : leurs ouvrages et autres documents de l'époque en font largement mention [27], en invitant à la prudence. Suivant Miron Costin, par exemple, prendre partie pour ceux qui font la guerre aux Ottomans (« du côté chrétien ») est sans doute une chose louable, mais il faut bien peser quand et comment passer aux faits (« *avec sagesse, et non sans jugement et sans fondement* ») afin qu'au lieu d'un « *avantage pour le pays on ne le conduise pas à sa disparition* » (les italiques nous appartiennent) [28].

Sur le tracé ascendant de l'intérêt manifesté vis-à-vis de l'histoire ottomane, celui-ci touchera, à la fin de l'époque envisagée, à un échelon supérieur : celui des œuvres entièrement consacrées à ce sujet [29], dont quelques-unes d'une indiscutable valeur européenne. Ces dernières sont dues à un profond connaisseur de la langue, de l'histoire et de la civilisation du peuple turc, un observateur attentif qui a cueilli ses renseignements dans l'intervalle d'une vingtaine d'années passées au milieu de la société turque de la capitale.

On ne saurait négliger de mentionner une fois de plus la valeur de l'*Histoire de l'Empire ottoman* [30], écrite par Démètre Cantemir, sans compter ses autres ouvrages d'orientaliste [31]. Si précieuse surtout par la richesse de ses notes sur les institutions [32], ainsi que sur la vie religieuse, culturelle et artistique du peuple turc, qu'une anthologie réalisée par Alexandru Duţu et Paul Cernovodeanu valorise encore mieux [33].

[26] D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, p. 100 : « ... vous sauvera du joug des barbares et vous rendra vos anciens droits et votre ancienne liberté ».

[27] C'est ce que montrent les déclarations faites à Moscou par l'archimandrite Isaïe, envoyé du prince Şerban Cantacuzène, du patriarche serbe Arsenje Crnojević et de l'ex-patriarche de Constantinople Dionysos. Celui-ci parle du fait que dans les régions libérées par les troupes impériales et vénitiennes, en Hongrie, Srem, Morée, les chrétiens de rite oriental sont obligés d'accepter leur union avec l'Eglise catholique, de sorte qu'ils seront « plus opprimés que sous les Turcs », *Исторические связи народов С.С.С.Р и Румынии в XV—начале XVIII в.*, III, Moscou, 1970, p. 90. D. Cantemir blâme la pression exercée sur la conscience des habitants des territoires libérés en vue de les faire abandonner leur foi orthodoxe — le cas de l'île de Chios — (*Istoria Imperiului otoman*, p. 669).

[28] Miron Costin, *Letopiseţul Ţării Moldovei de la Aaron-Vodă încoace*, dans *Opere*, I, p. 37.

[29] *Istoria pe scurt a 29 de sultani de la Osman I la Mehmed al IV-lea*, éd. N. Iorga, *Încă două povestiri istorice româneşti*, dans *Studii şi documente cu privire la istoria românilor*, vol. IX, Bucureşti, 1905, p. 190—207, cf. P. Cernovodeanu, *op. cit.*, I, p. 690.

[30] *Incrementa atque decrementa Aulae othomanicae*, trad. anglaise de N. Tindal, Londres, 1734—1735, 2e éd. 1756 ; traduction française de M. de Jonquières, Paris, 1743 ; 4 vol. ; traduction allemande, Hambourg, 1745 ; édition roumaine de Iosif Hodosiu, *Opere* vol. III—IV, Bucureşti, 1876.

[31] *Кніга сустіма или состоянїе мухаммеданскїя релїгїи*, Saint Petersbourg, 1722, description complète chez I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia românească veche*, t. II, Bucureşti, 1910, p. 4—19 ; v. Virgil Cândea, *Cantemir et la civilisation islamique*, dans « Romano-arabica », II, 1976, p. 15—41 ; *De statu politico Aulae Othomanicae* (passant pour perdu), v. M. Guboglu, *Démètre Cantemir orientaliste*, dans « Studia et acta orientalia », III, 1960, p. 129—160.

[32] M. Guboglu, *op. cit.*, p. 139—141.

[33] Al. Duţu, P. Cernovodeanu, *Dimitrie Cantemir historian of South-East european and oriental civilizations*, extracts from *The History of the Ottoman Empire*, Bucharest, 1973.

Par conséquent, l'intérêt pour l'histoire et la culture du monde turc marque une gradation qui va de l'enregistrement commenté des différents aspects revêtus par les rapports roumano-turcs jusqu'à l'étude de l'Empire ottoman en soi, en tant qu'entité historique et culturelle à part. Son unicité est le trait distinctif de cet intérêt : aucun autre peuple ne l'a éveillé au même point, aucun n'a suscité des œuvres aussi importantes que celles réalisées par les lettrés roumains de l'époque dans le domaine de l'orientalisme. Sans doute, la tâche leur fut facilitée du fait de se trouver placés par le contexte historique et géographique suffisamment près du monde turc pour bien le connaître dans toutes ses manifestations spécifiques, mais assez loin quand même pour garder leur objectivité. Cette objectivité, ils la garderont même dans les prises de position contre l'administration ottomane (notamment dans leurs critiques de la corruption, l'avidité, la cruauté des hauts fonctionnaires ottomans — au sujet desquels les exemples sont bien plus nombreux que ne le suggèrent les notes précédentes). Cette objectivité confère de la force aux expressions écrites de la société du XVII^e siècle, dont l'état d'esprit était nettement contre le despotisme ottoman, contre ses principes religieux et politiques. Evident dans l'historiographie du temps, cet état d'esprit prend encore plus de relief dans un roman socio-historique comme *L'histoire hiéroglyphe* [34]. Les humanistes de ce siècle se sont penchés sans parti pris sur les réalités du monde turc, mus par le désir de les comprendre. C'est ce qu'atteste leur manière de caractériser les aspects particuliers de ce monde, qu'il s'agisse du domaine institutionnel, social ou culturel.

La propriété concédée aux spahis est si bien saisie en ce qu'elle a de caractéristique (avec ses « villages octroyés par l'Empire à la place d'une solde » [35], en échange de quoi les spahis sont tenus à armer, en rapport avec les revenus qu'ils en retirent, au moins trois soldats [36]), qu'un Constantin Cantacuzène est à même d'établir des comparaisons avec d'autres institutions analogues, de l'Empire byzantin. Le Stolnic ne manque pas, en effet, de la comparer à la propriété des stratiotes [37].

De même, la pensée et le comportement des fidèles de l'Islam sont considérés en tenant compte des nuances. Les musulmans ne sont pas tous des fanatiques (« un si grand peuple compte bien de gens éclairés qui ne croient pas absolument tous ce que dit l'Alcoran » [38]). Ils ne sont pas tous avides, cruels et sourds aux besoins de leurs sujets (voir le portrait du grand vizir Mustapha Köprülüzadé Pacha [39]). On ne saurait pas non plus les accuser, tous, de félonie (preuve en est l'attitude de Umur-beĭ vis-à-vis de Jean Cantacuzène, « digne de tous les éloges avec lesquels les Antiques décrivent l'amitié de Pylade et d'Oreste » [40] ou celle de Tamerlan « dont la générosité ne peut être assez admirée » [41]).

---

[34] Démètre Cantemir, *Istoria ieroglifică*, dans *Opere complete*, vol. IV, édition parue par le soin de V. Cândea, Bucureşti, 1973.

[35] Grigore Ureche, *op. cit.*, p. 123.

[36] D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, p. 476.

[37] Constantin Cantacuzino Stolnicul, *op. cit.*, p. 30.

[38] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 39, n. 8.

[39] *Ibidem*, p. 615, n. 29.

[40] *Ibidem*, p. 43—44, n. 1.

[41] *Ibidem*, p. 71, n. 18.

Le même esprit objectif se fait jour chez Cantemir qui s'est penché avec tant d'application sur un monde dont il contestait les principes religieux et politiques, tout en admirant les valeurs spirituelles et artistiques. Animé par cet esprit objectif, il estime injuste de nier la civilisation d'un peuple en le traitant de « barbare » alors qu'il dispose de « bien d'écoles et académies où fleurissent et prospèrent les sciences, et sont fréquentées dans l'Empire turc comme nulle part ailleurs, sous le soleil ; dont l'art poétique était très développé, dont la musique dépassait de beaucoup celle occidentale, dont l'écriture callygraphique a donné des œuvres inimitables, touchant une grande perfection dans la décoration des livres » [42]. C'est pourquoi, il tient à préciser : « barbare, ce peuple a été à ses débuts, comme qui dirait pendant l'enfance de l'Empire ottoman, alors que ses sultans ne pensaient à rien d'autre qu'à élargir leur maîtrise du monde. Mais avec le temps, quand l'extinction des guerres permit aux hommes de s'adonner aux arts de la paix, alors eux aussi perdirent de leur sauvagerie initiale et se cultivèrent et se civilisèrent à telle enseigne qu'aujourd'hui c'est à peine si l'on peut encore relever sur eux les traces de leur ancienne barbarie » [43].

Ces témoignages sont tout à l'honneur de la vocation de comprendre, propre à la société roumaine du temps. Si cette dernière se dressait contre tout ce qui risquait de porter atteinte à son intégrité, elle n'en était pas moins ouverte — comme ses lettrés le plus éclairés le prouvent — pour tout ce qui était susceptible d'enrichir sa connaissance du monde, d'aiguiser ses aptitudes compréhensives.

Moins accusé s'avère cependant son penchant à étudier l'Empire byzantin, bien que la présence de celui-ci ait dominé l'espace sud-est européen pendant plus d'un millénaire [44]. C'est que l'histoire byzantine lui a été d'abord connue à travers les adaptations sud-slaves des chroniques byzantines plus ou moins teintées de légende, lui conférant un caractère de récit populaire et mettant surtout en lumière son côté religieux [45]. Cette image ne devait se modifier qu'à partir de la parution à Venise, en 1631 et 1637 (1650), des fameuses chroniques grecques de Dorothée de Monemvase et de Matthieu Kigalas [46], qui connurent une rapide diffusion dans les pays roumains, où elles ont été traduites et adaptées éveillant l'intérêt pour Byzance. Le métropolite Dosithée, par exemple, essaie de donner une traduction roumaine de la chronique de Kigalas [47].

---

[42] V. Cândea, *op. cit.*, p. 34—35 ; voir aussi idem, *Dimitrie Cantemir despre literele și artele Islamului*, dans « Manuscriptum », 1973, no. 4, p. 6—7.

[43] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 218.

[44] Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains*, dans « Byzantinoslavica », XIX (1958), p. 212—225 ; idem, *Byzance et les Roumains à la fin du Moyen Âge*, Oxford, 1966.

[45] G. Mihăilă, *Istoriografia românească veche (sec. al XV-lea — inceputul sec. al XVII-lea) în raport cu istoriografia bizantină și slavă*, dans « Romanoslavica », XI, 1967, p. 157—202 et dans *Contribuții la istoria culturii și literaturii române*, București, 1972 (avec toute la bibliographie du problème).

[46] D. Russo, *Studii istorice greco-române. Opere postume*, București, 1939, I, p. 68—91 ; Iulian Ștefănescu, *Cronografele românești de tipul Danovici*, dans « Revista istorică română », IX, 1939, p. 25 ; P. Cernovodeanu, *Cronografele românești de tipul Dorotei*, « Studia bibliologica », III (1969).

[47] Al. Elian, *Dosoftei, poet laic*, « Contemporanul », n° 21 du 26 mai 1967, p. 3 ; P. Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle*, I, p. 687—689.

Avec D. Cantemir et le Stolnic Cantacuzène, la perspective change vraiment : elle bénéficie, en effet, des possibilités d'information plus nombreuses, ainsi que de la méthode employée par les deux lettrés roumains, anticipant une recherche de véritable caractère historique. Quand ils abordent l'histoire byzantine, leur point de départ est une documentation byzantine de base. Significatif à retenir pour les rapprochements possibles entre ces deux lettrés exceptionnels de la société roumaine et leurs confrères occidentaux est le fait qu'ils ont disposé [48] et s'en sont servis des ouvrages imprimés à Paris, après 1648, dans le Corpus du Louvre des historiens byzantins [49].

Dans son remarquable plaidoyer en faveur de la romanité et de la continuité des Roumains, intitulé *La chronique de l'ancienneté des Romano-Moldo-Valaques (Hronicul vechimei a romăno-moldo-vlahilor*, 1719—1720), D. Cantemir est amené à parler de Byzance. En procédant à la démonstration, destinée à ses compatriotes, de la présence constante sur la gauche du Danube des Roumano-Moldo-Valaques (les recherches des vingt dernières années [50] ont montré ses limites et ses confusions), il montre cette présence sur le plan politique tantôt profitant de la protection byzantine, tantôt prenant une nette position contre elle. Bien que chronologique, son exposé de l'histoire byzantine — en parlant de Byzance comme du successeur légitime de l'Empire romain — jusqu'à l'an 1274 ne présente que ce qu'il estimait nécessaire de cette histoire pour sa propre démonstration. Il s'ensuit que les faits mentionnés par lui tiennent surtout de la politique extérieure de Byzance.

Les jugements de valeur sur l'histoire byzantine sont bien rares dans les témoignages écrits que nous venons de citer. Il s'agit plutôt de prises de position par rapport à des événements ou des facteurs liés à la chute de l'Empire qui continuait l'Empire romain (« l'empire déménage de Rome à Byzance . . . » [51]) et qui fut appelé en tant que tel jusqu'à l'an 800 « l'Empire des Romains ». Suivant Cantemir et le Stolnic, les événements intervenus à cette date, « la division de l'Empire », « la division de l'Eglise » (le schisme), sont « la plus grande et la première cause de la corruption et de la chute de la monarchie romaine » [52]. Le Stolnic brosse même le tableau de l'Empire carolingien en plein essor [53] et celui des aspirations au pouvoir temporel de la Papauté, à la seule fin de nous faire « connaître qui *ont été le plus* et *tout d'abord* (les italiques nous appartiennent) la cause du déclin de la monarchie romaine » [54]. Et en l'affirmant, il se rapportait, de

[48] Corneliu Dima-Drăgan, Mihai Carataşu, *Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan*, dans « Revue des études sud-est européennes », 1967, n° 3—4, p. 435—445 ; O. Cicanci, *Literatura in limba greacă in Moldova şi Ţara Românească in veacul al XVII-lea*, dans « Studii », 23 (1970), n° 1, p. 28, n. 55, attire l'attention sur l'existence de la collection complète aux archives de l'église de la Sainte Trinité de Braşov.

[49] Voir l'introduction de Al. Elian à *Fontes Historiae Daco-Romaniae* III. *Scriptores Byzantini. saec. XI—XIV*, ediderunt Al. Elian et Nicolae-Şerban Tanaşoca, Bucureşti, 1975, p. VIII.

[50] P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viaţa şi opera*, Bucureşti, 1958, p. 240—244 ; Şt. Ştefănescu, *Originea, continuitatea şi unitatea poporului român in concepţia lui Dimitrie Cantemir*, dans « Studii », 26 (1973), n° 5, p. 915—923.

[51] Constantin Cantacuzino Stolnicul, *op. cit.*, p. 39.

[52] *Ibidem*, p. 60 ; D. Cantemir, *Hronicul*, p. 349—351.

[53] Al. Duţu, *Umaniştii români şi cultura europeană*, p. 180—181.

[54] Constantin Cantacuzino Stolnicul, *op. cit.*, p. 60.

même que Cantemir, aux conséquences de l'an 800 : après cette date, la monarchie romaine fut représentée par une autre réalité qui, étant autre, ne pouvait plus répondre au même nom, c'est pourquoi on lui trouva des titres mieux appropriés, tels que « Empire d'Orient », « Empire de Tsarigrad », « Empire grec »[55]. Mais l'événement auquel on attribue le plus souvent et pour une bonne part l'effondrement de Byzance, c'est la conquête de Constantinople par les croisés latins qui ont amené « la dispersion et la dislocation d'une Couronne aussi illustre et ancienne que celle-là »[56]. La conquête de Constantinople est taxée d'« invasion inamicale » et la domination des Latins de « hors la loi et grossière »[57].

Cantemir, ainsi que d'autres lettrés roumains, essayent d'expliquer la conquête de l'Empire byzantin par les Ottomans. Là aussi, entre les causes extérieures ayant entraîné sa chute se trouve mentionnée celle de ses rapports avec les Latins. En effet, Cantemir écrit que les guerres des empereurs grecs contre les Latins ont créé des conditions propices aux Musulmans, leur permettant de poursuivre leur expansion et de s'emparer de l'Anatolie toute entière. De cette manière, l'Empire romain (il s'agit de Byzance) a été réduit à ses seules possessions européennes qui devaient finir par tomber elles aussi sous le joug ottoman[58].

Cependant, si la conquête de l'Empire byzantin a été possible, ce n'est pas uniquement par le manque de compréhension et de concours de la part des puissances occidentales[59], mais aussi (et c'est là que se dessine un point de vue inédit) pour des causes d'ordre interne, par exemple « la mauvaise administration » des empereurs byzantins ou encore le rôle néfaste de l'élément monastique[60].

Ce qu'on déplore, ce n'est pas la chute de l'Empire, considérée comme une étape naturelle dans le devenir de l'histoire, puisque « toutes les choses qui existent au monde » sont soumises au même parcours en trois étapes « ascension, stationnement et déclin »[61]. Si pour le Stolnic, donc, la chute de l'Empire n'est pas à déplorer, rentrant dans l'ordre des choses, il n'en est pas de même quant aux moyens employés par la conquête et la domination ottomanes, le manque de respect à l'égard des valeurs créées par la civilisation byzantine : ses biens culturels, ses mœurs de bonne tradition, ses normes de coexistence et de gouvernement selon la justice[62]. En d'autres termes, l'écrivain flétrissait l'irrespect envers ce qui est vraiment digne d'être retenu de l'héritage d'une civilisation considérée en bloc[63].

---

[55] D. Cantemir, *Hronicul*, p. 351, 359, 368, 370; 378, 395, 397; pour ce qui est du titre d'empire grec, il est employé notamment après l'an 1204, cf. p. 306, 370.

[56] *Ibidem*, p. 423.

[57] *Ibidem*, p. 421–422, p. 476.

[58] D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, p. 101.

[59] *Istoriile domnilor Țării Românești*, p. 17.

[60] *Ibidem*, p. 6, 17.

[61] Constantin Cantacuzino Stolnicul, *op. cit.*, p. 63.

[62] *Ibidem*, p. 62 : « les Turcs ont asservi et dominent *ne respectant ni ces droits et bien faits* qui auparavant par leurs chefs et les très pieux et miséricordieux empereurs *avaient été légiférés et on les respectait sans faute* ».

[63] *Ibidem*, p. 63 ; « qui reste à l'honneur ... au bon renom et comme exemple utile pour ceux ... qui succéderont et (comme) canons avec lesquels ... ils peuvent rester et peuvent se gouverner ».

On retrouvera la même mesure, le même discernement qui se sont fait jour dans l'image du monde turc reflétée par la société roumaine du XVII[e] siècle si on étudient le tableau de la grécité post-byzantine et des rapports de celle-ci avec les Roumains. Cette remarque pourrait surprendre si l'on ne tenait compte que du nombre (dominant, en effet) des prises de positions peu nuancées relevées dans les chroniques de faction ; celles-ci prennent parti contre les « Grecs méchants », les Constantinopolitains étrangers au pays, accusés d'avoir brisé « la raya de la Valachie » [64], d'avoir été « choisis en tant que mauvais et ennemis du peuple roumain » — et surtout des boïards [65]. Néanmoins, notre remarque se justifie sur le plan qualitatif, c'est-à-dire en envisageant les témoignages écrits des lettrés humanistes roumains, ainsi que par toute une série de constatations, comme on le verra en ce qui suit.

Précisons un peu les faits :

— Tout d'abord, les chroniques de faction sont en dernière instance des « mémoires politiques », qui consignent la mentalité d'un groupe social. Ce groupe social est celui des boïards de haute noblesse, recrutant les politiques et les administrateurs du pays [66]. Les commentaires des-dites chroniques portent sur les rapports des boïards roumains avec les Grecs impliqués d'une manière ou de l'autre dans la vie politique et économique de l'Etat valaque. De là toute la gamme de sentiments divers qu'ils reflètent, depuis l'unité des vues, propre aux moments d'équilibre entre les factions engagées dans la course au pouvoir, jusqu'à l'invective violente, sans oublier la parfaite indifférence.

— Les accents d'hostilité qu'on y relève n'ont rien à voir avec la xénophobie : ils ne s'adressent pas aux Grecs, en tant qu'ethnie. Cette hostilité vise uniquement le groupe installé dans les pays roumains par intrigue, à la suite des relations qu'il entretenait avec les dignitaires ottomans, et n'ayant aucun mérite spécial ou contribution bénéfique en faveur de ces pays. Ce groupe frustrait les boïards roumains, du moins en partie, de la place qui leur revenait dans la hiérarchie sociale de leur pays. Qui plus est, ce groupe étranger au pays pervertissait les mœurs par ses menées ; l'intrigue, la félonie, l'exaction, l'abus — tout lui était bon pour accéder au plutôt à ses buts : l'accumulation d'une grande richesse dans les plus brefs délais et la haute position sociale à laquelle celle-ci lui donnait droit. Il constituait un facteur de dissolution qui minait la résistance du pays, en facilitant son exploitation par la Porte [67].

— On constate dans la société roumaine du XVII[e] siècle, en dépit de cette hostilité qui ne concernait, comme on l'a vu, qu'un groupe bien défini, l'existence des prémisses d'un philo-hellénisme culturel.

A part l'image, que nous venons d'examiner, des rapports avec les éléments grecs (préphanariotes ou phanariotes) venus dans les pays rou-

---

[64] *Letopisețul Cantacuzinesc*, éd. cit., p. 97, 98.

[65] *Ibidem*, p. 157—159.

[66] Eugen Stănescu, *Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII[e]—XVIII[e] siècles*, p. 351—353.

[67] Représentatifs pour ce groupe sont les noms de Ghinea Tzukalas, Nic. Sofialăul, Balasaki, Stroe Leurdeanu, dont la cupidité et la vénalité justifient les couleurs dans lesquelles les décrivent les textes historiques, cf. *Letopisețul Cantacuzinesc*, p. 157.

mains — image d'intensité variable [68] —, la littérature roumaine de l'époque comporte encore d'autres reflets des différents aspects présentés par l'histoire de la grécité post-byzantine. Ce sont justement ces reflets qui ont permis notre affirmation relative à l'image nuancée du monde grec qui se dégage des expressions écrites de la société roumaine du temps.

Environ un siècle d'expérience politique imposait une conclusion que le stolnic Cantacuzène a formulée en caractérisant les éléments grecs immigrés dans les pays roumains, sans négliger les dinstinctions de rigueur. Voici cette conclusion qui exprime le point de vue général de la société roumaine à cet égard : « une partie des Grecs viennent en Moldavie et en Valachie par l'intermédiaire des Turcs. Et de quelques-uns d'entre eux l'on voit et il en reste un avantage au milieu de ces troubles, alors que d'autres ne viennent que pour piller et spolier » [69].

On ne doit porter un jugement sur le passé de son propre peuple et sur celui des autres peuples, sur les hommes et sur leurs actes — recommandait le Stolnic — qu'à bon escient, avec mesure et bienveillance. C'est sous ce signe que se placent quelques jugements portés par le même lettré sur la grécité post-byzantine. Tout d'abord, il relève une différence de valeur, les Hellènes de l'Antiquité étant « bien plus élevés et plus dignes d'éloge, dans les choses et dans les actes » [70], cependant que la grécité contemporaine « le pouvoir d'enseigner a perdu, les possessions a dissipé, les honneurs a éteint et de toutes les gloires premières qu'elle a eues s'en est débarrassée » [71]. Toutefois, les paroles élogieuses adressées aux hommes qui ont pu réaliser quelque chose pour le bien de la collectivité ne manquent pas [72]. On reconnaît les mérites des patriarches, des métropolites et autres grands prélats de l'Eglise chrétienne orientale qui par leurs initiatives ont renforcé « la loi » [73] les séparant des Ottomans, en permettant de la sorte aux peuples balkaniques de surmonter les siècles de domination étrangère.

---

[68] La position du *Letopisețul Cantacuzinesc*, écrit par un partisan de la famille des Cantacuzène, est fort proche de celle du groupe politique adverse, exprimée dans *Istoriile domnilor Țării Românești*, en ce qui concerne les mouvements hostiles aux Grecs des trois premières décennies du XVII[e] siècle. Ensuite, le *Letopisețul Cantacuzinesc* fera montre d'une plus grande hostilité, compte tenu du rôle attribué aux « Constantinopolitains » de Valachie dans l'assassinat du « postelnic » Cantacuzène. Pour la même période l'hostilité manifestée à l'égard de certains éléments grecs est moindre dans les *Istoriile domnilor Țării Românești*, où l'on constate l'absence de toute prise de position au sujet de ceux flétris par le *Letopisețul Cantacuzinesc* (par exemple, Curt Celebi, Balasache), bien que la chronique prenne note des accusations qui leur étaient portées. Encore moins accusée se dessine la position anti-grecque dans les chroniques du temps de Constantin Brancovan. A ceci contribue sans doute le fait qu'il s'agit d'une période de stabilité, pendant laquelle le règne consolidé procède au réglément de ses rapports avec les grands boïards. En ce qui concerne la Moldavie, la participation au gouvernement du pays des éléments grecs est un phénomène qui s'installe plus tard ; aussi, le climat hostile à leur égard ne se manifestera dans l'œuvre historique de Moldavie qu'avec le commencement de la période phanariote, cf. Eugen Stănescu, *op. cit.*, p. 353.

[69] Constantin Cantacuzino Stolnicul, *op. cit.*, p. 41.

[70] *Ibidem*, p. 40.

[71] *Ibidem*, p. 41.

[72] Miron Costin, *Opere*, p. 263, 264, fait l'éloge de « l'habile Panaïotaki Nicoussios » ; et presque tous les écrits du temps apprécient Alexandre Maurocordato, « celui en tout savant et sage et pratique », cf. l'Anonyme Brancovan, p. 103.

[73] Constantin Cantacuzino Stolnicul, *op. cit.*, p. 42—43 ; « si grands que soient l'asservissement et l'esclavage sous le joug païen et tyrannique des Turcs ... la juste foi ... ils l'honorent encore et la tiennent aussi pure qu'ils le peuvent, et les règles et les dogmes de l'Eglise ... d'Orient inébranlables et inchangés les gardent ».

Chez Démètre Cantemir aussi, outre l'éloge typique humaniste rendant hommage à l'Antiquité et aux Hellènes en tant que fondateurs de la civilisation, qu'on retrouve dans sa *Chronique* et dans l'*Histoire de l'Empire ottoman* [74], on constate également un jugement de valeur sur la culture grecque du XVII[e] siècle. Il écrit à ce sujet « ne nous imaginons pas ... que la Grèce soit tombée si bas dans la barbarie qu'elle n'ait plus donné ces derniers temps des hommes susceptibles d'égaler ses érudits antiques » [75]. A titre d'exemples, Cantemir nomme Dosithée et Chrysanthe Notaras, Mélèce d'Arta qui a été son maître, Marc de Larissa, Licinius de Monemvase.

L'hellénisme, dans ses efforts de récupérer, trouva chez les Roumains asile, ainsi qu'aide, matérielle et morale. Constantin Cantacuzène anticipait ce processus en train de se dessiner, quand il notait « certains d'entre eux (les Grecs) désirent encore s'instruire et apprendre quelque chose, se rappelant leurs ancêtres et pour mieux voir et connaître les traces de ces derniers, ils se rendent enValachie et apprenant là les sciences, quelques-uns rentrent (en Grèce) pour employer leur récolte et enseigner aux autres » [76].

Moins bien réalisée — sur le plan informationnel livresque, autant qu'au point de vue de l'information directe — s'avère l'image des peuples sud-slaves. Néanmoins, dans ce cas aussi, l'histoire dévoile l'évolution des formes que revêt l'intérêt des lettrés et de la société roumains pour l'histoire des voisins sud-danubiens. Les premiers pas en ce sens ont été faits par la diffusion des copies de la littérature historique sud-slave dans les pays roumains [77]. A l'étape suivante, les ouvrages originaux des lettrés roumains prennent note de certains renseignements concernant l'histoire de ces peuples. Enfin, un ouvrage tout entier leur sera consacré [78].

Diverses raisons déterminèrent ces formes d'intérêt. Elles n'ont pas été toutefois suffisamment puissantes pour déclencher un effort de connaissance à l'égal de celui fourni pour le monde turc ou pour le monde grec. En effet, la société roumaine portait sa curiosité — et sa littérature historique reflète les dimensions de cette curiosité — surtout vers les pages d'histoire sud-est européenne se rapportant directement à l'histoire des pays roumains et dotées au surplus d'actualité politique.

A la fin du XV[e] siècle et au commencement du siècle suivant, la littérature historique sud-slave, celle serbe tout particulièrement, parlait aux lecteurs roumains d'une époque de gloire des princes chrétiens, des combats qu'ils avaient livrés afin de conserver intacte leur indépendance.

---

[74] D. Cantemir, *Hronicul*, p. 86 ; idem, *Istoria Imperiului otoman*, p. 97. L'analyse de ces motifs humanistes dans l'œuvre de D. Cantemir chez P. Vaida, *Dimitrie Cantemir și umanismul*, 1972, p. 127—165, 170—205.

[75] D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, p. 135.

[76] Constantin Cantacuzino Stolnicul, *op. cit.*, p. 41.

[77] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei*, vol. I, București, 1959. G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 114—122 ; I. Radu Mircea, *Les vies des rois et archevêques serbes et leur circulation en Moldavie*, dans « Revue des études sud-est européennes », 1966, n° 4, p. 394—412 ; idem, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI[e] siècle*, dans « Revue des études sud-est européennes », 1963, n° 3—4, p. 377—419.

[78] Gheorghe Brancovici, *Cronica Slovenilor Iliricului Misii cei din sus și cei din jos Misii*, éd. cit.

C'était une lecture faite pour les stimuler et leur donner une certaine impulsion dans les moments difficiles traversés alors par les pays roumains. Ceci explique sa large diffusion à l'époque. Au XVII^e siècle, la diffusion de la littérature stimulante d'inspiration sud-slave [79] repose sur des motifs immédiats, d'ordre politique, liés à la perspective d'une lutte commune contre les Ottomans. On constate la traduction des ouvrages historiques dans le genre du *Synopsis de Kiev* (connaissant dans les pays roumains plusieurs variantes) [80], destinés à suppléer au besoin des lecteurs roumains d'apprendre ce qu'ils ne trouvaient pas dans les populaires compendiums d'historire universelle, circulant sous le nom de « chronographes ».

En 1687, à la cour de Serban Cantacuzène dont la politique dynamique ne négligeait pas les hautes manifestations culturelles, — politique et manifestations culturelles qui tenaient compte du monde sud-est européen aussi —, le chroniqueur transylvain d'origine serbe, Georges Brancovici écrivait en roumain sa Chronique des Slovènes de l'Illyricum, de la Mésie supérieure et de la Mésie inférieure *(Cronica Slovenilor Iliricului Misii cei din sus şi cei din jos Misii)*. Encore que tributaire aux méthodes des annalistes du moyen âge, l'œuvre du chroniquer transylvain ne représente pas moins le premier essai d'histoire du Sud-Est de l'Europe. Elle traite de ce monde vers lequel les pays roumains ont canalisé leurs nombreux dons, en argent et en livres, visant à soutenir la résistance, par conséquent à protéger l'intégrité spirituelle des sociétés tombées sous le joug étranger, tâche qu'ils s'étaient assumée au nom de ce qui unissait les peuples de ce monde-là en les séparant de celui de leurs maîtres ottomans. Cette mentalité de la société roumaine est attestée par des témoignages écrits comme celui de la préface du Psautier slavon de 1637, adressé « au très chrétien peuple de notre patrie et à d'autres peuples liés à nous par la foi ... c'est-à-dire aux Bulgares, Serbes, Ungro-Valaques, Moldo-Valaques et autres » [81], autant que par les projets d'une action commune contre la Porte dressés justement à l'époque où Georges Brancovici rédigeait sa chronique.

C'est pourquoi l'on peut dire que le moment de la parution de cette chronique n'a rien de fortuit. L'ouvrage, qui a bénéficié d'une large popularité entretenue par le circuit des copies manuscrites [82], était né d'un impératif politique immédiat. Il fallait, en effet, attirer l'attention sur le passé glorieux des peuples asservis par les Ottomans, prêts à se rallier au projet de libération du joug ottoman dont l'initiative appartenait à celui à la cour duquel était rédigée la chronique [83].

Donc, cet acte culturel— de même que d'autres actes du même genre effectués à l'époque [84] — comportait également une signification politique très claire. Sa portée prend encore plus de relief si l'on considère

---

[79] P. Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle*, II, p. 696.

[80] P. P. Panaitescu, *Istoria slavilor în româneşte în secolul al XVII-lea*, p. 86—95; P. Cernovodeanu, *op. cit.*, III, loc. cit., 1971, n° 4, p. 714.

[81] I. Bianu, N. Hodoş, *Bibliografia românească veche*, I, Bucureşti, 1903, p. 105.

[82] P. Cernovodeanu, *op. cit.*, III, p. 715, n. 30; G. Strempel, *Copişti de manuscrise româneşti pînă la 1800*, I, Bucureşti, 1959, p. 95—97.

[83] P. Cernovodeanu, *Bucarest. Important centre politique du Sud-Est européen à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e* dans « Revue des études sud-est européennes », 1966, n° 1—2, p. 149—151.

[84] Virgil Cândea, *Semnificaţia politică a unui act de cultură feudală*, dans « Studii », 1963, n° 3, p. 651—671.

qu'il émane d'une personnalité politique dont les efforts (ce n'est pas le lieu, ici, de se prononcer sur leurs chances de réussite, ni sur leur bien-fondé) visaient de reconstituer le despotat serbe.

Il s'ensuit donc des raisons exposées ci-dessus que l'histoire serbe était mieux connue par la société roumaine de l'époque [85], notamment en ce qui concernait les événements liés aux conflits avec les Ottomans, antérieurs à la chute du despotat. On constate par contre, non sans surprise, la pénurie des données relatives à l'histoire des Bulgares : quelques rares mentions ayant trait à leur conquête par les Ottomans et quelques autres aussi portant sur les périodes qui ont précédé cet événement, le tout tiré et traduit des chronographes sud-slaves.

Ce ne sera que Cantemir—disposant d'une toute autre information et de moyens d'analyse plus variés — qui communiquera en subsidiaire une série de données concernant les Bulgares, puisées dans les sources byzantines qu'il avait explorées à fond. Mais cette question ne fut traitée que subsidiairement par l'érudit roumain, car son propos n'était pas de présenter ne fût-ce que brièvement l'histoire de ce peuple ; son but était autre, à savoir : prouver la continuité de son propre peuple, les Roumains. Ce qui n'empêche que les résultats de son investigation à cet égard soient d'autant plus riches qu'il a exploré des sources jusqu'alors ignorées par l'historiographie roumaine. Il y a une énorme distance entre les exposés genre « chronographe » fournis par Mikhaïl Moxa [86] et G.Brancovici sur les diverses circonstances de l'histoire bulgare avant la conquête ottomane et les pages d'histoire de Démètre Cantemir. En effet, le lecteur est à même de suivre dans la Chronique des Romano-Moldo-Valaques, sans difficulté aucune, l'évolution de la formation politique bulgare, depuis sa naissance sous Asparuch et sa reconnaissance par Byzance du temps de Tervel (701—715) jusqu'à l'expansion territoriale favorisée par les victoires de Krum (803—814) et la consolidation que devait lui conférer par rapport aux autres Etats sa conversion au christianisme. Le même ouvrage de Cantemir note les événements importants de la période antérieure à la conquête du tsarat bulgare par l'Empire byzantin ; on y trouve aussi les moments principaux du soulèvement de 1186, à la suite duquel les Vlaques et Bulgares fondèrent l'Empire roumano-bulgare. Ces événements, Cantemir les expose se fondant sur la principale source dans ce domaine, le texte du chroniqueur Nicétas Choniates, en marge duquel, le prince roumain développe quelques spéculations érudites et des interprétations qui n'ont pu être retenues.

---

[85] Gh. Brancovici a utilisé pour la rédaction de sa chronique un manuscrit d'après les chroniques serbes, qu'il a complétées avec une série de précisions biographiques concernant les rois serbes. L'analyse détaillée des sources utilisées par Gh. Brancovici, chez J. Radonić, *Grof Đorđe Branković i njegovo vreme*, Belgrade, 1911, p. 617—677. Le manuscrit des chroniques serbes utilisé s'est conservé seulement dans une version latine, v. Relja Novaković, *Brankovičev letopis*, Belgrade, 1960.

[86] Le moine Mikhaïl Moxa composa en 1620 un chronographe dans une version roumaine, partant de la version médio-bulgare de la chronique byzantine de Constantin Manasses et de quelques annales serbes, cf. P. Cernovodeanu, *op. cit.*, I, p. 685.

On peut donc affirmer pour conclure que l'effort en vue d'une meilleure connaissance de la société sud-est européenne s'avère remarquable chez les lettrés roumains du XVII^{e} siècle, dont la curiosité embrasse également le passé et le présent de cette société. Leur effort en ce sens se traduit dans la combinaison voulue des renseignements sur le passé de celle-ci, réunis suivant les moyens de l'accumulation savante, avec les connaissances directes qu'ils avaient d'elle, notées spontanément. C'est le procédé des auteurs roumains de chroniques, quand ils font entrer leurs propres souvenirs et leurs vues personnelles de la société sud-est européenné dans une œuvre historique générale de leur pays. De cette manière, ils anticipent sur la recherche à caractère historique visant une société déterminée — la société turque, en l'espèce — considérée en tant que réalité historique et culturelle en soi et non seulement sous le jour de ses rapports avec les Roumains.

L'image du Sud-Est de l'Europe, telle qu'elle se dégage des témoignages écrits que nous venons d'étudier, est le résultat de l'élargissement progressif des connaissances accumulées par les écrivains d'histoire roumains sur le parcours, qu'ils ont accompli depuis l'investigation de la conjoncture historique jusqu'aux réponses fournies par eux au besoin de connaître manifesté par la culture européenne vis-à-vis du monde sud-est européen, trop peu connu sous son véritable jour. Malgré les limites, inhérentes compte tenu des possibilités informationnelles du temps, quelques-uns de ces lettrés roumains ont donné des réponses qu'on ne saurait négliger, car elles s'imposent par l'authenticité de leur information, autant que par l'inédit et l'impartialité des jugements avancés.

IMAGES DU PRINCE DRAGOŞ DANS LES MANUSCRITS DE MOLDAVIE AU XVIII^{e} SIÈCLE

DAN IONESCU

0. Au lieu de préambule

Après la lecture de cet article, son titre pourrait paraître fallacieux à quelqu'un qui s'attend à la simple présentation d'un nombre d'images annonçant la véritable figuration à sujet historique, laquelle ne s'épanouit en Moldavie qu'au XIX^{e} siècle, à la suite de l'influence romantique, en général, et de l'activité d'illustrateur de Gheorghe Asachi, en particulier [1].

La plus grande partie de notre étude est consacrée aux représentations du premier voïévode de Moldavie et de la « fondation » du pays *dans la littérature historique*. Sont-elles, ces représentations livresques, qui ont proliféré surtout dans la seconde moitié du XVII^{e} siècle et au début du siècle suivant, indispensables à la compréhension des portraits en miniature dont le titre fait mention? Voilà une question à laquelle nous avons répondu par l'affirmative, non sans avoir longuement médité la réponse.

1. Dragoş : la littérature.

L'épisode de la fondation de Moldavie est entouré dans l'ancienne historiographie du pays d'un halo équivoque. Ceux qui, aux temps modernes, s'en occupèrent, ont tâché avant tout de distinguer entre la réalité historique et sa transfiguration, au profit soit de l'histoire proprement dite, soit de l'histoire des religions [2].

---

[1] Les rudiments d'une peinture d'histoire, antérieure à l'époque moderne, n'ont pas été explorés que très rarement. La littérature à ce sujet se résume à des références sporadiques à quelques scènes de la peinture murale des églises de Moldavie (Le siège de Constantinople, La translation des reliques de St. Jean le Nouveau) ou aux portraits « dynastiques » représentés dans les églises valaques. Le titre d'un article érudit de Dinu C. Giurescu : *Date asupra picturii istorice în epoca feudală* (dans « Studii şi cercetări de istoria artei ». 2. 1960, pp. 61—79 ; voir aussi les observations de Maria Golescu, *Saint Catherine, or Prince Ypsilantis?*. dans *ΕΛΛΗΝΙΚΑ* tome 26, Thessalonique, 1973, pp. 121—125) renferme une formule-piège : les deux images commentées par l'auteur étaient, à l'époque de leur création, une sorte de *reportages*. s'inspirant de l'actualité. Lorsque, par exemple, Dejan Medaković analyse deux compositions de 1750. il les appelle « historiques » de la manière la plus adéquate. car elles se réfèrent. la première, à l'empereur byzantin Basile I^{er} le Macédonien. et la seconde. à l'empereur Rodolphe II de Habsbourg *(Dve istorijske kompozicije slikara Joakima Markovića iz 1750*. dans *Putevi srpskog baroka*. Belgrade, Ed. Nolit. 1971, pp. 85—96).

[2] Rappelons quelques ouvrages « classiques » : Dimitrie Onciul. *Dragoş şi Bogdan fundatorii principatului moldovenesc*, 1884. dans *Scrieri istorice*, publié par A. Sacerdoţeanu, Bucureşti,

Une pareille distinction entre le plausible et la légende ne fait pas l'objet de nos recherches : tout en acceptant le récit tel quel (dans ses variantes plus ou moins apparentées), notre attention s'est concentrée uniquement sur le personnage central, dans l'espoir de pouvoir surprendre, au-delà du portrait-robot, toujours recomposé, du prince-fondateur, l'image changeante que les gens se faisaient à différentes époques de l'institution princière même.

1.1. Les premières chroniques

La chronique anonyme de Moldavie [3] offre une relation lapidaire de l'événement :

« En l'an 6867 (1359) Dragoş voïévode est venu du Pays Hongrois, de Maramureş, sur les traces d'un aurochs, à la chasse, et il a régné deux ans » [4].

Des mentions à peu près identiques se retrouvent dans les annales dites *Putna I* et*Putna II*, datant du règne de Ştefan cel Tînăr (1517 –1527), mais dérivées, elles aussi, du même archétype que *La chronique anonyme* (voir la note no. 3), ainsi que dans la *Chronique serbo-moldave*, écrite immédiatement après 1512 [5].

Ed. Ştiinţifică, 1968, vol. I, pp. 89–130 ; idem, chapitre *Originile principatului Moldovei* de l'étude *Originile Principatelor Române*, 1899, dans le recueil cité, même volume, pp. 673–715 ; N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, Bucarest, 1937, vol. III, chapitre IV, *La Moldavie. Deuxième organisation de la liberté roumaine*, pp. 241–269 ; Gheorghe I. Brătianu, *Tradiţia istorică despre întemeierea Statelor Româneşti*, Bucureşti, 1945, chapitre IV, *Tradiţia istorică a descălecatului Moldovei*, pp. 115–146.

Pour la légende, voir Romul Vuia, *Legenda lui Dragoş*, dans « Anuarul Institutului de Istorie Naţională », I, Cluj, 1922, pp. 300–309 et surtout Mircea Eliade, *De Zamolxis à Gengis-Khan*, Paris, Payot, 1970, chapitre IV : *Le prince Dragoş et la « chasse rituelle »*, pp. 131 –161.

[3] Publiée par I. Bogdan sous le nom de *Letopiseţul dela Bistriţa*, dans *Cronice inedite atingătoare de istoria românilor*, Bucureşti, 1895, pp. 1–78. La chronique, plus précisément le prototype du texte conservé, fut élaborée pendant le règne d'Étienne le Grand, dans la seconde moitié du XV^{e} siècle, à fin de servir de chronique officielle de Cour (P. P. Panaitescu, dans *Cronicile slavo-române din sec. XV–XVI*, publiées par I. Bogdan, édition revue et augmentée par ... Bucureşti, Ed. Academiei, 1959, p. 4). Sa première partie, depuis la fondation de l'État jusqu'à 1457, fait encore l'objet des controverses quant à la date de son élaboration. I. Bogdan croyait à l'existence d'une chronique au début du XV^{e} siècle (*Scrieri alese*, par les soins de G. Mihăilă, Bucureşti, Ed. Academiei, 1968, p. 391). Aujourd'hui même on n'exclut pas la possibilité d'un emprunt d'informations à des sources antérieures à l'époque d'Étienne le Grand (voir, par exemple, Eugen Stănescu, *Cultura scrisă în timpul lui Ştefan cel Mare*, dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1964, p. 24 ; G. Mihăilă, *Contribuţii la istoria culturii şi literaturii române vechi*, Bucureşti, Ed. Minerva, 1972, pp. 141–142). En contraste même avec l'opinion la plus courante, selon laquelle la chronique date intégralement du règne d'Étienne le Grand, Ştefan Andreescu considère que la première partie, au moins sous sa forme définitivement soudée, ne fut ajoutée au reste de la chronique que pendant le règne de Ştefan cel Tînăr, soit entre 1517 et 1527 (*Les débuts de l'historiographie en Moldavie*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », tome XII (1973), no. 6, pp. 1017–1035).

[4] *Cronicile slavo-române din sec. XV–XVI*, éd. cit., texte slavon p. 6, traduction roumaine p. 14. La traduction d'un texte similaire, celui des *Analele de la Putna I*, chez Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 132. Eliade emploie le texte roumain de I. Bogdan (*Vechile cronice moldovenesci până la Urechia*, Bucureşti, 1891, p. 193), d'où l'interprétation erronée « *Dragoş, voïvode de Maramureş* ... » Le texte slavon ne permet pas une telle juxtaposition. Dragoş n'est jamais désigné comme voïévode de Maramureş dans les chroniques de Moldavie en slavon.

[5] *Cronicile slavo-române* ... : *Putna I*, texte slavon p. 43, traduction p. 48 ; *Putna II*, p. 55, p. 60 ; *Chronique serbo-moldave*, p. 189, p. 191.

La trame de la narration est simple : il n'y a qu'un seul personnage, le voïévode Dragoş, venu de Maramureş en chassant l'aurochs, pour régner deux ans de l'autre côté des Carpates.

Le scénario se complique sensiblement dans la *Chronique moldo-russe*[6]. Il s'agit d'une version tuméfiée, à peine reconnaissable, de l'histoire traditionnelle, comprenant une ample succession de moments et une multitude de personnages. La place du protagoniste de la fondation de l'État qui, dans les variantes de la chronique officielle de Cour ne pouvait être que le voïévode, est usurpée dans ce micro-organisme épique par un héros collectif, les membres d'un clan ayant à l'origine deux ancêtres légendaires, les frères Roman et Vlahata. Parmi eux, Dragoş n'est qu'un *primus inter pares*, grâce à ses qualités remarquables (il est un homme « intelligent et vaillant »). Il part avec ses compagnons (со дроѹжинoю) chasser les bêtes fauves. Ensemble, ils poursuivent l'aurochs, le tuent et se régalent du gibier. Puis ils cherchent, sur l'inspiration divine, un endroit pour s'établir et décident, à l'unanimité (єдиномышлєно) de s'y installer. Ils rentrent au Maramureş, se consultent avec le reste de la communauté, explorent une fois de plus les terres promises et, finalement, demandent au roi (король) de Hongrie, Vladislav, de les laisser partir.

Après une traversée pénible des montagnes, ils arrivent tous, compagnons, femmes et enfants (со дроѵжинoю и з женами и с (дѣтми), « à l'endroit où Dragoş avait tué l'aurochs ». C'est ici que—événement très significatif — « ils ont choisi dans le clan (из своєи дроѵжины) un homme sage, nommé Dragoş, et ils l'ont désigné comme Prince et Voïévode (господарємъ и воєводою) ».

Cette interpolation, due probablement à un autre copiste, qui se sent obligé de recommander encore une fois Dragoş en tant que « homme sage », apporte un élément nouveau, celui de l'élection du prince. Il faut être très clair sur ce point : nous jugeons d'une telle innovation exclusivement par rapport aux textes des chroniques dont nous avons déjà parlé, sans nous préoccuper du fait qu'elle donne l'impression de mieux répondre aux réalités politiques de l'époque évoquée[7].

Dès le moment où « par la volonté de Dieu a commencé la Moldavie », à la suite du choix exprimé par les membres du clan, le rôle de la communauté est épuisé ; dorénavant le prince s'affirme à lui seul ; il fonde des villes « le long des rivières et auprès des sources » et impose au pays le blason à tête d'aurochs.

Cette relation riche et souvent confuse semble avoir utilisé aussi une tradition locale parallèle à celle du *letopiseţ* princier ; de plus, certains détails, tel l'omniprésence de la *družina* slave, témoignent d'un effort d'adapter la tradition historiographique de Moldavie à une vision étrangère.

---

[6] *Ibidem*, texte russo-slavon p. 156, traduction pp. 159—160. Dans ses notes introductives à la *Chronique moldo-russe (Cronicile slavo-române* ..., p. 153), P. P. Panaitescu date, avec probabilité, le prototype de la chronique (à son opinion, une variante perdue du *Letopiseţ de Putna)* entre 1517 et 1527. G. Mihăilă, *op. cit.*, pp. 148—149, affirme que le texte de la chronique se trouvait déjà en Russie peu après 1504 et qu'il fut englobé dans la *Voskresenskaja letopis'* entre 1530 et 1550.

[7] Dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, Jean de Küküllö écrit à propos de Bogdan, le « rebelle » : « Yoyvoda vero qui per wolachos ipsius regni *eliguntur* (souligné par nous)... ». Apud Gh. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 244.

Il en résulte que le souvenir d'un événement politique se trouve non pas raffermi par la légende, mais dilué par la fabulation.

A travers l'amas de clichés narratifs, la fondation de l'Etat de Moldavie [8] apparaît dans la *Chronique moldo-russe* comme un phénomène démographique, à quoi se mêlent les échos du processus de l'instauration d'une hiérarchie féodale dans un monde encore attaché à des formes de vie archaïques (épisode du Prince — Voïévode élu par et parmi les colonistes).

La *Chronique moldo-polonaise* de 1566, qui est d'ailleurs très proche du texte des annales du pays, fournit une interprétation tout aussi intéressante, bien qu'infiniment moins prolixe : après avoir tué l'aurochs près de la rivière Moldova, Dragoş « s'est réjoui là *avec ses boyards* (*z svoymy pany* ; souligné par nous). Le pays lui plut, et il y resta... » [9].

Le voïévode est l'unique agent du *descălecat* [10] ; c'est lui qui accomplit la « chasse rituelle », qui choisit le pays et qui prend la décision d'y rester. La présence des boyards au « banquet rituel » est néanmoins un amendement non seulement dans l'esprit de la république nobiliaire polonaise, mais aussi dans l'esprit de l'époque (la chronique fut écrite à Jassy pendant le second règne d'Alexandre Lăpuşneanu, fameux pour ses conflits avec une aristocratie toujours plus puissante).

1.2. Ureche

On a remarqué à juste titre que, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, le problème de la création de l'État de Moldavie est remis en discussion et que les débats sont « cette fois-ci plus vifs et souvent contradictoires » [11].

---

[8] Acte premièrement politique, bien que l'établissement de cette « domination patronée » (Iorga, *op. cit.*, vol. cit., p. 261) ne soit pas un acte de dissidence féodale, comme le sera la venue de Bogdan de Maramureş en Moldavie. (« Du point de vue de l'histoire des Roumains de Maramureş et de l'évolution de leurs institutions politiques, la « fondation » de la Moldavie par Bogdan semble refléter fidèlement les tendances du Voïévodat de se réaliser en tant qu'institution étatique douée de tous les attributs que cette notion possède dans son sens classique. Au Maramureş, un tel acte n'était plus possible au XIV[e] siècle. Les circonstances créées à cette époque à l'est des Carpates ... ont permis au noyau politique et militaire de Maramureş de s'affirmer en Moldavie » — Radu Popa, *Ţara Maramureşului în veacul al XIV-lea*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1970, p. 247).

[9] *Cronicile slavo-române ...*, texte polonais p. 168, traduction roumaine p. 177.

[10] Le verbe *a (se) descăleca* (descendre de cheval) est déjà employé dans son sens complexe de *fonder, instituer, coloniser* dans le premier texte historique en roumain que l'on connaît, le *Chronographe* du moine Mihail Moxa, un Valaque d'Olténie (1620) : « C'est alors [1359] que le Pays Moldave commença à être fondé » (Atunce s-au început a se descăleca ţara Moldoveei). Voir le texte chez Bogdan Petriceicu-Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, textes choisis, publiés par J. Byck, Bucureşti, Ed. Cultura Naţională, 1937, p. 44. La source indiquée par G. Mihăilă, *op. cit.*, pp. 161—162, c'est-à-dire la *Chronique serbo-moldave* énonce simplement « Le Pays Moldave commença » (нача сѧ) — *Cronicile slavo-române ...*, p. 189.

[11] Dan Simonescu, *Tradiţia istorică şi folclorică în problema « Întemeierii » Moldovei*, dans *Studii de folclor şi literatură*, Bucureşti, Ed. pentru literatură, 1967, pp. 35—36. Il remarque aussi la « participation plus large » aux débats.

Les signes de cette marée montante d'intérêt sont visibles avant 1650, notamment dans le *Letopiseţ* de Grigore Ureche, terminé vers 1647 (l'année de la mort du chroniqueur). A première vue, l'intérêt de Ureche pour les origines de la principauté n'embrasse point la personne du prince-fondateur : l'absence de Dragoş dans l'épisode du *descălecat* pourrait servir d'argument en faveur d'une pareille conclusion.

Dragoş n'est pas mentionné dans l'*Avant-propos à la descente de cheval (Predosloviia descălicării)* ; à sa place, ce sont « des pâtres de Transylvanie » qui, « errant dans les montagnes avec leurs troupeaux, ont tombé sur *(au dat de)* une bête qu'on appelle aurochs et, après l'avoir assidûment poursuivie avec leurs chiens à travers les montagnes, ils l'ont pourchasée jusqu'à la plaine de la rivière Moldova » [12].

Dragoş ne figure pas non plus dans le paragraphe réservé au récit proprement dit. On y parle aussi de certains pâtres qui, descendus de la montagne à la chasse, « ont découvert par hasard *(au nemerit la)* la rivière Moldova ». Associés à de nouveaux venus qu'ils avaient persuadés de les rejoindre, ils (toujours le pluriel) « ont étendu leur pouvoir jusqu'au Nistru et jusqu'à la mer » [13].

Ce n'est que dans le paragraphe suivant *(Sur le commencement des règnes)* que Dragoş fait son apparition. Il est un des pâtres, désigné « supérieur et chef militaire » *(mai mare şi purtătoriu)* en vertu de ses qualités (il est « plus digne d'honneur et plus utile *(de folos)* qu'eux tous » [14]).

La conséquence logique de cette mise en scène c'est qu'au moment de son élection Dragoş est un personnage sans histoire ; il n'a que de qualités, mais pas de mérites ; il n'est surtout pas consacré par une chasse légendaire. Soumise à un examen attentif, son absence se révèle l'expression d'un acte de volonté de la part de l'auteur ; elle n'est qu'une omission éloquente, pour la définir à l'aide d'un terme de rhétorique.

Les mécanismes de cette omission calculée poussent au premier plan le groupe énigmatique des pâtres. Il est possible que l'ingérence des pâtres dans le récit soit le résultat d'une contamination avec un modèle folklorique [15]. On peut pourtant se demander pourquoi Ureche préfère ces pâtres métamorphosés en chasseurs à des chasseurs véritables.

---

[12] Grigore Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, éditié par P. P. Panaitescu, deuxième édition revue, ⟨Bucureşti⟩, ESPLA, 1958, p. 66.

[13] *Ibidem*, pp. 69—70.

[14] *Ibidem*, p. 72.

[15] Mais très improbable. Mircea Eliade *(op. cit.*, p. 134) croit à ce substrat folklorique, quand il décrit le brouillage du récit classique comme « un processus, conscient ou inconscient, de „dé-mythisation" », un « effort pour rationaliser une tradition légendaire et la rendre à la fois „historique" et plus „naturelle" ».

Le modèle est, selon notre opinion, livresque : un passage de la chronique du polonais Martin Bielski, décanté de son acception péjorative (reproduit chez P. P. Panaitescu, *Influenţa polonă în opera şi personalitatea cronicarilor Grigore Ureche şi Miron Costin*, Bucureşti, 1925, p. 36). Dans un livre très intéressant, paru récemment *(De la Negru Vodă la Neagoe Basarab*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1976), Pavel Chihaia suggère (p. 78) encore une possibilité, qui nous semble moins plausible : la *Chronographia* de G. Reichersdorffer *(Călători străini despre Ţările Române*, I, Bucureşti, 1968, p. 208). Le même auteur considère que les « pâtres » sont une innovation antérieure au *Letopiseţ* de Ureche, due à un chroniqueur hypothétique du premier tiers du siècle. Des versions circulant du vivant de Grigore Ureche et conservées grâce aux annotateurs de son *Letopiseţ* infirment cette déduction. Nous allons passer en revue les annotations concernant la venue de Dragoş en Moldavie dans la section 1.3. de notre étude.

A notre avis, la conversion des pâtres, ainsi que la substitution des « professionnels » par des « amateurs » dans l'épisode de la chasse ont pour but de réaliser ce que l'on pourrait appeler le degré zéro de la hiérarchie. Des pâtres qui se sont rencontrés par hasard (la dimension aléatoire est constamment soulignée par le chroniqueur) et qui s'adonnent à une occupation autre que la leur ne peuvent suggérer la moindre idée d'une organisation préalable. Une confrérie spécialisée dans la chasse aurait impliqué, par la nature même du métier, une stricte hiérarchie, dont le chef aurait eu, évidemment, l'avantage dans la course vers la dignité princière.

Reléguée dans un univers vaguement bucolique, celui d'un égalitarisme pastoral improvisé, la « chasse rituelle » n'apparaît plus comme une présélection du premier prince. Au moment de son élection, Dragoş n'a pas de privilèges, issus de l'inertie d'un ordre de type professionnel (confrérie de chasseurs) ou patriarcal (clan).

Cette reconstitution du moment — clé de la fondation de l'État est l'œuvre d'un apologiste de l'idéal de la monarchie élective, idéal d'inspiration polonaise. Fruit d'un libre consensus, la principauté doit se soumettre au contrôle de l'électorat, d'autant plus que l'autorité princière n'est que l'émanation d'un nombre de qualités (raisonnablement au-dessus d'un standard de groupe, sans atteindre le superlatif) de la personne élue et non pas d'une consécration ou d'un potentiel hiérarchique antérieur.

Après avoir exercé leur droit au suffrage, les détenteurs de ce droit ne manifestent aucune intention de s'effacer devant le pouvoir qu'ils ont créé ou de végéter dans son ombre. Bien au contraire, les pâtres-chasseurs de Ureche s'avèrent, malgré l'inconsistance de leur association initiale, une présence beaucoup plus obstinée que la toute-puissante *družina* de la *Chronique moldo-russe*, laquelle quittait définitivement la scène après l'installation du prince.

Sans abandonner de façon formelle leur déguisement mi-pastoral, mi-cynégétique, ils assument tacitement la mission d'une aristocratie guerrière, poussant les frontières du pays « jusqu'au Nistru et jusqu'à la mer ». Les prouesses de ces quasi-chevaliers se succèdent incessantes. Si leurs ancêtres se défendaient contre « les Scythes et les Goths », ils font une guerre d'offensive : « ayant à leur tête des princes élevés d'entre eux » (l'élection reste donc la condition de l'investiture princière), ils font irruption à maintes reprises en Pologne, chassent les Tartares de la plaine, et défient même les Turcs en pleine expansion [16].

L'accent que le chroniqueur met sur leur rôle dans un État en train de se consolider, au détriment du monopole de souveraineté du prince, tend à annihiler brutalement le prestige de l'institution suprême. Jamais, dans l'historiographie de Moldavie, la dignité princière n'a souffert une attaque si dangereuse au point de vue théorique, visant à lui circonscrire sévèrement la légitimité et les prérogatives.

En dépit de son attitude ferme contre toute tentative de justifier un régime d'autorité princière, par la tradition, ou, plutôt, par suite d'une telle attitude, Ureche transforme, le premier, l'épisode de la création de

[16] Ureche, *op. cit.*, p. 70.

l'Etat en un thème de méditation sur l'essence, les limites et la destinée de la principauté. Qu'il cherche, par ce retour *ad initium* à mieux s'expliquer les avatars de l'institution princière à une époque plus proche de son temps, ceci résulte de son commentaire exprès sur la brièveté du règne de Dragoş, mort deux ans après son avènement : « car de même que le premier prince eut la vie brève, de même fréquents seront les changements des princes ses successeurs »[17].

Les méditations du chroniqueur sur la condition princière naufragent parfois dans les analogies les plus recherchées. Le grand nombre d'emprunts dans la langue du pays lui sert, par exemple, de prétexte pour un rapprochement insolite entre le manque de pureté linguistique et l'exercice abusif du pouvoir : « On reconnaît à ceci [vocabulaire hétérogène] que, de même que le pays n'est pas fondé par des gens habitués à l'ordre *(aşezaţi)*, ni les lois, ni l'organisation *(tocmeala)* du pays ne reposent sur des coutumes bonnes et cohérentes ; au contraire, la justice fut laissée exclusivement à la charge du plus grand, et il la distribua à son gré, et il fit loi de ce qu'il jugea convenable, soit du bien, soit du mal ; c'est d'ailleurs la cause du fait qu'il [le prince] s'est arrogé une telle puissance et hauteur *(voie aşa mare şi vîrf)*.

Par conséquent, la coutume qui fait que tout le monde s'empresse à s'accomoder de la volonté du prince, qu'elle soit utile ou nuisible au pays, est aujourd'hui encore en vigueur »[18].

Il ne faut pas s'imaginer que Ureche moralise à propos de la dignité princière seulement dans les pages dédiées aux origines du peuple et de l'État ; il en est obsédé ; toute occasion lui est bonne pour meubler sa chronique de considérations sur la principauté et sur le portrait d'un prince idéal à son goût[19].

Sa sensibilisation particulière à ce sujet n'a rien de surprenant à une époque où les tensions entre l'autorité centrale et les boyards sont une constante de la vie politique du pays. Le recours, toujours plus fréquent, des boyards à l'arbitrage de la Sublime Porte accélère l'assimilation progressive de la principauté à une haute dignité de l'administration ottomane, tendance discernable depuis la seconde moitié du XVI[e] siècle[20]. En même temps, le prince cherche à compenser sa dépendance croissante à l'extérieur par un régime de main-forte, accompagné parfois d'un faste « impérial », dans le pays (le règne de Vasile Lupu, pendant lequel Ureche rédigea sa chronique, en fournit le meilleur exemple. Pour l'archevêque Marco Bandini, la Cour était à cette époque *umbra sed non aemula Turcarum Imperatoriae aulae*[21]).

---

[17] *Ibidem*, p. 72.

[18] *Ibidem*, p. 67.

[19] Les conceptions de Ureche sur la principauté sont présentées par P. P. Panaitescu, dans son Introduction au *Letopiseţ*, (paragraphe *Cronica lui Ureche şi monarhia feudală)*, pp. 11–15.

[20] E. Stănescu, *Cronica Istoriile Domnilor Ţării Româneşti şi locul ei in istoriografia medievală românească*, introduction à la chronique de Radu Popescu, editée par Const. Grecescu, Bucureşti, Ed. Academiei, 1963, p. XV.

[21] V. A. Urechiă, *Codex Bandinus, Memoriu asupra scrierei lui Bandinus dela 1646*, Bucureşti, 1895, p. 139. L'archevêque Marco Bandini, d'origine bosniaque, se trouva en Moldavie entre 1644 et 1650, en qualité d'adninistrateur apostolique.

Dans ce climat d'incertitude politique, d'intrigues et de plaintes portées à Istanbul, ainsi que de justice parfois sommaire, il est naturel qu'un grand boyard passioné pour l'histoire de son pays se propose d'examiner *ab ovo* le contrat si fragile entre le prince et l'aristocratie. Et il est tout aussi naturel que celui-ci se livre à des spéculations sur les termes premiers de ce contrat en tributaire des préjugés de sa caste, filtrés à travers sa propre formation intellectuelle.

1.3. Les interpolateurs de la chronique de Grigore Ureche

L'esprit de suite du chroniqueur dans la relation de l'épisode du *descălecat* n'est plus respecté par les interpolateurs de son *Letopiseț*. Sous le poids des renseignements disparates introduits dans le texte, l'échafaudage narratif s'écroule, de même que ses sous-entendus « doctrinaires ».

Simion Dascălul , vitupéré par Miron Costin et Démètre Cantémir pour ses « fables » *(basne)*, ne s'attarde pas trop sur le sujet qui nous préoccupe. Il ne mentionne pas Dragoș, mais il apporte une correction importante à l'optique de son prédécesseur, éliminant les pâtres embarassants du récit. En procédant de cette manière, Simion ne fait que restaurer la tradition antérieure à Ureche, car il déclare avoir reproduit le fragment en cause d'après l'avant-propos du *Letopiseț moldovenesc*, considéré de nos jours — bien que son texte soit malheureusement perdu — la première chronique d'expression roumaine de Moldavie [22].

La réduction des pâtres-chasseurs aux chasseurs, dans le paragraphe copié par Simion, est une preuve en faveur de ce que nous avons déjà affirmé, notamment que la responsabilité pour l'implantation du hybride dans le récit incombe à Ureche seul, lequel avait connu et utilisé à son tour le *Letopiseț*, sans se conformer docilement à sa source.

Un autre interpolateur, Misaïl Călugărul s'avère de beaucoup plus fertile au point de vue de notre étude. Sa version de la chasse renvoie, elle aussi, à la tradition qui avait nourri, au XVI^{e} siècle, les chroniques de la même famille que la *Moldo-russe*. La poursuite de la bête, le choix d'un lieu « beau et ouvert », le retour au Maramureș sont tout autant d'actions d'une collectivité ; l'inédit consiste dans le fait que cette collectivité n'est pas un clan *(Chronique moldo-russe)*, ni une association de pâtres (Eustratie Logofătul — Simion Dascălul) ou de pâtres-chasseurs (Ureche), mais un groupe nobiliaire, défini comme « un certain nombre de fils de seigneurs, [descendants] des seigneuries qui se trouvaient en ce temps-là à Rome, avec leurs gens du Maramureș » *(o samă de ficiori de domni den domniile ce au fost pre acéle vremi la Rîm și cu oamenii lor den Maramurăș)* [23].

Ce n'est pas Misaïl qui invente cette nouvelle identité des chasseurs : elle est déjà attestée dans l'histoire incluse par Bandini dans ses *Annotationes moldavicarum rerum*, terminées en 1648, où l'on parle de « tres Itali fratres *primae nobilitatis* (souligné par nous) cum decenti famulorum

---

[22] Attribué à Eustratie Logofătul. Pavel Chihaia, *op. cit.*, chapitre *Stratificări in cronicile din Moldova și iradieri ale acestora în Țara Românească*, ajoute à cette première chronique (1600—1635) une deuxième (1634—1653), que Ureche n'a pas connue, (p. 76 et les suivantes).

[23] Ureche, *op. cit.*, p. 66.

comitatu »[24], formule très proche de celle employée par l'interpolateur roumain et qui semble être l'adaptation d'un texte utilisé plus tard par Misaïl également *(« Scriu alte istorii ... »)*[25].

Les *Annotationes* du prélat catholique laissent donc à supposer la circulation d'un récit de type « Misaïl » du vivant même de Ureche. Il s'agit d'une variante d'orientation décidément aristocratique : l'initiative des actions précédant l'établissement du pouvoir princier y est confiée à une pluralité restreinte et favorisée au point de vue généalogique, c'est-à-dire à une élite héréditaire. Comparée à elle, l'allégorie pastorale de Ureche est l'œuvre d'un « radical », glorifiant la naissance d'une noblesse d'épée, au prix d'une démolition totale du prestige que la souche confère au prince et à l'aristocratie (n'oublions pas qu'à une époque où « nul grand boyard de ces contrées ne peut dresser sa généalogie pour plus de cent ans »[26], Ureche doit se contenter de beaucoup moins, étant donné que sa famille ne comptait parmi les *barones* — Bandini appelle ainsi les grands boyards pour les différencier de la simple *nobilitas*— qu'à partir de son père, Nistor).

Le fait que le grand *vornic* Grigore Ureche préfère le mérite à l'ascendance n'est pas dangereux en soi ; en revanche, son histoire des pâtres risque, surtout dans un contexte altéré par les « fables » de Simion Dascălul, à engendrer des malentendus. Prise à la lettre, une pareille histoire finit par présenter l'origine des princes et de la noblesse de Moldavie sous le jour le plus défavorable, accréditant l'idée d'une extraction obscure, sinon dérisoire, des fondateurs de l'Etat.

Le danger est encore plus évident au moment où le conglomérat Ureche — Simion Dascălul commence à jouir d'une certaine diffusion hors de la Moldavie. La réaction des Valaques en est concluante. Résumant l'épisode du *descălecat*, l'auteur de la première partie des *Histoires*

---

[24] Bandini, *op. cit.*, *éd. cit.*, p. 139.

[25] Nous croyons que la légende racontée par Bandini est l'interprétation libre d'un texte et non pas d'une tradition transmise oralement (Dan Simonescu, *art. cit.*, p. 35 identifie l'informateur de Bandini avec Ureche, sans tenir compte des différences bien marquées entre les deux versions). Les annotations du *Letopiseț* de Ureche n'ont certainement pas pu servir de source pour Bandini (R. Vuia, *art. cit.*, p. 302 ; M. Eliade, *op. cit.*, p. 135), car elles n'existaient pas en 1648. L'inverse (Bandini source de Misaïl) est tout aussi invraisemblable (P. Chihaia, op. cit., pp. 83—84). Les commencements de *Unde Moldavia denominatur* et de l'interpolation de Misaïl sont très proches l'un de l'autre, à la différence que Bandini précise le nombre des nobles chasseurs et qu'il accorde à ceux-ci un statut de parenté (fratres). Quant à l'origine italienne des trois frères (Volcha, Domucus, Dragus), elle est une déduction de l'auteur, mis en difficulté par un déterminant temporel ambigu (détectable chez Misaïl — « pre acele vremi » — antiquité, ainsi que le contexte plus large le suggère? XIVe siècle?). Conscient d'avoir expédié plus de mil ans en deux mots (succesu temporis), Bandini ne s'aventure pas à chercher l'ascendance des trois frères à l'époque de l'empereur Trajan ; il considère l'aristocratie italienne (de Rome, dans le texte de Misaïl) du XIVe siècle (« en ce temps-là », dans son acception de simultanéité) comme souche de ses héros.

La source commune de Bandini et de Misaïl reste un problème à résoudre. Si nous rappelons la version du prélat catholique, c'est justement pour ce maillon qui la rattache à la tradition historiographique locale ; le reste est plutôt l'œuvre d'un homme de lettres, prêt à recueillir des légendes curieuses et à les raconter dans un style plein d'affectation et de réminiscences livresques. Pour se conformer à la manie des étymologies de ses contemporains, Bandini n'hésite pas à proclamer prince le frère aîné (inventé) de Dragus, tout simplement parce que le nom de Volcha lui semble une explication plausible de « valaque ».

[26] Bandini, *op. cit.*, *éd. cit.*, p. 152.

des princes de la Valachie (Istoriile domnilor Țării Româneşti) ne perd pas l'occasion de souligner la condition modeste de Dragoş : « les uns prétendent qu'il descend de pâtres, les autres, de chasseurs » (« *unii zic că iaste den păstori, alții zic că den neşte vînători* ») [27].

Dans une glose à un fragment de chronique, un autre Valaque (le *stolnic* Constantin Cantacuzène?) ne résiste pas à la tentation d'une « escalade » [28].

Bien avant que de tels commentaires n'apparaissent en Valachie ou ailleurs, le spectre d'une éventuelle interprétation au sens généalogique de l'histoire des pâtres et des chasseurs avait déterminé Misaïl à reprendre la version nobiliaire du *descălecat*, afin de remédier à un vice de construction nullement négligeable de la parabole de Ureche et de l'interpolation de Simion Dascălul.

Cette démarche, entreprise par quelqu'un qui n'est pas lui-même boyard et qui vit loin de la Cour, pourrait paraître bien singulière; en effet, l'unique réalité *aulica* qui semble familière à Misaïl est une réalité de chancellerie: « le sceau à tête d'aurochs », gardé « entre les mains de celui que Dieu choisit comme prince du pays, [sceau] que l'on applique sur les actes [contenant] soit les dispositions du prince relativement à l'organisation et à l'état des habitants, soit un avertissement à ceux qui se préparent à commettre des injustices aux habitants *(lăcuitori)*, soit une sévère admonestation à ceux qui n'obéissent pas ... » [29].

Aux yeux du moine érudit, la transcendance (le prince n'est pas élu par les boyards, mais par Dieu) transforme le pouvoir en une abstraction vénérable, dont les manifestations concrètes sont jugées à la lumière de l'idéal plébéien du prince justicier, protégeant ses sujets les plus humbles (les simples *lăcuitori*) contre les abus des grands. C'est une double perspective, qui rend l'autorité princière deux fois digne de révérence, dans sa qualité de personnification du droit divin, d'une part, et de protectrice de petites gens, de l'autre.

Alliant la vision d'un homme du peuple à la dévotion du moine et à un savoir considérable (il fait circuler, par exemple, des renseignements sur le rôle des Génois en Moldavie), Misaïl est un personnage plus intéressant qu'on ne le soupçonne. Il est capable, lui aussi, de méditer et de se prononcer sur la nature de la principauté à l'époque de sa création. On peut même dire que cet interpolateur exempt de parti pris aristocratique est le premier à fixer, dans un énoncé d'une mémorable concision, le caractère essentiellement militaire de ce « règne de conquête » [30] :

---

[27] Radu Popescu Vornicul: *Istoriile domnilor Țării Româneşti*, édité par Const. Grecescu, Bucureşti, Ed. Academiei, 1963, p. 12.

[28] M. Kogălniceanu, *Cronicile Romaniei seu letopisețele Moldaviei şi Valahiei*, deuxième édition, Bucureşti, 1872, vol. I, pp. 110–111. Le texte fut attribué à tort par Hasdeu à Nicolae Milescu. Dans la préface au premier volume (p. XIX), Kogălniceanu critique cette attribution visiblement erronée; l'auteur est, selon lui, « un Roumain de la Petite Valachie ».

[29] Ureche, *Letopisețul* ..., p. 72.

[30] N. Iorga, *op. cit.*, p. 261, définit de cette manière le règne de Bogdan.

« Au commencement, la dignité de prince était comme une capitainerie » (*Și-ntr-acea începătură a fost domniia ca o căpitănie*) [31].

1.4. Miron et Nicolae Costin

Le passage inséré par Misaïl dans le *Letopiseț* de Ureche marque déjà, par rapport aux deux autres variations sur le thème des origines de l'institution princière en Moldavie, un début timide de réparation, traçant en même temps une voie à suivre (celle des « seigneuries » de Rome). S'engager dans cette direction et soutenir un lien possible entre la principauté de Moldavie et une institution romaine similaire, voilà une tâche qui exige un horizon intellectuel bien différent de celui des annalistes.

La formation humaniste de Miron Costin est justement le point de départ idéal pour une investigation aussi délicate. Si Costin se laisse séduire par un rapprochement entre l'Antiquité et le XIV^e siècle, ce n'est pas pour forger une ascendance fabuleuse des princes de Moldavie à une époque où les arbres généalogiques les plus stupéfiants étaient d'ailleurs à la mode, mais pour tenter de clarifier les sources mêmes du pouvoir princier.

Ambassadeur culturel de son pays, l'auteur de la *Chronique polonaise* (1677) et du *Poème polonais* (1684) se donne pour but d'exalter les traditions politiques des Roumains ; pour lui, l'autorité des princes de Moldavie et de Valachie est l'irradiation d'un foyer à localiser au moment de la « première fondation » du pays par l'empereur Trajan.

Costin s'efforce de surprendre ce rayon d'autorité, destiné à traverser les âges, tant au moment de son émission, qu'à celui de sa réception. Pour l'Antiquité, il se borne d'abord à explorer les parentés linguistiques : ayant fondé des colonies en Dacie, l'empereur « a nommé des *dominos* pour gouverner les cités ; de là nos hospodars s'appellent jusqu'à nos jours *domni (domn* est à peu près *dominus)* dans la langue des Romains » [32]. Quelques ans plus tard, il avance l'idée que « [Trajan] installe dans les cités des chefs, *domini*, [de la souche] desquels descendent jusqu'à présent, dans les deux pays, les *domni*, quoique, sous la tyrannie cruelle des Turcs ils n'en gardent que le nom » [33].

---

[31] Ureche, *Letopisețul* ..., p. 72. Cette généralisation n'est pas en liaison avec le règne de Bogdan. Le premier alinéa du texte que P. Chihaia *(op. cit.*, p. 84) met en parallèle avec Ligaridis n'appartient pas à Misaïl. « Intr-acei păstori ... fost-au și Dragoș » vient directement de Ureche (voyez l'édition citée, p. 72) ; « ... vodă, ficiorul lui Bogdan vodă » est une addition propre à la rédaction « maquillée » de Nicolae Costin, conforme à la trouvaille de Miron Costin.

Nous ne voyons pas de rapport entre Misaïl et Ligaridis. Les « στρατηγοὶ » de Ligaridis sont un équivalent archaisant pour « voïévodes ». Ureche avait essayé, lui-aussi, de traduire « voïévode » par « purtătoriu », artifice qui ne fut pas compris, en jugeant d'après le fait que les copistes ont remplacé plus tard le mot par « purtătoriu de grijă » (ayant-soin). Ce n'est pas l'emploi d'un autre synonyme (căpitan) de la famille de « voïévode », « purtătoriu » ou « στρατηγός » qui surprend dans la formule de Misaïl (complètement isolée dans le texte de Ureche, elle n'est pas un emprunt, tel que le fragment compact du *descălecat*, mais une contribution originale).

[32] Miron Costin, *Cronica Țărilor Moldovei și Munteniei* [*La chronique polonaise*], dans *Opere*, édité par P. P. Panaitescu, București, ESPLA, 1958, p. 204.

[33] Idem, *Istorie in versuri polone despre Moldova și Țara Românească* [Le poème polonais], dans *Opere*, éd. cit., p. 222.

Ces considérations se répètent dans la description de la « seconde fondation » : la *Chronique* recommande Dragoş comme « fils d'un *dominus* de vieille souche (on lui a donné récemment ce nom corrompu de *domn*, de même que le hongrois *vaïda* [dérive] du polonais voïévode) » [34]. Dans le *Poème polonais*, le « tampon » d'une ascendance immédiate sépare Dragoş des *domini* d'autrefois ; c'est son père, Bogdan, qui « était fier parce qu'il descendait des anciens *domni* » [35] (Costin avait appris au village de Cuh⟨e⟩a, au Maramureş, le nom de ce voïévode).

Le pouvoir des *domini*, reflet direct de l'*imperium* qui l'avait institué, fait partie, dans la conception de Miron Costin, du même héritage que la romanité du peuple et de la langue. La dévastation de la province romaine par les « Tartares » (c'est ainsi que le chroniqueur désigne, de façon générique, les envahisseurs) ne revêt donc pas la valeur d'un anéantissement institutionnel).

Les Romains se mettent à l'abri dans les montagnes couvertes de forêts où ils mènent une existence larvaire, sans cependant devenir « complètement sauvages, car la nature première des choses ne disparaît point, mais, au contraire, elle se conserve à jamais, au moins en partie » [36]. Leur retrait devant les « Tartares » ne diffère pas trop de la tactique employée par les Moldaves contre des Tartares authentiques. Costin en avait déjà fourni quelques exemples dans son *Letopiseț* (terminé en 1675), à propos surtout de l'invasion de 1650, quand les habitants d'un village « ont mis tout leur espoir dans leur petite forêt *(au năzuitŭ la codrișorul lor)* ... et se sont protégés si bien que les Tartares n'ont pu leur faire le moindre mal » et même le prince « saisi par le souci et la panique ... envoya la princesse et les maisonnées des boyards à travers les îles de forêt *(pen frînturile codrilor)* ... vers la Citadelle de Neamț » [37].

L'expérience de ses contemporains stimule le chroniqueur de donner à une tactique défensive courante les dimensions d'une stratégie millénaire des Roumains. Devant les peuples des steppes, les gens se sauvent dans des endroits inaccessibles, en attendant le départ de l'ennemi pour rentrer dans leurs foyers.

Sous le jour de l'Histoire, l'arrivée de Dragoş et de ses compagnons en Moldavie n'est pas un accident ; ce n'est pas tout simplement « la descente de cheval de ceux de Maramureş » *(descălecarea maramorăşénilor)* [38], mais le retour des descendants des Romains aux lares (dans le *Poème polonais*, Dragoş déclare à ses camarades : « Je vais restaurer les maisons de nos ancêtres » [39]).

Cette *restauratio* est facilitée par la victoire du roi Ladislas contre les Tartares, victoire dont les Roumains profitent pour mettre fin à leur expectative séculaire : « après leur défaite, les Tartares ont été refoulés plus loin, dans les plaines, et les Roumains, c'est-à-dire les Romains,

---

[34] Idem, *La chronique polonaise*, éd. cit., p. 209.

[35] idem, *Le poème polonais*, éd. cit., p. 229.

[36] *Ibidem*, p. 227.

[37] idem, *Létopisețulŭ Țărli Moldovei de la Aaron Voda încoace*, dans *Opere*, éd. cit., pp. 132—133.

[38] Ureche, *Letopisețul ...*, p. 71.

[39] Miron Costin, *Le poème polonais*, éd. cit., p. 231.

d'abord les Valaques ... puis les Moldaves aussi sortirent de Maramureş avec leur premier prince Dragoş, et fondèrent ici le Pays Moldave » [40].

L'épisode de la bataille de Roman est amplifié dans le *Poème polonais*, dédié à Jean III Sobieski un an après son triomphe de Vienne. Les Roumains sont l'instrument d'une victoire qui leur ouvre « la porte vers la seconde fondation » [41] ; leur enthousiasme pour une *reconquista* patronnée par un monarque intrépide devait, sans doute, signifier, aux yeux du libérateur de Vienne, que les Moldaves étaient prêts à rallier, les armes à la main, une campagne anti-ottomane [42].

Nous nous trouvons toujours *avant* le moment du *descălecat*, circonstance qui pourrait suggérer que le centre de gravité des investigations serait déplacé, chez Costin, vers la préhistoire de l'institution princière. Cependant, l'expédition cynégétique de Dragoş, narrée avec minutie ajoute quelques détails importants sur *l'étendue* d'un pouvoir que le chroniqueur, par ses incursions aux sources, avait si ingénieusement drapé à l'antique.

Dragoş est le chef de « quelques centaines de gens armés » [43], dont le nombre et le statut se précisent dans le *Poème polonais*. Ils y deviennent « trois cents jeunes gens » [44] des plus braves, une sorte de jeunesse romaine ressuscitée qui n'a pas du tout l'air d'une *družina* [45] (notion étrangère pas seulement à Costin, mais à l'historiographie de Moldavie en général, à l'exception de l'adaptation connue sous le nom de *La chronique moldo-russe*).

Sans consulter ses camarades, Dragoş décide de rester en Moldavie : « C'est ici notre patrie, *il n'est plus nécessaire de nous concerter* (souligné par nous), je n'y retourne plus » [46]. Le défi rhétorique qu'il lance à ses compagnons ne nous semble pas une manifestation du « respect du choix » [47] car, s'ils sont libres de penser chacun à sa manière, ce n'est que le prince qui a le droit de leur rendre la liberté d'action, en les congédiant. La ré-

---

[40] Idem, *La chronique polonaise*, éd. cit., p. 207.

[41] Idem, *Le poème polonais*, éd. cit., p. 228.

[42] Une autre allusion à une croisade dirigée par Jean III transparaît plus loin dans le texte. Costin adresse au peuple polonais un avertissement : « Si tu perds l'occasion que Dieu te donne aujourd'hui, par le bras guerrier de ton grand roi, tu n'en auras pas bientôt une autre (p. 234).

[43] idem, *La chronique polonaise*, éd. cit., p. 209.

[44] idem, *Le poème polonais*, éd. cit., p. 229.

[45] Eugen Lozovan considère « droaie » (dérivé de *družina*) un des « quatre mots-clé, autour desquels s'organise le récit de la chasse (*Rurik et Dragoş*, dans la « Revue des Études Roumaines », XI–XII, Paris, 1969, p. 72). A notre avis, il est bien risqué d'accorder une si grande importance à un mot « qui n'existe pas dans nos textes » (p. 76). En effet, la *družina* de la *Chronique moldo-russe* (Lozovan ne la mentionne pas) n'a aucun écho dans l'historiographie de Moldavie proprement dite et, par conséquent, son apparition doit être envisagée avec un maximum de prudence. Ce n'est pas seulement le mot qui semble étranger à la tradition locale, mais aussi l'institution désignée par ce nom, institution dont la présence est décelée par E. Lozovan « en filigrane » des textes des chroniques de Modavie. P. Chihaia accepte, lui aussi, l'idée de la *druižina* ; il croit même à la circulation effective du terme en Moldavie, dans des annales qui ne sont pas parvenues jusqu'à notre époque: *Povestire pe scurt II* (1518) et *Povestire pe scurt III* (1519–1526). Le texte de la *Chronique de Radu de la Afumaţi* (1525), qu'il met en relation avec la *Povestire pe scurt II* (*op. cit.*, p. 81 ; p. 93), s'oppose à cette conclusion. Negru-Vodă vient de Transylvanie « avec sa maisonnée entière » (cu toată casa lui), comme un grand féodal accompagné par une nombreuse suite.

[46] Miron Costin, *Le poème polonais*, éd. cit., p. 231.

[47] E. Lozovan, *art. cit.*, p. 77.

ponse des jeunes gens, d'une unanimité suspecte au point de vue du libre arbitre, le prouve bien : elle fait penser aux acclamations des soldats (Costin appelle de ce nom les chasseurs dans le texte) après un discours de leur chef.

D'ailleurs, le chroniqueur leur interdit un choix beaucoup plus significatif : celui du prince. La fondation de l'État est amputée, dans la *Chronique polonaise*, de même dans le *Poème polonais*, de l'épisode de l'élection du prince, élection, qui ne s'accordait pas avec la conception de Costin sur les origines de l'autorité des princes de Moldavie.

La chasse finie, Dragoş passe directement à la distribution des dignités, sans qu'il fasse l'objet d'une élection au préalable : c'est probablement le sens d'un passage assez obscur (« il fixe à chacun sa place » [48]), interprétable comme une allusion à une cérémonie habituelle après l'installation des princes.

Une autre action de Dragoş est beaucoup plus amplement commentée : il octroie personnellement à des étrangers le droit de s'établir et d'avoir des propriétés dans le pays. Costin restaure de cette façon une prérogative inhérente à tout pouvoir souverain, ignorée dans l'interpolation de Simion Dascălul (celle-ci présentait le *descălecat* comme la concurrence de plusieurs groupes ethno-professionnels, spéculation construite, pour citer Cantémir, à l'aide « de poils de touloupe et de vieux pots cassés » */din floace de cojoc şi hîrburi de oale/)* [49].

Le pouvoir du premier prince, si soigneusement défini par Costin pour en imposer à un noble et savant public, les antécédents de la principauté (tradition allant jusqu'à l'Antiquité, suppression de la procédure élective) laissent finalement l'impression que Dragoş n'est pas seulement le descendant d'une ancienne lignée, mais aussi l'initiateur d'une dynastie dans la « patrie retrouvée ». C'est une impression que le chroniqueur s'empresse d'effacer, car l'idéal dynastique lui est complètement étranger. Cet admirateur de la Reczpospolita fait de la mort de Dragoş le pretexte d'une subtile mise au point : après avoir reproduit les lamentations de Ureche à propos de la brièveté du règne du premier prince, Costin trahit subitement sa source, qui mentionnait une dangereuse succession de père en fils (Dragoş — Sas — Laţko) : « A sa mort, ce fut le tour *(a căzut la domnie)* de son frère Roman au trône » [50]. Pour quelqu'un si versé dans l'histoire de son pays, un lapsus est, selon notre opinion exclu, d'autant plus qu'il ne s'agit pas d'une simple confusion de noms, mais d'un changement de qualité aussi (fils — frère).

Afin de mieux isoler Dragoş de ses successeurs, Miron Costin passe complètement sous silence presqu'un demi-siècle d'histoire (Ureche rappelait au moins les noms, la durée des règnes et parfois le degré de parenté des princes de la seconde moitié du XIV[e] siècle), intervalle suffisant pour que l'éclat de l'autorité primordiale s'éteigne.

La *Chronique polonaise* et le *Poème polonais* sont des articles d'exportation culturelle, où il n'y a pas de place pour les ambigutés et les

---

[48] M. Costin, *op. cit.*, p. 232.

[49] Ureche, *Letopiseţul ...*, p. 71. D. Cantémir, *Hronicul vechimei a Romano-Moldo-Vlahilor*, publié par Gr. G. Tocilescu, VIII[e] volume de la série des *Œuvres* éditées par l'Académie Roumaine, Bucarest, 1901, pp. 471—472.

[50] M. Costin, *op. cit.*, p. 235.

contradictions du *Letopiseț* (annoté) de Ureche. Costin se réserve à réhabiliter la principauté de Moldavie des premiers temps, éclipsée par une présumée ascendance pastorale, dans les pages d'un travail écrit en roumain : *De neamul moldovénilor* (1685—1691). Après l'assertion que « l'empereur Trajan avait installé, dans ces cités-ci une maison de *domni* » il ajoute immédiatement : « c'est une terrible avanie de considérer Dragoş pâtre [d'origine], car j'ai entendu de mes propres oreilles le témoignage de ceux de Maramureş, selon lequel il était le fils d'un certain Bogdan voïévode »[51].

Il reste un détail à examiner : la « maison de *domni* » n'a-t-elle pas le sens de dynastie, terme que Miron Costin évite de rattacher aux réalités politiques des Pays Roumains? (Pour que les Basarab ne soient pas taxés de dynastie il emploie, par exemple, une périphrase déconcertante : « il y a eu chez eux [chez les Valaques] une famille renommée, celle des Basarab, ainsi, qu'un nombre de princes [de ce nom] l'un après l'autre ... »[52]). La réplique à cette formule incertaine *(casă de domni)* est donnée par une explication supplémentaire, destinée à familiariser le lecteur à une institution antique au moyen d'une comparaison anachronique — « les Polonais les appellent [les *domni* de l'empereur Trajan] châtelains, chaque *domn* avec son domaine : *dominus* — chez nous *domnŭ* est du latin ...»[53].

La fermeté du chroniqueur à soutenir la continuité de l'institution des pseudo-châtelains est la chose la plus remarquable dans sa dernière œuvre, inachevée du fait de sa mort tragique : « Entre Trajan et le roi Ladislas se sont écoulés 800 ans. ... Et le peuple roumain *(neamul românilor)* vivait pendant ce temps *avec ses 'domni'* (souligné par nous), les uns au Maramureş, les autres du côté de la Valachie, sur les rives de l'Olt »[54].

Nicolae Costin, fils de Miron et auteur d'une compilation intitulée *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii pînă la 1601* (commencée pendant son exil en Valachie, entre 1696 et 1700[55]) emprunte à Bonfinius l'information sur la dissidence de Bogdan contre la Couronne magyare. Il prend la peine de mettre d'accord Bonfinius et la tradition de Moldavie, considérant que Dragoş « aurait pu être le fils de Bogdan de Maramureş »[56].

Sa relation du *descălecat* s'inspire de Ureche *adnotatus*, mais les modifications qu'il opère ne sont pas négligeables : il élimine les pâtres et transforme les compagnons de Dragoş en une entité vague, « les siens » *(oarecîți de ai săi; de ai săi)* plus proche de l'acception d'une suite ordinaire d'un personnage important. Le prince est l'élu entre différents seigneurs et chefs militaires » (« *Şi fiind Dragoş mai de cinste între alți nemişi*

---

[51] Idem, *De neamul moldovénilor, din ce țară au ieșit strămoșii lor*, dans *Opere*, éd. cit., pp. 260—261.

[52] Idem, *La chronique polonaise*, éd. cit., p. 209.

[53] Idem, *De neamul ...*, p. 261.

[54] *Ibidem*.

[55] Const. A. Stoide et I. Lăzărescu, étude introductive à Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii pînă la 1601 și de la 1709 la 1711*, dans *Opere*, vol. I, Iași, Ed. Junimea, 1976, p. LXXXVIII.

[56] Nicolae Costin, *Letopisețul ...*, éd. cit., p. 75.

domni şi căpetenii, l-au ridicat cu toţii să le fie domnu şi i-au dzis Dragoş vodă » [57]).

Pour donner de l'éclat à un règne resté obscur, le chroniqueur enregistre une tradition orale [58] sur la construction d'une église en bois à Volovăţ; l'église de Dragoş (il y trouva sa sépulture [59]) fut transportée sur l'ordre d'Etienne le Grand à Putna au moment où celui-ci décida de la faire remplacer par un édifice en pierre.

Notons aussi que les portraits de Dragoş, ultime objet de notre étude, se rattachent à cette même chronique de Nicolae Costin.

1.5. Démètre Cantémir

Dans la *Descriptio Moldaviae* (1716), Cantémir reprend l'idée du refuge des colons romains au Maramureş et d'une continuité institutionnelle au-delà des Carpates. Dans leurs patrie provisoire, les réfugiés vivent pendant plusieurs siècles « suis legibus regibusque » [60]; ils ne sont pas « les héros romains d'autrefois changés en satyres » [61], conservant, dans la profondeur des bois, le souvenir d'une civilisation disparue, mais les continuateurs d'une tradition politique qui ne connaît pas la gamme mineure : « Ce qui en est pourtant sûr, c'est que les habitants d'origine romaine de Moldavie, abrités dans les montagnes devant les invasions des Scythes et d'autres barbares, eurent ***toujours*** soit ***des rois***, ***soit des princes*** (souligné par nous) à eux » [62].

Cantémir va plus loin que Miron Costin dans ses efforts pour établir un point de contact entre deux conjectures — les sources antiques du pouvoir et la généalogie du premier prince. Le père de Dragoş, Bogdan (personnage mis en circulation par Costin), est le fils de « ce fameux Jean, mentionné par Nicetas Choniates comme prince des Valaques » [63], de la souche des anciens rois et princes.

L'auteur de la *Descriptio* admet à un moment donné que les annales se taisent quant à de l'ascendance de Dragoş, mais il leur oppose la tradition (?), ainsi qu'un argument dicté par le bon sens : « quelle difficulté à s'imaginer qu'un plébéien aurait pu partir à la chasse accompagné par

---

[57] *Ibidem*, pp. 75—76.

[58] *Ibidem*, p. 73. Miron Costin invoque, le premier, les traditions orales (*Poème polonais*, éd. cit., p. 233). Ces traditions, qui semblent avoir continuellement alimenté l'historiographie du *descălecat* formèrent l'objet des disputes quant à leur nature. N. Iorga les considérait la création des trouvères, arrivés en Moldavie par la Serbie (*Istoria Românilor prin călători*, Bucureşti, 1928, vol. I, pp. 127—128. La théorie de l'origine des ballades sur Dragoş et sur d'autres personnages historiques dans le folklore aristocratique est dépassée de nos jours. L'évolution des concepts, chez A. Fochi, *Nicolae Iorga şi folclorul*, dans «Revista de etnografie şi folclor », no. 5—6, tome 11, 1966, pp. 451—464.

[59] Pour l'église de Volovăţ et la tombe présumée de Dragoş, voir Ştefan S. Gorovei, *Biserica de la Volovăţ şi mormîntul lui Dragoş Vodă*, dans « Mitropolia Moldovei şi Sucevei », XLVII, no. 5—6, mai—juin 1971, pp. 374—383.

[60] Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae/Descrierea Moldovei*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1973, p. 50.

[61] Miron Costin, *Le poème polonais*, éd. cit., p. 227.

[62] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 123.

[63] *Ibidem*.

une suite si nombreuse, ou qu'il aurait pu convaincre ceux restés à la maison de le suivre » [64].

Une autorité avec des antécédents glorieux exclut l'idée de vassalité. La pression qui oblige les descendants des colons romains à quitter le Maramureș ne vient pas de l'extérieur, de la part d'un pouvoir suzerain ; pour Cantémir, le « retour en Moldavie » est l'aboutissement d'un développement intérieur de nature démographique, la solution d'un surpeuplement. La chasse de Dragoș n'est que le prélude dissimulé d'un essaimage.

Une fois « la Moldavie instaurée grâce à l'heureuse audace de Dragoș » [65], celui-ci est proclamé prince par les acclamations de la « jeunesse romaine » (iuventus Romana) [66] ; un autre passage spécifie qu'il « obtient la même dignité (que ses prédécesseurs ultramontains, n.n.) de la part de ceux qui l'avaient suivi en Moldavie » [67], ce qui suggère un rôle plus actif de ses compagnons dans son investiture.

Les pouvoirs que Démètre Cantémir accorde à Dragoș et à ses successeurs sont vastes ; le pays entier est le patrimoine du prince, lequel octroie des terres (p. 263) et des dignités administratives ou militaires (p. 279) à ceux qui se distinguent à son service. Comparés à d'autres monarques chrétiens, les premiers princes de Moldavie « n'étaient nullement inférieures quant à leur puissance et aux droits qu'ils avaient sur leurs sujets. Ils n'étaient dépourvus de nulle prérogative du pouvoir suprême dont se vantaient les princes les plus grands. Hormis Dieu et leur épée, ils ne reconnaissaient personne de plus puissant dans leur pays ; ils n'étaient liés à nul prince étranger, ni comme vassaux, ni par un serment de fidélité ; la guerre, la paix, la vie, la mort et les biens de tous les habitants dépendaient de leur volonté et le prince pouvait décider à tous égards à son gré, justement ou injustement, sans que personne s'y oppose. Enfin, Jean Paléologue, l'empereur de Constantinople, avait accordé à Alexandre le Bon, lors du concile de Florence, le diadème royal et le titre de despote » [68].

Cette magnifique autorité, imaginée par Cantémir à l'échelle de son propre idéal d'une monarchie aux pouvoirs absolus, trouve son complément dans la succession héréditaire. L'idée est d'abord insinuée à titre d'hypothèse : « si certaines suppositions m'étaient permises, je pourrait soutenir, non sans fondement, que l'ancienne principauté de Moldavie fut héréditaire et que l'élection n'eut pas de sens avant que la souche princière ne fût complètement éteinte » [69]. Le principal argument invoqué à l'appui de sa thèse est la liste même des princes. De cette liste Cantémir déduit « 1. que depuis Dragoș, le fondateur de Moldavie, et jusqu'à Etienne le Grand, tant que la Moldavie fut libre, le droit de succession fut toujours respecté ; 2. que cette coutume est restée sainte et indemne jusqu'à l'extinction de la famille des Dragossides (Dragosziadum stirps) » [70].

---

[64] *Ibidem*, p. 135.
[65] *Ibidem*, p. 247.
[66] *Ibidem*, p. 52. L'identification des compagnons de Dragoș à la « jeunesse romaine », implicite dans le *Poème polonais* de Miron Costin, devient explicite chez Cantémir.
[67] *Ibidem*, p. 123.
[68] *Ibidem*, pp. 123 et 125.
[69] *Ibidem*, p. 135.
[70] *Ibidem*, p. 144.

Le dernier de la souche est le fils de Petru Rareş, Ştefan (assassiné en 1552) ; le système de l'élection du prince par les boyards serait une procedure ultérieure à la mort de celui-ci, contraire à la stabilité politique du pays : « L'extinction de cette famille fut la source et la cause essentielle de presque tous les malheurs qui ont frappé depuis la Moldavie, car en l'absence de quelqu'un qui eût été supérieur aux autres par la noblesse de sa souche, capable de commander le respect aux fauteurs de troubles, le pays commença à se diviser et à foisonner de partis » [71].

Hronicul vechimei a romano-moldovlahilor (1719—1722), qui se termine d'ailleurs avec le *descălecat* de Dragoş, n'ajoute rien au tableau de l'institution princière brossé par Cantemir dans la *Descriptio Moldaviae* (les seules choses dignes d'attention sont une critique de la légende héraldique qu'il avait acceptée dans la *Descriptio* et une attaque plus vigoureuse que celle de Miron Costin contre les colporteurs d'infamies *(blojărituri)* qui « écrivent que le Voïévode Dragoş et ses compagnons avaient été des gens simples, c'est-à-dire des pâtres vivant dans les montagnes avec leurs moutons, pâtres qu'ils transforment ensuite en chasseurs et les font passer, à l'occasion d'une chasse, de Transylvanie en Moldavie » [72]).

Dépeignant la principauté des premiers temps comme une dynastie d'autocrates, Cantémir reste fidèle à lui-même ; l'ex-prince, qui avait cédé pendant son règne éphémère à la tentation de l'absolutisme l'emporte une fois de plus sur l'historien.

1.6. Ioan Neculce

La vision de Démètre Cantémir sur le *Urfürstentsand*, parachevée en exil, témoigne de la vocation d'une théorie cohérente du pouvoir des princes de Moldavie, à un moment où, dans le pays, les Turcs avaient installé le régime bureaucratique des phanariotes, décidant de cette manière du sort de la dignité princière.

La limitation sévère des prérogatives du pouvoir rend superflu le recours à l'exemple du règne du premier prince pour justifier ou condamner l'autocratie ; sous le signe du nouvel ordre, les chroniqueurs préfèrent à la méditation sur les commencements, devenue stérile, le « positivisme » de Nicolae Costin. Réalisant qu'il est « difficile de raconter plus en détail le régne de Dragoş-Voïévode » [73] si l'on se confine à l'historiographie, Axinte Uricarul ou Ioan Neculce s'adressent à leur tour à la tradition orale. Les renseignements qu'ils en retiennent portent sur les vestiges concrets, perpétuant le souvenir du prince.

Dans un « mot » peu connu de *O samă de cuvinte* [74], Neculce attribue à Dragoş la fondation de la ville de Siret, ainsi que la construction, dans

---

[71] *Ibidem*, p. 139.

[72] *Hronicul vechimei ...*, p. 472.

[73] Nicolae Costin, *Letopiseţul ...*, éd. cit., p. 74. Formule reprise par Axinte Uricarul et par Ioan Neculce.

[74] Manuscrit roumain 53 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, f. 44—44 v. C. C. Giurescu, *Valoarea istorică a tradiţiilor consemnate de Ion Neculce*, dans *Studii de folclor şi literatură*, éd. cit., p. 442, propose le ms. 254 de la même bibliothèque (« la rédaction la plus complète des *Mots* de Ion Neculce ») comme « texte de base pour *O samă*

cette ville même, d'une forteresse aux remparts de terre, d'une résidence et d'une église en pierre, sous le vocable de la Sainte Trinité, « où l'on dit encore la prière à l'éternelle mémoire du prince ». La femme de Dragoş, une saxonne catholique, y aurait fait bâtir une église pour ses coreligionnaires. Neculce n'omet pas de la liste des fondations la petite église de Volovăţ, en bois de chêne, mentionnée par Nicolae Costin et Axinte Uricarul.

Cette avalanche de preuves matérielles, destinées à donner du poids aux anciennes traditions, est en même temps la dernière manifestation d'un intérêt spécial pour l'époque reculée de la « fondation ». Lorsque le mathématicien Bošković, de passage en Moldavie, apprend en 1762 « la tradizione popolare » d'un seul « cavaliere » parti à la « chasse rituelle »[75], version rappelant le caractère voïévodal des premières annales, un cycle trois fois séculaire semble clore de manière symétrique.

2. Dragoş : les images

Nous avons déjà passé en revue les opinions les plus diverses sur les débuts de la principauté de Moldavie, opinions masquant le plus souvent la quête d'un étalon d'autorité pour l'institution princière.

Les portraits imaginaires du prince Dragoş que nous allons présenter ajoutent à cette polyphonie particulièrement riche une voix au timbre distinct. Il nous reste à présent à démontrer que cette voix, bien que d'un type différent, fait tellement partie de l'harmonie générale, qu'elle devient presque inintelligible si on la sépare du chœur. Autrement dit, c'est bien le moment de prouver que nos explorations de l'historiographie n'ont été point un *détour* injustifié, mais un *parcours* vers la révélation du sens caché d'une imagerie offrant l'avant-goût de la peinture d'histoire.

Ce sens nous aurait certainement échappé, si nous nous étions bornés à établir des « pedigrees » iconographiques et de style. Le niveau du symbole est beaucoup plus intéressant que celui de la figuration, dans une décoration de ce genre, trop asservie au texte et trop banale pour marquer un moment de la vie des formes. Il n'est pas moins vrai que certains détails « techniques » doivent être élucidés de manière obligatoire, avant de passer à l'analyse des significations.

2.1. Les manuscrits

Les trois manuscrits où l'on retrouve les portraits de Dragoş [76] sont des recueils de chroniques de Moldavie, dus au même copiste; : Gligoraş,

---

de cuvinte dans une édition future du *letopiseţ* ». La première tradition enregistrée se réfère « à Dragoş et à ses fondations » (f. 177–177v) ; elle est similaire à celle contenue dans le manuscrit 53, à la différence qu'elle ignore l'enterrement de Dragoş à Volovăţ ou à Siret.

[75] Apud N. Iorga, *Câteva note despre cronicile şi tradiţia noastră istorică*, « Analele Academiei Române », s. II, ist., t. 33, Bucureşti, 1910, pp. 139–140. Le savant (originaire de Dubrovnik, éduqué à Rome), était en route vers Pétersbourg, où il avait été élu membre de l'Académie. La légende de la chasse de Dragoş lui fut communiquée par le boyard Milo.

[76] Manuscrits roumains nos. 115, 238 et 354 de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie.

fils de Vasilie Uricar [77]. Leur illustration n'est pas riche, mais il faut noter que les manuscrits de la même classe sont, à de rares exceptions, soit totalement dépourvus de décoration, soit ornés des frontispices ou des vignettes les plus ordinaires.

Une première observation à retenir c'est que les éléments ornementaux sont distribués de façon inégale à l'intérieur du recueil. La seule chronique à recevoir une décoration est le *Letopiseț de Moldavie depuis la création du monde jusqu'à 1601* de Nicolae Costin, par lequel les trois recueils débutent.

Si nous poussons plus loin l'analyse des faits, nous constatons que l'illustration est concentrée dans la première partie de la compilation de N. Costin, celle rédigée à la manière d'un abrégé d'histoire universelle.

Arrivés à ce point, nous sommes à même d'entrevoir la source de la décoration des manuscrits de type G (l'initiale du nom du copiste, lequel, selon toute probabilité, est aussi l'illustrateur) : les chronographes historiés [78], dont la diffusion dans les Pays Roumains fut considérable vers la fin du XVII[e] siècle et surtout au siècle suivant.

Le manuscrit qui rappelle le plus un pareil prototype est le ms. 115, de 1726 [79]. La similitude est évidente dans la préférence pour des personnages et des scènes de l'Ancien Testament : Dieu le Père (page de titre ; détail) ; « Dieu retire Eve de la côte d'Adam (f. 2 v ; pleine page ; voir la fig. no. 5) ; le prophète Moïse (f. 9 ; médaillon ; voir la fig. no. 6).

L'illustration du ms. 115 fut probablement calquée sur l'exemplaire de la chronique de Nicolae Costin que le copiste utilisa à la rédaction de son recueil ; nous supposons donc que le *Letopiseț de Moldavie depuis la création du monde jusqu'à 1601* servit d'intermédiaire entre l'univers décoratif des chronographes et celui des recueils de chroniques du type G.

Nous considérons le ms. 115 (le seul daté avec précision) comme le premier de la série, vu la richesse d'une décoration qui suit de près son modèle. La datation d'un autre manuscrit (238) est facilitée grâce à une chronique allant jusqu'à 1729 (*Pseudo-Amiras* [80]) comprise dans le recueil. Le troisième manuscrit (354) fut élaboré, à notre avis, dans l'intervalle qui sépare les deux autres, soit entre 1726 et environ 1730 [81]. A partir de

---

[77] Que Mihail Kogălniceanu caractérisait, en 1846, comme « un des meilleurs copistes de chroniques du siècle passé, grâce auquel nous possédons les manuscrits les plus joliment transcrits » (*Letopisețile țării Moldovii*, III, Jassy, 1846, première page non numérotée à la fin du volume).

[78] Iulian Ștefănescu, *Cronografe românești : tipul Danovici*, dans « Revista Istorică Română », vol. 9/1939, pp. 1—77. Le type Danovici et une combinaison entre le chronographe de Dorothée de Monembasie (première édition : Venise, 1631) et celui de Cigala (première édition : Venise, 1637). La présentation d'un chronographe roumain illustré, chez I. Barnea, *Un cronograf român ilustrat din secolul al XVIII-lea*, dans « Studii și cercetări de istoria artei », no. 2/1960, pp. 184—195. Dans la note no. 5, p. 184, I. Barnea apporte des corrections à la liste des chronographes historés dressée par D. Russo, dans *Studii istorice greco-române*, București, 1939, tome I, p. 99. Une brève synthèse sur la *Vision de Byzance dans les chronographes et autres textes historiques roumains des XVII[e] et XVIII[e] siècles* fut publiée par Paul Cernovodeanu dans les *Actes du XIV[e] Congrès International des études byzantines Bucarest 6—12 septembre 1971*, vol. II, București, Ed. Academiei, 1975, pp. 529—534.

[79] Pendant le troisième règne de Mihai Racoviță (1716—1726).

[80] *Cronica Anonimă a Moldovei, 1661—1729 (Pseudo-Amiras)*, éditée par Dan Simonescu, București, Ed. Academiei, 1975.

[81] Cette datation est plus serrée que celle proposée, par Ioan Șt. Petre dans *Nicolae Costin, Vieața și opera*, București, ⟨1939⟩, p. 55 : 1720—1730.

ce manuscrit, l'illustration est déjà mieux adaptée à un recueil de chroniques « locales ». Les allusions à l'Ancien Testament, si chères aux enlumineurs des chronographes, sont supprimées ; la simplification du vocabulaire décoratif est tellement avancée que, si le ms. 115 avait fait défaut, la provenance des motifs ornementaux des mss. 354 et 238 aurait été presqu'impossible à préciser. Les seuls éléments anthropomorphes conservés sont les portraits de Dragoş, accompagnés par ceux de Sas et de Laţko, les successeurs du premier voïévode designés par la chronique [82].

L'indigence de la décoration des deux derniers manuscrits met en relief avec plus de vigueur le fait que les trois voïévodes exceptés, nul prince ne jouit dans les recueils de type G du privilège d'un portrait.

L'absence des représentations des princes est un phénomène général dans l'illustration « officielle » [83] des chroniques de Moldavie, ce qui rend toute exception d'autant plus significative. La singularité des portraits de Dragoş et de ses successeurs soulève une question à laquelle les images seules sont appelées à répondre : pourquoi cette tentative timide de visualiser le passé a-t-elle porté sur ce personnage et non pas sur un autre ?

2.2. Les portraits

Les minuscules représentations ont été remarquées par les auteurs de divers répertoires de chroniques [84]. Elles forment une sorte de « série philatéllique », une suite unitaire, malgré les différences entre les composantes. Dragoş, dessiné en buste, dans un petit médaillon, est flanqué par Sas, à gauche, et par Laţko, à droite, eux aussi dans des médaillons du même diamètre. Ils sont vêtus d'une robe et d'une cape assez grossière, jetée sur les épaules, ou d'un dolman (ms. 238).Les enseignes du pouvoir sont, invariablement, le cimeterre, dans la main droite, et le sceptre, dans la gauche (le ms. 238 fait de nouveau exception, car les princes n'ont plus de scepetres). Les trois n'ont pas de couronne, mais ils sont coiffés d'un bonnet de cérémonie (« à la tartare » — ms. 115 ; à la manière des chapeaux à plume du XVII[e] siècle—ms. 354 ; à la mode du XVIII[e] siècle—ms. 238, Voir les figures 1, 2, 3).

Les médaillons sont montés dans le cadre rectangulaire d'un frontispice, dont le prototype éloigné semble un ornement similaire d'un livre imprimé [85]. Les hachures minutieusement tracées et la monochromie (la

[82] Laţko fut en réalité le fils de Bogdan et non pas le fils de Sas et le petit-fils de Dragoş.

[83] Par opposition aux croquis de lecteurs, griffonnés parfois en marge d'une page.

[84] Ioan Bianu, *Catalogul manuscriptelor româneşti*, Bucureşti, 1907, vol. I, p. 263 (ms. 115). Ioan Bianu et R. Caracaş, *Catalogul* ..., vol. II, Bucureşti, 1913, p. 65 (ms. 354). Nicolae Şt. Petre, *op. cit.*, pp. 40—41 (ms. 115), p. 48 (ms. 238), p. 56 (ms. 354), description assez détaillée du frontispice. G. Ştrempel, *Copişti de manuscrise româneşti pînă la 1800*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1959, p. 90 (ms. 238), p. 91 (ms. 354). Une reproduction photographique (ms. 238) chez Mircea Tomescu, *Istoria cărţii româneşti*, Bucureşti, Ed. Ştiinţifică, 1968, photo no. 71.

[85] Pour l'influence de l'imprimerie sur la miniature : Emil Lăzărescu, *Cîteva date cu privire la ilustrarea manuscriselor româneşti în secolul al XVIII-lea — ruperea de tradiţie*, dans SCIA, III (1956), 3—4, pp. 73—86 ; voir aussi un travail plus ancien de G. Popescu-Vâlcea, *Rapports entre la miniature et l'imprimerie roumaine*, Bucureşti, 1940, pp. 14—19.

composition est agrémentée de rouge seulement dans le cas du ms. 115) en sont le meilleur indice. L'encre, noire ou grisâtre, est parfois détrempée, ces lavis suggérant plutôt la xylographie, tandis que l'impression d'ensemble est celle d'une gravure au burin.

La technique est la même dans les représentations s'inspirant de l'Ancien Testament du ms. 115. Cela veut dire que, quelque soit l'archétype du motif, la filière par laquelle est passé le frontispice à médaillons ne diffère pas de celle que nous avons déjà établie pour le reste de la décoration du ms. 115. Les personnages en médaillon sont, en effet, très fréquents dans l'illustration des chronographes historiés [86]. Les frontispices à trois médaillons sont, eux aussi, utilisés assez souvent. Le ms. 1070 de 1758 en fournit quelques exemples révélateurs, bien que ce chronographe [87] soit ultérieur aux recueils de type G. La représentation respectant ce schéma indique *l'association ou la succession immédiate* des empereurs byzantins. Deux échantillons suffiront à convaincre : f. 375 v — Basile II (976—1025), Théophano (régente en 963), Constantin VIII (sous régence, ainsi que son frère Basile, depuis 963 ; associé après 976 ; seul 1025—1028) ; f. 379 — Jean I Tzimiscès (969—976) et, de nouveau, les fils de Théophano. L'idée qui s'en dégage est celle de la succession dynastique et de la légitimité du pouvoir, car même l'usurpateur Tzimiscès se posa en protecteur des enfants mineurs de Romain II [88], assurant la continuité de la dynastie macédonienne.

Les portraits en miniature de Dragoş, Sas et Laţko respirent la même idée. La stéréotypie des représentations en une séquence, l'uniformité des enseignes, l'air de famille des trois personnages, la différence d'âge, marquée surtout dans le dernier manuscrit (fig. 3), tous ces détails contribuent à susciter le sentiment que nous sommes en présence d'une symbolisation de la dynastie. Fondateur d'État, premier prince de Moldavie, Dragoş n'est pourtant favorisé que par la place d'honneur qui lui est accordée (le médaillon central) et par une légende plus solennelle, dans le ms. 354 : ЇѾ драгош воевод гпдр ъ земли млдов. Bien que le frontispice à portraits orne le paragraphe sur *Le règne de Dragoş voïévode*, ce n'est pas la personne du prince qui intéresse l'illustrateur ; si tel était le cas Dragoş aurait figuré seul et non pas accompagné de son fils et de son petit-fils.

L'épisode de la « fondation » est tout aussi négligé que l'individualité du prince-fondateur. L'emplacement de la « triade » dans le texte du *letopiseţ* en est la preuve. Cet élément, emprunté à la décoration d'une autre classe de textes historiques, est transplanté au-delà de la « ligne de faille »

---

[86] Un chronographe de 1709, attribué au métropolite Antim Ivireanul a pas moins de 503 médaillons à portraits (G. Ştrempel, *Un cronograf atribuit mitropolitului Antim Ivireanul*, dans « Romanoslavica », XIII, Bucureşti, 1966, p. 312.

[87] Dû à un copiste valaque, Costandin Săidăcariu, fils du pope Ioanichie de Mogoşoaïa (I. Barnea, *art. cit.*, p. 185).

[88] Georges Ostrogorksy, *Histoire de l'État byzantin*, Paris, Payot, 1969, pp. 310—345.

qui sépare, dans la compilation de Nicolae Costin, le *chronographe* résumé de la *chronique* [89], c'est-à-dire au-delà du moment du *descălecat*.

Le sens dynastique des portraits de Dragoș et de ses successeurs s'oppose, évidemment, tant à la lettre qu'à l'esprit du texte de Ureche, revu par Nicolae Costin, mais de telles contradictions n'ont rien d'extraordinaire, car l'illustrateur pose souvent ses propres jalons dans le texte. Le meilleur exemple en est fourni par une image idyllique de *translatio imperii* de Constantin Dragasès à Mahomet le Conquérant, placée, dans le ms. 1070, au début du *lamento* de Constantinople [90].

Il est bien difficile de préciser les circonstances dans lesquelles fut possible l'apparition du symbole dynastique que nous venons d'étudier. La dissolution de ce même symbole, en pleine époque phanariote, est beaucoup moins énigmatique. Le copiste d'un recueil des plus richement ornés (ms. 120 ed 1746 ; fig. 7) préfère aux portraits dont la signification lui est étrangère, les armoiries du prince qui lui avait commendé le livre [91]. Un Valaque, encore plus étranger à des subtilités « idéologiques » d'une pareille illustration, réalise une composition où les éléments héraldiques sont stylisés de manière décorative (ms. 236 de 1765 ; fig. 8) [92]. Finalement, certains copistes remplacent les portraits par des inscriptions (ms. 2690 ; fig. 4) [93] ou par des vides (ms. 240 de 1803) [94].

3. Conclusions

Les portraits des trois premiers princes de Moldavie sont un sous-produit de l'épanouissement de l'historiographie aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Pourtant, ce n'est ni le souvenir d'un personnage historique entré dans la légende (Dragoș), ni la vénération pour un événement issu de la légende (la « fondation » du pays) qui déterminent un illustrateur à créer une image-symbole du passé, mais l'intérêt pour une institution d'une inépuisable actualité — la dignité princière.

Ces portraits sont un symptôme de la mutation qui fit que le croyant, ce contemporain à perpétuité de la vie de Jésus et de l'histoire de l'Église, commence, préparé déjà par l'illustration de certains chronographes, de conférer une valeur *historique* aux images destinées à l'instruire.

---

[89] Ligne clairement mise en évidence par Ioan Neculce, dans la préface de sa chronique : « Et il [Nicolae Costin] écrivit depuis la création du monde ... jusqu'à Dragoș voïévode, et à partir de celui-ci il écrivit d'après la rédaction de Grigore le *vornic* , jusqu'au voïévode Aron » *Letopisețul Țării Moldovei*, édité par Iorgu Iordan, București, ESPLA, 1955, p. 103.

[90] f. 421. Reproduction chez P. Cernovodeanu, *art. cit.*, fig. 5.

[91] Le livre fut copié par Ioan Pavăl sous l'ordre du prince Jean Nicolas Maurocordato. Le même type de frontispice se retrouve, par exemple, dans le ms. roum. 4452 de la Bibliothèque de l'Académie, f. 25.

[92] Le copiste s'appelle Stoïan de Bucarest. Sa composition servit de modèle à Iordache Miclescu : ms. roum. 168 de 1781/1782, f. 48 et ms. roum. 233 de 1785, f. 32.

[93] Ioan Șt. Petre, *op. cit.*, p. 68, considère le manuscrit une copie d'après le ms. 238.

[94] F. 53 : Manuscrit dû à Antohi Sion.

Fig. 1. — Dragoş entre Sas et Laţko. Ms. roumain 115. F. 43, frontispice, 3,1 × 13,5 cm.

Fig. 2. — Dragoş entre Sas et Laţko. Ms. roumain 354. F. 44, frontispice, 4,1 × 13,5 cm.

Fig. 3 — Dragoş entre Sas et Laţko. Ms. roumain 238. F. 47, frontispice, 4,1 × 13,5.

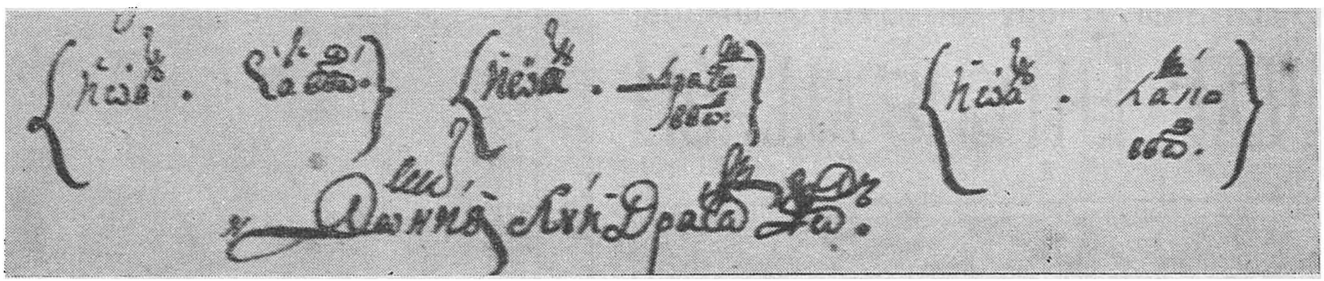


Fig. 4. — Inscriptions remplaçant les portraits. Ms. roumain 2690. F. 47.

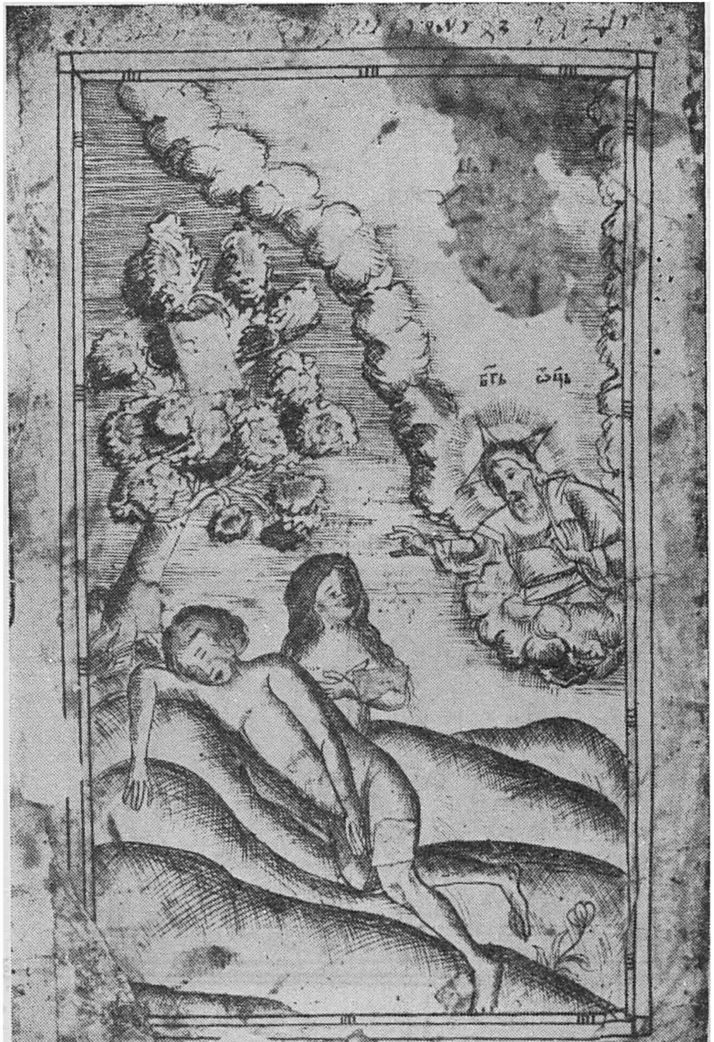


Fig. 6. — Le prophète Moïse. Ms. roumain 115. F. 9, frontispice, 4,5 × 13,5 cm.

Fig. 5 —Dieu retire Ève de la côte d'Adam. Ms. roumain 115. F. 2v, en pleine

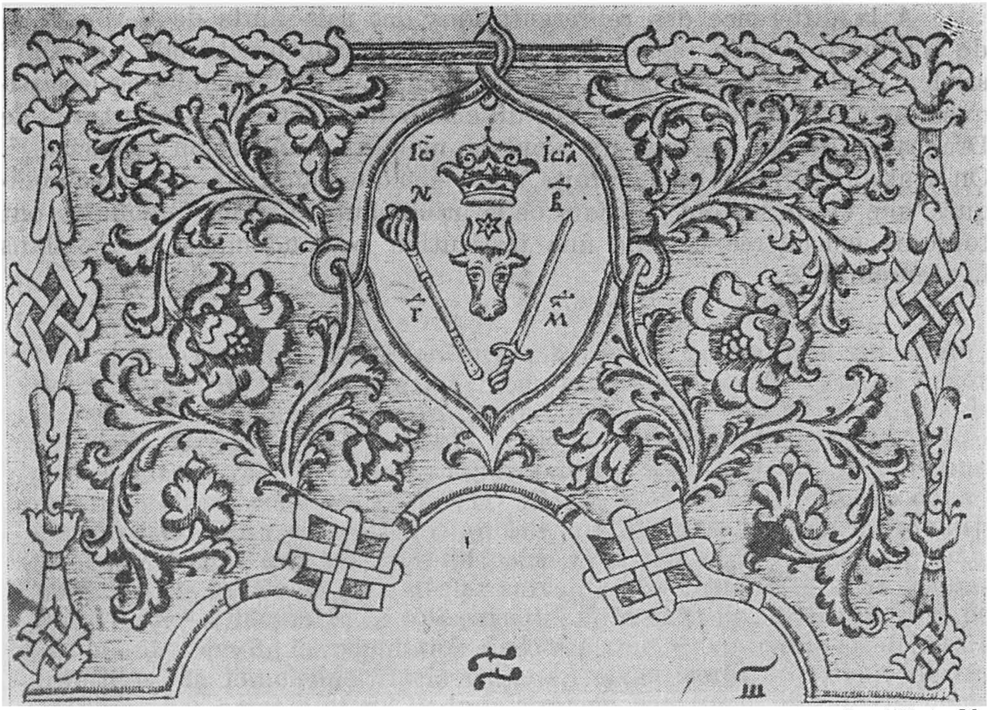


Fig. 7. — Frontispice (au-dessus du titre « Le règne de Dragoş »). Ms. roumain 120, f. 36; 9,8 × 13 cm.

Fig. 8. — Frontispice (au-dessus du titre « Le règne de Dragoş »). Ms. roumain 236, f. 48v, 11 × 16,5 cm.

A la différence des représentations des rois-saints de Serbie [95] ou de n'importe quelle région des Balkans (un prince albanais du XIVe siècle, Karl Topia, est peint, par exemple, avec les attributs ecclésiastiques pour compenser son absence du chœur des saints [96]) les portraits de Dragoş et de ses successeurs n'ont la moindre implication religieuse [97]. On peut deviner dans ces portraits, aussi bien que dans les textes des chroniques, une vision surtout politique de la principauté, que les Roumains ont toujours considérée comme une institution profondément ancrée dans la temporalité.

---

[95] Svetozar Radojčić, *Portreti srpskih vladara u srednjem veku*, Skoplje, 1934. Desanka Milošević, *Die Heiligen Serbiens*, Recklinghausen, 1968. Dejan Medaković, *op. cit.*, pp. 271—275 *(Portreti srpskih vladara u XVIII veku)*. Frank Kämpfer, *Nationalheilige in der Geschichte der Serben*, dans *Forschungen zur osteuropäischen Geschichte*, Band 20, Berlin, 1973, pp. 7—22.

[96] Sur une icône de St. Jean Vladimir, du XVIIIe siècle, œuvre du peintre Kostandin Shpataraku. Voyez Th. Popa, *Piktorët mesjetarë shqiptarë*, Tirana, 1961, pp. 79—80.

[97] Cantémir croyait d'ailleurs que ces princes étaient des catholiques *(Descriptio Moldaviae*, éd. cit., p. 339). Les renseignements sur le « fondateur » de l'État en tant que *homo religiosus* sont très vagues. Nicolae Costin est le premier à mentionner un acte de dévotion de la part de Dragoş, acte d'une modestie désarmante : la fondation de l'église de Volovăţ.

LE COURONNEMENT — « ÎNCORONAȚIA » CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DU CÉRÉMONIAL ROUMAIN

CORINA NICOLESCU

Les recherches de la culture médiévale poursuivies au cours du dernier quart de notre siècle ont mieux éclairci le rôle de Byzance pendant le premier millénaire de notre époque, partout en Europe ainsi que dans le Proche-Orient. En Roumanie, grâce aux riches découvertes archéologiques ont été relevés certains aspects de la civilisation byzantine dans sa première étape, celle des IV^e—VII^e siècles, si richement illustrée dans les nombreuses villes situées tout au long du Danube et en Dobroudja [1], en même temps que sa large diffusion sous son aspect rural sur tout le territoire de la Dacie aux siècles suivants. Le regretté savant roumain Ion Nestor [2] a démontré le rôle essentiel de la culture du Bas-Empire pour la romanisation de la population daco-romaine se trouvant en dehors des frontières de l'ancienne Dacie trajane, même après le retrait de cette province des armées et de l'administration romaines, devant la menace des tribus germaniques. Il a affirmé avec une clarté et une précision remarquables : « La romanisation n'a pas cessé dans l'espace dacique au moment de l'abandon de la Dacie par Aurélien, mais elle a continué jusqu'au VII^e siècle, quand la frontière du Danube est tombée. Pendant cette étape, la romanisation s'est même intensifiée, grâce à la pénétration de la langue latine dans les larges couches rurales à la suite de son officialisation dans l'Empire et à la diffusion du christianisme prêché et pratiqué en langue latine ... De cette manière il s'est constitué sur de larges territoires jusqu'au début du VII^e siècle, sur un substratum, pour la plupart dacique, et dans certaines conditions historiques, *le peuple roumain*, bien distinct des autres qui étaient nés en même temps dans d'autres parties du vaste Empire romain (Espagne, Gaule, etc.) ... » [3].

---

[1] Ion Barnea, Octavian Iliescu, Corina Nicolescu, *Cultura bizantină în România* (La culture byzantine en Roumanie), Bucarest, 1971, catalogue de l'exposition organisée à l'occasion du XIV^e Congrès International d'Etudes Byzantines, Bucarest, 6—12 Septembre, 1971, Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie, 263 p. + 9 fig. + 232 photos. La bibliographie complète de toutes les études d'archéologie, d'art et de numismatique byzantines apparues en Roumanie jusqu'en 1971, p. 201—221.

[2] Ion Nestor, *Contributions archéologiques aux problèmes des Proto-Roumains. La civilisation de Dridu*, « Dacia », N. S., 1958, II, p. 371—382 ; idem, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, « Revue roumaine d'Histoire », 1963, III, 3, p. 384—423.

[3] Idem, voyez le chapitre « *Formarea poporului român* » (La formation du peuple roumain), p. 130—162 dans le volume *Istoria poporului român* (Histoire du peuple roumain), București, 1973.

De récentes découvertes renforcent la véracité de cette idée fondamentale [4]. Elles ont démontré la continuité de la population daco-romaine, son intense romanisation, ainsi que le processus de la formation d'un nouveau peuple roman — le futur peuple roumain —, constitué sur l'ancien territoire des Daces et des Gètes. Ce peuple n'a jamais cessé de conserver dans le milieu rural, sous des formes plus modestes, le caractère latin de sa culture, de sa pensée et de sa langue, tout au long du premier millénaire, et dans les siècles suivants. Le rôle de l'Empire dans les villes danubiennes et pontiques (Dinogetia, Capidava, Tropaeum Trajani, Tomi, Histria, Callatis, etc.) est partout prouvé par les nombreux vestiges des monuments — basiliques, maisons luxueuses des riches propriétaires ou habitations plus modestes des artisans, fragments de décoration sculptée en marbre ou en pierre, etc. — qui témoignent d'une intense vie urbaine de type byzantin, continuant les anciennes cités daco-romaines.

En même temps, sur tout le territoire habité par les Roumains sont répandus des cimetières et des objets du culte chrétien, une grande quantité de poterie et objets de parure, des outils, etc. qui prouvent la large pénétration de la civilisation byzantine même après la décadence de la vie urbaine du Bas-Danube, suite des invasions des tribus slaves et bulgares aux VI^{e} et VII^{e} siècles. Sous des formes locales, la culture roumaine en train d'être constituée va garder vive la tradition romaine et byzantine, qu'elle va encore continuer en traversant une nouvelle grande période de floraison entre les X^{e} et XIV^{e} siècles [5]. Cette période embrasse la forme d'une vraie renaissance de la civilisation byzantine sur tout le territoire nord-danubien, y compris la Transylvanie. Aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles, moment essentiel pour la constitution des Etats féodaux roumains par l'unification des petites formations locales des « cneji »,

[4] Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu. Contribuţii la arheologia şi istoria perioadei de formare a poporului român* (Les fouilles de Dridu. Contributions à l'archéologie et à l'histoire de la période de la formation du peuple roumain), Bucureşti, 1967, 271 p. + XXIX pl. + 63 fig. + 1 carte ; idem, *Citeva observaţii despre arheologia şi istoria secolului VIII—XI pe teritoriul R. S. România* (Quelques remarques sur l'archéologie et l'histoire des VIII^{e}—XI^{e} siècles sur le territoire de la Roumanie), « Aluta », 1969, I, Sfîntu-Gheorghe, p. 115—130 ; idem, *Données archéologiques des IV^{e}—XI^{e} siècles sur le territoire de la Roumanie. La culture Bratei et la culture Dridu*, « Dacia », N. S., 1971, XV, p. 269—287, fig. 1—7 ; idem, *Les sources archéologiques de la continuité daco-romaine*, « Apulum », 1974, XII, Alba Iulia, p. 279—294 ; Nicolae Zaharia, Mircea Petrescu-Dîmboviţa, Emilia Zaharia, *Aşezări din Moldova de la paleolitic pînă in secolul al XVIII-lea*, (Habitats de Moldavie à partir du paléolithique jusqu'au XVIII^{e} siècle), Bucureşti, 1970, 662 p. + CCCIX pl. + 13 cartes ; Dan Gh. Teodor, *Civilizaţia Dridu pe teritoriul Moldovei* (La civilisation Dridu sur le territoire de la Moldavie), « Studii şi Cercetări de Istorie Veche », 1968, XIX, 2, p. 227 et suiv. ; idem, *Elemente şi influenţe bizantine în secolele VI—XI* (Eléments et influences byzantins aux VI^{e}—XI^{e} siècles), « Studii şi Cercetări de Istorie Veche », 1970, XXI, 1, p. 97—128 + 9 fig. ; idem, *Cele mai vechi urme creştine din Moldova* (Les plus anciennes traces chrétiennes de Moldavie), « Mitropolia Moldovei şi Sucevei », 1974, L, 7—8, p. 560—573 ; idem, *Apartenenţa etnică a culturii Dridu* (L'appartenance ethnique de la culture Dridu), « Cercetări Istorice », Iaşi, 1973, p. 127—141, avec un riche bibliographie ; Octavian Toropu, *Romanitatea tirzie şi străromânii în Dacia traiană sud-carpatică*, Craiova, 1976, 217 p. + 27 annexes + 20 pl. + 41 fig.

[5] Corina Nicolescu, *Moştenirea artei bizantine în România* (L'héritage de l'art byzantin en Roumanie), Bucureşti, 1971, 89 p. + 61 fig. + 104 pl. avec une bibliographie complète des études apparues jusqu'en 1971 ; Răzvan Theodorescu, *Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti (secolele X—XIV)*, (Byzance, Balkans, l'Occident aus débuts de la culture médiévale roumaine. X^{e}—XIV^{e} siècles), Bucureşti, 1974, 379 p. + 52 fig.

sous l'autorité d'un « voïvode » [6], outre les vestiges archéologiques comme ceux de l'église princière d'Argeş [7], détruite par l'invasion des Tartares en 1241, d'importants restes des cours princières datant du XIV^e^ siècle ont encore été découverts à Tîrgovişte [8] et à Bucarest [9]. A la même époque remontent des ensembles de peinture comme celles de l'église de Streisîngiorgiu [10] et de Sîntă-Măria-Orlea [11], dans le département de Hunedoara, l'ancienne « Ţara Haţegului », datant des premières années du XIV^e^ siècle.

L'art post-byzantin avec toutes ses particularités de caractère national constitue aujourd'hui un autre vaste domaine d'étude, également suggestif pour surprendre souvent, sous des formes plus récentes, la survivance d'éléments plus anciens, qui se sont conservés dans la culture roumaine encore longtemps après la chute de Constantinople sous la domination ottomane [12]. Grâce aux études interdisciplinaires concernant l'histoire de l'art, ainsi que l'archéologie et l'ethnologie, on a abouti à mieux connaître l'héritage byzantin en Roumanie, dans la culture paysanne, surtout dans le riche domaine de la poterie [13] et du costume, ce dernier caractérisé par une remarquable ornementation brodée [14].

---

[6] Ştefan Pascu, *Voevodatul Transilvaniei* (Le Voïvodat de la Transylvanie), I^er^ volume, Cluj-Napoca, 1972, (2^e^ éd.) ; Radu Popa, *Ţara Maramureşului în veacul al XIV-lea* (Le Pays de Maramureş au XIV^e^ siècle), Bucureşti, 1970, p. 150—214 ; idem, *Über die Bürgen der Terra Hatzeg*, « Dacia », N. S., XVI, 1972, p. 243—269 + 19 fig. ; idem, *Structures socio-politiques roumaines au sud de la Transylvanie aux commencements du Moyen-Age*, « Revue roumaine d'histoire », XIV, 1975, p. 291—314.

[7] Nicolae Constantinescu, *La résidence d'Argeş des voïvodes roumains des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des recherches récentes archéologiques*, « Revue des Etudes sud-est européennes », VIII, 1970, 1, p. 5—31.

[8] N. Constantinescu, Cristian Moisescu, *Curtea domnească din Tîrgovişte* (La cour princière de Tîrgovişte), Bucureşti, 1965 (2^e^ éd.) 47 p. + V pl. + 39 fig. ; Pavel Chihaia, *Din cetăţile de scaun ale Ţării Româneşti* (Les résidences princières de la Valachie), Bucureşti, 1974, 382 p. + 176 fig.

[9] Panait I. Panait, A. Ştefănescu, *Muzeul Curtea Veche. Palatul voievodal* (Le Musée de l'ancienne Cour. Le palais voïvodal), Bucureşti, 1973, p. 16—33 (avec la bibliographie des découvertes archéologiques).

[10] I. D. Ştefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIX^e^ siècle*, Paris, 1932, p. 248—252, pl. XVI ; idem, *Les monuments d'art, sources de l'histoire*, « Byzantion », XXXVI, 1966, p. 174—200 + 10 pl. Des fouilles archéologiques récemment entreprises dans l'église de Streisîngiorgiu et autour de l'église ont précisé la datation établie dans ses études sur l'iconographie, par I. D. Ştefănescu. On a découvert les vestiges d'une première église en bois du XI^e^ siècle, remplacée peut-être vers la fin du même siècle par un bâtiment en pierre. Cette construction a été recouverte avec plusieurs couches de peinture murale ; l'inscription slavo-roumaine d'une de ces couches nous donne la date 1314 ; elle a été refaite en 1409 et partiellement repeinte au XVIII^e^ siècle. La conception iconographique prouve la survivance d'un programme plus ancien des XI^e^—XII^e^ siècles. V. les résultats des fouilles, Cf. Radu Popa, *Streisîngiorgiu. Ein Zeugnis rumänischer Geschichte des 11.—14. Jahrhundert im Süden Transsilvaniens*, «Dacia», N.S., 1976, XX, p. 37—61+16 fig.

[11] I. D. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 223—239, pl. VIII—XIV.

[12] V. la bibliographie des études anciennes et plus récentes dans les volumes *Istoria artelor plastice in România* (Histoire des arts plastiques en Roumanie), I^er^ volume, Bucureşti, 1968, p. 429—446 ; II^e^ volume, 1970, p. 214—222.

[13] Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *Ceramica românească tradiţională* (La céramique roumaine traditionnelle), Bucureşti, 1974, 74 p. + 38 fig. + 128 pl.

[14] Corina Nicolescu, *Broderie profane de tradition byzantine*, « Actes du XIV^e^ Congrès International d'Etudes Byzantines », vol. III, Bucarest, 1975, p. 395—397 + 4 fig.

A la lumière de toutes ces découvertes et interprétations récentes, la réception des éléments byzantins sur le territoire roumain nous apparaît non plus seulement comme une influence temporaire, mais bien comme un processus constitutif, ayant des racines plus profondes qui poussent à l'époque de l'empereur Constantin le Grand dans toutes les couches sociales jusqu'au milieu rural. La culture byzantine gagne une importance décisive pour toute la formation et l'évolution de la civilisation roumaine médiévale et doit être considérée comme un facteur principal dès sa naissance, à côté de celui dacique et romain.

Pénétrés pendant différentes étapes, tout au long de l'histoire de Byzance, grâce aux relations directes ou par l'intermédiaire des peuples balkaniques, formés eux-mêmes à la resplendissante civilisation byzantine, ces éléments peuvent être surpris dans tous les domaines de la vie et la pensée roumaines.

Une étude plus vaste du cérémonial de cour et des insignes du pouvoir des princes roumains [15], dont nous avons résumé le premier chapitre concernant le couronnement dans cet article, nous a conduit vers la même conclusion de la survivance dans la société roumaine, sous des formes bien plus modestes, des traditions byzantines superposées aux coutumes locales.

★

Dès le début de notre siècle, le cérémonial de cour à Byzance a constitué l'objet d'études approfondies. Jean Ebersolt[16], A. Alföldi [17], Louis Bréhier [18] se sont préoccupés de cet aspect qui se rattache à l'évolution de l'idée impériale. Dans la préface écrite par Charles Diehl à l'étude de J. Ebersolt, le grand savant français soulignait le rôle essentiel de la vie de cour dans l'histoire de la civilisation et de l'art byzantins : « Sous les gestes, les actes, les formules du protocole, se révèle l'idée que se faisaient les Byzantins de la personne et de la puissance du basileus » [19]. Marquant le caractère sacral du cérémonial byzantin, profondément changé par rapport à celui de la Rome impériale, sous l'influence du christianisme et de l'idée théocratique, encore plus ancienne chez les peuples du Proche-Orient, L. Bréhier a caractérisé tous ces aspects sous le nom de « liturgie

---

[15] Idem, *Ceremonialul de curte la Bizanț și în România. Însemnele puterii* (Le cérémonial de cour à Byzance et en Roumanie. Les insignes du pouvoir). Etude en manuscrit à l'Institut des Beaux Arts « N. Grigorescu », le premier chapitre : *Le couronnement et l'investiture des princes roumains de Moldavie et de Valachie, XIV^e—XVIII^e siècles*, 100 pag.

[16] Jean Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, 277 p. + 1 pl. ; idem, *Constantinople*, Paris, 1951, une nouvelle édition des anciennes études, parmi lesquelles la plus importante pour notre problème est intitulée *Etudes sur la vie publique et privée de la cour byzantine.*

[17] A. Alföldi, *Die Ausgestaltung des monarchischen Zeremonielle am römischen Kaiserhofe*, « Römische Mitteilungen », XLIX—L, 1934—1935 ; idem, *Die Einführung des persichen Hofzeremoniells im Römerreiche*, Congrès International d'Etudes byzantines de Varsovie, 1933, I, p. 69—72.

[18] Louis Bréhier, *Le monde byzantin*, Paris, 1970 (2^e éd.), vol. II, p. 14—21, voyez aussi les autres études du même auteur : *Les empereurs byzantins dans leur vie privée*, « Revue historique », CLXXXVIII, 2, Juin 1940, p. 193—217 ; idem, *Le protocole impérial depuis la fondation de l'Empire romain jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, « Académie des Inscriptions », 1905, p. 177—182.

[19] J. Ebersolt, *Le grand palais*, p. III.

impériale ». Les études encore plus récentes d'André Grabar [20], de P. Schramm [21] et d'autres chercheurs [22] ont présenté les nombreux aspects de caractère symbolique et artistique du cérémonial, en même temps que les vêtements et les insignes du pouvoir [23]. Dans son étude sur le palais impérial en liaison avec le cérémonial, J. Ebersolt a remarqué que les formes spectaculaires byzantines ont influencé profondément l'atmosphère des cours princières du monde balkanique, des pays roumains, de l'ancienne Russie et de l'Empire ottoman. Dans d'autres études ont été présentées ces influences chez les Bulgares [24], chez les Russes [25], dans le monde islamique [26] à l'époque des khalifates et dans la république de Venise [27]. Au commencement de notre siècle, avec des moyens d'information assez réduits concernant le passé des pays roumains, J. Ebersolt a affirmé que dans les deux principautés de Moldavie et de Valachie, « les princes grecs, les Phanariotes, s'entourèrent d'une cour copiée sur celle de Byzance ... » [28]. Le savant français connaissait une seule

---

[20] André Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936 ; idem, *Pseudo-Codinos et les cérémonies de la cour byzantine au XIVe siècle*, dans le volume *Art et Société à Byzance, Bibliothèque de l'Institut Hellénique*, tome IV, Venise, p. 193—221.

[21] Percy Ernst Schramm, *Herrschaftzeichen und Staatssymbolik*, Stuttgart, 1954—1956, XXIV + 688 p. + 80 pl., Deutsche Institut für Erforschung des Mittelalters, 13/1—13/2 (Schriften des Monumenta Germanica Historica) ; idem, *Von der Trabea des römischen Kaisers über das Lorum des Byzantinischen Basileus zur Stola des abendländischen Herrschers*, dans « Festschrift A. Hofmeiser », Halle, 1955, p. 255—275 ; idem, *Sphaire. Globus Reichsapfel. Wanderung Wandlung einer Herrschaftszeichen*, Stuttgart, 1958, XII + 220 + 84 fig. ; idem, *Kaiser, Könige und Päpste. Gesammelte Aufsätze zur Geschichte des Mittelalters. Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, Stuttgart, 1971, p. 433—464.

[22] A. E. Brightman, *Byzantine Imperial Coronations*, JIS, 1901, p. 359—392 ; G. Ostrogorsky, *Geschichte und Entwicklung des byzantinischen Krönungsordnung*, VIe Congrès International d'Etudes Byzantines, Alger, 1939, Paris, 1940, p. 14—15 ; idem, le même thème « Byzantion », 1932, VII, p. 185—233 ; E. Eichmann, *Die Kaiserkrönung im Abendland*, Würzburg, 1942, I, XXVIII + 331 p. ; vol. II, VIII p. + 320 p. + 17 pl. ; W. Ensslin, *Zur Torqueskrönung und Schilderhebung bei der Kaiserwahl*, « Klio », 1942, n° 32, p. 268—298 ; O. Treitinger, *Die Oströmische Kaiser- und Reichsidee*, Jena, 1958, XIV + 246 p. ; P. Charanis, *Coronation and its constitutional significence in the Later Roman Empire*, « Byzantion », XV, 1941, p. 49—66 ; A. Chrisofilopoulos, *Du problème de l'avènement des empereurs byzantins*, (en grec), « Epistemoniké Epiteris », tome IIe, Athènes, 1961—1962, p. 458—497 ; idem, *Election, proclamation et couronnement des empereurs byzantins*, Athènes, 1956, 238 p. (en grec) ; R. Guilland, *Etudes sur l'hippodrome de Byzance. Les spectacles de l'hippodrome*, « Byzantinoslavica », 1967, XXVIII, 2, p. 262—270, le chapitre *Le couronnement des empereurs* ; P. Schreiner, *Hochzeit und Krönung Kaisers Manuel II im Jahre 1392*, « Byzantinische Zeischrift », 1967, LX, p. 79—85. P. Charanis, *Imperial Coronation in Byzantium: some new Evidence*, « Byzantina », 8, 1976, p. 39 — 46.

[23] Voyez *Insignien* dans *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, tome III, col. 369—498, Stuttgart, 1975 (sous la signature de Klaus Wessel, Elisabeth Piltz, Corina Nicolescu).

[24] I. Goschev, *Zur Frage des Krönungszeremonie und Zeremonial der Gewandung der byzantinischen und der bulgarischen Herrscher im Mittelalter*, « Byzantino-Bulgarica », tome II, 1966, p. 145—168 ; N. Mavrodinov, *Die Basilika in Pliska und das bulgarisches Hofzeremonial*, « Izvestia », 13, 1939, Sofia, 1941, p. 246—252.

[25] Maria Andreeva, *Etudes sur la culture de la cour byzantine au XIIIe siècle* (traduction du russe, consultée en manuscrit) ; idem, *Le rite du couronnement des tsars et des empereurs comparé au rite byzantin*, VIe Congrès International des Etudes Byzantines, Alger, 1939, Paris, 1940, p. 15—17.

[26] M. Canard, *Le cérémonial fatimide et le cérémonial byzantin. Essai de comparaison*, « Byzantion », XXI, 1953, p. 355—406 ; D. Sourdel, *Questions de cérémonial abâsside*, « Revue des Etudes islamiques », 1960.

[27] A. Pertusi, *Quaedam regalia insignia — Ricerche sulle insegne del potere ducale a Venezia durante il Medioevo*, « Studi veneziani », VII, 1965, p. 77 et suivantes ; Gina Fasoli, *Liturgia e ceremoniale ducale*, « Venezia e il Levante fino al secolo XV », vol. I, Firenze, 1974, p. 261—297.

[28] J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 7.

source, vraiment remarquable comme information, mais tardive, *Condica lui Gheorgache*, publiée pour la première fois au siècle dernier par le grand historien et homme d'Etat roumain, Mihail Kogălniceanu [29]. Les renseignements les plus précis sur le cérémonial du couronnement se trouvent dans le livre *Descriptio Moldaviae* [30], l'œuvre de Dimitrie Cantemir, fils d'un prince régnant en Moldavie, et lui-même prince régnant, la plus grande personnalité culturelle roumaine de son époque, éminent historien de la vie roumaine et de l'Empire ottoman. Cantemir a eu la possibilité d'utiliser les sources les plus anciennes et de connaître par sa propre expérience les coutumes traditionnelles et celles encore plus récentes introduites à la cour de Moldavie à partir de la seconde moitié du XVI^e^ siècle, époque de l'instauration de la suzeraineté ottomane. Toutes ses informations présentent la garantie de l'authenticité et de l'exactitude.

La publication récente des impressions laissées par les voyageurs étrangers — ambassadeurs, légats papaux, chanoines, etc. — nous offre encore une source de premier ordre [31]. Une partie de ces mémoires a le caractère spontané d'un réportage actuel où n'ont été révélés que les traits plus frappants pour un Occidental, une autre partie renferme des descriptions détaillées, encore plus précieuses. Elles appartiennent à des étrangers comme Francesco Sivori [32], Marco Bandini [33], Paul d'Alep [34], Del Chiaro [35] qui ont longtemps vécu dans les résidences princières de Tîrgoviște, de Bucarest, de Suceava et de Iassy en qualité de secrétaires privés et hommes de confiance des princes dans leur intimité, ayant l'occasion de participer souvent à la vie protocolaire. Ils ont été témoins de l'avènement au trône, comme Sivori, qui a accompagné Petru Cercel (1583—1585), venant d'Istanbul pour être instalé prince dans la résidence de Bucarest; Paul d'Alep a participé à l'enterrement du prince Matei Basarab (1654) et à l'intronisation de son successeur. Marco Bandini de même que Paul d'Alep, à la même époque, ont pris part aux nombreuses fêtes et festivités de la cour de Vasile Lupu de Iassy et le Florentin Del Chiaro, secrétaire personnel du prince Constantin Brîncoveanu (1688—1714) est resté toujours près de lui, jusqu'à son arrestation par l'envoyé du Sultan. Des

---

[29] M. Kogălniceanu, *Cronicele României sau Letopisețul Moldovei și Valahiei*, București, 1874, vol. III, p. 299—333 ; Dan Simonescu, *Literatura românească de ceremonial. Condica lui Gheorgache, 1762* (La littérature roumaine de cérémonial. Le livre de Gheorgache, 1762), București, 1939, 334 p. (l'édition commentée du livre de Gheorgache).

[30] Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae. Descrierea Moldovei*, București, 1973, p. 155—174, le chapitre III, Sur les coutumes de jadis et celles d'aujourd'hui à l'investiture des princes de Moldavie; idem, *Istoria Imperiului otoman* (Histoire de l'Empire ottoman), traduction de I. Hodoșiu, București, 1876, p. 276—279.

[31] *Călători străini despre Țările Române* (Voyageurs étrangers sur les Pays roumains), București, vol. I, 1969, 586 p. ; vol. II, 1970, 688 p. ; vol. III, 1971, 777 p. ; vol. IV, 1972, 634 p. ; vol. V, 1973, 701 p. (l'édition rédigée par M. Holban, M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, P. Cernovodeanu) ; V. Mihordea, *O descriere a Moldovei înainte de Cantemir (1676)* (Une description de Moldavie avant Cantemir — 1676), « Revista Istorică », XXIII, 1937 n^os^ 4—6, p. 122—147.

[32] *Călători*, III, p. 6—70.

[33] V. A. Ureche, *Codex Bandinus. Memoriu asupra scrierei lui Bandinus de la 1646* (Codex Bandinus. Mémoire sur l'œuvre de Bandinus de l'année 1646), București, 1894, 335 p.

[34] Paul de Alep, *Călătoriile Patriarhului Macarie in Țările Române* (Les voyages du Patriarche Macarie dans les pays roumains), București, 1900 (éd. Cioran) ; idem, *Călători*, VI (sous presse).

[35] Del Chiaro Fiorentino Anton Maria, *Revoluțiile Valahiei* (Les révolutions de la Valachie), d'après le texte édité par N. Iorga, traduit en roumain par S. Criș-Cristian, avec une introduction de N. Iorga, Iași, 1929, XVI + 159 p. + 1 pl. + 1 carte.

ambassadeurs occidentaux auprès de la Sublime Porte ont été, surtout au XVIIIe siècle, témoins du cérémonial de l'investiture des princes Phanariotes qui ont régné en Moldavie et en Valachie. Ils ont enregistré un tel événement spectaculaire dans leur mémoires [36]. Les chroniques internes nous offrent aussi parfois des renseignements précieux, assez succincts, qui prennent une signification encore plus marquante si elles sont corroborées par d'autres sources [37]. Enfin, nos recherches dirigées depuis longtemps vers l'histoire de la civilisation roumaine du Moyen âge en relation avec celle de Byzance [38] ont relevé d'autres aspects du cérémonial, fondés sur l'étude des vestiges archéologiques des cours princières [39]. Les vêtements d'apparat du XVe au XVIIIe siècle, reconstitués de différents tissus conservés dans les trésors des monastères, ainsi que les aspects du costume de cérémonie représenté dans les portraits peints sur les murs des églises, enluminures, icônes, etc. ont complété la connaissance du cérémonial [40]. Une confrontation entre les sources écrites et tous les documents archéologiques et iconographiques nous a permis de reconstituer le cérémonial de cour, qui traverse trois étapes successives correspondant d'ailleurs aux conditions politiques des pays roumains au cours de leur histoire agitée, depuis leur fondation comme Etats indépendants, du XIVe siècle jusqu'à la révolution de Tudor Vladimirescu (1821) contre la domination ottomane et celle des princes Phanariotes.

La première étape, caractérisée par Dimitrie Cantemir comme celle des « coutumes d'autrefois », s'étend entre le XIVe siècle et la seconde moitié du XVIe siècle. Elle est marquée par la continuité du rite du couronnement byzantin, qui était célébré en Roumanie encore longtemps après la chute de Byzance, jusqu'au XIXe siècle. Quoique les sources écrites soient assez pauvres pour cette première étape, nous pouvons reconstituer d'une manière assez précise l'atmosphère des cours princières, grâce à l'étude du costume d'apparat reproduit dans les nombreux portraits peints et les effigies monnétaires, et aux objets de parure découverts à l'occasion des fouilles archéologiques dans les tombeaux de l'église princière St. Nicolas D'Argeş, siège d'un métropolite et en même temps la plus ancienne nécropole princière de Valachie.

L'époque suivante, qui commence vers la seconde moitié du XVIe siècle prend fin vers le début du XVIIIe siècle, quand les princes roumains de vieille souche — « domnii pămînteni » — sont remplacés par des

---

[36] Constantin Karadja, *Despre investitura domnilor români* (Sur l'investiture des princes roumains), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1927, fasc. 52, p. 57—59, fig. 1—2 ; Hurmuzachi, *Documente*, VII, p. 354 ; *Voyage de Lagarde*, Paris, 1822, p. 214.

[37] I. Bogdan, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI* (Les chroniques slavo-roumaines des XVe—XVIe siècles), Bucureşti, 1959 (éd. P. P.Panaitescu) ; *Istoria Ţării Româneşti* (Histoire de la Valachie), Bucureşti, 1959 (éd. C. Grecescu) ; *Istoria Ţării Româneşti, 1290—1690* (Histoire de la Valachie), Bucureşti, 1960 (éd. C. Grecescu, D. Simonescu).

[38] Corina Nicolescu, *Contributions à l'histoire de la civilisation médiévale roumaine*, coll. « Bibliotheca Historica Romaniae » (sous presse).

[39] Idem, *Case, conace şi palate domneşti în arhitectura românească medievală* (Maisons, manoirs et palais princiers dans l'architecture roumaine du moyen-âge), (sous presse) aux Editions « Meridiane », Bucarest).

[40] Idem, *Istoria costumului de curte în Ţările Române. Sec. XIV —XVIII* (Histoire du costume de cour dans les pays roumains. XIVe—XVIIIe siècles), Bucureşti, 1970, 307 p. + CCII pl. + 21 pl. couleur + 78 fig.

Grecs nobles ou d'origine plus modeste du Phanar, vérifiés par le Sultan ou le Grand Vizir, comme personnes fidèles à l'Empire ottoman. Exception faite de la présence du délégué de la Sublime Porte à l'intronisation, témoignage de la confirmation du prince par l'Etat suzerain, le cérémonial religieux selon les anciennes coutumes du couronnement des empereurs byzantins n'a pas changé, restant toujours le même. Enfin, pendant la dernière période, celle du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, on constate un double couronnement, sans couronne, c'est vrai, mais avec le même cérémonial religieux que jadis. La première fois il s'officie dans l'église de la Patriarchie du Phanar, avant le départ du prince vers les pays roumains, et la seconde fois, tout de suite après son arrivé, dans les métropolies de Bucarest ou de Iassy [41]. Quelques détails du costume d'apparat portent le sceau d'une orientalisation plus marquée, mais le rite du couronnement reste toujours le même. Il faut souligner qu'un de ses princes de Phanar a pris en 1762 l'initiative de codifier toutes les règles protocolaires dans un livre, « Condica lui Gheorgache » *(Le livre de Gheorgache)*.

Bien que, grâce aux études mentionnées plus haut, le cérémonial du couronnement chez les Byzantins soit très bien connu, pour mieux comprendre ses rapports avec le cérémonial roumain, il faut le rappeler d'une manière succincte dans ses moments essentiels. A Byzance le cérémonial comprenait deux moments, qui correspondent d'ailleurs aux principales étapes de l'évolution de l'idée impériale. Le premier était de caractère profane et populaire au début, le second, au contraire, a pris un trait profondément sacral sous l'influence du christianisme et de la théocratie orientale, surtout celle des rois persans.

L'empereur, « l'homme providentiel », comme l'a caractérisé Bréhier [42], quel que fût le mode de succession, devait célébrer le vrai rituel de l'investiture, qui, d'un côté, représente l'héritage du passé romain maintenu à Byzance, de l'autre, le rite nommé même « cheirotonia », de caractère religieux, consécration ajoutée par la nouvelle foi chrétienne. Aux IV^e^ et V^e^ siècles, le cérémonial de l'élévation sur le pavois au milieu des acclamations de l'armée et du peuple a été le premier moment important, précédant celui de caractère religieux, qui ne devient obligatoire que sous Léon I^er^ (457). Par la tradition, la coutume de l'élévation sur le pavois s'est perpetuée, pour la forme, selon l'opinion de Bréhier, jusqu'à la fin de l'Empire. Dans une étude plus récente, R. Guilland [43] affirme qu'elle s'est maintenue seulement jusqu'au VII^e^ siècle, ayant été reprise plus tard dans les deux derniers siècles de la vie impériale byzantine. Elle est décrite dans le Livre des Cérémonies de Pseudo-Codinos et illustrée dans quelques monuments figurés tardifs. Cette première partie du cérémonial représente la survivance du passé, rappelant l'origine militaire de l'institution impériale avant que le basileus ait été considéré l'élu et le représentant de Dieu sur la terre. Comme chef suprême de l'armée — « imperator » — il était formellement élu par l'armée, le sénat et le peuple.

---

[41] K. Psachos, Οἱ Φαναριῶται ἡγεμόνες τῆς Μολδαβλαχίας προχειριζόμενοι υπο τοῦ οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου (Les princes phanariotes de Moldavie sacrés par le Patriarche œcuménique), « Ξενοφανής », 1910, 7, p. 193 et suivantes apud Dan Simonescu, *op. cit.*

[42] L. Bréhier, *Le monde byzantin*, Paris, 1970 (éd. II), vol. II, *Les institutions*, p. 14.

[43] R. Guilland, *Etudes sur l'hippodrome de Byzance. Les spectacles de l'hippodrome*, « Byzantinoslavica », 1967, XXVIII, 2, le chapitre *Le couronnement des empereurs*, p. 262—270.

Ce cérémonial se passait à Hebdomon ou à l'Hippodrome, dans la tribune du kathisma. Son caractère militaire est marqué par l'élévation sur le pavois et l'imposition du tortil, moment où le patriarche ne parraît pas. Après ce cérémonial seulement le représentant du clergé vient bénir les insignes impériaux et placer le « stemma » — la couronne — sur le front du nouvel basileus [44].

Le cérémonial religieux a pris une importance de premier ordre, lorsque la conception théocratique du pouvoir s'imposa, et après l'extinction de la dynastie théodosienne, quand « le désir de rendre plus respectable les empereurs issus d'une humble origine conduit à l'adaptation d'un nouveau rite, de caractère religieux, destiné à manifester aux yeux de tous l'autorité que le nouveau souverain tenait de la volonté divine » [45]. Dès cette étape le couronnement par le patriarche devient obligatoire et c'est le moment le plus significatif de l'investiture des empereurs [46]. Les insignes du pouvoir étaient offerts à l'empereur par le patriarche après qu'il était descendu du pavois. Vers la seconde moitié du V^e siècle le moment profane de caractère démocratique a commencé à être éclipsé par la cérémonie religieuse, qui, après l'année 641, a eu lieu toujours dans la grande cathédrale impériale de Sainte-Sophie de Constantinople. Sur l'autel de cette fameuse église, l'empereur déposait les insignes du pouvoir pour les recevoir des mains du Patriarche, qui mettait de nouveau sur son front la couronne (« stemma ») et lui couvrait les épaules de la chlamyde. Pour chaque objet il récitait une prière, qui a été créée et fixée avant le VIII[e] siècle [47]. Selon quelques chercheurs, le rite de l'onction s'est introduit dès le X[e] siècle [48], mais d'autres savants considèrent cette innovation comme une influence de l'Occident, plus tardive, remontant à la fin du XII[e] siècle ou même après 1204, moment de l'installation temporaire des empereurs occidentaux sur le trône impérial de Constantinople. Elle n'est pas mentionnée dans le Livre des Cérémonies et, selon Bréhier, les plus sûres informations ne remontent pas au-delà de la fin du XII[e] siècle [49].

[44] L. Bréhier, *op. cit.*, p. 14—15, la description de l'élection de l'empereur Léon I[er] (457) : « Le caractère démocratique de cette manifestation était souligné par ce détail que le colier *(torques)*, véritable décoration militaire, lui était remis par un simple sous-officier, le *campidactor*, représentant en quelque sorte la volonté de la masse et conférant au chef élu par les soldats l'insigne qui montrait, remarque Jean Lydus, qu'il était digne de recevoir le même honneur que le premier César ... » ; voyez aussi la description du cérémonial chez R. Guilland, *op. cit.*, p. 265—268 ; I. Goschev, *op. cit.*, p. 146—168.

[45] L. Bréhier, *op. cit.*, p. 16.

[46] *Ibidem*, p. 16—18 ; R. Guilland, *op. cit.*, p. 265—268.

[47] W. Ensslin, *Zur Frage nach der ersten Kaiserkrönung durch den Patriarchen und zur Bedeutung dieses Aktes im Wahlzeremoniell*, Würzburg, 1947 ; A. Failler, *Prières de Patriarche pour l'Empereur*, Actes du XIV[e] Congrès International des Etudes Byzantines, Bucarest, 1975, tome II, p. 87—89. Selon l'opinion du dernier auteur, la prière pronnoncée par le Patriarche à l'occasion du couronnement des empereurs byzantins a eu un caractère fixe et a été introduite dans l'Euchologue avant le VIII[e] siècle. On connaît la prière pronnoncée par le Patriarche Jean Glykys à l'occasion du couronnement de l'empereur Andronic II (1282—1328). Le caractère religieux du couronnement s'est accentué après l'année 602 ; vers le XII[e] siècle a été introduite l'onction. Voir, pour l'onction, les deux dernières études, Donald M. Nicol, *Kaiseralbung. The Unction of Emperors in Late Byzantine Coronation Ritual*, « Byzantine and Modern Greek Studies », Oxford, 2, 1976, p. 37—52, et dans la même revue, p. 53—73, L'étude de Christopher Walter, *The Significance of Unction in Byzantine Iconography*.

[48] G. Ostrogorsky, *Geschichte und Entwicklung des byzantinischen Krönungsordnung*, VI[e] Congrès International d'Etudes Byzantines, Alger, 1939, Paris, 1940, p. 14—15.

[49] L. Bréhier, *op. cit.* p. 20.

★

Chez les Roumains, l'élection du prince et l'investiture avec les insignes du pouvoir princier s'appelait « înscăunare » (= intronisation). Le couronnement est l'équivalent de l'« încoronaţie » ou « coronaţie », terme utilisé par le chroniqueur Axinte Uricariul [50]. Les princes des pays roumains portaient le titre de « Voïvode » [51], terme qui à l'origine signifiait chef militaire. Quand le prince a associé son fils au pouvoir, il a pris le titre de « Mare Voevod » [52] — « Grand Voïvode », qui était toujours suivi de celui de « Gospodar » ou « Gospodin », en slave, qui veut dire en roumain « Domn » du latin « Dominus » [53].

Il n'importait pas que le prince fût de souche princière — os domnesc — et qu'il succédât à son père ou qu'il fût élu par le conseil des grands boyards, la procédure et le cérémonial d'élection étaient toujours les mêmes. Pendant la première étape elle se passait toujours « au champ » (*la cîmp* ou *în cîmp*), ayant, comme à Byzance, un caractère populaire et militaire. Cette élection présentait quelques particularités que nous connaissons d'après la relation du chroniqueur Grigore Ureche [54], qui nous a laissé la description de l'élection du prince Etienne le Grand, en 1457 : « Le Voïvode Etienne, réunit tous les boyards du Pays, grands et petits, et encore d'autres courtisans de moindre importance avec le métropolite Théoctiste et de nombreux moines, à l'endroit qui s'appelle « Direptate » (Justice) et il demanda à tous si c'était leur volonté à tous qu'il fût leur prince — *domn* —. Et ils crièrent tous, d'une seule voix : Puisses-tu régner de longues années par la volonté de Dieu. Après quoi, tous ensemble, d'un commun accord, le proclamèrent prince régnant (Domn) et le métropolite Théoctiste lui donna l'onction en vue du règne ; et sur place Etienne le Voïvode prit l'étendard du Pays de Moldavie et il s'en alla à Suceava, résidence du trône ». Cette « élection au champ » — comme elle est nommée dans les anciennes chroniques — s'est maintenue encore un

---

[50] « Rînduiala ce să face la încoronaţia domnilor şi Molitva la călătoria domnului » — un chapitre important du cérémonial princier, publié par Paul Mihail, I. Caproşu, *Despre ceremonialul domnesc* (Sur le cérémonial princier), « Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie », Iaşi, 1971, p. 397—399.

[51] Emil Vîrtosu, *Titulatura domnilor şi asocierea la domnie în Ţara Românească şi Moldova pînă în secolul al XVI-lea,* (Le titre des princes et l'association au pouvoir en Valachie et Moldavie jusqu'au XVIe siècle) Bucureşti, 1960, p. 105—113.

[52] *Ibidem*, p. 114—145.

[53] *Ibidem*, p. 183—196.

[54] Grigore Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei* (Les annales du Pays de Moldavie) (éd. P. P. Panaitescu), Bucureşti, 1955, p. 83 ; A. Golimas, *Un vechi obicei în Moldova : ceremonia intronării domnilor în cîmp* (Une ancienne coutume en Moldavie : la cérémonie de l'investiture des princes au champ), dans « În amintirea lui C. Giurescu », Bucureşti, 1944, p. 271—275. La procédure d'élection « au champ » est attestée aussi par d'autres sources encore plus anciennes, voyez I. Bogdan, *op. cit.*, p. 49, 61, 70. On parle de l'assemblée de « tout le pays ». Les successeurs d'Etienne le Grand, son fils Pierre Rareş et ses deux fils — Iliaş et Etienne — sont encore formellement élus par le peuple et le clergé, ainsi que les grands boyards, *ibidem*, p. 95, 102—103 ; partout dans les sources moldaves le moment de l'élection est associé à l'onction par le métropolite ou l'archevêque, en roumain « ungerea la domnie ». Vers le milieu du XVIe siècle, le prince Alexandre Lăpuşneanu, lui-même de la famille des Muşatini, a été élu par l'assemblée du peuple sur le champ de bataille ; arrivé à la cour princière de Hîrlău, il a été « élevé au trône par le conseil des dignitaires, recevant l'onction après ça » (*ibidem*, p. 123, p. 140, p. 144). Tomşa a été proclamé prince par les soldats après la défaite de son usurpateur, Despot, en changeant son nom en celui d'Etienne, *ibidem*, p. 144.

siècle plus tard, sous le prince Despot (1562—1563), quand les Turcs sont intervenus dans la confirmation des princes roumains [55].

Après l'élection « au champ », avait lieu le sacre par l'onction du métropolite et la réception du « schiptru », c'est-à-dire de l'étendard du pays de Moldavie, suivant les récits des chroniques contemporaines de l'époque du prince Etienne le Grand (1457—1504) [56]. Donc jusqu'à la seconde moitié du XVI^e siècle on voit, comme à Byzance, l'importance de la première partie de l'investiture d'un caractère profane, démocratique, ayant trois moments principaux : *d'abord la proclamation et l'acclamation du prince, ensuite l'onction et enfin la réception de l'étendard du pays, offert par l'assemblée des boïards.*

Dès cette première étape le rite religieux du couronnement a joué aussi un rôle de premier ordre : les informations concernant les détails de l'office du couronnement pendant les XIV^e et XV^e siècles sont assez réduites, mais, comme nous pouvons le déduire de sources plus tardives, il s'effectuait réellement. On doit supposer que le rite du couronnement date pour le moins de la fondation des deux métropolies roumaines, celle d'Argeş (1359) et celle de Suceava (1401). Il s'officiait selon la tradition établie à Byzance et introduite par l'Eglise, partout dans le monde balkanique, de même que dans le monde roumain.

A l'époque de la vassalité ottomane, l'élection sera simulée pour respecter encore les anciennes coutumes du pays, mais le cérémonial de l'élection « au champ » sera abandonné et la proclamation du nouveau prince et son investiture de caractère profane « înscăunare » seront accomplies dans les résidences princières de Tîrgovişte ou de Bucarest, de Suceava ou de Iassy [57]. Après la seconde moitié du XVI^e siècle « l'intronisation » avait lieu dans la grande salle de la résidence princière, la salle des réceptions, appelée d'un mot oriental tardif « sala divanului » (la salle du divan). Les hauts dignitaires qui constituaient le conseil ou « sfatul ţării » y étaient présents [58]. Ce cérémonial, selon Dimitrie Cantemir, après la mort de l'ancien voïvode, comportait un discours prononcé par le nouveau prince, vêtu d'un vêtement sombre, comme tous les autres boyards participants. Le noir était la couleur du deuil chez les Roumains. Après ce premier moment solennel, celui qui rompait le silence c'était le grand logothète, qui priait le prince de prendre dans ses mains la tâche difficile de diriger le pays, en respectant les coutumes de

---

[55] A. Veress, *Documente privitoare la Istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti* (Documents concernant l'Histoire de la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie), Bucureşti, 1929, vol. I, p. 207, n^{os} 256, 258 ; p. 210, n^o 263, les rapports des bails vénitiens d'Istanbul concernant la confirmation de Despot comme prince de la Moldavie. Dans le dernier rapport daté du 24 avril 1562, on parle du refus du prince de recevoir l'investiture « au champ », « comme è l'usanza di quel paese », ayant peur de sortir de son château, parce qu'il craint d'être assassiné.

[56] I. Bogdan, *op.cit.*, p. 49, 61, 70 : « le voïvode Etienne a pris le drapeau du Pays de Moldavie ... » ; *ibidem*, p. 102, le chroniqueur parle du second règne du prince Pierre Rareş « qui a reçu l'honneur de son premier pouvoir, celui de posséder le drapeau » ; p. 105, p. 121, en décrivant l'élection du second fils de Pierre Rareş, appelé Etienne (1551—1552), il affirme que se sont assemblés « le peuple, les évêques et ceux qui étaient les premiers parmi les hauts dignitaires et les commandants des armées et le conseil princier et lui ont offert le drapeau ... » ; P. P. Panaitescu, *Alegerea domnului şi succesiunea la tron* (L'élection du prince et la succession au trône), dans le livre collectif *Viaţa feudală în Ţara Românească şi Moldova. Sec. XIV—XVII* (La vie féodale en Valachie et en Moldavie. XIV^e —XVII^e siècles), Bucureşti, 1957, p. 338—343.

[57] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 153—155.

[58] *Ibidem*, p. 155.

ses prédécesseurs. A cette proposition le futur prince devait répondre par des paroles simulant la modestie et l'humilité, en déclarant qu'il ne se considérait pas digne d'accomplir une tâche si encombrante et d'une telle responsabilité. Après cet échange protocolaire de paroles, le prince élu, accompagné de toute l'assistance, se dirigeait vers la cathédrale ou la chapelle de la cour où s'officiait le sacre.

Cette importante cérémonie religieuse du couronnement à une époque plus reculée se passait à Suceava, dans l'ancienne fondation du prince Pierre Mușat, l'église Mirăuți, qui a joué le rôle de première cathédrale de Moldavie. Quand le siège métropolitain s'est transféré en 1514, dans l'église Saint-Georges de la même ville, le cérémonial s'est officié dans cette dernière église, plus luxueuse et plus spacieuse. Parfois il a été célébré dans d'autres églises ; ainsi, par exemple, Alexandre Lăpușneanu, déclaré prince régnant de la Moldavie à la résidance de Hîrlău [59], a été sacré dans la chapelle St. Georges du palais princier. Quand le siège de la métropolie de Moldavie a été transféré à Iassy, l'église St. Nicolas, chapelle de la cour princière, bâtie pendant le règne d'Etienne le Grand, a reçu en même temps le rôle de cathédrale de couronnement. Dans l'autre principauté roumaine, celle de Valachie, les premiers princes ont été couronnés peut-être dans l'église princière St. Nicolas d'Argeș, considérée dans les études plus récentes comme le premier siège métropolitain de cette province roumaine [60]. Après le milieu du XV^{e} siècle, la fondation du prince Vlad Dracul (1437—1446) de la même ville — le monastère d'Argeș — avait reçu le rôle de cathédrale, et au début du siècle suivant le siège du métropolite a été transféré dans une nouvelle église, bâtie sous le règne du prince Radu le Grand (1495—1508) et finie pendant le règne de Neagoe Bassarab (1512—1521), dans la résidence de Tîrgoviște. Plus tard, quand la métropolie fut transférée à Bucarest, jusqu'à la construction d'une nouvelle cathédrale (1657) le sacre avait lieu toujours dans la chapelle princière située dans le voisinage de la cour, dans la même enceinte.

Les plus anciennes informations détaillées sur le cérémonial religieux concernent l'investiture de Despot Vodă, quand la messe du couronnement « molitva de domnie » a été officiée par le métropolite Grigorie Roșca, assisté par les évêques de Roman et de Rădăuți, toujours présents aussi pendant les siècles suivants. Tous les grands dignitaires du pays y ont été présents [61]. Dimitrie Cantemir nous fournit tous les détails du rite du couronnement qui avait survécu sous la même forme traditionnelle d'origine byzantine même sous son règne, et s'est transmis aux princes phanariotes. Cette relation et celle de la « Condica lui Gheorgache » permettent de reconstituer tout l'office religieux suivi aussi d'une autre cérémonie profane.

Devant la porte de la cathédrale, le prince était attendu par le métropolite, accompagné en Moldavie par les trois évêques de Roman, de Rădăuți et de Huși, munis de leurs crosses, par les hégoumènes des grands monastères, tous vêtus de leurs fastueux ornements, utilisés seulement pour les grandes fêtes, suivis par des diacres portant des encensoires.

---

[59] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 123, 140, 144.

[60] L'église princière Saint-Nicolas d'Argeș a été considérée comme la première métropolie de Valachie, voyez Pavel Chihaia, *Din cetățile de Scaun ale Țării Românești* (Les résidences princières de la Valachie), p. 46—66.

[61] Ureche, *op. cit.*, p. 163.

Le protocole demandait que le prince montât quelques marchés et qu'en même temps le métropolite encensant descendît vers lui, en lui offrant au moment de leur rencontre le Grand Evangile et la croix, richement reliés en argent doré ciselé, sertis de pierres précieuses et de perles. Le prince les baisait, faisant le signe de la croix ; cependant les moines et les prélats chantaient l'axion. Pendant cet hymne le prince, enlevant son bonnet, entrait dans l'église traversant le pronaos et le naos, où il s'arrêtait pour se prosterner successivement devant le petit iconostase et les grandes icônes de l'iconostase, disposées des deux côtés des portes impériales. Accompagné par deux porteurs de chandeliers avec des cierges, il était conduit au centre du naos où l'attendaient les évêques de Roman et de Rădăuţi pour le prendre par les bras et le conduire dans le sanctuaire, où ils dansaient autour de la sainte table en chantant le tropaire « Isaïe danse ... (*Isaiia dănţuieşte* ...). Le prince s'agenouillait devant l'autel, la tête appuyée sur la sainte table et le métropolite la lui couvrait de l'omophorion et l'épigonation. Le haut prélat prononçait la « Molitva de încoronaţie », ou « Molitva de domnie », l'office du couronnement, ou « les prières prononcées habituellement pour le couronnement des empereurs orthodoxes », suivant Cantemir [62].

Un manuscrit très important, récemment découvert, nous a conservé le texte intégral de cette prière en roumain, sous le titre : « Rînduiala ce să face la încoronaţia domnilor » [63] (« Rite du couronnement des princes »). Elle fait partie d'un « Arhiératikon » [64] traduit en roumain, considéré comme la plus ancienne copie connue, dans l'état actuel des recherches, dans ce domaine. Suivant les commentateurs du texte, le manuscrit originel semble être une traduction réalisée d'après un texte grec. Ce manuscrit qui, outre l'office du couronnement, contient d'autres offices, est d'une importance exceptionnelle pour l'histoire de la Roumanie en général et pour l'histoire du cérémonial, en particulier. *Il constitue le témoignage de la survivance d'une ancienne tradition byzantine impériale, dans les Principautés Roumaines, premièrement en langue grecque, ensuite en langue roumaine, jusqu'à une époque si tardive.* En même temps, ce texte représente une précieuse confirmation de toutes les autres sources.

Après la récitation de cette prière, le prince recevait l'onction, le métropolite lui baisait le sommet de la tête et le prince, à son tour, la main. Penché sur l'autel, le prince le baisait. En sortant de l'abside du sanctuaire il se dirigeait vers le centre du naos où l'on représentait l'aigle (en roumain « pajor ») ; ici il restait debout. Le haut prélat lui mettait sur la tête la couronne en or « Inde redeunti auream coronam gemmis fulgentem Metropolita in medio templo imponebat », selon le récit de Cantemir [65]. Dans le texte cité plus haut « Rînduiala la încoronaţia domnilor »,

---

[62] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 155 ; D. Simonescu, *op. cit.*, p. 265—266.

[63] Paul Mihail, I. Caproşu, *Despre ceremonialul domnesc* (Sur le cérémonial princier), « Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie A. D. Xenopol », Iaşi, 1971, VIII, p. 397—399.

[64] Paul Mihail, Zamfira Mihail, *Arhieraticonul român de la 1705 copiat de Axinte Uricariul* (L'archiératikon roumain de 1705 copié par Axinte Uricariul), « Biserica Ortodoxă Română », 1974, n° 11, p. 1403—1413. Aux pages 31 et 32 du manuscrit est compris l'office de couronnement « Rînduiala ce să face la încoronaţia domnilor ». Le texte commence par la première partie du cérémonial, le moment de l'entrée du prince dans l'église et la prière devant les icônes impériales de l'iconostase.

[65] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 155.

le copiste a adapté la cérémonie plus ancienne, officiée à l'époque de l'indépendance avec la couronne, aux conditions de son temps et a remplacé le mot « couronne » par « gugimaca », terme employé aussi pour désigner « couca » , le bonnet en brocart, doré, orné de pierres précieuses et d'une aigrette (« sorguč »), qui, après Alexandre Lăpuşneanu, a remplacé la couronne, comme un des signes du pouvoir princier. Une fois accomplis tous ces gestes rituels, le nouveau prince est conduit par le métropolite et le « cubicularius » ou « praefectus aulae », comme Cantemir l'appelle, vers le trône princier, en roumain « jilţul domnesc » [66], situé toujours dans les églises roumaines du côté droit du naos. Cependant les chantres chantaient « Il est digne » (*Vrednic este*). Ce moment solennel du couronnement était annoncé à la foule de la ville, qui attendait en dehors de l'église, par des salves de canons et des sons de fanfare. L'office du couronnement finit par la prière des diacres : Ayez pitié de nous, Seigneur... (« *Miluieşte-ne pe noi Dumnezeule* ... »). En sortant de l'église, ayant sur la tête la « couca », jadis la couronne, le prince se dirigeait au milieu d'un cortège somptueux vers sa résidence — « curtea domnească » ou « scaunul domnesc »— accompagné par les hauts prélats et les grands boyards, par sa garde personnelle et la foule.

En Valachie, nous connaissons la description de l'investiture du prince Constantin Brîncoveanu [67], qui est monté sur le trône en 1688, après la mort de son oncle, le prince Serban Cantacuzène. L'office du couronnement a été célébré par le Patriarche Dionyssios, présent à Bucarest à ce moment-là. La « molitva de domnie » — l'office du couronnement est le même qu'en Moldavie, mais quand le prince s'assit sur le trône, on chanta : « Puisse-t-il vivre de longues années. » (*Mulţi ani trăiască!*) et tous le boyards se prosternèrent devant le nouveau prince, lui baisant la main et le bas du cafetan. Le geste de « prosternation », en roumain *închinare*, avait la signification de la reconnaissance de sa supériorité et son autorité [68]. De l'église métropolitaine, le cortège se dirigeait vers la chapelle de la cour princière, où le prince était accueilli par tout le clergé. En entrant, il baisait les icônes impériales de l'iconostase et s'asseyait sur le trône, ensuite il adressait une harangue aux boyards [69]. Après son dis-

---

[66] Les plus anciens trônes princiers se sont conservés en Moldavie. Un trône décoré de l'aurochs, des armoiries de la Moldavie, taillé en pierre, qui semble avoir appartenu à une époque très ancienne, peut-être au XIV^{e} siècle, a été découvert vers la fin du siècle dernier à l'occasion des fouilles entreprises dans le château fort de Suceava. La pièce est conservée dans le Musée d'Histoire de Bucarest. Des trônes princiers, richement sculptés en bois, appartiennent à la première moitié du XVI^{e} siècle ; ils proviennent des monastères de Moldovitza et de Probota. Le premier, et le plus luxueux, se trouve aujourd'hui dans la maison de l'enceinte du monastère où l'on a organisé un petit musée, tandis que le second est conservé à Bucarest dans les collections du Musée d'Art de Roumanie. Un autre trône provient du monastère de Slatina (département de Suceava) ; il a appartenu au prince Alexandre Lăpuşneanu. La pièce se trouve au Musée d'Histoire de Moldavie, de la ville de Iassy. En Valachie, les trônes princiers, conservés dans les églises, remontent à la fin du XVII^{e} siècle. Ils sont richement sculptés et portent d'habitude les armoiries du pays et de celles de la famille du prince.

[67] *Istoria Ţării Româneşti. 1290—1690. Letopiseţul Cantacuzinesc* (Histoire de la Valachie. 1290–1690. La chronique des Cantacuzènes), Bucarest, 1960, p. 190 (éd. C.Grecescu, D.Simonescu).

[68] A. Cazacu, le chapitre « *Închinarea* » (La prosternation), dans le volume cité, *Viaţa feudală*, p. 322—337. Cette cérémonie est mentionnée par les sources dès les XIV^{e} et XV^{e} siècles.

[69] *Istoria Ţării Româneşti. Letopiseţul cantacuzinesc*, p. 190—191. Y sont reproduites les paroles de Constantin Brâncoveanu : « J'ai entendu votre prière, en abandonnant toute ma vie tranquille et toutes mes propriétés et contre ma volonté vous m'avez élu prince ... »

cours avait lieu le cérémonial du serment que tous les hauts dignitaires prêtaient, les mains sur le Grand Evangile et la croix, posés sur un lutrin au milieu de l'église. La formule du serment était prononcée d'après un texte écrit par le grand logothète qu'ils signaient ensuite. Nous connaissons le texte complet d'une telle formule, à l'occasion de l'intronisation du prince Antonie Vodă de Popești (1669—1672) : « Jurez tous sur cet Evangile et cette croix très honorée, que vous serez avec le prince (ici, le nom du prince) une âme et un conseil, en lui prêtant obéissance et appui sans perfidie, au su de tous et en secret, sans lui rien cacher de ce qu'il doit connaître, pendant toute sa vie, et que vous ne serez par traîtres envers lui et vous ne comploterez pas contre lui » [70]. Une formule encore plus succincte, par laquelle les boyards promettaient au prince « leur fidélité inébranlable » et de le servir avec « une totale confiance et justice » est enregistrée par la chronique des Cantacuzènes [71]. Par le serment de fidélité aussi bien que par la « prosternation » s'établissaient les rapports entre les princes, qui étaient parfois appelés « maîtres » *(stăpâni)* et les boyards nommés « serviteurs » *(slugi)* [72].

En Moldavie, selon le récit de Cantemir, le cérémonial de la prosternation se passait dans la grande salle de la cour. A la fin, le prince se levait de son trône la tête découverte, les remerciant et s'engageant à être « indulgent, juste et défenseur du pays », ensuite le grand spathaire lui mettait sur la tête la couronne. « C'est la manière dont on faisait jadis l'intronisation du prince de Moldavie » [73] conclut Cantemir, en regrettant l'ancienne époque de l'indépendance de l'Etat. En passant à la description de l'investiture pendant l'époque de la suzeraineté ottomane, il faut souligner la conservation des anciennes coutumes du pays, la seule innovation étant la confirmation faite par un représentant de la Porte, dans la grande salle du divan. En 1676, le Français De la Croix [74] et plus tard Cantemir et Gheorgache décrivaient dans tous les détails l'investiture, telle qu'elle se déroulait à Istanbul. Tout d'abord, après la réception et la confirmation chez le Grand Vizir, le prince sortait par l'ancienne Porte Chrysopyle dans un cortège fastueux et se dirigeait vers l'église patriarcale du Phanar. Ici s'officiait le rite du couronnement religieux, avec toutes les formules connues, respectant la tradition impériale byzantine. Ce qui vaut la peine d'être souligné comme très significatif pour la conservation des anciennes coutumes, même dans la capitale de l'Empire ottoman, c'est l'accomplissement du rituel religieux d'abord ici et ensuite, pour la seconde fois, dans les capitales roumaines, à Bucarest et à Iassy. Tous les gens — musulmans ou chrétiens — qui rencontraient le cortège du voïvode roumain en route, étaient obligés de lui rendre hommage, en le saluant, debout, la tête baissée et les mains croisées sur la poitrine. Au moment où il entrait dans l'église patriarcale, les soldats de la garde turque l'acclamaient, en restant dehors. Le patriarche officiait selon les rites traditionaux un couronnement sans couronne, remplacée à cette époque par la « couca » ou la « gugimaca ».

[70] A. Cazacu, *op. cit.* p. 323.
[71] *Istoria Țării Românești. Letopisețul cantacuzinesc*, p. 191.
[72] A. Cazacu, *op. cit.* p. 322—322.
[73] D. Cantemir, *op. cit.* p. 157.
[74] V. Mihordea, *O descriere a Moldovei înainte de Cantemir (1676)* (Une description de la Moldavie avant Cantemir, 1676), « Revista Istorică », 1937, XXIII, nos 4—6, p. 122—147.

Par toutes ces cérémonies et gestes protocolaires à caractère symbolique, les princes roumains semblent représenter encore pour la population chrétienne — grecque, arménienne, levantine, etc.—de Stanboul les seuls continuateurs des empereurs byzantins-orthodoxes, formellement sacrés dans la capitale même de l'ancien Empire œcuménique. Grâce à l'Eglise, l'œcuménisme byzantin, transféré sous l'autorité du patriarche de Constantinople, était continué sous différentes formes de la vie spirituelle roumaine, parmi lesquelles se situe le couronnement.

On doit aussi associer à cette idée, une observation intéressante de l'érudit numismate roumain, Octavian Iliescu, [75], qui a remarqué l'existence de riches sceaux en argent doré, décorés des portraits de voïvodes roumains, datant du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, rattachés seulement aux actes de donations faites aux fameuses fondations monastiques byzantines du Mont Athos, du Mont Sinaï, etc. Ils ressemblent aux sceaux des chrysobulles impériales. C'était une nouvelle forme de manifester la survivance de l'idée impériale, la même qui se dégage encore de l'aspect des vêtements d'apparat des voïvodes roumains surtout jusqu'au milieu du XVI^e^ siècle [76]. C'est aux « domni » roumains qu'à toujours fait appel le monde orthodoxe de tout l'Empire ottoman, parce que leur « autorité sur leur sujets était de caractère impérial » affirme le grand historien N. Iorga [77].

Une fois accompli le cérémonial religieux, le voïvode avec son cortège d'amis, d'hommes d'affaires et de gardes ottomanes, accompagné par la foule, se dirigeait vers sa résidence, où il offrait une réception. Après quelques jours il était reçu par le Sultan qui lui offrait le « sandjac » et les « deux tui », étendard muni de deux queues blanches de cheval, l'un des attributs du pouvoir. Après la réception des ambassadeurs étrangers accrédités à Stanboul auprès de la Sublime Porte et le règlement de ses dettes, il partait pour son pays, vers Iassy ou vers Bucarest. Le lendemain de son arrivée avait lieu le même cérémonial religieux que jadis, d'après les coutumes anciennes du pays. Dans cette nouvelle situation créée vers la fin du XVI^e^ siècle, la consécration était toujours suivie de la confirmation répétée de la Sublime Porte, devant les hauts dignitaires et les hauts prélats constituant le conseil — *sfatul* — du pays, et les chefs de l'armée et les riches représentants des négociants. Dans la grande salle du « divan », on installait deux grands trônes : à gauche, celui du prince ; à droite, celui du délégué du Sultan *(Isckemni agassi)*. Le principal moment de cette partie de l'investiture était la lecture du hatichérif du Sultan, en langue turque et en traduction roumaine, moment solennel où le prince et toute l'assistance restaient debout. Suivait la remise du cafetan au prince, un échange de riches cadeaux en vêtements et fourrures entre

---

[75] Octavian Iliescu, *L'héritage de l'idée impériale byzantine dans la numismatique et la sigillographie roumaines au Moyen-Age*, « Byzantina », tome 3, 1971, p. 255—263 + X pl. ,

[76] Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte*, p. 123—128, fig. 37—40, pl. CI, CV—CXIV b.

[77] N. Iorga, *Bizanţ după Bizanţ* (Byzance après Byzance), Bucureşti, 1972, p. 126, l'étude intitulée : *L'idée impériale byzantine par les princes roumains* ; voyez aussi Valentin Georgescu, *L'idée impériale byzantine et les réactions des réalités roumaines (XIV^e^—XVIII^e^ siècles)*, « Byzantina », tome 3, 1971, p. 313—337 ; Constantin Şerban, *La conception impériale byzantine dans le protocole et le cérémonial diplomatique roumain du Moyen-Age*, dans la même revue, p. 299—309.

le délégué de la Porte et le nouveau voïvode et la distribution de vêtements aux compagnons du délégué. Le métropolite prononçait ensuite une brève harangue, lui souhaitant beaucoup de chance et de succès dans son futur règne. C'est lui qui, le premier, embrassait la main du prince, qui, à son tour, embrassait la sienne, en recevant sa bénédiction. Tous les assistants présentaient leur hommage au nouveau voïvode, en passant devant son trône pour lui baiser la main et le bas du cafetan, une ancienne tradition byzantine d'origine persane, maintenue chez les Turcs [78]. A cette dernière étape, après l'investiture à Stanboul ou dans les résidences de Bucarest et de Iassy, le prince offrait toujours une réception, celle du café, dans la salle à manger *(spătăria)* du palais.

★

La présentation succincte du cérémonial d'intronisation des princes roumains « voivozi » et « domni », en insistant surtout sur le moment du couronnement, permet certaines observations intéressant l'histoire de la civilisation roumaine. En même temps, elle confirme des conclusions fondées sur l'analyse des faits de l'histoire politique.

Tout d'abord *la continuité du cérémonial de tradition byzantine s'inscrit parmi d'autres nombreuses manifestations de la civilisation roumaine, où l'on saisit, à une époque assez tardive, des survivances de la conception du Grand Empire byzantin.* La force de cette tradition nous semble très puissante, puisqu'elle s'est imposée tout au long de l'histoire des États Roumains, dès leur fondation et même pendant la trouble période de la vassalité à la Porte ottomane. Elle est devenue obligatoire, même pour les princes d'origine étrangère, qui devaient respecter les mœurs du pays, vu l'esprit conservateur des hautes dignitaires de l'Etat, de vieille souche, de l'Eglise et du peuple. Elle découle de la situation spéciale dont les Principautés Roumaines ont toujours bénéficié parmi les autres provinces de l'Empire ottoman, grâce à leur quasi-autonomie et au respect de la tradition byzantine et orthodoxe, devenue roumaine. Il est significatif que les officialités turques ont accepté dans la capitale de l'Empire le cérémonial du couronnement des princes phanariotes, simples fonctionnaires de la Sublime Porte. C'était pour les pays roumains la dernière phase de l'héritage byzantin dans le cérémonial de cour.

Bucarest, 1er juillet 1976

---

[78] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 169—173.

LA CRÉATION DE LA PETITE-ENTENTE DANS LA CONCEPTION DE LA ROUMANIE: PROJET ET RÉALISATION*

CONSTANTIN IORDAN-SIMA

Le 7 juin 1921, à Belgrade, le président du Conseil des Ministres du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, Nikola Pašić, et le ministre des Affaires Étrangères de la Roumanie, Take Ionescu, signaient la convention d'alliance défensive roumano-yougoslave. Après l'alliance yougoslavo-tchécoslovaque (le 14 août 1920) et roumano-tchécoslovaque (le 22 avril 1921), la convention de Belgrade a achevé la série des traités bilatéraux qui posait les fondements de la Petite-Entente. Nous affirmons « a achevé » à travers le prisme des connaissances que nous possédons aujourd'hui sur ce que furent les États membres de cette alliance régionale défensive. Cependant, le point de vue officiel de la Roumanie dans le problème de l'édification de la Petite-Entente a théoriquement été, jusqu'au début de mars 1921 — la conclusion du traité avec la Pologne —, la réalisation d'une *alliance générale* de la mer Baltique à la mer Egée — la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie et la Grèce — et non une série de traités bilatéraux. À la base de l'attitude du gouvernement roumain se trouvait la conception d'un des animateurs de cette alliance, Take Ionescu, qui, en partant d'une ancienne idée du premier président de la République Tchécoslovaque, dr. Thomas Masaryk, l'a développée et a essayé de l'adapter aux réalités du Centre et du Sud-Est du continent après la fin de la première guerre mondiale.

Les recherches des origines, de la création et de l'évolution de la Petite-Entente sont nombreuses. De celles publiées immédiatement après la fondation de l'alliance — si nous ne signalons que l'ouvrage d'Albert Mousset [1] — jusqu'aux monographies documentées dues à Eliza Campus [2] et à Milan Vanku [3], une très riche littérature fut consacrée à la Petite-Entente.

Ce n'est pas notre intention d'analyser ici l'histoire de la création de la Petite-Entente ; nous voulons insister sur le plan de *l'alliance géné-*

* Cet article constitue la version plus ample d'une communication donnée à la Session scientifique annuelle de la Faculté d'Histoire de Bucarest (le 11 juin 1976).

[1] Albert Mousset, *La Petite Entente*, Paris, 1923.

[2] Eliza Campus, *Mica Înțelegere* (La Petite-Entente), București, 1968.

[3] Milan Vanku, *Mala Antanta 1920—1938* (La Petite-Entente 1920—1938) Titovo Užice, 1969.

rale « à cinq », conçu par Take Ionescu, connu comme projet[4], mais peu étudié encore du point de vue des efforts de réalisation déployés par la diplomatie roumaine.

Le 22 janvier 1919, à l'occasion de l'anniversaire d'une année d'existence du journal « La Roumanie », les représentants de la presse parisienne ont organisé un banquet où Take Ionescu déclara que « l'Allemagne n'est pas morte » et qu'« il faut que nous pensions à la création (...) d'une alliance orientale des cinq nations nouvelles qui entrave la route de l'Allemagne : la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Serbie et la Grèce »[5]. Le futur ministre des Affaires Étrangères avait en vue l'accord de principe obtenu l'année précédente dans les conversations eues avec des hommes politiques autorisés comme Nikola Pašić, Eleuthérios Venizélos et Edouard Beneš, des entretiens qui continuèrent à l'automne 1919[6].

Deux ans plus tard — après la signature de la convention de Belgrade, Take Ionescu exposa la conception qui l'avait guidé dans son action de la constitution de la Petite-Entente. « Il y a pour moi — écrivait le ministre roumain des Affaires Étrangères — deux vérités qui s'imposent. L'Autriche-Hongrie est morte, morte à jamais. Elle ne peut pas ressusciter, non seulement sous la forme ancienne, mais sous aucune autre forme. La seconde idée est que le morcellement entre tant d'États indépendants peut nuire aux intérêts du monde, si on ne trouve rien pour les réunir. La Petite-Entente est sortie de cette vérité, soit que ceux qui l'ont créée s'en soient rendu compte, ou que, comme il arrive à tant des créateurs, ils aient travaillé poussés par des vérités éternelles et qui s'imposaient à eux sans le savoir. C'est parce que la Petite Entente a ses racines dans une vérité qui dépasse les incidents de la défense contre tel ou tel voisin, qu'elle est durable et qu'elle peut compter sur un bel avenir »[7].

Take Ionescu présenta alors ses idées concernant le but de la Petite-Entente — l'établissement d'un mur autour des traités de paix — et les moyens nécessaires pour l'accomplissement de cet objectif : un traité d'alliance entre les cinq États garantissant à chacun l'intégrité des frontières, une consultation constante entre les ministres des Affaires Étrangères des alliés, la demande d'une place dans le Conseil Permanent de la

---

[4] Take Ionescu, *Mica Înțelegere* (La Petite-Entente), București, 1921 (extrait de la « Revue de France », le 1[er] novembre 1921) ; voir aussi : Eliza Campus, *op. cit.*, p. 48 et suiv. ; idem, *Înțelegerea balcanică* (L'Entente balkanique), București, 1972, p. 7—8 ; idem, *Le caractère européen des traités bilatéraux conclus par la Roumanie dans la décade 1920—1930*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », XII, 1973, 6, p. 1067—1093 ; idem, *Politica externă a României în perioada interbelică* (La politique étrangère de la Roumanie dans la période de l'entre-deux-guerres), București, 1975, p. 16—17 ; Gheorghe Zaharia, *Considerații asupra politicii externe a României (1919—1929)* (Considérations sur la politique étrangère de la Roumanie, 1919—1929), dans « Probleme de politică externă a României, 1919—1939. Culegere de studii » (« Problèmes de politique étrangère de la Roumanie, 1919—1939. Recueil d'études »), București, 1971, p. 23 et suiv ; Dumitru Tuțu , *Aspecte ale politicii externe a României în anii 1919—1933* (Aspects de la politique étrangère de la Roumanie dans les années 1919—1933), dans « Acta Musei Napocensis », Cluj-Napoca, X, 1973, p. 351—371.

[5] Constantin Xeni, *Take Ionescu. 1858—1922*, București, 1932, p. 465.

[6] Take Ionescu, *op. cit.*, p. 6 ; Eliza Campus, *Mica Înțelegere*, p. 49.

[7] Take Ionescu, *op. cit.*, p. 6.

Société des Nations, occupée à tour de rôle, une organisation militaire similaire [8].

Ce sont des idées qui dominèrent l'activité de la Petite-Entente surtout après le pacte de réorganisation de février 1933.

Il est évident que Take Ionescu n'a désiré autre chose qu'une *alliance générale*. Au moment où il faisait explicitement connu son projet, la Petite-Entente s'était déjà dessinée comme une alliance entre la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie, États liés par des conventions bilatérales. Comment avait poursuivi l'homme politique roumain la réalisation de son projet ? Quelles furent les causes qui provoquèrent l'échec du plan ?

★

L'entrée dans le cabinet du général Alexandru Averescu (le 13 juin 1920) à la suite du remaniement qui a aussi ramené Nicolae Titulescu sur la banc ministérielle [9], permit à Take Ionescu le commencement des sondages pour la réalisation de son projet. Toutefois, l'échiquier politique européen vers le milieu de l'année 1920 n'était pas tout à fait propice à l'achèvement du plan du ministre des Affaires Étrangères de la Roumanie.

La Yougoslavie se trouvait à la recherche d'une stabilité gouvernementale. La démission du cabinet Ljuba Davidović (le 27 janvier 1920) et la formation du ministère Stojan Protić (le 19 février) n'a pas représenté la solution adéquate. La nouvelle équipe, Milenko Vesnić en tête, installée le 17 mai, était confrontée avec de multiples problèmes intérieurs, inérents aux premières années après la réalisation de l'unité nationale, ainsi que de politique étrangère, car les différends avec l'Italie captaient toute l'attention de la diplomatie yougoslave [10]. Pourtant Take Ionescu jouissait de sympathies dans quelques milieux influents de Belgrade. Sa nomination comme chef de la diplomatie roumaine ne fut pas sans écho dans la capitale voisine. Le 23 juin 1920, l'ancien ministre de Serbie à Bucarest et ministre des Cultes dans le cabinet Veşnić, Voja Marinković, vieil ami de Take Ionescu, écrivait au nouveau ministre des Affaires Étrangères de la Roumanie : « Si vous saviez (et je suis sûr que vous vous en doutez) comme je me réjouis de cet événement heureux pour votre pays et pour la cause commune de nos pays qui sont destinés à vivre dans une bonne entente et sincère amitié. J'ose espérer qu'à présent une partie au moins de nos rêves s'accomplira(...). Vous trouverez chez nous une bonne foi entière et le plus grand empressement pour sceller l'amitié durable entre nos deux pays » [11].

La Grèce devait résoudre de difficiles questions économiques, sociales, politiques, militaires, dynastiques. Les luttes entre les libéraux

---

[8] *Ibidem*, p. 6 et suiv.

[9] Mircea Muşat, Ion Ardeleanu, *Viaţa politică în România 1918—1921* (La vie politique en Roumanie 1918—1921), deuxième édition complétée, Bucureşti, 1976, p. 87.

[10] Voir : Jvo J. Lederer, *La Jugoslavia dalla Conferenza delle Pace al trattato di Rapallo. 1919—1920*, Traduit de l'anglais par Mario Picchi. Introduction par Angelo Tamborra, Milano, 1966, p. 324 et suiv.

[11] *Arhiva Bibliotecii Centrale de Stat, Bucureşti* (Archives de la Bibliothèque Centrale d'État Bucarest ; cité par la suite *A.B.C.E.*) Fonds Saint-Georges, P. VIII, D. 7, f. 31 ; lettre de Voja Marinković à Take Ionescu, Belgrade, le 23 juin 1920.

de Venizélos et les partisans du roi Constantin — exilé en 1917 à la suite des pressions de l'Entente — pouvaient chaque jour engendrer une guerre civile. La nécessité du soutien de l'effort militaire en Asie Mineure après le débarquement à Smyrne (mai 1919) et en Thrace (printemps 1920) imposait de lourds sacrifices notamment aux couches pauvres de la population. Depuis plus d'une année à l'étranger, le président du Conseil, Venizélos, ne contrôlait pratiquement plus la situation dans le pays. Ses préoccupations immédiates visaient la satisfaction des revendications territoriales helléniques, l'attention du « grand crétois » se concentrant sur les pourparlers pour la conclusion du traité de paix avec la Turquie. Les intérêts de la Grèce dans les Détroits réclamaient, en même temps, une participation active aux négociations pour l'établissement du futur statut juridique du Bosphore et des Dardanelles[12].

Dans ces circonstances, le premier grec était désireux d'avoir des rapports étroits avec la Roumanie et Venizélos ne tardait pas à faire la preuve de ses bonnes intentions. Quand la Roumanie exprima son désir d'obtenir deux voix dans la future Commission des Détroits et lord Curzon répliqua à Antoine Bibescu, le gérant de la légation roumaine à Londres, qu'il fallait au préalable avoir l'acquiescement de la Grèce, Venizélos répondit qu'il n'y avait pas, et qu'il ne devait jamais y avoir de mésentente ou de désaccord entre la Grèce et la Roumanie, qu'il comprenait fort bien que la Roumanie devrait avoir deux voix (. . .), qu'il n'élevait aucune objection à cette demande, qu'il était même prêt à la soutenir sans demander le droit équivalent pour la Grèce[13].

La Pologne était engagée dans le conflit avec la Russie Soviétique et la question d'une alliance était naturellement rapportée à l'évolution et au résultat de la guerre. Plus encore, le différend territorial avec la Tchécoslovaquie, qui a causé une forte campagne de presse contre la politique du gouvernement de Prague, empêchait, pour le moment, la réalisation du projet de Take Ionescu.

Le même motif imposait les réserves de la Tchécoslovaquie[14]. Bon connaisseur des réalités de l'Europe Centrale, Take Ionescu ne se faisait pas d'illusions sur les difficultés existantes et prochaines, mais les dispositions favorables rencontrées chez Edouard Beneš, en août 1920, à l'occasion de la visite à Bucarest du ministre tchécoslovaque des Affaires

---

[12] Voir A. F. Frangulis, *La Grèce. Son statut international. Son histoire diplomatique* (2-e édition), Paris, s.a.,t. II, p. 112 et suiv ; Edouard Driault, Michel Lhéritier, *L'Histoire diplomatique de la Grèce*, Paris, t. V, p. 368 et suiv. ; Harry J. Psomiades, *The Eastern Question : the last phase. A Study in Greek-Turkish diplomacy*, Thessalonique, 1968, p. 28 et suiv. ; Nicolas Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne* (3e édition), Paris, 1972, p. 92 ; Douglas Dakin, *The Unification of Greece. 1770—1923*, London, 1972, p. 227 ; A. E. Montgomery, *The Making of the Treaty of Sèvres of 10 August 1920*, dans « The Historical Journal », XV, II (1972), p. 775—787 ; Michael Llewellyn Smith, *Ionian Vision. Greece in Asia Minor 1919—1922*, London, 1973, p. 102 et suiv.

[13] À la Conférence de San-Rémo — en avril 1920 — la Roumanie et la Grèce avaient reçu le droit d'une voix par rapport aux grandes puissances qui s'en étaient réservées deux ; *A.B.C.E.*, Fonds Saint-Georges, P. VIII, D. 7, f. 134—135 ; lettre d'Antoine Bibescu à Take Ionescu, Londres, le 22 juin 1920 ; cf. Ilie Seftiuc, *La Roumanie et la question des Détroits après la première guerre mondiale (1919—1920)*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », V, 1966, 2, p. 296—297 ; Ilie Seftiuc, Iulian Cârţână, *România şi problema Strîmtorilor* (La Roumanie et le problème des Détroits), Bucureşti, 1974, p. 106.

[14] Voir Eliza Campus, *Mica Înţelegere*, p. 48 et suiv.

Étrangères, après la signature du traité avec la Yougoslavie à Belgrade (le 14 août), offraient quelques garanties au chef de la diplomatie roumaine.

Take Ionescu était au plus haut degré préoccupé de convaincre les gouvernements des grandes puissances sur la mission de la future alliance. Cette action diplomatique était impérieusement nécessaire, vu que le projet français de la Confédération danubienne, qui avait créé un précédent aux conséquences néfastes pour le *statu quo* territorial, mettait en danger l'œuvre sanctionnée par les traités le paix [15].

Sous ces auspices commença Take Ionescu, en septembre 1920, son long voyage européen, le premier effort étant dirigé vers Paris. Avant d'engager les conversations avec le premier français Alexandre Millerand, Take Ionescu recevait de Venizélos, à peine rentré à Athènes, la confirmation des intentions favorables du gouvernement grec pour une prochaine alliance. Le président du Conseil télégraphiait : « Le sentiment de la solidarité existant entre la Roumanie, la Serbie et la Grèce pour le maintien du *statu quo* balkanique, tel que les traités récents l'ont établi, est tellement profond chez nous, et l'existence d'une Roumanie forte tellement conforme aux intérêts de la Grèce (. . .). Le temps est venu peut-être, d'ailleurs, pour entamer des négociations pour la prompte conclusion d'une alliance défensive entre la Roumanie, la Yougoslavie et la Grèce visant une attaque éventuelle de la part de la Bulgarie »[16].

L'intérêt de la Grèce était manifeste, mais aussi plus limité ; lorsque le traité de Sèvres reconnaissait l'hellénisme de l'Asie Mineure et la confrontation militaire avec les forces de Mustapha Kémal approchait, Venizélos désirait que son pays soit défendu à la frontière septentrionale. En même temps, la dénonciation par Carlo Sforza — le nouveau ministre italien des Affaires Étrangères dans le gouvernement Giolitti — de l'accord secret Tittoni-Venizélos (juillet 1919) privait la Grèce d'un soutien précieux dans les conditions du conflit avec les troupes kémalistes. Davantage même, par le traité italo-albanais du 2 août 1920, le gouvernement de Rome reconnaissait l'intégrité territoriale de l'Albanie et cet acte incommodait certains milieux politiques et militaires grecs. La compensation reçue par la Grèce à la conclusion du nouveau traité italo-grec, le 10 août 1920, concernant le statut des îles de la mer Egée, était illusoire, puisque le comte Sforza rattachait son entrée en vigueur à la ratification du traité de paix avec la Turquie [17].

Cette situation complexe et difficile détermina Venizélos à faire connaître son intention de rendre une visite à Bucarest et à Belgrade vers la fin d'octobre et au début de novembre, après les élections générales en Grèce. Le président du Conseil projetait d'analyser la conclusion de l'alliance défensive proposée et, en même temps, de poser les bases d'un rapprochement graduel et plus accentué entre les trois Etats [18]. Venizélos

---

[15] *Ibidem*, p. 42—43 ; Pierre Renouvin, *Histoire des relations internationales*, t. VII, *Les crises du XX[e] siècle 1914—1929*, Paris, 1969, p. 281—282 ; Jean-Baptiste Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours* (4[e] édition), Paris, 1966, p. 30.

[16] *A.B.C.E.*, Fonds Saint-Georges, P. VIII, D. 7, f . 49 ; Venizélos à Caclamanos (secret), Athènes, le 2 septembre 1920.

[17] Voir les contributions citées dans la note 12.

[18] *A.B.C.E.*, Fonds Saint-Georges, P. VIII, D. 7, f. 49.

soulignait qu'il ferait en tout cas ce voyage, mais que si le ministre roumain considérait nécessaire l'accélération des pourparlers, il était disposé d'envoyer sur le champ un plénipotentiaire à Bucarest [19]. Le premier grec suggérait également que Take Ionescu s'adressât à la Yougoslavie et le priait de prendre l'initiative de cette démarche à Belgrade [20].

Nous avons insisté sur les idées de Venizélos parce que ce chaînon du plan de Take Ionescu — la Grèce — fut insuffisamment étudié jusqu'ici. Il est nécessaire d'ajouter aussi que le désir du cabinet d'Athènes d'une collaboration étroite avec le gouvernement roumain venait à la suite de l'accord très récent que Take Ionescu avait donné pour l'entrée de la Grèce dans la Commission Européenne du Danube (les premiers débats de la Conférence internationale de Paris chargée d'établir le statut juridique du fleuve avaient mis en relief des positions divergentes à l'égard de la composition de ladite Commission). L'accord de Take Ionescu signifiait une déviation aux instructions données aux délégués roumains en juillet, mais le changement d'attitude du chef de la diplomatie roumaine s'explique justement par la nécessité de maintenir les meilleures relations avec la Grèce [21]. La position de Venizélos était donc bien favorable au projet de Take Ionescu.

Dans la première moitié du mois de septembre 1920, le ministre des Affaires Étrangères de la Roumanie obtenait, au cours des entretiens d'Aix-les-Bains avec le premier Millerand — devenu à la fin du mois président de la République — l'encouragement et l'appui de la France pour l'édification de l'alliance [22].

La constitution du ministère Georges Leygues (le 25 septembre 1920) coïncidait avec la nomination de Philippe Berthelot (le 30 septembre) comme secrétaire général au Quai d'Orsay à la place de Maurice Paléologue — l'auteur du projet de la Confédération danubienne — et signifiait, par conséquent, l'abandon des négociations avec la Hongrie [23].

L'action de Take Ionescu avait déclenché dans cette période l'intérêt des cercles politiques anglais. Le 7 septembre 1920, le ministre de Roumanie à Londres, Mihail Boerescu, demandait des détails sur l'alliance de la Petite-Entente, parce que — télégraphiait le diplomate roumain — « on me pose des questions à ce propos de tous côtés » [24]. Etant en Angleterre à la fin du voyage autour du monde, le prince héritier Carol — sollicité probablement par Take Ionescu — avait abordé le problème de la Petite-Entente dans des entrevues avec des hommes politiques de Londres et même au cours d'une conversation avec le premier ministre. En informant le chef de la diplomatie roumaine sur les résultats de ses investigations, Carol recevait de Take Ionescu une lettre contenant quelques lignes bien significatives : « L'alliance avec les quatre États, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Serbie et la Grèce que je vois que Lloyd George

[19] *Ibidem.*

[20] *Ibidem.*

[21] Iulian Cârţână, Ilie Seftiuc, *Dunărea în istoria poporului român* (Le Danube dans l'histoire du peuple roumain), Bucureşti, 1972, p. 187 et suiv.

[22] Eliza Campus, *Mica Înţelegere*, p. 50.

[23] Pierre Renouvin, *op. cit.*, p. 282 ; Auguste Bréal, *Philippe Berthelot* (4ᵉ édition), Paris, 1937, p. 198.

[24] *A.B.C.E.*, Fonds Saint-Georges, P. VIII, D.7, f. 46 ; lettre de Mihail Boerescu à Take Ionescu, Londres, le 7 septembre 1920.

approuve comme elle est approuvée *chaleureusement* (souligné en texte — *C. I.-S.)* par Millerand et acceptée aussi par Giolitti est *le point essentiel de notre politique* »[25].

La sympathie de l'Italie pour le projet de Take Ionescu fut confirmée directement par le premier Giolitti et Carlo Sforza pendant la visite du ministre roumain des Affaires Étrangères à Rome dans la dernière décade du mois de septembre. Le 26, Take Ionescu télégraphiait au général Averescu : « Sforza m'a déclaré que non seulement il comprenait l'idée de la Petite-Entente avec la Grèce et la Pologne, mais il considérait comme servant aussi les intérêts de l'Italie qui sont ceux de la conservation de la paix par le maintien des traités de Paris »[26]. Durant la visite, Take Ionescu aborda également le problème de l'évolution des rapports italo-yougoslaves et reçut de son homologue italien l'assurance que le gouvernement de Rome « désirait sérieusement s'entendre avec les Yougoslaves par des concessions réciproques »[27]. L'attitude de Sforza détermina Take Ionescu à exprimer au ministre de Yougoslavie son impression que « le moment actuel était le meilleur pour résoudre le problème »[28].

Mais si le début du voyage de Take Ionescu se montrait favorable à l'accomplissement de son projet, les difficultés ne tardèrent pas à surgir. Le litige territorial polono-tchécoslovaque fut le premier obstacle redoutable. Les réticences du gouvernement de Varsovie étaient aussi alimentées par l'ancienne orientation de la politique française visant la création de la Confédération danubienne. Alexandru G. Florescu, le ministre roumain en Pologne, rapportait, le 22 septembre 1920, les opinions du prince Sapieha, le chef de la diplomatie polonaise, selon lesquelles son gouvernement avait reçu de Paris le conseil « de ne pas prendre part à cette combinaison politique (la Petite-Entente — *C.I.-S.*) »[29]. Les déclarations du ministre polonais des Affaires Étrangères ne laissaient au diplomate roumain aucun doute sur les sentiments amicaux de la Pologne pour la Hongrie et « son adversité encore persistante envers la Tchécoslovaquie »[30].

À la fin du mois, Florescu insistait de nouveau sur les éléments qui empêchaient le ralliement de la Pologne à l'idée de la Petite-Entente et révélait les conséquences graves de l'attitude antérieure de la France. Le ministre roumain notait que de sa dernière conversation avec le prince Sapieha « se dégage l'impression nette (...) que l'intimité de la Pologne avec la Hongrie et aussi l'attitude de Tchèques vis-à-vis de la population polonaise des territoires de la Silésie et de Teschen excluent, pour l'instant, l'adhésion de la Pologne à la Petite-Entente »[31]. L'idée du diplomate roumain était partagée par le ministre d'Italie à Varsovie, Tommasini, qui avait été informé par Sforza de sa position favorable à l'édification

---

[25] *Ibidem*, P. LXXIX, D.6 ; lettre de Take Ionescu à Carol, le 15 septembre 1920.

[26] *Ibidem*, P. XCII, D. 1, p. 120 ; télégramme de Rome n° 2910 / le 26 septembre 1920, signé Take Ionescu.

[27] *Ibidem*.

[28] *Ibidem*, f. 121 ; f. 119, télégramme de Rome, n° 2906/ le 26 septembre 1920, signé Take Ionescu.

[29] *Ibidem*, f. 92 ; rapport (personnel et très confidentiel) de Varsovie, n° 2324 / le 22 septembre 1920, signé Florescu.

[30] *Ibidem*, f. 92—93.

[31] *Ibidem*, f. 144 ; rapport de Varsovie, n° 2437 / le 30 septembre 1920, signé Florescu.

d'une « Grande Petite-Entente protectrice de tous les traités issus de la Conférence de la paix » [32].

De Prague, dans la même période, le nouveau ministre roumain Constantin Hiott présentait à Take Ionescu les commentaires de la presse tchécoslovaque à propos de la prochaine visite du premier bulgare Alexandre Stamboliiski. Le diplomate roumain communiquait l'apparition d'un élément nouveau dans le contexte des efforts pour la réalisation de l'alliance, à savoir le fait que Beneš avait parlé au chargé d'affaires de la Grèce de la probabilité d'une demande de la Bulgarie d'entrer dans la Petite-Entente [33], tout en soulignant « qu'il (Beneš — *C.I.- S.*) ne fera rien que d'accord et avec l'assentiment de la Yougoslavie et de la Roumanie, et, par conséquent, de la Grèce » [34]. Le commentaire de Hiott est bien intéressant, d'autant plus qu'il exprimait la pensée d'un vieil ami de Take Ionescu. « À vrai dire — notait le ministre roumain à Prague — je ne vois trop ce que serait une entente ou une alliance dans laquelle entrerait tout le monde: vainqueurs et vaincus, contents et mécontents. Après l'Autriche et même la Hongrie, voici maintenant la Bulgarie (. . .). On voit bien ce que Bulgares, Hongrois, etc. y gagneraient ; ils y gagneraient la sécurité en attendant des temps meilleurs » [35].

Les obstacles rencontrés à Varsovie et à Prague déterminèrent Take Ionescu à s'informer exactement sur l'attitude du gouvernement français. Dans une conversation avec Georges Leygues, au début du mois d'octobre, le ministre roumain des Affaires Étrangères apprenait l'envoi à Varsovie (le 1^er^ octobre) d'une longue note du gouvernement de Paris où l'on affirmait que le plan de l'entente entre les cinq États avait le soutien de la France, que ce projet représentait la meilleure garantie de la paix et du maintien des traités et « qu'une amitié et même une alliance entre la Tchécoslovaquie et la Pologne est une nécessité vitale pour les deux pays et que la Roumanie avait la mission naturelle de servir à réaliser cette union » [36].

En informant le général Averescu, Take Ionescu considérait sa discussion avec Leygues « des plus cordiales » et insistait sur les modalités pratiques de l'action diplomatique de la Roumanie : « étant donné le résultat de ma conversation — observait Take Ionescu —, il est évident que même avec la Pologne nous ne devons conclure aucune entente séparée comme nous n'avons pas conclu des traités avec les Tchèques et les Serbes ; je suis tellement convaincu que tous les cinq États finiront par accepter l'idée de la grande alliance que je crois que, par notre résistance à des ententes spéciales, nous réussirons » [37].

Le séjour à Paris constitua pour Take Ionescu l'occasion de faire une propagande soutenue en faveur de la Petite-Entente. Le 8 octobre, au banquet offert par la Société franco-roumaine, Louis Barthou, le pré-

---

[32] *Ibidem.*

[33] *Ibidem*, f. 66 ; lettre de Constantin Hiott à Take Ionescu, Prague, le 22 septembre 1920.

[34] *Ibidem.*

[35] *Ibidem*, f. 67.

[36] *Ibidem*, P. I., D. 4, f. 126 ; télégramme (personnel et confidentiel) de Paris, le 4 octobre 1920, signé Take Ionescu.

[37] *Ibidem.*

sident de la Commission des Affaires Étrangères au Parlement, appuyait le projet de la Petite-Entente « à cinq » et déclarait qu'elle était « la vraie et la seule politique à faire » [38].

Quelques jours plus tard, Hélène Văcărescu, le messager des intérêts roumains dans la capitale de la France, écrivait que « Millerand est entre tous ravi de Take (Ionescu), Barthou de même, et Briand » [39].

Avant le début de son action diplomatique à Prague, à Varsovie et à Belgrade, dans les deux premières capitales pour donner aussi cours à la suggestion du premier français de médier une entente polono-tchécoslovaque, Take Ionescu fit une courte visite à Londres. Des problèmes politiques, économiques et financiers réclamaient ce voyage. À la veille de son départ, le ministre roumain des Affaires Étrangères télégraphiait optimiste à Bucarest : « La France m'aide à Varsovie et partout jusqu'au complet succès ; nous avons regagné la situation à l'étranger et encore davantage » [40], et annonçait qu'au retour de Londres il parlerait de nouveau sur la Petite-Entente à Sorbonne devant la Section française de la Société des Nations présidée par Raymond Poincaré [41].

Les préparatifs du voyage à Prague et à Varsovie étaient déjà en plein déroulement. Le 15 octobre 1920, Hiott rapportait des détails sur l'atmosphère de la capitale tchécoslovaque, notamment en ce qui concerne les dispositions de Beneš dans la question de la médiation d'une entente avec la Pologne. Le chef de la diplomatie tchécoslovaque avait répété au ministre roumain qu'il était absolument d'accord avec Take Ionescu, mais ne cachait pas ses doutes et également ses craintes à l'égard de l'accueil que trouveraient à Varsovie les propositions roumaines, « étant donné l'état d'esprit qui y règne » [42]. A la réplique de Hiott selon lequel le gouvernement français soutenait l'action de la Roumanie et travaillait dans le même sens à Varsovie, Beneš fit observer « qu'à cause de la division entre parties, l'action de la France pourrait n'être pas décisive » [43] ; de plus, le ministre des Affaires Étrangères de la Tchécoslovaquie déclarait « qu'il se tiendrait à l'écart de ces pourparlers », malgré la remarque du ministre roumain qui considérait qu'une telle abstention pourrait être mal interprétée [44].

La visite à Prague était de mauvaise augure pour la mission de Take Ionescu, et Hiott se montrait réaliste en pensant qu'un résultat définitif ne pourra être obtenu que par étapes [45].

Les entretiens de Prague, à la fin du mois d'octobre, donnèrent au ministre roumain des Affaires Étrangères le sentiment de la réalisation d'un pas en avant dans la perspective des négociations de Varsovie, quoi-

---

[38] Apud Cristian Popişteanu, *România şi Antanta balcanică. Momente şi semnificaţii de istoric diplomatică* (La Roumanie et l'Entente balkanique. Moments et significations d'histoire diplomatique), Bucureşti, 1968, p. 65.

[39] *A.B.C.E.*, Fonds Kogălniceanu, P. LXXXVIII, D. 7; lettre d'Hélène Văcărescu à Anne-Marie Calimachi, le 14 octobre 1920.

[40] *Ibidem*, Fonds Saint-Georges, P. XLII, D. 3, f. 118 ; télégramme de Paris, n° 1099 / le 21 octobre 1920, signé Take Ionescu.

[41] *Ibidem*.

[42] *Ibidem*, f. 99 ; télégramme de Prague, n° 91 / le 15 octobre 1920, signé Hiott.

[43] *Ibidem*.

[44] *Ibidem*.

[45] *Ibidem*, f. 100.

qu'il fût conscient des difficultés. Take Ionescu signalait à Bucarest, le 31 octobre, le langage de Beneš « si conciliant envers la Pologne », considérait le bilan des conversations « un vrai succès » et soulignait l'idée, déjà connue, qu'une « entente exclusive entre la Roumanie et la Pologne serait une véritable folie, je pourrais dire un crime, auquel je ne participerai jamais »[46]. En se référant aux chances de la mission à Varsovie, Take Ionescu notait prudent qu'il n'attendait pas un résultat immédiat, mais qu'il était persuadé que « le voyage à Prague a beaucoup aidé »[47].

En observant la complexité de la tâche de Take Ionescu dans la capitale polonaise, le correspondant de l'hebdomadaire « L'Europe Nouvelle » remarquait que la Petite-Entente serait, pour le moment, limité à la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie et la Grèce « dont l'adhésion ne soulève aucune difficulté » ; « néanmoins — ajoutait le même journaliste — on peut espérer que la Pologne comprendra l'intérêt qu'elle a à faire partie du seul groupement susceptible à organiser l'Europe centrale et orientale en y maintenant la paix »[48].

On sait que les démarches de Take Ionescu à Varsovie pour la solution du litige polono-tchécoslovaque et le ralliement de la Pologne au projet de la Petite-Entente échouèrent[49]. Il est bien intéressant de noter, pour cet aspect du problème, la conversation que, dix mois plus tard (le 26 août 1921), Alexandru Em. Lahovary, le ministre de Roumanie à Rome, avait avec Charles Roux, le conseiller de l'ambassade de France. Le diplomate français, considéré par Lahovary « l'un des plus intelligents parmi tous nos collègues », avouait que Take Ionescu a été l'un des initiateurs de la Petite-Entente et a heureusement conclu aussi le traité défensif avec la Pologne (le 3 mars 1921), l'un « des plus intéressants pour le maintien de la paix »[50]. Ch. Roux ne dissimulait pas que la valeur de ce traité était conditionnée par la solution du litige de la Silésie supérieure, et s'intérrogeait pourquoi « la Roumanie n'avait pas trouvé un mot à dire en faveur d'une solution capable d'augmenter la puissance économique et politique de la Pologne au préjudice de l'Allemagne, l'ennemi commun, de la part duquel il faut toujours prévoir des véléités revanchardes »[51]. En répondant qu'il ne savait pas si Take Ionescu avait ou non soutenu les demandes de la Pologne ou s'il y a eu des sollicitations dans cette direction de la part de la Pologne, le diplomate roumain ajoutait : „notre abstention, s'il y a eu une, pouvait trouver l'explication dans la fâcheuse habitude des « Puissances Principales » de régler seules la destinée de l'Europe, sans même demander l'avis des « Puissances non-Principales » qui avaient peut-être des intérêts directs ou indirects à exposer ou à défendre"[52]. Tout en regrettant la politique du Conseil Suprême, Ch. Roux était pour-

---

[46] *Ibidem*, P. VIII, D. 7, f. 109 ; télégramme de Prague, le 31 octobre 1920, signé Take Ionescu.

[47] *Ibidem*.

[48] F. Dominois, *La Petite-Entente et le passage de M. Take Ionesco à Prague*, dans « L'Europe Nouvelle », 3e année, nº 42, le 14 novembre 1920, p. 1676.

[49] Voir Eliza Campus, *Mica Înțelegere* (La Petite-Entente), p. 52—53.

[50] *A.B.C.E.*, Fonds Saint-Georges, P. XCVIII, D. 9, f. 40 ; lettre de Alexandru Em. Lahovary à Take Ionescu, Rome, le 26 août 1921.

[51] *Ibidem*.

[52] *Ibidem*, f. 41.

tant étonné que ni officiellement, ni dans la presse roumaine, la question de la Silésie n'avait pas fait l'objet « d'un exposé des intérêts vitaux de la Roumanie »[53].

Si nous avons insisté là-dessus, c'est pour apporter un témoignage de plus sur la manière dont les grandes puissances envisageaient la solution des problèmes des autres États et de la loyauté de Take Ionescu dans sa tentative de médier le différend polono-tchécoslovaque, fidèle à son idée d'attirer les deux États dans l'alliance de la Petite-Entente.

Sur le chemin de la réalisation de son projet, Take Ionescu s'est heurté à des difficultés qui ont, en dernière analyse, entraîné l'échec, au moins pour une certaine période, de l'*alliance générale* « à cinq ».

Mais la question qui se pose est celle de l'attitude de la Yougoslavie et de la Grèce à l'égard du plan de Take Ionescu.

Le chef de la diplomatie roumaine avait projeté de faire une visite à Belgrade au début du mois de novembre 1920. Le 15 octobre, déjà, le ministre roumain en Yougoslavie, Theodor Emandi, informait que le président du Conseil, Milenko Vesnić, ainsi que le ministre des Affaires Étrangères, dr. Ante Trumbić, étaient, en principe, d'accord avec la visite de Take Ionescu, mais gardaient une réserve du fait qu'ils n'étaient pas encore sûrs de se trouver à Belgrade dans les premiers jours de novembre[54]. Peu de temps après, Vesnić déclarait à Emandi qu'il attendait Take Ionescu pour les 4—5 ou 9—10 novembre[55]. En dépit de cette assurance, le ministre yougoslave à Prague communiquait à Hiott, le 27 octobre, le regret de Vesnić et de Trumbić de ne pas pouvoir se trouver à Belgrade dans la période fixée pour la visite et leur prière d'ajourner le voyage[56].

Take Ionescu informait Emandi, le 31 octobre, qu'il était dans l'impossibilité de proposer une autre date, vu que la session parlementaire allait s'ouvrir le 15 novembre[57]. Le contretemps intervenu obligeait Emandi d'exiger des explications. Dr. Trumbić déclarait au diplomate roumain que les circonstances politiques avaient imposé le changement de l'arrangement convenu; la seule cause aurait été, selon son opinion, les difficultés des rapports avec l'Italie[58]. Le motif invoqué était réel, mais pas l'unique. Le gouvernement yougoslave avait en effet été invité par celui de Rome aux pourparlers qui devaient commencer le 7 novembre. Il s'agit des négociations qui conduisirent à la signature du traité de Rapallo, le 12 novembre 1920[59]. Toutefois, Emandi insiste dans ses notes manuscrites sur les facteurs de politique intérieure qui, à l'automne de 1920, provoquèrent les réserves de la Yougoslavie envers l'idée d'une participation à l'alliance de la Petite-Entente. Le ministre roumain considérait

---

[53] *Ibidem.*

[54] *Ibidem*, P. XLII, D. 3, f. 101 ; télégramme de Belgrade, n° 2451 / le 15 octobre 1920, signé Emandi.

[55] *Ibidem*, f. 135 ; télégramme (confidentiel) de Belgrade, nr. 2612 / le 4 novembre 1920, signé Emandi.

[56] *Ibidem*, f. 124 ; télégramme de Prague, n° 132 / le 27 octobre 1920, signé Hiott.

[57] *Ibidem*, P. VIII, D. 7, f. 100 ; télégramme de Prague, le 31 octobre 1920, signé Take Ionescu.

[58] *Ibidem*, P. XLII, D. 3, f. 135—136 ; télégramme (confidentiel) de Belgrade, n° 2612 / le 4 novembre 1920, signé Emandi.

[59] Voir Carlo Sforza, *Pachitch et l'union des Yougoslaves*, Paris, 1938, p. 221—222 ; Ivo J. Lederer, *op. cit.*, p. 348.

que Vesnić était un diplomate et qu'il « se trouvait incidemment à la présidence du Conseil »; dans une situation similaire se trouvait le dr. Trumbić, qui n'était affilié « à aucun parti politique et dalmate, presque ignorant des problèmes de la vieille Serbie ; il lui était naturellement difficile de résoudre les questions qui lui auraient été proposées » [60]. Étant provisoirement au gouvernement — notait Emandi — les deux hommes politiques « ne pouvaient s'engager dans une alliance qui aurait donné une nouvelle orientation à la politique étrangère de l'Etat ; conseillés toujours de Prague, où l'énergie de Beneš égalait celle de Take Ionescu, les milieux dirigeants de la politique serbe n'ont pas vu clairement et n'ont pas eu le courage nécessaire d'agir et de recevoir les propositions de la Roumanie » [61]. Aux dimensions de ces réserves « a bien sûr contribué aussi — selon l'opinion du diplomate roumain — le fait que l'idée de la Petite-Entente n'a pas été favorablement accueillie au début précisément par nos grands alliés » [62].

Nous avons là seulement quelques-uns des éléments qui peuvent expliquer l'échec de l'adhésion de la Yougoslavie au projet de Take Ionescu.

Quant au ralliement de la Grèce à l'idée de la Petite-Entente, la question semblait être réglée. Venizélos était décidé de rencontrer Take Ionescu après les élections parlementaires en Grèce, fixées pour le 14 novembre, qui n'annonçaient pratiquement aucune surprise pour le Parti libéral.

Un nouvel élément était survenu dans l'intervalle dans les relations roumano-grecques, un élément ayant des implications et des conséquences contradictoires. Il s'agit du double mariage princier projeté entre les membres des familles royales de la Roumanie et de la Grèce ; le prince héritier Carol avec la princesse Hélène, et la princesse Elisabeta, la deuxième fille du roi Ferdinand, avec Georges, le fils de l'ex-roi Constantin. La mort du roi de Grèce, Alexandre (octobre 1920) — installé par les Alliés, en juin 1917, à la place de Constantin, compromis comme « filo-allemand », et après le refus de son frère aîné Georges d'assurer la succession de son père — a rouvert le dossier dynastique [63].

Les cercles politiques de Paris et surtout de Londres s'opposaient fermement au retour de l'exilé Constantin. La solution de la crise était théoriquement l'accession au thrône du prince Georges. Dans ce contexte, la possibilité d'une liaison matrimoniale directe avec la dynastie régnante à Athènes ne pouvait laisser indifférents les milieux du palais royal de Bucarest. Il y avaient cependant des obstacles. Le gouvernement de Venizélos ne se montrait pas trop enthousiaste devant la perspective de la succession de Georges et, indirectement, vis-à-vis du double mariage. Les cercles de la Cour roumaine essayèrent d'employer l'influence de Take Ionescu auprès de Venizélos pour calmer l'atmosphère, puisque, le 15 octobre 1920, déjà — après l'annonce des fiançailles du prince Georges —, le ministre grec à Bucarest déclarait au secrétaire général du Ministère des Affaires Étrangères, Derussi, que ce mariage pourrait « avoir un effet défavorable

---

[60] *A.B.C.E.*, Fonds Saint-Georges, P. XCVIII, D. 6, f. 82.

[61] *Ibidem*, f. 84.

[62] *Ibidem*, f. 86.

[63] Voir Jacques Ancel, *Manuel historique de la Question d'Orient (1792—1930)*, Paris, 1931, p. 295.

sur les rapports entre les deux pays »[64]. Au nom du roi, Derussi sollicitait à Take Ionescu de tenter à persuader le gouvernement grec que le mariage n'aurait aucune influence sur les relations bilatérales[65], et d'intervenir en même temps à Paris pour obtenir l'appui de la France dans l'éventualité de la succession du prince Georges[66].

Take Ionescu apprenait de Philippe Berthelot, d'une part, que Georges avait des chances de succès[67], et du ministre de Grèce à Paris, d'autre part, que Venizélos accepterait cette succession « si le roi Constantin abdique en sa faveur et si on pouvait lui donner des garanties que Georges était définitivement guéri de toute sympathie envers l'Allemagne »[68]. Plus même, le diplomate grec suggérait clairement au ministre des Affaires Étrangères de la Roumanie d'intervenir dans cette question si délicate, vu « la confiance absolue que Venizélos a en moi (Take Ionescu — *C. I.-S.*) »[69]. Take Ionescu accepta l'invitation qui venait maintenant aussi de la part de la Grèce, en regrettant que les circonstances ne lui aient pas permis d'être à Athènes immédiatement après la mort du roi Alexandre, car « alors les chances auraient été plus grandes »[70].

Mais la visite dans la capitale de la Grèce n'a pas eu lieu et les élections du 14 novembre 1920 enregistrèrent une grave défaite des venizélistes ; le chef du parti et ses proches prirent le chemin de l'exil. La victoire des royalistes détermina le retour de l'ex-roi Constantin (décembre) après un plébiscite favorable[71].

La chute du « grand crétois » posa en même temps sous un point d'interrogation l'alliance roumano-grecque dans un sens que Take Ionescu n'a pas prévu en septembre, à Aix-les-Bains[72].

Il est bien évident que le projet du ministre des Affaires Etrangères de la Roumanie visant l'édification d'une *alliance générale* « à cinq » avait échoué. Les réalités avaient clairement démontré le décalage existant entre les intentions et les possiblités.

Néanmoins, Take Ionescu envoyait, en décembre 1920, en mission secrète d'information à Athènes Nicolae Filodor, ancien chef de la légation roumaine en Grèce pendant la guerre. Les objectifs de la mission étaient de savoir les causes de la défaite de Venizélos, l'évolution de la vie politique grecque après le 14 novembre et ses perspectives[73]. On peut considérer que l'intérêt de Take Ionescu pour le développement de la situation en Grèce reflète la persistance de l'espoir de réaliser l'alliance vu que, en même temps, la Grèce était du point de vue théorique liée à la Yougoslavie par le traité de 1913, valable pour une période de 10 ans. De plus, Theodor Emandi notait que Take Ionescu avait essayé à deux reprises — en dé-

[64] *A.B.C.E.*, Fonds Saint-Georges, P. VIII, D. 7; lettre de Derussi à Take Ionescu, le 15 octobre 1920.

[65] *Ibidem*.

[66] *Ibidem*, P. XLII, D. 3, f. 126 ; télégramme de Bucarest, le 30 octobre 1920, signé Derussi.

[67] *Ibidem*, f. 127 ; télégramme nº 5340 / le 30 octobre 1920, signé Take Ionescu.

[68] *Ibidem*, f. 109 ; télégramme de Prague, le 31 octobre 1920, signé Take Ionescu.

[69] *Ibidem*.

[70] *Ibidem*.

[71] Voir Douglas Dakin, *op. cit.*, p. 228.

[72] Charles Vellay, *La Grèce devant le destin*, dans « L'Europe Nouvelle », 3e année, nº 43, le 21 novembre 1920, p. 1710.

[73] *A.B.C.E.*, Fonds Saint-Georges, P, VIII, D. 7; lettre de Nicolae Filodor à Take Ionescu, Athènes, le 18 décembre 1920.

cembre 1920 et en janvier 1921 — de faire un voyage à Belgrade, mais ses démarches restèrent sans objet [74]. En février 1921, son ami Voja Marinković recommandait à Take Ionescu le nouveau ministre de Yougoslavie à Bucarest, Čolak-Antić, comme une personne qui jouissait « d'un très grand crédit auprès du Régent », en soulignant avec tristesse qu'il attendait depuis deux ans la visite à Belgrade du ministre roumain des Affaires Etrangères [75].

Au début de l'année 1921, Take Ionescu fut convaincu de la nécessité du changement de tactique dans l'action pour la réalisation de la Petite-Entente. Il abandonna le plan d'une *alliance générale* et fut obligé d'accepter l'idée — autrefois considérée un crime — d'un programme par étapes : la conclusion des traités bilatéraux. La signature du traité franco-polonais, le 19 février 1921, créa le précédent favorable à la conclusion de la convention d'alliance défensive entre la Roumanie et la Pologne, le 3 mars, suivie des conventions roumano-tchécoslovaque et roumano-yougoslave.

En juin 1921, la Petite-Entente était une réalité, mais des trois États membres de l'alliance seule la Roumanie avait signé un traité avec la Pologne.

★

Le projet de l'*alliance générale* — de la mer Baltique à la mer Egée — échoua. La chute du cabinet Take Ionescu (janvier 1922) et la mort de celui-ci, en juin, l'ont empêché de poursuivre la réalisation de la Petite-Entente « à cinq », peut-être l'une des plus ambitieuses idées de politique européenne dans les années qui suivirent la conflagration mondiale.

---

[74] *Ibidem*, P. XCVIII, D. 6, f. 84.

[75] *Ibidem*, P. XCVIII, D. 9, F. 10 ; lettre de Voja Marinković à Take Ionescu, Belgrade, le 12 février 1921.

LA SOLIDARITÉ DES FORCES ANTIFASCISTES DE ROUMANIE AVEC LA LUTTE MENÉE DANS LES BALKANS CONTRE LE FASCISME ET CONTRE LA GUERRE

ION BABICI

Bénéficiant d'une riche tradition dans le domaine de la lutte pour les droits et les libertés démocratiques, pour l'indépendance et la souveraineté nationales, le mouvement antifasciste roumain s'est associé de manière active au mouvement antifasciste européen. C'est le cadre où se place aussi sa solidarité avec la lutte antifasciste des pays balkaniques. La force polarisatrice, dynamique de la solidarité antifasciste en Roumanie fut la classe ouvrière de ce pays, guidée par son parti communiste, le fidèle représentant des aspirations du peuple roumain à la liberté, la démocratie, l'indépendance. « Toute l'histoire du mouvement ouvrier de Roumanie, du Parti Communiste Roumain, compte des pages éternelles de solidarité internationaliste avec les forces révolutionnaires des autres pays »[1]. Socialistes et social-démocrates, divers membres des partis politiques bourgeois, hommes et femmes, personnes âgées et jeunes gens de différentes classes et catégories sociales fournirent également leur apport aux manifestations de la solidarité antifasciste. Cette solidarité devait revêtir des formes multiples : protestations de la presse contre la répression dans certains pays balkaniques des organisations révolutionnaires et progressistes ; appui moral et matériel prêté aux militants antifascistes de ces pays ; asile donné par la Roumanie à ceux que leur activité antifasciste obligeait de s'expatrier pour quelque temps ; blâme de l'agression fasciste dont furent victimes certains pays du Sud-Est européen ; lutte des patriotes roumains engagés, l'arme à la main, dans les détachements de partisans qui combattaient le fascisme dans les Balkans, etc. Aussi, le mouvement antifasciste de Roumanie fut-il toujours l'objet de la sympathie et de la solidarité des forces antifascistes qui agissaient dans les pays balkaniques.

Le fascisme est né, comme on le sait, après la première guerre mondiale, dans certains pays d'Europe en tant qu'expression de la marche vers le pouvoir des grands maîtres réactionnaires du capitalisme monopoleur. « Déjà dès la fin de la deuxième décennie — commencement de la troisième décennie de ce siècle, les forces les plus réactionnaires de la bourgeoisie sont passées à la liquidation des libertés démocratiques et à l'instauration de la dictature fasciste. De sorte qu'en 1920 la dictature

[1] *Programul Partidului Comunist Român de făurire a societăţii socialiste multilateral dezvoltate şi înaintare a României spre comunism*, Editura Politică, Bucureşti, 1975, p. 205.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP.. XIV. 4. P. 679–698. BUCAREST. 1976

fasciste horthyste accède au pouvoir en Hongrie, en 1922 le fascisme s'empare du gouvernement en Italie, en 1923 la dictature fasciste triomphe en Bulgarie, en 1926 — au Portugal. Viennent ensuite, en 1926, l'installation de la dictature militaire en Pologne, de la dictature militaro-royale en Yougoslavie en 1929 et en 1933 de la dictature fasciste hitlérienne en Allemagne. Pendant l'année 1934 le fascisme prend pied en Autriche, en 1936 le pouvoir est pris en Grèce par la dictature militaire et en 1939 la dictature fasciste s'installe en Espagne » [2].

La lutte menée dans les Balkans contre le fascisme éveilla un puissant écho dans les rangs des forces progressistes du peuple roumain. L'opinion publique progressiste se dressa en Roumanie contre le coup d'Etat perpétré au mois de juin 1923 en Bulgarie. Le peuple roumain ne manqua pas de flétrir la terreur déchaînée contre les masses populaires du pays voisin, en manifestant sa solidarité avec la lutte des antifascistes bulgares contre le cabinet Tzankov. Un article paru dans le principal journal des communistes roumains sous le titre « La terreur blanche en Bulgarie » commentait les atrocités commises par les fascistes en écrivant : « la Bulgarie vit de nos jours une époque qu'elle n'a plus connu depuis son émancipation de la Turquie jusqu'à présent » [3]. Cette même voix publique exprimait sa confiance dans la capacité combattive des antifascistes bulgares. « Nous espérons que les camarades bulgares — soulignait le journal — parviendront malgré tout à délivrer le peuple travailleur bulgare du talon de ses oppresseurs » [4].

L'insurrection antifasciste du peuple bulgare, au mois de septembre 1923, fut suivie avec sympathie par les masses populaires de Roumanie [5]. La presse révolutionnaire et démocratique publia quantité de nouvelles, d'articles et de commentaires concernant cette insurrection, en mettant en lumière l'esprit de sacrifice des forces antifascistes qui combattaient pour la liberté et le progrès social. D'une sympathie toute particulière ont bénéficié les entreprises insurrectionnelles de Sofia, Stara Zagora, Sipka, Sliven, Kazanlik, Plevna et quelques autres localités encore [6], « Les réfugiés bulgares arrivés à Corabia racontent des choses intéressantes. *Toute la Bulgarie se trouve en pleine révolution* » [7]. Lors de la répression sanglante de l'insurrection, les ouvriers, les paysans et les intellectuels roumains ont protesté hautement contre ce qui se passait en Bulgarie. Et ce

---

[2] Nicolae Ceauşescu, *Expunere cu privire la activitatea politico-ideologică şi cultural-educativă de formare a omului nou, constructor conştient şi devotat al societăţii socialiste multilateral dezvoltate şi al comunismului în România*, Editura Politică, Bucureşti, 1976, p. 20—21.

[3] « Socialismul », du 5 août 1923.

[4] *Ibidem*, du 16 septembre 1923.

[5] E. Bîldescu, *Solidaritatea mişcării muncitoreşti din România cu insurecţia populară antifascistă din septembrie 1923 din Bulgaria*, « Analele Institutului de istorie a partidului de pe lîngă C.C. al P.C.R. », n° 5/1963, p. 110—114 ; O. Matichescu, *Ridicaţi glasul vostru de protest ...*, « Magazin istoric », n° 2/1969, p. 44—46 ; Ion Babici, *În sprijinul insurecţiei antifasciste bulgare din septembrie 1923*, dans le volume *Gheorghi Dimitrov şi tradiţiile revoluţionare româno-bulgare*, « Biblioteca de istorie », Bucureşti, 1972, p. 56—71 ; Ion Spălăţelu, *Solidaritatea forţelor democratice din România cu răscoala antifascistă din septembrie 1923 a poporului bulgar*, « Anale de istorie », n° 5/1973, p. 34—43 ; I. Babici, C. Iliescu, *Solidaritatea mişcării muncitoreşti şi democratice din România cu insurecţia antifascistă bulgară din septembrie 1923*, dans le volume paru en bulgare sous le titre *Velikiiat prelom*, Partizdat, Sofia, 1974, p. 143—154.

[6] « Socialismul », du 27 septembre 1923.

[7] *Ibidem*, du 30 septembre 1923.

fut très chaleureusement que le peuple roumain accueillit les antifascistes bulgares, leur offrant son appui et son hospitalité fraternelle. A Bucarest, Corabia, Zimnicea, Turnu Măgurele, Giurgiu, Calafat, Tîrgu Jiu et autres centres encore, la population reçut avec attention et une compréhension amicale les militants antifascistes refugiés d'au-delà du Danube [8]. Des listes de souscriptions ont été lancées sur l'initiative du PCR afin de réunir les secours matériels nécessaires à la subsistance des réfugiés bulgares. Le journal « Socialismul » inséra à l'époque quantité de nouvelles concernant les dons d'argent offerts par les travailleurs de Turnu Severin, par leurs confrères d'Oltenița et des autres villes du pays [9]. Des organisations antifascistes ont été fondées par les réfugiés bulgares dans les diverses localités roumaines riveraines du Danube ; leurs manifestes imprimés là étaient ensuite envoyés en Bulgarie. Cette activité eut pour résultat de mettre en branle la machine gouvernementale de Sofia, qui donna l'ordre à sa légation de Roumanie « d'entreprendre les recherches nécessaires à Giurgiu, Zimnicea et Turnu Măgurele, car il y a là des organisations des agrariens et des communistes bulgares qui envoient au pays des manifestes clandestins. Lors des arrestations opérées ces derniers temps en Bulgarie il a été établi que les manifestes étaient envoyés de Roumanie » [10]. On peut affirmer que tout comme l'activité des révolutionnaires bulgares de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui trouva un terrain propice à son développement en Roumanie, la lutte des antifascistes bulgares réfugiés dans ce pays fut facilitée par l'aide directe qu'elle a reçue de la part du mouvement ouvrier et démocratique roumain. Poussé par l'opinion publique, le cabinet roumain ne se hasarda pas à procéder à l'extradition des antifascistes bulgares, en dépit des réclamations réitérées du gouvernement Tzankov [11].

Le prolétariat roumain a flétri l'instauration de la dictature d'Ahmed Zogu en Albanie, manifestant sa solidarité avec la lutte des masses travailleuses albanaises. « Le dictateur de Tirana — écrivait la gazette socialiste « Proletarul » — se comporte à l'instar du maître des milices noires de Rome » [12]. L'organe du Comité Central de l'Aide des Syndicats Unitaires, le journal « Apărătorul proletar », donne des informations sur l'activité antifasciste de Fan Noli, qu'il présente comme un célèbre « militant contre Ahmed Zogu et contre le fascisme et l'impérialisme » [13].

Solidaires avec la lutte des masses populaires des pays balkaniques pour les droits et les libertés démocratiques, les communistes roumains ont riposté aux attaques lancées par les forces réactionnaires contre le mouvement ouvrier et les militants révolutionnaires. Notons, par exemple, en ce sens leur vive protestation contre les mesures répressives adoptées par la dictature militaire du roi Alexandre vis-à-vis du prolétariat yougoslave et de ses organisations, tant politiques que professionnelles. Les

---

[8] Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain, 1923, fonds n° 50, dossier n° 451, feuillets 164—165, 167, 232, 331 ; « Socialismul », du 30 septembre 1923.

[9] *Ibidem*, du 29 novembre et du 2 décembre 1923.

[10] *Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain, 1923*, fonds n° 50, dossier n° 451, feuillet 351.

[11] *Solidaritatea mișcării muncitorești și democratice din România cu mișcarea muncitorească și democratică din Bulgaria*. Anthologie, Editura Politică, București, 1974, p. 151.

[12] « Proletarul » du 23 septembre 1928.

[13] « Apărătorul proletar », n° 7 du mois de septembre 1929.

travailleurs de Roumanie protestèrent contre l'assassinat en Yougoslavie des leaders révolutionnaires Djuro Djacović et Nikola Hečmović, en 1929 [14]. « Les ouvriers de Yougoslavie — écrivait « Apărătorul proletar » dans le numéro 5 du mois de juin 1929 — vont répondre à l'assassinat bestial de ces camarades en se serrant encore plus étroitement autour du parti de leur classe ». De son côté, la gazette « Munca zilnică », organe du Bloc Ouvrier-Paysan, notait qu'en dépit des mesures de répression, « la dictature personnelle du roi Alexandre a fait une faillite éclatante. Aucun des problèmes difficiles du pays, surtout dans la question agraire et nationale, n'a été résolu » [15]. Les masses populaires prirent part aux manifestations internationalistes organisées en Roumanie à l'occasion du deuxième anniversaire de la dictature militairo-royale en Yougoslavie. Impressionnante à cet égard a été la démonstration qui eut lieu le 6 janvier 1931 dans la ville de Cluj, occasion de l'affirmation de la solidarité avec les travailleurs yougoslaves [16]. Au début de l'an 1934, le Comité Central de l'Aide Rouge ayant pris connaissance de l'intensification de la lutte antifasciste dans le pays voisin adressait « son salut de solidarité prolétaire aux héroïques militants de Yougoslavie » [17]. Dans leur lutte contre « la terreur, le fascisme, pour l'application du régime politique dans les prisons et la mise en liberté des détenus, les masses travailleuses de Roumanie sont aux côtés de leurs frères ouvriers, paysans et des nations opprimées de Yougoslavie » — soulignait la gazette « Descătușarea », l'organe de presse de l'Aide Rouge [18]. Toute une série d'articles parus dans la presse démocratique roumaine étaient consacrés à l'analyse de la lutte des communistes yougoslaves en vue de concentrer les forces antifascistes. Ils relevaient le fait qu'« avec chaque jour, le grand front populaire contre les aventures personnelles et réactionnaires gagne en envergure, empêchant l'aiguillage de l'état de révolte des masses vers les partis démagogiques » [19].

Dans les circonstances de l'installation de la dictature de Hitler en Allemagne, alors que le fascisme commençait à menacer le continent européen tout entier, les luttes héroïques des cheminots et des pétroliers roumains aux mois de janvier-février 1933 ont constitué un message internationaliste vivant adressé aux forces antifascistes des Balkans. C'est ce qui explique le grand retentissement de ces luttes en Bulgarie, Grèce, Yougoslavie, Turquie, la dimension et l'intensité du mouvement de solidarité antifasciste à l'échelle internationale [20]. En soulignant la profonde signification de ces événements, « Komunisticesko zname », l'organe du Comité Central du Parti Communiste Bulgare, écrivait : « Les luttes révolutionnaires menées en Roumanie font l'orgueil de tout le prolétariat des Balkans, elles représentent aussi la fierté du prolétariat de Bulgarie » [21].

Ce même contexte traditionuel de la solidarité antifasciste fournit le cadre des entreprises organisées à titre de protestations contre le procès

---

[14] *Ibidem*, n° 5 du mois de juin 1929.

[15] « Munca zilnică » du 5 novembre 1929.

[16] « Serviciul de presă al Ajutorului Roșu din România » n° 2 du mois de mars 1931.

[17] « Descătușarea » du 20 janvier 1934.

[18] *Ibidem*.

[19] « Critica » du 29 juin 1935.

[20] Augustin Deac, Gheorghe Matei, *Februarie 1933. Ecoul internațional*, Editura Științifică, București, 1967, p. 141—165.

[21] « Komunisticesko zname » (Sofia), n° 5/1933.

forgé de toutes pièces par les hitlériens à Leipzig, pour y entraîner le grand fils du peuple bulgare : Georges Dimitrov [22]. Les masses populaires ont manifesté devant la légation et les consulats allemands de Bucarest, Cluj et Oradea, réclamant l'élargissement de Georges Dimitrov et de ses compagnons, arbitrairement impliqués dans ce procès. Par solidarité avec Dimitrov, les dockers des ports de Constanţa, Galaţi et Braïla refusèrent leurs services aux navires sous pavillon hitlérien. De son côté, le Congrès de la jeunesse ouvrière socialiste de Roumanie, tenu à la fin de septembre 1933, adopta à l'unanimité une motion qui flétrissait énergiquement les organes de la justice fasciste allemande, qui cherchaient un moyen de rejeter sur des innocents le crime stupide de l'incendie du Reichstag. « Le Congrès — affirmait la motion — rallie l'ensemble du mouvement ouvrier international et le monde civilisé tout entier, en protestant contre la parodie de justice qui a lieu à Leipzig » [23]. Pendant le procès, le Comité Central du Parti Communiste Roumain adressa à Georges Dimitrov, le 1er octobre 1933, un salut enthousiaste, où il était dit entre autres : « Le Comité Central du Parti Communiste de Roumanie, au nom du parti communiste, qui développe sa tâche révolutionnaire dans les conditions d'une terreur sanglante, au nom des masses ouvrières de Roumanie et des héroïques cheminots qui, au risque de leur vie, luttent contre l'exploitation et la terreur de la dictature bourgeoise-agrarienne de Roumanie, vous envoie, camarade Dimitrov, à vous et aux autres camarades arrêtés, un chaleureux salut révolutionnaire et l'assurance de solidarité avec la lutte que vous menez, vous tout particulièrement, à la barre de la plus odieuse justice de classe, contre le fascisme » [24]. Un groupe de quarante avocats du barreau d'Ilfov adressèrent à la Cour de justice de Leipzig un télégramme en faveur de Georges Dimitrov et de ses camarades [25]. Vers la mi-décembre 1933, le Comité national antifasciste de Roumanie adressait lui aussi une lettre de protestation au ministre allemand de Bucarest, où il était dit : « Au nom des milliers des membres du mouvement antifasciste de Roumanie, nous demandons la mise en liberté de ceux impliqués dans ce procès et de faire cesser un procès, qui a prouvé jusqu'à l'évidence la complète innocence des quatre accusés » [26].

Le mouvement antifasciste roumain a pris une part très active aux interventions internationales en faveur des victimes de la terreur déchaînée en Grèce. Sous le titre « Une année de dictature Métaxas », le journal démocratique « Reporter » présentait des données et des faits relatifs à la terreur déclenchée en Grèce contre les militants antifascistes, en mentionnant que « de nombreux libéraux, membres du parti agrarien, sans parler des socialistes et des communistes, sont retenus en prison depuis toute une année, parfois sans avoir passé par aucun jugement » [27]. De son

---

[22] P. Constantinescu-Iaşi, *Procesul incendierii Reichstagului şi mişcarea antifascistă din România*, « Studii şi articole de istorie », n° 1/1956, p. 5—18 ; Scarlat Callimachi, *Mişcarea de solidaritate din România cu Gheorghi Dimitrov, acuzator al fascismului la procesul de la Leipzig*, « Analele Institutului de istorie a partidului de pe lîngă C.C. al P.C.R. », n° 1/1959, p. 103—114 ; Ion Babici, *Solidaritatea militantă antifascistă*, Editura Politică, Bucureşti, 1972, p. 61—77.

[23] « Lumea nouă » du 1er octobre 1933.

[24] « Scînteia » n° 14 du mois de novembre 1933.

[25] « Facla » du 3 novembre 1933.

[26] « Dimineaţa » du 15 décembre 1933.

[27] « Reporter » du 12 septembre 1937.

côté l'organe clandestin du Parti Communiste Roumain, « Scînteia », tout en relevant la continuité de la lutte antifasciste des forces démocratiques en Grèce après l'installation de la dictature militaire de Métaxas, notait : « Le front antidictatorial augmente de manière vertigineuse. La presse antidictatoriale jouit d'une large popularité. « Rizospastis », l'organe du Parti Communiste, s'est imposé à tout le pays » [28]. La logique de l'évolution des événements politiques à l'intérieur du pays autant que sur le plan international fit que non seulement les succès de la lutte commune mais aussi les insuccès des entreprises isolées ont enrichi l'expérience accumulée par les communistes, les socialistes et les sociaux-démocrates, en contribuant à leur union sous la forme d'une plate-forme unique contre le péril du fascisme et de la guerre impérialiste. « Les organisations et les membres de notre parti — notait "Scînteia" — tout en montrant leur solidarité avec la lutte du Parti Communiste Grec et en protestant contre la terreur qui frappe le P.C. de Grèce, doivent raffermir la lutte antifasciste et antiguerrière dans un front unique des masses populaires de Roumanie » [29].

Une collaboration riche en résultats s'est développée entre les représentants des forces antifascistes de Roumanie et des autres pays balkaniques dans le cadre des diverses manifestations internationales de l'époque : le Congrès universel de la Paix, Bruxelles 1936 ; le Congrès international de la jeunesse pour la Paix, Genève 1936 ; la Conférence pour la Paix de la jeunesse des pays d'Europe centrale, Prague 1938 ; le Congrès mondial de la jeunesse pour la Paix, New York 1938 ; la Conférence internationale pour la défense de la paix, la démocratie et la personne humaine, Paris 1939, etc. Tout comme les antifascistes des autres pays balkaniques, les antifascistes roumains combattirent en 1936—1939 aux côtés du peuple espagnol, dans les rangs des brigades internationales, contre le fascisme et pour assurer la liberté, la démocratie et l'indépendance nationale de l'Espagne [30]. Bon nombre de volontaires roumains, vétérans de la guerre d'Espagne, passèrent ensuite en France, avec leurs frères d'armes des autres pays balkaniques, pour se joindre aux forces patriotiques de la résistance française contre l'invasion hitlérienne [31]. La fraternité qui les a réunis au cours de cette longue lutte devait cimenter encore plus l'antique amitié des peuples balkaniques.

*

Au cours de la dernière grande conflagration mondiale, les communistes, la classe ouvrière, prenant position aux premiers rangs de la lutte pour la sauvegarde de l'entité nationale du peuple roumain, agissaient en même temps de manière à soutenir la lutte antifasciste des peuples balkaniques [32].

Les exemples de la solidarité des forces antifascistes de Roumanie avec le mouvement de la résistance dans les Balkans sont nombreux. Ils

---

[28] « Scînteia » du 8 février 1939.

[29] *Ibidem*, du 10 mars 1935.

[30] *Voluntari români în Spania, 1936—1939. Amintiri și documente*, Editura Politică, București, 1971.

[31] *Români în Rezistența franceză (Amintiri)*, Editura Politică, București, 1969.

[32] Gheorghe Zaharia, *Páginas de la resistencia antifascista en Rumania*, Editura Meridiane, Bucarest, 1974.

sont à même d'illustrer les différentes coordonnées de l'activité internationaliste concrète, réelle, militante, développée par le peuple roumain.

L'un des principaux facteurs de la solidarité du peuple roumain avec la lutte des pays balkaniques contre l'agression étrangère réside dans sa révolte contre une destinée d'exploitation, d'esclavage, voir d'extermination à laquelle des nations entières étaient vouées par l'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste. Dans la conception hitlérienne, une fois l'hégémonie allemande bien consolidée sur le continent, l'espace est et sud-est européen devait être compris soit dans le *Lebensraum*, autrement dit le territoire destiné à la colonisation de l'élément germanique, soit dans le *Wirtschaftsraum*, ou zone de ravitaillement en matières premières et produits céréaliers. Telles étant les choses, le peuple roumain s'est rendu compte que manifester sa solidarité avec la lutte antifasciste des pays balkaniques équivalait à une lutte pour sa propre cause, pour la défense de la liberté, de la démocratie et de l'indépendance nationale. Les manifestations de solidarité eurent pour fondements le support de masse fourni par les intérêts fondamentaux des peuples. C'est pourquoi cette solidarité à l'échelle des peuples a revêtu un caractère démocratique, se relevant comme particulièrement forte et durable. Au cours des années qui précédèrent le commencement de la deuxième guerre mondiale, le gouvernement roumain a tenté de renouer avec les fils susceptibles de raffermir la viabilité de l'Entente Balkanique, afin de contrecarrer ainsi la politique expansionniste du troisième Reich. Cette politique fidèle de la Roumanie fit augmenter son prestige sur le plan international et notamment vis-à-vis des pays balkaniques [33].

L'insurrection nationale armée, antifasciste et anti-impérialiste du mois d'août 1944, devait prendre une importance toute particulière pour l'histoire de la Roumanie, ainsi que pour l'histoire du Sud-Est de l'Europe [34]. Mettant à profit l'intensification de la lutte commune des forces antifascistes, démocratiques et patriotiques de l'intérieur du pays, ainsi que la conjoncture internationale favorable, créée par les succès obtenus sur le front par l'Armée Soviétique et les victoires emportées par l'ensemble de la coalition antihitlérienne, le Parti Communiste Roumain organisa et conduisit vers le succès l'insurrection déclenchée le 23 Août 1944. « L'entrée de la Roumanie, avec tout son potentiel, aux côtés de l'Union Soviétique et des alliés, dans la guerre antifasciste, a donné un fort coup aux plans stratégiques de l'Allemagne hitlérienne. Ceci a conduit à l'effondrement complet du front méridional, ouvrant la voie à une progression rapide des troupes soviétiques, accélérant l'anéantissement du dispositif militaire de l'Allemagne dans cette partie de l'Europe » [35]. Le 9 septembre 1944, l'insurrection éclata en Bulgarie, victorieuse. Les unités militaires roumaines, engagées sur la ligne du Danube et dans le nord de la Transylvanie, bloquèrent les grandes forces allemandes qui auraient pu être jetées contre les peuples yougoslaves. L'insurrection du mois

[33] Cristian Popişteanu, *România şi Antanta Balcanică*, Editura Politică, Bucureşti, 1968.

[34] Gheorghe Matei, *Contribuţia insurecţiei naţionale antifasciste din România la prăbuşirea frontului hitlerist din Balcani reflectată în documente ale timpului*, « Revista de istorie », n° 6/1974, p. 835–845.

[35] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 10, Editura Politică, Bucureşti, 1974, p. 623.

d'août 1944 et la part prise ensuite par la Roumanie à la guerre autihitlérienne constitua la principale forme de la résistance opposée par le peuple roumain au fascisme, sa contribution essentielle à la lutte générale des peuples balkaniques et du monde entier pour la mise en échec définitive du hitlérisme. « En tout cas — écrivait le journal turc « Aksam » du 25 août 1944 — la décision de la Roumanie (du 23 Août 1944 — *I. B.*) est importante non seulement parce qu'elle permet d'écourter de beaucoup la guerre dans les Balkans, mais aussi par sa signification pour la paix et la politique dans les Balkans. On peut dire qu'il s'agit là d'un événement heureux, ce qui ne peut que réjouir l'opinion publique » [36].

L'agression déclenchée par l'Italie fasciste contre l'Albanie le 7 avril 1939 suscita l'inquiétude et l'indignation de l'opinion publique roumaine. Cet acte fut un signal d'alarme des plus éloquents quant aux intentions des puissances fascistes de s'infiltrer dans les Balkans, menace directe à l'adresse de l'indépendance et de la souveraineté nationales des peuples de cette zone, nouvelle confirmation de la politique des coups de force et des diktats au dépens des Etats petits et moyens. A la même époque, la Roumanie était elle aussi menacée par l'Allemagne hitlérienne, alors que certaines puissances occidentales s'esquivaient sous divers prétextes d'une nette prise de position contre les agresseurs fascistes, en faisant fi des engagements assumés par leurs traités avec les pays petits et moyens, victimes de l'invasion. De hautes personnalités de la vie politique roumaine, les larges milieux progressistes et démocratiques, les gazettes et revues donnèrent libre expression à un sentiment de solidarité fraternelle avec la lutte juste du peuple albanais. Le journal social-démocrate « Lumea nouă » écrivait : « L'entrée des troupes italiennes en Albanie est sans aucun doute une nouvelle menace pour la paix du monde » [37]. L'article « La Méditerranée, foyer de la guerre » paru dans l'hebdomadaire « Azi » montrait que par l'invasion de l'Albanie « l'Italie consolide sensiblement sa position stratégique », en créant de la sorte « les prémisses de la suprématie italienne dans le bassin de la Méditerranée orientale » [38]. La presse de l'époque évoquait élogieusement « la résistance acharnée des troupes et du peuple albanais, dont le moral est excellent, malgré leur effectif de beaucoup inférieur à celui italien » [39]. En reflétant le point de vue du Parti Communiste Roumain, « Scînteia » saluait les débuts de la résistance antifasciste albanaise. Son article, intitulé « La lutte du peuple albanais contre les invadateurs italiens », relevait le fait que « le peuple albanais n'a pas cessé la lutte pour sa libération des invadateurs mussoliniens. La lutte armée des Albanais continue et se développe dans les différentes parties de l'Albanie. Ces derniers jours ont eu lieu des accrochages entre les partisans albanais et les armées italiennes dans le nord et l'est du pays » [40]. Rapportant les atrocités commises par l'agresseur, le journal écrivait : « tout honnête homme peut donc s'imaginer à quelles insupportables

---

[36] Voir les détails chez Vasile Gherghescu, *Aprecieri străine asupra însemnătății insurecției poporului român*, dans le volume *Insurecția din august 1944 și semnificația ei istorică*, Editura Militară, București, 1974, p. 305—315.

[37] « Lumea nouă » du 16 avril 1939.

[38] « Azi » du 23 avril 1939.

[39] « Universul » du 9 avril 1939.

[40] « Scînteia » du 1er juin 1939.

souffrances est soumis le peuple albanais envahi par les hordes facistes italiennes ».

Les grandes démonstrations du 1er Mai 1939 organisées à travers tout le pays fournirent entre autres l'occasion d'une affirmation de la solidarité du peuple roumain avec la lutte du peuple albanais contre le fascisme agresseur. Informé par son ambassade de Bucarest sur les manifestations qui avaient eu pour théâtre la capitale de la Roumanie et au cours desquelles fut flétrie la nouvelle agression de Mussolini contre l'Albanie, le gouvernement fasciste de Rome a protesté auprès de Grigore Gafencu, ministre roumain des affaires étrangères, à ce moment-là voyageant en Italie [41]. La Délégation du mouvement antifasciste de Roumanie à la Conférence mondiale pour la défense de la paix, la démocratie et la personne humaine (Paris, 13—14 mai 1939) a condamné, avec les représentants des forces révolutionnaires et démocratiques du monde entier, l'agression de l'Italie fasciste contre l'Albanie [42].

Par le démembrement de la Tchécoslovaquie et son occupation par l'Allemagne nazie, le peuple roumain perdait — comme on le sait — l'un de ses plus proches amis, la Petite-Entente cessant d'exister de ce fait [43]. Vu les circonstances, le PCR attirait l'attention des masses populaires sur le danger croissant que présentait le fascisme international pour l'indépendance et la souveraineté des pays balkaniques. « L'annexion de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne hitlérienne, et de l'Albanie par l'Italie fasciste, a mis les pays balkaniques devant un danger direct et, en ce qui concerne notre pays, il est depuis longtemps visé par Hitler » [44].

Ce fut avec une profonde amertume que les Albanais qui se trouvaient à cette époque en Roumanie reçurent la nouvelle de l'invasion dont leur pays était victime. Ils prirent une part active aux actions organisées à Bucarest en vue d'aider leurs compatriotes [45]. Bon nombre des étudiants albanais qui poursuivaient leurs études en Roumanie s'associèrent aux démonstrations de solidarité avec le peuple albanais organisées par les antifascistes roumains.

La lutte en vue de la libération nationale du peuple albanais s'est transformée sous la direction du parti communiste, ayant à sa tête Enver Hodja, dans une véritable révolution antifasciste, anti-impérialiste et démocratique. Elle devait culminer le 29 novembre 1944 avec la reconquête de la complète liberté du pays, échappé à l'occupation fasciste. Pendant les cinq années et demie de son existence, le mouvement antifasciste du peuple albanais a été suivi avec sympathie par l'opinion publique roumaine. Dans un article intitulé « L'Albanie en guerre contre les agresseurs », le journal « Scînteia » étudie les moments clé de la résistance albanaise, en y mentionnant les actes de « sabotage des transports, attaques des colonnes (fascistes, I.B.), incendies des hangars, destructions des ponts, chaussées dynamitées, etc. » [46]. Toute la presse révolutionnaire

---

[41] Olimpiu Matichescu, *1 Mai 1939*, Editura Politică, Bucureşti, 1974, p. 60.

[42] L'archive de l'I.S.I.S.P. près le Comité Central du P.C.R., fonds n° X, dossier n° 2032 ; « L'Humanité » (Paris), du 16 mai 1939.

[43] Eliza Campus, *Mica Înţelegere*, Editura Ştiinţifică, Bucureşti, 1968.

[44] « Scînteia » du 20 août 1939.

[45] Gelcu Maksutovici, *Mişcarea de rezistenţă albaneză împotriva cotropitorilor fascişti italieni şi germani (aprilie 1939 — noiembrie 1944)*, « Anale de istorie », n° 3/1969, p. 52—53.

[46] « Scînteia » du 7 octobre 1944.

clandestine parue en Roumanie publiait quantité d'informations et de précisions en ce sens. « En Albanie — écrivait le « Buletin », l'organe de l'Union Patriotique, pendant l'été de 1942 — les patriotes ont incendié un grand dépôt de pétrole de l'armée italienne » [47]. Le même journal notait au commencement de 1943 : «Avec un succès encore plus grand, le mouvement des partisans albanais lutte pour la libération du pays de l'agresseur italien. Non seulement ils s'opposent l'arme aux mains aux détachements italiens de représailles, non seulement ils combattent dans les montagnes, mais ils étendent encore leurs opérations jusqu'aux villes, à Tirana ou à Scutari . . . Toute la population sous les armes s'acharne contre l'ennemi » [48].

Et les archives diplomatiques confirment les données fournies par la presse clandestine roumaine sur la résistance albanaise. « Au cours des derniers mois des incidents sanglants ont eu lieu entre les troupes italiennes cantonnées en Albanie et la population locale », durant lesquels ont été tués « des dizaines d'officiers et soldats italiens » [49]. Un rapport du Consulat général roumain de Tirana, daté du 5 octobre 1943, mentionnait que de nombreux soldats italiens se sont ralliés aux partisans albanais, « en leur procurant des armes ». Le rapport précisait que beaucoup de localités du sud de l'Albanie se trouvaient déjà entre les mains des partisans et «surtout entre les mains des communistes, qui sont très bien organisés »[50]. En commentant l'ampleur prise par la lutte antifasciste d'Albanie après la fondation en mai 1943 des premiers bataillons de l'Armée de libération nationale, le « Buletin » notait avec satisfaction que le peuple albanais portait des coups « cuisants à l'agresseur fanfaron » [51]. La même gazette évoquait un exemple éloquent de la résistance antifasciste : « un détachement de partisans albanais a attaqué dans les montagnes un grand convoi de patriotes arrêtés, escortés d'importantes unités italiennes. Dans la bataille qui suivit, tout un régiment italien a été anéanti ; 800 Italiens, parmi lesquels le colonel commandant le régiment, ont été capturés. Tous les patriotes furent libérés. L'armement complet du régiment détruit est tombé entre les mains des partisans » [52].

A l'automne de 1944, des batailles sanglantes eurent lieu pour la libération de la capitale du pays. « À Tirana — écrivait « România liberă » — se poursuivent depuis plusieurs jours des combats acharnés entre les partisans albanais et les troupes allemandes. Les unités de l'armée de libération nationale de l'Albanie s'attaquent sans cesse aux convois allemands, entravant leur retraite vers le Nord » [53]. Sous le titre « Combats de barricades à Tirana », le journal social-démocrate « Libertatea » écrivait : « l'Hôtel de ville, la Radio et la prison de Tirana ont été pris par l'armée

---

[47] « Buletin » du 23 juin 1942.

[48] *Ibidem*, du 30 janvier 1943.

[49] *Archives du ministère des Affaires Etrangères*, n° 71/Bulgarie, 1920—1944, vol. 9, Général, feuillet 218. Note de la Légation de la Roumanie à Sofia, n° 283 du 8 mars 1943 adressée au ministre des affaires étrangères de Roumanie.

[50] *Loc. cit.*, feuillet 415. Le Rapport du Consulat général de la Roumanie à Tirana, n° 543 du 5 octobre 1943, adressé à la Légation Roumaine de Sofia (pour être dirigée sur Bucarest, au ministère des affaires étrangères).

[51] « Buletin » n° 23 du mois d'août 1943.

[52] *Ibidem*, du 4 septembre 1943.

[53] « România liberă » du 22 novembre 1944.

de libération nationale »[54]. Le 23 novembre, la presse roumaine informait ses lecteurs que « la ville de Tirana, capitale de l'Albanie, et son port de Durrës étaient tombés entre les mains de l'armée de libération nationale albanaise »[55]. Les manifestations antifascistes de solidarité avec la lutte du peuple albanais, qui eurent lieu en Roumanie, constituèrent quelques moments remarquables de l'histoire des relations amicales unissant ces deux peuples.

Une autre invasion dans les Balkans, effectuée par les unités militaires de Mussolini, a été la violation des frontières de la Grèce. Cependant, la vaillance et l'acharnement dont ce pays fit preuve en combattant avec succès pour son indépendance suscitèrent l'admiration de tous les peuples pacifiques, attachés à maintenir leur propre liberté. Sur ces entrefaites, le 6 avril 1941, l'Allemagne hitlérienne, l'alliée de l'Italie fasciste, attaqua à son tour la Grèce sur sa frontière nordique. Pendant longtemps, le peuple grec continua à opposer une résistance courageuse à ses agresseurs, tout en s'organisant en vue d'un ample mouvement résistant[56].

Militant lui-même pour la défense de son entité nationale, le peuple roumain ne tarda pas de manifester sa solidarité avec la cause juste du peuple grec. Le Parti Communiste Roumain s'est fait l'interprète de ces sentiments, flétrissant dans ses organes de presse clandestins la nouvelle agression fasciste. Le « Buletin », de l'Union Patriotique, faisait paraître la rubrique « L'Europe contre Hitler », où étaient insérées aussi des informations et des commentaires concernant la résistance en Grèce. Au cours de l'été de 1942, « les partisans ont provoqué le déraillement d'un train militaire des occupants »[57]. Vers la même époque, « les partisans grecs ont attaqué un convoi de prisonniers anglais, ont délivré 300 Anglais et ont capturé une grande quantité d'armes et de munitions »[58]. Au commencement de 1943, le « Buletin » annonçait qu'en Grèce « environ 30 000 partisans se battent contre l'oppresseur étranger. Ils font sauter les rails, s'emparent des aliments destinés à l'exportation et tuent les occupants »[59].

Six mois plus tard, « România liberă » notait qu'en Grèce « les luttes des partisans ont encore redoublé »[60]. Le journal mentionnait quelques exemples éloquents de cette lutte des patriotes grecs, montrant qu'aux premiers rangs de la Résistance grecque se trouvaient les ouvriers. « La grève géante des ouvriers d'Athènes — écrivait « România liberă » — face à laquelle les oppresseurs hitlériens sont restés impuissants montre que le peuple grec prépare sa bataille décisive. Sans cesse, les patriotes grecs vont rejoindre par milliers et dizaines de milliers les détachements des partisans armés. La principale ligne ferrée de Grèce, Athènes — Thessalonique, a été interrompue parce que les partisans ont fait sauter l'un de ses ponts importants et provoqué des éboulements rocheux à plusieurs endroits de son tracé. Un convoi motorisé allemand composé d'environ 200 camions

---

[54] « Libertatea » du 20 novembre 1944.
[55] *Ibidem*, du 23 novembre 1944.
[56] Dan Baran, *Rezistenţa în Grecia (1940—1944)*, « Anale de istorie », n° 3/1969, p. 64.
[57] « Buletin » du 1er août 1942.
[58] *Ibidem*, n° 10, août 1942.
[59] *Ibidem*, du 30 janvier 1943.
[60] « România liberă » du mois de juillet 1943.

a été bloqué sur une route montagneuse et entièrement détruit par les partisans grecs » [61].

Par des titres triomphants, « Athènes et Pirée libérées », « L'Hellade délivrée », « Sur l'Acropole flotte le dreapeau grec », les journaux « Scînteia » [62], « România liberă » [63] et « Libertatea » [64] saluaient chaleureusement la victoire emportée par le peuple grec en automne 1944 sur son occupant fasciste. « La nouvelle depuis longtemps espérée par tous les fervents de l'Hellade et de l'idée de liberté vient d'arriver ... Le Péloponnèse est délivré. Les Allemands fuient par tous leurs moyens, quittant la terre sacrée de la Grèce » [65].

Lors de sa séance du 21 octobre 1944, le Comité Central du Parti Social-Démocrate de Roumanie décide l'envoi d'un télégramme aux socialistes grecs à l'occasion de la libération de leur pays de la domination fasciste, exprimant la satisfaction suscitée par le triomphe du peuple grec sur le fascisme agresseur. « Le Comité Central du Parti Social-Démocrate de Roumanie salue le Parti Socialiste et le Cabinet du Front National Démocratique Grec à son investiture sur le territoire de la Grèce libérée. Il s'incline devant les héros et les martyrs tombés pour la liberté et assure le vaillant peuple grec de l'amitié fidèle des masses ouvrières de Roumanie » [66].

Dans une rétrospective historique de la lutte du peuple grec contre l'occupant fasciste, le journal « Scînteia » écrivait que durant « les moments de dure épreuve pour le peuple grec, le Parti Communiste de Grèce, le représentant le plus fidèle et dévoué des intérêts nationaux du peuple dont il fait partie, a appelé toutes les forces patriotiques du pays pour s'unir contre les envahisseurs. L'initiative du parti communiste a éveillé un écho chez bon nombre des partis et organisations politiques qui se sont réunis dans un front patriotique ». En décrivant les formes revêtues par le combat contre les occupants fascistes, le journal écrivait : « à part le combat ouvert et héroïque, l'arme à la main, des partisans grecs, les sabotages éclataient en feu roulant dans les fabriques de munitions. Trains et ponts dynamités, grèves ouvrières, exécutions des bandits fascistes et des traîtres, font partie du collier ininterrompu des interventions grandioses des patriotes grecs afin de détruire l'ennemi et pour un avenir de liberté ». L'organe de presse du Comité Central du Parti Communiste Roumain prenait part à la joie des patriotes grecs qui saluaient « avec un enthousiasme indescriptible leur délivrance du joug des exacteurs et des oppresseurs étrangers » [67]. Par ses initiatives en faveur du peuple grec, le peuple roumain a prouvé sa capacité d'intervention autant que son courage dans les moments difficiles passés par ses amis, son désir de prêter main forte contre l'ennemi commun. Ces manifestations s'insèrent dans la longue suite des traditions de solidarité des deux peuples, déjà unis au cours de leur histoire par des luttes communes de libération sociale et nationale.

---

[61] *Ibidem*, du 8 août 1943.
[62] « Scînteia », du 17 octobre 1944.
[63] « România liberă » du 17 octobre 1944.
[64] « Libertatea » du 21 octobre 1944.
[65] « România liberă » du 17 octobre 1944.
[66] « Libertatea » du 22 octobre 1944.
[67] « Scînteia » du 29 octobre 1944.

Sans aucune déclaration préalable, le 6 avril 1941 l'Allemagne hitlérienne attaquait par surprise la Yougoslavie, agression suivie par une invasion des troupes italiennes, hongroises et, en dernier lieu, des troupes bulgares. Sur les champs de bataille, dans les prisons et les camps de concentration ont péri 1 706 000 Yougoslaves, c'est-à-dire une sur neuf personnes de ce pays ont perdu la vie pendant la dernière guerre mondiale [68]. La lutte héroïque des peuples du pays voisin eut un long écho en Roumanie, éveillant la sympathie et la solidarité du peuple roumain vis-à-vis des épreuves de la Yougoslavie. Pendant toute cette période tragique traversée par les pays yougoslaves, le Parti Communiste Roumain, fidèle à sa ligne patriotique et internationaliste, a fourni un appui constant à leur lutte, menée sous la conduite des communistes, contre les occupants fascistes. Le 13 avril 1941, le Comité régional de Moldavie du PCR imprimait et diffusait un manifeste au sujet de la résistance heroïque des Yougoslaves combattant pour la paix et l'indépendance de leur pays, submergé par les agresseurs fascistes [69]. Répondant à l'appel des communistes et de l'organisation de la jeunesse communiste, les étudiants de l'Ecole Supérieure de Commerce, de la Polytechnique et de l'Université de Bucarest ont organisé des manifestations de sympathie envers la lutte des peuples yougoslaves [70].

La presse révolutionnaire clandestine parlait dans des termes très chaleureux de la résistance antifasciste en Yougoslavie. On pouvait lire, par exemple, dans « Presa liberă », au cours de l'été de 1941, que les combats de partisans de Yougoslavie ont pris un nouvel essor [71]. En automne, la presse mentionnait que les partisans ont passé à des « opérations militaires de plus en plus vastes, commençant même à assiéger dans les principaux centres du pays les garnisons fascistes d'occupation » [72]. Le même journal écrivait relativement aux pertes subies par les hitlériens : « Depuis la création de ce nouveau front en Yougoslavie, les Allemands ont perdu plus de 50 000 hommes. Ceci ne saurait, certes, être passé sous silence par les fascistes, car les choses ont pris un grand développement, tout le monde en étant au courant » [73]. Un manifeste du Comité Central de l'Union de la Jeunesse Communiste de Roumanie, daté du mois de février 1942, attirait l'attention sur le fait que « l'héroïque armée yougoslave, soutenue par la masse du peuple, a liberé d'importantes régions du pays, en portant de graves coups aux agresseurs hitlériens, combattant à mort pour la complète libération de la patrie » [74].

Il y a dans le « Buletin », l'organe de l'Union Patriotique, des comptes rendus des batailles acharnées livrées par les partisans aux fascistes en 1942 dans les environs de la localité Banja Luka : « Les partisans yougoslaves ont tué plus de 400 soldats et officiers et incendié quatre chars de combat » [75]. Sous le titre « Le front patriotique yougoslave unique », la

---

[68] Nicolae Ciachir, *Războiul național de elibearare a popoarelor Iugoslaviei (1941—1945)*, « Anale de istorie », n° 3/1969, p. 42.

[69] *Archives de l'I.S.I.S.P. près le Comité Central du P.C.R.*, cote A XXV—17.

[70] *Rezistența europeană. 1938—1945*, vol. 1, Editura Militară, București, 1973, p. 404.

[71] « Presa liberă » du 26 juillet 1941.

[72] *Ibidem*, du 4 novembre 1941.

[73] *Ibidem*, du 24 novembre, 1941.

[74] *Archives de l'I.S.I.S.P. près le Comité Central du P.C.R.*, cote B XXVI-1.

[75] « Buletin » du 20 septembre 1942.

même publication informait ses lecteurs sur l'assemblée constitutive du Conseil antifasciste de libération nationale de la Yougoslavie, convoquée à Bihać sur l'initiative du parti communiste : « A l'assemblée constitutive de Bihać participent les représentants de tous les partis yougoslaves : le parti paysan, le parti libéral, le parti indépendant, etc., ainsi que bon nombre de prêtres. Les représentants des partis, au-dessus de toutes leurs divergences, se sont unis dans le même noble but : le salut du pays » [76].

Procédant à la revue des succès enregistrés par les partisans yougoslaves dans leur lutte contre l'occupant fasciste, le « Buletin » notait avec satisfaction au début de l'année 1943 : « Dans leur lutte acharnée et couronnée de succès, les partisans yougoslaves se rapprochent pas à pas de la libération de leur patrie de l'oppresseur étranger et fournissent un large apport à la défaite des puissances de l'Axe » [77]. Au cours de cette même année 1943, les nouvelles et les articles traitant du mouvement de résistance yougoslave se sont multipliés dans la presse antifasciste. Les commentaires de presse roumains convergent vers la conclusion qu'un peuple bien décidé à défendre sa liberté et son indépendance est en mesure de combattre longtemps dans des circonstances particulièrement difficiles l'agresseur étranger. « La grande offensive commencée tout dernièrement par les troupes d'occupation allemandes et italiennes contre les partisans yougoslaves a échoué. Après des combats sanglants, les partisans ont anéanti une division allemande, une division italienne et plusieurs autres unités militaires » [78].

La presse clandestine roumaine faisait paraître des informations précieuses au sujet du chef expérimenté de la Résistance yougoslave. « A la tête du mouvement patriotique de libération — écrivait « România liberă » — s'est élevé l'ouvrier croate Iosip Broz Tito qui par sa vaillance, ainsi que par ses capacités politiques et militaires, est devenu le héros national de son peuple. Autour de lui se sont groupées les élites de tous les partis serbes, croates, slovènes, monténégrins. Les partisans ont libéré la moitié presque du territoire yougoslave. Ils ont organisé une armée régulière, "l'armée populaire de libération", qui lutte avec une abnégation et une bravoure inégalés contre 15 divisions hitlériennes armées jusqu'aux dents » [79]. Tout en mentionnant que la deuxième session du Conseil antifasciste de libération nationale de la Yougoslavie, tenue à Jaica, venait de proclamer Tito « maréchal de l'armée de libération », le journal soulignait aussi que « la lutte de Tito est d'un inappréciable concours pour les Nations Unies ». Cette lutte des peuples yougoslaves, achevait le journal, « a prouvé une fois de plus au monde entier qu'un peuple combattant uni et décidé pour la liberté, ne peut être vaincu ». Formulant les sentiments internationalistes des forces antifascistes de Roumanie, le journal ajoutait : « Les patriotes de Roumanie adressent un chaleureux salut aux héroïques combattants yougoslaves ». Un autre article consacré

---

[76] *Ibidem*, du 15 décembre 1942.

[77] *Ibidem*, du 23 janvier 1943.

[78] « România liberă » du 15 avril 1943.

[79] *Ibidem*, du 28 janvier 1944.

aux victoires des partisans yougoslaves finissait sur le slogan enthousiaste : « Vive l'amitié et l'alliance dans une lutte commune des peuples roumain et yougoslave contre les envahisseurs allemands » [80].

Toute cette campagne de presse eut un grand écho [81]. Les partisans yougoslaves qui se retranchaient pour un certain temps sur le territoire roumain recevaient le bon accueil de la population qui les hébergeait, les nourrissait, les habillait et leur fournissait les médicaments nécessaires [82]. Dans maints cas aussi, des patriotes roumains ont caché les prisonniers yougoslaves évadés des camps nazis. Par exemple, le 28 août 1941, le ministère roumain de l'intérieur attirait l'attention de la Préfecture du département de Timiş, par l'ordre télégraphique n° 17590, sur le nombre croissant des « prisonniers serbes qui sont cachés dans les communes de ce département » [83]. Les documents du temps attestent le fait que la population roumaine réunissait des fonds en numéraire pour les envoyer en Yougoslavie, au profit des partisans [84].

Pendant la guerre, de nombreux patriotes roumains des départements de Timiş, Caraş-Severin, Maramureş, Mehedinţi, Satu Mare, etc. se sont engagés dans les détachements de partisans yougoslaves afin de combattre le fascisme. « Prenant connaissance de la guerre de libération des Serbes, de nombreux jeunes Roumains du Banat ont passé la frontière yougoslave ... et ils se rendent pour hâter la victoire des peuples subjugués, combattant en tant qu'hommes libres et fiers aux côtés des autres partisans balkaniques » [85]. Le 28 janvier 1944, le journal « România liberă » écrivait qu'« un détachement roumain a passé également la frontière en Yougoslavie et qu'il combat sous les ordres de Tito ». Sous le titre « Cent Roumains du Banat se sont engagés dans l'armée de libération du peuple yougoslave », le même journal soulignait que « les Roumains ont compris le rôle grandiose de la vaillante armée de libération, conduite par le maréchal Tito ... en ralliant la lutte contre l'ennemi commun des peuples aimant la liberté » [86]. L'historien Gheorghe Zaharia note que « le nombre des Roumains participant aux combats de partisans de Yougoslavie a augmenté jusqu'en 1945 à plus de mille » [87]. Quelques patriotes roumains ont accédé même à des fonctions de confiance dans les rangs des partisans de Yougoslavie [88]. Et toute une série d'antifascistes roumains se sont vu conférer des décorations et des médailles yougoslaves, attestant leur courage et les faits d'armes accomplis dans la guerre antihitlérienne.

Libérée de la domination fasciste, l'opinion publique roumaine a pu suivre et connaître de près la lutte des peuples yougoslaves contre les envahisseurs étrangers. La presse roumaine publiait régulièrement les

[80] *Ibidem*, du 9 mai 1944.

[81] « Luptătorul bănăţean » du 11 décembre 1944.

[82] William Marin, *Românii n-au lipsit din acest front al demnităţii şi libertăţii*, « Magazin istoric », n° 8 du mois d'août 1974, p. 92.

[83] *Archives d'Etat*, Timişoara, fonds de la Légion de Jandarmes du département de Timiş-Torontal, dossier n° 60/1941, feuillet 20.

[84] *Loc. cit.*, dossier n° 82/1941—1944. Note d'information n° 21 du 31 décembre 1941.

[85] « România liberă » (Timişoara) du 1er janvier 1942.

[86] « România liberă » du 10 juillet 1944.

[87] *Rezistenţa europeană. 1938—1945*, vol. I, Editura Militară, Bucureşti, 1973, p. 406.

[88] William Marin, Gheorghe I. Oancea, *Mişcarea antifascistă şi revoluţia populară în Banat*, Timişoara, 1971, p. 255.

nouvelles, ainsi que des articles et des reportages relatifs à la Yougoslavie, mettant en lumière l'esprit de sacrifice des patriotes du pays voisin. «A part les peuples soviétiques, les peuples yougoslaves sont ceux qui ont mené la lutte la plus héroïque, la plus riche en sacrifices contre les agresseurs fascistes» [89]. Par leur lutte antifasciste, les peuples de Yougoslavie ont fraternisé de manière à poser les fondements d'un avenir nouveau, plein de promesses. « Du feu de la guerre de libération nationale — écrivait "România liberă" — naît une nouvelle Yougoslavie fédérale, forte et unie » [90]. A partir de ces événements historiques, l'amitié et la solidarité roumano-yougoslaves reposent sur le but commun du total anéantissement du fascisme. Mentionnons quelques uns des nombreux faits susceptibles d'illustrer d'une manière concluante cette réalité. Le registre historique de l'Administration de la marine marchande du port de Turnu Severin comporte une note datée du 28 août 1944 mentionnant « l'arrivée au port de la chaloupe du détachement "Haut Danube" avec 3 officiers, 1 sous-officier et 4 soldats serbes partisans partis de Petite Verbitsa, qui sont débarqués et conduits à la garnison, nantis d'une mission de liaison de la part des formations de partisans de l'intérieur de la Serbie. Ils commencent les travaux en vue des formalités de capture des navires allemands et hongrois ». Le 7 septembre 1944 est constitué à Bucarest le Comité yougoslave de Roumanie, avec une riche activité parmi les réfugiés yougoslaves et les prisonniers libérés des camps hitlériens. Ce Comité s'occupe aussi de « l'organisation en Roumanie des unités de volontaires qui seront mises à la disposition du Commandement suprême des troupes yougoslaves de libération nationale et des unités de partisans » [91]. A la même époque arrivait à Bucarest le représentant diplomatique officiel du maréchal Tito, Nicolas Petrović. Celui-ci affirmait dans une interview accordée au journal « Libertatea » que : « la Yougoslavie marche vers sa libération complète et immédiate non seulement avec l'appui d'une armée bien organisée de plus de 300 000 hommes, mais aussi avec un appareil d'Etat organisé pour tous les secteurs de la vie publique même à cette époque de combat acharné pour la libération de la patrie » [92].

Les gazettes roumaines, « Scînteia » [93] et « Libertatea » [94], ont salué avec beaucoup d'enthousiasme la grande victoire des peuples yougoslaves, soulignée par des titres comme « Libération de Belgrade », « Le chemin vers la fraternité des peuples balkaniques », « Belgrade entièrement délivrée », « Une cité héroïque », etc. « Belgrade — écrivait « Scînteia » — est un symbole de la lutte pour la liberté et l'indépendance. La libération de Belgrade est le signe précourseur de la victoire définitive et rapide de la lutte générale pour la liberté et le progrès » [95]. De son côté, « România liberă » relevait que « la libération de Belgrade est d'une impor-

---

[89] « Scînteia tineretului » du 20 novembre 1944.

[90] « România liberă » du 31 août 1944.

[91] *Ibidem*, du 8 septembre 1944.

[92] « Libertatea » du 9 octobre 1944.

[93] « Scînteia » du 22 octobre 1944.

[94] « Libertatea » du 20 et du 22 octobre 1944.

[95] « Scînteia » du 23 octobre 1944.

tance exceptionnelle pour le futur développement des opérations sur le front de l'Est »[96].

A l'occasion de la libération de la capitale yougoslave, le Front National Démocratique a adressé au nom du peuple roumain un salut au maréchal Iosip Broz Tito, conçu dans les termes suivants : « La lutte de l'héroïque peuple yougoslave, sous votre commandement, contre les agresseurs allemands fascistes, au cours de plus de 3 ans, a rempli d'admiration le cœur des patriotes de Roumanie. Le peuple roumain et son Front National Démocratique proclament leur amitié indéfectible vis-à-vis de la Yougoslavie héroïque et libre »[97]. Ce fut dans le même esprit que le Congrès général des syndicats roumains tenu les 26—27 janvier 1945, adressait son message de salut aux Syndicats de Yougoslavie : « La classe ouvrière roumaine assure la classe ouvrière et le peuple yougoslaves qu'elle entend lutter avec une totale fermeté contre le fauve hitlérien et en vue de l'édification d'une véritable démocratie dans notre pays de même que dans le monde, aux côtés de la glorieuse et invincible Armée Rouge et nous sommes heureux d'avoir votre peuple héroïque pour camarade dans cette lutte pour les progrès de l'humanité »[98].

Lors de la victoire définitive des forces antifascistes — victoire à laquelle les deux pays avaient apporté une contribution remarquable — l'organe de presse du Comité Central du PCR écrivait, avec une juste fierté patriotique et internationaliste : « Nous avons contribué avec décision, ouvertement et sincèrement, à hâter l'heure de la recompense que nous vivons maintenant aux côtés de l'humanité toute entière ... C'est avec enthousiasme que nous participons à la joie suscitée par la victoire militaire sur le facisme »[99].

Le mouvement roumain de solidarité avec la résistance antifasciste de Yougoslavie avait des racines profondes dans la continuité des liens traditionnels de ces deux peuples. Les buts et les principaux objectifs du mouvement de résistance yougoslave s'identifiaient avec ceux de la lutte des forces antifascistes de Roumanie. Cette solidarité antifasciste est le symbole de l'éternelle amitié roumano-yougoslave, consolidée le long de l'histoire par des luttes communes pour la liberté et l'indépendance nationale.

Un autre écho retentissant enregistré par la presse révolutionnaire clandestine de Roumanie a été celui suscité par la résistance antifasciste du peuple bulgare, organisée et dirigée pendant la deuxième guerre mondiale par le parti communiste. La « Presse libre » écrivait en automne 1941 qu'en Bulgarie « les actes de sabotage antifasciste éclatent sans cesse »[100]. En ce même sens, le « Bulletin d'information de la lutte patriotique de la jeunesse roumaine » notait que « dans la gare de Sofia un convoi d'essence a été incendié ... Quantité de manifestes antifascistes passent de main

---

[96] « România liberă » du 24 octobre 1944.

[97] « Scînteia » du 23 octobre 1944 ; « România liberă » du 23 octobre 1944.

[98] « Scînteia » du 29 janvier 1945.

[99] *Ibidem*, du 11 mai 1945.

[100] « Presa liberă » du 4 novembre 1941.

en main »[101]. On pouvait encore lire dans les pages de la même publication l'avertissement suivant, condamnant hautement la terreur fasciste instaurée en Bulgarie : « En vain, la sanglante terreur de la Gestapo et des armées du Reich. L'heure de rendre compte approche à pas de géant. Gare à ceux qui ont cru qu'on peut réduire à l'esclavage une humanité toute entière »[102].

Comme on le sait, Georges Dimitrov et Basile Kolarov ont rédigé et proclamé au su de tous, le 17 juillet 1942, le Programme du Front de la Patrie — vaste organisation de l'unité de la classe ouvrière bulgare avec la classe des paysans travailleurs et les autres catégories de travailleurs, réalisant l'unité d'action du Parti Communiste Bulgare avec tous les autres partis antifascistes et progressistes. Le journal « România liberă » devait populariser le manifeste du Front Bulgare de la Patrie, qui réclamait, entre autres : le limogeage des fascistes du gouvernement, le renvoi des hitlériens qui se trouvaient en Bulgarie et le rappel des troupes bulgares dans leur patrie[103]. « La Bulgarie — écrivait ladite gazette — est maintenant le champ d'une magnifique coalition de la lutte nationale en vue de quitter l'Axe et de faire évacuer les territoires accaparés par un gouvernement traître à son pays »[104].

Les télégrammes envoyés par la Légation roumaine de Sofia à Bucarest font mention de maints faits concernant le mouvement antifasciste bulgare et son ampleur. Vers la fin de l'année 1942, le ministère des affaires étrangères roumain était informé des « progrès du mouvement communiste en Bulgarie, où les choses en sont à la fusillade en plein centre de la Capitale des officiers et soldats allemands »[105]. Pendant l'été de 1944, on communiquait à Bucarest, des sources les plus autorisées, que « les mouvements des partisans échappent à tout contrôle ... Personne ne cache plus ses sympathies communistes »[106].

Comme on le sait, l'insurrection populaire antifasciste du 9 septembre 1944 a écarté le régime monarchiste fasciste de Bulgarie, le pouvoir revenant au Front de la Patrie, qui forma le nouveau cabinet. Cette date, devenue la fête nationale du peuple bulgare marque le commencement de la révolution socialiste[107]. En faisant la description de l'enthousiasme populaire déchaîné à Sofia le 9 septembre 1944, le journal « Libertatea » notait : « Les partisans descendus de la montagne et les détenus politiques sortis des prisons ont fait l'objet de maintes ovations délirantes. Plusieurs orateurs ont pris la parole à tour de rôle pour exalter la victoire du peuple

---

[101] « Buletin informativ pentru lupta patriotică a tineretului român », du 10 juin 1942.

[102] *Ibidem*, du 15 avril 1942.

[103] « România liberă » du 12 octobre 1943.

[104] *Ibidem*.

[105] *Archives du ministère des affaires étrangères*, fonds 71/Bulgarie, 1920—1944, vol. 9, général, feuillet 149. Le télégramme de la Légation roumaine de Sofia, n° 1765, du 25 décembre 1942 adressé au ministre des affaires étrangères de Roumanie.

[106] *Loc. cit.*, fonds Sofia, Politique intrérieure, vol. 2, dossier Mouvement communiste de Bulgarie. Télégramme chiffré du 31 juillet 1944 de la Légation roumaine de Bulgarie adressé au Ministère des affaires étrangères roumain.

[107] Crişan Iliescu, *Bulgaria*, dans le volume *Rezistenţa europeană. 1938—1945*, vol.1, Editura Militară, Bucureşti, 1973, p. 354.

et le triomphe qu'il a emporté sur le fascisme. A part la presque totalité de la population de la Capitale, cette manifestation a joui de la participation de plusieurs détachements de l'armée et d'un groupe important de cheminots bulgares »[108]. De son côté, le journal « România liberă » écrivait le lendemain de la victoire emportée par l'insurrection bulgare : « Le peuple roumain, qui par l'acte du 23 août a précipité ce processus de libération des Balkans, est le premier à saluer l'approche de l'heure du salut de ce peuple, avec lequel il communie aux mêmes idéaux »[109]. Le même jour, « Buletinul presei » publiait la proclamation adressée au peuple par le nouveau cabinet bulgare. Celle-ci soulignait que « le cabinet du Front Patriotique va détacher toutes les forces de l'armée bulgare aux côtés des forces alliées en vue de la défaite complète des Allemands dans les Balkans »[110]. En dressant le bilan du combat héroïque du peuple bulgare, sous la conduite des communistes, contre le fascisme, le journal « Scînteia » relevait que « le peuple bulgare a mené fermement la lutte contre ses ennemis fascistes, de l'intérieur et de l'extérieur. Grèves, actes de sabotage, guerilles de partisans se sont déroulés à une échelle de plus en plus grande ; en dépit de la terreur déchaînée, en dépit des camps de concentration, en dépit de la peine capitale et de l'exécution des partisans, les fascistes bulgares n'ont pas réussi à faire cesser cette lutte »[111]. Avec une joie toute particulière, le journal « Victoria » écrivait le 22 octobre 1944 : « Le peuple bulgare respire maintenant en liberté et, avec un cabinet qui comprend sa volonté et ses besoins, il part à la reconstruction du pays, à son organisation sur d'autres bases et avec d'autres perspectives ».

La victoire historique du peuple roumain le 23 Août 1944 et celle du peuple bulgare le 9 Septembre 1944 ont ouvert la voie du développement en toute liberté et indépendant des deux pays engagés dans la voie du socialisme. Ces victoires ont contribué à élever à un échelon supérieur les liens d'amitié traditionnelle déjà existants entre eux.

Les masses ouvrières, paysannes et intellectuelles, adultes et jeunes gens, hommes et femmes de toute nationalité qui ont participé au mouvement roumain de solidarité antifasciste devaient constituer la riche réserve des militants révolutionnaires qui allaient combattre par la suite pour l'instauration en Roumanie du pouvoir démocratique populaire. La présence des patriotes roumains sur les barricades de la lutte antifasciste menée au-delà des frontières de leur pays prouve que l'activité des meilleurs fils du peuple roumain était animée du désir de contribuer à la défaite du hitlérisme, à la libération des peuples subjugués par lui. Or leur participation au mouvement de résistance balkanique est une partie intégrante de la lutte du peuple roumain contre le fascisme.

Une lutte commune pour la liberté et l'indépendance, de longue tradition chez les peuples balkaniques, constitua l'un des principaux facteurs de l'opinion publique roumaine favorable au mouvement de

---

[108] « Libertatea » du 12 septembre 1944.
[109] « România liberă » du 10 septembre 1944.
[110] « Buletinul presei » du 10 septembre 1944.
[111] « Scînteia » du 5 octobre 1944.

résistance né en et Yougoslavie, Grèce, Bulgarie. Albanie. Au cours des années ce mouvement de résistance a gagné un caractère et une consistance nettement définis dans l'histoire, ainsi que dans la conscience contemporaine. Il contribua à resserrer les liens amicaux unissant les peuples balkaniques, devenant l'un des moteurs importants de la victoire finale sur le fascisme.

Par sa position ferme et constante de soutien du droit sacré de chaque peuple de décider seul de ses propres destinées, d'édifier sa propre vie libre et indépendante, le peuple roumain s'est acquis en plus de l'amitié, le respect de la part des peuples balkaniques et du monde entier, également assoiffé de liberté, d'indépendance, de paix, de justice, de progrès social. L'expérience accumulée par les forces antifascistes de Roumanie dans le domaine des manifestations internationalistes appartient en égale mesure au patrimoine de l'histoire nationale, à l'histoire du Sud-Est européen et à l'histoire universelle.

ORGANISMES INTERGOUVERNEMENTAUX ET INTERNATIONAUX DÉPLOYANT DES ACTIVITÉS À L'ÉCHELON RÉGIONAL DANS LE DOMAINE DE L'ENVIRONNEMENT

ION SION

Dans le dernier numéro de cette revue, nous avions essayé d'introduire le lecteur dans la problématique touchant à l'environnement, aussi bien sur le plan régional que sous-régional. Pour ce faire, nous nous sommes penchés, pour le début, sur certains problèmes qui avaient été envisagés, résolus où qui étaient en train de recevoir une solution dans le cadre de la Commission Economique de l'ONU pour l'Europe. Les travaux de la récente session régionale, la trente-et-unième, qui s'est tenue à Genève, ont fait ressortir l'intérêt porté par tous les Etats membres à la solution de tels problèmes, par le biais de formules et de moyens généralement acceptables. Le représentant roumain a de nouveau parlé de l'attention toute particulière que la Commission se doit de prêter, entre autres, à la coopération entre les pays des Balkans.

Nous voudrions par la suite analyser, en bref, mais sur une aire institutionnelle plus large, les préoccupations dans le domaine de la protection, de la conservation et de l'amélioration de l'environnement dans le cadre de divers organismes économiques et politiques intergouvernementaux, organisations et unions internationales.

I. ORGANISMES ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES INTERGOUVERNEMENTAUX

1. LE CAEM

Organisation intergouvernementale économique des pays socialistes, le CAEM [1] a été fondé dans le but — défini dans l'article 1-er de ses statuts — de contribuer au développement des économies nationales des pays membres, à l'accélération de leur progrès économique et technique, à l'élévation du niveau d'industrialisation des pays en voie de développement, etc. De tels objectifs et, partant, la fonction d'organiser la coopération économique et technico-scientifique multilatérale, ne sauraient être atteints en dehors des exigences écologiques. De ce fait, d'une façon ou d'une autre, la plupart des commissions permanentes, telles que celles œuvrant dans le domaine de l'industrie métallurgique, du charbon, du pétrole et du gaz ont fait inscrire dans leurs programmes aussi des problèmes ayant trait à la lutte contre les effets nocifs de la technologie res-

---

[1] A la date de la signature des statuts du CAEM (1959), les membres fondateurs étaient 8 Etats socialistes d'Europe ; par la suite, en sont devenus membres la Mongolie (1962) et Cuba (1972), tandis que la Yougoslavie, puis la Finlande, l'Irak et le Mexique ont passé avec l'Organisation différents accords de participation et, respectivement, de collaboration.

pective sur l'environnement. A titre d'exemple, il convient de faire valoir que lors de la 43-e réunion de la Commission permanente pour l'industrie du pétrole et du gaz, qui a eu lieu à Belgrade au mois d'octobre 1975, une attention toute particulière a été vouée à l'examen des tâches découlant du Programme complexe, à savoir les actions tendant à l'élargissement de la coopération dans le domaine de la protection et de l'amélioration de l'environnement, ainsi que dans d'autres domaines encore. L'exploitation des eaux des pays membres du CAEM a fait l'objet de consultations des dirigeants des organes spécialisés dans chaque pays membre. A la 21-e séance de la réunion, qui s'est tenue à Varsovie en septembre 1975, et à laquelle ont participé, à titre d'invités, des représentants de la part de la Commission du Danube, de l'Unesco et de la FAO, il a été examiné le stade actuel de la coopération concernant les problèmes touchant au Danube et à Tisa, à la protection des ressources des eaux contre la pollution, à la coordination des recherches technico-scientifiques, à l'information technique et scientifique dans le domaine de l'exploitation des eaux; en même temps, a été dressé le bilan des activités de coopération dans la réalisation de recherches scientifiques et techniques, à savoir : l'élaboration des normes d'utilisation et de rejet pour l'alimentation en eaux industrielles et communales, l'établissement des principes technico-scientifiques d'emplacement et d'optimalisation du fonctionnement du réseau hydrologique , la détermination des limites de la protection des eaux contre la pollution; il a par ailleurs été convenu des directions principales de la coopération scientifique et technique entre les pays membres du CAEM, dans le domaine de l'exploitation et de la protection des eaux dans la période 1976—1980.

L'une des zones majeures d'investigation de la Commission permanente chargée de la coordination des recherches techniques et scientifiques est aussi celle consistant dans la lutte contre la pollution de l'air. Aussi , des études ont-elles été entamées en ce qui concerne les méthodes tendant à l'élimination de l'anhydride sulfureuse et de la poussière des gaz dégagés des installations industrielles, des effets biologiques et des conséquences de la pollution de l'air sur la santé de l'homme, des aspects touchant à la lutte contre la pollution de l'air dans les centres urbains agglomérés. Ainsi, les problèmes ayant fait l'objet de la coopération avec la Roumanie étaient, pour le principal, les deux suivants : 1) la mise en place des *normes* afférentes aux limites de concentration admissible de la pollution de l'air et 2) l'établissement des *méthodes* pour l'analyse des polluants atmosphériques et l'évaluation de leurs effets nocifs sur l'organisme humain.

Aux fins de voir se développer et se perfectionner d'une manière continue la coopération entre les pays membres du CAEM, de connaître l'impact de l'environnement et plus particulièrement de l'environnement artificiel sur l'homme, et surtout de voir s'accroître le niveau de la qualité de la vie et de l'environnement, la vingt-neuvième session du Conseil [2] a adopté la décision portant sur la création de la Commission permanente de coopération dans le domaine de la protection de la santé. Il convient de

[2] Communiqué sur la vingt-neuvième session du CAEM. Dans « Scînteia » du 27 juin 1975.

signaler qu'à ce jour une certaine coopération s'est réalisée quant aux normes d'hygiène.

La recherche de moyens aussi adéquats que possible au but proposé — celui d'utiliser, conformément aux intérêts de chaque nation, les observations portant sur l'environnement continental, certes par les voies les plus efficaces — a constitué, ces dernières années, une préoccupation importante des pays socialistes membres du CAEM. Les deux premières sessions du Groupe de travail pour les télé-observations (Baku, 1975 et Neubrandenburg, 1976) qui se sont tenues dans le cadre du Programme « Intercosmos » (la proposition portant sur la création de ce Groupe appartient à la Roumanie) ont fait ressortir entre autres la nécessité de mettre sur pied un catalogue des problèmes, y compris des problèmes ayant trait à la dynamique des phénomènes naturels, et à la solution des modifications intervenues dans le cadre de l'équilibre écologique multimillénaire.

Les résultats de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe ont été relevés avec satisfaction aussi par le Comité Exécutif du CAEM. Lors de sa 73-e session qui s'est tenue à Moscou en octobre 1975, il a été souligné que les principes et les mesures qui ont été adoptés à cette conférence « créent des prémisses favorables à l'élargissement continuel de la coopération fructueuse entre les Etats européens dans différents domaines de l'économie, de la science et de la technique et de la protection de l'environnement » [3]. Partant de l'idée de voir se réaliser une large coopération internationale, est-il dit dans le même Communiqué, le CAEM est fermement décidé d'apporter, dans le cadre de ses compétences, sa contribution à la réalisation des principes et des dispositions respectives qui ont trouvé leur reflet dans l'Acte final de la Conférence sous le titre *La collaboration dans le domaine de l'économie, de la science, de la technique et de l'environnement* en utilisant, à cette fin, « la collaboration active du CAEM avec le Marché Commun, l'ONU, l'Unesco et d'autres organisations internationales ». Quant aux relations avec le Marché Commun, la partie roumaine [4] a exprimé ses vues dans le document intitulé *Les propositions de la Roumanie sur les contacts entre le CAEM et le Marché Commun*, en ce sens qu'entre les deux organisations économiques est possible la conclusion d'un *accord-cadre* qui porte sur les aspects généraux des relations de coopération dans différents domaines, y compris la protection de l'environnement et la conservation de la nature, mais qui n'affecte en rien les problèmes spécifiques qui doivent être résolus directement par chaque pays membre du CAEM. La Roumanie, en tant que pays en voie de développement, bénéficie, à partir du 1-er janvier 1974, de préférences douanières de la part du Marché Commun. Par rapport à 1973, des facilités ont été octroyées à l'exportation pour un plus grand nombre de produits roumains, mais pas dans la mesure à laquelle nous nous attendions. Il est à l'avantage de la Roumanie et des pays respectifs que soient écartés les obstacles qui existent encore et cela d'autant plus que ces obstacles ne sont même pas

---

[3] Voir le Communiqué sur la 73-e séance du Comité Exécutif du CAEM. Dans « Scînteia » du 16 octobre 1975.

[4] Le discours du premier ministre du Gouvernement de la République Socialiste de Roumanie, Manea Mănescu, à la vingt-neuvième session du CAEM (texte abrégé). Dans « Scînteia » du 6 juillet 1975, p. 5.

liés aux exigences de « la qualité de l'environnement » qui veulent, selon le principe accepté dans le cadre du Marché Commun, que « celui qui pollue, paie ». Nous nous prononçons pour la « réalisation des échanges avec les pays du Marché Commun par chaque pays pris à part. Nous ne considérons pas que ceux-ci peuvent être réalisés par le truchement du CAEM »[5].

2. LE MARCHÉ COMMUN[6]

Outre le Conseil ministériel, formé de représentants au titre de ministre, et qui applique la règle do l'unanimité uniquement pour des décisions d'importance maxime (pour le reste, les décisions sont prises sur la base de «la majorité qualifiée »), parmi les organismes de la communauté dont les activités touchent plus souvent les problèmes de l'environnement, il convient de mentionner la Commission de la Communauté Economique Européenne, organe exécutif, qui veille à la mise en œuvre des dispositions du Traité et des dispositions du Conseil, et le Comité Economique et Social, organe consultatif, auquel fait appel — dans tous les cas jugés opportuns — le Conseil ministériel et la Commission Exécutive.

Les décisions du Conseil ont force juridique obligatoire aussi bien pour ce qui concerne les entreprises des Etats membres. C'est là un aspect qui témoigne du caractère supra-national même du Marché Commun. Au cas où certaines prévisions du Traité de Rome (l'article 2 par exemple) ne sont pas observées, les entreprises peuvent être obligées à payer des dommages communautaires[7], les décisions du Conseil et de la Commission ayant valeur de titre exécutoire (par exemple pour « celui qui pollue et ne paie pas », au mépris de la population et de la nature).

Au début, les organes de la communauté ont fait preuve d'une certaine hésitation quant à la compétence de l'organisation dans le domaine de l'environnement. A la suite de la réunion des chefs d'Etats et de gouvernements « des neuf » (Bruxelles, 19 — 20 octobre 1972), il a été procédé à la solution de ce problème en se sens que l'article 2 du Traité de Rome a été interprété dans l'idée que les objectifs communs impliquent également des mesures communes pour l'amélioration de la qualité de l'environnement dans les pays membres ; ainsi qu'il était naturel, on a pris comme point de départ la thèse presque unanimement reconnue qui veut que le développement économique ne saurait plus être de nos jours un but en soi. Conjointement, il a été élaboré et présenté au Conseil un Programme d'actions. La première rencontre des ministres responsables des problèmes de l'en-

[5] Interview accordée par le président Nicolae Ceaușescu aux représentants des journaux « Die Welt », « Le Monde », « The Times » et « La Stampa » le 10 avril 1974. Dans « Scînteia » du 7 mai 1974.

[6] La Communauté économique des Etats capitalistes occidentaux, instituée en 1957, était au commencement « le Marché des six » auquel ont adhéré en 1973 le Royaume-Uni, le Danemark et l'Irlande. Les neuf Etats ont récemment signé à Lomé un accord de coopération avec 44 pays d'Afrique, de la Zone des Caraïbes et du Pacifique. Il constitue une extension des dispositions des accords de 19 Etats afro-malgaches « associés » (Yaoundé, 1964 et 1969).

[7] Gr. Geamănu, *Dreptul internațional contemporan* (Le Droit international contemporain), București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1975, II[e] édition, tome II, p. 272.

vironnement dans les pays membres du Marché Commun a eu lieu à Bruxelles en juillet 1973 [8]. Les problèmes qui ont été abordés dans ce cadre ont tout d'abord visé la définition de critères communs pour tous les pays membres; ensuite, la mise sur pied d'un programme commun de recherches scientifiques destiné à une meilleure connaissance des problèmes touchant à l'environnement et à l'élaboration en commun de listes de produits ou d'activités polluantes, etc.; et enfin, l'harmonisation de la législation des Etats membres dans le domaine de la prévention et de la lutte contre la pollution.

De presque la même façon, sinon identique, comme dans bien d'autres domaines de la coopération communautaire, la France a relevé à cette occasion aussi le danger qui existe pour des actions à caractère intégrationniste, à savoir des décisions prises par dessus la tête des gouvernements. Par conséquent, le Programme commun prévoit que seules quelques mesures auront lieu à l'échelon communautaire, la majorité étant de la compétence de chaque gouvernement pris à part.

Il est à relever que des organes de travail de la Communauté qui se trouvent en contact avec le Comité européen pour la recherche scientifique et technique (CREST) ont mis en avant certaines propositions aux fins de l'examen par le même Conseil ministériel. Les mesures correctives ont trait à une diversité de formes polluantes (lutte contre la pollution dans l'industrie du papier, pour la protection de la qualité des eaux douces, pour la limitation du niveau du bruit de certains moteurs, etc. [9]), mais, elles portent, pour le principal, sur la protection de l'environnement dans la phase de l'expansion de la production d'énergie que connaîtra à l'avenir le Marché Commun « des neuf ».

★

Aux termes de l'article 12 du mandat de la CEE/ONU, les représentants du CAEM et du Marché Commun auront le droit de participer, avec statut consultatif, ainsi qu'il en a été d'ailleurs décidé lors de la trentième session de la Commission Economique pour l'Europe, à l'examen des problèmes, y compris de ceux portant sur l'environnement et auxquels ces organisations sont intéressées. Il est question de deux organisations quant aux buts, aux principes, aux méthodes et respectivement au cadre institutionnel et juridique qui sont complètement différentes : la première vise à réaliser une collaboration de type socialiste ; la deuxième tend à une intégration économique de type capitaliste — qui est un système régional fermé visant à une « dérogation » des principes du droit général fondamental [10].

La participation de la Roumanie au CAEM ne va pas à l'encontre des principes du droit international; au contraire, une « bonne coopération dans le cadre du CAEM devra aboutir au raffermissement de l'indépendance et de la souveraineté de tous les Etats » [11]. Pour ce qui concerne

---

[8] Voir « Scînteia » du 21 juillet 1973.

[9] Philippe Marchat, *Nuisances et pollution*. Dans « La défense nationale », novembre 1974.

[10] Wolfgang Friedmann, *The Changing structure of International Law*, London, Stevens, 1964, p. 66.

[11] Interview accordée par le président Nicolae Ceaușescu au journal « Le Monde ». Dans « Scînteia » du 25 juillet 1975, p. 6.

l'autre partie, le Royaume-Uni, par exemple, venu plus tard dans la Communauté Economique Européenne, elle ne renonce pas facilement aux attributs de sa souveraineté. A la session du Conseil ministériel qui s'est tenue à Luxembourg en octobre 1975, elle a rejeté [12] la formule de la représentation en commun « des neuf » ; elle en a fait de même lors de la réunion préparatoire de la Conférence internationale sur l'énergie, les matières premières et le développement.

3. AUTRES ORGANISATIONS ÉCONOMIQUES. ORGANISATIONS POLITIQUES

La Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (CECA) [13] figure, de même, dans la catégorie des organisations économiques supranationales. A en examiner les fonctions, il ressort que c'est la première organisation de l'intégration « ouest-européenne ». La CECA finance, pour le principal, des programmes de recherches concernant des domaines connexes. Entre autres, elle s'occupe de la recherche de la pollution de l'air causée par les installations technologiques des usines métallurgiques.

Dans le contexte de la tendance à l'intégration, s'est également vue prendre corps l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) [14] —cadre organisationnel et juridique établi pour atteindre ce but — en ce qui concerne les problèmes communs dans le domaine économique, social, scientifique, commercial, d'education et, récemment, dans celui de l'environnement. L'OCDE a un Conseil et un Comité exécutif ; les actes normatifs doivent être approuvés à l'unanimité par les pays membres. L'un des 16 comités de l'Organisation est le Comité pour la protection de l'environnement, qui relève directement de l'organe exécutif. Maintes autres organes sont chargés aussi d'aspects visant à la lutte contre la pollution. A titre d'exemple, il convient de faire valoir que le Comité pour l'énergie analyse les problèmes énergétiques dans le contexte des volets suivants [15] : disponibilités en ressources à long terme ; la croissance économique à long terme ; le potentiel technologique ; la protection de l'environnement.

La Déclaration adoptée lors de la réunion ministérielle du Comité sur l'environnement de novembre 1974, renferme dix propositions d'actions sous la forme de recommandations adressées aux gouvernements des pays membres ; elles ont trait aux diverses formes de pollution, à la relation énergie-environnement, à l'application du principe « c'est le polluant qui paie » ainsi qu'à d'autres aspects touchant à la pollution au delà des limites de la juridiction nationale.

---

[12] Les déclarations du ministre des affaires étrangères James Callaghan. Dans « Scînteia » du 10 octobre 1975.

[13] Cette organisation a été créée par « les six » Etats ouest-européens par le Traité de Paris de 1951. Depuis 1965, les organes de direction ont fait fusion avec l'exécutif et en 1968, avec le Conseil ministériel du Marché Commun, devenant ainsi des organes uniques.

[14] Officiellement, l'OCDE a été créée en 1961 et comprend 19 Etats européens, ainsi que les Etats-Unis, le Canada, le Japon, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. La Yougoslavie en est membre au statut spécial.

[15] Ion Niţă, *Organizaţia pentru Cooperare şi Dezvoltare Economică* (l'Organisation de Coopération et de Développement Economiques), Bucureşti, Ed. Politică, 1975, p. 18.

Parmi les organisations politiques européennes dont les préoccupations touchent aussi l'environnement, notamment au point de vue législatif, il est à mentionner le Conseil Européen [16] et le Conseil Nordique [17]. Si le premier peut adopter des décisions obligatoires, le deuxième ne peut adopter que des recommandations. Ainsi, c'est le cas de rappeler que sous l'égide du Conseil de l'Europe a été signée en 1950, à Rome, la Convention européenne sur la protection des droits de l'homme ; la revendication de ces droits va, selon la procédure établie, à l'encontre de la souveraineté des Etats. Il convient de rappeler une grande action eu égard à la défense et à la promotion de la qualité de la vie : le Conseil Nordique a organisé, dès 1970, un débat sur l'environnement, qui intéresse les Etats de la zone contiguë de ces pays.

Par ailleurs, sous l'égide du Conseil de l'Europe, le Comité européen pour la sauvegarde de la nature et les ressources naturelles a tenu sa 13-e session annuelle (Strasbourg, 18—22 novembre 1974). Le Comité a réaffirmé à cette occasion le rôle qui s'attache au Conseil de l'Europe dans le domaine de la protection de la nature. La quasi-totalité des conclusions des sous-comités de la session [18] ont été envoyées au Comité des ministres.

II. ORGANISATIONS ET UNIONS INTERNATIONALES

La recommandation no. 102 du Plan d'action de la Conférence de Stockholm de 1972 et, plus récemment, la deuxième partie de l'*Acte final* de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, ainsi que d'autres résolutions adoptées aux sessions de l'Assemblée générale de l'ONU, tendent à entraîner les organisations intergouvernementales et, grâce au statut de filiation octroyé, certaines organisations non-gouvernementales déployant des activités propres où à l'échelon régional. Ainsi, les Etats ou les organisations sont invités à établir des plans d'études, à élaborer des mesures législatives, à recueillir et à diffuser des informations, à encourager la formation de personnel technique ; de même, les facteurs compétents sont invités à analyser les aspects économiques de la protection de l'environnement, à définir les critères, les concepts et une terminologie appropriée eu égard à l'environnement et à aider d'une manière aussi substantielle que possible les pays en voie de développement.

1. ORGANISATIONS NON-GOUVERNEMENTALES (ONG)

Nous passerons en revue certains ONG plus importantes en Europe ; par rapport à d'autres continents, elles sont nombreuses. Les voici : l'Union internationale des associations pour la prévention de la pollution de l'air (UIAPPA), l'Union internationale des villes et des pouvoirs locaux

---

[16] En font partie 18 Etats européens, dont les dix premiers ont signé l'acte de constitution en 1949. Au point de vue chronologique, le Conseil de l'Europe représente la première organisation dotée d'un organisme supra-national, à savoir la première organisation ayant connu les avatars qui en découlent.

[17] Le Conseil a été fondé en 1952 par le Danemark, la Norvège et la Suède ; quatre ans après, y sont entrées l'Islande et la Finlande.

[18] *Conseil de l'Europe*, dans *Nature*, décembre 1974.

(IULA), l'Union internationale de chimie pure et appliquée (UICPA), l'Union internationale d'électrothermie (UIE), le Conseil des fédérations industrielles d'Europe (CIFE), etc. La dernière par exemple qui porte *stricto sensu* sur le continent européen, a comme objectif central la lutte contre l'impurification de l'air causée par les installations thermoénergétiques et les installations technologiques de l'industrie métallurgique, par les équipements dans le domaine du raffinage du pétrole et des matériaux de construction. Par leurs experts et spécialistes, les pays membres sont appelés à coopérer étroitement dans les recherches scientifiques et techniques sur ces thèmes prioritaires.

Dans la catégorie des organisations *sous-régionales* de type non-gouvernemental — de l'activité desquelles nous nous occuperons d'une façon plus détaillée — s'inscrivent l'Union Médicale Balkanique (UMB) depuis 1932, et l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen (AIÉSEE) [19] depuis 1963.

Par l'intermédiaire des congrès, des jours et des semaines balkaniques, l'UMB collabore avec 27 pays d'Europe et du bassin méditerranéen surtout (comme membres associés). Cette année-ci (1976), à Timişoara et à Istanbul, ont eu lieu le Cours International de perfectionnement « Actualités médicales » et, respectivement, la XIII^{ème} Semaine Médicale Balkanique. Les résultats de ces activités se reflètent dans les pages des publications de cette institution, surtout dans le « Bulletin de l'Union Médicale Balkanique » qui insère, entre autres études spécialisées, des préoccupations concernant l'hygiène du milieu de vie et de travail, la réaction de l'organisme humain aux facteurs urbains stressants, etc.

L'activité des pays membres de l'AIÉSEE (au nombre de 18) qui reçoit aussi une importante subvention Unesco, se matérialise dans l'organisation des congrès et des colloques par spécialités, quand le cas s'impose, avec une préférance marquée toutefois pour les activités interdisciplinaires, sans ignorer pour autant les interférences avec les problèmes généraux des sciences de l'environnement, de l'espace ambiant, l'espace, par exemple, où a lieu la conservation des monuments archéologiques, des cités historiques ; cette activité se matérialise également dans la publication des recherches ou des débats des spécialistes et des hommes de science et de culture dans le Bulletin de l'AIÉSEE ou son Bulletin d'archéologie et dans les revues des comités nationaux pour l'AIÉSEE. Si récemment le thème du colloque « Les Balkans à l'époque contemporaine » (Bucarest, 1976) a porté sur la situation de l'agriculture dans la période 1919—1933, un thème similaire situé dans une période plus proche de notre époque ne saurait omettre les aspects de la pollution dans l'agriculture. De même, un thème analogue à celui du colloque interdisciplinaire « La structure sociale et le développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles » (Venise, 1971) ne saurait se passer de conclusions portant sur le processus actuel d'urbanisation, de réorganisation de l'habitat et d'amélioration de la qualité de la vie sociale et culturelle dans les centres d'agglomération humaine — tout en gardant

---

[19] Emil Condurachi, *Un anniversaire* (Dix ans depuis la fondation de l'Association Internationale d'études du Sud-Est européen), dans le « Bulletin de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco », no. 3—4, 1975, p. 27 et suiv.

en lignes générales les traditions et les traits spécifiques de chaque pays de cette zone.

La grande famille de l'ONG pourrait comprendre également des activités multilatérales périodiques, telles la Réunion des Commissions nationales pour l'Unesco des Etats Balkaniques, la Réunion des Comités nationaux pour collaboration et entente dans les Balkans, la Conférence balkanique des architectes, la Conférence pour la protection des plantes, etc. Chacune de ces entreprises offre une bonne occasion pour procéder à des échanges d'opinions, organiser des activités communes sous-régionales, appliquer dans ce contexte les programmes nationaux.

Considérons, par exemple, la Conférence de Plovdiv (Bulgarie, 1976) des Commissions nationales pour l'Unesco aux Balkans. Une partie de ses travaux a été consacrée aux propositions de résolutions pour la XIX^e Conférence générale de l'Unesco (Nairobi, 1976), avancées par les délégations présentes. La délégation roumaine a présenté le projet d'une étude intitulée *Le Développement de la recherche scientifique pour la protection de l'environnement aux Balkans*, qui soit élaboré par les pays de la zone, avec le concours de l'Organisation. *La coopération entre les commissions nationales pour l'Unesco aux Balkans à la lumière de « l'Acte final» de la Conférence pour la sécurité et la coopération en Europe* a constitué un deuxième projet avancé par notre délégation. Il a été proposé aux autres commissions de la zone en vue d'appuyer — dans l'esprit du document de Helsinki, qui comporte un chapitre important sur la protection de l'environnement — les démarches des Etats au niveau national, bilatéral et sous-régional, pour l'accomplissement des grands desiderata politiques, économiques et culturels à l'échelle continentale.

En raison de la complexité et de l'actualité des problèmes concernant la protection de l'environnement dans les zones d'intérêt commun des pays balkaniques, il est urgent de convoquer une première réunion des organes officiels qui répondent des problèmes de la lutte contre la pollution et de l'amélioration de l'environnement au niveau national. La présence à cette réunion des représentants de certains programmes et agences spécialisées internationaux (PNUE, Unesco, etc.) pourrait faciliter l'obtention de l'assistance technique et de l'aide financière nécessaire.

2. INSTITUTIONS SPÉCIALISÉES

A. Dans *l'Acte final* de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (Helsinki, 1975), l'Unesco est invitée *expressis verbis*, en tant qu'institution spécialisée pour certains problèmes, à apporter une contribution qualifiée à la mise en œuvre de projets destinés à répondre, sur le plan régional, aux intérêts de tous les Etats. Le raffermissement de la coopération avec la CEE/ONU [20] et, en général, la promotion de la coopération européenne, cet objectif qui a toujours été présent dans les travaux de l'Organisation [21], sont devenus, dans le climat de détente

---

[20] Unesco, Rés. 2. 122 (XVIII).

[21] Unesco, Rés. 6.71 (XVIII), la dernière de la série des résolutions portant sur la coopération européenne, adoptée à la Conférence générale sur l'initiative de la Roumanie.

intervenu après la Conférence, un but central. Ici, les programmes dans le domaine de la science de l'environnement, encore que globaux, sont fondés sur des activités nationales et plus particulièrement régionales. Il conviendrait de les rappeler : Le programme « L'Homme et la Biosphère » (MAB), « Le Programme Hydrologique international » (PHI), Le Programme international pour la corrélation géologique (PICG), Le Programme de la Commission océanographique intergouvernementale (COI). En 1974, le Directeur général a été autorisé [22] à mettre en application un programme interdépartemental et interdisciplinaire intitulé « L'homme et son environnement — L'habitat humain » qui vise à promouvoir une meilleure qualité de la vie humaine. Les connaissances scientifiques et techniques requises par ces programmes sont concentrées dans un gigantesque creuset qui n'est autre que le Système mondial d'information scientifique (UNISIST), conformément auquel doivent fonctionner également le Système d'échanges d'informations sur les politiques scientifiques et technologiques (SPINES) [23].

Ayant, par conséquent, une gamme d'importantes responsabilités, devant couvrir aussi bien les besoins des pays à économie planifiée que ceux des pays à économie de marché, l'Unesco se trouve à présent dans une position unique sur le plan de sa contribution au processus du développement [24]. Sur le total des fonds alloués aux sciences exactes et naturelles, les préoccupations de l'Unesco dans le domaine des sciences de l'environnement qui sont en liaison étroite avec la découverte de nouvelles ressources naturelles, bénéficient d'environ un quart de ce fonds dans le programme biennal pour 1975/1976.

Il est hors de doute que les fonds n'en sont pas tout. La réalisation des 14 projets du MAB, par exemple, n'est possible et d'autant plus souhaitée que par le truchement de la coopération, à l'échelon régional, de tous les pays. C'est précisément, pourquoi dans presque chaque pays (européen) membre de l'Organisation a pris naissance une Commission nationale pour le programme MAB. C'est un organisme scientifique qui se propose deux orientations majeures : coopération entre les Commissions et avec l'Unesco pour ce qui concerne les objectifs à l'échelle régionale ou sous-régionale. L'année 1972 a vu la création de la Commission roumaine pour le Programme l'Homme et la Biosphère auprès de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie [25]. Les activités de cette Commission ont été multipliées dans les années suivantes [26]. Une des actions concertées qui a eu un écho tout particulier en 1975 et à laquelle ont pris part aussi bien la Commission nationale roumaine pour l'Unesco que la Commission roumaine « Homme-

---

[22] Unesco, Rés. 3.51 (XVIII).

[23] Unesco, Rés. 2.123 (XVIII).

[24] Ion Sion, *L'application des conquêtes de la science aux processus du développement et l'amélioration de l'environnement.* (Interview accordée par James M. Harison, sous-directeur général de l'Unesco pour les sciences exactes et naturelles), dans le « Bulletin de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco », no. 1—2/1976.

[25] A. C. Banu, *La relation « Homme—Biosphère » dans les préoccupations des scientifiques roumaines,* dans « Bulletin de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco », no. 2/1973.

[26] Ştefan Milcu, *La contribution de la Commission roumaine « Homme-Biosphère » à la mise en œuvre du Programme MAB,* dans le « Bulletin de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco », no. 3—4/1975.

Biosphère » a consisté en l'étude et l'examen sur les lieux de la problématique des systèmes deltaïques [27] (le projet MAB no. 5) relatifs à l'Europe et au Nil. L'envoi d'équipes de spécialistes et le recueil de données sur les problèmes touchant à l'environnement, moyennant la répartition rationnelle et compétente des efforts scientifiques entre les nations européennes doivent tout naturellement se réaliser, en général, par une approche[28] à la fois économique et écologique, à partir des intérêts nationaux et continuant à travers les intérêts régionaux. Dans certains cas, l'établissement de *monographies régionales* [29] pourrait prendre en considération les situations, les priorités et les modèles, qu'ils soient socio-culturels ou socio-écologiques. Afin de rendre à l'ensemble un certain degré de cohésion et d'uniformité, les monographies sur les sous-régions pourraient prévoir une introduction traitant des concepts fondamentaux sociaux, culturels, écologiques qui est essentielle pour faire comprendre les travaux respectifs. Les comparaisons à l'échelon européen sont pertinentes si elles sont faites sur la base de l'échange d'expérience, qui est favorable aux recherches dans le domaine des sciences de l'environnement.

A cet effet, un rôle tout particulier échoit sans doute aux centres d'information de l'ONU siégeant dans différentes capitales européennes. Un tel centre, doté d'une riche bibliothèque, se trouve à Bucarest, l'Unesco étant l'une des institutions spécialisées qui lui envoie régulièrement de la documentation. De même, un rôle méthodologique joue le Centre d'études de l'avenir et du développement, dont le siège se trouve aussi à Bucarest.

Par ailleurs, les problèmes touchant à l'environnement figurent également dans les programmes d'éducation. C'est l'occasion de rappeler les préoccupations régionales de l'Unesco qui vont depuis l'enseignement primaire à l'enseignement supérieur et depuis l'enseignement post-universitaire à l'éducation permanente. Le Centre européen de l'Unesco pour l'enseignement supérieur de Bucarest — le premier organisme régional de ce genre créé par l'Unesco en Europe — ressent, en ce qui concerne ses objectifs, l'influence des politiques du développement-environnement. La formation du personnel qualifié dans un domaine d'activité et de recherche très important, comme c'est la démographie — cette composante majeure de la problématique du développement, laquelle influence à son tour l'environnement—est de la compétence du Centre démographique de l'ONU — Roumanie (CEDOR) dont le siège est à Bucarest [30]. C'est un organisme destiné notamment aux pays en voie de développement. En tant qu'agence spécialisée, l'Unesco peut recommander des spécialistes, tout en contribuant ainsi au bon déroulement de l'activité formative.

L'Unesco a souvent eu l'initiative de créer des organismes autonomes. A titre d'exemple, il convient de rappeler le Centre européen de Vienne, fondé en 1963, qui travaille, à l'aide de l'Unesco et sous le patron-

---

[27] Ion Sion, *Le système du MAB et le Delta du Danube* (Interview accordée par dr L. H. Teller, directeur adjoint à la Division des sciences écologiques de l'Unesco), dans le « Bulletin de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco », no. 3—4/1975.

[28] Voir les 3 grands types d'approche dans la recherche scientifique. Dans Unesco, Série de rapports MAB no. 5, Londres, 19—22.IX.1972, p. 24, 25.

[29] Unesco, Série de rapports MAB, no. 7, Paris, 5—8 décembre 1972, p. 6.

[30] Octavian Căpățînă, *Organisations internationales et organismes subsidiaires de celles-ci ayant leur siège permanent en Roumanie*, dans le « Bulletin de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco », no. 2, 1975, p. 21.

nage du Conseil international des sciences sociales, dans plusieurs domaines prioritaires dont les recherches sur le développement futur de la société, lesquelles ne sauraient en aucune façon ne pas tenir compte de la relation développement-environnement.

B. La prévention et la lutte contre la pollution de l'environnement, l'amélioration de la qualité de la vie se trouvent également à l'attention d'autres institutions internationales ayant des offices subsidiaires ou préoccupations différenciées à l'échelon régional dont : l'ONUDI, dans le domaine du développement industriel, la FAO, dans celui de l'agriculture et de l'alimentation, l'OMS, dans celui de la santé, l'OIT, pour les questions du travail, l'OMM, dans le domaine météorologique, le GATT, la CNUCED, l'IMCO dans le secteur du commerce et de la navigation, l'AIEA dans le domaine de l'énergie, etc. Certaines des organisations précitées coopèrent aussi bien entre elles pour les questions touchant à l'environnement qu'avec l'Unesco et plus particulièrement avec le PNUD et le PNUE, qui peuvent leur octroyer une assistance financière. Les formes de la coopération sont multiples, mais leur finalité est la même, à savoir le progrès des Etats et la santé de l'homme. Par exemple, il a été envisagé que l'OMS [31] aide les gouvernements appartenant à une région ou à une autre, notamment à des régions sous-développées, afin que soient mis en place des systèmes destinés à veiller à la qualité de l'air dans les régions comportant des risques pour la santé de l'homme à cause de la pollution.

Le processus inverse, à savoir l'initiative d'Etat à organisation est tout naturellement à recommander. Les Etats sont par exemple appelés à faire parvenir à la FAO et à la CNUCED des statistiques [32] portant sur la production et à l'utilisation de substances nuisibles ou toxiques lesquelles peuvent être d'une manière potentielle particulièrement agressives, et cela d'autant plus qu'elles sont persistentes. D'ailleurs, plusieurs activités se rapportant au management du sol (Recommandation 20), des forêts (Recommandations 24—27) s'étayent sur la compétence et les moyens de la FAO. Il en est de même avec l'amélioration des systèmes, de l'aménagement des eaux qui sont également de la compétence d'autres organisations du système de l'ONU [33] (Recommandations 51—54).

Nous disions que chaque institution internationale se préoccupe de connaître et de préserver l'environnement dans lequel l'homme vit et travaille. Il faudrait ajouter que chacune a ses propres méthodes de travail et ses propres formes institutionnelles. Elles procèdent à la création de *groupes de travail* ou de *comité consultatifs*. C'est le cas de la Commission océanographique intergouvernementale (Unesco), du Comité sur les ressources de la mer (la FAO). Pour des besoins d'ordre opérationnel, il se manifeste, dans la plupart des organisations spécialisées, la tendance à la descentralisation des activités à l'échelon régional.

Afin d'éviter les chevauchements et pour harmoniser les efforts, on procède à la création de *groupes mixtes d'experts* des différentes agences

---

[31] La recommandation 77 du Plan d'action de la Conférence de Stockholm de 1972.
[32] Recommandation no. 87 du Plan d'action de la Conférence de Stockholm de 1972.
[33] Voir, par exemple, l'ONU, Rés. 3133 (XXVIII). Il est question que le PNUE, en coopération avec la FAO, établisse une étude sur les ressources vivantes menacées de disparaître dans le milieu marin.

et organisations internationales. Nous voudrions mentionner à cet effet le Groupe mixte Unesco /FAO/OMM/ OMS/ chargé de juger des aspects scientifiques de la pollution du milieu marin (voir GESAMP) et de contribuer entre autres à la découverte des sources de pollution des eaux de la mer et, ensuite, à l'amélioration de la qualité de celle-ci.

3. BANQUES ET PROGRAMMES D'AIDE

Des institutions spécialisées, telles la BIRD, ou des organismes de l'ONU comme le PAM et plus particulièrement le PNUD et le PNUE aident par des moyens financiers et des projets l'action régionale visant à la protection de l'environnement.

Parmi les hautes priorités, les requêtes des pays en voie de développement vont dans le domaine des logements et de l'habitat. Les agences mentionnées dans le domaine de l'aide au développement, comme c'est par exemple le cas de la Banque mondiale, doivent prévoir des fonds à terme et dans des conditions à même de satisfaire pleinement les besoins vitaux de toutes les catégories de la population. De plus, sont nécessaires de nouveaux critères de gestion des finances destinées à assurer les logements et le développement des établissements humains avec la collaboration et, selon le cas, la coopération avec la BIRD, le PNUD et la PNUE [34]; elles seront, aux termes d'une résolution plus ancienne [35], favorables aux pays en voie de développement.

Nous voudrions parler plus en détail des principaux programmes de l'aide au développement : le PNUD et, plus particulièrement, le PNUE.

Sur recommandation de son Comité économique et financier, l'Assemblée générale de l'ONU a adopté en 1974 une résolution sur la décentralisation des activités du PNUD et la création d'*offices régionaux* [36] du Programme, qui assurent la liaison avec les commissions économiques régionales respectives aux fins de contribuer non seulement à la mise en œuvre des programmes nationaux, mais aussi des projets régionaux dans différents domaines, y compris dans le domaine majeur de la protection de l'environnement.

Dans le Conseil d'administration du PNUE on est arrivé à peu près à la même conclusion à savoir que l'extension de son aide à l'échelon régional a été trop lente. Aux fins d'y remédier, il a été proposé de créer de petites *équipes consultatives régionales*, attachées à chaque bureau régional du Programme. De même, le PNUE devra coopérer étroitement avec les bureaux régionaux des institutions spécialisées et avec les commissions économiques régionales [37].

En quoi consiste l'aide du PNUE? La réponse a déjà été fournie : elle consiste en fonds, projets, études, etc.

« Les arrangements institutionnels et financiers pour la coopération dans le domaine de l'environnement» [38] prévoient l'établissement d'un

---

[34] ONU, Rés. 3130 (XXVIII).
[35] ONU, Rés. 2998 (XXVII).
[36] ONU, Rés. 3252 (XXIX).
[37] Doc. PNUE /G.C./55., pp. 9–13.
[38] ONU, Rés. 2997 (XXVII), partie III.

fonds volontaire, à partir du 1-er janvier 1973, destiné à financer, dans le cadre du système de l'ONU, des programmes d'intérêt global et régional. Cependant, afin que le *Fonds de l'environnement* soit pleinement o p é r a t i o n n e l [39], les gouvernements devront élargir leurs contributions.

Lors de la troisième session du Conseil d'Administration du PNUE, ont été établis les échelons « dans la politique et l'application du programme » [40]. Le troisième échelon prévoit les mesures et les projets qui sont retenus pour bénéficier des fonds du Programme [41]. Normalement, cet aide ne comprend qu'une partie des dépenses afférentes aux travaux relevant du deuxième échelon (l'établissement des mesures du programme) ; le financement complet se fait d'habitude pour des projets relativement petits, entrepris au titre du premier échelon de l'évolution (examen de l'état de l'environnement). Il est envisagé avec le même soin que, par le financement et la mise en œuvre des objectifs du Fonds, les mesures renfermées dans le programme et l'examen de l'état de l'environnement puissent offrir une composante nécessaire du processus visant à l'accélération du développement économique des pays en voie de développement[42].

Le PNUE aide les Etats membres et plus particulièrement les pays en voie de développement par les grands projets mêmes qui visent la préservation de l'environnement, tels que « La veille météorologique mondiale » (GEMS), un système de stations-nodules pour surveiller des régions géographiques et climatiques (depuis les tropiques jusqu'aux calotes glaciaires polaires) ; le Système international de références (SIR), un système de stockage et de transmission des informations existentes pour des besoins à l'échelon local, régional et global dans le domaine de l'environnement, ainsi que les informations sur les législations et l'expérience déjà acquise ; « le Fonds génétique » consistant en des centres régionaux destinés à collecter, à conserver et à l'échange d'espèces de plantes menacées de la disparition.

Outre la recherche et les études qui sont établies dans le cadre de ces trois grands projets, il faudrait encourager également les recherches dont le but final est de trouver de nouveaux procédés et orientations pour la gestion de l'environnement que le PNUE peut offrir à l'échelon global et régional au bénéfice notamment des régions sous-développées ; en même temps, le PNUE doit appuyer l'établissement d'instruments juridiques à l'échelon régional concernant, par exemple, la protection contre a pollution des nappes d'eau [43].

Pour conclure ce chapitre, nous voudrions analyser certaines actions de coopération entre les deux derniers programmes. Il a été demandé aux Conseils de direction du PNUD et du PNUE d'appuyer la collecte des données et d'informations, des analyses et d'études relatives aux aspects touchant à la tran^formation, quelquefois irréversible de l'environnement, à savoir la sauvegarde des zones qui sont menacées de se dégrader et de se

---

[39] ONU, Rés. 3132 (XXVIII).

[40] Décision du C.A. du PNUE no. 20/III.

[41] Voir le document PNUE/GC/32 et Corr 1—3. Activités proposées du Programme du Fonds — révisé pour 1975, proposé pour 1976—1977.

[42] ONU, Rés. 3002 (XXVII).

[43] Doc. PNUE/GC/26, p. 149.

transformer en déserts [44]. De cette façon sont appuyées, dans le cadre de la coopération avec les commissions économiques régionales, les réunions techniques à l'échelon de la région donnée.

Le Directeur exécutif du PNUE a été autorisé en 1975 à créer un *service de centralisation et de diffusion* des informations en matière d'assistance technique en coopération avec les gouvernements, le PNUD et les commissions économiques régionales [45]; le recueil d'informations doit se faire de concert avec le fonds commun de données sur l'environnement et le SIR.

Enfin, il a été décidé que le Directeur exécutif du PNUE participe à l'organe consultatif inter-agences du PNUD [46], au bénéfice aussi bien du PNUE que du PNUD et, qu'il participe même aux travaux de cette institution.

4. ORGANISATIONS ET PROGRAMMES DE COORDINATION

A. L'organe principal du PNUE est le Conseil d'Administration [47] composé de 58 membres élus sur une base régionale [48]. Le Comité spécial de coordination pour les problèmes touchant à l'environnement est dirigé par le Directeur exécutif qui fait rapport chaque année au Conseil d'Administration.

La coordination générale par le Conseil doit tenir compte de la compatibilité entre le Programme, les mesures politiques et les objectifs de la Stratégie internationale de la deuxième Décennie du développement et les mesures recommandées par le Comité pour la science et la technologie appliquées au développement. Les *orientations* principales du Conseil sont, depuis la première session, les suivantes : 1) Le Programme du développement et la coordination ; 2) Le Fonds de l'environnement ; 3) La conférence sur l'habitat de Vancouver, 1976. Lors de chacune de ses sessions, le Conseil établit les priorités. L'habitat et ses institutions financières [49] sont toujours en tête de liste. Certes, pour ce qui concerne toutes les questions figurant sur son agenda, le PNUE doit faire connaître ses orientations et faire publier des manuels techniques à même de servir de base aux mesures visant à la protection de l'environnement, qu'il s'agisse de l'environnement terrestre, marin ou de l'air [50]. De nombreux Etats en voie de développement ressentent un grand besoin pour leur orientation, afin de pouvoir concevoir et mettre en œuvre des lois propres visant à assurer la protection de l'environnement, besoins auxquels le PNUE pourrait répondre avec succès à l'échelon régional [51]. Dans le cadre du Conseil a été souligné également le fait que les activités de coordination entre-

---

[44] ONU, Rés. 3337 (XXIX).

[45] Décision du CA du PNUE no. 29 (III), point 7.

[46] ONU, Rés. 3123 (XXVIII).

[47] cf. ONU, Rés. 2997 (XXVII).

[48] L'Europe de l'Est — 6 places ; l'Europe occidentale et autres Etats — 13 places. Aux premières élections, la Roumanie a été élue pour une période de deux ans (1973, 1974).

[49] ONU, Rés. 2999 (XXVII).

[50] « Livre bleu » sur la protection de la mer Méditerranée.

[51] PNUE, *Rapport du Conseil d'administration*. Troisième session. Nairobi, 1975 (par la suite le document sera noté dans le texte sous la cote PNUE/GC/55), p. 18.

prises à l'échelon régional représentent un élément important du programme[52]; on a recommandé la création *d'unités de liaison* avec chaque commission économique régionale [53], ainsi que la tenue de *réunions* et la mise sur pied de *centres régionaux* destinés aux activités relevantes du Programme ; c'est dire que les centres contribueraient à l'établissement d'études tendant à élaborer de vastes programmes à cet échelon [54]. L'idée de voir créés des centres d'activités du Programme constituerait à la fois un pas dans le processus de descentralisation et d'adaptation aux conditions propres aux diverses régions ; cependant, l'emplacement des centres ne doit pas être exclusivement déterminé en rapport des institutions existentes ou des zones riches en connaissances, du fait que cela continuerait à favoriser sensiblement les Etats développés [55].

Entre le PNUE et surtout ses partenaires du système de l'ONU il y a de nombreuses autres possibilités d'obtenir un degré élevé de coordination. Cela permettra d'éviter la « chronicisation » de structures *en vogue*, à savoir le double et le triple fonctionnement. La coordination avec le Programme MAB constitue une coordination exemplaire, notamment en ce qui concerne les projets dans la phase opérationnelle, sans plus parler de la coopération efficace existant entre les secrétariats des organisations intergouvernementales ayant d'importantes responsabilités en matière d'environnement dans la région européenne, et qui se place sous les auspices du PNUE et de la CEE/ONU.

En procédant à des consultations avec les gouvernements et avec toutes les parties qui en seraient intéressées, le Directeur exécutif doit faire corréler et assurer, d'une part, un équilibre approprié [56] entre les activités entreprises par les organismes de l'ONU, les organisations intergouvernementales et non-gouvernementales et, d'autre part, entre les activités nationales de portée régionale ou internationale, ainsi qu'entre les activités destinées à répondre aux besoins de différentes régions géographiques et écologiques et des pays se trouvant à des stades différents de développement ou qui sont dotés de systèmes économiques et sociaux différents. Force est de constater que cette corrélation s'avère nécessaire; c'est dire qu'il est possible d'assurer un tel équilibre compte tenu de l'intéraction de tous les facteurs du milieu et d'interdépendance et de toutes les initiatives entreprises tant à l'échelon national que régional[57]. Les représentants du CAEM, du Marché Commun et du Comité de liaison des ONG pour l'environnement peuvent prêter leur concours dans l'action tendant à faire dégager les incompatibilités, au rapprochement et à la mise en œuvre des objectifs eu égard à tous les problèmes revêtant un intérêt commun. D'autre part, les secrétaires exécutifs des commissions économiques régionales peuvent participer, ainsi qu'il en a d'ailleurs été demandé

---

[52] PNUE, *Rapport du Conseil d'administration*. Deuxième session, Nairobi, 1974 (dans le texte sous la cote PNUE/GC/26), p. 132.

[53] PNUE, *Rapport du Conseil d'administration*. Première session, Genève, 1973 (dans le texte sous la cote PNUE/GC/10).

[54] Doc. PNUE/GC/26, p. 142.

[55] Doc. PNUE/GC/26, p. 12.

[56] Décision du Conseil d'Administration du PNUE, no. 5 (II).

[57] Doc. PNUE, GC/26, p. 16.

à la première session du Conseil, aux travaux du Comité spécial de coordination pour l'environnement [58].

En procédant à l'analyse des rapports annuels, et plus particulièrement de celui de 1974 [59], il ressort qu'il a existé une faible coordination interdisciplinaire, en ce sens que l'on n'a pas voué une attention suffisante aux aspects sociaux-économiques et socio-culturels. A nos yeux, il leur incombe une grande importance dans la solution des problèmes européens complexes de la protection et de l'amélioration de l'environnement.

Les lacunes et les limites de la stratégie internationale sont bien connues de nous tous. De ce fait, il semble que l'un des moyens pertinents visant à combler les *lacunes* et à modifier les *limites* de celle-ci consiste en des activités déployées, conformément au nouvel ordre, à l'échelon régional et sous-régional. La coordination doit être conçue de telle manière que, tout en répondant aux critiques existantes, aux efforts déployés par les organisations internationales, aux activités et aux intérêts régionaux, elle aboutisse à compléter ou à remplacer les activités du PNUE qui sont encore faibles [60]. D'ailleurs, cela fait partie de l'infrastructure nécessaire à la planification et à l'application des mesures opérationnelles. En ce sens, les organisations et les organismes subsidiaires des Nations Unies sont invités à réaliser des actions raisonnables et efficaces, « concertées et coordonées au sujets des programmes et des problèmes budgétaires» [61].

A la suite d'une décision antérieure, le Conseil d'administration, désireux de présenter à la trente et unième session de l'Assemblée générale de l'ONU ses suggestions pour l'amendement des arrangements actuels, a procédé, lors de sa quatrième session de 1976, à « l'examen des dispositions institutionnelles sur la coopération internationale dans le domaine de l'environnement ».

B. Sur la base des recommandations de la Conférence de Stockholm de 1972, il incombe au Secrétaire général de l'ONU d'importantes tâches dans le domaine de la préservation des ressources génétiques (recommandations 39—45), moyennant l'examen d'aspects variés de la planification intégrée, y compris des considérations afférentes à l'impact de l'environnement (recommandation 60—63, 65, 68 et 100), quant à l'implémentation d'un mécanisme destiné à l'échange d'informations sur l'énergie (recommandation 58), à la préparation de rapports périodiques sur la situation écologique régionale (recommandation 95), aux problèmes touchant à la pollution qui pourraient se voir améliorer grâce à des mesures à l'échelon national, régional et international (recommandations 106, 108, 109). Ce sont là des problèmes de coordination qui incombent au forum exécutif de l'ONU, qui se sont dégagés d'une conférence internationale dans le domaine de l'environnement, organisée par ce même forum ; c'est la la société mondiale qui l'avait d'ailleurs habilité à la faire. Afin de porter solution à ces problèmes et à bien d'autres qui surgissent chemin faisant, le Secrétaire général fait appel aux sessions de l'Assemblée géné-

---

[58] Doc. PNUE/GC/10, p. 18.
[59] Doc. PNUE/GC/26, p. 133.
[60] Doc. PNUE,/GC/26, p. 14.
[61] ONU, Rés. 2997 (XXVIII), par. 3.

rale et, d'une manière indirecte, aux services des organismes principaux et secondaires, des équipes d'experts, etc. L'un des instruments auxquels il fait appel est le CES qui jouit d'ailleurs d'une indépendance relative.

Etant placé sous l'autorité de l'Assemblée générale, le CES est chargé d'assurer la mise en œuvre des objectifs de l'ONU dans le domaine économique et social de la coopération internationale et régionale. Parmi ses fonctions les plus importantes, il convient de mentionner l'établissement d'études et de rapports sur l'état de l'environnement sur le plan mondial et régional (surtout en Europe) et la formulation de recommandations institutionnelles ou bien relatives aux conventions et aux conférences mondiales (art. 66 de la Charte) ; le CES est, de même, un organe d'exécution des décisions de l'Assemblée générale et un organe de liaison avec les institutions spécialisées (art. 63) et avec les organisations non-gouvernementales (art. 71).

La dernière session du CES, la cinquante-neuvième qui s'est tenue en 1975, s'est penchée entre autres sur les grands problèmes de la coopération régionale, dont l'environnement, dans le cadre qui est offert par la CEE/ONU. Il a été adopté à cette occasion une résolution sur la coopération dans ce domaine, par laquelle les commissions économiques régionales étaient invitées « à continuer d'intensifier leurs activités pour mettre en application les décisions de politique globale adoptées par le Conseil et l'Assemblée générale et notamment toutes les résolutions adoptées à la sixième session extraordinaire de l'Assemblée générale et, partant de leur responsabilité régionale, à accorder une attention accrue à ces problèmes »[62].

Tous les ans, le CES reçoit le rapport du Conseil d'administration du PNUE, pour le transmettre ensuite à l'Assemblée générale qui est notamment intéressée aux « problèmes de coordination »[63] et à la relation entre les politiques des programmes sur l'environnement, dans le cadre du complexe institutionnel des Nations Unies, et toutes les politiques et priorités économiques et sociales dans le monde tout entier.

La session du CES de 1975 a reçu le troisième rapport du Conseil d'administration du PNUE depuis la création de celui-ci. Le 16 juillet, le Comité économique du CES a examiné, au point 12 de l'ordre du jour (« La coopération internationale dans le domaine de l'environnement »), le rapport qui avait été présenté par le Directeur exécutif adjoint du PNUE. L'occasion était offerte, pour examiner et évaluer à la moitié de la Décennie des Nations Unies pour le Développement la stratégie ou les préoccupations dans le domaine de la liaison entre l'environnement et le développement. C'est ce qui a d'ailleurs fait que le PNUE décidât de faire inscrire à l'ordre du jour de sa quatrième session le point intitulé « Le développement et l'environnement ».

Le 25 juillet 1975, le CES a adopté, dans le cadre de la même réunion, un projet de résolution[64] qui, en reprenant un rapport de son comité économique concernant la coopération internationale dans le domaine de l'environnement, invitait le Directeur Exécutif du PNUE à avoir à l'esprit

[62] ONU, Doc. E/573 et Add. 1.
[63] ONU, Doc. E/AC/6 L. 568.
[64] ONU, Doc. E/AC/6/L. 568.

la nécessité que le Programme soit harmonisé avec les dispositions de la « Déclaration » et du « Programme d'actions » sur le nouvel ordre économique et politique mondial [65] et avec les stipulations de la Charte des droits et des devoirs économiques des Etats adoptés aux sessions spéciales et, respectivement, ordinaire de l'Assemblée générale en 1974. Tout en étant en liaison permanente avec le PNUE, le CES doit [66] veiller et assurer la compatibilité entre les programmes afférents à l'environnement et les objectifs de la Stratégie internationale et du nouvel ordre mondial, économique et politique.

Prenant une part active aux débats internationaux relatifs à la relation « environnement-développement », notre pays a hébergé en 1968 la réunion mixte du Comité administratif de coordination du CES/ONU.

Lors de la cinquante-neuvième session du CES (Genève, juillet 1975), le coordinateur des Nations Unies pour l'assistance en cas de catastrophes naturelles a également parlé des actions entreprises par l'ONU, destinées à venir en aide à notre pays à la suite des inondations inhabituelles qui avaient frappé la Roumanie.

A son tour, la Roumanie a appuyé les efforts déployés par l'ONU pour venir en aide aux pays frappés par les calamités. Le représentant de la Roumanie a lancé l'idée tendant à faire coordonner et orienter les efforts déployés par l'ONU vers des activités à long terme, de nature à prévenir les catastrophes naturelles. Certes, ces problèmes se sont vus reprendre également à la session suivante du CES, en 1976. Lors de la 60-e session du CES, notre pays est devenu co-auteur à un projet de résolution sur l'assistance à octroyer aux pays en voie de développement, qui sont frappés par les éléments de la nature, visant à ce que soient éliminées autant que possible leurs conséquences néfastes sur les facteurs du milieu, sur la qualité de l'environnement, et de la vie en général.

★

Le court bilan que nous venons de faire nous offre l'occasion de constater, pour conclure, le degré de préoccupations des différents organismes et agences à vocation multinationale ou internationale, par rapport à l'amplitude et au rayon d'action des facteurs polluants de l'environnement, avec leur spécificité, leur urgence ou leur immanence ; il ressort de même que toutes ces préoccupations ont, pour l'essentiel, une assise nationale et régionale et que dans ce concert intergouvernemental ou international, les gouvernements et les Etats qui en sont intéressés, qu'ils soient grands, petits ou moyens — tel le cas de la Roumanie — ont un important rôle à jouer. L'amélioration de l'environnement et, en première et dernière analyse, de la qualité de la vie doivent demeurer la tâche permanente de ces organismes. Cette tâche sera accomplie dans les limites des pouvoirs qui leur sont conférés par les nations, par des moyens et formules démocratiques, avec des valences et des amendements imposés par la conception et les normes du nouvel ordre économique et politique mondial.

---

[65] ONU, Doc. E/L.1670.
[66] ONU, Rés. 3002 (XXVII).

ÉCHOS DE L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST (juillet 1974 — juin 1975)

I. *Etudes achevées en 1975*

Mustafa Mehmed, *Documente turceşti privind istoria României* (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), vol. V; Lidia Démeny, *Actele de la Turnu-Roşu şi legăturile comerciale ale Transilvaniei cu estul european (sec. XVI—XVII)* (Les documents de Turnu-Roşu et les relations commerciales de la Transylvanie avec l'Est européen — XVI^{e}—XVII^{e} siècles); Olga Cicanci, *Atanasie Comnen Ipsilanti « După căderea Constantinopolului »* (Athanase Comnène Ypsilanti, « Après la chute de Constantinople »), Etude introductive, traduction, appareil critique; Maria Alexandrescu, *Contribuţii la problema artei provinciale romane în spaţiul balcanic pe baza documentelor funerare* (Contributions à la question de l'art provincial romain dans l'espace balkanique fondées sur les documents funéraires); Aurelian Petre, *Contribuţii arheologice privind perioada de formare a poporului român. I. Monumente ale creştinismului oficial din sec. IV e.n. în Scythia Minor* (Contributions archéologiques relatives à la période de formation du peuple roumain. I. Monuments du christianisme officiel au IV^{e} siècle de n.è. en Scythia Minor); Emanuela Popescu, *Terminologia categoriilor sociale agrare în Imperiul bizantin (sec. IV—VII)* (La terminologie des catégories sociales agraires dans l'Empire byzantin — IV^{e}—VII^{e} siècles); Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Tendinţe laice în literatura greacă din Principate (1774—1830)* (Tendances laïques dans la littérature grecque des Principautés— 1774—1830); L. P. Marcu, *Instituţii meglenite* (Institutions méglénites); Gr. Clima, *Relaţiile Iugoslaviei cu C.E.E. şi cu C.A.E.R. Forme juridice şi efecte economice* (Les rapports de la Yougoslavie avec le CEE et avec le CAEM. Formes juridiques et effets économiques); Cătălina Vătăşescu, *Paralelisme sintactice şi semantice româno-albaneze* (Parallélismes syntactiques et sémantiques roumano-albanais); Adrian Fochi, *Eroi epici comuni în cîntecele populare sud-est europene* (Héros épiques communs dans les chansons populaires sud-est européennes).

II. *Séances de communications*

N. Ciachir, *Svetozar Marković* (tenue sous les auspices de la Commission mixte des historiens roumains et yougoslaves); Şt. Vîlcu, *Instaurarea dictaturii regale în Iugoslavia (6.I.1929) şi opinia publică din România* (L'instauration de la dictature royale en Yougoslavie (6.I.1929) et l'opinion publique de Roumanie); Dan Sluşanschi, *Dimitrie Cantemir şi Philippus Cluverius; O rectificare* (Démètre Cantemir et Philippus Cluverius; Une rectification); N. Şerban Tanaşoca, *Recucerirea Constantinopolului de bizantini (1261) şi tătarii* (La reconquête de Constantinople par les Byzantins — 1261 — et les Tatares); L. P. Marcu, *Tirania şi tiranicidul în ţările române în evul mediu* (La tyrannie et le tyrannicide dans les pays roumains au moyen âge); C. Iordan-Sima, *Crearea Micii Înţelegeri în concepţia României* (La fondation de la Petite Entente dans la conception de la Roumanie). Il convient de mentionner tout particulièrement les deux sessions scientifiques d'ordre thématique: a — *Directions et tendances de la recherche concernant le Sud-Est européen* et b — *Les prémisses de la genèse des nations sud-est européennes* qui, grâce aux nombreux exposés présentés, ont permis de dégager les principales directions de la recherche, d'évaluer ce qui a été déjà accompli, de récapituler les problèmes qui attendent encore d'être résolus par ceux dont les investigations portent sur l'un ou l'autre des domaines d'étude du Sud-Est européen.

a — O. Cicanci, Const. Iordan-Sima, *Travaux de synthèse relatifs à l'histoire du Sud-Est européen;* M. A. Musicescu, *Tendances nouvelles dans les recherches concernant l'art post-byzantin;* L. Marcu, *Tendances et directions de la recherche concernant l'histoire des institutions;* E. Scărlătoiu, C. Vătăşescu, *Le problème de l'union linguistique balkanique*; D. Ionescu, T. Teoteoi

Profil et tendances des principaux périodiques concernant le Sud-Est européen; N. Şerban Tanaşoca, E. Ioan, E. Siupiur, C. Vătăşescu, *Le problème de la périodisation des littératures sud-est européennes.*

b — I. Matei, *L'Empire ottoman et les prémisses de la naissance des nations sud-est européennes;* E. Stănescu, *Le sentiment de leur propre identité chez les peuples sud-est européens aux IXe—XVe siècles;* M. A. Musicescu, *Etapes de l'évolution chronologique et stylistique de l'art sud-est européen dans la période post-byzantine;* A. Duţu, *Modèle médiéval et modèle national dans les cultures sud-est européennes,* V. Georgescu, *L'époque des révolution;* C. Velichi, *La lutte anti-ottomane des peuples du Sud-Est de l'Europe (XVe—XVIIIe siècles) et la situation économique du Sud-Est de l'Europe* (XVe—XVIIe siècles). Complétons cette liste avec la contribution du pr. Eugen Stănescu, *Considérations théoriques et terminologiques en marge du problème des formations socio-économiques* données à la session sur le thème *Général et particulier dans le problème pes formations socio-économiques.*

III. *Participation aux réunions scientifiques internationales en Roumanie*

a) Colloque anglo-roumain : *Anglo-Romanian Relations from the 16th Century to 1919* (Căciulaţi, 4—5 juillet 1975). Voir, pour les détails, le compte rendu de cette réunion scientifique signé par Andrei Pippidi dans RÉSEE XIV (1976), no. 1.

b) Le colloque de la Commission d'art de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen sur le thème : *Les arts des peuples du Sud-Est européen aux XVIe—XVIIIe siècles et leur environnement intellectuel* (9—16 juillet 1975, Suceava—Iaşi) — colloque itinérant, dont les travaux ont alterné avec la visite des monuments d'art de la Moldavie du Nord. Voir pour les détails le compte rendu de A. Duţu dans RÉSEE XIV (1976), no. 1.

c) Le XVe colloque de la Société « Mihai Eminescu » de Freiburg i.Br., sur le thème : *Les Roumains et la Mer* (Mangalia, 22—28 septembre 1975). Citons seulement les contributions dues aux membres de notre Institut : A. Ghiaţă, *La domination roumaine en Dobroudja depuis la fin du XIVe siècle jusqu'à la fin du XVe siècle;* Z. Mihail, *La terminologie maritime roumaine;* A. Petre, *Les cités ouest-pontiques et le limes danubien au VIIe siècle.* Pour les détails, voir le compte rendu de Z. Mihail, « Synthesis », 2/1976.

d) *Le colloque de la Commission mixte d'histoire roumano-bulgare* (Bucarest, 15—16 décembre 1975). Voir à ce sujet le compte rendu de Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Aspects concernant la formation de la culture moderne des Roumains et des Bulgares dans la première moitié du XIXe siècle* (Revue roumaine d'histoire, 2/1976).

e) *Le symposium consacré au centenaire de la mort de Christo Botev* (Bucarest, juin 1976) ; nous mentionnerons de son programme l'allocution d'ouverture du pr. M. Berza, ainsi que les contributions du pr. C. Velichi, *L'activité de Christo Botev en Roumanie et ses rapports avec les milieux socialistes et progressistes de ce pays* et E. Siupiur, *L'activité de journaliste de Christo Botev.*

IV. *Activités à l'étranger*

a) *Le XIVe Congrès international des Sciences historiques* (San Francisco, 22—28 août 1975), auquel ont pris part : le pr. Mihai Berza, directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, membre du Bureau du Comité International des Sciences Historiques (CISH) ; le pr. Val. Al. Georgescu, rapporteur ; le pr. Eugen Stănescu, expert.

b) *Le XIIIe Congrès de la Società Storica Lombarda,* où le pr. Mihai Berza a présenté un exposé sur *Les relations culturelles roumano-italiennes au XVIIIe siècle.*

c) La Session de travail du Comité international de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen (Hambourg, 22—27 mars 1976), à l'ordre du jour de laquelle figurait en premier lieu la mise au point des thèmes du IVe Congrès international des études du Sud-Est européen, prévu pour avoir lieu en Turquie en 1979, ainsi que le programme de perspective du la-dite Association en 1976—1978. Le pr. Mihai Berza y a pris part dans sa double qualité de membre du Comité international de l'AIÉSEE et de président de la Commission d'histoire des idées qui fonctionne dans le cadre de l'AIÉSEE.

d) Le pr. Val. Al. Georgescu a continué de donner cette année (1975/76) le cours commencé il y a quelques années déjà, à la Faculté de Droit et Sciences économiques de Nice.

e) Au Colloque international organisé par la Studienkreis für Kulturbeziehungen de Lüneburg en collaboration avec l'Institut d'études est et sud-est européennes de l'Université de Vienne (Eisenstadt, septembre 1975), Alexandru Duţu a présenté une communication sur

Les centres typographiques internes et externes du Sud-Est européen fonctionnant au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle.

f) Au Colloque international de Matrafüred (Hongrie, octobre 1975) Alexandru Duţu a envoyé un co-rapport au thème *Culture et public au XVIII^e siècle dans le centre de l'Europe.*

g) Au IV^e Symposium international de folklore balkanique (Ohrid, 1975), Liviu Marcu a envoyé une communication sur *Quelques aspects des anciennes coutumes d'hiver dans la vallée de Moglena.*

h) De même, Liviu Marcu a participé au Symposium sur les *Mouvements saisonniers des éleveurs de bétail dans l'Europe du Sud-Est à travers les siècles* (Belgrade, novembre 1975) ; sa contribution portait sur les *Formes traditionnelles de l'élevage pastoral et systèmes normatifs chez les Vlaques des Balkans (seconde moitié du XIX^e siècle).*

i) A la Conférence nationale d'études ethnographiques de la R. P. Albanie (Tirana, juin 1976), Liviu Marcu a contribué avec un exposé sur *Les formes traditionnelles du jugement et des peines chez les Vlaques balkaniques (seconde moitié du XIX^e siècle — début du XX^e siècle).*

V. *Voyages à l'étranger*

Les voyages d'étude à l'étranger des membres de l'Institut pendant la période qui nous occupe se sont avérés tout aussi riches en résultats que ceux des années précédentes. Ils ont assuré à leurs bénéficiaires des possibilités de documentation dans les meilleures conditions, ainsi que des contacts avec des collègues yougoslaves, bulgares et tchécoslovaques. C'est ce que nous apprennent les impressions de voyage de nos collègues : M. Alexandrescu (intéressée par les problèmes de l'art provincial romain), Z. Mihail (qui a étudié la terminologie des métiers dans les langues du Sud-Est européen), T. Teoteoi (dont l'objet d'étude étaient les aspects de l'histoire politique et spirituelle des peuples balkaniques à la veille de la conquête ottomane), qui voyagèrent en Bulgarie. Ou encore, les voyages de Lidia Démeny en Tchécoslovaquie, pour étudier dans les bibliothèques et les archives de Prague et de Bratislava le commerce de l'Europe centrale et du Sud-Est aux XVI^e — XVII^e siècles, et de E. Scărlătoiu en Yougoslavie, où elle a approfondi les interférences linguistiques roumano-sud-slaves (avec un regard particulier sur les dialectes roumains sud-danubiens et leurs contacts avec les langues sud-slaves). Le voyage en Yougoslavie de L. Marcu s'est effectué sur la base de l'accord bilatéral avec le Musée d'histoire de la Macédoine, alors que Eugenia Ioan a suivi les cours de langue, littérature et culture slovène du Ljubljana. Enfin, le Comité de l'enseignement supérieur et du progrès technique de la R. P. de Bulgarie fit bénéficier Elena Siupiur d'une bourse, pour un stage de deux mois en Bulgarie.

Anca Iancu

WISSENSCHAFTLICHE KOOPERATION ZWISCHEN LÄNDERN UNTERSCHIEDLICHER GESELLSCHAFTSORDNUNG

Widmung und Arbeitsprogramm des Österreichischen Ost- und Südosteuropa-Instituts

Die von Jahr zu Jahr zunehmende Verflechtung der Wirtschaftssysteme durch internationale Kooperationen und die von Österreich immer wahrgenommene Zusammenarbeit auf kulturellem Gebiet stellen der Wissenschaft und Forschung maßgebende Aufgaben. In diesem Sinne und gestützt auf die österreichische Forschungskonzeption entwickelt sich die Arbeit des Österreichischen Ost- und Südosteuropa-Instituts in den vier Bereichen Forschung—Lehre—Information—internationale Kooperation.

Das vor 18 Jahren über Initiative des damaligen Bundesministeriums für Unterricht und mehrer Universitätsprofessoren gegründete Institut will in streng wissenschaftlicher Art mit den Kollegialinstituten in den sozialistischen Ländern, aber auch in westlichen Staaten zusammenarbeiten. Wirtschafts- und Gesellschaftswissenschaft, Rechtsfragen, Geographie und Kartographie, Geschichte und slavische und nichtslavische Sprachen Ostmittel-, Ost- und Südosteuropas liegen im Zentrum der Institutsarbeit. Geführt wird das Institut von einem Vorstand, dessen Vorsitzender Univ. Prof. Dr. Richard G. Plaschka (Universität Wien) ist.

Seit Gründung des Bundesministeriums für Wissenschaft und Forschung ist das Institut diesem Ministerium zugeordnet, Frau Bundesminister für Wissenschaft und Forschung Dr. Hertha Firnberg und der ehemalige Unterrichtsminister Dr. Heinrich Drimmel haben die Präsidentschaft inne. Das Institut hat seinen Sitz in A-1010 Wien, Josefsplatz 6, Palais Pálffy. Es ist in mehrere Abteilungen und Arbeitsbereiche gegliedert.

1. ABTEILUNG WIRTSCHAFTS- UND GESELLSCHAFTSWISSENSCHAFTEN

In einer von der Abteilung herausgegebenen „Presseschau Ostwirtschaft" (Redaktion: Dr. Max Demeter Peyfuss und Prof. DDr. Kurt Wessely) werden Meldungen, Berichte, Statistiken und graphische Darstellungen veröffentlicht, die den Zeitungen und Zeitschriften der sozialistischen Länder entnommen sind. Diese Publikation gibt somit einen umfassenden Überblick über das aktuelle Wirtschaftsgeschehen und die wirtschaftspolitischen Zielsetzungen dieser Länder.

Prof. DDr. Kurt Wessely verfaßt auch laufend Studien zu aktuellen Fragen der Wirtschaft und Gesellschaft der sozialistischen Länder, die in der Zeitschrift des Instituts „Österreichische Osthefte" und in anderen namhaften Fachzeitschriften veröffentlicht werden.

2. ABTEILUNG GEOGRAPHIE UND KARTOGRAPHIE
(Leitung: Univ. Doz. Dr. Josef Breu)

Hauptaufgabe ist die Herausgabe eines „Atlasses der Donauländer", der mit den Mitteln der thematischen Kartographie das moderne Zustandsbild der Donauländer, gegliedert nach Landesnatur, Bevölkerung, Gesellschaft, Wirtschaft und Verkehr darstellt und zugleich eine möglichst einheitliche Vergleichbarkeit der verschiedenen Forschungsergebnisse der Einzelstaaten bietet. Das in Zusammenarbeit mit den Geographen der Donauländer und somit auch der rumänischen Geographen erarbeitete Atlaswerk zeigt seinen internationalen Charakter auch in der Viersprachigkeit seiner Legenden und Textblätter: Deutsch, Englisch, Französisch und Russisch. Der Atlas ist ein wertvolles Hilfsmittel für Wissenschaft und Forschung, Unterricht und politische Bildung, Wirtschaft und großräumliche Planung, aber auch für die Publizistik. Etwa 40% des Atlasses liegen gedruckt vor, weitere Karten sind in Bearbeitung.

3. ZEITSCHRIFT- UND BUCHREIHEN

Das zentrale Organ des Instituts, die „Österreichischen Osthefte" (Redaktion: Univ. Prof. Dr. Thorvi Eckhardt und Dr. Max Demeter Peyfuss), erscheint gegenwärtig im 18. Jahrgang und bietet Aufsätze zu Themen der Wirtschaft, der Politik, der Soziologie, der Geschichte, der Kultur und der Ideologie der sozialistischen Länder Europas. Aktuelle wissenschaftliche Diskussionen, Tagungs- und Kongreßberichte sowie Rezensionen runden das Bild der Zeitschrift ab, die grundsätzlich Autoren aus West und Ost zur Verfügung steht.

Die beiden Buchreihen, vom Berichterstatter redigiert, sind die „Veröffentlichungen" und die „Schriftenreihe des Österreichischen Ost- und Südosteuropa-Instituts". Während in ersterer bislang vorwiegend historische Themen behandelt wurden, dient die Schriftenreihe weitgehend den Berichten über Tagungen des Instituts aus dem historischen und wirtschaftswissenschaftlichen Bereich.

4. ABTEILUNG BIBLIOTHEK UND DOKUMENTATION
(Leitung: Walter Lukan)

Die Institutsbibliothek sammelt überwiegend Literatur aus Ostmittel-, Ost- und Südosteuropa, aber auch wichtige Sekundärliteratur aus dem Westen. Wissenschaftliche Nachschlagewerke jeder Art, wesentliche Monographien und einschlägige Zeitschriften, Tages- und Wochenzeitungen — zur Zeit werden 500 kurrente Periodica geführt — stehen in der öffentlich zugänglichen Bibliothek nicht nur den Mitarbeitern, sondern auch auswärtigen Interessenten

zur Verfügung. Die im Institut vertretenen Fachgebiete sind auch richtunggebend für die Sammlung.

Neben einer im Bereiche der geographischen Abteilung geführten Ortsnamenstelle werden von der Abteilung zwei Dokumentationen herausgegeben:

a. *Die „Dokumentation der Gesetze und Verordnungen Osteuropas (DGVO)“*

(Sachbearbeiter: Walter Lukan und Erich Helmer)

Die DGVO vermittelt durch die Übersetzung der einzelnen Gesetzestitel der sozialistischen Staaten Europas einen Einblick in die Gesetzgebung. Die Gesetzblätter der Länder selbst liegen im Institut auf.

b. *Die „Ostdokumentation (OD)“*

(Redaktion: Walter Lukan)

Die OD wird gemeinsam mit dem Österreichischen Zentrum für Wirtschaftlichkeit und Produktivität herausgegeben. Sie erschließt vor allem das periodisch erscheinende Schrifttum der sozialistischen Länder aus dem Sachgebiet Wirtschaft. Die OD will als fachlicher Informationsdienst in Literaturkarten mit kurzen Auszügen des Aufsatzinhaltes die aktuellen Haupttendenzen der wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Entwicklung der RGW-Länder sowie Albaniens, Jugoslawiens und Chinas darbieten.

5. OSTAKADEMIE

(Studienleitung: Prof. Dr. Alfred Schmid, Administrator: Dkfm. Günther Weyrich)

Diese Lehranstalt des Instituts ermöglicht vorwiegend Studenten der Wiener Universitäten, in Abendkursen in Wien sowie in den Winter- und Sommerferien in intensiven Studien außerhalb Wiens Grundkenntnisse und genaue Kenntnisse osteuropäischer Sprachen, vor allem des Russischen und des Serbokroatischen, zu erwerben. Die Winter- und Sommersprachkurse stehen auch ausländischen Studenten zur Verfügung; ausländische Sprachlehrer, vor allem aus der UdSSR, wirken dabei mit. Besonderes Interesse finden die sogenannten „Russisch-Passiv“-Kurse, die während der Semesterlehrgänge in Wien und während des Sommers außerhalb der Hauptstadt in intensivem ganztägigen Unterricht eine weitgehende Geläufigkeit in der Textübersetzung ermöglichen.

6. INTERNATIONALE KOOPERATION

(Leitung: der Berichterstatter)

Diese Abteilung sucht in enger Zusammenarbeit mit den einzelnen Fachabteilungen des Instituts die Kontakte zu österreichischen und ausländischen Universitäten, Akademien und anderen wissenschaftlichen Instituten, aber auch zu internationalen Organisationen, wie z.B. zur UNESCO, auszubauen und zu vertiefen. Die Abteilung ist auch für die Öffentlichkeitsarbeit verantwortlich.

Im eigenen Bereiche werden Gastvorträge, Round-Table-Gespräche, Konferenzen und Tagungen mit in- und ausländischen Fachleuten veranstaltet. Stipendienabkommen mit Universitäten und Akademien der Nachbarstaaten erleichtern den Historikern die Benützung der Archive, Bibliotheken und anderen Sammlungen in Österreich und in den sozialistischen Ländern.

In Zusammenarbeit mit der UNESCO werden nationale und internationale bilaterale und multilaterale Tagungen durchgeführt.

Darüber hinaus unterhalten die einzelnen Referenten des Instituts eigene internationale Kontakte auch zur UNO (Doz. Breu) oder zur MAPRJAL, der internationalen Association der Russisch-Lehrer (Ostakademie).

★

Der Leiter und die Mitarbeiter des Instituts sind jedenfalls bestrebt, unter Benützung des reichlichen Grundlagenmaterials in eigenen und fremden Publikationen bei institutseigenen und auswärtigen Veranstaltungen das Institut und Österreich zu vertreten und bei Sitzungen und Konferenzen internationaler Behörden und Organisationen das in der Forschung und in internationalen Kontakten erarbeitete Material nutzbringend zu verwenden und weiterzugeben.

Karlheinz Mack
(Wien)

CORPUS FONTIUM HISTORIAE BYZANTINAE
STAND DER PUBLIKATIONEN
(Mai 1976)

Erschienen:

Bd. 1: Constantinus Porphyrogenitus, De administrando imperio, edd. Gy. Moravcsik — R. J. H. Jenkins. Washington, Dumbarton Oaks[2] 1967 (DOT 1).
Bd. 2: Agathiae Myrinaei historiarum libri quinque, ed. R. Keydell. Berlin, de Gruyter 1967 (Series Berolinensis).
Bd. 2A: Agathias, The Histories, transl. by J. D. Frendo. Berlin, de Gruyter 1975 (Series Berolinensis).
Bd. 3: Nicetae Choniatae Orationes et epistulae, ed. J. A. van Dieten. Berlin, de Gruyter 1972 (Series Berolinensis).
Bd. 4: Ioannis Caminiatae De expugnatione Thessalonicae, ed. G. Böhlig. Berlin, de Gruyter 1973 (Series Berolinensis).
Bd. 5: Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum, ed. I. Thurn. Berlin, de Gruyter 1973 (Series Berolinensis).
Bd. 6: Nicolai I Constantinopolitani Patriarchae epistolae, edd. R. J. H. Jenkins — L. G. Westerink. Washington, Dumbarton Oaks 1973 (DOT 2).
Bd. 7: Athanasii I Patriarchae Constantinopolitani epistulae CXV, ed., anglice vertit et commentario instruxit Alice-Mary Maffry Talbot. Washington, Dumbarton Oaks 1975 (Series Washingtonensis — DOT 3).
Bd. 10: Ignoti auctoris Chronica Toccorum Cephalleniensium, recensuit et italice vertit J. Schirò. Roma, Accademia Nazionale dei Lincei 1975 (Series Italica).
Bd. 11/1—2: Nicetae Choniatae Historia, ed. J. A. van Dieten. Berlin, de Gruyter 1975 (Series Berolinensis).
Bd. 12/1: Chronica Byzantina Breviora, ed. P. Schreiner. 1. Einleitung und Text. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften 1975 (Series Vindobonensis).

Im Druck:

Bd. 8: Manuel II. Palaiologos, Briefe, ed. G. T. Dennis (Series Washingtonensis).
Bd. 9: Nikephoros Bryennios, ed. P. Gautier (Series Bruxellensis).
Bd. 12/2.3: Chronica Byzantina Breviora, ed. P. Schreiner. 2.3. Kommentar, Übersetzung, Indices (Series Vindobonensis).

In Vorbereitung:

Chronicon Paschale, ed. O. Mazal (Series Vindobonensis).
Demetrios Chomatenos, ed. G. Prinzing.
Ephraim, ed. O. Lampsidis.
Eustathios von Thessalonike, ed. P. Wirth (Series Berolinensis).

Georgios Pachymeres, edd. V. Laurent — A. Failler.
Gregorios Akindynos, Briefe, ed. Angela Hero.
Gregorios Nazianzenos, Carmen de vita sua, ed. J. Th. Cummings (Series Washingtonensis).
Ignatios Diakonos, Briefe, ed. C. Mango.
Ioannes Anagnostes, ed. J. Tsaras (Series Berolinensis).
Ioannes Kantakuzenos, ed. T. Miller.
Ioannes Kinnamos, ed. P. Wirth.
Ioannes Malalas, edd. K. Weierholt — I. Thurn (Series Berolinensis).
Ioseph Genesios, edd. A. Lesmüller-Werner — I. Thurn (Series Berolinensis).
Kekaumenos, Strategikon, ed. Charlotte Wrinch-Roueché.
Konstantinos Manasses, ed. O. Lampsidis.
Konstantinos Porphyrogennetos, De legationibus, ed. O. Kresten (Series Vindobonensis).
Laonikos Chalkokondyles, ed. A. Lolos.
Leon Diakonos, ed. N. M. Panagiotakis (Series Berolinensis).
Leon Grammatikos, ed. Ch. Hannick (Series Vindobonensis).
Manuel II., Epitaph auf Theodoros, ed. Juliana Chrysostomides.
Maurikios, Strategikon, edd. G. T. Dennis — J. Wiita.
Michael Attaleiates, ed. E. Tsolakis.
Michael Glykas, ed. Soultana Mauromati-Katsouyiannopoulou.
Michael Kritobulos, ed. D. Reinsch.
Michael Psellos, Chronographia, ed. K. Snipes.
Miracula S. Demetrii, ed. P. Lemerle.
Nikephoros Gregoras, ed. J. A. van Dieten (Series Berolinensis).
Ps. — Symeon Logothetes, ed. A. Markopoulos (Series Berolinensis).
Stephanos Byzantios, ed. R. Keydell (Series Berolinensis).
Synodicon Vetus, ed. J. Duffy.
Theodoros Metochites, Basilikoi Logoi, ed. I. Ševčenko (Series Vindobonensis).
Theophanes Continuatus, edd. C. de Boor — I. Ševčenko.
Theophylaktos von Ohrid, Briefe und Reden, ed. P. Gautier.

Texte, deren Aufnahme in das CFHB wünschenswert ist

a) Besonders dringlich:

Georgius Continuatus
Konstantinos Porphyrogennetos, De ceremoniis
Leon VI., Taktika
Nikephoros Kallistos Xanthopulos
Photios, Briefe
Theodoros Skutariotes
Theodoros Studites, Briefe

b) Sonstige:

Andreas Libadenos, Dorotheos von Monembasia, Dukas, Ekthesis Chronike und Chronicon Athenarum, Eparchikon Biblion, Georgios Amirutzes, Georgios Kedrenos, Georgios Monachos, Georgios Sphrantzes, Ioannes Antiocheus, Ioannes Kanabutzes, Ioannes Zonaras Ioel, Ps. — Stephanos von Alexandreia.

V. N. LASAREV

(1897—1976)

C'est à Bucarest, au XIV[e] Congrès International d'études byzantines (septembre 1971) que ceux, peu nombreux, des Roumains qui avaient eu le privilège de le connaître de plus près, ont vu pour la dernière fois le pr. V. N. Lasarev.

Il se trouvait dans le Présidium lors de la lecture des rapports sur « Byzance et les Pays Roumains ». Un peu tassé, replié sur lui-même, comme une statue de Rodin, sa capacité d'écouter et de suivre en même temps sa propre pensée l'isolait sans l'éloigner des autres. Malgré l'apparente fatigue physique, il n'avait rien perdu du massif prestige qui imposait partout sa présence. Au diner offert en son honneur — il était membre correspondant de l'Académie Roumaine depuis 1959 — il écoutait, un peu lointain, répondait à voix presque basse. Les détails ne l'intéressaient vraiment plus. En remerciant — son visage faisait penser à un masque de samouraï — il fit l'éloge de la recherche dans l'esprit d'une collaboration internationale.

C'est au cours d'un voyage en 1958 qu'il a découvert les fresques de Moldavie des XV^{e}—XVI^{e} siècles. Une année avant, à Moscou, je lui en avais parlé.« Oh ... cet art tardif ... mais vous avez Curtea de Argeş .. » Pour lui c'était sans réplique. « Il faudrait les voir, Professeur ... votre opinion nous sera précieuse ... » Cela lui fit plaisir. « Je viendrais volontairement ». Et il fut l'hôte de l'Académie Roumaine.

Il est venu en hiver. La neige couvrait tout, scintillant sous un ciel très bleu. Les façades peintes de Voroneţ, de Humor, de Moldoviţa, de Suceviţa avaient l'éclat précieux des miniatures. C'était jour de fête. Les paysans s'approchaient par petits groupes, droits, silencieux, infiniment dignes dans leurs longs manteaux bruns aux broderies noires. « Qui est-ce? » « Un grand professeur d'art ». « Cela lui plait ... nos vieilles églises? » « Mieux, il les comprend ... il connait parfaitement leur langage ». Les vieux paysans aux cheveux blancs venaient serrer la main du Professeur au regard aigu. V. N. Lasarev avait voulu rester seul. Longuement, revenant patiemment sur ses pas, il parcourait le monde des fresques. A Voroneţ on a fait sonner les cloches, dans le grand silence de la neige. A Suceviţa, les chants sollennels faisaient revivre le moyen-âge. L'or des innombrables nimbes prenait vie sous les vagues des rayons de midi qui pénétraient—dorées—par les étroites fenêtres du naos. Immobile il regardait, écoutait; on le sentait pénétré par ce lointain passé qui devait lui évoquer aussi celui de sa patrie. Il ne disait toujours rien; s'attardait, encore et encore. Nous le savions : c'était l'hommage le plus authentique. Tard. vers le soir, en voiture, assis près du chauffeur, il tourna la tête vers nous : « Quelle admirable dignité ... je veux dire ... ces paysans ... on les retrouve dans les fresques ... vous avez trouvé votre propre expression artistique. C'est inoubliable ».

De retour à Bucarest, nous étions invités à prendre le thé dans la maison-musée du Professeur Georges Opresco, Directeur de l'Institut d'histoire de l'art. Le pr. Lasarev racontait, amical, avec une pointe d'humour, ses impressions de voyage. Mais l'essentiel n'y était pas. Le pr. Oprescu guettait, attentif, impatient, pesant, l'opinion du grand spécialiste qui n'aimait pas la peinture post-byzantine. Sur le tard, la réponse vint comme en passant : « Je voudrais vous envoyer quelques-uns de mes élèves ... il faut avoir connu ce monde ... votre art ». C'était encore une fois un hommage. Il dédia d'ailleurs à la peinture extérieure de Moldavie, dans la version italienne de son *Histoire de la peinture byzantine* (Torino, 1907, p. 396—397), quelques appréciations de premier ordre, d'autant plus précieuses dans la sobriété coutumière de son style. Reconnaître qu'il s'agit d'un « fenomeno ... considerevole ... una parola nuova, e per di più pronunziata parecchio tempo dopo lo sfacelo di Bisanzio », était, cette fois-ci plus qu'un hommage, une consécration de la valeur perenne de cet art.

La dialogue entre G. Opresco et V. N. Lasarev fut d'ample respiration. Bref et précis dans ses appréciations sur l'art russe moderne, le pr. Opresco recevait des réponses qui ouvraient, à travers la pensée souple de V. N. Lasarev, de nouveaux horizons.

Et il est parti, sans nous quitter.

Son départ laissa un vide. Sa présence avait la densité d'une synthèse. Sa manière de parler aussi. Son style, limpide et rigoureux, avait la précision d'une calligraphie, tout en prenant — pour communiquer la qualité d'un chef-d'œuvre — de l'envolée, s'habillant de couleur, s'enrichissant de nuances d'un lirisme très pur.

Ses élèves doivent à ce grand savant quelques leçons essentielles dans leur métier d'historiens de l'art du moyen-âge. Notre école nationale de peinture — histoire, histoire de la culture, expression artistique formant un tout — a pu être mieux démêlée à l'aide de la méthode de recherche mise en valeur, avec les résultats spectaculaires qu'on connait, par V. N. Lasarev. Peinture murale, miniatures, icônes, byzantines et russes, interférences artistiques entre Orient et Occident, mise au point de notions vagues, d'affirmations sans fondement scientifique, reprise critique d'anciennes théories, toute cette minutieuse et patiente activité de recherche érudite et logique qui est à la base de son œuvre si riche en informations, en suggestions, demeure exemplaire, ennoblit cette œuvre, cette vie consacrée au travail. Sa valeur fut largement reconnue : il était membre de plusieurs organisations scientifiques européennes de prestige international, dont l'Académie britannique; ses livres et ses articles ont gagné la place qui leur est due parmi les œuvres classiques de la culture et de la civilisation européennes.

Maria-Ana Musicescu

Izvoarele istoriei României, III. Scriitori bizantini (Sec. XI—XIV) — Fontes Historiae Daco-Romanae, III. Scriptores byzantini (Saec. XI—XIV). Publiées par Alexandru Elian şi Nicolae-Şerban Tanaşoca, Bucureşti, Ed. Academiei, 1975, *XXXI* + 569 p.

Les Editions de l'Académie ont publié sous les auspices de l'Institut d'histoire « N. Iorga » et de l'Institut d'études sud-est européennes le troisième volume de la collection *Fontes Historiae Daco-Romanae* (les deux autres volumes ayant paru en 1964 et 1970). Nous possédons maintenant le tant souhaité corpus des sources littéraires byzantines[1] relatives à l'histoire du peuple roumain et du territoire habité par lui aux XI^e—XIV^e siècles, c'est-à-dire la période comprise entre le premier témoignage de la présence des Roumains comme entité ethnique nettement individualisée dans la conscience des contemporains (976) et la première mention par une source byzantine de la Valachie comme formation d'Etat propre aux Roumains du nord du Danube (Jean Cantacuzène). Ce sont les textes qui étayent l'affirmation internationale de la romanité orientale[2].

Nous devons la parution de ce précieux recueil à l'érudition et au talent du pr. Al. Elian et de N. Ş. Tanaşoca, chercheur scientifique à l'Institut d'études sud-est européennes. C'est à ce dernier qu'on a confié la tâche de réviser et d'enrichir un plus ancien corpus de textes littéraires byzantines, réalisé à l'Institut d'histoire « N. Iorga », par le pr. Al. Elian, et à la rédaction duquel ont collaboré aussi N. Bănescu, P. P. Panaitescu et P. Ş. Năsturel. Étudiant patiemment les sources byzantines, Tanaşoca a ajouté aux textes qui existaient déjà d'autres textes, extraits soit des œuvres des auteurs déjà inclus dans le corpus mentionné, soit des œuvres appartenant à des auteurs qui n'y figuraient pas[3]. C'est toujours T. qui a rédigé les notices biobibliographiques et les notes explicatives qui accompagnent les textes. Avec sa compétence et son exigence bien connues le pr. Al. Elian, qui a coordonné le volume, a révisé tous les textes, leur traduction et les notes, apportant des améliorations précieuses tant à la version roumaine qu'aux textes grecs où il a proposé d'intéressantes émendations. Par ailleurs, c'est toujours le pr. Elian qui est l'auteur de la préface du volume.

Déclarant dès le début qu'une discussion sur les renseignements fournis par les textes littéraires byzantins sur les Valaques ou sur la manière dont ces textes ont été interprétés dans l'historiographie, dépasse le cadre d'une préface[4], le pr. Elian se propose de présenter les étapes successives pendant lesquelles les textes mentionnés ont pénétré (en original ou en traduction) dans l'historiographie roumaine. En bref, il présente les essais antérieurs plus ou moins délibérés, plus ou moins réussis pour constituer un corpus de textes byzantins relatifs à l'histoire des Roumains. Nous n'insisterons pas sur le nom de tous ceux qui ont rédigé au fil des ans de telles anthologies, car le pr. Elian l'a fait dans la préface avec sa minutie et son sens critique coutumiers. Ce que nous croyons devoir souligner avec l'auteur c'est que l'intérêt accru pour ces textes — justifié jusqu'à un certain point aussi par le fait que, dans les conditions d'un développement insuffisant de la linguistique, de la philologie, et de l'archéologie, il constituaient la seule source accessible à l'historien qui voulait mettre au clair les origines de son peuple — s'explique surtout par leur emploi comme arguments contre les théories de certains historiens étrangers qui affirmaient que le peuple roumain s'était formé

[1] Les sources diplomatiques ont été laissées de côté. Elles constitueront, avec les textes littéraires byzantins se référant à la période qui a suivi la constitution des trois Etats roumains féodaux, le quatrième volume de la collection.

[2] V. A. Armbruster, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*, Bucureşti, 1972, p. 11 et suiv.

[3] V. L'*Avant propos*, p. V.

[4] Selon notre avis, il est pourtant regrettable que dans une si belle et si substantielle préface on ait omis une discussion sur le terme « Valaque ».

au sud du Danube et que c'est seulement plus tard (au IX^e^ ou au XIII^e^ siècle) qu'il avait immigré sur le territoire du nord du Danube. Ces théories ont été invoquées maintes fois dans des buts politiques qui n'avaient rien de commun avec la vérité historique. Donc, lorsque P. Maior combattait Sulzer, Eder ou Engel[5] ou lorsque Xenopol ou Onciul[6] critiquait Rœsler, ils étaient poussés non seulement par leur passion scientifique mais aussi par leur désir de défendre les droits du peuple roumain sur le territoire qu'il habite aujourd'hui.

La seconde partie de la préface est dédiée à l'exposition des motifs qui ont déterminé les éditeurs d'insérer dans le volume préparé par eux de nombreux textes concernant les Valaques balkaniques. A première vue il est en effet surprenant que dans un corpus qui porte le titre *Fontes historiae Daco-Romanae* il y ait beaucoup de pages traitant de l'histoire des Valaques balkaniques quoiqu'ils ne soient pas mentionnés — sauf une ou deux exceptions — sur le territoire de la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie ou la Dobroudja. Mais en ce moment les recherches de linguistique et de philologie romane ont établi d'une manière indubitable que la langue roumaine s'est formée sur une aire beaucoup plus large que celle comprise entre les frontières actuelles de la Roumanie. Cette aire englobait aussi le territoire compris entre le Danube, la mer Noire, le massif Haemus, la ligne Jireček-Skok et une ligne qui correspond presque à l'actuelle frontière bulgaro-yougoslave. Les ancêtres des Roumains ont vécu sur le territoire mentionné et les contacts entre les populations vivant sur les deux rives du Danube ont été ininterrompus[7]. C'est l'origine commune de leur langue et ces vifs contacts entre les Roumains nord-danubiens et les Valaques balkaniques qui expliquent la présence dans ce corpus de sources de tous les textes qui font mention d'une manière ou d'une autre des Valaques et du territoire habité par eux. De plus, fait digne de remarque, beaucoup avant que la linguistique établisse l'existence de la communauté mentionnée, celle-ci a été affirmée par les historiens roumains à partir du XVIII^e^ siècle. Le stolnic Constantin Cantacuzène remarque, par exemple, la similitude des caractères somatiques, des coutumes et de langue entre les Valaques de l'Epir et de l'Albanie *(cuţovlahi)* et les Roumains du nord du Danube et Cantemir emprunte à Chalkokondyles l'information que les Roumains du Pind parlent la même langue que les *Daces* de la Valachie. De plus, le même Cantemir et après lui toute une succession d'historiens roumains — mais sans rapport direct de filiation entre leurs théories et celle de Cantemir — ont essayé de démontrer l'existence de liens historiques directes entre les pays roumains et les Valaques sud-danubiens à l'èpoque des Asêns. Erreurs d'interprétation et phantaisies à part, ce qui importe c'est la préoccupation en même de l'ancienne historiographie roumaine concernant les Valaques balkaniques, l'affirmation d'une communauté de langue entre les deux groupes des Valaques, fait qui témoigne l'existence prématurée du sentiment qu'ils représentent des branches du même tronc vigoureux de la romanité orientale.

Occupons nous maintenant du travail en soi. Il faut dire dès le début qu'il représente une réussite du point de vue philologique. Il comprend des textes choisis appartenant à 37 auteurs byzantins, chaque fragment étant daté et accompagné d'un regeste en roumain facilitant la consultation du matériel en son ensemble. A notre avis, il aurait fallu que le texte grec soit lui aussi présenté par un regeste en latin. Le texte grec est reproduit d'après les dernières éditions des auteurs respectifs. Là, où ces éditions ont manqué ou quand elles ont pu être consultées seulement lorsque le volume était sur le point d'être imprimé, le fait est mentionné comme tel dans la notice introductive ou dans les notes. Le pr. Elian a quelquefois proposé des émendations intéressantes (v. Kedrenos page 123 n. 10 = Zonaras page 201 n. 36; Kedrenos page 132). Dans le cas de Nichita Choniates on a reproduit dans l'appareil critique le texte d'une paraphrase plus complète que l'original, notée par le sigle B.

Les notices introductives très bien rédigées par N. Ş. Tanaşoca, font mention non seulement des données biobibliographiques de l'auteur respectif, mais aussi des appréciations sur la valeur de l'œuvre en tant que source historique — précisant si nous avons à faire à un historien objectif et bien informé ou non-ainsi que sur le style. Selon le cas, on apporte de précisions utiles sur le rapport entre les sources (par exemple : le rapport entre le texte de Skutariotes et ceux de N. Choniates et G. Akropolites, etc.)

Malgré les difficultés du style des textes byzantins, la traduction est très bonne. Sa qualité dépasse de beaucoup le niveau d'un recueil de sources où c'est la fidélité envers le contenu du texte qu'on exige en premier lieu. Cette traduction met en valeur le talent de N. Ş. Tanaşoca. Nous avons particulièrement goûté les textes de Kekaumenos, Anne Comnène, Nichita Choniates et Théodore Prodromos. La transcription des appellations de personnes et de lieux est

---

[5] V. la Préface, p. XII.

[6] *Ibidem*, p. XX.

[7] *Ibidem*, p. XXIV.

le plus souvent faite avec le respect des formes byzantines, évitant ainsi leur transposition en roumain (par exemple logothète et non *logofăt*, spatharios et non *spătar*[8], Georgios et non Gheorghe, etc.).

Un grand nombre de notes accompagne le texte roumain. N. Ş. Tanaşoca a conçu chaque fragment comme une unité indépendante, offrant au lecteur toutes les explications considérées nécessaires. Il a souligné par des notes détaillées, démontrant d'une solide connaissance de la littérature de spécialité et qui ne manquent pas d'opinions personnelles, les textes importants par la nature des renseignements qu'ils nous fournissent. Citons quelques-unes de ces notes ainsi que les problèmes qu'elles concernent : la première mention des Roumains sous la désignation de « Valaques » (Kedrenos p. 145 n. 67) ; la conscience de leur origine romaine chez les Valaques (Kekaumenos p. 41 n. 70) ; le caractère de la formation politique mentionnée par Skylitzes, Attaleiates, Anne Comnène au sud du Danube et l'origine ethnique de son chef (p. 65 n. 12 ; p. 75 n. 32 ; p. 89 n. 29) ; la transhumance, phénomène typique de la vie des bergers valaques (Anne Comnène p. 109 n. 73) ; l'existence d'un vif mouvement commercial entre les agglomérations du Bas-Danube et Byzance (Nikolaos Kataskepenos p. 159 n. 2) ; la dépendance des villes paristriennes de la patriarchie de Constantinople (Nil Doxopatris p. 163 n. 3) ; l'origine géographique des Valaques mentionnés par Kinamos (p. 239 n. 27), Choniates (p. 251n. 21), Kydones (p. 529 n. 6), etc. ; la tentative de Pierre et d'Asên de faire partie de la catégorie des pronoïaires (Choniates p. 255 n. 37)[9]. Enfin, beaucoup de notes s'occupent des questions de géographie historique.

Nous nous permettons de faire quelques suggestions : il s'agit d'abord de petites inadvertances d'ordre chronologique concernant la disposition des paragraphes dans le cadre des sélections de chaque auteur. Les éditeurs ont préféré respecter l'ordre du texte original. Nous sommes d'avis qu'il aurait été plus normal d'adopter le critère chronologique, d'autant plus que les textes ne sont pas liés entre eux par le sens. Ainsi, chez Kekaumenos le § 10 aurait dû être placé le premier ; chez Jean Oxites le § 6 aurait pu être le premier, suivi par les actuels § 3 et 4 ; chez Anne Comnène l'ordre normal des paragraphes aurait dû être 4, 5, 3 ; chez Zonaras le § 13 aurait dû précéder le § 12.

Les émendations du pr. Elian sur le texte de Kedrenos (p. 123 n. 10) et de Zonaras (p. 201 n. 36) auraient dû figurer aussi à l'appareil du texte grec, comme par exemple, l'émendation de la page 132. Il nous semble que toutes ces émendations auraient dû être accompagnées d'un commentaire en latin afin de conserver l'unité de l'appareil critique et de les faire entrer dans le circuit philologique. A la page 37 n. 55 et à la page 39 n. 63 on a oublié de mentionner la traduction du *Strategikon, Vademecum des byzantinischen Aristokraten. Das sogenannte Strategikon*, Wien — Köln (1956), réalisée par H. G. Beck dont les opinions sont discutées dans les notes respectives.

La forme correcte du nom de l'un des chefs petchenègues mentionnés par Anne Comnène est Τατοῦ[10] (en roumain Tatù comme Tzelgù) non Τατός (en roumain Tatos). La forme Τατούς que nous rencontrons dans le texte de Skylitzes et Zonaras est un argument en faveur de notre opinion.

Dans le cas de Jean Mauropus il aurait été plus naturel d'adopter la forme « mitropolit al Euhaitei » ou « mitropolit al oraşului Euhaitai » au lieu de « Euhaitelor » ce qui laisserait supposer qu'il y avait plusieurs villes de ce nom. Cette remarque est d'autant plus justifiée que dans l'index figurant à la fin du volume on a adopté la forme « Euhaita ».

De l'index, par ailleurs bien équilibré, il manque les mots « bogat » et « čelnic », auxquels sont réservés les § 1 et 6 de Kekaumenos.

Pour faciliter la consultation du volume, il aurait fallu à notre avis, dresser un petit glossaire de dignités byzantines. Il y a des textes, comme par exemple celui de N. Choniates (p. 349) ou de Pachymeres (p. 453 § 9) où sont mentionnées trois ou quatre dignités qui souvent n'ont pas d'équivalent en roumain.

Toutes ces petites remarques de détail ne diminuent en rien la valeur du travail que nous venons de présenter.

---

[8] Nous préférons la transcription « thema » et non « tema », surtout que les autres expressions techniques ont été transcrites avec th.

[9] Il nous semble qu'il aurait été mieux de traduire le terme χωρίον du texte grec par « village » et non par « domaine ». V. V. N. Zlatarski, *Istorija na bălgarskata dărjava prez srădnită văkove*, t. II, Sofia, 1934, p. 435—436 ; G. Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954 p. 53—54.

[10] V. Anne Comnène VI, IV, 1. Leib traduit deux fois par Tatu (VII, III, 3 et VII. V.1) et une fois par Tatos (VI, XIV, 1).

En conclusion, il nous faut féliciter les Editions de l'Académie et l'Entreprise polygraphique « Informaţia » qui ont fait de remarquables efforts pour que le volume paraisse dans les meilleurs conditions.

La parution du troisième volume de la collection *Fontes Historiae Daco-Romanae* presque au moment de la rédaction du nouveau *Traité d'histoire de la Roumanie* qui reprendra *sine ira et studio*, avec la sérénité exigée par toute discussion scientifique prétendant à l'objectivité, les problèmes de la formation du peuple roumain et de sa permanence sur son territoire, représente un acte d'une grande portée historique.

Emanuela Popescu

Documente turceşti privind istoria României. Vol. I. 1455—1774, întocmit de MUSTAFA ALI MEHMED, Bucureşti, Ed. Academiei, 1976, 411 p. (*Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie, tome 1er, 1455—1774*, élaboré par MUSTAFA ALI MEHMED, Bucarest, Ed. Academiei 1976, 411 p.)

Dans la collection *Izvoare orientale privind Istoria României* (Sources orientales concernant l'histoire de la Roumanie), publiée par l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie, vient de paraître un troisième tome, dû aux soins du turcologue bien connu Mustafa Ali Mehmed, de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Ce volume, qui contient des documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie entre les années 1455 (date de la première demande du tribut à la Moldavie par Mehmed II) et 1774 (l'année de la paix de Küçük Kainarža) sera le premier d'une nouvelle série de la collection, à savoir *Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie* (les volumes suivants seront consacrés aux périodes 1774—1791 et 1791—1812). Tant par le domaine que par l'espace géographique envisagés, cette nouvelle série s'annonce importante non seulement pour l'histoire des Roumains, mais aussi pour l'histoire de tout le Sud-Est et même de l'Est de l'Europe.

Le présent volume comprend 292 documents, dont — d'après nos calculs — 270 pièces sont publiées pour la première fois : 118 documents proviennent des Archives de la Turquie (100 pièces de *Basbakanlik Arşivi* et 18 de *Topkapi Sarayi Müzesi Arşivi* d'Istanbul), 57 de Bulgarie (Bibliothèque « Cyrille et Méthode » de Sofia), 54 de Roumanie (Bibliothèque de l'Académie, Archives d'Etat de Bucarest, Bibliothèque Centrale d'Etat et Musée d'histoire de la ville de Bucarest), enfin, 41 pièces des archives de Pologne (*Archiwum Glówne Akt Dawnych*).

Il s'agit d'originaux ou de *suret's*, c'est-à-dire de copies, mais des copies contemporaines, des véritables *duplicata*, suppléant les originaux perdus (c'est le cas de tous les documents de la grande collection des *Registres des affaires importantes — Mühimme Defterleri*).

Du point de vue de la diplomatique, les documents publiés comprennent : des diplômes impériaux *(ferman, hatt-i humâyun* ou *hatt-i şerif)*, des « traités », *(ahidname, sulhname)*, des ordres du sultan *(hüküm)*, des lettres du grand vizir *(buyuruldu, mektup)*, quelques quittances *(temessük, tezkere)*, etc.

La méthode adoptée par l'auteur pour la publication des documents est, en grande mesure, le résultat des possibilités techniques de la maison d'édition : ainsi, sur 292 pièces, 35 seulement sont reproduites en fac-similé, tandis que 257 sont présentées directement en traduction roumaine (sans la translittération latine ou arabe). Cette méthode n'est certes pas la meilleure, mais l'auteur a considéré, à juste titre, qu'il n'avait pas le droit de retarder la publication de ces documents turcs, dont l'utilisation dans la langue originale n'est pas à la portée de la grande majorité des historiens.

Des notes précises facilitent la compréhension du texte de chaque document. Une substantielle *Introduction* (p.I—XXX) attire l'attention du lecteur sur l'importance du volume pour l'histoire de la Roumanie, sur la place qui lui revient dans l'évolution de l'historiographie roumaine, sur les sujets auxquels se réfèrent les pièces, ainsi que sur le caractère spécifique de l'édition. Un *Glossaire* des mots et expressions turcs (p. 329—339), ainsi qu'un *Index* des noms de personnes et de lieux (p. 341—352) facilitent le travail du lecteur. A cet égard, nous ne pouvons que regretter l'absence — inexplicable — d'un sommaire général des documents à la fin du recueil, absolument indispensable pour offrir au lecteur une image d'ensemble des documents publiés.

Quant aux problèmes soulevés par les documents, il s'agit le plus souvent des aspects politiques et juridiques des relations entre les Pays roumains et l'Empire ottoman durant la période susmentionnée.

En effet, d'après ces documents, on peut se former une image plus claire et plus nuancée du statut juridique des Principautés Roumaines à l'égard de la Porte, statut considéré tant dans son essence (l'autonomie roumaine) que dans le cadre des rapports de l'Empire ottoman avec les Etats voisins des Pays roumains : la Pologne, le Khanat de Crimée, l'Empire des Habsbourg. Les documents publiés par Mustafa A. Mehmed démontrent non seulement que la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie ont été comprises dans les *ahidnâme's* (« capitulations », « traités ») accordés par le sultan aux rois polonais (doc. n^os^ 59, 76, 134, 146, 150, 159, 162, 170, 171, 183) ou au « roi allemand » *(Nemçe Kıralı)* (doc. n^os^ 68, 75) — fait déjà connu — mais, en outre, que ces pays ont bénéficié eux aussi des *ahd's* ou des *nişan-ı humâyun's* de la part du souverain ottoman, tout du moins jusqu'au milieu du XVI^e^ siècle (doc. n^os^ 5, 9, 12, 19, 21), et que, après cette date qui marque l'instauration effective de la domination ottomane au nord du Danube, les droits d'autonomie des Etats roumains ont été solennellement proclamés dans les *berat's, hatt-i şerif-s* ou *hatt-i humâyun's* accordés aux princes roumains (doc. n^os^ 291, 292, 215).

En quoi consistait cette autonomie? Voici ce qui ressort du volume publié par Mustafa A. Mehmed : les marchands ottomans n'avaient le droit d'entrer sur le territoire des Principautés Roumaines qu'en vertu de firmans spéciaux ou de *tezkere's*, émis par les autorités officielles ottomanes et présentés aux voïévodes ou à leurs représentants (doc. n^os^ 34, 36, 136, 137, 141, 259, 261, 262, 274, etc.); les voïévodes jouissaient de droits souverains sur tout le territoire du pays, y compris la zone frontière (doc. n^os^ 153, 234, 235), et les efforts des Phanariotes pour faire respecter ce droit sont à relever; la chancellerie ottomane faisait une distinction nette entre les documents des Principautés Roumaines et ceux des « Pays bien gardés » (l'Empire ottoman) (doc. n^os^ 91, 260); ainsi, un firman de 1761 (doc. n^o^ 260) spécifie que « la Valachie, depuis les jours d'autrefois et jusqu'à présent, est enregistrée séparément à la Chancellerie *(kalem)*, il est interdit de passer sur son territoire et <ce pays> jouit de liberté à tous les égards; quant à ses sujets et habitants, qu'ils soient tranquilles et heureux, qu'ils possèdent et disposent de leurs propriétés et de leurs biens; de même, que personne ne franchisse les frontières de la Valachie et de la Petite Valachie <Olténie> ».

D'autre part, dans leurs relations internationales, les princes roumains ne pouvaient mener officiellement leur propre politique : même pour des contrats de mariage pouvant avoir des implications de politique extérieure, ils devaient avoir l'approbation formelle du sultan (doc. n^os^ 60, 97, 175) — ce qui, du reste, ne les empêchait nullement d'entreprendre à leur propre compte des actions secrètes à l'étranger, en vue de sauvegarder l'existence de l'Etat, ou de s'entremettre entre Ottomans et chrétiens (Polonais en l'espèce, doc. n^o^ 160). Les voïévodes roumains entretenaient des rapports étroits avec les Patriarcats orthodoxes de Jérusalem, d'Antioche et Constantinople, qu'ils soutenaient matériellement (doc. n^os^ 192, 197, 203, 207, 212, 230, 253, 281).

D'autres aspects du statut juridique des pays roumains sont également éclaircis grâce aux documents publiés dans le présent volume : par exemple, le jugement des causes entre sujets musulmans (ottomans) et non musulmans (valaques) par le kadi de Giurgiu ou de Ruşcuk (doc. n^os^ 247, 255, 259); le régime des successions pour les sujets ottomans morts sur territoire roumain (doc. n^os^ 233, 236, 274, etc.); l'acquisition par les voïévodes roumains d'immeubles situés sur territoire ottoman (doc. n^o^ 174).

Bon nombre de documents concernent les obligations matérielles des pays roumains envers l'Empire ottoman durant la période 1455—1774. Quoiqu'ils n'apportent guère, à proprement parler, de données inédites, on y trouve pourtant des confirmations et des compléments d'information fort précieux (à cet égard, les registres financiers surtout fournissent parfois de véritables surprises). On a ainsi confirmation du fait que l'acquisition des produits destinés à l'approvisionnement d'Istanbul ou de l'armée ottomane (doc. n^os^ 202, 276) s'effectuait au compte du kharadj. De même, il est confirmé que le tribut était versé à la Trésorerie personnelle du sultan *(Iç Hazine)* (doc. n^o^ 169) et que — tout du moins sous le règne de Dimitrie Cantemir, qui le montre du reste dans ses écrits — cette redevance était enregistrée à Istanbul à la Chancellerie des mines ou des métaux *(Maden kalemi)* (doc. n^o^ 209). Des documents fort intéressants sont ceux concernant la majoration du tribut valaque sous Matei Basarab et Constantin Brâncoveanu : ils renferment non seulement des chiffres précis sur le montant du tribut, mais aussi la mention que ces princes ont obtenu, en échange de la majoration, le monopole de la vente du sel valaque (4000 chariots par an au temps de Brâncoveanu) sur les deux rives du Danube, de Cladova à Brăila (doc. n^os^ 193, 194, 208, 209). Quant à l'impôt « pour la cuisine impériale » *(Matbah-ı Amire adeti)*, un document (doc. n^o^ 151) fait état de sa suppression provisoire (malheureusement, la date du document est incomplète; selon l'éditeur : XVI^e^ siècle).

Le problème du « monopole » ottoman du commerce extérieur de la Moldavie et de la Valachie peut être examiné, grâce aux documents publiés, plus clairement et plus en détail à partir de la 8^e^ décennie du XVI^e^ siècle (doc. n^os^ 136, 137, 140), puis, après un hiatus inexplicable durant tout le XVII^e^ siècle, jusqu'au XVIII^e^ siècle, lorsque les documents impériaux

répètent avec une insistance impressionnante que la Moldavie et la Valachie sont le « kiler » (le grenier) de l'empire (doc. nos 219, 229, 265, 270, 276, 279, 291, 292). De très nombreux marchands ottomans venaient en Moldavie et surtout en Valachie : rien que de Vidin, il en est venu en 1765, en Valachie, près de mille (doc. no 278), fait qui a obligé la Porte de réduire leur nombre à 200 pour la Valachie et à 50 pour la Moldavie (doc. nos 276, 277, 278, 279), ce qui représente, pour ce dernier pays du moins, le retour aux chiffres du XVIe siècle. Mais le contrôle ottoman sur les exportations moldo-valaques n'était pas — et ne pouvait être — vraiment strict et effectif, car il venait aussi en Moldavie, officiellement ou en secret, des marchands arméniens (sujets de la couronne polonaise), les frontières étant assez libres. Les Polonais menaient leur bétail au pâturage en Moldavie (doc. nos 21, 30, 96), tandis qu'en Valachie, au XVIIIe siècle, des sujets ottomans sud-danubiens pratiquaient l'élevage de chevaux et l'apiculture (doc. nos 234, 235, 236) ; enfin maints boyards roumains et marchands étrangers (y compris des marchands turcs) offraient aux paysans roumains *(reaya)* le double des prix officiels, fixés par la Porte, avec paiement d'un acompte *(selem akçesi)*, et soustrayaient ainsi des marchandises aux provisions destinées à la Porte.

Les obligations militaires de la Valachie et de la Moldavie envers la Porte sont attestées dès le début du XVIe siècle (doc. nos 7, 10, 11, 12, 13), lorsqu'elles consistaient en informations sur les pays chrétiens limitrophes que les princes étaient tenus à fournir. Au siècle suivant, Vasile Lupu entretiendra dans ce but des agents spéciaux à Moscou (doc. nos 166, 167). Des détachements roumains participaient sporadiquement aux expéditions militaires ottomanes, participation qui — d'après les documents publiés dans le présent volume — ne dépassait pas quelques milliers d'hommes pour chaque pays : 5000 en 1565 (doc. nos 70, 72), 3000 en 1566 (doc. no 82), 1000 pour garder la place forte de Djankerman (qui était en réparation), en 1577 (doc. no 139), 4000 Moldaves à Oceakov en 1639 (doc. no 167), où 400 chariots de transport furent également exigés (doc. no 167). Un document fait état d'une corvée imposée aux Valaques en 1560 pour la réparation de la forteresse de Giurgiu (doc. no 42).

Ce sont là, dans l'ensemble, les aspects les plus importants présentés par les documents en ce qui concerne les relations osmano-roumaines durant la période 1455—1774. Mais il en est aussi qui fournissent des données dans des questions d'histoire intérieure des Pays roumains : aspects démographiques de la Valachie (doc. nos 231, 256, 257, 276, 289), questions militaires (doc. nos 12, 205), etc.

Pour le lecteur roumain, les documents publiés par les soins de M. A. Mehmet permettent, en outre, de mieux évaluer la puissance ottomane durant la période envisagée. On remarque ainsi l'insistance avec laquelle les personnalités politiques ottomanes les plus autorisées évoquent l'ancienneté et la pureté des rapports d'amitié de la Porte avec la Pologne (doc. nos 98, 145), le rôle des Cosaques et des Tatars, ainsi que celui des marchands, polonais surtout (doc. nos 146, 172, 183), dans le contexte de ces relations.

Dans un autre ordre d'idées, soulignons l'intérêt du doc. no 5, datant de 1480—1481, qui confirme la thèse du pr. Halil Inalcik selon laquelle les empereurs ottomans (Mehmed II) se sont donné le titre de calife dès avant la conquête de l'Egypte (1517). La tolérance religieuse des Ottomans — soulignée par les contributions connues de J. Kabrda — est confirmée dans le présent volume par les documents susmentionnés concernant le régime des patriarcats de Jérusalem et de Constantinople, ainsi que leurs rapports avec les princes roumains.

Enfin, un certain nombre de documents dévoilent les causes du déclin de l'Empire ottoman : les janissaires, les *solak's* et les *zagarci's* s'occupent — abusivement — de commerce en Valachie durant la 8e décennie du XVIIe siècle (doc. nos 136, 137, 140), cependant qu'à la même époque de jeunes *softa's* de la *medrese* de Babadag exercent un commerce abusif et s'a donnent au pillage.

Ces trop brèves observations donneront, nous le souhaitons, un aperçu de la valeur scientifique du présent volume, ainsi que de l'importance et de l'utilité du travail fourni par son auteur, qui a aussi le mérite d'avoir inauguré une nouvelle série de documents. Il convient de mentionner, de même, l'excellente qualité de la traduction roumaine qui a su, par des archaïsmes et des turcismes bien choisis, rendre autant que possible le parfum du temps.

Il était inévitable, dans un volume des dimensions de celui-ci, qu'il se glisse certaines petites erreurs. Nous en citerons quelques-unes, en vue d'une éventuelle réédition : ainsi, le doc. no 17, mentionné comme inédit, a déjà été publié par A. Decei (SMIM, VII, p. 143—155) ; dans une série de documents (58, 64, 75, 112, 127) , le terme turcs « *kıral* » (« roi ») est traduit par « empereur » (pour le souverain romano-allemand), ce qui ne reflète pas la véritable idéologie politique de la Porte, laquelle ne reconnaît à aucun souverain autre que le sultan — à la seule exception du « padichach de France » *(França padişahı)* — le titre d'empereur ; page 165, note 2, *Iç Hazine-i 'Amire* ne signifie pas « Trésorerie du harem », mais la Trésorerie personnelle du sultan ; p. 27, note 1, on mentionne le montant du kharadj valaque sans indiquer la source

de cette donnée (en fait, une autre catégorie de documents turcs) ; le *Glossaire* donne pour *narh* (p. 325) le sens de « redevance fixe, taxe précise pour les produits à vendre », alors qu'en réalité c'était le prix officiel, maximum ou minimum, établissant la limite du gain permis au marchand ; *nüzül* ne signifie pas « halte, étape » (pour cette notion il existe le terme *menzil*), mais — ainsi qu'il est mentionné correctement plus loin, de même que p. 79, note 1 — redevance pour l'étape, provisions pour les étapes.

Enfin, nous devons signaler l'absence d'un bref résumé des documents, qui aurait dû exister aussi bien en roumain (mais celui-ci manque aussi) que dans une langue internationale, afin de rendre l'ouvrage utilisable pour les spécialistes étrangers.

Ces critiques de détail ne diminuent, bien entendu, en rien les mérites particuliers du volume élaboré par Mustafa Ali Mehmed, qui ajoute ainsi à ses publications connues et appréciées à leur juste valeur un nouvel ouvrage, dont la parution marque une date mémorable dans le domaine de la turcologie roumaine.

Mihai Maxim

KLAUS-HENNING SCHROEDER, *Die Geschichte vom trojanischen Krieg in der älteren rumänischen Literatur*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1976, 247 p., 11 Abbild.

Le motif de la guerre trojane dans la littérature roumaine n'avait pas été étudié jusqu'à présent, constituant donc un chapitre inédit, qui attendait d'être écrit. Abordé avec passion et un riche bagage de lectures du domaine de la littérature comparée par l'auteur du présent ouvrage — déjà connu grâce à une *Einführung in das Studium der Rumänischen Sprachwissenschaft und Literaturgeschichte* (Berlin 1967) et à d'autres contributions à l'histoire littéraire et à la linguistique roumaines — ce chapitre s'est transformé en une ample monographie de vaste perspective. Les analyses approfondies, les nombreuses analogies relevées dans la littérature européenne du temps, ainsi que les interprétations et les essais de synthèse de l'auteur s'attachent à dégager les fils qui liaient la littérature roumaine de l'époque à la littérature universelle. De sorte que nous avons ainsi une confirmation indirecte du synchronisme littéraire, thèse argumentée et illustrée avec des exemples du XX^{e} siècle par le critique et l'historien littéraire Eugen Lovinescu (1882—1943). L'horizon s'élargit sensiblement, à tel point même que le continent européen semble parfois trop étroit : l'auteur prend donc position contre une vue confinée à l'Europe ou considérée seulement sous l'angle européen — ce qui a pu générer parfois un « europocentrisme » limité (p. 9). Aussi, l'analyse des textes roumains a-t-elle été précédée ou accompagnée de lectures explorant les autres littératures, européennes ou extra-européennes, dans le domaine de la littérature populaire tout comme dans les domaines du folklore, de l'art et des courants d'idées. L'attention de l'auteur porte moins sur les sources que — et en tout premier lieu — sur la manière dont le matériel a été enregistré, traité et restructuré dans un nouveau milieu et dans des circonstances historiques spécifiques. Par conséquent, la recherche historique, conjuguée et confrontée avec la méthode typologique, s'est efforcée d'étudier non seulement les similitudes mais aussi les différences structurales, car ce sont justement ces dernières qui confèrent à une littérature son originalité, ainsi que sa force d'attraction. L'auteur s'est familiarisé auparavant avec les notions fondamentales de la littérature comparée et les acquis de la philologie, la linguistique, le folklore, avec l'histoire des courants culturels, auxquels s'ajoutent, suivant le cas, l'esprit critique et le sens esthéthique. Cet examen complexe, fondé sur plusieurs disciplines, était le seul moyen apte à conduire à bonne fin une entreprise telle que le présent ouvrage. La voie est difficile, en effet, réclamant un effort incessant, mais elle est la seule susceptible d'ouvrir de larges perspectives, de conduire à des résultats inattendus et, surtout, de capter l'attention du lecteur grâce à un développement panoramique intéressant.

Après un essai d'encadrer la littérature roumaine ancienne dans la littérature européenne de l'époque, l'auteur s'arrête longuement sur le complexe sud-est européen, avec un regard spécial sur ses liens avec les littératures sud-slaves et la littérature byzantine. Ces liens étaient étroits, sans empêcher toutefois les contacts avec le reste du monde, notamment après la conquête de Constantinople par les Croisés et une fois commencée l'expansion des Communes italiennes dans la Méditerranée orientale et dans la mer Noire. Ni la domination ottomane, si étrangère qu'elle fût à l'Europe, par ses origines autant que par ses tendances, ne parvint pourtant pas à dresser des barrières insurmontables entre l'Est, le Nord et l'Ouest du continent, de sorte que le Sud-Est européen a tenu souvent le rôle de pont de liaison ou de plaque tour-

nante pour les divers courants d'idées. Quant aux pays roumains, situés à l'extrémité septentrionale de cette région, ils étaient ouverts également du côté de l'Europe centrale et nord-orientale, vers la Hongrie, la Pologne et la Russie. C'est ce qui a conféré à la littérature roumaine des caractères spécifiques la rapprochant aussi bien du Sud-Est que du centre et du Nord de l'Europe. Mais ceci demande de la part des spécialistes un surcroît de travail, car il leur faut connaître l'héritage gréco-latino-byzantin, se familiariser avec les littératures slaves, étudier les influences romanes jouant surtout par la filière italienne, accorder une attention soutenue aux courants d'idées venus d'Europe occidentale entraînés par les remous de la Renaissance et de la Réforme.

L'auteur étudie minutieusement onze manuscrits roumains relatifs à la guerre trajane. Ecrits en caractères cyrilliques, dans l'intervalle des années 1620—1766, ces manuscrits comportent en tout cinq rédactions d'inspiration différente et sont conservés : neuf à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, à la Bibliothèque Universitaire de Iaşi et le dernier à la Bibliothèque Nationale de Paris. En ce qui concerne les textes respectifs, neuf reflètent le courant byzantino-slave, les deux autres ont été traduits du russe et de l'italien. Ces chiffrent caractérisent dans une certaine mesure l'espace géographique couvert par la littérature roumaine aux XVII[e] — XVIII[e] siècles. Quant à l'originalité de ces textes, nous rallions en tout point la conclusion de l'auteur, qui écrit : « Gerade in Südosteuropa hat man kulturelle Übereinstimmungen — in den bildenden Künsten ebenso wie der Literatur — meistens als Beeinflussung eines Volkes durch ein anderes bezeichnet, so, als sei nur der Gebende der Aktive. Und da die Rumänen sich Vieles später aneigneten als ihre Nachbarn, waren sie die 'Beeinflussten'. Derart einseitig und unkompliziert kann man heute den Vorgang des' Einflusses' nicht mehr sehen. Aktiv ist auch der Nehmende, er wählt aus, interpretiert, deutet um. Aus der Rezeption entsteht eine neue Synthese, die natürlich nur dann erkennbar wird, falls man übernommene Formen oder Werke nicht isoliert betrachtet » (p. 32).

La partie la plus importante du présent ouvrage réside dans l'analyse minutieuse, typologique et linguistique, des textes susmentionnés, avec de longues citations qui introduisent le lecteur au cœur du problème. Notons aussi que l'un de ces textes, daté de 1766, une adaptation de l'ouvrage latin de Guido delle Colonne, sera publié par l'auteur en collaboration avec le spécialiste roumain Radu Constantinescu dans une édition critique complète, ce qui permettra de revoir et de corriger certains détails.

Si du point de vue linguistique ces textes n'apportent rien d'inédit pour la connaissance du roumain de l'époque respective, ils sont pourtant des compléments nécessaires et dignes d'attention susceptibles d'approfondir et surtout de vérifier nos connaissances à cet égard. Plus riche en résultats s'avère l'analyse de ces textes du point de vue de l'histoire littéraire, car elle contribue à faire connaître les procédés stylistiques, les préférences et l'intérêt pour tel ou tel aspect, le goût artistique, le degré du développement culturel, etc. Ce sont donc autant de moyens indirects pour une meilleure connaissance de l'époque en question.

Les termes de *kastel* « place-forte », *tenta* « tente » et *fariž* « cheval » (p. 59) ont pour provenance soit le latin, soit le grec médiéval, où ils sont attestés dès le IX[e] siècle. Alors que les deux premiers sont d'origine latine, le troisième est sémitique mais véhiculé par les Byzantins, les Arabes et les Croisés dans un espace géographique considérable. Le vieux mot roumain *hitlean* « traître », considéré comme régional et dialectal, est devenu dans le roumain actuel *viclean* « perfide, fourbe, astucieux », à la suite d'un processus de hyperurbanisation et d'adaptation phonétique du genre de celui du latin vulgaire dans le cas de *vetlus — veclus*, roum. *vechi*. L'itacisme, c'est-à-dire la prononciation de la voyelle *e* longue comme un *i*, est un phénomène antérieur au XVI[e] siècle, étant caractéristique aussi pour le grec de l'époque byzantine (p. 141, 162).

H. Mihăescu

MIRCEA ANGHELESCU, *Literatura română şi Orientul*, Bucureşti, Ed. Minerva, 1975.

Parmi les traits caractéristiques qui confèrent à notre culture et à notre littérature une physionomie à part, spécifique, se trouve son caractère pour ainsi dire *sud-est européen*, présentant des influences orientales prononcées. Il provient surtout du fait que l'espace culturel roumain est situé dans une zone européenne de carrefour, à distance égale de l'Orient et de l'Occident, recevant des deux directions des influences et des alluvions spirituelles des plus différentes. Cette prédisposition bivalente est un trait de culture vivante et fertile, qui s'est manifesté pleinement tout le long de notre histoire, constituant l'un des facteurs les plus dynamiques

de notre développement et de notre propension spirituelle. Si la constante occidentale de notre culture et de notre littérature a formé l'objet de recherches et d'études minutieuses (Pompiliu Eliade, N. Iorga, D. Popovici, etc.), en exagérant parfois le rôle de l'influence occidentale, le comparativisme roumain nous offre à présent, par l'ouvrage de Mircea Anghelescu, une analyse pertinente et approfondie de nos liens avec l'Orient sous le rapport culturel, historique et surtout littéraire. On démontre ainsi que par sa position géographique, par ses conditions historiques-politiques et religieuses (orthodoxisme, rapports permanents avec Byzance et ensuite avec le mont Athos, domination turque, etc.) et plus tard par l'instruction et la culture, le sol roumain a toujours joué le rôle de *porte* de l'Europe vers l'Orient, en entretenant activement le culte littéraire de cet Orient. Cette influence a été directe, tout en se manifestant maintes fois de façon indirecte, par l'intermédiaire grec, serbe, russe ou occidental. Il est certain que le trésor de culture et de sagesse des peuples du Moyen-Orient et de l'Extrême-Orient a continuellement servi à une communication, à un pont de liaison entre les Roumains et le monde oriental, mettant son empreinte, en quelque sorte, sur notre mode de penser et d'agir.

Mircea Anghelescu part à la découverte successive de ces couches culturelles, en consultant une vaste bibliographie roumaine et étrangère, en fixant le cadre et les moyens par lesquels se réalisent ces contacts — chroniques, traductions, relations culturelles. C'est pourquoi le premier chapitre (*La culture roumaine et l'Orient aux XVII-e et XVIII-e siècles*, p. 10—39) a également un caractère d'introduction au sujet, le point principal étant l'analyse de manuscrits concernant l'Orient qui se trouvent dans nos bibliothèques, le mode selon lequel les chroniqueurs et plus tard Nicolae Milescu et Dimitrie Cantemir ont assimilé la leçon de l'Orient afin de la transmettre ensuite, assez en avance par rapport à d'autres peuples, à toute l'Europe.

Ce chapitre attire l'attention pour la première fois sur l'importance des écrits polémiques byzantins (Ghiorghios Amartolos, Niketas Choniates, Ioan Cantacuzino) pour la connaissance de l'histoire et de la religion islamiques, respectivement pour accréditer une certaine image de l'Orient dans le monde orthodoxe des Principautés Danubiennes, et relie le concours accordé pour l'impression de textes en différentes langues orientales (arabe, arménien) à la politique générale de certains princes régnants roumains, tels Vasile Lupu et Constantin Brâncoveanu en ce qui concerne l'Orient.

Le deuxième chapitre (p. 40—60) est consacré aux *Livres populaires* du type « *Halimaua* » ou *Les Mille et Une Nuits*, *Cele 12 vise ale lui Mamer*, *Archirie și Anadan*, *Varlaam și Ioasaf*, *Sindipa*, etc. qui, par leur riche base narrative, ont entretenu chez nous le culte de l'épopée et des contes du type populaire, offrant à notre littérature, non seulement une multitude de motifs et d'éléments anecdotiques, mais aussi certains moules d'organisation du schéma épique (leur aptitude à circuler, tout particulièrement). Ce chapitre contient, à notre avis, quelques-unes des meilleures pages interprétatives du livre, par l'identification des étapes parcourues, par les motifs figurant dans les livres populaires, jusqu'à leur fixation dans un moule définitif, — une évolution qui implique tout naturellement aussi une consolidation esthétique en plusieurs couches, à partir du nucléе historique vers des formes toujours plus artistiques. *Les Mille et Une Nuits* — soutient l'auteur — représentent « le premier moment esthétique, car leur traduction ne peut plus être expliquée par une raison d'ordre pratique afin d'offrir encore un guide de comportement et une nouvelle série de légendes moralisatrices, mais par l'intérêt que le matériel épique même, le cadre luxuriant, les coutumes et les traditions de peuples éloignés éveillait chez le lecteur du commun. Le caractère autonome, esthétique de cette réception est prouvé aussi par le fait que très souvent le texte est fragmenté en de nombreuses pièces indépendantes, contenant un ou plusieurs contes, sans nul souci de conserver l'ensemble, — le seul à même d'offrir „la clé" (l'explication) des contes du type *Sindipa* » (p. 55).

Dans le troisième chapitre du livre (*La Culture roumaine et l'Orient pendant la première moitié du XIX-e siècle*, p. 62—83), l'auteur met un fort accent sur « cette interpénétration de motifs autochtones et orientaux, de sources folkloriques et livresques », dans la littérature cultivée de l'époque, aussi bien que dans le folklore. Car, parallèlement à l'apparition dans les pays roumains de préoccupations scientifiques dans le domaine de l'orientalisme (T. Cipariu, G. Oltelniceanu, Hasdeu, Gaster) on constate une véritable foison de contes orientaux dans les publications périodiques du temps, ainsi que la présence d'éléments de ce genre chez les conteurs cultivés (Anton Pann), ce qui détermine l'auteur à suivre leur pénétration jusque dans la littérature d'un Pop-Reteganul, Petre Ispirescu et Ion Creangă.

Le chapitre *Voyageurs roumains en Orient pendant la première moitié du XIX-e siècle* (pp. 84—115) propose une étude plus poussée dans la perspective de la littérature, étant donné qu'en même temps que par le journal et les relations de voyage, nous pénétrons dans le domaine de la création des belles-lettres proprement-dit. Par M. Kogălniceanu, Th. Codrescu, Vasile Alecsandri, Dimitrie Rallet, A. C. Golescu, D. Bolintineanu, les relations de voyage arrachent le paysage oriental à sa somnolence taciturne afin de le faire envisager par le lecteur roumain

comme empreint d'une vague d'exotisme romantique, si profondément caractéristique de ce siècle. De même pour la poésie (*Les Romantiques roumains et l'Orient romantique*, pp. 116—153), où les motifs orientaux (le persan, le bassin au jet d'eau, le pont, le caïque, l'odalisque, etc.) jouissent d'un ample traitement préromantique et romantique (par association avec la poésie des ruines), allant jusqu'à faire finalement de l'Orient un symbole de l'éphémère.

Le volume finit par l'analyse de deux cimes de la création roumaine en matière de poésie : Eminescu (le pôle romantique) et Macedonski (le pôle moderniste). *Demonism* et *Memento mori* chez Eminescu, *Calul arabului*, *Cavalerul kurd* et *Noaptea de decembrie* chez Macedonski sont des points de référence pour tout un mode d'intégrer les « hiéroglyphes » orientaux dans une mythologie propre, présentant un fort relief idéologique et artistique.

Le livre de Mircea Anghelescu est un ouvrage incitant. Sans épuiser obstinément l'information, sans se cramponner à l'idée d'agglomérer à la manière positiviste des dates et des motifs orientaux, il recherche davantage le lien entre les faits, la relation et le rapport entre divers phénomènes et structures, ouvrant la voie vers un débat et une méditation fertile sur ce qui a constitué et constitue l'Orient dans notre littérature et notre culture, le long de séries historiques et typologiques distinctes, et surtout sur les spéculations que ces rapports impliquent dans le contexte spirituel. Car Mircea Anghelescu attire l'attention à plusieurs reprises, non sur les influences et les éléments empruntés, mais plutôt sur les similitudes et les correspondances qui mènent à la formation d'une image globale de l'Orient, dans ses données existentielles spécifiques.

Nos observations concernant la construction du livre se réfèrent plutôt aux détails. Ainsi, nous estimons qu'il aurait été nécessaire d'approfondir le matériel présenté par les périodiques roumains à leur période de début ; nous pensons, par exemple, à *Fama Lipschii* (1827), le premier journal roumain qui paraît à Leipzig et qui consacre un portrait au renommé Ali Pacha, le pacha de Ianina, chanté dans notre poésie. A son tour, *Foaia duminecii* (1837), le premier périodique roumain de Transylvanie, offre un riche matériel dans ce sens. De même, il est intéressant de souligner que le rédacteur de cette revue est Ioan Barac, qui a traduit en roumain *Les Mille et Une Nuits*, parus à Braşov, en 8 volumes, entre 1836 et 1840, traduisant en même temps la préface du célèbre Antoine Galland, le premier traducteur de *Mille et Une Nuits* en français. L'importance du rôle joué par ce livre chez les Roumains peut être constatée aussi par le programme de la *Bibliothèque Roumaine* de 1828, de Zaharia Carcalechi, qui se proposait d'offrir à ses lecteurs soit un roman, soit la « Halima » *(Les Mille et Une Nuits)* arabe. Il ne faut pas oublier non plus que la description du monde oriental signifiait en même temps pour les Roumains un moyen de combattre l'esclavage, c'est pourquoi de nombreux articles paraissent sur ce thème, comme ceux portant le titre de *Beiul de la Tunis şi sclavii* dans « *Organul luminării* », no. 2/1847. C'est toujours dans ce journal, édité par T. Cipariu, que paraissent une série de contes orientaux : l'un en dialecte aroumain (*Una mushata enumeracie*, no. 22) et deux autres « fables et histoires orientales » de I. O., *Firul de Argint* (no. 57/1848) et *O sărutare dulce* (no. 58/1848).

Animateur bien connu des études orientales en Roumanie, éditeur du recueil d'études *Romåno-arabica*, Mircea Anghelescu est l'un des rares chercheurs qui se consacre aux recherches de littérature comparée dans le domaine oriental et balkanique. Son livre, utile en égale mesure aux chercheurs roumains et étrangers, constitue une confirmation de nos appréciations.

Mircea Popa

Bałkanistyka polska (Materiały z posiedzeń naukowych Komisji Bałkanistycznej przy Komitecie Słowianoznawstwa PAN w latach 1972—1973), Wrocław. Warszawa. Kraków. Gdańsk (PAN), 1974, 157 S.

Dieser Sammelband zur polnischen Balkanistik ist eine Veröffentlichung der 1971 vom Komitee für Slawistik an der Polnischen Akademie der Wissenschaften gegründeten Balkankommission und umfaßt hauptsächlich Vorträge, die während der Sitzungen dieser Kommission 1972 und 1973 gehalten wurden. Diese Balkankommission hat es sich zur Aufgabe gemacht, durch Veröffentlichungen und Sitzungen in Polen die Arbeiten zur Sprache, Literatur, Archäologie, Geschichte, Folklore usw. zu fördern und zu koordinieren. Die Beiträge des vorliegenden Sammelbandes beabsichtigen zunächst, einen umfassenden Eindruck vom gegenwärtigen Forschungsstand der einzelnen balkanistischen Disziplinen in Polen zu vermitteln. Weiteren Sitzungen wird es, wie Z. Stieber, der verantwortliche Redakteur, im Vorwort zu diesem Band schreibt, vorbehalten sein, speziellere Problemkreise zu behandeln.

In *Die Byzantinistik in den 25 Jahren der Volksrepublik Polen* (S. 7—30), in dem ersten der insgesamt elf Beiträge, gibt W. Ceran einen mit reichem bibliographischen Material ausgestatteten Rückblick auf die rege und vielfältige Tätigkeit der polnischen Wissenschaftler in diesem Zweig. Die Philologen haben neben zahlreichen Detailuntersuchungen auch eine lebhafte Übersetzertätigkeit entfaltet und verschiedene Werke der Patristik, der Geschichtswissenschaft usw. ins Polnische übertragen. Wenn auch die Historiker nicht auf die Tradition wie die Philologen zurückblicken können, so hat sich ihre Disziplin doch in den letzten Jahrzehnten entfaltet und weltweite Anerkennung errungen. Als Sonderforschungsgebiet hat sich hierbei die Untersuchung der Beziehungen zwischen Byzanz und den Slawen, d.h. mit Polen (vgl. die Analyse der Stammesbezeichnungen *Litzike* und *Lendzanioi* aus der Schrift von Constantin Porphyrogenetos) und mit Rußland, herausgebildet.

Vergleichsweise schwächer entwickelt ist hingegen die Albanologie, deren Anfänge von W. Cimochowski in seinem Artikel *Die Albanologie in Polen* (S. 31—38) bis zu J. Hanusz ins vergangene Jahrhundert zurückverfolgt werden. Im wesentlichen wurden bisher linguistische Probleme erörtert, und dies meist im Zusammenhang mit anderen Sprachen, d.h. gewöhnlich mit der Frage der Herkunft und Stellung des Albanischen. (W. Cimochowski neigt übrigens zur illyrischen These, vgl. auch die neuere Arbeit von ihm : Die sprachliche Stellung des Balkanillyrischen im Kreise der indogermanischen Sprachen, in : Studia Albanica X, 1, 1973, 137—153). Fragen der Folklore, Geschichte und Literatur sind erst in den letzten Jahren in den Blickpunkt des Interesses gerückt.

Im dritten Beitrag *Die polnischen Forschungen auf dem Gebiete der slawischen Archäologie in den Donau-Balkanstaaten* (S. 39—54) geben A. Dymaczewski und Z. Kurnatowska eine sehr konzise und mit umfangreichen bibliographischen Angaben ausgestattete Darstellung vom polnischen Beitrag in diesem Teilbereich der Archäologie. Das Interesse an den slawischen Altertümern wurde nach dem Kriege vor allem von W. Hensel wiederbelebt, der durch die Herausgabe der Zeitschrift „Slavia antiqua“ (1948 ff) sehr stimulierend auf diesem Gebiete wirkte. Unter den direkten Kontakten der polnischen Archäologen mit den Balkanländern haben sich die mit Bulgarien als besonders ergiebig erwiesen, wo sie seit 1961 an den Grabungen von Stärmen an der Jantra und seit 1969 an denen von Oderci (Kr. Tolbuchin) beteiligt sind. Einen sehr genauen Eindruck vom Umfang der polnischen Bemühungen vermitteln die 7 Seiten Bibliographie im Anschluß an die Darstellung.

In dem Artikel *Die Neugriechische Philologie in Polen* (S. 55—70) widmet sich O. Jurewicz einem weiteren Gebiet der Balkanistik, das in Polen eine längere und bedeutende Tradition hat. Die Anfänge reichen bis ins 16. Jahrhundert zurück, als griechische Emigranten auch nach Polen kamen, und erreichte einen weiteren Höhepunkt während des griechischen Freiheitskampfes, der besonders in der polnischen Literatur ein großes Echo fand. Im 20. Jahrhundert beginnt sich die neugriechische Philologie zusehends von der Altphilologie zu lösen und als selbständiges Fach an den Universitäten Warschau und Krakau herauszubilden. O. Jurewicz ist zuversichtlich, daß dieser Wissenschaftszweig, der in Polen unter den beiden Weltkriegen sehr gelitten hat, weiter, lebendig bleibt und innerhalb der Balkanistik neuen Auftrieb erhält. Der Schwerpunkt lag in diesem Fach auf der Literatur, besonders auf der Volksdichtung, während sprachliche Fragen kaum erörtert wurden. Allerdings gibt es auch Untersuchungen zur Entwicklung der Volkssprache und neuerdings sogar zum Einfluß des Griechischen auf das Bulgarische.

Auf Gegenwartsprobleme geht der Beitrag *Die Hauptprobleme des Krieges und die Ursprünge der volksdemokratischen Revolutionen auf der Balkanhalbinsel in der polnischen Fachliteratur (Stand und Perspektiven)* (S. 71—91) von A. Koseski ein, der in erster Linie die Gründe für die sozialen und politischen Veränderungen in der Folge des 2. Weltkrieges zum Gegenstand hat. Der Autor bedauert in diesem Zusammenhang, daß diese Epoche der modernen Geschichte in Polen noch nicht zusammenhängend dargestellt, sondern erst sehr fragmentarisch erfaßt wurde, wobei die Balkanstaaten gewöhnlich als Objekte und nicht als Subjekte der Geschichte betrachtet werden.

Vornehmlich linguistische Arbeiten berücksichtigt der leider etwas kurz geratene Artikel *Die polnischen Forschungen zu den süd-slawischen Sprachen in der Nachkriegszeit* (S. 93—96) von Fr. Sławski. Hier blickt man natürlich in Polen auf eine ältere und umfangreiche Tradition vor allem im Rahmen der Slawistik zurück, aber auch die balkanlinguistische Perspektive zeigt frühe Ansätze in den Arbeiten von M. Małecki (nachzutragen ist sein wichtiger Beitrag auf dem 3. Linguistenkongreß in Florenz: Osservazioni sull'unione linguistica balcanica). Zahlreich sind die Arbeiten zum Altbulgarischen von T. Lehr-Spławinski, S. Słoński, u.a. Wichtig sind ferner die Beiträge zum Bulgarischen von Fr. Sławski, W. Budziszewa, J. Rusek usw., wobei gelegentlich auch die Kontakte mit den Nachbarsprachen berücksichtigt werden. Weitere Veröffentlichungen liegen für das Serbokroatische und für das Mazedonische vor.

Im Artikel *Die polnischen Forschungsergebnisse zur neueren Geschichte der Balkanvölker* (S. 97—109) beschäftigt sich M. Tanty mit den polnischen Untersuchungen zur Geschichte

der Balkanvölker nach dem Berliner Kongreß, wobei es zu zahlreichen Überschneidungen mit dem Artikel von A. Koseski kommt, den man vielleicht in diesen Beitrag hätte integrieren können. Die wichtigsten Arbeiten zu diesem Zeitraum stammen von H. Batowski und M. Tanty. Da es jedoch keine spezielle Disziplin Südosteuropageschichte gibt, wird der Balkanraum gewöhnlich nicht unabhängig, sondern in Verbindung mit den übrigen europäischen Staaten untersucht. Am wenigsten entwickelt sind die Untersuchungen zur Geschichte des modernen Griechenlands und Albaniens.

Der Überblick unter dem Titel *Die polnischen Forschungsbeiträge aus der Nachkriegszeit zur Geschichte der Balkanvölker (bis 1878)* (S. 111—122) von T. Wasilewski erfaßt den gesamten vor dem Berliner Kongreß liegenden Zeitraum, d.h. er geht bis zur Antike zurück. Die Tradition ist nicht sehr bedeutend und erst nach dem Krieg bildeten sich in Warschau und Krakau Zentren zur Archäologie und älteren Geschichte für diesen Bereich heraus. In den Veröffentlichungen überwiegen Themen aus dem bulgarischen Raum, aber auch jugoslawische, rumänische und türkische Fragestellungen finden Beachtung, während Griechenland und Albanien wiederum vernachlässigt werden. Es gibt hier übrigens einige Überschneidungen mit dem Artikel zur slawischen Archäologie.

A. Weinsberg stellt in seinem Beitrag *Die polnischen Forschungen zur rumänischen Sprache* (S. 123—127) die wichtigsten Arbeiten von polnischen Linguisten zur rumänischen Sprache zusammen. Schon aus dem Umfang des Beitrags ist zu ersehen, daß hier die Forschung noch im Anfangsstadium steckt. In der Vorkriegszeit war man bei der Erforschung der südpolnischen Dialekte auf sprachliche Kontakte mit dem Rumänischen gestoßen, was jedoch nicht zu einer systematischen Beschäftigung mit dieser Sprache in Polen führte. In der Nachkriegszeit wurden bessere Voraussetzungen zur Erforschung der rumänischen Sprache durch die Erstellung von Lehr- und Wörterbüchern und die Einrichtung von Lektoraten geschaffen. Außer den Kontakten zwischen dem Rumänischen und den karpatopolnischen Dialekten wurden noch von Z. Gołąb die aromunischen Dialekte in Mazedonien untersucht.

Aufmerksamkeit verdient noch die Darstellung der Turkologie in dem Artikel *Die Ergebnisse der turkologischen Forschungen in Polen* (S. 129—139) von Wł. Zajączkowski, die ebenfalls umfangreiches bibliographisches Material bietet. Wiederum hat die heutige Forschung in Polen wichtige Vorläufer, die praktisch bis auf die ersten Kontakte zum Osmanischen Reich im 15. Jahrhundert verweisen. Das erste Lehrbuch des Türkischen wurde immerhin schon 1615 veröffentlicht. Als Begründer der modernen Turkologie wird T. Kowalski genannt, der zahlreiche Beiträge zur Erforschung der türkischen Volkssprache und der Dialekte geliefert hat. Gegenwärtig setzt Wł. Zajaczkowski die Untersuchung des Karaimischen, des Gagausischen und Tartarischen fort, während S. Stachowski insbesondere die slawisch-türkischen Sprachbeziehungen beschreibt.

Am Schluß des Sammelbandes finden wir die Studie *Besonderheiten der Abspiegelung der Wirklichkeit und der Volkskultur im Wortschatz der bulgarischen und mazedonischen Mundarten* (S. 141—156) von W. Budziszewska. Aus dem Titel wird bereits deutlich, daß dieser Beitrag nicht ganz in den thematischen Rahmen des Sammelbandes paßt. Es handelt sich nämlich nicht um einen Überblick über die polnische Volkskunde, soweit sie sich mit dem Balkan beschäftigt, sondern um eine Studie. (Übrigens ist in der deutschen Zusammenfassung ein Fehler unterlaufen : *Tarator* ist keine Suppe aus roten Rüben (S. 156), sondern, wie im polnischen Text vorher richtig beschrieben wird (S. 147) eine *Joghurtsuppe*.)

Die größtenteils sehr informativen Beiträge über die polnischen Arbeiten in den verschiedenen Bereichen zur Erforschung der Balkanhalbinsel sind sehr wertvoll, insbesondere auch deshalb, weil sie neben dem Überblick über die Entwicklung und neben der Beschreibung der Forschungsschwerpunkte noch im allgemeinen eine sehr umfangreiche und detailierte Bibliographie geben. Einige Darstellungen sind etwas zu kurz geraten, und man hätte vielleicht auch die Bibliographie vereinheitlichen können. Nach diesem guten zu Start bleibt nur zu hoffen, daß die polnische Balkankommission ihre Arbeit erfolgreich fortsetzen wird. Allerdings, dürfte die sprachliche Barriere in einigen Fällen der Verbreitung der Ergebnisse nicht unerheblich im Wege stehen, was man eventuell in Zukunft noch stärker beachten sollte, als es hier schon durch die Anfügung von kurzen Zusammenfassungen bei den meisten Beiträgen in englischer, deutscher oder russischer Sprache geschah.

Klaus Steinke

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHAI BERZA (M. B.) ; ALEXANDRU DUȚU (A. D.) ; H. MIHĂESCU (H. M) ; TUDOR TEOTEOI (T. T.) ; ADOLF ARMBRUSTER (A. A.) ; NESTOR CAMARIANO (N. C.) ; OLGA CICANCI et CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (O. C. & C. P. - D.) ; J. IRMSCHER, BERLIN — DDR(Irm) ; ANCA GHIAȚĂ (A. G.) ; LIVIU P. MARCU et A. PAPAPANU (L. P. M. & A. P.)

Il faut féliciter le Pr. Geo Pistarino, directeur de la « Collana storica di fonti e studi », d'avoir décidé Roberto S. Lopez à réunir dans un volume de cette remarquable collection une bonne partie des études d'histoire génoise que le professeur de Yale a publiées dans différents périodiques au cours de presque quatre décennies. Parti de l'histoire du grand port méditerranéen et Génois d'origine, Roberto Lopez est toujours resté fidèle à ses intérêts scientifiques de jeunesse, auxquels nous devons *Genova marinara nel Duecento: Benedetto Zaccaria ammiraglio e mercante* (Messina-Milano), 1933), *Studi sull'economia genovese nel medio evo* (Torino, 1936) et l'inoubliable *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo* (Bologna, 1938). Cette fidélité, chez un historien qui ne devait cesser d'élargir l'horizon de ses recherches, fut sans doute facilitée par l'intérêt spécial de l'histoire génoise, qui eut le privilège de se trouver pendant de longs siècles au cœur même de la grande histoire. Dans le recueil suggestivement intitulé *Su e giù per la storia di Genova* (Genova, 1975, 388 p., avec la bibliographie des travaux de R. S. Lopez, pp. 3—11) nous retrouvons (à côté de trois écrits inédits : *Trafegando in partibus Cathagii: altri Genovesi in Cina nel Trecento; Much ado about Vinland; Chi ha inventato gli spaghetti?* et du texte complet de *Méthodes commerciales des marchands occidentaux en Asie du XI^e au XIV^e siècle*, dont seule une version abrégée avait été publiée auparavant) une vingtaine d'articles, souvent accompagnés des documents inédits qui leur ont servi de fondement et que l'auteur, à juste raison, republie tels quels, se contentant dans la plupart des cas de corriger « qualche errore di fatto o di stampa che mi saltava agli occhi », d'ajouter quelques documents ou de signaler dans une note des ouvrages particulièrement importants parus ultérieurement. L'ensemble est harmonieusement réparti en quatre groupes : Panorami, Genova e l'Oriente, Genova e l'Occidente, Questioni tecniche. D'une lecture toujours nourrissante, ces pages vous portent ainsi de l'étude érudite dont chaque détail reste pourtant significatif, aux larges vues de synthèse qui éclairent des aspects essentiels de l'évolution du grand centre commercial de Gênes et, avec eux, le paysage général de la vie européenne au moyen âge.

En fait, c'est la série des quatre tableaux synthétiques — les « panorami » — qui ouvre le volume : *Le marchand génois : un profil collectif* (1958) ; *Venise et Gênes : deux styles, une réussite* (1970) ; *Market expansion : the case of Genoa* (1964) ; *Quattrocento genovese* (1963 ; en marge du livre de J. Heers). Ecrits dans un intervalle de douze années, ces brillants essais se complètent et constituent la meilleure introduction — ou peut-être, mieux, conclusion — à l'histoire de Gênes.

Il n'y a pas d'étude spéciale qui porte sur les Génois dans l'Empire byzantin ou dans la mer Noire (je pense toujours aux pages succulentes de la *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo* !), bien que les allusions soient fréquentes d'un bout à l'autre du volume. L'Orient du groupe d'articles réunis sous le titre « Genova e l'Oriente » est celui de l'Inde et de la Chine, où la présence des marchands italiens, déjà connue mais surtout par des sources narratives, fut étudiée pour la première fois par le Pr. Lopez, sinon à l'aide d'introuvables encore contacts commerciaux, en tout cas sur la base d'actes très riches en détails concernant leurs affaires. C'est tout un chapitre de l'expansion italienne au moment de son apogée — chapitre dont la signification profonde du point de vue économique et même de celui de l'histoire générale de la civilisation est analysée dans *L'extrême frontière du commerce de l'Europe médiévale* — qui révèle un peu mieux ses troublants secrets. Le dernier article de ce cycle, encore inédit jusqu'à la publication du présent recueil (*Trafegando in partibus Catagii: altri Genovesi in Cina nel*

Trecento) nous offre l'examen approfondi d'une longue sentence arbitrale rendue à Gênes en 1347 (publiée par L. Liagre — De Sturler, *Les relations commerciales entre Gênes, la Belgique et l'Outremont d'après les archives notariales génoises* (*1320—1400*), I, Bruxelles-Rome, 1969 et republiée en appendice). La sentence concernait les biens laissés par Jacopo de Oliverio, mort en Chine où il commerçait en compagnie de son frère Ansaldo. Rapportés à Gênes par Ansaldo, ces biens, évalués à 22.000 lires génoises, étaient répartis par les arbitres entre les héritiers de Jacopo et son frère et associé, qui était resté à Gênes, Giovanni.

La troisième partie du recueil — Genova e l'Occidente — contient un groupe de neuf articles, dont la discussion sur l'origine du mouton mérinos, d'un avenir si brillant (première mention, dans un document génois de 1307, d'un transport de 49 sacs « de lana que appellatur merinus », expédiés de Tunis), le profil de Guglielmo Boccanegra, qui exerça un pouvoir quasi-dictatorial à Gênes et auquel on dut la conclusion du traité de Nymphée, ou cette « tranche de vie » des marins italiens du XIII^e siècle qu'est le récit des *Risse tra Pisani e Genovesi nella Napoli di Federico II*. Un essai de 1936, que l'auteur s'est décidé à republier « non senza esitazioni » — *Il predominio economico dei Genovesi nella monarchia spagnola* — méritait bien d'y figurer, non seulement parce qu'il n'a pas encore épuisé son intérêt, mais aussi pour les voies qu'il ouvrait à cette date dans un domaine d'études dont l'importance fut amplement confirmée par les recherches entreprises depuis lors.

Du dernier groupe — Questioni techniche — je me bornerai à mentionner un seul article : *Familiari, procuratori e dipendenti di Benedetto Zaccaria*. Il n'est pas seulement d'un très grand intérêt par la lumière qu'il projette sur les formes d'organisation que sut donner à ses entreprises l'un des plus grands brasseurs d'affaires de l'époque, mais il nous permet aussi d'espérer que l'auteur se décidera un jour à donner cette nouvelle édition de son remarquable livre de jeunesse à laquelle, ainsi qu'il nous le dit lui-même, il n'a jamais cessé de penser. Les 37 pièces de la copieuse annexe documentaire témoignent à elles seules de l'ampleur de l'enquête qu'il a continuée autour du fameux personnage.

La brève note sur l'invention des spaghetti, déjà mentionnée, clôt le volume. Un document pisan de 1284, s'ajoutant à un autre moins catégorique de Gênes, daté de 1244, démontre sans possibilité de doute qu'à cette date on fabriquait couramment pour la vente des « vermicelli ». L'hypothèse de l'origine chinoise de la « pasta asciutta » tombe, donc, définitivement. On peut, par conséquent, « rivendicare se non forse la precedenza assoluta, almeno l'origine indipendente di un piatto tradizionalmente italiano ». Et ces charmantes considérations finales, auxquelles on ne peut que souscrire : « Qualcuno potrà obbiettare che l'invenzione degli spaghetti non merita tanta attenzione, non è del medesimo calibro dell'inventione della polvere o della dinamita. Questione di gusti ; io preferisco gli spaghetti, che non fanno male a nessuno ».

J'ai cité ces quelques mots par lesquels l'auteur se sépare de ses lecteurs parce qu'ils me semblent beaucoup plus qu'une simple boutade. Il y a chez cet historien tout aussi épris du document révélateur que passionné des grandes constructions d'idées, une humanité profonde, qui ne se gêne pas de sortir parfois à la surface et qui rend sa personnalité si attachante. Car, au fond, loin d'être étrangère au métier, cette qualité est une de celles qui assurent la valeur de l'œuvre historique.

M. B.

Notre Revue (IX, 1971, 4) s'est déjà associée par la plume de C. Papacostea-Danielopolu au deuil qui frappait, il y a cinq ans, la science hellénique par la perte en pleine puissance de travail du savant et actif directeur (et l'on peut dire sans exagérer le fondateur) de l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique et rédacteur en chef de « Balkan Studies », le regretté Basil Laourdas (1912—1971). Nous avons maintenant entre les mains, avec une profonde mais bien mélancolique satisfaction, le beau volume d'études que nombre de ses collègues et amis ont dédié à sa mémoire (Μελετήματα στὴ μνήμη Βασιλείου Λαούρδα. Essais in memory of Basil Laourdas, Thessaloniki, 1975, VIII—645 p.) Les 36 contributions du recueil sont précédées d'une notice biographique, de la bibliographie de Basil Laourdas (pp. 4—28) et d'une série d'évocations de l'homme et d'analyses de son œuvre, signées par P. Prévélakis, P. Kanellopoulos, M. G. Parlamas, K. Lassithiotakis, G. Kustas, P. Charanis et D. Djordjević (pp. 29—94).

La bibliographie exhaustive dressée par I. A. Papingis témoigne avec ses 405 n[os], non seulement de l'infatigable activité du chercheur mais aussi de la variété de ses intérêts scientifiques. Ayant commencé à publier dès l'âge de 19 ans, Basil Laourdas dédia la première partie de son activité principalement à la philologie classique, tout en se livrant, de

façon parallèle, à des études de littérature néohellénique, domaine de recherches qu'il ne délaissera, d'ailleurs, jamais. Intéressé aux deux moments extrêmes de la vie de l'esprit grec, il était difficile qu'il ne se laissât, tôt ou tard, attirer par Byzance. Il s'abandonna à cette tentation et le fit avec un tel bonheur que pendant un quart de siècle, jusqu'à sa fin prématurée, ce fut non seulement le principal champ de ses études, mais aussi celui où s'inscrivirent, quelle que soit la valeur de sa contribution dans d'autres domaines, les réalisations du plus grand poids de Basil Laourdas en tant qu'homme de science. Je ne vais pas redire l'importance de son apport aux études byzantines, le prix de ses éditions de textes ou l'intérêt de ses études sur la tradition classique dans la culture byzantine et, plus généralement, sur la vie intellectuelle et spirituelle dans le monde byzantin. Tout ceci a été excellement dit, dans les pages attentives et compétentes consacrées dans ce volume même par Peter Charanis à cet aspect de son activité (*Basil Laourdas as Byzantinist*, pp. 79–90).

Les études réunies dans ce recueil commémoratif couvrent, à l'instar de l'intérêt scientifique de Basil Laourdas, toutes les époques de l'histoire de la Grèce, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Un premier groupe de six articles — dus à Ch. Edson, J. M. R. Cormack, S. Düll, D. M. Pippidi, J. Wolfe Loomis et P. A. Clement — se rapportent à l'Antiquité et surtout à la période romaine. Très copieusement est représentée l'époque byzantine par une série d'articles d'histoire et de philologie, de topographie et d'histoire de l'art, de B. C. P. Tsagadas, L. G. Westernik (*Nicetas the Paphlagonian on the End of the World*, avec deux textes inédits), B. Radojčić, G. I. Théoharidis, K. M. Setton (*Catalan Society in Greece in the Fourteenth Century*), J. W. Barker (*The « Monody » of Demetrios Kydones on the Zelot Rising of 1345 in Thessaloniki*, avec traduction anglaise de la « monodie »), C. A. Trypanis, A. Xyngopoulos, S. Alexiou, auxquels s'ajoutent trois écrits sur le monachisme athonite et la pensée orthodoxe, de S. Harkianakis, D. J. Constantelos et J. E. Rexine. Suivent, avec les réflexions de W. H. Mc Neill sur *The Ottoman Empire in World History*, quelques articles relatifs à la Grèce et au Sud-Est de l'Europe à l'époque ottomane — St. Fischer-Galaţi sur les Balkans et la « longue guerre » de 1593–1606, R. W. Hartle sur *Colbert et la Grèce* (recherche de manuscrits), *Some Early Greek Visitors to England* (trois élèves de Balliol College dans la I[ère] moitié du XVII[e] s.) par R. Browning — ou vénitienne (étude de S. Vryonis Jr. sur le village de Vasilikhades, en Céphalonie). Pour le XIX[e] siècle, d'abord, Dém. Iliadou sur Pouqueville et la Grèee (avec des rapports inédits, ensuite trois contributions sur l'époque de la Révolution, de E. Prèvélakis (avec deux rapports adressès à Castlereagh de Prevesa en mars et avril 1821), N. Todorov (avec une liste de participants à l'insurrection grecque dans les principautés roumaines) et J. Irmscher (sur le philhellénisme allemand), enfin les pages de B. Raditsa sur les efforts de rapprochement de N. Tommaseo entre Grecs et Slaves du Sud. Notre siècle bénéficie d'une suite de recherches concernant la Grèce dans la politique internationale depuis la première guerre mondiale jusqu'à la fin de la deuxième (G. B. Leon, D. Dakin, H. J. Psomiades, J. O. Iatrides) et la question des Détroits entre les deux guerres (H. N. Howard), tandis que D. J. Delivanis examine le problème de la coopération internationale dans le domaine monétaire. Le sommaire du recueil est complété par les considérations de E. Kelley concernant la traduction littéraire du grec moderne et celles de K. Kazazis à propos des interférences anglo-suédoises dans le parler grec d'un enfant trilingue. L'« épilogue » est signé par Louisa B. Laourdas, dont l'inlassable dévouement a assuré la parution de ce beau et riche volume.

M. B.

Je ne sais pas si le petit livre du général E. Bantea, *Insurecția română în jurnalul de război al grupului de armate german « Ucraina de Sud »* (L'insurrection roumaine dans le journal de guerre du groupe d'armées allemand « Ukraine du Sud » — București, Editura Militară, 1974. 203 p. ; larges résumés en anglais, français et russe) apporte aux historiens militaires beaucoup de données nouvelles concernant la succession des faits durant les mémorables journées d'août 1944, lorsque la Roumanie se détacha de l'Allemagne hitlériene et de la guerre contre l'Union Soviétique pour tourner les armes contre les nazis. Mais ce qui est sûr, c'est que l'image globale du phénomène en ressort beaucoup plus nette, comme il rend plus facile à saisir la place qui revient à l'action roumaine dans le déroulement général de la guerre.

L'importance de la source mise en valeur par l'auteur — et confrontée, certes, à d'autres sources allemandes, dont le journal du Haut Commandement de la Wehrmacht, aussi bien qu'à des sources roumaines — réside justement dans le fait qu'elle reflète la situation telle qu'elle était perçue dans le camp ennemi, par des armées qui se trouvaient en contact direct avec l'armée roumaine et, par conséquent, devaient s'adapter constamment à l'évolution de cette

situation. Les analyses du général Bantea, conduites toujours avec beaucoup de finesse, sont précédées de considérations d'ordre quantitatif : pendant les 8 jours de l'insurrection roumaine, depuis le soir du 23 août jusqu'à la fin du mois, sur le total des communications téléphoniques du Groupe d'armées « Ukraine du Sud » — qui avait, juste alors, à faire face en Moldavie à la grande offensive soviétique déclenchée le 20 août — avec ses supérieurs hiérarchiques ou avec des échelons de rang égal (à l'exclusion, donc, des communications avec les unités en sous-ordre), 50% se rapportaient exclusivement à l'insurrection roumaine, tandis qu'une autre série, représentant 31,7% du total, s'occupait de problèmes roumains à côté d'autres questions.

Dès le soir du 23 août, la solution ordonnée par Hitler de constituer un nouveau gouvernement roumain dirigé par un général pro-nazi s'avéra irréalisable, faute d'amateurs pour un tel poste. La même conclusion s'imposa bientôt pour l'ordre du Führer, donné à la même occasion, de réprimer au plus vite le « putsch » de Bucarest. D'ailleurs, déjà à l'aube du 24 août, le général Hansen, chef de la mission militaire allemande à Bucarest, avait averti le commandant du groupe d'armées que « le nouveau gouvernement roumain doit être pris au sérieux. Il ne faut pas succomber à l'illusion qu'il ne s'agirait que d'une petite clique de traîtres. Il a l'appui du peuple roumain en son entier et spécialement de tout le corps des généraux » (p. 130). La bataille pour Bucarest (24—27 août) démontra l'inanité de l'effort d'étouffer ce que Hitler avait cru être un simple « putsch » (les nazis ont disposé dans la région de Bucarest d'un total de 15 à 20.000 hommes) ; elle laissa les Roumains maîtres de leur capitale, comme il advint aussi pour le second centre important sur lequel comptaient les autorités militaires hitlériennes, la région pétrolière de Ploieşti. Parallèlement, sur le front de Moldavie, le commandement allemand était obligé de constater dès les premières heures du 24 août que « nul général roumain n'est disposé à continuer la lutte aux côtés de l'Allemagne ». Il continua cependant à espérer qu'une partie au moins des troupes et surtout des officiers sera prête à le faire. Vain espoir ! On envisagea alors de désarmer les unités de Moldavie, ce qui se démontra irréalisable, comme on dut renoncer aussi à l'idée d'utiliser la ligne fortifiée Focşani-Brăila (Carpates-Danube) pour les empêcher de s'écouler vers la Valachie. D'ailleurs, tout le plan stratégique d'un nouveau front fixé sur les Carpates orientales, la ligne mentionnée et le Danube dut être abandonné, car non seulement la vigueur de l'offensive soviétique et l'abandon de la lutte par les deux armées roumaines employées en Moldavie empêchèrent le repliement sur ces nouvelles positions, mais la ligne Focşani—Brăila devait être principalement garnie par les 11 divisions roumaines de l'espace intérieur préparées à cet effet. La victoire de l'insurrection roumaine empêcha aussi l'exécution d'un dernier plan, transmis au groupe d'armées le 29 août, qui aurait dû assurer aux troupes nazies, en même temps que les Carpates orientales, la ligne des Carpates méridionales avec les défilés à l'ouest de Buzău, qui se trouvaient solidement entre les mains des Roumains. Evidemment, d'autant moins put être effectuée la jonction envisagée entre le groupe d'armées « Ukraine du Sud » et les forces du « théâtre de guerre du Sud-Est ». Le nouveau front sera loin de ce que se proposait le commandement nazi et, comme direction, orienté de manière exactement opposée à celle qu'il avait avant l'insurrection roumaine.

Tout ce film d'une semaine historique se recompose devant nos yeux, mais surpris dans le miroir du journal de guerre d'une armée devenue ennemie. C'est le mérite du général Bantea d'avoir exploité à fond cette source de première main et su dégager de manière pertinente la signification souvent très complexe des brefs enregistrements du journal.

M. B.

MIHAIL KOGĂLNICEANU, *Opere. II: Scrieri istorice* (Œuvres. Ecrits historiques). Bucarest, Ed. Academiei, 1976, 675 p.

Cette nouvelle édition des œuvres de Kogălniceanu, publiée par les soins du pr Dan Simonescu, a donné, dans le premier volume, les écrits littéraires ou d'histoire littéraire du grand « architecte de la culture roumaine moderne » ; le second volume réunit les écrits historiques — livres, préfaces et notes, articles et interventions dans les débats de l'Académie. Il s'adresse aussi bien au lecteur roumain qu'au lecteur étranger, car une bonne partie des textes sont en français ; il s'agit, en premier lieu, des deux livres que, très jeune encore, Kogălniceanu, qui se trouvait à Berlin, a fait imprimer, en 1837, chez B. Behr : *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens* et *Esquisse sur l'histoire, les mœurs et la langue des Cigans, connus en France sous le nom de Bohémiens*. Dans le premier livre, l'histoire de la Dacie, poursuivie jusqu'à la fondation des principautés, était complétée d'une histoire des Valaques sud-danubiens jusqu'à la destruction de leur royaume par les Turcs,

et d'un gros chapitre consacré à la Valachie, depuis le XIII^{e} et jusqu'à la fin du XVIII^{e} siècle. D'un intérêt particulier sont les chapitres ajoutés à la fin des sections qui divisent l'ouvrage et qui reconstituent « la vie politique, religieuse et privée des Valaques ». Suit le magistral *Discours d'ouverture du cours d'histoire nationale à l'Académie Mihăileană prononcé le 24 novembre 1843*, en roumain, où l'historien et l'homme politique a évoqué le destin des trois provinces féodales dans lesquelles vivait un seul peuple — la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie — et a défini les rapports entre les attachements nés du patriotisme et ceux issus de la solidarité avec les aspirations majeures de l'humanité. Fondés sur des documents de première main, ces exposés sont toujours instructifs et soulignent quelques aspects fondamentaux de la conception historique de cet élève très doué de Savigny et de Léopold von Ranke, qui avait pris la décision de faire revivre le passé des Roumains dans la conscience des étrangers qui ignoraient la contribution roumaine à la civilisation européenne, et surtout dans la conscience des hommes appelés à unir leurs forces pour réaliser l'Etat unitaire capable d'affirmer, dans la vie internationale, l'unité de vie et de pensée de tout un peuple. Le lecteur étranger lira, toujours en français dans ce volume, les substantiels *Fragments tirés des chroniques moldaves et valaques pour servir à l'histoire de Pierre le Grand, Charles XII, Stanislas Leszocynski, Démètre Cantemir et Constantin Brâncoveanu*, de 1845, et les phrases mordantes de la brochure *Archives diplomatiques. Politique allemande en Orient. Rapt de la Bukovine d'après les documents authentiques*, parue en 1875, à l'occasion du centenaire du rapt de cette partie du territoire roumain.

Les autres contributions de Kogălniceanu jettent une lumière vive sur la vie culturelle roumaine de la deuxième moitié du siècle passé, jusqu'en 1891, lorsqu'il prononça le beau discours sur les réformes, auxquelles il avait pris part ou qu'il avait même initié, dans la séance solennelle de l'Académie : la récapitulation des actes qui avaient restructuré la société roumaine s'entremêle avec les données autobiographiques et les souvenirs, en nous restituant le portrait d'un homme qui a su unir la pensée au geste et à l'action, pour marquer ainsi les responsabilités de l'historien.

L'éditeur de ce volume, Alexandru Zub, l'a enrichi de notes et commentaires et d'une dense préface dans laquelle sont développées quelques-unes des idées principales de l'ouvrage qu'il a fait paraître aux éditions « Junimea » de Iași, en 1974 : *Kogălniceanu istoric.*

A. D.

I. HELIADE RĂDULESCU, *Suvenire și impresii ale unui proscris* (Souvenirs et impressions d'un proscrit). Ed. Dacia, Cluj-Napoca, 1975, 204 p. (Collection « Restituiri »)

Ecrits d'abord en roumain, ensuite dans une version plus ample en français, les *Souvenirs* de Heliade racontent son périple à travers l'Europe, après l'échec de la révolution de 1848. Le mémorial ne ressemble pas aux impressions de ses compatriotes qui avaient voyagé dans les mêmes contrées ou qui allaient faire la même route ; Heliade porte avec lui partout le mal provoqué par les événements funestes et amplifié par son âme romantique. Déçu par la France qui ne répondait pas aux appels des exilés roumains, le proscrit condamne Napoléon et ses successeurs, mais se laisse gagner par la diplomatie anglaise, et de toute façon par la civilité britannique. A Pirée, il évoque les lettrés grecs qui avaient déployé leur activité en terre roumaine, mais condamne la Hétairie qui avait empêché la formation d'un courant général de liberation sud-est européenne, par les agissements des chefs et le comportement de la troupe. Un texte, donc, qui offre des données importantes pour la reconstitution des mentalités, à une époque de transformations idéologiques essentielles.

Le texte a été très bien traduit par Maria Protase qui offre au lecteur des explications précises dans les notes et quelques repères claires dans l'étude introductive.

A. D.

LEONID BOICU, *Geneza chestiunii române ca problemă internațională* (La genèse de la question roumaine en tant que problème international). Iași, Ed. Junimea, 1975, 149 p.

A la différence des historiens qui ont analysé la parution du problème roumain dans les tratatives internationales en partant des phénomènes externes, Leonid Boicu a accordé une attention prioritaire aux facteurs internes : l'évolution de la conscience nationale et une présence

toujours plus active dans les débats politiques internationaux ont assuré un cadre adéquat à la discussion sur le destin des principautés roumaines, entamée à l'occasion des tratatives et congrès européens. L'auteur présente un déroulement marqué par plusieures étapes: les prémisses éloignées, de la premièrc moitié du XVIII^e siècle, les prémisses plus proches, placées autour de l'année 1774, quand fut conclu le traité de Kutchuk-Kaïnardji, et de l'année 1784, quand la révolte dc Horia, en Transylvanie, eut un retentissement européen, la reconnaissance tacite, dans les décennies qui ont précédé la révolution de 1848, lorsque le problème roumain revient avec une grande fréquence dans les discussions diplomatiques, sans être, pourtant, accepté en tant que problème qu'on doit solutionner, enfin, la reconnaissance formelle et officielle, en 1855, lorsque la conférence de Vienne, en acceptant de discuter le mémorandum français qui exprimait les buts poursuivis par les Roumains, en premier place l'union des principautés, a consacré l'existence d'un problème roumain qui devait être solutionné selon les aspirations profondes d'un peuple qui avait réussi à démontrer son individualité et à formuler son propre programme politique.

Leonid Boicu a su renouer les nombreux fils qui ont mis en mouvement la diplomatie autrichienne, ottomane ct russe, au long d'à peu près un siècle, et refaire un épisode décisif de l'histoire du Sud-Est européen à l'époque moderne, de toute évidence plus compliqué que ceux qui ont précédé la parution des Etats modernes grec ou bulgare ; par leur statut politique, les principautés roumaines ont figuré, en permanence, sur l'échiquier de la diplomatie européenne et c'est pour ce motif qu'on pcut plus aisément reconstituer aussi bien l'attitude des cabinets impériaux, que le rôle de la lutte pour l'indépendance dans l'élaboration des décisions internationales, en partant de l'exemple roumain. L'analyse de Leonid Boicu, fondée sur les documents qui dévoilent les réalités vécues et les plans des empires, jette une lumière nouvelle sur une période des plus intéressantes dc l'histoire sud-est européenne, celle de la formation des Etats modernes. Un résumé français, très clair et précis, se trouve à la fin de ce beau livre.

A. D.

Pour l'histoire des mentalités, deux bonnes contributions peuvent être lues avec profit dans lc volume *Forschungen zur osteuropäischen Geschichte. Werner Philipp zum 65. Geburtstag von seinen Schülern*, Berlin, 1973. Il s'agit de FRANK KÄMPFER, *Nationalheilige in der Geschichte der Serben* (p. 7 — 22), qui examine l'influence exercée par le culte des saints nationaux sur les attitudes politiques du peuple voisin, à l'époque modernc, de même que les transformations intervenues dans la représentation de ccs personnages qui pouvaient accomplir des « miracles politiques » à la suite des contacts culturels avec Vienne et Venise. Très importante la remarque de l'auteur que « l'arbre généalogique des princes Nemanja », qui rapelle « l'arbre de Jessé », projetait la piramide sociale dans le domaine ontologique. Une enquête qu'il faudrait élargir afin de saisir le processus de « canonisation » dans son entier ; les Roumains n'ont pas mis leurs princes au rang des saints, phénomène qu'on devrait expliquer (aucun culte n'est reservé au saint serbe Maxim Branković en Roumanie — p. 8, n. 1 ; il y a un saint Sava Brancović, métropolite de Transylvanie, fils de Jean Brancović, capitaine dans l'armée de Michel le Brave, qui fut emprisonné par le prince Michel Apaffi et mourut à la suite des tortures subies). Le second travail est signé par MATHIAS BERNATH : *Südosteuropäische Geschichte als gesonderte Disziplin* (p. 135—144) ; le spécialiste allemand passe en revue quelques opinions exprimées par des personnages illustres et quelques témoignages cartographiques pour rendre compte des progrès faits par la connaissance du Sud-Est européen dans la conscience savante occidentale. Si la sécularisation de la pensée et la réaction face au péril ottoman ont contribué à une meilleure intelligence des réalités politiques et culturelles du Sud-Est, les clichés ont persisté au XIX^e siècle, quand les cartes géographiques reproduisaient les desiderata des cours impériales et les Balkans apparaissaient plutôt comme un vague ensemble esquissé par les humanistes, qu'une réalité pleine de diversité et en mouvement. En plaidant, comme de juste, la cause des études sud-est européennes, l'auteur met en relief les aspects synthétiques qui devraient retenir l'attention des chercheurs ; l'analyse des représentations collectives et des images culturelles nous semble y occuper une place insigne.

A. D.

IHOR ŠEVČENKO, *Ljubomudrějšij Kir" Agapit Diakon: On a Kiev Edition of a Byzantine Mirror of Princes*, « Reeenzija », Cambridge-Massaehusetts, V (1974), 1, Supplement.

Cette nouvelle eontribution du byzantiniste américain au destin d'Agapète dans les eultures européennes met en lumière de données importantes détaehées de l'analyse de l'édition parue à Kiev, en 1628. L'auteur propose une nouvelle leeture de la dernière phrase de la préface qui indiquerait eomme traducteur « le deseendant de Movilă, gouverneur des terres daces », le métropolite Pierre Movilă. L'illustre lettré aurait utilisé, pour sa version, une édition greeque, celle publiée par le crétois Zaeharias Kalliergis, en 1509 (qui, ajoutons nous, faisait paraître, la même année, un « Orologhion » destiné aux habitants de la Grèee, premier livre sorti des presses occidentales ayant eette destination préeise), et une édition latine. Le rayonnement de cette version slave a dû être assez grand, vu les relations de Movilă avee les eentres orthodoxes ; le seribe Vlad de Rîmnie a pu faire appel à eette édition ou à une réimpression, question maintenant faeile à résoudre grâee à la réproduetion facsimilée du texte de 1628 dans l'annexe de l'étude.

A. D.

The Enlightenment in the Balkans. « East European Quarterly », IX (1975), number 4.

Les eommunications données au symposium organisé par l'Université de Californie at Santa Barbara, en Avril 1973, et réunies dans ee faseieule, présentent des aspeets intéressants de l'histoire du Sud-Est européen à l'époque des Lumières ; très instruetifs les artieles d'histoire politique, plus stimulants eeux qui abordent des problèmes d'histoire eulturelle. Dans l'introduetion, Stephen Fiseher-Galati récapitule les problèmes qui se posent toujours à la reeherehe eomparée, en dépit des longues débats sur l'époque des phanariotes, la formation de la eonseienee nationale ou la modernisation des soeiétés des Balkans ; il ajoute quelques jalons utiles à la diseussion qui suit. Vu du dehors, le phénomène réeupère ses véritables dimensions, eomme dans la eommunication de Riehard Plasehka, qui s'oecupe de la eontribution des réformes administratives et eulturelles autriehiennes à l'éelosion des Lumières balkaniques, ou eomme dans la mise au point de Henryk Batowski, très préeise et substantielle, sur les relations des intelleetuels polonais, en premier lieu d'Adam Czartoryski et Miehal Czajkowski, avee les révolutionnaires du Sud-Est. Sur les rapports entre les mouvements de libération nationale et les manœuvres des gouvernements impériaux on lira avee profit l'étude de Branimir Jankovié, qui aboutit à des eonelusions très proehes de eelles avaneées par Leonid Boieu dans le livre que nous signalons dans eette rubrique même. Une récapitulation elaire et systématique dans l'artiele de Susana S. Maeesieh sur la Révolution française, Napoléon et les Lumières Balkaniques.

En tant que phénomène intelleetuel, les Lumières sont analysées dans plusieures contributions diversement orientées. Radovan Samardzić esquisse l'évolution de la eulture pendant cette période, en relevant le rôle des villes dans le renouvellement intelleetuel et la survivanee des formes traditionnelles dans des soeiétés en pleine transition ; une remarque essentielle est insérée au début et qui doit retenir l'attention des intérprètes : pour passer outre les positions adoptées par les historiens romantiques et positivistes, il faut prendre en eonsidération le tri qu'ils ont fait au siéele passé et qui n'a favorisé qu'une réeuperation partielle de l'héritage eulturel des peuples de eette zone européenne. Ce tri a été saisi aussi bien dans l'historiographie littéraire néo-greeque, par L. Vranoussis, que dans eelle roumaine, par Zoe Dumitreseu-Buşulenga et A. Duţu, dans le rapport au III^e Congrès d'Etudes Sud-Est Européennes ; une attention aeerue doit être aeeordée au modéle euristique à adopter. E. Turezynski parle de l'influenee du protestantisme allemand et du joséphinisme, plus assimilables que les Lumières anglaises ou françaises, sur les eultures balkaniques, et de l'effort des intelleetuels de eette région, en grande partie des elercs, d'adapter les eoneepts éelairés au erédo soeial et national des peuples du Sud-Est ; eet exposé, à l'instar des autres eontributions du pr. de Boehum, offre de rielies données sur l'histoire du livre et de la presse. Moins personnel, l'exposé de Verena Han sur l'influenee des arts oeeidentaux sur l'art balkanique ennumère, à la fin, les aspeets fondamentaux de eet impaet, mis en lumière surtout dans le domaine de la gravure.

Un modèle euristique traditionnel est mis à l'œuvre dans la eontribution de Dimitrije Djordjević qui affirme nettement que le problème à résoudre e'est de surprendre la transformation subie par les Lumières oeeidentales dans le milieu eulturel de l'Europe eentrale, de

constater, ensuite, l'assimilation de cette résultante dans les zones périphériques des Balkans et, finalement, sa pénétration au centre des Balkans. Il n'existe, donc, pas de diversité, à cette époque, la civilisation européenne se réduit à un seul type exemplaire, celui occidental, que les autres cultures voudraient imiter soumises ... Ce qui complique un peu les choses c'est une certaine tradition de pensée que l'auteur élimine sans difficulté, en l'accusant de manque de substance. Il n'y avait qu'une seule voie à suivre — rejeter le passé et adopter les Lumières généreuses qui venait de l'Ouest, s'occidentaliser : « the Enlightenment corresponded to the first step of the Balkans in that direction ». Il nous semble évident que toute discussion sur la transformation d'une tradition de pensée doit rendre compte des directions antérieures de cette tradition ; or l'article de D. Djordjević est très maigre sous cet aspect. L'auteur parle d'une influence française en Transylvanie, d'un lettré « Miciu » (p. 490) qui doit être Micu, discuté plus loin sous son nom germanisé Klein (p. 495), d'une longue série de lettrés bulgares, dont les noms sont tous déformés (p. 492 en bas). Cette présentation d'une uniformité morose qui se répand de l'Ouest vers l'Est est sans issue : « this complexity will make it extremely difficult for future historians to penetrate deeper into the problem ». Heureusement le fascicule ne se termine pas avec cette sombre prophétie ; Peter F. Sugar met les points sur les « i », lorsqu'il recommande l'analyse attentive des concepts qui dominent la pensée aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, mais avec des contenus divers : « among the Greeks and Romanians local conditions produced local adaptations of western concepts. I have the feeling, and right now it is only that for lack of sufficient detailed research to support it, that what we find among the rest of the Balkan people is not even adaptation, but something *sui generis* ... » (p. 503)

Soit qu'il s'agisse d'adaptations ou de solutions inédites, comme le suggère l'auteur, les réponses données à la réalité en transformation par les intellectuels du Sud-Est pourront être mises en relief par l'étude de l'héritage culturel, de l'image de l'Europe, des projets d'avenir, réalités culturelles ancrées dans les réalités vécues, tellement diverses en Europe. Le modèle euristique doit être souple, afin qu'il puisse rendre compte du mouvement culturel qui, partout en Europe, a mis fin à une étape historique et a inauguré une nouvelle série de faits culturels ; l'âge des Lumières cache une complexité de phénomènes que l'historien ne saura ignorer. L'analyse qui saisira les transformations qui ont eu lieu dans toutes les cultures du continent pourra, ensuite, reconstituer l'immense richesse de la vie intellectuelle des peuples de l'Europe. Ce qui nous semble être primordial, c'est d'accepter cette diversité qui elle seule ouvrira la voie aux comparaisons des « efforts of the enlightened and self-enlightened people of the Balkans ... that work pursued systematically, step by step, in this or a similarly regular manner, will result not only in a better understanding of what occured in the Balkans during the Age of the Enlightenment, but also in the discovery of a movement that could claim to be highly although not fully original and deserving attention on its own merit » (p. 507).

A. D.

PETAR PETROVIĆ, *Палеографија римских натписа ГОРЊОЈ Мезији* (Paléographie des inscriptions romaines en Mésie supérieure). Beograd, 1975, 171 p., 23 ill. (Institut Archéologique. Monographies, 14)

Nous avons affaire à un essai de recherche disciplinaire qui se classe parmi les meilleurs. Il est fondé sur l'application des méthodes de la paléographie à l'étude des textes épigraphiques. En faisant siens les acquis de la paléographie, l'épigraphie est à même de résoudre plus facilement ses problèmes de lecture, d'interprétation, de datation (compte tenu du fait que la majeure partie des inscriptions ne portent pas de date). Grâce à ces méthodes, on peut mieux saisir les particularités locales d'un texte, le matériel épigraphique gagnant en valeur documentaire. La Mésie supérieure offre un certain intérêt parmi les autres provinces romaines en raison de sa romanisation, tardive par rapport aux provinces occidentales, ainsi qu'à cause de sa position géographique entre deux mondes : romain et grec.

L'auteur a étudié un nombre important d'inscriptions datées, gravées ou peintes — briques, métal, pierre, poterie, en tâchant de tirer certaines conclusions de la disposition des textes, des formules utilisées, des abréviations, ligatures, point de séparation, etc. Les résultats ainsi obtenus servent de critères pour la datation des textes sans date, contribuant de la sorte à une meilleure connaissance du processus de romanisation dans son ensemble. On est à même de constater que les épigraphes de la province Mœsia Superior attestent une certaine expérience et habilité technique.

Pour compléter son ouvrage, l'auteur lui a ajouté 64 reproductions photographiques, la carte des localités d'origine des inscriptions étudiées et un résumé en français.

Comme on le sait, les ouvrages consacrés aux inscriptions du Sud-Est de l'Europe sont assez rares, les études de ce genre étant éparpillées dans des revues à peu près inaccessibles et souvent accompagnées de commentaires insuffisants. C'est pourquoi, il est à souhaiter que les ouvrages comme celui de Petar Petrović se multiplient, en préparant la voie à un futur *Corpus* des inscriptions latines de Yougoslavie.

H. M.

TITOS P. JOCHALAS, Ὁ Γεώργιος Καστριώτης-Σκεντερπέης εἰς τὴν νεοελληνικὴν ἱστοριογραφίαν καὶ λογοτεχνίαν (Giorgio Castriota Scanderbeg nella storiografia e nella letteratura neogreca). Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1975, 171 p., 31 ill.

L'ouvrage, doté d'un résumé italien, d'une riche bibliographie et de 31 illustrations, traite du motif du héros national albanais dans la littérature néo-grecque et européenne. Son auteur a puisé aux sources, en étudiant aussi les différentes relations de ce motif avec d'autres motifs littéraires, pour lesquels il offre des jugements de valeur. Il met également au jour ce que rend cette personnalité si attachante et chère à de nombreux écrivains. Disparu en 1468, après un quart de siècle d'héroïque résistance aux Turcs, Scanderbeg a eu un biographe enthousiaste dans la personne de l'Italien Marino Barlezio, qui a publié à Rome en 1508 son œuvre latine *De vita et rebus gestis Scanderbegi praeclarissimi Epirotarum principis*. Cet écrit, rédigé en suivant les modèles antiques, est pour une bonne part idéalisé, mais foisonne néanmoins de faits; très dynamique aussi, cette biographie suscite l'intérêt non seulement par la personnalité du héros, son patriotisme, sa vaillance et son ingéniosité, mais aussi par l'exotisme et la beauté des régions qu'il défendait, ainsi que par l'optimisme et l'esprit de sacrifice d'un peuple peu nombreux mais décidé à sauvegarder son indépendance. Cette idéologie convenait à tout peuple engagé dans une lutte analogue contre l'oppression, ce qui explique la large diffusion de ce thème dans la littérature néo-grecque du XIX[e] siècle, qui s'en est inspirée pour six biographies, deux tragédies, trois poésies et deux nouvelles.

L'auteur soumet ces productions littéraires à une analyse, s'attachant à y dégager les filiations et les différences, montrant aussi l'écho dont elles ont joui. Il explique leur succès et s'occupe d'en motiver les procédés et les intentions des écrivains respectifs en plaçant leurs œuvres dans le contexte de l'époque et les appréciant en fonction des exigences sociales du moment historique ou comme une conséquence des courants d'idées dont l'ampleur dépassait l'espace géographique grec.

Grâce à la richesse de la bibliographie fournie par l'auteur, on peut constater les traces laissées par la personnalité du héros Scanderbeg dans les littératures européennes : allemande, anglaise, française, italienne, roumaine, russe, serbo-croate et suédoise. Le présent ouvrage constitue donc aussi un chapitre de littérature comparée digne d'être pris en considération.

H. M.

ALBERTO ZAMBONI, *L'etimologia*, Bologna, Zanichelli, 1976, 218 p.

Discipline d'une grande complexité et supposant des connaissances très variées — de phonétique, morphologie, histoire de la langue et de la culture — ainsi qu'une grande familiarisation avec les langues antiques et modernes, l'étymologie dispose de ses propres méthodes d'investigation et s'avère particulièrement utile surtout dans le domaine des langues sud-est européennes, où il reste encore beaucoup à défricher. Ses progrès ont été plus marqués dans le domaine des langues romanes où les diverses parties de l'enchaînement historique étaient mieux connues, autrement dit là où l'on pouvait prendre pour point de départ une langue antique relativement bien connue, à savoir le latin. Mais les langues antiques du Sud-Est de l'Europe, le thrace et l'illyrien, ont disparu sans laisser presque de traces, de même

que les langues des nombreux peuples en migration qui passèrent par là, ce qui rend difficile la tâche de préciser d'une manière satisfaisante l'origine d'une bonne partie du lexique. Telles étant les choses, les méthodes et les critères étymologiques sont d'autant plus nécessaires en ce qui les concerne, d'autant plus dignes d'être approfondis.

Le présent ouvrage est justement un essai de fournir au lecteur une synthèse, aussi claire que succincte, des points principaux de cette discipline, ainsi que la bibliographie respective. Tout d'abord, l'auteur s'attache à définir la notion et le terme, ébauchant ensuite l'histoire des recherches étymologiques jusqu'au XIX[e] siècle, avant de présenter en détail les problèmes et les méthodes de l'étymologie moderne, en fonction des changements formels, de sens, d'espace et de temps, de l'évolution de la culture matérielle et du développement des échanges commerciaux et culturels, etc. Il procède à l'analyse des facteurs économiques, sociaux, religieux, psychologiques et de leur interaction ; il souligne le principe associatif de l'étymologie populaire ; il étudie les principaux courants de tendances matérialistes ou idéalistes, historistes ou structuralistes ; il fait la part qui convient aux perspectives théoriques générées par les disciplines créées de fraîche date telles la socio-linguistique, l'ethno-linguistique et la phono-symbolique. Tout un chapitre, intitulé *Applications*, est consacré à une revue des dictionnaires étymologiques, dont il précise le type, les innovations méthodologiques, les techniques, ainsi que les résultats pratiques. Une bibliographie générale et spéciale, ainsi qu'un index fournissent maintes indications utiles pour qui désire approfondir les problèmes abordés.

H. M.

Universiteti i Prishtinës. Fakulteti Filozofik. Seminari i kulturës shqiptare për të huaj. Përmbledhje e ligjëratave të mbajtura në Seminarin e vitit 1974 (Université de Prishtine. Faculté de Philosophie. Séminaire de culture albanaise pour les étrangers. Résumé des leçons données au Séminaire de 1974). I (1975), 173 p.

Un nouveau périodique de culture albanais commence de paraître à Prishtine, la capitale de la province autonome de Kossovo de la République Fédérative de Yougoslavie. Depuis 1974, la Faculté de Philosophie de Prishtina organise un séminaire à l'usage des étrangers. Son programme varié englobe les aspects les plus importants de la culture albanaise, à savoir la langue, la littérature, l'archéologie, l'histoire, l'ethnographie, le folklore, l'art, l'économie, la sociologie, le droit, etc. Les meilleurs spécialistes de ces différents domaines sont appelés à y donner des leçons. Ces leçons, d'abord discutées dans le cadre du Séminaire, sont ensuite publiées chaque année dans un volume à part, ce qui constitue un ensemble informationnel tenu à jour, où l'on peut trouver les derniers acquis de la science dans les domaines respectifs. Les participants au Séminaire bénéficient en outre de visites organisées chez les grandes entreprises industrielles et les monuments historiques de la province de Kossovo.

Suivant l'annuaire statistique paru en 1971, en Yougoslavie vivent 1 310 000 Albanais, distribués comme suit : 916 000 dans la province autonome de Kossovo (74 % de la population de cette province), 280 000 en Macédoine, 66 000 en Serbie, 36 000 au Monténégro et 12 000 disséminés dans les autres républiques fédératives. L'Université de Prishtina est le plus important foyer culturel des Albanais vivant en Yougoslavie.

Bientôt une Académie de Sciences sera fondée là, organisée de la manière la mieux adaptée à une activité scientifique multiple. La langue de l'enseignement, de la presse, de la science — bref la langue de la culture même est une sorte de langue commune (*koine*).

H. M.

G. L. KURBATOV, *История Византии*, I (*Историография*), Leningrad, 1975, 256 p.

Partant de l'idée que « l'historiographie ... est l'histoire de la science historique » et que, par conséquent, l'historiographie de Byzance signifie « l'histoire de l'étude de son histoire millénaire », l'auteur pose l'accent dans l'introduction très étoffée de son ouvrage sur le fait que l'historiographie de Byzance est en même temps « une partie de l'historiographie de l'histoire universelle, pour plus de précision, une partie de l'historiographie de la basse Antiquité

et du moyen âge ». Les études byzantines actuelles sont donc le résultat du développement de l'historiographie de Byzance, depuis la Renaissance à nos jours, étudiée en étroite relation avec le développement des sciences historiques au cours des cinq derniers siècles.

L'ouvrage comporte deux parties principales : la période allant jusqu'au seuil du XX^e siècle et la période ultérieure à la Grande Révolution Socialiste du mois d'Octobre 1917. A son tour, la matière de ces deux parties se divise en sept chapitres, à savoir : I. L'historiographie humaniste de Byzance (p. 13—25); II. L'école d'érudition de la fin du XVI^e siècle jusqu'au commencement du XVIII^e siècle (p. 26—33); III. L'historiographie des Lumières (p. 34—52); IV. La période de la première moitié du XIX^e siècle (p. 53—84); V. Les études byzantines de la seconde moitié du siècle dernier et du commencement de notre siècle (p. 85—130) — chapitre final de la première partie du livre. Ce cinquième chapitre est celui où l'auteur use pour la première fois de l'expression « études byzantines » (*vizantinovedenie*), consolidant ainsi la thèse qui affirme que l'étude de l'histoire byzantine s'est imposée en tant que discipline à part justement pendant cette période, bien que ses bases aient été déjà posées antérieurement. Les deux chapitres qui composent la seconde partie du livre sont : VI. Les études byzantines après la Grande Révolution Socialiste d'Octobre et jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale (p. 133—185) et VII. Les études byzantines contemporaines, c'est-à-dire depuis l'an 1945 (p. 186—251).

L'ouvrage met amplement à profit les études portant sur le développement des études byzantines à travers les âges effectuées depuis plusieurs dizaines d'années par les spécialistes soviétiques et des autres pays socialistes. On trouve dans ses pages un exposé spécialement consacré aux idées de K. Marx, Fr. Engels (p. 78—82) et V. I. Lénine (p. 133—134) en ce qui concerne l'histoire de Byzance.

Non satisfait de présenter les courants et les tendances prédominant à telle ou telle époque, le professeur Kurbatov surprend les nuances qui permettent de mieux saisir le point de vue de chacun des écrivains dont il s'occupe, tant sur les questions d'ordre général de l'histoire byzantine, que sur certaines particularités qui lui sont propres. Les études byzantines sont considérées par lui dans le contexte général de l'épanouissement des sciences historiques et des institutions qui ont concouru à la promotion de ces études dans les différents pays. C'est ainsi qu'il examine l'activité du collège de St Athanase de Rome (p. 26) dont les débuts remontent jusqu'à la dernière partie du XVI^e siècle; celle de certains collèges jésuites et leur rôle dans la formation des byzantinistes du XVII^e siècle, celle des illustres représentants des bénédictins (J. Mabillon et B. Montfaucon) et des jésuites (Jacobus Pontanus, Jacques Bolland, Denis Petau ou Petavius). Leur infatigable activité avait embrassé un évantail de disciplines auxiliaires de l'histoire. Mais ceci n'empêche pas la mention des érudits laïcs de la taille d'un Du Cange ou d'un Muratori. De même, les grandes collections de sources historiques (*Corpus Parisinum*, 1645—1711; *Byzantinae Historiae Scriptores* de Venise, 1722 — 1733, p. 44; *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* de Bonn, première moitié du XIX^e siècle) ou hagiographiques (*Acta Sanctorum*, Paris, 1643—1794 — ouvrage repris un demi-siècle plus tard à Bruxelles, en 1837) se trouvent classées dans le présent ouvrage à leur véritable place.

L'auteur insiste sur la rupture des Lumières par rapport à la tradition humaniste et érudite des périodes précédentes (p. 34), en dégageant tous les éléments saillants de ce tournant : l'avènement du capitalisme; la place prise par l'idée de progrès dans l'histoire, partant du développement des forces de production (le machinisme) et de la connaissance; le pas pris par la raison sur la foi; la critique des conceptions de l'Eglise et de la Féodalité; la critique des croisades; la diffusion de l'idée de « droit de cité » et de « liberté » (p. 36). Dans ce cadre général, Byzance est intégrée dans l'histoire universelle par la vision de la continuité de l'Empire romain prolongé par l'Empire byzantin (p. 37—39), avec l'affirmation parallèle de la différence de sens historique accusée par l'évolution de l'Orient d'une part, de l'Occident de l'autre (p. 39). Justement, les débuts des études byzantines anglaises sont mis sous le signe d'une telle conception. Un sous-chapitre à part est consacré aux études byzantines russes de la période des Lumières (p. 44—51). L'auteur se penche aussi sur l'activité du roumain N. Milescu.

Les chapitres suivants traitent des écoles nationales d'études byzantines, soulignant leurs directions préférées. Pour notre part, nous pensons qu'il aurait convenu d'ajouter aussi le nom de G.Mercati (*Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, ... ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo XIV*, Cité du Vatican, 1931), susceptible de mieux illustrer la direction philologique de l'école italienne de l'entre-deux guerres.

Au fur et à mesure qu'approche la fin du livre, le lecteur se rend facilement compte que en plus des écoles d'études byzantines de vieille tradition (dont les unes remontent jusqu'à l'âge où fleurissait l'Humanisme), il faut compter aussi avec celles épanouies avec le temps dans d'autres pays, notamment dans le Sud-Est de l'Europe. Il est juste de souligner l'intérêt accordé par l'auteur à ces écoles nationales d'une zone géographique et historique fortement

marquée par l'influence byzantine. (Il faudra corriger, p. 177 l'année de la mort de N. Iorga : 1940 au lieu de 1942).

L'ouvrage s'achève par un Index des noms (p. 253—256), précédé d'une très utile liste des congrès internationaux d'études byzantines — depuis le premier, tenu à Bucarest en 1927, jusqu'au plus récent, le XIV[e], tenu également à Bucarest, en 1971.

Nous ne saurons achever ces quelques lignes de présentation sans relever même en passant l'un des grands mérites de ce livre. Il s'agit de la description détaillée qu'il donne de la manière dont l'historiographie marxiste soviétique de l'entre-deux guerres dépassa la conception dominante jusqu'alors dans l'historiographie occidentale et russe suivant laquelle la féodalité ne serait pas un trait caractéristique pour Byzance. Suivant ce point de vue, les éléments féodaux entrant dans la composition de l'Etat byzantin s'expliqueraient par des transferts, dont l'origine est en Occident. Or, l'ouvrage du professeur Kurbatov présente la féodalité en tant que processus interne de la société byzantine (p. 151).

T. T.

EKKEHARD VÖLKL, *Das rumänische Fürstentum Moldau und die Ostslaven im 15. bis 17. Jahrhundert*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1975, 123 S., 1 Karte.

Diese Arbeit entsprang, nach eigener Aussage des Verfassers, aus der Erkenntnis „von der besonderen Bedeutung des moldauischen Fürstentums als einer Art Drehscheibe kultureller Einflußbeziehungen zwischen der nach der osmanischen Eroberung Konstantinopels noch lange zäh fortlebenden byzantinischen Kulturwelt einerseits und den Ostslaven andererseits" (S. 7). Die Erkenntnis des Verfassers ist zweifelsohne treffend und rechtfertigt die Angriffnahme dieser Arbeit. Die Erkenntnis bleibt hingegen ergänzungsfreudig. Erstens war nicht nur die Moldau Drehscheibe byzantinischer und ostslawischer Kultureinflüsse, sondern auch die Walachei und in vielen Beziehungen auch Siebenbürgen, somit also der gesamte rumänische-orthodoxe Kulturraum. Zweitens kann und darf der slawische Einfluß nicht nur auf die Ostslawen eigengeschränkt werden, wenn auch derjenige der letzteren in der Moldau vorherrschte, nicht aber der einzige slawische Außenimpact auf das einheimische rumänische Geistesleben war.

Letztenendes wird Ekkehard Völkl selbst der Notwendigkeit und Richtigkeit dieser Ergänzungen zu seiner ausgehenden Erkenntnis eingedenk und stellt sein Thema in einen Rahmen, der umfangreicher ist als nur die Moldau einerseits und nur der ostslawische Kultureinfluß andererseits. Allerdings werden diese beiden Sphären in der Arbeit titelgetreu im Vordergrund behandelt. Verglichen mit der Walachei und mit Siebenbürgen, spielte die Moldau tatsächlich eine wichtigere Rolle innerhalb der gesamtrumänischen Mittlerfunktion zwischen der byzantinisch-südslawischen Geisteswelt und den Ostslawen. Innere und äußere Besonderheiten aus der Geschichte der Moldau wie auch die geographische Lage dieses Fürstentums ermöglichen die Übernahme und Ausübung dieser Rolle. Anfangs fand letztere ihren Niederschlag in erster Linie in einer kulturellen Vermittlertätigkeit, die aber noch vor dem Fall Konstantinopels durch eine stets wachsende Aktivität auf kirchenpolitischem Gebiet ergänzt und schließlich beherrscht wurde. Die moldauische Orthodoxie wird Brennpunkt und geistige Festung der orthodoxen Kirche überhaupt, die sich konzentrischen Angriffen ausgeliefert sieht: osmanisch-islamische Bedrohung und Einengung, katholische Bekehrungsversuche, protestantische Agitationen und Verlockungen; Armenier und Juden tummeln sich zeitweilig ebenfalls unbehindert und unangefochten auf moldauischem Gebiet. Diese Aktionen lösen Reaktionen aus: Fürsten und Bojaren bemühen sich um die orthodoxe Landeskirche und werden dadurch Schutzherren und Förderer der Orthodoxie schlechthin. Ekkehard Völkl untersucht mit bemerkenswerter Pertinenz und Einfühlungsgabe die Hauptmomente aus der langjährigen Geschichte dieser Aktion und Reaktion, wobei er das Hauptaugenmerk auf das vielschichtige und weitgefächerte Verhältnis zwischen der Moldau und dem ostslawischen Raum lenkt. In der Sicht des Verfassers gestaltet sich dieses Verhältnis geradezu zu einem Wertmesser und zu einer Ausdrucksform innerer, rumänischer Kultur- und Kirchenentwicklung, kennzeichnet vor allem durch den Niedergang der kirchenslawischen Kultur und durch den schrittweisen, unaufhaltbaren Aufbruch der national-rumänischen Kulturleistung in der eigenen Volkssprache, die zum literarischen Rang aufstieg und somit das Zeitalter der slawischen Ausdrucksform in der rumänischen Kulturgeschichte endgültig überwand und der Vergangenheit zuwies. Selbstverständlich verlief dieser Prozeß nicht reibungslos und ohne Rückfälle. Die mittelalterliche rumänische Kulturlandschaft verzeichnet den schrittweisen Abbau und den unaufhaltbaren

Schwund der slawischen Ausdrucksform nicht ohne wiederholte Versuche letzterer, verlorene Positionen neu zu belegen und die Volkssprache abzudrängen. Vorübergehende Erfolge eigentlich überwundener Konstellationen innerhalb des rumänischen Kulturkörpers können aber den heutigen Betrachter nicht über die historische Notwendigkeitsentwicklung hinwegtäuschen, und so bleiben auch diese Versuche und Teilerfolge nur Episoden eines Prozesses, dessen Weichen bereits gestellt waren. Das Fazit dieser schön geschriebenen und gewissenhaften Arbeit besteht eben darin, daß der Verfasser diesen Prozeß in seinen Koordinaten richtig erkannt und daß er ihn in seiner Komplexität veranschaulicht hat. Detailfragen bleiben noch diskussionsoffen nicht aber Grundgedanken und -ergebnisse, die der Verfasser in seine Arbeit in ausgeglichener Großzügigkeit eingestreut hat.

Ein ausführliches, wenn auch nicht lückenfreies Literaturverzeichnis (unbeabsichtigt humoristisch wirkt die Abkürzung für die Hurmuzaki-Quellensammlung) und ein Namenregister beschließen die Arbeit.

A. A.

LINOS POLITIS et M. I. MANUSAKAS, Συμπληρωματικοὶ κατάλογοι χειρογράφων Ἁγίου Ὄρους (Catalogues supplémentaires des manuscrits de la Montagne Sainte), Thessalonique, 1973, XIII + 311 p. + 31 pl.

Médiévistes distingués, les professeurs Linos Politis et M. I. Manousakas de l'Université de Thessalonique, avec le concours de quelques étudiants, sont parvenus, au terme d'un travail difficile et long de plusieurs années dans les archives du Mont Athos, à dresser au profit des spécialistes grecs et étrangers le catalogue des manuscrits non enregistrés jusqu'à présent. Il s'agit de 575 manuscrits grecs des monastères Koutloumous, Propathon, Pantocrator, Stavronikitas, Xénophon et Prodrome — véritable trésor digne d'être porté à la connaissance des chercheurs.

La description des manuscrits est minutieuse, comportant tous les éléments scientifiques nécessaires et, souvent, des identifications précieuses. Peut-être faut-il regretter que les auteurs aient été tenus à respecter l'ordre numérique des manuscrits : il aurait été tellement utile de les avoir distribués par matières — théologie, droit, philosophie, philologie, littérature, histoire, folklore, musique, traductions d'œuvres étrangères, etc.

Mentionnons quelques-uns de ces manuscrits d'une grande valeur, à titre d'exemple. Tout d'abord, au numéro 9, une acoluthie de St Jean le Théologien et plusieurs hymnes écrites par Constantin Dapontes, auteur de chroniques bien connu ; nous avons affaire au manuscrit original de l'année 1774 . Il y a aussi un Syntagme de Blastaris, du XVII^e siècle (ms. n° 46) ; un discours funèbre du directeur de l'Ecole princière de Bucarest — un certain Georges — tenu à l'enterrement du prince Nicolas Maurocordato (ms. n° 182). Comme les princes régnants des Pays Roumains étaient souvent venus en aide aux monastères du Mont Athos, on retrouve leurs noms dans quelques obituaires : un exemplaire du couvent Propathon (ms. n° 340), de la seconde moitié du XIV^e siècle, où sont mentionnés les noms d'une série d'empereurs byzantins, on trouve f. 21 la note suivante : « Rappelle-Toi, Seigneur, du très pieux prince Neagoe voïvode et de la princesse Despina et de Théodose voïvode, de la princesse Stana et de la princesse Roxanda ». Un autre obituaire, du couvent du Pantocrator (ms. n° 364) cite les noms des princes Matei Basarab avec la princesse Elina et Şerban Cantacuzène avec la princesse Marie. D'autres obituaires encore comportent les noms de bienfaiteurs des Pays Roumains. Matei de Mires écrivait une liturgie au monastère Dealu (Valachie), en 1624, dont le manuscrit est enregistré par ce catalogue sous le n° 376. Plusieurs lettres de l'ancien professeur à l'Ecole princière de Bucarest, Néophite Cafsocalivite, envoyées de Braşov en 1771 et 1773, sont enregistrées sous le n° 508.

Les auteurs ajoutent (p. 254—270) à ce catalogue des observations utiles et certains compléments à ajouter aux catalogues précédemment publiés. L'ouvrage s'achève avec une série d'index — titres, auteurs, copistes, de l'*incipit* des manuscrits tout à fait ignorés ou peu connus jusqu'à présent. La série des manuscrits publiés débute avec le plus ancien, daté de 1495 ; elle s'achève avec un manuscrit de 1917. Ajoutons que les planches, en fin de volume, sont les témoignages éloquents de l'écriture grecque ancienne. Encore une mention : ce très intéressant catalogue a été publié avec le concours de la Société des études macédoniennes de Thessalonique.

N. C.

NICOLAOS I. PANTAZOPOULOS, Κῶδιξ τῆς Μητροπόλεως Σισανίου καὶ Σιατίστης, XVI—XIX-αἱ, vol. I, avec la collaboration de Despina Tsourka-Papastathi, Thessalonique, 1974, 209 p. (Δικαία μεταβυζαντιακὰ μνημεία, ἐκδιδομένα ὑπὸ τοῦ Καθηγητοῦ N. I. Πανταζοπούλου)

Ce volume est le premier d'une importante série de « Monuments juridiques postbyzantins », initiée par le pr Nicolas Pantazopoulos, qui nous en expose les buts dans son prologue. Il s'agit de prouver — en éditant ces sources — le rôle joué par le droit hellénique, tant pour la survivance de la civilisation hellénique traditionnelle que pour la réalisation de la libération et de la démocratie dans la Grèce du Nord, après la conquête ottomane.

Dès 1957, quand fut fondé le Séminaire d'histoire du droit hellénique et byzantin de l'Université de Thessalonique, une tâche primordiale de ses membres fut celle de la découverte, de la sauvegarde, du rassemblement et de la valorisation des précieux matériaux d'archives relatifs au droit de la Grèce du Nord à l'époque postbyzantine.

De pareils documents se trouvent dans les registres des métropolies, des communautés et des corporations des centres helléniques de Kastoria, Siatista, Philippopole, Kavala, Drama, etc. Si des fragments de ces registres ont été publiés au fil du temps, jamais une image complète ne fut possible, dans l'absence d'une édition intégrale. C'est justement cette lacune que le pr Pantazopoulos s'est proposé de remplir, en pensant « qu'un historien du droit n'étudie pas le passé uniquement à son profit, et pour le présent, mais pour les autres et pour l'avenir également ».

Si l'on connaissait jusqu'ici les importants recueils juridiques du droit officiel — sources byzantines et droit ottoman — les sources publiées ne permettaient pas encore des conclusions ni sur le caractère du droit national, ni sur son opposition aux droits byzantin ou ottoman, ou sur la manière dont il s'est formé. Or, la tradition des actes privés nous offre les preuves de son dynamisme, puisque le droit national grec résulte — selon la formule de l'auteur — du dialogue que menait, d'en haut, le dirigeant — en imposant la loi officielle — avec la pratique venue d'en bas. Qu'il ait même influencé le droit officiel, cela nous semble particulièrement éloquent pour sa vitalité et sa force.

Mais la haute signification du droit hellénique réside surtout dans sa contribution à l'affirmation du système représentatif des communautés grecques, système qui préparait « dans les ténèbres de l'esclavage, l'idée de la Liberté et de la Démocratie ». L'auteur de cette édition a d'ailleurs dédié d'importants ouvrages au rôle joué par l'autonomie des corporations politiques et économiques pour l'accomplissement de l'idéal national.

Il est donc évident, ainsi que le remarque le pr Pantazopoulos, que l'édition systématique de ces sources — destinée à sauver la tradition juridique — devient pour les Grecs une tâche nationale. La solidarité des membres du Séminaire en assura les opérations préliminaires. La principale collaboratrice de l'auteur, qui s'est assumé les charges laborieuses qu'implique la préparation d'une pareille édition, est Despina Tsourka-Papastathi, qui en signe l'introduction. En même temps qu'une description détaillée du codex et des difficultés soulevées par le texte, D. Papastathi nous y expose aussi la méthode appliquée. C'est ainsi que nous apprenons que le « Κῶδιξ τῆς Μητροπόλεως Σισανίου καὶ Σιατίστης » est désigné également sous le nom de « Codex Zosima », d'après le métropolite Zosimos, qui transféra le siège métropolitain de Sisaniou à Siatista, en 1694 et occupa le siège patriarcal d'Ochride, entre 1694—95 et 1707—1709, tout en restant président de la communauté de Sisaniou. C'est dans cette qualité ou dans celle de président du tribunal que le métropolite continue à signer les documents du Codex.

On décrit ensuite la manière dont on a transcrit les 115 documents de ce Codex, ainsi que les détails concernant leur ordre chronologique, la pagination et les catégories de signatures (les membres du tribunal ecclésiastique, l'accusé, les témoins). Une nuance intéressante s'en détache quant à la notion de « témoin », qui n'était pas celle de nos jours. Les principes suivis pour compléter les mots et pour rendre l'ortographe des documents constituent aussi d'utiles suggestions pour les éditions des documents provenant des Compagnies grecques de Transylvanie que nous sommes en train de préparer.

Les 115 documents de ce volume traitent différentes espèces, en reflétant les principaux aspects de la vie des communautés. Nous ne comptons pas anticiper sur ce qui formera l'objet du second volume, c'est-à-dire l'analyse et la valorisation du contenu de ce codex, mais nous remarquerons que ce sont les successions (doc. 8, 10, 48, 51, 62, 77, 80, etc.). et les testaments (doc. 52, 58, 68, 71, 87 etc.) qui apparaissent en grand nombre, ainsi que les causes commerciales (doc. 5, 6, 12, 19, 20, 84, etc.). Il s'agit généralement de différends entre associés (σύντροφοι), de divorces (doc. 56, 73, 92 etc.), de procès pour dettes (doc. 7) et de ventes (doc. 89).

Afin de rendre plus aisée la consultation des documents, on a ajouté à cette édition de précieuses annexes : Un tableau des auteurs connus de ces documents et quatre index (des

lieux, des noms de prélats, des noms de familles, des objets) et un glossaire complètent la valeur scientifique de cet ouvrage.

Nous tenons à souligner une fois de plus l'intérêt spécial de ce volume et de la précieuse série qu'il inaugure, en attendant avec impatience les volumes suivants.

O. C. & C. P. -D.

M. KOSSOK, H. W. SEIFFERT, H. GRASSHOFF, E. WERNER, *Aspekte der Aufklärungsbewegung in Lateinamerika, Deutschland, Rußland und der Türkei.* Berlin, 1974 (Sitzungsberichte des Plenums und der Klassen der Akademie der Wissenschaften der DDR, Jg. 1972, Nr. 10)

Im Rahmen einer Diskussion über Genese und Gültigkeit von Epochenbegriffen, im speziellen Falle des Begriffs der Aufklärung, handelten Helmut Graßhoff über „Spezifik und Probleme der russischen Aufklärung" (S. 37 ff.) und Ernst Werner über „Tanzimat — Staatsreform und Aufklärung (münevver) 1839—1860" (S. 49 ff.).

Irm.

GEORGE B. LEON, *Greece and the Great Powers 1914—1917.* Athen, 1974 (Institute for Balkan Studies. 143)

Ausgehend von den diese begründenden vorherigen geschichtlichen Entwicklungen, schildert das ausführliche Werk (521 Seiten!) Griechenlands Position zwischen Entente und Mittelmächten während des ersten Weltkrieges. Die einzelnen Phasen der aufs engste miteinander verknüpften innen- und außenpolitischen Aktionen vom Kriegsausbruch bis zur Entthronung König Konstantins werden auf einer breiten Quellengrundlage (unveröffentlichtes Material von Archiven in der BRD, in Großbritannien und Griechenland; offizielle Archivpublikationen; Parlamentsakten Frankreichs, Griechenlands und Großbritanniens; militär-offizielle Darstellungen; Memoiren, Tagebücher etc.; griechische, Londoner und Pariser Zeitungen) in beständiger Auseinandersetzung mit der wesentlichen Sekundärliteratur dargestellt. Die Objektivität dieser Darstellung verdient besonders herausgehoben zu werden.

Irm.

FAIDON K. BUBULIDIS, *Die Spiridon-Loverdos-Bibliothek.* „Das Altertum", 20, 1974, 188 ff.

Die Bibliothek des verstorbenen Bankiers Spiridon Loverdos in Kifisia bei Athen entstand seit 1920 und stellt eine wertvolle Materialsammlung für die humanistischen Studien sowie für die neogräzistischen Forschungen auf philologischem und historischem Gebiete dar; auch an Urkunden und Handschriften fehlt es nicht. Der Aufsatz gibt einen Überblick über Bestände und Arbeitsmöglichkeiten der Bibliothek.

Irm.

КОНСТАНТИН ИВАНОВИЧ ЛОГАЧЕВ, *Архаизированные письменные языки Греции нового времени.* Diss. philol. Москва, 1975

Der Verfasser wendet sich gegen vereinfachende Schemata, die in der neugriechischen Katharevusa („Reinsprache") lediglich ein unnatürliches, künstliches Gebilde erkennen wollen. Er stellt diesen eine historische Betrachtung der nachklassischen griechischen Sprachentwicklung

gegenüber, deren Ergebnis er in zwölf Klassen gliedert, die von dem Ultrademotizismus eines Vilaras und Psicharis bis hin zum Ultraattizismus eines Rusanos und Sutzos reichen. Die sprachlichen Entwicklungen werden sodann in einem zweiten Teil der Arbeit zu den gesellschaftlichen in Parallele gestellt.

Irm.

Romano-arabica, II, edited by Romanian Association for Oriental Studies, Bucharest, 1976, 88 p.

Le deuxième numéro de la publication « Romano-arabica », paru par les soins de Mircea Anghelescu, le secrétaire général de l'Association des études orientales de la Roumanie, réunit quelques articles, notes, informations bibliographiques et comptes rendus relatifs à la recherche en Roumanie de certains aspects propres à la culture et à la civilisation arabo-islamiques, plus ou moins proches sur le plan temporel de notre époque.

Dans l'article, *Arabic Language and Literature in Romania* (p. 7—14), Mircea Anghelescu, fidèle à ses préoccupations, offre l'image synthétique et chronologique des études arabiques, telles qu'elles figurent dans l'historiographie roumaine.

L'étude de Virgil Cândea, *Cantemir et la civilisation islamique* (p. 15—41) est une contribution à la connaissance de l'un des plus importants ouvrages de Cantemir : *Le système de la religion mahométane*; cette œuvre insuffisamment connue par son édition russe de 1722 ou par une traduction roumaine fragmentaire de 1927, fut ignorée par les milieux orientalistes européens et même par les spécialistes russes qui ne se sont occupés que sommairement de cet ouvrage. Dans son ample étude, l'auteur fait une recherche approfondie concernant les sources du *Système*, la position de Cantemir vis-à-vis de l'Islam, l'exactitude et les erreurs des renseignements d'ordre doctrinaire et historique fournis par ce livre. La première édition du *Système* paraîtra en roumain par le bon soin de Virgil Cândea en complétant la documentation générale sur le monde islamique.

L'article, *Les « Mille et une nuits » en Roumanie* (p. 43—51) de C. Eretescu, présente la diffusion de cette narration orientale dans notre pays, ce qui relève l'intérêt constant que le lecteur roumain a porté aux contes de ce chef-d'œuvre.

Nicolae Dobrişan, *Assimilation of word borrowings from European Languages into the Arabic Language* (p. 53—59) donne toute une série d'exemples qui lui permettent d'exposer d'une manière systématique certaines emprunts du lexique européen qui ont enrichi la langue arabe.

Le chapitre des *Notes* de cette revue offre les considérations du regretté orientaliste, le professeur Aurel Decei, concernant *La Horde d'Or et les Pays Roumains aux XIII^e^ et XIV^e^ siècle selon les historiens arabes contemporains* (p. 61—63) ; on constate d'après les sources arabes que l'apparition des États roumains indépendants—la Valachie et la Moldavie—a eu lieu dans les circonstences de démembrement de la Horde d'Or. Il faut signaler également les courtes notes publiées par M. Anghelescu, *Sur la traduction arabe du « Divan » de Cantemir*, N. Anghelescu, *Les Arabes dans les notes de voyage de M. Kogălniceanu* et Shafiq Al-Bakay (Beyrouth), *Panait Istrati vu de Syrie*.

Dans une rubrique spéciale, I. Bădicuţ continue la publication de la bibliographie traitant des problèmes généraux de l'histoire, de la linguistique, de la littérature arabes ainsi que des traductions roumano-arabes et arabes.

La parution de cette revue s'inscrit dans la sphère des préoccupations constantes des chercheurs roumains en vue du développement des études orientales.

A. G.

La modernisation de la vie de famille en Albanie pendant les années du pouvoir populaire présente des aspects fondamentaux qui la sépare radicalement des anciennes formes de la famille archaïque. C'est le thème que la revue des ethnographes albanais — *Etnografia Shqiptare* — se propose de démontrer dans son quatrième volume (1972) par une suite d'articles portant la signature de spécialistes bien connus.

Parmi les aspects de l'ancienne vie de famille, Koço Nova décrit *La condition de la femme dans le coutumier de la Labërie* (p. 37—52). Ce coutumier rend compte de la période de désintégration du système tribal (*sistemi fisnor*) à la suite des contradictions entre les principes

démocratiques et collectivistes de l'organisation tribale et ceux de la propriété privée (*pronësia private*). De ce fait, les normes coutumières (*normat zakonore*) avaient un caractère dualiste : sur la couche d'anciennes normes tribales se sont superposées des normes nouvelles issues du régime de la propriété privée et du développement de la stratification sociale.

L'auteur met en lumière l'abolition des principes tribaux rigides en matière de mariages (*e martesës*), c'est-à-dire des liens entre *fis* (gens), *çete* (patronymie) et *bark* (parents en ligne directe). L'affaiblissement de ces liens par la dissolution graduelle de la propriété tribale commença à rendre intolérables quelques normes coutumières aussi, par exemple la crainte résultant de la vendette (*hakmarrja*) entre les *fis* dans le cas où l'homme répudiait la femme (*dëbimi i gruas*) — parce que la femme ne peut pas s'éloigner du foyer de son mari au risque de faire honte (*të turpërojë*) à la maison de son père — ou bien l'interdiction du mariage à l'intérieur du *fis*.

Sous l'influence des *kanum-namés* turcs, l'un des représentants de la classe des *agas*, Idriz Suli de Zhulat, voulant circonscrire les vendettas pour des « questions d'honneur (*çeshtje nderi*) » interdit de tels meurtres imposés par les coutumes, quoique sans un grand effet, en introduisant la peine du *talion*. Mais cette mesure préconisée par Idriz Suli, comme le confirment les données recueilles dans la région envisagée, ne fut pas suivie par la population qui continua la vendetta.

La noce de la région de Mati, dans sa forme traditionnelle, est décrite par Qamil Alushi (p. 262—283). Pour les fiançailles (*fejesë*), tant la famille du promis (*fejuar*) que celle de la promise (*fejuara*) cherchaient, comme première condition, des partenaires de familles fortes et riches, en sacrifiant à ces exigences la beauté, l'état de la santé et d'autres qualités du couple. Souvent on exerçait l'échange (*ndrrimi*) aussi : on concluait des fiançailles réciproques entre deux maisons.

Un rituel spécial (*pajë*) a lieu pour la fixation de la date du mariage : « Au jour de l'observation (*dita e vrojtjes*) » on voit le trousseau de la future. C'est un moment important dans le rituel des fiançailles : la famille de la jeune fille contrôle le trousseau (*pajë*) de la future épouse, s'il a été dûment préparé. À la veille des *gjogjla* (nuit de la noce), la jeune fille se clôt dans une pièce où elle séjourne trois jours avant le mariage, car ce serait honteux de se faire voir en public. « Le jour de l'épouse (*dita e nuses*) » est celui où la future épouse est présentée à la famille de son mari et l'on fait l'échange des cadeaux (*dhurata*) « La soirée des copains (*nata e shokëve*) » est appelé le banquet offert à ceux qui ont servi durant la noce : enfin, au « jour de la rentrée (*kthimi*) » l'épouse nouvelle vient chez les siens comblée de dons en aliments pour son foyer.

L'épouse, devenue maintenant un membre véritable de sa nouvelle famille, doit participer à plusieurs cérémonies qui l'initient aux différents travaux du ménage.

Les lois et les règlements du nouveau régime politique ont déterminé une transformation des anciens coutumes, abolissant la sujétion de la femme.

Llambrini Mitrushi se propose de présenter dans son article *Les coutumes de naissance chez les Lales de la Myzeqe* (p. 106—137) se basant sur des données recueilles pendant l'expédition scientifique de l'année 1963. Comme partout ailleurs, chez les Lales de la Myzeqe aussi, région qui vivait sous l'empire des survivances patriarcales et féodales, la naissance (*lindja*) de l'enfant représentait un événement important dans la vie sociale, du fait que de cet événement dépendaient la continuité de la lignée (*i fisit*), l'accroissement du nombre des bras de travail, la défense, la consolidation de la société. Cet événement avait une grande portée, non seulement pour le milieu étroit de la famille, mais aussi pour le lignage et la société gentilice. L'auteur présente la situation de la femme pendant sa grossesse (*shtatzanë*), la préparation du nécessaire pour l'enfant, les couches, le baptême (*pagezim*), le nom (*emri*), et l'éducation de l'enfant.

On fait état de quelques coutumes représentant des survivances du passage du matriarcat au patriarcat comme par exemple la mise de l'enfant sur le giron de la grand-mère (du côté maternel), l'habillement de l'enfant, le berceau (*djepi*) que l'on confie à la mère de l'accouchée, le retour chez ses parents de la femme pour y passer le temps des relevailles, les premières visites de la mère avec l'enfant chez ses parents.

Les *Aspects de la transition de la famille patriarcale à la nouvelle famille socialiste* (p. 28—36) font l'objet d'un article écrit par Rrok Zojzi. L'auteur estime que le nombre des membres de la famille est un élément important pour le développement de plusieurs phénomènes sociaux, mais il ne représente nullement un élément déterminant du caractère patriarcal de la famille. Le trait spécifique de la famille patriarcale réside dans le pouvoir (*fuqi*) exercé par le chef (*babzot*) dans sa famille. Compte tenu du fait que ces éléments sont subordonnés directement au droit de propriété (*e drejta e pronës*), on doit déterminer tout d'abord qui est la personne qui jouit de ce droit, afin de définir l'exercice du pouvoir en famille et les rapports entre ses membres.

Dans l'ancienne société toute famille patriarcale était dirigée par le *babzot* (*pater familias*) ; il jouissait d'un pouvoir illimité sur tous les biens de la famille, sur les moyens de production et sur ses membres ; il pouvait céder à titre gratuit, troquer, vendre ou acheter une partie ou la totalité des biens de la famille, sans prendre l'avis de personne, enfin il pouvait châtier ou chasser de la famille les membres de celle-ci sans donner d'explication à personne.

Une fois décédé le *babzot*, le droit de propriété revenait aux héritiers (*trashëgimtarë*), chacun de ceux-ci s'érigeant en propriétaire. Il pouvait s'adjuger à tout instant la part des biens-fonds et prendre les gens de son *bark* pour se séparer (*për të ndarë*) de la famille, en formant une autre à part qui avait les mêmes traits typiques que la première famille.

Tandis que la famille d'un *bark* exprimait la forme typique de la famille patriarcale, la famille de plusieurs *bark* était une de ses formes transitoires. Quoique les membres de la famille fussent soumis sans exception au *babzot*, ils jouissaient néanmoins en famille d'une position différenciée.

Les fils et les filles de la maisonnée qui sont les « pousses du tronc (*filizat e trungut*) » en tant que lignée directe du *babzot*, devaient avoir des droits égaux, en raison du droit d'héritage (*e drejta e trashëgimit*). Mais peu à peu, l'héritage de la fille a connu des restrictions : elle pouvait le reçevoir, mais ne pouvait point léguer (*dhurojë*). La modification du droit d'héritage changea aussi les droits des membres de la famille. Le fils était considéré comme « la colonne de la maisonnée (*shtylla e konakut*) », la fille comme un « résidu (*tepricë*) ». La femme était étrangère à la famille de son mari ; elle ne jouissait point du droit d'héritage dans la maison du mari, la famille du mari la considérait comme une « fille étrangère (*bijë e huaj*) », tandis que pour la maison paternelle elle était une « fille éloignée (*bijë e dalë*) ». Par la perte de la base économique, elle n'était pas un membre considéré comme égal ni dans la maison paternelle, ni dans celle de son mari, bien qu'il s'agissait des droits sociaux ou des droits familiaux.

La réforme agraire, en limitant la propriété privée, a contribué à morceler la grande famille (*familja e madhe*), en la réduisant à un seul *bark*. C'est par la collectivisation (*kolektivizmi*) de la propriété et du travail que fut ébranlée dans ses fondements la famille patriarcale : le *babzot* se trouve ainsi au même titre que les autres membres de la famille, ayant droits égaux dans la propriété commune (*pronë e përbashkët*). Son fils et sa fille n'attendent plus la mort du *babzot* pour jouir du droit de propriété, mais ils se considèrent comme membres de la propriété commune ; la bru et le gendre jouissent de droits égaux sur les biens collectifs, etc.

Parlant de *Mariages mixtes de religion différente après la libération de l'Albanie* (p. 61—74), Mark Tirtja dégage les caractéristiques suivantes qui résultent : 1) des grandes transformations économiques, sociales et idéologiques intervenues dans les dernières décennies ; 2) de l'état social des individus entrés dans de tels rapports conjugaux ; 3) des régions et 4) des religions. Les données sont recueilles dans les régions de Shkodër, Gjirokastër, Lesh Mirdite, Lure, Laç, etc. Les mariages mixtes, considérés d'après la condition sociale des partenaires, sont plus fréquents chez la classe ouvrière qui a dans ce domaine la priorité sur les autres couches. Un plus grand nombre de mariages mixtes (*martesë ë perzier*) est enregistré dans les régions méridionales du pays et aussi chez les personnes du Sud du pays, instalées dans le centre de l'Albanie ou dans le Nord. Dans les villes la priorité est accordée aux femmes provenant de la population orthodoxe, suivies dans l'ordre par celles qui appartiennent à un milieu catholique ou musulman.

Pour pouvoir constater *Les transformations intervenues dans les liens matrimoniaux après la libération de l'Albanie* (p. 53—60), Abaz Dojaka a soumis aux études 609 couples dont 250 d'ouvriers, 109 de paysans et 250 d'intellectuels. Des 250 couples d'ouvriers, 109 ménages ont été formés par inclinaison sentimentales, 93 pas l'intervention d'un marieur et 48 sur l'initiative des parents, mais après la préalable connaissance personnelle des futurs. Sur 109 couples de paysans, 28 mariages relèvent de la première démarche, 73 de la seconde et 8 de la troisième. Sur 250 couples d'intellectuels la même répartition se chiffre, dans l'ordre, à 143, à 35 et à 72.

On constate ainsi des transformations dans la psychologie du mariage, quoique la consolidation des nouvelles coutumes exige encore du temps pour s'imposer. Une meilleure connaissance des caractères spécifiques de chaque région assurera un succès croissant à la lutte contre les coutumes périmées.

L. P. M. & A. P.

LIVRES REÇUS

AGOLD, MICHAEL, *A Byzantine government in exile — Government and society under theLaskarids of Nicaea (1204—1261)*, London, Oxford University Press, 1975, 332 p.

AKALIN, GÜNERI, *Tarımımızın Sosyo-Ekonomik Yapısı Vergileme ve Gelişme*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1975, 219 p.

ANDAY, MELIH CEVDET, *Dilimiz Üstüne Konuşmalar*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayinları, 1975, 123 p.

'Απομνημονεύματα πολιτικά τοῦ Βαχίτ Πασά —Πρέσβεως ἐν Παρισίοις τῷ 1802, ρεῖς 'Εφεντῆ τῷ 1808 καὶ τοποτηρητοῦ τῆς Χίου τῷ 1822, Athènes, Βιβλιοπωλεῖον Νότη Καραβία, 1975, 104 p.

AREL, AYDA, *Onsekizinci Yüzyil Istanbul Mimarisinde Batılılaşma Süreci*, Istanbul, I.T.Ü. Mimarlık Fakültesi Baskı Atölyesi, 1975, 176 p. y compris les ill.

Τὸ αρχεῖο 'Ιωάννου Λάππα καὶ Αντιγόνης Τζαβέλλα (1912—1913) καὶ ἡ 'Απελευθέρωση τῶν 'Ιωαννίνων [Προλεγόμενα-Σχολία 'Ελευθερίας I. Νικολαΐδου], Ioannina, 'Εκδόσεις 'Εταιρείας ἠπειρωτικῶν Μελετῶν, 1975, 121 p. + ill. sans numération.

Art antique — Exposition des collections du Musée Déri de Debrecen et du Musée des Beaux-Arts de Budapest (en français et en hongrois), Székesfehérvăr, 1975, sans pagination.

Atatürk'ün Özdeyişleri — Turk Tarih Kurumu Atatürk Araştırma Merkezince Hazırlanmıştır, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1975, 28 p. + ill.

Bibliographie d'études balkaniques, vol. VIII—1973, Sofia, Académie Bulgare des Sciences—Institut d'Études Balkaniques, 1975, 373 p.

A Bicskei Neolithikus Telep és Temető, Szekesfehérvár, Musée Roi Saint-Etienne, 1975, sans pagination.

BITSIOS, DIMITRI S., *Cyprus the vulnerable republic*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1975, 223 p.

BOUBOULIDOU, FAIDONOS K., Μεταφράσεις κειμένων τῆς ἁγίας γραφῆς [Ανατύπωσις ἐκ ΜΑ', 1974, τόμου τῆς 'Επετηρίδος τῆς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, p. 423—434], Athènes, Τυπογραφεῖον 'Ιορδάνου Μυρτίδη, 1975.

La broderie nationale macédonienne, Skopje, Institut de Folklore, 1975, 10 p. + 87 p. ill. + Techniques + Legendes + Post-Face.

BUNZL, JOHN, *Klassenkampf in der Diaspora* — Zur Geschichte der jüdischen Arbeiterbewegung [mit einen Vorwort von Karl R. Stadler], Linz, Europaverlag, 1975, 183 p.

LO CASCIO, FERDINANDO, *La forma letteraria della vita di Apollonia Tianeo*, Palermo, « Quaderni dell'Istituto di Filologia Greca della Università di Palermo » — 6—, 1974, 99 p.

CHARANIS, PETER, *Church and state in the Later Roman Empire*, The religions policy of Anastasius the first, 491—518, Thessaloniki, 'κέντρον Βυζαντινῶν 'Ερευνῶν, 1974, 121 p.

CIGOJ, STOJAN, *Pomorsko pravo Jugoslavie — Splošni pojmi, osebno, stvarno in neposlovno obveznostno pravo — Maritime law of Yougoslavia —*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti — Razred za Zgodovinske in Družbene Vede —, 1974, 258 p.

I classici nel Medioevo e nell'umanesimo — Miscellanea Filologica, Genova, Università, Facoltà di Lettere — Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1975, 300 p.

Le Congrès de l'orthographe de la langue albanaise (Tirana, 20—25 novembre 1972), Tirana, Académie des Sciences de la R. P. d'Albanie — Institut de Linguistique et Littérature —, 1974, 559 p.

DAIBER, HANS, *Ein Kompendium der Aristotelischen Meteorologie in der Fassung des Hunain Ibn Ishâq*, Amsterdam, Oxford, North-Holland Publishing Company, 1975, 117 p. + 4 p. ill.

DELIYANNI-DORIS, H., *Die Wandmalereien der Lite der Klosterkirche von Hosios Meletios*, München, Institut für Byzantinistik und Neugriechische Philologie der Universität, 1975, 311 p. + VII plans + 44 ill.

DELLA CORTE, FRANCESCO, *Opuscula*, V, Genova, Università, Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1975, 321 p.

DE DEMERSON, PAULA, *Esbozo de Biblioteca de la Juventud ilustrada (1740—1808)*, Oviedo, Catedra Feijoo, Facultad de Filosofia y Letras-Universidad-, 1976, 140 p.

DIMITRIEVA, ELKA, ILJA *STANČEVSKI*, *Rezerve radue snage po područjima u SFR Jugoslaviji*, Skopje, Ekonomski Institut na Univerzitetot « Kiril i Metodij », 1974, 210 p.

La distribuzione del reddito nella pianificazione economica [Contributi di C. Zacchia — B. Minc — R. Hoch — G. Manz — E. Topala — J. Mencinger — G. Fuà — R. Padien — P. Wiles — A. Bajt — F. Černe — B. Marguerittel], Trieste, Istituto di Studi e Documentazione sull'Est Europeo, 1975, 271 p.

DOVESKI, DOBRI, *Можности за проширена репродукција во стопанските организации во СР Македонија*, Skopje, Економски Институт на Универзитетот « Кирил и Методиј », 1974, 211 p.

DODEVSKI, DOBRI, *Problemi strukture u procesu industrijalizacije nedovoljno razvijenih područja Jugoslavije*, Skopje, Ekonomski Institut na Univerzitetot « Kiril i Metodij », 1975, 103 p.

Доклады конгресса — Изданы национальным комитетом историков СССР при финансовой поддержке Академии Наук СССР и Юнеско, Том I — части 3—6, Moskva, Международный Комитет Исторических Наук, 1973—1974, 275 p. + 246 p. + 292 p. + 246 p.

Eesti Rahvapärased Kirstud ja Vakad, Tallinn « Valgus », 1974, 17 p. + 57 p. ill.

ENDRES-NIGGEMEYER, BRIGITTE, *Das Lexikon französischer Massenliteratur in den Mittleren und unteren Frequenzklassen*, Darmstadt, Verlag Dr. N. Stoytscheff, 1975, 285 p.

FARIA, ISABEL HUB, *Conjuntivo e a restrição da frase-mais-alta*, Lisboa, Centro de Estudos Filológicos, 1974, 112 p.

GORIA, FAUSTO, *Studi sul matrimonio dell'adultera nel diritto giustinianeo e bizantino*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1975, 309 p.

ГРЧКО-ИЛИЧСКО-БЛАГО, Beograd, Народни Музеј, 1975, 37 p. + ill. sans numération.

A guide to yugoslav libraries and archives, Columbus, Ohio, American Association for the advancement of Slavic studies, 1975, 113 p.

HADŽIJAHIĆ, MUHAMED, *Od tradicije do identiteta* (Geneza nacionalnog pitanja bosanskih muslimana), Sarajevo, Izdavaćko Preduzeće, Svjetlost, 1974, 262 p.

HEPPNER, HARALD, *Das Russlandbild in der öffentlichen Meinung Österreichs 1848—1856*, Graz, Historiches Institut der Universität — Abt. Südosteuropäische Geschichte —, 1975, 262 p.

HIETALA, MARJATTA, *Der neue Nationalismus*. In der Publizistik Ernst Jüngers und des Kreises um ihn 1920—1933, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1975, 274 p.

ISMAIL, KAMIL, *Die sozialökonomischen Verhältnisse der bauerlichen Bevölkerung im Küstengebirge der Syrischen Arabischen Republik* — Eine Untersuchung im Gebiet von Aš-Saih-Badr-, Berlin, Akademie-Verlag, 1975, 143 p. mit 16 Abbildungen und 2 Farbtafeln.

История македонскоео народа, Skopje, Институт за Национална историја, 1975, 413 p.

KAKOUPI, KATERINA I., Προϊστορία τοῦ θεάτρου — Ἀπό τή σκοπιά τῆς κοινωνικῆς ἀνθρωπολογίας, Athènes, Ὑπουργεῖον πολιτισμοῦ καί ἐπιστημῶν, 1974, 480 p. y compris les ill.

KALOPISSI-VERTI, SOPHIA, *Die Kirche derHagia Triada bei Kranidi in der Argolis (1244)* — Ikonographische und stilistische Analyse der Malereien, München, Institut für Byzantinistik und Neugriechische Philologie der Universität, 1975, 382 p. + 62 p. ill.

KARANFILOVSKI, DIMITAR, *Naselja u SFR Jugoslaviji*, Skopje, Ekonomski Institut na Univerzitetot « Kiril i Metodij », 1975, 190 p. + 45 prilozi.

KONJOVIĆ, MILAN *(Retrospektivna izložba slika 1913—1974, mart-april 1975)*, Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, 75 p. + ill. sans numération + 2 p. resumé en français.

KONSIN, K., KAUNISTATUD NAHKESEMED, *Eesti NSV Kultuuriministeerium*—Eesti NSV Riklik Etnograafiamuusum -, Tallinn, 1975, 22 p. + 41 p. ill

KORKKANEN, IRMA, *The peoples of Hermanaric Jordanes, Getica 116*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1975, 89 p.

KUNZ, LUDVIK, *Kronika socialistické vesnice*, Brno, Moravského Musea, 1974, 32 p.

KUNZ, LUDVIK, *Lidová fajáns v Československu*, Brno, Moravského Musea, 1974, sans pagination.

LAZAROV, MIHAIL, *България на Балканите 1944—1974 — Библиография*, Sofia, Българска Академия на Науките — Институт за Балканистика, 1975, 371 p.

LEHMAN ANTAL, *A Nagyharsányi Szársomlyó-Hegy és Növényzete*, Pécs, Magyar Tudományos Akadémia — Dunántúli Tudományos Intézete, 1975, 185 p. + 14 p. Ábrajegyzék + ill.

LIAKOU, SOKR. N., Μακεδονο-Αρμανικά, Thessaloniki, Ἰανουάριος, 1976, 119 p.

LÖRINCZ BARNABÁS, *Vezető a Dunaújvárosi Múzeum Római Kőtárához*, Dunaújváros, 1975, sans pagination.

LUNTINEN, PERTTI, *The Baltic Question 1903—1908*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1975, 252 p.

Македонски револуционарни народни песни за Гоце Делчев, Јордан Пиперката и Питугули (Избор, редакција и забелешки Др Блаже Ристовски), Skopje, Македонска Книга — Институт за Фолклор, 1974, 362 p.

MARTINO, ANTONIO A., *Le definizioni legislative*, Torino, G. Giappichelli-Editore—, 1975, 131 p.

MARUNȚELU, ION, SORINA CODREANU et FLORICA CARAPCEA, *Cartea străină veche 1472—1700 — catalog* —, Galați, Biblioteca „V. A. Urechia", 1975, 243 p.

MÂȘU, ȘTEFAN, *Roumanie*, Genève, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, 1975, 96 p.

MATEUS, MARIA HELENA MIRA, *Aspectos da fonologia portuguesa*, Lisboa, Centro des Estudos Filológicos, 1975, 275 p.

MÉREY, KLÁRA T., *Wirtschafts-und Gesellschaftsverhältnisse eines Komitats in Transdanubien (1867—1918)*, Pécs, 1975, 93 p. + 3 cartes.

MIHAIL, PAUL, *Alte acte românești de la Constantinopol (IV) (1596—1860)* (Extr. du «Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol», XII, 1975, Iași, p. 235—288).

MOUTSOPOULOS, NIK. K., Καστοριά — ἱστορία — μνημεῖα — λαογραφία ἀπό τήν ἵδρυσή τῆς μέχρι τὸν 100 Μ.Χ. αἰῶνα προϊστορική, ἱστορική καί παλαιοχριστιανική ἐποχή ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ ΣΤ' τόμου τῆς ἐπιστημονικῆς 'Επετηρίδος τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς — Τμῆμα ἀρχιτεκτόνων —) 261 — 474 + 3 planches. Thessaloniki, 'Αριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης, 1974.

NAKOU, GEORGIU P., Τὸ πολιτειακὸν καθεστὼς τῆς Ἑλλάδος ἐπὶ Ὄθωνος μέχρι τοῦ συντάγματος τοῦ 1844 ἐκ τῶν δημοκρατικῶν ἰδεωδῶν τῆς 'Επαναστάσεως τοῦ 1821 εἰς τὴν ἀπόλυτον μοναρχίαν —, Thessaloniki, 'Αριστοτέλειον Πανεπιστήμιον Θεσσαλονίκης 'Επιστημονική 'Επετηρίς — Σχολῆς Νομικῶν καὶ Οἰκονομικῶν 'Επιστημῶν, T. IZ', 1974, 274 p.

Népvándorláskori Művészet Pannoniában (Völkerwanderungszeitliche Kunst in Pannonien), (en hongrois et en allemand), Székesfehérvár, István Király Múzeum, 1975, 18 p.

Organizarea socialistă autoconducătoare și dezvoltarea agriculturii — sarcinile Ligii Comuniștilor din Iugoslavia. Sarcinile Ligii comuniștilor din Serbia în dezvoltarea relațiilor social-economice autoconducătoare în agricultură și la stat. Concluziile Celei de a cinsprezecea conferințe electorale a L.C .V. — Fragmentul despre sarcinile de viitor ale Ligii Comuniștilor din Voivodina în domeniul politicii agrare, Novi Sad, Centrul Comitetului Provincial al Ligii Comuniștilor din Voivodina pentru Studii Politice și Instruirea Marxistă, 1974, 33 p.

OZANKAYA, ÖZER, *Toplumbilim Terimleri Sözlüğü*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1975, 168 p.

ÖZERDIM, SAMI N., *Seçilmiş Bektaşi Fikralari*, Ankara, 1975, 59 p.

PAPADRIANOS, IOANNIS A., *Die Spirtas* — Eine Familie Klissuriotischer Auswanderer in der Jugoslawischen Stadt Zemum während des 18. und 19. Jahrhunderts) Offprint from „Balkan Studies" 16_1, p. 116—125, Thessaloniki, 1975.

PAPAGEORGIOU, *Euthymios, Agriculture and the third world* (en anglais, français, espagnol, russe et en grec) (Extr. de « Hellenic Agricultural Economic Review », vol. 10, N° 2, July 1974), Thessalonique, 1974, 116 p.

PAPOULIDI, KONSTANTINOU K., Μακάριος Νοταρᾶς (1731—1805) — 'Αρχιεπίσκοπος πρώην Κορινθίας— —Athènes, 'Εκκλησιαστικαὶ 'Εκδόσεις 'Εθνικῆς 'Εκατονπεντηκονταετηρίδος, 1974, 155 p.

PETROV, LATCHEZAR, *Bulgaria*, Genève, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, 1975, 167 p.

Прилог кон библиографијата на Македонската книжевна историја есеистика и критика I (1945—1965) et II (1966—1971), Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите Библиотека, 1974, 183 p. + 389 p.

Проблемы методологии управления социальными процессами, Tomsk, Издательство Томского Университета, 1974, 238 p.

Problémy národního a socialistického hnutí v dejinách Československa a Jugoslávie od roku 1867 do konce 19, století — Sborník prací z vědeckého zasedání Československo-Jugoslávské historicke komise v Banské Bystrici 10.—11.9.1973 —, Praha, Československo-Sovětský Institut ČSAV — Internitisk —, 1974, 300 p.

Protopopa-Bouboulidou, Glikerias, Πεζογραφικὰ κείμενα τοῦ πολέμου καὶ τῆς Κατοχῆς, Ioannina, Πανεπιστήμιον 'Ιωαννίνων — Επιστημονική 'Επετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς —, 1974, 212 p.

Puchner, Walter, *Das neugriechische Schattentheater Karagiozis*, München, Institut für Byzantinistik und Neugriechische Philologie der Universität, 1975, 250 p. + IX p. ill.

Rajković, Zorica, *Tradicijski oblici neojenčanog braka kod Hrvata i Srba u svjetlu pojma « Pokusni Brak »*, Zagreb, Institut za Zarodnu Umjetnost, 1975, 114 p.

Lilie, Ralf-Johannes, *Die byzantinische Reaktion auf die Ausbreitung der Araber Studien zur Strukturwandlung des byzantinischen Staates im 7. und 8. Jahd.*, München, Institut für Byzantinistik und Neugriechische Philologie der Universität, 1976, 401 p.

Renfrew, Colin, *Before civilization — The radiocarbon revolution and prehistoric Europe*, Great Britain, Pelican Books, 1976, 320 p.

Salonen, Erkki, *Neubabylonische Urkunden verschiedenen Inhalts*, I, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1975, 87 p.

Šanidze, Lela Akakievna, *Грузинская советская скульптура*, Tbilisi, Издательство Мецниереба, 1975, 157 p. + 91 ill.

Simáková, Jitka, Eduarda Macháčková, *Teatralia zámecké knihovny v Českém Krumlově*, 1, Praha, Knihovna Národního Muzea v Praze, 1976, 360 p.

Самостална изложба слика Ануике Маран, Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника Светозарево, 1975, sans pagination.

Самостална изложба слика Бранка и Миланке Динић (catalogue), Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника Светозарево у Светозареву, 1975, sans pagination.

Самостална изложва слика Слободана Јеремића-Јеремије « Ликови, Предели и мртве природе » (*catalogue*), Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника Светозарево у Светозареву, 1975, sans pagination.

Schuh, Hans Manfred, *Ellipse-Text Kommunikation*. Ein Beitrag zur französischen Textlinguistik, Bonn, Romanisches Seminar der Universität Bonn, 1974, 287 p.

Segrè, Gino, *Dalla radice pandettistica alla maturità romanistica scritti di diritto romano* [A cura di Nevio Scapini — con prefazione di Giuseppe Grasso], Torino, G. Giappichelli-Editore, 1974, 686 p.

Α' συμπόσιον λαογραφίας τοῦ βορειελλαδικοῦ χοροῦ ('Ήπειρος-Μακεδονία-Θράκη), Θεσσαλονίκη, 18.20 'Απριλίου 1974 — Πρακτικά —, Thessaloniki, "Ιδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1975, 267 p.

Sioroka, Georgiou A., Σχέσεις τῶν γάλλων μὲ τὸ πασαλίκι τοῦ Μπεράτου (1807 — 1808) ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ Δ'τόμου τῆς Δωδώνης 'Επιστημονικῆς 'Επετηρίδος τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου 'Ιωαννίνων p. 353—376), Ioannina, 1975.

Slot, B. J., Καθολικαὶ 'Εκκλησίαι Κιμώλου καὶ τῶν πέριξ νησῶν — 'Ιστορία τῶν δυτικῶν ναυτικῶν κοινοτήτων τῶν ΝΔ'Κυκλάδων καὶ τῶν 'Εκκλησιῶν των (1600—1893)('Ανάτυπον ἀπὸ τὰ Κιμωλιακά, τόμος Ε', p. 51—304), Athènes, 1974.

Сликарство у средњовековној себији од 12. до средине 18. века, Beograd, Народни Музеј, 1974, 44 p. + ill. sans numération.

Solin, Heikki, *Epigraphische Untersuchungen in Rom und Umgebung*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1975, 78 p. + 95 ill.

Spisak knjiga, brošura i periodicnih publikacija prinovljenih u Biblioteci Instituta za Medjunarodnu Politiku i Privredu u 1974. godini, Beograd, Institut za Medjunarodnu Politiku i Privredu, 1975, 111 p. + 20 p.

Stanojčuć, Živojin, *Синтакса езика Лазе К. Лазаревиа I — Синтагматски односи —*, Beograd, Институт за српскохрватски језик, 1973, 147 p.

Štefanovičová, Tatiana, Bratislavský Hrad v 9.—12. storočí, Bratislava, Vydalo Vydavatel'stvo Obzor pre Archív Mesta Bratislavy, Bratislava, 1975, 153 p.

Stipčević, Aleksandar, *Bibliographia Illyrica* (Supplementum 1967—1972), Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1974, 164 p.

Stojanovski, Aleksandar, *Дервенџиството во Македонија*, Skopje, Институт за Национална Историја, 1974, 357 p. + 1 carte.

Studi Noniani III, Genova, Università, Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1975, 263 p.

Südosteuropa-Bibliographie, B. V., 1966—1970, 2. Teil-Albanien, Bulgarien, Jugoslawien-[herausgegeben vom Südost-Institut München — Redaktion: Gertrud Krallert-Sattler], München, R. Oldenburg Verlag, 1976, 796 p.

Свечен собир посветен на Јоаким Кровски — Одржан на 4 јуни 1974 година Skopje, 1974, 22 p.

Свечен собир посветен на Крсте П. Мисирков — Одржан на 25 Декември 1973 година —, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1974, 23 p.

CVETKOVIĆ, NATALIJA, *1888—1928* (*Retrospectivna izložba slika, akvarela i crteža — april 1974*), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, 35 p. + ill. sans numération + 1 p. resumé en français.

Symposium zu Problemen der Jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa, Bratislava, VEDA, Vydavatel'stvo Slovenskej Akadémie Vied, 1974, 507 p.

TAHIR, KEMAL, *Devlet Ana, Cilt I et II, 1975*, Ankara, Bilgi Yayınevi, 774 p. les deux volumes.

Teoria dell'impressa jugoslava autogestita e implicaizioni macroeconomiche, Trieste, Istituto di Studi e Documentazione sull'Est Europeo, 1974, 91 p.

UNGÄR, ETEM RUHI, *Karagöz Musikisi* — I. Uluslararasl Türk Folklor Kongresi 23—30 Haziran 1975 Istanbul — , sans lieux d'apparition, Kültür Bakanliği — Milli Folklor Araştırma Dairesi, 1975, 67 p.

VACALOPOULOS, CONSTANTINOS, *La structure sociale de la nation grecque avant la révolution de 1821* (D'après les informations de deux essais inédits de Georges Lassanis, membre de Philiki Hétairie) (Extr. de « Balkan Studies », 16_1, p. 176—183), Thessaloniki, 1975.

1972—1973 *Yıllarında Emekli Olan — I. Ü. —Edebiyat Fakültesi* — Öğretim Üyeleri, Istanbul, Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Matbaasi, 1974, 58 p.

M. Grigoraş

TABLE DES MATIÈRES

TOME XIV(1976)

ÉTUDES

L'ethnogenèse des peuples paléobalkaniques

(Colloque roumano-yougoslave, Bucarest, avril 1975)

Evolution économique et transformation des institutions

Attitudes politiques et évolution des institutions au XX^e^ siècle

Relations commerciales et attitudes politiques au XIX^e^ siècle

Projets politiques et actions diplomatiques

Actions politiques et images culturelles

Interférences linguistiques

Tradition et innovation dans les arts plastiques

Textes et documents

Discussions

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

M. Grigoraş

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Legislaţia urbană a Ţării Româneşti (La législation urbaine de la Valachie). Sous la rédaction de Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu, 1975, 316 p.

Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Vol. I, sous les soins de I. I. Russu, 1975, 265 p.

Fontes Historiae Daco-Romanae. III. Scriptores Byzantini, Saec. XI–XIV. Ediderunt : Alexandru Elian et Nicolae Şerban Tanaşoca, 1975, 569 p.

PIPPIDI, D. M., **Scythica Minora.** Recherches sur les Colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire, 1975, 314 p.

NICOLĂESCU-PLOPŞOR, DARDU et WOLSKI, WANDA, **Elemente de demografie şi ritual funerar la populaţiile vechi din România** (Eléments concernant la démographie et le rituel funéraire chez les populations anciennes de Roumanie), 1975, 292 p.

ROMAN, PETRE, **Cultura Coţofeni** (La culture Coţofeni), 1976, 215 p. + 118 pl.

RUSSU I. I., **Elemente traco-getice în Imperiul Roman şi Byzantium** (Eléments thraco-gètes dans l'Empire Romain et Byzantium), 1976, 182 p. + une carte.

POPESCU, EMILIAN, **Inscripţiile greceşti şi latine din sec. IV–XIII** (Inscriptions grecques et latines des IV^{e}–XIII^{e} siècles). Collection «Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris», 1976, 439 p. + 42 pl.

PROTASE, D., **Un cimitir dacic din epoca romană la Soporul de Cîmpie** (Une tombe dace remontant à l'époque romaine, découverte à Soporu de Cîmpie), 1976, 112 p. + 24 pl.

Thraco-Dacica, Recueil d'études à l'occasion du II^{e} Congrès International de thracologie (4–12 septembre 1976), 351 p.

VULPE, RADU, **Studia Thracologica,** 1976, 336 p.

Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^{e} Congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présentés par D. M. Pippidi, Coédition avec la Société d'Editions ,,Les Belles Lettres'', Paris, 1976, 550 p.

CHIHAIA, PAVEL, **De la «Negru Vodă» la Neagoe Basarab** (De «Negru Vodă» à Neagoe Basarab), 1976, 256 p.

Actes du XIV^{e} Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6–12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p.; vol. II, 1975, 656 p. ill.; vol. III, 1976, 737 p., ill.

CONSTANTINESCU-MIRCEŞTI, C. **Păstoritul transhumant şi implicaţiile lui în Transilvania şi Tara Românească în secolele XVIII–XIX** (Les bergers transhumants et les implications de leur occupation en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^{e}–XIX^{e} siècles), «Biblioteca istorică», XLIV, 1976, 170 p.

CORFUS, ILIE, **L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864** collection "Bibliotheca Historica Romaniae", Section d'Histoire Economique, Etudes 53(8), 1976, 216 p.

STOICESCU, NICOLAE, **Vlad Ţepeş** (Vlad l'Empaleur), 1976, 238 p.

ODOBESCU, ALEXANDRU, **Opere, IV, Tezaurul de la Pietroasa** (Le trésor de Pietroasa), publié par les soins de Mircea Babeş, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIV, P. 579–770, BUCAREST, 1976

I.P.I. c. 1524 | 43 456 | Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV — 1977 • N° 1
(Janvier-Mars)

Le centenaire de l'Indépendance de la Roumanie

Œuvres littéraires et relations culturelles

Documents et témoignages

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an, Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136 — 137, télex 11226, București, str. 13 Decembrie nr. 3, România, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. FRIMU, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
71021, Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV 1977 N° 1

SOMMAIRE

Le centenaire de l'Indépendance de la Roumanie

Œuvres littéraires et relations culturelles

Documents et témoignages

Discussions

Chronique

Comptes rendus

THE ROMANIANS OF TRANSYLVANIA AND THE 1877–1878 WAR

VLADIMIR DICULESCU

The year 1875 ushered in a new page in the history of the "Eastern Question" – i.e. in the history of the peoples in South-East Europe. As early as July of that year, the Bucharest newspaper "Românul" carried information regarding the outbreak of the revolt in Herzegovina [1]. In the beginning, – as it results from the reports and the correspondence of Romanian diplomatic agents in Belgrade and Constantinople – the movement was considered an incidental phenomenon, of small scope, generated by the abuses of the Turkish officials in collecting taxes. A. Cantacuzino, secretary of the Romanian Agency in Belgrade, believed it to be "a small mutiny" [2]. A few days later the Romanian chargé d'affaires in Petersburg sent a report to the Foreign Ministry in Bucharest, hinting that the movement in Herzegovina was gaining ground for the first time rallying the Catholic population in that province – alongside the Orthodox population – to the struggle against Turkey. Moreover, as it results from another diplomatic report – sent by Romania's diplomatic agent in Belgrade – when the rising spread to Bosnia it very quickly involved also part of the Moslem population [3]. The report from Petersburg pointed out that the movement was earnestly encouraged also by Nikita, Prince of Montenegro, which was also confirmed by our Belgrade agency [4].

At the same time, the Romanian diplomat in the capital of the Czarist Empire – realizing the proportions of the action much more

---

[1] "Românul" of July 4, 1875, page 593

[2] Cf. *Documente privind istoria României. Războiul pentru independență* (Documents concerning Romania's History. The Independence War), vol I_2. Bucharest, 1951, doc no 2, 3 (quoted below as *The Independence War*). This was also confirmed by a report of Emil Ghica, Romania's chargé d'affaires in Petersburg, sent to the Bucharest Foreign Ministry on July 21, 1875 *Ibid.* doc no 6 As regards the situation of those populations, the Romanian agent in Belgrade stated the following in a report of August 21, 1875: ". . All functionaries of the Porte, beginning with any pasha boasting fewer or more flags, with his agent, with all around him, and ending with the tax-collectors, have never ceased draining these unfortunate lands They are so greedy that a poor man who sows and reaps his field can only keep one fourth of his crop for himself. All the rest falls a prey to this greedy and stupid taxation system and to its agents – a genuine scourge and cancer of the empire Abuses and cruelties are incredible. The glass has long been full up to the brim. " *Ibid.*, doc no. 27

[3] *Ibid* doc. 27 The report showed: "This uprising evinces a new element. This time the rebellion is joined by the Moslem Bosniacs, and even by several beys (great land-owners) – which shows how general the discontent is and proves unanimity, this making the country's pacification even more difficult than in the past..."

[4] *Ibid* , doc. no 6

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 1, P. 3–23, BUCAREST, 1977

realistically than his colleague in Belgrade — insisted on underlining in the same report that Prince Milan of Serbia was not indifferent to the movement either; yet, at the same time, both princes attempted to play to the tune of the great European powers which were hardly interested in the re-opening of the "Eastern Question", if at all. In the face of this situation, the Romanian diplomat showed — and the unfolding of events was going to prove him right — that "... if they (the Turks — *Ed.*) fail to act quickly, fears are afoot that the movement might become general... The princes of Montenegro and Serbia may eventually find themselves overcome by their own peoples, who can hardly look indifferently at the massacres perpetrated in Turkey against Christian populations who are for good reason embittered."

In subsequent days, the revolt spread. On August 3, 1875, the Bucharest Foreign Ministry received news from Belgrade that the rising had reached Bosnia and that mutinies had taken place a few miles away from Serbia's frontier [5]. A little later, the same diplomatic source informed Bucharest that in Constantinople the uprising was described as of no consequence for Turkey "which can easily defeat it" because "the Sublime Porte had to give the illusion of its power, in order to deceive Europe on the permanent causes of negligence and weakness eventually leading to its downfall and to the end of its dominion in Europe — (a downfall) which everybody foresees and which it vainly tries to postpone. The kindling of this chimney threatens to set fire to the whole edifice" [6].

Challenged by the situation brought about south of the Danube, the Ottoman government naturally followed closely whatever was taking place in Romania, too. Here, the civilian population and to a great extent also the political circles — especially those grouped around the Liberal Party — sympathetically watched the movement of the Christians in Herzegovina and Bosnia. The government itself was attempting a double-dealing policy, in order neither to anger the Ottoman government nor to break links with the rebels. On August 9, 1875, Vasile Boerescu, Romania's Foreign Minister, sent two letters to Romania's diplomatic agent in Constantinople. One of them was to be read by the latter to Turkey's Foreign Minister and it completely disavowed the movement in the Balkans — while the diplomat was seriously instructed not to leave any copy with the Turkish Minister. The second was confidential, meant for the Romanian diplomat alone, and it included the following advices: "We have to keep the most absolute reserve. On the other hand, we should by all means avoid closing all doors. We have to profit by the events, whatever turn they take... We, here, do not openly tolerate either enrolment committees, or contributions collected; perhaps they do it in secret, but it is no business of ours..." [7].

The Romanian government very closely followed the entire evolution of events south of the Danube in the next period.

At the same time, the Liberals, through their newspaper "Românul" kept spreading among the Romanian public opinion the idea of sympathy and benevolence also for the preparations made by the Bulgarian re-

[5] *Ibid.* doc. no. 13.
[6] *Ibid.* doc. no. 27.
[7] *Ibid.* doc. no. 16—17.

volutionary movement with a view to an uprising. In its issue of August 20, the newspaper reproduced an article from the Bulgarian newspaper "The Banner", also published in Bucharest, under the supervision of the great emigré revolutionist Hristo Botev. The article stated in part : "... Which of the Bulgarians could be unwilling to rise in arms under such circumstances?... The Bulgarians have shown since they fell under the Moslem yoke, that they possess enough energy to oppose their oppressors... Therefore, the people are ready, the circumstances are propitious and we could never expect any better support than that offered us by our Herzegovinian brothers, a support which Serbia and Montenegro will not fail in yielding to us either." Further on the article pointed out that the moment we were living was not to be wasted : "If we miss this opportunity we shall be lost... Therefore we have to take up arms and put an end to these sufferings... We have to succour our brothers in Herzegovina and show the diplomatic circles that we are no slaves, but a nation capable of living and of progress." [8]

The Bulgarian liberation movement met in Romania with perfect understanding and — one can say — even with warm regard, on the part of both the population and the authorities. Although formally, in order to handle with kid gloves any susceptibility of the Turkish government, the Romanian authorities "took measures to prevent the organization of that movement, in actual fact the latter enjoyed perfect freedom of action in all respects, as proved by the course of events from 1866 up to 1877" [9].

Romania sympathized with and supported the liberation movement of all peoples in the Balkan Peninsula [10]. That position and attitude can be explained by the fact that any action undertaken by those peoples contributed to weakening the Ottoman Empire, thus facilitating also Romania's struggle for independence. Within that context, the Romanian government attentively followed also the events in Bulgaria, particularly after April 1876 [11]. During that period there was also an intensification in the preparations made by Bulgarians on Romania's territory.

Although the Romanian government kept assuring both the Ottoman government and the diplomatic agents in Bucharest that it was admitting of no revolutionary actions on Romania's territory, nevertheless, the Bulgarian revolutionists led by Hristo Botev were entirely unhampered in their preparations and then they could board the "Radetzky". It is hard to believe that training a contingent more than 100-strong and embarking them could have taken place without the Romanian govern-

---

[8] "Românul" of August 20, 1875, pag. 746 ; also reproduced in *The Independence War*, vol. I_2, doc. no. 26.

[9] In this respect cf. not only the latest publications of Romanian historiography but also the Bulgarian ones. Cf. Vladimir Diculescu, *Rumänien und die Frage der bulgarischen Freischaren (1866—1868)*. In : "Revue des études Sud-Est Européennes", no. 3—4/1963. C. Velichi, *The Bulgarian Anti-Ottoman Revolt of April 1876* in "Revista de istorie", no. 3/1976, p. 373—394.

[10] Cf. V. Diculescu, *La revolte crétoise et la position de certains cercles politiques roumains*. In : ΑΝΑΤΥΠΟΝ ΕΚ ΤΟΥ Δ′ ΤΟΜΟΥ ΤΩΝ ΠΕΠΡΑΓΜΕΝΟΝ ΤΟΥ Β′ ΔΙΕΘΝΟΥΕ ΚΡΗΤΟΛΟΓΙΚΟΥ ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ, Athens, 1969, p. 162—168.

[11] The Romanian agent in Constantinople, General Ghica, announced to the Foreign Minister in Bucharest the outbreak of the revolt of the Christian population in Bulgaria : "The Bulgarian revolt involves all the Southern part of the Balkans from Bazargic up to Iambol..." *The Independence War*, vol. I_1, doc. no. 114.

ment's knowledge. It is also to be noted that although the militants went on board the ship on May 16, the Romanian government was officially notified of it only as late as May 18 [12]. After that episode, Romania gave increasing attention to the course of events in the Balkans while intensifying both her diplomatic actions and her military preparations, with a view to a possible direct armed action for conquering independence. Although the Austro-Hungarian censorship forbade the leaking of any information regarding the course of Balkan events into Transylvania, Romanians there were keenly attentive to anything taking place south of the Danube. The Romanian press in Transylvania spoke in very warm terms about the heroic fights of the Bosniacs, Herzegovinians and Bulgarians as well as about the succouring of the first two peoples by the Serbians in both the Serbian principality and in Hungary. "Gazeta Transilvaniei" at the same time condemned the action undertaken by the Hungarian authorities to prevent that assistance, as well as the fact that Hungarian authorities and intellectuals offered support to Turkey [13].

In keeping with the information held by the newspaper published in Brașov, the leaders of the Romanians in Transylvania were deeply concerned in the course taken by events, trying to be ready to join any action alongside Romania. Among those living figures "Gazeta Transilvaniei" mentioned the former militants of the 1848 Revolution Axente Sever and Simion Balint — who seem to have met in Alba Iulia several times and to have discussed the position of the Romanians in Transylvania in relations to the stand adopted by Romania [14].

★

Nowadays, it is common knowledge that throughout history the Romanians in Transylvania and Banat gravitated economically and spiritually towards their brothers beyond the mountains, in Moldavia and Wallachia. This phenomenon increased in scope and importance in proportion as modern times approached. The Transylvanian merchants bought important quantities of commodities in the Romanian principalities and it was also here that they sold most of their merchandise; it is here that Transylvanian craftsmen acquired much of the raw material they needed and it was here that they sold many of their products.

It is beyond the mountains that found an escape the Transylvanian serfs who could no longer bear the burden of feudal exploitation, increasingly aggravated in the 18th and 19th centuries. The Romanians east and south of the Carpathians, never made any discrimination among the merchants and tradesmen with whom they entertained relations. Moreover, they received with equal generosity and hospitality the Romanian and the Hungarian serfs crossing the border into Wallachia or Moldavia.

What Romania represented for Transylvania from the economic and spiritual points of view was described by a Romanian Transylvanian journalist in a polemic with the reactionary press. The polemic started

---

[12] *Ibid.*, doc 141, cf. and Ivan Ungiev, Tveta Ungieva, *Hristo Botev — Life and Work*, Sofia, 1976, p 49 (In Bulgarian)

[13] "Gazeta Transilvaniei" (The Transylvanian Gazette), no 46 of June 17, 1876, p. 2.

[14] Ibid, no 48 of June 24, 1876, p 1—2.

in the summer of 1877 when the Transylvanian Romanians began collecting aids for the army of their sister country now battling at the front. On that occasion, the advocates and spokesmen of the Hungarian ruling classes charged the initiators of the action with extorting money from the Romanians in Transylvania in order to send it to Romania "although the latter country had not done any good to them". "Gazeta Transilvaniei" answered that accusation showing how the Transylvanian intellectuals had found shelter beyond the mountains as well as propitious conditions for carrying on their activity in perfect freedom. While underlining the economic importance of Romania for the Transylvanians, the newspaper stated in part: "Just ... close Transylvania's borders on Romania hermetically for one year alone, and you shall see Transylvanians starving by the thousands, the Szeklers rebelling and the Saxons emigrating en masse... At least half a million Transylvanians are living in Moldo-Romania while not even one hundred Moldo-Romanians have come to us in order to beg bread or maize-mush. The products manufactured by the Saxons can only be sold in Romania and Bulgaria. It is from those countries that thousands of Szeklers who have fled serfdom here yearly send thousands of napoleons, ducats and sterlings to their families here"[15]. These permanent links between the brothers on either side of the Carpathians led to emphasizing and strengthening the desire for Transylvanian union to Romania, particularly in the latter half of the last century. In 1848 the Blaj field resounded with the shout arousing from the chests of the Romanian revolutionists assembled there: "We want to join our country!"[16]

That frame of mind was permanent; yet, it manifested itself even more intensely whenever some important event took place in Romania's life. It came to the fore during the 1848 Revolution, on the occasion of the union of the Romanian Principalities in 1859, and it made an even stronger impression when Romania had to wage war together with Russia in 1877—78 in order to win her state independence. Even the exponents of the Hungarian bourgeoisie and landowners were convinced of the existence of that consciousness; they perfectly realized that some day the desire of the Romanians south, east and west of the mountains would come true. That is why they resorted to all means in order to prevent any Romanian action that could be a stride forward towards achieving the great national ideal: the Union of the Romanians in a unitary state. Proceeding from that conviction, particularly after 1867, the Hungarian officialdom tried to suppress any manifestation of the consciousness of national unity. The leaders of the ruling classes had almost unanimously adopted the slogan: "Any independent Romanian action has to be smothered in its very cradle."

---

[15] Ibid., March 15, p. 2

[16] Referring to that moment "Gazeta Transilvaniei" of May 11, 1878, dedicated a memorial article entitled "The Day of 3rd of May" to the Romanians' meeting in Blaj in 1848, stating among other things: "You could rather wrest down the sun from the sky than wipe off the memory of that national day from our hearts"... Such are the words that quivered on the lips of the young people in Blaj on the eve and day of May 3, such is the true national spirit in the hearts of the Romanian youth, such is the hope of the Romanian nation who are not asleep, who are wide awake..."

Such is the explanation of the fact that in 1875, when peoples in the Balkans started agitating against the Turkish oppressors — with support from Russia — and when it was obvious that Romania too would take advantage of those actions, a strong pro-Turkish current emerged in Hungary. The outbreak of the Russo-Turkish War brought in its wake a strong anti-Russian press campaign, and the moment Romania permitted the Czarist army to cross her territory, the campaign turned into an anti-Romanian one, too. It was fomented by the exponents of the pro-Turkish current. On April 24, 1877, those newspapers charged the Romanian government with disloyalty and perfidiousness to the suzerain power, which it should normally have supported from the military point of view [17].

Actually that attitude proceeded not so much out of the concern for Turkey but out of the fear that Romania supported by Russia might turn to Transylvania. In late April of that year, the newspaper "Pester Lloyd" stated: "One should not overlook the fact that Prime Minister Ion Brătianu and his acolytes already dream of invading Transylvania as soon as Austria-Hungary interferes in the War." The Magyar journalist accused Count Andrássy that he was taking no measures to mobilize the army in Transylvania in order to curb "the infernal boldness of the Russo-Romanian allies". Further on he showed that Andrássy's attitude "ran counter the people's ardent wishes." Commenting upon this assertion, the newspaper "Telegraful Român" made the remark: "Yes, that might apply to the Magyar aristocracy, to the legislators in the House, to the well-paid journalists and to the comrades of the *softals* *, but not to the Hungarian people and even less so to Slav and Romanian ones" [18]. It seems that approximately at that time the idea of a Romanian military intervention in Transylvania was insistently circulated north of the Carpathians. Some of the Magyar politicians feared an attack of the Romanian army at Vîrciorova. The same action was suggested by Axente Sever in a plan for the conquest of Transylvania by the Romanian brothers across the mountains (although not dated by its author we believe it was elaborated during that period) [19].

Within this general political context, one can easily explain the pro-Turkish current originating in certain Magyar political quarters. A committee for the assistance of the wounded Turks had been set up in Budapest as early as 1876. Subsequently (in 1877) similar committees were set up also in other towns of Hungary and Transylvania (at Corund, Odorhei, Tîrgu Mureş, Braşov).

At the same time, however, the Romanian army's joining the war as well as the victories obtained, offered the Romanians north of the Carpathians the possibility strongly to prove that they sided with the Romanian state and that they fully supported the latter's action. The

---

[17] "Gazeta Transilvaniei", April 24, 1877, p. 1.

* Students in Muslim theology.

[18] Ibid.; cf. also the article *Journalistic mystifications* signed by Falk and reproduced in "Telegraful român", May 19, 1877, p. 1.

[19] Axente Sever, *Plan strategic pentru cucerirea Transilvaniei* (A Strategic Plan for the Reconquest of Transylvania), Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania — Cluj branch, manuscript 368. The text has been edited by Horia Teculescu.

Romanian newspapers in Transylvania received scores of letters from all corners of the province; the Romanians — from leading intellectuals down to village schoolteachers and vicars — manifested their sympathy and solidarity with the Romanian state's actions.

Iudita Măcelaru, wife of Ilie Măcelaru of Sibiu, wrote in an appeal to Transylvanian women for succouring the Romanian army, that the war which had broken out "will reach nay, has already reached our brothers and sisters in Romania... We, impelled by the feelings in our hearts,... cannot take lying down what our brothers and sisters, our own race and blood, will have to suffer during this great tragedy." [20].

Maria Ilieş of Cluj, polemizing with the pro-Turkish press, showed that "we have to follow our sacred duty of stretching our helping hand towards our brothers beyond the Carpathians." Sevastia Mureşan of Braşov also showed that "it is an obligation for each Romanian soul to come to the help of our blood-brothers now suffering and even more so to the help of the Romanian heroes" [21].

Manole Diamandi, a leading figure of the Romanian bourgeoisie in Braşov, also pointed out that assisting the Romanian soldiers was the sacred duty of every Romanian: "History is a witness, many of ourselves are living witnesses, that our brothers beyond the mountains have always received and sheltered us in their homes, irrespective of nationality, that they have relieved our wants and have soothed our pains." [22] Accents of deep Romanian feeling are evinced by a letter from Alba Iulia — signed only with the initials C. M. — sent to "Gazeta Transilvaniei" and stating in part: "There can be no doubt whatever that the cause of the Romanian soldier is a general Romanian cause, that his victory is the victory of the entire nation, even though the latter may be scattered to many areas of the world. There is no turning blood into water." [23] Priest Ioan Georgiu of Lăpuşul Unguresc wrote to the editor of the same newspaper: "The Romanians in this parish have observed their holy duty of succouring their good brothers beyond the Carpathians. We love our brothers there with truly fraternal love; it is only joy that can be read on the face of every Romanian when he hears of the brave Romanian army and of the spirit animating it" [24].

---

[20] "Gazeta Transilvaniei", May 19, 1877, p. 2. As early as May 8, 1877, Gheorghe Bariţ, its editor, had published an appeal for collecting relief for the benefit of the Romanian army. He expressed his conviction that the Romanian women in Transylvania would not fall behind the "Hungarian women" who were collecting relief for the Turkish army. The appeal cited as an example the initiatives of the Romanian women in Sibiu and showed that "... Not for one moment can we doubt that our women in communes, particularly urban, oppidan and even rural, provided they are larger — will form small committees of three to five members for instance, in order to consult on the quality of lint, the form of bandages and similar subjects...", op. cit., p. 2.

[21] Ibid., May 8, 1877, p. 2.

[22] Ibid., May 15, 1877, p. 1. Also from Braşov, Sevastia Mureşan wrote to the same newspaper on May 7, 1877: "The undersigned, being obliged by the duty felt by each Romanian soul to succour our brothers of the same race now suffering and all the more so the Romanian heroes bleeding in the battles for defending the very existence of the Romanian nation, I am offering for the brave Romanian wounded 30 kilograms of lint and bandage, inviting all Romanian sisters to such offerings which we owe to our conationals wounded in battle."

[23] Ibid., June 2, 1877, p. 3—4.

[24] Ibid., June 30, 1877.

Another interesting letter to the same editor was sent "from the foothills of the Apuseni Mountains." It showed that "Nowadays... when even in the hut of the humble peasant sighs and fervent prayers are heard for the victory of the Romanian armies, it is the duty of each true Romanian, wherever he may be, to live up to his mission. Never has the Romanian been offered a more welcome opportunity to demonstrate to the world that he cherishes genuine Romanian feelings [25].

The Romanian army's crossing the Danube in August 1877 occasioned new emotions for the Transylvanian-Romanians. At that time, the magazine "Familia" edited by Iosif Vulcan stated : "That piece of news flying wherever God's hand has spread the Romanian offsprings, caused our hearts to start in pride, as if recalling the sounds of ancient bravery and victory."

We have quoted here barely a few examples from those numerous letters we have mentioned, showing what the Romanians felt at the time. In the atmosphere of enthusiasm and of confidence that the victory of the Romanian army would be a step forward, decisive for the fate of all Romanians, the national consciousness assumed other manifestations as well.

In late May 1877, under the heading "Rise in Arms", "Gazeta Transilvaniei" carried an appeal to the former Romanian officers who had served in foreign armies to enlist as volunteers in the Romanian army, "which will receive them with open arms and will preserve their rank and position." [26] The appeal met with favourable response and a number of Transylvanian volunteers obeyed it. On the very first days after the declaration of Romania's independence and of the state of war with Turkey, young Romanians — particularly from the Făgăraş, Sibiu and Braşov areas — crossed the border into Romania along secret paths, without passports, wishing to enlist in the Romanian army as volunteers. On May 26, 1877, R. Fărcăşan, prefect of Muscel county, reported to the Home Ministry that the town of Cîmpulung had received on the previous night "another two young men, Ion Popovici and Alexandru Baiu, clerks of Făgăraş... who are eager to join the Romanian army." In keeping with the previous orders of the Ministry they were allowed their freedom and they continued on their way to the military units in Craiova. Moreover, they had told the prefect that "these days, further contingents of young men will come over to Romania in similar conditions." From the wording of the report it is evident that they had been preceded by other people [27].

During the same days, a more numerous group of Romanians from Transylvania had arrived in the Wallachian city of Ploieşti, where it seems they had formed the object of a warm enthusiastic reception on the part of the townsfolk [28]. With the Transylvanian Romanians, the idea of enlisting as volunteers had been rather intense, since it came to irritate and even to worry the Hungarian authorities. The Budapest

---

[25] Ibid., October 20, 1877.

[26] Ibid., May 26, 1877, p. 4.

[27] *The Independence War*, volume III, doc. 615.

[28] Ibid., doc. no. 872.

officialdom even reported in energetic terms to the Emperor and to Count Andrássy on the state of affairs, asking them to interfere with all the authority they enjoyed in order to prevent the volunteers from being admitted to the Romanian army.

Ion Bălăceanu, Romania's diplomatic representative in Vienna at the time, showed in a report that during a meeting he had had with Count Andrássy, the latter had told him that "there was no need for him to insist on the very intricate nature of this affair, while calling on me to draw your attention (the report was sent to Mihail Kogălniceanu, the then Foreign Minister of Romania — *Ed.*) to the passions which this could arouse on either side of the Carpathians." In conclusion the Austrian statesman had pointed to Bălăceanu that "*The Imperial Government realizes the feeling they recklessly obeyed*" and demanded the extradition of the young volunteers, guaranteeing that they would incur no consequences on their return. Count Andrássy made a personal issue of these extraditions, wishing the incident to be settled without assuming diplomatic proportions.[29] In a telegram sent to Mihail Kogălniceanu on June 1, the Romanian agent made it clear: "If the question could be solved amiably... Count Andrássy would remain indebted to you as if for a personal favour."

The insistence of the Vienna Government on having the problem solved can be explained through the concern and agitation stirred among the Hungarian ruling classes by the position of the Romanians in Transylvania and Banat towards the justified war waged by Romania. In the conclusion of his report on May 31, Ion Bălăceanu wrote: "I have it from reliable source that the government in Budapest is particularly keen on our handing over these first volunteers in order to discourage all those who would wish to follow their example. *(I assume they must be very numerous)*. He attaches such importance to this issue that Mr. Tisza cabled to the Emperor himself and the telegram which Count Andrássy read out to me had been sent by His Majesty". It seems that Count Andrássy made the Empire's benevolent attitude towards Romania at the peace negotiations, depend also on the repulsion of the Transylvanian volunteers.[30] Facing these pressures, the Romanian government was forced to stop receiving the volunteers and even to issue instructions to the prefects in a circular letter, making it clear that "Romania has neither volunteer corps nor franc-tireurs." As regards the position of the Transylvanian officers who would have wished to join the Romanian army, their acceptation was conditioned by the Emperor's previous approval.

As regards the extraditions demanded, in the beginning the Romanian government tergiversated the matter while eventually it simply declined the request of the Budapest government. In an address to our agent in Vienna, on June 13, Mihail Kogălniceanu showed that "we have done our best in order to spare the more than jealous susceptibility of the Hungarian government". The Romanian Foreign Minister hinted that in his turn he would have expected an adequate appreciation of

---

[29] Ibid., doc. no. 800

[30] Idem.

the government circles in Budapest for Romania's position on the matter : "Unfortunately it was not at all like this and it was with much regret that I learned of the ununderstandable persecutions to which the Hungarian authorities submit the Romanians in Transylvania. An unprecedented thing is the fact that the Romanian women beyond the Carpathians have been prevented from making collections for the ambulances of the Romanian army."

Further on it was shown that the Romanian government would under no conditions accept the extradition of any young Romanian — coming over "of late" — to the Austro-Hungarian authorities. This meant going back on the standpoint adopted by the government barely ten days before, to the effect of no longer receiving Transylvanian volunteers.

In order to justify his position, Kogălniceanu required the Romanian agent in Budapest to remind Count Andrássy that in 1860 when Austria had been waging war on Piedmont "numerous groups of Hungarians of various ages and positions in society... had come to Moldavia to form a contingent for the Piedmont army. At that time, it had been an entire strong legion... "Facing that situation, the Austrian consul in Jassy had asked for the extradition of the entire corps. Kogălniceanu, who had been Prime Minister of Moldavia at that time, refused the extradition because, as he was now showing in his note, "I should have had to violate then — as I am asked to do now — every duty of the hospitality which our country has at all times offered to the refugees of any nation whatsoever, who have loyally asked us to grant them asylum and protection." Further on, the great Romanian statesman wrote to his representative in Vienna : "His Excellency Count Andrássy will reflect on this matter and will certainly understand that what I failed to do in 1860 when persecuted Magyars were involved I will by no means do now when Romanians are involved." [31] And so, no Transylvanian volunteer was subject to extradition.

Other Transylvanians already belonged to the Romanian army — as was the case of Moise Grozea. He had been born near Caransebeş in 1844. After he had studied at the military schools in Austria, he enlisted in the 30th frontier regiment in Banat. In 1866 he was moved to an Austrian garrison in Italy and participated in the battles at Custozza as a second lieutenant, and then in other fights. In subsequent years (1867—68) thanks to his intellectual abilities he taught at the military school in Lemberg (Lwow). Then he attended the Institute of Geography in Vienna and, upon graduation, he joined the Austrian General Staff. Although the prospects of a beautiful career in the Hapsburg army was opened to him, being impelled by his Romanian feelings, in 1874 he resigned his commission and joined the Romanian army as a lieutenant. On the eve of the hostilities between Romania and Turkey, on April 1, 1877 he was promoted captain. It is with this rank that he joined the commanders of the first Romanian units who crossed the Danube at Nicopole.

---

[31] Ibid., doc. no. 964.

On August 30, 1877, he commanded one of the Romanian columns attacking the redoubt at Grivița [32]. During the battle he distinguished himself through outstanding feats of bravery that made him known to many Romanian units. In early September, he wrote from the front to his wife with obvious satisfaction : "All officers keep congratulating me saying I have earned a fine reputation in the army. Many officers from other divisions who had not had an opportunity to meet me, run to our headquarters in order to make my acquaintance." Thanks to his bravery on that day, the Romanian command promoted him major. In another letter to his wife he showed that this rapid promotion "had caused great sensation in the army." At the same time he pointed out "everybody must admit it was the only and well-deserved recompense that I could be granted." Moreover, thanks to the courage Moise Grozea proved in the fights on August 27 and 30, 1877, Grand Duke Nicholas of Russia awarded him the Order of "St. Anne" — a high distinction in the Czarist army.

On October 7, during one of the attacks against Plevna fortress, he got a wound in the head. In spite of this he remained on the front until the end of the campaign reaching as far as Belogradcic [33] with the Romanian units.

Side by side with ordinary soldiers, the appeal was also answered by a number of Romanian and Saxon physicians of Transylvania who then worked in the field hospitals. As shown by Professor Valeriu Bologa, "The number of Romanian-Transylvanian physicians who had settled in Romania and who staffed the hinterland hospitals was rather large, something between one dozen and fifteen. Among them we find famous names, like those of doctors Ioachim Drăgescu, Constantin Nica, Ioan Arsenie". We have also been able to ascertain several Transylvanians in the ambulance service at the front : Gheorghe Diamandi of Brașov, Nicolae Grancea of Făgăraș, pharmacist Adam Henţiescu, a.s.o.[34].

But the Romanian feelings of the Transylvanians also materialized themselves in the relief they sent to their brothers at the front. As early as May, committees for collecting relief were set up in many cities and towns of Transylvania. These were headed by women or men inspired by fraternal and humanitarian feelings towards the wounded Romanians. It seems that this patriotic current had started in Sibiu at an early stage, spreading over the south of Transylvania — Făgăraș, Brașov, Alba Iulia, then extended to Banat, the Apuseni Mountains, Bihor and Cluj, eventually covering the whole of Transylvania, including the areas of Satu Mare, Maramureș, Rodna Veche and Tîrgu Mureș.

Facing that action of unexpected proportions, the Magyar pro-Turkish current frightened at the scope assumed by the manifestation of Romanian national consciousness and at the political consequences that it could have — adopted an entirely hostile attitude. "Kelet", the news-

---

[32] Sextil Pușcariu, *Douăzeci de scrisori ale lui Moise Grozea de la 1877* (Twenty Letters from Moise Grozea datting from 1877) in *Anuarul Institutului de Istorie Națională*, volume IV, p. 230.

[33] Ibid., p. 241, 246.

[34] Valeriu Bologa, *Ajutorul românilor ardeleni pentru rănițíi Războiului de Independență*, (The Assistance of the Transylvanian Romanians for the Soldiers Wounded in the Independence War), Sibiu, 1941, p. 1.

paper of the Turkophils in Cluj, accused the Romanians that they had started the action under the instigation of "secret appeals from Craiova and Bucharest." The reactionary newspaper expressed its doubt — at the same time a suggestion — that the Romanian women should not help a people whose action represented disloyalty and rebellion towards their suzerains. Yet, the real meaning of the article could be discerned in the following paragraph: "And we here, on Hungary's territory [35], those who in the deeds of Romania and of the Muscovites see a danger to our very quiet, who see a striving after those purposes which in the first place imperil and threaten our state life, we, here on the territory of the Hungarian Crown as faithful subjects of it, cannot approve the action of those perfidious people, can in no way spare them, but must pursue them with all the expressions of our indignation" [36].

Therefore, the main concern was the fear lest this action should eventually lead to the separation of Transylvania from the Hungarian state. Three days later, the assertions in the "Kelet" were given a categorical rebuff on the part of Maria Ilieșu, the chairwoman of the Cluj Committee who showed that the Romanian action originated in no "proclamations" from beyond the mountains. She simply said that "we have to follow our sacred duty of stretching our helping hand towards our brothers beyond the Carpathians". At the same time, she denied having met with any refusal from any "honest Romanian lady" to join in action; she pointed out that "work makes good headway thanks to our awakening."

Moreover, the Romanian action was tantamount to a retort to the action initiated by the pro-Turkish Magyar ruling circles to assist the wounded Turks [37].

Confronted with this reactionary current among the Magyar notabilities, on May 24, the Budapest Home Ministry adopted the measure of dissolving the assistance committees. A general order was issued from Budapest forbidding "the setting up of committees everywhere irrespective of nationalities, or politics". A second order referred directly to the abolition of the committee in Sibiu (May 26, 1877).

As a result of those orders, on May 30, Friedrich Wahter, chief magistrate of Sibiu, required Iudita Măcelaru to cease the action of the committee, while making clear to her that private people could collect aids for the wounded of any belligerent side "in lint, clothes and even money on condition that the list of the items sent should be subject to the authorities before mailing" [38]. A similar order was issued by Johann Gött, chief magistrate of Brașov, on June 2, for abolishing the committee in that city [39]. Within a few days such orders were issued in all areas of Transylvania and Banat where committees had been created. In certain places, for instance in Cluj, the administrative bodies announced the order

---

[35] From the administrative point of view, Transylvania was at the time part of Hungary.

[36] "Gazeta Transilvaniei", April 24, 1877, p. 1. The article in "Kelet" had a headline *In Favour of the Wounded Romanians* and reproduced by the Romanian newspaper. In the same problem cf. "Telegraful român", May 15, 1877, p. 1.

[37] In Transylvania Hungarian Committees for assisting the Turkish army had been set up at Corund, Odorhei, Brașov, Tîrgu Mureș (cf. Valeriu Bologa, *op. cit.*, p. 8—9).

[38] "Gazeta Transilvaniei", May 29, 1877, p. 1—2.

[39] Ibid., June 12, 1877, p. 1.

to the people concerned, in not very polite terms, what aroused indignation among the Romanians. The measure gave rise to protests everywhere [40]. Thus, Iudita Măcelaru lodged a written protest showing among other things that she could hardly understand how the fact that Romanian women manifested "compassion and sympathy for their kith and kin" could be a crime against the state. She demanded that the text of her protest should be forwarded to the Home Ministry with a view to cancelling the measure adopted. A strong protest was also lodged with the Braşov authorities showing that the measure taken would fail of its purpose because "humanitarian feeling, love and blood relationships can only dissolve when life itself dissolves" [41]. The assertion proved perfectly well grounded. On May 29, 1877, "Gazeta Transilvaniei" stated in part : "News items keep pouring in from all areas of Transylvania inhabited by Romanians to the effect that our women have earnestly embarked upon work for relieving our soldiers and that in every village and commune somebody or other volunteers to take the trouble of bringing objects or money to the nearest railway station in order to be forwarded to their destination".

Indeed, the former leaders of the committees joined by others, turned into private people and continued the collection of offerings. Manole Diamandi of Braşov had an appeal published in "Gazeta Transilvaniei" showing that : "We, as private persons, request all those in whose chests throb ardent Romanian hearts, all those in whose noble breast burns the sacred fire of humanity... to come to our brothers' relief..." The signatory of the appeal called attention to the fact that posterity would pass judgement on the attitude of the Transylvanian-Romanians, in case it proved inadequate : "The future generations might rightfully say : 'Being indifferent to the sufferings of your brothers, you defiled the name you bore !' " And so he went on to say : "Therefore we appeal to all Romanians between the river Theiss and the Carpathians, to young and old alike, to the wealthy and to the needy, to make their contribution in order to alleviate the sufferings of our brothers in Romania, wounded at the front" [41].

A letter from Abrud to the editor of the same newspaper showed that the assistance campaign had to be suspended there too, soon after it begun. The author of the letter showed that : "Our ladies proposed,

[40] As early as June 24, 1877, Gheorghe Barit wrote in indignation : "Whenever during the last decade the Romanians in these lands have given any sign of Romanian life, every time they have been placed under the ban of the Hungarian government. Any independent Romanian action has to be smothered in the cradle. Such has always been the axiom of the Hungarian domination". Further on there was an Appeal to the Romanians from which we quote : "... If brotherly love makes us implore God Almighty that our brothers in Romania should return from the fields of honour having covered themselves with victories and glory, the same love requires us to succour those who have fallen for the glory and the future of the Romanian nation... It is for centuries on end that our brothers in Romania have fought for Light and for Law, against barbarianism : Mircea the Old, Stephen the Great, Michael the Brave died fighting at the gates of Europe". Further on it was pointed out that future generations would judge harshly any lack of concern of the Transylvanian-Romanians ; and the conclusion is : "Therefore we appeal to all Romanians between the river Theiss and the Carpathians, to young and old alike, to the wealthy and to the needy, to make their contribution in order to alleviate the sufferings of our brothers in Romania, wounded at the front"... "Gazeta Transilvaniei", June 12, 1877, p. 1.

[41] Ibid, June 12, 1877, p. 1.

yet Minister Tisza disposed", yet that as a private person Ana Filip of Abrud assumed the obligation of collecting the aid [42].

Indeed, the measure taken by the Magyar government proved vain. The Romanians throughout Transylvania and Banat favourably answered the solicitations. The problem of those contributions was subject of an investigation made by prof. Valeriu Bologa in 1941. The author established an approximate area of the Romanian villages from which contributions had been received.

Resuming the problem now, without however being able to say that our investigation is exhaustive (it relies on only three Romanian periodicals that carried lists of contributions), the area may be greatly extended. It would include all tax-paying communes and towns within a line going from Sighetul Marmaţiei to Satu Mare, Oradea, Curtici (two communes now in Hungary go beyond this line) encompassing Banat with the city of Timişoara, Biserica Albă, a strip of land west of Oraviţa, then Moldova Nouă, Orşova, Caransebeş, Lugoj and returning to Transylvania through Haţeg, Sibiu and Făgăraş, then going east of Braşov and Sighişoara and up to Tîrgu Mureş, Reghinul Săsesc, Bistriţa, Rodna Veche, reaching back into Maramureş through Borşa and Sighetul Marmaţiei.

Within the bounds of this imaginary line there were hardly a county but included villages sending relief over the Carpathians. An exact figure or list of all places cannot be provided because some of the subscription lists were published without indication of localities while others mentioned only the region where the contributions had been collected. The number of villages and towns mentioned for certain in the lists carried by the three periodicals investigated rises to 341. If we consider those included without a specified name, we believe the figure may reasonably be rounded to about 400 (cf. annexed list).

It was thus that people fulfilled the appeal of Manole Diamandi to the effect that all Romanians, throughout Transylvania should contribute to supporting the Romanian army. Young as well as old people fully responded to the call of the Romanian in Braşov. Elementary school pupils worked to make lint (at that time still used instead of cotton for dressing wounds), secondary school pupils contributed money, to the best of their abilities, alongside grown ups. Contributions came from townsfolk and villagefolk, from paupers who gave just a few coins as well as from wealthy people who subscribed sums up to 2,000 gold francs. In Braşov alone, 7,540 gold francs were gathered on the first day of the collection. Making an approximate calculation for the villages and towns spreading on the more limited area established by him, Bologa estimated the total sum at 124,700 gold francs at least. Yet, the area being much vaster, as we have shown, this sum was certainly exceeded by at least a few score of thousands of gold francs.

To all this we have to add substantial offerings in kind: tissues for making lint, dressing for wounds, linen and bed clothes, clothes, splints for fractures, crutches as well as foodstuffs — all gathered in substantial quantities.

Besides the Romanians, to these offerings also contributed part of the Saxon population and even certain Hungarians who did not share

---

[42] Ibid., June 16, 1877, p. 3.

the viewpoint of the ruling classes. Thus, on August 4, 1877, the "Kelet" carried an item announcing that the Magyar artisans of Vranin (Banat) had collected 500 francs for the Romanian soldiers. The Cluj newspaper stated : " 'Gazeta Transilvaniei' should rest assured that the fine gentlemen in Cluj will not be angry about it". At the same time, the Transylvanians equipped an ambulance at their own expense and it started for the Danube on June 23. Its departure from Bucharest to the front alongside other 14 ambulances was a moving moment in Romania's capital. Teofil Frîncu sent a Bucharest report to "Gazeta Transilvaniei" showing that "the heart of the Romanians in Bucharest throbbed joyously, seeing that in spite of the numberless obstacles against which our people come up, they have never ceased making their contribution, bringing their heart and soul close to their brothers, to their sisters in independent Romania" [43].

Throughout this action an important role in the villages was played by priests and school teachers. Alongside as initiators of the collections there were also clerks, craftsmen of farmers. In villages and towns, the initiative was on the side of the Romanian bourgeoisie. In order to collect those sums of money, besides subscription lists, there were also initiated various performances.

The collection of aid and relief took place also in other parts of the Austro-Hungarian empire where Romanians lived. Thus, beginning in June 1877, relief was collected in Bucovina [44]. At the same time, Vienna saw the setting up of a Romanian students' committee. It demanded the approval of the Foreign and Home ministries in Vienna. The former answered that it did not see in this activity any danger to the neutrality which the empire was eager to maintain. The Home Ministry however rejected the petition stating that the philantropic action could not be approved because "the Cisleithan population is very much impoverished." The students protested showing that "it was never their intention to lay one more tax on the shoulders of the Austrian citizens"; their purpose was to gather offerings from the Romanians in Austria-Hungary "and from anyone who would give something of his own accord" [45]. In October of the same year, a group of young Romanians — probably students — opened a subscription list in Budapest, although even before that month some relief had been obtained already through Oradea Mare and Sibiu [46].

The atmosphere of lofty patriotism was also kept up among Romanians by the Romanian press in Transylvania. Its mission was extremely difficult as it had to cope with an intense campaign of misinformation and even backbiting the Romanian army carried on by the pro-Turkish Magyar press.

---

[43] Idem.

[44] The offerings could be sent to Natalia Hurmuzaki in Cernăuţi or to Helena Popovici in Suceava. Ibid., June 16, 1877, p. 3.

[45] The Committee was made up of Octaviu Blasianu, chairman, B. Mihail Lazăr, cashier, D. S. Ciurcu, I. Popescu, V. Niculescu, C. Popu, A. Delimarcu, Ion Cornea, Nic. Negură, I. Coloaje, members. "Familia", June 24, 1877, p. 358.

[46] Ibid., October 23, 1877, p. 514.

Among the Romanian periodicals, a basic role was played by "Gazeta Transilvaniei" and "Telegraful Român". On April 21, 1877, the former stated : "The die is cast once more against the Ottoman Empire, yet also against Romania and even against our entire nation... ... Given this situation of supreme peril, it seems impossible for any Romanian who can read to remain indifferent in the face of the great events and to be unwilling to acquire the most accurate information on their progress." Further on, "Gazeta Transilvaniei" assumed the obligation to regularly keep them informed.[47] The Transylvanian newspapers had special correspondents at the front who offered regular coverage. It is noteworthy that in doing this they kept describing the Romanian army in the terms "our army" or "our troops" while they spoke of "our casualties".

At the beginning of the military action, the Hungarian reactionary press and even that in other countries, proceeding from the Romania's army lack of experience, thought that it would be easily rejected by the enemy troops. However, subsequent events proved the contrary. That is why, from the very first concrete actions undertaken together with the Russian army, "Gazeta Transilvaniei" reported the participation in the conquest of Nicopole in very moderate terms : "Sunday night, after bitter fights round the clock, the Russians, helped by the Romanians, seized Nicopole citadel... The Romanian troops brought their contribution to the victory" [48]. A few days later, commenting upon the same action, "Gazeta Transilvaniei" showed that "our troops did justice to the Romanian army through their admirable deportment under the enemy fire. We notice it with particular pleasure in order to praise the defenders of Romania's honour and rights" [49]. Similar comments were made whenever occasion called for it. Thus, on the fall of Griviţa fortress, a columnist of the same newspaper showed that the Romanians' bravery was mainly responsible for the seizure of the redoubt and for its holding back [50]. Also, joy mingled with contained pride can be discerned in the announcement referring to the fall of Rahova fortress[51]. The fall of Plevna was announced in two lapidary sentences frontpaged by the newspaper in bold letters : "Osman Pasha Surrendered Today after Sanguinary Battles. Plevna Has Fallen to the United Russo-Romanian Army. Bucharest Fêted Them by Illuminations" [52]. Subsequent issues included a whole number of comments and reportages from the front sent by its own correspondents or reproduced from foreign newspapers. Much commentary was occasioned also by the conquest of Vidin. Among other

---

[47] "Gazeta Transilvaniei", April 21, 1877, page 1.

[48] Ibid., July 6, 1877, p. 1.

[49] Ibid., July 8, 1877, p. 2.

[50] Ibid , Septembre 8, 1877, p. 1.

[51] "Telegraful Român", September 13, 1877, p. 1.

[52] "Gazeta Transilvaniei", December 1, 1877, p. 1.

things it was pointed out that "Vidin surrendered only to the encircling Romanian army" [53].

However, because pro-Turkish newspapers kept speaking almost incessantly about the Romanian army's inability to fight, both "Gazeta Transilvaniei" and other publications — "Telegraful român" and Iosif Vulcan's "Familia" — in order to reject those assertions reproduced a lot of comments and appreciations from foreign press correspondents or made by Russian commanders.

Here are a few examples : on September 8, 1877, the Braşov newspaper frontpaged a commentary by Lahmann reproduced from the "Bund" of Berne and from the "Chicago Gazette" ; it concluded with the following words : "Nowadays, I am firmly convinced that the Romanian army deserves being placed side by side with any army in Europe and that anybody can take pride in the soldiers and officers who gave such brilliant proofs of bravery" ; the rest of the article commented upon the fall of Griviţa fortress [54]. On November 3, 1877, "Telegraful Român" reproduced an article from the British "Daily News" which showed that, far from running away, the Romanians fought with the same desperate courage as the Russians and the Romanian army, although small, at barely one stride took its place among the European armies. In conclusion, referring to the conditions under which the Romanian army had crossed the Danube, the English commentator pointed out that it was fine to see small Romania coming to the assistance of giant Russia in the hour of danger [55]. Reproductions of foreign commentaries held a substantial place among the coverage from the front.

Yet, the indisputable argument opposed by the press in Transylvania to the defamation of the Romanian army was the publication of appreciations made by the highest commanders of the Russian troops for the Romanian actions.

For instance, they reproduce the letter sent by the Czar to Prince Carol I of Romania on November 1, 1877, following the battles at Griviţa. It wrote : "The Romanian troops in close union with mine own and placed under the command of Your Highness proved heroic valiance on August 30 and 31, fighting under the most killing enemy fire" [56]. Following the battles at Gornii-Dubnik, Semeret and Trestenic which took place in October 1877, General Kryloff who had been in charge of those operations issued an order of the day evincing the merit of the Romanian military. In the conclusion of his order, the Russian general stated : "I will always treasure sincere esteem for the Romanian élite

---

[53] The author of the note pointed out among others : "The Russian authorities tried to interfere here too — to have some share in the surrender so that history may record that Vidin had not been capitulated only to the Romanian troops encircling it. But on February 12, the Romanian troops occupied the virgin citadel on the banks of the Danube", ibid. February 16, 1878, p. 2.

[54] Ibid , September 8, 1877, p. 1.

[55] The English journalist began by asserting that one of the surprises of the war had been the unexpected value and bravery proved by the Romanian troops and generally the efficiency and solidarity of the Romanian army (*Apud* "Telegraful român", November 3, 1877, p. 3).

[56] "Gazeta Transilvaniei", December 31, 1877, p. 2.

regiments I had the honour to command"[57]. Following the fights at Rahova, "Familia" printed the following report: "Emperor Alexander of Russia awarded 24 'St. George' Crosses as recompenses for the infantry batallion, for the cavalry brigade and for the artillery battery that helped in the conquest of Rahova. The same order was awarded to sergeant Grigore I. Ghica and to brigadier Pariziade, both cavalrymen"[58]. In its issue of December 30, 1877, "Gazeta Transilvaniei" carried the Czar's order of the day of November 29, stating in part: "I express my sincere gratitude to the commander of the Romanian troops belonging to the encircling corps, general Cernat, who had the art of making the military spirit pervade troops who battled for the first time"[59]. That was after the fall of Plevna. In the same issue the newspaper also reproduced the letter addressed by the Czar to Prince Carol on December 12, showing that "the brilliant victories obtained at Plevna are for the most part due to the cooperation of the valiant Romanian army". Following the same battles, Czar Alexander had stated inter alia: "I am proud of my allies". And Grand Duke Nicholas declared he would wear the Romanian decoration on he had been awarded "in remembrance of the gallant Romanian army". Similar eulogies were made by General Baron Mayendorff, who asserted that "each Romanian soldier had been a hero". Such appreciations were proudly reproduced by the magazine "Familia" published in Oradea[60]. An interesting document in the same category is the order of the day issued by General Gurko who had closely collaborated with the Romanian army during many months of hard battles, the moment he left the front in the Balkan Peninsula. The old general declared: "I feel a pleasant duty from the bottom of my heart to thank the Romanian troops who were under my orders and who always and under all circumstances lived up to their duties, leaving nothing to be desired... I wish the alliance of these two armies to be an opportunity for the future consolidation of the military fraternity between them..."[61] Such were but a few instances of appreciations of the Russian commanders for the Romanian army. The military competence of those personalities was unanimously acknowledged. The press carried those statements to the remotest places inhabited by the Romanians.

All materials in the press prove that the Romanians were informed in detail on the military operations, thus being given the possibility to participate sentimentally, too, in the joy of victories or in the grief of momentary defeats.

Suffice it to quote one example in order to show the effect of those news items on the Romanian-Transylvanians. Hermina Ignat and Irina Antal, two of the women in Beiuş who collected relief — wrote on one of the subscription lists that the victories of the Romanian army at Nico-

---

[57] Ibid., October 20, 1877, p. 4.
[58] "Familia" no. 48/1877, p. 574.
[59] "Gazeta Transilvaniei", December 18, 1877, p. 2.
[60] "Familia" no. 48/1877, p. 574.
[61] In conclusion the great Russian general wrote: "I avail myself of this opportunity to thank General Racoviţă, commander of the fourth Romanian division, colonel Creţeanu, commander of the cavalry brigade, major Formac, commander of the cavalry brigade, colonel Cantili and all Romanian troops". "Gazeta Transilvaniei", December 16, 1877, p. 1.

pole, Griviţa, Rahova and Plevna "have filled our hearts with the fairest national pride, again arousing the warmest regard for the Romanian soldiers, brothers unto one blood and unto the same mother..." [62].

After the conclusion of the armistice, the Romanian press followed the negotiations with the assiduity of direct concern. It became the spokesman of the discontent of the Romanian masses with certain provisions of the San Stefano and Berlin peace treaties.

From what has been shown so far it clearly results that the War for Independence waged by Romania side by side with Russia in 1877—1878 was a new opportunity for the Romanians in Transylvania to manifest the unity of national consciousness and openly to express the desire voiced at Blaj in 1848 to join Romania. They participated in this action in their capacity of volunteer fighters and members of the military ambulance service. Thousands of families in hundreds of Romanian villages contributed money or offerings in kind.

The amplitude in Transylvania of the assistance for the Romanian army as regards both spreading and importance, is proved by the fact that it involved all social strata of the Romanian population.

LIST OF LOCALITIES FROM TRANSYLVANIA AND BANAT WHOSE INHABITANTS HAVE MADE CONTRIBUTIONS IN MONEY OF GIFTS FOR THE ROMANIAN ARMY DURING THE WAR OF 1877—1878 *

1) Abrud (Ana Filip); 2) Abrud-sat (Ana Gallu); 3) Agriş; 4) Aiud; 5) Alba Iulia (Eufrosina Cirlea and Eufemia Pipoş); 6) Albac; 7) Almaşul Mare (Ana Poruţiu); 8) Apold (Priest Sofronie Brînduşi); 9) Apoldul de jos; 10) Arad (George Purcariu); 11) Archita; 12) Ardaru; 13) Asinagiu de jos; 14) Bacifalău; 15) Baia de Criş; 16) Baia Mare (Priest Ştefan Bolţiu); 17) Baia Sprie (Dr. Sandianu); 18) Băişoara; 19) Băiţa Montană; 20) Baraşeul de Jos; 21) Baraşeul de Sus; 22) Băseşti (Elena Pop); 23) Băteşti ; 24) Beclean (Priest Ion Bîrsan); 25) Beia (Priest Ion Vătăşeanu); 26) Beliora; 27) Berivoii Mari; 28) Berivoii Mici; 29) Beregşeu (Emilia Andreescu); 30) Bicalat; 31) Biertan (Priest T. Avram); 32) Birchiş; 33) Biserica Albă (Priest Petru Niculescu); 34) Bistriţa (Lia Alexi); 35) Blaj; 36) Bocşa-Montană (Ioan Mircu and Vasile Diaconovici), 37) Bocşa Română (Teacher Ion Marcu and Vasile Diaconovici, furrier); 38) Boiţa (Ion Popa and Constantin Popovici); 39) Boiul Mare (Priest Elia Ioanovici); 40) Bord; 41) Borgo Prund; 42) Borşa; 43) Bozeşti (Elena Pop); 44) Boziaş; 45) Brad (Zoe Mihălţeanu and Iudita Secula); 46) Brădăţel; 47) Bran; 48) Braşov (Manole Diamandi); 49) Brotei; 50) Breaza; 51) Breţca Română; 52) Buciumi (Elisabeta Danciu); 53) Budiul de Cîmpie (Carolina Papiu and Amalia Crişan); 54) Binteşti; 55) Briuc; 56) Buşag; 57) Buteni (Emilia Gurban); 58) Căbeşti (Hermina Ignat); 59) Cacova (Alexandru Lebu); 60) Cacova Ierei; 61) Capolnaş; 62) Caransebeş (Ioan Bartolomei); 63) Caţa; 64) Ceanul Deşert (Priest Ştefan Poruţiu); 65) Ceanul Mare (Susana Pop); 66) Ceisioara; 67) Cenad (Teacher Meleţie Boto); 68) Cerbelu; 69) Certege; 70) Cherechiu; 71) Cheriu; 72) Cheţa; 73) Chiciudul de Cîmpie (Maria Rusu); 74) Chinezu (Iva Stevi); 75) Chisătău (Emilia Cadariu); 76) Ciacova; 77) Ciclova Română (Ioan Petrovici and Ioan Orza); 78) Ciucuciu de Cîmpie (Victoria Mauriţiu); 79) Cioara; 80) Cioara; 81) Cistelnic; 82) Cîmp (Amalia Crişan and Carolina Pop); 83) Cîmpeni (Andreica), 84) Cîrne; 85) Cladova (Ana Lintia); 86) Clopotiva; 87) Cluj (Maria Ilieşu); 88) Cohalm; 89) Copăcel; 90) Comloş (Maria Grofşoreanu and Constantin Popovici); 91) Cricău (Priest Gheorghe Muncuş); 92) Cristior; 93) Curtici; 94) Crişu (Ion Gheza, treasurer); 95) Cut (Ioan Decanu); 96) Daneş (Ion Dima and Priest V. Tataru); 97) Dealul Mare; 98) Delani; 98 bis) Densuşi; 99) Deşeşti; 100) Deva (Francisc Hosu Longhin); 101) Dîrste; 102) Dobra (Priest Romulus Crainicu); 103) Drăguş (Teacher George

---

[62] Ibid., January 24, 1878, p. 4.

* The list has been established according to information published in "*Gazeta Transilvaniei*", 1877, "*Telegraful român*", 1877, and "*Familia*", 1877.

Codrea); 104) Drăuți; 105) Dumbrăvița Mică; 106) Făgăraș (Zinca Roman and Anastasia Popescu); 107) Farcadinul de jos; 108) Farcadinul de sus, 109) Feiud (Dumitru Cosma); 110) Feldru (Fironica Mureșan); 111) Fenteuș; 112) Fintoag; 113) Folia; 114) Firiș: 115) Galați (Grigore Păcală), 116) Galați; 117) Gherla (Ludovica Borgovan); 118) Ghilad: 119) Ghimbav (Elena I. Comănescu), 120) Ghiriș; 121) Gialacuta; 122) Gilău (Elisei Bărbosu); 123) Giurteleacul Hododului (Ioan Budelecanu); 124) Gotlaba; 125) Grebenișul de Cîmpie (Alexandru Boeriu); 126) Groși: 127) Gridu (Iacob Udrea); 128) Grindeni (Priest Nicolau Pornoșiu); 129) Gura Rîului (Priest Ioachim Muntean and Priest Ion Stoiță); 130) Gura Sada; 131) Gurghiu (Leon Lupuș and Patriciu Barbu); 132) Hadaren. 133) Hălmagi; 134) Hambîc; 135) Herseni; 136) Hasifalău (Priest Nicolae Doctoru); 137) Hărmaș; 138) Hașmaș; 139) Hațeg (Suzana Popovici and Lucreția Borha); 140) Hetiur, 141) Hunedoara (Georgiu Dănilă); 142) Iara Mureș, 143) Iara de Jos, 144) Elisabetopol; 145) Ighiu; 146) Ighiu; 147) Igriș; 148) Ilieni (Gabriel Cornea); 149) Ilva; 150) Indol (Priest Alexandru Vlasa); 151) Ilidia (Ana Linua); 152) Ilia; 153) Izgar, 154) Jădani (Teodor Păcățeanu); 155) Jebel (Teacher Vasile Cinta); 156) Jina; 157) Lauerău; 158) Lăpugiul de Jos; 159) Lăpugiul de Sus; 160) Lăpușnic; 161) Lăpușul Unguresc (A. Mureșanu, M. Iuga, Ioan Georgiu, Atanasiu Georgiu, Alexiu Latinsiu); 162) Lăsău; 163) Lăscud (Iuliana Nemeș); 164) Leichința de Mureș; 165) Lighed (Gheorghe Nicolaevici); 166) Lipova (Teacher Daim Putiei; Priest Ioan Țăranu, Elena Țăranu), 167) Lisa (Teacher Nicolae Albu); 168) Ludișor; 169) Ludoșul Mare (Doctor Teodor Rece), 170) Ludiș; 171) Lugoj (Coriolan Brediceanu); 172) Lugrzău; 173) Lupșa, 174) Lupșa; 175) Macea (Ioan Mladin); 176) Maderat; 177) Mărgineni; 178) Mediaș (Priest Ambrosiu Aron); 179) Merghindeal (Ana Cocorada); 180) Miercurea (Agapia Droc); 181) Mihăești, 182) Mikhaza (Alexandru Neagoe); 183) Muntiul Român; 184) Mojna; 185) Moldova Nouă (Paraschiva Savu); 186) Moșnița (Eliza Cernițiu), 187) Muncel, 188) Muncel; 189) Nadlab, 190) Nădăș (Priest Gheorghe Lupea); 191) Năsăud (Elisabeta Pop, Wilhelmina Mihăilaș); 192) Năsăudul Român (Vasile Cotuțiu); 193) Neagra; 194) Nemșa; 195) Ocna de Sus (Teachers Isaiia Hentes, Dumitru Cristea, Ion Munteanu); 196) Ocna Sibiu (Maria Ioan Oprișor, Ana I. D. Luca, Livia I. Miftei, Ana S. Oprișor); 197) Ocolișul Mare; 198) Ocolișul Mic, 199) Ofenbaia (Priest Ion Daneiu); 200) Ohaba; 201) Oradea Mare (Veturia Roman); 202) Orăștie (Ana Tincu); 203) Oravița Montană (Eugenia Munteanu); 204) Oravița Română (Eugenia Munteanu, George Bogdan); 205) Orlat, 206) Orem; 207) Orșova (Petre Călcineanu); 208) Ostița; 209) Ostrovei; 210) Ostrovu Mare; 211) Păncinești; 212) Pecica Română (Florian Crișan, Ioan Efticiu); 213) Peștenița; 214) Petrilaca (Iuliana Nemeș); 214 bis) Pilul Mare; 215) Pogăceanu de Cimpie; 216) Poiana; 217) Poiana Arieșului (Mihail Olteanu); 218) Poiana Mărului (Maria Elves); 219) Pojoga; 220) Poplaca (Priest Constantin Baca, Teacher Radu Neagu, Zaharia Badila village magistrate); 221) Porcești; 222) Prăjești; 223) Purcăreni; 224) Răcășdia (Ioan Bistreanu); 225) Rachitova; 226) Racovița (Paraschiva Măcelaru and Ana Florian); 227) Rădulești; 228) Rafnic; 229) Rășinari (Alecu Dandeș); 230) Rebrișoara (Nicolae Moldovan); 231) Reghinul Săsesc (Petru Barbu); 232) Rimetea; 235) Roșia Săsească (Cecilia Hacinan); 233) Rîu de Mori; 234) Rod; 236) Roșcani; 237) Runcul; 238) Rusca Montană; 239) Rușcior * (Priest Ioan Ilevici); 240) Săcădate (Demetriu Cuteanu); 241) Săcălășeni; 242) Socalul de Cîmpie (Ioan Laurențiu); 243) Săcămaș; 244) Săcătura; 245) Sadu (Notary Constantin Popovici); 246) Siaeș (Priest Nicolae Brînduș and teacher Nicolae Bănișor), 247) Sălciua de jos; 248) Sălciua de sus; 249) Săliște (Priest Ioachim Munteanu); 250) Salsig; 251) Salva; 252) Sărăsău 253) Siaroșiu (Priest Dionisiu Chendi); 254) Sartăș; 255) Săsari; 256) Saschiz (Priest Gheorghe Sioneriu); 257) Satu-Mare; 258) Săulia de Cîmpie (Iacob Cohanu); 259) Scărișoara; 260) Schiopii; 261) Sebeș; 261 bis) Sectin; 262) Seleuș (Ana Zoslo); 263) Șercăița (Safira Ștefan Butea); 264) Siasu; 265) Sibiu (Iudita Măcelaru); 266) Sighișoara (Alexandru Horșia); 267) Sighișoara sat (Ioana V. Moldovanu); 268) Silvașul de Cîmpie (Carolina Papiu and Amalia Crișan); 269) Șimleul Silvaniei; 270) Șimon Bran (Maria Moșoiu and Nicolae Mănoiu); 271) Șinca Nouă (Ioan Scurtu); 272) Șinca Veche (Iosif Stoia); 273) Sîndu (Priest Ioan Raimontiai); 274) Sipetu; 275) Șiria (Priest George Vasilievici); 276) Sisești; 277) Sînt Mihaiu Arieșului; 278) Sînt Mihaiul Român, 279) Sînnicolaul Mare; 280) Sîmpetru; 281) Sintea Mică and Sintea Mare; 282) Siștorovăț (George Bocu); 283) Stupini (Ioan Maximilian); 284) Soimuș (Priest Ioan Boeriu); 285) Șoimuta Mare (Victor Colceriu); 286) Streja Cîrțișoara (Anisia Budaru and Nicolae Budaru, notary); 287) Strîmtura; 288) Subpădure; 289)

---

* To this commune also belonged the hamlets Sebeșul de jos and Sebeșul de sus.

Şura Mare (Priest Ştefan Opriş); 290) Surduc: 291) Teiuş, 292) Teiuş; 293) Tigramul Mare (Maria Iacob and Iacob Turnea); 294) Tilişca (Priest Ioan Juga, Priest Ioan Iosif and Dumitru Iosif); 295) Timiş; 296) Timişoara (Iulia Rotariu); 297) Timpăhaza (Sofia Bogdan); 298) Tinăud; 299) Tirgu Mureş (Maria Szebeni); 300) Tisa; 301) Toderiţia (Alexandru Mija), 302) Topircea; 303) Toracul Mic (Ana Fizeşeanu); 304) Totoiu (Ioan Popescu); 305) Trestia (Ioan Badila), 306) Trimpoile, 307) Tritul de jos (Aurelia Haţeganu); 308) Tritul de Sus (Aurelia Haţeganu); 309) Turcheş (Nicolae Soiu, Ana Bîrsan, Nicolae Jugănariu); 310) Turda (Emilia Raţiu); 311) Turnu (Priest Ioan Russu), 312) Uifalău; 313) Uioara; 314) Ususău. 315) Vadu (George Boeriu); 316) Valea Dilşii; 317) Valea Dosului; 318) Valea Lupşei; 319) Valea Mare. 320) Valeapai; 321) Valea Recea (Priest George Trombiţaşu), 322) Văleni (Teodor Mirgineanu); 323) Vadu; 324) Vărădia; 325) Vaşova (Ioan Marcu and Vasile Diaconovici): 326) Velcherul (Ioan Albu); 327) Veneţia inferioară (Elisabeta Comăniciu); 328) Veşteni, 329) Vildoin: 330) Vingrad; 331) Vind; 332) Viştea de jos; 333) Vlădeni (Iacob Zoica, notary): 334) Voivodenii Mari (Priest Aron Mogoş); 335) Voivodenii Mici (Moise Stela). 336) Viamu: 337) Zalău (Priest Teodor Pop); 338) Zain; 339) Zeicani; 340) Zoltan (Priest Gheorghe Vătăşianu).

Unidentifyed localities: Baptia; Localities in the Hungarian People's Republic: Comsia Mare şi Ketegyhaza.

L'OPINION PUBLIQUE EUROPÉENNE ET L'HÉROÏSME DES SOLDATS ROUMAINS PENDANT LA GUERRE DE 1877—1878

R. PĂIUŞANU

Les hauts faits d'armes qui ratifièrent il y a un siècle l'indépendance de la Roumanie ont déjà fait l'objet de nombreuses recherches. Celles-ci ont mis en lumière non seulement la remarquable tenue de la jeune armée roumaine face à l'ennemi et le concours si efficace prêté à maintes reprises aux troupes russes, mais aussi la portée de ses succès pour l'affirmation à l'échelle mondiale de la volonté d'indépendance du peuple roumain. D'autre part, elles ont souligné également la profonde adhésion à la cause de l'indépendance des Roumains vivant alors à l'extérieur des frontières, ainsi que l'évolution de la situation politique à l'intérieur du pays.

La presse étrangère de l'époque se faisait l'écho de ces divers aspects. Certaines publications de profil militaire analysaient les combats donnés, avançant des considérations d'ordre technique et stratégique. Leurs envoyés spéciaux sur le théâtre des opérations en fournissaient la description détaillées. Des scènes de batailles étaient narrées aussi par les correspondants des quotidiens ou périodiques d'informations, officieuses ou non, mus par le besoin de satisfaire à la curiosité de leurs lecteurs. C'est ainsi que furent notés des témoignages touchants de l'élan et de la combattivité des soldats roumains, manifestes dans leur moindre action. De tels témoignages s'avèrent d'autant plus précieux qu'ils émanent dans certains cas de journalistes dont les sympathies — du moins au début —n'allaient pas du côté de l'armée roumaine. D'autres commentateurs ont traité de la situation à l'intérieur du pays, du développement de l'esprit combatif des masses. De toute façon, le comportement irréprochable de l'armée roumaine devait constituer une surprise et la presse internationale était presque unanime à reconnaître à la Roumanie le rôle d'un facteur politique et militaire avec lequel il fallait compter aux bouches du Danube. Quelques-unes des considérations des gazettes étrangères ont été reprises par les journaux roumains, organes des partis ou indépendants.

En suivant les événements du Sud-Est de l'Europe, la presse internationale commença par se montrer sceptique quant aux possibilités de la Roumanie de tenir un rôle actif dans le conflit russo-turc profilé à l'horizon. Certaines gazettes parlaient des conséquences néfastes auxquelles avaient abouti les confrontations au cours de l'automne de 1876 entre les Turcs et les armées serbes, insuffisamment instruites en l'occurrence. Il leur était également connue la crise financière où la Roumanie, de même que d'autres Etats européens, se débattait à l'époque. Sous-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 1, P. 25—35, BUCAREST, 1977

estimant la valeur de l'armée roumaine, une partie des correspondants étrangers ne pensaient pas que l'éventuelle coopération des Roumains avec les troupes russes serait à même de conduire à des objectifs politiques ou territoriaux. Du reste, au cours des premiers mois de la guerre, la presse russe elle-même proclamait que c'était aux troupes du tsar, à elles seules, de cueillir les fruits de la victoire.

Cependant, les témoins oculaires des déplacements des corps d'armées roumains et des premières opérations de guerre commencent à transmettre des nouvelles en leur faveur. Par exemple, le *Times* britannique estime la dotation technique de l'armée roumaine comme « exceptionnelle et les troupes provinciales ont tout ce que l'argent peut procurer pour les rendre efficaces dans la guerre à venir »; une autre fois, rencontrant dans les rues bucarestoises un convoi d'ambulances du service sanitaire, le correspondant de ce quotidien se déclare satisfait de son aspect [1]. Un tableau plus détaillé est dû à un autre observateur, qui notait : « l'artillerie est superbement attelée. Les canons sont enveloppés dans des étuis de cuir. Les caissons, bien suspendus, semblent mieux dotés que ceux de la plupart des armées européennes » [2]. Une revue des unités roumaines fait profondément impression sur les reporters militaires présents, surtout sous le rapport instruction et dotation [3]. Un autre correspondant de presse croit savoir que : « les corps (d'armée) de la Principauté... sont très disciplinés, animés du meilleur esprit et prêts aux plus grands sacrifices » [4].

À Calafat, le prince régnant trouve ses troupes « avec le moral très bon »[5]. Le bombardement de Nicopoli depuis la rive roumaine du Danube, en réponse aux provocations turques et pour faciliter la prise de la forteresse par l'armée russe, fit l'objet de plusieurs narrations élogieuses de la part des gazettes étrangères. *L'Indépendance Belge*, qui bénéficiait de la collaboration d'un envoyé bien informé, écrivait : « Le tir de l'artillerie roumaine, dont la précision a été remarquée à Calafat, s'est montré à la hauteur de la renommée gagnée par cette arme au commencement de la campagne »[6]. De son côté, les *Daily News* soulignait le fait que « les autorités russes sont fort satisfaites de l'aspect et de l'efficacité de l'artillerie roumaine »[7]. L'organe viennois *Die Presse* remarquait que certains commandants en chef russes ont félicité les militaires roumains pour le concours qu'ils leur avaient donné [8] — chose qui n'étonnait pas l'*Il Diritto*, soutien fidèle des efforts roumains sur tout le parcours de la campagne [9].

---

[1] *The Times* du 1er mai 1877, cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase din presa engleză 1877—1878*, Ed. Cartea Românească, 1927, p. 366.

[2] La France du 31 mai 1877, cf Nicolae Iorga, *Războiul de independenţă. Acţiuni diplomatice şi stări de spirit*, Bucureşti, 1927, p 95.

[3] *The Times*, *The Daily News*, *Fanfulla*, *Neue Freie Presse*, etc,... repris par les quotidiens roumains (le plus complet, *Românul*).

[4] *Le Constitutionnel* du 22 mai.

[5] *The Times* du 29 mai 1877, cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase...*, p. 369.

[6] *L'Indépendance Belge*, d'après *Die Presse* du 17 juillet.

[7] *The Daily News* du 28 juillet, cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase...*

[8] *Războiul* du 13 juillet.

[9] *Românul* du 3 août.

Comme conclusion d'une analyse minutieuse, la revue allemande *Militar-Wochenblatt* relevait la valeur combative toute particulière des troupes roumaines [10].

D'autres correspondants de guerre, notamment anglais et italiens, ont tenu à souligner, dès avant la traversée du Danube, « l'absence de cete angoisse, qui ne saurait être tout à fait anormale chez des soldats jeunes et manquant d'expérience »[11]. Dans un aperçu rétrospectif du rôle tenu jusqu'alors par les militaires roumains, un commentaire de l'Agence Havas, reproduit par les gazettes de la capitale, relevait le fait que « l'armée roumaine a su garder la ligne du Danube et empêcher ainsi que son pays fût transformé en théâtre de guerre »[12].

L'éventualité d'une participation roumaine directe sur le front sud-danubien devenait un sujet de discussion de plus en plus fréquent, depuis, surtout, que la presse internationale publiait des articles présentant les insuccès enregistrés par l'armée russe sous les murs de Plevna. En exagérant leur portée — se faisant, sans doute, en cela l'écho des milieux intéressés — certaines gazettes tâchaient d'accréditer même l'hypothèse, d'ailleurs bientôt démentie, des conditions de paix formulées par la chancellerie du tsar [13]. On a publié, également, les appels pressants adressés au prince Charles au nom du commandant en chef, le grand-duc Nicolas, en vue de l'entrée sans retard en guerre des forces roumaines, comme on a publié l'acquiescement du prince. Fait paradoxal, le geste du grand-duc semble gratuit au correspondant de *Telegrammes* [14], alors que d'autres journaux, par exemple *The Times*, ne pensaient pas — même en risquant de se contredire par rapport à des jugements avancés auparavant — que « la garde du flanc droit sera confiée au général Manu et à ses hommes »[15].

Quelques gazettes tsaristes se montraient elles aussi suffisamment méfiantes en ce qui concernait les chances d'une coopération militaire étroite russo-roumaine [16]. Suivant les journaux conservateurs, on formulait même l'opinion que la participation à la guerre sud-danubienne aurait suscité des mécontentements en Roumanie [17].

Mais le véritable état des choses ne tardera pas à se faire jour dans les correspondances de la presse étrangère. Pour la revue *L'illustracion espanole y americane*, qui examine dans un article la signification de la guerre d'indépendance, « ce qui doit attirer en tout premier lieu l'attention, c'est le drapeau tricolore qui se dresse aux côtés du drapeau russe »[18].

---

[10] *Militar-Wochenblatt*, no 56 du 14 juillet 1877, p. 989. Voir aussi N. Z. Munteanu, *Mărturii ale unor corespondenți de presă și observatori militari străini despre eroismul armatei române în războiul de Independență*, « Analele Institutului de Științe Istorice și social-politice de pe lîngă C.C. al P.C.R. », București, 1967, no 2, p. 48.

[11] *The Daily News* du 27 mai, cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase* .., p. 387

[12] *Românul* du 17 juillet 1877

[13] *Le Temps*, d'après *Timpul* du 26 juillet 1877.

[14] *Războiul* du 24 août 1877.

[15] *The Times* du 18 juillet, cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase*..., p. 372

[16] Par exemple *Golos* et *Moskovski Vestnic*, cités par *Războiul*.

[17] Dans *The Daily News*, cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase*....

[18] *L'Illustracion espanole y americane*, no. 19 du 1877. Nicolae Iorga, *Informații spaniole despre războiul nostru de independență*, București, 1928, p. 9.

Toutefois, c'est un journal français qui fournit des données intéressantes sur la tenue et l'état d'esprit des militaires roumains :

« Il y a, à l'heure actuelle, plus de six mille Roumains dans le territoire turc. Les soldats sont pleins d'élan et il est visible qu'ils ne savent rien des rudes surprises du champ de bataille. Les officiers sont plus soucieux ; les officiers d'artillerie forment l'élite de l'armée ; mais l'état major ne saurait avoir aucun tort. La belle tenue des régiments roumains a fait l'étonnement des officiers russes ... »[19].

Un autre correspondant nous apprend que « le foi dans le triomphe est immense ... certains bataillons roumains ... ont crié ,,À l'assaut ! À l'assaut !'' »[20]. Le journal romain *Gazetta de la Capitale* parle lui aussi de l'impatience des soldats roumains à traverser le Danube, en notant en même temps la discipline qui régnait parmi eux [21]. Les divers aspects de la belle tenue des troupes roumaines n'échappèrent ni à l'organe italien *Il Diritto*. D'autres informations récoltées sur place étaient fournies par *L'Estafette*, *The Times*, *Militär-Wochenblatt* [22] etc. Une image haute en couleurs est brossée par l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*, qui note : « Dans le camp russe règne le calme ; chez les Roumains, des danses et des chansons, enthousiasme »[23]. Un autre envoyé , dont nous avons déjà reproduit quelques nouvelles, était frappé par « ... la gaité des fantassins *(dorobanţi)*. Ces braves garçons chantent partout »[24].

Le magnifique comportement des troupes roumaines sous les murs de Plevna fut une véritable révélation pour tous les témoins oculaires, correspondants de presse ou militaires étrangers, curieux de suivre la première confrontation sérieuse entre quelques unités militaires sans expérience et un ennemi aussi nombreux que bien armé. Un premier assaut, celui du 27 août, s'est soldé avec la prise du redan de Grivitsa, que les Turcs ont été obligés d'abandonner. S'étant attaché à une compagnie roumaine, le journaliste Lachman arriva jusqu'à la ligre de feu — un feu « comme on n'aura vu ni à Custozza, ni à Solferino », a-t-il tenu à préciser. Ce qui le frappa, ce fut que « tous, depuis le plus petit au plus grand, étaient à la hauteur de leur mission sacrée »[25]. « Les troupes roumaines ont montré déjà, à Plevna, qu'elles ne sont pas des alliés à mésestimer »[26], écrit un autre périodique. Même le viennois *Fremdenblatt*, auparavant peu favorable, doit reconnaître que « le quartier général russe devra accorder une plus haute et meilleure appréciation à la valeur de l'armée roumaine, qu'il ne l'a fait jusqu'à présent »[27]. Un journal madrilène mettait lui aussi l'accent sur la combattivité toute spéciale des *dorobanţi*,

---

[19] D'après *Românul* du 12 août. Voir aussi C. N. Velichi, *Presa românească despre războiul de independenţă*, tiré à part de « Romanoslavica », XVII, Bucureşti, 1970, p. 580.

[20] Cf. Nicolae Iorga, *Informaţii spaniole...*, p. 7(381).

[21] *Telegraful* du 13 août 1877.

[22] *Războiul* des 9 et 16 août; *Telegraful* du 13 août.

[23] *Augsburger Allgemeine Zeitung* du 4 août ; cf. *Timpul* du 28 août.

[24] D'après *Românul* du 12 août.

[25] D'après *Românul* du 3 septembre.

[26] *The Times* du 12 septembre; d'après Radu Rosetti, *Citeva extrase...*, p. 374—375.

[27] *Telegraful* du 8 septembre; voir aussi N. Z. Munteanu, *Mărturii ale unor corespondenţi ...*, p. 49.

les fantassins roumains [28], alors que l'organe officiel de l'armée russe, *Le Nord*, faisait l'éloge de la sûreté de l'attaque des soldats alliés [29].

Cependant, à cette étape de la guerre, l'impression la plus profonde a été laissée par l'héroïsme dont les unités roumaines ont fait preuve le 30 août. À la suite de plusieurs attaques successives, elles prirent la redoute Grivitsa I, remportant l'unique victoire de la journée — pour nous servir des paroles mêmes de plusieurs organes de presse [30] — journée pendant laquelle des raisons d'ordre sentimental auraient réclamé que les troupes russes se distinguent tout particulièrement.

En donnant l'ample commentaire des attaques du 30 août, *Die Presse* remarquait entre autres : « Les troupes et surtout les *Dorobanți* se jetèrent au feu avec un courage qui éveilla l'admiration de tous. Le sens de l'honneur militaire qu'ils ont leur assure la plus parfaite estime »[31]. Dans un commentaire favorable aux Roumains, la gazette italienne *Il Dovere* écrit ; « entrés dans la lutte, les Roumains ont donné preuve d'une vaillance singulière, d'une valeur tactique peu commune et nous autres Italiens nous devons saluer avec une joie sincère l'éveil d'un peuple auquel nous rattachent des liens de parenté si étroits »[32].

L'attaché militaire danois fourni un ample récit de la bataille, qu'il commente avec impartialité, en soulignant que « les Roumains ont attaqué avec beaucoup de bravoure »[33]. Le même Lachman, déjà mentionné, appréciait que « l'esprit de l'armée était excellent et l'enthousiasme dominait tous les rangs ... en avant ! était la devise du jour, suivie par toute la troupe », en dépit du fait que « la pluie de balles était plus drue que celle qui tombait d'en-haut »[34], suivant l'image si suggestive et chargée de tragique dont il use pour en parler. Le *Deutsche Zeitung* écrivait que les armées roumaines font preuve « d'une austère ténacité, tant à l'attaque, que dans la défense »[35], alors que *La France* soulignait la manière honorable dont elles ont rempli la mission qui leur avait été confiée [36].

Plusieurs périodiques belges notaient de leur côté : «Avec un acharnement incroyable, les Roumains se sont jetés dans cette vallée de la mort ; refoulés, écrasés, décimés par le feu meurtrier d'un ennemi au couvert, n'hésitant à aucun moment, avançant sans cesse ... laissant dans leur sillage une longue rangée de morts et moribonds. Des actes d'héroïsme ont eu lieu qu'on ne saurait narer » [37]. Ce côté héroïque est mis en lumière par un témoin oculaire qui notait que « chez les Roumains les morts étaient plus nombreux que les blessés[38], fait dû entre autres aussi à ce que l'ennemi n'avait point respecté certaines règles humanitaires généralement

---

[28] Nicolae Iorga, *Informații spaniole...*, p 3.
[29] *Războiul* du 4 septembre 1877.
[30] *The Morning Post* du 18 septembre, *Die Presse* du 21 septembre, *Pester Lloyd*, etc., cités aussi par les gazettes françaises, belges, allemandes.
[31] *Die Presse*, repris par *România liberă* du 16 septembre.
[32] *Românul* du 30 septembre 1877; voir aussi N. Z. Munteanu, *op. cit.*, p. 51.
[33] *The Daily Telegraph* du 3 octobre 1877.
[34] Reproduit par *Românul*, le 7 septembre.
[35] *România liberă* du 13 septembre 1877.
[36] *La France* du 20 septembre 1877.
[37] Fr. Cohn-Abrest, *Zigzags en Bulgarie*, 1879, p. 105, chez N. Z. Munteanu, *op. cit.*, p. 51.
[38] Radu Rosetti, *Rapoarte daneze asupra războiului din 1877 — 78*, București, 1929, p. 9 ; l'auteur de cette note, M. S. V. Haldemann, était attaché au quartier général russe.

admises. Egalement transportés par l'esprit de sacrifice des Roumains se sont montrés les correspondants de bien d'autres organes de presse, comme l'indiquent les articles rédigés ces jours-là[39]. Dans le compte rendu détaillé des batailles du 30 août, quelques-unes des revues militaires racontèrent aussi des hauts faits individuels sortis du commun. Peu à peu, le ton de la presse étrangère, même de celle qui ne nourrissait aucune sympathie pour la politique extérieure du cabinet de Ion Brătianu, commence à changer : « Les troupes roumaines ont démenti effectivement toutes les médisances avancées par les critiques étrangers quant à leur aptitude à se maintenir sous le feu et ont démontré une fois de plus le fait que le courage physique n'est pas le don exclusif de quelques nations privilégiées », affirmait *The Times*[40]. En tâchant de déchiffrer quelques-unes des conséquences engendrées par la vaillance guerrière des Roumains, le même journal écrivait que « les réservistes et les territoriaux répondent sur le champ à l'appel et on dit que ces gens se montrent désireux d'être à la hauteur de la bravoure de leurs camarades de Plevna »[41]. *The Daily News* constatait qu'il y a « un grand désir de combattre dans la brave jeune armée du prince Charles »[42].

Aussi une gazette italienne saisissait-elle à juste titre que, grâce à l'excellent comportement de ses soldats à la guerre, « n'importe qu'elle serait la solution de la guerre, la Roumanie a cessé à partir d'aujourd'hui d'être vassale et son indépendance, proclamée par le vote national et soutenue avec les armes, ne saurait plus lui être enlevée »[43]. Une lettre touchante de Garibaldi montre que c'était là sa pensée. Suivant un autre quotidien « l'armée roumaine devient un facteur dans la Question Orientale »[44]. Pour la gazette grecque *Stoa*, cette armée était « la première en Orient » et, dans le contexte des desseins politiques poursuivis à Athènes, elle était recommandée en tant que « modèle à suivre » pour tous les États de cette zone[45].

Bon nombre de publications ont examiné dans leurs commentaires certains aspects liés à l'efficacité de la coopération militaire roumano-russe, à l'apport fourni par les troupes roumaines aux succès tactiques et opérationnels des armées russes dans la guerre anti-ottomane. Quelques-unes ont relaté les échanges de notes ou les rencontres des grands commandants des unités roumaines et russes, les cérémonies de la décoration réciproque des officiers et soldats. Elles ont publié les éloges des généraux russes dont quelques-uns avaient commandé temporairement certaines forces roumaines, tels Krudener, Todleben ou le grand-duc Nicolas. C'est bien à juste titre que *Le Temps* soulignait : « Les Russes ne peuvent oublier que la Roumanie leur a prêté un concours effectif au moment le plus critique

---

[39] Parmi ces journaux, retenons *Le Temps*, *Imparcial*, *Helsingfors Dagblad*, *Golos*, *L'Estafette*.

[40] *The Times* du 17 septembre ; cf Radu Rosetti, *Cîteva extrase* . . , p 374

[41] *The Times* du 2 octobre 1877 ; cf Radu Rosetti, *Cîteva extrase*. . ., p. 375

[42] *The Daily News* du 19 septembre ; cf Radu Rosetti, *Cîteva extrase*. . ., p. 389

[43] Le journal *Caffaro*, d'après *Românul* le 12 octobre ; voir aussi G. N. Velichi, *Spicuri din presa străină asupra luptelor de la Rahova și Plevna*, in « Analele Universității București », Istorie, XVI, București, 1967, p. 72.

[44] *The Daily News* du 3 november.

[45] L'organe *Stoa*, cité par *Familia* du 16/28 octobre ; voir aussi N Z. Munteanu, *op cit.*, p 51

de la lutte ... »[46]. En parlant des mémorables assauts du 30 août. *The Times* écrivait que « si les Russes réussiront à prendre Plevna, il devront une partie, et non la moindre, de leur victoire à la coopération de leurs alliés les Roumains »[47]. L'organe officiel autrichien, *Fremdenblatt*, l'allemand *Kölnische Zeitung*, le français *Mémorial Diplomatique* et maintes autres encore sont unanimes à reconnaître l'importance du succès roumain pour le moral des troupes roumano-russes. *Pester Lloyd* notait expressément que l'aide roumaine « est aux Russes de la plus grande utilité »[48].

Les troupes roumaines de la zone de Plevna s'illustrèrent aussi par de solides travaux d'approche devenus nécessaires après l'échec de la tactique de l'assaut en champ ouvert, qui avait provoqué de douloureuses pertes humaines. Quelques journaux autrichiens, attentifs aux modifications du rapport des forces belligérantes, remarquaient que la tactique de la construction des tranchées adoptée par les Roumains incommodait visiblement les possiblités de l'adversaire à manœuvrer et à se défendre. *Die Presse* anticipait « la prise de la grande redoute par les Roumains, dans le but de procéder à des travaux de blocus »[49]. Un autre correspondant notait que « les Roumains font avancer leurs travaux avec une persévérance digne de tout éloge »[50]. On constate chez les envoyés de *L'Estafette* et de la *Militär-Wochenblatt* la même bonne impression au sujet des tranchées roumaines [51]. Commentant la même opération, au début d'octobre le *Morning Post* écrivait que « les Roumains qui détiennent la redoute de Grivitsa ont sagement fait de celle-ci le point de départ des fossés grâce auxquels ils ont approché jusqu'à 50 mètres la plus proche redoute turque »[52].

L'esprit de sacrifice des soldats roumains a été reconnu même lors des insuccès momentanés, tel celui du 6 octobre quand, bien soutenus par l'artillerie, les défenseurs de Plevna ont résisté à l'assaut roumain. En narrant les événements le jour même, *The Morning Post* tient à souligner qu'il « ne saurait être question de discuter de la vaillance et de l'habileté des soldats de la Principauté »[53] et *Le Temps* écrivait que « les Roumains étaient si acharnés, qu'ils combattirent pendant plus d'une heure, sans faiblir dans leur attaque contre un ennemi bien à l'abri et supérieur en nombre »[54]. Des preuves d'abnégation des soldats roumains ont été relevées aussi par d'autres quotidiens encore : le *Daily Telegraph*, par exemple, parlait de « leur rare énergie »[55]. D'autres observateurs, notamment italiens, soulignant les circonstances défavorables de cette bataille, n'en exprimaient pas moins leur confiance dans les victoires à venir de l'armée roumaine [56].

---

[46] *Românul* du 20 novembre 1877.
[47] *The Times* du 17 septembre ; cf. Radu Rosetti, *Câteva extrase..* , p 375.
[48] *Războiul* du 27 octobre.
[49] *Die Presse* du 17 octobre, citée par *Telegraful* du 9 oct. 1877
[50] *The Daily Telegraph* du 15 septembre.
[51] *Războiul* du 18 octobre.
[52] *The Morning Post* du 9 octobre ; cf Radu Rosetti, *Câteva extrase...*, p. 385.
[53] *The Morning Post* du 22 octobre ; cf. Radu Rosetti, *Câteva extrase...*, p 385-386
[54] *Le Temps*, dans *Românul* du 31 octobre.
[55] *The Daily Telegraph* du 25 octobre.
[56] *Il Diritto* du 19 octobre ; *Caffaro* du 26 octobre.

Toutefois, dans les rubriques de certains journaux étrangers on saisit parfois, sous l'influence des gazettes roumaines de l'opposition, un retranchement sur les positions antérieures, représenté par des critiques adressées à la participation militaire roumaine à la guerre anti-ottomane. Mais le comportement remarquable et l'apport fourni par les troupes roumaines combattant pour un but dont on ne pouvait nier la justice, le *Daily Telegraph*, par exemple, croyait pouvoir affirmer que les pertes subies avaient jeté le discrédit sur le prince et sur son cabinet libéral [57]. De même le journal *The Manchester Guardian*, qui d'ailleurs n'excellait guère dans l'information rapide, prétendait que la défaite du mois d'octobre incitait les conservateurs à réclamer l'abolition de la Convention avec la Russie [58]. Quelques gazettes françaises et autrichiennes faisaient chorus. Même les organes tsaristes porte-parole de l'officialité désapprouvèrent l'action[59]. Les accents hostiles retentissent également dans la presse austro-hongroise [60] et le *Pester Lloyd* parle de meetings turcophiles [61].

Dans leur désir d'en donner à leurs lecteurs des précisions aussi complètes que possible, certains correspondants se renseignaient sur la situation à l'arrière-garde. C'est ainsi que les envoyés de *Die Presse* [62] et du *Daily Telegraph* apprécient la manière dont sont dotés les hôpitaux bucarestois [63]. De son côté, *Le Danube* mentionnait : « Rien ne m'a plus frappé à Corabia que l'organisation des ambulances roumaines. Il serait sans doute difficile de trouver ailleurs de plus complètes et de meilleures »[64]. Un autre journal annonçait qu'au début du mois d'octobre l'armée roumaine avait reçu son équipement d'hiver.

Les nouvelles pages héroïques inscrites par les soldats roumains dans la deuxième partie de leur campagne sud-danubienne, marquée par les assauts de Rahova et de Plevna, devaient à leur tour jouir des appréciations élogieuses de la presse étrangère. Ayant décrit les opérations militaires développées au début de novembre sous les murs de Rahova, certains journaux mettaient en lumière la portée stratégique de la conquête de cette citadelle [65]. D'autres journaux interprétaient ce succès comme une nouvelle attestation des qualités militaires roumaines. Par exemple, l'organe belge *Le Nord* estimait que « Les jeunes troupes roumaines ont prouvé une fois de plus par ces faits d'armes, qui succèdent à d'autres non moins brillants, qu'elles sont à la hauteur des armées les plus aguerries »[66]. À part leurs commentaires favorables, les gazettes russes ont publié des fragments d'une lettre du grand-duc Nicolas adressée au prince régnant Charles ; il est dit dans cette lettre que « La victoire de Rahova appartient entièrement aux troupes roumaines »[67]. *Le Bien Public*, se rapportant à

---

[57] *The Daily Telegraph* du 20 septembre; cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase...*, p. 380.
[58] *The Manchester Guardian* du 24 octobre; cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase...*, p. 384.
[59] *Golos* et *Moskovski Vestnic*, reproduits dans *Războiul* du 21 et 29 oct.
[60] *Războiul* du 13 novembre et suiv.
[61] *Ibidem.*
[62] *Die Presse*, repris par *Telegraful* du 27 octobre.
[63] *The Daily Telegraph* du 8 octobre; cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase...*, p. 382.
[64] *Le Danube*, dans *Pressa* du 8 septembre.
[65] *L'Estafette*, *Politik* (Prague), etc.
[66] *Românul* du 29 novembre 1877.
[67] *Telegraful* du 10 décembre 1877.

cette même confrontation, observait que les soldats roumains « suivent vigoureusement le chemin de la gloire »[68]. Les articles publiés par *The Times*, *Osten*, *The Daily Telegraph*, etc. font également paraître des appréciations positives.

Cependant, l'événement qui devait bien mettre en lumière les succès des unités roumaines dus à leur esprit de sacrifice et à leur acharnement au combat, celui destiné à polariser l'intérêt de tous les correspondants de guerre, fut la chute de Plevna. Cerné de toutes parts et manquant de provisions, Osman-Pacha tente, dans la matinée du 28 novembre, de percer les lignes roumano-russes, afin de se retirer sans pertes. Sa tentative échoue grâce à la riposte décidée des armées alliées. Un chroniqueur minutieux de ces batailles s'est avéré un officier norvégien, Flood, qui a su saisir des scènes de haute tension. « La situation était très claire. La percée d'Osman-Pacha était dirigée vers l'Ouest, au-delà du Vid », note-t-il. «À partir de ce moment, nous avons pu voir : la bataille du pont sur le Vid, la marche à travers Bucov et la bataille des Roumains à Opanez. Un spectacle dramatique, aussi grandiose qu'inoubliable »[69].

Des images analogues sont brossées par le correspondant de *L'Estafette* : « Trois divisions roumaines opèrent la jonction derrière l'ennemi . . . cependant que l'artillerie roumaine . . . attaque le flanc de l'ennemi . . . L'artillerie tire furieusement et la canonnade se poursuit sur toute la ligne pendant quatre heures . . . Les Turcs assiégés de toutes parts arborèrent le drapeau blanc . . . »[70]. « Les Roumains ont beaucoup contribué à la brillante bataille menée pour la prise de Plevna » est d'avis le *Mémorial Diplomatique*. Dans les passages faisant suite à cette remarque, le reportage met en relief l'efficace contribution des troupes roumaines qui ont coupé la retraite des Turcs [71].

D'autres analyses détaillées des batailles qui soulignent le rôle des Roumains sont parues dans les gazettes russes *Petersburgski Vedemosti* et *Golos*, dans les organes français *Journal des Sciences Militaires* et *La France*, dans les journaux allemands *Kölnische Zeitung* et *Militär-Wochenblatt*, tc. Le dernier mentionné de ces périodiques considérait, par exemple, que les escarmouches avec l'adversaire et les opérations destinées à assurer son investissement auxquelles s'étaient adonnées les unités roumaines correspondaient à une tactique de guerre moderne [72], remarque tout à fait juste.

Plusieurs organes de presse relatèrent aussi les circonstances de la reddition d'Osman Gazi-Pacha, le commandant de la garnison de Plevna, déposant les armes devant le colonel roumain Cerchez — instant épique de la guerre russo-roumano-turque. On en trouve le récit détaillé dans les colonnes du *Morning Post*, qui note que « le jour de la capitulation, le général turc invita . . . le colonel Cerchez, à venir négocier un accord sur le sort des troupes ottomanes » [73]. Des témoins oculaires de-

---

[68] *Războiul* du 28 novembre 1877.

[69] Académie Roumaine, les Mémoires de la Section historique, t. VIII, mém 9.

[70] H. Mlochovski de Belina, *De Paris à Plevna, Journal d'un journaliste. De Mai Décembre 1877*, Paris, 1879, p. 281. L'auteur était l'envoyé du journal français *L'Estafette*.

[71] Reproduit par *Romănul* du 10 décembre 1877.

[72] *Militar-Wochenblatt* du 22 décembre 1877.

[73] The Morning Post, du 24 décembre 1877 ; cf. Radu Rosetti, *Citeva extrase...*, p. 386.

vaient raconter par la suite qu'Osman-Pacha a eu des paroles élogieuses à l'adresse des jeunes soldats roumains.

En donnant un regard rétrospectif sur la manière dont s'étaient déroulées les batailles, *Le Bien Public* relevait que « les Roumains . . . ont pris une part importante à l'investissement de Plevna et à la défaite définitive d'Osman-Pacha, défaite décisive pour le résultat de la campagne »[74]. Sur le même ton, quelques autres gazettes, italiennes, telles *Il Diritto* et la *Stampa*, ou autrichiennes, par exemple *Die Presse* et *Der Osten*, louaient l'attitude des militaires roumains [75].

La presse internationale ne cesse de publier les échos des dernières missions de guerre accomplies par les Roumains combattant pour leur indépendance, bien qu'à l'époque la côte maximum de l'intérêt revenait à la chute du front ottoman et à l'avance rapide des troupes russes, préludes d'un proche dénouement. Dans sa majeure partie, l'armée roumaine s'était déplacée du côté de Vidin, afin d'en neutraliser la citadelle, abri des forces de résistance ottomanes. Les assauts donnés pour prendre les redoutes d'Inova et de Smîrdan firent l'admiration de bon nombre de correspondants. Avec l'information donnée à ses lecteurs sur les charges impétueuses qui ont abouti à la chute de Smîrdan, *The Times* constatait le complet investissement de Vidin [76]. L'organe officiel berlinois, *Norddeutsche Zeitung*, écrivait que, de la sorte, « l'armée roumaine a brisé tout espoir du commandement turc de pouvoir compter d'une quelconque manière sur les troupes de Vidin »[77].

Au cours de la dernière période de cette guerre, de même qu'après la signature de la paix de San Stefano, les reportages, outre les relations courantes sur les faits d'armes des troupes roumaines, comportaient aussi des aperçus d'ensemble sur la tenue de ces troupes et des points de vue sur l'avenir politique du pays qui les avait fournies. Il convient de retenir que n'importe la position prise vis-à-vis de la politique roumaine extérieure, aucun correspondant de presse n'a contesté la manière brillante dont ces troupes se sont acquittées des missions qui leur avaient été confiées.

La gazette viennoise *Fremdenblatt* estimait que « l'armée roumaine a vraiement accompli son devoir sur le champ de bataille mieux que l'Europe entière ne s'était attendu » [78]. Le *Kölnische Zeitung* parlait de l'assurance montrée par les Roumains au combat et *L'Indépendance Belge* soulignait comme un trait leur appartenant en propre l'ambition et la ténacité qui les animaient lors de chaque attaque [79]. L'explication indirecte de ce fait est fournie par un autre périodique, qui fait la remarque que « l'armée roumaine n'est pas une armée au sens propre du mot, mais une armée nationale, composée de tous les éléments de la société » [80].

---

[74] *Românul* du 19 février 1878.

[75] *Războiul* du 18 janvier et suiv.

[76] *The Times* du 28 Janvier; cf. Radu Rosetti, *Cîteva extrase* . . ., p. 377.

[77] *Războiul* du 7 février.

[78] *Războiul* du 20 mars 1878.

[79] *Războiul* du 18 mars 1878.

[80] *La France* du 20 septembre 1877.

Reproduire aujourd'hui ces appréciations est un moyen de saisir avec plus d'exactitude le degré d'information dont bénéficiait l'opinion publique à l'époque. D'autre part, ceci nous permet de connaître la position de cette opinion publique vis-à-vis de la situation politique et militaire dans le Sud-Est de l'Europe et en Roumanie tout spécialement. Bon nombre des commentaires s'accompagnaient de précisions intéressantes concernant d'autres aspects de la vie roumaine au courant de la huitième décennie du siècle dernier, dont certains n'avaient aucune contingence avec la guerre. Retenons que la plupart des observateurs ont fait preuve d'impartialité et d'une sérieuse connaissance des faits.

Or, ces faits, ainsi que le comportement brillant de l'armée roumaine dans la campagne sud-danubienne, ont servi à une meilleure connaissance de ce pays à l'étranger. Ils ont contribué à jeter des ponts plus larges vers l'affirmation à l'échelle mondiale du jeune État indépendant. De sorte que, déjà pendant la guerre, des personnalités révolutionnaires de la taille d'un Garibaldi, des politiques ou de hauts intellectuels se sont prononcés en faveur de la cause juste qui avait poussé les troupes roumaines à prendre part au conflit, en les félicitant pour la manière remarquable dont elles ont fait leur devoir.

Un siècle après l'entrée dans l'histoire de ceux qui, par leur vaillance singulière et par le sacrifice de leur propre vie au champ d'honneur, ont consacré l'indépendance nationale de leur pays, cette notation rapide de quelques échos de presse représente seulement un modeste hommage.

LE CHANT D'ADAM
DANS UN MANUSCRIT PSALTIQUE DE STRIHARETZ

NESTOR VORNICESCU-SEVERINEANUL

1. — Dans le voisinage du municipe Slatina — Olt, il y a depuis des siècles, parmi de vieux arbres, le modeste ermitage Striharetz où, à côté de certains vêtements sacerdotaux, sont conservés aussi, avec grand soin, quelques manuscrits psaltiques des prêtres de jadis.

Un nombre de pages inédites de l'un de ces manuscrits [1] forme l'objet de la présente communication.

Le manuscrit intitulé *Anthologie* contient surtout des chants religieux, écrits en caractères cyrilliques et avec notation byzantine. Mais à côté d'hymnes liturgiques, l'*Anthologie* contient aussi d'autres pièces musicales précédés de la mention : « *On les chante seulement aux réjouissances spirituelles* ». Cette partie du manuscrit commence par : « Ouvre-toi, bouche, chante au Tout Puissant... », vers composés par Paris Momuleanu, la musique par l'hiéromoine Macarie. Par la suite, on trouve les vers d'Eliade « Le chant du matin des lèvres innocentes... », avec notation byzantine, appartenant aussi à Macarie ; puis on trouve *Hirotismos*.

Après ces chants [2], sans titre, avec seulement l'indication : « Mode V pa », commence un poème composé de 60 vers [3]. Les premiers onze vers sont accompagnés de notation byzantine, et pour les suivants on mentionne qu'on les chante « pareillement » [4].

Dans les pages du manuscrit de Stiharetz on a la copie inédite du poème *Le chant d'Adam*, accompagné par la notation ecclésiastique byzantine. Le poème commence par l'appel : « Venez tous les descendants d'Adam/ Chanter les vers de lamentation / Pour la faute d'Adam... »/. Après avoir exposé « la plainte d'Adam chassé du Paradis », on montre comment notre père, en commençant à labourer la terre, a été arrêté par Satan qui lui disait que lui aussi y était maître. Celui-ci a permis à Adam de cultiver la terre, seulement après lui avoir promis que tous

[1] Le manuscrit porte le no. d'inventaire 7857.

[2] Page 183 verso.

[3] Se termine à la page 186 verso.

[4] Voir le texte du poème dans la fig. no. 1 et la notation byzantine accompagnée de la notation linéaire, dans la fig. no. 2. La transposition dans la notation linéaire a été faite à l'aide des professeurs S. Bucur et Al. Buzerea, auxquels nous remercions aussi à cette occasion.

ses descendants lui appartiendront. Et, dans ce sens, il a conclu un pacte consigné sur une brique récemment fabriquée où Adam a fait imprimer sa main. Alors Satan, après avoir séché la brique dans un four, l'a cachée dans la rivière du Jourdain, sous une pierre, gardée par 100 diables. Le poème se termine par le récit de la libération de l'homme de sous la soumission de Satan, c'est-à-dire par son intronisation sur la terre grâce au Baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain, quand le pacte d'Adam a été détruit.

Ce poème expose le motif de l'ancien pacte d'Adam connu dans la culture roumaine dans d'autres versions, en vers et en prose, sans notation musicale.

La plupart des variantes ne gardent plus aujourd'hui le motif tout entier. Elles contiennent seulement les premiers vers où l'homme parle de « la plainte d'Adam » autour du Paradis. Ces variantes sans notation musicale ce trouvent à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest [5] et proviennent de différentes régions du pays.

La variante de Striharetz, avec notation byzantine, est transcrite par un habitant du village Valea Mare — Olt, appelé Mihai Vasilescu. Le copiste était élève au Seminaire de Curtea de Argeş. « Le chant d'Adam » a été transcrit dans son bouquet musical le 23 décembre 1854, peut-être pour être immédiatement chanté à l'occasion des Fêtes de Noël, comme cantique de Noël, dans les maisons des croyants.

L'accompagnement du poème avec notation byzantine d'après « nova sistima » appartient — peut-être — au renommé hiéromoine Macarie, qui dans la première moitié du XIX-ème siècle (étant professeur de musique à l'école du Monastère Antim de Bucarest, à cette époque métokhé appartenant au diocèse de Curtea de Argeş où étudiait aussi Mihai Vasilescu) a transposé des chants ecclésiastiques et certaines pièces musicales patriotiques en notation byzantine. De même, il est possible que cet accompagnement avec notation byzantine soit dû au professeur de musique et directeur de Curtea de Argeş, l'archimandrite protopsalte Ghelasie, élève de Macarie.

Dans le manuscrit de Striharetz, où l'on trouve *Le chant d'Adam*, et dans d'autres écrits d'après les modèles d'Argeş, il y a des pièces musicales composées par deux grands protopsaltes roumains.

D'après l'indication du manuscrit de Striharetz, ce poème était chanté aux « réjouissances spirituelles », c'est-à-dire aux fêtes de Noël et de l'Epiphanie, puis que le poème se termine avec le Baptême du Seigneur. Par « réjouissances spirituelles » on comprend aussi les offices religieux et les traditions des fêtes patronales des monastères et des églises, les jours anniversaires de certains fidèles et certaines fêtes. Quelques sélections de cantiques de Noël, recueillis et publiés chez nous, vers la fin du siècle passé et dans la première moitié de notre siècle, contiennent aussi les premiers vers de *La plainte d'Adam* ou du *Chant d'Adam*. Du

---

[5] Mss. roumains n^{os} 1652, 1728, 1836, 2501, 4278, 5952, 6032, 6036 et 6040 Une variante d'après un manuscrit de Moldavie d'environ 1800, a été publié par le dr Gaster dans «Revista pentru Istoric, Arheologie şi Filologie », vol. 1, Bucureşti, 1883, p. 80—83. La variante du manuscrit mentionné no. 1883 a été publiée en brochure, en 1900, par Ioan I. Ciurea, de même que la variante du ms. no. 6036, par Pr. S. Fl. Marian dans *Sărbătorile la români* (Les Fêtes chez les Roumains), vol. I, Bucureşti, 1892, p. 217—220.

pacte d'Adam on ne parle que dans un seul cantique de Noël cueilli il y a quelques dizaines d'années par Sabin Drăgoi, à Gurasada — Hunedoara [6]. A notre connaissance jusqu'aujourd'hui ce poème concernant le pacte d'Adam, avec tous ces éléments y compris la notation musicale byzantine, existe seulement dans cette variante gardée aujourd'hui à Striharetz.

2. — Dans les régions de notre pays ont circulé aussi des variantes en prose, qui contenaient le motif connu du pacte.

Une version latine a été copiée en Transylvanie entre 1525—1531. En Valachie et en Moldavie, jusqu'au commencement du XVIII-ème siècle, le motif du pacte d'Adam figurait dans certains recueils slaves conservés dans des monastères [7] et dans certaines traductions roumaines conservées en copies ultérieures. Les traductions étaient faites du slave et du grec. Il y a une version roumaine dans le ms. no. 2183 de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest et une autre dans le ms. no. 469, étudiée par le dr M. Gaster, qui a publié aussi une version de Transylvanie [8].

3. — On trouve certains éléments isolés de ce motif dans l'iconographie murale, les miniatures, les reliures des livres, les xilogravures.

Petru Rareș, prince de Moldavie, avait entendu parler du pacte d'Adam et disait qu'il avait été conclu, par la fraude du diable, après le bannissement des premiers hommes du Paradis [9]. Le récit a été reflété à l'époque respective, dans la peinture murale extérieure des monastères Moldovitza, Voronetz, et Sucevitza, où Adam est peint assis sur un trône avec un parchemin devant lui sur lequel il écrit et signe le pacte dicté par Satan. A notre connaissance, les scènes de la signature du Pacte entre Adam et le diable constituent une particularité de la peinture médievale roumaine. Le Baptême du Seigneur est représenté avec des détails qui parlent de l'anéantissement du pacte. Ainsi, Jésus reste dans le Jourdain les pieds sur la pierre symbolisant le pacte, entouré de têtes de serpents écrasés, qui figurent les forces de l'Enfer [10]. A Cozia, dans le Jourdain sont peints aussi Adam et Eve, et un diable qui veut s'enfuir. Dans certaines régions, la pierre de sous les pieds de Jésus est brisée au moment du Baptême [11]. Sur une croix sculptée pour Voronetz et qui se trouve aujourd'hui à Dragomirna, dans la scène du Baptême Satan est abattu sous les pieds de Jésus dans le Jourdain. Dans la peinture de Sucevitza et Dragomirna, ainsi que dans les reliures et les miniatures de ces monastères, Jésus porte dans sa main le pacte d'Adam.

La scène du Baptême est présentée dans l'art roumain ancien par des éléments propres qui suggèrent directement la destruction du pacte, notamment : la transformation de l'allégorie du Jourdain de l'icono-

---

[6] Voir Sabin Drăgoi, *303 colinde cu text și melodie*, (303 cantiques de Noel avec texte et mélodie), Craiova, 1925, Le cantique de Noel no. 96, p. 103—105.

[7] Cf Emile Turdeanu, *Apocryphes bogomiles et apocryphes pseudobogomiles*, dans « Revue de l'Histoire des Religions », Paris, tome CXXXVIII et CXXXIX, 1950, no. 1, p. 188; A. Balotă : *Bogomilismul* (Le bogomilisme) dans « Romanoslavica », X (1964), p. 51.

[8] Dans « Revista pentru Istorie, Arheologie și Filologie » année et volume cités, p. 78—80.

[9] Cf. Ioan Peresvetov : *Jalba cea mare...* (La grande plainte), trad. dans *Călători străini despre Țările Române* (Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains), vol. I, București, 1962, p. 461.

[10] A Stănești, dép. de Vîlcea.

[11] A Tismana, à Govora, dans une miniature de Dragomirna.

graphie byzantine, où Satan qui surveille le Pacte est abattu sous les pieds du Sauveur ; la présence d'Adam et d'Eve dans le Jourdain ; la présentation du pacte enlevé par Satan dans la main de Jésus-Christ, qui l'a annulé.

L'anéantissement du pacte avait été fixé après la Résurrection, au moment de la descente dans l'Enfer, lorsque Satan a été enchaîné, et Adam et Eve, avec les Justes de l'Ancien Testament, libérés. Ainsi, les peintres des églises de Humor et de Moldovitza, lorsqu'ils présentent la XII^{e} strophe de l'hymne en l'honneur de l'Annonciation, c'est-à-dire Jésus « brisant le pacte », représentent la scène de la descente dans l'Enfer, Satan abattu sous les portes de l'Enfer, tombées sur lui sous la forme de la croix, Adam et Eve s'élevant des tombeaux. Petru Rareș aussi disait que Jésus, après la sainte Passion, avait tiré ses ancêtres de l'Enfer en brisant le pacte gardé par le diable [12].

Cette scène, indépendante en apparence par rapport à la strophe mentionnée se trouve souvent reproduite sous les couvertures reliées des Evangéliaires ou dans les images de la Résurrection, quoique sommairement présentée dans les manuels de peinture.

La conviction que Jésus-Christ a anéanti le pacte par son entière activité sotériologique est reflétée dans la peinture de Cozia, Cetățuia — Iași et ailleurs [13], basée sur la XII^{e} strophe de l'Hymne en honneur de l'Annonciation. Dans ces scènes, le Sauveur tient dans ses mains une moitié du pacte déchiré en deux.

4. — Parallèlement et beaucoup avant l'existence des vers et du texte en prose, et antérieurement à l'existence des éléments de ce motif dans l'iconographie, a circulé oralement dans la culture roumaine de même que chez quelques peuples voisins un grand nombre de récits sur le pacte d'Adam. Dans certaines légendes, la possession que le diable détenait sur la terre était justifiée par le fait qu'il aurait tiré cette terre du fond des eaux. Dans d'autres légendes, on racontait que le diable avait promis à Adam en échange du pacte le bonheur [14], ou que le pacte, préparé de terre cuite, avait été signé par Adam avec son sang, pour recevoir la lumière dont il avait besoin. On croyait aussi qu'au moment où Jésus-Christ s'était fait baptiser, il a détruit le pacte d'Adam et que chaque année, le 6 Janvier, tous les diables sortent de l'eau, et les loups courent après eux et les dévorent [15].

Selon d'autres récits, le pacte aurait été gardé au fond de l'Enfer et détruit par la Résurrection de Jésus-Christ [16].

---

[12] I. Peresvetov, *op. cit.*, p. 461.

[13] A Stănești, dans l'ancienne « église Băna » de Craiova, dans l'église Colțea de Bucarest.

[14] Marcel Climescu, *Mitologia Românească* (La mythologie roumaine) București, 1944, p. 143—145. Tudor Pamfile, *Povestea lumii de demult după credințele poporului român* (La légende du monde de jadis d'après les croyances du peuple roumain), București, 1913, p. 100.

[15] Ion Pop Reteganul, *Povești din popor* (Contes du peuple), Sibiu, 1895, p. 194; P. Ispirescu, *Basme, snoave și glume* (Contes, anecdotes, blagues), Craiova, 1893, p. 43.

[16] Pr. S. Fl. Marian, *Legendele Maicii Domnului* (Les Légendes de la Mère de Dieu) București, 1904, p. 4—6.

5. — Les sources du pacte d'Adam sont anciennes ; elles foisonnent dans les traditions et les écritures religieuses de certains peuples, avec lesquels nous avons eu des contacts directs ou indirects, même avant la formation des premiers Etats roumains, avant l'organisation de l'Eglise, sur le territoire carpato-danubien.

Au début du christianisme on rencontre la conscience de l'existence d'un pacte défavorable à l'homme [17] et l'on croyait qu'il existait un document s'occupant des péchés, qui devait être annulé [18]. La tradition concernant ce pacte est antérieure au christianisme, qui l'a reçue et utilisée en l'amplifiant et en la transmettant plus loin, parce qu'elle s'accordait avec sa doctrine du péché du premier Adam et avec la connaissance de l'œuvre de rédemption de Jésus-Christ, le second Adam. L'idée du motif du pacte d'Adam, selon laquelle Satan se considérait lui aussi maître de la terre, a une origine biblique, et non bogomilique, selon l'opinion de Th. Fecioru, Em. Turdeanu [19].

Dans la Genèse, dans les *Psaumes*, et dans le *Nouveau Testament*, on trouve les origines des principaux éléments, avec lesquels, à travers des millénaires, on a brodé le motif connu aujourd'hui sous le nom du « pacte d'Adam » [20], dans les différentes variantes.

6. — Interprétant les textes bibliques, les Pères de l'Eglise enseignent que Jésus-Christ, qui est le maître du tout, offre, par le baptême, la libération des fidèles de l'esclavage du péché, car chacun, par le péché, écrit l'acte contre lui-même.

7. — Certains éléments du motif du pacte, empruntés à la Sainte Ecriture et aux œuvres des Saints Pères se sont répandus parmi les fidèles, par les livres de culte, les vies des saints et par des récits pieux.

La littérature hagiographique et les livres de sagesse, qui ont été créés en Orient, où ils ont d'abord circulé, ont gardé du motif du pacte d'Adam l'idée de la conclusion d'un pacte entre l'homme et le diable et l'idée de l'annulation du pacte à un moment donné en changeant le personnage qui conclut le pacte et le but ; de même on a limité la possession de Satan seulement sur l'âme de celui qui conclut le pacte et on a changé la signification de l'annulation en soulignant qu'elle s'accomplit en faveur de l'homme.

8. — Le motif du pacte d'Adam est fragmentairement reflété, directement ou indirectement, dans la poésie liturgique qu'on psalmodie

---

[17] *Colossien*, II, 14.

[18] *Actes des Apôtres*, III, 19.

[19] Th. Fecioru, *Poporul român şi fenomenul religios* (Le peuple roumain et le phénomène religieux), Bucureşti, 1939, p. 132; Emile Turdeanu, *op. cit.* p. 143—144. Dans les récits du peuple, le diable n'est pas conçu comme dans le bogomilisme, un principe à part dans la lutte avec Dieu, mais Dieu est maître du diable qui trompe l'homme, seulement dans la mesure où il se laisse tromper. Celle-ci est aussi la doctrine de notre Eglise.

[20] Les éléments bibliques concernant le pacte ont été repris dans les écrits patristiques et dans les livres liturgiques.

En 1927, le professeur G. Megas d'Athènes a présenté dans une étude (*Das* χειρόγραφον *Adams*, dans « Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die kunde » ... Tom. 27, Giessen, p. 305—320, reproduit récemment dans ΛΑΟΓΡΑΦΙΑ ΔΕΛΤΙΟΝ, tome XXV, Athènes, 1967, p. 102—115) une partie de ces textes bibliques, patristiques et liturgiques qui parlent du pacte bien plus avant les bogomiles et pas dans le sens dualiste conçu par l'hérésie. Le pacte, ayant initialement une origine hébraïque, est passé dans la littérature grecque chrétienne, où il a été amplifié.

à l'occasion du dimanche avant Noël [21], de l'Epiphanie [22], quand les têtes des dragons ont été anéanties [23], dans les offices du *Triodion* et *Penticostarion* [24], quand les serrures ont été brisées [25].

Dans l'*Euchologion* on souligne que le Père a envoyé sur la terre son Fils pour détruire le Pacte et délier les serrures des péchés ; de même dans la XII-ème strophe de l'Acathiste de l'Annonciation, déjà mentionnée.

9. — Certaines pages du Synaxaire, contiennent des récits où l'on parle du pacte. Dès les premiers siècles chrétiens, parmi les écrits apocryphes circulait aussi *la légende d'Adam et Eve* qui parlait de la conclusion du pacte. Cette légende, quoique conservée seulement dans les traductions grecques, avait à son origine un écrivain juif. Dans certains versions, il y a des paragraphes concernant le repentir d'Adam et d'Eve, repentir accompli dans les eaux du Tigre et de l'Euphrate et influencé par les rites préchrétiens. Dans les versions grecques la légende a été souvent, par erreur, intitulée *L'Apocalypse de Moïse.* Par transformation, la légende a circulé aussi dans des traductions ; latin, arménien, arabe, copte et slave. La version latine était intitulée *La vie d'Adam et d'Eve.* Un paragraphe amplifié de cette légende, en version éthiopienne des VI-ème-VII-ème siècles, est intitulé *La lutte d'Adam et d'Eve avec le diable* [26].

Dans une légende juive ancienne, on parle du pacte lorsqu'on raconte que certains sorciers, pour procurer la pierre des sages, ont fait appel à l'aide du diable et ont signé avec lui un pacte, avec leur propre sang [27]. Avant l'an 350 de n.è. circulait, croit-on, dans le monde chrétien une *Trilogie* qui racontait comment le sorcier Cyprien d'Antioche, qui pactisait avec les diables, a voulu corrompre une vierge chrétienne, Justine, mais la foi et les prières de celle-ci adressées à la Sainte Vierge ont

---

De la littérature byzantine il est passé aussi dans la littérature latine et dans d'autres littératures, puis dans la littérature slave, roumaine (cf N Cartojan « *Zapisul lui Adam* » (Le pacte d'Adam), dans « Art et technique graphique », n° 3, 1938, p. 10).

Au siècle passé, B. P. Hasdeu en présentant les livres populaires des Roumains du XVI-ème siècle, qu'on croyait être influencés par les bogomiles, attire l'attention sur les origines orthodoxes de ces livres (cf. A. Balotă, *op. cit* p. 43). Hasdeu précisait que la littérature des bogomiles, pour la plupart, est une adaptation d'après la littérature apocryphe byzantine (*Cuvente den bătrîni*, II, Bucureşti, 1879, p. 254) ; que la source commune pour les Roumains, Bulgares, Serbes de certains récits pareils à celui du pacte d'Adam est d'une manière directe ou indirecte la littérature byzantine (Voir *Etymologicum Magnum Romaniae*, **1**, Bucureşti, 1972, p. 196, 198) L'Eglise a répandu de telles idées par l'Ecriture, par les œuvres patristiques et surtout par les livres de culte (cf. Th. Feciorıı : *op. cit.* p 32—33). Des versions écrites du thème du pacte ont circulé chez les Roumains et chez les peuples voisins slaves, sans être bogomiliques. Le motif a été probablement employé, aussi par les bogomiles, mais non seulement par eux, dit Emile Turdeanu (*op. cit.* p. 193).

En ce qui concerne la diffusion des apocryphes chrétiens, on peut dire que le bogomilisme a rempli quelquefois le rôle de « transporteur » (cf. Vladimir Prelipceanu et Grigorie Marcu, *Cuvîntul lui Dumnezeu în viaţa Bisericii* (La parole de Dieu dans la vie de l'Eglise) dans « Studii Teologice » XXIII (1972), no. 1—2, p. 66)

[21] Voir chant III, Vêpres du Dimanche respectif.

[22] L'Irmos et le Tropaire II du V-ème chant des canons des matines et Gloire aux Louanges du 6 Janvier.

[23] Voir La Prière de Saint Sophrone de Jérusalem de la Grande Purification.

[24] Mardi soir de la V-ème semaine du Grand Carême, *Triodion*.

[25] Chant VI-ème du Canon des Pâques

[26] Cf Em. Turdeanu, *op.cit.* p. 187—188.

[27] Tudor Vianu, *Studii de literatură universală şi comparată* (Etudes de littérature universelle et comparée), Ière édition, Bucureşti, 1963, p. 250.

déterminé Cyprien d'annuler le pacte avec les diables et devenir chrétien. Cette *Trilogie* a servi comme source à Saint Grégoire le Théologien, en 379, quand il a écrit et prononcé son Panégyrique pour le jour du 2 Octobre. La *Trilogie* mentionnée a inspiré aussi un poème de l'impératrice Eudoxia et Prudence d'Espagne qui a écrit une œuvre en latin, en 106 vers [28].

Un autre récit parle du moine Théophile qui, suppose-t-on, en 583 était économe de l'Eglise de Cilicie et étant banni par un nouvel évêque de sa fonction, a conclu un pacte avec le diable, pour regagner son service. Après avoir réoccupée sa fonction à l'aide de Satan, passant un jour devant un ermitage voué à Sainte Vierge, a des remords pour avoir conclu le pacte et prie la Sainte Vierge de l'aider de s'en délivrer. La Sainte Vierge a enlevé au diable le pacte signé et c'est ainsi que ce pacte a été annulé. Ce récit est passé de la littérature grecque, dans la littérature latine [29], puis dans la littérature française par l'œuvre dramatique *Le miracle de Théophile* [30]. « D'Espagne jusqu'en Islande, il n'a pas existé de littérature nationale qui n'eût son *Théophile* épique ou dramatique, en vers ou en prose. Spécialement l'Angleterre a beaucoup spéculé ce sujet » [31]. Dans la culture roumaine, ce thème a circulé dans le recueil connu sous le nom de *Les miracles de la Sainte Vierge*, à partir de la seconde moitié du XVII-ème siècle. La traduction roumaine a été faite d'après l'ouvrage d'Agapios Landos *La rédemption des pécheurs*, imprimé à Venise en 1641.

L'hiéromoine Joseph de Horezu a transcrit une copie en 1699 ; de même l'hiérodiacre Cozma de Neamtz en 1714. Une copie, de 1742, appartenait aussi au grand poète Mihai Eminescu.

Le motif du pacte circule aujourd'hui dans la littérature universelle ; il suffit de mentionner *Faust* de Goethe. Au XVI-ème siècle, la légende de Faust s'était constituée d'éléments anciens mentionnés dans plusieurs livres populaires. Goethe, reprenant le motif, présente Faust reconnaissant finalement que la valeur de la vie de l'homme consiste dans la réalisation, dans l'action continue vers le bien et le bonheur de ses semblables. C'est à ce moment que Méphisto a perdu son prisonnier.

L'âme de Faust a obtenu sa liberté grâce à l'éternelle aspiration de l'homme vers la justice et le bien [32].

Par rapport à cette large diffusion du motif du pacte, sa présence dans la musique, la peinture et la poésie roumaine comporte une signification particulière.

---

[28] Ioan Gh Coman : *Chipul Sfintului Ciprian* (L'Image de Saint Cyprien) dans « Studii Teologice », XIII, 1961, no. 3—4, p. 132—140 ; T Vianu, *op. cit.* p. 250—251.

[29] Au X-ème siècle, la religieuse Hrothewitha du monastère Gandershein de l'Allemagne insérait ce récit dans son choix de récits en latin. Cf. Ernst Robert Curtius, *Literatura europeană în Evul Mediu* (La littérature européenne au Moyen-Age), Bucureşti, 1970, p. 501 ; 235.

[30] Au XIII-ème siècle Rutebeuf a fait de ce récit une œuvre dramatique (voir Sorina Bercescu, *Istoria literaturii franceze* (Histoire de la littérature française), Bucureşti, 1970, p 50 ; Ion Marin Sadoveanu, *Drama şi teatrul religios în Evul Mediu* (Le Drame et le Théâtre religieux au Moyen-Age)), Bucureşti, 1972, p. 38—39 et 82—83.

[31] Ion Marin Sadoveanu, *op. cit.* p. 83.

[32] T Vianu, *op cit.* p. 251 et 257 ; Ion Pulpea, *Faust în româneşte* dans « Ortodoxia » no. 4, 1955, p. 629—630.

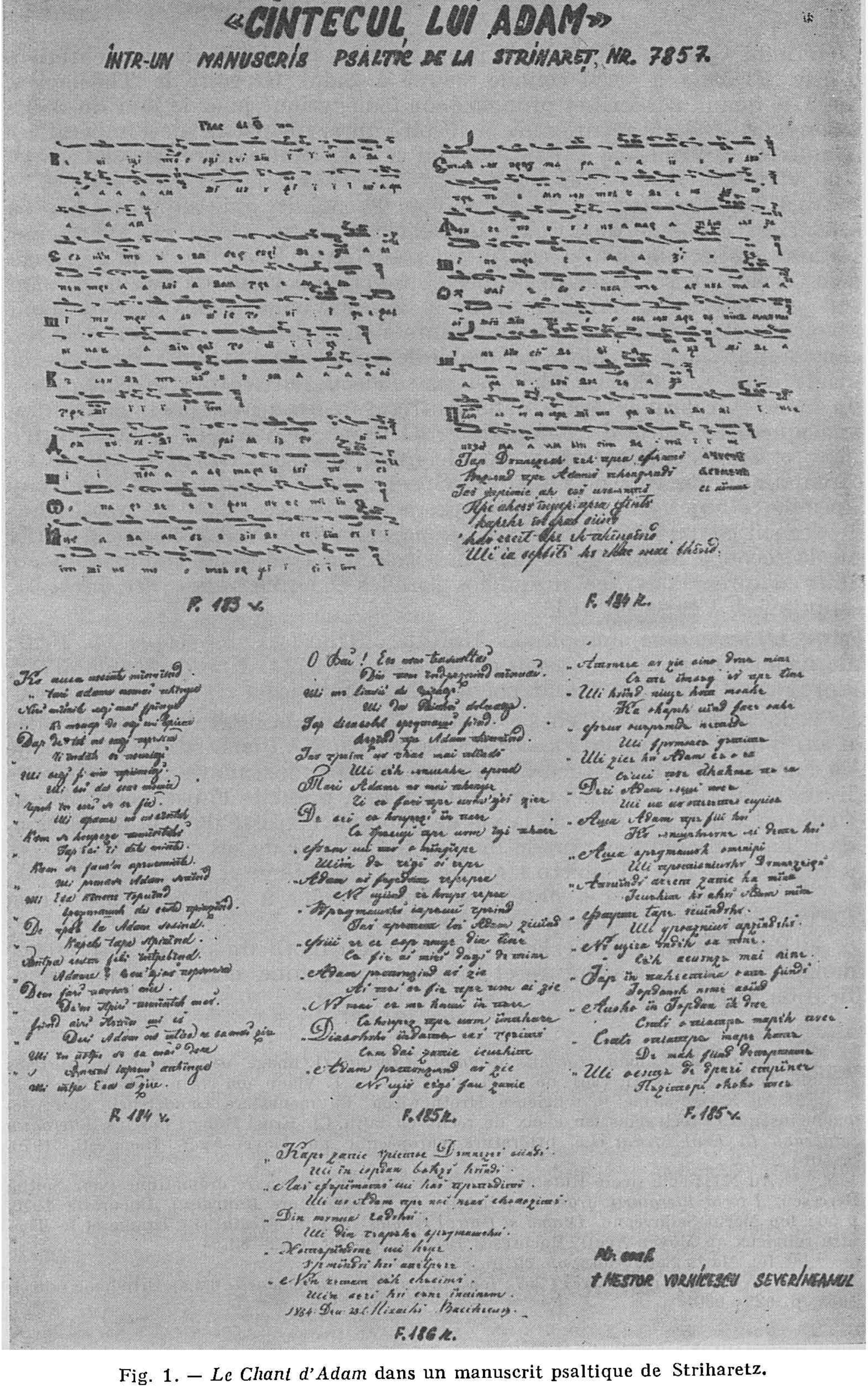


Fig. 1. — *Le Chant d'Adam* dans un manuscrit psaltique de Striharetz.

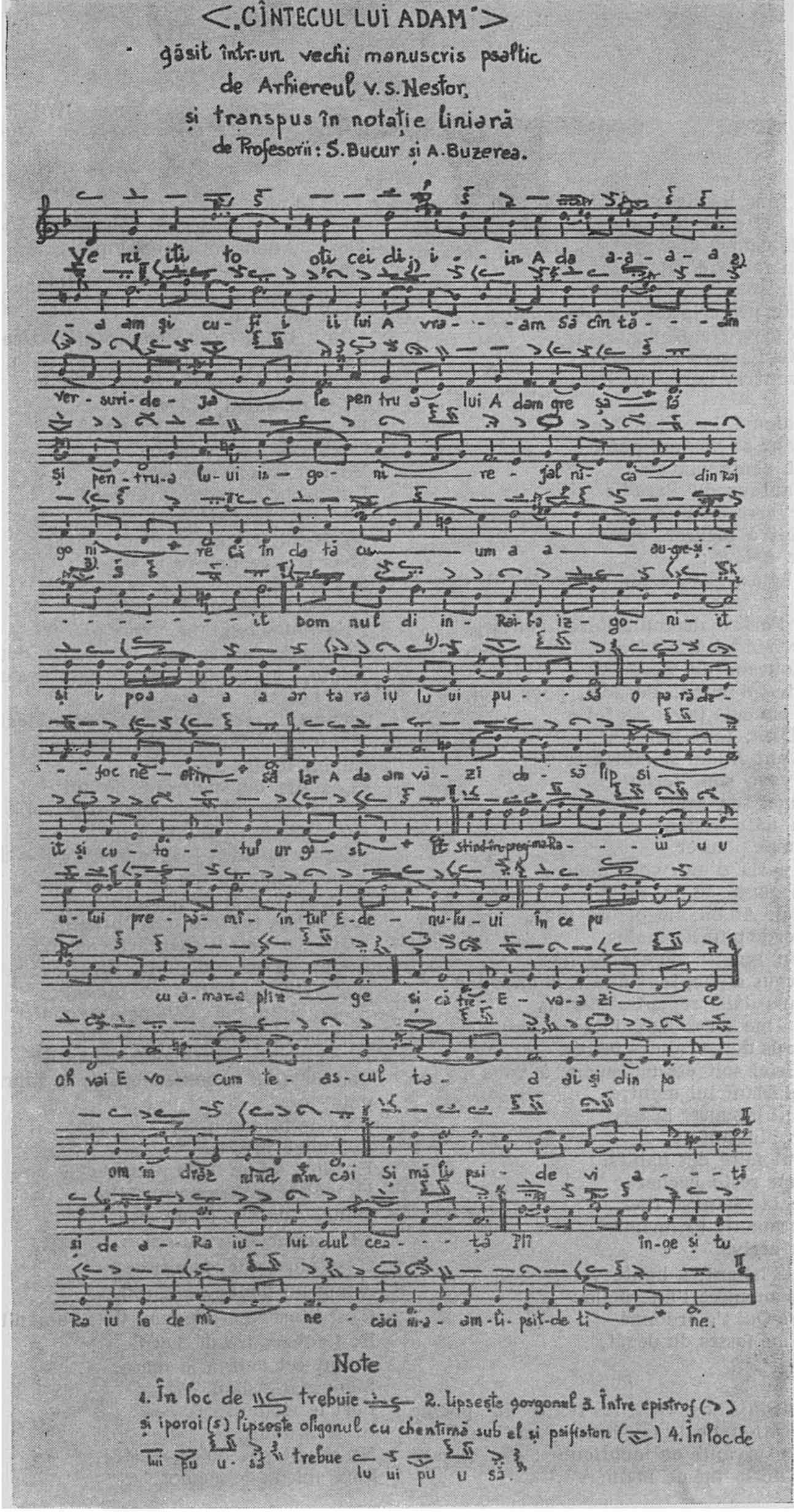


Fig. 2.— *Le Chant d'Adam* en notation linéaire.

LE CHANT D'ADAM

TON V, q Pa.

Venez tous les descendants d'Adam
Et les fils d'Abraam,
Nous lamenter en vers
Pour la faute d'Adam,
Et pour son bannissement,
Sa triste proscription du Paradis.
Car, dès qu'il a péché,
Dieu du Paradis l'a chassé
Et devant la porte du Paradis
Il mit
Une flamme inextinguible;
Et Adam se voyant pauvre
Et fort anathématisé
Resté autour du Paradis
Sur la terre de l'Eden,
Il se mit à pleurer
Et dire à Ève:
« Oh, hélàs, Ève, comment se fait-il que je t'obéis
Et de l'arbre défendu j'osai goûter,
Et je renonçai à la vie,
À la douceur du Paradis?
Lamente-toi aussi, Paradis, pour moi,
Car je me suis privé de toi ».
Alors Dieu, tout puissant, *
En voyant Adam se lamenter
Lui envoya son Verbe
Son ange, son saint-ange
Qui en hâte venant
Le trouva pleurer
Et lui parla d'une voix douce,
Le consolant de la sorte:
« Tais-toi, Adam, ne pleure plus,
Ne te torde plus les mains,
Car bien que tu eusses péché
On ne vous a pas, tout à fait, abandonné;
Mais sans délai repentissez-vous
Et vous me serez agréables
Et je vous donnerai des terres,
Que le ciel soit éternellement à vous ».
Et en parlant lui montre
Comment labourer la terre
Et à Ève lui apprit
Comment faire des habits.
Et Adam reste bêcher
Et Ève la chanvre filer.
En apprenant, l'Ennemi
Bientôt arrive
Et, en le hélant, à haute voix,
De telle manière l'interpella:
« Adam? Qui t'a ordonné
Que tu me fasses du dégât,
Que tu me gâtes la terre
Là où , moi-aussi, je suis maître? »
Donc, Adam ne sachant plus quoi dire
Et où s'en aller,
Commença de nouveau à se lamenter
Et à dire à Ève:
« Oh! hélas Ève, comment est-ce que je t'obéis
Et j'osai goûter du fruit défendu,
Et je renonçai à la vie
Et à la douceur du Paradis? »
Le Diable, son ennemi,
Voyant Adam pleurer,
Lui parla d'une voix douce,
Voulant le tromper :
« Tais-toi, Adam, ne pleure plus,
Mais fais ce que je te dis,
Si tu veux travailler en paix
Et vivre comme il te plaît,
Fais-moi aussi, un vrai plaisir
Et donne-moi ce que je vais te demander ».
Adam, ne sachant pas de quoi il s'agit,
Lui promit.
L'ennemi, recommençant son parler
Montre à Adam de quoi il s'agit,
En lui disant:
« Les fils qui naîtront de toi
Qu'ils soient donnés par toi à moi ».
En répondant, Adam a dit:
« Qu-ils soient à toi, comme tu l'as dit,
à moins que tu me laisses en paix
Travailler comme il me plaît ».
Le Diable, tout de suite, lui dit:
« Que tu me donnes acte signé »
Adam, en répondant lui dit:
« Je ne sais pas te faire un acte ».
Alors, on lui dit: « Viens avec moi,
Que je l'apprenne, toi ».
Et en prenant de la glaise mouillée,
Comme fait le potier lorsqu'il fabrique des pots,
Fit une brique lisse,
Joliment ornée
Et dit à Adam de la prendre
Et mettre sa paume sur elle.
Donc, Adam y la mise
Et, comme avec un sceau, il écrit:
C'est ainsi que, par ruse
Adam lui donna ses enfants.
C'est ainsi que l'ennemi de l'humanité,
Et l'adversaire de Dieu,
Ayant cet acte à la main,
Signé par Adam,
Fort le séchant
Et le brûlant,
Ne savait pas où le mettre,
Pour mieux le cacher.

---

* Jusqu'à ce vers, le texte du poème a la notation de la musique byzantine. Pour la partie suivante ou mentionne: «On chante ceux-ci de la même manière ».

Mais, comme en Palestine il y avait une rivière
Par son nom le Jourdain,
C'est là qu'il le transporta
Et sous une pierre le plaça,
Sous une grande pierre, plate,
Loin de la rive.
Et cent diables y rassembla
Et gardiens il les mis là.
Acte qui, quand vint Jésus-Christ
Et dans le Jourdain le baptême prit
L'annula et le détruisit.
Et avec Adam nous délivra
Du travail de l'Enfer
Et des griffes de l'ennemi
En nous établissant aussi la Loi
De vivre et de suivre ses pas.
Sans cesse que nous le glorifions
Et pour l'éternité à lui nous soumettions.

«1854, déc. 23, Mihail Vasilescu (Valea Mare — Olt, élève du seminaire d'Argeș) ».

LEGENDEN VON DER SKYTHISCHEN, TROJANISCHEN UND KAUKASISCHEN ABSTAMMUNG DER TÜRKEN IM 15. UND 16. JAHRHUNDERT

CARL GÖLLNER

Bei der Frage nach dem Ursprung der Türken begnügte man sich oft im 15. und 16. Jahrhundert mit etymologischen Hypothesen, die anhand von Texten der Antike uber die „Barbaren" ihrer Zeit aufgestellt wurden [1]. Es ist wohl kaum zweckdienlich, den geringen Wahrheitsgehalt über die Herkunft und Urheimat der Turken [2] aus diesen widerspruchsvollen Texten herauszuschälen, überdies würde es den Rahmen dieser Studie sprengen. Dem Überlieferungsstrom zu folgen, wird auch durch die Tatsache erschwert, daß viele Gelehrten auf Handschriften verweisen, ohne genaue Auskunft über ihre Autoren zu geben. Andere Literaten prahlten nur mit der Erwähnung vieler antiker Autoren, die irgendwelche volkskundliche Aufzeichnungen hinterlassen haben, die keinerlei Beziehungen zu den Türken hatten.

Es sei nur, daß das Bestreben, möglichst hochangesehene Historiker zu zitieren, wie den „historiae pater" Herodot, dazu führte, die Existenz der Türken bereits in der Antike nachzuweisen. Die vielstrapezierte Textstelle aus dem Buche *Melpomene* lautet: „Über den Budinern, aber nach Mitternacht ist zuerst eine Wüste sieben Tagereisen lang; nach dieser Wüstenei, etwas mehr nach Sonnenaufgang, zu, wohnen die Tyssageten, ein zahlreiches und eigenes Volk, sie leben von der Jagd. Dicht neben ihnen, in demselben Land, wohnen Leute, die heißen Jyrken. Auch die leben von der Jagd.[3]" Wahrscheinlich hatte sich durch einen Fehler

---

[1] Cuspinianus schreibt in seinem Werk *De Turcorum origine*, 1541 (vgl Carl Gollner, *Turcica. Die europäischen Turkendrucke des XVI. Jahrhunderts* — von nun an: *Turcica* —, Bd. I, București—Berlin 1961 Nr. 679; Bd. II București—Baden-Baden 1968), Bl. 2r—2v: „Plinius repetit lib. sexto, capt. sept. Thusagetae et Turcae a quibus hodie qui late in Asia imperitant Turci orti quibusdam indicantur", um hinzuzufügen, „Otto Freysing scribit a Caspiis portis egressos Turcos cum Avaris hodie Hungari"; der Stammvater „Türke" sollte auf „Targitaos" Herodots (IV, 5) hindeuten. Die Byzantiner nannten sie bald „Perser", bald „Ungern"; vgl. J. Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches* (von nun an: *GOR*), Bd. I, Pest 1827, S. 1—2.

[2] E. Herrmann, *Türke und Osmanenreich in der Vorstellung der Zeitgenossen Luthers*, Freiburg 1961 (Dissertation), S. 175—176. Vor allem galt die Autorität der Armenier Héthoum.—„Aytonus", lesen wir bei Georg Scherer, „Äthonus Armenius" bei Lewenklau; alle diese Schriftsteller und dazu noch Camerarius — außer Lewenklau — übernahmen von Hethoum die Genealogie der Seldschukenfürsten. (Vgl. E. Herrmann, *a.a.O.*, S. 192.)

[3] *Die Geschichten des Herodotos*, hrsg. v.O. Guthling, Leipzig Reclams Universal-Bibliothek, Nr. 2201—2203, Leipzig 1885, Kap. 22, S. 326—327.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 1, P. 49–61, BUCAREST, 1977

der Abschreiber aus „Jurcae“ ein „Turcae“ entwickelt.[4] Die Autoren von „Turcica“ stützten sich vor allem auf die von den römischen Geographen Plinius und Pomponius Mela überarbeitete Fassung des Herodotschen Werks.

Ein anderes Werk der Antike, das im 15. und 16. Jahrhundert für die Geschichte der Türken konsultiert und erwähnt wurde, war die *Geographia* des Strabo, deren lateinische Übersetzung 1471 in Rom gedruckt wurde. Der von ihm für ein Volk benutzte Namen „Curti“ wurde von Theodor Gaza auf die „Turci“ bezogen. Über Ptolemäus „Türkenhistorie“ schreibt Cuspinian in der Einleitung seines Werkes *De Turcorum origine:* „Ptolomeus inter Sarmatos Asiaticos supra Caspias portas Tuscos ponit, qui iidem videntur cum Turcis. Neoterici omnes hanc sequuti opinionem, illinc prediisse, Turcos commemorant.“[5]

Aus den Schriften des Herodot oder Ptolemaios, die durch spätere Quellen getrübt und durch Fabeln des späten Mittelalters angereichert wurden, versuchten einige Humanisten, die Türken mit den Skythen zu identifizieren, die als besonders grausam galten. Die Türken sollten auch ihrer Herkunft nach als „neue Barbaren“ gebrandmarkt und dadurch der Kampf gegen sie motiviert werden.[6]

Bereits im Jahr 1454 hatte Nicola Sagundino (Secundinus, Euboicus)[7] in einer *Oratio ad serenissimum principem et novissimum regem Alfonsum* anschaulich dargestellt, wie die Skythen-Türken jahrhundertelang durch die Landstriche des Orients streiften, ehe sie in Osman

---

[4] Diese Vermutung stellte J. Camerarius auf *Turcica*, Nr. 2325, Com. III, im Abschnitt „de rebus Turcicis Narrationis breves et exquicitae et distinctiae“; vgl. auch das Kapitel „Antike und byzantinische Quellen der abendländischen Türkengeschichtsschreibung“ in der bereits erwähnten Dissertation E. Herrmanns, S 129—140.

[5] *Turcica*, Nr. 679.

[6] T. Spencer, *Turcs and Trojans in the Renaissance*, in *Modern Language Reviev*, Bd. XLVII, 1952, S. 330—332.

[7] Der Name ist nicht einwandfrei überliefert. Er wurde: „Nicolaus Secundinus“, „Segundio“ oder „Sagundino“ genannt. In der Enzyklopadie *Universal Illustrada Europee Americano*, Bd. LII, S. 1261 wird er als „Latinista español“ erwähnt; der in Negroponte geborene Sagundino kam 1438 nach Italien, war am Konzil zu Florenz als Dolmetsch tätig und wurde mit verschiedenen Gesandtschaften in Rom, Neapel und Konstantinopel betraut; A. Cambini schreibt in seinem *Libro* [...] *della origine de Turchi* (*Turcica*, Nr. 294): „Nicolao Sagundino, huomo molto dotto, cosi nella lingua greca come nella latina et che delle historie antiche et moderne haveva gran noticia per esseri in quelle lungo tempo essercitato et per havera aggiunto alla lettione la esperientie del vedere i luoghi presentialmente, havendo cercato gran parte della terra habitata.“ Philipp Lonicerus, der die Basler Chalkokondyles-Ausgabe mitbenutzte, erwähnt ebenfalls Nikolaus' Name. Vgl. *Turcica*, Nr. 1695, 1773 Über sein Leben und Werk: Fr Babinger, *Johannes Darius (1414—1494) Sachwalter Venedigs im Morgenland und sein griechischer Umkreis*, in *Sitzungsberichte d. Bayr. Akad. d. Wissenschaften*, Philos.-hist. Kl., Heft 5, Muchen 1951, S. 9—52; A. Pertusi, *Premières études en occident sur l'origine et la puissance de Turcs*, in *Bulletin de l'Association Internationale d'études du sud-est européen*, Bd. X/1, 1972, S. 54—55. Bezüglich der Türken schreibt Sagundino: „Turcarum gens ab annis sexcentis et supra a Scythicis (qui trans Tanaim Asiam versus, nulla stabili sede, nullis urbibus, nullis certis aut perpetuis domiciliis, campos patentes vagê passimque incolere soliti sunt) originem traxit, et veluti rivulus quidam à fonte inde emanasse videtur. Huic argumento esse potest quod primò per Pontum et Cappadociam transgressi, ad reliquas inde finitimas partes sensim illapsi sunt. Accedit vitae morumque similitudo, habitus cultusque corporis equitandi sagittandique ratio et omnino rei militaris communis quaedam et patria disciplina; et quod sine ulla dubitatione cuique probari possit, linguae ipsus ac usus loquendi cognatio“ (*Turcica*, Nr. 949, S. 186).

jene beherrschende Gestalt fanden, unter der sie staatsbildende Kraft entfalteten. Die Erwähnung der Skythen als Vorfahren der Türken und der Vergleich türkischer Sitten mit denen von Wandervölkern an der Tanaïs (Don) konnte die Verwendung eines Manuskripts des Laonikus Chalkokondyles vermuten lassen.

Sagundinos Abhandlung war auch im 16. Jahrhundert bekannt: Sie wurde 1531 in Wittenberg [8], 1551 in Wien [9] und dann in lateinischer Sprache mit anderen widersprüchlichen Informationen über die Herkunft der Türken (Gaza, Egnatius, Ramus u.a.) [10] in der Basler Chalkokondyles-Ausgabe von 1556 [11] veröffentlicht. Durch diese Ausgaben und Beiträge anderer Autoren, die weitgehend Sagundino verpflichtet sind, geisterte die Hypothese der skythischen Abstammung der Türken durch die Geschichtsliteratur des 15. und 16. Jahrhunderts. Die Skythen wurden in den Schriften der Humanisten, schreibt Voigt, zu einem „Volk, das man nach Belieben auf der Landkarte hin und herschieben" konnte [12] — und dieses bis zum Erscheinen von Ortelius' *Theatrum Orbis Terrarum* (1570) auf recht problematischen Landkarten.

Die *Cosmographia* des Enea Silvio Piccolomini sicherte dann den Thesen von Chalkokondyles-Sagundino über die skythische Abstammung der Türken eine große Verbreitung: „Multi hodie, qui videri docti volunt, Turcas appellant Teucros, quos Scytharum genus esse haud ambiguum est [...] Haec est Ottomanorum progenies et Turcarum origo, qui quamquam ea loca possident quae olim Teucri tenuere, non tamen Teucri appellandi sunt."[13] Selbst in seinem Gedicht an Sultan Mehmed II. schleudert Piccolomini ihm die skythische Abkunft ins Gesicht.[14] Man wollte die gefürchteten Türken als Nachkommen der rohen Skythen zeichnen, die Piccolomini als ein furchterregendes Volk schildert. In diesem Sinne stellt Barletius, der Sagundino zwar nicht nennt, seine Schrift aber verwendet hat, allgemeine Betrachtungen über den skythischen Ursprung der Türken an.[15]

Die Legende vom trojanischen Ursprung der Türken tauchte bereits im VII. Jahrhundert in der Chronik eines fränkischen Mönchs (Hieronymus Scarpseus) auf. Hier wurden die Türken als fränkischer Stamm mit gemein-

---

[8] *Turcica*, Nr. 417.

[9] Ebenda, Nr. 911.

[10] I. Ramus[ino], *De rebus Turcicis liber* (S. 191—216) vertritt die skythische Ursprungsthese. „Quidam putant eos a Scythis originem trahere", vermerkt Chalkokondyles und fügt hinzu, daß er dies für nicht unberechtigt halte, da sich Türken und Skythen in ihrer Lebensführung von einander nicht unterscheiden. „Mihi tamen probabilius videtur, assensum praestare illis, qui Turcorum originem in Scythas referunt: cum manifestum sit, Scythis, qui adhuc hodie in Europa Orientem versus aetatem agunt, optime convenire cum Turcis in foro, emporiis, et commerciis. Victus et reliquus vitae usus etiamnum utrisque pars est: quia Scythae universae imperitaverunt Asiae. Idem etiam insinuat nomen Turcorum significat enim hominem, qui agressiorem victus rationem sequitur instar Nomadum, et maximam vitae partem in eo consumit." (*Turcica*, Nr. 949, S. 1).

[11] *Turcica*, Nr. 949.

[12] G. Voigt, *Enea Silvio de Piccolomini als Papst Pius II. und sein Zeitalter* (Bd. I—III, Berlin 1856—1862), Bd. II, S. 308.

[13] E. S. Piccolomini, *Opera quae extant omnia*, Basel 1571, S. 307—308, 383—386.

[14] *Pii pont, max. ad maumethum Teucrorum principem carmen*, o.O., o.J. 4°, nach G. Voigt, *a.a.O.*, Bd. II, S. 308—309.

[15] *Turcica*, Nr 25.

samer trojanischer (Teucri) Abstammung erwähnt (A se utique regem nomen Torquato per quod gens Turcorum nomen accepit).[16] An die Legende vom trojanischen Ursprung der Türken anknüpfend, versuchten — vor allem Byzanz feindliche Kreise — die Eroberung Konstantinopels durch die Türken zu rechtfertigen. Diesem Anliegen diente Giovanni Mario Filelfos Epos *Amyris*, ein Loblied auf Mehmed II., durch das der große Eroberer als Nachkomme Priamos die Eroberung Trojas (Byzanz) durch Agamemnon rächen wollte. Der deutsche Pilger Felix Fabri erwähnte auch Priamos als Stammvater der Türken.[17]

Das fingierte Schreiben des Sultans an den Papst von 1454 benützte ebenfalls die angebliche trojanische Abstammung zur Begründung der türkischen Eroberungen; sie sollen die Zerstörung Trojas rächen.[18] Es scheint sich um eine in Deutschland durchaus bekannte Vorstellung zu handeln, auf die sich der apokryphe Brief stützt, so daß er als echt angesehen werden konnte. Die gleiche Theorie von der trojanischen Abstammung des Türken wird von Hartmann Schedel in dem bekannten *Liber Chronicarum* (1493) vertreten: „Dise zwen Turcus und Franco flohen von Troya und machten zwei königreich aber lang darnach. Turcus was ein sun Troili, des suns des königs Priami, der wolt, das man das volck, das von ime herkome nach ime Turcos nenen solt." Schedel, der von dieser These anscheinend doch nicht ganz überzeugt ist, erwähnt auch „etliche sprechen ir ursprung sei aus der gegent Scithia".[19] Im Geiste der antitürkischen Propaganda werden dann die Osmanen so recht als „Barbaren" abgestempelt; wegen ihrer skythischen Lebensart werden sie „under den vier fürnemlichen und forderen reichen nit gerechnet."[20]

Auch der genuesische Kaufmann Iacopo de Promontorio, der 25 Jahre am Hofe Murads II. und Mehmeds II. weilte und um 1475 seine *Recollecta nella quale è annotata tutta la entrata del gran Turco, al suo nascimento, sue magnificentie, suo governo, suoi ordini et gesti*[21] verfaßte, spricht sich für eine Kontinuität der trojanischen und türkischen Geschichte aus.[22] Die Legende vom trojanischen Ursprung der Türken wurde dann von Gian Maria Angiolello mit einem gewissen Vorbehalt wieder-

---

[16] Die Chronik des Hieronymus Scarpseus erschien in der *Monumenta Germaniae Historica*, Script. rerum Merovingiarum, Bd. II, S. 42.

[17] R. Schwoebel, *The Shadow of the Crescent: The Renaissance Image of the Turk (1453—1517)*, New York 1967, S. 148—150, 188—189.

[18] *Chroniken der deutschen Städte vom 14.—16. Jahrhundert*, hrsg. von der hist. Commission der königl. Akademie der Wissenschaften, Leipzig (Bd. I—XIX 1862—1882), Bd. X, S. 200—202.

[19] H. Schedel, *Buch der Chroniken.*

[20] Ebenda.

[21] *Die Aufzeichnungen des Genuesen Iacopo de Promontorio de Campis über den Osmannenstaat um 1475*, S. 22. Dies sei, wie Franz Babinger (*Mehmed der Eroberer und seine Zeit*, München 1929, S. 551—552) schreibt, „eine der wichtigsten bisher erschlossenen westlichen Quellen über das Osmanenreich am Ende der Herrschaft Mehmeds II., des Eroberers."

[22] Fr. Babinger, *Die Aufzeichnungen des Genuesen Iacopo de Promontorio de Campis über den Osmanenstaat um 1475*, in *Sitzungsberichte d. Bayr. Akad. d. Wissenschaften*, Philos. hist. Kl. Heft 8, München 1957, S. 72—73. Poggio Bracciolini erachtet es als unbegründet von der trojanischen Abstammung der Türken zu sprechen (A. Pertusi, *a.a.O.*, S. 62); M. Segonio lehnt ebenfalls die These der trojanischen Abstammung der Türken ab, er schreibt: „Turcis ex Caucasii portis egressos, primum finitimas gentes, et in iis Armenios invassisse"; „Opinatur plerique veritatis ignari Turcos a Troianis originem duxisse, cum ex Graecorum annalibus con-

erzählt.[23] Angiolello (Donado da Lezze) erwähnte aber auch andere Meinungen uber den skythischen und turkestanischen Ursprung der Turken [24], ohne seinen Standpunkt zu diesen divergierenden Ansichten über die Herkunft der Türken zu erläutern. Das Grundrißhafte der Darstellung sowohl bei Sagundino als auch bei Angiolello (Donado da Lezze) bot ihren späteren Kompilatoren die Möglichkeit, aus anderen Quellen geschöpfte Einzelheiten hier einzufügen. Ihre große Verbreitung erlangten somit die beiden Autoren nicht durch ihre eigenen Werke, die zum Teil nur als Handschrift bekannt waren, sondern durch ihre Verwertung von „Turcica"-Verfassern, die mit den Schriften Sagundinos und Angiolellos (Donado da Lezze) das Gerüst für die meisten Türkengeschichten des 16. Jahrhunderts schufen.[25]

Leonhard von Chios, der eine vielgelesene, von Sagundino beeinflußte Schilderung des Falls von Konstantinopel verfaßt hatte [26], nennt die Türken ebenfalls „Teucri" und versucht wie Kritobulos von Imbros, mit Hilfe der Sage eine Verbindung zwischen der erloschenen griechischen und der ihr folgenden osmanischen Dynastie herzustellen. Mohammed wurde als Sproßling der Achämeniden Persiens und damit des Danaos, des Urahns der Griechen besungen.[27]

Diese Version erhielt eine meinungsbildende Bedeutung durch die im 16. Jahrhundert im Elsaß mit Interesse gelesene *Türckische Chronica* des Johannes Adelphus, in der der Verfasser wörtlich den Absatz bezüglich der trojanischen Abstammung der Türken aus dem *Liber Chronicorum* des Hartmann Schedel zitiert.[28] Im Sinne der *Cosmographia* des Aethicus

---

stat Troianis, qui a Teucro suae gentis principe nomen traxerunt, multis ante saeculis in Asia regnasse Turci vero ex quo ab ultimis Scitharum finibus irruentes primo Persidem dehinc Minorem Asiam tenuere, non amplius quam CCCC computantur anii." Zitiert nach Cusoinianus (vgl. *Turcica*, Nr. 679, Bl. 2 v). Pertusi (*a.a O.*, S. 66—67) lenkte die Aufmerksamkeit der Geschichtsforschung auf die Denkschrift *De provisione Hydronti et de ordine militum Turci et eius origine*, die Segono (Segonio) um 1480 Papst Sixtus IV. unterbreitete.

[23] „Quelli che dicono Turchi haver havuto origine da Troiani affirmano a questo modo: Doppo la miserabile destruttione di Troia, si ritrova parte di essi Troiani haver pigliata la via di Ponente, videlicet Antenore et Enea; molt'altri si diverso in diverse provincie dell'Asia una gran parte de'quali si ridusse nella provincia di Cilicia detta Caramania, dove si ritrovarono gran quantità di gente con tutte le famiglie." (Donado da Lezze, *Historia Turchesca (1300—1574)*. Hrsg. von I. Ursu, București 1909, S. 2—3); Ursu argumentiert hier überzeugend (S. V—XXXVII), daß die *Historia Turchesca di Gio Angiolello schiavo et altri schiavi dall'anno 1429 sin al 1513* Donado da Lezze nur als Dokumentation diente Über Gian Maria Angiolello und die *Historia Turchesca* des Donado da Lezze vgl. I. Ursu, *Uno sconosciuto storico veneziano del sec. XVI* (Donado da Lezze), S. 5—24; J. Reinhard, *Essai sur J. M. Angiolello*, Anger 1913. Fr Babinger (*Aufsatze und Abhandlungen zur Geschichte Sudosteuropas*, Bd. I, S. 152) ist anderer Ansicht. Ursu habe „Gianmaria Angiolellos *Historia Turchesca* irrig einem Donado da Lezze zugeschrieben."

[24] Donado da Lezze, *a a O.*, S. 2—3, 1—2.

[25] E. Herrmann, *a a O*, S. 152—153

[26] *Turcica*, Nr. 949.

[27] Critobul din Imbros, *Din Domnia lui Mahomed al II-lea*, hrsg. von V. Grecu, București 1963, S. 38—41; N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches* (von nun an: *GOR*), Gotha (Bd. I—V 1903—1913), Bd. I, S. 201; A Eckhardt, *La Legende de l'origine troyenne des Turcs*, in *Kőrosi Csoma Archivum*, Bd II, 1926—1932, S. 422—427; D. Vaughan, *Europe and the Turk. A Pattern of Alliances 1350—1700*, Liverpool 1954, S. 66.

[28] *Turcica*, Nr. 56, Bl. 4v—5r; die *Turckische Chronica* erschien 1513 (*Turcica*, Nr. 57) und 1516 in Straßburg.

erläutert Adelphus seinen Lesern dann weiter die Geschichte der Turken: „Zwuschen disen zeiten bewegten sich die Turcken in bessere lantschafft, gegent und wonung zu erobern, und verfolgten ernstlich Asiam, die Alanes, Colchos und Armenier. Darnach das kleiner Asiam auch dies Persas und Sarracen, nach Christi geburt sybenhundert und in dem fünffundfünfzigsten iar die selbigen turcken waren Scithe, uss den inden die der gross alixander in die hiperboreischen berg, mit yessein riglen verschlossen hat."[29]

Johannes Piscatorius weiß von andern trojanischen Verwandtschaftsverhältnissen in seinem Büchlein uber *Herkommen, ursprung unnd aufgang des Türckischen und Ottomanischen Kayserthums* (1541) zu berichten: „Turco" sei einmal der Sohn des „trogli" gewesen, zum anderen sei der „Teucro ein Sohn Aiaxis gewesen", er werde also „per abusionem Turcke gehaissen". Menavino (in Müllers Übersetzung) erwähnt, daß die Turken sich selbst „jre ankunfft auß dem Königreich Troia" rühmen, sie „halten sich fur Nachkömling dess Königs Troili, welcher ein Son Priami, deß Troianischen Königs, und deß gewaltigen Helden Hectoris und Paridis Bruder, geweßt, und wollen also für rechte Troianer gehalten seyn. Und sagen: Daß jnen, als den Erben und Nachkommlingen der Troianer, das gantze Romische Reich, sonderlich gegen Nidergang, von rechtswegen zustehe und zugehore, als welches von Enea und dem Troianischen Volck erstlich erbauwet, regiert, und bewehret worden." [30]

In Spanien setzt sich mit dieser These López de Gomara kritisch auseinander: „Dixeron que eran troyanos por la semejanza del vocablo llamándose Teucros antiquamente han venido a llamarse turcos, corrompiendo el vocablo. Por muy averiguado tienen todos los que escriven las cosas de los Turcos que es falso esto de venir los que agora llamamos turcos de los teucros."

Die These der trojanischen Abstammung der Türken war bis 1671 in Spanien bekannt, als J. B. Diamante sein Poem *El tirano castigado* verfaßte:

Es Otomano que origen
dió e la casa más heroica
que en sus anales la fama
lisonjea las memorias.
Este el monarca primero
fue que ciño la corona
de Levante, éste es el fénix
de las cenizas de Troya,
que hay quien diga que venimos
de Troyanos y lo abona
llamarnos Teucros y hoy Turcos.[31]

---

[29] A. Eckhardt, *a.a. O.*, S. 432.
[30] *Turcica*, Nr. 696, Bl. 3r—4v.
[31] A. Mas, *Les Turcs dans la litterature espagnole du siècle d'or*, Paris 1967 (2 Bde), Bd. I, S. 189—190.

Solchen Tendenzen scheint man sich auch an der Pforte — wie Andrés Laguna vermerkt — nicht versagt zu haben.[32] Nach Teodoro Spandugino habe Mehmed II. die Geschichte von der Herkunft der Osmanen aus einem vornehmen Geschlecht gefordert, er hat „nie zugeben unnd leyden wollen, daß jr herkomen und ursprunk von scheffern angefangen habe, die auß Tartaria kommen sollen sein. Aber er saget, daß jr hauß erstlich den aufgang von dem Kayser von Constantinopel Comnino genant hatte.“ [33] Spandugino versucht in diesem Sinne den Beweis zu fuhren, daß das Osmanische Reich in vielen Beziehungen die Fortsetzung Byzanz' sei.[34] Er erzählt auch die Sage, daß die Dynastie Osmans von Isac, Komnenos abstamme, der zu den Arabern geflohen und zum Islam übergetreten sei.[35] Ähnliches behauptet Camerarius von Suleiman I., der zur Erhärtung seines Anspruchs auf die Weltherrschaft die Fama von der trojanischen Abstammung der Osmanen verbreitet habe.[36]

Vielseitiger als Feliks Petancićs (Felice Petanzio — „Ragusinus“) Schrift *De imperatoribus Turcarum et de militari Turcarum disciplina* (1512) [37], in der die Herkunftsfrage (skythische Abstammung) der Turken in einem „résumé plutôt maigre“ Sagundinos behandelt wird [38], verwendete Marco Antonio Sabellico Ciccio [39] in den *Enneades* (1498) [40] neben Informationen von Segonio auch andere antike und humanistische

---

[32] „Quia vero ille dux Solimanus ex Troiana se progenie ortum iactabat, inde putant aliqui a Teucris sic enim vocabuntur Troiani — fuisse Turcarum nomen, voce iam corrupta contractum.“ (*Turcica*, Nr. 949, S. 217). Hier schreibt Lacuna : „Turchae Scythis mari Caspio vicinis quos nunc apellamus Tartaros, suam ducunt originem ; id quod certe quorum ex vultu et arrogantiam sermonis tum vel maxime ex fermo eorum bellandi more liquido consat.“

[33] *Turcica*, Nr. 188, Bl. B ; vgl. auch H. Lewenklau (*Turcica*, Nr. 1867), S. 161.

[34] Spandugínos Werk *Della casa regale de Cantacusini ... delle historie et origine de principi de Turchi* (1550, 1551), war bereits 1523 in deutscher Sprache erschienen. (*Turcica*, Nr. 188, 895, 912).

[35] J. Hammer, *GOR*, Bd. I, S. 2.

[36] *Turcica*, Nr 2033.

[37] Über sein Leben : Fl. Banfi, *Felice Petanzio di Ragusa, oratore dei re d'Ungheria Mattia Corvino e Vladislao II, miniatore e bibliotecario della Corvina di Buda*, in *Archivio Storico per la Dalmacia*, Bd. XXIV, 1938, S. 362—384 ; weitere Literaturnachweise bei A. Pertusi, *a.a.O.*, S. 73 ; vgl. auch Reusner, *Orationes*, Bd. IV/2, S. 116—127 ; Schwandtner, *Scriptores*, Bd. I/2, S. 867—873 ; Cuspinianus, *De Caesaris*, 1540, S. 716—722 ; derselbe, *De Turcorum origine*, Bl. 82b—92a (*Turcica*, Nr. 679) ; Bibliander, *Alcoranus*, S. 148—153 ; auch in B. Georgijević, *Erzelung der Turckisches Keiser, Namenn, Leben, Sitten und Tyrannei in jhrem Reich* (*Turcica*, Nr. 1000) findet sich auf Bl. 116a—131b eingeschaltet von Felice Petanzio : „Durch welche Wege und Strassen man den Turken uberziehen musste“. Sein Werk *Quibus itineribus Turci sunt aggrediendi* wurde von 1522—1793 sechsmal veroffentlicht und ins Deutsche, Italienische, Serbische und Kroatische ubersetzt ; das Buchlein wurde, wie Pertusi (*a.a.O.*, S. 73) feststellt, aus der Schrift Segonios fast wortlich abgeschrieben und ist ein „larcin litteraire“ ; N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle* (Bd. I—III Paris 1899—1902 ; Bd. IV—VI, Bucureşti 1915—1916), V^e série, S. 334—341. Petancić (Felix Ragusinus) war Kopist in Buda (1487—1490) und nachher in Ragusa ; begleitete von 1501—1513 zahlreiche Gesandtschaften, die ihn auch an den Hof Selims I. (1513) fuhrten.

[38] A. Pertusi, *a.a.O.*, S. 75.

[39] Sabellico (Sabelicus) war von 1488 bis zu seinem Tod (1506) der offizielle Historiograph Venedigs. A. Pertusi, *Gli inizi della stroriographia umanista*, S. 319—331 ; G. degli Agostini, *Notizie istoriche spettanti alla vita e agli scritti di Battista Egnazio sacerdote viniziano*, in A. Calogerà, *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, Bd. XXXIII. S. 5—191.

[40] *Enneades ab orbe condito ad inclinationem Romani Imperii*, Venedig 1498.

Quellen über den Ursprung der Türken, die er als erster abendländischer Historiker zu einer Synthese zusammenfaßte.[41]

Pertusi wertet *De origine Turcorum*[42] des bekannten Gelehrten Egnatius (Giovan Battista Cipelli)[43], eines anderen Vertreters der skythischen Abstammung der Türken[44], als eines der interessantesten historischen Fragmente über Ursprung der türkischen Macht.[45] Die Angaben über den Begründer der osmanischen Dynastie übernimmt er von Sagundino und anderen Autoren (Plinius, Pomponius Mela, Zonaras u.a.).[46] Egnatius' Türkengeschichte wurde dann von Erasmus im historischen Abriß seiner *Consultatio*[47] verwendet.

Zu erwähnen wäre noch Ludovico Tuberos (Crijeva)[48] Werk *De origine, moribus, rebus gestis commentariis*[49], das zwischen 1500 und 1527 verfaßt wurde.[50] Tubero erschließt der skythischen Herkunft der Türken weitere Dimensionen im Osten Asiens: „Scythas esse Asiaticos affirmant atque ex illa regione, quam nunc vulgo Cathaiam appelant, advenisse."[51] Was seine Schriften uber die Türken von denen seiner Zeitgenossen unterscheidet, ist die Hochachtung, die er den Türken zollt.[52] Doch die nonkonformistische Haltung und gleichzeitig die scharfe Kritik an der politischen Orientierung der Kurie, Venedigs und des Kaisers bewirkte, daß die Schrift 1734 auf die Liste der „librorum prohibitorum" gesetzt wurde.[53]

Nicht so kategorisch wie Andrea Cambinis viel gelesenes Türkenbuch *Libro della origine de Turchi et Imperio delli Ottomani* (1528)[54] vertritt

---

[41] A. Pertusi, *Premières études*. S. 78. Wer unter dem Namen „Colymanus" zu suchen ist bleibt unklar. Offensichtlich muß hier „Solymannus" stehen; da aber Sabellicus ihn kurz vorher erwahnt, muß er eine neue Gestalt erfinden, und sei es nur durch falsche Wiedergabe des in seiner Vorlage befindlichen Namens. Vgl. E. Herrmann, *a.a.O.*, S. 146.

[42] *Turcica*, Nr. 949, S. 183—186.

[43] Als Freund Erasmus' und bekannter Herausgeber von Werken des klassischen Altertums, wurde Egnatius (—1553) in Venedig als Mitglied der Accademia Aldina gewählt.

[44] „Turcae, partim Caspio mari proximi, qui Asiam orientemque vastarunt. Caucasique veteres incolae, qua parte ad Arctum vergit, partim inter Scythicas gentes relati, & Hunnici sanguinis, qui postea Ungari dicti sunt, existimati quod ex Graecis autoribus, & Latinis aliquot colligas veteres scriptores (quod sciam) de his nihil, praeter Melam & Plinius ille praeter nudum Turcarum nomen in Scythiae relatione nihil aliud addidit". (*Turcica*, Nr. 949. S. 183.)

[45] A. Pertusi, *Premières études*, S. 80.

[46] Über Zonares vermerkt Cuspinianus: „In graecis Imperatoribus de origine Turcorum scribens, tradit eos, tenuissimis, primordiis et obscuris plané septingentesimo ab huic anno ex Caspiis montibus natali solo relicto, in Persidem et Minorem Asiam impetum fecisse." (*Turcica*, Nr. 679, Bl. 4r.)

[47] *Turcica*, Nr. 371—375.

[48] Ludovico Tubero war von 1485 Abt des Benediktinerklosters aus Višnijica und Bischof in Ragusa; er starb 1527 an der Pest. Bibl. Hinweise bei Pertusi, *Premières études*, S. 88.

[49] Erschien posthum 1590 in Florenz.

[50] *Turcica*, Nr. 1871.

[51] Ebenda, Nr. 1871, S. 3.

[52] Ebenda, S. 10—11.

[53] A. Pertusi, *Premières études*, S. 89.

[54] „La natione de Turchi, sono suti alcuni scrittori massime moderni, che per haverli veduti dominare i paesi, dove fu l'antica Troia, et alludendo etiandio al nome, hanno detto essere discesa da Teuchri; onde cavorono origine i Troiani. Il che è at tutto falso, conciosia chè quella gente che al presente habita in Asia Minore, signoreggiata dalli Ottomani, sendo di natura barbara et crudele, cavi l'origine della natione Scitica." (*Turcica*, Nr. 688.) Die erste Ausgabe erfolgte in Florenz 1528 (*Turcica*, Nr. 294); es folgten weitere Florenzer Drucke in den Jahren 1537, 1538, 1540 (*Turcica*, Nr. 593, 620, 658—659); J. Fabers *Oratio de origine, potentia e tyranide Thurcorum* (*Turcica*, Nr. 295) ist ein polemisches antilutheranisches Werk, ohne geschichtliche Bedeutung fur unseren Fragenkreis.

Johann Cuspinian[55] in seiner Abhandlung *De Turcorum origine* (1541)[56] die Skythen-Turken-Hypothese. Er muß aber einschränkend zugeben: „Arbitranturque neminem veterum scriptorum demonstrasse, qui olim fuerint Turci, aut ubi terrarum egerint; ut ne nomen quidem sit ab ullo vestutiorum literarum monimentis traditum [...] Verum de iis non unus est fermo."[57] Obwohl Cuspinian in der Einleitung die Meinung zahlreicher Autoren über die Herkunft der Turken erwähnt, fuhrt auch dieses Werk augenscheinlich zu Sabellicus, Egnatius und dem *Tractatus* des Captivus Septemcastrensis und nicht auf die erwähnten Originalquellen (Hethoum, L. Chalkokondyles, E. S. Piccolomini u.a.) zurück. Oft werden ganze Absätze aus den Schriften des Egnatius und Sabellicus abgeschrieben, die ihrerseits ihre Erkenntnisse über die Herkunft der Türken aus den Schriften von Sagundino Angiolello (Donado da Lezze) schöpften. Trotz ihres kompilatorischen Charakters bleibt die Arbeit Cuspinians eine bedeutende Gelehrtenleistung, da hier das ganze erreichbare lateinische Schrifttum zur Türkenfrage verarbeitet und zu einer Synthese zusammengefaßt wurde.[58]

Als Paolo Giovio die leicht lesbare Schrift *Commentario de le cose de Turchi* (Rom 1531)[59] veroffentlichte, die ebenfalls zum Teil auf Angiolello (Donado da Lezze) und Sagundino fußt, war damit für das 16. Jahrhundert das eigentliche Standardwerk gegeben. Da wohl Zweifel geäußert wurden inwieweit er legitimiert sei ein solches Werk zu verfassen, entgegnete er in dem Kaiser Karl V. gewidmeten Vorwort: „E. K. M. sol kein verwunderung darob tragen, das ich als ein Bischoff jnn langen kleidern, kriegs sachen ungeübt, der ich meine tage aus Welschland nie kommen bin von kriegs hendeln und frembden weitliegenden lendern und Konigreichen E. K. M. schreibe, denn E. K. M. sol es dafur halten, das ich etlich jar eine lange Zeit her mitsonderm grossen vleis durch hülf zuthun und etlicher grosser Fürsten und Potentaten von etlichen Hauptleuten und etlichen erfarnen und kriegsgeübten Königlichen und Fürstlichen

---

[55] Johann Cuspinian (1473—1529) war als Rat Kaiser Maximilians in Polen, Ungarn und Wien tatig, wo er in seiner *Oratio protreptica* (1526) fur den Turkenkrieg warb; über Cuspinianus: Carl Haselbach, *Johann Cuspinianus als Staatsmann und Gelehrter*, S. 3—30; H. Aukwitz, *Über den Wiener Humanisten Dr. Johannes Cuspinian;* vgl. auch P. Joachimsen, *Geschichtsauffassung und Geschichtsschreibung in Deutschland unter dem Einfluß des Humanismus*, Bd. I, Leipzig 1910, S. 209—218, 293—299.

[56] *Turcica*, Nr. 679.

[57] Ebenda, Bl. 10v—115. „Non defuerunt", schreibt Cuspinian (Bl. 17r—v), „praetera qui Turcos et Arabia, quique ex Syria, ortos arbitrarentur. Verum quaecumque illis origo est, ex Scythia utique est: et ut quidam adjiciunt, ex Europaeis Scythis, qui prae certis ad Orientem vergunt, sedesque circa Tanaim habent".

[58] *Turcica*, Nr. 679, Bl. 2r—17v. „Nicolaus Euboicus Sagundinus, qui ab allis Secundinus dicitur [...] libellum scripsit de origine et familia Othomannorum. In quo disserit Turcorum gentem ab annis sexcentis et supra e Scythis, qui trans Tanaim, Asiam versus, nulla stabili sede, nullis urbibus, nullis certis as perpetuis domicilis, campos patentes vage [...] e fonte inde emanasse." (Ebenda, Bl. 7v—8r); vgl. E. Herrmann, *a.a.O.*, S. 153—154.

[59] *Turcica*, Nr. 413. Nach drei Auflagen in italienischer Sprache in Rom 1532—1537, folgten in den Jahren 1538—1544 funf venezianische Drucke. *Turcica*, Nr. 413, 433, 520, 595, 621, 664, 686—688, 827. Über Giovio Bischof von Nocera (1483—1562) erklärte Papst Leo X., er kenne keinen beredteren Schriftsteller seit Titus Livius. (*Biographie Universelle*, Bd. XVI, S. 511—514.) Er war Autor der *Historiarum sui temporis ad annum 1547 libri XLV;* L. Ravelli, *L'opera storica e artistice di Paolo Giovio.*

Oratoren und allerley andern warhafftigen aussagen erforschung gehabt, arbeit und vleis für gewendet der dinge grundlichen wahrhaftigen bericht zu empfahen.“ [60]

Bezuglich der türkischen Herkunft erläutert Giovio in der deutschen Ausgabe von 1537 : „Die Turcken haben jren ersten ursprung von den Scythen (welche wir Tartain nennen) die denn jnn den wüstungen und wildnissen, jenseits dem meer, welches Caspium genent, bey dem wasser Volga wonen, dieses gibt jre sitten und manir, so furen sie auch solche handbogen und lange dunne pfeil, halten den selbigen brauch zu kriegen. So ist es etlicher mas zu mercken, aus jrer trotzigen hoffertigen sprach, welche der Skythischen gleich lautet.“ Sachlicher als Schriftsteller des 15. Jahrhunderts findet er anerkennende Worte fur den Gründer der Dynastie „Ottomans“ : „Er besaß ein herrliche leibs stercke, natürlichen Witz und scharfen verstand“.[61]

Nach der lateinischen Übertragung des *Commentario* zweifelte kaum noch ein Zeitgenosse, daß die Skythen Vorfahren der Turken seien.[62] Diese These wurde in Europa durch zahlreiche Ausgaben zum Allgemeingut.[63] Einige Verleger ließen allerdings Werke von Giovio erscheinen, ohne ihn namentlich zu erwähnen. Zu diesen zählte der Sammelband des Straßburger Verlegers Hans Schott, den Heinrich von Eppendorf besorgte.[64]

Sieben Jahre später erschien das *Libro intitulado Palinodia, de la nephanda y fiera nacion de los Turcos* des Vasco Diaz Tanco [65], eine freie spanische Überarbeitung von Giovios *Commentario;* während aber Giovio objektiv über die türkischen Sultane berichtet, sieht sich Tanco verpflichtet, sie mit Epiteten wie „grausam“ und „blutgierig“ zu verunglimpfen.

Giovios Schrift diente auch Nicolao Granucci [66] und seinem *Compendio de fatti piu notabili de Turchi* (1569) [67] als Dokumentation fur den skythischen Ursprung der Turken.[68] Dann war 1579 die Turkengeschichte Andreas Werners erschienen [69], die aus den „neuesten Historien“, nämlich des Italieners Giovio und des Franzosen Geuffroy kompiliert war. Ebenfalls Giovio horig, ist Rudolf Hospinians *De origine, progressu, ceremonis et ritibus Turcorum* (1592).[70] Den „Skytenursprung“

---

[60] Zitiert nach der Wittenberger Ausgabe 1537 *(Ursprung des Türckischen Reichs)*, Bl. Dijr und Dr *(Turcica*, Nr. 598), die wir weiter zitieren werden.

[61] Ebenda, Bl. Diiv.

[62] Ebenda.

[63] Die deutsche Übersetzung erschien in Wittenberg 1537 *(Turcica*, Nr. 598), Augsburg 1538 (ebenda, Nr. 625), Basel 1534 (ebenda, Nr. 1051), Straßburg 1595 (ebenda, Nr. 2039); es folgten französische, tschechische und englische Übersetzungen (ebenda, Nr. 664, 665, 865).

[64] *Turcica*, Nr. 661.

[65] Ebenda, Nr. 873; 1553 wurde das „Libro“ ins Italienische übersetzt *(Turcica*, Nr. 986); hier schreibt Vasco im Sinne Giovios (S. 19) · „Et finalmente tutti concludono con dire, che furono chiamati Scithi : percioche habitarano nelle montagne di Scithia.“

[66] N. Granucci (1530—1590) war ein bekannter Novellendichter, vgl. *Biographie Universelle*, Bd. XVII, S. 539—540.

[67] *Turcica*, Nr. 1248.

[68] Granucci sah sich dazu genötigt „e tanto piu che gli antiqui Scrittori ni uno fa di loro alcune mentione, fuor che questi due Plinio et Pomponio Mela, nella fin del primo.“ (Ebenda, Bl. 53.)

[69] *Turcica*, Nr. 1705 a.

[70] Ebenda, Nr. 1883.

der Türken erachtet auch Bartholomej Georgijević als erwiesen. Seine diesbezügliche Argumentation erinnert an die Thesen Angiolellos—Sagundinos—Giovios.[71] Eine italienische Ausgabe Giovios und Texte Menavinos bildeten dann den Grundstock zu Heinrich Müllers *Türckischen Historien* (Frankfurt 1563), von der Nachdrucke in den Jahren 1570 und 1577 erschienen.[72] Der Leser soll in diesem Werk nicht durch „alle Historien weitleuffig umgefuhrt werden", sondern die Türkengeschichte übersichtlich durch das Prisma Giovios betrachten und über den skythischen Ursprung der Turken informiert werden. Muller schreibt über den Ursprung der Türken : „Von wann er wollt und haben jrem Namen woher sie wollen, so ist es doch gewiß, daß die Scytier — Vorfahren der Türken — erstlich in dem Caspier Gebirg bey dem Hircanischen Meer jren Sitz und Wohnung gehabt." [73]

Nach Mullers Sammelwerk wurde 1578 in Frankfurt vom Verleger Sigismund Feyerabend ein zweiter repräsentativer Folioband, die *Chronicorum Turcicorum* durch Philipp Lonicer herausgegeben.[74] Er rückt allerdings etwas von der Skythentheorie Giovios ab und erwähnt in seiner Stellungnahme zur Herkunftsfrage der Turken auch die widersprüchlichen Meinungen des Angiolello (Donado da Lezze).[75] Nach Lonicers Exkurs über die „Origo Turcorum" folgen Auszüge aus den Werken von Georgijević, Aventin, Barletius und bekannte Berichte uber den Fall von Konstantinopel sowie andere Schlachten.[76] Auch diese Ausgabe erlebte 1584 einen Nachdruck.[77] Öfters als Lonicers Sammelband wurde ein solcher in italienischer Sprache, die *Historia universale dell'origine et imperio de Turchi* (1560) des Francesco Sansovino verlegt. Sie war die meinungsbildende Veroffentlichung in Italien, zumal sie von 1560—1582 in zehn Auflagen erschien.[78] Sansovino hatte frühere Abhandlungen uber die Anfänge des Osmanischen Reiches von „scrittori greci, turcheschi, latini" zu einer kurzen Synthese zusammengefaßt und dann ganze Kapitel von Cambini, Spandugino und Giovio, den bekanntesten Autoren, über türkische Geschichte veröffentlicht.

Vom *Commentario* des Paolo Giovio lösen sich allein Joachim Camerarius' *De rebus Turcicis commentariis* [79] und Christophe Richiers *De rebus Turcarum* (1570) in der der Franzose sehr sachlich über die Herkunft der Türken referiert.[80] Obwohl Camerarius in einer gewissen

[71] „Turcos gentem scythicam esse, non solum historiographi veteres testantur, verum etiam eorum mores, facies, vultus, superbia, temeritas, magnaque securitas, denique tota ipsorum pugnandi ratio, modusque clarem demonstrat." *(De origine imperii Turcorum*, Bl. A 4; *Turcica*, Nr. 1001.) H. Pelletier vertritt ebenfalls in seiner *Histoire des Ottomans* (Bl. 1—2 — *Turcica*, Nr. 2447) den skythischen Ursprung der Turken mit der Argumentation Giovios : vgl. L. Riseberguis, *Compendiora Praecipuarum Rerum Turcicarum*, S. 1 (*Turcica*, Nr. 2212).

[72] Ebenda, Nr. 1042, 1264, 1681.

[73] Ebenda.

[74] Ebenda, Nr. 1695.

[75] Ebenda, Bl. 1—38.

[76] Ebenda, Bl. 104—271.

[77] Ebenda, Nr. 1773.

[78] Ebenda, Nr. 1007—1008, 1024, 1369, 1623, 1624, 1749, 2450.

[79] Ebenda, Nr. 2325.

[80] Ebenda, Nr. 672.

Opposition zu Giovio stand und Zweifel an seiner Skythentheorie äußerte [81], blieb es ihm nicht erspart, schließlich den gleichen Weg einzuschlagen. Er benutzte für seine Türkengeschichte ausführlich die Schriften Sagundinos und Donado da Lezzes, die dann sein Sohn Jahrzehnte später, durch die inzwischen erschienene Türkenliteratur ergänzte.

Bei Segonio taucht eine andere Version über die Herkunft der Türken auf und zwar, daß sie zur Zeit Kaiser Heraklios (610—641) aus der Kaukasischen Pforte hervorgebrochen seien.[82] Eine zeitliche Übereinstimmung der Hidschra (622) — Flucht Mohammeds nach Medina und Beginn der mohammedanischen Zeitrechnung — wurde willkürlich in einen kausalen Kontext gebracht.

Melanchthon verlegte den Ursprung der Türken in die Gegend des Kaspischen Meeres und Kaukasus [83], von wo sie nach Galatien und ans Schwarze Meer gezogen seien.[84] Neben dem einen Anlaß für den Eintritt der Türken in die Geschichte, der Hilfeleistung für die Perser, wird von Luthers Freund noch ein anderer erwähnt, der in den Bereich des Mythos führt und sich auf eine Annahme des (Pseudo) Methodius beruft. Nach dieser Version — die an Segonio erinnert — sind die „roten Juden" von Alexander dem Großen in den Kaukasus eingeschlossen worden, bis ihnen ein Fuchs ein Loch zeigte und sie herauslockte, und „also mächtig worden".[85]

Zugrunde lag diesem Märchen die von Plinius herrührende legendäre Erzählung, Alexander der Große habe jenes berüchtigte Einfallstor im Kaukasus, durch das die im Norden hausenden Barbarenvölker in die Mittelmeerwelt einfielen, mit starken Balken verrammelt und dadurch für lange Zeit friedliches Leben gewährleistet, bis Kaiser Heraklios die Sperrtore wieder öffnen ließ; nun erfolgte eine neue Überflutung Kleinasiens durch die Völkerscharen des Nordostens.[86]

Eine solche Migration türkischer Nomadenstämme aus Zentralasien erfolgte tatsächlich im 13. Jahrhundert unter dem Druck der mongolischen Invasion. Sie kamen nach dem Iran und zogen von hier in die Gebirgsgegenden Westanatoliens. Von hier erfolgte der *gazâ*, der Heilige Krieg gegen Byzanz.[87]

Vom Mythos geprägt ist der aus der Bibel gedeutete Ursprung der Osmanen, den Heinrich Knaust in der Mahommetischen Genealogie darlegt: „Die Schrifft sagt [...] wie das Agar die Magd Abrahe sey stoltz worden, als sie sahe, daß sie schwanger ging, also daß sie die Fraw muste außstossen, vnd wie sie darnach wieder zu jhr kam vnd den Sohn

---

[81] Ebenda, Nr. 2325, S. 7.

[82] „Secundum omnes historias scribentes", vermerkt der Captivus Septemcastrensis „aperte constat quod lex Machometi et secta Saracenorum incepit circa annos domini sexcentisimos sub Bonifacio quinto [619—625] et Heraclio Imperator" [Regierungszeit 610—641]. (*Turcica*, Nr. 63).

[83] „Turci sunt Septemtrionales: veniunt a mari Caspio, a rupibus Caucasi." (*Corpus Reformatorum*, Bd. XXV, S. 504.)

[84] „Constat autemTurcos a Caucasi rupibus progressos, postea in Asia vagatos esse ac paulatim Calatim et Ponti oram occupasse." (*Corpus Reformatorum*, Bd. XIII, S. 861.)

[85] Das VII. Kapitel Daniel, Bl. Ciij.

[86] E. Herrmann, *a.a.O.*, S. 183.

[87] H. Inalcik, *The Ottoman Empire*, London 1973, S. 5—6.

Ismael gebahr, dauon der Engel verkündigt, wie er ein wilder Mensch würde seyn vnd streitbar vnd sich setzen wieder alle seine Brüder : Daher mans noch dafur helt, daß der Türcke von diesem Ismael herkomme der gewohnet hat in Arabien, daher sie auch Vrsprung haben, das man Hafeneros heisset die Sarracener."[88] Es ist erstaunlich, daß man solch wirres Zeug noch im Jahr 1596 glaubte.

Die von Caelius Augustinus Curio erzählte Version uber den Ursprung der Türken lautet : „Andere die halten dafur das die Türken jahren Ursprung nemen von den zehen Geschlecht Israels, die in die Landschaft Mediam (wie Josephus bezeugt) sind geführt worden, welche zeugnuß oder beweisung sie allein dahär nemmen, dieweil sie eynander an Sitten und gebräuchen gantz gleichförmig sind. Andere aber halten darvon, das sie jhren Ursprung von Gog und Magog nemmen, wie solches deutlich in der Göttlichen Schrift, in der Offenbarung, Johannis gemeldet wirt. Diese oberzehlte vielerley meinung, will ich weder verthädigen noch verwerfen, sondern laß eynem jeden sein Urtheil und Gutdünken darinn." [89]

Trotz dieser Erwähnung „anderer Meinungen" scheint Curio diesem Märchen uber die Herkunft der Türken keinen Glauben geschenkt zu haben. Ebenso zweifelt er an der tatarischen Abstammung der Turken und diesbezüglichen Vermutungen Plinius', „jedoch will ich den Hochberuhmbten Scribenten, dem Plinio, nichts von seiner Wurden und Ansehen entziehen".[90] Für wahrscheinlicher erachtet Curio, daß die Turken „jhren Ursprung von den Hunnen genommen".[91] Ähnliche Erwägungen stellte Michael Babst von Rochlitz, „Pfarrherr von Mohorn" in seiner *Türckischen Chronica* (1595) [92] an.

Wie dem auch sei, die Frage nach dem Ursprung der Türken blieb im 16. Jahrhundert weitgehend ungeklärt. Johannes Sambucus muß resignierend eingestehen : „Varie multa scribuntur de ortu eorum, sed dicendum, quod est scriptum propter peccata deum gentem, cuius nec originem nec linguam scimus, immissurum".[93]

---

[88] *Turcica*, Nr. 2200, Bl. Bi. r.

[89] Zitiert nach der *Sarracenischen Geschichte*, Basel 1580 ; die Sarazenen waren nach Curio ein „mechtig Glotzen durch der Flammen und Hitz der jnnerlich Zweytrechtigkeit und uneynigkeit zum offtermahls in viel Theil und Stück zerflossen und geschmeltzt worden [...] namlich von dem Fewer der Arabischen und Babylonischen Schnitter". (Bl. C. XIX.) Vgl. *Turcica*, Nr. 1720, Bl. CXXXii ; die erste lateinische Ausgabe erschien 1567 ebenfalls in Basel (*Turcica*, Nr. 1211) ; andere Ausgaben : 1568, 1596 (*Turcica*, Nr. 1237, 1238, 2190).

[90] *Turcica*, Nr. 1720, Bl. CXXXi.

[91] Ebenda, Bl. CXXXii.

[92] Ebenda, Nr. 2018.

[93] H. Gerstinger, *Aus dem Tagebuch des kaiserlichen Hofhistoriographen Johannes Sambucus (1531—1584)*, S. 22—45.

QUELQUES TRAITS SPÉCIFIQUES DE LA CIVILISATION BULGARE AUX IX^{e}–X^{e} SIÈCLES

IVAN DUJČEV
(Sofia)

Les prémisses pour le développement de la civilisation bulgare aux IX^{e}–X^{e} siècles sont constituées par quelques faits fondamentaux à caractère politique. Cette époque décisive n'était que la conclusion logique d'une histoire déjà plusieurs fois séculaire et, d'un autre côté, elle devait laisser les traces les plus profondes dans toute la vie à venir. Il est hors de doute que le fait dominant est que l'Etat bulgare, formé in 681 par la fusion de trois éléments ethniques : Thraces, Slaves et Protobulgares, représentait deux siècles plus tard une puissance politique et militaire déjà bien consolidée. Acceptant, en 681, la formation de l'Etat bulgare dans les régions de la Mésie Inférieure, d'une partie de la Mésie Supérieure et de la Scythie Mineure comme un fait accompli, l'Empire byzantin avait consenti même à lui payer un tribut annuel [1], évidemment avec l'obligation d'observer certaines conditions favorables à Constantinople, avant tout de ne pas étendre ses conquêtes, et de n'endommager pas les autres possessions de Byzance. C'était cependant plutôt un *modus vivendi* temporaire, que l'on tenta bientôt, d'un côté et de l'autre, d'abandonner en vue d'une solution plus stable. Après le milieu du VIII^{e} siècle, l'Empire entreprit une vaste offensive contre l'Etat bulgare et une énergique *riconquista* des territoires, surtout ceux peuplés de Slaves, et occupés ou menacés par les Bulgares [2]. C'est seulement vers la fin du VIII^{e} siècle que les Bulgares, après avoir passé des moments assez critiques, quand même l'existence de leur Etat venait d'être mise en jeu, purent respirer. La vraie consolidation de l'Etat eut son début à peine au commencement du IX^{e} siècle : ce fut alors que le pouvoir suprême en Bulgarie passa dans les mains d'un prince énergique et prudent, Kroum (802–814), qui fonda une dynastie destinée à gouverner le pays presque deux siècles sans interruption et sans grands changements, pour autant que nous sommes informés sur les détails de l'histoire dynastique. Ce n'était plus un petit Etat qui existait à côté de l'Empire mondial qu'était Byzance, mais une puissance dont les frontières s'étaient déplacées bien au sud et sud-est, non loin du centre de l'Empire. Pour plusieurs dizaines d'années on ne put songer, à Constantinople, à la riconquista, mais uni-

---

[1] Pour les détails v. I. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo. I. Saggi di storia politica e culturale*. Roma, 1965, pp. 67 sv., 545 sv.

[2] Sur les événements v. V. N. Zlatarski, *Istorija na bŭlgarskaia dŭržava prez srednite vekove*, I/1. Sofia, 1918, p. 200 sv.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP, XV, 1, P. 63–73, BUCAREST, 1977

quement à la défense. La dernière offensive contre la Bulgarie fut entreprise par l'empereur Nicéphore I^{er}, au début, en 809, dans les régions occidentales, vers l'importante ville de Serdica-Sredec (la capitale bulgare d'aujourd'hui, Sofia) ensuite, à la fin du printemps 811, vers le centre même de l'Etat bulgare, au-delà de l'Hémus, vers la capitale Pliska. L'invasion entreprise avec des armées très nombreuses eut, au commencement, un certain succès, mais à la fin échoua misérablement [3]. La période qui suivit assura la consolidation de l'Etat bulgare. A deux reprises, au cours du IX^{e} siècle, le gouvernement de Constantinople consentit à régler ses rapports avec la Bulgarie, par des traités de paix qui devaient durer bien 30 ans chacun, le premier en 814—815 [4], le second en 864 [5]. Cela veut dire qu'après la seconde décennie du IX^{e} siècle les rapports entre l'Empire et la Bulgarie furent, pour des périodes assez longues, plutôt pacifiques, ce qui eut une importance très grande pour le développement de l'Etat bulgare.

L'équilibre des forces politiques et surtout militaires allait se développer en faveur des Bulgares. La Bulgarie devenait toujours davantage un pays qui réunissait autour d'un centre politique toutes les tribus bulgaro-slaves, c'est-à-dire les tribus qui n'entraient pas dans le nombre des Slaves du groupe ethnique serbo-croato-slovène. Ce processus de groupement était presque fini à la fin du IX^{e} siècle, parfois sans être même noté dans les sources écrites, étant donné, sans doute, qu'il s'était réalisé sans rencontrer de résistances et, par conséquence, sans provoquer de graves conflicts. Deux guerres de brève durée, entre les années 894—896 et au début même du X^{e} siècle, représentaient des épisodes qui n'eurent pas une importance particulière. Quelques dizaines d'années, entre l'an 815 et la fin de la première décade du X^{e} siècle, constituent vraiement la longue période de « paix profonde » dans les relations de la Bulgarie avec l'Empire byzantin. Ce fut justement alors que l'Etat bulgare put achever sa consolidation, s'organiser dans l'intérieur et s'imposer comme une grande puissance, à côté de l'Empire de Constantinople, de l'Empire franc et de la Grande Moravie.

Une quinzaine d'années du règne du roi Syméon (893—927), entre 912 et 927, exprimèrent déjà toute la rivalité qu'était née entre les deux pays voisins — Byzance, qui traversait une crise profonde, et le vigoureux Empire bulgare. Ce fut cependant une brève période d'une féroce hostilité politique et militaire qui n'eut aucune répercussion négative sur les contacts dans le domaine de la civilisation. Après la mort du roi Syméon, au mois de mai 927, la Bulgarie continua, pendant encore une quarantaine d'années, de représenter une grande puissance, toujours rivale, bien que non ouvertement hostile à l'Empire. Pendant cette période Byzance réussissait à arriver à une nouvelle consolidation intérieure, ce qui lui permit, après 963 — quand le pouvoir passa entre les mains d'empereurs-

[3] Dujčev, *op. cit.*, II, p. 425—489, *La Chronique Byzantine de l'an 811;* pp. 618—621, *addenda*.

[4] Zlatarski, *op cit.*, I/1. p. 299 sv.- V. Beševliev, *Die protobulgarischen Inschriften*. Berlin, 1963, p. 203 sv., propose la date « zwischan 816 und 817 ».

[5] Zlatarski, *op. cit.*, I/2 (1927) p. 22 sv. Voir en général I. Dujčev, « Slavia Orthodoxa » Collected Studies in the History of the Slavic Middle Ages, London 1970, no. IV, pp. 65 sv., 70.

soldats comme l'étaient Nicéphore II Phocas (963—969), Jean Ier Tzimiscès (969—976) et Basile II (976—1025) — d'entreprendre une offensive contre l'Etat bulgare. Il s'ensuivit une période demi-séculaire de luttes presque ininterrompues. L'occupation, en 971, de la capitale bulgare de Preslav par l'armée de Jean Tzimiscès ne fut qu'une étape dans ces luttes sanguinaires : l'organisation étatique et ecclésiastique fut transportée dans les régions sud-occidentales de l'Etat bulgare, où la lutte pour l'indépendance nationale continua encore au cours de plusieurs années, jusqu'en 1018, quand toutes les terres bulgares furent conquises par Basile II le Bulgaroktonos.

Les vestiges de la civilisation matérielle créée par les Bulgares pendant cette période de deux siècles sont à chercher avant tout dans les grands centres de la vie étatique et ecclésiastique, à Pliska, Preslav et Ochrid. Entre l'année 811/12, immédiatement après l'invasion des Byzantins, et le déplacement de la capitale à Preslav en 893, Pliska eut son époque d'épanouissement. La reconstruction de l'ancienne capitale fut commencée probablement déjà pendant les dernières années du khan Kroum, mais ce fut justement pendant le règne du khan Omurtag (814—831), ce grand philoktistés bulgare, que fut réalisée ici une large activité de construction. Les fouilles archéologiques, entreprises surtout pendant ces dernières dizaines d'années [6], ont mis à jour les vestiges imposants, avant tout, des constructions profanes : les restes des fortifications qui devaient protéger la capitale devant des attaques éventuelles, ensuite des palais somptueux pour les souverains, enfin des sanctuaires pour le culte païen. Il y a certains traits de cette architecture bulgare du dernier paganisme, ainsi que de l'époque immédiatement après la conversion, qui doivent être relevés d'une manière particulière. C'est, en premier lieu, le caractère monumental des constructions soit profanes soit de culte, aussi bien pré-chrétiennes que chrétiennes. Jamais plus tard, même pendant des époques d'épanouissement politique et militaire de l'Etat bulgare au Moyen âge, on n'y trouvera des édifices de telles dimensions, construits avec une telle profusion de matériaux durables, comme pendant la dernière période de l'existence de Pliska comme capitale de l'Etat. Il serait possible de découvrir ici, dans ce caractère monumental des constructions, non seulement les possibilités matérielles d'un Etat puissant et très riche, bien organisé, mais également le reflet de conceptions architécturales spécifiques et des influences de l'époque romaine tardive et de l'art iranien [7]. Le caractère monumental a trouvé son expression non seulement dans les constructions profanes, mais aussi dans une exceptionnelle construction chrétienne — la grande basilique de Pliska [8].

C'est justement ici que se réalise la continuité entre l'époque païenne et l'époque chrétienne dans la Bulgarie du IXe siècle, sous un aspect caractéristique. Les constructions monumentales profanes de l'époque avant la

---

[6] Informations chez St. Stančev, *Pliska und Preslav. Ihre archaologische Denkmäler und deren Erforschung.* In W. Beševliev -J. Irmscher, *Antike und Mittelalter in Bulgarien*, Berlin, 1960, pp. 219, 224 sv., passim — De riches matériaux dans la publication, *Preslav*, Sbornik I. Sofia, 1968.

[7] Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, II (Roma, 1968) p. 411 sv.

[8] Informations sur la basilique de Pliska, Stančev, *op. cit.*, p. 226 sv. ; p. 237 sv.

conversion au christianisme ont trouvé leur continuation dans la construction d'un édifice monumental de l'époque immédiatement postérieure à 865, comme l'était la grandiose basilique, autour de laquelle surgit un monastère et une communauté monacale. En 893 la capitale bulgare fut transférée de Pliska à Preslav, mais le monastère de Pliska continua à exister comme un grand centre d'activité littéraire. Selon toute probabilité [9], ce fut ici le centre de l'école littéraire organisée en Bulgarie pendant les dernières dizaines d'années du IX^{e} siècle et connue plus tard sous le nom d'Ecole de Preslav, étant liée à la nouvelle capitale.

L'abandon de la première capitale, qui avait formé au cours de quelques siècles le centre de l'Etat bulgare païen, ne signifiait pourtant pas un détachement complet du passé. On construisit très vite autour de Preslav et dans la ville elle même un certain nombre d'églises, et il s'y forma également quelques communautés monastiques [10]. Aucune construction monastique ne pouvait cependant rivaliser, par ses dimensions, par son aspect imposant, avec le monastère de Pliska qui offrait d'ailleurs aussi le calme nécessaire pour la vie contemplative et pour une fervente activité littéraire. Pliska donc fut abandonnée comme centre politique et administratif, mais non comme foyer d'activité littéraire et probablement aussi artistique. La continuité entre les deux centres culturels bulgares se manifeste également dans l'architecture. Les constructions de Preslav de la période initiale gardent les traits monumentaux de l'époque préchrétienne. On constate cela, tout d'abord, en observant les fortifications et les palais de Preslav, construits au temps du roi Syméon [11] : tout est bâti avec des blocs de pierre pesants, bien taillés et admirablement disposés ; les dimensions sont vraiment considérables.

Rien d'autre ne parle avec une telle éloquence de la puissance matérielle de l'Etat bulgare de cette époque que ces constructions massives et imposantes. Il faut relire l'impression qu'elles exerçaient d'après la déclaration d'un des plus illustres écrivains de l'époque, Jean l'Exarque. Il avait probablement visité Constantinople et avait vécu quelque temps à Byzance, ce qui lui avait permis d'apprendre le grec, peut-être mieux que tous ses contemporains [12]. Et pourtant c'est avec une admiration sincère et spontanée qu'il nous parle de l'impression que la capitale de Preslav laissait sur les visiteurs. Il parle [13] avant tout des *tours* que l'on

---

[9] Déjà P. Mutafčiev, *Istorija na bŭlgarskija narod.* I. Sofia, 1943, p. 294, avait exprimé des doutes quant à l'identification de Patlejna comme le grand centre d'activité littéraire bulgare pendant l'époque paléobulgare.

[10] Cf. I. Dujčev, *Problemi iz srednovekovnata istorija na Preslav.* In *Preslav.* Sbornik I, p. 29 sv. ; idem, *La réforme monastique en Bulgarie au X^{e} siècle.* In *Etudes de civilisation médiévale (IX^{e}—XII^{e} siècles).* Poitiers, 1974, p. 255 sv.

[11] K. Škorpil, *Pametnici ot stolicata Preslav.* In *Bŭlgarija 1000 godini. 927—1927.* (Sofia) s.a., p. 183 sv.

[12] Notes biographiques sur Jean l'Exarque : I. Dujčev, dans *Istorija na bŭlgarskata literatura, I. Starobŭlgarska literatura.* Sofia, 1962, pp. 127—139 ; Estestvoznanieto v srednovekovna Bŭlgarija, Sofia, 1954, p. 54 sv.

[13] Voir le texte chez R. Aitzetmuller, *Das Hexaemeron des Exarchen Johannes,* VI. Graz, 1971, pp. 1—6, avec une traduction allemande : « So wie ein niedriger und armer Mensch, ein Fremdling, der von weit her gekommen ist zu den Torgebauden des koniglichen Hofes, bei ihrem Anblick in Erstaunen gerat ; und näher tretend zu den Toren, um (Einlass) zu erbitten, ist er

voyait en s'approchant du palais du souverain, ensuite de la *porte d'entrée* qui donnait accès à l'intérieur. Il nous dit que l'on voyait, en pénétrant dans la résidence, des *grands bâtiments* disposés de l'un et de l'autre côté de la rue, enrichis d'ornements en pierre, en bois et en d'autres matériaux. Dans la résidence elle-même, nous dit-il, on observait des hauts palais et églises, embellis, à l'extérieur en pierre, en bois et en couleurs, au-dedans en marbre, cuivre, argent et or. L'impression était naturellement encore plus profonde, puisque la résidence contrastait, nous assure Jean l'Exarque, avec tout ce que l'on pouvait observer ailleurs dans le pays. Nous savons, en outre, toujours grâce à un témoignage du même écrivain paléobulgare [14], que l'ornementation était enrichie par des peintures murales, de caractère profane, et peut-être des mosaïques. De cette splendide civilisation ne sont arrivés jusqu'à nos jours que des restes assez pauvres : quelques colonnes en pierre, des chapitaux ornés, des fragments en marbre, etc.[15]. De nombreuses pièces de céramique nous donnent une idée de la richesse de la décoration des palais et des églises de Preslav pendant le IX^e et le X^e siècle [16]. C'était une civilisation aulique qui avait atteint un haut degré de développement.

Le grand processus de christianisation des peuples slaves qui s'accomplit au cours du IX^e siècle, embrassait largement les Slaves méridionaux et, avant tout, les Bulgares. Un Etat dont les territoires étaient limitrophes à deux puissants centres du christianisme, comme l'étaient l'Empire de Byzance et celui des Francs en Occident, ne pouvait nullement rester en dehors du mouvement de christianisation des peuples non convertis jusqu'ici. La nouvelle religion s'imposait également comme la suite du développement intérieur et aussi comme le résultat des influences extérieures. En donnant au pays cette unité interne qui était ébranlée depuis quelques dizaines d'années, la conversion officielle à la foi chrétienne en 865 [17] eut des conséquences considérables pour l'évolution de la

---

voll Bewunderung; und wenn er hineingeht, sieht er beiderseits Hauser stehen, geschmückt mit (edlen) Steinen und Holzer, zur Ganze bemahl ; und wenn er weiter in den kleinen Hof hineingeht und er erblickt hohe Palaste und Kirchen, ausserordentlich reich verziert mit Steinen und Holzer, und Farben, innen aber mit Marmor und Erz, Silber und Gold ; dann wird er nicht wissen, womit er sie vergleichen soll — denn er hat ja in seinem Lande das (noch)nicht gesehen, nur armselige Strahhutten... ». Cf. également la traduction bulgare moderne chez I. Dujčev, *Iz starata bŭlgarska knižnina. I. Knižovni i istoriceski pametnici ot Pŭrvoto carstvo.* Sofia, 1943, pp. 78—79, 86—87.

[14] K. Mijatev, *Dva poetičeski fragmenta u Joan Ekzarch kato istoričeski izvori.* In « Archeologija », I, no. 1—2 (1959) pp. 9—16. Cf. aussi ma note in « Byz. Zeitschrift », 53 (1969) p. 269, avec l'observation suivante : « Besonders wichtig ist die Stelle im Hexaemeron Kap. 1 (s. jetzt im Original und deutscher Übersetzung bei R Aitzetmuller, Das Hexaemeron des Exarchen Johannes. I. Graz 1958, 195 ff.), die, wie M(ijatev) betont, die bildende Kunst betrifft und das Bestehen der Portratmalerei in Preslav Ende des 9. oder Anf(ang) des 10. Jh. beweist. Ohne aber diese Stelle so weit zu interpretieren, könnte man m.E. hochstens behaupten, daß Johannes Exarchos, der wahrscheinlich eine gewisse Zeit in Konstantinopel studiert hatte, die damalige byzantinische Porträtmalerei kannte ».

[15] K.Mijatev, *Bŭlgarskoto izkustvo prez IX i X vek.* In *Bulgarija 1000 godini*, p. 160 sv.-Škorpil, *ibidem*, p. 215 sv., avec les images.

[16] Sur la céramique de Preslav v. A. Grabar, *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique.* Paris, 1928, pp. 7—55. — K. Mijatev, *Preslavskata keramika.* Sofia, 1936. D'autres indications chez Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, II, p. 419 sv.

[17] Dujčev, *op. cit.*, III(Roma, 1971) pp. 63 sv., 670—671 ; à propos de la date, *ibidem*, ·d 63 n. 2.

civilisation. Cela imposait, avant tout, la création et l'introduction d'une écriture et d'une littérature conformes aux exigences du pays. Les besoins de l'Etat et de son administration exigeaient déjà par eux-mêmes l'emploi d'une écriture — pour les nécessités du fisc, des services militaires, des rapports avec les autres pays et Etats. Encore davantage on sentait la nécessité d'une écriture par rapport à l'activité missionnaire et christianisatrice : la pureté des dogmes chrétiens ne pouvait être assurée que par le moyen d'une littérature liturgique et religieuse 'écrite' et, en même temps, compréhensible pour les nouveaux convertis.

L'écrivain bulgare de la fin du IX^e et du début du X^e siècle Černorisez Chrabŭr nous informe que l'on avait tenté d'utiliser l'alphabet grec plutôt que le latin comme moyen d'expression de la langue slave [18]. Nous possédons heureusement presqu'une centaine d'inscriptions bulgares, improprement dites 'protobulgares', étant donné qu'elles datent autant de l'époque païenne, c'est-à-dire quand l'élément ethnique protobulgare dominait encore, que de l'époque chrétienne où les Protobulgares étaient assimilés par la population slave.

Parmi ces inscriptions, écrites toujours par le moyen de l'alphabet grec [19], on en trouve quelques-unes de langue protobulgare [20], d'autres contenant certains termes d'origine slave [21]. Dans quelques inscriptions on peut découvrir des signes graphiques qui ne sont rien d'autre que des adaptations de caractères grecs pour les transformer en signes d'expression de sons typiquement slaves [22]. Il est évident pourtant que l'on était assez loin de créer un système graphique qui aurait exprimé les particularités du langage slave. Encore moins pouvait-on se servir des signes graphiques rudimentaires que les Slaves et les Protobulgares avaient apportée avec eux lors de l'époque de l'installation dans les territoires balkaniques [23]. Autant que nous sommes informés [24], on avait entrepris, pendant la première moitié du IX^e siècle surtout, des tentatives de créer un alphabet slave pour les besoins de la population slave habitant les régions soumises à l'Empire. Sans obtenir de grands résultats, tous ces essais avaient contribué pourtant à élaborer les éléments fondamentaux pour la création d'un alphabet

---

[18] Voir l'édition par K. M. Kuev, *Černorizec Chrabŭr*. Sofia, 1967, p. 188 sv.

[19] Edition : V. Beševliev, *Die protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963 ; cf. mes observations sur cette édition « Bizant. Zeitschrift », 60 (1967) pp. 129—136, réédité : *Medioevo bizantino-slavo*, III, pp. 43—56.

[20] Beševliev, *op. cit.*, pp 232 no. 49 ; 233 no. 50 ; 235 no. 51 ; 238 no. 52 ; 242 no. 53.

[21] Tel, selon toute probabilité, le titre KANAC dans quelques inscriptions : Beševliev, *op. cit.*, pp. 247 no. 1 ; 287 no. 60 ; 292 no. 63, etc. Dans cette graphie, le titre grec peut signifier le titre protobulgare (turc) *çan* ou *khan*, mais aussi le slave кънѧзь, cette étymologie étant niée par Beševliev (*ibidem*, p. 249), qui reconnaît toutefois la présence de slavenismes dans le texte des inscriptions protobulgares (*ibidem*, pp. 49 · 'Die slawischen Ortsnamen' ; 39 · 'Slawischer Einfluss').

[22] Par exemple, dans l'inscription fragmentaire ОСТРО БОГОІН (Beševliev, *op. cit.*, p. 298 sv., no. 68) dans laquelle 'der Name Остро ... ist wahrscheinlich slawisch, vgl. Ostromir ...'), tandis que богоин représente 'wahrscheinlich die slawische Form' du titre protobulgare *bagain*.

[23] Pour les détails, v. I. Dujčev, *Protostoria dell'alfabeto slavo. Miscellanea in onore di Giulio Battelli* (sous presse).

[24] I. Dujčev, *Vŭprosŭt za vizantijsko-slavjanskite otnošenija i vizantijskite opiti za sŭzdavane na slavjanska azbuka*. In « Izvestija na Instituta za bŭlgarska istorija », VII (1957) pp. 241—267.

slave adéquat. Les territoires balkaniques et surtout les régions occupées et habitées par les Slaves conservaient toujours, nonobstant les ravages et les incursions au cours des premiers siècles, un nombre considérable de monuments de la civilisation antique liés à l'emploi de l'écriture, avant tout des inscriptions de toute espèce, en grec et latin [25]. Cette civilisation de l'écriture eut naturellement une influence indéniable sur les Slaves balkaniques lors de leur installation au sud du Danube : ce fut sans doute un facteur puissant pour la création d'un alphabet slave 'organisé' justement parmi les Slaves méridionaux. L'héritage antique exerçait sur la population slave établie dans les terres balkaniques son influence irrésistible aussi dans cette sphère de la vie historique.

On a discuté longtemps sur les problèmes de l'histoire de la création de l'alphabet slave [26], et il n'est pas nécessaire d'y revenir encore une fois. Qu'il soit permis cependant de relever quelques moments d'une importance particulière. Ainsi, on doit admettre, en premier lieu, que l'écriture slave la plus ancienne fut celle glagolitique et qu'elle fut créée pour les besoins de l'activité missionnaire parmi les Slaves méridionaux. La discussion autour de la date de la création de l'alphabet slave et, de manière spéciale, autour de l'information bien connue fournie par Černorisez Chrabŭr [27] doit être considérée comme arrivée à un résultat positif : l'alphabet slave fut organisé vers 854/55, plutôt comme une entreprise, pour ainsi dire, privée des missionnaires slaves. Parmi les hypothèses contradictoires relatives à l'origine ethnique des créateurs de l'ancienne écriture slave [28], il faut accepter comme la plus probable celle selon laquelle Constantin le Philosophe-Cyrille et son frère Méthode étaient d'origine slave, qu'ils provenaient de la population slavo-bulgare qui habitait pendant le IXe siècle dans la ville de Thessalonique et dans sa région [29]. C'est l'unique possibilité d'expliquer des détails importants autour des particularités de l'alphabet slave comme moyen parfait d'expression pour la langue paléoslave, ainsi que de la perfection des traductions et des œuvres littéraires originales des écrivains paléoslaves. Certains milieux à Byzance étaient contre la conception des 'trois langues sacrées' [30], et par conséquent ils étaient favorables à la création d'un alphabet et d'une littérature liturgique en langue slave. Cette divergeance des opinions avait pénétré également dans les pays slaves, d'une manière spéciale parmi les Bulgares.

On doit supposer que même après la création de l'écriture slave, il existait des personnes, semble-t-il, assez influentes, qui s'opposaient à cette innovation inouïe. On ne connaît pas les motifs de cette opposition, mais il est fort probable qu'à côté des considérations de caractère abstrait, comme l'était l'idée de l'origine 'non-divine' de l'alphabet nouveau, il y avait aussi des considérations pratiques. Les adeptes de la civilisation

---

[25] Indications bibliographiques : Dujčev, *Protostoria*, n. 2.

[26] Voir Dujčev, *Protostoria* (sous presse).

[27] Texte : Kuev, *op. cit.*, p. 188 sv.

[28] On insiste surtout sur l'origine grecque des deux frères Constantin le Philosophe-Cyrille et Méthode, hypothèse qui manque de preuves solides.

[29] Voir Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, pp. 81 sv. ; 125 sv.

[30] Pour les détails, v. I. Dujčev, *Il problema delle lingue nazionali nel Medio evo e gli Slavi*. In « Ricerche Slavistiche », VIII (1960) pp. 39–60, réédité in : *Medioevo bizantino-slavo*, II, pp. 43–68.

byzantine ne manquaient pas d'y voir le symptôme d'une opposition anti-byzantine qui pouvait aboutir à la formation d'une civilisation slave autonome. Les raisons d'ordre politique et religieux eurent, à Constantinople, le dessus et vinrent à l'appui de l'initiative des missionnaires slaves qu'étaient Constantin le Philosophe et ses disciples. Une innovation presque révolutionnaire, comme la création et l'introduction d'une écriture slave, ne pouvait nullement s'imposer sans l'approbation officielle des autorités politiques et ecclésiastiques de l'Empire. D'autant moins ne pouvaient se soustraire à une telle approbation les personnes qui jusqu'ici avaient été au service de la diplomatie byzantine, comme l'étaient Constantin le Philosophe et son frère Méthode. Sans cette approbation, l'initiative risquait de rester une tentative innovatrice sans résultat pratique et sans avenir.

L'arrivée à Constantinople de la mission politique et religieuse envoyée par le prince Rostislav de la Grande Moravie en 862 [31] constituait un grand événement qui détermina le tournant décisif vers une solution positive. Le gouvernement constantinopolitain et le patriarcat donnèrent leur approbation totale à l'innovation proposée. On comprenait assez bien, dans la capitale byzantine, que c'était l'unique possibilité de satisfaire la demande du prince de la Grande Moravie [32], et d'un autre côté un moyen raisonnable de consolider la propre politique dans ce pays slave. En se détachant, d'une telle manière, des Slaves méridionaux et surtout des Slaves bulgares, l'écriture et la littérature slaves obtinrent cette sanction suprême qui leur manquait au début. La littérature slave liturgique créée en vue d'une activité missionnaire parmi les Slaves du Sud et, ce qui est particulièrement important, créée par des Slaves bulgares, se détachait de sa patrie d'origine et perdait ainsi le caractère limité et presque local. Transportée en Grande Moravie, protégée et sanctionnée par l'Empire de Byzance, la littérature slave naissante devenait un phénomène d'une portée beaucoup plus vaste : elle prenait l'aspect d'un 'weltgeschichtliches Ereignis'. Un fait qui avait, au début , un caractère plutôt limité à un groupe ethnique, devenait ainsi un lien puissant entre deux entités slaves, de la péninsule des Balkans et de l'Europe Centrale, pour se transformer bientôt en un facteur de toute première importance dans la vie historique de toute la race slave, cette race qui était historiquement la plus jeune, pour cette époque, sur le continent européen. C'est justement dans l'œuvre de Constantin le Philosophe, de son frère et de ses disciples, que l'on doit voir le lien le plus ancien et le plus fécond en conséquence, entre la civilisation bulgare du IX[e] siècle et la civilisation des autres peuples slaves, avant tout de la Grande Moravie, ensuite des Slaves de l'Est et de l'Ouest.

---

[31] Pour les détails v. : Fr. Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*. Praha, 1933 (réédition : Academic International. Hattiesburg, Miss. 1933) p. 226 sv.— Fr. Grivec, *Konstantin und Method Lehrer der Slaven*. Wiebaden, 1960, p. 54 sv.

[32] Voir le texte de la *Vita Constantini-Cyrilli*, chap. XIV. 1 : ed. *Fr. Grivec — Fr. Tomšić*, Constantinus et Methodius Thessalonicenses. Fontes. Zagreb, 1960, pp. 129 (texte slave), 199—200 (traduction latine moderne) : « Rostislav enim, Moravicus princeps ...misit ad imperatorem Michaelem dicens ; 'Populo nostro, postquam paganismum abiecit, christianam legem observante, doctorem non habemus talem, qui nobis nostra lingua veram fidem christianam explicaret, ut etiam aliae regiones, illud videntes, imitentur nos. Mittite igitur nobis, domine, episcopum et doctorem talem. A vobis enim in omnes partes semper bona lex emanat... ».

Transportée parmi les Slaves de l'Ouest, en Grande Moravie et en Pannonie, la jeune littérature slave devenait non seulement une littérature liturgique officiellement reconnue et protégée , mais en perdant son caractère local, elle s'ouvrait largement pour être enrichie tant dans sa forme que dans son contenu. La participation à l'activité littéraire de Slaves occidentaux, surtout de personnes bien instruites dans les lettres latines, comme l'était Gorazd, qui connaissait le latin [33], apporta des éléments nouveaux. La jeune littérature slave subit, de cette manière, certaines influences de la civilisation occidentale et latine [34]. En même temps, le séjour parmi les Slaves de la Grande Moravie et de la Pannonie, les contacts avec eux et la part prise par ces Slaves à l'activité littéraire facilitèrent la pénétration des formes linguistiques propres aux dialectes de la population locale — les ainsi dits *moravismes* et *pannonismes*. La période « grande-moravienne » et « pannonienne » dans le développement de la littérature slave, qui était au début de son évolution, eut une importance énorme, tout aussi décisive que la période de la formation initiale.

Ainsi, déjà avant l'année 885 quand l'archevêque Méthode mourut, il existait deux centres d'activité littéraire slave : l'un chez les Slaves occidentaux, l'autre parmi les Slaves méridionaux. L'hypothèse d'une activité littéraire 'pré-cyrillométhodienne' parmi les Slaves bulgares, formulée par certains spécialistes [35], doit étre interprétée justement dans ce sens. La littérature slave créée par Constantin le Philosophe et son frère vers le milieu du IX^e siècle continua à se développer parmi les Slaves bulgares aussi après l'année 862/863 quand ses initiateurs passèrent chez les Slaves occidentaux. C'est à cette période d'activité littéraire, qui embrasse environ une quarantaine d'année, qu'on peut attribuer la préparation de certains écrivains paléobulgares, comme par example Jean l'Exarque [36]. Ils n'appartenaient pas à l'école des SS. Cyrille et Méthode d'une façon directe, mais apparurent vers la fin du IX^e siècle comme des auteurs déjà bien formés et riches de productions littéraires. En admettant, d'autre part, l'hypothèse d'une telle activité littéraire « pré-cyrillométhodienne », dans le sens d'une activité pendant la période entre 854/55 et 885/86, quand les disciples immédiats de Constantin-Cyrille et Méthode revinrent au Sud, on peut formuler des hypothèses ultérieures quant à la date de certaines œuvres littéraires, comme par exemple le «*Zakon sudnyj ljud'm*»[37],

---

[33] Voir le témoignage de *Vita Methodii*, chap. XVII, 4 = éd. Grivec — Tomšic, *op. cit.*, p. 236 (traduction latine) : « Interrogaverunt autem eum (=Methodium) dicentes : 'Quem designas, pater et doctor venerande, inter discipulos tuos, ut in magisterio tuo sit tibi successor ?'. Monstravit vero illis unum ex fidis discipulis suis, dictum Gorazd, loquens : 'His est vestrae terrae liber vir, bene quidem doctus in Latinis litteris, orthodoxus...' ».

[34] L'étude fondamentale par C. Mohlberg, *Il Messale glagolitico di Kiew — sec. IX — ed il suo prototipo romano del sec. VI—VII.* In : *Atti della Pontificia Accademia Romana di archeologia.* s. III. *Memorie*, vol. II. Rome 1928.

[35] Cf. sur le problème, les allusions formulées par Jurd. Trifonov, *Ioan Ekzarch Bŭlgarski i negovoto opisanie na čoveškoto telo.* In « Bŭlgarski pregled », I. no. 2 (1929) p. 1166 sv. ; idem, in « Spisanie na Bŭlg. akademija na naukite », XLVIII (1934) p. 56 ; *ibidem*, LVIII (1939) p. 26 sv. Le problème mérite une étude approfondie.

[36] Cf. Trifonov, *Ioan Ekzarch*, p. 166 sv.

[37] Texte et traduction : V. Ganev, *Zakon soudnyj ljud'm.* Sofia, 1959. — J. Vašica : XXX (1961) pp. 1—19. — M. Andreev : « Slavjanska filologija », 5 (Sofia 1963) pp. 113—136 ; idem : *Chiljada i sto godini slavjanska pismenost.* Sofia, 1963, pp. 321—337. — S. Troicki :

dont la chronologie a été l'objet d'une longue discussion. Les persécutions contre les disciples de Méthode, entreprises, en Grande Moravie immédiatement après la mort de l'archevêque, contribuèrent à la dispersion de ces missionnaires et mirent en jeu même le sort de la littérature slave et de tout ce qu'on avait réalisé jusqu'à ce moment. Le retour d'un certain nombre de disciples de Constantin-Cyrille et de Méthode en Bulgarie sauvait l'initiative innovatrice slave. Même en admettant que pas toutes les œuvres littéraires qui furent créées au cours de la période « grande-moravienne » et «pannonienne » furent sauvées et les manuscrits où elles étaient copiées furent apportés en Bulgarie, en général chez les Slaves méridionaux et à Byzance, il est indéniable que cette littérature revenait enrichie considérablement et bien « consolidée », c'est-à-dire avec l'approbation des autorités suprêmes politiques et ecclésiastiques de l'Occident et de Constantinople. Après s'être détachée pour une certaine période de temps de la civilisation bulgare et sud-balkanique, l'œuvre cyrillo-méthodienne s'englobait de nouveau dans cette civilisation et en devenait un élément essentiel. La période paléobulgare dans l'histoire de la littérature slave constituait avant tout une continuation de l'activité réalisée entre le milieu du IX^e siècle et la date du retour des disciples cyrillométhodiens, cette fois enrichie dans la forme et le contenu grâce à la période féconde grande-moravienne et pannonienne. L'accueil fait en Bulgarie aux disciples de l'archevêque Méthode et les possibilités infiniment favorables qu'on leur accorde dès leur arrivée ici pour leur activité assurèrent les premisses pour un splendide développement ultérieur. C'est au cours de la période paléobulgare que la littérature slave s'enrichit davantage. Quand on parle d'un 'siècle d'or' de la littérature paléobulgare, c'est en réalité le 'siècle d'or' de la littérature paléoslave. Cette littérature ne représentait plus un phénomène qui faisait partie de la civilisation bulgare, mais appartenait déjà à la civilisation slave en général. De même que la langue de Constantin-Cyrille et de Méthode qui n'était, au début, que le dialecte d'une tribu slave de la région de Thessalonique, devenait avec le temps la base d'une langue littéraire slave commune, ainsi la littérature paléobulgare, enrichie et évoluée, devenait le patrimoine de tous les Slaves, surtout des Slaves orthodoxes ou bien de la 'Slavia orthodoxa'. C'est dans le domaine des lettres que fut réalisé le progrès le plus grand par les Slaves à ce degré de leur évolution culturelle. Grâce à cette littérature fut créé le lien le plus solide entre la civilisation bulgare du IX^e—X^e siècle et la civilisation des autres peuples slaves non seulement pour l'époque, mais encore pour tous les siècles à venir. L'écriture créée par Constantin le Philosophe-Cyrille et son frère, ainsi que la littérature paléoslave de l'époque paléobulgare, 'grande-moravienne' et 'pannonienne' pénétrèrent bientôt chez les autres Slaves du Sud et de l'Est et y eurent un développement ultérieur [38].

Après la période des IX^e et X^e siècles, quand la civilisation bulgare avait atteint un très haut degré de splendeur, le peuple bulgare passa par

---

Actes du XII^e Congrès intern. d'études byzantines, II. Beograd, 1964, pp. 525— 529. — M. Andreev, *Sur l'origine du 'Zakon sudnyj ljudem'*, in « Revue des études sud-est europ. », I (1963) pp. 331—344, etc. La littérature spéciale consacrée au problème est particulièrement riche, sans des résultats unanimement acceptés.

[38] Pour les détails, v. Fr. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*. Paris, 1926, pp. 282—322 : '*L'œuvre de Méthode sauvée par les Bulgares*'.

des siècles entiers de crise et de domination étrangère. Ce fut exactement pendant ce temps-là que les monuments de la civilisation paléobulgare furent, en grande partie, détruits, endommagés ou dispersés. Ce que nous possédons à présent de l'ancienne littérature bulgare des IXe—Xe siècles, ce ne sont que les débris conservés le plus souvent en copies postérieurs et faisant partie de la littérature des autres peuples slaves. Dans le pays de son origine ces monuments littéraires ont été, dans la plus grande partie, impitoyablement détruits.

L'ancienne civilisation bulgare s'était formée sous l'influence puissante de la civilisation de Byzance. En reconnaissant ce fait, il faut ajouter que la civilisation byzantine fut, pour l'époque médiévale, la civilisation la plus riche en contenu et la plus évoluée que le monde européen ait connue alors. Ce que les écrivains paléobulgares ont puisé à Byzance, c'était avant tout les œuvres des auteurs patristiques, cette littérature patristique que l'on considérait comme un patrimoine commun aux chrétiens, et non les œuvres des écrivains byzantins proprement dits. C'est grâce aux traductions et aux compilations des œuvres byzantines faites en Bulgarie médiévale que les autres Slaves orthodoxes connurent, le plus souvent, la littérature patristique et byzantine. La Bulgarie des IXe—Xe siècles, de cette façon , joua le rôle d'intermédiaire entre la civilization byzantine et les Slaves, et contribua ainsi au développement de la civilisation slave médiévale. L'influence de Byzance dans le domaine politique représentait un danger, mais dans le domaine de la civilisation elle fut d'une valeur hautement positive, quand on sut l'assimiler judicieusement.

LA SATIRE SOCIALE-POLITIQUE DANS LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE EN LANGUE GRECQUE DES PRINCIPAUTÉS (1774—1830)*

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Dans les nouvelles conditions économiques, sociales et politiques créées par la paix de Kuciuk-Kainargi (1774), la crise d'un processus de transition est perceptible pour tout le Sud-Est européen. L'accès à la navigation de la mer Noire permettant la poussée du capital commercial de cette zone, laissait paraître certaines prémisses des relations capitalistes [1].

Pour les pays roumains, cette période fut — sur le plan politique — une dernière étape des règnes phanariotes, dont le caractère était profondément changé à la suite des guerres russo-turques et de la réaction des boyards roumains qui avaient tenté de rejeter la domination étrangère. Sur le plan économique, un début d'émancipation, par rapport à la tutelle ottomane, donnait une véritable impulsion à l'agriculture, qui devait produire davantage pour la marché. L'importance prise par l'argent permit — par la suite — un phénomène absolument nouveau dans le tableau social des pays roumains, l'irruption de toute une catégorie de marchands et d'usuriers qui accumulent de petits capitaux, dont puisent sans cesse les hobereaux ruinés ou les parvenus sociaux, afin d'assurer un luxe inutile ou pour se hisser sur l'échelle sociale en achetant des charges d'Etat. En effet, ces dernières — selon un système qui encourageait toutes les formes de la corruption administrative [2] — étaient vendues pour des sommes exorbitantes, parce qu' elles offraient à leurs titulaires des possibilités de gains particulièrement intéressantes. Une fois achetée — au prix élevé créé par la concurrence — la dignité d'« ispravnic » (préfet), par exemple, devenait une source intarrissable de revenus. Pendant toute cette période, le terrain le plus disputé est donc celui des dignités et des fonctions publiques. Par leur caractère rémunérateur et par la position qu'elles confé-

---

* Le thème de cet article a formé l'objet d'une communication présentée au III-e Congrès International des Études Sud-Est Européennes Bucarest, 1974.

[1] N. Todorov, *Certains problèmes du développement urbain dans les provinces balcaniques de l'Empire Ottoman aux XVI-e—XIX-e siècles*, « Bull. de l'A.I.É.S.E.E. », XII, 1, 1974, p. 52.

[2] Les abus fiscaux et la vénalité des charges ne pouvaient être supprimés, tant qu'on ne réglementait pas la rétribution régulière des dignitaires. Bien des réformes l'ont tenté, mais sans succès. Les mesures prises par Grégoire Ghica (1774—1777) ou Alexandru Moruzi (1802—1806) — sans parler d'une période plus ancienne — n'arrivèrent ni à supprimer la vénalité des charges, ni à réduire les impôts supplémentaires.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 1, P. 75—92, BUCAREST, 1977

raient, ces charges étaient une vraie aubaine pour leurs titulaires. Elles sont également briguées par cette catégorie de « parvenus », que toute mutation sociale ne manque pas de faire essaimer. Très souvent, ces derniers ne sont que les représentants d'un nouvel ordre de choses, rejetés par une société qui voyait d'un mauvais œil les progrès sociaux de cette noblesse de robe.

La réaction soulevée par ce lamentable état de l'administration ne tarda pas à se montrer et c'est surtout la forme des *mémoires politiques* et des *projets de réforme* [3] qu'elle prit, durant toute cette période. Rédigés, par les boyards et par les érudits roumains, ces textes demandaient, entre autres, un rapide assainissement de l'administration. Mais une autre voie fut également suivie par la critique sociale-politique du temps, celle d'une riche littérature satirique roumaine, formée par des chroniques, des pamphlets, des dialogues dramatiques et des comédies de mœurs. Tous ces écrits condamnaient sans pitié les abus caractérisant le régime phanariote et même les débuts des règnes autochtones [4].

Nous ne rappellerons qu'en passant le caractère satirique de la chronique du « pitar » Hristache et de la « Tragédie » d'Alecu Beldiman ou de la chronique de Zilot Românul, pour nous arrêter aux pamphlets et aux pièces satiriques, plus proches de notre sujet.

Une critique impitoyable de la noblesse fait l'objet du pamphlet attribué jadis à Vartolomeu Măzăreanu (qu'on tend à considérer l'œuvre de Ionică Tăutu [5]), intitulé *Discours d'un paysan adressé aux boyards* et celui de I. Tăutu, *Le cri du peuple de Moldavie.* Très ressemblante à ces derniers, mais d'un intérêt documentaire supérieur, est la satire en vers découverte par Emil Vîrtosu [6], qui l'a attribuée à Vasile Pogor-père, ayant pour titre *La vision d'un ermite Varlaam du Monastère de Secu (1821).* Ce texte démasque les tares de quelques membres marquants de la société de Moldavie, en reflétant en même temps l'antagonisme existant entre la grande noblesse, d'une part, et la petite noblesse, aliée aux citadins, d'autre part. Le moment historique est celui du début du règne de Ioan Sandu Sturza, quand « pour créer une base sociale de gouvernement, le prince fait des promotions massives et répétées de petits boyards, en élevant sans cesse des hommes nouveaux dans les hautes fonctions, de sorte que la couche bourgeoise, en pénétrant dans l'administration, pénètre en même temps dans la noblesse petite et moyenne » [7].

---

[3] Vlad Georgescu, *Ideile politice și iluminismul în Principatele române*, București, 1972, p. 119—120, idem, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines, 1768—1830*, București, 1970; idem, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines, 1831—1848*, București, 1972.

[4] La période dont nous nous occupons chevauche sur deux régimes, car les premières années des règnes autochtones rétablis après la révolution de 1821, ne marquent pas un changement du système administratif. Voir aussi *Satire și pamflete din preajma lui 1848, avec une étude* introductive de Gh. I. Georgescu-Buzău, București, 1950, p. 5—19.

[5] Vlad Georgescu, *Mémoires ...*, II, p. 163. Voir aussi Dan Mănucă, *Cuvîntul unui țăran către boieri*, dans « Cronica », 32, 1970, p. 7.

[6] Emil Vîrtosu, *Un pamflet moldovenesc din vremea eteriei*, dans « Viața Românească », 4—5, 1930. Ce pamphlet fait « un sévère réquisitoire contre les boyards émigrants pendant la révolution de 1821, un tableau suggestif de l'exploitation féodale ».

[7] Emil Vîrtosu, *O satiră în versuri din Moldova anului 1821*, dans « St. mat. ist. med. », II. 1957, p. 465—540.

C'est toujours Vasile Pogor qui attaque les institutions fondamentales de la Moldavie (le Conseil princier, le Trésor, l'Église) dans une âpre satire politico-sociale, intitulée *Dialogue entre la Nature et la Moldavie* et dans son poème *Eterida*. Dans un autre poème, Pogor exprime également son mépris pour les prétentions des boyards qui, étant dépourvus de mérites personnels, se vantent des vertus de leurs ancêtres (εὐγενισμός)[8].

Mais la littérature satirique revêt surtout la forme des pièces dramatiques critiquant les mœurs de l'époque. Dans une phase où les idées progressistes n'allaient pas jusqu'à des tentatives de transformations radicales, la critique apparaissait comme étant l'unique arme qu'on pouvait destiner à l'amélioration d'une société corrompue. Aussi attribuait-on au théâtre une force de persuasion qui en faisait une institution d'éducation patriotique particulièrement efficace [9]. Les premières comédies satiriques roumaines de cette période sont : *Le procès des femmes* (1806) et *La comédie du « ban » Canta*, de Costache Conachi, ainsi qu'une pièce anonyme *Serdarul* [10] *din Orhei*, découverte par le poète Vasile Alecsandri. Cette dernière, rédigée avant 1811, s'attaque à toute une série de types caractéristiques du régime phanariote : le gendre d'un grand boyard (accédant à une dignité par la protection de son beau-père et impatient de se montrer à la hauteur de son rang), un grec Stavarachi, « secrétaire et intrigant », qui sert de mentor au précédant, ainsi que d'autres figures d'arrivistes désireux de pénétrer dans la protipendade [11].

Les comédies de Iordache Golescu font une critique acerbe des règnes de Jean Caragea [12] et de Grégoire Ghica [13], en reflétant tant les conflits des partis des boyards, que les moyens employés par le gouvernement pour extorquer l'argent de la population. L'abus y est élevé au rang de principe et les « ispravnici » (préfets), dont le cynisme était proverbial, ont pour devise : « Fais, toi aussi, comme les autres, profite tant que tu le pourras »[14].

Mais les comédies de Conachi et le cycle des satires dramatiques de Iordache Golescu n'ont pas encore le caractère de pièces destinées à la scène [15]. Leur intérêt est surtout documentaire, car elles permettent de surprendre sur le vif des réalités contemporaines qui — on le sait — échappent généralement aux sources historiques proprement dites. Ces derniers temps, les recherches ont mis en circulation deux autres pièces en vers, de la même facture : *Le conseil de famille* (Sfatul familiei), décou-

---

[8] E. Vîrtosu, *O satiră ...*, p. 466.

[9] *Istoria teatrului în România*, I, Chap. V, Bucureşti, 1965, p. 142—143.

[10] Terme d'origine turque désignant une dignité en Moldavie et Valachie, dont le caractère militaire évolua dans un sens administratif, au XVIII-e siècle.

[11] Ioan Massoff, *Teatrul românesc, privire istorică*, Bucureşti, 1961, p. 127—129 ; Al. Niculescu, Fl. Tornea, *Primii noştri dramaturgi*, Bucureşti, 1960, p. IX—X.

[12] *Starea Ţării Româneşti, acum în zilele Măriei sale Ioan Caragea* Voevod, 1818 ; V. N. Bănescu, *Viaţa şi scrierile marelui vornic Iordache Golescu*, Vălenii-de-Munte, 1910, p. 111—142. V. aussi N. Iorga, *Histoire des Roumains*, Bucarest, VIII, 1944 p. 247.

[13] *Comedia ce se numeşte Barbul Văcărescul, vînătorul ţării*, V. N. Bănescu, *op. cit.*, p. 159—211.

[14] *Ibidem*, p. 56.

[15] Souvent elles étaient jouées au théâtre de marionettes.

verte par Şerban Cioculescu et attribuée à Nicolae Dimachi [16] et une comédie anépigraphe que N. A. Ursu, avec des arguments irréfutables, vient d'ajouter à l'activité surtout juridique d'Alecu Donici [17], dont on ne connaissait jusqu'ici — en matière littéraire — que les traductions, les fables et sa collaboration à un volume de satires.

Compte tenu de la valeur de source historique de ces pièces satiriques et de la fresque sociale qu'elles ressuscitent devant nos yeux, nous nous proposons de communiquer l'intérêt de quatre comédies écrites en grec — dont deux inconnues — qui nous semblent se situer, au même titre que les précédentes, aux débuts de la dramaturgie roumaine. Ces pièces ont été écrites entre 1785 et 1820 et se trouvent — sous forme manuscrite — dans les codex grec no. 1160 et no. 733 de la Bibliothèque de l'Académie.

La première en date, « Ἀλεξανδροβόδας ὁ ἀσυνείδητος», de George I. Soutzo (1785) a été déjà signalée par Nicolae Iorga [18]. En Grèce, elle a été commentée par Constantin Dimaras [19] et décrite, en tant que fragment d'un codex manuscrit, par Panaghiotis Moulas [20]. En mettant en scène les rivalités et les intrigues des familles phanariotes régnantes, cette pièce est en même temps une satire des mœurs d'Alexandre Mavrocordato Firaris, dont le court règne fut particulièrement trouble.

Les personnages sont tous de grands boyards phanariotes, parents du prince, ou des dignitaires de la Cour : Stefan Mişoglu, « baş capuchehaia », beau-frère du prince, son frère, le « hatman » Alexios, le « paharnic » Hristodul Vlahutzis, secrétaire des « capuchehaia » et beau-frère de Mişoglu, le dragoman Manolakis, le second « capuchehaia », Constantin Filodoris et Nikodimos, dignitaires, Kernitzis, confesseur, Tarsiţa, maîtresse du prince. Les faveurs de la Sublime Porte, l'ascension sur l'échelle des dignités et les rivalités entre Mavrocordato, Callimachi et Soutzos, forment le trame de l'action. Le ton y est cynique, les gens sans scrupules, n'hésitant pas à étaler leurs bassesses et à avouer leurs intérêts les plus abjects. « Celui qui n'use pas de machiavélismes, ne sait pas vivre ! », déclare Alexandru Vodă et Mişoglu de lui répondre : « Grand bien vous fasse, Seigneur, que vous êtes raisonnable ! » Une longue tirade du prince qualifie de superstitions une série de principes éthiques, dont on doit se libérer — selon lui — en les rejetant. Se déclarant athée, Alexandru Vodă constate qu'il a compris trop tard «que le monde et tout ce qui a trait au créateur ne sont que tromperies »[21]. Pour lui, la vie est trop courte pour être vécue autrement qu'en satisfaisant son bon plaisir, sans perdre une

---

[16] Şerban Cioculescu, *Prima piesă românească*, dans « Gazeta literară » 11.XII.1958 ; idem. *Initia noastră comedie originală « Sfatul familiei »*, dans « Viaţa românească », no. 12, 1960, p. 146—164 ; idem, *Texte si documente*, dans « Viaţa Românească », no. 2, 1961, p. 91—110.

[17] N. A. Ursu, *O comedie necunoscută a lui Alecu Donici*, dans « Cronica », Iaşi, no. 21, 1976, p. 4.

[18] N. Iorga, *Istoria literaturii române în sec. al XVIII-lea (1688—1821)*, Bucureşti, 1901, p. 76—77.

[19] C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1965, p. 198.

[20] Pan. Moulas, Μεταφράσεις καὶ πρωτότυπα κείμενα ἀπὸ τὸν 18° αἰῶνα (περιγραφὴ ἑνὸς κώδικα), dans «Ὁ Ἐρανιστής» , III, no. 68, 17, 1965, p. 215.

[21] Bibliothèque de l'Académie (citée par la suite B.A.R.), ms. gr. 1160, f. 22ᵛ.

minute—dit-il—car «le temps, lui, ne revient jamais en arrière et plus il passe, plus notre fin approche, la mort nous saisit et nous devons passer *dans le néant d'où nous provenons* »[22]. Déplorant l'atmosphère dans laquelle il vit, c'est-à-dire l'incertitude due aux rivalités pour le trône de Moldavie, Alexandru Vodă déclare : «Personne ne peut vivre heureux, dans un pareil climat ». C'est pourquoi, il ne veut plus y rester une heure de plus. «Mais où aller sans risques ? Aller en Allemagne, mais s'ils me livrent aux Turcs, comme ils l'ont fait pour les fils d'Ipsilanti . . ., donc plutôt en Russie, où je connais toutes les habitudes et j'ai tant d'amis. Mais là aussi on peut me livrer et me faire décapiter. Il n'y a pas de meilleur endroit que Trieste. Livourne aussi, mais à Trieste je peux mener des pourparlers et puis l'endroit est plus sûr. Mais si la Porte comprend mes plans et me fait décapiter ? ».

Ces passages reflètent donc l'atmosphère de suspicion qui caractérisait, après 1774, les relations turco-phanariotes, la politique russe visant à attirer les Phanariotes, les liens étroits que ces derniers gardent avec la « diaspora » grecque des villes italiennes, et surtout l'instabilité et le manque total de sécurité du trône phanariote. Dans ces circonstances, Alexandre Mavrocordato est présenté — chose expliquable de la part d'un adversaire — sous son jour le plus défavorable. Moralement, c'est un athée convaincu, menant la vie d'un vulgaire épicurien, tandis que sur le plan politique, il est l'allié de la Russie et l'admirateur de l'« Europe », intriguant contre les Turcs. La Patriarchie et la Porte étaient donc justifiées au même titre à le condamner, puisque Mavrocordato enfreignait—selon l'auteur de cette pièce — les deux conditions fondamentales que devait remplir un prince phanariote : le respect de la foi orthodoxe et l'obédience envers les Ottomans.

Les personnages de la pièce luttent avec acharnement pour obtenir la fonction de «baş capuchehaia », qui représente le but suprême de l'entourage du prince. Nous assistons — par le récit de la princesse Zamfira — à toutes les étapes d'une carrière phanariote, en apprenant aussi les moyens cyniques employés par les gens de la Cour pour se maintenir dans les grâces du prince. Leur arme principale est, bien entendu, l'intrigue. Des renseignements malveillants concernant les complots des familles rivales (Callimachi, Suţu) ont surtout pour but de faire valoir le dévouement de celui qui les fournit. « Vous savez bien que je n'aime pas les scandales, déclare le dragoman Manolache à Alexandru Vodă. Mais là où je mange un morceau de pain, j'ai le devoir de servir avec bonne foi et de ne rien cacher. Sachez donc que, supportant mal votre bonheur, Constantin Vodă parle à tort et à travers contre votre Hauteur et pas plus tard qu'hier, se trouvant parmi ses gens, il vous a durement critiqué . . . » Le même Manolache revient plus énergiquement : « Mais que pensez-vous de la beizade Callimahi ? Qu'il vous veut du bien ? En réalité , c'est votre plus grand ennemi et si vous ne vous décidez pas à le supprimer, tout est possible »[23].

Nous ne nous attarderons pas davantage sur cette pièce, n'y trouvant aucun de ces éléments nouveaux dus à l'antagonisme produit entre

---

[22] B.A.R., ms. gr. 60, f. 22^v.
[23] *Ibidem*, f. 8^r. Voir aussi N. Iorga, *Documentele familiei Callimahi*, Bucureşti, I, 1902, p. CLXIX.

les anciennes structures féodales et l'apparition du phénomène bourgeois, dont nous parlions dans l'introduction. L'entrée en scène de la nouvelle noblesse, et de la bourgeoisie est prise sur le vif dans une autre pièce « Le caractère de la Valachie » (Ὁ χαρακτὴρ τῆς Βλαχίας)[24], écrite par un anonyme, qui explique son initiative dans une préface assez spirituelle : « Si la France et d'autres pays de l'Europe civilisée — dit-il — ont eu besoin d'un Voltaire ou d'un Molière pour décrire sous une forme comique ce qu'on y trouve de risible, dans ma patrie [25] il suffit de prendre la plume et de donner libre cours à son esprit d'observation, en peignant les caractères de ses compatriotes ». Aussi notre auteur s'empresse-t-il de noter les conséquences inattendues d'une mesure administrative prise par le prince pour l'amélioration des routes. Il se propose « de caractériser avec sincérité » dans cette petite comédie, les boyards de II^e et de III^e classe, se déclarant exempt de toute autre impulsion que son « ardent patriotisme »[26]. La satire est dirigée contre ceux qui visaient la fonction d'« ispravnic », car la décision du prince de faire surveiller par ce dignitaire les travaux d'amélioration des routes la rendait particulièrement rentable. Les personnages — comme ceux que Ion Luca Caragiale campera quelques décennies plus tard — portent des noms suggérant l'origine des nouveaux riches (Tziupertzeskos, Dovletzeskos, Kotetzeskos [27]), grecs ou plutôt grécisés. Le cadre est celui de la petite bourgeoisie bucarestoise, qui fait ses emplettes dans le quartier de Lipscani, emploie le crédit, discute la hausse des prix, les procédés des marchands, la mode, les marchandises et les tailleurs. Les parvenus imitent le mode de vie des boyards et des grands dignitaires ou de leurs familles. La femme de Tziupertzeskos, Uţica, veut absolument avoir un turban comme celui de la femme du grand « postelnic ». Tziupertzeskos se vante d'avoir un tailleur — Hagi Stoianov — qui a été « terzipaşa » sous Mavrogheni.

Mais, ainsi que nous le disions, la préocupation centrale de tous ces personnages c'est d'obtenir le poste d'« ispravnic » (préfet), qui offrait à son titulaire l'une des positions-clés de l'administration du district, lui permettant d'en devenir le véritable maître. « Depuis hier je ronge mon cœur — s'exclame Dovletzeskos — et je ne sais pas comment avancer et prendre une „isprăvnicie" ». Tziupertzeskos lui promet d'intervenir auprès du « postelnic » et du trésorier. En attendant, il emprunte de l'argent, qu'il ne paie pas à terme, en se proposant d'honorer ses dettes, une fois cette dignité obtenue. Il envisage aussi l'achat d'un équipage (« pour faire crever les ennemis ! »), une fourrure, des châles. Il suffit d'être « ispravnic » et on fait ce qu'on veut, assure-t-il son interlocuteur. Il rumine des ruses, afin de procurer plus d'argent. Une scène intéressante est la réunion des boyards dans la maison du grand trésorier, où l'on discute sur un ton véhément. Le « stolnic » Tzanis attaque les « ispravnici » avec violence, les considérant tout aussi nuisibles que la peste et la famine. Il en fait le portrait moral, en démasquant ceux qui — humbles et timides lors-

---

[24] B.A.R., ms. gr. 1160, f. 5^r—89^r.

[25] Nous soulignons ces mots, pour attirer l'attention sur l'origine valaque de l'auteur.

[26] B..A.R. ms. gr. 1160, f. 1^r.

[27] Les noms communs dont sont formés ces noms propres signifient, champignon, poulailler, potiron.

qu'ils se présentent à la Cour, pour briguer cette charge — dès qu'ils l'obtiennent n'ont plus, ni conscience, ni Dieu, ni respect du prince. Dovletzeskos et Tziupertzeskos protestent énergiquement, en jurant qu'ils sont honnêtes, et vivent uniquement des revenus de leurs terres et sans faire de dettes. S'ils demandent un siège de préfet, pour le district de Prahova ou d'Argeș, c'est parce qu'aucun des préfets existants, étrangers et sans noblesse, ne sont capables comme eux, nobles patriotes (εὐγενεῖς πατριῶται). L'échanson Tzanis défend les grands boyards, les seuls chez lesquels on puisse « trouver quelques conscience », mais se demande combien Dieu supportera les boyards de seconde classe. Il invoque l'esprit de Văcărescu [28] et son ombre paraît, déclamant gravement des vers par lesquels il déplore l'état actuel de la Valachie [29]. La pièce s'achève sans épilogue, car pour la fonction d'« ispravnic » on ne peut trouver d'honnêtes hommes, qui ne transforment pas l'administration des biens de l'Etat en une source de revenus personnels. La mauvaise foi des préfets y est décrite en termes très durs, exprimant un mépris absolu.

Quelques notions très discutées dans ce texte sont édificatrices pour l'écho social de certains phénomènes économiques qui faisaient leur apparition à cette époque. La valeur de *l'argent*, des *marchandises*, du *crédit* sont tout autant d'occasions d'étonnement et de commentaires pour ces novices des nouvelles formes économiques. En effet, pendant toute cette période, la vie sociale connaît une grande mutation, car les rapports d'argent s'étendent, la monnaie gagne en importance et cette pièce reflète très exactement « la nouveauté » de cette innovation. Des pages entières nous tracent les relations des créanciers avec leurs débiteurs. Humbles et doucereux, quand ils vous vendent leur marchandise, ils deviennent impatients et « vous rendent la vie dure dès 10 heures du matin pour vous prendre l'argent ». Tziupertzeskos trouve humiliant qu'on s'imagine « qu'il ne jouit pas de crédit », mais se trouve pourtant souvent dans cette situation et doit donner en gage les terres reçues en dot ou les bijoux de sa femme.

La notion d'« abus» et de « petits abus» » est discutée avec intérêt, en attirant l'attention sur le fait que, inoffensifs en apparence, ceux-ci produisent de graves préjudices («Ἡ παραμικρὰ κατάχρησις γίνεται αἰτία μεγάλης βλάβης»)[30]. Il s'agit des travaux publics patronnés par les « ispravnici » et des profits personnels qu'ils poursuivent.

L'« ispravnic » compte, en premier lieu, sur la tolérance de son créancier, car ce dernier « ayant ses terres dans le département de Dîmbovița, où je lui ai dit que je serai nommé » commence déjà à rechercher la bienveillance du futur dignitaire (son débiteur). En second lieu, il veut se permettre, à l'avenir, de grandes dépenses : « Ah, je voudrais être enfin „ispravnic", rien que pour mettre la main sur l'argent et me faire des „takimia" (équipages) dont j'ai besoin, que mes ennemis crèvent, en les voyant [31] ». Les plus intéressantes sont les charges de Prahova et d'Argeș, « car c'est par là que passent les routes de Sibiu et de Brașov, dont le trafic est si important ». « Moi si j'étais à Argeș — dit Kotetzeskos—je toucherais

---

[28] Il s'agit probablement du poète, Ienăchiță Văcărescu.
[29] B.A.R., ms. gr. 1160, f. 52.
[30] B.A.R., ms. gr. 1160, p. 62—89.
[31] *Ibidem*, p. 27.

au bas mot dans les 100 bourses, parole d'honneur ! »[32]. Les projets du futur « ispravnic » sont « grandioses » : « Il faut qu'on soit un peu rusé, n'est-ce pas ? Vous verrez ce que je ferai, moi, dans mon département ! ».

Aux idéaux mesquins on oppose des principes ronflants, qu'expose — dans la maison du trésorier — le président de la séance, Askitis. C'est ainsi qu'on parle *des obligations de l'homme scrupuleux*, de *l'intérêt général de l'humanité*, du souci montré par le prince pour *le bonheur de tous ses sujets* et des *moyens les plus efficaces pour l'obtenir*, *etc.* Aussi critique-t-on la préférence montrée par certains pour *l'intérêt personnel*, au lieu de *l'intérêt général*. On parle de « sacrifices », « conscience », « collaboration au profit de la patrie », en condamnant les « ispravnici » qui — poussés par le diable—manquent tellement de conscience qu'ils entreprennent des actions incorrectes, pour des gains illicites [33]. Nous trouvons là toute l'hypocrisie des gouvernants qui emploient — dans des discours démagogiques — le vocabulaire typique du despotisme éclairé, quoiqu'il soit évident qu'ils ne poursuivent pas « le bonheur général des sujets », mais bien la conservation du pouvoir pour leur classe.

Le grand trésorier trouve que les préfets ont droit à quelques économies à leur profit. Mais l'idée d'avantages personnels, résultants de l'argent public, révolte le grand « postelnic », qui riposte énergiquement, en montrant que de telles « économies » mènent aux abus [34].

Parmi les qualités qu'on exige d'un futur préfet, on compte aussi celle de ne pas être « endetté », pouvant prouver qu'il vit du revenu de ses terres. Tziupertzeskos prend Dieu pour témoin que — « sans avoir de fonction politique [35] depuis de longues années » — il remplit pleinement cette condition. En réalité, nous savons que Tziupertzeskos ne vivait que de dettes et regardait sa nomination comme l'unique salut possible.

Nous trouvons donc là toute une catégorie de parvenus qui ne faisaient pas produire leurs terres, vivant d'expédients et gagnant seulement lorsqu'ils occupaient quelque haute dignité. C'est pourquoi, la vie de Cour, dans le sens des intrigues politiques qu'on y ourdit, ainsi que les relations sociales entre les différents « échelons » de la noblesse, constitue une préoccupation permanente des personnages de la pièce. Tziupertzeskos confie à Dovletzeskos — lui demandant la discrétion — qu'il a été la veille à la Cour et qu'il a appris que le prince avait décidé de faire réparer les routes [36]. Mais le secret est aussi cultivé pour donner le sentiment d'une faveur qu'on fait au confident, ou pour stimuler la bienveillance d'un créancier. « En ce qui concerne ma fonction de préfet, qu'elle reste secrète, seul Kir Pekaris peut le savoir, car c'est mon ami. J'ai aussi un tas d'autres choses à lui dire, quand je le verrai. . . »[37]. Lorsque Dovletzeskos sollicite instamment une préfecture, déclarant que « de sa vie il ne demandera plus de fonction » Tzanis se dit, in petto : « En voilà un rustre, il ne sait pas du tout cacher son dessein ! ».

---

[32] *Ibidem*, p. 37.
[33] B.A.R., ms. gr. 1160, p. 39.
[34] *Ibidem*, p. 43.
[35] Il emploie le terme «ἀκυβέρνητος».
[36] B.A.R., mss. gr. 1160, p. 118.
[37] *Ibidem*, p. 26.

Contrastant avec le réalisme du texte, la pièce s'achève par une invocation de l'esprit de Văcărescu, dont l'apparition, accompagnée de tonerres et d'éclairs, les jette tous à terre, pendant que celui-ci prononce gravement des vers par lesquels il déplore l'état de la Valachie [38]. Profitant de l'atmosphère créée, les trois parvenus accusent Tzanis — qui a invoqué l'esprit du poète — de sorcellerie, demandant qu'il soit excommunié. On leur répond qu'il ne s'agit pas de sorcellerie, mais bien de la révélation divine, que Dieu a jugée nécessaire, en punition de leurs pêchés. Cet épisode fait évidemment allusion — non sans ironie, croyons-nous — aux rigueurs de la Patriarchie Œcuménique, qui usait de l'excommunication à tout propos et invoquait la révélation divine toutes les fois où elle ne pouvait pas expliquer quelque chose.

Une pièce anonyme et anépigraphe [39] évoque le même cadre bucarestois, l'atmosphère de Lipscani et des marchands de «ζαραφλύκια» mais ayant comme sujet une intrigue sentimentale. La critique des mœurs nous dévoile une société roumaine sensiblement « urbanisée », dans laquelle les filles d'un général simulent une soumission aveugle à l'égard du « vieux », mais celui-ci surprend l'amoureux de Cléopâtre, caché dans le salon voisin. Cléopâtre fait des confidences à Maritza, en s'exclamant en roumain (« Ah, lelițo ! »). Georges, le dragoman russe, l'invite au théâtre, dans sa loge («εἰς τὴν λόζαν μου»). Un Grec, Iatropoulos, éveille les soupçons du général, lui semblant être « un diable déguisé », qui avec sa pseudo-réthorique peut convaincre tout le monde. Comme dans toutes les comédies sentimentales, Cléopâtre reçoit « un billet doux » (« ἐν ῥαβάσι ») de la part de Herescu et celui-ci s'enquiert s'il peut venir la chercher « en carrosse » (« μὲ τὴν καλιάσκαν »). Sultana, romantique, reçoit un souvenir («ἐν σουβενὴρ») de la part d'Alecu Filipescu et regrette de ne pas être une paysanne de Secuieni, pour l'avoir toujours devant les yeux («Ἄχ ψυχὴ τῆς ψυχῆς μου . . . »). Quoique amoureux de Cléopâtre, Herescu ne manque pas de cultiver ses beaux-parents et sa femme, afin d'obtenir une préfecture, qui lui permette de redresser ses finances, après avoir dépensé, en deux ans, tout l'argent de ses terres. Pressé par sa fille (« Ah, papa, mon mari est depuis si longtemps sans travail ! »), Băleanu déclare qu'il a parlé au trésorier et est intervenu auprès du prince. Là aussi, la fonction de préfet apparaît comme une solution salutaire. Enfin, la dernière pièce, dont l'existence a été signalée récemment [40], intitulée *La nouvelle comédie de la Valachie*, a été écrite en 1820. L'intention de l'auteur d'offrir une lecture moralisatrice et non une pièce de théâtre destinée à la scène, est visible dès le préambule adressé aux lecteurs. On y condamne les meilleurs médecins grecs bucarestois (Caracaș, Hristaris et Arsachi), sous la forme très usitée à cette époque d'un dialogue des morts [41]. Hades et les juges de l'Enfer accusent les médecins grecs de Bucarest d'avoir appliqué aux malades un traitement nouveau — le magnétisme — qui leur a été fatal, Zéus décide de leur prendre les diplômes pour les obliger à fréquenter à nouveau les cours de médecine et en atten-

---

[38] *Ibidem*, p. 52.

[39] B.A.R., mss. gr. 1160, f. 31ᵛ—45ʳ.

[40] Constantin Șerban, *Rolul Bucureștilor în formarea culturii orășenești în evul mediu*, dans « Materiale de istorie și muzeografie », IX, 1972, p. 119.

[41] Le plus connu de ces dialogues est celui publié en 1793 par Polizois Kontoș.

dant les empêche de pratiquer. Il est intéressant de noter la mention de Voltaire dans un texte qui n'a rien à voir avec l'écrivain. Se rapportant à un livre de magnétisme, dont lui ont parlé les juges, Hades leur demande où ils l'ont vu. Ceux-ci déclarent que c'est Charon qui l'avait rapporté, il y a longtemps, « de la bibliothèque du célèbre Voltaire ». Nous avons là un exemple typique de la manière dont on jugeait l'écrivain dans les cercles conservateurs. Identifié aux forces du mal, à cause de son « athéisme », il apparaissait comme le patron naturel de ce magnétisme criminel pratiqué par les médecins bucarestois. Car dans quelle bibliothèque aurait-on pu trouver un pareil livre, sinon dans celle du « célèbre » Voltaire?

Après cette brève analyse des quatre pièces satiriques en langue grecque, dans lesquelles la satire sociale-politique va des rivalités des familles nobles et des boyards de II^e classe, jusqu'à la concurrence des médecins de Bucarest, nous tâcherons d'établir leur circulation et les milieux dont ils proviennent.

Ces pièces n'étant pas imprimées et ne faisant partie d'aucun répertoire connu (malgré les détails de mise en scène qui semblent les destiner à la scène), nous pourrions douter de leur écho et, partant, de leur efficacité pour la critique du temps. Pourtant, nous avons des motifs pour croire qu'elles ont été lues dans les pays roumains. La première a sûrement joui de la circulation la plus étendue. Rédigée, en grec, par un membre de la famille Soutzos, cette pièce a, en ce moment, quatre copies manuscrites : deux à Bucarest et deux en Grèce. Connu tant par sa vie politique, que par son ouvrage littéraire «Βόσφορος ἐν Βορησθένει», le héros de la pièce, a dû éveiller l'intérêt des contemporains — partisans et adversaires — d'autant plus que l'auteur représente une dynastie rivale.

Les trois autres pièces sont écrites, selon toute probabilité, par des Roumains. Comment nous expliquer, en cas contraire, la préface de la pièce *Le caractère de la Valachie*, dans laquelle l'auteur déclare — ainsi qu'on l'a vu — que « dans sa patrie... ». Les noms des personnages sont roumains et grécisés d'après la mode du temps. Le vocabulaire est parsemé de termes roumains et même d'expressions roumaines en caractères grecs [42]. Il est vrai qu'un texte célèbre, dû à un Grec — l'«Ἠθικὴ στιχουργία» de Al. Calfoglu—, abonde en termes roumains également. Ce critère n'est donc pas décisif, mais on peut en tenir compte, surtout lorsqu'il s'ajoute à d'autres, ainsi que nous le verrons. Dans ce cas, le principal argument nous semble être la présence d'une version roumaine manuscrite de la pièce «Ὁ χαρακτὴρ τῆς Βλαχίας» aux Archives de l'État de Jassy [43]. La traduction en roumain a donc été faite en pleine période de réaction anti-grecque [44]. Une pareille initiative de la part d'un Grec nous semble peu probable, si l'on pense surtout à l'intention ironique des noms grécisés.

La pièce anépigraphe qui a pour sujet une intrigue sentimentale, en employant le « quiproquo » si usité dans les comédies du genre [45], a des personnages roumains (Marița Furtunoaia, Anica Floriasca, Iancu Golescu,

---

[42] B.A.R., mss. gr. 1160, f. 5^r, 7^{rv}, 8^v etc.

[43] Archives de l'Etat, Jassy, mss. 1765 (1827). Exemplaire incomplet. Voir annexe.

[44] Nous pensons aux années qui ont suivi la révolution de 1821, dont le caractère essentiel était l'antiphanariotisme, qui a entraîné aussi des formes de mishellénisme.

[45] Nous rappelons à ce propos la circulation. dans les pays roumains, des versions grecques des pièces de Goldoni.

etc.), ainsi qu'un grand nombre de mots roumains (« babaca », « răvaş », « caliaşca », « cocoana », « crijma », « neiculiţă », « adevărat », « leliţo », « interes », « loja », « curte ». D'ailleurs tous les noms propres appartiennent à des familles en vue de l'époque et une étude détaillées de cette pièce pourrait nous révéler des allusions à des faits réels [46]. C'est pourquoi, dans ce cas également, nous sommes enclins à croire que l'auteur a été Roumain.

Nous nous prononçons dans ce sens en ce qui concerne aussi l'auteur de *La nouvelle comédie de la Valachie*, dans laquelle les médecins attaqués sont tous des Grecs et la victime, un Roumain, le boyard Craioveanu. Là aussi des termes roumains sont transcrits en caractères grecs et des néologismes français y paraissent grécisés, selon la mode du temps. Il est évident que nous sommes devant un cas de concurrence professionnelle et l'on peut s'expliquer l'exaspération d'un médecin roumain, de 1820, qui voit que les médecins les plus en vue de Bucarest étaient grecs. Pour un « confrère » moins heureux, rien de plus agréable que de voir ses collègues dans l'Enfer et empêchés de pratiquer la médecine. A moins qu'il ne s'agisse pas d'une victime de leur traitement, d'un patient du magnétisme, qui n'avait pas attendu d'arriver en Enfer pour juger les médecins !

Mais notre enquête ne peut s'arrêter là, sans tâcher d'élucider quelques questions suggérées par ces textes pour l'histoire des idées sociales-politiques. Dans *Le caractère de la Valachie*, la situation sociale est décrite du point de vue de la grande noblesse, qui n'admet pas les tentatives des boyards de II^e et III^e classe de les égaler en droits. Ces derniers avaient revendiqué l'égalité avec les grands boyards et le droit de partager tous leurs privilèges — en invoquant les idées de la Révolution Française — pendant les règnes d'Alexandru Callimachi (1795—1799) et d'Alexandru Moruzi (1802—1806). L'agitation produite par ces troubles avait même rendu nécessaire l'intervention de la Porte, qui a donné, en 1804, un hattischérif destiné à arrêter les velléités égalitaires de la noblesse petite et moyenne [47].

L'idée centrale de cette pièce est l'importance accordée par les Roumains à *la noblesse de sang* et elle a été écrite par réaction devant la croissance des charges d'origine non-noble, afin de démontrer que « la charge ne conférait pas nécessairement la qualité de noble » [48]. Nous retrouvons là l'hostilité irréductible dont est animée une noblesse de sang à l'adresse de la noblesse de robe. Qu'elle se soit aussi souvent compliquée d'un antagonisme existant entre les boyards roumains et grecs (ces derniers ne devant leurs titres de noblesse qu'à la charge qu'ils occupaient) ceci ne faisait qu'aggraver les rancunes.

L'auteur du *Caractère de la Valachie* se montre absolument hostile à toutes ces formes de libéralisme introduites dans la vie sociale roumaine par l'accession de certains éléments bourgeois à des rangs nobiliaires. On reconnaît dans l'intransigeance des répliques de Tzanis et des vers attribués à Văcărescu, la position du « spathaire » Sturdza, qui, dans une

---

[46] Cette suggestion nous a été faite par notre collègue Andrei Pippidi.
[47] *Istoria Romániei*, III, Bucureşti, 1964, p. 719.
[48] Vlad Georgescu, *Ideile politice* ..., p. 92.

bien-connue proclamation antihétairiste de 1821 affirmait que « les grands boyards sont la base du pays et les pères du peuple » [49]. D'ailleurs, d'autres passages de notre pièce — confrontés aux écrits politiques du temps — témoignent de son intérêt documentaire. Les trois catégories de boyards sont les mêmes que celles que Iordache Rosetti-Rosnovanu a analysées dans son mémoire de 1824 [50]. La présence si active des marchands dans deux des pièces dont nous nous occupons correspond à une croissance sensible de l'importance de cette catégorie sociale dans la décennie qui sépare la révolution de Tudor Vladimirescu des Règlements Organiques, importance que trahit aussi la terminologie de l'époque [51], même si on ne lui reconnaît pas encore — sous une forme légale — sa fonction sociale.

Malgré leur position conservatrice, les grands boyards ont souvent adopté une attitude progressiste, en matière fiscale surtout. On connaît les tentatives de Iordache Rosetti-Rosnovanu ou d'autres boyards éclairés d'établir un programme unique et d'éviter les abus fiscaux, en fixant les salaires des dignitaires. C'est ce qui préoccupe l'auteur anonyme de la pièce *Le caractère de la Valachie*, qui, exaspéré par la gravité de la situation fiscale, dénonce les vices administratifs, sans pourtant en trouver une solution.

Mais à part les questions politiques et sociales que les auteurs de ces pièces ont eues en vue tout spécialement et à part les réalités contemporaines se rattachant à l'évolution de la société roumaine dans la période de transition du féodalisme au capitalisme, nous pouvons également surprendre dans ces textes l'écho des lectures « à la mode », de ces lectures inspirées par les idées révolutionnaires qui circulaient dans les Principautés Roumaines. C'est ainsi que nous avons noté, par exemple, l'attitude « athéiste » d'Alexandru Vodă, qui voit dans toutes les notions religieuses des superstitions et les considère issues de la nécessité de prévenir l'insoumission (« une barrière empêchant les hommes à faire des choses que la nature leur permet »). Il se révolte contre nos « pseudo-théologues » qui attribuent à la justice une nature divine [52]. La théorie du droit naturel ne le contente pas car, se demande-t-il, « pourquoi récompenser les méchants, tandis que les bonnes gens se tourmentent et souffrent ? » Dans ce cas, « ou bien Dieu n'existe pas, ou s'il existe, il faut que seuls les méchants lui fassent des dévotions ».

Les principes de gouvernement discutés dans *Le caractère de la Valachie* constituent eux aussi une application — parodiée — de ces idées concernant le contrat social, qui circulent dans les Principautés à cette époque. Voltaire et Molière, invoqués dans le prologue, ont produit une impression puissante sur l'auteur de la pièce, par leur esprit critique et nous ne sommes pas loin du « bourgeois gentilhomme » dans certains passages qui développent le désir de « métamorphose sociale » du parvenu roumain et grec.

Enfin — ainsi que nous le disions plus haut — la pièce anépigraphe emploie — toutes proportions gardées — quelques-unes des recettes carac-

---

[49] *Ibidem*, p. 93.
[50] *Ibidem*, p. 89.
[51] Vlad Georgescu, *op. cit.*, p. 97.
[52] B.A.R., mss. gr. 60, p. 23^v.

téristiques des comédies de Goldoni, qu'on lisait, en version grecque, dans les Principautés.

Un argument de plus, confirmant la circulation de ces pièces et leur succès, nous semble être leur présence — à une exception près — dans une même miscellanée, qui contient aussi le bien connu poème satirique de Calfoglu. Le souci montré par le copiste de tenir compte, dans ce recueil, de l'uniformité de genre (tous les textes étant satiriques), nous permet de lui attribuer une préoccupation pareille quant à leur qualité. La présence de l'ouvrage de Calfoglu pourrait même constituer la preuve que ce copiste avait recueilli dans ces miscellanées uniquement des textes à succès. Nous sommes là devant tout un cycle de pièces satiriques, dont l'« intention moralisatrice » et « l'image vive de l'époque » rappellent les Caractères de Darvaris et de Megdanis qui circulaient beaucoup à ce moment [53], de même que le recueil de Zisis Dautis, qui publiait à Vienne, en 1818, une série de vers satiriques pris dans différents manuscrits de Bucarest et de Jassy [54]. Ce dernier, quoique écrit en grec, exprime les sentiments roumains les plus authentiques, le poète anonyme déplorant la situation de la Moldavie et de la Valachie sous les phanariotes, ainsi que la gloire en déclin de certains princes disparus. Il insiste aussi sur l'idée d'égalité sociale, en s'adressant au même titre aux prélats, aux juges, aux marchands et aux artisans, et surtout, en satirisant l'« εὐγενισμός ». Comme dans la 8-e satire d'Alecu Văcărescu — également en grec — ou dans la longue tirade de Vasile Pogor, ce thème reflète l'exaspération de certains patriotes roumains, éloignés du gouvernement et lésés dans leurs privilèges par les boyards phanariotes, c'est-à-dire justement l'idée centrale des pièces dont nous nous sommes occupés.

La valeur documentaire de ces matériaux nous semble se rattacher à la manière dont ils laissent voir la mentalité des classes sociales, dans une période de mutations. Moins intéressantes que *La vision du moine Varlaam*, dont nous parlions plus haut, les pièces analysées rendent avec véridicité l'atmosphère de la société roumaine à la fin des règnes phanariotes. Elles contribuent sans doute à une meilleure compréhension d'un phénomène, récemment signalé [55], et que l'analyse du roman de Filimon *Ciocoii vechi și noi* a éclairé d'une lumière nouvelle. L'accusation de « arrivisme » que Filimon porte contre Dinu Păturică nous dévoile le caractère *social* et non *national* de sa critique. Le coloris antiphanariote du roman n'est — selon Al. Ciorănescu — qu'un procédé littéraire, ne reflétant pas, en réalité, la pensé politique des années 1840—1860. Roumains ou Grecs, les parvenus satirisés dans les pamphlets roumains ou dans les pièces écrites en grec, que nous venons d'analyser, sont une catégorie sociale abusive et non-productive, qui — vers 1821 — inspirait le mépris et l'aversion générale. Mais ces parvenus qui prêtaient à une impitoyable satire étaient aussi employés dans de pareils écrits littéraires, pour compromettre les velleités d'ascension sociale des boyards et de la très récente bourgeoisie roumaine. Des figures telles que Ciupercescu, Dovlecescu ou Coteţescu — qu'on les désigne sous leurs noms roumains ou grécisés —

---

[53] C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1965, p. 185.

[54] Zisis Dautis, Διάφορα ἠθικὰ καὶ ἀστεῖα στιχουργήματα..., Vienne, 1818, p. 5.

[55] Al. Ciorănescu, *Nicolas Filimon et le portrait littéraire du Phanariote*, dans *Symposium de l'Epoque phanariote*, 21—25 oct. 1970, p. 85—91.

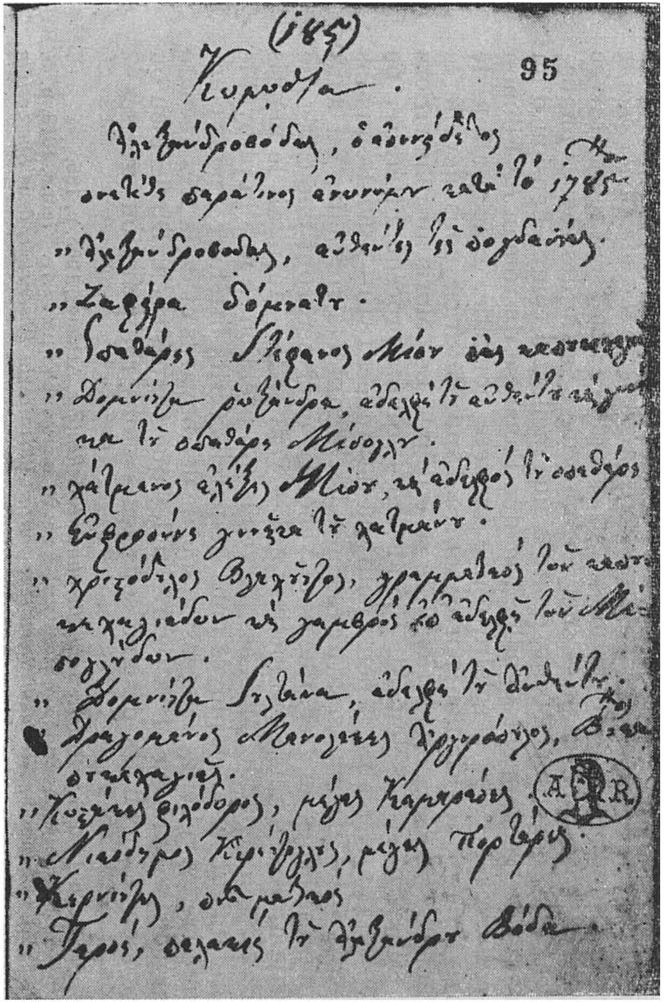


Fig. 1 a. — Bibliothèque de l'Académie Roumaine, mss. gr.

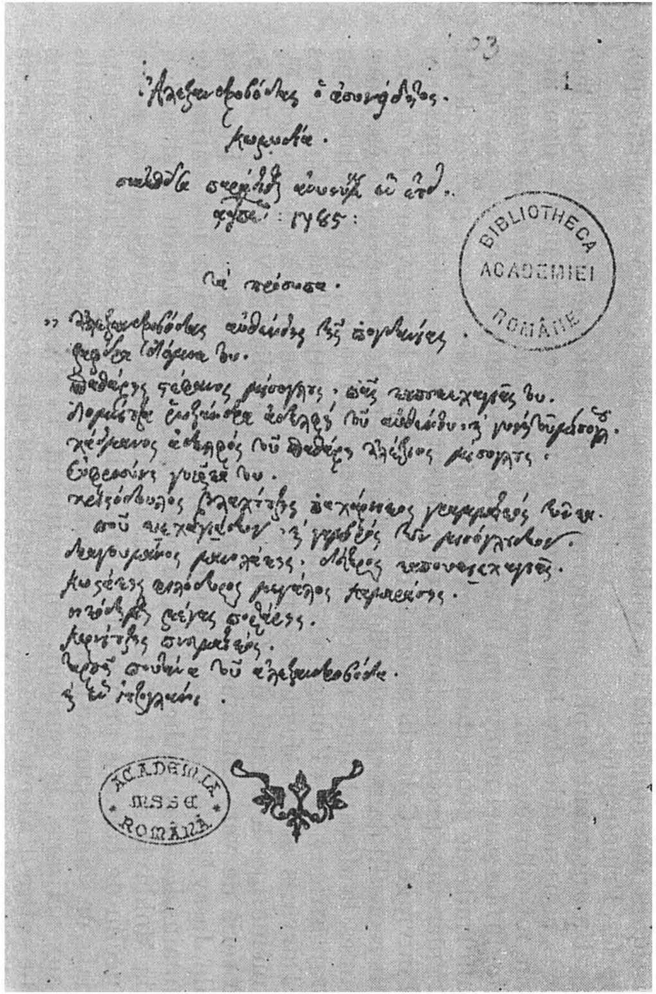


Fig. 1 b. — B.A.R., mss. gr. 60 « 'Αλεξανδροβόδας ὁ ἀσυνείδητο

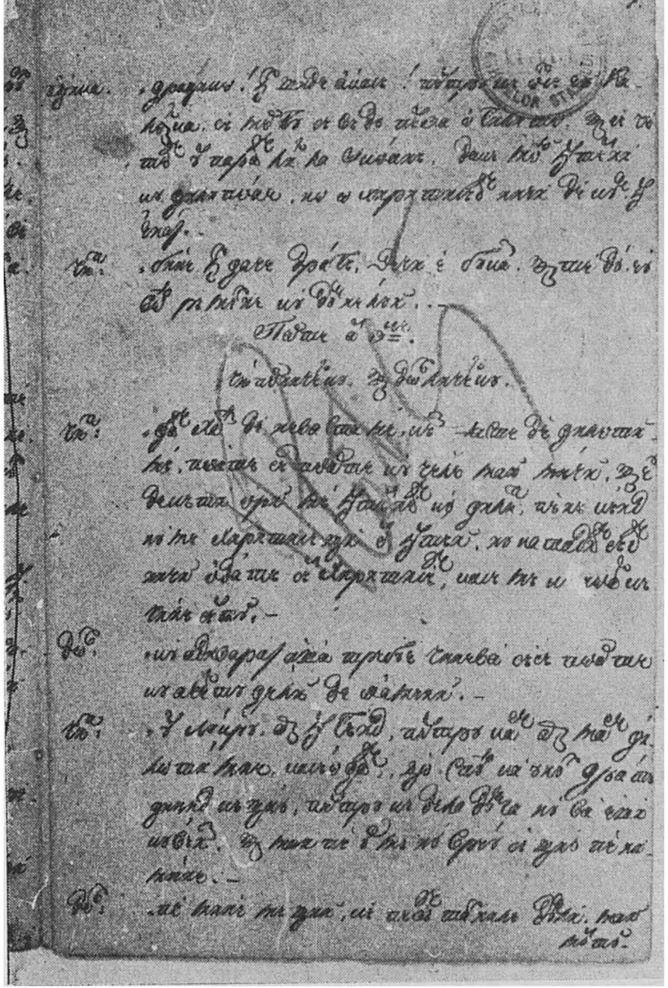


Fig. 2 a. — Archives de l'Etat, Jassy, mss. 1765 (env. 1827). La version roumaine de la pièce *Le caractère de la Valachie* (fragment).

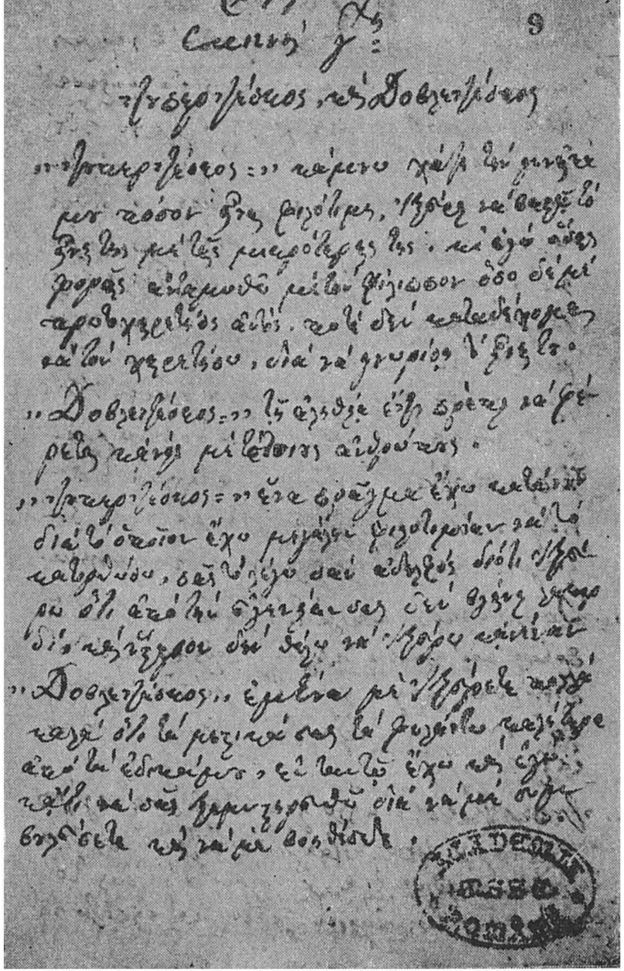
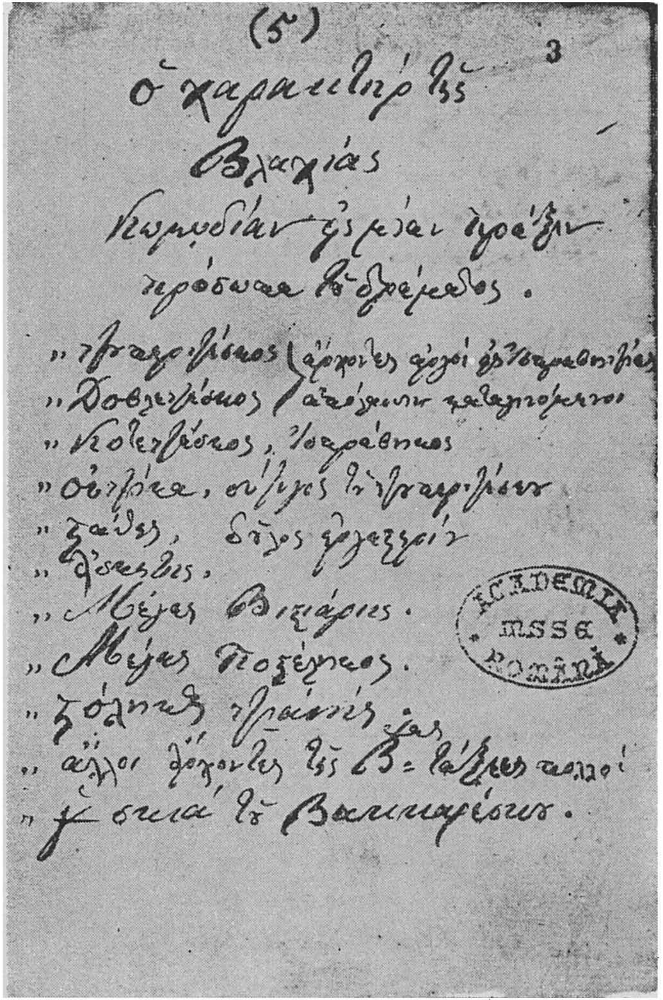


Fig. 2 b. — Bibliothèque de l'Académie Roumaine, mss. gr. 1160, «Ὁ χαρακτὴρ τῆς Βλαχίας».



(5)

3

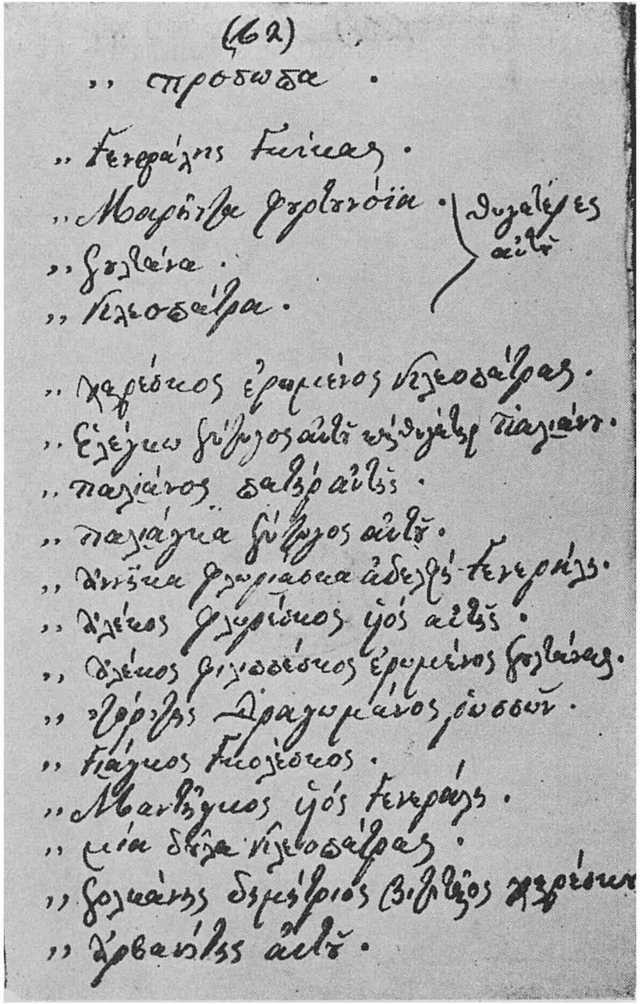
ὁ χαρακτὴρ τῆς

Βλαχίας

κωμῳδία ἐν μιᾷ πράξει

πρόσωπα τοῦ δράματος.

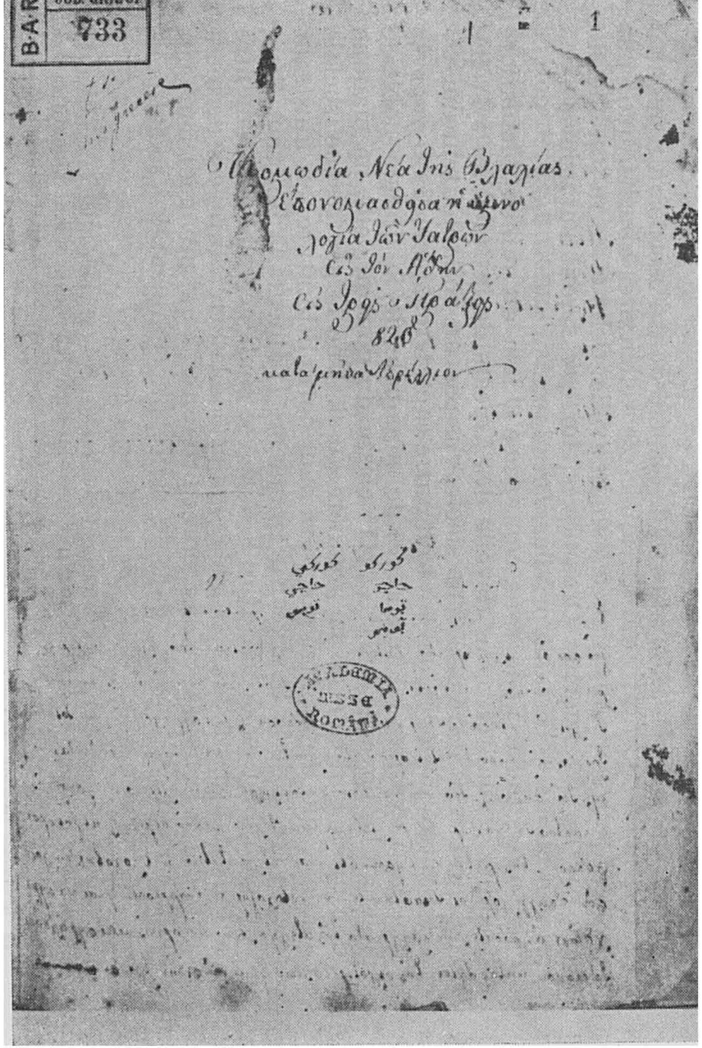
Fig. 3 a. — B.A.R., mss. gr. 1160, liste des personnages de



(62)

„ πρόσωπα .

Fig. 3 b. — B.A.R., mss. gr. 1160. Liste des personnages



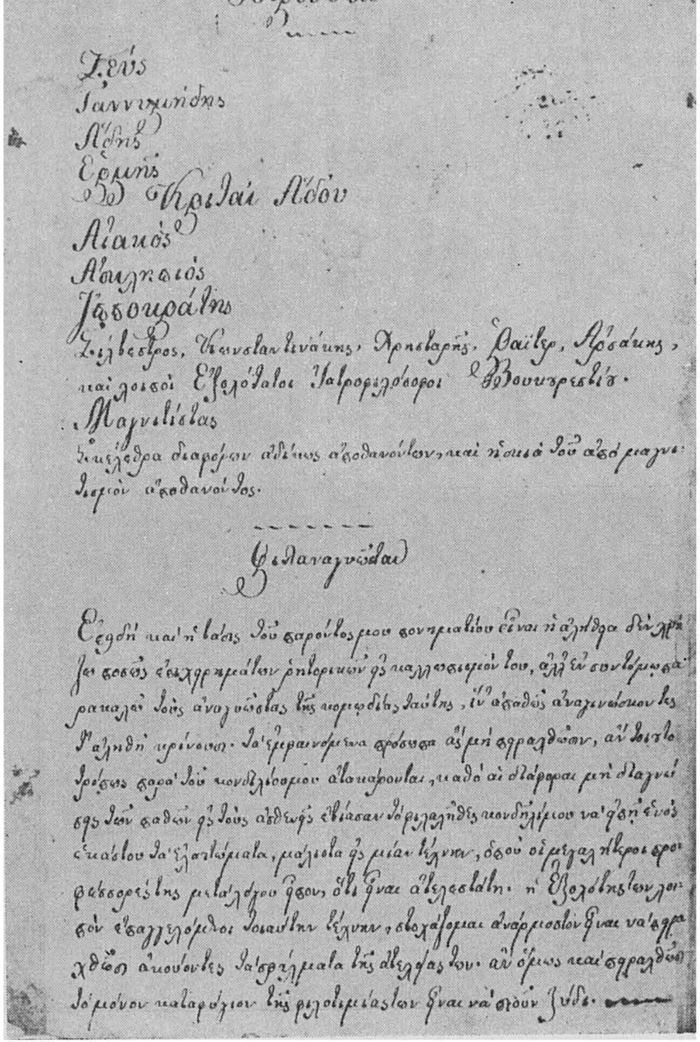


Fig. 4. — B.A.R., mss. gr. 733, «Κομωδία Νέα τῆς Βλαχίας» (1820).

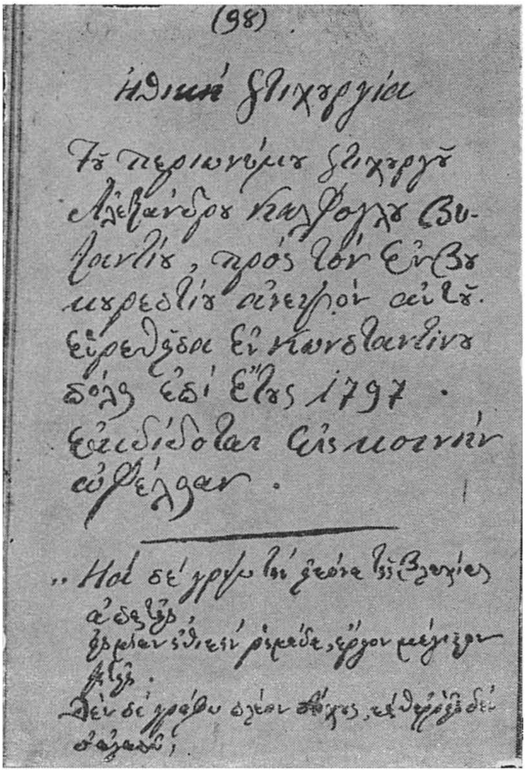


Fig. 5.—B.A.R., mss. gr 1160 «Ἠθικὴ Στιχουργία», par Alexandre Calfoglu.

sont choisis parmi ces anonymes de la société dont l'ascension répugne à la grande noblesse, tant pour critiquer ces velléitaires abusifs, que pour compromettre les progrès d'une classe nouvelle. Celle-ci verra son chemin ouvert par les Règlements Organiques, lorsque seront supprimés — en théorie au moins — certains privilèges féodaux.

Si « Alexandre Voda sans conscience », issu du milieu phanariote des familles régnantes, nous dévoile des aspects de la fin d'un système politique qui avait duré plus d'un siècle, vus par un collaborateur du système, les autres pièces [56] ont un tout autre caractère. Même si «Ὁ χαρατὴρ τῆς Βλαχίας» exprime les tendances de monopole de la grande noblesse qui éloignait les boyards de II^e^ et III^e^ classe du pouvoir, elle ne manque pas d'ironie à l'adresse de la première aussi. Une large fresque sociale s'en détache, qui apparaîtra plus tard dans notre littérature, en illustrant l'entrée en scène de la bourgeoisie roumaine. D'ailleurs la fonction littéraire du pamphlet et de la satire a déjà été soulignée et l'on a montré que, supplantant les tendances pédagogiques de la littérature, ces derniers ont contribué à la naissance des genres littéraires, « qui prennent leur élan au début du XIX^e^ siècle, dans le cadre du commentaire social-politique » [57].

[56] Nous espérons en éditer prochainement des fragments — si une édition intégrale n'est pas possible pour le moment — afin de faciliter aussi les recherches concernant l'identification de leurs auteurs roumains et d'approfondir également leurs attaches à la littérature satirique grecque de l'époque.

[57] A. Duțu, *Cărțile de înțelepciune în cultura română*, București, 1972, p. 97—98.

QUATRE HYPOSTASES D'OVIDE DANS LA CULTURE ROUMAINE

VIRGIL CÂNDEA

Le fait qu'Ovide devait aboutir au terme de sa vie à Tomis, en Scythie Mineure (la Dobroudja de la Roumanie actuelle) explique suffisamment l'intérêt éveillé au cours de plusieurs siècles par la personnalité et l'œuvre du grand poète latin chez les lettrés roumains.

Il est difficile de préciser l'époque des premières rencontres de ces derniers avec les poèmes ovidiens. Dans les régions roumaines en contact suivi avec l'Occident — en Transylvanie, donc, mais aussi dans certaines zones subcarpatiques, au Sud et à l'Est de cette province, où s'étaient développées quelques communautés catholiques et bénéficiant d'un long usage du latin en tant que langue de culture — Ovide a pu être lu dans la langue maternelle dès que l'Humanisme eût cultivé et diffusé ses œuvres [1]. Du côté de Byzance était venue d'ailleurs la célèbre traduction des *Métamorphoses* due à Maximos Planudes (1260—1310) — fait attesté par la présence dans les collections roumaines d'un codex englobant une copie de cette fameuse version, datée des XIV^{e} — XV^{e} siècles [2]. Comme de juste, les poèmes d'Ovide faisaient nécessairement partie du programme humaniste auquel la culture roumaine avait adhéré par la direction imprimeé à l'instruction, par les préoccupations et par les écrits de ses protagonistes à partir du XVI^{e} siècle ; et les détails piquants de la biographie du poète ajoutaient à l'intérêt porté à son œuvre, où l'on pouvait dépister les raisons de l'exil dont Auguste l'avait frappé [3]. À une époque où la culture roumaine, traditionnellement engagée dans la lutte en vue d'imposer et de défendre les idéaux de la politique nationale, conférait une place si importante à l'affirmation de l'origine latine, à la continuité romaine en Dacie, à l'unité des Roumains alors divisés en plusieurs États et subissant diverses dominations politiques, à la conscience nationale roumaine, quoi de plus naturel que chaque contact d'un lettré de Valachie, de Moldavie ou de Transylvanie avec l'œuvre d'Ovide suscite une association d'idées

[1] Par exemple, l'édition vénitienne des *Metamorphoses, cum commentario Raphaelis Regii* (1493), conservée à la bibliothèque transylvaine « Teleky-Bolyai » de Tîrgu-Mureş L'exemplaire, provenant de Silésie, a circulé dans une aire culturelle accessible aussi aux lettrés roumains (*Catalogus incunabulorum Bibliothecae Teleki-Bolyai*, Tîrgu-Mureş, 1971, p. 28—29, no. 26)

[2] Ms. gr. 14, à la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, décrit par C. Litzica, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriptelor greceşti* (I), Bucureşti, 1909, p. 111, no. 222, 1 ; V. *ibidem*, no. 223, ms. gr. 388 — le même ouvrage dans une copie du XVII^{e} siècle.

[3] Cf. pour cette époque culturelle V. Cândea, *Umanismul românesc*, « Studii şi articole de istorie », 17 (1972), p. 13—23.

avec certaines circonstances auxquelles leur propre culture était particulièrement sensible.

Les premiers écrivains roumains qui citent Ovide sont fiers du fait qu'un poète latin de sa valeur ait vécu, créé et soit mort — même en tant qu'exilé — dans leur pays. Ils y voyaient, certes, un témoignage de plus de la force avec laquelle Rome avait imposé sa présence dans l'antique Dacie, terre qui constitua le berceau du peuple roumain. C'est pourquoi, ils tâchaient de découvrir l'endroit où Ovide avait vécu (car à l'époque on n'avait pas encore localisé l'emplacement du port de Tomis, l'actuelle Constanța) et de relever la manière dont le poète de Sulmone évoquait cette patrie roumaine. Tels furent les efforts d'un Miron Costin — politique et humaniste, auteur de chroniques bon connaisseur d'Ovide, cité en original ou par intermédiaire dans quelques-uns de ses ouvrages (*De neamul Moldovenilor*, *Viiața lumii*, *Cronica Țării Moldovei și a Munteniei*) [4]. Nous avons affaire à la première prise de position vis-à-vis d'Ovide et de son œuvre attestée dans la culture roumaine ancienne : Ovide — argument, de par sa création dans une terre qui sera celle de la naissance du peuple roumain, en faveur de la latinité et de la noblesse de ce peuple.

Quelques dizaines d'années plus tard, un contemporain de Nicolas fils de Miron Costin, le célèbre orientaliste et polyhistor Démètre Cantemir, tout aussi désireux de localiser l'endroit de l'exil ovidien [5], trouvait dans l'œuvre du poète une source documentaire pour l'ouvrage qui allait clôre son activité, *Hronicul vechimii romano-moldo-vlahilor* (La Chronique de l'ancienneté des Romano-Moldo-Valaques). Par le truchement d'Aeneas Silvio Piccolomini (Pie II), l'humanisme italien avait introduit dans l'historiographie européenne une fausse étymologie du nom de la Valachie (le Pays Roumain, la Munténie), en l'associant à celui du général romain L. Pomponius Flaccus, probablement ancien *praefectus orae maritimae* en Schythie Mineure (l'année 15 a.n.) et mentionné par Ovide (*Ponticae*, IV, 9, 75)[6]. À juste titre, Cantemir se prononce contre une telle étymologie [7], que le pape humaniste — remarquons-le en passant — n'attribuait pas à Ovide [8]. En revanche, le lettré roumain récolte dans l'œuvre du poète de Sulmone d'autres renseignements, plus catégoriques, concernant l'histoire des Daces, les ancêtres du peuple roumain [9].

Cantemir marque la deuxième prise de position vis-à-vis d'Ovide : le poète est cette fois recherché en tant que source littéraire de l'histoire

---

[4] N. Lascu, *Ovidiu in România*, dans le volume *Publius Ovidius Naso*, București, 1957, p 374—386.

[5] N. Lascu, *op. cit.*, p. 389—401.

[6] *Aeneae Sylvii Pii II P M , in Europam sui temporis uarias continentem historia*, dans *Opera*, Basilcae, 1551, p 391—393 ; A. Marcu, *Riflessi di storia rumena in opere italiane dei secoli XIV e XV*, « Ephemeris dacoromana », I (1923), p. 369 ; Claudiu Isopescu, *Notizie intorno ai romeni nella letteratura geografica italiana del Cinquecento*, « Académie Roumaine. Bulletin de la Section historique », 16 (1929), p. 5 ; dernièrement, chez Adolf Armbruster, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*, București, 1972, p 48 sq.

[7] D. Cantemir, *Hronicul a vechimii romano-moldo-vlahilor*, éd Gr. G Tocilescu, București, 1901, p 117

[8] A. Armbruster, *op. cit.*, p. 50 (Piccolomini ne cite point Ovide à propos de l'étymologie de la Valachie).

[9] D. Cantemir, *Hronicul*, éd. cit., p. 63, 67, etc.

du peuple roumain, source inaugurant une direction valable en ce sens, comme le prouve le fait que de nos jours encore l'œuvre ovidienne est utilisée à ce propos [10].

Pour les Roumains, Ovide, dans une troisième hypostase, a été un moraliste, embrassé avec un tel enthousiasme qu'il a pu servir comme argument confirmant la *Bible*. Ce rôle tardif du poète de Sulmone fait penser à la renommée de Virgile et son retentissement sur la littérature latine médiévale par sa prophétique *Églogue IV*.

Dès le début du XVIII^e siècle, Nicolas Costin, fils de chroniqueur et chroniqueur lui-même, n'appelle plus à Ovide en tant que source historique, mais comme source cosmogénétique. Dans son *Letopisețul Țării Moldovii de la zidirea lumii pînă la 1601* [11] (L'histoire du Pays de Moldavie depuis la Création jusqu'en 1601), ce Costin, de la même formation humaniste que celle de son père, mais attiré conformément à la vogue de l'époque également par la culture néo-grecque du Levant, mentionnait les *Métamorphoses* d'Ovide à propos de la création du monde sorti du chaos, de la création de l'homme et du déluge. Ce sont les premières mentions ovidiennes à l'appui de la *Bible* relevées dans la littérature roumaine. Ces comportements moralisateurs, didactiques, seront suivis par les lettrés de deuxième grandeur, dont l'œuvre, située à la charnière des XVIII^e—XIX siècles, s'avère néanmoins révélatrice pour ce qui est des notes spécifiques de la modernisation marquée à cette époque par la culture roumaine, qui s'étaient attardée jusqu'alors dans les formes médiévales sud-est européennes. Les personnalités en question sont Vasile Aron et Scarlat Barbu Tîmpeanu.

Grâce aux études de Nicolae Lascu [12], on sait quant au premier qu'il a donné à Sibiu en 1803 la traduction de quelques « mythes » choisis parmi les *Métamorphoses* du poète, en les accompagnant de certaines « moralités », ce qui autorise son commentateur actuel de noter que « V. Aron fait parti du grand nombre — peut-être parmi les derniers — de ceux qui ont tâché de moraliser les *Métamorphoses* d'Ovide dans toutes les littératures et pendant plusieurs siècles » [13]. De l'avis de N. Lascu, Aron n'utilisa pas la traduction hongroise des *Métamorphoses*, publiée en 1802 par Viski Pál à Cluj-Napoca (elle aussi « moralisée »), dont devait se servir par la suite pour ses versions roumaines, demeurées manuscrites, l'écrivain Ioan Barac. La tentative de V. Aron d'introduire l'œuvre d'Ovide dans la littérature roumaine moderne avait donc un caractère original et, jusqu'à plus ample informé, il convient de retenir le jugement compétent de N. Lascu à ce sujet.

Mais dernièrement, une composition contemporaine de la tentative de V. Aron a été révélée : les *Métamorphoses* d'Ovide traduites par le logothète Scarlat Barbu Tîmpeanu en 1808. Son manuscrit a été publié pour la première fois — fac-similé et transcription interprétative — par Nicolae Vasilescu-Capsali (qui est le possesseur de l'original) et Dan Rîpă

---

[10] V. *Fontes ad historiam Dacoromaniae pertinentes* (éd. Vladimir Iliescu, Virgil C. Popescu, Gheorghe Ștefan), I, București, 1964, p. 272—343, les passages de l'œuvre du poète concernant l'histoire antique de la Roumanie.

[11] V. l'éd. Ioan St. Petre, București, 1942, 664 p. + IV pl.

[12] N. Lascu, *op. cit.*, p. 402—437.

[13] *Ibidem*, p. 410

Buicliu [14]. Il s'agit d'un véritable événement pour l'historiographie médiévale roumaine, sur lequel les spécialistes ont le devoir de fixer leur attention.

Une œuvre célèbre de l'antiquité latine traduite en roumain il y a environ cent soixante-dix ans devait tout naturellement susciter un certain nombre de questions. Déjà auparavant — nous l'avons vu — les textes ovidiens avaient éveillé l'intérêt justifié des personnalités qui ont illustré les lettres roumaines — Miron et Nicolas Costin, écrivains de chroniques, Démètre Cantemir. Cependant, le problème se complique du fait qu'à l'aube du XIX^e siècle l'œuvre d'Ovide devient pour les lettrés roumains, en plus d'un texte fondamental de culture classique, un objet de méditation spirituelle.

La découverte et l'édition de la traduction de Scarlat Barbu Tîmpeanu pourrait donner lieu à une révision des mérites attribués à V. Aron. En effet, le manuscrit du logothète rédigé, selon ses éditeurs, à une date postérieure au mois d'octobre 1808 quand Tîmpeanu finissait une version abrégée des *Mille et une nuits* (*Istorii arăpeşti*) comporte lui aussi des commentaires didactiques-moralisateurs. Ils se présentent sous la forme de « tîlcuiri » (= explications) des différentes parties du premier livre des *Métamorphoses*. Après un avant-propos : « Precuvîntare » — en réalité l'invocation du Poème I, 1-4 — le texte de la version roumaine se divise en une série de « basne » (= mythes), où le traducteur expose d'emblée le contenu du mythe respectif, qu'il fait suivre d'une « pricină », l'équivalent des arguments employés dans les écrits anciens. Par conséquent, le livre premier des *Métamorphoses*, qui compte, comme on le sait, 779 vers, apparaît divisé en quatorze « basne ». L'ordre suivi par le traducteur est : le fragment traduit des *Métamorphoses* (le conte), auquel succède « tîlcuirea » ou le commentaire du texte ovidien. Et s'il est vrai — comme ses récents éditeurs le pensent — que ces « tîlcuiri » appartiennent à Tîmpeanu, qui a expliqué « l'allégorie mythique d'une manière littéraire originale » fondé sur une vaste érudition, alors la qualité d'interprète tardif d'Ovide d'une perspective moralisatrice, reconnue auparavant à V. Aron, lui revient de droit.

Par ses préoccupations, S. B. Tîmpeanu s'est trouvé entraîné dans une activité de traducteur, récapitulée avec minutie dans leur *Introduction* par N. Vasilescu-Capsali et Dan Rîpă Buicliu [15]. À part les *Istorii arăpeşti* déjà citées, le logothète avait traduit le roman picaresque de Lazarillo de Tormes, ainsi que divers fragments des écrivains français — Molière, Voltaire, Bossuet, Buffon, etc. Il connaissait bien le grec (ses *Istorii arăpeşti* sont traduites d'après l'édition 'Αραβικὸν μυθολογικόν imprimée à Venise, en 1791, par les soins de Polyzoïs Lampanitziotis de Ianina). Pour la traduction des *Métamorphoses*, la forme grécisée des noms portés par les divers personnages suggère un texte intermédiaire rédigé dans cette langue. Si Tîmpeanu s'était servi de l'original latin, il aurait reproduit ou adapté l'onomastique latine, plus conforme à l'esprit de la langue roumaine. Il fallait donc rechercher cet intermédiaire grec.

---

[14] Publius Ovidius Naso, *Metamorfoze. Cartea I.* Traduction et adaptation de Scarlat Barbu Tîmpeanu (1808) Introduction et texte établi, transcription et notes par Nicolae Vasilescu-Capsali et Dan Rîpă Buicliu, Bucureşti, Cartea Românească, 1975. 156 [—160] p.

[15] *Op. cit*, p. 7 sq.

Nous l'avons trouvé, suivant nos prévisions, dans le catalogue de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Il s'agit de la version grecque des *Métamorphoses* d'Ovide Naso en quinze livres divisés en deux tomes avec quelques commentaires à la fin de chaque mythe imprimée à Venise en 1798 par les soins du même Polyzoïs Lampanitziotis de Ianina [16], déjà connu par le logothète Tîmpeanu en tant qu'éditeur des *Istorii arăpești*. L'étude comparative du manuscrit de Tîmpeanu avec cette édition grecque nous a fourni la preuve qu'il s'agit de la simple traduction des pages 1—66 du livre paru dix ans auparavant à Venise. On constate la traduction à la lettre des termes « Procuvîntarea », « basnele », « pricinile », « tîlcuirile ».

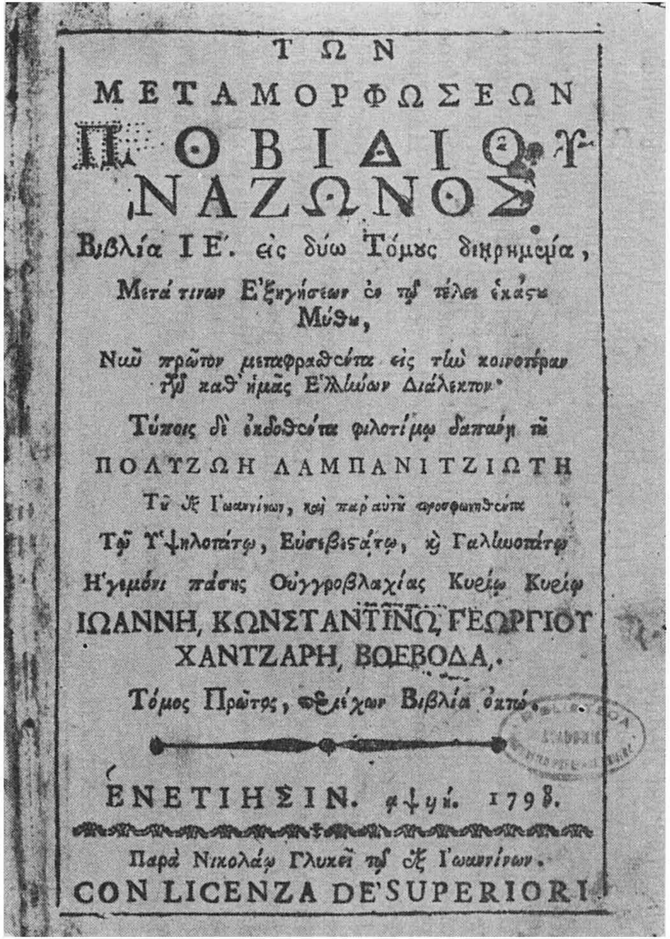
Ceci montre que Tîmpeanu n'est pas l'auteur des commentaires moralisateurs des *Métamorphoses*, mais, d'autre part, les liens de la traduction du logothète avec l'édition vénitienne jettent le jour sur des actes de culture d'un intérêt tout particulier. Les *Métamorphoses* rendues en grec par l'édition de 1798 étaient traduites elles aussi d'après la version française de Pierre Du Ryer, de 1660, intitulée *Les Métamorphoses d'Ovide en latin et en françois, divisées en XV livres. Avec de nouvelles explications historiques, morales et politiques sur toutes les fables, chacune selon son sujet*, qui a connu plusieurs éditions. Poète médiocre, mais auteur dramatique de grand succès, Pierre Du Ryer (1606—1658) a donné plusieurs traductions d'après les classiques gréco-latins. Sa version des *Métamorphoses* a été traduite en néo-grec au XVIII[e] siècle. Polyzoïs Lampanitziotis est entré en possession de cette version néo-grecque, mais avant de l'imprimer il l'a confiée en vue d'en améliorer le texte à Spyridon Vlantis, professeur au Collège Flanginien, lettré en renom de la colonie grecque de Venise [17]. Cette édition néo-grecque des *Métamorphoses* d'Ovide parue en 1798 est dédiée au « très haut, très pieux et très miséricordieux seigneur Jean Constantin Georges Handjerli, voïvode de toute la Valachie », c'est-à-dire au prince qui régna en Valachie dans l'intervalle compris entre le mois de novembre 1797 et celui de février 1799. Le fait que les *Métamorphoses*, de même que 'Αραβικὸν μυθολογικόν ont été traduites en roumain, et les deux ouvrages par le même logothète Tîmpeanu, suggère l'existence d'un lien entre Lampanitziotis, par les soins duquel tous les deux étaient parus, avec les milieux culturels roumains, peut-être même avec Tîmpeanu en personne, mais certainement avec le prince Handjerli auquel était dédiée la traduction d'Ovide.

Juste après l'exercice littéraire de Scarlat Barbu Tîmpeanu, la valorisation roumaine de l'œuvre d'Ovide a enregistré la traduction de Ioan Barac des *Métamorphoses*, I, v. 313—415, sous le titre *Deucalion și Pirha. Din pietre se fac oamenii* (Deucalion et Pyrrha. Des pierres on fait des hommes), ainsi que la version de D. Meciu de Beiuș d'après les *Amores* (I, 1—15 ; II, 3, 4, 10 ; III, 1, 4, 11), sous le titre *Despre iubire* (Sur l'Amour) [18]. Le grand savant Timotei Cipariu, père de la philologie roumaine moderne, traduit en 1832—1835 le commencement des

[16] Π. 'Οβίδιος Νάζω, Τῶν μεθαμορφώσεον βιβλία ΙΕ' εἰς δύω τόμους διηρημένα, μετὰ τινων ἐξηγήσεων ἐν τῷ τέλει ἑκάστου μύθου, νῦν πρῶτον μεταφρασθέντα εἰς τὴν κοινότεραν τῶν καθ'ἡμᾶς ἐλλήνον διάλεκτον. 'Ενετίησιν, 1798.

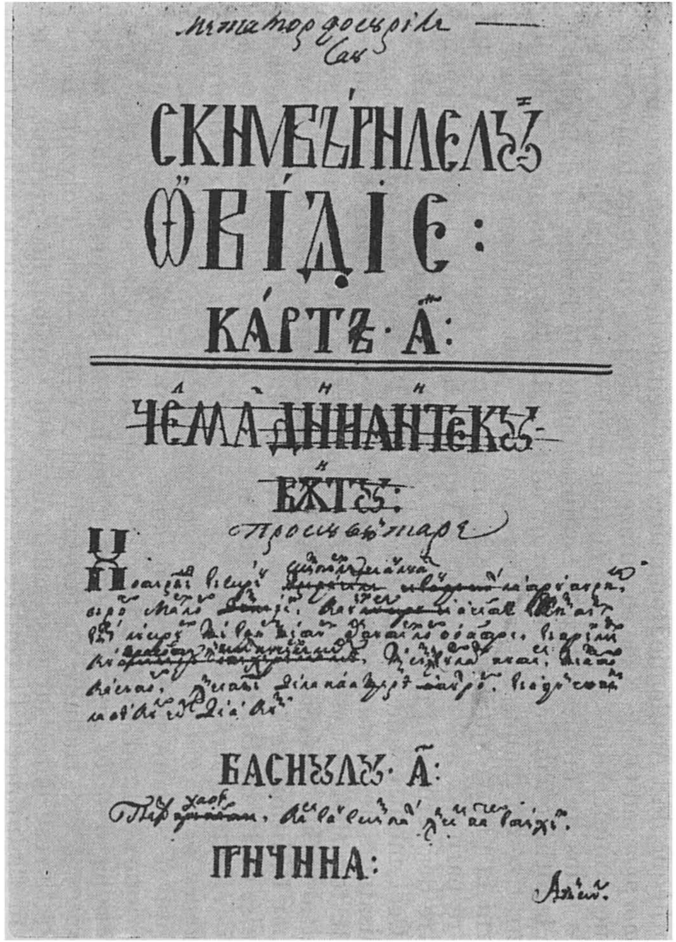
[17] V. au sujet de Vlantis, Athanasios E. Karathanasi, 'Η Φλαγγίνειος σχολὴ τῆς Βενετίας, Thessalonique, p. 134—136, etc.

[18] N. Lascu, *op. cit.*, p. 549.



ΤΩΝ
ΜΕΤΑΜΟΡΦΩΣΕΩΝ
ΠΟΒΙΔΙΟΥ
ΝΑΖΩΝΟΣ
Βιβλία ΙΕ'. εἰς δύω Τόμους διῃρημένα,
Μετά τινων Ἐξηγήσεων ἐν τῷ τέλει ἑκάστου Μύθου,
Νῦν πρῶτον μεταφρασθέντα εἰς τὴν κοινοτέραν τῶν καθ' ἡμᾶς Ἑλλήνων Διάλεκτον·
Τύποις δὲ ἐκδοθέντα φιλοτίμῳ δαπάνῃ τοῦ
ΠΟΛΥΖΩΗ ΛΑΜΠΑΝΙΤΖΙΩΤΗ
Τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων, καὶ παρ' αὐτοῦ προσφωνηθέντα
Τῷ Ὑψηλοτάτῳ, Εὐσεβεστάτῳ, καὶ Γαληνοτάτῳ
Ἡγεμόνι πάσης Οὐγγροβλαχίας Κυρίῳ Κυρίῳ
ΙΩΑΝΝΗ, ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ, ΓΕΩΡΓΙΟΥ
ΧΑΝΤΖΑΡΗ, ΒΟΕΒΟΔΑ,
Τόμος Πρῶτος, περιέχων Βιβλία ὀκτώ.
ἘΝΕΤΙΗΣΙΝ. αψϟη'. 1798.
Παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων.
CON LICENZA DE'SUPERIORI.

Fig. 1. — Les *Métamorphoses* d'Ovide, traduction grecque,



СКИМБЪРИЛЕЛЪ
ѲВІДІЕ:
КАРТѢ·А:
ЧЕМА ДИНАНТЕКЪ
ЕЪТЪ:
БАСНЪЛЪ·А:
ПРИЧИНА:

Fig. 2. — Les *Métamorphoses* d'Ovide, traduction roumaine

Métamorphoses. Par la suite, Ovide sera traduit en roumain, par fragments, en œuvres singulières (pas encore complètes !). Il sera commenté, évoqué, dans le même contexte que celui déjà constaté pour les commencements de sa présence dans la culture roumaine ; on s'occupera de l'endroit de son exil et de sa mort, de son influence directe ou indirecte sur les premiers écrivains roumains, des premières traductions de son œuvre, d'Ovide poète latin, poète universel ou symbol prestigieux des relations roumano-italiennes. C'est là la quatrième hypostase d'Ovide dans la culture roumaine, celle où depuis plus d'un siècle on les voit paraître, lui et son œuvre.

Le cas d'un poète illustre de la littérature universelle étudié dans la conscience d'un peuple auquel le lient certains détails biographiques essentiels (l'exil et la mort) nous semble significatif au point de vue de l'histoire des idées. La biographie d'Ovide englobe aussi le fait que les Roumains l'ont assumé à titre posthume, en le revendiquant non seulement en raison du sentiment de leur parenté latine, mais aussi à cause du privilège qu'ils ont d'en détenir les reliques. À sa gloire dans les lettres latines, à son dossier de la chronique à scandal de Rome, des mérites posthumes se sont ajoutés, car par son exil et son œuvre de la dernière heure il a contribué à la formation de la conscience nationale d'un peuple néolatin. Et, avant que les textes ovidiens fussent introduits dans l'ample circuit des valeurs culturelles en raison de leur qualité, voilà les *Métamorphoses* converties en livre de sagesse chrétien, destinée pour le moins imprévue de l'œuvre d'un poète dont la frivolité a été déplorée jusqu'à l'époque moderne [19].

---

[19] « Ovide, clerc de Venus » (Chaucer) ; « On ne peut le nommer sans avoir horreur de son obscénité » (Fénelon).

CONSIDÉRATIONS SUR LA TRADUCTION DU *LIVRE SUR LE SYSTÈME DE LA RELIGION DES MUSULMANS* DE CANTEMIR PAR SOFRONIE VRAČANSKI

ANCA IRINA IONESCU

I. *La traduction bulgare de l'œuvre de Cantemir.* Au commencement du dernier siècle, après une existence agitée pendant laquelle il subit de nombreuses persécutions dans son pays natal, Sofronie, archevêque de Vratsa, l'un des plus remarquables hommes de lettres de son temps, le créateur de la langue bulgare littéraire [1], trouva l'abri, la compréhension et le calme nécessaires à son activité dans la Roumanie avoisinée et amie. En 1803, après un séjour de quelques mois à Craiova, où il s'était réfugié en venant de Vidin, Sofronie s'établit à Bucarest [2]; c'est ici qu'il passa les derniers 10 ans de sa vie et il est très probable qu'il y soit aussi mort en 1813 [3].

Le long séjour qu'il fit à Bucarest constitue la plus féconde période de toute l'activité littéraire de Sofronie, ce qui s'explique d'une part par le fait qu'au moment de son arrivée à Bucarest, il venait d'atteindre l'âge et la maturité intellectuelle nécessaires à l'élaboration d'œuvres littéraires d'une plus grande ampleur; d'autre part, par le chaleureux accueil du métropolite de la Valachie, Dosoftei, et le prince régnant, Constantin Ypsilanti, qui lui ont assuré le climat matériel et spirituel indispensable à son activité. Nous en trouvons le meilleur témoignage dans son œuvre. «Il [Constantin Ypsilanti] m'accueillit affectueusement et me présenta au bey qui était le voïévode Constantin Ypsilanti et à quelques boiards. Il leur raconta comment j'avais séjourné à Vidin pendant trois ans et tout ce que j'avais supporté de misères et d'angoisses. Il m'appela à la métropole, m'y donna une cellule afin que je résidasse auprès de lui et m'invita chaque jour à sa table» [4].

---

[1] M. Arnaudov, *Софроний Врачански*, 2e édition, s a (Библиотека българска книга), pp. 38—67; A. Teodorov-Balan, *Софрони Врачански*, Sofia, 1906, p. 50 et suiv.; N. Oreškov, *Автобиографията на Софрони Врачански*, Sofia, 1914, p 74; B. Penev, *История на новата българска литература*, Sofia, 1933, III, pp 272—300.

[2] P. Dinekov, *Първи възрожденци*, Sofia, 1942, pp. 101—127; M. Arnaudov, *op cit.*, p. 90—94, V. Sl. Kiselkov, *Софроний Врачански*, *Живот и творчество*, Sofia, 1963, pp. 69—81; Em. Georgiev, *Софроний Врачански*, dans *История на българската литература. 2. Литература на възраждане*, Sofia, 1966, p. 69 et suiv Cf, aussi, Sofronie Vračanski, *Житие и страдание*, Sofia, 1966, pp 49—51.

[3] D. Marinov, *История на българската литература*, Sofia, 1887, p. 172; A. Teodorov-Balan, *Българска литература*, Sofia, 1907, p. 106; V. Sl. Kiselkov, *op. cit.*, p 86

[4] Sofronie Vračanski, *op. cit.*, p. 50 (traduction française d'après L. Léger, *La Bulgarie à la fin du XVIIIe siècle. Memoires de Sofronie de Vratsa*, Paris, p 423).

Parmi les nombreux travaux écrits par Sofronie pendant son séjour en Roumanie, il y a aussi le *Livre des trois religions*, connu surtout sous le titre (impropre, d'ailleurs, puisqu'il ne convient qu'à la première partie du livre) de *Исповедание православной веры*, où l'auteur expose les trois principales religions connues dans la péninsule Balkanique : le christianisme, le judaïsme et le mahométisme.

Le *Livre des trois religions* est composé de trois traductions distinctes qui constituent un manuscrit assez volumineux de 352 feuilles couvertes d'une très belle écriture, appartenant probablement à l'archevêque. Après sa mort, le manuscrit du *Livre* a été relié dans un seul volume avec l'*Autobiographie* de Sofronie (*Житие и страдание*). On le retrouve plus tard dans la collection du fameux historien M. Pogodin, en Russie. Ultérieurement, le manuscrit a été acquis par l'ancienne Bibliothèque Impériale de St. Pétersbourg — actuellement la Bibliothèque publique « Saltykov-Ščedrin », ou il est enregistré sous le no. 1204 de la collection Pogodin.

À l'époque moderne le manuscrit a été signalé au monde scientifique par A. I. Sobolevski [5] qui en a publié la description détaillée et l'abrégé du contenu. Il fit paraître aussi une notice en 1805.

Si l'on considère séparément les *Mémoires* de Vračanski qui se trouvent dans le même codex et qui ont suscité un très vif intérêt en tant que première œuvre originale de la littérature bulgare (elles ont été éditées même en 1861 [6]), on peut affirmer que le manuscrit dont il est question a été assez peu étudié. Quelques petits fragments en ont été publiés par A. I. Iacimirski [7], N. Oreškov [8] et B. St. Angelov[9]. Une intéressante étude comparative avec l'œuvre de Cantemir appartenant à T. N. Kopreeva [10] parut en 1968.

Tel que nous venons de préciser, l'écrit de Sofronie n'est pas une œuvre originale, puisqu'il est formé de trois traductions. La partie consacrée à la religion mahométane est la plus ample (f. 180—352) ; c'est la traduction du fameux livre de Cantemir *Книга систима или состояние мухаммеданския религии* (St. Pétersbourg, 1722), que Sofronie avait consulté à Bucarest [11].

Il serait intéressant de remarquer que l'œuvre du prince de Moldavie a eu une destinée des plus curieuses : c'était la seule œuvre de l'auteur publiée de son vivant et elle n'a jamais été rééditée à l'époque moderne,

---

[5] A. I. Sobolevski, *Неизвестные труды Софрония Врачанского*, dans «Известия отделения русского языка и словесности», XIII, 1908, p. 91.

[6] L'édition s'appuyait sur un autre manuscrit, appartenent à G. S. Rakovski, *Драгоценни паметници за българская нова история*, II, dans « Дунавски лебед », II, pp. 55—61.

[7] *Мелкие тексты и заметки старинной славянской литературы*, dans « Известия отделения русского языка и словесност XXI», 1916, 2, pp. 109—117.

[8] *Автобиографията на Софрони Врачански*, Sofia, 1914.

[9] *Софроний Врачански. Материали за живота и творчествому*, dans « «Известия на Института по българска литература», VII, 1958, pp. 309—341.

[10] *Неизвестный источник Жития Софрония*, dans «Труды отдела древнерусской литературы», XXIII, 1968, p. 261—275.

[11] V. Sl. Kiselkov, *op. cit.*, p. 166, Cf., aussi, P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera*, București, 1958, p. 219, et C. N. Velichi, *La contribution de l'émigration bulgare de la Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare*, București, 1980, p. 193.

même s'il a existé un projet en ce sens [12]; la version roumaine n'a été éditée que tout récemment [13]. La traduction de l'archevêque de Vratsa marque un moment important dans sa destinée européenne, outre le fait qu'elle tient une place de choix dans l'histoire de la littérature bulgare, notamment « au commencement de cette littérature » [14].

Compte tenu de l'importance de cet écrit pour la culture des peuples slaves, où il représente l'unique travail de ce genre, on est surpris de constater que certains chercheurs bulgares ne mentionnent pas l'auteur du texte original bien qu'il fût signalé au début même de notre siècle par les historiens que nous venons de citer.

Ainsi, malgré les éclaircissements de V. Sl. Kiselkov contenus dans son ample étude monographique dédiée à Vračanski : „Цялата част, посветена на мохамеданството представява превод на книгата *Систима или состояние мухаммеданския религии*, написана от преселения в Русия румънски фанариотин Димитър Кантемир" [15], nous lisons dans l'imposante *Histoire de la littérature bulgare*, parue trois ans après, : « Трудът е компилиран по руски и гръцки източници » [16] — sans que celles-ci aient été identifiées.

En comparant l'ouvrage de Vračanski à celui de Cantemir, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il s'agissait d'une traduction assez fidèle, portant l'empreinte du traducteur, même si par endroits elle a été parfois modifiée et abrégée. Mais cela ne diminue nullement le grand mérite du lettré bulgare ; bien au contraire, nous y voyons encore une preuve de sa clairvoyance et de son érudition, car il a su choisir de la littérature scientifique de son temps l'œuvre qui correspondait le mieux à ses convictions et aux buts qu'il s'était proposés. D'ailleurs, comme V. Sl. Kiselkov l'affirme également [17], Vračanski avouait lui-même qu'il avait utilisé plusieurs écrits grecs ou slavons à l'élaboration de ses œuvres.

II. *Les motifs qui ont déterminé la traduction.* Afin qu'on puisse déchiffrer correctement les raisons qui avaient poussé Vračanski à réaliser une œuvre de telles dimensions, il faut accorder une importance toute particulière à l'avant-propos de la traduction, qui nous fournit aussi les arguments nécessaires pour déchiffrer l'attitude de l'archevêque bulgare envers les Turcs et leur religion.

---

[12] Le « Suplementul » du journal « Albina românească » du 15 décembre 1938, p. 422 a publié le projet — *Prospectul* — de l'édition initiée par Negruzzi et Kogălniceanu qui devrait avoir neuf volumes ; *Kniga sistima*, traduite du slavon russe par C. Negruzzi, devait paraître dans le 4e volume de cette édition. Voir Alexandru Duţu, *Opera lui Dimitrie Cantemir in cultura română modernă*, dans « Viaţa românească » 1973, 9, p. 6—13 ; Alexandru Zub, *Kogălniceanu istoric*, Iaşi, Ed. Junimea, 1974, p. 446—449 ; *Un proiect fastuos* ; « *Scrierile Cantemireştilor* » ; V. Cândea, dans le vol. Dimitrie Cantemir, *Divanul*, Bucureşti, 1974, p. 9.

[13] Dimitrie Cantemir, *Cartea sistemei sau întocmirea religiei mahcmedane*, par les soins de V. Cândea, Bucureşti, 1976, (sous presse).

[14] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 219.

[15] « Toute la partie consacrée au mahométisme représente une simple traduction du livre *Sistima ili sostojanie muhamedanskija religii*, écrit par le phanariote transfuge en Russie, Dimitrie Cantemir » (désignation très étrange du prince roumain qui, déclaré « traître » par la Sublime Porte, a été remplacé par un phanariote).

[16] « L'œuvre est une compilation de sources russes et grecques » *История на българската литература*, p. 172.

[17] V. Sl. Kiselkov, *op. cit.*, p. 166.

L'avant-propos de l'auteur est une traduction de la préface de Cantemir à la *Kniga sistima*, ce qui apparaît en toute évidence en comparant les deux textes ; mais, outre cela, la préface de Vračanski exprime, selon toute probabilité, les sentiments et les conceptions de l'archevêque, puisqu'il l'a signée de son propre nom, tandis qu'à la fin des préfaces des deux autres écrits formant la *Ispovedanie* on mentionne le nom de chaque auteur [18].

La plupart des idées exprimées dans la préface de la traduction bulgare se retrouvent chez Cantemir, même celle qui expose les causes de l'expansion rapide du mahométisme, parmi lesquelles mention est faite des dissensions entre les peuples balkaniques — idée soulignée par B. St. Angelov comme tout à fait originale, appartenant exclusivement à Vračanski [19], quoiqu'il ne s'agit que d'une localisation du problème, puisqu'il parle des dissensions entre les Grecs et les Bulgares.

Nous estimons que l'importance de l'œuvre de Vračanski réside dans les motifs qui l'ont poussé à l'écrire et qui sont partiellement exposés dans la préface.

Parmi les plus fortes raisons qui l'ont déterminé à rédiger cette œuvre il faut compter le soin qu'il s'est toujours donné pour cultiver la langue nationale, pour l'instruction des conationaux, son grand désir de mettre à la disposition des Bulgares désireux de lire des livres dans leur propre langue. Dans ce sens, il vaut bien rappeler que Vračanski a été le premier prélat bulgare à introduire le bulgare dans les offices de l'Eglise : « Maintenant je travaille nuit et jour à écrire quelques livres dans notre langue bulgare. Si les Bulgares ne peuvent rien entendre de ma bouche, qu'ils reçoivent du moins de moi pécheur, quelque enseignement utile, qu'ils lisent mes écrits » [20].

Un autre but poursuivi par l'archevêque a été son désir d'offrir aux Bulgares des informations exactes et complètes à l'égard des trois principales religions pratiquées dans son pays, afin de prouver la supériorité de la confession chrétienne. En soutenant cette idée, Sofronie s'était laissé guider par des raisons politiques, car en Bulgarie, le mahométisme menaçait toujours la conscience nationale des Bulgares. Ainsi, Vračanski attirait fiévreusement l'attention de ses concitoyens sur l'incontestable supériorité du christianisme, afin de sauvegarder la conscience nationale des Bulgares.

Nous estimons qu'il serait assez difficile de se mettre d'accord avec l'opinion de E. Georgiev qui considère que « par son œuvre Sofronie s'éloigne de la tradition médiévale qui plaçait les chrétiens au-dessus de tous les autres et s'approche de la tolérance caractéristique des Lumières » [21]. Dans toute son œuvre et surtout dans la préface, l'attitude de Sofronie est nettement antiottomane et antimahométane ; il ne se montre nullement tolérant ; ainsi, il appelle Mahomète « prophète menteur »

---

[18] Voir aussi, T N. Kopreeva, *op cit.*, p. 263

[19] Il affirme que : « Ръкописът обаче съдържава и други оригинални творби на нашия виден книжовник, които заслужават да се обнародват. Такива са преди всичко неговите предговори към всяко от съчиненията за трите религии — християнската, еврейската и мохамеданската» (*op. cit.*, p. 310).

[20] Sofronie Vračanski, *op. cit.* 51 (traduction française d'après L. Léger, *op. cit.*, p. 424).

[21] *История на българскатъ литература*, II, p. 71.

et qualifie sa confession comme « la religion des cochons » (свинска). Le désir suprême de Vračanski, qu'il ne dissimule nullement, est de maintenir et de consolider la foi chrétienne.

III. *Considérations sur la réalisation concrète de la traduction.* La confrontation des deux textes, à savoir l'original de Cantemir et la traduction bulgare, nous conduit à la constatation que la version de Vračanski a respecté, en général, le texte de Cantemir; cependant, la période ample et riche de Cantemir, qui prenait son modèle sur les phrases des classiques grecs, a dû parfois créer de sérieuses difficultés au prélat bulgare, d'où les petites inadvertances dans la version bulgare. Aussi faut-il souligner que la traduction de Vračanski ne constitue pas une transposition mécanique de l'original; le traducteur a fait des efforts évidents pour offrir aux lecteurs un texte lisible, adapté à l'esprit de sa langue maternelle et surtout, simplifié, puisqu'il s'adressait à des gens moins instruits que l'auteur de la *Kniga sistima*. Dans ce but, Vračanski a essayé de donner aux chapitres une nouvelle disposition, celle qui lui a semblé, probablement, plus logique. Ainsi il a placé le IV-e Livre avant le III-e préférant d'écrire d'abord sur la création du monde et seulement ensuite sur sa destruction et l'Apocalypse. Il changea aussi la place du chapitre traitant des reliques du prophète, qui se trouvait chez Cantemir dans le I^er^ Livre, en le plaçant après les chapitres sur le paradis et l'enfer. Vračanski renonça à la division de son ouvrage en Livres et Chapitres, comme l'avait fait Cantemir et opéra aussi quelques changements dans l'ordre des chapitres sur la science du *Coran*, qu'il plaça immédiatement après les données sur les reliques du prophète. Dans le désir de simplifier son œuvre, l'archevêque renonça à quelques chapitres du Livre sur la biographie du prophète et comprima dans le dernier chapitre *Les sciences* qui occupent chez Cantemir les sept derniers chapitres du VI^e^ Livre.

Nous venons de le dire, Vračanski avait destiné son livre à des gens moins cultivés que ceux auxquels s'adressait Cantemir et c'est pourquoi il a éliminé du texte les passages trop savants, comme par exemple, le commencement du I^er^ Chapitre du IV^e^ Livre *Имена теологии* (Cantemir, 81), où l'explication de l'unité et de l'intelligence (Cantemir 94), etc. Pour convaincre son lecteur, Vračanski annota son manuscrit de petits commentaires; c'étaient parfois des propositions exclamatives, par exemple : « Виждте коварного члка наиде време » (200v), ou : « Боже мой, бива ли тая работа, като луната колко земля голяма да влезе у ракава и да я приломи » à propos des miracles de Mahomet.

La comparaison de la langue des deux textes met en lumière des éléments extrêmement intéressants qui indiquent : 1) des différences intentionnelles et 2) des différences involontaires.

1. Dans la première catégorie peuvent être groupées tous les éléments qui démontrent une *simplification* du texte, afin de le rapprocher de la langue commune. Ainsi Sofronie remplaça les longues phrases qui abondent en constructions participiales par des phrases formées de plusieurs propositions coordonnées ou avec un petit nombre de propositions subordonnées, par exemple : «Той пророк, като разсмотри тайныи бжии неизреченныи и постановление вечный премудрости и глубочайший чин и закон бжий, познание и знайдение члческое и това като

разсудил това прилежно говорил »(Vr. 180 r) [22] — tandis qu'en russe nous trouvons : « Пророк убо по внегда тайны божие неизреченные, постановление вечныя премудрости, чины и закон глубочайший рассмотрил умозрительством, яко ко испытанию человеческих изобретений и познанию их усердно приложился, из его же слов прилежно рассуждающему удобоявствует » (C.1) ; ou bien bulg. : « Кой члвк члвк закон не знаи » (Vr. 180 v), qui représente la proposition russe : «Чего знания сиречь законов кто лишается » (C.2).

Vračanski élimina quelques comparaisons rhétoriques, dont le sens lui échappait ou dont il ne voyait pas la justification, par exemple, la proposition « Аки на лидийском оные искусити имея камени » (C. 1) qui représente pour le prophète la modalité de séparer le mensonge de la vérité, ainsi que d'autres propositions semblables, qui rendaient le sens de la phrase assez difficile à saisir, comme, par exemple, l'allusion à la parabole biblique du chameau qui devait passer par le trou d'une aiguille : « Сумнительства имевших о богатом спастися имущем и о прошествии вельбуда сквозе иглине уши » (C. 5), qui manque dans la traduction bulgare : « Тако са сумнявали зарад богатого, що рече Хс трудно са спасява » (Vr. 180v). Dans la plupart des cas, Sofronie a abrégé le texte, en éliminant des propositions, des paragraphes ou même des chapitres entiers. Mais, parfois on constate le phénomène contraire : il ajouta de nouveaux éléments. Ainsi, il a énuméré toutes les considérations sur la religion du *Coran* trouvées chez Cantemir, mais il les a rapportées aussi à la confession judaïque, au *Talmud*, parce qu'elles lui semblaient probablement appropriées. En voilà quelques exemples : « Тако егда в руки книгу *Курана* возмёт » (C. 3) et « Тако в руце свои *Талмуд* книга еврейская и *Корана* турецкого возмет » (Vr. 180 v) ; ou : r. « Но да рассудит читатель наш мухаммеданского закона, то есть книги *Курана* коварную во правду » et bulg. : «Ала да разумеет читатель наш *Талмудский и Корановый* законы, како са книги в правду коварныи ».

Le phénomène se répète même quand il s'agit des auteurs qui ont étudié le *Coran*, auxquels Vračanski attribue sans hésitation l'étude du *Talmud* aussi : « Ала да умолчу, що са били из християните Самокат, Георгия Кедрин и другии що верховно усмотрили мохамеданскую и талмудскую хитрост » (Vr. 180 v), tandis que Cantemir disait : « Умолчу из христиан Самоката, Георгия Кедрина и протчих, которые поверховно мухаммеданскую усмотриша хитрость » (C. 3).

La traduction bulgare présente deux légendes qui ne figurent pas dans l'œuvre de Cantemir, à savoir, le récit sur l'origine des arabes (placé à la fin du chapitre 2. *Сказание о житие Мохамедове*) et la légende sur l'amour entre une jeune fille russe et un prisonier turc (inserrée à la fin du chapitre 87: *Повест о погребании и поминание умерших мохамеданских*).

Dans sa version, Vračanski s'efforce d'atténuer les expressions et les mots qui lui semblaient obscènes et remplace ou élimine systématiquement les éléments considérés trop choquants, par exemple : « Ослабив

---

[22] Les exemples sont extraits du manuscrit 1204 de la Collection Pogodin (noté Vr.) et de l'œuvre de Cantemir citée plus haut (notée C.).

всея невоздержания чревоугодия и подчревесное удила » (C.6), qui deviennent chez Vračanski « Ослабил все невоздержание, чревоугодие и женонеистовство » (Vr. 180 v) ; ou bien chez Cantemir : « Господствование Бахуса и всякое всех чувств услаждение и свербение » (C.6) et chez Vračanski : « Гспдтвование Бахуса и всякое телесная чувства услаждение » (Vr. 180 v).

2. Lorsque la traduction s'éloigne involontairement de l'original, il s'agit d'une compréhension incorrecte des constructions plus compliquées ou d'une confusion des significations dans le cas des homonymes.

a. Ainsi, une première catégorie de différences involontaires est expliquée par la segmentation incorrecte du texte original et l'ignorance des rapports de subordination entre les éléments de la même proposition, par exemple : « Ибо аще кто истинный истинного бога закон не позна » est traduit en bulgare par : « Понеже кой ест истинский члвк и познава истинный закон бкий » où le traducteur a divisé la proposition et a introduit une copule entre *кто* et *истинный* dans sa traduction, sans remarquer que l'adjectif russe *эстинный* déterminait le nom *закон* et l'adj. *истинного* le nom *бога.*

Aussi, la proposition russe : « Намерение его мало пространнее истолковати не отягчимся » (C.4) est traduite par : «Да се не отегчим да истолкуваме неговое малое намерение » (Vr. 181 r), où le traducteur a ignoré la valeur adverbiale du r. *мало* et l'a compris comme déterminant adjectival du nom *намерение.*

Lorsqu'il parle des pays où la religion mahométane était pratiquée, Cantemir nous informe qu'ils comprenaient : « Едва ли не всю Асию, велию часть Африки и неменьшую долю Европы » (C.7) ce qui devient chez Vračanski : « Едва ли не всю Асию и великая част Африки и малая Европа »(Vr. 181 v).

b. Une autre catégorie de différences involontaires est constituée par les traductions inexactes des différentes significations des homonymes ; nous nous contenterons de donner un seul exemple, à savoir la traduction du mot r. *мамона* 'richesse, diable' », rendu en bulgare par *неправда* 'mensonge', quoique le texte nous montre clairement qu'il s'agissait du sens 'diable', opposé au 'dieux' : « Между благим и злым духом разнствие творяше, который божим, мановением осененный, который же от *мамоны* устроен есть (...) да распознаем » (C. 2) et : « Да расуждаваме между добрыи и злыи духове кой от бжественное поволение проводен ест и кой от неправды натокмен, (Vr. 180 r). Le traducteur a probablement lié le mot *мамона* au verbe russe *мамить* 'tromper'.

★

Dans la conclusion de notre brève étude, nous tenons à souligner l'importance de l'œuvre de Vračanski pour la culture nationale bulgare et pour la littérature moderne de Bulgarie, dont elle marqua les débuts.

Il convient également de noter que, par ses dimensions, la langue et le vocabulaire utilisés, par le talent narratif dont l'auteur fait épreuve, l'œuvre de Vračanski marque un moment important dans l'évolution de la langue bulgare moderne ; nous estimons qu'il serait nécessaire d'élaborer une étude plus détaillée là-dessus.

Enfin, il nous faut réitérer l'importance de cet impressionnant travail pour les relations culturelles et littéraires roumano-bulgares; compte tenu de la signification des deux écrits pour les littératures nationales auxquelles elles appartiennent, nous estimons qu'une édition bilingue serait souhaitable.

Nous donnons en annexe la table des matières de l'œuvre de Cantemir, suivie par celle de la traduction de Vračanski, ou nous avons noté après chaque chapitre le numéro du chapitre de la *Kniga sistima* auquel il correspond.

ANNEXE 1

ОГЛАВЛЕНИЕ КНИГ ПЕРВОГО ТОМА
и в них содержащихся глав

Книга первая О лжепророце Мухаммеде

Глава 7. О заповедах курановых
Глава 8. О делех к фарзу и суннету належащих
Глава 9. О делех к самому суннету належащих
Глава 10. О заслужительных но ненужных заповедех
Глава 11. Належащая к фарзу купно и суннету суть и нужная и заслужительная
Глава 12. О иных делех заслужительных
Глава 13. О заповедах галал
Глава 14. О гарам
Глава 14. О мекруг

Книга шестая. О иных религии мухаммеданския уставы
Глава 1. О дугун
Глава 2. О супружестве
Глава 3. О разводе
Глава 4. О погребании и поминании умерших
Глава 5. О гробищах шеихов
Глава 6. О праздничных днех
Глава 7. О праздниках политических
Глава 8. О сектах дервишев в обществе
Глава 9. О первых сект дервишских основателех
Глава 10. О секте мевлеви дервишев
Глава 11. О секте бекташи дервишев
Глава 12. О секте календери дервишев
Глава 13. О секте кадри дервишев
Глава 14. О торлак и ебрибугари дервишах
Глава 15. О секте едгеми дервишев
Глава 16. О секте гызреви дервишев
Глава 17. О абдал уриан и будалла дервишах
Глава 18. О сеяг дервишах
Глава 19. О ересях мухаммедански х в обществе
Глава 20. О ереси рафазы
Глава 21. О ереси мунасух
Глава 22. О ереси маалуми
Глава 23. О ереси нимешуллаги
Глава 24. О ереси мезакы баяги и прочая
Глава 25. О ереси ишракы
Глава 26. О ереси хаирети
Глава 27. О ереси муаммази селис
Глава 28. О ереси бекташи
Глава 29. О ереси кадызадели
Глава 30. О ереси мумсоюндурен
Глава 31. О ереси луты
Глава 32. О идолослужителех мухаммеданских
Глава 33. О атеистах мухаммеданских
Глава 34. О науках мухаммеданских
Глава 35. О первой учения части
Глава 36. О учении инша
Глава 37. О науках реккам гендисе и протчая
Глава 38. О логике, риторике и протчая
Глава 39. О науке имен божественных
Глава 40. О науках расад, сыгр, тылсым и протчая
Глава 41. О науках фал, джязулык и протчая

ANNEXE 2

ОГЛАВЛЕНИЕ ОБРЕТАЮЩИХСЯ В КНИЗЕ СЕЙ

Систима мохамеданская и религия их
Сказание о житие Мохаммедовое лист а̃ (*C. I,2*)
Сказание о восприятие закона лист д̃ (*C. I,6*)
О взытии Мохаммеду на нб̃о лист тойжде на обороте (*C. I,7*)
О снитии от нб̃с и два крати паки возвращения лист и̃ (*C. I, 8*)
Повест о чудесах Мохаммедовых лист і̃ (*C.I,9*)
О дургих чудесах Мохаммедовых, иже обносятся в простый народ лист на обороте г̃І (*C.I, 10*)
Повест о Мохаммедовых наследниках, их же оны нарицают их Асгабе лист з̃ı((*C.I,12*)
Сказание от книгу Мохаммедия реченная лист з̃Ї(*C.II, 2*)
Изявление от самого Корана кроме христианския истории како Мохаммед лживый пророк ест лист и̃І (*C.II, 4*)
История о штиле корановый, сиреч о причине его лист на обороте Ĩ (*C.II,5*)
Повест о бг̃ословие мохаммеданское лист на обороте Іе̃ (*C. IV, 1*)
Повест о создание някои дивныя вещи прежде всего мира, тако веруют оные лист на обороте к̃в (*C. IV, 4*)

Повест о аггла̃х и о джинах, како оны веруват лист на обороте кд̃ (*C.IV, 5*)
Повест о создании миров, сиреч светов, яко же оны сказуват, и веруват, лист кз̃ (*C.IV*,6)
Повест мохаммеданская о создании Адама и Еввы и о первороднем гресе, лист на обороте кѳ̃ (*C. IV, 7*)
Повест мохаммеданская о роде и о пророцех от Адама даже до Ноя, лист на обороте лв̃ (*C. IV, 8*)
Повест махоммеданская Ноя ради и о всемирном потопе, лист лг̃ (*C IV. 9*)
Повест махоммеданская о Аврааме и о чадех его, лист лѕ̃ (*C. IV, 10*)
Повест махоммеданская о Мойсеи и о Аароне и о Марии сестры их лист лз̃ (*C. IV, 11*)
Повест мохаммеданская о Дд̃ве цр̃е и о сыне его Соломоне и о прочих лист на обороте лѳ̃ (*C. IV, 12*)
Сказание и повест мохаммеданская о праведном Иове лист ма̃ (*C. IV, 12*)
Повест мохаммеданская о гс̃де Иисе Хрс̃те спс̃ителе нашем и о матере его пребл̃гсвеней дв̃ы Марии лист тойжде на обороте (*C. IV, 14*)
Повест мохаммеданская о скончания мира и в последныя ден что хочет быти лист ме̃ (*C. IV, 16*)
Повест о пришествии Дабетуларза лист мѳ̃ (*C.III, 5*)
Повест како сл̃нце от запада восходити имат а не от востока лист тойжде (*C. III, 6*)
Повест о заключение врат покаяние всем чл̃вком тойже лист на обороте (*C.III*, 7)
Повест о возвращение Корана паки на нб̃о отнюдо же и сниде лист н̃ (*C. III, 8*)
Повест о нападение дым на землю тойжде лист на обороте (*C. III, 9*)
Повест о трубе роговый в концы мира тож лист на обороте (*C. III, 10*)
Повест мохаммеданская о общем всех воскресении и о последнем суде лист на обороте нв̃ (*C. IV, 17*)
Повест о испитании грешников мусулманов, лист на обороте не̃ (*C. IV, 18*)
Повест о Арафе, что ест Араф лист нѕ̃ (*C. IV, 19*)
Повест махоммеданская о аде, что и каковый ест ад лист на обороте нз̃ (*C. IV, 20*)
Повест мохаммеданская о раю, каков ест рай и како будут муслиманы живети у него лист на обороте нѳ̃ (*C. IV, 21*)
Повест о мощах Мохаммедовых лист ѯв̃ (*C. I, 11*)
Повест о именах Корона, лист на обороте ѯг̃ (*C. II, 1*)
Повест о причине корановой, каковым коварством Коран произведен и написан быст лист на обороте ѯе̃ (*C. II, 3*)
Повест трудности ради арапского языка мнят мохамедане како ест Коран слово бж̃ие лист на обороте ѯѕ̃ (*C. II, 6*)
Повест откровителная провещания лжепророка Мохамеда о вещех имущих быти прежде даже мир не погибнет лист зи̃ (*C. III, 1*)
Мохамеданский апокалипс о дивах и о знамениях иже предваривших конец мира лист на обороте тожде (*C. III, 2*)
Пророчество мохаммеданское о нахождение и нападение род бениасферов лист о̃ (*C. III, 2,1*)
Мохамеданское пророчество о нападение Теджиала, сиреч о пришествия Антихристова лист на обороте ов̃ (*C. III, 2,2*)
Повест в нейже изявляется что содержит учения всего Корана иже в кратце ест лист ог̃ (*C. II, 3*)
Повест мохамеданская о бозе лист од̃ (*C. IV, 2*)
Повест мохамеданская о прогидении бж̃ии лист оѕ̃ (*C. IV, 3*)
Повест мохамеданская о Великом Александре оз̃ (*C. IV, 13*)
Повест мохамеданская о ст̃ых хрс̃тианских колико ся знаят у них лист на обороте п̃ (*C. IV, 15*)
Предисловие о махомеданския рэлигии на тожде лист на обороте (*C. V,1*)

Повест о религии, сиреч дин и иман мохамеданская, иже в народе и обществе у них содержтися лист пг (*C.V, 2*)
Повест о гусле и о абдесте, что ест гусл лист пд (*C.V, 3*)
Повест о намазе, како кланятся и в кое време лист на обороте пе (*C. V, 4*)
Повест о пасте и рамазане, како содержати, лист пи (*C. V, 5*)
Повест како ходят Мохамеданы на Мекку на поклонение гроба Мохамедова и что творят тамо лист ча (*C. V, 6*)
Повест утешная у някои вещи лист на обороте че (*C. V, 6*)
Повест о мохамеданския заслужительных и воздаянии лишительных религии делех о заповедех корановых лист ра (*C. V, 7*)
Повест о других заслужительных дел иже прилежат к суннету и к фарзу лист на обороте тойжде (*C. V, 8*)
Повест иже до самого суннета надлежат дела заслужит. лист рд (*C. V, 9*)
Повест о других заслужителных но ненуждных у заповедех корановых лист на обороте рЅ (*C. V, 10*)
Повест и другая яже к фарзу и суннету принадлежат лист рз (*C.V, 11*)
Первая добродетел мохамедан. дело покаяние лист тойже на обороте (*C. VI,11*)
Вторая добродетел покорение или послушание лист ри (*C. V, 11*)
Третая добродетел воздержание лист рѳ (*C. V, 11*)
Четвертая добродетел мучителство навожделение лист тойж на об. (*C. V, 11*)
Пятая добродетел о крепости лист рı (*C. V, 11*)
Шестая добродетел о мученичестве лист тойж. на об. (*C.* V, *11*)
Повест о других някиих дел заслужительных правда лист рвı (*C. V, 12*)
Ради щедрот мохамеданскии лист тойжде на обороте (*C. V, 12*)
Ради странноприимство мохамеданское лист реı (*C. V, 12*)
Ради вечное примирение со своими махомеданами лист тойже на обороте (*C. V, 12*)
Ради примирение со хрстианы на урочное число лист на обороте рдı (*C. V, 12*)
Учити жен и дети свое закона коранова лист реı (*C. V, 12*)
Ради женское совокупление на томжде листе (*C. V, 12*)
Ради совокупление еунухов лист рЅı (*C. V, 12*)
О заповедех галаал, сиреч позволителных от мохамеданския религии лист тойжде на обороте (*C. V, 13*)
Повест мохамеданская о Гараме сиреч иже ест у них возбраненно, лист на обороте риı (*C. V, 14*)
История блгчестивая и следостнейшая о някоем юноше лист рѳI (*C. VI, 1*)
Повест мохамеданская о мекруг, сирея гнусних лист ркг (*C. V, 15*)
Повест о дугюне мохамеданском, сиреч обрезание их лист ркд (*C. VI, 1*)
Празднование обрезание сынов султанских лист тойже на обороте (*C. VI, 1*)
Обрезание новоприемших веру мохамеданскую лист рке (*C. VI, 1*)
Повест о супружестве мохамеданском лист ркз (*C. VI, 2*)
О другое супружество иже ест с кепин лист рки (*C. VI, 2*)
О другое празднование неволников лист тойжде но обороте (*C. VI, 2*)
Повест о разводе мохамеданском, сиреч егда отпустит кто жену свою лист на обороте рк (*C. VI, 3*)
Повест развод о троиственного далака лист на обороте рл (*C. VI, 3*)
Повест о погребании и поминание умерших мохамеданских лист рлв (*C. VI, 4*)
Повест о гробищах шеихов и витязей сиреч храбрых и сильных мужей и о посещении их лист на обороте рле (*C. VI, 5*)
Повест о праздничных днех мохамеданских иже оны празднуют лист на обороте рлз (*C. VI, 6*)
Повест о малаго байрама мохамеданского лист на обороте рлѳ (*C. VI, 6*)
Другий праздник мевлуд нарицаемый лист рм (*C. VI, 6*)
Пятничный ден празднување на том же листе (*C. VI, 6*)
Повест о праздниках политических мохамеданских лист на обороте тожде (*C. VI, 7*)

Повест о сектах дервишев, сиреч о чинах законников мохамеданских лист на обороте рма (*C. VI, 8*)
Повест о первых дервишесих сектах основателей лист на обороте рмв (*C. VI, 9*)
Первая секта дервишев мевлеви нарицаемых лист на обороте рмг (*C. VI, 10*)
О деяние мевлевы дервишев лист рмд (*C. VI, 10*)
Церемонии сходбища дервишеская лист на обороте рмѕ (*C. VI, 10*)
Вторая секта дервишев бекташи зовомых лист на обороте рмз (*C. VI, 11*)
Третая секта дервиш календери нарицаемых лист на обороте рми (*C. VI, 12*)
Четвертая секта дервиши кадри нарицаемых, лист рмθ (*C. VI, 13*)
Петая секта дервиш торлак и ебрибугари зовомых лист рн (*C. VI, 14*)
Шестая секта дервиш ебрибугари нарицаемых лист на обороте тойжде (*C. VI, 14*)
Седмая секта дервишев егдеми нарицаемых лист рна (*C. VI, 15*)
Осмая секта дервиш гезревы нарицаемых на том листе на обороте (*C. VI, 16*)
Деветая секта дервиш абдал нарицаемых лист рнв (*C. VI, 17*)
Десятая секта дервиш сеяг нарицаемых лист рнг (*C. VI, 18*)
Образ прошение млстыня дервиш лист рнθ (*C. VI, 18*)
Повест о ересеи религии мохамеданския обретающихся в обществе лист рне (*C. VI, 19*)
Повест о ереси рафазы зовомый яже всему персидскому народу от прочих мохамедан причитается лист рнѕ (*C. VI, 20*)
Повест о ересеи мунасух нарицаемых лист рнз (*C. VI, 21*)
Повест о ересеи маалуми нарицаемых лист рни (*C. VI, 22*)
Повест о ересеи ниметуллаги нарицаемых на том листе на обороте (*C. VI, 23*)
Повест о ересеи мезаки нарицаемых лист рна (*C. VI, 24*)
Баяги еретики на томжде листе (*C. VI, 24*)
Мусирры еретики паки на томжде листе (*C. VI, 24*)
Повест о ересеи ишраки нарицаемых лист рѯ (*C. VI, 25*)
Хаирети еретики на томжде листе на обороте (*C. VI, 26*)
Повест о ересеи муамази нарицаемых лист рѯа (*C. VI, 27*)
Селесы еретикы на томжде листе (*C. VI, 27*)
Повест о ересеи мумсоюздурен глемыи лист рѯг (*C. VI, 30*)
Повест о ересеи луты глемыи лист рѯд (*C. VI, 31*)
Повест о идолослужителех и безбожныи мохамеданских лист тожде на обороте (*C. VI, 32*)
О ересеи бутперест на томжде листе по-долу (*C. VI, 32*)
О ересеи келбперест лист рѯе (*C. VI, 32*)
О ересеи гявперест на томжде листе на обороте (*C. VI, 32*)
Повест о безбожных сиест иже бга незнающих ни исповедующих на томжде листе по-долу (*C. VI, 32*)
Повест о науках мохамеданских почитаемым лист на обороте рѯз (*C. VI, 33*)

NOUVELLES ÉDITIONS D'ACTES NOTARIÉS INSTRUMENTÉS AU XIV[e] SIÈCLE DANS LES COLONIES GÉNOISES DES BOUCHES DU DANUBE*

— Actes de Kilia et de Licostomo—

OCTAVIAN ILIESCU

De toutes les colonies génoises fondées vers la fin du XIII[e] siècle [1] dans la région du delta danubien—à savoir Vicina[2], Kilia[3] et Licostomo [4]—

* V. également notre note précédente, concernant les éditions d'actes notariés instrumentés à Caffa aux XIII[e] —XIV[e] siècles et publiée dans cette même revue, 14 (1976), p. 522—529.

[1] Il est certain que les Génois ne se sont établis n'importe quelle part dans le bassin de la mer Noire qu'après le traité de Nymphaeum (1261); la colonie de Caffa même ne fut fondée que peu après 1266 V. en ce sens W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, édition française par Furcy-Raynaud, II, Leipzig, 1886, p 156, 163.

[2] Sur Vicina, à consulter l'étude, d'un intérêt capital et toujours actuel, que lui a consacrée G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 9—96; au sujet de l'emplacement réel de cette ville fantôme, v. Petre Diaconu, *Despre localizarea Vicinei* (Sur la localisation de Vicina), dans « Pontica », 3 (1970), p 275—295, avec toute la bibliographie antérieure, à laquelle on doit encore ajouter : G. I Brătianu, *Deux études historiques* I. *Encore la ville fantôme* : *une mention de Vicina au XVI[e] siècle*, dans « Revue des études roumaines », 9—10 (1965), p. 34—38; Petre Ș. Năsturel, *Les fastes épiscopaux de la métropole de Vicina*, dans « Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher », 21 (1971), p. 33—42; idem, *Le littoral roumain de la mer Noire d'après le portulan grec de Leyde*, dans « Revue des études roumaines », 13—14 (1974), p. 121—134; Petre Diaconu, *Păcuiul lui Soare — Vicina*, dans « Byzantina », 8 (1976), p. 407—447, pl. 47—58.

Au sujet de Vicina, ajoutons encore qu'en 1968, nous avons signalé une brève information concernant un certain Tagliaferro Ferrando da *Vexina* (Vicina?), qui était mentionné dans un acte notarié instrumenté à Gênes, le 27 octobre 1274; v. Octavian Iliescu, *Localizarea vechiului Licostomo* (Localisation de l'ancien Licostomo), dans « Studii », 25 (1972), p. 454 (étude qui devait paraître en 1968); d'après Arturo Ferretto, *Codice diplomatico delle relazioni fra la Liguria, la Toscana e la Lunigiana ai tempi di Dante (1265—1321)*, dans *Atti della Società ligure di storia patria*, 31/1 (1903), p. 400—401. A notre avis, le notaire en question ne devait pas confondre *Vexina* avec *Vexin*, qui est en France; la lecture *Vecina* pour *Vexina* nous semble par conséquent assez probable. Si cette hypothèse s'avère, on aurait la plus ancienne mention documentaire de l'existence de cette ville danubienne. Mais quelle est donc cette glosse de 1249—1250, où il serait question d'une Vicina de Valachie, selon une brève allusion faite en 1966 par le pr. Virgil Cândea? (*Vechi mesaje ale culturii românești*, dans « Contemporanul », n° 52/1055, vendredi, le 30 décembre 1966, p. 7).

[3] Sur l'histoire de Kilia, v. notamment : N. Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe* (Etudes historiques sur Kilia et Cetatea Albă), București, 1900, 418 (420) pp.; A. V. Boldur, *Istoria Basarabiei*, I, Chișinău, 1937, *passim*; Constantin C. Giurescu, *Tîrguri sau orașe și cetăți moldovene din secolul al X-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea*, București, 1967, p. 205—213; Octavian Iliescu, *Localizarea vechiului Licostomo*, *loc. cit.*, p. 435—462.

[4] Longtemps considéré comme désignant Kilia Veche, il revient à Heyd le mérite d'avoir accordé pour la première fois une identité propre à Licostomo; v. W. Heyd, *op. cit.*, I, Leipzig, 1885, p. 533, n. 2; Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 435—462.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., XV, 1, P. 113—129, BUCAREST, 1977

et à l'embouchure du Dniester — Moncastro [5] — , c'est sans doute Vicina qui a joué un rôle de premier ordre, et cela pendant environ 50 ans. On a pu même la considérer, au tournant des XIII^e—XIV^e siècles, comme une véritable métropole de ces parages [6]. G. I. Brătianu, qui s'était penché très attentivement sur son histoire, avait mis en évidence la double importance, à la fois économique et politique, dont la ville danubienne bénéficiait aux dernières années du XIII^e siècle et qui était due à la coexistence de deux facteurs, bien différents : l'église orthodoxe, siège d'un métropolite byzantin, et la colonie des intrépides marchands génois [7]. L'historien roumain, désireux d'étudier plus profondément l'organisation administrative de cette colonie, posait même la question si Vicina ne devait avoir un consul génois, comme c'était plus tard, à la fin du XIV^e siècle, le cas de Licostomo, en faisant pourtant observer que les preuves en ce sens manquaient [8]. En effet, à l'époque où Brătianu rédigeait ses études, les sources regardant Vicina se réduisaient à une quarantaine de documents, datés de 1281 à 1294 et concernant uniquement ses relations commerciales avec Péra et Caffa [9] ; il n'y était pas question de son organisation administrative.

Le hasard et la patience de MM. Robert-Henri Bauthier, d'un côté, et Gian Giacomo Musso, de l'autre, nous ont valu la découverte à l'*Archivio di Stato* de Gênes d'un nombre d'actes notariés instrumentés à Kilia [10] en 1360—1361 et à Licostomo [11] en 1373 et 1383—1384 ; on a eu cette fois la chance d'y trouver certaines informations, très précieuses, concernant la vie urbaine et l'organisation administrative des villes portuaires qui florissaient encore à cette époque dans la région des Bouches du Danube. C'est d'ailleurs sur ce point que nous désirons insister quelque peu, dans ce qui suit.

Tout d'abord il convient de préciser que les actes instrumentés en 1360—1361 à Kilia, par le notaire Antonio di Ponzò [12], et dont le professeur Geo Pistarino nous offre une excellente édition [13], n'étaient pas complètement inconnus auparavant aux chercheurs roumains. En effet,

---

[5] Pour Moncastro (Asprocastron, Maurocastron, Cetatea Albă, Akkerman, Belgorod aujourd'hui en U.R.S.S.), v. notamment : N. Iorga, *op. cit.*, *passim* ; G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, p. 99, 126 ; A. V. Boldur, *op. cit.*, *passim* ; Constantin C. Giurescu, *op. cit.*, p. 200—205 ; Șerban Papacostea, *Aux débuts de l'État moldave. Considérations en marge d'une nouvelle source*, dans « Revue roumaine d'histoire », 12 (1973), p. 139—158.

[6] *Cabeça del regnado*, dans le « *Libro del conoscimiento* », source franciscaine rédigée vers 1350 ; v. C. Marinesco, *Le Danube et le littoral occidental et septentrional de la mer Noire dans le « Libro del conoscimiento »*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », 3 (1926) p. 5 ; cf. G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 67.

[7] G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 35—82.

[8] *Ibid.*, p. 50.

[9] *Ibid.*, p. 148—176, 56 n. 3.

[10] Robert-Henri Bautier, *Notes sur les sources d'histoire économique médiévale dans les archives italiennes*, dans «Mélanges d'archéologie et histoire » (Ecole française de Rome), 60 (1948), p. 187—188.

[11] Gian Giacomo Musso, *Nuove ricerche d'archivio su Genova e l'Europa centro-orientale nell'ultimo medioevo*, dans « Rivista storica italiana », 82/1 (1971), p. 132—143.

[12] Ce notaire était connu auparavant sous le nom d'Antonio di *Podenzolo* ; v. plus bas.

[13] Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360—61)*, (Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino 12), Genova, 1971, XL + 223(228) p.+ IV pl.

grâce à l'amabilité du regretté savant byzantiniste que fut le Dr Tommaso Bertelè, nous en avons pris connaissance dès 1957 [14]. Depuis lors, nous avons à plusieurs occasions utilisé cette inépuisable source d'informations variées, surtout dans le but d'en dégager les aspects d'histoire économique ou de géographie historique [15].

Selon les recherches de M. Pistarino, il semble que les données se rapportant à la vie et à l'activité du notaire Antonio di Ponzò sont assez peu nombreuses [16]. Natif de Podenzolo, aujourd'hui Ponzò di Magra, dans la Lunigiane, il se donne lui-même la qualité de *Sacri Imperii notarius* [17]. De 1352 à 1359, on le trouve investi de la charge de scribe à la *curia* du vicaire du podestà de Gênes [18].

A partir du 25 octobre 1360 [19], sa présence est attestée à Kilia, où il instrumenta du moins jusqu'au 9 juin 1361, date du dernier acte rédigé par lui-même dans cette ville danubienne et conservé de nos jours [20]. Le 16 mai 1362, il était déjà de retour à Gênes, où il devait extraire un acte de son propre cartulaire, par ordre du vicaire du podestà

---

[14] Lettre du Dott. Tommaso Bertelè, datée du 19 sept. 1957 et adressée à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine ; après avoir remercié pour la réception du I-er volume des *Studii și cercetări de numismatică*, le Dr Bertelè écrit : « Colgo l'occasione per comunicare — nell'eventualità che l'informazione interessasse qualche studioso rumeno — che presso l'Archivio di Stato di Genova esiste un fascicolo di atti notarili redatti da un notaio genovese a KILIA nel 1361. Me ne sono procurato una copia fotografica e mi sto interessando affinchè tali documenti, di indubbio interesse per la storia economica del Mar Nero nel sec. XIV, siano appena possibile pubblicati ». La lettre se trouve dans l'archive du Cabinet numismatique de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

[15] Nous avons signalé cette source d'abord dans le cadre de la session organisée par l'Académie pour la disccussion du II^e volume du traité *Istoria Romîniei*, le 15 novembre 1960 ; ultérieurement, nous avons utilisé cette même source dans les travaux et communications suivants : *Despre natura juridică și importanța despăgubirilor oferite de Basarab voievod regelui Carol Robert (1330)* (De la nature juridique et de l'importance des dédommagements offerts par le voivode Basarab au roi Charles Robert, 1330), dans *Studii și materiale de istorie medie*, 5 (1962), p. 145 n. 6 ; *Actes notariés génois rédigés à Kilia en 1330—1361* (en roumain), communication présentée à la Société numismatique roumaine, le 27 déc. 1964 (inédite) ; *Un însemnat izvor documentar privitor la istoria României* (Une importante source documentaire concernant l'histoire de Roumanie), dans *Studii și cercetări de documentare și bibliologie*, 7 (1965) n^o 1, p. 117 ; *L'apport économique des Pays roumains au ravitaillement du Sud-Est européen à la lumière d'une nouvelle source documentaire du XIV^e siècle* (en roumain), communication faite à l'Institut d'Etudes sud-est européennes, le 20 avril 1965 ; *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance*, dans *Nouvelles études d'histoire*, III, Bucarest, 1965, p 105—116 ; *Aspects de vie urbaine au Bas-Danube, reflétés dans une source documentaire inédite du XIV^e siècle* (en roumain), ommunication présentée à l'Institut d'histoire de l'art, le 29 avril 1965 (inédite) ; *A stăpînit Dobrotici la gurile Dunării?* (L'autorité politique du despote Dobrotitch s'est-elle étendue jusqu'aux Bouches du Danube?), dans « Pontica », 4 (1971), p. 371—377 ; *Localizarea vechiului Licostomo* (Localisation de l'ancien Licostomo), dans « Studii », 25 (1972), p. 435—462 ; *Chilia în veacul al XIV-lea* (Kilia au XIV^e siècle), dans *Sub semnul lui Clio. Omagiu Acad. Prof. Ștefan Pascu* (Sous le signe de Clio. Hommage à l'Académicien pr. Ștefan Pascu), Cluj, 1974, p. 284—291 ; « *Perperi auri ad sagium Venetorum* », dans *Studii și materiale de istorie medie*, 8 (1975), p. 211—217.

[16] Geo Pistarino, *op. cit.*, p. XII—XIV.

[17] *Ibid.*, p. XII.

[18] *Ibid.*

[19] *Ibid.*, p. XIII (mention faite dans le doc. n° 23, daté du 31 mars 1361 ; le notaire s'était donc déjà établi à Kilia à cette date).

[20] Doc. n^o 77, inséré entre deux documents datés du 8 mai 1361 (n^{os} 76 et 78).

de Gênes [21]. C'est tout ce que l'éditeur a pu recueillir, en ce qui concerne la biographie de notre notaire.

Le fragment du cartulaire d'Antonio di Ponzò, conservé aujourd'hui aux Archives d'Etat de Gênes, comprend un nombre de 97 actes, répartis du 27 novembre 1360 [22] au 12 ou 13 mai 1361 [23] ; à ce nombre, on doit ajouter deux actes, l'un daté du 21 mai [24], l'autre du 9 juin 1361 [25] et qui sont insérés en marge du document daté du 17 février [26] respectivement après l'acte daté du 8 mai 1361 [27] ; ces deux actes représentent la constatation faite par devant le notaire de l'extinction des obligations découlant des actes rédigés antérieurement [28]. Par conséquent, le cartulaire du notaire Antonio di Ponzò comprend 99 actes dont la nature juridique est assez variée.

La plupart représentent des contrats de change maritime : 33 sur 99, donc un tiers [29]. Le mécanisme en est très simple : le débiteur emprunte à Kilia une certaine quantité d'argent en barres, pesée d'habitude à l'aide d'un sommo *ad pondus Chili* [30], mais qui n'est jamais précisée en échange, il s'oblige à restituer au créancier à Péra une somme précise; en hyperpères d'or, dans un délai de six à quinze jours après l'arrivée à Péra du navire qui transporte les marchandises chargées à Kilia. Dans un seul cas, on emprunte des aspres d'argent *de Chili* [31] dont le nombre également n'est pas précisé et en échange desquels le débiteur s'engage à restituer toujours des hyperpères d'or, à Péra [32]. Enfin, dans un seul contrat, le lieu du paiement est autre que Péra, à savoir Mesembrie [33], Sozopoli [34] ou Gatopoli [35] et le débiteur, qui a reçu à Kilia une certaine quantité d'argent non-monnayé [26], doit restituer à son créancier 7 sommi d'argent *ad pondus Mexembris* [37]. Le fait que la somme empruntée à Kilia, qu'il s'agisse d'aspres *de Chili* ou d'argent non-monnayé, n'est jamais précisée dans ce genre de contrats représente le subterfuge classique adopté au Moyen Age afin de camoufler les intérêts bien souvent

---

[21] Geo Pistarino, *op. cit.*, p. XIII—XIV.
[22] Not. Antonio di Ponzò, fol lxxvi a (doc. n° 1).
[23] *Ibid.*, fol. cxi b (doc. n° 99, dont la fin manque).
[24] *Ibid* , fol. lxxx a (doc. n° 13).
[25] *Ibid.*, fol. ciii a (doc n° 77).
[26] *Ibid.*, fol. lxxx a (doc. n° 12).
[27] *Ibid* , fol. cii b ciii a (doc. n° 76).
[28] Actes de vente de cire (n° 12) et de sel (n° 76), dont le prix avait été payé d'avance.
[29] Doc n°s 18, 20, 22, 24, 28, 41, 45, 58, 59, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 74, 75, 78, 80, 81, 83, 84, 86, 88, 91, 92, 95, 96, 98 et 99.
[30] V. plus bas.
[31] V. plus bas.
[32] En général, des hyperpères *ad sagium Peyre*; dans un seul contrat, le débiteur doit payer à Péra des hyperpères *ad sagium Venetorum* (doc. n° 71) ; v. à ce sujet Octavian Iliescu, « *Perperi auri ad sagium Venetorum* », *loc. cit.*, p. 211—217.
[33] Aujourd'hui Nessebăr, en Bulgarie.
[34] Sozopol, en Bulgarie.
[35] Ancien Agathopolis, aujourd'hui Akhtepol, en Bulgarie.
[36] « tantam quantitatem sui argenti boni et mercantilis »; doc. n° 63, p. 108.
[37] « summos septem bonos argenti et iusti ponderis ad pondus eiusdem loci Mexembris »; *ibid.*

usuraires [38]. Généralement, les débiteurs garantissent la restitution des sommes empruntées par des gages offerts aux créanciers : les marchandises achetées à Kilia et que l'on va transporter à Péra [39], le navire même ou une partie indivise d'un navire, si le débiteur en est le propriétaire [40].

Les contrats de vente sont, eux aussi, assez nombreux : 23 actes. Si l'on a en vue l'objet matériel de la vente, on peut les classifier comme suit : vent de sel, un contrat [41] ; le sel devait être chargé sur un navire *à locum Illicis* [42] et le prix en était de 9 sommi d'argent *ad pondus Chili* pour chaque 100 muids [43] ; vente de vin, un contrat [44] ; vente de miel, 4 contrats [45], et de cire, 9 contrats [46] ; vente d'esclaves, 6 contrats [47] ; toujours de sexe féminin, leur prix varie de 2 sommi d'argent et 100 aspres *de Chili* à 5 sommi d'argent [48] ; enfin, vente de navires, plus exactement, de parties indivises d'un navire, deux contrats [49] ; le prix est de 10 respectivement 15 sommi d'argent pour une partie indivise de 1/2.

Suivent les mandats, généraux ou spéciaux, en tout, 12 actes [50], dont le plus important a comme parties les consuls génois de Kilia et de Vicina [51].

Le contrat de prêt est représenté par 6 actes [52] ; on emprunte des sommi d'argent, dont la restitution est quelquefois garantie par des gages qui consistent en marchandises — du blé, du vin [53] ou par une partie indivise d'une maison toute neuve [54].

Le cartulaire du notaire Antonio di Ponzò comprend également trois contrats de transport maritime [55] ; pour le transport du blé, le prix du nolis montait à 1 hyperpère 12 carats — 1 hyperpère 14 carats de chaque muid.

Il y a encore deux contrats de location d'immeubles : le premier se rapportant à un moulin, un fourneau et une maison qui se trouvent à Kilia et qu'on loue pour un terme du 15 février au 1er avril 1361 [56] ; l'autre a pour objet un moulin et une maison qui se trouvent *in Bruschaviza, in territorio Pendavogni* [57] ; le terme du louage est de trois ans [58].

---

[38] V. à ce sujet le commentaire de G. I. Brătianu, *Actes des notaires génois de Péra et de Caffa de la fin du treizième siècle*. Bucarest. 1927, p. 43—52.

[39] Doc. nos 18, 20. 58. 59, 63. 64. 65, 69. 70. 75. 78, 86. 88. 96.

[40] Doc. no 59.

[41] Doc. no 76

[42] *Illici* ou *Lerici*, château situé à l'embouchure du fleuve Dnieper ; W. Heyd. *op cit* . II. Leipzig, 1886. p. 397 *(castrum Illicis)*.

[43] V. plus bas l'équivalence des mesures employées à Kilia en 1360—1361.

[44] Doc. no 60.

[45] Doc nos 16, 42. 44, 49.

[46] Doc. nos 8, 12, 14. 19, 25. 35, 39. 46. 56.

[47] Doc nos 1, 9, 15, 61. 85. 97.

[48] Doc. nos 97. 1.

[49] Doc. nos 6, 55.

[50] Doc. nos 29, 30. 36. 37. 38, 40, 51. 57. 79. 89. 90.

[51] Doc. no 40.

[52] Doc. nos 34, 47. 50. 72. 93. 94.

[53] Doc. nos 17, 94.

[54] Doc. nos 93.

[55] Doc. nos 17. 32. 62.

[56] Doc. no 11.

[57] Pour l'identification de *Bruschaviza*. v. plus bas.

[58] Doc. no 33.

La dernière catégorie comprend un nombre de 20 actes divers : quittances [59], déclarations confirmant l'extinction d'une obligation antérieure [60], prorogation de terme [61], contrats de cautionnement [62], en général, des actes accessoires à un contrat précédent [63]. La gamme de ces derniers est bien large ; en effet, on peut identifier des contrats de vente [64], société [65], louage d'immeubles [66], change maritime [67], transport maritime [68], mandat [69], prêt [70] et cautionnement [71]. Il y a donc, dans le cartulaire du notaire Antonio di Ponzò, une belle illustration de la complexité des relations économiques et juridiques qui se nouaient à Kilia, en 1360—1361.

Les marchandises qui font l'objet de toutes les transactions enregistrées par le notaire Antonio di Ponzò représentent en général des produits locaux, que l'on achète sur le marché de Kilia afin de les faire transporter et revendre à Péra. C'est le cas en premier lieu du blé dont on trouve des fréquentes mentions, quelle que soit la nature juridique de l'acte respectif [72]. D'ailleurs, le blé de Vicina était bien connu aux marchands italiens, preuve la mention faite par Pegolotti [73] ; en 1359, le blé local avait déclenché un conflit entre Venise et Gênes [74]. Les quantités transportées à Péra varient de un [75] à 200 muids de blé [76].

Le miel et la cire sont également l'objet de nombreuses transactions effectuées à Kilia ; on en compte par des cantares [77]. Quelquefois, on en indique la provenance : *de Zagora*, c'est-à-dire de la zone collinaire, couverte de bois, du nord de la Dobroudja, s'étendant jusqu'aux montagnes de Măcin (*za gora*, en slave, mot-à-mot : vers les montagnes) [78].

Quant au sel, les deux actes qui en font mention [79] montrent qu'il s'agissait d'une certaine quantité qui devait être chargée sur un navire

---

[59] Doc. n[os] 52 (reçu d'une somme payée par la caution, avec cession d'action contre le débiteur principal), 73, 82.
[60] Doc. n[os] 2, 3, 5, 10, 13, 21, 27, 77.
[61] Doc. n[o] 54.
[62] Doc. n[o] 53.
[63] Doc. n[os] 4, 7, 23, 26, 31, 43, 48.
[64] Doc. n[os] 2, 5, 7, 13, 23, 27, 43, 77.
[65] Doc. n[o] 3, 4.
[66] Doc. n[o] 10.
[67] Doc. n[os] 21, 54.
[68] Doc. n[o] 26.
[69] Doc. n[o] 31.
[70] Doc. n[o] 48.
[71] Doc. n[o] 52.
[72] Contrats de vente ou de transport maritime ; stipulation de gage consistant en certaines quantités de blé, etc.
[73] Francesco Balducci Pegolotti, *La pratica della mercatura*, éd. A. Evans, Cambridge/Mass., 1936, p. 42 : « Grano di Varna e della Zaorra e di Vezina e di Sinopoli... » (Vezina = Vicina).
[74] G. M. Thomas, *Diplomatarium Veneto-Levantinum*, II, Venise, 1889, p. 57 (document daté de 1360).
[75] Doc. n[o] 18.
[76] Doc. n[os] 65, 69 (d'où il résulte que 200 muids de blé valaient 375 hyperpères d'or).
[77] Pour l'équivalence du cantare, v. plus bas.
[78] En ce sens Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance...*, *loc. cit.*, p. 115, n. 27.
[79] Doc. n[os] 76, 77.

à *Illici* et transportée de là à Kilia, où elle était vendue par un négociant de Péra [80]. Il semble que les quantités de vin faisant l'objet de quelques transactions enregistrées par notre notaire [81] étaient également de provenance étrangère, du vin *grec* [82]. En revanche, on produisait sur place du vin de miel [83].

Notons enfin la traite des esclaves, aspect qui naturellement, ne devait pas manquer du tableau dressé par les actes du notaire Antonio di Ponzò. On y vend exclusivement des esclaves de sexe féminin, très jeunes — d'habitude, de 12—13 ans [84]. Très fréquemment, les vendeurs sont des Tatars [85]. Quelquefois, les esclaves sont achetés par des négociants italiens résidant à Kilia même, afin de servir dans leur propre maison [86]. Un document fait mention d'un gage consistant en maisons et deux esclaves de sexe masculin et qui devait garantir le prix avancé par le créancier pour l'achat d'un cantare de cire [87]. Enfin, un autre document [88] fait mention d'un gage semblable, représenté par une maison et une esclave et constitué en vue de garantir la livraison de 30 cantares de miel de Zagora dont le prix avait été payé d'avance par l'acheteur [89].

D'un intérêt remarquable se révèlent les informations concernant les mesures et les moyens de change en usage à Kilia. La mesure de capacité pour les céréales est le *muid* [90]; le muid de Constantinople [91], équivalent à 322, 364 l[92], est indiqué comme d'usage commun à Kilia [93]. On y emploie également le muid de Péra [94], d'une équivalence très proche : 325,950 l [95]. Par contre, il n'y a aucune indication au sujet de l'identité du muid employé pour mesurer une certaine quantité de sel, qui fait l'objet d'un contrat de vente [96] ; à Venise, on faisait usage à ce but d'un muid spécial, équivalant à 922,8 l[97].

---

[80] Doc. n° 76 (le vendeur était également le propriétaire du navire qui devait transporter cette quantité de sel de Illici à Kilia).

[81] Doc. nos 23, 60, 94.

[82] Doc. n° 94.

[83] Doc. nos 39, 46.

[84] Doc. nos 9, 61, 85, 97 (le document n° 85, où il s'agit de la vente de l'esclave *Iopla*, ne figure pas dans l'index établi par l'éditeur).

[85] Doc. nos 9, 15, 97.

[86] Doc. nos 1, 2, 9.

[87] Doc. n° 39 (à corriger, au lieu de 46, dans l'index, s. v. sclavi Iarchas de Caffa).

[88] Doc. n° 43.

[89] Pour la traite des esclaves dans le bassin de la mer Noire, v. Barbu T. Câmpina, *Despre rolul genovezilor la gurile Dunării* (Sur le rôle des Génois aux Bouches du Danube), dans « Studii », 6 (1953), I, p. 191—256 et III, p. 79—119 et les amples études consacrées depuis 1947 à ce problème par C. Verlinden ; cf. du même auteur *Les routes méditerranéennes*, dans le « Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen », 12 (1974), 1, p. 29—39.

[90] *Modium*, en italien *moggio*.

[91] *ad modium Constantinopoli* ; doc. nos 4, 32.

[92] Erich Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, Munich, 1970, p. 103—104.

[93] *consuetum in Chili* ; doc. n° 4.

[94] *ad modium Peyre* ; doc. nos 17, 41. Le muid de Péra n'était pas d'usage commun à Kilia ; G. Pistarino, *op. cit.*, p. 27, n. 9.

[95] Erich Schilbach, *op. cit.*, p. 104.

[96] Doc. n° 76.

[97] Erich Schilbach, *op. cit.*, p. 104.

Le *cantare* est l'unité de poids, employée pour mesurer les quantités de miel et de cire ; on l'appelle fréquemment *cantarium Chili* [98]. Vu la nature des denrées auxquelles il était destiné, il s'agit en l'occurrence de l'unité génoise *cantaro sottile*, équivalant à 150 *libbre sottili* à 316,75 g[99] ; par conséquent, son équivalence dans le système métrique est de 150 × × 316,75 g = 47,513 kg [100].

Les transactions économiques pratiquées à Kilia sont dominées par l'emploi de l'argent non-monnayé, notamment sous forme de barres, que l'on pèse très fréquemment à l'aide d'un *summum ad pondus Chili* [101]. C'est le *sommo* génois, de provenance mongole [102], importé de Caffa et dont l'équivalence en grammes varie, selon les calculs effectués par divers auteurs [103]. A notre avis, il devait peser environ 198 g[104]. On le divisait en 45 *saggii* [105]. La présence dans le grand trésor découvert en 1962—1963 à Mihail Kogălniceanu (dép. de Tulcea) d'une quantité de 25 kg d'argent en barres *(sommi)* ou de formes diverses confirme la préférence accordée sur le marché local à l'argent non-monnayé [106].

Les aspres d'argent représentent la monnaie courante à Kilia[107] ; quelquefois, on les appelle *asperi de Chili* [108]. Si les aspres d'argent, sans aucune spécification, doivent être certainement considérés des émissions de la Horde d'Or — les *asperi barichati* des documents italiens [109] — nous sommes tentés d'attribuer une provenance locale aux *asperi de Chili*. A notre avis, ce terme devait désigner les imitations génoises aux types des aspres mongols, imitations faites très probablement à Kilia même [110] On verra plus loin que les actes notariés instrumentés à Licostomo font mention, eux aussi, d'une monnaie locale que l'on appelle *asperi de Licostomo* [111].

Les hyperpères d'or représentent encore, dans la deuxième moitié du XIV[e] siècle, la monnaie préférée des contrats de change maritime, dans lesquels le lieu du paiement est toujours Péra ou Constantinople. On mentionne notamment les hyperpères d'or *ad sagium Peyre* [112], expression qui

---

[98] Doc. n[os] 8, 12, 16, 19, 39, 42, 44, 46, 49, 56 (quelquefois *cantarium ad pondus Chili*).

[99] Erich Schilbach, *op. cit.*, p. 187.

[100] *Ibid.*, p. 188.

[101] Les documents qui mentionnent les *sommi ad pondus Chili* sont très nombreux.

[102] Bertold Spuler, *Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland, 1223—1502*, Leipzig, 1943, p. 330; Erich Schilbach, *op. cit.*, p. 194.

[103] Erich Schilbach, *op. cit.*, p. 192, 194, 196.

[104] Cf. Octavian Iliescu, *Le prêt accordé en 1388 par Pierre Musat à Ladislas Jagellon*, dans « Revue roumaine d'histoire », 12 (1973), p 4, 433—434.

[105] Erich Schilbach, *op. cit*, p. 194

[106] Sur le trésor de Mihail Kogălniceanu, v. Octavian Iliescu et Gavrilă Simion, *Le grand trésor de monnaies et lingots des XIII[e] et XIV[e] siècles trouvé en Dobroudja septentrionale. Note préliminaire*, dans « Revue des études sud-est européennes », 2 (1964), p. 217—228

[107] Documents assez nombreux

[108] Doc. n[os] 15, 24, 97.

[109] Pour l'explication du mot *barical*, v. G Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, Paris, 1878, p. 462

[110] En ce sens Octavian Iliescu, *Emisiuni monetare ale orașelor medievale de la Dunărea de Jos* (Emissions monétaires des villes médiévales du Bas-Danube), dans *Peuce*, II, 1971, p. 262—265.

[111] V. plus bas, n. 196.

[112] Documents très nombreux.

veut dire que les monnaies en question devaient être vérifiées à l'aide de l'étalon conservé à Péra [113], lieu du paiement. Dans un seul document, le débiteur, qui est un Vénitien de Murano et qui a reçu à Kilia une certaine quantité de *sommi* d'argent *ad pondus Chili*, s'oblige à restituer à Péra au créancier — qui est un Grec d'Andrinople — 150 *perperi auri ad sagium Venetorum* [114]. Tout récemment, nous avons essayé d'identifier cette espèce d'hyperpères, inconnue jusqu'à présent à d'autres sources [115]. Plusieurs hypothèses ont été proposées ; la plus plausible explique cette clause par l'appartenance vénitienne du débiteur, qui a voulu faire vérifier ses hyperpères, au moment du paiement, à l'aide de l'étalon conservé par la communauté vénitienne de Péra [116].

Indifféremment de leur appelation, les sommes en hyperpères d'or que l'on devait payer à Péra, en vertu des contrats de change conclus à Kilia, étaient vraiment impressionnantes. Nous en avons calculé le total : 7 770 hyperpères, pour un nombre de 32 contrats qui ont été enregistrés par un seul notaire, du 8 mars au 12 ou 13 mai 1361, donc, au cours de deux mois seulement [117]. Evidemment, c'est une somme énorme, le quart du revenu annuel de la douane impériale de Constantinople, réalisé en 1348 [118]. Il n'est plus besoin de recourir à d'autres preuves, pour faire ressortir l'ampleur des échanges économiques qui reliaient Kilia et Constantinople.

Les gens établis à Kilia — quelques-uns *burgenses et habitatores*, les autres seulement *habitatores Chili* [119] — exerçaient sur place des occupations nombreuses et très variées. A l'exclusion des fonctions administratives dont nous allons parler un peu plus loin, on trouve à cette époque à Kilia des banquiers [120], des courtiers [121] fort nombreux [122], des bouchers [123], des meuniers [124], des cabaretiers [125], des tailleurs [126], des cordonniers [127], des

---

[113] En ce sens v. plus récemment Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali della numismatica bizantina*, dans « Rivista italiana di numismatica », 66 (1964), p 103—104 et n. 89.

[114] Doc. n° 72.

[115] Octavian Iliescu, « *Perperi auri ad sagium Venetorum* », *loc. cit.*, p. 211—217.

[116] *Ibid.*, p. 216

[117] Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance...*, *loc cit.*, p. 109

[118] Selon G Ostrogorski, *Histoire de l'Etat byzantin*. Trad. française de J. Gouillard, Paris, 1956, p. 548, qui cite Nicéphore Grégoras, II, p. 842.

[119] Sur la qualité de *burgensis*, v. plus loin, n. 161.

[120] Il y avait à Kilia quatre banquiers : Francesco Bustarini, Lorenzo Bustarini (le plus souvent cité), Giorgio *de Chaveghia* da Voltri et Luchino *de Benama (Bennama)*, ce dernier *burgensis et habitator Peyre*.

[121] *censarii in Chili* ; M. Pistarino traduit *censarius* par *pesatore* ; *op. cit.*, p. 16, 19, etc. Chez Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, II, Paris, 1846, s.v., *censarius* = courtier, sens que nous préférons. Cf. Florence Edler, *Glossary of Mediaeval Terms of Business. Italian Series 1200—1600* (The Mediaeval Academy of America), Cambridge/Massachusetts, s v. Sensale (Ar. simsār) [en roumain *samsar*] : broker ; v. également, dans le même sens, Messetto (en roumain *misit*), *ibid* , s v.

[122] Au total, douze, dont deux Vénitiens et un Tartare, ce dernier nommé Ingrixiach.

[123] *macelarius*, un Grec ; doc. n° 93.

[124] *molinarius*, deux ; doc. n^{os} 10, 11, 33, 34.

[125] *bulegarius* : doc. n° 85 ; *tabernarius*, trois ; doc. n^{os} 31, 32, 39.

[126] *sartor*, trois ; doc. n^{os} 6, 7, 20, 93.

[127] *calegarius* ; doc. n° 20.

pelletiers [128], des forgerons [129], des *calefatti* [130], qui s'adonnent à calfater les navires. Le tableau en est bien fourni, et cela, sans compter les occupations des personnes qui sont seulement de passage à Kilia [131].

Quelques allusions que l'on trouve ça et là, glissées dans la trame des actes notariés instrumentés par Antonio di Ponzò, reflètent l'aspect urbain de Kilia, au XIV^e^ siècle. Nous en avons donné une esquisse, dans une brève note parue tout récemment [132]; il suffit donc de rappeller ici les détails les plus saillants. Il y a d'abord la résidence du consul génois, avec une *loggia* devant laquelle se tient notre notaire, pour enregistrer les actes demandés par ses clients [133].

On mentionne ensuite plusieurs maisons, appartenant aux notaires, aux banquiers ou à d'autres habitants [134]. Il y a également des boutiques [135], des magasins ou entrepôts [136]. Enfin, on cite une église, Saint-Jean, de rite orthodoxe [137]. Il reste aux archéologues la charge d'en découvrir les traces.

Du point de vue de l'histoire locale, les actes du notaire Antonio di Ponzò ont le mérite de fournir quelques informations, très précieuses, concernant l'organisation administrative des colonies génoises Kilia et Vicina, au XIV^e^ siècle. Plusieurs documents attestent l'existence d'un *consul Ianuensium in Chili*, charge confiée en 1361 au notaire Bernabò di Carpena [138]. Au cours de la même année, il y avait également un consul génois à Vicina; il s'appelait Bartolomeo *de Marcho* [139], très probablement, lui aussi notaire de profession [140]. Avant la découverte du cartulaire rédigé par Antonio di Ponzò à Kilia, on connaissait seulement les noms de trois consuls génois qui avaient exercé leurs pouvoirs à Licostomo : Conrado Donato, en 1381 [141]; Pietro Embrono, en 1382 [142] et Nicolò di Fieschi, qui était ancien consul en 1403 [143]. Les actes instrumentés par Antonio di Ponzò attestent l'existence, au cours de la même année, de deux consuls génois dans la région des Bouches du Danube, l'un à Kilia, l'autre à Vicina. Y avait-il également, pendant cette même année, un troisième consul génois, exerçant son autorité à Licostomo? Et quels étaient les rapports de ces magistrats avec le consul de Caffa, la plus importante colonie génoise de la mer Noire? Sur ces questions, les sources connues ne nous offrent, pour l'instant, aucune précision.

---

[128] *peliparius*; doc. n° 39.

[129] *faber*, deux; doc. n^os^ 31, 46 (ce dernier ne figure pas dans l'index, s.v. faber).

[130] *calefattus*; doc n° 97.

[131] Par exemple un *magister axie*, charpentier, de Trébizonde; doc. n° 24; un *corrigiarius*, ceinturier, doc. n^os^ 92, 96.

[132] Octavian Iliescu, *Chilia in veacul al XIV-lea, loc. cit.*, p. 284—291.

[133] Doc. n^os^ 17, 21, 35, 40, 45, 53, 77.

[134] Documents très nombreux.

[135] *apotheca sartorie*; doc. n° 20.

[136] *magassenum*, trois; doc. n^os^ 31, 47, 48, 94.

[137] *ecclesia Sancti Iohannis Grecharum in Chili*; doc. n° 31.

[138] Doc. n^os^ 21, 31, 40, 45, 53.

[139] Doc. n° 40.

[140] Le consul de Vicina est désigné mandataire par le consul de Kilia pour recevoir une somme en aspres d'argent, ce qui nous fait supposer qu'il était, lui aussi, notaire de profession.

[141] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e^ siècle*, I, Paris, 1899, p. 13.

[142] *Ibid.*, p. 17.

[143] N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor*, III, Bucarest, 1895, p. 5.

A Kilia, en 1360—1361, à part Antonio di Ponzò et Bernabò di Carpena, il semble qu'il y avait un troisième notaire, Michele *de Aymelina*. M. Pistarino fait remarquer que son existence peut être déduite d'une note insérée par Antonio di Ponzò, qui déclare avoir extrait lui-même un acte du cartulaire tenu par ledit notaire [144].

Finalement, il convient d'examiner les questions de géographie historique, soulevées par les actes du notaire Antonio di Ponzò. Le nombre des localités citées dans son cartulaire est considérable ; M. Pistarino nous en offre une liste complète [145], qui pourtant a besoin de quelques émendations. Ainsi, il faut corriger Sozopoli, au lieu de Sinopoli [146], aujourd'hui Sozopol, sur le littoral bulgare, désigné dans le texte des actes notariés sous la forme *Susopori*, *Suxopori* [147], tandis que les noms *Synopoli*, *Synopori* [148] indiquent dans les mêmes sources l'ancien Sinope, aujourd'hui Sinop, sur la côte anatolienne. *Locum Illicis* [149] n'est pas situé « sulla foce del Danubio »[150], mais à l'embouchure du Dnieper [151] ; en revanche, Maurocastro n'est pas « sulla foce del Dnieper » [152], mais sur le liman du Dniester. Enfin, la localité *Bruscavica (Bruscaviza*, *Bruschavicia*, *Bruschaviza) in territorio Pendavogni* [153] peut être facilement déterminée, si l'on reconnaît dans le mot *Pendavogni* la reproduction corrompue du toponyme πέντα βουνία des portulans grecs, récemment identifié à l'actuel *Beştepe*, en turc cinq hauteurs [154]. En partant de cette identification, *Bruscavica* peut être localisée à Mahmudia (dép. de Tulcea), sur le bras Sfîntul Gheorghe. A prendre également en considération, par analogie, le toponyme *Luncaviţa*, localité située dans le même département, sur la rive droite du Danube.

Outre le document qui nous a fait apprendre l'existence d'un consul génois à Vicina et qui a déjà retenu notre attention [155], la célèbre ville danubienne est mentionnée encore quatre fois : a. dans une clause stéréotype concernant l'étendue des effets du contract, comme c'est le cas de deux documents [156] ; b. à l'occasion d'un contrat de prêt, intervenu entre un Grec, Michali *de Vicina*, et un Vénitien, habitant de Kilia [157].

Par contre, Moncastro — Cetatea Albă est citée plusieurs fois par les actes de notre notaire, toujours sous la forme *Maocastrum*. On fait mention en premier lieu d'un certain Michael *de Recho* (Recco), *burgensis et habitator Maocastri* , propriétaire et patron d'un navire qui devait trans-

---

[144] G. Pistarino, *op. cit* , p. XXX.
[145] *Ibid.*, p. XXXIII—XXXIV.
[146] *Ibid.*, p. XXXIV.
[147] Doc. n^{os} 41, 62, 63.
[148] Doc. n^{os} 18, 20, 22, 24, 28, 56, 58, 59, 66, 67, 80, 83, 86, 88, 91, 92, 94.
[149] Doc. n° 76.
[150] G. Pistarino, *op. cit.*, p. XXXIV.
[151] W. Heyd, *op. cit.*, II, p. 397.
[152] G. Pistarino, *op. cit.*, p. XXXIV.
[153] Doc. n^{os} 33, 41.
[154] Petre Ş. Năsturel, *Le littoral roumain de la mer Noire d'après le portulan grec de Leyde*, *loc. cit.*, p. 131—132.
[155] Doc. n° 40.
[156] Doc. n^{os} 16, 56.
[157] Doc. n^{os} 50, 51.

porter du blé chargé à Kilia [158]. D'autres personnes sont mentionnées en tant que simples habitants de Moncastro [159], intervenant dans la conclusion de diverses transactions. Enfin, il y a encore un *Theodorus de Maocastro*, qui n'est pas *habitator* de la même ville portuaire [160]. Tandis que la qualité de *civis* était réservée à la métropole, à Gênes donc, il y avait dans les colonies de Péra et de Caffa deux catégories de résidants : *burgenses et habitatores*, d'un côté, *habitatores* de l'autre [161]. Les deux catégories se retrouvent également à Kilia et à Moncastro.

Le dernier aspect que nous désirons examiner à présent est une question de géographie historique longtemps controversée, à savoir l'identité de Licostomo, par rapport à Kilia. On a cru pendant plus de deux siècles [162] qu'il s'agissait d'une seule et même localité, appelée tantôt Kilia, tantôt Licostomo [163]. Certains auteurs ont embrassé une opinion contraire, en affirmant l'existence de deux localités distinctes, mais sans pouvoir en fournir une preuve convaincante [164].

La découverte du cartulaire de Kilia a changé complètement les données de ce problème. En effet, un nombre d'actes rédigés par Antonio di Ponzò, tentant à préciser dans leur préambule le lieu où se trouvent certains navires, emploient les expressions suivantes :

ad laziam sumarie Chili [165] ;

in sumaria Chilia (ad sporzorias) [166] ;

ad sporzorias sumarie sive fluminis Chili [167] ;

ad bocham sumarie Licostomo [168] ;

ad sporzorias sumarie sive fluminis Chili et plus loin, lorsque l'on précise le lieu du départ du navire, *a bocha Licostomi* [169] ;

in sumaria sive flumine (ici, le notaire avait commencé à écrire *Chī* puis il a barré d'un trait ce mot et a continué) *Licostomo, silicet ad bocham eiusdem sumarie Licostomo* [170].

Il en résulte que pour Antonio di Ponzò, résidant depuis quelque temps à Kilia et par conséquent, bon connaisseur de ces parages, Kilia et Licostomo étaient deux localités différentes ; il y avait un *flumen Chilī* et un *flumen Licostomo* ; la bouche du bras Kilia était à Licostomo et non pas à Kilia. Nous avons déjà utilisé en ce sens, depuis 1965, les données offertes par les actes du notaire Antonio di Ponzò, en les corroborant par

---

158 Doc. n^os 32, 37

159 Doc. n^os 37, 16, 26

160 Doc. n° 32.

161 La qualité de *burgenses* était accordée aux négociants occidentaux résidant dans l'empire byzantin ; v. W. Heyd, *op. cit.*, I, p 200—201, 220, 245.

162 V. la bibliographie que nous avons donnée dans *Localizarea vechiului Licostomo*, *loc. cit*, p 436—438.

163 *Ibid.*

164 W Heyd., *op cit.*, I, p. 533, n. 2.

165 Doc. n° 6.

166 Doc. n^os 8, 17, 18, 20, 22 etc.

167 Doc. n° 55.

168 Doc. n^os 45, 98.

169 Doc. n^os 92, 96.

170 Doc. n° 74.

les sources de géographie historique et par les résultats d'une recherche archéologique faite sur place, à Periprava (dép. de Tulcea), lieu où se trouvait au Moyen Age le *castrum Licostomi* [171].

★

Quelques feuillets épars, datés de 1373 et 1383—1384 et découverts, comme nous l'avons dit plus haut, par le chercheur italien Gian Giacomo Musso [172], voilà tout ce qui nous reste — du moins jusqu'à présent — de l'activité déployée jadis à Licostomo par des notaires génois ; Mlle Silvana Raiteri vient de nous en offrir l'édition complète [173]. La plupart — dix sur seize [174] — sont instrumentés par le notaire Domenico da Carignano, du 10 au 21 septembre 1373 ; ils sont mêlés à des actes étrangers, mis ensemble sous l'étiquette *Notai ignoti* [175]. Les autres ont été rédigés du 9 novembre 1383 au 23 juillet 1384 par le notaire Oberto Grassi da Voltri, qui, le 24 septembre 1384, se trouvait à Péra, sur un navire à destination de Gênes ; c'est justement sur le bord de cette navire qu'il instrumenta un acte — n°17 —, preuve que son séjour à Licostomo avait pris fin [176].

Dans son introduction, Mlle Raiteri ne nous dit rien concernant la biographie et l'activité des notaires Domenico da Carignano et Oberto Grassi da Voltri ; en revanche, elle y a dressé un intéressant exposé sur l'histoire de l'établissement des Génois à Licostomo [177].

En procédant à l'examen de la nature juridique des actes instrumentés à Licostomo, on constate qu'ils peuvent être répartis de la manière suivante : contrats de vente, deux actes [178] ; contrats de louage de travail, un acte [179] ; contrats de change, deux actes [180] ; contrats de mandat, deux actes [180] ; contrats de société, un acte [182] ; quittances et déclarations diverses, six actes [183] ; testaments, un acte [184] ; enfin, il y a un acte par lequel le sindic de Gênes reconnaît à un ressortissant de Boniface, en Corse,

---

[171] Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 440—441, 445—455.

[172] V. *supra*, n. 11

[173] Giovanna Balbi — Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)* (Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino 14), Genova, 1973, II. Silvana Raiteri, Atti rogati a Licostomo da Domenico da Carignano (1373) e Oberto Grassi da Voltri (1383 84), p 185—242 + pl. II De cette édition, manque l'acte instrumenté également à Licostomo, le 6 juin 1398, signalé par Gian Giacomo Musso, *op. cit.*, p 141 et note 49.

Les actes de Licostomo ont été commentés, avant l'apparition de cette édition, par Mlle Gabriella Airaldi, *I Genovesi a Licostomo nel sec. XIV*, dans « Studi Medievali », 13 (1972), p. 967—981.

[174] Le document n° 17 a été instrumenté à Péra par le notaire Oberto Grassi da Voltri ; v plus loin

[175] Silvana Raiteri, *op. cit.*, p. 194.

[176] *Ibid.*, p 194, 222—223 (doc. n° 17).

[177] *Ibid* , p. 191—193. De cet exposé, nous retenons l'observation, très pertinente, qu'à l'époque de l'épanouissement de Vicina, Licostomo était seulement une base militaire (*ibid.*, p. 191).

[178] Doc. n^os^ 1, 10.

[179] Doc. n° 2.

[180] Doc. n^os^ 6, 14.

[181] Doc. n^os^ 5, 15.

[182] Doc n° 11.

[183] Doc n^os^ 4, 7, 8, 9 13, 16.

[184] Doc. n° 12.

le droit d'être exempt de la taxe du vin, en vertu du privilège que les habitants de cette ville avaient obtenu de la part de Gênes [185].

Les marchandises qui font l'objet des transactions enregistrées à Licostomo par les deux notaires ne sont pas nombreuses : du blé [186], du vin [187]. Un seul acte trahit la traite des esclaves : on vend un esclave dont l'origine et le nom ne sont pas indiqués, pour le prix de trois *sommi* et 27 *saggii* d'argent [188].

Le muid est la seule mesure que l'on cite dans les transactions faites à Licostomo, d'ailleurs sans aucune précision [189].

Quant à la circulation monétaire, il convient de mentionner en premier lieu l'emploi de l'argent non-monnayé, en barres — *virge* ou *verge* —, pesées, de même qu'à Kilia, à l'aide d'un *sommo ad pondus de Licostomo* [190]. Un document, daté du 18 septembre 1373 [191], est très explicite en ce sens ; il y est question d'une quantité de barres d'argent — *virge* (sic) *sommorum argenti triginta duas*, *que erant* ... *sommi XXXI*, *sagii XXXVII et charati XVIIII* ... et, plus loin : *istas vergas vel sommos* [192]. Par conséquent, 32 barres d'argent pesaient 31 sommi, 37 saggii et 19 carats, ce qui revient à la formule suivante, en prenant comme base de calcul un sommo = 198 g :

$$31 \text{ sommi} \times 198 \text{ g} = 6{,}13800 \text{ kg}$$

$$37 \text{ saggii} \times \left(\frac{198}{45} = 4{,}40\right) = 0{,}16280 \text{ ,,}$$

$$19 \text{ carats} \times \left(\frac{4{,}40}{24} = 0{,}183\right) = 0{,}00348 \text{ ,,}$$

$$\text{Total } 6{,}30428 \text{ kg}$$

Un autre document [193] nous donne la parité : 7 sommi *ad pondus de Licostomo* = 84 hyperpères d'or *ad sagium Peyre*, donc un sommo = 12 hyperpères. Mais un autre document nous fournit la parité : un sommo d'argent de Licostomo pour chaque 9 hyperpères *ad sagium Peyre* [194]. Comme l'a déjà observé Mlle Airaldi [195], il est difficile d'établir des parités monétaires exactes dans les transactions effectuées par devant les notaires et qui masquaient assez souvent des prêts usuraires.

A Licostomo, comme à Kilia, la monnaie courante était l'aspre d'argent. En 1383, on cite des *asperi argenti de Licostomo* [196] ; on en donne même la parité : *asperos sexdecim argenti de Licostomo de quolibet et pro*

---

[185] Doc. nº 3.
[186] Doc. nº 15.
[187] Doc nº 8. Le vin était apporté de Péra et vendu à Licostomo.
[188] Doc. nº 10.
[189] Doc. nº 15.
[190] Doc. nºs 2, 6, 7; sommo sans aucune spécification, doc. nºs 8, 9, 10.
[191] Doc. nº 8.
[192] *Ibid.* (p. 207).
[193] Doc nº 7.
[194] Doc. nº 6.
[195] Gabriella Airaldi, *op. cit.*, p. 980.
[196] Doc. nºs 12, 14.

quolibet perpero (ad sagium Peyre)[197]. Dans une note récente, publiée avant l'apparition de l'édition donnée par Mlle Raiteri, nous avons attribué une provenance locale à ces aspres de Licostomo, en les considérant comme des imitations génoises [198].

Les actes de Licostomo citent encore les livres de Génovins, qui pourtant ne sont pas destinées à la circulation locale [199], et les florins d'or, sept au nombre, représentant le salaire annuel que le jurisconsulte Andrea da Montecatini devait payer à son domestique [200].

Quelques aspects urbains de Licostomo nous sont dévoilés çà et là dans les actes passés par devant les deux notaires. On mentionne en premier lieu le château, *castrum Licostomi*, situé dans une île danubienne [201] ; c'est là que se trouve l'administration militaire et civile de la colonie. Un acte est rédigé en dehors de la porte du château, dans le fossé [202] ; un autre est enregistré à l'intérieur, *super hostio dicti castri* [203]. A Licostomo, il y avait deux églises, Saint-Dominique et Saint-François [204], preuve de l'activité missionnaire développée dans cette colonie par les dominicains et les franciscains [205]. D'autres actes font mention de plusieurs maisons, dont l'une réservée au consul génois [206]. On cite enfin la *logia communis* [207] et la voie publique [208].

Les informations relatives à l'organisation administrative de Licostomo sont d'une remarquable importance. Pour la première fois, on nous révèle l'existence d'un gouverneur militaire, Luciano *de Nigro*, qui prenait des mesures pour armer une galère destinée à la défense de l'île [209]. Il était doublé d'un *consul insulle Licostomi* qui , à cette époque étaient : Pietro Embrono, en 1373 [210], Paolo *de Podio*, en 1373 [211] et Luca Usodimare, en 1384 [212]. Au service de l'administration civile, on trouve d'au-

---

[197] Doc. n° 14 (p. 217).

[198] Octavian Iliescu, *Asperi de Licostomo la 1383*, *loc. cit.*, p. 455. En nous basant sur une affirmation de M. G. G. Musso (*op. cit.*, p. 141, n. 50 : « Quest'ultimo atto (Notaio Grassi Oberto cit., 19 dicembre 1383) reca un rapporto di valore per cui 11 aspri d'argento di Licostomi sarebbero equivalsi in Pera a 156 perperi »), nous y avons établi la parité : un hyperpère = 14 aspres de Licostomo ; après la lecture du document, cette parité doit être corrigée comme suit : un hyperpère = 16 aspres de Licostomo.

[199] Doc. n° 12.

[200] Doc. n° 2.

[201] Doc. n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, *castrum Licostomi;* 15, 16, *insula et castrum Licostomi.*

[202] Doc. n° 10.

[203] Doc. n° 16.

[204] Doc. n° 12.

[205] Au sujet de l'activité des missionnaires catholiques dans les Pays Roumains au Moyen Age, v. N. Iorga, *Istoria bisericii românești...*, IIe éd., I, Bucarest, 1928 (1929), p. 25—27.

[206] Doc. n°s 1, 2, 3, 5, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14.

[207] Doc. n° 15.

[208] Doc. n° 9.

[209] Doc. n°s 6, 9.

[210] Doc. n° 3 ; v. *supra*, n. 142.

[211] Doc. n°s 2, 5, 7, 8.

[212] Doc. n°s 15, 16.

tres employés : un jurisconsulte [213], un interprète [214], un *stipendiarius castri* [215], un *cavalerius domini consulis* [216].

En 1373, il y avait à Licostomo trois notaires : Domenico da Carignano dont Mlle Raiteri vient d'éditer les actes, Bernabò *de Groto* [217] et Antonio Villanucio, ce dernier remplissant la charge de *scriba gallee ad custodiam insulle Licostomi deputate* [218]. Enfin, au cours des années 1383—1384, on trouve à Licostomo un autre notaire en pleine activité, Oberto Grassi da Voltri ; de son cartulaire, tenu dans cette ville danubienne, on conserve encore les six actes édités par Mlle Raiteri.

Ce sont là quelques brefs commentaires en marge des nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés à Kilia et à Licostomo dans la deuxième moitié du XIV[e] siècle. Pour l'histoire du Moyen Age roumain, leur importance est inestimable. Certes, les archives italiennes, surtout celles de Gênes et de Venise, contiennent encore un grand nombre de documents relatifs à cette période de notre histoire, documents qui attendent à être mis à jour. En éprouvant le vif regret de constater à l'heure actuelle l'absence totale des historiens roumains, comme éditeurs de telles sources, sur le chemin jadis brillamment ouvert par les travaux de N. Iorga et G. I. Brătianu, qu'il nous soit permis d'exprimer, une fois de plus, notre amicale gratitude au professeur Geo Pistarino et à Mlle Silvana Raiteri, pour les précieuses éditions qu'ils nous ont offertes [219].

ANNEXE

ADMINISTRATION GÉNOISE AU BAS-DANUBE DE 1360 À 1403

KILIA

Consuls

1360 décembre 6 : X***, consul (le nom n'est pas indiqué) ; cartulaire du notaire Antonio di Ponzò, fol. lxvi b (G. Pistarino, *Atti rogati a Chilia*, doc. n[os] 2, p. 5).
1361 mars 22—avril 19 : Bernabò di Carpena, notaire, *consul Ianuensium in Chilli* ; *ibid.*, fol. lxxxiii a ; lxxxvii a ; lxxxviiii b ; lxxxxii b (G. Pistarino, *op. cit.*, doc. n[os] 21, p. 35 ; 31, p. 51 ; 40, p. 66 ; 45, p. 77).

Notaires

1360 octobre 25—1361 juin 9 : Antonio di Ponzò, notaire ; *ibid.*, fol. lxxxii b ; cii b (G. Pistarino, *op. cit.*, doc. n[os] 23, p. 38 ; 77, p. 135).

---

213 Doc. n° 2.
214 Doc. n° 1.
215 Doc. n° 8.
216 Doc. n[os] 8, 14.
217 Doc. n[os] 4, 6, 7, 9 ; on le trouve cité dans un acte rédigé le 9 novembre 1383 (doc. n° 11), mais sans aucune indication concernant le lieu et la date de l'acte par lui instrumenté (p. 212).
218 Doc. n[os] 7, 8.
219 Nous donnons en annexe le tableau synoptique de l'administration génoise au Bas-Danube, publié d'abord dans *Localizarea vechiului Licostomo, loc. cit.*, p. 458, et complété par les informations nouvelles, recueillies dans les actes instrumentés à Licostomo

1360 novembre 27—1361 mai 31 : Bernabò di Carpena, notaire ; *ibid*, fol. lxxvi a ; lxxvii b ; lxxviiii a ; lxxx a ; lxxxiii a ; lxxxxiiii a, b ; cv a (G. Pistarino, *op. cit.*, doc. nos 1, p. 5 ; 5, p. 9 ; 9, p. 16 ; 13, p. 20 ; 21, p 34 ; 53, p. 88 ; 54, p. 90 ; 82, p. 146).
1361 avril 1 : Michele *de Aymelina*, notaire ; *ibid.*, fol. cx a (G. Pistarino, *op. cit.*, doc. no 95, p. 172).

VICINA

Consuls

1361 avril 10 : Bartolomeo *de Marcho, consul Ianuensium in Vicina; ibid*, fol. lxxxviii b (G. Pistarino, *op. cit.*, doc. no 40, p. 66).

LICOSTOMO

Gouverneurs militaires

1373 septembre 10—20 : Luciano *de Nigro, gubernator insulle Licostomi;* cartulaire du notaire Domenico da Carignano (G. Balbi — S. Raiteri, *Notai genovesi*, doc. nos, 4, p. 202 ; 6, p. 203 ; 9, p. 209).

Consuls

1372 : Pietro Embrono, *tunc consulle; ibid.* (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit.*, doc. no 3, p. 200)
1373 septembre 11—18 : Paolo *de Podio, consul insulle Licostomi;* ibid. (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit.*, doc. nos 2, p. 198 ; 5, p. 202 ; 7, p. 205—206 ; 8, p. 207).
1381 mai 6 : Conrado Donato, consul ; Massaria di Caffa, fol. 62 (N. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 13).
1382 septembre 2 : Pietro Embrono, *consul castri Licostomi; ibid.*, fol. 275 vo (N. Iorga, *op. et vol. cit.*, p. 17).
1384 avril 22—juillet 23 : Luca Usodimare, *consul insule et castri Licostomi;* cartulaire du notaire Oberto Grassi da Voltri (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit*, doc nos 15, p. 220 ; 16, p. 221).
1403 mai 18 : Nicolò di Fieschi *(Nicolaus de Flischiò), olim consul Licostomi;* Massaria di Pera, 1402, fol. 177 vo (N. Iorga, *Acte şi fragmente*, III, p. 5).

Notaires

1373 juillet 15—avant septembre 18 : Bernabò *de Groto*, notaire ; cartulaire du notaire Domenico da Carignano (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit.*, doc. nos 4, p. 201 ; 6, p. 205 ; 7, p. 206 ; 9, p. 209).
1373 septembre 10—21 : Domenico da Carignano, notaire ; *ibid* (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit.*, doc. nos 1—10, p. 197—211).
1373 septembre 18 : Antonio Villanucio, notaire, *scriba gallee ad custodiam insulle Licostomi deputate* ; *ibid.* (G Balbi — S Raiteri, *op. cit.*, doc. nos 7—8, p. 205—208).
1383 novembre 9—1384 juillet 23 : Oberto Grassi da Voltri, notaire ; cartulaire du notaire Oberto Grassi da Voltri (G. Balbi — S Raiteri, *op. cit*, doc. nos 11—16, p. 211—222).

Autres employés

1373 septembre 14 : Andrea da Montecatini, *iurisperitus;* cartulaire du notaire Domenico da Carignano (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit*, doc no 2, p. 198).
1373 septembre 13 : Antonio Imperiali, interprète, *torcimanus curie; ibid.* (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit*, doc. no 1, p. 197)
1403 août 15 : Jacoppo Bontempo, *olim massarius pro Communi in Licostomo*, Massaria di Pera, 1402, fol. 121 vo (N. Iorga, *op. cit.*, p. 6).
1373 septembre 18 : Filippo Gastado, *stipendiarius in castro [Licostomi]* ; cartulaire du notaire Domenico da Carignano (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit.*, doc. no 8, p. 208).
1373 septembre 11—18 : Leonardo *de Podio quondam Conradi, cavalerius domini consulis; ibid.* (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit.*, doc. nos 5, p. 203 ; 8, p. 208).
1383 décembre 19 : Rolando *de Eavaro, cavalerius domini consulis Licostomi;* cartulaire du notaire Oberto Grassi da Voltri (G. Balbi — S. Raiteri, *op. cit.*, doc. no 14, p. 218).

LES ROUMAINS EN DOBROUDJA AU MILIEU DU XIX^{e} SIÈCLE D'APRÈS LES INFORMATIONS DE ION IONESCU DE LA BRAD

ANCA GHIAȚĂ

Dans leurs rapports avec l'État ottoman, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, considérées comme des principautés vassales, ont toujours conservé un régime autonome, qui leur conférait en premier lieu la liberté de la politique intérieure. La Porte reconnaissait et garantissait d'ailleurs aux pays roumains le droit d'avoir une organisation administrative propre et de se gouverner d'après leurs coutumes et leurs lois anciennes. À la différence de ces provinces, la Dobroudja (aujourd'hui les départements de Constanța et de Tulcea) occupée au XV^{e} siècle par les Ottomans à l'issue des combats contre les princes roumains, avait été intégrée à l'administration de l'empire, ayant le régime de pachalic, situation qui se maintiendra jusqu'à la guerre pour l'indépendance (1877—1878). Le territoire roumain transdanubiano-pontique se trouvait, pendant tout ce temps-là, dans les frontières politiques et administratives de l'État ottoman, gouverné directement par la Porte : tous les dirigeants de l'administration ottomane locale (*sancakbey*, *pacha*, *kadi*, etc.), nommés et contrôlés par le pouvoir central, surveillaient l'application de la loi musulmane (*șer'i*) dans la Dobroudja, ayant la mission de contraindre les *rayas* — conformément à cette loi — d'accomplir leurs obligations envers l'État ottoman. Or, la conséquence de ce régime politique-administratif est que les Roumains de la Dobroudja ont été considérés des rayas, vis-à-vis de la Porte, ayant une condition tout à fait différente des Roumains des trois principautés carpato-danubiennes.

Le territoire oriental de l'État de la Valachie, transdanubiano-pontique, a été conquis par les Ottomans en 1419, en dépit de l'héroïque défense du prince roumain Michel, le fils et successeur de Mircea l'Ancien ; ainsi que le démontrent les sources, on peut considérer qu'à partir de 1420 la plus grande partie de l'espace transdanubiano-pontique a été soumis à l'administration ottomane. Par leur campagne de 1484 contre le prince roumain Etienne le Grand — campagne qui était l'aboutissement d'un siècle de luttes acharnées contre les armées roumaines — les Ottomans réussirent à occuper le nord-est de la région, le territoire des bouches du Danube ; donc, à partir de la fin du XV^{e} siècle, toute la Dobroudja se trouve comprise dans les frontières administratives de l'Empire ottoman [1].

---

[1] A. Ghiață, *Condițiile instaurării dominației otomane în Dobrogea*, dans « Studii istorice sud-est europene », vol. I, Culegere îngrijită de E. Stănescu, București, 1974, p. 43—126.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 1, P. 131—157, BUCAREST, 1977

La différence existant entre les régimes politiques des diverses provinces roumaines, pendant des siècles, a determiné de façon toute naturelle certains décalages et dissemblances dans le développement économique, social, politique et culturel de la société roumaine de ces provinces situées à droite et à gauche du Danube. Il est intéressant de surprendre, à travers les sources, des aspects de la situation des Roumains se trouvant dans le territoire transdanubiano-pontique, à n'importe quelle époque historique, car l'élément ethnique roumain a constitué sur ce territoire — dès l'époque de ses ancêtres, Traco-Géto-Daces et Romains, dès sa genèse dans le vaste espace carpato-danubiano-pontique — une permanence qui s'est maintenue jusqu'à nos jours en dépit de toutes les éphémères dominations étrangères. De nombreuses sources documentaires, qui vont du XV^e au XIX^e siècle, attestent la présence ininterrompue des Roumains en Dobroudja au temps de la domination ottomane et ces informations ont formé l'objet de nombreuses études [2]. Dans les pages suivantes nous allons nous occuper de certains aspects moins connus concernant les Roumains de la Dobroudja, tels qu'ils apparaissent dans les écrits du savant roumain Ion Ionescu de la Brad au milieu de XIX^e siècle.

Nous nous proposons de présenter au début les circonstances qui ont amené Ion Ionescu de la Brad en Dobroudja et ses principaux ouvrages contenant des données sur les Roumains de la Dobroudja.

De nombreux ouvrages ont été consacrés à l'intense activité scientifique et à l'attitude progressiste du professeur Ion Ionescu de la Brad (1818—1891) et ses études ont été plusieurs fois rééditées. L'intérêt éveillé par sa personnalité si complexe, qui s'est affirmée tout au long du XIX^e siècle, ne s'est pas éteint dans les cercles scientifiques roumains et étrangers, ce qui fit que l'UNESCO en 1968 organisa le 150^e anniversaire de sa naissance. Ayant pris une part active à la révolution de 1848 en

---

[2] M. D. Ionescu, *Dobrogea in pragul veacului al XX-lea*, București, 1904, p. 324—326 ; V. Pàrvan, *Românii in Dobrogea*, dans « Pentru minţile şi inimile oastaşilor noştri. Conferinţe de cultură generală », Bucureşti, 1912, p. 7—22 ; C. Brătescu, *Dobrogea la 1444*, dans « Arhiva Dobrogei », 1919, p. 103—104 ; idem, *Contributions à la question de la Dobrogea*, dans *La Dobrogea roumaine*, Bucarest, 1919 ; N. P. Comnen dans « Buletinul societăţii române de geografie », XXXVII, 1919, p. 155 et suiv. ; C. Moisil, *Lupta pentru apărarea drepturilor româneşti asupra Dobrogei*, dans « Arhiva Dobrogei », II, 2, 1919, p. 153—181 ; G. Vâlsan dans *La Dobrogea roumaine*, Bucarest, 1919, p. 54—82 ; I N. Roman, *Pagini din istoria culturii româneşti in Dobrogea inainte de 1877*, dans « Analele Dobrogei », I, 3, 1920, p. 355—398 , G. Vâlsan, *Românii din Dobrogea pe o hartă din circa 1769—1774*, dans « Analele Dobrogei », I, 1920, p. 532—540 ; A. P. Arbore, *O incercare de reconstituire a trecutului românilor din Dobrogea*, dans « Analele Dobrogei », III, 2, 1922, p. 237—291 ; N. Iorga, *Drepturi naționale și politice ale românilor in Dobrogea*, dans « Analele Dobrogei », IV, 1, 1923, p. 1—48 ; G. Vâlsan, *Românii locuiau delta Dunării in sec. XV*, dans « Graiul românesc », I, 7, 1927, p. 145—148 , N.Bănescu, *La romanité de la Dobroudja à travers des siècles*, Bucarest, 1928, 20 p. ; C. Brătescu, *Populația Dobrogei*, dans « Analele Dobrogei », I, 10, 1928, p. 227—236 , A. P. Arbore, *La culture roumaine en Dobroudja*, dans *La Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 601—697 ; N. Ceachir, *Contribuții la istoria Dobrogei (aprilie 1877—noiembrie 1878)*, dans « Revista arhivelor », 1, 1962, p. 161—167 ; C. C. Giurescu, *Știri despre populația românească a Dobrogei in hărți medievale și moderne*, Constanța, 1966 ; Gh. Platon, *Informații noi privind teritoriul și populația Dobrogei in prima jumătate a secolului al XIX-lea*, dans « Anuarul Institutului de istorie și arheologie A. D. Xenopol », V, 1968 ; I. Bitoleanu, Gh. Dumitrașcu, *Românii din Dobrogea și manifestări ale conștiinței lor naționale la inceputul epocii moderne*, dans « Revista de istorie », XXIX, 6, 1976, p. 865—887, pour ne rappeler que quelques-uns des articles se rapportant à ce sujet.

Valachie, il a été exilé — avec un groupe nombreux de révolutionnaires roumains — en Turquie, où il a passé 8 ans et 4 mois (du 1er mars 1849 au 30 juin 1857)[3]. Faisant autorité en matière de recherches agronomiques, les gouverneurs ottomans le solliciteront en vue d'une étude sur les possibilités de développement économique de certaines régions de l'État ottoman. Au temps du sultan Abdul Medjid (1839—1861) — l'initiateur des réformes en Turquie, connues sous le nom de *Tanzimat* — il était devenu fréquent d'utiliser des spécialistes étrangers, que l'on faisait venir à Istanbul, pour étudier et trouver des moyens de modernisation des institutions et pour donner plus d'animation à la vie économique de l'État ottoman. A la suite de quelques missions officielles, à Brousse, en Dobroudja, en Thessalie, en Asie Mineure, I. Ionescu a élaboré des études concernant les aspects économiques, sociaux, démographiques, culturels, etc.[4] Ainsi qu'il le déclare lui-même : « Mes écrits m'ont valu le titre de membre du Conseil Impérial de l'Agriculture de Turquie < celui de 1851, probablement > ... et finalement j'ai aussi été nommé directeur de l'École Impériale de l'Agriculture de San-Stefano »[5] — probablement en 1851—1853 ou seulement en 1852.

Après avoir tenté, sans succès, d'obtenir une terre *(çiftlik)* en Dobroudja et d'y créer une école agricole — étant considéré dangereux par les autorités ottomanes après la parution à Istanbul de ses articles dans le « Journal de Constantinople » et son étude-rapport monographique sur les réalités de la Dobroudja et sur d'autres sujets se rapportant aux problèmes nationaux roumains — il se voit contraint d'accepter l'offre du Grand Vizir Réchid Pacha. Il devient ainsi régisseur des terres du Grand Vizir en Thessalie (probablement en 1853—1857), s'installant à Pyrgetos, sans cesser d'être l'expert pour les terres du Sultan (environ 1852—1857)[6]. Par ses études monographiques concernant les régions de la Turquie, de la Grèce et de la Dobroudja, où il militait pour l'amélioration des conditions de travail du paysan, par l'introduction de méthodes et d'outillages modernes en agriculture et par l'intention de fonder des écoles pratiques agricoles dans l'État ottoman pour former des spécialistes, I. Ionescu a clairement affirmé son intérêt pour le développement social, et surtout agricole, des sociétés du sud-est européen, pouvant être considéré, grâce à ses écrits, un précurseur des recherches agricoles dans cette partie de l'Europe.

A la fin de juin 1857, I. Ionescu rentra en Roumanie, où il continua son activité scientifique, se comportant en véritable démocrate, défendant les intérêts de la classe paysanne et en même temps préoccupé par

---

[3] A. Vasiliu, *Ion Ionescu de la Brad*, București, 1967, p. 54—77, A. Vasiliu, M. Guboglu dans *Ion Ionescu de la Brad aniversarea a 150 de ani de la naștere. Volum omagial*, Bacău, 1968, p. 225—235.

[4] Ion Ionescu, *Excursion agricole à Brousse*, Constantinople, 1849 ; idem, *La Thessalie telle qu'elle est et telle qu'elle peut être*, C-ple, 1851, idem, *Compte-rendu de l'administration des domaines de son altesse le Grand Vézir Réchid Pacha*. Extrait du « Journal de Constantinople », no. 9, juin 1854 et Bucarest 1866, 18 p.; idem, *Étude sur le domaine impérial de Hairler Chiftlar*, C-ple, 1856 ; idem, *Excursion agricole dans l'Asie Mineure*, C-ple, 1857.

[5] Ion Ionescu de la Brad, *Viața mea de mine însumi*, Iași, 1889, p. 9.

[6] A. Vasiliu, *loc. cit.*: il a retracé l'activité de Ion Ionescu pendant son exil en Turquie. Ion Ionescu, *op. cit.*, p. 9; à Pyrgetos il a fait construire une église en pierre et a fait peindre son rétable comme l'indique l'inscription, en grec, qui se trouve au-dessus de la porte.

les problèmes des cercles ouvriers roumains ; il est resté un permanent défenseur de la liberté et de l'unité nationale. Il s'est assuré l'unanime appréciation de ses contemporains tant en Roumanie qu'à l'étranger [7].

Ion Ionescu de la Brad a été chargé par le gouvernement ottoman d'une mission officielle, à savoir, celle d'étudier les possibilités de développement économique de la province de Dobroudja. Par conséquent, en 1850, pendant trois mois et demi — comme il le précise lui-même — c'est-à-dire à partir de la seconde moitié du mois d'avril et jusqu'au début d'août, il entreprit un voyage d'études en Dobroudja, accompagné par l'ingénieur Ioranu, autre révolutionnaire roumain exilé en Turquie, qui l'aida à relever la carte topographique et ethnographique de cette région [8]. Allant de village en village dans une charrette attelée d'un cheval, il connut bien des endroits et bien des gens de la Dobroudja. Les notes prises sur place furent publiées dans son ouvrage monographique — requis par les autorités ottomanes — *Excursion agricole dans la plaine de la Dobroudja* par I. Ionesco, ancien élève de Roville, imprimerie du « Journal de Constantinople », 1850, 124 p., accompagné d'une *Carte topographique et ethnographique d'une partie de la Dobroudja* [9]. La monographie présentait les multiples aspects de la contrée : les débouchés de la Dobroudja sur les bords de la mer Noire et sur le Danube, le sol, le climat, l'état de la propriété, le système d'économie rurale, l'administration, les contributions (les dîmes), la topographie, la population ; en outre on y trouve d'abondantes informations sur les Roumains — les rayas et les Mokans — et sur leur rôle dans le futur développement de la province. Voici ce que Ion Ghica disait de cette œuvre dans une lettre qu'il écrivit de Boyadjekeuy (lieu de son exil en Turquie) à Nicolae Bălcescu, le 4 août 1850 : « Ionescu et Ioranu sont de retour. Ils ont écrit un ouvrage très important sur la Dobroudja : des tableaux très bien exécutés et trois cartes : l'une ethnographique, l'autre topographique et la troisième routière. Ionescu publie une série d'articles sur son voyage dans le « Journal

---

[7] Des informations concernant la vie et l'activité de Ion Ionescu : *Ion Ionescu de la Brad aniversarea a 150 de ani...*, 421 p. ; *In memoriam Ion Ionescu de la Brad 1818—1891. Volum omagial cu prilejul aniversării a 150 de ani de la naşterea marelui agronom, economist şi patriot român*, Bucureşti, 1971, 298 p. ; G. Zane, *N. Bălcescu. Opera—omul—epoca*, Bucureşti, 1975, p. 325—330.

[8] A. Vasiliu, *Ion Ionescu de la Brad*, p. 59, a daté le séjour de I. Ionescu en Dobroudja entre le 16 avril et probablement le 10 août 1850 ; (v. Note 10).

[9] Dorénavant pour cette etude-rapport ne figurera que l'abréviation *E*. Éditions : *Excursiune agricolă în cimpia Dobrogei*, traduite et publiée par Ion Ionescu, Bucureşti, 1879 ; *Excursiune agricolă în Dobrogea*, trad. de F. Mihăilescu dans « Analele Dobrogei », III, 1, 1922, p. 97—181 ; Ion Ionescu de la Brad, *Opere*, vol. II, Bucureşti, 1943, p. 81—120 ; « Excursiune agricolă în Dobrogea ». V. Mihăilescu a rédigé une carte d'après la carte de Ion Ionescu (B.A.R. —C XXV 15) avec la transcription des localités. G. Lejean, *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, Gothe, 1861, p. 20 citait l'œuvre de Ion Ionescu qui « a vérifié village par village, les états que lui fournissaient les autorités turques ». L'œuvre de I. Ionescu a était appréciée comme source d'information : M. D. Ionescu, *Dobrogea în pragul veacului al XX-lea*, p. 326 ; G. Vâlsan dans *La Dobrogea roumaine*, p. 75 ; N. Iorga, *op. cit.* ; A. P. Arbore, *op. cit.* ; C. Brătescu, *op. cit.* ; Mustecib H. Fazil, *Dobroca ve turkler*, Ankara, 1940 et 1967 ; *Encyclopédie de l'Islam*, Leyda-Paris, II, 1960, art. « Dobrodja » par H. Inalcik, p. 628 et édition turque, 1946, p. 640—641 (Ils ont utilisé les données statistiques). N. Urechea, *Ion Ionescu de la Brad şi Dobrogea*, dans « Propilee literare, culturale, artistice, teatrale, politice şi economice », III, 16, 1928, p. 8, e commentaire concernant l'agriculture de la Dobroudja.

de Constantinople ». Noguez < le directeur du journal> va rassembler ces articles dans une brochure »[10].

Cet important ouvrage fut connu et utilisé au XIX^e siècle par tous ceux qui désiraient se renseigner sur les régions danubiennes des Principautés roumaines et de l'Empire ottoman ; nous nous bornons à citer seulement G. Lejean et Ubicini. À la différence des nombreuses cartes antérieures, la carte attachée à son étude-rapport est la première carte ethnographique de la Dobroudja — connue jusqu'à ce jours — qui indique par des signes conventionnels les ethnies cohabitant avec les Roumains. Le squelette de la carte présente une image déformée du point de vue topographique de la province transdanubienne, aussi bien quant au complexe Razim-Sinoe, qu'à l'espace compris entre le delta et une ligne approximative allant de Rasova à *Tatladjak.* Cependant, la position respective des 183 villages existants et des 65 villages détruits marqués sur la carte en 1850, est en général correctement indiquée ; les noms des villages sont transcrits selon l'orthographe française, ce qui rend bien souvent l'identification malaisée. La carte ne représente qu'une partie de la Dobroudja (dép. de Constanța et dép. de Tulcea), car elle s'arrête un peu plus au sud de la vallée Carasu, ne dépassant pas les localités *Adamkeulise* (Adamclisi), *Berindjé* (Poenița) ; *Kiosseleler* (Petroșani), *Kiatchpunar* (Curcani), *Tatladjak* (23 August) ; les localités situées au sud de cette ligne (dép. de Constanța) et dans le delta (dép. de Tulcea) n'y figurent pas.

Mais il y a encore d'autres écrits de I. Ionescu où abondent les idées novatrices, révolutionnaires même, les vérités historiques, ethniques, économiques, sociales et culturelles concernant tout particulièrement les Roumains de la Dobroudja. Il s'agit des *12 lettres*, totalisant 80 pages, expédiées de diverses localités de la Dobroudja par Ion Ionescu à son ami Ion Ghica qui se trouvait en Turquie, écrites du 20 avril au 17 juillet 1850[11]. Cette correspondance peut être considérée comme formant un ouvrage à part et elle constitue l'un des plus précieux documents pour l'histoire du territoire danubiano-pontique de la Roumanie.

I. Ionescu s'est d'ailleurs servi de ses notes de voyage pour écrire, quelques années plus tard, un article sur *Românii din Dobrogea* (Les Roumains de la Dobroudja), publié par Vasile Alecsandri dans la revue « România literară », Iași, 8 janvier 1855, p. 13—15[12].

C'est un fait significatif que les Ottomans aient justement choisi un Roumain pour lui confier la tâche d'étudier les possibilités du développement économique de la Dobroudja, considérant qu'il lui serait facile de

---

[10] *Scrisori inedite de la N. Bălcescu și Ion Ghica*, publ. de N. Cartojan, București, 1913, p. 25 ; d'après la date de cette lettre, Ion Ionescu est revenu à Constantinople avant le 10 août 1850 ; (v. Note 8).

[11] *Corespondența lui Ion Ionescu de la Brad către Ion Ghica (1846—1874)* (La correspondance de Ion Ionescu de la Brad adressée à Ion Ghica), publiée par Victor Slăvescu, București, 1943, p. 52—132. L'original des lettres voir B.A.R. mss S 9(10—21) DCXVII. Dorénavant ne figurera que l'abréviation *C.*

[12] Dorénavant ne figurera que l'abréviation *R.* L'article a été cité pour les données statistiques de Ubicini, *La Dobrodja et le Delta du Danube. Roumanie Transdanubienne*, dans « Revue de géographie », IV, 1879, Paris, p. 248 ; N. Roman, *Pagini din istoria*..., p. 355—358 donne certains passages, mais il ne fait pas une comparaison avec les informations d'autres écrits de I. Ionescu.

s'entendre avec les habitants, puisque dans cette contrée la population roumaine constituait depuis des siècles l'élément essentiel dans la culture du sol et l'élevage. Ionescu lui-même notait : « Mon étude spéciale n'a eu en vue que l'intérêt de la Turquie en harmonie avec celui des Roumains dans tout ce qui peut conduire à un accroissement des richesses » *(R 13. C 113)*. I. Ionescu, dans sa qualité de délégué du gouvernement central, a eu le concours des autorités ottomanes pour ses investigations et l'accès aux archives locales.

Quelques renseignements fournis par I. Ionescu ont été partiellement utilisés, surtout ceux d'ordre statistique, dans les études consacrées aux problèmes de l'histoire de la Dobroudja au XIXe siècle. Nous allons exposer — dans ce qui suit — l'ensemble des informations données par I. Ionescu concernant les principaux aspects de la vie des Roumains de la Dobroudja : les habitations, la densité et le nombre, les occupations, les biens, la condition sociale, ainsi que la vie spirituelle et les aspirations politiques et nationales des Roumains de cette province. À la fin nous envisagerons également l'intérêt éveillé par les propositions et les remarques de I. Ionescu sur les Roumains de la Dobroudja parmi ses contemporains.

Ayant parcouru toute la Dobroudja, il remarque que « les Roumains sont installés à la lisière des forêts et au bord des cours d'eau, car ils aiment l'ombrage des vertes forêts et la fraîcheur de l'eau claire » *(R 14)*. « De la côte jusqu'au Danube, et de là, en le longeant jusqu'à Silistra — écrit-il — endroit où j'ai interrompu mon voyage, on trouve 71 villages roumains » *(R 14)*. Donc, I. Ionescu a fait des recherches spéciales dans ces localités pour lesquelles, en utilisant les données des archives des kazas et de chaque village, il a consigné le nombre des maisons et les chiffres de la population roumaine (par sexes et groupes d'âge), les têtes de bétail (bœufs, vaches, bufles, chevaux, bêtes à laine — moutons, chèvres), ainsi que les bêtes de rapport (cochons, ruches) qui formaient les biens des *rayas* roumains. Ces localités sont également marquées sur sa carte comme habitées par les Roumains ; seulement les localités du kaza Silistra n'y figurent pas, parce que la carte ne contient pas la partie sud-ouest de la région. I. Ionescu donne des informations détaillées pour les *rayas* roumains qui habitaient : 1 *Parcăş*, *Parkeschou* (Parcheş), 2 *Somovu*, *Somova* (Somova), 3 *Cîşlele*, *Cişla*, *Kischla* (Minerii) 4 *Calica*, *Salika* (Iazurile), 5 *Cataloiu* (Cataloi), 6 *Frecaţi*, *Fricatzei* (Frecăţei), 7 *Tulcea*, *Toultcha* (Tulcea) dans le kaza de Tulcea ; 8 *Sacce*, *Saktcha* (Isaccea), 9 *Niculiţălu*, *Nicoulitzel* (Niculiţel), 10 *Teliţa*, *Telitza* (Teliţa), 11 *Medeanchioi*, *Meidankeui* (Valea Teilor), 12 *Rachelu*, *Rakel* (Rachelu), 13 *Pisica*, *Pissica* (Grindu) dans le kaza de Isaccea ; 14 *Balabancea*, *Balabantcha* (Balabancea), 15 *Cerna*, *Tcherna* (Cerna,) 16 *Luncav<i>ţa*, *Lounkavitza* (Luncaviţa), 17 *Văcăreni*, *Vakarini* (Văcăreni), 18 *Garvan* (Garvan), 19 *Jîjîla*, *Djijilla* (Jijila), 20 *Macin*, *Matchin*(Măcin), 21 *Grecii*, *Gretchi* (Greci), 22 *Turcoae*, *Tourkoaïa* (Turcoaia) dans le kaza de Măcin ; 23<Hîrşova, mahala> *Vărăşu*, *Hirsova-Varoch* (Hîrşova), 24 *Urumbeiu*, *Ouroumbey* (Luminiţa), 25 *Tăpalu*, *Topala* (Topalu), 26 *Groapa Ciobanului*, *Gropa Tchobanuloui* (Ciobanu), 27 *Gîrliciu*, *Girlitch* (Gîrliciu), 28 *Dăenii*, *Dajeni* (Dăeni), 29 *Ostrov(u)* (Ostrov), 30 *Peceneaga*, *Petchenega* (Peceneaga) dans le kaza de Hîrşova ;

31 *Agighiol*, *Hagighiol*, *Hadjiguiol* (Agighiol), 32 *Zabance(a)*, *Zabautcha* (Sabangia), 33 *Baba* (Babadag), 34 *Paşacîşla*, *Pachakischla* (Vişina), 35 *Pelicli*, *Perikli* (Săcele), 36 *Turcrimlii*, *Turkrimlik* (Rîmnicu de Sus), 37 *Hasanlar*, *Hassanlar* (Ardealu), 38 *Ortachioi*, *Ortakeui* (Horia), 39 *Tekei*, *Trestenik* (Trestenic), 40 *Nalbant* (Nalbant), 41 *Zebil* (Zebil), 42 *Sterne* (Visterna), 43 *Cineli*, *Tchinelle* (Iulia), 44 *Begea*, *Satu Nou*, *Bedje* (Satu Nou), 45 *Sarighiol*, *Sariguiol* (Valea Nucarilor), 46 *Ienisala* (Enisala) dans le kaza de Babadag ; 47 *Mărleanu* (Dunăreni), 48 *Beilicul* (Viile), 49 *Oltina* (Oltina), 50 *Satu Nou* (Satu Nou), 51 *Cîşla* (Strunga), 52 *Galiţa* (Galiţa), 53 *Părjoae* (Izvoarele), 54 *Ghiolpunar* (Şipotele), 55 *Cozlogea* (Coslugea), 56 *Vlachioi* (Vlahii), 57 *Aliman* (Aliman), 58 *Guzgun* (Ion Corvin), 59 *Caranlîc* (Negureni), 60 *Parachioi* (Băneasa), 61 *Ghiuvegea* (Cărpiniş), 62 *Calaici* (Făurei), 63 *Demircea* (Mirceşti), 64 *Bugeagu* (Bugeac), 65 *Almalîu* (Almalău), 66 *Ostrovu* (Ostrov) dans le kaza de Silistra ; 67 *Bogazchioi*, *Bogazkeui* (Cernavoda), 68 *Săimenii Mici*, *Kiuciuk Seimen*, *Kutchout Seimen* (Seimenii Mici), 69 *Săimenii Mari*, *Buiuc Seimeni*, *Bouiouk Seimen* (Seimenii Mari), 70 *Cocîrleni*, *Ienichioi Kokirleni* (Cochirleni), 71 *Rasova(ta)*, *Rassovata* (Rasova) dans le kaza de Constanţa *(C 70—71, 100—101, 120—121, 130)*[13]. Mais les Roumains habitaient

---

[13] Nous avons respecté la graphie des différents toponymes telle qu'elle parait dans les ouvrages de I. Ionescu ; entre parenthèses nous avons introduit leurs noms actuels : du dép. de Tulcea (1—22, 24, 28—34, 37—46) et du dép. de Constanţa (23, 25—27, 35, 36, 47—71). Nous avons lu le nom des localités d'après l'original des lettres de Ionescu, ce qui explique la différence de l'édition publiée par V. Slăvescu. On a transcrit de façon erronée Călina ou Calinia, Artachioi, Tecsi, Cinelu, Almian, Caraclic au lieu de *Calica*, *Ortachioi*, *Tekei*, *Cineli*, *Aliman*, *Caranlic* ; on peut lire aussi *Luncavăţu*, *Jăjăla*, *Porcăş*, *Somavu*. L'ancien village de *Cochirleni* était situé sur la rive nord-est du lac Cochirleni, à proximité du village de Ivrinez ; après la guerre de 1828—1829 les habitants allèrent s'installer un peu plus au nord, dans le village qui se trouvait au bord du Danube, Ienichioi, qu'ils appellerent Cochirleni. La localité *Tekei* de la lettre de Ionescu n'apparait pas sur la carte où figure par contre le village de Trestenic, habité par des Roumains et des Turcs ; à la fin du XIXe siècle il y avait Teke-Trestenic, une habitation isolée, située au nord du village de Trestenic (cf. M D. Ionescu, *Dobrogea in pragul veacului al XX-lea*, p. 375) ; probablement après la guerre de 1877—1878, la population roumaine de Tekei se concentrait dans le village de Trestenic. Nous avons identifié toutes les localités de Ionescu et d'autres sources ; afin de faciliter l'identification, nous garderons le même numéro qu'elles portent dans notre texte.

Localités figurant sur la carte de Ionescu comme étant habitées seulement par des Roumains : 1, 2, 9, 11—13, 15—19, 22, 23, 25—31, 42—46, 68—71, monastère *Kokosch*, *Tchulik*, *Tailza* ; localités figurant sur la carte de Ionescu où à côté des Roumains, il y avaient d'autres nationalités : Turcs 3, 6, 14, 20, 21, 24, 35—39, 67 ; Russes 4, 10 ; Bulgares 34 ; Turcs et Bulgares 7, 8, 33.

Noms des localités habitées par les Roumains (celles étudiées par I. Ionescu sont indiquées par des chiffres arabes, les autres ne sont pas numérotées ou bien elles le sont par des chiffres romains) suivant d'autres sources :

Selon Korsak (1849) les Roumains habitaient les localités suivantes : 1 *Partitich*, 3 *Kichla*, 4 *Kalikeuy*, 5 *Katalu*, 6 *Frikatek*, 11 *Mandan keuy*, 12 *Rakelda*, 13 *Pisika*, 16 *Lukavitza*, 19 *Jijila*, 21 *Gretcha*, 22 *Turkoy*, 25 *Topal*, 26 *Gropa Tchowan*, 28 *Daia keuy*, 29 *Ostrov*, 30 *Petchinagui*, 31 *Hadji Gheuli*, 32 *Sahandja*, 35 *Periklia*, 38 *Ortakeuy*, 41 *Zembil*, 44 *Satanowo*, *46 Ienisele*, 48 *Beilik*, 60 *Parakeuy*, 66 *Adakeuy*, 67 *Boaskeuy*, 68 *Seimeny* du kaza Constanţa, 69 *Seimeny* du kaza Hirşova ; 70 *Kokerliu* et *Yenikeuy*, 71 *Rassowa*. Il mentionne les localités suivantes, habitées également par les Roumains : *I Prislav* (Nufăru), II *Ak Punar* (Mircea Vodă), III *Tchinchilar* (Şemşiler, village disparu), IV *Teke* (village disparu, près du monastère Uspenia), V *Kazabkeuy* (Sinoe, dép. de Constanţa), VI *Kember* (Mihai Bravu), VII *Siriteny* (Sarichioi) — le reste de ces villages dans le dép. de Tulcea actuel. Outre les Roumains, dans les localités 1, 4—6, 11—13, 16, 19, 21, 22, 30, 32, I—III il y avaient des Turcs et des Cosaques ; dans 3, 38, VI des Turcs et des Russes ; dans 25, 26, 28, 29,

aussi d'autres localités pour lesquelles I. Ionescu n'a pas disposé de données. Même sur sa carte, on trouve , accompagnés du signe qui indique le caractère ethnique roumain, d'autres localités, par exemple : les monastères *Kokosch* (Cocoș), *Tchilik* (Cilic) qui existent encore et le monastère *Taitza* (Taița, aujourd'hui disparu) — tous dans l'actuel dép. de Tulcea ;

41, 44, 46, 48, 60, 66—71, V—VII des Russes ; dans 31 des Turcs et des Bulgares ; dans 35 des Bulgares ; (apud P. P. Panaitescu, *O statistică a Dobrogei din 1849*, dans « Graiul românesc », II, 1928, p. 82—86).

Sur la carte de Begenau (1854) on trouve les localités suivantes : 20 *Măcinu*, 23 *Hirșova*, 25 *Topalu* (*Tovalu*, 1856), 27 *Girlița* (1844), 30 *Pețineaga*, 47 *Mirleanu* (*Mirlani*, 1844), 49 *Olteni*, 53 *Parașova* et *Brezoia* (deux noms pour la même localité d'après notre opinion, *Parajova*, 1844), 66 *Ostroveni*, 67 *Cernavoda* (*Cernădia*, 1856), 68 *Seimeni de jos*, 69 *Seimeni de sus* (*Stelnicu*, 1856), 70 *Kokirleani* (*Kokirla*, 1856 situé au bord du Danube), 71 *Rasevata* (*Răsuhata*, 1844) ; (apud Begenau, *Harta granițelor spre Dunăre*, 1844, 1854, 1856 mss. B.A.R.).

Selon C. Allard (1855) les Roumains habitaient les localités suivantes : 67 *Tchernavoda*, 68 *Kutchuk-Seimen*, 69 *Boujouk-Seimen*, 70 *Ieni-keui*, 71 *Rassova* ; (apud C. Allard, *Souvenirs d'Orient : la Bulgarie Orientale*, Paris, 1864, p. 9).

Dans le « Cahier des dons pieux » (1859) il y avaient les localités suivantes : 5 *Cataloiu*, 7 *Tulce*, 9 *Nicolițălu*, 11 *Madenchiu* ou *Meduncu*, 14 *Bălăbance*, 15 *Cerna*, 17 *Văcăreni*, 18 *Gherbăn*, 19 *Jăjila*, 20 *Măcinu*, 21 *Greci*, 22 *Turcoaia*, 33 *Babada*, 38 *Cinili*, 40 *Nălbantu*, 41 *Zăbătu* ou *Zibil*, 43 *Ortachioi*, 44 *Satul Nou*, 46 *Inisala*, et aussi les localités *Apcadun* (Alba), *Taița* (village disparu), *Hangirca* (Hamcearca), *Zucovava* (Ciucurova), *Zafirna* (Florești) — tous dans le dép. de Tulcea actuel ; (apud N. Iorga, *Sate și oameni din Dobrogea românească la 1859*, dans « Neamul românesc », 14 februarie 1919 ; idem dans « Analele Dobrogei », III, 1, 1922, p. 29—33 ; idem, *La population de la Dobroudja vers la moitié du XIX^e siècle d'après un manuscrit récemment découvert*, dans *La Dobrogea Roumaine*, Bucarest, 1919, p. 166—174 ; idem, *O condică de pomeni dobrogeană în 1859*, dans « Revista istorică », XI, 7—9, 1925, p. 204—216).

Sur la carte de G. Lejean (1861) les Roumains habitaient les suivantes localités : 1 *Parkisch*, 5 *Katalui*, 6 *Frikatze*, 7 *Toultcha*, 8 *Isaktcha*, 11 *Meidan-keui*, 12 *Rakel*, 14 *Balabantcha*, 16 *Lunkovitza*, 17 *Vakareni*, 18 *Garvan*, 19 *Tchitchila*, 20 *Matchin*, 21 *Gretchi*, 22 *Tourkaia*, 23 *Hirsova*, 24 *Oroumbeykeui*, 25 *Topalo*, 26 *Gropa-Tchoban*, 27 *Girlitch*, 28 *Dojan*, 29 *Ostrov*, 30 *R. Petschnega*, 31 *Hadjigheul*, 32 *Zabandja*, 34 *Pacha-kisla*, 39 *Trestenik*, 40 *Nalbant*, 41 *Zibel*, 42 *Stemi*, 43 *Tchiniru*, 45 *Sarigheul*, 46 *Ieni-Kalé*, 48 *Beylik*, 49 *Goltina*, 51 *Kischla*, 52 *Galitza*, 56 *Vlaso*, 57 *Alaman*, 64 *Budjak*, 66 *Ostrov*, 68 *K. Seymen*, 69 *B. Seymen*, 70 *Kokirleni*, 71 *Rassova* Il mentionne, habitées aussi par les Roumains, les localités : *M. Taitza*, *Ieni-Keui* (Mihail Kogălniceanu), *Soulina* (Sulina), *Suvaïol* (probablement Revărsarea), *Dounavetz* (Dunavățu) — tous dans le dép. de Tulcea actuel ; *Girlitza* (Gîrlița) et *Lipnitza* (Lipnița) dans le dép. de Constanța actuel ; (apud G. Lejean, *Carte ethnographique de la Turquie d'Europe et des états vassaux autonomes*, Gothe, 1861).

K. Peters (1864) indique les Roumains habitant dans les localités : 1 *Parkisch*, 2 *Samova*, 3 *Kischla*, 4 *Kalika*, 5 *Katalui*, 8 *Isaktscha*, 9 *Nikulizel*, 12 *Rakelu*, 15 *Tscherna*, 16 *Lungaviza*, 17 *Vakareni*, 18 *Garbina*, 19 *Schischila (Žižile)*, 20 *Matschin*, 21 *Gretschi (Soganluck)*, 22 *Turkoje*, 23 *Hirschowa*, 25 *Topâlo*, 26 *Groppa Tschobanului*, 27 *Gerlitsche*, 28 *Dojeni*, 30 *Petschenjaga*, 31 *Adschigjol*, 32 *Sabandschi*, 40 *Nalbant*, 44 *Satanov (Neudorf* ou *Ienikioi)*, 45 *Sarigjol (Gelber See)*, 56 *Olahkioi (Walachendorf)*, 70 *Kokerlenji*, 71 *Rassowa*. Il mentionne, habitées aussi par les Roumains, les localités suivantes : *Taiza* (village disparu), *Monschkloster Kokosch*, *Kloster Tschilik*, *Satu-nou* (Traian ; le village avant la guerre de 1854—1856 était situé 1 mille allemand vers le nord du village actuel), *Kojun-punar* (Fîntina Oilor), *Igliza* (Iglița), *Igrumat* (Măgurele), *Tschemschiler* (Semșiler), *Araklar* (Făgărașu Nou), *Zufirka* (Florești), *Kamber* (Mihai Bravu), *Karaibel* (Colina), *Mahmudié* (Mahmudia), *Saranus* (Sarinasuf), *Tschukarowa* (Ciucurova) — tous dans le dép. de Tulcea actuel ; *Mahmudkioi* (Izvoru Mare), *Adamklissi* (Adamclisi), *Jüspunlar* (Cucuruz, village unifié avec Urluia) — tous dans le dép. de Constanța actuel ; (apud K. F. Peters, *Grundlinien zur Geographie und Geologie der Dobrudscha*, 1867, passim ; A. P. Arbore, *O incercare de reconstituire...*, p. 281—283 cite d'après Peters les localités où, à la suite de la guerre de Crimée (1854—1856), des étrangers vinrent s'installer à côté des Roumains).

or, comme on le sait, les Roumains sont ceux qui ont fondé et subventionné ces monastères [14].

Ces localités, habitées par les Roumains et pour lesquelles I. Ionescu a ramassé des informations détaillées des archives locales, étaient situées au nord, à l'ouest, au sud-ouest de la région. Selon la description de I. Ionescu il y avait en Dobroudja une grande zone ethno-géographique de concentration roumaine, parallèle au Danube, s'étendant depuis les bords du lac Razim jusqu'à Silistra. Déjà à l'époque des luttes contre l'instauration de la domination ottomane du XV^e^ siècle dans le territoire transdanubiano-pontique, les Roumains — qui étaient depuis des temps reculés les habitants de la contrée — s'étaient retirés dans cette zone ethno-géographique de Dobroudja, le long du fleuve, dans les forêts qui se trouvent au nord et dans les endroits protégés par les hauteurs frustes des monts du Măcin, continuant à peupler la région. Là ils étaient à l'écart des incessantes campagnes militaires entreprises par les Ottomans contre la Moldavie, la Russie et la Pologne, loin de la voie centrale militaire qui allait du sud au nord. Cette zone roumaine était séparée du reste de la péninsule Balkanique par les localités situées dans le sud et le centre de la Dobroudja où se trouvait aussi une population musulmane turco-tartare ; cette population était venue en ces lieux à la suite des armées conquérantes ottomanes et elle s'y était installée au début de la domination ottomane, pour servir la politique stratégique de l'État ottoman, à la frontière septentrionale. D'ailleurs, la répartition des éléments ethniques roumains et musulmans est la même, vu la carte ethnographique de I. Ionescu, jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle.

Pendant la guerre russo-turque de 1828—1829, les villes et villages de la Dobroudja eurent à pâtir du développement des opérations militaires dans leurs territoires. I. Ionescu mentionne les villages qui avaient eu à souffrir des suites de la guerre. Compte tenu de leurs noms et de leur emplacement dans la zone du fleuve, il s'agit à coup sûr de quelques villages habités par les Roumains, à savoir *Bestepe valaque*, *Dounavetz*, *Prislava*, *Kroutcha*, *Mangina* ou *Mănjăna*, *Meloditza*, *Sgritza*, *Rosseschti*, *Fontana (Fîntîna) Nedeli*, *Satou noou*, *Stanchele* ou *Stîncile*, *Zaval*, *Visteri* (dans l'actuel dép. de Tulcea) ; *Botoșeni*, *Fusan*, *Peri*, *Podișaru*, *Pribeiu*, *Peschtere*, *Berdari*, *Fental*, *Hassanesti* (dans l'actuel dép. de Constanța), etc. *(E 75* et sur la carte ; *C 59, 118, 124).* Les renseignements fournis par les documents du fonds des *tapus* — concernant le régime agraire de la Dobroudja du XIX^e^ siècle — nous montrent que leurs habitants s'étaient retirés dans les localités du voisinage : par exemple, à la population roumaine de la ville de Tulcea s'est ajoutée une partie de la population des villages roumains *Bestepe valaque* (Mahmudia) et *Prislava* (Nufăru). Mais la grande majorité des habitants sont revenus à leurs foyers des deux villages, une fois le péril passé ; d'autres localités, qui ont été situées à proximité du champ de bataille, ont connu une situation analogue, telles sont *Dounavetz* (Dunavățu), *Sgritza* (Iglița), *Satou noou* (Traian), *Karai-*

---

[14] R. Sorescu, *Monastirile dobrogene descrise de Arhimandritul* ~, București, 1914, 156 p.

beli (Colina) dans le dép. de Tulcea ; *Peschtere* (Peştera), *Svirnes* (Ivrinez), *Kalikeui* (Capidava), *Tortoman* (Tortoman), *Doulguer* (Dulgheru), *Tchirini* (Şiriu), *Stragea* (probablement l'actuel Gălbiori, en turc *Saraca*) dans le dép. de Constanţa, etc. Donc toutes ces localités indiquées par I. Ionescu ont été refaites quelques années plus tard sur l'emplacement très proche de leurs anciens foyers. Mais la plupart des villages roumains avaient gardé leur population, surtout dans la zone danubienne qui leur offrait des abris naturels de grande sécurité. D'après les données de I. Ionescu, le nombre de maisons roumaines variait dans les villages de 35 à 200, tandis que dans les villes il montait à quelques centaines. On peut apprécier un accroissement de la population de la Dobroudja durant la période de paix qui suivit le traité d'Andrinople jusqu'en 1850. Ce sont les observations auxquelles on parvient si l'on compare les renseignements sur la situation démographique après 1829 avec la statistique et la carte de I. Ionescu.

Les toponymes ont une importance particulière comme document historique quand il s'agit de combler les lacunes des sources écrites. Naturellement, l'usage de la toponymie en tant qu'argument à l'appui de certaines thèses concernant les ethnies est assez difficile, exigeant une formation linguistique appropriée, en plus de la formation historique et du sens critique absolument indispensable. Il s'est averé que l'État ottoman a changé officiellement les noms des localités dans les régions conquises dès le début de l'organisation administrative : ainsi quelques noms des localités de la période préottomane ont été traduite dans la langue turque-osmane ; d'autres toponymes ont été remplacés tout simplement par des dénominations turques. Néanmoins, on constate dans le premier registre *(defter)* de l'administration ottomane (XVI^e—XVII^e siècles) et dans les documents-*tapu* du XIX^e siècle (environ 1858—1878)[15], que certaines localités portent des noms qui n'ont aucun sens dans la langue turque-osmane ce qui prouve que la population autochtone roumaine habitant la région avant et après la conquête ottomane a conservé sa propre toponymie ; telles sont 1 *Partik* ou *Parkeş*, 2 *Somova*, 4 *Kalika*, 5 *Kataloy*, 6 *Frekatçe*, 9 *Monastir*, 10 *Tel(n)iça*, 12 *Rakel*, 13 *Pisika*, 15 *Çirneyi-giberan* ou *Çerna*, 16 *Lukoviç*, ou *Lunkavi(t)ça*, 17 *Vakaren*, 18 *Garvan*, 19 *Cicila*, 20 *Maçin*, 23 *Hırsova (Varoş mahale)*, 27 *Girliç*, 28 *Daya-giberan* ou *Daya*, 29 *Ostrov*, 30 *Giberan-Peçeneyi* ou *Peçenik*, 36 *Satu Nou*, 42 *Sterna* ou *Isterne*, 47 *Mirlân*, 49 *Holtuna* ou *Oltuna*, 52 *Galiça*, 53 *Ulah*, 70 *Kokırlan*, 71 *Rasovata* ; *Kokoş*, etc. (en tc.). Ainsi qu'il résulte de la confron-

---

[15] *Celebkeşan defteri*, 981 H/1573, Başvekâlet Arşivi, Istanbul, *Malıye defteri*, no. 1604 ; « Известия на народния Музей Варна », VIII, 1972 (art. de B. Cvetkova pour le XVI^e siècle) et VII, 1971 (art. de R. Stoıkov pour le XVII^e siècle) ; Fonds Tapus no. 486, Archives de l'État — Bucarest (A. Ghiaţă, *L'évolution de la propriété foncière en Dobroudja dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, communication au III^e Congrès International des études du sud-est européen, Bucarest, 4—10, IX, 1974). Nous avons transcrit l'alphabet osman dans les caractères latins employés par la langue turque moderne (par conséquent, on lira le *c* = dje, dji ; *ç* = tche, tchi ; *ş* = ch, *ı* = î, *ğ* = muet, *k* = c) ; l'abréviation *tc.* pour la langue turque. Le terme de *gıberan* des registres ottomans indiquait que le village respectif était habité par une population nonmusulmane, chrétienne ; *Eflâk* était le nom donné par les Ottomans à la Valachie ; *Ulah* était le nom donné aux Roumains par les sources orientales.

tation des données fournies par I. Ionescu avec celles dues au fonds des *tapus*, certaines localités usaient de deux noms, l'un donné par les habitants de l'endroit, l'autre employé par l'administration ottomane, par exemple, 21 *Greci* ou (tc.) *Soğanlık*, 65 *Almalîu* ou (tc.) *Elmalı*, 66 *Ostrov* ou (tc.) *Ada*, 67 *Cernavoda* ou (tc.) *Boğaz-kesen-giberan* ou *Boğaz-köy*, 68 et 69 *Seimeni* ou (tc.) *Sekban*, *Satu nou* ou (tc.) *Yeni-köy* (Traian), *Sulina* ou (tc.) *Süne*, *Sfîntu Gheorghe* ou (tc.) *Hızır Iliyas*, *Guizdar* ou (tc.) *Dizdar* (Ghindăreşti), etc. Ajoutons encore quelques toponymes trouvés dans les documents turcs des diverses époques empruntés de la population autochtone : *Dunaveç* (Dunavăţu), *Eski Kili* (Chilia Veche), *Pırlita* (Victoria), *Poşta* (Poşta), *Siğanka* (Nifon, autrefois Ţiganca), *Proslaviça* ou *Prislava* (Nufăru), *Roşul* (Roşu), *Eflâk* (en 1850 *Bestepe valaque*, après *Mahmudiye*) dans le dép. de Tulcea ; *Köstence* (Constanţa), *Valelü* (Vîlcelele) dans le dép. de Constanţa ; même le toponyme *Portiça* (Portiţa, la bouche du lac Razim), qui était marqué sur la carte du Hadji Kalfa (XVII^e siècle). Et la série des exemples peut continuer.

Ces toponymes sont d'origines diverses — les uns représentant des « fossiles linguistiques » dans la langue roumaine — mais tous ont été assimilés ou adoptés par la population roumaine autochtone à diverses époques. Les toponymes sans suffixes et sans désinences sont les plus anciens. Les localités, portant dans les documents turcs-osmans des noms non turcs ou indiquant sans ombre d'un doute une population roumaine (*Eflâk*, *Ulah*) ou chrétienne (*giberan*) se trouvaient situées, dans leur majeure partie, dans la zone danubienne, là où I. Ionescu avait procédé à des recherches très poussées en 1850, les archives dépouillées lui ayant assuré de riches informations sur les Roumains de cette zone. D'ailleurs, l'étude de nombreux documents du fonds *tapus* et d'autres sources (voir la note 13) nous a appris que les localités portant des toponymes non turcs étaient habitées par une population roumaine. Mais les mêmes sources prouvent que les Roumains habitaient au milieu du XIX^e siècle aussi bien d'autres villes et villages qui portaient soit un nom turc (3 *Kışla*, 11 *Meydan-köy*, 14 *Balabança*, 24 *Urum-bey*, 25 *Topal*, 31 *Acı-göl*, 33 *Baba-dağ*, 34 *Paşa-kışla*, 37 *Hasanlar*, 38 *Orta-köy*, 45 *Sarı-göl*, 48 *Beylik*, 54 *Göl-pınar*, 58 *Kuzgun*, 59 *Karanlık*, 60 *Para-köy*, 62 *Kalaici*, etc. en tc.), soit des noms provenant du fonds toponymique local, localités pour lesquelles I. Ionescu n'a guère laissé de données plus détaillées, ce qui nous permet de compléter ses informations.

Pendant son voyage en Dobroudja, Ion Ionescu a été impressionné par l'abondance de preuves matérielles archéologiques se rattachant à la présence millénaire des Roumains dans cette région ; « il n'y a pas un pays au monde qui contienne sur une petite étendue, plus de monuments artistiques que la Dobroudja . . . ; de place en place, très rapprochées les unes des autres, sur les coteaux et les collines on voit les ruines des forteresses romaines, au bord de la mer comme sur les rives du Danube ; en même temps, à l'intérieur de la contrée, on voit d'un horizon à l'autre, outre des ruines de forteresses, de si nombreuses éminences naturelles et artificielles que, si nous devions les considérer comme des sépulcres de soldats — ce que beaucoup d'entre elles sont —, nous pourrions dire que les Roumains de Dobroudja marchent partout sur les ruines de la grandeur-

de leurs aïeux » *(R 14)*. I. Ionescu parle de l'église roumaine du village de Niculiţel, bâtie sur les fondations d'un ancien temple romain, où « les Roumains seront visités par l'esprit des Romains qui élevèrent leur sainte de demeure, dans les temps anciens, sur le sol de la Dobroudja et dans le cœur des Roumains qui y habitent, et qui ne cessent de venir y habiter » *(C 104—105)* [16].

On constate qu'au long des siècles, aux Roumains autochtones de la Dobroudja sont sans cesse venus s'ajouter des Roumains provenant des autres provinces roumaines, situées à gauche du fleuve, phénomène qui se poursuit au XIX^e^ siècle. Les motifs déterminant ce passage du Danube ont été multiples et variés, à différents moments historiques et ont surtout découlé de la condition sociale du paysan roumain. Ils passaient en Dobroudja afin d'échapper aux rigueurs du fisc, parce qu'ils recevaient des terres en possession et en même temps ils étaient exemptés d'impôts pour quelques années. Ces avantages étaient de courte durée, l'exploitation ne tardant pas à se montrer là aussi, de la part des féodaux ottomans, qui retenaient ces nouveaux rayas par la force de la loi. I. Ionescu rencontre partout dans les villages de la Dobroudja « les Roumains qui se sont enfuis de la Bessarabie, de la Moldavie, de la Valachie, de la Bucovine, du Banat, de la Transylvanie, ainsi que *ceux qui habitent depuis les temps anciens la Dobroudja*... » *(C 108, 71; R 15)*. Grâce à ces groupements de la population roumaine, chaque village de la Dobroudja présente l'aspect « d'une Dacie en miniature » faisant preuve « d'une union en miniature de tous les Roumains appartenant aux autres provinces » *(R 15; C 7, 122)*. Voici un exemple des raisons qui ont motivé le passage du fleuve : « le Roumain des Principautés vient rejoindre la communauté de ceux d'ici de la Dobroudja, animé d'une haine implacable contre les receveurs d'impôts, contre les *ciocois*, contre le Règlement Organique » *(C 123)*, qui avait augmenté le nombre des journées de travail *(corvée)*.

Selon les indications de Ion Ionescu, les Roumains habitaient les villages, les villes et les bourgs de la Dobroudja. Dans certaines localités habitaientseulement des Roumains ; ailleurs, à ceux-ci s'ajoutèrent d'autres populations, qui avaient émigré dans l'Empire ottoman à diverses époques : Turcs, Tartares, Bulgares, Cosaques, Lipovans ou Starovertzes, Allemands, Grecs, Juifs, Arméniens, Gitans. Les Roumains et les Turcs « sont les plus nombreux, les plus anciens habitants de la Dobroudja » *(E 82)*. Les Roumains constituaient la population autochtone présente en Dobroudja quand les Ottomans ont conquis le territoire [17], et ils ont ontinué à peupler la contrée ; les Turcs, venus lors de la conquête (fin du

---

[16] Dans le village de Niculiţel (dép. de Tulcea) il y a l'église St. Athanase, qui a été bâtie sur la fondation d'une autre église datée des XI^e^—XII^e^ siècles, découverte en 1954 (apud SCIV, 1955, 3—4, p. 735—743).

[17] C. Brătescu, *Dobrogea la 1444*, p. 103—104 ; G. Vâlsan, *Românii locuiau delta Dunării în sec. XV*, p. 145—148 ; C. Brătescu, *Populaţia Dobrogei*, loc. cit., ; A. Ghiaţă, *Condiţiile instaurării...*, p. 94—96 ; idem, *La domination roumaine en Dobroudja (fin du XIV^e^ jusqu'à la fin du XV^e^ siècles)*, communication au Colloque International sur le thème « Les Roumains et la mer », Mangalia, 22—28 IX.1975 ; idem, *Românii în Dobrogea (secolele XV—XIX)*, conférence à l'Université Populaire de Bucarest, 29 VI, 1976.

XVe et commencement du XVIe siècles)[18], se sont installés surtout sur le littoral de la mer Noire *(E 82)*.

Parmi les éléments musulmans mentionnés par I. Ionescu, il y avait aussi les Tartares, originaires dans leur majeure partie de Crimée, d'où ils étaient partis après 1783, pour descendre dans l'Empire ottoman, s'étant fixés les uns en Bessarabie, les autres au centre de la Dobroudja au milieu des autochtones. I. Ionescu ajoute que « en 44 ans les Tartares ont quitté la Dobroudja et y sont revenus par trois fois » *(E 82)*. « Les Bulgares — rencontrés par I. Ionescu — sont venus dans la Dobroudja depuis une vingtaine d'années, abandonnant des terres ingrates pour celles bien plus fertiles qu'ils ont trouvées dans ce pays » *(E 82)*. L'information est confirmée par les événements historiques : pendant la guerre de 1828—1829, les Bulgares qui avaient aidé les armées du Tzar, craignant les représailles ottomanes, suivirent les troupes russes, de Bulgarie en Valachie et, passant par la Dobroudja, en Bessarabie. Mais, en 1830, la Porte annonce une amnistie, par conséquent, les émigrants bulgares repassèrent en Bulgarie ; sur le total de ceux qui rentraient de Bessarabie, un certain nombre se sont arrêtés en Dobroudja, en se fixant dans quelques villages des environs du complexe Razim-Sinoe [19]. « Les Cosaques et les Lipovans sont venus de la Russie, d'où ils continuent d'arriver journellement » ; les Allemands sont les derniers émigrants arrivés en Dobroudja ; les Grecs, les Arméniens et les Juifs pouvaient être trouvés dans les villes *(E 82)*. C'est là ce qu'écrivait I. Ionescu au sujet de ces émigrants arrivés dans l'Empire ottoman à la suite des guerres russo-turques, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle et pendant la première moitié du XIXe siècle.

L'étude-rapport de l'agronome roumain a été rédigée avec le concours des autorités locales et pour le gouvernement ottoman, qui possédaient les statistiques officielles, ce qui garantit l'exactitude des données sur la population habitant et travaillant dans la contrée de la Dobroudja. Mais, pour accomplir sa tâche, c'est lui qui dut centraliser les données obtenues des archives des kazas et des villages et qui fit les recherches nécessaires afin d'établir les chiffres par nationalités, puisque dans les registres officiels ottomans la population n'était partagée qu'en deux catégories — musulmane ou non musulmane — d'après le critère religieux et non d'après le critère ethnique.

I. Ionescu, dans son étude-rapport adressée au gouvernement ottoman, donne deux tableaux statistiques. Un premier tableau centrali-

---

[18] O. L. Barkan, *Les déportations comme méthode de peuplement et de colonisation dans l'empire ottoman*, dans « Revue de la Faculté des Sciences Economiques de l'Université d'Istanbul », XI, 1946—50, p. 524—569 ; XIII, p. 56—79 ; XV, p. 209—329 ; idem, *Essai sur les données statistiques des registres de recensement dans l'empire ottoman aux XVe et XVIe siècles*, dans « Journal of Eco. and Soc. History of the Orient », I, 1957 ; M. T. Gokbilgin, *Rumeli'de Yurukler, Tatarlar ve Evlâd-ı Fâtihan*, Istanbul, 1957.

[19] Lj. Miletici, *Старото българско население въ Североизточна България*, София, 1902, p. 167—168 : « dans la Dobroudja roumaine la population bulgare fait partie des nouveaux venus de la fin du siècle précédent <XVIIIe> jusqu'à la dernière guerre russo-turque » ; « croire que dans la Dobroudja il y a, exception faite pour les villes, une vieille population bulgare, ce serait nous tromper nous-même ».

sateur porte sur le nombre des familles de différentes nationalités *(E 75, 81)* distribuées dans les kazas de Tulcea, Isaccea *(Sacce)*, Măcin, Hîrşova, Babadag *(Baba)*, Constanţa *(Kiustenge)*, Mangalia (aujourd'hui dép. de Constanţa et de Tulcea) et dans les kazas de Bazargic et Balcic. Le deuxième tableau spécial reflète les détails de la situation des paysans roumains peuplant les villages de la Dobroudja, par sexes et groupes d'âge, avec leurs biens et leur distribution dans les kazas de Tulcea, Isaccea, Măcin, Hîrşova, Babadag, Constanța et Silistra (dép. de Constanţa et de Tulcea) *(E 87)*. Pour connaître exactement la situation numérique de la population de la Dobroudja en 1850, il aurait fallu être également au courant du nombre des habitants du delta (dép. de Tulcea). Mais, comme l'Empire ottoman a été obligé de céder le delta à la Russie par le traité d'Andrinople de 1829 (art. 3), I. Ionescu n'a eu aucune donnée sur ce territoire.

En étudiant les données statistiques de I. Ionescu, nous avons retenu seulement les chiffres se rapportant aux kazas compris aujourd'hui dans les départements de Constanța et de Tulcea. Le premier tableau présente : 3656 familles roumaines, 2268 turques, 2225 tartares, 1194 bulgares, 1092 cosaques, 747 lipovanes, 250 grecques, 172 gitanes (égiptiennes), 119 juives, 76 arméniennes et 59 allemandes, ce qui donne un total de 11.858 familles réparties sur 215 localités des kazas de Tulcea, Isaccea, Măcin, Hîrşova, Babadag, Constanța, Mangalia ; en comptant, d'après l'estimation de I. Ionescu, 4 âmes par maison *(C 113)*, on obtient le chiffre de 47.432 qui représente la population de la plus grande partie de la Dobroudja (dép. de Constanța et de Tulcea). La remarque s'impose parce qu'à cette statistique manquent les données concernant le sud-ouest de la Dobroudja (dép. de Constanța actuel) englobé dans le kaza de Silistra et également celles du delta (dép. de Tulcea)[20].

À la suite des réalités constatées sur place et sur la foi des données statistiques officielles , I. Ionescu tirait la conclusion : « J'ai vu la Dobroudja. Le résultat ethnographique de cette province est le suivant : comme nombre, on pourrait aisément en rajouter substantiellement à celui des Roumains, parce que, sans cesse en butte aux exigences des *ayans*, ils ont eu et ont encore intérêt à ce que leur nombre réel ne soit pas connu. Malgré cela, *c'est la population roumaine qui est la plus nombreuse dans la*

---

[20] Lj. Miletici, *op. cit.*, p. 169—170 (apud « Цариградски вѣстникъ », 1850 год, бр. 9) donne le chiffre total de la population de la Dobroudja, par nationalités, des kazas de Tulcea, Isaccea, Măcin, Hîrşova, Babadag, Constanța, Mangalia (aujourd'hui en Roumanie) et des kazas de Bazargic et Balcic (aujourd'hui en Bulgarie).

Il faut mentionner que les Bulgares et les Turcs étaient nombreux dans les kazas de Bazargic et de Balcic, ce qui a eu pour conséquence d'augmenter leur chiffre pour l'ensemble de la Dobroudja par rapport à celui des Roumains. Si l'on excepte les données relatives à ces deux kazas, on constate que même suivant la statistique de Lj. Miletici, les Roumains en Dobroudja (dép. de Constanța et de Tulcea) étaient supérieurs en nombre à chacune des autres populations. Alors que le nombre des familles roumaines est de 2980, celui des familles tartares est de 2225, des familles bulgares de 2117 (or la statistique de Miletici ne donne que leurs chiffres par kazas) ; le chiffre des familles turques est lui aussi moins élevé que celui des familles roumaines si nous tenons compte que dans les kazas de Bazargic et de Balcic — d'après la statistique de I. Ionescu — il y avaient 2532 familles turques. D'autre part, il manque de la statistique de Miletici le nombre des Roumains du kaza de Silistra et du delta.

Dobroudja. Ce résultat statistique et ethnographique ouvre de nouvelles perspectives à nos pensées et est d'une grande importance pour leur avenir, aux yeux du gouvernement <turc> » *(C 108).*

Et, en effet, il fournit à l'appui de son affirmation les précisions statistiques obtenues grâce au concours des organes administratifs des villages. C'est ainsi qu'il a rédigé le deuxième tableau de son étude-rapport avec la statistique seulement des paysans roumains *(raya)* habitant avec leurs familles dans les kazas de Tulcea, Isaccea, Măcin, Hîrşova, Babadag, Constanţa, Silistra. Il a établi des tableaux statistiques comprenant le nombre de familles des habitants roumains *(raya)* et leurs biens pour 71 localités investiguées. Ces tableaux se trouvent dans la correspondance adressée à Ion Ghica pendant son voyage *(C 70—71, 100—101, 111—112, 120—121, 130)* ; mais il compléta sa documentation après avoir expédié ses lettres, de sorte que la statistique centralisée dans le deuxième tableau de son étude-rapport est plus exacte et plus ample. Il constate que le nombre des paysans roumains stables *(raya)* en Dobroudja, dans les kazas de Tulcea, Isaccea, Măcin, Hîrşova, Babadag, Constanţa, Silistra (dép. de Constanţa et de Tulcea actuels) se chiffre à 28.031 âmes, dont 4603 hommes — chefs de famille —, 4728 femmes, 6789 garçons, 8367 filles, 1800 jeunes gens, 1744 jeunes filles. Le nombre des familles est indiqué dans la statistique par le nombre des hommes, qui étaient les chefs de familles imposables. Notons que le nombre de 4603 familles étaient supérieur aux 3656 familles roumaines figurant au premier tableau ; la différence est due à ce que dans le deuxième tableau sont également englobés les vieillards, les jeunes mariés, les veufs et d'autres — omis intentionnellement par les autorités ottomanes — chiffres encore arrondis avec la situation des localités du kaza de Silistra [21]. Même d'après l'observation de I. Ionescu, pour expliquer la différence il faut ajouter que les féodaux ottomans locaux *(ayans)*, qui étaient en même temps les autorités administratives, cherchant à se soustraire aux impôts dus au pouvoir central, diminuaient abusivement le nombre de contribuables.

Avec ces remarques, les données statistiques montre le bien-fondé de l'affirmation de I. Ionescu, suivant lequel les Roumains *(raya)* qui était la population stable constituaient la majorité en Dobroudja par rapport à chacune des nationalités avec lesquelles ils cohabitaient dans la province.

Les témoignages des étrangers, qui ont étudiés la situation économique et démographique de l'Empire ottoman, confirment les réalités constatées par I. Ionescu, concernant le nombre et les différents aspects de la vie de la population roumaine stable qui habitait les villages et les villes de la Dobroudja : M. Czajkowski a donné le chiffre de 25—30.000 Roumains (1842) ; G. Lejean a trouvé en Dobroudja (1861) une population de 33.000 Roumains, le total qu'on retrouve chez Peters (1864)[22] ; ce chiffre désigne la stabilité du nombre de la population roumaine qui habitait la région avant et même après la guerre de la Crimée.

---

[21] Le kaza de Silistra comprenait un territoire qui dépassait à l'ouest et au sud la frontière de la R. S. de Roumanie; mais Ionescu ne s'est occupé que des villages situés dans la zone nord-est de ce kaza (villages qui font aujourd'hui partie du dép. de Constanţa).

[22] Voir notes 24 et 29.

En 1839, Parthénius, le moine russe en route vers le Mont Athos, parvenant à Măcin, ville habitée par les Roumains, est conseillé « de suivre la route qui longe le Danube jusqu'à Roustschouk, route qui ne traverse que des régions peuplées de Roumains. À partir de Roustschouk, vous trouverez des Bulgares » ; en traversant les villages de la Dobroudja, Parthénius remarque les habitants « qui parlaient la langue valaque », on apprend au voyageur que « par ici, tous les 10, tout au plus 12 ans il y a la guerre. À peine avons-nous recommencé à élever nos bêtes et à cultiver nos potagers, que la guerre est de nouveau là. Et alors, ceux qui le peuvent se réfugient en Valachie, quant aux autres, sur lesquels les Turcs parviennent à mettre la main, ils les emmènent dans leur pays . . . Quand la guerre est finie ceux d'entre nous qui sommes encore en vie, nous regagnons nos anciens foyers, rebâtissons une chaumière sur les décombres et reprenons nos occupations »[23].

Le Polonais Mihail Czajkowski, qui a visité la Dobroudja (*Niz* ou « le bas pays » situé au nord de la ligne de Constanţa-Cernavoda), dans son rapport de 1842 note pour les kazas de Tulcea, Isaccea, Măcin, Hîrşova, Babadag et Constanţa : « Les Moldo-Valaques : ils habitent le pays rapproché du Danube. Leurs villages sont assez considérables et le nombre des habitants peut-être porté de 25 à 30 mille individus. Ils sont *rayas* et s'occupent uniquement de l'agriculture » ; et dans un autre passage Czajkowski ajoute que « les Musulmans habitent les bourgades et les villages peu éloignés de la côte de la mer et encore là ils ne sont pas seuls, ils habitent avec . . . les Moldo-Valaques » [24].

Un autre agent polonais, Korsak, qui se trouvait à Tulcea quelques années plus tard, envoya deux rapports à Istanbul avec des « Détails sur la Dobroudja », le 1er septembre 1848 et le 6 octobre 1849 ; dans ces rapports il décrivait la situation des Cosaques zaporogues, parvenus dans la Dobroudja dans la première moitié du XIXe siècle, énumérant les villages où ils s'étaient installés à côté des Roumains et des Turcs ; il appelait les Roumains des villages de la Dobroudja des « Moldaviens »[25].

Le médecin français Camille Allard, attaché auprès de la mission qui accompagnait les troupes au cours de la guerre de Crimée et qui était chargée d'étudier les possibilités de création d'une voie de communication entre Cernavoda et Constanţa (dans la situation où les bouches du Danube se trouvaient sous contrôle russe), nous a laissé de très intéressantes notes pour l'année 1855, concernant les Roumains de la Dobroudja : « Valaques : Je ne dirai que quelques mots du peuple le plus intéressant de cette région . . . Les Roumains ou Valaques habitent presque exclusivement toute la rive droite du Danube . . . On y trouve aussi des Roumains de la Transylvanie, appelés *Mokany*, qui viennent hiberner avec leur troupeaux dans les plaines de la Dobroutcha »[26]. Il a connu les habitants des villages du kaza de Constanţa, des environs de la vallée Carasu et il a habité à Rassova, l'un des cinq villages valaques étudiés par Allard. Il écrivait

---

[23] *Din călătoriile ieromonahului rus Partenie prin Moldova în jumătatea întîia a veac. XIX*, trad. du russe par Arhim. V. Puiu, Vălenii de Munte, 1910, p. 39—42.

[24] Gh. Platon, *Informaţii noi...*, p. 210—211.

[25] P. P. Panaitescu, *O statistică a Dobrogei...*, p. 82—85.

[26] C. Allard, *Mission médicale dans la Tatarie-Dobroutcha*, par le dr. ~ Paris, 1857, p. 64.

à ce sujet : « Durant la belle saison, les Valaques s'occupent surtout d'agriculture. Ils ont beaucoup de bestiaux, qu'ils laissent en liberté dans leurs villages. Tous les dimanches soirs et tous les jours de fête les jeunes filles et les jeunes gens se réunissent en cercle <hora> autour de deux ou trois musiciens tzigans ... Les paysans valaques ont conservé la pureté du type italien, leurs femmes ont une figure douce et agréable ... » et C. Allard continue en décrivant de façon détaillée le costume, les maisons, les coutumes de la population valaque de cette région [27] laquelle, à son avis, formait la grande majorité des habitants de la Dobroudja (le sandjac Tulcea).

Un « Cahier des dons pieux » du 16 août 1859 contient des donnations faites par les habitants de différents villages de la Dobroudja pour bâtir une église à *Alibechioiu* (Izvoarele, dép. de Tulcea). Les noms des villages de ce petit cahier, trouvé dans l'église d'*Azaclău* (23 August, dép. de Tulcea) par N. Iorga, figurent également sur la carte de I. Ionescu, avec une population roumaine ; par ailleurs, de l'avis de N. Iorga, parmi les noms des donateurs, la plupart sont roumains. Dans certains de ces villages l'administration était entre les mains de l'exarque *(icsariu)* et entre celles du *pîrgar* [28], nom qui désignait en Moldavie médiévale les magistrats des villes.

En qualité de vice-consul de la France, Guillaume Lejean a parcouru la Turquie européenne à deux reprises (1857—1858 et 1867—1869). Son ouvrage ainsi que la carte qui l'accompagne, se rapportant à l'ethnographie de la Turquie, contiennent des données précieuses concernant les Roumains qui habitent « toute la rive méridionale du Danube, depuis *Dounavetz* (Dunavăţu) jusqu'aux portes de Silistra » ; sur la carte, les Roumains *(Moldaves)* sont indiqués comme peuplant en masse une vaste zone du nord de la Dobroudja, et toute la rive droite du Danube jusqu'à Silistra, ainsi qu'une partie du centre de la région [29].

Le géologue allemand K. Peters, qui a fait des recherches dans la Dobroudja en 1864, dans le domaine de sa spécialité, indiquait dans son livre les villages qui étaient peuplés de Roumains ; il surprend les changements ethniques survenus après la guerre de Crimée (1854—1856), lorsque de nouveaux émigrants vinrent du nord pour s'installer dans les villages de la Dobroudja, où se trouvaient les Roumains aborigènes *(ansässige)* [30].

La distribution des Roumains, telle qu'elle apparaît sur la carte de Lejean, est la même que celle de la carte ethnographique (1867) du géographe russe M. F. Mirkovitch, ainsi que de la célèbre carte *Ethnographische Uebersicht des Europäischen Orients*, de 1876, par H. Kiepert.

Cet ensemble d'informations, découlant d'une confrontation directe des auteurs avec les réalités de la Dobroudja, est en tout point conforme aux observations de I. Ionescu de la Brad. En même temps, ces renseignements contemporains viennent compléter la documentation présentée par l'agronome roumain. Compte tenu des données de M. Czajkowski,

---

[27] Idem, *Souvenirs d'Orient : la Dobroutcha*, par le dr. ~, Paris, 1859, p. 51.
[28] N. Iorga, *La population de la Dobroudja*..., p. 170.
[29] G. Lejean, *Ethnographie de la Turquie*..., p. 9, 19.
[30] K. Peters, *Grundlinien*..., p. 51 ; A. P. Arbore, *op. cit.*, p. 282.

Korsak et K. Peters (voir note 13), les Roumains habitaient non seulement les localités mentionnées par Ionescu, mais aussi d'autres, situées, du côté du littoral et à l'intérieur de la région.

En ce qui concerne les Roumains représentant la population stable *(raya)*, I. Ionescu précisait qu'ils tiraient leurs moyens d'existence d'une agriculture pratiquée avec des outils grossiers, de l'élevage du bétail nécessaire non seulement à la nourriture, mais également aux travaux des champs, et de l'élevage des porcs, favorisé par la proximité des marais, de la viticulture et de l'élevage des abeilles profitant de la présence des forêts de tilleuls. Dans le tableau synoptique concernant la situation matérielle des paysans roumains habitant en Dobroudja — établi d'après la statistique officielle par I. Ionescu — se trouve le total général suivant pour les kazas de Tulcea, Isaccea, Măcin, Hîrșova, Babadag, Constanța, Silistra : 35.815 bœufs et vaches, 722 bufles, 10.075 chevaux, 66.050 bêtes à laine, 7.400 cochons, 8.720 ruches *(E 87)*. Il ressort que les Roumains étaient liés à la terre, se livrant à leurs occupations millénaires — l'agriculture et l'élevage : « Dans la Dobroudja c'est le Roumain qui travaille, tant comme agriculteur que comme berger » *(C 112)*. Quant à la condition du Roumain dans les villages de la Dobroudja, il note que celui-ci était *raya* ; « le Roumain était valet, et parce que le Padischah est le maître il voit un maître en chaque Turc » *(C 116)* et il constate que le paysan roumain était exploité par les *ayans* (les féodaux ottomans). Mais on constate aussi l'existence d'une différenciation sociale de la population roumaine, ayant la condition de *raya*, qui avait les mêmes obligations que tous les sujets stables de l'Empire ottoman. Les rayas roumains étaient obligés de payer : l'impôt annuel *(haraç* ou *ciziye* donné par la population non musulmane), les dîmes *(öșür*, *beylik)* et le nombre des jours de travail *(hismet)*. Les *rayas* ont été imposés de payer annuellement un tribut *(haraç)* : ceux privés de moyens, 15 lei, ceux de moyenne aisance, 30 lei, les riches, 50—60 lei ; or, les paysans roumains pouvaient être considérés pour la plupart dans la seconde catégorie. Outre le *haraç*, les agriculteurs roumains payaient l'*öșür*, et pour les revenus obtenus des pacages, ils payaient le *beylik* ; l'*öșür* et le *beylik* pouvaient être affermés ou vendus aux divers entrepreneurs. Les Roumains — par exemple du kaza de Babadag — étaient obligés à six jours de travail par an : trois pendant les semailles et trois pendant la moisson *(C 59, 89, 106, 112—114)*. Mais I. Ionescu ne retient de la multitude d'obligations qu'avaient les *rayas* envers l'État ottoman que celles qu'il jugeait être les plus importantes. En ce qui concerne la valeur totale des animaux selon les prix du pays I. Ionescu donne pour les mêmes 4.603 familles des paysans roumains une fortune de 292.280 ducats ou 16.075.400 piastres *(E 87)*, c'est-à-dire des biens (bêtes, miel et huile) en valeur de 15.410.000 lei *(R 14)*. I. Ionescu appréciait que les Roumains-*rayas* avaient une situation prospère, compte tenu de la valeur de leur fortune et des impôts payés ; le statisticien roumain considérait que, malgré les dévastations des cinquante dernières années, les Roumains de la Dobroudja ont une bonne situation matérielle : « le Roumain de Dobroudja connaît une certaine prospérité » *(R 14—15)*. Il convient de remarquer que les paysans roumains riches étaient élus parmi les notabilités dans les localités roumaines comme maires *(ciorbagi)* *(C 62)* ;

cette constatation est confirmée même par la présence de ces *pîrgari* qui figuraient dans le « Cahier des dons pieux » de 1859. On remarque que les Roumains s'étaient affirmés de la sorte dans l'administration politique locale depuis le commencement de la domination ottomane.

Il doit retenir la réalité, évidente dans toutes les sources historiques, concernant la différence entre la condition sociale et politique des Roumains stables de la Dobroudja *(raya)* dont nous nous sommes occupés et celle des Roumains qui y étaient venus à différents moments saisonniers. Dans ce sens, la remarque de I. Ionescu s'impose : « Il nous faut souligner ici la différence très importante qui existe entre la population roumaine indigène et celle qui ne vient là que pour pacager ses troupeaux, depuis les étroites vallées des monts de la Transylvanie » *(R 15)*. En tenant compte de cette différence entre la population roumaine stable *(raya)*, qui totalisait 28.031 âmes, et les bergers roumains — les *Mokans* qui venaient dans la Dobroudja — et dont il évalue le nombre à 6.000 par an *(E 121; C 52)*, la population roumaine dans cette région atteint en 1850 le chiffre de 34.031 âmes. À ce total peut être ajouté le groupe nombreux des ouvriers saisonniers qui, de la rive gauche du Danube passaient dans la Dobroudja pour les travaux agricoles, étant engagés comme moissonneurs ou comme valets. Les moissonneurs venus des autres pays roumains durant la saison — ainsi que le montrent les documents [31] — étaient employés surtout pour les travaux de la zone maritime, au sud et au centre de la région. Dans la zone agricole danubienne, les travaux étaient exécutés par les Roumains stables *(raya)*, qui de même avaient l'obligation de fournir un travail dans différents endroits où la main d'œuvre était insuffisante. C. Allard (1855) note qu'au moment des travaux pour la route Cernavoda-Constanţa on avait engagé des « ouvriers terrassiers qui arrivaient de Valachie... » qui étaient vêtus « avec les draperies antiques du Valaque à la physionomie intéressante » [32]. Les *Mokans* avaient leurs bergeries *(stînă, tîrlă, kîşla, yayla)* répandues sur tout le territoire de la Dobroudja jusqu'à la mer, où ils mettaient à profit les pâturages et le sel si nécessaires pour les animaux. Bon nombre de ces bergeries se sont transformées en villages, à la suite de l'établissement à demeure, avec le temps, des Roumains transylvains en Dobroudja [33].

L'économiste et patriote roumain I. Ionescu relève tant le rôle des *Mokans* dans l'économie de l'État ottoman, que leur influence sur les Roumains de Dobroudja, dont ils contribuèrent à entretenir les sentiments nationaux ; c'est pourquoi, il leur accorde une attention toute particulière. Il nous a laissé de nombreuses références sur les *Mokans*,

---

[31] M. Guboglu, *Catalogul documentelor turceşti*, Bucureşti, I, 1960 et II, 1965, passim ; T. Mateescu, *Ţărani din Moldova şi Ţara Românească la munci agricole în Dobrogea (sec. XVIII — prima jumătate sec. XIX)*, dans « Anuarul Institutului de istorie şi arheologie A. D. Xenopol », IX, 1972, p. 240—247.

[32] C. Allard, *op. cit.*, p. 16.

[33] D. Şandru, *Mocanii în Dobrogea*, Bucureşti, 1946, p 110—112. Voir aussi : A. Culea, *Românii ardeleni în Dobrogea*, dans « Tribuna », 20 et 21 janvier 1912 ; G. Vâlsan, *Mocanii în Dobrogea la 1845*, dans « Graiul românesc », II, 3, 1928, p. 41—46 ; A. P. Arbore, *La culture roumaine...*, loc. cit. ; L. Mateescu, *Ştiri noi despre prezenţa mocanilor în Dobrogea în timpul stăpânirii otomane*, dans « Revista Arhivelor », XLVIII, 3, 1971, p. 391—410 ; C Constantinescu-Mirceşti, *Păstoritul transhumant şi implicaţiile lui în Transilvania şi Ţara Românească în secolele XVIII—XIX*, Bucureşti, 1976, p. 119—126.

présents dans la Dobroudja, aussi bien dans son étude-rapport dans un chapitre à part *(E 116—124)*, que dans le contenu de sa correspondance. Les *Mokans* « sont les pasteurs valaques qui viennent de la Transylvanie et qui font produire les terres incultes de la Dobroudja » *(E 116)*. Et il précise qu'ils sont « des habitants des villages de la Transylvanie : *Setchelile (Săcele)*, *Silichtea (Săliștea)*, *Valea*, *Teletchea (Tęlâșca)*, *Galichtea (Galișu)*, *Richinaru (Rășinarii)*, *Poenaru*, *Redeni (Rădeni)* et autres » ; « ce sont des *Setchelenis*, des *Silichtenis*, des *Poenaris* qui vivent dans la Dobroudja depuis très longtemps » *(E 116 ; C 65)*. De nombreux *Mokans* riches ont « des parcs à moutons *(kîșla)*, qu'ils maintiennent pendant 15—20 ans dans la Dobroudja » *(C 65)*. À la différence des *rayas* roumains qui sont des habitants permanents, les *Mokans* sont soumis à un autre statut juridique. Le pâtre-*Mokan*, arrivant avec son troupeau dans la Dobroudja, doit payer des redevances aux autorités autrichiennes comme à celles ottomanes : « les droits de patente au consul autrichien (à peu près 1 piastre par mouton), les droits de parcourir le pays au *mudir* (chef d'un kaza), à peu près 1 piastre par mouton ; le fermage de la terre dont il a besoin pour nourrir son troupeau, soit au mudir, soit au soubacha, soit au village, ordinairement à tous les trois ; soit enfin à l'entrepreneur du fermage des terres inoccupées *(siliști)* ; le *beylik* ou la dîme de ses moutons » *(E 119)*. Il y avait plusieurs catégories de *Mokans* : les riches qui avaient leurs propres parcs à moutons, ceux qui formaient une association sous la direction d'un chef, qui les représentait, et les individuels possédant de 100 à 500 moutons, qui avaient des relations directes avec les *ayans* ou avec les villageois, pour le fermage des terres de pacage ou *suhaturi (C 126)* ; « les *Mokans* qui s'engagent comme bergers, chez les habitants de la Dobroudja, entrent dans la catégorie de tout ouvrier étranger qui vient travailler en Turquie » *(E 120)*. Ceux-ci travaillaient, considérant les salaires assez importants, chez les habitants indigènes, « chez les Turcs, les Tartares et les Valaques ; il en est qui finissent par s'établir dans le pays en se mariant avec les filles des Valaques » *(E 121)*. Toutes les catégories de *Mokans* « qui viennent seulement pour faire hiberner leurs troupeaux et ceux qui séjournent dans la Dobroudja pendant la belle saison, conservent leur caractère de sujets autrichiens » *(E 122)* ; le statut juridique des *Mokans* était dû au fait qu'à cette époque la Transylvanie était sous la domination des Habsbourgs. I. Ionescu parle de 6000 *Mokans* venant annuellement dans la Dobroudja, et il évalue leur fortune à plus de 1.000.000 de moutons *(E 121)*. La présence des *Mokans* dans la Dobroudja était importante pour l'État ottoman parce que « la province, qui possède de grandes étendues de terre et manque plutôt de bras, est destinée à faire de l'agriculture pastorale d'ici longtemps encore, par conséquent les pâtres transylvains méritent de tous les points de vue la protection de l'Etat <ottoman>, lequel, étant intéressé au premier chef, doit régler dans les plus brefs délais ses rapports avec les *Mokans* » *(C 114, 125)*. C'est ce qui fit que, quelques années plus tard, en 1855, les nécessités de l'heure imposèrent à la Turquie et à l'Autriche de conclure une convention concernant les droits des *Mokans* qui venaient dans les pâturages de la Dobroudja. I. Ionescu s'est tout spécialement préoccupé de la situation des *Mokans* dans la Dobroudja, car ceux-ci exerçaient une influence positive sur leurs frères de la rive droite du Danube : « Tous les

Mokans sont de bons nationalistes et par leur entremise la cause nationale peut progresser partout où ils vont » *(C 64)*.

Nous possédons des notes particulièrement suggestives de I. Ionescu concernant la vie culturelle et spirituelle des Roumains de la Dobroudja, et l'influence qu'ils exerçaient sur les autres populations avec lesquelles ils vivaient. En passant par les localités de la Dobroudja il constatait que « tous parlent le roumain : Bulgares, Grecs, Arméniens, Cosaques, Lipovans » *(C 75, 122)*; ou encore « les Roumains roumanisent là-bas toutes les autres peuplades avec lesquels ils vivent ensemble. Tous les autres parlent la langue du Roumain. Avec les Turcs et les Tartares, moi-même — affirmait I. Ionescu — me suis entendu en parlant roumain ; à l'église et même là où il y a des Bulgares, s'est encore en roumain que les popes disent la messe » ; ce phénomène surpris au village a commencé même à gagner le bourg aussi *(R 15; C 86)*. Que la langue roumaine fut la langue couramment parlée dans la province s'explique justement par la présence continue de la population roumaine et par son grand nombre, ainsi que par son rôle important dans l'économie de la région. Le voyageur français Lejean remarquait à son tour le fait que dans la péninsule Balkanique « ce n'est que par suite de relations fréquentes commerciales ou autres que les Turcs du Nord-Est parlent le bulgare, ceux du Sud-Est le grec et ceux de la Dobroudja le roumain » [34].

Dans certains villages, I. Ionescu a trouvé des écoles où les maîtres avaient été appelés de la Valachie par les villageois, et que ceux-ci entretenaient à leurs frais *(C 62; R 15)*. Il appréciait comme une nécessité le besoin de créer dans chaque village roumain une école et il constatait la pénurie de manuels didactiques, malgré le désir manifeste des habitants roumains de la Dobroudja de s'instruire. Comme nous le verrons ci-après, I. Ionescu vient avec quelques suggestions à l'appui de ce désir, sans toutefois être à même de les traduire en fait. Ces desiderata resteront les mêmes pendant quelques années encore, jusqu'à ce que la Dobroudja sera de nouveau réunie à la Roumanie. Vers 1870, le maître d'école Nicolae (Nifon) Bălășescu, venu en Dobroudja, notait : « j'ai trouvé beaucoup de villes et de villages pleins de Roumains — dans le sandjac de Tulcea, il y avait environ 150 villages roumains, comme il le précise par la suite — et de très bons Roumains, beaucoup d'entre eux depuis les temps reculés, leurs aïeux déjà étant mentionnés là » ; il ajoute qu'il a créé plus de 20 écoles roumaines, pour lesquelles les livres lui faisant défaut il s'est rendu personnellement à București pour solliciter l'aide du ministre de l'enseignement, Cristian Tell, de l'argent et des manuels pour les écoles roumaines de la Dobroudja, les Roumains ne pouvant guère compter sur l'appui du gouvernement ottoman qui n'arrivait à résoudre ni la question des écoles de langue turque [35]. Le même besoin mena à l'élaboration d'un abécédaire roumain-turc, imprimé en 1874 par Constantin Petrescu, l'instituteur de l'école roumaine de Silistra ; il a dédié ce livre « à mes frères

---

[34] G. Lejean, *Essai sur l'ethnographie de la Turquie d'Europe*, dans « Société d'ethnographie. Mémoires de la Section orientale et américaine, Revue orientale et américaine », II, 18, t. V, Paris, 1896, p. 35.

[35] T. G. Bulat, *Un călător ardelean la românii din dreapta Dunării*, dans « Revista geografică română », V, 3, 1942, p. 121.

roumains de la droite du Danube » [36]. Le désir était semblable à celui qui animait les Roumains de Transylvanie, qui construisaient des écoles et publiaient des manuels.

I. Ionescu apprend également de ses entretiens avec les Roumains de la Dobroudja leur désir d'avoir une église dans chaque village. D'ailleurs, il a trouvé des églises roumaines dans les villages de Seimeni, Cochirleni, Rasova, Mîrleanu, Beilicul, Oltina, Almalău, Ostrovu, etc., qui dépendaient de l'évêque *(vlădica)* de Silistra *(R 15; C 62, 70, 130)*; à Niculițel, le temple qui datait de Trajan avait été transformé en église; le temple de Diane qui se trouvait à *Amcearca* (Hamcearca, dép. de Tulcea) avait été déterré par les moines roumains; au monastère Cocoșul, érigé avec l'aide des *Mokans*, à côté des ruines d'une église plus ancienne, et au monastère Taița et Cilık il y avait des moines venus là de toutes les provinces roumaines; ces édifices du culte trouvés au nord de la région dépendaient de l'évêque de Tulcea *(R 13; C 101—104)*. En effet, à partir de 1828, lorsque l'église métropolitaine de Proïlav avait cessé d'exister, en même temps que Braïla était réintégrée à la Valachie, le nord de la Dobroudja est organisé de manière à constituer un évêché à part dont le siège est à Tulcea, lequel évêché, tout comme l'église métropolitaine de Silistra, dépendait du patriarche de Constantinople. Quelques années plus tard, certaines notices des contemporains montrent nettement que les Roumains militaient en vue d'obtenir une organisation religieuse leur appartenant en propre. Le même instituteur et moine, Nicolae Bălășescu, parle de la fondation d'un « évêché en Dobroudja », comme d'une « chose souhaitée par tous les Roumains de la région » [37]. Ce projet de donner une église autonome aux Roumains de Dobroudja avait obtenu le 17 octobre 1874 l'accord du patriarche de Constantinople et du Synode, le siège de cet évêché roumain étant fixé à Măcin [38]. On répondait de la sorte au désir manifeste des Roumains de la Dobroudja signalé par I. Ionescu dès 1850, d'avoir un évêque *(vlădica)* roumain *(C 111)*, en établissant un organisme politique et ecclésiastique national des Roumains de la Dobroudja *(R 15)*. Par la réunion de la Dobroudja avec la Roumanie, la direction religieuse de la province fusionna avec l'évêché du Bas-Danube, qui existe de nos jours encore. Ceci réalisait une idée préconisée par Mihail Eminescu dans son article *Românii din-a-dreapta Dunării* (Les Roumains de la droite du Danube) publié en 1876 et qui traitait de la liberté religieuse et de l'enseignement pour les Roumains de Dobroudja; le grand poète roumain, sensible aux besoins de ses compatriotes qui subissaient une domination étrangère, précisait : « La forme la plus convenable nous semble devoir être la reconstitution de l'ex-métropolie de Proïlav, qui... prenne soin de l'Eglise et des écoles roumaines » de la province, compte tenu aussi de la tradition historique, puisque « cette métropolie fut destinée par le passé aussi aux Roumains de la droite du Danube » [39].

---

[36] « Arhiva Dobrogei », II, 1, 1919—1920, p. 72—75.

[37] Nifon Bălășescu, *Românii din Dobrogea: școlile românești și Episcopia română din Dobrogea*, dans « Biserica și școala », I, 1877, p. 384.

[38] *Ibidem*.

[39] Art. publié dans « Curierul de Iași », 1er décembre 1876, apud M. Eminescu, *Opera politică*, publiée par I. Crețu, București, I, (1870—1879), p. 94—96 ; M. Eminescu, *Opere*, publiés par I. Crețu, București, II, p. 121—123.

Dans la première moitié du XIXe siècle, l'esprit combatif national commence à s'affirmer, comme une conséquence du développement économique et social, chez les populations de l'État ottoman multinational. I. Ionescu constate l'existence d'une conscience nationale chez les Roumains de la Dobroudja, en se manifestant pour la liberté et l'unité nationale. Si jusque là les Roumains de la Dobroudja avaient eu dans la région « une prépondérance politique silencieuse », à présent « de jour en jour le Roumain se réveille un peu plus. De sorte que depuis 2—3 ans on lui a enlevé ses armes » *(C 121, 122)*. Donc, les autorités ottomanes avaient constaté chez les Roumains de Dobroudja les mêmes intentions et aspirations qui avaient mené dans les Principautés roumaines et en Transylvanie aux événements révolutionnaires de 1848. Les Roumains ont pris courage voulant « être connus à leur tour comme étant les plus nombreux dans la Dobroudja » *(C 106)*. En faisant halte dans les villages de *Bogazchioi*, *Săimenii Mari*, *Săimenii Mici*, *Cocîrleni*, *Rasovata*, I. Ionescu apprécie que « le sentiment de la nationalité est chez ces gens-là, dans ces 5 villages roumains, très tendu, et ceci bien plus que dans les villages des Principautés. Leur contact avec les nationalités qui les entourent a éveillé en eux ce sentiment et c'est avec grande chaleur qu'ils écoutent tout ce qui se rattache au peuple roumain » *(C 70)*. Dans le village de *Turcoae* il causa avec un Roumain qui exprimait « son désir de voir des écoles dans tous les villages roumains d'en-deça du Danube » et « de voir tous les Roumains réunis » *(C 98)*. Il a trouvé sur la rive droite du Danube des maîtres d'école préparés « pour la liberté et la nationalité, attentifs à tous les mouvements de Valachie » *(C 76)*. « L'ambition qu'ont les Roumains des bords turcs du Danube de soutenir leur nationalité, n'a pas de bornes, leur désir de s'instruire ne se retrouve chez aucun Roumain de leur classe, des autres provinces roumaines » *(C 121)*.

I. Ionescu a constaté que les Roumains de Dobroudja, essayant d'affirmer leur sentiment national sur le plan politique, se nourrissaient de l'espoir d'avoir un représentant à Istanbul, un ministre ou *kaïmakan*, qui devait défendre leurs droits devant les maîtres ottomans, et les Roumains-*Mokans* qui se trouvaient dans la Dobroudja aimeraient la même chose, dans leur désir d'endiguer les abus dont ils étaient victimes à cause des consuls autrichiens et des autorités ottomanes *(C 53)*. I. Ionescu a saisi dès le début de son voyage qu'à cause des injustices dont souffraient les Roumains de la Dobroudja, les autorités et les dirigeants ottomans manifestaient partout « une grande peur que ne soit découverte la situation des Roumains, qu'ils soient sujets autrichiens ⟨*Mokans*⟩ ou *rayas* » *(C 13)*. En constatant cet état de choses, il en informait Ion Ghica, sollicitant son appui pour que, avec les autres révolutionnaires, il trouve les moyens de soutenir les intérêts des Roumains de Dobroudja. Il l'invitait à venir à Cernavoda, afin de se convaincre des besoins des Roumains et lui démontrait l'utilité d'accepter d'être leur représentant auprès de la Porte, le nommant le *bey* des Roumains de la Dobroudja : « Soyez donc la tête — lui écrivait I. Ionescu — car moi je me fais fort d'être votre main et vos jambes pour tout réaliser » *(C 53, 62, 77)*. Il suggérait à I. Ghica d'obtenir de Constantinople, le droit de prendre en fermage, les terres des villages abandonnés, qui constituaient de bons paturages, problème qui intéressait les Roumains-*Mokans* de Dobroudja, de sorte

que « soyez sûr qu'ils vous nommeront le maître de toute la Daco-Roumanie » et à l'aide de ces 6.000 *Mokans* « on conquerra la Daco-Roumanie » *(C 176—177)*. D'ailleurs, en tenant compte des rapports politiques entre la Turquie et la Russie après 1812 et 1829, Ion Ionescu était d'avis que le gouvernement ottoman soutiendra « les Roumains de Dobroudja après avoir perdu ceux de Bessarabie et voyant en danger ceux des Principautés, dans leur désir d'avoir une organisation propre » *(C 110)*; ainsi donc, l'intérêt qu'avaient les Roumains de se constituer en une communauté reconnue par la Porte était en harmonie avec l'intérêt des cercles gouvernementaux ottomans « dans leur lutte contre les propagandes étrangères qui s'efforçaient de pénétrer dans la Dobroudja » *(C 111)*.

Voila « ce que j'ai découvert sur les Roumains de la Dobroudja » *(R 13)*, concluait Ion Ionescu de la Brad.

★

Dans l'étude-rapport adressé aux autorités ottomanes, I. Ionescu a indiqué les méthodes de développement économique du pays, la culture du sol et l'élevage devant prendre plus d'envergure, par suite d'une agriculture intensive et modernisée; il a soutenu la nécessité d'améliorer les routes de l'intérieur du pays et d'assurer un nouvel essor au port Constanța ; il soulignait le rôle important que devait jouer, dans le progrès économique de la Dobroudja, le laboureur roumain *(raya)*, habitant avec femmes et enfants les villages, mais aussi les Roumains-*Mokans*, soutenant leurs droits contre les abus locaux de toute espèce.

Pour appliquer ces mesures, I. Ionescu avait décidé de se fixer dans la Dobroudja et avait fait des démarches auprès des autorités locales ottomanes pour qu'on lui accorde une terre *(çiftlik)*, où il avait l'intention d'organiser une ferme-modèle et, en même temps, de créer un Institut agricole de la Dobroudja, ouvert à tous les habitants, destiné à former des cadres qui puissent instruire les paysans en vue du développement de l'agriculture du pays *(C 76, 81—82)*. De plus, en partant du fait que le Roumain de la Dobroudja manquait d'établissements culturels, il proposait que des jeunes gens des Principautés et des révolutionnaires roumains qui entreprenaient de longues pérégrinations dans d'autres pays viennent dans la Dobroudja pour y créer des écoles d'économie et un institut économique où l'on puisse instruire les maîtres d'école et les maires *(C 71)*. Il désirait ainsi former dans cette région « un centre de lumière pour les Roumains afin d'assurer leur fortune, leur nationalité et leur bonheur » *(C 84)*. I. Ionescu voulait que soit introduite dans cet institut agricole l'instruction avec des armes, pour les Tartares (qui avaient déjà une organisation militaire), et en leur donnant des leçons, « on en donnerait aussi aux Roumains et ils s'adonneraient eux aussi aux armes. Autrement, nous ne pourrons pas les préparer aux armes ni ne pourrons faire du peuple roumain des bords du Danube un peuple d'armes selon l'intention que j'ai de réaliser chez eux l'antique caractère et le dicton ancien « de la bêche à la flèche, de la flèche à la bêche »; car le Roumain doit être à la fois laboureur et soldat et alterner... la bêche et la flèche (l'arme) ; en temps de paix qu'il travaille pour échapper à la pauvreté et pour s'enrichir et qu'il se munisse d'armes, s'habitue à s'en servir, pour sauver ses frères de l'oppression et défendre ses richesses

contre les ennemis » *(C 82)*. C'est par cette significative exhortation qu'il encourageait les Roumains de Dobroudja, d'après ses propres affirmations.

Ses intentions trouvèrent d'ailleurs un écho chez Nicolae Bălcescu. Celui-ci, se trouvant à Paris, était tenu au courant par Ion Ghica du voyage et des observations de I. Ionescu concernant les Roumains de la Dobroudja. Il avait encouragé ce voyage et faisait savoir à Ion Ghica : « Les lettres de Ionescu m'ont grandement intéressé. Là-bas s'ouvre pour nous un champ très divers et très riche où nous pouvons beaucoup semer et beaucoup moissonner. Il faut nous en occuper de près... Ionescu devrait faire un mémoire très détaillé sur toutes choses et me le faire connaître, pour que nous puissions nous en servir » [40]. Bălcescu voulait se documenter sur l'agriculture proprement-dite, sur les problèmes d'organisation et de politique de la Dobroudja. Bien plus, Bălcescu avait décidé de s'installer là-bas : « Dites à Ionescu de m'obtenir un *ciftlic* car j'ai l'intention au plus tard au printemps de m'établir dans la Dobroudja ; il se pourrait que mon frère Costache s'y rende plus tôt » [41]. Bălcescu a essayé d'apporter une aide concrète à Ion Ionescu pour son projet de développement de l'agriculture et de création d'une ferme-modèle : il avait donné le mémoire de Ion Ionescu, concernant l'exploitation de la Dobroudja, au ministère du Commerce de la France pour qu'il y soit étudié et il avait fait des démarches pour obtenir de ce même ministère, ainsi que de l'Institut agricole de Versailles les statuts, les réglements et les formulaires des fermes-écoles [42]. Mais ni les intentions de Nicolae Bălcescu de se fixer au milieu des paysans de la Dobroudja, ni les projets de Ion Ionescu de la Brad n'ont pu être réalisés, car le premier en a été empêché par une mort prématurée (1852), et le second n'a pas obtenu l'autorisation des autorités ottomanes. Cependant les ouvrages de I. Ionescu continuent d'être une source précieuse d'informations pour les problèmes concernant les Roumains de la Dobroudja, problèmes qui commencent à entrer dans la sphère des préoccupations générales des contemporains ; dans les mémoires de César Bolliac, datés de 1854, adressés à Napoléon III, nous trouvons une annexe contenant la statistique des pays habités par les Roumains et se trouvant à l'époque sous domination étrangère, la Transylvanie, le Banat, la Bucovine, la Bessarabie et la Dobroudja et la précision que les frontières orientales de la Roumanie partent de la mer Noire où elle s'étend jusqu'à Constanța [43].

★

Avant d'achever, quelques conclusions sur l'intérêt des témoignages cités s'imposent :

Les informations recueillies par Ion Ionescu de la Brad constituent une source d'une valeur toute particulière, car elles décrivent certaines

---

[40] I. Ghica, *Amintiri din pribegie după 1848*, II, 1940, p. 264–265 ; A. Vasiliu, *Ion Ionescu de la Brad*, București, 1967, p. 63.

[41] I. Ghica, *op. cit.*, p. 265.

[42] *Ibidem.*

[43] C. Bolliac, *Choix de lettres et mémoirs sur la question roumaine (1852–1856)*, Paris, 1856, p. 12 ; p. 51 en Dobroudja il y avait 40.000 Roumains ; P. P. Panaitescu dans « Revista istorică », V, 3, 1919, p. 59.

réalités de la Dobroudja avec lesquelles — fait qui nous semble être digne d'être souligné — il est venu en contact direct. Chargé par le gouvernement ottoman d'élaborer un ouvrage informatif concernant les possibilités de développement économique du territoire de la Dobroudja, I. Ionescu a eu le concours des organes administratifs locaux, en obtenant de la sorte l'accès aux données officielles, ce qui constitue une garantie du bien-fondé de ses renseignements.

Grâce à sa formation intellectuelle et à sa connaissance parfaite des situations contemporaines en utilisant les données inédites recueillies sur place, I. Ionescu a réussi à faire figurer dans l'historiographie roumaine la première étude complète et approfondie sur certaines situations économiques, sociales, politiques, ethno-démographiques, culturelles de la Dobroudja et particulièrement sur la situation de la société roumaine de la région. D'ailleurs, les écrits de Ion Ionescu de la Brad renferment des données qui se vérifient également par d'autres sources de l'époque.

Il résulte que, au milieu du XIX[e] siècle — de même d'ailleurs qu'aux siècles précédents — la population roumaine de la Dobroudja (les dép. de Constanța et de Tulcea actuels) constituait l'élément autochtone.

L'étude-rapport de I. Ionescu d'après les données officielles montre que les Roumains formaient la population la plus nombreuse de la région, représentant la majorité par rapport à chacune des autres populations.

C'est surtout dans la première moitié du XIX[e] siècle qu'auprès des Roumains de Dobroudja sont venues d'autres nationalités avec lesquelles ils vivaient en bonne entente, travaillant de concert en vue de produire les richesse matérielles qui leur étaient nécessaires pour exister et pour satisfaire aux exigences de la classe dirigeante de l'État ottoman.

Les Roumains formaient la population stable de cette province, ainsi que le prouve la statistique concernant les membres de familles et l'inventaire agricole, les occupations et les impôts.

Les Roumains habitaient tant les villages que les bourgades de la Dobroudja. Les localités ayant une concentration de population roumaine se trouvaient dans une zone ethno-géographique compacte, qui longeait le fleuve entre les bouches du Danube et Silistra. La toponymie de cette zone atteste une persistance des villages roumains depuis le commencement de la domination ottomane jusqu'au XIX[e] siècle. Le phénomène de concentration de la population roumaine, ainsi que de ses localités reflète une nécessité politique de défense, une condition de sécurité de sa vie et de ses biens. Or, la zone danubienne et du nord de la Dobroudja assurait les conditions propices à la continuité et un abri sûr, protégée par les États roumains d'au-delà du Danube. Le titre des princes roumains (aux XIV[e] et XV[e] siècles) désignait le territoire de la Dobroudja par la formule « *Podunavia* » ou « *Podunavia pînă la Marea cea mare* » (Podunavia jusqu'à la *Mare maius)* ; la formule était un souvenir de l'ancien terme byzantin « *Paradounavon* » ou « *Paristrion* »[44]. Le Danube devenait ainsi l'élément essentiel de la domination dans la province danubiano-pontique, car, ainsi que le prouve l'histoire politique, la domination effective de la Dobroudja ne peut être exercée que par celui qui a le

[44] A. Ghiață, *Condițiile instaurării...*, p. 64–66, 77–78.

contrôle du fleuve. Compte tenu de la perspective historique, il faut retenir le fait que justement dans la zone danubienne, de l'ouest et du nord de la Dobroudja, se trouvait concentrée une population roumaine, qui a constitué une permanente constante des réalités démographiques de l'espace danubiano-pontique.

Aux Roumains autochtones de Dobroudja depuis toujours et même au XIX[e] siècle s'ajoutaient en permanence les Roumains qui passaient le Danube pour échapper aux rigueurs des impôts. Mais l'avantage obtenu par l'évasion fiscale était de courte durée puisqu'en Dobroudja, en devenant *raya* de l'Empire ottoman, les nouveaux arrivés étaient soumis à d'autres impôts. Ces Roumains s'établissaient dans la Dobroudja, car ici la main d'œuvre manquait, ce qui leur facilitait les possibilités d'obtenir des terres qu'ils travaillaient pour nourrir les familles qui les accompagnaient ou bien celles qu'ils fondaient ici.

À la différence de la population roumaine qui était stable *(raya)* en Dobroudja nous trouvons aussi — disseminés partout dans la région — les pâtres roumains de Transylvanie (les *Mokans)*, qui emmenaient leurs troupeaux à des moments déterminés de l'année, et des ouvriers saisonniers de la Moldavie et de la Valachie, qui s'adonnaient aux travaux agricoles. Une partie finissaient par s'y établir, en épousant des filles roumaines de la Dobroudja.

Les Roumains qui constituaient la grande majorité de la population tenaient un rôle très important dans l'économie de la Dobroudja, les *rayas* autant que les *Mokans*. Tous les renseignements de I. Ionescu, concernant la condition sociale des *rayas* et des *Mokans*, sont d'une grande valeur pour connaître l'histoire économique de la région.

Le paysan roumain de la Dobroudja a conservé sa langue et la conscience d'appartenir au même peuple que ses frères se trouvant à gauche du Danube. Par le nom de Moldo-Valaques donné aux Roumains de Dobroudja, ceux qui nous ont légués ces renseignements dans la première moitié du XIX[e] siècle font preuve de la conception qu'ils avaient de l'unité de sang et de langue du peuple roumain, qui habitait la totalité de l'espace carpato-danubiano-pontique.

L'idée de l'unité et de la liberté nationale était présente chez les Roumains de la Dobroudja au milieu du XIX[e] siècle au même titre que chez les Roumains des provinces d'au-delà du Danube. Les aspirations des Roumains de la Dobroudja devinrent un fait accompli à la suite de la guerre pour l'indépendance, quand la Dobroudja a été réunie à la Roumanie (1878), moment historique qui s'inscrit à côté des événements de 1859 et 1918 réalisant l'unité nationale des Roumains.

NOUVELLES RECHERCHES SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE CHRISTO BOTEV

Un grand anniversaire dans l'histoire du peuple et de la culture bulgares a été célébré au cours de l'année 1976 — le Centenaire de la mort de Christo Botev. Tout le monde connaît la place importante qu'a occupée la Roumanie dans la vie de Christo Botev — c'est en Roumanie que se déroulèrent tous les moments essentiels de son activité révolutionnaire, c'est ici qu'il publia ses journaux, écrivit ses poèmes les plus beaux, c'est d'ici qu'il partit à la tête de son détachement insurrectionnel mourir pour la liberté de sa Patrie. La terre roumaine lui avait donné l'hospitalité, de même qu'elle l'avait donnée à toute notre émigration révolutionnaire, ce dont nous sommes profondément reconnaissants au peuple roumain.

Nous estimons qu'il serait intéressant pour nos collègues roumains d'apprendre ce qui a été publié sur Botev durant les années 1975 et 1976.

Christo Botev est une figure historique si captivante que les recherches sur son œuvre ne cesseront jamais en Bulgarie, toutefois les commémorations donnent une impulsion considérable aux recherches. Des faits nouveaux très intéressants concernant l'activité révolutionnaire de Chr. Botev ont été découverts ces dernières années. Sous ce rapport, il convient de relever particulièrement l'ouvrage du savant soviétique Konstantin Pogloubko *Essais sur l'histoire des liens révolutionnaires bulgaro-russes* (Kisinev, 1972). Nous devons souligner aussi le mérite du savant roumain, le Dr N. Ciachir, qui a établi la date de naissance de Botev. Il n'y a pas longtemps, le prof. Dr C. Velichi a publié d'intéressants souvenirs sur le séjour de Botev à Alexandria. Des savants bulgares ont consacré toute une série de recherches à la prose de Chr. Botev (St. Tarinska), à sa poésie (P. Zarev), à ses conceptions socio-philosophiques (M. Bacvarov, K. Gorov), à l'etablissement de son héritage littéraire (M. Arnaoudov, Tsv, Undzieva), au rôle de la ville de Braïla dans l'histoire de la Renaissance bulgare (N. Gecev), etc. Nous ne nous sommes pas posé comme tâche de passer en revue ce qui a été écrit sur Botev chez nous et à l'étranger durant ces dernières années, mais bien de vous faire connaître ce qui a paru et est en voie de parution à l'occasion du Centenaire de la mort de Christo Botev.

En premier lieu, il conviendrait de mentionner un ouvrage remarquable qui nous semble, à l'heure actuelle, l'expression la plus haute du respect témoigné par notre peuple à l'égard de l'œuvre immortelle de Christo Botev. Il s'agit de l'ouvrage d'Ivan Undziev et de Tsveta Undzieva : *Christo Botev, sa vie, son œuvre*, éditions Naouka i Izkoustvo, 1975, 824 p., 53 illustrations.

La parution d'un tel ouvrage monographique, englobant tous les moments de la vie politique et révolutionnaire et de l'œuvre littéraire de Botev, reflétant l'état actuel de nos connaissances sur Botev, tenant surtout compte des matériaux et documents les plus récents découverts et publies durant ces dernières décennies, envisageant de manière nouvelle l'époque, le révolutionnaire et le poète, était attendu depuis longtemps. Un ouvrage de cette envergure manquait à la littérature scientifique bulgare. L'ouvrage de M. Dimitrov : *Christo Botev. Idées, personnalité et œuvre*, réédité, est cependant dépassé et ne pouvait jouer un rôle semblable. Les livres des chercheurs soviétiques N. S. Deržavin, K. N. Deržavin et L. Vorobjov au sujet de Botev étaient limités dans leurs objectifs.

Ivan Undziev et Tsveta Undzieva remplirent avec compétence et maîtrise la tâche leur incombant et écrivirent une vaste et complète monographie de Botev. Leur ouvrage comporte dix chapitres et une conclusion. La monographie est construite sur un examen parallèle de la vie, de l'activité publique, de l'idéologie, de l'œuvre de publiciste et poétique de Botev. Nous devrions souligner avant tout que les auteurs ont amplement exposé tous les moments essentiels de la vie du poète. Ils ont utilisé tous les matériaux et sources accessibles, porté une appréciation critique sur toute la littérature concernant Botev, tenu compte de tous les matériaux récemment découverts émanant de savants bulgares et étrangers. De nombreux problèmes complexes et non résolus entourent la biographie de Botev. Les auteurs ont écarté les affirmations erronées,

les méprises et les légendes, afin de parvenir à la vérité, de construire une image fidèle et réelle de la vie du grand révolutionnaire. Nous pourrions à juste titre affirmer que nous possédons aujourd'hui une ample biographie circonstanciée de Botev.

Nous voudrions souligner que sur les dix chapitres de l'ouvrage, sept sont consacrés au séjour de Botev en Roumanie (pp 104—738). Nous estimons que ce fait représente en soi un grand intérêt pour les savants roumains. Les auteurs ont largement utilisé les recherches roumaines ayant trait au séjour de Botev en Roumanie ; toutefois nous demeurons dans l'attente de votre opinion — nous désirerions que les spécialistes roumains étudient attentivement ces chapitres, car sans l'aide de la science roumaine, nous pourrions difficilement éclairer complètement la situation historique de la Roumanie à l'époque de Botev.

Comme nous l'avons indiqué, l'idéologie, l'œuvre de publiciste et littéraire de Botev sont examinées parallèlement avec sa biographie, elles sont ordonnées chronologiquement. Aussi l'évolution créatrice de l'écrivain et du poète est-elle examinée dans son enchaînement naturel. Un tel examen comporte parfois des inconvénients — des coupures dans la vision d'ensemble de l'œuvre littéraire. Les auteurs se sont efforcés d'éviter cet inconvénient au cours de la synthèse à laquelle il se livrent au chapitre IX où sont mis en lumière les problèmes généraux de la poésie de Botev la méthode artistique, l'innovation et la tradition, le système de versification, l'expérience poétique, Botev parmi les poètes de son époque, l'influence de Botev sur l'évolution de la poésie bulgare.

Le lecteur acquiert une vue d'ensemble sur l'écrivain et le poète, le créateur et l'artiste. Cette représentation est imbriquée dans l'impression générale qui se dégage de l'étude detaillée de la personnalité, de la vie, de l'activité publique, de la lutte révolutionnaire, de la mort héroïque de Botev. L'œuvre créatrice se décante tout au cours de la vie de Botev, étroitement liée au destin de sa vie quotidienne, à la lumière des moments essentiels de son activité publique, en harmonie avec sa vie et son idéologie. C'est précisément en cela que réside l'avantage de la méthode utilisée par les auteurs L'analyse littéraire et historique est en soi précise et approfondie L'ouvrage des Undziev révèle que l'œuvre de Botev n'est toujours pas encore suffisamment étudiée, en dépit de l'immense littérature qui lui est consacrée, les auteurs ont réussi à déceler certains de ses aspects nouveaux, examiné de manière nouvelle les œuvres de Botev, pénétré profondément leur tissu artistique, se sont hardiment engagés dans les problèmes de la poétique.

Nous voudrions signaler encore une particularité de l'ouvrage d'Iv. et de Tsv. Undziev — notamment la richesse de l'information bibliographique qui l'accompagne, presque toute la bibliographie concernant Botev. Cette richesse de l'ouvrage découle de la méthode utilisée par les auteurs — ils ont examine toutes les opinions émises au sujet des problèmes relevant de la biographie de Botev, de son activité révolutionnaire, de son idéologie, de son œuvre littéraire, etc. Cela est aussi bien une question d'information bibliographique ou d'éthique scientifique, que surtout la manifestation du désir de cerner complètement et de manière exhaustive la problématique scientifique. Aussi l'ouvrage de ces deux auteurs pourrait-il servir de point de départ de toutes les recherches futures sur Botev et son époque. Les auteurs ont encore le mérite d'avoir fait renaître aux fins d'utilisation scientifique, toute une série d'articles, d'appréciations et de matériaux oubliés ou peu connus, mais intéressants du point de vue de critique et d'histoire littéraire, disséminés dans de nombreux journaux, revues et feuilles spéciales.

Il est absolument évident que nous nous trouvons en présence d'un ouvrage particulièrement riche de contenu, portant sur de nombreux problèmes, écrit avec grande maîtrise, fruit d'un labeur assidu et profondément scientifique de plusieurs années. Nous estimons que cette œuvre est sans conteste un succès pour la science bulgare.

Le deuxième ouvrage sur lequel nous voudrions fixer votre attention est celui de l'historien bulgare bien connu, le prof. Al. Bourmov *Christo Botev et son détachement insurrectionnel*, aux mêmes éditions Naouka i Izkoustvo, 1974, 785 p. Alexandre Bourmov qui est decédé en 1965, était un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Christo Botev, l'auteur de toute une série d'importantes recherches sur l'activité révolutionnaire et l'œuvre du grand poète, le rédacteur de deux éditions de ses œuvres, l'auteur d'un ouvrage très précieux *Botev à travers le regard de ses contemporains* (1945). Bourmov a publié les feuilletons « Sais-tu qui nous sommes? » dont une partie sont attribués à Botev. Connaisseur chevronné des sources de l'œuvre de Botev, Bourmov s'était assigné pour tâche d'étudier sous tous ses aspects l'histoire du détachement insurrectionnel de Botev et de faire paraître toutes les sources se référant aux membres de son détachement. Cela représentait une tâche ardue, exigeant d'immenses efforts. La mort qui le faucha prématurément empêcha Bourmov de mener à terme l'objectif qu'il s'était proposé. Bien qu'inachevé, l'ouvrage du prof. Bourmov est très précieux.

L'ouvrage débute par la préface intitulée « Le professeur Al. Bourmov, investigateur de l'œuvre de Christo Botev et de son détachement insurrectionnel » du prof. Krumka Sarova (pp. 5—18). L'ouvrage lui-même est divisé en trois parties : I. Al. Bourmov — Recherches

sur Chr. Botev et son détachement insurrectionnel (pp. 21—119) ; II. Documents et matériaux (pp. 123—510) ; III. Souvenirs, impressions et déclarations (pp. 513—736).

La première partie comprend quatre études : « L'extension du mouvement révolutionnaire parmi le peuple bulgare durant les années 1875—1876 » ; « La crise au sein du Comité central révolutionnaire bulgare durant l'automne de 1875 et la création du Comité central de Giurgiu » ; « La formation du détachement de Botev » et « Le sort du détachement de Botev après la mort de son voivode ». Ces études esquissent l'ambiance politique lors de la formation du détachement insurrectionnel, sa formation proprement dite le sort qui lui fut réservé.

La seconde partie de l'ouvrage est d'une importance primordiale. Elle contient 177 documents (témoignages officiels, lettres, journaux, souvenirs, etc.) concernant 50 membres du détachement de Botev. C'est pour la première fois qu'est donnée dans la littérature historique bulgare une si ample lumière sur l'histoire du détachement de Botev et des témoignages documentaires concernant un nombre considérable de ses membres. Les documents ont été recherchés et rassemblés soigneusement durant de nombreuses années. On ne saurait que regretter que le prof. Bourmov n'ait pas eu le temps d'achever ses recherches.

La troisième partie est composée de souvenirs, de déclarations et de témoignages de plus de soixante contemporains de Botev, y compris ceux de l'équipage du bateau autrichien « Radetzky » dont s'était emparé le détachement. La plus grande partie de ces matériaux étaient compris dans l'ouvrage de Bourmov : *Christo Botev à travers le regard de ses contemporains* (paru en 1945).

L'ouvrage « Christo Botev et son détachement insurrectionnel » représente le plus vaste recueil de sources sur Botev ; une grande partie des matériaux sont publiés pour la première fois. Bien que choisis principalement en vue de l'histoire et du sort réservé au détachement de Botev, ces matériaux contribuent en effet à la pleine mise en lumière de l'œuvre de Botev, Et de là, la grande valeur scientifique de cette édition.

Un ouvrage proche de celui de Bourmov est le recueil de lettres, de documents et de matériaux intitulé *Les membres du détachement de Botev parlent*, dont l'auteur est N. Fermandziev, éditions Narodna Mladež, 1975, 709 p. avec 44 illustrations. L'ouvrage contient douze lettres d'adieu de Botev et des membres de son détachement, des souvenirs de vingt-trois d'entre eux, ainsi que de nombreux documents officiels, surtout liés à la mainmise du bateau « Radetzky ». Les photographies des membres du détachement de Botev constituent également un aspect précieux de l'ouvrage.

Édité par la maison d'édition de la jeunesse, l'ouvrage de Fermandziev est destiné à un public plus large, son objectif étant éducatif et de vulgarisation scientifique. Il est surtout destiné à la jeunesse bulgare Il faudrait néanmoins remarquer que l'édition, très soignée, dénote une bonne connaissance des sources et des textes, accompagnés d'amples commentaires et d'une riche bibliographie. Ces qualités de l'ouvrage permettent son utilisation à des fins scientifiques.

Toujours en liaison avec le Centenaire de la mort de Christo Botev, une nouvelle édition de ses œuvres en trois volumes est en voie de préparation (éditions Balgarski pisatel) dont nous assumons la rédaction générale avec comme co-rédacteurs responsables pour chaque volume de très bons connaisseurs de Botev, issus de la jeune génération, Tsveta Undzieva, Stefana Tarinska et Nikolaï Geeev.

L'histoire des éditions des œuvres de Botev est bien longue et très intéressante aussi. Elle commence par l'édition de Zach. Stoïanov de 1888, en un volume, pour finir avec la dernière édition complète préparée par Mikh. Dimitrov et rééditée plusieurs fois (dernièrement en 1971). La tâche essentielle des éditeurs a depuis toujours été d'établir l'ensemble de l'héritage littéraire du poète. Cela signifie donc, en premier lieu, de rassembler toutes les œuvres du poète, dont la paternité ne saurait être mise en doute ; en second lieu, d'étudier la paternité d'un grand nombre d'œuvres qui ne portent pas la signature de Botev ; de procéder, en troisième lieu, à l'étude et l'inclusion des matériaux des journaux de Botev, à l'exception de ce qui appartient notoirement à d'autres auteurs. La tâche s'avère donc très compliquée et, dans bien des cas, insoluble : d'où des discussions animées durant de nombreuses années, menées dans les milieux scientifiques bulgares, portant sur les problèmes ayant trait à l'héritage littéraire de Botev.

Nous devrions reconnaître que les plus grands mérites reviennent sans conteste à M. Dimitrov pour le rassemblement complet et l'édition des œuvres de Botev. Dès l'année 1924, il publia un volume des *Œuvres inédites* de Christo Botev à la suite de recherches effectuées surtout dans les bibliothèques et archives roumaines. Toutefois, M. Dimitrov s'emballa un peu trop et attribua à Botev un nombre considérable d'œuvres dont la paternité est douteuse. Certaines questions textologiques n'ont pas reçu une solution appropriée dans l'édition de M. Dimitrov.

Dans la nouvelle édition en trois volumes, il est procédé tout d'abord à un essai décisif d'écarter les œuvres attribuées à Botev sans preuves convaincantes. Les œuvres isolées qui

laisseraient planer un doute d'en avoir Botev pour auteur, sont placées dans une rubrique spéciale, à la fin des volumes, la tâche des redacteurs consistant à ne publier que les œuvres authentiques de Botev. Il est très difficile d'y arriver, lorsqu'on se trouve en présence des matériaux des journaux de Botev, ne portant pas de signature. Il a été fait, ensuite, une tentative de parvenir à une meilleure lecture du texte dans le cadre d'une normalisation inévitable de l'orthographe. Enfin, les rédacteurs se sont efforcés d'ajouter un riche commentaire à chaque volume. Les deux premiers volumes sont déjà mis sous presse; il ne reste plus que le troisième volume. La maison d'édition s'est engagée à présenter au public les trois volumes jusqu'à la fin de mai 1976, pour l'anniversaire de la mort du poète.

Il convient de remarquer que plusieurs éditions des œuvres choisies de Botev et d'ouvrages sur Botev sont en voie de préparation à destination de l'étranger. L'ouvrage ayant pour auteurs Iv. Undziev et Tsv. Undzieva sera publié par les éditions Houdozestvennaia Literatura à Moscou. *Dans le monde de Chr. Botev* (Recueil d'articles), ouvrage que nous présentons, l'ouvrage sur la poésie de Botev avec pour auteur P. Dancev, ainsi que le recueil *Christo Botev dans la critique littéraire bulgare* paraîtront chez les éditions Bulgarski Pisatel à Sofia.

Cette brève information n'épuise ni les éditions, ni les initiatives liées au Centenaire de la mort de Botev. Nous avons voulu uniquement nous arrêter sur certains ouvrages déjà parus, ainsi que sur la nouvelle édition des œuvres de Botev mise sous presse. Il est incontestable que les tâches posées à la science bulgare pour une étude plus complète et exhaustive de l'œuvre de Botev sont d'un grand intérêt. Cette recherche ne peut néanmoins encore aboutir aux objectifs et aux dimensions desirés, du fait d'un manque de documentation suffisante sur des moments importants de la vie, de l'activité révolutionnaire et de l'œuvre littéraire du poète. En effet, une grande partie de cette documentation est irrémédiablement perdue, les archives de Botev étant détruites. Mais il est un fait que, de temps en temps, l'on continue de découvrir de nouveaux matériaux. Tels sont par exemple les documents trouvés et ayant trait à la date de naissance de Botev, à son inscription à l'Université d'Odessa, à ses relations avec les révolutionnaires russes, etc. Il est hors de doute que des recherches ultérieures sur Botev ne sauraient être uniquement l'œuvre de savants bulgares. L'expérience de ces dernières années démontre que de nouveaux faits touchant l'activité de Chr. Botev pourraient être recherchés grâce aux efforts conjoints des savants bulgares et étrangers — soviétiques, roumains et même yougoslaves; peut-être y faudrait-il joindre les efforts des savants polonais et tchécoslovaques. Les recherches sur Botev se sont transformées en un problème scientifique international. Vu la place que la Roumanie occupe dans la vie de Botev, une tâche d'importance incombe sous ce rapport à la science roumaine. C'est aussi la raison pour laquelle nous adressons à nos collègues roumains la prière de poursuivre leurs recherches qui se sont révélées jusqu'à présent si fécondes. Car Botev n'appartient pas seulement au peuple bulgare, bien qu'il en tire une fierté nationale.

Petrar Dinekov

À PROPOS DU PROFESSEUR DE FRANÇAIS DE CONSTANTIN NEGRUZZI

Le livre de Paul Cornea, *Oamenii începutului de drum* (Bucureşti, Editura Cartea Românească, 1974, 339 p.), réunit presque une trentaine d'études sur l'histoire littéraire roumaine du XIX^{e} siècle. L'auteur est depuis longtemps passé maître dans ce genre de recherches et la nécessité d'un recueil de ses « scripta minora » — nom que démentent parfois les dimensions de certains chapitres du volume — , déjà précédé d'ailleurs par deux autres semblables (en 1964 et 1966) et par l'admirable ouvrage sur les origines du romantisme roumain (en 1972) n'était pas ressentie seulement par les bibliographes : il vient se placer d'emblée au centre du débat sur le mouvement politique et culturel de 1848 dans les Principautés Roumaines. Il n'y a pas un de ces travaux qui ne soit brillant et foisonnant d'idées, pas un qui ne soit une contribution originale à la future synthèse que P. Cornea laisse lui-même présager.

En traçant les grandes lignes du développement de l'idéologie révolutionnaire, l'auteur reprend l'analyse des conceptions d'une génération héroïque, celle des « pionniers ». Une fois exposés avec une heureuse clarté les idéaux prônés par M. Kogălniceanu, N. Bălcescu, I. Heliade-Rădulescu, chacun de ces coryphées fait l'objet d'une étude destinée à renouveler leur biographie, sinon leur portrait intellectuel et moral. A propos de C. Negruzzi ou d'A. Russo, personnalités de moindre envergure mais non moins intéressantes, on glane des détails inédits ou on en offre une image qui n'est pas celle traditionnelle. Avec un plaisir si évident qu'il se transmet au lecteur sont exhumées de pâles imitations des romans français qui figurent parmi les premières œuvres de ce genre de la littérature roumaine : *Elvire ou l'amour sans fin* (1845) et *Le comte de Walneg* (1862). Soit dit en passant, ce dernier roman, écrit par Nicolae Predescu, avait déjà été signalé par N. Iorga (« Revista istorică », VI, 1920, p. 275), mais on avait complètement oublié les pages de critique d'art du même auteur. Les différents courants de la pensée sociale et politique sont discernables à travers toutes les catégories de l'intelligentsia « moldo-valaque » de l'époque : ainsi, les éditeurs-libraires, les traducteurs, les journalistes sont présentés sans jamais oublier leur public. Celui-ci s'élargit à vue d'œil par la disparition des cloisons qui séparaient auparavant les états sociaux, la noblesse étant rapidement noyée dans la masse bourgeoise. Un groupe de textes relégués à la fin du volume traitent du rapport dialectique préromantisme — romantisme, termes ambigus, complémentaires et antagonistes à la fois, où reprennent, à divers points de vue, la question des influences (qui sont pour P. Cornea des « affinités électives ») entre la littérature roumaine et les littératures française, russe, hongroise, etc.

Il ne peut être question de nous arrêter ici, fût-ce brièvement, à chaque chapitre du livre. Si toutefois nous avons tenté d'en donner une idée sommaire, c'est parce que, tout en posant des problèmes spécifiques pour l'histoire littéraire roumaine, Paul Cornea donne une leçon qui ne devrait pas être perdue, sa méthode étant applicable, *mutatis mutandis*, aux autres littératures du Sud-Est européen. Quant aux relations littéraires entre les Roumains et leurs voisins, nous avons dit que le livre ajoute plusieurs pièces au dossier, en les commentant abondamment. Sur un seul point de détail qu'il effleure incidemment, il y aurait cependant des données supplémentaires à préciser.

Paul Cornea a retrouvé dans une autobiographie inédite de l'écrivain C. Negruzzi (1808—1868) le nom d'un certain « Brancovitz » dont on savait qu'il lui aurait enseigné le français. A son sujet, Negruzzi lui-même déclare qu'il avait vécu longtemps en Pologne et qu'il entretenait des relations avec les plus célèbres patriotes parmi les gens de lettres polonais. On en a parlé soit comme d'un « émigré polonais », soit comme d'un ancien soldat de Napoléon, les deux allant très bien ensemble mais n'étant que des assertions sans fondement. Le dernier mot à ce propos revient encore à Negruzzi selon lequel Brancovitz aurait été arrêté en Pologne en 1820 *(sic)* par la police russe, après quoi « on en perdit à jamais la trace ». Or, il est vraisemblable qu'en 1843, lorsqu'il rédigeait la brève notice publiée par P. Cornea, les souvenirs de Negruzzi commençaient à s'embrouiller. Peut-être manquait-il d'autres renseignements sur les dernières aventures de son ex-précepteur.

Cependant, la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest possède une brochure très rare, ayant appartenu à D. C. Sturdza-Scheianu, qui permet de mieux envisager cette figure si effacée. Le 18 juin 1828, la censure prussienne de Posen (Poznan) accordait son visa à un *Précis des événements les plus remarquables de la Moldavie et Valachie pendant l'insurrection grecque du prince Ypsilanti, avec un coup d'œil sur les destinées futures de ces deux provinces et sur*

la guerre actuelle entre la Russie et la Turquie. L'auteur, « J. Brancovich » (nous devons nous en tenir à l'initiale mais nous connaissons désormais la bonne orthographe) est, sans nul doute, celui auquel Negruzzi devait ses premières notions de langue et de littérature française. Le *Précis* (22 pages), à peine sorti des presses de Wilhelm Decker & Co., fut mis en vente par le libraire J. A. Munk. Ainsi donc, loin d'être « déporté en Sibérie » (A. Piru, *C. Negruzzi*, Bucarest, 1966, p. 7), Brancovich, si toutefois ses démêlés avec la police ne sont pas un enjolivement romantique, s'était réfugié dans le grand-duché de Posnanie.

Que nous apprend cette brochure? D'abord, il faut dire que sous ce titre trop prometteur on trouve surtout les expériences personnelles de l'auteur, et encore exagérées par un style fâcheusement déclamatoire. Le récit commence en 1814, lorsque « mon étoile ayant changé d'hémisphère, prit son essor vers l'Orient » — façon de dire, probablement, que le voyage en Grèce, Asie Mineure et Turquie d'Europe avait été précédé par un séjour en Occident. Marquons au passage la date, qui conviendrait à l'hypothèse faisant de Brancovich un combattant de la Grande Armée, passé qu'il devait soigneusement cacher aux autorités russes et prussiennes.

Ayant promis pour plus tard une relation plus circonstanciée de ses pérégrinations, il se borne à une simple mention de son excursion en Epire, avec un relais à Janina, où il n'a pas manqué de visiter Ali pacha. Ce qu'il a vu en Grèce le fait réagir (après coup !) avec une extrême violence contre « les barbares, dont la paresse, la turpitude et la criminelle insouciance dégradent une nature magnifiquement prodigue et profanent une terre sacrée et classique à laquelle se rattachent les plus grands souvenirs ». Evidemment, l'indignation qui enflamme Brancovich lui fait oublier que la nature n'a jamais été « prodigue » avec la région qu'il avait traversée !

Le voyageur s'embarque à Constantinople pour arriver, après trois jours en mer, à Varna, qui n'est qu'une étape — la suivante sera Roustchouk — sur sa route vers la Valachie. Une voiture de poste le mène bon train de Giurgiu à Bucarest. Il va passer ici l'hiver de 1815. Pour le prince régnant, le phanariote Jean Caradja, il n'a que des paroles de mépris : « Sa politique était celle de ces hommes adroits... », etc. La description d'une fiscalité qui permettra au prince de placer à l'étranger un fabuleux dépôt de vingt millions de piastres avant de quitter le pays aboutit à cette petite phrase qui résume parfaitement la situation : « Le Divan de la Valachie, fantôme de pouvoir, ne put arrêter les abus, ni prescrire des bornes à la cupidité ».

L'arrivée de Brancovich à Jassy se place donc au printemps de 1816. A lire son récit, on ne reconnaîtrait jamais dans le protecteur auprès duquel il trouva à s'établir l'échanson Dinu Negruț, celui-ci n'étant nullement un grand seigneur : « Je fus placé en qualité de secrétaire chez un prince du pays, avec un honoraire convenable, des égards et toutes les commodités possibles. J'étais plutôt dans la maison de ce prince *(sic!)* comme ami que comme employé, car il ne m'a jamais fait sentir son rang que par les avantages que j'en retirais. Je restai ainsi en Moldavie jusqu'à l'année 1821, époque fatale », etc.

Après avoir été témoin des vicissitudes de la Valachie sous le règne de Caradja, Brancovich découvre en Moldavie « tous les abus, toutes les perceptions arbitraires, tous les fléaux ». « Il n'y avait ni justice, ni bienveillance, ni humanité » — telle est la triste conclusion de plusieurs pages d'observations, dont les plus intéressantes concernent l'émeute de Jassy, en mars 1819, dirigée contre « les mauvais conseillers » du prince Callimaki. La Moldavie ne sera quittée par les Phanariotes que pour subir les ravages de la guerre.

Le spectacle hallucinant que décrit Brancovich (« Des villes et des villages furent saccagés et incendiés, les femmes maltraitées, éventrées et immolées, les enfants hâchés en pièces, les vieillards débiles mutilés et ce qui échappa au fer et aux flammes fut traîné dans l'esclavage ; l'unique asyle qui restait encore au malheur, les temples, fut de même violé et profané ») a pu vraiment bouleverser un étranger qui avait connu l'hospitalité roumaine, dût-il même se souvenir, plume en main, des leçons de rhétorique de ses maîtres.

Certes, une attitude à la fois compatissante pour les souffrances du peuple roumain et irréductiblement hostile à la domination ottomane appelle notre sympathie sincère. On doit accorder à J. Brancovich une riche sensibilité et un sens historique dignes de son élève.

Andrei Pippidi

SUR LE ROMAN HISTORIQUE BALKANIQUE ET SUD-EST EUROPÉEN

L'une des questions délicates de la littérature roumaine actuelle tient à la réévaluation d'une certaine tradition artistique, qui a généré — par sa problématique et son statut esthétique de facture à part, oriental-balkanique — d'inestimables valeurs, définissant une véritable « école de style ». L'expression raffinée, structurant l'éventail polychrome d'une vision quasi-hiératique, l'éloge — souvent tragique — voué aux espaces du midi, ravagés par la lumière et une sanglante histoire, tout cela dépasse visiblement les limites de ce qu'on a appelé, dans les lettres roumaines, « l'esprit valaque ». Aussi est-il également vrai que, thématiquement parlant, des permanences, telles le cyclique, le dualisme intérieur de l'homme balkanique, le mythe oriental de la « Fata Morgana », ce dernier traversant les pages de *Nerantula* (Panait Istrati), empruntant le corps de l'*Outarde* (Ştefan Bănulescu) ou nourrissant le rêve de Nae Caramet de *Ingerul a strigat* (Fănuş Neagu) ou d'autres motifs, se localisent ici, dans le périmètre nordique du Danube, et illustrent de la sorte la superposition jusqu'à un certain point, des deux sphères. Le balkanisme d'*évocation* des âges révolus et profondément tragiques, qui se donne l'illusion d'un baroque autochtone dans une littérature dont l'éveil est signé par *l'Histoire hiéroglyphique* — livre d'exception de Dimitrie Cantemir —, est cependant légitimé chez nous par certaines œuvres, à forte infusion lyrique, qui prolongent la « melancholia » ancienne de Neagoe Basarab et valorisent — dans le registre parabolique ou même mythique — des suggestions offertes par l'univers oriental. Le méridional Paul Zarifopol remarquait que chez nous le passé ottoman et phanariote (qui consacre le balkanisme littéraire) est fort près, car à l'exception du siècle dernier (imposant certainement d'énormes métamorphoses) il n'y a pas plusieurs couches temporelles et sociales que puissent réaliser *la distance* (l'exotisme, sur le plan artistique). En Occident cette distance serait synonyme de l'oubli amenant l'ignorance et finalement l'incapacité de communication affective avec l'âge disparu.

Le problème se complique tant et plus si l'on pense à l'aversion (injustifiée) qu'imposa le siècle des lumières vis-à-vis de cet espace peuplé uniquement, à l'en croire, de harems et d'abominables pratiques byzantines. Un Nicolae Iorga a dû naître pour mettre les choses au point. Cependant l'erreur persiste maintenant encore dans les réticences de la critique qui se lance parfois dans un véritable délire verbal et passe dans l'autre extrême, tout aussi peu convaincante dans ses intentions de définir le balkanisme. La faute est sans doute aux ouvrages qui veulent s'inscrire dans ce filon traditionnel. Dans ses lettres à Vasile Alecsandri, Ion Ghica, *malgré lui*, rendait exotique ce qu'il évoquait justement parce qu'il ne forçait en rien la distance par rapport à l'époque respective comme il arrive dans le roman dit « historique » — en réalité une sorte de « best-seller » oriental du type *Teophano, l'impératrice de Byzance* (Kostas D. Kyriazis) ou *Le Vicomte Bélisaire* (Robert Graves). La couleur — écrit quelque part Eugenio d'Ors — fait tout d'abord grossir et puis tue. Et cela aussi bien dans la littérature que, ajouterions-nous, dans ses « valorisations » critiques. Le pittoresque — dépourvu donc de l'entendement de son rôle fonctionnel, dans la spiritualité du Sud-Est, rôle de compensation issu de l'« horror vacui » — ne peut sauver un livre tel *Paşala* (Ştefan Popescu) par exemple, tout comme il ne suffit pas aux reconstitutions, autrement intéressantes, de Horia Stancu du *Phanar* ne dépassant d'ailleurs pas la valeur esthétique d'une source immédiate, tel le *Cronographe* de Denys L'Ecclesiarque.

Dans ce contexte, l'attitude de certains exégètes modernes occidentaux vis-à-vis de l'espace littéraire du Sud-Est serait sans doute explicable. Cependant son origine est retrouvable dans l'ignorance des *valeurs* réelles et nombreuses ; la critique a généralement à faire au « crépuscule du moyen âge » occidental sans référence aucune au phénomène médiéval oriental. L'ignorance apparaît d'autant plus surprenante que l'on connaît la vocation épique du Sud-Est européen : le roman connaît ici une résurrection capable de féconder (pour la combien fois ?) les formules épiques qui subissent de si nombreux avatars technicistes. L'épopée serbe ou la ballade bulgare portent sur des réalités similaires, à côté de la création grecque centrée, dans la période de domination ottomane, sur « le trait profondément national, patriotique et offensif » et également sur une « condensation de l'action ». Cela permet d'établir des « parallèles folkloriques »

(Tache Papahagi) avec le périmètre daco-roumain, en tenant compte aussi du fond commun carpato-balkanique.

Les souvenirs récents laissés par l'Empire ottoman dans la conscience des peuples péninsulaires et du centre européen, le passé encore vivant, non soumis à la sédimentation lente telle que l'Occident l'a connue, forment le contexte — non seulement esthétique — de l'épanouissement romanesque. Il s'agit toujours, naturellement, du roman historique, ou plus précisément, du roman qui reflète, dramatiquement, des collectivités soumises à un processus involontaire de mahométanisation telle l'épique bulgare (voir, par exemple, Anton Doncev, *Temps difficiles*, ou yougoslave, *Il y a avait un pont sur la Drina* ...). La vie de haïdouk, par exemple, en tant que modèle de vie péninsulaire dans les conditions données, signifiait également la réintégration des droits pour l'individu. Le haïdouk concrétise de la sorte une idée chère à l'humanisme oriental, qui en a d'ailleurs vécu notamment la nostalgie. L'oppression de longue durée, due à l'autocratie du Levant, détermine l'explosion justiciaire de ce hors-la-loi, frère des haïdouks de Sadoveanu, Panait Istrati mais au même titre de *Judge Mehmet, le brigand* (Iachar Kemal), ou des « skipets » des montagnes albanaises. Si la dimension générale est celle de l'héroïque, les alluvions de mentalité ou de sensibilité esthétique orientale-ottomane imprègnent naturellement la substance de la *Liberté ou Mort* (N. Kazantzakis) et lui confère une configuration spécifique par rapport au roman hongrois, ou à celui signé par le Tchèque Aloïs Jraseck *(Têtes de chiens)* et, généralement, par rapport au roman du centre européen. Le paysage est varié, mais acquiert, surtout dans le Sud-Est, une force épique impressionnante.

La littérature grecque connaît la concision de la nouvelle *La mort du palikar*, par exemple, mais aussi l'épique dont les proportions refont, dans les conditions d'une *géographie spirituelle particulière*, le mythe de « l'homme révolté », comme dans les romans de Kazantzakis. La touche philosophique est, de même, présente dans l'œuvre de Ivan Vazov ou Iordan Iovcov, écrivains qui réussissent à perpétuer le culte du récit (et son trait moralisateur) et pour la formule compositionnelle du cycle d'historiette-composante de la spiritualité méridionale. Avouant les mêmes préférences, Sadoveanu transfigure d'une manière lyrique les événements et les incorpore à une vision mythique autochtone dans la parabole de *La branche d'or* mais il garde, dans les romans historiques proprement dits, l'épique comme modalité essentielle. Si le fait historique est cependant, dans la majorité des cas, le point de référence central, il est également *prétexte* dans des dosages différents.

La fréquence de la parabole dans la littérature du Sud-Est tient à l'évidence. Et le roman parabole n'est-il pas ici la réédition des anciens « proverbes » si souvent rencontrés dans la création homilétique et dans l'inépuisable folklore de ces peuples ? La continuité en est, croyons-nous, d'essence. Mais, à l'encontre de nombreux exemples semblables fournis par la prose occidentale, dans le périmètre dont il y est question *le parabolique n'est pas sollicité jusqu'au schéma justement à cause de l'histoire douloureusement ressentie et ne permettant donc pas un grand éloignement nécessaire à sa métamorphose en motivation extérieure*. Des reconstitutions telles *La chronique de Travnik* (Ivo Andrić) deviennent de la sorte parfaitement justifiables. On rend au texte marqué par le temps, son parfum entier et, dans ce sens, de *Sindipa, le philosophe* jusqu'au *Divan persan* (M Sadoveanu) on ne peut apprécier la distance que dans la signification différente de la parabole, maintenant *explicite* et dont il arrive que le prix — précisait l'auteur — « brille à nouveau, car les journées que nous, fils de l'Europe, vivons maitenant sont tout-aussi dures que celles d'antan ». C'est dans cette dualité de plan qu'on doit envisager *Le Christ recrucifié* (N. Kazantzakis), *Le Prince* (E. Barbu) ou *Le Derviche et la Mort* (M. Selimović).

Signifiants, en dernière analyse, les deux niveaux — historique et contemporain, fond narratif et interprétation mythique et philosophique sont complémentaires ; ils constituent les hypostases corrélatives du concept d'*histoire tragique* qui désigne, à des échelles esthétiques différentes et suivant la vision personnelle, les œuvres mentionnées. Le sacrifice inutile de Manolios ou la révolte du père Fotios, contre la morale chrétienne de la résignation, du roman de Kazantzakis, réapparaissent amplifiés dans la conscience déchirée de Ahmed Nurudin, le derviche qui s'oppose cette fois au principe coranique « tout homme est perdu à jamais ». « Dans le silence de la chambre, quelque part dans les murs, dans le plafond, dans les espaces invisibles, le kudret sonne le glas de la destinée », note le derviche. Tout comme Manolios tué dans l'église Nurudin sera assomée ; le même *fatuum* localisé dans les conditions du déclin du monde mahométan. La vie comme répétition domine, certes, mais elle n'exclut pas l'acte du dépassement de la condition humaine, même si celui-ci se consume par « la maladie de la mauvaise humeur » de l'opposant du messer Ottaviano. Le cercle les absorbe cependant tous, et la resistance d'*Alexis Zorba* tient au miracle, tout comme, d'ailleurs, celle multiséculaire des nations péninsulaires ou du Sud-Est.

Si dans *le Prince* la perspective est décidément circulaire, car tout se consume, à la manière d'un rite, sur les coordonnées de la répétabilité, le même motif, du cercle implacable

concrétisant l'absurde oriental structure le livre de Messa Selimović. Théorisé dans les disputes de Hassan et Nurudin il renferme, paradoxalement, mais comme une justification nécessaire, l'idée de résistance, d'inextricable liaison avec la terre, prémisse de la liberté intérieure de l'individu. A propos des pérégrinations inconnues de Hassan, qui finissent toujours par le ramener chez soi, Nurudin réfléchit : « Cet incessant tournoiement autour d'un point de la terre, qui donne un sens au mouvement, qui fait qu'elle soit départ et retour et non errance, signifiait pour lui (pour Hassan — *n.n.*) la liberté vrai ou imaginaire, ce qui, en définitive, revient au même ». *Le Prince* ne médite pas autrement, bien qu'avec un plus de tragique, *consciemment* assumé par le rapport perpetuel au principe négatif signifié par le « messer », procès équivalent à la recrucifixion du roman de Kazantzakis. « Sans ce point auquel on est lié, on n'aimerait pas le reste du monde, on n'aurait point où aller, car on serait nulle part. ». Un tel point symbolique est « le pont sur la Drina » dont la vie « bien que mortelle, ressemble à l'éternité » jusqu'à l'épreuve contraire qui détermine la mort et l'absurde du tournoiement. Peut-être qu'en vérité le cyclique est généré par « la malédiction du désir qui ne s'accomplit non plus », qui scellerait ce coin du monde où l'oriental Hassan — non encore totalement contaminé, d'où ses retours — se trouve vis-à-vis de la belle latine de Doubrovnik dans un rapport, finalement, irréductible. Le Français Deville pense à son tour, du point de vue de l'occidental, que « le poison de l'orient », c'est-à-dire l'obsession de la fixation, même par la répétabilité, « avait gagné son corps et le subminait » *(Chronique de Travnik)*.

Dans ce balkanisme d'é v o c a t i o n aussi, offert par le premier niveau de la parabole romanesque, l'Orient rencontre l'Occident dans des formes dramatiques, bouleversantes. « On vit au carrefour des mondes, à une frontière entre les peuples, dans la route de tous, toujours coupable aux yeux de quelqu'un » pense Hassan en rendant transparent le concept d'*histoire tragique* mentionnée, qui agit également comme un « regulateur » dans l'image finale du *Prince*. « Et, jusqu'au soir, lorsque prirent fin les fêtes brillantes, on entendit dire que par la barrière Delea Veche un messer venu de l'Orient venait d'entrer dans Bucarest. »

Expliquée de la sorte, la circularité est consolidée par l'acceptation de la fin qui a sa source aussi dans le fatalisme oriental tant discuté. Nurudin reprend les vers de Hussein-efendi de Mostar, « sans menaces ». « Le Bateleur Sahin » passe au-dessus de l'abime « par le sentier dangereux de la vie », sans les lamentations et le tourment de la licorne suspendue, immobilisée, de la parabole du *Physiologue*, reprise par Neagoe Basarab et traitée d'une manière spécifique par D. Cantemir. Sa différence par rapport au proverbe oriental est une différence de vision, même si la sérénité y est également apparente : « Le gouffre profond au-dessous d'eux, le ciel éloigné au-dessus d'eux/Et eux, marchant sur la même ficelle, le dangereux sentier de la vie ».

Mircea Muthu

LE HUITIÈME CONGRÈS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DE LITTÉRATURE COMPARÉE (BUDAPEST, 12 — 17 AOÛT 1976)

Plus de 450 spécialistes, représentant 48 pays, se sont réunis dans la capitale de la Hongrie pour discuter trois thèmes que l'AILC avait jugés d'une importance particulière : Trois grandes mutations dans l'histoire des littératures de langues européennes — Renaissance, Lumières, Début du XX^e^ siècle — ; Relations entre littératures de diverses cultures au XX^e^ siècle ; Littérature comparée et théorie littéraire. Les organisateurs du Congrès, et surtout l'organisateur général Gyorgy M. Vajda, n'ont pas eu une mission facile à remplir, vu la grande variété des sujets embrassés d'habitude par les Congrès des comparatistes et les rapports assez flous entre la littérature comparée et la sociologie, l'histoire, la linguistique, ou bien entre celle-là et le structuralisme ou la stylistique. Les séances de comité, sauf quelques exceptions (comme, par exemple, celles qui auraient voulu résoudre les relations entre stylistique et histoire, ou entre les arts et la littérature), ont groupé des communications qui auraient pu susciter de longues discussions, à en juger d'après les débats qui eurent lieu dans les spacieuses salles de l'Académie des Sciences Hongroise où le Congrès a tenu ses assises.

Comme toujours, les actes rendront compte de la riche moisson d'idées et des faits mis en lumière à cette occasion ; les référances aux littératures du Sud-Est européen n'ont manqué ni à l'occasion des séances qui s'occupaient des Lumières, ni dans le cadre des analyses consacrée aux différents courants artistiques. D'une importance particulière ont été les séances plénières dédiées aux « Trois grandes mutations », où ont présenté des rapports Claudio Guillén, Robert Weimann, Roland Mortier et D. Satonskij, et aux « Nouvelles approches », qui ont bénéficié de présentations théoriques substantielles de la part des professeurs Henry H. H. Remak, René Wellek, Istvan Soter, André-M. Rousseau. Le troisième thème a été abordé par des spécialistes venus surtout des pays de l'Afrique et de l'Amérique latine.

La délégation roumaine a été très active et a participé aux séances de comité avec des communications ou des interventions sur la notion et les aspects historiques de la Renaissance (Zoe Dumitrescu-Bușulenga, I. C. Chițimia), sur les Lumières en Europe Centrale et Orientale (Paul Cornea, Ion Zamfirescu), sur l'avant-garde (Adrian Marino, Mihai Novicov), sur les approches historiques, stylistiques, sociologiques (A. Dima, S. Iosifescu, Dan Grigorescu, N Balotă, A. Duțu). Les fascicules spéciaux de *Synthesis* (dédié aux « approches interdisciplinaires et corrélations » et aux « traductions : problèmes et aspects historiques » — no. III/1976), des *Cahiers roumains d'études littéraires* (ayant comme thème : « comparatisme et actualité » — no. 1/1976) et de *Revista de istorie și teorie literară* ont mis en lumière un mouvement qui a été, d'ailleurs, enregistré dans les publications spécialisées de partout, de même que dans les rapports de l'AILC — comme dans celui paru dans « Yearbook of Comparative and General Literature », 25 (1976), concernant l'état actuel de l'enseignement de la littérature comparée dans plusieurs pays, parmi lesquels la Roumanie.

L'assemblé générale de l'AILC a élu son nouvel président, le pr Roland Mortier (Bruxelles), de nouveaux membres du comité, et a réélu quelques membres assesseurs, parmi lesquels le pr Zoe Dumitrescu-Bușulenga ; le prochain Congrès aura lieu, conformément à la décision collective, en Autriche.

Le congrès de Budapest a fourni aux participants l'occasion de mieux connaître le passé et les réalisations actuelles du peuple magyar, d'apprécier l'hospitalité des hôtes et d'admirer la pittoresque capitale située sur les bords du Danube. L'échange d'idées portera ses fruits dans l'avenir proche, par l'impulsion donnée aux recherches qui dévoilent les grandes œuvres du patrimoine mondial toujours plus riche et l'évolution des relations culturelles entre les peuples.

Alexandru Duțu

LE XII^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES GÉNÉALOGIQUES ET HÉRALDIQUES

(Londres, 31 août — 7 septembre 1976)

Le XII^e Congrès International des sciences généalogiques et héraldiques a eu lieu à Londres entre le 31 août et le 7 septembre.

Prestigieuse manifestation scientifique, le Congrès a réuni environ 500 généalogistes et héraldistes des pays européens et même des délégués venus d'autres continents.

Les participants roumains, le dr Dan Berindei, vice-président de la Commission de généalogie, héraldique et sigillographie près l'Institut d'Histoire « N. Iorga » et dr Maria Dogaru, archiviste principal, ont donné les communications : *Mutations au sein des couches dirigeantes roumaines de la moitié du XI^e siècle à la lumière de la généalogie* et respectivement *L'importance de l'héraldique, de la sigillographie et de l'insignologie pour l'étude de l'histoire des pays roumains.* D'autres communications des membres de la Commission de généalogie héraldique et sigillographie de Roumanie ont été incluses dans le programme du Congrès : Jean N. Mănescu, *Contributions héraldiques à l'histoire des sociétés secrètes;* Dan Cernovodeanu, *Les armoiries attribuées à la Valachie et à la Moldavie aux XV^e et XVI^e siècles dans les armoiries européennes et la réalité historique qu'elles reflètent;* Ștefan Andreescu, *La lutte entre les Dănești et Drăculești et les problèmes généalogiques qu'elle reflètent.* Les communications ont suscité le vif intérêt des Congressistes et ont occasionné des débats qui ont mis en évidence l'importance des sources héraldiques et généalogiques conservées en Roumanie pour l'intelligence des grandes étapes de l'histoire européenne.

En tant que membre fondatrice avec droit de vote dans le cadre de la Confédération Internationale, la Commission roumaine a participé à la réunion de son bureau dirigeant par le dr Dan Berindei. Les principaux problèmes discutés ont été : l'adhésion de la Confédération à l'UNESCO et l'extension de son activité. Dans le but d'attirer des spécialistes du Sud-Est européen aux actions de la Confédération, le dr D. Berindei a été invité à informer la Confédération sur les associations et les institutions qui conservent les sources héraldiques et généalogiques, sur les publications qui traitent des sujets concernant cette discipline, aussi bien que sur l'enseignement supérieur dans le domaine des sciences auxiliaires de l'histoire. A la suite de l'exposé du spécialiste roumain, le bureau a décidé d'inviter l'Association de Héraldique de Prague et le Centre pour l'étude des familles de Leipzig de faire partie de la Confédération, et les spécialistes de Bulgarie, Pologne et Hongrie d'accepter de tenir la Fédération au courant des travaux faits dans ces pays, en tant que membres correspondants de la Fédération.

Maria Dogaru

CORESI, *Psaltirea slavo-română 1557* (Le Psautier slavo-roumain 1577), texte établi par Stela Toma avec introduction et index, Bucureşti, Editura Academiei, 1976, 780 p.

Les dix livres roumains imprimés par le diacre Coresi dans l'intervalle des années 1559—1581 comptent parmi les premiers ouvrages connus jusqu'à présent pour avoir paru en langue roumaine. Il n'en reste de nos jours que des exemplaires uniques ou très rares, souvent bien endommagés. Une recherche assidue de la culture ancienne de leur pays a permis aux spécialistes roumains de préciser les dates de parution de ces ouvrages. C'est ainsi qu'on a pu aboutir à la liste suivante : *vers 1559—1560* Catehism, „Întrebare creştinească" (Catéchisme, «Questionnaire chrétien »), exemplaire incomplet trouvé à Ieud en 1921 et reproduit en fac-similé en 1925 ; *1561*. Tetraevanghel (Evangéliaire), réimprimé dans la transcription de Timuş Piteşteanul et C. Erbiceanu en 1889 et publié dans une édition critique par l'Académie en 1963 sous le titre *Tetraevanghelul tipărit de Coresi, Braşov, 1560—1561, comparat cu Evangheliarul lui Radu de la Măniceşti, 1574* (L'Evangéliaire imprimé par Coresi, Braşov, 1560—1561, comparé à l'Evangéliaire de Radu de Măniceşti, 1574), par les soins de Florica Dimitrescu ; *vers 1560—1562* Pravilă (Code), fragment de douze feuilles trouvées à Ieud et reproduites en fac-similé en 1925 ; *vers 1563* Apostol (Actes), trois exemplaires fragmentaires, à présent conservés à la Bibliothèque de l'Académie, imprimé en fac-similé par I. Bianu en 1930 ; *vers 1567* Tîlcul evangheliilor — Cazania I (Explication des Evangiles), un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque Cipariu de Blaj ; *vers 1567* Molitvenic (Rituel), relié avec l'ouvrage précédent ; *1570* Liturghier (Missel), réimprimé dans une excellente édition par Al. Mareş sous le titre *Liturghierul lui Coresi* (Le Missel de Coresi), aux Editions de l'Académie, 1969 ; *1570* Psaltirea (Psautier) ; *1577* Psaltirea slavo-română (Le Psautier slavo-roumain), réédité d'abord par B.P. Hasdeu en 1881 et étudié ensuite — de même que le Psautier roumain — par I.-A. Candrea, dans son édition *Psaltirea Scheiană comparată cu celelalte psaltiri din sec. XVI şi XVII traduse din slavoneşte* (Le Psautier Scheiana comparé aux autres psautiers des XVI^e^ et XVII^e^ siècles traduits du slavon), Bucarest, 1916 ; *1581* Evanghelie cu învăţătură (L'Evangile à enseignement), imprimée par Coresi en collaboration avec le Pope Iani et le Pope Michel, reproduite dans la transcription de S. Puşcariu et Al. Procopovici, Bucarest, 1914. Un Evangile slavo-roumain, imprimé sur deux colonnes, conservé à Leningrad et passant jusqu'il y a une dizaine d'années pour l'un des ouvrages dus à Coresi, vient d'être attribué à une époque antérieure à l'activité du diacre ; il a été réédité par E. Petrovici et L. Démeny, sous le titre *Evangheliarul slavo-român de la Sibiu 1551—1553* (L'Évangéliaire slavo-roumain de Sibiu, 1551--1553),)Bucarest, 1971.

Quelle est la place des Psautiers imprimés par Coresi dans l'ensemble de son œuvre typographique ? Comme on le sait, les tout premiers textes roumains, manuscrits, datés par les spécialistes du commencement du XVI^e^ siècle, représentent justement des textes de Psautiers. On les connaît sous les titres de *Psaltirea Scheiană* (Psautier Scheiana), *Psaltirea Voroneţeană* (Psautier de Voroneţ), *Psaltirea Hurmuzaki* (Psautier Hurmuzaki), reproduits et étudiés par I. Bianu, *Psaltirea Scheiană*, Bucarest, 1889, C. Găluşcă, *Slavisch-rumänisches Psalterbuchstück*, Halle a.S., 1913 et I.-A. Candrea, dans l'édition pré-citée. Il s'ensuit donc que Coresi a imprimé un texte déjà traduit précédemment, qu'il a revu et amélioré, en imprimant une édition uniquement en roumain (1570). Par la suite, en 1577, il devait imprimer une nouvelle édition de cet ouvrage, mais avec un texte slave intercalé et avec quelques améliorations apportées au texte roumain de 1570. Le fils du diacre, Şerban Coresi, donnera de son côté en 1589 une édition du Psautier slavo-roumain de son père , avec quelques améliorations. Puisque les trois éditions coresiennes reproduisent le même texte, à quelques variantes près et avec des améliorations successives, Stela Toma élabore son édition critique en tenant compte de toutes les trois.

La réédition par Coresi en 1577 de son Psautier de 1570 est, à notre avis, l'indice de l'importance attribuée toujours à cet ouvrage, qui, suivant Basile le Grand, est « un véritable trésor de sages enseignements ». Quant au fait que Coresi jugea opportun en 1577 d'en donner le texte bilingue, slavo-roumain, les spécialistes sont unanimes à penser qu'il se proposait de venir de la sorte en aide à ceux qui officiaient en slavon sans connaitre cette langue. Ayant devant leurs

yeux, entre les lignes, la version roumaine des paroles slavonnes qui leur servait de guide, ils pouvaient la communiquer aux fidèles ignorants des lettres. Le texte bilingue était également utilisé à des fins didactiques (Stela Toma rallie à ce propos le point de vue de I. Gheţie, exposé dans le volume *Începuturile scrisului în limba română. Contribuţii filologice şi lingvistice* — Les commencements de l'écriture en langue roumaine. Contributions philologiques et linguistiques, 1974, p. 196, qui donne aussi la bibliographie des discussions précédentes).

Voici les exemplaires connus de nos jours des Psautiers de Coresi : 3 exemplaires de l'édition de 1570 (l'un à la Bibliothèque de l'Académie, originaire de la commune Lazuri-Oradea et offert par V. Mangra en 1891, restauré à Moscou ; un exemplaire à la Bibliothèque Universitaire de Cluj-Napoca et un autre exemplaire au Musée d'Histoire Nationale, provenant lui aussi de Cluj-Napoca et portant la marque de la Bibliothèque de Sibiu) ; le Psautier slavo-roumain de 1577 est conservé en deux exemplaires à la Bibliothèque de l'Académie (l'un a été trouvé au monastère de Bistriţa par Al. Odobescu, le deuxième étant le don de l'évêque Denis de Buzău) ; enfin, le Psautier slavo-roumain de 1589, également en deux exemplaires, appartient lui aussi à la Bibliothèque de l'Académie (l'un vient de Gheorghieni-Harghita, l'autre, particulièrement endommagé, se présente sous la forme de feuilles volantes). Il est généralement connu que les éditions du diacre Coresi étaient diffusées dans toutes les régions habitées par les Roumains ; l'exemplaire dépisté par l'évêque de Buzău en fournit une nouvelle preuve à cet égard.

L'édition de Stela Toma suit la méthode en usage chez les éditions critiques : elle reproduit le texte passant pour fondamental, les différences relevées dans les variantes ou les autres copies étant présentées en sous-sol. Dans le cas du Psautier, l'éditeur reproduit chaque page photocopiée de l'ouvrage imprimé en 1577, transcrit en caractères latins aussi, suivant la méthode interprétative; des notes marginales indiquent les différencespar rapport au Psautier roumain de 1570 et au Psautier slavo-roumain de 1589. Le choix du texte de 1577 comme texte de base est motivé comme suit : « se situant au point de vue chronologique entre les deux autres textes analogues, il souligne d'une manière plus frappante les différences entre la première forme du Psautier roumain de 1570 et le dernier psautier corésien » (p. 9). Pour notre part, nous jugeons ce choix d'autant plus opportun qu'en reproduisant le texte slavon aussi, il offre aux spécialistes la possibilité d'une analyse des textes bilingues du XVI[e] siècle.

Ainsi que l'éditeur nous l'apprend, cette édition vise à un triple but : a) Elle contribue à préciser, avec les autres éditions, le profil de l'un des pionniers de la promotion du roumain au rang de langue de culture. b) La présentation simultanée des trois psautiers corésiens permet de saisir les progrès réalisés par le roumain dans l'intervalle d'une vingtaine d'années. c) Cet ouvrage offre aux spécialistes un matériel susceptible d'ouvrir de larges perspectives à l'investigation de l'histoire de la langue roumaine. Nous estimons que par le premier de ces trois buts, la présente édition prend place dans la vaste campagne d'éditions entreprise en Roumanie au cours des dernières décennies. Strictement linguistique, son deuxième but reflète, par une excellente mise en page, l'individualité de chacun des trois psautiers, ainsi que leurs éléments communs. Le texte biblique étant unique, il permet la comparaison entre ses variantes successives pendant vingt ans. D'autre part, le texte slave présenté en fac- similé est de la sorte lui aussi plus facile à vérifier. Il s'ensuit du troisième but visé par l'éditeur que l'édition présente dispensera le spécialiste de recourir aux sources originales ; or, avec ceci, on voit se réaliser la vocation de toute édition scientifique, à savoir la possibilité qu'elle donne de reconstituer ad litteram le texte de base [1].

On constatera l'acribie, la rigueur, le discernement critique de l'interprétation de la valeur des lettres cyrilliques. Cette interprétation a fait l'objet d'une ample discussion dans l'introduction rédigée par l'éditeur, de même d'ailleurs que tous les problèmes posés par l'interprétation des signes diacritiques (p. 20—28, avec la liste des correspondants latins des caractères cyrilliques à la p. 31). Particulièrement précieuse s'avère la reproduction dans l'*Index* des mots en caractères cyrilliques aussi, c'est-à-dire sous la forme même qu'il revêt dans l'édition de Coresi, ce procédé facilitant le travail des spécialistes qui s'adonnent à l'étude de la langue du XVI[e] siècle, car ils disposent ainsi de toutes les variantes phonétiques et les formes morphologiques à comparer. L'Index totalise 1771 mots-titres, avec la mention de la fréquence de chacun et avec les diverses formes morphologiques présentées par ce mot dans le texte, de sorte qu'il se révèle un précieux « dictionnaire de la langue du XVI[e] siècle ». L'exceptionnelle réalisation de cet Index redouble la valeur de l'édition, témoignant les qualités de philologue de Stela Toma.

---

[1] Cf. L. Onu, *Despre oportunitatea unor metode riguroase în editarea textelor româneşti vechi* (Sur l'opportunité des méthodes rigoureuses dans l'édition des textes roumains anciens), « Analele Universităţii Bucureşti », série Langue et Littérature roumaine, XXI, 1972, no 1, 2, p. 107—122

Celle-ci montre d'ailleurs les mêmes qualités en tant que linguiste, discipline dont elle a fait l'apprentissage sous la direction du professeur Jacques Byck en parachevant sa formation dans le cadre de la renommée école de Bucarest. En procédant à l'examen linguistique de la langue de Coresi, sont attention a porté surtout sur les phénomènes phonétiques et morphologiques. Il y aurait eu mieux à faire dans le domaine de la sémantique ; par exemple, les gloses de sens ont été faites en bloc, au lieu de tenir compte des différences attestées par l e texte. Toute une série de termes auraient dû être expliqués *(ferical, gîrbă, pîlcui, săblazně, vlădui, zăpădi, zăstîmpi)*, d'autant plus qu'on a donné le sens d'un nombre de mots mieux connus *(brumă, cerbice, clăti, curăție)*. Dans le cas du terme *maţe* « intestins », Psalt. 105ᵛ, la précision de son sens aurait été nécessaire car nous avons affaire au premier témoignage de ce sens, témoignage non enregistré par le Dictionnaire de la langue roumaine paru à Bucarest en 1966. De même, nous estimons que l'indication de l'étymologie des mots (aspect dont nous savons que l'éditeur s'est occupée) aurait augmenté sensiblement les chances de réaliser une vue globale du phénomène corésien.

Notons, enfin, que certains mots du vocabulaire corésien ne figurent pas dans l'Index. C'est le cas du nom féminin *conobea* « vase, chaudron », Psalt. 109ᵛ (dont la variante *conob* apparaît dans l'édition de 1589), mot qui ne figure non plus dans aucun dictionnaire de la langue roumaine (le Dictionnaire de l'Académie et, se guidant d'après lui, Scriban dans son Dictionnaire de la langue roumaine, ont enregistré seulement la forme *conob*). Un autre exemple de ce terme, sous la forme *conob*, se trouve dans la Psalt. 216ʳ. Quant au terme *iboste* (Psalt. 135ᵛ), il est enregistré s.v. *iuboste*, sans apparaître parmi les variantes à cause d'une erreur de graphie dans sa reproduction (sous la forme ю, alors que dans le texte il figure sous la forme и). L'*Annexe* constitue un répertoire extrêmement précieux des termes paru dans les deux éditions de 1570 et 1589 surnuméraires par rapport à l'édition de base ; elle n'a pas retenu, pourtant, la forme *amărat* de l'édition de 1589, différente de celle de *mărat* « pauvre » adj., qui précise le sens du terme utilisé par le texte de base.

Toutefois, les omissions et les inadvertances mentionnées sont inévitables dans un ouvrage de ces proportions. Le fait de les avoir notées ne diminue en rien les mérites de l'édition et leur but n'est que de permettre les rectifications requises.

Par sa remarquable tenue scientifique, le Psautier imprimé par les Editions de l'Académie s'avère être un monument représentatif de l'école philologique roumaine.

Zamfira Mihail

EMMANOUIL KRIARAS, Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας 1100–1669. Τομος Δ'. Thessaloniki, 1975, 431 pp.

Ce volume est celui des lettres β, γ et des premiers mots commençant par un δ.

Le lexique de la littérature laïque, surtout celui de la littérature populaire, reflète tant les différents courants culturels que la marche du commerce ou le développement de la technique, sans oublier la gamme variée de la création artistique, ni les innovations de la vie sociale. Pour l'Empire byzantin, les Xᵉ–XIIᵉ siécles sont ceux de son apogée, politique et littéraire. Les croisades et l'intervention de l'Occident devaient lui apporter quelques réalisations d'ordre technique ainsi que certaines formes nouvelles, alors que l'expansion vénitienne et gênoise — tout en diversifiant le commerce — facilita l'accès des idées de la Renaissance. Même l'occupation ottomane aura eu sa contribution en diffusant certains aspects de la mentalité orientale ainsi que les formes de l'art oriental. Tous ces changements exercèrent une influence sur l'histoire du peuple grec, comme sur l'histoire des autres peuples habitant l'espace sud-est européen.

Une connaissance approfondie des sources narratives et de l'ensemble de faits et de réalisations de cette époque permet une meilleure valorisation du lexique, qui de son côté aide sensiblement l'historien dans son travail. « Revêtement » des objets et véhicule d'idées, le lexique vient compléter l'information fournie par les sources historiques. Il jette un jour nouveau sur les divers compartiments de la vie des peuples.

Voici les composantes du trésor lexical du présent volume : l'héritage antique enrichi des nuances sémantiques apportées par le Moyen-Âge qui constitue l'ossature du lexique grec des années 1100–1669 ; les divers éléments allogènes : latins antiques (97), italiens (64), vénitiens (26), français (12), turcs (9), roumains (5), provençaux (4), préromains (3), arabes (3), aroumain (1) et bulgare (1). De cette liste se dégage une tradition antique gréco-romaine prépondérante et la primauté de l'Italie en Méditerranée orientale. Elle atteste aussi la présence

des croisés français. On y saisi quelques échos de la culture arabe et de l'influence ottomane. La contribution des Roumains de Michel le Brave se fait sentir elle aussi et l'on constate la presence des mentions concernant les Aroumains et les Bulgares.

Parmi les éléments latins, quelques-uns offre le reflet du phonétisme du latin vulgaire. Ils contribuent à une meilleure connaissance des langues romanes. Par exemple *burrichus* ou *burricus* « petit cheval », conservé dans le piémontais *borik*, l'espagnol *borrico* et le portugais *burrico*. La transformation de l'*ŭ* accentué en *ó* a eu lieu avant le IV^{e} siècle, de sorte que la forme byzantine βόρχος montre que ce mot latin a pénétré en grec, fort probablement introduit par les militaires, au plus tôt à l'époque de Constantin le Grand. Les textes byzantins du VI^{e} siècle attestent le latin *barca* et son dérivé *barcarius*, dont procèdent les termes βαρκάκι, βαρκοβούλα, βαρκόπουλον. Il s'agissait donc d'un mot largement répandu, qui a survécu dans toutes les langues romanes, le roumain y compris, alors que le dialecte aroumain l'a emprunté du byzantin (*varcă*). Toutefois l'opinion selon laquelle le mot roumain *barcă* viendrait de l'italien réclame une révision. La syncope de l'*i* dans *vigilare* intervenue très tôt, apparait dans les formes byzantines βιγλεύειν, βιγλίζειν, βιγλοῦν, βιγλάτωρ. En ce qui concerne le terme βίτσα « vrille de la vigne », il provient du latin *vitea* et non du sl. *vica* « verge », comme le pense M. Andriotis dans son Dictionnaire, p. 52. Ce même mot latin *vitea* devait persister dans le roumain *viță*, dans l'italien dialectal *vitsa*, ainsi que dans la littérature byzantine (βήτσα, βίτσα, βιτσώνω), où il est attesté dès le début du VII^{e} siècle dans le *Strategicon* de Mauricius (θηκάρια ἀπὸ βέτσας ἐλαφρᾶς, 54, 29, de l'édition roumaine réalisée par nous). C'est pourquoi le terme sl. *vica* ne peut être autre chose qu'une similitude absolument fortuite.

D'une large diffusion a joui aussi le terme *bracae*, d'origine celtique, véhiculé par les militaires et attesté dans l'intervalle 1100—1669 par βράκα, βρακάκι, βρακίν, βρακοζώνι et βρακολούρι. La *gabata* « grande tasse, gobelet », attestée par l'édit de Dioclétien 15, 41, à la fin du III^{e} siècle, et présent dans la littérature byzantine (γαβάθι), devait passer ensuite en turc *(kovata)* et en roumain (*(covată)*.

Pour ce qui est des éléments italiens, ils sont plus fréquents dans les domaines suivants : 1. la navigation (βαρκέττα — *barchetta*, βέντος — *vento*, γαλεάτσα — *galeazza* « un navire d'une certaine catégorie », γαλιόνι — *galeone* « navire », γαλιότα — *galiota* « navire », 2. les marchandises (βάζος — *vaso*, βαρέλα — *barella* « récipient pour le vin », βεργέττα — *verghetta*, βέλο— *velo* « vêtement féminin », βισταμέντο — *investimento*, γβάντη — *guanti* « gants », γουνέλλα — *gonella* « une sorte de vêtement » ; 3. la terminologie féodale (βαλέντε — *valente*, βερτού — *vertù*, βιλλάνο — *villano*, γεντιλόμο — gentilomo) ; 4. les instruments de musique (βιόλα— *viola*, βιολίν — *violino*) ; 5. les relations sociales (βεντέτα — *vendetta*, βεντουριέρες — *venturiero*, βίζιτα — *visita*, βίτσιο — *vizio*, γιουντίτσιο — *giudizio*, γοῦστο — *gusto*, γραντέτσα — *grandezza*).

Quant aux éléments vénitiens, ils montrent un contact plus étroit dans les domaines du commerce, de l'administration et de la justice. Grâce à eux, la terminologie commerciale s'enrichit gagnant aussi en spécificité, par exemple : βελέσσι — *valessio* « vêtement féminin », βελοῦδο — *veludo* « vêtement », γαμπάς — *gaban* « un tissu », γαβαρδίνα — *gavardina* « un vêtement », γκαμπάνα — *gabana* « une sorte de vêtement », γρόσσο—*grosso* « monnaie », δάτσιον — *dazio* « un impôt ». L'art militaire se révèle plus différencié : βάρδια — *vardia* « garde », βερετούνιν — *vereton* « une arme », γαρνιζὸ — *guarnizion*, γοῦφα — *gufo* « garde ». De son côté l'administration introduit des termes nouveaux : γαστάλδος — *gustaldo* « juge », γκουβερναδόρος — *guvernadore*, νγουβέρνο — *governo*.

Les emprunts faits au français médiéval portent surtout sur les rapports sociaux de la féodalité ; βαχλιώτης — *vahlet* « valet », βισκόμις, βισκούντης — *visconte*, γαστίνα — *gastine* « terrain inculte ».

Marquant les commencements de la domination ottomane, les termes d'origine turque se rapportent surtout à l'administration, civile ou militaire βεζίρης — *vizir*, γιανιτσάρης — *janissaires*, γελάτης — *cellât*, γκιαούρης — *giaour*.

Enfin, les termes d'origine roumaine sont relevés notamment dans les sources grecques du XVII^{e} siècle , traitant de l'époque de Michel le Brave. On y trouve, par exemple, les termes : βόδας — *vodă* « abréviation de voïvode », βόρνικος — *vornic* « connetable », γουροῦνι — *gorun* « une variété de chêne », γραδίνα — *grădină* « jardin », κουσάτος — *gușat* « goitreux ». Les exemples en ce qui concerne le terme Βλάχος sont relativement rares : aucun n'implique le sens dérivé de « berger nomade ». En usant du mot Βλάχοι, les sources entendent désigner soit les habitants des Pays roumains, c'est-à-dire les Roumains mêmes, soit les habitants de la Thessalie ou de la montagne du Pinde, autrement dit les Aroumains. Pour ce qui est de l'origine de ce mot, l'auteur renvoie chez Δ. Γεωργακᾶς « Ἀρχεῖον τοῦ θρακικοῦ λαογραφικοῦ καὶ γλωσσικοῦ θησαυροῦ », XIV (1948/1949), 214. Celui-ci lui attribue une étymologie celtique, en le faisant

procéder du mot *Volcae*, nom d'une tribu de Celtes du Sud de la Gaule, qui finirent par se romaniser. Le *Walch* était pour les Germains antiques le Celte romanisé ou l'étranger qui parlait une langue romane, le français ou l'italien. Par conséquent, les Germains antiques désignaient par le mot *Walch* d'abord les Celtes romanisés, fixés dans leurs territoires. Ils l'étendirent ensuite aux Gaulois romanisés et en fin de compte à tous leurs voisins romanisés des environs. Du haut allemand, le mot passa bientôt dans le slavon commun et dans le grec byzantin (Βλάχος). Pendant toute la durée du Moyen-Âge, les Roumains se désignaient eux-mêmes sous le nom de *Roumains* et les Aroumains sous celui d'*Aroumains*, alors que les étrangers surnommaient les uns et les autres *Vlaques*.

H. Mihăescu

ZAGORKA JANC, *Кожни повези српске ћирилске књиге* (La reliure en cuir des livres cyrilliques serbes), Belgrade, 1974, 172 p. + 115 ill.

La reliure des manuscrits sud-slaves a été bien moins étudiée que celle des ouvrages latins ou islamiques. C'est que ces manuscrits ont attiré surtout les philologues, les historiens et les théologiens, beaucoup plus intéressés par leur contenu ou leurs particularités lexicales et paléographiques que par la forme sous laquelle ils se présentaient, d'où la complète négligence de leur reliure. Ce n'est donc qu'au XX^e^ siècle que les catalogues commencent à insérer quelques brèves références en ce sens. Les premiers pas dans l'étude de la reliure des manuscrits slaves appartiennent à Paul Simoni, auteur d'une étude, *Опыт сборника сведении по истории и технике книгопереплетнаго художества на Русии, XI—XVIIвв.* (Informations sur l'histoire et la technique de la reliure artistique du livre en Russie, du XI^e^ au XVII^e^ siècle), parue à Saint-Petersbourg en 1903, suivie des ouvrages de V. Anisimov et S. Klepikov.

Pour ce qui est de la reliure artistique des livres serbes en cyrillique, les premières recherches ont été entreprises par V. Mošin, dont les deux volumes de *Cirilski rukopisi Jugoslavenske Akademije* (Manuscrits cyrilliques de l'Académie Yougoslave) sont parus à Zagreb, en 1955. Quelques études signées par R. Grujić, D. Medaković, V. Sekulić, L. Mirković continuèrent à explorer le domaine. En 1973, le Musée de l'Art appliqué de Belgrade organise une exposition de la reliure et du sertissage des livres compris dans les collections yougoslaves. Or, à cette exposition qui présentait environ 180 exemplaires grecs, islamiques, hébraïques et glagolitiques, la reliure en cuir des livres cyrilliques n'occupait qu'une place modeste.

Ce domaine vient, enfin, de faire l'objet d'une recherche exhaustive, due à Zagorka Janc, dont l'ouvrage sera présenté en ce qui suit.

L'auteur consacre tout un chapitre au *Développement de la reliure du livre chez les Serbes* à partir des premiers exemplaires, apportés par les disciples de Méthode au X^e^ siècle. Il s'agit de traductions slavonnes rédigées en caractère glagolitiques et qui ne pouvaient manquer d'être reliées. L'Evangéliaire de Macédoine, du XII^e^ siècle, passe pour le plus ancien des ouvrages en slavon ; sa reliure en cuir porte les traces d'un motif ornemental. Si on les rapporte aux créations de l'Occident européen ou du Proche-Orient, les reliures du livre cyrillique sont très modestes. Il s'agit d'un travail monastique : les reliures sont estampées ou ornées à froid, aux petits fers. À partir du XVI^e^ siècle, on commence à se servir de rouleaux gravés de motifs ornementaux et des dorures. C'est depuis cette époque que la reliure serbe prit certains caractères spécifiques. Alors qu'en Europe fleurissent les ateliers laïques, la reliure serbe reste confinée dans les monastères jusque vers le milieu du XVIII^e^ siècle. Ensuite et jusque vers les années '40 du XIX^e^ siècle, les livres destinés à la Serbie seront imprimés à Vienne, Pest, Venise et Leipzig. Bien qu'une partie du peuple de la Serbie médiévale fût illétrée, le besoin du livre ne se faisait pas moins sentir. Incendiant et anéantissant les centres urbains, la domination ottomane fut la cause indirecte de la grande activité des monastères dans le domaine de la copie et de la reliure des manuscrits. Pour ce faire, l'atelier monastique usait des moyens à sa disposition : le fil et l'aiguille, les ais et le cuir. Souvent mis en fuite par les Turcs, les moines abandonnaient leurs couvents serbes, traversaient la Save et le Danube, pour peupler les versants de Fruška Gora, ou s'en allaient plus loin, en Slovénie, Croatie ou Dalmatie. En Croatie également, les refugiés de Serbie et de Herzégovine créèrent des centres pour la reliure des livres ; notons parmi les plus importants ceux d'Orahovica (XVII^e^ siècle), de Lepavina (1636), de Gomirje, de Pakra, etc. L'auteur donne aussi dans ce chapitre quelques noms de relieurs et de restaurateurs de livre.

Un bref chapitre intermédiaire offre certaines précisions sur *Les conditions économiques et le prix de la reliure.*

Le chapitre suivant traite de *La technique de la couture et de la reliure du livre*. Cette technique de la couture des manuscrits a été empruntée par les moines serbes de Byzance. Les formats les plus courants sont l'*in quarto* et l'*in octavo*; l'*in folio* est illustré par les manuscrits des Evangiles d'Ostromirov et de Mstislav du XI^{e} siècle et par l'Evangile du knèse Miroslav du XII^{e} siècle.

Les reliures en cuir étaient ornées par l'impression aux petits fers et au moyen de l'estampage. Les relieurs se servaient aussi de moules de pierre ou de bois. Tout d'abord, la décoration du cuir se faisait sans dorures; ce n'est qu'à partir du XVI^{e} siècle que l'or vint rehausser de son éclat cette ornementation aveugle. Chaque siècle a eu son ou ses tapes de fermoirs de livre, en métal ou en cuir.

Des *Ateliers de reliure* fonctionnaient dans tous les couvents importants. Les anciennes typographies disposaient elles aussi de leurs propres ateliers, comme celles de Gračeanica, Mileševo, Gorajdu, etc. Parfois aussi, les copistes ou les enlumineurs étaient tout à la fois relieurs habiles; ils erraient de monastère en monastère ou se rendaient au Mont Athos.

Les documents montrent que le monastère Hilandar de la Montagne Sainte d'Athos disposait dès le XIII^{e} siècle d'un atelier pour la copie des livres. Cet atelier, ainsi que celui du monastère de Saint Paul fonctionnèrent au Mont Athos jusqu'au XVIII^{e} siècle. Hilandar fit école dans le domaine de la reliure, son influence, combinée aux traditions byzantines, se fit sentir en Serbie des siècles durant. La plus ancienne reliure du Hilandar est celle recouvrant un Métaphraste de 1456. Il s'agit d'un cuir de bonne qualité, orné suivant la méthode aveugle, de palmettes stylisées aux angles de la couverture et d'un losange encadrant un médaillon d'arabesques au centre. Ce manuscrit se compose de plusieurs copies réalisées à une époque antérieure mais reliées par le moine Athanase en 1456.

Les ateliers monastiques de Peć et de Dečani font l'illustration du plein épanouissement de l'école de reliure développée dans les limites de l'Etat serbe médiéval. Ces ateliers ont fonctionné depuis la fin du XIV^{e} siècle jusqu'au XVIII^{e} siècle. Il y avait aussi un grand atelier de reliure au monastère du Studenica. L'auteur donne ensuite un aperçu des ouvrages des monastères de Resavi-Manasija, Vraćevštica, Dobrilovina, Lepavina, Orahovica, Gomirje, Pakra, Kostaïnica, etc., tout en soulignant les caractères spécifiques de chacun d'entre eux.

Au XVIII^{e} siècle, les ateliers de reliure des monastères commencent à décliner. L'impression du livre serbe à l'extérieur des frontières du pays, son contenu laïque conduisent à une autre étape de la vie culturelle. Le carton, la toile remplacent le cuir et l'embellissement des reliures se réalise dans les ateliers de Vienne, Pest, Venise.

Un bref chapitre consacré à la *Composition de la reliure* nous apprend que la première classification de la reliure en cuir des livres serbes écrits en caractères cyrilliques appartient à V. Mošin. Le domaine de la reliure fut lui aussi, au début, sous la coupe de l'influence byzantine. Cependant, à partir du XIV^{e} siècle, la composition de la reliure semble connaître deux étapes. Toujours sous l'influence de Byzance au commencement de la première étape, celle-ci sera bientôt remplacée par celle de la Renaissance au XVI^{e} siècle, qui cédera le pas au Baroque, au XVIII^{e} siècle. Quant à la deuxième étape, elle est marquée par un penchant très accusé à l'imitation des ornements antiques, dont la renommée était en fonction de l'endroit où fonctionnait l'atelier respectif et de la réputation du relieur.

En ce qui concerne la *Décoration de la reliure serbe*, les motifs zoomorphes — animaux fantastiques, bêtes sauvages, oiseaux — tenaient au XIII^{e}—XIV^{e} siècles une place importante. Les reliures de Dečani, par exemple, datées du XIV^{e} et même du XV^{e} siècle, usent souvent du motif de la licorne, dont l'Occident faisait un symbole de la pureté. Ces motifs disparaissent peu à peu vers la fin du XVI^{e} siècle; la colombe seule constitue une exception.

A la place de ces motifs, on retrouve des croix de types divers, de la série qui apparaît dès les X^{e}—XI^{e} siècles sur les cachets des empereurs byzantins. Une catégorie à part de motifs décoratifs est celle des monogrammes et des textes. L'une des marques à monogramme des plus anciennes est celle relevée sur la reliure de l'Evangile du knèse Miroslav. Ce monogramme se compose de quatre lettres ТѸАП = ТѸ А(ГІѸ); П(АѸАѸ); il est daté du XV^{e} siècle et sous le rapport stylistique il est comparable à celui figurant dans l'épitaphe de Marie, l'épouse d'Etienne le Grand de Moldavie, datée de 1476 et conservée à Putna en Roumanie (citée par l'auteur p. 56). Un Triodion du knèse Lazare remontant au XVI^{e} siècle porte sur sa reliure le texte: господи помилуј.

Toujours à partir du XVI^{e} siècle, on constate que le médaillon central de la couverture, orné de décorations florales ou d'arabesques, commence à être remplacé par une composition iconographique. Son contour s'étire, devenant oval au XVIII^{e} siècle, presque circulaire même. En général, la reliure du livre serbe n'use que d'un seul thème iconographique, placé au centre de la couverture. Il y a cependant des exceptions, montrant deux thèmes iconogra-

phiques. D'autre part, il n'y a aucune différence entre les reliures des manuscrits et celles des livres imprimés.

La thématique de ces compositions iconographiques atteste un répertoire d'une grande variété. L'auteur donne la liste des motifs iconographiques (avec la mention des exemplaires respectifs) ayant servi du XIV^e au XVIII^e siècle. Elle attire l'attention sur le fait que, sous l'influence de l'art occidental, certaines reliures de livres serbes révèlent des éléments inconographiques empruntés à l'Occident. Mais une grande influence sur la reliure du livre serbe eut l'art russe, notamment celui développé par les relieurs des imprimeries de Moscou ou ceux qui travaillaient à la Pecerskaïa Lavra de Kiev. Parfois, les moines apportaient de Russie les petits fers ou les matrices. Avec le temps, l'art serbe de la reliure devait influencer à son tour celui des autres peuples slaves.

L'histoire de la reliure en cuir du livre serbe s'achève au XIX^e siècle, avec les ouvrages reliés dans les ateliers des monastères de Studenica ou de Vraćevštica. Pour conclure, l'auteur attire l'attention sur le fait que la reliure du livre cyrillique serbe a suivi les destinées de la culture serbe en général, qui lui a fourni aussi un cadre de périodisation.

L'ouvrage est complété par une bibliographie, un résumé en allemand et une table des illustrations, sans oublier l'index compris p. 167—172, avec le nom de 41 relieurs et la mention des 49 monastères dans le cadre desquels ont fonctionné des ateliers de reliure.

Cette contribution de Zagorka Janc est aussi brillante qu'utile. Bien qu'abordant un thème auxiliaire des disciplines historiques et philologiques, elle réussit à s'imposer, facilitant la connaissance d'un certain aspect culturel, ainsi que celle du jeu des influences mutuelles des peuples du Sud-Est de l'Europe.

Paul Mihail

Peregrinatores Francogallici de terris Haemo adiacentibus narrantes (Frenski pătepisi za Balkanite. XV—XVIII.), vol. I, « Nauka i Izkustvo », Sofia, 1975. Édition dirigée par prof. Bistra Cvetkova.

L'activité de la maison d'éditions bulgare « Nauka i Izkustvo » se fait remarquer par les deux collections aussi intéressantes qu'utiles à la vie scientifique et universitaire qui en sont le fruit. Déjà connue, la collection consacrée à « l'Héritage historique bulgare » (Bălgarsko istoricesko nasledstvo) a obtenu ses titres en faisant paraître une série de manuscrits inédits dus aux historiens bulgares des XIX^e et XX^e siècles, tout en rééditant aussi plusieurs études et ouvrages d'histoire de grande valeur, signés par M. Drinov, I. Ivanov, V. Zlatarski, P. Nikov, K. Jireček etc. Une deuxième collection est celle parue sous le titre « Journaux de voyage étrangers concernant les Balkans » (Ciuždi pătepisi za Balkanite). Pour le moment elle ne compte qu'un premier volume, mais elle a été conçue en sept tomes, à savoir : tomes I—II. Les journaux de voyage français concernant les Balkans (édités sous la direction de prof. Bistra Cvetkova) ; tome III, Voyageurs hongrois (édités par l'historien P. Miatev) ; tome IV, Voyageurs allemands (édités par l'historien M. Ionov) ; tome V, Voyageurs italiens ; tomes VI—VII, Voyageurs anglais.

On connaît les initiatives dans ce domaine des deux savants de renom K. Jireček et N. Iorga. Il s'ensuit qu'à part le fait de représenter un acte de haute culture, cette collection est la mise en œuvre des projets ébauchés à la fin du siècle dernier et au commencement du XX^e siècle. Elle ouvre, en outre, une perspective pleine de promesses aux chercheurs du Sud-Est européen. La tâche difficile du tri des centaines de manuscrits et de vieux ouvrages imprimés afin d'en sélectionner les témoignages concernant les Balkans est d'autant plus digne d'éloges que la seule collection de cette catégorie de documents relatifs au Sud-Est de l'Europe était, jusqu'à présent, celle publiée en Roumanie : *Călători străini în Țările Române* (Voyageurs étrangers dans les Pays roumains), vol. I—V, Ed. Științifică, București, 1968—1974, par les soins de Maria Holban.

Le premier volume de la collection bulgare — réunissant les Journaux de voyage à travers les Balkans écrits par des Français et publié en 1975 — se compose des textes extraits des relations de divers nobles et hauts fonctionnaires français qui parcoururent le Sud-Est européen et le Proche-Orient dans le long intervalle de temps compris entre 1396 et les années '90 du XVIII^e siècle. Il convient de constater combien se complètent heureusement les deux collections, roumaine et bulgare. En effet, bien que souvent les mêmes noms soient cités la série

bulgare ne répète pas — comme de juste — les textes publiés par la collection roumaine. D'autre part, l'édition bulgare mentionne aussi un certain nombre d'écrivains français qui, n'ayant pas eu à voyager dans les Principautés roumaines, ne figurent pas au sommaire des volumes imprimés à Bucarest. Le nombre sensiblement plus élevé des écrivains cités par l'édition bulgare vient aussi du fait — qui ne constitue pas l'un de ses moindres mérites — que les textes retenus ne visent pas uniquement la Bulgarie, mais le Sud-Est de l'Europe dans son ensemble.

D'une incontestable valeur documentaire, les textes figurant dans l'édition bulgare s'avèrent (grâce au système adopté pour leur sélection) riches d'implications qui leur confèrent une physionomie hors série. Comme nous l'avons déjà dit, la collection a été conçue de manière à grouper les écrivains respectifs suivant le critère de leur appartenance nationale (le critère chronologique joue à l'intérieur de chaque volume). Un tel procédé offre des avantages qui comptent, ainsi que des désavantages susceptibles d'être compensés. Du fait que la plupart des écrivains cités par B Cvetkova sont des personnalités investies de missions politiques et représentant la France dans l'Empire ottoman, leur présentation a le mérite de fournir l'image de la politique française vis-à-vis de la Sublime Porte et du Sud-Est européen englobé dans les frontières de son Empire. On peut suivre ainsi la position de la France le long de quatre siècles d'histoire. Définir la position de la France (de même que la politique allemande, anglaise et italienne, grâce aux futurs volumes de cette série), à l'égard du Sud-Est de l'Europe, telle qu'elle se dégage des notes de voyage et des impressions directes scrupuleusement réunies en volume, nous semble une entreprise digne d'être tentée.

Comme de juste, dans la lecture proposée par B. Cvetkova, les critères politique et sociologique sont mis à profit au même titre que le critère informationnel. L'auteur note que « Pendant la période de la domination ottomane dans le Sud-Est européen, la France entretient presque sans interruption des relations avec la Turquie et joue un rôle important dans sa vie politique et économique » (p. 25). En soulignant les intérêts français dans le Sud-Est de l'Europe englobé dans l'Empire ottoman, elle formule l'idée maitresse du choix auquel elle a procédé en vue de réaliser ce volume : ces textes et leurs auteurs ont été sélectionnés suivant leur appartenance nationale, par conséquent en fonction de leur appartenance à un système politique déterminé. De ce fait, le regard des voyageurs français est chargé des jugements propres au système dont ils font partie et marqué par les missions qu'ils avaient à remplir. Le Sud-Est considéré par eux sera filtré à travers ces jugaments et ces missions. C'est là que résident les avantages incontestables de la lecture que nous propose B. Cvetkova.

C'est de là aussi que découlent les désavantages d'une collection ainsi constituée. En effet, il n'est guère possible de réaliser simultanément l'image française, allemande, anglaise et italienne du Sud-Est européen. Pour obtenir cette vue d'ensemble, il faut attendre la parution des autres volumes, afin de pouvoir comparer les points de vue des « autres nationalités » à cet égard et avant de prétendre à plus de précision. Par exemple, dans le volume qui nous occupe, on lit qu'un auteur anonyme (p. 197) s'inspire des notes de B. Ramberti et G. Postel ou bien que Pierre Lescalopier suit B. Ramberti même dans ses erreurs. Or, les écrivains ainsi introduits dans la discussion ne seront connus que par les autres volumes de la collection, bien qu'ayant précédé dans l'ordre chronologique les écrivains français mentionnés et qui ont tiré d'eux leur inspiration.

Ces textes présentent les Balkans depuis leur chute sous la domination ottomane jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Au point de vue géographique, ils s'arrêtent aux frontières de l'Empire ottoman. La préface de B Cvetkova précise qu'il s'agit : « ... de tous les Itinéraires... (qui) renferment des impressions des pays balkaniques, y compris des territoires peuplés de Bulgares, pendant l'époque de la domination ottomane » (p. 21).

Sur l'ensemble des écrits français, B Cvetkova a retenu en tout premier lieu les textes se rapportant aux territoires bulgares. En second lieu, elle reproduit les passages relatifs aux institutions ottomanes (militaires, civiles, commerciales, juridiques, etc), à la vie et à la mentalité des habitants de l'Empire — et ce riche faisceau de données est ce qui frappe le plus dans ce volume. On reconnaît dans ce choix l'intérêt et les préférences de l'éminent turcologue qu'est B. Cvetkova Elle recueille des informations précieuses sur le fonctionnement officiel et officieux des institutions ottomanes, sur les coutumes et les lois qui dirigèrent de fait la vie de l'Empire pendant tout un demi-millénaire De sorte que, comme nous l'avons déjà souligné, l'un des éléments unitaires du volume (et l'un de ses mérites tout à la fois) réside dans l'image globale de la domination ottomane dans le Sud-Est européen, constituée par touches, d'un texte à l'autre, d'un auteur à l'autre. Frappant pour le lecteur actuel s'avère l'aperçu des peuples balkaniques asservis à la Sublime Porte que nous offrent ces étrangers : aucun des voyageurs, respectifs ne semble avoir eu l'impression qu'il avait affaire à un état des choses temporaire, que la situation de ces peuples assujettis pouvait jamais changer ; aucun d'entre eux ne concevait ces peuples hors de l'Empire, indépendants. Ces journaux, rédigés par des personnes voyageant en tant que « mandataires de leurs gouvernements pour étudier l'état de l'Empire

et les possibilités de le combattre avec succès » dégagent l'accablante impression qui dominait leurs auteurs : celle de la gigantesque mécanique de la domination ottomane. Aussi, cette lecture laisse-t-elle un sentiment de tristesse né non tant de la vue de cette vie misérable, de son dénuement, de l'exploitation sans merci, mais surtout de l'impression d'éternité qui s'en dégageait, qui la faisait paraître un véritable état naturel plutôt qu'une simple occupation étrangère

Celui qui se propose d'étudier les mentalités, d'explorer les mécanismes psychiques, de prospecter l'histoire du Sud-Est européen trouvera dans ces notes de voyage une mine de renseignements, inestimable et irremplaçable. Leur valeur est d'autant plus augmentée par le caractère direct de cette image prise sur le vif, filtrée à travers la mentalité catholique. Quoi de plus intéressant que cette confrontation entre des catholiques bien pensants et un monde religieux étranger, entre leur mentalité occidentale face à celle qu'ils trouvaient dans les villes et villages dont le caractère ethnique leur paraissait obscur dans la plupart des cas. Leur qualité d'observateurs politiques, avec une certaine retenue dans les sentiments, les rendaient plus attentifs à ce qui faisait l'éclat, la force et la faiblesse de l'Empire ottoman plutôt qu'à la psychologie des peuples qui le composaient, ce qui confère à ces notes de voyage un intérêt sociologique.

Avoir réussi à présenter un livre revêtant la double valeur de document utile à la recherche scientifique du Sud-Est de l'Europe et de lecture riche de significations pour un vaste public (qui peut toujours faire appel avec succès à un appareil critique compétent) nous semble constituer l'un des mérites fondamentaux de cet ouvrage Dignes d'éloges également s'avèrent les traducteurs pour le soin tout particulier avec lequel ils ont rendu les textes français dans une belle langue bulgare.

Plusieurs textes se rapportent à la Serbie (à travers laquelle passait la route de la plupart des voyageurs se dirigeant vers le cœur de l'Empire ottoman ou rentrant dans leurs foyers en Europe occidentale). Ils mentionnent aussi les régions macédoniennes et la Grèce (il convient de retenir en ce qui la concerne la longue halte des narrateurs quand leur récit porte sur l'Athos). Les notes sur l'Albanie sont plus rares et elles font presque entièrement défaut en ce qui concerne les pays roumains. Cette dernière défection est compensée par la citation sans exception de la collection roumaine des relations de voyage à travers ses territoires. En revanche, les quelques phrases ou paragraphes relatifs aux pays roumains qui figurent dans le volume bulgare sont dépourvus de signification et parfaitement inexpressifs C'est, par exemple, le cas du texte cité de la narration de François de Pavie, baron de Fourquevaux : sur les sept pages de l'écrivain français consacrées aux pays roumains, on n'a retenu que deux propositions absolument insipides, présentées comme les seules remarques inspirées à l'auteur par ces pays (p. 181). Et ce cas se présente encore à propos de diverses autres régions.

Remarquable l'illustration du volume, choisie avec beaucoup de goût et de manière à souligner les notes de voyages respectives. On aurait dû cependant indiquer les collections auxquelles appartiennent ces gravures, ces cartes et ces peintures. Très utiles aussi et intéressantes les cartes dressées par le renommé spécialiste en géographie historique Petar Koledarov, qui reconstitue les itinéraires parcourus à partir des notes rédigées par ces voyageurs (dix-huit cartes, en tout).

Mais il est regrettable que Petar Koledarov ait fait une inexplicable confusion à propos de deux villes, l'une hongroise, l'autre roumaine. Tout d'abord, il identifie comme une seule et même ville Alba Regia, cité hongroise, avec Alba Iulia, ville roumaine située sur le Mureş. Il affirme : « Alba regal » ou « Alba real » = ville médiévale bulgare sur la rivière de Maros (de nos jours le Mureş de Transylvanie), Belgrad dit en hongrois Bolgar Fehérvar (le Belgrade bulgare) ou « Alba regal » (en tant que ville royale), aujourd'hui Alba Iulia, Roumanie (voir pp. 98 et 113, note 38). Comme on le voit la confusion est totale. Disons, pour rendre le sens exact à son texte, que Pierre Belon (p 98) se réfère à la ville hongroise d'Alba Regia (le contexte ne laisse aucun doute à ce sujet), située non loin de Budapest et qui a porté aussi les noms de Székesfehérvar et de Stuhlweissenburg. Résidence réellement royale de la couronne hongroise, abritant aussi la tombe du roi hongrois Jean Zapolya, cette ville n'a jamais été « une ville médiévale bulgare ». Quant à la cité roumaine d'Alba Iulia, située en Transylvanie, sur le cours du Mureş, celle-ci a commencé par être une ville romaine, connue sous le nom d'Apulum. Les documents font mention en 1201 d'un « Jula voiwoda, comes Albe Transilvane ». A partir de 1291, elle prend le nom de Alba Jule. En 1579, on la nomme Belugrad (et non Belgrad !) voire Bielgorod. Depuis 1715 jusqu'au XIX^e siècle, elle portera encore les noms de Karlsburg ou Alba Carolina, Karoly Fehérvar. Certains voyageurs l'appellent aussi Weissenburg ou Weyssenburg. On l'a également identifiée, de manière erronée, avec Zarmys, nom de la capitale de la Dacie (Sarmizegethusa). Mais jamais Alba Iulia n'a été « une ville médiévale bulgare », jamais elle n'a porté le nom étrange de « Bolgar Fehérvar ».

Elena Siupiur

VALENTIN AL. GEORGESCU, EMANUELA POPESCU, *Legislaţia urbană a Ţării Româneşti (1765—1782)* (La législation urbaine de Valachie), Bucarest, Editura Academiei, 1975, 316 p.

L'Institut d'Etudes du Sud-Est européen a publié en 1975 un ouvrage du Professeur V. Georgesco et de E. Popesco, attachée de recherche, dont l'objet est la législation urbaine de Valachie de 1765 à 1782; cette édition critique représente la suite de celle que les mêmes auteurs ont consacrée en 1970 à la législation agraire sous le règne d'Alexandre Ypsilanti. L'ouvrage comprend trois parties : une introduction, les textes de la législation urbaine de la période 1765—1782, rassemblés autour d'un important projet de code urbain de Michel Fotino, (Phôteinopoulos), en appendice, 7 documents de nature diverse, se rapportant aussi bien à la période considérée, comme le crysobulle d'Etienne Racovitza de 1765, obligeant les boyards sans fonctions d'État à résider dans leurs domaines ruraux, qu'à la période postérieure, mais considérés comme un développement des projets de Fotino, comme les actes normatifs de droit urbain de l'append. D (p. 261), ou des documents sources de Fotino, comme un tableau comparatif des mesures de longueurs dans le Traité d'architecture de Julien d'Ascalon (p. 270), ou un inventaire des plans de la ville de Bucarest (p. 272). Une bibliographie, des index et des fac-similés terminent et complètent le volume.

La première partie est une introduction double, en roumain (p. 1—62) et en français, œuvre du prof. Georgesco. Suivant le schéma déjà adopté pour « la Législation agraire », cette partie de l'ouvrage est, plus qu'une simple introduction, une étude très détaillée et approfondie. Elle comprend 5 subdivisions : I. Contenu de l'édition ; II. Histoire externe des textes édités ; III. Analyse de la structure des textes édités ; IV. Description des Manuscrits ; V. Technique de l'édition.

L'édition comprend 5 textes ou groupes de textes : 1. Les titres sur les servitudes urbaines et sur les nouvelles constructions contenus dans le projet de code général rédigé par Michel Fotino en 1765 et 66 pour Etienne Racovitza et son successeur Scarlat Ghica, écrit en grec populaire ; — 2. Le chrysobulle du 12 mai 1768 de Scarlat Ghica (réglementation des constructions nouvelles et des rapports de servitudes) ; — 3. Le Livre V Περὶ καινοτομιῶν καὶ νέων οἰκοδομῶν du code d'A. Ypsilanti de novembre 1777 ; — 4. Les titres sur le grand aga et le grand spathaire, du l. I^er^ du même code ; — 5. Des actes normatifs du prince se rapportant à la matière d'un code urbain tel que l'entendait Fotino en 1775/77. L'auteur présente également les textes inédits et les instruments de travail contenus dans les annexes.

L'histoire externe des textes édités comprend d'abord une présentation du contexte historique général. On ne sait pas grand-chose sur l'histoire des villes avant 1800, jusqu'au règne d'Alexandre Ypsilanti, premier prince urbaniste. Les villes roumaines suivent souvent le modèle oriental, souvent semi-rurales, même la capitale : les premiers plans de Bucarest datent de 1770. On note 3 mesures importantes : a) le 28 mars 1776, une commission de boyards délimite sur le terrain l'enceinte de Bucarest, b) le 23 avril 1776, le chrysobulle sur la corporation des bouchers organise des abattoirs extérieurs à la ville, et c) le code de 1760 réglemente les constructions en terrain appartenant à autrui. On explique l'importance du rôle respectivement du grand aga, préfet de police et maire du centre commercial, et du grand spathaire, ancien chef de l'armée, gouvernant les autres quartiers de la ville, tous deux à la tête d'un tribunal municipal (cf. textes, IV). Parallèlement au développement croissant des villes, on voit les préoccupations d'urbanisme apparaître après 1774 ; lutte contre les épidémies (construction d'hôpitaux, assistance médicale, asiles, orphelinats), — contre inondations et incendies (organisation des pompiers, réglementation des constructions), — contre la pollution (contrôle de l'approvisionnement, alimentation en eau potable, maintien de l'ordre et sécurité). Le programme législatif d'Etienne Racovitza (projet de chrysobulle et d'un code général en néo-grec de 1765 par Michel Fotino) avorte, après le départ précipité du prince, consécutif à une révolte ; c'était une codification de la *pravila* (le droit byzantin reçu, *ius receptum*, en Valachie), dont la source principale sont les Basiliques et le droit byzantin, surtout justinien), noyau rudimentaire de droit urbain, se réduisant au titre sur les constructions nouvelles, plus 2 §§ du droit pénal sur les incendies, et peut-être du titre, perdu depuis, sur les servitudes urbaines. Ce programme de 1765 est repris sous Sc. Ghica, successeur du précédent : c'est une version modifiée et abrégée du projet de chrysobulle et une version élargie du projet de code général. Sous le règne du fils de Sc. Ghica, Alexandre (1766/68), on examine une plus ample réception du droit byzantin urbain dans le droit valaque. A la suite d'un conflit entre deux grands boyards, dont l'un est l'oncle du prince, celui-ci signe un chrysobulle constituant une réception du droit urbain tel qu'il figurait dans l'Hexabiblos d'Harménopoule et dans les Basiliques ; tradition byzantine fidèlement suivie sans innovation, à part une tendance à compléter l'Hexabiblos par les Basiliques, pour former un ensemble plus substantiel.

Au début du règne d'Al. Ypsilanti (1774—1782), le projet de code urbain de Fotino se rattache au grand projet de code général, dont le droit urbain constitue le titre V, rédigé avant novembre 1777 ; son ambition manifeste est de fondre en un tout individualisé les matières urbaines de l'Hexabible et des Basiliques. Les actes normatifs princiers réglementent des matières urbaines choisies parmi celles qui se rattachent directement au code de Fotino. L'auteur présente alors le personnage de Michel Fotino, Grec de Chio établi à Bucarest bien avant 1764, secrétaire du prince sous E. Racovitza (1764/65), ex-grand échanson, et qui a peut-être reçu grâce à l'appui du prince le titre constantinopolitain de « prince des philosophes ». Il eut une longue carrière de codificateur, également membre du tribunal civil de Bucarest de février 1775 à 1781. Après 1776, ce personnage original dont le nom varie suivant les textes (Thoteinos-Photeinopoulos) est, sous le nom de Miché, appelé par Sulzer, son rival malheureux, «der Wallachische Bartolus ». Il meurt après 1781, sans plus de précision. Son mérite est d'avoir conçu une adaptation aux réalités locales de traditions et de structures juridiques byzantines, en les systématisant. Nous verrons par la suite une critique, ou plutôt un regret qu'il ait eu une conception limitée et parfois peu nette de la théorie des concepts du droit urbain. Parmi ces textes directement hérités de la tradition juridique byzantine se trouve en particulier le Traité d'architecture de Julien d'Ascalon, datant du VI^e siècle; il figure dans l'Hexabible à la rubrique: Ἐπαρχικὰ ἀπὸ τῶν τοῦ Ἀσκαλωνίτου Ἰουλιανοῦ τοῦ ἀρχιτέκτονος ἐκ τῶν νόμων ἤτοι, ἔθων τῶν ἐν Παλαιστίνῃ. Le grand principe d'urbanisme de Justinien, reflété dans ce traité, est un contrôle étatique minutieux, réglant la hauteur des maisons, les distances entre les bâtiments, et la conciliation des intérêts des voisins. On trouve chez Julien des réglements d'urbanisme concernant les constructions et les réparations des maisons existantes : ces réglements sont célèbres, parce qu'ils ont été adoptés aussi bien dans les autres villes de Palestine qu'à Constantinople, dont l'éparque (ou préfet) a compétence pour les problèmes d'urbanisme Les ordonnances appliquées forment le « Livre de l'Eparque », augmenté en annexe du traité de Julien qui n'a pas à proprement parler de caractère légal. L'A. discute la controverse close par J. Nicole, éditeur du Livre de l'Eparque, et par le byzantiniste soviétique J. Sjuzjumov ; le livre de l'Eparque ne comprend que les édits du préfet du prétoire et de la ville, à l'exclusion des édits des gouverneurs. Pour Z. von Lingenthal les Ἐπαρχικά sont des recueils d'extraits du traité de Julien.

Quant aux Basiliques, Fotino en tire la moitié de son projet. La législation byzantine est connue dans les Principautés roumaines avant 1726 seulement par des textes isolés figurant dans les recueils en traductions slave, grecque et finalement roumaine (au XVII^e s.). Citées sous le nom de *Vasilicale* ou *Cărţile impărăteşti*, elles symbolisent le droit impérial sans régner exclusivement, en concurrence avec les Novelles, les Institutes justiniennes et l'Hexabiblos. Fotino pratique l'Hexabiblos (il en tire en particulier le titre II, 41 du Manuel de 1766 sur la protimêsis), mais surtout les Basiliques, dont il fait une sélection de textes qu'il incorpore souvent tels quels dans son Manuel. L'analyse de la structure des textes édités est indispensable pour la compréhension de leur importance respective ainsi que pour l'attribution exacte des textes à tel ou tel titre des différents recueils de droit byzantin : ainsi, le titre 45 du projet de code de 1765 est tiré exclusivement des Basiliques, tandis que le noyau de code urbain dans le projet général de 1766 ajoute au titre II, 23 des Basiliques un § sur la construction élevée sur terrain d'autrui. Mais l'examen du chrysobulle de 1768, « micro-codification du droit urbain », selon les termes du prof. Georgesco, est capital. Dans le jugement rendu le 1er mai 1768 dans l'affaire D. Ghica contre Th. Creţulescu, qui voulait fermer une rue gênante pour son domaine et en ouvrir une autre à un autre endroit pour raison de commodité personnelle, le jugement rendu note qu'il n'y a pas de jurisprudence en la matière ; c'est un des rares documents renseignant sur le recours aux précédents judiciaires. Les boyards consultent donc non seulement la coutume, mais la *pravila*, qui est de toute évidence les Basiliques. Le grand chrysobulle marque sa filiation déférente avec le droit byzantin par un long *prooimion*, tout à fait traditionnel, invoquant non seulement le droit mais aussi la morale et la vie de St Nil ! Le prestige du droit byzantin est intact. Il a un caractère de petit code urbain, spécifiant les normes de constructions nouvelles, les distances entre bâtiments, le droit à la lumière, à la vue sur la montagne et même sur le mer, ce qui est directement copié de la constitution de Zénon et semble inutile en un temps où le pays n'a pas de frontière maritime !

Le code urbain de Fotino, dans le projet de code général au début du règne d'Ypsilanti, marque des notions nouvelles : En 1765, pour les constructions nouvelles, il emploie seulement l'expression καινοτομία. En 1766, il ajoute νέα οἰκοδομή, en deux titres séparés. Le livre V est à mi-chemin de la tradition et des exigences nouvelles. Fotino n'ose pas innover une terminologie, et se contente de mettre bout à bout les rubriques de deux textes basilicaires :

περὶ καινοτομιῶν καὶ νέων οἰκοδομῶν. Mais il reprend en 3^e titre, en l'abrégeant, le titre 4 du l. II d'Harménopoulos, Τὰ ἐπαρχικὰ τοῦ Ἰουλιανοῦ τοῦ ἀρχιτέκτονος τοῦ Ἀσκαλωνίτου. On voit par là l'embarras du juriste, et le flottement dans son esprit et sa méthode, que l'A. traite d'« éclectique » Ses notions de droit urbain sont discutables ; les matières civiles, procédurales, administratives sont limitées aux problèmes des constructions privées et des édifices destinés au commerce et aux métiers entraînant des risques d'incendie et de pollution ; Fotino n'arrive pas à systématiser la matière des servitudes de façon aussi satisfaisante que le Digeste ou les Basiliques. Il ignore une masse considérable de matières de droit urbain excédant les limites du droit civil auquel il reste attaché. Malgré tout, son projet est un pas en avant par rapport à la tradition byzantine. Il ne connaît pas le droit municipal féodal, rétrograde par rapport à l'esprit européen du temps. Il n'y aura pas de code urbain, dans la constitution de 1861. Mais curieusement, les efforts de Fotino sont remis en lumière par l'explosion urbaine actuelle, qui font de Fotino un précurseur qui s'ignorait. Suit une longue analyse detaillée des problèmes d'emprunt au droit romano-byzantin, à la suite de laquelle l'auteur fait une critique de Fotino, qui semble souvent négliger, voire ignorer les nécessités locales par excès de byzantinisme, et fait preuve d'un irréalisme parfois choquant, comme ses dispositions sur la liberté de vue sur la mer ou sur la pêche marine.

Le texte du traité de Julien d'Ascalon, formant le titre II du projet, a été repris par Fotino dans ses réglementations détaillées des servitudes et des installations de métiers, avec des distinctions et des subdivisions inutiles parfois (par exemple pour les branches multiples du métier de boulangerie) L'A signale l'application du principe de droit romain consacrant le droit absolu du propriétaire du sol, caractéristique pour la structure de la propriété urbaine. Il constate dans les villes roumaines la persistance d'une mentalité agraire patriarcale consacrée par le *ius Valachicum* archaïque, selon lequel un producteur capable avait le droit de mettre en valeur un terrain inculte inutilisé par son propriétaire. Mais dans les villes ces pratiques se heurtaient à la privatisation croissante de la propriété des boyards et des monastères Le principe romano-byzantin « Superficies cedit solo » permettait d'imposer aux constructeurs des conditions de plus en plus avantageuses pour les maîtres du sol. Par le § 51, Fotino, reproduisant le texte du Nomos georgikos, omettait la fin du § de l'Hexabiblos favorisant le maître du sol ; il inclut par là dans le droit urbain non pas toute l'institution de la superficie, mais seulement ses incidences sur le régime des constructions urbaines et pour le cas d'éventuelle démolition de celles-ci. Ecueil méthodologique, qui prouve que Fotino n'a pas fait de nette délimitation théorique du concept de droit urbain. La minutie des réglementations est extrême : mais Fotino a élagué le schéma d'Harménopoulos, en tenant compte, malgré les limites et les contradictions signalées plus haut, des particularités valaques dont il avait connaissance. Il n'a pas copié mécaniquement : par exemple, il omet à bon escient une grande partie du titre 4 d'Harménopoulos sur les servitudes prédiales rurales, ainsi qu'un grand nombre de §§ de la version d'Harménopoulos du traité de Julien, qu'il avait déjà inséré dans le titre II de son livre. Sans terminologie conceptualisée, Fotino avait donc bien l'intention d'élaborer un code urbain.

La fonction de grand aga et de grand spathaire, extraits du L. I^er du projet de code général de 1775/7, consacré au droit constitutionnel et administratifs ; les sources byzantines sont évidentes, à la fois pour le titre et les attributions. C'est curieux, quand on considère le nom, qui évoque un précédent turc ; la fonction a été créée au XVI^e siècle, mais le modèle est byzantin : la Turquie n'a été qu'une filière de transmission. Fotino rappelle les noms grecs équivalant à *praefectus vigilarum* et *praetor urbanus* ; il n'indique pas le ressort territorial (centre commercial urbain et marchés intérieurs) Quant au grand spathaire, le titre, évidemment byzantin, est créé dès le début de l'État et se rattache au modèle. Il surveille les entrées par les portes de la ville, les illuminations, contrôle la circulation des marchandises et les douanes. La délimitation, par pittakion, de l'enceinte de Bucarest, par Al. Ypsilanti (28 mars 1776) est importante ; elle entraîne l'interdiction de construire au-delà des murs. Aga et spathaire refoulent les indésirables, paysans et tziganes, dans leur domicile rural. L'opération échoue, est reprise par le successeur d'Ypsilanti, N. Caradja (pittakion de juin 1784) ; le règlement des constructions avec lutte contre la pollution rentre en partie dans la notion fotinienne de droit urbain, ainsi que la réglementation de la défense contre l'incendie.

Le code Caradja (1818), en modernisant fortement la tradition byzantine, marque curieusement un retour en arrière par rapport au projet de 1775. Il n'y a plus de codification indépendante. Le droit urbain indépendant fait figure de vestige féodal ; c'est exact quand il s'agit de droit urbain occidental, mais non dans la tradition byzantine, rattachée à un droit urbain relativement individualisé à l'intérieur du droit privé général, avec d'importantes attributions spécifiques, restreintes aux organismes d'État. Le prof. Georgesco examine ensuite la portée

historique du projet de code urbain de Fotino, et en général de la législation urbaine de l'époque. Là, son attitude est partagée ; l'œuvre a une portée historique considérable, mais l'historien éprouve une déception et même une gêne. Cette œuvre, élaborée par un Grec de formation constantinopolitaine, établi à Bucarest vers le milieu de sa vie, rédigée en grec byzantin ou en grec populaire, partiellement ou tardivement traduite en roumain, a été beaucoup consultée par les contemporains ainsi que par la génération suivante (1830—1840) ; c'est à la fois un monument du droit roumain et une codification de la *pravila* valaque, étape de la réception du droit romano-byzantin à un tournant significatif de l'histoire. Même en gardant avec un certain anachronisme les textes byzantins choisis, le choix de la codification et de la méthode est important. On retiendra malgré tout que l'évolution historique à long terme se fait dans le sens du système de droit proposé par Fotino, et non dans le sens d'un certain vide coutumier et patriarcal.

La description des manuscrits, 4^{e} et avant dernière partie de l'introduction, signale comme inédits le livre V du Manuel-Projet de Fotino intitulé Περὶ καινοτομιῶν καὶ νέων οἰκοδομῶν ainsi que les titres des attributions du grand spathaire et du grand aga, extraits du l. I^{er} du Manuel intitulé Περὶ τοῦ ὀφφικίου τοῦ ἄγα ὅστις ἤδη ἐνεργεῖ καὶ τὰ τοῦ ὀφφικίου τοῦ νυκτεπάρχου... Le ch. V, Technique de l'édition, présente l'édition critique assortie de traductions en roumain des textes de Fotino et donne les contributions détaillées des auteurs. La bibliographie est internationale et complète

L'analyse de l'établissement des textes — transcription, notes, apparat critique, glossaire — mériterait un compte rendu indépendant. Je me bornerai à constater ici qu'il s'agit d'un travail assumé pour les textes grecs par Mlle E. Popesco avec une louable diligence Sans avoir à ma disposition le manuscrit utilisé, tout prouve que ce travail a été très soigneux et les mérites de l'apparat critique (à partir des textes imprimés que Fotino a parfois fortement adaptés pour aboutir à sa version) sont évidents. Les quelques coquilles non signalées dans l'*Errata* sont insignifiantes.

L'édition ne peut que bien augurer du retour de Julien d'Ascalon dans l'actualité. Au mois de septembre 1976, le prof. J. H Scheltema lui consacrait une savante communication au XV^{e} Congrès des Études byzantines Elle faisait suite à l'étude que le même auteur avait publiée dans les *Symbolae J. C. van Oven dedicatae* (Leiden, 1946), qui aurait pu figurer à la Bibliographie générale de l'édition que nous recensons.

L'ouvrage de M. V. G. et de Mlle E.P., d'une très grande érudition, a des mérites multiples et un intérêt que comprendront également plusieurs catégories de chercheurs et d'érudits ; il s'adresse aussi bien en effet aux byzantinistes, par l'intérêt qui s'attache à la transmission de textes juridiques fameux, qu'aux historiens du droit comparé. Les problèmes évoqués par le prof. Georgescu sont à des niveaux différents ; il y a d'abord l'identification des trois Manuels distincts de Fotino, qui sont autant de projets de codification, destinés à recevoir la sanction du prince, mais n'ont été avalisés ni les uns ni les autres La personnalité de Fotino, sa conception du droit, son « excessif byzantinisme », selon le prof. Georgescu lui-même, expliquent aussi la portée pratique réduite de ces Projets-Manuels. L'esprit de synthèse de Fotino ne dépasse parfois guère le niveau du Corpus et des Basiliques dont il tire son inspiration. Par contre, le schéma encore byzantin adopté dans les premiers projets de code général de 1765 et 1766 est dépassé dans celui de 1777 (sous le règne d'Ypsilanti) : un livre par code particulier (spécialisé), selon les nouvelles exigences de l'époque. Néanmoins, la position du droit urbain par rapport au droit civil reste ambiguë. Et il en est de même de la terminologie, où des innovations indispensables font, pour ce coup d'essai, défaut, ce qui est, sinon excusable, du moins compréhensible. La langue également fait problème ; ces codes, rédigés en grec byzantin ou en grec populaire, n'ont pu avoir de véritable retentissement dans l'élaboration du droit valaque qu'une fois traduits en roumain. Il n'empêche que ce noyau de corpus juridique urbain, mis à la disposition des historiens des villes au XVIII^{e} siècle présente un intérêt certain, au moment où l'intérêt pour les rapports de la ville et de la campagne est très aiguisé. N'en a-t-on pas fait le thème central d'un congrès d'etudes byzantines ? De plus, l'explosion urbaine actuelle et les problèmes que suscite un urbanisme qui se cherche ont déjà suscité un droit urbain interdisciplinaire, dont nous voyons plus aisément les échecs et les difficultés que les réussites. Autant de raisons pour voir en Fotino, selon les propres termes du prof. Georgesco, « un pionnier qui s'ignore ».

Jacqueline Rosenblum
Faculté des lettres de Nice

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHAI BERZA (M.B.) ; RICHARD E. ALLEN — Columbia University (R.E.A.) ; H. MIHĂESCU (H.M.); ELENA SIUPIUR (EL.S.); JOHANNES IRMSCHER — Berlin DDR (Irm.); T. BODOGAE (T.B.); ANDREI PIPPIDI (A.P.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); ALAN S. MILWARD — University of Manchester (A.S.M.); LIVIU P. MARCU (L.P.M.); CONSTANTIN IORDAN-SIMA (C.I.-S.).

Le quatrième centenaire de la bataille de Lépante a fourni à la Fondation Giorgio Cini de Venise l'occasion d'organiser une de ces remarquables rencontres internationales auxquelles elle nous a habitués depuis déjà un quart de siècle. Le volume des Actes de ce colloque (*Il Mediterraneo nella seconda metà del'500 alla luce di Lepanto*, a cura di Gino Benzoni, Firenze, Leo S. Olschki editore, 1974, 461 p.) nous offre — précédée du « Discorso introduttivo » de G. Athanasiadès-Novas et suivie de l'examen attentif des points acquis et des perspectives ouvertes par le débat que l'on trouve dans la « Conclusione » d'Agostino Pertusi — une vingtaine de communications qui, sans épuiser un thème formulé d'une manière si large, font le tour des problèmes essentiels.

Personne n'est revenu sur la bataille même, ce qui est, déjà, bon signe. Mais la genèse de l'événement et sa portée furent soumises à un nouveau jugement, avec l'autorité et le brillant qui lui sont propres, par le Pr. Fernand Braudel (*Bilan d'une bataille*, pp. 108—120). A ce qu'il semble, des puissances essentielles qui participèrent à l'affrontement — Espagne, Venise et Empire ottoman — aucune, malgré l'étendue des préparatifs qu'elles avaient faits, ne l'avait voulu « comme une explication nécessaire, voire inéluctable ». Restent la volonté tenace du pape Pie V, qui forgea la Sainte Ligue et, dans l'immédiat, « le goût héroïque du risque » de ce « Prince Imprudent » que fut Don Juan (n'est-on pas, toutefois, un peu injuste envers le vieux Sebastiano Venier, même si, évidemment, c'était à Don Juan qu'appartenait la décision ?). Quant aux conséquences de la fameuse journée, après l'échec turc de Malte en 1565, elle mettait fin de manière décisive à la suprématie ottoman instaurée en Méditerranée depuis Preveza et libérait la Chrétienté « d'un complexe évident d'infériorité ». En même temps, les années 1570—1574, avec la suite d'événements qui se succédèrent dans cet intervalle — la « série », comme elle est définie d'un mot qui rappelle Xenopol — « ont marqué la fin des grandes luttes maritimes du XVI[e] siècle : c'est leur toute première signification ». En l'absence des grands combats — remarque importante, le repli espagnol est, lui aussi, antérieur aux engagements profonds de l'Atlantique — c'est la guerre de course qui règne. Se laissera-t-on également tenté par ce que l'illustre historien suggère comme relation possible entre guerre et conjoncture : la « guerre sainte » aux moments de dépression économique et la guerre civile ou, en général, la guerre au sein de la même civilisation lorsque revient la prospérité ?

Tous les participants se retrouvent, avec leurs problèmes politiques, idéologiques et techniques, dans les pages du volume. Et les absents aussi. Commençons par ces derniers. Pour Maximilien II, les brèves mais concluantes considérations d'A. Wandruszka (*L'Impero, la Casa d'Austria e la Sacra Lega*, avec un mémoire inédit du comte Prospero d'Arco, envoyé impérial à Rome, pp. 435—443). La politique française des années 1571—1573 par rapport aux relations entre Venise et l'Empire ottoman est analysée d'une manière pénétrante par Alberto Tenenti (*Francia, Venezia e Sacra Lega*, pp. 393—408). Quant à la Pologne et à la Moscovie, c'est le turcologue polonais Z. Abrahamowicz qui s'est chargé d'examiner leur situation particulière face à l'Islam et surtout leurs relations avec le Khanat de Crimée (*L'Europe orientale et les Etats islamiques au temps de la bataille de Lépante*, pp. 19—31). Enfin, un petit Etat « neutre » : Raguse, présenté par Sergio Anselmi dans les raisons qui lui imposent de lutter pour le maintien de sa neutralité (*Motivazioni economiche della neutralità di Ragusa nel Cinquecento*, avec, en appendice, 8 documents tirés des archives de Dubrovnik, pp. 33—70).

En ce qui concerne les protagonistes, notons d'abord l'intérêt accordé au facteur ottoman, qui marque déjà la volonté de donner à cette célébration d'une victoire chrétienne — pour

ne pas dire européenne ou, mieux encore, occidentale — le sens nécessaire d'un débat scientifique, où vainqueurs et vaincus apparaissent avec leurs propres justifications. Trois spécialistes de l'histoire ottomane parmi les plus réputés ont évoqué Lépante et l'après-Lépante vus du Bosphore. Halil Inalcik et Robert Mantran font appel, le premier principalement aux documents d'archives, le second surtout aux récits des chroniqueurs turcs, pour retracer la situation dans l'Empire ottoman à la veille de la bataille et l'évolution des mesures concernant l'action de la flotte, les réactions devant la défaite et l'impressionnant effort naval que l'Empire fut capable de fournir durant l'hiver suivant (H. Inalcik, *Lepanto in the ottoman documents*, pp. 184—192; R. Mantran, *L'écho de la bataille de Lépante à Constantinople*, pp 243—256). Rappelons qu'entre le colloque de Venise et la publication des Actes, un nombre important de documents ottomans de la série des Mühimme defterleri (tirés surtout du defter no. 16, auquel a puisé aussi Halil Inalcik) ont été donnés, en entier ou fragmentairement et en traduction française, par Michel Lesure, dans son excellent livre *Lépante. La crise de l'Empire ottoman*, présentés par..., Collection Archives Julliard, 1972.

Dans un rapport de vastes perspectives, Ömer Lutfi Barkan envisage la crise économique que traverse l'Empire à la fin du XVI[e] siècle et ses conséquences sociales et politiques (*L'Empire ottoman face au monde chrétien au lendemain de Lépante*, pp. 95—107). Nul ne songera à nier l'influence exercée sur l'économie ottomane par la découverte de la nouvelle route des Indes d'une part, et par l'invasion du métal précieux américain en Europe et « la révolution des prix », de l'autre. Il y a, pourtant, quelque chose qui choque dans le tableau brossé par ce maître de l'histoire ottomane, et c'est, à ce qu'il me semble, son caractère trop catégorique. Il est difficile de croire que sur une économie à caractère autarcique, l'impact exercé par « la constitution d'une zone „d'économie atlantique" de haute pression » (même entre guillemets, cette « économique atlantique » a des relents de guerre froide) ait pu être tellement fort pour déclencher une crise aussi grave. Il est difficile de croire que la contrebande ait été à tel point développée pour « enlever au marché ottoman les denrées de première nécessité », ou que la pénétration des produits de la nouvelle industrie capitaliste de l'Occident sur le marché ottoman fût aussi importante à l'époque pour provoquer la crise de l'industrie artisanale de l'Empire. Heureusement, le rapport lui-même, malgré cette tendance à schématiser, ne manque pas d'indiquer aussi des facteurs propres à l'Empire ottoman et en dehors de cet affrontement de deux types d'économie, qui contribuèrent au déclenchement de la crise.

Pour l'Espagne, l'ample étude de Felipe Ruiz Martin éclaire l'un des aspects fondamentaux de la guerre : celui de son coût et des modalités de son financement (*Las finanzas de la Monarquia Hispánica y la Liga Santa*, pp. 325—370). Les quinze tableaux qui l'accompagnent concentrent une information extrêmement riche et éloquente. Il suffira de dire que les dépenses des années 1571—1573 ne totalisent pas moins de 7 141 759 écus, pour se rendre compte que l'effort financier ne pouvait être soutenu indéfiniment. Relevons aussi que des trois années envisagées, la moins coûteuse a été celle de la grande victoire.

Pour la Sérénissime, l'accent passe, avec le rapport de John R. Hale, étayé principalement d'inédits des Archives d'Etat de Venise, sur la structure, les caractères et le fonctionnement de l'organisation militaire vénitienne (*From peacetime establishment to fighting machine: the Venetian army and the war of Cyprus and Lepanto*, pp. 163—184). Nous retrouvons ces problèmes, surpris dans l'atmosphère tendue du procès de Girolamo Zane, que Ugo Tucci reconstitue dans ses différentes phases depuis l'arrestation de l'ancien capitaine général de la flotte à la fin de 1570 jusqu'à la mort de l'inculpé avant qu'une sentence fût rendue (*Il processo a Girolamo Zane, mancato difensore di Cipro*, pp. 409—433).

La question du principal type de navire de la Méditerranée, la galère, et celle de son « moteur humain », la chiourme, sont traitées dans leurs aspects essentiels — système de vogue et augmentation puis réduction du nombre des rameurs, recrutement de la chiourme : recrutement volontaire ou (et) obligatoire, forçats, esclaves — dans le rapport de Maurice Aymard qui concerne, compte tenu des différences de puissance à puissance, l'ensemble de cette mer, mais insiste surtout, basé sur une très riche information tirée en premier lieu des archives de Simancas, sur les flottes du roi d'Espagne (*Chiourmes et galères dans la seconde moitié du XVI[e] siècle*, pp. 71—91).

Il y a encore un partenaire de très grand poids, le pape Pie V, créateur de la Ligue. Avec lui, nous nous trouvons sur le terrain des idéologies et du sentiment Ce renouveau de l'idée de croisade dans le climat post-tridentin est ampleme analysé par Mgr. Hubert Jedin (*Papst Pius V, die Heilige Liga und der Kreuzzugsgedanke* pp. 193—213). Dans une zone pas trop lointaine de celle de la croisade, nous porte Achille Olivieri avec ses considérations sur *Il significato escatologico di Lepanto nella storia religiosa del Mediterraneo del Cinquecento* (pp. 257—277).

Enfin, il y a ceux à qui les idées de Chrétienté et de croisade se présentent en d'autres termes, ceux qui, soumis à l'Empire ottoman, attendent d'une victoire chrétienne leur libération : Grecs et Albanais, Slaves du Sud et Roumains, une partie des Hongrois. Trois rapports les concernent directement, que nous devons à M. Manoussacas, à A. Pippidi et à A. Tamborra. C'est un domaine beaucoup plus flou, car pour ces peuples sans Etats — sauf les Roumains, dont la liberté était pourtant gravement limitée et qui étaient en train de traverser une des époques où le poids de la domination ottomane se faisait le plus sentir — on n'a pas à suivre une ligne d'action autonome et unitaire, mais des mouvements pour la plupart locaux, des vagues d'espoir qui traversent les populations, des projets de soulèvement et des efforts qui sombrent dans l'indifférence ou le manque d'intérêt momentané des puissances auxquelles on fait appel. Donner de la cohérence à ces actions éparses, dégager des lignes d'évolution dans les attitudes, surprendre des états d'esprit diffus dans les sociétés sud-est européennes, c'était assurément une tâche difficile dont les rapporteurs se sont acquittés tout à leur honneur. Evidemment, ainsi que le faisait remarquer Agostino Pertusi dans sa « Conclusione », il y a encore de longues recherches à entreprendre à ce sujet dans les archives d'Istanbul et de l'Occident. L'enquête menée récemment pour la Grèce en Espagne et à Venise par I. Hassiotis, et que M. Manoussacas met largement à profit, a déjà montré ce que l'on est en droit d'en espérer. Les mouvements des Grecs sont suivis par M. Manoussacas depuis les années qui précédèrent Lépante jusqu'aux événements de 1572. Le savant grec insiste à juste titre, dans son rapport, sur la part prise par les Grecs à la bataille même de Lépante, embarqués soit sur la flotte turque — il les considère au nombre d'environ 25.000 ; leur attitude ne manqua pas de contribuer à sa défaite — soit, plus importants sans doute, dans les rangs des chrétiens, enrôlés dans les territoires vénitiens. Souvent même, les navires avec leurs capitaines et leurs équipages étaient Grecs, surtout de Crète et de l'Heptanèse. Les Grecs étaient nombreux aussi dans la flotte espagnole. Et cette conclusion de l'auteur : « ...nel tragico bilancio dei morti e dei feriti i Greci vengono in primo posto come percentuale tra tutte le nazioni, grandi o piccole, che presero parte alla battaglia di Lepanto » *(Lepanto e i Greci*, pp. 215—241).

Sous un titre forcément un peu vague — *Les pays danubiens et Lépante* (pp. 289—323)— Andrei Pippidi réussit, en maîtrisant une matière rebelle, à embrasser un vaste territoire, où se meuvent, à la recherche d'une liberté perdue, Albanais, Slaves du Sud et Roumains, sans se faire faute, d'ailleurs, dans cet enchevêtrement des destinées des peuples balkaniques, d'entrer parfois aussi en territoire grec.

En continuation de ses importantes recherches antérieures, le Pr Tamborra concentre son attention sur l'action et les aspirations des mêmes peuples pendant la période de «l'après Lépante», lorsqu'il devient clair que—pour nous servir du titre du chapitre final de *la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* — «la guerre n'aura pas lieu sur mer» *(Dopo Lepanto: lo spostamento della guerra antiturca sul fronte terrestre*, pp. 371—391). L'auteur réexamine aussi l'effort militaire italien durant «la longue guerre» de la fin du XVI^{e} siècle et du début du XVII^{e}.

Pour terminer, mentionnons encore la série de rapports dédiés à «l'écho» de la bataille de Lépante : M. Cortelazzo, *Plurilinguismo celebrativo* (pp. 121—127) ; G. Gorini, *Lepanto nelle medaglie* (pp. 153—162) ; A. Pallucchini, *Echi della battaglia di Lepanto nella pittura veneziana del'500* (pp. 279—287), à ces intéressantes contributions pouvant être rattachée aussi celle, déjà mentionnée, de A. Olivieri. D'un intérêt particulier dans ce dernier groupe est sans doute le rapport de C. Dionisiotti — *Lepanto nella cultura italiana del tempo* (pp. 127—151) — dont la finesse de l'analyse et l'ampleur des problèmes soulevés en font une des pièces maitresses du volume.

La «lumière» de Lépante s'est avérée extrêmement favorable à ce large tour d'horizon, auquel la Fondation Giorgio Cini a convié tant d'éminents savants. Grâce à cet effort conjugué, on a pu mieux surprendre quelques-uns des nombreux secrets de la Méditerranée dans la seconde moitié du XVI^{e} siècle et, avec eux, ceux d'une bonne tranche d'histoire européenne.

M.B.

La parution d'un nouveau volume de l'*Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen* ne peut être signalée qu'avec une profonde satisfaction. Initié à la fin du siècle passé par Fr. Zimmermann, ce corpus des documents concernant le passé médiéval de la population saxonne de Transylvanie s'est immédiatement imposé à l'attention des historiens, aussi bien par l'importance du contenu des documents publiés que par la haute tenue de l'édition. Mais, après la publication des trois premiers volumes en 1892—1902, en vue de laquelle Fr. Zimmermann s'était associé Carl Werner et Georg Muller, le quatrième se fit attendre jusqu'en 1937. Il était dû à Gustav Gündisch et allait jusqu'à la fin de l'année 1437. De nouveau,

un long silence suivit, qu'heureusement vient de rompre la parution en 1975 du cinquième volume, dont l'éditeur est encore une fois le professeur Gündisch (*Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, begründet von Franz Zimmermann. Fünfter Band, 1438—1457, Nummer 2300—3098, mit 9 Tafeln, bearbeitet von Gustav Gündisch. Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti — Böhlau Verlag, Köln-Wien, 1975, LX—639 p.).

Ce nouveau volume contient 799 documents, dont presque la moitié (365) est constituée par des inédits, que l'éditeur publie soit in extenso (216) soit sous la forme de regestes détaillés (149). A ceux-ci s'ajoute un autre groupe de 70 documents, qui n'étaient connus auparavant que par des regestes et dont on donne maintenant le texte intégral. Mentionnons aussi, en ce qui concerne les documents déjà publiés — 205 republiés intégralement et 159 en regestes — que plus d'une fois il s'agissait de publications devenues très rares et que, excepté les 76 pièces reproduites d'après les publications dont elles firent déjà l'objet, tous les autres ont été revus sur l'original.

La matière que ces presque 800 documents apportent au chercheur est riche et variée, car ils éclairent aussi bien la vie des communautés rurales que celle des villes, la production que le commerce, les institutions que la vie politique. Nous sommes, ainsi que l'éditeur n'oublie pas de le souligner dans son introduction, au lendemain de la grande révolte paysanne de 1437, dont on sent encore l'écho persistant. Mais, les deux décennies que les documents du volume recouvrent sont justement celles où se déroula la magnifique carrière de Jean Hunyadi. Ce n'est donc pas étonnant que plus d'un quart des pièces du présent recueil émanent de sa chancellerie, se basent sur son autorité ou se réfèrent d'une manière ou d'une autre à sa personne et à son activité. Les documents ayant trait à ses campagnes antiottomanes ne sont pas rares non plus. Les relations des communautés saxonnes avec la Moldavie et surtout avec la Valachie sont, à leur tour, richement illustrées.

Historien distingué et éditeur rompu à la tâche, le professeur Gündisch a su assurer à ce nouveau volume du précieux *Urkundenbuch* les conditions scientifiques et techniques qui en font un instrument de travail sûr et d'une indiscutable utilité. Tout ce que l'on est en droit d'espérer, c'est que la suite du recueil ne se fasse plus aussi longtemps attendre.

M.B.

PAUL MACKENDRICK, *The Dacian Stones Speak*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1975.

Over fifteen years ago Paul MacKendrick set out to explore the cultural history of classical antiquity, using archaeology as his chief avenue of approach. Half a dozen books later, he has interrogated the stones of Italy, Greece, France, Iberia, and the Rhineland for what they can tell us of the life of the ancient world ; and now, in his latest work, he turns to the archaeological remains of Dacia and of modern Romania as a whole.

In this Preface MacKendrick, now Professor of Classics and History at the University of Wisconsin, calls *The Dacian Stones Speak* "a labor of love" ; yet it must have been an ambitious labor too. In preparation for writing it MacKendrick learned Romanian (students of the language will be cheered by his statement that "a reading knowledge ... can be acquired in six weeks by anyone conversant with Latin or another Romance language"), and he has used Romanian sources extensively. In addition, he visited several archaeological sites in Romania, and collaborated closely with a number of Romanian scholars, who made available to him their knowledge, hospitality, technical assistance, photographic and other materials, and museum and library facilities.

The Dacian Stones Speak cuts a wide swath in both time and space. It extends beyond Roman Dacia proper — roughly modern Transylvania, Oltenia, and Banat — to take in the lower course of the Danube and the Black Sea coast (Moesia Inferior, in Roman times), with excursions further north into Moldavia, where prehistoric sites abound though Roman remains are few.

Chronologically, MacKendrick begins with the earliest finds from Neolithic times, dating from around 3,000 B.C., and carries on down to the beginning of the eighth century of our era ; the last date in his chronology is 704, the year of the sack of Tomis on the Black Sea by Avar and Slav invaders.

Following an opening section on prehistoric Romania, MacKendrick devotes a separate chapter to those remarkable and tenacious Greek foundations on the Black Sea coast, the cities

of Histria, Tomis (modern Constanța), and Callatis (modern Mangalia). A third chapter deals at length with Dacia before the Roman conquest, and there are four more on Trajan's campaigns, Roman rule in the area, and subsequent developments. A closing section deals with religion, arts, and crafts, as revealed by archaeological evidence, and demonstrates among other things the rich admixture of religious beliefs at this crossroads of the Empire, where soldiers from many parts of the Roman world stood guard on the imperial *limes*. Indeed, *The Dacian Stones* as a whole reveals the complex interpenetration in ancient times of Greek, Roman, barbarian, Oriental, and indigenous elements on the soil of today's Romania.

MacKendrick writes for both scholar and layman, and can be read with equal profit by those curious to know what archaeology can tell us about life in ancient times in Romania, and by those who prefer to take these archaeological remains on their own, artistic terms. All readers are likely to be impressed, as the author was himself, with the elegant lines and distinctive design of Neolithic pottery, the citadels of the mountain heartland of the ancient Dacians, and the traces of the sojourn of other peoples in the area, like the spectacular bird-crested Celtic helmet discovered in 1961 near Ciumești, in the northwest of Transylvania.

In all, 160 black-and-white plates accompany *The Dacian Stones Speak*, including six maps of the area and more than twenty plans and drawings of towns, camps, citadels, and other structures. Seventeen plates are devoted to Trajan's Column alone, and another ten to the *tropaeum* of Trajan at Adamclisi. All are of high technical quality.

Indeed, a special word of commendation must go to the author and the editors of the University of North Carolina Press for the format of *The Dacian Stones Speak*. The reproductions are arranged in close proximity to the passages in the text which describe them ; the maps and plans are lucid, and numerous enough to provide the reader the guidance he needs ; binding and typography are handsome, and the text is free of errors in the orthography of Romanian and ancient names. MacKendrick has provided a chronology and chapter bibliographies, and there is an index, a list of illustrations, and a list of Latin and Romanian place-name equivalents.

R. E. A

Inscripțiile grecești și latine din secolele IV—XIII descoperite în România culese, traduse în românește, însoțite de indici și comentate de Emilian Popescu. Prefață de D. M. Pippidi *(Inscriptiones intra fines Dacoromaniae repertae Graecae et Latinae anno CCLXXXIV recentiores* collegit, Dacoromanice vertit, commentariis indicibusque instruxit Aemilianus Popescu. Praefationem scripsit D. M. Pippidi). București, Editura Academiei, 1976, 438 pp., 442 tables

Le volume présente un total de 447 inscriptions, dont 304 grecques, 137 latines et 6 bilingues. Ces inscriptions sont distribuées, comme suit, entre les diverses provinces roumaines : 192 grecques, 78 latines et 6 bilingues en Dobroudja *(Scythia Minor)* ; 103 grecques et 33 latines en Olténie *(Dacia Inferior)* ; 1 grecque et 77 latines au Banat ; 2 grecques et 6 latines en Transylvanie *(Dacia Superior)* ; 3 latines en Valachie et 6 grecques en Moldavie. Si au point de vue numérique les inscriptions grecques sont plus fréquentes en Dobroudja, Olténie et Moldavie, elles sont généralement très courtes, s'agissant surtout de simples estampilles appliquées sur des objets d'importation, ce qui prouve l'existence des liens commerciaux avec Byzance. L'introduction de l'ouvrage, ainsi que le commentaire témoignent de l'exactitude de l'information et s'avèrent utiles, cependant leur traduction dans une langue de circuit mondial aurait beaucoup facilité la tâche des spécialistes étrangers désireux de consulter un recueil aussi riche et instructif. Notons le soin accordé à la rédaction des index et la précision des photos annexées afin de permettre la vérification des textes. Le présent recueil se révèle comme un précieux instrument de travail pour l'étude d'une période historique très peu connue ; il va faciliter sensiblement le travail de l'historien, obligé auparavant de chercher son matériel dans maintes publications dispersées et souvent difficilement accessibles. Le volume fait partie de la collection *Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae*, qui paraît par les soins de D. M. Pippidi et I. I. Russu et dont la première partie contenant les inscriptions de Dacie a été publiée en 1975.

H.M.

REXHEP ISMAJLI, *Shenjë e ide* (Signe et idée), Prishtinë, Rilindja, 1974, 161 pp.

Familiarisé avec les méthodes scientifiques les plus modernes, bien introduit dans les problèmes fondamentaux de l'albanologie, le jeune professeur Rexhep Ismajli de l'Université de Prishtina réunit dans ce joli petit ouvrage une suite de contributions écrites dans l'intervalle des années 1970—1973. Elles portent sur des domaines variés : la linguistique générale et son histoire, la philosophie de la langue, le structuralisme linguistique, la linguistique fonctionnelle, le style, le langage poétique et l'art de la traduction — le tout reposant sur des exemples fournis par l'albanologie. Le lecteur aura le plaisir d'y trouver les remarques sensées et les généralisations intelligentes qui sont nécessairement le fruit de lectures aussi vastes que variées ; il sera entraîné au-delà des limites étroites des faits isolés, à la recherche des analogies avec d'autres disciplines, par le besoin de saisir les liens imprévus autant que les conclusions d'ordre général, exprimés dans un langage personnel, châtié. Le respect de l'auteur pour des personnalités scientifiques de la taille d'un Ferdinand de Saussure, L. Bloomfield, N. A. Chomsky, L. Hjelmslev, A. Martinet et Eqrem Çabej — qu'il traite de « couronne de la linguistique albanaise » — est hautement justifié et fait pour inciter à des recherches minutieuses et fécondes. Son essai de délimiter le langage scientifique du langage lyrique partant d'exemples pris à la littérature universelle traduite en albanais mérite d'être élargi de manière à aboutir aux conclusions d'ordre général. Il convient de saluer l'appréciation de Fan Noli comme traducteur albanais des chefs-d'œuvre de la littérature universelle : en effet, une traduction artistique ne peut qu'enrichir le patrimoine culturel d'un peuple.

H. M.

TITOS P. JOCHALAS, *Sulla problematica dei prestiti bizantini e neogreci nei dialetti italo-albanesi*, « Balkan Studies », XVI (1975), 44—45

Très souvent il est fort difficile de faire une distinction entre les emprunts du byzantin et du néo-grec faits par les langues albanaise, bulgare et roumaine. Néanmoins, cette distinction s'impose puisqu'il s'agit d'une période historique dépassant un millénaire et demi.

L'auteur de la présente étude a eu l'heureuse idée de fixer son attention sur les éléments byzantins, compris dans les parlers albanais des colonies créées par la diaspora albanaise en Italie avant le XVI^e, et qui sont restées depuis sans contact avec le monde grec. Il est intéressant de remarquer que la plupart de ces éléments byzantins conservés par les parlers albanais se retrouvent dans les langues bulgare et roumaine, c'est-à-dire qu'ils faisaient partie d'une aire de civilisation spécifique dispersée sur une grande superficie. On les constate aussi dans le dialecte aroumain. Leur étude est à même de faciliter la tâche de ceux qui voudront connaître la stratification des emprunts faits du grec par ces langues.

Par conséquent, à part les considérations d'ordre historique qu'elle rend possible, la méthode comparatiste permet de déterminer avec certitude les éléments byzantins entrés dans l'albanais, l'aroumain et le roumain. Voici quelques exemples : *dhafina-dafne -dafin, dhaskal-dascăl-dascăl, fanar-fănar-fînar, qeramidhe-kiramidă-cărămidă, stihistihio-stihie*, etc. Certains éléments grecs sont entrés dans la langue roumaine par l'intermédiaire du latin (par exemple : *pharmacum-farmec* « délices, enchantement », *mystacea-musteață*), alors qu'en albanais et en aroumain par le contact direct avec les Grecs (*farmek* « venin », *fărmac* « venin » ; *mustak-mustacă* « moustache »). Le mot *chindisi* (aroum. *kindisescu*, alb. *qëndisenj*) attesté au XVII^e siècle, était probablement plus ancien et avait pour point de depart la forme byzantine ἐκέντησα.

H. M.

Грамматический строй балканских языков. Исследования по семантике грамматических форм. Leningrad, Nauka, 1976, 318 pp.

Ce recueil, paru sous la direction du pr A. V. Desnickaja, se compose de : 10 contributions à l'étude de l'albanais, 2 concernant la langue roumaine, 1 sur la langue grecque et une autre sur le serbo-croate. L'ouvrage s'ouvre avec l'ample étude de A. V. Desnickaja, *La catégorie*

du collectif et la catégorie de la masse dans l'histoire de la structure grammaticale de la langue albanaise (p. 5—104). Deux autres études sont consacrées au parler albanais en Ukraine (dans les villages de Devneskoe du district de Taz, Georgievka du district de Tjuški et Gamiiovka du district de Djandran) ; elles sont dues à L. V. Šarapova, *La structure grammaticale du substantif dans le parler des colonies albanaises d'Ukraine* (p. 105—125) et à I.I. Voronina-L.V. Šarapova, *A propos de la structure de la composition des mots au génitif dans le parler des Albanais d'Ukraine* (p. 174—180). Un article de I. I. Voronina est dédié au *Problème du système de l'article dans la langue albanaise* (p. 125—161). La structure du verbe fait l'objet des études suivantes : A. P. Sytov, *Fragments de l'histoire de la flexion verbale en albanais* (p. 193—201) ; A. V. Žugra, *À propos de quelques types des formes du présent dans la langue albanaise* (p. 201—215) ; A. P. Sytov, *L'aoriste et le parfait dans la langue épique albanaise du Nord* (p. 215—225) ; A. V. Žugra, *Sur l'origine du futur albanais de type tosque* (p. 225—254) et G. I. Eintrej, *Contributions au problème du rapport aspect -temps dans le système verbal albanais* (p. 254—272). Une autre contribution albanologique est signée par Ju. A. Lopašov, *L'ordre des mots dans la proposition narrative simple* (p. 272—283). Remarquable nous semble l'étude de A. B. Černjak, *Encore une trace de l'influence grecque sur le latin balkanique — le roum. « către < contra × cata »* (p. 297—316). T. A. Repina traite de *Quelques problèmes controversés de caractère typologique de la déclinaison nominale roumaine* (p. 161—174), alors que K. I. Logačev met en lumière quelques *Traits caractéristiques typologiques de la morphologie néo-grecque* (p. 283—197) et V. P. Proničev formules des *Remarques sur la situation actuelle du vocabulaire serbo-croate* (p. 180—192). Il convient de souligner le mérite du pr A. V. Desnickaja d'avoir non seulement créé, mais stimulé aussi l'activité de l'école albanologique et balkanologique de l'institut de linguistique de Leningrad.

H. M.

Burime tregimtare bizantine për historinë e Shqipërisë shek. X—XV pregatitur për botim nga (Sources historiques byzantines pour l'histoire de l'Albanie aux X^e—XV^e siècles, publiées par) Koço Bozhori — Filip Liço. Akademia e Shkencave e RPSh, Instituti i Historise, Tiranë, 1975, 396 pp.

Le présente recueil se compose de passages tirés de vingt-cinq sources dont les plus longs proviennent des chroniques « des Tocco » (64 pp.), Anne Comnène (57 pp.), Laonicos Chalcocondyle (21 pp.), Théodore Scutariote (16 pp.). Si la première de ces sources n'a pu profiter du commentaire à la magistrale édition de Giuseppe Schirò, publiée par l'Accademia dei Lincei en 1975, le professeur Schirò a eu néanmoins l'obligeance de mettre à la disposition des éditeurs le texte respectif, de sorte que l'information historique n'a pas souffert.

L'introduction, rédigée par Koço Bozhori, aiguille l'attention sur les buts, la méthode et le contenu de l'ouvrage. Chaque texte est précédé d'une note bio-bibliographique et s'accompagne d'une traduction albanaise, ainsi que d'un commentaire succinct. Dans les limites du possible, les auteurs ont choisi les meilleures éditions des sources respectives, tout en se servant aussi de la littérature adéquate. L'index des titres et fonctions, ainsi que l'index des noms renvoient au texte sans analyser ou exposer sommairement son contenu. Malgré quelques erreurs d'impression, les citations grecques sont reproduites, en général, correctement. Le mérite de ce recueil est de mettre à la disposition des historiens et du grand public une mine d'informations, une littérature attrayante, pour la première fois traduite en albanais. Toutefois, l'information concernant les Albanais ne saurait être épuisée de cette manière, car les renseignements des sources mineures sont eux aussi en bon nombre. On pourrait les recueillir et les publier dans un volume à part. La littérature byzantine offre aux spécialistes de l'albanologie un terrain propice, qui attend d'être exploité systématiquement.

H. M.

Rečnik na bălgarskata literatura (Dictionnaire de la littérature bulgare), BAN, Institut de littérature, I, Sofia, 1976, 408 p.

Ce volume est le premier des trois projetés et il comprend, dans l'ordre de l'alphabet cyrillique les lettres A, B, V, G, D. Y ont contribué des membres de l'Institut de littérature de Sofia, qui ont déjà fait leurs preuves, l'équipe rédactionnelle étant dirigée par l'académicien

G. Tzanev (rédacteur en-chef), B. Anghelov, S. Bakardjieva, T. Zecev, E. Karanfilov, D. Lekov, M. Nikolov, B. Ničev, M. Tzaneva, E. Tzvetanova.

Ce dictionnaire rédigé avec une scrupuleuse rigueur scientifique sera un instrument de travail plus que utile, absolument nécessaire. Les riches informations qu'il contient ne sont pas faites seulement pour instruire un large public de lecteurs, comprenant naturellement les étudiants et les élèves, mais autant pour servir aux historiens de la littérature bulgare et aux critiques littéraires, ceux de l'étranger surtout. Dans leur ensemble, les trois tomes du dictionnaire totaliseront 1500 articles concernant « les onze siècles de littérature bulgare », consacrés aux écrivains (poètes, prosateurs, auteurs dramatiques, historiens et critiques littéraires) ainsi qu'aux anciens textes (Evangile d'Asseman, Psautier de Bologne, etc.), aux revues littéraires, aux cercles de lettrés ou sociétés littéraires, aux éditeurs, traducteurs et illustrateurs, aux bibliothèques. On y trouvera également des renseignements sur les divers courants de la pensée et de la littérature bulgares ou sur l'évolution des genres littéraires, depuis les apocryphes religieux et la littérature populaire du Moyen Age jusqu'aux mémoires, drames et romans historiques. C'est donc une véritable histoire du livre et des milieux intellectuels de Bulgarie qui nous est offerte.

Ce qui augmente la valeur de ce travail c'est l'utile bibliographie jointe à chaque article, qui à la suite d'une liste complète des ouvrages dus à l'écrivain en question, rappelle les titres des études qui se rapportent à sa vie et à son œuvre.

El. S.

'ΑΠΟΣΤΟΛΟΣ 'ΑΘ. ΓΛΑΒΙΝΑΣ, 'Η *ἐπὶ 'Αλεξίου Κομνηνοῦ* (1081 — 1118) *περὶ ἱερῶν σκευῶν, κειμηλίων καὶ ἁγίων εἰκόνων ἔρις* (1081—1095). Θεσσαλονίκη, 1972 (Βυζαντινὰ κείμενα καὶ μελέται. 6)

Der Regierungsantritt des byzantinischen Kaisers Alexios' I. Komnenos im Jahre 1081 war gekennzeichnet durch die Bedrohung des Reiches durch die Petschenegen, die Seldschuken und vor allem die Normannen. Um die notwendigen Maßnahmen ergreifen zu können, ließ Alexios Kultgerat und Zimelien veräußern und von Ikonen das Gold und Silber entfernen. Darüber entbrannte ein kirchenpolitischer und theologischer Streit, in dem Leon, Metropolit von Chalkedon, als hauptsachlicher Widersacher und der Patriarch Eustratios Garidas als bedeutendster Parteiganger der Staatspolitik in Erscheinung traten. Erst eine Synode im Jahre 1095 brachte den Ausgleich der Meinungen.

Glavinas' Buch erarbeitet aus dem umfangreichen Quellenmaterial ein Bild jener Ereignisse und liefert damit einen für die politische, die Kirchen- und die Literaturgeschichte gleichermaßen wertvollen Beitrag.

Irm.

ΜΑΡΙΑ ΜΑΝΤΟΥΒΑΛΟΥ, 'Η *ἑλληνικὴ „θεματογραφία" στὴ δύση καὶ οἱ κώδικες* Vat. Gr. 1733, 1826, 1890 'Αθῆναι, 1973 (Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας.88)

Die *θεματογραφία* (das „Aufsätzeschreiben") gehörte zur erprobten, aus der byzantinischen *σχεδιογραφία* erwachsenen Unterrichtsmethode der griechischen Auslandsschulen nach der Eroberung Konstantinopels durch die Türken 1453. Sie ist uns besonders gut für Italien faßbar durch die Kodizes 1733, 1826 und 1890 der Vaticana, welche derartige Texte überliefern. Bei deren Lektüre wird deutlich, daß die *θεματογραφία* sprachliche Bildung mit ethischer und patriotischer Erziehung zu verbinden wußte. Aus den erwähnten Kodizes bringt die Verfasserin Beispiele für Aufsätze mit religiöser wie mit wissenschaftlicher Thematik, Aufsätze nach Sprichwortern und Apophthegmen, Urteile über antike wie über zeitgenössische Schriftsteller, Aufsätze zum Thema Griechenland. Stets ist in den Exempla die volksgriechische Ausdrucksweise (*κοινόν*) der gelehrtgriechischen (*'Ελληνικόν*) gegenubergestellt.

Irm.

HORST RÖHLING, *Unterstützung fur die Griechen in deutschen Zeitschriften der 20er Jahre des 19. Jahrhunderts*, „Hellenika", 1975, 42—56.

Der Aufsatz verdeutlicht an einem reichen Material, daß der griechische Freiheitskampf in nahezu allen deutschen Zeitschriften der Epoche einen fast durchwegs positiven Widerhall fand. Leider verzichtet die Darstellung auf eine Periodisierung der philhellenischen Bewegung ebenso wie auf eine gesellschaftliche Zuordnung.

Irm.

CARL GÖLLNER, *Die siebenbürgische Militärgrenze. Ein Beitrag zur Sozial- und Wirtschafts geschichte, 1762—1851*, Munchen 1974, 264 Seiten.

Obwohl das Akademiemitglied D. Prodan aus Cluj-Napoca die Geschichte des 87jahrigen Bestehens der siebenburgischen Grenzregimenter ausführlich dargestellt hat, obwohl die gründliche Studie des Munchener Professors Matthias Bernath über *Habsburg und die Anfänge der rumänischen Nationsbildung* 1972 in Leiden erschienen ist, obwohl C. Göllner 1973 selbst eine Studie über die Grenzregimenter veröffentlichte und im Jahre 1975 Valeriu Şotropa eine Monographie mit geschichtlichem und juridischem Charakter über den *Grenzbezirk von Năsăud* erscheinen ließ, wird die vorliegende Arbeit, die als Beilage den Text von nicht weniger als 75 Dokumenten enthalt, nicht in ihrem Wert geschmälert. Sie läßt sich im Gegenteil als eine wertvolle und nützliche Arbeit vermerken.

Neu ist an diesem Werk von C. Gollner erstens, daß er lokale Details berücksichtigt, die für das vollstandige Verständnis des siebenbürgischen Militärconfiniums wesentlich sind, Details, die in Akten der Wiener Zentralarchive enthalten sind. So behandelt das Buch die unerhörten Zwangsmaßnahmen, durch die die siebenbürgischen Grenzregimenter entstanden, die stiefmütterlichen Verhaltnisse, in welchen ihr wirtschaftliches und organisatorisches Leben verlief, die Zwangsversetzung, einiger orthodoxen Bauern — die anfangs nicht in die Reihen der Grenzjäger aufgenommen wurden, dies erfolgte nur, nachdem einige ihren Glauben abschworen —, die Intoleranz und feudale Unterdruckung, die sich nicht abschaffen ließ. Davon handeln die 75 publizierten Dokumente, die aus siebenbürgischen Archiven (von Sibiu, Braşov, Sf. Gheorghe, Odorhei, Năsăud, und Cluj-Napoca) stammen und die die Informationen der führenden Stellen aus Wien und Budapest erganzen.

Zweitens erweist dieses Werk, daß bei der Untersuchung der Schwierigkeiten und der negativen Folgen, die durch Bildung und Erhaltung der Grenzinstitution hervorgerufen wurden, die Vergewaltigung des nationalen und religiosen Bewußtseins in den Vordergrund zu rücken ist, mehr als die erzielten sozialen und politischen Reformen. Dies bekannten in ihren Berichten sowohl die Generale Buckow und Hadik als auch der Gouverneur von Siebenbürgen, S. Brukenthal. So erklärt sich, warum die habsburgische Führung seit 1765 gezwungen war, den eigenen konfessionellen Gesichtspunkt aufzugeben und auch die Orthodoxen in die „Confinien" aufzunehmen. Hierdurch wird auch die ständige Pendelbewegung verstandlich, die auf Grund der Osmose zwischen den Rumänen aus Siebenburgen und den „Brüdern" von jenseits den Karpaten stattfand und die sich in dieser Zeit verstärkte. Dies geschah sogar in den Zeiten, in denen die materiellen und organisatorischen Grundlagen der Grenzler sich bedeutend verbesserten.

Die künstlich geschaffene Institution der Militärgrenze erwies sich fur das Imperium zusehend hinderlicher, besonders in der Zeit der Revolution von Tudor Vladimirescu und der Revolution des Jahres 1848.

Das Bewußtsein, der rumänischen Nation anzugehoren, der Mut, mit dem die Grenzjager immer ofter ihre Ansprüche stellten, sowie der ganze Bildungsprozeß, der ihr Leben veranderte, werden vom Autor im zweiten Teil des Werkes (S. 88—122) analysiert.

„Das siebenbürgische Militar-Confinium, erdacht als ein Instrument für die Dämpfung der zentripetalen Impulse, trug dazu bei — ohne es zu wollen — zu einem Moment der nationalen Erweckung des unterdruckten Volkes" zu werden, schließt mit Recht der Autor, im Kommentar eines Ausspruchs, den Bach, der österreichische Innenminister aus der Zeit des Absolutismus (1850—60), tat (S. 123—124).

Einige Unachtsamkeiten bei der Zusammenstellung des Ortsnamenverzeichnisses (S. 262—263) sowie das Fehlen einer Landkarte, die die Benützung der Studie sehr erleichtert hätte, diese beiden Mangel beeinträchtigen den Wert der Arbeit nicht wesentlich, die — neben den älteren Monographien und Studien — eine reiche, wenn auch nicht erschöpfende Information und eine konkrete Interpretation der Tatsachen bringt.

T. B.

GIUSEPPE FISCHETTI, *Ugo Foscolo e il Corsaro Greco (Niccolò Kefalàs)*, Nuova Rivista Storica, LV, III—IV, 1971, pp. 334—350.

C'est une étonnante biographie, typique pour l'inquiet XIX[e] siècle, que dévoile cet article sur les rapports entre le poète des *Sepolcri* et son ami Niccolò Kefalàs, ce dernier ayant fourni au premier le personnage du « corsaire grec ». Né (en 1763) dans l'île de Zante, comme Foscolo, Kefalàs paraît être l'auteur d'un ouvrage inédit, en grec, *Sur la Serbie et son sage prince Miloš Obrenović*.

Sa vie, très mouvementée, a été mêlée de près aux affaires du Sud-Est européen à l'époque des revolutions nationales. De Constantinople il est allé en Russie pour rejoindre l'armée de Napoléon qu'il suivra pendant la retraite de 1812 jusqu'à Dresde. On le retrouve à Paris sous la Restauration, en 1818. En 1821 il était à Mossoul, en Perse : à la nouvelle de l'insurrection hétairiste, il revient en Russie et, avec l'aide de Capodistria, il gagne la Grèce à travers le Portugal et l'Espagne. Si alors il a pris part aux combats pour l'indépendance hellénique, cela ne peut avoir eu lieu qu'en 1822, car déjà l'année suivante Kefalàs se trouve aux Indes. L'itinéraire parcouru par lui en 1824 comprend Londres, Naples et Rome, d'où il écrit une lettre au métropolite Ignace d'Hongrovalachie, etabli à Pise (la réponse est datée du 19 février 1825). Les projets dont il faisait part au prélat ne visaient rien de moins que l'union des catholiques et des orthodoxes qui, comptait-il, allait illustrer le pontificat de Léon XII. Il travaillait également à insurger la Serbie et le Monténégro contre la Porte. En effet, il vivra ensuite quelques années en Serbie, auprès du prince Miloš qui en 1833 l'a employé comme intermédiaire dans ses relations avec les Turcs. Chargé par Obrenović des travaux qui devaient rendre praticable le cours du Danube dans la région de Smederevo, Kefalàs a contribué donc à généraliser la navigation à vapeur sur le fleuve entre Galaţi et Vienne. Cependant, son activité n'a pas été exempte de deboires (son associé, un certain Kavadias, qu'il avait envoyé à Galaţi avec un bateau chargé de marchandises, l'a trompé et il l'a poursuivi en justice devant un tribunal de Constantinople). Il est mort en 1850.

On aimerait à savoir plus sur ce curieux personnage, qui avait bien l'étoffe d'un Marco Antonio Canini. Qu'on nous permette de signaler à son biographe une brochure écrite par Kefalàs et publiée à Londres en 1826 L'excellente bibliographie du philhellénisme dressée par Mme Loukia Droulia l'a enregistrée sous le numéro 1088. Son titre est *A Letter adressed to the Right Hon. William Venables, Esq., by Captain Nicolo Chiefala, Greek of Zante* (L. Droulia, *Philhellénisme* pp. 152—153).

Des aventuriers, ce Kefalàs découvert par G. Fischetti, Canini, récemment évoqué par un article du pr Tamborra, ou Brancovich, dont j'ai brièvement esquissé la carrière dans cette revue même? Des agités, certes, inlassablement à la recherche d'un coin de terre où ils fissent la guerre aux abus sociaux et aux injustices nationales. Précepteurs ou maîtres d'école, journalistes ou faiseurs de libelles, souvent même marchands, ils changeaient de profession aussi facilement que de résidence. Leur fonction sociale, pour subversive qu'elle puisse avoir paru aux hommes politiques réactionnaires et aux partisans de l'ordre, a été de créer. L'intelligentsia des pays sud-est européens leur doit, sinon ses origines, son rapide développement au cours du XIX[e] siècle.

A. P.

CONSTANTIN BUŞE, *Comerțul exterior prin Galați sub regimul de port franc (1837—1883)* (Le commerce extérieur par Galatzi sous le régime de port franc (1837—1883), Bucureşti, Editura Academiei RSR, 1975, 202 p. (Biblioteca istorică XLV).

Le port de Galatzi, dont l'activité fait l'objet de la présente étude, fut l'un des points sensibles de l'essor économique que le Traité d'Andrinople (1829) et l'Union des Principautés Roumaines (1859) avaient déterminé pour ces dernières, en rejetant le monopole ottoman et en unifiant le marché intérieur roumain. Aucun ouvrage ne s'était encore proposé d'étudier le commerce extérieur de ce grand port pour toute la période comprise entre l'introduction du régime de port franc et la suppression de ce privilège, c'est-à-dire pour une moitié de siècle. De riches matériaux d'archives permettent à l'auteur de rendre une image complète de la vie économique

d'un centre qui avait été de tout temps recherché par le négoce balkanique et occidental et dont l'essor au XIXe siècle a fait essaimer tout un monde de commerçants, d'hommes d'affaires et de diplomates, en y facilitant également une remarquable activité culturelle.

En divisant tout d'abord son livre en deux parties : *Galatzi port de la Moldavie (1837—1861)* et *Galatzi port de la Roumanie (1862 — 1883)*, l'auteur a opéré ensuite d'utiles sous-divisions, compte tenu des moments historiques déterminants pour l'évolution des pays roumains. C'est ainsi que, pour la première partie, après les « préliminaires » rendant les conditions générales du commerce extérieur roumain à la fin du XVIII-e siècle et au début du XIXe siècle (Chapitre I), on établit ses deux principales étapes, celle de la création du régime de port franc de la ville de Galatzi (1834—1837) et ses conséquences immédiates (1837—1847) (Chap. II) et celle du développement du commerce extérieur par ce port entre 1848 et 1861 (Chap. III).

Dès le début, le régime de port franc de Galatzi créa une intense circulation des marchandises, cette ville devenant — avec le port de Brăila — « un véritable pont de liaison entre l'économie de Moldavie et celle des États capitalistes européens, une porte d'entrée, pour le commerce roumain, dans le grand courant des échanges internationaux ». Le III-e chapitre a en vue les grands événements qui ont marqué la vie politique des Principautés Roumaines entre 1848—1861 . La Convention douanière entre la Valachie et la Moldavie, la Révolution de 1848 et l'Union de 1859. Il s'agissait là du processus qui assura d'abord un territoire commercial unique, pour faciliter ensuite la création du futur État unitaire, sous le règne d'Alexandre Ioan Cuza. Les réformes qui devaient réglementer la structure de la société roumaine sur de nouvelles bases capitalistes et leurs conséquences pour le commerce extérieur du porte de Galatzi sont analysees dans la seconde partie (Chap. I). 21 % de la valeur moyenne de l'exportation générale du pays était assurée par ce port, dont le commerce représentait 30 % de la valeur de l'exportation générale en 1871, les céréales y détenant la place principale parmi les marchandises exportées. Quant à l'importation, l'apport du commerce de Galatzi représente 42 % et même 70 % du total de l'importation roumaine, en dépassant en général la moitié de la valeur de cette dernière. L'aspect le plus caractéristique de ce commerce entre 1862 et 1875 est le rôle prépondérant qu'y tient l'importation, la balance commerciale restant favorable à l'importation dans toute cette période, avec une supériorité évidente allant jusqu'à plus de 24 millions de lei pour 1866. C'est ainsi que ce port s'est assuré la suprématie de l'importation, alors que Brăila voyait se consolider sa position de principal exportateur du pays.

Le dernier chapitre continue l'enquête entreprise dans cette seconde partie de l'ouvrege, en s'occupant de la dernière étape du commerce extérieur de Galatzi, celle des années 1876—1882, qui fut influencée par plusieurs facteurs économiques. Il s'agit de la Convention commerciale avec l'Autriche-Hongrie et de la réalisation de l'indépendance nationale. La Convention entravait les tendances protectionnistes de la politique économique roumaine et elle fut jugée comme « une monstruosité » dont les effets défavorables ne pouvaient être atténués que par une série de conventions commerciales signées avec les autres pays européens. La balance commerciale du pays, qui avait été en permanence active, jusqu'en 1876, devint passive à partir de 1877, l'industrie étant sensiblement endommagée par les abus de l'expansionnisme de l'Autriche-Hongrie. Pour cette dernière, par contre, « le bilan monstrueux » des années 1877—1883 s'est soldé avec un total de 1 022 432 370 lei pour ses marchandises introduites en Roumanie, alors que notre pays exportait dans la monarchie voisine seulement pour 527 539 717 lei. Pour le port de Galatzi, la Convention avec l'Autriche-Hongrie a également eu des conséquences défavorables, en dirigeant une grande partie de notre commerce sur les voies de terre. Les combats de 1877—1878 ont provoqué la baisse du commerce de ce port, en fermant la navigation pour une année, ce qui a déterminé la faillite, en 1878, de l'une des sociétés les plus renommées de cette ville. Aussi la diminution de l'exportation pour cette période est-elle évidente Les Angalais continuent pourtant a y être enregistrés parmi les principaux acheteurs, suivis par les Français, les Turcs et les Bulgares, les Grecs, les Austro-Hongrois, les Italiens En ce qui concerne l'importation, Galatzi a été entre 1876—1882 le premier port de toute l'importation roumaine.

Mais ce régime de port franc, dont cette étude a examiné l'efficacité pour une si longue période, touchait à sa fin. Les transformations économiques et politiques qui avaient fait recouvrer son indépendance à la Roumanie imposaient une réglementation du tarif douanier — préconnisée depuis 1874 — qui rendait nécessaire la suppression du régime de port franc. La création, en janvier 1878 des entrepôts pour les marchandises étrangères des ports de Galatzi, Brăila, Ismail, Giurgiu et Turnu Severin fut décisive dans ce sens. Une vive dispute s'engagea à ce sujet entre les hommes politiques roumains de l'époque et ce n'est qu'en 1883 que ce régime cessa de réglementer le commerce extérieur de Galatzi. L'événement n'influença pas défavorablement son développement, prouvant de la sorte que ce privilège était devenu

inopérant et que sa suppression était demandée par l'évolution même de la vie économique nationale.

Mais nous n'avons glané là que fort sommairement quelques données générales de cette activité économique, qui ne rendent que de façon insuffisante la richesse des renseignements de cet ouvrage. Nous tenons à préciser que ces renseignements touchent la diversité des marchandises, leur destination, les quantités et les valeurs. Il s'en détache aussi les principales courbes permettant une image claire de l'évolution de ce processus pour les différents secteurs envisagés. On y fait également de fréquentes mentions des principaux partenaires d'échange (marchands, sociétés) et des conditions de la navigation, en offrant un tableau des plus complets de ce trafic commercial particulièrement productif pour l'économie nationale et si recherché par le commerce international.

C.P.-D.

P. G. EIDELBERG, *The Great Rumanian Peasant Revolt of 1907. Origins of a Modern Jacquerie*, Leiden, E. J. Brill, 1974. Studies of the Institute on East Central Europe, Columbia University.

The fundamental importance of the agricultural sector in the process of economic development in Europe has never received a proper degree of acknowledgement from historians. The best known models of economic development have all insisted on the necessity for a decisive break with historical continuity and that the transformation of the non-agricultural sectors of the economy within a short period of time was a crucial element in this break. For Marx this break in continuity was brought about by changes in the mode of production, for subsequent generations of historians by the 'industrial revolution', for Rostow by 'the take-off', and for Gerschenkron, by 'a typical spurtlike upsurge'. But even in those European economies where it may be possible to identify such a break, in Belgium in the 1830s or Germany in the 1850s, the success of the development process still depended on change and response in the agricultural sector, for unless spendable consumer income there had continued to rise there would have been an inadequate internal market to sustain the growth of industrial output. Elsewhere, as in the Netherlands, the growth of output of all the sectors of the economy proceeded in a more harmonious way with no break in continuity and in some economies, such as Hungary or Sweden, agriculture was even a leading sector in the initial stage of sustained development. It was not in fact possible in Europe to transform the economy merely through the pressure of industrial change; where the development process was successful it was a balanced development. If there was a decisive break with the continuity of the historical past it is to be found in the dissolution of the legal framework of old régime agriculture as much as in the industrial sector.

It is in this context that Eidelberg's book should be considered. After the unification of the Danubian Principalities most political opinion had fallen in behind the idea that the economic development of the country would best be promoted by furthering the already well-established export trade in grain and animals. The fall in international grain prices after 1873, the increasingly protective agricultural tariffs of western Europe and the prohibition of cattle imports into the Austro-Hungarian customs union, together with the apparent evidence by the 1880s that Romania was falling behind rather than catching up with income levels in the developed economies, led to powerful political pressures to industrialise the country more rapidly. It is Eidelberg's contention that these pressures, by dividing political opinion on the role of the agricultural sector in the industrialisation process and by encouraging the idea that the dissolution of the boyar estates was imminent, produced the great revolt of 1907.

In order to speed up industrialisation the Romanian liberal party decided in 1904 to increase the levels of income and of mobility of resources in the countryside by a programme of agricultural reform designed to provide capital and land on easier terms to the more substantial peasant farms while excluding the smaller and less viable units of landholding from these benefits. This was to be achieved by assimilating to the central banking structure and the Treasury the Popular Banks, which, as Eidelberg shows, were encouraged to form themselves on the limited-liability profit making basis of the Schulze-Delitsch banks in Germany so as to exclude the financially weaker members of the village community from participation. Closer financial links were established between the Popular Banks and agricultural co-operatives formed to lease land from the large village communities' estates *(obştii săteşti)*. The immediate

cause of the revolt, in which as many as 11,000 people may have been killed, was, however, Eidelberg argues, not the liberal reforms but the way in which the opponents of these reforms played upon the peasants' objections to their inegalitarian nature and their inadequacy. A group of Moldavian landlords led by the liberal Vasile Kogălniceanu, who wished to maintain the policy of development through agricultural exports, proposed a complete breaking-up of the greater estates in equal proportion among all the peasants. Their hope was that their own smaller estates of about 100 hectares in size would escape these changes, that a more equal land distribution would retard industrialisation, and that they would then be able to re-establish the cattle export trade to Austria-Hungary. Feeling that in these circumstances one great push would now achieve their aim of getting more land and overturning the existing legal and social system the peasants rose in a jacquerie whose immediate aims were, as the author argues, as conservative as they were radical.

Eidelberg's thesis is supported by extensive research in local Moldavian archives and his book is a most valuable contribution to Romanian history, all the more valuable for being one of the few such contributions made in English. It must be hoped that it will interest more scholars in the western world in the history of a country which destroys most of our assumptions about the nature of European economic development. The only weakness in detail of the author's work is in the attribution of motives to Kogălniceanu. It is difficult not to feel that the negative conservatism of his position was stronger than its positive aspects, for they were unrealisable from the outset. There was no reason for the Empire to weaken the Hungarian positions by allowing cattle imports from Moldavia and even less likelihood that Romania would be included in an Austro-Hungarian common market as a political solution to the Transylvanian question.

In general, however, the book tends to lose sight of the extreme brutality and misery which the original policy of encouraging agricultural exports by maintaining the boyar estates had brought to the Romanian countryside. Was the great revolt of 1907 so sharply distinguished in its causes from that of 1888? The whole of the European experience in the nineteenth century suggests that it was impossible to obtain resources for development through driving down peasant incomes. The obvious analogy is with contemporary Russia and in an interesting concluding chapter the author compares the agricultural policy of the Romanian Liberals with that of Stolypin. But when Stolypin began his reform programme there was already a large amount of industrial employment in Russia ; for those driven out of the village economy by the Romanian Liberal party there would have been no alternative to emigration. The problem of economic development in Romania was in fact more difficult than the author admits and the Liberal party solution less clearly justified.

The scope and scale of the revolt, the savage fury of the Russian revolt two years earlier, the sullen hatreds, murders, strikes and boycotts, which prevailed in the similarly backward agricultural areas of Ireland, Andalusia, Spanish Galicia, Austrian Galicia and southern Italy and Sicily combined to throw a deep shadow over the industrialisation boom which accompanied the birth of the new century. They were all reminders that a century of European industrialisation had not materially improved the conditions of many heavily populated regions; rather it had made their economic situation more difficult and by slowly crushing the hopes of their inhabitants led them to attempt more desperate solutions. Coming in so short a period such events were a shock to the moral complacency of the developed world and led to the first real questioning of the idea that industrialisation and economic development were for all practical purposes synonymous. They reawoke an interest, dormant since the physiocrats, in the agricultural sector of the economy, on which 80 per cent of the Romanian population still depended for their living. Although therefore the great revolt was suppressed most bloodthirstily and the policy of the Liberal party pursued still more vigorously, these sad events still contributed to a significant turning point in European history. It would be welcome if Eidelberg's original research and provocative thesis would also be seen in that wider historical context; a book as good as this ought to provoke further study of these important issues.

A. S. M.

Conférence nationale des Études sur la lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais, Tirana, 1975, 211 pag.

Le volume contient sept rapports présentés par les historiens albanais en novembre 1974. Les discours d'ouverture et de clôture appartient à Aleks Buda, Président de l'Académie des Sciences.

Le premier rapport, soutenu par Nexhmije Hoxha, porte le titre *La lutte antifasciste de libération nationale, grande révolution populaire conduite par le Parti Communiste d'Albanie* (p. 10—42). La thèse de l'auteur repose sur l'idée qui affirme que la lutte antifasciste de libération nationale se transforma dans une révolution populaire anti-impérialiste démocratique et ce contenu fut déterminé par les conditions objectives, sociales et politiques — le régime d'oppression politique et économique fasciste d'occupation et les rapports sociaux féodalo-bourgeois —, conditions qui ont donné naissance à deux contradictions fondamentales : entre le peuple et les occupants d'une part, entre les masses populaires et les principales classes et couches dominantes et exploiteuses — les grands propriétaires fonciers, les *bayraktars* et la bourgeoisie réactionnaire — d'autre part. A la différence de ce qui s'était produit auparavant, dans le cadre du mouvement de libération nationale et démocratique en 1912, en 1920 et en 1924 quand le pouvoir politique demeurait entre les mains des classes dominantes et exploiteuses, cette fois-ci le peuple albanais insurgé, conduit par le parti communiste, garda ses armes afin d'obtenir non seulement la libération nationale, mais l'affranchissement social aussi.

Le rapport de Ndreci Plasari a comme sujet *L'Union du peuple autour du Parti Communiste d'Albanie dans le Front de libération nationale* (p 43—68) et souligne le fait qu'au cours des trente ans qui se sont écoulés depuis le jour de la Libération, l'expérience de l'union du peuple autour du Parti s'est enrichie bien davantage, parce que ses fondements se sont consolidés sur la base des idéaux et des intérêts communs des masses populaires, de leur profonde conviction de la justesse de la ligne politique du Parti, de la large participation, active et directe de ces masses à l'action révolutionnaire, pour le développement de l'économie et de la culture, pour la réalisation des transformations socialistes de la société, l'administration du pays et la défense de la Patrie.

Vehbi Hoxha et Ndreçi Plaseri présentent *L'Insurrection armée du peuple albanais dans la lutte antifasciste de libération nationale* (p. 69—101), insurrection que le Parti définissait comme la « veritable voie de la libération » et qui doit être integrée dans la révolution populaire parce qu'elle était organiquement liée à la création du front commun de la libération nationale et du nouveau pouvoir démocratique populaire. La nouvelle armée albanaise qui se créait dans le feu de la Lutte de libération nationale avait vu le jour et s'agrandissait comme une armée du peuple, comme une armée de la révolution, comme le défenseur des intérêts vitaux des ouvriers, des paysans et de toutes les forces démocratiques révolutionnaires et par cela les masses du peuple voyaient, pour la première fois, dans les unités de partisans leur propre armée.

La question du pouvoir dans la lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais est traitée par Luan Omari (p. 102—128) qui affirme qu'à la différence de plusieurs autres pays de l'Europe qui traversèrent après leur libération l'étape d'un pouvoir démocratique révolutionnaire en coalition avec des partis bourgeois, avant qu'un pouvoir socialiste y fut instalé (durant les années 1947 et 1948), l'Albanie n'a pas connu une telle étape ; le Gouvernement démocratique de ce pays reflétait, par sa composition, celle du Front de la Libération nationale qui n'était pas une coalition de partis, mais une organisation unique des couches les plus larges de la population, rassemblées dans la Lutte antifasciste par le Parti communiste lequel ne partagea pas le pouvoir avec aucun autre parti, parce que, entre autres raisons, il n'y avait pas en Albanie d'autres forces politiques antifascistes.

Shyqyri Ballvora et Sotir Manushi abordent le problème du *Mouvement de libération nationale du peuple albanais et de la Lutte antifasciste mondiale* (p. 129—160) et font la précision qu'en élaborant la stratégie à suivre au cours de la Lutte de libération nationale, le Parti Communiste de l'Albanie définit les principaux ennemis extérieurs du peuple — les fascistes italiens et allemands ; il définit ses alliés extérieurs aussi : L'Union Soviétique, la Grande-Bretagne et les États-Unis d'Amérique ainsi que tous les peuples qui avaient pris les armes contre le fascisme Le P.C.A. s'est guidé d'après le principe selon lequel il faut compter sur ses propres forces, principe qui ne niait pas le fait que la conquête de l'indépendence nationale ne pouvait pas être réalisée hors du cadre de la grande alliance des peuples contre les agresseurs fascistes et sans barrer la voie à toute intervention impérialiste.

Bedri Dejda et Dhimiter Shuterqi s'occupent des *Problèmes de la culture nouvelle durant la Lutte antifasciste de libération nationale* (p. 161—189) et remarquent le fait que la création littéraire et artistique de la lutte ne se limita pas aux seuls moyens de la satire, de la polémique et de la dénonciation ; le pathos qui anime une grande partie des articles, des poésies,

de la prose narrative, etc. reflète la politique du Parti, la lutte, les sacrifices et les hauts faits des meilleurs fils du peuple, le patriotisme de masse, les nobles traditions et vertus populaires et nationales.

En tirant les *Conclusions de la Conférence nationale des études sur la Lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais* (p. 190—205), Ndreçi Plasari évoque la riche littérature déjà existente sur ce thème et remarque le fait que la Conférence, à son tour, a contribué à donner une explication scientifique plus étendue et plus approfondie de la Lutte antifasciste de libération nationale en tant qu'une grande révolution populaire dirigée par le Parti communiste, comme un processus de transformation de la lutte pour la libération nationale en révolution populaire au contenu anti-impérialiste démocratique.

L .P. M.

Balcanii — zonă a păcii, cooperării și bunei vecinătăți (Les Balkans — zone de la paix, de la coopération et du bon voisinage). Coordination du volume et préface par George Macovescu, București, Editura Politică, 1976, 256 p. + annexes + index.

Ce volume, réalisé par un collectif de Ministère des Affaires Étrangères et du Centre d'études et de recherches d'histoire et de théorie militaire de Bucarest, dont la coordination et la préface sont signées par le pr George Macovescu, le ministre des Affaires Étrangères de la République Socialiste de Roumanie, s'avère d'une utilité incontestable pour le lecteur qui s'intéresse à la politique de la Roumanie dans la décennie 1965—1975.

Les paroles de Nicolae Titulescu : « Les Balkans ont été durant longtemps les champs ensanglantés d'une humanité folle, pour que les dirigeants responsables ne se posent pas la question : que faisons-nous pour que l'histoire ne soit plus une répétition ininterrompue d'un passé odieux ? » (le 1-er février 1934), ouvrent la préface (p. 5—17) dont les idées mettent en relief les coordonnées essentielles de la politique roumaine dans le Sud-Est européen pendant la période envisagée. Il s'agit d'une politique de paix, de coopération et du bon voisinage, basée sur le respect de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité territoriale de tous les pays balkaniques. Tout en enregistrant les précédents historiques du rapprochement balkanique, le pr G. Macovescu nous donne les dimensions profondes de la leçon qui nous enseigne que l'histoire de notre siècle fait valoir les impératives majeures de l'amitié et de la coopération dans le Sud-Est européen.

C'est ainsi que la politique balkanique de la Roumanie pendant les années 1965—1975 nous est présentée dans les trois parties de l'ouvrage, sur la base des documents officiels.

En respectant l'ordre chronologique, les auteurs nous offrent dans la première partie (p. 21—163) une sélection bien révélatrice des discours, messages et interviews du Président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceaușescu — illustre promoteur de la collaboration et de la coopération balkaniques.

La deuxième partie (p. 167—180) est consacrée à la présentation, dans la même manière, des textes des résolutions des Congrès et de la Conférence Nationale du Parti Communiste Roumain, du *Programme du P.C.R.* adopté au XI^{e} Congrès (le 28 novembre 1974) et des résolutions du Comité Politique Exécutif du Comité Central du Parti Communiste Roumain précisant les directions fondamentales de la politique sud-est européenne de la Roumanie.

Dans la dernière partie (p. 183—253) sont insérés les textes des communiqués communs signés par les représentants de la République Socialiste de Roumanie et des pays balkaniques à l'occasion des visites réciproques.

Les deux annexes (p. 259—276, 1-ère), instruments bilatéraux (traités, déclarations communes, accords, conventions, protocoles) conclus par la Roumanie avec les pays balkaniques (1945—1975, 2-e)—A. organisations internationales et quelques formes non-gouvernementales de promotion de la collaboration balkanique, et B. formes de la collaboration multilatérale dans les domaines auxquels ne sont pas encore formellement consacrées des organisations non-gouvernementales interbalkaniques — s'avèrent comme un précieux instrument de travail.

Un index thématique achève ce volume, qui est un plaidoyer convaincant de la politique de paix et de coopération promue par la Roumanie dans les Balkans, au cours de la décennie 1965—1975.

C. I.-S

LIVRES REÇUS

AJANOVSKI-OČE, VANGEL, *Егејски Бури — Револуционерното движење во Воденско и Ноф во Егејска Македонија*, Skopje, Институт за Национална Историја, 1975, 448 p.

Ancient monuments of Georgia: Vardzia (en anglais, russe et le géorgien), Leningrad, Aurora Art Publishers, 1975, 235 p. y compris les 154 ill. et la bibliographie.

ANTAL ENDRE, *Das Wirtschaftslenkungssystem des ungarischen Sozialismus — Entwicklungen seit 1968*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1976, 179 p.

BERK, CHRISTIAN ALPHONSUS VAN DEN, *Das Wesen der Sprache*, Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 1975, 169 p.

Библиография на Българската библиография 1974 — Годишен указател—, Sofia, Народна Библиотека „Кирил и Методий", 1975, 202 p.

Bibliographie zur Deutschlandpolitik 1941—1974 [Redaktion: Albrecht Tyrell], Frankfurt am Main, Bundesministerium fur Innerdeutsche Beziehungen, Alfred Metzner Verlag GMBH, 1975, 248 p.

Biographisches Lexikon zur Geschichte Südosteuropas [herausgegeben von Mathias Bernath und Felix v. Schroeder, Redaksion Gerda Bartl], Band II G-K, Munchen, R. Oldenbourg Verlag, 1976, 542 p.

BOUBOULIDOU, FAIDONOS K., Βιβλιογραφία νεοελληνικῆς φιλολογίας τῶν ἐτῶν 1971—1972, Athènes, 1975, 196 p.

CENDON, PAOLO, *Il dolo nella responsabilità extracontrattuale*, Torino, G. Giappichelli — Editore, (1970) 1974, 607 p.

Çështje të gramatikës së shqipes së sotme, II, Tiranë, Akademia e Shkencave e RPSH, Instituti i Gjuhësisë dhe i Letërsisë — Sektori i gramatikës, 1975, 264 p.

Classica atque mediaevalia Jaroslao Ludvíkovský octogenario oblata, Brno, Opera Universitatis Purkynianae Brunensis, Fakultas Philosophica, 1975, 304 p. + XVI p. ill.

Cumhuriyt'in 50 nci Yılında Türkiye'de Sanayileşme ve Sorunları Semineri — Ankara, 28—31 Ocak 1974, Ankara, Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakultesi Yayınları, 1975, 1074 p.

Друга колективна изложба Самоуких Ликовних Уметника из Светозарева, Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника Светозарево, 1975, sans pagination

EYUBOǦLU, BEDRI RAHMI, *Delifişek (Sanat Yazıları)*, Ankara, Bigli Yayınevi, 1975, 410 p.

FOKA, SPIRIDONOS G., Οἱ Ἕλληνες εἰς τὴν ποταμοπλοΐαν τοῦ Κάτω Δουνάβεως, Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1975, 478 p. + 30 ill.

FÜRUZAN, *Parasız Yatılı*, Ankara, Bilgi Yayınevi, 1975, 195 p.

GAVRILOVIĆ, SLAVKO, *Војводина и Србија у време првог устанка*, Novi Sad, Институт за Изучавање Историје Војводине, 1974, 473 p.

GEORGAKAS, DIM. I., Ἡ Ἑλληνικὴ λεξικογραφία καὶ τὸ μεσαιωνικὸ λεξικὸ τοῦ Ε. Κριάρα (ἕνα πολυτιμότατο ὄργανο ἐρεύνας) (Extr. de « Byzantina », T.8os, p. 247—294), Thessaloniki, 1976.

GIOHALA, TITOU P., Ὁ Γεώργιος Καστριώτης-Σκεντέρμπεης — Εἰς τὴν Νεοελληνικὴν ἱστοριογραφίαν καὶ λογοτεχνίαν, Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1975, 170 p. + XXXI p. ill.

GUILLAND, RODOLPHE, *Titres et fonctions de l'Empire byzantin*, London, Variorum Reprints, 1976.

GYULA, NAGY, *Parasztélet a Vásárhelyi — Pusztán*, Békéscsaba, 1975, 682 p. + 79 p. ill.

HANTÓ, ZSUZSANNA, *Jászi Oskár és Szabo Ervin Vitája a Tudomány és a Politika Viszonyáról*, Pécs, Magyar Tudományos Akadémia — Dunántúli Tudományos Intézet, 1976.

HATZIDAKI, MANOLI, Εἰκόνες τοῦ ἁγίου Γεωργίου τῶν Ἑλλήνων καὶ τῆς συλλογῆς τοῦ Ἰνστιτούτου, (Icones de Saint-Georges de Grecs et de la collection de l'Institut), Venezia, Βιβλιοθήκη τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἰνστιτούτου Βενετίας, 1975, XXXVII p. + 79 planches.

HAUPTMANN, FERDINAND, *Jelačić's Kriegszug nach Ungarn 1848*, Tomes I et II [herausgegeben vom Historischen Institut der Universität Graz — Abt. Sudosteuropaische Geschichte], Graz, 1975, 167 p. et 353 p. + 2 cartes.

KEMAL, ORHAN, *Murtaza*, Istanbul, Cem Yayınevi, 1975, 431 p.

KURDOĞLU, ÇELIK, *Dış Ticaret ve Teknik Seçimi*, Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakultesi Yayınları, 1975, 220 p.

LOVÁSZ GYORGY, *Mezogazdasági Célu Felszini Vitzárolási Lehetoségek Pécs Kozelében*, Pécs, Magyar Tudományos Akadémia — Dunántuli Tudományos Intézet, 1976, 30 p.

La lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais. Documents principaux (1941—1944), Tirana, Editions «8 Nëntori», 1975, 558 p.

Μελετήματα στὴ Μνήμη Βασιλείου Λαούρδα (Essays in memory of Basil Laourdas), Thessaloniki, E. Sfakianakis & Sons, 1975, 645 p.

MOUTZOPOULOU, NIK., K., Τὰ Θεσσαλικὰ 'Αμπελάκια — Εἰσαγωγὴ στὴν ἱστορία, τὴν κοινοπραξία καὶ τὰ ἀρχοντικὰ τῆς Κωμοπόλεως —, Thessaloniki, 1975, 96 p.

The National Conference of Studies on the Anti-Fascist National Liberation War of the Albanian People, Tirana, The «8 Nëntori» Publishing House, 1975, 199 p.

PANTAZOPOULOU, NIKOLAOU I. (en collaboration avec DESPINA TSOURKA-PAPASTATHI), Κῶδιξ τῆς μητροπόλεως Σισανίου καὶ Σιατίστης ΙΖ'—ΙΘ' αἰ, I, Thessaloniki, Δικαιικὰ Μεταβυζαντιακὰ Μνημεῖα, 1974, 208 p.

PAPADOPOULOU, THEODOROU, Δημώδη Κυπριακὰ ῎Ασματα — 'ΕΞ ἀνεκδότων συλλογῶν τοῦ ΙΘ' αἰῶνος, Leukosia, Δημοσιεύματα τοῦ Κέντρου 'Επιστημονικῶν 'Ερευνῶν, 1975, 375 p.

PAPADRIANOS, IOANNIS A., *An epitaph of the Spirtas family in the yugoslav Town of Zemun* (Extr. de «Balkan Studies», 16, 2, p. 23—25), Thessaloniki, 1975.

Παράρτημα Εὐβοϊκῆς Βιβλιογραφίας *III/1900—1939* καὶ *1940—1974* (Μέρος Γ') ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ Κ/1975 τόμου τοῦ «Αρχείου Εὐβοϊκῶν Μελετῶν» p. 469—541) sans lieu d'apparition.

Проблемы литературных жанров, Tomsk, Издательство Томского Университета, 1975, 216 p.

PROTOPAPA-BOUBOULIDOU, GLIKERIAS, Νεοελληνικὰ Σύμμεικτα, Ioannina, 1975, 46 p.

RAHN, HARTMUT, *Testentwicklung und Testeinsotz durch die Studienstiftung des deutschen Volkes*, Bon-Bad-Godesberg, Institut für Test- und Begabungsforschung, 1976, 55 p.

Самостална изложба слика пере Мандића «Слике из мог Села», Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника «Светозарево» у Светозареву, 1975, sans pagination.

Самостална изложба слика Антона Репника, Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника «Светозарево» у Светозареву, 1975, sans pagination.

ŠIMÁKOVÁ, JITKA & EDUARDA MACHÁČKOVÁ, *Teatralia zámecké knihovny v českém Krumlově*, tomes 2 & 3, Praha, Knihovna Národniho Muzea v Praze, 1976, 370 p. et 125 p.

Средњовековно стакло на Балкану (V—XV век). Зборник радова са међународног саветовања оджаног од 22. до 24. априла 1974. у Београду, Beograd, Балканолошка Институт, 1975, 247 p.

SYMEONIDIS, CHARALAMBOS, *Der Vokalismus der Griechischen Lehnwörter im Turkischen*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1976, 143 p.

Terminologjia tekniko-shkencore, 17. Fjalor i termave te gjuhësisë Skqip — Rusisht — Frëngjisht-Anglisht — Gjermanisht — Italisht, Tiranë, Akademia e Shkencave e RPSH — Instituti i Gjuhesisë dhe i Letërsisë — Sektor i Terminologjise, 1975, 586 p.

TIDL, MARIE, *Die Roten Studenten — Dokumente und Erinnerungen 1938—1945* [mit einem Vorwort von Karl R. Stadler], Wien, Europaverlag, 1976, 300 p.

TODOROVSKI, GLIGOR, *Окупацијата на западна Македонија*, Skopje, Мисла Скопје, 1975, 200 p.

TODOROVSKI, GLIGOR, *Просветната политика на кралството Србија во Македонија по Балканските војни 1912—1915 година*, Skopje, «Просветно Дело», 1975, 161 p.

TOPENČAROV, VLADIMIR, *Ботев — в живота, в смърта и след нея*, Sofia, Партиздат, 1976, 210 p.

Trésor du chansonnier populaire albanais, Tirane, Académie des Sciences de la R. P. d'Albanie, Institut de Folklore, 1975, 331 p.

TSITOURIDOU, ANNAS, 'Η παναγία τῶν χαλκεων, Thessaloniki, ῞Ιδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1975, 56 p. + 32 ill. + VII ill. colorées + 4 planches.

TSIRPANLI, ZACHARIA N., Ἀλέξανδρος Μαυροκορδάτος ὁ ἐξ Ἀπορρήτων (Νέα στοιχεῖα καὶ νέες ἀπόφεις) [Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Δ' τόμου τῆς «Δωδώνης» Ἐπιστημονικῆς Ἐπετηρίδος τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων, p. 273—291 + 1 p. résumé], Ioannina, 1975.

TSIRPANLI, ZACHARIA N., Τὸ ἔτος ἱδρύσεως τοῦ Ἑλληνικοῦ Κολλεγίου τῆς Ρώμης — Οἱ θρησκευτικὲς πεποιθήσεις τῶν τροφίμων του καὶ ὁ λόγιος Κωνσταντῖνος Πατρίκιος — (Extr. de « « Επετηρὶς Ἑταιρείας Στερεοελλαδικῶν Μελετῶν », Τ.Ε', p. 33—52), Athenes, 1974—1975.

TSIRPANLI, ZACHARIA N., Ἡ « Σοσιετά τῶν γραικῶν» στὴν αὐτοκρατορία τῶν Αψβούργων *(1720)* (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Γ' τόμου τῆς « Δωδώνης » Ἐπιστημονικῆς Ἐπετηρίδος τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων, p. 153—170 + 1 p. résumé en français), Ioannina, 1974.

I Turk Dili Bilimsel Kurultayına Sunulan Bildiriler (Ankara, 27—29 Eylul 1972). Turk Kurumu'nun 40.ve Divan-u Lûgati't-Turk'un 900. Yıldonümleri Dolayısıle Düzenlenen, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1975, 575 p.

Turk Dil Kurultayı 1974 (On Dorduncu), Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1975, 295 p.

URŠIČ, MILENA, *Jožef Kalasanc Erberg in Njegov Poskus Osnutka za Literarno Zgodovino Kranjske*, Ljubljana, 1975, 257 p.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Legislaţia urbană a Ţării Româneşti (La législation urbaine de la Valachie), sous la rédaction de Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu, 1975, 316 p.

Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor. Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae, vol. I, sous les soins de I. I. Russu, 1975, 265 p.

Fontes Historiae Daco-Romanae. III. Scriptores Byzantini. Sec. XI–XIV. Ediderunt: Alexandru Elian et Nicolae Şerban Tanaşoca, 1975, 569 p.

PIPPIDI, D. M., **Scythica Minora.** Recherches sur les Colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire, 1975, 314 p.

NICOLAESCU-PLOPŞOR, DARDU et WOLSKI, WANDA, **Elemente de demografie şi ritual funerar la populaţiile vechi din România** (Eléments concernant la démographie et le rituel funéraire chez les populations anciennes de Roumanie), 1975, 292 p.

ROMAN, PETRE **Cultura Coţofeni** (La culture Coţofeni), 1976, 215 p. + 118 pl.

RUSSU I. I., **Elemente traco-getice în Imperiul Roman şi Byzantium** (Eléments thraco-gètes dans l'Empire Romain et Byzantium), 1976, 182 p. + une carte.

POPESCU, EMILIAN, **Inscripţiile greceşti şi latine din sec. IV–XIII** (Inscriptions grecques et latines des IV^{e}–XIII^{e} siècles), Collection « Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris », 1976, 439 p. + 42 pl.

PROTASE, D. **Un cimitir dacic din epoca romană la Soporul de Cîmpie** (Une tombe dace remontant à l'époque romaine, découverte à Soporul de Cîmpie), 1976, 112 p. + 24 pl.

Thraco-Dacica, Recueil d'études à l'occasion du II^{e} Congrès International de thracologie, Bucarest, (4–12 septembre 1976), 351 p.

VULPE, RADU, **Studia Thracologica**, Hommage au II^{e} Congrès International de Thracologie, Bucarest, 4–10 septembre, 1976, 336 p., 1976.

Assimilation et resistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^{e} Congrès international d' études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présentés par D. M. Pippidi, Coédition avec la Société d'Editions « Les Belles Lettres », Paris, 1976, 550 p.

CHIHAIA, PAVEL, **De la « Negru Vodă » la Neagoe Basarab** (De « Negru Vodă » à Neagoe Basarab), 1976, 256 p.

Actes du XIV^{e} Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6–12 septembre, 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p.; vol. II, 1975, 656 p. ill., vol. III, 1976, 737 p., ill.

CONSTANTINESCU MIRCEŞTI, C. **Păstoritul transhumant şi implicaţiile lui în Ţara Românească în secolele XVIII–XIX** (Les bergers transhumants et les implications de leur occupation en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^{e}–XIX^{e} siècles), « Biblioteca istorică », XLIV, 1976, 170 p.

CORFUS, ILIE, **L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire Economique, Etudes 53 (8), 1976, 216 p.

STOICESCU, NICOLAE, **Vlad Ţepeş** (Vlad l'Empaleur), 1975, 238 p.

ODOBESCU, ALEXANDRU, **Opere IV, Tezaurul de la Pietroasa** (Le trésor de Pietroasa), publié par les soins de Mircea Babeş, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 1, P. 1–204, BUCAREST, 1977

43 456

Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV–1977. N° 2 (Avril–Juin)

L'indépendance de 1877 et ses antécédents

Problèmes de l'historiographie contemporaine

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), P. O. Box 136 — 137, télex 11226, str. 13 Decembrie nº 3, Bucureşti — România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25 — 30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 — 8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei nº 125, téléphone 50 76 80, Bucureşti, 71021 — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV 1977 N° 2

SOMMAIRE

L'indépendance de 1877 et ses antécédents

Problèmes de l'historiographie contemporaine

Documents et témoignages

Notes brèves

Chronique

A nos lecteurs

Comptes rendus

L'AUTONOMIE DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE DANS LES ACTES OFFICIELS DE LA PORTE, AU COURS DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLE

MIHAI MAXIM

Cette étude est fondée sur les documents de la seconde moitié du XVI^e siècle, compris dans la vaste collection des *Registres des affaires importantes (Mühimme Defterleri)*, vol. 1—74, et dans le supplément de celle-ci, *Registres supplémentaires des affaires importantes (Mühimme Zeyl Defterleri)*, vol. 1—6, ainsi que sur certaines pièces d'une valeur exceptionnelle des *Registres émanant des Finances (Maliyeden Müdevver Defterleri)*; tous ces fonds sont conservés aux Archives de la Présidence du Conseil des Ministres de la République de Turquie (T. C. Başbakanlık Arşivi) d'Istanbul. Bien sûr, nous avons utilisé aussi le matériel documentaire européen — y compris le matériel roumain — bien connu par les chercheurs. Des données des plus utiles nous seront fournies par nos études antérieures sur les obligations économiques de la Moldavie et de la Valachie envers la Porte durant la période envisagée, étant donné la liaison étroite qui existe entre le statut politico-juridique de tout État et son support économique.

Nous chercherons d'abord à déterminer *l'essence* de l'autonomie roumaine, en examinant pour cela les droits dont jouissaient les Pays roumains (particulièrement ceux de la Moldavie et de la Valachie, qui sont moins connus que ceux de la Transylvanie), conformément aux stipulations légales, ainsi que les tentatives ottomanes pour violer le statut juridique d'autonomie des Pays roumains et la réaction roumaine à ces tentatives, obtenant ainsi finalement l'image de l'autonomie réelle des deux pays [1]. En deuxième lieu, nous analyserons la *forme* juridico-diplomatique de reconnaissance (de garantie) de l'autonomie moldo-valaque par la Porte. À titre d'exemple, dans la troisième partie *(Annexe)* de l'étude, nous reproduirons intégralement un document (découvert dans le registre des finances des Başbakanlık Arşivi), qui illustre, on ne peut mieux, comme forme et comme contenu, les points de vue exposés dans cette étude.

[1] Cette image ressortira encore plus clairement lorsque, au cours d'une prochaine étape, nous comparerons l'autonomie de la Moldavie et de la Valachie à celle de la Transylvanie, de Raguse, du Khanat de Crimée, des Principautés géorgiennes, de certaines îles de la mer Egée (Chios, Naxos), du Monténégro, de l'Egypte, etc, ainsi que l'a déjà suggéré Ion Matei *(Quelques problèmes concernant le régime de la domination ottomane dans les Pays Roumains*, „RÉSEE", X/1, 1972, p. 66). C'est ainsi qu'a procédé, par exemple, N. H. Biegman pour analyser la position de Dubrovnik dans le système ottoman *(The Turco-Ragusan Relationship. According to the firmâns of Murâd III (1575—1595) extant in the State Archives of Dubrovnik*, Paris, La Haye, Mouton, 1967, pp. 29—72.

Soulignons enfin que, sous le rapport chronologique, la période envisagée — la seconde moitié du XVI[e] siècle — est d'un intérêt particulier pour le problème qui nous occupe, étant donné qu'elle représente la première étape de la domination ottomane dans les Pays roumains, depuis son instauration effective (après 1538) jusqu'à la réaction de Michel le Brave (1594). C'est au cours de cette étape que s'est, de fait, constitué — pour plus de trois siècles — le statut d'autonomie des Principautés.

I. SUBSTANCE DE L'AUTONOMIE ROUMAINE

a) DROITS DES PAYS ROUMAINS ENVERS LA PORTE CONFORMÉMENT AUX STIPULATIONS LÉGALES.

Les actes officiels de la Porte, de la seconde moitié du XVI[e] siècle, et ultérieurs reconnaissent catégoriquement *l'intangibilité du territoire roumain et son administration par les autochtones*. Ainsi, un ordre *(hükûm)* du 28 muharrem 985/17 avril 1577 adressé au cadi de Rušçuk demandait à celui-ci d'interdire aux musulmans de s'établir en Valachie et de se marier avec des « infidèles » (afin de ne pas altérer la pureté musulmane) ; pour éviter désormais de pareilles situations, il était prescrit que ceux qui viendraient en Valachie dans des intérêts commerciaux devraient quitter le pays aussitôt conclue l'affaire pour laquelle ils étaient venus [2]. Une prescription identique était faite la même année, pour la Moldavie [3]. Le texte de l'acte accordé par le sultan à Mihnea Turcitul, le 22 ramazan 993/17 septembre 1585, est encore plus clair :

« Et que personne de mes grands vizirs, ni parmis les beylerleys, ni parmi les serviteurs de ma Porte de Félicité ou d'autres catégories, ne touche jamais et d'aucune façon *(asla ve katiyyen)* ni au vilayet d'Eflâk, ni à ses beys, ni à ses logothètes, ni à ses boyards, ni à ses knèzes, ni à ses *reaya*, ni à ses fils et à ses filles, ni à ... ses marchandises et à ses biens »[4] (Voir *Annexe)*.

La reconnaissance de l'intangibilité du territoire roumain est tout aussi claire et hautement significative deux cents ans plus tard (à une époque où elle était violée de manière flagrante), à savoir dans un ordre de 1761 adressé au vizir de Vidin et à d'autres officiels ottomans de cette zone :

« La Valachie, depuis les temps d'autrefois et jusqu'à ce jour, est enregistrée séparément à la Chancellerie *(Kalem)* et il est interdit de la fouler aux pieds. Elle a droit à la liberté à tous les égards et ses sujets et ses habitants ont le droit d'être en paix et heureux, de posséder leurs propriétés et leurs terres et d'en jouir ; de même, que personne d'un autre pays ne viole les frontières de la Valachie et de l'Olténie » [5].

---

[2] Başbakanlık Arşivi, Istanbul (plus loin, les mêmes archives), *Mühimme Defteri*, vol. 30, p. 41, ordre 99.

[3] *Documente turceşti privind istoria României* (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), vol. I (1455—1774), élaboré par Mustafa A. Mehmed, Editura Academiei R. S. România, Bucureşti, 1976, doc. 141, p. 132.

[4] *Maliyeden Mudevver Defterleri*, (Registres émanant des Finances), no. 17.932, pp. 11—12. V. aussi Şerban Papacostea qui, dans le compte rendu de notre ouvrage *Culegere de texte otomane* (Recueil des textes ottomans) Bucarest, 1974, a également apprécié que le document « reconnaît catégoriquement l'autonomie de la Valachie » (« Revista de istorie », no. 1, tome 28, 1975, p. 139).

[5] *Documente turceşti privind istoria României*, I, doc. 260, p. 272.

En vertu de cette intangibilité territoriale, les marchands ottomans ne pouvaient, même en pleine époque phanariote, entrer dans le pays qu' avec des firmans spéciaux, qu'ils devaient présenter au prince en personne ou à un représentant du prince [6].

Par conséquent, la Valachie et la Moldavie, ainsi que la Transylvanie, *formaient un corps séparé de l'Empire ottoman proprement dit.* Cette situation est confirmée par les termes exprès de plusieurs firmans du XVI^{e} siècle, qui font la distinction entre les « Pays bien gardés » *(Memâlik-i Mahruse)*, c'est-à-dire l'Empire ottoman, et les Principautés [7], considérées comme ne faisant pas partie de la Maison de l'Islam *(dar ül-Islâm)* [8], ainsi que par le fait significatif qu'entre les deux organismes administratifs il existait des frontières, marquées par des signes spéciaux [9]. A noter que pour des problèmes de frontière entre la Moldavie et l'Empire ottoman, dans la zone de Kilia et de Cetatea Albă (Akkerman), on avait encore recours en 1581 à « l'acte de frontière » *(sınurnâme)* conclu « entre le sultan Bayezid (II) et Etienne le Grand *(Koca Istefan)* », acte qui était conservé dans la citadelle de Kilia, ainsi qu'il ressort d'un document ottoman de cette même année [10].

Non seulement l'intangibilité du territoire roumain — avec tout ce qui cela comportait (richesses du sol et du sous-sol, propriétés de la classe dominante et du prince, etc.) — était proclamé officiellement par la Porte, mais aussi *son droit à l'auto-administration*, conformément à ses propres lois et par ses propres organes politico-administratifs. Ainsi, un firman de 1586 adressé au beylerbey de Roumélie interdisait catégoriquement à celui-ci de s'immiscer dans les affaires intérieures des « infidèles » de Moldavie et de Valachie : « Que personne ne se mêle des affaires des infidèles de Moldavie et de la Valachie, en dehors du *kharadj* qu'elles payent selon la loi ancienne (*Eflâk ve Buğdan kefresinin kanun-u kadim üzere veregeldikleri haraclarından ma'ada sayır hususlarına bir ferd karışmayup...*) » [11]. Par un autre ordre du 25 receb 984/18 octobre 1576 à Alexandre II Mircea, le sultan demandait au prince valaque de restituer à ses raïas (ses sujets) l'argent pris en plus pour le *kharadj* et, à l'avenir, d'avoir soin de respecter le montant des redevances, tel qu'il est stipulé

---

[6] *Ibidem*, doc. 34, 36, 259, 262.

[7] Voir, par exemple, pour la Moldavie : *Maliye Defteri*, no. 17.961, p. 39, doc. du 29 şaban 993/26 août 1585 ; pour la Valachie : *Maliye Defteri*, no. 17.932, doc. du 22 ramazan 993/17 septembre 1585 ; pour la Transylvanie : *Muhimme Defteri*, vol. 51, p. 60 bis, ord. 191 du 23 receb 991/12 août 1583.

[8] *Maliye Defteri*, no. 17.961, p. 39, doc. du 29 şaban 993/26 août 1585.

[9] Pour la Moldavie, dans la zone de Tighina *(Bender)* et de Cetatea Albă *(Akkerman)* : *Muhimme Defteri*, vol. 7, p. 413, doc. 1189 du 29 ramazan 975/28 mars 1568 ; *ibidem*, vol. 12, p. 346, doc. 702 du 3 safer 987/27 juin 1571 ; *ibidem*, vol. 36, p. 283, doc. 745 du 27 rebiülevvel 987/24 mai 1579 ; *ibidem*, vol. 48, p. 346, doc. 1016 et 1017 du 28 safer 991/22 mars 1583 ; pour la Transylvanie *(Erdel voyvodalığı)*, *Muhimme Defteri*, vol. 36, p. 189, doc. 511 du 18 safer 987/16 avril 1579 (La frontière de la Valachie était marquée par le Danube, à l'exception du territoire situé aux alentours des citadelles Turnu, Giurgiu et Brăila).

[10] *Mühimme Defteri*, vol. 46, p. 69, doc. 134 du 10 şaban 989/9 septembre 1581 (à remarquer l'épithète *Koca*-« le Grand » accordé par les Turcs — reproduisant, probablement une lettre roumaine à la Porte — à Etienne, prince de Moldavie près de cent ans après sa mort. On mentionne aussi des signes de frontière du temps du sultan Bayezid en 1584, dans un ordre adressé au secrétaire du Divan impérial, Süleyman, chargé du recensement du sandjak de Silistra *(Mühimme Defteri*, vol. 53, p. 136, doc. 393 du 9 şaban 992/16 août 1584).

[11] *Mühimme Defteri*, vol. 60, p. 242, ord. 568 du 8 cemaziülevvel 994/27 avril 1586.

« dans vos defters (vos registres), établis suivant vos coutumes, vos lois et vos rites *(adet ve kanunuzdan ve âyînınız üzere mâmul olan defterinüzde)* »[12]. De même, dans l'acte accordé à Mihnea II, prince de Valachie, en 1585, il était précisé : « Et quelles qu'aient été les anciennes coutumes dudit vilayet, que l'on procède conformément à elles » (voir *Annexe)*. Au prince de Moldavie, pareillement, il était signifié, le 17 cemaziülevvel 993/ 17 juin 1585, de trancher selon les lois des chrétiens *(zimmi)* le litige entre un marchand de Galata, établi alors en Moldavie, et une « infidèle » du même quartier stambouliot, avec laquelle celui-ci avait vécu quelques années maritalement, après quoi il l'avait abandonnée, la laissant sans nourriture et vêtements[13]. Lorsque, en 1586, le frère d'un janissaire fut assassiné dans un village de Valachie, le prince reçut l'ordre d'imposer au village entier le paiement « du sang et des dettes » de la victime, mais cela « conformément à vos rites » *(âyînınız üzere)*[14]. A peu près en même temps (29 şaban 993/26 août 1585), le sultan demandait tout spécialement au prince de Moldavie de permettre que l'on juge selon la loi musulmane *(şeri'at)* un litige entre un marchand musulman de Cetatea Albă (Akkerman) et des chrétiens de Moldavie, « car, du moment que (la Moldavie) ne faisait pas partie de la Maison de l'Islam, (le litige) ne saurait être jugé suivant la loi musulmane » *(Buğdan dar-ül-Islâm olmamağin, şer'ile görülmesi mümkün olmayup)*[15].

Donc, sur le territoire des Principautés, on n'appliquait pas la loi musulmane *(şer'iat)*, qui régissait les territoires ottomans soumis (les provinces), pour lesquels étaient émis d'Istanbul des *kanunnâme*'s (codes de lois) spéciaux. Il convient de souligner que si la législation ottomane (musulmane) était assez souple dans les territoires incorporés, par le fait qu'elle tenait compte des lois et des coutumes antérieures à la conquête et que par endroits — par exemple, dans certaines villes hongroises ayant une population chrétienne compacte — elle accordait même l'autonomie juridique aux communautés chrétiennes[16], dans l'ensemble c'est le cadi, l'autorité qui appliquait le chériat, qui avait le mot décisif dans tous les litiges. En échange, au nord du Danube, le prince continuait à être l'autorité judiciaire suprême, secondé par les autorités locales, sans aucune immixtion de la part des cadis en dehors des litiges entre musulmans (sujets ottomans) et chrétiens (sujets roumains)[17]. Par le fait qu'ils n'étaient pas soumis à la loi musulmane, les territoires roumains étaient exempts aussi de certaines obligations spécifiques imposées par celle-ci, telle que l'obligation de fournir des enfants pour le corps des janissaires *(devşirme)*, ou celle de recevoir des garnisons dans les places fortes.

---

[12] *Mühimme Defteri*, vol. 28, p. 126—127, ord. 301.

[13] *Muhimme Defteri*, vol. 58, p. 148, ord. 390.

[14] *Mühimme Defteri*, vol. 60, p. 138, ord. 324 du 10 safer 994/31 janvier 1586.

[15] *Maliye Defteri* (abrév. *MMD)*, no. 17.961, p. 39.

[16] Voir, par exemple, Klára Hegyi, *La juridiction autonome des villes hongroises*, dans *VII. Türk Tarih Kongresi. Ankara, 25—29 Eylül 1970*, II. cilt, Ankara, 1973, pp. 629—636 ; Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, doc. 21, pp. 108—113.

[17] *Muhimme Defteri*, vol. 58, p. 48, ord. 137 du 4 cemaziülevvel 993/4 mai 1585 au kadi de Nicopole ; *ibidem*, vol. 35, p. 34, ord. 78 du 19 rebiülâhır 986/25 juin 1578 au kadi de Rusçuk ; *ibidem*, vol. 52, p. 336, ord. 893 du gurre-i rebiülâhır 992/12 avril 1584 au kadi de Giurgiu *(Yerköğü)* ; *ibidem*, vol. 58, p. 161, ord. 428 du 25 cemaziülâhir 993/24 juin 1585, etc.

En un mot, les pays situés au nord du Danube ont conservé non seulement leurs terres et leur propre classe dominante, mais l'État lui-même, avec son administration, sa législation, son armée, son Église, sa langue officielle, qui n'ont pas été remplacées par les institutions turco-islamiques respectives, contrairement à ce qui s'est passé au sud du Danube, où l'islamisme est devenu religion d'État, privilegiée (c'est un fait assez remarquable qu'aucune mosquée n'a été construite sur le territoire de la Moldavie et de la Valachie durant toute la domination ottomane)[18].

Le symbole du maintien de l'organisme d'État était le prince. Officiellement et légalement, les princes étaient élus « par le pays » — comme auparavant — et confirmés ensuite par le sultan. Ainsi, le grand vizir Derviş Mehmed Pacha (21 juin — 9 décembre 1606) reconnaissait dans un *telhîs* (rapport résumé) adressé au sultan Ahmed Ier (1603—1607) que « le voïévodat se donne avec l'accord du pays » et que, par conséquent, à la mort de Ieremia Movilă, il recommandait de respecter la volonté du pays, qui demandait comme prince, le frère du défunt, Simion, et non pas son fils, Constantin[19]. En juin 1592, comme d'autres fois d'ailleurs, le padichah menaça les boyards de Moldavie, qui ne voulaient pas accepter Aron comme prince, que s'ils persistaient dans leur refus, dans ce cas, il enleverait le pouvoir princier aux chrétiens (qui le possédaient, par conséquent) pour le donner aux musulmans[20]. Or, une telle mesure, qui aurait signifié la transformation de la Moldavie en *beylerbeyilik* (simple province), n'a jamais été accomplie, malgré les menaces et même des tentatives réelles de la part de la Porte (par exemple en 1595).

Certains signes extérieurs de considération étaient réservées aux princes roumains : non seulement un pompeux cérémonial d'investiture, qui se déroulait dans la capitale même de l'empire, avec des réminiscences de la cérémonie de couronnement des empereurs byzantins à la Patriarchie grecque[21], mais aussi, dans les actes officiels de la Porte, un titre flatteur,

---

[18] Voir aussi D. Cantemir (*Descriptio Moldaviae*, Editura Academiei R. S. România, București, 1973, p. 127) : « On a enlevé aux princes de Moldavie le droit de déclarer la guerre, de conclure la paix, de faire des traités, d'envoyer des ambassadeurs chez les princes voisins pour des affaires d'Etat ; en échange, on leur a laissé toute liberté et presque les mêmes pouvoirs qu'autrefois de légiférer, de punir les habitants, d'accorder des dignités et de les révoquer, d'établir des impôts et mêmes des évêques, et ainsi de suite. Et ces pouvoirs du prince s'exercent non seulement sur les dignitaires et les habitants de la Moldavie, mais aussi sur les marchands turcs et sur d'autres personnes, quel que soit leur état, dès lors qu'elles se trouvent sur le territoire de sa principauté. Leur vie et leur mort sont entre ses mains ». Le même Cantemir (*op. cit.*, p. 311) écrit plus loin que, malgré ses nombreux succès, l'Empire ottoman n'est jamais parvenu à forcer l'Etat de Moldavie « à accepter la soumission par le sabre et, bien que celui-ci ait osé tant de fois secouer le joug, qu'il avait consenti à recevoir, ils ont laissé intacte son organisation politique et religieuse ». Dans *Hronicul vechimii romăno-moldo-vlahilor* (éd. Gr. Tocilescu, București, 1901, pp. 106—107), ce prince érudit note encore plus clairement que la Moldavie et la Valachie, « bien qu'obligées de verser l'argent à l'Empire ottoman, la terreur de ce monde, ont conservé intactes leurs églises, leurs lois, leur justice et leurs coutumes ».

[19] Cengiz Orhonlu, *Telhisler (1597—1607)*, Istanbul, 1970, p. 118, doc. 152 et Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, pp. 96—99, doc. 24.

[20] *Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 26, ordre du 10 ramazan 1000/20 juin 1592.

[21] Pour la seconde moitié du XVIe siècle, tout le cérémonial a été décrit, à l'occasion de l'investiture de Petru Cercel (1583), par le secrétaire génois de celui-ci, Franco Sivori (apud Ștefan Pascu, *Petru Cercel și Țara Românească la sfirșitul sec. XVI* — Petru Cercel et la Valachie à la fin du XVIe siècle, Cluj, 1944, p. 167—168), cérémonial presque identique au temps de D. Cantemir (*Descriptio Moldaviae*, édition citée, pp. 161—171). Voir également H. Dj. Siruni, *Domnii români la Poarta otomană*, d'après un manuscrit turc comprenant des notes sur les cérémonials et les réceptions du palais impérial d'Istanbul de 1698 à 1792, Bucarest, 1941, 24 p.

comparable à celui des souverains européens : « modèle pour les chefs du peuple du Messie, exemple pour les premiers parmi le peuple du Christ » *(kıdvet ül-ümera-i el-millet el-Mesihiye, ümmet-i küberâ-i et-tayife en-Nusraniye)*, etc [22]; nous le rencontrons, par exemple, pour Mihnea II en Valachie [23] et pour Aron Tiranul en Moldavie [24]. (A la même époque, des Grecs de l'Empire, un Meletios Pigas, par exemple, nommaient le même Mihnea « basilée » [25], cependant que des ambassadeurs à Istanbul, comme l'ambassadeur d'Henri II en 1552 et 1554, M. de Codignac, mentionnaient dans leurs rapports « les rois de Moldavie et de Valachie ») [26]. Les princes de Moldavie ont conservé la couronne au moins jusqu'au règne du prince Despot (1561—1563) [27] et les princes des deux pays ont toujours eu une cour, qui plus d'une fois a rivalisé en splendeur avec les cours européennes ; ils pouvaient, de même, envoyer leurs propres ambassadeurs — secrètement ou, parfois, avec l'autorisation de la Porte — à des cours étrangères ; quant à leur représentant à Istanbul (en turc, *Kapu kethudası* ou *Kapu kehayası*), il se distinguait des *kethuda*'s des beylerbeys, bénéficiant d'un régime spécial, semblable à certains points de vue à celui des ambassadeurs occidentaux [28]. Soulignons encore le fait que certains princes de Moldavie de la seconde moitié du XVI[e] siècle, qui étaient en mesure de se procurer plus facilement le métal précieux (de Transylvanie ou de Pologne), ont battu monnaie (un des attributs de la souveraineté), tels Alexandru Lăpuşneanu, le prince Despot, le prince Ion, Ştefan Răzvan et Ieremia Movilă [29], à un moment où — à l'exception de Răzvan — ils avaient des relations normales avec la Porte. Mentionnons, enfin, qu'en 1588, le prince de Moldavie Petru Şchiopul a accordé aux marchands anglais, séparément du sultan, une réduction des taxes douanières [30].

---

[22] H. Dj. Sirunı, *Haşmetlü. Pe marginea titulaturii domnilor români în cancelaria otomană*, « Hrisovul », II, 1942, pp. 139—202 ; M. Guboglu, *Paleografia şi diplomatica turco-osmană. Studiu şi album*, Bucureşti, 1958, pp. 63—64.

[23] *Muhımme Defteri*, vol. 64, p. 157, doc. 408, *tevki-i humâyun* (« signe impérial ») adressé au voïévode de Valachie, du evvail-i zilhicce 996/22—31 octobre 1588.

[24] *Muhımme Defteri*, vol. 72, p. 357, doc. 699, *nâme-i humâyun* (« lettre impériale ») au khan de Crimée, du 3 zilhicce 1002/20 août 1594.

[25] Hurmuzaki-Iorga, *Documente*, XIV/I, p. III.

[26] Hurmuzaki-Tocilescu-Odobescu, *Documente*, S. I/I, p. 8, doc. XV et p. 9, doc. XVII.

[27] P. P. Panaitescu, *Tezaurul domnesc. Contribuţie la studiul finanţelor feudale în Ţara Românească şi Moldova* (Le trésor princier. Contribution à l'étude des finances féodales en Valachie et en Moldavie), « Studii », XIV, 1/1961, p. 64. En ce qui concerne la représentation, couronne sur la tête, des princes valaques même après 1563 (date à laquelle les princes de Moldavie, à l'exception de Ieremia Movilă, ont cessé de porter la couronne) dans une série de fresques des monastères-Petru cel Tînăr à Snagov, Mihnea II de Valachie et Petru Şchiopul de Moldavie à Bucovăţ, Petru Cercel et Michel le Brave à Călui (voir, par exemple, Pavel Chihaia, *De la «Negru Vodă» la Neagoe Basarab. Interferenţe literar-artistice în cultura românească a evului de mijloc*, Bucureşti, 1976, Editura Academiei R. S. România, figures 7, 8, 10, 17, 18, 19, 20), nous souscrivons à l'opinion de P. P. Panaitescu *(op. cit., loc. cit.)* à savoir qu'il s'agit de représentations conventionnelles.

[28] Dans la question du régime des *kapu kehaya*'s et des rapports juridiques roumano-osmans, voir la nouvelle contribution, de première importance, de Ion Matei *(Quelques problèmes...*, RÉSEE, X/1, 1972, pp. 65—81 et XI/1, 1973, pp. 81—97). A noter que, dans la description des cérémonies de la Cour ottomane, les chroniqueurs turcs mentionnent les représentants des princes roumains à côté de ceux des Etats occidentaux. Voir également A. Golimas, *Despre capuchehăile Moldovei şi poruncile Porţii către Moldova pînă la 1829*, Iaşi, 1943.

[29] Mihai Maxim, *Considérations sur la circulation monétaire dans l'Empire Ottoman et les Pays Roumains dans la seconde moitié du XVI[e] siècle*, RÉSEE, 3/1975, p. 412.

[30] Hurmuzaki, *Documente*, III/1, p. 108, doc. CXIV.

Il convient toutefois de souligner les limites de ces droits. Si en matière de politique intérieure les princes bénéficiaient d'une liberté sans autre entrave sauf le danger d'une intervention personnelle du sultan (ce que l'article 1^er^ de la Proclamation de l'Islaz des révolutionnaires valaques de 1848 nommait « l'indépendance administrative et législative » des Principautés), en matière de politique étrangère, en échange, les Pays roumains avaient perdu officiellement leur indépendance et avaient cessé d'être ce que dans le langage moderne s'appelle des « sujets de droit international ». C'est pourquoi, dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, les Pays roumains sont compris dans les *ahidnâme*'s (« capitulations ») accordées par la Porte à ses voisins : le royaume de Pologne et l'Empire des Habsbourg [31]. Dans le même ordre d'idées, il était interdit aux princes de contracter des mariages à l'étranger sans l'approbation formelle de la part du sultan [32], vu les conséquences possibles d'une telle action sur l'orientation politique du pays. L'autorisation du padischah était d'ailleurs nécessaire même pour d'autres mariages ou pour des divorces dans la famille du voïévode [33].

Conformément au statut des tributaires *(haraçgüzar)*, les Pays roumains avaient à la fois des obligations économico-financières (paiement du tribut, pots-de-vin officiels, etc.) et militaires (travaux de réparation des places fortes ottomanes, envoi de détachements armés, etc.) [34]. Les

---

[31] Voir les « traités » osmano-polonais en latin de 1554 (A. Veress, *Documente*, I, doc. 187, p. 141), 1568 (Hurmuzaki, II/1, doc. DLXVII, p. 587) et de 1575 (A. Veress, *Documente*, II, doc. 52, p. 60) et, en traduction roumaine d'après l'original turc (les *ahidnâme*'s) de 1565 *(Documente turceşti privind istoria României*, I, doc. 76), 1577 *(ibidem*, doc. 134), 1591 *(ibidem*, doc. 146) et de 1598 *(ibidem*, doc. 150) ; les « traités » osmano-autrichiens en latin de 1559 (Hurmuzaki, II/1, doc. CCCXLII, pp. 365—367), 1562 (Hurmuzaki, Densusianu, II/5, doc. CCXXXI, p. 507), 1564 (Hurmuzaki, VIII, doc. CXXXIII, p. 99), 1574 (Hurmuzaki, II/1, doc. DCXCVII, p. 727) et en traduction roumaine d'après l'original turc (les *ahidnâme*'s) de 1551, se référant aussi à celle de 1547 *(Documente turceşti*, I, doc. 26), et de 1565 *(ibidem*, doc. 75).

[32] C'est le cas, dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, de Bogdan Lăpuşneanu qui, au début de 1572, voulut épouser une Polonaise, mais en fut empêché par la Porte *(Documente turceşti*, I, doc. 97).

[33] *Ibidem*, doc. 60 et 175 ; voir, aussi, *Muhimme Defteri*, vol. 12, p. 307, ord. 628 du 17 şevval 978/14 mars 1571 ; Veress, III, doc. 49 ; Hurmuzaki, II/1, p. 510, doc. CCCCLXX.

[34] Sur les obligations économico-financières de la Moldavie et de la Valachie envers la Porte dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, voir Mihai Berza, *Haraciul Moldovei şi Ţării Româneşti in sec. XV—XIX*, « Studii şi materiale de istorie medie », vol. II, Bucureşti, 1957, pp. 10—17 et 29—36, 44 ; idem, *Variaţiile exploatării Ţării Româneşti de către Poarta Otomană in secolele XVI—XVIII*, « Studii », XI, 1/1958, pp. 60—62 et 70 (variante : *Die Schwankungen in der Ausbeutung der Wallachei durch die Turkische Pforte im XVI—XVIII Jh.*, Nouvelles études d'histoire, II, Bucarest, 1962, pp. 253—269) ; idem, *Regimul economic al dominaţiei otomane in Moldova şi Ţara Romănească in a doua jumătate a sec. al XVI-lea*, dans *Istoria României*, ouvrage collectif, Editura Academiei, Bucureşti, vol. II, 1962, pp. 778—783 ; Mihai Maxim, *Турецкие документы о финансово-экономических обязательствах Молдавии и Валахии перед Османской Империей во второй половине XVI-ого века*, « Fontes Orientales » Восточные Источники »), vol. III, Moscou, 1974, pp. 235—294 ; idem, *Recherches sur les circonstances de la majoration du kharadj de la Moldavie entre les années 1538—1574*, « A.I.É.S.E.E. Bulletin », X/2, 1972, pp. 233—261 ; idem, *Circonstances de la majoration du kharadj de la Valachie durant les années 1540—1575*, « A.I.É.S.E.E. Bulletin », 2/1974, pp. 365—379 ; idem, *XVI. Asrın ikinci yarısında Eflâk Buğdanın Osmanlı Imparatorluğu'na karşı iktisadi ve mali mukellefiyetleri hakkında bazı duşunceler* (Considérations sur les obligations économico-financières de la Moldavie et de la Valachie envers l'Empire ottoman dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle), « VII. Turk Tarih Kongresi », II, cilt, Ankara, 1973, TTK Basımevi, pp. 573—566 ; idem, *Relaţiile Moldovei şi Ţării Româneşti cu Imperiul otoman in a doua jumătate a sec. al XVI-lea*, thèse de doctorat (sous presse).

obligations plus lourdes en conséquences étaient toutefois, à notre avis, la priorité dont bénéficiait Istanbul sur les ventes de produits roumains et l'interdiction d'exporter — donc une nouvelle forme de contrôle des relations des Principautés avec l'étranger de la part de la Porte — certains articles essentiels, comme les moutons, le gros bétail, le bois de construction, le sel, etc. Le résultat principal de l'institution de ces obligations fut la dépendance commerciale de la Moldavie et de la Valachie vis-à-vis de l'Empire ottoman (de loin le principal partenaire commercial des Principautés, au moins à partir du milieu du XVI[e] siècle), dépendance qui se reflète d'une part dans la transformation de la Moldavie et de la Valachie en sources attitrées d'approvisionnement d'Istanbul et des corps expéditionnaires impériaux [35], d'autre part dans l'intégration des Principautés — pour près de trois siècles — dans la zone de l'aspre et, plus tard, de la piastre ottomane [36].

b) ABUS DE LA PORTE ET TENTATIVES DE VIOLER LES DROITS DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE

L'affaiblissement progressif de la capacité de défense des Principautés (dû en premier lieu à l'asservissement de la paysannerie) et des luttes intérieures (causées par l'accroissement de la puissance économique des grands boyards et le « triste déclin » des princes), d'une part, le commencement de la décadence économico-institutionnelle de l'Empire ottoman à partir du milieu du XVI[e] siècle, de l'autre, ont marqué l'évolution des rapports osmano-roumains dans le sens de tentatives de plus en plus fréquentes de la part de la Porte — de ses dignitaires et même de ses sujets—de dénaturer et de violer les stipulations légales antérieures concernant les droits autonomes des Principautés. A mesure que l'on s'achemine vers la fin du siècle, les prétentions de la Porte augmentent, le ton des firmans devient plus dur et plus humiliant pour les voïévodes roumains.

En premier lieu, la Porte commence à prétendre que les Principautés roumains fassent partie des *Memâlik-i Mahruse*, c'est-à-dire de l'Empire

---

[35] Dans une lettre de Selim II au khan de Crimée du 29 rebiülâhır 982/28 juillet 1574, il est précisé que « la plus grande partie de l'approvisionnement d'Istanbul, (la ville) bien gardée, vient de là (de Moldavie) » *(Mahruse-i Istanbulun ekser zahiresi andan gelüp)*, dans *Mühimme Defteri* vol. 26, p. 109, doc. 279, apud Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, pp. 46—50 ; quatre ans plus tard, le bailli de Venise à Istanbul rapportait à la Seigneurie que « la Moldavie et la Valachie entretiennent en majeure partie Constantinople, Péra et les alentours en blés et en viandes » (Hurmuzaki, IV/2, p. 104 ; M. Berza, dans *Istoria Romîniei*, II, p. 784). Avant 1584, les marchands ottomans achetaient annuellement 300.000 moutons en Moldavie (Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, doc. 13). Pour le problème du « monopole » commercial ottoman dans les Pays roumains, voire notre récent exposé *Contribuţii la studiul relaţiilor comerciale dintre Ţările Române şi Poartă în a doua jumătate a sec. al XVI-lea*, (Session scientifique de la Faculté d'Histoire de Bucarest, du 11 juin 1976 (sous presse).

[36] Cf. Mihai Maxim, *Considérations sur la circulation monétaire*, pp. 407—415 et les tableaux nos. 1, 2.

proprement dit [37]. Cette prétention, qui était en contradiction flagrante avec les déclarations officielles réitérées par lesquelles la Porte reconnaissait, à la même époque, le statut distinct de la Moldavie et de la Valachie, était extrêmement dangereuse pour l'autonomie des pays Roumains, étant donné les nombreuses interprétations auxquelles elle pouvait donner lieu et dont les conséquences étaient faciles à prévoir. Elle constituait, tout particulièrement, une grave menace pour l'intégrité territoriale et l'autonomie politique des Pays roumains.

En effet, en 1580, un certain nombre d'étangs et de champs, ainsi qu'une débarcadère sur le Danube, près de Calafat, furent enlevés à la Valachie et annexés par l'Empire ottoman [38]; en Moldavie, trois étangs dans la zone du Défilé d'Ismail *(Ismaïl Geçidi)* eurent le même sort, malgré les protestations du prince, qui soutint qu'ils appartenaient de tout temps à la Moldavie, ainsi qu'il avait été reconnu par le règlement de frontière *(sınurname)* [39]. Ces petites amputations territoriales étaient le prélude des importantes annexions ou « concessions » qui auront lieu au XVIII^e siècle (Hotin, la Bucovine) et au debut du XIX^e siècle (la Bessarabie), quoique la Porte, comme nous l'avons déjà souligné, eût garanti solennellement l'intégrité du territoire roumain, qui ne pouvait donc ni être annexé, ni « offert » à la table des pourparlers. Bien au contraire, *la Porte était obligée*, en contrepartie du tribut payé par les Roumains, *de défendre* ce territoire contre toute tentative d'annexion de la part d'une tierce puissance. Encouragés par de pareils procédés, des sujets ottomans — marchands [40] (grecs notamment), janissaires [41], etc. — se sont mis eux aussi, par des emprunts consentis aux princes et non remboursés par ceux-ci [42], à contrevenir aux stipulations légales en s'établissant dans les Pays roumains et en s'y mêlant à la vie politique. Ainsi, les janissaires ont provoqué la destitution du prince de Valachie, Alexandru cel Rău en 1593 [43], cependant qu'en Moldavie des marchands, créanciers du prince Aron, exigèrent en 1592 le rappel de celui-ci sur le trône [44]. De même,

---

[37] Ces pays — déclare le sultan — « sont comme mes autres pays bien gardés » *(sayır Memâlik-i Mahrusem gibi olup)*: *Muhimme Defteri*, vol. 7, p. 401, ord. 1150 du 28 ramazan 975/27 mars 1568 adressé au voïévode de Valachie; *ibidem*, vol. 53, p. 110, ord. 307 du 26 receb 992/4 août 1584 au voïévode de Moldavie (une copie pour le voïévode de la Valachie); *ibidem*, vol. 64, p. 70, ord. 212 du 17 ramazan 996/10 août 1588 adressé aux princes tartares « Daniș ve Kobaș »; voir également *Documente turcești privind istoria României*, I, doc. 103 (lettre impériale au roi de Pologne de 1572); Veress, *Documente*, III, doc. 69, p. 117 (lettre de Murad III pour le prince Sigismond Báthory du décembre 1587), etc.

[38] *Muhimme Defteri*, vol. 39, p. 338, ord. 660 du 10 rebiulevvel 988/25 avril 1581 et p. 243, ord. 479 du 21 muharrem 988/8 mars 1580.

[39] *Muhimme Defteri*, vol. 69, p. 206, ord. 412 du selh-i rebiülevvel 1000/15 janvier 1592.

[40] *Mühimme Defteri*, vol. 30, p. 41, ord. 99 du 28 muharrem 985/17 avril 1577 adressé au voïévode de la Valachie.

[41] *Muhimme Defteri*, vol. 69, p. 186, ord. 374 du 22 rebiulâhır 1000/6 février 1592 au voïévode de la Valachie; pour la Moldavie, voir: *ibidem*, vol. 70, p. 259, ord. 498 du 13 cemaziulâhır 1001/17 mars 1593 (il s'agit des sujets ottomans, qui traversent la frontière de Moldavie, fondent des maisons et des villages en Moldavie ou, quelques-uns, exercent le brigandage).

[42] Cf. Ion Radu Mircea, *Sur les circonstances dans lesquelles les Turcs sont restés en Valachie jusqu'au début du XVII^e siècle*, «RÉSEE», V, 1—2, 1967, pp. 77—86. Pour la periode ultérieure, voir M. M. Alexandrescu-Dersca, *Sur le régime des ressortissants ottomans en Moldavie (1711—1829)*, « Studia et Acta Orientalis », V—VI, Bucarest, 1967, pp. 145—160.

[43] *Muhimme Defteri*, vol. 71, p. 321, ord. 607 du 13 zilkade 1001/13 août 1593.

[44] *Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 26, doc. du 10 ramazan 1000/20 juin 1592; *Tarih-i Selâniki* (Histoire de Selâniki), éd. Istanbul, 1281/1864, p. 319—320; Gr. Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei (Chronique du pays de Moldavie)*, éd. P. P. Panaitescu, București, 1956, pp. 204—205.

les dignitaires ottomans des zones de frontière [45] franchissaient de plus en plus le Danube, se mêlaient à la vie de la population locale et exerçaient des pressions sur les princes, préfigurant ainsi les terribles incursions qui auront lieu au temps des princes phanariotes.

L'assimilation abusive du statut des sujets roumains à celui des raïas de l'empire a eu une conséquence pratique des plus graves : la tentative de soumettre les Pays roumains au même régime de redevance et d'impôts que celui en vigueur au sud du Danube. Ainsi, en 1576, lorsque les Moldaves qui avaient pris part à la réparation de la forteresse d'Akkerman demandèrent, pour leur travail, d'être exemptés du paiement du *kharadj*, la Porte leur répliqua qu'en leur qualité de raïas soumis, au même titre que tous ceux des *Memâlik-i Mahruse*, ils étaient tenus à payer leurs contributions autant aux maîtres du pays qu'à l'État ottoman, versant à celui-ci et le *harac* et l'*ispence* (impôt foncier) et l'*avariz* (impôt extraordinaire) et le *kürekçi* (la redevance des rameurs), exactement comme les chrétiens de l'Empire ottoman [45bis]. C'est pourquoi le tribut moldo-valaque prenait un caractère de plus en plus ambigu, symbolisant à la fois le prix de la terre *(harac)* et une capitation *(cizye)* ; à partir du milieu du XVI^e siècle, le *kürekçi* commence à être payé aussi — ainsi que d'autres obligations de transport — en travail ; toujours alors s'introduit le système des achats forcés (pour Istanbul et les corps expéditionnaires ottomans), dit *mubaya ;* il existe enfin des indices que vers la fin du siècle des acquisitions gratuites, dérivées du *nüzül* [46], ont commencé à être pratiquées. Mais le plus grave est ceci : en contradiction flagrante avec le principe du gouvernement autonome des Pays roumains, la Porte, poussée par ses difficultés d'approvisionnement et monétaires, a essayé en 1579 d'imposer en Moldavie le système du *narh* (c'est-à-dire du plafonnement du gain par des prix fixes officiels) ; elle a institué des prix forcés pour la viande de mouton et de bœuf [47], ainsi qu'un nouveau régime des taxes douanières perçues pour le bétail à la frontière de Moldavie. A la fin du XVI^e siècle, la Porte écrit des ordonnances sur la circulation monétaire en Moldavie et Valachie (concernant des thalers européens et

---

[45] *Muhimme Defteri*, vol. 66, p. 15, ord. 26 du 29 şevval 997/10 septembre 1589 au beylerbey de Roumélie (concernant la Valachie) ; *ibidem*, vol. 70, p. 63, ord. 133 du 22 cemaziulevvel 1001/24 février 1593 aux kadis de Brăila et de « Ismail Geçidi » (on parle de l'ingérence des *emin*'s, c'est-à-dire des douaniers, et des sandjakbeys ottomans dans les affaires des territoires de Moldavie).

[45 bis] *Muhimme Defteri*, vol. 27, p. 245, ord. 570 du 5 zilkade 983/5 février 1576 au voïévode de la Moldavie.

[46] Mihai Maxim, *XVI. Asrın ikinci yarısında Eflâk-Buğdan*, p. 563. Le chiffre de 10.000 moutons pour chacun des Pays roumains en 1592, après qu'on eût établi 3 départements autant en Moldavie qu'en Valachie pour l'approvisionnement en moutons des Cuisines Impériales *(Matbah-ı 'Amire)* est confirmé par les documents turcs *(Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 64, ord. du 13 muharrem 1001/31 octobre 1592 au voïévode de Moldavie et *Muhimme Defteri*, vol. 70, p. 251, ord 487 du 24 rebiulevvel 1001/29 décembre 1592).

[47] En 987/1579, 200 *dirhem*'s de viande se vendaient en Moldavie pour 1 aspre. La Porte intervint, demandant au voïévode que « désormais tu ordonnes que (la viande de bœuf) soit vendue au prix d'un aspre la *okka* (= 400 *dirhem*'s — M. M), de sorte que (à la suite de cette baisse du prix intérieur), les producteurs de viande de bœuf soient obligés de l'apporter à Istanbul, pour la vendre ici » *(Muhimme Defteri*, vol. 40, ord. 259 ; Mihai Maxim, *XVI. Asrın ikinci yarısında Eflâk-Buğdan*, p. 562). En ce qui concerne les prix (plus bas) du *narh* imposés aux Moldaves pour la vente des moutons aux *celeb*'s, voir Mihai Maxim, *Relațiile Moldovei și Țării Românești cu Imperiul otoman*, chapitre *Modalități de plată* (Modalités de paiement) et *Tableau* no. 1.

des *padişahî*'s iraniens) ; elle introduisit dans ces pays aussi « l'impôt pour le redressement de la monnaie impériale » *(akçe-i tashîh-i sikke-i humâyun)* [48].

Les prétentions nouvelles de la Porte ne se font pas moins sentir sur le plan politique. Sans plus tenir compte que « le pouvoir princier se donne avec l'accord du pays » et profitant d'autre part, du fait que les factions rivales des boyards lui offraient une ample pépinière de candidats au trône, le sultan commence à considérer que le pouvoir princier lui appartient de droit et qu'il ne fait que le concéder temporairement et sans consulter personne [49]. Le droit des boyards d'élire eux-mêmes le voïévode leur est contesté sans ambages [50].

Autre transgression des stipulations légales, en ce qui concerne l'intangibilité des biens des princes, des boyards et de tous les habitants du pays : les avoirs des princes destitués et des boyards déclarés « rebelles » commencent maintenant à être confisqués par la Porte, comme s'il s'agissait de simples employés de'l'État ottoman. De même, à la fin du siècle, différents sujets de Moldavie ou de Valachie sont convoqués à Istanbul, *avec leur fortune*, sans que le prince soit même consulté [51]. En 1592—1593, le représentant même du prince à Istanbul est nommé par la Porte [52].

Tous ces changements dans la substance du pouvoir princier trouvent leur expression dans les insignes extérieurs de celui-ci : le bonnet de cérémonie *(üsküf)* et l'étendard turc *('alem)* remplacent désormais et définitivement la couronne comme symboles du pouvoir.

---

[48] Mihai Maxim, *Considérations sur la circulation monétaire*, p. 413.

[49] En juin 1592, le sultan écrivait sur un ton menaçant aux boyards de Moldavie, qui ne voulaient pas recevoir le prince nommé par lui : « Ou peut-être le vilâyet est-il en votre possession ? » *(Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 6, p. 26, doc. du 10 ramazan 1000/20 juin 1592, cité plus haut). En 1585, le sultan « offre » à Mihnea le trône de la Valachie, parce que, prétend-il, celle-ci avait été conquise « au tranchant de nos sabres » (voir *Annexe)*. En 1572, Selim II prétendait dans sa lettre au roi de Pologne : « *exactement comme pour mes beys et mes autres sujets* (souligné par nous — M. M.), la destitution ou la nomination (des princes de Moldavie), ainsi que tout ce qui est en rapport avec leur arrestation ou leur libération dépend de notre majesté et nous concerne personnellement » *(Documente turceşti privind istoria Romăniei*, I, doc. 103).

[50] Mention expresse dans l'ordre adressé aux « aïans de Moldavie » le 25 receb 984/18 octobre 1576 *(Muhimme Defteri*, vol. 28, p. 160, doc. 372). Voir également le firman du 15 cemaziülevvel 999/11 mars 1591, annonçant aux boyards valaques la nomination comme voïévode d'un certain « Radul », à la place de Mihnea *(Muhimme Defteri*, vol. 67, p. 91, ord. 238), sans qu'aucune demande à cet égard de la Valachie soit connue.

[51] *Mühimme Defteri*, vol. 71, p. 126, ord. 253 du 18 rebiülevvel 1002/12 décembre 1593 au voïévode de la Valachie : l'élibération et l'envoi à Istanbul du *zimmi* Petre. La Porte a demandé de Valachie des hommes riches (ayant une fortune de minimum 200.000 d'aspres) pour être installés comme *kasap*'s (furniseurs de viande) à Istanbul : *Muhimme Defteri*, vol. 39, p. 92, ord. 228 du 20 zilkade 987/8 janvier 1579 ; *ibidem*, vol. 52, p. 158, ord. 397 du 17 zilkade 991/2 décembre 1583 ; *Muhimme Defteri*, vol. 64, p. 12, ord. 31 du 29 şaban 996/24 juillet 1588 ; *ibidem*, vol. 67, p. 96, ord. 255 du 15 cemaziülevvel 999/10 mars 1591 ; *Muhimme Zeyl Defteri*, vol. 5, p. 108—109, doc. du 12 ramazan 999/4 juillet 1591.

[52] En décembre 1592, la Porte communiquait au prince de Valachie qu'elle avait nommé un certain Derviş Mihaloğlu, « qui a été auparavant ban à mon Seuil du Bonheur », comme ban à la Porte, spécialement chargé « des affaires et des questions importantes concernant la Valachie ». Il était précisé que le susmentionné faisait partie « des sujets du voïévode d'Eflâk » *(Muhimme Defteri*, vol. 70, p. 233, ord. 457 du guerre-i rebiulevvel 1001/6 décembre 1592). Le 24 rebiülâhır 1001/29 janvier 1593, la Porte faisait savoir au voïévode de Moldavie que le dénommé Derviş Mihaloğlu avait été aussi nommé ban de Moldavie à la Porte *(Mühimme Defteri*, vol. 70, p. 251, ord. 486, réitéré le 25 cemaziulâhir 1001/29 mars 1593 : *ibidem*, vol. 70, p. 119, ord. 231). Rien n'indique que cette nomination ait été demandée par le prince roumain.

c) LA RIPOSTE DES PAYS ROUMAINS

Tous ces exemples d'abus et de transgressions de la part de la Porte et de ses sujets montrent que les Ottomans, puissants du fait qu'ils ne s'étaient encore heurtés à aucune résistance ou avertissement sévère de la part des Roumains, n'ont pas cessé d'augmenter leurs prétentions.

Il est intéressant de noter que la violation des droits d'autonomie des Principautés commence à se produire surtout à partir du règne de Murad III (1574—1595), le premier padichah dont la corruption ait été de notoriété publique [53]. Jusque là, on relève dans les relations osmano-roumaines le climat de légalité institué par Süleyman le Législateur et dont les effets ont continué à se faire sentir après la mort de cette grande figure, lors du gouvernement à la fois autoritaire et prudent du grand vizir Sokollu Mehmed Pacha [54], ainsi qu'à l'époque de prospérité de l'État ottoman [55], prospérité qui se reflète entre autres dans la qualité et la stabilité de sa monnaie et dans l'approvisionnement efficace des grandes villes. Après Lépante et, particulièrement, après le commencement des longues guerres contre l'Iran, les dépenses publiques de l'Empire ottoman se sont accrues d'environ deux millions de ducats; les difficultés d'approvisionnement — à la suite des attaques répétées des corsaires européens dirigées contre les bateaux égyptiens chargés de provisions pour Istanbul et de la consommation des provisions anatoliennes par les armées engagées contre l'Iran — ont augmenté aussi; enfin la monnaie a été mise elle aussi à rude épreuve par la sclérose de l'économie ottomane tant urbaine que rurale, par l'accroissement des dépenses militaires et par l'invasion de l'argent américain après 1580—1584 [56]. La grande dévaluation officielle de l'aspre ottoman en 1584—1586 et la « révolution des prix », les révoltes des « celâlî » et le declenchement de la guerre contre la Ligue Sainte ont contribué à accroître les difficultés économiques de l'État ottoman et de ses sujets.

---

[53] Ahmed Mumcu, *Osmanlı Imparatorluğunda Ruşvet. Özellikle Adli Ruşvet* (Le pot-de-vin dans l'Empire ottoman. Spécialement le pot-de-vin judiciare) Ankara, 1969, pp. 113—114.

[54] Une marque du climat de légalité institué par Kanunî Sultan Suleyman est, par exemple, la restitution de la somme de 24.594 aspres (environ 800 moutons) dont a bénéficié le 30 juin 1573 le prince Ion, somme qui avait été payée en sus du montant officiel du kharadj de Moldavie. Cf. Başbakanlık Arşivi, fonds Kepeci (abrév. : KPT), *Ruznâmçe Defteri*, 1769/6 doc. du 29 safer 981/30 juin 1573, chapitre « dépenses »; Mihai Maxim, *Новые документы из архивов Стамбула относительно хараджа Молдавии в середине XVI-ого века (1543—1576)*, en cours de parution dans « Fontes Orientales », Moscou, IV, doc. 11). Les prix des produits, achetés par la Porte, de Moldavie et de Valachie, au compte du kharadj dû par ces pays, étaient à l'époque de Kanunî, ceux du marché (Mihai Maxim, *Relaţiile Moldovei şi Ţării Româneşti cu Imperiul otoman*, chapitre *Modalités de paiement* et *Tableau* no. 1). Le fait a été observé par N. Iorga qui, en 1925, écrivait : « Le registre de Constantin Brâncoveanu montre copieusement à quel point elle (la Valachie) manquait de certains articles, qui — ajouterons-nous — n'étaient plus payés aussi exactement et honnêtement que sous le règne de Soliman le Magnifique » (*Istoria comerţului românesc*, I, Bucureşti, 1925, p. 299).

[55] L'Empire ottoman a ses plus grands revenus au milieu du XVI^e^ siècle : entre 10,5 et 15 millions de ducats en 1553, quand il était—à ce point de vue — l'Etat le plus riche d'Europe (cf. Trajan Stojanovich, *Balkan peasants and landlords and the Ottoman State: familial economy, market economy and modernization*, Paper for a colloquium on « Balkan and Southeastern European Cities and the Industrial Revolution of Western Europe », Hamburg, BRD, March, 22—26, organized by AIÉSEE, texte xérographié, p. 12).

[56] Mihai Maxim, *Devalorizarea asprului otoman şi influenţa sa asupra cuantumului real al haraciului moldo-muntean din ultimul sfert al veacului XVI*, communication présentée à la Session scientifique de la Faculté d'Histoire de Bucarest, le 18 juin 1976 (sous presse).

Cette situation a influencé profondément les relations économiques et politiques entre la Porte et les Pays roumains, se traduisant par une demande accrue de produits (aux pris imposés du *narh*, inférieurs aux prix du marché intérieur) et d'argent (notamment sous forme de pots-de-vin pour le sultan et les principaux dignitaires), ainsi que par les abus de plus en plus fréquents de la part des dignitaires, des janissaires et des marchands ottomans venus dans les Principautés.

Il suffit de lire les documents des *Mühimme Defterleri* — où la vie de l'immense empire se déroule comme dans un film — pour constater la multiplication des abus commis par les Ottomans dans les Principautés ou dans leurs relations avec celles-ci à mesure que l'on se rapproche de la fin du XVI^e^ siècle et pour comprendre clairement le rapport qui existe entre le déclin de l'Empire et le durcissement de ses relations avec les États roumains.

Devant ces graves transgressions des droits légaux des Principautés, la réaction de celles-ci contre la Porte ne tarda pas à se produire : c'est le « moment Michel le Brave » — « starting in 1594, the first large scale reaction to the Ottoman regime »[57], moment où s'est réalisé un front antiottoman des trois États roumains, non sans échos aussi au sud du Danube. L'échec de Koca Sinan Pacha, qui en août 1595 ne réussit pas à remplacer les princes « rebelles » de Valachie (Michel le Brave) et de Moldavie (Ştefan Răzvan) par des beylerbeys (Satırcı Mehmed Pacha, ancien beylerbey de Karaman, en Valachie, et Ahmed Pacha, *sancakbeyi* de Bender, en Moldavie), ne fut pas suivi d'une nouvelle campagne ottomane au nord du Danube, ce qui prouve que l'Empire ottoman avait renoncé définitivement, pour des raisons multiples, à l'idée de transformer les Pays roumains en pachalik.

Mais la lutte pour la sauvegarde de l'autonomie (qui mériterait qu'on lui consacre à elle seule une étude) ne s'est pas déroulée seulement au grand jour, sous la forme spectaculaire de la lutte armée, mais aussi à l'ombre, sous forme de plaintes adressées à la Porte, de protestations des princes, de l'assassinat d'officiels et de marchands ottomans, de tentatives pour gagner par les dons la bienveillance du sultan et des grands dignitaires de l'Empire. Mentionnons ainsi qu'en 1579, après la décision de la Porte d'instituer le *narh* en Moldavie, les « raïas » (sujets) de ce pays adressèrent au sultan un *arz* (supplique), par lequel ils demandaient de supprimer ce système de prix imposés et de plafonner les gains, invoquant comme argument ses repercussions défavorables sur la perception du kharadj. À la suite de cette démarche, la Porte annula la mesure[58]. Mais pour peu de temps, car dès le mois de mai 1580 on rencontre à nouveau des ordres adréssés aux princes de Moldavie, leur imposant des prix pour les moutons inférieurs à ceux payés jusqu'alors par les marchands[59]. Il y a lieu de croire que les Moldaves ont réitéré leurs protestations, car la

---

[57] Halil Inalcık, *The Ottoman decline and its effects upon the reaya*, Rapport. AIÉSEE. IIème Congrès international des études sud-est européennes, Athènes, 1970, p. 19.

[58] *Muhimme Defteri*, vol. 39, ord. 157, p. 57, du 27 şevval 987/15 décembre 1579 ; voir aussi vol. 35, p. 382, ord. 971 du 29 ramazan 986/29 novembre 1578 ; M. Maxim *XVI. Asrın ikinci yarısında Eflâk-Buğdan*, p. 562.

[59] *Muhimme Defteri*, vol. 43, p. 29, ord. 60 du 18 rebiülevvel 988/3 mai 1580 ; *ibidem*, vol. 42, p. 315, ord. 971 et 972 du guerre-i zilhicce 988/7 janvier 1581.

liste des moutons vendus aux marchands ottomans en Moldavie en 1591, établie par le prince Petru Şchiopul, comprend un large évantail de prix [60].

Nombre de rapports et de réclamations étaient adréssés à la Porte par les princes, en vue de défendre les droits du pays (et donc leurs propres droits) dans les questions les plus diverses. C'est pourquoi, plus d'une fois, la Porte revenait sur ses décisions antérieures [61].

Parmi les agressions et les assassinats dont furent victimes des officiels ou de simples sujets ottomans sur le territoire roumain, il y en a certainement qui n'étaient pas de banals faits divers, mais des actes à substrat antiottoman. Citons, à cet égard, l'assassinat en 1586 du frère d'un janissaire, dans un village de Valachie qui fut astreint au payement intégral « du sang et des dettes » du mort [62] (comme nous l'avons déjà mentionné plus haut) ; peut-être aussi l'assassinat en Valachie, en 1589, du *çavuş* Ahmed, bien qu'il fût accompagné d'un *silâhdar* et de trois serviteurs *(hizmetkâr)* [63].

Une action aux conséquences des plus importantes, c'est la continuation — secrète, mais tenace, malgré l'interdiction officielle de la Porte d'exporter des produits dans les pays chrétiens — des ventes faites par les princes et les boyards de Moldavie à la Pologne et à d'autres contrées, notamment du bétail (environ 40.000 têtes par an) [64], ce qui prouve qu'il faut faire une distinction entre les ***prétentions*** de la Porte, telles qu'elles s'expriment dans les firmans, et la ***réalité*** des faits.

Le résultat de ces formes conjuguées de lutte — qui atteindront leur point culminant lors de la guerre des trois Pays roumains sous Michel le Brave — pour la sauvegarde du régime d'autonomie des Principautés, c'est que la Porte a été forcée de tenir compte de ces avertissements (notamment du dernier mentionné) au XVII^e siècle : ni le kharadj, ni les « dons » non officiels ne connaîtront plus alors les chiffres record de la seconde moitié du XVI^e siècle [65] ; les exportations aux pays chrétiens ont continué presque librement ; sur le plan politique [66], enfin, les initiatives roumaines — dans le contexte des guerres de la Porte contre l'Iran et Venise — ont trouvé un large champ d'action pendant les règnes de Matei Basarab et de Vasile Lupu.

---

[60] Cf. *Cisla* rédigée par Petru Şchiopul, du 12 mai 1591 *(Documente privind istoria României. A. Moldova. Veacul XVI*, vol. IV, doc. 24). Les prix consignés sont entre 37 et 55 aspres anciens (29 et 47 aspres nouveaux).

[61] Il ressort d'un document du *Muhimme Zeyl Defteri* (vol. 6, p. 11, ordre adressé au voïévode de Moldavie), du 20 receb 1000/2 mai 1592, que des sujets du prince de Moldavie ont été nommés « bouchers inscrits » *(yazılu kasap)* à la *kârhane* (atelier, lieu de commerce, boucherie), située auprès de la Porte Edirne d'Istanbul ; mais, à la demande du prince, qui a montré qu'il a besoin d'eux pour la perception des redevances, il a été admis qu'ils rentrassent en Moldavie.

[62] Voir note 14.

[63] *Mühimme Defteri*, vol. 66, p. 38, ord. 84 du 18 zilkade 997/8 octobre 1589. Le frère du *çavuş*, Kâtib Mustafa, secrétaire du Divan Impérial, et le *sipahi* de la Porte Mahmud, ont montré dans leur réclamation qu'on a pris aux morts leur barque, 1000 *guruş* (thalers), 2 sabres en argent et autres objets dès qu'ils eurent traversé le Danube. Néanmoins, le cas n'est pas élucidé : s'agit-il en premier lieu du pillage des biens d'une personne importante et riche, ou de l'assassinat prémédité d'un haut dignitaire ottoman en mission?

[64] Détails chez Mihai Maxim, *XVI. Asrın ikinci yarısında Eflâk-Buğdan*, p. 563.

[65] M. Berza, *Haraciul*, p. 45 ; idem, *Variaţiile exploatării turceşti*, pp. 60–61.

[66] Voir Tahsin Gemil, *Considérations sur les rapports politiques roumano-ottomans au XVII^e siècle*, « Revue Roumaine d'Histoire », tome XV, 4, 1976, pp. 653–667.

II. FORME JURIDICO-DIPLOMATIQUE DE RECONNAISSANCE (GARANTIE) DE L'AUTONOMIE ROUMAINE

La plupart des actes qui, dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, reconnaissent ou garantissent l'autonomie de la Moldavie et de la Valachie sont, comme nous avons déjà pu le voir, *les firmans ou les ordres (hükm)* du sultan.

Mais il existe aussi pour cette période des actes à caractère solennel comprenant une présentation globale des droits et des obligations des Principautés envers la Porte, à savoir les *berat*'s accordés aux princes au moment de leur investiture. Certains d'entre eux conservent encore, dans leur forme comme dans leur contenu, des éléments des *ahidnâme*'s (« capitulations ») classiques. Il en est ainsi de l'acte accordé à Mihnea II, que nous analyserons plus loin. Au cours de cette même période apparaît aussi le premier *hâttichérif de privilèges*, celui de 1598—1599 conférant à Ieremia Movilă le privilège du trône héréditaire pour lui et sa lignée, de même que dans l'*ahidnâme* accordée par Mehmed III au roi de Pologne Sigismond III Wassa le 4 août 1598 [67] (qui est mentionné par le grand vizir Derviş Mehmed Pacha dans son *telhîs* de 1606 cité plus haut). Quant aux circonstances dans lesquelles se situe cet événement et à la dénomination de l'acte, le chroniqueur Miron Costin dit :

« L'Empire turc, se trouvant en conflit avec les Autrichiens pour le royaume de Hongrie, était heureux de la querelle survenue entre le prince Ieremia et le prince Michel. Suivant l'information transmise jusqu'à ce jour, il aurait envoyé en secret au prince Ieremia 40.000 ducats, afin qu'il lève une armée contre le prince Michel et *il a fait un atşirif*, comme ils l'appellent, de règne éternel pour lui et ses descendants » [68] (souligné par nous, M.M.).

*

L'acte rédigé au nom de Murad III pour Mihnea II le 22 ramazan 993/17 septembre 1585 est un duplicata (une minute), comme tous les documents compris dans la collection dont il fait partie (d'ailleurs comme tous les documents des grandes collections de la Porte), mais exécuté et vérifié dans le cadre d'une chancellerie bien organisée et sévèrement contrôlée — suivant l'usage établi par Ahmed Feridun Ruxanzade [69] — avant d'avoir expédié l'original au prince.

Sous le rapport de la diplomatique turco-osmane [70], il s'agit d'un *berat* (« diplôme », « brevet de nomination »), ainsi qu'il est du reste spécifié dans le texte même. Pourtant, il renferme aussi la formule traditionnelle, typique pour les *ahidnâme*'s (« capitulations ») : « que tu sois l'ami des amis et l'ennemi des ennemis » *(dosta dost ve düşmana düşman olup)*[71],

---

[67] *Documente turceşti privind istoria României*, I, doc. 150 : Tahsin Gemil, *Considérations*, p. 659. Lui aussi est d'avis qu'« il ne serait point exclu que, ainsi que l'a consigné Miron Costin, il ait existé aussi un document à part, conféré à Ieremia Movilă par le sultan, lui confirmant le trône héréditaire de la Moldavie pour lui et sa famille » *(O colecţie de documente turceşti importante pentru istoria României (1597—1607)*, « Anuarul Institutului de istorie şi arheologie ,,A. D. Xenopol" », Iaşi, XI, 1974, p. 243).

[68] Miron Costin, *Letopiseţul Ţării Moldovei de la Aaron-vodă încoace*, dans *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, 1965, p. 18.

[69] M. Guboğlu, *Paleografia şi diplomatica turco-osmană*, p. 53.

[70] *Ibidem*, pp. 70—71.

[71] Sur la signification de la formule, voir Ion Matei, *Quelques problèmes*, I, pp. 73—74 et Tahsin Gemil, *Considérations*, pp. 657—658.

formule déjà employée par les Romains [72] et largement répandue dans les engagements d'alliance ou de vassalité du moyen âge [73]. La même formule se retrouve dans l'*ahidnâme* accordée par Mehmed II à Etienne le Grand entre 1479 et 1481 [74], ainsi que, deux cents ans plus tard, dans les écrits de D. Cantemir, qui nous apprend qu'à l'occasion de l'investiture d'un nouveau prince, à Istanbul, le grand vizir lui disait : « Que nos amis et nos ennemis soient aussi les tiens » [75], ce qui peut relever la conservation d'une politique étrangère roumaine, quoique « alignée » sur la politique ottomane. La formule introductive, sobre et concise, est typique pour les *berat*'s (que l'on appelle aussi *nişan*) [76], à savoir : *nişan-ı humâyun oldur ki (Le signe impérial est que . . .)* [77]. La formule de conclusion, commune aux documents munis du monogramme ou signe impérial *(tuğra)*, est: *Şöyle bileler ! (Ainsi soit-il connu !)* [78].

En ce qui concerne le contenu, le document confirme à Mihnea II sa nomination — pour la seconde fois — comme voiévode de Valachie, le 28 rebiulevvel 993/30 mars 1585, et lui demande de remplir les engagements suivants : de payer dans les termes prescrits, intégralement et en monnaie non falsifiée, le kharadj de 7.000.000 d'aspres (environ 60.000 ducats ou 90.000 grands thalers autrichiens, au cours officiel d'encaissement du Trésor ottoman) ; d'envoyer chaque année ce qui est convenu, suivant l'usage, aux grands vizirs, au beylerbey de Roumélie et aux autres grands dignitaires de l'État ottoman ; de protéger et de ne point opprimer les raïas (les contribuables) ; de se soumettre à tous les ordres de la Porte et à toutes ses actions à l'étranger (« que tu sois ami des amis et ennemi des ennemis »). Il lui est demandé, en outre, d'être « d'une sincérité totale » *(kemal istikamet üzere)*, autre formule rappelant les *ahidnâme*'s, étant donné que dans la conception ottomane le sultan n'accorde (unilatéralement) son acte de privilège qu'à condition que le bénéficiare de sa grâce *(müsta'min)* lui témoigne « amitié et dévouement » *(dostluk ve sadakat)* [79]. Enfin, le voïévode devait veiller à ce que les marchands venus des « Terres bien gardées » (l'Empire ottoman) ne soient pas entravés dans leurs affaires et à ce que les biens des musulmans morts dans « le vilayet d'Eflak » (la

---

[72] Lors de la paix de l'an 102, Trajan demanda à Decebal « de considérer comme amis et comme ennemis les amis et les ennemis des Romains » (Dion Cassius, LXVIII).

[73] La lettre d'alliance du 11 février 1450 entre le prince de Moldavie, Bogdan II, et Iancu de Hunedoara renferme l'engagement mutuel « d'être ami des amis de Son Altesse et ennemi des ennemis de Son Altesse ». La même formule se retrouve dans l'acte de 1475 consacrant la soumission à la Porte du khan de Crimée : les Tatares seront « amis des amis du padischah et ennemi de ses ennemis » (cf. K. V. Bazilevici, *Politica externă a statului centralizat rus*, Editura Academiei, Bucureşti, 1955, p. 99). Vers le milieu de l'an de l'Hégire 1013 (30 mai 1604—18 mai 1605—M. M.), les nobles magyars qui voulaient élire prince Bocskay ont envoyé au grand *serdar* Mehmed Pacha des lettres où ils prenaient cet engagement : « Nous serons amis des amis et ennemis des ennemis du padischah islamique » (Mehmed bin Mehmed, *Nuhbet ut-tevârih ve'l ahbar*, dans *Cronici turceşti privind ţările române. Extrase*, vol. I, élaboré par M. Guboglu et Mustafa Mehmed, Bucureşti, 1966, p. 433).

[74] A. Decei, *Tratatul de pace-Sulhnâme — încheiat între sultanul Mehmed II şi Ştefan cel Mare în 1479*, dans « Revista istorică română », vol. XV (1945), fasc. IV, p. 465—494 ; M. Guboglu, *op. cit.*, p. 132, 165 ; M. A. Mehmed, *Documente turcesti*, vol. I, p. 5—6.

[75] D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, éd. cit., p. 123.

[76] Halil Inalcık, art. *Imtiyazât* dans *Encyclopaedia of Islam* ², p. 1179.

[77] M. Guboglu, *Paleografia*, p. 70.

[78] *Ibidem.*

[79] H. Inalcık, art. *Imtiyazât*, p. 1179.

Valachie) soient inventoriés et expédiés au « Grand Seuil » (Istanbul) [80].

En contrepartie de ces obligations, le sultan assure aux raïas de Valachie « notre due protection » *(vacib el-himayemiz)*, car la protection des contribuables est le premier devoir d'un souverain musulman (ou chrétien, d'ailleurs, ainsi que « tranquillité et sécurité » *(emn-u aman)* — autre formule que l'on retrouve dans les « capitulations ». Le sultan assure aussi « défense et protection » *(hıfz-u heraset)*, obligation fondamentale de la Porte envers les Principautés, le mandataire de la sollicitude impériale étant le prince. L'acte garantit solennellement l'auto-administration du pays, « conformément aux anciennes coutumes », ainsi que la non-ingérence dans les affaires intérieures de la Valachie de la part de tout dignitaire ottoman, quel que soit son rang, l'intangibilité de la terre, des biens, des boyards, de tous les sujets, des filles et des fils du pays, ainsi que nous l'avons déjà montré plus haut. A noter que ce passage ressemble beaucoup à un fragment de l'*ahidnâme*, accordée par Mehmed II à Etienne le Grand : « Etant donné que, vu les conditions susmentionnées (le paiement du kharadj et la soumission du prince aux ordres du sultan — M. M.), il (Etienne — M. M.) aura de très bons rapports avec la Porte de mon empire et se montrera obéissant, alors *ni lui, ni sa fortune, ni son pays ne seront attaqués par moi, ni par mes sandjakbeys, ni par quiconque de mes sujets...* » (souligné par nous — M. M.) [81]. Il convient toutefois de remarquer que, dans l'acte adressé à Mihnea, le sultan ne mentionne plus son engagement de ne pas s'immiscer personnellement dans les affaires du voïévodat chrétien, d'où il ressort — et les documents le confirment — qu'à l'époque de Mihnea II le padischah s'était réservé le droit d'intervenir dans les affaires de la Valachie.

Dans l'ensemble, le document ressemble fort, comme forme et comme contenu, aux « *ahidnâme*'s impériales » (au singulier, en turc, *ahidnâme-i humâyun)*, désignées comme telles par le texte, accordées à Etienne le Grand durant le dernier quart du XV^e siècle, à Sigismond Bàthory le 20 receb 989/20 août 1581, lors de son accession au trône de Transylvanie ou au prince Gabriel Bethlen, de Transylvanie, en 1614 [82].

---

[80] Cette clause — ainsi que l'engagement pris par la Porte de ne pas attaquer la Pologne, à condition que ce pays paye son dû au khan de Crimée et laisse tranquilles les Moldaves — figure également dans l'*ahidnâme* accordée au roi de Pologne en 1553 (cf. T. Gokbilgin, *Venedik Doju ve Leh kralına verilen bir kısım ahitnâmelerın şekil ve muhteva bakımından taşıdıkları onem ve tarihi gerçekleri* (L'importance et les réalités historiques que présente une part des *ahitnâme* accordées au doge de Venise et au roi de Pologne, du point de vue de la forme et du contenu), dans « VII. Turk Tarih Kongresi », II. cilt, Ankara, 1973, p. 482.

[81] *Documente turceşti privind istoria României*, I, p. 6.

[82] Une copie de l'*ahidnâme* de 1581 se trouve dans *Muhimme Defteri*, vol. 42, p. 101, doc. 384 (Après le long titre de Murad III, il y est dit que « Batory Jikmond » s'est engagé : à payer un kharadj supérieur à celui de son père, à respecter les villages soumis aux beylerbeys de Timişoara et de Bude, à se comporter humainement avec « la raïa et la beraïa », à avoir soin de la prospérité du pays, etc). Deux *ahıdnâme*'s de 1614 sont reproduites par Kâtib Celebî dans son *Fezleke* (voir *Cronıci turceşti*, II, volume élaboré par M. Guboglu, Bucureşti, 1974, pp. 70—71). Au-delà de quelques différences, inévitables, on est frappé par la ressemblance entre ces documents et l'acte accordé à Mihnea II en 1585 : même formule *(dosta dost ve duşmana duşman)*, mêmes obligations de la part du prince (paiement ponctuel et intégral du kharadj et des dons, soumission aux ordres de la Porte), mêmes obligations aussi de la part de la Porte (nomination du prince avec le consentement des raïas, c'est-à-dire du pays, non-immixtion dans les affaires intérieures du pays, défense du pays contre d'éventuelles agressions de l'étranger). Voir aussi Mihai Maxim, dans « Revista de istorie », tome 29, 10/1976, p. 1611.

L'acte sanctionne, d'une part, les obligations du nouveau prince valaque et, d'autre part, celles de la Porte, mais sous forme d'un *berat* rédigé pour un nouveau voïévode. Il renferme la formule traditionnelle et les expressions typiques des *ahidnâme*'s, tout en étant conçu dans son ensemble, à la manière d'un *berat* ou même d'un *hatt-i şerif* (« écrit illustre »), ainsi qu'il est mentionné au-dessus du document (« par *hatt-ı humâyun* »). Par conséquent, si du point de vue de son contenu le document représente « une reconnaissance catégorique de l'autonomie de la Valachie » [83], du maintien de son entité étatique, quelques dizaines d'années après l'instauration effective de la domination ottomane dans ce pays, par sa forme le document représentera un acte de privilèges (le règne accordé à Mihnea II et la protection du pays par le sultan) ; *il marque ainsi la transition des ahidnâme's classiques, proprement dites, aux hattichérifs de privilèges, c'est-à-dire des anciens « traités de paix » (actes à caractère international) aux diplômes de privilège (actes à caractère interne).*

En fait, même si ces actes diffèrent par la forme, la diplomatique et leur dénomination d'une époque à l'autre, suivant le degré de dépendance des Pays roumains envers l'Empire ottoman, même si les obligations de ces pays arrivent à dépasser leurs privilèges, néanmoins, *en ce qui concerne leur fonction, on se trouve en présence du même genre d'actes : des actes garantissant les « privilèges » (du point de vue ottoman) ou droits (du point de vue roumain) des voïévodats roumains*, qu'il s'agisse du « privilège » d'être laissés en paix par les Ottomans, lors d'une première étape [84], ou du « privilège » de recevoir aide et protection de l'Empire à une deuxième

---

[83] Şerban Papacostea, dans « Revista de istorie », tome 28, 1/1975, p. 139.

[84] Au cours d'une première étape des rapports entre Etats égaux et souverains, les « capitulations » ottomanes — qui, malgré leur aspect formel d'actes de privilèges, tel que l'exigeait la conception islamique sur le droit des peuples — avaient une nuance de traités de paix, ne garantissaient aux Moldaves et aux Valaques que la paix (la non-agression) de la part de l'Empire ottoman, moyennant le paiement du kharadj, « rachat en argent de l'oppression » (D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, éd. citée, p. 271), et éventuellement le droit de commercer dans les territoires ottomans. Pour la Moldavie, cette étape va à peu près du milieu du XV[e] siècle (règne de Petru Aron) au début du XVI[e] siècle (règne de Bogdan III cel Orb) avec les « capitulations » accordées à Petru Aron en 1456 (*Documente turceşti*, I, doc. 2) et à Etienne le Grand en 1479—1481 (voir note 68). Pour la Valachie, cette étape correspond approximativement à la période 1391/1393—1462, sans que l'on puisse préciser la date ni le contenu d'une *ahidnâme* (I. Matei, *op. cit.*, I[ère] partie, pp. 70—72). Suivant les informations d'Ibn Kemal (qui mourut en 1535), une telle « convention » *('ahd)* aurait été conclue après l'expédition du printemps de l'année de l'Hégire 794 (après mars 1392), (Mustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor*, Bucureşti, 1976, p. 127), ce qui confirme la conclusion des recherches de Şt. Ştefănescu, selon lesquelles une réglementation écrite des rapports osmano-valaques a dû avoir lieu vers 1391—1393 (Şt. Ştefănescu, *Ţara Românească de la Basarab I « Intemeietorul » pînă la Mihai Viteazul*, Bucureşti, 1970, p. 116, note 39). Une *ahidnâme* fut accordée à Mircea l'Ancien en 1415 ou 1417, ainsi qu'à d'autres princes valaques sous le règne de Murad II (I. Matei, *op. cit.*, I, p. 71). Dès cette phase, la Valachie satisfaisait à certaines obligations militaires envers les Ottomans, ainsi qu'il ressort de la participation d'Alexandru I[er] Aldea à l'expédition de Murad II dans Ţara Bârsei, de l'été 1432, et de celle de Vlad Dracul à la nouvelle expédition ottomane en Transylvanie, de *août* 1438. (Voir Virgil Ciocîltan, *Intre sultan şi impărat: Vlad Dracul in 1438* (Entre le sultan et l'empereur : Vlad Dracul en 1438, « Revista de istorie », tome 29, 11/1976, pp. 1767—1789).

Ces obligations avaient toutefois pour origine — compte tenu de la formule *dosta dost ve düşmana duşman* — plutôt une alliance qu'une soumission proprement dite.

étape [85] ou encore du « privilège » de conserver leur ancienne autonomie, à une troisième étape [86] celle où se situe notre document. C'est pourquoi

[85] Au cours de la deuxième étape des rapports osmano-roumains, les « capitulations » renouvelées expriment des rapports de vassalité des Pays roumains vis-à-vis de l'Empire ottoman (D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, éd. cit.,pp. 52—53, 136—137,178—179, 270—271 ; idem, *Istoria Imperiului otoman*, traduction roumaine par I. Hodoş, I, Bucureşti, 1876, pp. 271—273, 275, note 40). Elles stipulent, outre le paiement régulier du kharadj, des obligations militaires nettes, peut-être aussi des obligations d'autre nature. En ce qui concerne la Valachie, l'orientation proturque des grands boyards et l'influence politique de la Porte deviennent de plus en plus manifestes. Cette étape va du règne Bogdan III, pour la Moldavie, et de l'année 1462, pour la Valachie, jusque vers le milieu du XVIe siècle. La vassalité de la Moldavie, qui est entrée dans la tradition, trouve sa confirmation dans les documents d'archives récemment mis au jour (Tahsin Gemil, *Din relaţiile moldo-otomane în primul sfert al veacului al XVI-lea (pe marginea a două documente din arhivele din Istanbul)*, « Anuarul Institutului de istorie şi arheologie ,,A. D. Xenopol'' », Iaşi, IX, 1972, pp. 133—145). Selon ces documents, le prince de Moldavie transmet en 1511 à la Porte des informations sur la situation militaire des pays chrétiens voisins et, en 1521, se déclare « l'esclave de la Porte ». Il se pourrait que Bogdan III (1504—1517) ait reçu une « capitulation ». En tout cas, nous savons que son successeur, Ştefăniţă, « a montré ses *ahidnâme*'s », à un officiel turc chargé d'établir la frontière entre la Moldavie et les *kaza*'s ottomanes voisines (Mustafa Ali Mehmed, *Istoria turcilor*, p. 129). Petru Rareş a peut-être reçu, lui aussi, un tel acte, car Ioan Zápolya déclarait en 1538 dans une lettre adressée à Kanunî Sultan Suleyman, que le prince de Moldavie « a transgressé *l'ahidnâme*» (communication faite par le pr Tayyib Gokbilgin, le 11 mai 1970, au IIème Congrès international d'études sud-est européennes d'Athènes, en marge de la communication de M.M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru : *L'origine et l'importance historique des hâttichérifs accordés aux Principautés roumaines*, thème-cadre 6-*Privilèges et franchises*. . .). Pour ce qui est de la Valachie, l'année 1462 est restée dans la conscience des générations ultérieures comme la date de la reconnaissance de la suzeraineté turque : en 1601 les boyards valaques soulignaient que 140 années se sont écoulées depuis lors (Ion Matei, *op. cit.*, I, p. 67). D'après certains indices documentaires, des *ahidnâme*'s ont pu être accordées à Radu le Grand (fin du XVe siècle) (cf. M. A. Mehmed, *op. cit.*, p. 129 ; I. Matei, *art. cit.*, I, p. 71). De même, une *ahidnâme* a probablement été accordée (ou plutôt renouvelée) à Neagoe Basarab ou à l'un de ses successeurs (I. Matei, *art. cit.*, I, p. 72).

[86] Au cours d'une troisième étape, les « capitulations » accordées aux princes de Moldavie ou de Valachie expriment des rapports d'assujettissement (D. Cantemir, *Descr. Mold.*, pp. 270—271) des Pays roumains à l'Empire ottoman. L'étape commence après 1538 année cruciale pour les trois pays roumains en ce qui concerne leurs rapports avec la Porte. Şt. Andreescu croit que pour la Valachie l'année décisive a été 1559, lorsque « prend fin le troisième règne de Mircea Ciobanu et que son fils Petru cel Tînăr monte sur le trône, circonstance qui a marqué la défaite totale des boyards hostiles à Mircea et à la ligne proturque qu'il avait adoptée » (*Limitele cronologice ale dominaţiei otomane*, « Revista de istorie », tome 27, 3/1974, pp. 409—410). Cependant, cette victoire est elle-même placée sous le signe des changements profonds dans les rapports de force qui se sont produits dans l'est et le sud-est de l'Europe après la « paix éternelle » polono-ottomane de 1525 et le désastre magyar de Mohács (1526), ainsi qu'après la campagne décisive du Suleyman en Moldavie, de 1538. Il faut tenir compte également des aspects économiques : l'accroissement massive du kharadj et les premières obligations commerciales envers Istanbul datent d'avant 1559 et d'après 1538, d'après des nouveaux documents turcs. Pour cette étape, qui couvre la plus grande partie des relations de la Moldavie et de la Valachie avec l'Empire ottoman, on connaît — même si elles ne présentent plus la forme classique des *ahidnâme*'s — les « capitulations » suivantes : pour la Moldavie, l'acte accordé à Ştefan Lăcustă en 1538 *Tarih-i Peçevi* (Histoire de Peçevi), dans *Cronici turceşti*, I, p. 480—481 ; voir aussi N. Beldiceanu, *Problema tratatelor Moldovei cu Poarta în lumina Cronicii lui Peçevi*, « Balcania », V, 1, Bucureşti, MCMXLII, p. 407 ; celui accordé à Ieremia Movilă vers 1598—1599 (ainsi qu'il ressort du passage cité plus haut de Miron Costin) ; le *berat* accordé à Al. Iliaş en 1620 (Ahmed Feridun Ruxanzade, *Munşe'at es-selâtin* (Correspondance des sultans), II, Istanbul, 1265/1849, pp. 398—399 et A. Antálffy, *Munş'at al'Salatin al lui Ahmed Feridun Ruxanzade et-tevki, ca izvor pentru istoria românilor*, « Buletinul Comisiei istorice a României », XIII, Bucureşti, 1934, pp. 13—16) ; pour la Valachie : le document donné à Mihnea II en 1585, peut-être un *hattichérif* pour Michel le Brave ; pour les deux pays, voir également les hattichérifs accordés par Abdulhamid I et Selim III entre 1774—1802, surtout des hattichérifs de 1774, 1791 et 1802, et le sened de 1783 (toute la bibliographie dans M. Guboglu, *Paleografia*, p. 17).

nous estimons qu'autant les *ahidnâme*'s que les *berat*'s et les *hattichérifs* peuvent être englobés *conventionnellement* dans la même catégorie d'actes (ou de « capitulations ») [87].

Du reste, les formes extérieures et les dénominations de ces actes peuvent facilement être confondues. Ainsi, l'acte émis par Mehmed II pour Petru Aron en 1456 a été considéré pendant un certain temps comme un simple privilège commercial (comme si les capitulations ottomanes classiques, telles que celles accordées à Venise et à la France, n'avaient pas été en premier lieu elles aussi des privilèges commerciaux), tandis que celui accordé par le même sultan à Étienne le Grand a été considéré à un moment donné par son éditeur comme un firman ou un ordre *(hükm)*, quoique les deux documents aient un caractère indubitable de traités de paix, c'est-à-dire d'*ahidnâme*. Récemment, le pr Halil Inalcık a montré que les *ahidnâme*'s, « comme tout acte de privilèges, étaient rédigés suivant la forme des *berat*'s (appelés aussi *nişan)* » [88] et que, lorsqu'il y avait des points (ou des articles) supplémentaires à ajouter aux « capitulations » *(ahidnâme)* accordées aux Etats européens, on le faisait par voie de hattichérifs, lesquels étaient ensuite inclus dans les « capitulations » renouvelées [89] ; ou bien ces « capitulations » pouvaient revêtir tout simplement la forme des hattichérifs ; par exemple, en 1634, le sultan a reconnu le comte de Césy comme ambassadeur du roi de France *par un hattichérif*, quoique ce fut une affaire de politique étrangère [90]. Cette préference pour les hattichérifs a été relevée par Mithat Sertoğlu à partir du règne de Murad III (1574—1595) : jusqu'alors les hattichérifs n'étaient émis que très rarement et seulement pour un nombre restreint de problèmes, mais à partir du règne de Murad III ils se multiplient considérablement et comprennent un large évantail de domaines[91].

Remarquons, en outre, que les *ahidnâme*'s accordées à la Transylvanie ont évolué eux aussi, au XVIIe siècle, dans le sens des *berat*'s de nomination des princes, tout en conservant dans le texte leur ancienne dénomination [92].

De toute façon, *au-delà des formes et de la dénomination de ces « capitulations »*, qui ne représentent après tout qu'un aspect secondaire du

---

[87] Certes, les *ahidnâme*'s et les hattichérifs ne doivent pas être confondus comme *forme* et, dans quelque mesure, comme contenu, mais G. G. Florescu a raison de leur assigner la même fonction juridique *(L'aspect juridique des khatt-i chérifs. Contributions à l'étude des relations de l'Empire ottoman avec les Principautés Roumaines*, « Studia et Acta Orientalia », I, Bucarest, 1958, p. 146). La fonction de « instruments de réalisation des relations internationales » des hattichérifs a été confirmée aussi par le pr H. Inalcık (cf. note 81). Voir aussi I. Matei, *art. cit.*, II, pp. 83—84, n. 7.

[88] H. Inalcık, *Imtiyazât*, p. 1179. Voir, par exemple, les *ahidnâme*'s de 1580 et 1601, accordées aux Anglais et nommées dans le texte tant *nişan* que *ahidnâme;* publiées par A. N. Kurat : *Turk-Ingiliz munasebetlerinin başlangıcı ve gelişmesi (1553—1610)* (Le début et le développement des relations turco-anglaises...), Ankara, 1953, pp. 182—186 et 204—208.

[89] H. Inalcık, *Imtiyazat*, p. 1179.

[90] *Ibidem*, p. 1180.

[91] Midhat Sertoğlu, *Resimli Osmanlı Tarihi Ansiklopedisi* (Encyclopédie illustrée de l'histoire ottomane), Istanbul, 1958, p. 136.

[92] Ainsi, le 13 zilkade 1063/1 septembre 1653, les « aïans » de Transylvanie et jusqu'au prince Gyorgy Rákoczi II lui-même sollicitaient à la Porte une *ahidnâme*, ainsi que les insignes du pouvoir (drapeau, queue de cheval, marse d'armes, cheval et sabre) pour leur élu, Francisc Rákoczi, le fils du prince régnant (TKSMA-Istanbul, nos. 6462 et 5809, DGAS-Bucureşti, microfilme Turcia, rouleau 4, c. 296—297 et 311).

problème, *ce qui importe vraiment c'est que ces actes, qui confirment les droits autonomes de la Moldavie et de la Valachie vis-à-vis de la Porte, n'ont pas cessé d'être accordés au milieu du XVI^{e} siècle* (lorsque la domination ottomane a été effectivement instauré dans ces pays). *Bien au contraire, même si ce n'était plus sous la forme d'ahidnâme*[93], *ils ont continué à être accordés sous forme de berat et de hattichérifs*, modification qui marque l'existence d'une nouvelle réalité historique, d'une nouvelle étape dans les relations entre l'Empire ottoman et les Pays roumains. *Quant à leur contenu, ils continuent à remplir le même rôle historique: actes garantissant les droits des Pays roumains par rapport à la Porte. Ce qui, de toute manière, nous semble essentiel, c'est le fait que ces actes existaient et que les Roumains pouvaient les invoquer* pour réprimer les abus des Ottomans et, plus tard, dans la rédaction des boyards roumains de 1772[94], sur la base d'une réalité historique — de s'en servir « comme moyens de défense contre les tendances expansionistes de l'étranger, dans le cadre de la lutte pour la création d'un État roumain unitaire et indépendant »[95], réussissant à les imposer comme actes de droit international.

Du reste, pour peu que l'on analyse les *circonstances* dans lesquelles ces actes garantissant les droits autonomes des Pays roumains vis-à-vis de la Porte furent émis, on constate que la Porte a été, en fait, obligée de les émettre *à des moments critiques*, lorsque sa domination dans ces pays était contestée, soit qu'elle fût réellement affaiblie par la lutte des Roumains pour la sauvegarde de leurs droits légitimes, soit que le contexte international fût propice à cette lutte. Ainsi, pour ne nous référer qu'à la seconde période de l'histoire des « capitulations », on s'aperçoit que l'acte de 1538 reconnaissant les droits de la Moldavie fut émis à la suite de la lutte antiottomane de Petru Rareş; celui de 1585, après la tentative de révolte du prince de Valachie Petru Cercel (qui s'enfuit en Transylvanie en avril 1585); celui de 1598—1599 (la date précise reste encore à établir) fut accordé à Ieremia Movilă lors de la guerre antiottomane menée par Michel le Brave, à laquelle avaient pris part deux des prédecesseurs de Ieremia Movilă sur le trône de la Moldavie (le prince Aron et Ştefan Răzvan); l'acte de l'automne 1620 fut accordé à Alexandru Iliaş à la suite de la révolte antiottomane de Gaspar Graţiani, etc. Il semble, de même, que l'Empire ottoman ait dû tenir compte aussi de la situation internationale: en l'espèce, de celle créée par son conflit avec l'Iran (1578—1590); d'autres fois, de la nature de ses rapports avec la Pologne et l'Empire des Habsbourg.

Pour conclure, nous soulignerons que l'importance de l'acte de 1585 — que nous pouvons classifier, à la lumière des considérations ci-dessus,

[93] I. Matei, *art. cit.*, I, p. 72. Et M. Mehmed considère que « ultérieurement elles (les *ahidnâme*'s) sont tombées en désuétude » (*Istoria turcilor*, p. 129). Pour la Transylvanie, des *ahidnâme*'s ont encore été accordées en 1571, 1581, 1608, 1614, 1631, 1649. Les différences entre les actes réglementant les rapports de la Porte avec les trois pays roumains (Moldavie et Valachie, d'une part, Transylvanie de l'autre) sont significatives pour les positions respectives des parties.

[94] Voir, par exemple, D. A. Sturdza-C. Colescu-Vartic, *Acte şi documente relative la istoria Renaşterii României*, vol. I, Bucureşti, 1888, pp. 1—8.

[95] Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, pp. 139—140; voir aussi M. M. Alexandrescu-Dersca, *Rolul hatişerifurilor de privilegii în limitarea obligaţiilor către Poartă* (1774—1802), « Studii », 1958, XI, 6, p. 103 et suiv.

dans la catégorie des « capitulations » [96] — réside dans le fait que, d'une part, du point de vue de la forme, il marque la transition des *ahidnâme*'s aux hattichérifs de privilèges [97] et que, d'une autre part, du point de vue du contenu, il prouve une fois de plus, à côté des autres actes officiels de la Porte de la seconde moitié du XVIe siècle signalés dans notre exposé, *l'authenticité du contenu* des textes de 1772, authenticité d'ailleurs reconnue par le délégué officiel de la Porte à la Conférence de Paris, du 10 août 1858. Ainsi, nous souscrivons à l'opinion formulée par le pr. Ştefan Ştefănescu, à savoir que « dans la rédaction du XVIIIe siècle des „capitulations”, les auteurs sont partis de situations de fait réelles, que la tradition historique a conservées, transmises et parfois complétées d'éléments spécifiques, propres à certaines périodes, mais qui n'en reposent pas moins sur un indéniable fonds historique réel » [98]; nous ajouterons seulement que, même si cette rédaction ne respecte pas exactement les formes spécifiques de la diplomatique turco-osmane et les normes du droit islamique [99] — elle est néanmoins *fondée sur des actes réels et officiels de la Porte* [100], ainsi que nous l'avons démontré; sur des actes reconnaissant la pleine auto-administration des Principautés.

---

[96] La preuve qu'il en est bien ainsi, c'est qu'en 1583, donc peu avant 1585, le prédecesseur de Mihnea, le voïévode Petru Cercel, invoquait à Istanbul les « capitulations » (I. Matei, *Quelques problèmes*, I, p. 67), que Mihnea allait obtenir par l'acte de 1585. Notons par ailleurs qu'un étranger de passage en Valachie au XVIIIe siècle, le Français Jean-Claude Flachat, marchand important auprès du Palais Impérial, écrivait à propos de Constantin Mavrocordat : « toutes les fois qu'il manque d'exactitude à payer le tribut qu'il doit à la Porte, (...) ou de *fidélité aux capitulations*, il doit s'attendre à être déposé, et souvent même est-il en danger de perdre la tête » (souligné par nous — M. M.). (N. Iorga, *Ştiri nouă despre biblioteca Mavrocordaţilor şi despre viaţa muntenească în timpul lui Constantin vodă Mavrocordat*, dans « Analele Academiei Române, Mem. Sec. Ist. », S. III, tom. VI (1926), pp. 153—154. En ce qui concerne la Moldavie, le Français de La Croix — tout comme le chroniqueur roumain Gr. Ureche — savait en 1676 que Bogdan III s'était soumis de son plein gré au sultan « moyennant un tribut annuel, établi sur la base des capitulations » (Fr. Babinger, *O relaţiune neobservată despre Moldova sub domnia lui Antohie Vodă Russet (1676)*, « Analele Acad. Rom. Mem. Secţ. Ist. » S. III, t. XIX, 1937, pp. 122—136). Même les hâttichérifs émis par Selim III étaient désignés par le *kapu kehaya* de Constantin Ipsilanti comme « les dernières capitulations de la province de Valachie avec la Porte » (I. Matei, *op. cit.*, II, pp. 83—84, note 7).

[97] Ion Matei a également remarqué que « la persistance des formulations empruntées aux anciens *'ahdnâme* peut encore être observée au début du XVIIe siècle dans les documents de nomination des voïévodes de la Moldavie » *(op. cit.*, I, p. 72). Aujourd'hui, on est en droit d'affirmer que cette situation est valable aussi pour la Valachie pendant le dernier quart du XVIe siècle. De même, M. A. Mehmed a souligné que quoique les *ahidnâme*'s fussent tombées en désuétude, « leurs éléments ont été englobés peu à peu dans une série de firmans spéciaux, de règlements, nommés *nizam* », *(Istoria turcilor*, p. 129).

[98] Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 117.

[99] Voir : H. Inalcık, art. *Imtiyazât*, EI², pp. 1179—1180; G. G. Florescu, *art. cit.*, pp. 121—147; I. Matei, *op. cit.*, I—II; M. A. Mehmed, *op. cit.*, p. 163; M. Khadduri, *War and Peace in the Law of Islam*, The John Hopkins Press, Richmond, Virginia (USA), 1955, chap. XVII, *Status of the Dhimmis*, pp. 196—198; chap. III, *The Muslim Law of Nations*, pp. 42—51 et chap. V, *The Doctrine of Jihad*, pp. 55—73; Du Chaurroy, *Législation musulmane sunnite, rite hanéfi*, 6er article (sur *aman)*, dans « Journal Asiatique », IVe série, tome XVIII (sept.—octobre 1851), pp. 298—314, etc.

[100] Cette opinion a été exprimée aussi par N. Beldiceanu *(op. cit.*, pp. 393—407), A. Decei *(op. cit.*, pp. 465—494), M. M. Alexandrescu-Dersca *(Rolul hatişerifurilor*, p. 104, note 1), M. Guboğlu *(Paleografia*, p. 17), M. Mehmed *(Istoria turcilor*, p.128), I. Matei *(Quelques problèmes*, I, pp. 66—77) et par les professeurs turcs Tayyib Gokbilgin (Athènes, mai 1970) et Halil Inalcık (Ankara, septembre 1970, au VIIème Congrès d'histoire turque).

ANNEXE

(Başbakanlık Arşivi, Istanbul, fonds *Malıyeden Müdevver Defterleri*/ Registres émanant des Finances, no. 17.932, pp. 11—12, *berat* ou *nişan* accordé à Mihnea II le 22 ramazan 993/17 septembre 1585, lui confirmant pour la seconde fois le trône de la Valachie, le 28 rebiülevvel 993/30 mars 1585 ; Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane. Fasc. I. Izvoare documentare şi juridice* (Recueil des textes ottomans. Fasc. I. Sources documentaires et juridiques, Centrul de Multiplicare al Universităţii din Bucureşti, Bucureşti, 1974, doc. 14, pp. 62—68).

Texte:

« Ba hatt-ı humâyun

Yazılaı

Nişan-ı hımâyun oldur ki vilâyet-i Eflâk voyvodası iken mürd olan Aleksandre'nin (2) oğlu olub sabık Eflâk voyvodası olan vâk'î Mihne'nin mınnet-i mezid-i inâyetim (3) zuhura geturub 993 rebiulevvelinin yirmi sekizinci gününde sana yine Eflâk voyvodalığın (4) yetmiş kerre yüz bin akçe ile tevcih ve tâyin edub bu berat-ı humâyunu (5) verdum ve buyurdum ki beyd-el-yevm emrim mucebince vilâyet-i mezbureye voyvoda olub (6) Dergâh-i Mu'allâma ubudiyeti ve idâ-i hızmet lâzımsa sermâye-i devlet bilüb (7) hıfz-u heraset -i memleket ve emn-u âman-ı râyet babında enva-i ikdam ve ihsan-ı ihtimamet (8) zuhura getüre ve vilâyet-i mezbureden tâyin olunan haraçların sal-ı be-sal bî-kusûr (9) ve lâ-kesür sahih-el-vezn kâmıl ayâr vaktinde irsal edüb ihmalden hazer eyliye (10) ve bundan gayri verilugelen nesneleri dahi bîkusûr vaktiyle vere ve vüzerâ-i (11) izâm ve Rumeli beğlerbeğisine ve sayir erkân-ı devlete sal-ı be-sal verilugelen âdet (12) uslub uzere her birine ida ede ve vilâyet-i mezbure şemşirimiz tehız (?) te'sirimiz ile (13) feth olunmuşdu. Memleket vacib el-himâyemizdir reayası dahi haraçguzârlarımdır (14) bir ferde zulüm ve te'adi olunduğuna ihtam yokdur ve vilâyet-i mezburenin kadımî (15) adet ne ise anugele amel olunub reayasına âsla zulüm ve te'adi olunmıya (16) (ve)+ vilâyet-i mezburenin beğleri ve logofetleri ve bolarları ve kinezleri müşarileyhi (17) (...)+ emr-i humâyunumla voyvoda bilüb ferman-ı şerifime muvafık umurde (18) (ita)+ at edeler ve mezbur voyvoda hukûmlerin ki Yüce Dergâhımdan sâdır olan (19) (ev+) âmir-i 'âliyeme rayet eyliye emrime imsal üzere Hızâne-i 'Amıreme (20) (vuzerâ-i) izâma ve Rumeli beğlerbeğisine ve sayır erkâna veregeldüğü (21) nesneleri vakti geçürmiye bî-kusûr verüb *dosta dost ve duşmana duşman olub* (22) ve Dergâh-ı Mu'allâmdan irsal olunan evâmir-i şerifeye iznal eyliyüb kemal (23) istikamet üzere olâ ve vilâyet-i Eflâka gelüb rencberlık edenlerün mallarına (24) ve canlarına vech-i afet alucak kimesne dâhil ve taaruz etmiyüb incide ve rahmete verüb (25) uşandırmıya kemal emn-u aman üzere olâlar ve vüzera-i alim ikdarımdan (26) ve beğlerbeğilerimden ve beğlerimden ve Bab-ı Saadetim kullarından ve gayiriden âsla ve katîyyen (27) Eflâk vilâyetıne ve beğlerine ve logofetlerine ve bolarlarına ve kinezlerine ve reayasına (28) ve oğullarına ve kızlarına ve ... (?) ve sayir emval ve esbablarina dahil ve taarruz etmiyeler (29) ve Memâlik-i Mahrusem'den eğer reaya ve tüccardan vilâyet-i Eflâka varub vefat edenlerün (30) varisleri anda hazır bulunur ise metrukâtı anda teslim ede ve varisleri hazır bulunmazsa (31) ... (?) muşarileyh voyvoda ... (?) defter edüb her ne ise yarar adamı (32) Dergâh-i Muallama gondere.

Şöyle bıleler ! »

+Coupure dans le document.

Traduction:

« Par *hatt-ı humâyun*

Il a été écrit

L'insigne impérial *(nişan-ı humâyun)* [101] est le suivant : pour marquer ma haute faveur envers le voiévode Mihnea [102], fils d'Alexandru [103], mort pendant qu'il était prince du vilâyet d'Eflâk,

---

[101] De Murad III (1574—1595).

[102] Mihnea II « Turcitul », second règne (1585—1591).

[103] Alexandru II Mircea (juin 1568—sept. 1577, avec un intermezzo Vintilă : mai 1574).

et qui a été auparavant lui-même voïévode d'Eflâk[104], je lui ai accordé le 28 rebiülevvel 993[105], de régner sur la Valachie *(Eflâk voyvodalığı)*, avec (l'obligation de payer annuellement) 70 fois 100.000 aspres[106], je lui ai donné ce *berat* impérial *(berat-ı humâyun)* et j'ai ordonné comme suit : étant prince du susmentionné vilayet selon mon magnifique ordre, qu'il se montre soumis envers mon Haut Seuil *(Dergâh-ı Muâllam)*, et s'il est nécessaire d'accomplir un service, qu'il connaisse les possibilités de l'Etat *(sermâye-i devlet)*[107] ; quant à la défense et à la protection du pays et à la tranquillité et à la sécurité *(emn-u aman)* de ses sujets, qu'il fasse preuve de diligence sous tous les rapports et d'un grand zèle. Qu'il envoie chaque année du susmentionné vilayet le *kharadj* établi (pour les infidèles) sans manque, en monnaie non rognée, dans les proportions (d'or et d'argent) convenables, avec le poids entier et à temps, qu'il se garde bien de toute négligence à ce sujet et, en outre, qu'il donne, à temps et sans manque, ce que la coutume veut que l'on donne (à la Porte). Qu'il paye chaque année aux grands vizirs et aux autres dignitaires (de l'Etat) ce qu'il est convenu de donner à chacun, selon la coutume. La dénommé vilâyet a été conquis au tranchant de notre sabre et le pays se trouve sous nôtre due protection et ses sujets *(reayası)* me payent le kharadj. Il n'existe aucune raison pour que même un seul individu soit opprimé. Et quelles qu'aient été les anciennes coutumes dudit vilayet, que le susnommé agisse selon elles et qu'il n'existe aucune vexation et aucune oppression pour ses sujets.

Que les princes *(beğler)*, les logothètes *(logofeller)*, les boyards *(bolarlar)* et les knèzes *(kinezler)*[108] dudit vilayet reconnaissent le dénommé (Mihnea) pour voïévode, nommé par mon ordre impérial, et qu'ils se soumettent à lui en tout ce qui est conforme à mon illustre firman. Et que le dénommé voïévode se soumette à mes hauts ordres, qui émanent glorieusement de mon Honoré et Haut Seuil, qu'il agisse suivant mon ordre qu'il donne ce qui est donné habituellement à mon Trésor Impérial *(Hızane-i 'Amire)* et aux grands vizirs *(vuzera-i izam)* et au beylerbey de Roumélie et aux autres dignitaires, qu'il le leur donne à temps et sans manque.

Que (le dénommé prince) *soit ami de (mes) amis et ennemi de (mes) ennemis (dosta dost ve dusmana dusman olub)* et qu'il se soumette à mes illustres ordres envoyés de mon Haut Seuil, qu'il soit d'une honnêteté absolue *(kemal istikamet uzere ola)*.

Que personne ne touche à la marchandise ou à la vie de ceux qui viennent pour des affaires commerciales dans le vilayet d'Eflak, ne leur cause le moindre désagrément ou dommage, ni ne les mécontente, mais qu'ils soient pleinement en paix et sécurité *(kemal emn-u aman uzere olalar)*.

Que personne parmi mes vizirs, ni parmi les beylerbeys, ni parmi les dignitaires de ma Porte du Bonheur *(Bab-ı Saadetim)*, ni parmi d'autres catégories ne touchent jamais et de quelque façon que ce soit *(asla ve katiyyen)* au vilayet d'Eflak, ni à ses beys, ni à ses logothètes, ni à ses boyards, ni à ses knèzes, ni à sa raïa, ni à ses fils et à ses filles, ni à...[109] ses marchandises et à ses biens.

Et qu'il vient dans le vilayet d'Eflâk des raias ou des marchands *(tuccar)* de mes Pays bien gardés *(Memâlik-i Mahrusem)*[110] (et s'ils y meurent), alors, s'il y a là-bas des héritiers des défunts, que l'héritage leur soit remis, et s'il n'existe pas d'héritiers, (alors), que par les soins du susmentionné (voïévode) on dresse un inventaire (des biens laissés par le mort), qu'on les consigne dans le *defter* et que l'on envoie tout ce qu'il y aura par un homme capable à mon Haut Seuil[111].

Ainsi soit-il connu *(şoyle bileler)* ! »

---

[104] Entre les années 1577—1583. Au XVI[e] siècle, *vilâyet* (utilisé également pour la France ou la Pologne) ne désignait obligatoirement « province », mais « pays », « contrée ».

[105] 30 mars 1585.

[106] 7.000.000 aspres. Détails chez Mihai Maxim, *Culegere de texte otomane*, doc. 14, p. 67, note 5.

[107] *Sermaye-i devlet* signifie textuellement « le capital de l'État ». Cependant, bien que le terme *sermaye* fût employé au XVI[e] siècle, par exemple pour désigner le fonds de réserve pour l'approvisionnement d'Istanbul (10.000 pièces d'or prélevées sur les juifs de la capitale), on ne saurait lui attribuer le sens de « capital » dans l'acception moderne du terme.

[108] S'agit-il d'une confusion avec les Vlaques balkaniques? La présence dans le texte de ce *kinezler* est difficile à expliquer.

[109] Lecture difficile.

[110] L'Empire ottoman (bien-gardé par Allah et padischah).

[111] Pour l'héritage des sujets ottomans morts en Valachie, voir aussi l'ordre de Süleyman Kanunî adressé au prince de ce pays Petru cel Tînăr, du 11 şaban 967/7 mai 1560 (publié par Mihai Maxim, dans « Fontes Orientales », III, Moscou, 1974, pp. 260—262, doc. 2).

Fig. 1. — Première partie de l'acte adressé à Mihnea II, prince de Valachie, le 22 ramazan 993/17 septembre 1585 (Başbakanlık Arşivi, Istanbul, fonds *M.M.D.*, no 17.932, p. 11).

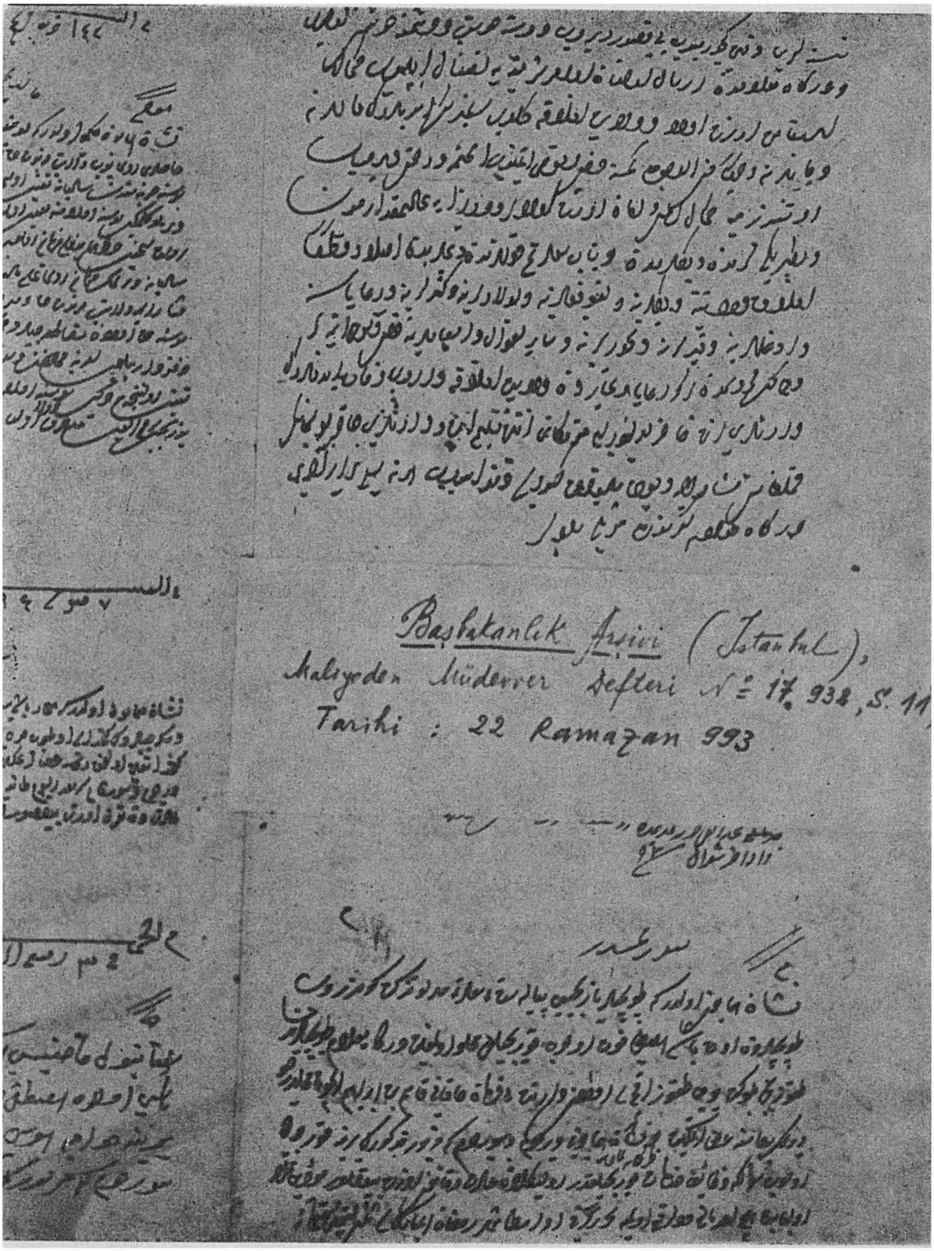


Fig. 2. — Deuxième partie de l'acte adressé à Mihnea II le 22 ramazan 993/17 septembre 1585 (Başbakanlık Arşivi, Istanbul, fonds *M.M.D.*, no 17.932, p. 12).

LES INSIGNES DU POUVOIR. CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DU CÉRÉMONIAL DE COUR ROUMAIN

CORINA NICOLESCU

Grâce au grand nombre de portraits des princes roumains, représentés dans les tableaux votifs peints dans des monastères et les chapelles de leurs résidences, ou exécutés sur certaines œuvres de broderie et enluminure, nous connaissons d'une manière précise l'aspect du costume d'apparat, pourvu souvent des insignes symbolisant le pouvoir [1]. Les sources écrites nous offrent aussi des informations précieuses sur le cérémonial du couronnement et de l'investiture, objet d'une étude précédente, dans la même revue [2]. En suivant l'évolution des insignes du pouvoir, nous avons constaté, à partir du XIV-e siècle jusqu'au début du XIX-e siècle, quelques modifications, qui correspondent aux mêmes étapes historiques, évidentes quand on étudie le cérémonial de l'investiture, modifications que nous avons déjà soulignées dans notre histoire du costume de cour [3] et dans l'article cité.

La première étape est celle de l'indépendance des Pays roumains — la Valachie et la Moldavie —, qui dure jusqu'au milieu du XVI-e siècle; la suivante, qui correspond à la période des rapports de vassalité envers l'Empire ottoman, est continuée, au XVIII-e siècle, par l'étape « phanariote », où des Grecs nobles ou riches du Phanar, surtout dragomans et kapu-kéhaia de la Sublime Porte, étaient désignés comme princes de Valachie et de Moldavie, directement par le Sultan. Présenter les principaux insignes du pouvoir — *l'étendard*, *la couronne* et *la chlamyde* — au cours des XIV-e — XVI-e siècles, la plus significative de ces étapes pour l'idée monarchique des princes roumains, constitue l'objet du présent article. Dès le début de notre étude, nous devons remarquer que nous sommes mieux renseignés, grâce aux sources iconographiques sur les vêtements d'apparat et les attributs du pouvoir en Valachie au XIV-e siècle, cependant que pour la même époque, les renseignements sur le

---

[1] N. Iorga, *Domnii români după portrete și fresce contemporane* (Les princes roumains selon les portraits et les fresques contemporaines), Sibiu, 1930, XV p. + 221 pl.; idem, *Portretele doamnelor române publicate de...* (Les portraits des princesses roumaines), București, 1937, XXXV p. + 85 pl. + V p.; idem, *Portretele lui Constantin Brâncoveanu și ale familiei sale* (Les portraits de Constantin Brâncoveanu et de sa famille), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1915, VIII, p. 49—53 + 4 fig.

[2] Corina Nicolescu, *Le couronnement « încoronația ». Contributions à l'histoire du cérémonial roumain*, RÉSEE, 1976, no. 4, p. 647—663.

[3] Idem, *Istoria costumului de curte în Țările Române. Sec. XIV—XVIII* (Histoire du costume de cour dans les Pays Roumains. XIV-e — XVIII-e siècles), București, 1970, p. 128, p. 135; idem, le succinct chapitre sur les Insignes du pouvoir dans les Pays Roumains, dans *Reallexikon zur Byzantinischen Kunst*, Stuttgart, 1975, III, fasc. 20, col. 492—494.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 2, P. 233—258, BUCAREST, 1977

costume des princes régnants à l'Est des Carpates nous manquent. En échange, en Moldavie, de nombreux tableaux votifs appartenant au XV-e et au XVI-e siècles, nous offrent une riche documentation sur le costume de cette étape.

Les princes roumains — *domnii* — recevaient comme attributs du pouvoir les pièces suivantes : *l'étendard du Pays, la couronne, la chlamyde ou la granatza et la croix*, auxquels s'ajoutent probablement les brodequins rouges brodés ainsi que l'épée, le sabre, le globe crucifère et une sorte de sceptre *(buzdugan)*.

*

La première pièce, en roumain « *schiptrul țării* » — l'étendard du Pays — était offerte au prince, au moment même de son élection. Le mot « schiptru », qui apparaît dans les textes roumains et slavo-roumains est d'origine gréco-byzantine. Par « skeptron » chez les Byzantins était désigné l'étendard, analogue au « labarum » constantinien [4]. A Byzance, les porteurs s'appelaient « skēptrophoroi » et faisaient partie du cortège impérial, dans les grandes festivités. Dans les chroniques slavo-roumaines, ainsi que dans les autres documents internes ou externes, dès le XV-e siècle, le mot « *schiptru* » [5] est employé avec cette signification précise de symbole principal de l'autorité monarchique, obligatoire au moment solennel de l'investiture profane du prince avec le pouvoir par les grands dignitaires, l'armée et les représentants du peuple. Cette coutume s'est toujours perpétuée avec la même solennité, pendant l'étape de la suzeraineté de l'Empire ottoman, quand les princes élus pour la forme, de la même façon, ou nommés parmi les favoris de la Sublime Porte, étaient confirmés aussi par l'envoi du « schiptru », qui en turc correspondait à l'étendard nommé « sandjeak ».

Dans toutes les chroniques de Moldavie, rédigées au XV-e siècle, qui nous décrivent l'avènement au trône du prince Etienne le Grand, on affirme « qu'il a pris le *schiptru* du Pays de Moldavie » [6]. Dans une de ces chroniques, qui parle du combat contre le prince de Valachie Radu le Beau, qui avait pactisé avec les Turcs, et du sac de la ville de Bucarest, sont mentionnés « tous les étendards pris » et « *le grand schiptru* », apparte-

[4] J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 43, note 1 les différentes catégories des étendards portés dans le cortège impérial « εὐτυχία » les étendards surmontés d'une croix « φλάμουλα », les drapeaux de toute sorte « σκεύη » portés par les « σκευοφόροι » λάβουρα=λάβαρα imitant le labarum constantinien de forme carrée en pourpre, ornés du monogramme du Christ ; « εὐτυχία », les étendards décorés par les images des saints et les « σκῆπτρα », analogues aussi au labarum, portés par les « σκηπτροφόροι » , p. 43, note 4 ; ils s'appelaient aussi « βῆλα », ce qui semble bien indiquer qu'ils se composaient d'une hampe et d'une bannière comme le labarum.

[5] Marcel Romanescu, *Despre Schiptru* (Sur le « schiptru »), « Revista Istorică Română », 1946, XVI, fasc. III, p. 288—294, l'auteur a eu le grand mérite d'éclaircir pour la première fois le vrai sens de « schiptru » dans les anciennes sources roumaines, utilisé comme en grec byzantin avec le sens de l'étendard, en roumain « steag ». D'autres historiens ont interprété le mot comme équivalent du sceptre, C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. II, 1, București, 1937, p. 355.

[6] I. Bogdan, *Cronicile slavo-române din secolele XV—XVI* (Les chroniques slavo-roumaines du XV-e et du XVI-e siècles), (ed. P. P. Panaitescu), București, 1959, p. 15. En parlant de sa victoire remportée par le prince Etienne le Grand à Doljești, on dit « qu'il a pris schiptru Moldovei », p. 7 ; la même idée dans les autres chroniques, de la même étape, *ibidem*, p. 49, 61, 70.

nant au voïévode de la Valachie [7]. Donc, le « grand *schiptru* », *en Valachie aussi bien qu'en Moldavie, représentait le principal étendard appartenant exclusivement au prince, comme insigne de son autorité monarchique.* Quand il s'agit de la transmission du pouvoir d'un prince à l'autre, au XVI-e siècle, était toujours utilisée la même formule : « et il... (le nom du prince) a pris le skeptron de la Moldavie » [8]. Les Sultans étaient obligés de respecter ces insignes traditionnels, réalité évidente qui se dégage de la lettre adressée en 1524 au maire de la ville de Braşov par un usurpateur du trône de la Valachie, Radu Bădică. Il écrit « qu'il a choisi quelques boïards de la Valachie pour les envoyer avec son message de paix à la Grande Porte... pour se faire donner l'étendard, parce que telle était l'ancienne coutume de la Valachie... » [9]. Tout au long du XVI-e siècle, le mot « *schiptru* » est toujours utilisé dans le même sens qu'auparavant. Quand Petru Rareş est devenu pour la seconde fois prince de Moldavie en 1541, reconnu par le Sultan Soliman le Magnifique, la chronique officielle raconte « qu'il a reçu l'honneur de la première dignité, représentée par la possession du schiptru » (de l'étendard) [10]. À l'occasion de l'élection de son fils Ştefan comme son successeur, le conseil des boïards, les évêques, les chefs de l'armée et le peuple, lui ont offert selon le cérémonial traditionnel « le schiptru » [11]. Sur leur lit de mort, les princes laissent « le schiptru du Pays et du pouvoir à leur fils ». Quand cette décision devait être confirmée par l'autorité du Sultan, on parle de « schiptru », reçu ou apporté de la Porte. A la place de l'expression « possession du schiptru » ou « possession de l'étendard » (en roumain « steag »), on utilise l'expression « la

---

[7] *Ibidem*, p. 17, la description de la bataille de Soci contre le prince de la Valachie Radu le Beau, dans la rédaction de la chronique moldo-polonaise, de la même époque où on trouve une explication suplémentaire sur le « grand schiptru », qui était personnel, en affirmant qu'Etienne le Grand « a pris son propre étendard (de Radu) ». *Ibidem*, p. 179.

[8] *Ibidem*, p. 22, la description de l'investiture du prince Bogdan III, après la mort de son père Etienne le Grand, en 1504 ; *ibidem*, p. 121, la réception du « schiptru » par Etienne IV, le fils de Petru Rareş ; *ibidem*, p. 124, l'investiture par le « schiptru » du prince Alexandru Lăpuşneanu ; *ibidem*, p. 145, en parlant du second avènement au trône de Lăpuşneanu, le chroniqueur Azarie affirme que le Sultan lui a confié « la possession de l'étendard » ; *ibidem*, p. 147, le récit de l'intronisation du fils de Lăpuşneanu, Bogdan, quand son père lui a donné « le schiptru de l'unique pouvoir ». Dans une chronique peinte sur le mur de l'église métropolitaine St. Georges de Suceava, sont mentionnés quelques événements de la vie du prince régnant Petru Şchiopul, parmi lesquels son investiture le 2 Février 1590, quand on lui a apporté du Sultan turc l'étendard « steagul » et sa consécration comme voïévode, par le métropolite Gheorghe Movilă, *ibidem*, p. 163.

Dans les sources citées, le même terme est utilisé quand on parle des drapeaux pris comme butin de guerre par Etienne le Grand, dans ses victoires contre les Turcs ou les Polonais. Dans ce cas, on fait aussi la distinction entre les étendards de l'armée et « le grand schiptru », *ibidem*, p. 18, p. 63.

En Valachie, le mot « schiptru » était encore utilisé à la seconde moitié du XVI-e siècle et au siècle suivant pour désigner l'insigne du pouvoir confirmé par la Porte, voir l'inscription funéraire du boïard Albu Golescu dans l'église du monastère de Vieroşi (dép. d'Argeş), datant de l'année 1574, N. Iorga, *Inscripţii din bisericile României* (Inscriptions des églises de Roumanie), Bucureşti, vol. I, 1905, p. 145. Le prince Matei Basarab (1632—1654) parlant de son avènement au trône de la Valachie mentionne dans un document du 24 mai 1634 que « le Seigneur Dieu lui a remis le règne et l'Honnoré Empereur (le Sultan) le *sceptre* (« on utilise en roumain le mot ,,sceptru'' »)., cf. M. Romanescu, *op. cit.*, p. 292. Pour le même insigne, le chroniqueur Grigore Ureche utilise le mot « steag », voir Grigore Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei* (Les annales du Pays de Moldavie), Bucureşti, 1955 (ed. P. P. Panaitescu), p. 163.

[9] M. Romanescu, *op. cit.*, p. 289.

[10] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 102.

[11] *Ibidem*, p. 105.

réception du sandjeak »[12]. Le même terme correspond dans les textes latins et italiens à celui de « vexillum »[13], « stendardo », « bandiera » ou vessilo »[14]. Dans un document italien du 10 Avril 1600 on mentionne que le prince Michel le Brave a reçu de la part des Turcs par un « céaouche » « due stindardi », l'un pour la Transylvanie et l'autre pour la Valachie[15].

La notion de « schiptru » est associée dans certains textes aux autres insignes du pouvoir : *la couronne et la chlamyde.* L'inscription sur la dalle funéraire du prince Radu d'Afumaţi, qui dans un très bref règne entre 1522—1529, trois fois intérrompu, a livré vingt combats contre les Turcs, mentionne que finalement il a reçu comme confirmation de leur part « le pouvoir et le schiptru et il a été vêtu d'un caftan sombre et couronné avec la couronne de la richesse, avec beaucoup de grandeur... et une foule d'armées l'avait entouré... »[16]. Dans son récit sur les derniers moments du prince Alexandru Lăpuşneanu, malade, prévoyant sa mort, le chroniqueur Azarie nous raconte que celui-ci « a appelé les chefs de l'église et les prêtres et tous les dignitaires pour leur donner des conseils divins et il a remis le schiptru du pouvoir unique à son fils Bogdan ». Le même chroniqueur continue d'une façon poétique et nous raconte que Lăpuşneanu entrant en religion, sur son lit de mort « a changé le porphyrion tissu d'or contre l'habit monacal en laine et a remplacé la couronne en perles et en pierres précieuses par la tonsure monacale »[17]. Donc les deux textes soulignent l'association entre les trois principaux insignes du pouvoir : *schiptru*, *couronne*, *chlamyde.*

En ce qui concerne l'aspect du « schiptru », nous avons très peu d'informations et aucun étendard ne s'est conservé appartenant à cette première étape. En échange, les sources étrangères nous offrent la possibilité de reconstituer son aspect. L'étendard du prince de Moldavie était de forme presque carrée, ayant au centre la tête de l'aurochs avec

---

[12] *Călători străini despre Ţările Române* (Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains), Bucarest, 1970, tome II (volume publié par M. Holban, M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, P. Cernovodeanu), p. 132 ; Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 404—405 ; Belsius mentionne la réception du « sandjeak » — « l'étendard du Sultan » accompagné par le grand kapudji Ferhat Aga, 150 cavaliers et une grande escorte, par le prince Despote ; le secrétaire italien Sivori decrit aussi le cortège princier du prince Petru Cercel (1583—1585) accompagnant « l'étendard du Sultan », *Călători*, III, p. 7.

[13] Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 309—310, la lettre du 16 Décembre 1562 parlant de la réception par le prince de Moldavie de « vexillum » accompagné par 50 soldats turcs ; *Ibidem*, II, 1, p. 479, le rapport du 13 novembre 1563 concernant la confirmation de Lăpuşneanu par le Sultan, qui lui a remis « equm, gladium et vexillum », par Mahomet aga, accompagné par 200 cavaliers ; A. Veress, *Documente privitoare la Istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie), vol. III, Bucureşti, 1931, p. 206, no. 135, une lettre du 8 Janvier 1590 mentionnant l'envoi de l'étendard (il vessillo) de Constantinople, pour confirmer la succession au trône du prince Petru Şchiopul.

[14] *Ibidem*, vol. I, 1929, p. 207, no. 258 ; Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 417 un autre rapport italien sur l'investiture du prince Despote par un délégué du Sultan, pour lui remettre « la vesta et riceuer la bandiera secondo il solito... » ; *ibidem*, III, 1, p. 497, un rapport italien du 14 Décembre 1595 sur la confirmation du prince Ieremia Movilă en Moldavie, en lui envoyant par un délégué de la Porte « il stendardo et le altri insigne per constituir principe di detta provincia (Moldova) quel Hieremia... »

[15] *Ibidem*, III, 2, p. 349.

[16] N. Iorga, *Inscripţii*, p. 149, la pierre funéraire se trouve dans le monastère de Curtea d'Argeş et représente le prince Radu chevauchant, tenant à sa main droite une sorte de sceptre, en roumain « buzdugan ».

[17] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 147.

une étoile entre les cornes, selon la description du secrétaire du chancelier Szydloviecki, « le grand étendard de tout le Pays de Moldavie », abandonné sur le champ de bataille par Petru Rareş, à Obertin (1531)[18]. En examinant la gravure qui représente cette bataille, on peut observer à gauche le prince roumain suivant la lutte accompagné d'un porteur de son étendard[19], sur lequel apparaît l'aurochs entre le soleil et la lune, les deux éléments astraux toujours présents sur les armoiries de la Moldavie[20]. Sur la même gravure, l'aurochs de Moldavie figure sur un drapeau, plus grand, de forme triangulaire, porté par un groupe de soldats roumains. Un voyageur polonais, Bartolomeu Paprocki[21] qui a passé à la cour de Jassy, en 1572, accompagnant la délégation envoyée à la Porte, dirigée par l'ambassadeur André Taranowski, nous a laissé une description des armoiries du prince de Moldavie, caractérisées par « la tête de l'aurochs noir, ayant une étoile entre les cornes ». On connaît aussi l'étendard de Moldavie du prince Ieremia Movilă (1595—1606), d'après un dessin conservé dans un inventaire des drapeaux existant jadis à la cour de l'empereur Rodolphe II d'Habsburg[22]. L'étendard était de couleur rouge, d'une nuance violette, avec une bordure jaune claire, portant sur le côté droit, en haut, le titre du prince, au centre la même tête d'aurochs avec l'étoile entre les cornes et des deux côtés le soleil et la lune. Quelques années plus tard un délégué polonais, reçu par le prince Ştefan II Tomşa, remarque la présence de deux étendards : l'un rouge, ayant l'aurochs au centre et l'autre tout à fait différent, l'étendard de la Porte, de couleur verte avec le croissant de la lune[23].

En Valachie, nous connaissons l'étendard du prince Michel le Brave, décrit par un Italien. Il était en soie damassée de couleur blanche, muni d'un aigle portant dans le bec une croix à deux bras[24].

---

[18] Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 79 ; I. Ursu, *Bătăliile de la Gwoździec şi Obertyn (1531)* (Les batailles de Gwoździec et Obertyn, 1531), Anal. Acad. Rom. Sect. Ist, III, tome XXXV, 1913, p. 11 et p. 32 « vexillum mains totius terrae Moldaviae, caput Bubali et inter corna stellar ».

[19] M. Bielski, *Kronika Polska nowo przez Joach. Bielskiego syna iego wydana*, W Krakowie, W Drukárni Jakuba Siebenychera, 1597, p. 564.

[20] M. Berza, *Stema Moldovei in timpul lui Ştefan cel Mare* (Les armoiries de Moldavie pendant le règne d'Etienne le Grand), « Studii şi Cercetări de Istoria Artei », 1955, II, 1—2, p. 69—88 + 17 fig; idem, *Stema Moldovei in veacul al XVI-lea* (Les armoiries de Moldavie au XVI-e siècle), *loc. cit.*, 1956, III, 1—2, p. 99—128 + 36 fig.

[21] *Călători*, II, p. 406.

[22] C. I. Caradja, *Steagurile cucerite de Mihai Viteazul in lupta de la Guruslău din 3 August 1601* (Les étendards conquis par Michel le Brave dans la bataille de Guruslău, du 3 Août 1601), Anal. Acad. Rom. Mem. Secţ. Ist. série III, tome XIV, 1933, p. 179—184 + 1 pl. Un étendard datant de l'année 1758 se conserve au Musée d'Art de la R. S. de Roumanie; au champ il est decoré par les armoiries de la Moldavie (la tête de l'aurochs) et celles de la Valachie (l'aigle), Al. Elian, Ct. Bălan, H. Chircă, O. Diaconescu, *Inscripţiile medievale ale României. Oraşul Bucureşti* (Inscriptions médiévales de la Roumanie. La ville de Bucarest), vol. I, Bucureşti, 1965, p. 736, no. 1100.

[23] P. P. Panaitescu, *Călători poloni in ţările Române* (Voyageurs polonais dans les Pays Roumains), Bucureşti, 1963, p. 17.

[24] P. V. Năsturel, *Steagul. Stema română. Insemnele domneşti, trofee* (L'étendard. Les armoiries roumaines. Les insignes princiers, les trophées), Bucureşti, 1903, p. 13—16, l'étendard décrit par l'italien Spontani, *Historia della Transilvania*, Venezia, 1638; les autres étendards du XVII-e siècle conservés, comme celui attribué au prince de Moldavie Istratie Dabija, ainsi que celui trouvé dans le Musée Historique de Stockholm, sont décorés par des figures de caractère religieux, voir C. I. Karadja, *Steagul românesc al lui Istratie Dabija Voevod* (L'Étendard roumain du prince Istratie Dabija), Anal. Acad. Roum., Mem. Secţ. Ist., III, tome XIX, 1937, p. 75—87 + VII pl.

Le second insigne du pouvoir monarchique était la couronne, en roumain « coroana » ou « cununa » [25], attestée par les sources écrites, en même temps que par les nombreux portraits des princes conservés dans les peintures murales, enluminures, broderies et effigies monétaires. Nous avons déjà souligné dans l'article précédent la description suggestive du cérémonial du couronnement que le prince Dimitrie Cantemir nous a laissée dans son œuvre *Descriptio Moldaviae*, où est détaillée aussi la couronne [26]. D'autres sources que nous avons consulté, d'une époque encore plus ancienne, confirment l'exactitude du récit de Cantemir. Ces témoignages appartiennent pour la plupart au milieu du XVI-e siècle, moment de transition pour les coutumes anciennes de la cour des princes roumains, parce que, peu à peu, comme l'affirme Cantemir, « par la tyrannie des Turcs tout a été troublé » [27]. Pourtant, ils peuvent nous renseigner sur les coutumes d'une étape encore plus reculée, lesquelles ont survécu grâce à leur signification politique et à la force de la tradition. Dans la première moitié du XVI-e siècle on parle encore de la couronne, même quand les princes recevaient leur confirmation de la Sublime Porte. Sur l'inscription funéraire du prince Radu d'Afumaţi, que nous avons citée, est mentionné le terme de couronne. A l'occasion de l'élection de Petru Rareş, le chroniqueur affirme que le prince « a été paré de la couronne du règne » [28]. Dans le trésor d'une grande richesse, décrit par tous les chroniqueurs turcs racontant le siège et le sac du château fort de Suceava par le Sultan Suliman en 1538, sont mentionnées aussi des courronnes princières. Le chroniqueur Mustafa Djelalzade [29], qui a participé à la campagne punitive du Sultan Soliman en Moldavie, affirme que « pour sauver sa fortune, Rareş l'avait enterrée dans un coin du château fort et ensuite il s'était enfuit. Mais dès que le Sultan avait pris connaissance de l'existence du trésor il avait appelé le grand imbrohor Hussein Aga pour le charger de le découvrir ». Et le chroniqueur continue son

[25] Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae* (Descrierea Moldovei), Bucureşti, (Ed. Academiei R. S. România), 1973, p. 157. La couronne « sertie de pierres précieuses » est posée sur la tête du prince pour la première fois au moment solennel du couronnement religieux et la seconde fois, dans la grande salle du trône, où le grand spathaire aprés une brève harangue lui posait la couronne. Dans le typicon de l'office du couronnement, la formule sacrée en roumain est la suivante : « Posez sur la tête la couronne en pierres précieuses » (Pune preste capul lui cunună de pietre scumpe), Paul Mihail, I. Caproşu, *Despre ceremonialul domnesc* (Sur le cérémonial princier), « Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie ,,A. D. Xenopol'' », VIII, 1971, p. 398.

[26] *Ibidem*, p. 157—158 ; parmi les historiens modernes C. C. Giurescu, dans un bref paragraphe sur les insignes du pouvoir, affirme que les princes roumaines portaient la couronne, C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. II, 1, Bucureşti, 1937, p. 355 ; voir aussi une étude plus récente de jeun historien Ştefan Gorovei intitulée *Muşatinii*, Bucureşti, 1976, p. 16—20, où la couronne constitue un chapitre plus développé ; Al. Elian, *Moldova şi Bizanţul în secolul al XV-lea* (La Moldavie et Byzance au XV-e siécle), dans le volume *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucureşti, 1964, p. 136—138, l'auteur fait un commentaire sur le terme « alurghidă », connu dans l'historiographie roumaine plus ancienne pour désigner la pourpre et le vêtement princier en pourpre. Les vêtements d'apparat des princes roumains sont toujours en rouge-violet, mais nous ne pouvons pas préciser l'identité entre cette pièce du costume et la « granatza », portée toujours par les princes de Moldavie jusqu'au milieu du XVI-e siècle.

[27] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 156.

[28] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 95.

[29] *Cronicile turceşti privind ţările Române* (Chroniques turques concernant les Pays Roumains), Bucureşti, 1966, vol. I, (éd. M. Guboglu, Mustafa Mehmed), p. 248, 270.

récit par la description détaillée du trésor : « béliers d'argent [30], brocs, aiguières, *bonnets*, gobelets, sabres très minces et pointus, perles précieuses, objets de parure, vases à fleurs, chemises en soie, livres couverts d'argent et d'or, évangiles, croix, une grande quantité de monnaies... étoffes en soie et d'autres nombreux objets qui ne peuvent pas être décrits par la plume de l'auteur... ». En réalité, les « bonnets » mentionnés par le texte correspondent chez Cantemir, qui nous décrit le même trésor dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, aux couronnes [31]. Selon des informations offertes par la ville de Braşov, on apprend que le fils de Petru Rareş, Iliaş II avait commandé une couronne aux orfèvres de cette ville, qui devait lui être envoyée en 1550 [32]. Quelques années plus tard, dans le rapport adressé à l'Empereur Maximilien par son espion auprès de Despote Hérachlide à Jassy, le prince aventurier qui était monté sur le trône de la Moldavie en 1562, on lit que « les trésors du Pays », avaient été emportés par l'ancien prince Alexandru Lăpuşneanu en Transylvanie [33]. Le même rapport souligne l'absence des insignes monarchiques absolument nécessaires pour l'office du couronnement. Il s'agit de la couronne, mais l'informateur nous parle « de deux couronnes : le diadème du Bas-Pays et l'autre du Prince du Pays ». Il faut retenir comme essentiel le témoigange de l'existence d'une couronne principale du prince de Moldavie, outre une seconde couronne, celle dite du Bas-Pays (la partie méridionale de la Moldavie), qui dans certaines circonstances était gouvernée par un corégent [34]. Mais dans le même texte sont énumérés les autres attributs du pouvoir, imposés par le cérémonial du couronnement : « la croix, qui selon la coutume est présentée au prince pour être baisée à l'occasion du couronnement, et le vêtement princier tissu d'or ». L'aventurier Hera-

[30] Par « beliers d'argent » il faut entendre, peut-être, les objets en forme d'animaux en argent doré, ciselé, qui à l'époque de la Renaissance étaient posés comme ornements sur les tables princières au grand festin. D'ailleurs, encore plus tard, de tels objets en forme d'animaux sont mentionnés dans le trésor du prince Ieremia Movilă. Il s'agit d'un éléphant en argent doré, I. Corfus, *Odoarele Movileştilor rămase în Polonia. Contribuţii la Istoria artei şi a preţurilor* (Les trésors des Movileşti restés en Pologne. Contributions à l'histoire de l'art et des prix), « Studii », XXV, 1972, 1, p. 39, no. 27 « grand éléphant en argent », évalué à 8000 florins.

[31] D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman* (Histoire de l'Empire Ottoman), (traduction roumaine par I. Hodoşiu), Bucureşti, 1876, p. 297. L'auteur affirme qu'à l'occasion du sac du château fort de Suceava, par l'ordre du Sultan un « defterdar » accompagné par des jenissaires a pillé le trésor public et celui du prince, composé d'une somme considérables d'argent, ainsi que des « diadèmes de princes, sceptres, croix et une grande quantité d'images décorées de pierres précieuses, objets que Soliman, selon son plaisir, avait pris avec lui, en rentrant accompagné de son armée à Constantinople ». Dans la note no. 88, Cantemir mentionne que selon l'information d'un historien turc Hezar Fenn, dans ce trésor existait encore une croix sertie de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Cantemir remarque aussi que cette croix était conservé dans le trésor des Sultans.

[32] Fr. Killyen, *Kunstwerk siebenbürgischer Goldschmiede*, « Karpater Rundschau », no. 6/9, 1973.

[33] *Călători*, II, p. 174–175, le rapport daté du 6 juin 1562. Dans le présent rapport, Belsius fait une confusion entre la croix et la « stemma », terme utilisée pour la croix ; en réalité ce terme définit un certain type de couronne byzantine ; P. P. Panaitescu, dans *Tezaurul domnesc* (Le trésor princier), « Studii », 1961, XIV, p. 64 a mentionnée cet important texte pour la première fois.

[34] Şerban Papacostea, *La începuturile Statului moldovenesc. Consideraţii pe marginea unui izvor necunoscut* (Aux débuts de l'Etat de Moldavie. Considérations sur une source inconnue), « Studii şi Materiale de Istorie Medie », 1972, VI, p. 43–59, la version française de cette étude dans « Revue Roumaine d'Histoire », 1973, 1.

chlide, qui aimait se nommer Despote a été obligé de se faire confectionner deux couronnes en or pur et il se fait couronner avec l'une d'elle par le métropolite, le jour de l'Épiphanie, changeant son nom de Jacob en celui de Jean [35]. Dans un autre rapport nous sommes renseignés sur la découverte de la croix en or, incrustée de perles et de pierres précieuses, évaluée avec sa chaîne à 2000 ducats d'or. L'objet déposé dans la ville de Sibiu était revendiqué par le roi Jean Sigismond par un ordre donné le 3 Mars 1562 au maire de cette ville, qui savait précisément qu'elle avait appartenu au prince Alexandru Lăpușneanu [36].

Un autre fait significatif, que Belsius remarque dans son détaillé rapport, concerne l'existence d'un trésor du pays, qui ne constitue donc pas des richesses privées, raison pour laquelle personne ne peut l'emporter comme butin de guerre. D'ailleurs, on apprend aussi par le chroniqueur Azarie que le fils de Petru Rareș, Iliaș a été accusé d'avoir aliéné l'orfèvrerie du Pays, en l'envoyant aux Turcs [37]. La seconde observation intéressante faite par le même Belsius, se rattache à la restitution du trésor entier de la Moldavie, pris à l'occasion du sac de la résidence de Suceava par les armées du Sultan Soliman, fait significatif concernant les relations entre Petru Rareș et le Sultan, lequel met en évidence la personnalité du prince de Moldavie en même temps que son prestige devant les Turcs [38].

La présence des couronnes parmi les plus précieux objets faisant partie du trésor des princes roumains est attestée aussi au XVII-e siècle. Dans les inventaires dressés en Pologne, où Elisabeta Movilă avait apporté la grande fortune de son mari, Ieremia Movilă l'ancien prince de Moldavie (1595—1600), est mentionnée parmi d'autres pièces d'orfèvrerie très précieuses « une couronne travaillée entièrement en plaques, avec des diamants », évaluée à 12000 florins [39]. Un des derniers princes de souche, Constantin Brâncoveanu (1688—1714), qui a lui-même lutté pour la libération de la Valachie, sacrifiant sa propre vie et celle de ses cinq fils exécutés à Stanboul, possédait aussi des couronnes. Pendant la nuit où l'envoyé du Sultan arriva à Bucarest, lui demandant rendez-vous pour le lendemain, Brâncoveanu fit expédier par Manu Apostol, son homme d'affaire et de confiance, à la ville de Brașov « les couronnes princières

---

[35] *Călători*, II, p. 261—262, le récit de Sommer; dans le rapport cité de Belsius on mentionne le couronnement de Despote avec « une couronne nouvelle » le jour du 23 Avril 1562, *ibidem*, p. 174; Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 417, l'investiture de Despote avec les insignes, envoyés de la Porte par un délégue du Sultan. Un fragment de la couronne du prince Despote est mentioné à côté d'autres objets, dans une lettre du 4 février 1564 de Sibiu, Hurmuzaki, *Documente*, XV, 1, p. 595. Une couronne qui semble appartenir au prince Despote, sans certitude, se trouve aujourd'hui à Vienne, Fr. Kállyen, *op. cit.*, p. 11.

[36] *Călători*, II, p. 186; Hurmuzaki, *Documente*, II, 1, p. 420; *ibidem*, XV, 1, p. 574—575.

[37] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 124, p. 148, le chroniqueur Eftimie mentionne les faits du fils de Petru Rareș, Iliaș, parmi lesquels l'appropriation du grand trésor du pays, composé d'une grande quantité de talents en or et en argent, outre un grand nombre de vases en or et en argent. Pour l'existence d'un trésor princier appartenant au pays, voir l'étude de P. P. Panaitescu, *Tezaurul domnesc* (Le trésor princier), « Studii », 1961, XIV, p. 49—83.

[38] *Călători*, II, p. 175.

[39] I. Corfus, *op. cit.*, p. 38; dans cet inventaire sont énummérés aussi d'autres objets de parure, propres au costume d'apparat: une grande bague avec un diamant évalué à 50.000 florins, une broche « *princière* », munie d'un diamant central, évaluée à 36.000 florins, un soleil en diamants, évalué a 20.000 florins, une grande boucle de ceinture et un grand bouton en diamants évalués à 120.000 florins... une ceinture « *princière* » couverte de diamants et de rubis, estimée à 25.000 florins..., etc.

avec des diamants et rubis, l'une d'elles confectionnée selon la mode hongroise »[40], ce qui veut dire qu'elle était travaillée dans un atelier de Transylvanie, à Brașov ou à Sibiu, où, comme nous le savons d'après les sources écrites et les objets conservés, le prince commandait souvent ses objets d'orfèvrerie[41] et ses bijoux[42]. Dans la liste de ses objets dressée en grande hâte, après avoir parlé de sacs pleins de pièces d'or, de diplômes impériaux et de documents de famille, on énumère d'autres objets de valeur comme : « des sabres turcs sertis d'émeraudes et de perles, des narguilés en porcelaine, argent et corail, des pièces de vaisselle en porcelaine et en argent, des cuillères d'argent, des chandeliers, un grand vase en argent en forme de chevalier, 12 tasses confectionnées à Augsburg... une pendule en argent, de nombreux tissus et broderies... »

Si le nombre d'informations concernant la couronne est assez réduit, pourtant elles nous précisent *l'existence indiscutable de cette pièce, comme l'un des insignes du pouvoir monarchique*. Comme d'autres sources iconographiques viennent confirmer les informations écrites, nous tâcherons d'esquisser seulement la typologie de la couronne roumaine, telle qu'elle nous apparaît sur les portraits votifs dans les peintures murales, broderies, objets d'orfèvrerie et enluminures.

Les plus anciennes images se sont conservées en Valachie, dès le XIV-e siècle. Il s'agit du portrait original du prince Alexandre-Nicolas ou Vladislav I-er, peint dans la niche qui surmonte l'entrée du naos de l'église Saint Nicolas d'Argeș[43]. C'est une couronne ouverte, formée d'un simple cercle en or, avec trois fleurons en fleur de lys, laquelle ressemble aux couronnes occidentales, tout à fait différentes de la couronne fermée de type « kamilavkion » des empereurs byzantins, des tsars serbes et bulgares[44]. Le même couronne apparaît dans le portrait de Vladislav I-er sur le revêtement en argent doré de l'icône de St. Athanase, offerte à la

---

[40] V. Drăghiceanu, *Mormîntul lui Constantin Brâncoveanu Basarab Voievod* (Le tombeau de Constantin Brâncoveanu Basarab Voïévode), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1914, VII, p. 113.

[41] Corina Nicolescu, *Argintăria laică și religioasă în Țările Române. Sec. XIV—XIX* (L'orfèvrerie laïque et religieuse dans les Pays Roumains. XIV-e XIX-e siècles), București, 1968, p. 24—30, p. 34—44, les chapitres sur l'orfèvrerie profane et sur les maîtres.

[42] Constantin Brâncoveanu a commandé à Brașov deux bagues sigillaires le 10 Avril 1689, cf. Const. Moisil, *Cercetări sigiliografice. Inele sigilare* (Recherches sigillographiques. Bagues sigillaires), « Revista Arhivelor », V, 1942, p. 12.

[43] V. Drăghiceanu, *Curtea de Argeș*, București, 1924, p. 47, fig. 36, pl. 1, p. 16—17; I. D. Ștefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie*, p. 58—59, pl. XXVII, album, pl. 14, Paris, 1928; V. Vătășianu, *Istoria artei feudale in Țările Române* (Histoire de l'art féodal dans les Pays Roumains), 1-er volume, București, 1958, p. 380, fig. 338; Corina Nicolescu, *Istoria costumului*, p. 91—92, fig. 19, pl. LXXVI; P. Chihaia, *Din cetățile de scaun ale Țării Românești* (Des résidences princières de Valachie), București, 1974, p. 131—139, cet auteur attribue le portrait au prince Alexandre-Nicolas, qui a été peint aussi dans l'église épiscopale de Curtea de Argeș; le dessin, selon cette peinture actuellement disparue, représente le prince portant le même type de couronne plus richement ornée, fig. 35.

[44] *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, Stuttgart, Band III, 1973, fasc. 19, col. 373—398, le chapitre *Insignen*, où sont présentées les différents types de couronnes byzantines, parmi lesquels on mentionne la couronne en fleurs de lys « κρινονία », figurant dans le Traité de Cérémonie de Pseudo-Codinos, pendant la dernière étape de l'Empire byzantin, sous l'influence occidentale, col. 398. Voir aussi le même RL, fasc. 20, 1975, col. 487—490 les insignes chez les tsars serbes et bulgares avec une riche bibliographie et l'énumération des documents iconographiques.

Lavre du Mont Athos par ce prince valaque et sa femme Ana [45]. Du même genre, mais plus luxueuse est la couronne portée par Mircea l'Ancien (1386—1418), gravée sur les effigies monétaires [46], ainsi que sur les peintures. Sur ces dernières, elle est compliquée par l'introduction des croix. La même forme, mais transformée par les artistes peut être retrouvée encore jusqu'au XVI-e siècle. La couronne du prince Neagoe Basarab (1512—1521) sur l'épitrachilion offert au monastère de Xénophon [47] au Mont Athos, ainsi que celles d'Alexandre II et de son fils Mihnea sur leur chrysobulle [48] et sur la reliure en argent doré d'un tétraévangile offert par ceux-ci au monastère Sainte-Catherine du Mont Sinaï [49], continuent le même type dans cette étape plus tardive. Elle apparaît dans la même forme sur la chrysobulle de Petru Cercel (1583—1585) [50] et la reliure d'un livre du prince Mircea Ciobanul, datée de 1566, au monastère de Tismana [51]. Au XVI-e siècle, les fleurons ont changé de forme pour devenir triangulaires, richement décorés de pierres précieuses. A la même époque on retrouve aussi la couronne à cinq fleurons [52], encore plus fréquente que celle à trois fleurons. En Moldavie, aux XV-e et XVI-e siècles, le type à cinq fleurons est habituel. Ce nouveau genre de couronne est constitué par un cercle de base plus large, sur lequel sont incrustées des pierres précieuses et des perles ; la partie supérieure en est toujours ajourée ou dentelée, en forme régulière géométrique ou, dans certains cas, imitant des rinceaux. Plus tard, en Valachie, à l'époque de Brâncoveanu, les fleurons ont été souvent remplacés par des plaques massives en or, serties de pierres précieuses et de perles [53]. Beaucoup des couronnes d'un type ancien ont été transformées vers la fin du XVII-e siècle par des peintres,

---

[45] M. Beza, *Urme româneşti în Orientul Apropiat* (Des traces roumaines dans le Proche Orient), Bucureşti, 1937, (II-e éd.), pl. en couleur, entre p. 40—41 ; P. S. Năsturel, *Aux origines des relations roumaino-athonites ; l'icône de Saint Athanase de Lavre du Voïévode Vladislav, Actes du VI-e Congrès International d'Etudes Byzantines*, Paris, 1948, tome II, Paris, 1951, p. 308—314 ; l'auteur offre une riche documentation pour la datation de l'icône au XIV-e siècle, ayant été donnée par le Prince Vladislav I-er et sa femme Ana à la Lavre du Mont Athos ; C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 90, fig. 16, p. 99, fig. 23.

[46] C. Moisil, *Consideraţiuni asupra monetelor lui Mircea cel Bătrîn* (Considérations sur les monnaies de Mircea l'Ancien), « Buletinul Societăţii Numismatice Române », 1913, X, 20, p. 37—56, pl. II ; O. Iliescu, *Emisiuni monetare ale Ţării Româneşti din secolele al XIV-lea şi al XV-lea* (Emissions monétaires de la Valachie aux XIV-e et XV-e siècles), « Studii şi Cercetări de numismatică », II, 1958, p. 303—344 + 45 fig. ; P. Chihaia, *op. cit*, p. 161, 191, fig. 70—101, le chapitre sur les effigies monétaires. L'auteur considère « atypique » cette couronne, sans établir des analogies avec d'autres couronnes de la même famille, reproduites dans les peintures murales, p. 178—191, fig. 83, 87, 100—101.

[47] G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin*, Paris, 1947, pl. LXXIV ; C. Nicolescu *op. cit.*, pl. CL, passim pour l'analyse de différentes pièces de costume, présentes sur cette broderie.

[48] C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. CXXVII.

[49] *Ibidem*, pl. CXXVI.

[50] *Ibidem*, pl. CXXVIII.

[51] *Ibidem*, pl. CXXXI.

[52] *Ibidem*, pl. 8, le portrait de Neagoe Basarab du monastère de Curtea de Argeş ; *ibidem*, pl. 10, le prince Radu Paisie dans le même monument ; Vlad Vintilă de Slatina sur une broderie du monastère de Cutlumuz au Mont Athos, pl. CIV ; Matei Basarab, enluminures, pl. CXVII, CXIV ; Alexandre II, pl. CLI ; Şerban Cantacuzène, pl. CXLVI ; Constantin Brâncoveanu, pl. CXLVII.

[53] N. Iorga, *Portretele*, p. 49—54, fig. 1—4.

qui en restaurant la peinture et les portraits, leur ont donné cette nouvelle forme [54].

Les couronnes les plus caractéristiques de Moldavie sont celles portées par le prince Etienne le Grand, dans les tableaux votifs des monastères de Voroneţ, de Sîntilie, de Pătrăuţi et de Dobrovăţ [55] et par son fils Petru Rareş, à Moldoviţa [56]. A l'est des Carpates, le même type se maintient jusqu'au début du XVII-e siècle. Une couronne luxueuse est représentée sur les portraits votifs de la famille de Ieremia Movilă au monastère de Suceviţa [57], sur un tétraévangile [58] offert à sa fondation par le même prince, ainsi que sur la broderie funéraire de son frère Siméon Movilă [59]. La dernière représentation de la couronne en Moldavie est celle gravée sur la reliure en argent doré d'un tétraévangile du monastère de Dragomirna, offert par le métropolite Anastase Crimca, pendant le règne du prince Etienne II Tomşa, en 1610 [60].

La couronne était portée par les femmes et par les hommes, sur une résille en fil d'or, munie de petites perles, à la mode de la Renaissance, comme on peut l'observer sur les portraits de Petru Rareş et de sa famille à Rîşca [61], sur celui d'Alexandru Lăpuşneanu figurant dans les broderies offertes au monastère de Slatina [62] et les peintures murales du Mont Athos [63], ainsi que sur celui de Ruxandra d'Argeş [64].

La « couca », la « beretta », comme l'appelait l'Italien Sivori [65], en velours broché d'or, était décorée aussi richement qu'une couronne, de pierres précieuses et de perles d'une grande valeur. Elle remplacera la couronne vers la fin du XVI-e siècle, comme insigne du pouvoir monarchique accordé par le sultan. On en fait mention dans l'inventaire du prince Petru Şchiopul (le Boiteaux), sous le nom de « scuffa voiwodale », offerte par le Sultan [66]. La « couca » figure souvent dans les tableaux votifs, médailles, gravures, etc. du XVII-e siècle. L'élément le plus précieux de ce bonnet princier était la broche en or massif avec un grand diamant central et des rubis et émeraudes tout autour, qui fixait le « surgučiu » — le panache en plumes blanches d'aigrette —, [67] signe de haute

---

[54] Le portrait de Mircea l'Ancien dans le naos du monastère de Cozia, refait au XVII-e siècle, C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. LXXVIII; le portrait de Radu le Grand du monastère de Govora, *ibidem*, pl. CCI.

[55] *Ibidem*, pl. CV—CVIII, fig. 38—39.

[56] *Ibidem*, pl. CXIII.

[57] *Ibidem*, pl. CXIV a).

[58] *Ibidem*, pl. CXIV b), fig. 41.

[59] *Ibidem*, pl. CL.

[60] C. Nicolescu, *Die Edelschmiedekunst in Rumänien*, Bukarest, 1973, fig. 62.

[61] N. Iorga, *Domnii români*, pl. 47.

[62] C. Nicolescu, *Istoria costumului*, pl. 12, pl. CXXXV.

[63] N. Iorga, *op. cit.*, pl. 58, pl. 61.

[64] C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. 15.

[65] *Călători*, III, p. 9.

[66] Hurmuzaki, *Documente*, III, 2, p. 90—91.

[67] C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. CLXIII, médaille représentant le portrait de Michel le Brave; pl. CLXIII, le portrait brodé de Ieremia Movilă; pl. CLV—CLXVI, le portrait peint de Vasile Lupu; pl. CLXVII pl. CLXVIII a) b), les portraits de Constantin Brîncoveanu pl. CLXIX, le portrait sur une médaille du prince Hangerli; une telle broche dénommée « princière », avec un diamant central est évaluée dans l'inventaire du trésor de Ieremia Movilă à 36000 florins, I. Corfus, *op. cit.*, p. 38, no. 3; parmi les objets de son fils Moise Movilă, régnant entre 1633—1634 en Moldavie, est aussi comprise une broche en diamants et rubis, de grande dimension, appréciée à un prix inférieur á 3000 florins, *ibidem*, p. 56, no. 1.

distinction accordé par les sultans aux princes roumains. Un historien français racontant la réception de la « couca » par Rareş, à l'occasion de son second avènement au trône, affirme que « le prince de Moldavie a, seul de tous les chrétiens, droit de la porter » [68].

Dans cette étape de transition, vers le milieu du XVI-e siècle, sous les règnes de Petru Rareş, de Despot [69] et de Lăpuşneanu, on constate parallèlement, d'un côté la présence de la couronne, de l'autre, celle de la « couca », insigne de l'investiture de la part du Sultan. On peut supposer qu'à cette époque l'office du couronnement dans la capitale de la Moldavie pivotait autour de la couronne, tandis que le cérémonial profane de Stanboul, signifiant la confirmation de la Sublime Porte, comportait la réception de la « couca » [70].

Comme nous l'avons déjà mentionné, Cantemir nous raconte que les femmes des princes — « doamnele », en roumain, — portaient des couronnes semblables à celles de leurs époux, comme on le voit clairement sur les peintures murales [71]. Elles ne participaient pas à l'office religieux du couronnement, mais elles étaient toujours couronnées dans leur salle de réception de la même façon que les princes. Les couronnes des princesses étaient toujours munies de « pendilia » ou « kataseista », qui tombaient jusqu'aux épaules. Parmi les exemples les plus représentatifs il faut mentionner la couronne de Maria de Mangoup, la femme d'Etienne le Grand, sur le portrait funéraire brodé [72]. Les « pendilia », formés de perles et de pierres précieuses, incrustées dans de petites plaques d'or sont rattachés à la couronne par des chaînettes, également en or, ou fixés par une bande tissée en fil de soie et d'or, portés sous un voile en soie fine, toujours sous la couronne [73]. De nombreux « pendilia » sont conservés dans quelques

---

[68] M. Mignot, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1773, I, p. 502; Cantemir, *Istoria*, p. 275—276, note no. 42.

[69] *Călători*, II, p. 132 Belsius décrivant l'avènement au trône de Despote, nous raconte « qu'on lui a mis sur sa tête le ,,surguči'' avec les plumes. . . », il s'agit de « couca » décorées par un panache; voir aussi l'aspect de la « couca » au XVI-e siècle dans le tableau peint à l'huile à la manière de la Renaissance représentant le fils du prince Petru Şchiopul, Etienne, ayant du côté droit, mise sur une table « la couca », en velours rouge, munie d'un panache et d'une broche, N. Iorga, *Domnii români*, pl. 66.

[70] Pour le cérémonial de l'investiture et de la réception de la « couca » au XVII-e siècle voir D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, p. 165; *idem*, *Istoria*, p. 276—277, note no. 43; Fr. Babinger. *O relaţiune neobservată despre Moldova sub domnia lui Antonie-Vodă Ruset (1676)* (Une relation inaperçue sur la Moldavie pendant le règne de Antonie-Vodă Ruset, 1676), Anal. Acad. Roum. Mem. Secţ. Ist., série III, tome IX, 8, 1937, p. 109—136; Dan Simonescu, *Literatura românească de ceremonial. Condica lui Gheorgachi* (La littérature roumaine de cérémonial. Le livre de Gheorgachi), Bucureşti, 1939, p. 265—266; H. Dj. Siruni, *Haşmetlu. Pe marginea titulaturii domnilor români in cancelaria otomană* (Haşmetlu. Sur le titre des princes roumains dans la chancellerie ottomane), « Hrisovul », II, 1942, p. 163—168; D. Fotino, *Istoria Daciei* (Histoire de la Dacie), III, p. 254; C. I. Karadja, *Despre investitura domnilor români* (Sur l'investiture des princes roumains), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1927, p. 57—59; H. Dj. Siruni, *Domnii români la Poarta otomană, după un manuscris turcesc conţinind note şi insemnări despre ceremoniile şi recepţiunile din palatul impărătesc din Stanbul intre anii 1698—1782* (Les princes roumains à la Porte ottomane, selon un manuscrit contenant des notes sur le cérémonial et les réceptions du palais impérial de Stanboul entre 1698—1782), Bucureşti, 1941.

[71] D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, p. 137.

[72] C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. CLXXIII—CLXXIV, p. 154.

[73] *Ibidem*, pl. CLXXV, fig. 69—72; pl. CXIII.

trésors du XIV-e siècle [74]. Enfin, les princes régnants ou aspirants au trône de leur père sont représentés d'habitude avec une couronne du même type que celle portée par leur père, mais souvent moins riche, tandis que les jeunes princesses portent un autre type de couronne, plus proche de celle des Byzantins [75], formée de plaques serties de pierres précieuses et de perles et à laquelle sont suspendus à la hauteur des tempes de longs « pendilia ». Elle est portée toujours directement sur les cheveux. Ce type de couronne s'est maintenu chez les princesses, et par exception chez les jeunes filles de boïards, jusqu'au milieu du XVI-e siècle. A l'étape suivante, les princesses portent souvent de grands chapeaux en velours, brodés de perles, munis d'un panache en plumes d'autruche [76], et rarement, comme à Sucevița ou à Hurezi, des couronnes comme leurs époux. En Valachie, elles ont souvent la tête couverte d'un voile fin en soie.

La seconde pièce importante, comme attribut du pouvoir, est la chlamyde [77], agraffée sur l'épaule droit, telle qu'elle apparaît sur les portraits de Mircea et de Vladislav I^er et sur les effigies monétaires [78]. A l'Est des Carpates, tout au long du XV-e siècle jusqu'au milieu du XVI-e, un long manteau de type byzantin, descendant jusqu'à la cheville, avec des très longues et larges manches, caractérise le costume d'apparat des princes régnants et de leurs héritiers. C'est la « granatza » byzantine, bien connue d'après les portraits des derniers empereurs de Byzance et des tsars serbes et bulgares du XIII-e et du XIV-e siècle [79]. Ce vêtement, toujours de couleur rouge-violette, analysé dans notre étude sur *l'Histoire du costume de cour*, nous apparaît évidemment comme la principale pièce de l'investiture à côté de la couronne, les deux caractéristiques du costume des princes régnants et de leurs fils, successeurs virtuels au trône ou corégents [80]. En général, à de rares exceptions près, la « granatza » semble défendue aux femmes. A la même époque, elles portaient le « cafetan », vêtement d'origine persane [81], usité aussi à la cour byzantine [82], caractérisé par de longues manches étroites et pendant des deux côtés du corps, comme signe distinctif.

En Moldavie, le port de la «granatza» de type byzantin richement décorée par des bandes brodées en fil d'or, perles et pierres précieuses, correspond à celui de la couronne. Quand celle-ci est doublée et ensuite remplacée

---

[74] Dinu Rosetti, *Tezaurul de podoabe medievale de la Olteni (Teleorman) și elementele lor bizantine* (Le trésor d'objets de parure médiévaux d'Olteni (Teleorman) et leurs éléments byzantins), « Buletinul Monumentelor Istorice », 1972, no. 4, p. 3—14, fig. 16—24 avec une riche bibliographie concernant les découvertes antérieures.

[75] C. Nicolescu, *op. cit.*, fig. 78.

[76] *Ibidem*, pl. CCII le portrait brodé de la princesse Tudosca, conservé dans la salle gothique du monastère des Trois Hiérarques de Jassy, datant vers 1650.

[77] *Reallexikon, Insignen*, Band, III, 19, col. 424—427.

[78] C. Nicolescu, *op. cit.*, fig. 16, pl. LXXVII b), le portrait de Vladislav I-er; pl. CXXVIII—CLXXX et pl. 5, les portraits de Mircea l'Ancien.

[79] *Reallexikon, Insignen*, col. 420—448 les différentes pièces du vêtement des empereurs byzantins; C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 123—124, fig. 36.

[80] C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 124—128, fig. 37—40, pl. CL, CV—CVII b.

[81] Agnes Geijer, *Un manteau du cavalier iranien ancien*, « Bulletin de liaison du Centre International d'Etudes des Textiles anciens », Lyon, 1968, no. 27, p. 24—25; C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 128—141, pl. CXIX—CXXVIII, pl. 10—13, pl. CXXX—CXLVIII, fig. 42—50.

[82] R. Guilland, *Le chapitre relatif aux fonctions des dignitaires du Traité de Pseudo-Codinos, Chapitres 5, 6, 7 et 16*, « Byzantinoslavica », XIII, 2, p. 242.

par la « couca », la « granatza » est remplacée par le « cafetan ». Dès le milieu du XVI-e siècle, ce dernier vêtement d'apparat devient la pièce principale dans le costume des princes et des leurs successeurs, tandis que les princesses et les boiards commencent à porter surtout le « conteş », un autre type de manteau oriental pard-essus l'« antéré » [83]. Comme la « granatza » de la première époque, le « cafetan » de l'investiture et les autres vêtements d'apparat portés dans les grandes cérémonies de cour, à l'occasion de la réception des ambassadeurs et de la participation des princes aux grandes fêtes profanes ou religieuses, étaient très luxueux. Les velours et soieries brochés de fil d'or, provenant de Florence et de Venise aux XV-e et XVI-siècles [84] et plus tard de Brusse [85] ou de centres persans, représentaient elles-même un élément de raffinement très recherché, mais la richesse en était encore rehaussée par les boutons en pierres précieuses, les tresses en fil d'or, ainsi que par les doublures en zibeline, hermine, etc., réservées surtout aux princes régnants. Le « cafetan », le plus luxueux complètement fourré en zibeline s'appelait « cabanitza », ayant la même fonction symbolique que le premier. L'aspect impressionnant d'une telle sorte de « cafetan » se dégage des images brodées représentant le portrait du prince Ieremia Movilă de Suceviţa [86] et de celui du fils du prince Vasile Lupu [87], du monastère des Trois Hiérarques de Jassy. L'éclat de ce vêtement d'apparat a été toujours remarqué par les ambassadeurs ou les voyageurs étrangers qui ont passé souvent par la Valachie et la Moldavie au XVII-e siècle. Paul d'Alep, le secrétaire de Macaire, Patriarche d'Antiochie, nous a laissé de précieuses informations sur la vie de cour au XVII-e siècle. En passant plus de trois années dans l'atmosphère des cours de Jassy et de Tîrgovişte, il a participé au couronnement et à l'enterremment de quelques princes, ainsi qu'à d'autres cérémonies de cour, pendant les grandes fêtes de Pâques, de Noël, du Jour de l'An, etc. Il décrit la garde-robe du prince Vasile Lupu (1633—1652) qui comprenait, entre autres, trente-cinq fourrures de zibeline, parmi lesquelles une destinée aux grandes fêtes de Pâques, ornée de perles et de pierres précieuses très coûteuses, appréciée à 35.000 florins [88]. L'envoyé polonais Stanislav Osoviecim [89] en 1643, nous racontant sa réception par le même prince est inpréssionné par le luxe de son « cafetan » « qui ne ressemble ni au vêtement du Sultan ni à celui d'un autre monarque ». Ce précieux manteau confectionné dans un riche tissu couvert d'une broderie en fil d'or très en relief et fourré de zibeline était agrafé par une broche en diamants de grandes dimensions. De tels objets de parure peuvent être toujours remarqués sur les portraits votifs de la peinture murale, ainsi que sur les portraits brodés ou exécutés

---

[83] C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 141—142, fig. 66—67, pl. CXLIX—CLIII, pl. CLXXIX, CLXXXI a), pl. 18—19, pl. CLXXXIV—CLXXXVI, CXC a) b), pl. CXCI—CXCIV.

[84] *Ibidem*, p. 47—50, pl. X—XL, fig. 1—8, le chapitre sur les tissus importés du monde occidental, surtout de l'Italie.

[85] *Ibidem*, le chapitre sur les tissus orientaux, p. 51—65, pl. XL—LXX, fig. 9—11, pl. 3—4.

[86] *Ibidem*, pl. CXXXVI.

[87] *Ibidem*, pl. CXXXVIII—CXXXIX.

[88] *Ibidem*, p. 136—140 cf. la description de Paul d'Alep.

[89] *Călători*, V, p. 193.

en gravure, au XVII-e siècle [90]. Les inventaires conservés du XVI-e et du XVII-e siècles mentionnent une grande quantité d'objets très couteux — agrafes, broches, boucles de ceinture, bagues, etc. — en pierres précieuses et perles appartenant aux princes roumains [91].

Nous connaissons très peu de choses sur les chaussures, comme insignes du costume princier, telles que les portaient les empereurs byzantins. Au XIV-e siècle, nous pouvons seulement signaler les chaussures rouges-violettes, brodées en fil d'or de Mircea l'Ancien [92]. Des brodequins simples, mais toujours de la même couleur, apparaissent dans les portraits princiers du XV-e et du XVI-e siècle. A même periode on remarque que la couronne est remplacée par la « granatza », par la « couca » et le « cafetan » ; de même, on observe que les chaussures sont à leur tour remplacées par des bottes montantes avec un haut talon [93] ou par des bottes molles, de mode orientale.

Les autres attributs du pouvoir comme le sceptre, la sphère crucifère, l'épée et la lance sont encore moins fréquents. Ils apparaissent sur les effigies monétaires au XIV-e siècle [94]. A une époque plus tardive, ils ne sont plus représentés, mais seulement mentionnés par les sources.

La sphère surmontée d'une croix disparaît totalement, mais nous supposons qu'elle ait été remplacée par la croix, insigne très fréquent dans la main des princes représentés dans les tableaux votifs à partir du XV-e siècle, ainsi que sur les autres portraits réalisées en broderie, sur les objets d'orfèvrerie et sur les enluminures des manuscrits, jusqu'à l'époque de Constantin Brâncoveanu [95]. Nous sommes en possession d'un renseignement précis sur la présence de la croix au moment du couron

---

[90] C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. CXXXIX détail de la décoration très riche du « cafetan » du fils de Vasile Lupu ; N. Iorga, *Domnii români*, pl. 99, le portrait de Vasile Lupu sur une gravure contemporaine où sont reproduites les agraffes en pierres précieuses décorant le « cafetan » et les boutons; *ibidem*, pl. 102 un autre portrait de Vasile Lupu vêtu d'un vêtement d' apparat très luxueux selon le portrait brodé disparu, trouvé jadis dans le trésor du monastère des Trois Hiérarques de Jassy; voir aussi les agraffes de Constantin Brâncovéanu, C. Nicolescu, *op. cit.* pl. CLXVII—CLXVIII.

[91] I. Corfus, *op. cit.*, p. 38, tous les objets de parure appartenant au prince Ieremia Movilă, apportés en Pologne représentent une somme assez considérable de 434.000 florins; *ibidem*, p. 56, parmis les objets du prince héritier Moise Movilă sont énumérés: une broche en diamant et rubis, 3000 florins; une plume en diamants, 10000 florins; des boutons en diamants et rubis pour des vêtements 10000 florins.

[92] C. Nicolescu, *op. cit.*, pl. LXXVIII.

[93] *Ibidem*, pl. XCVI, CXXXVI, CXLIII.

[94] P. Chihaia, *op. cit.*, fig. 87, Mircea l'Ancien porte l'épée élevée dans la main droite et la sphère crucifère dans sa gauche; sur une autre monnaie frappée du même prince il porte la lance oblique dans la main droite et la sphère du même type dans sa gauche, fig. 83 ; sur un autre exemplaire sa lance est droite.

[95] N. Iorga, *Domnii români*, pl. 14, 26, 53, 50—52, 56, 63, 66—71, 80, 83—84, 89, 92, 110—111, 113, 124—125, 127, 129, 136, 138—139. De grandes croix ayant la même forme, richement sculptées, munies de poignét en argent doré et souvent relues en argent doré, se sont conservées dans les trésors des monastères de Putna, Secu, Dragomirna, Sucevița, Métropolie de Jassy, Neamțu, etc. appartenant au XV-e, XVI-e et XVII-e siècles. D'autres exemples très précieux se trouvent dans la collection du Musée d'Art de la R. S. de Roumanie, voir Al. Elian,. . *Inscripții*, p. 577—579, no. 761—765, p. 770, no. 593. Une croix plus singulière, ornée par un grand émeraude central, de brillants et de rubis appartenant au prince Constantin Brâncoveanu, dont le nom et le titre sont inscrits à la partie centrale, se trouve dans le trésor du Musée d'Histoire de la R. S. de Roumanie ; on peut supposer qu'elle a été une croix princière utilisée dans les grandes cérémonies, *ibidem*, p. 590, no. 591.

nement en Moldavie, mentionnée par Belsius dans le rapport précipité [96]. La croix est portée seulement par les princes régnants et, par exception, par les princesses ou les héritiers au trône. Elle a différentes formes, mais habituellement au-dessous du bras principal se trouve un second bras plus étroit, droit ou oblique. C'est un insigne de tradition byzantine, symbole de la fidélité à la fois chrétienne. La croix peut être, dès le V-e siècle, rencontrée à Byzance, comme le symbole de la victoire, surmontant la sphère ou portée comme un signe distinctif par les empereurs, toujours dans la main droite [97]. A côté de la croix, les princes roumains portent souvent dans la main droite un voile, de forme carrée. On peut penser à la survivance d'une tradition dégénerée, très tardive, de l'« akakia » byzantine [98], ou bien il faut le rattacher à une coutume générale chez les Roumains qui lui attribuent un sens symbolique dans toutes les grandes cérémonies de la vie — mariage, baptême, enterrement. La signification symbolique du voile — « năframă », en roumain —, toujours présent jusqu'aujourd'hui dans les cérémonies traditionnelles chez les paysans plus conservateurs, représentait une coutume strictement respectée jadis dans le milieu de cour. Dans l'état actuel des recherches, nous nous limitons à signaler la présence du voile dans la main droite des morts, dans les tombeaux des boïards — femmes et hommes — aux XVI-e et XVII-e siècles [99].

L'épée, en roumain « spadă », du grec « σπάθη » [100], apparaît surtout sur certaines effigies monétaires du XIV-e siècle. Le prince Vladislav I-er, représenté sur l'icône précitée de Saint Athanase de la Lavre du Mont Athos porte l'épée, suspendue à la ceinture du côté droit, de même que son succésseur Mircea l'Ancien, sur la peinture du monastère de Cozia [101]. Dans la relation de Sivori sur l'investiture du prince Petru Cercel à Stanboul, on mentionne l'épée ornée d'or, ainsi qu'un vêtement en brocard d'or très riche (c'est le « cafetan ») « comme on en porte en Valachie », que le prince a reçu de la part du Sultan [102]. Dans les cérémonies de cour, elle était portée par le grand spathaire, sur son épaule [103]. Au XVII-e siècle, l'épée est aussi présente comme un insigne du pouvoir à l'occasion du couronnement [104]. Dans d'autres sources, elle nous apparaît bien distincte

---

[96] Voir page 244, note 69.

[97] *Reallexikon*, col. 407—408, col. 470 ; L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1970, p. 20, on parle du cérémonial du couronnement, l'èmpereur « revêtu de la mandya d'or tenant de la main droite une croix, de la gauche une férule, il prend la tête de la procession . . . » ; *ibidem*, p. 53, la croix comme symbole de la Victoire. . . surmonte leur diadème, ainsi que le globe qu'ils tiennent dans la main droite. Dans les cérémonies, l'attribut porté par leur main gauche peut varier, celui de la droite est toujours le même ; sur le sceptre byzantin, *Reallexikon*, col. 398—408, dans Pseudo-Codinos appelé « δικανίκιον ».

[98] *Reallexikon*, col. 408—410.

[99] N. Iorga, *op cit.*, pl. 56, 69, 70, 80, 110, 129 ; des voiles portés dans la main droite du défunt ont été trouvés dans le tombeau d'un grand dignitaire enterré au monastère de Voroneţ à la fin du XVI-e siècle : dans un autre tombeau d'une femme de boiard de la famille de Luca Stroici, dans le monastère de Dragomirna, le voile était dans la main de la défunte ; dans les ruines de l'église du monastère de Cătăluiu, on a trouvé dans le tombeau de la femme d'un boïard un voile brodé en fil d'or.

[100] *Reallexikon*, col. 414—416.

[101] C. Nicolescu, *op. cit.*, fig. 16, pl. LXXVIII—LXXIX.

[102] *Călători*, III, p. 6.

[103] Del Chiaro Fiorentino (Anton Maria), *Revoluţiile Valahiei* (Les révolutions de la Valachie), (le texte réédité par N. Iorga), Iaşi, 1929, p. 59, 63.

[104] *Ibidem*, p. 96.

d'un autre insigne du pouvoir, *le sabre*. En décrivant la cérémonie de l'Épiphanie à Jassy, Bandini affirme que trois grands dignitaires de la cour restent derrière le trône du prince, en tenant le sceptre éclatant de perles, *le sabre et l'épée* [105]. Cantemir, dans son récit détaillé sur l'investiture à Stanboul, parle aussi du *sabre et du sceptre*, *dénommé* « *buzdugan* » ou avec un terme oriental « topuz » [106]. Dans une autre description contemporaine on parle seulement du « buzdugan » et de l'épée, insignes portés par un haut dignitaire de la cour, suivant le prince [107]. L'épée était tenue du côté droit du trône par le grand spathaire dans la salle réservée au jugement, nommée en roumain « spătărie », pendant la séance [108]. Exception faite des effigies monétaires du XIV-e siècle, les épées ne sont pas représentées dans les portraits des princes ; nous ne connaissons pas d'exemplaires luxueux ayant le caractère d'une épée d'apparat.

Les sabres légèrement courbés à pommeau en or, en ivoire ou en os, richement incrusté d'or et de pierres précieuses, de turquoises et de corail, sont fréquemment mentionnés par les sources [109]. Trois sabres qui semblent être d'apparat, appartenant au prince Constantin Brâncoveanu, se sont conservés dans les collections roumaines et étrangères [110]. Tous les trois portent d'intéressantes invocations chrétiennes, écrites en langue grecque, mentionnant le nom de l'empereur Constantin le Grand, protecteur du prince de Valachie. D'après le texte d'un de ces sabres, ainsi que de son aspect luxueux, nous pouvons supposer qu'il ait été le plus important et ait servi même pour le couronnement.

En roumain, on utilise le mot « buzdugan » pour désigner une sorte de sceptre, objet qui apparaît vers le début du XVI-e siècle, sur le bas-relief de la pierre funéraire précitée de Radu d'Afumaţi. Cet objet était toujours présent sur la table, devant le prince, dans la salle du jugement, durant la séance [111].

---

[105] *Călători*, V, p. 337—338, Bandini utilise pour le sabre le mot « frammea », traduit dans la version roumaine par le mot « yatagan ».

[106] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 167.

[107] P. P. Panaitescu, *Călători*, p. 48—49.

[108] D. Cantemir, *op. cit.*, p. 251.

[109] Hurmuzaki, *Documente*, VI, p. 135—137 « Zehen mit Silber beschlagene Sabel. Zwei silberne Säbel . . vir mit Silber beschlagene Sabel. Ein Beschlächt auf einen turkischen Sabel, silbervergolde mit turkischen Steinen besetzt » ; C. Giurescu, M. Dobrescu, *Documente și regeste privitoare la Constantin Brâncovenau* (Documents et regestes concernant Constantin Brâncoveanu), București, 1907, p. 317, 321, 278, 281, 428, 303 ; N. Iorga, *Documente privitoare la Constantin Brâncoveanu* (Documents concernant Constantin Brîncoveanu), București, 1901, p. 57, 133. En Moldavie des sabres très précieux, dorés et sertis de pierres sont mentionnés dans les inventaires des trésors du prince Ieremia Movilă et de son fils, ainsi que du prince Miron Barnovschi, I. Corfus, *Odoarele*, p. 39, no. 17 ; p. 58, no. 3—5.

[110] C. Marinescu, *Trei săbii ale lui Constantin Brâncoveanu* (Trois sabres de Constantin Brâncoveanu), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1926, XIX, fasc. 49, p. 93—99, fig. 1—5. Un sabre se trouve dans la collection d'armes (Armeria) de la ville de Torino ; il porte cette inscription en langue grecque : « † [Χριστέ,] Σύ, βασιλεῦ ἀήττητε, λόγε Θεοῦ, παντάναξ, [βοήθει] τῷ ἡγεμόνι καὶ πιστῷ αὐθέντῃ Κωνσταντίνῳ ». L'autre sabre plus luxueux se trouve actuellement dans le Musée d'Histoire de la R. S. de Roumanie ; il est décoré par une couronne princière incrustée en or, soutenue par deux anges et la suivante invocation en langue grecque, incrustée aussi en or : « † ΣΥ ΒΑΣΙΛΕΥ ΑΗΤΤΗΤΕ, ΛΟΓΕ ΘΕΟΥ ΠΑΝΤΑΝΑΞ, ΝΙΚΗΣ ΒΡΑΒΕΙΑ ΔΩΡΙΙΣΑΙ ΚΑΤΑ ΤΩΝ ΠΟΛΕΜΙΩΝ, ΤΩ ΗΓΕΜΩΝΙ ΚΑΙ ΠΙΣΤΩ ΑΥΘΕΝΤΙ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ, ΩΣΠΕΡ ΠΟΤΕ ΤΩ ΒΑΣΙΛΕΙ ΜΕΓΑΛΩ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ », voir Al. Elian, *Inscripții*, p. 782, no. 1192.

[111] *Călători*, V, p. 341, Bandini.

Cette succincte présentation des principaux insignes du pouvoir des princes roumains nous permet quelques observations concernant l'idée monarchique et le cérémonial de cour au moyen-âge roumain :

a) l'existence des insignes du pouvoir rigoureusement respectés et absolument obligatoires à l'occasion du couronnement, comme symbole de l'autorité monarchique ;

b) la survivance de la tradition byzantine qui s'est maintenue, avec peu de modifications, encore puissante à l'époque ottomane, respectant les coutumes plus anciennes, grâce à la situation politique spéciale des princes roumains à la Sublime Porte, qui bénéficiaient d'une certaine forme d'indépendance ;

c) la force de la tradition et de l'esprit conservateur, qui s'était imposée jusqu'à la seconde moitié du XVI-e siècle, grâce à laquelle la couronne et l'office du couronnement se sont maintenus selon les anciens rites byzantins. Même dans les siècles suivants, comme nous l'avons déjà montré, le rite du couronnement reste toujours le même, officié à deux reprises, premièrement par le patriarche de Constantiople et pour la seconde fois à Jassy ou à Bucarest, dans les résidences princières de Valachie et de Moldavie. A cette époque, même si la couronne ne figure pas dans le cérémonial, elle est conservée dans le trésor des princes de Valachie, où elle a continué d'être représentée sur les portraits d'apparat des peintures murales, des enluminures, des broderies et des objets d'orfèvrerie.

Fig. 1. — Mircea l'Ancien (1386—1418) portant la couronne; le type plus ancien du XIV-e siècle, enrichi par la conception des peintres du XVI-e siècle. Le portrait représente une copie du XVI-e siècle du monastère de Curtea de Argeş, selon la peinture exécutée dans le même monument au XIV-e siècle. Le prince porte la chlamyde rouge agrafée au-dessus d'un costume de cavalier muni de riche broderie.

Fig. 2. — Alexandre le Bon (1400—1432) accompagné par sa femme Ana et ses grands dignitaires. Le prince porte le costume d'apparat caractéristique pour le XV-e siècle — la granatza — rouge-violette. Peinture murale du monastère de Suceviţa (departement de Suceava), exécutée vers la fin du XVI-e siècle, selon des images plus anciennes.

Fig. 3. — Etienne le Grand (1457—1504) portant la couronne à cinq fleurons, « la granatza » et la croix. Epitrachilion du monastère de Putna (département de Suceava), XV-e siècle.

Fig. 4. — Etienne le Grand portant la couronne sertie de pierres précieuses; le col de la tunique brodé en perles; « la granatza » en velours italien rouge-violet et or avec des bordures brodées en or et pierres précieuses. Détail du tableau votif du Monastère de Voroneț (département de Suceava).

Fig. 5. — La couronne d'Etienne le Grand. Detail du portrait votif du monastère de Dobrovăţ (département de Jassy). Premier tiers du XVI-e siècle.

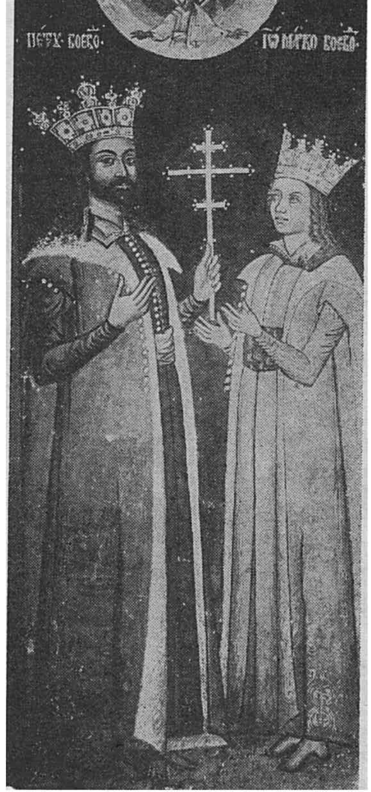


Fig. 6. — Radu Paisie (1535—1545) et son fils Marcu, portant des couronnes, la croix et le « cafetan » d'apparat fourré. Détail de la frise des fondateurs, peinture du monastère de Curtea d'Argeş (Musée d'Art de la R. S. de Roumanie).

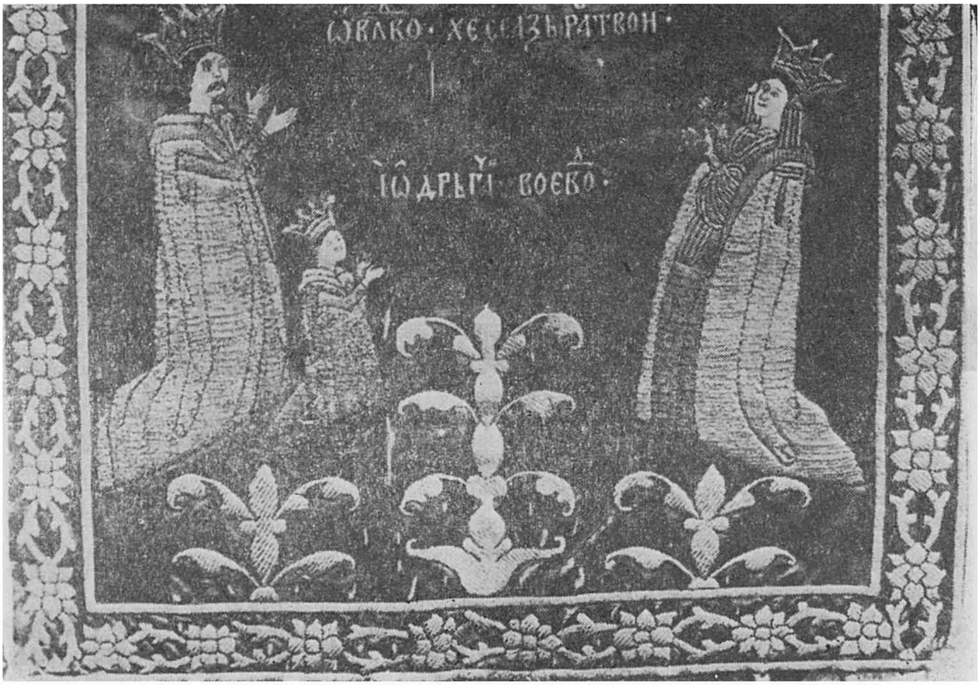


Fig. 7. — Vlad Vintilă de Slatina (1534—1535) avec son fils et sa femme Rada, dans les costumes d'apparat. Détail d'une broderie offerte au monastère de Koutloumuz, au Mont Athos.

Fig. 8. — Ieremia Movilă (1595—1606) couronné, la croix et le voile dans sa main droite. Détail du tableau votif du monastère de Sucevița, sa fondation.

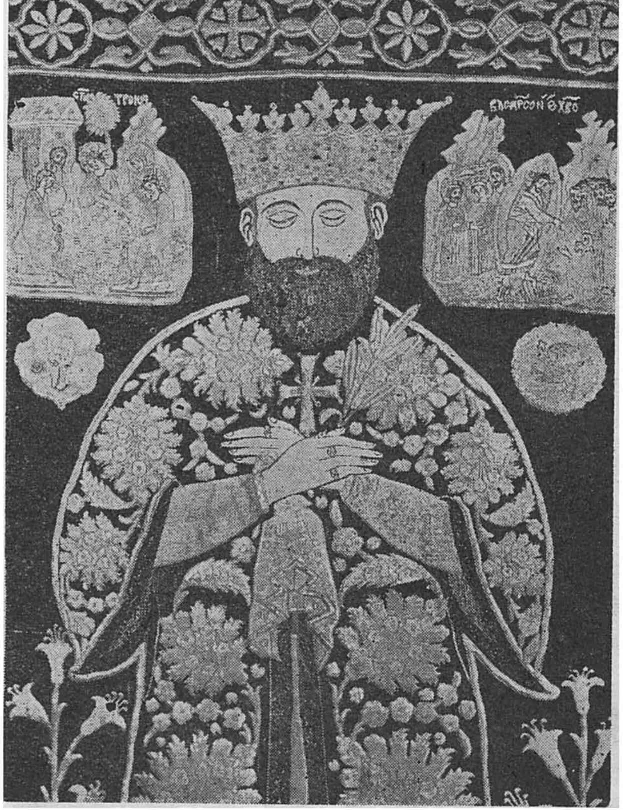


Fig. 9. — Siméon Movilă, prince de Valachie en 1600—1601 et de Moldavie (1606—1607), portrait funéraire exécuté en broderie ; de ses deux côtés les armoiries de Moldavie et de Valachie. Monastère de Sucevița, 1607.

Fig. 10. — La couronne de la princesse Marie de Mangoup, la femme d'Etienne le Grand. Portrait funéraire brodé, 1476, Monastère de Putna (département de Suceava).

Fig. 11.—La couronne mise au-dessus d'un voile et les « pendilia » de Maria-Voichiţa, la troisième femme d'Etienne le Grand. Détail du tableau votif du monastère de Voroneţ (département de Suceava), 1488.

Fig. 12.— La princesse de Valachie Ruxandra, fille de Neagoe Basarab et de Despina-Miliţa Brancović, portant la couronne avec les « pendilia » au-dessus d'une résille en fil d'or et perles ; la chemise brodée et la jupe plissée sont caractéristiques pour le costume des princesses de Valachie au XVI-e siècle. Ces pièces de costume se retrouvent dans le costume paysan de l'Olténie jusqu'aujourd'hui. Peinture murale du monastère de Curtea d'Argeş, en 1520. Musée d'Art de la R. S. de Roumanie).

Fig. 13. — Détail du portrait brodé du prince Ieremia Movilă (1595—606) ; il porte le « gougiman » muni d'une broche en pierres précieuses et perles, soutenant le panache « sourguč » ; le devant du « cafetan » est aussi richement orné. Monastère de Sucevița (département de Suceava), 1606

Fig. 14. — Portrait du fils de Vasile Lupu, Ștefăniță, dans son costume d'apparat ; remarquable la décoration très riche du « cafetan ». Il porte dans sa main droite le voile brodé ; à sa gauche on remarque aussi le pommeau du sabre. Broderie conservée dans la collection du monastère des Trois Hiérarques de Jassy.

Fig. 15. — Différents types de couronnes avec des « pendilia » portées par les jeunes princesses en Moldavie, aux XV-e et XVI-e siècle. Dessins d'après les peintures murales.

L'ACTION DE VLAD ȚEPEȘ DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE EN 1476

ȘTEFAN ANDREESCU

Au début du siècle, plus précisément en 1901, Nicolae Iorga publiait le texte latin et une traduction en roumain d'une lettre conservée aux archives de Königsberg (aujourd'hui Kaliningrad en Union Soviétique)[1]. Ce document jetait une nouvelle et stupéfiante lumière sur la biographie de Vlad Țepeș (l'Empaleur), qui y était présenté en tant que participant à l'expédition initiée par le roi de Hongrie à la fin de l'année 1475 contre la ville serbe de Šabac, sur la Sava et puis, après que les Turcs eussent livré la forteresse, à une incursion en Bosnie, dans la zone de la ville de Srebrenica. À propos de la portée de cette lettre, N. Iorga soulignait qu'elle « dévoile une expédition chrétienne qui n'est racontée nulle part ailleurs »[2]. Les seuls indices supplémentaires à ce sujet qu'il réussit à recueillir, lui furent fournis par une autre lettre, du 27 mars 1476, adressée de Buda au pape par Mathias Corvin où le roi parle des « pertes toujours croissantes » provoquées constamment aux Turcs par ses troupes[3]. Quant à la lettre nouvellement mise à jour, vu qu'elle était destinée au pape et que dans une autre épître, envoyée précisément de Šabac, le 13 février 1476 (en réalité le 16 février !) par Mathias Corvin, celui-ci affirmait que des informations pouvaient être transmises également à Rome par l'évêque d'Erlau (Agria, Eger), participant lui aussi à l'expédition[4], Iorga l'attribuait au prélat mentionné qui remplissait aussi les fonctions de légat apostolique[5].

Si l'on tient compte du fait que la lettre publiée par Nicolae Iorga ne portait ni la signature de l'auteur, ni la date, les historiens roumains et étrangers qui se sont occupés ultérieurement de cet épisode de la biographie du voïévode roumain ont fait preuve d'une certaine imprécision quant à le situer au point de vue chronologique. On a affirmé de la sorte que Vlad Țepeș aurait lutté contre les Turcs en Bosnie, soit en *février*

---

[1] N. Iorga, *Lucruri nouă despre Vlad Țepeș* (Nouvelles informations sur Vlad Țepeș) dans « Convorbiri Literare », année XXXV (1901), no. 2, p. 159–161 (texte latin) et p. 155–156 (traduction en roumain).

[2] *Ibidem*, p. 156.

[3] *Magyar Diplomacziai Emlekek, Mátyás Király Korából (1458–1490)*, vol. 4, éd. Nagy Iván et B. Nyáry Albert, Budapest, 1878 (*Monumenta Hungariae Historica. Acta Extera*, vol. VII), no. 20, p. 321.

[4] *Ibidem*, no. 17, p. 317.

[5] N. Iorga, *op. cit.*, p. 158.

1476[6], soit à *l'été 1475*[7], soit même — et c'est l'opinion la plus répandue ces derniers temps — *en 1474*[8]. Il y a donc lieu d'essayer d'en établir une date un peu plus précise et certaine... [9].

On sait, par exemple, que les 3 et 30 novembre 1475, le roi Mathias Corvin se trouvait à Petrovaradin[10] et le 30 décembre 1475 à Belgrade[11]. A noter que la première attestation du commencement du siège de Šabac est fournie par une lettre adressée au pape Sixte IV datée le 16 janvier 1476[12]. La correspondance du roi confirme sa présence à Šabac encore les 2, 3 et 16 février 1476, mais le 15 mars 1476 nous le retrouvons de retour à Buda[13]. Ainsi donc, le siège de Šabac eut lieu en *janvier-février 1476*.

Le 23 janvier 1476, l'on communiquait de Buda à Milan que le roi Mathias avait réussi à occuper les fortifications extérieures de Šabac et que l'on s'attendait « d'un moment à l'autre » que soit annoncée la chute de la forteresse, un « loco importantissimo del Turco »[14]. En réalité, le siège se prolongea jusqu'à la mi-février, lorsque la garnison ottomane capitula. La courte lettre adressée par le roi au pape Sixte IV le 16 février — connue et citée par Nicolae Iorga — annonçait précisément cet événement, laissant à la charge du légat papal de relater les faits par le menu. Et cette relation a été conservée, étant datée *le 15 février 1476*, « ex Castris Regiis apud opidum Sabax », soit le jour précédant le bulletin de guerre du roi Mathias Corvin, étant signée également par l'évêque d'Agria,

---

[6] *Istoria României in date*, volume élaboré sous la direction de Constantin C. Giurescu par Horia C. Matei, Florin Constantiniu, Marcel D. Popa, Nicolae C. Nicolescu et Gheorghe Rădulescu, Ed. Enciclopedică Română, Bucureşti, 1971, p. 105. Mais l'on constate que dans la version française de cet ouvrage, *Histoire chronologique de la Roumanie*, Ed. Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti, 1976, p. 97, l'on a renoncé à ce passage, l'expédition de Mathias Corvin et les faits d'armes de Vlad Ţepeş n'étant mentionnés même pas à une autre date.

[7] Matei Cazacu, *Vlad Ţepeş erou de epopee* (Vlad Ţepeş, héros d'épopée), dans « Magazin istoric », année IV (1970), no. 6, p. 30—31.

[8] Constantin C. Giurescu, *Viaţa şi faptele lui Vlad Ţepeş sau Drăculea* (La vie et les actions de Vlad Ţepeş ou Drăculea), conférence donnée en 1968 à plusieurs Universités américaines et publiée dans les annexes de son volume *Jurnal de călătorie. Impresii din Statele Unite, Paris şi Londra* (Journal de voyage. Impressions des Etats-Unis, de Paris et de Londres), Ed. Cartea Românească, Bucureşti, 1971, p. 262—263; Gianfranco Giraudo, *Drakula. Contributi alla storia delle idee politiche nell'Europa Orientale alla svolta del XV secolo*, Libreria Universitaria Editrice, Venezia, 1972, p. 63; Radu Florescu et Raymond T. Mc. Nally, *Dracula. A biography of Vlad the Impaler*, Hawthorn Books, Inc., New York, 1973, p. 117; Constantin C. Giurescu et Dinu C. Giurescu, *Istoria Românilor* (L'histoire des Roumains), vol. II, Ed. Ştiinţifică şi Enciclopedică, Bucureşti, 1976, p. 149.

[9] En 1904, Nicolae Iorga plaçait vaguement le siège de Šabac et l'incursion qui lui suivit à « l'hiver » 1475—1476 (N. Iorga, *Istoria lui Ştefan cel Mare pentru poporul român* (L'histoire d'Etienne le Grand pour le peuple roumain), Ed. pentru Literatură, Bucureşti, 1966, p. 139). Beaucoup plus riche en précisions est pourtant l'évocation de cet épisode de la guerre hongroise-ottomane faite par N. Iorga, dans *Geschichte des Osmanischen Reiches*, vol. II, Gotha, 1909, p. 176—177.

[10] Fraknói Vilmos, *Mátyás Király Levelei. Kulugyi osztály*, vol. I (1458—1479), Budapest, 1893, no. 224, p. 317—318 et no. 225, p. 319.

[11] *Ibidem*, no. 226, p. 322, no. 227, p. 323, no. 228, p. 323—324.

[12] *Ibidem*, no. 229, p. 325—330.

[13] *Ibidem*, no. 230, p. 331—333, no. 231, p. 333—334, no. 232, p. 334—335 (pour une autre édition de cet acte, voir la note 4) et no. 233, p. 335—336.

[14] *Magyar Diplomacziai Emlékek. Máthyás Király Korából (1458—1490)* vol. 2, éd. Nagy Iván et B. Nyáry Albert, Budapest, 1877 (*Mon. Hung. Hist. Acta Extera*, vol. V), no. 233, p. 338—339.

Gabriel [15]. Particulièrement important pour le problème qui nous intéresse, dans une note insérée en conclusion du rapport à l'intention du pape, l'évêque relevait que le roi lui avait avoué son intention de lancer une attaque contre la ville de Srebrenica, qui possédait de riches mines d'argent, de même que la province tout entière [16]. C'est là une mention particulièrement précieuse, car elle nous révèle dès le début que l'incursion de Vlad Ţepeş et du despote Vouk Brankovič, se trouvant tous les deux dans la suite du roi et désignés par celui-ci pour commander le corps d'armée qui a rempli cette mission, a eu lieu *après le 15 février 1476, jour où la ville de Šabac venait à peine d'être occupée.* Ce qui plus est, elle s'imbrique admirablement au commencement de la lettre publiée par Nicolae Iorga en 1901, où l'auteur anonyme rappelle qu'il avait informé le pape, aussitôt « après l'enlèvement de la ville fortifiée de Šabac » de la décision de Mathias Corvin « de faire piller la ville Srebrenica, réputée pour ses mines d'argent » [17]. Il est, donc, évident que l'attribution de ce texte par Iorga à l'évêque d'Agria est correcte.

Mais la meilleure preuve à cet égard nous est offerte par une autre édition de la source mise à jour et publiée par Nicolae Iorga en 1901, dont ni lui ni les autres historiens qui se sont penchés ultérieurement sur l'histoire de la tumultueuse existence de Vlad Ţepeş n'ont eu connaissance. Il s'agit d'une édition où la lettre susmentionnée porte non seulement la signature du légat du Saint Siège en Hongrie, mais aussi la *date du 7 mars 1476*, ainsi que la précision de l'endroit où elle a été rédigée — *Buda* [18]. Cet exemplaire complet de la lettre, probablement l'original, fut transcrit dans les archives du Milan où il est conservé [19]. Nicolae Iorga n'a fait, donc, que découvrir et éditer une copie de la lettre en question.

Les informations de Bosnie que l'évêque d'Agria avait consignées dans son rapport au pape, le 7 mars 1476, étaient parvenues à Buda un jour plus tôt, soit le 6 mars, par l'intermédiaire d'un messager du despote Vouk Brankovič [20]. Si l'on prend en considération le fait que le messager dut mettre quelques jours pour atteindre Buda, on peut affirmer en toute certitude que l'incursion en Bosnie contre les Turcs, dirigée par Vouk Brankovič et Vlad Ţepeş après la prise de Šabac, eut lieu *dans la seconde moitié du mois de février 1476*. Entre temps, ainsi que le révèle le même rapport de l'évêque d'Agria du 7 mars 1476, le roi Mathias Corvin était déjà revenu à Buda [21], de sorte que le mérite des faits d'armes en Bosnie appartient uniquement aux deux princes.

---

[15] *Ibidem*, no. 237, p. 343—345.

[16] *Ibidem*, p. 345 : « Regia Majestas mihi dixit istas gentes novas, que in propinquo jam sunt, decrevisse, mittere ad devastandam civitatem Strinixe (sic ! — Srebrenica), latine Argentea, vocatam, ubi fodine sunt auri et argenti, totamque circa provinciam multum plenam et habitatam ».

[17] N. Iorga, *Lucruri nouă . . .*, p. 155.

[18] Voir *Magyarország Melléktartományainak Oklevéltára*, vol. II, éd. Thallóczy Lajos et Aldásy Antal, Budapest, 1907 (*Monumenta Hungariae Historica. Diplomataria*, vol. XXXIII), no. CCLXIX, p. 265—268.

[19] Aux archives de Milan est conservé également le premier rapport adressé au pape par Gabriel de Vérone, évêque d'Agria, sur le siège de Šabac, daté le 3 février 1476 (*Ibidem*, no. DXIX, p. 388—390).

[20] *Ibidem*, p. 265.

[21] *Ibidem*, p. 267.

Et maintenant rappelons la teneur de la précieuse source due à l'évêque Gabriel d'Agria. Les deux princes se sont approchés de la ville de Srebrenica sans qu'ils s'attaquent aux villages et aux bourgs rencontrés en chemin, parcourant nuitamment les agglomérations humaines. Ce fut là une mesure de prudence, qui assura la surprise totale de l'attaque. En plus, ils ont envoyé au préalable cent cinquante cavaliers chevronnés, déguisés en Turcs, qui se sont faufilés à la pointe du jour dans la ville, se mêlant à la foule venue des alentours, car il y avait jour de foire de toute la région. Peu après le corps d'armée commandé par Vouk Branković et Vlad Ţepeş, et groupant 5 000 hommes, y fit irruption. La ville qui comptait 700 maisons fut prise, le butin enlevé par les conquérants étant particulièrement riche : 127.000 aspres, cinq sommes d'argent<*quinque salme argenti* en latin, soit 500.000 pièces ou 600—750 kg. d'argent>appartenant au sultan, diverses marchandises, des soieries et autres. « Les soldats se partageaient, en les broyant par des coups de hache, les lingots d'argent qu'ils trouvaient chez les habitants » (« et ut ille nunctius rettulit argenti massas, quas in civium domibus inveniebant, milites securibus inter se se dividebant ») [22]. Après la mise à feu de la ville, le raid se poursuivit en direction de la localité de Kušlat, située à une distance de « trois milles Hongrois ». Le commando fut accueilli cette fois-ci à l'orée d'un bois où les arbres furent coupés et placés en travers de la route. Néanmoins, les deux princes usèrent d'une astuce qui leur valut la victoire. Ils envoyèrent en avant 400 guerriers, alors qu'eux et le reste des soldats contournèrent la forêt attaquant par arrière les ennemis (environ 2 000 hommes). Ceux-ci furent tous tués et leurs corps amoncellés jusqu'à former une monticule ou bien « empalés pour que les Turcs, en arrivant, soient terrifiés à leur vue » (« cadavera in grandem accervum comportantes, multosque palis affigentes, ut eorum horrido spectaculo Turci si quando supervenirent in terrorem verterentur ») [23]. On y reconnaît facilement le style de lutte de l'ancien prince de Valachie, qui lui a valu le surnom d'« Empaleur » !

Finalement, la dernière localité conquise fut celle de Zvornik. Là également l'essai de résistance demeura infructueux, mais le despote Vouk Branković fut blessé par une flèche au pied. Sur la route du retour on n'épargna « ni village, ni maison ; tout fut mis à feu et à sang » (« nihil villarum nihil domorum intactum relinquentes, omnia ferro et igne consumpserunt ») [24]. Le rapport de l'évêque d'Agria contient ensuite un passage exclusivement consacré à Vlad Ţepeş, que nous reproduisons dans son ensemble : « Mais je ne manquerai pas de relever la cruauté de Dracula <*Dragula*>, que nul ne saurait ignorer. Car brisant en morceaux de ses propres mains les corps des Turcs capturés il les faisait empaler en disant : "Lorsque les Turcs les verront ils s'enfuyeront en proie à la terreur". Ce fut lui qui fit dresser des forêts d'empalés. Les nobles Hongrois les plus notables affirment que lorsqu'il régna en Valachie il tua plus de 100.000 hommes, les condamnant à être empalés et à d'autres terribles supplices. Ce pourquoi, le roi le tint enfermé en geôle 15 ans durant, mais là non plus ne pouvant refréner sa sauvagerie, il attrappait des rats, et les brisant en

---

[22] *Ibidem*, p. 266.
[23] *Ibidem*.
[24] *Ibidem*, p. 267.

morceaux il les perçait de batonnets, comme il faisait empaler les hommes. Mais l'année dernière ⟨le roi⟩ le fit relâcher et l'envoya lutter contre les Turcs qui le craignent fort » [25].

Laissant de côté les exagérations concernant la « cruauté » du prince roumain, véhiculées avec insistance par la cour royale de Buda seulement après le mois de novembre 1462, pour justifier dans les milieux politiques européens le fait d'avoir arrêté et jeté en prison le brave combattant contre les Turcs — ce qui mena à l'interruption... à Brașov de la « campagne » antiottomane de 1462 tellement clairon née de Mathias Corvin [26] — il nous faut retenir de ce fragment du rapport du 7 mars 1476 deux éléments. On y confirme une fois de plus l'habitude du prince valaque de faire empaler les corps des ennemis tués, habitude consignée d'ailleurs par L. Chalcocondyle à propos de la guerre de 1462 [27], et qui visait à agir sur le psychique des guerriers ottomans, dont l'effectif était toujours supérieur à celui dont disposait le prince roumain. A retenir aussi la précision concernant l'emprisonnement de Vlad Țepeș par le roi Mathias Corvin au long de « 15 années » et son relâchement « l'année dernière », soit en 1475. Certes, le premier détail est erronné, car « 15 années » ne correspondent nullement à l'intervalle 1462—1475 [28]. Plus proche de la réalité nous semble en effet l'information consignée dans la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula*, selon laquelle Vlad l'Empaleur aurait été le prisonnier du roi de Hongrie « 12 ans » durant, soit jusqu'en 1474 (« Et il demeura enfermé à Visegrád, sur le Danube, en amont de Buda, pendant 12 ans ») [29]. Cette dernière source, rédigée probablement en 1486 en Transylvanie [30], nous apprend encore que « le roi, après l'avoir fait relâcher de prison et amener à Buda », le fit installer dans une maison à Pesta, où Vlad Țepeș aurait

---

[25] *Ibidem* : « Sed Dragule crudelitatem non pertransibo a qua toti orbi notissimus est· Nam manibus suis membratim captos Turcos dividens ad palos frustas figebat, inquiens : cum hec Turci venientes viderint, territi terga nobis dabunt et fugient; hic est ille qui silvas impalatorum hominum fecit. Asserunt primi huius regni eum ultra centum millia hominum cum waivodatu Transalpino preesset, palis et aliis horrende mortis suppliciis occidisse, ob quam rem maiestas regia ipsum XV annis in artissimo carcere tenuit, sed nec ibi ferritatis oblitus mures capiebat, et membratim divisos parvis ligneis claviculis, prout homines palis consuevit, affigebat. Tandem vero superiori anno liberum fecit et ad expeditionem in Turcos destinavit, quibus singulari est terrori ».

[26] Șerban Papacostea, *Cu privire la geneza și răspîndirea povestirilor scrise despre faptele lui Vlad Țepeș* (À propos de la genèse et de la diffusion des récits sur les actions de Vlad Țepeș), dans « Romanoslavica », vol. XIII, București, 1966, p. 162—165.

[27] L. Chalcocondyle, *Expuneri istorice* (Exposés historiques), éd. Vasile Grecu, Ed. Academiei, București, 1958, p. 289 (aux alentours de Tîrgoviște, l'armée ottomane en tête avec le sultan Mehmet II « le Conquérant » aperçut en juin 1462 une « plaine de pieux » soit quelques vingtmilles hommes, femmes et enfants empalés, à ce qu'on disait : « *spectacle destiné aux Turcs et à l'empereur lui-même!* » (n.s. — Șt. A.).

[28] Dans la copie de Konigsberg publiée par Nicolae Iorga (*op. cit.*, p. 161) figurent seulement « plusieurs années » (« pluribus annis »).

[29] Pandele Olteanu, *Limba povestirilor slave despre Vlad Țepeș* (La langue des récits slaves sur Vlad Țepeș), Ed. Academiei, București, 1961, p. 363; voir aussi P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan* (Les Chroniques slavo-roumaines des XVe—XVIe siècles publiées par Ion Bogdan), Ed. Academiei, București, 1959, p. 205 et 212 (« Et il demeura à Visegrád sur le Danube, à une distance de 4 milles en amont de Buda, 12 ans durant »).

[30] Ștefan Andreescu, *Premières formes de la littérature historique roumaine en Transylvanie (Autour de la version slave des récits sur le voïévode Dracula)*, dans «Revue des Études Sud-Est Européennes », t. XIII (1975), no. 4, p. 511—524.

mené pendant un certain laps de temps l'existence d'un grand noble [31].

De toute façon, ce n'est que l'année suivante — 1475 — que le nom de l'ancien prince de Valachie est mentionné à nouveau dans les actes contemporains, ce qui signifie que seulement alors il réussit à recouvrir sa complète liberté de mouvement et d'initiative politique [32]. Ainsi, on sait qu'à l'été 1475, dans la perspective de la revanche du sultan Mehmet II « Le Conquérant », pour la défaite infligée à ses armées à Vaslui (Podul Înalt), le prince de Moldavie, Etienne le Grand, renoua les relations avec la Hongrie, en concluant avec Mathias Corvin un traité dont les stipulations sont consignées dans deux documents. Le 12 juillet 1475, à Jassy, le prince de Moldavie émettait un acte où l'on prévoyait entre autres que si le roi de Hongrie attaquait les Turcs en passant sur le territoire de la Valachie, il devrait participer lui aussi à cette expédition, soit personnellement, soit en envoyant ses armées [33]. De son côté, le 15 août 1475, dans un acte ayant une teneur partiellement similaire, le roi Mathias Corvin, tout en promettant à son tour de prêter son appui à Etienne le Grand, ajoutait; « Pour ce qui est des frontières de la Moldavie avec la Valachie, suivant les anciennes délimitations frontalières possédées et coutumes maintenues par les voïévodes précédents, nous concilions les deux voïévodes, soit aussi bien Etienne de Moldavie que Vlad de Valachie, conformément aux privilèges d'Alexandre ⟨le Bon⟩ et de Mircea ⟨le Vieux⟩, princes des deux pays » (« Super metis etiam provinciae Moldaviae cum provincia Transalpina secundum antiquos terminos et consuetudines per praedecessores vayvodas possessos et tentos utrumque vayvodam, tam

---

[31] Pandele Olteanu, *op. cit.*, p. 364; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 206 et 213.

[32] Lorsqu'on lui permit de se déplacer en Transylvanie pour préparer la récupération du trône de Valachie, le roi Mathias Corvin fixa à Vlad l'Empaleur une pension se montant à 200 florins que devait lui verser le maire de Sibiu, Thomas Altenberger (ordre du 24 fevrier 1475, chez Eudoxiu de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. II, 2e partie, Bucarest, 1891, no. CCX, p. 232). Le 4 août, « Wladislaus Dragwlya, vaivoda partium Transalpinarum » se retrouvait à Arghiș, dans les alentours de Cluj, et se préparait à descendre à Brașov, près la frontière nord de la Valachie où il envoyait son échevin Cîrstian, pour lui faire bâtir une maison où il s'établisse temporairement (I. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brasovul și cu Țara Ungurească in sec. XV și XVI* (Documents concernant les rapports de la Valachie avec la ville de Brașov et la Hongrie aux XVe et XVIe siècles), vol. I (1413—1508), București, 1905, no. CCLXV, p. 322—323; Hurmuzaki, *Documente* . . . , vol. XV, 1ere partie, București, 1911, no. CXLVI, p. 84—85). Le 7 octobre il signait une lettre destinée à la ville de Brașov dans la localité de *Merghindeal*, aujourd'hui dans le département de Sibiu (Ioan Bogdan, *Vlad Țepeș și narațiunile germane și rusești asupra lui* (Vlad Țepeș et les narrations allemandes et russes sur sa vie et ses actions), București, 1896, p. 59). De *Bălcaciu* (« Bolkach » — aujourd'hui près la commune de Jidvei, département d'Alba), Vlad confirmait le 13 octobre la réception de la somme de 200 florins hongrois par une lettre adressée à Thomas Altenberger (I. Bogdan, *Documente* . . ., vol. I, no. CCLXVI, p. 323—324; Hurmuzaki, *Documente* . . . XVI, no. CXLVIII, p. 86).

[33] Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare* (Les documents d'Etienne le Grand), vol. II, Bucarest, 1913, no. CXLVI, p. 332; « Item, quod<si>regia maiestas personaliter ibit contra Thurcos per Maiorem Walachiam, nos Stephanus woyewoda personaliter et cum omni potencia simul vademus cum maiestate regia.

Item, quod dum regia maiestas mitteret contra ipsos Thurcos capitaneum suum per eandem Walachiam, nos Stephanus woyewoda personaliter et cum omni potencia similiter vademus cum dicto capitaneo. Si autem infirmitate occupati fuerimus vel ita a potentibus hostibus detineremur, quod propria in persona ire non possemus, tunc mittere debemus cum omni potencia nostra ».

scilicet Stephanum Moldaviensem quam Vlad Transalpinum, secundum privilegia Alexandri et Mirczae utriusque partis vayvodarum concordamus ») [34]. Il est donc clair que dès l'été 1475, Vlad Țepeș était devenu le candidat officiel du roi Mathias Corvin au trône de Valachie, qu'il allait en effet occuper pour la troisième fois. Le plan du roi de Hongrie d'employer son ancien prisonnier dans le combat contre les Turcs, en qualité de voïévode de Valachie, aux côtés d'Etienne de Moldavie était déjà connu le 18 juillet 1475 dans les milieux de la Cour de Buda, lorsque le messager Florius Roverella rapportait en Italie: « Praeterea essa Maestà ha restituito Ladislao Dragula alle protine sue dignità in Valachia, factolo vaivoda et restituito al suo stato, datoli gente d'arme, dinari et bone lettere, si che se especta el dicto Dragula farà gran facto contra li Turchi, come altrevolte fece, dandoli più rotte circa la parte de Valachia, avanti che fosse prigione della Maestà de questo Signore Re, et per dargli maggiore favore ha mandati epsa Maestà commissari in Transilvania a disponere el paese in favore del dicto Dragula, onde se potranno havere L milla homini bene disposti alle armi, quando pure li Turchi se presentassero verso quelle parti di Moldavia o de Valachia » [35]. Il est même possible que la stipulation de l'acte du 15 août 1475 concernant le rétablissement des anciennes frontières entre la Moldavie et la Valachie fût inspirée au roi de Hongrie par Vlad Țepeș, qui manifestait ainsi le désir de récupérer les contrées de Putna et de Kilia, récemment reprises par Etienne le Grand [36].

Néanmoins, la réinstauration de Vlad Țepeș au trône princier de Valachie se passera plus d'une année après. Ce qui plus est, tandis que le roi Mathias Corvin commençait le siège de Šabac, en Serbie, parmi ses capitaines figurant également Vlad Țepeș, le voiévode de Transylvanie, Jean Pongracz informait de Stremtz (10 janvier 1476) les habitants de Brașov sur la paix conclue par le roi avec le voïévode Laiotă Basarab de Valachie et qu'ils étaient tenus de respecter. Dans le même temps, les partisans de Vlad (« Ladislaum Drakwliam pertinentes ») se trouvant à Brașov devaient être éloignés et envoyés suivre leur prince « au service du roi » (« ut serviant domino nostro regi ») [37]. Il en ressort clairement qu'à l'automne 1475, prenant la décision d'entreprendre l'offensive contre l'Empire ottoman en passant sur le territoire de la Serbie, Mathias Corvin a fait retarder temporairement le projet visant à remplacer le prince de

---

[34] *Ibidem*, p. 334—335. Voir également Eudoxiu de Hurmuzaki, *Documente* . . ., vol. II, 1ère partie, București, 1891, no. XI, p. 9.

[35] Andrei Veress, *Acta et epistolae relationum Transylvaniae Hungariaeque cum Moldavia et Valachia*, vol. I (1468—1540), Budapest, 1914 (= *Fontes Rerum Transylvanicarum*, t. IV), no. 13, p. 15.

[36] N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, vol. IV, *Les Chevaliers*, București, 1937, p. 222. Relativement à l'importance de la forteresse de Kilia, aux bouches du Danube — occupée par Etienne le Grand en 1465 —, en ce qui concerne les relations internationales pendant la première moitié du XV[e] siècle, voir Șerban Papacostea, *Kilia et la politique orientale de Sigismond de Luxembourg*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. XV (1976), no. 3, p. 421—436.

[37] Hurmuzaki, *Documente* . . ., vol. XV—1, no. CXLIX, p. 86—87.

Valachie, bien que comptant pour l'avenir sur les effectifs militaires que ce pays pouvait offrir à son effort de guerre [38].

En revenant au rapport du 7 mars 1476, l'évêque d'Agria soulignait dans la partie finale de celui-ci l'importance particulière de la prise de Šabac, action qui « a, non seulement endigué les invasions des Turcs, mais qui a préparé des ruées sur eux », de là pouvant être « mieux troublée toute la domination des Turcs en Bosnie et les zones environnantes de celle-ci ». On espérait que l'armée du roi Mathias Corvin qui se trouvait « à proximité de Belgrade » dévasterait « la plus grande partie de la Serbie », avant que les Turcs eussent le possibilité de regrouper leurs forces et amener des renforts sur ce nouveau front [39]. En conclusion, le légat apostolique informait le pape sur l'intention du roi qu' « à la crue des eaux » — soit au printemps 1476 — il « s'unisse, comme il s'était proposé, en Valachie, avec les Moldaves et même avec l'armée valaque » (« Tandem cum aque excreverint quemadmodum prius conceperat in regnum Transalpinum cum Moldavis et ipsius Vualachie maioris exercitu convenire intendit ») [40]. Il était donc évident que le pas suivant envisagé par Mathias Corvin dans l'offensive contre l'Empire Ottoman consistait précisément à reprendre le projet de réinstauration de Vlad Ţepeş sur le trône de Valachie avec le concours d'Etienne le Grand de Moldavie.

La participation au siège de Šabac et l'incursion en Bosnie pendant la seconde moitié du mois de février 1476 représentent les premiers faits d'armes de l'ancien voïévode de Valachie, dans la lutte contre les Turcs, après la grande guerre qu'il mena en 1462. Mais le retour de Vlad dans son pays fut encore retardé, en dépit de l'exacerbation des rapports entre la Valachie de Laïotă Basarab et la Transylvanie, enregistrée tout au long du printemps 1476 [41] et ce, du fait de la contre-offensive déclenchée par

---

[38] Le 29 janvier ou le 8 avril 1476, le roi Mathias Corvin informait le roi de Pologne sur les préparatifs en vue de la nouvelle croisade, mentionnant aussi bien des contingents de Transylvanie et de Moldavie que de Valachie : « De Transylvanie il y a encore quelque 2 000 Roumains, qui se sont distingués comme nul autre dans la lutte contre les Turcs; qui, jadis ont accompagné le père du roi <Iancu de Hunedoara> et même aux côtés de sa majesté et des siens . . .

Et le voïévode de Moldavie compte dans cette armée 12.000 cavaliers, 20.000 fantassins et un nombre assez grand de canons.

Le prince de Valachie y compte 8 000 cavaliers et 30.000 fantassins qui ont toujours veillé et qui veillent aujourd'hui encore aux frontières avec les Turcs. Et il y a maintenant cent ans que les Turcs luttent avec ce pays et jusqu'à ce jour ils n'ont point réussi à le détruire, bien que seul le Danube les sépare ». (Une traduction roumaine de ce fragment chez N. Iorga, *Lucruri nouă* . . ., p. 151; le texte latin chez Idem, *Istoria lui Ştefan cel Mare* . ., édition citée, p. 280).

[39] Il paraît, en effet, qu'au cours du mois de mars fut attaquée la forteresse de Semendria, occupée par les Turcs en 1459 (Hurmuzaki, *Documente* . . ., XV—1, no. CLII, p. 88; commentaires chez N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. IV, p. 220).

[40] *Magyarország Melléktartományainak Oklevéltára* . . ., vol. II, p. 268.

[41] Le 28 février 1476, Basarab Laïotă dit « le Vieux » se plaignait aux notables de la cité de Braşov que ses « ennemis » « se lèvent de vos rangs et s'en vont en Moldavie avec les Sicules » et de là ils attaquent et s'adonnent à des actes de pillage dans les contrées est de la Valachie. En invoquant la paix conclue avec Etienne Báthory, il demandait la punition des coupables (I. Bogdan, *Documente* . . ., vol. I, no. CI, p. 126—127; voir également no. CII, p. 128—129); le 14 mars, la cité de Braşov était informée que le voïévode de Valachie appuyait les Turcs (voir ci-dessus la note 39); puis, les 15 avril et 9 mai 1476, Laïotă Basarab adressait de Gherghiţa de nouveaux appels à l'éloignement de Braşov des exilés de Valachie qui y avaient trouvé asile (Hurmuzaki, *Documente* . . ., XV—1, no. CLIII et CLIV, p. 89); le 11 juin 1476, le prince de Moldavie, Etienne le Grand, demandait de la Vallée du Berheci à la même

Mehmet II au mois de mai 1476 [42], en vue d'annihiler la consolidation de la coalition chrétienne au Bas-Danube. L'objectif immédiat du sultan fut la Moldavie, que ses armées n'avaient pas réussi à soummettre au début de l'année précédente.

La participation de Vlad Țepeș aux combats de Moldavie à l'été 1476 constitue un autre épisode peu connu de sa biographie, ce qui nous pousse à y insister dans les lignes ci-dessous. On sait, par exemple, que le 21 juillet 1476, Etienne Erdely, vice-voïévode de Transylvanie, se trouvant à Șomcherec ordonnait à la cité de Brașov d'envoyer son contigent d'armées à Turda, sous le commandement d'Etienne Báthory et de Vlad Țepeș, désigné sous le nom de « Ladislaus Drakula » [43]. Vers la fin du mois de juillet, Vlad (« Vaivoda Draculia ») aux côtés du « capitaine du roi » Etienne Báthory, à la tête de plus de 30 000 hommes — représentant « toutes les troupes de la province de Transylvanie » — se trouvait à Mediaș, prêt à pénétrer en Moldavie pour se porter au secours d'Etienne le Grand. Les deux commandants faisaient savoir au voïévode de Moldavie qu'« il se garde bien de combattre le Turc jusqu'à ce qu'ils ne viennent le rejoindre ⟨le voïévode⟩ avec toutes les troupes ». Comme on l'annonçait à Buda, chaque combattant de Transylvanie, à part les armes courantes « portera une hâche... pour qu'il puisse bloquer les routes de troncs d'arbre et de bois et empêcher le Turc de faire marche-arrière » [44]. C'était là, incontestablement, une nouvelle idée du prince valaque qui s'évertuait sans cesse à trouver les solutions les plus radicales pour écraser la puissance du Croissant...

Mais la jonction des armées de la Moldavie et de la Transylvanie n'étant pas réalisée à temps, le 26 juillet les Turcs triomphèrent d'Étienne à Valea Albă (Războieni), ce à quoi contribua aussi Basarab Laiotă de Valachie, par l'appui qu'il prêta au sultan Mehmet II [45]. Il ne restait plus que liquider les conséquences politiques de la victoire militaire ottomane. Comme il a été déjà relevé, un premier facteur qui permit à Etienne le Grand de conserver son trône fut la résistance des forteresses de Neamț, Suceava, Hotin, Kilia et Cetatea Albă. Les Turcs ne réussirent à enlever aucune de ces forteresses en 1476. A ceci est venu s'ajouter également la famine et la peste qui faisaient des ravages dans l'armée ottomane, ainsi que la retraite précipitée du contingent des Tatars de Crimée lorsqu'ils apprirent l'attaque foudroyante perpétrée contre leur Etat par les Tatars

---

cité de Brașov de ne plus ravitailler la Valachie en blé ou autres denrées alimentaires, car elle collaborait avec les Turcs (*Ibidem*, no. CLIX, p. 91) ; des nouvelles alarmantes, sur l'attitude de Laïotă Basarab étaient transmises également de Sibiu, le 25 juin (*Ibidem*, no. CLXI, p. 92) ; par suite de cette situation tendue, à Brașov étaient confisqués au début du mois de juin les marchandises et les biens de plusieurs Valaques (*Ibidem*, no. CLX, p. 91—92).

[42] I. Ursu, *Ștefan cel Mare și turcii* (Etienne le Grand et les Turcs), București, 1914, p. 71.

[43] Hurmuzaki, *Documente..*, XV—1, no. CLXII, p. 92—93.

[44] Toutes ces données ainsi que d'autres informations recueillies en Moldavie au début de l'attaque des Turcs étaient communiquées à Buda pendant les premiers jours du mois d'août 1476 par « Ladislau, l'homme de confiance du voïévode Draculia » *(Călători străini despre țările române)*, (Relations de voyageurs étrangers sur les pays roumains), vol. I, Ed. Științifică, București, 1968, p. 141—143 ; le texte italien chez Andrei Veress, *Acta et epistolae...*, I, no. 19, p. 21—22).

[45] Pour le déroulement de la bataille, voir N. Iorga, *Istoria lui Ștefan cel Mare povestită neamului românesc* (L'histoire d'Etienne le Grand racontée au peuple roumain), București, 1904, p. 174—181 (l'édition de 1966, p. 140—150) ; I. Ursu, *op. cit.*, p. 70—85 ; Ștefan Olteanu, *Lupta de la Valea Albă* (La bataille de Valea Albă), Ed. Militară, București, 1976, 104 p.

des rives de la Volga (lesquels entretenaient des contacts diplomatiques avec Etienne le Grand). En outre, informé à coup sûr de l'arrivée des troupes transylvaines, Mehmet II donna sans tarder l'ordre de retraite de Moldavie.

C'est à partir de ce moment que commence, pour ce qui est de Vlad Ţepeş, l'incertitude des historiens roumains. A-t-il pénétré ou non au cours du mois d'août 1476 en Moldavie? La mise en fuite des Turcs du territoire de la Moldavie a été due uniquement aux efforts d'Etienne le Grand ou aussi à l'intervention des forces transylvaines? On admet en général seulement que les troupes de Transylvanie ont avancé jusqu'au défilé d'Oituz, où, le 25 août 1476 est attestée, près de la localité de Breţcu, la présence d'Etienne Báthory [46], après quoi il serait revenu sans avoir participé effectivement aux combats [47]. Une affirmation faite dans une lettre adressée au duc de Saxe par Mathias Corvin où celui-ci déclarait que « dès que lui ⟨Mehmet II⟩ eut vent de leur approche ⟨Etienne Báthory et Vlad Ţepeş⟩ il leva le siège ⟨de la cité de Neamţ⟩ et abandonnant les canons il prit la fuite et ne s'arrêta que trois jours plus tard, une fois revenu au Danube, alors que pour faire le même chemin, à l'arrivée, il avait mis plusieurs semaines» [48], a été considérée même comme une exagération [49]. Alors qu'une autre affirmation, plus catégorique, contenue dans une autre lettre, selon laquelle « mes hommes ⟨de Mathias Corvin⟩ ont mis le sultan en fuite » [50], comme une évidente « dénaturation » de la vérité [51]. Ainsi s'explique que dans une série d'ouvrages de plus récente date, le problème de la présence de Vlad Ţepeş aux côtés d'Etienne le Grand dans les combats menés en Moldavie au cours du mois d'août 1476, ne fut même plus posé [52].

Il existe pourtant une source narrative, contemporaine aux événements de Moldavie, *Österreichische Chronik* de Jakob Unrest laquelle atteste clairement l'apport de Vlad Ţepeş, aux côtés du despote serbe Vouk Branković et d'un membre de la famille serbe Jakšić, à l'expulsion de Moldavie des envahisseurs ottomans. Jakob Unrest consigne qu'aux environs du 15 août 1476, Etienne le Grand « s'est uni au voïévode Dracula ⟨Trackhel Veyda⟩, au despote et à Jakšić ⟨Jaxe⟩, car le despote et Jakšić étaient deux princes chassés par les Turcs de leur pays et leur trône. Avec leur appui, le voïévode Etienne réussit à rentrer en Moldavie. Là se trouvaient six corps d'armées turcs au bord de la

---

[46] *Monumenta Hungariae Historica, Acta Extera*, vol. V, Budapest, 1877, no. 222, p. 321–323; Andrei Veress, *Acta et epistolae* . . ., I, no. 20, p. 23–24

[47] N. Iorga, *Istoria lui Ştefan cel Mare* . . ., Bucureşti, 1904, p. 184. (l'édition de 1966, p. 151), N. Stoicescu, *Vlad Ţepeş*, Ed. Academiei, Bucureşti, 1976, p. 162.

[48] V. Fraknói, *Mátyás Király Levelei*, I, no. 245, p. 354.

[49] I. Ursu, *op. cit.*, p. 88.

[50] V. Fraknói, *Máthyás Király Levelei*, I, no. 242, p. 349.

[51] I. Ursu, *op. cit.*, loc. cit.

[52] Radu Florescu et Raymond T. Mc. Nally, *op. cit.*, p. 118–119, considérent, par exemple, que le rassemblement des troupes transylvaines à Turda, en juillet 1476, fut effectué pour . . . la réinstallation de Vlad Ţepeş sur le trône de Valachie et non point pour prêter appui à Etienne le Grand; Constantin C. Giurescu et Dinu C. Giurescu, *op. cit.*, vol. II, p. 149 et 164–167 ne discutent eux non plus la possibilité de la participation de Vlad Ţepeş aux combats avec les Turcs en Moldavie; elle est passée sous silence également dans la récente monographie sur la bataille de Valea Albă, due à Ştefan Olteanu (voir ci-dessus, la note 45); aussi chez Şerban Papacostea, *Stephen the Great Prince of Moldavia (1457–1504)*, Bucureşti, 1975, p. 40.

rivière qui arrose la Moldavie ; il les chassa avec l'aide de ses troupes et de nombreux Turcs périrent, noyés ou tués pendant la poursuite... De la sorte, le voïévode Etienne demeura toujours dans son pays et il causa aux Turcs de grandes pertes » [53]. Il en résulte, donc, qu' « au bord de la rivière qui arrose la Moldavie », certes le Siret, eut lieu un combat au cours duquel Etienne le Grand, appuyé par les troupes transylvaines — placées sous le commandement de Vlad l'Empaleur et des nobles serbes mentionnés — écrasa six corps d'armées turcs. Ainsi, l'affirmation faite par Mathias Corvin dans la lettre rédigée à Buda, le 2 octobre 1476, selon laquelle ses hommes *(unsir folk)* ont mis en fuite les Turcs qui avaient pénétré en Moldavie [54], ne saurait plus être considérée comme aléatoire, mais représente une vérité absolue. *Les deux sources, la chronique de Jakob Unrest et la lettre royale du 2 octobre 1476 se confirment réciproquement et attestent de manière catégorique la présence de Vlad Țepeș en Moldavie, au milieu du mois d'août 1476, à un autre moment crucial de l'effort européen visant à entraver l'expansion ottomane* [55]. En plus, dans la lettre de Brețcu, datée le 25 août 1476, Etienne Báthory précisait qu'il avait prêté à Etienne le Grand du secours « dépassant même ses demandes » (« Denique eidem tantas gentes, immo plures quam ipse optabat, misimus... ») [56]. Suivant la même source, Etienne Báthory s'attarda à Brețcu afin de déjouer l'intention de Laïotă Basarab, qui, de retour en Valachie, attendait le moment du passage des forces transylvaines en Moldavie pour qu'il puisse attaquer en toute quiétude du côté nord en direction du Pays de Bârsa, demeurée à découvert [57].

Le 6 septembre 1476 commençaient les préparatifs en vue de la contre-offensive chrétienne qui allait favoriser en fin de compte le détachement de la Valachie de l'orbite ottomane. Le même jour, le roi Mathias Corvin ordonnait aux Saxons de Transylvanie « d'accompagner le comes Etienne Báthory vers les contrées d'au-delà des montagnes de notre royaume 〈la Valachie〉 » [58]. Dans le même temps, le roi annonçait aussi Etienne le Grand qui, conformément à l'accord intervenu en 1475, devait attaquer simultanément du côté de la Moldavie [59]. Le 7 octobre 1476,

[53] Jakob Unrest, *Österreichische Chronik*, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Germanicarum, Nova Series*, t. XI, éd. Karl Grossman, Hermann Böhlaus Nachfolger, Weimar, 1957, p. 68.

[54] Voir ci-dessus la note 50.

[55] Nous ne savons pourquoi Nicolae Iorga, bien que connaissant le passage de la chronique d'Unrest, dans son œuvre de synthèse *Histoire des Roumains*..., vol. IV, p. 229, a relié l'information respective à la réinstallation de Vlad Țepeș sur le trône de Valachie, qui a eu lieu aux mois d'octobre—novembre 1476. Mais Jakob Unrest est formel : les événements relatés par lui se sont passés en Moldavie, à la veille de l'Assomption de la Vierge (15 août).

[56] Andrei Veress, *Acta et epistolae*..., I, p. 24. Dans la même lettre Etienne Báthory affirmait toujours : « Cui nos non solum tantas, quantas ipse petebat gentes, sed longe plures, eo, ut in omnibus voluntas Vestra Regia impleretur, missimus... » (*Ibidem*, p. 23).

[57] *Ibidem*, p. 23—24 ; voir également, I. Ursu, *op. cit.*, p. 89. Initialement, aussitôt après la bataille de Valea Albă (Războieni), lorsqu'il se trouvait encore en Moldavie, Laïotă Basarab avait été chargé par le sultan Mehmet II d'attaquer la Transylvanie, l'action devant se dérouler par le défilé d'Oituz. Mais lorsqu'on apprit que les troupes transylvaines se rapprochaient, on décida d'ajourner et de modifier le plan.

[58] Hurmuzaki, *Documente*..., XV—1, no. CLXV, p. 94.

[59] Le 8 mai 1477, l'ambassadeur d'Etienne le Grand à Venise, Ioan Țamblac, décrivait le commencement de l'action en reprenant les paroles mêmes du voïévode : « Et finalmente persuaxo, me mando a dir che io congregasse el mio exercito et andasse par metter el dicto signor <Vlad l'Empaleur> in Valachia » (Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, vol. II, no. CLIV, p. 344).

Vlad Ţepeş se trouvait dans la cité de Braşov, à proximité immédiate de la frontière nord de la Valachie, où il confirmait à cette cité tous ses anciens privilèges commerciaux et douaniers dans ses rapports avec l'Etat sis entre les Carpates et le Danube [60].

Les étapes de la campagne victorieuse en Valachie sont assez bien connues. Si nous les rappelons c'est dans l'unique but d'offrir au lecteur une image d'ensemble de la biographie de Vlad Ţepeş de cette année 1476, la dernière de sa tumultueuse existence [61]. Un rapport de Buda du 4 décembre 1476 atteste que Laïotă Basarab disposa de 18.000 Turcs, alors que Vlad Ţepeş passa de Transylvanie en Valachie à la tête de 25.000 hommes. A son tour, Etienne le Grand avança du côté de la Moldavie accompagné de 15.000 cavaliers [62]. Lorsque les deux armées firent la jonction, les guerriers roumains demandèrent que les deux voïévodes « prêtent mutuellement serment d'affection et de fraternité d'armes » (« ... et hanno voluto li populi che tuti duy li vayvodi zurano insieme amore et confederatione ») [63]. Nous présumons qu'Etienne le Grand aurait rejoint l'Empaleur après la prise de Tîrgovişte — qui le 8 novembre était déjà occupée [64], probablement rien que par les forces transylvaines —, au cours du siège de Bucarest qui se poursuivit au long de plus d'une semaine [65]. Finalement, le 16 novembre 1476 cette dernière cité tomba elle aussi [66], Laïotă Basarab se réfugiant chez les Turcs, soit à Giurgiu, soit au-delà du Danube. Et le 26 novembre 1476 semble avoir eu lieu « cum grande honore », la cérémonie du couronnement de Vlad Ţepeş — pour la troisième fois — en tant que prince de Valachie [67].

Le nouveau prince pria Etienne le Grand avant son départ de Valachie, de lui laisser une garde de soldats de Moldavie, car il se méfiait encore des boyards qui étaient venus se ranger de ses côtés. Celui-là donnant cours à sa prière, ordonna que 200 de ses hommes se tiennent près le prince valaque [68]. Néanmoins, le 1er février 1477, la cour royale de Buda informait Venise que « Dracuglia » avait été massacré par les Turcs en même temps avec environ 4000 hommes et que toute la Valachie se trou-

---

[60] Ioan Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul...*, vol. I, no. LXXIV, p. 95—97.

[61] Une succincte présentation de la campagne en Valachie, chez Ştefan Andreescu, *Vlad Ţepeş (Dracula). Între legendă şi adevăr istoric* (Vlad Ţepeş (Dracula). Entre la légende et la vérité historique), Ed. Minerva, Bucureşti, 1976, p. 139—144.

[62] N. Iorga, *Acte şi fragmente cu privire la istoria românilor* (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains), vol. III, Bucureşti, 1897, p. 58—59.

[63] *Ibidem*, p. 59. Nicolae Iorga a supposé que le serment fut prêté en présence de l'évêque Nicolas de Knin, qui, aux environs du 20 octobre 1476 était rentré d'une mission en Valachie (Hurmuzaki, *Documente...*, XV—1, no. CLXVI, p. 94). Nous croyons cependant que le moment ne saurait être placé à cette date-là, mais plutôt au cours du mois de novembre.

[64] I. Bogdan, *Documente cu privire la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul...*, I, no.LXXV, p. 97—98 et LXXVI, p. 98; Hurmuzaki, *Documente...*, XV—1, no. CLXVI, p. 95.

[65] Le rapport de Buda, du 4 décembre 1476 (voir ci-dessus la note 62), soutient que le siège de Bucarest aurait duré 15 jours, ce qui nous fait supposer qu'il fut entrepris par Etienne le Grand, le contingent transylvain venant de Tîrgovişte l'ayant rejoint ensuite.

[66] Hurmuzaki, *Documente...*, XV—1, no. CLXVIII, p. 95.

[67] N. Iorga, *Acte şi fragmente...*, III, p. 59.

[68] Ioan Bogdan, *Documentel lui Ştefan cel Mare*, II, no. CLIV, p. 345 (« El qual fatto, questo me domanda che i lasessamo i nostri homeni per soa custodia, perche de Valachi non se confidava tropo; et io li lasai homeni 200 de la mia porta »).

vait à nouveau entre leurs mains [69]. Dans la Moldavie voisine, Etienne avait appris dès le 10 janvier 1477 la triste nouvelle suivant laquelle « l'infidèle Basarab revint et le trouvant seul ⟨Vlad Țepeș⟩ le tua et avec lui tous mes hommes, seulement dix d'entre eux ayant eu la vie sauve » [70]. D'autres sources permettent de compléter les informations portant sur les tragiques circonstances dans lesquelles s'acheva la troisième période du règne de Vlad Țepeș en Valachie : vers la fin du mois de décembre 1476, l'ancien prince Laïotă Basarab, avec l'appui d'un corps expéditionnaire turc avait essayé de renverser Vlad ; mais dans le combat qui les mit aux prises, la chance favorisa Vlad qui aurait réussi à obliger les Turcs à une retraite précipitée (« L'armée de Dracula se mit à les massacrer sans pitié et les chassa » — est-il consigné dans la version slave du *Récit sur le voïévode Dracula* probablement rédigée en 1486) [71] ; mais à ce moment décisif, un traître ou un espion des Turcs parvenant à s'infiltrer dans sa suite le tua [72]. Puis, la tête du redoutable prince fut envoyée au Sultan Mehmet II [73]. C'est ainsi que s'acheva l'existence de l'une des figures les plus fascinantes de l'Europe médiévale.

S'il fallait dresser le bilan de la confrontation entre l'Europe chrétienne et l'Empire Ottoman au Bas-Danube en 1476, à laquelle Vlad Țepeș prit une part tellement active, on constaterait qu'en dépit de la contre-offensive de Mehmet II en Moldavie et de la victoire qu'il remporta à Valea Albă (Războieni), la Hongrie et la Moldavie ont enregistré des succès remarquables : mentionnons-en la conquête de la forteresse de Šabac, la mise en fuite des troupes turques et tatares qui avaient envahi la Moldavie et finalement, la récupération de la Valachie par la réinstallation au trône du pays du fameux « Dracula ». Dans ce contexte, particulièrement significatif apparaît l'affirmation d'Etienne le Grand — transmise par la voix de son ambassadeur à Venise le 8 mai 1477 — selon laquelle ce fut lui qui demanda que « le voïévode Basarab soit chassé de l'autre pays roumain et qu'un autre prince chrétien, notamment Dracula, y soit intronisé, avec lequel nous puissions nous entendre » [74]. Il est probable que ce plan fut conçu par le voïévode de Moldavie aussitôt après la bataille de Vaslui (Podul Înalt — 10 janvier 1475), car à la veille de celle-ci son ancien protégé Laïotă Basarab — qu'il avait appuyé par les armes en 1473—1474 pour occuper le trône de Valachie [75] — l'avait abandonné, se joignant aux armées ottomans dirigées par Soliman pacha,

[69] *Monumenta Hungariae Historica. Acta Extera*, V, no. 234, p. 339—340 (sous l'année faussement notée : 1476).

[70] Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, II, p. 345 (« Et immediate torno quel infidel Basaraba et trove lo solo et amazo lo ; et cum lui furono morti tuti li mei, excepto diexe »).

[71] P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI*· · ·, p. 206 et 213 ; Pandele Olteanu, *Limba povestirilor slave despre Vlad Țepeș*..., p. 365.

[72] Voir Ștefan Andreescu, *Vlad Țepeș (Dracula)*· · ·, p. 142—144.

[73] Antonius de Bonfinius, *Rerum Ungaricarum Decades*, éd. I. Fógel, B. Iványi, L. Juhász, t. III, Leipzig, 1936, p. 243.

[74] Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, vol. II, p. 344 (« Et pero, io ho solicitado de cazar Basaraba vayvoda de l'altra Valachia et de metter un altro signor christian, zoe el Drachula, per intenderse insieme »).

[75] Pour les efforts déployés par Etienne le Grand après 1473 visant à faire aligner la Valachie à sa politique, voir Mihai Costăchescu, *Arderea Tirgului Floci și a Ialomiței in 1470* (L'incendie du bourg de Floci et de Ialomița en 1470), Jassy, 1935, p. 119—150 ; C. A. Stoide,

au moment où elles avaient passé le Danube. C'est alors qu'Etienne envisagea — à notre avis — de faire introniser en Valachie un homme de toute confiance, implacable ennemi des Turcs [76]. Comme de juste, il jeta son dévolu sur Vlad Țepeș, qui l'avait aidé initialement, lui-même, en 1457, à occuper le trône de la Moldavie et qui, en 1462, avait âprement combattu, avec ses propres forces, Mehmet II. Il existait donc des chances que la Valachie se détache définitivement de l'orbite turque et qu'elle se range avec fermeté du côté de la Moldavie. La coopération des deux princes roumains, champions de la lutte contre l'expansion de l'Empire Ottoman au Bas-Danube dans la seconde moitié du XV[e] siècle, constitue un exemple de l'unité d'idéal de la société médiévale roumaine. Pour ce qui est de Vlad Țepeș, l'étude de l'itinéraire qu'il parcourut en 1476, ainsi que celle des actions militaires auxquelles il prit part pendant la même année, le révèle, plus que jamais, comme un héros de la lutte pour la liberté du sud-est européen dans son ensemble; en janvier—février 1476 il lutta contre les Turcs en Serbie et Bosnie, au mois d'août il contribua à chasser les forces militaires du sultan qui avaient envahi la Moldavie et en novembre—décembre de la même année il fit la guerre aux mêmes redoutables ennemis sur le territoire de Valachie...

Legăturile dintre Moldova și Țara Românească in a doua jumătate a secolului al XV-lea (Contribuții) (Les rapports entre la Moldavie et la Valachie pendant la seconde moitié du XV[e] siècle (Contributions)), dans « Studii și cercetări științifice », *Istorie*, Jassy, année VII (1956), fasc. 1, p. 59—73; P. P. Panaitescu, *Ștefan cel Mare și orașul București* (Etienne le Grand et la ville de Bucarest), dans « Studii », année XII (1959), no. 5, p. 9—23.

[76] La nouvelle que Mathias Corvin avait accepté l'idée que «Draculia» devienne à nouveau prince de Valachie fut transmise aux ambassadeurs du prince de Moldavie le 25 juin 1475 à Bistritza (en Transylvanie). Les ambassadeurs moldaves demandaient que Vlad Țepeș soit envoyé sans retard, accompagné d'un corps d'armée, pour rejoindre Etienne le Grand en Moldavie (*Mon. Hung. Hist.*, *Acta Extera*, vol. VII, no. 12, p. 307).

DOBRUJA ACCORDING TO MICHAEL THE BRAVE'S PLAN*

TUDOR MATEESCU

The conquest of Dobruja by the Turks, following the campaign of 1417 led by Sultan Mehmed I against Mircea the Old, was a great blow for Wallachia. It was felt as much on an economic level through the loss of the shoreline with ports that offered to the country great possibilities for maintaining commercial relations over a wide geographical area, as on a strategic level. Wallachia was now exposed to Ottoman attacks from the East as well, across an area of flatland which was very difficult to defend. This became even more evident as the Turks gradually began to strengthen their military force in Dobruja by rebuilding the old forts and constructing new ones, as well as by introducing some muslim elements, done, in the first place, for strategic reasons [1].

Therefore it was natural for that successor of Mircea the Old who could have succeeded in removing the Ottoman domination by armed force, to think of restoring Dobruja inside the boundaries of Wallachia. Moreover the interest shown by the princes at Tîrgovişte for the province between the Danube and the sea continued, under different guises, even after it fell under the control of the Turks. Thus it is retained in the title of some of Mircea's successors, of the possession of Dobruja, in the formula "as far as the great Sea", which although it no longer bears any relation to reality, we find it written in documents sent by Mihail voivode (1418 and 1419) [2], Radu Prasnaglava (1421)[3], and Vlad Dracul (1440) [4]. In 1444, Wallachian soldiers, taking part in the battle of Varna, proved themselves to have a good knowledge of Dobruja, being the only ones who, retreating, were able to find a path over the ford at Hîrşova [5]. A year later, the army of prince Vlad Dracul, allied with the fleet of Bur-

---

* Paper presented at the conferences held in Bucharest and Alba Iulia to commemorate the 375th anniversary of the first political union of the provinces (May 1975).

[1] Al. P. Arbore, *Contribuţiuni la studiul aşezărilor tătarilor şi turcilor în Dobrogea*, in "Arhiva Dobrogei", II (1919), No. 3–4, p. 215.

[2] *Documenta Romaniae historica, B. Wallachia*, vol. 1, Bucureşti, 1966, pp. 88, 91.

[3] *Ibidem*, p. 97.

[4] *Ibidem*, p. 158.

[5] C. Brătescu, *Dobrogea la 1444. Lupta de la Varna*, in "Arhiva Dobrogei", II (1919), No. 2, pp. 103–105.

gundy, also took part in these events in Dobruja, one of which, namely the attack on the small fortress Turtucaia, resulted in a crowning success [6].

To all this was added the continuation of economic links, which indeed could never be interrupted. Around 1583—1585, the Italian Franco Sivori stated that significant quantities of skins and wax were transported from Wallachia along the Danube and then by sea in boats to Constanţa where they were loaded into ships and taken to Constantinople and from there, even further afield, to Ragusa or Ancona [7]. This role of the port of Constanţa in exporting Wallachia's produce is also confirmed by a report of the 15th of January 1595 from Lvov to the king of Spain [8].

On the other hand, despite Ottoman colonization, Romanians still made up the largest ethnic group in Dobruja. The presence of Romanians in this province is confirmed after the time of Mircea the Old by various sources : in 1444, in several chronicles referring to the battle of Varna [9]; in 1461, in Ducas's chronicle (in Lycostomo) [10], in 1493 in "Chronicle of Nürenberg" (in the Danube Delta — "Peuce") [11]. Interesting information is contained in certain Turkish registers (*mufassal defter*) of the second half of the 16th century, in which many villages and towns in Dobruja are shown to be inhabited by Romanians [12]. Similar information can also be found in a recently published Turko-Osman document of 1574 [13]. Likewise Paolo Giorgi from Ragusa, who knew Dobruja well, beginning from 1580, shows that the majority of the population of the province was made up of Christians [14].

★

A short time after the outbreak of the war of liberation, Michael the Brave sent his forces to attack the Turkish fortifications in Dobruja, which constituted a strong threat to the safety of Wallachia. On the Ist of January 1595 [15], a detachment of soldiers led by two brothers,

---

[6] N. Iorga, *Cronica lui Wavrin şi românii*, in "Buletinul Comisiei istorice a României", vol. VI, Bucureşti, 1927, p. 110 and following; *Călători străini despre ţările române*, vol. I, Bucureşti, 1968, p. 87 and following.

[7] Ştefan Pascu, *Petru Cercel şi Ţara Românească la sfirşitul sec. XVI*, Sibiu, 1944, p. 180; *Călători străini despre ţările române*, vol. III, Bucureşti, 1971, p. 17.

[8] Al. Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din arhivele din Simancas*, Bucureşti, 1940, p. 107.

[9] C. Brătescu, *op. cit.*, pp. 103—105.

[10] Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341—1462)*, Vasile Grecu's critical edition, Bucureşti, 1958, pp. 426—427.

[11] G. Vîlsan, *Românii locuiau Delta Dunării în veacul XV*, in "Graiul românesc", I (1927), No. 7, p. 146.

[12] Halil Inalçik, *Dobrudja*, in *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, vol. II, Leiden-Paris, 1963, p. 628.

[13] Bistra A. Cvetkova, *Cenen osmanski iztočnik za istorijata na Dobrudja prez XVI v.* (A valuable Ottoman source for the history of Dobruja in the 16th century), in "Izvestija na narodnija Muzej-Varna", vol. VIII (XXIII), Varna, 1972, pp. 224—226, 229—231. Names that are clearly Romanian appear or, in some cases, the nationality is mentioned (Eflâk — the Romanian).

[14] Giacomo Bascapè, *Le relazioni fra l'Italia e la Transilvania nel secolo XVI*, Roma, 1931, p. 179; *Călători străini despre ţările române*, vol. III, p. 392.

[15] According to Baltasar Walther but with the wrong date (1594). (Dan Simonescu, *Cronica lui Baltasar Walther despre Mihai Viteazul în raport cu cronicile interne contemporane*, in "Studii şi materiale de istorie medie", vol. III, Bucureşti, 1959, p. 61).

Preda and Radu Buzescu [16], attacked Hîrşova. The battle, which took place on the frozen Danube, ended in the defeat of the Turks, the town was plundered and set on fire but they were unable to take over the fortress [17]. On the 8th January, an army under the command of general Mihalcea [18] marched on Silistra, the strongest Ottoman fortress in Dobruja. The town which was extremely flourishing [19], was plundered and burnt to the ground [20], but the Romanian army could not take the fortress because they could not control the great towers [21]. From here, Michael the Brave's soldiers went forward, as it is written in Radu Popescu's chronicle, "as far as they could inside Turkey", reaching Varna which is situated near the Black Sea [22]. Their route took them, therefore, through all of southern Dobruja. From commander (sotnic) Denisovici's letter, dated the 3rd of February 1595, we find at Provadia, a small town situated near the border with Dobruja, that the army of the Romanian prince won a new victory, wiping out several thousand Turks [23].

At about the same time, the troops of Aron Vodă, prince of Moldavia, penetrated into northern Dobruja, attacking the towns of Isaccea (Oblucița) [24] and Măcin [25]. In April 1595, Albert Király was sent by Michael the Brave against Babadag [26] and also around that time it seems that a fresh attack was made on Silistra, having wide repercussions in Europe[27]. The Romanian prince's army then continued on to just outside Adria-

---

[16] *Istoria Țării Românești, 1290—1690. Letopisețul cantacuzinesc*, C. Greceanu's and D. Simonescu's critical ed., București, 1960, p. 58. According to Baltasar Walther the attack on Hîrşova was made by Albert Király. (Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 61.)

[17] *Istoria Țării Românești...*, p. 58; Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 61.

[18] *Istoria Țării Românești...* p. 58. Baltasar Walther still shows Albert Kiraly as the leader. (Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 61.)

[19] Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 62.

[20] *Ibidem*, pp. 61—62; *Istoria Țării Românești...*, p. 58.

[21] C. Gollner, *Quelques plaquettes françaises contemporaines sur Michel le Brave*, in *Trois mémoires sur Michel le Brave*, Bucarest, 1938, p. 29; Mihail P. Dan, *Cehi, slovaci și români în veacurile XIII—XVI*, Sibiu, 1944, p. 364—365.

[22] Radu Popescu Vornicul, *Istoriile domnilor Țării Românești*, Const. Grecescu's critical ed., București, 1963, p. 73.

[23] *Relațiile istorice dintre popoarele U.R.S.S și România în veacurile XV — începutul celui de-al XVIII-lea*, vol. I, Moscow, 1965, p. 205—206.

[24] Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XII, București, 1903, p. 26.

[25] Carol Gollner, *Faima lui Mihai Viteazul în apus. Broșuri contemporane*, in "Anuarul Institutului de istorie națională", VIII (1939—1942), Sibiu, 1942, p. 198. See also E. D. Tappe, *Documents concerning Rumanian history (1427—1601) collected from British archives*, London—Paris, 1964, p. 79, where in an English report from Constantinople dated 22nd February 1595, it is stated that Aron vodă could have attacked and plundered Silistra. There is obviously a confusion.

[26] Hurmuzaki, *Documente...*, vol. XII, p. 45. The attack on Babadag by Albert Király is also mentioned by Baltasar Walther. (Dan Simonescu *op. cit.*, p. 73). On a map of that period the Romanian army is likewise shown going to the siege of Babadag. (Ion Ciortan, *Știri despre Mihai Viteazul în hărțile epocii*, in "Revista Arhivelor", LII, 1975, vol. XXXVII, No. 2, p. 183.)

[27] Hurmuzaki, *Documente...*, vol. III, part 2, București, 1888, p. 101; Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, vol. IV, București, 1932, p. 207, 214; Al. Cioranescu, *op. cit.*, p. 113; Aurel Decei, *Documente din arhivele Vaticanului privind anul 1595*, in "Revista Arhivelor", X (1967), No. 1, p. 212. In the summer of 1595, the whole town was in ruins. (*Călători străini despre țările române*, vol. III, pp. 524—525).

nople [28] striking, at the same time, other Turkish fortresses along the Danube [29], one of which was Turtucaia [30].

These military operations [31] brought about real panic among the Turkish authorities and the muslim population of Dobruja. In June 1595, the Turks sent a delegation from Babadag to the Porte bewailing the attacks made by the Romanian princes, pointing out that "all their quays and towns were completely burnt down and ruined" [32]. In a report of the 19th August 1595, made by the Venetian Marco Venier to the doge he sent the news that "throughout Dobruja the Turks were extremely frightened" of the Walachian and Moldavian armies and were ready to abandon the province and flee in the face of the enemy [33].

Other raids made by Michael the Brave's army in Dobruja against Ottoman strongholds took place in the following years. In the spring of 1596 [34], 1080 outlaws [35] under the command of Velicico (Velişco) attacked and burnt Babadag [36] but, retreating, they were surprised near Comis hill (Consul) by a Turkish army. The battle ended with the defeat and death of all the outlaws [37]. On the 16th of October 1598, Michael the Brave wrote to archduke Maximilian that he had decided to cross the Danube again, to "burn and loot all Dobruja" [38]. This attack was actually carried out by a detachment of 2,000 men, as Mustafa Selaniki noted in his chronicle [39].

---

[28] Andrei Veress, *op. cit.*, vol. IV, p. 199.

[29] *Ibidem*, p. 207; Virginia Vasiliu, *Miscellanea di piccole notizie rigurdanti la storia romena dei secoli XVI e XVII*, in "Diplomatarium italicum", I, Roma, 1925, p. 233. In Nicolae Iorga's *Istoria lui Mihai Viteazul*, Bucureşti, 1968, pp. 137–138, Constantin Velichi's *Pohodite na Mihaj Vitjazul na jug ot Dunav* (Michael the Brave's campaigns south of the Danube), in "Istoriceski pregled", XXIX, Sofia, 1973, No. 1, p. 65, as in other works, Cernavoda is also included among these places in Dobruja. In fact, we are dealing with Cervenvoda (sometimes also written as Cernavoda), a town in Bulgaria, situated S. E. of Ruschuk.

[30] *Cronici turceşti privind ţările române*, extracts, vol. I, ed. Mihail Guboglu and Mustafa Mehmet, Bucureşti, 1966, p. 369 (Mustafa Selaniki's chronicle); Ioachim Crăciun, *Cronicarul Szamoskozy şi însemnările lui privitoare la români*, 1566–1608, Cluj, 1928, p. 103.

[31] Stavrinos also deals with the attack of Silistra, Babadag and, in general, Dobruja in his chronicle. See *Vitejiile preapiosului şi preaviteazului Mihai Voivod*, translated by Ion Cutova, in "Arhiva someşană", new series, vol. I, Năsăud, 1972, p. 101.

[32] *Cronici turceşti privind ţările române*, vol. I, pp. 368–369.

[33] Hurmuzaki, *Documente..* , vol. III, part I, Bucureşti, 1880, p. 484.

[34] According to the Cantacuzino chronicle. (*Istoria Ţării Româneşti...*, p. 64).

[35] According to Paolo Giorgi. (*Călători străini despre ţările române*, vol. III, p. 403.). In a report from Marco Venier, dated 22nd August 1596, to the doge, it is written that this attack was undertaken by Francesco Calogierà with 15, 000 men. (Hurmuzaki, *Documente...*, vol. IV, part 2, Bucureşti, 1884, p. 221).

[36] In 1641, according to Pietro Diodato Baksici, one of the mosques of Babadag, previously a Christian cathedral, was found still in ruins from the time when it was bombarded by Michael the Brave's army. (*Călători străini despre ţările române*, vol. V, Bucureşti, 1973, p. 222).

[37] *Istoria Ţării Româneşti...*, pp. 64–65; Hurmuzaki, *Documente...*, vol. III, part. I, pp. 269–270; *Călători străini despre ţările române*, vol. I, pp. 382–383.

[38] Hurmuzaki, *Documente...*, vol. XII, p. 411. This intention is also shown in a Spanish publication of 1599; "Y quiero con el favor de Diós nuestro señor tornar a passar el Danubio; y poner a fuego y hierro todo el Dobroytan..." (Cornelia Bodea, *O tipăritură spaniolă din 1599 despre campaniile lui Mihai Viteazul la sudul Dunării*, in *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, Bucureşti, 1975, p. 188.).

[39] *Cronici turceşti privind ţările române*, vol. I, p. 393.

Finally, in April 1599, Michael's soldiers attacked Isaccea which they burnt and razed to the ground [40].

To a great extent, these attacks reached their strategic goal because in this way the threat to Wallachia from the Ottoman troops in Dobruja during the wars carried out by Michael the Brave was greatly reduced. Any blows made by the latter were of little importance. In May 1595, among the Ottoman armies prepared for the campaign against Wallachia, there was also the one at Silistra[41] numbering 30,000 men[42]. In the battle at Tîrgovişte in October 1595, their commander himself fell, the sandjac bey of Silistra [43]. In 1596, according to Baltasar Walther, the Tartars in Dobruja together with 3,000 Turks crossed the Danube and entered Wallachia but lost their lives in a battle, won by the prince's army [44]. In the autumn of 1598, a new raid by the Dobrujan Tartars took place, led by the Pasha of Silistra, ending, however, in complete failure [45]. Mehmet Pasha (or rather Ahmet Pasha) again penetrated into Wallachia in 1599 but he was defeated and driven back by Dumitru Vornic [46]. In the same year, the bey of Babadag sent an army to help Vidin who was being attacked by the Prince of Wallachia [47].

Michael the Brave's interest in Dobruja, however, showed itself in other fields as well. During his campaign against Adrianople, in the spring of 1595, many people in those parts joined his army on a salary as we find in a report of Marco Venier to the doge [48]. Bearing in mind that the Romanian army's route covered a large part of Dobruja, we must presume that there were also inhabitants of this province [49] among the volunteers and they would primarily be Romanians as they made up the largest part of the population.

An interesting fact of another nature has been established by the existence of a war fleet [50] which Michael the Brave created himself. In

---

[40] P. P. Panaitescu, *Documente privitoare la istoria lui Mihai Viteazul*, Bucureşti, 1936, p. 78—79: Ilie Corfus, *Mihai Viteazul şi polonii. Cu documente inedite in anexe*, Bucureşti, 1937, pp. 244—245, 247; E. D. Tappe, *op. cit.*, pp. 127—128.

[41] Silistra and the region inland was, at that time, an area where there were heavy concentrations of Ottoman troops. On this occasion it seems that they constructed several water pumps there to meet the needs of the Turkish cavalry. Cf. Valerian Petrescu, *Urme turceşti in Cadrilater*, in "Analele Dobrogei", XIII—XIV (1932—1933), p. 56.

[42] Hurmuzaki, *Documente...*, vol. XII, p. 51. Concerning these preparations made by the Turks at Silistra see also Ilie Corfus, *Luptele lui Mihai Viteazul cu turcii in lumina unor noi surse polone*, in *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, p. 153.

[43] *Călători străini despre ţările române*, vol. III, p. 549.

[44] Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 80.

[45] Hurmuzaki, *Documente...*, vol. XII, p. 406 (Gheorghe Syrmay's report from Wallachia). See also *Cronici turceşti privind ţările române*, vol. I, p. 395 (Mustafa Selanki's chronicle where this raid is said to have taken place in December 1598). For this attack, the defeat and banishment of the Turks by Michael the Brave cf. Aurel Decei, *Răsunătoarea acţiune a lui Mihai Viteazul la sud de Dunăre, in septembrie-octombrie 1598, înfăţişată de cronicile turceşti*, in *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, p. 168.

[46] *Istoria Ţării Româneşti...*, p. 69.

[47] *Ibidem*, p. 70.

[48] Andrei Veress, *op. cit.*, vol. 10, IV, p. 199.

[49] See also, in this context, P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Bucureşti, 1936, p. 62.

[50] A war fleet did exist earlier on the Danube and was used by Michael the Brave in several military operations particularly for crossing the river. See Sergiu Columbeanu, *Aspecte ale istoriei navigaţiei in România. (Din cele mai vechi timpuri pînă la tratatul de la Adrianopol*

a Spanish report from Corfu, dated 5th August 1599, it was said that 200 ships (*barcones*) belonging to the Prince of Wallachia, each holding 200 men, had set sail over the Black sea [51]. The numbers are obviously exaggerated but the existence of this fleet cannot be denied especially as other information about the same thing exists. In another Spanish report (Zante, 14th August 1600), it is shown that these ships of Michael the Brave had sailed almost as far as Constantinople, stopping food supplies getting through to the capital of the Ottoman Empire and making the Sultan feel unsafe in his own palace [52]. In order to assure the success of these naval operations [53], after he had destroyed the military centres of the Ottomans, Michael the Brave had then to extend his power over Dobruja, since only this province could offer the necessary ports [54] for the shelter and supply of the ships [55].

Necessities of an economic and strategic nature required the united Romanian state, forged for the first time in history by Michael the Brave, to also include Dobruja within its boundaries. The independence of the new state could never have been absolute without the possession of this province. Moreover the prince himself was aware of this fact. Treasurer Stavrinos noted in his chronicle that after the victory at Gorăslău, Michael the Brave intended "to descend into Wallachia and then cross into Turkey" where along with other territories, he wanted "to include Dobricia" (Dobruja) [56]. The tragic death of the brave voivode meant that this plan was never carried out, a plan which is written down among the most important moments which preceded the events of 1877, when the independence of Romania put an end to the Ottoman Empire's control over Dobruja.

—1829), in "Studii. Revistă de istorie", XXV (1972), No. 4, p. 733; Idem, *Acțiunile navale ale lui Mihai Viteazul pentru stăpinirea Dunării*, in "Revista de istorie", XXVIII (1975), No. 4, p. 487—494.

[51] Al. Cioranescu, *op. cit.*, p. 143.

[52] *Ibidem*, p. 165.

[53] Concerning the existence of this fleet of the brave Voievode see also Sergiu Columbeanu, *Acțiunile navale ale lui Mihai Viteazul...*, p. 491—493.

[54] See the ports that existed at that time in Dobruja in Paolo Giorgi's *Călători străini despre țările române*, vol. III, p. 392, 397.

[55] As we know, the shore of the Black Sea between Capul Midia and Limanul Nistrului is unsuitable for the construction of any ports. On the other hand, the coastline that stretches from the south of Capul Midia, that is, the greatest part of Dobruja's shoreline, was suitable from the earliest times.

[56] Stavrinos, *Vitejiile prea-piosului și prea-viteazului Mihai Voievod* in A. Papiu Ilarian's *Tezaur de monumente istorice pentru România*, vol. I, București, 1862, p. 317. See also the verse translation of this passage by Ion Cutova (*op. cit.*, p. 118).

PEUPLES ET NATIONS DES BALKANS À LA VEILLE DU CONGRÈS DE BERLIN (1878) D'APRÈS ELISÉE RECLUS

GEORGES CASTELLAN
(Paris)

Au moment même où s'ouvrait la crise balkanique qui allait conduire au Congrès de Berlin, commençait à paraître, en 1875, chez l'éditeur Hachette à Paris la Nouvelle Géographie Universelle d'Elisée Reclus [1]. Or son premier tome était précisément consacré à l'Europe Méridionale, Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal [2]. Hommes d'Etat, diplomates et public cultivé avaient ainsi à leur disposition, pour comprendre et agir en cette crise, une synthèse des plus récentes due à la plume d'un des plus grands géographes de l'époque. Par là, la description d'Elisée Reclus devient un des éléments de l'univers intellectuel du Congrès de Berlin : c'est à ce titre qu'elle doit retenir l'attention de l'historien des Balkans.

La vision d'Elisée Reclus est fondamentalement historique. S'il commence sa description du Monde par l'Europe c'est, dit-il, que ses habitants sont arrivés les premiers à la connaissance de la Terre, et dans l'Europe la Grèce vient en tête parce que là « débute notre civilisation européenne » [3]. Cette perspective préside aussi au classement des « races » — au sens des ethnies ; le premier groupe des peuples européenns est l'ensemble des populations de langues gréco-latines [4], car la civilisation est passée d'Athènes à Rome. Et tout au long du volume l'auteur fait une large part à la description des vestiges de l'Antiquité. Conception trop intellectuelle de la civilisation qui ne lui permet pas de reconnaître dans les Balkans une zone géographique spécifique : la Grèce et la Thrace ne sont pour lui qu'une des trois péninsules méditerranéennes, et le terme de Balkan lui est inconnu en dehors de la chaine montagneuse. La description suit les

[1] Elisée Reclus (1827—1905). Disciple de Karl Ritter dont il suivit les cours à l'Université de Berlin. De 1852 à 1857 parcourt l'Angleterre, l'Irlande, les Etats-Unis, l'Amérique Centrale et la Colombie d'où il rapporta un « Voyage à la Sierra Nevada de Ste Marthe ». Publia ensuite « la Terre et l'homme » traité de géographie physique. Sa « Nouvelle Géographie Universelle » en 8 volumes fit de lui le plus célèbre géographe de son temps. Longtemps professeur à l'Université de Bruxelles, il fut aussi un des théoriciens de l'anarchisme.

[2] « Nouvelle Géographie Universelle. La terre et les hommes. I. L'Europe Méridionale », Paris, Hachette, 1875, in 4 — 1012 p., 73 gravures, ? cartes en couleurs, 175 cartes dans le texte.

[3] p. II.

[4] p. 28.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 2, P. 279—293, BUCAREST, 1977

cadres politiques des divers Etats : Grèce, Turquie d'Europe, Roumanie, Serbie et Monténégro. Le ton est celui du voyageur qui dépeint ce qu'il voit, évoquant les paysages, les cultures, les villes, les hommes ; bien que l'auteur prévienne honnêtement qu'il n'a pas parcouru tous ces pays. En fait Elisée Reclus n'en a qu'une connaissance livresque indiquée avec probité dans sa « liste des principaux ouvrages consultés » [5] où apparaissent les récits des plus importants voyageurs du XIX^{e} siècle, mais aussi un certain nombre d'études proprement historiques. Quand la complexité du problème semble l'exiger, E. Reclus n'hésite pas à citer ses sources, ainsi à propos du relief et de la géologie de la Turquie d'Europe, tout en marquant d'ailleurs la limite des connaissances : « De vastes régions de la presqu'île thraco-hellénique sont encore aussi peu connues que l'Afrique centrale. Il y a quelques années à peine, le voyageur Kanitz constatait la non-existence de rivières, de collines et de montagnes fantastiques, dessinées au hasard par les cartographes près de Viddin, dans le voisinage immédiat du Danube. Par contre, il signalait dans les divers districts de la Bulgarie centrale de trois à quatre fois plus de villages que n'en indiquaient jusqu'alors les cartes les plus détaillées. Un autre savant, le Français Lejean, reconnaissait qu'un prétendu défilé passant a travers l'épaisseur des Balkans est un simple mythe. Depuis, des géodésiens russes, chargés de continuer la mesure d'un arc de méridien à travers toute la Péninsule, trouvaient que la ville fréquemment visitée de Sofia est située à près d'une journée de marche de l'endroit qui lui était assigné par les meilleures cartes. De même, leurs mesures établissaient pour tout l'ensemble de la chaîne des Balkans une situation plus septentrionale qu'on ne l'admettait jusqu'ici. Combien d'erreurs aussi graves ne faudra-t-il pas rectifier dans les montagnes du Pinde et sur les plateaux de l'Albanie, où jusqu'à maintenant un si petit nombre d'hommes de science se sont hasardés ? » [6]

A ces réserves, Elisée Reclus devrait en ajouter d'autres, pour les données statistiques ; du moins indique-t-il souvent que ses chiffres de

---

[5] pp. 1009—1010. Cette liste est la suivante : *Grèce :* Archives des missions scientifiques, mémoires de Burnouf, Mézières, Beule, Heuzey, Foucart, About, etc. — Leake, Travels in Northern Greece — Bursian, Geographie von Griechenland — Puillon Boblaye, Virlet, Expédition scientifique de Morée — Bory de Saint-Vincent, Voyage en Morée — Curtius, Peloponnesos — Beulé, Études sur le Péloponnèse — Ludw Ross, Grieschische Inseln.- J. Schmidt, Vulkanstudien, Santorin, 1066 bis 1872.

Turquie : R. Pashley, Travels in Crète—Raulin, Description physique de l'île de Crète— G. Perrot, L'île de Crète — Viquesnel, Voyage dans la Turquie d'Europe — Ami Boué, La Turquie d'Europe — Albert Dumont, le Balkan et l'Adriatique. Lejean, Ethnographie de la Turquie d'Europe — Von Hammer, Konstantinopel und der Bosphorus — P. de Tchihatchef, le Bosphore — Heuzey, Voyage archéologique en Macédoine — Fanshawe Tozer, Researches in the Highlands of Turkey — Barth, Reisen in der Europaischen Turkei — Von Hahn, Albaniesische Studien — Hecquard, Histoire et description de la Haute-Albanie — Dora d'Istria, Nationalité albanaise—Fr. Maurer, Reise durch. . . Bosnien—E. de Sainte-Marie, l'Herzégovine— Kanitz, Donau-Bulgarien und der Balkan.

Roumanie : Vaillant, la Roumanie — Bolliac, Mémoires pour servir à l'histoire de la Roumanie — Fr. Damé, la Roumanie contemporaine — V. Duruy, De Paris à Bucharest — Von Roessler, Romanische Studien — E. Desjardins, Embouchures du Danube et projet de canalisation maritime.

Serbie et Monténégro, Kanitz, Serbien — Ubicini, les Serbes de Turquie — Cyprien Robert, les Slaves de Turquie — Louis Léger, le Monde slave — Lejean, Visite au Monténégro.

[6] p. 131.

populations ne sont qu'approximatifs. Quiqu'il en soit, il donne des populations des cinq Etats étudiés un décompte précis :

Grèce :	50 123 km²
Population en 1870	
Grecs :	1 458 000
Autres : Indiqués mais sans chiffre	
Serbie :	43 535 km²
Population probable (1875) :	1 366 000
Serbes :	1 100 000
Roumains valaques :	160 000
Roumains zinzares :	20 000
Bulgares :	50 000
Autres :	36 000
Monténégro :	4 427 km²
Population en 1864 :	196 000
presque tous Serbes	

Turquie d'Europe :	365 300 km²
Population probable :	11 480 000
Slaves :	
Serbes :	1 775 000
Bulgares :	4 500 000
Russes, Ruthènes :	10 000
Latins :	
Roumains :	75 000
Zinzares :	200 000
Grecs :	1 200 000
Albanais :	1 400 000
Turcs :	1 585 000
Autres :	800 000
Roumanie (Moldavie et Valachie)	
Population probable (1875) :	5 180 000
Roumains :	4 460 000
Bulgares :	90 000
Russes et autres Slaves :	40 000
Juifs :	400 000
Tziganes :	130 000
Autres :	60 000

Pour l'ensemble des pays balkaniques on arrive ainsi à près de 20 millions d'habitants ; or en 1913 ils étaient évalués à 24 millions [7], ce qui rend les chiffres d'Elisée Reclus acceptables.

★

L'auteur place en tête de son étude le groupe des Gréco-Latins qui comprend les Grecs, les Albanais, les Roumains et les Zinzares.

Les *Grecs* forment l'essentiel de la population du petit Royaume hellénique — 50 000 km² — limité aux golfes de Volo et d'Arta. Ils sont évalués à 1,5 million « soit environ les deux cinquièmes des Hellènes d'Europe et d'Asie » [8]. Ils débordent en effet largement les frontières de l'Etat indépendant occupant tout le littoral égéen de la Turquie : la Thessalie, la Macédoine, la Chalcidique, la Thrace : « Constantinople même est dans l'Hellade ethnologique » [9]. Dans la capitale, dont la population est évaluée à 600 000 habitants, s'il n'est pas possible de dire à qui appartient la majorité, les Grecs « l'emportent en influence et peut-être aussi en nombre » [10]. Dans la Thrace voisine ils peuplent les campagnes et les villages de l'intérieur. « Sauf les grandes villes, et ça et là quelques villages de Bulgares, toute la Thrace orientale leur appartient ; du Bosphore à Andrinople et des Dardanelles au golfe de Bourgas, on

[7] Rapport de la Commission Internationale d'enquête sur les causes et la conduite des Guerres balkaniques, Washington 1911 — cité d'après Stavrianos, *The Balkans since 1453*, p. 540.

[8] p. 177.

[9] p. 145.

[10] p. 153/4.

se trouve partout en territoire hellénique »[11]. A Andrinople ils sont aussi nombreux que les Turcs et les dépassent en activité[12]. A l'Ouest de la Maritza par contre la zone grecque se rétrécit au littoral[13], tandis que la triple péninsule de Chalcidique est entièrement grecque : « chose rare en Turquie, les habitants n'appartiennent qu'à une seule race, sauf dans la petite ville de Nisnovo où vivent des Turcs, et sur le Mont Athos, où quelques moines sont d'origine slave »[14]. En Thessalie, ils dominent mais voisinent avec les Turcs en villages distincts[15].

A cette Hellade continentale s'ajoutent les îles. La Crète en dépit des traités est grecque, « par le vœu de la grande majorité de la population »[16]. Il y existe certes des musulmans, un cinquième de la population totale, mais ces prétendus Turcs ne sont en fait que des Crétois convertis à l'Islam pour échapper aux persécutions : « De tous les Hellènes de l'Orient, ce sont les seuls qui aient adopté en masse le culte du vainqueur ; mais depuis que la persécution religieuse n'est plus à craindre, plusieurs familles mahométanes d'origine grecque sont revenues à la religion de leurs ancêtres »[17]. Prépondérants par le nombre, les Grecs de Crète le sont aussi par l'industrie, le commerce, la fortune : « ce sont eux qui achètent la terre, et le musulman se retire pas à pas devant eux »[18]. Toutes les Cyclades appartiennent à la Grèce politiquement mais aussi ethniquement, à l'exception d'Astropalaea (Astypalea) restée sous la domination ottomane malgré sa population grecque. Au Nord, Thasos est peuplée de « Grecs déchus » qui parlent un grec « affreux aux formes barbares et tout mêlé de mots turcs »[19], Samothrace est pratiquement déserte, Lemnos bien cultivée par les Grecs de beaucoup les plus nombreux et qui évincent peu à peu les Turcs[20].

Hors de leur domaine propre, on trouve des Grecs dans le pays bulgare. Peu nombreux au nord du Balkan, ils s'y mêlent dans les villes aux commerçants allemands et arméniens, tandis qu'au sud de la chaîne on les rencontre dans chaque village vivant du négoce et de petits métiers : « solidaires les uns des autres et formant dans le pays une grande franc-maçonnerie, toujours curieux de savoir, ils ne manquent jamais d'acquérir une influence bien supérieure à leur importance numérique »[21]. En outre ils constituent des groupes importants à Philippopoli et Pazardžik[22], et forment la quasi-totalité de la population de Stenimacho (Stanimaka), où ni Turc ni Bulgare n'ont pu s'établir et que l'on pense être une colonie antique de l'Eubée. Dans la Roumanie indépendante, les Phanariotes ont perdu leur ancien pouvoir. Les Grecs y sont peu nombreux, une dizaine

---

[11] p. 161.
[12] p. 162.
[13] p. 165.
[14] p. 166.
[15] p. 175/6.
[16] p. 133.
[17] p. 140.
[18] p. 140.
[19] p. 142.
[20] p. 144.
[21] p. 224.
[22] Orthographiée par E. Reclus : Bazardjik.

de mille peut-être en y incluant les Zinzares hellénisés mais ils occupent des positions sociales importantes : intendants des boïars, négociants en gros ; dans le villes du Bas-Danube ils monopolisent l'exportation du blé [23].

Cela fait au total quelque 2 800 000 Grecs dans la Péninsule des Balkans. Leur capitale politique Athènes-le Pirée, compte 59 000 habitants, mais du point de vue de l'importance de la communauté hellénique est concurrencée par Constantinople et par la turque Andrinople — 110 000 habitants — dont la moitié au moins sont des Grecs.

Les *Albanais*, qu'Elisée Reclus appelle aussi chkipetares, sont considérés comme descendants des anciens Pélasges et divisés par la rivière Shkumbi en Guègues au Nord et Tasques au Sud. Les limites de leur domaine ont varié au cours de l'histoire. Avant les invasions slaves ils occupaient toute la partie occidentale de la péninsule jusqu'au Danube, mais leur territoire fut submergé par les Serbes et les Bulgares, dont de nombreux souvenirs demeurent dans la toponymie. Quand la puissance serbe fut brisée par les Turcs, les Albanais reparurent « et depuis n'ont cessé de refluer sur leurs voisins d'origine slave » [24]. En direction du nord-est ils se sont avancés dans la vallée de la Morava jusqu'à constituer une colonie dans la Serbie indépendante, près d'Alexinatz [25]. « Comme une mer montante, ils ont entouré de leurs flots des îles et des archipels de populations slaves ; c'est ainsi que des groupes de Serbes éloignés de leur corps de nation se trouvent encore dans le voisinage de l'Acrocerâunie [26], aux bords du lac d'Okrida et sur toutes les montagnes qui entourent la fatale plaine de Kossovo, où furent massacrés leurs ancêtres. Les envahissements des Albanais s'expliquent surtout par l'expatriation des Serbes : pour se soustraire à la domination turque, ceux-ci émigrèrent par centaines de mille sous la conduite de leurs patriarche et se réfugièrent en Hongrie ; les Chkipétares envahisseurs, en grande majorité musulmans, n'eurent qu'à remplir les vides. Les Serbes de la contrée deviennent rapidement Albanais par la langue, la religion, les coutumes ; ils se disent Turcs comme les Arnautes, et pour eux le nom de Serbes ne s'applique plus qu'aux chrétiens d'outre-frontière » [27]. Au Sud, au contraire, les Albanais perdent du terrain devant les Grecs. L'Epire est largement pénétré par ces derniers : « Arta, Janina, Prevesa sont des villes hellénisées ; seules quelques familles musulmanes y ont conservé l'usage de l'Albanais » [27]. Presque tout l'espace compris entre le Pinde et les chaînes côtières de l'Adriatique est le domaine de la langue grecque ; et dans les montagnes les populations sont bilingues. « Tels, les célèbres Souliotes qui se servent du tosque dans leurs familles et qui s'entretiennent en grec avec les étrangers. Du reste, là où les deux races sont en présence, ce sont toujours les Albanais qui se donnent la peine d'apprendre la langue des Hellènes ; ceux-ci ne daignent pas étudier un idiome qui leur paraît méprisable » [27].

---

[23] p. 262.
[24] p. 182.
[25] p. 289.
[26] Région des monts Himara au sud de Vlosë.
[27] p. 183.

Au total l'ensemble albanais est évalué à 1 400 000 individus, 600 000 Guègues dont deux tiers de musulmans, un tiers de catholiques latins et 800 000 Tosques, musulmans pour les trois quarts et orthodoxes pour le reste. Les villes des régions albanaises sont d'importance médiocre: la plus grande, Prizren, aurait 46 000 hab, Skódra 3 500, Janina et Djakovicà 25 000, Ipek 20 000, Elbassan 12 000, Pristina et Berat 11 000, Tirana et Gorica 10 000, Argyro-Kastro 8 000 et Preveza 7 000.

A quoi s'ajoutait une diaspora albanaise qui, limitée aux Balkans, se retrouvait dans les îles du Péloponnèse: ainsi la petite ville de Poros capitale provisoire de la Grèce en butte pour son indépendance était albanaise, de même Hydra où une colonie shqiptare fuyant les exactions d'un pacha de Morée vint s'établir en 1730 [28]. En Eubée les Albanais occupaient la partie méridionale de même que les environs de Gavrion au nord de l'île d'Andros [29]. Tout naturellement on les rencontrait en Ithaque, établis là depuis 1504 par Venise qui repeupla l'île en faisant appel aux populations voisines de l'Epire, aussi la langue de l'île est-elle un grec mêlé de mots albanais [30]. En Crète ils étaient nombreux; descendant des soldats arnautes ils avaient su conserver leurs mœurs et leur langue [31].

Les *Roumains* forment dans le Sud-Est européen un ensemble de 9 millions d'individus: dont 4 760 000 dans la Roumanie indépendante, 2 896 000 en Autriche-Hongrie, 600 000 en Bessarabie et dans les provinces russes voisines, 160 000 en Serbie, 275 000 en Turquie d'Europe et 4 000 en Grèce [32]. Chiffres d'une précision sans doute excessive surtout pour les derniers.

Le bloc essentiel était constitué par le Royaume de Roumanie formé des deux provinces de Moldavie où les Roumains au nombre de 1 420 000 représentaient 72% de la population à côté des Juifs, des Bulgares, des Russes, des Hongrois, des Tsiganes et des Arméniens, — et de Valachie où 3 040 000 Roumains représentaient 95% des habitants à côté de Juifs et de Tsiganes. La frontière politique suit grossièrement la ligne des montagnes mais « le territoire latin des régions danubiennes s'arrondit autour du massif oriental des Carpathes en un cercle presque parfait... Si le vœu des Roumains pouvant se réaliser et que la patrie tout entière se trouvât réunie en un seul corps politique, le centre naturel de la Roumanie ne serait plus dans les limites actuelles du pays; il faudrait le chercher à Hermannstadt, la Sibiu des Valaques, ou dans telle autre ville de la haute vallée de l'Olto, sur le versant septentrional des Carpathes, où elle se trouvait autrefois » [33]. Ces deux versants roumains des Alpes Transylvaines sont toutefois séparés par de hautes vallées à peine habitées où l'on peut voyager des journées entières sans rencontrer une seule demeure si ce n'est une hutte de bergers. Aussi la frontière entre l'Autriche-Hongrie et la Roumanie « est une simple ligne idéale traversant la solitude

---

[28] p. 99.
[29] p. 105.
[30] p. 115.
[31] p. 139.
[32] p. 246.
[33] p. 247.

de forêts immenses » [34]. Au sud le Danube forme la frontière politique qui coïncide avec celle du peuplement roumain jusqu'au grand méandre du fleuve vers le nord. A partir de Cernavoda et jusqu'à la mer la population de la rive droite est une majorité composée de Valaques devant lesquels reculent peu à peu les Turcs de la Dobroudja.

La capitale politique des Roumains, Bucarest était de beaucoup leur plus grande ville avec une population approximative de 200.000 hab., tandis que la métropole de Moldavie, Jassy, n'en comptait que 90.000 suivie par Galatz avec 80.000 [35]. Au total les onze agglomérations réputées « villes » de Valachie groupaient 350 000 hab. soit 11 % de la population de la province, tandis que les quinze villes de Moldavie en abritaient 393 000 soit 20 % des habitants.

Dans toute la péninsule Balkanique existe une diaspora d'éléments romanisés les *Zinzares* ou Macédo-Valaques, qu'Elisée Reclus considère comme les « frères » des Roumains [36]. Pasteurs nomades, marchands forains ou compagnons de métiers : maçons, charpentiers, briquetiers [37], ils sont largement hellénisés, « bien que très fiers de leur origine romaine ». Leur principal noyau est en Thessalie dans le massif du Pinde qu'ils peuplaient entièrement au Moyen-Age et dans l'Olympe où ils occupent encore quelques villages. A cause de l'environnement humain l'influence grecque y est très forte : « Presque tous les mots de leur idiome qui désignent des objets de la vie civilisée sont de racine hellénique ; leurs prêtres, leurs instituteurs prêchent et enseignent en grec, eux-mêmes savent le grec et, comme nationalité, ils se perdent par une émigration à outrance » [38]. Dans la Grèce indépendante on trouve des Zinzares pasteurs dans les montagnes de l'Acarnanie et de l'Etolie, où on les appelle les Kara-Gounis ou « Capotes-Noires ». Ils sont au nombre de huit cents familles et parlent les deux langues : certains épousent des Grecques mais ils ne donnent jamais leurs filles en mariage à des Hellènes [39]. Des colonies éparses de Koutzo-Valaques se rencontrent dans la chaîne du Balkan [40], tandis qu'en Serbie orientale ils forment des petites groupes nomades d'artisans du bâtiment.

★

Le second grand groupe de peuples reconnu par Elisée Reclus est celui des *Slaves*, dont il relève les traces dans toute la péninsule des Balkans jusqu'en Crète [41] et parmi lesquels il distingue les Bosniaques, les Serbes et les Bulgares.

Les *Bosniaques* sont l'appellation générale qui désigne les habitants de la Bosnie, de l'Herzégovine et de l'ancienne Rascie, devenue le sandjak de Novibazar. Leur origine paraît assez homogène : « Près de la frontière autrichienne, dans la Kraïna, ils se disent Croates et le sont en effet ; mais ils diffèrent à peine de leurs voisins les Serbes bosniaques et des

---

[34] p. 248.

[35] En 1912 les chiffres de population étaient : Bucarest : 294.000, Jassy : 79.000, Galatz : 66.000.

[36] p. 246.

[37] p. 287.

[38] p. 175.

[39] p. 64.

[40] p. 224.

[41] p. 139.

Raïtzes ou Slaves de la Rascie... Les habitants de l'Herzégovine sont peut-être ceux qui ont le type spécial le plus caractérisé. Ils descendent, paraît-il, d'immigrants slaves, venus, au septième siècle des bords de la Vistule ; ils ont un parler bien plus vif que les Serbes proprement dits ; ils emploient aussi de nombreuses tournures de phrase particulières, et plusieurs mots italiens se sont glissés dans leur langage »[42]. La grande majorité des Bosniaques est ainsi d'ascendance serbe. Mais cette unité a été brisée par les religions.

(chiffres de 1872)

	Bosnie	*Herzégovine*	*Rascie*	*Total*[43]
Grecs orthodoxes	360 000	130 000	100 000	590 000
Catholiques romains	122 000	42 000	—	164 000
Musulmans	300 000	55 000	23 000	378 000
Tsiganes	8 000	2 500	1 800	12 300
Juifs	5 000	500	200	5 700
			Total général . . .	1 150 000

Les orthodoxes sont ainsi plus de la moitié, les musulmans un tiers, les catholiques un septième. Mais l'élément musulman reste stationnaire, si même il ne diminue, alors que l'élément chrétien ne cesse d'augmenter par la plus grande fécondité des familles : « D'après quelques auteurs, la rareté relative des enfants dans les familles musulmanes devrait être attribuée aux avortements, qui se pratiquent sans remords dans les familles de Bosniaques converties au Coran. (Mais) on se demande s'il ne faudrait pas voir plutôt dans ce phénomène l'effet du bien-être relatif des musulmans et de la prudence que leur impose leur condition de propriétaires »[44]. La terre en effet est divisée en fiefs ou spahiliks, qui se transmettent « suivant l'usage slave, non par droit d'aînesse, mais indivisiblement à tous les membres de la famille ; ceux-ci choisissent pour chef, soit le plus âgé d'entre eux, soit le plus brave lorsqu'il s'agit de marcher au combat »[45]. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de Turcs, ce que contestent les Osmanlis du reste de l'Empire : en effet ils sont aussi Slaves que les Bosniaques des deux confessions chrétiennes et comme eux ne parlent que le serbe, bien qu'un grand nombre de mots turcs se soient glissés dans leur langue. Les chrétiens sont des paysans à demi-serfs, journaliers au mois ou à la tâche, parfois métayers ; pour échapper à ce sort beaucoup ont fui de l'agriculture vers le commerce et celui-ci se trouve presque tout entier entre les mains des orthodoxes et des catholiques de l'Herzégovine ou de leurs coréligionnaires étrangers de l'Autriche slave. Les villes où se mêlent toutes les religions se sont développées non seulement par suite des activités économiques, mais aussi à cause de l'insécurité des campagnes. Les principales sont Sarajevo 50 000 hab., Banja-Luka : 18 000, Zvornik : 14 000, Travnik : 12 000, Novibazar et Mostar : 9 000, toutes populations approximatives[46].

---

[42] p. 202.
[43] Tableau p. 204 note 1.
[44] p. 204.
[45] p. 203.
[46] p. 205.

Entre les confessions existent des haines qui expliquent l'impuissance des Bosniaques à se libérer des Turcs : « Toutes les tentatives de révolte ont lamentablement échoué. C'est que les musulmans et les chrétiens bosniaques sont ennemis les uns des autres, et que, parmi les chrétiens eux-mêmes, les catholiques grecs régis par leurs popes et les catholiques de Rome, qui obéissent aveuglément à leurs prêtres franciscains, se détestent et se trahissent mutuellement »[47].

Serbes, à 80 %, les populations de la Principauté de Serbie. Nominalement vassale de la Turquie « en réalité c'est une terre libre, habitée par un peuple maître de ses destinées »[48] puisque l'ancienne servitude n'est plus rappelée que par un tribut annuel de 300 000 francs et par la présence d'une petite garnison turque à Mali-Zvornik à la frontière de la Bosnie. La société y est l'une des plus égalitaires des Balkans : plus de bey ou d'aga depuis les guerres d'indépendance, pas davantage de noblesse nationale, mais une société essentiellement paysanne organisée en zadruga. Sans doute la loi protège-t-elle ces communautés familiales propriétaires du sol, mais leur nombre diminue d'année en année : « L'appel du commerce et de l'industrie, le tourbillon de plus en plus actif de la vie sociale qui s'agite au dehors, trouble la routine habituelle de ces sociétés, et le fonctionnement en devient de plus en plus difficile. Il semble probable qu'elles ne pourront se maintenir sous leur forme actuelle »[49]. Le nombre des habitants augmente rapidement par excédent des naissances sur les décès : plus de 20 000 par an, à quoi s'ajoute une immigration depuis la Hongrie et la Slavonie. Cela fait que depuis l'indépendance la population a plus que doublé. Pourtant un huitième du sol seulement est en culture, l'élevage et le commerce des porcs restant la grande ressources des paysans. L'industrie est quasi inexistante et les villes des plus modestes : Belgrade n'a que 25 000 hab. Pourtant grâce à l'instruction et aux routes les changements se font sentir. « Naguère encore c'était un peuple de l'Orient : par le travail et l'initiative le Serbe appartient désormais au monde occidental »[50].

Serbes, également les habitants du Monténégro, à l'exception de quelques groupes de Tsiganes. Frères des Serbes du Danube, ils s'en distinguent par des traits physiques, l'organisation sociale, des coutumes comme celle de la vendetta. Augmentée de nombreux fugitifs bosniaques — les Uscoques — échappés à la domination ottomane, la population est officiellement évaluée à deux cents mille habitants, chiffre sans doute excessif et destiné à effrayer les Turcs par le nombre des guerriers potentiels. Mais même limitée à cent vingt ou cent quarante mille elle serait trop considérable pour cette région de montagnes : aussi la disette y prend-elle souvent les proportions d'une véritable famine et les incursions armées des Monténégrins dans les vallées limitrophes étaient-elles « pour ainsi dire une nécessité économique »[51]. « Les expéditions guerrières des Csernagorsques, annuelles ou même continues avant que l'Europe n'y

---

[47] p. 202.
[48] p. 277.
[49] p. 287.
[50] p. 290.
[51] p. 296.

eut mis un terme, n'étaient en réalité que des récoltes à main armée. C'est pour vivre qu'ils ont envahi au nord, dans l'Herzégovine, les vallées de Grahovo et de Niksich ; c'est pour avoir du pain qu'ils ont à tant de reprises cherché à conquérir les terres fertiles de la basse Moratcha et les bords du lac de Skodra ; c'est également pour assurer leur existence qu'ils ne cessent de réclamer le petit port de Spitsa [52], qui leur donnerait un débouché vers la mer et leur permettrait d'importer librement le sel, la poudre et les autres articles que leur vendent à beaux deniers les marchands de Cattaro. Poussées par la nécessité, des familles de Monténégrins allaient jusqu'a cultiver des terres sous le canon des forteresses turques : la garnison leur tirait dessus, mais les travailleurs restaient à leur poste. Celui qui s'enfuyait avait à payer une forte amende et mettait un tablier de femme. Mais, depuis que l'Europe entière a dû se mêler des conflits qui éclataient à tout propos entre les Monténégrins et les Musulmans leurs voisins, la frontière de la Csernagore a été strictement délimitée [53], et maintenant elle est devenue assez sûre pour que des voyageurs puissent se hasarder sans crainte dans les contrées, naguère inabordables, qui s'étendent à l'est du Monténégro. Les habitants de la montagne sont bien forcés de s'entendre parfois avec leurs voisins de la plaine pour faire échange de bons offices : en été, ils permettent aux gens du littoral de mener leurs bestiaux sur les hauts pâturages, tandis qu'en hiver ils descendent eux-mêmes et sont accueillis en amis » [54]. Notons enfin qu'il existe une forte émigration vers Constantinople où plusieurs milliers de Monténégrins y exercent les métiers de portefaix, manœuvres, jardiniers, ainsi que vers d'autres grandes villes de l'Empire jusqu'en Egypte. La capitale Cetinje n'est qu'une petite bourgade d'un peu plus de cent maisons [55].

Les *Bulgares* occupent le vaste quadrilatère des systèmes montagneux du Balkan et du Rhodope entre la mer Egée et le Danube soit la moitié de la Turquie d'Europe : « Quoique le nom de Bulgarie soit appliqué officiellement au seul versant septentrional des Balkhans, la véritable Bulgarie s'étend sur un territoire au moins trois fois plus considérable ». Ces anciens Touraniens se sont slavisés ; leur idiome slave ne contient plus que quelques mots chazares (Khazars) mais son accent est plus rude que le serbe : « N'ayant ni littérature ni cohésion politique, ils n'ont pu fixer leur langue et lui donner un caractère distinctif » [56]. Quoiqu'il en soit, les Bulgares font maintenant partie du monde slave. « Avec les Rasces [57], les Bosniaques et les Serbes encore soumis à la domination turque, ils assurent à l'élément yougoslave une grande prépondérance ethnologique dans la Turquie d'Europe. Si l'hégémonie de l'Empire devait appartenir aux plus nombreux, c'est aux Serbo-Bulgares qu'elle reviendrait, et non point aux Grecs, ainsi qu'on le croyait naguère » [58]. Fondamentalement paysans les Bulgares sont les meilleurs cultivateurs de

---

[52] Sutomore au nord de Bar (Antivari).
[53] Commission européenne de 1860.
[54] p. 297.
[55] p. 295.
[56] p. 218.
[57] Serbes de l'ancienne Rascie.
[58] p. 222.

Turquie: ce sont eux qui produisent l'essentiel des denrées agricoles exportées par Constantinople, eux aussi qui, au Sud du Balkan, obtiennent le meilleur froment que l'on emploie toujours pour préparer le pain et les gâteaux servis à la table du sultan. L'essence de rose de la plaine de Kazanlik est célèbre dans tout l'Orient, et leur artisanat du versant nord du Balkan, de Pirot à Tirnovo, très apprécié pour ses couteaux, bijoux, tapis, étoffes. Le même esprit d'entreprise se retrouve chez les Bulgares méridionaux dans les villes de Monastir ou Florina. A Andrinople, qui marque la limite orientale de leur domaine en Thrace, ils forment une communauté considérable [59], tandis qu'en Thessalie ils ont disparu ne laissant de trace que dans la toponymie.

« Après mille ans d'oubli de soi-même le Bulgare se retrouve et s'affirme. C'est dans l'ordre religieux qu'il a fait le premier pas pour la reconquête de sa nationalité » [60]. A part une minorité passée à l'Islam après la conquête, et une faible proportion convertie au catholicisme romain, dans leur grande masse ils appartiennent à l'Eglise orthodoxe. Pendant de longs siècles, prêtres et moines grecs ont maintenu les vieilles traditions de leur foi, et le peuple leur en savait gré. Mais maintenant les Bulgares ne veulent plus d'un clergé qui ne se donne pas la peine de parler leur langue et « qui prétend les soumettre à une nation aussi différente de la leur que le sont les Hellènes » [61]. Sans faire un schisme véritable, ils veulent se soustraire à l'autorité du Patriarche de Constantinople comme l'ont déjà fait les Serbes et même les Grecs du Royaume et former une Eglise nationale, maîtresse d'elle-même. Malgré les protestations du Phanar et les réticences du gouvernement turc « qui n'aime point voir les peuples s'émanciper, la séparation des deux Eglises est à peu près opérée; le clergé grec a dû se retirer, même s'enfuir de quelques villes en toute hâte ». Etape décisive aux yeux d'Elisée Reclus car « opérée contre les Grecs, cette révolution pacifique n'en est pas moins d'une grande portée contre les Turcs eux-mêmes » [62]. Les siècles de résignation dans la servitude semblent bien appartenir au passé. Dans les campagnes les terres passent graduellement aux mains des raïas; dans les villes ils ont presque accaparé tout le commerce. « Enfin, chose bien plus importante encore, les Bulgares, comprenant la nécessité de l'instruction, se sont mis à fonder des écoles, des collèges, à faire publier des livres, à envoyer des jeunes gens dans les universités d'Europe. En certains districts, à Philippopoli, à Bazardjik toutes les familles se sont même imposées volontairement pour faire sortir leurs enfants du bourbier de l'ignorance. Enfin, dans les collèges mixtes de Constantinople, ce sont régulièrement les jeunes Bulgares qui ont le plus de succès dans leurs études. C'est un grand signe de vitalité. Qu'elle continue dans cette voie, et la race bulgare, qui depuis si longtemps avait été pour ainsi dire supprimée de l'histoire, pourra rentrer dignement sur la scène du monde » [63].

★

---

[59] p. 162.
[60] p. 222.
[61] p. 223.
[62] p. 223.
[63] p. 228/9.

Les *Turcs* ont pratiquement disparu de leurs anciennes possessions devenues indépendantes ou autonomes : Grèce, Roumanie, Serbie, Monténégro, et ne restent plus que dans le réduit européen de leur Empire : ils y forment un peu plus de dix pour cent de la population. Et cette proportion risque de se réduire encore car la mortalité infantile y est plus forte que chez les chrétiens. E. Reclus en accuse la pratique de la polygamie. Quoiqu'il en soit « il apparaît incontestable que la population turque diminue réellement ». Il serait erroné, par contre, de croire, comme le pensait Chateaubriand, que les Ottomans sont seulement campés en Europe et aspirent à retourner en Asie. Sans doute existe-t-il dans les îles de l'Archipel ou sur le littoral de la Thrace un faible courant d'émigration vers l'est de vieux Turcs désireux de se soustraire à l'européanisation de leur entourage. Cela reste un phénomène très secondaire et les noyaux de population ottomane des Balkans ne sont nullement tentés par une émigration massive. « Pour supprimer l'élément turc dans la péninsule thraco-hellénique, il faudrait procéder par extermination, c'est-à-dire être plus féroce à l'égard des Osmanlis qu'ils ne le furent eux-mêmes à l'époque de la conquête, lorsqu'ils se vantaient de ne pas laisser repousser l'herbe sous les pas de leurs chevaux. D'ailleurs il faut tenir compte de ce fait que les Turcs, si peu nombreux qu'ils soient en proportion des autres races, s'appuient néanmoins sur des millions de mahométans albanais, bosniaques, bulgares, tcherkesses et nogaïs. Dans la Turquie d'Europe, les musulmans représentent environ le tiers de la population, et les haines religieuses les forcent, malgré les différences de race, à rester solidaires les uns des autres » [64].

Les Turcs se rencontrent d'abord dans la capitale de l'Empire. Mais sur les six cent mille habitants de Constantinople, combien sont Ottomans ? C'est d'autant plus difficile à dire que l'on confond habituellement les musulmans avec les Turcs. Or parmi ces prétendus Ottomans il y a des Albanais, des Bosniaques, des Bulgares, des Asiatiques, tels ces bateliers Lazes des environs de Trébizonde, des Africains : au total des adeptes de l'Islam un tiers au maximum sont Turcs. Et les mahométans sont eux-mêmes en minorité depuis une vingtaine d'années, devant l'afflux des rayas attirés par les possibilités industrielles et commerciales de la capitale. En sorte que si les Musulmans continuent à dominer l'ancienne Stamboul, dans « l'agglomération constantinopolitaine » de Prinkipo à Therapia [65] ils sont largement dépassés par les Grecs, les Arméniens et les Francs [66].

---

[64] p. 257.
[65] Tarabya.
[66] p. 153/54.
Population constantinopolitaine en 1873 :

Stamboul	210 000 h.	
Pera	130 000	
Faubourgs d'Europe	150 000	
Faubourgs d'Asie	110 000	
Total	600 000	
dont :	200 000	musulmans
	400 000	rayas

(p. 154 note 1)

De même a Gallipoli, dans les ports du littoral de la mer de Marmara, à Andrinople, à Salonique, les Turcs sont minoritaires. Par contre ils constituent un noyau homogène à l'Ouest de la Maritza et jusqu'à la Strouma, partageant les hauteurs avec les Bulgares et s'avançant jusqu'au bord de mer dans le massif du Pangée : ce sont-là les nomades Yuruks ou « marcheurs » [67]. En Thessalie ils forment des masses compactes dans les plaines autour de Larissa et la ville elle-même est en majorité musulmane. Turcs également, les habitants de la région montagneuse qui va jusqu'aux lacs d'Ostrovo et Kastoria : ce sont les Koniarides appelés d'Asie au XI^e s. par les empereurs byzantins et qui ont conservé leur mode de gouvernement en assemblées égalitaires [68]. En Grèce, où ils étaient autrefois nombreux dans le Péloponnèse, l'Eubée, la Béotie « ils ont dû fuir jusqu'au dernier le pays où leur présence rappelait les tristes souvenirs de la servitude, et ils n'ont laissé en témoignage de leur séjour que le fez, le narghilé, les babouches » [69]. En Crète, les musulmans sont en fait des Hellènes passés à l'Islam [70] et à Lemnos ils reculent peu à peu devant les Grecs [71]. En Bosnie, les disciples du Prophète sont presque tous des Slaves, et les Ottomans ne se rencontrent que dans les villes comme fonctionnaires, soldats et marchands. Au contraire « le plus solide point d'appui des Osmanlis dans toute la Péninsule » [72] se trouve dans la Bulgarie orientale entre le Danube et le golfe de Burgas. Sans doute y sont-ils mêlés de Bulgares, mais ils sont tellement unis par la langue, le costume, les habitudes « qu'il est impossible de les distinguer et qu'il faut les considérer en bloc comme les représentants de la nation turque. On n'y voit pas même un seul monastère chrétien, tandis qu'il s'y trouve plusieurs lieux de pèlerinage musulmans, en grande odeur de sainteté » [73].

Partout ailleurs « les maîtres du pays ne sont que des étrangers ». Du moins leur despotisme n'est-il pas un « despotisme savant » [74] visant à l'avilissement de l'homme. Les pachas ne pensent qu'à s'enrichir et laissent volontiers la société marcher à sa guise : « Leur domination est souvent violente et cruelle, mais elle est toute extérieure pour ainsi dire et n'atteint pas les profondeurs de l'être. Sans doute l'esprit public ne peut naître et se développer que bien difficilement sous un pareil régime, mais les individus isolés peuvent garder leur ressort, et les fortes institutions nationales, telles que la commune grecque, la tribu mirdite, la communauté slave, peuvent résister facilement à une domination capricieuse et dépourvue de plan. Aussi, par bien des côtés, l'autonomie des groupes de population est-elle plus complète en Turquie que dans les pays les plus avancés de l'Europe occidentale ».

*

Ces nations des Balkans, comment, en 1875, Elisée Reclus voit-il leur avenir ?

---

[67] p. 160—162—165—168.
[68] p. 175/6.
[69] p. 64.
[70] p. 139.
[71] p. 144.
[72] p. 223.
[73] p. 223.
[74] p. 239.

Il dépend évidemment de l'évolution de l'*Empire Ottoman*. Or « l'homme malade » a défié depuis une vingtaine d'années le diagnostic des observateurs intéressés : il n'a pas voulu mourir et n'a pas permis aux puissances voisines de se partager ses dépouilles ; il a même repris l'offensive en Arabie et en Afrique. La cause essentielle en est la rivalité jalouse des grandes puissances. Cela ne veut pas dire toutefois « que la Turquie est désormais entrée dans une voie normale de progrès pacifique et continue. Non, elle se trouve encore en plein Moyen-Age, et sans doute elle a devant elle bien des étapes de révolutions intestines avant qu'elle puisse se placer au rang des nations policées de l'Europe et de l'Amérique. Des races hostiles occupent le territoire, et si elles n'étaient maintenues de force, elles se précipiteraient les unes contre les autres. Les Serbes s'armeraient contre les Albanais, les Bulgares contre les Grecs, et tous s'uniraient contre le Turc » [75]. L'avenir appartient en définitive aux rayas, déjà supérieurs par le nombre, l'activité matérielle et l'instruction. « C'est là une nécessité de l'histoire » [76].

Parmi eux les *Bulgares* commencent à se lasser de leur longue sujétion. « Sans doute ils ne songent point à se révolter, et les quelques soulèvements qui ont eu lieu étaient le fait de quelques montagnards ou de jeunes gens revenus de Serbie ou des Pays roumains avec l'enthousiasme de la liberté ». Mais ils n'en relèvent pas moins la tête « ils se reconnaissent les uns les autres comme appartenant à la même nationalité, ils se groupent plus solidement, s'associent pour la défense commune [77]. En bref une indiscutable prise de conscience nationale.

Les *Albanais* par contre sont demeurés « sans cohésion politique » [78]. Les raisons en sont les conditions physiques de leur sol qui favorise le morcellement, mais aussi leurs haines religieuses ou les oppositions entre Guègues et Toskes : « Quand il s'agit d'étouffer une insurrection de Chkipétars, le gouvernement emploie toujours pour la répression les troupes albanaises de la race ennemie : il est alors servi avec la fureur de la haine »[79]. Elisée Reclus annonce ainsi le mot de Bismarck au Congrès de Berlin : « Il n'y a pas de nationalité albanaise ».

Les *Slaves* par contre, Serbes de Bosnie, d'Herzégovine, de Rascie, regardent vers la Serbie indépendante comme « vers le futur sauveur » et espèrent que ce pays deviendra « dans un avenir prochain le noyau d'une grande confédération de la Slavie méridionale ». Les sujets du Prince Milan en ont conscience « ils savent que leur cause est celle de dix millions d'hommes restés en dehors des étroites limites assignées à la Serbie indépendante » [80]. En attendant la réalisation de ce rêve yougoslave, ils regardent à l'est et au sud de leurs frontières vers les terres ayant appartenu à leurs ancêtres et peuplées de compatriotes opprimés. « C'est à délivrer ces misérables rayas et à reconstituer avec eux l'antique Serbie, si puis-

---

[75] p. 229/230.
[76] p. 239.
[77] p. 222.
[78] p. 187.
[79] p. 182.
[80] p. 277.

sante au quatorzième siècle, que tendent les vœux des Serbes indépendants. Nul doute que ces désirs ne fussent bientôt accomplis, si la réalisation n'en dépendait que du libre vote des populations elles-mêmes et non pas aussi du hasard des combats et des intrigues diplomatiques » [81].

Les *Grecs*, eux non plus, ne sauraient se contenter des frontières qui leur ont été imposées par les Puissances : « Qu'ils résident dans la Grèce proprement dite, dans la Turquie d'Europe ou d'Asie, les Grecs n'en forment pas moins un seul peuple et n'en vivent pas moins d'une vie nationale commune, en dehors des gouvernements de Constantinople et d'Athènes... Aussi l'ensemble de la nation doit-il être considéré comme formé de la race tout entière, soit près de quatre millions d'hommes » [82]. C'est la « Grande Idée » dont les modalités politiques sont encore imprécises.

Quant aux *Roumains* leurs revendications immédiates portent sur le delta du Danube laissé à la Turquie par le traité de Paris de 1856 [83], mais certains patriotes rêvent de l'union de toute la race.

Telle était la vision balkanique d'Elisée Reclus en 1875, c'est-à-dire l'état de la connaissance de cette partie du Monde à la veille de la grande crise qui allait amener une refonte de sa carte politique.

---

[81] p. 278.
[82] p. 268/269.
[83] *Ibid.*

BRITISH MEDICAL RELIEF OPERATIONS IN ROMANIA DURING THE WAR OF INDEPENDENCE (1877 –78)

TREVOR J. HOPE
(London)

The events leading up to the Russian declaration of war on Turkey in April 1877 had profoundly stirred public opinion in Britain. That opinion, however, was sharply divided and the debate was conducted at a level of intensity unusual for foreign affairs. Memories of Britain's unhappy involvement in the Crimean War prompted public interest in the Eastern Question, but the evangelical zeal of the British radicals' attack on the Ottoman domination over the Balkan peoples galvanised that latent interest into a powerful political current, which ultimately prevented the British government from repeating its policy of 1853—54. William Ewart Gladstone set the tone for the public debate in Britain with his famous crusade against the Turkish atrocities perpetrated on the Bulgarians in 1876 [1]. It was the most famous and most successful public campaign on an issue of foreign policy ever to be waged in Britain [2].

Other effects, less weighty, perhaps, in the scales of international diplomacy, but significant nonetheless, emanated from the general concern expressed in Britain for the plight of the Balkan peoples. With the British government remaining neutral in the conflict, the field was open to the voluntary relief organizations to express their humanitarian as well as political feelings in practical terms. By the summer of 1877 numerous British relief organizations were mobilizing their resources to aid the suffering on both sides. When Romania joined the war against Turkey in May 1877, Bucharest became the nerve centre of British medical assistance to the peoples north of the defensive line established in Bulgaria by the opposing forces. Three major organizations were involved in the collection and distribution of British medical relief in Romania : the National Society for Aid to the Sick and Wounded in War, the Russian Sick and Wounded Fund,

---

[1] See : David Harris, *Britain and the Bulgarian Horrors of 1876* (Chicago, 1939) and R. T. Shannon, *Gladstone and the Bulgarian Agitation 1876* (London, 1963).

[2] When Herbert Spencer wrote to Gladstone in the summer of 1877, he declared that the Liberal statesman had saved Britain from involvement in the war on the side of Turkey by his efforts in arousing public opinion. *Herbert Spencer to Gladstone, London, 17 June 1877*, Gladstone Papers British Museum, Add. MSS. 44,454 fols. 203—4.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 2, P. 295–314, BUCAREST, 1977

and the Romanian War Victims Fund.Together, these organizations not only channelled money and medical supplies to the Russo-Romanian forces, but also sent out teams of doctors and established hospitals in Romania [3].

I

THE ROMANIAN OPERATIONS OF THE BRITISH NATIONAL SOCIETY FOR AID TO THE SICK AND WOUNDED IN WAR

Of all the public bodies established in Britain, the most effective and impartial was the British National Society for Aid to the Sick and Wounded in War (frequently referred to as the National Aid Society or N.A.S.). This organization, under the patronage of Queen Victoria, had been established in 1870, just after the outbreak of the Franco-Prussian war. It was framed upon rules laid down by the International Convention which met in 1864 and was the forerunner of the British Red Cross Society. Within a few weeks of the outbreak of the war, Lt. Col. Loyd-Lindsay V. C., M. P., (chairman of the executive committee of the Society), and Henry J. Ker-Porter, (secretary), had convened a meeting, and on 11 May 1877 decided to charter a ship, "Belle of Dunkerque", to carry stores, appliances and surgeons to the Black Sea to serve the sick and wounded of both armies. On 22 June the ship was despatched carrying medical freight valued at £ 7,000 [4].

Russia, suspicious of British intentions, at first refused to accept any medical assistance, indicating that their own medical department was perfectly prepared for dealing with their casualties. The "Belle of Dunkerque" could not enter the Danube and therefore other means had to be found to provide assistance impartially to both sides in the conflict. The executive committee therefore resolved to render medical assistance "by means of a Commissioner and medical staff sent with stores, appliances, and money, by way of Vienna and Bucharest" [5]. The British Com-

---

[3] As an American historian has shown, the British relief effort was not restricted exclusively to any one particular Balkan nationality:

"The considerable number of relief funds organized in England during the latter part of the summer [1877] attest to the generosity and solicitude of the nation. Demands of the humanitarians met with prompt and liberal response. The ordinary claims of the National Society for Aid to the Sick and Wounded in War were supplemented by sundry rival organizations; among the more important being the Turkish Compassionate Fund, sponsored by Baroness Burdett-Coutts, and the Fund for the Sick and Wounded Russian Soldiers, prompted by J. Lewis Farley and Canon H. P. Liddon. Viscountess Strangford's committee had closed its Bulgarian Fund and now appealed for donations in aid of the suffering Turks. The Stafford House Committee and Slade's Hospital and Ambulance Fund also sought contributions on their behalf. Collections to assist the Bulgarians, Bosnians (The author had totally missed the British individuals who were lending their support to appeals for the Romanians) and Montenegrins, even one dedicated to the War Victims in Palestine, found liberal patrons. England seemed to be emptying her purse in her benevolence". Walter G. Wirthwein, *Britain and the Balkan Crisis 1875—1878* (New York, 1935), pp. 260—1.

[4] *Report relating to the Operations of the Society in the Russo-Turkish War* (London: National Society for Aid to the Sick and Wounded in War, September 1878) p. 4.

[5] *Ibid.*, p. 6.

missioner A. Kirkman Loyd was not able to arrive in Romania until the end of September to report on the precise requirements, taking with him 300 cases of stores for immediate distribution. On 9 May 1877 Romania officially declared war on Turkey, and after the Romanian army crossed the Danube on 13 June the sick and wounded began to arrive at Bucharest in ever increasing numbers. On the same day that Loyd had left England, the British Consul-General in Bucharest, Col. Charles Mansfield, had telegraphed the British government:

> The Roumanians with nearly 2,000 wounded have literally no hospital appliances. Can your Lordship [the Foreign Secretary, Lord Derby] move the English Red Cross Society to help? I do not know whom to address [6].

The Foreign Office in London transmitted Mansfield's telegramme to the National Aid Society, who, having already despatched their commissioner to Bucharest were awaiting his report. Loyd wrote to the Society in London on 23 September:

> We went over some six hospitals in different parts of the town [Bucharest], at one of which there is actual need, at two of which need may arise if more wounded come in, and at the rest they want nothing. At one where they want aid they also asked for a surgeon, and as Colonel Mansfield had already ascertained that the Roumanians were in urgent want of surgeons along the route by which the Roumanians return their wounded, I telegraphed to you this afternoon asking you to send surgeons (three to begin with), speaking German or French (English no use out here), to report themselves to British Consul on arrival [7].

The situation in Bucharest was well organized by comparison with the medical arrangements at the front. Mansfield's report to the Foreign Office in mid-September spoke of the bravery of the Romanian army in taking the Grivitza redoubt, but also spoke of the terrible sufferings inflicted on the wounded. The American Colonel W. B. Hazen observed, in his report, sent to the Secretary of State, the Hon. William M. Evarts[8], in October 1877 that the medical assistance was very good:

> Sir, I have the honor to state that in obedience to instructions of Oct. 1st, from the Hon. Jno. A. Kasson, E. E. & M. P., "to proceed to Roumania, and if practicable, to the scene of active military operations in Turkey" I left this city Oct. 2nd, and proceeded to Galatz, Bucharest and Giurgevo, making such careful observations of the war as were practicable.

---

[6] *Col. Mansfield to Lord Derby, Bucharest, 17 September 1877* (Cyphered telegramme) F. O. 78/2610 fols. 109—110, Public Record Office, London. The same day Mansfield wrote a letter in similar vein: *Mansfield to Derby Bucharest, 17 September 1877* (Political no. 245), F.O. 78/2610 fol. 113.

[7] *A. K. Loyd to Col. Loyd-Lindsay, Hotel du Boulevard, Bucharest, 23 September 1877* in *Reports relating to the Operations of the Society...*, p. 34.

[8] *Mansfield to Derby, Bucharest, 18 September 1877* (Political no. 246), F.O. 78/2610 fols. 115—116.

Colonel W. B. Hazen's Report of observations at Bucharest and Giurgevo sent from Vienna, on october 16, 1877, to Washington — *National Archives, Washington*, Department of State, R. G. 59, Microcopy T 157 (Austria), roll. 25 — has been communicated to me by Professor Cornelia Bodea, whom I thank again in this manner.

Two Russian Divisions of the Guard and eight batteries comprising sixty-four guns, passed through Bucharest on the 6th and 7th of October, being the last detachment of that reinforcement. This force is composed of fifteen regiments of Infantry, nominally forty-five thousand strong — besides its Cavalry and Artillery, but the regiments did not average in ranks more than two thousand muskets, or thirty thousand Infantry. The men were large in stature, cheerful and excellent condition.

I visited the hospitals and found them generally, very good — abundantly supplied with stores, including anaesthetics and the latest appliances for the treatment of wounds; and an apparently efficient staff of medical officers.

The Princess of Roumania has established a small hospital on the American plan, where the cases are treated, and she gives it her constant and most earnest attention. Her example is followed by a large number of ladies of rank and intelligence, both Russian and Roumanian, rendering the attendance excellent. I found the German Consul here performing capital service. The American hospitals were well ventilated, but the others being in buildings temporarily converted to that purpose, were not all that could be desired.

There are in use here trains of cars for transporting the wounded fitted up in a way far better than I have ever seen. Beds, with handles like ordinary stretchers, are hung in two tiers on curved steel stanchions which, springing with the motion of the cars, avoid all painful jotting.

At the railroad station of Fratista, just before reaching Giurgevo the Russians have fitted up a field hospital for six thousand men. It is composed of a large number of tents and wooden buildings. This is a kind of halting place before forwarding the wounded to Russia. I found here, as at Bucharest, a large number of ladies in attendance, and care, cleanliness and abundant supplies seemed to exist everywhere. This applies only to within doors, for the rain had made the surroundings muddy and unconfortable.

After the second battle of Plevna there seems no doubt but that the great number of wounded far exceeded the capacity of the medical department for timely and speedy attention. Great suffering and death ensued in consequence, and it appears that there was not that quick improvisation of expedients which the case demanded. With this exception the wounded seem to have been suitably cared for.

At Rustschuk rests the right flank of the Turkish army. It is across the Danube and a half mile above Giurgevo. The Turkish position here is in plain view and the river is about a mile wide. There is not the best approach to a siege of this place by the Russians. The batteries on both sides fire occasional shots into the opposite town, but the reported intentional firing by the Russians upon the Consulates and hospitals in Rustschuk, seems not to be supported by facts.

The British military attaché with the Imperial Russian army, Col. Frederick Wellesley, painted a dreadful picture of the medical situation at the

scene of battle. "I can find no words", he wrote, "to describe the horrors I witnessed after the Battle of Plevna..." [9].

The desperate situation of the sick and wounded was relayed to the British public through their newspapers, who carried detailed (but not always accurate) reports of the battles. These first-hand reports stirred the British public conscience, and appeals for funds for medical assistance met with a generous response.

A. Kirkman Loyd made a more optimistic report regarding the medical facilities available in Bucharest, where on Friday 28 September he had been presented to Princess Elizabeth and shown round her own special hospital at Cotroceni. She had had two barracks specially constructed which could receive thirty-six of the most serious cases taken from the other hospitals. Princess Elizabeth expressed her thanks to the British people, through Loyd, for the assistance they were giving the Romanian medical authorities [10]. "In Bucharest", Loyd said, "the hospitals require but little; the oiled silk... being the only thing not procurable for them on the spot" [11]. Only at the hospital established by Georges Filipescu did Loyd find an acknowledged lack of supplies and equipment. He therefore sent immediately a supply of linen and socks for two hundred patients, along with drugs and surgical instruments, from the stocks he had brought with him from Britain. He also planned to send one of the surgeons from Britain to that hospital [12].

Loyd had wanted to send a British medical team to the battle front where the need was greatest, but the Russians would not allow it. He was able to cross the Danube and briefly visit the Russian hospitals before finally returning to London, but it was a short visit and there was scarcely time to reconnoitre the requirements of the medical establishments along the Lower Danube. He distributed stores to the Russian medical camps at Frăteşti and Zimnitza and arranged for medical supplies to be despatched via Sistova to the Russo-Romanian forces in Bulgaria. The Russian's loss was the Romanian's gain — the doctors who were sent by the National Aid Society were eventually sent to Turnu Măgurele, the receiving centre on the banks of the Danube for the Romanian war wounded. Thus, when the first British surgeons arrived in Bucharest on 7 October 1877, two were sent to Turnu Măgurele to tend the Romanian sick and wounded [13].

The four British surgeons — McNalty, Conolly, Stephens and Pattison — had been furnished in response to the direct appeal of the Romanians for surgical aid. Loyd had attempted to get the Russians to

---

[9] *Col. Frederick Wellesley to Derby, Bucharest, 21 September 1877* (No. 15 most confidential), F.O. 65/985 unfoliated.

[10] *Ibid.*, p. 40.

[11] *A. K. Loyd to Loyd-Lindsay, Bucharest, 29 September 1877* in *Reports... of the Society...*, p. 41. *The Times* correspondent in Romania, Col. Brackenbury, wrote that "all praise should be accorded to the gracious lady (Princess Elizabeth) who spends her whole time in nursing her wounded subjects in the very best arranged hospitals I have ever visited". *The Times*, Friday 2 November 1877.

[12] *Ibid.*, p. 41.

[13] *Mansfield to Derby, Bucharest, 8 October 1877* (Political no. 256), F.O. 78/2610 fol. 146

accept the assistance of British surgeons in their field hospitals, but they refused, accepting aid only in terms of medical supplies [14]. Surgeon-Major George McNalty [15] took charge of the British medical stores from A. Kirkman Loyd, who returned to London on 10 October. Arrangements were made for the proper distribution of further medical supplies from London, while "seventy-seven boxes of mixed stores, consisting of medical comforts, condensed milk, cocoa and milk, chicken and mutton broths, dressing materials, splints, and drugs", were sent immediately to Turnu Măgurele [16].

Mrs. Mansfield, the wife of the British Consul, prepared another hospital in the Military School in Bucharest, and the National Aid Society were given a room on the ground floor of the building to house their stores. Although the hospital at the Military School in Bucharest had only fifteen patients when the British surgeons arrived, they soon made sure that arrangements were well in hand for receiving a much larger number of wounded. The organization of what was now called the "British Hospital" was left largely to the care of Mrs. Mansfield and her group of ladies. Being conveniently situated close by the railway station in Strada Tîrgovişte, it was soon to become the central receiving depot for British medical aid. They also set aside part of the British Fund at Bucharest for the purchase of ambulance waggons. The Russian commander, the Duke Eugene de Leuchtenburg, had approached A. Kirkman Loyd just before the latter's departure from Bucharest, with a specific request for something to be done to mitigate the severity of the journey from the front to the hospitals. Covers and mattresses were made available from British funds for some one hundred carts, and an agreement was made for the provision of fifty waterproof covers set on adjustable hoops to protect the wounded from the wind and rain [17]. Having established their base in the Military School, the British surgeons set off for Turnu Măgurele, leaving their colleague, Conolly, in charge of the medical arrangements in Bucharest.

Doctors McNalty and Pattison left Bucharest on 12 October and arrived the following day at Turnu Măgurele which McNalty described as :

> ... a town of hospitals — 250 patients are accommodated in a barrack, and about eighty more in eleven private houses and barns; there is besides an admirably managed hospital established by Madame Rosetti (an English lady), it is called "Ospiciulu Independinteo". She is unceasing in her efforts to succour those who are admitted, and moreover distributes to other hospitals in want. There are several small houses for the reception of sick and managed by Moldavian ladies, and finally an establishment of the Romanian

---

[14] *A. K. Loyd to Loyd-Lindsay, London, 22 October 1877* in *Reports... of the Society...*, p. 35.

[15] For George William McNalty (1837—1912) see : F. N. L. Poynter, ed., *Commissioned Officers in the Medical Services of the British Army 1660—1960* (London, 1968), vol. I, p. 440.

[16] *George W. McNalty to Loyd-Lindsay, Bucharest, 10th October 1877* in *Reports... of the Society...*, p. 37.

[17] *Ibid.*, p. 38.

> Red Cross Society, consisting of four large temporary buildings, each accomodating about fifty patients, and situated about a quarter of a mile outside the town [18].

McNalty's colleague, E. S. Pattison seemed less impressed with the hospital arrangements, and declared that in his view the hospitals were bad. The Romanian soldiers certainly had a justifiable dread of amputation. McNalty had intended taking supplies personally to the front, but was ordered not to cross the Danube. At that point Maria Rosetti asked the surgeons to work in her hospital, which they were glad to do. McNalty duly reported that on 18 October 1877 : [19]

> Madame Rosetti having invited us to work in her hospital, we have taken our share in treating the wounded there. This evening 300 sick and wounded arrived from Plevna and a proportion have come under our care, a great many are gun-shot wounds, and after a day's rest and dressings they will be fit for removal to Bucharest [20].

McNalty worked in Turnu Măgurele until the 26 October when he was summoned back urgently to deal with the steadily mounting volume of work in Bucharest. On returning to the capital McNalty had the satisfaction of receiving a stream of requests from the Romanians and others — a clear indication that the work of the National Aid Society was being recognized and appreciated. One request came from Mr. Lang, who asked if the Society could take charge of the wards set up in the basement of the Military School, "by an English firm in Bucharest, which provides the hospital equipment and [food]" [21]. This was the 37-bed hospital run by the English Tobacco Company, whose granaries at Turnu Măgurele had also been turned into temporary hospital accommodation. McNalty obliged, as he did too in the request of Princess Elizabeth to furnish funds for the equipment of hospital trains, in the latter case an expenditure of 4,300 francs was envisaged [22]. Considerable interest was taken in the equipment of the Romanian hospital trains by the British medical team, for it was in the transportation facilities of the sick and wounded that most hardship and suffering was caused. The valuable service rendered by Dr. McNalty to the Romanians was acknowledged by Col. Mansfield, who cabled the Foreign Secretary to request a prolongation of leave for the doctor from the British Army Medical Service to which he was attached : "He is rendering excellent service, and it would be for the advantage of this Government that his stay should be prolonged [23]". Unfortunately, McNalty's leave could not be extended, but Lord Derby

---

[18] *McNalty to Loyd-Lindsay, Turnu Măgurele 20 October 1877* in *Reports... of the Society...*, pp. 42—43.

[19] *Extract of letter from E. S. Pattison, Turnu Măgurele, 19 October 1877 (to an unnamed correspondent)* in *Reports... of the Society...*, p. 40.

[20] *McNalty to Loyd-Lindsay, Turnu Măgurele, 24 October 1877* in *Reports... of the Society...* p. 44.

[21] *McNalty to Loyd-Lindsay, Bucharest, 6 November 1877* in *Reports... of the Society...* p. 50.

[22] *McNalty to Loyd-Lindsay, Bucharest, 17 November 1877* in *Reports... of the Society...* p. 55.

[23] *Mansfield to Lord Derby, Bucharest, 16 November 1877* (Telegramme), F.O. 78/2610/ fol. 192.

announced by return telegramme that two other officers of the British Army Medical Service, Dr. Fraser and Mr. Reid were being sent out to Bucharest as replacements [24].

By the time of Dr. McNalty's departure from Romania on 29 November 1877, there had been a considerable improvement in the attitude exhibited by the Russian authorities towards the British doctors. For this, Surgeon-General Carol Davila, head of the Romanian army's medical services, could take most of the credit. Davila had expressed his warm appreciation for British assistance when he met McNalty on 22 November at Turnu Măgurele, and through him McNalty was able to get the total ban against any British doctor crossing the Danube lifted [25]. Davila accompanied McNalty on a tour of inspection of the medical facilities at the battle front and between them they agreed upon the method for distributing the supplies being sent out from London. On the 23 November, McNalty had an interview with Prince Carol, who likewise gave his warm support to the efforts of the National Aid Society [26]. When Surgeon-Major D. A. Campbell Fraser [27] took over from McNalty on 28 November, the plans for distributing medical supplies were well advanced and the hospitals already established and in operational order. Nevertheless, as the winter season advanced, reports of the great lack of warm clothing, blankets, etc. multiplied, and Dr. Fraser therefore made arrangements to go to the battle front and make a personal assessment of the situation.

Fraser reached Turnu Măgurele on 10 December, the day on which Plevna finally fell to the Russo-Romanian forces. He determined to press on to the scene of the fighting, taking along with him E. S. Pattison, and reached Grivitza on the evening of 13 December. Fraser was full of praise for the efforts of the Romanian medical staff, who, though swamped with work on behalf of their own sick and wounded, had managed to "feed on the field several thousands of Turkish wounded entirely by means of supplies furnished by the English Red Cross Society" [28]. Although Dr. Davila had managed to persuade the Russian military authorities to allow certain British doctors to proceed beyond the Danube in order to observe the medical situation at the front, all foreign doctors were still barred from operating on the Bulgarian side of the Danube. On 10 December Davila had offered to take entire charge of all Turkish wounded prisoners providing the Turkish hospitals in Plevna were handed over to the Romanian authorities. The Russians, believing their own medical authorities capable of handling the situation, refused, leaving Davila to cope only with those Turkish wounded soldiers captured by the Romanians themselves. Yet the Russian medical authorities had neither adequate manpower nor adequate resources to handle the thousands of wounded

---

[24] *Derby to Mansfield, London, 16 November 1877*, F.O. 78/2610 fol. 215.

[25] *McNalty to Loyd-Lindsay, Turnu Măgurele, 22 November 1877* in *Reports... of the Society...*, p. 4.

[26] *Ibid.*, p. 5.

[27] For Duncan Alexander Campbell Fraser (1831–1912) see: F. N. L. Poynter, ed., *Commissioned Officers in the Medical Services of the British Army 1660–1960* (London, 1968), vol. I, p. 440.

[28] *D. A. Campbell Fraser to Loyd-Lindsay, Turnu Măgurele, 17 December 1877* in *Reports ... of the Society...*, p. 57.

prisoners that they now had to tend. Fraser's report of 17 December revealed the desperate state of the medical services at Plevna after the siege. Only by emptying the hospitals as quickly as possible and carrying the wounded to the medical stations across the Danube, could some sort of order be brought to the overcrowded, chaotic conditions prevailing at Plevna. Fraser distributed what medical supplies he had with him, and made arrangements to have the hospitals at Turnu Măgurele and Bucharest prepare themselves for receiving the influx of wounded that would soon be arriving. Fraser himself reached Turnu Măgurele on 17 December, but was prevented by bad weather from reaching Bucharest until the 24th.

The march of the Turkish prisoners across the Wallachian plain after the fall of Plevna added to the stream of sick and wounded being ferried to the various medical centres in Romania. By January 1878, Fraser estimated that the number of sick and wounded in Bucharest alone numbered between ten and twelve thousand [29]. He wrote of the dreadul conditions facing the convoys of Turkish prisoners who were marched from Plevna to Bucharest — a journey that became known as "the march of death" from the large numbers who died of disease, cold and starvation en route. All Fraser was able to do was to distribute what surplus stores remained to him at Bucharest. The prefect at Frăţeşti, among others, appealed to him for assistance to deal with 800 sick and frost-bitten Turks who had been left in the small town [30]. Fraser responded with the prompt dispatch of more than two thousand items of clothing, but it was only a gesture, the medical authorities were simply unable to cope with the demands made upon their resources.

The arrival of the first batch of Turkish prisoners in Bucharest was described by the special correspondent of *The Times* in a telegraphic despatch of 24 December :

> Six hundred Turks arrived here last night, about four hundred being wounded. Fifty-three of the latter were received in the English hospital, where I visited them today, and found Mrs. Mansfield, with her assistants and the English surgeons, busily engaged in doing everything in their power for the comfort of their patients. The wards were in excellent condition, and all arrangements may well serve as a model for other hospitals near the theatre of war. The rest of the wounded were distributed among various Roumanian hospitals in Bucharest. Mrs. Mansfield is expecting another convoy of wounded Turks to arrive this evening, when enough will be taken in to fill up to the remainder of the 83 beds composing the equipment of the hospital under her supervision [31].

It was not only in the hospitals where their own medical officers were working that the National Aid Society sent supplies of medicines and clothing. The Malmaison Hospital — the largest of the Romanian hospitals in Bucharest to which the Turkish sick and wounded were

[29] *Fraser to Loyd-Lindsay, Bucharest, 9 January 1878* in *Reports... of the Society...*, p. 20.

[30] *Ibid.*, p. 24.

[31] *The Times*, 26 December 1877, p. 3 column 2.

assigned, was to a large extent equipped by the British. J. Naylor Stephens of St. Thomas's Hospital (London) visited the five hundred Turkish patients in Malmaison and declared that,

> ... all were apparently well cared for. Nearly all the clothing, both for the patients and the beds, and the greater part of the medical comforts, had been supplied by us [32].

Stephens had been accompanied on this visit by the surgeon from St. George's Hospital (London), St. George Reid, who wrote of the large number of Turkish sick and wounded under the charge of the Romanian surgeons "A very large number of patients pass through this hospital in the week, and each, as he leaves, is supplied by our Society with sufficient clothing for warmth" [33]. The chief of the British relief team, Dr. Fraser, gave the authorities a detailed breakdown of the supplies he had sent to the Malmaison Hospital and concluded :

> Although nominally supported by Government, the hospital, with the exception of the allowance per head of 6½ d. per day, is entirely sustained by voluntary subscriptions, by far the largest amount of these contributions has been received from the English Red Cross Society [i.e. the National Society for Aid to the Sick and Wounded in War] from first to last, the donations from all other sources combined have been trifling by comparison... taking into consideration the assistance so liberally granted, I consider I am fully justified in expressing my conviction that, without the aid of the English Red Cross Society, the Malmaison Hospital, which was the principal, and is now the sole refuge of the sick and wounded Turks, could never at any time, have really been regarded in the light of what it has actually been made, viz., an efficiently conducted hospital for the relief of the Turkish prisoners" [34].

On 9 February 1878 Fraser wrote to the Romanian War Minister indicating that his work was coming to an end, and that the hospital at the Military School would soon be closed. The Romanian hospitals could now cope with the demands made on them [35]. In his summary of the work carried out by the National Aid Society at its hospital in the Military School, Fraser stated that the Romanian government had provided the building and supplied a number of untrained orderlies. The Romanian authorities also allowed a daily sum of money amounting to 6½ pence for the support of each patient. Everything else had been supplied out of British funds : the entire furniture of the hospital, all clothing for the patients, medicines and surgical appliances, along with provision for the special dietary needs of the patients. The National Aid Society also provided the medical staff and subordinates including an interpreter and

---

[32] *J. Naylor Stephens to Loyd-Lindsay, St. Thomas's Hospital, February 1878* in *Reports... of the Society......*, pp. 36–37.

[33] *St. George Reid to Loyd-Lindsay, St. George's Hospital, March 1878* in *Reports... of the Society...*, pp. 39–40.

[34] *Fraser to Loyd-Lindsay, Bucharest, 20 February 1878* in *Reports... of the Society...*, pp. 45 and 47.

[35] *Ibid.*, p. 44.

ward master, as well as trained nurses and cooks [36]. In January the "Hôpital Independenţia" at Turnu Măgurele closed down and E. S. Pattison, the British surgeon working there, returned to Bucharest and rejoined his colleagues Conolly, Stephens and Reid at the N.A.S. hospital in the Military School. Pattison finally left Bucharest for London on 17 January. The N.A.S. hospital closed its doors on 20 February and Conolly, Stephens and Reid left immediately for England, Fraser following them a few days later [37].

II

DR. AND MRS. MAWER, PROFESSOR MAX-MULLER, AND THE ROMANIAN WAR VICTIMS FUND

On the eve of Romania's entry into the war against Turkey, Mrs. Emma Bennett Mawer, née Milson (the wife of Dr. John Barker Mawer, a British doctor who had resided in Bucharest since 1858 [38]) had decided to go to Britain and appeal for assistance and medical supplies to help the Romanian an war wounded. Her husband had formed a warm friendship with Dumitru Brătianu, (who had lodged with Dr. Mawer when he was in London between 1855 and 1857), and had become well known in Bucharest society through his medical work at the Brâncoveanu Hospital [39]. They were on terms of personal friendship with both the prime minister, Ion Brătianu, and the Romanian army commander, General Alexandru Zefcari, as well as the reigning Prince Carol and Princess Elizabeth (Carmen Sylva), although Mrs. Mawer's mission to Britain was planned entirely on her own initiative. When she arrived in London she contacted Florence Nightingale, requesting advice in forming the "Princess Elizabeth's Aid and Nursing Society" [40]. Mrs. Mawer was greatly impressed with the princess's work for the sick and wounded and in turn received encouragement from her. On 22 May, 1877, the princess wrote :

> I should be most grateful for serious help, as, during the last month or two I have been striving in vain to form a corps of nurses ; the few ladies who are ready to go, are entirely inexperienced, regular nurses scarcely exist here and least of all the necessary funds [41].

Mrs Mawer busied herself contacting her husband's medical associates

---

[36] *Ibid.*

[37] *Fraser to Loyd-Lindsay, Hotel de la Mediterranée, San Remo, 3 March 1878* in *Reports... of the Society...*, p. 48.

[38] V. Gomoiu et al., *Repertor de medici farmacişti, veterinari (personalul sanitar) din ţinuturile româneşti* (Brăila, 1938) vol. I, p. 273. See also : J. C. Bercus, "The activity of the English Doctor J. B. Mawr [sic.] in Bucharest", *Proceedings of the XXIII International Congress of the History of Medicine* (London, 1972), vol. I, pp. 777–779.

[39] V. Gomoiu and V. Plătăreanu, *Centenarul spitalului Brâncovenesc 1837–1937* (Bucureşti, 1937), p. 95.

[40] E.D. Tappe, "Florence Nightingale and Rumanian Nursing" *Slavonic and East European Review*, vol. XLIX (1971), pp. 125–7.

[41] *Ibid.*, p. 126

in London and on 11 June wrote to the editor of the leading medical journal in Britain, *The Lancet*, begging "leave to plead the cause of the Roumanian soldiers in the columns of your journal" [42]. Dr. Mawer was already known to the editor, who willingly published Mrs. Mawer's appeal. In it she spoke of having lived among the Romanians for nearly twenty years, "and the kindly feeling and patient endurance of the lower classes prompt me to ask for special help for them" [43]. She quoted the above extract from the letter sent to her by Princess Elizabeth and again reiterated her intention to form a society, "free from religious or political bias", to aid the Romanian war victims. She concluded her appeal:

> I shall feel greatly indebted to the sympathising English public if they will aid me with subscriptions, and to philanthropic English men and women if they will help me in forming a working committee. Letters to this address [88, Finchley Road, London, N. W.] will be replied to as soon as possible, and I will remain at home every Tuesday and Friday after 3 p. m. to see those who may wish to converse with me with the view of offering a helping hand. I wish to get back to Bucharest as quickly as possible, and hope to be accompanied by nurses, and to take other efficient and material aid. The Manager of the Baker street branch of the National and Provincial Bank of England has kindly consented to receive subscriptions. Medical accessories, bandages, old linen, old night shirts (mended), may be sent to Mrs. Frederick Cator, 8, Bryanston-Square, W.; or to Mrs. [R. H.] Milson, 88, Finchley Road, N. W.; or to myself at the same address [44].

Back in Romania, Mrs. Mawer wrote again to the editor of *The Lancet* on 10 September, acknowledging the receipt of money sent as a result of her June appeal. "Lord Aberdour was my largest contributor", she revealed, "two shillings in postage stamps from a 'Poor Servant' being the smallest, but not least appreciated gift" [45]. Nothing more was mentioned about the Nursing Society she had wanted to establish, but now the focal point of her new appeal was the hospitals that had been set up to handle the sick and wounded from the battlefront. The money raised in Britain was to be directed towards these hospitals, and particular mention was made of the hospital managed by Princess Elizabeth at Cotroceni — "a cottage hospital... perfect in all its simple details" — which Mrs. Mawer regarded as a model to be copied [46]. Her British "sympathizers" were invited to continue sending their gifts of money to the Romanian War Victims' Fund at the National and Provincial Bank of England, indicating whether they preferred their money to be used for the Romanian Red Cross ambulances, Princess Elizabeth's cottage hospital, or the hospitals at Turnu Măgurele being operated by Maria Rosetti. At this stage Mrs. Mawer did not indicate that she and her husband were thinking of opening their own hospital, although, by the end of September,

---

[42] "The Roumanian Soldiers", *The Lancet*, 16 June, 1877, p. 896.
[43] *Ibid.*
[44] *Ibid.*
[45] "Roumanian War Victims", *The Lancet*, 22 September, 1877, p. 443.
[46] *Ibid.*

this had become a reality. It was the single most important contribution to result from Mrs. Mawer's fund raising efforts, and in December she was able to inform *The Lancet's* readers : "that the small hospital I have been able to establish and support, mainly through the generosity of English friends, is working well. Though we have had some severe cases, we have not had one death, and our poor men are very grateful" [47]. The English Relief Fund Hospital in Bucharest, operated by Dr. and Mrs. Mawer with British subscriptions, earned the warm praise of Dr. Ludovic Fialla, who was in charge of the Romanian Red Cross establishments at Turnu Măgurele. In his own reminiscences he spoke of the dedication and expert care of the Mawers, and the veneration and respect shown to them by the Romanians in their charge [48]. The war correspondent of the *Daily News* visited the Mawer's hospital on 26 November 1877 and gave his British readers the following account :

> Turning out of Strada Criovi, [sic.] we pass through a gateway over which flutters a little red-cross flag, and we find ourselves in the "English Relief Fund Hospital". Up a staircase, through a room set apart for stores, and we are shown into the wards. After the dirt and turmoil of a Bucharest street, the quiet order and cleanliness is very marked. The object of the hospital is to succour the Roumanian wounded, and it was started about two months ago by Dr. and Mrs. Mower [sic.]. The staff consists of Dr. Mower [sic.] and Dr. Lamson ; the number of beds about thirty. The hospital consists of five rooms, with eight, eight, six, four, four beds respectively. The cubic space allowed to each man is quite equal to what would be considered sufficient in a tropical climate, and here of course is even more than is required. A bath-room, with a large English bath, probably a new spectacle to all the patients, a kitchen and out-offices, the doctor's room, and operating room complete the establishment. The Roumanian Government find the house and allow sixty centimes a man daily for rations, the rest is entirely supported by English money — the house painted, carpeted, and fitted up ; beds, blankets, medicines, surgical instruments, the very best medical advice and attendance — in fact a model hospital is the result. The cases are principally bullet wounds, and mostly in the hand, which points rather to men firing over a parapet without taking aim, but that can scarcely be the case here, as most of the men were wounded in the second great attack on Plevna. Gangrene is very common, partially, I am told, owing to the length of time that necessarily elapses between the first dressing of the wounds on the field and when they are attended to in the hospital — in some cases so much as five and six days elapsing without the original dressing being taken off, also to the low state some of the men are in when wounded, from hard work, wet and insufficien tfood. Watching the wounded men as they follow with grateful eyes every

---

[47] "An Appeal from Roumania", *The Lancet*, 22 December, 1877, p. 938.

[48] Ludovic Fialla, *Reminiscențe din resbelul româno-ruso-turc al anului 1877 și rolul Societății "Crucea Roșie" in timp de pace și de resbel* (București, 1906), p. 94.

> movement of Mrs. Mower [sic.] and her lady assistants convinces one of the effectual way nursing is here carried out and the kindness that accompanies it. The business part of the establishment seems to be equal to its cleanliness, and I was especially struck with the thoughtfulness of the arrangement of having 'brassards' to put on the wounded men's arms, so that all could tell that those thus marked would be taken care of in the English Relief Fund Hospital. The success attending the hospital is shown by the return of deaths, which at present is *nil* [49].

For the Mawers, their work may have had its personal aspect, for in her letter to Florence Nightingale, Mrs. Mawer revealed: "Our younger son (who *was* preparing for the English Army) wrote yesterday [25 April 1877] offering himself for the Army in Roumania" [50]. Given the family's well-placed contacts, it would be interesting to know the results of the young Mawer's application.

Nor was Mrs. Mawer the only person in Britain campaigning for the Romanians and appealing for funds to aid their sick and wounded soldiers. Princess Elizabeth and her husband Prince Carol had for several years been friends of Professor and Mrs. Max-Muller. Friedrich Max-Muller, the Professor of Comparative Philology at Oxford and Taylorian Professor of Modern European Languages, had been host to the royal couple during a visit they made to Oxford in September 1874 [51]. Since that time the princess had regularly corresponded with Max-Muller, sending him translations in German from the poetry of Alexandri and Bolintineanu, as well as specimens of her own writings. Max-Muller's interest in Romania can be traced back to the Crimean War (1854—6), when he was asked to write a short practical grammar of the language for British officers who might be sent out there [52]. When war broke out in 1877 the Princess sent Max-Muller an account of the suffering and loss of life the war had brought to the Romanians [53]. A few weeks later a letter appeared in *The Times* under the heading "A Plea for Roumania", signed only by the initials "M. M." [54]. It was unmistakably the work of Max-Muller, who repeated some of the facts given him by Princess Elizabeth in her letter of 30 August. In his appeal for funds to aid the Romanian war victims, he set the background for the British readers:

> Here is a nation of five millions of Roumanians placed between 35 millions of Turks and 75 millions of Russians. By the Treaty of Paris in 1856 the Great Powers constituted their Country as a kind of barrier between Russia and Turkey, but they declined to extend

---

[49] *The War Correspondence of "The Daily News" 1877—78* (London, 1878), vol. II, pp. 119—120.

[50] E. D. Tappe, *op. cit.*, p. 126.

[51] Georgina Max Muller, ed., *The Life and Letters of the Right Honourable Friedrich Max-Muller* (London, 1902), vol. I, p. 466. See also E. D. Tappe, "Carmen Sylva visits Britain" *Revue des Etudes Roumains* vol. XIII—XIV, (1974) p. 196.

[52] Georgina Max Muller, *op. cit.*, vol. I, pp. 153—4.

[53] *Princess Elizabeth to Max-Muller, Cotroceni, 30 August 1877* The Max-Muller Papers, Bodleian Library, Oxford, MS. Dep. d. 62 fols. 41—42.

[54] *The Times*, 10 October 1877, p. 10, column 5.

> to the united principalities of Moldavia and Wallachia the privilege conceded to Belgium and Switzerland of being recognized as neutral soil. A war breaks out between the 35 and 75 millions. What are the 5 millions to do? The Roumanians are Christians. They have long felt their nominal dependence on Turkey as degrading and historically unjust [55].

Max-Muller lauded praise on the Romanian army whose storming of the Grivitza redoubt became a legend in the siege of Plevna, and he praised his royal friend, whom he called "a Royal Florence Nightingale", for her efforts on behalf of the sick and wounded. He closed his appeal thus :

> There are many men and women in England whose heart prompts them to help, but who abstain on conscientious grounds from giving any encouragement either to the Russians, who have provoked a war, or to the Turks who have forfeited all human sympathy. In helping to support the Roumanian hospitals they need have no such scruples. Any contributions sent to the National Provincial Bank of England, 53 Baker Street, [London], will be forwarded to Bucharest and employed under the personal superintendence of the Princess of Roumania [56].

Individual efforts such as those mounted by Mrs. Mawer and Professor Max-Muller were not without significance, although the greatest volume of aid came inevitably from the larger societies. By their propaganda activities in the British press and medical journals they ensured that the Romanian position was placed before the British public. Their success in attracting sufficient funds to operate a small hospital in Bucharest was a considerable achievement, much of the credit for which must fall to Mrs. Mawer.

III

DR. SANDWITH AND THE RUSSIAN SICK AND WOUNDED RELIEF FUND OPERATIONS IN ROMANIA

Dr. Humphrey Sandwith left London for Bucharest with five young surgeons on 18 October 1877. They were sponsored and paid for by the Russian Sick and Wounded Fund, another of the British voluntary societies. It was presided over by the Duke of Westminster and the Marquis of Bath, and its secretary was the energetic, anti-Turkish clergyman, Malcolm MacColl [57]. Sandwith had been long acquainted with Balkan affairs, having first visited Constantinople in 1849. He had gone with Austen Henry Layard on his archaeological expedition to Mesopotamia and, in 1853, became a near eastern correspondent of *The Times*. This last assignment was short lived, as Sandwith soon found himself in strong

---

[55] *Ibid.*
[56] *Ibid.*
[57] George W. E. Russell, ed., *Malcolm MacColl: Memoirs and Correspondence* (London, 1914), pp. 45–69.

disagreement with his editor over the Eastern Question [58]. He became a passionate defender of the Balkan christians and in June 1864 made a journey to Wallachia, which set the seal on his friendship with Ion Ghika [59]. During the Turco-Serbian war in 1876 he had gone to Belgrade to help organize medical services. In March 1877 he returned to Serbia to continue his work for the wounded soldiers, but he became seriously ill and had to retire to France to convalesce. Whilst there he wrote to his friends in Britain urging them to campaign energetically for the rights of the Balkan peoples against what he saw as their Turkish oppressors. In August 1877 he wrote to the Dean of St. Paul's Cathedral, Cannon H. P. Liddon, expressing his willingness to once again take up the campaign of denunciation against the Turks [60]. The next month he received the telegramme: "Will you go as the delegate of the Russian Sick and Wounded Association to the seat of the war? All expenses paid" [61]. He could not resist the challenge.

Once in Romania, Sandwith faced the same difficulties as the doctors of the National Aid Society had faced: the reluctance of the Russian military authorities to permit foreign doctors to work alongside their own doctors south of the Danube. Sandwith appealed to another of his Romanian friends — Dimitrie Ghica, the president of the Romanian Red Cross, and through his help Sandwith was able to settle his doctors at Turnu Măgurele in the Romanian Red Cross hospitals, half a mile outside the town, under the superintendence of Dr. Ludovic Fialla. As the name implied, the Russian Sick and Wounded Fund had intended its assistance to be directed towards the sick and wounded Russian soldiers, rather than towards any others, but Sandwith's reception by the Russians was rather cool. When he revealed that British sympathizers had raised more than £ 1,000 and that more was on its way, the attitude changed slightly, and Sandwith was given charge of the medical field station at Putineu. With the funds he had brought with him, Sandwith completed the wooden barracks which could contain up to one thousand men and furnished it with stoves, beds and other necessities, in preparation for the winter ahead [62].

By November the five surgeons of the Russian Sick and Wounded Fund were hard at work at Turnu Măgurele, and on 20 November 1877 one of the surgeons, Dr. Leslie Maturin, wrote to the editor of *The British Medical Journal* describing the medical facilities of the town:

> The hospitals here are... extemporized for the most part of private houses, hotels, and granaries requisitioned by the Government for the purpose. They are nine in number. There are six military hospitals, of which Dr. Hahn is surgeon-in-chief, and Dr. Callendara [Calinderu] medical director... There are two private hospitals

---

[58] Thomas Humphrey Ward, *Humphrey Sandwith: A Memoir compiled from Autobiographical Notes* (London, 1884), pp. 105—107.

[59] *Ibid.*, p. 203.

[60] *Humphrey Sandwith to H. P. Liddon, Asnelles, Calvados, 21 August 1877* The Liddon Papers, Keble College, Oxford.

[61] Thomas Humphrey Ward, *op. cit.*, p. 239.

[62] *Ibid.*, p. 241.

> under the Red Cross Society — that of the "Independenta", established by Mme Rosetti, an active and philanthropic Englishwoman resident here, and presided over by Dr. Fialla... and Dr. McNalty, assisted by Messrs. Conolly and Pattison of the National Aid Society; the other, "l'Etablissement de Jassi", is presided over by Dr. Rouss, an Englishman resident in this country [63]. These two establishments are well managed, and the wounded skilfully attended to... The Red Cross hospitals... are temporary erections composed of interwoven osiers, the interstices being filled with mud, and the interior being lined with planks plastered with the same material. whitewashed, and roofed with maize stalks. They are capable of containing one hundred wounded, and are well warmed, lighted, and ventilated... I am attached to this hospital with Mr. Fulford, a surgeon employed by the Society, assisted by Messrs. Davies, Smyth and Dymott, of University College Hospital [London] [64].

Dr. Maturin expressed his dissatisfaction with the existing system of antiseptics as administered in the Romanian hospitals. Being for the most part young and recently trained, the British doctors would have been familiar with the system enunciated by Joseph Lister, which was only then becoming known abroad [65]. By practising alongside their Romanian counterparts they no doubt conveyed many of Lister's ideas to the Romanian staff. As E.S. Pattison remarked in an article written for *The Medical Times and Gazette* after his return from Romania:

> [the British doctors]... were most assiduous in their attentions to the wounded, whether Turks, Russians, or Roumanians, and by their skill and practical knowledge fully upheld the high prestige of English surgery [36].

Dr. Fialla himself acknowledged the value of Drs. Maturin, Smyth, Fulford, Dymott and Davies in spreading more widely the methods of Lister in the field of antiseptics [67].

Sandwith had left his team of doctors at Turnu Măgurele, set up his wooden hospital barracks at Putineu, and, leaving Baron de Benckendorff in charge, returned to Bucharest to superintend the dispatch of medical stores to the most needy medical stations nearer the front. He was there on 10 December and recorded in his diary: "I had just turned early into bed when Prince Ion Ghica came into my room and told me that the city was suddenly being illuminated, as Plevna was taken" [68].

---

[63] Professor Gomoiu refers only to a "Ludovic Russ, medical officer of Austrian birth". See V. Gomoiu, ed., *Repertor de Medici, Farmaciști, Veterinari (personalul sanitar) din ținuturile Românești* (Brăila, 1938), vol. I, p. 363. see also Radu Rosetti, "Ambulanța doamnelor din Iași in 1877—78" *Analele Academiei Române, Memoriile secțiunii istorice* (București, 1939), vol. XXII, pp. 179—198.

[64] "The Sick and Wounded in the Russo-Turkish War", *The British Medical Journal*, 1 December 1877, pp. 784—5.

[65] Th. Burghele and I. Ghelerter, "Un document din corespondența științifica a lui Joseph Lister" in V. L. Bologa, ed., *Din Istoria Medicinii Românești și Universale* (București, 1962), pp. 395—410.

[66] Anon, [E. S. Pattison], "War Experiences from the Roumanian Side", *The Medical Times and Gazette*, 16 March 1878, pp. 287—8.

[67] Ludovic Fialla, *Reminiscențe din resbelul româno-russo-turc al anului 1877 și rolul Societății Crucea Roșie in timp de pace și de resbel* (București, 1906), p. 70.

[68] Thomas Humphrey Ward, *op. cit.*, p. 243.

Sandwith was, however, again unwell and had asked Augustus Baker, his colleague working for the same society from Belgrade, to come to Bucharest and take his place. Baker was in Bucharest by Christmas, and together with Sandwith he mapped out details of their plans for distributing their remaining medical stores and visiting the hospitals stations. Baker pressed on alone to Putineu and arrived on 1 January 1878 just as the first Turkish prisoners were arriving from Plevna. He was shocked by their appearance:

> They looked like a regiment of corpses galvanised into action by the subtle demon of war in some merry moment of "glory". Their pinched features wore a fixed, stolid expression of hopeless misery; their gait was slow and hobbling, for most of them were suffering from frost-bite, and all of them made feeble endeavours to hold their tattered garments round their shivering limbs [69].

Despite the condition of this batch of prisoners, Baker refused initially to allow his supplies to be used to relieve them. He recalled a conversation he had held with Osman Pasha, commander of the Turkish forces at Plevna, on 21 June 1877. Osman had then told him that he looked on the Romanians as rebels, and as such he should execute them while the Russians he could simply not afford to keep as prisoners. "Ich bin nicht reich genug Russen zu ernahren", was how Baker reported Osman's words to him [70]. However, as the numbers of prisoners streaming across Romania increased and their condition deteriorated in the subzero temperatures, Baker was forced to release some supplies to help them.

Sandwith arrived at Putineu with Frederick Villiers [71], an artist working for *The Graphic*, a few days after Baker, who set out for Zimnitza and Turnu Măgurele. Sandwith and Villiers were horror struck at the terrible sight of the Turkish captives which Villiers reported to *The Daily News* [72]. Sandwith graphically portrayed the scene which met them on 3 January 1878 at Putineu:

> ...crowds of prisoners were arriving in deplorable condition, and were being quartered on the cottagers. The huts were very small, barely sufficient to hold a family, and the peasants were horrified on having forced on them a number of sickly prisoners in a state of indescribable filth, and too often suffering from infectious disorders [73].

The medical facilities were wholly incapable of providing the necessary services. Sandwith and Baker were at a loss to know where to turn as wave after wave of Turkish prisoners passed through Putineu. Estimates varied, but something like 5,000 perished on the long march rom Plevna to Bucharest [74]. Sandwith's exertions again made him ill,

---

[69] Augustus Baker, "A Red Cross Ride through Snow and Death", *Temple Bar: A London Magazine for Town and Country Readers*, vol. LIV, September-December 1878, p. 523.

[70] *Ibid.*

[71] For Villiers' own account see: Frederick Villiers, *Pictures of Many Wars* (London, 1902), pp. 120—126 and *Villiers: His First Five Decades of Adventure*, 2 vols. (London, 1920), vol. I, pp. 115—133.

[72] *The War Correspondence of the "Daily News" 1877—78* (London, 1878), vol. II, pp. 214—5.

[73] Thomas Humphrey Ward, *op. cit.*, p. 246.

[74] Rupert Furneax, *The Siege of Plevna* (London, 1958), p. 216.

and in mid-January he returned to Britain. Three years later he was dead. Among others, letters of condolence were sent from Professor Max-Muller and Canon Lidden to Sandwith's family, the latter writing:

> It may be questioned whether any other Englishman has contributed so much as he to the relief of the Christian populations in European Turkey... Of Englishmen who sympathized with the subject races in European Turkey, some fought, some spoke, some wrote. Dr. Sandwith did all three [75].

Augustus Baker carried on the administrative work of the Russian Sick and Wounded Fund in Romania until April 1878. He closed down the wards in the Turnu Măgurele hospital operated by the society's doctors and sent the staff back home in January as their services were clearly no longer needed. More pragmatic than his predecessor, Baker was prepared to place his funds in Russian hands, for them to distribute as they saw fit. His last act was to help arrange the fitting out of two steamers and six barges at a cost of three thousand pounds for conveying the sick and wounded between Sistova and Galaţi. Containing a total of 1,200 beds this flotilla considerably eased the burden of the sick and wounded, who were thus saved the rigours of the overland journey [76].

The activities of the two largest British voluntary aid societies in Romania during the 1877—78 war were not principally intended to aid the Romanians, although this proved to be their main result. Only the appeal launched by Mrs Mawer and Professor Max-Muller was aimed solely at assisting the Romanian soldiers. The willingness of the Romanian authorities to accept help, as against the reluctance of the Russian authorities, meant that most of the assistance sent from Britain went to help the Romanians and even the Turkish prisoners, rather than the Russians. After the fall of Plevna, philo-Turkish organs in Britain, such as *The Times*, took great delight in pointing out that, "The Russian Sick and Wounded Fund has become, in spite of itself, a Turkish aid society for the benefit of the Moslem sufferers from Plevna" [77]. In fact, it scarcely mattered whether the funds served Russians, Romanians or Turks, because in 1877—78 southern Romania had become a vast area of temporary field hospitals, and any medical assistance helped to ease the strain on the slender domestic resources. The fact was acknowledged on more than one occasion by the Romanians themselves. Twice Princess Elizabeth visited the National Aid Society's hospital, on the last occasion she was accompanied by Prince Carol, who decorated the wounded Romanian soldiers, and expressed his warm gratitude for everything that had been done by the British medical staff for the Romanians [78]. The Romanian government expressed its wish to formerly award decorations to the British surgeons working in Romania [79]. However, British regulations

---

[75] *Canon H. P. Lidden to Thomas Ward, St. Paul's, 5 June 1881* in Thomas Humphrey Ward, *op. cit.*, p. 259.

[76] "Blessing a Red Cross floating hospital", *The Graphic* (Special Supplement), 18 May 1878, p. 495.

[77] Quoted in Dorothy Anderson, *The Balkan Volunteers* (London, 1968), p. 108.

[78] *St. George Reid to Loyd-Lindsay, St. George's Hospital [London] (?) March 1878* in *Reports... of the Society...*, p. 41.

[79] *Consul C. R. Mansfield to Lord Derby, Bucharest, 18 January 1878 (Confidential)* (Political No. 8), F.O. 78/2833.

did not at that time allow their nationals to accept and wear foreign decorations for services to the sick and wounded [80]. Comparative figures do not exist for all the hospitals where the British surgeons were at work, and it is therefore not known exactly how many sick and wounded were treated by them. Dr Fraser reported that during the period of operation of the National Aid Society's hospital at the Military School (10 October 1877 to 20 February 1878) 128 Romanians and 88 Turks had been treated, only 3 Romanians and 8 Turks subsequently died [81]. However, these figures have to be set along side the appalling losses suffered by the Romanian army during the war, which, according to Gen. Rosetti, were 4,302 killed, 3,246 wounded and 19,094 sick. Thus almost 45% of the effective Romanian army (including reinforcements) which crossed the Danube became casualties [82]. Against such figures, the efforts of the voluntary aid societies look very small indeed, although a strict head count would not be a wholly fair criterion on which to judge their results. By giving encouragement, sending medical supplies, sums of money, practical advice, as well as skilled surgeons, the three voluntary organizations operating in Romania performed praiseworthy service.

---

[80] *Lord Derby to Mansfield, Foreign Office, London, 25 January 1878*, (No. 3) F.O. 78/2832, fol. 4.

[81] *Fraser to Loyd-Lindsay, Bucharest, 20 February 1878* in *Reports... of the Society...*, p. 43.

[82] R. Rosetti, "Roumania's Share in the War of 1877", *The Slavonic Review* (London), vol. VIII, no. 24, March 1930, p. 577, footnote 94.

Editors' Note: Recent data record more than 10,000 dead.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES: LE SUD-EST EUROPÉEN EN 1875—1878

ION MATEI, CONSTANTIN IORDAN-SIMA,
EUGENIA IOAN

1875, janv., 18. — *Monténégro.* La convocation à Cetinje de l'Assemblée des représentants du peuple ; les Monténégrins et les Herzégoviniens sont représentés aux droits égaux.

mai. — Les gouvernements serbe et monténégrin proposent au sultan la prise de l'administration sur la Bosnie et Herzégovine ; le refus de la Porte.

juin, 10/22. — *Roumanie.* La signature à Vienne de la Convention commerciale entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie ; quoiqu'elle fût, à ce moment-là, défavorable pour l'économie roumaine, le gouvernement de Bucarest accorda à la convention une portée politique particulière, affermissant l'autonomie vamale et le droit de la Roumanie de conclure des accords internationaux, droit obtenu *de facto* au but de l'élargissement de la voie pour la proclamation de l'indépendance.

juillet, 5. — *Monténégro. Herzégovine.* Le début de la révolte anti-ottomane de Herzégovine, connue sous le nom de « Nevesinska puska », à laquelle se rallient aussi des forces monténégrines. Le prince Nikola I-er envoie des aides aux insurgés.

juillet. — *Belgrade.* La création du « Comité central de soutien des insurgés de Bosnie et Herzégovine », en tête avec Djoka Vlajković ; la publication d'un manifeste et l'envoi des armes et des volontaires avec l'accord tacite du gouvernement serbe.

juillet—août. — *Herzégovine.* La révolte paysanne s'étend aussi en Bosnie. La paysannerie est soutenue par les citadins serbes qui deviennent les dirigeants de l'insurrection en lui donnant le caractère général de lutte pour l'émancipation nationale.

août, 12. — *Bucarest.* La réunion de l'Assemblée générale des représentants des Comités révolutionnaires bulgares qui choisit un nouveau Comité Central ; Hristo Botev, Ivan Drasov et Hristo Čiobanov y entrent. On décide la préparation de l'insurrection générale pour la libération nationale.

août, 13. — *Bosnie.* Le déclenchement de la révolte de Priediev, le premier foyer à l'intérieur de Bosnie.

août, 27. — *Herzégovine.* Les insurgés réunis à Vranjska établissent le plan de l'action militaire et dressent le texte de la proclamation aux habitants de Herzégovine ; ils coupent le chemin Podgirica —Mostar. Les forces insurrectionnelles dirigées par les voïvodes B. Zimonjić, M. Bačević,

P. Pavlović attaquent Nevesinje et occupent la ville à l'exception de la forteresse.

sept. — Les combats cessent dans le nord de Bosnie ; les insurgés se rendent aux autorités ottomanes ou se dissipent.

sept., 10. — *Bosnie.* Les malentendus entre les dirigeants des révoltés, notamment dans le nord, provoquent l'écroulement de l'insurrection après les affrontements avec les Turcs à Gastica.

sept., 20. — *Constantinople.* La désignation de Mahmud Nedim Pacha comme grand vizir ; il cherche, sans succès, d'apaiser la révolte par des tentatives de réformes.

sept., 26. — *Bulgarie.* Une tentative d'insurrection à Stara Zagora est réprimée par les autorités ottomanes qui opèrent des arrestations et prononcent des condamnations à la mort.

oct. — *Monténégro.* Malgré les récommandations des gouvernements de la Russie et de l'Autriche-Hongrie d'éviter toute sorte de coalition antiottomane, les représentants de la Serbie et du Monténégro font des tentatives de réaliser une entente ; on préconise l'attaque simultanée de l'Empire ottoman et le soutien des insurgés herzégoviniens.

oct., 2. — *Empire ottoman.* La promulgation d'un firman prévoyant des réformes et quelques mesures visant la suppression d'une certaine catégorie d'impôts, l'exemption des dettes, à l'exception de celles envers l'État, etc. Le firman n'a pas de suites sur l'état d'esprit des insurgés.

oct., 6. — Un communiqué officiel du gouvernement ottoman annonce que le budget de l'Empire a un déficit de plus de 5.000.000 L.T.

oct. — nov. — *Bucarest.* La constitution d'un cercle révolutionnaire formé par des démocrates-révolutionnaires et socialistes utopiques roumains, russes, bulgares et polonais.

nov. — déc. — *Roumanie. Giurgiu.* La création d'un nouveau Comité Central Révolutionnaire Bulgare, organisé sur la base de l'idéologie, de la stratégie et de la tactique de la lutte armée élaborées par Vassil Levski. Le Comité prépare le déclenchement d'une insurrection générale antiottomane pour le 1-er mai 1876, en organisant des centres d'action dans le territoire bulgare : Tîrnovo, Slivène, Vratza, Plovdiv.

déc. — La Porte décide la formation du vilayet Herzégovine détaché de Bosnie.

déc., 12. — Le gouvernement turc promolgue un nouveau firman de réformes concernant tous les territoires de l'Empire.

déc., 16 — 17. — *Bosnie.* L'Assemblée populaire de Jamnica choisit un organisme de direction provisoire (Skupština) des insurgés, on essaie une conciliation entre les différents courants des forces insurrectionnelles.

déc., 30. — « La note Andrássy » adressée aux cabinets des grandes puissances ; le ministre des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie préconise un programme de réformes en Bosnie et Herzégovine : la liberté religieuse, l'égalité en droits des chrétiens et des musulmans, le changement du régime fiscal, le rachat des grandes propriétés foncières données à bail, la création des commissions mixtes de contrôle, etc. La note est remise au sultan le 30 janvier 1876 ; elle a, pour le début, constitué la base de toutes les discussions entre les grandes puissances visant la solution de la « crise orientale ».

1876. — *Grèce.* Le grand duc Alexei, le beau-frère du tsar Alexandre II, arrive à Athènes pour obtenir le concours du roi Georges I-er à la cause de la lutte antiottomane.

1876, janv. — La plupart des patriotes bulgares du Comité Central Révolutionnaire de Giurgiu passent le Danube en vue de l'organisation pratique de l'insurrection antiottomane dans les quatre zones d'opérations.

janv.—févr. — Le premier grec Alexandros Koumoundouros engage, à l'insu du roi et du ministre des Affaires étrangères, des négociations secrètes, par Leonidas Voulgaris, avec l'ambassadeur de Russie à Constantinople, N. P. Ignatiev, et un officier serbe, le colonel Veher.

févr. — Les pourparlers pour la conclusion de la coalition antiottomane serbo-monténégrine s'achèvent à Cetinje.

févr. — *Serbie.* Les socialistes organisent des grandes démonstrations à la suite du succès obtenu aux élections de Kraguevac. Les ouvriers de l'usine d'armement lèvent le drapeau rouge.

mars. — *Grèce.* La rencontre secrète entre les présidents des Conseils des Ministres de la Grèce — Alexandros Koumoundouros — et de la Serbie — Milutin Garašanin — ; l'accord de principe sur l'appui au déclenchement des révoltes en Épire, Macédoine et Thessalie visant la création de la possibilité d'une intervention officielle de la Grèce. Le cabinet hellénique considère l'action prematurée et innoportune.
— Empire ottoman. La Porte rejète « la note Andrássy » et décide de prendre des mesures militaires.

mars, 15/27. — La conclusion à Bucarest de la Convention commerciale et de navigation roumano-russes (pour 10 ans), fondée sur le principe de l'application du tarif accordé à la nation la plus favorisée et de l'égalité de traitement entre les deux parties.

avril, 7. — Les insurgés de Herzégovine remettent aux représentants de la Russie et de l'Autriche-Hongrie un mémorandum (« Le mémorandum de Sutorina »).

avril, 4/16. — *Roumanie.* La constitution du cabinet présidé par le général Ion Emanuel Florescu. Le gouvernement communique à ses agents diplomatiques que la Roumanie garde la plus stricte neutralité au cours des événements de la « crise orientale ».

mai. — *Grèce.* Le premier ministre envoie une note circulaire aux missions diplomatiques helléniques annonçant l'intention du gouvernement de maintenir la neutralité pendant la « crise orientale » et d'agir comme médiateur dans des conditions favorables à l'apaisement du conflit.

mai. — *Empire ottoman.* Les consuls de France et d'Allemagne à Salonique sont tués ; quelques jours plus tard le grand vizir Mahmud Nedim Pacha a le même sort. Mehmet Rüstu Pacha est désigné dans la fonction vacante.

mai, 10. — Le tsar Alexandre II, accompagné par le chancelier Gorčeakov et le baron Jomini, son premier conseiller ministériel, s'entretient à Berlin avec les chefs des gouvernements allemand — Bismarck — et autriche-hongrois — Andrássy — sur le problème des massacres de Salonique et de Smyrne.

— Les représentants de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie signent à Berlin un mémorandum, solution de compromis qui récommande aux insurgés de cesser le combat.

mai, 19. — L'Angleterre s'associe au programme de Berlin.

mai, 30. — Le sultan Abdul Azis est déposé ; on lui reproche la ruine de l'Empire. Le nouveau sultan Murad V sera évincé bientôt.

avril, 14/26 — 16/28. — Bulgarie. L'Assemblée des chefs des Comités révolutionnaires de la 4-e zone d'opérations à Oboriște (le district Panaguiriște). La police turque est informée du plan du déclenchement de l'insurrection générale grâce à une trahison.

avril, 20/mai, 2. — Etant informé de la trahison, Todor Kableškov, le dirigeant des forces révolutionnaires de Koprivštitza, envoie la fameuse « lettre ensanglantée » sollicitant le déclenchement immédiat de l'insurrection générale antiottomane.

avril, 22/mai, 4. — Gheorghi Benkovski lève l'étendard de la révolte à Panaguiriște ; la constitution d'un gouvernement révolutionnaire provisoire.

L'insurrection jaillit à Klissoura et dans les environs.

avril, 27/mai, 9. — avril, 30/mai, 12. — Les troupes ottomanes commandées par Hafiz Pacha s'emparent de Panaguiriște, le centre principal de l'insurrection.

avril, 30/mai, 12. — Les forces militaires turques entrent dans Koprivštitza.

mai, 1/13 — 5/17. — Les tentatives d'insurrection dans la région de Slivène et à Iambol sont cruellement réprimées.

mai, 3/15. — Les troupes turques vont à bout de la résistance des dernières forces révolutionnaires de Batak. Les massacres ordonnées par Ahmed aga font plus de 5.000 victimes.

mai, 7/19. — Le dernier bastion des insurgents de Bratzigovo (la 4-e zone d'opérations) tombe.

mai, 9/21. — Les forces ottomanes anéantissent les insurgés de Novo Selo et de Kravenik (la I-ère zone d'opérations). Quelques survivants, dont Stefan Stambolov, gagnent la Roumanie.

mai, 12/24. — Gheorghi Benkovski est tué près de Tetevène. Todor Kableškov se suicide en prison.

mai, 16/28. — En Roumanie, Hristo Botev organise un détachement armé qui s'embarque sur le vaisseau autrichien « Radetzki ». Les révolutionnaires bulgares obligent le capitaine d'accoster sur la rivière droite du Danube entre Rahova et Lom ; ils cherchent de se joindre aux insurgés de la région de Vidine.

mai, 20/juin, 1-er. — Hristo Botev est tué par les soldats turcs près du sommet de Vola dans les Balkans ; son détachement se dissipe.

— Les répressions ottomanes contre les participants à l'insurrection bulgare font plus de 30.000 victimes.

juin, 10. — Bucarest. La fondation d'un nouveau « Comité Central Révolutionnaire Bulgare », sous le nom de la « Société centrale de bienfaisance ».

— Après l'anéantissement de l'insurrection d'Avril, une délégation bulgare, en tête avec Marko Balabanov et Dragan Tzankov, envoie aux grandes puissances un mémorandum demandant l'autonomie de la Bulgarie.

juin, 12. — La signature à Venise de l'entente serbo-monténégrine concernant l'attaque simultanée de l'Empire ottoman.

juin, 15/27. — Le gouvernement roumain envoie à ses agents diplomatiques près des puissances garantes et de la Porte un mémoire en 7 points sollicitant le reconnaissance de l'individualité de l'État roumain et du nom de Roumanie, l'inclusion du représentant roumain dans le corps diplomatique, l'inviolabilité et l'intégrité du territoire ; la satisfaction de ces demandes aurait implicitement porté à la reconnaissance *de facto* de l'indépendance de la Roumanie.

juin, 18/30. — Sous la pression de l'opinion publique irritée par le refus de la Porte d'accepter l'union de la Bosnie et de Herzégovine à la Serbie et au Monténégro, les deux pays déclarent la guerre à la Turquie. La Roumanie observe une politique de neutralité bienveillante envers la Serbie en permettant le passage par son territoire des groupes des volontaires.

juillet. — Le représentant de la Russie à Belgrade s'intéresse auprès du représentant de la Grèce sur la valabilité de l'alliance gréco-serbe de 1867.

juin, 26/juillet, 8. — La signature de l'accord secret de Reichstadt entre la Russie et l'Autriche-Hongrie. A lieu la rencontre du tsar Alexandre II et de l'empereur Franz Joseph qui discutent les deux variantes à adopter à la fin de la guerre turco-serbe : la Serbie et le Monténégro devraient être maintenus dans leurs frontières avec quelques rectifications ; la Bosnie et la Herzégovine reviendraient à l'Autriche-Hongrie ; l'indépendance du Monténégro (pas aussi de la Serbie), l'autonomie de la Bulgarie, de la Roumélie et d'Albanie, l'union de la Crète et de Thessalie à la Grèce. Les deux versions conservées dans les deux capitales diffèrent dans quelques questions de détail.

juillet, 16. — La contre-offensive monténégrine de Vucji Dol est arrêtée par l'intervention de l'Autriche-Hongrie.

juillet, 17/29. — Le chancelier russe Gorčeakov élabore le plan d'un Congrès européen en essayant d'attirer l'attention des cabinets de Berlin et de Vienne sur le déroulement de la guerre serbo-monténégrino-turque. Bismarck n'est pas enthousiaste à l'égard du projet et les cercles politiques de Vienne se montrent hostiles entraînant l'échec du plan.

juillet, 24/août, 5. — *Roumanie.* La formation du gouvernement libéral I. C. Brătianu, favorable à une intervention militaire et à la conquête de l'indépendance par une entente militaire avec la Russie.

sept., 1/13. — L'initiative du Lord Derby qui propose le maintien du statu-quo territorial et des autonomies locales sans la séparation de la Bosnie, de la Herzégovine et de la Bulgarie de l'Empire ottoman.

sept., 29/oct., 11—sept., 30/oct., 12. — *Roumanie.* La délégation roumaine dirigée par le président du Conseil des Ministres, I. C.Brătianu, est reçue à Livadia, en Crimée, par le tsar de la Russie et le chancelier Gorčeakov. La partie roumaine accepte, en principe, le passage des armées russes sur le territoire roumain ; l'action sera ultérieurement réglée sur la base d'un accord.

sept.—oct. — *Empire ottoman.* Une commission composée de 16 fonctionnaires civils, 3 chrétiens, 10 ulémales débat un projet de Constitution ottomane. Les ulémales n'acceptent pas l'idée que les chrétiens aient le droit d'être élus dans l'Assemblée.

oct. — Le prince Milan envoie un emmissaire à Athènes pour négocier la résurrection de l'alliance gréco-serbe. Une partie de l'opinion publique hellénique, dont l'historien K. Paparrigoupoulos, milite en faveur d'une intervention militaire dans le conflit des Balkans.

oct. — *Serbie.* Le front serbe est percé à la suite de l'attaque de l'armée ottomane à Dunis ; une catastrofe des forces serbes est imminente. Les officiers russes, le général Černjaev en tête, partent de Belgrade pour la Russie.

oct. — Les cabinets européens débattent le problème d'un armistice dans la guerre serbo-monténégrino-turque.

oct., 16. — *La note Gorčeakov.* L'échange de lettres entre le tsar de la Russie et l'empereur de l'Autriche-Hongrie concernant un armistice serbo-monténégrino-turc.

oct., 31. — Alarmé par la situation difficile de l'armée serbe, l'ambassadeur russe à Constantinople, le comte Ignatiev, adresse un ultimatum à la Porte demandant un armistice de deux mois.

oct.—nov. — *Empire ottoman.* Midhat Pacha, assisté par ses ministres Rachid Pacha et Khalil Sherif Pacha, rédige la Constitution.

nov. — Les autorités hongroises décident l'arrestation de Svetozar Miletić — dirigeant du mouvement serbe d'émancipation nationale — pour sa collaboration avec les insurgés de Bosnie et Herzégovine.

nov., 9/21. — *Roumanie.* Le parlement approuve un crédit de 4 millions pour l'achat d'armement.

nov., 26/déc., 8. — La Chambre roumaine adopte le projet du gouvernement concernant l'augmentation par deux fois du nombre des troupes d'infanterie (« dorobantzi ») ; la création de nouveaux huits régiments.

déc., 11/23. — La promulgation de la première Constitution ottomane (« La Constitution de Midhat Pacha »). L'inclusion de la Roumanie parmi « les provinces privilégiées » soulève une vague de protestations et des manifestations violentes à Bucarest. La fin de l'ère des partisans de la « neutralité » et de la conquête de l'indépendance de la Roumanie par les voies diplomatiques.

déc., 11/23. — L'ouverture à Constantinople de la Conférence des puissances européennes afin de déterminer la Porte d'accorder quelques libertés aux peuples opprimés de l'Empire. Les révendications présentées par un envoyé spécial du gouvernement roumain n'ont pas été prises en considération à la conférence.

déc., 22/1877, janv., 3. — La note de protestation du ministre roumain des Affaires étrangères contre la violation des droits de la Roumanie par les clauses de l'article 7 de la Constitution ottomane. Le parlement roumain approuve le contenu de la note.

1877. — *Grèce.* Le gouvernement décide à masser des troupes (35.000 soldats) à Lamia, à proximité de la frontière septentrionale ; des forces irrégulières exécutent des raids en Thessalie et Épire. Le consul grec de Salonique soutient les comités helléniques d'action.

1877, janv., 15. — Les représentants de la Russie et de l'Autriche-Hongrie signent à Budapest une convention militaire négociée depuis octobre 1876. Les deux puissances s'engagent de ne pas entreprendre des actions militaires : 1. l'Autriche-Hongrie en Roumanie, Serbie, Bulgarie et Monténégro ; 2. la Russie en Bosnie, Herzégovine, Serbie et Monté-

négro. La Serbie et Monténégro forment donc une zone neutre continue. La Russie accepte, par conséquent, que l'Autriche-Hongrie procède à l'annexion de la Bosnie et de la Herzégovine.

janv., *8/20*. — La Conférence des grandes puissances de Constantinople échoue en face du refus de la Porte d'accepter ses décisions.

févr., *16*. — La signature du traité de paix serbo-turc sur la base du *statu-quo ante bellum*.

mars, *4/16*. — *Roumanie*. Deux nouveaux régiments d'artillerie sont constitués.

mars, *12/24*. — La convention additionelle au traité de Budapest précise les limites des annexions de l'Autriche-Hongrie et de la Russie après la guerre ; l'Autriche-Hongrie va occuper la Bosnie et la Herzégovine et la Russie va rétablir ses frontières européennes d'avant 1856.

mars, *19/31*. — Le protocole de Londres. Les grandes puissances demandent à la Porte des réformes urgentes pour la protection des populations non-musulmanes de l'Empire.

avril, *4/16*. — La conclusion de la convention roumano-russe permettant le passage des troupes russes par le territoire roumain, vers le sud du Danube.

avril, *5/17*. — *Roumanie*. Le Conseil des Ministres approuve les propositions du ministre de guerre, le général Alexandre Cernat, visant la mobilisation de l'armée permanente et territoriale avec ses réserves, l'organisation des milices dans des corps actifs et l'appel des gardes des villes au cas où la situation sera critique.

avril, *12/24*. — La Russie déclare la guerre à la Turquie. Les troupes russes passent la frontière de la Roumanie ; les unités de chevallerie arrivent au pont de Barboşi sur Sereth.

avril, *14/26*. — Le parlement roumain vote la convention avec la Russie et des crédits supplémentaires pour la sauvegarde « des droits et des intérêts de la Roumanie ».

avril, *17/29*. — Les volontaires bulgares de Russie s'organisent dans « l'Armée populaire de volontaires » sous la commande d'un général russe.

avril, *21/mai*, *3*. — Les navires de guerre ottomans bombardent Braïla.

avril, *26/mai*, *8*. — L'artillerie turque attaque les villes roumaines danubiennes : Calafat, Bechet, Oltenitza et Călăraşi.

avril, *29/mai*, *12*.—*avril*, *30/mai*, *13*. — Les deux Chambres de la Roumanie déclarent l'état de guerre avec la Turquie.

mai, *9/21*. — La session extraordinaire de la Chambre des Députés qui proclame l'indépendance de la Roumanie. Le ministre des Affaires étrangères, Mihail Kogălniceanu, déclare qu'à la suite du vote de l'état de guerre « nous sommes indépendants, /. . ./ nous sommes une nation libre et indépendante ».

mai, *11/23*. — Le gouvernement roumain annulle le tribut dû à la Porte (914.000 lei) ; la somme est mise à la disposition du Ministère de Guerre.

juin. — *Roumanie*. Le parlement adopte la loi permettant l'admission dans l'armée, au cours de la guerre, des officiers d'origine roumaine qui ont servi aux armées régulières étrangères ; on donne ainsi la possi-

bilité de participer à la guerre aux officiers roumains de toutes les provinces roumaines.

juin—juillet.— Roumanie. Des volontaires roumains de Transylvanie, de Banat, de Bucovine arrivent dans le pays pour être enrôlés. L'organisation des manifestations en leur honneur à Ploiești et dans d'autres villes. Les demandes répétées d'extradition de l'Autriche-Hongrie échouent.

juin, 15/27. — Les premières troupes russes passent le Danube par Zimnicea et occupent Šištov.

juillet—août. — Dans toutes les villes de Transylvanie, notamment à Brașov et à Sibiu, s'organisent des Comités de solidarité avec l'armée roumaine, qui collectent des offrandes, des médicaments et des vêtements.

juillet. — Grèce. La création d'un groupe de volontaires, dirigé par un officier français, en vue de la participation aux actions militaires en Macédoine, si les circonstances seront favorables.

juillet, 4/16. — L'armée russe du général Krüdner s'empare de Nicopole. Les troupes roumaines et les batteries roumaines et russes de Islaz, Flămînda et Turnu Măgurele contribuent au succès de l'action.

juillet, 7—8. — Les troupes du général russe Gurko contrôlent le col de Šipka. Les forces ottomanes se retirent vers Karlovo.

juillet, 8/20. — La première bataille de Plevna ; l'attaque russe est repoussée par les troupes ottomanes qui se renforcent dans cette région en consolidant fortement la ville.

juillet, 10/22. — L'armée russe entre dans Stara Zagora.

juillet, 16/28. — Suleiman Pacha, le commandant de l'armée turque au front de Monténégro, est transféré sur le front bulgare et arrive à Karabunar avec des forces puissantes.

juillet, 18/30. — Les troupes russes sont repoussées, avec de grosses pertes, dans la deuxième bataille de Plevna.

juillet, 19/31. — Suleiman Pacha déclenche l'offensive contre les unités russes et réussit à imposer son contrôle à Stara Zagora.

juillet, 19/31. — Le grand duc Nicolae, le commandant suprême des armées russes des Balkans adresse au prince Carol de Roumanie le télégramme suivant : « Les Turcs ayant amassé les plus grandes masses à Plevna, nous abîment. Prie de faire fusion, démonstration et, si possible, passage du Danube que Tu désires faire. Entre le Jiul et Corabia cette, démonstration est indispensable pour faciliter mes mouvements ».

juillet, 23/août, 4. — Pour répondre à l'appel du grand duc Nicolae les forces roumaines sont organisées dans deux groupes opératifs : l'armé d'opérations (44.000 hommes, 7000 chevaux et 110 canons) et l'armée d'observation (11.000 hommes, 1350 chevaux et 74 canons) ayant la mission de la défense du territoire national.

août, 10/22. — Les premières unités roumaines de la IV-e Division prennent des positions devant Plevna.

août, 16/28. — La rencontre du tsar, du grand duc Nicolae et du prince Carol. Les troupes russo-roumaines du front occidental sont mises sous la commande du prince Carol, secondé par le général russe Zotov comme chef de l'État-major et par le général roumain Alexandre Cernat.

août, 30/sept., 11.—août, 31/sept., 12. — La troisième bataille de Plevna, l'une de plus grandes de la guerre. Les troupes roumaines

conquièrent la redoute Grivitza I, mais l'attaque sur la redoute Grivitza II est rejetée.

nov., 7/19.—nov., 9/21. — Les forces roumaines occupent Rahova (Oréahovo) en facilitant la blocade complète de Plevna.

nov., 27/déc., 9.—nov., 28/déc., 10. — Après une tentative échouée de percer l'encerclement, le commandant de Plevna, Osman Pacha, capitule en remettant son sabre au colonel roumain Cerchez. Les troupes russo-roumaines prennent en captivité toute la garnison turque et capturent un important matériel de guerre.

nov., 27/déc., 9. — Au Quartier Général russe de Poradim, le tsar Alexandre II approuve les conditions des préliminaires de la paix avec la Turquie.

déc. — Les consuls grecs de Salonique et de Monastir essayent l'organisation des forces locales en Macédoine.

déc., 1-er. — La Serbie rentre en guerre et ses troupes coopèrent avec les unités russo-roumaines.

déc., 24/1878, janv., 5. — Les premières unités russes passent les Balkans en ouvrant le chemin vers Constantinople.

déc., 28/1878, janv., 9. — L'armée turque commandée par Veysel Pacha est vaincue entre Šipka et Sernovo par les troupes du général russe Radetzki.

1878, janv., 4/16. — Les troupes russes du général Gurko entrent dans Plovdiv.

janv., 8/20. — Les forces russes, commandées par les généraux Gurko et Radetzki, s'emparent d'Andrinople en se dirigeant vers la mer de Marmara.

janv., 12/24. — Après une attaque énergique et foudroyante, les troupes roumaines occupent Smîrdan, point important dans le système de défense de Vidine.

janv., 15/27. — L'artillerie roumaine déclenche un violent bombardement contre la forteresse de Vidine.

janv., 23/févr., 4. — La signature, à Andrinople, de l'armistice de la guerre russo-roumano-turque.

janv., 31. — *Grèce.* Le nouveau gouvernement Alexandros Koumoundouros obtient l'accord du parlement pour l'occupation de la Thessalie.

févr., 2. — Après l'entrée des troupes helléniques en Thessalie, le ministre des Affaires étrangères envoie une circulaire aux cabinets des grandes puissances : la Grèce désire la défense des compatriotes et non pas la guerre avec la Turquie.

févr., 6. — Sous la pression des grandes puissances, le gouvernement hellénique rappelle ses troupes de Thessalie.

févr., 19/mars, 3. — Le traité préliminaire de paix entre la Russie et la Turquie, signé à San Stefano, stipule la reconnaissance de l'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro, et l'autonomie de la Bulgarie avec des frontières élargies ; en même temps Dobroudja est cédée à la Russie, qui se réserve le droit de la changer « avec la partie de Bessarabie détachée en 1856 ».

mars, 11/23. — La signature à Rome de la convention commerciale et de navigation roumano-italienne.

mars, 18/30. — La conclusion à Vienne de la convention commerciale roumano-helvétique.

avril, 6/18. — *Bucarest.* La signature de la convention commerciale roumano-hellénique.

juin, 1/13.—juillet, 1/13. — Le Congrès international de Berlin, convoqué pour la révision du traité de San Stefano, reconnaît l'indépendance de la Roumanie et ses droits sur la Dobroudja, ancien territoire roumain, mais les districts Bolgrad, Cahul et Ismail du sud de la Bessarabie (rétrocédés à la Moldavie par le Traité de Paris de 1856) sont de nouveau incorporés à l'Empire tsariste ; on reconnaît aussi l'indépendance de la Serbie et du Monténégro avec quelques rectifications territoriales ; la Bulgarie devient principauté autonome et la Roumélie orientale est constituée dans une province autonome.

VLAD ȚEPEȘ, SES RÈGNES ET SA LÉGENDE EN MARGE DE DEUX LIVRES RÉCENTS *

M. BERZA

Combien curieux que cela puisse paraître et malgré tout l'intérêt que l'historiographie roumaine moderne n'ait cessé d'accorder au personnage et à son époque, nous manquions encore jusqu'à ces derniers mois d'une vraie étude monographique consacrée à l'un des plus importants princes roumains du moyen âge [1]. Nous en avons maintenant deux, parues à l'occasion du 500e anniversaire de la mort de Vlad Țepeș (1476), mais aucune d'entre elles n'est un simple ouvrage commémoratif. Bien au contraire, elles sont toutes les deux le fruit de longues recherches, d'une lecture attentive des sources et de l'effort soutenu de surprendre la réalité historique, enfouie bien souvent sous la couche épaisse de cette légende que l'« Empaleur » eut la malchance de susciter autour de sa personne dès son vivant. Les deux auteurs — N. Stoicescu et Șt. Andreescu — appartiennent à des générations différentes. Nous avons eu, à plusieurs reprises, l'occasion de signaler dans cette Revue l'intérêt de la riche production scientifique du premier [2]; le second a fait son début ici-même, il y a neuf ans [3]. Leurs livres, partis en lignes générales de la même information — et comment auraient-ils pu en faire autrement? — sont loin de faire double emploi; au contraire, ils se complètent, se confirment ou offrent des interprétations partiellement différentes, tout en aboutissant à des jugements de valeur sensiblement similaires.

N. Stoicescu a construit son livre d'une manière qu'on peut considérer classique, avec des « parties » pour chacun des trois règnes de Țepeș (une quatrième partie est réservée à la légende et à la figure du prince

---

* Nicolae Stoicescu, *Vlad Țepeș*, Editura Academiei R. S. România, București, 1976, 238 p., 1 carte (pp. 231—238 : résumé anglais); Ștefan Andreescu, *Vlad Țepeș (Dracula). Între legendă și adevăr istoric* (Vlad Țepeș — Dracula — entre la légende et la vérité historique). Editura Minerva, București, 1976, 302 p. (résumé anglais, pp. 275—284).

[1] Le livre publié en 1896 par I. Bogdan — *Vlad Țepeș și narațiunile germane și rusești asupra lui* — ne prétendait pas remplir cette fonction. Une monographie sur Vlad Țepeș, due à deux auteurs dont l'un d'origine roumaine et très au courant des recherches entreprises en Roumanie a paru récemment aux Etats-Unis: R. Florescu et R. T. Mc Nally, *Dracula. A biography of Vlad the Impaler (1431—1476)*, New York, 1973; v. aussi G. Giraudo, *Drakula. Contributi alla storia delle idee politiche nell'Europa orientale alla svolta del XV secolo*, Venezia, 1972.

[2] 8 (1970), pp. 734—737; 11 (1973), pp. 169—170; 14 (1976), pp. 553—554.

[3] *Une information négligée sur la participation de la Valachie à la bataille de Kossovo.* 6 (1968), pp. 85—92; v. aussi 13 (1975), pp. 511—524; 14 (1976), pp. 373—379.

dans le folklore roumain, la littérature et l'art, l'historiographie), avec des chapitres spéciaux, pour le règne principal, traitant successivement de la politique interne, des rapports avec la Moldavie, avec la Transylvanie et la Hongrie et avec l'Empire ottoman et de la chute du prince en 1462. Chaque événement est discuté à la lumière de l'ensemble des sources, citées copieusement, et des interprétations données précédemment par les historiens. L'on a ainsi, dans cet ouvrage de solide érudition, l'éventail des sources et des solutions proposées précédemment aux problèmes qu'elles posent, avec les options justifiées de l'auteur ou les solutions qu'il offre lui-même au lecteur. Quant à Ştefan Andreescu, sans dédaigner l'érudition et tout en ayant soin de marquer l'apport des prédécesseurs, il dirige son exposé et les discussions qu'il entreprend vers les points qu'il considère essentiels ou plus aptes à permettre des interprétations nouvelles, ce qui donne à l'ensemble une allure plus vive. D'ailleurs, sans que son intérêt pour l'histoire concrète en ait eu à souffrir, Şt. Andreescu s'est laissé largement attiré par le mystère de la légende née sur les traces de son héros, pour refleurir depuis trois quarts de siècle sous la forme abâtardie du « vampire » Dracula. Il leur fait dans son livre des parts égales et cette seconde partie, dédiée à la légende, n'est assurément pas la moins attachante.

Nous ne pourrons sans doute pas relever dans ces notes, en marge de leurs livres, toutes les contributions de détail des deux auteurs. Nous nous contenterons, en l'occurrence, de les suivre dans leurs conclusions principales et de marquer en même temps certains problèmes qui nous apparaissent encore ouverts.

Sur l'enfance et l'adolescence du prince, d'abord, nous continuons à ignorer tout, ou presque tout. N. S. le suppose né vers 1431 (table chronologique, p. 227 ; v. aussi Şt. A., p. 145). Pour le même auteur (p. 33), qui n'est pas le premier à l'affirmer, il aurait été par sa mère, selon le témoignage de Dlugosz, neveu du voivode Roman de Moldavie et petit-fils du voivode Ilie, ce qui ferait de ce dernier un grand-père à 22 ans. Şt. A. accepte cette même parenté à la p. 18, pour que pris ensuite de scrupules, il se demande (p. 49, n. 12), avec d'autres auteurs d'ailleurs, s'il ne s'agissait pas plutôt d'une sœur que d'une fille d'Ilie. Hypothèse d'autant plus tentante pour les amateurs de symbôles, qu'elle fait de Ţepeş rien de moins qu'un cousin germain d'Etienne le Grand. Encore faudrait-il trouver cette fille d'Alexandre le Bon, disposée à épouser — et cela durant le règne de son propre père — un bâtard princier dont le père était depuis longtemps mort et auquel, parmi la foule des prétendants au trône valaque, il était difficile de prévoir, à ce moment-là, un avenir quelconque.

En ce qui concerne les années passées par Ţepeş chez les Turcs, N. St. les situe entre 1442 et 1448 (p. 10 et, avec un point d'interrogation pour la seconde date, à la table chronol.). Şt. A. est d'accord avec les deux dates, tout en précisant que cette présence ne fut pas continue. En suivant Aşîk-pacha-zadé, il note qu'en 1442 (en fait, le chroniqueur turc met l'événement quelques années plus tôt) Vlad et son frère furent enfermés dans la forteresse d'Egrigöz (Doucas, qui place le fait toujours en relation avec la chute de Semendria — 1439 — donne comme lieu de détention la forteresse de Nymphaion). Sur le témoignage de Doucas en faveur d'une restitution des deux garçons, Şt. A. considère qu'ils furent

ensuite rendus à leur père « durant la longue campagne » de 1443—1444 (p. 33 et, en indiquant l'année 1443 comme fin de ce premier séjour chez les Ottomans, p. 38). Doucas place en réalité la libération des otages *après* la campagne, pendant les tratatives de paix, donc en 1444. Les enfants durent retourner auprès de la Porte « après la paix conclue par Vlad Dracul avec les Turcs en 1447 ou, plutôt, dès 1446 » (p. 33—34 ; plus catégorique pour le second séjour en 1446—1448, p. 38).

Nos deux auteurs sont d'accord pour accepter un bref premier règne de Vlad Țepeș en 1448, règne dont l'existence, suggérée depuis longtemps, fut démontrée récemment par M. Cazacu dans cette Revue (selon N. St., p. 25, « probablement en octobre—novembre » ; d'après Șt. A., p. 38, « en septembre—novembre ») ; par contre, ils s'opposent tous les deux, et avec raison, à la tentative faite ultérieurement par C. Stoide d'attribuer à cette première présence de Țepeș sur le trône de la Valachie une longueur excessive : depuis 1447 jusqu'au début de 1450 (cf. à ce sujet, tout dernièrement, Fr. Pall, in « Rev. roum. d'hist », XV (1976), pp. 447—463). Après ce passage au pouvoir obtenu avec le concours des forces turques et qui prit fin lors du retour de Vladislav II de Kossovo, Vlad Țepeș, de nouveau simple prétendant au trône, se dirigea, selon N. St. (p. 33), vers la Moldavie ; plus plausiblement, comme l'indique Șt. A. (pp. 38 n. 90, 46—47), il est revenu d'abord chez les Turcs — surtout si Vladislav II a recouvré son trône avec l'aide de la Moldavie (*ibid.*, p. 37) — pour ne se rendre qu'ensuite en Moldavie, peut-être sous Bogdan II, donc après octobre 1449 (p. 49). C'est de la Moldavie en tout cas qu'il passa en Transylvanie, où il est signalé pour la première fois le 6 février 1452, ce qui a fait mettre son départ en rapport avec la mort de Bogdan II (16 oct. 1451). D'après une lettre de Jean Hunyadi du 30 mars de la même année 1452 (citée par Șt. A., p. 49 et n. 9), Țepeș serait encore retourné en Moldavie. Pour combien de temps ? Nous l'ignorons, comme nous ignorons aussi, au cas où il était réellement parti (N. St., p. 33, en doute), les circonstances de son retour en Transylvanie. On le rencontrera aussi à Bude, où il fut présenté au roi Ladislas, mais c'est en Transylvanie surtout qu'il a dû attendre l'occasion de ressaisir le pouvoir en Valachie.

Șt. Andreescu est tout aussi attentif, et plus encore peut-être que N. Stoicescu, au développement des relations internationales, à une époque de rapide expansion ottomane dans le Sud-Est de l'Europe, où la situation politique de la Valachie est en si étroite dépendance des rapports entre la Hongrie et l'empire des Sultans. Mais il veut éclairer cette période extrêmement agitée de l'histoire de la principauté en s'aidant aussi d'un principe général de politique interne. Ce principe, il pense l'avoir trouvé dans la fameuse lutte entre les « Dănești » et les « Drăculești », idée chère à Xenopol, sur laquelle il avait construit une de ses séries historiques et que I. C. Filitti semblait avoir enterrée depuis un demi-siècle. Personne ne songe à nier l'existence au sein de la famille princière, au XV^e siècle, d'une descendance de Dan I^{er} et d'une autre de Mircea l'Ancien, animées souvent par une violente haine réciproque, et qui servaient, dans une compétition générale autour du trône, à polariser les forces politiques du pays. Les arguments du jeune historien ne sont toutefois pas assez onvaincants pour voir avec lui dans cette lutte entre les deux branches

princières « l'idée politique centrale » (p. 20), qui permettrait d'expliquer « les agitations internes de la Valachie », « au moins pour les premières décennies après la disparition de Mircea » (dans la première moitié du XVI[e] siècle, il ne s'agira plus que d'« une politique secondaire » ; *ibid.*, n. 23)[4].

En fait, les luttes acharnées entre les factions des boyards, groupées autour des deux branches rivales mais aussi autour de prétendants de la même branche, ne sont pas, ainsi que le pensaient tant d'observateurs étrangers de l'époque, le résultat d'un tempérament particulier des Roumains, comme elles ne sont pas la simple suite de l'existence des branches rivales et, en général, des prétendants au trône, ni même d'un système défectueux de succession, qui permettait l'accès à la couronne à tous les descendants, légitimes ou non, de ceux qui avaient passé au pouvoir. Tout ceci n'est que la conséquence d'une certaine structure de l'Etat, déterminée, à son tour, par le rapport de force entre la classe dominante et le pouvoir princier et, plus largement, les rapports de force au sein de la société. Revenir à la lutte entre les « Dănești » et les « Drăculești », c'est se contenter de regarder la façade, à un moment où les efforts pour pénétrer en profondeur sont encore tellement urgents.

Revenons à notre personnage, qui se préparait au moment où nous l'avons quitté, à réoccuper le trône valaque, cette fois-ci pour son vrai règne, celui qui lui permettra de donner sa mesure.

Quand cet événement advint-il ? Șt. A. le place, comme on le fait communément, entre le 15 avril 1456 — date du dernier document de

[4] Les deux textes contemporains qui attestent cette rivalité comme forme spécifique de la vie politique roumaine de l'époque sont loin d'avoir une valeur indiscutable. Celui d'Aeneas Sylvius n'est qu'une généralisation hâtive et confuse, car le principal collaborateur de Jean Hunyadi dans la lutte antiottomane ne fut pas un « Dănesc », mais Vlad Dracul lui-même, dont le fils accéda d'ailleurs au trône avec le concours du grand capitaine. Quant à Nicolaus Olahus, il ne fait que reprendre le texte prestigieux de l'humaniste italien et lui ajouter des traditions de famille incontrôlables sinon douteuses, qui avaient comme but principal de mettre en valeur sa propre origine. P. Chihaia tente dans son dernier livre (*De la « Negru Vodă » la Neagoe Basarab. Interferențe literar-artistice în cultura românească a evului de mijloc.* București, 1976, pp. 127—128) d'identifier l'introuvable Manzilla, grand-père de Nicolaus Olahus, avec le seul personnage connu dont le nom ait une certaine ressemblance. C'est le boiard Mînzea, réfugié en Transylvanie en 1462, lors de la chute de Țepeș et resté fidèle à son prince qu'il attendra au moins jusqu'à sa sortie de prison. La situation serait bien curieuse, car selon le même Olahus, un des fils de ce Manzilla aurait été tué par Țepeș, tandis que le cadet s'enfuyait en Transylvanie, pour échapper aux rigueurs du même prince. D'ailleurs, à suivre les errements de la mémoire du prélat, étant donné que dans son testament il qualifie Mihnea le Mauvais de « patruus », en bonne logique il faudrait conclure que Manzilla n'était autre que Țepeș et que Olahus était donc, le petit-fils de ce dernier.

Dans le même chapitre de son livre, chapitre intitulé '*La famille corvine' de Valachie*, P. Chihaia s'arrête sur un aspect plein d'intérêt du titre que portent certains princes roumains de la seconde moitié du XVI[e] et de la première du XVII[e] siècle, à savoir Pierre le Boiteux de Moldavie, son neveu Mihnea II de Valachie, le fils et le petit-fils de ce dernier, Radu Mihnea et Alexandre «Coconul» (l'Infant). Ils sont, comme Mihnea, « e Corvina regia familia », ou comme Pierre le Boiteux, « ex Corvina Mihnistarum Valachiae principum, regia familia », ou signent tout simplement comme le fils de Mihnea II, Radu Mihnea Corvin.

Je ne suivrai pas P. Chihaia dans tous les rapprochements qu'il fait à ce sujet ; je veux seulement souligner le fait que tous les quatre princes mentionnés sont les descendants de Vlad Țepeș par Mihnea le Mauvais et que même si l'épouse de ce prince, parente du roi Mathias, dont parlent les sources, était une « Corvin », Mihnea le Mauvais était justement celui des fils de Țepeș qui ne provenait pas de ce mariage.

Vladislav II — et le 3 juillet de la même année, lorsque Jean Hunyadi, en route vers Belgrade, faisait savoir aux Saxons de Transylvanie qu'il avait confié à Vlad le soin de leur défense. N. St. fait toutefois remarquer que dans sa lettre du 3 juillet Hunyadi ne donne pas à Vlad son titre princier complet, mais se contente de l'appeler simplement « Vlad vaevoda » ; il en conclut avec raison que l'expédition en Valachie a dû avoir lieu après cette date, très probablement même après la victoire de Belgrade, ce qui trouverait sa confirmation dans l'inscription de la pierre tombale de Vladislav II — la pierre date, il est vrai, du début du XVI^{e} siècle et comporte une légère erreur concernant l'année (1455, au lieu de 1456) —, qui donne comme jour de la mort de ce prince le 20 août [5].

Nous continuons à manquer de tout détail sûr touchant le déroulement de l'expédition qui mit fin au règne et à la vie de Vladislav II. Il reste assuré néanmoins que Vlad venait de Transylvanie — et non pas de chez les Turcs, comme on le soutint encore récemment —, qu'il s'appuyait sur des forces transylvaines, mais qu'il bénéficia aussi d'importantes adhésions parmi les boyards. Evidemment, la datation soutenue par N. St. pour ce début de règne pose sous un jour nouveau la question de la contribution de Jean Hunyadi à cet événement. Il semble hors de doute que ce dernier, qui confiait à Vlad, au moment de son départ pour Belgrade, la défense de la Transylvanie du Sud contre une éventuelle attaque venant de la Valachie et dont on connaît l'évolution de ses rapports avec Vladislav II, voyait dans le prétendant roumain un futur prince de Valachie. Il semble néanmoins que la décision concrète de l'expédition outre-monts, réalisée à un moment où Hunyadi se trouvait loin, sinon déjà mort, fût prise de la seule initiative de Vlad, ce qui lui permettra de dire ensuite qu'il avait occupé son trône « sans l'aide de personne ».

Ainsi que nous l'avons déjà dit, N. Stoicescu a dédié dans son livre un chapitre spécial à « la politique interne de Vlad Țepeș » (pp. 39—58). Tâche difficile entre toutes, si l'on se souvient qu'en fait de documents proprement internes, on n'a conservé de ce règne de six ans, que quatre pièces, tandis que la vieille chronique, rédigée dans sa forme actuelle dans la seconde moitié du XVII^{e} siècle, lui réserve tout juste dix lignes, dont huit racontent un fait de caractère légendaire. L'on est donc réduit à se contenter de jugements globaux émis par des témoins plus ou moins lointains, de preuves indirectes tirées d'autres sources et surtout à faire appel, malgré tous les risques que cela comporte, à la très riche source de la légende.

N. Stoicescu reste attaché, et je l'en félicite, aux notions d'« émiettement féodal » et de « centralisation de l'Etat » appliquées aux situations roumaines du XV^{e} siècle. Au second terme, il semble pourtant préférer celui de « raffermissement de l'autorité centrale », qui est toutefois moins apte que le premier à exprimer l'ensemble du processus, avec tout ce qu'il comporte de moyens mis à la disposition de l'autorité centrale pour exercer son action au sein de la société, aussi bien en ce qui concerne

---

[5] Cf. B. Câmpina — Șt. Ștefănescu, in *Istoria României*. II, p. 465, où après une allusion à la victoire de Belgrade, nous lisons : « Le 22 août 1456, en profitant des circonstances externes et aidé par une partie des boyards, Vlad élimine Vladislav-Dan (= Vladislav II) et s'empare du trône ».

l'étendue des attributions que la pénétration dans des couches plus profondes. Quant au simple phénomène de renforcement, étant donné que le pouvoir princier reste dans toutes les conditions une « autorité centrale », on peut avoir un raffermissement de cette autorité sans que pour cela il y ait aussi une action proprement centralisatrice, comme ce fut le cas de Mircea l'Ancien, par exemple [6]. Il ne faut pas confondre, d'autre part, ni les droits théoriques d'un souverain avec les droits effectivement exercés — les rois de France du XI^e siècle avaient théoriquement les mêmes droits que Louis XI — ni l'attitude despotique de certains princes avec l'action centralisatrice, tandis qu'il est possible que cette dernière se poursuive, en tant que phénomène objectif, sous des princes relativement médiocres, comme, pour la Valachie, Basarab Ţepeluş [7].

Il est difficile de juger, dans la pénurie d'une information adéquate, l'œuvre de centralisation tentée par Vlad Ţepeş. Néanmoins, même ce qu'on peut lire à travers la légende ou les échos lointains, laisse l'impression qu'au delà de la nature indubitablement despotique du prince, il s'agissait d'un effort très poussé de concentration du pouvoir, qui est l'un des aspects de la centralisation. C'est dans ce sens que N. St. examine successivement, dans des pages pleines d'intérêt, la conception de Ţepeş sur l'autorité princière et sur sa propre position, vue — hélas — surtout à la lumière du « Récit sur Dracula voivode », ses relations avec les boyards, les mesures contre les pauvres et les vagabonds, la protection du commerce, la justice, le fonctionnement du conseil princier et l'organisation de l'armée et, pour clôre, ce qu'on sait de Bucarest, en tant que résidence princière. Dans son ensemble, le chapitre construit une image cohérente des tendances du règne. Parfois on a quand même l'impression que l'auteur — et il n'est pas, sans doute, le seul dans cette situation — est enclin d'accorder à la légende plus de crédit qu'elle ne le mérite. Ainsi, par exemple, dans le cas de l'anecdote sur les ambassadeurs dont le prince fit clouer les couvre-chefs pour les punir de ne les avoir pas enlevés, simple thème folklorique comme I. Chiţimia l'a fait voir, il est d'avis que la version allemande « semble plus proche de la vérité », parce qu'au lieu de Turcs à turban il s'y agit de « Wahlen » à bonnet sous le chapeau (p. 42, n. 7 ; St. A., p. 182, n. 72, se demande, à propos de la même anecdote dans sa version slave, s'il ne faut pas y voir affirmé le fait que « Vlad Ţepeş était un défenseur rigoureux des coutumes, des traditions de son pays, situation menacée d'être modifiée par les Turcs »). Le même est le cas des mesures contre les pauvres et les vagabonds, où N. St. plaide à force de témoignages contemporains de l'Occident pour le caractère très répandu de semblables mesures, sans discuter la crédibilité de la légende et la mesure dans laquelle elle peut refléter une certaine réalité. Ou encore, celui de la punition des habitants de la capitale, racontée toujours dans une lumière de légende par la chronique, probablement d'après une tradition locale et dont St. A. tâche à son tour de préciser la date. La justice de Ţepeş était sans doute terrible ; mais ce qu'il y avait de plus étonnant — et qui donne aux récits qu'on en a conservés

---

[6] V. B. T. Câmpina et D. Mioc, in *Istoria României*. II, pp. 362–385.
[7] *Ibid.*, p. 462 et Stoicescu, p. 46, n. 24.

leur caractère légendaire — ce n'était pas le fait de soumettre aux punitions, « dans une société où la justice avait un caractère de classe prononcé » (p. 50), les boyards aussi (les privilèges dont ils jouissaient ne les en exemptaient pas), mais celui de punir toutes les fautes de la même peine : la mort.

N. St. accepte les mesures du prince pour se créer une force militaire qui ne dépende que de lui et croit à la réalité, niée par d'autres, des troupes levées par les grands boyards, mais conteste l'existence, soutenue par B. Câmpina, qui empruntait la bien-connue formule d'Engels, d'un « monopole des armes » au profit de la classe nobiliaire et contre lequel aurait eu à lutter Vlad Țepeș. Et ceci pour le motif que dans des campagnes décisives, la force de résistance a été assurée par le « grand ost ». Il reconnaît toutefois que pour le reste — « et surtout dans les luttes entre les prétendants au trône » — on recourait au « petit ost », formé de dépendants directs du prince aussi bien que de dépendants des grands boyards (p. 53). Or, le « monopole des armes » des boyards s'exerçait justement par cette force autonome dont ils disposaient, qui se faisait sentir dans les rapports avec le prince et avant tout dans la possibilité de soutenir contre lui des prétendants au trône. Il n'exclut pas le rôle fondamental des paysans dans les grandes guerres, comme il ne suppose pas l'absence, inconcevable d'ailleurs, de toute force militaire à la dépendance directe du prince. Il me semble aussi que N. St. exagère, en compagnie d'autres auteurs, la fonction anti-ottomane que Țepeș pouvait confier aux « fortifications en bois et en terre » (p. 57) de la cour princière qu'il avait fait reconstruire à Bucarest.

La politique interne de Țepeș offre aussi à Șt. A. la matière du paragraphe intitulé « Vlad Țepeș et les boyards » (pp. 77—90), où nous retrouvons l'action soutenue du prince pour assurer son autorité, vue cette fois-ci sous l'éclairage de la lutte entre « Dănești » et « Drăculești ». Ainsi, l'anecdote déjà mentionnée sur la punition des habitants de Tîrgoviște est censée démontrer « combien acharné fut Vlad Țepeș contre tous ceux qui au cours du temps n'avaient pas gardé leur fidélité aux Drăculești, en se ralliant aux Dănești » (p. 83). De même, au fameux banquet achevé par le grand massacre des boyards de la légende allemande, la réponse attendue par le prince à sa question était : « sept princes », ce qui correspondrait « exactement à son ascendence directe » — dans son calcul, l'auteur est pourtant forcé d'introduire comme septième Vladislav I^{er} —, cette lignée étant à ses yeux la seule légitime, tandis que les boyards s'étaient rendus coupables « d'avoir reconnu aussi d'autres princes » (p. 81).

A l'instar de N. St., Șt. A. estime importante la promotion au rang des « viteji » des meilleurs guerriers et considère comme probable le développement sous Vlad Țepeș d'une institution sur laquelle il se serait « basé durant tout son second règne » (p. 87). En réalité, la seule mention documentaire pertinente des « viteji » valaques, que l'on trouve chez les deux auteurs, est celle du « Récit sur Dracula voïvode ». Les autres cas invoqués par Șt. A. pour le XV^e siècle sont peu convaincants. Quant au « strenuus miles » Ladislas de Dobca, qui combattit « viriliter » contre les Turcs aux côtés de Vladislav I^{er} et reçut de la part de son princier

parent des donations en Transylvanie (Țara Făgărașului), il n'a rien à voir avec les « viteji » de Valachie. Une mention des « viteji » valaques a été relevée chez Ureche par A. Cazacu [8]. Elle provient de l'ancienne chronique d'Etienne le Grand — nous la trouvons dans la Chronique anonyme et dans Putna II (*Cronicile slavo-române*, pp. 8 et 57) — et est, assurément, connue de tout le monde, car il s'agit des nombreux « viteji » faits prisonniers à Soci et exécutés ensuite par ordre d'Etienne le Grand.

Les relations de Vlad Țepeș avec la Moldavie qui, dans le livre de N. St., bénéficient d'un chapitre spécial, d'ailleurs très bref (pp. 59—64), se rapportent essentiellement à l'occupation du trône de Moldavie par Etienne le Grand et, ensuite, aux années 1462 et 1476. Nous retrouverons les deux derniers moments dans leur contexte général. Quant aux événements d'avril 1457, tout ce qu'on peut dire de sûr, c'est que le nouveau prince de Moldavie venait de Valachie, avec une aide militaire accordée par Vlad Țepeș. Affirmer que Țepeș « amena avec lui (de Transylvanie en Valachie) son cousin Etienne qui y attendit le moment favorable pour occuper le trône », c'est une supposition plausible, mais pas plus. En ce qui regarde l'hypothèse rappelée par Șt. A. (p. 64) que l'installation d'Etienne le Grand en Moldavie aurait fait partie du même plan de Jean Hunyadi qui mena au trône Vlad lui-même, elle n'est, certes, pas à exclure, mais la datation proposée par N. St. pour le début du règne de ce prince la rend plus fragile encore. Quoi qu'il en soit, Șt. A. a sans doute raison de souligner qu'en tout cas la réalisation du projet « appartient exclusivement à Vlad Țepeș ».

Autrement riche est la matière offerte par les relations du prince valaque avec la Transylvanie et la Hongrie. Sensiblement renouvelée par les études récentes de G. Gundisch, elle est traitée avec toute l'attention requise dans les deux livres que nous sommes en train d'examiner, N. St. lui dédiant l'un de ses chapitres les plus étendus (pp. 65—84).

Dans les rapports de Vlad avec les puissantes communautés saxonnes de Transylvanie, les périodes d'accalmie alternent avec celles de tension et de conflit aigu. La présence en Transylvanie de prétendants au trône de la Valachie, prêts à passer la frontière dès que les circonstances l'auraient permis et les divisions intestines du royaume de Hongrie avec leurs répercussions dans cette province de la couronne de St. Etienne, venaient encore compliquer une situation explosive issue des intérêts économiques divergents qui opposaient les deux parties. La politique de défense des marchands valaques et de leurs intérêts promue par le prince réduisait gravement le rôle des négociants saxons de Brașov et de Sibiu sur un marché qu'ils étaient habitués à dominer. Le moment essentiel dans l'évolution de ces rapports et autour duquel on continue à discuter est celui de l'institution — parallèle à celle en vigueur en Transylvanie au bénéfice des deux grandes villes — du droit d'étape et de dépôt en faveur de quelques centres de commerce de la Valachie. Tandis que Șt. A. (p. 67 et n. 79) se rallie à G. Gündisch — qui, à vrai dire, parle assez vaguement de « premières tentatives » (« Studii », XVI, 1963, p. 686) — pour dater cet événement de l'hiver 1456—1457, N. St. (p. 69 et n. 12;

---

[8] V. Costăchel, P. P. Panaitescu, A. Cazacu, *Viața feudală în Țara Românească și Moldova, sec. XIV—XVII*, Buc. 1957, pp. 195 et 197.

p. 74 et suiv.) accepte la datation au début de l'année 1459, proposée par B. Câmpina et adoptée ensuite par d'autres auteurs (il est curieux de le voir enregistré à la table chronologique sous la date « 1459 <printemps»). N. St. discute aussi les avantages présentés par ce régime, que l'on retrouvera d'ailleurs en fonction sous certains successeurs de Țepeș.

L'évolution des rapports entre la Valachie et la Transylvanie pendant les six années du règne de Vlad aurait donc parcouru les étapes suivantes. Au début, pendant l'automne 1456, elles sont bonnes, un accord spécial, commercial et politique à la fois, étant conclu avec les Saxons de Brașov et de Țara Bîrsei et un autre, dont le texte s'est perdu mais l'existence est indubitable, avec ceux de Sibiu. Le prince avait en même temps renouvelé ses promesses solennelles de fidélité au roi Ladislas V. Trois mois plus tard, en décembre, ces relations de bon voisinage et de coopération s'étaient déjà gâtées. Le 17 de ce mois, la ville de Brașov était sollicitée de la part du roi de prêter son appui au prétendant Dan (frère de Vladislav II selon N. St. ; fils du même prince défunt, selon Șt. A.), dans sa tentative de s'emparer du trône de la Valachie. Les accusations portées contre Vlad sont très vagues et l'action entreprise à ses dépens n'apparaît pas comme l'effet d'une impulsion venue de la part des Saxons. Elle est, assurément, en relation avec les rapports établis par Vlad avec l'Empire ottoman.

Les questions économiques ne font leur apparition qu'au printemps de l'année suivante, dans la lettre de Vlad au conseil communal de Sibiu du 14 mars 1457. Cette fois-ci encore, il ne s'agit pas d'initiatives particulièrement rigoureuses de Vlad, mais au contraire de graves concessions faites, dans le but d'obtenir une aide efficace, par un autre prétendant, identifié avec le futur prince de Valachie Vlad le Moine et qui se trouvait installé dans la région de Sibiu, au moment où Dan, déjà mentionné, attendait à son tour dans celle de Brașov. L'expédition punitive de Vlad, qui suivit le refus des Saxons de Sibiu de renoncer à leur prétendant — elle est datée par Șt. A. de la fin du mois d'avril ou du mois de mai — est le premier acte d'hostilité constatable de la part de Țepeș (ce qui n'exclut sans doute pas une certaine fermeté dans les rapports commerciaux avec les Saxons, mais n'implique pas un nouveau type de relations). Les représailles furent terribles et leur souvenir se retrouve dans les « récits allemands » sur Dracula. Dirigées principalement contre la région de Sibiu, elles atteignirent probablement aussi la « Țara Bîrsei » (Burzenland).

Les rapports de Țepeș avec la Transylvanie ne pouvaient pas rester étrangers à la crise que traversait la monarchie hongroise. Dans le conflit qui oppose au roi en 1457 la faction de Michel Szilágyi, beau-frère de Jean Hunyadi, Vlad Țepeș est l'alliée de Szilágyi, tandis que les Saxons soutiennent Ladislas V. La trêve intervenue à la fin de l'automne entre le parti des Hunyadi et le roi fut doublée d'un accord conclu le 23 novembre, par la médiation de Szilágyi, entre le prince de Valachie et les Saxons de Brașov et de Țara Bîrsei, qui s'obligeaient à faire sortir le prétendant Dan de leur région. L'accord est ratifié le 1er décembre, par Vlad, qui mentionnait spécialement dans son acte la liberté du commerce dans son pays pour ses voisins d'outre-monts. Entre-temps, la mort de

Ladislas V venait de changer les conditions politiques générales. Dès le 24 janvier 1458, Mathias Corvin était élu roi de Hongrie. Si jusqu'au début de mars la tension se maintenait avec les Saxons de Sibiu, il ne semble pas qu'elle ait conduit à une nouvelle confrontation militaire. On peut supposer même l'intervention ultérieure d'un accommodement, à un moment où les relations avec Brașov étaient normales. N. Stoicescu a très probablement raison de conclure que « l'année 1458 peut donc être considérée comme une année pacifique et tranquille pour les relations de Țepeș avec les deux grandes villes de la Transylvanie du Sud » (p. 73). Quant à celles avec le nouveau roi de Hongrie, rien ne prouve qu'elles se soient détériorées (G. Gundisch, suivi par N. St. et Șt. A.), à la suite du conflit survenu entre Mathias et son oncle Szilágyi, conflit terminé par la mise en arrestation du dernier. Tout ce qu'on connaît est l'envoi d'un émissaire de Mathias à la cour de Vlad en septembre 1455. Il faudra attendre la parution du VI^{e} volume de l'*Urkundenbuch* pour pouvoir mieux juger la pièce qui en parle. De ce que nous en a révélé G. Gündisch (*ibid.*, p. 692), il est hasardeux de conclure qu'à la date du document la détérioration de ces rapports serait déjà intervenue et qu'elle fût due au fait que Vlad aurait embrassé les intérêts de l'oncle royal. D'ailleurs, la protection que Silágyi accordait depuis mars 1458 aux boyards valaques exilés en Transylvanie, et que Vlad ne pouvait pas ignorer, avait de quoi tempérer l'enthousiasme du prince pour son allié de l'année précédente. On ne peut attribuer une signification spéciale ni à la revendication par le roi, peu de jours après, de l'héritage du chancelier Mihail en vertu du droit d'aubaine (Gündisch, *op. cit.*, p. 693). La situation était complètement changée quelque six mois plus tard, lorsqu'au début d'avril 1459, le prétendant Dan se trouvait de nouveau dans la région de Brașov, protégé par le roi et attendant le moment de passer en Valachie. Dès janvier, d'ailleurs, un troisième prétendant, Laiotă Basarab, hébergé toujours en milieu saxon, mais cette fois dans la région de Sighișoara, se montrait tout aussi disposé à mettre fin à la carrière de Vlad et à ramener la bonne entente entre la Valachie et les marchands saxons.

Nous sommes juste à l'époque où le conflit n'est pas seulement rouvert mais se dirige vers ses formes les plus violentes. C'est alors — fin 1458, début 1459 ? — que Vlad dut introduire le nouveau régime du droit d'étape, auquel se rattachent les sévices du prince contre les négociants saxons qui se trouvaient en Valachie, dont nous informent les deux lettres de Dan, du 2 et du 5 avril et qui seront instamment évoqués par les « récits allemands ». Nous ne connaîtrons jamais les proportions réelles de ces actes répressifs ; parmi eux se place le curieux épisode des 300 (selon Dan) jeunes gens, répandus dans les villes de la Valachie « pro ydeomate adipiscendo », que Țepeș aurait fait périr dans les flammes. Je ne discute ni leur nombre, ni la matérialité des faits imputés à Țepeș. Ce qui reste curieux, c'est le but même de leur présence en Valachie. Aussi bien le prétendant Dan que les « récits allemands », et même une source turque signalée par N. St., les montrent préoccupés d'apprendre la langue du pays, chose bien étonnante évidemment. L'hypothèse de Iorga, suivie par nos deux auteurs, n'est pas pour autant plus éclairante. Partant du fait que le roumain pouvait être appris tout aussi bien en Transylvanie

et compte tenu du sens de l'expression roumaine « prendre langue », qui équivaut à espionner, l'illustre savant voyait en eux des espions, en quoi lui donnerait raison Țepeș lui-même, selon l'explication que lui attribue Beheim. On ne pourrait que féliciter les villes saxonnes pour leur remarquable service d'informations. Mais il ne reste pas moins étrange de voir le prétendant Dan leur montrant publiquement sa vive compassion pour la perte de leurs agents.

Quelles furent les suites immédiates des initiatives de Vlad, nous ne le savons que très vaguement. Le 10 avril, Mathias interdisait l'exportation des armes vers la Valachie ; si, deux semaines plus tard, le roi faisait allusion à la guerre et aux troubles suscités par Vlad Țepeș, il serait hasardé d'en déduire une action militaire du prince au-delà des Carpates, comme rien n'autorise d'envisager une telle action dirigée en sens inverse. Dan devra encore ronger son frein pendant un an et on peut se demander si l'interdiction du commerce des armes ne laisserait pas plutôt supposer que, pour le reste, les échanges commerciaux n'avaient pas complètement cessé.

L'absence des informations précises continue jusqu'au printemps suivant, lorsque les événements commencent à se précipiter. Le 2 mars, Dan, plus décidé que jamais de tenter sa chance, accable Vlad d'une litanie d'accusations, mais tout reste dans le vague. Un mois plus tard, vers la mi-avril, il passait, enfin, à l'action. Arrivé en Valachie, il subissait une défaite totale et finissait tué par son vainqueur.

La campagne de représailles contre Brașov et Țara Bîrsei suivit à bref intervalle. Quant à la date, Șt. A. incline pour le mois de mai, la mission confiée le 4 juin par Vlad à Dobriță se situant après la campagne ; N. St., inquiété par la demande qu'adressait le 26 mai le « pîrcălab » d'Ocna Sibiului à la ville de Brașov de laisser libre le commerce avec la Valachie — et quelque peut aussi par l'histoire de l'ambassade reçue par Țepeș de la part du roi et des Saxons que racontent les «récits allemands» –, se demande s'il ne serait pas mieux de placer la campagne après le 4 juin, mais en tout cas avant le 26 juillet. La mission de Dobriță, qui avait pour but de demander l'extradition ou l'expulsion des boyards émigrés n'a pourtant pu avoir lieu qu'après, et non avant, l'expédition, car on ne voit pas Țepeș traiter d'abord et sévir ensuite contre ses ennemis. Si la défaite de Dan se produisit vers le 10 avril — le 22 elle était communiquée de Pest —, Țepeș, dont l'expédition était considérée le 28 avril, à Vingard, près de Sebeș, comme imminente, a pu très bien passer la montagne vers cette date ou au plus tard au début de mai. Le 26 mai on pouvait donc très bien intervenir en faveur de la libre circulation des marchandises. Une semaine plus tard avait lieu la mission de Dobriță à Brașov. La paix se rétablissait et nous la trouvons solidement installée le 26 juillet.

La seconde expédition de l'année en Transylvanie, dirigée cette fois vers les anciennes possessions princières de Făgăraș et d'Amlaș — du sort desquelles durant le règne de Țepeș on ne sait presque rien — se déroula vers la fin du mois d'août. Les deux auteurs sont d'accord pour accepter comme date du passage des Carpates le 24 août, fête de Saint-Barthélemy, la participation personnelle du prince à la campagne étant affirmée par N. St. et passée sous silence par Șt. A. Aucun des deux n'insiste sur la campagne. D'après N. St., « avec Sibiu, à ce qu'il paraît, des

conflits n'interviennent plus à cette époque ; la punition infligée à la région de Făgăraş n'atteignit pas Sibiu » (p. 82). Quels que fussent les motifs de cette campagne — qu'on n'arrive pas à voir clairement — et bien que ce grand centre n'eût pas à subir une attaque directe, la rigoureuse expédition valaque, qui frôla presque Sibiu — il est à supposer que l'Amlaş fut attaqué le premier, les troupes de Vlad se dirigeant ensuite vers le Făgăraş—n'avait pas de quoi réjouir les Saxons de cette région. Il suffit d'ailleurs de voir son écho dans les « récits allemands ». Elle a dû, malgré les précautions de Vlad, troubler aussi les rapports du prince avec Braşov, du moment qu'un nouvel accord — auquel se réfère Ţepeş dans sa lettre du 11 octobre récemment publiée par G. Gündisch — fût considéré nécessaire.

C'est au même savant que nous devons la publication (« Rev. roum. d'hist »., VIII, 1969, p. 992) d'une très importante notice, datée par lui à juste raison après le 11 octobre et qui contient les propositions de Vlad pour un accord général, non seulement avec l'ensemble des régions autonomes saxonnes, mais aussi avec les Sicules. Si la clause de l'extradition des transfuges n'y manquait pas, le principal résidait dans ses stipulations d'ordre militaire, destinées à assurer la défense des deux parties, en premier lieu contre une éventuelle attaque turque.

La négociation de l'accord général (N. St. présente l'accord comme déjà conclu, pp. 82—83 et p. 86, n. 8), très significative pour la position obtenue par Vlad et pour les buts politiques qu'il poursuivait, arriva-t-elle, en cette fin d'automne 1460, aux résultats souhaités par le prince de Valachie ? En tout cas, si l'aide transylvaine lui fera défaut au moment où elle lui aurait été la plus nécessaire, les sources ne signalent plus de nouveaux conflits entre Ţepeş et les deux grands centres du commerce saxon durant les deux dernières années de son règne. Quant aux sentiments réels que ceux-ci devaient lui conserver, on les verra bientôt dans l'explosion de haine qui accompagnera sa chute.

A la même époque, et dans le même but de défense contre les Turcs, Vlad Ţepeş dut faire des efforts soutenus pour se rapprocher du roi Mathias, dont l'aide était essentielle pour tout tentative de résistance. Nous aimerions connaître les étapes de ce rapprochement. Şt. A. suppose l'existence d'une alliance « conclue déjà depuis l'automne 1460 » (p. 94) ; pour sa part, N. St. considère qu'un tel accord « dans le but de la lutte commune contre les Turcs » a dû intervenir après le 10 avril 1459, « peut-être vers la fin de l'année ou au début de 1460 » (p. 89, n. 17), date à exclure, vu que juste alors le prétendant Dan se préparait à passer en Valachie. Il est évident, d'autre part, que l'accord général négocié vers la fin de l'automne 1460, que nous venons de rappeler, supposait des relations au moins normales avec le roi. On serait tenté de chercher un point d'appui dans la lettre du 19 février (sans doute 1463) de Radu le Beau au sujet de l'arriéré des dédommagements auxquels s'était engagée la ville de Braşov (I. Bogdan, *Relaţiile*, pp. 106—107). Cet engagement fut pris, suivant Şt. A., en mai et, d'après N. St., lors de l'accord général. L'intervention du roi dans l'exécution de l'engagement (relevée, de manière peut-être trop catégorique, dans *Istoria României* II, p. 469) est attestée par la lettre du successeur de Ţepeş, sans que l'on puisse préciser le moment où elle se produisit.

Attendu que l'expédition transylvaine de Ţepeş du mois d'août ne pouvait pas être au goût du roi, d'une vraie entente avec Mathias on ne peut pas parler avant l'automne 1460. Elle devait impliquer, comme toute entente entre un prince de Valachie et un roi de Hongrie à cette époque, une attitude anti-ottomane, au moins de principe. De là, jusqu'à fixer les modalités d'une action commune, la distance était grande. Une partie du moins de cette distance semble avoir été parcourue jusque vers la fin de l'anné suivante, 1461. Il est clair toutefois qu'aucun accord concret de coopération militaire n'était intervenu entre Mathias et Vlad jusqu'à cette date, que celui-ci avait entrepris la campagne au sud du Danube de sa seule initiative et qu'il était décidé à poursuivre la lutte contre les forces ottomanes même si son allié ne lui venait pas en aide. Il suffit de lire la magnifique lettre de Ţepeş du 11 février suivant pour s'en rendre compte.

*

Nous voilà ainsi arrivés au grand chapitre des relations de Vlad Ţepeş avec l'Empire ottoman. Il occupe, dans les deux livres, la place d'honneur qui lui revient de droit. Les différences d'un livre à l'autre proviennent plutôt de la manière dont ils sont construits — plus analytique dans l'un des cas, plus synthétique et d'un intérêt plus soutenu pour les implications internationales, dans l'autre — que de l'information utilisée ou de points de vue nettement différents concernannt les étapes parcourues par ces relations et leurs résultats essentiels. Les sources byzantines — surtout Chalkokondylès — conservent toute leur autorité et un large appel est fait, dans les deux cas, aux chroniques ottomanes. Quel dommage que nous ne possédions pas, pour l'expédition de Mehmed II, un journal de campagne comme celui de l'expédition de Soliman contre Rareş !

Arrivé au pouvoir dans le contexte d'un programme d'action anti-ottomane, Ţepeş devait toutefois commencer par un accommodement avec le sultan. Au début de septembre 1456, les tratatives étaient déjà en cours ; nous avons vu la réaction manifestée à cet égard par la cour magyare dès décembre. On peut donc suivre Şt. A. (p. 61 et suiv.) lorsqu'il situe l'acceptation de la suzeraineté ottomane (« închinarea ») et la reconnaissance de Vlad de la part du sultan en octobre ou novembre. Fut-elle accompagnée d'une de ces visites à la Porte dont parlent, pour les premières années du règne de Ţepeş, certaines sources ? Nous n'en savons rien.

Les deux auteurs sont d'accord pour considérer comme datant de 1459 la décision de Vlad de ne plus payer le tribut, de rompre donc avec l'Empire ottoman, N. St. insistant surtout sur les projets de croisade de Pie II et la diète (pas le concile) de Mantoue, réunie la même année, mais qui n'avait pas de quoi faire naître de trop grands espoirs, tandis que Şt. A. s'arrête sur l'écho qu'à dû effectivement trouver chez le prince l'acte final de la tragédie serbe. Ce qui reste troublant tout de même, c'est qu'en 1459, ainsi que nous venons de le voir, Vlad n'avait aucune raison de compter sur l'appui de Mathias Corvin. Il est vrai aussi que la suspension de l'acquittement du tribut, même si elle correspondait à des décisions bien arrêtées, s'était faite sans que les ponts avec l'Empire fussent coupés, ainsi que le souligne, à juste titre, le même auteur.

La vraie rupture n'intervint que tard, et alors les événements se précipitèrent, sans que nous ayons le moyen de les dater avec beaucoup de précision. L'échec de la tentative de Hamza pacha fut immédiatement suivi par l'entrée de Vlad dans la forteresse de Giurgiu — il est curieux qu'au lieu de la mettre en état de défense, il se contenta, ainsi qu'il l'annonçait dans sa lettre à Mathias, de l'incendier (« mox comburi fecimus »), probablement par manque de moyens suffisants et afin qu'elle ne soit plus utilisable pour les Turcs — et ensuite par la campagne sur l'autre rive du Danube. Șt. A. est d'avis que la prise de Giurgiu ait eu lieu « vers la fin de janvier 1462 » (p. 102), ce qui est un peu tard. Malgré la rapidité de la succession des faits — rapidité qu'indique aussi l'effet de surprise obtenu par l'action militaire de Vlad —, et même si on envisage la possibilité d'une attaque menée simultanément sur plusieurs points (Iorga le suggérait en 1904, dans *Ștefan cel Mare*; il quitta ensuite cette idée), on doit considérer qu'il a fallu un certain temps pour la concentration de forces suffisantes et surtout il faut tenir compte des distances qui ont dû être parcourues, sur un espace qui s'étend — à en croire Vlad lui-même et les interprètes de sa lettre, qui ont tâché d'identifier les localités aux noms gravement corrompus de la copie conservée — depuis la région des bouches du Danube jusque, mettons, à Rahova, où aurait eu lieu cette curieuse installation — avec quelles chances ? — du capitaine roumain sur la rive droite du Danube (en tout cas, pas jusqu'à Orșova, évoquée par Șt. A.). A l'aller des troupes il faut ajouter leur retour, car la campagne était achevée et les têtes des victimes soigneusement dénombrées, lorsque le 11 février Vlad annonçait au roi de Hongrie ses terribles succès (parmi lesquels, N. St. ne renonce pas à l'entrée dans la forteresse de Nicopolis, quoique Iorga ait attiré l'attention sur la confusion faite par les sources qui en parlent, dont une seule indépendante, entre Nicopolis et Giurgiu). Il s'agit, dans un calcul très approximatif, pour le cas d'un seul corps expéditionnaire, d'une distance d'au moins 1 000 km, parcourue avec les nombreux arrêts imposés par l'attaque des garnisons et les destructions effectuées. Tout cela ne pouvait pas demander moins d'un mois. Dans l'hypothèse d'une attaque simultanée par plusieurs corps de troupes — deux, trois ? — la distance la plus longue à parcourir — celle vers la Dobroudja du Nord (mais que savons-nous de précis sur les liaisons de Țepeș avec Chilia ?) — reste encore d'environ 800 km, donc une vingtaine de jours.

Je ne suivrai pas les deux auteurs dans le détail de leurs efforts de reconstituer la campagne du sultan Mehmet II en Valachie. Je signalerai seulement quelques différences plus notables entre les conclusions de leurs analyses de sources. Ainsi, Șt. A. admet un épisode quasi-indépendant de la campagne du sultan, déroulé en mai et représenté par une expédition turque sur la rive gauche du Danube sous la conduite de Mahmoud pacha, qui se serait terminée par une sévère défaite subie dans la région de Brăila. Les sources invoquées sont tellement discordantes quant à la date et aux lieux auxquels elles font allusion qu'il est bien hasardeux de les combiner pour en obtenir un récit unitaire. D'ailleurs, Mahmoud pacha était grand visir et ne pouvait pas recevoir la mission qu'on lui attribue.

Sur la foi du pèlerin William Wey — qui d'ailleurs ne se rapporte pas à cet événement et auquel on croit trouver une confirmation dans une vague mention d'Enveri — N. St. et Șt. A. sont d'accord pour accepter comme date de la fameuse attaque de nuit de Vlad celle, déjà proposée, du 17 juin (pour être précis, la nuit du 16 au 17 juin chez N. St., qui donne une analyse très détaillée de l'ensemble des sources ; la nuit de 17 au 18 juin — plus correcte du point de vue du calendrier, pour mettre d'accord les deux sources mentionnées —, chez Șt. A., qui se montre plus réticent quant aux résultats généraux de cette brillante action). C'est après Tîrgoviște que les deux auteurs se séparent, pour donner des directions différentes à la retraite de l'armée turque. Selon Șt. A., le sultan, qui atteignit la capitale valaque « peu après le 17 juin » (p. 119), prit ensuite la direction de Buzău. Tandis que Vlad partait en toute hâte « vers le 20 juin » (p. 116) pour secourir Chilia, les troupes laissées par lui pour harceler les Turcs se dépêchèrent de les attaquer et subirent un échec. Une nouvelle rencontre, cette fois-ci avec Vlad lui-même, a lieu « deux-trois jours avant le 29 » (p. 119), à Buzău. L'endroit est indiqué par Enveri et la date dérive du même chroniqueur, qui fait arriver le sultan à Brăila le 29 ; cependant, la description du combat est tirée du récit assez confus de Tursun-bey, qui fait allusion au voisinage de la Moldavie, mais place l'action avant l'attaque de nuit. Pour ce qui est de la présence de Vlad à ce combat, vu qu'il était parti pour Chilia, Șt. A. tâche de l'expliquer par ce commentaire : « Il paraît qu'il ne soit plus parvenu à Chilia, mais il est arrivé à temps pour faire face à l'incursion vengeresse (mais quoi venger?) du prince de Moldavie et pour l'arrêter, en s'aidant aussi du corps de troupes qu'il avait laissé dans ces contrées » (p. 116). Il suffit toutefois de regarder la carte pour que tout doute soit enlevé en ce qui concerne l'arrivée de Vlad à Chilia. Il aurait dû parcourir, pour ce faire, en moins d'une semaine, une distance de 500 km à vol d'oiseau. Ni la rencontre avec Etienne le Grand n'a pu avoir lieu, non seulement faute de temps, mais surtout pour le bon motif que le 22 juin le prince de Moldavie se trouvait à Chilia, endroit qu'il quittera blessé à la jambe.

N. St. est moins catégorique pour cette partie du trajet. Il accepte lui aussi le témoignage de Chalkokondylès concernant le départ de Vlad vers la frontière de Moldavie (selon Chalk., Vlad se dirigea contre le prince de Moldavie qui attaquait Chilia), mentionne, d'après le même chroniqueur, l'attaque effectuée par le détachement laissé par Vlad et considère avec Enveri que le sultan se trouvait le 29 juin à Brăila (p. 115). Il refuse pourtant de suivre Enveri dans la localisation à Buzău d'un nouveau combat, sous le motif que cette région était « éloignée... de la direction suivie par la retraite du sultan » (p. 117), bien que Buzău se trouvât justement sur le tracé Tîrgoviște—Brăila (ailleurs — p. 120 — nous lisons, il est vrai, que « la retraite du sultan s'est effectuée par la région du sud-est de la Valachie », mais l'itinéraire suivi reste énigmatique). En échange, N. St. offre une information d'un très grand intérêt, inconnue jusqu'à présent aux historiens roumains. Tirée d'une chronique bolognaise et basée sur une information arrivée à Bologne via Venise le 17 juillet, elle enregistre une défaite essuyée par les Turcs le 23 juin (la vitesse de transmission de l'information est un peu inquiétante !), avec des pertes d'environ 40 000 hommes. L'attaque étant donnée simultanément « per acqua

e per terra », N. St. est enclin de la situer dans « une région voisine du Danube » (p. 114). S'il est difficile d'envisager une attaque navale des Roumains, il faut néanmoins reconnaître, malgré l'exagération du chiffre des morts et les possibles confusions de date et de circonstances, l'importance de cette information strictement contemporaine, qui confirme une fois de plus les grands succès militaires obtenus par les troupes de Vlad.

Une question qui a fait couler beaucoup d'encre et en fera encore indubitablement couler est celle de la participation d'Etienne le Grand aux événements de 1462, déjà touchée incidemment au cours de ces remarques. Dans quelles conditions intervint-il dans la guerre de Valachie et fut-il, à cette occasion, l'allié du sultan qu'on a souvent voulu voir en lui? Autrement dit, comment se situe sa tentative de s'emparer de Chilia par rapport à la campagne ottomane? N. St. évite de prendre une position nette, dans un problème à vrai dire insoluble, tant que nous ne disposerons que des sources connues à ce jour. Quoiqu'on le sente plutôt enclin à croire à l'intervention indépendante du prince de Moldavie, il se contente de présenter les sources et les interprétations principales qu'on leur a données et d'affirmer que toute solution ne peut rester qu'hypothétique en l'absence de sources sûres précisant la date de chacune des interventions (pour la Moldavie, en réalité, nous avons cette date). Şt. A., qui est tout aussi peu catégorique, semble plutôt porté à accepter la coopération moldo-turque au siège de Chilia. Voulant empêcher que Chilia n'arrive au pouvoir des Turcs, Etienne, en bons termes alors avec le sultan, aurait participé au siège afin qu'une fois la forteresse conquise, il puisse, en se prévalant de ses « titres juridiques » sur cette ancienne possession de Moldavie, l'obtenir pour soi (p. 111). Est-il permis d'attribuer une telle illusion à un prince connu pour sa sagesse? Alors, pourquoi ne pas prendre en entier le récit de Chalkokondylès et admettre une entente préalable avec le sultan, conclue à l'initiative du prince, une demande d'aide militaire de la part des Turcs, dont aucune source ne parle, étant sans contredit à exclure. En ce qui me concerne, et bien que je ne me cache pas les difficultés de concevoir une action indépendante avec la flotte turque sur le Danube, je préfère rester à l'hypothèse émise pour la première fois, si je ne me trompe pas, par I. Ursu (*Ştefan cel Mare*, p. 34), et que j'ai soutenu moi-même avec Barbu Câmpina dans *Istoria României*, II, qui est celle d'une attaque des Moldaves — tentative d'un coup de main heureux, plutôt, à un moment où l'attention de la flotte était concentrée sur l'expédition terrestre qu'elle devait soutenir, quitte à s'arranger ensuite avec le sultan? — qui aurait précédé d'au moins une dizaine de jours le siège mis par la flotte turque. Cette hypothèse semble permise par l'exposé de Balbi (la seconde source à parler d'une coopération des Moldaves et des Turcs), qui laisse entendre que le siège turc eut lieu après le départ du sultan, donc au début de juillet (il est curieux de noter, sans accorder d'ailleurs une grande signification à ce fait, que Chalkokondylès lui-même, ayant l'air d'oublier les Turcs, parle ensuite d'Etienne le Grand comme du seul ennemi de Vlad à Chilia).

Disons encore que nos auteurs souscrivent tous les deux à l'hypothèse de Barbu Câmpina, très largement adoptée depuis lors (je l'ai embrassée, hélas !, moi-même dans *Istoria României*, II, p. 494), d'un accord intervenu

finalement entre les deux princes, suivi d'une collaboration contre Radu le Beau et les Turcs qui l'appuyaient. Mais le texte sur lequel elle se fondait— la relation de W. Wey —ne permet pas une telle interprétation («concordavit» ne signifie pas «fit la paix», mais «se mit d'accord» et le «dux» «unum ducem illius patrie» dont parle ce récit un peu fabuleux ne peut pas être Etienne le Grand; il doit s'agir tout simplement d'un des «grands» de Vlad Țepeș; E. D. Tappe, *Documents*..., p. 19).

Une dernière question se pose quant à la campagne de Mehmed II en Valachie. Quel fut son résultat d'ensemble? Y eut-il un vainqueur et un vaincu et à qui revint chacun des deux rôles? La dispute ne date pas d'hier et les opinions ont différé jusqu'à la nette opposition. La thèse de la victoire de Vlad, soutenue vigoureusement par Xenopol à la fin du siècle dernier, fut reprise, il y a une vingtaine d'années, par Barbu Câmpina, dans un essai de critique des sources conduit de main de maître. N. St. adopte ses conclusions et plaide franchement — pp. 115—119 — pour la victoire de Vlad. Șt. A. — pp. 119—123 — veut échapper au dilemme en distinguant entre la situation militaire et la situation politique. Sous le premier aspect, il constate que Vlad a mené une guerre d'usure, qu'à cause de la disproportion des forces il a évité une bataille décisive et qu'au moment où l'armée turque quittait la Valachie, malgré les pertes beaucoup plus lourdes qu'elle venait de subir, le rapport de forces entre les deux camps se maintenait le même qu'au début de la guerre. D'où la conclusion que, «du point de vue strictement militaire, l'expédition... s'est terminée de manière indécise». Du point de vue politique, par contre, vu que le sultan n'avait réussi ni à faire de la Valachie un pachalik ni, au moins, d'y installer un autre prince, «ce résultat militaire indécis revêt l'aspect d'un grand succès». J'avoue goûter peu un tel raffinement. Personne n'a envisagé ni la possibilité pour Vlad d'anéantir l'armée du sultan dans une grande bataille en rase campagne — c'est pourquoi lui-même n'y a pas pensé! — ni celle d'une décimation des forces ottomanes par les Roumains. Mais, si une bataille peut être indécise, une campagne réalise ses buts ou elle n'aboutit pas. Lorsqu'une armée entreprend une guerre et se voit obligée de quitter le théâtre de cette guerre sans avoir réalisé les buts qu'elle s'était proposée, c'est qu'elle a perdu la guerre, et, qu'on le veuille ou non, l'adversaire qui vous a fait perdre une guerre s'appelle vainqueur.

Le sultan parti, restaient aux confins valaques un prétendant et des forces turques de secours. Comment ce prétendant est dévenu en quelques mois un prince de Valachie effectif, c'est une autre histoire que celle de la guerre de Mehmed II. C'est l'histoire d'une guerre de prétendants, une guerre civile avec aide étrangère. Ce fut le mérite de Barbu Câmpina d'avoir, le premier, tâché de la reconstituer avec des moyens modernes d'analyse. Personne ne prétendra, évidemment, que ses résultats fussent inattaquables sur tous les points.

Pour Șt. A., qui retrace brièvement les événements, insistant surtout sur leur signification, la chute de Vlad est due exclusivement aux boyards : «les auteurs de l'écartement de Vlad Țepeș du trône de la Valachie ne furent ni les Turcs, ni Radu le Beau, mais les boyards, qui se soulevèrent... » La raison de ce soulèvement résidait uniquement dans la diver-

gence concernant la politique extérieure. Car la phrase continue : « ...à cause du désaccord intervenu entre eux et le prince en ce qui concernait la politique à suivre dans les rapports avec l'Empire ottoman » (p. 125). Voilà maintenant en quoi consistait cette divergence : tandis que la couche des grands boyards, étant donné la disproportion des forces militaires, était convaincue de la nécessité d'un accord avec la Porte qui préservât néanmoins l'ancienne autonomie, le prince aurait voulu « reprendre la lutte contre les Turcs pour regagner l'indépendance complète » (Vlad se contentait pour le moment de lutter contre le prétendant, qui était son propre frère ; l'indépendance étant déjà complète, il n'avait qu'à la défendre et non pas à lui ajouter quelque chose). D'autres motifs de désaccord, on n'en voit pas. Nous apprenons seulement d'une note (p. 126, n. 119) que toutes les vues de Câmpina concernant « les causes lointaines et immédiates du conflit intervenu entre Vlad Tepeş et les boyards pendant l'été de 1462 ne correspondent pas à la réalité ». Ceci dit, sans plus de détails. Lorsque, deux pages plus loin, on lit que la ligne politique promue traditionnellement par les boyards dans les rapports avec l'Empire ottoman s'est avérée « particulièrement réaliste et efficiente » (p. 127), est-il abusif de conclure que les boyards eurent raison de lâcher Vlad et de se rallier à Radu ?

N. St., qui accorde tout un chapitre (pp. 120—135) à la « chute de Vlad Ţepeş », part de la même idée que « ce que n'a pas réussi le sultan... vont réussir Radu le Beau et les boyards... qui quitteront successivement le brave voïvode après sa victoire contre l'envahisseur... et passeront aux côtés de Radu... » (p. 120). Après la discussion du programme des boyards et des visées du prince, sa première conclusion est que « ce furent donc les boyards qui soumirent en 1462 le pays aux Turcs... » (p. 123, souligné dans le texte). L'acceptation du retour à la suzeraineté de la Porte se fit par un accord dont le sens se retrouve dans la bien connue « capitulation » de 1460, idée déjà émise, qui ne peut être que juste et que Şt. A. partage aussi. N. St. va cependant plus loin et affirme que « l'année 1462 représente, donc, la reconnaissance de la domination ottomane sur la Valachie... » (de nouveau souligné dans la texte), conclusion importante, qui bouleverse la périodisation courante des rapports roumano-turcs et, par conséquent, aurait demandé une discussion spéciale, N. St. passe ensuite à la chronologie des combats entre Vlad et Radu et aux transformations intervenues dans la structure des forces militaires dont disposaient les deux adversaires et, après avoir analysé attentivement le changement d'attitude de Mathias Corvin — qui mena Vlad à la prison de Višegrad — et la fameuse lettre au sultan (considérée, de même que par Şt. A., comme un faux), il arrive aux conclusions générales sur les causes de la chute de Ţepeş (pp. 134—135), où l'accent passe cette fois du départ des boyards à « l'abandon de Ţepeş par ses sujets (inclusivement les boyards) » et finalement, bien qu'on nous ait averti que les paysans ne se mêlaient pas aux compétitions autour du trône, à l'absence des paysans auprès du prince : « Vlad Ţepeş a été victorieux tant qu'il eut avec lui les troupes paysannes, les forces populaires... et fut vaincu lorsque celles-ci le quittèrent (toujours souligné dans le texte). C'est, en dernière analyse, vrai, mais on ne nous a pas laissé voir dans quel sens et pourquoi.

Avant de retrouver son personnage, N. St. retrace dans un chapitre spécial l'histoire de la Valachie sous les princes qui se succédèrent jusqu'au retour au trône de Vlad Ţepeş. Un grand chapitre est ensuite consacré au troisième règne de Ţepeş et à ses préliminaires. S'il faut croire Etienne le Grand lorsqu'il s'arroge l'initiative de la campagne organisée en novembre 1476 pour réinstaller Ţepeş, il n'y a aucun motif de lui attribuer (p. 152 et surtout table chronologique) aussi celle de son élargissement de la prison hongroise. A cette date — fin 1474 ou début 1475 —, Etienne le Grand avait son propre candidat pour la Valachie, en la personne de Laiotă Basarab, encore fidèle. L'épisode de Srebrenica se trouve transposé par inadvertance à Šabac, ce qui fait que Vlad se voit attribuer le principal mérite de la prise de cette forteresse (pp. 155, 158).

Une question qui reste sans solution est celle si Ţepeş a embrassé ou non la foi catholique. Şt. A. mentionne le fait en passant comme une simple accusation de la part des « récits slaves » (p. 135 ; l'idée est rejetée aussi à la p. 231, n. 61), tandis que N. St. s'y attarde dans une longue note (pp. 152—153, n. 15), où, d'une part, il trouve difficilement acceptable qu'un prince roumain fût catholique et, d'autre part, étant donné que « les convictions religieuses de Dracula n'étaient pas particulièrement profondes » — passage cité en anglais, d'après R. Florescu et R. T. Mc Nally ; mais qu'en savons nous au juste sur ce chapitre? —, il considère secondaire le problème si Ţepeş « a passé au catholicisme ou a conservé sa foi orthodoxe ». Secondaire ou non, le problème reste. Il faut en tout cas éliminer l'hypothèse que Ţepeş ait pu embrasser la foi catholique avant son règne de 1456—1462. I. Bogdan, qui acceptait la conversion mais restait indécis sur la date de sa réalisation, voyait une preuve en faveur d'un Ţepeş déjà catholique en 1456 dans une formulation de l'acte du 6 septembre de cette année (N. St. croit à la possibilité d'une « simple manœuvre politique ») : « in deffensione ortodoxe fidei cattolice ». La référence est ici, en réalité, à ses prédécesseurs, mais dans d'autres documents (10 sept. 1456, 14 février 1457) il parle de « catholica fides » à son propre nom. Iorga a déjà vu (*Ist. Rom.*, IV, p. 117) qu'il ne s'agissait que de la foi chrétienne. Ce qui s'oppose à l'idée d'un Ţepeş catholique à cette époque, c'est principalement la nature de ses rapports avec l'Eglise orthodoxe de son pays et avec le centre monastique de l'Athos (v. Şt. A., pp. 89—90), qui se reflète dans son activité de patronage des fondations religieuses. La brièveté de son dernier règne nous a privés malheureusement de cette preuve irréfutable pour la fin de sa vie.

Şt. A. invoque le témoignage d'Unrest en faveur d'une participation active de Ţepeş, en août 1476, à la partie finale de la guerre moldo-turque. Cette information s'accorde mal avec ce que nous savons par ailleurs. Il aurait donc fallu revoir, pour intégrer la victoire qu'aurait obtenu Vlad « vers le 15 août 1476 » (p. 139), la chronologie de la marche des troupes de Báthory et de Ţepeş vers la frontière de Moldavie et celle de la retraite des Turcs. Quant à la campagne qui suivit en novembre, il se pourrait que N. St. ait en quelque sorte raison d'accuser Mathias d'une certaine vantardise ; il reste indubitable toutefois, ainsi que l'attestent les sources qu'il cite abondamment, que le gros de l'effort fut fourni par les forces transylvaines.

De ce troisième et dernier règne de Vlad Ţepeş, qui suscita tant d'espoirs et qui finit si tôt et si mal, que savons-nous? Les circonstances de sa fin restent confuses. Les boyards qui, un mois plus tôt, lui juraient fidélité, ne firent pas front autour de lui. C'est le moins que l'on puisse dire. Le bruit d'un assassinat persista longtemps.

Au bout de cette carrière si tourmentée et qui nous semble si longue, Ţepeş n'avait — Şt. A. nous le rappelle — qu'environ 45 ans. Sa vie, qui avait marqué un moment essentiel de l'histoire de son peuple, se prolongera dans la légende.

*

La dernière partie (pp. 175—226) du livre de N. Stoicescu, toute la seconde moitié, nous l'avons déjà dit, de celui de Şt. Andreescu sont dédiées à Ţepeş personnage légendaire et à la perpétuation de son souvenir dans le folklore et dans la culture des Roumains. Si, pour ce qui touche au dernier point, Şt. A. se contente d'introduire dans ses brèves notes deux ou trois historiens parmi les écrivains qui ont évoqué la figure de Ţepeş, N. St. n'insiste pas seulement sur le folklore et la littérature (I. Al. Lapedatu n'est pas le frère mais le père de l'historien), mais consacre tout un paragraphe (pp. 217—226), qui est aussi le dernier, à l'historiographie roumaine concernant Vlad Ţepeş, depuis Şincai jusqu'à nos jours. On est étonné de voir qu'à Barbu Câmpina, auquel on doit le principal du progrès de nos connaissances en cette matière depuis plus d'un demi-siècle, on n'y accorde que cinq lignes et demi, quatre fois moins qu'à Gh. Ghibănescu, dont on a très bien fait d'ailleurs de relever des mérites généralement trop oubliés.

Après la discussion de la légende médiévale, sur laquelle nous allons revenir, et avant de passer à la littérature roumaine, Şt. A. a eu la bonne idée de reprendre, après R. T. Mc Nally et R. Florescu, le problème spectaculaire dans tous les sens du mot de la résurgence, à la fin du XIX^{e} siècle, de Ţepeş personnage légendaire, sous la forme du vampire, qui hante depuis Bram Stoker la littérature, le théâtre et surtout, depuis un bon demi-siècle, le cinéma.

Mais ce qui préoccupe principalement les deux historiens dans cette partie de leurs livres, c'est la grosse question de l'image de Ţepeş telle qu'on la retrouve dans les écrits des dernières décennies du XV^{e} siècle et dans ceux du siècle suivant, ses sources folkloriques et leur exploitation savante, l'origine même du nom de Dracula, sous lequel le personnage a connu sa célébrité. Passionnants par les difficultés mêmes qu'ils opposent à la sagacité des chercheurs, ces problèmes qui intéressent l'histoire littéraire et l'histoire des idées et des mentalités, le folklore et la linguistique, concernent aussi l'histoire proprement dite, dans la mesure où il s'agit de sources dont il faut connaître la genèse et ce qu'elles valent, pour savoir comment s'en servir. C'est pour cela que, depuis l'ouvrage classique de I. Bogdan (1896), et surtout pendant les deux dernières décennies, ils ont retenu avec insistance l'attention des spécialistes de tant de disciplines (une étude méthodologique de l'emploi de ces sources, qui ne manquerait pas d'utilité, n'a pas encore été entreprise) et qu'on

a peut-être plus discouru autour des textes qu'écrit directement sur Ţepeş et son rôle politique et militaire.

Je laisserai de côté l'intéressante discussion à laquelle nos auteurs soumettent le nom de Dracula, son origine et les sens qui lui furent attribués, pour passer directement au gros de la question : l'image que nous laissèrent de Ţepeş ses contemporains et leurs proches successeurs et les sources de cette image, de ces images plutôt, car il y en a plusieurs.

A la base des élaborations littéraires qui portèrent au loin le nom de Ţepeş se trouve une riche et très vivace tradition orale sur les faits et gestes du prince roumain : c'est le point de départ commun des deux chercheurs. Tous les deux reconnaissent l'importance excellemment mise en lumière par Şerban Papacostea, de l'intervention du roi Mathias dans la diffusion en Europe du récit des cruautés et de la « trahison » de Ţepeş. Ils n'attribuent cependant pas à Mathias l'initiative de la première rédaction des traditions orales et préfèrent adhérer aux conclusions de Striedter et surtout de I. S. Lurie (et, avant eux, comme le signale Şt. A., de Conduratu) sur l'antériorité du texte de base allemand par rapport à la prise en captivité du prince, dont il ne fait aucune mention. Lurie se contentait de considérer ce texte rédigé avant novembre 1462, c'est-à-dire avant la captivité. Şt. A. tend vers plus de précision et, arguant de l'absence de toute mention de la campagne de Mehmed II, il incline pour dater la rédaction entre février et juin, « probablement au printemps de cette même année » 1462 (p. 205). Il est possible qu'il ait raison, mais on peut toujours se demander comment y aurait figuré, si elle était déjà connue, l'attitude de Vlad durant cette guerre héroïque ? Şt. A. voit un argument en faveur de l'indépendance du récit vis-à-vis de la campagne de propagande du roi de Hongrie dans la mention qu'on y fait de la campagne d'hiver au sud du Danube. Mais cette campagne pouvait très bien figurer dans un écrit diffamatoire, justement pour l'extrême rigueur que le prince montra à cette occasion.

Sous un éclairage nettement différent de celui des « récits allemands » réapparaît le voïvode valaque une vingtaine d'années plus tard, dans le second texte essentiel pour sa survie littéraire, *Skazanie o Drakule voevode*, ou les « récits slaves ». Cette fois-ci, Ţepeş-Dracula a achevé sa carrière et sa vie et les passions tellement vives en 1462 n'ont plus d'objet direct.

Tout est sujet à controverse dans ces « récits slaves » : la langue de la rédaction initiale, l'auteur et son origine, le but immédiat poursuivi par l'auteur.

N. Stoicescu et Ştefan Andreescu ont d'abord le mérite d'éliminer quelques définitions trop hâtives données à l'œuvre ou aux buts attribués sans trop de réflexion à son auteur. On ne peut pas dénommer les « récits slaves » ni la « chronique de Vlad Ţepeş » (B. Câmpina), ni « La vie de Vlad Ţepeş » (P. P. Panaitescu, qui avait parlé aussi d'« une source interne de l'histoire roumaine », « la seule chronique slavonne de la Valachie connue jusqu'à ce jour » — *Cronicile slavo-române*, p. 144), pour des raisons de structure du récit (Şt. A.), aussi bien que pour d'autres raisons (cf. aussi Ş. Papacostea, *RSl.*, XIII, p. 165). Les « récits slaves » n'ont pas pu être destinés à la propagande en faveur de Mihnea, fils de Ţepeş

(Panaitescu) et tout aussi peu à celle d'Etienne le Grand (Nandriş), ainsi que le fait remarquer N. St. (p. 192 et cont. de la n. 53 ; pour la seconde hypothèse, aussi Şt. A., pp. 194—195). Les « récits slaves » ne furent pas « une réponse » (Panaitescu) aux « récits allemands » (N. St., p. 186 ; Şt. A., p. 232, utilise des formules assez hésitantes : « nous ne savons pas si l'on peut aller aussi loin » que Panaitescu, quoiqu'il soit « très probable » que dans le milieu orthodoxe roumain de Transylvanie, auquel il attribue l'œuvre, fût connue l'existence des « récits allemands » et « peut-être leur contenu aussi », ce qui n'est pas absolument impossible, mais tout à fait improbable, pour un texte qui, en outre, ne connaissait encore, ainsi qu'il semble établi, qu'une circulation manuscrite). L'auteur n'a pas eu l'intention d'offrir un « modèle » de monarque autoritaire (N. St.) — il nous faudra revenir sur cette question — et d'autant moins il y a lieu de voir en lui, comme on n'a pas manqué de le faire, un précurseur de Machiavel (Şt. A.).

Le terrain ainsi déblayé de toutes ces hypothèses qui l'encombraient inutilement, la question qui se pose avant tout est celle de la langue de l'original, dont dépend, à son tour, tout effort d'identification de l'auteur des « récits slaves ».

Dans la dispute entre les partisans de la thèse d'un original rédigé en russe, les plus nombreux, et ceux d'une rédaction initiale en moyen bulgare due à un Roumain de Transylvanie, N. St., considérant insuffisamment convaincants les arguments des deux parties, renonce à se prononcer, bien qu'on le sente plutôt enclin vers la seconde. Ce n'est pas le cas de Şt. A., qui prend hardiment parti pour la thèse Panaitescu. Le jeune historien est d'avis que « toute reprise de la discussion devra dorénavant reposer sur le postulat de la rédaction en Transylvanie aussi bien de la version slave que de la version allemande, par un auteur roumain <la première> et par un Saxon <la seconde> » (p. 239). Ce n'est pas un nouvel examen philologique du texte qui l'a amené à ce verdict. Au contraire, il opine que dans l'état actuel du débat « un observateur impartial et pondéré de la démarche des philologues n'a peut-être rien de mieux à faire que de renoncer pour le moment à utiliser leurs conclusions » (pp. 191—192). J'aurais cru, pour ma part, que des analyses telles que celles entreprises par Lurie ou par Em. Vrabie se fussent avérées capables de soulever au moins des doutes. Sûr de sa position, Şt. A. n'hésitera pas à tirer toutes les conclusions qui lui sembleront permises.

Le point de départ de Şt. A. dans sa construction est d'un ordre différent. Il constate d'abord l'existence d'un « courant d'opinion favorable à Vlad Ţepeş » (p. 188) qui fit circuler, sur une aire dont il tâchera de définir l'étendue, un riche fonds de traditions orales. Dans ce courant, qui ne pouvait avoir comme centre que le pays d'origine du voïvode, trouvent aussi leur place naturelle les anecdotes recueillies dans les « récits slaves ».

Avec tout ceci, à condition de s'entendre sur le sens du terme « favorable », on ne peut être que d'accord. Parti de ce terrain sûr, Şt. A. passe au second point de sa démarche, qui est de postuler — je reprends son mot — que l'élaboration du texte ne put appartenir qu'au même milieu qui avait fourni sa substance : « l'argument fondamental qui nous

conduisit à cette conviction (de l'auteur roumain de Transylvanie) est la *relation organique* (souligné par l'auteur) qui a dû exister entre l'acte de culture représenté par l'écrit en question et le courant d'opinion favorable créé autour de Vlad Ţepeş et que l'on constate au niveau folklorique dans l'ensemble du Sud-Est européen » (p. 189). Je laisserai de côté le fait qu'en l'espèce la relation entre l'écrit et le fonds anecdotique n'est pas tellement « organique » que le veut Şt. A. (v., par ex., ce qu'il dit lui-même, p. 184) et j'objecterai seulement contre le principe qui l'a guidé dans ses conclusions. Si l'élaboration artistique des motifs folkloriques est réalisée le plus souvent, en littérature aussi bien qu'en musique et même dans les arts plastiques, par des créateurs issus du même milieu, les exemples sont trop nombreux qui s'opposent à ériger cette situation normale en principe général. Tant qu'il n'est pas étayé d'autres preuves, l'argument invoqué par Şt. A. n'est qu'un leurre.

Il serait absurde d'être a priori contre l'idée d'un auteur transylvain. Tout ce que l'on attend, c'est de la voir mieux démontrée qu'elle ne le fut jusqu'à présent. Au fond, le seul détail sûr que l'on connaît de l'existence de cet énigmatique auteur réside dans le fait qu'il a vécu pendant un certain temps à Bude. Qu'il ait rédigé son ouvrage dans la capitale magyare ou qu'il ait vécu pendant un certain temps à Oradea, ce ne sont que des interprétations de son texte (v. les observations de Lurie, *RSl.* *XI*, p. 12 et la traduction des mêmes passages donnée par I. Bogdan, *Vlad Ţepeş*, p. 134). Panaitescu croyait pouvoir affirmer qu'étant un Roumain de Transylvanie et ayant vécu longtemps à Bude... « il eut la possibilité d'être parfaitement informé sur la vie de son héros » (*Cronici slavo-române*, p. 199). Au contraire, sauf le respect dû à ce grand savant disparu, ce qui est inquiétant n'est pas seulement l'absence, qu'on a remarquée, de toute référence aux rapports de Ţepeş avec la Transylvanie, ce sont surtout ses connaissances tellement vagues sur des moments essentiels de la carrière du voïvode : la campagne au sud du Danube, racontée de manière simplement folklorique, est placée après l'expédition du sultan ; Vlad est tiré de prison lors de la mort de son successeur pour être rétabli sur un trône dont le roi de Hongrie disposait perpétuellement ; il vécut encore, après sa libération, « environ 10 ans », etc.

Il y a encore un fait qui complique sa thèse et dont Şt. A. ne s'est pas aperçu. C'est justement la découverte du manuscrit de Kirillo Belozersk, qu'il croit apte à lui faciliter la tâche. Tant que le plus vieux manuscrit connu était la copie du Musée Rumjantzev, vaguement datée autour de 1500, on avait plus de jeu pour les hypothèses. La copie publiée par Sedelnikov ne porte pas seulement sa propre date, elle indique aussi celle du manuscrit qu'elle reproduisait. La date de 13 février 1486 est considérée par Şt. A. d'une manière très catégorique (p. 180 et surtout p. 190) comme étant celle où fut achevée la rédaction initiale des « récits slaves ». Ceci n'est en tout cas pas possible, car le copiste de 1490 ne faisait que transcrire un texte qui, dans cette forme, datait au moins de 1486. La transposition en russe de l'original slavo-roumain a donc dû être réalisée avant cette date. Or, les termes entre lesquels on se meut sont très étroits. Il faut non seulement renoncer au 13 février 1486 comme date d'achèvement de la rédaction originale, mais placer entre avril 1482 (installation définitive de Vlad Călugărul) et février 1486 aussi bien la

rédaction des « récits slaves » que leur transposition en russe — c'est-à-dire l'intervention d'un second lettré, un Russe (Şt. A. n'accepte pas l'hypothèse Boldur), qui a pris connaissance du texte, s'est montré intéressé à lui et a procédé à la transposition. Même si le 13 février 1486 était la date où ce second personnage achevait son propre travail, il faut reconnaître que tout ceci est assez compliqué.

Encore un point que Şt. A. ne s'est pas senti obligé de tirer au clair est celui de la brève introduction et du commentaire à la fin de l'anecdote XIII. Loin de les attribuer à l'éventuel traducteur, il soutient très fermement que le second est de la même plume que la première : « Or, l'introduction appartient indubitablement au lettré qui a rédigé le texte entier... » (p. 179). En ce cas, il aurait fallu expliquer pourquoi ce lettré considère le roumain une autre langue que la sienne : (« ... nommé Dracula en roumain et, dans notre langue, diable... »; cf. E. Vrabie, în *RSl*, XIII, 1966, p. 241).

Je disais que de sa thèse, Şt. A. tire toute une série de conclusions. La première est le parallèle, très tentant d'ailleurs, qu'il établit entre les « récits slaves » et les anecdotes recueillies par Neculce dans « O samă de cuvinte ». De là à décider de l'existence d'« une ancienne typologie littéraire roumaine » il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi. Je n'objecterai ni qu'avec deux exemples séparés par deux siècles et demi de distance il est assez difficile de reconstituer une typologie, ni que la fonction de ces anecdotes dans l'œuvre de Neculce est différente. Je me bornerai à rappeler que là où Şt. A. croit trouver une nouvelle preuve en faveur de son hypothèse sur l'origine transylvaine des « récits slaves », il s'agit en fait d'une attribution encore à démontrer, ce qui rend assez branlant l'un des deux piliers de sa typologie. Je n'insisterai plus sur les récits « slaves » vus comme ayant marqué la date du début d'un nouveau cycle, celui de la création originale, dans l'histoire de la culture roumaine, ou sur l'idée impériale byzantine qui y aurait trouvé un vigoureux reflet.

Au moment même où Mathias Corvin s'efforçait de répandre en Europe l'image du tyran sanguinaire, une autre image du même voïvode, celle du combattant heroïque, était recueillie, avec la première, mais dans un milieu différent, par le légat pontifical en Hongrie Nicolas de Modrussa. Ainsi commençait, dans ce curieux jumelage, au-delà de la simple information rattachée directement à l'événement, l'élaboration littéraire d'une tradition orale favorable au personnage encore vivant et déjà légendaire.

L'aire d'expansion de cette tradition fut particulièrement étudiée — nous l'avons déjà dit — par Ştefan Andreescu. Le principal de son résultat touche au très large écho qu'ont trouvé chez les Byzantins l'action anti-ottomane des Roumains et les succès de Vlad Ţepeş. Les témoins de cet écho sont Doucas et surtout Chalkokondylès, car Sphrantzes passe vite sur les événements, tandis que Critobule se range aux côtés des chroniqueurs turcs. Il s'agit d'une transmission orale, favorable dans l'ensemble à Ţepeş, et en ceci apparentée à celle qui se trouve à la base des « récits slaves », plus favorable même, on pourrait le dire, grâce sans doute à la clairvoyance de l'historien qui justifie plus nettement les at-

titudes (c'est le cas de Chalkokondylès) et en tout cas infiniment mieux informée. Nous ignorons tout de la durée de cet écho.

Chez les Bulgares, rien ne s'est conservé. Pour les Serbes, tout au plus a-t-on pu suggérer une symbiose de Țepeș et du ban de Slavonie dans la figure de « Sekula Drakulović » des chansons sur la bataille de Varna ; en tout cas, c'est un épisode antérieur même au premier règne de Vlad. Peut-on, dans ces circonstances, conclure que peu après la campagne de 1462, « dans le Sud-Est de l'Europe eut lieu la genèse d'un certain nombre de traditions favorables par rapport à la personne du prince de Valachie » (p. 166), ou, mieux encore, « nous ne doutons pas qu'en 1462 et durant les années qui suivirent est née, au sud du Danube, une tradition folklorique concernant les actions de Țepeș qui n'a disparu, probablement, qu'après quelques générations (p. 165) ?

Une tradition folklorique d'une certaine durée, créée autour du personnage de Vlad Țepeș et décelable encore dans l'état actuel de notre information, a existé pourtant au sud du Danube. Elle se trouvait dans le camp ennemi, chez les Turcs et c'est le mérite de Șt. A. de l'avoir dénichée. Le témoin en est le chroniqueur Ibn Kemal, qui écrivait au début du XVI^{e} siècle et qui, esprit curieux, puise pour le portrait du prince valaque dans une tradition vieille déjà d'un demi-siècle. Elle a un double aspect : d'une part la cruauté du voïvode ; de l'autre, ses capacités de chef militaire. Șt. A. ne l'intègre pas au courant favorable. Il se contente de souligner, avec raison, l'existence d'une « légende turque ». Il ne manque pas d'ailleurs d'attirer l'attention sur les points de contact entre cette légende turque et « la légende chrétienne balkanique transmise par l'intermédiaire de Chalkokondylès » (p. 171). J'ajouterai aussi avec les « récits slaves », auxquels je serai obligé de revenir.

En fait, pour arriver à une tradition purement favorable il faut retourner chez les Roumains, où elle a été recueillie par le ragusain Bocignoli vers le même moment où Ibn Kemal commençait à rédiger son œuvre. Elle ne parle que des vertus guerrières de Vlad (cf. N. St., p. 197) et ne peut pas être considérée de nature strictement folklorique, car bon nombre de ses éléments constitutifs démontrent qu'elle ne pouvait provenir que d'un milieu de boyards fidèles à la lutte pour la liberté du pays. Un autre demi-siècle plus tard, à suivre Șt. A. dans la datation qu'il propose pour cette partie de l'ancienne chronique, dès 1525 d'après P. Chihaia, le chroniqueur qui s'efforçait de rassembler les données sur l'histoire de son pays au siècle précédent ne croyait rien trouver de plus intéressant à enregistrer que l'historiette touchant la punition des bourgeois de Tîrgoviște. Elle n'a rien de « positif » et c'est aller un peu vite que d'en conclure que « pendant la seconde moitié du XVI^{e} siècle, le souvenir et la légende de Vlad Țepeș étaient encore assez vigoureux pour exercer leur influence sur la création des lettrés de la Valachie » (p. 188).

L'engouement, depuis une vingtaine d'années, pour les « récits slaves » comme source historique est très grand. Șt. A. est d'avis que « la seule voie pour s'approcher du vrai visage du voivode par la légende est celle de la lecture attentive de la version slave » (p. 242). Est-elle pour autant aussi favorable qu'on le dit ? Certes, elle diffère nettement par son esprit des « récits allemands ». Mais, à la lire avec toute l'attention à

laquelle on nous exhorte, beaucoup de vraie sympathie on n'arrive pas à y trouver. Je ne me réfère pas à la partie du propre cru de l'auteur, dont le manque de « sympathie complète » pour le héros fut déjà poliment relevé par Lurie (il suffit de voir le commentaire du nom de Dracula, considéré comme signifiant « le diable » : « tel fut son nom, telle fut sa vie ») ; il est question du fonds folklorique, soigneusement délimité par Şt. A. (anecdotes I—XII ;l a XIII^e serait d'une autre source, mais on ne voit pas comment elle pût entrer seule dans le recueil ; le no. XVII, qui se passe à Bude, bien que très circonstancié, a aussi une allure très folklorique, de même que, d'ailleurs, le no. XV, avec son double contenu de faits). C'est un justicier, sans doute, mais on ne peut pas s'empêcher de se souvenir de l'adage romain « summum jus, summa injuria » (l'amour de la justice, comme trait essentiel de Ţepeş, à côté de la cruauté, se retrouve, ainsi qu'on l'a observé, dans ce que Luria nommait le « troisième type », le type Bonfini). Il est intelligent et spirituel, assurément, mais son humour est un humour macabre (on le retrouve parfois dans les récits allemands et surtout chez Beheim). Il avait une haute idée de l'autorité souveraine, de ses droits et de ses devoirs, il était brave et aimait la bravoure. Mais tout se passe dans une atmosphère de terreur, de démesure, d'implacable rigueur, comme si le diable lui-même, se prenant pour le bon Dieu, s'était mis à faire impitoyablement le bien. R. Picchio, cité par N. Stoicescu à travers Giraudo, a excellemment défini le sentiment qui domine le récit comme « una terrificata estasi di fronte alla forza ed all'indomita volontà dell'autocrate ».

Ceci veut dire peut-être que les qualités qu'on attribue à Ţepeş fussent absentes chez le personnage réel, ou autrement dit, que la légende soit dénuée de toute vérité historique, qu'il serait donc abusif de l'utiliser comme source pour la connaissance du personnage ? Ce n'est pas du tout mon avis. Comme toute production folklorique, la légende est une élaboration littéraire. Si les « récits slaves » sont une œuvre littéraire à sujet historique, pour la partie qui nous intéresse ici le rôle du rédacteur du texte me semble assez limité. La matière à laquelle il donnait la dernière forme, pour le principal était déjà artistiquement élaborée. Cette élaboration partait de traits de caractère réels et de certains faits pareillement réels (car ils sont attestés par d'autres sources), au souvenir desquels s'étaient associés rapidement des données de fantaisie et des motifs folkloriques de large circulation, pour dilater le contenu artistique du récit, dans un remarquable effort de généralisation, jusqu'aux limites de l'absolu. Le Ţepeş des « récits slaves » n'est pas moins cruel que celui des « récits allemands ». Ce qui les distingue, c'est que le premier n'est plus le « fauve » des seconds, que sa cruauté à un but, sinon une justification, et dans ce sens on peut toujours admettre qu'il lui sont favorables. Quoiqu'une certaine sorte d'admiration, comme on l'a vu, n'y soit pas absente, on peut se demander combien nombreux étaient ces admirateurs posthumes qui se sentaient assez purs pour goûter les rigueurs d'un tel règne ?

A-t-il été réellement cruel, Vlad Ţepeş ? C'est une question qu'on ne peut pas éviter de se poser — indépendamment de tout jugement sur son grand rôle historique et de sa puissante personnalité, et, hâtons-nous de le dire, quoiqu'il soit superflu, sans mettre à son compte tout ce que la légende « favorable » lui attribue — si l'on veut accepter le témoignage

des « récits slaves », où cet élément dominant ne pourrait qu'arbitrairement être dissocié des éléments « positifs » auxquels il s'allie.

C'est N. Stoicescu qui se pose directement cette question, à laquelle il tâche de répondre dans un paragraphe spécial (pp. 204—207). D'une part, il évoque l'atmosphère de cruauté où baigne son époque et cite quelques cas des plus célèbres dans ce sens ; de l'autre, il s'en tient au jugement de certains de ses prédécesseurs, à savoir que « la cruauté de Vlad Țepeș avait des raisons politiques, des raisons d'Etat, ne provenait pas d'un penchant maladif ». Tout ceci est vrai, ou presque vrai. Vlad Țepeș a mis ses terribles méthodes au service d'un remarquable but politique : c'est entendu. Pourquoi se choquer alors, comme a l'air de le faire Șt. A. (p. 257), d'une formule comme celle, qui n'est pas si mal trouvée, de R. Florescu — R. T. McNally : « tacticien de la terreur » ? Vlad Țepeș n'était ni un fauve déchaîné, ni un fou, c'est sûr. Etienne le Grand, bien qu'il ne fût pas un tendre, ne se le serait pas associé dans la grande lutte de sa vie. Que l'on faisait peu de cas au XV^{e} siècle de la vie humaine, que les actes de cruauté étaient monnaie courante alors ? C'est indéniable. Et c'est justement pour cela qu'il fallait dépasser une certaine mesure pour entrer dans la légende. Là-dessus, avec des interprétations différentes, ennemis et amis sont d'accord. Țepeș lui-même ne s'en cache pas — nous retrouvons ici l'atmosphère de l'époque — dans la stricte comptabilité des résultats de sa campagne au sud du Danube, dont le détail des résultats est transmis triomphalement au roi de Hongrie. Le surnom que lui a donné son peuple, et que les Turcs se sont empressés de traduire en leur langue, fait aussi partie de l'image qu'il lui a conservée.

Peut-on, alors, être d'accord avec Șt. A. que seule « la légende occidentale (c'est-à-dire, celle véhiculée par les brochures allemandes) exacerbe cet aspect » (des actes de cruauté), ce qui s'expliquerait par le fait que la sensibilité des lecteurs « ne pouvait plus être éveillée, à ce qu'il paraît, que par l'image de supplices extrêmement raffinés » (p. 269) ? Même si les « récits slaves » abondent moins en ce sens, il suffit de relire l'anecdote no. VIII sur la punition des femmes adultères pour voir que leurs lecteurs — ou leurs auditeurs — étaient loin de faire les dégoûtés devant de tels spectacles.

On a beaucoup parlé des « récits slaves » comme ayant fait fonction de modèle (créé à cette fin, selon l'une des thèses ; utilisé ensuite, selon les adhérents de la thèse opposée) au service des intérêts politiques du grand prince de Moscou. On n'a pas hésité aussi de rappeler à cette occasion l'écrit de Peresvetov concernant Pierre Rareș et ses opinions sur la monarchie. Le premier à être surpris de ce résultat devrait être l'auteur lui-même, ou en tout cas le présentateur du texte en Russie, qui ne semblait pas très convaincu d'offrir un modèle à quiconque, à moins qu'il ne fût pas très rusé et que son commentaire ne soit qu'une précaution oratoire. Lurie, qui reste fermement attaché à l'attribution des « récits slaves » à Kuritzyne, « proche compagnon de lutte d'Ivan III », pense que cet auteur supposé, malgré sa « sympathie incomplète » pour le héros, « trouvait instructive l'idée qui se dégageait de l'écrit (sic !) — la nécessité de déraciner le mal de l'Etat même par des mesures empreintes de cruauté — et a tâché de l'illustrer par son récit concernant le prince roumain... »

(*RSl.*, p. 16). Le seul qui ait dû goûter pleinement le récit sur Ţepeş est Ivan III, s'il l'a jamais connu, mais qui n'avait plus besoin de stimulation. Lurie, auquel je n'ai nullement l'intention d'attribuer l'idée d'un modèle offert à Ivan III, continue sa phrase que nous avons interrompue : « comme le fera, un peu plus tard, Ivan Peresvetov, lorqu'il donnera en exemple à Ivan le Terrible le sultan Mehmed II et le prince de Moldavie Pierre Rareş ». Si l'idée d'autocratie se retrouve dans les deux textes, l'argumentation est pour le moins différente et Peresvetov s'adressait à un adolescent de 19 ans, qui n'avait pas encore fait voir ses capacités (Ivan III avait dans les 45 ans et régnait depuis plus de 20 ans). Exciter le zèle des partisans des réformes centralisatrices et créer un mouvement d'opinion en leur faveur? Je crains que le texte proposé à la méditation n'allât pas beaucoup plus loin que l'idéal politique envisagé. Malgré mes très faibles lumières en la matière, il me semble toujours curieux de voir que cet écrit si utile à la propagande monarchique « a disparu de la tradition manuscrite à l'époque de la consolidation du pouvoir autocratique au XVI[e] siècle » et que ce phénomène serait dû, « évidemment », à la cruauté du héros (*RSl.*, p. 16). Il est assez plaisant, d'autre part, de lire chez un historien russe du XIX[e] siècle cité par N. St., qu'on aurait utilisé le portrait de Ţepeş pour attaquer le régime d'Ivan IV : « on se servit de son nom pour peindre les fureurs du farouche Tsar » (N. de Gerebtzoff, *Hist. de la civilis en Russie*, I, Paris, 1858, p. 457, apud Stoicescu, p. 194, n. 65).

De beaucoup plus importante que la question de l'auteur des « récits slaves », me semble, pour des motifs que j'ai déjà indiqués, celle du milieu folklorique qui leur a donné naissance et de sa fonction dans la genèse de la légende recueillie, peu de temps après, par un lettré et conservée dans le texte que nous connaissons. Elle concerne aussi les relations entre les « récits slaves » et les autres versions de la légende de Ţepeş.

Il faut, je crois, être d'accord que tous les types de récits qui évoquent le prince roumain reposent sur une base d'essence folklorique. Continuant les analyses de Striedter, I. A. Lurie arrivait à déterminer, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le voir, l'existence, à côté des types « allemand » et « slave », d'un troisième type, représenté par Bonfini et par ceux qui s'en sont inspiré. Ces trois types ne peuvent pas être réduits à une source écrite commune, impossible à reconstituer. Leur existence s'explique par le recours indépendant à la tradition orale [9]. Nous avons affaire, nous dit cet auteur, à « une série de témoignages ou d'anecdotes qui, prenant corps depuis que Ţepeş était encore en vie... ont circulé en Europe centrale et du sud-est pendant la seconde moitié du XV[e] siècle et ont été mis par écrit et interprétés différemment par les auteurs allemands, l'auteur russe et l'auteur magyaro-italien » (*RSl.*, p. 10). C'est, en essence, aussi la thèse de Striedter, qui ne fait pas intervenir le type Bonfini.

Le problème qui se pose est de savoir si l'« interprétation », dans ce qu'elle a d'essentiel, appartient au rédacteur du texte, ou bien elle

---

[9] Il est regrettable que Şerban Papacostea, l'un des meilleurs connaisseurs de l'Europe orientale au XV[e] siècle, qui s'opposait à cette interprétation, n'ait pas repris et développé, ainsi qu'il le promettait, les idées exposées d'une manière assez énigmatique dans une note finale et dans les conclusions de son article.

se trouvait déjà impliquée dans les récits oraux? Aucun de nos auteurs ne soumet pas ce point à une discussion spéciale. N. St. fait pourtant remarquer, à propos de la double tradition enregistrée par Nicolas de Modrussa, qu'après la chute de Țepeș, « il existait déjà deux catégories de récits concernant les actions du prince de Valachie... Nous sommes d'avis que seule l'acceptation de ces deux catégories distinctes de récits permet d'expliquer leur attitude nettement différente à l'égard de Vlad Țepeș » (p. 186). Quant à Șt. A., il semble adhérer à la thèse Striedter-Lurie lorsqu'il parle d'« un noyau folklorique commun de Transylvanie, élaboré différemment par les deux versions » ou de l'« utilisation différente, indépendante d'un fonds commun de traditions orales » (p. 232), mais tout son effort de reconstituer le courant d'opinion favorable à Țepeș et la genèse des « récits slaves » s'y oppose résolument. Entre sa théorie et sa pratique, c'est la théorie qui est la moins bonne.

S'il existe déjà à l'état folklorique des interprétations différentes, ce dont je ne doute point, elles doivent appartenir à des milieux différents. Ces milieux, qui ne pouvaient pas être étanches, comme le prouvent la circulation des motifs — c'est le mérite de Striedter d'avoir fixé le premier les éléments communs des deux traditions principales — et l'assimilation de motifs folkloriques de circulation générale, furent principalement, ainsi que nos deux auteurs en sont persuadés, le milieu roumain et le milieu saxon, qui servirent aussi de « centres d'irradiation » (l'expression est de Șt. A.).

Ainsi, donc, les « récits slaves », même si rédigés par un lettré russe, comme il apparaît jusqu'à présent, ne restent pas moins, par leur contenu, une création folklorique roumaine. Avec ceci, on est encore loin de pouvoir considérér résolus tous les problèmes que pose cet écrit. Si l'on accepte le milieu roumain comme le seul lieu de genèse plausible de cette version de la légende de Țepeș, il reste toujours à le définir plus rigoureusement du point de vue géographique. Toujours d'après le critère de la plausibilité — car nous n'en avons pas d'autres — il faut considérer avec Șt. A. la Valachie comme étant « la source principale des légendes sur Vlad Țepeș » (p. 188) [10]. Eut-elle, cette légende roumaine de Valachie, en tant que légende — il ne s'agit, donc, pas d'une simple transmission d'informations — une circulation chez les Roumains de Transylvanie ou de Moldavie, ou bien contribuèrent-elles, ces deux autres provinces, à la genèse de la légende? Nous n'en savons à vrai dire rien et l'hypothèse chère à Șt. A. de l'auteur roumain de Transylvanie ne nous fait pas progresser beaucoup. Alors, pourquoi ne pas y aller carrément et chercher l'auteur en un Roumain de Valachie, qui aurait vécu pour un certain temps à Buda, où en tout cas fut recueillie une partie de l'information, même à caractère anecdotique (l'anecdote no. XVII)? Si nous nous en tenons à l'auteur russe, comme il semble plus sage pour le moment, il faudra toujours tâcher de préciser les canaux de transmission qui ont abouti à lui (on ne peut pas l'imaginer se livrant à une enquête folklorique) et la langue de la transmission (l'idée d'une circulation orale d'anecdotes en slavon est pour sûr dénuée de sens).

[10] Pour la persistance de la figure de Țepeș dans le folklore actuel de la Valachie, v. l'article de Georgeta Ene dans le fascicule précédent de cette Revue.

Les « récits allemands » continuent aussi à offrir des points d'interrogation. Les «récits slaves » furent recueillis une vingtaine d'années après la fin du second et vrai règne de Ţepeş et à une distance de 5 à 9 ans de sa mort. L'élaboration folklorique a pu, donc, disposer d'un intervalle assez long, d'un certain recul par rapport à l'événement. Les « récits allemands », par contre, sont au moins dans leur première variante, de 1462, tout chauds. Mais le contact avec la source orale se maintient (v. les observations de Lurie, p. 11), comme le témoignent certaines des variantes ultérieures. Comment s'est-il fait, ce contact? Remarquons encore que dans toute la tradition manuscrite et imprimée aujourd'hui connue, le dialecte saxon de Transylvanie reste absent et que ni dans l'entreprise de l'édition des brochures imprimées on n'a pas décelé des relations avec le milieu saxon.

La tradition folklorique et ses rapports avec les écrits qui la fixèrent dans différentes étapes de son évolution posent encore d'autres questions que l'on voudrait voir résolues. Je ne mentionnerai que deux d'entre elles. Quelles furent les sources de Bonfini, qui aboutirent au troisième type de Luria et quel est leur rapport avec celles de l'auteur des « récits slaves »? Et, d'autre part, quelle fut la genèse de la « légende turque » et quelles ses relations avec les autres milieux folkloriques? Assurément, il y a encore beaucoup de pain sur la planche des historiens !

*

Ces remarques, abusivement longues sans doute, ne se sont pas proposé d'enlever quoi que ce soit du mérite des deux auteurs qui m'ont incité à les faire. Au contraire, c'est l'intérêt réel de leurs ouvrages qui me poussa à une lecture attentive et à la confrontation de leurs résultats. Cet intérêt se trouva encore accru par la quasi-simultanéité de l'apparition des deux livres, qui offrait le spectacle saisissant de deux approches indépendantes du même sujet et de la même information, avec tout ce qui concorde dans leurs résultats et tout ce qui constitue la physionomie propre de chaque ouvrage. Si mes remarques ont un sens, le seul qu'on puisse leur donner c'est celui, inutile peut-être, de faire ressortir les difficultés de tout essai de reconstitution d'un moment essentiel de l'histoire médiévale des Roumains, pourvu de nombreuses implications d'histoire générale du Sud-Est européen, mais dont l'information conservée, si abondante à première vue, pour certains aspects du moins, est tellement confuse, contradictoire et profondément marquée par la légende qui s'était emparée du fascinant personnage dès son vivant. C'était donc, en fin de compte, ajouter aux nombreux doutes exprimés clairement par les auteurs de ces deux livres si attachants ou qu'on lit facilement entre leurs lignes, mes propres doutes de lecteur. A vrai dire, c'est la condition même de la science d'avancer de doute en doute et s'il faut remercier N. Stoicescu et Şt. Andreescu pour leurs gains fermes, sachons leur gré en même temps pour ces doutes stimulants.

LA MONNAIE VÉNITIENNE DANS LES PAYS ROUMAINS DE 1202 À 1500 *

OCTAVIAN ILIESCU

Frappée dès le IX[e] siècle, la monnaie vénitienne n'a acquis une position importante dans la vie économique de l'espace sud-est européen qu'à partir de 1202 [1]. Il est notoire qu'à cette date, le doge Henri Dandolo a commencé l'émission du *gros* ou *matapan* [2], pièce d'argent, appelée primitivement *ducat* [3]. Cette monnaie, d'une valeur intrinsèque bien supérieure aux deniers de billon qui étaient uniquement en circulation en Europe occidentale avant cette date [4], avait une destination précise : elle devait servir à couvrir les dépenses occasionnées par les préparatifs en vue de la IV[e] croisade [5]. A la fin du XIII[e] siècle — plus exactement, le 31 octobre 1284 —, la République des Lagunes frappa une nouvelle monnaie : le *ducat* d'or [6] (devenu, à partir de 1544, le *séquin* [7]), monnaie qui resta en circulation plus de cinq siècles. C'est la diffusion de la monnaie

* Version mise à jour d'une communication présentée le 3 juin 1968 au I[er] colloque international sur l'histoire de la civilisation vénitienne « Venise et le Levant jusqu'au XV[e] siècle », organisé par le Centre de Culture et Civilisation de la Fondation « Giorgio Cini », à Venise, du 1[er] au 5 juin 1968 ; les rapports de ce colloque ont été publiés dans : *Venezia e il Levante fino al secolo XV* a cura di Agostino Pertusi, 2 vols., Florence, 1973.

[1] Pour l'histoire de la monnaie vénitienne aux XIII[e]—XV[e] siècles, voir surtout Nicolò Papadopoli (Aldobrandini), *Le monete di Venezia*, vols. I—II, Venise, 1893, 1907 (le III[e] volume, paru en 1919, embrasse la période qui va de 1606 à 1797) ; plus récemment, Philip Grierson, *La moneta veneziana nell'economia mediterranea del Trecento e Quattrocento*, dans *La civiltà veneziana del Quattrocento*, Florence, 1957, p. 76—97 ; idem, *The Origins of the Grosso and of Gold Coinage in Italy*, dans *Numismatický Sborník*, 12, 1971—1972. p. 33—34 ; Tommaso Bertelè, *Moneta veneziana e moneta bizantina (Secoli XII—XV)*, dans *Venezia e il Levante . . .* déjà cité, I, p. 3—146 pls. I—VI. Sur le rôle du matapan ou gros vénitien dans l'économie monétaire du Sud-Est européen, v. Octavian Iliescu, dans : Costin C. Kirițescu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii lui* (Le système monétaire du leu et ses précurseurs), I, Bucarest, 1964, p. 82—84. 364.

[2] N. Papadopoli, *op. cit.*, p. 81 ; Ph. Grierson, *La moneta veneziana; loc. cit.*, p. 79 ; idem, *The Origins of the Grosso. . .*, *loc. cit.*, p. 37 ; T. Bertelè, *op. cit.*, p. 5.

[3] Nom donné au gros vénitien par le chroniqueur du XIII[e] siècle Martino da Canale : « Et dou tens de Monseigneur Henri Dandle en sa, fu commencie en Venise a faire les nobles mehailles d'argent que l'en apele ducat, qui cort parmi le monde par sa bonte » *(La chronique des Veniciens de Maistre Martin da Canal*, dans *Archivio storico italiano*, 8, 1845, p. 320).

[4] Le titre des deniers frappés à Venise de 1172 à 1205 ne dépassait pas 270‰ (N. Papadopoli, *op. cit.*, p. 74, 78, 86 ; T. Bertelè, *op. cit.* p. 12), tandis que le titre du gros émis en 1202 montait à 965‰ (N. Papadopoli, *op. cit.*, p. 85., : T. Bertelè. *op. cit.*, p. 5).

[5] Martino da Canale, *op. cit.*, p. 320.

[6] Pour la date, v. N. Papadopoli, *op. cit.*, p. 123.

[7] N. Papadopoli, *op. cit.*, II, p. 213.

vénitienne dans les Pays roumains de 1202 à 1500 que cette note se propose de présenter brièvement, dans ce qui suit.

Les succès politiques obtenus par Venise au lendemain de la IVe croisade ont peu à peu imposé le gros vénitien dans la vie économique de l'Europe Sud-Orientale. Le fait que l'empire latin de Constantinople, tant qu'il a existé, n'a émis que des espèces de billon, de faible valeur [8] et par conséquent, a été obligé de recourir dans une large mesure au numéraire vénitien [9], a sans doute contribué de beaucoup à ce résultat. Par la suite, le gros vénitien fut imité [10] ou seulement adopté comme étalon et modèle par toute une série d'émissions d'argent locales, à savoir les gros bulgares [11], serbes [12], croato-bosniaques [13] et enfin, par des monnaies byzantines frappées de 1294 à 1341 [14], ces dernières appelées même, quelquefois, dans les sources, *ducats* [15].

La diffusion du gros vénitien au nord du Danube, dans les Pays roumains, est marquée par plusieurs découvertes connues jusqu'à présent

---

[8] On a longtemps eu la certitude que l'empire latin de Constantinople n'a pas émis de monnaies propres ; en effet, on ne connaît jusqu'à présent aucune pièce de monnaie qui porte le nom d'un empereur latin de Constantinople. De ce fait, on admettait que cet empire a été obligé de se servir de la monnaie de Venise, qui aurait obtenu de cette manière un bénéfice économique notable, en dessus des gains territoriaux échus à la suite du partage de 1204. V. en ce sens G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, Paris, 1878, p. 274—276 ; Ph. Grierson, *La moneta veneziana...*, *loc. cit.*, p. 81. Il est d'ailleurs notoire que l'attribution aux empereurs latins de quelques *folles* de bronze anonymes, due à J. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, II, Paris, 1862, p. 235—236, avait déjà été rejetée par Warwick Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*, II, Londres, 1908, p. 554. Pourtant, au cours des dernières années, de nouvelles hypothèses ont été proposées, attribuant aux empereurs latins de Constantinople toute une série d'imitations aux types des *trachea* de billon des derniers Comnènes (en ce sens notamment Michael F. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081—1261*, Washington, D. C. 1969, p. 191—217) ou postulant même des émissions d'hyperpères latins d'or, mentionnés par Pegolotti, mais qui n'ont pas été identifiés jusqu'à présent (T. Bertelè, *op. cit.*, p. 17, 71—88 ; cf. la discussion des hypothèses précédentes, *ibid.*, p. 89—104). La question du monnayage de l'empire latin de Constantinople reste encore ouverte à de nouvelles recherches.

[9] V. plus haut. La circulation des anciennes monnaies byzantines, émises avant 1203, a toutefois continué dans l'empire latin et les possessions conquises par les seigneurs francs ; cf. G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 275. V. également les sources publiées par G. L. Fr. Tafel et G. M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig...* /*Fontes rerum Austriacarum* XIII/, Vienne, 1856, *passim* (notamment p. 51, hyperpères ; p. 58, *manuelatos*) ; cf. T. Bertelè, *op. cit.*, *passim*. Les trésors enfouis de 1204 à 1261 en fournissent une preuve éloquente ; voir la liste chez Michael F. Hendy, *op. cit.*, p. 325—404.

[10] Cf. H. Longuet, *Le monnayage de Jean VI Cantacuzène*, dans *Revue Numismatique*, 36 (1933), p. 146 (imitations bulgares) ; N. Papadopoli, *op. cit.*, I, p. 90, 142—143 (imitations serbes, signalées en 1282, 1291, 1294).

[11] N. A. Mouchmoff, *Monnaies et sceaux des tsars bulgares* (en bulgare), Sofia, 1924, p. 68, 73.

[12] Voir R. Marić, *Studije iz srpske numizmatike*, (Etudes de numismatique serbe), Belgrade, 1958, p. 75—77. S. Dimitrijević, *Problemi srpske srednjovekovne numizmatike* (Problèmes de numismatique médiévale serbe) dans *Istoriski glasnik*. 1—2, 1957, p. 81—82 ; D. M. Metcalf, *Coinage in the Balkans 820—1355*, Thessalonique, 1965, p. 203—212 ; T. Bertelè, *op. cit.*, p. 6 et note 1.

[13] Ivan Rengjeo, *Corpus der mittelalterlichen Munzen von Kroatien, Slavonien, Dalmatien und Bosnien*, Graz, 1959, p. 64—65.

[14] V. Laurent, *Le Basilicon. Nouveau nom de monnaie sous Andronic II Paléologue*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 45, 1952, p. 50—52 ; voir aussi W. Wroth, *op. cit.*, II, p. 622, 626, 629 (monnaies byzantines d'argent, au type du matapan).

[15] V. Laurent, *op. cit.*, p. 55, 58 ; cf. T. Bertelè, *op. cit.*, p. 127.

et qui s'étendent de l'ouest à l'est. En voici une liste qui pourtant risque de ne pas être complète [16] :

Cenad, départ. de Timiş, au Banat. On y a découvert en 1883 un trésor qui comprenait 76 deniers banaux de Slavonie, 51 gros serbes frappés par les rois Etienne Ourosh (1243—1276) et Etienne Dragutin (1276—1316) et trois gros vénitiens, l'un émis par Laurent Tiepolo (1268—1275), les deux autres par Jean Dandolo (1280—1289) [17]. Le trésor semble avoir été enfoui vers 1300 [18].

Amnaş, commune de Sălişte, départ. de Sibiu, en Transylvanie. Un autre trésor médiéval, découvert en 1934 et composé de monnaies, lingots et bijoux en argent, le tout déposé dans un pot de terre-cuite qui avait été caché auprès d'un mur appartenant à une maison ancienne. De ce trésor, on a pu recueillir les pièces suivantes : un gros vénitien frappé par Jacques Contarini (1275—1279), deux gros serbes émis par Etienne Dragutin et Etienne Ourosh II Milutin (1282—1321), quatre gros de Tours frappés par Philippe IV le Bel (1285—1314) et trois deniers émis par Richard de Cornouailles (1257—1273) [19]. Le trésor peut être daté de la même période : vers 1300 [20].

Teiuş, commune de Scorniceşti, départ. d'Olt, en Valachie. Dans un grand trésor estimé avoir été composé de cinq à six mille pièces et dont on a identifié environ deux tiers, il y avait un gros vénitien émis par Jean Dolphin (1356—1361). La plupart des pièces appartennant à ce trésor étaient des monnaies de Valachie émises par les voïvodes Vladislav I^er^ — Vlaïcou (1364—1377) et Radu I^er^ (1377—1383) et des gros bulgares frappés par les tsars Jean Alexandre (1331—1371) et Jean Sratzimir (1360—1365, 1369—1396) : il y avait également vingt monnaies hongroises émises par Louis I^er^ d'Anjou (1342—1382) [21].

Tîrgovişte, départ. de Dîmboviţa, en Valachie. Découvert le 20 juin 1963, non loin de l'ancienne cour princière de Tîrgovişte, ce trésor a été intégralement acquis par le Musée d'histoire local ; il comprend 6 172 pièces, dont 6 195 monnaies émises par les voïvodes de Valachie Vladislav I^er^ — Vlaïcou, Radu I^er^, Dan I^er^ (1383—1386) et Mircea l'Ancien (1386—1418) ; les autres sept pièces étaient représentées par trois gros bulgares émis par Jean Sratzimir, un denier serbe au nom du prince Lazare (1371—1389), deux deniers hongrois émis l'un par Louis I^er^ d'Anjou, l'autre par Sigismond I^er^ de Luxembourg (1387—1437) et, finalement, un demi-gros vénitien frappé par le doge André Dandolo (1342—1354), ce dernier l'unique exemplaire de ce nominal, découvert jusqu'à présent en Roumanie [22].

---

[16] Cette liste comprend les découvertes signalées jusqu'en 1976.

[17] C. F. Nuber, *Beitrag zur Chronologie slavonischer Munzen*, dans *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, 6, 1899, p. 471.

[18] La date a été établie par l'auteur de ces lignes.

[19] Richard Weisskircher, *Geldfund in Hamlesch*, dans *Siebenbürgische Vierteljahrschrift*, 58, 1935, p. 229—237.

[20] Datation proposée par l'auteur de ces lignes.

[21] La bibliographie relative à cette découverte est très riche ; aussi nous limitons-nous à citer ici seulement : G. Severeanu, *Contribuţii la studiul începuturilor numismaticei româneşti* (Contributions à l'étude des débuts de la numismatique roumaine), dans *Buletinul Societăţii numismatice române*, 12, 1915, p. 114.

[22] Ce trésor est encore inédit ; cf. Octavian Iliescu, *Le symposion de numismatique médiévale roumaine Bucarest, 13 mai 1965*, dans *Revue roumaine d'histoire*, 4, 1965, p. 1062—1063.

Roman, départ. de Neamtz, en Moldavie. Près de cette localité, dans le voisinage d'une ancienne forteresse, on a trouvé en 1964 un gros vénitien frappé par Jean Dandolo; il s'agit d'une trouvaille isolée [23].

Si l'on examine les découvertes citées plus haut, on constate que dans une première phase — qui s'étend de la fin du XIII^e siècle à la fin du siècle suivant —, c'est la monnaie vénitienne d'argent, le gros ou, dans un seul cas, le demi-gros, qui pénètre dans les Pays roumains, en y arrivant de l'ouest à l'est et en traversant au préalable la Dalmatie et le royaume de Serbie. La composition des trésors précités, qui ont fourni aussi des monnaies serbes ou bulgares contemporaines, en est une preuve éloquente.

Il existe pourtant un autre aspect, plus important, qui témoigne de l'influence que le gros vénitien a exercée, bien qu'indirectement, en Valachie. Des études récentes ont montré que les premières monnaies émises par la Valachie en 1365 avaient adopté le système des gros balkaniques, dérivés à leur tour du gros vénitien [24]. Plus encore, l'unité monétaire de la Valachie a reçu le nom de *ducat*, bien qu'elle fût une monnaie d'argent; elle portait donc le même nom accordé à l'origine au gros vénitien et ensuite, à une monnaie byzantine des Paléologues [25] et à la monnaie bulgare du tsar Jean Alexandre [26]. Employé pour désigner l'unité monétaire de la Valachie, ce nom est mentionné dans les sources à partir de 1413, sous le règne du voïvode Mircea l'Ancien [27]. Il s'est conservé assez longtemps [28] et servit également pour exprimer la notion d'argent en général, *pecunia*, acception maintenue jusqu'à la fin du XV^e siècle [29], c'est-à-dire tant que la Valachie a eu ses propres émissions monétaires [30]. Le fait nous permet de supposer que dès le moment de sa création, très probablement en 1365, l'unité monétaire de la Valachie aura porté le nom de *ducat*, nom emprunté aux Vénitiens, par l'entremise de Byzance [31].

---

[23] Trouvaille inédite.

[24] Voir à ce sujet notre contribution à l'ouvrage de Costin C. Kirițescu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii lui* (Le système monétaire du leu et ses précurseurs), I, Bucarest, 1964, p. 83—84.

[25] Voir *supra*, notes 3 et 15.

[26] Les gros d'argent du tsar bulgare Jean Alexandre sont désignés sous le nom de *ducati argenti monete Burgarie, Mesembrie*, dans les comptes de l'expédition d'Amédée VI; voir F. Bollati di Saint Pierre, *Illustrazioni della spedizione di Amedeo VI il Conte Verde* (Biblioteca Storica Italiana V), Turin, 1900, p. 26, 278; cf. T. Bertelè, *op. cit.*, p. 130.

[27] Il s'agit du privilège commercial accordé par le voïvode Mircea l'Ancien de Valachie à la ville de Brașov; publié par Ioan Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și Țara Ungurească in sec. XV și XVI* (Documents concernant les relations de la Valachie avec Brașov et la Hongrie), I, Bucarest, 1905, p. 3—4.

[28] Le *ducat*, monnaie de Valachie, est encore mentionné dans le privilège commercial accordé à la ville de Brașov par le voïvode Vlad Dracul, le 8 avril 1437; *ibid.*, p. 71—72.

[29] *Ibid.*, p. 99 (document émis par le voïvode Vlad Țepeș, en 1476—1477).

[30] Les dernières émissions de *ducats* de Valachie portent le nom du voïvode Basarab III l'Ancien alias Laiotă (1473—1477, avec des interruptions); voir en ce sens Octavian Iliescu, *Ducații Țării Românești cu numele lui Basarab Voievod* (Les ducats de Valachie au nom du voïvode Basarab), dans *Studii și cercetări de numismatică*, 6 (1975), p. 139—152 pl. I.

[31] Sur la création de la monnaie de Valachie, voir Octavian Iliescu, *1365—1965 Șase veacuri de la emiterea celei dintîi monede românești* (1365—1965 Six siècles depuis l'émission de la première monnaie roumaine), dans *Buletinul Societății numismatice române*, 42—66 (1948—1972), p. 83—89.

La deuxième phase de la circulation de la monnaie vénitienne dans les Pays roumains commence dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle. Cette fois, c'est le ducat d'or qui s'y diffusa, fait signalé par les découvertes suivantes :

Brăești, départ. de Botoșani, en Moldavie. Il s'agit d'un trésor découvert en 1952 et 1953 et qui comprend 70 ducats d'or vénitiens, émis par les doges Jean Soranzo (1312—1328), 2 ex. ; Barthélemi Gradenigo (1333—1342) [32], 3 ex. ; André Dandolo (1342—1354), 11 ex. ; Marin Falier (1354—1355), 1 ex. ; Jean Gradenigo (1355—1356), 2 ex. ; Jean Dolphin (1356—1361), 2 ex. ; Laurent Celsi (1361—1365), 4 ex. ; Marc Cornaro (1365—1367), 2 ex. ; André Contarini (1367—1382), 14 ex. ; Michel Morosini (1382), 1 ex. et Antoine Venier (1382—1400), 27 ex. Le trésor comprend en outre 27 imitations génoises des ducats d'or vénitiens émis aux noms des doges Jean Soranzo, 4 ex. ; André Dandolo, 21 ex. et Jean Dolphin, 2 ex. [33] ; 7 florins de Hongrie, frappés par Louis I^er^, 2 ex., Marie (1382—1385), 2 ex. et Sigismond I^er^, 3 ex. ; enfin, la dernière pièce appartenant à ce trésor est un *tankah* d'or, frappé à Delhi par le sultan Mahmoud I^er^, qui y régna en 1352 pendant seulement quelques jours [34]. Le trésor de Brăeşti semble avoir été enfoui vers 1400 [35].

Tîrgoviște (localité déjà citée). Petit trésor découvert en 1974 sur la place centrale de la ville et concernant quatre pièces d'or : ducat de François Dandolo (1328—1339), imitation du ducat d'André Dandolo (1342—1354), ducat de Marc Cornaro (1365—1367) et florin de Sigismond I^er^ de Luxembourg, ce dernier frappé en 1387—1401 [35A].

Drobeta-Turnu Severin, départ. de Mehedinți, en Olténie. A l'occasion des fouilles archéologiques pratiquées en 1938 dans la forteresse médiévale de Severin, on y a trouvé un ducat vénitien, émis par le doge François Foscari (1423—1457) [36].

Hunedoara, départ. de Hunedoara, en Transylvanie. Un autre ducat vénitien, frappé par le même doge, a été trouvé en 1870 dans la forteresse médiévale de Hunedoara [37].

Soporu de Cîmpie, commune de Frata, départ. de Cluj, en Transylvanie. En 1917, on y a découvert un trésor qui comprenait 53 florins d'or hongrois, émis par les rois Sigismond I^er^, Albert I^er^ (1437—1439) et Vla-

---

[32] Manquent les ducats frappés par le doge François Dandolo.

[33] Le trésor de Brăești a fait l'objet d'une communication encore inédite, présentée par l'auteur de ces lignes à l'Institut d'histoire de Bucarest, le 19 déc. 1953, sous le titre : Problèmes de la circulation monétaire dans les Pays roumains aux XIII^e^—XIV^e^ siècles (en roumain) ; on trouvera des données sommaires sur ce trésor dans *Studii și cercetări de numismatică*, 1, 1957, p. 463—464 ; *Studia et acta orientalia*, 4, 1962, p. 249.

[34] Octavian Iliescu, *Une monnaie indienne du Moyen Age, découverte en Moldavie*, dans *Studia et acta orientalia*, 4, 1962, p. 249—251.

[35] Datation établie à l'aide des ducats émis par Antoine Venier et des florins frappés par Sigismond I^er^ de Luxembourg (ces derniers émis de 1387 à 1401, selon la chronologie proposée par E. Unger, *Magyár éremhatározó* = Catalogue des monnaies hongroises, I, Budapest, 1960, p. 41 n° 455).

[35A] Gabriel Mihăiescu, dans *Valachica*, 8, 1976, (sous presse). Le florin hongrois a été daté d'après E. Unger, *op. cit.*, p. 41 n° 455.

[36] Al. Bărcăcilă, *Monede de la cetatea medievală a Severinului* (Monnaies de la cité médiévale de Severin), dans *Studii și cercetări de numismatică*, 1, 1957, p. 176.

[37] R(ómer Floris), *Ujabb leletek* (Nouvelles découvertes), dans *Archaeologiai Értesitö*, 2, 1870, p. 17.

dislav I[er] (1440–1444). Il y avait également un ducat vénitien, frappé au nom du doge Michel Steno (1400–1413) [38].

Les données fournies par les découvertes monétaires citées plus haut attestent en premier lieu une présence massive des ducats vénitiens d'or en Moldavie, où le trésor de Brăeşti a mis au jour non seulement un grand nombre de pièces véritables, mais aussi des imitations de la même monnaie. D'autre part, la découverte à Brăeşti du tankah frappé à Delhi —monnaie assez fréquente dans la région de la Volga inférieure [39]—, nous révèle la provenance *orientale* des ducats vénitiens et de leurs imitations. Ces pièces y étaient sans doute apportées dans le cadre du grand commerce oriental par les négociants génois, qui résidaient dans les colonies de la mer Noire et du Bas-Danube [40]. C'est probablement encore aux Génois que l'on doit attribuer le grand nombre d'imitations des ducats vénitiens [41], trouvées dans le même trésor de Brăeşti ou autre part, en Moldavie [42].

De leur côté, les documents internes de Moldavie mentionnent très fréquemment, à partir de 1446, une monnaie qui aura une importance majeure dans la vie économique du pays : les *zlotys tatars*, **златъ татарскихъ** [43] en vieux slave, langue officielle de la chancellerie de Moldavie au Moyen Age [44]. L'identification de cette monnaie, usitée dans les cas de vente des domaines terriens, a donné lieu à des interprétations variées. La plupart des auteurs considèrent qu'il s'agit en l'occurrence de la mon-

---

[38] H(ársanyi) P(ál), *Éremleletek* (Trouvailles monétaires), dans *Numizmatikai Közlony*, 16, 1917, p. 126.

[39] Voir en ce sens Friederich v. Schrotter, *Worterbuch der Munzkunde*, Berlin-Leipzig, 1930, *sub voce* tanka (article rédigé par R. Vasmer).

[40] Sur le rôle des Génois en Moldavie et aux Bouches du Danube, voir notamment : Dinu C. Giurescu, *Relaţiile economice ale Ţării Româneşti cu ţările Peninsulei Balcanice in perioada feudalismului timpuriu (sec. X–XIII)*. (Les relations économiques de la Valachie avec les pays de la Péninsule Balkanique pendant la période du féodalisme primitif — les X[e] — XIII[e] siècles), dans *Romanoslavica*, 10, 1964, p. 370–380; Constantin C. Giurescu, *Le commerce sur le territoire de la Moldavie pendant la domination tartare (1241–1352)*, dans *Nouvelles études d'histoire*, III, Bucarest, 1965, p. 55–70; Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance d'après une source inédite du XIV[e] siècle, ibid.*, p. 105–116 (où l'on trouvera la bibliographie antérieure).

[41] Il y en a qui ne sont pas enregistrées par Herbert E. Ives — Philip Grierson, *The Venetian Gold Ducat and its Imitations.* Numismatic Notes and Monographs N[o] 128, New York, 1954.

[42] Imitations des ducats d'Antoine Venier. découvertes à Vlădiceni, commune de Tomeşti, départ. de Iaşi, et à Borolea, commune de Hăneşti, départ. de Botoşani (inédites); imitation du ducat de Michel Steno, trouvée à Orhei, République Socialiste Soviétique de Moldavie, cette dernière signalée par L. L. Polevoi, *К топографии кладов и находок монет обращавшихся на территории Молдавии в конце XIII—XV вв.*, dans *Известия Молдавского филиала Академии Наук СССР*, N[o] 4 (31) (1956) p. 100 n[o] 22 (rés. roumain et français p. 104–105).

En ce qui concerne les imitations attribuées aux Moldaves (Em. Condurachi, *Monete veneziane battutte in Moldavia*, dans *Revue historique du Sud-Est européen*, 20, 1943, p. 228–229), il faut observer que la monnaie signalée à la p. 228 et reproduite aux fig. 1–2 ne saurait nullement être censée comme telle, puisqu'elle est en réalité une émission génoise, faite à Chio au nom du doge Thomas de Campofregoso, en 1437–1443.

[43] C. Cihodaru, I. Caproşu et L. Şimanschi, *Documenta Romaniae Historica* A. Moldova vol. I (1384–1448), Bucarest, 1975, doc. n[o] 265, p. 375.

[44] Il est notoire que les documents roumains du Moyen Age étaient rédigés en slave; cf. Gr. Nandriş, *Documente slavo-române din mănăstirile Muntelui Athos* (Documents slavo-roumains des monastères du Mont Athos), Bucarest, 1936, p. 7–15.

naie d'or génoise, du *génovin* [45]. Pourtant, on n'a pas trouvé jusqu'à présent en Moldavie de génovins, à la seule exception de l'unique exemplaire provenant du trésor de Brăeşti que nous avons déjà mentionné. D'autres auteurs ont estimé que le nom de *zlotys tatars* doit être attribué aux imitations du ducat vénitien, frappées par les Génois de Caffa [46], donc sur le territoire du khanat tatar de Crimée [47].

En parcourant les documents de Moldavie, on peut constater que les zlotys tatars restent la monnaie préférée pour les ventes des domaines fonciers, longtemps encore après 1475, date de la disparition des dernières colonies génoises [48] ; en effet, on en trouve de nombreuses mentions documentaires jusqu'au XVII[e] siècle [49], ce qui serait inexplicable, si l'on acceptait une provenance génoise de ces monnaies. Par contre, le fait nous révèle la véritable identité des zlotys tatars : ce sont les ducats d'or vénitiens, monnaie dominante du grand commerce oriental, pendant des siècles. Le nom de zlotys tatars, accordé aux ducats vénitiens par les documents de Moldavie, s'explique donc tout simplement par la provenance orientale de ces pièces [50].

Ce qui précède nous permet d'établir que la diffusion de la monnaie vénitienne dans les Pays roumains a connu deux phases, qui se sont déroulées chaque fois à partir d'une autre direction. Au début, c'est le ducat ou gros d'argent qui y a pénétré, par les routes du commerce transbalkanique. Un résultat indirect de ce processus économique sera la création de la monnaie de Valachie, appelée, elle aussi, *ducat*.

Au cours de la seconde phase, c'est surtout en Moldavie que pénètre le ducat d'or vénitien, dans le cadre du commerce oriental. Il y jouera un rôle économique appréciable, les prix des biens fonciers étant déterminés presque exclusivement en fonction de cette monnaie pendant environ deux siècles, jusque vers 1650.

---

[45] Voir en ce sens : N. Iorga, *Negoţul şi meşteşugurile in trecutul românesc* (Le commerce et les métiers dans le passé roumain), Bucarest, 1906, p. 216 ; le même auteur, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, IV, Bucarest, 1937, p. 193 ; G. Zane, *Economia de schimb în Principatele Române* (L'économie d'échange dans les Principautés Roumaines), Bucarest, 1930, p. 111—112 ; Const. Moisil, *Monetele României*, dans *Enciclopedia României*, I, Bucarest, 1938, p. 104, 119 (ce dernier auteur applique pourtant la dénomination de *zlotys tatars* aux ducats vénitiens et génois, pris ensemble) ; Em. Condurachi, *op. cit.*, p. 230.

[46] Franz Babinger, *Südosteuropäische Handelsmunzen am Ausgang des Mittelalters*, dans *Vierteljahrschrift fur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 44, 1957, p. 354—357.

[47] *Ibid.*, p. 355 (l'auteur remarque toutefois que jusqu'à présent, de telles imitations, analogues à celles faites à Péra, n'ont pas été identifiées).

[48] Caffa, véritable métropole des colonies génoises de la mer Noire, tomba sous les coups de Mahomet II en 1475, ce qui mit fin à l'importance économique dont avaient bénéficié les Génois dans ces parages.

[49] La dernière mention des *zlotys tatars* dans les documents de Moldavie date, selon nos connaissances, de 1642 ; voir l'acte publié par Gh. Ghibănescu, *Surete şi izvoade* (Documente slavo-romăne), III, Iaşi, 1907, p. 156.

[50] Cette hypothèse a été amplement développée, il y a quelques années, à l'occasion d'un compte rendu que nous avons publié dans *Studia et acta orientalia*, 2, 1960, p. 303—304 et dont l'objet était l'article déjà cité de Franz Babinger.

L'ÉCHO EN HAINAUT DU PREMIER SIÈGE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS (1394)

Les historiens ont passé au crible les sources contemporaines qui rendent compte de la préparation de la croisade de Nicopolis. Tout ce qui était événement, fait politique, a été dûment enregistré. Seulement les rares renseignements qui auraient permis un aperçu sur l'attitude des masses anonymes ont manqué de retenir leur attention. On en jugera d'après l'exemple suivant.

Les progrès de l'expansion ottomane étaient suivis avec inquiétude en Occident et, autant que la rapidité des moyens de communication du XIV^{e} siècle le permettait, les nouvelles des défaites essuyées par les Byzantins trouvaient un accueil prompt et ému. L'échec de l'expédition franco-génoise sur la côte nord de l'Afrique en 1390 n'avait pas affaibli le zèle du roi Charles VI que le premier accès de folie surprit en pleine activité d'organisation de la guerre contre les infidèles [1]. L'exécution de ces brillants projets allait être tentée dès 1393 par Philippe d'Artois, comte d'Eu, prenant la croix pour combattre en Hongrie [2]. A la fin de cette même année, après l'occupation de la Thessalie et de la Bulgarie, les Osmanlis étaient arrivés aux abords d'Athènes et de Constantinople. La capitale impériale, soumise à un blocus dont le chroniqueur Dukas a dit les effets dramatiques pour ses habitants, vivait dans une attente angoissée [3].

La réponse occidentale à l'agitation sans répit des Turcs tardera encore deux ans, mais déjà un écho confus des événements était parvenu à la Cour de France. Dans les mois suivants, à partir de ce milieu, le mieux informé, l'histoire rapportée par les messagers se répand à grande distance, distance sociale autant que géographique, cela s'entend.

C'est ainsi qu'un passage de la « Chronique des Pays-Bas, de France, d'Angleterre et de Tournai » a conservé le souvenir d'une fête populaire dominée par l'impression des aventures lointaines et des noms exotiques qui venaient d'acquérir une brûlante actualité. Voici ce récit : « *En l'an mil III c IIII XX et XIII vinrent nouvelles en France de ung capitaine nommé le amiral Abaquin, sarasin, qui s'efforchoit conquerre supz chrestiens, se disant estre grand maistre. Et le roi adverti de la verité, le sire de Couchi parti de France, pour le roi . . . En ce temps, Pierre Le Monnier, prince des amoureux, Haquinet de Templueve, Jehan du Bruile, Piérart de Trellon et plusieurs aultres, honnestes et joieux compagnons de la ville de Tournai, firent plusieurs esbatements et jeux de personnages supz la matière de l'amiral Abaquin. Et fut la première assemblée faite en la maison de Le Val, de où ilz vinrent, en joieux estat et très sote ordonnance, en la ville par la porte Coqueriel, en tel nombre que leur route duroit depuis la dite porte jusques ou marchié. Et firent leur premier esbatement de armes et assault par personnages supz le dit marché, devant le hostel de sire Mahieu Du Mortier, prévost de la dite ville pour ceste année. Et, assez tost après, ledit amiral, asségié de II rois*[4] *au Pont-a-Riès, manda soucours en ladite ville : pour laquele chose y alèrent, à grand effort, genz armés moins que souffisamment, arbalestriers et archiers aïans saïettes et quariaulx de festus, et fortes lances de rosiaux, et passèrent par devant le puch Bauduin le Ouwe, où ilz furent nombrés VII c ou environ. Lesquelz, obéissans et hastifs de acomplir le mandement dudit amiral, ne cessèrent de vinrent audit Pont-a-Riès; et illec venus, ilz se mirent*

---

[1] Léon Mirot, *Une expédition française en Tunisie au XIV^{e} siècle. Le siège de Mahdia*, Paris, 1932.

[2] J. Delaville-le-Roulx, *La France en Orient au XIV^{e} siècle*, II, Paris, 1886, p. 227. Voir J. Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*, éd. Michaud et Poujoulat, Paris, 1836, p. 396 : «Le comte d'Eu, desplaisant qu'il n'avoit fait quelque exploict de guerre sur le Sarrasin, sceut par le rapport de gens de bien que le roy de Bohême sentoit mal en plusieurs articles de la foy et ne valoit gueres mieux que Sarrasin, et pour ce se bouta au dit royaume. Et mit le roy et tout le pays en sa subjection et s'en retourna à grand honneur et louange ».

[3] DUCAE *Historia Turcobyzantina (1341—1462)*, ex recensione Basilii Grecu, Bucarest, 1958, pp. 77—79.

[4] Pour « rets », filets à prendre les cailles (« quoilles »).

en ordonnance et si vaillamment se portèrent que ledit amiral, enclos et environné de II rois a prendre quoilles, fut légièrement dességié et mis au large. Et après, ledit amiral ramené a Tournai, les bons et joieux campaignons, par l'espace de plus de III mois antiers, se esbatoient en jeux de personnages, sanz blasmes ne vilonnie aucuns de iceux supz ladite matière »[5].

La scène se passe à Tournai, dans le comté de Hainaut, région où l'on devait porter un certain intérêt au sort de Byzance depuis la quatrième croisade. Le comte Baudouin IX de Flandre et de Hainaut avait été le premier empereur latin de Constantinople. Aprés sa disparition, un faux Baudouin avait prétendu recueillir son héritage[6]. Enfin, l'arrière-petit-fils de Baudouin, Florent de Hainaut-Avesnes, héritier, par son mariage avec Isabeau de Villehardouin, de la principauté de Morée, avait été jusqu'à sa mort en 1297 mêlé de prés aux disputes pour la souveraineté d'un lambeau de cette terre byzantine qui allait échoir ensuite aux Angevins[7].

Le moment de l'action doit être fixé au printemps 1394. En effet, la chronique fait mention du départ d'Enguerrand VII, sire de Coucy, qui a accompagné le comte d'Eu en Hongrie[8]. Les festivités décrites sont celles du carnaval, occasion où avaient lieu des représentations théâtrales, « farces » ou « jeux », une sorte de spectacle caractéristique pour le folklore citadin médiéval. Le rôle de prince du carnaval pouvait revenir à l'« amiral Abaquin » ou « Amorat-Baquin », déformation soit du titre d'« amira » = émir, soit du nom du sultan Murad II, le prédécesseur de Bayiezid I.

Sur le sens de cette adaptation d'une vieille coutume aux circonstances que nous avons brièvement rappellées, il n'est pas besoin de s'interroger longuement. Par son caractère démoniaque, la figure centrale de la fête se prêtait à une identification avec l'ennemi de la chrétienté. Les Tournaisiens, « honnestes et joieux compaignons », ont imaginé une parodie du siége de Constantinople. Le nombre des participants, prés de sept cents, convient à l'importance de la fête et leur armement — des fétus comme flèches et carreaux d'arbalète, des roseaux en guise de lances et des rets pour la chasse aux cailles — montre bien qu'il s'agit d'un simulacre burlesque. Cependant, l'issue du combat, qui est nécessairement la déconfiture des « Sarrasins », semble recéler un élément magique, voulant présager la future destruction des assiégeants et la libération de la ville. Passé le carnaval, on garde les travestissements, les « jeux de personnages » continuent et ce qui avait été au début un rite retombe au rang de réjouissance profane. Le fait n'en demeure pas moins, sans conteste, un témoignage de la réaction populaire provoquée en Occident par le péril où se trouvait Byzance.

Andrei Pippidi

---

[5] *Recueil des chroniques de Flandre*, III, Bruxelles, 1856, p. 288.

[6] Les sources sur l'apparition de cet usurpateur en Flandre sont indiquées par B. Hendrickx, *Les chartes de Baudouin de Flandre comme source pour l'histoire de Byzance*, Byzantion, I, Thessaloniki, 1969, pp. 78—79.

[7] Jean Longnon, *L'Empire Latin de Constantinople et la Principauté de Morée*, Paris, 1949, pp. 264—278.

[8] L. de Mas Latrie, *Commerce et expéditions militaires de la France et de Venise au Moyen-Age*, Collection de documents inédits sur l'histoire de France (Mélanges et documents), III, 1879, pp. 168—170; A. Tuetey, *Testaments enregistrés au Parlement de Paris sous le règne de Charles VI*, *ibid.*, pp. 279—284. La même « Chronique des Pays Bas, de France », etc. (*ibid.*, p. 387) rapporte qu'en 1423 des habitants de Tournai, après l'échec d'une révolte, ont été exilés dans l'île de Chypre, possession génoise.

EIN SIEBENBÜRGISCHER FREUND DES RUMÄNISCHEN HUMANISTEN CONSTANTIN CANTACUZINO-STOLNICUL: ARZT MARTIN HERMANN AUS BRAŞOV

Constantin Cantacuzino (um 1650—1716), Sohn des Postelniks (= hoher Hofbeamter im Range eines Hofmarschalls) Constantin Cantacuzino, war einer der bedeutendsten rumanischen Humanisten des 17. Jahrhunderts. Sein reiches Wissen auf dem Gebiet der Staatskunst, Geschichte und Geographie erganzte er durch Hochschulstudien an der Universität von Padua.

Während des Söldneraufstandes der Zimener (1655) flüchtete der Postelnik Constantin Cantacuzino mit seiner zahlreichen Familie nach Braşov. Als Erzieher fur seine Söhne bat er den bekannten Gelehrten Martin Albrich ins Haus, den Rektor des von Honterus gegründeten Gymnasiums. Am 7. Dezember widmete Martin Albrich sein Buch „Disputatio theologica" [1] dem Postelnik.

Der zukünftige Stolnik (= Hofbeamter über Kuche und Tafel; Truchsess) Constantin Cantacuzino verbrachte demnach einen Teil seiner Kindheit in der Stadt unter der Zinne, wo er wahrscheinlich von Martin Albrich mit den Grundbegriffen der Wissenschaften vertraut gemacht wurde. Zweifellos hat die Familie Cantacuzino wahrend ihres Aufenthaltes in Braşov Beziehungen zu Michael Hermann, dem Stadtrichter geknupft. Es ist nicht ausgeschlossen, daß die Familie des Postelniks für die Zeit ihres Aufenthaltes im Hause der Familie Hermann in Miete gewohnt hat. Auch nach dem Fluchtjahr 1655 unterhielt die Familie Cantacuzino rege Verbindungen zur Familie Hermann. Im Jahre 1660 richtete „Traianus Cantacuzenus primarius pocillator" einen freundschaftlichen Brief an Michael Hermann, den er mit „Vater" anspricht (Spectabilis ac Generose Domine Parens mihi plurimum observandissime et honorandissime ...).

Wie uns Prof. Virgil Cândea mitteilt, ist dieser „Traianus Cantecuzenus" kein anderer als der Sohn des Postelniks Constantin und der Bruder des beruhmten Gelehrten und Stolniks Constantin Cantacuzino. Folgende Überlegungen lassen diesen Schluß zu: Traian Cantacuzino, der eigentlich Drăghici hieß, bezeichnet sich als „primarius pocillator", d.h erster Mundschenk, ein Amt, das Drăghici vom 4. September 1659 bis zum 17. Juni 1663 bekleidete. Den latinisierenden Namen Traianus gebrauchte Drăghici aufgrund seines siebenbürgischen Adelsdiploms, das Georg Rákoczi ihm am 13. September 1658 verlieh fur „treue Dienste, die uns dieser edle Traian Cantacuzino aus Filipeşti, Bojar des walachischen Furstentums, erwiesen hat" [2].

Im Postskriptum des erwahnten Briefes versäumt Traian alias Drăghici es nicht, auch die Gattin des Stadtrichters warmstens zu grußen, die er wie eine Mutter verehrt [3]. Dieser Brief wurde in ungarischer Sprache abgefaßt, was nun nicht unbedingt bedeutet, daß dieser rumanische Bojar das Ungarische beherrschte; wahrscheinlich hat er die Dienste eines Übersetzers in Anspruch genommen, denn an der Hofkanzlei in Bukarest gab es Dolmetscher, die auch der ungarischen Sprache mächtig waren.

Vor kurzem erschien die kritische Ausgabe der Aufzeichnungen, die der Stolnik Constantin Cantacuzino auf seiner Bildungsreise durch Konstantinopol, Venedig und Padua (1665—1669) schrieb. Im Jahre 1668 wohnte der zukünftige Stolnik in Padua im gleichen Quartier mit dem Studenten Martin Hermann aus Braşov. In seinen Notizen vom Mai 1668 heißt es: „Ende Marz verließ ich das Haus des Geistlichen Florie und fand am 19. Mai bei Frau Virginia Romana Quartier, wo wir zusammen mit dem Herrn Martin Hermann logierten, von Venedig waren wir am 8 Mai aufgebrochen, wo wir ebenfalls mit Hermann das gleiche Zimmer

---

[1] I Ionaşcu, *Din viața și activitatea stolnicului Constantin Cantacuzino*, in „Studii" 1966, 4, S. 613.

[2] Vgl. Mihai Cantacuzino Banul, *Genealogia Cantacuzinilor*, Hrsg. N Iorga, București, 1902, S. 103 und N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova, Sec. XIV—XVII.* București, 1971, S. 137—138.

[3] Julius Gross, *Georg Michael Gottlieb von Hermann und seine Familie. Kronstädter Kultur- und Lebensbilder*, in „Archiv des Vereins", 22, 1889, S. 571—572.

teilten. Für die Anschaffung von Speisen habe ich am 20. Mai Herrn Hermann 10 Dukaten gegeben. Auch am 15. Mai habe ich dem Herrn Hermann 10 Dukaten gegeben"[4]

Über Martin Hermann (16. August 1643—24. März 1692) wissen wir, daß er der zweite Sohn des Richters Michael Hermann (1602—1660) war. Im Jahre 1662 hatte Martin seine Studienreise durch Deutschland, Holland, Frankreich, England und Italien angetreten. Am 7. September 1669 kehrte er nach Kronstadt mit dem wissenschaftlichen Titel eines Doktors der Medizin zurück, heiratete am 2 Februar 1670 und wurde Stadtphysikus. Im Jahre 1681 wurde er in den Stadtrat als Senator gewählt[5].

Leider sind uns zur Zeit keine weiteren Einzelheiten über die Freundschaft zwischen Constantin Cantacuzino und dem Studenten Martin Hermann bekannt. Doch laßt sich schließen, daß die beiden einander schon seit 1655, seit dem Aufenthalt der Cantacuzino-Familie hinter den schützenden Mauern der Stadt gekannt haben. In Padua bewohnten sie das gleicher Zimmer und führten gemeinsame Wirtschaft. Es steht zu hoffen, daß die Forschung in Zukunft neue Details über die freundschaftlichen Beziehungen zwischen Constantin Cantacuzino und dem Physikus Martin Hermann ausfindig machen kann.

Der Brief des Drăghici (Traianus) Cantacuzino an Michael Hermann

Bukurest, 26. Marz 1660.

Spectabilis ac Generose Domine Parens mihi plurimum observandissime et honorandissime Salutem plurimam officiorumque meorum semper paratissimam Commendationem etc. Euer Gnaden als meinem wohlwollenden Vater samt Euren Lieben wunsche ich reichen Segen Gottes.

Bei dieser Gelegenheit kann ich nicht umhin, mich nach der Gesundheit Eurer Gnaden zu erkundigen Gebe Gott, dass dieser mein kurzer Brief Sie gesund und in einer glucklichen Stunde antreffe und ich wunsche Eurer Gnaden und Euren Lieben von Herzen ein gluckliches Befinden, und moge der Heilige Gott es fügen, dass ich auch furderhin bei jeder Gelegenheit nur erfreuliche Nachrichten uber Eurer Gnaden Wohlbefinden und Gluck erfahre.

Uberdies, mein lieber Herr Vater, muss ich mich wahrhaftig schamen und ich wundere mich, mit welchem Gesicht ich Ihnen schreiben kann, denn allein mein Gott ist nur Zeuge, dass ich mich nicht in der Lage befinde, Ihre Gute zu erwidern, denn nur Gott weiss, in welchem Zustand sich unsere Behausung befindet Deshalb bitte ich Sie, als meinen guten Herrn Vater es nicht als Nachlassigkeit oder Undank anzusehen, nur obig angefuhrte Ursache trägt schuld. Was ich Ihnen uber unsere Lage hier schreiben kann : durch Gottes Gnade leben wir hier, mein Herr, in Frieden. Und was ich Ihnen uber die Sache mit den Kosaken und Polen mitgeteilt habe, hat sich als wahr erwiesen und Sie konnen den Glauben schenken, denn wiederum habe ich die gleichen Nachrichten erhalten. Im ubrigen bitte ich Sie, mein teurer Herr Vater, mir wie einem treuen Sohn zu befehlen, damit ich Ihnen auch zu Diensten sein kann, denn ich fuhle mich durch mein Versprechen gebunden, Ihnen bis zu meinem Tod zu dienen. Und das bitte ich auch meinen lieben Herrn Vater, es solle ihm nicht zu beschwerlich fallen, mich bei allen Gelegenheitem uber Euer Gnaden Gesundheit und Befinden schriftlich zu verstandigen, denn Gott ist mein Zeuge, dass diese Nachrichten meine warme Anteilnahme finden, so als ob wir immer neben Eurer Gnaden wären. His Deo commendatum Vestram Generosam Paternitatem etc.

---

[4] Florica Dimitrescu, *Contribuţii la istoria limbii române vechi*, Bucureşti, 1973, S. 115 und 120.

[5] Martin Hermann, Dr. med. geboren am 25. August 1643 in Braşov, studiert an verschiedenen Universitaten in Deutschland, Holland, Frankreich, England und Italien, wird Physikus, Stadtarzt 1670 bis 1692, Ratsherr, Senator 1681 bis 1692, Steuereinnehmer 1681, 1682, Landtagsabgeordneter 1682, 1686. Gestorben am 24. März 1692. cf. Friedrich Stenner, *Die Beamten der Stadt Kronstadt*, Kronstadt, 1916, S. 65.

Datum Bukurest Anno 1660 die 26 Martii.
Spectabilis Generosae Dominationis Vestrae servus et humillimus
filius semper ad servitia paratissimus

Primarius Pocillator
Traianus Cantacuzenus m.p.

P.S. Dem Herrn Valentin, als meinem wohlwollenden Herrn, biete ich mit Liebe meine Dienste an und wunsche, dass Gott Ihm seinen Lieben alles Gute und ein gluckliches Leben schenke. Der Frau Richterin, als einer wohlwollenden tugendsamen Frau biete ich meine untertanigsten Sohnesdienste an, gebe Gott Ihr und allen Ihren Verwandten alles Gute. Das gleiche (wunsche ich) auch dem Herrn Notarius etc. *

Paul Binder

* Julius Gross, *Georg Michael Gottlieb von Hermann und seine Familie. Kronstadter Kultur- und Lebensbilder*. Anhang. 4. Briefe an Michael Hermann. *Archiv des Vereines für siebenburgische Landeskunde*. Neue Folge. Zweiundzwanzigster Band 3. Heft. Herausgegeben vom Vereins-Ausschuss. Hermannstadt. In Kommission bei Franz Michaelis. 1889. Seite 571—572.

À NOS LECTEURS

Après la catastrophe qui a frappé notre pays le 4 mars, de nombreux messages téléphoniques, des télégrammes et des lettres ont été adressés à l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes et à notre Rédaction, exprimant la sympathie de nos collègues des pays balkaniques et de tous les coins du monde, et offrant avec générosité leur assistance aux victimes éventuelles du terrible tremblement de terre.

Nous exprimons ici notre profonde gratitude à tous ceux qui nous ont témoigné leur solidarité dans les circonstances qui l'ont rendue plus précieuse que jamais. Engagés, en ce moment, dans l'œuvre de reconstruction, nous tenons à les assurer que leur geste restera toujours gravé dans notre mémoire.

La rédaction

MANIFESTATIONS CONSACRÉES AU CENTENAIRE DE LA MORT DU POÈTE ET RÉVOLUTIONNAIRE BULGARE CHRISTO BOTEV, ORGANISÉES À BUCAREST

Ce n'est pas un simple fait du hasard que Bucarest ait hébergé l'année dernière toute une série de symposiums consacrés à la mémoire de Christo Botev, personnalité marquante du mouvement bulgare de libération nationale au XIX^{e} siècle. Le hasard ne saurait y être pour rien, car, comme on le sait, une bonne partie de son existence — et justement la partie créatrice — le poète et idéologue bulgare l'a passée en Roumanie (1868—1876), qu'il devait quitter en 1876 à la tête d'un détachement de volontaires afin de participer à l'insurrection bulgare d'avril.

Cette fois, les commémorations ont débordé les pages des périodiques et, à part les manifestations dédiées au centenaire de la Révolte bulgare du mois d'avril 1876, Bucarest a été le théâtre de plusieurs symposiums (dont celui organisé par l'Union des écrivains de Roumanie) consacrés à Christo Botev. Notons que deux de ces manifestations se sont révélées de véritables sessions scientifiques, avec un précieux apport de connaissances concernant aussi bien la vie et l'œuvre littéraire de Christo Botev, que son activité révolutionnaire et celle de l'immigration bulgare en Roumanie au siècle dernier.

Une première session a été organisée sur l'initiative de l'Académie des sciences sociales et politiques par l'Institut des études sud-est européennes, le 8 juin 1976. Après l'allocution inaugurale du directeur de l'Institut, le pr. Mihai Berza, qui a souligné le fondement spirituel d'une collaboration traditionnelle et des affinités politiques et culturelles roumano-bulgares, l'académicien Petăr Dinekov a pris la parole au nom de l'Académie Bulgare des Sciences, pour présenter au public roumain l'œuvre littéraire de Botev. La vie et l'œuvre de l'idéologue ont fait l'objet d'un exposé de la part du pr. Ivan Undjiev, historien connu et auteur de la plus complète monographie consacrée à Christo Botev. D'autres exposés ont été fournis par le pr. C. N. Velichi parlant de l'*Activité de Christo Botev en Roumanie et ses liens avec les milieux socialistes et progressistes de ce pays;* S. Rădulescu-Zonner, chercheur au Musée de la ville de Bucarest, qui a illustré sa communication intitulée *Christo Botev à Bucarest* en présentant les diapositives des différentes maisons bucarestoises ayant servi de sièges aux rédactions et comités révolutionnaires bulgares; Elena Siupiur, chercheur à l'IÉSEE, a traité de l'Oeuvre de *publiciste de Christo Botev.*

La seconde session scientifique sur le même thème, organisée sous l'égide de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco et de l'Université de Bucarest, a eu lieu à la Faculté des langues slaves, le 12 juin 1976. Cette session a été présidée par le pr. Jean Livescu, le président

de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco, qui a souligné dans son allocution d'ouverture l'initiative d'une telle session, en soulignant la contribution roumaine à l'étude et la connaissance de l'histoire politique et culturelle du peuple bulgare. Au nom de la délégation bulgare invitée à prendre part à la session, la parole a été prise par le pr. Kino Kuev, le doyen de la Faculté de philologie de l'Université de Sofia. Le pr. Mihai Berza a parlé ensuite au nom de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de Bucarest. Les participants ont présenté ensuite toute une série de communications, à savoir : académicien Petăr Dinekov, *Christo Botev et le développement de la littérature bulgare*; pr. Nicolaj Ghenčev, le doyen de la Faculté d'histoire de Sofia, *Christo Botev, l'idéologue*; Olga Stoïković, chargée de cours à la Faculté des langues slaves, *Christo Botev — l'homme, le poète et le révolutionnaire*; Stefana Zakharieva, chercheur à l'Institut de linguistique de Sofia chargée de cours à la Faculté des langues slaves de Bucarest, *Christo Botev, le publiciste*; Laura Baz-Fotiade, *L'écho de l'œuvre de Christo Botev en Roumanie*; Maria Zavera, *La contribution de Christo Botev au développement de la langue littéraire bulgare*; D. Zavera, *Les destinées du détachement de Christo Botev*; dr. Corneliu Barborică, le doyen, à l'époque, de la Faculté des langues slaves, *Christo Botev à propos de la Roumanie et des Roumains*. Le docteur C. Barborică a tenu aussi l'allocution de clôture.

Elena Siupiur

INTERNATIONALES KOLLOQUIUM IN VARNA 1976

Die bulgarische Akademie der Wissenschaften veranstaltete vom 11. bis 16. Oktober 1976 in Varna ein internationales Kolloquium zur Balkanlinguistik. Der Einladung des Veranstalters, Vl. Georgiev, folgten u.a. eine Reihe von bekannten Wissenschaftlern aus dem Ausland, unter ihnen Al. Rosetti, C. Poghirc, L. A. Gindin, N. Reiter usw. Es wurden insgesamt 20 Referate verlesen, die in den kommenden Nummern der Zeitschrift „Balkansko ezikoznanie" veroffentlicht werden sollen. Außerordentlich fruchtbar waren die lebhaften Diskussionen im Anschluß an die Vortrage, für die man vorausschauend genugend Zeit eingeplant hatte, was erheblich zum Erfolg dieser sehr gelungenen Veranstaltung beitrug.

Die Vortrage waren in zwei Problemgruppen gegliedert. Die erste Gruppe umfaßte 18 Beitrage zu allgemeinen und speziellen Fragen der Balkanlinguistik, und zwar in der Reihenfolge der Veranstaltung : *Vl. Georgiev* „L'union linguistique balkanique : l'état actuel des recherches", *Iv. Duridanov* „Zum Begriff des Sprachbundes", *P. Asenova* „La notion de l'interférence et de l'union linguistique balkanique", *K. Steinke* „Beitrag zur Definition des Begriffes 'Balkansprache' ", *W. Fiedler* „Die Pluralbildung bei den turkischen Lehnwortern des Albanischen", *H. Schaller* „Moglichkeiten einer inneren Gliederung des Balkansprachbundes", *B. Simeonov* „Obščie čerty fonologičeskich sistem balkanskich jazykov", *T. Kacori* „Liaisons onomastiques albano-bulgares en Arbanassi", *B. Velčeva* „Phonological Parallels in Balkan Languages", *N. Reiter* „Zahlrichtungen und ihr sprachlicher Ausdruck", *O. Buchholz* „Zu Verben, die durch ein Objekt und ein Objektspradikativ ergänzt werden", *Al. Rosetti* „Thrace, daco-mésien, illyrien, roumain et albanais. Quelques précisions", *L. A Gindin* „Vopros o vozmožnostjach vyjavlenija substratnogo leksičeskogo fonda v balkanskich jazykach", *C Poghirc* „L'apport des substrats antiques à l'union linguistique balkanique", *E. Ivanova* „Sur le problème de l'union linguistique des anciennes langues des Balkans", *M. Račeva* „O morfologičeskoj adaptacii osmanotureckich leksičeskich zaimstvovanij v balkanskich jazykach", *V Anastasov* „Greek Loan-words in the Balkan Languages through Bulgarian Linguistic Mediation", *U. Dukova* „Zur slawischen Schicht in der Lexik des Volksglaubens und Brauchtums in den Balkansprachen". Die Diskussionsbeitrage ließen besonders bei den theoretischen Fragen gewisse Gegensatze erkennen, die sich indes frühestens losen lassen, wenn neues Material in die Diskussion eingebracht wird.

Eine wichtige Initiative in dieser Richtung zeichnete sich in der zweiten Gruppe von Beitragen ab, die die Idee eines Sprachatlasses fur die Balkanhalbinsel aufgriffen, und zwar *Hr. Holiolčev-M. Sl. Mladenov-K. Kostov* „Fragen der Zusammenstellung eines Atlas Linguarum Paeninsulae Balcanicae" und *I. Petkanov* „L'atlas linguistique balkanique". In diesen Grundsatzreferaten wird der Vorschlag an die AIESEE formuliert, eine Kommission für einen Sprachatlas einzurichten und das Programm zu diskutieren. Die bulgarische Akademie will diese Initiative unterstützen und einen entsprechenden Vorschlag an die AIESEE sowie an die nationalen Komitees weiterleiten.

Die Notwendigkeit oder der Nutzen eines solchen Atlas, der eine Art Regionalatlas zum Europäischen Atlas darstellen soll, durfte gleichermaßen von Anhängern wie von Gegnern einer Balkanlinguistik anerkannt werden, wenn das Programm entsprechend vielschichtig ist. Der südosteuropäische Sprachraum hat aufgrund seiner besonderen geschichtlichen Entwicklung eine Reihe von spezifischen Zügen entfaltet, deren Interpretation durch dieses Werk wesentlich erleichtert werden würde. Eine Reihe von präzisen Vorschlägen zur Organisation, zum Zeitplan und zum Programm werden in den beiden Referaten gemacht, die als Ausgangspunkt für die allgemeine Diskussion dienen konnen. Die Bedeutung dieses Vorhabens erschöpft sich jedoch nicht darin, daß die Balkanlinguistik auf diese Weise eine zuverlässige Basis erhalten kann, sondern sie zeigt sich auch darin, daß das Material für alle Forscher wertvoll sein wird, die sich mit Interferenzproblemen, dem Sprachkontakt oder ähnlichen interlingualen Fragen beschäftigen. Man kann daher nur wünschen, daß dieser erneute Versuch erfolgreicher verlauft als die bisherigen Ansätze und endlich Ergebnisse zeitigt. Allerdings wird die Aufstellung des gemeinsamen Programms noch erhebliche Schwierigkeiten bereiten, weil hinsichtlich der theoretischen Basis noch beträchtliche Unterschiede und Gegensätze zu überbrücken sind.

Klaus Steinke

LE CENTENAIRE I. A. DJAVAKHISCHVILI À TBILISSI

Du 7 au 9 octobre 1976, fut célébré dans la capitale géorgienne le centenaire de la naissance de l'historien I. A. Djavakhischvili.

Né à Tbilissi en 1876, formé aux universités de Saint-Pétersbourg et de Berlin et enseignant d'abord dans la capitale des tzars et, après la Révolution, dans l'université de sa ville natale dont il fut le vrai fondateur, I. A. Djavakhischvili déploya jusqu'à sa mort, survenue en 1940, une activité de savant, de professeur, d'organisateur et de directeur de recherches d'une ampleur étonnante. Historien avant tout, il sut mettre la linguistique, l'ethnographie, l'archéologie au service de l'histoire. Son œuvre très vaste a ouvert la voie ou a marqué une date essentielle dans de nombreux domaines de la recherche.

Dans son effort de pénétrer jusqu'au bout les mystères d'un passé aussi attachant que celui de son peuple, I. A. Djavakhischvili ne négligea aucun aspect du développement historique, comme il ne laissa de côté ni les disciplines auxiliaires de l'histoire ou les questions de méthode. Il publia ainsi de nombreuses études de sources, un ouvrage fondamental sur l'ancienne historiographie géorgienne, une Paléographie, une Diplomatique, une Métrologie géorgiennes, à côté de l'« Histoire du droit géorgien », de l'« Histoire économique de la Géorgie » et surtout de la grande « Histoire du peuple géorgien », dont les quatre volumes vont du I^{er} siècle jusqu'à la fin du XV^{e}. Ajoutons qu'outre son important apport dans des problèmes de linguistique et d'ethnographie caucasiennes, en relation surtout à la question majeure de l'éthnogenèse des Géorgiens, I. A. Djavakhischvili consacra des publications à l'ancienne littérature géorgienne, à l'art et même à la musique de son pays et que, médiéviste surtout, il eut aussi sa contribution à l'étude de l'histoire des XVII^{e}—XIX^{e} siècles. Si son attention fut principalement concentrée sur le passé de la Géorgie, du résultat de ses recherches bénéficièrent tous les peuples de la région caucasienne et en premier lieu l'histoire de l'Arménie et de la culture arménienne.

A la célébration du Centenaire, organisée par l'Académie des Sciences de la R. S. S. de Géorgie et l'Université de Tbilissi, participèrent des représentants des universités de Moscou et de Léningrad et un grand nombre de délégués des universités et académies des républiques voisines (Arménie, Azerbaïdjan, Daghestan, Tadjikistan, Kazakhstan) ainsi qu'un groupe d'hôtes étrangers, dont des anciens élèves de l'Université de Tbilissi. Durant les deux matinées de la session scientifique qui eut lieu à cette occasion, la puissante personnalité de I. A. Djavakhischvili fut evoquée dans son inlassable activité et son œuvre si variée fut analysée sous de nombreux aspects. Un musée dédié à sa mémoire fut inauguré dans la vieille maison de la famille du savant. à une centaine de kilomètres de la capitale géorgienne. Les festivités s'achevèrent avec une réunion commémorative en présence des plus hautes autorités de la République, qui rassembla dans la grande salle de la Philharmonique plusieurs milliers de personnes, accourues pour célébrer la mémoire d'un historien national. Honneur qui n'échoit pas bien souvent aux serviteurs de Clio.

M. Berza

AUREL DECEI

L'année dernière les études orientales roumaines ont subi une perte irréparable. Le 24 avril 1976 est mort subitement à Bucarest Aurel Decei, l'un de nos orientalistes les plus connus dont la vie fut consacrée à la science, notamment aux études de turcologie.

Né le 15 avril 1905 dans le village Gura Rîului (département de Sibiu), A. Decei a fait ses études supérieures à l'Université roumaine de Cluj. Après avoir passé sa licence ès lettres, il fut affecté pendant deux ans (1928—1930) à l'école roumaine de Rome où il poursuivit son activité scientifique, inaugurée en 1926 par une étude sur les luttes de Michel le Brave narrées par ce prince dans un mémoire envoyé au grand duc de Toscane. A Rome, il découvrit les « avvisi » sur les pays roumains entre 1596 et 1598 (publiés dans le « Diplomatarium Italicum » IV) et à Florence, le *Compendio* de Giovan Andrea Gromo (voir « Apulum », II, 1943—1945, p. 151 et suiv.)

Attiré par l'histoire et la civilisation orientale, A. Decei se rendit à Istanbul (1932) et ensuite à Paris où il suivit les cours de turc, d'arabe et de persan à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes (1933—1935).

De retour en Roumanie, il soutint en 1938 sa thèse de doctorat ès lettres dans la spécialité des sciences historiques, ayant comme sujet *les Roumains du IX^e^ au XIII^e^ siècle d'après les sources historiques arméniennes* (Cluj, 1939). Cet ouvrage contient une analyse des données comprises dans les œuvres des géographes Moïse Chorenaț'i et Vardan Pardseperț'i confrontées avec les informations des chroniques hongroises (Gesta Ungarorum, Anonymus regis Belae notar, Kézai). Ces sources lui ont permis d'établir l'existence aux IX^e^—XIII^e^ siècles d'une population roumaine habitant un pays roumain (Balak) dans la région des Carpates et du Danube. Cette conclusion est confirmée par l'analyse d'un passage du géographe persan al-Gardizi qui mentionne l'existence vers 1050 des Roumains chrétiens établis à demeure dans les Carpates et au sud du Danube où ils vivaient à côté des Slaves et des Hongrois *(Sur un passage du géographe persan Gardizi* en roumain dans *Volumul omagial pentru frații Alexandru și Ion I. Lapedatu*, Bucarest, 1936).

A. Decei commença sa carrière scientifique à Cluj, aux Archives de l'Etat de cette ville, en qualité d'archiviste. Attiré par l'enseignement, il débuta comme professeur au lycée de Turnu Severin et obtint par la suite une chaire à l'Académie commerciale et industrielle de Cluj. Après un long séjour en Turquie, de retour en Roumanie, il travailla à la Direction générale des Archives de Bucarest et, à partir de 1966, à l'Institut d'Histoire « Nicolas Iorga », comme maître de recherhes. Il fut mis à la retraite le 1^er^ avril 1975.

A. Decei s'est fait connaître surtout par son activité dans le domaine de l'histoire ottomane. A Berlin il découvrit à la Preussische Staatsbibliothek la version turque de la confession du patriache Ghenadios II Scholarios, rédigée à la demande du sultan Mehmed II. Il la publia dans le volume *Hommage au métropolite de Transylvanie Nicolae Bălan* (*Omagiu I.P.S.S. Dr. Nicolae Bălan mitropolitul Ardealului*, Sibiu 1940). A Istanbul, il entreprit des recherches dans les bibliothèques qui lui permirent de découvrir à la Süleymaniye kutubhanesi le manuscrit du traité de paix *(sulhname)* conclu par le sultan Mehmed II Fatih avec le prince de Moldavie Étienne le Grand en 1479. (Voir « Revista istorică română », tome XV/4, Bucarest, 1945, pp. 465—494). Il publia aussi en traduction française un *Fethname* qu'il attribue au chroniqueur Nasuh Matrakci.

L'intérêt qu'il portait à l'histoire ottomane décida le comité de rédaction de l'Islam Ansiklopedisi de lui confier les principaux articles portant sur les relations de l'Empire ottoman avec les pays roumains, tels que Bogdan (Moldavie), Dobroudja et Erdel (Transylvanie). Il rédigea aussi toute la partie de l'article sur Istanbul qui traite des relations turco-byzantines depuis leur début jusqu'à la conquête de 1453 par Mehmed II Fatih.

Élu membre de la Société des Orientalistes roumains dont il devint le vice-président, A. Decei présenta aux colloques organisés par cette société savante plusieurs communications dans lesquelles il relève, entre autres, la contribution des Roumains au développement historique du sud-est européen.

A. Decei a mis en lumière la distinction faite entre les Roumains qui vivaient au nord du Danube et dans les Carpates, étant désignés au XIII-e siécle par l'historien arabe Rašid ed-Din sous le nom de Kara Ulagh, et les Roumains (Ulakut) de l'Empire roumano-bulgare fondé par les frères roumains Pierre et Asan (Voir *L'invasion des Tatars de 1241—1242 dans nos régions selon la Djami' et-Tevārikh de Fāzl ol-lāh Rāšid od-Din* dans « Revue Roumaine d'Histoire », XII/1, 1973, pp. 101—122).

Il s'attacha aussi à analyser certains aspects des relations politiques des pays roumains avec l'Empire ottoman. A cet effet, il publia sous forme de traductions plusieurs documents

turcs inédits ainsi que des extraits des chroniques ottomanes. Citons entre autres les articles intitulés : *Deux documents turcs concernant les expéditions des sultans Bayazid Ier et Murad II dans les pays roumains* (« Revue Roumaine d'Histoire », XIII/3, 1974, pp. 395—413). *Aloisio Gritti au service du sultan Soliman Kanuni d'après quelques documents turcs inédits (1533—1534)* (en roumain dans « Studii şi materiale de istorie medie », VII, 1974, pp. 101—156) ; *Les relations de Vasile Lupu et de Matei Basarab avec la Porte d'après certains documents turcs inédits* (en roumain dans « Anuarul Institutului de istorie şi arheologie », Cluj, 1972, XV, pp. 49—84) ; *La ville de Sibiu dans les sources historiques turques* (« Revue Roumaine d'Histoire », 1969, no. 3, pp. 575—591) ; *Extraits des historiens turcs contemporains sur le département de Hunedoara dans les années 1659, 1660/61 et 1666* (en roumain dans « Sargetia », VII, 1970, pp. 97—119) ; *Les sources historiques turques concernant la domination ottomane au Banat* (en roumain dans *Studii de istorie a Banatului*, II, Timişoara, 1970, pp. 9—22) ; *Sources turques sur Michel le Brave* (en roumain et en collaboration avec V. Veliman dans « Revista Arhivelor », 2, 1975, pp. 457—482).

D'autres études furent consacrées à quelques épisodes de la lutte des Roumains contre l'Empire ottoman à l'époque de Mircea l'Ancien (*Expédition de Mircea Ier contre les akinci de Karinovasi (1393)*, « Revue des Études Roumaines », I, Paris, 1953, pp. 130—151), de Jean de Hunedoara (*L'armée de Jean Huniadi avant la bataille de Kossovo*, en roumain dans « Revista istorică română », XVI/1, 1946, pp. 40—50), de Sigismond Báthory (*Les tentatives de Sigismond Báthory pour délivrer le Banat et Timişoara des Turcs* en roumain dans « Tibiscus » III, Timişoara, 1974, pp. 171—180) et surtout de Michel le Brave (*Les relations de Michel le Brave avec l'Empire ottoman* dans « Revue Roumaine d'Histoire », XIV/3, 1975, pp. 457—482) dont il décrit « l'action retentissante au sud du Danube » (voir le volume *Mihai Viteazul. Culegere de studii*, Bucarest, 1975).

A. Decei a attiré l'attention des spécialistes sur les publications orientales parues à Bucarest au XVIIe siècle (voir « Revista istorică română », XV/3, 1946) ainsi que sur les manuscrits arabes et turcs provenant de la mosquée de Mahomet Ier (1730—1754) à Adakale (voir « Revista arhivelor » XII/1, 1969, pp. 3—12) dont les plus anciens remontent aux années 1409 et 1415. Il a collaboré aussi avec différentes institutions et revues étrangères.

Pendant les dernières années de sa vie, A. Decei a commencé à écrire une *Histoire de l'Empire ottoman* dont il n'a malheureusement achevé que le premier volume qui va des débuts de l'émirat d'Osman jusqu'au XVIIe siècle. La mort l'a surpris à son bureau, en plein travail. Par sa disparition la turcologie roumaine perd un chercheur passionné qui fut aussi l'un de ses pionniers les plus remarquables.

M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru

ALAIN DUCELLIER, *Le Drame de Byzance. Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris, Hachette, 1976, 318 p.

Récemment paru dans la collection « Le Temps et les Hommes », le livre de M. Ducellier n'est pas un nouveau manuel d'histoire de Byzance, mais une synthèse nouvelle. Ne se contentant pas de narrer tel ou tel aspect de l'histoire byzantine, l'auteur a en vue un projet « à la fois plus modeste et plus ambitieux » : celui de déceler « le mode de vie pathétique d'un peuple qui, tout en sachant fort bien que le meilleur parti est celui du juste milieu, ne peut presque jamais échapper à la fascination des extrêmes » (p. 12). Il s'agit donc d'une histoire des mentalités, d'une mentalité déchirée par cette « fascination des extrêmes » qui a constitué le véritable « drame de Byzance ».

Étant saisissable à différents degrés, ce « déchirement » entre les extrêmes est disposé en trois registres, pour aboutir au nœud central du sujet, qui réside, aux yeux de l'auteur, dans l'impossibilité de faire coïncider le règne idéal de Dieu et la vie terrestre des hommes, de lier le monde d'au-delà au monde d'ici bas.

Le premier registre va « à la recherche de l'homme quotidien », c'est-à-dire de l'homme moyen, de cet être « déconcertant et contradictoire » qui, au dire des Byzantins, vivait dans le monde imparfait d'ici bas et pourtant ne devait pas renoncer « à une perfection que les saints eux-mêmes n'ont jamais pu vraiment vivre » (p. 31).

Une difficulté que l'auteur réussit à surmonter est celle de saisir l'image vraie de la vie réelle, quoique cette dernière reste souvent cachée par une « imagerie sainte ». Nous devons aussi relever la conclusion de la page 46 : « Devant les autres et face à la nature, quand il goûte le plaisir d'aimer, de voir ou d'entendre, le Byzantin n'est donc pas ce monstre de convention qu'on imagine souvent. Mais, consciemment ou non, apparaît sans cesse la discordance entre les modèles, moraux et esthétiques, qu'il est souhaitable de suivre, et les sensations simples auxquelles on se laisse le plus souvent aller ».

Au demeurant, la recherche des modèles renvoie tantôt à des traditions antiques, tantôt à des principes chrétiens. En effet, le conflit entre la science « menteuse », c'est-à-dire l'étude des auteurs païens de l'Antiquité hellénique, et le « vrai savoir » de la philosophie sainte des Evangiles a marqué toute l'histoire de Byzance. Comme résultat de ce conflit s'est constituée une culture qui ouvrait surtout la voie de la promotion sociale et que l'auteur nomme « formelle » (p. 64).

A. Ducellier affirme que « la controverse sur la culture, à Byzance, n'est que le dialogue entre deux chapelles, celle de la culture sacrée et celle de l'hellénisme » (p. 65), et saisit d'autres traits dominants de cette culture dans ce qu'il désigne par son caractère anthologique, fragmentaire et utilitaire. Une question de détail qui nous semble bien discutable est le fait qu'Aristote ait joui « des faveurs des esprits religieux, tandis que Platon séduit quiconque croit pouvoir philosopher sans trop toucher à la théologie » (p. 69), bien que le commencement de la phrase tende à atténuer sa portée.

À la fin de cette première partie l'auteur nous parle — trop peu à notre avis — de l'homme en société. Il met en évidence « le rêve égalitaire » de la société byzantine. En fait, il y aurait un bel ouvrage à écrire sur la notion d'égalité (ἰσότης) et ses dérivés à Byzance. D'autre part, la tendance profonde « qui consiste à fixer, à figer même, classes sociales, fonctions et métiers » (p. 94) avait son contre-pied dans la grande mobilité de la société byzantine, fait qui semble avoir échappé à l'auteur : il voit dans les « dynatoi » et les « penêtes » deux classes « hermétiquement closes » (p. 93—95). L'affirmation par trop catégorique de la page 96 : « La frontière entre puissants et faibles n'est pas la seule : il en est une autre, plus insidieuse, entre la campagne et la ville », semble être contredite par celle de la page suivante : « La ville n'est d'ailleurs pas rigoureusement coupée à la campagne ». De la même façon, « comme toute société médiévale, Byzance est rurale avant tout, et elle le restera jusqu'à sa chute » (p. 96), ainsi que « par rapport à celle du paysan, tout autre manière de gagner sa vie est vile et méprisable » (p. 97) ne sont pas facile à être conciliées avec : « Malgré l'imagerie officielle, le citoyen moyen pense certainement, comme Basile I^{er}, que l'agriculture est une chose ignoble, indigne de lui », réflexion qui continue à la même page 99 : « Rien n'est donc plus injurieux ni plus pé-

nible, pour un citadin, que d'être relégué à la campagne ». Ces affirmations contradictoires n'empêchent pas l'auteur de fo rmuler la conclusion exacte - que les propriétaires terriens byzantins vivaient surtout dans les villes (p. 97). Ainsi s'explique mieux « l'asservissement de la campagne byzantine par rapport à la ville » (p. 99). Le dernier sous-chapitre de la première partie, ayant comme titre « mépris du travail et avortement de la classe marchande » (p. 99—105), pourrait être une bonne introduction à l'étude du statut du travail manuel à Byzance.

La deuxième partie du livre, « Prétentions et servitudes de l'empire chrétien » (p. 107—181), met aussi en lumière « le juste milieu » dans le comportement des empereurs, qui dépassent toutefois souvent ses limites et s'adonnent aux excès. L'essence de la tyrannie ne réside pas, aux yeux de l'auteur, surtout dans l'usurpation, comme on l'admet d'habitude, mais premièrement « dans la notion d'excès ou de démesure, qui correspond exactement à l'ὕβρις de l'Antiquité hellénique » (p. 132). À partir du moment où la tyrannie est devenue manifeste, on a le droit et même le devoir de la combattre. Même le tyrannicide trouvait alors son entière justification. Une grande difficulté réside toutefois dans le fait que la notion « vague et fluctuante » de la tyrannie se définissait tantôt par rapport à la providence divine, tantôt par rapport aux hommes (p. 131—133). Ce double rapport — divin et humain — dont les termes s'avèrent inter-changeables, nous aide à mieux comprendre pourquoi le passage de la complicité à la duplicité et de la duplicité à la trahison était si facile à Byzance. On arrive ainsi à envisager de manière nouvelle les changements brusques d'attitudes — surtout politiques — qu'on rencontre si souvent dans les textes byzantins. À l'appui de cette thèse, l'auteur du livre se sert de l'exemple de Michel Psellos, qui passa au service de neuf empereurs successifs. A. Ducellier considère que nous devons aussi tenir compte d'un « scrupule religieux », et pas seulement d'une versatilité naturelle, pour expliquer mieux ce personnage. Il s'ensuivit donc que « la trahison est toujours franche » à Byzance (p. 137).

La même « fascination des extrêmes » préoccupe toujours A. Ducellier, qui met en lumière des attitudes xénophobes et cosmopolites, militaristes et pacifistes, à la fois (p. 172). Il se range une fois de plus à l'opinion de V. Laurent et P. Lemerle selon laquelle l'idée de guerre sainte est étrangère à la mentalité byzantine (p. 179).

Consacré à l'étude de la religion, le troisième registre, « Dieu, le diable et la raison humaine », commence par la constatation que dans ce domaine aussi « les Byzantins se cachent derrière une façade superbe et sereine, également faite de sincerité et de convention » (p. 185). Ces pages s'arrêtent sur certains traits de la théologie byzantine par rapport à celle des occidentaux : l'empreinte plus marquée du sentiment, le manque d'une doctrine mariale proprement dite (p. 188), remplacé toutefois par le rôle constant attribué à la « Hiera mesiteia » de la Mère de Dieu (p. 189), le fort penchant mystique (p. 191), ainsi que l'apophatisme. Suivent encore le phénomène de la « folie en Dieu », la doctrine byzantine de la simplicité divine, de l'ignorance vue comme moyen de connaître Dieu (p. 200). Le rôle médiateur de l'Église (p. 201) et des moines surtout (p. 204) n'est pas sans liaison avec celui du Basileus, qui « même dans l'exercice quotidien de la fonction impériale, n'est encore qu'un intermédiaire » (p. 113). En relation avec la « personne interposée » (p. 112) ou la voie du « juste milieu » qui apparaît souvent dans les pages du livre, il aurait peut-être fallu s'arrêter plus largement sur la « mesiteia » et même sur certaines réalités institutionnelles comme la fonction du *mesazôn* ou le titre patriarcal de « metriotês ».

Une large place est accordée à la sorcellerie, aux superstitions et croyances dans les songes, oracles, zodiaques, envoûtements, au passage de la magie blanche, bénéfique, à la magie noire, malfaisante, en se basant sur les informations de Psellos et sur l'ouvrage assez récent de P. Joannou (*Démonologie populaire et démonologie critique au XI^{e} siècle*, Wiesbaden, 1971). On considère qu'ici aussi Byzance était « un tissu de forces contradictoires », de superstitions qui ne venaient seulement de Dieu ou du Diable, en remontant souvent à l'Antiquité païenne, (p. 247). L'auteur ne manque pas de signaler les rapprochements qu'on a fait entre les historiettes byzantines d'hommes qui vendent leur âme au Diable et le célèbre mythe de Faust (p. 240).

Nous sommes d'avis qu'une attention spéciale accordée aux prophéties eschatologiques sur la fin du monde et de Byzance surtout aurait été très profitable au sujet traité. Tous les « prodiges » enfin, les signes surnaturels vus par les Byzantins comme présages des événements importants de leur histoire, constituent autant de témoignages sur les « déchirements » causés par les extrêmes à l'intérieur d'une civilisation de caractère monolithe. Comme toute société médiévale, Byzance ne faisait pas une distinction claire et suffisante entre les différents domaines de vie et d'activité humaine. Grâce à un penchant propre vers l'unité, société, nature et élément surnaturel se trouvaient ici mêlés dans une synthèse particulière, favorable au développement d'une vision globale qui a eu le pas sur la tendance de distinguer les choses et les notions puisées aux différents domaines de la vie.

Dans un esprit moderne, l'auteur insiste beaucoup sur les extrêmes, irréconciliables; il fait appel à « la voie moyenne », pour expliquer le comportement de l'homme byzantin, en laissant de côté le rôle de la vision globale des choses, unitaire et totalisante, plus conforme, à notre avis, aux réalités vecues byzantines. En effet, grâce à ces tendances vers l'unité qui repoussaient les dissociations entre les différents domaines de l'activité et de la pensée, tendances renforcées par l'Etat fortement centralisé des basileis, les éléments de la vie sociale, de la politique, de la morale, de la religion, de la philosophie, etc. s'entremêlaient à Byzance. Le premier pas pour rompre cette unité, marqué en Occident par la séparation entre la théologie et la philosophie au XIII[e] siècle, n'a pas été fait, avec le même succès, sur les rives du Bosphore.

Parmi les remarques qui méritent une attention particulière dans ce livre, nous devons souligner l'observation qu'en matière de comportement moral et d'attitudes politiques, les références à l'Antiquité romaine sont plus fréquentes dans les textes byzantins que celles faites à l'Antiquité grecque (p. 57). Le pr. A. Ducellier emet aussi l'opinion qu'à Byzance le peuple « affiche les positions les plus conservatrices, voire réactionnaires » (p. 11) : le peuple a refusé le dialogue avec les Latins (p. 176), tandis que les classes dominantes sont plus sensibles aux influences occidentales; c'est ce même peuple qui, de concert avec les moines, « ses inspirateurs », est resté intransigeant en matière de dogme religieux, défenseur des plus jaloux de l'orthodoxie byzantine (p. 186—187).

À la suite d'une faute d'impression, la première phrase de la page 94 est sortie dépourvue de sens. D'autres coquilles se sont glissées à la page 194 (où à propos de l'évêque Léon, perdu « pas son ignorance », il faut lire « par son ignorance »), et à la page 285 (où H. Garitte doit être lu G. Garitte, comme à la page 297); doivent encore être corrigées les formes Σταχυλοεἰας de la p. 294 en Σταχυολογίας, Μυημεῖα de la p. 299 en Μνημεῖα, ainsi que le titre de l'éd. Vasilievskij-Jernstedt pour le « Strategikon » de Kekaumenos, donné à la p. 293.

Réduites au stricte nécessaire, les notes mises à la fin de l'exposé (p. 277—287) font toutefois état d'études les plus récentes en la matière : on rencontre des titres parus même aux cours des années 1975—1976. Le lecteur non avisé aura peut-être des petits embarras en observant que les titres données à la page 282 pour les études : N. Svoronos, *Le serment de fidélité....*, et V. Laurent, *Le serment de l'Empereur Andronic II....*, ne sont pas accompagnés de la mention du périodique où elles ont paru (la «Revue des ét. byz. »IX/1952 et XXIII/1965), surtout si l'on tient compte du fait que ces études ne figurent pas dans la bibliographie raisonnée qui est dressée aux pages 301—306. En revanche, l'inventaire des sources consultées (p. 291—299) — celui des sources hagiographiques surtout (p. 297—299) — s'avérera d'une grande utilité pour les spécialistes. À son tour, le lecteur non spécialiste trouvera, aux pages 307—309, un glossaire de termes habituels pour la civilisation byzantine et rencontrés au cours de l'exposé.

Le livre s'achève par quelques répères chronologiques. Bourrée de faits puisés aux sources, riche en idées et comparaisons parfois hardies, cette synthése vraiment nouvelle est faite pour éveiller l'intérêt du lecteur.

Tudor Teoteoi

Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa. Wissenschaftliche Gesellschaften, Akademien und Hochschulen im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert, herausgegeben von ERIK AMBURGER, MICHAL CIEŚLA und LÁSZLÓ SZIKLAY. Redaktion Heinz Ischreyt. Verlag Ulrich Camen, Berlin 1976, 385 S.

Im ersten Augenblick könnte man glauben, daß es sich um die Darstellung einer geographisch streng begrenzten Arbeit handelt. Im Gegenteil, der vorliegende Sammelband beschränkt sich nicht auf die Untersuchung solch eines Themas im Rahmen des mittel -und ostlichen Gebietes unseres Kontinentes. Er umfaßt auch — und dies interessiert uns am meisten — die Erforschung derselben Problematik, nämlich, der Wissenschaft und Kultur, der Akademiebewegung in Südosteuropa.

Unter diesen Umständen bestand für die Mitarbeiter an diesem weitgespannten Thema die Gefahr sich in Gemeinplätzigkeiten zu ergehen nur noch um die großen Linien „zu zeichnen", sich auch ins Fakten- und Datengewirr verirren und die bedeutenden Perspektiven verlieren. Unseres Erachtens nach, wurden aber solche von L. Hammermayer in seiner Arbeit (S. 1) betonte methodische Tücken überwunden.

Was bietet uns eigentlich diese internationale Zusammenarbeit an? Das Ergebnis ist also ein dynamisch-umfangreiches Bild der Wissenschaftsoplitik, das sowohl allgemeine, grundlegende als auch eigenartige Fragen zusammenstellt.

Als grundlegende Fragen treten die von L. Hammermayer erörterte Dynamik der Wissenschaftspolitik und Organisation (Formen, Tendenzen und Wandel) und die von Al. Duţu dargestellte Bildung des Philosophen und des Patrioten hervor. Beide Arbeiten bilden den Kern und den treffenden Rahmen für eine komparatistische Erforschung der Wissenschaftsorganisation auf verschiedenen Gebieten Europas.

Für die hier behandelte Zeitspanne, d.h. für das Ende des 18. Jahrhunderts und für den Beginn des 19. Jahrhunderts ist eine immer raschere Differenzierung des europäischen Geisteslebens kennzeichnend. Und das ist so zu erklaren, daß sich das gesellschaftliche Leben in Europa viel schneller als früher zu verändern beginnt.

Wenn man die Dynamik des europäischen Geisteslebens darstellen will, soll man Al. Duţus treffendes Urteil anführen : „so scheint die Struktur des Kulturniveaus in einer Bewegung zu sein, die je mehr wir uns der südöstlichen Grenze nahern, an Stärke abnimmt". Deswegen muß man von Anfang an, einen Vergleich zwischen den seit dem ausgehenden Mittelalter etablierten Universitäten und den Akademien d. h. zwischen den alten Gelehrtenkorporationen und den freien Assoziationen im Rahmen einer privaten od. staatlichen Sozietät, anstellen. Es nimmt doch kein Wunder, daß die fuhrenden Repräsentanten der europäischen Akademiebewegung es ablehnten an einer Universität zu unterrrichten, da im 17. Jahrhundert solche Gelehrtenkorporationen in der scholastischen Wissenschaftstradition erstarrt waren. Im Zeitalter der Aufklärung, nach Überwindung scholastischer Erstarrung sollten tatsächlich die Wege der beiden gelehrten Institutionen getrennt verlaufen. Die Akademien waren im 17. und 18. Jahrhundert zum Katalysator und Promotor der europäischen Aufklarung und des rationalistisch-naturwissenschaftlichen technologischen Denkens und Handelns geworden. Was uns vom regen Interesse in L. Hammermayers Arbeit zu sein scheint, ist eigentlich der Versuch jene komplexen Wechselbeziehungen zwischen Entfaltung und Institutionalisierung der Wissenschaft, Kultur und Wirtschaft, und der mehr oder weniger absolutistischen staatlichen Herrschaftsordnung, darzustellen. Als zentrale These — die schon belegt wurde — tritt der institutionelle Unterschied im Niveau und zum Teil in der sozialen Schichtung der Akademien und der vielfältigen Sozietaten in der Zeit vom 17. bis zum Beginn des 19. Jahrhunderts hervor. Solche wissenschaftliche Gesellschaften sind aber nur in einem übergreifenden Rahmen als europäische Akademiebewegung zu verstehen.

Der Verfasser bietet uns eine Gesamtdarstellung des Themas an, die zum Vergleichspunkt zu den anderen Arbeiten wird. Und dies weil der Schwerpunkt auf die Verhältnisse in Westeuropa gelegt wurde und weil die „großen Linien" gezeichnet wurden. Die Akademiebewegung hatte als gemeinsamen Ursprung die kleinen, gelehrten Vereinigungen des frühen 17. Jahrhunderts. Im Zentrum der Beschäftigungen standen immer Mathematik, Mechanik, mathematisch orientierte Naturwissenschaften. Damit wurde der Grund fur die revolutionare Entfaltung der Naturwissenschaft und Technik auf dem Weg zum industrietechnischen Zeitalter gelegt. L. Hammermayer hat Recht, wenn er betont, daß „die Rolle der Akademiebewegung in diesem Prozeß der modernen Wissenschaft und bei der geistigen Verschmelzung Europas kaum überschätzt werden kann".

Von Anfang an, hatten die Akademien eine sozio-kulturelle Funktion, namlich, die Integration bürgerlicher Intelligenz in den absoluten Staat. Die historisch-politische sowie die praktisch-technologische Komponente der Akademietatigkeit gewannen immer mehr an Aktualität und wurden vom Staat entschieden gefördert. Man wollte zum Beispiel eine genaue, quellensichere Kenntnis der Vergangenheit haben, die für aktuelle politische staatsrechtliche Zwecke ausgenützt werden konnte.

Die Frage nach einer engen Verpflechtung von Akademiebewegung und herrschaftlich-staatlicher Obrigkeit ist doch problematisch. Tatsachlich standen die Akademien in einem schwierigen und vielfaltigen Spannungs- und Abhängigkeitsverhältnis aber sie besaßen erhebliche Freiheiten und Einflußmöglichkeiten, wie es ansonsten dem aufstrebenden Bürgertum durchaus noch nicht zugestanden wurde.

Von gesellschaftlichem Standpunkt aus betrachtet, scheint die Annahme gerechtfertig zu sein, daß die Akademiebewegung von der zweiten Halfte des 18. Jahrhunderts als wichtiges Vehikel der horizontalen und vertikalen sozialen Mobilität fungierte (S. 11).

Unerforscht bleibt noch die wichtige Frage der sozialen Struktur die durch genaue Propaganda „Fall-Studien" zu klären ist.

Im Augenblick in dem, die Akademien den Andrang einer Reihe von sozialen, wissenschaftlichen und technologischen Faktoren nicht bewaltigten, konnten sie ihre traditionelle Funktion nicht mehr in zurechnendem Maße erfullen. Dieser tiefgreifende Strukturwandel in

dem sich um die Mitte des 18. Jahrhunderts die Akademiebewegung befand, entspricht dem Entstehungsprozeß einer Reihe von neuen Sozietaten. Die bilden einen integralen Teil in der umfassenden europaischen Akademiebewegung und haben sich in einem doppelten Sinne erheblich verändert. In begrenztem und hochst unterschiedlichem Maße blieb die Einheit einer europäischen Akademiebewegung obwohl die aktive soziale Basis beträchtlich verbreitet wurde. Man bezog die fortschreitende Spezialisierung von Wissenschaft und Technologie sowie die bürgerlich-utilitaristische Aufklärung in dieselbe Bewegung ein.

Nach 1815 wurden aber diese Formen nicht restaurierbar, denn die Funktionen und Aufgaben der Sozietäten wurden von dem zentralistisch-bürokratischen Flachenstaat erneut an sich gezogen. Deshalb könnte man sich die zahlreichen Gesellschaften und Vereine ohne die alten Sozietaten kaum vorstellen

Alle diese Formen, Tendenzen und Wandel in der Wissenschaftsorganisation können ohne die Trager und die Gelehrten nicht denkbar sein. Die wissenschaftlichen Gesellschaften waren im Grunde genommen bestrebt, den Menschen mit neuen Mitteln zu bilden. Im 18. Jahrhundert hatten die Intelektuellen sich zum Programm die Erziehung eines neuen, dem Ebenbild des Philosophen entsprechenden Menschen gestellt, so wie Al. Duțu es in seiner Arbeit betont. Der Verfasser hat sich zum Hauptziel gesetzt, das Bildungsmodell des Philosophen und des Patrioten als Ergebnis einer komparatistischen Überschau darzustellen. Tatsächlich wurden nicht überall der Philosoph und der Patriot auf dieselbe Weise definiert. Al. Duțu blieb eigentlich nicht bei dem, was die Denker und Kunstler vorschlugen, sondern versuchte das von den sozialen Gruppen bejahte Modell zu entdecken. Seiner Auffassung nach, soll sich das Bildungsmodell aus den Bemühungen der in Gesellschaften mit unterschiedlichem Entwicklungsrhythmus lebenden Denker, ergeben. Die damals in Mittel- und Südosteuropa entstehenden Doktrinen und Bildungsmodelle bleiben aber unverstandlich wenn man nicht das Kulturniveau des Volkes in Betracht zieht.

Der Schwerpunkt dieser vorliegenden komparatistischen Überschau wurde auf die wissenschatfliche-patriotische Betatigung der Intelektuellen in Südosteuropa gelegt. Im Vergleich zum Westen kann man eigentlich nur von einer viel kleineren Rolle der Wissenschaften sprechen die aus der sozialen Lage und dem Entwicklungsstand zu erklaren ist.

Welche Schlußfolgerungen solch einer weitgespannten und einfallreichen Arbeit treten hervor?

Auch wenn der effektive Beitrag zum Fortschritt der Wissenschaften gering war, wuchs das Interesse an den Wissenschaften standig, da sie sich als wichtiges Mittel zur Selbstbestätigung der Völker erwiesen. Unter dem Einfluß der Wissenschaft entstand ein neues Denkmodell, das sich in verschiedener Art und Weise in die Denktraditionen einfügte und für die Profilierung des Philosophen ausschlaggebend war.

Die Fortschritte der westlichen Zivilisation übten eine große Anziehungskraft auf die Intelektuellen aus, deren Aufmerksamkeit vor allem auf die Lösung ähnlicher politischer und sozialen Fragen gerichtet wurde.

Was uns von besonderem Interesse zu sein scheint, sind eigentlich die Betrachtungen uber die Verbreitung der didaktischen Literatur auf diesem europäischen Gebiet, die auf Parallelen zwischen dem deutschen Humanitatsideal und der Lehre von der menschlichen Personlichkeit hinweisen. Der Verfasser der „Bücher der Weisheit in der rumänischen Kultur" stellt die richtige Art und Weise in der solche Schriften zum allmählichen Übergang vom Bildungsmodell des Philosophen zu dem Bildungsmodell des patriotischen Burgers beitrugen, dar.

Das von der Wissenschaft angebotene Denk- und Kulturmodell kann als Einheitsfaktor der geistigen Entwicklung von Südosteuropa betrachtet werden.

Einzelne Aspekte dieser Entwicklung wurden in verschiedenen Arbeiten hervorgehoben Die von M. D. Peyfuss erforschte Entstehung und Tätigkeit der Akademie von Moschopolis bietet wichtige Schlußfolgerungen an. Diese Akademie hat ahnlichen Ursprung und ahnliche Entstehung wie die Akademien aus verschiedenen Städten Südosteuropas so wie Z B. die in Bukarest und Iași, in Konstantinopel, Ianina, Matsobon, auf Patmos und am Athos entstanden. Moschopolis wurde zum Zentrum des kritischen Geistes und Erneuerung an einem Wendepunkt der durch den Sieg des kritischen Denkens über die Aristoteliker gekennzeichnet ist. Unverkennbar ist auch der Niedergang der orthodoxen Theologie, die keinen Gelehrten mehr zur wissenschaftlichen Tatigkeit anregte. Als Nachwirkungen im Geisteslebens Sudosteuropas, soll man den erheblichen Beitrag zur Hebung des kulturellen Niveaus der balkanorthodoxen Emigration in Mittelenropa und die indirekte Mitwirkung an der nationalen Renaissance aller Balkanvölker im 19. Jahrhundert, hervoheben.

Im 19. Jahrhundert ist die Wissenschaft und Kulturentwicklung der Serben auf zwei getrennten Wegen verlaufen. Es handelt sich nämlich um den Rahmen den das befreite Fürstentum Serbien und die Donaumonarchie, angeboten haben. Das befreite Fürstentum Serbien

befand sich inmitte der Spannungen und Auseinandersetzungen der Großmachte, deren Entscheidungen im Bildungswesen nicht nur die kulturelle sondern auch die politische Stellung der kleinen Lànder bestimmte. Z. Konstantinović stellt fest, daß die Angaben über den Aufbau von Wissenschaft und Kultur in Serbien sich zu einem Modell zusammenfügen lassen, das auch auf andere Lànder des Südostens anwendbar ist. Eine besondere Rolle spielen die Kodifizierung der Sprache und manche Institutionen (Hochschulen, wissenschaftliche Gesellschaften), die als Vorbedingung fur das kulturelle Leben im modernen Sinne zu sein scheinen. Durch die Gründung in Pest der Matica Srpska wurde die wichtigste Gesellschaft mit kulturellen Aufgaben im Habsburgerreich ins Leben gerufen.

Die Wissenschaftspolitik ging in den Rumanischen Làndern auf einem àhnlichen Weg. Fl. Constantinius Meinung nach (S. 172) trugen zwei entscheidende Komponenten zur Entstehung der hòheren Schulen mit rumanischer Sprache in der Moldau und Walachei, bei. Einerseits ist die Rede von der Schulpolitik des aufgeklàrten fanariotischen Despotismus, wie sie sich in den von den Fürsten zu Iaşi und Bukarest getroffenen Maßnahmen verwirklicht hat. Andererseits handelt es sich um den Beitrag der siebenbürgischen Aufklärung die wegen den lokalen Umstanden auf die kulturelle Hebung der Volksmassen zielte. Deshalb soll die Ankunft Gh. Lazărs in Bukarest eine symbolische Bedeutung haben, denn er trat als das beide Richtungen einigende Band hervor.

Die Entwicklung der nationalen Kultur trug während der ersten Hälfte und um die Mitte des 19. Jahrhunderts zur Bekundigung und Konsolidierung der rumànischen Nation bei. Die von D. Berindei in seiner Arbeit dargestellten Vorbedingungen : die Vereinheitlichung und Modernisierung der rumànischen Sprache durch ein Wòrterbuch, die Fixierung des orthographischen Systems und die den wissenschaftlichen Anspruchen genugende Grammatik, wiesen auf die Notwendigkeit einer wissenschaftlichen oder akademischen Gesellschaft, hin.

Obwohl eine Reihe von literarischen Gesellschaften ins Leben gerufen wurden, war es um die Mitte des 19. Jahrhunderts noch immer nicht gelungen eine akademische Gesellschaft mit einheitlichem Charakter zu gründen. Die günstige politische Lage und zwar die Verwirklichung der Bestrebungen nach staatlicher Einheit schuf neue Moglichkeiten zur Entwicklung des kulturellen Lebens. Erst im März 1866 wurde die Gesellschaft, die ein Jahr spàter genannte Societatea Academică Română gegründet. Anfangs gab es Schwierigkeiten, da man in den Reihen der geplanten Gesellschaft Kulturschaffende nicht nur aus den Vereinigten Rumànischen Fürstentümern zu berufen hatte, sondern auch aus Gebieten die unter anderer Herrschaft standen.

Auch wenn wir uns mehr auf die Entwicklung der Wissenschaft und Kultur in Südosteuropa bezogen haben, sollen wir aber nicht das mittel und östliche Gebiet Europas ausschließen. Vor allem treten diejenigen Arbeiten, die die Gelehrten, die Organisationen und die wissenschaftlichen Gesellschaften in Deutschland und in der Habsburger Monarchie darstellen, hervor. Dazu schließen sich auch die Untersuchungen derselben Problematik, die Länder wie Rußland und Polen betrafen, an.

Abschließend möchten wir feststellen, daß der vorliegende Sammelband als ein wichtiger Beitrag zur Erforschung der europäischen Kulturgeschichte betrachtet werden soll.

Cristina Bulgaru

SLAVKO GAVRILOVIĆ, *Vojvodina i Srbija u vreme prvog ustanka* (La Voïvodine et la Serbie pendant la première révolte), Novi Sad, 1974, 473 p.

Sous les auspices de l'Institut d'histoire de Novi Sad, une collection de prestige a publié, il n'y a pas longtemps, le IXe tome de l'Histoire de la Voïvodine, œuvre d'une valeur dont la portée va au-delà des frontières de la Yougoslavie, intéressant l'histoire du Sud-Est européen dans son ensemble. Bien que son titre suggère que l'auteur entend n'aborder que l'histoire d'un espace géographique limité et d'un événement en quelque sorte local, le contenu du livre témoigne d'un intérêt qui embrasse une aire de beaucoup plus large, où la révolte serbe déclenche l'affrontement de tous les grands empires de l'époque — celui des Habsbourg, l'Empire français, la Russie et la Grande Porte. Leurs positions respectives sont étudiées avec minutie, de même que les conséquences de leurs interventions en Serbie pour les principautés roumaines. De ce choc d'intérêts, qu'il s'agisse d'intérêts directs ou d'intérêts de coulisses, se dégagent clairement les efforts héroïques du peuple serbe de gagner sa liberté et son indépendance.

Il convient de remarquer d'emblée, en tant que premier trait caractéristique de l'ouvrage, la vaste bibliographie dont il use, ainsi que la richesse des documents d'archives inédits; ces derniers ont permis à l'auteur de lancer dans le circuit scientifique quelques données encore ignorées et de tirer quelques conclusions nouvelles, originales. En deuxième lieu, notons le plan judicieux du livre, son exposé méthodique, bien documenté. Un troisième trait à relever, le véritable culte du détail manifesté par l'auteur, dont le discours tient compte de la moindre petite donnée susceptible de compléter l'information et d'étayer ses conclusions.

L'ouvrage compte cinq grands chapitres, structurés suivant un critère chronologique, chaque chapitre se composant de plusieurs paragraphes thématiques.

Chap. I (p. 13—65) intitulé : « Depuis le commencement de la révolte jusqu'à la fin de la bataille des environs de Belgrade (1804—1806) », ce chapitre met l'accent sur certaines questions politiques et économiques liées à la position prise par l'Autriche à l'époque vis-à-vis de la révolte, au commerce et à la contrebande d'armes canalisés vers la Serbie, aux premiers incidents de la frontière autrichienne — au Banat, tout particulièrement.

Chap. II (p. 66—174) : « Depuis la libération de Belgrade jusqu'à la crise de la révolte en 1809 ; ici sont surtout traités les rapports austro-serbes pendant les années 1807—1808, les tentatives de soulèvement des Serbes de Srem, ainsi que des Serbes et des Roumains du Banat, dont le but était d'épauler l'entreprise de Karageorgević, les problèmes du commerce d'exportation de l'Autriche avec la Serbie en émeute ; l'auteur insiste en parlant du mouvement de Crušica, qui comptait parmi ses chefs quelques officiers roumains préposés à la garde de la frontière.

Chap. III (p. 175—253) : « Depuis la crise de la révolte en 1809 jusqu'à sa chute en 1813 » — là encore au premier plan figurent les rapports entre la monarchie autrichienne et les Serbes, entre les Russes et les Serbes, ainsi que leur arrivée à Belgrade.

Les deux derniers chapitres — chap. IV (p. 254—304) et chap. V (p. 305—406) — englobant presque la moitié de l'ouvrage sont consacrés à la question importante des mouvements démographiques suscités par la révolte, au transfert d'un bord à l'autre du Danube des Serbes en tout premier lieu, mais aussi des Roumains du Banat. L'auteur examine en détail la situation des réfugiés serbes dans l'Empire des Habsbourg la révolte une fois étouffée.

Nous estimons utile un bref résumé de l'ouvrage, avec la mise en lumière de ce qu'il contient de plus important, de ce que l'auteur lui-même considère comme tel.

Il paraît que le nœud central du livre, celui sur lequel l'auteur met l'accent du commencement à la fin, réside dans les relations des Serbes de l'Empire des Habsbourg avec les rebelles de Serbie, au cours de tout l'intervalle compris entre les années 1804—1813. Ces relations revêtent la forme particulière et prépondérante d'un appui actif fourni aux rebelles par leurs frères vivant au-delà de la Sava et du Danube. Il y a des indices que les Serbes sujets de la Monarchie ont même participé aux préparatifs de la révolte ; leur aide, en argent, armes et munitions, devait favoriser dans une grande mesure le déclenchement de l'émeute, de même que sa diffusion rapide.

L'auteur note le fait qu'il n'y avait pas une unité de vues chez les chefs politiques de la nationalité serbe englobée dans les frontières de l'Empire autrichien quant à la direction des aspirations dont leurs frères révoltés étaient animés ; quelques-uns de ces chefs, surtout les hauts prélats orthodoxes, forts de l'expérience de tout un siècle de politique expansionniste autrichienne et craignant aussi le prosélytisme catholique, tâchaient d'aiguiller les espoirs des rebelles vers la Russie ; une autre faction désirait, tout au contraire, l'expansion du pouvoir autrichien au sud du Danube et l'annexion de la Serbie, enlevée aux Turcs. Mais n'importe leurs positions respectives, un fait est certain et il convient de le souligner : les Serbes de l'Empire ont aidé de toutes leurs forces les rebelles dans la lutte qu'ils menaient contre les Turcs ; cette aide, ce furent notamment les marchands qui l'ont fournie par patriotisme, sans aucun doute, mais aussi dans l'intérêt de leur commerce.

Les troubles de Serbie coupaient la grande artère du transit par Salonique-Niš-Belgrade vers l'Europe centrale. Celle-ci dut changer de direction, en portant préjudice aux grandes compagnies aroumaines, grecques et juives, de même qu'aux compagnies serbes de Zemun et de Pančevo. Cependant, ces dernières eurent moins à en pâtir, car la Serbie indépendante leur assurait un marché ouvert au commerce des grains et du bétail, or ces denrées constituaient justement le fort de la classe marchande d'origine serbe de l'Empire. Si avant la révolte la Serbie n'importait presque pas des céréales, depuis que le travail des champs était abandonné en faveur du combat pour la liberté — combat qui ne ménageait guère les terres de labour, maintes fois ravagées par les batailles — le besoin d'importer les céréales et du bétail devenait de plus en plus pressant. Ce fut l'époque d'un épanouissement tout particulier du troc, qui — pour des raisons que l'auteur s'attache à analyser — intéressait dans une égale mesure les rebelles d'une part, les marchands d'Autriche (fûssent-ils serbes ou de n'importe quelle autre nationalité) d'autre part.

L'ouvrage ne manque pas de relever aussi le rôle tenu par le métropolite Stevan Stratimirović. Son aide aux rebelles s'est traduite aussi bien en maintes interventions directes, faites au grand jour, à la cour de Vienne, qu'en des mémoires secrets, adressés aux Russes. Pour des raisons politiques, qu'il estimait bien fondées, son but n'était que de faire obtenir par la Serbie son autonomie dans le cadre de l'Empire ottoman ; c'est en ce sens qu'il intervenait, en se servant des moyens dont il disposait de par sa qualité de chef de l'Eglise. Aussi, dans les premiers temps de la révolte, alors que ses vues n'étaient pas encore trop différentes de celles des chefs du mouvement, il entretenait des liens étroits avec eux, surtout quand il s'agissait de personnes cultivées. Bien que ne pouvant se faire à la dureté de celui-ci, il estimait Karageorges comme irremplaçable en tant que chef, c'est pourquoi il conseillait aux insurgés de lui montrer la plus stricte obéissance. De leur côté, ces derniers appréciaient le métropolite pour sa haute culture, autant que pour sa sagesse politique. Mais quand, dans une étape suivante, le but de la lutte devient l'indépendance absolue du pays, les rapports avec le métropolite, demeuré modéré dans ses aspirations, se refroidissent.

Ensuite, l'auteur procède à l'examen attentif de la conjoncture internationale, avec un regard spécial sur les positions de l'Autriche et de la Russie par rapport aux événements. Pour la Monarchie autrichienne, le soulèvement de la Serbie tombait à un moment tout à fait inopportun : en guerre avec la France, elle se voyait obligée de maintenir les bonnes relations avec la Turquie, tout en veillant à ne point irriter son alliée, la Russie. Ne pouvant faire sienne la Serbie, l'Autriche ne désirait voir ni les Russes, ni les Français par là ; elle inclinait donc vers une autre solution : que la Serbie continuât à rester sous la domination turque, mais avec une certaine autonomie. Les conseils donnés par la cour de Vienne aux insurgés étaient de se reconcilier avec la Porte, en prétendant qu'ils s'étaient rebellés contre les dahias, les féodaux turcs, et non contre le sultan. Plus tard, quand la lutte pour un Etat national indépendant se dessine, l'Autriche manifeste ses réserves à cet égard, sans cesser pour autant observer sa neutralité. La conquête de Belgrade et de Šabac par les insurgés, autrement dit, la fondation du nouvel Etat de Serbie confrontait l'Empire autrichien avec une situation nouvelle ; sans le reconnaître formellement, elle traitera la Serbie comme un Etat indépendant. Un changement plus marqué de sa position sera le moment de l'intervention directe de la Russie, en 1806 ; à ce moment-là, des mesures sont prises pour interdire le trafic d'armes et le ravitaillement des rebelles.

Toutefois, les officiers des régiments autrichiens de la frontière, quelque fut leur nationalité, serbe, roumaine, voire allemande, entretenaient des relations amicales avec les chefs des insurgés et réprouvaient dans leur for intérieur les mesures du pouvoir central. De ce fait, ils fermaient souvent les yeux quand il s'agissait de fournir le nécessaire aux rebelles.

Attentif, l'auteur étudie aussi les tentatives de soulèvement des Serbes de Srem et du Banat afin de prêter un appui armé à Karageorges et, en fin de compte, à la fondation d'un Etat serbe indépendant, qui étende ses frontières au nord du Danube aussi, en englobant la Voïvodine. Cependant, Karageorges ne donna pas cours à ces initiatives, laissant entendre aux intéressés que le problème primordial des Serbes devait trouver solution seulement dans l'effort général de la lutte contre les Turcs et non par des soulèvements et des troubles isolés, fomentés dans l'Empire autrichien. En dépit de ce désaveu, Karageorges resta pour tous les Serbes, y compris ceux de l'Empire des Habsbourg, le symbole de lutte de libération sociale, antiféodale et nationale, revêtant des dimensions de légende. Des rapports secrets parvenus aux autorités autrichiennes leur apprenaient que le héros était considéré par les Serbes autant que par les Bulgares et même par les Roumains comme un libérateur ; tous les Slaves du Sud l'appelaient « Restaurator independentiae totius Slavicae nationis ».

L'idée que les autorités autrichiennes se faisaient de Karageorges était fort proche de la réalité : un chef incontestable, entièrement dévoué à son peuple et à son pays, qui se trouvait à l'époque au point de jonction des intérêts de trois grands empires — autrichien, russe et français. De son côté, Karageorges s'est révélé plus enclin de se rapprocher des Autrichiens que des Russes ; c'est qu'il estimait les premiers à même d'aider les siens d'échapper aux Turcs, ainsi qu'à la famine, alors que ce qui l'éloignait des seconds c'était leur manière de le traiter en sujet. Le chef serbe avait abouti, en dernière instance, à l'idée que, dans le cas où il lui serait impossible de libérer son pays des Turcs, il valait mieux transformer la Serbie en région militaire frontalière de l'Autriche, dotée du statut propre à cette sorte de régions ; sans la transformer toutefois à aucun prix en province de la Hongrie féodale.

L'auteur se penche également sur ce qu'étaient le service secret autrichien à l'époque et ses entreprises en Serbie, où ses informateurs étaient récrutés parmi les soldats préposés à la garde de la frontière, les douaniers, les membres des services sanitaires des points de quarantaine, les marchands, etc. Il était même arrivé à compter parmi ses hommes quelques-uns des chefs insurgés, philo-autrichiens reconnus. Les informations arrivées à Petrovaradin et à Timişoara, retransmises à Vienne, Pest et Breslau étaient de toutes sortes. Elles portaient en tout

premier lieu sur les événements politiques, militaires et économiques de Serbie, sur les dissensions écloses au sein du commandement de l'insurrection, sur les activités des agents russes et français, sur la situation dans les pays voisins, etc.

Lorsque les Russes sont arrivés et installés à Belgrade (1810—1812), une certaine tension se fit sentir à Vienne, ce qui eut pour résultat l'adoption d'une politique plus souple à l'égard de la Serbie. Sans se décider pour une intervention armée, l'Autriche tâcha de rendre aussi difficile que possible, voire d'empêcher le séjour des Russes en Serbie; elle sut gagner à ses visées une partie de la population serbe et des chefs de la révolte.

Deux autres aspects importants étaient inclus dans le réseau des rapports austro-serbes: celui des déserteurs et celui des réfugiés, tous les deux touchant surtout le territoire de la Voïvodine actuelle. De l'Empire sont passés en Serbie bon nombre de sujets autrichiens de nationalité serbe — des Roumains aussi — pour prendre part à l'insurrection. Au fur et à mesure, l'auteur dépouille chaque cas, pour en démontrer les causes profondes: patriotisme, échappatoire à l'incorporation en vue des guerres contre Napoléon, tentative de se mettre à l'abri des exactions fiscales et féodales et ainsi de suite. Les nouveaux venus trouvaient bon accueil chez les rebelles, qui les utilisaient suivant leur formation, leurs aptitudes et leur désir, soit en tant qu'instructeurs militaires ou simples soldats, soit en tant que fonctionnaires rattachés aux organes de la justice ou de la police ou encore comme scribes, etc. En 1808, l'Autriche accordait l'amnistie générale aux fuyards sans obtenir l'effet escompté: fort peu de ces derniers en profitèrent. Par conséquent, les déserteurs, les fuyards et les réfugiés de Serbie ne devaient pas cesser leurs pérégrinations avant la chute de la révolte, en 1813.

D'ailleurs, celles-ci se passaient également en sens inverse et l'auteur accorde la même attention à l'analyse de ce phénomène. Une fois étouffée la révolte, nombreux furent les Serbes à chercher asile en Autriche, où ils trouvèrent bon accueil, pour des raisons d'ordre démographique et humanitaire aussi. Fuyant les répressailles des Turcs, beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfants se sont refugiés dans l'Empire, dont les sujets d'origine serbe leur prêtaient tout le concours qui était en leur pouvoir, en leur fournissant un toit, le couvert, des vêtements et la possibilité de gagner leur vie. L'auteur examine aussi le différend entre l'Autriche et la Turquie, intervenu en 1813, quand après leur chute, la Porte a réclamé l'extradition de Karageorges et des autres chefs, demande à laquelle l'Autriche avait répondu par une fin de non recevoir. La Turquie de son côté devait amnistier les réfugiés, dont un certain nombre rentrèrent dans leurs foyers.

Le livre s'achève sur un index analytique des noms et des lieux.

D. Mioc

HELMUT WILHELM SCHALLER, *Die Balkansprachen. Eine Einfuhrung in die Balkanologie.* Winter, Heidelberg, 1975, 207 p.

Destiné aux étudiants, mais à même d'être utile aux spécialistes également, le livre s'ouvre par un chapitre consacré à la définition de l'objet, ainsi qu'à une revue des résultats obtenus et des problèmes étudiés. Son deuxième chapitre s'attaque à la délimitation théorique du concept d'« union balkanique » — indice du fait que l'auteur prend pour point de départ l'idée de l'existence d'une telle union linguistique dans le Sud-Est de l'Europe. Le troisième chapitre donne la description succincte des traits spécifiques, ainsi que de l'évolution historique et de la structure actuelle des langues sud-est européennes. À tour de rôle y sont présentées d'abord trois langues slaves (le bulgare, le macédonien et le serbocroate), ensuite trois langues non-slaves (l'albanais, le roumain et le néo-grec) et, en fin de compte, une langue orientale (le turc moderne). Il va sans dire qu'une telle disposition de la matière, due à un slavisant, est subjective, l'ensemble étant susceptible d'être présenté tout aussi bien suivant un autre ordre. Au chapitre quatrième sont présentés les traits communs essentiels. La genèse de ce qu'on appelle l'union linguistique de cette région de notre continent est traitée dans le cinquième chapitre. Un sixième chapitre s'occupe de la déscription des traits communs relevés dans les domaines de la phonétique, de la morpho-syntaxe, de la syntaxe et du lexique. Enfin, le dernier chapitre est consacré à la récapitulation des résultats obtenus, en mettant bien en lumière l'importance de l'objet traité et préfigurant une évolution possible de l'étude comparée des langues sud-est européennes. Précédé d'une longue liste bibliographique, l'ouvrage s'achève

avec un index de noms et de matières. Chaque chapitre s'accompagne à son tour d'une bibliographie complémentaire appropriée.

De la lecture de cet ouvrage se dégage l'impression de l'effort soutenu d'information fourni par son auteur, qui expose scrupuleusement les résultats obtenus jusqu'à présent. Compte tenu de ce que le domaine envisagé est très vaste et presque impossible d'être embrassé par une seule intelligence humaine, il n'y a pas à s'attendre à des prises de position personnelles. Ce qui importe c'est de constater si l'auteur a su trouver pour chaque étape le guide qui convienne le mieux. Notons en ce sens que le deuxième chapitre, par trop abstrait et avec un excès de théorisation s'avère abordé trop tôt : le lecteur aurait aimé commencer par être mis au courant des faits concrets, afin d'aboutir par ses propres forces à l'image approximative de l'union linguistique.

En revanche, utile et bien dirigé se révèle l'effort de l'auteur en vue d'analyser et de sélectionner les conclusions des spécialistes relatives à ce qu'on nomme des « balkanismes », son effort de rendre plus clairs leurs points de départ et leur diffusion. Pour ce qui est l'origine des traits communs, elle a été mise sur le compte du substratum linguistique antique ou du bilinguisme de l'époque romaine et byzantine. Nombreux sont les moments de l'histoire des peuples de la zone concernée où ils ont été tenus à des contacts plus étroits, se combinant et collaborant entre eux. Les facteurs de rapprochement ont été aussi bien l'existence des grandes formations politiques dont la vie s'est prolongée pendant plusieurs siècles, que la transhumance de la vie pastorale.

Ce qu'on appelle les « balkanismes » sont plus fréquents dans les langues albanaise, bulgare et roumaine. Ils se réduisent aux traits communs suivants : 1) le son ë en albanais, ъ en bulgare, ă en roumain ; 2) le génitif et le datif réduits à une forme unique, passant pour la conséquence d'une influence du latin vulgaire ; 3) la persistance ou la diffusion du vocatif due à l'influence slave ; 4) la comparaison périphrastique de l'adjectif, présente notamment dans les langues grecque et roumaine ; 5) les numéraux du type « un au-dessus de dix, deux au-dessus de dix », spécifiques surtout aux langues slaves ; 6) l'article post-posé en albanais, bulgare et roumain, suite d'une convergence multiple ; 7) les formes analytiques du futur composées avec le verbe « vouloir », présentes dans le latin parlé de même que dans d'autres langues ; 8) la disparition complète ou partielle de l'infinitif, remplacé par d'autres formes, en grec et en bulgare tout particulièrement ; 9) la présence du double objet, constatée aussi dans d'autres langues ; 10) les pronoms personnels remplacés par des pronoms possessifs, surtout en grec et dans les langues slaves ; 11) la préposition « avec », suivie de formes articulées, notamment en albanais et en roumain ; 12) bon nombre de mots communs d'origine latine, byzantine, slave et turque.

À propos de ce tableau, ainsi qu'en ce qui concerne l'ensemble de cet ouvrage, nous nous permettrons les remarques suivantes. L'histoire des langues montre une évolution graduelle et constante depuis les formes synthétiques vers des formes analytiques, ce qui rend toute naturelle dans les langues sud-est européennes la disparition de certaines formes synthétiques, de même que la création des formes analytiques. Il serait à souhaiter de choisir pour référence un ouvrage plus récent que l'étude désuète de M. Gaster sur les éléments nos latins du roumain (1886—1888). La liste bibliographique ne fait point mention des principaux dictionnaires étymologiques (Nicolaos Andriotis, I.-A. Candrea-Ovid Densusianu, Eqrem Çabej, Vladimir Georgiev et collab., Tache Papahagi, Sextil Pușcariu, Petar Skok), si nécessaires pour la connaissance des influences lexicales mutuelles. Si la partie consacrée au roumain a mis au profit les manuels de W. Rothe (1957) et de Klaus-Henning Schroeder (1967) ce qui lui évite les omissions regrettables, celle, en revanche, relative à la langue albanaise exploite dans une mesure insuffisante les recherches récentes réalisées en Albanie. Les deux notions « balkanique » et « sud-est européen » ne sont pas absolument identiques : ce n'est qu'en usant seulement du deuxième terme qu'on peut y englober la langue roumaine d'une manière satisfaisante. L'influence du latin est plus profonde qu'on ne le pense d'habitude : il a donné naissance à deux langues romanes (le dalmate et le roumain) ; il a transmis un lexique riche et varié ; il a influencé en partie le système de la langue albanaise, considérée à un moment donné comme « une langue à moitié romane » ; il a laissé des traces dans toutes les langues sud-slaves, de même que dans la toponymie ; il a survécu dans la culture byzantine avec une terminologie abondante et un lexique spécifique, dans sa majeure partie populaire, hérité par le néo-grec et par d'autres langues sud-est européennes.

Il n'y a des monuments de langue roumaine et albanaise qu'à partir du XVI^e siècle. Mais les traces du roumain (phonétismes, formes, lexique) sont visibles dans les documents slaves des XIV^e—XV^e siècles écrits dans les Principautés roumaines. Quelques témoignages analogues de langue albanaise ont été détectés dans les documents latins antérieurs au XVI^e

siècle. Pour le XVI^e^ siècle, l'albanais dispose du magnifique texte de Gjon Buzuku, magistralement édité par Eqrem Çabej. La division de la langue roumaine en deux aires, l'une occidentale avec une influence hongroise assez marquée et l'autre orientale avec une forte influence turque s'avère arbitraire, car les quelques influences hongroises, aux XIV^e^—XVII^e^ siècles, s'étaient étendues sur la totalité du territoire du daco-roumain, alors que l'influence turque a poussé au-delà des Carpates, se révélant pour une bonne part caduque. C'est de manière erronée que l'auteur prétend que les Aroumains se composent de deux branches (Caraguns et Faršeruns) et qu'ils mènent une vie nomade, ne disposant d'aucun domicile stable (p. 82). Rappelons que Gustav Weigand qui les avait bien étudiés décrit plein d'admiration leurs villages prospères et bien entretenus. Les Aroumains ne quittent leurs villages que pendant l'hiver, laissant sur place des gardes de confiance; ils le font afin de mener à l'abri des vallées leurs troupeaux, à la recherche des endroits moins froids, notamment en Thessalie. Il ne faut pas confondre le dialecte istro-roumain avec le dialecte vegliote (parlé dans l'île de Veglia ou de Krk), qui est en réalité un dialecte dalmate. Les quatre dialectes de la langue roumaine (daco-roumain, aroumain, méglénoroumain et istroroumain) offrent quantité de similitudes structurales, ainsi du reste que d'importantes différences dans le domaine du lexique. L'influence byzantine ne fut pas si populaire et profonde que le sousentend l'auteur à la page 109 : elle a laissé des traces nombreuses dans le lexique (notamment dans le lexique bulgare et serbo-croate), sans modifier pour autant la structure des langues albanaise, roumaine et turque. Quant aux problèmes du substrat, adstrat et superstrat, ils se réduisent en fait à ce qu'on appelle couramment une influence linguistique : celle-ci, infiniment variée et complexe, n'est pas encore étudiée comme il convient à cause de l'absence des moyens d'information. Bon nombre de peuples en migration ont dû, sans doute, fournir leur apport, mais souvent cet apport reste un secret pour nous.

Les numéraux du type « un au-dessus de dix » = 11, « deux au-dessus de dix » = 12 (en albanais *njëmbëdhjetë, dymbëdhjetë;* en bulgare *edinadeset, dvanadeset;* en roumain *unsprezece, doisprezece*) sont également attestés dans la langue grecque antique et médiévale, sans qu'on puisse parler en ce qui les concerne d'une influence slave. Il ne s'agit en réalité que d'un procédé analytique, d'origine populaire : δύο ὑπὲρ πεντήκοντα = 52, πεντακισχίλιοι ἐπὶ δύο μυριάσι = 25000 (Dion. Halic., *Antiq. Rom.*, II, 11, 3 ; II, 37, 4 (I^er^ siècle av. n.è.) ; δύο πρὸς εἴκοσι = 22, ἑπτὰ πρὸς εἴκοσι = 27, τριάκοντα ἐννέα πρὸς ἑξακοσίοις = 639, πεντακόσιοι ἐπὶ δισχιλίοις = 2500 (Fl. Josèphe, *Bell. Iud.* I, 4, 8 ; II, 9, 5 ; I, 4, 8 ; VII, 3,1, I^er^ siècle) ; πεντακισχίλιοι πρὸς μυρίοις = 15.000 (Plutarque, *Fab. Max.* 3, 3, I^er^ siècle) ; δύο ἐπὶ δέκα = 12 (Fl. Arrian. *Ars tactica*, 5,5,V^e^ siècle) ; τρεῖς ἐπὶ δέκα = 13, ἑπτὰ ἐπὶ πεντήκοντα = 57 (Eusèbe, *Hist. eccl.* VI, 28, 1 ; I, 9, 2 IV^e^ siècle), πέντε πρὸς δέκα = 15 (Theophyl. Sim. *Hist.*, VI, 6, 5, VII^e^ siècle) ; ἓν ἐπὶ δέκα = 11, ἓξ ἐπὶ δέκα = 16, ἓξ ἐπὶ εἴκοσι = 26 (Zonar. *Hist.* XVI, 8, 4 ; XIV, 22, 1 ; XVI, 22, 21, XII^e^ siècle) ; δύο πρὸς δέκα = 12, ἑπτὰ πρὸς δέκα = 17, πέντε πρὸς τριάκοντα = 35 (Constantin Manassis, *Chron.*, vv. 2435, 3226, 4547, XII^e^ siècle) ; δύο πρὸς δέκα = 12 (Anne Comnène VI, 10, XII^e^ siècle), δύο ἐπὶ εἴκοσι = 22 (Ioann. Scyl. 263, 49 éd. Thurn, XII^e^ siècle), ἑπτὰ πρὸς εἴκοσι = 27 (*Acta et diplomata graeca medii aevi* edd. F. Miklosich-F. Müller, Wien, 1865, vol. III, p. 102, l'année 1324).

Ces formes ont servi surtout comme moyens stylistiques, sans se généraliser au point d'entrer dans la grammaire et de s'imposer dans le système linguistique de la langue grecque. Les langues slaves usent de ce procédé pour les numéraux 11—19, l'albanais pour les numéraux 11—19, 21—29 et le grec pour d'autres numéraux. Il s'ensuit que nous avons affaire ici à une parentée élémentaire et non à une parentée historique, de préférence exclusivement slave. Théoriquement, l'on peut admettre l'existence du procédé même dans la langue latine parlée dans les provinces danubiennes de l'Empire romain. Le latin connaît aussi la répétition du complément, c'est-à-dire le double complément : *omnem terram quam tu aspicis tibi dabo illam* (Victorinus de Poetovio 148,12, Pannonia, vers l'année 300) ; en roumain « *toată ţara pe care o vezi ţie ţi-o voi da-o; Peregrinum filium in lege sancta Christiana collocabi cum* (*Corpus Inscriptionum Latinarum* (= CIL) III, 9508, Dalmatie, l'an 382), en roumain « *pe fiul Peregrinus l-am înmormîntat în sfînta lege creştină* ».

L'usage du pronom personnel avec une valeur de pronom possessif apparaît de manière sporadique dans le latin aussi : *nomine mei* = *nomine meo* (CIL, III, 14306, 5, Dalmatia) ; en roumain *în numele-mi; coniugi sui* = *coniugi suae* (« Izvestija na Bylgarski Archeologičeski Institut », III, 1912—1913, p. 95, Moesia Inferior), en roumain *soţie-şi*. Quelques exemples même chez Cicéron et Tacite : *in se ipse omnem spem reponet sui* = *suam* (Cicéron, *Tusc.* V, 36), *longam sui absentiam* = *suam* (Tacite, *Ann.* IV, 24 ; XV, 36).

Pour ma part, au stade actuel des recherches, j'hésite chaque fois de parler d'une union linguistique dans le Sud-Est de l'Europe. Ma recommandation est que chacun examine avec attention les faits concrets, afin d'en relever les parallélismes en vue des synthèses supérieures. Le charme de la recherche concernant les langues sud-est européennes consiste, pour moi, non seulement dans les études relatives à leur structure et à leur typologie, mais aussi et surtout dans l'étude de la linguistique géographique et le lexique comparé. Cette sorte d'études permettront une meilleure connaissance des particularités locales. Elles sont à même de conduire à plus de précision quand il s'agit de délimiter les grands courants culturels, en aidant aussi a pénétrer en profondeur dans le secret de cet ensemble si intéressant.

H. Mihăescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: H. MIHĂESCU (H. M.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); MIRCEA ANGHELESCU (M. A.); ALEXANDRU DUȚU (A. D.); J. IRMSCHER — BERLIN DDR (Irm.); ANDREI PIPPIDI (A. P.); ELENA SIUPIUR (E.S.); ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C. P.-D.); ALAN MILWARD — MANCHESTER GB (A. M.); ȘTEFAN VÎLCU (Ș.V.)

MIHAI EMINESCU, *Ylli i dritës* (L'astre de lumière). Rédacteur Anton Pashku, traducteur Rexhep Ismajli. Rilindja, Prishtinë, 1976, 84 pp. (Biblioteka Drita)

Le volume comprend vingt poésies représentatives du grand poète roumain, y compris son « Luceafărul » (Hypérion), traduites en albanais par le professeur Rexhep Ismajli. En tête de l'ouvrage, le pr. Ismajli place une poésie dédiée par le poète roumain actuel Marin Sorescu à Mihai Eminescu, traduite également par ses soins. Une postface, due elle aussi au traducteur, analyse l'œuvre poétique de M. Eminescu et son influence sur les poètes albanais Azdreni et Lasgushi, qui ont vécu quelque temps en Roumanie et ont appris la langue roumaine. Le commentaire littéraire souligne l'originalité, ainsi que le rôle décisif de la poésie d'Eminescu dans la littérature roumaine, sans oublier ses liens avec d'autres littératures. Le volume s'achève par une brève note biographique, avec les moments essentiels de la vie de Mihai Eminescu. Les poésies ont été traduites avec le respect de leur mètre original et avec la rime correspondant au texte roumain. Ce tour de force réclame, sans doute, un effort considérable, beaucoup de passion et surtout un véritable don poétique. Nous pensons que par le travail du choix et de la transposition des vers, autant que par le commentaire qui les accompagne et par la présentation graphique du volume, cet ouvrage est un bien mérité hommage au génie de la poésie roumaine, qui pourra de la sorte être lu et apprécié par le public albanais. L'initiative de Prishtinë peut servir de modèle aux autres centres du Sud-Est européen, stimulant la collaboration plus étroite dans le domaine culturel, en vue d'une meilleure connaissance mutuelle des peuples de cette partie de notre continent.

H. M.

HANS-MARTIN GAUGER, *Sprachbewusstsein und Sprachwissenschaft*. Piper Verlag, München, 1976, 241 pp. (Serie Piper, 144)

Elève de Mario Wandruszka et d'Eugenio Coseriu, professeur de linguistique romane à l'Université de Freiburg depuis 1969, l'auteur a réuni dans le présent volume neuf essais de linguistique générale à même d'intéresser au plus haut degré les spécialistes des langues sud-est européennes. Ces contributions jettent le jour sur quelques aspects méthodologiques fondamentaux et offrent maintes suggestions originales, exposées avec clarté et s'appuyant sur de riches lectures dans les divers domaines de la psychologie, la logique, l'histoire sociale, la littérature universelle, etc. Un certain pessimisme retenu se dégage des pages de ce livre vis-à-vis des courants modernistes, une invite indirecte à la méditation personnelle, doublée de plus de compréhension à l'égard des personnalités de toute première main : un Hermann Paul, Hugo Schuchardt, Ferdinand de Saussure, Noam Chomsky, etc. Implicitement acceptées en tant que méthodes complémentaires utiles, la linguistique historique, la géographie linguistique

et la stylistique ne retiennent que subsidiairement l'attention de l'auteur, dans la mesure où elles pourraient servir les progrès dans son domaine préféré, c'est-à-dire l'étude de la structure linguistique et de ses rapports avec la pensée. Dans cette sphère de préoccupations, le lecteur a la satisfaction de rencontrer un esprit clairvoyant et antidogmatique, un habile brasseur d'idées et, en tout premier lieu, un bon styliste, c'est-à-dire un écrivain — phénomène plutôt rare dans les rangs des linguistes. Ses essais se lisent avec plaisir; ils invitent indirectement à aller au-delà du détail insignifiant, à élargir l'horizon de la recherche, à associer plus souvent la linguistique aux autres disciplines apparentées en vue d'obtenir une vue plus ample de la réalité.

H. M.

IVAN DURIDANOV, *Езикъ на траките* (La langue des Thraces). Nauka i Izkustvo, Sofia, 1976, 166 pp.

Ce manuel, succinct et systématique, discute le matériel conservé, ainsi que les théories formulées jusqu'à présent, insistant tout particulièrement sur les liens de la langue thrace avec les autres langues indo-européennes, sur son lexique et sur son système phonologique. Le matériel choisi provient généralement d'une zone sise au Sud de l'Haemus (Stara Planina), car l'auteur est le partisan de la théorie qui considère le thrace et le dace comme deux langues indo-européennes distinctes. C'est pourquoi, l'ouvrage traite plus superficiellement le matériel originaire du Nord de l'Haemus, bien que celui-ci ait pu fournir des analogies susceptibles d'enrichir le débat. Quand il s'agit d'un domaine aussi pauvre que la thracologie, certaines théories sont nécessairement vouées à rester discutables — c'est par exemple le cas de la provenance daco-mésienne de l'albanais, des rapports entre le thrace et le dace ou de l'exacte interprétation des inscriptions conservées. En revanche, le matériel fourni par le lexique est encourageant; il offre une base solide pour l'étude de la diffusion des Thraces et des traces qu'ils ont laissées dans les langues modernes. La phonétique thrace peut servir de critère à une meilleure connaissance des rapports linguistiques dans le cadre des langues indo-européennes antiques. Il convient donc de continuer les efforts fournis jusqu'à présent par des érudits comme A. Fick, W. Tomaschek, P. Kretschmer, N. Jokl, St. Mladenov, D. Dečev, V. Beševliev, V. Georgiev, I. I. Russu et d'autres encore. L'auteur a utilisé surtout les sources antiques, ne s'essayant pas à des restitutions partant du lexique d'origine thraco-dace conservé en roumain ou dans les toponymes des territoires bulgares, grecs et yougoslaves. C'est une preuve de prudence digne d'être soulignée. L'information, l'exposé et l'index ont été réalisés avec compétence, faisant de cette brochure une bonne introduction à la thracologie, également nécessaire aux spécialistes, aux étudiants et au grand public. Le mérite de l'auteur est d'avoir réuni et discuté de manière systématique son matériel, tout en évitant l'abus de théories, si fréquent dans le domaine de la linguistique indo-européenne et qui complique à l'ordinaire les choses au lieu de les préciser.

H. M.

FLAVII CRESCONII CORIPPI, *In laudem Iustini Augusti minoris libri IV* edited with translation and commentary by Averil Cameron. The Athlon Press, University of London, 1976, 224 pp.

Le poète Flavius Cresconius Corippus a vécu dans la province byzantine d'Afrique, au VI^{e} siècle. Son poème *Iohannis* exalte en huit livres le combat contre les Maures du gouverneur local Ioannes (546—548). Cette œuvre littéraire représentative est en même temps un document historique de toute première main. Une deuxième œuvre littéraire de ce poète est le poème totalisant 1680 vers distribués dans quatre livres composés en l'honneur de l'empereur Justin II (565—578), où sont présentés les hauts faits de son règne, sa foi profonde, le faste de la cour et les monuments grandioses, témoins de la richesse de l'Empire et, avant tout, de son prestige dans le monde contemporain. Le latin utilisé par le poète diffère dans une certaine mesure de la langue de Cicéron. On constate la présence de quelques éléments innovateurs, de provenance vulgaire, qui devaient survivre dans les langues romanes. Citons à titre

d'exemple : les pluriels *gaudia* et *fortia* (fr. *joie, force)*; les verbes pronominaux du genre *se miscere, se pandere*, *facere* suivi d'un infinitif (par exemple : *facit venire*, fr. *il fait venir)*; l'ablatif des adjectifs suivi du nom *mente (fideli mente*, fr. *fidèlement*, it. *fedelmente*, *sincera mente*, fr. *sincèrement*, it. *sinceramente*, etc.) et surtout les indices annonciateurs de la naissance de l'article des langues romanes *(pater ille bonus... praedixerat* 2, 99 ; *insonuit vox illa diu* 2, 174). Le poète décrit un monde spécifique, qui ne saurait être compris par les modernes sans l'aide d'un commentaire approprié. Le mérite du présent ouvrage réside dans le fait qu'il établit un texte critique, ainsi que dans le commentaire qui lui fait suite. Ce commentaire suppose une information rigoureuse et multiple. Grâce à la traduction anglaise, l'accès de l'original devient plus facile, celui-ci touche par ses qualités artistiques, en transposant le lecteur dans un monde travaillé par maintes contradictions, un monde où s'entrechoquent les passions et la soif de grandeur.

H. M.

CHARALAMBOS SYMEONIDIS, *Der Vokalismus der griechischen Lehnwörter im Turkischen.* Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1976, 143 p.

L'influence grecque sur la langue turque est vieille de presque un demi-millénaire : c'est elle qui a implanté dans la langue turque une bonne partie de la terminologie byzantine ; c'est elle qui devait servir plus tard d'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient. Les termes adoptes de préférance par les Turcs se rapportent aux domaines du commerce, de la navigation et de l'art militaire byzantins. Byzance a véhiculé chez les Turcs, comme chez bon nombre d'autres peuples, une quantité importante de mots d'origine latine, par exemple : 1) les noms des mois ('Απρίλης — tc. *april, abril;* 'Ιανουάριος — tc. *janaros);* 2) des termes militaires (βίγλα — tc. *vigla, vikla* « vigile, garde » ; σκουτάριον — tc. *uskudar* « bouclier » ; φλάμμουρον — tc. *filamur* « oriflamme ») ; 3) récipients (βουτσί — tc. *fiçi, foçi* « tonneau » ; σίκλα — tc. *sikle* « seau ») ; 4) vêtement (πανωβράκι — tc. *penevrek, benevrek* « pantalons en laine » ; κάπα — tc. *haba, kape* « manteau ») ; 5) commerce (κεντηνάριον — tc. *kantar* « bascule » ; κουμμέρκιον — tc. *gumruk* « douane ») ; 6) navigation (σαβούρα — tc. *safura, zavura* « lest » ; σκάλα — tc. *skele, iskele* « escale, port ») ; 7. médecine, hygiène (πανούκλα — tc. *panukla* « peste, inflammation » ; σπιτάλι — tc. *ispitalya* « hôpital »), etc.

L'auteur du présent ouvrage a récolté un matériel abondant, puisant aussi bien dans la langue littéraire que dans le parler turc vulgaire, qu'il a systématisé avec minutie, étudiant surtout la manière dont l'influence grecque s'est adaptée au système phonétique de la langue turque. Mise au point dans les grandes bibliothèques d'Athènes, Vienne, Munich et Bonn, la contribution de Charalambos Symionidis est rédigée avec sérieux, ce qui la rend apte à servir de modèle aux ouvrages similaires du domaine des langues sud-est européennes.

H. M.

PALOK DAKA, *Bibliografi e studimeve dhe artikujve për gjuhen shqipe (1945—1974) — Bibliographie des études et articles sur la langue albanaise.* Redaksia (Rédaction) : Pr. Mahir Domi (rédacteur en chef), Menella Totoni, Xhevat Lhoshi. Tirana. 1975, VIII, 361 pp. (Académie des Sciences de la R. P. d'Albanie. Institut de linguistique et de littérature)

Cette bibliographie se propose d'enregistrer, dans leur ordre chronologique, les ouvrages à part, ainsi que les études et les comptes rendus parus dans les revues périodiques ou toute autre contribution portant sur la langue albanaise des trente dernières années (1945—1974). Les titres étrangers figurent dans leurs langues respectives, avec la traduction albanaise entre parenthèses droites. L'ouvrage est clos par trois index : index des auteurs, index thématique et index bibliographique (des périodiques utilisés). Son utilité en tant qu'instrument de travail est incontestable. Toutefois, les noms des périodiques fréquemment reproduits au complet en alourdit l'usage : un système conséquent d'abréviations aurait réduit jusqu'à un certain point l'étendue de l'ouvrage, en économisant aussi l'effort typographique et le papier, économie assez

modeste, il est vrai. Ce qui importe, c'est l'impression de richesse et de variété qui se dégage de la lecture de cette bibliographie, richesse et variété des contributions à l'étude de l'albanais au cours de trente années d'étude pendant lesquelles les spécialistes albanais se situent toujours au premier rang.

H. M.

MATILDA CARAGIU-MARIOȚEANU, *Compendiu de dialectologie română (nord- și sud-dunăreană)* (Compendium de dialectologie roumaine, nord- et sud-danubienne), Editura științifică și enciclopedică, București, 1975, 299 p.

Matilda Caragiu-Marioțeanu, spécialiste connue de la dialectologie roumaine[1], donne dans le présent ouvrage, fondé sur ses cours universitaires à Bucarest et à Salzbourg, une véritable synthèse des problèmes généraux de la dialectologie, avec un regard spécial sur la dialectologie roumaine. Ce travail est adressé tout à la fois aux étudiants et à tous ceux qui désirent consulter une introduction à la dialectologie.

Le compendium se compose de deux parties : des notions de dialectologie générale sont précisées dans sa première partie (objet de la discipline, constitution de ce domaine d'étude, étapes de son développement, méthodes et résultats), alors que la seconde partie traite de la structure dialectale du roumain, avec une attention marquée pour les dialectes sud-danubiens. Une annexe ajoutée par l'auteur présente un modèle d'analyse s'exerçant sur un texte aroumain, ainsi que 35 cartes.

Sans diminuer en rien le mérite du riche et clair débat constituant la substance de la première section du livre, disons d'emblée que la seconde partie de celui-ci s'avère encore plus intéressante. Il convient aussi de retenir que la méthode utilisée pour la présentation du matériel linguistique a le double avantage d'être descriptive et comparative-historique. Considéré du point de vue synchronique, le dacoroumain est une *langue standard* (p. 131), par rapport aux dialectes sud-danubiens. Quant à ces dialectes-mêmes, à défaut d'une norme unique, sur-dialectale, ils sont présentés comme autant de parlers ayant en commun une série de similitudes, de traits caractéristiques et individualisés (p. 192, 222). Une place essentielle dans le cadre du dacoroumain revient à la distribution dialectale. L'auteur prend position dans la controverse concernant le nombre d'unités linguistiques-territoriales du daco-roumain : afin de systématiser le matériel, Matilda Caragiu-Marioțeanu adopte la distribution en cinq sous-dialectes (p. 152) Si elle accorde une certaine importance au côté comparatif-historique, c'est parce que celui-ci répond à sa propre conception en la matière, suivant laquelle les quatre idiomes — le dacoroumain (= le roumain), l'aroumain, le méglénoroumain et l'istroroumain sont de simples dialectes et non des langues indépendantes ; selon elle, il ne s'agit en fait que des quatre hypostases actuelles d'une ancienne unité, à savoir *le roumain commun*[2]. Collaboratrice au chapitre traitant du roumain commun de l'Histoire de la langue roumaine (II, Bucarest, 1968), l'auteur accorde une portée considérable à la communauté restituée, antérieure à la division dialectale. Les dialectes fournissent des faits déjà depuis bonne date entrés dans la langue, les seuls susceptibles d'être pris en considération afin de construire le *roumain commun*. De cette manière, la dialectologie devient l'unique support de cette restitution, car on manque de documents antiques rédigés en roumain. Tâchant d'ébaucher l'histoire de la langue roumaine, le livre procède à la revue des théories quant à la date et le lieu de la formation de cette langue. De l'avis de l'auteur, cette date remonterait approximativement au V[e] siècle, dans un territoire qui englobait le nord et le sud du Danube — l'aroumain et le méglénoroumain étant les rejetons de l'ancienne branche autochtone sud-danubienne (p. 85, 128, 216). Le rôle du substratum

---

[1] Notons parmi les principales études qui portent sa signature : *Definition einer Volksgruppe. Glotta und Ethnos der Aromunen*, « Osterreichische Osthefte », 13 (1971), 2, p. 140 sq. ; *Fonomorfologie aromână, studiu de dialectologie structurală* (Phonomorphologie aroumaine, étude de dialectologie structurale), București, 1968 ; *La roumanité sud-danubienne : l'aroumain et le méglénoroumain*, « La Linguistique », 8 (1972), 1, Paris, p. 105—122 ; *Les idiomes romans sud-danubiens du point de vue typologique*, « Dacoromania », N. S., I (1972), 1, p. 222—227.

[2] La dialectologie roumaine depuis ses débuts à nos jours considéra les unités en question comme étant des dialectes et non des langues. Les exceptions à ce sujet appartiennent à Al. Graur et I. Coteanu, linguistes qui parlent de langues et non de dialectes (v. I. Coteanu, *Où en sont la philologie et la linguistique roumaines?*, Bucarest, 1968, p. 60).

est considéré avec une certaine prudence (voir, par exemple, en ce sens la discussion des phénomènes *ă* et *h*, du rhotacisme, des transformations *ct*, *cs*, *gn* > *pt*, *ps*, *mn*, du genre neutre, de la formations des adjectifs numéraux de 11 à 19, etc.).

En guise de conclusion, l'auteur estime que l'on peut grouper d'un côté l'istroroumain et le dacoroumain (p. 196) et d'un autre côté l'aroumain et le méglénoroumain (p. 268). La *roumanité* — terme utilisé par ce livre — sud-danubienne, notamment l'aroumain et le méglénoroumain, se révèle tant par ses traits archaïques que par une évolution spécifique plus proche du type roman commun que ne l'est le dacoroumain [3].

L'exposé du lexique et de la phraséologie des dialectes sud-danubiens tient également compte des conséquences du bilinguisme, ainsi que des contacts entre les diverses langues caractéristiques de l'union linguistique balkanique. Une mention spéciale est faite de l'Atlas linguistique balkanique projeté depuis 1959, qui serait d'une grande utilité pour les études linguistiques de la zone concernée (p. 68).

Ce compendium de Matilda Caragiu-Marioţeanu répond à une nécessité de tout premier plan de la dialectologie roumaine [4]. Son exposé riche et précis lui confère la valeur d'un important instrument de travail, sans compter en outre sa contribution remarquable à la connaissance de ce que l'auteur appelle *la roumanité sud-danubienne*, du dialecte aroumain en tout premier lieu.

C. V.

Mémorial Jan Reychman, „Rocznik Orientalistyczny", tome XXXVIII (1976)

Le dernier tome de « Rocznik Orientalistyczny », publication du Comité des orientalistes polonais paraissant à Varsovie, est entièrement dédié à la mémoire du professeur Jan Reychman, turcologue bien connu par ses travaux, spécialement sur les relations de la Pologne avec l'Orient, et qui intéressent plus d'une fois le domaine roumain. Dans l'impressionante bibliographie rédigée par Al. et R. Dubiński et précédée par une étude de Stanislaw Kaluzynski sur la vie et l'œuvre de J. Reychman, on peut trouver une notice sur N. Iorga, une présentation des études orientales en Roumanie (*Pare slow o rumunskiej orientalistyce*, in « Przeglad orientalistyczny », 1956), deux notes sur l'île de Ada-Kalé, un compte rendu de *Turcica* de Carl Gollner, etc.

Dans le riche sommaire de ce volume, deux orientalistes roumains rendent hommage au illustre disparu par leurs contributions : Vladimir Drimba qui continue ses *Miscellanea Cumanica* (la cinquième série ; les précédentes sont publiées dans la « Revue roumaine de linguistique » de 1971, 1972 et 1973), celles-ci sur « mots attestés par des formes possessives », et Ghizela Suliţeanu, qui présente *Les chants funèbres du folklore tatare de la République Socialiste de Roumanie* (p. 247—276). Il faut aussi signaler l'article de Bistra Cvetkova (Sofia) sur *Un document turc inédit concernant un mouvement de résistance en Bulgarie de Nord-Ouest au XVIII^e siècle;* il s'agit d'une lettre sur la révolte des paysans de la région de Vidine en 1716/1717, favorisée par le voisinage avec les Pays Roumains autonomes « dont les princes étaient constamment enclins à engager la lutte pour secouer la suprématie ottomane » (p. 93). Une partie des insurgés était d'ailleurs venue de l'autre rive du Danube depuis peu de temps (p. 99). Sur le problème des « valaques » de la région, que Mme Cvetkova considère une catégorie sociale et non un groupe ethnique, il faut citer l'opinion contraire de N. Beldiceanu, argumentée dans un compte rendu sur *Turski izvori za bălgarskata istorija*, dans *Sudost-Forschungen*, Bd. XXXIV (1975), p. 415—416. L'article de Tibor Halasi-Kun (New-York) sur *Unidentified Medieval Settlements in Southeastern Hungary* (p. 137—154) regarde en bonne partie le Banat roumain, ce qui explique l'abondance des toponymes roumains dans les *defters* utilisés, aspect qui n'est pas toujours mis en valeur par l'auteur. Dire, par exemple, que « ottoman Radulova corresponds

---

[3] D'ailleurs. adepte de la théorie sur la typologie romane de E. Coseriu (*Sincronia, diacronia y tipologia*, Actos del XI Congresso internacional de linguistica y filologia románicas, (Madrid, 1965), Madrid, 1968, p. 269 sq.), l'auteur a déjà procédé à une démonstration de la proximité plus marquée des dialectes sud-danubiens du type roman central par rapport au dacoroumain (voir « Dacoromania », N. S., I (1972), 1, p. 222—227).

[4] La précédente synthèse de dialectologie roumaine paraissait en 1961 ; il s'agit de l'ouvrage de I. Coteanu, *Elemente de dialectologie a limbii române* (Eléments de dialectologie de la langue roumaine), Bucureşti, 1961.

to medieval Rádfalva » c'est detourner un peu la réalité car la forme turque citée indique un toponyme d'origine roumaine (attestée par l'article *l* du nom propre Radu), dérivé par un suffixe possessif slave, et Rádfalva n'est que la traduction hongroise de ce toponyme que les sources ottomanes ont conservé dans la forme utilisée par les habitants du lieux.

Parmi les autres contributions, on peut citer encore l'étude de N. A. Baskakov (Moscou) sur la términologie militaire d'origine turque dans le célèbre *Слово о полку Игоре*, de G. Hazai (Budapest) sur *Eine Urkunde der ungarisch-turkischen Friedensverhandlungen in der Zeit von Mathias Corvinus und Bayezid II*, de Tadeusz Majda (Varsovie) qui publie *A Letter by Sultan Mehmet III to King Sigismund III in Polish Transcription*, lettre faisant mention aussi du prince de Moldavie Eremia Movilă, et beaucoup d'autres.

Somme toute, un recueil d'articles très intéressants, avec de nombreux faits et documents nouveaux, digne d'évoquer le regretté savant polonais.

M. A.

Plusieures contributions parues dans le volume offert au XIV^{e} Congrès International des Sciences Historiques, San Francisco, 1975 : *Nouvelles études d'histoire* (Editura Academiei R.S.R., 1975) intéresseront le spécialiste des problèmes sud-est européennes, soit qu'il s'agit de l'Antiquité ou bien de l'époque contemporaine. Directement liés aux moments majeurs qui ont marqué le destin des peuples de cette aire du continent sont le bilan du pr **Carol Göllner:** *Zur europäischen Bedeutung des Kampfes Michaels des Tapfern gegen die Türken*, qui récapitule les échos dans la culture écrite et dans l'art de l'épopée du grand unificateur du peuple roumain, et l'essai de **Dan A. Lăzărescu:** *Cross-currents in the Intellectual and Political Life of Central and South-Eastern Europe between 1711 and 1821 : Enlightenment, Josephinismus, Aufklärung and « Megali Idea »*, où l'insuccès de l'absolutisme éclairé de Vienne et du cosmopolitisme promu par les phanariotes est présenté comme une conclusion naturelle du conflit entre les programmes politiques des gouvernants et les réalités vécues ; le phanariotisme est défini, comme de juste, en tenant compte des projets d'un groupe avec des objectifs nationaux précis et qui fondait sa solidarité sur l'existence d'une ethnie, d'un peuple.

A.D.

Un relevé compact des nouvelles parues dans les journaux autrichiens, italiens, allemands, français, belges et hollandais, espagnols et anglais, dans les calendriers, aussi bien que des pamphlets et brochures concernant la révolte de Horea contre l'exploitation féodale, en 1784, en Transylvanie, est suivi d'une récapitulation exhaustive des échos dans l'art de l'époque, des relations des voyageurs étrangers et des commentaires des historiens, dans le livre documenté de **Nicolae Edroiu,** *Răsunetul european al răscoalei lui Horea* (Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1976). L'auteur s'occupe aussi des autres voies de diffusion, comme les relations des aristocrates hongrois, des officiers autrichiens et d'autres groupes impliqués dans les événements ; il constate que les nouvelles ont comme source la presse viennoise, donc très peu favorables aux révoltés. Toutefois, cet écho a attiré l'attention de l'opinion publique européenne sur les oprimés de Transylvanie, sur leur origine romaine, sur la question nationale dans l'empire des Habsbourg. Une place à part est réservée aux lettres de J.-P. Brissot qui ont encadré la révolte de Horea dans la problématique, d'une importance générale, des droits des peuples et à la première mention faite à cette révolte dans un manuel d'histoire universelle, mention très favorable due à W. E. Christiani, professeur et bibliothécaire à Kiel, dans sa traduction, amplifiée, des *Eléments d'histoire générale* de Claude Millot. Reconsidérée à travers ces échos qui dévoilent des mentalités en transformation et une nouvelle manière de regarder la carte de l'Europe, la révolte s'insère clairement dans « l'âge des révolutions ».

A. D.

Les livres grecs publiés par « de Propaganda Fide », à partir de l'année 1628, ont eu un caractère plutôt doctrinal et moral, en contribuant ainsi à la formation de l'humanisme religieux du XVII^e siècle dans la culture grecque; leur nombre a diminué dans la seconde moitié du siècle, mais leur diffusion, par le truchement des missionnaires surtout, a été assez importante; le manque d'intérêt pour les œuvres liturgiques s'explique par l'activité des presses de Venise, et plus tard de Jassy et de Bucarest, ajoutons nous; les missionnaires, une fois arrivés à Istanbul, devaient contrecarrer la diffusion des livres sortis des presses protestantes (et il n'est pas surprenant de rencontrer dans ces débats l'envoyé « della Chiesa Cattolica », Pantelis Ligaridis, qui après avoir enseigné à Tîrgovişte, en Valachie, sera élu métropolite de Gaza et invité à Moscou pour reviser des livres liturgiques orthodoxes, car pendant ce temps le livre favorise l'ascension sociale). Voilà quelques données qui se dégagent de l'article appuyé sur de nombreux documents d'archive de **Zacharias N. Tsirpanlis,** *I libri greci pubblicati dalla « Sacra Congregatio de Propaganda Fide » (XVII sec.)*, « Balkan Studies », 15/2, 1974, p. 204—224.

A. D.

Corpus mosaicorum Christianorum vetustiorum pavimentorum Graecorum. I: Graecia insularis. Collegit et edidit Stylianos Pelecanidis, collaboravit Panajota Atzaca. Thessalonicae, 1964 (Βυζαντινὰ μνημεῖα. 1).

Als Beihefte eroffnet die Zeitschrift Βυζαντινά in Thessaloniki eine Reihe Βυζαντινὰ μνημεῖα. Sie beginnt mit einem Korpus der christlichen Mosaiken Griechenlands, und zwar im Band I des griechischen Archipelagus: 1. Dodekanes Nr. 1 — 68, 2. Ionische Inseln Nr.69, 3. Kyladen Nr. 70—74, 4. Ägina und Euböa Nr. 75—79, 5. Thasos, Ikaria, Lesbos, Samos, Chios Nr. 80—84, 116—131, 6. Kreta und Kythera Nr. 85—115, 7. Zypern Nr. 132—149. Jede Beschreibung bespricht den Fundort, Lage, Maße und Farben des Mosaiks, seine Inhalte, eventuelle Inschriften sowie die Entstehungszeit und gibt eine Bibliographie. Allseitige Register erschließen das erfaßte Material.

Irm.

Проблемы социальной структуры и идеологии средневекого общества. Выпуск 1 (Ответственный редактор Г. Л. Курбатов). Ленинград, 1974.

Um die Mediävisten der Universitäten der RSFSR zu einheitlicher Arbeit an den Grundfragen der mittelalterlicher Geschichte zusammenzuführen, wurde als gemeinsame Veröffentlichung unter Leitung von G. L. Kurbatov die obengenannte Reihe eingerichtet, deren erstes Heft 12 Beiträge aus verschiedenen Wissenschaftsbereichen enthält. Für die Südosteuropaforschung sind davon mehrere von Bedeutung.

Über typologische Besonderheiten des Feudalismus in Byzanz handeln S. 4 ff. Z. V. Udal'cova und K. A. Osipova. In Auseinandersetzung mit der internationalen Literatur wird die Problemstellung präzisiert, dann folgen Erorterungen über die Besonderheiten der Agrarstruktur in Byzanz in der Periode des vollentfalteten Feudalismus, über die Formen des Grundeigentums, über die gesellschaftlichen Entwicklungen in der Periode des vollentfalteten Feudalismus, über die feudalabhangigen Bauern und die Formen ihrer Ausbreitung, über die Schicksale der byzantinischen Stadt und ihre Stellung in der Feudalordnung. Über die Handwerkerkorporationen in den Stadten des mittelalterlichen Dalmatiens spricht S. 29 ff. M. M. Frejdenberg. Bemerkungen zur Typologie der städtischen Bewegungen in Byzanz steuert S. 44 ff. der Herausgeber G. L. Kurbatov bei. Das Renaissanceproblem behandelt universalhistorisch S. 66 ff. V. I. Rutenburg. Die Entwicklung der Terminologie in bezug auf Sklaven und Sklaverei im frühen Byzanz erörtert nach dem Codex Theodosianus und dem Corpus iuris S. 95 ff. G. E. Lebedeva.

Irm.

Κωνσταντῖνος Ἀπ. Βακαλόπουλος, Τρία ἀνέκδοτα ἱστορικὰ δοκίμια τοῦ φιλικοῦ Γεωργίου Λασσάνη
[Drei unpublizierte historische Versuche des Philikers Georgios Lassanis]. Thessaloniki 1973. (Μακεδονικὴ βιβλιοθήκη. 41)

Georgios Lassanis (1793—1870) aus Kozani wurde schon in jungen Jahren genotigt, ins Ausland zu gehen, und trat — offenbar 1818 — in Odessa der Φιλικὴ Ἑταιρεία bei Mit Ypsilantis wurde er nach dem Scheitern der Erhebung der Donaufürstentümer bis 1827 in Theresienstadt interniert; freigelassen, traf er auf Umwegen im Juli 1828 in Griechenland ein, wo er im militärischen, politischen und kulturellen Leben eine Rolle spielte. In seinem Archiv, das die Bibliothek des Abgeordnetenhauses in Athen verwahrt, befinden sich die drei unveröffentlichten Manuskripte, mit denen die Abhandlung bekannt macht. Das erste „Τρίτη ἐποχή. Ἀπὸ 1757—1814" [Die dritte Epoche. Von 1757 bis 1814] stammt aus einer „Geschichte Griechenlands". Jünger — und zwar nach Lassanis' Entlassung aus Theresienstadt geschrieben — ist das deutschsprachige zweite Manuskript „Aufschlüsse über die Vorbereitungen zur griechischen Insurrection". Das dritte Manuskript „Τὸ στρατιωτικὸν τῆς Ἑλλάδος" [Das griechische Militär] stammt aus der Zeit der Anarchie nach Kapodistrias' Ermordnung (1831) und begründet die griechischen irregulären Verbande.

Irm.

Στράτης Π. Ἀναστασέλλης, Βλουτίνα Γιαπρακάδινα. Σατιρικά. Μυτιλήνη, 1975

In der Zeit vom Dezember 1944 bis August 1947 veröffentlichte der Verfasser unter dem Pseudonym Vlutina Japrakadina in der Zeitung „Ἐλεύθερη Λέσβος" („Freies Lesbos") satirische Gedichte im Dialekt des lesbischen Dorfes Ἁγίασος (Ajiasos). Diese Gedichte faßte er jetzt zusammen und fügte weitere aus späteren Jahren hinzu. Sie werden sprachlich durch eine Einleitung sowie durch zahlreiche Anmerkungen erschlossen und stellen somit ein wichtiges Testimonium für einen verschwindenden Dialekt und zugleich ein erstrangiges Zeitdokument insbesondere für die innergriechische Situation nach Beendigung des zweiten Weltkriegs dar.

Irm.

CH. G. PATRINELIS, Δημοσιεύματα Μανουὴλ Γεδεὸν Ἀναλυτικὴ ἀναγραφή, Athènes, 1974, 115 p.

Une bibliographie n'est pas faite pour être lue, dit-on trop souvent. Certaines même, si l'on entreprenait cet exercice, ne sont pas belles à lire. Seulement dans de rares cas la satisfaction du lecteur est complète. Il faut l'avouer cette fois, puisque l'heureuse initiative du Centre de recherches médiévales et néo-helléniques de l'Académie d'Athènes, en honorant comme il se doit la mémoire du grand érudit Manuel Gédéon (1851—1943), met à la disposition des historiens de « Byzance après Byzance » un excellent instrument de travail. Dire que l'absence d'une bibliographie critique et analytique de l'œuvre de Gédéon se faisait cruellement sentir serait même insuffisant. Le découragement devait prendre tout chercheur contraint à dépouiller lui-même, l'un après l'autre, les nombreux tomes de l' Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, encore content s'il les trouvait dans d'autres bibliothèques que celles de Grèce, sans être même sûr du résultat final de sa chasse. Seule, la ténacité sagace de Christos Patrinelis a pu venir à bout de cette difficile entreprise. Aussi la reconnaissance pour ce savant historien qui n'a pas dédaigné la tâche du bibliographe se mêle-t-elle à l'admiration pour le long labeur de Gédéon.

Les 748 titres inclus et commentés dans cette bibliographie s'étendent sur une période de presque un siècle, de 1870 à 1965, ouvrant des perspectives sur le progrès de la connaissance des sources byzantines et post-byzantines par rapport à l'activité d'éditeur de Gédéon. Certaines de ses premières contributions concernent Cyrille Lukaris et Mélétius Pigas, mais il reviendra à ces sujets comme à celui de Maxime Margounios plusieurs fois au cours des années suivantes, jusqu'à la fin de sa carrière scientifique. L'intérêt de l'auteur s'est porté sans

discrimination sur l'époque des Paléologues et sur les siècles de domination ottomane : c'est ainsi qu'il a publié des lettres de Théophile Corydalée et d'Eugène Voulgaris aussi bien que des vers du poète byzantin du XIV[e] siècle Manuel Phylas ou des fragments de la correspondance de Maxime Planude. Cependant, la plupart de ses travaux portent sur les Phanariotes, monde extrêmement attachant qu'il voyait poindre dès le lendemain de la conquête de Constantinople par les Turcs, car, en étudiant la conception politique de Critobule d'Imbros, il l'a désigné comme « le premier des Phanariotes », et dont il a suivi attentivement la grandeur et la décadence, lançant en 1920 pour éclairer une grande partie du XIX[e] siècle l'intéressante formule « Φαναριῶται μετὰ τοὺς Φαναριώτας, », qui n'est pas moins suggestive que celle, déjà citée, de Iorga. Engagé dans l'étude des avatars de l'hellénisme durant la Turcocratie, Gédéon n'a pas limité ses recherches au territoire de la Grèce mais s'est efforcé de les étendre sur l'espace entier de la *diaspora*, retraçant l'histoire des écoles du Phanar et de l'Athos en parallèle avec celle des communautés grecques de Trieste, de Vienne, d'Odessa, de Bucarest ou de Braşov, facteurs spirituels également importants pour l'affermissement de la conscience nationale.

Les historiens roumains lui sont redevables de nombreux documents qu'il a signalés ou édités. Nous n'avons pourtant jamais vu citée sa biographie du patriarche œcuménique Denys IV Moussélimis (Constantinople, 1888 — no. *220)*, personnage dont les fréquents séjours en Valachie et les liens de parenté avec une des familles régnantes du pays, les Cantacuzènes, méritéraient d'être mieux connus. En outre, il a publié la correspondance échangée en 1702 entre le cardinal Kollonics et le métropolite Théodose d'Hongrovalachie (no. *212)*, les mêmes lettres recueillies en 1885 par N. Nilles dans ses *Symbola*, I. C'est toujours Gédéon qui édita pour la première fois la lettre de 1690 de Constantin Brancovan au métropolite Clément d'Andrinople (no. *133)* et la *gramma* de Callinique II adressée au même prince en 1700 (no. *328)*, bien avant leur réimpression dans la collection Hurmuzaki. D'ailleurs la collaboration de Gédéon au XIV[e] tome de ces *Documente privitoare la istoria românilor* (Bucarest, 1915—1916) eût justifié une mention dans la bibliographie dressée par le pr Patrinelis. Quelques lignes de la préface du volume, signée par N. Iorga, précisent l'étendue de la contribution du savant grec, tout en avouant que « une centaine de copies faites par M. Gédéon se sont perdues, malheureusement, à l'imprimerie, bien qu'elles eussent été transmises dans les meilleures conditions : elles contenaient des actes postérieurs à l'année 1700 ». La promesse de l'éditeur : « Dans un futur voyage à Constantinople nous les copierons et ajouterons aux autres » ne pourra jamais être tenue. Bien d'autres glanures utiles pour l'histoire de Roumains au XVIII[e] siècle devraient être encore signalées (nos. *381, 413, 414, 454*, au sujet des rapports des patriarches de Jérusalem, Dosithée et Chrysanthe Notaras, avec les Mavrocordato ou la communauté grecque de Focşani, ou nos. *398* et *515*, concernant les Grecs établis à Braşov). Savait-on, par exemple, que le livre de Gédéon sur Proconèse (no. *288)* mentionne une donation du prince de Moldavie Alexandre Mavrocordato, en 1782, envers les religieux de cette petite île de la Propontide? Il nous semble que le prince dont il s'agit dans les passages extraits de la chronique anonyme de Moldavie, dite « des Ghika » et découverte par D. Russo peu de temps avant leur publication par Gédéon (no. *539)* n'est pas Grégoire Ghika, mais Constantin Mavrocordato (cf. *Buletinul comisiei istorice a României*, 2, 1916, pp. 49—53, 73—77, et *Cronica Ghiculeştilor*, éd. par Nestor Camariano et Ariadna Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, pp. 620—627).

On reste finalement confondu devant la riche moisson amassée par ce modeste travailleur de la belle époque de l'érudition qui, poussé par la passion opiniâtre de comprendre et de communiquer, a voué toute sa vie à la recherche historique, sans briguer de chaire et récompensé seulement par le titre de « grand chartophylax et chronographe de la Grande Eglise », digne d'un de ces didascales de Constantinople qu'il a aimés justement à cause de son affinité avec eux.

A. P.

Démocratie ILIADOU, *Les Balkans, jouet de la politique des puissances européennes pendant les XVIII[e] et XIX[e] siècles*, « Balkan Studies », 16, 2, 1975, pp. 133—190.

Sous le même titre, l'auteur a présenté une communication au Congrès international des études sud-est européennes de Bucarest en septembre 1974. Cette fois, il s'agit d'une vingtaine de documents des Archives du Ministère des Affaires Etrangères de France et des Archives Nationales de Paris, résumés, accompagnés d'extraits de quelques textes imprimés, auxquels on a ajouté un bref commentaire. Bref et tranchant, car en alléguant l'intention de « démystifier *(sic)* l'histoire », on ne fait qu'exprimer sans nuances deux préjugés assez com-

muns. L'un, à savoir que les peuples balkaniques n'auraient jamais cessé de combattre pour leur libération, et l'autre, qui accuse le « cynisme » de la politique des autres Etats ennemis ou alliés de la Porte, sont un mauvais point de départ pour une possible histoire des rapports entre Orient et Occident à l'époque moderne. Du reste, celle-ci n'est même pas ébauchée ici.

Cependant, les documents ont une certaine importance. Le premier en date (mai 1783) est un mémoire anonyme, *Notions sur l'état général de l'Empire Ottoman*, dont l'auteur pourrait être le commis aux Affaires Etrangères Joseph-Mathias-Gérard de Rayneval, signataire de deux autres pièces, datées juin 1783, au sujet identique et se trouvant dans le même dossier (cf. B. G. Spiridonakis, *Empire Ottoman. Inventaire des mémoires et documents aux archives du Ministère des Affaires étrangères de France*, Thessaloniki, 1973, p. 58). Le *Mémoire sur l'état actuel de l'Europe*, portant la signature du maréchal duc de Castries et la date 13 juillet 1783 reflète les mêmes préoccupations causées par l'alliance de Joseph II et de Catherine de Russie. Qu'il nous soit permis de remarquer que l'intérêt de la diplomatie française pour cette question avait déjà été affirmé l'année précédente par un document qui n'eût pas dû échapper à une telle enquête, si rapide qu'elle soit : *Mémoire sur le commerce du Levant relatif aux ordres ostensibles donnés par M. le Maréchal de Castries, ministre de la Marine, à M. le Comte de Bonneval, capitaine de vaisseau* (Bibliothèque Nationale, nouvelles acquisitions, 22 890). Peut-être une relation de parenté avec le célèbre Bonneval-Pacha avait-elle recommandé Philippe de Bonneval pour cette mission. A son retour, cet officier s'empressa de présenter au ministre un *Projet de compagnie du commerce au Levant* qui, avec des *Observations et demandes à faire au maréchal de Castries*, est classé aux Archives du M.A.E., tome 9, ff. 172—187.

Pour l'année 1787, Mme Iliadou signale trois mémoires concernant les affaires du Levant, sans en analyser, et encore sommairement, qu'un seul, celui signé par le comte Armand-Marc de Montmorin-Saint Hérem, qui venait de succéder à Vergennes et qui sera l'une des victimes du 2 septembre. Un *Mémoire sur la Turquie*, de l'an II de la République (1794), est considéré anonyme, pourtant le catalogue de Spyridonakis, déjà cité et qui n'est pas employé par Mme Iliadou malgré son évidente utilité, identifie son auteur : Antoine M. Belmont. On y fait allusion au «Drogman Grec en chef, espèce d'homme vénal et intéressé» (il s'agit de Constantin Handjerli).

Il est question ensuite de trois mémoires rédigés en 1798—1799 par « le citoyen Félix », consul de la République à Salonique, qui fourniraient matière à une plus ample étude, à condition d'être corroborés avec les autres ouvrages de cet auteur. Celui-ci, le baron Louis-Auguste Félix de Beaujour (1765—1836) avait servi dans le régiment Royal-Penthièvre, étudié la théologie en Sorbonne, et, ayant abandonné l'état ecclésiastique à la Révolution, a rempli certaines fonctions diplomatiques d'abord à Munich et à Dresde, puis à Salonique entre 1794 et 1799, étant nommé plus tard consul à Stockholm (1800), aux Etats-Unis (1803) et à Smyrne (1815—1818). Nous empruntons la plupart de ces renseignements au livre parfaitement informé de Midhat Samić, *Les voyageurs français en Bosnie à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e et le pays tel qu'ils l'ont vu* (Paris, 1960). Beaujour n'est pas le personnage le moins singulier de son époque : unissant un intérêt pour le commerce qui inspirera son *Tableau du commerce de la Grèce* (1800) et qui lui dicte des observations très pertinentes à un goût assez vif pour l'art et les antiquités, il se piquait aussi de haute stratégie et il avait même dressé un plan d'attaque et de défense de la Grèce, « entrepris d'abord pour bien entendre Polybe et Thucydide », ce qui lui semblait une raison suffisante pour demander le grade de chef de bataillon. Il publiera en 1829 un *Voyage militaire dans l'Europe ottomane ou description de ses frontières*. Le sujet de ses réflexions de 1798 étaient justement les avantages que « la Grande Nation » eût pu tirer d'une expédition de Bonaparte en Grèce (combien ce pays eût-il offert « de nouvelles sources inépuisables de gain et de richesse pour le Speculateur juste et éclairé » !) et il se vantait d'avoir gagné à ses vues « le jeune héros d'Italie ». On voit que tous les lieux communs d'une creuse rhétorique fleurissent son style ampoulé.

A propos des écrits de Beaujour et de ceux, contemporains, de Pouqueville, Mme Iliadou fait allusion à plusieurs projets de partage de la Turquie qu'elle a vus au M.A.E., fonds *Turquie*, t. 33, ff. 93—147, mais qu'elle n'a pas cru devoir reproduire. Or, ces pages, parmi lesquelles une *Notice sur la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, la Bulgarie, la Roumélie*, ont été attribuées par B. Spiridonakis à Panagiotis Kodrikas qui vivait en 1808 à Paris, chargé des fonctions d'interprète du Ministère, et il serait temps qu'on les publie. On regrette également de ne pas trouver au moins un résumé du *Mémoire sur le partage de la Turquie européenne* demandé par Napoléon au comte d'Hauterive à l'époque de l'entrevue d'Erfurt avec le tzar. Plus exactement, il s'agit de deux mémoires qu'il n'était pas inutile de comparer à un autre *Mémoire sur la Turquie* (M. A. E., *Turquie*, 33, ff. 71—74), fourni au Directoire en 1798 par cet écrivain politique extrêmement actif, auquel son ancienne qualité de secrétaire

des princes de Moldavie Alexandre Mavrocordato et Alexandre Hypsilanti (1785—1787) donnait une rare expérience personnelle quant au sujet en question.

Les derniers textes présentés ici datent de la Restauration et semblent marqués, autant les rapports des différents diplomates que les souvenirs du sympathique philhellène F. R. Schack, par la polémique qui, opposant les partisans de la légitimité des gouvernements et les libéraux, naturellement enclins à justifier l'insurrection populaire grecque, était avivée en France par le souvenir des discordes civiles encore récentes.

En conclusion, l'image de la Grèce — car c'est à ce pays seul, parmi tous ceux de la Péninsule, que se rapportent les documents cités — telle que ces témoignages l'ont formée est moins variée et exacte qu'on ne l'eût désirée. Il est vrai que les auteurs, même lorsqu'ils ont voyagé au Levant, ont negligé bien des aspects de la situation réelle, se bornant à observer l'importance politique, économique et stratégique des régions étudiées, mais pour la bonne raison que c'était justement ce qu'on leur demandait. Faut-il encore expliquer pourquoi ? Il est évident qu'en puisant dans des archives diplomatiques (choix délibéré de l'éditeur !) on ne pouvait attendre d'autres résultats. Ceux-ci montrent donc la nécessité d'étendre les recherches à toutes les sources qui permettraient un jugement objectif de l'attitude des sociétés occidentales à l'égard des peuples sud-est européens.

A.P.

DOROTHEA KADACH, *Ein Aufklarer des Balkan, Dr. Atanas Bogoridi*, « Sudost-Forschungen », XXXIV, 1975, p. 125—165.

Le nom d'Athanase Vogoridès est à retenir comme celui d'un précurseur. Pourtant, il serait vain de chercher les mérites de cet écrivain et savant bulgare envers son pays d'origine qu'il a quitté avant l'âge de raison sans jamais y revenir. Très tôt imbu de culture hellénique, puis achevant son instruction cosmopolite au cours de ses voyages d'études à l'étranger, il fait figure de « citoyen de la République des Lettres ». L'histoire de l'*Aufklärung* dans les pays sud-est européens connaît plusieurs exemples pareils. D'ailleurs, les vers d'Alexandre Soutzo qui célèbrent le rôle des étudiants grecs de Gottingen, de Pise, de Paris et de Londres dans le mouvement intellectuel et politique qui aboutit à l'Indépendance, citent Vogoridès en compagnie de N. Piccolos, G. Gennadios, D. et M. Skinas. Sa biographie, que l'excellente revue de Munich vient de publier, se garde bien de trancher la difficile question du caractère national de son œuvre.

La plupart des autres problèmes soulevés par la personnalité d'Athanase Vogoridès sont consciencieusement résolus dans cet article, avec documents à l'appui. Ainsi, il est question de son activité à Bucarest, où sa famille émigra dans les dernières années du XVIII-e siècle. Il était le petit-fils de l'évêque Sophronius de Vratza et son frère aîné Etienne (Stojko de son vrai nom) a fait carrière dans l'administration ottomane, devenant en 1821—1822 — comme son fils Nicolas en 1857—1858 — régent *(Kaimakam)* de Moldavie, puis bey de Samos. A la suite de ses études à l'Académie Princière, Athanase Vogoridès reçut en 1810 la chaire de littérature de cette institution d'enseignement supérieur (Kadach, p. 128 : « Lehrer am griechischen Lyzeum im Bukarest ») où il enseigna pendant deux ans la métrique, sur des textes d'Homère et de Sophocle, et l'épistolographie. A ce sujet, l'auteur se rapporte à l'érudit ouvrage de Mme Ariadna Camariano-Cioran, qu'il eût mieux valu de consulter dans l'édition française (Thessalonique, 1974), plus complète. La collaboration de Vogoridès à la revue *Loghios Hermès* de Vienne et aux travaux de la Société littéraire gréco-dace de Bucarest, qui comptait parmi ses membres correspondants Coray, Engel et Kopitar, permettent de connaître cette partie de sa biographie mieux que la suivante, époque où il a étudié la médecine à Vienne et à Wurtzbourg. C'est cette dernière université qui lui a accordé son diplôme en 1816, après la soutenance d'une thèse intitulée *Betrachtungen uber die Verdauung im menschlichen Magen*, qu'il publiera l'année suivante. On a la preuve qu'en 1817, au plus tard, il était revenu à Vienne, allant ensuite à Jassy (Kadach, p. 133). « Athanase, maître de langue grecque » des enfants du boyard Alexandre D. Mavrocordato *(Hurmuzaki*, X, p. 558), serait-il Vogoridès ? Sa présence à Paris est certaine, à partir d'août 1819 jusqu'à sa mort, le 1[er] mars 1826.

Pour cette période, les renseignements sont rares. Mme Kadach cite un document déjà publié par le pr Enepekides, le rapport de la préfecture des Bouches du Rhône du 20 novembre 1821, concernant une perquisition à Marseille qui avait révélé les relations d'un certain Morin avec Coray et Vogoridès, tous les deux placés sous la surveillance de la police parisienne.

A l'époque, Vogoridès habitait rue du Fossé — Monsieur le Prince et on le soupçonnait, probablement à juste titre, de s'occuper du recrutement des volontaires philhellènes et d'expéditions d'armes pour la Grèce.

A cet égard, nous aimerions ajouter quelques informations inédites, découvertes dans le même fonds des Archives Nationales françaises où l'on a déjà puisé (*Police Générale*, F^7 6723/54). Un rapport du sous-préfet de Fontainebleau, comte Emmanuel de Muisy, signalant une petite incartade de jeunes gens, le 23 octobre 1824, fait mention d'Athanase Vogoridès, « dr. en médecine, né à Alvanitochori en Romélie, âgé de 35 ans et demeurant rue du Regard, no. 7 ». Il avait donc déménagé, tout en restant dans le même arrondissement, du côté opposé du Jardin du Luxembourg. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le lieu de naissance déclaré est bien celui qu'il s'était donné déjà en 1817 (« Alvanitochori im Thrazien »), malgré l'opinion généralement répandue selon laquelle sa famille ne se serait établie à Arbanassi qu'en 1793. Or, « sein genaues Geburtsdatum ist nicht bekannt » (Kadach, p. 128). Voici donc que Vogoridès lui-même affirmait être né en *1789*. Enfin, aux noms de ceux qu'il fréquentait à Paris: Alexandre Soutzo, qui sera le poète révolutionnaire et se souviendra plus tard de son ami, Alexandre Mourouzi, futur premier ministre de Moldavie en 1861, son frère Démétrius — les fils du grand drogman de la Porte executé en 1821, Constantin Mourouzi — et deux cousins de la famille Mavros, on ne peut ne pas s'apercevoir que le milieu phanariote teinté d'occidentalisme a fortement influé sur la formation intellectuelle de la génération vouée à un grand rôle politique vers 1848 et dans les années suivantes. C'est pourquoi, dans le Sud-Est de l'Europe plus qu'ailleurs, « the Revolution of the Intellectuals » (L. B. Namier) s'est faite sans aucune solution de continuité, en respectant l'héritage spirituel de l'*Aufklärung*.

A. P.

LES PAYS ROUMAINS À L'ÂGE DES LUMIÈRES (1770—1830). STRUCTURES SOCIALES ET CONSCIENCE NATIONALE, dans « Annales historiques de la Révolution française », no. 225 (no. 3/1976)

Avec l'évidente et généreuse intention de saisir les réalités nationales de chaque pays auquel elle dédie un fascicule comme dans le cas présent, la prestigieuse revue française réunit dans son numéro 3/1976 sept études roumaines sur la période des Lumières dans les pays roumains. Ces études offrent le double mérite de fournir une riche information à l'opinion scientifique internationale en ce qui concerne le phénomène roumain en question (considéré du point de vue économique, social, politique et culturel), tout en soulignant son originalité dans l'inextricable amalgame d'intérêts politiques, économiques et sociaux étrangers qui constituait son contexte. C'est dans le cadre de ce contexte international que — comme Albert Soboul le souligne à juste titre dans la succincte présentation qui recommande ce volume — « les études réunies par les historiens roumains en ce numéro spécial des Annales historiques de la Révolution française, constituent, pensons-nous, une importante contribution à cette problématique toujours actuelle des voies de passage du féodalisme au capitalisme ».

Conçues de manière à comprendre les thèmes essentiels de la recherche sur la réalité roumaine au siècle des Lumières, ces études revêtent de fait une forme unitaire englobant les problèmes et les aspects fondamentaux de la société roumaine en évolution. Cette vue unitaire se prête néanmoins à une division conventionnelle tripartite, à savoir : les *Structures économiques des Principautés roumaines (1775—1831)*, suivies des *Structures sociales et institutionnelles des Principautés roumaines (fin XVIII^e — début XIX^e siècles)* et des *Condition paysanne et relations agraires*, qui reflètent les caractères économiques et juridiques-institutionnels des pays roumains, permettant d'en dégager l'évolution des relations et des institutions roumaines vers le capitalisme. La première partie s'occupe des conditions politiques extérieures et intérieures de la vie économique, de la suzeraineté ottomane et du régime des fournitures obligatoires, des formes de propriété foncière, de la condition et des obligations des paysans dépendants, de l'industrie, du commerce et des conséquences du tribut ainsi que des fournitures obligatoires pour le commerce, de l'absence d'un système monétaire national, du capital usuraire et de ses conséquences, des idées économiques et des projets de réforme. De même, elle traite des structures sociales, du contenu institutionnel de la suzeraineté ottomane, des contradictions du pouvoir princier, de la modernisation de la justice et de l'évolution institutionnelle des Prin-

cipautés jusqu'en 1821, le tout considéré à la lumière de l'impact général (européen) et particulier (oriental) de la Révolution française.

Dans la deuxième partie sont examinés *Le renouvellement de la culture dans les pays roumains (1770—1830)*, ainsi que les *Idées politiques et la conscience nationale (1770—1830)*. L'époque y est considéré du point de vue de l'éclosion des formes modernes de la culture roumaine. S'agissant d'une période exceptionnellement contradictoire — avec d'un côté les réalités culturelles et politiques et d'un autre côté les aspirations politiques de ces pays—les spécialistes qui ont collaboré à la rédaction de cette partie ont souligné la nécessité de procéder à une recherche comparée du rôle sélectif tenu par la tradition intellectuelle roumaine dans les rapports avec les autres aires culturelles (notamment occidentale). « Cette reprise des thèses des prédécesseurs par la pensée éclairée des « éducateurs » dans un contexte idéologique où dominent l'image d'une civilisation continentale en plein essor et l'exemple de la France, confère à l'expérience roumaine un caractère particulier », remarque A. Duţu. De son côté, Vlad Georgescu souligne le fait que « la catégorie du ,,politique" a eu au XVIII[e] siècle une grande importance dans l'histoire de la culture roumaine » ; il constate que « la pensée politique roumaine est fortement pragmatique, concrète, reliée à la réalité roumaine, à sa possibilité de transformation » et que « celui qui se penche sur la pensée politique roumaine doit étudier plutôt le mode d'organisation, de développement, de défense de la société de Moldavie et de Valachie et de la nation roumaine en Transylvanie ». Particulièrement intéressante nous semble la remarque qui se dégage de l'étude des politographes et de la politologie roumains des Principautés : 93% des mémoires et projets de réforme rédigés dans l'intervalle des années 1770—1830 en Moldavie et en Valachie appartiennent à des boïards, d'où « le caractère nobiliaire de la pensée politique dans les Principautés, contrairement au caractère bourgeois de la pensée politique en Transylvanie, a créé un phénomène curieux : les écrits des boïards sont extrêmement progressistes et dynamiques en ce qui concerne le problème du statut international des Principautés, la lutte pour l'indépendance et l'union du pays ; ils affirment des principes modernes de politique étrangère, ils demandent la réforme politique de la société, l'européanisation de ses structures administratives... »

De toute évidence, les deux thèmes dont se compose la deuxième partie présentent une analyse très riche et nuancée tout à la fois du phénomène politique et culturel roumain à l'époque.

La troisième partie examine les faits à travers *Les voyageurs français devant les réalités roumaine* et *La Révolution française dans l'historiographie roumaine*. Elle parvient à saisir ainsi la réalité roumaine à travers la mentalité et la pensée française, de ceux qui ont visité à l'époque les pays roumains (les membres des diverses missions politiques ou scientifiques, par exemple). D'autre part, on y trouve un aperçu de la science historique roumaine face à la diffusion des idées de la Révolution française dans les principautés.

Suivant l'ordre des passages précités, voici les auteurs des études respectives : G. Zane, Val. A. Georgescu, F. Constantiniu, A. Duţu, V. Georgescu, P. Cernovodeanu, C. Murcşan.

Introduites par un substantiel exposé du prof. A. Soboul, ces études vont contribuer, sans doute, à une meilleure connaissance de l'histoire du peuple roumain au siècle des Lumières. Une seule chose nous semble quelque peu singulière, à savoir : la manière dont sont reproduits les noms et les titres roumains ; leur orthographe tendant à rendre les sons de l'alphabet roumain a souvent pour résultat d'empêcher la rapide identification des personnes et des objets (« Otsetea » pour *Oţetea*, « chi » pour *şi!*).

E. S.

ROBERT AUTY, *The importance of the aesthetic factor in East-European language revivals*, "Melbourne Slavonic Studies", Nos. 9—10, 1975, pp. 5—11

Slavonic studies have never been the exclusive concern of Slav or even European researchers. Big libraries all over the world provide equal possibilities of information to all researchers. Moreover, the Slav vestiges, i.e., manuscripts, icons, miniatures, a.s.o. can be found not only in Europe but also in the other continents [1].

---

[1] For instance, within the world protection of cultural values, all the old Slav manuscripts preserved in the libraries of the Athos monasteries will be microfilmed. A team of the Ohio University has already been involved in this undertaking at the Hilandar Monastery, such that they may be consulted by anyone in America while the access to the Athos libraries is rather difficult. Cf. M. Matejić, *Hilandar Slavic Codices*, Ohio, 1976 and the bibliographical note of Paul Mihail in RESEE, 1977, no. 2.

"Melbourne Slavonic Studies" (The Organ of the Australia and New Zealand Slavists' Association) has a reputed tradition in furthering the results obtained by the researchers in this field and by a successful team of coworkers. Robert Auty, professor at Oxford, is an acknowledged specialist in Slav comparative literature. Following the modern stage of Slav literatures, the distinguished author has resumed *The linguistic revival among the Slavs of the Austrian Empire* (this is the title of his study published in "Modern Language Review", III, 1958) and has enlarged the scope of his investigations in matters of Czech, Slavonic, Slovanian, Croatian and Serbian languages *(The Role of Poetry in the Early Nineteenth-Century Slavonic Language Revivals*, in RESEE X (1973), no. 1, pp. 31—37) and on a wider South-East European area.

The movements of new or revived nationalism that mark the history of Europe in the first half of the nineteenth century affected the nationalities of East-Central Europe and the Balkans with particular force. The aims of the language revivals, whether explicit or not, were threefold. First, each language needed to be individual, to be a clear outward expression of the national entity concerned. This meant, for example, the choice of a characteristic dialect — base and a fair degree of lexical purism. Second, the language needed stability: its grammatical structure, syntactical usage and lexical stock had to be generally acceptable to the great body of speakers. Third, the means of expression at the disposal of the language needed to be capable, or potentially capable, of coping with all the needs of a modern national society.

The common aim of all these movements was to provide the nations concerned with literary (or standard) languages capable of serving all the purposes of modern society, of being the medium of literature, administration, scholarship and education, to mention only the most important functions.

The author specifies that two factors may be clearly distinguished in all these processes of linguistic change. The first, the functional factor, has already been mentioned. This practical side of the process was intimately linked with another factor: the new languages were intended to symbolize the existence, character and importance of the nations that employed them. This factor was concerned not with language as communication but with language as expression. It was not enough that a given literary language should be adequate for its social functions; it was also necessary for it to represent the nation in a characteristic and worthy manner. It was this expressive function which led to the sometimes extreme lexical purism which characterizes many of the linguistic movements in question. Within this perspective, the author analyses examples of Slovak, Slovenian and Magyar languages. Professor Auty is well aware of the situation in Romanian too, for it was under his guidance that Elisabeth Close's doctoral thesis has been carried out (The promoting principle of the modernisation of Romanian in the early 19th century)[2]. The Romanian situation in the early 19th century, when the activity carried out by Eliade Rădulescu has made the main urge in the modernisation of Romanian, is similar, in point of the role played by the aesthetic factor, to the trends of other South-East European and central-European languages.

Z. M.

DOMNA DONTA, Ἡ Ἑλλὰς καὶ αἱ Δυνάμεις κατὰ τὸν Κριμαικὸν πόλεμον, Salonic, 1973, 165 p. (Ἵδρυμα Μελετῶν τῆς Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 146).

L'auteur de ce livre nous avait donné un aperçu de l'attitude des Grandes Puissances à l'égard des mouvements insurrectionnels d'Épire, de Thessalie et de Macédoine, dès le II-e Congrès des Études du Sud-Est Européen d'Athènes*. Il s'agissait, certes, d'un moment important de la Guerre de Crimée, mais c'est dans le présent ouvrage que nous trouvons l'analyse en profondeur de cette période qui changea — selon l'auteur — la physionomie de l'Europe, en ouvrant aussi, pour les Balkans, un nouveau chapitre de leur histoire.

Les études précédentes ayant gardé un caractère général et envisageant ces événements du point de vue de la politique intérieure de l'État grec, Domna Donta se propose de remplir cette lacune, en examinant la signification particulière qu'eut le facteur grec pour les affaires

[2] Elisabeth Close, *The Development of Modern Linguistic Theory and Practice in Muntenia 1821—1838*, Oxford, 1974.

* Domna Vizvizi-Dotaa, *The Great Powers and the Greek Insurrectionary Movements in Epirus, Thessaly and Macedonia, 1853—1854*, Athènes, 1972, dans « Actes du II[e] Congrès International des Études du Sud-Est Européen » (Athènes, 7—13 mai 1970), Tome III.

européennes. Aussi reprend-elle l'analyse des données afin de prouver que la question hellénique était indissolublement liée — en s'influençant réciproquement — à tout le réseau diplomatique de l'Europe et à la politique des Puissances européennes. Elle met à profit, dans ce but, de nombreux matériaux inédits, pratiquement tout ce qu'on pouvait trouver dans les principales archives de Grèce et d'Europe.

L'Introduction, qui nous offre le cadre du thème traité, retrace l'histoire du Sud-Est Européen après la paix de Kuciuk-Kainardgi, en soulignant le rôle de la Russie dans les différentes phases de la Question d'Orient au XIX-e siècle, dont la plus importante allait être marquée précisément par la Guerre de Crimée (1853—1856). On passe en revue les principales causes de la décadence de l'Empire Ottoman, telles que les avaient dévoilées la Paix de Kuciuk-Kainardgi. C'est l'inefficacité des tentatives de réformes du Tanzimat et leur alternance avec les mouvements nationaux qui ont favorisé — ainsi que le remarque l'auteur— l'immixtion des Puissances européennes dans les affaires intérieures de la Turquie, les causes de cette immixtion étant plutôt militaires et économiques et moins idéologiques si on les compare à leur intervention dans la Question Hellénique (1824—1830). L'analyse de la configuration des alliances européennes et des différents intérêts que les Puissances poursuivaient dans le Proche-Orient mène à la conclusion évidente que ces dernières agissaient rarement au profit de la Grèce. C'est ce qui explique aussi l'isolement de la Russie au début de la cinquième décennie, quand la France se joignit à la coallition européenne. Un événement décisif pour l'altération de la situation dans le Proche-Orient fut également l'entente secrète anglo-russe de 1844, dont l'échec ne tardera pas à se montrer, en 1848, quand les succès des Autrichiens — aidés par les Russes — dévoilèrent les divergences de l'Angleterre et de la Russie.

Particulièrement utile est le tableau des forces politiques de Grèce que dresse l'auteur, nous faisant connaître les progrès du parti russophile — à la veille de la guerre — surtout à cause des mécontentements que les Grecs avaient essuyés de la part des Anglais, qui abusaient de leur droit d'intervention créé par le traité de Londres du 7 mai 1832. Cette permanente immixtion des Puissances amena la Grèce dans la situation d'un « protectorat », alors qu'elle aurait dû lui assurer celle d'un État indépendant.

Enfin, « la Grande Idée », telle qu'elle fut envisagée par les principaux partis grecs, constituait le but essentiel de la politique extérieure de la Grèce, chacun de ces partis comptant sur l'aide décisive de l'une ou de l'autre des Grandes Puissances.

Le livre est divisé en deux parties, correspondant aux préliminaires et à la guerre proprement-dite. La première partie, intitulée: *La crise orientale et la politique de la Grèce* est formée de trois chapitres examinant l'influence de la politique européenne sur la Grèce, les causes des frictions gréco-turques et les efforts déployés par les Puissances pour maintenir la neutralité de la Grèce. La seconde partie, consacrée à *la guerre russo-turque et aux actions de la Grèce*, comprend quatre chapitres traitant des questions suivantes: Les incidents de frontière greco-turcs, la Grèce devant la guerre contre la Turquie; les interventions de l'Angleterre et de la France en Grèce; l'occupation. C'est avec une remarquable lucidité que l'auteur suit l'évolution de la crise, en dénonçant tous les faux espoirs et les malentendus qui en précipitèrent le cours. Espoirs vains des Grecs surtout, qui comptaient trop sur l'antagonisme anglo-russe, alors que celui-ci s'était déplacé en Europe Centrale, et qui croyaient aussi dans la politique de Napoléon III, ne voulant pas comprendre que la France ne pouvait pas faire une politique différente de celle de l'Angleterre. Le permanent souci des Puissances pour l'équilibre en Proche-Orient s'avéra déterminant. C'est pourquoi l'auteur dédie tout un chapitre aux efforts déployés par les Puissances pour empêcher la Grèce d'entrer en guerre, au moment où la Turquie fut ouvertement soutenue par l'Angleterre et la France contre la Russie.

Un autre aspect qu'on se propose de tirer au clair dans cet ouvrage est celui de la politique double des cercles dirigeants russes qui, en même temps qu'une politique officielle — européenne dans ses lignes générales — entretenaient également une politique officieuse, celle des organisations panslavistes. D'ailleurs, le tsar Nicolas I^er^ invoquait à tort un article du traité de Kucuk-Kainardgi qui lui aurait donné droit au privilège de la protection des chrétiens de l'Empire Ottoman, ce droit lui revenant uniquement par la coutume.

Enfin, la question de l'attitude des Puissances Centrales et des négociations menées entre Vienne, Paris, Berlin et Londres, est largement exposée dans le III-e chapitre, dans lequel on explique aussi l'isolement qui s'ensuivit pour la Grèce, le 9 avril 1854, lorsque le protocole de Vienne fut signé entre la France et l'Angleterre d'une part, l'Autriche et la Prusse d'autre part.

Mais l'originalité de cette étude réside également dans la reconstitution minutieuse de l'activité des hommes politiques de l'époque (ministres, ambassadeurs, agents et émissaires), telle qu'elle se dégage des correspondances et des actes diplomatiques inédits qu'emploie l'au-

teur. A plusieurs reprises on met l'accent sur le régime autoritaire instauré par le roi Othon et la reine Amalia, à partir de février 1854, régime qui allait rendre au monarque, pour quelque temps, une plus grande popularité que par le passé. Enfin, bien des précisions sont faites sur les incidents de frontière gréco-turcs, qu'on connaissait moins jusqu'ici, ainsi que sur le rôle qu'y joua le brigandage (ληστεία) et quelques-unes de ses méthodes.

Nous retrouvons le même esprit critique dans les conclusions de ce livre qui élargissent sensiblement le point de vue traditionnel de l'historiographie au sujet de la signification de la Guerre de Crimée. En voyant dans cette dernière la première grande conflagration qui ait ébranlé l'Europe depuis 1815, l'auteur constate avec raison que cette guerre ne peut être considérée que dans le cadre d'une crise de l'équilibre européen, non comme un simple épisode de la Question d'Orient.

Cette guerre a marqué pour la Grèce l'étape la plus importante depuis la fondation du Royaume, l'ancienne garde de la Lutte d'Indépendance cédant la place à la nouvelle génération d'hommes politiques infiniment plus cultivés et mieux préparés à affronter les nouvelles réalités de la vie politique, prêts aussi à envisager une entente balkanique dont l'idée commença à se dessiner en 1859. On peut voir dans les perspectives créées par la Guerre de Crimée une compensation à l'échec qu'elle avait représenté pour la Grèce. Mais il ne faut pas oublier que cette guerre a montré à la Grèce la disparition du philhellénisme anglais, en mettant fin également à son rêve d'extension territoriale avec l'aide des armées russes. Ces facteurs essentiels de la Guerre d'Indépendance de 1821—1830 n'agissaient plus pour les Grecs.

Publié dans la précieuse série de monographies de l'Institut Balkanique de Thessalonique, le livre de Domna Donta s'inscrit parmi les meilleurs ouvrages de la bibliographie fondamentale du Sud-Est Européen, tant par les vastes matériaux mis en circulation, que par la méthode employée.

C. P.-D.

K. HITCHINS (ed.), *The Nationality Problem in Austria-Hungary. The Reports of Alexander Vaida to Archduke Franz Ferdinand's Chancellery*, in *Studien zur Geschichte Osteuropas*, vol. XVIII, (Leiden, E. J. Brill, 1974), pp. 188, 48 guilders

Alexander Vaida was one of the leaders of the Romanian National Party in the Habsburg Empire, a full-time politician operating in the limited democracy of pre-1914 Hungary. The Romanian National Party was a loosely organised group which could only increase its political representation in Budapest under tolerance from the Hungarians who seldom allowed fair elections in Transylvania even under the restricted franchise which existed. The main interest of this correspondence is the light it sheds on the way politicians and parties were forced to operate in the Empire. The network of tacit understandings and formal secret agreements was more important than activities open to public scrutiny and such dealings occupy the biggest part of the correspondence.

Vaida's aims were on the surface straightforward enough. He wished to establish political and cultural autonomy for the Romanians within the Empire and to that end he ardently advocated an end of dualism and the creation of a federal structure, an Empire of all the 'nations'.

It was understandable that given his views Vaida should have been picked up by the political advisers of Archduke Francis Ferdinand who was interested in an alternative structure to dualism. The correspondence consists of a set of letters and reports sent between April 1906 and December 1910 to Alexander Brosch von Aarenau, military aide to the Archduke, and intended for Franz Ferdinand himself. The chief personalities are only thinly disguised although the correspondence clearly had to be carried out discreetly. Vaida was not alone in this ambivalent position ; he was a member of a circle of similar 'advisers' which included Milan Hodža, leader of the Slovak National Party and Edmund Steinacker, leader of the German Party in Hungary all of whom were pressing for a greater degree of federalism after the death of Francis Joseph. The letters, published in the original German, are respectful in tone and play down the extent of national sentiments in Transylvania. They confirm the accepted view that not much was in fact to be hoped for from the Archduke as far as constitutional change was concerned. On one issue, however, Vaida is firm throughout, the need for a wider suffrage in Hungary. That this was the prerequisite for an effective Romanian National Party was made abundantly clear by the elections in June 1910. Subjected

to all the usual intimidations and unfairnesses the party returned only five members. That result also made clear the failure of the party to form any effective alliance or pressure group with the other nationalities; indeed Vaida does not seem wholly to have trusted the motives of the other members of the federalist lobby reporting to the Archduke. The outcome of defeat was direct negotiations with the Hungarian 'oligarchs', as Vaida calls them throughout, to be permitted some guaranteed framework within which the party could continue to conduct a restricted political activity. It is not surprising that the correspondence with Aarenau breaks off at this point.

These letters greatly extend our knowledge of the attitudes of the Romanian leaders before 1914. By the end of the correspondence Vaida appears no longer to believe that it will be possible to persuade the future ruler to introduce electoral reform in Hungary and the letters reveal his growing preoccupation with strengthening the position of all organisations which were culturally unique to the Romanians, especially the Romanian Orthodox Church and the church schools. It is very much to be hoped that Keith Hitchins will continue to try to interest western scholars in Romanian history, for seen in the Romanian mirror the whole continent itself appears in a perspective as yet unfamiliar.

A. M.

MILAN BASTA, *Agonija i slom nezavisne države Hrvatske* (L'agonie et la chute de l'Etat autonome de Croatie), Beograd, « Rad », 1971, 407 p.

Dédié au XXX^e^ anniversaire de l'insurrection antifasciste des peuples yougoslaves, cet ouvrage est en fait l'ample reprise d'une œuvre antérieure de l'auteur[1]. Cette dernière se bornait à la simple analyse des événements militaires intervenus sur le front yougoslave pendant la dernière semaine de guerre (9—15 mai 1945), soldée avec la capitulation de l'armée des ousdachis croates et des troupes de tchetniks du Monténégro et de Herzégovine. De par sa qualité de commissaire politique de la 51^e^ division faisant partie de la III^e^ armée yougoslave, l'auteur (fourni une participation active aux combats données à la hauteur de la localité Dravograd décembre 1944 — mai 1945). Les modifications introduites par rapport au précédent ouvrage ont revêtu la forme d'une suite de chapitres nouveaux, faits pour élargir l'angle sous lequel le thème a été abordé ; ces chapitres se révèlent d'une utilité exceptionnelle pour celui qui désire mieux se rendre compte de ce que représentait la fondation et l'existence, si éphémère fût-elle, de l'État oustacha croate—page dramatique de l'histoire contemporaine de la Yougoslavie.

Pour la première partie de son livre, l'auteur use d'une vaste bibliographie; retenons avec un égal intérêt les recueils de documents liés à la guerre de libération nationale publiés en Yougoslavie et les ouvrages de caractère mémorialiste dus aux personnalités qui ont tenu un grand rôle politique et militaire pendant la guerre — Josip Broz Tito, Edvard Kardelj, Vladimir Bakarić. À ceci s'ajoute encore une riche liste d'ouvrages fournis par les historiens yougoslaves consacrés, tels : Ferdo Čulinović, Bogdan Križman, Pero Morača, Franjo Tudman, Šime Balen et d'autres encore.

Le premier des 10 chapitres du livre ébauche l'explication des origines du mouvement oustacha : mouvement de nette orientation fasciste, expression des membres les plus réactionnaires de la grande bourgeoisie et des milieux du clergé croate. Détacher la Croatie du reste de la Yougoslavie constitua le programme de base du mouvement, dont la méthode typique pour arriver à ses fins était la terreur. La revue des facteurs internes et externes qui ont rendu possible l'avènement au pouvoir du mouvement oustacha est une occasion pour l'auteur de montrer la place toute particulière tenue à cet égard par l'Italie fasciste et la Hongrie horthyste (et plus tard par l'Allemagne hitlérienne), la portée de leur appui matériel et moral — initiative en accord avec leur visées révisionnistes en ce qui concernait la Yougoslavie (p. 20—38). Par ailleurs, la traîtrise de la politique philo-fasciste menée par les cabinets de Belgrade dans l'intervalle des années 1937—1940 devait faciliter pour une bonne part le démembrement de l'ancienne Yougoslavie, en préparant le terrain pour la future apparition de l'Etat soi-disant autonome des oustachis croates (p. 46—49).

Le chapitre II est consacré à l'analyse de la fondation de cet Etat, œuvre artificielle due à la présence sur les lieux des troupes d'invasion, allemandes et italiennes (p. 71—77). Les assises du nouvel Etat reposaient sur l'armée régulière *(domobranstvo)* de type fasciste,

---

[1] *Rat posle rat* (Guerre après guerre), Zagreb, 1963.

à laquelle on avait assigné pour premiers objectifs l'extermination des juifs et des tziganes, des Serbes habitant la Croatie, des communistes croates et autres citoyens croates ayant des vues antifascistes (p. 90—91). Ces objectifs devaient se traduire par les mesures suivantes : a) application du « système de nettoyage du terrain par des expéditions de représailles », mis en pratique depuis le 27 avril 1941 (p. 92—93) ; b) la fondation d'un réseau concentrationnaire sur le modèle nazi, avec, dans ce but, la fondation d'« écoles » pour instruire les surveillants des camps (p. 95) ; c) la création d'une série de tribunaux spéciaux, légiférés par le document intitulé « Disposition avec un pouvoir de loi pour la défense du peuple et de l'Etat », promulguée par le chef *(poglavnik)* de l'Etat oustacha, Ante Pavelić, le 17 avril 1941 (p. 104) ; d) la conversion forcée au catholicisme de la population serbe de Croatie.

Au point de vue de la politique extérieure, le gouvernement oustacha a adopté la voie de la trahison, en acceptant par le document signé le 19 mai 1941 à Rome de céder la Dalmatie aux Italiens. De même, il devait sanctionner par la suite les annexions effectuées par l'Allemagne hitlérienne et la Hongrie horthyste au dépens du territoire yougoslave (p. 84—89). Ayant balancé jusqu'en 1943 entre deux maîtres, l'Italie et l'Allemagne, le gouvernement de Pavelić a fini par accepter l'asservissement complet de la Croatie à l'Allemagne.

Intitulé « La chute du système de défense allemand dans les Balkans », le chapitre III met en lumière avec force le rôle essentiel du Parti Communiste Yougoslave dans le déclenchement et le développement à l'échelle nationale de l'insurrection armée contre les envahisseurs fascistes et les éléments collaborationnistes de la bourgeoisie. Cette mobilisation sans précédent de tous les peuples yougoslaves devait permettre la transformation de la guerre nationale de libération en révolution, ainsi que l'éclosion des prémisses des relations sociales d'un type nouveau, auparavant ignorées par la société yougoslave. D'une portée exceptionnelle pour le développement ultérieur de la révolution socialiste yougoslave s'est avérée dans ce contexte la II[e] Session du Conseil Antifasciste de la Libération Nationale de la Yougoslavie (A. V. N. — O. J.), tenue à Jajce (Bosnie) les 29—30 novembre 1943 (p. 134—138). En accord avec les décisions historiques de cette session, le Conseil a revêtu le caractère de suprême organe législatif et exécutif des peuples yougoslaves ; le Comité National de la Libération nommé à cette occasion reçut l'investiture des prérogatives d'un gouvernement provisoire de toute la Yougoslavie. À la suite de la session de Jajce, l'Armée Nationale de la Libération (N.O.V.J.) a été réorganisée en vue des opérations militaires finales de la libération du territoire national. C'est à cet effet que furent créées les Armées I, II et III, dont la mission était d'agir sur l'axe Belgrade-Zagreb, ainsi qu'une quatrième armée qui devait lancer son attaque en direction de Rijeka-Triest. Grâce aux efforts conjugués des quatre armées yougoslaves, le groupe d'armées allemandes « E » s'est vu anéanti, de même que l'État oustacha ; les forces des domobrans croates et des tchetniks monténégrins capitulèrent sans conditions. Toutes ces opérations, dont le développement ne réclama ni une semaine complète de guerre (9—15 mai 1945) forment la substance de la deuxième partie du livre.

Pour la rédaction de cette deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur a utilisé de préférence les sources de caractère mémorialiste — ses souvenirs personnels, de même que ceux des autres participants directs aux événements, complétés par les documents des archives de l'Institut d'histoire de l'armée yougoslave (les journaux des opérations de certaines unités, etc.). Le tableau véridique des dernières heures de l'Etat oustacha croate se trouve éclairé par l'interpolation de plusieurs séquences fournies par les mémoires de l'ex-colonel Danijel Crljen, membre de la délégation oustacha aux pourparlers de la capitulation du 15 mai 1945.

Après sa réorganisation, l'armée yougoslave disposait au mois de mars 1945 de 59 divisions, comptant environ 800.000 de combattants. Du fait de l'intervention de la quatrième armée, à la fin du mois d'avril de la même année étaient libérées les localités Lika, Gorski Kotor et le littoral croate. Au commencement du mois de mai, la libération de la presqu'île d'Istria et des villes de Triest et de Gorica parachevait l'encerclement du groupe d'armées allemandes « E » (général von Lehr) et des troupes collaborationnistes des oustachis croates et des tchetniks monténégrins. L'auteur souligne la contribution toute particulière de la troisième armée aux opérations finales pour la complète défaite de l'ennemi (p. 163—165). Les sanglantes représailles auxquelles s'adonnèrent les troupes horthystes hongroises en Voïvodine et les batailles livrées par les unités de l'armée yougoslave pour la libération de ce territoire font l'objet du chapitre 4.

Le chapitre suivant (chap. 5), intitulé « L'agonie de l'État autonome croate — la retraite de Zagreb » traite des phases de la désagrégation rapide de l'État oustacha et de la panique qui régnait dans les rangs des chefs fascistes croates face aux progrès triomphants des armées yougoslaves. Aussi intéressant qu'édifiant en ce sens se révèle le mémoire adressé par Ante

Pavelić, par son ministre des affaires étrangères, Vjekoslav Vrančić, au commandement militaire allié d'Italie (p. 195—200), par lequel le « fuhrer » croate, vu l'imminence de l'anéantissement de son Etat, sollicitait l'intervention des puissances occidentales.

Cependant, le 28 avril 1945, la troisième armée yougoslave (du général Kosta Nad) s'emparait de Virovitica et engageait la marche sur Bjelovar. La première armée (du général Peko Dapčevič) avait touché le cours de l'Ilova, aux environs de la capitale croate, alors que la deuxième armée (du général Koča Popović) traversait le cours de l'Una, avançant vers Karlovac. L'encerclement de Zagreb se dessinait. Les chefs oustachis abandonnèrent Zagreb le 6 mai, emportant l'or de la Banque de Croatie (p. 203—206). Deux jours plus tard, Ante Pavelić quittait son armée en déroute, qui se dirigeait vers le nord de la Slovénie, pour fuir en Autriche et se constituer prisonnier des unités américaines (p. 209—212). La voie de la retraite des domobrans croates et des tchetniks monténégrins vers la frontière autrichienne fut jalonnée d'actes terroristes et d'assassinats dans les rangs de la population (p. 215—218).

Après avoir présenté les opérations de l'armée bulgare dans le territoire yougoslave (chapitre 6), l'auteur reprend le fil de son thème central, étudiant le détail des mouvements tactiques de la troisième armée qui a tenu, dans l'intervalle du 10 au 13 mai 1945 un front très large, situé sur la ligne Zidani Most-Celje-Slovenjgradec, opposant une barrière aux restes des troupes allemandes et aux domobrans croates (environ 400.000 soldats), qui s'efforçaient de gagner la frontière autrichienne (p. 253—254). Elle obligea les unités d'oustachis et de tchetniks d'accepter la bataille, en se lançant dans une offensive du désespoir afin de percer le front. Le principal point de cette attaque se situait dans le secteur Dravograd, occupé par la division 51^{e}, qui opérait en accord avec les unités de la quatrième zone opérationnelle de Slovénie. Plus de cent mille soldats ennemis ont été faits prisonniers les 13—15 mai dans le secteur Dravograd. C'est en réalisant l'échec total de cette percée du front que les commandants des oustachis ont engagé les pourparlers avec l'état-major de la troisième armée yougoslave et signé, le 15 mai 1945, leur capitulation sans conditions (p. 319—321). Parallèlement, se produisait aussi la capitulation des unités de tchetniks monténégrins commandés par Pavle Durišić, conséquence d'une tentative d'offensive menée sur son propre compte (p. 353—354).

Cet ouvrage de l'historien yougoslave Milan Basta se révèle précieux non seulement pour ses références à la période d'existence de l'État oustacha, mais aussi pour sa contribution à une meilleure connaissance des diverses étapes de la guerre nationale de libération des peuples yougoslaves. Vu son importance, notre seul regret est l'absence des résumés dans les langues de large diffusion, qui l'auraient rendu d'un accès plus facile pour bon nombre de lecteurs.

Ş. V.

LIVRES REÇUS

AKSOY, ÖMER ASIM, *Atasozleri ve Deyimler Sozluğü — II — Deyimler Sozluğu*, Ankara, Üniversitesi Baesimevi, 1976, 968 p.

AKSAN, DOĞAN, *Tartışılan Sözcükler ve Özleştirme Sorunu*, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 71 p.

Anatolian collection of Charles University [*Kyme I*] [Edited by Jan Bouzek], Praha, Universita Karlova, 1974, 217 p. + 52 p. ill. + 1 carte.

ANDGOULADZE, NOUGZAR, *L'ensemble architectural du monastère de Thiri* (en langue géorgienne), Tbilissi, Edition « Metsniereba », 1976, 116 p., y compris les résumés en russe et en français + XXII p. ill.

ASDRACHA, CATHERINE, *La région des Rhodopes aux XIII^e et XIV^e siècles* — Étude de geographie historique, Athen, Verlag der « Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher », 1976, 294 p. + LII p. préface, sources et bibliographie + 8 p. ill. + 2 planches + 2 cartes.

ASDRACHA, CATHERINE, *Les Rhodopes au XIV^e siècle* — Histoire administrative et prosopographie (Extr. de la « Revue des Études Byzantines », T. 34, p. 175—209), Paris, 1976.

ATABAY, NEŞE, IBRAHIM KUTLUK & SEVGI ÖZEL, Sozcuk Turleri, I. Bolüm (Giriş, Ad, Sıfat, Belirteç, Adıl, Ilgeç), Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 150 p.

Bibliographie d'études balkaniques, vol. IX (1974) et vol. X (1975), Sofia, 1976, 425 p. et 451 p.

България на Балканите — Хроника на Събитията — 1974, Sofia,, *Институт за Балканистика*, 1976, 123 p.

BLOCKMANS, W. P. & W. PREVENIER, *Armoede in de Nederlanden van de 14^e tot het midden van de 16e eeuw: Bronnen en Problemen* (Extr. de « Tijdschrift voor Geschiedenis », 1975/4, p. 501—538), Gent, 1975.

CAGNASSO, ORESTE, *Gli organi delegati nella società per azioni — Profili funzionali*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1976, 202 p.

Catalogo de la Biblioteca Feijoniana — II Simposio sobre el P. Feijoo y su siglo, Octubre de 1976, Universidad de Oviedo — Contro de Estudios del Siglo XVIII, 1976, 388p.

CAVALLI, GINO, *Contratti bancari su modulo e problemi di tutela del contraente debole*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1976, 186 p.

Československo-Sovětské Vztahy, III, Praha, Universita Karlova, 1974, 163 p.

Comenius' Självbiografi — Comenius about himself, Stockholm, Foreningen for Svensk Undervisningshistoria, 1976, 296 p.

CONSTANTIN, GH. I., *Démètre Cantemir et Nasr Ed-Din Khodja* (Extr. de « Türk Kültüru Araştırmaları » XV/1—2 (1976), p. 289—310), Ankara, 1976.

CONSTANTIN, GHEORGHE ION, *L'épisode du Cheikh Bedr Ed-Din d'après Démètre Cantemir sur le problème des sources ottomanes de Démètre Cantemir* (Extr. de « Dacoromania », 2/1974, p. 91—113), Verlag Karl Alber-Freiburg/München.

Cronaca di Monemvasia — Introduzione, testo critico, traduzione e note [a cura di Ivan Dujčev], Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1976, XLVII p. + 36 p.

DIZDAROĞLU, HIKMET, *Tümcebilgisi*, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 522 p.

DVOŘÁK, KAREL, *Humanistická Etnografie Čech-Johannes Butzbach a Jeho Hodoporicon*, Praha, Universita Karlova, 1975, 113 p.

Eastern Europe in the 1970^s [Edited by Sylva Sinanian, Istvan Deak, Peter C. Ludz], New York, Praeger Publishers, 1974 (second printing), 260 p.

FROESE, LEONHARD, *Vom « Kulturexport » zur Kulturellen Zusammenarbeit — Traditionelle und aktuelle Formen auswärtiger Kulturpolitik* —, Braunchweig, Internationaler Arbeitskreis Sonnenberg, 1976, 48 p.

GAWLIK, LADISLAV, Umělecká tvorba a estetické vnímáni u Platóna, Praha, Universita Karlova, 1974, 127 p.

GOUNARI, GEORGIOU, Τὰ τείχη τῆς Θεσσαλονίκης, Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1976, 51 p + 32 ill. + 2 planş.

Grammatica latini d'età imperiale — Miscellanea filologica, Università di Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1976, 236 p

GUAZZONI FOA', VIRGINIA, *Ricerche sull'etica delle scuole ellenistiche*, Università di Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1976, 145 p.

HASELSTEINER, HORST, *Die Serben und der Ausgleich — Zur Politischen und Staatsrechtlichen Stellung der Serben Sudungarns in den Jahren 1860—1867*, Wien, Hermann Bohlaus Nachf., 1976, 125 p.

HOXHA, ENVER, *Rapport d'activité du Comité Central du Parti du Travail d'Albanie présenté au VIIe Congrès du PTA le 1re novembre 1976*, Tirana, Editions « 8 Nentori », 1976, 268 p.

HORTATSI, GEORGIOU, Πανώρια [Κριτικὴ ἔκδοση μὲ εἰσαγωγή, σχολία καὶ λεξιλόγιο Εμμανουὴλ Κριαρᾶ], Thessaloniki, Βυζαντινὴ καὶ Νεοελληνικὴ Βιβλιοθήκη, 1975, 295 p. +4 p. ill.

IGNJATOVIĆ, DUŠANKA, *Језик штампаних дела Јеролима Филиповића Фрањевачког писца XVIII века*, Beograd, Институт за српскохрватски Језик, 1974, 157 p.

IMER, KÂMILE, *Dilde Değişme ve Gelişme Açısından — Turk Dil Devrimi —*, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 121 p.

IMER, KÂMILE, Turkiye Turkçesinde Kokler, Ankara, Turk Dil Kurumu Yayınları, 1976, 54 p.

Извори за ослободителната војна и револуција во Македонија 1941—1945, Том I, кн. четверта & пета, Skopje, Институт за Национална Историја, 1975, 445 p. +417 p.

Јане Сандански и Македонското национално ослободително движење, Skopje, Институт за Национална Историја, 1976, 364 p.

Југословенска изложба Самоуке Уметности — Салон Самоуких Ликовних Уметника 1975 — Одржава се у Светозареву од 17. октобра до 17. новембра 1975 (The Jugoslav exhibition of naive art—The exhibition of naive painters 1975— in Svetozarevo from 17. October till 17. November, 1975), Svetozarevo, Галерија Самоуких Ликовних Уметника «Светозарево» у Светозареву, 1975, 182 p.

KARATHANASI, ATHANASIOU E., Ἡ Φλαγγινεῖος Σχολὴ τῆς Βενετίας, Thessaloniki, Φιλοσοφικὴ Σχολὴ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, 1975, 381 p. + 8 ill

KELNHOFER, FRITZ, *Die Topographische Bezugsgrundlage der Tabula Imperii Byzantini*, Wien, Verlag der Österreichschen Akademie der Wissenschaften, 1976, 43 p.

MATCHABELLI, KITTY, *Позднеантичная торевтика Грузии (По материалам торевтики первых веков нашей эры)*, Tbilisi, Издательство «Мецниереба», 1976, 163 p. + 46 p. ill.

KODER, JOHANNES und FRIEDRICH HILD, *Hellas und Thessalia*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1976, 316 p. mit zwei Karten.

KONTETZKI, HEINZ, *Agrarpolitischer Wandel und Modernisierung in Jugoslawien*, Nurnberg, Verlag der Nürnberger Forschungsvereinigung e. V., 1976, 563 p.

LADYKA, STANISLAW & PAWEL BOZYK, LESZEK BALCEROWICZ, JOSEF MISALA, ZBIGNIEW ZIMNY, *Poland, Sijthoff, Leiden*, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, Genève, 1976, 108 p.

LAPE, LJUBEN, *Разловечкото востание од 1876 година и личноста на неговиот организатор Димитар Поп Георгиев Беровски*, Skopje, Институт за Национална Историја, 1976, 88 p.

LAZAROV, MIHAIL, *България на Балканите 1944—1974—Библиография*, Sofia, Българска Академия на Науките, 1976, 371 p.

LIAKOU, SOK. N. Τὰ ἑκατὸν δέκα ὀνόματα οἰκισμῶν Κουρεστίας — Στενῶν Πισοδερίου καὶ Πρέσπας, Thessaloniki, 1976, 10 p.

MARŠIK, MIROSLAV, *Kategorie subjektu a objektu v novodobé filozofii*, Praha, Universita Karlova, 1975, 134 p.

MAUROEIDI, FANIS, Συμβολὴ στὴν ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Ἀδελφότητας Βενετίας στὸ ΙΣΤ' αἰώνα — Ἔκδοση τοῦ Β'Μητρώου Εγγράφων *(1533 — 1562)*, Athènes, Βιβλιοπωλεῖον Νότη Καραβία, 1976, 372 p.

MEGAS, GEORGIOS A., *Die Ballade von der Arta-Brucke* — Eine vergleichende Untersuchung, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1976, 204 p.

MIHAÏLINA, P. V., *Визвольна боротьба трудового населення міст України (1569—1654)*, Київ, Видавництво «Наукова Думка», 1975, 257 p.

MILOJEVIĆ, MIROSLAV D., *Западна Србија—Аграрно-географска проучавања*, — Beograd, Географски Институт «Јован Цвијић», 1975, 170 p.

Miscellanea neogreca — Atti del iConvegno Nazionale di Studi Neogreci — (Palermo, 17—19 maggio 1975), Palermo, Accademia di Scienze Lettere e Arti, 1976, 204 p.

MITSAKI, K., Τὸ φιλολογικὸ ἔργο τοῦ Βασίλη Λαούρδα (1912—1971), Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1976, 45 p.

OLCAY, SELÂHATTIN, A. BICAN ERCILÂSUN, ENSAR ASLAN, *Arpaçay Koylerinden Derlemeler*, Ankara, Turk dil Kurumu Yayınları, 1976, 398 p.

PANTAZOPOULOU, NIKOLAOU I., Τὰ «Προνόμια» ὡς πολιτιστικὸς παράγων είς τὰς σχέσεις Χριστιανῶν—Μουσουλμάνων, (Extr. de Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Σχολῆς Νομικῶν καὶ Οἰκονομικῶν Ἐπιστημῶν, T.Θ'., p. 815—895), Thessaloniki, 1975.

PASADIOU, ARISTEIDOU, Οἱ Πατριαρχικοὶ Οἶκοι τοῦ οικουμενικοῦ θρόνου, Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1976, 160 p. y compris le résumé en français + 12 planches.

PÉTER, PAUL, *Hungary, Sijthoff, Leiden, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales*, Genève, 1976, 119 p.

POLITI, LINOU, Ποιητικὴ ἀνθολογία, T. B,Γ,Δ,E, Athènes, Εκδόσεις «Δωδώνη» Ἀσκληπίου, sans date d'apparition, 169 p., 224 p., 216 p. et 203 p.

POLITI, LINOU, Συνοπτικὴ ἀναγραφὴ χειρογράφων Ἑλληνικῶν συλλόγων, Thessaloniki, Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1976, 106 p.

Шајкашка — историја —, T. I ет II, Novi Sad, Матица Српска. Војводјански Музеј, 1975, 417 p. ет 605 p.

SARAÇ, TAHSIN, *Fransızca-Turkçe Buyuk Szöluk*, Ankara, Türk Dil Kurumu Yayınları, 1976, T. I et II, 1379 p. les deux tomes, 1976, Ankara.

A Sásdi Járás Iparának Néhány Sajátossága [irta : Erdosi Ferenc], Pecs, Magyar Tudományos Akadémia-Dunántúli Tudományos Intézet-, 1976, 47 p. + 5 cartes.

SAUSSURE, FERDINAND DE, *Genel Dilbilım Dersleri I* [yayımlayanlar Charles Bally ve Albert Sechehaye Albert Riedlinger'in işbirliğiyle] [Çeviren Berke Vardar], Ankara, Turk Dıl Kurumu Yayınları, 1976, 133 p.

SAVIĆ, MOMČILO D., *L'espressione del passato nei quotidiani delle lingue balcaniche* (Extr. de «Linguistica», XIV, p. 65—76), Ljubljana, 1974.

SHEHU, MEHMET, *Rapport sur les directives du VII^e Congrès du Parti relatives au 6^e plan quinquennal (1976—1980) de développement économique et culturel de la Republique Populaire d'Albanie présenté au VII^e Congrès du PTA le 4 novembre 1976*, Tirana, Editions «8 Nëntori», 1976, 127 p.

Симпозиум слободните територии во Македонија 1943 — Дебар, 27—29 март 1974 година —, Skopje, 1975, 680 p.

Скопје во НОБ 1942 — Материјали од научниот собир, Skopje, Градски одбор на СЗБ од НОБ, 1975, 415 p.

SOLIMANO, GIANNINA, *Asclepio — Le arce del mito*, Università di Genova — Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1976, 147 p.

SOULOGIANNI, ALKISU, Ἀρχεῖον Εὐβοϊκῶν Μελετῶν, Εὑρετήριο τόμων Α'—Κ', Athènes, Ἑταιρεία Εὐβοϊκῶν Σπουδῶν, 1976, 50 p.

SVORONOS, NIKOS G., Ἐπισκόπηση τῆς Νεοελληνικῆς ἱστορίας, Athènes, Ἐκδόσεις Θεμελίου Ε.Π.Ε., 1976, 238 p.

Στάθης. Κρητικὴ Κωμωδία [Κριτικὴ ἔκδοση μὲ εἰσαγωγή, σημειώσεις καὶ λεξιλόγιο Lidia Martini], Thessaloniki, Βυζαντινὴ καὶ Νεοελληνικὴ Βιβλιοθήκη, 1976, 205 p. + 2 ill.

STREITHOFFEN, HEINRICH, BASILIUS &GERDA PITTROF, *Texte fur den politischen Unterricht* Band I — Ein Lese- und Arbeitsbuch, Munchen, R. Oldenbourg Verlag, 1976, 276 p.

Studi classici in onore di Quintino Cataudella, vol. I—III, Catania, Università, Facoltà di Lettere e Filosofia, 1972, 420 p., 681 p. et 662 p.

STRATOS, ANDREAS N., *The Exarch Olympius and the supposed Arab invasion of Sicily in A. D. 652* (Extr. de « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik » 25 Band, p. 62—75), Wien, 1976.

STRATOS, A. N., Ὁ Πατριάρχης Πύρρος (Extr. de « Byzantina », T. 8, p. 11 — 19), Thessaloniki, 1976.

Свечен собир посветен на 130-годишната од смртта на Кирил Пејиновиќ-Одржан на 24 Март 1975 година, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1975, 25 p.

ŠVECOVÁ, SONA, *Kopanicové Sidla a Dedina*, Praha, Universita Karlova, 1975, 152 p. + 9 p. ill.

Symboles de la Renaissance [textes de C. Giarda — E. H. Gombrich — M. Schapiro ; traduits par D. Arasse et G. Brunel ; travaux ultérieues de D. Arasse-L. Fallay d'Este-M. Muraro — J. Rudel — J. Wirth], Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1976, 154 p.

TARANOVSKY, KIRIL, *Essays on Mandel'-štam*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1976, 180 p.

Természeti és Társadalmi-Gazdasági Jelenségek a Sásdi Járásban, T. I et II, Pécs, Magyar Tudományos Akadémia Akadémia-Dunántuli Tudományos Intézet-, 1976, 335 p. (les deux volumes) + Jegyzet + Irodalom + 3 cartes.

TERZIOSKI, RASTISLAV, *Денационализаторската дејност на бугарските културно-просветни институции во Македонија* (Скопска и Битолска окупациона област) 1941—1944, Skopje, Институт за Национална Историја, 1974, 423 p.

THIJS, A. *Een 'gilde' van Breslause kooplieden te Antwerpen (einde van de 15de — eerste helft van de 16 de eeuw)* (Extr. de « Album Charles Verlinden », p. 353—367), Gent. 1975.

TSIRPANLIS, ZACH, N. Οἱ Ἕλληνες καὶ ἡ ἐπανάσταση τοῦ *1875* στὴ Βόσνια καὶ στὴν Ἑρζεγοβίνη (Extr. de « Μακεδονικά », ΙΕ', p. 1—15), Thessaloniki, 1975.

TSIRPANLIS, ZAHARIA N. Ἡ Ἑλληνομαθεία τοῦ Γεωργίου *Krišaric* καὶ αἱ σχέσεις του μὲ τοὺς Ἕλληνες (Extr. de « Δωδώνη », T.E' p. 9—456), Ioannina, 1976.

TSIRPANLIS, ZACCARIA N., *Una fonte della storia religiosa di Creta Veneziana nella Biblioteca di S. Marco* (Marc. lat. IX 179, colloc. 3284) (Extr. de Miscellanea Marciana di Studi Bessarionei (Medioevo e Umanesimo, 24), p. 415—433), Padova, 1976.

TSIRPANLIS, ZACHARIAS N., *Georges Križanić et ses relations avec le monde grec* (Extr. de « Balkan Studies », 17, 1, p. 25—44), Thessaloniki, 1976.

VAKALOPOULOU, KONSANTINOU A., Σχέσετις Ἑλλήνων καὶ Ἑλβετῶν φιλελλήνων κατὰ τὴν Ἑλληνικὴ ἐπανάσταση τοῦ *1821* — Συμβολὴ στὴν ἱστορία τοῦ Ἑλβετικοῦ φιλελληνισμοῦ, Thessalonikis, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1975, 260 p.

VELIDEDEOǦLU, HIFZI VELDET, *Terim ve Şözcükler Kilavuzu, cilt* : 3, Ankara Universitesi Basımevi, 1975, p. 949—1225.

VERGOPOULOS, KOSTAS, Τὸ ἀγροτικὸ ζήτημα στὴν Ἑλλάδα — Το πρόβλημα τῆς Κοινωνικῆς Ἐνσωματώση τῆς Γεωργίας, Athènes, Ἑξάντας, 1975, 383 p.

VERGOPOULOZS, KOSTAS, Δύσμορφος καπιταλισμός, Athènes, Ἐκδόσεις Παπαζήση, 1975, 292 p.

Възпоменателен сборник по случай стогодишнината от априлското въстание и Ботевата чета 1876, I — Исторически извори — et II — Библиографски указател —, Sofia, Народна Библиотека « Кирил и Методий », 1976, 492 p. +3 p.

ZANNINI, PIERLUIGI, *Studi sulla tutela mulierum I — Profili funzionali* —, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1976, 213 p.

ZELENÝ, JINDŘICH, *Studien uber Dialektik*, Praha, Universita Karlova, 1975, 112 p.

ZAROPINNIDI, KONSTANTINOU N., Ἡμερολόγιον πορειῶν καὶ πολεμικῶν ἐπιχειρήσεων *1912—13*, Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1975, 179 p. + 1 ill. +1 carte

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

STOICESCU NICOLAE, **Vlad Țepeș** (Vlad l'Empaleur), 1976, 238 p.

BUȘE CONSTANTIN, **Comerțul exterior prin Galați sub regimul de port franc (1837—1883)** (Le commerce extérieur par Galați et la clause de port franc — 1837—1883). Collection « Biblioteca Istorică », XLV, 1976, 202 p.

* * * **Urbariile Țării Făgărașului. 1651—1680** (Documents du Pays de Făgăraș, 1651—1680), vol. II, Editeur D. PRODAN, 1976, 1020 p. + 6 pl.

CONSTANTINESCU-MIRCEȘTI C., **Păstoritul transhumant și implicațiile lui în Transilvania și Țara Românească în secolele XVIII — XIX** (Le pâturage transhumant et ses implications en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^e —XIX^e siècles), 1976, 171 p.

* * * **Documente turcești privind istoria României. 1455—1774** (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), 1455—1774, Vol. I Sous la direction de MUSTAFA A. MEHMED. 1976, 415 p.

POPESCU, EMILIAN, **Inscripțiile grecești și latine din sec. IV—XIII** (Inscriptions grecques et latines des IV^e—XIII^e siècles). Collection « Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris », 1976, 439 p. + 42 pl.

PROTASE D., **Un cimitir dacic din epoca romană la Soporu de Cîmpie** (Un cimetière dace remontant à l'époque romaine, découvert à Soporu de Cîmpie), 1976, 112 p. + 24 pl.

Thraco-Dacica, Recueil d'études à l'occasion du II^e Congrès international de thracologie (4 — 12 septembre 1976), 351 p.

VULPE, RADU, **Studia Thracologica,** 1976, 336 p.

Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^e Congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présentés par D. M. Pippidi, Coédition avec la Société d'Editions « Les Belles Lettres », Paris, 1976, 550 p.

CORFUS ILIE, **L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864,** collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire Economique, Etudes 53 (8), 1976, 216 p.

ODOBESCU, ALEXANDRU, **Opere IV, Tezaurul de la Pietroasa** (Le trésor de Pietroasa), publié par les soins de Mircea Babeș, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.

Documente privind marea răscoală a țăranilor din 1907 (Documents concernant la grande révolte paysanne de 1907), vol. I, sous la direction de ION POPESCU-PUȚURI, ANDREI OȚETEA, DAMIAN HUREZEANU e.a., 1977, 573 p.

CERNOVODEANU, PAUL et STANCIU ION, **Imaginea Lumii Noi în Țările Române și primele lor relații cu Statele Unite ale Americii pînă în 1859** (L'image du Nouveau Monde dans les Pays Roumains et leurs premières relations avec les Etats-Unis d'Amérique jusqu'en 1859), collection « Istorie și civilizație », n° 8, 1977, 176 p.

Independența României (L'indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de Șt. Pascu, C. C. Giurescu, I. Ceterchi, Șt. Ștefănescu et Const. Olteanu, 1977, 526 p. + pl.

Independența României. Documente. Vol. I (L'indépendance de la Roumanie. Documents. I^{er} volume), par les soins de ȘTEFAN HURMUZACHE, IOANA BURLACU et IOANA ALEXANDRA NEGREANU, 1977, 388 p. + pl.

ARMBRUSTER, ADOLF, **La Romanité des Roumains.** Histoire d'une idée, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XVII, 1977, 279 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 2, P. 205—410, BUCAREST, 1977

I.P.I. c. 7207 43 456 Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV—1977. N° 3 (Juillet—Septembre)

L'écho de la guerre de 1877—1878
Contacts culturels et politiques
Relations linguistiques

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an, Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136 — 137, télex 11226, Bucureşti, str. 13 Decembrie nr. 3, România, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. FRIMU, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
71021, Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, Bucureşti—România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV 1977 N° 3

SOMMAIRE

L'écho de la guerre de 1877—1878

Contacts culturels et politiques

Etapes du développement historique

Relations linguistiques

Chronique

Comptes rendus

"THE NEW YORK TIMES" ABOUT ROMANIA'S STRUGGLE FOR INDEPENDENCE

CORNELIA BODEA

It was during the Crimean war that stress was laid for the first time in American journalism on Romania's political and national problems. And, for that matter, it was also the first time in the history of wars that special press correspondents were dispatched to the front or behind the lines of battle to send proprio visu reports of the events. American newspapers had also their own correspondents. And among them James Oscar Noyes was particularly interested in the situation of the Romanian Principalities. Along with the well known articles of K. Marx and F. Engels in the *New York Daily Tribune*, the reports sent by Noyes to the same New York daily and to *The National Magazine* (of New York too), between 1854 and 1856, and later the book *Roumania The Border Land between the Christian and the Turks*, with which he won his name of writer, have essentially contributed to spread information about Romania overseas [1].

Charles Brigham's opinion set forth in the *North American Review*, in 1857, that "the recent events of the Principalities" were a very familiar item in the then journalism referred both to the American and the European press. Another finding of his regarding the English-speaking world was that "if the late (Crimean) war has not improved the condition of the Danubian provinces, it has at least partially raised the veil which hid them". Besides tourists' sketchy impressions, "other exact works of foreign writers", Brigham went on, have drawn attention to these countries and the right of their people to independence and a unitary state [2].

The spreading of news about the 1877—1878 developments occurred on a much larger scale, this being obviously due also to the mutations recorded on Europe's political and economic map during the twenty years that had elapsed since the Crimean war. Press agencies covered the entire diplomatic and military conflict area. There was scarcely a paper in Europe which was not represented in Bucharest. The position and importance of the Romanian Capital in the vicinity of the front accounts for it. Yet there was also Romania's political importance in the general context of events and in the balance of power in Europe.

From among the American war correspondents, we should mention first the dynamic and popular J. A. MacGahan, who was on the trail

[1] Cf. Cornelia Bodea, *Unitatea națională și independența României reflectate în presa și memorialistica americană*, in "Revista de istorie", no. 5/1977.

[2] *The Danubian Principalities*, in "The North American Review", January 1857, p. 71,93.

of the Russian army from the start to the end of the war, and who made also several stays in Romania. Other reporters, at one or another stage of the war, crossed it, but only one American correspondent resided permanently in Bucharest from April to November 1877. That was Carroll Tevis of the *New York Times*.

It is worth pointing out, considering not only the political interests at issue but also the trend of the public opinion, that in the United States, owing to its own past, the cause of the rightful aspiration of peoples and States for independence was more popular than in many a big European state.

The story of the 1877—1878 war could be easily written resorting to the columns printed in the American wide circulation dailies. Even regarding Romania. Obviously, press telegrams reflected the events with the same frequency and amplitude, both in America and Western Europe, seeing that the news was gathered from one press agency or another, or collected from all of them. The special reports, however, marked the specific character of each newspaper. And in this respect the *New York Times* succeeded in permanently focussing the public attention on Romania, on the Romanian people and its long-nurtured aspiration for liberty and independence.

A keen and unprejudiced observer of the facts and problems he was relating, the *New York Times*' correspondent, Carroll Tevis, was in addition a Civil War colonel. This capacity of his was felt in many of his judgements and hints he made in his reports. But one of his great assets in considering the Romania and Balkan situations was that he had got acquainted with these lands and their socio-political profile two decades before: actually during the Crimean events he had joined the Ottoman Army. That is why to the spirit that pervades his reportings C. Tevis added a good command of the matter and qualified inferences of comparative observation.

Dispatches sent to the *New York Times* are signed according to a well known stereotype formula: "From Our Own Correspondent" or "From Our Special Correspondent". A single paper was signed Carroll Tevis.

In assessing articles on Romania and Romania's share in the war of 1877—78 one should single out some of them which bear a definite monographical, retrospective stamp. In their author's intention they were designed to help oversea readers understand the present situation through the past history of these "latinized Dacians" from the lower reaches of the Danube. They will be discussed by the writer of these lines on another occasion.

The enclosed excerpts are examples of reportings closely connected with unfolding daily events. They record chronologically: 1. a first optimistic, impression of the Romanian army, both in its way to the 'front' towards Calafat or breaking into parade march in Bucharest (April 26/May 9); 2. a fugitive but no less illustrative reference to the "exemplary" sitting in the Parliament concerned with the vote of confidence received by the Government's policy; 3. an ample reporting on the historic sitting of May 9/21, when Romania's legislative bodies made the official declaration of Independence; 4. the day that followed the declaration: eagerness to confirm it on the battle-field (report dated

May 12/24); 5 & 6/.high appreciations on the bravery of the Romanian soldiers and their heroic assault on Plevna, viz. Grivitza redoubt (Sept. 3/15, 5/17); 7. a report from the very scene of the battle on Sept. 20/ Oct. 2; 8. finally, a correspondence from Jassy on the occasion of the centennial commemoration of Grigore Ghica, the ruler-prince of Moldavia (Oct. 1774—Oct. 1777), who by his opposition to the annexation of Bukovina by Austria "was at once a hero and a martyr in the cause of the independence of his country". As the New York Times reporter put it, this commemoration was meant to show everybody that despite all sorrows, material losses and heavy loss of life on the battle-field and at home, Romanians, either man or woman, "would not wish for peace unless that peace should bring with it the blessing of liberty and independence".

Now let the correspondent himself express his thoughts and observation, as follows :

1.

THE RUSSO-TURKISH WAR. — REVIEW OF THE ARMY OF ROUMANIA.

From Our Special Correspondent

Bucharest, Wednesday, May 9, 1877

Going toward the front

At several places on the road, after leaving Krajova, we met trains crowded with troops on their way to Kalafat. These were regulars, and, I must confess, very good-looking ones too, dressed in long gray capotes with black waist-belts and neat shakos; smart, soldierly fellows, with fine physique, apparently able to bear any amount of fatigue and exposure. They were noisy, and demonstrative, of course, as all young troops are when on their first journey, but seemed well in hand to their Sergeants, who were in charge, but I saw no commissioned officers with any of the three battalions which we passed. There was, all along the line, not a little excitement, caused, as I found upon my arrival in the Capital, by sundry occurrences of the morning, which will, probably, force Roumania to abandon her neutrality, or rather which have already produced that result. About 7 o'clock, a Turkish monitor convoyed a small flotilla of transports across the Danube to the little town of Pecquet, the port of Krajova. Here the monitor began to practice with its guns upon the houses, whereupon there was a general stampede of the inhabitants, followed by the disembarkation of a few hundred ruffians of the Bashi-Bazouk persuasion, who at once proceeded to plunder the deserted shops and houses. This done, they retired with their booty in triumph to the boats, and the monitor opened fire until the place was in flames. Having thus accomplished its heroic task and fulfilled its mission of proving that Turkish troops are civilized beings, and that their country respects its treaties, the expedition returned to the right bank of the Danube.

About the same hour the Roumanian garrison of Kalafat remarked a great coming and going of the defenders of Widdin, and then heard the noise of cannon. Thus, at first, was attributed to the celebration of some Moslem feast, or to rejoicings for some real or imaginary victory. But after 20 shots had been fired they became conscious of the fact that the Turks were not using blank cartridges, for shells began to fall within the works, and although they did no harm, the idea that their opposite neighbors had at last found their exact range and were bombarding them was not agreeable, as it was not strictly consistent with the promised neutrality. Of course, they did what it was natural that they should do under the circumstances, and without waiting for orders from the capital, at once returned the fire.

. . . .

The Roumanian Army

Early this morning I went to a review of the Bucharest garrison— a most creditable affair. Only about 5,000 men were on the ground, but their appearance and outfit was excellent, and if they are as good as they look, Roumania has cause to be proud of her Army. The Prince Charles was on the ground — a heavy, sleepy-looking German, with a seat on his horse like a salt-sack attached to two poles. He first rode along the front of the troops, who were in a line of battalions in mass, and then took his place on a slight eminence for the defile of the troops, which was made remarkably well by 12 battalions of infantry and six squadrons of cavalry — of these three squadrons of red hussars and three of chasseurs, the latter in blue uniforms, with spiked steel helmets like the Prussians. The men were well mounted on Hungarian-bred horses, admirably sized, and in good condition. The artillery — 10 4-gun batteries — was drawn by animals "requisitioned" by the Government from private individuals, costing in some instances as much as 200 ducats or $ 1.000 each. Last of all came the ambulance train, provided apparently with every appliance necessary to insure the comfort of the sick and wounded during the expected campaign. This body of troops, however, only belongs to the territorial army of first reserve, and is not so good, I was assured, as the troops of the first line, who, as an enthusiastic citizen declared to me, are the finest in the world. "I have seen the Imperial Guard", he said, and tears of exultation actually welled up in his eyes as he spoke, "in the days before Sedan; I have seen the legions of Austria, and of Prussia, but they are conscripts, Sir, mere conscripts in comparison with our men". I thought he exaggerated but I was silent and he was happy. The truth is that criticism, except as to appearance, shoud be cautious regarding the Roumanian Army. On paper, it can muster about 40,000 infantry, 2,000 cavalry, and 100 guns, many of theirs batteries being of the Krupp model, the rest what we called Napoleon guns in the American war. The reserves and militia show an effective of 150,000 more. All the regulars are armed with the Peabody rifle, the second line with percussion Enfields. Their administrative service is apparently good, and their field and company officers seem to know their business. How they will prove under fire, no one can say until they have been tried. They

must be, in any case, superior to the Turks, if they have as much courage as they have military instruction, and, although there may be the natural hesitation of young troops to face the music in their first engagement, we ought to remember that they are the direct descendants of those Dacians who furnished the bravest gladiators in the sports of Imperial Rome.

But how can I do justice to the officers, except to say that they are, emphatically, a "thing of beauty and a joy forever". At first sight the traveler is dumbstruck and is inclined to fancy either that the Army is exclusively composed of Captains and Lieutenants, or that the number of privates should be estimated by hundreds of thousands. One meets few privates — they are being despatched to the front — but is elbowed at every step by some gorgeous creatures in gold lace, buttons, and aiguillettes, with a little cloth let in to keep the ornaments together, and give them as it were, the necessary solidity. I have not seen a General closely, but my eyes ache in anticipation of his dazzling splendor.

("The New York Times", Sunday, May 27, 1877, p. 1, col. 1—2; 2—3)

2.

THE PRINCIPALITY OF ROUMANIA

From Our Own Correspondent

Bucharest, Sunday, May 13, 1877

Political existence of the Country

I was a witness of one of the most important debates on a question involving the most vital interests of the nation, and must give my humble testimony to the effect that I certainly have never seen greater decorum or a more strict observance of parliamentary rules in either the French or Italian Chambers, when the point at issue was a vote of confidence in the Ministry. From the statement of the Government as to its policy, to the moment when the vote was taken, everything was orderly, the speeches were delivered in a language as musical as the purest Tuscan, and although there were present as Deputies men who had been members of the recently deposed Cabinet, their opposition was courteous and apparently motived by considerations of opportuneness and form rather than of substance.

("The New York Times", Sunday, June 3, 1877, p. 1, col. 4)

3.

ROMANIAN INDEPENDENCE. — A LONG-NURTURED HOPE REALIZED

From Our Special Correspondent

Bucharest, Wednesday, May 23, 1877

The Legislativ' Decision upon the Government's Policy. — Official Consecration of its action. — Hearty unanimity in the Legislative Palace.

Monday, the 21st of May, according to the Greek calendar the 8th*, is destined to be a great anniversary in the annals of Roumania, tor then it was that she crossed the Rubicon of official neutrality and made hhe decisive plunge which, for weal or woe, pledges her to active parficipation in the war. The milk-and-water resolution passed a week ago tad satisfied, in reality, nobody, but had dissatisfied the dominant party às well as the Russians, for while establishing the existence of a state of war, it had not been sufficiently explicit to secure for the Roumanians the full rights of belligerents. Everybody felt that some more definite action must be taken, something categorical be laid down, for it was rather hard that while the Turks were raiding on Roumanian villages and bombarding Roumanian fortresses, and generally behaving in a hostile manner, that Roumanian batteries should be, by the law of nations, forbidden to sink or stop the neutral vessels which, under the Austrian flag, were daily revictualing the Moslem strongholds of Widdin, in the very teeth of the guns of Kalafat.

So it was decided to insist upon a positive explanation of the Governmental policy, and all Bucharest flocked to the legislative palace to witness the solemnity. The grounds around the building were thronged with vehicles of all sorts, pedestrians toiled up the steep hill which leads to its doors, anxious faces peered from the windows of the neighboring houses, all waiting for the verdict which was to decide whether Roumania as a nation was "to be or not to be". The entrance to the houses was guarded by a picket of infantry, who sternly turned back the majority of the inquisitive patriots, who were forced either to saunter about the court-yard or to flatten their noses against the window-panes of the lobby, in hopes of gleaning some idea of the progress of affairs from the faces of those inside. Two soldiers had crossed the butts of their muskets before the doorway, but there was an usher just within, and to him I passed my card and said "Presidente". This was an "open sesame", and I was immediately admitted into the antechamber, filled with groups of politicians awaiting the arrival of Mr. Rosetti — the Speaker, as we would call him — who drove up punctually at 1 o'clock, when, without more ado, everybody went into the hall and business commenced. It is a low-ceilinged room, with tiers of seats, in the form of a horseshoe, rising one above the other; in front is an elevated estrade for the President, with a tribune for orators in front, and a Ministerial bench on the left. The house was crowded wherever there was even standing-

* In fact, *May 9th.* [C.B.]; the difference between the Greek and the Gregorian calenders during the 19th century was of 12 days and not of 13.

room. All the beauty and fashion of Bucharest occupied the ladies' box, and in the *loge diplomatique* people were packed like herrings, but strange to say, when one considers the importance of the subject to be considered, all the diplomatists, *Anglice*, the Consuls-General, were conspicuous by their absence.

Calm debate and almost unanimous vote

Rosetti took his seat, called the house to order, and then proceeded to inform it that the Honorable Mr. Fleva had the floor to present to its appreciation an interpellation upon the policy of the Government. You might have heard a pin drop. The Deputy rose and read his motion, crossing over immediately afterward to the tribune to develop it. He spoke in a quiet, unimpassioned manner, without rant, and evidently with no attempt to produce oratorical effect, but every word seemed to tell, and from the bursts of applause by which he was interrupted from time to time, it was evident that his cause won before it had been pleaded. The speech lasted for about half an hour, and finished in a tempest of cheers, whereupon Mr. Cogilniceano, the Minister for Foreign Affairs, rose to reply. He, too, was as quiet, and, perhaps, more impressive, than his predecessor, and was applauded even more frequently. His discourse was a simple statement of facts, justifying the Ministerial conduct, re-enumerating Turkish outrages and Roumanian forbearance, insisting upon the great desire of the Cabinet to preserve neutrality, and ending with the cordial acceptance of Mr. Fleva's resolution. Then Rosetti rose again, and informed the Assembly that in such circumstances as these the country should know the names of those who wished her well, and that the votes would be taken nominally instead of by ballot, as in ordinary cases. One after another the Deputies left their seats and walked up to the Clerk of the House, and the answer of each was *pentru* ("for") until their list had been exhausted, and then the Assembly was told that, of the 81 Deputies present, two had abstained from voting, but that the remaining 79 had declared that:

> "Satisfied with the explanations of the Government relative to the vote of the 29th April (12th May, according to our style), this legislative body decides that the state of war existing between Turkey and Roumania, the rupture of all friendly relations between us and the Porte, and the absolute independence of Roumania, have received their official consecration, and, relying upon the justice of the guaranteeing powers, passes to the order of the day".

The great work had thus been accomplished for which Roumanian patriots have toiled for 30 years, their long-cherished dream had been realized and yet there was no display of either excitement or exultation. In America a similar situation would have called for unlimited whisky, in France or Italy these men would have danced a carmagnole, and shed tears, and a band would have played the Marseillaise or Garibaldi's Hymn, or some other popular melody; but here these benighted beings took it all as quietly as possible, and after passing another vote, by which it was resolved that both chambers should go in body to congratulate

Prince Charles on the eleventh anniversary of his accession to the throne, separated to their respective avocations to plan and execute those measures which are necessary to the maintenance of the principles which they had just so courageously affirmed.

("The New-York Times", Sunday, June 17, 1877, p. 5, col. 1—2)

4.

THE STRUGGLE IN THE EAST. — WAITING THE ORDER TO ADVANCE.
From Our Special Correspondent

Bucharest, Thursday, May 24, 1877

A review of Troops in Roumania. — Diplomacy in War. — Turkey's Successes in Asia. — Roumania's Independence ...

Of war news, properly so-called, there is a dearth ; the foreign public is not likely to be interested by the recital of the brave deeds of hostile outposts exchanging shots from the opposite banks of the Danube, with the occasional demise of some artillery horse, killed by a stray bullet, and now that the Roumain troops have been withdrawn from Oltenitza, even that item of warlike bulletins is suppressed. Widdin and Kalafat continue to keep up their harmless duel. A few houses in the suburbs of the Turkish town have been burned. The Turks have found out that there was a hill in their rear which commanded Kalafat, and the Roumanians, obliged to evacuate their first line of works by the fire of the new batteries, have looked about in their turn for a more favorable position from which they can operate advantageously. At the present rate, the two garrisons will finish by getting so far separated that the only possible damage done will be to their own towns, as their projectiles will certainly never reach the enemy.

The Prince, accompanied by the Grand Duke, who has his headquarters, temporarily, in the Summer palace of Kotrocheni, reviewed the late garrison of Oltenitza yesterday morning, previous to its departure for the western provinces of Little Wallachia. The troops looked extremely well and quite fresh, notwithstanding their march of 50 miles, and I should say that, whatever be their fighting qualities, no fault will ever be found with their endurance. They were about 6,000 in all, four battalions of regulars in dark blue uniforms, faced with red ; three of Dobanyi * dressed in their national costume of white linen tunics and trousers, with *opankas*, or sandals, formed of stripes of leather wound around the feet and ankles and reaching to the knee, a wild, but not unsoldierly looking set, who may be useful in guerrilla work, but seemingly not well drilled or disciplined. Their popular name is "The Turkies" so called from the single feather worn by each man in his sheep-skin cap. By the way, the question of head-coverings has always been one of vital importance with the Directors of the Roumanian Military Administration, and was a pet hobby of Gen. Floresco, the late Minister of War. He is now under char-

* *Dorobantzi, darabant.*

ges for malversation while in office, and one of the principal points of the accusation is that he expended the military budget with wild recklessness on this particular article, and that while the provision of powder, shot, and shell fell short of the strict needs of the Army, there were enough *képis* and *kolpacks* for three times the number of men whom Roumania could by any possibility muster into her service.

The line troops marched steadily, and the cavalry, of which there were six squadrons, were well mounted, and rode respectably; a six-gun horse battery was very fine, but the best of all was a battalion of chasseurs in broad felt wide-awakes and butternut-colored suits, not at all unlike the old Confederate uniforms. These are sturdy fellows, principally from Moldavia, who walked along with a springy, elastic step, and that species of swing — almost a swagger — for which the French Zouaves and the Italian Bersaglieri are so much admired.

Behind the lines, during the inspection, were drawn up the perfectly-appointed ambulance wagons and light carts and forges, and to every battalion was attached a squad provided with stretchers, an invention of Gen. Davila, of which each man carried a portion. These are infinitely superior to the cumbersome affairs in use in other armies, being easily put together or disjointed at a moment's notice. Grand Duke Nicholas seemed pleased, and apparently expressed his satisfaction to Prince Charles, who looked radiant, and is certainly very anxious for the opportunity of displaying his military abilities, feeling that a little éclat gained for Roumanian arms under his leadership will greatly consolidate his position as a sovereign. Immediately after the review, the troops marched off on the road leading to Turnu-Severin, where there is to be a general concentration, either to cover the Russian right flank, during the passage of the Danube, or to make a simultaneous advance into Servia. Meanwhile, a Russian light infantry division was moving with four battalions and a long train of wagons down the Oltenitza and Giurgevo roads to reinforce the garrisons which have taken the place of the Roumanians. These were by far the most effective-looking troops which I have seen and were smart and neat, notwithstanding that they have come the whole distance from the Pruth on foot, and have been under canvas for several months. It was somewhat the fashion during our war in America to ridicule well-dressed officers, who were called "popinjays" and other contemptuous names, but the experience abroad has seemed to prove that slovenliness is not a certain gauge of ability, and that both chiefs and soldiers are not only more healthy but fight better when they are clean and tidy.

Causes of delay

However, people are beginning to ask, or rather the number of these anxious inquiries is increasing, what is the use of all this display of forces, if they don't do anything? A couple of months ago there was the excuse of bad roads and inclement weather, and diplomatic efforts to preserve the peace; but now, for at least three weeks, these excuses are no longer valid. The means of communication are in excellent condition, the railways are at the disposal of the Russian staff, there is no lack

of means for transporting either men or material, and yet they do not get on, and at the present moment have not 100,000 men in position west of Ibraila. As I have already written, the effect produced is bad, and, with any other than a Russian Army, would be highly demoralizing. I had on Thursday a long interview with the Minister of Foreign Affairs *, who may be called the Thiers of Roumanian statecraft, and according to him, and his views have been since confirmed by the opinion of Mr. Costinesko, a very distinguished member of the Chamber of Deputies, there are very strong grounds for supposing that there will be no real fighting after all. The Minister even went so far as to say that the passage of the Danube will not even be attempted, but that Turkey will offer certain concessions which will be accepted, and that then amicable relations will be resumed. The Deputy, however, and he reflects the views of quite as intelligent, although less wily, a class as that represented by Mr. Cogilniciano, believes that nothing in the way of negotiations will be attempted until after a Russian victory, when Prince Gortschakoff will work the oracles and make peace on the terms of some territorial aggrandizement in Asia, and a general promise of reforms for Turkey's European Christian population. I am assured that this is the view — I ought rather to say the fear — entertained by Russian officers, including Grand Duke Nicholas, and that one and all are profoundly indignant at the policy of the Russian Chancellor. Diplomatists and lawyers are not often beloved by soldiers, who look upon them as social and moral excrescences, and their opinion is only of weight because it represents a very strong fraction of the Russian nation. Personally, although without the slightest pretensions to political foresight, I cannot believe in the possibility of the solution thus announced. Prince Gortschakoff is one of the cleverest statesmen in the world, and he would not venture on such a course as this, unless there were reasons of a. most cogent nature, and these reasons do not, I believe, exist. Russia, that is her Government, never desired war, but she has been, from community of origin and religion, regarded, for more than half a century, as the natural protector of the Eastern Christians to whom she has solemnly pledged her aid. Russia is a great power, which has never faltered when once engaged in any enterprise, and it is asking too much of human declarations of her sovereign, after a positive declaration of war, and the mobilization and advance into the enemy's country of a spendid army, that she will stop short on the way and go quietly home contented with some trifling success, or with a rectification of her Asiatic frontiers, with a full knowledge that by so doing she would abdicate her Eastern protectorate, and throw the entire body of the Sclavonic populations into the arms of her deadliest enemy, Austria.

Besides, we have no grounds whatever for supposing that the Porte is disposed toward making any concessions. In Asia she has not been beaten; indeed the advantages have been rather on her side. The capture of Baiazid and Ardahan is of no moment; neither place is of the slightest strategical importance; both could have been invested and

---

* M. Kogălniceanu.

turned; both were too far from the Turkish base of operations to admit of relief if seriously attacked. Neither Kars nor Erzeroum have been taken, nor indeed, seriously menaced, and so long as they stand, the old Genoese military road to the Euxine is practically closed to an invader. She has lost, it is true, by the Roumanian declaration of independence, all control over Roumanian affairs, but this control has been, since 1856, only nominal, and her own national boundary, the Danube, has not yet been crossed, nor has one stone of her fortresses been demolished. That an attempt at an arrangement will be made, and that the Emperor's visit to Ploieşti and Bucharest, which is announced for the early days of next month, will be followed by negociations for another coalition of the Christian power there can be no doubt, as there can be none that it will be as abortive as were the conference and the protocol. It is well to give proofs of long suffering and disinterestedness, and Russia and Turkey are each trying to outwit the other in cleverness and dissimulation. Whatever be the result, Roumania will be materially the gainer, but the most farseeing statesmen feel that something more than bloodless triumph is necessary to develop those principles of national honor and self-sacrifice which they have labored to inculcate; they fear a lapse into reaction and corruption; they would see their countrymen assert their manhood, and not learn to look for foreign aid and foreign counsels in every moment of danger. Roumanian patriots have learned that independence won through diplomatic interventions is fraught with peril; they understand that its value will be far greater in the eyes of those who have fought to win it, and that it needs that same baptism of blood which has always elsewhere sanctified the birth of a nation.

("The New York Times", Sunday, June 17, 1877, p. 1, col. 1—2)

5.

WITH THE RUSSIAN RESERVES

From Our Own Correspondent

Bucharest, Saturday, September 15, 1877

. . .

Bravery of Roumanian Soldiers

The Roumanians are apparently fighting gallantly, and Prince Gortschakoff has written to the *Golos* "to stop its sneers and innuendoes against this nation of heroes", &c; but they are paying dearly for their glory, and on Thursday night half a dozen medical men were roused from their slumbers, by order of the Minister of War, and hurried off in a special train toward Simnitza, where the wounded are being brought in such numbers that neither beds nor surgeons are sufficient for their accommodation and attendance. Their capture of Grivica, on the 12th

of September, is a very creditable achievement for green troops, for the first time in presence of the enemy; all the more so, indeed, that this was the point where the Russians were so terribly beaten in the battle of the 31st of July. Unfortunately, like the young bears, they have all their troubles before them, as Grivica is only an advanced work of Plevna, six to seven kilometres from the main position, which is not at all commanded by it, and is beyond the range of any of the guns of the Russian field batteries. So far the continuous six days' fighting has not been successful to break the Turkish line, wich still looms up as formidably as when Kestner's Division was decimated and Krüdener's two corps were rolled back in fragments from before its Redif-garrisoned intrenchments. There are three corps engaged now in the attack; 100,000 men, according to the Russian calculation, but in reality not more than 80,000 at the commencement of the engagement, which has already made serious gaps in the ranks of the allies, of whom 6,000 wounded are lodged in the field hospitals, and 3,500 transported to Sistova.

("The New York Times", Friday, October 5, 1877, p. 1, col. 1.)

6.

WITH THE RUSSIAN ALLIES

From Our Own Correspondent

Bucharest, Monday, Sept. 17, 1877

. . .

Behaviour of the Roumanian Troops.

Col. Wellesley and the majority of the newspapermen who were with the Army returned yesterday to recruit their damaged health. None of the gentlemen of the press had ever before been subjected to the privations of a campaign such as that now being fought out in Bulgaria, and, despite their regardless-of-expense preparations, found themselves unprovided with the articles most necessary to their comfort, so that they are now suffering the consequences of their want of experience. Several are in their beds with fever and congestion of the liver, and Mr. Granet, a correspondent of one of the leading Parisian dailies, has been removed to the hospital, where his recovery is despaired of. According to the testimony of all who were witnesses of the sanguinary engagements of the past week, the behaviour of the Roumanian troops has been excellent. There was no opportunity for manoevering, so that we cannot judge of the capacity of their leaders, but of courage and recklessness of danger, among both men and officers, they have given most satisfactory evidence. Their artillery was served with far greater precision that that of their allies, and they rushed again and again to assaults in the face of a hail of projectiles more terrible, as I have been assured by a German officer who was on the ground, than that which tore through the ranks of the

Imperial Guard when it stormed the heights of Solferino. Naturally, there is a little exageration in this, but the despised Moldo-Wallachian Militia have merited well of their country, and have showed themselves to be better soldiers than the much-vaunted Russians, who faltered a good deal in the last day's fighting, and whose officers not unfrequently set a very bad example by giving the signal of a *sauve qui peut.*

("The New York Times" Thursday, Oct. 4, 1877, p. 5, col. 2)

7.

THE CONTEST IN THE EAST. — WITH THE ARMY BEFORE PLEVNA

From Our Own Correspondent

Poradim, Tuesday, Oct. 2, 1877

. . .

Confidence in the Roumanian Troops

So many centuries have passed without any warlike deed to place to the credit of Roumania that the world has taken up the undeserved opinion that the nation was lacking in courage, and that the money spent in the education of its officers and the organization of its Army had been wasted in vain. And yet they fight well these so-called holiday soldiers, and nothing can be more heroic than their conduct since they have taken the field. As yet I have not seen them under fire, but we know that they stormed the redoubt where Schakovsky's veterans had been decimated a month before, and that they have held it since then in spite of the tremendous hail of shot and shell which has swept across it for the last fortnight, and that they have rolled back Osman Pasha's sorties with heavy loss, whenever the Turks have tried to retake the position.

Nor are the coolness and circumspection of their officers inferior to the courage of the rank and file. Their outpost service is well understood, and their cavalry patrols feel the enemy in every direction, and keep the head-quarters staff fully informed of his movements. They neglect no precaution, and if they are beaten, it will be in fair fight, and not because their commanders have made a mistake, or because their soldiers flinch from danger. One thing is certain, Prince Carol will never be surprised and should his pickets be driven in, the numbers of the foe, not his own negligence, will be the cause of the disaster. Their sovereign lacks experience in the field, but he has plenty of energy and a good theoretical instruction in the art of war, and the practical part will come in due time.

Taking copy from the lessons of our great struggle, the Roumanians cover themselves with trenches everywhere, and their skirmish line is scarcely established before the men are hard at work at the rifle-pits. As soon as a detachment halts for the night an intrenchment is thrown up, and the lines of their earthworks show the movements of their Army. The men are handy, and while some ply their picks and shovels, others

weave rude fascines and gabions to cover the escavation until all, within a comparatively short space of time, are under shelter. They do the same thing for their encampments, so that, notwithstanding the shortcomings of their intendance and medical department, they are destined to suffer much less from the inclemency of the weather than the Russians. Each company is provided with four ladders, to scale the enemy's parapets or to bridge over the ditches. The men fire without precipitation and aim steadily, never wasting their ammunition unnecessarily, differing in this essentially from the Turks, whose discharges are wild, although some times as incessant as the roll of a drum, without being, for all that, much more effective, except at the moment of an assault, when among the immense number of bullets a certain proportion must find their mark.

What I have seen of the Roumanian troops has given me a vast amount of confidence in their efficiency; they march well and support fatigue and privations without a murmur, and, indeed, whitout much apparent suffering; and they will follow their officers into the very jaws of death if these have given already proof of their intrepidity.

("The New York Times", Saturday, Oct. 27, 1877, p. 2, col. 2)

8.

AN EASTERN CENTENNIAL. — CELEBRATING A HERO'S DEATH

From Our Own Correspondent

Jassy, Sunday, Oct. 14, 1877

The Ancient Capital of Moldavia — Singular Story of the Last Century — The Tragic Fate of a Roumanian

In order to keep alive the enthusiasm of the Roumanian people and remind it of the fate in store for the nation should the Turks triumph in the present conflict, the Government determined to celebrate, with becoming solemnity, the centenary of the death of one of their Hospodars, who was at once a hero and a martyr in the cause of the independence of his country. As the weather had never let up for nearly a fortnight, nothing but the pick and shovel could work at the front, and as their dull thud cannot offer matter of interest to even the most imaginative and painstaking correspondent, nearly every one has come back, some ill with the fever, others in order to be present at the great ceremony of yesterday. Centenaries are novel affairs in this country, which is without many salient points in its annals, and so the most possible was made of this occasion to work on the patriotism of the inhabitants and prepare them for new sacrifices. I told nearly everything that there is to tell about the ancient capital of Moldavia last Summer, but, although I had then passed several days within its hospitable walls,

I had never heard anything about the defunct Prince whose statue on one of the public squares had scarcely attracted my attention. But circumstances make all the difference in the world, and now the once neglected gentleman on horseback had become the centre of all interest.

Gregory Ghika, the descendant of one of the old Phanariot families who had been originally established in the Danubian Principalities as Turkish *caimacams*, was elected Hospodar of Moldavia in 1749, and is said to have ruled in a very mild and equitable manner, a fact very credible from the duration of his reign — nearly 30* years — as it must be borne in mind that in the 70 years preceding there had been exactly 40 predecessors on the throne. Taking an active part in the Russo-Turkish war which was terminated in 1774 by the peace of Rustchuk-Käinardi and the creation of the Protectorate, Ghika was obliged to seek an asylum in Russia, whence he was recalled by the following year, to whose well-being and improvement he conscientiously devoted himself by the foundation of a number of hospitals, and by the reduction of taxes. For two years everything went on prosperously, but when, by the secret treaty of the 27th of February, 1777, it was found that the Bukovine, until then a province of the Moldavian Principality, had been sold by the Porte to Maria Theresa of Austria, the old Hospodar refused to agree to the bargain, and prepared to resist the occupation of the territory by the imperial troops. At first this opposition was treated with indifference, as one of those periodic insurrections which were generally suppressed by a judicious distribution of *backsheesh*. But Ghika was in earnest. He was not to be bought, and, far from listening to the orders of his suzerain, drove out of the country the agents deputed by the Turkish and Austrian Governments to mark out the new frontier. This opposition on the part of his vassal, excited the ire of the Sultan, Abd-ul-Hamid, who immediately dispatched an Agha of Janissaries with orders to give the Hospodar such a lesson as would make him more obedient in the future. A few years before, an eunuch and a bow-string could have been the only course considered to be worthy of the descendant of the Caliphs, but the recently-established Protectorate, and the presence of European Consuls in the Moldavian capital, rendered such heroic treatment dangerous, and the emissary was merely instructed to bring Ghika to Constantinople "to explain his conduct" — unluckily the phrase, "living or dead", was added to the firman. As soon as he had arrived at Jassy, the Agha, who was accompanied by only two janissaries, pretended to fall ill, and requested the Hospodar to call upon him. This the unfortunate Prince did, in spite of the advice of his friends, who feared some treachery, having remarked that the horses of the Turkish envoys were always kept saddled before the door. Still, he consented to take with him his five sons as a sort of guard of honor. The party was admitted, pipes and coffee were served, a certain amount of discussion was entered into, and then, at a given signal, the Turk and his attendants drew their yataghans. The rest may be imagined. Five heads

* This is likely to be a print error since Grigore Ghika reigned actually twice in Moldavia (1764—1767 and 1774—1777), which makes 13 years altogether, the inter-reign period being included.

were put into a box, five bodies were thrown out of the window, and three janissaries were galloping on the road to Constantinople before the stupefied citizens could avenge the death of their sovereign.

It was to celebrate this martyrdom that the present commemoration was gotten up, and considering that all the troops are away, and that the only representatives of the military element to be shown are the firemen and the National Guard, the display was very creditable, its most attractive feature, certainly, being the beautiful faces of the ladies of the Red Cross of Moldavia. At midday the approaches to the Cathedral, or rather to its *annexe*—as the immense four turreted building which is to be the glory of the town is not yet completed — were crowded with popas in and out of full dress, members of different civil and religious societies, Town Councilmen, Police, beggars, and delegations from the provinces. These last had been arriving by squads for the last 48 hours, and had helped to render accommodation in the hotels more difficult and detestable than usual. Every detachment had at least one banner; indeed, I never remember to have seen as much bunting and silk within the same space, and there was not a window in the town where a flag did not wave or a piece of carpet or a shawl cover the sill.

As the church is small, only a limited number could obtain access, and as there was no order in the arrival of the deputations not a little confusion arose, and the Police turned back a great many would-be spectators, who thereupon climbed disconsolately upon the wall and peered through the iron railings and pushed and struggled for places, but to their credit be it said, with a fair amount of good humor, and without any of that vituperation which would have been witnessed on similar occasions in Anglo-Saxon lands. Now and then somebody would catch hold of somebody else's leg and pull him down and get up where he had stood, to be pulled down in his turn by some one more athletic and inquisitive, but no one seemed to get angry, but, on the contrary, took it as though they admitted the principle that "might makes right". A few pertinacious old ladies, looking very much like Irish apple-women, dodged about the gates, and when the guardians were occupied on the other side would make desperate plunges to get in, sometimes with success, but usually to be brought back and hustled ignominiously outside, where they would stand and jabber and cross themselves until another favorable opportunity presented itself for a charge. This had been going on, said my cicerone, since 6 o'clock in the morning, and the three reliefs of policemen were exhausted, although the old women were not.

. . . .

The Government, however, were most anxious, under the present circumstances, to give it all the eclat possible, not so much from any reverence for the Ghika, who was a type of feudality, the antithesis of the class now in power, but in order to show to the world that the independence of Roumania had been a cherished dream of their ancestors, and that its assertion now is not a mere political trick to retain the reins of Government. It is for this that the ceremony of the 13th of October has a certain importance, and it was in order to see the conduct of the population in the face of one of their historical incidents

that I assisted at the celebration, and have recounted it to the American public. So much has been said to the "national discouragement" of their desire for peace at any price, that I was anxious to judge for myself, and I have acquired the conviction that, except among the shop-keepers, they mean to fight it out. Like people under a douche, they have gotten over the effects of the first shock. The blood of the old Dacian gladiators has been warmed up after its sleep of centuries, all hesitation has disappeared, and though they may mourn and weep over their dead husbands and sons and brothers, even the women would not wish for a peace unless that peace should bring with it the blessings of liberty and independence.

("The New York Times", Tuesday, Nov. 6, 1877, p. 2, col. 3—4)

THE SUNDAY LEGEND

DENNIS DELETANT
(London)

The Sunday Legend is an example of what might be called early Christian apocryphal correspondence. The epistle was not, however, a popular form among the writers of apocrypha, probably because, as M. R. James suggests, it was more liable to be proved spurious and therefore unlikely to gain popularity [1]. In comparison with other types of apocrypha such as the apocryphal Gospels and the apocryphal Acts, the apocryphal letters are few in number. This is not to deny that the influence of the Epistles of St Paul during the infancy of the Christian Church led to the attribution to him of a number of letters concerning dogma that they might carry greater authority. A well-known example of this is Paul's correspondence with Seneca which existed in the fourth century and is said by Jerome to have been widely read. On the basis of this correspondence Jerome included Seneca in his catalogue of Christian authors.

The earliest apocrypha are from the first century and are mainly those books known as the Secondary Gospels [2]. In the latter half of the second century apocryphal romances about the apostles became widespread popular reading while by the following century romantic legends describing the missions of St Thomas in Persia and India and of St Andrew among the Scythians of South Russia made their appearance [3]. The oldest of the apocryphal epistles are the Epistle of the Apostles and St Paul's Third Epistle to the Corinthians, both of which are considered to date from about the year 160. The famous correspondence of Christ with Abgarus is probably of the third century. The letter of "our Lord Jesus Christ" is first attested at the end of the sixth century.

Most of the apocryphal epistles are dull and uninspiring and bear no comparison to the apocryphal Acts where several of the prayers and discourses of the apostles are of great beauty. The letter of "our Lord Jesus Christ" may not be dull, with its threats of disaster to those who break the day of rest, but it is repetitive. It is, in short, a long denunciation of those who transgress Sunday.

It has been suggested that the letter of "our Lord Jesus Christ" owes its origin to an attempt on the part of some early Christians to have Sunday adopted as the day of worship in place of Saturday, the Jewish

---

[1] M. R. James, *The Apocryphal New Testament*, Oxford, 1924, p. 476.
[2] Ibid., p. XIX.
[3] See the English translations of these legends in M. R. James, *op. cit.*, pp. 337—438.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., XV, 3, P. 431—451, BUCAREST, 1977

day of worship [4]. Indeed, the Eastern Church rejected the observation of Saturday together with the Jewish feasts as being part of Judaism [5].

Since the Christian practice of commemorating the resurrection on the first day of the week, and not on the seventh, was already established by the early second century [6], if it is to be admitted that the purpose of the letter of Christ was to urge Christians to adopt Sunday as the day of worship instead of Saturday, then the letter must date from the earliest times of Christianity. This is improbable for it is not until the end of the sixth century that it is first recorded. A more plausible explanation is that it was designed to chastise those people who by working on Sunday did not observe the Lord's day and did not worship. This is, indeed, the essence of its contents [7]. It was probably composed in the fourth or fifth century.

The earliest record of the letter dates from about the year 584. The bishop of Cartagena, Licinianus, scolds his colleague Vincentius, bishop of the island of Ibiza, for having read a letter, purported to have been written by Christ, to his flock [8]. Licinianus describes the letter:

> In principio ipsius epistolae legimus ut dies Dominicus colatur. Quis enim Christianus, non propter ipsum diem, sed propter resurrectionem Domini nostri Jesu Christi, eo quod in ipso a mortuis resurrexit, reverendissimum non habeat?...
>
> Absit ergo a Sanctitate tua hoc credere, ut epistolae nunc nobis mittantur a Christo. Sufficiat enim quod locutus est in prophetis per se ipsum, et per suos apostolos. Nam et his non litteras transmittebat e caelo, sed Spiritu sancto eorum corda replebat.....
>
> Et si forte ipsum nomen novum te delectavit, quia ipsa epistola, sicut simulator scripsit, de caelo descendit super altare Christi in memoria sancti Petri apostoli, scito diabolii este figmentum, et omnem scripturam divinam, epistolam, aut epistolas esse caelestes, et ad nos de caelo fuisse transmissas [9].

Two centuries later the letter reappears in a modified form at the Lateran Council convened in 745 by Pope Zacharias. The priest Deneardus, charged with denouncing the heretics Clement and Aldebert, presented to the Council a letter that was being circulated by Aldebert who claimed that it had been written by Christ and that it had fallen from heaven at Jerusalem. The Pope ordered the letter to be read to the Council, the following part of which has been preserved:

---

[4] N. Cartojan, *Cărţile populare în literatura românească*, vol. 1. *Epoca influenţei sud-slave*, Bucureşti, 1929, p. 100.

[5] L. Goppelt, *Apostolic and Post-Apostolic Times*, London, 1970, p. 204.

[6] See the Didache 14. 1. The Didache ("Teaching of the Apostles" of "Instruction for missionaries") was considered Scripture by many early fathers and is thought to have been written between 70 and 110; see H. Chadwick, *op. cit.*, pp. 46—47.

[7] cf. H. Delehaye, *Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du ciel*, extrait des "Bulletins de l'Academie royale de Belgique", Classe des lettres, no 2 (février pp. 171—213), Bruxelles, 1899, 45 pp.: "Son objet principal est d'inculquer l'observation du dimanche" (p. 6).

[8] Licinianus is described as "Licinianus Carthaginis Spartariae in Africa episcopus" in J. A. Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, Hamburgi, 1703, p. 308r. Carthago Spartaria is in fact modern Cartagena in S. E. Spain; see A. Baudrillart, A. de Meyer, E. van Cauwenbergh, *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*, tome onzième, Paris, 1949, cols 1233—1237.

[9] Liciniani, Carthaginensis episcopi, epistola III, ad Vincentium episcopum Ebositanae insulae, in J-P. Migne, *Patrologiae cursus completus, Series Latina*, tomus LXXII, Parisiis, 1849, cols 699—700.

In Dei nomine. Incipit epistola domini nostri Iesu Christi filii Dei; qui in Hierosolima cecidit, et per Michael archangelum ipsa epistola inventa est ad portam Effrem. Et per manus sacerdotis nomine Icore epistola ista fuit relecta ipsa exemplata; et transmisit ipsam epistolam ad Geremiam civitatem ad alio sacerdoti Talasio. Et ipse Talasius transmisit ipsam epistolam ad Arabiam civitatem alio sacerdoti Leoban. Et ipse Leobanus transmisit epistolam istam ad Vetfaniam civitatem; et recepit epistolam istam Macrius sacerdos Dei, et transmisit istam epistolam in monte sancto archangelo Michael. Et ipsa epistola per manus angeli Domini pervenit ad Romanam civitatem, ad locum sepulcri sancti Petri, ubi claves regni caelorum constitutae sunt. Et 12 papati, qui sunt in Romana civitate, triduanas facerunt vigilias in ieiuniis, in orationibus, per diebus et noctibus....

When the text had been read, the Pope replied:

"Pro certo, karissimi fratres, et praedictus in insaniam conversus Aldebertus"[10].

Thus we already have two recensions of the legend. In one the letter is said to have fallen at Rome, on the altar of St Peter, in the other at Jerusalem, where it was found by the archangel Michael. The association of the letter with the archangel Michael will reappear in a later recension.

Deneardus seems to have had little success regarding the circulation of the letter for a little later, in one of the Capitularia of Charlemagne for the year 789, mention is made of a letter that fell from heaven:

Omnibus

Item et pseudografia et dubiae narrationes, vel quae omnino contra fidem catholicam sunt, et epistula pessima et falsissima, quam transacto anno dicebant aliqui errantes et in errorem alios mittentes quod de celo cecidisset, nec credantur nec legantur, sed comburentur, ne in errorem per talia scripta populus mittatur. Sed soli canonici libri et catholici tractatus et sanctorum auctorum docta legantur et tradantur[11].

Insufficient detail about the letter is given for us to identify it exactly with the letter of Christ but, as H. Delehaye points out, "l'histoire de l'imposteur Aldebert, qui colportait la lettre du Christ, également à l'époque carolingienne, a suggéré un rapprochement qui ne manque point de vraisemblance, et il faut croire qu'en 788 on répandit à profusion un écrit qui n'était qu'une nouvelle édition de la lettre produite au concile romain, laquelle n'était elle-même qu'une réédition de l'apocryphe déjà condamné par l'évêque Licinianus"[12].

---

[10] Bibliotheca rerum Germanicarum, tomus tertius, Monumenta Moguntina, edidit P. Jaffé, Berolini, 1866, pp. 142—143. In the text published by J. A. Fabricius, op.cit., p. 309r the name *Icore* appears as *Leora*, the phrase *alio sacerdoti Leoban* is *ad alium sacerdotem Leobanium*, the name *Macrius* is replaced by *Macherius*, and the ablative *in monte sancto archangelo* is represented by the accusative *in montem Sancti Archangeli*. The Pope's reply is: "Pro certo, fratres charissimi, iste Aldebertus in insaniam est conversus".

[11] Monumenta Germaniae Historica, tomus III, Legum, tomus I, edidit G. H. Pertz, Hannoverae, 1835, p. 65, no. 77. See also A. Veselovski, Опыты по истории развития христіанской легенды. II. Эпистолія о недѣлѣ. Журналъ министерства народного просвѣщенія, vol. 184, St. Petersburg, 1876, p. 71 and J. A. Fabricius, *op. cit.*, p. 309v.

[12] H. Delehaye, *op. cit.*, p. 18. A text of the letter similar to that presented to the Lateran Council was published by Stephanus Baluzius (Étienne Baluze) in his *Capitularia regum Francorum*, tomus secundus, Parisiis, 1677, cols 1396—1399; the title of the letter is (col. 1396 no. XVII): Epistola nomine Iesu Christi scripta aevo, ut videtur, Karoli M. Regis Francorum. Baluzius attributes the years 788 to the letter, a date disputed by one scholar; see H. Delehaye, *op. cit.*, p. 9, note 1, B.'s text has been reproduced by J. A. Fabricius, *op. cit.*, pp. 309v—313 and A. Veselovski, *op. cit.*, pp. 71—74.

Perhaps the earliest version of the letter in a vernacular is in Old English. It was published as one of the sermons of Vulstan, archbishop of York from 1002 to 1023 [13]. The text corresponds almost exactly to the fragment that has been preserved from the letter read to the Lateran Council except that the Old English version adds that the letter fell from the seventh heaven [14] and that it was written in letters of gold. Both these details will recurr in later recensions, the latter in particular in the recension with Bethania. It should also be pointed out that both the Virgin Mary and the archangel Michael are invoked in this text; they, too, will appear later.

Among the earliest complete texts of the letter in Latin is one reproduced by H. Delehaye from a manuscript in Munich that is thought to date from the eleventh century [15]. This does not contain the long preamble concerning the arrival of the heavenly letter that appears both in the version read at the Latern Council and in the Old English text. Although it does not mention the locality in which the epistle fell it does record that the letter was sent from the seventh heaven. Furthermore, the Virgin is invoked in this text, just as in the Old English version [16].

A text very similar to that of the Munich MS was found in a twelfth century Latin MS in the archives of Todi in the district of Perugia by G. Amaduzzi and published by him [17]. Once again the letter has no introduction concerning the place where it is said to have fallen but towards the end of the text there is a phrase which is rather confused and which does not occur in the Munich MS:

> Quod si non custodierit epistolam istam anathematizo vos usque in saeculum saeculi, et de septimo throno Domini nostri Jesu praeterito anno in civitatem Gazize ubi sanctus Petrus episcopatum accepit.

---

[13] Sammlung Englischer Denkmäler, vierter band: Wulfstan herausgegeben von A. Napier, Berlin, 1883, pp. 226—232. See H. Delehaye, *op. cit.*, p. 21.

[14] The Jews recognised seven heavens, the highest of which, known as the "Heaven of heavens", was the abode of God; hence the expression "to be in the seventh heaven".

[15] H. Delehaye, *op. cit.*, pp. 10—13. This MS is Latin MS 9550 in Catalogus codicum latinorum bibliothecae regiae Monachensis, tomi II, pars I, Monachii, 1874, p. 102 f. 1: Epistola Christi de die sancto dominico cum testimonio Petri episcopi hanc epistolam digito Christi scriptam et de septimo coelo transmissam esse in terram, s. XI. Judging from the catalogue entry, a copy of the letter in Latin in an MS dating from the 14th or 15th century in the former Imperial library in Vienna closely resembles that in the Munich MS; see Tabulae codicum manu scriptorum praeter Graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum, edidit Academia Caesarea Vindobonensis, I, Vindobonae, 1864, p. 227, no. 1355, 8. ff. 91r—92r. Incipit: "Incipit Epistola de die dominico, quia nescitis...". Explicat: "custodire debețis". See B. P. Hasdeu, *Cuvente den bătrîni*, II. *Cărțile poporane ale românilor în secolul XVI*, București, 1879, p. 25. This test is preceded in the same MS by a different version of the letter; see Tabulae codicum... p. 227, no. 1355, 7. ff. 89r—90v. Incipit: "Incipit epistola in nomine trinitatis salvatoris domini nostri Jhesu Christi, que de celo in Jherusalem cecidit". Explicat: "adiuvet illis".

[16] As the Virgin appears in the above mentioned texts dating from the 11th century her inclusion in the letter of Christ cannot be ascribed to the Flagellants as suggested by A. Veselovski, *op. cit.*, p. 82.

[17] G. Amadutius, *Anecdota litteraria ex MSS. codicibus eruta*, I, Romae, 1773, pp. 69—74. This text is reproduced by J—P. Migne, *Encyclopédie théologique*, tome 24, *Dictionnaire des apocryphes*, tome 2, III-ème ed., Paris, 1858, cols 367—369.

There is clearly something omitted from this passage for the phrase "in civitatem Gazize" appears to imply a reference to the fact that the letter was sent "to the town of Gazize". The name Gazize itself is also puzzling. It may be an error for Галаты as postulated by Veselovski [18].

A third Latin text is also from a twelfth century MS that originally belonged to the monastery of Corbie but is now in the Bibliothèque Nationale in Paris [19]; it opens with the same preamble as the version of the letter read to the Lateran Council:

> Incipit epistola que de celo venit in Ierusalem et cecidit ante portam Effrem ibique inventa est per manus sacerdotis nomine Achor, et ipse transmisit eam ad Armeniam civitatem ad alium sacerdotem nomine Ioram, qui transmisit eam in Bethania civitate ad alium sacerdotem nomine Machabeum, et ipse transmisit eam ad montem Garganum, ubi est ecclesia sancti Michaelis archangeli. Ipsa autem epistola per voluntatem Dei Romam pervenit ad sepulchrum sancti Petri et omnes qui erant in civitate ubi epistola venit fecerunt triduanum ieiunium et orationes et elemosinas...[20].

This text is particulary interesting, however, because it mentions two previous letters sent by Christ:

> Epistola autem ista cecidit in Ierusalem de manu Domini scripta et ad sepulchrum sanctum pervenit per voluntatem Dei et due antea, et ista tertia est, et post illam nulla veniet amplius [21].

An even more striking development is presented by another Latin text from a twelfth century MS that also originates from Corbie [22]. Here, the letter of Christ is said to have fallen written on marble tablets [23]. It is this version that is clearly a forerunner of the recensions in Greek, Slavonic and Romanian in which the letter falls to earth inside a stone.

From the same period we find that Ekkehard of Aura [24], in his Chronicon universale, speaks of a heavenly letter that circulated during his lifetime [25].

---

[18] A. Veselovski, *op. cit.*, p. 75; it is not clear whether by Галаты Veselovski is referring to Gr. Γαλάται "the Galatians" or Gr. Γαλατᾶς "Galata", a suburb of Constantinople; see also p. 18.

[19] L. Delisle, *Inventaire des manuscrits de Saint-Germain-des-Prés conservés à la Bibliothèque Impériale, sous les numéros 11504—14231 du fonds latin*, Paris, 1868, p. 44, no. 12270. ff. 31v—32v: Lettre miraculeuse sur la sanctification du dimanche.

[20] Quoted from H. Delehaye, *op. cit.*, p. 13 who reproduces the complete text of the letter.

[21] Ibid., p. 16.

[22] Now in the Bibliothèque Nationale, fonds latin 12315; see L. Delisle, *op. cit.*, p. 47, no. 12315 ff. 37v—40r: Lettre miraculeuse sur la sanctification du dimanche.

[23] H. Delehaye, *op. cit.*, pp. 16—17. A text similar to this appears to be that in another 12th century MS in the former Imperial Library in Vienna; see Tabulae codicum manu scriptorum praeter Graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum, edidit Academia Caesarea Vindobonensis, I, Vindobonae, 1864, p. 85, no. 510, 4. ff. 134r—141v. Incipit: "Epistola domini nostri Jhesu Christi, descendens de celo". Explicat: "Rogo vos omnes divites et pauperes ut per omnes dies sanctos dominicos..." cf. the text reproduced by Delehaye, *op. cit.*, p. 17, 1. 11: "Rogo vos, fratres karissimi, omnes divites et pauperes per omnem sanctum dominicum ad ecclesiam conveniamus..." See also B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 25.

[24] Little is known of Ekkehard's life. He was born about 1050 and died after 1125. He was abbot of the monastery of Aura, founded by bishop Otto of Bamberg, near Kissingen in Bavaria.

[25] Ekkehardi Uraugiensis abbatis Hierosolymita, herausgegeben von H. Hagenmeyer, Tübingen, 1877, pp. 313—315. See H. Delehaye, *op. cit.*, p. 19.

In the absence of more detail we can only surmise that this letter was the letter of Christ. The same must be said about the following passage in Chronicon S. Maxentii for the year 1110 :

Item Lunae eclipsis fuit, et Cometa apparuit. Mortalitas et fames magna, et sal carus nimis, et guerra inter Willermum Comitem et Hugonem Brunum incoepit, quae diu duravit. Epistolam ferunt descendisse in Jerusalem de caelo, de die Dominica et observatione eius. [26]

In the year 1201 Eustace, the abbot of Flay in Normandy, came to England and preached on the observance of Sunday. To reinforce his sermons he took with him a letter which he claimed had fallen from heaven. The text of this letter is, in fact, the text of the letter of Christ as can be seen from the copy handed down to us in Latin by Roger of Hoveden [27]. This same letter of Eustace is recorded, with some minor modifications, by Roger de Wendover in his chronicle of English history known as Flores Historiarum under the year 1200 [28]. The epistle is said to have fallen in Jerusalem and to have been found on the altar of St Simeon at Golgotha. However, there is no mention of the seventh heaven although there is a reference to what may have been a previous letter [29]; we are told that it was resolved to send the letter to the Pope [30].

Moving from Western to Central Europe we find echoes of the Latin version, published by Amaduzzi, in Bohemia in an early fourteenth century Czech text of the letter entitled List s nebe (Letter from heaven). The introduction is missing but in the body of the text we are told that the letter was sent to the apostle Peter in a place called Galatan :

poslal v myesto Galatan yakz yaz Petr byckupctwye prszygal [31] (lit. "sent to the place Galatan when I Peter accepted the bishopric"). The auxiliary verb to poslal is missing and so it is impossible to tell the subject or the person of the participle poslal.

This Czech text is very similar to the corresponding passage in the Amaduzzi MS reproduced earlier except that is includes the verb "to send", missing in the Latin text [32]. It is possible that Galatan refers to Galata, a suburb of Constantinople known as Γαλατᾶς in Greek. It would not be stretching the imagination too far to suggest that Gazize in the Amaduzzi MS is a corruption of Galata which was a Genoese colony, a Latin city with Latin churches and monasteries [33], and the presence

---

[26] Recueil des Historiens des Gaules et de la France, tome douzième, nouvelle édition publiée sous la direction de Léopold Delisle, Paris, 1877, p. 405. See H. Delehaye, *op. cit.* p. 20.

[27] Chronica Magistri Rogeri de Hovedene, ed. by W. Stubbs, vol. IV, Rerum Britannicarum medii aevi Scriptores, London, 1871, pp. 167—169; see also A. Veselovski, *op. cit.*, pp. 76—80.

[28] Roger de Wendover, *The Flowers of History*, ed. by H. G. Hewlett, vol. I, Rerum Britannicarum medii aevi Scriptores, London, 1886, pp. 295—297; see also R. Röhricht, *Ein "Brief Christi"*, "Zeitschrift für Kirchengeschichte", XI Band, Gotha, 1890, p. 439.

[29] Roger de Wendover, *op. cit.*, p. 296.

[30] Roger de Wendover, *op. cit.*, p. 296.

[31] W. Hanka, Starobylá skládánie. Památka XIII a XIV wěku, vol. 3, Praze, 1818, p. 261; see A. Veselovski, *op. cit.*, p. 101.

[32] See p. 434.

[33] A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire 324—1453*, vol. II, University of Wisconsin Press, Madison and Milwaukee, 1964, p. 616.

of its name in a Latin MS from Italy would not be surprising. Galata, of course, did not exist as a Genoese colony when St Peter became a bishop but local variations in a text that was bound to suffer modification due to its wide geographical diffusion and its oral transmission are to be expected.

During the fourteenth century the legend received new impetus for it was adopted, in a modified form, by the heretical sect of the Flagellants. The German text of one of the letters used in the Flagellants' ceremonial was recorded by Fritsche Closener in his chronicle of Strasbourg compiled in the fourteenth century [34]. It begins:

> Ir menschenkinder, ir haut gesehet unn gehoret, waz ich verbotten habe, unn habent daz nüt behuetet, darumbe daz ir ungerecht unn ungeloubig sint, unn ouch nüt behuetet habent minen heiligen sunnendag, unn habent daz nüt gebudzet und gebeszert, unde ouch von uwern sunden nüt enwoltent lon, die ir begangen hant, unn haut wol gehoret in deme ewangelio: himel unn erde mus vergan, e mine wort iemer vergant. Ich han üch gesant von korne, von wine, unn olei genug, wol noch rehter mosze; unn daz hab ich uch alles genomen von uwern ougen; umbe uwere bosheit unn um uwere sünde unn umbe uwere hochfart, wand ir nüt behuetet habent minen heiligen sunnendag unn minen heiligen fritag, mit vasten unn mit firen. Darumbe gebüt ich den Sarracenen unn andern heideschen lüten, daz su vergieszent uwer blut, unn vil gevangen mit in fuerent.[35]

"You, sons of men, have seen and heard the things that I have forbidden you to do, and you have disregarded them because you are unjust and faithless; and you have also disregarded my holy Sunday, and you have not repented nor have you mended your ways, nor have you received just payment for the sins that you have committed. And you have heard well the words of the Gospel: "Heaven and earth will pass but my word will not pass". I have given you sufficient corn, wine, and oil in just measure and I have also taken them back before your very eyes because of your wickedness, your sins, and your pride; for you did not observe either my holy Sunday or my holy Friday by fasting and by resting. Therefore I sent you the Sarancens and other pagan people to shed your blood and lead you into captivity".

This German text is particularly interesting because not only is Sunday to be observed, but also Friday. The fact that we know of no earlier MS of the letter in which Friday is mentioned alongside Sunday suggests that the introduction of Friday into the letter was the work of the Flagellants, as indeed A. Veselovski maintained [36].

Another text of the letter used by the Flagellants, this time in Latin and also from the fourteenth century, was published by A. Stumpf [37].

---

[34] See C. U. Hahn, *Geschichte der Ketzer im Mittelalter*, besonders im 11, 12 und 13 Jahrhundert, zweiter band, *Geschichte der Waldenser und verwandter Sekten*, Stuttgart, 1847. pp. 537–550; see also A. Veselovski, *op. cit.*, p. 82 et seq.

[35] Ibid., p. 540.

[36] A. Veselovski, *op. cit.*, p. 82 et seq.

[37] A. Stumpf, *Historia flagellantium praecipue in Thuringia*, Neue Mittheilungen aus dem Gebeit historisch — antiquarischer Forschungen herausgegeben von K. Forstemann, zweiter band, Halle-Nordhausen, 1836, pp. 9–15; see A. Veselovski, *op. cit.*, p. 89. The version of

Christ's letter is said to have fallen on the altar of St Peter in Jerusalem written on marble tablets. It urges the populace to follow the example of the "brothers" of the sect who pray and fast on Friday as well as observing Sunday [38]. Apart from the references to the sect this version is very similar to that in Latin MS 12315 in the Bibliothèque Nationale which dates from the twelfth century. Once again there is a vague reference to a previous message:

Quia vidistis, filii hominum, quod prius mandavi vobis, et non credisitis, et ideo increduli vos omnes estis, et diem meum sanctum dominicum non custodistis... [39].

Details of the Flagellants' letter are also to be found in a Paris MS [40].

Stumpf, too, published the articles of the Flagellants who were burnt at the stake in 1414 at Sonderhausen in Thuringia. The first of these explains the reverence in which the letter of Christ was held and its importance for the movement [41].

It was from the Flagellantic version of the letter that the French version reproduced by Nisard developed [42]. Here the letter is found on the tomb of Jesus at Jerusalem during mass, wrapped in a rag together with a number of prayers. It contains the phrase "Vous jeunerez cinq vendredis [43], en l'honneur de ce que j'ai souffert sur la croix" ("You will fast for five Fridays as a token of my suffering on the cross"). This appears to attest the influence of the Flagellants.

The veneration of Friday alongside that of Sunday is illustrated by a MS from Hamburg that is thought to be from the fifteenth century. It contains a text of the letter which was published by Nicolaus Staphorst in 1727 [44].

It closely resembles the Amaduzzi text except that there is no mention of the spurious Gazize, and of course the Amaduzzi MS says nothing of Friday. The Hamburg text closes with a reference to "the seventh heaven" [45].

---

the letter in a MS in the former Imperial library in Vienna may also be a copy of the Flagellants' letter although it is difficult to be sure from the summary details in Tabulae codicum manu scriptorum praeter Graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum, edidit, Academia Caesarea Vindobonensis, I, Vindobonae, 1864, p. 297, no. 1878, 2. ff. 35v-36v. Epistola de Christo et de die dominica. Incipit: "Quia nescitis nec timetis". Explicat: "et omnia que in eis sunt et per ihesum christum".

[38] A. Stumpf, *op. cit.*, p. 11.

[39] Ibid., p. 9.

[40] See Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, tome troisième 1304—1384, Bruxelles, 1847, pp. 353—354. Writing of the Flagellants the author says: "Les flagellants prétendaient être guidés par la volonté divine et racontaient qu'un ange était descendu du ciel sur l'autel de Saint-Pierre à Jérusalem devant le patriarche et tout le peuple qui, prosterné à terre, saluèrent son éclatante apparition en chantant: Kyrie eleïson; c'était là, disaient-ils, qu'il avait déposé une table de pierre semblable à celles qu'avait jadis reçues Moïse, où le doigt de Dieu avait tracé une nouvelle loi, celle de l'expiation (p. 353).

[41] A. Stumpf, *op. cit.*, pp. 27—28. These same articles also appear in C. U. Hahn, *op. cit.*, pp. 546—548.

[42] M. L. C. Nisard, *Histoire des livres populaires, ou de la littérature du colportage, depuis le 15e siècle jusqu'à l'établissement de la Commission d'examen des livres du colportage (30 novembre 1852)*, tome deuxième, Paris, 1854, pp. 51—53.

[43] The Five wounds of Crucifixion.

[44] N. Staphorst, *Hamburgische Kirchen-geschichte*, Theil I, Band III, Hamburg, 1727, pp. 345—347. The text is reproduced by R. Röhricht, *op. cit.*, pp. 440—442.

[45] Ibid., pp. 441—442.

It was stated earlier that the figure of the archangel Michael would recur in a later recension of the letter [46]. In this later recension the letter is found hanging in front of the icon of St Michael in "Bethania" [47]. An indication as to the origin of this recension may be provided by a comparison of the Latin texts of the letter in the chronicles of Roger de Hoveden and of Roger de Wendover. In the former, part of the introduction reads:

Et mandavit Dominus hanc epistolam, quae apprehensa super altare Sancti Simeonis;

The editor of this chronicle notes that *apprehensa*, which, in fact, has little meaning in the context above, is replaced by *inventa est* "was found" in another MS of the chronicle [48]. In the chronicle of Roger de Wendover the introduction begins:

Circa dies istos epistola de coelo veniens in Hierusalem appensa est super altare sancti Symeonis [49].

Appensa est "was hanging" is probably a correction for *apprehensa est*, a correction which was reproduced by Roger de Wendover in his text and by other scribes when copying this particular version of the letter.

Among the earliest examples of this recension is a Polish text dating from 1599 in which the letter is found on the Mount of Olives in "Britania" beside the icon of St Michael:

List ten jest znaleziony w zieme Brytánskiéj [50] na górze Oliwnéj, przed obrazem Świętego Archanioła Michała zawieszony był, i nikt go nie widział na czém był zawieszon; a ktoby onego chciał przeczytać, tedy sam się onemu zaraz spúścił i zbliżyl się; a był napisan złotym pismem.., [51].

("This letter was found hanging in front of the icon of the holy archangel Michael on the Mount of Olives in Britania. And no one could see how it was hanging. Whenever any one wished to read it the letter would descend and come near. It was written in letters of gold".) The letters of gold of the Old English text have returned.

A German version of this same recension was printed at Cologne in 1604. Once again the letter is found hanging without any visible means of support in front of the icon of the archangel Michael but this time the locality is not the Mount of Olives but Michaelsburg:

Wahrhafte Abschrift des Himmelsbriefs so Gott selbst geschreiben und auf S. Michaelsberg in Bethania vor S. Michelis Bild hanget. Er ist mit goldenen Buchstaben geschreiben [52].

---

[46] See p. 434.

[47] Gr. Βηθανία, Eng. Bethany. This is probably the village on the Mount of Olives, nealy two miles from Jerusalem.

[48] Chronica Magistri Rogeri de Hovedene, p. 167.

[49] Roger de Wendover, *op. cit.*, p. 295.

[50] No doubt a corruption of Bethania.

[51] *Latopisiec albo Kroniczka Joachima Jerlicza*, ed. by K. Wojcicki, tom II, Warszawa, 1853, pp. 41—44. See A. Veselovski, *op. cit.*, p. 102.

[52] J. Scheible, *Das Schaltjahr welches ist der teutcch Kalender mit den Figuren*, Stuttgart, 1847, band IV, pp. 594—596. See H. Delehaye, *op. cit.*, p. 24.

("A true copy of the letter from heaven, just as God himself wrote it, which hangs beside the icon of St Michael in St Michaelsburg in Bethania. No one knows how it is supported. It is written in letters of gold".) The Michaelsburg in question is near Freiburg and was clearly added to give the letter more local significance although to confuse matters Bethania has persisted in this particular text.

It is on the German version of this recension that the Icelandic text of the letter is based [53]. In this Christ is said to have written the letter and sent it to the archangel Michael to publish in Germany. The letter was first seen in Míkilborg (Michaelsburg), near Fríborg (Freiburg), hanging down from heaven without any visible support and written in letters of gold. The letter is said to have been brought into Iceland in 1648, to aid in the propagation of the Catholic faith [54].

There is also an eighteenth century Hungarian version of this recension. Once again the letter is said to have been found in Bethania beside the icon of the archangel Michael, written in letters of gold [55].

It is probably from the same period that the short Ukrainian text Наука господня published by M. Dragomanov dates [56]. Here too the letter is written in gold characters and was found on the Mount of Olives in "Britania" (в землі британськой) in front of the icon of the archangel Michael.

This same recension appears in Romania (although the earliest Romanian versions of the letter are those in which it falls in a stone at Jerusalem [57]). Not one of the MSS with this recension listed by N. Cartojan is earlier than the nineteenth century [58]. An error in transmission of the "Bethania" similar to that which took place in the Polish and Ukrainian versions gave rise in some Romanian texts of this recension to "în ţara Bretaniei" instead of "în ţara Bethaniei" ("in the land of Bethany"). From "în ţara Bretaniei" developed "în ţara Britanilor" ("in the land of the Britons") and this in turn produced through metathesis "în ţara bătrînilor" ("in the land of the old men"). From this developed the phrase "în faţa bătrînilor" ("in front of the old men") that appears in the printed editions of this recension from the last century [59].

Another characteristic feature of this recension as regards the Polish, Hungarian, Ukrainian, and Romanian texts is that they are invariably

---

[53] J. Arnason, Íslenzkar pjóðsögur og aefintýri, band II, Leipzig, 1864, pp. 53—55. See A. Veselovski, *op. cit.*, p. 104 and H. Delehaye, *op. cit.*, p. 24, note 2.

[54] J. Arnason, *Icelandic legends*, translated by G. Powell and E. Magnússon, London, 1866, p. CXXXIX.

[55] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 29.

[56] M. Dragomanov, Малорусскія народныя преданія и разсказы, Изданіе Юго Западного Отдѣла Императорского русского географического общества, Kiev, 1876 pp. 168—169.

[57] These are examined later.

[58] N. Cartojan, *op. cit.*, pp. 105—106.

[59] M. Gaster, *Literatura populară română*, Bucureşti, 1883, pp. 377—378. A 19th century printed edition of this recension is reproduced by B. P. Hasdeu, *op. cit.*, pp. 41—42.

copied, or printed, together with another legend, entitled "The Dream of the Virgin Mary" [60]. The Polish text of the letter of Crist is followed by :

> Sen Przenajświętszéj Panny
> Zasnęła była przenajświętsza Panna Boga Rodzica w Brytanii na górze Oliwnéj i przyszedł do niej Pan Chrystus Jezus, syn onéj najmilejszy i mówi... [61].
>
> The Dream of the Virgin Mary
> The Virgin Mary, holy mother of God, fell asleep on the Mount of Olives in Britania and her beloved son Jesus Christ came to her and said . . .

The text of this dream is said to date from 1546 [62].

Similarly, the booklet containing the Hungarian text of Christ's letter also contains "The Dream of the Virgin Mary" [63]. The Ukrainian text of the letter is preceded in M. Dragomanov's edition by "The Dream of the Virgin Mary" [64]. In the nineteenth century Romanian printed editions of this recension of the letter there follow both "The Dream of the Virgin Mary" and the legend known as "The Journey of the Virgin Mary to Hell". There is no distinction made between these three different apocrypha and they are printed as one text under the title Epistolia Maicii Domnului "The letter of the Virgin Mary" [65].

Mention should also be made of the fact that both Christ's letter and "The Dream of the Virgin Mary" seem to have been used as a talisman. In the introduction to the Polish text of the letter we find :

> Te słowa Boże swięte, na ten świat zesłane od samego Pana Boga Lwowi Papieżowi, a Lew Papież posłał bratu swemu Królowi naprzeciwko nieprzyjaciołom onego... [66].

("God himself sent these divine words to Pope Leo, and Pope Leo sent them to his brother the king as a protection against enemies".) At the end of "The Dream of the Virgin Mary" in the Ukrainian version we find a similar passage [67]; however, Leo in the Polish text is the Pope while in the Ukrainian text he is the Patriarch of Jerusalem. The Romanian text, too, contains an almost identical passage :

> Aceste cuvinte sânt de la singur Dumnezeu şi mântuitorul nostru Is. Hr. fiind dată prea sfinţitului patriarch, eară patriarhul o au trimes frate-sau craiului să-i fie întru ajutor către pizmaşii lui [68].

---

[60] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 34.

[61] *Latopisiec albo kroniczka Joachima Jerlicza*, ed. by K. Wojcicki, tom II, Warszawa, 1853, pp. 44—45.

[62] Ibid., p. 45.

[63] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 29. The Hungarian text of the letter ends in fact with yet another legend "The Twelve Fridays", a Ukrainian text of which is published by M. Dragomanov, *op. cit.*, pp. 144—145.

[64] M. Dragomanov, *op. cit.*, pp. 167—168.

[65] N. Cartojan, *op. cit.*, p. 106. These editions are booklets which contain both recensions of the letter i.e. both the above recension and that in which the letter falls in a stone at Jerusalem. The title usually found on these booklets is Epistolie a Domnului nostru Isus Hristos ce a trimis-o Dumnezeu din cer, "The letter of our Lord Jesus Christ which God sent from heaven".

[66] *Latopisiec*... pp. 41—42.

[67] M. Dragomanov, *op. cit.*, p. 168.

[68] Copied from M. Gaster, *op. cit.*, p. 378.

("These words are from God himself and our saviour Jesus Christ. They were given to the most hallowed Patriarch who sent them to his brother the king to be of assistance to him against his enemies".)

It is open to debate whether the phrase "these words" which occurs in the Polish, Ukrainian and Romanian passages in question refers to both the letter and "The Dream of the Virgin Mary". Nevertheless, on the basis of the identity between the Ukrainian and Romanian passages M. Gaster argued that this recension of the letter, together with "The Dream of the Virgin Mary", reached Romania by way of the Ukraine [69] and there is no reason to challenge this view. Both these apocrypha doubtless found their way into the Ukraine via Poland, hence the fact that in the Ukrainian text "Britania", found in the Polish text of the letter, reappears.

The earlier recensions of the letter of Christ are equally ubiquitous outside Western Europe. In Greek MSS two recensions are found [70]. In the first the letter falls in the church of St Peter at Rome; in the second the title states that the letter fell at Jerusalem on a Wednesday in September, while in the text it is said to have fallen at Bethlehem in a stone which opens in the presence of the Patriarch Ioannichios. The second recension is clearly a development of the Latin version in which the letter falls written on marble tablets [71].

Among the MSS of the first recension are:

Greek MS III, 3. ff. 55r—65 in the Barberiniana library in the Vatican which dates from 1496 [72].

Greek MS VII, 38 in the library of St Mark, Venice. This MS dates from the sixteenth century [73].

Greek MS 929 p. 548 in the Bibliothèque Nationale, Paris which dates from the fifteenth century [74].

Greek MS 947 ff. 21v—26v in the Bibliothèque Nationale. The MS dates from 1574 [75].

Of the second recension the following MSS are known: Greek MS 148b, II, 1 in the Biblioteca Nazionale, Turin. This is a fifteenth century MS [76].

---

[69] Ibid., p. 378.

[70] A. Vassiliev, *Anecdota graeco-byzantina*, pars prior, Mosquae, 1893, p. XIII.

[71] See p. 435.

[72] The text is reproduced by A. Vassiliev, *op. cit.*, pp. 23—28 where details of the MS are also to be found. Codices Barberiniani graeci, tomus I, codices 1—163, recensuit V. Capocci, In Bybliotheca Vaticana, 1958 does not include this MS. Volume II has yet to appear.

[73] See Indici e catalogi, nuova serie VI, Codices graeci manuscripti bibliothecae divi Marci Venetiarum, volumen II, Roma, 1960, GR VII, 38. Olim Nanianus CLIV. p. 79, no. LXXXVII, ff. 33 —342: 'Επιστολὴ τοῦ κυρίου ἡμῶν ἰησοῦ χριστοῦ κατελθοῦσα ἐν ῥώμη περὶ τῆς ἁγίας κυριακῆς. INCIPIT. 'Επιστολὴ τοῦ κυρίου ... ἐν τῶ θυσιαστηρίω τοῦ ἁγίου ἀποστόλου καὶ κορυφαίου πέτρου...

[74] H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale, première partie, ancien fonds grec*, Paris, 1886, p. 178, no. 929 pp. 548—561: Jesu Christi epistola, Romae, in templo S. Petri inventa.

[75] Ibid., p. 181, no. 947 ff. 21v—16v: Jesu Christi epistola, Romae, in templo S. Petri inventa.

[76] A. Vassiliev, *op. cit.*, p. XIII. This MS may be MS 380 in Inventari dei manoscritti delle Bibliotheche d'Italia, vol. XXVIII Torino, Firenze, 1922, p. 45, or MS 102 in the same catalogue (p. 15). It is not clear from the above catalogue whether Greek MS 148b, II, 1 has been reclassified or whether it has yet to be catalogued.

Bodleian MS Auct. E5. 17 ff. 70r—77v, Oxford. The letter was copied in this MS by Andreas Lutz in 1578—1579 [77].

Greek MS G. VI. 7 ff. 27r—37r in the Casanatense library, Rome. This MS is from the sixteenth century [78].

One of the sources of both Greek recensions published by Vassiliev [79] appears to be the account of the death of the Virgin erroneously attributed to John the Baptist [80]. In this account a number of the most important events in the Gospels are said to have taken place on a Sunday, that is, not only the Resurrection but also the Annunciation and the birth of Christ:

Μετὰ δὲ τὸ υενέσθαι πάντα τὰ θαυμάσια ταῦτα διὰ τῆς θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαριας τῆς μητρὸς τοῦ κυρίου, ὄντων ἡμων τῶν ἀποστόλων μετ'αυτῆς ἐν Ιεροσολυμοις, εἶπεν ἡμῖν τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον. οἴδατε ὅτι κυριακῆς εὐηυυελίσθη ἡ παρθένος Μαρία ὑπο του ἀρχαγγέλου Γαβριήλ, και κυριακῆς ἐτέχθη ἐν Βηθλεὲμ ὁ σωτήρ, καὶ κυριακῆς τὰ τέκνα Ἱεροσολύμων ἐξηλθον μετὰ βαΐων εἰς ἀπάντησιν αὐτοῦ λέγοντες ὡσαννὰ ἐν τοῖς ὑψίστοις, εὐλογημένος ὁ ἐρχόμενος ἐν ὀνοματι κυρίου, καὶ κυριακῆς ἀνέστη ἐκ νεκρῶν, και κυριακῆς ἔχει ἐλθεῖβ κρῖναι ζῶντας καὶ νεκρούς, καὶ κυριακῆς ἔχει ἐλθεῖν ἐκ τῶν οὐρανῶν πρὸς δόξαν καὶ τιμὴν τῆς ἀνλύσεως τῆς ἁγίας ἐνδόξου παρθένου τῆς τεκούσης αὐτόν. καὶ εἰς τὴν αὐτὴν κυριακὴν λέγει ἡ μήτηρ τοῦ κυρίου τοῖς ἀποστόλοις. βάλετε θυμίαμα, ὅτι Χριστὸς ἔρχεται μετὰ στρατιᾶς ἀγγέλων [81].

The two Greek recensions are of particular interest for they both recommend fasting on Wednesdays and Fridays[82]. Thus Wednesday is now introduced alongside Friday and Sunday as a day of reverence. The earliest MSS of these recensions, in the case of the first recension the Turin MS, in the case of the second MS 925 in Paris, both date from the fifteenth century. No earlier text containing references to Wednesday as well as Friday and Sunday is known to us [83]. It has been suggested that the addition of Wednesday is an Orthodox innovation [84], especially as it is found in Greek, Russian and Romanian texts of the Jerusalem

---

[77] H. O. Coxe, *Bodleian library*, Quarto catalogues, I. Greek manuscripts, Oxford, 1969, col. 667, Codices miscellani 82. This MS was formerly Huntington 583 and the text of the opening part of the letter was reproduced by J. A. Fabricius, Codex apocryphus Novi Testamenti, tomus tertius, Hamburg, 1743, pp. 511—512.

[78] The text is reproduced by A. Vassiliev, *op. cit.*, pp. 28—32.

[79] ibid., pp. 24, 30.

[80] Apocalypses apocryphae Mosis, Esdrae, Pauli, Ionannis, item Mariae dormitio, edidit C. Tischendorf, Lipsiae, 1866. See also H. Delehaye, op. cit., p. 31.

[81] Ibid., pp. 106—107; cf. Bodleian MS Auct. E5. 17 ff. 72r 1.14—73r 1. 4.

[82] A. Vassiliev, *op. cit.*, pp. 25, 32. Both recensions mention earlier letters; in the Barberiniana MS there is a reference to ἐπιστολή μου γ' "my third letter" although the text here is corrupt (see Vassiliev p. 23), and the phrase οὐ (=εἰ) μὴ μετανοήσετε καὶ οὐ φυλάσσετε τὰς ἐντολάς μου, οὐ πέμψω ἄλλην ἐπιστολὴν ἐπὶ τὴν γῆν. "If you neither repent nor observe my commandments I will not send another letter to earth" (see Vassiliev p. 25). From the Casanatense MS we have the following: καὶ πάλιν ἐπιστολὴ(ν) στέλλω πρὸς ἐσάς τοὺς ἀνθρώπους καὶ ἔστειλα σας καὶ ἄλλην ἐπιστολὴν πρώτην. "And again I send you men a letter and I sent you another earlier letter" (see V. p. 29).The Bodleian MS, which is in a corrupt orthography, contains the phrase: καὶ πάλιν δευτέραν ἐποιστολὴν στήλω πρὼς εἰμᾶς. "And again I am sending you a second" (letter) (f. f. 70r).

[83] Except a Syriac MS controversially attributed to the 13th century; see p. 448.

[84] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 32.

(in the case of the Greek texts the Jerusalem/Bethlehem) recension where the letter falls in a stone. This may well be true. According to L. Goppelt, even before the end of the first century a fast on Wednesdey and Friday was instituted in the East [85]. Early Christians had two weekly meetings; first for the vigil, in the night between Saturday and Sunday, and then for the celebration of the liturgy, on Sunday morning. Fasts on Wednesdays and Fridays were associated with these meetings [86]. It has been argued that while fasts on Wednesdays and Fridays were the practice in the East, by contrast, in the West, only a general fast before the Passover was known to Tertullian [87]. From the fourth century some Western churches adopted Saturday as a fast day. The Council of Elvira, held in the fourth century in Spain, recommended in canon 26 "ut omni sabbato jejunetur" [88]. It does appear, then, that the Eastern church remained more faithful to the early Christian practice of fasting on Wednesday and Friday and this is reflected in the Greek recensions of the letter.

Both Greek recensions were translated into Church Slavonic and found their way to Russia. The second recension, however, is much more common than the first and it differs from its Greek counterpart in that there is no confusion of Bethlehem and Jerusalem. The letter falls in a stone at Jerusalem, two previous letters are mentioned, and Wednesday and Friday are to be observed as fast days. One such example of this recension can be found in a Sbornik from the Tolstoy collection, II, no. 415, ff. 207r—212r [89]. A. Veselovski [90] tells us that there is also a copy of the letter dating from 1452 in a Sbornik in the library of the Cyril-Belozerski monastery [91]. The text even gives the date when the letter is said to have fallen in Jerusalem as 6956 (1448 A.D.). Another copy appears in a seventeenth cent. Sbornik in the library of the former Imperial Historical and Archeological Society in Moscow. It begins:

---

[85] L. Goppelt, *op. cit.*, p. 204; cf. Luke 18. 12: "I fast twice in the week" (A.V.).

[86] L. Duchesne, *Early history of the Christian Church*, vol. I, London, 1909, p. 207. See also H. Chadwick, *op. cit.*, p. 259: "By the end of the first century at least, the Christian fast days were Wednesdays and Fridays"; and J. Daniélou, *The Development of Christian Doctrine before the Council of Nicaea*, vol. I, The Theology of Jewish Christianity, London, 1964, p. 343: "The Didache contrasts the Christian fast days, Wednesday and Friday, with the Jewish ones, Monday and Thursday (VIII, 1). The choice of these days cannot be explained by a connection with a specifically Christian reality as in the case of Sunday, although later attempts were made to justify them in this way. How then did they originate? It has been noticed that these two days had a special importance in the priestly calendar used at Qumran. Moreover, it is known from other evidence — to which reference will be made later — that this calendar was probably followed by the first Christian community. It is therefore very probable that the choice of these two days as days of fast and assembly is of Essene origin".

[87] L. Goppelt, *op. cit.*, p. 204 who cites Tertullian. This difference in practice between East and West might explain, Goppelt suggests (p. 204) the insertion of "in that day / in those days" into the logion concerning fasting in Mark 2. 20: νηστεύσουσιν ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ and Luke 5.35: νηστεύσουσιν ἐν ἐκείναις ταῖς ἡμέραις. However, the passage referred to in Tertullian does not say specifically that only a general fast was known in the West and that Wednesdays and Fridays were not observed. It merely states that general fasting was favoured by some i.e. the Psychici; see Tertulliani, De ieiunio aduersus psychicos 2, Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, vol. XX. Q. Sept. Florent. Tertulliani Opera ex recensione A. Eeifferscheid et G. Wissowa, pars I, Vindobonae, 1890, p. 275.

[88] C. J. Hefele, *Histoire des Conciles*, I, première partie, Paris, 1907, p. 235.

[89] Published in A. Puipin, Ложныя и отреченныя книги русской старины, том II, Памятники старинной русской литературы, St. Petersburg, 1862, pp. 150—153.

[90] *Op. cit.*, p. 108.

[91] MS 11/1088 ff. 251v—252r.

божїимъ повелѣнїемися развалиг камень на четыре части и обрѣтохомъ сеи богомъ писанный свитокъ [92]. "By order of God the stone broke into four pieces and we found this scroll written by God". A fragment of the letter is also to be found in the former Synodal library in Moscow. As the introduction is missing we cannot tell where the letter fell but this copy is probably very early as it mentions the Pechenegs: аше вы возъбранили поганїи Печенегове, то вамъ было ѡставити все имѣнїе и їти было въ цьрковь [93].

The first Greek recension is represented in Russia by a sixteenth century Sbornik that was formerly in the library of the Moscow Theological Academy [94]. The letter falls on the altar of St Peter and St Paul in Rome, and Wednesday and Friday are to be observed as well as Sunday [95].

Of the two Greek recensions only the second seems to have been popular with the Romanians [96]. This is hardly surprising since they are devout adherents of the Orthodox faith. Indeed, the presence of the first recension in Russia is a little unexpected. The three earliest Romanian MSS of the letter, except for a few minor details [97], are all of the second Greek recension as it appears in Russia in the Sbornik published by Puipin. They are the Ieud MS [98], Codex Sturdzanus [99], and Romanian MS 4182 [100], all of which are to be found in the Academy library in Bucharest. There is also a fourth text of this recension in Romanian that is intercalated in a Slavonic MS of the seventeenth century belonging to the library of the church of St Nicholas in Braşov [101].

---

[92] MS 217 ff. 121r 132v. See Библіотека императорского общества исторіи и древностей россійскихъ, Moscow, 1845, p. 101, no. 217. This catalogue was compiled by P. Stroev. See also B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 31, note 20.

[93] See K. Gorski, K. Nevostruev, Описаніе славянскихъ рукописей, vol. 2, part 3, Moscow, 1862, p. 105, no. 231 quoted from B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 3,1 note 19.

[94] MS 135/365 ff. 135r—150v. This text is reproduced by N. Tichonravov, Памятники отреченной русской литературы, tom 2, St. Petersburg, 1863, pp. 314—322

[95] Ibid., p. 316. This text is really based on a version of the first Greek recension.

[96] To our knowledge there are no copies of the first recension in Romanian. For a detailed bibliography of the Romanian versions see N. Cartojan, *op. cit.*, pp. 105—106.

[97] E.g. in the Ieud MS a date is given for the descent of the letter which is 1392; the Patriarch of Jerusalem, whose name appears at the end of the letter, is Osian. In MS 4182 where details of the second Greek recension are most faithfully preserved, the Patriarch Ioannichios reappears and the letter is said to have fallen on a Wednesday.

[98] Rom. MS 5032 ff. 170r—183v.

[99] Rom. MS 447 ff. 1r—10r. This MS was copied principally by the priest Grigore of Măhaci, Transylvania between 1583 and 1619; for further details regarding this MS see I. Bianu, R. Caracaş, *Catalogul manuscriptelor româneşti*, vol. II, Bucureşti, 1913, pp. 167—170.

[100] ff. 526v—530r. The MS is in the hand of the priest Ursu of Cotigleatiu and was copied before 1692 and probably after 1676; see G. Ştrempel, *Copişti de manuscrise româneşti pînă la 1800,* vol. 1, Bucureşti, 1959, p. 260.

[101] Slav. MS 27 ff. 34r—39r; see P. P. Panaitescu, *Începuturile şi biruinţa scrisului în limba română*, Bucureşti, 1965, p. 167. Al. Mareş mentions another Romanian text of this legend (or is it the same?) to be found in the same library, copied in 1680; see *Datarea manuscrisului de la Ieud*, LR, XXI, no. 4, Bucureşti, 1975, p. 306, note 10. N. Drăganu gives details of a Romanian text of this recension, from the first half of the 17th century, that is to be found in Manuscrisul Marţian but gives no other details; see N. Drăganu's review of I. Bianu, Manuscript dela Ieud, "Daco-romania", IV, 1924—26, partea 2, Cluj, 1927, pp. 1096—1101.

The fact that all four MSS were copied in parts of Transylvania cannot be a coincidence. It is also significant that two of the manuscripts are known to have been transcribed by priests [102]. Transylvania in the sixteenth and seventeenth centuries was a land where the theological vigilance of the Orthodox church was weaker than in Moldavia and Wallachia where Orthodoxy was the religion of the ruling princes. Consequently, it is not surprising to find the paradox of Orthodox priests diffusing texts that were considered apocryphal by their own church.

As to the provenance of the second Greek recension among the Romanians, all the evidence indicates that it came to them via the South Slavs. The basis of the Slavonic text in the Ieud MS is Middle Bulgarian[103]. The letter in the Brașov MS was translated from Serbian [104].

Greek recensions also provide the prototypes of the versions of Christ's letter found in the Middle East and Africa. Maximilian Bittner compared texts of the letter in Greek, Armenian, Syriac, Karshuni and Arabic [105] and came to the following conclusion :

"I have only one more thing to add : the Greek text is the forerunner since it has to be because of its age ; but I will end my argument here because this conclusion will become self-evident when the Armenian, Syriac, Karshuni and Arabic texts which reflect the Greek are compared with latter and also with each other".

Bittner examined in addition ten Ethiopic texts of the letter which he found to contain the same single recension belonging to the Syriac redaction [106]. In this Ethiopic rencension the letter falls in the church of St Peter and St Paul at Rome in the presence of the Patriarch Athanasius. An earlier letter is also mentioned and Wednesday and Friday are to be observed. However, the Ethiopic texts differ as to the dates when the letter fell : 739 A.D., 745 A.D., and 746 A.D. [107]. The date of an earlier letter is consistently given as 731 A.D.

Bittner published an Ethiopic text based on a comparison of several MSS [108]. His version gives the year of the letter's arrival as 1057 i.e.

---

[102] The scribe of the MS cited by Mareș is also a priest.

[103] M. Zdrenghea, *Slavona "Legendei Duminicii" din Codicele de la Ieud*, CL, III, Cluj, 1958, p. 116. There is also an overlay of Ukrainian and Russian which suggests that the Slavonic text copied into the Ieud MS was itself an East Slavonic copy of the original South Slavonic text.

[104] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 167.

[105] M. Bittner, *Der vom Himmel gefallene Brief Christi in seinen morgenländischen Versionen und Rezensionen*, "Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften,Philosophisch-Historische Klasse, Einundfünfzigster Band, Wien, 1906, 240 pp. + VIII plates.

[106] Ibid., p. 217 : Athiopisch ist uns der Himmelsbrief nur in einer einzigen der syrischen Redaktion angehörigen Rezension erhalten. The Ethiopic texts are also discussed by R. Basset, *Les apocryphes éthiopiens traduits en français*, II. Mas'h'afa T'omar (livre de l'épitre), Paris, 1893, 20 pp.

[107] In the Ethiopic and Middle Eastern texts the Alexandrian calendar is used. To convert dates to the Western calendar 311 must be subtracted. Thus in the Ethiopic texts the above dates according to the Alexandrian calendar are 1050, 1056 and 1057 respectively.

[108] *Op. cit.*, pp. 222—230.

746 A.D. although the majority of the Ethiopic texts prefer 1050 i.e. 739 A.D. The previous letter falls in 1042 i.e. 731 A.D. Basset's French translation of the Ethiopic recension similarly gives the year 1057 [109]. F. Praetorius, in his edition of the Ethiopic version, based his text on the MSS listed under 1, 2 and 3 above and he gives the year 1050 i.e. 739 A.D. [110].

The earliest Ethiopic text of the letter is from the sixteenth century. From this same period, or a little earlier, is the Armenian MS from Vienna published by Bittner [111]. It differs from the Ethiopic recension in that there is no date attributed to the arrival of the letter and there is no mention of a previous one.

Closely resembling the Ethiopic version or recension [112] are the Arabic versions. Among the earliest is a MS dating from 1426 A.D. in which the letter falls in Rome in 746 A.D. before the Patriarch Athanasius [113]. Almost identical is an Arabic MS of the sixteenth century that has been erroneously catalogued as a Syriac MS [114]. Yet another Arabic MS catalogued as Syriac is a little more precise concerning the location of the letter which is said to have fallen in the church of St Peter in Rome before the Patriarch Athanasius [115]. A third Arabic MS which is also catalogued as Syriac recounts that the letter fell in 1720 i.e. 959 A.D. on the altar of St Peter in Rome before Athanasius [116]. A seventeenth century Arabic MS, also in the Vatican library, records the date of the letter's arrival as 1042 i.e. 731 A.D., the date of the earlier letter in the Ethiopic text [117]. An echo of the twelfth century Latin text from Corbie [118]

---

[109] *Op. cit.*, p. 8.

[110] F. Praetorius, *Mazhafa Tomâr, das äthiopische Briefbuch*, Leipzig, 1869.

[111] Op. cit., pp. 48—90, col. a Bittner examined thirteen Armenian MSS, seven from Vienna and six from Venice (see pp. 41—47).

[112] The Ethiopic recension is in fact a version of the first Greek recension.

[113] Arabic MS 136, f. 92r in the Vatican library; see A. Mai, Scriptorum veterum nova collectio e Veticanis codicibus edita, tomus IV, Rcmae, 1831, pp. 262—263, no. 12: "Scheda, sive epistola, sanctorum Petri et Pauli apostoloıum ad S. Athanasium patriarcham alxeandrinum caelitus demissa, quum ille die 25. decembris anno Alexandri 1057, Christi 746". See also H. Delehaye, *op. cit.*, p. 35.

[114] Syriac MS 199 f. 299r in the Vatican library; see S. E. and J. S. Assemanus, *Bibliothecae postolicae Vaticanae codicum manuscriptorum catalcgus*, tomus tertius, Romae, 1759, p. 447, no. XXVII: "Epistola e Caelo demissa per Athanasium Patriarcham Alexandrinum in urbe Roma die 25. Decembris, Anno Alexandri 1057"; see H. Delehaye, *op. cit.*, pp. 35—36.

[115] Syriac MS 225 f. 85r in the Vatican library; see S. E. and J. S. Assemanus, *op. cit.*, p. 513, no. IV: "Epistola e caelo delapsa per S. Athanasium Patriarcham in urbe Roma in Ecclesia S. Petri"; see H. Delehaye, *op. cit.*, p. 36. This MS does not appear to mention the date of the letter's descent.

[116] Syriac MS 220 f. 20v in the Vatican library; see S.E. and J.n. Assemanus, *op. cit.*, p. 508, no. V: "Athanasii Alexandrini Revelatio sive Epistola a caelo demissa Romae in Templo S. Petri".

[117] Arabic MS 171 f. 88r described in J. S. Assemanus, *Bibliothecae orientalis Clementino-Vaticanae tomi tertii pars prima*, Romae, 1728, p. 639, no. XVIII: "Epistola caelo, ut dicitur, delapsa anno Graecorum 1042". Cardinal Mai, in his catalogue, has added 311 to 1042 instead of subtracting it and so gives the year 1353 A.D.: A. Mai, *op. cit.*, p. 312, no. 3: "Epistola caelo delapsa anno Graecorum 1042, Christi 1353, ubi varia monita salutaria exhibentur"; see also F. Praetorius, *op. cit.*, p. 6, note 1.

[118] See p. 435.

is to be found in an Arabic MS of the fifteenth century. The letter falls at Rome on a porphyry tablet [119]. Unfortunately, we are not given further details by Cardinal Mai's catalogue. This Arabic MS suggests that there is also a Greek version with tablets of stone (the forerunner of the second Greek recension in which the letter falls in a stone) that has yet to be discovered.

The earliest Middle Eastern text of the letter is probably a Syriac MS in the British Museum [120]. It is attributed to the thirteenth century but M. Bittner questions this dating and suggests that it is later [121]. It is nevertheless unusual for it records that the letter fell in 1057 i.e. 746 A.D. in the church of St Paul in Constantinople; a number of priests gather in the church with Athanasius, Patriarch of Rome (sic). Two letters are said to have been sent previously, the first on 1042 i.e. 731 A.D., the second in 1050 i.e. 739 A.D. Friday and Wednesday are not mentioned [122]. This text has similarities with the Ethiopic recension and indeed Bittner concluded that the Ethiopic recension was based on the Syriac version or redaction [123]. The Syraic version published by Bittner, however, presents a number of significant divergencies when compared with the Ethiopic recension. The church is no longer in Rome but in Constantinople, and Wednesday and Friday pass unmentioned [124]. Thus the Ethiopic recension could not have been based on the Syriac text contained in the British Museum MS; conversely, the Syriac text could not have developed from the Ethiopic recension since it antedates the latter. What is the relationship, then, between the Ethiopic recension and the Syriac text from the British Museum? Both point to a version of the first Greek recension in which the letter falls in the church of St Peter and St Paul in Rome, two previous letters are mentioned, and Wednesday and Friday are to be observed. This version differs from the original first Greek recension in that the church is said to be of the two apostles and not just of St Peter. It is this version which provides the basis for the Ethiopic recension [125]. Indeed, the Armenian text is also based in this version except that there is no reference to any previous letter in the Armenian text; the church is that of St Peter and St Paul at Rome, and Wednesday and Friday are to be observed. Very similar to the Armenian text is the Russian text published by Tichonravov [126]. The Syriac text developed from a variant of the above-mentioned version of the first Greek recension in which the name of St Peter was omitted, the Patriarch

---

[119] Arabic MS 536 f. 84v in the Vatican library; see A. Mai, *op. cit.* p. 543 f. 84 v: "Epistola Iesu Christi, quae caelo Romam demissa dicitur in marmore porphyretico scripta".

[120] Additional MS 17272 ff. 68r—74r.

[121] *Op. cit.*, p. 97.

[122] The text of this MS is reproduced by Bittner, *op. cit.*, pp. 104—129.

[123] Ibid., p. 217.

[124] In Additional MS 17272 the eve of a feast (Rüsttag) and Sunday are to be observed.

[125] Perhaps through the medium of Syriac but not the Syriac MS published by Bittner.

[126] See p. 445.

of Rome Athanasius is removed to Constantinople, and Wednesday and Friday are substituted by "the eve of a feast".

We may thus conclude that the features common to the Ethiopic, Armenian and Russian texts indicate the existence of a version of the first Greek recension which was the Greek prototype of the above texts. An off-shoot of this version provides the basis of the Syriac text. The Arabic texts, apart from Vatican Arabic MS 536, all belong to the first Greek recension as far as we can tell from catalogue entries. In every MS the letter falls in Rome before the Patriarch Athanasius. Where the church is mentioned it is invariably the church of St Peter. It is reasonable to assume, although the catalogues do not explicitly say so, that every Arabic MS recounts a previous letter.

Having surveyed the history of Christ's letter and the various recensions that circulated throughout Europe, the Middle East and Ethiopia, the question of its origin has to be answered. Many opinions have been pronounced [127]. B. P. Hasdeu claimed that the cradle of the legend was Rome, probably about the middle of the sixth century [128]. R. Basset believed that it was originally composed in Arabic, between 933 and 939 A.D., in Egypt, probably at Alexandria [129]. M. Bittern, however, demonstrated that the Middle Eastern texts examined by him were based on a Greek prototype [130] although he does not state specifically, as Cartojan suggests [131], that the original version of Christ's letter was in Greek. H. Delehaye concluded that its birth-place was Latin-speaking Africa or Spain. It is instructive to reproduce his arguments: "[L'apocryphe], est-il de provenance orientale, ou bien est-ce l'Occident qui l'a donné à l'Orient?

Dans l'état actuel de nos connaisances, il semble qu'il faille se prononcer plutôt pour l'Occident. D'abord les textes grecs et orientaux, outre qu'ils ont des attestations notablement moins anciennes, se présentent tous comme des développements. De plus, si l'on veut faire attention aux éléments communs qui se retrouvent au fond de toutes les recensions, quelles qu'elles soient, on rencontrera toujours le Christ comme auteur de la lettre, l'apparition miraculeuse de celle-ci, le précepte du dimanche et la localisation du miracle à Rome. Ces traits, le dernier surtout, sont quelques voilés, défigurés, et même accidentellement absents. Mais les versions intermédiaires en font aisément découvrir la trace. Ces éléments sont nécessairement primitifs.

Or il est difficile de s'imaginer qu'un Oriental ait choisi comme lieu de la scène le tombeau de saint Pierre. Le fait est si vrai que l'on a éprouvé le besoin, en Orient, d'ajouter ou d'essayer de substituer au tombeau de saint Pierre, le tombeau du Christ ou celui de la sainte Vierge.

Pourtant, ce n'est pas à Rome que la pièce a dû être composée. Il eût été impossible d'y faire accepter cette histoire dont la basilique de

---

[127] They are discussed by H. Delehaye, *op. cit.*, pp. 39—13.

[128] *Op. cit.*, p. 38.

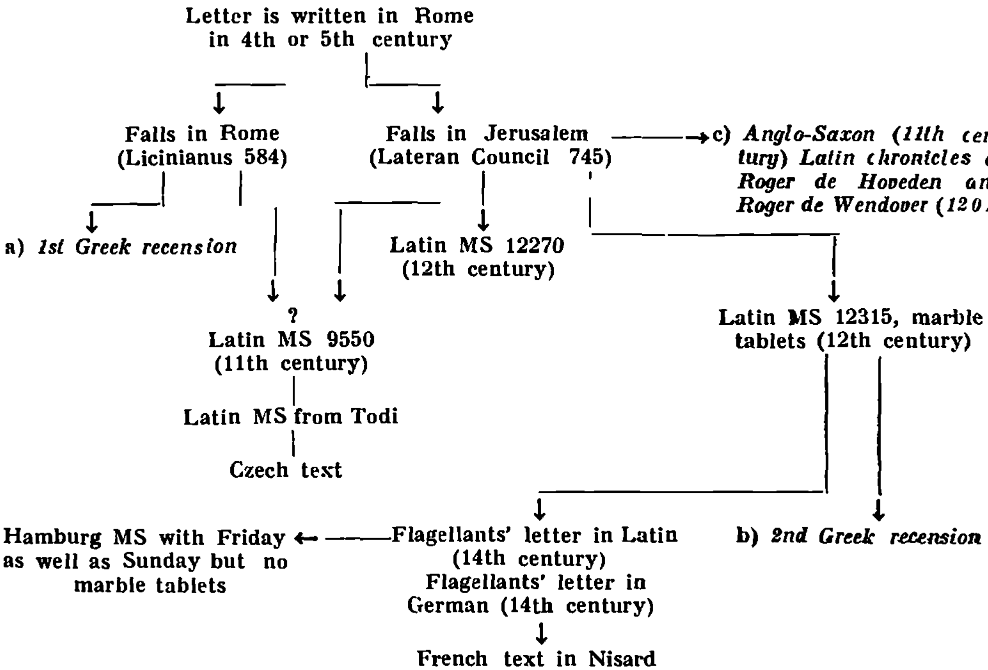
[129] *Op. cit.*, p. 5.

[130] *Op. cit.*, p. 10.

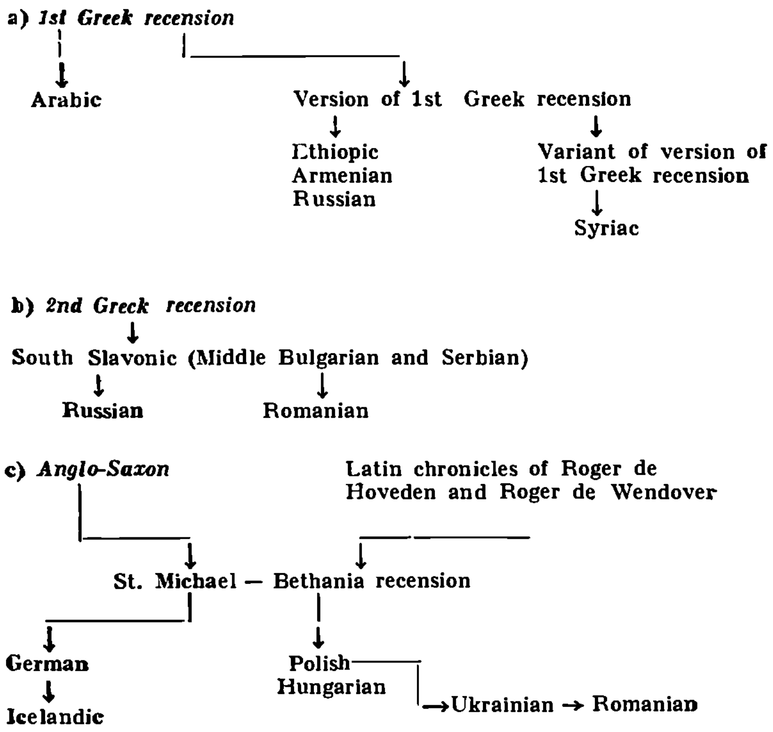
[131] *Op. cit.*, p. 102.

Saint-Pierre aurait été le théâtre. D'ailleurs, à Rome, cette basilique n'aurait pas été designée sous le nom de memoria sancti Petri. En supposant cette expression empruntée par Licinianus au texte même de la pièce, on songerait plutôt à l'Afrique, peut-être à l'Espagne. Quant à l'idee de l'origine céleste de la lettre, elle n'est pas particulière à l'Orient. C'est un des motifs préferés de l'élaboration légendaire dans tous les pays et dans tous les temps"[132].

Delehaye's reason for rejecting Rome as the birth-place of the letter is that a letter which was said to have fallen in the church of St Peter in Rome would not have gained acceptance there. Yet would the letter have been accepted there had it been said to have fallen in a city that was not the cradle of Western Christendom? His suggestion that the letter was originally composed in Africa or Spain is based on the supposition that the church in Rome would not have been denoted "in memoria sancti Petri" and that this expression was taken by Licinianus from the original letter. Again, it is equally plausible that Licinianus himself added this expression since he was writing from Spain. There is insufficient evidence to either prove or disprove the theory that the letter was originally composed in Rome. The general consensus of opinion is that the original language of the letter was Latin and although the exact location remains uncertain, Rome would appear to be most probable origin, possibly in the fourth or fifth century.



[132] H. Delehaye, *op. cit.*, pp. 43–44.


a) 1st Greek recension
Arabic
Version of 1st Greek recension
Ethiopic
Armenian
Russian
Variant of version of 1st Greek recension
Syriac
b) 2nd Greek recension
South Slavonic (Middle Bulgarian and Serbian)
Russian
Romanian
c) Anglo-Saxon
Latin chronicles of Roger de Hoveden and Roger de Wendover
St. Michael — Bethania recension
German
Icelandic
Polish
Hungarian
Ukrainian
Romanian

TROIS DOCUMENTS ATHONITES DU XIVe SIÈCLE COMPORTANT DES RÉFÉRENCES À LA VALACHIE

H. MIHĂESCU

Le remarquable recueil des *Actes de Kutlumus* publié par Paul Lemerle en 1946 contient, entre autres, trois documents, jusque là inédits, se référant à la Valachie. Comme ces pièces documentaires n'ont jamais fait l'objet d'une étude de détail, l'historiographie roumaine et étrangère n'a pu les valoriser comme il convient [1].

Dans le premier document, rédigé au mois de septembre 1369, le voïvode Jean Vladislav — également connu sous le nom de « Vlaicu-Vodă » — (1364—1377) « détermine les rapports entre les moines grecs de Kutlumus d'une part, l'État et les moines de Valachie de l'autre » [2]. Le deuxième document, appelé aussi « le premier testament » de Chariton, a été rédigé entre le 1er janvier et le 31 août 1370 par l'higoumène de ce nom du monastère de Kutlumus. Dans ce document, l'higoumène « fait le récit de ses négociations avec le voïvode de Valachie et laisse ses instructions pour le cas où il mourrait avant d'avoir pu les mener à bonne fin » [3]. Le troisième document (dit « deuxième testament de Chariton »), écrit en novembre 1370, reproduit le contenu du premier testament dans une nouvelle variante, plus complète [4]. C'est ainsi que nous apprenons tout d'abord que les liens du monastère du Kutlumus avec la Valachie étaient déjà anciens : ils remontaient à l'époque du règne de Nicolas Alexandre (1352—1364). Celui-ci avait fait don d'une importante somme d'argent pour la construction de la grande tour aux abords du couvent. Le prince était mort avant la fin des travaux « sans l'achever » (οὐκ ἔφθασε ἀπαρτῖσαι) et « il avait laissé aux autres le soin de mener à bonne fin ce qui avait été commencé de ses fondations » (ἄλλοις τὰ τῆς τελει-

---

[1] *Actes de Kutlumus.* Edition diplomatique par Paul Lemerle. Texte. Paris, 1946 (Archives de l'Athos publiées sous la direction de Gabriel Millet, 2), nº 26 (p. 102—105), nº 29 (p. 110—116) et nº 30 (p. 116—121) ; P. Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et ses premiers contacts avec la Principauté de Valachie*, « Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes », I, 1963, p. 29—36.

[2] Le document nº 26 représente le double de celui envoyé pour qu'il y appose sa signature au voïvode de Valachie et il est conservé de nos jours aux archives du monastère de Kutlumus, nº 4. Il est rédigé sur papier format 0,40 × 0,30 et montre un bon état de conservation. Version roumaine dans *Documente privind Istoria României. B. Țara Românească* (1247—1500), Bucarest, 1953, p. 16—19.

[3] Le document nº 29 conservé dans les archives du monastère de Kutlumus sous le nº 37, sur papier format 0,38 × 0,30 en mauvais état de conservation dispose d'une copie en bon état, enregistrée au nº 11.

[4] Le document nº 30, conservé aux archives de Kutlumus sous le nº II B, sur papier 1,70 × 0,30 est en très bon état.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 3, P. 453—462. BUCAREST, 1977

ὥσεως ἐπὶ τῷ θεμελίῳ αὐτοῦ καταλείπῃ)[5]. Il s'ensuit que les contacts avec le monastère de Kutlumus ont débuté vers la fin du règne de Nicolas Alexandre; ils devaient être repris par l'intermédiaire de l'higoumène Chariton : il s'était adressé au voïvode Jean Alexandre, le fils et successeur du précédent, qui continuait et parachevait l'œuvre commencée par son père.

Pour mieux saisir la portée des documents susmentionnés quelques précisions, même sommaires, sont nécessaires en ce qui concerne l'histoire du monachisme athonite en général.

Le lopin de terre avec le mont Athos, dit aussi la Montagne Sainte (Ἅγιον Ὄρος), mesure environ cinquante kilomètres de long pour une largeur de cinq à six kilomètres, avec une altitude moyenne de quatre cents mètres, qui pousse au sud jusqu'à 1935 m., et une superficie totale de 336 kilomètres carrés. Partiellement boisé, l'endroit est bien pourvu en eau potable et se trouve isolé du continent par un isthme étroit et la chaîne des monts Vigla. Cette position exceptionnelle attira très tôt l'attention des anachorètes et des moines de l'Empire byzantin, conduisant petit à petit vers la fondation d'une zone exclusivement monacale, absolument interdite aux femmes. Dans l'intervalle compris entre les années 963 et 1535, vingt monastères sont fondés par là, indépendants les uns des autres, avec quantité d'ermitages et cellules annexes, généralement situés au bord de la mer. Ces établissements religieux sont placés dix au bord oriental de la mer (le Grand Lavre, Karakallou, Philotéou, Iviron, Kutlumus, Stavronikita, Pantokrator, Vatopedi, Esphigmenou et Chilandar) et dix au bord occidental (Saint Paul, Dionysiou, Gregoriou, Simonpetra, Xeropotamou, Panteleimon ou Rossikon, Xénophon, Docheiariou, Kastamonitou et Zographou). Sur le total de ces monastères, seize ont été fondés par des souverains ou de hauts dignitaires byzantins ; les quatre autres sont chacun la fondation des : Ibères du Caucase (Iviron), Bulgares (Zographou), Russes (Panteleimon ou Rossikon) et Serbes (Chilandar). À partir du XIV^{e} siècle, les princes valaques n'ont cessé de les doter, en leur faisant don de domaines, de sommes d'argent et de vêtements sacerdotaux ou d'objets cultuels de prix. Certains de ces princes ont mérité par leur prodigalité le titre de fondateur, sans obtenir pour autant un couvent en toute exclusivité. L'ermitage roumain de Prodromos, dépendant du Grand Lavre, remonte seulement au XIX^{e} siècle[6].

En ce qui concerne leur système d'organisation intérieure, celui-ci a subi les fluctuations du temps, déterminées par la situation économique, par les rapports de production et le niveau culturel de la société byzantine. La capitale de cette République monacale se trouve à Karyes, localité située au centre de la péninsule. Chaque monastère envoie là son représentant officiel au conseil général. Un comité exécutif restreint est élu au sein de ce conseil, comité généralement composé de quatre personnes.

---

[5] N° 29, 18–19; n° 30, 38.

[6] G. Cioran, Σχέσεις τῶν Ῥουμανικῶν χωρῶν μετὰ τοῦ Ἄθω καὶ δὴ τῶν μονῶν Κουτλουμουσίου, Λαύρας, Δοχειαρίου καὶ Ἁγίου Παντελεήμονος ἢ τῶν Ῥώσσων, Athènes, 1938 (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie hg. von Nikos A. Bees, 25); T. Bodogae, *Ajutoarele româneşti la mînăstirile din Sfîntul Munte* (Les aides roumaines aux monastères de la Montagne Sainte), Sibiu, 1941.

À une certaine époque, le Mont Athos avait un représentant unique, avec le titre de *prôtos* (πρῶτος). Le chiffre des moines athonites a varié suivant l'époque, mais cette population monacale était de beaucoup plus nombreuse par le passé qu'elle ne l'est à présent. Elle montre en effet, de nos jours, une diminution sensible, surtout après la deuxième guerre mondiale : pour 4740 habitants de l'Athos en 1940, on compte 3086 en 1951, 2687 en 1961 et 1732 en 1971, c'est-à-dire cinq habitants par kilomètre carré, alors que le peuplement moyen de la Grèce était de soixante-six habitants par kilomètre carré [7].

Fondé au XIII[e] siècle, le monastère de Kutlumus a été par la suite « re-fondé » par un prince musulman de la famille des Kutelmusch ou Ketelmusch converti au christianisme. C'est un couvent situé assez près, vers le sud-est par rapport à la localité de Karyes, à environ trois kilomètres du bord oriental de la mer, dans une région ensoleillée et riche de verdure, au pied d'une colline [8]. Pendant quelque temps, il n'était même pas protégé par un mur de clôture, manquant d'habitations suffisantes et de subsides, exposé aux attaques des pirates et à la disette [9]. Sa situation ne devait s'améliorer qu'après que l'État serbe médiéval se fût imposé sur le plan politique (1320—1350) et, plus tard, grâce aux subsides importantes reçues de la part des principautés roumaines. Un rôle important pour le rétablissement de sa situation a tenu l'higoumène Chariton, promu à cette dignité probablement dans la septième décade du XIV[e] siècle. Son élection s'est faite « avec un combat très acharné » (πολλῷ καὶ ἀγῶνι μεγίστῳ), le Bon Dieu lui-même dut y intervenir avec force de conseils, d'insistances, voire de châtiments (ζήλῳ θείῳ ἔτι δὲ πειθῷ καὶ παρακλήσει, ἔστι δ'οὗ καὶ ἐπιτιμίαις) [10]. Le nouvel higoumène trouvait son couvent dans un état déplorable : rares et épars, ses moines étaient pauvres, les uns réduits à la mendicité, sans outillage, dépourvus de mobilier, proie facile des pirates. Leur unique chance de s'en sortir était de trouver l'aide et la protection constante de quelque souverain chrétien orthodoxe. Mais, à l'époque, l'État bulgare était divisé, les Serbes devaient faire face à des difficultés intérieures, la Russie se trouvait trop loin. C'est pourquoi l'higoumène de fraîche date tourna ses espoirs vers la jeune principauté valaque, qui jouissait d'une stabilité interne et s'était imposée déjà dans le Sud-Est de l'Europe. Sa capitale de Curtea de Argeş était aussi le siège d'une métropolie dont le trône était occupé par un prélat grec ; la nomination en 1359 s'était faite avec la bénédiction du patriarche de Constantinople et constituait un succès

---

[7] V. Langlois, *Le mont Athos et ses monastères*, Paris, 1867 ; H. Brokhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*, Leipzig, 1891 ; K. Vlachos, Ἡ χερσόνησος τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἄθω καὶ αἱ ἐν αὐτῇ Μοναὶ καὶ οἱ μοναχοὶ πάλαι τε καὶ νῦν. Μελέτη ἱστορικὴ καὶ κριτική, Volos, 1903 ; G. Sotiriou, Τὸ Ἅγιον Ὄρος. Ἱστορία καὶ τέχνη. Athènes, 1915 ; F. W. Hasluck, *Athos and its Monasteries*, London, 1924 ; F. Perilla, *Le mont Athos. Son histoire, ses monastères, ses œuvres d'art, ses bibliothèques*, Paris, 1927 ; Ph. Sherrard, *Athos. Der Berg das Schweigens*. Mit farbigen Aufnahmen von Paul du Marchie v. Voorthuysen, aus dem Englischen übertragen von Titus Burckhardt, Lausanne-Freiburg i.Br., 1959 (Stätten des Geistes).

[8] P. Lemerle, *A propos de la fondation du monastère de Koutloumous : un faux chrysobulle d'Alexis III Empereur de Trébizonde*, « Bulletin de Correspondance hellénique », LVIII, 1934, p. 221—234.

[9] Sur les attaques catalanes, voir Sp. Lampros, Νέος Ἑλληνομνήμων VI, 1909, p. 319—321.

[10] No. 30, 13—26.

remarquable[11]. Par conséquent, Chariton se préparait à se rendre en Valachie.

La route menant du Mont Athos à la capitale valaque ne pouvait guère passer à travers les Dardanelles et le Bosphore, ni par la vallée de la Maritza, vers Russe (Roustchouk) et Giurgiu, car ces voies étaient bloquées par les Turcs à Gallipoli et à Andrinople, bien que Constantinople ne fût pas encore conquise à l'époque. Il restait deux autres routes importantes : l'une longeant les cours de la Struma et de l'Isker, à travers Thessalonique, Serrhes et Sofia, l'autre suivant les vallées du Vardar, de la Morava et du Timok, qui passait par les villes de Thessalonique, Skopje, Nish, Vidin et Craiova. Or, Chariton dans son testament déclare avoir passé par maints endroits (διελθὼν τοπαρχίας πολλάς) et traversé les terres de plusieurs seigneurs (διερχόμενος τοπαρχίας πολλῶν δεσποτῶν), rencontrant sur sa route des Romées, des Serbes et des Valaques (Ῥωμαίοις ἐντυγχάνων καὶ Σέρβοις καὶ Βλάχοις)[12]. Par conséquent, il a dû se diriger vers la Valachie en choisissant la dernière des artères mentionnées : c'était d'ailleurs la plus fréquentée et la moins dangereuse. Un personnage comme lui voyageait soit à pied, soit à cheval, avec deux ou trois compagnons. Le voyage depuis la Montagne Sainte jusqu'à Curtea de Argeş prenait plusieurs semaines.

Une fois arrivé dans la capitale de la Valachie, l'higoumène Chariton sollicita un secours substantiel pour son couvent. Il fallait, en effet, procéder à la réfection de l'église et bâtir un réfectoire, ainsi qu'augmenter le nombre des cellules. De plus, il était nécessaire que ces bâtiments soient protégés contre les entreprises des pirates par une forte muraille, destinée à abriter les biens du couvent (mobilier, outils, bétail). Enfin, il y avait aussi une dette à acquitter, en valeur de 1200 onces (οὐγκίαι). Le plaidoyer de l'higoumène en faveur de sa requête s'appuyait sur quelques arguments d'essence nettement psychagogique, à savoir : 1° — Le père du voïvode avait déjà fait don d'une somme d'argent pour la construction de la grande tour (τοῦ μεγάλου πύργου) ; le fils se devait donc de poursuivre l'œuvre commencée par son père. 2° — Déjà d'autres princes chrétiens (bulgares, serbes, russes et ibériens du Caucase) s'étaient assurés la renommée en venant à la rescousse des monastères athonites ; il était donc du devoir du prince valaque de les imiter pour s'imposer de la sorte à la chrétienté orthodoxe. 3° — Ce faisant, le voïvode devenait de droit fondateur du couvent, lui et toute sa famille feraient l'objet des prières spéciales ; de par sa qualité de fondateur, il aurait une voix décisive lors de l'élection du prieur, c'est-à-dire que le choix de leur higoumène fait par les moines devait d'abord être approuvé par le prince et

---

[11] N. Iorga, *Condițiile de politică generală în care s-au întemeiat bisericile românești în veacurile XIV—XV* (Les circonstances de la politique générale dans lesquelles ont été fondées les églises roumaines aux XIVe—XVe siècles), « Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice », 2e série, XXXV, 1912—1913, p. 387—411 ; *Muntele Athos în legătură cu țările noastre* (Le Mont Athos en rapport avec nos pays), *ibidem*, XXXVI, 1913—1914, p. 447—517 ; C. Marinescu, *Înființarea mitropoliilor în Țara Românească și Moldova* (Fondation des métropolies de Valachie et de Moldavie), « Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice », 3e série, II, 1924, p. 247—268 : C. C. Giurescu, *Întemeierea mitropoliei Ungrovlahiei* (Fondation de la métropolie de Valachie), « Biserica Ortodoxă Română », LXXVII, 1959, p. 678—685.

[12] N° 26, 3 ; 29, 23 ; 30, 32.

seulement ensuite obtenir la bénédiction et la crosse du pasteur de la part du *prôtos* athonite [13].

Après les consultations de rigueur, le voïvode fit venir Chariton devant un conseil composé du métropolite Hyakinthos, Grec d'origine, intrôné en 1359 et provenant de l'évêché de Vicina, en Dobrodja ; le dikéophylax (δικαιοφύλαξ) Daniel Chritopoulos, également Grec, devenu en 1372 métropolite d'une partie de la Valachie ; le catéchète et confesseur (καθηγούμενος καὶ πνευματικός) Dorothée ; le logothète Sabbas et quelques autres hautes personnalités [14]. Appliqué au début à un haut dignitaire civil de l'Empire byzantin, le titre de *dikéophylax* (δικαιοφύλαξ) fut adopté plus tard par le clergé. En Valachie, il était porté par le plus haut prélat après le métropolite et représentait sans doute une influence byzantine de fraîche date [15]. La présence d'un dignitaire civil, le grand logothète Sabbas, semble se justifier par ce que celui-ci détenait, entre autres charges importantes, une fonction financière ; c'était à lui de procurer et de payer les sommes d'argent dues. N'oublions pas qu'un demi-siècle auparavant, Théodore Métochitès, le plus important personnage de l'Empire byzantin après le souverain, portait lui aussi le titre de grand logothète (μέγας λογοθέτης). Il s'agit, par conséquent, d'un parallélisme frappant.

Le prince se déclarait en principe tout à fait d'accord pour ce qui était de la requête présentée par Chariton. Il était, toutefois, préoccupé par le libre accès des Valaques au monastère de Kutlumus et priait l'higoumène de renoncer au régime cénobitique (ἡ λεγομένη κατάστασις κοινοβιακή), où tous les moines recevaient les mêmes vêtements, le même pain, le même vin et ainsi de suite, disposant de tout en commun et sans la moindre propriété personnelle, pour adopter un régime analogue à celui des autres monastères athonites (ἵνα ἐάσῃ τὴν πολιτευομένην κοινοβιακὴν κατάστασιν ἐν τῷ μοναστηρίῳ καὶ ἀποκλίνῃ πρὸς τὴν τῶν ἑτέρων ἁγιορειτικῶν μοναστηρίων διαγωγήν) [16]. Autrement dit, de par sa qualité de fondateur, le prince prétendait transformer le mode de vie mené dans son monastère sur le modèle des autres établissements hagiorites — et cette prétention princière était soutenue par tous les gens d'église du conseil. De son côté, Chariton s'opposait de toutes ses forces à cette demande, en affirmant qu'il se doit de conserver telles quelles les traditions reçues de ses pères spirituels ; il ne pouvait « écarter la règle de vie cénobitique, ce paradis terrestre, comme le considèrent les saints pères » (καὶ μὴ τὴν κοινοβιακὴν κατάστασιν, τὸν ἐπίγειον οὐρανόν, ὡς τοῖς ἁγίοις πατράσι δοκεῖ, ἀλλάττειν ἐπιχειρεῖν) [17]. Il finit par se retirer, sans rompre pour autant avec le prince et disant qu'il rentrait au couvent, pour se consulter avec ses frères et ses supérieurs.

---

[13] N° 29, 80 ; 29, 57—59.

[14] N° 26, 27—29 ; 29, 31—32.

[15] R. Guilland, « Revue des études byzantines », VI, 1948, p. 56—57 ; S. A. Chudaberoglu Theodotos, Τὸ ὀφφίκιον τοῦ Μεγάλου Δικαιοφύλακος, XV, 1950, p. 133—139, 219—223 ; J. Darrouzès, *Recherches sur les* ΟΦΦΙΚΙΑ *de l'Eglise byzantine*, Paris, 1970, p. 109—111, 134, 137, 140, 286, 287, 292.

[16] N° 26, 24—25 ; 29, 26—27.

[17] N° 29, 36.

Les informations détenues par le voïvode et ses conseillers quant à la situation de la Montagne Sainte étaient cependant exactes. Bon nombre de personnes de l'entourage du prince avaient séjourné quelque temps à Athos, rentrant ensuite en Valachie avec une pleine moisson de nouvelles et de détails ; ce fut le cas de jupan Ioan Neago Vitez (ὁ ζουπάνος κῦρ Ἰωάννης Νεάγκω ὁ Βιτέζης), de l'archiprêtre Melchisédec, de l'hiéromoine Jacob (ὁ πρωτοπαπᾶς... ὁ ἱερομόναχος ...), etc [18]. L'impression laissée par les trois documents que nous venons d'étudier est qu'une modification radicale s'était progressivement installée dans la structure interne des monastères athonites au cours de la seconde moitié du XIV[e] siècle.

De retour à Athos, Chariton consulta ses frères et ses supérieurs hiérarchiques. Tous le conseillèrent de ne point renoncer aux subsides du prince valaque et de sacrifier plutôt le régime cénobitique, en se conformant à la volonté du voïvode, leur argument étant que le régime proposé par le prince « est en vigueur dans les plus importants monastères hagiorites, non en raison de la méchanceté de ceux qui eurent l'initiative de ces choses-là, mais à cause des vicissitudes de la conjoncture qui lui a préparé le terrain » (ταῖς ἄλλαις ταῖς μείζοσι ταῖς ἐν τῷ ἁγίῳ τῷδε ὄρει μοναῖς διαπέπρακται, οὐ κακίᾳ γνώμης τῶν ἀρξάντων, ἀλλὰ τῇ τῶν πραγμάτων ἀνωμαλίᾳ χώραν διδόντων) [19]. Ces transformations se justifiaient selon eux par la remarque d'ordre général que le monde se trouve sans cesse en train de changer ; souvent « le caractère de certaines traditions enracinées se modifie avec les temps et avec les hommes et s'adapte aux besoins et pour le service des âmes et des corps » (τὰ τῆς ἀκριβοῦς διακρίσεως ἰδιώματα συμμεταβάλλεσθαι τοῖς καιροῖς καὶ προσώποις, οὗ ἂν προσγίνεταί τι τῶν ἀναγκαίων καὶ συμφερόντων ἢ ψυχαῖς ἢ σώμασιν) [20].

Il s'ensuit qu'en 1370 il y avait déjà au Mont Athos deux régimes internes (καταστάσεις) en vigueur : l'ancien régime de la vie en commun, dite cénobitique (κοινοβιακή) et celui de date récente qui n'avait pas encore reçu de nom. L'higoumène Chariton était l'adepte de l'ancien régime, qui pour lui représente « le paradis terrestre » (τὸν ἐπίγειον οὐρανόν) [21]. Il critique âprement la nouvelle mode, suivant laquelle les moines « veulent vivre en liberté, sans frein et sans le respect des canons, comme des êtres épars, non habitués à l'abstinence et à la soumission monacale » (ἀνέτως καὶ ἀπολύτως καὶ ἀκανονίστως ἐθέλειν βιῶναι, ἅτε ὁριφοίτων ὄντων καὶ ἀήθων πάσης μοναχικῆς ἐγκρατείας καὶ προσοχῆς) [22]. Sa conclusion à lui est que ce nouveau régime « est étrange et étranger à la véritable morale » (ἣ ἀήθη καὶ ξένη τῶν ἀληθῶν μοναχῶν διαίτη) [23], comme il le déclare hautement. Toutefois, à un moment donné, l'higoumène se retrouva isolé et réduit, pour obtenir les secours nécessaires à son couvent, de céder. Il déclare textuellement dans son premier testament : « Si sa Béatitude le voïvode et fondateur menait

---

[18] N° 26, 22 et 35 ; 29, 27–28 ; 29, 47.
[19] N° 29, 44–45.
[20] N° 30, 89–90.
[21] N° 29, 36.
[22] N° 30, 53–54.
[23] N° 30, 58.

à bonne fin sa promesse, je serais prêt de mon côté de procéder aux changements réclamés instamment par lui en ce qui concerne le régime interne du monastère (εἰ τὰ ὑπεσχημένα εἰς πέρας ὁ πανευτυχέστατος βοιβόδας καὶ κτήτωρ ἀγάγοι, ἕτοιμός εἰμι καὶ αυτὸς ποιῆσαι τὰ ἐν τῇ τῆς μονῆς πολιτείᾳ ποθεινῶς αὐτῷ ζητούμενα ») [24]. Une fois son adhésion de principe donnée, on devait passer à la discussion du fond de la question et mener les pourparlers de détail. Il part donc de nouveau pour la Valachie, afin de rédiger et de signer le document officiel.

Mais la discussion s'avérait assez délicate et complexe ; elle se compliquait d'autant plus qu'ayant accepté de faire des concessions d'ordre spirituel, l'higoumène désirait obtenir en échange le plus d'avantages matériels possibles. Le prince était considéré fondateur (οἰκοκύριος καὶ κτήτωρ) dans la mesure où il fournissait les moyens financiers nécessaires à l'édification d'une muraille avec des tours de défense (κάστρον καὶ πυργωμάτων ὑψωματα), une église (ναός), un réfectoire (τράπεζα) et des cellules (κελλία), pour l'achat des outils et du mobilier (κτήματα), d'un cheptel (ζῶα) et afin d'éteindre une dette de 1200 onces [25]. À son tour, l'higoumène demandait qu'il soit lui aussi compté parmi les fondateurs, au même titre que le prince, car il contribuait à la restauration du couvent par son travail et ses moines. Par surcroît, il réclamait une somme supplémentaire afin de racheter les objets précieux offerts au monastère par les princes et les dignitaires serbes entre les quarantièmes et les soixante-dixièmes années du XIV[e] siècle [26]. Cependant, la question la plus épineuse était celle de l'accès des Valaques, car l'higoumène craignait qu'un trop grand nombre de Valaques pouvait nuire à sa propre situation et à celle des moines grecs du couvent. Aussi, Chariton tâche-t-il d'obtenir un engagement écrit du prince, accompagné d'un serment « que jamais un Valaque ne tentera d'ennuyer l'un des Romées qui peinent là, ni maintenant ni plus tard, et que les Romées trouverons chez eux honneur et obéissance » (ὡς οὐ μήποτε πειραθείη τις τῶν Οὐγγροβλάχων διασεῖσαι τὸ οἱονοῦν τίνα τῶν κοπιαστῶν ʽΡωμαίων τῶν τε νῦν καὶ μετ'ἔπειτα, ἀλλ'ἔχωσι τιμὴν καὶ εὐπείθειαν παρ'αὐτῶν οἱ ʽΡωμαῖοι) [27].

Compte tenu du changement de régime du fait d'avoir renoncé à la vie communautaire dite cénobitique (κοινοβιακὴ κατάστασις) qui assurait entièrement leur subsistance aux moines, l'higoumène demandait que « les Valaques apportent au monastère les moyens suffisants à leur assurer la tranquillité, afin de s'administrer et de vivre chacun selon ses possibilités à ses propres frais, sans rien demander au couvent à part les services traditionnels, enracinés » (τοὺς . . . Βλάχους, παρασχόντας δὲ τῇ μονῇ ἱκανὰ ἀναλώματα ἀρκοῦντα εἰς ἀνάπαυσιν αὐτῶν . . ., οἰκονομεῖσθαι καὶ ζῆν ὡς ἕκαστος δύναται ἐξ ἰδίων ἀναλωμάτων, μὴ ἀπαιτοῦντας τῇ μονῇ πλέον τῆς συνήθους καὶ τεταγμένης διακονίας αὐτῶν) [28].

Il est intéressant de constater que dans la définition du nouveau régime du monastère figure le mot ἴδιος « propre, indépendant ». Peu à

[24] N° 29, 48—49.
[25] N° 26, 4—6, 13—19, 30, 56.
[26] N° 26, 15; 29, 53, 60.
[27] N° 26, 44—45.
[28] N° 30, 120—122.

peu, ce mot prend un sens technique et, avec le substantif ῥυθμός « rythme, mode de mouvement et de vie», il contribua à la généralisation du terme ἰδιορρυθμία « idiorythmie », c'est-à-dire « vie indépendante, vie menée par ses propres moyens », par opposition au mode de vie traditionnel, dit cénobitique (κοινοβιακὴ κατάστασις), ce qui signifie « vie en commun, vie communautaire ».

En effet, il résulte du document officiel signé par les deux parties que l'higoumène Chariton a cédé à la prière du prince, qu'il « s'est détourné de la voie du régime de vie cénobitique et a pris le chemin suivi par les autres monastères hagiorites » (ὑπέκλινε τῆς κοινοβιακῆς ὁδοῦ καὶ ἐβάδισε τὴν τῶν ἑτέρων ἁγιορειτικῶν μονῶν) [29]. A retenir cette information catégorique: exploitée comme il convient, elle servira à une meilleure connaissance de l'histoire du monachisme athonite dans son ensemble, car jusqu'à présent on avait coutume de dire que l'idiorythmie athonite remonte au commencement du XV^e siècle. Or, il s'avère qu'au couvent de Kutlumus ce mode de vie s'était imposé dès l'an 1370, époque vers laquelle il avait déjà conquis la plupart des monastères athonites. Graduellement, l'idiorythmie se développa au cours du siècle suivant pour arriver à son plein épanouissement au XVI^e siècle, quand il constituait un modèle et une attirance pour la totalité du monde orthodoxe [30]. Ce système de vie allait miner le pouvoir absolu de l'higoumène jusqu'à sa complète disparition, remplacé par un conseil directeur dont lesmembres étaient élus d'entre les moines du couvent respectif. Considérée sous un certain jour, l'idiorythmie pourrait se comparer à la renaissance laïque du monde occidental.

Les explications qu'on lui a trouvées sont diverses. En 1904, l'helléniste H. Gelzer l'interprétait comme une expression de l'esprit démocratique du peuple grec, qui se refusait à l'autocratie d'un higoumène [31]. Mais une telle interprétation se révèle insuffisante, car il est hors de doute que le phénomène avait des causes plus profondes. Une autre cause supposée avoir donné naissance à l'idiorythmie a été cherchée dans le hésychasme qui eut pour protagoniste Grégoire Palamas (décédé 1360), mouvement qui devait bouleverser profondément le pouvoir constitué et augmenter de manière sensible l'influence du monachisme [32]. En réalité, il est difficile d'imaginer qu'une doctrine mystique réactionnaire comme le hésychasme ait pu faire éclore un mouvement novateur, assoiffé de culture et de liberté, comme l'idiorythmie, qui contribua par la suite à

---

[29] N° 26, 34–35.

[30] Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster grösstenteils zum ersten Male herausgegeben und mit Einleitung versehen*, Leipzig, 1894, p. 57–64.

[31] H. Gelzer, *Vom Heiligen Berg und aus Makedonien*, Leipzig, 1904, p. 35.

[32] Hans-Georg Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 221 : « Vielleicht nicht ganz ohne dem Einfluß dieser Mystiker verwandelte sich in dieser Zeit auch die innere Struktur des Athos von der üblichen Verfassungz ur Idiorrhythmie »; p. 128 : « Am leichtesten erklärt sich der Umschwung als das Eindringen der Lebensnormen der kleinen Anachoretensiedlungen, die in der Nähe der Großklöster und in Abhängigkeit von deren Äbten standen — ein Eindringen, das sicherlich durch den Hesychasmus des 14. Jahrhunderts sehr gefördert wurde, da ja doch hesychastisches Lebensideal, wie es in den verschiedenen Methoden vorgezeichnet wird, schwer mit dem strengen Koinobitentum vereinbar sein durfte... »

la renaissance de la Grèce moderne [33]. Enfin, selon une autre opinion, la raison du déclin de la vie cénobitique réside dans l'affaiblissement progressif de l'Etat byzantin et l'arrivée des Turcs en Europe. Cependant le fait est que l'affaiblissement de l'Empire n'a point entraîné dans son sillage le patriarcat constantinopolitain : celui-ci continuait à jouir d'un grand prestige dans le monde orthodoxe [34]. Quant aux Turcs, ils installèrent un gouverneur à Athos seulement en 1430, alors que l'idiorythmie était depuis longtemps une réalité nettement contourée.

La genèse de ce système de vie fut un processus lent et complexe, déterminé par des causes économiques et spirituelles, intérieures et extérieures, jouant à une échelle plus grande que l'espace du Mont Athos. Florissant à l'époque de la gloire et de la puissance de l'Empire, le système cénobitique était alors en parfait accord avec les besoins organisationnels et idéologiques de celui-ci. Les monastères recevaient des subsides importantes de la part de l'État ou des riches dignitaires et suivaient la règle traditionnelle, imposée par les lois de l'Eglise ou par les fondateurs. Quelques-uns de ces fondateurs étaient devenus les higoumènes des monastères qu'ils avaient créés : ils les administraient avec une sévérité d'autant plus explicable qu'ils s'en sentaient les maîtres, puisqu'ils leur assuraient les moyens matériels de subsistance. Par l'installation d'un primat serbe dans la Péninsule balkanique entre les années 1330—1368, le Mont Athos entra sous la dépendance de personnages poursuivant des buts qui lui étaient étrangers et animés d'une autre vision historique que celle qui avait été la sienne jusqu'alors. Les vicissitudes du temps, les pirates, l'absence d'un appui en temps utile ébranlaient les anciens établissements, tout en servant la promotion des initiatives privées qui stimulaient l'idiorythmie. Par conséquent, les dons reçus de l'extérieur de l'Empire, ainsi que l'indépendance par rapport à l'Eglise constantinopolitaine ont affecté l'esprit cénobitique et préparé le terrain pour un mode de vie plus libre, plus individualisée. La promotion de la doctrine hésychaste, défendue par Grégoire Palamas, mais combattue par Nicéphore Grégoras (1290—1360), le représentant de l'idéologie laïque avancée, ne fit que raffermir l'influence des moines de l'Athos et contribuer à l'amélioration de leur situation matérielle [35]. En voici un exemple typique : une fois arrivé à un accord avec le prince valaque et après avoir reçu le secours promis, Chariton constatait avec orgueil : « De rares et isolés, le nombre des frères s'est accru, (ils sont) nombreux et bons ; de pauvres et mendiants, je les ai rendus sans soucis matériels ; de gens démunis de biens, ils ne manquent à présent de rien ; du rare mobilier (que nous avions), nous sommes arrivés à avoir des objets précieux, nombreux

[33] J. Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959 ; *Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe*, Paris 1959 ; Grégoire Palamas, *Défense des saints hésychastes*. Introduction, texte critique, traduction et notes par Jean Meyendorff, Louvain, 1959.

[34] G. Ostrogorsky, *Geschichte des Byzantinischen Staates*, 3. Aufl., München, 1963, p. 401 : «Während der Staat verkümmert, bleibt das Patriarchat von Konstantinopel der Mittelpunkt der orthodoxen Welt ».

[35] O. Tafrali, *Thessalonique au XIV^e siècle*, Paris, 1913, p. 203 : « Ainsi le triomphe de Palamas signifie-t-il l'écrasement de la renaissance dans l'empire byzantin, renaissance qui s'y produisit bien avant qu'en Occident, et le triomphe des moines, des riches, des propriétaires en général sur la population pauvre, sur les non-propriétaires ».

et de grand prix ; de sans défense et faciles à conquérir, nous sommes maintenant fortifiés avec des murailles infranchissables » (ἐξ ὀλίγων καὶ μερικῶν ἀδελφῶν εἰς πολλοὺς καὶ ἀγαθοὺς ἐπηύξησα· ἐκ ὀλιγοκνήτων, νῦν πολυκτήμονας· ἐξ ὀλιγοσκεύων, νῦν πολλυσκευεῖς καὶ ἀγαθοσκευεῖς· ἐξ ἀπεριτειχίστων καὶ εὐαλώτων , νῦν τετειχισμένους καὶ ἀναλώτους) [36].

Ce changement était dû non comme par le passé à une générosité princière ou nobiliaire, mais à l'initiative, ferme et tenace, d'un moine à ses débuts, dotés de moyens modestes : « Pour consolider et embellir le monastère je n'ai pas mésestimé aucun moyen, sans y mettre toute la force de mon bras et de mon âme. C'est pour cette raison que je suis peu resté au monastère : ma vie s'est passée toute en plein air, en me battant contre les tempêtes, les nuages et les pluies, contre le froid et la canicule, dans la crainte de ne point tomber entre les mains des étrangers, en me trouvant en contact avec les Romées, les Serbes et les Valaques, de la part desquels j'ai reçu de l'argent et grande richesse » [37].

Ces contacts avec les pays, les gens et les institutions laïques développaient le désir de liberté, la soif de justice sociale ; ils éveillaient l'intérêt pour l'art et la science de l'Antiquité ; ils renouaient quelques fils tenus avec l'Occident après la dispute de Grégoire Palamas avec Barlaam de Calabre ; ils contribuaient à l'épanouissement de la personnalité humaine. L'idiorythmie s'est installée de manière discrète et peu à peu, pendant la seconde moitié du XIV^e^ siècle, étant un produit de l'époque, considéré avec sympathie par les princes et les hauts dignitaires bulgares, serbes et valaques, ainsi que par la plupart des moines athonites [38]. Elle fut reconnue officiellement par le patriarcat de Constantinople en. 1406 et allait y dominer presque exclusivement jusqu'au XIX^e^ siècle. En effet, seules de grandes difficultés internes ont pu obliger certains couvents à renouer avec le système cénobitique — comme ce fut le cas du monastère de Kutlumus à la suite de l'incendie de 1856. De nos jours, neuf des monastères les plus anciens et les plus riches, le Grand Lavre en tête, continuent à rester fidèles au système de l'idiorythmie [39].

En raison de ses mérites particuliers, l'higoumène de Kutlumus, Chariton, devait finir par occuper le trône métropolitain de la Valachie (1372—1381). Il ne renonça pas pour autant à la direction de son monastère athonite, également connu sous le nom de « couvent de Chariton » [40].

---

[36] N° 30, 27—29.

[37] N° 30, 30—33.

[38] E. Amand de Mendieta, *Mount Athos the Garden of the Panaghia*. Translated by Michael R. Bruce, Berlin 1972, p. 100 et 196.

[39] B. Laurès, *Les monastères idiorythmiques*, « Echos d'Orient », IV, 1900—1901, p. 288—295 ; G. Smirnakis, Τὸ Ἅγιον Ὄρος, Athènes, 1903, p. 518—526. Le *Typikon* de l'empereur Manuel II Paléologue de l'année 1406 publié par Ph. Meyer, *Die Haupturkunden* (Leipzig, 1894, p. 203—210) permettait aux moines de détenir des propriétés privées : τοῖς μοναχοῖς νῦν ἰδιόκτητα εὑρίσκονταί τινα κτήματα (p. 205, 20) ; οὕτως ἐχέτωσαν τὰ ἐπικτηθησόμενα, καθὼς ἐστι συνήθεια εἰς ἅπαν τὸ ἅγιον ὄρος (p. 205, 30—31).

[40] St. Nicolaescu, *Păstorirea mitropolitului primat al Ungrovlahiei Hariton 1372—1381.* (Le gouvernement du métropolite primat de la Valachie Chariton 1372—1881), « Arhivele Olteniei », n° 59—60, 1932, 13 pp. (tirage à part) ; G. Nandriș, *Documente slavo-române din mănăstirile Muntelui Athos* (Documents slavo-roumains des monastères du Mont Athos), Bucarest, 1936, n° 1, 17—22 ; N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale. III. Les fondateur d'Etat*, Bucarest—Paris 1937, p. 291—292.

DIE BIBLIOTHEK DES SUPERINTENDENTEN DER EVANGELISCHEN KIRCHE SIEBENBÜRGENS MATTHIAS SCHIFFBAUMER (1547—1611)

GUSTAV GÜNDISCH

In dem berühmten 24. Kapitel seiner *Parerga und Paralipomena* [1], das er „Lesen und Bücher" betitelt, sagt Arthur Schopenhauer, daß Bücher ihre Aussagekraft in der Regel schon wenige Jahre nach ihrem Erscheinen einbüßen. Sie sind dann, wie er sarkastisch formuliert, nur mehr für den „literarischen Paläontologen" von Belang.

Diese Feststellung spielt geradezu auf das historische Interesse an Büchern an. Und in der Tat läßt sich über Menschen vergangener Zeiten aus ihrem Umgang mit Büchern Vieles erschließen, was anderswie verschüttet bleiben müßte. In diesem Sinn haben wir in den letzten Jahren die Methode der Buchgeschichtsforschung an mehreren siebenbürgischen Persönlichkeiten des 16. Jahrhunderts angewendet und sie für das geschichtliche Bild dieser Leute und ihrer geistigen Umwelt nutzbar zu machen gesucht [2]. Diese Methode erweist sich bei Matthias Schiffbaumer als besonders ergiebig.

Von einer Büchersammlung dieses vierten evangelischen Superintendenten Siebenbürgens ist in der bisherigen Literatur nirgends die Rede. Sie war aber in der Bibliothek des Brukenthalmuseums in Sibiu, (Hermannstadt) diesem großen Arsenal siebenbürgisch-sächsischer Privatbüchereien, unschwer als solche aufzuspüren und — ganz oder doch in ihren wesentlichsten Bestandteilen — wiederherzustellen [3]. Denn Schiffbaumer hat seine Bücher fast durchgängig sorgfältig einbinden und auf dem Vorderdeckel mit seinem Monogramm M S N (Mathias Schiffbaumerus Nayendorfensis) versehen lassen.

---

[1] Erstausgabe, 1851, 2 Bände.

[2] *Franz Salicaeus. Ein Beitrag zur Reformationsgeschichte Siebenbürgens*, in : Geschichtswirklichkeit und Glaubensbewährung. Festschrift für Bischof Friedrich Müller, Stuttgart, 1967, S. 204—219 ; *Die Bibliothek des Damasus Dürr*, in : „Revue roumaine d'histoire", 12, 1973, S. 947—957 ; *Die Bibliothek des Sachsengrafen Albert Huet (1537—1607)*, in : „Korrespondenzblatt des Arbeitskreises für Siebenbürgische Landeskunde", 4, 1974, (Böhlau Verlag Köln Wien), S. 32—51 ; *Über die Bibliothek des Bischofs Lukas Unglerus (1526—1600)*, in „Kirchliche Blätter", 3 (41), 1975, S. 2—3.

[3] Ein besonderes Entgegenkommen der Leitung des Brukenthalmuseums hat es dem Verfasser vor Jahren ermöglicht, in der dortigen Doukumentarbibliothek die Werke des 16. und 17. Jahrhunderts in Hinsicht auf Namenseinzeichnungen einstiger Buchbesitzer einzeln durchzusehen. Ihr dafür ergebenen Dank auszusprechen, ist uns ein Bedürfnis.

Da Schiffbaumers Leben bisher nur in ganz großen Zügen dargestellt worden ist [4], auf die eigentümliche Beschaffenheit seiner Bücherei aber daraus manches Licht fällt, liegt es nahe, hier darauf etwas näher einzugehen.

Die ersten drei Jahrzehnte im Leben des späteren Superintendenten der „Ecclesia Dei Nationis Saxonicae" in Siebenbürgen [5] Matthias Schiffbaumer sind in Dunkel gehüllt. Lediglich über das Jahr seiner Geburt wie über seinen Geburtsort herrscht einigermaßen Klarheit. Aus der Umschrift seines Birthälmer Grabsteines erhellt, daß er am 30. August 1611 im Alter von 64 Jahren gestorben ist [6]. Demnach wird sein Geburtsjahr mit Recht allgemein zu 1547 angesetzt. Weiters bezeichnet sich Schiffbaumer immer als „Nayendorfensis". Es wird jedoch nirgends deutlich, um welches der in Siebenbürgen häufigeren Neudorf es sich dabei handelt. Da er im Jahre 1578 die Universität bezieht, durtfte er mit jenem „studioso von Nayendorff, Hoprich Scheffbömer seinem Son" gleichzusetzen sein, der ein Jahr darauf aus dem Studienfond der „Sächsischen Nationsuniversität" ein Stipendium von 40 Gulden erhält [7]. Solche Unterstützungen waren in der Regel mit der Auflage verknüpft, daß sie zurückgezahlt werden mußten, wenn der Empfänger einmal in Brot und Lohn war. Die Erwähnung des Vaternamens weist darauf hin; sie erlaubt aber gleichzeitig den Schluß, daß es sich bei dem Ortsnamen in der angezogenen Eintragung um das bei Sibiu gelegene Noul (Neudorf) handelt. Denn dem Rechnungsschreiber der Nationsuniversität konnte wohl ein Mann dieser stadtnahen Ortschaft bekannt sein, weniger aber einer aus dem apafischen Hörigendorf Noul Săsesc (Neudorf) bei Dumbrăveni (Elisabethstadt) oder aus einem der Nösner Orte gleichen Namens. Nachdem der Familienname Schiffbaumer für Neudorf bei Sibiu im Ausgang des 16. Jahrhunderts auch sonst belegt ist [8], wird unsere Vermutung zur Gewißheit.

Man wird daher mit Recht annehmen können, daß Schiffbaumer die Lateinschule in Sibiu besucht hat. Völlig offen bleibt aber weiterhin, wo er die nächsten 10—12 Jahre seines Lebens verbracht haben wird. Wahrscheinlich ist er zunächst in den Schuldienst getreten, da auch sein Vater vermutlich Prediger oder Lehrer war [9]. Sicheren Boden gewinnt

---

[4] Johann Seivert, *Skizze der Superintendenten Augsburgischer Konfession in Siebenbürgen*, in: „Siebenbürgische Quartalsschrift", 2, 1791, S. 12—14; Georg Daniel Teutsch, *Die Bischöfe der evangelischen Landeskirche A. B. in Siebenbürgen*, in: Statistisches Jahrbuch der evangelischen Landeskirche A. B. im Großfürstenthum Siebenbürgen 1, 1863, S. 10—11; Johann Michael Salzer, *Der königliche freie Markt Birthälm in Siebenbürgen*, Wien, 1881, S. 389—392; Hermann Jekeli, *Unsere Bischöfe*, Sibiu, 1933, S. 38—44.

[5] Matthias Hebler unterschreibt den „*Consensus doctrinae de sacramentis*", der auf der Synode aus Cluj des Jahres 1557 von den evangelischen Kirchen Siebenbürgens und der „Partium" angenommen wurde, als „superintendens ecclesiarum Dei nationis Saxonicae in Transsilvania".

[6] J. M. Salzer, *A.a.O.* S. 392.

[7] Karl Schwarz, *Vorstudien zu einer Geschichte des städtischen Gymnasiums in Hermannstadt*, in: Programm des ev. Gymnasiums A.B. zu Hermannstadt 1858/59, S. 25.

[8] *Inventarul protocoalelor primăriei Sibiu* (Verzeichnis der Magistratsprotokolle aus Sibiu) 1521—1700, Sibiu, 1958, S. 95 Nr. 752.

[9] Eine Schwester von Schiffbaumers Mutter ist laut den weiter unten zitierten Kalenderaufzeichnungen die Frau des Pfarrers Paul Herberth von Bunești (Bodendorf), Schiffbaumers Schwester die Gattin des späteren Hermannstädter Stadtpfarrers Petrus Lupinus, lauter Hinweise auf eine Herkunft der Familie aus nicht unmittelbar bäuerlichen Kreisen.

man im Blick auf Schiffbaumers Leben erst mit dem Jahre 1578. Denn von diesem Zeitpunkt an hat er alle wichtigen Stationen und Begebnisse seines Lebens bis zur Erlangung der Bischofswürde und in einigem auch darüber hinaus in einem Eberischen Kalender auf das Jahr 1579, den er sich auf der Universität zulegte, aufgezeichnet [10].

Wie aus diesen Kalenderaufzeichnungen hervorgeht, bricht er am 6. März 1578 nach Deutschland auf [11] und wird im Mai an der Universität Wittenberg inmatrikuliert [12]. Auf Wittenberg als Studienort weist schon der erste Biograph Schiffbaumers, Johann Seivert, hin, dem die erwähnten Kalenderaufzeichnungen offenbar schon bekannt waren [13]. Der betont reformierte bzw. kryptocalvinische Charakter von Schiffbaumers Bücherei, namentlich in den Anschaffungen aus der Studienzeit, läßt der Vermutung Raum, daß ihr Besitzer nach Wittenberg, wo schon im Jahre 1574 der Sturz „des Philippismus" eingentreten war [14], noch eine weitere, dem Calvinismus nahestehende Hochschule oder Akademie aufgesucht haben wird. In Heidelberg und Herborn ist er nicht nachzuweisen [15]. So könnte man allenfals an Neustadt a.d. Weinstraße oder Dillenburg wenn nicht gar an eine schweizerische Universitätsstadt denken.

Noch vor Ablauf von zwei Jahren muß Schiffbaumer in die Heimat zurückgekehrt sein. Denn am 27. Februar 1580 wird er vom Superintendenten Lukas Unglerus mit Handauflegen zum geistlichen Dients ordiniert [16]. Wenige Tage vorher war er von Pfarrer Johannes Rodner in Moşna (Meschen) zum Prediger bestellt worden, wo er bereits am 9. März die erste Taufe vornahm [17]. Diese Berufung wirft einigermaßen Licht auf die theologische Einstellung Schiffbaumers. Stellt doch Moşna in den Jahren seiner dortigen Amtswirksamkeit geradezu einen Herd philippistischer zum reformierten Kirchentum neigender Auffassungen dar. Der Schulrektor Paul Magariensis steht im Verdacht, ein verkappter Calvinist zu sein; er muß sich 1590 vor der geistlichen Synode verantworten und einen Reinigungseid ablegen [18]. Pfarerr Rodner selber schickt 1589 seinen Sohn Johannes auf die nach einem kurzen Zwischenspiel

---

[10] Paul Eber, *Calendarium historicum*, Wittenberg, 1579, in der Bibliothek des Brukenthalmuseums Sibiu, Signatur V, II, 546.

[11] Zum 6. März vermerkt Schiffbaumer in seinem Kalender „Suscipio iter in Germaniam anno 1578"; zum 8. Juli berichtet er über einen Totschlag in Wittenberg und zum 1. September des gleichen Jahres verzeichnet er ein Erdbeben am Ort.

[12] Otto Hartwig, *Album academiae Vitebergensis*, 2. Bd. Leipzig und Halle, 1896. Wir verdanken diesen Hinweis der Liebenswürdigkeit von Dr. Arnold Huttmann in Aachen, B.R.D. Die Anreise Schiffbaumers hat demnach annähernd zwei Monate in Anspruch genommen.

[13] „Siebenbürgische Quartalsschrift", 2, 1791, S. 13.

[14] Wilhelm Moeller, *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, 3. Aufl. Bd. III, bearbeitet von Gustav Kawerau, Tübingen, 1907, S. 291 f.; Heinrich Hermelink, *Handbuch der Kirchengeschichte*, 3. Teil, Tübingen, 1911, S. 229.

[15] Vgl. Gustav Toepke, *Die Matrikel der Universität Heidelberg*, Teil I, 2, von 1554—1662, Heidelberg, 1886; Gottfried Zeller und Hans Sommer, *Die Matrikel der Hohen Schule und des Pädagogiums zu Herborn*, Wiesbaden, 1908; auch für diese Durchsicht haben wir Herrn Dr. Huttmann zu danken.

[16] Staatsarchiv Sibiu, Die Ordinationsmatrikeln der Evang. Kirche A.B. in der S.R. Rumänien, Bd. 1, S. 108.

[17] Vgl. das Anmerkung 10 zitierte *Calendarium historicum* 1579 ad diem.

[18] Georg Daniel Teutsch, *Die Synodalverhandlungen der Evang. Landeskirche A.B. in Siebenbürgen im Reformationsjahrhundert*, Hermannstadt, 1882, S. 263.

eben wieder calvinisch gewordene Universität Heidelberg[19]. Im Jahre 1592 nimmt sich der gleiche Rodner des Schweizers Charles Liffort warm an, der in Siebenbürgen im Auftrag des Genfer Stadtrats eine Almosensammlung veranstaltete[20].

Von Moşna geht Schiffbaumer im Jahre 1587 in das benachbarte kleine Nemşa (Nimesch), wo er am 12. Oktober vom Generaldechanten Franz Elysius in Gegenwart des Superintendenten Unglerus präsentiert wird[21]. 1592 wurde er nach Şeica Mică (Kleinschelken) berufen und am 10. Juli 1598 überbrachten ihm „hervorragende Absandte" den Wahlbrief der Stadtgemeinde Mediaş (Mediasch). Schon knapp drei Wochen nach dem Tode von Lukas Unglerus (22.XI.1600) von der Gemeinde Biertan (Birthälm) zu ihrem Pfarrer gewählt, wird er dort am 4. Januar 1601 präsentiert, worauf er noch im gleichen Monat den Umzug vornimmt. Erst am 14. März des gleichen Jahres wählt ihn schließlich die Synode zum Superintendenten[22], eine Wahl, der sich Schiffbaumer wohl schon sicher gefühlt haben mag, als er den Birthälmern zusagte.

Schiffbaumer war in erster Ehe mit Agnetha, der Tochter seines Meschener vorgesetzten Pfarrers Johannes Rodner verheiratet. Sie starb schon im September 1591 und wurde in der evangelischen Kirche zu Nemşa beigesetzt[23]. In zweiter Ehe verband er sich mit Anna, der Tochter des Mediascher Altbürgermeisters Joachim Koch, der 1583 den Sachsengrafen Albert Huet an den polnischen Königshof Stephan Bathoris begleitet hatte, wo sie die Bestätigung des in lateinischer wie in deutscher Sprache schriftlich fixierten Eigen-Landrechts der in der Sächsischen Nationsuniversität zusammengeschlossenen Selbstverwaltungsverbände der Siebenbürger Sachsen einholten[24]. Von seinen fünf Kindern hat Schiffbaumer offenbar nur die 1594 geborene Tochter Anna überlebt; allein im Jahre 1603 starben ihm in Birthälm drei Kinder an der Pest, darunter der einzige Sohn Matthias[25]. Die vorerwähnte Anna hat im Jahre 1610 den Mediascher Ratsherrn Simon Miles geheiratet[26]. Über den Enkelsohn aus dieser Verbindung, den Geschichtsschreiber und Bibliophylen Matthias Miles, den Verfasser des „Siebenbürgischen Würgengel" (Her-

---

[19] Friedrich Teutsch, *Die Studierenden aus Ungarn und Siebenbürgen auf der Hochschule in Heidelberg*, in: „Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde", 10, 1872, S. 183.

[20] Gustav Gündisch und Paul Binder, *Oekumene vor vierhundert Jahren. Almosensammlung für Genf in der lutherischen Kirche Siebenbürgens*, in: „Kirchliche Blätter", 2 (40), 1974, Nr. 5, S. 6 f.

[21] Die Gegenwart des Superintendenten muß Schiffbaumer als eine besondere Ehrung empfunden haben, daß er sie in seinem Kalender hervorhebt.

[22] G. D. Teutsch, *Die Bischöfe* u.s.w. nimmt als Wahltag, einer Eintragung im Hermannstädter Kapitelsprotokoll folgend, den 13. März an. Schiffbaumer verzeichnet in seinem Kalender ausdrücklich „1601, quo die in superintendentem electus sum". So auch Friedrich Teutsch, Geschichte der ev. Kirche in Siebenbürgen, Bd. 1, Sibiu 1922, S. 379 f.

[23] Kalendereintragung zum 18. September 1591.

[24] Georg Daniel Teutsch, *Geschichte der Siebenbürger Sachsen für das sächsische Volk*, 4. Aufl., Sibiu, 1925, S. 294.

[25] Prof. Dr. Ludwig Binder—Hermannstadt glaubt in den Synodalakten des frühen 17. Jahrhunderts auf einen nachlebenden Sohn Schiffbaumers gestoßen zu sein. In den Kalenderaufzeichnungen, die über Geburt, Fortleben und Tod der Kinder eingehend berichten, wird dieser Sohn nicht faßbar.

[26] Das Einladungsschreiben des Superintendenten vom 10. Oktober 1610 im Staatsarchiv Sibiu, Bistritzer Kapitelsurkunden Nr. 498/339.

mannstadt 1670, bei Stephan Jüngling) ist Schiffbaumers Bücherei durch Schenkung in die Bibliothek des Gymnasiums aus Sibiu gelangt. Von hier ist sie dann erst 1879 zusammen mit allen älteren Beständen dieser Gymnasialbücherei, der sogenannten „Kapellenbibliothek", in die Sammlungen des Brukenthalmuseums eingereiht worden [27].

Von der Kirchengeschichtsschreibung der lutherischen Hochorthodoxie Siebenbürgens im späteren 17. Jahrhundert wird Schiffbaumer als dem Calvinismums zugeneigt wiederholt scharf angegriffen. So stellt ihn der bedeutende David Hermann in seinen leider nur handschriftlich überlieferten „*Annales ecclesiastici*" in eine Linie mit dem Schäßburger Stadtpfarrer Simon Paulinus, den er des Verrats am reinen Luthertum bezichtigt [28]. Der spätere Bischof Georg Haner sagt in seiner 1694 in Frankfurt und Leipzig bei J. Chr. Fölginger erschienenen „*Historia Ecclesiarum Transsylvanicarum*" über Schiffbaumer, daß man mit seiner Wahl, die Haner den Hermannstädtern anlastet, die Herde Christi dem Wolf überantwortet habe. Mit den Calvinisten unter einer Decke habe Schiffbaumer in der Synode des Jahres 1607 verschiedene falsche Artikel eingebracht, die er den einzelnen Kirchenverbänden aufzuzwingen sich bemühte [29].

In der Tat scheint man der Wahl Schiffbaumers zum Superintendenten mit einigen Mißtrauen begegnet zu sein. Zwei Tage vor der Wahlhandlung in Mediasch ließ die Nationsuniversität der versammelten Synode die dringende Aufforderung zugehen, nur einen Mann zu wählen, der von der Augsburgischen Konfession, wie man sie bislang in den sächsischen Kirchen gelehrt habe, auch nicht um Fingersbreite abgehe [30]. Daß Schiffbaumer dennoch gewählt worden ist, muß in erter Linie seiner hervorragenden theologischen Bildung zugeschrieben werden, es weist aber auch darauf hin, daß der Melanchthonianismus in der sächsischen Kirche Siebenbürgens tiefe Wurzeln hatte und der auf dem Vormarsch befindlichen Orthodoxie das Feld nicht ohne weiteres räumte. Der Synode gegenüber mußte sich der Neugewählte allerdings verpflichten, keine Neuerungen einzuführen und die reine Lehre des Augsburgischen Bekenntnisses von 1530 zu bewahren [31].

Schiffbaumer muß sich wohl mit einem beträchtlichen Teil seiner Geistlichkeit eins gewußt haben, wenn er sich in der Folge an das eingegangene Versprechen nicht voll gehalten hat. Sein Widerstand richtete sich insbesondere gegen die „Confessio Augustana invariata" als die Summe von Glauben und Lehre in der sächsischem Kirche Siebenbürgens, worüber es auf der Synode von 1607 zu erregten Aussprachen gekommen ist [32]. Es liegt auf der gleichen Linie, wenn er schon in den ersten

---

[27] Matthias Miles hat seine Bibliothek dem Gymnasium unter dem Rektorat des Johannes Krempes (1687—1690) testamentarisch vermacht. Vgl. „Korrespondenzblatt des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde", 3, 1880, S. 93 und Joseph Trausch, *Schriftsteller-Lexikon... der Siebenbürger*, Bd. 2, Kronstadt, 1870, S. 428 f.

[28] Darüber Hermann Jekeli, *A.a.O.*, S. 40 nach den Annalen David Hermanns.

[29] *A.a.O.*, S. 311.

[30] Staatsarchiv Sibiu, Archiv der Evang. Kirche A.B. in der S. R. Rumänien, Handschriften, *Codex Pöldner*, S. 281 f.

[31] Ebenda.

[32] Ebenda, S. 296 f. Vgl. Ludwig Binder, *Bekenntnis, Theologie und kirchliches Leben in Siebenbürgen*, Maschinenschrift, 1969, S. 13 f.

Tagen seiner Amtsführung als Bischof den von seinem Vorgänger Unglerus aufgesetzten Ordinationseid, der den Ordinanden in feierlicher Form zur Aufrechterhaltung der Augsburger Konfession verpflichtete, zu einer leeren, nichtssagenden Formel umgestaltete und damit herabwürdigte, ihn damit seiner eigentlichen Bedeutung entkleidend [33]. Die darin zum Ausdruck kommende Mißachtung der Ordination hat ihren Grund in spezifisch schweizerischem religiösem Denken [34].

Als Theologe steht Schiffbaumer somit in der Reihe jener Geistlichen der sächsischen Kirche Siebenbürgens, die bis tief ins 17. Jahrhundert hinein an der vermittelnden melanchthonianischen Richtung der Reformation festhalten und auch die Verbindung zum reformierten Kirchentum nicht aufgeben wollten. Bald als „Philippisten" oder „Kryptocalviner" d.h. geheime Calvinisten gescholten, haben diese Theologen allen engkonfessionellen Abgrenzungen sich entgegengestemmt, so daß sie zum schroffen Luthertum, das seit dem Konkordienwerk allmählich auch auf die sächsische Kirche Siebenbürgens übergriff [35], in scharfen Gegensatz gerieten. Dieser Gegensatz mußte die Kryptocalvinisten naturgemäß immer stärker in das Fahrwasser der Reformierten treiben [36].

Als einen dem Philippismus zugeneigten, von dessen seit dem 17. Jahrhundert als „Gnesiolutheraner" bezeichneten orthodoxen Gegnern durch eine Kluft geschiedenen, für das reformierte Schriftgut ganz offenen Kirchenmann weist Schiffbaumer auch seine Büchersammlung aus.

Während sein Amtsvorgänger Lukas Unglerus [37] und der Sachsengraf Albert Huet [38] ihre Privatbibliotheken auf einen beträchtlichen Grundstock ererbter Bücher aufbauen konnten, hat Schiffbaumer seine eigene, nur Literatur seiner Zeit einschließende ansehnliche Büchersammlung — sie umfaßt, soweit wir sie zu rekonstruieren vermochten, 117 Schrifttitel in 65 Bänden — sozusagen aus wilder Wurzel allein auf sich selbst gestellt zusammengebracht. Bemerkenswert an ihr ist der nahezu

[33] Der Ordinationseid unter dem Superintendenten Lukas Unglerus, den der zu ordinierende Geistliche zu leisten hatte, deckt sich teilweise wortwörtlich mit dem Eid, den die auf der Mediascher Synode vom 1. und 2. Mai 1572 versammelten Geistlichen abzulegen hatten, auf der Unglerus zum Bischof gewählt wurde, vgl. Erich Roth, *Die Reformation in Siebenbürgen, II. Teil: Von Honterus zur Augustana*, Wien-Köln, 1964, S. 113. Er lautete: „Ego ... invoco testem in animam meam deum, patrem, filium et spiritum sanctum me syncere et pure amplecti doctrinam evangelii purae ecclesiae cuius summa comprehensa est in Augustana Confessione, quam deo intente profitebor fideliter, in eaque cupio constanter mori ac vivere. Ita me dues adiuvat. Vocationem habeo a ...". Mit dem Amstantritt Schiffbaumers heißt es nurmehr ganz kurz: „Ego ... habens vocationem a ... manu mea subscripsi". Unter seinem Nachfolger erhält die Ordinationsformel wieder den Charakter einer eidlichen Versicherung: „Ego ... habens vocationem a ... subscribo Augustanae Confessioni ac articuli ecclesiarum Saxonicarum Medieschini anno 1578 in synodo sancitis et a toto universitate receptis et approbatis... "oder„ corde et calamo subscribo nomen meum Augustanae Confessioni...". Zwischen 1627—1635 entfällt wieder die Berufung auf das Augsburger Glaubensbekenntnis. Nach 1651 heißt es dann gleichmäßig „subscribo Confessioni inviolatae (später invariatae) Augustanae, eamque usque ad extremum vitae habitum acriter propugnaturum et defensurum", Staatsarchiv Sibiu, Ordinationsmatrikel Bd. 1, passim.

[34] Erich Roth, *A.a.O.*, S. 87.

[35] Ludwig Binder, *A.a.O.*, S. 12 ff.

[36] Wilhelm Moeller und Gustav Kawerau, *A.a.O.*, S. 288.

[37] Gustav Gündisch, *Über die Bibliothek des Bischofs Lukas Unglerus, a.a.O.*, S. 2 f.

[38] Derselbe, *Die Bibliothek des Sachsengrafen Albert Huet, a.a.O.*, S. 38.

rein theologische Charakter. Humanistische Schriften und Autoren des antiken Erbes, denen man zu dieser Zeit schon in jeder besseren siebenbürgischen Hausbücherei begegnet [39], fehlen hier gänzlich. Lediglich die mathematisch-physikalischen Wissenschaften sind mit einigen Schriften vertreten.

Beim Aufbau seiner Sammlung ist Matthias Schiffbaumer, wie zu zeigen sein wird, ganz planmäßig und zielbewußt vorgegangen. Dadurch daß seine Bücher auf dem Vorderdeckel des Einbandes außer den erwähnten Initialen M S N fast immer auch das Jahr der Anschaffung bzw. des Einbindens aufgepreßt erhalten haben, ist man in diesem Fall in der glücklichen Lage, das Werden dieser Büchersammlung auch nach ihrer zeitlichen Dimension zu übersehen.

Als eine der frühesten Anschaffungen, und gleichsam die ganze Richtung des vorhandenen theologischen Interesses signalisierend erscheint die 1571 bei Hans Lufft in Wittenberg gedruckte und verlegte Schrift: *Endlicher Bericht und Erklärung der Theologen beider Universiteten Leipzig und Wittenberg ... belangend die Lere ... der Augspurgischen Confession* in der die Professoren der beiden Hochschulen ihren Standpunkt als Anhänger des Philippismus rechtfertigten [40]. Ebenfalls noch vor dem Besuch der Universität legt sich Schiffbaumer das als Lehrbuch der protestantischen Dogmatik und Ethik entworfene *Enchiridion theologicum* des dänischen Melanchtonianers Niels Hemmingsen zu, der 1579 seiner Professur in Kopenhagen als Kryptocalvinist enthoben wurde [41]. Im gleichen Jahr erscheint unter seinen Büchern auch des gleichen Hemmingsen 1568 in Leipzig erschienene Einführung in den pfarrerlichen Dienst *Pastor sive pastoris optimus vivendi et agendique modus.* Im ersten Jahr seines Studienaufenthaltes in Deutschland erwirbt Schiffbaumer als Einleitung in das Studium der Theologie gleich vier Werke des Marburger Professors Andreas Hyperius, eines Flamen aus Ypern, der als „Begründer der praktischen Theologie" gilt [42]. Darunter befindet sich seine Predigtlehre *De formandis concionibus sacris* in einem Baseler Neudruck aus 1573 (Erstdruck 1553), eine Abhandlung darüber, wie man Theologie studiert und eine weitere über das tägliche Bibellesen und Meditieren. Sehr aufschlußreich für seine geistige Haltung und Einstellung ist, daß sich Schiffbaumer gleich im ersten Studienjahr auch des Glogauer Arztes und Philippisten Joachim Cureus „Exegesis perspicua" über die Abendmahlsstreitigkeiten der Zeit anschafft. Es ist dies jene Schrift, die — zunächst nur als Handschrift kreisend, nach dem Tode des Verfassers von dem Verleger Vögelin in Leipzig herausgegeben — mit ihrem dem Calvinismus angenäherten Abendmahlsverständnis den Untergang des Kryptocalvinismus im kursächsischen Wittenberg auslösen sollte [43]. Insgesamt hat Schiffbaumer 1578 vierzehn Bücher erworben, darunter wären noch zu erwähnen Calvins Erklärungen zu den 12 klei-

---

[39] Gustav Gündisch, *Was Bücher mitteilen*, in: „Neuer Weg" vom 31. März 1973, S. 3 f.

[40] Diese Rechtfertigung war an die Adresse der lutherischen Fakultät in Jena gerichtet, vgl. *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, Bd. 15, Leipzig, 1904, S. 327.

[41] Moeller-Kawerau, *A.a.O.*, S. 292 Anm. 1.

[42] Fr. W. Kantzenbach, *Orthodoxie und Pietismus*, Gütersloh, 1966, S. 52.

[43] *Die Bekenntnisschriften der evangelisch-lutherischen Kirche*, 6. Aufl., Göttingen, 1967, S. XXXVI.

nen Propheten in einer Genfer Ausgabe aus 1567 sowie eine Auswahl seiner Briefe, von Theodor Beza eine Erläuterung des Galaterbriefes und schließlich einige Schriften des im Vordergrund des dogmatischen Kampfes gegen das strenge Luthertum stehenden Calviners Lambert Daneau (Danaeus)[44]. Von Altlutheranern ist unter den Autoren dieses Jahres lediglich der als Freund und Parteigänger des Flacius Illyricus bekannte Johannes Wigand, Mitarbeiter an den *Magdeburger Centurien* vertreten[45]. Die Anschaffungen des Jahres 1578 schließt das kurz vorher in der Henrikpetrinischen Druckerei zu Basel in einer Neuausgabe erschienene griechisch-lateinische Wörterbuch der reformierten Theologen G. Budäus, J. Tossanus, H. Junius u.a. in Großformat ab.

Den größten Zuwachs verzeichnete Schiffbaumers Bücherei im Jahre 1579, seinem zweiten Studienjahr, in dem er nicht weniger als 49 theologische Schriften erwirbt u.zw. fast ausschließlich von Autoren kryptocalvinischer und reformierter Glaubenshaltung; unter den Schweizern sowohl solche Züricher, wie solche Genfer Richtung. Man wird wohl kaum fehlgehen wenn man diese großen Bücheranschaffungen innerhalb eines so kurzen Zeitraumes mit dem Stipendium in Zusammenhang bringt, das Schiffbaumer im gleichen Jahr, wie erwähnt, von der Sächsischen Nationsuniversität zugesprochen wurde. Da die Bücher noch hoch im Preis waren — Calvins Vorlesungen über die 12 kleinen Propheten kosteten ihn z.B. anderthalb Gulden und des Philipp Mornaeus, „*De veritate religionis christianae*" einen Gulden und 75 Denare — muß Schiffbaumer seinen Lebensunterhalt, für den der Vater bei dem nun schon über Dreißigjährigen nicht mehr selber aufgekommen sein wird, anderweitig, etwas durch Stundengeben bestritten haben.

Unter den Autoren der von ihm 1579 erworbenen Bücher stehen im Vordergrund die Züricher Theologen Heinrich Bullinger, dessen Nachfolger im Amt des Antistes Rudolf Gualther, der Schwiegersohn Zwinglis, dann Ludwig Lavater, Josias Simler, Wilhelm Stuck, Benedikt Thalmann und schließlich der Italiener Petrus Martyr Vermigli, der nach bewegtem Wanderleben zuletzt in Zürich eine Zuflucht gefunden hatte: Gualther und Lavater besonders mit homiletischen Arbeiten, der Erste zum Neuen, der Andere zum Alten Testament, Simler und Stuck mit Biographien von Bullinger, Konrad Gesner und Simler sowie mit kirchlichen Kontroversschriften; dazu der Berner Professor Benedikt Aretius mit methodologischen Abhandlungen im Bereich der Theologie.

An zweiter Stelle kommen Werke von Professoren der 1559 reformiert gewordenen Universität Heidelberg, die nach einer vorübergehenden Restaurations des Luthertums am Ort, in der vom Pfalzgrafen Johann Kasimir in Neustadt a.d. Weinstraße errichteten Akademie ihre Fortsetzung fand, wo sie für kurze Zeit weitreichende Bedeutung erlangte[46], auch Dillenburg und Herborn sind in diesem Zusammenhang zu nennen. Von den aus der ganzen protestantischen Welt sich hier sammelnden Gelehr-

[44] Über Daneau vgl. *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, Bd. 4, Leipzig, 1898, S. 440 f.; *Lexikon für Theologie und Kirche*, Bd. 3, Freiburg, 1959, Sp. 148.

[45] Über Wigand außer *Realencyklopädie...*, Bd. 21, S. 270 ff. auch Moeller-Kawerau, *A.a.O.*, S. 286 f. und Heinrich Hermelink, *A.a.O.*, S. 139.

[46] Darüber Kantzenbach, *A.a.O.*, S. 14 und Hermelink, *A.a.O.*, S. 231.

ten besitzt Schiffbaumer Werke von Peter Boquinus, Johannes Candidus, Thomas Erastus, Gaspar Olevianus, Christoph Pezel, Daniel Tossanus sowie von dem meist unter wechselnden Pseudonymen veröffentlichenden Nürnberger Kryptocalvinisten Christoph Herdesianus.

Unter den Autoren, denen Schiffbaumer 1579 seine Aufmerksamkeit widmete, sind von den Genfern außer Calvin noch dessen Nachfolger Theodor-Beza mit vier Schriften vertreten, darunter eine Stellungnahme gegen die Ubiquität sowie eine gegen die Lutheraner Jakob Andreae und Nikolaus Selnecker, beide Theologen der Konkordienformel, gerichtete Streitschrift, und der bedeutende Lambert Daneau; letzterer ebenfalls Daneau mit einer polemischen Abhandlung gegen Selnecker, einem Traktat über die Freundschaft in ihrem christlichen Verständnis und mit von ihm besorgten Ausgaben von Augustins *Enchiridion christianae religionis* (1575) und dessen *Liber de haeresibus* (1576).

Für die systematische Art, in der Schiffbaumer beim Aufbau seiner Bibliothek vorgegangen ist, legen auch die Standardwerke der theologischen Literatur unter seinen Büchern Zeugnis ab. An erster Stelle steht hier vielleicht des Tübinger Professors Jakob Heerbrand „*Compendium theologiae*" (1573), eines der verbreitetsten Kompendien der lutherischen Kirche [47] in einem Leipziger Nachdruck aus 1579, ein Werk das für die theologische Ausrichtung des späteren Luthertums von Bedeutung war. Als bahnbrechend für Probleme der Exegese des Alten Testaments gelten des Franz Junius „*Parallela sacra*", eines Schülers Calvins, Professor in Heidelberg und später in Leiden [48]. „Enzyklopädischen" Charakter schreibt man dem Werk des Hyperius *De ratione studii theologici* aus 1572 zu [49].

Zu solchen Spitzenwerken der theologischen Literatur des späteren 16. Jahrhunderts darf man wohl auch Melanchtons *Examen theologicum* in der Bearbeitung des Kryptocalviners Christoph Pezel, Bullingers *Compendium christianae religionis* und Hemmingsens *Syntagma* zählen.

Die Theologie des Spätluthertums aus dem Jahrhundert der Reformation ist in Schiffbaumers Bücherei nur schwach vertreten. Die Namen Johannes Wigand und Jakob Heerbrand sind schon gefallen. Neben ihnen verdienen lediglich etwa noch Jakob Andreae und Nikolaus Selnecker, beide Theologen der Konkordienformel (1580), hervorgehoben zu werden. Bei ihnen allen handelt es sich um Ireniker, die zwischen den auseinanderstrebenden Teilen des Protestantismus zu vermitteln suchten und das Konkordienwerk als ein Mittel zur Einigung aufgefaßt haben. Bezeichnenderweise ist Selneckers Darlegung darüber *Examen recitationum de libro concordiae* gerade in dem kryptocalvinischen Neustadt a.d. Weinstraße erschienen. Eine weitere Schiffbaumer interessierende Arbeit Selneckers befaßt sich mit dem Verfahren bei Ordinationen in den Kirchen der Augsburgischen Konfession (1579). Von Andreae liegt die kurz vor Schiffbaumers Erscheinen in Wittenberg im Druck herausgekommene

---

[47] Carl Heinz Ratschow, *Lutherische Dogmatik zwischen Reformation und Aufklärung*, Gütersloh, 1964, Teil I, S. 16 und 24.

[48] Hermelink, *A.a.O.*, S. 217.

[49] *Realencyklopädie* u.s.w., Bd. 8, Leipzig, 1900, S. 504.

Oratio de instauratione studii theologici in Academia Witebergensi vor, die hinter den dortigen Philippismus zunächst einen Schlußtrich setzte[50].

Vom Inhalt her lassen sich im Gesamtbild von Schiffbaumers Bibliothek unschwer zwei Grundthemen erkennen, die ihn ganz stark bewegt haben müssen. Die Abendmahlslehre in ihrem unterschiedlichen Verständnis und die vom lutherischen Johannes Brenz in Stuttgart hochgespielte Auffassung von der Ubiquität der Person Christi, eine Auffassung, die im Lager der reformierten Theologie auf heftige Ablehnung stieß. Es sind die Probleme, an denen sich letztlich die Geister des europäischen Protestantismus geschieden haben. Zu beiden in sich engverbundenen Fragenkreisen hat sich Schiffbaumer beachtliche Aussagen verschafft. Nicht weniger als dreizehn Abhandlungen sind allein der Abendmahlslehre gewidmet, darunter fast ausschließlich von Autoren des reformierten oder ihm nahestehenden Lagers wie Benedikt Aretius, Boquinus, Candidus, Cureus, Herdesianus, Pezel, Thalmann und Tossanus. Polemisch befassen sich mit der Frage der Ubiquität in insgesamt 7 Schriften Beza, Franciscus Hottomanus (Palmerius), Simler, Thalmann, Vermigli sowie ein ungezeichneter Lausanner Traktat aus 1567. Auch zu diesen für die protestantische Theologie der Zeit entscheidenden Fragen hat Schiffbaumer demnach in weitestem Ausmaß kryptocalvinisches und reformiertes Schriftgut herangezogen. Dabei ist noch zu bedenken, daß der Philippismus gerade auf diesem Gebiet dem Calvinismus sehr nahegerückt war[51]. Als aufschlußreich für die Zusammensetzung von Matthias Schiffbaumers mag noch angemerkt werden, daß auch er, wie sein Amtsvorgänger Lukas Unglerus von Frans Titelmans, dem 1537 verstorbenen Kapuziner scholastischer Tradition aus den Niederlanden zwei philosophische Werke besessen hat[52], darunter das *Compendium philosophiae naturalis* in einer späteren, Antwerpener Ausgabe von 1570.

Auf Druckorte verteilt ergibt sich für die rein theologischen Schriften aus Schiffbaumers Bücherei, die eine eigene Betrachtung verdienen, folgende Statistik: Zürich 22 Drücke, Basel 8, Genf 16, Lausanne 7, Heidelberg 11, Neustadt 5, Herborn 2, Wittenberg 11 (darunter mehrere philippistische Autoren), Leipzig 5. Die übrigen Druckorte bleiben mehr vereinzelt und sind neutraler. Auch in dieser Sicht demnach ein Übergewicht von Orten, wo vornehmlich kryptocalvinische und reformierte Gelehrte zu Wort kamen.

Seine Bücher hat Schiffbaumer vielfach zu Colligata zusamengefaßt und sorgfältig einbinden lassen. Die Einbanddeckel waren in der Regel aus Holz und lederbezogen. Pappdeckel hat er—anders als Unglerus und Huet—niemals verwendet. Das Leder der Einbände ist in Renaissancemanier durch Blindpressung verziert, wobei für das Mittelfeld Platten mit Bildnissen oder allegorischen Figuren verwendet sind, während die verbleibende Fläche mittels Rollen mit geometrischen, pflanzlichen

---

[50] Über den Philippismus in Sachsen, seinen Sturz 1574, sein vorübergehendes Wiederaufleben nach dem Tod des Kurfürsten August (1586) und seinen endgültigen Untergang mit dem Sturz des Kanzlers Nikolaus Krell 1592 vgl. Moeller-Kawerau, *A.a.O.*, S. 297.

[51] Moeller-Kawerau, *A.a.O.*, S. 288 und 296.

[52] Lukas Unglerus hat Titelmans Kompendium der Naturphilosophie sowie dessen Dialektik in Ausgaben von 1543 besessen.

oder figürlichen Motiven ausgefüllt[53]. Immer ist bei Schiffbaumers Büchern wie erwähnt, auch das Besitzermonogramm mit der Jahreszahl eingepreßt auch bei den weniger häufigen Bucheinbänden, für die nur ein sonst ganz schmuckloser, meist grüngehaltener Pergamentumschlag verwendet wird. Die Einbände der während der Studienzeit angeschafften Bücher Schiffbaumers weisen auffallend oft (14) eine Mittelplatte auf, die von zwei Gestalten, Mann und Frau, unter einer Stadtansicht ausgefüllt ist, darüber Gottvater in den Wolken. Andere Platten zeigen das Motiv der Kreuzigung (3), das Bild Luthers (3), eine weibliche Gestalt mit je einer Fackel in den Händen (2), das Salomonische Urteil, die Justitia, pflanzengeometrische Figuren u.a. Als Stempelschneider zeichnet häufiger der Monogrammist H C, mitunter erscheinen auch die Namen der Graveure Georg Hamm und J. Bernutz[54].

Die Bücherei des Matthias Schiffbaumer sagt in ihrem geschlossenen Aufbau über die theologische Bildung und Ausrichtung dieses vierten Bischofs der sächsischen Kirche Siebenbürgens weit aus, als man aus der früheren Literatur, etwa bei Fr. Teutsch und H. Jekeli entnehmen kann. Das Wissen um sie erscheint geeignet, das, was in jüngster Zeit über Theologie und Bekenntnisbildung in dieser Kirche im 16. und beginnenden 17. Jahrhundert erforscht worden ist, zu stützen und dafür neue Bausteine zu liefern[55].

ANHANG

1. *Ablehnung*, Endliche — der Theologischen Fakultet zu Witenberg. Einrede wider die fürstlich Anhältische christliche Kirchenreformation. Zerbst, Bonaventura Schmidts Erben 1598, 8°. Signatur V.I, 804.

2. *Andreae* Jakob, Oratio de instauratione studii theologici. Wittenberg, Matthaeus Welack 1577, 8°. Unter der Signatur Tr. XVI/210 beigebunden zu Nr. 97.

3. *Aretius* Benedikt, Examen theologicum, brevi et perspicua methodo conscriptum. Lausanne, Franciscus le Preux 1578, 8°. Signatur V.I, 654.

4. *Aretius* Benedikt, Sermones tres de coena domini. Lausanne, Franciscus le Preux, 8°. Unter der Signatur V.I, 655 beigebunden zu Nr. 3.

5. *Articuli* de coena dominica ministris ecclesiarum et scholarum Marchiticarum mandato ac iussu illustrissimi principis ac domini D. Joannis Georgii, marchionis Brandeburgensi .... o. O., o. D. 1576, Quart. Unter der Signatur V.II, 268 beigebunden zu Nr. 92.

6. *Augustinus* Aurelius, Enchiridion ad Laurentium sive summa et praecipua totius christianae religionis capita. Liber multis mendis et glossematis... et commentariis illustratus, per Lambertum Danaeum. Genf, Eustachius Vignon 1575, 8 . Signatur V.I, 462.

7. *Augustinus* Aurelius, Liber de haeresibus ad quodvultdeum. Lamberti Danaei opera emendatus et commentariis illustratus... Genf, Eustachius Vignon 1576, 16°. Signatur V.I, 152.

8. *Augustinus* Aurelius, Liber de haeresibus ad quodvultdeum. Lamberti Danaei opera emendatus et commentariis illustratus, a quo eodem addita sunt haereses ab urbe condita ad

---

[53] Näheres über den Bucheinband der Renaissance bei Fritz Funke, *Buchkunde*, Leipzig, 1969, S. 286 f.

[54] Für gütig gewährte Einsichtnahme in den in Arbeit befindlichen Katalog der in der Bibliothek des Brukenthalmuseums befindlichen Werke, haben wir deren Leiterin, Frau Doina Nägler, zu danken. Dieser Dank gilt auch allen mit dem Heraussuchen der Bücher beschäftigten Angestellten.

[55] Vgl. jetzt Ludwig Binder, *Theologie und Bekenntnis in der evangelischen Kirche Siebenbürgens von 1570—1630*, in: „Kirchliche Blätter", 4 (42), 1976, Nr. 1—4.

constitutum Papismum et Mahumetismum etiam eaeque hic erant ab Augustino praetermissa. Genf, Eustachius Vignon Erben 1595, 16°. Signatur V.I, 1306.

9. *Bericht*, Endlicher — und Erklärung der Theologen beider Universiteten Leipzig und Wittenberg... belangend die Lere... der Augspurgischen Confession... Wittenberg, Hans Lufft 1571, Quart. Signatur V.II, 379.

10. *Beza* Theodor, Quaestionum et responsionum christianorum libellus. In quo praecipuae christianae religionis capita... proponuntur. Editio tertia. (Genf), J. Crispinus 1571, 8°. Signatur V.I, 182.

11. *Beza* Theodor, In epistolam d. Pauli apost. ad Galatas notae ex concionibus Gasparis Oleviani excerptae. Genf, Eustachius Vignon 1578, 8°. Unter der Signatur V.I, 1488 beigebunden zu Nr. 31.

12. *(Beza* Theodor), De corporis Christi omnipraesentia sive ubiquitate. Theologorum quorundam Germanorum sententia in novo ipsorum doctrinae christianae corpore comprehensa. Cum eiusdem modesta et christiana refutatione. Genf, o.D. 1578, 16°. Signatur V.I, 1342.

13. *Beza* Theodor, De peste quaestiones duae explicatae: una sitne contagiosa; altera an et quatenus sit christianis per secessionem vitanda. Genf, Eustachius Vignon 1579, 16°. Unter der Signatur V.I, 1348 beigebunden zu Nr. 12.

14. *Beza* Theodor, Ad repetitas Jacobi Andreae et Nicolai Selneceri calumnias responsio. Ad omnes ecclesias sanctum dei Evangelium in Augustana Confessione professas. Genf,Eustachius Vignon 1578, 16°. Unter der Signatur V.I, 1343 beigebunden zu Nr. 12.

15. *Beza* Theodor, De veris et visibilibus ecclesiae catholicae notis tractatio. Genf, Eustachius Vignon 1578, 16°. Unter der Signatur V.I, 1347 beigebunden zu Nr. 12.

16. *Boquin*us Petrus, Brevis notatio praecipuarum causarum diuturnitatis de controversia caenae domini. Heidelberg, Johannes Maier 1576, 6[1]. Unter der Signatur V.I, 1805 beigebunden zu Nr. 54.

17. *Boquin*us Petrus, Brevis notatio praecipuarum causarum diuturnitatis controversiae de coena domini. Neustadt, Matthäus Harnisch 1582, 16°. Im Explicit: Excudebat Heidelberg, Johannes Maier impensis M. Harnisch 1576. Unter der Signatur V.I, 171 beigebunden zu Nr. 81.

18. *Budae*us *G.*, *Tusan*us *I.*, *Juni*us *H.* u.a., Lexikon Ellaenorum maikon hoc est Dictionarium graecolatinum. Basel, Officina Henricpetrina 1577, Fol. Signatur V.III, 900.

19. *Bullinger* Heinrich, Ad d. Jacobi Andreae suggestionem responsio. o.O., o.D., o.J. Unter der Signatur V.I, 1470 beigebunden zu Nr. 90.

20. *Bullinger* Heinrich, Compendium christianae religionis, decem libris comprehensum. Zürich, Christoph Froschauer 1569, 16°. Unter der Signatur V.I, 1200 beigebunden zu Nr. 102.

21. *Calvin* Johannes, Epistolarum et responsorum editio secunda. Eiusdem J. Calvini vita a Theodoro Beza descripta. Genf, Franciscus le Preux 1576, 16°. Signatur V. I., 1504.

22. *Calvin* Johannes, Praelectiones in duodecim prophetas (quos vocant) minores. Genf, Johannes Crispinus 1567, Fol. Signatur V.III, 478.

23. *Candid*us Johannes, De coena domini veritas catholica. In gratiam studiosae iuventutis methodice tractata. Heidelberg, Johannes Maier o. Jahr, 8°. Unter der Signatur V.I, 1807 beigebunden zu Nr. 54.

24. *Carolin*us P(etrus), Brevis, erudita et perspicua explicatio orthodoxae fidei de uno vero deo, patre, filio et spiritu sancto adversus blasphemos Georgii Blandratae et Francisci Davidis errores libris duobus comprehensa. Wittenberg, Clemens Schleich et Antonius Schoene 1571, 16°. Signatur V.I, 622.

25. *Codoman*us Laurencius, Annales sacrae scripturae ita concinnati, ut historiae veteris ac novi testamenti, item origo Olympiadum et urbis Romae iustam in annis mundi sedem habeant. His accomodatae sunt insigniores ethnicorum historiae. Wittenberg, Matthaeus Welack 1591, 8°. Signatur V.I, 2675.

26. *Collado* Nicolaus, Jesus Nazarenus sive explicatio loci in sancto d.n. Jesu Christi evangelium secundum Matthaeum cap. 2, V. 23. Lausanne, Franciscus le Preux 1577, 8°. Unter der Signatur V.I, 2552 beigebunden zu Nr. 52.

27. *Confessio* fidei theologorum et ministrorum Heidelbergensium de uno illo vero Deo et tribus in eodem personis, de duabus in una persona Christi naturis, deque sacra domini nostri Jesu Christi coena. Heidelberg, o.D. o.J, 8°. Unter der Signatur V.I, 1806 beigebunden zu Nr. 54.

28. *Cureus* Joachim, Exegesis perspicua et ferme integra controversiae de sacra coena, scripta ut privatim conscientias piorum erudiat et subiecta iudicio sociorum confessionis Augustanae... Heidelberg, Johannes Maier 1575, 16°. Signatur V.I, 1404.

29. *Danaeus* Lambertus, Antiosiander sive apologia christiana simul et necessaria... Genf, Eustachius Vignon Erben 1580, 8 . Unter der Signatur V.I, 2562 beigebunden zu Nr. 107.

30. *Danaeus* Lambert, De veneficis quos olim sortilecos nunc autem vulgo sortiarios vocant, dialogus. Genf, Eustachius Vignon 1581, 16°. Unter der Signatur V.I, 1307 beigebunden zu Nr. 8.

31. *Danaeus* Lambert, Elenchi haereticorum ubi facili et singulari methodo explicatur, qua ratione haereticorum paralogismi deprehendi et solvi possint. Genf, Eustachius Vignon 1573, 8°. Signatur V.I, 1487.

32. *Danaeus* Lambert, Ad Nicolai Selnecceri librum, qui inscribitur necessaria et brevis repetitio in quo exegesis Saxonica oppugnatur, brevis, medosta et necessaria... responsio. Genf, Eustachius Vignon 1579, 16°. Unter der Signatur V.I, 1345 beigebunden zu Nr. 12.

33. *Danaeus* Lambert, Tractatus duo : Primus de amicitia christiana. Secundus de ludo aleae. Genf, Eustachius Vignon 1579, 16°. Unter der Signatur V.I, 1349 beigebunden zu Nr. 12.

34. *Eberus* Paulus, Calendarium historicum. Wittenberg, Johannes Crato 1579, Quart. Signatur V.I, 546.

35. *Erastus* Thomas, Repetitio disputationis de lamiis seu strigibus. In qua plene, solide et perspicue de arte earum potestate itemque poena disceptetur. Basel, Petrus Perna (1578), 16°. Unter der Signatur V.I, 1188 beigebunden zu Nr. 105.

36. *Feuguereius* Wilhelm, Propheticae et apostolicae id est totius divinae ac canonicae scripturae thesaurus, in locos communes rerum, dogmatum suis divinis exemplis illustratorum et phraseon scripturae familiarium ordine alphabetico digestus. Ex Augustini Marlorati adversiis... Lausanne, Franciscus le Preux 1575, 8°. Zwei Bände. Signatur V.I, 821.

37. *Fragstück*, Christliche — von der Unterschied der zweiten Artickel des Apostolischen Glaubensbekenntnis... Gestellet durch die Theologen in der Universitet Wittenberg. Dresden, Matthäus Stöckel und Gimel Bergen 1572, Quart. Unter der Signatur V.II, 381 beigebunden zu Nr. 9.

38. *Garcaeus* Johannes, Meteorologia conscripta. Additae sunt tabellae, quae totam meteorum doctrinam complectuntur. Et exempla historica... illustrata... Wittenberg, Johannes Schwertel 1578, 8°. Signatur V.I, 1801.

39. *Gemma* Frisius, Arithmeticae practicae methodus facilis. Leipzig, Johannes Rhamba 1575, 16°. Unter der Signatur V.I, 2332 beigebunden zu Nr. 87.

40. *Gualtherus* Rudolf, in Evangelium Jesu Christi secundum Lucam homiliae CCXV. Editio secunda. Zürich, Christoph Froschauer 1573, Fol. Signatur V.III, 326.

41. *Gualtherus* Rudolf, In Evangelium secundum Jesu Christi Ioannem homiliae CLXXX. Zürich, Chr. Froschauer 1575, Fol. Signatur V.III, 495.

42. *Gualtherus* Rudolf, In d. Pauli apostoli epistolam ad Galatas homiliae LXI. Zürich, Chr. Froschauer 1576, Fol. Unter der Signatur V. III, 496 beigebunden zu Nr. 41.

43. *Gualtherus* Rudolf, De incarnatione veri et aeterni filii dei domini et servatoris nostri Jesu Christi homiliae sex. Zürich, Chr. Froschauer 1572, 16°. Signatur V.I, 1231.

44. *Gualtherus* Rudolf, In d. Pauli apostoli epistolam ad Romanos homiliae. Editio altera. Zürich, Chr. Froschauer 1572, Fol. Signatur V.III, 662.

45. *Gualtherus* Rudolf, In priorem d. Pauli apostoli ad Corinthios epistolam homiliae. Zürich, Chr. Froschauer 1578, Fol. Unter der Signatur V.III, 663 beigebunden zu Nr. 44.

46. *Gualtherus* Rudolf, In posteriorem d. Pauli apostoli epistolam ad Corinthios homiliae. Zürich, Chr. Froschauer 1578, Fol. Unter der Signatur V.III, 664 beigebunden zu Nr. 44.

47. *Heerbrand* Jakob, Apologia explicationis causarum cur cum Gregorio a Valanetia Hispano, Jesuita Ingolstad de hominum mortuorum, statuarum imaginum et adoratione etc. Tübingen, Alexander Hock 1581, 8°. Unter der Signatur V.I, 881 beigebunden zu Nr. 88.

48. *Heerbrand* Jakob, Compendium theologiae. Nunc passi auctum et methodi quaestionibus tractatum. Leipzig, Johannes Rhamba 1579, 8°. Signatur V.I, 432.

49. *Hemmingius* Nicolaus, Enchiridion theologicum praecipua verae religionis capita breviter et simpliciter explicata continens. Leipzig, Ernst Vögelin 1568, 16 . Unter der Signatur V.I, 1932 beigebunden zu Nr. 51.

50. *Hemmingius* Nicolaus, Libellus de coniugio, repudio et divortio. Leipzig, Johannes Steinmann 1579, 16°. Unter der Signatur V.I, 1187 beigebunden zu Nr. 105.

51. *Hemmingius* Nicolaus, Pastor sive pastoris optimus vivendi agendique modus. Leipzig, Andreas Schneider 1574, 16°. Signatur V.I, 1931.

52. *Hemmingius* Nicolaus, Syntagma institutionum christianarum perspicuis assertionibus ex doctrina prophetica et apostolica congestis. Genf, Eustachius Vignon 1578, 8°. Signatur V.I, 2551.

53. *Hessiander* Christian (= Herdesianus Christoph), De communicatione et vivifica virtute carnis Christi perpetua Cyrilli adeoque Ephesini concilii sententia explicata et restituta. Contra recentes horum temporum opiniones. Heidelberg, Matthaeus Harnisch 1574, 16°. Unter der Signatur V.I, 656 beigebunden zu Nr. 3.

54. *Hessiander* Christian (=Herdesianus Christoph), Refutatio dogmatis de fictitia carnis Christi omnipraesentia et reali idiomatum in ipsis naturis communicatione ex verbo dei et perpetuo ecclesiae adversus Nestorium et Eutychetem consensu. Cum Theodori Bezae Vezelii praefatione. Heidelberg, Johannes Maier 1576, 8°. Signatur V. I., 1804.

55. *Hyperius* Andreas, De formandis concionibus sacris, seu de interpretatione Scripturarum populari libri II. Basel, Oporinus 1573, 16°. Unter der Signatur V.I, 1285 beigebunden zu Nr. 112.

56. *Hyperius* Andreas, Methodi theologiae sive praccipuorum christianae religionis locorum communium libri tres. Basel, Oporinus 1574, Quart. Signatur V.II, 434.

57. *Hyperius* Andreas, De sacra scripturae lectione ac meditatione quotidiana... libri II. Basel, Oporinus 1569, 16°. Unter der Signatur V.I, 1284 beigebunden zu Nr. 112.

58. *Hyperius* Andreas, De theologo seu de ratione studii theologici libri IIII. Basel, Oporinus 1572, 8°. Signatur V.I, 423.

59. *Hyrserus* Georgius, Elegeion in quo inter caetera vera domini nostri Jesu Christi, Dei et Mariae semper virginis filii maiestas asseritur. Wittenberg, Clemens Schleich 1580, 8°. Unter der Signatur Tr. XVI/212 beigebunden zu Nr. 97.

60. *Junius* Franciscus, Sacrorum parallelorum locorum libri tres. Heidelberg, o.D. 1588, Quart. Signatur Unter der V.II, 384 beigebunden zu Nr. 61.

61. *Junius* Franciscus, Protoktisia seu creationis a deo factae et in ea prioris Adami ex creatione integri et ex lapsu corrupti historia. Heidelberg, o.D. 1589, Quart. Signatur V.II, 383.

62. *Kitlitz* Johannes a, De vera communione corporis et sanguinis domini nostri Jesu Christi, qua vere credentes in coena mystica fruuntur. o. O.,o.D. o.J., 16°. Unter der Signatur V.I, 657 beigebunden zu Nr. 3.

63. *Lavater* Ludwig, In librum Josue... homiliae LXXIII. Zürich, Chr. Froschauer 1576, Fol. Signatur V.III, 537.

64. *Lavater* Ludwig, In libros paralipomenon sive chronicorum commentarius. Zürich, Chr. Froschauer 1573 Fol. Unter der Signatur V.I, 539 beigebunden zu Nr. 63.

65. *Lavater* Ludwig, Liber Ruth. Homiliis XXVIII expositus. Zürich, Chr. Froschauer 1578, 16°. Unter der Signatur V.I, 1201 beigebunden zu Nr. 102.

66. *Lavater* Ludwig, In librum proverbiorum sive sententiarum Solomonis regis sapientissimi commentarii. Zürich, Chr. Froschauer 1572, Fol. Unter der Signatur V.I, 540 beigebunden zu Nr. 63.

67. *Lemnius* Levinus, De miraculis occultis naturae libri IIII. Antwerpen, Christoph Plantinus 1574, 8 . Signatur V.I, 438.

68. *Lossius* Lucas, Arithmetices eromata puerilia in quibus sex species huius utilissimae artis et regula, quam vocant Detri breviter et perspicue traduntur. Magdeburg, Wilhelm Ross 1577, 16°. Unter der Signatur V.I, 2333 beigebunden zu Nr. 87.

69. *Luther* Martin. Das Newe Testament Deutsch. Wittenberg, Zacharias Lehman 1589, 8°. Signatur V.I, 812. Mit eigenhändiger Namenszeichnung Schiffbaumers und handschriftlichem „Gebet wider dern Erbfaindt..."

70. *Malescot* Stephan, Iuris divini ac verae theologiae adversus Jesuitarum personatae ac simulatae religionis catechesim. Paris, Dionysius Valesius 1567, 8°. Unter der Signatur V.I, 659 beigebunden zu Nr. 3.

71. *Melanchthon* Philipp, Examen theologicum. Cum explicationibus eiusdem examinis accomodatis ad usum iuventutis scholasticae. Ex prelectionibus Christophori Pezelii exceptis Editio altera. Neustadt, Matthaeus Harnisch 1589, 8°. Signatur V.I, 700.

72. *Melanchthon* Philipp, Elementorum rhetorices libri duo. Martini Crusii quaestionibus et scholiis explicati in academia Tybingensi. Basel, Oporinus 1574, 8°. Signatur V.I, 1362.

73. *Melanchthon* Philipp, Epistolarum liber primus. Editus a Caspare Peucero. Wittenberg, Clemens Schleich und Antonius Schöne 1570, 8°. Signatur V.I, 1608.

74. *Melanchthon* Philipp, Alter libellus epistolarum. Wittenberg, Johannes Crato 1574, 8°. Unter der Signatur V.I, 1608 a beigebunden zu Nr. 73.

75. *Mornaeus* Philipp, De veritate religionis christianae liber. Adversus atheos, Epicureos, ethnicos, Judaeos, Mahumedistas et ceteros infideles. Leiden, officina Plantiana 1587, 8°. Signatur V.I, 179.

76. *Nesekius* Nathanael, Adversus sacramentariorum errorem pro vera Christi praesentia in coena domini homiliae duae. Theopholi (?), o.D. 1574, 16°. Unter der Signatur V.I, 1346 zu Nr. 12.

77. *Nucelius* Georgius, Elegia de excidio Hierosolymorum et totius gentis Judaicae eversione duce Tito, Vespasiano filio. Wittenberg, Johannes Schwertel 1579, 8°. Unter der Signatur Tr. XVI/212 beigebunden zu Nr. 97.

78. *Olevianus* Gaspar, Expositio symboli apostolici sive articularum fidei desumpta ex concionibus catecheticis... Frankfurt, Andreas Wechell 1576, 8°. Unter der Signatur V.I, 1489 beigebunden zu Nr. 31.

79. *Orationes*, epitaphia et scripta, quae edita sunt de morte Philippi Melanthonis omnia cum narratione exponente, quo fine vitam in terris suam clauserit, una cum praecedentium proxime dierum et totius morbi... brevi descriptione. Wittenberg, Johannes Crato 1561 (im Explicit 1562), 16°. Signatur V.I, 352.

80. *Pacificus* Herman (=Herdesianus Christoph), Simplex et dilucida expositio, quae ratione controversiae de coena domini orta facile cognosci et componi posset. Frankenthal, o.D. 1578, 16°. Unter der Signatur V.I, 658 beigebunden zu Nr. 3.

81. *Pareus* David, Libri duo : I. Calvinus orthodoxus de sacrosancta trinitate et de aeterna Christi divinitate. II. Solida expositio XXXIIX difficilimorum scripturae locorum et oraculorum et de recta ratione applicandi oracula prophetica ad Christum oppositi pseudocalvini iudaizanti. Heidelberg, Johannes Maier 1576, 16°. Signatur V.I, 170.

82. *Peucer* Caspar, Commentarius de praecipuis generibus divinatorum. Wittenberg, Johannes Schwertel 1576, 16°. Signatur V.I, 2116.

83. *Person*, Von der — vnd Menschwerdung vnsers Herrn Jhesu Christi, der waren christlichen Kirchen Grundfest. Wider die newen Marcionisten etc. Wittenberg, o. D. 1572, Quart. Unter der Signatur V.II, 380 beigebunden zu Nr. 9.

84. *Pezelius* Christoph, De sacrosancta coena domini tractatus, propositus in schola Bremensi, in explicatione theologici Philippi Melanchthon...o. Ort, o.D. 1590, 16°. Signatur V.I, 1769.

85. *Pezelius* Christoph, Examinis theologici Philippi Melanthonis una cum explicationibus exceptis in schola Bremensi ex prelectionibus Ch. Pezelii pars secunda. Editio altera. Neustadt, Matthias Harnisch 1589, 8°. Signatur V.I, 1955.

86. (*Praetorius* Abdias), Armeniorum de trinitate et filio dei Christo Jesu confessio. Wittenberg, Johannes Schwertel 1570, 8°. Signatur V.I, 692.

87. *Schönborn* Bartholomäus, Computus atsronomicus in quo praecipuarum partium temporis descriptiones a motu coelestium corporum deductae et cum forma calendarii usitata exponuntur. Wittenberg, Johannes Crato 1579, 16°. Signatur V.I, 2331.

88. *Selneccer* Nicolaus, Examen recitationum de libro concordiae. Neustadt, Matthäus Harnisch 1582, 8 . Signatur V.I, 880.

89. *Selneccer* Nicolaus, De ritu apostolico ordinationis usitatae in ecclesiis purioribus confessioni Augustanae addictis. Leipzig, Johannes Rhamba 1579, 8°. Signatur V.I, 1518.

90. (*Simler* Josias), Ministrorum Tigurinae ecclesiae confutationem d. Jacobi Andreae pro defensione Brentiani testamenti aeditam apologia. Zürich, Chr. Froschauer 1575, 16°. Signatur V.I, 1469.

91. *Simler* Josias, De vera Christi domini et salvatoris nostri secundum humanum naturam in his terris praesentia orthodoxa et brevis expositio. Zürich, Chr. Froschauer 1574, 16°. Unter der Signatur V.I, 1471 beigebunden zu Nr. 90.

92. *Simler* Josias, Narratio de ortu, vita et obitu reverendi viri d. Henrici Bullingeri, Tigurini eccl. pastoris. Inserta mentione praecipuarum rerum, quae in ecclesiis helveticae contigerunt et appendix addita, qua postrema responsio Jacobi Andreae confutatur. Zürich, Chr. Froschauer 1575, Quart. Signatur V.II, 264.

93. *Simler* Josias, Vita clarissimi philosophi et medici excellentissimi Conradi Gesneri Tigurini. Zürich, Chr. Froschauer 1566, Quart. Unter der Signatur V.II, 266 beigebunden zu Nr. 92.

94. (*Hottomanus* Franciscus), Papae Sixti V. Brutum fulmen adversus Henricum sereniss. regem Navarrae et illustrissimum Henricum Borbonium principem Condaeum. Una cum protestatione multiplicis nullitatis. Rom, Antonius Bladius Erben 1585, 8°. Signatur V.I, 2742.

95. (*Hottomanus* Franciscus), Declaratio papae Sixti V. contra Henricum Borbonum assertum regem Navarrae et Henricum item Borbonium praetensum principem Condensem haereticos, eorumque posteros et successores. Ac liberatio subditorum ab omni fidelitatis et obsequio debito. Rom, Antonius Bladius Erben 1585, 16°. Unter der Signatur V.I, 2743 beigebunden zu Nr. 94.

96. *Sommer* Johannes, Hortulus ingenii amoris scriptus in honorem nuptiarum ornatissimi virtute et eruditione viri d. Antonii Jungk, rei publicae Cibiniensis senatoris et pudissimae virginis Barbarae. o.O., o.D. o.J., 8°. Unter der Signatur Tr. XVI/209 beigebunden zu Nr. 97.

97. *Sommer* Johannes, Reges Hungarici et clades Moldaviae, cuius etiam hortulus amoris cum colica in formam dramatis scripta ad finem adiectus est. Omnia studio et opera Stephani

Helneri, senatoris Bistriciensis in Transylvania collecta et in lucem edita. Wittenberg, Clemens Scbleicb 1580, 8°. Signatur Tr. XVI/208.

98. *Stanhufius* Micbael, De meteoribus libri duo, quorum prior tradit de aethere et elementis. Posterior complectitur omnium fere meteorum prolium explicationem. Wittenberg, o.D. 1578, 16°. Unter der Signatur V.I, 2334 beigebunden zu Nr. 87.

99. *Stuckius* Wilbelm, Oratio funebris in obitum clarissimi viri, domini Henrici Bullinger, pastoris ecclesiae Tigurinae fidelissimi. Zürich, Chr. Froschauer 1575, Quart. Unter der Signatur V.II, 265 beigebunden zu Nr. 92.

100. *Stuckius* Joh. Wilbelm, Vita clarissimi viri d. Josiae Simleri, Tigurini s. theologiae in scbola Tigurina professoris fidelissimi. Zürich, Chr. Froschauer 1577, Quart. Unter der Signatur V.II, 267 beigebunden zu Nr. 92.

101. *Thalmann* Benedikt, Assertio verae et orthodoxae doctrinae de unitate personae et distinctione duarum naturarum in Christo. Et refutatio dogmatis de carnis Cbristi omnipraesentia et reali seu physica idiomatum communicatione. Zürich, Chr. Froschauer 1578, 16°. Unter der Signatur V.I, 1405 beigebunden zu Nr. 28.

102. *Thalmann* Benedikt, Exegema argumentorum quibus sana doctrina de vera participatione corporis et sanguinis Christi in sacra coena. Ex verbo dei solide confirmatur et contraria Synuiastarum opinio de corporali praesentia et orali manducatione perspicue refellitur. Zürich, Chr. Froschauer 1579, 16°. Signatur V.I, 1199.

103. *Titelmans* Frans, Naturali pbilosophiae compendium sive de consideratione rerum naturalium libri XII. Antwerpen, Philipp Nutius 1570, 8°. Unter der Signatur V.I, 18a beigebunden zu Nr. 104.

104. *Titelmans* Frans, De consideratione dialectica libri VI a docto quodam dialecticae viro multis in locis aucti multisque diminuti. Antwerpen, Philipp Nutius 1570, 8°. Signatur V.I, 18.

105. *Tossanus* Daniel, De probandis spiritibus. Von rechter prob vnd prüfung der geyster. Das ist ein nothwendige underricht, welcher gestalt vnder sovil stritt vnd gezänk die rechtschaffenen lehrer zu erkennen. Neustadt, Jobann Meyers Erben 1579, 16°. Signatur V. I, 1185.

106. *Tossanus* Daniel, Trostschrift an alle guthertzige Christen, so von wegen der reinen und vom papistischen Sauerteyg geseuberten Lebre der Sacrament unnd besonders des H. Abendsmals angefocbten werden. Neustadt, Johann Meyers Erben 1579, 8°. Unter der Signatur V.I, 1186 beigebunden zu Nr. 105.

107. *Tractatio*, De origine ubiquitatis pii et eruditi cuiusdam viri —. (Lausanne), Jobannes le Preux 1567, 8°. Signatur V.I, 2561.

108. *Velcurio* Johannes, Commentariorum libri IIII in universam Aristotelis phisicem. Köln, Petrus Horst 1575, 8°. Signatur V.I, 1190.

109. *Vermilius* Petrus Martyr, Dialogus de utraque in Cbristo natura. Zürich, Chr. Froschauer 1575, 16°. Unter der Signatur V.I, 1232 beigebunden zu Nr. 43.

110. *Vermilius* Petrus Martyr, In librum Iudicum commentarii cum tractatione perutili rerum et locorum. Zürich, Chr. Froschauer 1571, Fol. Unter der Signatur V.III, 538 beigebunden zu Nr. 63.

111. *Vogelius* Matthäus, Tbesaurus theologicus ex sacra scriptura depromtus. Editio secunda. Tübingen, Georg Gruppenbacb 1596, Fol. Signatur V.III, 31.

112. *Wigand* Jobannes, GNOTI SEAUTON. Hoc est: De homine integro, corrupto, renato, glorificato. Jena, Gunther Huttichs Witwe 1572, 16°. Signatur V.I, 1283.

113. *Zanchius* Hieronymus, De natura dei seu de divinis attributis libri V. Heidelberg, Jakob Mylius 1577, Fol. Unter der Signatur V.III, 518 beigebunden zu Nr. 114.

114. *Zanchius* Hieronymus, De tribus elobim aterno patre, filio et spirito sancto, uno eodemque Jehova libri XIII. Frankfurt, Georg Corvinus 1573, Fol. Signatur V.III, 517.

115. *Zepperus* Wilhelm, De politica ecclesiastica sive forma ac ratio administrandi et gubernandi regnis Cbristi, quod est ecclesia in his terris. Herborn, Christoph Corrinus 1595, 8°. Signatur V.I, 2738.

116. *Palmerius* Jobannes (=Hottomanus Franciscus), Protestatio nullitatis adversus condemnationem orthodoxarum ecclesiarum nuper institutam a quibusdam doctoribus ubiquitariis. O. Ort, o.D. 1578, 16°. Unter der Signatur V.I, 1344 beigebunden zu Nr. 12.

117. *Bibliorum* codex sacer et authenticus. Testamenti utriusque Veteri et Novi ex Hebraea et Graeca veritate... fidelissime translatus in linguam latinam. Zürich, Chr. Froschauer 1579, Quart. Signatur V.II, 9.

DER RUMÄNISCHE STOFF EINES DEUTSCHEN BAROCKROMANS

Beitrag zum Bild Süd-Ost Europas im 17. Jahrhundert

ANDREI CORBEA

1. Man spricht in letzter Zeit über eine „Krise des geschichtlichen Bewußtseins", das zugleich mit dem in Zweifelsetzen der Prinzipien und Methoden des Historismus, sich heute „einerseits (durch)... die Kluft zwischen traditioneller Geschichtsschreibung und dem gegenwärtigen Interesse an der Geschichte, andererseits aber auch (durch) diejenige zwischen modernen Formen historischer Forschung und Darstellung und ihrer Rezeption durch das nichtfachmännische Publikum" [1], äußern würde. Das Vorherrschen des Ereignishaften, die Vorliebe für die Einzelschicksale, sowie die Substitution des Erzählelements in der wissenschaftlichen Rede würden, nach der Ansicht der großen Mehrheit der Forscher, nicht mehr den erkennbaren Ansprüchen der gegenwärtigen Epoche entsprechen, die dem Historiker das Studium „in ihnen selbst", „für sie selbst der sozialen Gegebenheiten..., alle weitläufigen Arten des gesellschaftlichen Lebens, die Ökonomie, die Institutionen, die soziale Architektur, die Zivilisation" [2], aufdrängt.

Die Literatur, als übergeordneter Ausdruck der dialektischen Gegensätze und Anhäufungen aus der sozial-ökonomischen Basis, wird somit für die Geschichtswissenschaftler Gebiet der Investigationen der Epochenmentalität, indem die Beziehung zwischen Kultur und Literatur keine streng ästhetisch-formelle Interpretationen der Werke zuläßt, dieses weil die sozio-kulturelle Geschichte die Literatur in die Gesamtheit der Ausdrucks- und Verhaltensweisen einer Epoche einordnet, in der sie nur die Rolle eines einfachen Elements spielt [3]. Das Vorherrschen der ästhetischen Kriterien und das Ausscheiden aus dem Blickfeld der Literarhistorie von ungefähr drei Viertel der schriftlichen Ausdrücke der Epochen tun nichts als einen grundsätzlichen Schaden dieser Art von „Literaturgeschichte" zuzufügen. Indem es auch die Bedrohung gibt, daß sie eine übertriebene im umgekehrten Sinn gefaßte Wendung durch die gänzliche Ausschließung der Werturteile nimmt, findet die Diskussion ihr Gleichgewicht in der gemäßigten Abfassung von Robert Mandrou, nach welchem die ästhetischen Kriterien der Weltauffassung den akzeptierten Vorstel-

---

[1] Rudolf Vierhaus, *Die Krise des historischen Bewußtseins*, in *Historizität in Sprach- und Literaturwissenschaft*, hrsg. von Walter Müller-Seidel, München, 1972, S. 19.

[2] Fernand Braudel, *Ecrits sur l'histoire*, Paris, 1969, S. 26.

[3] Robert Mandrou, *Histoire littéraire et histoire culturelle*, „Revue d'histoire littéraire de la France", 1970, 5–6.

lungen der verschiedenen sozialen Schichten nur untergeordnet (aber nicht ausgeschaltet) werden [4]. Zu diesem ergänzt Alexandru Duţu, daß „der Zeugnischarakter der Serie-Arbeiten seinen offenbaren Sinn erst in ihrer Umgruppierung im Kreise der repräsentativen Werke erhält, mit denen sie in der Lektüre der Menschen in einer bestimmten Zeitspanne übereinstimmen" [5]. Das ästhetische Kriterium erhält neue Valenzen, die bedeutsam für das Definieren des geistigen Bindemittels einer Epoche sind und man vermeidet also die künstliche Spaltung zwischen den „großen" Werken und der „Serienproduktion".

2. Aus dieser Perspektive der Verwertung der Literatur als Beweis für die Mentalitätsgeschichte heraus, meint Jean Ehrard, daß „die mittelmäßigen Schriftsteller eine objektivere Darstellung der Gesellschaft bieten", weil „die Genien die Welt neu schaffen, das eigene Temperament verschwinden lassen und ein Bild darstellen, welches nicht genau dem Universum entspricht, das sie umgibt, während die Ersteren, deren Transfigurationskraft eingeschränkt ist oder gar fehlt, die Taten, den Stoff der Literatur unter dem Siegel der Echtheit wiedergeben" [6].

So erklärt sich auch das beständige Interesse der Forscher für einen Roman, der in Ulm 1683 erschienen war und in zwei Auflagen noch 1683 und 1684 wiederaufgenommen worden ist : *Ungarischer oder Dacianischer Simplicissimus* [7]. Weit unterlegen in der künstlerischen Darstellung seinem bekanntgemachten Modell, der berühmte „Abenteuerliche Simplicius Simplicissimus", zählt der Roman zu den einfachsten Erzeugnissen der simplizianischen Mode. Wir erwähnen hier nicht mehr alle Ausgaben, die nach der Wiederentdeckung des Romans aus dem Jahre 1854 [8] erschienen sind und auch nicht die Auseinandersetzungen in bezug auf die Identität des Autors, als der zuletzt der Organist und Komponist Daniel Speer aus Göppingen (Württemberg) galt [9]. Eine letzte Auflage aus dem Jahre 1973 stellt, unserer Meinung nach, die abgeschlossenste moderne Wiederherstellung des „Ungarischen oder Dacianischen Simplicissimus" dar [10].

Unsererseits nehmen wir wieder die Erforschung des Romans von Speer auf und dabei gehen wir von der Voraussetzung aus, daß gewisse Stoffe und Motive, Konstanten, die sich den Forderungen und Interessen des betreffenden Publikums anpassen, kennzeichnend für gewisse Epo-

---

[4] *Ibidem.*

[5] Alexandru Duţu, *Sinteză şi originalitate în cultura română*, Bucureşti, 1972, S. 47.

[6] Apud Louis Trénard, *L'histoire des mentalités collectives*, „Revue d'histoire moderne et contemporaine", tom XV, 1968.

[7] Ungarischer oder DacianischerSimplicissimus, Vorstellend seinen wunderlichen Lebens-Lauff/und Sonderliche Begebenheiten gethaner Reisen. Nebenst wahrhafter Beschreibung dess vormals im Flor gestandenen/und öfters verunruhigten Ungerlands : So dann Diesen Ungarischen Nation ihrer Sitten/ Gebrauch/ Gewohnheiten/ und führende Kriege. Sambt dess Grafen Tekely Herkommen/ und biss auf jetzige Zeit verloffenen LebensLauff. Denckwürdig und lustig zu lesen. Herausgegeben von gedachtem Dacianischen Simplicissimo. Gedruckt im Jahr MDCLXXXIII.

[8] *Ungarischer oder Dacianischer Simplicissimus...*, hrsg. von Johann Christian Seiz, Leipzig, 1854.

[9] H. J. Moser, *Der Musiker Daniel Speer als Barockdichter*, „Euphorion", Bd. XXXIV, 1933.

[10] *Ungarischer oder Dacianischer Simplicissimus*, hrsg. von Marian Szyrocki und Konrad Gajek, Wien 1973 (Weiter UoDS).

chen und Literaturperioden sind, die Auswahl der Thematik stellt somit einen Leitfaden für „die Enthüllung der eigentümlichen Zustände der Gesellschaft", sowie für „die Bedeutung, die eine gewisse Gruppe von Menschen, chronologisch determiniert, einem oder anderem Wertbegriff schenken konnte" [11]. In einer Epoche, in der „die pädagogischen, moralischen und politischen Seiten der Literatur betont werden", wie es der Fall mit dem Zeitalter des Barocks ist, überwiegt „der erfundene, der Gegenwartsstoff, der unmittelbar aus der Zeit und zu ihr spricht" [12]. Beziehen wir uns nur auf den Roman von Grimmelshausen, werden wir die Tatsache nicht übersehen können, daß „über der Struktur des barocken Geistes Kausalitäten, Determinierungen und heterogene, oft sogar auseinandergehende Einflüsse wirken : ethnische..., ideologische..., politische und sozial-ökonomische, in einer sehr komplizierten Abhängigkeit" [13], und daß jenseits des Genius des Autors, der Charakter „eines deutschen Dokuments über das Leben im XVII. Jahrhundert" [14], den der Roman in Überfluß besitzt, hervortritt. Deshalb stellen das bestehende Verhältnis zwischen der glaubwürdigen Erfahrung des Autors und den aus anderen Quellen gesammelten Informationen, so wie die Bedeutung des Romans von Speer als Beweisstück für ein bestimmtes Bild über den Süd-Osten Europas, von und für das deutsche Publikum des Endes des 17. Jahrhunderts gepflegt, die ernsten Argumente für eine genauere Wiederaufwertung des „Ungarischen oder Dacianischen Simplicissimus" dar.

3. Trotz der erheblichen Bibliographie, die sich um den Roman von Daniel Speer angesammelt hat, ziehen wenige Studien die Tatsache in Betracht, daß die Hauptperson einen guten Teil ihrer Abenteuer auf dem von Rumänen bewohnten Territorium erlebt und daß man somit den deutschen Lesern der Epoche eine Unzahl von Informationen über diese Zone Europas gibt. Es ist wahr, daß die rumänischen Spezialisten, im Vergleich zu den deutschen, ungarischen, slowakischen und polnischen Forschern, dieser Tatsache noch zu wenig Beachtung geschenkt haben [15], in dem Gedanken, daß es wichtigere zeitgenössische Beweise über die Rumänen und über die rumänischen Fürstentümer im 17. Jahrhundert gibt.

Was uns selbst angeht, so betrachten wir es nicht als unbedingt notwendig, im „Ungarischen oder Dacianischen Simplicissimus" *neue* Informationen über die soziale und politische Geschichte der rumänischen Länder zu finden. Wichtig aber ist, unserer Meinung nach, die Einführung eines „dacianischen" Stoffes [16] in den Themenkreis der Belletristik und somit in die Interessensphäre des breiten Publikums; der Roman soll nicht nur Unterhaltungsliteratur bilden, sondern auch einen glaubwürdigen Informationsführer für das an die Voraussetzungen der türkisch-

---

[11] Pierre Francastel, *Realitatea figurativă*, București, 1972, S. 76.

[12] Elisabeth Frenzel, *Stoff- und Motivgeschichte*, Berlin, 1966, S. 36.

[13] Adrian Marino, *Baroc*, in *Dicționar de idei literare*, I, București, 1973, S. 259.

[14] Hertha Perez, *Tradiție și inovație în romanul german*, Iași, 1974, S. 13.

[15] G. Bogdan-Duică, *Simplicissimus descriind Maramurășul de pe la anul 1650*, „Transilvania", 60. Jhg., April-Mai 1929.

[16] Adolf Armbruster, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*, București, 1972; Martin Opitz ist Autor eines Werkes, das leider verloren gegangen ist, mit dem Titel *Dacia Antiqua*.

kaiserlichen Konfrontation vor Wien interessierte Publikum darstellen[17]. Daniel Speer war in die politischen Ereignisse seiner Zeit einbezogen, das bezeugen die Unannehmlichkeiten, die er während der französischen Besetzung in Württemberg hatte[18] und ein Ereignis wie das von 1683 bedeutete für ihn eine Gelegenheit auf den „sozialen Auftrag“ sowohl literarisch, als auch politisch zu reagieren. Das Buch scheint in einer sehr kurzen Zeit herausgegeben worden zu sein ; ein *Appendix* des Romans[19], der die Biographie des Thököly Imre, ständiger Rebell gegen die Habsburger und ewiger Kandidat der Türken für die ungarische oder siebenbürgische Krone, sowie einen sehr klaren Kommentar über seinen Aufruhr beinhaltet, hat die Funktion der Vergegenwärtigung der Darstellung der 20 Jahre früher stattgefundenen Ereignisse. Auch der Titel des Romans, den man gewöhnlich nicht berücksichtigte[20], legt die „dacianischen“ Projekte des Wiener Hofes nahe[21], wobei es nicht ausgeschlossen ist, daß Daniel Speer sie gekannt hat. Jenseits des Textes, der eine zukünftige kaiserliche Intervention in Ungarn und Siebenbürgen rechtfertigt — in Zusammenstimmung mit der gesamten habsburgischen Politik nach dem 30-jährigen Krieg, entschlossener verwickelt in den balkanischen Angelegenheiten —gehen aus dem „Ungarischen oder Dacianischen Simplicissimus“ bedeutende Elemente hervor, die ein äußerst reichhaltiges Bild über den Süd-Osten Europas, und vor allem über die Rumänen zusammenstellen, das sich in dem Gedächtnis einer umfassenden öffentlichen Meinung in Europa der betreffenden Epoche verbreitet.

In diesem Sinn überprüfen wir auch die Hypothese des ungarischen Germanisten Josef Turoczi-Trostler, nach dem der Autor des „Ungarischen oder Dacianischen Simplicissimus“ nur die verschiedenen geschichtlich-geographischen Quellen, die ihm zur Verfügung standen, zusammengestellt und angepaßt habe, ohne jemals die Orte, die er im Roman beschreibt, besucht zu haben[22]. Nachdem die Mehrheit der Spezialisten einig in der Paternität Daniel Speers über den Roman war[23], hat man auch genügende Gegenargumente für Trostlers Hypothese in der zweifellos bewiesenen Anwensenheit des Komponisten in Polen, in der Slowakei und im Tatra Gebirge gefunden[24]. Was den Rest der Reise durch

---

[17] Auch im Jahre 1683 erschien die Broschüre, mit dem Titel *Das verwirrte Ungarn*, die, nach Konrad Gajek, auch eine Quelle für Speer dargestellt haben soll (siehe dazu Konrad Gajek, *Eine neue Quelle zum Ungarischen oder Dacianischen Simplicissimus*, „Germanica Wratislaviensia“, XIV, 1971).

[18] Siehe Marian Szyrocki, Konrad Gajek, *Nachwort...*, UoDS, S. 208.

[19] *Wahre Abbildung und kurtze Lebens-Beschreibung dess ungarischen Grafen Emerici Tökeli*, in UoDS, S. 158.

[20] Einzelne Spezialisten waren in Versuchung geführt sowohl im Titel als auch in dem oft verwendeten „Dacianischen Simplicissimus“ nur die Absicht eines leicht entzifferbaren Pseudonyms zu sehen — siehe die Übereinstimmung mit dem Namen des Autors Daniel Speer (Karl Mollay, *Ungarischer oder Dacianischer Simplicissimus*, „Ann. Univ. Scient. Budapestinensis“, Sect. Philologica, tom III, 1961). Die Tatsache war insoweit herabgesetzt worden, daß einige Ausgaben des Romans mit unvollständigem Titel erschienen waren: „Ungarischer, Simplicissimus“ (siehe die deutschen Ausgaben von R. Urbanek, Breslau, 1906; V. Greschik, Konstanz, 1923; die ungarischen Ausgaben von Josef Turoczi-Trostler, Budapest, 1925, 1926; die slowakische Ausgabe von J. Vlahovič, Bratislava, 1964).

[21] Adolf Armbruster, *Evoluţia sensului denumirii de Dacia*, „Studii“, tom 22, 3/1969.

[22] Josef Turoczi-Trostler, *A „Magyar Simplicissmus“ s a „Török Kalandor“ forrássai*, „Egyetemes Philologyai Közlöny“, XXXIX, 1915.

[23] Marian Szyrocki, Konrad Gajek, *Nachwort...*, UoDS.

[24] *Ibidem*.

Ungarn, Siebenbürgen, auf dem Balkan bis nach Konstantinopel (Ausgangspunkt für andere in einem folgenden Roman beschriebene Wallfahrten betrifft)[25], bestehen aus Mangel an einigen ausschlaggebenden Beweisen Ungewißheiten; so kann man erklären, warum der „Ungarische oder Dacianische Simplicissimus" unter die Werke des Barocks und Manierismus eingeordnet wurde, denen es an Originalität fehlt und die unbrauchbar für die Geschichtsforschungen sind[26].

Unsererseits versuchen wir auch der Frage, ob es Daniel Speer gelungen ist, die rumänischen Gebiete persönlich kennenzulernen, eine Antwort zu geben; wir werden aber zu wenige Bezeugungen außerhalb des Romans finden. Die eine liefert uns der Musikologe Viorel Cosma, der nach der Untersuchung der Partitur einer Musik- und Ballettvorstellung (veröffentlicht im Jahre 1688 von Daniel Speer unter dem Pseudonym „Dacianischer Simplicissimus") zwei „wallachische Tänze" identifiziert hat, die von ihm als die erste Partitur für Orchester betreffend die rumänische Musik der feudalen Periode angesehen wurde[27]. Viele andere anstrengende Archivforschungen blieben noch bruchstückhaft und unschlüssig[28]. Wir glauben, daß nur ein Vergleich der geschichtlich-urkundlichen Elemente, die der Roman beinhaltet, mit der Realität der Epoche sowie mit den möglichen Quellen[29] uns ermöglichen kann, einen endgültigen Gesichtspunkt über die glaubwürdige „dacianische" Erfahrung des Barockkomponisten Speer zu formulieren.

4. Es behaupten sich von Anfang an einige Bemerkungen über den Text des Romans : a) alle Informationen urkundlicher Art, die der Roman enthält, werden von den Quellen, sowie von den Studien und Synthesen über die Epoche bekräftigt; b) in bezug auf die ereignishafte Seite der geschichtlichen Entwicklungen der Zeit, mit Ausnahme eines allgemeinen Hintergrundes, der mit Treue wiedergegeben ist, herrscht Verwirrung, Unsicherheit und Zweideutigkeit; c) die von Turoczi-Trostler empfohlenen Quellen, wenigstens die mit Bezugnahme auf die Kapitel, die Elemente der rumänischen Geschichte enthalten, scheinen von Daniel Speer vernachlässigt oder gar ignoriert worden zu sein.

Der Held des Romans verließ 1654 für immer Schlesien, um sein Glück jenseits der Karpaten zu versuchen; nachdem er aus einer kurzen Gefangenschaft bei den Türken in Eger entwischt, tritt er in den Dienst mehrerer siebenbürgischer Magnaten ein und kommt endlich nach Siebenbürgen, einen seiner Herren begleitend[30]. Er wird hier durch das ganze Fürstentum, durch das Land der Szekler, durch die Walachei ziehen[31], dann wird er die europäischen Provinzen der Pforte durchstreifen, um sich

---

[25] *Türckischer Vagant...*, Gedruckt im Jahre Christi 1683.

[26] Adolf Armbruster, *Evoluția sensului...*

[27] Viorel Cosma, *Documente și lucrări muzicale din pragul veacului al XVIII-lea*, „Muzica", 5–6, 1964.

[28] Felix Burckhardt, *Dem Dacianischen Simplicissimus auf der Spur*, „Schwäbische Heimat", 26, 1975.

[29] J. Turoczi-Trostler, *A „Magyar Simplicissimus" s...*

[30] UoDS, S. 134.

[31] Ibidem, S. 139.

einen alten Wunsch zu erfüllen[32], nach Konstantinopel zu gelangen. Die Ortsbeschreibungen, die den Bericht der hier erlebten Abenteuer begleiten, betonen, so wie andere zahlreiche zeitgenössische Reisememoiren[33], den ungewöhnlichen Reichtum des siebenbürgischen Bodens, die Dauerhaftigkeit der städtischen Ansiedlungen, so wie Einzelheiten über die politische und gerichtliche Organisation dieser Städte[34].

Man merkt sich aber jenseits dieser Elemente, die mehr oder weniger schablonenhaft scheinen, einige denkwürdige Ausschnitte, deren Beobachtungskraft weder als Einbildung des Autors noch als Zusammenstopplung anderer Quellen charakterisiert werden kann. Die Gegenüberstellung dieser mit objektiven Daten, die uns die geschichtliche Forschung liefert, bestätigt den Reportage-Charakter—wenn es uns erlaubt ist, ihn so zu nennen—der Beschreibung. Schon in der Berichterstattung, der neben seinem Herrn unternommenen Reise nach Siebenbürgen finden wir interessante Aufzeichnungen über eine der ältesten Beschäftigungen des Volkes: die Viezucht, von der die Dokumente ausführlich berichten[35]. Es muß besonders erwähnt werden, die Aufmerksamkeit, die Daniel Speer einer anderen traditionellen Beschäftigung in Siebenbürgen zeigt, die im 17. Jahrhundert eine weitläufige Entwicklung erfahren hatte: die Erzgewinnung. Der Held des Romans erfüllt zu einer gewissen Zeit die Funktion eines Verwalters in einem Salzbergwerk, das einem Magnaten gehört, der neben diesem noch zahlreiche Landgüter, Bergwerke und Tierherden beherrschte[36]. Er wird somit das Leben in den Salzbergwerken kennenlernen, sowie jenes aus einer Schmelzanstalt für Metalle, die er besucht; er wird hier Eindrücke aufzeichnen, die diejenigen von seinem Zeitgenossen Paul von Alep, der in die Walachei reiste, ergänzen werden[37]. Es ist sogar ein schrecklicher Arbeitsunfall, der sich in einem der Bergwerke von Baia Mare ereignet hat, erwähnt[38].

Weniger geschliffen ist die Beschreibung der balkanischen Reise; es sind hier nur einige Daten über die Städte Belgrad und Sofia, sowie über die türkische Administration aufgezeichnet[39]. Der Autor zeigt sich diesmal mehr mit den politischen Entwicklungen, als mit der Ausstattung des Hintergrunds, in denen die betreffenden Wallfahrten stattfinden, beschäftigt.

Wir erfahren interessante Sachen über die *Walachen*, bevor der Held Speers in Siebenbürgen angekommen ist; sie stellen bedeutende Anwesen-

---

[32] Ibidem, S. 152.

[33] Siehe dazu *Călători străini despre ţările române*, Bd. V, hrsg. Maria Holban, M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, Paul Cernovodeanu, Bucureşti, 1974.

[34] UoDS, S. 139 (Hermannstadt, Kronstadt), S. 148 (Großwardein).

[35] Ibidem, S. 134; die Eigentumsregister der Familie Rákoczy verzeichnen z.B. für die Zeit 2 342 Rinder in nur 15 Dörfern, während in anderen 11 Dörfern über 5 000 Schafe. Speer gibt keine genauen Daten, wie Paul von Alep, über die Anzahl der Rinder, Pferde und Schweine, aber desto einleuchtender für das Publikum an das er sich wendet sind die Bilder der halbwilden Pferde-, Schweine- und Büffelherden, die auf eine Distanz von 100 Meilen in der Pusta zwischen Siebenbürgen, der Moldau, der Walachei, Ungarn, Ukraine, Polen, Podolien, Rußland herumirrten.

[36] Ibidem, S. 136.

[37] Siehe dazu Nicolae Maghiar, Ştefan Olteanu, *Din istoria mineritului în România*, Bucureşti, 1970, S. 170.

[38] UoDS, S. 150.

[39] Ibidem, S. 151.

heiten in den Abenteuern unseres Helden dar. Wenn wir die eigene Erklärung des „Dacianischen" Simplicissimus berücksichtigen, wo er berichtet, daß er selbst die Gelegenheit hatte während einer Reise nach Konstantinopel, die „wallachische" Sprache mit einem Kaufmann „griechischer" Religion zu sprechen[40], können wir ohne weiteres schließen, daß er in diesen Jahren mehrmals die Möglichkeit hatte die Sprache der Rumänen zu lernen , sobald — immer er sagt es uns — in Siebenbürgen drei Sprachen gesprochen wurden : „walachisch, ungarisch und deutsch"[41].

Wichtig für Speer, sowie für andere seiner Zeitgenossen, die die rumänischen Fürstentümer besucht haben, ist die Zugehörigkeit der Rumänen zu der christlich-orthodoxen Religion und nicht selten ersetzt er die gewöhnliche Benennung *Walachen* mit der von *Griechen* oder *Christen griechischer Religion* [42]. Wir erkennen hinter diesem besonderen Interesse des Helden Speers für das Volk „griechischer Religion" aus Siebenbürgen etwas aus der Sprache und den Mitteln der calvinischen Propaganda die in der Periode versuchte sich die orthodoxen Bischöfe der Rumänen unterzuordnen [43]. Indem er die rumänischen Pfarrer [44] beschreibt, drückt Speer unwillkürlich den Widerstand der rumänischen Kirche aus, die einfach und arm [45], aber unbeugsam in der Erhaltung ihrer Autonomie war [46]. Aufzuzeichnen ist auch die Solidarität der einfachen Menschen mit der Sache der Orthodoxie [47], die für sie eine Garantie für das Überleben der rumänischen Nationalität bedeutete.

Es sind uns von Daniel Speer interessante Beschreibungen der rumänischen Dörfer, durch die sein Hauptheld reist, geblieben. Die Menschen sind arm, leben in Erdhütten ; ihre Kleidung, die auch traditionelle Eigen-

---

[40] Ibidem, S. 158.

[41] Ibidem, S. 139.

[42] Ibidem, S. 138 : „...ich habe Zeit Lebens keine rauheres Volk als in Maramoroschy gesehen sonderlich so der Griechischen Religion zugethan..."

[43] Siehe dazu die Korrespondenz zwischen Rákoczyi György I. und dem calvinischen Superintendenten von Siebenbürgen, in Ion Lupaş, *Documente istorice transilvane*, Bd. I, 1599—1699, Cluj, 1940 : eine der Bedingungen, die von calvinischen Superintendenten den orthodoxen Priestern auferlegt wurde, den Gottesdienst Rumänisch und nicht Slawisch zu halten — eigentlich eine fortschrittliche Maßnahme — scheint den Widerspruch des Helden Speers mit einem rumänischen Diakon zu verursachen : „Ich fragte / was er denn predigte ; da zeigte er mir ein Buch und sagte, dieses ; befand also / dass ers nur lesen thäte, ich fragte / ob er nit studirte oder auswendig seine Predige hersagte ; er berichtete mich mit nein die / Gemeinde glaubte es nit / wann ers solte ausswendig hermachen..." in UoDS, S. 138.

[44] „...ihre Geistl. seynd eben andern Pöfel gleich in der Kleidung /und Bauern-Verrichtung / und ist kein Unterschied / und andere Respect zwischen solchen und den Gemeinen ohne das (...) lesen und schreiben können...", ibidem, S. 138.

[45] „...auf vielen Dörfern habe ich anstatt eines Turns / einen grossen zu Zeiten bezimmerten Baum funden und gesehen / der oben einen Zweifel oder Gabel hatte / zwischen solcher Gabel hing ein Glöcklein / das war ihr Geleuthe oder Glockenturm / neben solchem stund ein mit Stroh bedeckter Schopp / das war nit allein ihr Kirch sondern zu gleich dess gantzen Dorffes-Scheur...", ibidem, S. 138.

[46] „...ich wollte öfters mit dem Ochsen-mässigen Diacono Religions halber etwas discurriren / aber es war umsonst / fragte ich weiss / so antwortete er mir schwarz...", ibidem, S. 138.

[47] Ibidem, S. 139.

arten behält, ist abgenutzt [48]. Die große Anzahl der Tiere erlaubt ihnen von dem Verkauf der Kühe und deren Fleisch [49], sowie vom Salz, das sie in die Stadt in langen Wagenreihen schaffen, zu leben [50]. Den Lohn erhalten sie auch in Tieren : Ochsen, Kühe, Schweine, Schafe. Der Autor vergißt nicht zu erwähnen, jenseits der Isolierung der Ansiedlungen [51], daß „sie doch alle ihren Erbherren haben und nicht ohne Obrigkeit leben"[52]. Wir befinden uns in den Zeiten, als die Unterjochung der Leibeigenen, besonders der rumänischen, die härtesten Formen annimmt, vor allem nachdem 1653 die berühmten „Approbatae"-Verfassungen in Kraft getreten waren.

In diesem für die rumänische Bevölkerung aus Siebenbürgen tragischen Zusammenhang können wir auch die Begegnungen des jungen Helden in Oberungarn mit „walachischen" Scharen von Haiducken erklären [53]. Die Flucht der Leibeigenen als Form des Kampfes der Bauernschaft gegen die Ausbeutung nimmt immer ausgedehntere Formen an ; die Gebirge zur Moldau und der Walachei werden überschritten ; man überschreitet auch die Grenzen der Habsburgischen Territorien des ungarischen Königreiches, wo seit 1556 die Leibeigenen das Recht hatten, sich frei zu bewegen [54]. Die Haiduckenscharen werden in dieser Zeit immer gefährlicher für die bestehende Ordnung [55]; einige siebenbürgische Fürsten, wie Bocskay István, Báthory Gábor oder Rákoczy György II. werden sie für ihre eigenen politischen Zwecke verwenden [56]. „Die Haiducken achten nicht mehr auf die damals bestehenden politischen Grenzen, sowohl was die Zusammensetzung der Scharen als auch ihre Handlungen anbetrifft : in denselben Scharen trifft man Haiducken aus Siebenbürgen, der Moldau, der Walachei, aus Polen und Rußland an ; dieselben Scharen gehen aus einem Land ins andere über"[57]. Alle diese Elemente, einschließlich die vermengte ethnische Zusammensetzung der Scharen, die der „Dacianische" Simplicissimus in dem Iablunka-Paß oder in der Zips begegnet, finden wir in der Beschreibung jener, die der Autor öfters als *Walachen* bezeichnet [58]. Man bemerkt, daß sie den armen Wanderern keinen Schaden verursachen [59] (Es wird auch die Haiduckentracht sehr realistisch be-

---

[48] Ibidem, S. 137.

[49] Ibidem, S. 137.

[50] Ibidem, S. 138.

[51] Ibidem, S. 137.

[52] Ibidem, S. 138.

[53] Ibidem, S. 52, 53.

[54] P. P. Panaitescu, *Dreptul de strămutare al țăranilor în țările române (pînă la mijlocul secolului al XVII-lea)*, „Studii și materiale de istorie medie", I, București, 1956.

[55] Bis sogar die gutinformierte Zeitung, „Theatrum Europaeum" die Tatsache erwähnt, indem sie in der Chronik des Jahres 1651 (Bd. VII) über den Überfall eines kaiserlichen Kuriers durch die Haiducken berichtet.

[56] Eine Truppe von ungefähr 600 rumänischen Haiducken, an der Spitze mit dem Pfarrer aus Ciurila, stellt eine außergewöhnlich ernste Stütze für den Fürsten Rákoczy dar, wie die Quellen der Epoche berichten ; siehe dazu Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei (1608—1665)*, hrsg. von G. Duzinchievici, E. Reus-Mîrza, București, 1965, S. 315, 329, 341, 343.

[57] *Istoria României*, III, București, 1964, S. 115.

[58] UoDS, S. 53.

[59] „. . .sie keinem armen Studenten-Pürschel jemals etwas gethan. . .", ibidem, S. 152.

schrieben)[60]. Im allgemeinen aber, betrachtet sie Speer vom Standpunkt seiner Klasse und Nationalität mit Argwohn und Antipathie[61].

Eine bekannte Tatsache, auch von Dokumenten erwähnt, ist die Anwesenheit der rumänischen Hirten in den Westkarpaten; nicht nur die Wege der Herdenwanderungen, sondern auch die bekannten nationalen und sozialen Gründe haben diese Wanderungen bewirkt. Die Hirten haben sehr offene Beziehungen zu den Haiducken; sie beweisen sich als harte Naturen, aber bis zuletzt zeigen sie sich gastfreundlich[62]. Bei ihnen trinkt der Held Speers *Sinczicze* (rum. jintiță) und ißt *Brinse* (rum. brînză). Wertvoll scheint uns auch die Beschreibung der Sennhütte und des Hirtenwesens im allgemeinen[63].

Es gehört sich eine besondere Bemerkung im Zusammenhang mit den „griechischen" Kaufleuten zu machen, die dem „Dacianischen" Simplicissimus in den Zipser Städten bekannt waren, von denen er mit einem, wie schon gesehen, die rumänische Sprache sprechen konnte. Die Tatsache, daß „in den Jahrmärckten auch viele Griechen auss der Türckey mit schönen guten Türckischen Waaren dahin kommen"[64] kann in klarem Zusammenhang mit der unaufhaltsamen Entwicklung der ökonomischen Beziehungen zwischen den drei rumänischen Fürstentümern, zwischen den balkanischen Provinzen, gebracht werden, bei der Proliferation derer die Aktivität der „griechischen" Handelsgesellschaft, die 1636 in Sibiu gegründet worden war und der genug Rumänen angehörten, eine Hauptrolle gespielt hat[65].

5. Wir haben schon angegeben, daß im Vergleich zu diesem sehr wahrheitsgetreuen zeitgenössischen Hintergrund, die geschichtlichen Ereignisse, die der Held Daniel Speers erlebt, viel verschwommener und unsicherer erscheinen. Gültig bleiben auch auf dieser Ebene des Romans die allgemeinen Beobachtungen in bezug auf die fortdauernde kriegerische Lage an den Grenzen zwischen den türkischen Paschaliken aus Buda und Temesvar, die Habsburger Staaten und Siebenbürgen[66], in bezug auf die politische Anarchie in Siebenbürgen[67], auf die Gleichgültigkeit der christlichen Monarchien gegenüber der türkischen Expansion und das Schicksal der rumänischen Länder[68] oder auf die Korruption der hohen türkischen Beamten[69]. Es werden wieder in Erinnerung gebracht geschichtliche Epi-

---

[60] Ibidem, S. 83.

[61] Er wohnt, mit einem gemischten Gefühl des Entsetzens und der Genugtuung, der Hinrichtung eines Haiducken bei, ibidem, S. 89.

[62] Ibidem, S. 60, 65, 66.

[63] Ibidem, S. 60.

[64] Ibidem, S. 77.

[65] Siehe dazu Olga Cicanci, *Les statuts et les règlements de fonctionnement des compagnies grecques de Transylvanie (1636—1746), La Compagnie de Sibiu*, „Revue des études sud-est européennes", tom XIV, 3/1976.

[66] UoDS, S. 111.

[67] Die Unruhen nach der Einsetzung des Barcsay Ákos als Fürst von Siebenbürgen sind folgendermaßen erklärt: „...weil es ein Frey-Wahl Fürstenthum/stunck andern diese Ehre zu haben auch in die Nase...", ibidem, S. 157.

[68] „...da wir doch kein anders Mittel / als unter der Protection dess Türckischen Kaysers zu leben / weil andere Christliche Potentaten zu unser Assistenz, wider den Türcken diesem Lande zu weit abgelegen...", ibidem, S. 155.

[69] „...die Bassen, welche nur um Geldes willen etwan eine Sach prolongierten...", ibidem, S. 157.

soden, wie die Besetzung der Stadt Preßburg vom Fürsten Bethlen Gábor [70] oder die Intervention in Polen und die Niederlage des Rákoczy György II. [71]. Vor Augen des Lesers ziehen reale Helden der Geschichte des 6. Jahrzehnts des 17. Jahrhunderts vorbei: die Fürsten von Siebenbürgen Rákoczy György II., Barcsay Ákos, Kemény János, Apaffy Mihály, der Fürst der Moldau Gheorghe Ştefan, der königliche Vertreter in Oberungarn Hommonay Bálint, der Kron-Richter der sächsischen Universität Michael Hermann.

Ein ganzes Kapitel beschäftigt sich mit der Teilnahme des Helden Daniel Speers an einer Expedition des Gheorghe Ştefan, die nach seiner und Rákoczys Absetzung von der moldauischen und siebenürgischen Regierung durch die Türken stattgefunden haben soll; diese soll als Ziel die Rückgewinnung des Schatzes des gewesenen moldauischen Herrschers gehabt haben, den dieser in der Eile der Flucht nicht mit sich nehmen konnte und den er irgendwo in den Ostkarpaten vergraben haben soll [72]. Nach dem plötzlichen Tod seines Herrn, dessen Salzbergwerke er verwaltete und auf der Suche eines neuen Dienstes, nimmt er an der Expedition vom Oituz-Paß teil [73]; nachdem nimmt er an einem Raub, der von den eigenen Söldnern des gewesenen moldauischen Fürsten unternommen worden ist, teil und flüchtet zuletzt nach Oradea (Großwardein). Im letzten Kapitel des Romans tritt der Held Speers, der inzwischen wieder ohne Arbeit geblieben ist, in die Gefolgschaft des Barcsay Ákos ein, der mit Hilfe der Türken die Herrschaft in Siebenbürgen zu übernehmen plante. In seiner Begleitung unternimmt Simplicissimus die Reise nach Konstantinopel, kehrt nach Siebenbürgen zurück und steht seinem Herrn bei, bis dieser endgültig den Thron zugunsten des Kemény János verlieren wird [74].

Analysieren wir näher diese Abschnitte, denen einige verführt waren, volles Gehör zu schenken [75]. Was Gheorghe Ştefan anbetrifft zeichnet der Autor richtig auf, ohne aber in Einzelheiten einzugehen, seine Entthronung, die von den Türken im April 1658 vollführt worden war, und seine Flucht, durch Comăneşti und wahrscheinlich Oituz (in der Nähe befand sich sein Stift, das Kloster Caşin) nach Siebenbürgen. Von hier weiter aber kann kein Abschnitt aus dem Leben des ehemaligen moldauischen Fürsten [76], während er in der Nähe der Grenzen der Moldau (1658—1660) weilte, in der Erzählung von Speer vollkommen identifiziert werden. Von Söldnertruppen umgeben [77] wird er im Juni 1658 einen Versuch für die Wiedergewinnung des Throns unternehmen, aber er wird nur bis Strunga gelangen, wo er von den Streitkräften der neuen Herrschaft be-

[70] Ibidem, S. 60.
[71] Ibidem, S. 145.
[72] Ibidem, S. 145.
[73] "Aitosische Gebürg"; ibidem, S. 146—148.
[74] Ibidem, S. 151—158.
[75] In „Volk und Kultur", 1970, Nov.
[76] Miron Costin, *Letopiseţulu Ţării Moldovei de la Aaron-vodă incoace, de unde este părăsitu de Ureche, vornicul de Ţara-de-Giosu*, in *Opere*, hrsg. P. P. Panaitescu, I, Bucureşti, 1958, S. 187.
[77] Protocoalele tîrgului Cohalm, in N. Iorga, *Studii şi documente cu privire la istoria românilor*, IV, Bucureşti, 1901, S. 248.

siegt wird [78]. Kein einziges Dokument meldet seine Anwesenheit während dieser Periode in Kaschau [79]; er beschäftigt sich aber, wie auch der ehemalige Fürst der Walachei Constantin Şerban, mit dem Rekrutieren von Söldnern, sogar aus den Reihen der rumänischen Leibeigenen [80]. Den 8. Oktober 1659 schreibt er Rákoczy, daß er für eine neue Expedition in die Moldau vorbereitet ist [81] und daß er sogar in die Bistritzer Gebirge eine Anzahl von 2 000 Haiducken und 300 Soldaten geschickt hat, um den Fürsten der Moldau zu erschrecken [82]. Man erfährt aber nirgends von der Wiedergewinnung des märchenhaften Schatzes, über den wir wissen, daß er nach der Verbannung zum Teil in Ciuc (in der Nähe von Oituz) zu szeklerischen Freunden abgelegt worden war [83], daß aber einer von diesen Petky István ihn dem Fürsten Barcsay im November 1658 überläßt [84] Die Versuche diesen Schatz zu plündern werden wohl mehrere gewesen sein; die Quellen bestätigen zwei von ihnen, beide ohne eine Verbindung zu den Geschehnissen im Roman : einmal bei der ersten Flucht, neben dem Podu Iloaie, als die eigenen Söldner sich über das Vermögen des gestürzten Herrschers stürzen [85] und dann im Frühjahr 1660, neben Wien [86]. Annehmbar wäre eher die Möglichkeit einer Verwechslung mit Constantin Şerban (die wir auch im „Theatrum Europaeum" finden)[87], weil die Chronik von Georg Kraus, indem sie dessen Expedition in die Walachei im Frühjahr 1660 beschreibt, verzeichnet, daß der ehemalige Herrscher keinen anderen Grund, ins Land zu kommen, gehabt hätte, als den sich einen sehr großen Gold- und Silberschatz, den er gezwungen worden war in einem Teich (in Dobreni—apud N. Iorga) zu versinken und zu verstecken, als er das Land zum ersten Mal verlassen hätte müssen, zurückzunehmen [88]. Während er sich zurückzog, wird der Fürst neben Rîşnov und in der Gegend Bistritz ausgeplündert [89].

Solche Nichtübereinstimmungen mit dem Abrollen der realen Geschichte gibt es auch im letzten Kapitel : Barcsay mußte nicht nach Konstantinopel fahren, um die Herrschaft zu erlangen, sondern er war in Ineu von dem Groß-Wesir Köprülü in sein Amt eingesetzt [90]; wenn Speer das „Theatrum Europaeum" gelesen hätte, so hätte er das gewußt [91].

---

[78] Miron Costin, *Letopisețulu...*, S. 183.

[79] Ștefan Meteș, *Domni din principatele române pribegi în Transilvania în veacul XVII*, Cluj, 1934, S. 29.

[80] *Istoria României*, III, S. 117.

[81] Ștefan Meteș, *Domni...*, S. 30.

[82] Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei*, S. 212.

[83] *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, Bd. VI, S. 58.

[84] Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei*, S. 306.

[85] Miron Costin, *Letopisețulu...*, S. 181.

[86] Wir erfahren dies aus einem Brief vom 15. Mai 1660 des päpstlichen Nuntius in Wien, in N. Iorga, *Studii și documente...*, IV, S.CCCIII.

[87] „...über das hätte er (Rákoczy György II.) auch gern die Moldauer auf seine Seite gehabt / gestalt er einen vertriebenen Moldauischen Fürsten, den Constantin Wayda / von welchem er eine grosse Summe Gelds erpresst hatte...", in „Theatrum Europaeum", Bd. VIII, S. 1 034.

[88] Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei...*, S. 334.

[89] Ibidem, S. 361.

[90] Ibidem, S. 271.

[91] „Theatrum Europaeum", Bd. VIII, S. 928; Turoczi-Trostler führt uns auch diesmal auf eine schlechte Spur, als er als Modell für den Helden Speers einen gewissen Marko vorschlägt, der mehrere Male in Auftrag zu den Türken geschickt wurde. Diese Behauptung stützt sich auf keinen realen Beweis und darum scheint er auch uns willkürlich und unbegründet.

Das was mehr überrascht ist das moralische Porträt von Barcsay, der gegen seinen Willen auf den Thron gelangte und der letztens zum Opfer der Intrigen wurde, die ihn trafen und überwältigten [92], während wir es aber im Roman mit einem Magnaten zu tun haben, der von seinem Machtehrgeiz dominiert ist und der sich als einer der größten Feinde der Familie Rákoczy zeigt, weil sie seinen Vater von dem Thron gestürzt haben soll [93]. Wir sind der Meinung, daß von diesem Gesichtspunkt Speer eine neue Verwechslung macht, diesmal mit Bethlen János, der Kanzler von Siebenbürgen, und Gegner Rákoczy György II.; wie seine ganze Familie, konnte er nicht vergessen, daß seine Verwandten 1630 und endgültig 1636 den Thron zugunsten der Rákoczy verloren haben [94].

6. Ist somit Daniel Speer durch die Fürstentümer und durch den Balkan gereist? Ist sein Roman eine einfache Zusammenstoppelung oder das Ergebnis einiger realen Erfahrungen, *das was ihm seinen Wert als Dokument beträchtlich erheben würde?* Die Antwort ist nicht einfach, obwohl wir einige Probleme, die der Text stellt überprüft haben. Die Natürlichkeit und die Lebendigkeit der Narration, die Anführung der Einzelheiten aus dem ökonomischen und sozialen Leben sind nicht zu übersehen, das was für Authentizität sprechen würde. Nichts hält uns davon ab anzunehmen, daß Speer zum Beispiel David Frölich gelesen hat [95]; es ist aber sicher, daß er ihn nicht als direkte Inspirationsquelle verwendet hat. Viele Einzelheiten über Siebenbürgen, die das Werk Speers enthält, fehlen den Reisebeschreibungen Frölichs, so wie bestimmte Aspekte, die in der geschichtlich-geographischen Literatur der Epoche weitläufig kommentiert wurden, fehlen unserem Roman [96]. Indem wir die von Daniel Speer gelieferten Informationen, im Vergleich zu anderen zeitgenössischen Quellen, quantitativ und qualitativ überprüfen, können wir nur die Schlußfolgerung ziehen, daß sie an Ort und Stelle gesammelt wurden. In der Form von Erinnerungen, die nach 20 Jahren wiedehergestellt wurden, sind die äußeren Einzelheiten, Landschaften, allgemeinen Informationen besser aufbewahrt worden als die konkreten Daten, wo die Sicherheit verschwindet und ungleichartige Elemente mit Hilfe der Phantasie von Neuem kombiniert werden.

---

[92] Al. Ciorănescu, *Domnia lui Mihnea III*, „Bul. Com. Ist. a României", XIII, 1934.

[93] Der er in Wirklichkeit das ganze Leben gedient hat, vor und nachdem er zum Fürsten gewählt wurde; Rákoczy György II., im Gegenteil hat seine Verachtung für den Fürsten rumänischer Herkunft, der in Bîrcea Mare, Kreis Hunedoara geboren wurde, nie verhehlt. In einer Erklärung aus dem August 1659, kurz bevor er dem Landtag in Cristur seine dritte Wahl zum Fürsten auferlegt hatte, behauptet Rákoczy mit dem, der wegen der Umstände, sein Rival geworden war: „Wir untersuchen nicht die Art seines Lebens, und haben keinen Lärm nach wallachischer Art gemacht, wie er vor kurzem in Deva auf der Strasse mit Hirten seinesgleichen", in Al. Ciorănescu, *Domnia lui Mihnea...*

[94] Georg Kraus, *Cronica Transilvaniei...*, S. 259, 281, 296.

[95] Siehe dazu die Fragmente aus David Frölichs Reisebeschreibungen, in *Călători străini...*, V, S. 43.

[96] Die Theorie zum Beispiel, in Bezug auf die sogenannte „getische" Abstammung der Sachsen, die Frölich erwähnt, ist von Speer gänzlich ignoriert; ibidem, S. 48.

Wie erklären wir trotzdem die groben Verwechslungen der geschichtlichen Fakten, die von keiner Überlegung literarischer Art begründet werden und unzulässig im Falle eines Zeitgenossen sind? Kein literarisches Werk ist uns bekannt, wo die Ereignisse unter einer im Roman ähnlicher Art dargestellt worden seien und aus denen sich Speer inspirieren hätte können, das was noch einen Beweis zugunsten der Hypothese der Authentizität darstellt: das „Theatrum Europaeum", welches Turoczi-Trostler [97] als eine Hauptquelle für den Roman betrachtet, erwähnt Gheorghe Ştefan nicht einmal, und ein anderer Hinweis desselben Forschers, diesmal auf Gradelehnus, erweist sich auch unbegründet: dort ist die Rede von Vasile Lupus Schatz und von Ereignissen um 1640 [98]. Um so schnell wie möglich den Roman zu veröffentlichen, insbesondere um den Sensationsdurst des Publikums zu stillen, hatte Speer keine Zeit, eine Menge Daten von mehreren Büchern abzuschreiben; er hat sogar seine Erinnerungen oder die von anderen Quellen gesammelten Informationen mit einigen zweifellos genaueren zeitgenössischen Quellen zu vergleichen, vernachlässigt.

Nach Mollay Károly, der die Identität Daniel Speers und seines Helden annimmt, soll die Ankunft dieses in Siebenbürgen im Jahre 1660, während der Kämpfe zwischen Rákoczy und Barcsay stattgefunden haben [99]. Bei einer genauen Betrachtung kann man dieser Datierung nicht zustimmen, denn die Abenteuer des Hauptheldes konnten sich in einem so kurzen Zeitabschnitt — bis zum Tode Rákoczys im Mai 1660 — nicht abspielen, und die Kontakte mit Gheorghe Ştefan und Barcsay Ákos, wenn wir sie *ad litteram* annehmen, konnten nur in der Periode zwischen 1658—1659 stattfinden. Wenn wir aber auch den Grad der Einbeziehung und stilistischen Beteiligung des Autors bei der erzählten Handlung in Betracht ziehen, sind wir dazu geneigt zu glauben, daß die Reise nach Siebenbürgen während einer ruhigeren Periode, vielleicht nach der Krönung des Fürsten Apaffy Mihály (1662) stattgefunden hat [100]. Die beiden Episoden, in denen Speer den Simplicissimus in den Dienst einiger lokalen Persönlichkeiten, wie Barcsay oder Gheorghe Ştefan stellt, konnten auf Grund der Berichte einiger Augenzeugen, die er später kennengelernt hat, die sie aber unausweichlich deformiert haben [101], hergestellt werden. Eine solche Wiederherstellung der Fakten, *deren Hypothese wir befördern*, würde die Ungenauigkeiten, die in diesen Episoden enthalten sind, gänzlich erklären.

---

[97] J. Turoczi-Trostler, *A „Magyar Simplicissimus" s...*

[98] *Hungarische, Siebenbürgische, Moldau-Wallach-Türck-Tartar-Persian* und *Venetianische Chronica. Auss vielen bewehrten Scribenten*, zusammengetragen und hervorgegeben durch J. Gradelehnum, Franckfurt am Mayn..., im Jahr 1665, S. 453.

[99] Karl Mollay, *Ungarischer oder Dacianischer Simplicissimus...*

[100] Außerhalb des Romans gibt es bis 1667 keine genauen Daten über Daniel Speer.

[101] Wenn Speer zu Lebzeiten Rákoczys György II., in Siebenbürgen gewesen wäre, hätte er bestimmt erfahren, daß dieser, so wie sein Vater ein leidenschaftlicher Calvinist war und daß die Familie Rákoczy zu der Zeit auf keinen Fall katholisch war, wie man das im Roman angibt (UoDS, S. 154). Nach 1660 wird sein Sohn Rákoczy Ferenc I. zum Katholizismus übergehen, das was unsere Hypothese, die Informationen Speers seien in einer der nachfolgenden Periode der Unruhen der Jahre 1658—1662 gesammelt, bekräftigt.

Die wirkliche Perspektive, aus der Daniel Speer die rumänischen Länder kennt, ist die des Dieners oder des Beamten; auf Grund einer älteren Sitte der Magnaten, die sich aus der Zips die Bergleute sowie die Verwaltungsbeamten der Bergwerke rekrutierten, ist der Autor hergekommen. Wir können ihn unter den zahlreichen fremden Reisenden verzeichnen, die nach dem Besuchen der Donau-Gegend und des Süd-Ostens des Kontinents zu der Erweckung des Interesses des westlichen Publikums — er ist einer der Ersten, der dieses in einem Fiktionswerk unternimmt — für orientalische Angelegenheiten beigetragen hat, sowie zu der Verstärkung einer noch ziemlich unsicheren Geistesbeziehung zwischen dem Westen und Osten Europas.

CONTRIBUTIONS AUX RELATIONS ROUMANO-CHYPRIOTES

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

1. RELATIONS COMMERCIALES

Le début des relations roumano-chypriotes se place, au plus tard, vers la fin du XV[e] siècle, les plus anciennes étant de nature commerciale. À cette époque, la ville de Cetatea Albă était un important centre commercial d'où marchandises roumaines ou polonaises étaient transportées, par voie maritime, jusqu'à l'île de Chypre [1]. À partir de la seconde moitié du XVI[e] siècle, des marchands chypriotes commencent à jouer un rôle important dans la vie commerciale de la Moldavie [2]. Ainsi, en 1589, le voyageur Harrie Cavendish qui, aller et retour de Constantinople passait par la Valachie, s'arrêta à Buzău où il rencontra des marchands chypriotes qui l'aidèrent à réussir un meilleur approvisionnement [3]. En 1593, un marchand chypriote, Christophe Negri, se trouve en Moldavie [4]. À partir de 1587 son nom figure aussi dans les actes de commerce entre la Moldavie et la ville de Lemberg. Il était l'agent du marchand Sima Vorsis et discutait affaires, entre autres, avec la veuve « Iancoulina » qui n'était autre que la princesse Marie, femme du prince de Moldavie Iancou Sasul [5].

La princesse Catherine [6], épouse du prince de Valachie Alexandre II Mircea (1568—1574), avait racheté, pour 12.000 aspres, une Chypriote de sa suite. C'était soit une très belle femme, soit une aristocrate, ce qui expliquerait le taux élevé de son rachat, si l'on tient compte du fait

[1] P. P. Panaitescu, *La route commerciale de Pologne à la mer Noire au Moyen-Âge*, dans « Revista istorică română », vol. III (1933), p. 186 et 188.

[2] N. Iorga, *Istoria românilor prin călători* (Histoire des Roumains par les voyageurs), II[e] édition, Bucarest, 1928, vol. I, p. 103—104.

[3] Cf. *Călători străini despre țările române* (Voyageurs étrangers sur les Pays Roumains), vol. III, éd. Maria Holban, M. Alexandrescu Dersca Bulgaru et Paul Cernovodeanu, Bucarest, 1971, p. 294.

[4] N. Iorga, *Istoria comerțului românesc. Drumuri, mărfuri, negustori și orașe* (Histoire du commerce roumain. Routes, marchandises, commerçants, villes), Vălenii de Munte, 1915, p. 219 et 2[e] éd. 1925, p. 200; Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV, p. 53—54, nr. XCXIX et N. Iorga, *Studii și Documente*, vol. XXIII, p. 395, no. CCLXXXVI, p. 408, no. CCCXXII, p. 411—413, nr. CCCXXIX.

[5] N. Iorga, *Studii și documente*, vol. XXIII, p. 413.

[6] La famille de la princesse Catherine, les Salvaresi, était originaire de Chios, Cf. N. Iorga, *Contribuții la istoria Munteniei în a doua jumătate a secolului al XVI-lea* (Contributions à l'histoire de la Valachie dans la seconde moitié du XVI[e] siècle), dans « Analele Academiei Române », sect. hist., II[e] série, tome XVIII (1896), p. 8.

que le prix normal du rachat d'une esclave ne dépassait pas la moitié de la somme payée. Ainsi, par exemple, une Hongroise avait été vendue, en 1570, pour 6.000 aspres [7].

2. EXILÉS À CHYPRE

Après la conquête de l'île de Chypre, la Porte ottomane l'utilisait comme lieu d'exil des patriarches œcuméniques, des boïards ou des princes roumains. Ainsi, Petru Cercel y avait passé quelques années d'exil, avant son accession au trône (1583—1585) [8].

En 1755, les frères Văcărescu avaient été exilés à Famagouste, ville de l'île de Chypre. Barbu Văcărescu y est mort en prison, tandis que Stefan Văcărescu a été mis en liberté, en 1757, par Constantin Mavrocordato, prince de Valachie [9].

Georges Mihalopoulos, beau-père de Matei Ghica, successivement prince de Valachie et de Moldavie, jouissant d'une grande autorité auprès les cercles constantinopolitains, en sa qualité de drogman de Constantin Racovitza, prince de Valachie, fut destitué en 1763 de sa dignité de drogman et fut lui aussi exilé à Chypre. À cause du mauvais climat de Famagouste, il se rendit malade et y est mort [10].

Exilé en 1796 à Larnaca, autre ville de Chypre, le grand drogman Georges Morouzis, y est mort tout jeune, empoisonné selon certaines sources, assassiné selon d'autres. Sa mort fut vivement regrettée par la société phanariote de Constantinople, car c'était un homme de haute culture et qui aurait pu devenir un représentant de premier ordre de la nation grecque [11].

En 1804, Alexandre Soutzos, prince de Moldavie, fut exilé à Chypre. Sa disgrâce intervint à la suite de la découverte de sa correspondance avec les boïards de Moldavie et le consul russe et qui avait pour but de faire perdre le trône au prince Morouzis [12]. En 1803, Vlahoutzis, secrétaire d'Alexandre Soutzos, fut lui aussi exilé à Chypre [13].

---

[7] N. Iorga, *op. cit.*, p. 30—31.

[8] Cf. Le rapport de l'ambassadeur français De Germigny au roi de France Henri III dans Hurmuzaki, *Documente*, supplément I, vol. I, 1518—1780, Bucarest, 1886, p. 49 et N. Iorga, *Fundațiile domnilor români în Epir* (Les fondations des princes roumains en Épire), dans « Analele Academiei Române », sect. hist., II^e^ série, tome XXXVI (1914), p. 894.

[9] *Cronica Ghiculeștilor. Istoria Moldovei între anii 1695—1754.* Texte grec et traduction roumaine avec préface, introduction, glossaire, indice, éd. due à Nestor Camariano et Ariadna Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, p. 725.

[10] Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 168.

[11] Hurmuzaki, Documente, série nouvelle, București, 1962, vol. I, p. 782; Epaminondas Stamatiadis, Βιογραφίαι τῶν ἑλλήνων διερμηνέων τοῦ ὀθωμανικοῦ κράτους (Biographies des interprètes grecs de l'Etat ottoman), Athènes, 1865, p. 150—151; N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor* (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains), Bucarest, 1896, vol. II, p. 357; N. Iorga, *Fundațiile...*, p. 894.

[12] N. Iorga, *Acte și fragmente...*, p. 394.

[13] N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi* (Documents sur la famille Callimachi), Bucarest, 1903, vol. II, p. 607 note.

3. SAVANTS CHYPRIOTES DANS LES PAYS ROUMAINS

La présence de savants chypriotes dans les Pays Roumains est un aspect notable des relations roumano-chypriotes. Un prêtre grec, Adam de Chypre, esclave racheté aux Tatars [14], est devenu courtisan et personne de confiance de Petru Şchiopul, prince de Moldavie ; il l'accompagnait partout [15]. En 1592, après le départ de Moldavie de son haut protecteur, Adam le Chypriote demanda un passeport pour Venise : « Popa Adam Graecus itidem cum decem equis, duobus curribus, familia, uxore et libris proficiscitur Venetias... »[16] C'est le même Adam qui a traduit en grec le testament de Petru Şchiopul : τὸ ἐμεταγλώττισεν ὁ εὐλαβέστατος παπ. κὺρ 'Αδάμος ὁ Κύπριος ἀπὸ ἄλλον γράμμα ὅπου ἦτον γεγραμμένον μὲ γράμματα καὶ μὲ γλῶσσαν μπουδάνικην . . .[17]. Cette traduction prouve que pendant son séjour en Moldavie, le Chypriote Adam avait dû apprendre parfaitemnt la langue roumaine et l'écriture cyrillique.

Vers la fin du XVI^e siècle, Lucas de Chypre se trouve en Valachie et devint évêque de Buzău (1583—1605). C'était un homme cultivé, calligraphe renommé et qui « grâce à son savoir, son autorité et sa sainteté » a réussi à rehausser d'un éclat remarquable l'évêché de Buzău. Il est le fondateur d'une école de calligraphie, très connue [18]. G. I. Ionescu Gion et G. M. Ionescu affirment que Lucas, d'abord évêque, ensuite, comme nous le verrons, métropolite de Valachie, était Roumain, du village de Verneşti, département de Buzău [19]. Cette hypothèse ne résiste pas devant l'affirmation catégorique de l'évêque même, qui déclare dans toutes ses œuvres, ainsi que nous le prouverons plus loin, qu'il est d'origine chypriote. D'ailleurs Mathieu, métropolite de Myra, son contemporain et qui l'avait connu [20], affirme lui aussi que Lucas était Chypriote. Mathieu de Myra le décrit comme un être à bon cœur, croyant,

---

[14] Hurmuzaki, *Documente*, vol. XI, p. XCI et N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti şi a vieţii religioase a românilor* (Histoire de l'église roumaine et de la vie religieuse des Roumains), II^e éd. Bucarest, 1929, vol. I, p. 250.

[15] N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*... I. p. 250 et idem. *Istoria literaturii religioase a românilor pînă la 1688* (Histoire de la littérature religieuse des Roumains jusqu'à 1688), Bucarest, 1904, p. 103, note.

[16] Hurmuzaki, *Documente*, vol. XI, p. 269 n° 403.

[17] *Op. cit.*, p. 439. De nombreux documents de la collection Hurmuzaki, vol. XI, concernant le prince de Moldavie, Petru Şchiopul et sa succession, donnent des informations sur le Chypriote Adam ainsi que sur Zotu Tzigaras, gendre de Petru Şchiopul.

[18] N. Iorga. *Istoria bisericii româneşti*... vol. I, p. 157.

[19] G. I. Ionescu Gion, *Istoria Bucureştilor* (Histoire de Bucarest), Bucarest, 1899, p. 202, et G. M. Ionescu, *Istoria mitropoliei Ungrovlahiei* (Histoire de la Métropolie de la Hongro-Vlachie), Bucarest. 1906, vol. I, p. 105. La confusion provient du fait qu'un neveu du métropolite, du nom de Lorinţ ou Lorenzo, avait épousé une jeune fille de Verneşti, près de la ville de Buzău, où il avait de nombreuses terres. Un descendant de ce Chypriote Lorinţ est le poète roumain Vasile Cîrlova. Cf. Ioan Filitti, *Vlădica Luca († 1629) strămoş al poetului buzoian Vasile Cîrlova* (Le métropolite Luca († 1629), aïeul du poète de Buzău Vasile Cîrlova (1809—1831), Bucarest, 1935.

[20] Mathieu, métropolite de Myra signe. avec le métropolite Lucas, deux actes d'un jugement de 1617 et 1622, en favorisant Marula, fille illégitime de Michel le Brave et qui demandait quelques villages et tziganes qui lui revenaient par acte princier. Cf. D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), œuvres posthumes. éditées par Ariadna Camariano-Cioran et Nestor Camariano, Bucarest, 1939, p. 172 et 173.

gai, habitué dès son jeune âge à la vie monastique, excellent calligraphe et provenant de Chypre. (ἕλκων ἀπὸ Κύπρου τὸ γένος) [21].

C'est en partie sous le règne de Michel le Brave (1593—1601) que le Chypriote Lucas a exercé sa dignité d'évêque. Le prince était entouré de nombreux Grecs, dont l'évêque Lucas, son homme de confiance [22]. Le tenant en grande estime pour sa culture et sa sagesse, le prince l'envoya en 1596—1597 en mission diplomatique à Moscou ; d'étroites relations politiques s'établirent alors entre l'Empire russe et la Valachie qui obtenait également une aide financière [23].

En tant qu'évêque de Buzău, le Chypriote Lucas participe au concile du temps de Michel le Brave, qui décidait de la réorganisation de la vie monastique, et au concile de Jassy en 1595, qui avait pour but la lutte contre la propagande catholique [24].

En 1605, sous le règne du prince Radu Şerban, l'évêque Lucas devint métropolite de Valachie (1605—1629) sans passer par le stage d'évêque de Rîmnic, comme c'était la coutume [25]. En 1615, à la suite d'une dispute entre Lucas et le patriarche œcuménique, ce dernier lui retira sa charge pour désobéissance et insoumission. L'acte de déposition précise que depuis le temps qu'il exerçait la dignité de métropolite, Lucas n'avait pas payé sa contribution annuelle et n'avait aidé d'aucune manière l'église orthodoxe [26]. Passant outre la décision du patriarche, Lucas demeure métropolite jusqu'à sa mort, survenue en 1629 ; il est enterré au monastère de Izvorani, sa fondation [27].

On affirme que ce prélat chypriote, dont la renommée était grande, n'a rien laissé derrière soi, ce qui est faux. Il a été un célèbre calligraphe, a créé une école de calligraphes et de miniaturistes ; lui-même étant l'auteur de plusieurs manuscrits d'une grande beauté.

Comme évêque de Buzău, Lucas achevait, en 1588, un manuscrit liturgique, avec tables des fêtes de Pâques, calendrier, etc. A la fin du manuscrit on trouve la mention que c'est l'œuvre de l'humble évêque de Buzău, Lucas de Chypre, écrite sous le règne du prince Mihnea, en l'an 1588 : 'Ετελειώθη ἡ παροῦσα δέλτος διὰ χειρὸς ἐμοῦ ταπεινοῦ καὶ ἐλαχίστου ἐπισκόπου Μποζέου Λουκᾶ τοῦ Κυπρίου ἐν ἡμέραις τοῦ εὐσεβεστάτου

---

[21] Mathieu Métropolite de Myra, Διήγησις σύντομος περί τε τοῦ Σερμπάνου βοεβόδα τοῦ καὶ Ραδούλου, παρ' ἐλπίδα τῆς ἡγεμονίας ἐκπεσόντος καὶ Ραδούλου βοεβόδα υἱοῦ Μίχνα βοεβόδα, ἐν τῇ Οὐγκροβλαχίᾳ εἰσελθόντος (Brève historique sur la perte inattendue du trône de Şerban prince dit Radou, et sur l'arrivée en Valachie de Radou prince, fils du prince Mihnea). Cf. N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor* (Manuscrits de bibliothèques étrangères ayant trait à l'histoire des Roumains), dans Analele Acad. Rom., Sect. hist., II[e] série, tome XXI (1900), p. 13.

[22] A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană* (Histoire des Roumains de la Dacie Trajane), III[e] éd. par les soins de I. Vlădescu, vol. VI, p. 36.

[23] *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), Bucarest, 1962, vol. II, p. 982 et 999.

[24] N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti...*, vol. I, p. 205 et 219.

[25] I. Ionaşcu, *Mănăstirea Izvorani (Buzău), ctitoria episcopului Luca (1583—1604)* (Le monastère de Izvorani, fondation de l'évêque Lucas (1583—1604)), Buzău, 1936, p. 11.

[26] L'acte de déposition du patriarche œcuménique Timothée, de 1615, est publié dans E. Legrand, *Recueil de documents grecs concernant les relations du patriarcat de Jérusalem avec la Roumanie* (1569—1728), Paris, 1895. p. 2—4; cf. A. Papadopoulos-Kerameus, 'Ιεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη (Bibliothèque hiérosolimitaine), Petersbourg, 1899, vol. IV, p. 21.

[27] Le monastère de Izvorani, fondation du métropolite Lucas, a été dédié par les descendants du métropolite au monastère de Mihai Vodă, à l'époque du règne du prince Brâncoveanu. Cf. Ioan Ionaşcu, *op. cit.*, p. 6.

αὐθεντὸς ἡμῶν Ἰωάννου Μίχνε βοεβόνδα. Ἐν ἔτει 7096 ἰνδικτιῶνος α^ης^, μηνὶ Μαρτίῳ κ' (= 1588) [28].

Comme évêque de Buzău, il a écrit et décoré, en 1594, de sa propre main, un évangéliaire : Ἐτελειώθη τὸ παρὸν θεῖον καὶ ἱερὸν Εὐαγγέλιον διὰ χειρὸς ἐμοῦ τοῦ ταπεινοῦ καὶ εὐτελοῦς ἐπισκόπου Μπουζέου Λουκᾶ τοῦ Κυπρίου [29] Très soigneusement écrit, avec de grandes lettres espacées, le manuscrit est richement décoré de fines miniatures aux couleurs châtoyantes et nuancées [30]. Il a été écrit pour le Patriarcat de Jérusalem.

Plus tard, comme métropolite de Valachie, Lucas continua à écrire et à décorer des manuscrits. En 1616, il a parachevé, un second évangéliaire toujours pour le Patriarcat de Jérusalem. Les frontispices, la décoration marginale, les initiales sont dorés ; les portraits des évangélistes, en couleurs, sont d'une exquise qualité artistique. La décoration des frontispices est florale et zoomorphe ; deux paons et deux cygnes comptent parmi les représentations les plus réussies de l'art de la miniature roumaine. L'œuvre du métropolite Lucas figure dignement parmi les plus réussies du genre en Occident et en Orient [30 bis].

Un autre évangéliaire fut écrit par le métropolite en 1624 au frais du grand trésorier Rizos qui a offert le manuscrit au monastère d'Iviron du Mont Athos : Αὐτὸ τὸ θεῖον καὶ ἱερὸν Εὐαγγέλιον ἐγράφη διὰ χειρὸς ἐμοῦ τοῦ ταπεινοῦ Οὐγκροβλαχίας Λουκᾶ τοῦ Κυπρίου διὰ ἐξόδου τοῦ πανευγενεστάτου ἄρχοντος μεγάλου βεστιαρίου κυρίου Ῥίζου καὶ ἀφιέρωσεν αὐτὸ εἰς τὴν μονὴν τῶν Ἠβήρων ἐν τῷ ἁγιωνύμῳ ὄρει, ἐν ἡμέραις τοῦ πανευγενεστάτου αὐθεντὸς κυρίου Ἰω. Ἀλεξάνδρου βοεβόνδα, υἱοῦ τοῦ αὐθεντὸς Ράδουλου βοεβόνδα ἐν ἔτει 7132 ἀπὸ δὲ τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας 1624, ἰνδικτιῶνος ζ' (= 1624).

Le manuscrit comporte de nombreuses miniatures et les portraits des évangélistes. On y trouve aussi des lettrines dorées. La couverture est en argent doré [31].

En 1624, le métropolite lança une encyclique pastorale, en stigmatisant l'immoralité [32].

Il a commencé également à copier un Psautier, qu'il a tout aussi richement décoré que ses œuvres précédentes : des majuscules fleuries et des miniatures ; probablement à cause de sa mort, il n'a pas pu achever cette œuvre. Elle a été menée à bonne fin par un des ses élèves tout aussi doué : Τὸ παρὸν Ψαλτήριον ἐγράφη διὰ χειρὸς Λουκᾶ Οὐγκροβλαχίας τοῦ Κυπρίου καὶ ἐτελειώθη παρ'ἐμοῦ Ἰακώβου ἀρχιερέως, καὶ ἐμοῦ ὄντος αὐτῷ μαθητοῦ εὐαριθμήτῳ, κατὰ ,ζρμγ' (=1635)[33]. Le métropolite

[28] Spyridon Lambros, *Catalogue of the greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1895, vol. I, p. 424 nº 3963 (429, monastère Dionysiou).

[29] V. A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη (Bibliothèque hiérosolimitaine), Petersbourg, 1897, vol. III, p. 199.

[30] La description du manuscrit, se trouvant actuellement dans la Bibliothèque du Patriarcat de Jérusalem, dans A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*. vol. III, p. 199—200.

[30 bis] Cf. M. Beza, *Urm° româneşti la Ierusalim* (Traces roumaines à Jérusalem), dans « Boabe de grîu », IV (1933), p. 325—326 ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains). vol. III, 2e partie, Bucarest, 1946, p. 1006 et N .Iorga, *La miniature roumaine*, dans *Les arts mineurs en Roumanie*, Bucarest, 1934, vol. I, pl. VII (en couleurs), d'une beauté et d'une finesse remarquables.

[31] Spyridon Lambros, *op. cit.*, vol. II, p. 279, no. 5505 (1385 monastère d'Iviron).

[32] G. M. Ionescu. *Istoria Mitropoliei Ungrovlahiei* (Histoire de la métropolie de la Hongro-Vlachie). Bucarest, 1906, vol. I, p. 107.

[33] Spyridon Lambros, *op. cit.*, vol. I, p. 126, no. 1408 (140 monastère Simopetra).

Lucas est devenu célèbre par son école de calligraphie fondée en Valachie [34].

Lucas n'est pas l'unique Chypriote savant établi dans les Pays Roumains. En 1625, le Chypriote Hiérothée est higoumène du monastère Saint Sabbas de Jassy. C'était un monastère de moines grecs, déjà à l'époque de sa reconstruction, à la place de l'ancien monastère fondé par le « postelnic » Jean. L'inscription dédicatoire, rédigée en grec, nous fait savoir que le monastère a été entièrement reconstruit « du temps de l'hiéromoine higoumène Hiérothée, de la fameuse île de Chypre » [35].

4. PROFESSEURS CHYPRIOTES À L'ACADÉMIE DE BUCAREST

Au début du XVIII^e^ siècle, deux professeurs chypriotes enseignaient à l'Académie de Bucarest. L'un était le célèbre Marcos Porphyropoulos, directeur de l'Académie princière entre 1702—1719 (?). Né à Chypre, il a vraisemblablement fait ses études dans l'île. En 1699 il était probablement professeur à Tîrnavo, en Thessalie, où il enseignait la physique, d'après le Traité de Corydalée: Ὑπομνήματα εἰς τὰ ὀκτὼ βιβλία τῆς φυσικῆς ἀκροάσεως Ἀριστοτέλους ainsi que nous l'apprenons par une notice insérée dans un manuscrit athonite [36]. De Tîrnavo, Porphyropoulos alla à Constantinople pour parfaire ses études : Ἑπτάλοφος θρέψεν ὡραΐσας σοφίῃ. En 1702, il se trouve à Bucarest où, après la mort de Sevastos Kyminitis, il deviendra directeur de l'Académie princière. Le 24 février 1719, il garde encore sa charge. La dernière nouvelle le concernant, que nous avons réussi à trouver, est une lettre de 1719. Nous nous demandons s'il ne trépassa pas peu après cette date. Le testament du savant chypriote nous est parvenu, mais il s'agit malheureusement d'une copie datant du 16 février 1754, l'an étant surajouté. Le testament est effectivement celui de Porphyropoulos, tandis que la date de 1754 est fictive; le testament étant reproduit, avec d'autres actes, utilisés en tant que modèles. Le testament d'une femme fait suite à celui de Prophyropoulos, avec lequel débute le manuscrit. D'ailleurs, c'est en 1709 que, malade et craignant sa mort, Prophyropoulos fait savoir au Patriarche qu'il avait rédigé son testament, tout en le priant de lire, après sa mort, une prière d'absolution. Constantin Dapontès nous raconte les circonstances de la mort de Marcos Porphyropoulos. Le Patriarche Gérassime d'Alexandrie avait prié Constantin Brâncoveanu, prince de Valachie, de lui faire imprimer trois volumes de ses œuvres : discours panégiriques et oraisons. Porphyropoulos devait contrôler ces volumes et en aviser. Il paraît que celui-ci aurait conseillé le prince de ne pas les faires imprimer en affirmant qu'ils contenaient des passages non conformes aux dogmes orthodoxes. En apprenant cela, le Patriarche aurait exclamé : «Κύριε, εἰ μὲν καὶ εἶπεν ὁ Μάρκος ἀλήθειαν συγχωρεμένος εἴη, εἰ δὲ μή, φάγουσα νά φάγῃ τό στόμα του» [37].

---

[34] N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, II^e^ éd. Bucarest, 1928, vol. I, p. 260.

[35] A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. VI, p. 30.

[36] Spyridon Lambros, *Catalogue*... vol. II, p. 66, no. 4367 (247 monastère d'Iviron).

[37] César Dapontès, Ἱστορικὸς Κατάλογος (Catalogue historique) dans Const. Erbiceanu, *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă* (Chroniqueurs grecs ayant écrit sur les Roumains à l'époque phanariote). Bucarest, 1888, p. 204.

(Mon Dieu, si Marcos dit la vérité, qu'il soit pardonné, sinon que la gangrène lui détruise la bouche). Mais dans sa lettre de 1709 Porphyropoulos, en disant qu'il avait fait son testament, car il avait peur de mourir, il faisait part au Patriarche de la maladie dont il souffrait. Comme, d'après ce que nous savons, la lettre est inédite, nous croyons utile d'en extraire le passage concernant la maladie du professeur.

Δέσποτά μου, μέσα εἰς τὸν ἀφεδρῶνα μὲ κατέλαβεν ἕνα πάθος καὶ φοβοῦμαι νὰ μὴ μὲ φάγῃ τὸν ἁμαρτωλόν, καὶ ἂν μὲ τύχῃ θάνατος παρακαλῶ σας διὰ | τὸν κύριον νὰ φορέσετε ὠμοφόριον νὰ μὲ διαβάσετε μίαν συγχωρητικὴν εὐχὴν καὶ νὰ στείλετε καὶ συγχωρητικὸν συνοδικὸν γράμμα ἐδῶ εἰς τὸν βλαδίκα, ἤτοι τὸν ἀρχιερέα τοῦ τόπου, νὰ τὸ διαβάσῃ ἐπὶ τοῦ τάφου μου. Καὶ ἔτι δέομαι νὰ σταθῇ ἐπιμελητὴς νὰ ἐνεργηθῇ ἡ διαθήκη μου, ὁποῦ κάμνω ἐδῶ, ὅταν γένῃ χρεία. Αἱ πανάγιαι καὶ θεοπειθεῖς αὐτῆς εὐχαὶ πάλιν λέγω εἴησαν μετ'ἐμοῦ. Τῆς ὑμετέρας παναγιότητος ταπεινὸς δοῦλος καὶ ἐν σπουδαίοις ἐλάχιστος f. 281v

Μάρκος.

Et il continue: Ἔτι δέομαι νὰ εἰπῇ τοῦ πανιερωτάτου ἁγίου Λαρίσσης νά παραγγείλῃ τοῦ μίσερ Ζωρζῆ νὰ φέρῃ ἐμπρός σας τὸν κὺρ Νικολὸν ὁποῦ μοῦ ἰάτρευσε τὴν φύστουλαν καὶ νὰ τοῦ εἰπῆτε πῶς ἡ πληγὴ ὁποῦ ἰατρεύθη, ἤγουν ἀπάνω εἰς τό σχίσμα ἀπὸ μέσα ἀπὸ τὸν πάτον ἐγδάρτη τὸ πετζὶ καὶ εἶναι πληγή. Καὶ ἀπὸ τὴν ρίζαν μέσα τῆς φύστουλας ὁποῦ ἔπασχε νὰ σχίσῃ τὸ μέρος ἐκεῖνο μὲ τὸ νύχι του τρέχει ὕλη ὄμπιος καὶ ζουμί, σημεῖα πῶς εἶναι φύστουλα. Τὴν πληγὴν ὁποῦ εἶναι ἐκεῖ δὲν ἠμπορῶ νὰ ἰατρεύσω, δὲν θέλει νὰ πάρῃ πετσί. Οἱ ἰατροὶ δὲν ἠμποροῦν νὰ καταλάβουν ποῦ εἶναι ἡ τρύπα ἐπειδὴ καὶ εἶναι μέσα. Λέγει ἕνας τὸ μακρύ του καὶ ἄλλος τὸ κοντό του, οὐαὶ τῷ πάσχοντι. Καὶ νὰ τὸν ἐρωτήσετε ἂν τρέχῃ ἡ ὕλη καὶ περνᾷ ἀπάνω ἀπὸ τὴν πληγὴν βλάπτει τίποτε ἢ ὄχι· καὶ νὰ ἔχω τὴν γνώμην του παρακαλῶ μὲ πρῶτον. Καὶ ἂν εἶναι ὁρισμός της, ἂς ἐρωτήσῃ καὶ τόν ἐκλαμπρότατον αὐθέντην τὸν ἐξ ἀποῤῥήτων, καὶ τὸν πανιερώτατον ἅγιον Σίδης.

Ἐγώ αἰσθάνομαι πῶς ἡ ὕλη τρέχει ἀπὸ τὴν ρίζαν τῆς πληγῆς ὁποῦ ἔπασχεν ὁ κὺρ Νικολὸς νὰ τὴν σχίσῃ μὲ τὸ χέρι του. Ὁ Θεὸς ὁ ἅγιος νὰ γένῃ ἵλεως[38].

La lettre de Porphyropoulos intéresse aussi l'histoire de la médecine; elle nous révèle la manière primitive dont on soignait à cette époque les malades.

Revenons au testament de Porphyropoulos et précisons que la date de 1754 ne peut pas être celle de la mort du savant. Car il est certain que si un professeur aussi érudit que l'était Porphyropoulos avait vécu jusqu'en 1754, il aurait certainement laissé des traces d'ordre culturel, des œuvres datant de cette époque, ou tout au moins des lettres. Or, il n'en est rien, du moins nous n'en avons rien trouvé. Il nous paraît, donc justifié de maintenir notre opinion jusqu'à preuve du contraire, notamment que l'activité de l'éminent professeur chypriote de l'Académie princière de Bucarest s'est déroulée entre 1702—1719 ou à une date proche de 1719 [39].

---

[38] Bibl. de l'Académie Roumaine, ms. gr. 974, ff. 281—281v.

[39] Un plus grand nombre d'informations sur la vie et l'activité de Marcos Porphyropoulos dans notre livre *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, 1974, p. 373—380; cf. aussi Loizos Filippou, Τὰ ἑλληνικὰ γράμματα ἐν Κύπρῳ κατὰ τὴν περίοδον τῆς τουρκοκρατίας (L'enseignement à Chypre pendant la période de la domination ottomane), Nicosia, 1930, vol. II, p. 81—83.

Comme, d'après que nous savons, le testament de Porphyropoulos est inédit, nous croyons utile d'en publier son contenu d'après le manuscrit grec 606 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

Διαθήκη.

σ. 376 Ἐγὼ ὁ ἐλάχιστος ἐν διδασκάλοις Μάρκος ὁ Κύπριος ὁ τῆς ἁγίας τριάδος λατρευτὴς καὶ τῶν ἀνατολικῶν θείων δογμάτων ἀπρὶξ ἀντεχόμενος καὶ ταῖς πατρικαῖς παραδόσεσιν ἀπακολουθῶν, τὸ τοῦ θανάτου...[40], καὶ ἄφικτον ἀεί ποτε ἐν μνήμῃ ποιούμενος, ἐν ὑγείᾳ τε τέως διατελῶν καὶ τὰς φρένας σώας κεκτημένος, ἐβουλήθην οἰκίᾳ βουλῇ καὶ αὐτοπροαιρέτῳ γνώμῃ διατάξασθαι τὰ κατ' ἐμὲ εἰ καὶ βραχέα, ὅπως δηλ. μετὰ τὴν ἐμὴν ἀποβίωσιν διοικηθῶσιν. Ἐν πρώτοις οὖν ἐκλιπαρῶ τὸν ἐν τριάδι ὑμνούμενον καὶ μονάδι φύσεως θεόν, διὰ πρεσβειῶν τῆς παναχράντου δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας καὶ πάντων τῶν ἁγίων ἀφιέναι μοι πάσας τὰς ἁμαρτίας, ἃς ἐκ νεότητος μέχρι τῆς ὥρας ταύτης διέπραξα λόγῳ καὶ ἔργῳ ἢ φαντασίᾳ, ἐξαιτούμενος καὶ παρὰ τῶν ἀνθρώπων συγχώρησιν ἐν οἷς αὐτοὺς ἀμὴ γέ πως προσέκρουσα, τὰ ἴσα κἀγὼ ἀντιφιλοτιμούμενος· ἔπειτα ἀφίημι τῷ φιλοστοργοτάτῳ μοι πατρὶ κυρίῳ ὁ δ. τὸ καὶ τὸ ἢ γρόσια τόσα, τῷ ἀδελφῷ μοι ὁ δ'. τόσα, τῷ ἑτέρῳ μοι ἀδελφῷ τόσα, τῇ ἀδελφῇ μοι ὁ δ. τῇ ἑτέρᾳ μοι ἀδελφῇ ὁ δ. τοῖς ὀρφανοῖς σ. 377 τῆς ἡμετέρας μοι ἀδελφῆς τῆς θανούσης ὁ δ. || γρόσια τόσα νὰ τὰ διαμοιρασθῶσιν ἐπίσης· τῆς ἀνεψιᾶς ὁ δ. τόσα, τῆς ἐξαδέλφης ὁ δ. τόσα. Εἰ δὲ τυχὸν καί τινας ἐξ αὐτῶν εἶναι ἀποθαμμένος, οἱ ζῶντες συγγενεῖς μου, οἱ ῥηθέντες, νὰ λαμβάνουν τοῦ θανόντος τὸ μερίδιον νὰ δώσουν τὸ μισὸν διὰ τὴν ψυχὴν αὐτοῦ καὶ τὸ μισὸν νὰ μοιράζωνται ἐπίσης, ἢ ἀνίσως τινὰς τῶν ἀνα ψιῶν μου εἶναι ἐπιτήδειος εἰς τὸ νὰ σπουδάξῃ γράμματα ἑλληνικὰ ἢ λατινικὰ καὶ βούλεται ξενητενθῆναι δι' ἀγάπην τῆς σπουδῆς νὰ λαμβάνῃ ἐκεῖνος τὸ μερίδιον τοῦ θανόντος διὰ ἔξοδα τῆς σπουδῆς του. Εἰς τὸν ἀρχιερέα τῆς τοῦ δεῖνος γρόσια τόσα νὰ μὲ κάμῃ σαρανταλείτουργον, νὰ διαβάζῃ περὶ ἐμοῦ τὰς συγχωρητικὰς εὐχάς· τῷ ὁ δ. ἀρχιερεῖ γρόσια τόσα· ἔτι ἓν σαρανταλείτουργον τῷ ἱερῷ μοναστηρίῳ ὁ δ. γρόσια τόσα, νὰ μὲ μνημονεύουν εἰς τὴν ἁγίαν πρόθεσιν ἐμὲ καὶ τὰ ὀνόματα τῶν γεννητόρων μου· εἰς τὸ κουτὶ τῆς ἐλεημοσύνης ὁποῦ διοικοῦν οἱ γουναράδες τῆς Κωνσταντινουπόλεως γρόσια ⟨τόσα⟩, εἰς τὰ εἰκοσιτέσσαρα μοναστήρια τοῦ ἁγίου ὄρους γρόσια τόσα, ἀπὸ ἓν σαρανταλείτουργον νὰ μνημονεύουν ἐμὲ καὶ τοὺς γεννήτοράς μου· εἰς τὰς ἐκεῖσε ἀσκητὰς τῆς Ἁγίας Ἄννης γρόσια τόσα, νὰ παρακαλοῦν τὸν θεὸν διὰ τὰς πολλὰς ἁμαρτίας, σ. 378 τῷ πνευματικῷ μοι πατρὶ ἓν σα || ρανταλείτουργον· εἰς τοὺς φυλακωμένους ὁποῦ εἶναι διὰ χρέος γρόσια τόσα, νὰ παρακαλοῦν τὸν θεὸν διὰ τὰς πολλὰς ἁμαρτίας· τῇ ἐκκλησίᾳ ὁποῦ ταφῶ γρόσια τόσα μίαν παῤῥησίαν καὶ ἕτερα γρόσια τόσα τῇ αὐτῇ ἐκκλησίᾳ νὰ παρθοῦν τὰ χρειώδη αὐτῇ, τῷ ὁ δ. δούλῳ μου τόσα καὶ τῷ ὁ δ. εἰς τὰς ἀδελφοσύνας τῆς Χίου τόσα, διὰ νὰ διορίσουν ἱερεῖς νὰ κάμουν κάθε σάββατον λειτουργίαν εἰς τὸ ὄνομά μου, εἰς τὰ σπιτάλια τῆς αὐτῆς Χίου τόσα γρόσια. Τόσα εἰς σαράντα ἐκκλησίας ἀπὸ μίαν λειτουργίαν τὴν ἡμέραν, ὁποῦ ταφῶ γρόσια ⟨τόσα⟩. Εἰς ἓν μέρος σίγουρο νὰ βαλθοῦν γρόσια τόσα καὶ ἐκ τοῦ διαφόρου αὐτῶν νὰ πληρώνουν οἱ ἐπίτροποί μου ἕναν διδάσκαλον νὰ σπουδάζῃ πτωχὰ παιδία γράμματα ἑλληνικὰ καὶ δίδεται καὶ ζωοτροφία πτωχῶν μαθητῶν τόσα ὡς δώδεκα χρόνους καὶ ὕστερα νὰ τίθενται ἄλλοι. Τῷ Παναγίῳ καὶ ζωοδόχῳ τάφῳ γρόσια τόσα μίαν πρόθεσιν διὰ νὰ μνημονεύουν τὰ εἰρημένα ὀνόματα, τῷ Σιναίῳ ὄρει τόσα. Ἀποκαθίστημι δὲ ἐπιτρόπους καὶ διοι-

[40] Blanc dans le manuscrit.

κητὰς τῆς διαθήκης μου ταύτης καὶ καθολικοὺς οἰκοκυρίους νὰ διακυβερνήσουν τὰ γραφόμενα, καθὼς τοὺς φωτίσῃ ὁ θεός, τὸν πανιερώτατον μητροπολίτην ὁ δ., τὸν εὐγε || νέστατον ἄρχοντα ὁ δ. καὶ τὸν ὁ δ., οἵτινες ἔχουσιν σ. 379 παρ'ἐμοῦ ἄδειαν καὶ ἐξουσίαν νὰ διακυβερνήσουν τὴν περιουσίαν μου κατὰ τὴν διάταξίν μου παρ'οὐδενὸς ἐμποδιζόμενοι συγγενοῦς καὶ ξένου. Ὅστις δὲ πλεονεξίᾳ ἢ κακίᾳ νικώμενος καὶ θεὸν μὴ φοβούμενος τολμήσῃ ἀνατρέψαι τὴν ἰδιόχειρόν μου καὶ αὐτοπροαίρετον ταύτην διαθήκην, ἢ ὅλως μεταβαλλεῖν ἢ παρεμποδίσαι τὴν ἐνέργειαν αὐτῆς, ὁποῖος ἂν εἴῃ, ὁ τοιοῦτος, συγγενὴς ἢ ξένος, ἢ ἱερωμένος, ἢ λαϊκός, εὕροι τὸν θεὸν πολέμιον καὶ τοὺς ἁγίους ἀγγέλους ἀντιταττομένους αὐτῷ καὶ ἀπολεσθείη τὸ μνημόσυνον αὐτοῦ μετ'ἤχου καὶ μὴ εὕροι ἔλεος ἐν τῇ φοβερᾷ ἡμέρᾳ τῆς κρίσεως. Ὅθεν καὶ εἰς δηλωποίησιν τῆς ἐσχάτης μου γνώμης ταύτης ἔκαμα καὶ τὴν παροῦσάν μου διαθήκην ἥτις εἶναι φύλλα, καὶ ἐδόθη εἰς χεῖρας τῶν ἐπιτρόπων μου συμποσοῦντας τὰ ἄσπρα ὁποῦ ἐδώρισα τόσα, ἀπὸ τὰ ὁποῖα ἔχω ἕτοιμα τόσα. Ἔχω καὶ εἰς τὸ δ. τόσα μὲ ὁμολογίαν καὶ ἐνέχειρα τὸ καὶ τό, καὶ ἀπὸ αὐτὰ νὰ γίνουν ἔξοδα τῆς θανῆς μου καὶ μνημόσυνόν μου. Καὶ ταῦτα μὲν ἐγὼ ἰδίᾳ χειρὶ καὶ αὐτοπροαιρέτῳ γνώμῃ ἔγραψα καὶ ὑπέγραψα, ὁ δὲ ἐν τριάδι ὑμνούμενος θεὸς γένοιτό μοι ἵλεως ζῶντι καὶ μετὰ θάνατον ἀμήν. Ἔτος μὲν, 1754 (l'année est mentionnée supra), Φευρουαρίου 16, ἐν Βουκουρεστίῳ.

L'absence du nom des héritiers — on utilise le mot ὁ δ(εῖνα) (un tel) —, ainsi que celle du quantum des sommes léguées — il est dit partout τόσα (tant) — s'explique par le fait qu'il ne s'agit que d'un modèle de testament. On agit de la même manière avec les exécuteurs testamentaires car on ne dit que tel métropolite, tel boïard. Si le nom du métropolite était mentionné, il nous aurait aidé à connaître la date du testament, soit 1709, soit une autre date. Sans insister sur les sommes léguées à sa famille et aux églises, à la Sainte Montagne ou au Mont Sinaï, pour qu'on dise des prières pour la rédemption de ses pêchés, arrêtons-nous sur quelques aspects culturels et d'assistance sociale qui préoccupaient l'éminent professeur. Il prévoit dans son testament que si une sœur ou un frère disparaîtraient avant lui, les sommes qui leurs étaient léguées soient accordées à un neveu qui désirerait étudier à l'étranger. Une somme était destinée au « tronc » des fourreurs de Constantinople. Or, il est connu que les fourreurs de la capitale de l'Empire ottoman ont grandement contribué, à cette époque dramatique, à aider les malheureux, ainsi que les écoles, contribuant ainsi à la renaissance culturelle des Grecs.

Porphyropoulos a également légué une somme pour les condamnés à la prison pour dettes. Inexplicablement, un legs était destiné aux confréries de l'île de Chios, et non à celles de Chypre, afin de faire dire chaque Samedi une messe pour le repos de son âme. Une autre somme devait aller aussi aux hôpitaux de Chios et non à ceux de Chypre. Enfin, une autre, qui paraît importante, devait être déposée en lieu sûr ; de son revenu les exécuteurs testamentaires devaient payer un professeur pour qu'un certain nombre d'enfants pauvres puissent étudier pendant douze ans et aussi pourvoir à leur entretien. Ce terme accompli, un autre groupe d'enfants devait être aidé, et ainsi de suite.

Son testament prouve que, à force de faire des économies et de vivre une vie modeste, Porphyropoulos avait réussi à amasser une petite fortune le long de sa carrière de professeur à Bucarest.

Un autre professeur chypriote, vraisemblablement invité par Porphypropoulos, a professé à l'Académie princière de Bucarest. Il s'agit d'un certain Georges de Chypre qui, en 1710, tenait un cours sur les sentences de l'écrivain latin Caton [41].

En 1812, les boïards proposaient au prince, par un mémoire, la nomination à l'Académie princière de Bucarest, entre autres, d'un Démètre de Chypre, pour enseigner la langue française [42].

5. ŒUVRES DE SAVANTS CHYPRIOTES DANS LES PAYS ROUMAINS

Les œuvres des Tzigalas : Mathieu et Hilarion, ont été largement répandues dans les Pays Roumains. Mathieu Tzigalas était prêtre et protonotaire de l'évêché de Chypre ; en 1630 il devint prêtre de la paroisse grecque de Venise. C'est alors que ses fils ont étudié au Collège Saint Athanase de Rome et après à l'Université de Padoue. Jean Tzigalas s'est distingué comme professeur de philosophie. Démètre Tzigalas était médecin à Constantinople et Hilarion Tzigalas fut d'abord professeur au célèbre Collège de Cottunios à Padoue et plus tard archevêque de Chypre [43].

Mathieu Tzigalas, père de ces savants, a été l'auteur de plusieurs œuvres religieuses [44], mais en ce qui concerne les relations roumano-chypriotes, c'est uniquement son travail historique qui intéresse. L'original grec du *Chronographe:* Νέα Σύνοψις [45], largement répandu dans les Pays Roumains, a été beaucoup lu ; traduite en langue roumaine, cette œuvre devenait une source pour les *Chronographes* roumains ainsi que pour d'autres œuvres du domaine littéraire.

Le pr Démosthène Russo a établi, à grande peine, le fait que le *Chronographe* de Tzigalas — qui n'a pas été publié en 1637, comme il est mentionné dans le titre mais bien en 1650 — se trouve à l'origine de quelques *Chronographes* roumains [46]. Il y a des types de *Chronographes* roumains traduits d'après Tzigalas, d'autres d'après Dorothée de Monemvasie, mais la plupart sont une contamination des *Chronographes* de Tzigalas et de Dorothée. Les nombreux manuscrits des *Chronographes* dits «Danovici» ne sont qu'une contamination d'après ceux de Tzigalas et de Dorothée. Les historiens roumains et ceux de l'Occident, qui ont essayé d'établir les sources des *Chronographes* roumains, ont tiré la conclusion qu'on avait utilisé les *Chronographes* de Dorothée. N'ayant pas à leur disposition le *Chronographe* de Tzigalas, ils ont supposé que les parties qui ne correspondaient pas au *Chronographe* de Dorothée étaient de provenance slave. C'est Démosthène Russo qui a prouvé que ces parties supposées être de provenance slave ont eu comme source le *Chronographe* du Chypriote

---

[41] Bibl. de l'Acad. Roum., Doss. DCLXXXVI/57 et Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies*... p. 155, 380, 381 et note 89.

[42] Archives de l'Etat de Bucarest, ms. 73, p. 49—51, v. aussi Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies*... p. 63 et 493.

[43] Sur les membres de la famille Tzigalas, v. E. Legrand, *Bibliographie hellénique... du XVII[e] siècle*, Paris, 1895, vol. III, p. 312—342; Loïzos Filippou, *op. cit.*, vol. II, p. 72—80.

[44] Loïzos Filippou, *op. cit.*, p. 73—78.

[45] Le titre intégral du *Chronographe* et sa description dans E. Legrand, *Bibliographie hellénique... du XVII[e] siècle*, vol. I, p. 355—356.

[46] D. Russo, *Studii istorice greco-române*... p. 90.

Tzigalas. « Ces savants, dit Russo, n'ont pas tenu compte du *Chronographe* de Tzigalas ; la version roumaine de la légende de la Troade n'en est qu'une fidèle traduction. Et ainsi viennent s'annuler toutes les suppositions et les explications, plus ou moins ingénieuses de Gaster, Praechter et Istrin. Omissions, erreurs et amplifications — que Praechter constate et qu'il s'efforce d'expliquer soit en admettant l'existence d'un intermédiaire slave, soit en utilisant à la fois Dorothée et Cedren — se trouvent bel et bien dans l'authentique prototype grec, dans le *Chronographe* de Tzigalas » [47]. D. Russo a également démontré qu'un certain nombre de légendes apocryphes byzantines, très appréciées et beaucoup lues par les Roumains — ainsi que le prouvent les nombreux manuscrits les y insérant — se sont intégrées dans la littérature roumaine grâce à la traduction des *Chronographes*. C'est ainsi que la légende de la Troade, celle sur Constantin le Grand, sur la fondation de Constantinople, la mystérieuse prédiction de Constantin le Grand sur la chute de Constantinople, la prosopographie de la Vierge, la rencontre de la Sybille avec Salomon, la querelle entre le Juif Zamvri et Sylvestre, le pape de Rome, la légende d'Eudoxie, etc., se sont intégrées dans la littérature roumaine grâce à la traduction en langue roumaine des *Chronographes* de Tzigalas et de Dorothée. Détachés des *Chronographes*, elles ont circulé en tant qu'œuvres littéraires indépendantes.

Un exemplaire du *Chronographe* de Tzigalas a appartenu au métropolite de Moldavie, Dosoftei, qui a emprunté de nombreuses légendes canoniques ou apocryphes de l'œuvre de Tzigalas pour *La Vie des Saints*.

Voilà donc que le *Chronographe* du Chypriote Mathieu Tzigalas se trouve avoir joué un rôle dans la rédaction des *Chronographes* roumains. Apprécié par les intellectuels roumains qui parlaient et lisaient le grec, il a été traduit, interprété et on en a tiré de nombreuses légendes qui se sont répandues comme œuvres indépendantes [48].

Hilarion Tzigalas, fils de l'auteur du *Chronographe*, a étudié, comme ses frères, au Collège Saint Athanase de Rome et puis à l'Université de Padoue. Après avoir achevé ses études, il a conduit, pendant trois ans, le Collège de Cottunios (1657—1660). Il démissiona en 1660 et visita de nombreuses villes, dont Constantinople ; il y fonda plusieurs écoles. C'est à la même époque (1670—1671) qu'il visita Bucarest, d'où il partit à Jérusalem et enfin, en 1674, il fut élu archevêque de Chypre [49].

Hilarion Tzigalas est l'auteur de nombreux écrits [50] ; nous ne nous arrêterons toutefois que sur ceux ayant été connus dans les Pays

---

[47] D. Russo, *op. cit.*, p. 92—93.

[48] Des détails sur le rôle du *Chronographe* de Tzigalas dans la littérature roumaine, dans D. Russo, *op. cit.*, p. 87—100, où l'on trouve aussi de nombreuses contributions originales sur les relations entre les *Chronographes* de Dorothée et de Tzigalas d'une part et les *Chronographes* roumains, de l'autre; cf. aussi N. Cartojan, *Legendele Troadei în literatura veche românească* (Les légendes de la Troade dans la littérature roumaine ancienne), Bucarest, 1925 (dans Analele Acad. Rom. Sect. litt, IIIe série, tome III, mémoire 3); Iulian Ştefănescu, *Legende despre Sf. Constantin în literatura românească* (Légendes sur Saint Constantin dans la littérature roumaine), dans « Revista istorică română », I (1931), p. 265; *ibid.*, *Cronografele româneşti: Tipul Danovici* (Les Chronographes roumains : Type Danovici), Ire partie, dans « Revista istorică română », tome IX (1939), p. 119, 125, 128.

[49] Loïzos Filippou, *op. cit.*, vol. I, p. 43—66.

[50] Cf. E. Legrand, *op. cit.*, vol. III, p. 332—338 et Loïzos Filippou, *op. cit.*, vol. I, p. 62—66.

Roumains et qui se trouvent en manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

Sa *Grammaire*, utilisée comme manuel par les professeurs des Académies princières, nous est parvenue en trois exemplaires : mss. gr. 85, 486 et 544. Ἡ γραμματικὴ ἐπιστήμη... (La Science de la Grammaire, c'est-à-dire des principes de grammaire très complète par la méthode dialectique et destinée à la discussion de l'art dialectique et pratique de Hilarion Tzigalas de Chypre, Professeur de littérature religieuse et prédicateur)[51].

Dans les mss. gr. 493/14 et 23 de l'Académie Roumaine, nous trouvons: Τοῦ μακαριωτάτου καὶ σοφωτάτου ἀρχιεπισκόπου Κύπρου κυρίου Ἰλαρίωνος Κιγάλα... (Du bienheureux et sage archevêque de Chypre, sieur Hilarion Tzigalas grand théologien de la grande église du Christ, sur les fêtes de Pâques et sur les cycles du soleil et de la lune et sur le cours de l'année, les mois supplémentaires, les années bissextiles et d'autres les concernant)[52].

Une autre œuvre du Chypriote Hilarion Tzigalas connue dans les Pays Roumains est : Ἐκ τῶν τοῦ μακαριωτάτου ἀρχιεπισκόπου Κύπρου κυρίου Ἰλαρίωνος Κυγάλα ἀστρονομικῶν κατὰ Πτολεμαϊκούς. Περὶ σφαίρας (De l'astronomie d'après Ptolémée du bienheureux archevêque de Chypre, sieur Hilarion Tzigalas. Sur la sphère. En hexamètres)[53].

Une autre de ses œuvres est toujours en vers. Χρονολογία τῶν ἑπτὰ αἰώνων ... (Chronologie des sept siècles). L'auteur s'occupe de la chronologie de l'Ancien et du Nouveau Testament, des livres de hagiographie, des faits mémorables, des rois, juges, prophètes, archevêques, apôtres, patriarches, peuples, professeurs et élèves, des conciles, etc.)[54].

Les manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, qui contiennent les œuvres de Hilarion Tzigalas, sont inconnus à E. Legrand et Loïzos Philippou, auxquels nous devons la liste des œuvres du savant chypriote.

Une autre œuvre due à un Chypriote et connue dans les Pays Roumains, se trouvant à l'Académie Roumaine est un poème en vers sur la guerre crétoise : Βιβλίον ὀνομαζόμενον πάλη, ἤγουν μάχη τῶν Τουρκῶν μετὰ τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ ἐκλαμπροτάτου μεγάλου αὐθεντὸς καὶ πριντζίπου τῆς λαμπροτάτης Βενετίας. Ἱστορικὸν ποίημα ἔμμετρον (207 φύλλα)[55] (Livre qui s'appelle lutte, notamment la guerre des Turcs avec l'illustre grand seigneur et prince de l'illustre Venise. Œuvre historique en vers (207 folios). A été écrite au mois d'août 1655 par l'archimandrite Joachim chancelier (Καντζελλιέρης).

---

[51] Const. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești din Biblioteca Academiei Române* (Le catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine), Bucarest, 1909, p. 70, no. 125 (486), p. 103—104, no. 212 (544) et p. 334, no. 631 (85).

[52] Const. Litzica, *op. cit.*, p. 325, no. 624 (493) 14.

[53] Const. Litzica, *op. cit.*, p. 326 no. 624 (493) 23. La même œuvre aussi à la p. 406, no. 674 (184), 14 et p. 481 no. 529 (538) 4.

[54] Bibl. de l'Académie, ms. gr. 184, ff. 247—255.

[55] Cf. Const. Litzica, *op. cit.*, ms. 224 (37), p. 111—112.

Le pr grec E. Kriaras a donné une brève description de ce poème au premier Congrès d'Études Crétoises[56]. Il a l'intention d'en publier le texte inédit intégral, d'après le manuscrit de Bucarest, l'unique exemplaire connu jusqu'à présent.

Nous croyons pouvoir identifier l'auteur du poème sur la guerre crétoise avec l'archimandrite Joachim, lequel Κύπριος ὢν τὸ γένος καὶ μέλος τῆς Ἁγιοταφικῆς Ἀδελφότητος (d'origine chypriote et membre de la confrérie du Saint Sépulcre), a écrit en 1674, le 22 Septembre, une œuvre dans la ville de Dristra, notamment des Florilèges de la Bible et des œuvres des Pères de l'Église [57].

Notre conviction que l'auteur des *Florilèges* est en même temps l'auteur du poème sur la guerre crétoise est fondée sur le fait que l'auteur même avoue l'avoir écrit quand il se trouvait près du Danube, peut-être toujours à Dristra, et pas à Crète.

Ὤλα ἐξ ἀκωῆς τὰ ἔχω μαθημένα
καὶ εἰς οὔτω τὸ κατάστιχον πάντα ὦλα καθ'ένα,
μὰ μὲ γνώσεως καὶ ἀκωῆς ἔστρωσα δῶ γραμμένα || f. 188
Διατὶ εἰς παρατούνα ⟨παρὰ τὸν Δούναβιν⟩ εὀρήσκουμουν καί ἐρώτουν
ξένους, ἐντοπίους, ἅπαντας ἀπὸ περίσσους τόπους.

(J'ai tout appris par ouï-dire et les ai mentionnés dans ce carnet. Je n'ai pas tout vu de mes propres yeux, ni les faits isolés, je les ai écrits par ouï-dire car je me trouvais près du Danube. Je posais des questions aux étrangers, à la population locale, à tous ceux provenant de plusieurs endroits). C'est ainsi que s'explique la présence de l'œuvre du Chypriote à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

Nonobstant du fait que le thème de l'archimandrite Joachim était la guerre crétoise, ainsi que l'indique le titre même, l'auteur n'oublie pas sa patrie, Chypre, où il est né ; il insère dans son poème un chapitre (f. 191—197ᵛ) où il décrit ses souffrances et ses beautés.

C'est avec une profonde tristesse que l'auteur décrit l'état déplorable, la décadence des monastères et des églises, les persécutions auxquelles étaient soumis les moines et tout le peuple du Chypre de la part des maîtres étrangers. Par contraste, il décrit la beauté et les richesses d'antan de l'île. L'auteur avoue que l'intensité de sa souffrance est telle qu'il a envie d'arracher ses cheveux blancs (f. 194) [58].

L'auteur du poème, bien informé sur les faits historiques, connaissait toutefois mal le grec, son texte est farçi de mots turcs, de fautes d'ortographe et de syntaxe ; mais il s'exprime avec ardeur et une peine profonde pour les souffrances de sa patrie.

D'ailleurs c'est lui-même qui avoue (f. 204ᵛ) son incompétence à écrire correctement car, dit-il, il n'a étudié ni Homère ni Aristote.

Passons en revue encore quelques œuvres mineures dues aux Chypriotes et qui ont eu audience dans les Pays Roumains. Un discours de

[56] La communication du pr Kriaras a été publiée dans « Κρητικὰ Χρονικά» 15—16 (1961—1962) Πεπραγμένα τοῦ Α' Διεθνοῦς Κρητολογικοῦ Συνεδρίου (Travaux du Iᵉʳ Congrès International d'Etudes Crétoises), vol. II, p. 399—405. Je remercie le pr Kriaras d'avoir eu l'amabilité de m'envoyer la photocopie du texte de sa communication.

[57] A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ ..., vol. IV, p. 40, no. 27.

[58] De l'expression πολειάν μου (mes cheveux blancs) il résulte qu'au moment où il écrivait son poème, l'archimandrite Joachim était déjà très âgé.

l'archevêque de Chypre, Arcadius [59], pour le grand martyr Georges, quelques chants religieux de Macaire de Chypre, se trouvent, ainsi que d'autres, dans un manuscrit rédigé à Bucarest en 1799 [60].

Le ms. gr. 65 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (f. 1^v) comprend deux poésies, la f. 2^v deux autres, dues au hiérodiacre Jacob de Chypre.

Le ms. roum. 1369, f. 130—170^v de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine comprend la traduction en roumain de *La Vie et la fin de notre saint Père Epiphane archevêque de la cité de Constande de Chypre, brillant en l'an 350 ap. J. Ch.*, écrite par ses disciples Jean et Polive.

Le manuscrit qui comprend la vie de l'arhevêque de Chypre est un florilège écrit en 1807. Cette traduction est la preuve que *La Vie* de l'archevêque a circulé dans les Pays Roumains, en grec et en version roumaine, traduite du grec.

6. AIDES DES PAYS ROUMAINS AUX MONASTÈRES DE CHYPRE

Un autre aspect des relations roumano-chypriotes est l'aide que les Pays Roumains ont accordée aux monastères chypriotes Kykkou et Mahaira au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e. L'aide la plus ancienne paraît être due à la Moldavie. Un manuscrit autographe du patriarche Sylvestre d'Antioche, écrit entre 1724 et 1740, contient une lettre de remerciement de la part du patriarche, adressée à Grégoire Ghica prince de Moldavie, pour l'aide de 50 piastres au bénéfice du monastère Kykkou de Chypre [61]. Nous ne pouvons pas préciser la date de cette aide, en tout cas elle doit avoir eu lieu pendant l'un des trois règnes de Grégoire Ghica en Moldavie, jusqu'en 1740. Malheureusement, l'acte de donation du prince de Moldavie a péri dans l'incendie qui a détruit le monastère [62].

En 1748, Constantin Mavrocordato, prince de Moldavie, a émis lui aussi un acte de donation au bénéfice du même monastère Kykkou, représentant un revenu annuel de 50 piastres provenant des douanes princières [63].

Les successeurs de Constantin Mavrocordato, Constantin Racovitza (1749—1753) et Mathieu Ghica (1753—1756) confirmeront, le premier en 1750 et le second en 1754, le revenu annuel de 50 piastres offerts par leur prédécesseur [64].

Le même prince Grégoire Ghica, qui avait accordé, en tant que prince de Moldavie, l'aide de 50 piastres au monastère de Kykkou, lui accorde, comme prince de Valachie, un même revenu annuel provenant des salines

[59] Const. Litzica, *op. cit.*, p. 494, no. 743 (201) 10.

[60] *Op. cit.*, p. 214 no. 422 (33).

[61] A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, vol. I, p. 212, no. 124, 46; cf. aussi Vasile Radu, *Mănăstirea Sf. Spiridon și patriarhul Silvestru al Antiohiei* (Le monastère Saint Spyridon et le patriarche Sylvestre d'Antioche), dans « Revista istorică română », vol. III (1933), p. 27—28.

[62] Marcu Beza, *Biblioteci mănăstirești in Palestina, Cipru și Muntele Sinai* (Bibliothèques de monastères en Palestine, à Chypre et au Mont Sinaï), dans « Anal. Acad. Rom. », sect. litt., III^e série, tome VI (1932—1934), p. 210.

[63] Gheorghe Cioran, Σχέσεις τῶν Ρουμανικῶν Ἡγεμονιῶν πρὸς τὰ κυπριακὰ μοναστήρια Κύκκου καὶ Μαχαιρᾶ (Relations des Principautés Roumaines avec les monastères chypriotes Kykkou et Mahaira), Athènes, 1939, p. 5 (Extrait de « Byzantinisch Neugriechische Jahrbücher », Dreizehnter Band, Heft 2—4 (1937).

[64] Les documents des princes roumains Constantin Racovitza et Mathieu Ghica sont publiés dans Περιγραφὴ τῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ Κύκκου (Description du saint monastère de Kykkou), éd. de 1819, p. 106—110.

princières. Le document date de 1749. C'est l'higoumène du monastère Saint Spyridon de Bucarest qui a été chargé du soin de l'expédition des sommes[65].

Alexandre Ypsilanti, prince de Valachie, confirme, le 12 juillet 1797, la subvention de 1749 de Ghica, en y ajoutant 150 piastres supplémentaires, le total de la somme remontant ainsi à 200 piastres annuellement [66].

Un autre monastère chypriote qui a bénéficié de l'aide des Pays Roumains, surtout de la Moldavie, est le monastère de Mahaira (Μαχαιρᾶς).

Joannice, higoumène de ce monastère, l'ayant remis à neuf, avait envoyé des moines dans différents endroits, afin d'obtenir les sommes dont il avait besoin. En 1784 arrivaient en Moldavie, dans ce but, l'archimandrite Charalampos et le diacre Kyprianos. C'est à cette occasion que Kyprianos a connu Michel Soutzou, prince de Moldavie. Appréciant les qualités du diacre chypriote, le prince disposa de l'ordonner prêtre de l'église princière. C'est en suivant les cours de l'Académie princière de Jassy que Kyprianos a réussi à parfaire ses études. En 1794, l'higoumène du monastère chypriote de Mahaira a envoyé deux autres moines pour demander de l'aide afin de pouvoir payer les dettes du monastère. Ils étaient munis d'une lettre par laquelle l'higoumène s'adressait aux princes des Pays Roumains, aux métropolites, aux archevêques, aux évêques, aux professeurs, aux hiérodiacres et aux moines [67]. L'higoumène s'adressait donc aux différents groupes sociaux des Pays Roumains, en les priant d'offrir leur aide au monastère de Mahaira [68].

Par le document du 13 Février 1795, Michel Soutzou, alors prince de Moldavie, accorde au monastère un revenu annuel de 100 lei, dont 50 provenant des salines princières et 50 des douanes [69].

Kyprianos est resté en Moldavie jusqu'en 1802. Il est revenu dans sa patrie après une absence de 18 ans, portant, à ce qu'il paraît, une importante aide pécuniaire, car le monastère a été délivré de ses lourdes dettes (δυσβάστακτα χρέη)[70]. C'est à la même occasion que Charalampos et Kyprianos ont porté au monastère des objets de valeur et des pièces d'art somptuaire [71]. C'est alors que le prince de Moldavie, Michel Soutzou,

---

[65] Le document du prince Grégoire Ghica est publié dans Περιγραφή ... éd. de 1751, p. 68—71 et dans l'éd. de 1819, p. 104—105, reproduit dans Marcu Beza, *Biblioteci mănăstirești*... p. 210—211.

[66] V. A. Urechia, *Istoria românilor*, Bucarest, 1894, vol. VII, p. 336.

[67] Gheorghe Cioran, *op. cit.*, p. 9—10.

[68] Marcu Beza, *Urme românești*... p. 68.

[69] Le document du prince de Moldavie, Michel Soutzou, se trouve dans le registre du monastère; il a été publié à plusieurs reprise. Cf. par exemple, Simos Menardos, Ἡ ἐν Κύπρῳ ἱερὰ μονὴ τῆς Παναγίας τοῦ Μαχαιρᾶ (Le saint monastère de la Sainte Vierge Mahaira de Chypre) dans Φιλολογικὸς Σύλλογος Παρνασσός Ἐπετηρίς, vol. X, IIe série (1914), p. 158—159, reproduit par N. Iorga, dans « Revista istorică », XIX (1933), p. 14—15 et par Marcu Beza, *Urme românești*... p. 212—213.

[70] Simos Menardos, *op. cit.*, p. 142.

[71] Georges Frangudis, Κυπρίς, Athènes, 1890, p. 386. Kyprianos, cultivé et énergique, s'est distingué dans sa patrie. Il a été élu archevêque de Chypre et a beaucoup contribué au développement culturel du peuple chypriote par la fondation de la célèbre école, en 1812, à Nicosie. Cette école est l'œuvre la plus utile de toute l'activité du grand hiérarque qui en 1821 est mort pour sa patrie; il a été pendu, ainsi que le patriarche œcuménique. Cf. Hrisostomos Papadopoulos, archevêque d'Athènes, Ὁ ἐθνομάρτυς Ἀρχιεπίσκοπος Κυπριανός (L'archevêque Kyprianos, martyr pour sa nation), dans la revue « Θεολογία », VII (1929), p. 10—20. Sur l'école fondée par Kyprianos, cf. Loïzos Filippou, Τὰ ἑλληνικὰ γράμματα . . .vol. I, p. 158—159.

a envoyé son portrait avec la mention écrite à l'encre rouge: Λαμπροῦ λαμπρὰ πέλει εἰκὼν ἡγεμόνος Μιχαὴλ Σούτσου ὡς λαμπρὸς Διὸς γόνος, 1796 [72].

Parmi les dons, il y avait aussi 16 manuscrits de musique, dont l'un porte à la fin la signature en grec : appartenant à Démètre, prêtre, relieur de livres, 1797. Deux autres ont été écrits par le prêtre Balassios.

Une boîte à reliques en nacre, une autre en or, une croix entourée de pierres précieuses au centre et tout autour, en marge, l'inscription : « Ceci a été fait avec la dépense de Charalampos, archimandrite de Mahaira, 1795, Mai 30, Jassy ». Un magnifique épitaphios porte l'inscription « Propriété de Charalampos, archimandrite, 1792 » [73].

Dans son excellent livre, *Urme românești în răsăritul ortodox* (Traces roumaines dans l'Orient orthodoxe), Marcu Beza a fait reproduire : le sceau du monastère de Mahaira (p. 62), les portraits de Kyprianos et de Charalampos (p. 64), l'épitaphios brodé à Jassy, en 1792, deux pages de deux manuscrits de musique écrites dans les Pays Roumains (p. 66), la boîte à reliques en nacre et celle en or (p. 68 et 69). Il est étonnant que Marcu Beza ne reproduit pas le portrait de Michel Soutzou, qui, d'après la description de Georges Frangudis, paraît être exceptionnellement majestueux [74].

Ce qui précède prouve la richesse et la diversité des relations commerciales et culturelles roumano-chypriotes. Des savants chypriotes, comme Lucas, évêque et puis métropolite de Valachie, des professeurs de la taille d'un Marcos Porphyropoulos y ont été très actifs. Des œuvres de savants chypriotes ont eu audience dans les Pays Roumains lesquels en échange, ont accordé, avec une générosité bien connue, des aides aux monastères chypriotes de Kykkou et de Mahaira. Ces contributions n'ont pas aidé seulement au relèvement des monastères, mais ont soutenu la vie culturelle, la renaissance culturelle grecque et cela d'autant plus que dans le cadre de ces deux monastères fonctionnaient aussi des écoles [75].

L'archevêque Kyprianos de Chypre, qui a mis les bases de l'école de Nicosie, a parachevé ses études à l'Académie de Jassy [76] et, peut-être qu'elle lui a servi de modèle pour l'organisation de l'école grecque de Nicosie.

---

[72] Bibl. de l'Academie Roumaine, dos. DXCVI/214 et Georges Frangudis, Κυπρίς, p. 386. Outre le portrait du prince, les deux Chypriotes : Charalampos et Kyprianos ont porté aussi leurs portraits à l'huile faits en Moldavie. Le portrait de Kyprianos a été reproduit dans les travaux le concernant, par ex., Loïzos Filippou, *op. cit.*, vol. I, p. 158; Simos Menardos, *op. cit.*, pl. III, Marcu Beza, *Urme românești...*, p. 64. Les deux envoyés du monastère de Mahaira en Moldavie ont apporté aussi d'autres objets d'art; cf. Marcu Beza, *op. cit.*, p. 64—65 et 68—69.

[73] Marcu Beza, *Urme...*, p. 68.

[74] Georges Frangudis, Κυπρίς, Athènes, 1890, p. 386.

[75] Loïzos Filippou, *op. cit.*, p. 114—115; Hrisostomos Papadopoulos, Ἡ ἐκκλησία τῆς Κύπρου (L'église de Chypre...), p. 78, où il est dit que l'école du monastère Kykkou fonctionnait déjà vers la moitié du XVIII[e] siècle.

[76] La liste des élèves de l'Académie de Jassy, que nous avons établie dans notre livre *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy* doit être complétée avec le nom de Kyprianos de Chypre.

QUELQUES DOCUMENTS MILITAIRES AUTRICHIENS RELATIFS À LA FONDATION DE LA TYPOGRAPHIE GRECQUE DE IASSY (1812)

ELENA SIUPIUR

Le troisième volume de la *Bibliographie roumaine ancienne* [1] mentionne dix-neufs livres et quatre feuilles volantes hétairistes, en langue grecque, imprimés à Iassy dans l'intervalle des années 1813—1821 par « la typographie grecque ». Il s'agit d'écrits de caractère religieux et laïque, ces derniers plus nombreux (manuels d'histoire, de philosophie, de commerce ; proclamations révolutionnaires ; littérature) [2]. Inutile de revenir sur l'activité culturelle, si bien connue, de la diaspora grecque dans les pays roumains. La Moldavie hébergeant l'un des centres les plus actifs de la culture grecque d'émigration, on peut affirmer sans risque d'erreur que l'impression des livres grecs bénéficiait là de conditions excellentes. Déjà au XVII^e siècle il y avait une presse avec des caractères grecs qui fonctionna de 1681 à 1698 au couvent de Cetățuia, à Iassy [3]. Après cette date, le livre grec sera imprimé, par l'Imprimerie de la Métropolie de Moldavie, avec l'accord, le concours et la protection des prélats roumains. Dès le début du XIX^e siècle, la colonie grecque de Moldavie entreprend, avec l'aide des colonies grecques d'ailleurs, de préparer la fondation d'une imprimerie grecque à Iassy, afin de fournir au centre politique du mouvement de libération les moyens nécessaires à l'impression des livres grecs. De longs préparatifs et maintes difficultés ont fini par aboutir en 1812, de sorte qu'en 1813, Emmanuel Vernardos, « créateur, membre actif et curateum de cette typographie » [4] pouvait donner la liste des personnes qui, « aimant le livre et leur pays, ont contribué à la récente fondation d'une imprimerie grecque à Iassy » [5]. Vernardos profitait de l'occasion pour inviter ses compatriotes à s'inscrire sur les listes de souscription lancées au profit des livres à paraître en 1814.

Les circonstances de la fondation de cette imprimerie, de même que l'année où l'événement a eu lieu ont prêté à maintes disputes [6]. D'une

[1] Ion Bianu, Nerva Hodoș, Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche* — abréviée BRV.

[2] BRV, vol. III, n^{os} : 842, 863, 865, 866, 926, 927, 957, 962, 964, 998, 1001, 1052, 1053, 1056, 1080, 1096, 1097, 1099, 1100, 1133—1136.

[3] Voir chez Dan Simonescu, *Le monastère de Cetăzuia (Iassy), foyer de culture de l'Orient orthodoxe*, « Balcania », VI, București, 1943, p. 357—365.

[4] Noté d'après le sommaire de la ΣΥΝΟΨΙΣ ΜΕΓΑΛΗ, imprimée à Iassy, en 1813, par l'imprimerie grecque; voir aussi BRV, vol. III, n^{o} 842 (p. 93).

[5] *Ibidem.*

[6] À propos de l'imprimerie grecque de Iassy, cf. : Gr. Vrețu, *Tipografiile din România de la 1801 pînă astăzi*, București, 1910; Ariadna Camariano-Cioranu, *Les Académies princières de Bucarest et de Iassy et leurs Professeurs*, Thessaloniki, 1974.

part, Costas Papachristou prétend que celle-ci est antérieure à 1810 [7], alors que Nestor Camariano [8], se fondant sur les documents trouvés et publiés d'abord par Radu Rosetti [9] et ensuite par Constantin N. Tomescu [10], affirme — à juste titre, semble-t-il — que l'imprimerie grecque de Iassy a été créée en 1812. Le point de vue de Nestor Camariano se trouve confirmé par plusieurs documents militaires autrichiens que nous avons étudiés récemment aux archives de Timişoara. En effet, le registre de la correspondance et des comptes rendus du régiment préposé à la garde de la frontière[11] en garnison à Petrovaradin[12] fait mention de sept documents[13] — ordres écrits de la part du Praesidium du Conseil Aulique de Guerre autrichien, datés de 1812 — qui se rapportent directement à la fondation d'une imprimerie grecque à Iassy. Il s'agit des dispositions sévères du dit Praesidium en vue d'empêcher l'émigration dans les Principautés Roumaines des ouvriers typographes et l'envoi de matériel typographique (caractères, papier) destiné, suivant les informations parvenues au Conseil Aulique, « à la fondation d'une typographie grecque à Iassy ».

Voici le texte de ces ordres :

I. N° 105 : « Peterwardein. Hofkriegsräthliches Praesidium dato 6ten März 1812 befiehlt die versichtheiten Einleitungen am Cordon [14] zu treffen, damit kein Buchdrucker-Gesell nach der Moldau und Wallachei passiren gelassen werde, indem in Iassy eine griechische Buchdruckerei errichtet werden wolle, diess aber gegen das oesterreichische Interesse liefe ».

II. N° 164 : « Hofkriegsräthliches Praesidium dato 13ten April 1812 ordnet in Neufolg des Befehls vom 6ten vorigen Monats [15] an, *in geheimen Weege und ohne irgend ein Aufsehen zu ervegen*, an der Gränze

---

[7] Costas Papachristou, Τὰ „Ἠθικὰ ποιηματια" τοῦ Μαν. Βερνάρδου καὶ ἡ ἔκδοση τῶν τραγουδιῶν τοῦ Ρήγα στὸ Ἰάσιο, dans « Νέα Ἑστία » t. 60, fasc. 702, du mois d'octobre 1956, p. 1335.

[8] Nestor Camariano, *Nouvelles informations sur la création et l'activité de la typographie grecque de Iassy (1812—1821)*, « Balkan Studies », 7, 1966, p. 61—76.

[9] Radu Rosetti, *Arhiva senatorilor de la Chişinău*, « Analele Acad. Rom. », Mém. de la Section d'Histoire, IIe série, t. XXXII (1909), p. 134—135. Les documents publiés représentent les requêtes du conseil des éphores grecs de Iassy et les réponses des autorités russes (c'était pendant les années du protectorat russe sur les pays roumains) concernant l'autorisation de travail pour une imprimerie grecque dans la capitale de Moldavie. Les documents sont datés de la période 23 janvier — 5 août 1812, suivant le calendrier oriental.

[10] C. N. Tomescu, chez N. Camariano, *op. cit.*, p. 62—63.

[11] Il s'agit des régiments frontaliers valaco-illyriens et roumano-allemands du Banat fondés par l'Empire autrichien justement en vue de garder ce côté-là de ses frontières; voir à leur sujet : Dr. Marchescu Antoniu, *Grănicerii bănăţeni şi comunitatea de avere. Contribuţii istorice şi juridice*, Caransebeş 1941, p. 3—44, 48—97 et la bibliographie respective.

[12] Ville, de nos jours en R. S. F. de Yougoslavie.

[13] Les Archives de l'Etat, filiale de Timişoara : les Documents de l'archive militaire, fond 1, rubrique 3021 de 1812, cote 126/4, ff. 181—319; enregistrés sous les nos 105, 164, 191, 192, 193, 225, 248. Les textes originaux étant en allemand, nous profitons de l'occasion pour remercier une fois de plus le pr Iosif Didier de Timişoara et notre collègue Adolf Armbruster, de l'Institut d'histoire « N. Iorga » de Bucarest pour l'amabilité avec laquelle ils ont bien voulu nous aider à les lire.

[14] Le nom de « cordon sanitaire » était donné aux régiments frontaliers disposés sur la frontière avec l'Empire ottoman, car leur fondation avait été déterminée surtout en vue de surveiller la quarantaine instituée afin d'enrayer la contagion des diverses maladies orientales. Voir Antoniu Marches, *op. cit.*, p. 83.

[15] Voir ci-dessus, I n° 105.

eine verstärkte Aufmerksamkeit gegen die Auswanderung von Buchdrucker-Gesellen oder Ausfuhr griechischer Lettern und Pressen zu bestellen, damit Errichtung einer griechischen Buchdruckerei in Iassy bei deren mehrfältige Shädlichkeit für das diesseitige Interesse möglichst verhindert werde »[16].

III. N° 191 : « Hofkriegsräthliches Praesidium dato 9ten Mai 1812 befiehlt den Contumaz-Aemter in Absicht der Verhinderung der Ausfuhr der zur griechischen Buchdruckerei in Jassy nothwendigen Werkzeuge und Gegenstände im vertrauten Weege anzuweisen, alles in das jenseitige Gebieth gehende Gepäck stückweise zu durchsuchen, finden sich solche Sachen sie unter einem angemessenen Vorwand zurückzuhalten und bei jedem Fall Anzeige zu machen ».

IV. N° 192 : « Peterwardeiner Regiment am 14ten Mai 1812 zeigt auf, dass für den Neusatzer[17] Handelsmann Stephan Gyurassevich in 12 signirten Küsten 8558 Pfund Papier, worunter 500 Riss Concept — und 122 Riss weiss geschnittenes Papier in Mittrovitz[18] angelangt seyen, die derselbe nach Servien hinübergeben wolle, das Regiment aber solche vorzüglich hinsichtlich der hohen Verordnungen wegen der griechischen Buchdruckerei in Jassy hinüberzulassen Austand und erbittet sich der weiteren Verhaltung ».

V. N° 193 : Il s'agit d'un document du 21 mai 1812 représentant la réponse faite à la note ci-dessus en ce qui concernait le cas du marchand serbe St. Gyurassevich de Novi Sad, autorisé à vendre du papier. Le Praesidium du Conseil Aulique précisait que l'Empire n'a rien à redire à ce sujet, toutefois, il mentionne l'arrivée à Mittrovatz d'un capitaine « économiste » avec la mission d'examiner le cas. D'autre part, il maintient l'ordre formel de perquisitionner et de confisquer le papier et l'outillage destinés à l'imprimerie grecque de Iassy.

VI. N° 225 : « Pro Junio 1812. Peterwardeiner Regiment am 26ten Mai 1812 äussert sich auf das Praesidiale vom 21ten Mai 1812, Nr. 193 über die Beschwerde des Mittrovitzer 30igst Amtes, das zur Untersuchung der 12 mit Papier beladenen Kisten des Handelsmanns Gyurassevich von Neusatz der Oeconomie Hauptmann Piskovetz als Commissaire beordert worden sey, welches das 30igst. Amt als einen Eingriff in seine Gerechtsame ansieht, dahin das diess in der Absicht geschehen sey, um sich die Niberzeugung zu verschaffen, ab darunter nicht auch anderweite zum Beruf der zu errichtenden Buchdruckerei in Iassy dunliche Gegenstände begriffen seyen, übrigens aber der dortige 30ger Kelké[19] damit einverstanden war ».

VII. N° 248 : « Hofkriegsräthliches Praesidium dato 4ten Juny 1812 erwiedert uns die Anfrage vom 21ten Mai, dass die Ausfuhr des zu Mittrovitz aufgehaltenen dem Neusatzer Handelsmann Gyurassevich zugehörigen Transito-Papieres keinem Austand unterliege ».

Après cette dernière date, le registre du régiment de Petrovaradin ne comporte plus aucune mention du trafic frauduleux du papier, des

---

[16] C'est-à-dire, les intérêts de l'Empire autrichien.
[17] Il s'agit de la ville actuelle de Novi Sad en Yougoslavie.
[18] Mitrovetz, ville de Yougoslavie.
[19] Kelké = douanier en hongrois.

caractères et des outils typographiques. De même, il n'est plus question de l'émigration des ouvriers typographes appelés à travailler à l'imprimerie grecque de Iassy.

D'où vient cet intérêt spécial que le ministère de la guerre du grand Empire autrichien accorde à une modeste typographie d'émigrés ? Et pourquoi cette grande sévérité vis-à-vis d'un acte de culture ?

C'est un fait généralement connu que le livre grec était imprimé au XVIII^e siècle et au commencement du siècle suivant de préférence en Autriche et en Russie. En réalité, il s'agit d'une sorte de monopole économique, dont les implications politiques avaient leur importance, puisque de cette manière les deux Empires pouvaient exercer leur censure en accordant ou non la permission de paraître à tel ou tel ouvrage. Quoi d'étonnant donc à ce que l'idée de fonder une imprimerie grecque dans les Principautés roumaines ait donné l'alerte ! Nécessairement, une telle idée devait déclencher la vive opposition des intéressés. Comme les documents que nous venons de reproduire le montrent, toute activité typographique de la diaspora grecque de Iassy allait contre les intérêts de l'Empire autrichien, car cette activité risquait non seulement de concurrencer ses propres imprimeries, mais déplaçait, en outre, le centre politique et culturel grec vers l'Est — ce qui revenait à dire qu'elle préparait son émancipation de la tutelle impériale.

La prise de position identique des milieux russes à ce sujet était, elle aussi, dictée par les mêmes intérêts d'ordre économique et politique. De leur côté, les éphores grecs ne manquent pas de souligner dans leur requête les avantages économiques de l'affaire : « il est bien que l'argent qui devait partir dans des pays étrangers pour l'achat de livres demeure dans la patrie » [20]. D'autre part, la correpondance échangée par le métropolite de Moldavie avec le président des deux Divans, V. I. Krasno-Milachevitch, porte chaque fois sur la question de la censure. Aussi, quand elles finirent par donner leur accord à la fondation de l'imprimerie grecque de Iassy, les autorités compétentes n'oublièrent pas de s'assurer un droit de censure sur tout ce qui devait sortir de ses presses [21].

L'étude comparée des documents militaires autrichiens avec ceux déjà publiés par R. Rosetti et C. N. Tomescu, en lui ajoutant le supplément d'informations connues [22] à ce sujet, conduit à quelques conclusions d'une certaine portée pour le problème qui nous occupe.

Tout d'abord, la remarque de N. Camariano en ce qui concerne la demande d'appui faite par la diaspora grecque de Iassy à la colonie grecque de Vienne [23] est indéniable, grâce au témoignage apporté par les documents de Timişoara. Il est absolument évident que la fondation de cette imprimerie dépendait des possibilités à faire venir de l'Empire

---

[20] Voir N. Camariano, *op. cit.*, p. 62.

[21] *Ibidem*, p. 63—64 : « la création de la typographie, dans cette ville (...) soit approuvée, *à condition que l'impression des livres ne se fasse qu'à la connaissance et avec l'approbation des sus-nommés trois censeurs* ».

[22] Utilisées et mentionnées dans leur totalité par Nestor Camariano dans l'étude précitée.

[23] N. Camariano mentionne l'enquête de la police autrichienne effectuée à Vienne en 1815 relative aux matériaux typographiques préparés par les Grecs de cette ville à l'intention de l'imprimerie de Iassy (N. Camariano, *op. cit.*, p. 68); ainsi qu'il résulte des documents militaires, l'entreprise avait débuté trois ans auparavant, c'est-à-dire en 1812.

autrichien les caractères, les presses et les autres matériels nécessaires, y compris les ouvriers typographes qui sachent s'en servir. Compte tenu de ce que, pour les raisons exposées ci-dessus, il était impossible d'obtenir l'outillage et les spécialistes aptes à l'utiliser, la seule solution du problème restait dans la contrebande. En 1812, la Moldavie se trouvait encore sous le protectorat russe, de sorte que se procurer tout ceci de l'Empire des tsars n'était pas une chose à envisager, par conséquent, la variante autrichienne était tout indiquée. On peut être sûr que les fondateurs de l'imprimerie grecque de Iassy, Em. Vernardos en tout premier lieu [24], n'entamèrent les pourparlers en ce sens avec les organes russes qu'une fois bien certains que leurs compatriotes viennois leur fourniraient tout ce dont ils avaient besoin.

Le premier document émané du Conseil Aulique de Vienne relatif à l'imprimerie de Iassy étant daté du 6 mars (1812), il s'ensuit que la police autrichienne avait dû découvrir les menées de la colonie grecque établie dans la capitale, qui s'occupait de réunir le matériel et de recruter les typographes demandés. Or, la demande adressée par Vernardos aux autorités russes est datée du 23 janvier (ou 2 février d'après le calendrier occidental) de la même année. Autrement dit, cette démarche des Grecs de Iassy coïncidait avec les préparatifs faits à Vienne en vue du transfert des matériaux requis, ainsi qu'il résulte de l'examen parallèle des documents autrichiens d'une part, russes de l'autre :

I — *Ordres du Conseil Aulique de Vienne:*

6 mars 1812 ; 13 avril 1812 ; 9 mai 1812 ; 14 mai 1812 ; 21 mai 1812 ; 26 mai 1812 ; 4 juin 1812 — couvrant, donc, une période de trois mois.

II — *Documents russo-roumains:*

23 janv./2 fév. 1812 ; 12 fév. 1812 ; 9 mars 1812 ; 25 mars ; 4 juillet 1812 ; 5/18 août 1812.

L'existence de ces deux séries de documents, à peu près parallèles au point de vue chronologique, mais émis par deux administrations impériales différentes ne fait que renforcer la conclusion que l'imprimerie de Iassy n'a été fondée qu'en 1812, qui est la véritable année de sa création. Et, à en juger d'après la série des documents de Timişoara, la période de l'année où cet événement a eu lieu est le printemps.

Par ailleurs, on ne saurait ne point remarquer la qualité des renseignements dont bénéficiaient la police et l'armée autrichiennes, au courant de ce qui se tramait à moins d'un mois depuis le moment où la requête de la diaspora grecque de Iassy était présentée aux autorités russes. Le caractère catégorique de l'ordre donné par le Conseil Aulique le 6 mars indique qu'à ce moment-là l'entreprise du transfert par contrebande du matériel demandé devait avoir déjà pris de l'ampleur. Si l'on tient compte de l'insistance avec laquelle le Conseil Aulique réitérait son ordre même trois mois plus tard, il faut conclure qu'en dépit de la vigilence policière, en dépit des mesures prises par les régiments qui gardaient les frontières de l'Empire autrichien, la contrebande du matériel typographique écoulé dans les Principautés roumaines continuait. Quand le Conseil Aulique renonce à donner des ordres en ce sens, cette étape préludant à la fondation de l'imprimerie grecque de Iassy est enfin dépassée : après le 4 juin

---

[24] À propos d'Emmanuel Vernardos, voir N. Camariano, *op. cit.*, p. 65—68.

1812, la colonie de la capitale de Moldavie dispose enfin de tout ce qu'il lui faut pour commencer son activité typographique, c'est pourquoi elle cesse de recourir à la contrebande. Que l'imprimerie était alors à même de fonctionner le prouve l'annonce qu'Emmanuel Vernardos faisait paraître le 1er juin 1812 dans l'«Ἑρμῆς ὁ Λόγιος» de Vienne, en ouvrant la liste de souscriptions pour les livres grecs qui devaient sortir de sous les presses de Iassy [25]. Notons, toutefois, que Vernardos faisait paraître cette annonce avant d'avoir obtenu l'autorisation écrite d'ouvrir son imprimerie. Il devait sans doute se fonder sur certaines assurances qu'on lui avait données quant à l'avis favorable du Divan ; fort de ces assurances obtenues déjà vers la fin du mois de mai, il avait passé aux actes. D'ailleurs, au moment de la parution de cette annonce, le métropolite avait confirmé que l'autorisation sera donnée sous le régime de la censure [26].

Les documents militaires des archives de Timişoara, corroborés avec ceux publiés par Radu Rosetti et C. N. Tomescu, font la preuve irrécusable que la typographie grecque de Iassy est entrée en fonction vers le milieu de l'an 1812. En effet, le dernier ordre du Conseil Aulique de Vienne adressé au régiment de Petrovaradin et à la douane de Mitrovatz est daté du 4 juin 1812. Mais, tous ces efforts s'avérèrent vains : ce qu'ils avaient pour but d'empêcher s'était accompli. L'imprimerie grecque de Iassy était devenue un fait réel et Emmanuel Vernardos pouvait annoncer avec plaisir son entrée en fonction.

---

[25] Voir N. Camariano, *op. cit.*, p. 65.
[26] *Ibidem*, p. 63.

LAMENNAIS ET LES ROUMAINS

MIRCEA ANGHELESCU

Les œuvres de Lamennais ont été connues dans les Principautés Roumaines très tôt, bien avant 1840, à une époque marquée par une intense agitation révolutionnaire et dominée par un élan romantique qui parvient à imprégner toute la littérature des jeunes. C'est l'époque pendant laquelle prennent naissance et sont anéanties, tour à tour, par les autorités—pour renaître toujours plus fortes — les sociétés culturelles, telle la Société Philharmonique en 1833, la Société pour l'Education du Peuple Roumain en 1839, une société littéraire qui était de fait la couverture d'une organisation révolutionnaire du type du carbonarisme, en 1843, la Société Littéraire en 1845, avec des ramifications dans toutes les provinces roumaines ainsi qu'à Paris, et d'autres encore— toutes étant plus ou moins un moyen légal de cacher une intense activité politique, patriotique et aussi sociale, envisageant des réformes qui allaient jusqu'à l'abolition de la grande propriété, des titres nobiliaires, du servage, etc. Dans ce cadre, où bien des jeunes cherchaient une voie nouvelle vers l'avenir dans les œuvres de Saint Simon et de Fourier (on peut noter la création, en 1835, d'un phalanstère à Scăeni) et où la lecture préférée des nouvelles générations était Byron, Hugo, George Sand et Béranger, il est naturel de trouver aussi des échos des écrits de Lamennais, connu probablement d'abord par les nombreux jeunes qui faisaient à cette époque leurs études à Paris et qui seront des auditeurs assidus et enthousiastes des cours de Quinet, Michelet et Mickiewicz au Collège de France. Le messianisme révolutionnaire égalitaire et austère de Lamennais était par ailleurs destiné à être bien accueilli par une assez large catégorie du petit clergé, d'origine paysanne, qui était depuis longtemps lié au mouvement révolutionnaire national, opposé aux grands dignitaires de l'église, la plupart d'origine noble, arrivés petit à petit à s'assujetir aux intérêts étrangers et menant un train de vie scandaleux et immoral.

La première mention écrite concernant Lamennais date de 1834, lorsque le journal « Albina românească » publie la nouvelle sur l'encyclique du pape, qui condamnait les *Paroles d'un croyant*. La nouvelle ne signifie pas nécessairement qu'on connaissait déjà le célèbre opuscule, mais en 1838, dans une lettre privée, Aaron Florian — professeur d'histoire au collège Saint Sava de Bucarest — mettait au courant son ami George Bariţ de Braşov, éditeur du journal « Gazeta de Transilvania », de la lecture habituelle de la haute société bucarestoise : « Dans les foyers des aristocrates on lit les œuvres de Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvétius, Volney, l'abbé Lamennais et les journaux français les plus libé-

raux ... ». C'est précisément le journal de Bariţ, « Gazeta de Transilvania », qui cite, en 1839, le nom de Lamennais à propos des critiques qu'il apporte à la Constitution française de 1830. Le même journal annonce, en 1840, l'apparition du livre *Le Pays et le gouvernement*, publié par « le célèbre par ses écrits révolutionnaires Lamennais » et, deux semaines plus tard, dans une autre correspondance de Paris, on lui donne raison pour sa critique de la société contemporaine.

Après 1840, malgré la crainte d'irriter les autorités, les témoignages concernant la propagation des écrits de Lamennais sont de plus en plus nombreux[1]. En 1842 Mihail Kogălniceanu l'historien bien connu maintenant en tant qu'auteur de *Rumänische oder wallachische Sprache und Literatur* (publié dans « Magazin für die Literatur des Auslandes»), de l'*Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens*, éditeur de la revue « Dacia literară » (en 1840), etc., édite son premier *Almanach* destiné au peuple ; dans un chapitre de *Sentences et pensées*, à côté de maximes de Chateaubriand, J. J. Rousseau, Chamfort, Pascal, il offre aussi un extrait de Lamennais (une autre pensée sera citée en 1847, dans « Albina românească »). Toujours en 1842, « Gazeta de Transilvania » (no. 3 du 19 janvier) annonce que « le renommé prêtre Lamennais, le démocrate », a été délivré de prison, après avoir purgé sa peine, et que son arrivée à Paris a produit des manifestations. Le leader libéral C. A. Rosetti note dans son journal intime, en novembre 1844, qu'il faisait avec des amis, en public, la lecture des *Paroles d'un croyant* et en 1846, G. Bariţ met le volume annuel de son journal sous l'égide d'une citation de Lamennais. En 1844 Boliac publiait son célèbre article adressé *Aux écrivains roumains* (dans le journal « Foaie pentru minte, inimă şi literatură ») où il conjure les écrivains roumains de suivre l'exemple de Lamennais et de Béranger : « Je vois que vous êtes tous les admirateurs de Lamennais et de Béranger, de ces deux grands apôtres qui ont suivi des voies différentes pour se rencontrer à la fin au même point. Vous avez bien choisi ! C'est vrai qu'ils sont les seuls génies fidèles à leur mission. Mais ces deux poètes philosophes n'ont ignoré aucun des malheurs de leur temps, n'ont abandonné aucune classe de leur société qu'ils ont soutenue pour atteindre à la dignité de l'homme [...] Pourquoi ne les imitez-vous pas, si vous les admirez tant ? »

L'admiration générale pour Lamennais éclate en 1848, toutes les chaînes de la censure étant brisées. L'archimandrite Dionisie Romano, futur évêque de Buzău, publie maintenant en brochure sa traduction des *Paroles d'un croyant*, déguisée sous une couverture transparente *(Cuvintele unui credincios de A. F. de Lamennais, tradusă din franţuzeşte de un chenovit din mănăstirea Neamţului)* [2], qui n'a pas pu tromper les contemporains. La brochure parut avant le mois d'août, car le 16 août 1848, le journal « Foaie pentru minte » de Braşov annonce la publication du livre, qu'il recommence à donner en feuilleton. Dans la notice introductive, on apprécie qu'il s'agit d'« un livre qui ébranle les fondements des pouvoirs despotiques » et que l'importance de ce livre « est démontrée par

[1] La vogue est générale dans les pays des Balkans; en 1841 paraissait à Athènes Βιβλίον τοῦ λαοῦ, la première traduction de Lamennais en grec (les *Paroles d'un croyant* parurent seulement en 1860).

[2] La brochure, dans la même traduction anonyme, sera rééditée en 1859, à Jassy.

le fait que tous les gouvernements l'ont interdit et que le feu pape l'a anathémisé ». La même notice nous apprend qu'une autre traduction des *Paroles d'un croyant* avait été achevée cinq ans auparavant, par J. Many (Ardeleanu), professeur au collège de Blaj, citadelle cléricale de la Transylvanie, qui avait fait circuler son œuvre en manuscrit et sans y mettre son nom, redoutant les persécutions des autorités, tant civiles qu'ecclésiastiques. Une traduction partielle des *Paroles* a été imprimée, toujours en 1848, dans le journal « Învăţătoriul poporului » de Blaj (chapitres VII, XIX, XX, XXII et XXXVI), outre celle de Dionisie Romano ; il s'agit, paraît-il, de la traduction de Many, dont le manuscrit n'a pas encore été retrouvé [3]. En tout cas, une traduction manuscrite a beaucoup circulé en Transylvanie ; arrivant dans un camp de révolutionnaires roumains de Transylvanie, en été 1849, N. Bălcescu trouve les jeunes paysans occupés, le soir, « les uns racontant les faits de la journée, les autres dansant autour du feu ou jouant de la flûte ou du chalumeau. D'autre part, un groupe des plus jeunes apprenait et se posait des questions sur le dialogue roumanisé du livre *Les paroles d'un croyant* de Lamennais : Jeune soldat, où vas-tu ? »

Il existe encore une autre traduction des *Paroles d'un croyant* inconnue du public jusqu'à ce jour (Bibliothèque Centrale d'État de Bucarest, manuscrits, fonds M. Kogălniceanu, paquet XXXII, dossier 20) ; écrit en caractères cyrilliques de l'époque, le manuscrit semble être une copie prête pour l'imprimerie, qui ne garde aucune trace de travail, aucune correction ou rature. Il ne garde pas non plus le nom du traducteur, ni celui du copiste. Le fait qu'il a été trouvé dans les archives de Mihail Kogălniceanu peut indiquer celui-ci comme le traducteur possible ou, du moins, l'inspirateur de cette œuvre, qu'un examen comparatif démontre indépendante des autres versions. La traduction, faite par Kogălniceanu ou sur sa demande, est restée peut-être dans les cartons à cause de la parution des autres en 1848.

C'est également en 1848 qu'on a publié la traduction des *Notes sur l'Evangile* (Note evanghelice prin care F. Lamennais la 1846 a manifestat lumei că reformarea ce vor să facă este întocmai pe temeiurile Evangheliei) ; cette traduction, offerte à titre gratuit au public, est l'œuvre de l'archimandrite Ioasaf Znagoveanu, attaché à la cause de la révolution et membre, à ce moment-là, du comité pour l'affranchissement des serfs tziganes. Dans le journal « România » a paru, toujours en 1848, aussi une traduction fragmentaire du *Livre du peuple*. Elle semble être l'œuvre du poète G. Baronzi, rédacteur du journal.

L'échec de la révolution de 1848, l'exil des principaux chefs et les persécutions qui ont suivi n'ont pas diminué l'intérêt et l'admiration pour les écrits de Lamennais, et aussi pour l'homme même. Les émigrés roumains, éparpillés dans presque tout le monde (un groupe à Brousse, en Anatolie, les autres à Paris, à Londres, à Constantinople, sans compter deux ou trois enthousiastes qui pensaient émigrer en Australie), tâchaient partout d'obtenir des adhésions, des appuis, afin de démontrer à l'opinion publique de l'Europe la justesse de leur cause. A Paris, toujours à la

[3] C'est aussi l'avis de Mircea Popa, le récent biographe de J. Many, car le journal « Învăţătoriul poporului », dirigé par T. Cipariu, était en realité l'œuvre de Many (cf. Mircea Popa, *Iosif Many*, dans *George Bariţ şi contemporanii săi*, vol. III, Bucarest, 1976, p. 296).

recherche de partisans, Heliade-Rădulescu rend visite à l'une des idoles des révolutionnaires roumains : Lamartine. Sa déception provoquée par l'accueil protocolaire de l'ancien ministre nous semble naïve aujourd'hui, mais il est important de remarquer que le poète roumain s'attendait à trouver dans son salon les autres chefs de file du parti progressiste : Quinet, Béranger et Lamennais. L'épisode, raconté dans une lettre adressée à sa femme, mérite d'être relevé : « Je me suis rendu le premier samedi ... Un laquais au pied de l'escalier, un autre à la porte, un valet à l'entrée qui prenait les manteaux et un autre qui demandait le nom. Il avançait jusqu'aux portes du salon où était rassemblé le monde et annonçait à haute voix : M. Untel, pour que le maître ou la maîtresse de la maison l'entende et sache jusqu'où il fallait avancer afin d'accueillir l'hôte [...] Plus de trois cent personnes, debout, comme des sardines [...] Je pensais que j'allais trouver dix ou vingt personnes au plus, comme Béranger, Lamennais, Quinet, des acteurs, des artistes, des hommes de lettres, réunis autour du foyer familial, en train de lire ou de discuter. Penses-tu ! Rien de tout cela. Une cour royale dans une mansarde [...] une comédie ! (lettre de Paris, le 4/16 juillet 1849) [4]. Mais Heliade n'abandonne pas le projet d'acquérir le concours de Lamennais pour la cause des Roumains. Il écrit en décembre 1849 aux amis exilés à Brousse qu'il essaiera de publier quelques articles dans « La Réforme », journal « dont le rédacteur en chef est Lamennais et qui a déjà reçu quelques articles pour notre cause ». Dans le même temps, le 11 décembre 1849, N. Bălcescu écrit lui aussi aux amis de Brousse (Voinescu II, Bolintineanu et Marghiloman) qu'il approuve le projet d'éditer un journal, en commun avec les émigrés lombards, journal dont le rédacteur en chef serait Lamennais. Le journal rêvé semble être le même que celui auquel rêvaient aussi les émigrés hongrois, sorte de publication de tous les révolutionnaires chassés de leur patrie, placée sous l'égide de Lamennais comme étant le plus fidèle et le plus célèbre ami des peuples opprimés [5]. Ce journal n'a jamais paru parce que l'émigration roumaine, tout comme les autres, manquait d'argent.

On lit encore Lamennais à l'étranger, tout comme on cherche à le lire dans le pays. V. Mălinescu écrit de Brousse à Ştefan Golescu, le 20 février 1851 : « Je me trouve auprès du cher Albu, parlant de Proudhon, Lamennais, Aimé Martin et d'autres... ». Heliade envoie aussi aux émigrés de Brousse, le 15/27 juillet 1851, une caisse contenant des livres, parmi lesquels « les Evangiles d'après Lamennais » (la traduction roumaine). Dans le pays, à Jassy, la censure saisit, selon le rapport du 14 novembre 1851, un transport de livres destinés au libraire A Henning. Le rapport mentionne des livres considérés suspects, comme *Œuvres poétiques* de Mickiewicz, *Foi et avenir* de Mazzini, *Idée générale de la Révolution au XIX-e siècle* de Proudhon et aussi les « Evangiles » de Lamennais [6].

La vigilante censure n'est quand même pas parvenue à arrêter la diffusion et l'influence des œuvres de Lamennais. Dès 1844, nous avons

---

[4] Cf. *Ion Heliade Rădulescu. Scrisori şi acte*, recueil édité par G. Potra, N. Simache et G. G. Potra, Bucarest, 1972, p. 220.

[5] Emeric Revesz, *Etudes historiques. Lamennais et les Hongrois*, Budapest, 1957, p. 33.

[6] R. Rosetti, *Despre cenzura în Moldova*, IV, Bucarest, 1907, p. 69. Il s'agit d'une sélection faite parmi les notes de Lamennais de son édition : *Les Evangiles. Traduction nouvelle avec des notes et des réflexions par...*, Paris, 1846.

vu le poète Cezar Boliac demander à ses collègues de suivre l'exemple de Béranger et de Lamennais ; il est le premier à en donner l'exemple, non seulement dans ses articles où il invoque directement Lamennais, comme dans l'appel *Aux écrivains roumains* déjà cité, ou dans *Popolul* (Le peuple), en 1846, toujours sous un motto de Lamennais (« Le peuple c'est le genre humain »), et qui suit en certains points l'opuscule *Du passé et de l'avenir du peuple* du prêtre breton, auquel il a emprunté la citation mentionnée, mai saussi dans ses vers. Après une période préromantique, influencée par Young et Lamartine, dont le fruit est son premier volume de *Méditations* (1835), la poésie de Boliac prend une tournure sociale plus accusée, le poète devient le défenseur des opprimés, des victimes de l'injustice, des deshérités du sort. Il est facile de reconnaître dans la violente gesticulation rhétorique de cette poésie une tonalité messianique, chrétienne, un souffle humanitaire qui est lamennaisien. Le poète assume le rôle de prophète des temps futurs, où la paix et l'égalité règneront sur la terre ; il réprouve les méfaits des grands du jour en leur rappelant les paroles du Christ qui a prêché « l'amour, la douceur, la charité / La croyance dans la justice et dans la douce liberté / Enlevée par ces effrontés » *(La fille du noble et la fille du tzigane)*. Directement inspirée par *Une voix de prison* se trouve la poésie *Muncitorul* (1844) [7], dans laquelle l'ouvrier jeté dans un cachot symbolise le peuple assujetti par les oppresseurs. Plusieurs de ses poésies sont redevables à cette vision d'un christianisme révolutionnaire de Lamennais *(Sila, Pedeapsa cu moartea, Clăcaşul)*.

La poésie de l'époque prérévolutionnaire était tellement imprégnée de l'esprit lamennaisien qu'en 1862, en faisant réimprimer sa revue « Curier de ambe sexe » de 1840—1842, dans une note finale qui déborde d'incriminations contre tous ses adversaires, Heliade accuse une partie de la génération antérieure d'avoir malmené ses idoles, en détaillant leurs idées dans une langue obscure et artificielle ; il exclame : « Lamennais, profané et parodié dans des vers boiteux et informes ! » [8] C'est aussi un aveu de fidélité de sa part.

On peut cueillir des idées de Lamennais dans d'œuvre de presque tous les écrivains de 1848, dans celle de Bălcescu par exemple, qui voit la mission de l'humanité dans le « sacrifice de notre individu à la famille, de celle-ci à la patrie, de la patrie à l'humanité, à l'avenir » *(Introduction* à son ouvrage *Les Roumains au temps de Michel le Brave)* [9], dans les vers de Heliade Rădulescu, dont le poème *Santa cetate* reprend l'idée exprimée par Lamennais que la tâche du peuple est « de construire la cité de Dieu », d'Andrei Mureşanu, qui attend le moment où régnera la justice de Dieu, artisan d'une société égalitaire, basée sur la paix *(Omul frumos)*. On doit noter que toutes ces idées, comme la plupart des idées lamennaisiennes qui ont d'ailleurs beaucoup influencé les écrivains roumains de l'époque, proviennent du *Livre du peuple*. C'est du même livre que s'inspire aussi un appel adressé aux religieux roumains par « un moine » anonyme, le

---

[7] Le texte a été envoyé à la revue « Propăşirea » par N. Bălcescu; cf. N. Bălcescu, *Opere*, vol. IV (Corespondenţa), édition critique de G. Zane, Bucarest, 1964, p. 49 et 470.

[8] Cf. *Insemnare*, dans « Curier de ambe sexe », deuxième édition, 1862, p. 320.

[9] N. Iorga a observé, le premier, le goût de Bălcescu pour « les lamentations bibliques de Lamennais » (*Préface* du volume *Schiţe din literatura română*, I, 1893).

14 juin 1848 (dans « Foaie pentru minte »), qu'on a identifié comme un véritable religieux de Brașov, un savant clerc passionné de sciences, lecteur de Kant et de Fichte [10]. Il recommande la réforme des institutions ecclésiastiques dans un esprit fidèle aux principes originaires du christianisme, et la restitution au peuple de ses droits naturels, en s'appuyant sur « M. Lamennais, le zélé protecteur de l'humanité opprimée », à savoir toujours sur le *Livre du peuple*, qu'il cite dans le texte.

Non seulement les idées de Lamennais jouissent maintenant d'une fortune peu commune, mais son style biblique a également laissé une empreinte durable sur le style romantique de l'époque. Pour les unes comme pour l'autre, l'exemple le plus célèbre et le plus connu aussi, est le poème en prose *Cîntarea României* (Chant de la Roumanie), synthèse représentative des aspirations, des idées et de la ferveur qui ont animé toutes les activités de cette généreuse pléiade de jeunes. L'auteur, Alecu Russo, élevé dans un collège suisse, ami de Bălcescu et d'Alecsandri, semble avoir écrit son poème en français ; le texte a été traduit en roumain par N. Bălcescu et publié dans la revue « România viitoare » qui paraissait à Paris, en 1850. Sans entamer une longue discussion sur les droits de paternité de chaque collaborateur à cette œuvre, il est aisé d'y reconnaître une indiscutable influence des *Paroles d'un croyant*. Les deux œuvres sont apparentées, selon l'avis d'un spécialiste, « par une symétrie des thèmes et ensuite par la composition. Le prétexte littéraire est identique : un prophète des temps modernes s'adresse au peuple opprimé *(Paroles d'un croyant)*, un moine romantique s'adresse à la nation opprimée *(Chant de la Roumanie)*. Dans les deux cas, les deux *vates* abusent de l'usage des figures de la rhétorique persuasive [...] Dans la mesure dans laquelle on peut parler d'un sujet (plus précisément, d'un prétexte de la composition traditionnelle), il est à peu près le même : les *Paroles d'un croyant* esquissent une histoire de l'humanité dans laquelle la finalité des faits successifs semble être une instauration de la justice sociale et la seconde apparition du Christ ; le *Chant de la Roumanie* expose l'histoire allégorique de la nation d'après un schéma qui reproduit — jusqu'au détail parfois — celle de Lamennais" [11]. La poème en prose de Russo a été plusieurs fois réimprimé, publié à nouveau en 1855 dans une forme revue par l'auteur, versifié en 1857 par D. Bolintineanu (lui aussi admirateur de Lamennais), souvent cité, reproduit dans les manuels scolaires, etc. Tout ceci prouve non seulement le succès de l'œuvre d'Alecu Russo, mais aussi celui des idées et du style de Lamennais.

Le ferment des idées et la fascination du style de Lamennais agissent donc encore vers 1860 et même plus tard, si l'on pense que la traduction des *Paroles d'un croyant* a été rééditée non seulement en 1859, mais aussi en 1869, à Craiova. Toutefois, avec le temps, il devient de plus en plus difficile de reconnaître les idées de Lamennais dans la vague générale des idées humanitaires qui recommence avec une force nouvelle après 1870, dans d'autres conditions et dans un monde qui a beaucoup changé.

---

[10] I. Breazu, *Lamennais la românii din Transilvania în 1848*, dans « Studii literare », IV (1948), p. 195.

[11] Mihai Zamfir, *Proza poetică românească în secolul XIX*, Bucarest, 1971, p. 174—175.

DONNÉES RELATIVES AU DÉBUT DE L'ÂGE DU BRONZE DANS L'ESPACE CARPATO-BALKANIQUE *

M. PETRESCU-DÎMBOVIȚA

L'un des problèmes importants de la préhistoire sud-est européenne est sans aucun doute celui des commencements de l'âge du bronze, sur lesquels on s'est arrêté un peu plus longuement pendant la dernière quinzaine d'années.

Plusieurs ouvrages portant sur ce problème dégagent la conclusion que l'espace sud-balkanique se trouvait à l'époque en avance au point de vue culturel et chronologique, c'est-à-dire que son passage du néolithique à l'âge du bronze s'est fait rapidement, sans l'intermédiaire d'une époque de transition. Les choses ont été toutes autres pour l'espace carpato-danubien, où une période de transition s'est installée à la suite du néolithique, contemporaine à la phase du bronze ancien de la région sud-balkanique.

Ceci ne fait que compléter en quelque sorte ce qu'on savait déjà sur la priorité de l'espace égéen par rapport à l'Europe centrale en ce qui concerne le début du bronze, l'espace sud-balkanique étant considéré en étroite relation avec les civilisations de l'Egée et de l'Anatolie, respectivement avec Troie I et II [1]. En même temps, ces ouvrages ont attiré l'attention sur la présence dans cette région d'éléments originaires des steppes nord-pontiques et central-européenne, qui ont eu leur rôle, aux côtés de ceux provenant de Troie, dans la genèse des civilisations du bronze, dans cet espace. Telles étant les choses, on a attribué aux civilisations de la zone sud-balkanique bulgare un rôle d'intermédiaire entre les civilisations égéo-anatoliennes et celles sud-est et central-européennes, en mettant aussi l'accent sur le fait qu'on ne saurait expliquer la présence des éléments de civilisation troyenne au Nord du Danube sans l'étude du bronze ancien en Bulgarie [2].

Un intérêt tout particulier à cet égard offrent les fouilles de l'expédition bulgaro-soviétique au *tell* d'Ezero, dans le voisinage de Nova-Zagora. Elles ont fourni la base de la périodisation du bronze ancien et du commencement du bronze moyen en Bulgarie. Suivant cette périodisation, le bronze ancien englobe les horizons Ezero IV—XIII, les horizons

---

* La forme abrégée de cet article a été présentée sous forme de communication, intitulée *Les commencements de l'âge du bronze dans l'espace carpato-balkanique* au IX^{e} Congrès International des Sciences Pré- et Protohistoriques, qui s'est tenu à Nice, du 13 au 18 septembre 1976.

[1] R. Katinčarov, *Periodizatzja i harakteristika na kulturata prez bronzovata epoha v Iujna Balgarja, Arheolgja*, XVI, 1974, 1, p. 19 et suiv.; idem, *Traits caractéristiques de la civilisation de l'âge du bronze ancien et moyen en Bulgarie*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 110.

[2] *Ibidem.*

IV—VIII correspondant à la seconde moitié de cette période, dont la première moitié est illustrée par les horizons Ezero IX—XIII. Quant aux horizons Ezero I—III, ils sont du commencement du bronze moyen, contemporains des horizons inférieurs du *tell* de Nova Zagora [3].

D'autre part, la couche du bronze ancien d'Ezero a révélé une étape antérieure à Troie I. On l'a interprétée comme une étape de la phase ancienne du bronze thrace, ce qui a permis de réfuter la thèse selon laquelle le développement culturel et historique de cet espace géographique aurait montré un certain retard par rapport à la civilisation égéo-anatolienne [4].

Il convient de remarquer à ces horizons du bronze ancien les murs de pierre cernant les agglomérations et qu'on retrouve également dans d'autres *tells*, les habitations à abside similaires à celles du bronze ancien et moyen en Grèce et Yougoslavie, plusieurs habitations complexes avec des analogies à Troie I et à Thermi (Lesbos). À ceci s'ajoutent les outils de cuivre et de bronze, rares, il est vrai, mais présentant des rapports avec le bronze ancien des Balkans, d'Anatolie et de certaines régions micro-asiatiques, de la Méditerranée orientale jusqu'au Nord de la mer Noire et au Nord du Caucase [5]. De son côté, la céramique d'Ezero est parallèle par ses particularités de forme et de décor, à certains exemplaires de Macédoine et de Poliochni, de Thermi IV—V et de Troie I [6]. À part ces analogies, on estime que le décor à impressions cordées, apparu en Bulgarie méridionale au commencement du bronze ancien et évoluant sur la fin de cette étape d'une manière exceptionnelle, atteste les liens de cette région avec le Nord de la mer Noire [7].

Par ailleurs, la présence à Ezero de quelques éléments originaires de l'espace nord-danubien détermina la synchronisation des horizons inférieurs de cette station avec les cultures Baden, Cernavoda III, Folteşti et Coţofeni, ainsi qu'avec les horizons moyens de la culture Glina III — Schneckenberg. L'horizon de la fin du bronze ancien d'Ezero a été synchronisé avec les débuts de la culture Nagyrév [8].

Comparée aux trouvailles des tells d'Ezero et des autres localités de la Bulgarie méridionale, la céramique des stations de brève durée mises au jour dans le Nord-Ouest du pays s'avère par la composition de sa pâte, ses formes et son décor plus proche de la céramique des cultures Coţofeni et Boleraz. Comme la tradition de l'énéolithique local semble s'être prolongée dans cette zone, ceci a permis de conclure que la transition de l'énéolithique à l'âge du bronze a dû s'effectuer par la continuité culturelle [9]. En revanche, au stade actuel des recherches il semble difficile de préciser quels seraient les liens suggérés par les découvertes céramiques de la station lacustre du néolithique final et du bronze ancien

---

[3] *Ibidem*, p. 92, 96 pour les phases de la civilisation d'Ezero.

[4] R. Katinčarov, *Proyčvanja na bronzovata epoha v Balgariea (1944—1974)*, « Arheologja » XVII, 1975, 2, p. 16.

[5] Du même, *op. cit.*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 92 et suiv.

[6] *Ibidem*, p. 101 et suiv.

[7] *Ibidem*, p. 103.

[8] *Ibidem*, p. 104 et suiv.

[9] *Ibidem*, p. 96, 105.

d'Ezerovo, à proximité de la côte ouest-pontique [10]. Bien qu'en général l'âge du bronze ait été moins étudié en Bulgarie septentrionale que dans la région sud-balkanique, on a affirmé qu'elle a des liaisons avec ce qui s'est passé au Sud comme au Nord des Balkans [11].

L'étude du problème des commencements du bronze en Bulgarie bénéficia aussi très largement des recherches effectuées dans la nécropole comptant de nombreuses sépultures à ocre rouge de Bereketska, à proximité de Stara Zagora, datée de la première moitié du bronze ancien. À ceci se sont ajoutés les résultats de l'exploration des tombes en tumuli du Nord de la Bulgarie, dont le rituel est étranger à ce territoire. On les a attribués à certains groupes originaires de la steppe arrivés par là vers la fin de l'énéolithique et le commencement du bronze [12].

Compte tenu des résultats auxquels ont abouti ces recherches, et sourtout celles du territoire sud-balkanique, les archéologues bulgares pensent qu'il ne saurait être question d'une période de transition du néolithique à l'âge du bronze. Ni les cultures énéolithiques de ces régions (Kodjadermen-Gumelniţa-Karanovo IV), ni la culture du bronze ancien d'Ezero de caractère anatolo-balkanique ne suggèrent l'existence d'une telle période intermédiaire [13].

De l'avis des archéologues bulgares, la nouvelle synthèse culturelle historique du commencement de l'âge du bronze en Thrace ne peut être attribuée à quelques migrations totales qui auraient effacé complètement le fonds local énéolithique antérieur, ainsi qu'on l'avait prétendu auparavant [14]. Pour eux, il s'agit d'une transformation d'ordre économique et culturel, historique et ethnique subie par ce fonds local [15] et à laquelle ont participé entre autres des facteurs anatoliens, ainsi que des facteurs originaires des steppes nord-pontiques — ces derniers s'étant manifestés avec moins de force au Sud du Danube et probablement après l'éclosion de la culture Ezero [16].

Ceci expliquerait d'une part les traits spécifiques de l'âge du bronze dans les différents territoires bulgares [17] et d'autre part la dynamique spéciale propre à la genèse de la culture Ezero en Thrace. Cette culture appartient à l'aire culturelle égéo-anatolienne, à la différence des cultures développées dans les régions du Nord et de l'Ouest de l'espace sud-est européen, qui se rattachent par leurs traits caractéristiques à la période de transition de l'énéolithique à l'âge du bronze [18].

---

[10] Pour cette station voir H. Todorova et G. Tončeva, *Die äneolithische Phahlbausiedlung bei Ezerovo im Varnasee*, « Germania », 53, 1975, 1—2, p. 31.

[11] R. Katinčarov, *ouvr. cité*, p. 94.

[12] *Ibidem*, p. 108 et suiv.

[13] H. Todorova, *Zur Frage des Übergangs von Äneolithikum zur Frühbronzezeit in Ungarn, Symposium der Badener Kultur*, 1973, p. 468.

[14] V. Mikov, *La Bulgarie à l'âge du bronze, l'ethnogenèse des peuples balkaniques*, « Studia Balcanica », V, 1971, p. 61.

[15] R. Katinčarov, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath », XVII, 1975, p. 85 et suiv.

[16] H. Todorova, *ouvr. cité*, p. 469.

[17] R. Katinčarov, *ouvr. cité*, p. 86.

[18] H. Todorova, *ouvr. cité*, p. 469.

C'est aux recherches futures de nous apprendre si le territoire bulgare compris entre les Balkans et le Danube a connu ou non une telle période de transition; certains spécialistes en présument l'existence. De toute façon, cette possibilité ne saurait être négligée d'autant plus que la réalité d'une pareille période de transition est attestée dans les régions voisines, de la Dobroudja et de Serbie [19].

Pour ce qui est du territoire roumain, la majorité des spécialistes sont d'avis que l'âge du bronze a été précédé par une période intermédiaire. Celle-ci a pris pour point de départ le fonds énéolithique antérieur qui est entré en contact, au cours de son évolution, avec des éléments étrangers, Cucuteni C et Cernavoda I. De là, l'éclosion sur la fin de cette évolution des phénomènes culturels nouveaux, correspondant aux cultures Horodiştea-Folteşti, Cernavoda II—III, des amphores sphériques, Coțofeni, ainsi qu'au groupe des tombes à ocre [20].

À part l'involution de la métallurgie du bronze pendant cette période de transition, il y a aussi un double processus qui la caractérise. Celui-ci se traduit, d'un côté, par la fusion du fonds énéolithique local avec les éléments nouveaux allogènes — fusion favorisée par les modifications intervenues chez ces derniers à la suite de la forte influence anatolienne qui jouait dans les Balkans. Ce même fonds local énéolithique se trouvait, d'un autre côté, submergé, notamment dans les régions orientales de la Roumanie, par des éléments venus de l'Est et du Nord-Est [21].

Par un développement assez complexe et encore insuffisamment connu dans ses détails — développement qui aurait couvert cinq siècles selon les uns, sept ou même huit selon d'autres spécialistes [22] — la période de transition a conduit à des cultures dont les particularités les rendent plus proches du bronze que de l'énéolithique [23]. Du reste, comme c'est durant cette période, dont la structure n'est guère différente de celle qui lui fait suite, que se sont cristallisées les cultures qui seront caractéristiques pour l'âge du bronze, on a été d'avis qu'il convient de l'inclure dans la périodisation du bronze [24].

Cependant, les archéologues roumains, vu le faible développement de la métallurgie du cuivre à cette époque, estiment qu'on ne peut la rattacher à l'âge du cuivre [25]. Ceci en dépit des classifications anciennes et récentes de l'âge des métaux en Europe centrale. En ce qui concerne le cuivre, récemment encore on a formulé la thèse que la phase tardive de cette époque *(Spätkupferzeit)* correspondant au bronze précoce *(Frühbronze-*

---

[19] Voir D. Popescu, *Asupra începuturilor epocii bronzului în România* (première partie), SCIV, 16, 1965, 1, p. 134.

[20] P. Roman, *Über die kulturelle Unterlage der Thrakischen Bronzezeit*, *Thraco-dacica*, Bucureşti, 1976, p. 53 et suiv.; D. Popescu, *ouvr. cité*, p. 135.

[21] P. Roman, *Zum Problem des Beginns der Frühbronzezeit in Rumänien*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 145.

[22] Al. Vulpe, *Probleme actuale privind metalurgia aramei şi a bronzului în epoca bronzului în România*, « Revista de istorie », 27, 1974, 2, p. 244; *idem*, *Die Äxte und Beile in Rumänien*, II, *Prähistorische Bronzefunde*, IX, 5, p. 4 note 67.

[23] D. Popescu, *ouvr. cité*, p. 134.

[24] Al. Vulpe, *ouvr. cité*, « Revista de istorie » 27, 1974, 2, p. 249.

[25] *Ibidem*.

zeit) fut suivie du bronze ancien *(Altbronzezeit)* [26], et ainsi de suite. De cette manière, on écarte les ruptures suscitées par les grandes migrations [27]. En revanche, la thèse met en lumière le processus évolutif de l'énéolithique vers l'âge du bronze, conduisant au début de cet âge à la métallurgie du bronze [28]. Comme certains archéologues roumains l'ont montré, ce processus permet de faire remonter le début de quelques cultures de l'âge du bronze — Glina III — Schneckenberg, par exemple — jusqu'à la période de transition [29]. De même, *mutatis mutandis*, la première phase de la culture central-européenne Aunjetitz est attribuée à l'énéolithique [30].

Mais suivant d'autres auteurs, vu l'absence de toute rupture structurelle entre la période de transition et les premières cultures du commancement de l'âge du bronze (Glina III — Schneckenberg, Coţofeni phase Cîlnic, Periam, Vučedol-Zok et Nyirség), ces dernières se rangent dans le bronze précoce. Pour une juste définition de celui-ci, il convient de retenir non seulement la métallurgie du bronze, mais aussi tous les facteurs de la culture matérielle et de la vie spirituelle, les limites de l'époque étant précisées en fonction des chagements de profil intervenus dans la structure socio-économique des communautés respectives [31].

Quant à la métallurgie du bronze, c'est à juste titre qu'on a souligné le fait que les minerais de cuivre arséniés (les bronzes arséniés) ont été exploités non seulement à partir du bronze précoce comme l'attestent, par exemple, certaines trouvailles de Sărata Monteoru, Tulcea et Deva. En effet, leur usage était connu déjà auparavant, depuis la fin de l'énéolithique, ainsi qu'il résulte des spectroscopies effectuées sur des objets prélevés dans l'agglomération de Cucuteni B, à Sărata Monteoru. Ceci constitue une continuité dans ce domaine de l'énéolithique au bronze précoce [32]. Du reste, après l'involution de la métallurgie au cours de la période de transition, cette activité prend un rythme plus vif au commencement de l'âge du bronze. À cette époqe, les premiers objets de bronze font leur apparition parmi les pièces en cuivre [33]. C'est aussi la période des premiers moules de fonderie [34], dont la présence constitue un trait

---

[26] H. Müller-Karpe, *Zur Definition und Benennung chronologischer Stufen der Kupferzeit, Bronzezeit und älteren Eisenzeit, Jahresbericht des Instituts für Vorgeschichte der Universität Frankfurt a.M.*, 1974, p. 16; du même, *Zu den Stufenbenennungen der vorgeschichtlichen Metallzeitalter*, « Germania », 53, 1975, 1—2, p. 28.

[27] Voir pour ce problème I. Ecsedy, *Bemerkungen zur Frage der relativen Chronologie der Grubengrab — (Jamnoj a)Kultur und deren Eindringung in Ostungarn*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 161, qui met en évidence les relations des civilisations Tiszapolgár et Bodrogkeresztúr de l'Est de la Hongrie avec les groupes de steppes, en soutenant que pendant l'âge du cuivre ont existé des contacts et d'échanges de produits entre les communautés avec deux différents systèmes économiques.

[28] Pour ce processus voir H. Behrens, *Der Übergang vom Spätneolithikum zur frühen Bronzezeit als methodisches Problem*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 213.

[29] Voir K. Horedt, *Die Kupferzeit in Transsilvanien*, « Apulum » 7, première partie, 1968, p. 113.

[30] H. Behrens, *ouvr. cité*, p. 211 et suiv.

[31] M. Petrescu-Dîmboviţa, *La civilisation Glina III — Schneckenberg à la lumière de nouvelles recherches*, « Preistoria Alpina » 10, 1974, p. 287.

[32] A. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 248.

[33] *Ibidem*, p. 247, où est mentionné la hache de type Dumbrăvioara du dernier niveau de l'établissement de Schneckenherg de Sfîntu Gheorghe, ainsi que deux boutons et une bague spiralée provenant d'une tombe à ocre de Glăvăneştii Vechi.

[34] Al. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 246.

caractéristique du bronze précoce [35]. Le nombre plus important des pièces en métal de cette période, ainsi que les procédés technologiques en usage à l'époque indiquent — par rapport à la période de transition — un degré sensiblement plus évolué du développement socio-économiques des communautés tribales respective : degré de développement correspondant à l'âge du bronze [36].

Compte tenu des données que nous venons d'exposer, il a été souligné que l'âge du bronze n'a pu apparaître spontanément dans l'espace carpato-danubien, la Dobroudja y compris. Ce phénomène ne saurait être attribué ni à l'invasion, ni à quelque brusque changement déterminé par des facteurs inconnus. En réalité, il s'agit d'un long processus de mélanges culturels, de continuité et de diversité par rapport à la période précédente. L'aboutissement de ce processus se manifeste dans des transformations d'ordre socio-économique, culturel et linguistique, que l'âge du bronze de cet espace géographique reflète de façon éloquente [37].

Comme de juste, les cultures de la période de transition de l'énéolithique à l'âge du bronze de l'espace carpato-danubien revêtent un intérêt spécial pour le déroulement de ce processus de genèse.

Parmi ces cultures, importante en tout premier lieu pour ses liens avec le Sud (influences égéo-anatoliennes) s'avère la culture Cernavoda. Certains spécialistes ont commencé par l'attribuer à l'âge du bronze [38], alors qu'en réalité elle se compose de trois cultures différentes, dont l'une d'époque énéolithique (Cernavoda I) et les deux autres de la période de transition à l'âge du bronze (Cernavoda II et III) [39]. La dernière des trois (Cernavoda III), avec des aspects apparentés au type Boleráz de Yougoslavie, Hongrie et Slovaquie, représente un phénomène local de très large diffusion, qui passe pour avoir contribué à la genèse des cultures Coțofeni et Baden [40].

En ce qui concerne les rapports avec l'Est, très intéressant se révèle l'ensemble Horodiștea-Foltești, rattaché à la vague de population de type Gorodsk-Usatovo, venue du Sud-Est de l'Ukraine. De l'Est des Carpates où elle a d'abord abouti, cette population a essaimé plus loin encore, en Dobroudja, Valachie et Bulgarie[41]. Au stade actuel de la recherche, il est encore trop tôt pour préciser dans quelle mesure cette culture — attestée seulement pendant la période de transition et non du commencement du bronze aussi, comme on le pensait d'abord — est-elle la variante de Moldavie de la culture Cernavoda II, qui précéda la culture

---

[35] Pour ce problème voir E. Schubert, *Einige Bemerkungen zur metallurgischen Entwicklung im östlichen Mitteleuropa am Übergang vom Spätneolithikum zur Frühbronzezeit*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 189.

[36] Pour le problème de l'importance de la métallurgie dans le processus de la transition de l'énéolithique à l'âge du bronze voir aussi Chr. Strahm, *Der Übergang vom Spätneolithikum zur Frühbronzezeit in der Schweiz*, « Preistoria Alpina », 10, 1974, p. 21, concernant la Suisse.

[37] P. Roman, *ouvr. cité*, *Thraco-dacica*, 1976, p. 56.

[38] D. Berciu, *Sur les débuts de l'âge du bronze au Bas-Danube*, « Dacia », NS, VIII, 1964, p. 316 et suiv. Voir aussi D. Popescu, *ouvr. cité* (deuxième partie), SCIV, XVI, 1965, 2, p. 328.

[39] P. Roman, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 146, note 8.

[40] Du même, *ouvr. cité*, *Thraco-dacica*, București, 1976, p. 55.

[41] *Ibidem*, p. 54.

Glina III — Schneckenberg [42] ou bien elle appartient vraiment à la culture Folteşti [43]. Ce qui est sûr, par contre, c'est qu'elle a tenu un rôle dans la genèse des cultures de l'âge du bronze à l'Est et partiellement au Sud des Carpates.

Les tombes à ocre posent elles aussi un problème. Considérées contemporaines de cet ensemble culturel ou d'une étape ultérieure [44], les récentes recherches effectuées à ce sujet ont mis en lumière le besoin de la révision de leur chronologie en Moldavie, dans la moitié orientale de la Valachie et en Dobroudja. En effet, ces tombes peuvent se rattacher à bien de mouvements des pâtres et des cultivateurs de plantes des zones basses du Sud et de l'Est de l'espace carpato-danubien, les unes appartenant même à l'ensemble Noua-Sabatinovka, de la fin de l'âge du bronze [45].

Certains autres mouvements de populations de la période de transition sont mis sur le compte du groupe podolien, des tombes en cistes de pierre. Celui-ci était descendu jusqu'au centre de la Moldavie et peut-être aussi dans le Sud-Est de la Transylvanie. Il semble qu'il a eu un rôle dans la genèse des cultures du commencement du bronze dans l'Est de la Roumanie [46].

D'autre part, un rôle dans la genèse des cultures du bronze précoce en Transylvanie, au Banat et en Olténie a été tenu par la culture Coţofeni. Celle-ci était née du fonds local de l'énéolithique final dans l'Ouest de la Roumanie de type Herculane-Cheile Turzii (l'horizon des anses à pastilles) [47], auquel s'était ajouté dans la région danubienne de l'Olténie l'apport culturel des éléments Cernavoda III, refoulés vers le Nord par le groupe Celei. C'est ce qui explique probablement la présence de certains éléments Cernavoda III, dans la première phase de la culture Coţofeni en Transylvanie [48]. À la genèse de cette culture, dont la vaste aire de diffusion a comporté plusieurs variantes régionales [49], ont contribué à partir de sa deuxième et surtout à partir de sa troisième phase des éléments méridionaux, d'origine égéo-troyenne [50], ainsi que des éléments du helladique, du bronze précoce macédonien et de l'âge précoce du bronze anatolien [51]. D'autres éléments aussi, s'y sont ajoutés : d'origine orientale, ils appartenaient au groupe Decea Mureşului ou bien du Moyen-Danube avec des attaches dans les cultures Baden, Kostolac et Vučedol [52].

---

[42] S. Morintz et P. Roman, *Aspekte des Ausgangs des Äneolithikums und der Übergangstufe sur Bronzezeit im Raum der Niederdonau*, « Dacia » NS, XII, 1968, p. 106, et suiv.; Al. Vulpe, *ouvr. cité*, *Prähistorische Bronzefunde*, p. 2 et suiv.

[43] D. Popescu, *ouvr. cité*, p. 335.

[44] M. Dinu, *Le problème des tombes à ocre dans les régions orientales de la Roumanie*, « Preistoria Alpina », IQ, 1974, p. 274; P. Roman, *Cultura Coţofeni*, Bucureşti, 1976, p. 59.

[45] E. Comşa, *Quelques problèmes concernant la période de transition vers l'âge du bronze dans l'Est de la Roumanie et le Sud-Ouest de l'URSS*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 143.

[46] *Ibidem*, p. 141 et suiv.

[47] P. Roman, *ouvr. cité*, p. 35.

[48] *Ibidem*, p. 69 et. suiv.

[49] Idem, *Cultura Coţofeni*, Bucureşti, 1976, p. 47.

[50] *Ibidem*, p. 71 et suiv.

[51] Idem, *ouvr. cité*, *Thraco-dacica*, Bucureşti, 1976, p. 55.

[52] Idem, *Cultura Coţofeni*, Bucureşti, 1976, p. 78.

La fin de cette culture n'est pas encore suffisamment éclaircie. On en a rendu responsables la culture Glina III, ainsi que — éventuellement — le groupe des tombes tumulaires et pour ce qui est de la Transylvanie, certains groupes de la culture à la céramique cordée, entraînés dans le sillage des communautés culturelles des gobelets en forme de cloche *(Glockenbecherkultur)*. Ces dernières étaient disloquées à leur tour par la marche vers le Nord de la culture Vučedol [53].

Au stade actuel des recherches, les spécialistes sont d'avis que dans le cadre de ces mouvements de peuplades, quelques groupes culturels de la céramique cordée se sont infiltrés jusque dans le milieu Schneckenberg du Sud-Est de la Transylvanie, et même plus loin, dans le Nord de l'Olténie, en Valachie et en Moldavie. Sur leur impulsion, dans le Sud-Est de la Transylvanie devait naître, entre la troisième phase de la culture Coțofeni et la culture Wietenberg, le groupe ethno-culturel Jigodin, d'origine central-européenne. Il se caractérisait par l'abondance de la céramique aux motifs géométriques réalisés au moyen des impressions à la corde et offrait des analogies avec la céramique cordée de Bohême. Un autre de ses traits caractéristiques résidait dans une activité métallurgique plus marquée que celle de la période précédente [54]. En outre, on est d'accord aujourd'hui sur le fait que cette culture Jigodin avec des analogies Schneckenberg, phase B, a fourni une contribution essentielle à la genèse de celle-ci [55].

Presque parallèle à cette culture, se développe au centre et dans le Nord de la Transylvanie la culture de la céramique décorée de piqûres successives (phase Coțofeni-Cîlnic) [56]. Elle passe pour avoir la même origine que la culture Coțofeni, étant en partie contemporaine de la culture Schneckenberg, dans sa phase A et le commencement de sa phase B [57].

Sur le plan chronologique, les analogies de la culture Coțofeni avec Troie I—II, ainsi qu'avec le helladique précoce I—II, indiquent l'ancienneté de cette culture du territoire roumain, au développement antérieur à celui de la culture Schneckenberg. La culture Coțofeni a été contemporaine de certains faciès dérivés de Cernavoda II et ensuite parallèle au groupe Zăbala et à la phase Schneckenberg A [58], se situant dans la seconde moitié du troisième millénaire avant notre ère [59].

Le long du Danube, dans la zone des Portes de Fer, au Sud-Ouest de la Roumanie, les recherches archéologiques ont attesté le groupe Vučedol. Une activité métallurgique plus soutenue le caractérise, s'accompagnant parfois d'une céramique décorée d'impressions réalisées à la corde, présentant des analogies avec la céramique cordée du centre de l'Europe [60].

---

[53] *Ibidem*, p. 75 et suiv.

[54] Idem, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 155; Al. Vulpe, *ouvr. cité*, *Prähistorische Bronzefunde*, p. 7 et suiv.

[55] P. Roman, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 155.

[56] Al. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 8.

[57] D. Popescu, *ouvr. cité* (quatrième partie), SCIV, 17, 1966, 1, p. 16.

[58] P. Roman, *Cultura Coțofeni*, București, 1976, p. 57. Pour la civilisation Zăbala voir aussi E. Zaharia, *Probleme ale epocii bronzului în sud-estul Transilvaniei*, « Aluta », II, p. 63 et suiv.; Z. Székely, *Contribuții la cunoașterea epocii bronzului în sud-estul Transilvaniei*, SCIV, 22, 1971, 4, p. 387 et suiv.

[59] *Ibidem*, p. 67.

[60] P. Roman, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 150.

Il est probable que ce groupe ait pénétré par là après la culture Baden-Pécel [61], à l'époque de la *Glockenbecherkultur*, dont les infiltrations ont été relevées en Roumanie occidentale aussi [62].

Ces considérations dégagent la conclusion que la connaissance des cultures épanouies pendant la période de transition dans l'espace carpato-danubien est absolument nécessaire à l'étude des commencements de l'âge du bronze dans ce même espace géographique. Certaines difficultés ne laissent pas de se montrer à cet égard. En effet, ne pouvant pas fixer avec précision le moment final de cette période intermédiaire et le véritable début de l'âge du bronze, les opinions relatives à l'attribution chronologique de certaines cultures ou phases d'évolution n'arrivent pas à un consensus (c'est ce qui se passe, par exemple, dans le cas des cultures Coţofeni et Glina III — Schneckenberg) [63]. D'autre part, on a essayé de faire remonter au bronze ancien les débuts des cultures du bronze classique dans cet espace [64].

Généralement, au stade actuel des recherches, la connaissance des aspects culturels les plus importants du commencement de l'âge du bronze dans l'espace carpato-danubien est encore lacunaire.

À cet égard, une attention toute particulière a été accordée à l'ensemble Glina III — Schneckenberg. On estime qu'une participation essentielle à sa genèse est due à la culture Cernavoda II [65]. Composé de deux cultures apparentées — voire identiques même suivant certaines opinions — cet ensemble comporte des différences d'ordre plutôt régional, d'où la proposition de l'appeler tout simplement Glina, Schneckenberg demeurant le nom d'une simple variante [66]. Les spécialistes le rattachent au groupe Mierzanowice-Koštany-Nitra, développé en Pologne et Slovaquie. Quant à sa phase la plus récente, elle s'apparente à la culture des habitations lacustres de la zone nord-occidentale des Alpes, comme l'attestent sa poterie et plusieurs objets de pierre, silex et métal [67]. En outre, plusieurs éléments de l'ensemble Glina III — Schneckenberg ont été également signalés dans le cadre des *Glockenbecherkulturen*, Nitra et Polada, datées de la période comprise entre l'énéolithique final et la fin de la phase Reinecke A [68].

---

[61] D. Popescu, *ouvr. cité* (troisième partie), SCIV, 16, 1965, 4, p. 784.

[62] P. Roman, *ouvr. cité*, p. 156.

[63] *Ibidem*, p. 146 et suiv.

[64] D. Popescu, *ouvr. cité*, 17, 1966, 1, p. 162, et suiv.

[65] P. Roman, *Die Glina III — Kultur*, « Pr. Zeitschr. », 51, 1976, 1, p. 41, à la différence des autres qui ont soutenu la contribution de la civilisation de Folteşti à la genèse de la civilisation Glina III (voir M. Petrescu-Dîmboviţa, *ouvr. cité*, « Preistoria Alpina » 10, 1974, p. 283 et suiv.).

[66] Pour ces problèmes voir I. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, 22, Ber. RGK, 1933, p. 69 et suiv. ; idem, Le chapitre concernant l'âge du bronze dans *Istoria Romîniei*, 1, 1960, p. 98 et suiv ; A. Prox, *Die Schneckenbergkultur*, 1941, p. 15 et suiv. et p. 85 et suiv. ; D. Popescu, *Die frühe und mittlere Bronzezeit in Siebenbürgen*, 1974, p. 50 et suiv. ; du même, *Probleme ale epocii bronzului in Transilvania*, SCIV, XII, 1961, 2, p. 379 ; Gh. Bichir, *Beitrag zur Kenntnis der frühen Bronzezeit in südostlichen Transsilvanien und in der Moldau (im Lichte der Grabungen von Cuciulata und Mindrişca)* « Dacia », NS, VI, 1962, p. 87 et suiv. ; M. Petrescu-Dîmboviţa, *ouvr. cité*, « Preistoria Alpina », 10, 1974, p. 282.

[67] J. Machnik, *Bemerkungen zu den Kulturbeziehungen in Mitteleuropa am Anfang der Bronzezeit*, « Preistoria Alpina », 10, 1974, p. 192, 196.

[68] *Ibidem*, p. 201.

Par ailleurs, les liens de la culture Schneckenberg avec le groupe Jigodin dont la céramique décorée à la corde est d'origine central-européenne, ainsi qu'avec le groupe Zăbala de l'Est de la Transylvanie expliquent les différences relevées entre les deux cultures, d'autant plus que la culture Glina était de son côté en relations plus étroites avec les régions sud-danubiennes [69].

Au point de vue historique, la culture Glina III, devait déborder son aire de formation au cœur de la Valachie, par suite de certaines pressions venues de l'Est. Son expansion a eu lieu dans une phase plus récente, d'abord vers le Sud, en direction du Danube et puis vers l'Ouest, couvrant la Valachie occidentale et l'Olténie, ainsi que vers le Nord, dans le Sud-Est de la Transylvanie, où elle superposa la culture Coţofeni, qui semble avoir disparu sous le « choc » Glina III [70]. Le mouvement vers l'Ouest détermina un changement de direction de la culture Vučedol, qui s'engagea alors vers le Nord, en suivant le Danube jusqu'au cœur de l'Europe centrale, ce qui aurait déclenché la pénétration du goupe de la *Glockenbecherkultur* dans la région de Budapest [71]. Dans ce contexte historique, les éléments central-européens, attestés d'abord par la céramique à piqûres de type Retz et ensuite par le groupe Kostolac, sont tout aussi caractéristiques pour le commencement de l'âge du bronze que l'étaient les éléments égéo-anatoliens pour la période de transition ou les éléments originaires de la steppe pour la fin de l'énéolithique [72].

Deux arguments sont évoqués en faveur de cette préséance accordée au facteur central-européen : tout d'abord, la fin des mouvements ethno-culturels de la période précédente, d'autre part la diffusion parmi les communautés de l'espace carpato-danubien des résultats obtenus notamment dans le domaine de la métallurgie par les communautés du centre et de l'Ouest de l'Europe [73].

Cependant, au point de vue chronologique il n'y a pas encore une unanimité en ce qui concerne l'attribution de la phase Schneckenberg A et de l'étape Proto-Glina, qui appartiendraient suivant certaines opinions plutôt à l'époque de transition qu'à l'âge du bronze [74].

Quant aux groupes culturels contemporains de l'ensemble Glina III — Schneckenberg, plusieurs nécropoles du commencement du bronze ont été signalées dans l'aire de diffusion de cet ensemble. Leur étude est en cours. Par exemple, dans la zone danubienne de Valachie, il y a la nécropole de Zimnicea. Elle se caractérise par un mélange d'éléments méridionaux d'origine (attestés par la céramique), prédominant, avec des éléments orientaux (se manifestant par les tombes à ocre) et central-européens (illustrés par des objets de parure) [75].

Un autre groupe funéraire de la même époque est celui des tombes tumulaires de Milostea, dans le Nord de l'Olténie, dont les grands cercles

---

[69] P. Roman, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 156, note 52.

[70] *Ibidem*, p. 151; du même, *ouvr. cité*, *Thraco-dacica*, Bucureşti, 1976, p. 56.

[71] *Ibidem*.

[72] Du même, *ouvr. cité*, Acta Arch. Carpath., XV, 1975, p. 149.

[73] *Ibidem*.

[74] Voir M. Petrescu-Dîmboviţa, *ouvr. cité*, « Preistoria Alpina » 10, 1974, et suiv. où est mentionné la littérature relative à ce problème.

[75] A. D. Alexandrescu, *La nécropole du bronze ancien de Zimnicea (dép. de Teleorman)*, « Dacia », NS, XVIII, 1974, p. 79 et suiv.

de pierre et les vases à ornements cordés sont de types central-européen. Au point de vue chronologique, ces tombes ont été attribuées à la phase Schneckenberg B [76]. Des tumuli dotés de « Ringe » de pierre analogues ont été trouvés aussi dans la zone danubienne, à Moldova-Veche. Ils renfermaient des tombes aux ossements calcinés et des vases de type Vučedol [77]. Ces groupes de tombes tumulaires de type Milostea précédent l'expansion de la culture Glina III en Olténie, leur position chronologique étant intermédiaire, entre les cultures Vučedol et Coţofeni-Cîlnic d'une part et l'installation en Olténie des communautés Glina III [78]. Quant à l'expansion susmentionnée elle a été interprétée comme une réaction probable face à l'infiltration central-européenne dans cet espace géographique [79].

Il y a encore une série de tombes tumulaires en Valachie, à Gurbăneşti et Ploieşti—Triaj, qui manifestent des liens avec l'Europe centrale, se traduisant dans leurs espèces céramiques décorées à la corde [80]. À la différence de ces tombes, le groupe des sépultures en cistes de pierre de la moitié septentrionale de la Moldavie et de la zone sous-carpatique de la Valachie offrent des liens se dirigeant dans deux directions opposées, vers le Sud, dans le cas des tombes de Verbitsa et de Bella Crkva [81] et vers le Nord, dans le groupe des amphores sphériques, de Podolie [82]. Enfin, les tombes tumulaires à ocre nous portent du côté des steppes nord-pontiques. Pour ce qui est des tombes tumulaires de Transylvanie, elles appartiennent, au moins en partie, à un groupe culturel indépendant, qui aurait contribué à la disparition de la culture Coţofeni [83]. Quelques-unes de ces tombes (par exemple celles de Livezile, Izvoarele, Cărpiniş, etc.), véritables bâtisses de pierre qui n'ont rien à voir avec les tumuli funéraires de type nord-pontique, sont difficiles à attribuer par leur seul mobilier [84]. D'autre part, la mise au jour dans certaines tombes tumulaires (Ploieşti-Triaj, Baldovineşti, etc.) de plusieurs vases accusant les types Monteoru et Tei a été interprétée comme une preuve du contact des porteurs des cultures du bronze classique avec les populations des tombes en tumuli [85].

Voisine à l'Ouest de Glina III était la culture Periam, du Banat, développée dans cette aire après la culture Nagyrév du cours moyen de la Tisa, à partir d'un fonds énéolithique tardif de type Bubanj-Sălcuţa, influencé par les cultures Baden, Cernavoda, Coţofeni-Kostolac et Vučedol [86].

En revanche, on ignore quels étaient les voisins de la culture Glina III à l'Est. On ne peut que supposer leurs liens avec les populations de la

---

[76] E. Popescu et Al. Vulpe, *Necropola tumulară de la Milostea*, « Revista Muzeelor », III, 1966, 2, p. 148, et suiv.; P. Roman, *ouvr. cité*, « Pr. Zeitschr. », 51, 1976, 1, p. 38.

[77] P. Roman, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath. », p. 152.

[78] *Ibidem.*

[79] *Ibidem.*

[80] P. Roman, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 148.

[81] *Ibidem*, p. 152 et suiv.; du même, *ouvr. cité*, « Pr. Zeitschr. », 51, 1976, 1, p. 35.

[82] Pour les liaisons avec ce groupe voir M. Dinu, *K voprosu o kulture šarobidnih amfor na territorii Moldovi*, « Dacia », NS, IV, 1960, p. 102 et suiv.

[83] P. Roman, *ouvr. cité*, « Acta Arch. Carpath. », p. 156 et suiv.

[84] Du même, *ouvr. cité*, *Thraco-dacica*, Bucureşti, 1976, p. 85.

[85] *Ibidem*, Pour la chronologie des tombes du tumulus de Baldovineşti voir N. Harţuche, *Contribuţii la cunoaşterea epocii bronzului în jud. Brăila*, SCIV, 24, 1973, 1, p. 18.

[86] D. Popescu, *ouvr. cité*, SCIV, 16, 1965, 2, p. 332; idem, *ouvr. cité*, SCIV, XVII, 1966, 1, p. 158 et suiv.

Péninsule balkanique ou leur parenté avec les tribus des steppes nord-pontiques [87]. Tout aussi incertaine reste la situation à l'Est des Carpates, en ce qui concerne le territoire de la Moldavie. Là, une fois éliminée la culture Foltești II [88], il n'y eut plus que les faciès Bogdănești et Mîndrișca II [89], suivis de Monteoru I C 3 [90]. La première phase Monteoru I C 4, contemporaine des deux faciès précités, n'est pas attestée dans ce territoire.

De leur côté, les cultures du bronze classique, pré-mycénien, développées dans l'espace carpato-danubien (Monteoru, Tei, Costișa, Pecica, Wietenberg, Otomani, Vatina) commencent, si l'on juge suivant le stade actuel des recherches, au cours de la première période de la chronologie de P. Reinecke [91]. Suivant la périodisation récente du bronze, cette période correspond à la phase ancienne de l'âge du bronze *(Altbronzezeit)*.

C'est en ce sens qu'on a abordé l'explication des commencements de l'âge du bronze dans l'espace carpato-danubien, compte tenu des transformations subies par le fonds énéolithique local de la phase tardive soumis à diverses influences originaires du Sud, de l'Est et du centre de l'Europe. Ces transformations aboutirent à des faciès culturels originaux, nettement individualisés par leurs traits caractéristiques.

Qunt aux pièces de bronze de l'époque, le problème s'est posé de savoir si leur alliage avait été réalisé dans l'espace concerné ou si la matière première et peut-être aussi les pièces respectives ont-elles été importées du bassin égéen où florissait à l'époque la métallurgie du bronze [92]. Les similitudes de certains types de haches et de parures de métal trouvées dans cette dernière région avec les objets du même genre originaires du Caucase incitèrent les spécialistes, du moins une partie d'entre eux, d'accepter l'hypothèse de plusieurs groupes humains qui, en quête des minérais de cuivre, auraient voyagé par terre et par mer depuis les territoires surpeuplés du Caucase et d'Anatolie orientale jusque dans les zones riches en de tels minérais, situées au centre et dans l'Ouest de l'Europe. Telle serait l'origine des premiers centres de la métallurgie du bronze précoce, attestée par les vestiges d'une production locale, dans les Monts Ibériques et les Pyrénées, les Alpes et les Carpates, qui offrent des analogies avec le Caucase et l'Anatolie [93].

En ce sens, les récentes fouilles archéologiques du Caucase ont fourni une nouvelle série de documents relatifs aux liens avec l'Europe centrale [94]. D'autre part, les spécialistes ont formulé la thèse que la présence de certaines armes caractéristiques, telles, par exemple, la hache de guerre percée d'un trou, également attestées dans le Sud-Est de l'Europe et au Caucase ne s'expliquerait pas par les échanges ou l'importation entre les

---

[87] P. Roman, *ouvr. cité*, « Pr. Zeitschr. », 51, 1976, 1, p. 39.

[88] Pour ce problème voir M. Petrescu-Dîmbovița et M. Dinu, *Nouvelles fouilles archéologiques à Foltești (Dép. de Galați)*, Dacia, NS, XVIII, 1974, p. 64, et suiv.

[89] Pour les fouilles effectuées à Bogdănești voir M. Florescu et C. Buzdugan, *Așezarea din epoca bronzului de la Bogdănești (jud. Bacău). Raport amplu asupra cercetărilor arheologice efectuate în anii 1952—1962*, Arheologia Moldovei, VII, 1972, p. 103 et suiv. Pour les aspects de Bogdănești et Mîndrișca II, voir aussi Gh. Bichir, *ouvr. cité*, p. 110.

[90] Al. Vulpe, *ouvr. cité*, *Prähistorische Bronzefunde*, 1975, p. 3.

[91] D. Popescu, *ouvr. cité*, SCIV, XVII, 1966, 3, p. 568.

[92] Al. Vulpe, *ouvr. cité*, « Revista de istorie », 27, 1974, 2, p. 247.

[93] J. Machnik, « Acta Arch. Carpath. », XV, 1975, p. 241 et suiv.

[94] Du même, *ouvr. cité*, « Preistoria Alpina », 10, 1974, p. 205.

deux zones respectives. En effet, il n'y a pas de zone intermédiaire entre les deux, les pièces en question faisant défaut dans la région qui sépare le Sud-Est du continent européen de la chaîne caucasienne. D'autre part, les pièces respectives trouvées au Caucase ne semblent guère d'une époque antérieure à celle du Sud-Est européen. Il serait donc à envisager plutôt que ce type de hache fut importé dans les territoires sud-est européen et caucasien de Perse et de Mésopotamie, où elle est attestée à la fin du IV^e et au commencement du III^e millénaire av. n.è. [95]

Sur le plan chronologique, ainsi qu'il a été démontré, la périodisation de P. Reinecke, suivant laquelle le bronze précoce coïnciderait avec ses phases A 1 et A 2, délimitées par rapport aux découvertes faites en Allemagne méridionale ne saurait s'appliquer aussi aux régions voisines, de l'Est. C'est pourquoi on a tenté de réaliser une distribution chronologique plus nuancée, partant non des dépôts mais du mobilier funéraire et de la stratigraphie des nécropoles [96]. La transition à l'âge du bronze sur le Moyen-Danube a été datée, selon cette méthode, à partir des liens sud-orientaux de la culture Baden avec la fin du helladique ancien et le commencement du helladique moyen dans le bassin égéen, sans qu'on puisse encore préciser en toute certitude le moment de début de l'âge du bronze dans cet espace. En revanche, la fin du bronze précoce a été rattachée à la soi-disant influence mycénienne [97].

La chronologie absolue de la période de transition et du commencement de l'âge du bronze dans l'espace balkano-danubien a été fixée notamment partant les liens avec Troie. Suivant cette chronologie, les premières influences de type Troie I se situent à la fin de la culture Cernavoda I, ce qui signifie que les commencements de la culture Cernavoda III doivent se dater juste après le début de Troie I, d'où l'on a induit que l'éclosion de la période de transition doit avoir eu lieu vers les années 2800—2700 av.n.è., ou, si les commencements de la culture Cernavoda III coïncident avec la fin de Troie I, vers les années 2500 av.n.è . [98].

Quant aux commencements de l'âge du bronze dans le territoire roumain, ils ont été datées, en les synchronisant avec Sitagroi V et au moyen des analyses au C_{14}, vers les années 2135 $\pm$ 150 ou 1920 $\pm$ 100 av.n.è. [99]

Par conséquent, la période de transition correspond en général dans l'espace carpato-danubien au bronze précoce du Sud de la Bulgarie. Celui-ci a été daté au moyen du C_{14} dans l'intervalle des années 2750 et 1900 av.n.è. [100].

Ainsi qu'il a été déjà démontré, la question du commencement de l'âge du bronze n'est pas uniquement un problème de développement socio-économique et culturel, ni un problème de chronologie tout sim-

[95] Al. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 249.
[96] E. Schubert, *Studien zur frühen Bronzezeit an der mittleren Donau*, 54. *Ber. R G K*, 1973, p. 70.
[97] *Ibidem*, p. 71.
[98] Al. Vulpe, *ouvr. cité*, *Prähistorische Bronzefunde*, 1975, p. 8 et note 67.
[99] *Ibidem*, note 68.
[100] R. Katinčarov, *ouvr. cité*, « Arheologja », XVI, 1974, 1, p. 1; idem, *ouvr. cité*, Arheologja, XVII, 1975, 2, p. 3.

plement, mais aussi un problème ethnique. C'est pourquoi il convient de considérer avec toute l'attention requise le fonds ethnique à partir duquel se développent les cultures de cette étape [101]. Il est à présumer en ce sens que les transformations générales intervenues dans la structure socio-économique et culturelle ont dû retentir aussi dans le domaine ethnique et linguistique. Ce retentissement s'est traduit en fait par la séparation, au sein de la famille des peuples indo-européens, de la branche thrace. Le processus fut de longue durée. Sa première étape (proto-thrace) débute avec le bronze précoce, sans qu'on puisse préciser encore exactement le moment de la cristallisation de l'ethnie thrace dans l'évolution du bronze dans l'espace carpato-danubien.

Voilà quelques-uns des principaux résultats obtenus par les recherches concernant les commencements de l'âge du bronze dans l'espace carpato-balkanique. Leur revue, même sous cette forme succincte, dégage l'avance culturel et chronologique de l'espace sud-balkanique, en ce sens que dans cette région l'âge du bronze s'est installé plus rapidement, sans que le besoin d'une époque de transition se fasse sentir. Cette avance était due en tout premier lieu aux liens plus étroits de cet espace avec les civilisations du bronze précoce épanouies dans les régions égéo-anatoliennes. Un autre résultat dégagé de ces recherches consiste dans le fait que le bronze précoce sud-balkanique était contemporain de la période de transition de l'énéolithique à l'âge du bronze de l'espace carpato-danubien. On présume l'existence d'une telle période de transition également dans le territoire bulgare compris entre le Danube et les Balkans, partant du fait que celle-ci est attestée dans les régions voisines de ce territoire, à savoir en Dobroudja et en Serbie.

Pour ce qui est de la genèse de l'âge du bronze dans l'espace carpato-danubien, les recherches ont souligné l'impératif d'une bonne connaissance du fonds de l'époque antérieure, autrement dit de l'énéolithique tardif, ainsi que des transformations qu'il a subies au cours de la période de transition, surtout sous l'influence des contacts avec des éléments d'origine est-, sud- et central-européens. Il a été souligné en ce sens qu'il est absolument nécessaire de tenir compte non seulement de la métallurgie du bronze, mais de tous les facteurs de culture matérielle et de vie spirituelle ayant joué dans cet espace.

---

[101] M. Buchwaldek, *Die Schnurkeramik und Anfänge der Bronzezeit*, Acta Arch. Carpath., XV, 1975, p. 191.

NOUVELLES CONTRIBUTIONS À L'ÉTUDE DES EMPRUNTS SLAVES DANS LE LEXIQUE AROUMAIN *

ELENA SCĂRLĂTOIU

Le dialecte aroumain — qui est parlé de nos jours dans la péninsule Balkanique, dans plusieurs localités de Grèce, d'Albanie, de Yougoslavie et de Bulgarie [1], de même que dans quelques localités de Dobroudja et d'autres régions de la Roumanie [2] — est connu des spécialistes non seulement par les textes publiés à partir du XVIII[e] siècle [3], les matériaux des enquêtes dialectales ou les ouvrages lexicographiques non moins utiles [4] dus, pour la plupart, à des locuteurs « natifs » du dialecte, mais également grâce aux études de nombreux romanistes et balkanologues de prestige [5], qui ont contribué de ce fait à une meilleure connaissance des réalités complexes de la romanité orientale.

La solution de certains problèmes d'ordre théorique [6] de l'histoire du dialecte, de l'histoire même (si agitée et si controversée) de ses sujets parlants, et, partant, de l'histoire de la langue roumaine dans son ensemble, dépend, dans une mesure importante, de l'exactitude avec laquelle sont appréciés le caractère, le poids et l'intensité des rapports qui se sont

* Cet article représente la synthèse de quelques-uns des résultats de nos recherches lexico-étymologiques portant sur les mots d'origine slave du dialecte aroumain.

[1] Cf. DDA². (Voir également la carte incluse à la fin du volume, qui reflète la réalité ethnographique aroumaine antérieure à 1912, date à laquelle la Turquie se voit privée de l'ensemble des territoire balkaniques.)

[2] Voir Saramandu, *Cercet.*, p. 20—21.

[3] Voir C. *Lit.*, p. 112—117.

[4] Voir DDA² (notamment la bibliographie publiée à la fin du volume) et Seche, *Schiță*, II.

[5] Voici une brève liste sélective des principaux ouvrages consacrés au domaine roman oriental, et notamment à l'aroumain, envisagés du point de vue des études romanes et balkaniques (pour la liste complète voir la bibliographie générale qui clôt notre étude lexico-étymologique) : W*Ar*, I—II ; P. Papahagi, *Ar* ; T. Papahagi, *Romanit.* ; *Ar.* ; C*Ar.* ; C*Mr.* ; C *Rom.* ; Cazacu, *Studii* ; Coteanu, *Elem. dial.* ; P. Neiescu, *Cercetări dialectale la românii din sudul Dunării*, CL, X (1), 1965, p. 21—29 ; Caragiu, *Fonomorfologie aromână* ; *Compendiu* ; Iordan, Manoliu, *Lingv. rom.* ; Rosetti, ILR ; Mihăescu, *Limba latină* ; *La diffusion...*, dans RÉSEE, IX, 1971, 3—4 ; pp. 497—510 ; 659—676 ; X, 1972, 1, p. 83—94 ; XI, 1973, 1, 2, 3, 4, pp. 97—113 ; 227—240 ; 423—442 ; 689—710 ; XII, 1974, 1, p. 17—32.

[6] Ces problèmes se retrouvent, en tant qu'hypothèses de travail ou bien en tant que thèses solidement argumentées, dans certains des travaux appartenant aux auteurs cités ou à d'autres linguistes. Les directions de recherche et les points de vue propres aux études slaves de Roumanie concernant le caractère et la chronologie de la pénétration des éléments slaves dans le dialecte aroumain seront présentés dans ce qui suit. C'est pourquoi nous estimons qu'il serait inutile d'alourdir l'exposé introductif de noms et de titres qui seront cités au moment opportun.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 3, P. 535—551, BUCAREST, 1977

établis à un moment donné entre le lexique [7] de l'idiome en question et celui des langues ou dialectes avec lesquels le premier est entré en contact d'une manière plus ou moins durable ou éphémère dans les différentes circonstances historiques. Cette nécessité a été signalée il n'y a plus d'un siècle par Fr. Miklosich, le savant slovène qui a accordé une importance particulière à la pénétration et à la conservation dans le fonds lexical roumain des éléments lexicaux slaves — et notamment sud-slaves [8]; cette attention s'explique par les relations qui se sont établies au cours des siècles entre la population romanisée du nord et du sud du Danube et les Slaves méridionaux [9]. Miklosich a créé ainsi les fondements de l'étude scientifique des éléments slaves du roumain, y compris de ses dialectes sud-danubiens.

Pour ce qui est de la manière dont la tradition inaugurée par Fr. Miklosich a été continuée, il nous faut relever que, dans le domaine de l'aroumain, les recherches de Th. Capidan ont été précédées, à la fin du siècle dernier, par l'ample étude de A. Byhan [10], qui représente en même temps un dictionnaire *sui generis* des radicaux d'origine slave [11] de certains emprunts des quatre dialectes roumains (daco-roumain [12], aroumain, mégléno-roumain et istro-roumain). L'ouvrage contient cependant de nombreuses inexactitudes [13] et exagérations, dont certaines sont inhérentes au niveau où se trouvaient à cette date les recherches étymologiques ainsi que celles relatives au poids et à la place de l'élément slave du roumain.

Deux décennies plus tard paraissaient en même temps en Roumanie, à Jassy et à Bucarest, les travaux de G. Pascu [14] et de Th. Capidan [15], dont le premier traite des mots aroumains groupés selon leurs origines,

---

[7] Le lexique est considéré comme l'une des deux composantes essentielles de toute langue (de tout dialecte), le premier, dans l'ordre de l'importance, étant représenté par la structure grammaticale.

[8] Mikl., *Slav. Elem.*; *Unters.*

[9] De même que dans le cas des langues romanes occidentales, l'étude de leurs contacts avec les langues germaniques représente la condition *sine qua non* d'une connaissance correcte de leur histoire; dans le cas des langues et des dialectes romans du sud-est de l'Europe, l'on ne saurait étudier à fonds leur évolution et les périodes de leur histoire sans tenir compte de leurs contacts avec les Slaves méridionaux (cf. Iordan, Manoliu, *op. cit.*, p. 38—39).

[10] Byhan, *Sl. Elem.*, dans Jb, V (1898), p. 92—145, 309—341.

[11] L'auteur discute uniquement les radicaux slaves contenant des voyelles nasales.

[12] A savoir, la langue roumaine parlée de nos jours.

[13] L'auteur estimait, par exemple, que des radicaux tels que *gond-*, **strong-* — qu'il considérait comme étant d'origine slave, auraient donné ir. *gîndesc* (par l'intermédiaire d'une forme bulgare plus ancienne **gǫditi*) et droum. *gîndac*; de même, le radical slave supposé **strong* serait à l'origine du droum. *strungă*. L'ouvrage comprend un grand nombre d'autres étymologies fantaisistes, qui s'expliquent non seulement par les informations limitées dont disposait l'auteur, mais également par sa connaissance imparfaite du roumain. C'est pourquoi la liste des toponymes de la même origine, que l'auteur a incluse à la fin de son étude (p. 309 et suiv.) doit également être examinée avec au moins la même prudence.

[14] Pascu I—II; voir à son sujet Seche, *Schiță*, II, p. 265. Pour ce qui est des éléments slaves, nous remarquons dans cet ouvrage certaines confusions terminologiques (l'auteur emploie souvent l'un pour l'autre les termes: *bulgare, slave, slave ancien, ancien sud-slave*), ainsi que des exagérations étymologiques qui conduisent l'auteur à attribuer, de façon arbitraire, certains emprunts sud-slaves de l'aroumain exclusivement au bulgare.

[15] C*Elem.* (compte rendu: St. Mladenov, *Zur Erforschung des slavischen Elements im Aromunischen*, dans AslPh, 41 (1927), p. 143—152).

une place à part étant consacrée aux éléments slaves [16] — tandis que le second est entièrement consacré à l'étude des emprunts slaves de l'aroumain.

Une classification thématique des éléments slaves du roumain, y compris de ses dialectes sud-danubiens — a été donnée ultérieurement par A. Rosetti[17]. Elle n'offre cependant « qu'une image d'ensemble de la place qu'occupent ces éléments dans le système lexical du roumain » [18] car, étant donné son caractère très général — elle ne saurait être complète.

★

De nos jours encore, l'étude de Th. Capidan portant sur les éléments slaves de l'aroumain [19] demeure l'un des instruments les plus utiles d'investigation de l'histoire de ce dialecte et de ses sujets parlants, et constitue, en même temps, une contribution théorique intéressante, pouvant servir de base aux discussions. Mais, comme l'ont remarqué avec raison P. Cancel, A. Rosetti et G. Mihăilă [20], « la liste des 72 emprunts anciens (sud-slaves) communs au daco-roumain, à l'aroumain et au mégléno-roumain établie par Th. Capidan est au moins incomplète et arbitraire » [21]. Elle doit être revue, complétée et amendée à la lumière des données récentes fournies par les études des slavistes roumains et par les contributions lexicographiques récentes.

Les ouvrages théoriques fondamentaux de Al. Rosetti [22], E. Petrovici [23], G. Mihăilă [24] et I. Pătruţ [25], suggèrent des méthodes nouvelles pour aborder les problèmes liés au caractère, au poids et aux étapes de la pénétration et de l'assimilation des éléments lexicaux empruntés par l'aroumain, tandis que les contributions lexicographiques récentes [26] fournissent des matériaux nouveaux qui s'ajoutent à ceux datant des XVIII^e et XIX^e siècles et du début de notre siècle.

---

[16] Voir Pascu, II.

[17] Rosetti, ILR, p. 313—317.

[18] Mihăilă, *Impr.*, p. 15.

[19] C *Elem.*

[20] Mihăilă, *op. cit.*, p. 13.

[21] Il s'agit de la liste de CM *I*, p. 88—91.

[22] Rosetti, *ILR* (les chapitres concernant les langues balkaniques et les langues slaves méridionales).

[23] Les études les plus importantes de E. Petrovici à ce point de vue ont été réunies dans le volume *Studii*.

[24] Mihăilă, *Impr.*, *Studii*.

[25] Pătruţ, *Studii*.

[26] Il s'agit des deux éditions de DDA, de *CLit.*, ainsi que de la contribution de J. Kristophson (ZrB, X, 1974), qui a donné une nouvelle édition du *Lexicon Tetraglosson* rédigé par Daniil Moscopoleanul au XVIII^e siècle.

Nous avons excepté les matériaux inclus dans les travaux parus jusqu'en 1974 y compris. Au début de 1975, notre répertoire lexico-étymologique des emprunts slaves du dialecte aroumain était déjà achevé.

N'ayant pas la possibilité d'effectuer des enquêtes directes chez les Aroumains de la péninsule Balkanique, nous avons utilisé avec beaucoup de prudence (à cause des interférences évidentes avec le daco-roumain) les données que nous avons recueillies chez les Aroumains établis en Roumanie.

Il faut faire aussi la mention que nous avons limité nos recherches à une catégorie grammaticale unique, mais qui est la plus significative — à savoir, à celle du substantif, en nous fondant sur la remarque que la plupart des emprunts appartiennent à cette catégorie.

Dans la présente étude nous avons essayé de valoriser cet héritage, nous proposant, entre autres, de mettre en évidence la continuité territoriale des dialectes du roumain commun à l'époque de leurs premiers contacts avec les langues slaves méridionales.

Dans ce cadre général, nous nous sommes proposé d'établir *la place de l'élément slave* dans le vocabulaire aroumain.

Nous avons essayé également de dégager *d'une manière plus précise les traits caractéristiques* des éléments slaves du vocabulaire aroumain et de revoir, en même temps, certaines étymologies [27], en précisant la langue (les langues) sud-slave(s) dont sont provenus les termes en question ; en même temps nous nous sommes proposé d'*établir une chronologie relative* des mots slaves anciens qui ont pénétré dans le dialecte aroumain.

Dans les quelques 200 pages de notre étude, qui réunissent les résultats de nos recherches dans ce domaine (voir p. 1) nous analysons du point de vue lexico-étymologique : 106 termes appartenant à la catégorie des mots relatifs à la culture matérielle (la maison et son environnement ; les agglomérations humaines) ; 25 termes relatifs à l'agriculture et à l'élevage ; 56 mots concernant le règne végétal ; 46 termes relatifs à la faune ; 57 mots ayant trait à la nature environnante ; 23 termes concernant le corps humain, les maladies, la médecine populaire ; 34 mots appartenant à la sphère de la vie spirituelle ; 40 termes se rapportant aux relations sociales et à la société ; soit un total de 387 mots de base, auxquels s'ajoute un nombre important de variantes phonétiques (y compris les mots à prothèse).

Les mots de base discutés ne sont pas tous d'origine slave [28], bien que les dictionnaires étymologiques du dialecte aroumain les considèrent pour la plupart en tant que tels.

C'est ainsi que des termes comme *bravă* et *cusór* ne sont pas des emprunts slaves, mais **des mots autochtones;** *puiátă*, *cópă* sont **hérités du latin;** *bábă*, *trîscă*, *bumbár* ont une **origine onomatopéique** ; *pón'iță*, *ócnă*, *sfoáră*, *drum*, *căsáre*, *liváde*, *móliță (mólță)*, *plătún*, *virviríță*, *péstravă*, *péstruvă*, *viró*, *sbór* et *zbór* sont **empruntés au néo-grec ;** *čireáp* est **emprunté à l'albanais;** *bilčíc* et *tuiág(ă)* sont, probablement, des mots **protobulgares;** *zloátă*, *creángă*, *mîșíță*, *neámțu*, *gloátă*, *pímniță* sont des mots **daco-roumains.**

Nous avons étudié également une série de termes à radical slave, mais qui se sont formés sur le terrain de l'aroumain par dérivation, adaptation ou réadaptation phonétique, élargissement ou restriction sémantique : *sfreádine*, *șuváltă*, *custandát*, *plátă* (à condition de le considérer comme un dérivé du verbe *a plăti) ; pul'eán*, *țeríță*, *preáznă*, *lúșcă ; nivistúle*, *létnă*, *liníță*, *bilúșŭ ; jugurδíță*, *năvál'ĭŭ ; vîrticóniță*, *zmeŭ* (avec le sens de « jouet »).

---

[27] A propos de chaque sous-division thématique, nous avons également discuté les termes qui ont été considérés jusqu'à présent comme étant d'origine slave et qui s'avèrent être dérivés sur le terrain de l'aroumain, avoir une autre origine ou bien avoir pénétré en aroumain à partir d'une langue slave, mais par l'intermédiaire du grec ou de l'albanais ; ces derniers doivent être interprétés par conséquent en tant qu'emprunts grecs ou albanais.

[28] Nous avons adopté, dans la présente étude, le principe de l'étymologie directe. C'est pourquoi un mot aroumain tel que *pleáčică*, par exemple, a été inclus dans la catégorie des emprunts serbo-croates et non pas albanais.

Une autre catégorie de termes qui sont enregistrés dans les dictionnaires soit dans la catégorie des mots à étymologie obscure, soit dans celle des emprunts slaves, est représentée par **les calques** — sémantiques pour la plupart : *réndă (aréndă, aréndză)*, *plăvúc*, *górțu*, *dábină*, *cruşe*, *glinár*, *múhlu*, *gad*.

Enfin, des mots comme *strúg*, *şubă*, *právdă*, *şteáie* ont, à notre avis, une étymologie incertaine.

★

Un problème qui n'a pas encore été discuté dans la littérature spécialisée est celui de *la place occupée dans le vocabulaire aroumain par les emprunts slaves.*

En étudiant les sens fondamentaux de ces emprunts, nous avons observé avec régularité que les termes en question représentent, pour la plupart, des synonymes partiels (rarement intégraux) ou territoriaux de termes plus anciens — autochtones ou hérités du latin (qui sont souvent communs au daco-roumain) et par conséquence, qu'*ils ne désignent pas des notions nouvelles*, inconnues aux sujets parlants avant l'arrivée des Slaves : *streáhă* (dans le Nord et dans le Sud), roum. *streáşină* (et le toponyme *Strehaia)*, synonyme partiel de *acupirimíndu* (droum. *acoperíş* et *acoperămînt* (< *acoperi* < lat. *acco(o)perire)* ; *cótar* (dans le Nord) et *cútar* (dans le Nord et dans le Sud), synonyme de *țarc* (roum. *țarc)* [29] ; *arăstoácă* (dans le Sud) (droum. *răstoácă)*, synonyme de *strungă* (droum. *strungă)* ; *ubór* (dans le Sud) (droum. *obór)* et *ugrádă* (dans le Nord) (droum. *ogradă)*, synonymes de *cúrte* (droum. *curte)* (< lat. *curtis)*; *cóčină* (dans le Sud) (droum. *cócină)* et *cuteáță* (droum. *coțéț)*, synonymes de *căsístră*, mot d'origine obscure (probablement, autochton) ; *leásă* (dans le Sud) (droum. *leásă)*, synonyme partiel de *poártă* (droum. *poártă)* (< lat. *porta)*; *ploáče* (dans le Nord et dans le Sud), synonyme partiel de *k'eátră* (droum. *piátră)* (< lat. *petra)*; *blánă* (dans le Nord et dans le Sud) (droum. *blánă)*, synonyme partiel de *lémnu* (droum. *lemn)* (< lat. *lignum)*; *úliță* (droum. *uliță)* et *părtícă* (dans le Nord), synonymes partiels de *cale* (droum. *cale)* (< lat. *callis)*; le mot *vas*, enregistré dans tous les parlers aroumains, de même qu'en daco-roumain *(vas)* (< lat. *vasum)* connaît tout un nombre de synonymes dialectaux partiels : *čeáşcă* (droum. *ceáşcă)*, *plóscă* (droum. *plóscă)*, *pótă*, *pón'iță*, *meáră*, *blid* (droum. *blid)*, *găvánă* (droum. *găvană* et *găvan)*, *cubilíță* (droum. *cobilíță* et *cóbiliță)* et *crî'blă*; les mots *fúrnă* et *čireáp* sont des synonymes de *furnu* (< lat. *furnus)*; *jar* (droum. *jar)* est un synonyme partiel de *cărbune* (droum. *cărbune)* (< lat. *carbo, -onem)*; *plámină* est le synonyme territorial de *flamă*, *fleamă*, qui est attesté dans tous les parles aroumains, de même qu'en daco-roumain littéraire *(flamă)* (< lat. *flamma)*; *príncă* (dans le Nord), avec la variante *príngă* (dans le Sud) et *stă'piță* ont le synonyme partiel *láțu*, *aláțu* (droum. *laț)* (< lat. **laceus — laqueus)*; *verigă* (droum. *verigă)* est le synonyme partiel de *țércl'ĭŭ* (droum. *cerc)* (<lat. *circ(u)lus)*; *guvózdu*, est un synonyme partiel de *cún'ĭŭ* (droum. *cui)* (<lat. *cuneus)*; *bî'rdă* (dans le Sud), synonyme de *virdzeáŭă* (droum. *vergeá)* (lat. **vir-*

---

[29] Un autre synonyme partiel de *cótar* est *coárdă*, droum. *coárdă* (< lat. *chorda).*

gella, virga); *prísne* (droum. *prîsnel)*, synonyme de *rătel* (lat. **ratellus)*; *drășteálă* (droum. *dîrstă* et *șteázǎ* — mot autochtone), synonyme partiel de *vîltoáre* (< lat. **voltoria* < *volutus)*; *hrână* (dans le Nord et dans le Sud*)* (droum. *hrană)*, synonyme de *mîncare* (droum. *mîncáre) (*< *mîncu*< lat. *manducare)*; *culáo* (dans le Nord et dans le Sud) (droum. *coláo)*, synonyme partiel de *pî'ne* (droum. *pîine)* (< lat. *panis)*. Le mot *armăsătúră (*< *armas* < *armîn* < lat. *remanere)* dispose de plusieurs synonymes partiels tels que : *prîștină* (droum. *prăștină)*, *cómină*, *boștină* (droum. *boștină)*; *záčiŭ* est le synonyme géographique du mot *cl'eag* (droum. *cheag)* (< lat. **clagum* — **coagulum)*, qui couvre tous les parlers aroumains. Les synonymes partiels du mot *bucátă*, attesté dans tous les parlers aroumains (droum. *bucată)* (< lat. **buccata)* sont les suivants : *șiniță*, *șun'iță* (droum. *șuviță)*, *trîmbă* et *baștină* « lopin de terre » (droum. *baștină)*; *cojóc* (dans le Sud) (droum *cojoc)* est le synonyme partiel du terme *gună* (droum. *gună)* (< lat. *gunna)*.

Plug (droum. *plug)* a le synonyme *aratru*, *arat* (dans le Nord et dans le Sud) (droum. vieilli *aratru)* (< lat. *aratrum)*; les synonymes partiels de *coásă* (dans le Nord et dans le Sud) (droum. *coasă)* sont *cosór* (droum. *cosór)* et *seáțiră* (droum. *seceră)* (< lat. *sicillis)*; *snop* (droum. *snop)* est le synonyme partiel de *mănúcl'iŭ*, *mînucl'iŭ* (roum. *mănunchi)* (< lat. *manuclus)*, *cupiță*, *căpiță* (dans le Nord et dans le Sud) (droum. *căpiță)* est le synonyme partiel de *cópă* (droum. rég. *copiță* < **copă)* (< lat. *copia)*; *vrag* et *brázdă* (droum. *brazdă)* ont encore, dans le Nord, le concurrent *úrdin* (< lat. *ordinare)*; *oblînc* (droum. *oblînc)* est le synonyme partiel de *șeáŭă*, *șáŭă* (droum. *șeá)* (< lat. *sella)*.

Dubrác et *dab* sont des synonymes régionaux de *pădure* (droum. *pădure)* (< lat. *padulem)*; *șumă* et *dră'zgă* sont les synonymes partiels de *frundzár* (< *frundză* < lat. *frondia)* (cf. droum. *frunziș)*; *čiŭpór* (dans le Sud) est le synonyme du mot plus ancien *skine* (droum. *spin*, *spine)* (< lat. *spinus*, *spina)*; *răkită* (droum. *răchită)* est le synonyme régional de *sálțe* (droum. *sálcie)* (< lat. *salix*, *sal(i)cem)* répandu dans tous les parlers aroumains, *cárpin* (droum. *cárpen)* (< lat. *carpinus)*, qui est général en aroumain, a un synonyme local, *gáber*; *lipă* (dans le Nord) est le synonyme territorial de *tíl'iŭ* (droum. *tei)* (< lat. **tilium*, *tilia)* — enregistré tant dans le Nord que dans le Sud ; *iéhlă* est le synonyme territorial de *kin* (droum. *pin)* (< lat. *pinus)*, attesté aussi bien dans le Nord que dans le Sud ; *jir* (droum. *jir)* est le concurrent de *fágă* (droum. rég. *fágă)* (< lat. *fagus)*, attesté dans les deux zones, de même que celui de *gl'índă* (droum. *ghindă)* (< lat. *glandem*, *glans)*, qui se retrouve également dans tous les parlers aroumains.

Un synonyme partiel du mot *bou* (droum. *bou)* (< lat. *bovis)* est le mot d'origine slave *bic* (droum. *bic)*, tandis que le synonyme de *nimál'iŭ*, *nămál'iŭ* (droum. *animal*) (< lat. litt. *animalis)* est *právdă*; *cupită* (droum. *copită)* représente le synonyme partiel de *ungl'e* (droum. *unghie)* (< lat. *ungula)*; *puh* (droum. *puf)* est un synonyme partiel de *peánă* (droum. *pană)* (< lat. *pinna)*; *eg*, employé dans les parlers méridionaux, est le concurrent de *aríčiŭ* (droum. *arici)* (< lat. *ericius)*, qui se retrouve dans tous les parlers aroumains ; *elén* (dans le Nord) est le synonyme territorial de *țerbu*, qui est employé dans tous les parlers de l'aroumain (droum. *cerb)* (< lat. *cervus)*; *jábă*, dont l'aire est limitée, est le syno-

nyme de *broáscă* (droum. *broască*) (<lat. **brosca*) terme attesté tant dans le Nord que dans le Sud ; *grívă* est le synonyme du terme pan-aroumain *coámă* (droum. *coámă*) (< lat. *coma*); *săcól* est le synonyme partiel de *vultur* (droum. *vultur*) (< lat. *vultur*).

Le mot *vale* (droum. *vale*) (< lat. *vallis*), qui existe dans tous les parlers aroumains, connaît plusieurs synonymes (territoriaux ou partiels) d'origine slave, tels que *lúncă* (dans les parlers méridionaux) (droum. *luncă*), *clínică* (dans le Nord) et *tráp* (tant dans le Nord que dans le Sud); *gólină* est le synonyme partiel de *munte* (droum. *munte*) (< lat. *mons, montem*) ; *apă* (droum. *apă*) (< lat. *aqua*) connaît toute une série de synonymes partiels d'origine slave, tels que : *báră* (droum. *bară*), *mučírlă* (droum. *mocirlă*), *mučeáră*, *izvur* (droum. *izvór*), *próĭu*, *puvóńu*, *potóc; pimíntu* (droum. *pămînt*) (lat. < *pavimentum*) a, également, quelques synonymes partiels d'origine slave : *nigl'eánă*, *plăvúc*, *clisă* (droum. *clisă*), *tínă* (droum. *tină*), *mîzgă* (droum. *mîzgă*); *udál'ĭŭ* (droum. *ud, uda(a)*, *udăturĭ*) (< *ud* < lat. *udus*) a comme synonyme territorial le mot d'origine slave *vlágă* (dans le Nord), avec la variante *vlă'ngă* (dans certains parlers méridionaux) ; à *etă* (droum. *etate*) (< lat. *aetas*), attesté dans tous les parlers de l'aroumain, correspond le synonyme *vî'rstă* (dans le Nord et dans le Sud) (droum. *vîrstă*) et *vrîstă* (uniquement dans le Nord) (droum. rég. *vrîstă*).

Le mot *călcîn'ĭu* (droum. *călcîi*) (< lat. *calcaneum*), qui a été enregistré dans tous les parles aroumains, connaît un synonyme territorial emprunté au bulgare : *cî'lcu; trup* (droum. *trup*) subit encore la concurrence de *córpu* (droum. *corp*) (< lat. *corpus*) ; *pér* (droum. *păr*) (< lat. *pilus*) a les synonymes partiels ou territoriaux suivants : *cusíță* (droum. *cosiță*), *păltăníță* (dans le Nord), *pliténcă* (droum. *pleată*) et *kícă* (droum. *chică*) ; *fáță* (droum. *față*) (< lat. *facies*), répandu dans toutes les variantes territoriales de l'aroumain, a pour synonyme partiel le terme *máste; lîngoáre, lungoáre* (droum. *lingoáre, lîngoáre, lungoáre*) (< lat. *languor*) a le synonyme **boală*, pl. *boli*, employé de nos jours uniquement dans les expressions phraséologiques ; *rána* (droum. *rană*), enregistré dans les parlers du Sud, est le synonyme régional de *pleágă* (droum. litt. *plágă*) (< lat. litt. *plaga*).

Un synonyme partiel du mot *boáțe* (droum. *boci, bocet* et *voce*) (< lat. **box, *bocem, vox*) est *glas* (droum. *glas*); *sílă* (droum. vieilli *sílă*) employé dans le Sud, est le synonyme territorial de *puteáre* (droum. *putére*) (< *putea* < lat. **potere*), généralement en aroumain.

Le terme *leádze* (droum. *légé*, rég. *leáge*) (< lat. *lex, legem*), employé à Ohrida, est concurrencé par *zacón* (attesté dans les textes canoniques).

Les termes d'origine slave ayant trait aux relations sociales et à la société — à l'exception des mots désignant les degrés de parenté et les appellatifs — apparaissent fréquemment dans les textes religieux et chez les écrivains aroumains du XVIII^e siècle et sont bien plus rares dans les textes populaires [30].

Pour ce qui est de la terminologie ecclésiastique, il nous faut relever que la plupart des mots appartenant à cette sous-catégorie thématique

---

[30] Cf. *zacón, slobodíe, bugát, dar, rob, roábă, strájă, năválă.*

est représentée par des mots hérités du latin relatifs à la religion chrétienne, tels que : *criştín*, *criştinătáte* (droum. *creştín*, *creştinătáte)*, *dumnidză(u)* (droum. *dumnezeu)*, *băseárică* (droum. *biserică)*, *altár* (droum. *altar)*, *crúţe* (droum. *cruce)*, *Crăciún* (droum. *Crăciun)*, *Páşti* (droum. *Páşti)*, *picát* (droum. *păcat)*. Les termes empruntés au slave sont peu nombreux ; d'ailleurs, certains de ces termes ont subi un élargissement de la sphère de leur emploi et de leur sens. C'est le cas, par exemple, de *duh* ou de *sobor*, dans les deux cas les mots en question ayant subi un élargissement de la sphère des emplois par rapport au slave.

Ce que nous venons d'exposer vient à l'appui de la remarque que, *dans un bon nombre de cas, aux mots aroumains anciens — autochtones ou hérités du latin — correspondent les mêmes mots daco-roumains anciens ayant la même origine, de même qu'aux synonymes* (territoriaux, partiels ou intégraux) *d'origine slave des mots aroumains en question correspondent en daco-roumain les mêmes mots slaves ayant également le statut de synonymes des mots anciens correspondants*. Ce fait nous oblige à supposer la communauté et la continuité sur le même territoire de la vie matérielle et spirituelle des sujets parlant le roumain (commun) [31], qui ont été à même d'assurer leur unité linguistique, en dépit des variations dialectales. C'est ce qui explique également l'identité des options concernant l'enrichissement ou, plus exactement, la « coloration » du lexique daco-roumain et aroumain à l'aide *d'emprunts slaves qui expriment le plus souvent, non pas des notions nouvelles, mais seulement des nuances nouvelles*.

Quelle a été la durée de cette identité des options ? C'est une question à laquelle nous espérons pouvoir répondre dans une certaine mesure au terme de l'analyse des autres aspects que nous envisageons dans la présente étude : *les traits et la chronologie relative des emprunts slaves du dialecte aroumain*. Nous tenons cependant à souligner une fois de plus la viabilité des termes anciens du dialecte aroumain — mots autochtones ou hérités du latin — qui, malgré des conditions tout à fait exceptionnelles, ont résisté jusqu'à nos jours à la concurrence étrangère et à la pression de l'« adstrat ».

L'existence des emprunts slaves du dialecte aroumain (et qui sont des synonymes partiels ou territoriaux des mots anciens, autochtones ou hérités du latin) dépourvus de correspondants en daco-roumain, pourrait s'expliquer, à notre avis, selon le cas, soit par leur pénétration précoce dans des aires latérales (c'est le cas de *pótan*, *izbă*, *cótar*, *ploáče*, *hrúp*), soit par leur pénétration plus tardive dans le lexique de l'aroumain, après sa séparation complète et définitive du tronc roumain commun.

★

Lorsqu'il s'agit de *déterminer les traits caractéristiques des emprunts slaves du dialecte aroumain*, une distinction s'impose entre les premiers

---

[31] Ce terme désigne le roumain — continuateur direct du latin oriental parlé dans les provinces danubiennes romanisées avant la grande scission qui séparera les dialectes daco-roumain et aroumain (cf. Rosetti, ILR, p. 351).

emprunts et les éléments empruntés par la suite, après la cessation définitive des contacts avec les Roumains du nord du Danube.

Au sujet du caractère des premiers emprunts — problème sur lequel nous nous arrêterons dans ce qui suit — plusieurs opinions ont été exprimées, que l'on pourrait grouper dans deux directions principales : l'une formulée par Th. Capidan, et l'autre par I. Bărbulescu.

A partir des hypothèses antérieures avancées par V. Oblak [32] et par A. Leskien [33], Th. Capidan a soutenu *le caractère non seulement bulgare, mais également serbe* des premiers emprunts slaves du daco-roumain et de l'aroumain [34]. Th. Capidan est arrivé à cette conclusion en étudiant les résultats de l'évolution du slave *ǫ* dans les deux idiomes en question.

À l'encontre de cette opinion, I. Bărbulescu a défendu *le caractère exclusivement bulgare* des premiers emprunts slaves du roumain (y compris de l'aroumain) [35].

★

Les recherches portant sur le caractère des premiers emprunts slaves du roumain nous ont fait reprendre les investigations de Th. Capidan et celles de I. Bărbulescu dans une perspective beaucoup plus vaste.

Au début de notre siècle déjà, O. Densusianu avait attiré l'attention des chercheurs sur le caractère propre des premiers emprunts slaves du roumain, qu'il dénomait « altkirchenslavische, ancien bulgare, altbulgarische », par opposition aux éléments plus récents, empruntés au bulgare et au serbo-croate [36].

Par la suite, A. Rosetti [37] et, tout récemment, I. Pătruț [38] ont souligné *le caractère* exclusivement *bulgare* des premiers emprunts slaves du roumain, tandis que E. Petrovici, qui a étendu ses recherches aux dialectes roumains sud-danubiens également, a souligné l'identité des traits caractéristiques des premiers emprunts slaves de tous les dialectes du roumain commun, en précisant, en même temps, leur « physionomie », qu'il définit comme *sud-slave orientale* [39].

---

[32] Voir AslPh, XVIII, p. 476.

[33] *Grammatik der serbo-kroatischen Sprache*, Leipzig, 1914, p. 114 et suiv.

[34] *CElem.*, p. 38—40. Selon Th. Capidan, l'étape intermédiaire de la dénasalisation de v.sl. *ǫ* en serbo-croate serait représentée par le stade *un*; c'est à cette époque que ce serait produit le contact entre les Slaves et la population romanisée du Nord et du Sud du Danube et que, par conséquent, les premiers éléments slaves auraient pénétré dans le vocabulaire du roumain (commun). La question des étapes intermédiaires de la dénasalisation du sl. *ǫ* en serbo-croate demeure cependant ouverte. Dans un article relativement récent (*Refleksi starodalmatoromanskog pridjeva — sanctus — i onomastici oblane Hrvatske*, in « Slovo », časopis staroslovenskog Instituta u Zagrebu, 13 (1963), p. 168—69), V. Putanec reprend la question de la dénasalisation qui s'est produite en serbo-croate et qui n'aurait pas connu, selon l'auteur, la phase intermédiaire **un*.

[35] *Individ.*, p. 480—483; 506, 525 : Ces mots anciens ont pénétré dans les dialectes roumains entre le X^e et le XII^e siècle à partir de la même langue bulgare « générale »; à cette époque il n'y avait pas encore de limite nette entre ces deux dialectes — « le dialecte oriental, caractérisé par la présence des groupes *št, žd* < **tj, *ktj, *dj, ęa* < **ě* et *ᵊn, ⁱn*, par le mélange des *jus* » et « le dialecte occidental, qui se définit par la présence des groupes *ăr, ăl* < **trt, *tlt* ».

[36] HLR, I, p. 162.

[37] ILR, p. 298 : les premiers emprunts slaves du roumain ont un caractère bulgare.

[38] *Studii*, p. 122. L'auteur soutient l'origine bulgare des emprunts slaves anciens du roumain.

[39] *Studii*, p. 97, 173 : les plus anciens emprunts slaves des dialectes du roumain commun présentent des traits sud-slaves orientaux : *ęa* (*'a* précédé d'une consonne palatale) < sl. **ě*; *ін* < sl. *ǫ* ainsi que la présence des groupes *șt, jd* < **tj, kt', dj*.

G. Mihăilă [40] a donné une description plus nuancée des traits caractéristiques des anciens emprunts slaves du roumain. En se fondant non seulement sur le critère phonétique, mais également sur les critères sémantique et géographique, l'auteur arrive à conclure que « *le caractère sud-slave oriental (bulgare)* des premiers emprunts slaves du roumain devient une réalité incontestable » [41].

Compte tenu des critères qui ont été proposés en vue de déterminer le caractère des premiers emprunts slaves du roumain, dont nous considérons comme décisif le critère phonétique, nous avons ajouté un nouveau critère, tout aussi important, à notre avis, que le critère phonétique ; il s'agit du *critère de l'identité (ou de la non-identité) formelle et sémantique des termes slaves anciens du daco-roumain* [42] *et de l'aroumain*.

Nous avons fait appel également dans la mesure où cela s'est avéré nécessaire, au critère de *l'identité (ou de la non-identité) formelle* [43] *et sémantique des termes d'origine slave du dialecte aroumain avec leurs correspondants des langues sud-slaves actuelles.*

Enfin, nous n'avons négligé ni le *critère géographique*, qui nous a aidé bien des fois à préciser le caractère, voire la provenance du terme dans le cas où le critère phonétique s'avérait inopérant.

Les facteurs extralinguistiques (dont le facteur économique) ont joué toutes les fois qu'il s'agissait de suppléer aux autres critères ou de les compléter.

★

En appliquant les critères présentés ci-dessus, nous remarquons que *le dialecte aroumain a assimilé les éléments slaves anciens non homogènes au point de vue de leurs traits définitoires*, de leur « physionomie », à savoir :

---

[40] *Studii*, p. 40—41 : « certains emprunts reflètent le stade bulgare ancien des nasales (*oglindi* < a. bg. *oględati*), d'autres ont des traits propres au bulgare : *št, žd, 'a* (<*tj, kt', dj, ě* : *cléște, péșteră, hreán* etc.), de même que *ĭr, ĭl* -bg. *ъr, ъl* (*stîlp, bîrnă, a învîrti*), tandis que d'autres reflètent des phénomènes sud-slaves (*î* < *y*, phénomène attesté dès le XI^e^ siècle) ». Enfin, « bon nombre de mots ne présentent aucun trait spécifique slavo-bulgare ou, du moins, sud-slave, du fait qu'ils ne comprennent pas les sons ou les groupes de sons ayant subi des transformations à l'époque de la constitution des langues slaves : *rână, ulíță* etc. ».

[41] *Ibid.*, p. 41.

[42] Il s'agit des termes qui ont déjà été étudiés pour le daco-roumain (Mihăilă, *Impr.*, *Studii*) et dont les caractères ont été présentés dans les notes précédentes.

[43] En examinant l'aspect formel, nous avons accordé une attention particulière à l'accent, notamment lorsqu'il s'agissait de mots à aspect phonétique apparemment neutre.

Il n'en demeure pas moins que ces critères, y compris le critère formel, doivent être envisagés de manière dialectique. La forme n'est pas toujours décisive. Dans le cas de *î* < a.sl. *y* (*bîc* < a.sl. *bykъ*), par exemple, il est absolument nécessaire de tenir compte de deux critères supplémentaires : 1. l'aire détenue par le terme emprunté dans le dialecte aroumain et 2. les premières attestations dans l'aire sud-slave (afin de distinguer entre éléments sud-slaves orientaux — bulgaro-macédoniens — et éléments sud-slaves occidentaux — serbo-croates).

I. *Emprunts à traits slaves communs* (dont l'absence de la métathèse) ; leur nombre est limité à 4 mots : *gárdu*, *gărdínă*, *sálmă* et *gărván* [44].

II. *Emprunts slaves anciens*, terme par lequel nous désignons les mots marquant certaines différences entre les dialectes et les langues slaves provenus du slave commun. Parmi les mots appartenant à cette catégorie nous distinguons :

A. *Emprunts (sud-) slaves anciens*, dont le caractère neutre au point de vue phonétique ou les particularités de leur adaptation phonétique, de même que leur large diffusion dans l'aire slave ne permettent pas de les inclure, du moins au point de vue de leur forme, dans la sous-catégorie des mots à caractère sud-slave évident. Parmi ces emprunts nous citons les mots suivants : *úliță*, *cóș*, *jar*, *sítă*, *verígă*, *guvózdu*, *țáye*, *cl'in; plug*, *snop*, *stog*, *clopút*, *róput; mac; puh*, *arî's*, *icre*, *rác*, *strúnă*, *ún'iță*, *pángu; pádină*, *páde*, *pul'eánă*, *luncă*, *puvón'ĭu*, *potóc; trúp*, *prucuyiță*, *rană; div*, *zmeu*, *čiudă*, *n'ilă*, *jále*, *nádă*, *nădíe*, *sílă*, *nivóle*, *tétă*, *zacón(e)*, *dár*, *búgat*, *duh* [45].

B. *Emprunts sud-slaves anciens proprement-dits* à caractères phonétiques sud-slaves [46] et dont l'accent, les sens, les localisations et les premières attestations justifient leur inclusion dans la présente sous-catégorie : *prág*, *arăstoácă*, *blánă*, *plasă*, *teslă*, *arăzbóĭu*, *hrană*, *poálă; baștină*, *coásă*, *grădínă; guștír*, *guștiriță*, *gavrán*, *cráp*, *roi; tráp*, *pistireáŭă* [47], *izvór*, *sloátă; rabúșu*, *arăbúșu; fálă; celnic.*

Le mot *drúgă*, qui semble être un emprunt serbo-croate ancien, rentre dans la même sous-catégorie.

C. Enfin, la troisième sous-catégorie d'emprunts slaves anciens est celle des *mots anciens sud-slaves orientaux (bulgaro-macédoniens)*, comprenant les emprunts qui, tant par leur forme [48] que par leur sens, leur localisation et leurs premières attestations, s'avèrent être provenus de l'aire sud-slave orientale : *streáhă*, *ubór*, *ugrádă*, *cotéț*, *cușáre*, *treám*, *leásă*, *grendă*, *ploáče*, *vrană; pláz; ovéz*, *brázdă; lóbudă*, *hreán*, *máslă*, *smeáră*, *bóz*, *rugóz*, *vreáje*, *răkítă; bíc*, *bívul*, *vidră*, *mreánă; șoput*, *cusíță*, *máste*, *čeátă*, *práște; călúgăr*, *pomeán*, *moáște.*

L'analyse détaillée de chaque mot nous a permis de pousser plus avant les distinctions possibles à l'intérieur de cette dernière catégorie

---

[44] A propos de l'explication du double traitement des liquides (avec ou sans métathèse) dans les langues sud-slaves et dans les emprunts sud-slaves du roumain comprenant ces groupes, voir A. Rosetti, *Controverses balkaniques. Sur le traitement des diphtongues à liquides du slave méridional en roumain*, dans « Balkansko ezikonanie », II, 1960, p. 21—23.

[45] Les exemples sont groupés dans le présent article de même que dans le texte intégral de notre étude, par catégories thématiques.

[46] Parmi ces traits nous rappelons les métathèses, la présence des groupes *št* < sl.c. **stj*, **skj* et *žd* < sl.c. **zdj*, **zgj* (cf. Bernstein, *Gram.*, p. 207) ; *i* < a.sl. *y*. Pour éviter les confusions, l'analyse des caractères des mots aroumains empruntés au slave et qui contiennent les groupes *št*, *žd* doit avoir pour point de départ obligatoire l'examen de la provenance des groupes en question dans la langue slave, dont l'aroumain a emprunté les termes analysés.

[47] *Piștireaŭă* peut être inclus dans la même catégorie, à condition d'admettre l'existence d'un radical **pesk-*, ce qui, à notre avis, est tout à fait justifiable.

[48] Il s'agit d'emprunts identiques par leur forme et, le plus souvent, par leur sens également, aux premiers emprunts sud-slaves orientaux du daco-roumain (cf. Mihăilă, *Impr.*, *Studii*, p. 97, 173). Bon nombre d'emprunts de cette classe présentent des traits phonétiques sud-slaves orientaux, spécifiques, tels que la présence des groupes *št*, *žd* < sl.c. **tj*, **dj*; **kt*, **gt* + voyelle antérieure ; de la diphtongue *ea* < sl.c. **ě*, a.sl. *ě*, de *e* < a.sl. *ь* en position intense, etc.

et de déterminer d'une manière plus précise les particularités de quelques-uns de ces emprunts, comme suit :

1. *Caractères de l'ancien bulgare*[49]. Les mots appartenant à cette catégorie sont enregistrés, à quelques rares exceptions près, dans les parlers aroumains méridionaux (quelquefois avec propagation dans les parlers septentrionaux également) : *cubilíță*, *cupán'e*, *găvánă*, *hrup*, *tupór*, *gríblă*, *prísne*, *vîrténiță*, *drăşteálă*, *culác*, *cojóc*, *zmeánă*, *cî'rpă*, *nujíță*; *vrág; castravéțŭ*, *másin*, *bróştu*, *şúmă*, *drî'zgă*, *guvózdu; stî'rc*, *hî'rtă; méjdă*, *mučeáră*, *dzáre*, *zadúh*.

2. *Caractères médio-bulgares* — soit formels, soit sémantiques[50] — dans le cas d'emprunts tels que : *zî'mbă*, *trîmbă*, *coáje; nigl'eánă*; *gărgălán*, *guryíță*, *mî'rşe*, *gurlíță*, *vurculác; osî'ndă*, *gunós*, *pămî'ntu*.

3. *Caractères macédoniens anciens* que nous avons considérés comme tels compte tenu des sens, de la localisation, des premières datations ou des traits phonétiques de certains emprunts tels que : *dab*[51], *cucót*, *vlágă*, et même *bară* cu *blid*, qui se retrouvent également en daco-roumain.

En raison de la variété considérable des particularités définitoires des emprunts slaves anciens du dialecte aroumain, une hypothèse d'ordre plus général s'impose, à savoir :

Les contacts entre la population romanisée du Nord et celle du Sud du Danube, de même qu'entre celle-ci et les Slaves méridionaux ne se sont pas limités, au Sud de Danube, à la zone comprise entre ce fleuve et les Balkans, mais ont certainement embrassé une aire beaucoup plus vaste, dépassant au Sud la ligne Jireček (et peut-être même la limite établie par P. Skok) et comprennent également les enclaves profondément romanisées situées dans la sphère de la culture grecque[52].

Il faut en même temps admettre l'hypothèse du maintien, pendant un certain temps, de contacts ininterrompus dans ce vaste espace. Selon nous, la preuve de la continuité territoriale est fournie d'ailleurs non seulement par les faits que nous avons relevés lorsque nous avons précisé la place des emprunts slaves dans le vocabulaire aroumain, mais également par les emprunts sud-slaves orientaux anciens mêmes, communs à l'aroumain et au daco-roumain.

L'intensité inégale de la romanisation dans la péninsule Balkanique a eu pour effet l'assimilation progressive par les Slaves méridionaux d'une partie de la population et, par conséquent, l'interruption du contact

---

[49] Présence des groupes *îr, îl* < a.bg. *ъr, ъl* (<a.sl. *rъ, l*); des voyelles *ă, î, u* provenus de l'a.sl. ъ en position intense auquel correspond en ancien bulgare le soi-disant « ïer secondaire » (cf. Mirčev, *Gram.*, p. 116 et suiv.). Certains emprunts ont également des sens qu'on retrouve uniquement dans les textes bulgares anciens ou dans le bulgare contemporain.

[50] C'est, par exemple, le cas de *coáje*.

[51] a.sl. *dobъ* > a.mac., mac. *dab(ъ)*.

[52] Voir, à ce sujet, la bibliographie existante et les conclusions de H. Mihăescu dans *La diffusion*... RÉSEE, IX, 1971, 3, 1, p. 498 et suiv.

E. Petrovici (*Studii*, p. 58—60, 95) offre, à son tour, de riches informations, une bibliographie complète ainsi qu'un examen des différentes opinions et interprétations des problèmes en question. Voir aussi la bibliographie complète de la question : Rosetti, ILR, qui comprend, entre autres, les opinions de O. Densusianu (HLR, I), de Al. Philippide (*Originea Românilor — Les origines des Roumains*, vol. I, Buc., 1927), de S. Puşcariu (*Limba română. — La langue roumaine*, vol. I : *Privire generală — Aperçu général*, Bucureşti, 1940).

linguistique entre les anciennes provinces romaines du Nord et du Sud du Danube, la péninsule Balkanique acquérant peu à peu sa configuration ethnique actuelle.

Quant aux emprunts slaves récents de l'aroumain et à leur caractère, comme nous l'avons précisé dans la partie introductive, ils n'ont pas formé l'objet d'investigations spéciales au cours des recherches que nous avons entreprises. Si nous avons inclus toutefois dans notre ouvrage certains emprunts plus récents également, supposés avoir pénétré en aroumain après la séparation définitive du tronc roumain commun, nous l'avons fait dans le dessein de compléter l'image de la place qu'occupent dans le vocabulaire aroumain les emprunts slaves, d'évaluer la proportion des emprunts slaves anciens et celle des emprunts récents, de suggérer de nouvelles hypothèses de travail concernant le caractère du bilinguisme existant dans les Balkans au cours des différentes périodes historiques et notamment dans le but d'apporter les précisions étymologiques nécessaires [53].

En tenant compte des mêmes critères que nous avons utilisés pour déterminer le caractère des premiers emprunts slaves du vocabulaire aroumain, mais en accordant cette fois une place prépondérante aux critères *géographique* et *sémantique-formel*, nous avons enregistré, à côté des mots à étymologie double (tels que *princă*, *pulíță*, *vișnă*, *lípă*, *bàgrem*, *elen*, *săcól*, *clén*, *clíncă)*, ou à étymologie multiple (tels que *smólă*, *čep*, *pláminǎ*, *șápcă*, *répă*, *eg*, *jábă*, etc.), un très grand nombre d'*emprunts bulgares récents: străgă*, *pótă*, *meáră*, etc. (qui sont cités dans le texte intégral de notre étude). Les autres emprunts récents sont soit de *provenance macédonienne*: *cótar*, *căsăpniță*, *pleáșcă*, *colpide*, *arisáte*, *luzincă*, *sad*, *boličiŭ*, *șipcă*, *busul'óc*, *busul'ác*, *gáber*, *misircă*, *vrápčiŭ*, *córan*, *sin'eác*, *mitíl*, etc., soit *d'origine serbo-croate*: *pleáčică*, *béfči*, *scórnă*, *șuvár*, *bosil'eác*, *dubrác*, *jehlă*, *gusác*, etc.

Il s'ensuit que les emprunts slaves récents du dialecte aroumain sont provenus tant du *bulgare* que du *macédonien* et du *serbo-croate*. Ils reflètent une phase nouvelle, différente au point de vue qualitatif, de l'évolution de l'aroumain, qui est étroitement liée au phénomène complexe du *bi-* et *plurilinguisme* de la péninsule Balkanique et, dans une mesure égale, à d'autres facteurs d'ordre extralinguistique.

*

La chronologie relative de l'assimilation des emprunts slaves anciens par le dialecte aroumain a suscité, à son tour, de nombreuses discussions qui ont abouti à différentes hypothèses et théories formulées par des linguistes roumains.

Dans plusieurs travaux, I. Bărbulescu a soutenu une théorie qu'il appelle « anti-slave ancienne » *(antistaroslovenska teorija)*, conformément

---

[53] Il suffit de rappeler qu'aucun dictionnaire étymologique aroumain ne distingue les emprunts néo-bulgares des emprunts macédoniens.

à laquelle les premiers emprunts slaves du dialecte aroumain, tout comme ceux du daco-roumain, ne seraient pas antérieurs au X^e^ siécle [54].

Peu de temps après la parution des ouvrages de I. Bărbulescu portant sur l'ancienneté des emprunts slaves du dialecte aroumain, Gr. Nandriş a tenté, dans son compte rendu des travaux de I. Bărbulescu, une synthèse commentée des opinions qui y sont exprimées [55]; A. Rosetti a apporté à son tour des précisions ultérieures très importantes en marge des mêmes théories [56].

En étudiant les reflets des sons slaves anciens ǫ, ę et ě en aroumain, Th. Capidan est arrivé à conclure que les mots d'origine slave ont pénétré dans le vocabulaire aroumain au cours de deux périodes distinctes : *la période ancienne*, pendant laquelle les emprunts ont subi des transformations d'ordre phonétique semblables à celles qui ont eu lieu en daco-roumain, période qui s'étendrait, à son avis, de l'époque des premiers contacts des Roumains avec les Slaves, avant le X^e^ siècle, jusqu'à la séparation des Aroumains du tronc roumain commun ; *la seconde période, moderne*, qui commence après l'établissement des Aroumains dans les Balkans, et est caractérisée par l'absence de modifications importantes, de même que par l'absence d'éléments magyars [57].

*

La solution des problèmes concernant la chronologie relative de la pénétration et de l'assimilation des emprunts slaves anciens en aroumain ne soulève plus de difficultés de nos jours : les contributions importantes de la linguistique roumaine à la « datation » des emprunts slaves anciens du daco-roumain sont à même d'offrir une réponse satisfaisante pour l'aroumain également [58].

A la lumière de ces recherches et compte tenu du *critère phonétique*, ainsi que du critère de *l'identité ou de la non-identité formelle et sémantique des emprunts de l'aroumain, du daco-roumain actuel*, et, le cas échéant, *du grec ou de l'albanais, nous avons établi que la forme actuelle des emprunts slaves anciens du dialecte aroumain coïncide avec la forme que revêtaient les mots slaves au cours des deux périodes suivantes :*

I. La période comprise entre le VI^e^ siècle (époque à laquelle la présence des Slaves est signalée pour la première fois dans la péninsule Balkanique) et le VIII^e^ siècle y compris, époque vers laquelle la métathèse commence à se généraliser [59].

II. La période postérieure au VIII^e^ siècle, soit à la généralisation de la métathèse. Cette période peut être divisée à son tour comme suit :

---

[54] Bărbulescu, *Slav.*, p. 435—36 et suiv.; 447 et suiv.; *Individ.*, p. 480—81; 484; 500; 508—9.

[55] Gr. Nandriş, *Besprechung der Theorien von I. Bărbulescu*, dans « Revista istorică română », Bucureşti, II, 1932, p. 387—481.

[56] Al. Rosetti, *Mél.*, p. 473, 474; ILR, p. 332—342.

[57] C*Elem.*, p. 9 et suiv.; p. 40; CM, I, p. 137—38.

[58] Cf. Rosetti, ILR, p. 299—300; Petrovici, *Studii*, p. 195—198; Mihăilă, *Studii*, p. 12 et suiv.; Pătruţ, *Studii*, p. 237—245.

Voir également les travaux des linguistes étrangers: Mirčev, *Gram.*; Vaillant, *Gram.*; Bernstein, *Gram.*; Georgiev, *Vokalnata sistema.*

[59] Cf. Vaillant, *Gram.*, I, p. 162. Il s'agit des emprunts que nous avons appelés plus haut *emprunts slaves communs.*

1. La période comprise entre les IX^e et XI^e siècles y compris [60];
2. Les XII^e – XIV^e siècles [61].

Au cours de ces deux périodes les couches d'emprunts ne sont pas homogènes au point de vue de leurs traits caractéristiques : ce sont les emprunts que nous avons appelés, selon le cas, *emprunts anciens (sud-) slaves, anciens sud-slaves* (proprement-dits) ou *emprunts anciens sud-slaves orientaux.*

La majorité écrasante des emprunts (à l'exception des seuls éléments n'ayant pas été sujets à la métathèse) ont la forme des mots slaves ayant subi des modifications phonétiques à partir du IX^e siècle, ce qui ne veut pas dire que l'aroumain n'aurait eu avant cette date que des contacts accidentels avec la langue des Slaves méridionaux. Comme le remarque, à juste titre, Al. Rosetti la forme de ces mots est la plus ancienne forme que l'on connaisse [62]; *elle ne coïncide pas de manière absolue et obligatoire avec la première forme qui a été empruntée.* C'est pourquoi nous avons qualifié de *relative* la chronologie que nous avons adoptée et nous n'avons pas trop insisté à son sujet. Il est cependant important de retenir qu'une série d'emprunts slaves sont communs à l'aroumain et au daco-roumain et que, dans cette dernière langue, ils sont attribués aux IX^e–XI^e siècles [63].

Nous avons donc admis que l'interruption définitive des contacts entre la romanité nord-danubienne et la romanité sud-danubienne n'a pas eu lieu avant le XI^e siècle.

ABRÉVIATIONS

a.	ancien.
aroum.	aroumain (nom et adjéctif).
a.sl. (=v.sl.)	ancien slave (=vieux slave).
a sl Ph	Archiv für slavische Philologie, Leipzig-Berlin (1876–1929).
Bărbulescu, *Individ.*	I. Bărbulescu, *Individualitatea limbii române şi elementul slav vechi* (L'individualité de la langue roumaine et l'ancien élément slave), Bucureşti, 1929.
Bărbulescu, *Slav.*	I. Bărbulescu, *Kad su počele da ulaze u rumunjski jezik najstarije njegove slavenske rijeci* (Le commencement de la pénétration des plus anciens éléments slaves dans le lexique de la langue roumaine), Berlin, 1908.

---

[60] C'est à cette période que remontent les transformations les plus importantes qui ont conduit à la formation des dialectes et des langues slaves : passage du sl.c. *ą* à *ǫ*, chute des ïers en position faible suivie de la vocalisation des ïers en position intense, qui ont eu pour effet la modification de la structure syllabique ; l'achèvement de la première étape de la dénasalisation ; passage du sl.c. **ě* > *'a*, etc. (cf. Pătruţ, *Studii* p. 237 et suiv. ; Mirčev, *Gram.*, p. 98 et suiv.).

Les emprunts slaves anciens de l'aroumain appartenant à cette période sont, pour la plupart, communs au daco-roumain.

[61] Cette période correspond à l'époque médio-bulgare (cf. Petrovici, *Studii*, p. 195–198) et par conséquent, les emprunts datant de cette période portent des caractéristiques que nous avons définies comme telles *(médio-bulgares)*.

[62] Rosetti, ILR, p. 286–287 ; 308–309 ; *Mél.*, p. 313.

[63] Le texte intégral de notre étude en fournit de nombreux exemples.

À propos des premiers emprunts slaves de la langue roumaine et de leur ancienneté voir : Pătruţ, *Studii*, p. 237 et suiv.

Bernstein, *Gram.*	S. B. Bernstein, *Gramatica comparată a limbilor slave* (Grammaire comparée des langues slaves). Traduction et notes par G. Mihăilă, Bucureşti, 1965.
bg.	bulgare (adjectif et nom).
Byhan, *Sl. Elem.*	A. Byhan, *Die alten Nasalvokale in den slavischen Elementen des Rumänischen* (Jb., V, 1898).
Caragiu, *Compendiu*	M. Caragiu-Marioţeanu, *Compendiu de dialectologie română (nord- şi sud-dunăreană)* (Compendium de dialectologie roumaine) (nord et sud-danubienne)), Bucureşti, 1975.
Caragiu, *Fonomorfologie aromână*	M. Caragiu-Marioţeanu, *Fonomorfologie aromână. Studiu de dialectologie structurală* (Phonomorphologie aroumaine. Étude de dialectologie structurale), Bucureşti, 1968.
Cazacu, *Studii*	B. Cazacu, *Studii de dialectologie* (Études de dialectologie),Bucureşt 1961.
C *Elem.*	Th. Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân* (L'élément slave dans le dialecte aroumain), Bucureşti, 1925.
CL	*Cercetări de lingvistică* (Recherches linguistiques), Cluj, 1956—
C *Lit.*	M. Caragiu-Marioţeanu, *Liturghier aromânesc* (Livre de messe aroumain), Bucureşti, 1962.
CM	Th. Capidan, *Meglenoromânii* (Les Mégléno-Roumains). Vol. I *Istoria şi graiul lor* (Leur histoire et leur langue), Bucureşti, 1925. Vol. II, *Literatura populară la meglenoromâni* (La littérature populaire chez les Mégléno-Roumains), Bucureşti, 1928. Vol. III, *Dicţionar meglenoromân* (Dictionnaire mégléno-roumain), Bucureşti, 1935.
C *Mr.*	Th. Capidan, *Macedoromânii. Vechimea şi însemnătatea lor în Peninsula Balcanică* (Les Macédo-Roumains. Leur ancienneté et leur importance dans la péninsule Balkanique), Bucureşti, 1927.
Coteanu, *Elem. dial.*	I. Coteanu, *Elemente de dialectologie a limbii române* (Eléments de dialectologie de la langue roumaine), Bucureşti, 1961.
C *Rom.*	Th. Capidan, *Romanitatea balcanică* (La romanité balkanique). Discurs de recepţie, Bucureşti, 1936.
DDA[1,2]	T. Papahagi, *Dicţionarul dialectului aromân. General şi etimologic.* Dictionnaire aroumain (macédo-roumain). Général et étymologique, ed. I, Bucureşti, 1963 (DDA[1]); ed. a II-a, augmentată (2[e] édition augmentée), Bucureşti, 1974 (DDA[2]).
Densusianu, HLR	O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, t. I—II, Paris, 1901—1938.
droum.	daco-roumain (roumain).
Georgiev, *Vokalnata Sistema*	Vl. Georgiev, *Vokalnata sistema v razvoja na slavjanskite ezici.* (Le système des voyelles dans le développement des langues slaves), Sofia, 1964.
Iordan, Manoliu *Lingv. rom*	I. Iordan şi M. Manoliu, *Lingvistica romanică* (Linguistique romane), Bucureşti, 1962.
ir.	istro-roumain.
Jb	*Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*, Leipzig (1894—1921).
lat.	latin(e) (adjectif et nom).
litt.	littéraire.
mac.	macédonien (adjectif ou la langue macédonienne).
Mihăescu, *La diffusion...*	H. Mihăescu, *La diffusion de la langue latine dans le sud-est de l'Europe* (RÉSEE, 3, 4, 1971; 1, 1972; 1, 2, 3, 4, 1973; 1, 1974).
Mihăescu, *Limba latină*	H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman* (La langue latine dans les provinces danubiennes de l'Empire Romain), Bucureşti, 1960.
Mihăilă, *Impr.*	G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română. Studiu lexico-semantic.* (Emprunts anciens sud-slaves dans la langue roumaine. Étude lexico-sémantique), Bucureşti, 1960.
Mihăilă, *Studii*	G. Mihăilă, *Studii de lexicologie şi istorie a lingvisticii româneşti* (Études de lexicologie et d'histoire de la linguistique roumaine), Bucureşti, 1973.

Mikl. *Slav. Elem.*	Fr. Miklosich, *Die slavischen Elemente in Rumunischen*, Wien, 1860.
Mikl. *Unters.*	Fr. Miklosich, *Rumunische Untersuchungen. I. Istro-und macedo-rumunische Sprachdenkmähler*, Wien, 1881—1882.
Mirčev, *Gram.*	K. Mirčev, *Istoričeska Gramatika na bălgarskija ezik* (Grammaire historique de la langue bulgare.) Sofia, 1958.
Pascu, I—II	G. Pascu, *Dictionnaire étymologique macédo-roumain*, vol. I—II, Iaşi, 1925.
Pătruţ, *Studii*	I. Pătruţ, *Studii de limba română şi slavistică* (Études concernant la langue roumaine et les langues slaves). Cluj, 1974.
Petrovici, *Studii*	E. Petrovici, *Studii de dialectologie şi toponimie* (Études de dialectologie et toponymie). Par les soins de I. Pătruţ, B. Kelemen, I. Mării, Bucureşti, 1970.
P. Papahagi, *Ar.*	Per. Papahagi, *Aromânii din punct de vedere istoric, cultural şi politic* (Les Aroumains du point de vue historique, culturel et politique). Conférence. Bucureşti, 1915.
RÉSEE	Revue des études sud-est européennes, Bucarest (1962—).
Rosetti, ILR	Al. Rosetti, *Istoria limbii române de la origini pînă în secolul al XVII-lea.* (Histoire de la langue roumaine, des origines jusqu'au XVII[e] siècle), Bucureşti, 1968.
Rosetti, *Mél.*	Al. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Copenhague, Bucureşti, 1947.
Saramandu, *Cercet.*	N. Saramandu, *Cercetări asupra aromânei vorbite în Dobrogea* (Recherches sur l'aroumain parlé en Dobroudja), Bucureşti, 1972.
Schroeder, *Einführung*	K. H. Schroeder, *Einführung in das Studium des Rumänischen Sprachwissenschaft und Literaturgeschichte*, Berlin, 1967.
Seche, *Schiţă*	M. Seche, *Schiţă de istorie a lexicografiei româneşti* (Esquisse d'histoire de la lexicographie roumaine), vol. I — II, Bucureşti, 1966—1969.
sl.c.	slave commun.
T. Papahagi, *Ar.*	T. Papahagi, *Aromânii. Grai — folclor — etnografie* (Les Aroumains. Parler — folklore — ethnographie), Bucureşti, 1932.
T. Papahagi, *Romanit.*	T. Papahagi, *O problemă de romanitate sud-ilirică* (Une question de romanité sud-illyrienne), Bucureşti, 1923.
Vaillant, *Gram.*	A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, t. I : *Phonétique ;* t. II : *Morphologie (Flexion nominale, Flexion pronominale)*, Lyon—Paris, 1950—1958.
v.sl.	vieux slave.
ZrB	*Zeitschrift für Balkanologie*, München (1964—).
WAr	G. Weigand, *Aromunen. Ethnographisch-philologischhistorische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Romanen oder Zinzaren*, vol. I—II, Leipzig, 1894—1895.

PRONOMS ET ADVERBES FORMÉS AVEC LE VERBE «VOULOIR» EN ROUMAIN ET EN ALBANAIS *

LUCIA DJAMO-DIACONIȚĂ

L'un des traits communs aux langues roumaine et albanaise est l'existence de séries analysables de pronoms indéfinis et d'adverbes formés avec le verbe « vouloir », fait relevé par Kr. Sandfeld [1].

En étudiant une classe spéciale de termes indéfinis dans les langues romanes, Alf Lombard conclut que, malgré toutes les différences de l'aspect extérieur, les termes roumains représentent les mêmes types de formation que dans les autres langues romanes, en précisant que pour les termes roumains l'élément verbal apparaît si dénué d'indépendance qu'il mérite le nom d'affixe [2]. Il considère qu'il s'agit d'un type « pan-roman » de termes indéfinis, composés d'un terme relatif-interrogatif et d'une forme verbale [3].

En nous ralliant à l'opinion d'Alf Lombard, nous nous arrêterons à la série analysable formée avec le verbe « vouloir », qui présente aussi en albanais des formes parallèles dans lesquelles le verbe y apparaît toujours comme un affixe [4], formes qui n'ont point de correspondances dans les autres langues sud-est européennes.

Jusqu'à présent, les recherches n'ont mis en évidence que les formes parallèles de pronoms indéfinis et d'adverbes formés avec le verbe « vouloir » comme second terme de la composition [5], en se limitant donc seulement à un aspect du problème, sans tenir compte du fait qu'il existe aussi un autre procédé de composition, ayant comme premier terme la forme verbale ainsi que de nombreuses formes composées qui incluent une forme du verbe « vouloir ».

Dans cette étude, en nous basant sur la recherche des formes de la langue roumaine (y compris le dialecte aroumain) et de la langue albanaise

---

* Communication présentée au Congrès international des études du sud-est européen, Bucarest, 1974.

[1] Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats.* Paris, 1930, p. 128.

[2] Alf Lombard, *Une classe spéciale des termes indéfinis dans les langues romanes*, dans « Studia neophilologica », a journal of germanic and romanic philology, Uppsala, vol. XI, 1938/39, no. 1—3, p. 205.

[3] Alf Lombard, *op. cit.*, p. 208—209.

[4] Voir aussi *Fjalor i gjuhës shqipe*, Tirana, 1954, p. 89.

[5] Voir Kr. Sandfeld, *op. cit.*, p. 128; Alf Lombard, *op. cit.*, p. 204—205; Al. Rosetti, *Istoria limbii române de la origini pînă in secolul al XVII-lea*, Bucarest, 1968, p. 252.

(inclusivement le langage des Arbëreshs d'Italie), nous nous proposons de présenter la complexité du phénomène et de relever la multitude de formes parallèles, ainsi que quelques différences.

En considérant leur mode de formation (la topique), on peut affirmer que ce phénomène présente deux types.

I. PRONOM OU ADVERBE + VERBE

A. PRONOMS

a) En roumain, cette série est formée de divers pronoms (y compris d'un numéral indéfini) ou adverbes suivis de *va (⟨vrea⟩ vra⟩ va)* [6].

Du pronom interrogatif sont formés : *ceva* « quelque chose », *cineva* « quelqu'un » ; du pronom relatif : *careva* « quelqu'un » ; du numéral indéfini : *cîtva* « quelque » et l'adjectif indéfini *niscaiva* « certain ». C'est toujours ici que nous mentionnons aussi les formes composées avec le pronom-*și : carevași*, *cinevași* « quelqu'un », *cevași* [7] « quelque chose », ainsi que les formes populaires *altcareva* « quelqu'un d'autre », *altceva* « quelque chose d'autre » et *altcineva* « quelqu'un d'autre ».

Parmi celles-ci, les pronoms *careva*, *ceva*, *altceva* et l'adjectif *niscaiva* sont invariables.

Cîtva varie selon le genre et le nombre : *cîtva*, *cîtăva*, *cîțiva*, *cîteva;* il n'a qu'une seule forme oblique pour le génitif-datif pluriel : *cîtorva.*

Cineva présente une flexion seulement au singulier : génitif-datif : *cuiva* et le composé *altcineva* suit ce modèle.

b) Dans l'aroumain, il y a *cárevá*, qui contrairement à la langue roumaine est flexionnel : génitif-datif *a cuĭvá* et *cúni-vá* [8]*; cániva*, *cáĭniva* « quelqu'un, personne », invariable ; *ținevá* și *ținivá* « quelqu'un, personne », (génitif-datif singulier *cúĭnivá)* et *țivá* « quelque chose, rien » — indéclinable.

c) En albanais, le pronom est suivi de *do* — indicatif présent, III-e personne, singulier du verbe *dua* « vouloir ».

Du pronom interrogatif y sont formés : *çdo* « quelque chose », « n'importe quoi » — invariable comme *ceva; kushdo* « quelqu'un » n'est flexionnel qu'au singulier : génitif-datif *kujtdo;* du pronom relatif : *cilido* « n'importe qui, quiconque » — flexionnel : (génitif-datif singulier masculin *cilitdo*, accusatif *cilindo);* féminin *cilado* (génitif-datif singulier *cilësdo*, accusatif *cilëndo).*

A ces formes s'y ajoutent celles composées *çfarëdo* « n'importe quoi » — indéclinable, *secilido* et féminin *secilado*, « n'importe qui », *ndonjë* et *ndonjani* « quelqu'un », *ndokush* « quelqu'un » et *ndonjëri* « quiconque, quelqu'un ».

---

[6] A. Graur, *Notes sur les diphtongues en roumain*, dans « Bulletin linguistique », Bucarest, Paris, III, 1935, p. 31.

[7] Voir Alf Lombard, *op. cit.*, p. 206; *Formarea cuvintelor în limba română* vol. I. *Compunerea*, par Fulvia Ciobanu et Finuța Hasan, Bucarest, 1970, p. 200, 219.

[8] Voir aussi Tache Papahagi, *Dictionnaire aroumain (macédo-roumain), général et étymologique*, deuxième édition augmentée, Bucarest, 1974, p. 316 et 408.

d) Chez les Arbëreshs, à côté des formes *çdo*, *kushdo*, *cilido*, *cilado* existe le composé *kushdodo** « quiconque » — caractérisé par la répétition du verbe qui pourrait s'expliquer par la tendance générale à augmenter le corps phonétique des mots.

B. *Adverbes* formés par l'union de l'élément verbal et d'anciens adverbes.

a) En roumain : *cîndva* « une fois, jadis », *cumva* « d'une façon quelconque », *undeva* « quelque part » et les composés *cîndvaşi* « une fois », *undevaşi* « quelque part » formés avec le pronom *-şi*.

b) En aroumain : *ĭuvá* « quelque part, nulle part » et les composés *cánţiva* « rien » et *ĭuvá-ş'ĭuvá* « pas du tout, nullement ».

c) En albanais : *kudo* « n'importe où », *kurdo* « n'importe quand », *sado* « n'importe combien » ; *sido* « n'importe comment » et les composés *sidokudo* « n'importe comment » (formé de 2 adverbes, les deux constitués avec l'élément verbal *do)*, *kurdohérë* « n'importe quand », *sidomos* « de façon spéciale », *sidozot* « c'est-à-dire », *ndoca* « quelque », *ndokund* « quelque part », *ndonjëherë* « une fois », *ndopak* « peu ».

d) Chez les Arbëreshs, nous trouvons : *kudo*, *kurdo*, *sado*, *sido* et les composés : *sadokudo* « n'importe comment », *sidokudo*, *sidomos*, *kurdoherë*, *çdoherë*, *sadopak* et *sidopak* « au moins », *sikado*, *kudovend* et *kudovendi* « n'importe où, partout ».

II. VERBE + PRONOM OU ADVERBE

A. PRONOM

a) En roumain, ce type présente 2 variantes grâce au fait que l'élément verbal a 2 formes : 1. *oare* (ancienne forme *vare)* (< lat. *volet)* [9] et 2. *ori* (< lat. *voles)* [10].

Nous avons classifié *oare* et *ori* dans la catégorie du verbe conformément à leur origine et non à leur valeur morphologique d'aujourd'hui, de mots indépendants [11].

1. Avec *oare* on a formé les pronoms : *oarecare* « quelqu'un », *oarece* « quelque chose », *oarecît* « quelque peu », *oarecine* « quelqu'un » (peu usité et régional) ainsi que les formes composées incluant aussi *-şi-* intercalé entre l'élément verbal et le pronom : *oareşicare* « quelqu'un », *oareşice* « quelque chose », *oareşicine* « quelqu'un ».

Nous mentionnons ici également les formes vieillies composées avec *vare: varecare*, *varece*, *varecine* et *varecît*.

2. Avec l'élément verbal *ori* on a formé : *oricare* « n'importe qui », *orice* « n'importe quoi », *oricine* « quiconque », *oricît* « n'importe combien » ainsi que les formes composées avec *-şi- : orişicare*, *orişice*, *orişicine*, *orişicît*.

---

* En ce qui concerne les formes du langage des Arbëreshs, nous ne traduisons que celles qui n'existent pas dans la langue albanaise littéraire ou y ont un autre sens.

[9] A. Philippide, *Originea românilor*, II, Jassy, 1927, p. 625; Alf Lombard, *op. cit.*, p. 204.

[10] Alf Lombard, *op. cit.*, p. 202.

[11] Voir aussi *Formarea cuvintelor* vol. I, p. 200 où la classification se fait de la même façon.

a) Les pronoms formés avec *ce* sont inflexibles : sont flexionnels seulement les pronoms qui entrent dans leur composition : génitif, datif *oricărui*, etc.

b) Le système du pronom indéfini dans l'aroumain ne dispose pas de telles formations.

c) Dans l'albanais où l'élément verbal y est le même *do*, nous signalons, en premier lieu, que la forme verbale simple *do* a la valeur de pronom et de l'adjectif indéfini roumain *cîtva*, *ceva* « un peu, quelque chose » — à coup sûr inflexible. À l'aide du pronom *kush* on a formé *dokush* « quelqu'un, un quelconque » [12].

d) Dans le dialecte des Arbëreshs, à côté de la forme verbale simple *do* avec valeur d'adjectif, on trouve *dogjagje* [13] « quelque chose, n'importe quoi ».

B. ADVERBES

a) Dans la langue roumaine, comme pour les pronoms, en fonction de la forme de l'élément verbal, on trouve 2 séries :

1. formées avec *oare:* oarecît « n'importe combien », *oarecum* « d'une certaine façon » ainsi que *oarecînd* « quelquefois » et *oareunde* « quelque part » (peu usitées et régionales) ; à côté de celles-ci, nous mentionnons les formes créées avec *-și-: oareșicînd*, *oareșicum;*

2. formées avec *ori*, *oricînd* « n'importe quand », *oricît* « n'importe combien », *oricum* « n'importe comment », *oriunde* « n'importe où », *oriîncotro* « partout », à côté desquelles nous mentionnons également celles formées avec *-și-: orișicînd*, *orișicît*, *orișicum*, *orișiunde.*

b) Pour l'adverbe, l'aroumain ne possède non plus des formes ainsi constituées.

c) Dans l'albanais, il existe des formes telles : *doku* « quelque part », « n'importe où » et les formes composées *doemos* « à tout prix », *dokudo* « n'importe où », *domosdo* « à coup sûr, à tout prix » et *dosido* « n'importe comment ». Les trois dernières sont formées par répétition de la forme verbale (verbe + adverbe + verbe). De même *domethënë* « c'est-à-dire ».

d) Dans le dialecte arbëresh, nous trouvons les formes composées *domosdo* et *domethënë.*

Certains chercheurs rapprochent les formes roumaines créées avec *oare* et *ori* de celles albanaises formées avec *vallë* [14], sans tenir compte du fait que *vallë* apparaît seulement dans des propositions interrogatives telles : *vallë* kush është? « qui est ? » ; *vallë* ku vajti ? « où est-il allé ? » ; *vallë* sa janë ? « combien en sont-ils ? », etc.

Quant à l'origine de ce *vallë*, les opinions diffèrent, les uns le considèrent latin (< *volet)*, d'autres allemand *wohl*, gothique *waila* [15]. *Vallë*

---

[12] Enregistré par Angelo Leotti, dans *Dizionario albanese-italiano*, Rome, 1937, p. 123.

[13] Voir Emanuele Giordano, *Fjalor o arbëreshëvet t'Italisë*, Bari, 1963, p. 78.

[14] Voir Ovid Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, t. I, *Les origines*, Bucarest, 1929, p. 355.

[15] En relation avec le problème de l'origine de *vallë* voir E. Çabej, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe*, dans « Studime filologike », XXVI, 1967, p. 34, où il présente la bibliographie du problème.

de l'albanais se différencie du roumain *oare* et *ori* par le fait qu'il ne s'est pas soudé au pronom ou à l'adverbe (comme dans le cas de *do)* et qu'il n'a point formé de séries.

La faible représentation en albanais des formes constituées avec verbe + pronom ou adverbe peut s'expliquer tant par la concurrence de certaines formes que, surtout, par l'usage du sens des composés avec la même forme verbale *do*. Ceci a pu déterminer le remplacement par des formes composées selon le même schéma mais avec l'élément verbal *di* (présent, I, II et III pers. singulier du verbe *di* « savoir »). Pronoms : *dicili* et *dikush* « quelqu'un », *diçka* « quelque chose » ; adverbes : *diku* « quelque part », *dikur* « une fois », *diqysh* « d'une façon quelconque », *disa* « quelque peu », *disi* « d'une façon quelconque ». Tous ces termes sont vivants aussi dans le langage des Arbëreshs, mais ne présentent pas des combinaisons formées de plusieurs éléments, comme les types constitués avec *do*.

Le dialecte aroumain possède quelques formations similaires : *ţénuşcáre*, *ţéştucáre*, *ţiuştiucáre* « quiconque ».

Kr. Sandfeld et Alf Lombard ont mentionné que, sous l'influence de la langue albanaise, l'aroumain a enrichi son inventaire de pronoms indéfinis et d'adverbes, mais sans les analyser et sans préciser que ces nouvelles formations présentent deux aspects, deux modes distincts de formation à savoir :

A. *Pronoms*.

1. formés par des demi-calques de pronoms du dialecte + le verbe albanais *do: cáreţidó* et la variante *cárĭţi(n)dó* « n'importe lequel » ; *ţţidó* [16] et *iţindó* « quiconque, n'importe qui » ; *cáĭţidó* « n'importe lequel » invariable ;

2. pronoms composés d'un pronom du dialecte aroumain et d'un pronom indéfini albanais formé avec le verbe *do: cárekişdó* (aroumain *care*+albanais *qishdo)* « n'importe qui ». La forme de génitif-datif singulier *cuĭkişdó* montre que seul le pronom *care* a été flexionnel ; *ikişdó* « n'importe lequel, n'importe quoi » — invariable ; *că'tukişdó* « n'importe combien » (aroumain *că'tu* + albanais *qishdo)*.

B. *Adverbes*.

1. Des demi-calques constitués d'un adverbe aroumain et du verbe albanais *do* se sont formés : *ĭudó* (< aroumain *ĭu* (< lat. *ubi)* + alb. *do)* « n'importe où, partout » ; *cánţidó* et la variante *că'nţidó* (< aroumain *oanda (cănd)* + *ţi* + albanais *do)*, « n'importe quand ».

2. Composées d'un adverbe du dialecte aroumain et d'un adverbe albanais formé avec *do: că'nkişdó* (aroumain : *cănd* + adverbe albanais *qishdo)* « n'importe quand » ; *ĭúkişdó* (aroumain *ĭu* + adverbe albanais *qishdo)* « n'importe où, partout ».

Tel qu'il est ressorti des exemples présentés, en ce qui concerne les pronoms et les adverbes formés avec le verbe « vouloir » — que nous nous sommes efforcés de les exposer organisés en système — la langue roumaine offre de nombreuses concordances avec la langue albanaise.

---

[16] Voir aussi Kr. Sandfeld, *op. cit.*, p. 116; Alf Lombard, *op. cit.*, p. 205, qui considère *do* comme un suffixe.

En relevant quelques-unes de ces concordances et en tenant compte du fait qu'actuellement elles n'ont point de contact géographique, Kr. Sandfeld affirme : « il faut, pour expliquer leurs particularités communes remonter à une époque lointaine où elles ont été en contact »[17].

Mais pour cette période nous n'avons nuls textes écrits dans aucune des langues dont nous nous occupons. Puisque de pareils textes manquent, nous nous appuyons sur d'autres arguments. Le fait que la plupart de ces formes parallèles se retrouvent aussi dans le dialecte aroumain et dans le dialecte des Arbëreshs d'Italie en constitue une preuve incontestable de l'ancienneté de ces créations.

L'ancienneté et la viabilité des formes roumaines composées du verbe *volet* + pronom ou adverbe se reflète indirectement dans le fait éloquent suivant : dans le slavon roumain — la langue de chancellerie des Etats féodaux roumains au Moyen-Age — on rencontre des pronoms indéfinis formés de 2 éléments : la première partie d'origine latine варє (< lat. *volet)* et la seconde un pronom interrogatif slave, soit qu'il présente une caractéristique médio-bulgare ou serbo-croate.

Le phénomène — commun aux 3 sous-types du slavon roumain — apparaît dès le début même du XV-e siècle et, ultérieurement, acquiert une si grande importance qu'il paraît avoir éliminé les anciennes formes des pronoms indéfinis slaves même dans les formules de chancellerie stéréotypés, en général, invariables.

A. PRONOMS

Nous trouvons ainsi dans les documents de la Valachie : варє що « n'importe quoi » (< 1402—1418>) ; варє Хто « n'importe qui » (< 1402 — 1418 >) ; варє кто « n'importe qui » (< 1415 — 1418 >) ; варє кои « quiconque » (1424) ; варє колици « n'importe combien » (1424) ; варє тко « n'importe qui » (1493)[18], etc.

Dans le sous-type transylvain : варє що (sans année).

Dans le sous-type de Moldavie : варє кто (1435) ; варє що (< 1500—1503>), etc.

Inconnue aux langues slaves, cette particularité, selon l'opinion de B. Conev, a pénétré aussi dans certains dialectes bulgares du nord dans la forme варе кои[19].

B. ADVERBES

Dans la langue des documents slavo-roumains, on rencontre fréquemment des demi-calques similaires formés de варє + un adverbe slave ; варє колико « n'importe combien » (<1404 — 406>), варє како « n'importe comment » (1418) ; варє гдє « n'importe où » (1451—1456)[20], etc.

---

[17] Kr. Sandfeld, *op. cit.*, p. 124 ; voir aussi Al. Graur, *Romăno-albanica*, dans « România Literară », n° 48, 1973, p. 12.

[18] Lucia Djamo-Diaconiță, *Limba documentelor slavo-române emise în Țara Românească în sec. XIV și XV*, Bucarest, 1971, p. 189—190.

[19] B. Conev, *История на български език*, Sofia, 1934, t. II, p. 496.

[20] Lucia Djamo-Diaconiță, *op. cit.*, p. 239.

Il est à supposer que dans le cadre du système du pronom indéfini et des adverbes du slavon roumain se sont produites des confusions et ces nouvelles formes sont apparues par besoin de précision.

Les premiers témoignages dans les documents slavo-roumains précèdent de plus d'un siècle les plus anciennes attestations dans les textes roumains. Dans les plus anciens textes roumains, tels *Liturghierul*, *Tetraevanghelul*, *Molitvenicul* et *Cazania* de Coresi se trouvent les deux types de formation avec le verbe « vouloir ». A. *Pronoms*. 1. *ceva*, *cineva*, *cîtva* et *oarecare*, *oarece*, *oarecine*, *oarecîți*, *varece* « quelconque », *varecine* « quiconque » et même une forme inusitée : *oareceva* [21] « quelque chose » (formées avec verbe + pronom + verbe).

Dans les mêmes textes, nous trouvons des adverbes provenant des deux séries : I. *cîndva*, *cumva* et II. *oarecît*, *oarecînd*, *oareunde*, *varecît* « quelque peu », *vareunde* « quelque part ».

Pour les formes de la langue albanaise, nous avons étudié *Meshari* (L'évangéliaire) de Gjon Buzuku (datant de 1555) dans lequel nous ne trouvons que la formation pronom + verbe, telle : *kushdo* « quelqu'un, quiconque », *qishdo* avec les doublets *siqishdo* et *qishdota* [22] « n'importe qui », *sillidó* (ancienne forme du pronom *cilido)* avec le doublet *sillidota*, *siisillido* avec le doublet *siisillidota* « quiconque », *sijado* (fém.) et *zhdo* [23] « quelques-uns ».

Il en est de même de l'adverbe *kudo* « n'importe où ».

En ce qui concerne les formes pronominales de cette période, nous mentionnons la parallèle suivante : dans *Tetraevanghelul* de Coresi, par exemple, nous trouvons 2 formes pronominales articulées : le masculin *oarecarele* et le féminin *oarecarea* [24] qui correspondent aux formes articulées *i sillidota*, *të sillëdotë*, *e sijado* employées par Buzuku avec la différence qu'en roumain l'article est enclitique, tandis qu'en albanais il est proclitique (comme pour les adjectifs).

Par rapport à l'existence et à l'utilisation de ces formes parallèles, nous mentionnons également que pareillement à *oricît* du roumain, *sado* et *sadoqë* de l'albanais (inclusivement dans le langage des Arbëreshs) ont aussi une valeur de conjonction.

En présentant le système de la structure des pronoms indéfinis et des adverbes formés avec le verbe « vouloir », nous aboutissons aux conclusions suivantes :

1. Dans la langue roumaine on conserve 2 types de formations avec des inventaires qui ne présentent pas de grandes variations, tandis que dans l'aroumain, le type II (verbe + pronom ou adverbe) n'existe point et en albanais il est faiblement représenté, les formes respectives étant concurrencées et ensuite écartées par des formations similaires constituées avec le verbe « savoir ».

---

[21] Voir O. Densusianu, *op. cit.*, vol. II, p. 125.

[22] Les formes constituées aussi avec le suffixe *-ta*, très fréquentes chez Buzuku, ont disparu de la langue littéraire ainsi que du langage des Arbëreshs.

[23] Voir Eqrem Çabej, « *Meshari* » *i Gjon Buzukut (1555)*, Tirana, 1968, t. II, p. 107, note 3.

[24] Voir *Tetraevanghelul tipărit de Coresi, Brașov 1560—1561 comparat cu Evangheliarul lui Radu de la Mănicești (1574)*, édition publiée par les soins de Florica Dimitrescu, Bucarest, 1963, p. 379.

2. L'albanais (spécialement le dialecte des Arbëreshs) et l'aroumain offrent un inventaire plus riche, une gamme plus large de formes composées de plusieurs éléments — les unes y étant pléonastiques.

3. Les formes pronominales et adverbiales du roumain et de l'aroumain composées avec «vouloir» — pareillement à l'italien *qualsivoglia*, représentent un héritage du latin tardif caractérisé par l'utilisation de combinaisons de pronoms qui sont apparus comme une conséquence de l'usage du sens de certains pronoms, donc de la nécessité d'expression, ou déterminés par la tendance générale de cette période d'augmenter le corps phonétique des mots [25].

4. Les formes de la langue albanaise (y compris celles du dialecte des Arbëreshs) reflètent l'influence du latin tardif dont elles se sont approprié la tendance et le mode de formation qu'elles ont ensuite développés. À côté d'autres traits communs, ceux-ci constituent aussi la preuve de l'influence que le latin a exercé sur la langue albanaise dont Gustave Meyer exagéra l'importance, allant jusqu'à considérer l'albanais comme «une langue mixte, à demi romane» [26].

5. Il est probable que c'est toujours la nécessité d'expressivité en slavon roumain — langue de culture — qui a déterminé l'apparition, sous l'influence de la langue roumaine — langue vivante du peuple — de pronoms et d'adverbes composés avec ВАРЕ (vare) (< lat. *volet*) + pronoms ou adverbes slaves — formes qui se rencontrent également dans les textes roumains du XVI-e siècle. On ne peut affirmer avec précision quel fût le moment d'apparition de ces formes composées — d'une utilisation très large, presque généralisée — mais elles sont attestées même dans des chartes écrits au début du XV-e siècle.

6. Dans une période plus récente, l'aroumain — à l'aide d'éléments albanais (le verbe *do* ou les pronoms et les adverbes formés avec le verbe *do*) — a créé des pronoms et des adverbes nouveaux.

Les faits relevés — traits structuraux des langues roumaine et albanaise — reflètent une évolution similaire et stimulent vers une recherche parallèle des divers compartiments de ces langues — inclusivement des formes dialectales — qui pourraient projeter plus de lumière sur certaines formes ou tendances de ces deux langues.

---

[25] *Istoria limbii române*, vol. I. *Limba latină*, Ed. Academiei, Bucarest, 1965. p. 160 et 201.

[26] Dans ce problème, voir la discussion et la contribution de Haralambie Mihăescu, *Les éléments latins de la langue albanaise* dans « Rev. Études sud-est europ. », t. IV, n^{os} 1—2, Bucarest, 1966, p. 5—6 et suivantes.

XV• CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES BYZANTINES
(Athènes, 5—11 septembre 1976)

Représentant Académies, Universités et Centres de Recherches de 35 pays, environ 780 spécialistes, depuis les grands maîtres de la byzantinologie et jusqu'aux tout jeunes chercheurs, se retrouvaient le 5 septembre 1976 dans l'Aula de l'Université d'Athènes pour la très officielle ouverture du XV[e] Congrès International d'Etudes Byzantines, événement solennel pour la science européenne : l'élargissement, l'approfondissement des connaissances sur cette « Magistra Europae » qu'à été l'Empire byzantin et sa civilisation. L'ambiance était largement amicale ; professeurs et élèves, collègues de différents pays se retrouvaient avec joie, avec confiance. Tour à tour ont pris la parole, après l'allocution du pr P. Zepos, Président du Comité d'organisation du Congrès et le discours inaugural de son Excellence le Président de la République, Mr. C. Tsatsos, les représentants de l'Eglise grecque, du Gouvernement, de l'Université d'Athènes, suivis par les pr D. Zakythinos, Président de l'Association Internationale des Etudes Byzantines, Th. Papadopoulos (représentant du Comité chypriote d'Etudes byzantines), A. Orlandos et à la fin Mr. B. Lavagnini, chargé du salut de la part des participants au Congrès. Ont été évoqués les noms — la liste, hélas, était très longue — des savants byzantinistes qui ne sont plus parmi nous. L'écho que les noms des fondateurs de la byzantinologie contemporaine éveillaient parmi leurs successeurs ravivait ce sentiment de responsabilité scientifique qui maintient vivant le lien entre passé et avenir, impose la foi dans la vertu de la solidarité humaine.

*

C'est entre une défaite (Mantzikert — 1071) et une victoire (restauration de l'Empire sous Michel VIII Paléologue — 1261) que Byzance et son Commonwealth ont été étudiés dans les cinq sections du Congrès : 1. Histoire ; 2. Langue, littérature, philologie ; 3. Art et Archéologie ; 4. Pensée, philosophie, histoire des idées ; 5. Chypre dans le monde byzantin.

1. *Histoire.* C'est à juste titre que le domaine de l'Histoire — ainsi que celui de l'Histoire de l'Art — ait joui du privilège d'être largement représenté par des rapports et des communications. Et si le plus grand nombre des communications concernait l'art, l'histoire a bénéficié de 17 rapports, répartis en trois sections : (1) Forces centrifuges et centripètes dans le monde byzantin entre 1071—1261 ; (2) Composition et mouvement de la population dans le monde byzantin et (3) La symbiose dans les Etats latins formés sur les territoires byzantins : phénomènes sociaux, économiques, religieux et culturels.

Z. V. Udal'cova et A. P. Každan ont étudié, dans le cadre de la I-ère section, les aspects socio-économiques ; V. Hrochová, les oscillations entre tendances opposées dans les villes byzantines ; J. Karrayanopoulos et N. Oikonomides les aspects politiques, le dernier insistant sur certaines circonstances ayant précédé la « Partitio Romaniae » de 1204, passées presque inaperçues jusqu'à présent ; Mme H. Ahrweiler souligne quelques aspects de crise de la mentalité byzantine traditionnelle, dont les implications politiques font l'objet du récent livre de l'auteur (Idéologie politique de l'Empire byzantin, Paris, 1975).

Traitant des changements démographiques dans le monde byzantin entre 1071 — 1261, les rapports de la 2[e] Section ont mis en évidence le rôle de certains groupes ethniques, comme par exemple les Vlaques (E. Stănescu) dans la partie européenne de l'Empire, les Arméniens (Bartikian) dans celle asiatique. Si P. Charanis a tracé une vue d'ensemble du problème, les autres rapporteurs en ont étudié soit les aspects régionaux (D. M. Nicol, l'Epire ; Sp. Vryonis, l'Asie Mineure) soit ceux concernant les peuples, comme par exemple les Bulgares « dont l'histoire entre 1018—1185 est inséparable de Byzance » (N. Angelov, p. 15). En ce qui concerne les Vlaques, E. Stănescu constate que « aucune source de l'époque ne suggère un mouvement de la population tant soit peu perceptible à l'intérieur de la péninsule (Balkanique) qui s'orienterait

vers l'espace carpato-danubien (tout au contraire ... il y a une tradition persistante d'un mouvement de population allant du Nord vers le Sud »).

En ce qui regarde la 3e Section, mentionnons que, malgré le fait qu'il s'agit d'une certaine région à un certain moment de l'histoire, les conclusions du rapport de D. Jacoby, concernant « ...l'absence d'une stratification sociale rigide... » (p. 5), l'existence d'un « écart sensible entre les structures de la société byzantine et celles de la société féodale » (p. 7, nº 21), sont à prendre en considération pour l'ensemble de l'histoire de Byzance. Il est également vrai que « toute projection dans le XIIe siècle d'une équivalence tardive de termes constitue une méthode pour le moins discutable » (p. 9, nº 28). Envisagée de cette manière, l'affirmation de D. Jacoby s'accorde parfaitement avec la conclusion de G. G. Litavrin (p. 11), conformément à laquelle, sans tenir compte de la discussion sur la pronoia, la ressemblance entre la structure socio-économique du village byzantin et de celui de la Romania latine, constitue, aux XIII—XIVe siècles, une réalité incontestable.

C'est toujours G. G. Litavrin qui insiste sur la confrontation entre Byzantins et Occidentaux, aidant de la sorte à modérer celles des opinions selon lesquelles le sentiment national néo-hellénique puiserait ses sources aussi loin que les circonstances qui ont fait suite à la IVe Croisade.

P. Topping étudie le processus d'« intégration » des deux sociétés—celle byzantine et celle occidentale — en Morée franque et en Crète vénitienne; A. Bryer s'intéresse au même processus dans les zones pontiques. Fr. Thiriet ajoute aux régions franques et vénitiennes le territoire de l'empire latin de Constantinople, en insistant sur l'aspect confessionnel et idéologique pour conclure que, dans ces domaines, le terme de symbiose n'est pas exact, car si l'on prend en considération une co-existence byzantino-occidentale en Romanie byzantine, c'est du domaine social qu'il s'agit plutôt que de celui spirituel (p. 35).

2. *Langue, littérature, philologie.* Les travaux de la 3e Section confirment, une fois de plus, l'importance croissante des Instrumenta studiorum (dictionnaires, tels Le Nouveau Du Cange, répertoires, prosopographies, éditions de sources, etc.) dans l'étape actuelle ainsi que pour l'avenir des études byzantines. On a objecté en même temps—à juste titre du point de vue philologique — que «le découpage chronologique en tranches horizontales, siècle, par siècle auquel semble s'attacher de plus en plus l'organisation des Congrès » est très commode et convenable aux historiens, mais non pas dans la même mesure aux philologues (J. Grosdidier de Matons). Les Rapports de la première Section (Courants archaïsants et populaires dans la langue et la littérature) ont mis en évidence le fait que l'époque étudiée par le Congrès peut facilement être définie par certains traits qui lui sont propres : floraison de la littérature profane, de la langue parlée, ascension de cette dernière au rang de langue littéraire, phénomène mis au clair par « l'apparition des premiers textes littéraires datables en langue démotique » (Grosdidier de Matons, p. 4), ainsi que par le phénomène contraire, celui d'une tendance toujours plus poussée vers l'atticisme (sur lequel s'est penché W. J. Aerts, en prenant en considération surtout Anne Comnène). D'autre part, N. Gigante étudie la signification de la culture latine à Byzance, sans toutefois se limiter à Maximos Planudes.

En ce qui concerne la diglossie, on vient de réaffirmer la conclusion de Em. Kriaras, que même si ce phénomène n'atteint pas, à l'époque des Comnènes, un niveau polémique, il n'en constitue pas moins l'indice certain d'une scission culturelle.

Normalement pour la 2e Section (La genèse des dialectes, rapporteurs R. Browning et N. Andriotis), la période 1071—1261 ne représente que les débuts de la genèse des dialectes néo-grecs.

Nous ne pouvons pas omettre de souligner l'intérêt exceptionnel de la dernière Section (Les conditions matérielles, sociales et économiques de la production culturelle à Byzance). Deux rapports (B. Fonkić et J. Irigoin) concernent des questions de paléographie et de codicologie, tandis que celui de A. Guillou présente des similitudes avec celui de Ih. Ševčenko au Congrès de Bucarest (1971) ayant trait, évidemment, à une autre période historique.

3. *Art et archéologie.* C'est la peinture (monumentale, icônes, miniatures), « genre artistique primordial dans le monde orthodoxe » (V. Djurić, p. 7) qui a largement bénéficié des rapports, corapports (avec quelques communications à l'appui), véritables études dont l'intérêt consiste moins dans la nouveauté de l'information que dans la manière d'en extraire les significations — à travers le vaste paysage artistique qui comporte autant de ressemblances que de particularités (nationales, régionales, e.a.) — esthétiques et culturelles de la plus créatrice des étapes dans l'évolution de la peinture byzantine. La magistrale synthèse qui est le rapport du pr V. Djurić (90 pages) constitue l'analyse la plus poussée qu'on ait essayé jusqu'à présent afin de démêler les traits de cette peinture considérée sous son aspect stylistique. A première vue, le point de départ de l'auteur : « il est bien certain que l'art byzantin se distingue surtout

par son style. C'est lui et non pas l'iconographie chrétienne qui forme son élément substantiel, qui lui confère un cachet facilement reconnu » (p. 5) pourrait paraître limitatif, sinon téméraire. Il n'en est rien. Au fur et à mesure de l'exposé, le langage — les dialectes aussi — stylistiques éclaircissent une nouvelle perspective de la peinture à l'époque étudiée. Il s'agit, d'autre part, de l'ouverture d'une nouvelle étape, la troisième, dans l'historiographie de la peinture byzantine, après celle pour laquelle l'iconographie gardait la prééminence (G. Millet) et celle, plus récente, qui admettait le signe d'égalité entre iconographie et style (A. Grabar, V. N. Lasarev). L'analyse serrée et minutieuse à laquelle le savant serbe soumet la « vie des formes » des XII^e^—XIII^e^ siècles aboutit non seulement à évoquer tel ou tel ensemble de peinture dans ce que celui-ci comporte de « propre » et de « général » à la fois, mais aussi — et, surtout — à dégager l'ambiance spirituelle et culturelle de l'époque, qui a posé son empreinte sur le style de la Capitale et ses variantes de la province.

Les corapports de Mme Lydie Hadermann-Misguich (la Peinture monumentale tardo-comnène et ses prolongements au XIII^e^ siècle) et celui de Mme Jacqueline Lafontaine-Dosogne (L'évolution du programme décoratif des églises) viennent, le premier, à délimiter traits stylistiques et iconographiques propres à la deuxième moitié du XII^e^ s. et au commencement du XIII^e^ et le second retrace avec minutie les étapes qui expriment le maintien des traditions plus anciennes, changements, innovations, dans le programme décoratif le long de la période étudiée.

Point d'arrivée et de départ en même temps, ces travaux d'ample respiration jouissent de toutes les qualités requises pour devenir une lecture de chevet indispensable à tout spécialiste. C'est également le cas du rapport de M. Chatzidakis (L'évolution de l'icône aux XI^e^—XII^e^ s. et la transformation du templon) qui retrace — pour la première fois, dans tous ses détails, justifications à l'appui — l'évolution du templon « vers une sorte de mur couvert d'icônes, qui „commence et s'accomplit plus tôt qu'on ne le pensait", que chaque registre s'organise suivant une pensée théologique définie » (p. 188), ainsi que du corapport de Mme Tania Velmans (Rayonnement de l'icône au XII^e^ et au début du XIII^e^ s.), étude conçue dans cet esprit systématique qui est l'une des grandes qualités de l'auteur. L'exposé sur l'état actuel de la recherche concernant les psautiers « aristocratiques », qui fait l'objet du corapport de Mr. Anthony Cutler avec son information substantielle — datation, iconographie, terminologie, décoration, etc. — vient suppléer des lacunes en la matière. Ce texte s'installe comme modèle et encouragement des études à venir, « prime desideration of Byzantine studies » (p. 255).

En ce qui concerne le chapitre « Musique », consacré au « tournant décisif dans l'histoire de la musique byzantine » (D. E. Conomos, Music for the evening office on Whit Sunday; Kenneth Lévy, Le tournant décisif...) titre du « ...to a committee of non-musicians. Its dates and terminology reflect the optimistic positivism of economists and political historians rather than the groupings of cultural historians » (K. Lévy, p. 281), la parole est aux spécialistes. La lecture de ces textes est passionnante, car ils prouvent, une fois de plus, combien l'art et la culture byzantines doivent au siècle qui précède le drame de 1204 et aussi la place de premier ordre qu'il détient à l'époque des Paléologues. K. Lévy l'affirme clairement pour la musique : « ...we can trace two powerful and conflicting impulses running through our two musically turbulent centuries of „grand tournant". On the one hand, we find the strong conservative impulse to preserve the old syllabic hymns in their age-old, authoritative musical dress. On the other hand, we find the inevitable urge toward progress, toward the opening up of new styles and outlets for musical expression » (p. 287—288).

Si l'on ajoute aux textes la très riche bibliographie, ainsi que les illustrations (LVI planches), le volume sur l'art et l'archéologie (l'unique paru pour le Congrès) devient un instrument de travail de premier ordre.

4. *Pensée, philosophie, histoire des idées.* Les deux thèmes de cette Section : Crises idéologiques (J. Meyendorff) et Rayonnement de la culture et de la civilisation byzantines après 1204 (soutenu, pour l'ensemble du monde slave et pour les Roumains, par le pr D. Obolensky, pour l'Occident par le pr A. Pertusi et pour des régions limitées par I. Dujčev, S. Eyice, B. Ferjančić et J. Irmscher), se complètent l'un l'autre : d'une part, l'Empire byzantin aux prises avec ses « crises idéologiques » (celle de « l'idéologie impériale », « ...the evergrowing gulf separating myth and reality » (Meyendorff, p. 4), celles des relations avec le monde occidental (crises, sensibles déjà sous les Comnènes et leurs successeurs lesquels, après 1204, deviennent une « irreversible reality », d'autre part, le vaste et puissant rayonnement, processus « d'acculturation » (Obolensky) tout d'abord, flux ininterrompu par la suite, de tous les acquis culturels, spirituels et artistiques de l'Empire dans le monde environnant, en Orient comme en Occident. Au début même de son rapport, J. Meyendorff fait le point de cette situation apparemment paradoxale : « Nevertheless, Byzantium did not cease to play its long-

standing role of intellectual and ideological leadership » (p. 3). Toutefois — et c'est l'une des réalités sur lesquelles l'auteur s'arrête très efficacement — « ...Byzantium, having become weaker and less self-contained, was not only preserving the heritage of its own past, but also accepting the influence of the West. This process of give-and-take is particularly characteristic for the period under discussion » (p. 3). Parmi les nombreuses preuves du rayonnement de « l'universalisme » byzantin, que les longues et souvent âpres crises que l'Empire traversait aux XII^e—XIII^e s. ne réussirent jamais à empêcher, l'une des plus complexes intéresse justement l'Occident, depuis l'Italie jusqu'en Angleterre. C'est avec son innombrable savoir que A. Pertusi réussit à mettre de l'ordre dans ce labyrinthe de problèmes, au cours d'un exposé où faits et œuvres, connus ou moins connus, s'éclaircissent et s'enrichissent en nuances significatives. Influence byzantine sur l'idéologie politique des rois de Sicile et des doges de Venise, même influence sur le monachisme de l'Italie du Sud, traits byzantins dans la peinture italienne, rôle « majeur » des « humanistes » de l'Italie du Sud dans l'action de « conservare, custodire, estendere et trasmettere i tesori della tradizione di cultura greca antica et medioevale », tout ceci est à même de prouver que : « la trasmissione e la diffusione del pensiero arabo-greco e più propriamente greco é certo uno degli aspetti più salienti della storia della cultura europea dei secoli XII—XIII » (p. 13). Envisagé de cette manière, le dialogue Byzance-Occident concentre les prémisses d'un chapitre approfondi de l'histoire de la civilisation dans l'Occident médiéval.

Quant à l'Europe de l'Est (Slaves du Sud, Russes, Roumains), partie intégrante du « Commonwealth » byzantin, le rayonnement de l'Empire prend, sous la plume aussi précise que nuancée de D. Obolensky (Late Byzantine culture and the Slavs. A study in acculturation) un nouveau relief. Le processus d'acculturation qui, tantôt « dialogue », tantôt « confrontation » agit des siècles durant sur les Slaves et les Roumains, s'exprime aux XIV^e—XV^e siècles, en premier lieu par l'intermédiaire du mouvement hésychaste, dont le Rapport trace une image extrêmement vivante, à partir du rôle joué par le Mont Athos (« a spiritual nursery of the Hesychast movement », p. 8), ainsi que parmi les centres monastiques de Parorea, de Kilifarevo et jusqu'à l'activité spirituelle, littéraire, artistique des « leading protagonists » qui contribuent essentiellement à cette « cohésion culturelle » du Commonwealth byzantin et dont les disciples, après 1389, maintiennent dans le Sud-Est de l'Europe « the same international tradition of religion and letters » (p. 25). Co-rapports et Communications (parmi lesquels deux : Dumitru Năstase, Le patronage du Mont Athos au XIII^e siècle et Răzvan Theodorescu, Roumains et Byzance provinciale dans la civilisation du Bas-Danube au XIII^e siècle, soulignent, la première le prestige de ce « véritable microcosme de l'œucuméné chrétienne » qu'était le Mont Athos, et la seconde la « place éminente » de Byzance « marquant de son empreinte la civilisation roumaine du XIII^e siècle ») viennent renforcer cette réalité (moins affirmée jusqu'à présent) que constate le pr Obolensky, notamment le fait que « ...in the fields of religion and law, literature and art the orthodox peoples of Eastern Europe — the Bulgarians, the Russians, the Serbs and the Romanians — were able in the course of time not only to share in, but also to contribute something to, the common culture of the Byzantine Commonwealth » (p. 4).

5. *Chypre dans le monde byzantin.* « Le royaume de Chypre plonge ses racines dans un passé byzantin » (J. Richard, Le droit et les institutions franques dans le Royaume de Chypre, p. 20) — cette réalité demeure valable également pour la vie spirituelle, culturelle, artistique, de l'île à partir de 1191. Et c'est dans cette perspective qu'à été étudié, pesé, précisé et nuancé le rôle du monde latin (M. Christodoulou, Le dialecte chypriote médiéval et son évolution après le XIII^e s.; G. Konidaris, A. Mitsidis, L'autocéphalie de l'Eglise de Chypre; J. Richard, N. Svoronos, P. Zepos, Droit et institutions franques du Royaume de Chypre; Ch. Delvoye, A. H. S. Megaw, A. Papagéorgiou, L'art paléochrétien de Chypre; C. Mango, Th. Papadopoulos, Chypre, carrefour du monde byzantin). Sur ce fonds byzantin inaltérable, la superstructure occidentale se retrouve, plus ou moins sensible, dans tous les domaines. En ce qui concerne l'art, c'est d'une part, l'époque paléochrétienne — basiliques, sculpture, décoration — et de l'autre la peinture d'icônes des XI^e —XIV^e s. (qui a bénéficié d'une riche exposition, avec quelques pièces inédites et de l'excellent Catalogue avec son ample Introduction due à A. Papagéorgiou), ainsi que les références à la peinture murale dans les Rapports de la section Art et Archéologie, qui prouvent, à leur tour, le profond, l'inaltérable « byzantinisme » qui continue à régner dans l'île. Ceci fait que les grandes étapes de l'art chypriote sont sensiblement les mêmes que celles suivies par l'art byzantin. Quant à la pénétration d'éléments occidentaux on les décèle à partir du XIV^e s., surtout dans les portraits des donateurs et, à l'époque post-byzantine, dans les traits stylistiques.

Toutefois, cet « important crossroads » (C. Mango, p. 3) intéresse autant l'Orient que l'Occident. C. Mango et Th. Papadopoulos se sont chargés d'éclaircir cet aspect, ce qui remet

en discussion, sur la base des sources pour la plupart byzantines, structures sociales, vie urbaine et rurale, organisation ecclésiastique, aspects démographiques, création artistique, e.a. Quoiqu'il en soit de ce «carrefour» entre Byzance, Occident et Orient, l'Ile de Chypre assimile et garde, pour l'essentiel, le fonds byzantin, enrichi, au fur et à mesure, pour ce qui est de la civilisation matérielle, par le monde occidental.

*

L'exposition des fresques byzantines, celle du livre, celle des manuscrits et celle des icônes de Chypre, les Conférences de Sir Steven Runciman (The empress Irene the Athenian), de H. G. Beck (Byzantinistik — heute), de K. Weitzmann (The Collection of sixth to thirteenth century Icons at Mount Athos in the context of the Monastery's History), de H. Buchtal (A School of Miniature painting and its place in the art of Constantinople in the twelfth century), les Séances de discussion concernant les Instrumenta Studiorum, le film de l'exposition d'œuvres byzantines se trouvant à l'Ermitage (présenté par Mme Alice Bank), enfin les trois excursions (églises et monastères de l'Attique, de l'Argolide, de Delphes et Hosios Lucas), ont richement complété le programme scientifique. L'amical et chaleureux accueil de la part des hôtes du très grand nombre de participants au Congrès est inoubliable. Ils paraissaient être partout à la fois, à résoudre des problèmes de toute sorte, scientifiques ou non. Nous leurs devons une dette de reconnaissance émue et nos plus chaleureux remerciements.

Moins sollennelle que la séance inaugurale, celle de clôture a tenu en haleine la foule des participants. On y attendait la parole de P. Lemerle sur les travaux du Congrès et le tour d'horizon du maître en a dégagé, avec la clarté incisive que nous lui connaissons tous, les traits essentiels.

C'est le Prof. D. Zakythinos, devenu Président d'honneur de l'Association Internationale des Etudes Byzantines qui a été chargé de communiquer les décisions du Comité. Le nouveau Président, le pr H. Hunger (Vienne) aura comme vice-Présidents A. Pertusi, I. Sevcenko, Z. V. Udal'cova, comme secrétaire général M. Chatzidakis.

Le prochain Congrès aura lieu en 1981 à Vienne.

Maria Ana Musicescu et
Tudor Teoteoï

TACHE PAPAHAGI

Le 17 janvier 1977 s'est éteint le professeur Tache Papahagi, balkanologue de renom et spécialiste de l'histoire de la langue roumaine. Né le 20 octobre 1892 au village d'Avdela du Pinde, il fréquenta les lycées de langue roumaine de Ianina et Bitolia (1903—1912), puis il acheva ses études à l'Université de Bucarest (1912—1916). En 1921 il fût nommé assistant près la chaire de philologie romane de l'Université de Bucarest. Ici, Tache Papahagi adopta et développa avec succès la méthode de Ov. Densusianu et I.-A. Candrea, méthode interdisciplinaire qui combinait l'étude de la langue avec celle du folklore et des phénomènes ethnographiques. Bon connaisseur de son dialecte natal, celui-ci devait, tout naturellement, attirer son attention en premier lieu. En 1922 il publia sa fameuse Anthologie aroumaine (*Anthologie aromânească*, 565 pp.) avec des textes nombreux illustrant les œuvres de la littérature populaire ou cultivée, des notations musicales, des photos représentant certains sites géographiques, le tout complété d'une introduction et d'un glossaire. Au cours des années suivantes, il exposa quelques idées personnelles intéressantes à propos de ce dialecte dans les études *O problemă de romanitate sud-ilitră* (Un problème de romanité sud-illyrienne, dans la revue « Grai și suflet » I, 1923—1924, p. 72—99) et *Din epoca de formațiune a limbii române. Probleme etnolingvistice* (De l'époque de formation de la langue roumaine. Problèmes ethno-linguistiques, *ibid.* p. 201—234). Son attention se fixa ensuite sur un parler en usage aux confins septentrionaux daco-roumains, dans une région relativement isolée, à savoir le Maramureș; il passa ainsi son doctorat en 1925 avec la thèse *Graiul și folklorul Maramureșului* (Le parler et le folklore du Maramureș — 323 p.p.). Continuant son exploration linguistique et folklorique, il devait passer son agrégation avec l'étude *Cercetări în munții Apuseni* (Recherches dans les Alpes transylvains, « Grai și suflet » II, 1925—1926, p. 22—89). Cet examen d'agrégation lui assura le titre universitaire

de maître de conférences pour la dialectologie, le folklore et l'ethnographie. Il devait créer une collection paraissant sous le titre de « Biblioteca Naţională a Aromânilor » (Bibliothèque Nationale des Aroumains), qu'il enrichit de trois volumes de littérature cultivée aroumaine, transposée en roumain littéraire, à savoir Nuşi Tulliu, *Poezii* (Poésies — 1926), Z. A. Araia et T. Caciona, *Poezii* (1932) et N. Batzaria, *Anecdote* (1935). C'était fournir un auxiliaire précieux en vue d'une meilleure connaissance du dialecte aroumain.

En 1943 Tache Papahagi fut nommé titulaire de la chaire de dialectologie et de folklore roman à l'université de Bucarest et en 1948 il prit le titre de professeur honoraire.

Déjà depuis 1922, il nourrissait l'idée de réunir en un seul volume tout le matériel lexical disponible du dialecte aroumain. Il y travailla désormais avec une patience infatigable et au bout d'une quarantaine d'années, il publia en 1963 son grand ouvrage *Dicţionarul dialectului aromân general şi etimologic. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique* (1265 pp.) Cette œuvre fondamentale, honorée du prix de l'Etat de la R. S. de Roumanie, bénéficia d'une deuxième édition améliorée et augmentée, en 1974 (1437 pp. + 65 fig. et 1 carte). Ce dictionnaire offre un immense intérêt non seulement pour les romanistes, mais aussi pour les albanologues, les hellénistes, les slavisants et les turcologues.

À part la dialectologie, Tache Papahagi cultivait avec une égale passion l'étude des langues romanes et l'histoire de la langue roumaine. Il publia en 1943 son *Manual de fonetică romanică — română, franceză, italiană şi spaniolă* (Manuel de phonétique romane — roumaine, française, italienne et espagnole, 194 pp.).

Le folklore considéré en tant que création polyvalente fournissait au chercheur un matériel multiple, linguistique, littéraire, psychologique et social. Des idées et maints matériaux illustratifs sont exposés dans ses monographies *Din folklorul romanic şi cel latin. Studiu comparat* (Sur le folklore roman et latin. Etude comparée — 1923, 157 pp.), *Creaţiunea poetică populară* (La création poétique populaire, dans « Grai şi suflet » II, 1925—1926, p. 263—309) et *Poezia lirică populară* (La poésie lyrique populaire — 1967, 588 pp.). D'une grande utilité pour la recherche comparatiste du Sud-Est européen s'avèrent ses travaux *Paralele folklorice. Traduceri din poezia populară greacă. Introducere, note de folklor, filologie şi etnografie urmărite comparativ* (Parallèles folkloriques. Traductions de la poésie populaire grecque. Introduction, notes de folklore, de philologie et d'ethnographie étudiées d'un point de vue comparé — 1970, 197 pp.) et *Concordances folkloriques et ethnographiques* («Langue et littérature» III, 1946, p. 166—201).

En tant que complément linguistique, l'ethnographie a préoccupé Tache Papahagi pendant toute sa vie. Il conçut l'idée grandiose de visiter à tour de rôle les centres ruraux et urbains des départements de la Roumanie, afin de prendre des photos d'après les objectifs ethnographiques d'une certaine importance. Ces photos étaient destinées à la collection intitulée *Images d'ethnographie roumaine (dacoroumaine et aroumaine)*. Chaque année, son archive s'est enrichie jusqu'à contenir un nombre considérable de photos de toutes les régions habitées par les Roumains. Les circonstances ne lui permirent de publier durant sa vie que les trois premiers volumes de cette collection (I — 1928, II — 1930, III — 1934). Pour ce qui est du reste de ces documents, ainsi que sa bibliothèque personnelle, ils sont passés dans le patrimoine de l'Académie de la R. S. de Roumanie et seront désormais valorisés par les soins de cette haute institution.

Entièrement consacrée à la recherche et à l'enseignement, la vie de Tache Papahagi sert un bel exemple à tous ceux qui embrassent cette voie.

H. Mihăescu

CORINA NICOLESCU

Tragiquement disparue dans la catastrophe du 4 Mars 1977, Corina Nicolescu, à côté de tants d'autres éminents représentants de la culture roumaine, est allée rejoindre ce que Mihail Sadoveanu appelle « le grand Empire des ancêtres ». C'est à eux, au déchiffrement de leur mode de vie, de leur réceptivité pour le monde des formes et des couleurs, de leur goût pour l'art, ainsi qu'à l'éclaircissement de leur héritage, qu'elle a dédié son infatigable puissance de travail, son inlassable curiosité, sa passion de la recherche, son ample savoir. L'activité

scientifique de Corina Nicolescu s'identifie à ce qui, dans la perspective d'un quart de siècle, est devenue une nouvelle étape dans la recherche, dans l'interprétation, dans la compréhension de l'art et de la culture roumaine du moyen-âge. Parmi les historiens de l'art elle a été la première à comprendre combien précieux devenait le moindre objet mis à jour par les fouilles archéologiques pour retracer la plus lointaine image de ce qui a dû être le début du langage artistique sur le territoire habité par les ancêtres des Roumains. Démêler et éclairer ce qui était héritage de l'Antiquité, influence de l'Empire byzantin, suggestion due aux peuples migrateurs au bénéfice de l'« œuvre » locale durant les « dark ages » du premier millénaire, à l'aide d'un matériel ruiné, dégradé, souvent pauvre et sans éclat, manquant le plus souvent de beauté et de rareté, ces titres de noblesse qui définissent l'objet d'art, ont été parmi les constantes préoccupations de sa recherche. C'est ainsi que, au fur et à mesure, en interrogeant surtout la céramique dans ses permanences comme dans ses innovations que, passant de l'analyse vers une vue d'ensemble, pour aboutir aux synthèses, Corina Nicolescu a retracé le long cheminement de ce genre d'art depuis le IV^e siècle jusqu'au moyen-âge et de là jusqu'à la céramique paysanne de nos jours. Elle a procédé de la même manière avec l'art des métaux et celui des bijoux. Deux importants livres : *Argintăria laică și religioasă în țările române (sec. XIV—XIX)* (l'Argenterie profane et religieuse dans les Pays Roumains — XIV^e — XIX^e siècles), Bucarest, 1968 et *Arta metalelor prețioase în România* (l'Art des métaux précieux en Roumanie), Bucarest, 1973, uniques dans l'historiographie de l'art roumain, communiquent les résultats de ces patientes recherches. Broderie, miniature, icônes, ont également retenu son attention. La troisième édition de son livre sur les anciennes icônes roumaines *(Icoane vechi românești)* vient justement de paraître. La découverte de nombreuses icônes, la mise en valeur de l'originalité de l'icône populaire et paysanne, élargissent les horizons de la compréhension de ce genre d'art en Roumanie.

Un domaine entièrement nouveau et que Corina Nicolescu vient non seulement de signaler par des articles, mais également éclaircir dans ses détails techniques et artistiques, dans ses significations culturelles, est celui des tissus et du costume d'apparat à la Cour princière et chez les nobles aux XIV^e —XVIII^e siècles. Abondamment illustré, pourvu de remarques et d'informations de premier ordre, *Istoria costumului de curte în țările române* (Histoire du costume princier dans les Pays Roumains), devenu sa thèse de doctorat, publiée à Bucarest en 1970, devient un livre indispensable pour toute étude concernant la civilisation roumaine au moyen-âge. Tel un fil d'or parcourant de tous côtés un tissu richement historié, l'art byzantin accompagne, en tant que présence, influence, héritage, toute création du moyen-âge roumain. Tracer une image intégrale de cette création n'était donc possible qu'à condition de déceler, d'éclairer la participation de Byzance depuis les prémisses de l'art roumain et jusqu'à ses achèvements d'ordre esthétique supérieur. Dans ce domaine aussi la contribution de Corina Nicolescu — informative et interprétative — offre de nombreuses precisions de détail, des hypothèses qui sont autant de portes ouvertes vers les recherches à venir. Dans toutes ses études, de moindre ou de plus ample envergure, le rôle de Byzance dans le cheminement de l'art médiéval roumain, obtient la place qui lui est due. Rappelons, entre autres, le chapitre consacré aux XIII^e —XV^e siècles dans le volume *La culture byzantine en Roumanie* (Bucarest, (1971), l'article publié dans le volume dédié au pr A. Orlandos, celui publié dans le volume collectif *Kunst und Geschichte in Südosteuropa* (Recklinghausen 1973). Son livre : *Moștenirea artei bizantine în România* (L'héritage byzantin en Roumanie), Bucarest, 1971, devient pour les recherches à venir un utile travail de référence.

Les travaux de Corina Nicolescu nous lèguent quelques précisions essentielles concernant l'art roumain du moyen-âge, ses relations avec l'Occident comme avec l'Orient. Munie d'une large information, depuis le matériel archéologique et jusqu'aux œuvres définissant toute une époque d'art, elle était prête désormais à aborder une nouvelle phase de son travail :celle ayant pour but de préciser quelques aspects de la culture roumaine du moyen-âge, selon les données offertes par l'art en tant que source principale. Le dernier de ses articles a trait justement à cet aspect : *Le couronnement — contribution à l'histoire du cérémonial roumain* (dans RÉSEE, tome XIV, 1976, no. 4 et tome XV, 1977, no. 2).

Son admirable puissance de travail ne s'est pas limitée aux publications. Chef de la Section médiévale du Musée d'Art de Bucarest des années durant, elle a organisé une multitude d'expositions, aussi bien à Bucarest qu'en province et à l'étranger ; elle a initié la restauration de tissus et de costumes anciens se trouvant dans les collections du Musée ; elle a tenu des cours d'histoire de l'art à la Faculté d'Histoire de Bucarest, des cours de muséographie à l'Institut des Arts plastiques, des conférences ; a participée avec des communications à des Colloques et des Congrès internationaux, etc. Présente partout où un problème d'art ancien

se posait, conseiller pour des films d'art, la liste de ses activités est aussi riche que celle de ses œuvres écrites (environ 80 publications en Roumanie et à l'étranger).

Vie exemplaire de recherche, de patiente investigation, d'incessante activité, passionnée de son métier, élargissant sans cesse ses connaissances, Corina Nicolescu a été un spécialiste dans l'acception la plus rigoureuse de cette notion. Sa volonté de savoir et le savoir même, sa persévérence dans l'intelligence non seulement du phénomène artistique mais aussi de ses implications culturelles, sociales, historiques, ce noble besoin de conquête d'un monde aussi mouvant et complexe que celui de l'art et de son histoire, rappellent les vers de Rainer Maria Rilke :

« Ich will meinen Willen und will meinen Willen begleiten
Die Wege zur Tat;
und will in stillen, irgendwie zögernden Zeiten,
wenn etwas naht,
unter den Wissenden sein
oder allein ».

Elle a été parmi les « Wissenden » de son temps et, au-delà de sa tragique solitude dans la mort, son œuvre servira aux générations à venir. Pour nous, ses contemporains, ses collègues de métier, elle demeure présente, vivante et active, par son admirable confiance dans la vertu, dans la noblesse du travail et l'efficacité de la recherche scientifique.

Maria Ana Musicescu

GH. POPILIAN, *Ceramica romană din Oltenia* (La céramique romaine en Olténie), Editions « Scrisul românesc », Craiova, 1976, 246 p.

Sous la signature de l'infatigable chercheur Gheorghe Popilian, connu tout particulièrement par ses études sur la poterie romaine mise au jour en Olténie, les Editions « Scrisul românesc » de Craiova ont l'honneur et le grand mérite, tout à la fois, de publier le premier ouvrage roumain consacré à la céramique d'une province de l'Empire romain : l'Olténie, c'est-à-dire *Dacia Inferior*. Les archéologues, les historiens, les intellectuels ou même les simples amateurs de l'histoire du peuple roumain ne sauraient s'abstenir de saluer avec satisfaction ce véritable événement destiné, sans doute, à ouvrir de nouvelles voies pour une connaissance plus profonde du processus de romanisation subi par la population géto-dace, de la continuité daco-romaine sur le territoire roumain et, en fin de compte, de la genèse même du peuple roumain. Et, puisque nous nous trouvons à l'heure d'un jubilé dans l'acception propre du mot, qu'il nous soit permis de présenter ici notre hommage reconnaissant aux facteurs qui ont contribué à ce grand succès de la science historique roumaine.

Tout d'abord, pour les énumérer suivant un ordre, en quelque sorte inverse, par rapport à celui réel, mentionnons les Editions « Scrisul românesc » de Craiova, dont le rôle décisif pour la parution de l'ouvrage est évident. La direction de cette maison, — surmontant les difficultés techniques inhérentes, et peut-être non seulement techniques — a compris, plus vite semble-t-il que d'autres maisons d'éditions roumaines, que publier de tels *documents* est un devoir d'honneur. Nous disons « documents », car seule une vision étroite, unilatérale et anachronique — vu la direction de nos jours courante de la recherche archéologique internationale — pourrait traiter l'ouvrage de Gh. Popilian de simple catalogue de matériaux archéologiques. Il est vrai que le fruit de plusieurs années de labeur du spécialiste de Craïova nous est présenté sous la forme d'un catalogue. Mais, qui pourrait jamais mettre en doute (au moins à partir de maintenant, espérons-nous) que cette forme-là, modeste et ingrate en même temps — celui qui a travaillé dans ce domaine ne fût-ce que par hasard le sait parfaitement ! — n'est à même de fournir la meilleure preuve de la romanisation en profondeur de cette zone explorée par Popilian. Quelque soit le nombre des synthèses déjà écrites ou qui attendent d'être écrites à ce propos, elles ne sauraient remplacer cette *démonstration* de la romanisation qu'est l'ouvrage de Popilian.

Et puisqu'il est question de synthèses, notre pensée se dirige comme de juste vers celui dont l'effort couvrant presque un demi-siècle a rendu possible la parution d'une œuvre comme celle de Popilian, le doyen des recherches d'époque romaine en Olténie, qui signe la préface du livre, qu'il nous a été donné de présenter en ces lignes, à savoir : le professeur Dumitru Tudor. Comme tous ceux qui s'occupent de ce problème le savent parfaitement, la synthèse du professeur bucarestois consacrée à l'Olténie romaine (*Oltenia Romană*) compte aujourd'hui sa troisième édition. À en juger superficiellement, il pourrait sembler qu'en ce qui concerne l'Olténie à l'époque romaine, il n'y a rien ou presque rien à ajouter. Or, voici que le premier à considérer autrement les choses est justement Dumitru Tudor, le maître sous la direction duquel cinq à six archéologues travaillent de nos jours, tous appelés à élargir et à aiguiser leur vision historique, même si celle-ci réclamerait certaines corrections de temps en temps. C'est un exemple de probité professionnelle, de haute interprétation du devoir de l'enseignant — exemple que nous nous sentons honorés de pouvoir le souligner une fois de plus.

Un mot encore, en fin de compte, mais non du dernier intérêt, au sujet de Gheorghe Popilian, le chercheur dont l'œuvre de l'âge mûr pourrait constituer la légitime fierté de n'importe quel spécialiste. Au bout d'un labeur qui lui a pris plus d'une dizaine d'années, englobant des recherches archéologiques personnelles, l'étude des dépôts appartenant aux différents musées ou des diverses collections privées, des enquêtes menées sur les matériaux mis au jour dans d'autres zones, voire dans d'autres pays (la Bulgarie, par exemple, où Popilian a collaboré de manière impeccable avec Bogdan Soultov, collaboration qui offre un précédent digne d'être continué et approfondi), sans parler aussi de la consultation d'une bibliographie immense,

parcourue et creusée sérieusement et non à seule fin de trouver telle ou telle analogie, Gheorghe Popilian affirme avec une modestie qui lui fait honneur et qui mériterait de devenir notre devise à tous : « Nous nous rendons compte que notre ouvrage n'a pu tout résoudre et peut-être n'avons-nous pas eu l'habilité de saisir absolument tout ce que pouvait fournir les matériaux dont nous avons pu disposer. Toute une série de problèmes, les uns traités en partie, les autres seulement mentionnés à peine devront être approfondis, en utilisant les résultats des recherches futures ».

Cette profession de foi est la garantie de ce que le chercheur de Craïova ne s'est point trompé, qu'il a bien compris sa tâche et — ce qui importe encore plus — qu'il regarde son propre ouvrage simplement comme un début. Toutefois, ce début ouvre une voie que lui-même et ses confrères pourront suivre désormais et pour laquelle il nous faut le féliciter comme il convient.

Nous tenterons de présenter ci-après, dans la mesure où l'espace disponible nous le permettra, les principaux problèmes posés par l'ouvrage *Ceramica romană din Oltenia*. Ou, disons, pour emprunter un peu de la modestie de l'auteur, nous tenterons de présenter les problèmes qui nous ont semblé, à nous, plus importants, c'est-à-dire ceux en rapport avec nos propres recherches.

Comme de juste, après l'Avant-propos de l'auteur et d'une liste d'abréviations (peut-être insuffisamment mise à profit dans l'ouvrage), Gh. Popilian donne un aperçu de la structure de son ouvrage, divisé en trois grandes sections, consacrées à la céramique d'importation, à la céramique locale et aux fours à potier, suivies de quelques considérations d'ordre général et du catalogue proprement dit.

Pour ce qui est la céramique d'importation, l'auteur aborde sa recherche avec les vases dits en *terra sigillata*. Il commence avec les produits italiotes (en fait un seul exemplaire), suivis des gaulois (peu nombreux ceux de La Graufesenque, avec par contre une grande abondance de pièces de Lezoux et ensuite de Rheinzabern), pour finir avec ceux de la région rhénane (Westerndorf et Pfaffenhofen). Son point de vue en ce qui les concerne, point de vue justifié du reste, est que leur présence se rattache aux progrès de la conquête romaine, étant véhiculés tout particulièrement par les militaires. Sauf que dans le cas de la Dacie (à la différence de la Pannonie, par exemple, pour laquelle Denes Gabler a pu démontrer que les étapes de la conquête romaine sont illustrées par la *terra sigillata*), la conquête étant foudroyante, comme on le sait, on peut constater après l'an 106 de n.è. la diffusion à peu près uniforme de cette espèce céramique. À retenir la présence de la *terra sigillata* sortie des ateliers pannoniens, sous la forte influence d'une activité d'importation beaucoup plus développée qu'en Dacie.

Le paragraphe dédié aux amphores est assez modeste, en raison de l'absence d'un répertoire plus riche relatif à l'Olténie. Nous attirerons, pour notre part, l'attention sur la singularité de leur origine, presque exclusivement orientale (l'île de Cos aurait-elle été le seul centre de production d'une gamme si variée ?), contrairement à la *terra sigillata*, précédemment mentionnée, de provenance uniquement occidentale. Il serait possible donc que les pièces à la disposition de Popilian ne représentent qu'une faible partie de la série d'amphores ayant circulé en Olténie à l'époque romaine.

D'autres catégories céramiques d'importation complètent le tableau du commerce de cette région à l'époque romaine. Mentionnons en ce sens les vases décorés à la barbotine — correctement distingués par l'auteur des diverses variétés de *terra sigillata* ; ceux avec l'intérieur décoré de figures en relief ; les vases marqués d'une estampille *in solea*, qui abondent en Dobroudja ; l'espèce ornée de motifs à la roulette ; enfin, ceux recouverts d'un enduit vitrifié — probablement d'influence pannonienne. Il aurait été très utile que l'auteur essaie, même avec le matériel si réduit sur lequel il a travaillé, de procéder en plus de la délimitation des zones de diffusion, à la précision des étapes d'une telle diffusion. Qu'il nous soit permis d'établir une comparaison — évidemment sur le plan méthodologique — avec ce qui s'est passé en Dobroudja, où, au commencement du II^e siècle de n.è., on constate la présence de deux zones parfaitement distinctes. Une première zone était celle du littoral où, si l'on excepte la ville de Tomis — de beaucoup plus réceptive au . influences occidentales, en raison du trafic de son grand port —, était véhiculée une marchandise de tradition orientale (samienne, pergamenienne, tschandarlienne). L'autre zone était celle du Danube, dominée par les produits d'importation ou d'imitation occidentale — notamment la *terra sigillata* gauloise et rhénane. Avec l'avènement de la dynastie des Sévères, les influences des deux zones interfèrent de plus en plus, annonçant l'unification du domaine céramique, unification qui allait devenir l'un des traits caractéristiques de cette région aux III^e — IV^e siècles de n.è. Certes, le sommaire aperçu de la question que nous venons de donner est susceptible de corrections que les recherches à venir lui apporteront sans aucun doute. Toutefois, on peut l'admettre tel quel dans ses grandes lignes.

Aussi, il nous semble plutôt singulier que le distingué spécialiste de Craïova se refuse à tirer de telles conclusions, qu'il expédie parfois assez cavalièrement au moyen d'une note (p. 60 note 318 qui explique les liens de l'Olténie avec la Mésie inférieure de préférence qu'avec la Dacie ou la Pannonie).

En abordant ensuite la production locale, Gh. Popilian ouvre la série des catégories céramiques avec les imitations indigènes de la *terra sigillata*, chapitre soulignant la forte influence des grands ateliers de Butovo, Hotnica et Pavlikeni, situés dans le territoire de la ville de Nicopolis ad Istrum (mais, ne s'agirait-il pas toujours d'importations dans ce cas-là?). Dernièrement, nous avons eu l'occasion d'examiner à Pavlikeni une bonne partie des produits de ces ateliers (auxquels vient de s'ajouter encore celui de Biala Cerkva). Or, il convient de reconnaître que notre vision — à nous, tous ceux qui nous attachons à l'étude de la céramique romaine provinciale en Roumanie et à Gh. Popilian tout spécialement, qui a eu l'occasion de bénéficier de ces contacts depuis un certain temps déjà — réclame une révision, en ce sens qu'une bonne partie de la céramique sud-danubienne considérée comme une production locale révèle de parfaites analogies avec les produits de ces ateliers. Ces produits-là satisfaisaient-ils les besoins de toute la Mésie inférieure? Ou bien la production céramique de cette province s'était-elle uniformisée au point de manifester des analogies allant jusqu'à l'identité avec celle fournie par le territoire de Nicopolis? Quelle que soit la réponse à ces questions, il n'en reste pas moins que l'envergure des ateliers respectifs (considérés de l'avis général — mais, à tort, suivant nous — comme appartenant à des *villae rusticae*) pose des problèmes tout à fait spéciaux. Ils sont en même temps une excellente illustration de la thèse — avancée par un M. I. Rostovtzev — sur la décentralisation de la production citadine, autrement dit de la concurrence que lui faisaient les campagnes.

Les très intéressantes considérations d'ordre artistico-religieux suscitées chez Gh. Popilian par la céramique ornée de figures en relief paraissaient mieux à leur place dans l'article spécialement dédié à cette question, publié par l'auteur en collaboration avec Gh. Poenaru-Bordea en 1973 (SCIV, 24, 2, 1973, p. 239—259), que dans cet ouvrage exclusivement consacré à la céramique.

Le lecteur du présent compte rendu nous pardonnera sans doute si en poussant plus loin notre analyse nous passerons rapidement sur la céramique peinte et celle d'usage ménager (bien qu'il nous soit impossible de ne point féliciter l'auteur sur les classifications qu'il propose, même si parfois celles-ci sont un peu difficiles à saisir, par exemple lorsqu'il s'agit de comprendre la différence entre les écuelles et les bols). Si nous le faisons, c'est pour nous arrêter un peu, avant d'aborder la discussion des fours à potier d'époque romaine mis au jour en Olténie, sur la céramique estampillée et puis, en étroite relation avec celle-ci, sur la poterie dace de cette même époque.

Pour ce qui est de la céramique estampillée, Popilian prétend néanmoins que cette catégorie céramique serait une preuve de la continuité d'une tradition dace adoptée par les Romains. Voilà donc notre auteur partageant le point de vue d'un M. Macrea ou d'un I. H. Crişan, selon lesquels il n'y aurait rien d'étonnant dans le fait de voir les Romains (Daces romanisés, peut-être?) continuer l'antique technique dace. Toutefois, cette céramique est d'origine pergamenienne, comme Tatiana Knipović le montre. Sans nous attarder plus longtemps sur les autres exemples du même genre, où l'auteur parle de cet héritage dace dans la céramique romaine provinciale (passoires, plats, etc.), nous nous demandons seulement si cette hypothèse — facilement contredite dans chaque cas par de nombreux exemples fournis par les provinces où il ne saurait être question de la continuité dace — a-t-elle la moindre chance de s'imposer même à titre purement théorique?

Ainsi que Gh. Popilian le prouve avec pertinence dans le chapitre consacré à la céramique dace, les autochtones se laissent individualiser grâce à leur poterie,mais cette poterie continue d'être confectionnée à la main, trait dénotant un conservatorisme très marqué (p. 132 : « La similitude est telle que souvent il est difficile de distinguer un vase du II^{e} siècle de n.è. d'un récipient analogue du I^{er} siècle av.n.è. »). Face à cette « double » manifestation de l'élément dace après la conquête (soit par la céramique de luxe comme l'espèce estampillée, les plateaux, etc., soit par la poterie modelée à la main), la question qui se pose est dans laquelle de ces deux hypostases peut-on vraiment reconnaître les autochtones géto-daces? La réponse, déjà anticipée du reste, ne saurait être suivant nous qu'une seule possible, à savoir que, de même que dans tant d'autres domaines de cette symbiose, les deux traditions céramiques ont dû s'affronter lors des premiers contacts. Avec le temps et commençant notamment avec les agglomérations rurales (Locusteni, à propos de laquelle l'hypothèse d'une poterie dace modelée au tour paraît se justifier) on a sans doute dû adopter une technique qui détermina les autochtones à se servir — peut-être pas pour la première fois — du tour à potier. Mais soutenir que les Romains, à peine arrivés dans ces contrées, s'étaient dépêchés d'imiter la

tradition céramique indigène, ce n'est pas seulement idéaliser ce contact (penchant, dans une certaine mesure, légitime), mais appauvrir aussi un processus dont les débuts remontent bien avant la conquête et qui se poursuit même après le retrait de l'administration par Aurélien de Dacie. Il s'agit de ce processus de romanisation qui, traduit en langage idéologique, exprimerait justement l'unité en train de s'accomplir par l'affrontement des contraires.

À un moment donné des cent soixante-dix ans de domination romaine, le milieu rural indigène aura été celui qui adopta des Romains les avantages d'une technologie supérieure — que les Géto-Daces avaient due connaître jadis, l'ayant abandonnée par la suite en raison de la concurrence de la marchandise romaine. Cette fois-ci, ils n'allaient plus renoncer à ces avantages, ni même lorsque l'influence romaine cessera de jouer directement. De sorte que nous arrivons, en parfait accord avec Gh. Popilian (p. 152), à postuler une fois de plus (cf. notre *Viața economică in Dobrogea romană. Secolele I—III e.n.*, p. 168—169) que le milieu rural est celui où il convient d'étudier en tout premier lieu le processus de romanisation. Les villes une fois disparues, ces nuclėi seront les gardiens (et il faudra voir où et dans quelles circonstances) de la marque d'une civilisation supérieure, ce qui les sauvera des nombreuses invasions et influences barbares.

Mentionnons, pour finir, que grâce à Popilian (en accord, d'ailleurs avec les spécialistes transylvains O. Floca, St. Ferenczi et L. Mărghitan), les fours rectangulaires peuvent et doivent être datés des IIe —IIIe siècles de n.è., ce qui écarte leur datation seulement depuis le IVe siècle de n.è., datation qu'on n'a pas renoncé d'attribuer à quelques découvertes de ce genre faites à Dinogetia ou à Tomis. Cette remarque ne fait que souligner encore plus les mérites d'un ouvrage, certainement destiné à devenir le livre de chevet de plusieurs générations d'archéologues roumains.

Al. Suceveanu

Cronaca dei Tocco di Cefalonia di Anonimo. Prolegomeni, testo critico e traduzione a cura di Giuseppe Schirò. Accademia Nazionale dei Lincei, Roma, 1975, XXXIV, 618 pp. (Corpus Fontium Historiae Byzantinae, X)

La présente chronique se compose de 3923 vers; écrits fort probablement à Joannina en 1412—1425, c'est maintenant qu'ils sont imprimés pour la première fois. Son principal manuscrit appartient aux collections de la Bibliothèque Vaticane (Vat. Gr. 1831): il a été trouvé par Giuseppe Mercati qui, trop âgé pour s'en occuper de le faire imprimer, l'a confié à son élève, Giuseppe Schirò, aujourd'hui le titulaire de la chaire de byzantinologie à l'Université de Rome et directeur de la revue « Studi Bizantini e Neoellenici ». Celui-ci travailla d'arrache-pied pendant presque quinze ans pour mettre au point et élucider tous les détails de l'ouvrage et publier en fin de compte une excellente *editio princeps.*

Nous avons affaire à une source historique de toute première main, qui est tout à la fois une œuvre littéraire de grande valeur artistique et un véritable monument du grec vulgaire. Afin d'en établir le texte, l'éditeur s'est servi pour commencer de l'autographe des années 1412—1425 (Vat. Gr. 1831), qu'il a corroboré avec une copie de 1520 due à Nicolas Sophianos (Vat. Gr. 2214), tout en se familiarisant avec quantité de textes de la littérature populaire, dans le but de pouvoir procéder à des comparaisons et d'obtenir des repères facilitant l'entendement de son style. Bien plus difficiles se sont avérées l'identification, l'individualisation et l'interprétation de son contenu. En effet, l'éditeur se trouvait confronté à une chronique locale, dont les personnages, les lieux et les événements étaient peu connus, sinon tout à fait ignorés. Il s'est donc trouvé obligé d'étendre la sphère de son investigation, c'est-à-dire d'embrasser une période historique plus ample et de parcourir un nombre plus grand de sources historiques, récoltées dans un espace géographique plus vaste. D'autre part, la traduction du texte offrait des difficultés en raison de son caractère complexe, fait d'un mélange de termes doctes et vulgaires, de mots techniques, de formes rares, de syntagmes et tournures imprévus, parsemé de formulations spécifiques, d'une concision embarrassante.

L'introduction très développée (207 pages) s'occupe de l'examen du contenu de cet ouvrage, ainsi que de la restitution de son époque, en s'attachant à préciser sa valeur littéraire, à mettre en épingle ses particularités stylistiques et à formuler les critères philologiques de l'édition. Afin de nous faire une idée tant soit peu du contenu de cette œuvre, disons qu'il s'agit des événements intervenus au cours de la seconde moitié du XIVe siècle et pendant les premières décennies du siècle suivant en Grèce centrale, au Péloponnèse et surtout en Épire

et dans l'île de Céphalonie. Les Turcs étaient alors en pleine expansion; ils contrôlaient la Grèce nord-orientale et la Thessalie, cependant que l'Empire byzantin se maintenait avec une certaine difficulté au Péloponnèse, cependant que l'Épire était partagé entre les despotats d'Arta et de Joannina, gouvernés par des féodaux albanais. L'autorité byzantine était inexorablement minée par la pression turque. C'est ce qui incita les ducs Tocco de Céphalonie, d'origine italienne, de se rendre sur le continent pour s'emparer d'abord d'un certain nombre de localités du Péloponnèse et d'occuper ensuite les despotats d'Arta et de Joannina, soit en écartant, soit en s'associant partiellement les familles des grands féodaux albanais. Cette lutte devait se prolonger pendant plusieurs dizaines d'années et faire une profonde impression sur les contemporains, dont l'un, vraisemblablement originaire de Joannina, essaya de rendre compte en vers de ses événements les plus marquants, de sa propre initiative ou bien sur l'ordre de quelque maître du moment. Le poème reflète l'image que se faisait du monde contemporain local son auteur, la manière dont il jugeait les protagonistes et les acteurs secondaires du drame, sa culture littéraire, ainsi que la langue dans laquelle il s'exprimait. Le gros des armées engagées dans la bataille se composait de mercenaires albanais. Par Ἄλβανον (plus fréquemment, le pluriel Ἄλβανα), l'auteur entendait le peuple albanais dans son ensemble, avec ses différentes tribus composantes ou les territoires détenues par celles-ci. Le mot figure par deux fois aussi sous la forme d'un diminutif (Ἀλβάνι), ce qui n'empêche que le terme le plus fréquent pour désigner l'Albanais est celui de Ἀλβανίτης. Avec une certaine affectation et une légère teinte ironique, on constate également la présence du diminutif Ἀρβανιτζέλια (avec sa variante Ἀρβανιτζέλα). Les termes Ἀλβανίτης ou Ἀρβανίτης figurent dans d'autres sources byzantines aussi; c'étaient des termes populaires en Grèce, répondant donc parfaitement aux exigences d'un poème qui combinait le fruit des lectures diverses avec l'expérience personnelle du poète. Mais il n'en résulte guère que c'est sous ce nom-là que se désignaient les Albanais entre eux. On peut résumer comme suit les données concernant les Albanais. Pour commencer, ils étaient les maîtres des despotats d'Arta et de Joannina, d'où ils faisaient des incursions dans les îles. Ensuite, ils perdent du terrain petit à petit,jusqu'à ce que les insulaires leur inflige une défaite complète. Ils fournissaient en mercenaires les deux camps adverses. Le poème mentionne les tribus des Alkades (Ἀλκάδιοι) entre Arta et Joannina; des Malakassés (Μαλακασαῖοι) dans la partie orientale du district de Zagori; des Zenevessés (Ζενεβεσαῖοι), dans la vallée de la rivière de Dhrino, aux environs de la ville de Gjirokastër en Albanie méridionale. Aux environs du Pinde, les Albanais rejoignaient les Aroumains, qui ont pris sans doute part à quelques-uns des événements narrés par la chronique, sans qu'on puisse toutefois les identifier avec certitude, malgré les tentatives en ce sens de plusieurs spécialistes. Si l'on juge d'après les noms des personnes et des lieux, corroborés par le rayon d'action des troupes — autrement dit, compte tenu de la région en cause délimitée par une ligne imaginaire liant entre elles les villes de Naupaktos, Arta, Joannina et Gjirokastër — il nous faut constater que nous avons affaire à un pays dont les éléments ethniques dominants sont le grec, l'albanais et l'aroumain. Même si les Vlaques ne sont point mentionnés en tant qu'éléments ethniques, la Thessalie dans ce poème porte le nom de Βλαχία ou de Βλαχιά et la principauté valaque, la Valachie, est désignée sous le nom de Οὐγγροβλαχία. Les Byzantins sont chaque fois appelés Ῥωμαῖοι et jamais Γραικοί ou Ἕλληνες. Cependant les Turcs (Τοῦρκοι) sont les plus fréquemment nommés, souvent appelés aussi musulmans (Μουσουλμᾶνοι). Enfin, dans le contexte figurent encore les Serbes (Σέρβοι), les Vénitiens (Βενετικοί) et les Francs (Φράγκοι).

Très précieux pour une meilleure connaissance de l'œuvre autant que de l'époque s'avère le lexique du poème, mélange d'éléments qui attestent le croisement d'influences variées — vieux grec, romain, roman, balkanique, slave, oriental. Le fait est caractéristique jusqu'à un certain point pour la culture byzantine dans son ensemble qui, tout en sachant conserver son fonds antique, l'a enrichi sensiblement en lui adjoignant avec le temps des éléments nouveaux, plutôt hétéroclites. Le plus important dans ce mélange est l'élément latin, qui se glisse en bon nombre dans le néo-grec aussi: ἀκκουμπίζω « j'appuie », ἀκκούμπισις « appui, soutien », ἅρματα « armes », ἁρματόω « j'arme », βάρκα « barque », βιβάριον « vivier », βίγλα « veille, vedette », βιγλίζω « je veille », βούκινον « buccin », δούκας « duc », καβαλλάρης « cavalier, chevalier », καβαλλικεύω « je chevauche », κάμπος « champ », κανάλια « canaux », καστέλλιον « château », κκαστρινός « châtelain », κλεισούρα « détroit », κουβέντα « réunion », κουρσεύω « je fais une ncursion », κοῦρσον « incursion », λακίνια « moutons à longs poils », μανδάτον « ordre, commandement », μανδατοφόρος « messager », μίλιον « mille, unité de mesure », μισσεύω « j'envoie », ὄψιδες « otâge »,παλάτι « palais », πόρτα «porte », πρίγκεψ « prince », ῥηγᾶτον « royaume », ῥήξ « roi », ῥόγα « paye, salaire », ῥογάτωρ « mercenaire », ῥογεύω « je paie », σαγίττα « flèche », σέλλα « selle », σκάλα « échelle », σκάλωμα « quai, appontement », σκαλώνω « j'accoste »,

σκαμνί « chaise, trône », σπίτι « maison », τέρμενον « terme », φάλκονες « faucons », φαμίλια « famille », φαμιλίτης « membre de la famille », φλάμουρον « oriflamme », φοῦρκα « fourche, quenouille », φουσκώνω « je médis », φουσσᾶτον « armée », φραγελλώνω « je fouette ».

Assez difficile à distinguer de l'élément latin, est l'élément roman, occidental, notamment celui d'origine italienne. Le mot ἀγκούσα « angoisse », par exemple, est d'habitude considéré en rapport avec le vénitien *angossa*, bien que la forme latine, *angustia*, soit peut-être plus indiquée; malheureusement, le terme n'est pas attesté dans la littérature byzantine antérieure. La forme ἀγκουσεύτος suppose l'existence du verbe ἀγκουσεύομαι « je suis angoissé », lui non plus attesté avant le XIV^e siècle. Entré dans le parler vulgaire, le nom ἀγκούσα passa dans le dialecte aroumain du Pinde (*angusă* « angoisse, nausée, anxiété, souffrance », Tache Papahagi, *Dictionnaire aroumain général et étymologique*, Bucarest, 1974, p. 164). D'origine italienne est surtout la terminologie concernant la navigation et l'art de la guerre, par exemple : ἀρμάτα « flotte », βαρκέττα « petite barque », γαλιότα « un type de navire », καπετάνιος (vénitien *capetanio*) « capitaine, chef », καστελλᾶνος « châtelain », κουρσάρης « corsaire », λουμπάρδα « canon », παβίζια « grands boucliers », τάρδες « dards », τρουμπέττα « trompette ». Le terme τζάγκρα « arbalette », connu dès le XII^e siècle, avait été introduit par les croisés français. D'antique origine balkanique sont les mots κατούνα « village » et κοπέλλα « jeune fille », κοπελλόπουλο « enfant, jeune homme ». Les mots d'origine turque sont rares et ils figurent surtout dans la terminologie de l'art militaire et de l'administration : ἀμιρᾶς « commandant », γουλᾶς « fortification », σουρλᾶς « instrument musical dans l'armée », χαράτσι « tribut ». Tous ces mots sont entrés avec le temps également dans les autres langues du Sud-Est européen. Pour conclure, disons que la langue de cette chronique reflète une étape déterminée de l'histoire de la langue grecque. Ses phonétismes, ses formes et ses constructions spécifiques fournissent un apport à la connaissance de l'historique de la structure propre à la langue grecque. D'autre part, son lexique varié offre les repères susceptibles d'aider à la précision des courants d'idées et des influences de nature économique et culturelle.

H. Mihăescu

GERHARD BIRKFELLNER, *Glagolitische und kyrillische Handschriften in Österreich* (Schriften der Balkankommission Linguistische Abteilung XXIII), Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1975, 540 S. + 16 Abb.

Unter den Auspizien der Österreichischen Akademie der Wissenschaften hat Dr. G. Birkfellner einen Katalog der glagolitischen und kyrillischen Handschriften (insgesamt 233) herausgebracht, die in 11 öffentlichen Bibliotheken in Österreich aufbewahrt werden.

Im *Vorwort* zu dieser Ausgabe führt Professor Josef Hamm aus : „Es ist mehr als ein halbes Jahrhundert vergangen, daß A. I. Jacimirskij in seinem *Opisanie* an erster Stelle die slawischen Handschriften der heutigen Österreichischen Nationalbibliothek beschrieb und wenigstens teilweise der wissenschaftlichen Welt zugänglich machte. Wenn ich sage teilweise, so bezieht sich das sowohl auf die Zahl der Handschriften überhaupt (...), als auch auf die Art und Methode der Beschreibung, die selbst 1921 nicht als einwandfrei zu bezeichnen gewesen wäre, schon gar nicht aber heute den Bedürfnissen und gerechten Forderung der slawischen Philologie zu entsprechen vermag" (S. 5). Im Schlußsatz des Vorwortes betont er, daß „die Ergebnisse seiner (G. Birkfellners — Anm. des Rezensenten) oft schwierigen, mühevollen und aufopfernden Arbeit (...) *ad usum studiorum slavicorum* hier veröffentlicht (werden)" (S. 7).

In der *Einleitung* erläutert der Verfasser Methode, Ausrichtung und Aufbau des Katalogs, der nach thematischen und chronologischen Gesichtspunkten konzipiert wurde. Dabei ging es ihm „bei der Neubeschreibung *aller* bisher bekannten glagolitischen und kyrillischen Handschriften und Handschriftenfragmente in österreichischen Bibliotheksbeständen" vor allem darum, „eine vollständige Handschriftendokumentation in klarer, den Empfehlungen der Textologisch-editorischen Kommission des Internationalen Slawistenkomitees entsprechenden Form zu erstellen" (S. 9). Erwähnung verdient in diesem Zusammenhang auch die Anmerkung von S. 17, darin uns mitgeteilt wird, daß der Verfasser noch „einen Supplementband zu den vorliegenden Handschriftenbeschreibungen" vorbereitet, „der allen bibliographischen Desiderata genügen soll".

Auf gedrängtem Raum wird in knappen Sätzen, unter Anwendung zahlreicher Wortkürzungen, eine umfassende wissenschaftliche Beschreibung von jeder Handschrift gegeben.

Die Angaben über Redaktion (kirchenslawisch-bulgarische, kirchenslawisch-kroatische, kirchenslawisch-russische, kirchenslawisch-serbische Redaktion), Schriftart (Unziale, Halbunziale, Kursivschrift), über den Aussagewert der Notizen, über Ausstattung (gemeint ist der Buchschmuck, die Gestaltung der Titel,die Initialen usw.), über Lagenverhältnisse und Wasserzeichen sind sehr genau und gewissenhaft wiedergegeben. Desgleichen erfahren wir das Notwendige über den Allgemeinzustand der Handschrift, über die Charakteristik des Einbandes sowie über die Herkunftsquelle und den Erwerb der Handschrift. Selbstverständlich fehlen auch die Daten nicht, darunter wertvolle Hinweise gemacht werden in bezug auf Datierung, Beschreibstoff (Pergament oder Papier), Abmessung des Buchkörpers, Blattzahl und Zeilenzahl. Den Abschluß jedes einzelnen Artikels bilden die Literaturangaben zur betreffenden Handschrift.

Auf die Einleitung folgen die Listen mit den lateinischen Entsprechungen für die Zeichen des glagolitischen und kyrillischen Alphabets, worauf dem Leser ein „Kurzgefaßter Überblick über die Entstehungsgeschichte der Wiener Sammlung glagolitischer und kyrillischer Handschriften" (S. 27—35) geboten wird. Die ersten glagolitischen und kyrillischen Handschriften der Wiener Hofbibliothek werden in einem *Catalogus librorum Sebastiani Tengnagel* (1608—1636) erwähnt. Im Jahr 1826 begutachtete Bartholomäus Kopitar (1780—1844) bloß 10 Handschriften als echt. Um den Bestand auszubauen begab er sich auf eine Reise zum Athosgebirge mit der Absicht, in den Klöstern Chilandar und Zographos Handschriften zu erwerben. In der Folgezeit bereicherte sich die Slavica-Sammlung mit Erwerbungen von Vuk Stefanović Karadžić (1787—1864). Erwähnung verdienen auch die Handschriften aus dem Nachlaß von Franz Miklosich und Timotije Jovanović wie auch eine Anzahl sonstiger Anschaffungen. Hinzu kam noch ein Bestand, dessen Provenienz unbekannt ist.

Die Handschriften werden nach Themen geordnet vorgestellt. Von den 19 glagolitischen Handschriften stellen die ersten sechs Messbücher (Missale Romanum) dar, die folgenden sieben (7—13) Breviere (Breviarum Romanum), zwei (14—15) beinhalten alt- und neutestamentliche Schriften und vier (16—19) werden als Varia gekennzeichnet. Die Literaturangaben zu den ältesten Handschriften (*Codex Marianus*, 10.Jh., und *Glagolitica Clozianus*, 11.Jh.) sind sehr reichhaltig.

Die 214 kyrillischen Handschriften sind in 26 Themengruppen zusammengefaßt. Die meisten (199) und ältesten davon sind Ritualbücher (ein Oktoechos datiert aus dem 12.Jh.). Dem 17. bis 19. Jh. entstammen geographisch-kosmographische (200—201), heilkundliche (202—204) und astrologisch-prognostische Schriften (205—206). Unter Varia (207—214) werden eine Matrikel, ein Übungsbuch und Protokolle (Beschlüsse) aufgeführt, sodann Dokumente, Korrespondenzen, Erlässe und Verordnungen in serbisch-kroatischer Sprache. Die patristischen Schriften enthalten die Werke von Gregorius I *(Dialogos)*, Johannes von Damaskos, Johannes Klimakos, Theodoros Studites, Symeon der Neue Theologe, während die historiographisch-chronographischen Schriften Werke von Joanes Zonaras, Dimitrij Tuptalo (Rostovski), die Chronik von Byzanz und den slawischen Völker zum Gegenstand haben. Es sei auch noch erwähnt, daß in Wien ein kommentierter Nomokanon aus dem 16.Jh. (er stammt aus dem Kloster Chilandar) aufbewahrt wird, dessen Kopien auch in der Gesetzgebung Südosteuropas Anwendung fanden.

Im vorliegenden Band werden auch Handschriften beschrieben, deren Herkunftsorte in der Walachei und in der Moldau liegen. Im ganzen sind es 7 kyrillische Handschriften. So steht unter II/11 das *Liturgische Tetraevangelion* in mittelbulgarischer Redaktion auf dünnem Pergament, das aus dem Jahr 1502 (7010) stammt und 258 Blätter zählt. Auf Bl.245 ist eine Notiz eingetragen, aus der hervorgeht, daß der Auftraggeber für die Handschrift Ştefan, Woiwode der Moldau, war (1457—1504), der sie dann dem Kloster Zographos auf dem Berg Athos schenkte. Dort erwarb sie der Gelehrte Kopitar im Jahr 1827 und brachte sie nach Wien. Die Handschrift weist zahlreiche Miniaturen auf und ist vergoldet. Neben der fremdsprachigen Bibliographie ist auch jene in rumänischer Sprache angeführt, darunter I. Bogdan, N. Iorga, E. Turdeanu und vor allem M. Berza (mit *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare*, Bukarest, 1958, S. 415—420 mit Lit.) genannt werden, die sich mit dieser Handschrift näher befaßt haben (S. 86—88).

Unter der Nummer II/12 wird das *Tetraevangelion des Petru Rareş* aus dem Jahr 1534 (7043) beschrieben, das der Woiwode dem Xeropotamos-Kloster auf dem Berg Athos gestiftet hat. Es ist eine Papierhandschrift in kirchenslawisch-serbischer Redaktion. Sie zählt 357 Blätter und weist Miniaturen und Ornamente auf. Als erster hat sich M. Denis im *Codices manuscripti theologici*, Wien, 1793, mit der Handschrift befaßt, während von den rumänischen Forschern I. Bogdan und E. Turdeanu in diesem Zusammenhang zu erwähnen sind (S. 89—90).

Der *Psalter des Alexandru Iliaş* wird unter II/2 — Psalterion — beschrieben. Er zählt 149 Blätter und ist aus dem Jahr 1585 datiert. Der Schreiber des Psalters ist der Advokat

Pankratius Holtzschucher, der ihn für Alexandru Iliaş verfaßte. Der Psalter war in Deutschland und in Österreich in Umlauf und wurde 1828 vom Antiquar Kupitsch erworben. Als erster hat die Handschrift S.M. Stroev im Jahr 1841 beschrieben (S. 75—76).

Unter II/13 wird das *Liturgische Tetraevangelion* des Metropoliten der Walachei Ananias (1544—1548) beschrieben. Die Handschrift wurde um die Mitte des 16. Jh. datiert und im Mittelbulgarischen redigiert. Der Metropolit Ananias hat sie für die neue Metropolie in Tîrgovişte in Auftrag gegeben. Sie hat Miniaturen und Ornamente und zählt 353 Blätter. Sie wurde 1793 von M. Denis untersucht. Von den Rumänen hat sie I. Bogdan beschrieben (S. 90—92).

Unter II/32 steht die bekannte Handschrift *Apostelgeschichte und Apostelbriefe*, in Pergament, auf 314 Blättern und in mittelbulgarischer Redaktion. Sie wurde 1610 vom Metropoliten der Moldau, Anastasie Crimca, im Dragomirna-Kloster verfaßt. Die Handschrift ist mit prachtvollen Miniaturen ausgestattet. Sie wird in den Katalogen des Jahres 1799 geführt, die von I. Bogdan, G. Enăceanu, C. C. Giurescu, E. Turdeanu untersucht wurden. Die monographische Ausgabe von 1972 wird ebenfalls erwähnt (S. 113—116).

Die Handschrift unter II/38 befaßt sich mit Johannes Klimakos (Scholastikos) — *Klimax tu paradeisu* (1787—1789) auf 220 Blättern, in kirchenslawisch-moldauischer Redaktion. Sie wurde im Neamţ-Kloster niedergeschrieben. Eine Notiz auf Seite 218b weist aus, daß sie z.Z. des Priestermönchs („Starec") Paisie geschrieben wurde, der sie aus dem Griechischen übersetzte. Erwähnt wird auch eine Skete am Fluß Vorona in der Moldau. In der Fachliteratur ist die Handschrift nicht bekannt, sie wird bloß im Katalog der Wiener Nationalbibliothek geführt, nachdem sie im April 1958 vom Antiquariat Gilhofer erworben wurde (S. 122—124).

Die Apostelgeschichten werden in der Handschrift unter II/30 aus dem 16.Jh. beschrieben. Sie zählt 283 Blätter, ist mittelbulgarisch redigiert und stammt aus der Moldau. Sie ist der Fachwelt noch nicht bekannt und wird im Linzer Archiv aufbewahrt. Sie enthält keine Notizen, und auch der Schreiber bleibt ungenannt (S. 110—111).

Unter der Nummer II/61 steht eine apokryphenartige Handschrift aus dem 18.Jh., die sich im Jahr 1911 im Besitz von N. Danciu aus Caransebeş befand. Sie wurde 1940 von der Wiener Nationalbibliothek erworben (S. 172—173).

Schließlich sei noch die Handschrift unter II/201 erwähnt, die für die rumänische Literatur von besonderer Bedeutung ist. Die Handschrift zeigt das Werk des Nicolae Milescu Spătarul. Die Kopie wurde am 31.August 1731 für den Grafen Platon Ivanovič Musin-Puškin, Gouverneur von Smolensk, angefertigt und enthält eine Beschreibung des Chinesischen Reiches und des Amur-Flusses. In einer Notiz wird vermerkt, daß sie auch der Smolensker Bischof, Gedeon Wiszniowski, durchgesehen hat. Die Handschrift befand sich im alten Bestand der Nationalbibliothek, der im Dezember 1972 aufgestellt wurde, und ist von der Fachwelt noch nicht untersucht worden. Indem wir sie hier anführen, möchten wir damit die Aufmerksamkeit rumänischer Forscher auf sie lenken.

Der Index der glagolitischen (S. 422—435) und jener der kyrillischen Handschriften (S. 436—540) schließen den Katalog. Von den 16 Abbildungen geben 4 Photokopien glagolitische Handschriften wieder, darunter den *Codex Marianus*. 12 Photokopien reproduzieren kyrillische Handschriften, davon 2 die Handschrift des Anastasie Crimca und eine, in Farbdruck, das *Tetraevangelion* des Ştefan cel Mare.

Der Verfasser macht noch darauf aufmerksam, daß die Handschrift, aufgenommen in der „Slavica-Sammlung" der Nationalbibliothek unter der Nummer 73, eigentlich eine rumänische Handschrift ist, deren Inhalt die Geschichte des Varlaam und Joasaf aus dem 19.Jh. darstellt, während der *Codex slavicus* 164 eine Sammlung rumänischer liturgischer Gesänge aus dem 19.Jh. enthält. Wir führen sie an, um sie in den Blickpunkt der rumänischen Forscher zu rücken.

Abschließend unterstreichen wir noch einmal, daß die streng wissenschaftliche Methode der Beschreibung der Handschriften zur Erstellung eines äußerst wertvollen Bandes geführt hat, der in seiner Art beispielhaft ist in der Kette zahlreicher Kataloge, die den Wissenschaftlern für die Erforschung der altslawischen Kultur zur Verfügung stehen. Die in Wien aufbewahrten Handschriften rumänischer Herkunft sind ein weiter Beweis für den Beitrag der Rumänen zum allgemeinen Kulturgut.

Paul Mihail

ATHANASIOS E. KARATHANASIS, Ἡ Φλαγγινεῖος σχολὴ τῆς Βενετίας (L'École Phlanginienne de Venise), Thessalonique, 1975

En faisant imprimer sa thèse de doctorat, Ath. E. Karathanasis, collaborateur à l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique, met à la disposition des historiens de la culture une monographie complète du Collège Phlanginien de Venise. Bien que l'historiographie grecque compte déjà une étude de caractère monographique de cette école vénitienne, due à K. D. Merdzios et parue à Athènes en 1934, le présent ouvrage a le mérite de procéder pour la première fois à une analyse approfondie des sources, d'où la série d'informations inédites qu'il produit, tirées des documents d'archives consultés par l'auteur aux Archives d'État, au Musée Carrer, à la Bibliothèque Marcienne, à l'Institut vénitien d'études byzantines et post-byzantines, à l'Université padouane.

L'auteur organise son matériel dans trois sections, inégales quant à leurs volume et teneur, précédées d'une introduction. Pour commencer, l'Introduction met en lumière les raisons qui déterminèrent la fondation à Venise d'une telle école, alors que des institutions analogues fonctionnaient déjà à l'époque dans les grandes villes d'Italie — Rome, Florence, Milan, etc. Deux des raisons données sont de loin les plus importantes, à savoir, d'une part le besoin d'assurer l'instruction adéquate des fils de la riche communauté grecque constituée à Venise, d'autre part la nécessité d'endiguer l'influence croissante des jésuites — influence qui s'exerçait aussi bien sur les Grecs d'Italie, que sur ceux restés au pays. Il convient de préciser que le Collège Phlanginien avait été envisagé comme la réplique orthodoxe du Collège grec de St. Athanase, fonctionnant à Rome sous le patronage des jésuites.

La première section de l'ouvrage traite de l'Histoire et du fonctionnement de l'école (p. 7—224). C'est là que se place l'ample biographie de l'important marchand Thomas Phlanginis, l'un des plus riches de la diaspora grecque du XVII[e] siècle ; on peut suivre les diverses démarches entreprises par lui en vue d'aboutir, en août 1665, à la fondation de l'école qui devait perpétuer son nom. L'auteur insiste sur la manière dont celle-ci était organisée, par rapport au Collège catholique de Saint Athanase à Rome et de l'établissement Kouttoumien de Padoue, les deux ouverts aux jeunes Grecs d'Italie. De même, sont traitées les relations — purement économiques — de l'École avec la Communauté grecque de Venise. Mais le grand intérêt de cette première partie du livre réside, à notre avis, dans son troisième chapitre, consacré aux biographies des dix-huit directeurs et trente-quatre inspecteurs du Collège Phlanginien. Ces biographies sont plus ou moins détaillées, selon les données dont l'auteur a pu disposer, mais dans la plupart des cas elles usent d'un matériel inédit. Également intéressante s'avère, en outre, la liste matricule des cinq cents dix-sept élèves qui ont fréquenté les cours dans l'intervalle des années 1665—1797. Comme cette liste comporte, à part les dates de l'entrée et de sortie de l'école, les nom, prénoms et lieu d'origine des collégiens, elle montre que les Grecs, bien que constituant la majorité, n'étaient pas les seuls bénéficiaires de cette institution, surtout au cours de la seconde moitié du XVIII[e] siècle ; en effet, à cette époque des Italiens et des Dalmates y firent également leurs études.

Pour ce qui est du programme de l'enseignement donné par l'École Phlanginienne, les documents sont encore muets. Toutefois, des sources indirectes indiquent comme matière d'étude la grammaire, la littérature (les textes classiques, ainsi que les néo-grecs écrits dans la langue vivante du peuple), la langue et la littérature italiennes, la philosophie, la métaphysique, la théologie, auxquelles se sont ajoutées, au XVIII[e] siècle, les mathématiques et la géographie. Enfin, pour compléter l'image de ce collège grec reconnu par l'Université de Padoue, l'auteur donne, un aperçu de l'importante bibliothèque dont son fondateur l'avait doté, enrichi, avec le temps, de divers legs et donations (mentionnons à cet égard, en ne choisissant que parmi les plus marquants, les noms de Gabriel Sevros, Gherasimos Vlachos, Nicolas Papadopol-Comnène, Meletios Typaldos).

La deuxième partie de l'ouvrage porte sur le développement de l'École Phlanginienne et son retentissement dans les milieux lettrés (p. 225—246). Cette partie revêt la forme d'un chapitre à conclusions, qui reposent, dans la plupart des cas, sur des arguments solides. Deux périodes se dessinent dans le développement de la fondation de Phlanginis : la première, qui est celle de son apogée située entre les années 1665 et 1720, correspond à la période du complet épanouissement de la communauté grecque de Venise, alors qu'à partir des années 20 du XVIII[e] siècle commence le déclin, souligné par le nombre diminuant des élèves grecs, remplacés par des Vénitiens et des Dalmates. Pour revenir à la première étape de l'épanouissement du collège, cette étape a bénéficié — suivant Ath. E. Karathanasis — de l'influence positive de quelques prélats grecs doublés de lettrés distingués, dont les métropolites de Philadelphie — Gherasimos

Vlachos et Meletios Typaldas. Un autre fait à l'avantage de l'École pendant cette étape florissante était la présence parmi ses enseignants de quelques savants professeurs et éditeurs (qui travaillaient aussi pour les fameuses imprimeries grecques de Venise, Gliki et Sarou) recrutés dans le groupe d'intellectuels grecs sortis du collège romain de St Athanase ou parmi les émigrés venus de Crète après l'an 1669, quand les Ottomans se sont emparés de l'île. Ces derniers étaient les protagonistes du renouveau néo-grec et leur contribution au prestige de l'École ne saurait être négligée.

Les échecs politiques de Venise, confirmés par la paix de Passarowitz (1718), s'accompagnant d'autres échecs d'ordre économique, ont déterminé l'essaimage des marchands grecs vers l'Europe centrale, ce qui devait entraîner des répercussions négatives pour le Collège Phlanginien. Ses matricules enregistrent la diminution du nombre des élèves grecs s'aggravant au fur et à mesure que l'on approche de 1797. Une autre cause du déclin marqué par l'École réside dans les multiples institutions du même genre fondées au XVIII[e] siècle en Grèce — Épire, Péloponnèse et Athènes. Ce qui n'empêche cependant que le Collège ait exercé son influence dans une vaste aire géographique, par l'intermédiaire de ses étudiants rentrés en fin de compte dans leurs foyers, en Crète, dans les îles ioniennes (et en tout premier lieu Corphou et Céphalonie) et celles de l'Egée (Chio, Mytilène, Siphnos, Milo), au Péloponnèse, en Épire et même à Constantinople.

La troisième et dernière section de cette monographie a été consacrée par l'auteur aux «lettrés les plus remarquables» sortis de l'École Phlanginienne. L'auteur y groupe les détails biographiques relatifs à toute une série de brillants anciens étudiants de l'établissement vénitien. Là encore, il nous faut relever l'inédit du matériel et la richesse de l'information. D'un intérêt tout particulier pour le lecteur roumain sont les renseignements complémentaires concernant un certain nombre de lettrés grecs en renom qui ont vécu et travaillé à un moment donné dans les Principautés roumaines, surtout à l'époque de Brancovan. Voici quelques noms d'étudiants et d'enseignants intéressants de ce point de vue : Georgios Maiotas, Ioannis Avramios, Ilias Miniatis, Athanasios Condoïdi, Anastasios Polycalas, Petros Depastis, Dimitrios Nottara, etc. (Dans la première section de l'ouvrage, l'auteur donne aussi une notice biographique de Panaïotis Sinopeus, ancien étudiant de l'Académie princière de Bucarest, devenu inspecteur au Collège Phlanginien en 1702—1703). Tout naturellement, la valorisation sous ce rapport des résultats obtenus par l'historiographie roumaine serait susceptible de compléter l'image de ces intellectuels grecs, destinés à éveiller l'intérêt des spécialistes roumains.

Un chapitre spécial a été réservé à l'activité littéraire des étudiants du collège, concrétisée dans quelques recueils de vers, par exemple celui intitulé Ἄνθη Εὐλαβείας (Venise, 1708) ou celui intitulé *Graecia Obsequia* (Venise 1716), dédié à Constantin Brancovan. Ces recueils sont peu connus par la littérature spécialisée et Ath. E. Karathanasis a le mérite de présenter aussi en quelques mots les auteurs qui ont fourni leur contribution à ces ouvrages.

Le livre s'achève sur un bref Épilogue (p. 308—313) qui traite des efforts fournis par l'École après 1797 afin de survivre en dépit des circonstances peu propices, dont le début est marqué par l'occupation napoléonienne de Venise. Les derniers professeurs à avoir enseigné au collège de Phlanginis sont attestés en 1905.

L'ouvrage comporte en annexe la reproduction de treize documents choisis parmi ceux utilisés pour sa rédaction.

Par la richesse du matériel inédit, autant que par la juste mise en valeur des différents aspects liés à la fondation et au fonctionnement de cet établissement vénitien, la thèse de doctorat d'Athanasios E. Karathanasis constitue un apport précieux à l'étude de l'histoire des relations culturelles sud-est européennes.

Olga Cicanci

E. M. DESPALATOVIĆ, *Ljudevit Gaj and the Illyrian Movement*, Columbia University Press, New York — London, 1975, 271 p.

Le livre de E. M. Despalatović, professeur d'histoire au Collège de Connecticut, traite d'une des plus remarquables personnalités du mouvement national croate, Ljudevit Gaj, son inspirateur et principal organisateur dans la première phase, la phase culturelle (1835—1842). Il faut d'abord remarquer que c'est la première biographie du grand leader, la première

analyse détailliée et approfondie du rôle qu'il a joué dans la renaissance nationale croate. Puisqu'il parle d'un mouvement national, l'auteur se sent obligé de préciser dès le début ce qu'il entend par nationalité (Chap. I, *Introduction*) : « Une communauté de gens qui partagent la plupart où toutes les caractéristiques suivantes : langue, coutumes, religion, mythologie, territoire, expérience historique, institutions » (p. 1) et, par conséquent, « une nation est une nationalité qui a un territoire et une organisation étatique propre » (ibidem). Quelques pages sont ensuite dédiées à la description des circonstances historiques, politiques et culturelles qui ont conduit à la renaissance nationale des Croates. On y explique également la situation particulière du Royaume de Croatie qui se considérait sujet du roi hongrois, sans être sujet du Royaume hongrois. En exposant les raisons de la *Nécessité de la Renaissance nationale croate* (chap. II), l'auteur nous présente la situation des autres pays avoisinés, celle de la Hongrie et surtout de la Slovénie et de la Serbie, où des personnalités de marque, tels V. S. Karadzić et B. Kopitar se prononçaient, en tout premier lieu, pour une réforme linguistique, pour la formation d'une langue nationale moderne, car à ce moment-là on utilisait en tant que langue littéraire le latin ou le *slaveno-srpski* (rédaction serbe du slavon).

Le troisième chapitre comprend la période de la jeunesse de L. Gaj (1809—1826), ainsi que les différents facteurs et événements qui l'ont poussé vers le mouvement national. Il emploie à cette fin des extraits des lettres de Gaj et de sa mère, auxquels il ajouta des fragments de l'*Autobiographie* que Gaj avait écrite entre 1851—1852, lorsque, discrédité par le mouvement dirigé autrefois par lui-même, il se trouvait sous la surveillance permanente de la police. Nous apprenons ainsi que les prêtres croates qui enseignaient à l'école de Krapina — ville natale de Gaj — ont éveillé dans l'âme du jeune étudiant l'amour de la Croatie et des Slaves en général, contribuant ainsi à la formation de sa conscience nationale. Le résultat de ses premières tentatives littéraires et scientifiques est l'opuscule sur les trois châteaux de Krapina, paru en 1826, où il racontait l'histoire des trois héros slaves, Čeh, Leh et Meh, qui, selon la légende, auraient fondé les trois grands empires slaves — La Bohémie, la Pologne et la Russie.

Le chapitre suivant raconte les années que le jeune Gaj passa à Vienne, où il étudia la philosophie et le droit, pensant toujours plus sérieusement à une réforme de l'orthographe. Grâce à son professeur de linguistique et de rhétorique, Albert Muchar, Gaj se forma un esprit scientifique sévère et rigoureux qu'il allait appliquer à l'étude du passé de son peuple, lorsqu'il était obligé maintes fois d'établir une distinction entre la légende et la réalité (pp. 40—41). Gaj étudia aussi l'alphabet cyrillique utilisé en Serbie et manifesta un vif intérêt pour l'histoire et la vie culturelle des autres peuples slaves du Sud. En 1827 le magyar a été introduit comme objet d'enseignement à titre obligatoire dans toutes les écoles croates, ce qui représentait un grand danger pour la conscience nationale croate. Les Croates, surtout les gens de lettres, étaient de plus en plus intéressés à la modernisation de leur langue et à la réforme de l'orthographe. Le premier projet complet de la réforme de l'orthographe fut publié en 1830, dans un opuscule intitulé : *Kratka osnova hrvatskoga slavenskoga pravopisańa*, appartenant à L. Gaj. L'intérêt manifesté pour la langue nationale croate se justifiait par le danger immédiat que constituait la magyarisation de l'enseignement et de la vie culturelle et par les tentatives faites dans le Parlement pour introduire le magyar dans l'administration à la place du latin. L'orthographe proposée par Gaj a été adoptée dans sa forme finale en 1835 par les écrivains appartenant au mouvement illyrien. Cette orthographe était en principe basée sur une conception phonémique, c'est-à-dire chaque son était noté par une seule lettre ; pour les sons qui n'existaient pas dans l'alphabet latin on utilisait des signes diacritiques empruntés au tchèque (*č, ž, š*), ou au polonais (*ć*). Il faut bien souligner que l'orthographe de Gaj est utilisée, à quelques petits changements près, de nos jours encore par les Croates et les Slovènes. L'auteur présente également la conception de Gaj du panslavisme, selon laquelle les Slaves formeraient un seul peuple et leurs langues nationales appartiendraient à une seule langue slave en tant que dialectes territoriaux.

Nous faisons ensuite connaissance avec l'activité de Gaj à Zagreb où il s'était rendu après avoir fini ses études à Vienne (chap. V, *Le cercle de Gaj*). À Zagreb, Gaj reussit à former un cercle de jeunes patriotes croates qui se proposèrent d'éveiller leur nation de l'apathie culturelle et politique. Un moment extrêmement important dans l'évolution du mouvement national croate est marqué par la parution, en 1832, de la *Dissertation* (*Disertacija iliti razgovor*), premier pamphlet politique croate, rédigé par un « vieux patriote », le comte Janko Drašković. Celui-ci y faisait appel aux représentants croates dans le Parlement pour qu'ils défendissent résolument et soutinssent les droits du peuple croate, parmi lesquels celui de la culture dans la langue nationale. À l'époque, Gaj faisait de grands efforts pour éditer un journal en croate. Il publia en 1834 un *Appel* (*Oglas*) qui définissait les buts du journal qu'il voulait éditer. L'Appel

publié en 4.000 exemplaires s'adressait à tous les Slaves du Sud les priant de soutenir *Novine Horvatzke* et son supplément littéraire, *Danica Horvatzka, Slavonzka y Dalamatinzka*. Tandis que *Novine* était présenté brièvement dans l'*Appel*, la *Danica* y était discutée amplement, puisqu'elle allait devenir le porte-parole du mouvement illyrien. Le premier numéro de *Novine* parut le 6 janvier 1835, tandis que la *Danica*, le 10 janvier de la même année.

Il faut remarquer que les historiens n'étaient pas d'accord sur la date du commencement du mouvement illyrien; mais on constate que, vers la fin de 1835, les Illyriens avaient déjà un journal avec son supplément littéraire, et l'orthographe de Gaj était utilisée depuis six mois environ; il y avait aussi un dictionnaire de la langue croate. Tout cela mène l'auteur à la conclusion qu'en 1835 le mouvement national illyrien avait déjà commencé. Le chapitre suivant retrace les efforts de Gaj en vue d'organiser une nouvelle imprimerie à Zagreb, efforts couronnés de succès en 1838, lorsque la nouvelle imprimerie commença à fonctionner, en assurant la publication régulière du journal croate. L'activité de Gaj s'élargit; il chercha l'appui de ses puissants voisins contre le danger de la magyarisation et entreprit en 1840 un voyage à Moscou où il fut accueilli très chaleureusement. C'est l'époque où Gaj a joui de la plus grande popularité, lorsqu'il s'identifiait dans la conscience de ses compatriotes avec le mouvement national croate. En même temps, il chercha à trouver de nouveaux amis parmi les Serbes, les Bosniens et les Slovènes. En 1841 Gaj contribue à l'organisation du premier parti politique croate; mais, à partir de 1842, Gaj changea d'attitude; il cessa de s'identifier avec le mouvement national croate, dont la direction passa aux autres patriotes croates. Jusqu'à sa mort, survenue en 1872, Gaj ne s'est plus manifesté comme le leader du mouvement illyrien. Il dut subir pendant les dernières années de sa vie la surveillance continuelle de la police.

Le livre de E. M. Despalatović représente une ample monographie rigoureusement scientifique et sérieusement documentée. L'auteur a utilisé une bibliographie tout à fait impressionnante, comprenant à la fois des matériaux d'archives, des études et des livres, ainsi que la correspondance de Gaj et de ses amis. L'auteur réussit à raconter la vie d'un grand homme, éminent patriote, remarquable personnalité de son temps, et à dresser en même temps un tableau vivant de la Croatie du XIX^e^ siècle, du point de vue culturel et historique. Les événements sont présentés par ordre chronologique; cela a parfois comme résultat la répétition de certaines idées et affirmations — ce qui, d'ailleurs, ne diminue ni la valeur scientifique, ni les qualités artistiques du livre. Le style de l'auteur est élégant et simple, ce qui en rend la lecture non seulement instructive, mais très agréable à la fois.

Anca Irina Ionescu

TODOR N. GANEV, *Relations scientifiques et culturelles bulgaro-roumaines, 1869—1944. Documents*. Éditions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1973, 351 p.

Entre la Roumanie et la Bulgarie, pays socialistes voisins, d'étroites relations d'amitié, de collaboration fraternelle et d'entendement mutuel, ont existé depuis des siècles. Leur passé historique, les buts communs de leur lutte pour la liberté nationale et sociale ont cimenté l'amitié entre les deux peuples créant ainsi un cadre favorable au développement des relations toujours plus étroites entre les intellectuels roumains et bulgares.

Si autrefois la coopération scientifique et culturelle entre les deux pays se réalisait par des contacts personnels entre les savants roumains et bulgares, qui découlaient de la nécessité d'élucider des problèmes communs, surtout dans le domaine des sciences sociales, après 1944, ces relations ont été organisées officiellement par la conclusion d'ententes, de traités à longs termes entre des institutions scientifiques et culturelles similaires des deux pays.

Si jusqu'à présent, la correspondance n'a été publiée qu'en partie dans les deux pays, la collection des documents, qui reflète certains aspects des relations culturelles roumano-bulgares, rassemblée par le chercheur bulgare Todor N. Ganev et publiée en 1973 à Sofia, par les Éditions de l'Académie de Sciences de Bulgarie vient mettre en valeur un riche matériel d'une importance particulière.

Pour éditer cette collection, Todor N. Ganev a étudié les fonds des archives scientifiques de l'Académie de Sciences de Bulgarie, les archives historiques de la Bibliothèque Nationale « Cyrille et Méthode » de Sofia, les archives centrales d'État, celle ministérielle et les archives municipales de Sofia. En outre, Ganev a visité la Roumanie, où il a fait des recherches dans le secteur des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie, dans les Archives d'État de Bucarest, Iassy, Cluj-Napoca et Brașov. Il a trouvé de nombreux documents dans les archives personnelles de quelques savants roumains. Le temps limité dont il a disposé n'a pas permis à

l'auteur d'étudier toute la correspondance entre les spécialistes roumains et bulgares de la période 1869—1944. Mais le nombre très grand de documents publiés, nous donne la certitude que les plus importants et significatifs y ont été inclus.

Le plus ancien document publié dans cette collection est daté du 3 décembre 1869 et c'est une lettre envoyée de Brăila par la direction de la « Société littéraire de Bulgarie » à M. Kogălniceanu, ministre de l'intérieur de la Roumanie, où l'on affirmait : « Comme vous savez, la prospérité et le bonheur d'un peuple réside dans la lumière de la culture ou plus exactement dans le développement moral et intellectuel et c'est seulement par l'instruction et la culture du cœur et de l'esprit que les peuples parviennent à se connaître, s'aimer, se respecter et s'aider ».

Suit la correspondance des dernières décennies du siècle passé entre Liubomir Miletić et Ioan Bogdan, Ivan Chichmanov et Ioan Bianu. La lettre datée du 20 octobre 1898 est particulièrement significative; le grand savant et homme politique Ivan Chichmanov, en s'adressant au professeur roumain Ioan Bianu, exprime sa profonde confiance dans l'avenir des peuples balkaniques : « Mon idéal reste toujours une entente cordiale entre les peuples balkaniques... Quelques congrès des savants balkaniques (voilà un nouveau terme), quelques expositions de tableaux communes, quelques excursions même de simples touristes intelligents, feraient plus pour nous fare connaître mutuellement que tous les actes diplomatiques... Voilà des idées sur lesquelles on pourrait échanger quelques opinions ». (Cette lettre a été, d'ailleurs, publiée par Elena Siupiur dans cette revue même—RÉSEE, t. VI, 1968, no. 2, p. 359).

La correspondance de I. Chichmanov, qui est d'ailleurs la plus richement représentée, inclue aussi les lettres adressées à l'illustre savant N. Iorga, l'un des fondateurs de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale de Bucarest. Dans la lettre du 16 décembre 1924, qui se trouve dans le fonds N. Iorga de la Bibliothèque de l'Académie, Chichmanov déclare : « Que je suis un des amis les plus sincères de la Roumanie, vous le savez... D'abord il n'y a pas de jamais dans la politique et puis nos intérêts économiques et intellectuels nous pousseront indubitablement vers une union étroite. Seulement nous autres, meneurs intellectuels des peuples, devons tout faire pour hâter cette évolution naturelle des choses. Cherchons donc ce qui nous rapproche et non ce qui nous désunit... ».

Les même sentiments d'estime réciproque et de bon voisinage se reflètent aussi dans la lettre que Spiru Haret envoie à Ivan Chichmanov en juin 1908 : « Je suis hereux de constater que les relations de bonne amitié si heureusement commencées avec votre visite entre notre corps enseignant et le vôtre, continuent et se développent. Cette année-ci plusieurs excursions ont été entreprises par nos maîtres d'école à Pleven, à Sofia et ailleurs et les maîtres d'école bulgares sont aussi venus, en assez grand nombre, visiter quelques-unes de nos villes et notre monastère d'Argeş. Des deux cotés on a fait assaut de bons procédés et de bonnes paroles... ».

C'est toujours Spiru Haret qui remarquait à propos de l'entrevue qu'il a eue avec Chichmanov en Bulgarie, que : « ...Elle contribuera aussi, j'en suis sûr, pour fortifier entre les deux peuples les relations d'estime réciproque, qui sont la meilleure garantie de leur bonnes relations internationales ».

À l'occasion de la remise d'une décoration, Vasile Mestugean, rédacteur du journal « Universul » de Bucarest et ancien délégué spécial en Bulgarie, exprime dans une lettre datée du 12/25 octobre 1904, à I. Chichmanov : « toute ma reconnaissance au peuple bulgare, qui a su m'inspirer de si belles choses. Je ne serai toujours que l'un des apôtres de la paix et de la concorde entre les Roumains et les Bulgares ».

En janvier 1907, l'avocat N. A. Ionescu, avait expliqué à Ivan Chichmanov les raisons de sa décision de publier un « Dictionnaire anthologique pour la Péninsule des Balkans », dans les termes suivants : « La Péninsule des Balkans étant l'une des parties de l'Europe les plus ignorées, malgré l'intérêt tout particulier qu'elle présente, mais aucun intellectuel ne pouvant lui consacrer une étude détaillée à cause du manque total de sources, j'ai pris la décision de publier un "Dictionnaire anthologique des contemporains de la Péninsule des Balkans et de la Russie". J'ai commencé l'ouvrage et j'espère donner le jour à un livre d'une utilité incontestable, comme l'un qui sera le reflet de l'activité et du progrès des peuples balkaniques ».

Dans cette même collection, Todor Ganev publie aussi une lettre particulièrement émouvante que I. Chichmanov envoie, le 25 mars 1908, au célèbre écrivain démocrate Zamfir Arbore, dans laquelle il fait un chaleureux appel à la consolidation continuelle des relations entre les deux pays voisins : « Tout effort vers la solidarité des peuples doit être accueilli avec satisfaction, d'autant plus les essais pour rapprocher deux nations destinées à marcher côte à côte dans l'élan de l'Humanité vers la lumière et le progrès. Profondément convaincus que le passé historique et les intérêts économiques et culturels des Roumains et des Bulgares les amèneront

à se tendre la main, je considère comme mon devoir de soutenir (l'effort) même le plus faible vers cette fraternité future ».

Des exemples qu'on peut donner sont très nombreux, ils ne sont qu'un témoignage éloquent du désir sincère exprimé par les savants roumains et bulgares pour une meilleure connaissance réciproque, pour une collaboration toujours plus étroite et pour une amitié durable.

La collection des documents dont nous nous occupons, comprend 230 lettres, télégrammes, notes, cartes postales, la grande majorité étant des manuscrits originals. Il y a aussi un petit nombre de brouillons, de lettre dactylographiées ou de cartes de visite imprimées.

Les documents sont rangés dans l'ordre alphabétique des noms des savants bulgares et les correspondants roumains de chacun d'entre eux, dans l'ordre alphabétique et chronologique.

Les lettres, dont on n'a pas pu établir exactement la date, ont été rangées à la fin de la correspondance respective. Les documents sont reproduits dans les langues originalcs, ainsi qu'en traduction bulgare, à part écrits en russe. Pour faciliter l'utilisation de cette collection, l'auteur a accompagné les documents publiés de brèves notes explicatives, une grande partie concernant la vie et l'activité des personnes citées dans les textes.

La majorité des documents sont publiés pour la première fois, à l'exception d'une série de lettres déjà publiées par Elena Siupiur en 1968 et 1970.

Le présent volume contient aussi une préface de l'auteur dans les langues bulgare et française, un index thématique (page 334), un tableau chronologique (page 335), un index des noms (page 336—341) et un index géographique (page 342—346). Il nous semble utile de faire quelques précisions relatives aux données biographiques que l'auteur n'a pas pu donner : les années de la vie de l'écrivain Emanoil Bucuţa (1887—1946), de l'historien Nicolae Bănescu (1879—1971) et du métropolite Antim Ivireanul (1660—1716).

Nous attirons l'attention sur les documents nos. 222 et 223 où il s'agit du métropolite Antim de Severin (Daniil Critopul) du XIVème siècle et non pas d'Antim Ivireanul, à ce qu'il paraît dans la note explicative.

Cette collection de documents réalisée par un distingué spécialiste dévoile un important chapitre de la riche chronique des relations culturelles entre la Roumanie et la Bulgarie.

Doina Elena Făget

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHAI BERZA (M.B.) ; ALEXANDRU DUŢU (A.D.) ; H. MIHĂESCU (H.M.) ; CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU (C.V.) ; PAUL MIHAIL (P.M.) ; ELENA SIUPIUR (E.S.) ; J. IRMSCHER — Berlin DDR (Irm.) : CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.) ; GELCU MAKSUTOVICI (G.M.) ; TUDOR TEOTEOI (T.T.)

Tous ceux qui connaissaient le grand rapport du Pr. Agostino Pertusi au III[e] Congrès international des études du Sud-Est européen (Bucarest, 1974) — *Ripercussioni della caduta di Costantinopoli : un esempio di interrelazioni culturali nel sec. XV tra il sud-est europeo, il mondo mediterraneo e quello pontico* — savaient déjà que le savant italien se trouvait engagé dans une enquête d'envergure autour de ce grand moment historique dont la bibliographie ne cesse de s'enrichir, aussi bien en ce qui regarde les publications de sources, que les études générales ou celles concernant des aspects particuliers. Nous en avons maintenant un premier résultat, dans les deux beaux volumes sortis des presses d'Arnoldo Mondadori vers la fin de l'année passée : *La caduta di Costantinopoli*, testi a cura di Agostino Pertusi. I. *Le testimonianze dei contemporanei* ; II. *L'eco nel mondo*, Fondazione Lorenzo Valla — Arnoldo Mondadori Editore, « Scrittori greci e latini », 1976, XLI — 472 + 569 p.

A un siècle de distance depuis la tentative avortée de Philipp Anton Dethier, nous avons, avec ce millier de pages de textes et de commentaires, le grand recueil de sources longuement attendu sur la chute de la Capitale byzantine et l'écho qu'elle suscita dans le monde. Sans être exhaustif, comme il ne s'est jamais voulu — l'auteur parle avec raison d'une « vasta antologia » (p. XLIX) — ce recueil a le double mérite d'être fidèle à la géographie des sources et de représenter le choix d'un historien qui connaît l'ensemble de l'information et peut, donc, établir une rigoureuse hiérarchie de valeurs. Il a aussi l'avantage d'être accompagné de très précieux compléments, sur lesquels il me faudra revenir.

D'abord, les témoins de la défense héroïque et de la catastrophe finale, qui fut tout autant un retentissant succès ottoman. Ils y sont réunis au nombre de seize, et ont comme chef de file indiscuté le Vénitien Nicolò Barbaro. Cinq autres Italiens y figurent, cette primauté italienne n'ayant rien à étonner : le podestat de Péra, Angelo Giovanni Lomellino, l'archevêque de Mytilène, Léonard, le marchand florentin Jacopo Tedaldi, Giacomo Campora, évêque de Caffa et Ubertino Pusculo, humaniste de Brescia et auteur du poème *Constantinopolis*. On doit probablement leur ajouter un septième, en la personne du « familiaris » d'Isidore de Kiev, identifié plausiblement à Francesco Griffolini d'Arezzo.

Immédiatement après viennent les Byzantins ; Isidore de Kiev, cardinal de l'Eglise romaine et légat pontifical au moment de la chute de la ville (6 lettres), le chroniqueur Sphrantzès, le mystérieux évêque Samile (ou Samuel) et son compagnon plus mystérieux encore, qui écrivaient de Valachie au bourgmestre de Sibiu, les auteurs d'une seconde relation conservée, comme la précédente, en version allemande et qui semblent être Thomas Eparchos et Josué Diplovatatzès enfin Gennade Scholarios, premier patriarche de Constantinople sous le nouveau régime ottoman. Les derniers quatre témoins sont un Serbe (Constantin d'Ostrovica), un Russe (Nestor Iskander) et deux Turcs (Aq Šems ed-Din et Tursun Beg, avec des ajouts, dans les notes au texte du dernier, tirés de la chronique d'Ibn Kemâl et ayant probablement à leur base une information de transmission orale).

Le second volume groupe dans ses deux parties — deuxième et troisième du recueil — d'abord « Gli echi in Occidente e in Oriente » et ensuite « I Lamenti », en tout une quarantaine de pièces. En premier lieu, il s'agit d'écrits qui ont contribué, à côté de ceux provenant de témoins oculaires, à la diffusion dans toutes les directions de la nouvelle, processus analysé magistralement par le Pr. Pertusi dans son rapport mentionné et repris dans l'introduction au présent recueil. La plus ancienne en date de ces retransmissions de l'information est la

lettre de Paolo Dotti, envoyée de Candie le 11 juin. Suivent, dans l'ordre des dates, les lettres du Sénat de Venise au Pape Nicolas V et à l'ambassadeur vénitien auprès d'Alphonse V d'Aragon, du 30 juin (le lendemain de l'arrivée de la nouvelle à Venise), accompagnées de deux autres, du 5 juillet, adressées à Jacopo Loredan et à Bartolomeo Marcello. Du 5 juillet est aussi la lettre de fra Girolamo da Firenze, vicaire des Frères Mineurs de Candie. Des trois lettres d'Enea Silvio Piccolomini qui figurent dans le recueil, deux sont du même mois de juillet (à Nicolas V et à Nicolas de Cusa), la troisième (à Leonardo Benvoglienti) étant du 25 septembre. De septembre datent encore la relation sur la chute de Constantinople de H. von Sömmern et la lettre adressée de Chios au doge de Gênes par Franco Giustiniani. De novembre est la lettre envoyée de Venise à Sienne par L. Benvoglienti et de la seconde moitié de l'année 1453 celle du clergé de Gallipoli à l'archonte Isidore. De janvier 1454 est, enfin, l'*Oratio* à Alphonse V de l'expert en choses turques, Nicolas Sagoundinos. Apparenté à cette dernière est le *Strategicon adversum Turcos* de Lampo Birago, écrit entre septembre 1453 et mars 1455. A moins de deux mois de distance de l'événement, Georges de Trébizonde adressait à Mehmed II son petit traité « Sur la vérité de la foi chrétienne », plaidoyer pour l'union religieuse qui devait assurer au sultan victorieux l'empire universel. Du testament de Nicolas V, est donnée la partie qui concerne l'attitude du pape à l'égard de la défense de Constantinople; du *Slovo izbranno na latynju* (1461—1462) fut choisi le passage concernant le cardinal Isidore. Des extraits copieux sont faits des chroniqueurs byzantins contemporains, largement informés, mais qui pourtant ne furent probablement pas des témoins oculaires : Doukas, Chalkokondylès et Critobule d'Imbros. Quant aux emprunts à l'historiographie ottomane, il s'agit d'œuvres rédigées beaucoup plus tard, sous les successeurs du Conquérant (Qyvâmî, Nešri, Ga'fer Čelebi, Sa'd ed-Dîn).

La troisième et dernière partie — les *Lamenti* —, très importante pour les réactions suscitées par la prise de la capitale byzantine, a un large caractère international et comprend des morceaux signés (G. Dufay, J. Molinet, M. Beheim, Doukas, Andronic Calliste, l'Arménien Abraham d'Ankara) et d'autres anonymes (anonymes vénitien, alsacien, russe et trois complaintes en grec vulgaire), ausquels s'ajoutent six chansons populaires grecques, dont trois provenant de la région du Pont.

Les textes latins et grecs, qui constituent la majorité, sont publiés en original et en traduction italienne de l'éditeur (pour la complainte de Doukas, on s'est adressé à la vieille traduction en dialecte vénitien datant de la fin du XV^{e} s.; la version italienne des *lamenti* grecs appartient à Massimo Peri). Les textes italiens de l'époque sont reproduits dans la langue de l'original. Quant aux pièces rédigées ou transmises en d'autres langues, on s'est contenté d'en donner des traductions en italien, dues à l'éditeur ou à d'autres spécialistes (A. Danti : Constantin d'Ostrovica; Emmanuela Folco : Nestor Iskander; Gabriella Uluhogian : Abraham d'Ankara; Barbara Stein Molinelli, seule ou avec A. Pertusi, les pièces en allemand; pour les auteurs turcs, les traductions de Tursun Beg, d'Ibn Kemal, de Nešri et de Ga'fer Čelebi sont de Mario Grignaschi; les trois autres brefs textes sont retraduits).

L'inédit ne manque pas dans le recueil : deux lettres d'Isidore de Kiev, les lettres du Sénat de Venise (publiées en régestes par Iorga et Fr. Thiriet et l'une d'entre elles dans une vieille traduction française), celle de fra Girolamo da Firenze (extrait chez Iorga), le rapport de Leonardo Benvoglienti à la Seigneurie de Sienne. Les textes publiés en original font souvent l'objet d'une édition améliorée par rapport aux éditions antérieures ou d'une édition critique, tout ce travail philologique représentant à lui seul une importante contribution.

Etant donné le caractère anthologique du recueil et le but poursuivi par l'auteur, on s'explique qu'il ait renoncé parfois à donner l'édition intégrale des textes retenus.

Chaque texte est précédé d'une notice sur l'auteur et les circonstances de sa rédaction, avec mention des manuscrits, des éditions et de la bibliographie le concernant et accompagné d'un commentaire qui souvent prend une très grande ampleur.

Deux instruments de travail extrêmement précieux, qui laissent facilement voir l'étendue des recherches entreprises par Agostino Pertusi pour établir ses choix et nourrir ses commentaires, viennent s'ajouter au recueil : 1) une chronologie (I, LIX—XCI) très détaillée des événements liés à la chute de Constantinople, pour les années 1448—1453 et qui, surtout pour le mois de mai 1453, permet de suivre jour par jour le déroulement des actions dans les deux camps; 2) un « Elenco dei documenti e dei testi esclusi dalla presente antologia » (II, 497—512), avec des indications sur un nombre de 165 pièces, qui vont de la correspondance de toute sorte jusqu'aux œuvres des historiens et aux morceaux littéraires, et dont la provenance est tout aussi variée. Un copieux index des noms de personnes, des noms ethniques et des noms de lieux (séparément pour les noms en grec) clôt le second et dernier volume (pp. 515—566).

Maintenant, tout ce patient travail d'analyse et de nouvel éclairage des sources une fois fait, est-ce que le Pr. Pertusi se contentera-t-il de suivre les recherches des autres, qu'il vient

ainsi de faciliter de manière notable? Ou bien se laissera-t-il tenté par cette vaste information qu'il connaît aujourd'hui mieux que personne, pour nous donner, en suivant les propres lignes de son rapport de 1974 et de son introduction au présent recueil, l'ample ouvrage qui reconstitue « le climat psychologique, et le cadre humain, formé autour d'un événement d'une portée aussi universelle »?

M.B.

Tous les folkloristes et ethnographes connaissent la masse d'information recueillie par N. Densușianu vers la fin du siècle dernier à la suite de ses enquêtes par questionnaire (1893—1894; 1895—1896), mais il y en a très peu qui en aient recouru dans leurs recherches. Cette situation ne s'explique pas seulement par le discrédit tombé depuis lors sur la méthode des questionnaires ou l'emploi abusif fait par l'enquêteur dans son grand ouvrage sur la Dacie préhistorique (1913); c'est la masse même de papier à affronter — plus de 15.000 pages de réponses! — qui a dû rebuter le chercheur. Adrian Fochi, dont la patience égale la compétence, vient de leur alléger sensiblement la tâche. Dans son dernier livre, « Coutumes et superstitions populaires à la fin du XIX[e] siècle. Les réponses aux questionnaires de Nicolae Densușianu » (*Datini și eresuri populare de la sfîrșitul secolului al XIX-lea. Răspunsurile la chestionarele lui Nicolae Densușianu*, București, Editura Minerva, coll. « Universitas », 1976 LX — 392 p.; résumé fr., pp. 377—380), il donne l'essence de cette énorme documentation, analysée sous les rubriques de 127 thèmes — coutumes, croyances, personnages mythologiques — qui sont classés par ordre alphabétique, tandis qu'un index thématique permet de suivre la même notion à travers les différentes rubriques où elle se trouve impliquée.

Pour chaque thème, A. Fochi a soin de noter tout ce que le matériau dépouillé offre de significatif : aire d'expansion du phénomène analysé, caractères généraux, particularités locales ou régionales, stades de l'évolution d'une pratique ou d'une croyance. Le contenu est donné le plus souvent dans les termes mêmes du texte de base et les renvois aux pages du manuscrit permettent au lecteur de s'adresser facilement à ce dernier ou de retrouver dans le tableau dressé par l'auteur dans son introduction les données nécessaires concernant le lieu, la date ou la personne qui a rédigé la réponse au questionnaire.

Certains thèmes bénéficient d'une information extrêmement riche et circonstanciée. Ainsi, les mentions sur la danse rituelle des « călușari » ne couvrent pas moins de 16 pages, celles concernant le ciel et la terre s'étendent sur 19 pages, celles relatives à Saint Georges, sur 24 pages. Quant à la variété des aspects envisagés, voilà, par exemple, les chapitres sous lesquels l'information est enregistrée dans le cas des « iele » (méchantes fées) : 1. synonimes; 2. ce qu'elles sont; 3. leur nombre; 4. leur noms; 5. leur résidence; 6. attributs d'ordre général; 7. conséquences pour les hommes; 8. mesures préventives à leur égard; 9. moyens de guérison; 10. attributs secondaires; 11. confusions; tradition artistique; 12. expressions idiomatiques; 13. jour qui leur est consacré.

Le but poursuivi par N. Densușianu dans son entreprise était illusoire, car il ne songeait à rien moins que d'y trouver les moyens de reconstituer la plus ancienne histoire de son pays et le monde spirituel des ancêtres lointains, mais ses questionnaires ont été très sérieusement dressés et ses correspondants — pour la plupart des instituteurs et, à côté de ceux-ci, des prêtres et un certain nombre d'officiers; dans l'ensemble, une dizaine de folkloristes, connus par leur activité — se sont acquittés généralement d'une manière très convenable de leur tâche, ce qui assure la valeur scientifique de l'enquête.

Les questionnaires de N. Densușianu ont reçu des réponses de plus de 900 localités, dont environ un tiers avaient répondu aussi, quelques années auparavant, au questionnaire linguistique de B. P. Hasdeu, dont l'importante partie intéressant le folklore a déjà été mise en valeur (dans le tableau mentionné, A. Fochi note les localités communes aux questionnaires Hasdeu et Densușianu). Ensemble, les localités qui fournirent les réponses aux enquêtes Hasdeu et Densușianu dépassent le nombre de 1300, ce qui rapporté à l'ensemble du pays constitue une remarquable base d'information. Car les réponses aux questionnaires lancés à peu de distance par les deux savants ont justement l'avantage de se compléter.

Malgré les reproches que des matériaux de cette nature sont toujours susceptibles d'encourir, Adrian Fochi a sans doute raison de considérer le fonds de manuscrits Densușianu « d'une valeur incalculable » pour les recherches de folklore et d'ethnographie et de voir en lui « la plus importante source d'information et de documentation » conservée dans les archives de Roumanie.

Son mérite est d'autant plus grand de l'avoir rendue facilement accessible aux chercheurs par un travail qui a su allier l'ampleur de l'effort nécessaire pour dominer cette masse documentaire à la capacité d'analyse critique des précieuses données qu'elle renferme.

M.B.

La guerre d'indépendance a eu un écho considérable dans la conscience collective et de nombreux témoignages figuratifs, écrits et oraux favorisent la saisie des attitudes sociales ou individuelles significatives. Grâce à la richesse des sources, l'historien peut reconstituer la mentalité prédominante au sommet de la hiérarchie militaire, dans les milieux politiques, aussi bien que dans les villages; quelques traits s'avèrent être communs et ils offrent des points de départ aux incursions qui voudraient rendre compte de la mentalité roumaine, dans son ensemble.

En ce qui concerne les décisions prises par le commandement roumain, on peut faire appel aujourd'hui à l'édition du général-major dr Constantin Olteanu, enrichie d'une introduction et de notes très utiles, des mémoires du ministre roumain de la guerre et commandant de l'armée qui opérait en Bulgarie : General ALEXANDRU CERNAT, *Memorii. Campania 1877—1878*, Bucarest, Editura Militară, 1976, XLI + 42 p. Ecrites sur un cahier, les notes du général Cernat rendent un succint film des événements à partir du moment où les troupes roumaines ont franchi le Danube, le 20 août, et jusqu'à la capitulation du comandant des forces ottomanes de Plevna, Osman Pacha, qui s'est rendu prisonnier aux forces roumaines, « sans conditions, avec sept pachas, 40—45 mille soldats, tous les bagages, tous les canons, au nombre de 51. Vers une heure, tout était terminé; ...A trois heures nous sommes partis à cheval et à quatre je suis entré dans Plevna qui se trouvait toute entière entre les mains des troupes roumaines". Il est intéressant de refaire, à partir de ces notes, les phases de la lutte, aussi bien que les rapports entre les alliés, les Roumains et les Russes. La dignité du général roumain retient l'attention du lecteur et, en dépit de sa modestie, l'un des fragments les plus dramatiques est celui où il dialogue avec l'empereur russe, en plaidant la cause de la continuation des combats, après l'échec du 30 août; quoique les Roumains eussent perdu 4000 mille hommes, Cernat s'est declaré contre l'abandon des positions et a réussi de convaincre le commandement russe. Or, le général roumain assumait ses risques puisque, « d'après la Constitution, en Roumanie, les généraux devaient rendre compte des pertes subies, sans résultat, devant les Chambres »; mais il connaissait bien la valeur de ses soldats.

Cette valeur est mise en lumière par les lettres envoyées par le fils du grand homme politique et écrivain C. A. Rosetti à sa famille : VINTILĂ C. A. ROSETTI, *Scrisori de pe frontul războiului din "77*, « Manuscriptum », Bucarest, VII (1976), nº 2—4, VIII (1977), nº 1, lettres commentées par Nicolae Liu. L'éditeur a eu l'heureuse idée de publier au même endroit les lettres des deux autres frères de Vintilă, aussi bien que les réponses de la mère, Maria Rosetti, qui dirigeait l'hôpital « Ospiciul Independenţii ». Vintilă parle de son désir ardent de prendre part aux luttes, pendant que la voix de la mère couvre, parfois, le bruit des canons, avec ses propositions simples, rédigées en français: "Tu est parti — mon vaillant enfant. Je ne veux pas donc te décourager par ma douleur. Tu la connais — c'est plus qu'il faut. Reviens moi — fort et beau. Reviens, mon fils adoré, et ma joie sera plus grande que ma douleur d'aujourd'hui peut être ». De toute évidence, Maria Rosetti, qui voyait chaque jour combien la lutte était cruelle, nous restitue l'héroïsme des femmes qui ont pris part, d'une façon ou d'une autre, à la guerre. Quant à Vintilă, il résiste aux assauts de la fièvre, justement pour ne pas manquer le grand combat; pour lui, la guerre promet une refonte des relations sociales, et, solidaire avec les paysans qui luttent dans les mêmes tranchées, il formule son espoir de voir un gouvernement plus ouvert aux idées socialistes, après la conquête de l'indépendance de l'État. Très émouvante est la description qu'il fait de Verbica en feu; sur la même page, son frère Horia relate : « Nous sommes à 5 kilomètres de Plevne. Depuis hier à 5 heures du matin et jusqu'à 6 heures du soir, le canon n'a cessé de nous briser littéralement les oreilles. En ce moment l'infantérie s'entend aussi ». En français ou en roumain, ces lettres nous restituent l'enthousiasme et les douleurs, les espoirs des jeunes et le courage inouï des soldats paysans.

Pour l'attitude des habitants des villages, on peut recourir maintenant au texte écrit par Ştefan Cotigescu, à l'initiative du prêtre Enake Ioan Stoica de Siliştea Crucii du département de Dolj : NESTOR VORNICESCU, *O cronică a războiului pentru independenţă*, Bucarest, 1976, 48 p. avec illustrations. L'auteur évoque les incursions des troupes irrégulières ottomanes qui dévastaient les villages roumaines, avant le déclenchement de la guerre, la décision des hommes de mettre fin aux ingérences étrangères et l'héroïsme des combattants roumains.

Sauf ces aspects, la chronique n'enregistre que les grands événements; mais l'aspect le plus significatif est que le texte a été écrit sur les pages d'un Evangéliaire, dans un livre où on ne notait d'habitude que les faits extraordinaires. Pour que les gens du village n'oublient jamais ce qui s'est passé dans les mois de combat décisif, Ştefan Cotigescu a rédigé cette chronique dans laquelle il n'oublie pas de rapeller que tel village de Bulgarie a été libéré maintenant pour la deuxième fois, puisque Michel le Brave l'avait délivré de l'occupation étrangère deux siècles plus tôt.

D'autres textes parlent, à leur tour, de cette participation unanime à la guerre pour l'indépendance et ils reproduisent les voix de l'intérieur avec lesquelles les observateurs venus de tous les coins du monde sont très souvent d'accord.

A.D.

VIRGIL CÂNDEA, *An Outline of Romanian History*. Bucharest, Editura Meridiane, 1977, 99 p.

Publiée en plusieures langues étrangères, cette esquisse substantielle a été écrite pour le lecteur qui désire avoir une vue d'ensemble sur le devenir historique du peuple roumain. Il ne s'agit donc pas d'une traduction d'un texte rédigé pour un public indéfini, et de ce point de vue l'acquis est évident. Ensuite, l'auteur s'est toujours préoccupé de la place de la civilisation roumaine dans le contexte européen, en partant de ses relations avec les peuples du Sud-Est; il ne s'agit pas de quelques références faites à des événements ou à des mouvements similaires, mais d'une vue générale qui distingue les orientations particulières des lignes de force qui traversent les aires géographiques.

En partant des premières considérations sur les débuts de la civilisation roumaine, dominées par l'image du penseur de Hamangia, le lecteur trouvera dans cette centaine de pages une succession d'étapes qui marquent une évolution, en raccourci, et des réflexions stimulantes sur la contribution des peuples, petits ou moyens, à la résolution des grands problèmes. Dans ce sens, l'auteur parle de « Byzance après Byzance », des pays roumains au début de la « Question Orientale », de la participation roumaine à la première guerre mondiale et de la politique étrangère de la Roumanie entre les deux guerres, de l'insurrection nationale armée anti-fasciste et anti-impérialiste, des efforts d'une société socialiste qui proclame les principes de la souveraineté, de l'indépendance, de la colaboration avec tous les Etats du monde et de la paix.

Une illustration de choix complète l'exposé érudit et pertinent de Virgil Cândea. Dommage qu'il n'ait pas ajouté une brève bibliographie des ouvrages qui auraient permis au lecteur étranger d'approfondir certains aspects. Un livre qu'on peut lire d'une traite.

A.D.

KATERINA KININI, *Le Discours à Nicoclès par Misiodax*, «Ἑλληνικά», Thessaloniki, 1976, 1, p. 61–115.

Pour mieux préciser la place que la traduction de l'œuvre d'Isocrate occupe dans l'activité de Misiodax, aussi bien que dans les lettres néo-grecques du XVIII^{e} siècle, l'auteur esquisse, au début, la biographie du distingué professeur. Il faut corriger l'indication concernant le lieu de naissance de Misiodax, puisque Cernavodă se trouve en Roumanie (c'est un motif, d'ailleurs, pour lequel le lettré a été considéré d'origine roumaine par plusieurs historiens); relativement à l'œuvre de Muratori on ne peut passer sous silence les remarquables analyses dues à Eugenio Garin ou à Franco Venturi. Mais K. Kinini a raison quand elle parle du « tempérament angoissé » du lettré, en adoptant le point de vue d'Alkis Anghelou, et en rejetant les commentaires d'Ariadna Camariano-Cioran qui avait pris les affirmations faites dans « l'Apologie » à la lettre. La seconde partie de l'article, une analyse philologique très poussée, est suggestive et explique l'adaptation de l'œuvre antique par ce professeur éclairé : d'un côté, Misiodax « modernise » un livre de sagesse consacré, de l'autre, il définit l'attitude à adopter face à l'héritage classique. Plus curieuse, la traduction en français du texte antique est mise sous un nouveau jour lorsque K. Kinini constate : « si nous tenons compte de l'importance acquise par le français dans les Principautés Danubiennes et surtout chez les Phanariotes, on peut admettre que Misiodax a voulu, sans doute, se conformer à l'usage de son époque. Puisque l'adaptation d'Isocrate par Misiodax était très probablement destinée à l'usage scolaire, le fait qu'elle fût accompagnée d'une traduction en français, conférait à l'adaptation une sorte de „présentation" à un plus vaste auditoire ».

A.D.

MACARIE IEROMONAHUL, *Opere. I Theoritticon*. Ediţie îngrijită, cu un studiu introductiv şi transliterare de Titus Moisescu. Bucarest, Editura Academiei R.S.R., 1976, 91 + 31 p. + 6 planches.

Si les premières œuvres musicales se sont conservées en manuscrit, comme, par exemple, les codex de Putna du XV^e—XVI^e siècles, le premier livre imprimé de musique rituelle, chant byzantin d'expression roumaine, a été publié en 1823 par Macaire, qui fit paraître ensuite les autres livres fondamentaux. Cette édition somptueuse, qui met en lumière les talents des rédacteurs des Editions de l'Académie, comprend une substantielle introduction signée par le musicologue Titus Moisescu, une translitération du texte cyrillique paru à Vienne, une réproduction de ce livre même, avec six planches qui fascinent le laïque avec les concordances des tons « vieux » et des tons « nouveaux », et plusieures illustrations. Un livre qu'il faut consulter pour mieux comprendre la musique qu'on écoutait ici à l'époque où Bach ou Haydn composaient leurs oratorios, l'ampleur des transformations opérées dans tous les domaines, à l'époque des Lumières, et un aspect moins connu de la culture roumaine.

A.D.

AL. GRAUR, « *Capcanele* » *limbii române* (Les « attrapes » de la langue roumaine). Bucureşti, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1976. 104 p.

Un petit livre très utile, permettant d'éviter les fautes du parler en roumain. Il s'agit surtout des fautes liées à l'utilisation des néologismes et dues à la connaissance par trop superficielle d'une langue étrangère, à l'adaptation hâtive d'un mot par un simple changement d'accent ou de son, à l'influence de l'étymologie populaire, à l'incompréhension d'un texte. À ceci s'ajoutent aussi les fautes qui se glissent dans les formulations prétentieuses ou nées d'une prononciation incorrecte, sans oublier en outre la redondance, les pléonasmes et toute la série d'erreurs possibles. Le besoin de s'assimiler rapidement les progrès techniques et culturels — besoins découlant des lois du synchronisme — oblige chaque langue, quelque soit son importance, d'emprunter un nombre considérable de termes étrangers, voire d'expressions consacrées. Une fois entrés dans une langue, ces mots étrangers s'imposent et circulent, parfois dans des formes ou tout au moins avec un accent erronés. Combattre les fautes de cette sorte c'est fournir une contribution essentielle à la grande œuvre du « développement de la langue nationale »; c'est l'aiguiller dans les voies les plus adéquates, les plus en rapport avec son esprit et ses tendances.

Pendant bon nombre d'années, l'auteur a réuni quantité de faits illustrant la langue parlée ou écrite. Son commentaire explique la mécanique des changements, la psychologie de ceux qui usent d'un certain langage, leur degré culturel, les interférences qui ont lieu dans le cadre des influences diverses ou — et surtout — la portée du fonds linguistique, dont le rôle s'avère décisif dans la plupart des cas.

C'est ce qui rend le présent ouvrage un livre à consulter avec profit non seulement pour les écoliers, les étudiants et les enseignants, mais aussi pour les écrivains en général, comme pour toute personne désirant parvenir à une meilleure connaissance du roumain. Disons encore que ce petit livre est un véritable modèle à suivre pour la rédaction des guides analogues dans les autres langues sud-est ecropéennes.

H.M.

P. HR. ILIEVSKI, *Der Anteil des Griechischen und des Lateinischen an der Entwicklung der grammatischen Struktur der slawischen Balkansprachen*. « Zeitschrift für Slawistik » XXI, 1976, p. 129—135

Cette brève synthèse reprend d'un nouveau point de vue quelques faits linguistiques convergents, notamment de l'albanais, du bulgare et du roumain, tels — par exemple — le caractère analytique, la genèse de l'article enclitique, le double objet, la comparaison périphrastique de l'adjectif et de l'adverbe, le passé composé, le futur, etc. L'exposé en est très clair et

l'argument n'hésite pas de recourir parfois à des domaines extra-linguistiques, afin de mieux souligner l'apport des deux grandes langues culturelles à la naissance des traits communs manifestés par les langnes du sud-est de l'Europe.

Les conclusions de l'auteur nous semblent dignes d'être retenues : « Unter den verschiedenen Faktoren, die in den vielschichtligen Prozess der sprachlichen Wechselwirkung auf dem Balkan wirkten, war der griechische und lateinische Einfluss besonders bedeutend » (p. 129). Ou, encore : « In der Tat ist der Anteil des Balkanlateins an der Entstehung der grammatischen Struktur der modernen Balkansprachen beträchtlich » (p. 134).

Indirectement, cette étude est une invite à l'investigation des réalités linguistiques afin de s'élever au-dessus du patriotisme local et obtenir une vue d'ensemble. Complexe et prolongé, ce processus historique ne se laisse point parfaitement saisir que dans la mesure où l'on tient compte de tous ses éléments composants, ce qui implique nécessairement la coopération et la connaissance mutuelle.

H.M.

CRONICA DI MONEMVASIA. Introduzione, testo critico, traduzione et note a cura di Ivan Dujčev. Palermo 1976. XLVII, 36 p. (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici. Testi e Monumenti pubblicati da Bruno Lavagnini. Testi, 12)

Cette chronique, source de tant de disputes, qui comporte plusieurs données sur la fondation de la cité de Monemvasia et l'arrivée des Avares ou des Slaves au Péloponnèse, a dû être rédigée vraisemblablement soit à la fin du X^{e}, soit au commencement du XI^{e} siècle. Sa première partie s'inspirant des écrivains antérieurs—tels Menandros, Euagrios, Theophylacte Simocatta et Theophanes — est plutôt dénuée d'intérêt. Mais en revanche, la deuxième partie offre quelques informations originales, surtout en ce qui concerne l'infiltration des Avares ou des Slaves dans la région du Péloponnèse, dont ils se seraient même rendus maîtres pour plus de deux cents ans. La chronique a été conservée par les codex Iviron 329 (Athous 4449), Koutloumus 220 (Athous 3293), Taurinensis Reg. CCCXXXVI (de nos jours perdu) et Collegio greco 12 (incomplet). Il convient de leur ajouter la prétendue scholie de l'archevêque Aréthas de Césarée (850—932), conservée aux Archives d'Etat de Moscou.

L'éditeur a pris pour texte de base le manuscrit d'Ivirom, en mentionnant au sous-sol les différences et les passages surajoutés des autres manuscrits. Si l'appareil critique d'ordre philologique est réduit au minimum, par contre les références historiques sont particulièrement poussées. Pour commencer, l'introduction discute amplement les problèmes de fonds et en tout premier lieu les controverses entre les partisans de son authenticité et ceux qui la contestent. Les premiers sont généralement des Slaves, alors que les Grecs se refusent, à l'ordinaire, de considérer authentique cette chronique, qu'ils traitent de compilation tardive et dépourvue de toute valeur documentaire. Cependant, des spécialistes bien informés, dans le genre de P. Charanis, P. Lemerle et Gy. Moravcsik, ne lui dénient point son authenticité, tout en gardant certaines réserves et en interprétant les renseignements fournis par elle de manière plus nuancée et sans parti pris. La raison de la controverse est de nature politique : le rôle des Slaves est exalté au maximum par l'un des camps (qui compte entre autres le rénommé J. Ph. Fallmerayer), tandis que ce même rôle est minimisé par le camp adverse. Une interprétation plus nuancée, à laquelle nous souscrivons nous aussi, est celle affirmant que vu le petit nombre des conquérants temporaires du Péloponnèse, ces derniers ne furent pas à même d'exterminer la population locale, laborieuse; ils n'avaient nul intérêt à le faire. Seuls les riches se sont empressés de chercher asile ailleurs, la population laborieuse de la région étant restée sur place, elle devait bientôt assimiler de manière pacifique les conquérants. Un phénomène analogue a eu lieu aux VI^{e}—IX^{e} siècles partout en Europe. Le faible de cette chronique réside dans son caractère fragmentaire et compilateur. Elle parle dans sa première partie d'Avares et dans sa seconde partie de Slaves, ce qui fait que Gy. Moravcsik les considère tous Avares, cependant qu'Ivan Dujčev estime qu'il s'agit de Slaves. Cette circonstance, à laquelle s'ajoutent quelques autres traits négatifs, mis en lumière par les contestataires de son authenticité, augmente l'incertitude.

Toutefois, le mérite de la présente édition est que son auteur a fourni aux spécialistes un matériel documentaire complet, leur permettant de la sorte de se rendre compte par eux-

mêmes de l'ensemble. L'information suivant laquelle une partie de la population grecque passa en Italie, pour rentrer après un certain temps dans ses foyers se rapporte aussi à l'histoire de la Sicile. C'est ce qui justifie la parution de la chronique dans la monumentale collection de textes réalisée par l'Institut d'études byzantines et néo-helléniques de Palerme.

H.M.

Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV Josephi Valentini labore reperta et transcripta ac typis mandata. Pars tertia saeculi XV Scanderbegianam periodum complectens, tomus XXI et XXII. Trofenik, München, 1975, VIII, 323 + VIII, 361 p.

Cette importante collection augmente périodiquement. Les deux volumes en question comportent : vol. XXI — les documents des années 1451—1452 et vol. XXII — les années 1453—1454, couvrant, par conséquent la première partie du règne de Georges Castriotis Scanderbeg. Pour l'édition de ces volumes, on a suivi les mêmes principes que pour ceux déjà parus, les documents s'accompagnant d'index aussi détaillés que variés. Inutile de souliger encore une fois la portée de ces documents pour l'histoire de l'Albanie et de ses rapports extérieurs : avec Venise, avec ses voisins Slaves et Grecs, du continent, avec l'Empire byzantin et avec les Turcs en plein expansion. S'ils font, en tout premier lieu, jour sur les intérêts politiques et marchands de Venise, les renseignements de cette nature se combinent parfois avec des événements éloquents intervenus dans l'histoire des petites gens d'origine albanaise vivant dans un vaste espace, entre Venise et le Bosphore — soldats, marchands, marins ou agents de liaison.

Le document 5741 du 6 septembre 1451 donne à Scanderbeg l'épithète de *Magnificus*, généralement attribué aux souverains indépendants. Quant aux noms des localités albanaises qui reviennent le plus fréquemment dans les documents de l'époque, la première place est tenue par les ports de l'Adriatique et les villes du proche voisinage de la mer, nouveau témoignage de ce que l'influence vénitienne ne pouvait s'infiltrer loin dans les terres du continent. Leurs noms, latins, albanais, italiens ou slaves, sont : ALEXIUM, Lesh, Alessio ; ANTIBARUM, Tivari, Antivari ; CATARUM, Kotorri, Kotor, Cattaro ; DRIVASTUM, Drishti, Ardivastro ; DYRRHACHIUM, Durrës, Durazzo, Drać ; SCODRA, Shkodra, Scutari ; VALONA, Vlora. Les documents 5871 du 27 juillet 1452 et 5967 du 24 avril 1453 mentionnent les Maurovlaques (Maurovalachi, Morlachi), une population d'origine roumaine vivant aux abords de la baie de Kotor (Cattaro). En général, c'étaient les ports d'ALESSIUM (Lesh) et de DYRRHACHIUM (Durrës) qui assuraient les liens avec Scanderbeg, liens qui se traduisaient par certaines taxes que le prince percevait. C'est ce qu'indique le document 5964 du 21 avril 1453, où il est dit que *provisor noster non potest solvere Scanderbego et supplere ad alias expensas occurentes*. Mais d'une portée exceptionnelle se révèle le document 6123 du 6 février 1454, par lequel le Sénat vénitien conseillait à tous ses représentants de donner leur entier concours à Scanderbeg, menacé alors par une puissante armée turque. Afin de faire face à la terrible poussée turque, Scanderbeg devait recourir en plus de ses propres forces, à l'appui des autres chefs albanais et à l'aide de Venise : *et coadunatis apud se omnibus viribus nostris, suis, et aliorum dominorum Albaniae, (ut) possit auctore deo resistere impetui dicti Teucri et future eius furie*. Le document 6173 du 5 avril 1454 demandait aux représentants de la République en résidence à CATARUM (Kotor) de se rendre à la rescousse de Scanderbeg et de la cité de DYRRHACHIUM (Durrës) : *Si Teucri se extenderent per Albaniam, debeat ire per Rippariam Albanie, attendendo ad bonam conservationem illarum terrarum, sicut melius facere poterit*. Cette exhortation était répétée par le document 6182 du 26 avril 1454, sous la forme d'une invite à coopérer avec Scanderbeg : *Ad literas autem Scanderbegi respondeatur in illa humane et amicabili forma, que videbitur dominio, acceptando oblationem suam et scribatur omnibus rectoribus Albanie, quod cum ipso Scanderbego amicabiliter vivere et vicinare debeant*. Donc, de même que le prince de Moldavie Etienne le Grand (1457—1504), Scanderbeg était considéré un « athlète du Christ » et l'espoir des peuples chrétiens.

H.M.

L'étude de Zeqir Sadiku « Sur l'opposition du passé indéfini aoriste en albanais » (rédigée en albanais avec un résumé français dans « Gjurmime albanologjike, Seria e shkencave filologjike », V (1975), p. 51—59, l'Institut albanologique de Priština, 1976 — mentionnée ci-après sous la

forme albanilogjike, 1975) propose une analyse plus approfondie qu'on ne le fait généralement de l'opposition sémantique propre au système des temps de la langue albanaise entre le passé composé (indéfini) et le passé simple (défini). Insatisfait par la définition traditionnelle des deux temps — le passé composé étant le temps qui se réfère à une action avec des conséquences dans le présent, alors que le passé simple, tout au contraire, n'a aucun rapport avec le présent —, définition qui lui semble par trop limitative, Zekir Sadiku entreprend son étude suivant la méthode distributionnelle. Son critère pour la description du matériel de la langue écrite (récits et dialogues) est le trait distinctif qui consiste dans la possibilité des temps en question d'exprimer ou non l'action comme si le locuteur en était le témoin. Or, le passé simple se caractérise par ses possibilités limitées de ne point l'exprimer de cette manière, cependant que dans le cas du passé composé, ses possibilités sont limitées quand il s'agit de l'exprimer. La même opposition graduelle se manifeste en ce qui concerne l'aptitude des deux temps à exprimer l'actualité des résultats dus à des faits passés : beaucoup plus grande au passé composé, sans qu'elle fasse complètement défaut dans le cas du passé simple. Aussi, les faits sont-ils éloquents, en prouvant que l'albanais ne comporte pas une nette opposition entre le passé composé et le passé simple. Pour notre part, nous sommes d'avis qu'ils réclament aussi une analyse plus poussée, s'exerçant sur un corpus de textes aussi riche que possible. Une telle analyse devra tenir compte, en outre, de la diversité des styles, ainsi que des différences entre la langue écrite et la langue parlée. Cet élargissement de l'analyse est demandé par la méthode distributionnelle même, très utile dans cette sorte d'études.

Toujours sur le verbe porte aussi l'étude de W. Fiedler, qui traite du contenu sémantique de l'infinitif guègue (rédigée en albanais, avec un résumé allemand, Gjurmime albanologjike, 1975, p. 27—49). Le mérite de cette étude réside aussi dans le fait qu'elle offre la première analyse des traits sémantiques de l'infinitif considérés parallèlement au subjonctif, dans le cadre de la linguistique balkanique. En guègue, l'infinitif connaît une utilisation bien plus variée que dans les deux autres langues du sud-est européen qui l'ont conservé (le roumain et le serbocroate), et même par rapport aux langues de l'Europe occidentale qui l'ont conservé. La description des faits comporte un double aspect, à savoir : l'usage de l'infinitif en guègue et en tosque d'une part, en guègue et dans les autres langues balkaniques ; à ceci s'ajoute l'examen de l'usage de l'infinitif dans le dialecte guègue actuel par rapport au vieux-guègue, illustré par le texte de Gjon Buzuku (1555). Cette étude, tout à la fois de dialectologie albanaise (puisque la question de l'infinitif constitue l'un des traits distinctifs du guègue par rapport au tosque) et de linguistique balkanique, prouve la vitalité de l'infinitif guègue, dont le système fonctionnel se recrée et se renouvelle sans cesse depuis le XVI^e siècle (Buzuku) à nos jours. Bien que son étude n'ait pas pour objet d'élucider le problème de l'infinitif guègue (p. 34), W. Fiedler rallie, en guise de conclusion, l'hypothèse de Gabinskij (p. 47) (ainsi que l'explication tentée par Kr. Sandfeld), suivant laquelle l'infinitif serait né de la fusion d'une préposition *(me, pa)* avec un nom provenant d'un participe. Pour notre part, nous estimons qu'il faudrait compter aussi avec une tendance plus générale encore de l'albanais : celle de générer des syntagmes prépositionnelles, où le nom est à l'origine un participe, articulé avec l'article *të* ou non articulé— syntagmes dont la valeur sémantique est temporelle. Il y a lieu de mentionner ici la construction parfaitement omonyme de l'infinitif privatif avec valeur d'antériorité : *pa +participe*. À peu près inaperçue, cette liaison est rapidement passée en revue par W. Fiedler (p. 44). La manière encore trop peu connue dont l'albanais forme son infinitif et les besoins auxquels cet infinitif répond présentent un certain intérêt même pour la linguistique générale.

En ce qui concerne la linguistique balkanique en général, retenons la classification proposée par l'auteur, des langues balkaniques du sud qui ont perdu l'infinitif (grec, bulgare, aroumain et tosque) et des langues balkaniques du nord qui l'ont conservé dans une certaine mesure (daco-roumain, serbocroate, guègue) (p. 28, 46). Cette classification vient une fois de plus à l'appui des remarques et des suppositions de Kr. Sandfeld. Ajoutons encore que l'étude de W. Fiedler offre aussi un aperçu méthodique de la situation dialectale du roumain (relative à l'infinitif), en délimitant et en précisant le type daco-roumain de l'aroumain et du méglénite (p. 30). Comme on le voit, il s'agit vraiment d'une étude de dialectologie balkanique à laquelle il ne manque qu'une carte.

Deux autres études portent elles aussi sur la dialectologie de l'albanais ; elles sont dues à Imri Badallaj (qui traite de « Quelques particularités phonétiques du parler de Zhur », écrite en albanais avec un résumé français, Gjurmime albanologjike, 1975, p. 61—69) et à Abdullah Zyberi (notant « Quelques observations sur le parler d'Opoja. Morphologie et lexique », toujours en albanais avec un résumé en français, Gjurmime albanologjike, 1975, p. 86—98). Ces deux études présentent un riche matériel, insuffisamment systématisé cependant, recueilli dans deux villages situés dans les environs de Prizren. L'étude d'Abdullah Zyberi ajoute, sur le modèle des monographies dialectales publiées dans « Studime filologjike » un très petit vocabulaire du patois respectif.

Inutile de souligner l'intérêt d'une publication consacrée à cette sorte d'études. La revue de Tirana (Studime filologjike) le prouve déjà depuis bon nombre d'années. Le périodique spécialisé de Priština s'inscrit sur la même ligne en apportant une contribution précieuse au domaine concerné.

C.V.

F. V. MAREŠ, *Die Anfänge des slawischen Schrifttums und die byzantinisch-griechische Literatur*, in „Cyrillomethodianum", III, Thessaloniki, 1975.

Die Untersuchungen im Bereich der vergleichenden Literatur werfen ein neues Licht auf den vieldiskutierten Fragenkomplex der Wechselbeziehungen zwischen den Kulturen verschiedener europäischer Völker seit den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. Ausgehend von früheren Forschungen — von den Studien, in denen er neue Hypothesen aufstellte, erwähnen wir jene, die in „Byzantinoslavica", Nr. 2/1963, unter dem Titel: *Die griechische Sprache in den Kulturzentren der Tschechei im 11. Jahrhundert* erschienen ist — bringt der bekannte tschechische Wissenschaftler diesmal neue Argumente, die die Beziehungen im Südosten Europas beleuchten.

In der Untersuchung werden zunächst die bedeutendsten Momente zur Zeit der Einführung der slawischen Schrift erwähnt. Auf Antrag des Fürsten Rostislav von Groß-Mähren schickte der Kaiser Michael III. den byzantinischen Gelehrten Constantin den Philosophen (Kyrill) und dessen Bruder Methodius in Mission zu den Slawen in Mitteleuropa. Die Anfänge der slawischen Schrift fallen in den Zeitabschnitt von 863 bis zum Tode des Methodius im Jahre 885. Von Constantin und Methodius sowie von ihren nächsten Mitarbeitern und Schülern aus der von ihnen gegründeten Schule stammt eine anschauliche Zahl wichtiger Übersetzungen und Originalwerke.

Der Verfasser verfolgt dann die Art, in der sich die byzantinisch-griechische Literatur in den slawischen Schriften dieser Periode (863—865) widerspiegelt. Aufgrund einer umfassenden Bibliographie, in die auch die jüngsten Veröffentlichungen aufgenommen wurden, stellt F. V. Mareš die Texte fest, die aus dem Griechischen übertragen wurden, u. zw.: 1. die Bibel (außer den Makkabäer-Büchern); 2. die byzantinische Liturgie und die Liturgie des Petrus; 3. eine Predigtsammlung; 4. der Nomokanon; 5. Chersones-Legende von der Überführung der sterblichen Überreste des Hl. Klemens. Der Verfasser unterzieht die aus dem Griechischen übersetzten Texte einer eingehenden Analyse und kommt zur Ansicht, daß die Liturgie des Petrus eine Mischung zwischen dem römischen und byzantinischen Kanon ist. Anhand der kiewer Blätter weiß man, daß es auch Übersetzungen aus dem Lateinischen gibt. Mareš macht den griechischen Slawisten den Vorschlag, gleichzeitig mit jenen auch diese Texte zu untersuchen, davon einige bisher als slawische Originale betrachtet wurden. Der Ritus beim Tode des Methodius läßt auf die Einflüsse schließen, die in diesen Schriften erkennbar sind: er setzte sich aus lateinischen, byzantinischen und slawischen Ritualelementen zusammen.

Was die Predigtsammlung betrifft, so bestätigt F. V. Mareš, daß die Predigten Übersetzungen von Glagolitica Clotianus sind und zwar aus Johannes Chrisostomos, Athanasios der Große und St. Epiphanies. Er ist der Meinung, daß einige der im *Kodex Suprasliensis* aufgenommenen Predigten Originale aus Groß-Mähren sind.

Außer aus dem Griechischen hat man in jener Periode auch aus dem Lateinischen übersetzt. Aus dem Althochdeutschen wurde eine Beichtformel übertragen.

Die Studie von F. V. Mareš weist darauf hin, daß Constantin und Methodius eine christliche Kultur mit eigener Sprache und eigenem Alphabet unter den Mähren verbreiteten, die sich aber auf eine breite griechisch-byzantinische Unterstruktur mit Varianten und Bereicherungen verschiedener Herkunft stützen sollte.

P.M.

SNEJINA NIKOLOVA, *Ion Luca Caragiale* (à l'occasion du 125ème anniversaire de sa naissance), „Literaturna Misăl", 1977, no 2, p. 54—67

Snejina Nikolova, de l'Institut de littérature de l'Académie bulgare, vient de publier une ample et fort compétente étude sur la personnalité et l'œuvre de l'écrivain roumain. Appu-

yant sur les idées, les thèmes et les personnages du théâtre de Caragiale, autant que sur sa prose, l'auteur s'en tient constamment à l'image synthétique de cette œuvre, qui est une caricature poussée jusqu'à l'absurde des vices et de l'iniquité de la société bourgeoise.

L'œuvre de Caragiale est bien connue en Bulgarie; on la traduit et on la représente sur les scènes de théâtre depuis 1911. Plus que d'autres écrivains roumains, Caragiale a toujours joui d'une large popularité et d'une fine compréhension de la part du public bulgare. C'est donc à des lecteurs avertis que s'adresse l'article de Snejina Nikolova qui a procédé justement en écartant toute information biographique superflue. Il en résulte une analyse littéraire vraiment originale par les interprétations qu'elle propose et par les généralisations qu'elle cherche à établir.

E.S.

ΤΙΤΟΣ Π. ΓΙΟΧΑΛΑΣ, Ὁ Γεώργιος Καστριώτης-Σκεντερμπέης εἰς τὴν νεοελληνικὴν ἱστοριογραφίαν καὶ λογοτεχνίαν (Georg Kastriota-Skanderbeg in der neugriechischen Geschichtsschreibung und Literatur), Θεσσαλονίκη, 1975, (Ἵδρυμα μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 151)

Die 500. Wiederkehr des Todestages des albanischen Staatsgründers Skanderbeg, dessen historische Figur entscheidend durch die Biographie des albanischen Humanisten Marinus Barletius geprägt wurde, hat mehrere wissenschaftliche Konferenzen und eine Vielzahl von Publikationen ausgelöst. An diesen hatte auch die Literaturgeschichte ihren Anteil, da die Gestalt Skanderbegs schon zu Lebzeiten in verschiedenen Sprachen zum poetischen Sujet wurde, wobei die durch Barletius an die Hand gegebenen Fakten die materielle Grundlage bildeten. Für Griechenland hat Jochalas diesen literarischen Niederschlag zum ersten Male vollständig aufgearbeitet; bezeichnenderweise gehören alle notierten Werke dem 19. Jahrhundert zu.

Es handelt sich zunächst um sechs Biographien. Die erste erschien anonym in Moskau im Jahre 1812; es handelt sich um eine freie Übersetzung der auf Barletius gegründeten Schrift von P. Duponcet, *Histoire de Scanderbeg Roy d'Albanie* (Paris, 1709), die ihrerseits ins Russische, Rumänische und Italienische übertragen wurde. Die zweite Biographie schrieb N. Dragumis (gedruckt Athen, 1861) auf der Grundlage von Paganel, *Histoire de Scanderbeg* (Paris, 1855); sie übte große Wirkung, da sie Skanderbeg als den letzten Heros des alten und den ersten Helden des neueun Griechenlands darstellte. Entsprechend entfachte sich eine lebhafte literarische Fehde, als Konstantin Paparrigopulos in der Zeitung Ἑστία vom 4. Januar 1876 eine Biographie veröffentlichte, in der er Skanderbeg mit der Chronik des Spandugino (16. Jahrhundert) als Slawen bezeichnete. Als vierte ist die anonyme Ἱστορία τοῦ Σκενδέρβεη zu nennen, die 1880 in der Zeitung Ἡ φωνὴ τῆς Ἀλβανίας erschien; sie war Jocholas jedoch nur unvollständig zugänglich. Die fünfte Biographie veröffentlichte 1895 die Triester Zeitung Νέα Ἡμέρα; es ist eine Zusammenfassung der *Historischen Studie* von J. Pisko, Scanderbeg (Wien, 1894). Schließlich gab 1904 I. Ikomopulos einen Auszug aus der Dragumis-Biographie. Ein „Stemma" aller dieser Lebensbeschreibungen findet sich bei Jochalas S. 52.

Völlig unbekannt blieb die Gestalt Skanderbegs, so zeigt das zweite Kapitel von Jochalas' Buch, der griechischen Volksdichtung, ebenso wie übrigens auch der albanischen und der italoalbanischen.

Aus der schönen Literatur sind zwei Tragödien zu nennen. Die erste schrieb auf der Grundlage der Moskauer Biographie I. Zampelios aus Leukas im Jahre 1818 (gedruckt Korfu, 1830). Die zweite verfaßte A. Antoniadis 1889; stofflich von Dragumis abhängig, stellte er Skanderbeg als gräkoalbanischen Epiroten dar in einer Zeit, in welcher Epirus um die Befreiung von der Türkenherrschaft kämpfte. In diese Nähe gehören weiter das Gedicht Ὁ Σκενδέρβεης von I Karasutsas (1835, bei Jochalas nachgedruckt) und die Verse von A. Dandolos, Μιὰ φωνὴ τοῦ Καστριώτη (1854, bei Jochalas nachgedruckt). Nach einer Bearbeitung der Moskauer Biographie verfaßte Grigorios Stavridis (Prličev) aus Ochrid sein *Skanderbeg-Epos* von 3 792 Fünfzehnsilbern. Schließlich sind zwei Prosaarbeiten zu nennen: V. Disraeli, *The Rise of Iskander* (London, 1870/71), wurde von P. Lakiotis übersetzt (Petras, 1880); eine Novelle, Ἡ εἰκόνα (Das Bild, nämlich Skanderbegs) betitelt, veröffentlichte K. Krystallis, 1893, in der Zeitung Ἀκρόπολις.

Skanderbeg, wenn nicht ein Grieche, so doch Träger des griechischen Namens Καστριώτης, ein Christ und erfolgreicher Kämpfer für das Christentum gegen die Türken, konnte zur Symbolfigur in den hellenischen Befreiungskämpfen des 19. Jahrhunderts werden.

In einer eindrucksvollen Tabelle stellt Jochalas S. 143 f. die Erscheinungsdaten der behandelten Literaturwerke den entsprechenden historischen Daten gegenüber. Sein Werk, das mit aller Akribie gearbeitet ist, besitzt somit für Literatur-, Ideologie- und politische Geschichte gleichermaßen Bedeutung.

Irm.

NADEJDA DANOVA, *La Géographie contemporaine de Gr. Konstandas et D. Philippides et les Bulgares*, dans « Études balkaniques », no. 4, 1975, p. 56—74

L'un des plus représentatifs ouvrages des « Lumières » grecques dont nous connaissions la portée sur le plan idéologique et culturel, grâce aux études de Constantin Th. Dimaras et à l'édition de Catherine Koumarianou, vient d'être analysé par N. Danova, pour son écho dans la culture bulgare.

Dans cet écrit qui fut conçu en prenant pour modèles des ouvrages français contemporains, mais aussi le texte si répandu de la Géographie du Métropolite Mélétios d'Athènes, l'auteur surprend les idées « qui préparèrent 1789 » et certains principes de la France révolutionnaire, témoignant de la position hardie de Konstandas et de Philippides. Mais ce qui rend — selon N. Danova — cet ouvrage particulièrement intéressant pour les Bulgares, c'est la méthode empirique employée. En complétant les sources européennes et antiques utilisées par des observations personnelles, les auteurs de la géographie moderne fournissent des renseignements précieux sur la Bulgarie et les Bulgares, ce qui pour l'époque constituait une véritable innovation. Si Mélétios s'était borné à donner des détails surtout pour l'Antiquité et le Moyen Age, cette nouvelle géographie nous offre une image vivante de l'époque contemporaine, ajoutant aux données géographiques une riche information sur les problèmes vitaux de la vie sociale de l'époque. Il nous suffit de mentionner — pour en souligner l'importance — que ce texte reflète les opinions socio-politiques des auteurs, leur attitude vis-à-vis de l'Eglise et de la formation d'une conscience nationale néo-grecque, ainsi que des autres ethnies balkaniques, pour comprendre sa valeur documentaire aujourd'hui et son message social-politique jadis.

En procédant à une comparaison minutieuse de la Géographie moderne avec celle de Mélétios, Nadia Danova constate une mutation idéologique essentielle caractérisant la vie spirituelle de toute la zone balkanique. En effet, à l'« humanisme religieux » représenté par le Métropolite d'Athènes, qui trahissait l'optique médiévale du prélat, s'oppose la pensée laïque de Konstandas et de Philippides, affranchis de l'idée dominante de communauté religieuse qui avait marqué le monde balkanique pendant la Turcocratie. Cette profonde transformation de mentalité correspondant à l'éclosion de la conscience nationale moderne a eu pour conséquences—ainsi que le remarque l'auteur—d'une part « une manière nouvelle d'envisager son propre peuple, son passé historique, ses traditions culturelles et sa vie économique, politique et culturelle contemporaine » et d'autre part « une différenciation des autres peuples appartenant à la même confession et qui, en vertu des mêmes indices, constituent des communautés à part ».

Comment ne pas remarquer aussi les progrès de l'objectivité scientifique, de l'intellectualité dirions-nous, dont font preuve ces deux auteurs grecs de la fin du XVIII-e siècle. Là où l'on s'attendrait à un patriotisme aveugle, destiné à servir uniquement la cause hellénique, nous trouvons, au contraire, une large et chaleureuse compréhension pour les Bulgares et les autres peuples balkaniques, un respect de leurs traditions culturelles et de leurs frontières ethniques qui leur font honneur. Il s'agit d'ailleurs d'une attitude commune à d'autres érudits grecs aussi — ainsi que le note N. Danova — tels que I. Moesiodax, D. Katardzis, Rigas Velestinlis, Anthime Gazis, Athanase Stagyrites, K. Koumas, etc.

Nous serions tentés d'insister encore sur les riches conclusions que suggère ce texte à Nadia Danova, tellement elles sont significatives pour l'histoire des mentalités balkaniques dans leur ensemble. Détachement progressif de la tradition byzantine orthodoxe, formation d'une conscience nationale, emploi de la langue populaire vivante, autant de motifs pour effaroucher les contemporains enclins au conservatisme et un public insuffisamment préparé à accepter les idées audacieuses qui s'en détachent. Mais en même temps, admirable exemple des progrès idéologiques qui allaient contribuer à rompre avec le modèle féodal, marquant aussi un tournant important dans l'enseignement balkanique.

Nous nous étonnons — avec l'auteur — de l'absence d'un pareil livre dans les bibliothèques roumaines, surtout que cet ouvrage fut conçu et probablement rédigé pendant le long

séjour de Konstandas et de Philippides dans les Principautés. Mais n'oublions pas que Philippides préparait à cette époque ses deux fameux livres — L'Histoire de la Roumanie et La Géographie de la Roumanie — qui allaient trouver un écho des plus prolongés dans la culture roumaine, attirant même pour son auteur de graves accusations au sujet de cet attachement pour sa nouvelle patrie. Or ces deux écrits démontrent — du côté roumain — ce que l'analyse pertinente et subtile de Nadia Danova a prouvé pour l'écho de la géographie moderne dans la culture bulgare. De quoi devenir très optimiste sur ce que de pareilles enquêtes peuvent offrir pour le chercheur de cette passionnante histoire des idées sud-est européennes, même si, au premier abord, il ne s'agit que d'une comparaison de deux géographies grecques des siècles passés.

C.P.-D.

MANIO STOJANOV, *Die ersten Übersetzungen aus dem Deutschen in Bulgarien*, dans « Zeitschrift für Slawistik », XIX, 1974, Heft 6, Berlin, p. 747—764

Une fois de plus nous constatons que la question des traductions, dans la culture des peuples sud-est européens, ne peut être envisagée que pour l'ensemble de cette zone, puisque Bulgares, Roumains et Grecs avaient passé — à différente moments — par les mêmes lectures de la littérature européenne.

Cet érudit article de Manio Stojanov, qui offre un tableau complet des traductions bulgares de l'allemand, en les groupant dans trois catégories (belles-lettres, écrits pédagogiques et populaires), fait de fréquentes allusions à cette parenté des traductions balkaniques, ou pour employer ses propres mots, au « parallélisme littéraire balkanique ». Tel roman de Christof von Schmid, qu'on lisait à Bucarest, en grec, dans la IV-e décennie du XIX-e siècle, est traduit en bulgare à plusieurs reprises, entre 1844—1870, cet auteur étant également représenté par d'autres traductions que Petkov Slavejkov avait faites toujours du grec. Hans Trautzschen, qui avait été traduit par les Grecs, les Serbes et les Roumains, est traduit en bulgare (par l'intermédiaire du grec), par Anastas Kipilovski et Zahari Simeonov. P. Slavejkov imprimait à Bucarest, en 1852, une traduction bulgare de Goethe, employant un intermédiaire russe, tandis qu'en 1855, il publiait en bulgare une poésie de Salomon Gessner traduite du grec. En 1866, il utilisait une version russe, due à N. A. Dobroliubov, pour traduire des vers de Heine. Citons aussi une comédie d'August von Kotzebue, qui parut à Brăila, en 1871, directement traduite de l'allemand en bulgare par Pavel Ikonomov. A Braşov, paraissait une année après le célèbre Abécédaire de P. Béron, une traduction bulgare des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament de Johann Hübner, que At. Kipilovski avait faite d'après un intermédiaire russe, tout en connaissant — ainsi que le pense M. Stojanov — la version grecque de ce livre, datant de 1775. Enfin, la méthode des pédagogues H. G. Ollendorf et Franz Ahn, si répandue dans les écoles roumaines au XIX-e siècle, fut également adaptée pour l'enseignement bulgare d'après une version grecque et servit de modèle à plusieurs manuels bulgares parus entre 1864—1866 à Brăila, Vienne, Bolgrad et Bucarest.

Mais là ne s'arrêtent pas les riches données de cet article, qui passe en revue non seulement les livres, mais aussi la presse bulgare de cette période et la manière dont s'y reflètent les traductions de l'allemand. Si leur nombre est réduit, par rapport aux traductions bulgares de la littérature grecque, russe, française et même anglaise et américaine — c'est que l'orientation politique et culturelle des intellectuels bulgares, à l'époque de leur Renaissance, les rapprochait moins de l'Autriche et de l'Allemagne, mais plutôt de la Russie, de la Serbie, de la Roumanie et de la Grèce, ainsi que de la France républicaine. Lorsqu'ils se sont dirigés vers les écrivains allemands, c'est sur ceux qu'animaient des principes progressistes et démocratiques que se portait leur choix, comme par exemple Schiller et Heine.

Retenons aussi un trait qu'Afrodita Alexeeva nous avait déjà signalé pour les manuels bulgares traduits du grec : l'adaptation du texte traduit à l'atmosphère du pays, par la « bulgarisation » des noms et des lieux, ainsi que par une certaine liberté de la traduction destinée à mieux servir la culture nationale. Là aussi, l'auteur de cet intéressant article constate que nous sommes devant un phénomène qui n'est pas spécifique uniquement à la culture bulgare, mais à celle des autres peuples sud-est européens également.

C.P.-D.

Prezențe musulmane în România (Présences musulmanes en Roumanie), avec une Préface de Iacoub Mehmet, le mufti du culte musulman en R. S. de Roumanie; illustrations et présentation graphique: Ion Miclea; texte: Radu Florescu. Editions « Meridiane », Bucarest, 1976

Entraînées dans l'impression de précieux ouvrages d'art et d'histoire de l'art, les Editions « Meridiane » de Bucarest nous offrent cette fois, sous le titre « Présences musulmanes en Roumanie », une intéressante synthèse des monuments les plus représentatifs de l'architecture laïque et religieuse, des objets d'art, des manuscrits, des monuments funéraires appartenant aux musulmans du territoire roumain. Ces témoignages des liens plusieurs fois séculaires des Roumains avec les populations musulmanes sont attestés par des créations autochtones ou d'importation, que l'ouvrage susmentionné présente dans d'excellentes conditions graphiques.

Après la Préface du mufti Iacoub Mehmet, avec ses références à la vie religieuse musulmane, existante, de nos jours comme par le passé, en Roumanie, l'historien Radu Florescu entreprend de brosser l'image des relations traditionnelles, et qui remontent bien loin dans le temps, de notre pays avec le Proche-Orient. Cette image met en lumière les principales étapes des rapports de ces deux mondes, jalonnées par des monuments dont les plus importants figurent reproduits dans notre volume. Les traits caractéristiques et la signification de ces monuments, de même que l'influence qu'ils ont exercée sur le goût et l'activité artisanale roumaine, surtout en Dobroudja, sont mis en lumière comme il convient.

Grâce au climat de complète liberté religieuse dont bénéficie la Roumanie, le culte musulman jouit de tous les droits, y compris celui de garder intacte sa profession de foi, ainsi que ses us et coutumes, de se servir de l'arabe ou du turc pour ses livres et ses offices religieux, etc. La forte majorité des fidèles musulmans de Roumanie se compose de citoyens d'origine turque, tatare ou albanaise, fixés notamment dans les villes et les villages des départements de Constanța et de Tulcea, ainsi qu'à Bucarest. Pour ce qui est de la population d'origine turque et tatare, vivant dans le culte musulman, sa présence dans le territoire roumain remonte aux XIV^e — XV^e siècles ; elle coïncide avec les progrès des Ottomans dans les zones limitrophes du Danube et leur entrée en Dobroudja. Quant à la population d'origine albanaise, son rayonnement en Roumanie s'est fait par étapes, surtout à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. On constate l'apparition d'une vie religieuse musulmane organisée depuis la seconde moitié du XVI^e siècle, attestée par des monuments historiques et des monuments d'art, dont la mosquée de Ghazi Ali Pacha de Babadag, bâtie en 1522, peut servir d'exemple. Entre autres monuments d'art religieux présentés par cet ouvrage, il convient aussi de mentionner les mosquées d'Esmachan Sultan de Mangalia, datée de l'an 1590; celle d'Amzacea construite en 1675 ou encore les mosquées de Constantza (Hunchiar et Anadolchioi, édifiées la première en 1861 et la deuxième en 1870). Le plus récent de ces édifices religieux est la mosquée de Bucarest, sise dans des quartiers modernes de la capitale et achevée en 1960.

Il nous faut souligner la qualité exceptionnelle des illustrations du véritable artiste qu'est Ion Miclea. Notons en ce sens les photos en couleurs du plafond à « gõbek » de la mosquée de Ghazi Ali Pacha ou le tapis à prière du XVIII^e siècle, appartenant aux collections d'art oriental du Musée de Babadag, la vaisselle en terre cuite et celle en cuivre damassé (également du XVIII^e siècle), l'intérieur si beau de la mosquée de Hîrșova (bâtie en 1832) ou celui de la grande Mosquée de Constantza — objets des fréquentes visites des touristes roumains et étrangers du littoral de la mer Noire Très intéressantes aussi les reproductions d'après les pierres tombales du cimetière musulman voisin de la mosquée d'Esmachan Sultan. Pour ce qui est des arts mineurs, mentionnons la boucle de ceinture persane du XVII^e siècle, à laquelle il conviendrait d'ajouter aussi plusieurs pièces précieuses du Musée d'art oriental Marcu Beza de Bucarest.

Qu'il nous soit permis de remarquer qu'il aurait peut-être fallu accorder plus d'attention aux monuments d'architecture militaire, de même qu'à certains bâtiments civils, du même type que la maison Panaghia, ainsi qu'à la description de la tombe du XVII^e siècle, située dans la cour de la mosquée de Babadag et abritant les dépouilles mortelles du général turc Ghazi Ali Pacha, car il s'agit d'un monument tardif de type « türbe ». D'autre part, si les reproductions des diverses éditions du Coran nous semblent utiles, nous ne saurons nous empêcher de penser qu'il aurait mieux valu de choisir des éditions plus anciennes, conservées dans les différentes bibliothèques du pays ou à la bibliothèque de la mosquée bucarestoise.

En ce qui concerne la présentation historique et la mise en lumière des traits spécifiques de la culture musulmane, certaines réflexions de l'historien Radu Florescu nous semblent particulièrement intéressantes. Citons, par exemple, son point de vue relatif aux « monuments d'architecture édifiés par des maîtres d'œuvre indigènes, qui, d'une côté, présentent des similitudes importantes avec les monuments d'Istanbul, reflétant les courants artistiques et les

influences qui se sont taillés une place dans la vie de l'ex-capitale de l'Empire ottoman, d'un autre côté, des motifs et d'éléments architectoniques et décoratifs relevés chez eux se retrouvent dans les monuments balkaniques de la période ottomane. De là se dégage un problème intéressant, encore insuffisamment étudié, à savoir celui du substratum balkanique de la culture et de l'art ottoman, ainsi que ces liens entre les traditions balkaniques avec celles anatoliennes » (p. 8). Enfin, nous prenons la liberté de citer encore les lignes suivantes de la brève étude signée par Radu Florescu, portant sur l'influence exercée par l'art musulman sur l'art roumain : « Depuis une centaine d'années, la Roumanie n'a plus pour voisin aucun pays musulman. Mais des temps du siècle moyen, alors que l'Empire ottoman avait encore une frontière commune avec les pays roumains, quelques éléments de culture et d'art musulman ont pénétré la culture et l'art des Roumains, en leur apportant quelque chose du charme et du pittoresque typiquement oriental : la vivacité de la couleur, la finesse et la délicatesse de la forme, le raffinement de la parure, la virtuosité technique. Ces qualités, assimilées de manière créatrice, ont conféré une empreinte caractéristique à l'art roumain qui — populaire ou courtoise — reste classique dans ses lignes de force, mais s'écarte de la rigueur de cette catégorie stylistique l'adoucissant grâce à la fantaisie et à la subtile vibration empruntées de l'Orient » (p. 12).

Bien qu'il s'agisse d'un ouvrage destiné au grand public, visant à faire connaître les monuments et les pièces d'art musulmans trouvés en territoire roumain, il n'est pas moins vrai qu'il peut aussi servir fort utilement les spécialistes de l'histoire de l'art et du sud-est européen, grâce à la richesse de ses reproductions. D'autre part, tout en valorisant comme il convient des monuments assez peu connus, il souligne les interférences manifestes chez les édifices moyenâgeux du périmètre de la péninsule Balkanique.

Une dernière remarque également à l'honneur de cet ouvrage. C'est un livre accessible à un public très large, du fait que tous les textes sont rédigés en roumain, anglais et arabe. Ce détail, ajouté aux conditions graphiques excellentes déjà relevées par nous, lui assure une place de choix parmi les meilleurs ouvrages du genre.

G.M.

Byzantion. Revue Internationale des Études Byzantines. Index. Tomes I(1924) — XXX(1960), par Blanche Lagarde, Bruxelles, 1975, 240 p.

Depuis longtemps préparé, cet index qui dépouille les trente premiers volumes de la revue *Byzantion*, c'est à dire parus dans la période 1924 — 1960, a été imprimé dans des buts utilitaires et pour mieux fêter le cinquantième anniversaire de la dite revue.

Fondée en 1924 par P. Graindor et H. Grégoire, *Byzantion* a réussi, grace à la ténacité de H. Grégoire, de continuer son existence même dans les circonstances difficiles de la seconde guerre mondiale, qui ont imposé le transfert temporaire de la rédaction en Amérique. La régularité de sa parution, ainsi que le grand nombre de collaborations internationales, nous font mieux comprendre pourquoi cette revue est devenue — selon les dires de P. Orgels dans la Préface de cet index — « une de nos sources d'information les plus riches en ce qui concerne non seulement l'Empire grec du moyen âge, mais encore ce vaste monde para-byzantin qui en est, en quelque sorte, le prolongement et dont l'étude constitue désormais une des parties les plus vivantes et les plus attachantes de notre discipline » (p. 5).

Suit une courte introduction où M[me] Lagarde rappelle sa méthode de travail. En vérité, son Index est double, car il comprend un index des auteurs et un index analytique, tous les deux dressés par ordre alphabétique.

Pour ce qui est de l'index des auteurs (p. 9—134), le dossier bibliographique de chaque auteur est présenté sous les rubriques suivantes : (1) articles (où sont enregistrés aussi les bulletins ou les chroniques signés par l'auteur en cause dans *Byzantion*), (2) comptes rendus (faits par le même auteur pour les études ou les ouvrages non publiés dans *Byzantion*), (3) ouvrages recensés (c'est-à-dire d'autres travaux du même auteur, non publiés dans *Byzantion*, mais qui ont fait l'objet d'un compte rendu dans les pages de cette revue), et (4) traductions (d'articles étrangers, dues au même auteur et publiés dans *Byzantion*). En fait, les noms des auteurs qui figurent avec toutes les quatre catégories de travaux sont bien rares (comme par exemple Roger Goossens, Henri Grégoire et Michel Laskaris).

En feuilletant la liste de cet index des auteurs on peut déceler, à côté d'une large collaboration internationale, les branches les plus importantes qui ont trouvé leur place dans *Byzantion*, c'est-à-dire l'art (par les noms de J. Ebersolt, Ch. Delvoye, A. Grabar, P. Henry, G. Millet, A. Orlandos, G. A. Soteriou, Jos. Strzygowski, K. Weitzmann), le droit (P. Collinet),

la philologie (D. C. Hesseling, H. Pernot), la numismatique (G. Gerola, T. Bertelè, N. A Mušmov), la musicologie (A. Gastoué, C. Høeg, E. Wellesz), ainsi que les études orientales (N. Adontz, M. Canard, Cl. Cahen, P. Peeters, P. Wittek), la plus grande place étant naturellement réservée aux autres domaines de l'histoire (A. Andréadès, N. Bănescu, G. Brătianu, L. Bréhier, R. Browning, G. Buckler, P. Charanis, N. A. Constantinescu, E. Darkó, Ch. Diehl, F. Dölger, I. Dujčev, F. Dvornik, Jules Gay, E. Gerland, H. Glykatzi (Ahrweiler), P. Goubert, J. Gouillard, H. Grégoire, R. Guilland, A. Guillou, O. Halecki, E. Honigmann, N. Iorga, M. Jugie, M. Laskaris, V. Laurent, P. Lemerle, C. Marinescu, J. Meyendorff, Gy. Moravcsik, V. Mošin, L. Oeconomos, G. Ostrogorskij, G. Rouillard, I. Ševčenko, A. Soloviev, P. Topping, V. Valdenberg, A. A. Vasiliev, G. Vernadskij — comme on peut voir, nous avons suivi nous aussi l'ordre alphabétique des noms). Parmi ces domaines, l'hagiographie a été illustrée par G. da Costa-Louillet, H. Delehaye, F. Halkin.

On doit remarquer le fait que les autres revues de byzantinologie — comme « Byzantinische Zeitschrift », « Revue des études byzantines », « Vizantijskij Vremennik » — ou les publications collectives (par exemple les divers volumes de « Mélanges » présentés dans *Byzantion*), sont classées par ordre alphabétique elles aussi (d'après le premier mot de leur titre).

Bien saisissable pour les domaines de l'histoire, la présence roumaine dans les pages de *Byzantion* peut aussi être mise en évidence par les noms de G. Balş et I. D. Ştefănescu pour l'art, Şt. Berechet et C. A. Spulber pour le droit, Th. Capidan et surtout V. Grecu pour la philologie et l'histoire littéraire. Il y a eu même des périodiques parus en Roumanie (comme « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice » ou « Revue historique du Sud-est européen ») qui ont attiré l'attention des éditeurs de *Byzantion*.

Un vif intérêt éveille aussi l'index analytique (p. 135—240), où sont enregistrées par ordre alphabétique les vedettes (qui, dans leur écrasante majorité représentent des noms de lieux ou de personnes), ainsi que les noms communs qui représentent des notions puisées ou liées aux différents domaines de la vie byzantine et post-byzantine (par exemple apographeus, croix, croisade, écriture, exkousseia, iconographie, logothète, sticherarion, vizir, etc.).

Le renvoi bibliographique d'une revue suppose, ordinairement, une double indication — du tome, ainsi que de l'année où le tome respectif est paru. Il nous semble toutefois bien raisonnable que l'Index de B. Lagarde utilise seulement l'indication du tome, car ce livre constitue tout entier un renvoi bibliographique. En cette occurrence, la double indication tome/année serait devenue fatigante et aurait inutilement surchargé l'Index, surtout si l'on tient compte que *Byzantion* n'a pas gardé une étroite correspondance entre le tome et l'année, du moins à ses débuts. Mais nous croyons qu'une simple liste avec cette double indication, c'est-à-dire en commençant avec le vol. I/1924 et en finissant avec le vol. XXX/1960 n'était pas superflue quelque part dans le livre.

L'impression du texte est excellente. Quelques coquilles peuvent être signalées seulement si on les cherche à la loupe (par exemple à la p. 33 on trouve « Cumoni » au lieu de « Cumont », à la p. 78 Σουϊδα et 'Επιθετα pour Σουΐδα et 'Επίθετα, à la p. 81 Βραχέα Ξρονικά au lieu de Βραχέα Χρονικά, ainsi qu'à la p. 96, où la forme « Oribasiusbersetzungen » doit être lue « Oribasiusübersetzungen ».

En attendant la continuation de cet Index, nous souhaitons que l'œuvre pleine de patiente minutie de B. Lagarde pousse d'autres revues de s'engager sur une voie similaire. Cet instrument de travail de haute qualité peut en servir d'exemple.

T. T.

LIVRES REÇUS

Arti popullor në Shqipëri, Tiranë, Akademia e Shkencave e R P të Shqipërise, Tiranë, Instituti i Historisë, Sektori i Etnografisë, 1976, VI p. avant-propos (en albanais, anglais et français) + 156 p. ill.

BETCHER, OLEG, *La balance des payements de l'Europe occidentale avec l'Europe orientale de 1960 à 1970*, Genève, Institut Universitaire de Hautes Études Internationales, 1976, 215 p.

BYRNES, ROBERT F., *Soviet-American Academic Exchanges, 1958—1975*, Bloomington and London, Indiana University Press, 1976, 275 p.

ÇABEJ, EQREM, *Studime etimologjike në fushë të shqipes, bleu II, A—B*, Tiranë, Akademia e Shkencave e R P të Shqipërise-Instituti i Gjuhësisë dhe i Letërsisë, 1976, 615 p.

The Consortium on Revolutionary Europe 1750—1850. Proceedings 1973 [Edited by Claude C. Sturgill, Editior-in-Chief of the Series], Gainesville, University Presses of Florida, 1975, 194 p.

ČUBINAŠVILI, NIKO, Церовни храмы сводчатой архитектуры с конструктивно — декоративными нишами на восточном фосаде, Tbilisi, Издательство «Мецниереба », 1976, 79 p. + 3 p. résumé en allemand.

DVOICHENKO-MARKOV, DEMETRIUS, *The origin of the Vlachs* (Extr. de « Contributions to a Romanian History Symposium », Held at Hardin-Simmsons University, November 21—22, 1975, Abilene, Texas, 1976, p. 13—22.

Écriture et théorie poétiques — Lecture d'Homère, Eschyle, Platon, Aristote, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1976, 74 p.

GALTON, HERBERT, *The main functions of the Slavic verbal aspect*, Skopje, Macedonian Academy of Sciences and Arts, 1976, 307 p.

GEORGIEVNA, GOMELAURI INNA, *Архитектура Эртацминдского Храма*, Tbilisi, Издательство « Мецниереба », 1975, 67 p. + 26 p.ill.

GÎLEA, CONSTANTIN, I. KARA et CONST.-LIVIU RUSU, *De la Unirea Principatelor la războiul pentru independența de stat a României* — Contribuții iconografice —, Iași, Biblioteca « Gheorghe Asachi », 1977, 47 p.

GROZDANOVA, VERA BITRAKOVA — *Monuments paleochretiens de la region d'Ohrid*, Ohrid, Institut pour la protection des monuments de la culture et Musée National d'Ohrid, 1975, 108 p. + 48 photographies + VIII cartes et plans.

HUNGER, HERBERT und OTTO KRESTEN, *Katalog der Griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, Teil 3/1 — Codices Theologici 1—100, Wien, Kommission bei Verlag Brüder Hollinek, 1976, 219 p.

KHUSKIVADZE, IUZA, *Georgian secular miniature in XVI—XVIII centuries* (en géorgien, avec des résumés en russe et en anglais), Tbilisi, Publishing House « Metsniereba », 1976, 179 p. + 31 p. ill.

KOSCHMIEDER, ERWIN, *Denken-Sprechen-Schreiben*, München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1975, 20 p.

KOSÎGHIN, A. N., *Direcțiile principale ale dezvoltării economiei naționale a U.R.S.S. pe anii 1976—1980 (1 martie 1976)*, Moscova, Editura Agenției de presă Novosti, 1976, 84 p.

KRASA-FLORIAN, SELMA, *Johann Nepomuk Schaller 1777—1842*. Ein Wiener Bildhauer aus dem Freundeskreis der Nazarener, Wien, Verlag Anton Schroll & Co., 1977, 153 p. + 65 ill.

KRETZENBACHER, LEOPOLD, *Südost-Überlieferungen zum apokryphen « Traum Mariens »*, München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1975, 169 p. + 10 ill.

LINNUS, JÜRI, *Maakäsitöölised Eestis 18.Sajandilja 19.Sajandi Algul*, Tallinn, Eesti NSV Riiklik Etnograafiamuuseum, 1975, 256 p.

Les manuscrits — Transcription, édition, signification, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1976, 160 p.

MARCANTONATOS, L. G., *A Athènes pendant la guerre*. Journal d'un témoin (octobre 1940—avril 1941), Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1976, 234 p.

Одредбе позитивног законодавства и обичајног права о сезонским кретањима сточара у југоисточној Европи кроз векове (Dispositions de la legislation positive et du droit coutumier relatives aux mouvements saisonniers des éleveurs du bétail dans l'Europe du Sud-Est à travers les siècles). Recueil des travaux du symposium International Belgrade, 6—7 novembre 1975, Beograd, Académie Serbe des Sciences et des Arts, Comité Interacadémique de Balkanologie et l'Institut des Études Balkaniques, 1976, 354 p.

PÁNEK, JAROSLAV, Dr. Oton Berkopec — Življenje in Delo — Bibliografija za leta 1926—1975, Novo Mesto, 1976, 81 p.

PROTOPOPA-BOUBOULIDOU, GLIKERIAS, Ἡ Ἀθηναϊκὴ Σχολὴ — Γραμματολογικὸ Διάγραμμα—, Ioannina, Καθηγητρίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων, 1976, 72 p.

ROHLFS, GERHARD, *Historische Sprachschichten im modernen Sizilien*, München, Verlag der Bayerischen Akademie des Wissenschaften, 1975, 42 p.

SANIKIDZE, TAMAS, *L'ensemble architectural de Guergueti* (en géorgien avec des résumés en russe et en français), Tbilissi. Edition « Metsniereba », 1975, 127 p. + 46 ill.

SIAPKARA-PITSILLIDOU, THEMIS, Ὁ Πετραρχισμὸς στὴν Κύπρο — Ρίμες Ἀγάπης — ἀπὸ χειρόγραφο τοῦ 16ου αἰῶνα μὲ μεταφορὰ στὴν κοινή μας γλῶσσα, Athènes, 1976, 331 p.

Β' Συμπόσιο λαογραφίας τοῦ βορειοελλαδικοῦ χώρου (Ἤπειρος — Μακεδονία — Θράκη) Κομοτηνή, 19—22 Μαρτίου 1975 — Πρακτικά —, Thessaloniki, Ἵδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου, 1976, 527 p. + le résumé en anglais) + 14 p. supplément.

SOUTZOU, DIMITRI S., Οἱ φιλέλληνες τῶν Βαλκανίων στὴν Ἐπανάσταση τοῦ 21, Athènes, Ἐκδόσεις Ἑλληνικὴ Ἀνεξαρτησία, 1976, 62 p.

Светска економска криза 1929—1934 године и њен одраз у земљама југоисточне Европе (Crise économique mondiale 1929—1934 et ses reflets dans les pays du Sud-Est Européen), Belgrade, Académie Serbe des Sciences et des Arts — Institut des Études Balkaniques, 1976, 424 p.

VASILIU, CEZAR, *Relațiile dintre biserica romano-catolică și biserica ortodoxă de la anunțarea Conciliului Vatican II* (ianuarie 1959 pînă în decembrie 1970), București, Editura Institutului biblic și de misiune ortodoxă, 1976, 189 p.

Venezia e il Levante fino al secolo XV [a cura di Agostino Pertusi], vol. II, Arte-Letteratura-Linguistica, Firenze, Leo S. Olschki Editore, 1974, 391 p. + 275 ill.

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Legislaţia urbană a Ţării Româneşti (La législation urbaine de la Valachie), sous la rédaction de Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu, 1975, 316 p.

Inscripţiile antice din Dacia şi Scythia Minor. Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae, vol. I, sous les soins de I. I. Russu, 1975, 265 p.

Fontes Historiae Daco-Romanae. III. Scriptores Byzantini. Sec. XI–XIV. Ediderunt: Alexandru Elian et Nicolae Şerban Tanaşoca, 1975, 569 p.

PIPPIDI, D. M., **Scythica Minora.** Recherches sur les Colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire, 1975, 314 p.

ROMAN, PETRE, **Cultura Coţofeni** (La culture Coţofeni), 1976, 215 p. + 118 pl.

RUSSU I. I., **Elemente traco-getice în Imperiul Roman şi Byzantium** (Eléments thraco-gètes dans l'Empire Romain et Byzantium), 1976, 182 p. + une carte.

POPESCU, EMILIAN, **Inscripţiile greceşti şi latine din sec. IV–XIII** (Inscriptions grecques et latines des IV^{e}–XIII^{e} siècles), Collection «Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris», 1976, 439 p. + 42 pl.

PROTASE, D. **Un cimitir dacic din epoca romană la Soporul de Cîmpie** (Un cimetière dace remontant à l'époque roumaine, découvert à Soporul de Cîmpie), 1976, 112 p. + 24 pl.

Thraco-Dacica, Recueil d'études à l'occasion du II^{e} Congrès International de thracologie, Bucarest, (4–12 septembre 1976), 351 p.

VULPE, RADU, **Studia Thracologica,** Hommage au II^{e} Congrès International de Thracologie, Bucarest, 4–10 septembre, 1976, 336 p., 1977.

Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^{e} Congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présenté par D. M. Pippidi, Coédition avec la Société d'Editions «Les Belles Lettres», Paris, 1976, 550 p.

CHIHAIA, PAVEL, **De la «Negru Vodă» la Neagoe Basarab** (De «Negru Vodă» à Neagoe Basarab), 1976, 256 p.

Actes du XIV^{e} Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6–12 septembre, 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p.; vol. II, 1975, 656 p. ill., vol. III, 1976, 737 p., ill.

CONSTANTINESCU MIRCEŞTI, C. **Păstoritul transhumant şi implicaţiile lui în Ţara Românească în secolele XVIII–XIX** (Les bergers transhumants et les implications de leur occupation en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^{e}–XIX^{e} siècles), «Biblioteca istorică», XLIV, 1976, 170 p.

CORFUS, ILIE, **L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864,** collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Section d'Histoire Economique, Etudes 53(8), 1976, 216 p.

STOICESCU, NICOLAE, **Vlad Ţepeş** (Vlad l'Empaleur), 1975, 238 p.

ODOBESCU, ALEXANDRU, **Opere IV, Tezaurul de la Pietroasa** (Le trésor de Pietroasa), publié par les soins de Mircea Babeş, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.

Independenţa României (L'indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de Şt. Pascu, C. C. Giurescu, I. Ceterchi, Şt. Ştefănescu et Const. Olteanu, 1977, 526 p. + pl.

Independenţa României. Documente. Vol. I (L'indépendance de la Roumanie. Documents. 1er volume), par les soins de Ştefan Hurmuzache, Ioana Burlacu et Ioana Alexandra Negreanu, 1977, 388 p. + pl.

ARMBRUSTER, ADOLF, **La Romanité des Roumains.** Histoire d'une idée, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XVII, 1977, 279 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 3, P. 411–600, BUCAREST, 1977

I.P.I. c. 7366 | 43 456 | Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV–1977. N° 4 (octobre–décembre)

Le XXX[e] anniversaire de la République
L'indépendance roumaine — aspects politiques et culturels
Economie et politique au XX[e] siècle

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), P. O. Box 136 — 137, télex 11226, str. 13 Decembrie n° 3, București—România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25 — 30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, București, 71021 — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XV 1977 Nº 4

SOMMAIRE

Le XXXᵉ anniversaire de la République

L'Indépendance roumaine — aspects politiques et culturels

Economie et politique au XXᵉ siècle

Chronique

Comptes rendus

L'INSTAURATION DU RÉGIME RÉPUBLICAIN EN ROUMANIE ET SON ÉCHO INTERNATIONAL

GHEORGHE I. IONIȚĂ

Il y aura bientôt trois décennies depuis l'instauration, le 30 Décembre 1947, de la République Populaire Roumaine, moment cardinal de l'histoire nationale du pays. « Toute la période allant du 23 Août à la fin de 1947, est-il montré dans le Programme du Parti Communiste Roumain adopté au XI^e Congrès du Parti, — se caractérise par de grands combats révolutionnaires qui ont conduit à la réalisation de profondes transformations sociales, à l'accomplissement d'une politique nationale de parfaite égalité en droits entre les nationalités, à une série de réformes économiques et sociales en faveur des masses populaires »[1].

Pendant ces années, s'est déroulée une intense activité de reconstruction de l'économie nationale, l'accomplissement de la réforme agraire et d'autres réformes structurelles à caractère démocratique révolutionnaire ; l'on a agi en vue d'une importance accrue du rôle de la classe ouvrière et de sa participation directe à la direction de l'activité des entreprises. Cette étape a marqué l'accomplissement de la révolution populaire démocratique, l'instauration du pouvoir des ouvriers et des paysans, l'engagement du peuple roumain dans la voie de l'édification libre de son avenir.

Pendant toutes ces grandes luttes des classes et tous ces mouvements révolutionnaires de masse, le Parti Communiste Roumain s'est affirmé comme la force politique la plus importante de la Roumanie, accomplissant sa mission d'organisateur et de dirigeant de la classe ouvrière, des larges masses populaires qu'il a conduit à la victoire.

La transformation de la Roumanie de monarchie constitutionnelle en république populaire, le 30 Décembre 1947, a une double signification pour le peuple roumain. D'une part, cet acte historique a mis fin à la monarchie — institution anachronique qui, pendant presque huit décennies, a représenté la domination politique de la bourgeoisie et des grands propriétaires terriens, avec toutes ses conséquences néfastes pour les masses populaires. D'autre part, la proclamation de la République Populaire Roumaine a marqué — grâce aux conditions historiques concrètes où elle s'est accomplie — un bond qualitatif quant à l'essence de l'Etat — la conclusion du processus de conquête du pouvoir d'Etat par la classe

[1] *Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et d'avance de la Roumanie vers le communisme*, Editura Meridiane, Bucarest, 1975, p. 52.

ouvrière alliée à la paysannerie ouvrière et aux autres catégories de travailleurs.

Les pages de l'histoire de la Roumanie conservent d'une façon indélébile la réalité, à savoir, qu'au courant de l'année 1947, suite aux transformations révolutionnaires-démocratiques accomplies jusqu'alors, le rapport des forces entre les classes a changé de fond en comble en faveur de la classe ouvrière et des autres travailleurs. Le Parti Communiste était devenu le parti politique le plus grand et influent, et l'unification des socio-démocrates avec les communistes dans le cadre d'un parti unique, marxiste-léniniste, était entrée dans la phase de sa réalisation pratique. En même temps, s'est accrue — dans le cadre de l'alliance entre les ouvriers et les paysans — le rôle dirigeant de la classe ouvrière, tandis que dans les rangs de la paysannerie se déroulait le processus de délimitation de ses catégories sociales fondamentales, intéressées d'une manière objective dans l'avance, aux côtés du prolétariat, vers la révolution socialiste. Les éléments bourgeois des villages ont été graduellement éloignés de la direction du *Frontul Plugarilor* (Front des laboureurs) — organisation révolutionnaire de la paysannerie —, des coopératives d'approvisionnement et de vente, et des banques populaires.

Suite aux transformations révolutionnaires survenues en Roumanie après le 23 Août 1944, les principaux partis bourgeois réactionnaires ont disparu de la vie politique.

Parallèlement aux succès marqués par les forces ouvrières et paysannes, au développement toujours plus évident de la révolution vers le socialisme, s'est accrue l'opposition des représentants de la bourgeoisie au Gouvernement. En 1947, ils essayèrent d'amener le gouvernement à renoncer à la politique de limitation des positions occupées par les capitalistes dans l'économie du pays et aux mesures restrictives envers les partis politiques réactionnaires ; ils s'opposèrent aussi à l'introduction du contrôle d'Etat sur l'activité des entreprises particulières. Toutes ces actions montraient que la collaboration des forces révolutionnaires ouvrières-paysannes avec les représentants de ce groupement ne pouvait plus continuer. Par la suite, le 5 novembre, l'Assemblée des Députés adopta une motion de défiance envers Gheorghe Tătărescu qui occupait les fonctions de vice-président du gouvernement et titulaire du ministère des Affaires Etrangères. Le lendemain, tous les quatre ministres, auxquels s'ajoutèrent deux secrétaires d'Etat sympatisants de Tătărescu, ont démissionné. Le 7 novembre ont été nommés dans les postes vacants les représentants du Parti Communiste Roumain (aux ministères des Affaires Etrangères, des Finances), du Parti Social-Démocrate (au ministère des Travaux publics) et du *Frontul plugarilor* (au ministère des Cultes).

Le renvoi des représentats du Parti National Libéral du gouvernement G. Tătărescu signifia en même temps l'élimination des éléments qui continuaient de soutenir ouvertement le régime monarchique [2] et

---

[2] Dans un exposé qu'il fit devant le Comité Central du Parti National Libéral, en août 1947, G. Tătărescu soulignait : « Notre nation ne pourra progresser sans la monarchie » , — et que la royauté représentait « l'établissement fondamental de l'Etat roumain », dans « Drapelul » du 17 août 1947.

qui — à la faveur des positions qu'ils détenaient — auraient pu en entraver son abolition. D'ailleurs, en décembre 1947, la nouvelle direction du Parti National Libéral, ayant à sa tête P. Bejan, lequel avait commencé à réorganiser ce parti, n'a plus inscrit dans le programme qu'elle adopta le principe de l'appui à la monarchie [3].

A la fin de 1947, la monarchie se trouvait, en fait, isolée. Les forces sociales-politiques des classes exploiteuses, elles-même affaiblies, n'étaient plus en état de la soutenir efficacement. La non-concordance entre le contenu réel du pouvoir politique et la forme d'organisation de l'Etat s'était accentuée. Dans cette conjoncture, le Parti Communiste Roumain, exprimant la volonté des larges masses des villes et villages à établi comme objectif immédiat l'abolition de la monarchie. En même temps s'est intensifiée la large diffusion de l'idée de régime de démocratie populaire — action vivement exprimée dans la presse du parti.

Le rapport des forces socio-politiques étant nettement favorable à la classe ouvrière et à ses alliés, le Parti Communiste a pris une série de mesures à même d'assurer l'abolition de la monarchie par la voie pacifique. Le 24 décembre 1947, le Parti Communiste prit la direction de l'armée par la nomination de Emil Bodnaraş dans la fonction de ministre de la Défense Nationale [4]. On procéda, sur la base du plan élaboré par le Parti Communiste [5], à une série de mesures de prévision et de vigilance. On a assurée la défense des points stratégiques dans la Capitale de la Roumanie et en province, dans les ministères et les institutions centrales, celle des dignitaires et des dirigeants politiques ; la garde militaire du palais royal fut remplacée par d'autres unités militaires, etc.

Au matin du 30 décembre 1947, le dr Petru Groza, président du Conseil des Ministres, et Gh. Gheorghiu-Dej, secrétaire général du Comité Central du Parti Communiste Roumain, ont eu une entrevue avec le roi auquel ils ont demandé d'abdiquer. Ils firent voir au roi que dans les conditions du rapport des forces existant à l'intérieur du pays, la proclamation de la république populaire était devenue une nécessité objective, une exigence impérieuse des larges masses populaires, que toute opposition aurait échoué[6].

On l'informa aussi qu'il lui serait offerte la possibilité de quitter librement le pays, avec tous les membres de la famille royale, avec sa suite et une partie de ses biens. En conclusion de l'entrevue, on présenta au roi l'acte d'abdication. D'abord, le roi refusa d'y apposer sa signature et demanda 48 heures pour réfléchir. Il lui fut accordé 30 minutes. S'étant retiré dans une autre chambre, il lut l'acte d'abdication avec deux de

---

[3] « Drapelul », n° 900 du 23 décembre 1947.

[4] « Monitorul Oficial » (Le Moniteur officiel), Ière partie, n° 298 du 24 décembre 1947, p. 351, Décret royal du 23 décembre 1947.

[5] « Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain », fonds n° 103, dossier n° 8014, f. 1, Esquisse du plan de mesures pour les 29 et 30 décembre 1947.

[6] Gh. Gheorghiu-Dej, *Expunere făcută la şedinţa solemnă a M.A.N., cu prilejul celei de a XV-a aniversări a Republicii Populare Române* (Exposé présenté dans la séance solennelle du ministère de la Défense Nationale, à l'occasion du XVe anniversaire de la République Populaire Roumaine), Editura politică, Bucarest, 1962.

ses personnes de confiance (le maréchal du palais et son secrétaire personnel). Dans l'acte d'abdication étaient indiqués d'une manière réaliste les principaux motifs qui imposaient l'abolition de la monarchie. « Dans la vie de l'Etat roumain — y était-il affirmé — se sont produites ces dernières années de profondes mutations politiques, économiques et sociales qui ont engendré de nouveaux rapports entre les principaux facteurs de la vie de l'Etat.

De nos jours, ces rapports ne correspondent plus aux conditions établies dans le Pacte fondamental — la Constitution du pays — qui exigent un changement urgent et fondamental »[7].

Selon les relations du biographe du roi Mihai — Arthur Gould Lee —, à ce moment-là quelques variantes lui vinrent à l'esprit pour pouvoir maintenir son trône. Ainsi, il eut l'idée de faire appel à l'armée, mais il n'était pas sûr qu'elle pourrait le soutenir. Il pensa ensuite à tenter d'arrêter Petru Groza et Gh. Gheorghiu-Dej, ou encore à recourir au secours des Etats-Unis de l'Amérique, de l'Angleterre — mais tout ceci ne lui sembla pas possible car Petru Groza autant que Gh. Gheorghiu-Dej étaient membres du gouvernement, du même gouvernement qui avait été élu par le pays et reconnu par les Grandes Puissances [8].

Devant la grande influence que le gouvernement exerçait parmi les larges masses des villes et des villages, devant son attitude ferme, le roi comprit que toute opposition était vouée à l'échec et signa l'acte d'abdication, annonçant qu'il désirait quitter le pays.

Pendant l'après-midi de la même journée, le Conseil des Ministres prit acte de l'abdication du roi et adopta la Proclamation au peuple.

« L'histoire enregistrera une liquidation de la monarchie sans secousses, telle que nos ennemis ne l'aurait peut-être pas désirée — déclarait Petru Groza au cours de la séance du Conseil des Ministres. Pour employer une expression de la reine-mère, le peuple a aujourd'hui divorcé — décemment et élégamment — de la monarchie... Je veux que l'on sache partout — et ceci est très important — que tout s'est passé sagement, au moment opportun... nous allons de l'avant dans notre voie, avec un minimum de secousses et un maximum de profit »[9].

Les postes de radio ont immédiatement transmis le texte de l'acte d'abdication et la Proclamation du gouvernement « La monarchie — était-il montré dans la proclamation — était une entrave dans la voie du développement du pays vers un régime de démocratie populaire à même d'assurer aux ouvriers le bien-être matériel et culturel, d'assurer l'indépendance et la souveraineté de l'Etat roumain. L'abolition de la monarchie ouvre à notre démocratie les perspectives nouvelles de grandioses réalisations »[10].

Le soir du même jour, à 19 h., l'Assemblée des Députés, réunie sous la présidence du distingué lettré Mihail Sadoveanu, sanctionna l'abolition de la monarchie et décida la transformation de la Roumanie en

---

[7] Proclamarea Republicii Populare Române (Proclamation de la République Populaire Roumaine), Bucarest, 1948, p. 4—5.

[8] Arthur Gould Lee, *Crown Againt Sickle*, London, 1959.

[9] « Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain », fonds n° 103, dossier n° 9082, f. 1—6, Sténogramme de la séance du Conseil des Ministres du 30 décembre 1947.

[10] « România liberă » du 2 janvier 1948.

République Populaire. La loi constitutionnelle de la République votée à cette occasion précisait que le pouvoir législatif serait exercé par l'Assemblée des Députés jusqu'à l'élection de l'Assemblée législative qui allait décider de la nouvelle Constitution de la République Populaire Roumaine, et le pouvoir exécutif — par un Présidium formé de cinq membres élus à l'unanimité par l'Assemblée des Députés. Ont été élus dans le Présidium de la République, sur la proposition du gouvernement : C. I. Parhon, Mihail Sadoveanu, Ştefan Voitec, Gheorghe Stere, Ion Niculi.

La proclamation de la République Populaire Roumaine a signifié non seulement le changement de la forme d'Etat, mais aussi un bond qualitatif accompli dans le concept du pouvoir. L'abdication du roi — dernier représentant des classes exploiteuses au gouvernement de l'Etat — a mis fin au processus révolutionnaire de conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière alliée à la paysannerie laborieuse et aux autres travailleurs. Par son caractère de classe, par ses tâches, ses formes d'organisation et ses méthodes d'activité, l'Etat démocratique-populaire roumain est devenu dès le moment de la proclamation de la République, un Etat de type socialiste.

L'abolition de la monarchie et la proclamation de la République Populaire Roumaine — moment d'une importance particulière du développement de la révolution populaire de la Roumanie, qui a marqué la conclusion du processus de conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière alliée à la paysannerie et aux autres catégories de travailleurs —, a joui de l'adhésion unanime des masses populaires. Les manifestations des masses, témoignant de l'immense joie que leur causait cet acte historique — organisées dès le premier jour de la proclamation de la république populaire et poursuivies, à travers tout le pays, durant plus d'un mois —, sont une preuve incontestable de l'isolement total de la monarchie, du fait que son abolition correspondait aux intérêts et aspirations du peuple roumain tout entier, à sa volonté de s'affranchir de toute exploitation et oppression, d'édifier un nouvel ordre social. L'adhésion enthousiaste de la classe ouvrière, de la paysannerie, de l'intellectualité, de l'armée, de tous les travailleurs, sans différence de nationalité, à la république populaire, leur décision inébranlable de la défendre et de la consolider témoignaient d'une conscience révolutionnaire élevée et d'une maturité politique avancée ; leur attachement et leur confiance dans la politique révolutionnaire-patriotique du Parti Communiste Roumain faisaient preuve d'une profonde compréhension des impératifs de l'histoire.

Dès l'après-midi du 30 décembre 1947, les masses populaires, l'opinion publique ont été informées sur les grands événements qui avaient eu lieu. L'édition spéciale du quotidien « Scînteia » annonçait la nouvelle de l'abolition de la monarchie, et les postes de radio — après avoir préparé leurs auditeurs sur la transmission d'un important communiqué — ont transmis le texte de l'Acte d'abdication et celui de la Proclamation adressée par le gouvernement au peuple. Le lendemain, 31 décembre, dans son numéro spécial du Nouvel An, « Scînteia » publia en fac-similé l'Acte d'abdication signé par l'ex-roi Mihai, la Proclamation du gouvernement, la composition du Présidium de la République Populaire Roumaine et du nouveau gouvernement, la loi qui consacrait la transformation de l'Etat roumain en république populaire, un reportage sur le déroulement des

travaux de la séance de l'Assemblée des Députés le 30 décembre 1947, ainsi qu'un ample éditorial intitulé « Pour la République Populaire vers de nouvelles réalisations ».

Les premiers numéros des périodiques « Libertatea », « România liberă », « Frontul Plugarilor », « Naţiunea », etc. — parus après le 30 décembre 1947 — étaient d'une teneur similaire.

Les messages prononcés aux postes de radio le lendemain après l'instauration de la République et à la veille du Nouvel An par le Dr Petru Groza, au nom du gouvernement, et par le savant Dr Constantin I. Parhon, de la part du Présidium de la République Populaire Roumaine, ont mis en évidence cet événement mémorable inscrit sur le livre d'or du peuple roumain, par les larges masses populaires.

Le message du Présidium de la République Populaire Roumaine soulignait que la nouvelle forme d'Etat — la République populaire — a ouvert largement la voie de l'accomplissement de toutes les aspirations créatrices du peuple roumain, des nouvelles conquêtes démocratiques dans les domaines économique, politique et social, de l'élévation du niveau de vie des travailleurs. « Nul obstacle n'existe plus dans la voie du développement complet de la démocratie populaire, vouée à assurer à tous ceux qui œuvrent de leurs bras et de leur intelligence, dans les villes et les villages, le bien-être matériel et spirituel qui constitue la garantie de la souveraineté et de l'indépendance de notre pays — était-il montré dans le message. Des réalisations grandioses nous attendent dans l'année qui s'ouvre. Tout dépend maintenant uniquement de notre travail et de notre adresse, de l'amour que nous vouons au peuple et à notre République populaire, du dévouement de chacun d'entre nous pour le progrès du pays ».

La nouvelle de l'abolition de la monarchie et de la proclamation de la République Populaire Roumaine provoqua une explosion d'enthousiasme dans les masses populaires qui dès le soir du 30 décembre manifestèrent sous diverses formes leurs sentiments de profonde joie et de satisfaction. Dans les villes et les villages, dans les usines et les fabriques, dans les entreprises et les institutions, partout, d'amples manifestations, des meetings et des assemblées ont eu lieu, auxquels ont participé des centaines de milliers de citoyens. Dans les rues et les places publiques, les manifestations ont revêtu l'aspect d'impressionnantes festivités populaires.

A Bucarest, des dizaines de milliers d'ouvriers, militaires, étudiants, élèves, femmes, jeunes gens et personnes âgées se sont réunis Place du Palais, devant la gare du Nord, aux usines « Malaxa » et « Grivitza », à « Bariera Vergului », dans les quartiers Ferentari et Dudeşti-Cioplea, sur les places Unirii, Bucureştii Noi, Obor et 7 Noiembrie, chantant et scandant des mots d'ordre, dansant dans la ronde. Pendant ces journées historiques résonnèrent dans les rues de la capitale, jusque tard dans la nuit, des mots d'ordre incitant au combat : « Ouvriers, paysans, soldats, défendez la République ! », « Vive la République roumaine ! », « Travaillons, combattons, défendons la République ! », « Ouvriers, soldats, paysans, nous sommes tous des républicains ! ».

Dans ces relations sur le déroulement de la démonstration devant le palais royal, le journal « Scînteia » relevait que « l'enthousiasme et la joie avaient jailli plus ardemment et plus impétueusement que jamais », et

des rondes, autour desquelles tournaient d'autres rondes encore, plus larges, gagnaient la masse des manifestants [11]. Le Nouvel An, une immense foule qui s'était rassemblée sur la même place entrait dans l'ancien palais — après avoir salué par des ovations les membres du Présidium de la République Populaire Roumaine — par les portes largement ouvertes afin de le visiter. Dans la même atmosphère festive se sont déroulées dans les quartiers de Bucarest Ferentari et Rahova des manifestations auxquelles participèrent des ouvriers et ouvrières des fabriques des alentours, ainsi que d'autres catégories de travailleurs. Ni la neige, ni le gel qui après la tombée du soir s'étaient intensifiés — notait « Scînteia » — n'ont pu empêcher leur enthousiasme et leurs manifestations de sympathie pour la nouvelle forme d'Etat — la République Populaire [12].

L'acte historique du 30 Décembre 1947 produisit une vive effervescence non seulement dans les rues et sur les places de la Capitale, mais aussi dans les usines et les fabriques, dans les entreprises et les institutions. Dans ce cadre ont eu lieu pendant ces jours inoubliables d'amples meetings à l'occasion desquels ont été lus l'Acte d'abdication du roi et la Proclamation du gouvernement au peuple. Ainsi, au meeting qui a eu lieu aux Ateliers « Grivitza » de Bucarest, plus de 12 000 cheminots ont exprimé en même temps que leur adhésion unanime à l'acte d'instauration de la République, leur dévouement envers le gouvernements et le Présidium de la République Populaire Roumaine ainsi que « leur ferme volonté de reconstruction du pays »[13]. A leur tour, les ouvriers de Malaxa, dont le nombre dépassait 4 500, ont reçu la nouvelle de l'abolition de la monarchie et la Proclamation du gouvernement avec des applaudissements et des ovations prolongés [14].

Des manifestations enthousiastes d'adhésion à l'égard de la République ont eu lieu pendant ces jours-là dans les capitales départementales, dans les municipes, dans tous les centres ouvriers. A Cluj, Arad, Brașov, Alba Iulia, Ploiești, Iassy, Bacău, Buzău, Craiova, Petroșani, Oradea, Turnu-Măgurele, Focșani, Mediaș, Cîmpulung-Muscel, Făgăraș, Timișoara, Tulcea, Sibiu, Călărași, Brăila, Galați, Turda, Buhuși, Caracal, Tîrgu-Jiu, Constanța, Sighișoara [15] et dans de nombreuses autres localités, la population s'est rassemblée devant les résidences du Parti Communiste Roumain, les mairies et les préfectures pour saluer la proclamation de la république populaire. Au cours des réunions qui se sont tenues, ont pris la parole les représentants du Parti Communiste Roumain, du Parti Social Démocrate, du Front des Laboureurs, du Parti National Populaire, les préfets des départements ou les maires des villes respectives, les représentants de l'armée, etc.

Le lendemain de la proclamation de la République, à partir de 11 heures, les travailleurs de toutes les entreprises et institutions de Iassy — depuis les ouvriers des Ateliers ferroviaires-Nicolina jusqu'au corps enseignant —, manifestèrent leur attachement à la République Populaire Rou-

---

[11] « Scînteia », n° 1011 du 2 janvier 1948.
[12] « Scînteia », n° 1012 du 4 janvier 1948.
[13] « Scînteia », n° 1011 du 2 janvier 1948; « Națiunea », n° 530 du 3 janvier 1948.
[14] « Scînteia », n° 1011 du 2 janvier 1948.
[15] « Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain », fonds n° 1, dossier n° 243, f. 68.

maine et au gouvernement, s'engageant à défendre les conquêtes de la démocratie populaire et la marche en avant du peuple roumain [16]. Selon ce que transmettait le correspondant du journal « Scînteia », « après que la nouvelle de l'abdication du roi a été communiquée à la radio, la population de la ville, — ouvriers, fonctionnaires, paysans des alentours, jeunes et vieillards, ont manifesté dans les rues de la ville, saluant ainsi la naissance de la jeune République Populaire Roumaine »[17]. A Galatzi, dès le soir du 30 décembre 1947, de grands groupes d'ouvriers ont traversé la ville en chantant et acclamant la république. Le lendemain, des meetings se sont tenus dans toutes les entreprises, institutions et quartiers de la ville. Par la suite, malgré le temps défavorable, d'immenses colonnes de travailleurs ont manifesté dans les rues, où ils dansèrent dans les rondes [18]. A l'aube du 31 décembre 1947, — écrivait le journal de Sibiu « România viitoare » (La Roumanie future) —, les citoyens de la ville ont tenu à manifester leur satisfaction et leur joie à l'égard de l'acte historique de la proclamation de la République Populaire Roumaine. Malgré le gel qu'il faisait, les rues de la ville étaient bondées de gens qui commentaient avec une joie évidente le grand événement. Vers midi, s'y ajoutèrent des colonnes d'ouvriers « sortis de fabriques et d'usines pour fêter l'action préparée par tant de sacrifices et d'efforts »[19]. Les 15 000 citoyens de Sibiu se sont réunis sur la place de la ville dans le cadre d'un meeting grandiose, pour y saluer la nouvelle forme d'Etat [20]. Nombre de grands meetings de masse ont eu lieu, à l'occasion de la proclamation de la République Populaire Roumaine, dans le bassin carbonifère de la Vallée du Jiu, surtout à Petroşani et à Lupeni [21]. À l'entreprise « Sadul » du département de Gorj, après la communication faite à la radio dans l'après-midi du 30 décembre 1947, 40 ouvriers dirigés par les communistes ont formé un corps de garde qui est resté durant la nuit dans l'enceinte de la fabrique, pendant qu'un commandement unique, constitué *ad hoc*, prit la direction des manifestations de solidarité avec l'action de proclamation de la République.

On peut relever comme un trait caractéristique de la profonde effervescence révolutionnaire de ces jours-là le fait que les manifestations qui se déclenchaient en diverses localités revêtaient souvent, spontanément, le caractère de manifestations de masses qui entraînaient l'immense majorité de la population.

La volonté inébranlable des larges masses d'ouvriers de consacrer toutes leurs forces à la défense, au développement et au progrès de la république populaire ressort aussi du grand nombre de lettres et télégrammes d'adhésions adressés au Comité Central du Parti Communiste Roumain, à l'Assemblée des Députés et au Présidium de la République Populaire Roumaine par les employés du pétrole de Prahova, par les

---

[16] « Scînteia », n° 1011, du 2 janvier 1948.

[17] Ibid.

[18] Ibid.

[19] « România viitoare » du 4 janvier 1948.

[20] « Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain », fonds n° 1, dossier n° 243, f. 24. Rapport d'activité du Comité départemental du Parti Communiste Roumain de Sibiu, pour le mois de décembre 1947.

[21] Loc. cit., dossier n° 248, f. 230, Rapport d'activité du Comité départemental du P.C.R. de Valea Jiului, du 1[er] décembre au 31 décembre 1947.

métallurgistes de Reşiţa, les miniers de Petrila, par les collectifs d'ouvriers de nombreuses entreprises, telles que : « Tăbăcăria naţională », « Gralex », « La fabrique de tricotages », « Venus », « Wolf », « Lemaître », « Talpa », « Métallo-chimiques », « Mociornița », « S.E.T. », « Apretura », « Les Ateliers du Fort Bragadiru », « Banloc », les typographies « Vremea », « Unirea », « Viaţa literară » et beaucoup d'autres encore [22].

Des lettres et télégrammes ont été aussi envoyés au Présidium de la République Populaire Roumaine par le Comité Exécutif de la Confédération Générale du Travail, le Comité Central de l'Union de la Jeunesse Ouvrière, le Comité du syndicat des journalistes professionnistes de Bucarest, la Commission centrale de préparation pour la création de l'organisation unique de femmes de la Roumanie, le corps enseignant de la Polytechnique de Bucarest et d'autres institutions d'enseignement supérieur, officiers, sous-officiers et soldats du grand état-major et des unités militaires, marins de la motonave « Transilvania », de nombreux collectifs de travailleurs de diverses organisations, entreprises et institutions.

La teneur des milliers de lettres et télégrammes est particulièrement significative pour illustrer l'état d'esprit des masses du peuple ouvrier tout entier. Il témoigne de la confiance inébranlable des masses populaires envers la direction du parti et de l'Etat, la profonde compréhension de l'importance et des conséquences de l'acte historique du 30 décembre 1947 pour les destinées de la Roumanie. « Désormais — écrivaient les ouvriers de la Filature roumaine de coton — notre peuple à la tête duquel se trouve la classe ouvrière — pourra se développer en toute liberté dans la voie de la démocratie populaire, du progrès et du socialisme. Nous nous engageons à travailler le plus consciencieusement possible, à accroître la production de notre filature, à dépasser le programme fixé, conscients qu'ainsi la vie des travailleurs sera améliorée »[23]. « Nous vous assurons, chers camarades — écrivaient dans le télegramme adressé au Comité Central du Parti Communiste Roumain les ouvriers du chantier de Giulvăz — que nous, qui travaillons à la frontière ouest de la République, serons à vos côtés jusqu'au sacrifice suprême, pour le développement de la démocratie roumaine »[24]. A leur tour, les ouvriers et fonctionnaires de l'entreprise bucarestoise « Venus » saluaient avec la plus grande joie la proclamation de la République Populaire Roumaine, conscients que cet acte « ouvrait la route vers la libération du peuple roumain de l'exploitation. L'abolition de la monarchie et l'instauration de la République Populaire — était-il souligné dans la motion — assurent au peuple roumain la continuation, avec plus de fermeté, du combat pour le parachèvement de la démocratie, pour le bien-être de ceux qui travaillent »[25]. Les habitants du département de Sibiu employèrent dans la motion qu'ils adoptèrent, des paroles exprimant leur adhésion totale à l'acte du 30 décembre 1947 : « Les citoyens du municipe et du département de Sibiu tiennent à assurer le Présidium et le Gouvernement de la République de leur entier dévoue-

[22] « Scînteia », n° 1013 du 5 janvier 1948.

[23] « Scînteia », n° 1011 du 2 janvier 1948.

[24] « Scînteia », n° 1019 du 14 janvier 1948.

[25] « Naţiunea » n° 532 du 5 janvier 1948.

ment et attachement, et qu'ils sont décidés de combattre acharnement pour l'accomplissement des grands desiderata de la jeune république ».

On peut relever comme un trait distinctif des innombrables actes d'adhésion à la proclamation de la république populaire, le fait qu'ils ont représenté en même temps la forme d'action unie, de ferme combat, dans le cadre du même front, de la classe ouvrière, de la paysannerie laborieuse, de l'intellectualité, de tous les travailleurs, pour le développement continuel du processus révolutionnaire.

Parmi les nombreuses manifestations d'adhésion à l'acte du 30 décembre, qui se sont déroulées à travers tout le pays, il vaut mentionner les appels vigoureux adressés aux travailleurs par toute une série d'organisations de masse dont la Confédération Générale du Travail et la Fédération Nationale de la Jeunesse Démocrate.

Les jours qui ont suivi l'abolition de la monarchie et la proclamation de la république populaire, le Comité Exécutif de la Confédération Générale du Travail adressa un appel enthousiaste à la lutte et au travail à tous les ouvriers organisés en syndicats. « La consolidation de notre jeune république populaire — était-il souligné dans l'appel —, le développement de notre régime vers le socialisme dépendent de notre décision de combattre pour l'accroissement continuel de la production, pour la reconstruction du pays, de notre vigilance à défendre les droits et libertés que nous aurons acquis, contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur du pays »[26]. Le Comité Exécutif de la Confédération Générale du Travail stimulait les ouvriers, techniciens et ingénieurs des fabriques et des usines — des bassins carbonifères et des exploitations pétrolières, des chantiers et labours, des bureaux et laboratoires, à faire preuve de leur amour et leur dévouement pour la République, par leur contribution à l'accroissement de la production et au renforcement de la discipline du travail. « Montrons à tout le monde — concluait l'Appel — que notre peuple, maître enfin de ses destinées, est capable de renverser tous les obstacles pour édifier un heureux avenir ».

Un vibrant appel fut adressé ces jours-là au peuple tout entier, surtout à la jeune génération, par la Fédération Nationale de la Jeunesse Démocrate. « Nous sommes fiers — disait l'Appel — que notre jeunesse, ayant à sa tête la jeunesse ouvrière, ait contribué par son œuvre et son combat, aux côtés de toutes les forces populaires dirigées par le parti de la classe ouvrière à l'accomplissement de cette grandiose victoire »[27]. L'Appel ébauchait à la fois la perspective que cet acte historique ouvrait à la jeunesse et au peuple entier : « La République est nôtre. Par elle, une ère nouvelle s'ouvre dans notre vie : l'ère grandiose de la liberté complète, du développement d'une nouvelle vie dans notre chère patrie — l'ère d'une société sans exploitation de l'homme par l'homme ». Mettant en évidence les charges multiples auxquelles les jeunes ouvriers, paysans, étudiants et militaires étaient confrontés, l'Appel concluait par un vibrant encouragement au travail créateur qu'il adressait à tous les fils du peuple roumain et aux nationalités cohabitantes : « Faisons vrombir nos fabriques et nos labours, frémir nos universités, écoles, casernes sous l'action éner-

---

[26] « Scînteia », n° 1011 du 2 janvier 1948.
[27] « Tînărul muncitor » du 8 janvier 1948.

gique, sous l'effet de l'élan créateur des millions de jeunes affranchis des chaînes de la monarchie exploiteuse »[28].

Le même enthousiasme et les mêmes manifestations de solidarité envers l'acte d'instauration de la république populaire étaient exprimés par les nombreuses lettres envoyées aux organes de la presse centrale et locale par les travailleurs de diverses professions et œuvrant les coins les plus différents du pays. Elles témoignaient de l'émotion et de la joie qui animaient leurs auteurs et leurs proches lorsque la radio ou l'édition spéciale du quotidien « Scînteia » leur annonçait ce grandiose événement; elles exprimaient les sentiments d'adhésion à l'égard de la nouvelle forme d'Etat et la décision de poursuivre fermement la voie d'édification de la société socialiste. « Le soir de la même journée — relatait l'ouvrier bucarestois Cuză Ion — pendant que je me trouvais au syndicat "Lemn-Forestier" (Bois forestier), on annonça pendant une séance la nouvelle de l'instauration de la République. . . Les uns ont acclamé le Parti Communiste Roumain, d'autres, la Confédération Générale du Travail, d'autres encore le Parti Unique Ouvrier, et tous, la République Populaire Roumaine. Un observateur moins enthousiaste qui aurait été témoin de cette manifestation spontanée aurait bien compris que ce n'était là que l'explosion de joie d'hommes qui voient que les fruits de leur travail quotidien commencent à se montrer. Une voix entonna l'Internationale et tous ceux qui étaient réunis dans la salle s'y réjoignirent en chantant comme ils ne l'avaient jamais fait »[29]. Dans une autre lettre, Elena Ursu, employée à « Creditul Urban » (Crédit Urbain), soulignait que la république populaire est plus proche de l'âme de ceux qui ont l'expérience des difficultés de la vie et que « elle nous procurera la tranquillité, la paix, le redressement économique, et nous rendra possible de jouir des résultats de notre travail »[30]. A son tour, l'ouvrière de l'industrie textile Ioana Nuţu encourageait ses camarades de travail à augmenter leurs efforts dans le processus de production, afin d'apporter ainsi leur contribution à la consolidation de la république populaire: « Travaillons tous ensemble, camarades; nos pas doivent être aujourd'hui plus assurés que jamais, plus décidés, car la terre que nous foulons est dès maintenant nôtre. Notre pays nous appartient maintenant. Serrons nos rangs et clamons comme au premier jour : Vive notre pays ! Vive la République Populaire Roumaine ! ».

L'abolition de la monarchie et la proclamation de la République Populaire Roumaine suscita un puissant écho dans les villages. Les organisations locales du Parti Communiste Roumain et du Front des Laboureurs organisèrent de nombreuses réunions dans les centres d'arrondissements, dans les communes et les villages où les masses paysannes exprimèrent par vive voix, par des lettres, motions et télégrammes leur enthousiasme et leur adhésion à la proclamation de la République Populaire Roumaine. Ainsi, les paysans laborieux de la commune de Crizbov, département de Braşov se sont réunis pour rendre « hommage à la république et aux dirigeants du peuple pour l'acte important accompli le 30 Décembre 1947 —

---

[28] Ibid.

[29] « Scînteia », n° 1022 du 17 janvier 1948.

[30] Ibid.

acte qu'ils considéraient salutaire dans la voie vers le mieux »[31]. Des assemblées similaires eurent lieu ces jours-là dans les communes de Monar et de Gledin — département de Năsăud ; Cergăul Mare — département Tîrnava Mică ; Golda de Jos — département d'Alba, et d'autres communes encore [32].

Dans les villages du département de Dolj, sur les anciens domaines de la Couronne de Sadova et de Segarcea, les paysans travailleurs exprimèrent au cours de meetings leur joie d'avoir échappé à l'exploitation du plus grand propriétaire terrien du pays, en faisant brûler sur le bûcher, de manière symbolique, le portrait du roi. Les paysans travailleurs des anciennes propriétés de la Couronne, du département de Neamț, témoignèrent eux aussi de leur grand enthousiasme et de leur adhésion à l'acte d'abolition de la monarchie. Ils chargèrent leur représentant dans l'Assemblée des Députés — Ion Tomescu — d'y exprimer « leurs vifs remerciements et leur profonde reconnaissance pour l'abolition de la monarchie »[33].

La ferme décision de la paysannerie ouvrière de joindre ses efforts à ceux du peuple roumain tout entier en vue du développement et de la consolidation de la nouvelle forme d'Etat était exprimée aussi par les centaines de lettres et télégrammes envoyés quotidiennement à l'adresse de la rédaction du journal « Frontul Plugarilor » ; les signataires prenaient l'engagement « de mener à bonne fin l'œuvre de reconstruction du pays, de combattre pour écarter les derniers restes réactionnaires et d'édifier un pays libre, une patrie où les fruits de leur labeur ne leur soient plus arrachés par une poignée de propriétaires de terres, de spéculants et banquiers — comme par le passé »[34].

Une place à part dans le cadre des manifestations occasionnées par l'acte de proclamation de la République Populaire Roumaine a été occupée par la grandiose réunion de Deva, le 8 janvier 1948, à laquelle participèrent des dizaines de milliers de paysans de différentes parties du pays. Convoquée d'abord pour l'anniversaire de 15 ans depuis la création du « Front des Laboureurs », elle s'est ensuite transformée en une impressionnante manifestation de sympathie et d'adhésion des masses paysannes à l'égard de la proclamation de la république populaire, et s'est terminée par l'engagement solennel des participants de travailler et de combattre de toutes leurs forces pour la consolidation du régime démocrate, de la République Populaire Roumaine. Petru Groza déclarait, à la fin du discours qu'il adressa aux masses paysannes, participantes à la réunion : « Rentrez chez vous en emportant le mot d'ordre : 'Vive la République Populaire Roumaine' — que vous devrez diffuser dans toutes les maisons et dans tous les cœurs »[35].

La proclamation de la république populaire a produit un vif enthousiasme et confiance dans l'avenir parmi les rangs des militaires — pour la plupart fils d'ouvriers et de paysans. Dans une atmosphère solennelle

---

[31] « Scînteia », n° 1010 du 5 janvier 1948.

[32] « Scînteia », n° 1019 du 14 janvier 1948 ; « Frontul Plugarilor » n° 861 du 8 janvier 1948.

[33] « Scînteia », n° 1031 din 29 janvier 1948.

[34] « Frontul Plugarilor » n° 861 du 8 janvier 1948.

[35] Gh. I. Ioniță, Gh. Tuțui, *Frontul Plugarilor, 1933—1953*, Bucarest, 1970, p. 261.

l'armée entière prononça le serment envers la République populaire et le peuple roumain. Commencée au soir du 30 Décembre 1947, après la proclamation de la République Populaire Roumaine — lorsque les cadres supérieurs de l'armée prononcèrent le serment de fidélité — cette action se poursuivit jusqu'au matin du jour suivant, dans toutes les unités et les formations militaires du pays [36]. Les militaires s'engageaient — dans leurs nombreux télégrammes et lettres d'adhésion adoptés au cours des diverses assemblées — à défendre la république populaire, l'indépendance et la souveraineté nationale, les conquêtes révolutionnaires des travailleurs. Ainsi, le 31 décembre 1947, après avoir prêté serment, les militaires de la garnison de Iassy rassemblés sur le stade de Copou, adoptèrent une lettre où il était montré : « Nous, soldats, sous-officiers, commandants, fonctionnaires civils et officiers de la garnison de Iassy, réunis aujourd'hui pour prêter serment de fidélité envers la République Populaire Roumaine et son gouvernement, nous prenons l'engagement d'observer fidèlement le vœu que nous avons formé de défendre en toute circonstance la République Populaire Roumaine, ses droits, son autonomie, son indépendance et sa souveraineté nationale »[37]. Les soldats et les sous-officiers du Régiment A. A.—Braşov exprimèrent eux aussi leur entière adhésion et leur dévouement envers la République populaire dans la lettre qu'ils adressèrent au Présidium de la République Populaire Roumaine et au gouvernement du pays : « Nous nous déclarons solidaires avec l'action qui vient d'être accomplie, nous vous souhaitons la solution plénière des charges importantes auxquelles vous êtes confrontés et nous vous assurons de l'appui inconditionné et de notre dévouement envers la République Populaire Roumaine »[38]. L'abolition de la monarchie — était-il souligné dans le Rapport du Comité départemental de Hunedoara du Parti Communiste Roumain du 7 janvier 1947, « a été considérée avec satisfaction par l'armée. Les combattants du Régiment de Grăniceri de Deva ont prêté serment en relevant leur poing »[39].

Le fait que dès la proclamation de la République Populaire Roumaine l'armée entière ait prêté serment de fidélité — dans une atmosphère d'enthousiasme — envers la nouvelle forme d'Etat, s'engageant à défendre les conquêtes des travailleurs, l'indépendance et la souveraineté nationale, reflétait l'établissement de relations étroites entre l'armée et le peuple, l'identification des militaires, en général, de la plupart des officiers avec les idéaux d'autonomie, de justice et d'indépendance des masses populaires.

L'état d'esprit de la population, la manière dont les larges masses des villes et des villages ont reçu la nouvelle de l'abolition de la monarchie ressortent d'une manière prégnante de la série des rapports d'activité des préfets, ainsi que des bulletins informatifs des préfectures pour le mois de décembre 1947. « L'accomplissement de cet acte historique — soulignait le rapport de la préfecture du département de Tîrnava-Mică — a conduit à des manifestations spontanées d'enthousiasme de la part de la

---

[36] « Frontul Plugarilor », n° 804 du 12 janvier 1947.

[37] « Scînteia », n° 1011 du 2 janvier 1948.

[38] Ibid.

[39] « Archives du Comité Central du Parti Communiste Roumain », fonds n° 1, dossier n° 248, f. 226.

population dans tous les centres urbains et les principaux centres ruraux du département »[40]. Le rapport de la préfecture du département d'Ilfov, envoyé au ministère de l'Intérieur renfermait des considérations similaires : il y était montré que la population de ce département s'était rendu compte de l'anachronisme qui persistait encore par suite de la tolérance de l'institution monarchique, expression de la mentalité et des intérêts des anciennes conceptions de directions, d'accaparement des biens matériaux, mentalité étrangère à l'âme et aux aspirations du peuple travailleur des villes et des villages ». En référence aux commentaires qui se faisaient entendre dans les villages à propos de l'abdication du roi Mihai, de l'abolition de la monarchie et de la proclamation de la république, le rapport mentionnait : « Dans les appréciations faites par la population rurale on peut remarquer la critique à l'égard de l'institution, autant que de la personne qui la représentait »[41] — et il concluait que tout le monde voyait dans le changement intervenu le 30 Décembre une victoire du régime démocratique et du Parti Communiste Roumain [42].

En ce qui concerne l'attitude de l'intellectualité attachée au peuple à l'égard de la proclamation de la République, l'érudit lettré George Călinescu écrivait pendant les premiers jours qui ont suivi l'événement d'importance historique — se faisant l'écho des sentiments et des pensées des hommes de science et de culture aux vues avancées : « Dans la situation où se trouve la Roumanie, un pouvoir exécutif émanant du peuple est l'instrument le plus sûr, puisque le peuple ne se trompe jamais.

Mihail Sadoveanu, chantre d'Etienne le Grand et érudit nourrissant son esprit de la lecture des chroniques, ne se montrera guère un guide dépourvu de perspectives, — de même, d'ailleurs, que le Présidium, le Gouvernement et le Parlement du Pays.

En avant, donc, sans hésitation, œuvrons au renforcement de la jeune institution. République veut dire *res-publica*, chose publique ; il nous revient donc, dorénavant une part de responsabilité dans l'action d'édification du pays. Notre mot d'ordre est aujourd'hui : « Soyons aux côtés de la patrie, servons la RES-PUBLICA ! »[43].

Dans le climat général d'enthousiasme populaire, l'acte d'instauration de la République Populaire Roumaine a eu aussi l'adhésion de l'Eglise, de ses chefs. Le patriarche Nicodim montrait, se référant aux obligations du clergé et des paroissiens de servir la nouvelle forme d'Etat : « Je vous rappelle ces devoirs qui nous incombent à nous tous, citoyens de la République Populaire Roumaine, de répondre à tous ses appels, sachant que sa puissance et sa gloire se reflètent sur chacun de ses fils »[44].

L'ampleur et la multitude des manifestations d'adhésion à l'égard de l'instauration de la République Populaire Roumaine constituent un puissant témoignage du caractère profondément démocratique et populaire de ce grandiose acte d'histoire nationale. Elles témoignent de l'inconsistance des estimations faites par certains ouvrages parus à l'étranger sur la

---

[40] « Les Archives d'Etat de Bucarest », Fonds M.A.I., dossier n° 32/1947, f. 2.
[41] Ibid., f. 47.
[42] Ibid., f. 18.
[43] « Naţiunea », n° 531 du 4 janvier 1948.
[44] « Frontul Plugarilor », n° 860 du 6 janvier 1948.

monarchie en général, et surtout dissipent les mistifications et spéculations concernant la conjoncture politique où a eu lieu son abolition. Ainsi, dans son *Crown against Sickle. The Story of King Michael of Rumania*, paru à Londres, Arthur Gould Lee exagère jusqu'à déformer totalement la réalité historique, le rôle du roi dans la vie de l'Etat et l'influence exercée par la monarchie sur certaines catégories de citoyens [45]. Le même subjectivisme et caractère apologétique se laissent voir dans le livre de Ghiţă Ionescu, *Communism in Rumania, 1944—1962* [46].

L'ignorance de certaines sources d'information et documentation et l'emploi unilatéral que l'on fait d'autres, la conception et les méthodes de recherche ainsi que les intérêts politiques des auteurs, expliquent pourquoi l'on a éliminé des ouvrages mentionnés, et d'autres encore [47], le facteur décisif ayant conduit à cet acte — les actions des masses populaires.

La teneur et l'orientation générale de ces ouvrages témoignent soit de l'incapacité, soit des idées préconçues, tendancieuses de leurs auteurs dans l'approche et l'établissement scientifique et objectif des rapports réels de causalité, le sens de l'évolution des événements historiques après le 23 Août 1944, ainsi que le poids et la dynamique des forces motrices durant cette période en Roumanie. D'autres ouvrages parus à l'étranger, également non-marxistes, offrent, à côté d'un certain nombre de carences et d'erreurs, des estimations qui retiennent l'attention. Ainsi, par exemple, l'*Histoire générale des civilisations* (parue sous la direction de Maurice Crouzet), relève au sujet de la situation politique existant en 1947 en Roumanie, Albanie, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Pologne et Hongrie, que dans tous ces pays « les partis communistes exerçaient une force d'attraction considérable »[48].

L'atmosphère de parfaite adhésion des larges masses des villes et des villages à l'égard de l'acte de proclamation de la République Populaire Roumaine — adhésion exprimée des jours de suite sous les formes les plus différentes au cours d'assemblées et de meetings, de festivités à caractère populaire, dans les lettres et télégrammes adressés au Comité Central du Parti Communiste Roumain, au Gouvernement, au Présidium de la République Populaire Roumaine, à l'Assemblée des Députés ont dès le début assuré la solidité de la nouvelle forme de gouvernement. Dans les conditions de l'appui populaire et de la décision des ouvriers de contribuer chacun à son lieu de travail à sa défense et à sa consolidation, la République Populaire Roumaine est devenue, en tant que l'Etat nouveau de la classe

---

[45] Arthur Gould Lee est venu en Roumanie au mois de septembre 1944; il a travaillé dans le cadre de la Commission alliée de contrôle — organisme international constitué des représentants de l'U.R.S.S., des E.U.A. et de la Grande-Bretagne, en vue de l'application des prévisions de la Convention d'armistice entre la Roumanie et les Nations Unies, signée à Moscou le 12 septembre 1944. Durant l'étape où il travailla en Roumanie, Arthur Gould Lee rencontra souvent l'ex-roi Mihai et des personnes de son entourage, et après le 30 décembre 1947, il publia l'esquisse biographique sous le titre mentionné ci-haut.

[46] London, 1964.

[47] François Fejtő, *Histoire des démocraties populaires*, Paris, 1952; H. Prost, *Destin de la Roumanie*, Paris, 1954; Laszló Naghi, *Démocraties populaires. Du bloc soviétique au communisme des patries*, Paris, 1968.

[48] Maurice Crouzet, *Histoire générale des civilisations*, Tome VII : *L'Epoque contemporaine*, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 485.

ouvrière, un puissant instrument qui, sous la direction du parti communiste, a assuré la défense et le développement des conquêtes révolutionnaires, démocratiques des larges masses populaires, la direction et l'organisation active du processus de construction du nouveau régime social. À son tour, la république populaire, instaurée il y a 30 ans comme forme d'Etat du pouvoir de la classe ouvrière, alliée à la paysannerie laborieuse et à l'intellectualité attachée au peuple a représenté le cadre politique et juridique où se sont affirmées les immenses forces créatrices du peuple roumain, son application et son intelligence.

L'abolition de la monarchie et la proclamation de la République Populaire Roumaine — apogée de profondes transformations révolutionnaires qui ont eu lieu en Roumanie après la victoire de l'insurrection nationale antifasciste armée du 23 Août 1944 — a trouvé un large et puissant écho au-delà des frontières. L'opinion publique progressiste et démocratique internationale salua avec enthousiasme cet événement qu'elle considérait non seulement comme une victoire du peuple roumain, mais aussi comme un succès remporté par les forces de la paix et de la démocratie du monde entier. L'entrée de la République Populaire Roumaine dans le système mondial socialiste en formation s'inscrivait dans le flux des transformations qui avaient lieu sur la carte politique du monde, se caractérisant par l'affirmation toujours plus puissante dans la vie internationale des forces révolutionnaires et progressistes. Si la Roumanie avait fait dans le passé l'expérience amère de la dépendance et de la domination étrangère, après le 30 Décembre 1947, dans les conditions de l'engrenage du pays dans la voie de la construction socialiste, de la conquête de la pleine liberté, le peuple roumain peut affirmer sans restriction ses idéals de paix et d'amitié entre les peuples. Evidemment, le rôle de notre pays dans le concert des nations n'apparaissait pas seulement comme le résultat de l'acte d'abolition de la monarchie et de proclamation de la république populaire. Il avait sa source dans nos traditions progressistes, de profondes racines dans le passé de combat pour la défense de l'indépendance et de la souveraineté nationale de notre peuple et, surtout, dans les transformations novatrices qui marquèrent dès les premières années après la guerre, l'inscription de la Roumanie sur l'orbite de l'évolution sociale moderne, et dont la suite a été l'acte même du 30 Décembre 1947.

Comme il était naturel, l'acte accompli le 30 Décembre 1947 par le peuple roumain a été salué avec un enthousiasme tout particulier par les peuples qui pendant l'étape antérieure avaient accompli des transformations socio-politiques semblables et qui y ont vu une contribution importante au renforcement et à la consolidation du socialisme dans le monde. Des messages fraternels ont été envoyés ces jours-là par les pays socialistes européens — l'U.R.S.S., la Bulgarie, la Yougoslavie, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Albanie. Ils donnaient tous une haute appréciation à la transformation de la Roumanie en République Populaire et exprimaient la joie de voir le peuple roumain s'engager fermement dans la voie de la vraie démocratie, de la construction socialiste.

« Le peuple roumain a accueilli avec la plus grande satisfaction la nouvelle de la transformation du royaume roumain en République Populaire. Le pays entier, de Bucarest à Iassy et de Constantza à Arad est animé par un enthousiasme sans précédent. Des milliers de travailleurs

saluent cordialement aux meetings et manifestations, par des lettres et télégrammes, cette décision historique » — écrivait le journal soviétique « Pravda », à propos de l'enthousiasme indescriptible des masses populaires de la Roumanie à la nouvelle de l'abolition de la monarchie et de la proclamation de la république. Par la suite, on apprécia que la liquidation du régime monarchique et la proclamation de la République Populaire Roumaine ont marqué le début d'une nouvelle étape dans l'histoire du pays — étape pendant laquelle la Roumanie a acquis la possibilité de réaliser une politique indépendante, de nouer avec les autres Etats des relations conformes aux intérêts réels du peuple roumain. Mettant en évidence la signification internationale de cet événement, « Pravda » mentionnait : « Les succès remportés par le peuple roumain prouvent à nouveau au monde entier la force vitale illimitée de ce nouveau type d'Etat — la République Populaire où le pouvoir appartient au peuple, et la force dirigeante est représentée par la classe ouvrière »[49].

Un salut cordial a été adressé à la jeunesse ouvrière de la Roumanie par la jeunesse soviétique. Ainsi, le Comité Antifasciste de la Jeunesse Soviétique adressa à la Fédération Nationale de la Jeunesse Démocrate de la Roumanie un télégramme, où il félicitait « la jeunesse démocrate de la Roumanie à l'occasion de la proclamation de la République Populaire Roumaine » — exprimant sa confiance dans l'avenir heureux de la Roumanie et de la jeunesse roumaine : « Nous sommes sûrs — était-il écrit dans le télégramme — qu'une voie nouvelle s'ouvre à votre pays et à votre jeunesse, où de nouvelles réalisations et de nouveaux succès vous attendent. Le télégramme se terminait par le souhait : « Vive la République Populaire Roumaine ! »[50]

De la République Populaire de Bulgarie, Gheorghi Dimitrov adressa au Dr Petru Groza un télégramme de félicitation où il montrait que «l'événement historique » de la proclamation de la République Populaire Roumaine a produit «de la joie et de l'enthousiasme » dans les rangs du peuple bulgare [51]. Ce chaleureux message a été renouvelé par le dirigeant de l'Etat bulgare à l'occasion de la visite qu'il rendit en Roumanie au cours du mois de janvier 1948. «En mettant le pied sur la terre fraternelle de la Roumanie — montrait le premier ministre bulgare dans son discours tenu le 13 janvier 1948 à Giurgiu — la première parole que je veux prononcer, au nom du peuple bulgare et de sa délégation, est un salut amical et fraternel à l'occasion de la proclamation de la Roumanie, République Populaire ». Se référant aux sentiments de chaude sympathie éprouvés par le peuple bulgare à la nouvelle de cette grande victoire obtenue par le peuple roumain, Gheorghi Dimitrov déclarait : «. . . Cet événement historique non seulement assure le développement progressiste de notre pays, mais aplanit définitivement le chemin de l'édification de notre amitié traditionnelle à l'échelle d'une alliance fraternelle indestructible pour la paix, la démocratie et le progrès du peuple roumain. Dès maintenant il devient possible de nouer plus facilement et solidement des relations d'amitié réciproque,

---

[49] « Scînteia » du 7 janvier 1948.

[50] Ibid.

[51] Ibid.

fraternelle et cordiale entre la République Populaire Roumaine et la République Populaire de Bulgarie, entre le peuple roumain et le peuple bulgare » [52].

La proclamation de la République Populaire Roumaine a été saluée aussi par la Jeunesse Populaire de Bulgarie [53], par l'Association de l'amitié roumano-bulgare [54], par l'Union des Ecrivains de Bulgarie [55] et par nombre de collectifs des travailleurs.

En exprimant de la part du peuple yougoslave, et en son propre nom, des félicitations au gouvernement du Dr Petru Groza à l'occasion de la proclamation de la République Populaire Roumaine, le maréchal Iosip Broz Tito, président du gouvernement de la République Fédérative Populaire de Yougoslavie souhaitait « à la jeune République Populaire du peuple roumain ami, le plus grand succès et la prospérité » [56]. A son tour, le président du Présidium de l'Assemblée Populaire de Yougoslavie, Ioan Ribar, envoyait au président du Présidium de la République Populaire Roumaine, C. I. Parhon « les plus cordiales et sincères félicitations à l'occasion de la proclamation de la République Populaire Roumaine », en souhaitant en même temps au peuple roumain « l'affermissement du régime vraiment démocratique déjà constitué et la poursuite de la lutte aux côtés des autres peuples épris de liberté en vue de la reconstruction à l'intérieur du pays et la réalisation de la paix dans le monde » [57]. La double signification au plan interne et international de l'acte du 30 Décembre 1947 est relevée aussi par le télégramme de félicitation adressée du ministre de l'extérieur de la République Fédérative Populaire de Yougoslavie à son homologue roumain. « Cet événement historique — disait le télégramme — va consolider le pouvoir démocratique en Roumanie et lui permettre de lutter plus efficacement aux côtés du peuple épris de liberté et d'amitié, pour l'affermissement et pour la reconstruction du pays, de même que pour la réalisation de la paix dans le monde » [58].

La «Borba », et la «Politika », organes de presse yougoslaves, publièrent d'amples reportages et articles consacrés au jour du 30 Décembre, et des commentaires détaillés sur l'importance de cet événement. Ainsi, «Borba » écrivait que la proclamation de la République Populaire Roumaine « représentait la victoire des forces démocratiques dans la lutte pour la reconstruction du pays et l'affermissement de la démocratie », estimant que «l'œuvre de l'aventurier Carol est pour toujours disparue, ainsi que l'action des intrigues ourdies par les ennemis du peuple roumain aidés par la monarchie » [59]. En procédant à l'analyse des conditions où a été

---

[52] « Archives d'Etat », « Archives centrales d'histoire », fonds du ministère de la Propagande Nationale (que nous allons citer dans la suite : M.P.N.), Presse externe, dossier n° 256, f. 95.

[53] « România liberă » du 7 janvier 1948.

[54] « Archives d'Etat », « Archives centrales d'histoire », fonds M.P.N., Presse interne, dossier n° 256, f. 21.

[55] « Flacăra », Ière année, n° 3 du 18 janvier 1948, p. 8.

[56] « Archives d'Etat », « Archives centrales d'histoire », fonds M.P.N., Presse interne, dossier n° 256, f. 5.

[57] Ibid., f. 39.

[58] « Scînteia » du 4 janvier 1948.

[59] Ibid.

proclamée la république, le même journal mettait en évidence le fait que l'abdication du roi a été «une conséquence logique et inévitable des mutations survenues dans la vie étatique et sociale du peuple roumain»[60]. En repoussant les informations calomnieuses de certains organes de la presse réactionnaire des pays capitalistes, le journal «Politika» montrait que l'Occident regrettait la monarchie seulement pour le fait que les impérialistes, les sociétés pétrolières et le capital international perdaient, par le départ du roi Mihai, leurs derniers espoirs de reprendre leurs positions en Roumanie. Le journal soulignait que «tous les démocrates de tous les pays saluaient l'instauration de la République Populaire Roumaine»[61].

Un puissant écho a eu l'acte de proclamation de la République Populaire Roumaine dans l'opinion publique de Tchécoslovaquie. Le premier ministre Klement Gottwald envoya au peuple roumain les meilleurs souhaits, en déclarant que la proclamation de la République Populaire Roumaine constituait un événement important dans l'évolution de la vie politique internationale grâce à laquelle «le front des démocraties populaires se trouvait affermi au seuil du nouvel an»[62].

De nombreuses entreprises de Tchécoslovaquie, institutions, collectifs de travail, organisations de masse et sociales exprimèrent dans leurs messages cordiaux leurs sentiments de profonde amitié et d'estime pour la grande victoire gagnée par le peuple roumain dans la voie de l'édification de la nouvelle société socialiste. Pareils télégrammes ont été reçus aussi de la part des ouvriers des usines «Skoda», de l'Organisation de la Jeunesse Tchécoslovaque, de l'organisation communiste de l'industrie d'avions de Prague, du Comité d'entreprise de l'Industrie nationalisée «Koh-I-Noor», etc. «Nous, ouvriers de la fabrique d'Etat Skoda de Smichov — écrivait ce télégramme envoyé par le collectif de l'entreprise Skoda — avons appris avec bonheur que votre peuple a passé à l'instauration de la République. Nous nous réjouissons de cette décision d'autant plus que nous savons qu'ainsi vous aurez renforcé le front des républiques démocrates du centre de l'Europe. Les rapports d'amitié qui ont toujours existé (entre les peuples roumain et tchécoslovaque — n.n. — *G.I.I.)* se sont affermis encore davantage et vont constituer la garantie pour l'assurance de la paix .que nos deux peuples désirent. Nous vous envoyons donc, à cette occasion, notre salut cordial, et vous prions aussi de transmettre à votre peuple nos meilleurs vœux de prospérité, de vie heureuse et de paix dans la jeune République»[63]. Dans le télégramme du Comité de l'entreprise de l'industrie nationalisée «Ceskomoravska Koblen Danek» de Prague on appréciait: «En faisant ce pas votre République entre dans les rangs des pays avancés qui combattent pour la démocratie et pour la paix mondiale... Cette décision de votre peuple a été reçue avec joie par les ouvriers de notre entreprise»[64]. Des télégrammes similaires ont été envoyés aussi par le Conseil de l'entreprise et par l'organisation

---

[60] «România liberă» du 4 janvier 1948.
[61] Ibid.
[62] «Scînteia» du 4 janvier 1948.
[63] «Archives d'Etat», «Archives centrales», fonds M.P.N., Presse interne, dossier nº 256, f. 42.
[64] Ibid.

syndicale de l'entreprise populaire «Meiopta» ainsi que par le personnel de la Société tchécoslovaque de radiodiffusion [65].

A leur tour, les postes de radio polonais ont largement commenté et expliqué à l'opinion publique les circonstances où a eu lieu en Roumanie l'acte historique du 30 Décembre 1947, ainsi que ses profondes significations internes et internationales. Dans ce contexte s'inscrit aussi le discours radiodiffusé prononcé par l'ambassadeur roumain à Varsovie, sur l'invitation de la rédaction de politique extérieure de la radiodiffusion polonaise, où le diplomate roumain a relevé, entre autres, la joie éprouvée par le peuple roumain à la nouvelle de l'abolition de la monarchie, acte qui ouvrait «largement la voie aux réalisations de la nouvelle démocratie»[66].

La presse polonaise — dont nous allons mentionner les journaux «Glos Ludu», «Glos Pracy», «Zycie Warszawa», — réservait des colonnes entières au grandiose événement qui avait eu lieu en Roumanie. Tout en montrant que l'institution monarchique était devenue une force hostile aux transformations préconisées par le Parti Communiste Roumain et le Gouvernement démocratique populaire, un frein dans le développement et le progrès de l'Etat roumain, l'organe de la presse des communistes polonais, le journal «Glos Ludu» de Varsovie, soulignait que «la monarchie a été un anachronisme historique souvent très dangereux» [67] — la cour royale étant l'un des piliers de la réaction interne [68]. La liquidation du régime monarchique — appréciait «Glos Ludu» — «a été le résultat des mutations démocratiques qui avaient eu lieu dans le pays»[69]. Le journal mettait en évidence les formes et méthodes nouvelles employées par le Parti Communiste Roumain, suite aux conditions concrètes existantes en Roumanie, les appréciant comme une contribution importante au développement des thèses théoriques du socialisme scientifique concernant la prise du pouvoir d'Etat par la classe ouvrière. «C'est justement l'exemple roumain — mentionnait le journal mentionné ci-dessus — qui confirme le mieux la vérité de la thèse énoncée par le mouvement ouvrier international contemporain sur la possibilité de l'évolution pacifique vers le socialisme dans le cadre de la démocratie populaire»[70].

De Budapest, l'Association de l'amitié hongroise-roumaine salua avec enthousiasme la proclamation de la République Populaire Roumaine, exprimant sa confiance et sa satisfaction de ce que «les peuples roumain et hongrois vont de l'avant étroitement unis, dans la voie de la paix et du progrès»[71]. D'une manière pareille, le ministre ad-intérim des Affaires Etrangères hongrois envoya à son homologue roumain, au nom du peuple hongrois, un télégramme de félicitations, où il exprimait en même temps la conviction que les relations entre les deux pays se développeraient

---

[65] Ibid.

[66] «Archives d'Etat», «Archives centrales d'histoire», fonds M.P.N., Presse interne, dossier n° 256, f. 24.

[67] «Glos Ludu» du 8 janvier 1948.

[68] «Scînteia» du 7 janvier 1948.

[69] Ibid.

[70] «Glos Ludu» du 8 janvier 1948.

[71] «Archives d'Etat», «Archives centrales d'histoire», fonds M.P.N., dossier n° 256, f. 47.

continuellement à l'avenir, dans l'intérêt des deux peuples, de la démocratie de cette partie de l'Europe et de la paix dans le monde entier [72].

En commentant la proclamation de la République Populaire Roumaine, le journal «Szabad-Nép» de Budapest soulignait dans ses pages que «la liquidation de la monarchie et la transformation de la Roumanie en république démocrate rend la démocratie roumaine plus puissante et le contact avec les pays danubiens plus étroit». Par la suite, le journal appréciait l'abolition de la monarchie comme «un grand succès de la démocratie roumaine»[73].

La proclamation de la République Populaire Roumaine a été amplement commentée aussi par les autres organes de la presse centrale et locale de la République Populaire Hongroise, qui exprimaient leur opinion affirmant que l'acte du 30 Décembre 1947 avait créé une base solide au développement ascendant, fructueux d'une collaboration multilatérale entre les deux peuples et Etats voisins et amis, unis par l'idéal commun de la construction du socialisme.

Les journaux albanais, dont nous allons rappeler «Zëri i Populitt», organe du Comité Central du Parti Ouvrier d'Albanie, «Puna», «Bashkimi» ont publié dans leurs pages des nouvelles et commentaires sur les événements de la Roumanie, et leur signification interne et internationale. «Nous saluons avec une grande admiration et sympathie la nouvelle République Populaire Roumaine, sûrs qu'au cours des années qui vont suivre l'amitié qui unit nos peuples sera approfondie encore davantage»[74] — soulignait le journal «Bashkimi» de Tirana.

De nombreux messages de félicitation ont été reçus à l'occasion de la proclamation de la République Populaire Roumaine aussi de la part de quelques partis communistes et ouvriers des pays capitalistes ; leurs organes de presse informèrent amplement les lecteurs sur l'historique victoire obtenue par la classe ouvrière de Roumanie, par tout le peuple roumain sur la voie de la construction d'un avenir heureux. Ainsi, le secrétaire général du Parti Communiste Français, Maurice Thorez, envoya au nom des communistes et des forces démocratiques françaises «les plus vives félicitations à l'occasion de la proclamation de la République Populaire Roumaine», accompagnées des «meilleurs vœux pour la liberté, le progrès et la prospérité» de la Roumanie [75]. En soulignant l'importance internationale de cet événement dans le discours qu'il prononça au VI^e Congrès du Parti Communiste Italien, en janvier 1948, Maurice Thorez montra que l'acte accompli par le peuple roumain, ainsi que d'autres succès importants obtenus par les autres pays socialistes «ont suscité un vent favorable qui enfla les voiles du mouvement ouvrier-démocrate, entraînant le monde vers un accomplissement plus rapide du socialisme et du communisme»[76]. À son tour Jacques Duclos, personnalité marquante de la direction du

---

[72] Ibid.

[73] «România liberă» du 5 janvier 1948.

[74] «Scînteia» du 7 janvier 1948.

[75] «Archives d'Etat», «Archives centrales d'histoire», fonds M.P.N., Presse interne, dossier n° 256, f. 3. Le télégramme est adressé au ministre de la Roumanie à Paris, le 1er janvier 1948.

[76] «Scînteia» du 12 janvier 1948.

Parti Communiste Français faisait ressortir que l'acte de proclamation de la République Populaire Roumaine a été précédé de toute une série d'événements qui avaient démontré indéniablement aux masses populaires la complicité des cercles politiques réactionnaires du pays — à la tête desquels il y avait le roi — avec les cercles impérialistes des pays occidentaux. Mais toutes ces manœuvres secrètes des forces réactionnaires internes et externes — montrait Jacques Duclos — se sont heurtées à la volonté ferme du peuple roumain qui renvoya le roi Mihai lequel était devenu «le serviteur d'intérêts contraires à ceux de la Roumanie démocrate» et instaura la République, expression de la volonté et des intérêts vitaux du peuple [77].

L'organe de presse du Parti Communiste Français «L'Humanité» accordait une large place à l'événement de la proclamation de la République Populaire Roumaine, faisant ressortir tant la signification interne de cet acte, que sa signification internationale. Ainsi dans un ample article intitulé «Le roi Mihai abdique. En Roumanie a été proclamé la république populaire», paru dans le numéro du 31 décembre, il était écrit : «Il était évident que les profondes mutations politiques et sociales qui ont eu lieu en Roumanie conduiront à l'abolition de la monarchie, incompatible avec le plein développement de la démocratie populaire... Les événements qui se sont déroulés hier à Bucarest démontrent la fermeté et la volonté unanime du peuple»[78]. Le même numéro publiait l'éditorial «La République populaire proclamée en Roumanie», où étaient reproduits des fragments de la proclamation du gouvernement présidé par Petru Groza. En même temps, le journal faisait connaître au peuple roumain le salut des forces démocratiques et progressistes de la France en soulignant le fait que pour les Français, l'acte de proclamation de la République Populaire Roumaine constituait un double motif de satisfaction. «D'abord, était-il montré dans l'article, l'évolution vers la démocratie d'un peuple qui, par le passé, s'est montré l'un des amis les plus sûrs de la France ; secondement, le progrès d'un régime populaire qui a l'admiration des ouvriers de notre pays». L'article se terminait par le salut des communistes français adressé «à la République la plus jeune d'Europe, au peuple roumain qui chaque jour affermit tant son indépendance que sa souveraineté»[79]. Pierre Courtade, rédacteur de politique extérieure du même journal, appréciait à son tour la proclamation de la République Populaire Roumaine comme un pas important sur la voie de la consolidation des relations traditionnelles d'amitié roumano-française. «Qu'il me soit permis — écrivait-il — de dire à cette occasion combien l'amitié de votre jeune république nous est précieuse et de quelle joie nous avons accueilli son instauration»[80]. Dans plusieurs de ses numéros du début du mois de janvier 1948, «L'Humanité» publia des nouvelles et commentaires sur l'écho de la proclamation de la République Populaire Roumaine parmi les rangs des forces démocratiques du monde, et sur l'enthousiasme manifesté par le peuple roumain dans les réunions qui ont eu lieu ce jour-là sur tout le

---

[77] «Démocratie Nouvelle», n° 3, mars 1948, p. 18.

[78] «Archives d'Etat», «Archives centrales d'histoire», fonds M.P.N., Presse externe, dossier n° 105.

[79] Ibid., dossier n° 98, f. 2.

[80] «Scînteia» du 25 janvier 1948.

territoire du pays. Est suggestif dans cet ordre d'idées l'article publié par l'organe central des communistes français dans son numero du 1er janvier 1948, intitulé «La victoire de la République en Roumanie. Ainsi finit l'année avec un bilan positif pour les forces de la démocratie dans le monde» : «La veille du dernier jour de 1947 — montrait l'article — une nouvelle république est née en Roumanie. A elle-même, cette victoire résume toutes les autres victoires remportées au cours d'une année dont le bilan est positif et dont les réactionnaires ont justement raison de dire que pour eux c'était une 'triste année' »[81].

La proclamation de la république en Roumanie a été saluée aussi par d'autres publications ouvrières et démocratiques de France, parmi lesquelles rappelons «Le Populaire» —organe central du Parti socialiste—, le «Travailleur Alpin», la «Voix du Peuple».

De la tribune du VIe Congrès du Parti Communiste Italien (4—9 janvier 1948) — où l'apparition de la délégation du Parti Communiste Roumain a été accueillie par des ovations et des applaudissements, pendant que l'on scandait : «Vive la jeune République Populaire Roumaine !» —, Palmiro Togliatti, le secrétaire général du Parti Communiste Italien, après avoir adressé un salut cordial au peuple roumain déclara : «Nous avons poursuivi et nous poursuivons toujours avec attention et admiration le travail et le combat des communistes et des travailleurs roumains pour le renouveau démocratique de leur pays, pour une Roumanie libre, indépendante, progressiste et heureuse». Le salut adressé par Palmiro Togliatti s'achevait par le souhait : «Vive la République Populaire Roumaine !». «Vive le peuple roumain, maître de sa destinée !»[82]. Le journal «L'Unità» — l'organe central du Parti Communiste Italien — salua à son tour la proclamation de la République Populaire Roumaine [83], et l'hebdomadaire «Vie Nuove», dirigé par Luigi Longo, publia sur une page entière dédiée à la Roumanie une ample analyse de l'évolution du processus révolutionnaire en Roumanie, qui avait conduit à la proclamation de la république [84]. Sous le titre « La Roumanie. La plus jeune république d'Europe vient de naître», la revue « Il Calendario del Popolo», soulignait que la monarchie était devenue une force hostile aux transformations novatrices où s'était engraîné le peuple roumain sous la direction du Parti Communiste Roumain, appréciant que cette ancienne institution avait démontré, « indéniablement qu'elle ne pouvait plus faire face aux événements et qu'elle était entrée en conflit direct avec les organes constitutionnels qui représentaient la volonté du peuple». En même temps étaient mises en évidence les importantes mutations éprouvées par la société roumaine dans l'étape qui a suivi la proclamation de la République Populaire Roumaine [85].

---

[81] L'article a été écrit en réponse au matériel paru quelques jours avant dans le quotidien « Le Figaro », sous le titre « 1947 : Triste année », signé par André François-Poncet. L'auteur— un politicien bourgeois et diplomate français de renom — y affirmait que le bilan de cette année était négatif.

[82] « Scînteia » du 23 janvier 1948.

[83] Ibid.

[84] Ibid.

[85] « Il Calendario del Popolo », IVe année, n° 51, décembre 1948.

En commentant l'acte d'abdication du roi et la proclamation de la République Populaire Roumaine, le rédacteur diplomatique du journal «Daily Worker» — organe central du Parti Communiste de la Grande-Bretagne — soulignait que «le développement démocratique du pays a eu pour effet que la monarchie est devenue une institution périmée, puisqu'elle continua d'exister en Roumanie après que celle-ci a cessé d'être un pays... dominé et exploité par les sociétés pétrolières étrangères, ainsi que par les profiteurs locaux. Cette abdication représente un renversement de tous les plans ourdis à l'Occident par ceux qui ont essayé d'employer la monarchie comme un instrument dirigé contre le peuple, après la libération de la Roumanie»[86].

En Autriche, le journal «Volksstimme», organe central du Parti Communiste d'Autriche mettait en évidence que «avec l'abdication du roi disparaissait en Roumanie la dynastie des Hohenzollern-Sigmaringen qui dominait le pays depuis 1866 et qui continuait une politique d'asservissement des masses»[87].

Au nom de la classe ouvrière espagnole, Dolores Ibarruri, dans un article publié dans la revue «Nuestra Bandera» — l'organe théorique du Parti Communiste d'Espagne — salua cordialement l'acte du 30 Décembre 1947, relevant en même temps le caractère spécifique de la révolution populaire-démocratique de la Roumanie, au cours de laquelle l'ancien appareil d'Etat n'a pas été aboli d'emblée, «mais a subi des modifications profondes par suite de luttes quotidiennes, et s'est transformé continuellement, en évoluant vers des formes toujours plus avancées, vers le socialisme»[88].

Un salut cordial et des vœux de prospérité à l'occasion de l'événement historique survenu dans la vie de notre peuple a été adressé au nom des ouvriers d'Espagne par l'Union Générale des Ouvriers Espagnols. «En ces moments où la Roumanie est devenue République et le peuple roumain entreprend de nouvelles actions orientées vers la liberté de la démocratie et le progrès — était-il montré dans le message — nous vous envoyons un salut fraternel en vous priant de le transmettre à tous les ouvriers roumains». Dans la suite, après avoir relevé la contribution du peuple roumain à la consolidation des forces de la démocratie et du progrès dans le monde entier, à l'appui de la lutte du peuple espagnol pour la liberté et la démocratie, le message concluait : «Nous sommes pleinement assurés que cette lutte sera soutenue avec fermeté par la solidarité du peuple roumain qui, étant maintenant sur le chemin des conquêtes, saura trouver la voie menant à la consolidation de ses institutions démocratiques et de la fraternité avec les autres peuples balkaniques—ce qui constitue une promission pour de nouvelles conquêtes en vue de la paix et de la solidarité internationale»[89].

La presse communiste et démocratique belge accorda, à son tour, une grande importance à l'événement du 30 Décembre 1947. «Le drapeau

---

[86] «România liberă» du 4 janvier 1948.

[87] Ibid.

[88] «Nuestra Bandera» du janvier—février 1948.

[89] «Scînteia» du 29 janvier 1948.

rouge », organe central du parti communiste de Belgique a pris attitude contre les spéculations émises par la presse bourgeoise réactionnaire qui diffusait des nouvelles calomnieuses à l'adresse de notre pays. Par les articles : «Le peuple souverain en Roumanie » et «Comment a réalisé le peuple roumain la République populaire » publiés dans ses numéros du 3, respectivement 7 janvier 1948, le journal des communistes belges expliquait aux masses travailleuses de Belgique, à l'opinion publique du pays, les veritables causes de l'abdication du roi Mihai, la manière dont elle s'est passée, ainsi que les conséquences et l'importance de l'apparition d'une nouvelle république populaire sur la carte politique de l'Europe. L'idée sur laquelle reposent ces articles est que l'instauration de la république a été l'aboutissement de « l'unité et du travail du peuple roumain qui ont transformé le pays des institutions semiféodales dans un Etat démocratique d'où sont chassés les trustmen, les grands propriétaires et tous ceux qui ont placé la Roumanie sous l'exploitation du capital étranger... Aujourd'hui, le peuple roumain est pleinement souverain et la voie vers l'épanouissement de la démocratie populaire est libre »[90].

La presse internationale, les postes de radio, les agences d'information, etc. des pays les plus divers du monde, de différentes orientations et nuances politiques ont consacré d'amples commentaires à l'important acte qui a eu lieu en Roumanie le 30 Décembre 1947. Les commentaires sur cet événement survenu dans la vie du peuple roumain ont revêtu une large gamme d'attitudes, en fonction des tendances politiques que représentaient les divers organes de la presse. Il est pourtant significatif que la grande majorité des commentaires, répondant au mouvement novateur de la contemporanéité ont apprécié convenablement l'apparition sur la carte de l'Europe d'une nouvelle république démocratique-populaire, facteur important pour la promotion des idéaux de paix, de liberté et de démocratie.

Cet événement a connu un ample et profond écho en France, qui au cours de son histoire avait apporté une importante contribution à l'enrichissement du trésor de la pensée républicaine, en général, à la cristallisation et à l'affirmation puissante de l'idée et du combat menés pour la république et où les traditions de solidarité des forces progressistes des deux pays étaient toujours vivantes. Il était donc naturel que la proclamation de la République en Roumanie ait un large écho non seulement dans les rangs des forces révolutionnaires de ce pays, mais aussi dans les larges cercles de l'opinion publique française.

Il est significatif que la forme supérieure de république, au profond contenu populaire, démocratique, réalisée par le peuple roumain sous la direction du Parti Communiste Roumain a été considérée comme un exemple vers lequel aspirent les forces progressistes, démocratiques, le peuple français tout entier, qui, au cours de l'histoire a mené de lourds combats pour la réalisation d'une société dépourvue d'exploitation. « Si la révolution de '48 a jadis inspiré les plus généreux et enthousiastes parmi vos révolutionnaires — montrait en ce sens la journaliste française Andrée Viollis dans une déclaration accordée au journal « Scînteia » —, aujourd'hui c'est à la France de demander des leçons à votre jeune république populaire.

---

[90] « Le drapeau rouge » du 2 janvier 1948.

D'un seul bond grandiose elle dépasse sa sœur aînée et s'élance vers l'avenir avec une force et une audace qui s'imposent à notre admiration »[91].

L'écho de la proclamation de la République Populaire Roumaine se fait entendre en France dans les nombreux organes de la presse bourgeoise qui ont fourni aux lecteurs bon nombre d'informations concernant le déroulement des événements survenus le 30 Décembre 1947 en Roumanie, cependant qu'ils relevaient dans leurs commentaires, d'une manière ou d'une autre, la signification internationale de la proclamation de la République Populaire Roumaine. Dans sa quasi-unanimité cette presse, autant dans la capitale qu'en province, consacra de nombreuses colonnes à la publication de l'acte d'abdication du roi et à la proclamation qui consacra l'instauration de la République Populaire Roumaine, en faisant des commentaires plus ou moins amples concernant cet acte historique de notre peuple. Les organes de la presse de grand tirage, tel : «Le Monde», «Le Figaro», «Combat», «L'Intransigeant», «Franc-tireur», «France Soir», et d'autres encore, au tirage plus réduit, ont présenté à l'opinion publique française de nombreux renseignements et commentaires sur les événements antérieurs à l'abolition de la monarchie et à la proclamation de la république sur la signification de ces actes dans le contexte national et international, et sur les conclusions qui se dégageaient du mouvement révolutionnaire ascendant dans lequel s'était engrené, de toutes ses forces, le peuple roumain [92]. Il est à retenir que certains de ces organes de presse, bien que n'étant pas d'accord avec le contenu du nouveau pouvoir d'Etat instauré en Roumanie après la proclamation de la république démocratique populaire estimèrent justifiée l'abolition de l'institution monarchique qui constituait l'apanage de temps révolus. Ainsi, le journal «Le Monde», dans son numéro du 1er janvier 1948, concluait ainsi son ample éditorial intitulé «A Bucarest a été proclamée la République Populaire Roumaine», où il faisait connaître à ses lecteurs l'acte d'abdication du roi et le texte de la Proclamation du gouvernement roumain ; «le maintien de la monarchie en Roumanie était une anomalie» [93]. En revenant sur les événements de la Roumanie, le même journal analysait dans ses numéros des 2 et 3 janvier, et aussi dans un article du 8 janvier 1948, l'attitude des divers partis de la Roumanie à l'égard de la proclamation de la république, en relevant leur position envers la nouvelle forme d'Etat [94]. Les numéros des 11 et 12 janvier du même journal appelaient l'attention de l'opinion française sur le déroulement des événements de la Roumanie ; ils publièrent ainsi la composition du Présidium de la Grande Assemblée Nationale avec de brèves données biographiques de ses membres à la tête desquels il y avait C. I. Parhon.

Parmi les informations et commentaires publiés par certains organes de la presse française — en premier lieu ceux d'orientation progressiste — sur l'événement survenu le 30 Décembre 1947 en Roumanie, une place à

---

[91] «Scînteia» du 21 janvier 1948.

[92] «Archives d'Etat», «Archives centrales d'histoire», fonds M.P.N., dossier n° 107, f. 37, 156, 158, 167.

[93] «Le Monde» du 1er janvier 1948.

[94] «Le Monde» du 8 janvier 1948, l'article intitulé «Après l'abdication du roi de la Roumanie».

part était tenue par ceux qui analysaient, sous ses multiples aspects, les causes de l'abdication du monarque. En général, on relevait le fait que cette abdication avait été déterminée par l'incompatibilité de l'institution de la monarchie avec le pouls des profondes mutations socio-politiques de la Roumanie, par les machinations auxquelles avait eu recours le roi, aidé par les cercles oppositionnistes internes et externes, qui n'étaient pas d'accord avec le déroulement des événements dans la direction voulue par l'immense majorité du peuple roumain [95].

Une signification particulière revêtait dans le contexte des relations traditionnelles d'amitié entre la France républicaine et la Roumanie la puissante adhésion exprimée par les cercles démocratiques françaises à l'acte qui avait consacré l'engrenage du peuple roumain dans l'œuvre d'édification de la forme supérieure d'Etat : la république démocratique populaire. Ainsi, dans l'article intitulé «La Roumanie 1948 » paru dans le journal «L'Ordre de Paris » il était écrit : «La Roumanie qui nous est si chère se trouve en pleine révolution. Une révolution qui ébranle autant que toutes les autres révolutions qui ont ébranlé avant elle d'autres nations encore. Cette révolution a engendré un gouvernement qui a, en premier lieu, la volonté de vivre et de faire vivre ceux dont dépend son sort, les ouvriers et les paysans qui constituent la majorité du peuple roumain et pour lesquels il est fier de combattre... Le moment historique que vit la Roumanie est — toutes proportions gardées et compte tenu du temps et du lieu — semblable au moment historique que la France a vécu en 1792... »[96] Toujours en vue de mettre en évidence l'importance de l'abolition de la monarchie par le peuple roumain, «Parallèle 50 », soulignait dans l'article intitulé d'une manière suggestive « Une couronne tombe, un peuple se relève », que l'institution monarchique « n'avait rien de commun avec le peuple roumain. Elle était et restait toujours absolument étrangère au peuple, constituant dans le pays un élément tout à fait artificiel, symbolisant et soutenant la pression du capitalisme étranger... Maintenant, la Roumanie peut enfin s'adjoindre à la famille des nations libres qui édifient une vie nouvelle... Une chose est sûre : la Roumanie ne sera plus jamais un royaume et le pétrole roumain n'appartiendra plus qu'au peuple roumain »[97]. Georges Soria appréciait dans son éditorial «La République Roumaine fait ses premiers pas» — publié dans « Ce Soir » — que la monarchie «était devenue un vrai anachronisme... une institution antidiluvienne ». En exprimant les sentiments de satisfaction éprouvés par le peuple français à l'égard de cette action progressiste, le même auteur concluait : «La République roumaine est née et, en tant que républicains, ce fait nous réjouit... Nous félicitons les Roumains à cette occasion. C'est un joli cadeau pour le Nouvel An... Et maintenant, que la Roumanie est une république, resserrons nos relations avec la France républicaine »[98]. La revue «Regards » publiait les échos qui étaient parvenus en France de la grande satisfaction éprouvée par le peuple roumain à la suite de l'acte historique accompli le 30 Décembre 1947 : «De Bucarest se

---

[95] Voir entre autre « Ce soir » du 1er janvier 1948, « Nouvelle République » du 31 décembre 1947.

[96] « L'Ordre de Paris » du 13 janvier 1948.

[97] « Parallèle 50 », du 31 janvier 1948, Paris.

[98] « Ce soir » du 1er janvier 1948.

font entendre dans le monde les échos d'une joie que seul un peuple libre peut connaître : la République Populaire Roumaine est née »[99].

L'acte accompli le 30 Décembre 1947 en Roumanie éveilla un profond intérêt aussi en Angleterre. Il fut enregistré et vivement commenté, en premier lieu par les postes de radio B.B.C., dès la veille du 31 décembre. Celui-ci constatait dans un commentaire du 4 janvier 1948 que «l'abdication du roi Mihai marquait une étape importante dans l'évolution politique de la Roumanie » [100]. En publiant les appréciations d'un porte-parole du ministère de l'Extérieur de la Grande-Bretagne, l'Associated Press se voyait contrainte de reconnaître le fait que dès l'instauration du gouvernement dirigé par le Dr Petru Groza il était évident que le roi ne pourrait régner plus longtemps « à côté des communistes qui gouvernaient le peuple »[101]. Le rédacteur diplomatique de l'agence Reuter exprimait à son tour son opinion que l'acte d'abdication du roi « aura de graves conséquences politiques sur l'évolution interne de la Roumanie »[102].

La presse anglaise manifesta elle aussi de l'intérêt à l'égard de l'acte accompli le 30 Décembre 1947 en Roumanie, en publiant là-dessus de nombreux commentaires qui reflétaient un large évantail d'attitudes, en fonction de la position politique de l'organe de presse respectif. Les grands quotidiens anglais : « Times », « Daily Herald », « Daily Mail », « News Chronicle », « Manchester Guardian », « Daily Telegraph », « Daily Graphic », « Sunday Observer », « The Economist », etc., ainsi que les revues comme « New Statesman and Nations », « East Europe », etc. ont suivi de près l'évolution des événements survenus en Roumanie à la fin de 1947 — début de 1948, en accordant une attention toute particulière à l'analyse des causes ayant déterminé l'abolition de la monarchie et à la proclamation de la République Populaire Roumaine. Quant à la manière dont a eu lieu l'évincement du roi, certains organes de la presse tâchaient d'adopter l'opinion qu'elle se serait produite par la contrainte [103] ; d'autres considéraient que le roi avait renoncé volontiers à ses prérogatives, suite à la nouvelle situation politique qui était survenue dans le pays. D'ailleurs, les journaux « The Economist », « Daily Telegraph », « Daily Mail », etc. écrivaient que l'abdication avait été obtenue par la contrainte ; en échange, « Manchester Guardian », « Daily Graphic », « Times », etc. appréciaient que « ...pour notre temps, le maintien de la monarchie en Roumanie serait une anomalie historique »[104] et que « l'abdication du roi Mihai est la conséquence de l'évolution sociale et politique de la Roumanie », du fait que le système monarchique « est devenu un obstacle sur le chemin du peuple roumain engagé dans la voie d'une démocratie progressive »[105]. La majorité de la presse britannique se vit obligée de reconnaître que l'abdication du roi Mihai Ier, que la bourgeoisie réactionnaire anglaise « regrettait sincèrement » — comme écrivait le « Daily Mail » du 31 décembre 1947 — était une conséquence logique du fait que dans le pays avait déjà été instauré

---

[99] « Regards » du 9 janvier 1948, l'article « Une république populaire est née ».

[100] « Archives d'Etat », « Archives centrales d'histoire », fonds M.P.N., dossier nº 127, f. 29.

[101] Ibid., f. 49.

[102] Ibid., f. 98.

[103] Ibid., f. 233, 245, 246.

[104] Ibid., dossier nº 264, f. 267.

[105] Ibid.

un gouvernement appuyé par le peuple, à la tête duquel se trouvaient les communistes. Sans doute, les voix hostiles à l'adresse du régime démocratique-populaire instauré en Roumanie ne manquaient pas des commentaires de la presse, non plus que les spéculations malveillantes des officieux d'orientation pro-monarchique, de nature à contribuer à empirer les relations existantes entre la Roumanie et la Grande-Bretagne ; pourtant l'on considérait que l'évolution des événements en Roumanie « n'aura aucune influence sur les relations entre les deux pays »[106].

La Radiodiffusion suisse communiqua elle aussi, avec des commentaires les événements du 30 décembre 1947. Ainsi, la radio de Berne montra dans son émission du 2 janvier 1948 la conjoncture de la proclamation de la république, en appréciant que « après l'installation du gouvernement Groza, le roi non seulement ne gouvernait plus — ce qui était naturel —, mais il ne régnait plus, en sorte que l'abdication n'a plus constitué une surprise pour personne »[107]. Les pages des journaux « La Suisse », « La Tribune de Genève », « Journal de Genève », « Gazette de Lausanne », « Basler Nachrichten », « Die Tat », « Vaterland », « Dernière Nouvelle », etc. publièrent de nombreuses nouvelles sur l'acte d'abdication du roi et la proclamation de la République. En commentant l'évolution des événements ayant conduit à l'abolition de la monarchie le journal « La Suisse » écrivait dans son numéro du 31 décembre 1947 que la situation du roi en Roumanie avait été résolue à l'avance. « La monarchie était irréconciliable avec le nouveau régime — écrivait le journal mentionné — la rupture devait se produire d'autant plus que le pouvoir du roi avait cessé il y a trois ans déjà... »[108]. A son tour, la gazette « Basler Nachrichten » , appréciait que par l'abolition de l'institution monarchique et la proclamation de la république « l'ancienne Roumanie était morte et une nouvelle Roumanie venait de naître »[109].

En Belgique, de nombreux organes de presse parmi lesquels « La Nation Belge », « La libre Belgique », « La Métropole », « Le Peuple », « La Dernière Heure », « Le Soir », etc. publièrent des fragments du texte de la proclamation du gouvernement roumain et divers détails sur la manière dont avait eu lieu l'abdication du roi. Sous le titre « Le roi Mihai a abdiqué, la Roumanie constitue dorénavant une république démocratique-populaire », « La Nation Belge », par exemple, considérait que ces deux événements de la vie du peuple roumain étaient devenus irréductibles à partir du moment où tous les leviers de direction avaient passé aux mains des masses populaires, dirigées par les communistes [110].

La suppression de l'institution monarchique et la proclamation de la république populaire dans notre pays ont été enregistrées aussi par les organes de la presse d'Allemagne, qui ont présenté de nombreuses données et appréciations sur ces deux événements. Le journal berlinois « Deutschlands Stimme », se référant à quelques aspects ayant contribué à la destitution du roi appréciait que « sous l'influence de cette classe de boyards qui avaient perdu leurs positions, Mihai avait commencé à hésiter, tendant

---

[106] « Daily Telegraph » du 2 janvier 1948.
[107] « Archives d'Etat », « Archives centrales d'histoire », fonds M.P.N., dossier 127, f. 38.
[108] Ibid., f. 19.
[109] Ibid., f. 38.
[110] « La Nation Belge » du 30 décembre 1947.

à se rapprocher de l'Occident, tandis que le peuple s'engageait à édifier sur les ruines du passé un Etat nouveau... »[111]. A son tour, le quotidien « Tägliche Rundschau » montrait que « en Roumanie se poursuivait un processus d'évolution toujours plus intense et plus profond... »[112].

La presse italienne enregistra elle aussi le moment de l'abolition de l'institution monarchique et de la proclamation de la République Populaire Roumaine. Le journal « La Republica », se référant au mouvement novateur qui avait compris la région est de l'Europe, concluait que « 1947 a été l'an de l'écroulement des monarchies »[113]. Le quotidien « Roma-Napoli » appréciait, entre autres, dans un article intitulé « La République roumaine » que « la Roumanie ne perdait rien par le départ du dernier représentant de la dynastie Hohenzollern-Sigmaringen qui a provoqué toute une série de scandals et de délits »[114]. Nombre d'informations et de reportages sur ce thème ont été publiés aussi par « Il Messaggero », « Il Giornale d'Italia », « Giornale della Sera », « L'Umanità » (Milano), « La Voce Republicana », « Il Giornale delle Emilia » (Bologna), etc.

L'abolition du régime monarchique en Roumanie ainsi que la proclamation de la république populaire suscitèrent un puissant écho aussi en d'autres pays du monde : L'Autriche, la Suède, la Norvège, la Finlande, la Grèce, la Turquie, le Luxembourg, l'Espagne, le Portugal, les U.S.A., l'Algérie, le Congo, etc. Divers organes influents de la presse de ces pays apprécièrent parfois avec lucidité et de manière réaliste l'importance et la signification sur le plan interne et international des événements historiques qui avaient eu lieu le 30 Décembre 1947 en Roumanie.

Mais, en même temps, la presse bourgeoise attachée aux cercles monarchiques et réactionnaires, bien que fournissant souvent certaines informations véridiques n'hésitèrent pas à dénigrer le nouveau régime du pays, à faire des spéculations tendancieuses en marge de ces événements historiques. Afin d'induire en erreur l'opinion publique sur ce qu'avait été réalisé en Roumanie par l'acte historique du 30 Décembre 1947, la presse bourgeoise réactionnaire a émis des considérations sur un ton hostile, quant à la conjoncture interne et internationale où a eu lieu l'acte de proclamation de la République Populaire Roumaine et aux causes et à la modalité de sa réalisation, aux informations les plus fantaisistes sur « l'arrêt de l'ex-roi » ou sur le conflit qui était intervenu entre le roi et le gouvernement sur le thème du mariage de Mihai, etc.

De la multitude des manifestations qui ont marqué au delà des frontières l'écho du grandiose événement survenu dans la vie du peuple roumain, nous n'avons choisi naturellement qu'un petit nombre. Mais ce sont là autant de témoignages éloquents qui confèrent de la dimension et de la force à la profonde signification qu'a revêtue la remarquable victoire obtenue par notre peuple sous la direction du Parti Communiste Roumain, dans la mémorable journée du 30 Décembre 1947, lorsque le pays entier a franchi un nouvel échelon de son histoire, en exprimant sa volonté ferme de marcher inébranlablement dans la voie du progrès, de l'édification du nouveau régime socialiste.

---

[111] « Deutschlands Stimme » du 30 décembre 1947.
[112] « Tägliche Rundschau » du 1er août 1948.
[113] « La Republica » du 2 janvier 1948.
[114] « Roma-Napoli » du 8 janvier 1948.

PERMANENT FEATURES OF ROMANIAN DIPLOMACY

CRISTIAN POPIŞTEANU

In Romania the republican ideal is characteristic of both the practice of the state's life and of modern political thinking. As testified by history, the 18^{th}, 19^{th} and 20^{th} centuries have witnessed the birth, crystalization, assertion, experimentation and accomplishment of the Romanian republican concept. Quite a number of studies have emphasized its interrelatedness with the great European pro-republican movements and trends in thinking and have pointed to the coming upon the Romanian historical stage of democratic, progressive, and revolutionary ideas, projects and programmes, and of their concrete forms of manifestation in moments of upheaval, when, in one form or another, the establishment of a republican state was either anticipated or in embryo : for example in 1848, the revolutionary ruling in Wallachia and the republic of Avram Iancu in "Tara Moţilor" in Transylvania.

However, the purpose of this brief survey is not to approach the coordinates underlying the republican ideal, nor to show how it has envolved from thought to practice, nor to underline the specific nature of the Romanian concept. Our aim is to underline the prevalent features of the Romanian actions and conceptions for the defance of national interests abroad — which can be traced all along the history of Romania. In other words, our goal is to make better known the roots and all the facets of the force and vitality having prompted and guided the Romanian diplomacy in the recent 30 years, that is Romania's republican history.

Romania's contemporary diplomacy conceived and based on a wide democratic outlook, on a permanent dialogue conducted by the decision makers with the people has been verified and endorsed by the very capacity of orientation in the international arena, which is widely acknowledged, by the great prestige and high esteem Romania enjoys abroad, by the provision of such peaceful conditions that guarantee the steady and legitimate development of the Romanian society, and last but not least, by our country's contribution to peace and security throughout the world.

If we are to bring into sharp focus the salient elements of the present-day concept and practice of the Romanian diplomacy, we must first highlight its long-standing traditions. Flashing back our diplomatic annals, their most conclusive elements for Romanians, we cannot but have in sight, paraphrasing the chronicler's words — the present and the future in the very past.

Both older and newer research works testify the broad relations handled by the Getae and Dacians, with what at the time was Europe —

the Greek, Macedonian, and Roman world and, later, with the migratory peoples.

After the withdrawal of the Roman army and administration from Dacia at the end of the 3rd century A.D., diplomatic relations took the form of economic, military, political, religious and cultural ties maintained with the Byzantine Empire — on the Danube, in Dobrudja, and on the Black Sea — of commercial relations, through the agency of the latter, which were kept with more remote countries, or of direct relations with the migratory peoples, who successively crossed our country's territories.

According to Dimitrie Cantemir, historical republican ideas stroke roots in the "Three Romanian republics" existing before the foundation of mediaeval Moldavia, and which are illustrative of these types of political and social units.

The continuity of the economic, military and political relations handled at the time is obvious though they took up new moulds, once the first pre-feudal and feudal Romanian political units took shape — already in the 9th century in Transylvania and from the 10th to the 14th centuries in Dobrudja, Banat, Maramureş, Wallachia and Moldavia, when such notions as suzerainty and protection emerged, when new diplomatic formulas for political and military alliances were defined, when Europe on the whole, the South-Eastern area included, was characterized by a new statal configuration. Romania's first political and commercial partners were Hungary, Poland, the Tartars' Khanate in Northern Crimea, the Bulgarian kingdoms of Vidin and Trnovo, Serbia, the Byzantine Empire, the Italian republics (and from among them particularly Venice and Genoa), the papal state, and the Ottoman Empire. In the period ranging from the 16th to the 18th centuries Romania's relations were extended both to Central and Western Europe, including Austria, France, Britain, Germany, the Netherlands, the Scandinavian countries, Spain, and to the East including the newly rising power — Russia.

All along these centuries the Romanian diplomacy made it its main concern to stave off the expansion of the neighbouring powers (which will subsequently turn into great empires) to the Romanian territories, to safeguard the very entity of the state and to ensure the continuity of the Romanian life within the respective political units. And by doing so, by making original contributions and good use of all the factors of the historical background in that long eventful epoch, the Romanian diplomacy achieved a feat of strength, that is, it preserved for both Moldavia and Wallachia the attributes of a large domestic and foreign autonomy, which was practically tantamount to an independent self-relying policy and, consequently, made a name for itself in Europe. It is the Romanian diplomacy which largely extracted the Romanian territory from under foreign occupation so that the Romanian countries could subsequently become genuine centres of national renaissance for a number of Balkan states.

The Romanians waged hundreds of heroic battles for preserving their forefathers' land, language and creed, which went hand in hand with diplomatic actions aiming at sheltering the Romanian countries from the scourge of wars and foreign occupation, as testified by the relevant international treaties of paramount importance which were signed: 18 in the 14th century; 125 in the 15th century; 88 in the 16th century;

81 in the 17^{th} century; 65 in the 18^{th} century and 438 in the 19^{th} century and the first two decades of the 20^{th} century.

Mention should be made of the *sui generis* diplomatic instruments, later designated as "Capitulations", which expressed the historical reality of the complex relations established between Wallachia and Moldavia and the Ottoman Empire, and which laid down the juridical and political status by which the Romanian countries survived. As Marx put it, the text of these capitulations showed that "The Danubian Principalities are two sovereign states, under the Porte's suzerainty, to which they pay tribute, on condition that the Porte defends them against every outside enemy no matter who they were and did not interfere, in any form whatever, in their domestic affairs". One of the domains untouched by Capitulations was that of foreign policy : it was the acknowledged right of the Romanian Princes to make peace or war, to conduct the country's relations with other states.

Therefore, the international relations kept up by the Romanian countries during the Middle Ages were of wide scope : hundreds and hundreds of contacts, missions, and treaties bear testimony in this respect. Moreover, the Romanian political thinking enhanced the European civilization in the 16th century through *The Teachings of Neagoe Basarab to his son, Theodosius*, a monumental epoch-making document of Romanian political and diplomatic experience, a compendium of the art of negotiations and of the science of state affairs. Neagoe Basarab's wise teachings on the use of peaceful means in inter-state relations, his strong urges to caution, reason and moderation were prompted by the necessity of safeguarding the liberty of his state, for which he also envisaged the possibility of a defence war.

The Romanian countries' international relations throughout the Middle Ages were illuminated by the grand accomplishment of Michael the Brave, who became "Prince of Wallachia, Transylvania and the whole Moldavia", for the first time rebuilt together, 377 years ago, under his rule. Michael the Brave's diplomacy is remarkable by a particular capacity of initiative and high flexibility, he was realistic in negotiations, prompt in actions, and envisaged an integration into the ever-changing European scene by the numerous understandings and agreements concluded in the service of the liberty of the Romanian countries. The dominant feature of his foreign policy was his anti-Ottoman attitude and fight, which made him enter into complex treaties and agreements with the Habsburg Empire, maintain relations with the kingdom of Poland, the Tsar of Moscow, the Duke of Tuscany, and conduct discussions with the Porte on several occasions. Michael the Brave bequeathed us many diplomatic deeds issued by his chancellor's office. Moreover, he marked one of the most representative moments of summit level diplomacy of the feudal epoch by his journey to Prague in 1601 where he imposed himself by the logic of the presentation of his political memorandum emphasizing the services rendered to the "Holy League".

The picture of the Romanian principalities' international relations should be completed by the no less numerous reciprocal understandings and agreements for inter-assistance and support in the fighting for a common cause, the provisions for an independent, self-relying existence, for

joint military efforts and, diplomatically, for the rejection of any foreign domination. In the 17th century alone, 12 such treaties of alliance were signed between the Romanian principalities.

The many dangers facing the Romanian countries made it imperative for them to adjust to a multilateral diplomatic orientation in keeping with the play of forces they had to counterpoise. Against this background, special mention should be made of the consistent policy pursued by the Romanian rulers, who spared no effort and did their best to maintain an almost uninterrupted diplomatic offensive in order to preserve the country from the alteration of its statal identity.

Significant diplomatic documents have been preserved from Mircea the Old, who realizing the immensity of the Ottoman attack on the Balkan peninsula, organized a sharp military rebuff accompanied by a commensurate diplomatic strategy : his alliance treaties concluded on an equal basis with Poland and Hungary. Confronted with the overwhelming superiority of the Ottoman armies, Mircea (who had also signed the first Capitulation with Bayazid I in 1393 at Nikopol), concluded a treaty with Mehmet by which he ensured Wallachia's autonomy, preserved her political, civil, religious, military institutions and secured for an independent foreign policy. For almost half a century, Stephen the Great initiated a number of political and diplomatic actions, inspired by the conception according to which Moldavia was a European entity, which he masterfully expounded immediately after the battle of Vaslui in the circular letter of January 25, 1475, sent to all the European Christian monarchs. He established relations with Wallachia and Transylvania, with his neighbours, Poland and Hungary, and with Kara Kayunlu, the Turkman sultanate of Persia and, by kinship, with the Princes of Kiev and Moscow. Stephen the Great also found a diplomatic solution to his relations with the Porte : in exchange of a tribute he was to pay annually, Moldavia remained independent and her essential institutions were preserved.

No less important in the Romanian diplomatic annals are the contributions of the Transylvanian Princes G. Rakoczi I and G. Rakoczi II; the initiative taken by Dimitrie Cantemir in 1711 to conclude the treaty of Lutsk with Peter the Great, Russia's tsar, on the basis of full equality in rights and reciprocal respect for the rights and interests of both Moldavia and the Russian Empire.

In the 19th century, the Romanian countries looked behind on five centuries of diplomatic experience, in which they had stood up against the Ottoman Empire and other interferences, whether military or of any kind. It was high time for the Romanian countries, which had been always present in the European international policy, to open a new diplomatic chapter.

It is in the programmes and the governing of the 1848 revolution in the three Romanian countries that lies the origin of the Romanian modern diplomacy : all the programmes of the Romanian revolutionists included not only fundamental objectives of a bourgeois democratic nature but international issues as well, such as the Union of Moldavia and Wallachia into a single Romanian state, the winning and recognition of complete independence, the Union of Transylvania with the country and the accomplishment of the single Romanian national state. The Romanian people

animated by the enlightened 1848 patriots and revolutionists fulfilled most of these goals in only three decades — 1848—1878.

It should be noted that the number and scope of these three decades' diplomatic actions and initiatives were really prodigious, and illustrated the strategy used to impose the Romanians' rights in international life. A traditional diplomacy, yet innovating in its contents and methods, was used. Everything was put at stake and placed in the service of the ideal of a unified and independent Romania, equal in rights to the other European nations.

Making use of the contradictions existing between the Great Powers to obtain the international recognition of the rights of Romanians, the 1848 generation of statesmen devoted itself particularly to the fulfilment of one task, more imperious than any other : the Union. As the guaranteeing powers could not reach any agreement in connection with the claims of Romanians, the national diplomacy initiated an unprecedented move : the election of the same Prince, Alexandru Ioan Cuza, both in Moldavia and Wallachia, which faced Europe with *a fait accompli.*

The 1860—1862 period witnessed a laborious diplomatic activity carried out to obtain the recognition of the complete Union and, later, the Romanians multiplied their efforts in the European foreign policy spheres to integrate the modern state into the international circuit.

The opening of diplomatic missions in almost all the main European capitals, the signing of numerous bilateral and multilateral international conventions, the reorganization of the Foreign Affairs Ministry, the secularization of monastery estates, the support given to the struggle of the South-Eastern European peoples for national liberation, the trend towards new developments in the relations with the Ottoman Empire — all these actions aimed at consolidating the international status of Romania and, likewise, at winning her complete independence. The latter was sanctioned by the victory won in the Russian-Romanian-Turkish war of 1877—1878.

The recognition by the Berlin Congress of Romania's independence was followed by a period of a few years of official notifications by most of the countries in Europe, Asia, Africa and America. The independent Romanian state, which, in the 1848 fighters' vision was meant to be "an avenue of peace in the Lower Danube Reaches" was characterized by a wise foreign policy outlook. Vasile Alecsandri, one of the Romanian foremost writers and diplomatist of the period, voiced the Romanians' wishes on 27 December 1885 : "to enjoy the rights obtained by great sacrifices, to develop their own material and intellectual wealth, to maintain friendly relations with all the countries, whether big or small."

The winning of Romania's complete state independence paved the way towards the fulfilment of another centuries-old desideratum of the Romanians : the accomplishment of the single national state by the union of Transylvania to her mother country. This desideratum of paramount social and national importance, fulfilled by the will firmly expressed by the broad masses of people on December 1, 1918, was the first reason which prompted Romania to enter the agreements and understandings that marked her entry into the First World War on the side of the Entente. The Versailles peace Conference only played the role of internationally

sanctioning and recognizing the 1918 union. In the years between the two world wars the Romanian diplomacy resorted to a system of alliances which could ensure for Romania the status quo after the signing of the Versailles treaties. Aiming at consolidating her new international status while maintaining her territorial integrity, Romania joined the general system for peace and security embodied by the League of Nations, adhered to the Briand-Kellog pact, to the Convention defining the aggressor and to such defensive security and cooperation regional pacts as the Little Entente and the Balkan Entente, seconded by bilateral treaties signed with the Great Powers, particularly with Britain and France. The Romanian diplomacy, represented by Nicolae Titulescu, Take Ionescu, I. Gh. Duca, V. V. Pella, Grigore Gafencu, Armand Călinescu, did not hesitate to initiate or take part in far-reaching actions aiming at safeguarding and strengthening the peace and security of all nations. Romania, an active participant in the negotiations for disarmament, consistently encouraged any proposal or measure aiming at the limitation of armament.

The interwar Romanian diplomacy devoted itself to building up a collective security system, clearsightedly realizing the inpending dangers to peace brought about by Nazi Germany and the constant promotion of the policy carried on by the revisionist states. The international annals bear testimony to the Romanians' permanent opposition to the fascist aggressions — which ranged from pointblank protests (against the failing Directorate of Italy, Germany, France and Britain on Europe of March 1933) to the efforts made to establish a bloc of neutral Balkan states, from the draft pact of Romanian-Russian mutual assistance of 1936 to the flat refusal of the Romanian government to participate in the division of the Czechoslovak territories and the assistance granted to the Polish government and people in September 1939.

The presence of German troops on the territory left to the country after the Vienna Diktat of 30 August 1940, the expansion of the fascist military dictatorship and the alliances concluded with the Axis powers drove Romania into the Hitlerite war, against the will of the Romanian people.

In a Europe and a world where international relations had been witnessing disintegration and dissolution, in which the idea underlying the Romanian diplomacy of "the strength of right" had been definitely superseded by "the right of might", the Romanian people proved its will and insurrectional diplomacy in which, this time, all the national forces, from communist and social democrats to the king and bourgeois parties took part, and concentrated its determination in a resounding historic deed : the anti-imperialist and anti-fascist national insurrection of August 1944, a crucial move both for the national and international destinies of Romania.

The Peace Conference held after the Second World War, almost three decades after the Versailles Conference, established a new postwar situation for a number of countries.

In the particularly difficult period of the preparations and elaboration of the peace treaty, the Romanian government under Dr. Petru Groza made internationally known the principled and objective situation

of Romania who, after the August 1944 armed insurrection, had engaged all her military and economic potentials in the anti-Hitlerite coalition in the second part of the war waged in Europe.

Romania's delegation to the Peace Conference held in Paris spared no effort to have the legitimate claims of the Romanian people acknowledged. Despite the difficulties raised and although Romania's status of co-belligerant was not recognized, the Romanian delegation, supported in numerous problems by the delegation of USSR, Czechoslovakia, France and of other countries obtained the Conference's confirmation that Romania "had actively participated in the war against Germany", the repeal of the Vienna Diktat and the pledge by the Allied and Associated Powers of supporting Romania's application to membership in the United Nations Organization.

The political and diplomatic struggle waged by Romania for a just and equitable peace treaty, was in fact her first postwar international manifestation by which she made known her realities, preoccupations and orientations, while claiming the recognition of her rights for having contributed to the defeat of the Nazi armies and the victorious conclusion of the war in Europe.

In the years of the new socialist history of Romania coinciding with the history of the republic, Romania's foreign policy has been fully adjusted to a new course : the Romanian community has embarked upon the road leading to the fulfilment of the Romanian people's ideals of liberty, independence and sovereignty, of social and national justice.

Under the newly created conditions, Romania's foreign policy has been far-reaching and has constantly served the vital national interests of her own people while responding to the aspirations of mankind as a whole. Romania's international implications have been viewed and looked upon within the framework of her exercising the inalienable right to act as a sovereign state with full and equal rights.

It should be noted that underlying Romania's foreign policy have been such great principles as full equality in rights, observance of national sovereignty and independence, non-interference in the domestic affairs of other countries and reciprocal advantages, non-recourse to force and the threat with force in interstate relations, which she has been firmly implementing each day and in any circumstance, as these principles have been considered to be the only ones compatible with the building up of a genuine, durable and faithful détente, with the promotion of collaboration, the safeguarding of peace and the guarantee of international security. Here is what President Nicolae Ceaușescu stated with respect to these principles : "We consider that, to a certain extent, these principles are for today's human community, for the relations of collaboration the world over what air and water are for man's existence. Could we possibly give up water and air? This would mean to give up life. No, we cannot give up these principles ; they are the very condition of our independent and free life, of the independent and free life of all the nations all over the world."

The steady promotion of Romania's relations with the other countries throughout the world (today Romania enlists 129 partners in the political and diplomatic sphere and upwards of 140 in the cultural and economic

domains) points to the correctness of the Romanian viewpoint, according to which collaboration and friendship with all the peoples serve both mutual interests and the necessities of international peace and security. This is the background against which we must view Romania's consistent policy aiming at developing collaboration relations with the socialist countries, with the developing countries, with the non-aligned countries, with all countries, regardless of their social system, and her active participation in the international division of labour and the world exchange of values. Furthermore, the initiatives taken, the proposals put forward and the activities carried out along more than two decades by the Romanian diplomacy within the United Nations, have often made it possible for this international forum to reach a consensus and find solutions to numerous problems on its agenda.

To conclude we can say that the Romanian diplomacy, animated by a wide-scope revolutionary vision, has been constant to fundamental truths, for in any circumstance in which peace and security have been violated or touched upon in one part or another of the world, socialist Romania has taken a firm attitude against aggressive acts and demonstrations of force, has taken initiatives or has joined the other states in actions aiming at putting an end to military conflicts, winding up hotbeds of tension and anxiety, and at politically regulating the existing controversial issues among states. Practically speaking, at present there is no international problem of general interest in which Romania should not have formulated her attitude and, consequently, should not have carried out steady and perseverent activities with a view to identifying solutions, many times most original ones, meant to serve the interests and fulfil the aspirations of all peoples and thus secure the international peace and collaboration.

It is noteworthy that general disarmament, an issue of vital importance for the progress and peace of the whole mankind, has been given priority by Romanian foreign policy. Romania's global outlook on the achievement of general disarmament, above all nuclear disarmament, has prompted Romania to put forward many concrete proposals at the United Nations Organization and other international organizations with a view to limiting armament, putting an end to the arms race, mainly doing away with nuclear weapons, in order to relieve the peoples from the burden of arming — amounting to some $ 5,000,000 million in the whole postwar period — and dispel the nightmare of a destructive nuclear war.

Likewise, the Romanian diplomacy has consistently and assiduously striven for peace, security and cooperation in Europe. Romania's great contributions all along the three phases of the first All-European Conference to a clear definition of the complex contents of the principles underlying the relations among participant states and to the establishment of measures capable of ensuring the latter's effective implementation, including real and concrete measures for military disengagement and disarming, are proof of the above statement.

According to the Romanian conception, the First Conference on Security and Cooperation in Europe was not a final point, but on the contrary, in view of the value of the Final Act, whose provisions make up a whole requiring that each of its chapters should be implemented,

it marked a historic moment opening wide vistas towards the establishment of new relations among the countries of Europe. The Belgrade Conference, for whose success Romania has been continually striving, is called upon to adopt measures which, while giving a fresh impetus, should bring to life the fundamental objectives commonly agreed upon on the occasion of the summit talks of Helsinki.

Any observer of the dynamic Romanian foreign policy carried out all along the last three decades can but notice the harmonious coincidence between the republican form of the Romanian state and its socialist content. This felicitous blend is the result of the nature of the socio-economic system which reflected itself on the diplomatic plane. After December 30, 1947 there has been in Romania full agreement between her domestic policy aiming at building up a new society and her foreign policy aiming at strengthening national independence and sovereignty, developing international cooperation, safeguarding peace and ensuring an active participation of the country in the fight waged by the anti-imperialist progressive forces the world over.

Although confronted with many international difficulties arising from the situation existing prior to 23 August 1944, some burdening clauses of the Peace Treaty signed on February 10, 1947 and the cold war, Romania has been witnessing ever since the first year she became a republic a steady development of her international relations, which have become ever more steadfast and balanced.

We are fully justified, therefore, to state that the foreign policy carried out by Romania after December 30, 1947 has been successful as testified by the wide-scope and far-reaching new orientations, the outcome of the historic options made by the Romanian people who is determined to renew his life through socialism.

LA ROUMANIE ET LES RELATIONS INTERBALKANIQUES DANS LA PÉRIODE D'APRÈS-GUERRE

ELISABETA PETREANU

« A la grande école de l'histoire — remarquait le président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceauşescu, dans son message adressé aux participants au III-ème Congrès international d'études sud-est européennes — les peuples du Sud-Est de l'Europe ont appris que le progrès et la prospérité de chacun sont conditionnés par la connaissance, l'estime et le respect réciproque, par le large développement de leur collaboration »[1]. Se trouvant dans un rapport d'interdépendance, enregistré par les chroniques, et source d'actions entrées dans l'histoire, les peuples de cette partie du monde sont sortis victorieux dans la lutte qu'ils ont dû porter pour conquérir et défendre leur indépendance et leur souveraineté nationale, chaque fois qu'ils ont coopéré et se sont aidés [2]. Et si dans le passé les cercles impérialistes ont cherché à cultiver la discorde et la méfiance, afin de pouvoir développer leur politique de domination et d'opprimation et de poursuivre leurs intérêts, à présent les peuples de la zone balkanique ont compris que l'unique modalité de se développer, de garder leur indépendance et leur souveraineté, leur être national, de vivre en paix, est celle d'une *nouvelle orientation* — de collaboration et d'entente, d'égalité plénière et de respect réciproque, pour que tous les problèmes soient solutionnés par des tratatives, afin de maintenir et d'assurer la paix et la sécurité dans la zone. Les années d'après guerre ont été les années où se sont esquissés les contours d'une telle orientation. Preuve, l'évolution de la vie politique dans la zone balkanique, le développement des relations bilatérales et multilatérales, de collaboration et d'entente et, *surtout, les années de paix.*

RÉALITÉS D'APRÈS-GUERRE

Plus de 30 ans ont passé depuis la fin de la seconde guerre mondiale, guerre où presque tous les Etats balkaniques furent entrainés [3], et dans les Balkans la paix n'a pas été troublée. *32 années de paix.* C'est un élément qu'on ne peut pas ignorer, d'autant plus que la zone balkanique,

---

[1] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 10, Ed. politică, Bucureşti, 1974, p. 685—686.

[2] *Ibidem.*

[3] *Marea conflagraţie a secolului XX. Al doilea război mondial*, Ed. politică, Bucureşti 1971, p. 135—139 ; 332—347.

le « baril à poudre » de l'Europe, où s'étaient allumés tant de conflits [4] et où, au long du temps, les grandes puissances — guidées par leur intérêt de domination — avaient délibérément promu la discorde des pays balkaniques [5], ni dans la période d'après guerre n'est démeurée en dehors de l'engagement militaire, de l'équipement en armements [6]. Dans une période de moins de 20 ans, les dépenses militaires des pays balkaniques ont dépassé le double [7] (de 1270 millions dollars en 1957 à 3934 millions dollars en 1974)[8], et leur valeur sur le total des dépenses mondiales, est en continuelle croissance de 1,2 % en 1955 à 1,6 % en 1974[9].

Dans la période d'après-guerre, la région balkanique n'a pas perdu sa valeur militaire et stratégique pour trois des régions clés du monde : l'Europe, la Méditerrannée et le Proche-Orient [10], régions à nombreux problèmes politiques, tensions et conflits de grand écho, dans l'espace géographique et politique mondial. Malgré les modifications produites dans le rapport des forces sur le plan international [11], les Balkans ne sont pas sortis de la sphère d'intérêts des forces situées à leur extérieur [12]. Dans les années d'après-guerre, au-dessus de la zone balkanique sont passées les rafales de la « guerre froide » bien qu'elles n'aient pas provoqué de formes majeures d'agression [13], comme dans d'autres régions du monde [14], et les séquelles de la seconde guerre mondiale ont engendré, plus d'une fois, des situations critiques dans les relations de certains pays balkaniques [15]. Et pourtant la paix régna dans les Balkans.

Dans les années d'après-guerre, la zone balkanique a présenté une grande diversité [16], situation objective d'où découlent intérêts et options différentes et souvent divergentes [17]. Cette diversité fut approfondie par les transformations révolutionnaires qui ont eu lieu dans la période d'après-guerre dans certains Etats de cette zone.

---

[4] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 6, Ed. politică, Bucureşti, 1972, p. 156.

[5] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 11, Ed. politică, Bucureşti 1975, p. 682.

[6] Sergiu Verona, *Contextul militar-politic al actualei situaţii în Balcani. Preliminarii şi perspective*, in *Probleme ale păcii şi colaborării in Balcani*, Bucureşti 1975, p. 28—39. (Academia Ştefan Gheorghiu, Institutul de ştiinţe politice şi de studiere a problemei naţionale).

[7] *Balcanii, zonă a păcii, cooperării şi bunei vecinătăţi*, Ed. politică, Bucureşti, 1976, p. 9.

[8] Sergiu Verona, *op. cit.*, p. 31.

[9] *Balcanii, zonă a păcii*, p. 9—10.

[10] *Ibidem.*

[11] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 11, Ed. politică, Bucureşti, 1975, p. 19—20.

[12] Vasile Şandru, *Rolul factorului intern in problematica cooperării in Balcani*, dans *Probleme ale păcii şi colaborării in Balcani*, p. 5—6.

[13] Georgeta Grigorova, *The Balkan policy of Socialist Bulgaria*, « Etudes balkaniques », no. 2—3, Sofia, 1974, p. 12.

[14] Mircea Maliţa, *Teoria şi practica negocierilor*, Ed. politică, Bucureşti, 1972, p. 91—92.

[15] Georgeta Grigorova, *op. cit.*, p. 16.

[16] Sergiu Celac, *Unele considerente privind direcţiile posibile ale cercetării politice referitoare la Balcani*, dans *Probleme ale păcii şi colaborării in Balcani*, p. 22.

[17] Ljubomir Radovanović, *La coopération balkanique*, dans « Revue de politique internationale » no. 554, Belgrad, 1973, p. 13.

Dans les conditions créées par la défaite de l'Allemagne hitlérienne et suite à la lutte des masses populaires [18] qui ont combattu, l'arme à la main, sous la direction de leurs partis communistes et ouvriers, quatre des six Etats balkaniques : l'Albanie [19], la Bulgarie [20], la Yougoslavie [21] et la Roumanie [22] ont choisi le chemin du développement socialiste.

Les deux autres, la Grèce et la Turquie, ont continué à poursuivre le chemin capitaliste. Ce fait a déterminé une profonde division de la zone, division qui trouva son expression concrète dans la participation des Etats balkaniques à de blocs militaires et économiques différents. En 1952, la Grèce et la Turquie ont adhéré au Pacte de l'OTAN [23]. Trois années plus tard, suite à la décision de la deuxième Conférence des Etats européens pour la paix et la sécurité en Europe, qui a eu lieu à Varsovie, en Mai 1955, trois des pays socialistes des Balkans : l'Albanie, la Bulgarie et la Roumanie, ont signé le Traité d'amitié, de collaboration et d'assistence mutuelle [24] des huit pays socialistes européens, le Traité de Varsovie. La Yougoslavie est restée en dehors des blocs militaires, poursuivant une politique de non-alignement [25] et le 13 Septembre 1968 la République Populaire d'Albanie a communiqué sa décision de se retirer du Traïté de Varsovie [26].

La division de la région balkanique du point de vue économique s'est concrétisée par la participation des Etats de cette zone à deux des groupes économiques d'après-guerre : le Marché commun et le Comecon. En 1949, la Bulgarie et la Roumanie sont entrées dans l'organisation économique des pays socialistes européens : le Conseil de l'Aide Economique Mutuelle CAEM [27]. La Grèce, en 1962 [28], et la Turquie [29], en 1969, sont devenues membres associés du Marché commun. La région balkanique est ainsi devenue un reflet — à échelle réduite — des grands processus qui ont eu lieu sur le plan international dans la période d'après-guerre [30]. Et, cas unique dans le monde [31], même à présent elle représente — toujours à échelle réduite — la configuration politique et sociale de la vie internationale, le rapport des forces mondial.

---

[18] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 11, Ed. Politică, Bucureşti, 1975, p. 562.

[19] Viron Koka, *L'agression fasciste contre l'Albanie et la résistance du peuple albanais*, Tirana, 1964 ; Voir aussi : Nrdeçi Plasari, *Caractéristiques de la lutte de libération nationale du peuple albanais contre les occupants fascistes* (1938—1944), dans *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, vol. 5, Academie Bulgare des Sciences, Sofia, 1970, p. 459—479.

[20] *Soţialisticeskaia revoluţia v Bălgaria, Sbornik ot istoriceskii studii*, Sofia, 1965.

[21] *Pregled istorije saveza komunista Jugoslavije izdavaci*, Institut za izuciavanie radnicikog pokreta, Beograd (Compendiul de istorie al Ligii comuniştilor din Jugoslavia), Ed. Libertatea, Panciova, 1965, p. 278—385.

[22] *Insurecţia din August 1944 şi semnificaţia ei istorică*, Ed. militară, Bucureşti, 1974.

[23] *Keesing's Contemporary Archives*, 1950—1952, March, 1—8 p. 12050.

[24] *Organizaţia Tratatului de la Varşovia*, 1955—1975, Ed. politică, Bucureşti, 1972.

[25] Iosip Broz Tito, *Jugoslavia socialistă şi politica ei*, Ed. politică, Bucureşti, 1972.

[26] *Organizaţia Tratatului de la Varşovia*, p. 11.

[27] « Scînteia », no. 1333 du 25 janvier 1948.

[28] *Pentru securitate şi cooperare internaţională*, Vol. 1, Ed. politică, Bucureşti, 1972, p 700.

[29] *Ibidem*, vol. 2, p. 334.

[30] *Balcanii, zonă a păcii*, p. 8.

[31] *Ibidem*.

Mais, malgré tout cela, *la paix régna dans les Balkans. 32 années de paix.*

Quels ont été les facteurs qui déterminèrent la réalisation de cette aspiration fondamentale de notre époque ?

LES VALENCES DE LA TRADITION ET DU BON VOISINAGE.

Premièrement, il faut tenir compte qu'une région est un ensemble de voisins [32] et le voisinage, malgré les différences qu'il incombe et qui peuvent provoquer des divergences, stimule en même temps le rapprochement, la connaissance, la conscience de la nécessité de donner et de recevoir [33]. Dans la société moderne, aucun Etat ne peut exister isolé, aucun Etat ne peut ignorer ses voisins. D'ici la nécessité objective de trouver les coordonnées qui permettent la cohabitation, l'entente, la collaboration, d'ici la nécessité de pratiquer la tolérance et de vivre en paix les uns avec les autres [34]. Cela suppose que les relations entre les Etats soient basées sur les normes de l'éthique et de la légalité [35], du bon voisinage. Et le bon voisinage implique le respect des droits et des intérêts légitimes d'un autre Etat, de la dignité, de la personnalité et des traditions nationales de chaque peuple[36], implique le renoncement à la force et aux menaces et le solutionnement des différends par des moyens pacifiques, à l'aide des tratatives[37]. La zone balkanique — dépassant successivement les divergences et solutionnant les problèmes litigieux — constitue un exemple [38] de l'effort de trouver et de valoriser les coordonnées d'une coexistence pacifique, de fonder les relations entre les Etats sur les normes du bon voisinage. Cet effort a un fondement dans le temps : le passé historique [39]. Cet effort a un liant : la conscience des intérêts communs [40].

Malgré les dissemblances qui les séparent, les peuples des Balkans — par l'action des facteurs de décision — trouvèrent plus d'une fois des modalités efficientes de s'opposer aux intérêts extérieurs, de réaliser leurs aspirations de liberté et de progrès, de vivre en paix et bonne entente. Le passé prouve cet effort par des faits qui se sont inscrits dans l'histoire [41].

---

[32] Tudor Vianu, *Les régions culturelles dans l'histoire des civilisations et le colloque des civilisations balkaniques*, in *Actes du Colloque international des civilisations balkaniques*, Commission Nationale Roumaine pour l'UNESCO, Sinaia, 8—14 Juillet 1962, p. 11.

[33] *Ibidem.*

[34] A. Bolintineanu, Mircea Malița — *Carta ONU, Document al erei noastre*, Ed. politică, București, 1970.

[35] Dumitra Popescu, *Contribuții românești la definirea conceptului de bună vecinătate. Aplicabilitatea în Balcani*, dans *Probleme ale păcii și colaborării în Balcani*, p. 13—17.

[36] *Ibidem.*

[37] Ionel Cloșcă, *Despre diferendele internaționale și căile soluționării lor*, Ed. științifică, București, 1973.

[38] Ljubomir Radovanović — *La coopération balkanique*, « Revue de politique internationale », no. 554, Belgrade, 1973, p. 14.

[39] *Reprezentanțele diplomatice ale României*, vol. 1, Ed. politică, București, 1967, p. 63—100 ; 134—154 ; 256—282 ; 325—338 ; vol. 2, București, 1971, p. 51—58.

[40] George Macovescu, Prefață, *Balcanii zonă a păcii, cooperării și bunei vecinătăți*, Ed. politică, București, 1976, p. 7.

[41] Cristian Popișteanu, *România și Antanta balcanică*, Ediția a 2-a Ed. politică, București, 1971. Voir aussi : Eliza Campus, *Mica Înțelegere*, Ed. științifică, București, 1968.

Le présent, par des faits qui ont assuré, dans la période d'après-guerre, *32 années de paix.*

Quels ont été ces faits?

Reprise des relations diplomatiques [42], élévation de la représentation au niveau d'ambassade [43], normalisation des relations politiques [44] et réglementation de certains différends économiques et financiers [45], solutionnement des problèmes de frontières [46] existants entre certains Etats balkaniques, constante préoccupation au sujet du statut des nationalités cohabitantes [47] et du solutionnement positif des problèmes concernant le transfert de population [48], tout cela a permis le rétablissement complet [49] des rapports politiques et diplomatiques entre tous les Etats balkaniques. Après plus de 30 ans de la seconde guerre mondiale, dans les Balkans ont été liquidées presque toutes les séquelles de celle-ci, on a solutionné la majorité des problèmes litigieux et, par l'effort commun de tous les Etats, ont été créées les conditions nécessaires du développement politique et économique, d'une fructueuse bi- et multi-latérale collaboration.

Aujourd'hui, à la base des relations bilatérales des Etats de cette zone se trouve un dense réseau de traités, accords, conventions et autres instruments par lesquels les parties s'engagent réciproquement à respecter les normes des relations internationales et unir leurs efforts [50], afin de mettre en valeur les ressources matérielles et morales dont elles disposent pour la moderne édification de leurs Etats et pour l'élévation de leurs peuples à de niveaux supérieurs de civilisation et de progrès. Ont été élaborés des projets d'avenir [51], qui donnent de la perspective [52] aux relations interbalkaniques et attestent que *les intérêts communs des peuples des Balkans sont au-dessous des différences qui les séparent.* Les 32 années de paix démontrent que, malgré la politique d'ingérence des grandes puissances, les discordes et les différends entre les peuples balkaniques, n'ont pas diminué les sentiments d'amitié [53] ni la conscience de leurs intérêts communs. L'évolution des relations inter-balkaniques — notamment dans la dernière decennie d'après-guerre — démontre qu'il est possible que l'appartenence à des systèmes sociaux et politiques différents ne bloque pas le développement des relations normales entre les Etats, la *situation de paix* et de coopération si nécessaire à l'une des plus importantes zones politiques

---

[42] Cristian Popişteanu, *Cronologie politico-diplomatică românească* 1944—1974, Ed. politică, Bucureşti, 1976, Voir aussi : Georgeta Grigorova, *op. cit.*, p. 9—22.

[43] *Ibidem.*

[44] Gh. Colţ, Ion Mielcioiu, *România şi colaborarea interbalcanică*, « Lumea », no. 25/1973 p. 13.

[45] Panayotis Dertilis, *Questions économiques et financières entre la Grèce et la Bulgarie et les accords récents d'Athènes*, in *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, vol. 5, Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1970, p. 513—515.

[46] Georgeta Grigorova, p. 13—17.

[47] « Revue de politique internationale », no. 604, Belgrade, 1975, p. 13

[48] Voin Božinov, *Peaceful coexistance in the Balkans and the policy of the People's Republic of Bulgaria*, in *Actes du premier Congrès International des études balkaniques*, p. 540.

[49] George Macovescu, *op. cit.*, p. 10.

[50] Gh. Colţ, *În interesul înţelegerii, colaborării şi păcii în Balcani*, « Lumea », no. 34/1972, p. 9.

[51] *Ibidem.*

[52] Voir : *Obiective ale cooperării dintre ţările balcanice*, « Lumea », no. 20/1977, p. 9.

[53] *Balcanii, zonă a păcii*, p. 7.

et militaire-stratégiques du monde. Les Etats des Balkans — Etats qui ont gagné leur indépendance nationale dans des circonstances particulièrement complexes, après de longs combats contre la domination et les intérêts des grandes puissances de l'époque [54] — sont bien conscients que, pour leur affirmation indépendante et le développement économique, politique et social de leurs peuples, la paix et la sécurité dans la zone leur sont indispensables [55], que l'entente et la collaboration bi- et multilatérales leur sont nécessaires de manière objective. Pendant ces années — comme appréciait le président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceauşescu — tous les Etats des Balkans dans une certaine mesure ont commencé à comprendre que leur développement économique et social ne peut être assuré qu'à condition de mener une politique de collaboration réciproque [56]. La confirmation de ce postulat est prouvée par les 32 année de paix d'après-guerre.

LES ACTIONS DE LA ROUMANIE POUR L'INSTAURATION DES RELATIONS DE COLLABORATION ET D'ENTENTE AVEC TOUS LES ETATS DES BALKANS

Inscrite dans l'espace géographique, politique et historique de la zone balkanique, la Roumanie a accordé une attention particulière à ses relations avec tous les Etats des Balkans, en vue de l'instauration dans cette zone de l'Europe d'un nouveau climat politique, du développement des rapports de confiance et bon voisinage [57]. Ce fut une des orientations constantes de sa politique extérieure dans la période d'après-guerre [58].

Depuis l'été de 1947, immédiatement après la Conférence de Paix de Paris, le gouvernement roumain a entrepris de nombreuses actions pour solutionner des problèmes en suspens, [59] pour établir les relations bilatérales sur des bases principiales nouvelles, sur les normes du bon voisinage [60]. Le fait que, dans le passé, entre la Roumanie et la Yougoslavie n'ont jamais existé des conflits armés ou des discordes — montrait le président

---

[54] Ion Madoşa, *Colaborarea interbalcanică — parte integrantă a securităţii europene* « Lumea », no. 20/1977, p. 8.

[55] *Ibidem.*

[56] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 6, Ed. politică, Bucureşti, 1972, p. 156.

[57] *Balcanii, zonă a păcii*, p. 11.

[58] Voir : *Raportul politic al Comitetului central la Conferinţa Naţională a P.C.R.*, « Scînteia », no. 357 du 20 octobre, 1945 ; *Rapoartele politice* prezentate la Congresele Partidului : Congresul al VI-lea al P.C.R., « Scînteia », no. 1053 du 23 février 1948 ; Congresul al VII-lea al P.C.R., « Scînteia », no. 3474 du 24 décembre et no. 3475 du 25 décembre, 1955 ; Congresul al VIII-lea al P.C.R., « Scînteia », no. 4866 du 21 Juin 1960 ; Voir aussi les *Rapports du Comité Central aux Congrès IX, X et XI*, présentés par le Secrétaire Général du P.C.R., dans : Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul desăvîrşirii construcţiei socialiste*, vol. 1, Ed. politică, Bucureşti 1968, p. 99—101, Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 4, Ed. politică, Bucureşti, 1970, p. 334—340 ; vol. 7, p. 577 ; vol. 11 p. 22—24 ; 32—33 ; Voir aussi : Gh. Gheorghiu-Dej, *Articole şi Cuvîntări*, 4-ème édition, Ed. de Stat pentru literatură politică, Bucureşti, 1955, p. 826 ; p. 860 ; Voir aussi : Dr. Petru Groza, *Texte alese*, Ed. Politică, Bucureşti 1973, p. 419—426.

[59] *Comunicat asupra convorbirilor delegaţiilor guvernamentale române şi bulgare*, « Scînteia », no. 873, du 18 juillet 1947.

[60] *Comunicat asupra convorbirilor dintre delegaţiile guvernamentale română şi jugoslavă*, « Scînteia », no. 843 du 12 Juin 1947.

Iosip Broz Tito lors du déjeuner offert en l'honneur de la délégation roumaine qui, en Juin 1947, se trouvait à Belgrade — justifie, d'une part, la sympathie et l'intérêt avec lesquels les peuples de Yougoslavie regardent l'effort du peuple roumain dans sa lutte pour la reconstruction du pays et l'effacement des conséquences néfastes de la guerre, et d'autre part crée des conditions propices pour l'établissement de relations d'amitié, pour la collaboration politique, économique et culturelle [61]. A l'occasion des entretiens de Belgrade, les représentants des deux gouvernements sont tombé d'accord sur l'organisation d'une commission mixte de collaboration économique et sur le contenu d'une convention culturelle.

Examinant les problèmes de la navigation sur le Danube, les parties ont constaté l'unité d'opinions des deux gouvernements et ont convenu d'éliminer toute difficulté provenant du régime des eaux du bassin danubien carpatique [62].

En vue du solutionnement intégral de ce problème, les représentants des deux gouvernements ont décidé de faire des propositions aux pays du système des eaux carpatiques et danubiennes, afin de réaliser une collaboration durable [63]. Poursuivant une politique identique de paix et de collaboration internationale, les représentants des deux gouvernements ont examiné les aspects de la conclusion d'un pacte d'amitié et d'assistance mutuelle [64]. Le traité bilatéral entre la Roumanie et la Yougoslavie a été signé à Bucarest [65] le 19 Décembre 1947. Ce pacte a constitué un moment d'une signification particulière pour l'avenir des relations des deux pays. Les parties contractantes se sont engagées à affirmer leur volonté inébranlable de réaliser une politique d'amitié ferme et durable [66], de se consulter dans les questions internationales importantes qui concernaient les intérêts des deux pays ou la paix et la collaboration internationales, d'agir dans l'esprit de la Charte de l'O.N.U., appliquant en commun toute mesure nécessaire à la sécurité, à l'indépendance et à leur intégrité territoriale [67].

Des tratatives destinées à contribuer au développement des rapports d'amitié et de collaboration entre la Roumanie et la Bulgarie ont eu lieu au Château Bistriţa, près de Sofia, le 16—17 Juillet 1947. A cette occasion on a souligné la nécessité d'instaurer un climat d'entente et de rapprochement entre ces deux pays et peuples, fondé sur un système de liens réciproques, économiques, politiques et culturels. Constatant que toutes les questions territoriales entre la Roumanie et la Bulgarie sont réglées [68], les représentants des deux gouvernements ont décidé d'agir conformément

---

[61] Iosip Broz Tito, *Toast la dejunul oferit în cinstea delegaţiei române la Belgrad*, « Scînteia », no. 842 du 11 Juin 1947.

[62] *Comunicat asupra convorbirilor*, « Scînteia », no. 843/12 Juin, 1947.

[63] *Ibidem*.

[64] *Ibidem*.

[65] *Tratatul de prietenie, colaborare şi ajutor mutual încheiat între Regatul României şi Republica Federativă Populară Jugoslavă*. Texte intégral « Scînteia », no. 1006 du 21 décembre, 1947.

[66] *Ibidem*.

[67] *Ibidem*.

[68] *Comunicat asupra convorbirilor delegaţiilor guvernamentale, română şi bulgară*, « Scînteia », no. 873 du 18 juillet 1947.

au Protocole [69] signé par les deux parties afin de continuer à réglementer * toutes les questions « restées non réglementées » résultant de l'application du traité de Craïova [70]. Ont été examinées aussi les mesures nécessaires pour faciliter les transports en transit et ont été abordés les problèmes concernant la conclusion d'un accord pour la livraison d'énergie électrique[71], ainsi que la construction d'un pont sur le Danube. Les représentants des deux gouvernements ont examiné la décision de leurs gouvernements d'adopter, vis-à-vis de la « question du Danube », une ligne de conduite commune [72] et la possibilité de conclure un Traité d'amitié, de collaboration et d'assistance mutuelle. Le 14 Janvier 1948, arrivait à Bucarest une délégation gouvernementale bulgare, conduite par Gheorghi Dimitrov. La visite des représentants de la Bulgarie à Bucarest [73] s'inscrivait dans le programme établi lors des tratatives du Château Bistriţa. Lors des tratatives de Bucarest, les représentants des deux gouvernements ont constaté que toutes les questions existant entre la Bulgarie et la Roumanie ont été entièrement liquidées [74] et que le Protocole de Bistriţa a été exécuté dans toutes ses parties essentielles [75]. Exprimant la décision de leurs gouvernements, les deux délégations ont conclu le Traité d'amitié, de collaboration et d'assistance mutuelle à long terme [76], qui fut signé le 17 Janvier 1948 [77]. Dans le communiqué publié on précisait que le Traité conclu par les deux pays, ainsi que ceux conclus par eux avec la Yougoslavie, représentait une garantie pour l'intégrité territoriale des deux Etats, pour la liberté et l'indépendance des deux peuples [78]. Après la conclusion des traités bilatéraux entre la Yougoslavie et la Bulgarie [79]

[69] *Protocol privitor la lichidarea chestiunilor rămase in suspensie între guvernul român şi guvernul bulgar,* Sofia, le 16 juillet 1947, « Monitorul Oficial », no. 11/1948.

* Le 18 Octobre 1947 a été conclu le Protocole concernant la liquidation des biens ruraux bulgares situés en Dobrogea et le 19 Janvier 1947 l'Acte final concernant la liquidation des prétentions réciproques déroulant du Traité de Craiova du 7 septembre 1940, « Monitorul Oficial », no. 11/1948 ; voir aussi : Paraškeva Kiškilova, *Relations bulgaro-roumaines après la deuxième guerre mondiale* (1944—1970), « Etudes balkaniques », no. 2—3, Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1974, p. 38.

[70] *Comunicat asupra convorbirilor.*

[71] *Convenţia pentru furnizarea de energie electrică statului bulgar de către statul român,* Sofia, le 31 juillet 1947 ; Monitorul Oficial, no. 234/1947.

[72] *Comunicat asupra convorbirilor.*

[73] « Scînteia », no. 1020 du 15 Janvier 1948.

[74] *Comunicat asupra convorbirilor;* Voir aussi : *Paraškeva Kiškilova, op. cit.*, p. 38.

[75] « Scînteia », no. 1024 du 19 Janvier 1948.

[76] « Scînteia », no. 1023 du 18 Janvier 1948.

[77] A la fin de 1970, le Traité bilatéral à long terme d'amitié, collaboration et assistance mutuelle entre la Roumanie et la Bulgarie a été renouvelé. Fondamenté sur les succès des deux peuples dans l'édification du nouvel ordre social, sur les réalisations acquises dans la collaboration roumano-bulgare et les possibilités accrues pour son extension, sur la prise en considération des changements produits dans la vie internationale, le nouveau traité devra constituer — selon ses stipulations — le cadre propice pour l'évolution ascendante de la coopération sur les plans politique, économique, militaire, technique, scientifique et culturel. La décision des deux peuples d'agir à l'avenir aussi, sur la ligne de la collaboration et de la coopération, pour leur progrès. a trouvé ainsi un reflet et un cadre juridique adéquat. Par sa ratification, le 25 janvier 1971. les relations entre la Roumanie et la Bulgarie ont été établies sur des bases durables pour une période d'encore 20 ans.

[78] « Scînteia », no. 1024 du 19 Janvier 1948.

[79] Georgeta Grigorova, *op. cit.*, p. 11.

la Roumanie et la Yougoslavie [80], la Bulgarie et l'Albanie [81], le Traité bilatéral à long terme roumano-bulgare a constitué une nouvelle contribution pour la défense de la sécurité de leurs Etats, pour l'établissement d'une paix durable dans les Balkans, dans le bassin danubien et dans le monde entier [82].

Documents à majeures significations politiques pour le nouveau cours de la vie politique d'après-guerre dans les Balkans, les Traités bilatéraux à long terme conclus par la Roumanie avec la Bulgarie et la Yougoslavie, ont créé le cadre politique et juridique pour que les relations bilatérales se déroulent dans l'esprit de l'amitié, de la collaboration, du respect réciproque, de l'intégrité territoriale, de l'indépendance et de la souveraineté nationale. Sur la base et dans l'esprit de ces traités ont été conclus de nombreux accords, conventions et protocoles concernant la collaboration bilatérale dans les domaines les plus divers. Dans les années 1947—1975, entre la Roumanie et la Bulgarie ont été conclus 25 instruments de collaboration bilatérale [83] et entre la Yougoslavie et la Roumanie 31 instruments entre 1954—1975 [84].

Bien qu'entre la Roumanie et l'Albanie, aucun traité bilatéral à long terme d'amitié, de collaboration et d'assistance mutuelle n'ait été conclu, les relations des deux pays ont connu, dans la période d'après-guerre, « une extension multilatérale »[85].

Parallèlement au développement des échanges économiques entre la Roumanie et l'Albanie, ont été conclus des accords et conventions, permettant le déroulement de la collaboration bilatérale sur des plans multiples [86].

Expression juridique des relations politiques et, en même temps, indice synthétique de l'évolution de la collaboration, les traités bilatéraux à long terme, les accords, les conventions et les protocoles conclus par la Roumanie avec la Bulgarie, la Yougoslavie et l'Albanie, relèvent la durabilité et le degré d'une complexité croissante des relations des pays socialistes de la zone balkanique. Les résultats obtenus sont la preuve concluante de la communion d'intérêts, le support matériel des relations politiques, des sentiments d'amitié et collaboration existants entre les peuples de ces pays.

Avec les deux autres Etats balkaniques — la Grèce et la Turquie — la Roumanie a cultivé des relations dans l'esprit de l'amitié et de la collaboration traditionnelle. Dans les premières années d'après-guerre, les relations avec ces pays ont été influencées par l'idée que l'appartenance à des systèmes sociaux-politiques différents, à des blocs militaires et éco-

---

[80] « Scînteia », no. 1006 du 21 Décembre 1947.
[81] Georgeta Grigorova, *op. cit.*
[82] « Scînteia », no. 1021 du 16 Janvier 1948.
[83] *Instrumente bilaterale* (Tratate, Declaraţii comune, Acorduri, Convenţii, Protocoale), încheiate de România cu ţările balcanice în perioada 1945—1975, *Anexa 1*, dans le volume *Balcanii, zonă a păcii*, p. 260—263.
[84] *Ibidem*, p. 266—276.
[85] Gh. Colţ, Valeriu Tudor, *Colaborarea balcanică — preocupare de seamă în politica externă a României socialiste*, « Revista română de studii internaţionale », no. 4 (14), Bucureşti, 1971, p. 35.
[86] *Balcanii, zonă a păcii, Anexa 1*, p. 259—260.

nomiques différents, placerait les Etats dans des camps opposés. La Roumanie s'est située pourtant sur une position active et constructive. En 1955, analysant l'évolution de ses relations avec les pays balkaniques, la Grèce et la Turquie, le gouvernement roumain estimait qu'en ce qui concerne ses relations avec la Turquie, aucun différend ne découle des relations des deux pays [87] et que ces relations peuvent s'améliorer tant à l'intérêt des deux pays qu'à l'intérêt de la paix dans cette partie de l'Europe [88].

Bien que les relations diplomatiques de la Roumanie et de la Turquie aient été élevées au rang d'ambassade [89] depuis 1946, que les instruments bilatéraux conclus avant la deuxième guerre, notamment le Traité d'amitié, non-agression, arbitrage et conciliation conclu en 1933 à Ankara, soient restés en vigueur — dans les premières années d'après-guerre les relations bilatérales n'ont pas eu une évolution normale, en concordance avec la tradition des rapports des deux pays et peuples, en concordance surtout avec les impératifs du présent, de paix et de sécurité dans la zone. La différence de régime politique — écrivait « Scînteia » en Mai 1956 — ne peut constituer une raison pour que les relations de nos pays ne se développent pas dans la tradition d'amitié et de collaboration [90].

Quant aux relations avec la Grèce, interrompues pendant la seconde guerre mondiale, elles n'ont pas été reprises dans les premières années d'après-guerre tant à cause des orientations politiques des gouvernements qui se sont succédés en Grèce dans cette période, du climat politique influencé par la guerre froide, qu'à cause du non-solutionnement de certains différends économiques et financiers existant entre les deux pays après 1939. Dans l'atmosphère de détente survenue dans la vie internationale vers la fin de la première décennie d'après-guerre, de l'affirmation toujours plus prégnante de la coexistence pacifique comme unique alternative de la vie internationale, la Roumanie a actionné pour la normalisation de ses rapports avec la Grèce. Considérant qu'il n'y a pas de problème litigieux qui ne puisse être solutionné par la voie des pourparlers [91] et que, dans la réglementation des différends c'est de l'avenir qu'il faut tenir compte, et non du passé, la Roumanie a pris l'initiative [92] de solutionner les problèmes en suspens, afin de rétablir les relations diplomatiques et développer les anciens rapports économiques et culturels qui ont existé entre la Roumanie et la Grèce [93]. En 1956, donnant cours à des actions antérieures [94], le gouvernement roumain a invité le gouvernement grec de commencer les pourparlers en vue de normaliser les relations des deux pays. L'action du gouvernement roumain se fondait sur la tradition des relations de collaboration gréco-roumaines, sur les possibilités d'une collaboration fructueuse due au rapprochement géographique, aux intérêts communs des deux peuples de vivre en paix et bonne intelligence. Dans l'histoire des

---

[87] Gh. Gheorghiu-Dej, *Articole şi cuvîntări*, 4-ème Edition, Editura de Stat pentru Literatură Politică, Bucureşti, 1955, p. 826.

[88] *Ibidem.*

[89] Cristian Popişteanu, *Cronologie politico-diplomatică*, p. 85.

[90] « Scînteia », no. 3534 du 14 Mai 1956.

[91] Grigore Preoteasa, *Texte social-politice*, Editura politică, Bucureşti, 1974, p. 318.

[92] *Ibidem.*

[93] Gh. Gheorghiu-Dej, *op. cit.*, p. 826.

[94] « Scînteia », no. 3537 du 16 Mai 1956.

relations gréco-roumaines, l'inexistence des rapports diplomatiques et de collaboration était considérée situation anormale — conséquence de la guerre froide. Dans l'effort de normaliser les relations des deux pays, la position de la Roumanie était d'une valeur principiale, partant de la conviction ferme que la différence des systèmes social-politiques entre les Etats ne peut constituer un obstacle à leur coexistence pacifique [95].

La Roumanie — écrivait « Scînteia » — fonde invariablement ses relations avec les Etats d'ordre social différent sur les principes du respect de la souveraineté nationale et de l'égalité en droits entre tous les Etats, de la non-agression et du solutionnement pacifique des différends [96].

Dans cet esprit ont commencé à Athènes, le 14 Mai 1956, les tratatives gréco-roumaines. N'aboutissant pas à une solution immédiate [97], elles ont été reprises en août 1956. Le 25 Août à Athènes [98] a été signé l'Accord concernant la réglementation des problèmes économiques restés en suspens entre les deux pays [99], et la Déclaration commune [100] concernant la reprise des relations diplomatiques. Le 11 janvier 1957, l'ambassadeur de Grèce à Bucarest présentait ses lettres de créance [101]. En décembre 1957, étaient signés à Bucarest les premiers contrats d'après-guerre pour livraison de marchandises entre la Roumanie et la Grèce [102].

LES PROPOSITIONS DE LA ROUMANIE POUR LA TRANSFORMATION DES BALKANS EN ZONE DE PAIX ET DE COLLABORATION MULTILATÉRALE

Par la normalisation des relations avec la Grèce et l'affirmation de l'intérêt pour le développement des relations traditionnelles avec la Turquie, par l'activité intense visant le développement des relations bilatérales dans le domaine politique, économique et culturel avec les autres Etats des Balkans — la Yougoslavie, la Bulgarie et l'Albanie — *à la fin de 1956, la Roumanie avait des relations diplomatiques normales avec tous les Etats balkaniques*. Ce fait a permis au gouvernement roumain d'initier certaines actions destinées à promouvoir les relations de bon voisinage, de collaboration et d'entente entre tous les Etats balkaniques, pour l'édification de la sécurité et de la paix dans la zone.

Le 10 septembre 1957, le gouvernement roumain a adressé à tous les Etats balkaniques — l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce, la Yougoslavie et la Turquie — des messages où étaient exposées ses considérations sur la nécessité d'instaurer des relations de collaboration pacifique multilatérale [103]

---

[95] *În interesul normalizării relaţiilor dintre România şi Grecia*; dans « Scînteia », no. 3537 du 16 Mai 1956.

[96] *Ibidem*.

[97] « Scînteia », no. 3672 du 11 Août 1956.

[98] « Scînteia », no. 3684 du 26 Août 1956.

[99] *Acord privind reglementarea chestiunilor economice în suspensie după anul 1939*, Athènes, le 25 Août 1956, « Monitorul Oficial », no. 14/1957.

[100] *Ibidem*, « Scînteia », du 26 Août 1956.

[101] « Scînteia », no. 3801 du 12 Janvier 1957.

[102] « Scînteia », no. 4080 du 6 Décembre 1957.

[103] *Propunerile Guvernului Republicii Populare Române cu privire la transformarea regiunii Balcanilor într-o zonă a înţelegerii şi păcii, denuclearizate şi fără arme nucleare, Culegere de documente şi alte materiale* (Ministerul Afacerilor Externe, vol. 1, I-ère partie, p. 1—21), 1957—1960.

dans les Balkans. A l'étape actuelle de développement économique et culturel des pays balkaniques — montrait le message du gouvernement roumain — les possibilités d'affermir et étendre leurs rapports peuvent trouver, selon notre avis, une large sphère de réalisation [104]. Faisant aux pays balkaniques la proposition d'une collaboration multilatérale, le gouvernement roumain n'ignorait pas qu'entre certains Etats des Balkans existaient en 1957, des problèmes en suspens et des litiges [105]. Selon l'opinion du gouvernement roumain, ce fait ne devait pas entraver l'effort d'aboutir à une collaboration [106]. Au contraire, l'acceptation de la proposition roumaine aurait créé une atmosphère favorable aux rapports de bon voisinage et de coopération pacifique entre tous les Etats des Balkans, nécessaires au développement des relations économiques, multilatérales, entre eux [107], à l'intensification des échanges commerciaux, au développement et à l'utilisation réciproquement avantageuse des transports maritimes, aériens et ferroviaires [108]. Les rapports des pays balkaniques dans le domaine culturel, les visites réciproques, les échanges d'expérience technique-scientifique, le tourisme etc., pouvaient être élargis, ce qui, dans la conception du gouvernement roumain, mènerait à une connaissance et un rapprochement meilleurs, au renforcement de l'entente, l'estime et l'amitié réciproque.

Partant de ces considérations, le gouvernement roumain précisait que « les intérêts fondamentaux des peuples balkaniques montrent la nécessité de réaliser une large collaboration collective »[109].

Afin d'examiner en commun les multiples voies et possibilités de collaboration collective, le gouvernement roumain proposait la réunion — au cours de l'année 1957 — d'une Conférence des chefs de gouvernement de tous les Etats balkaniques, offrant à cette Conférence l'hospitalité de la capitale roumaine. Selon le point de vue roumain, la Conférence devait examiner — et décider en conséquence — [110] les problèmes concernant la paix dans les Balkans : non-agression, résolution pacifique des litiges, développement des relations économiques et culturelles, des contacts au niveau gouvernemental, etc. Pour que cette collaboration ait un caractère durable, le gouvernement roumain proposait la réalisation d'un accord collectif des Etats balkaniques, fondé sur l'égalité en droits, le respect réciproque de la souveraineté, et la non-ingérence. Dans la conception du gouvernement roumain, la réalisation d'un accord collectif dans les Balkans ne devait pas être une réédition des formules essayées dans la période d'entre les deux guerres. Au contraire. Dans son message, le gouvernement roumain voulait souligner que l'entente des pays balkaniques n'était pas destinée à devenir « un bloc opposé à d'autres

---

[104] *Ibidem*, p. 2.

[105] Au sujet du procès de normalisation des relations entre la Bulgarie, la Grèce et la Turquie. Voir : Georgeta Grigorova, *The Balkan policy, op. cit.*, p. 16 ; Voin Božinov, *Peaceful coexistence in the Balkans*, p. 540 ; Blagoj Vasiliev, *Les relations économiques et culturelles de la République Populaire de Bulgarie avec la Grèce et la Turquie dans la période de 1961—1965, Actes du premier Congrès international des études balkaniques*, p. 522.

[106] *Propunerile Guvernului R. P. Române.*

[107] *Ibidem.*

[108] *Ibidem.*

[109] *Ibidem.*

[110] *Ibidem.*

Etats du dehors, ni une entrave au développement de l'amitié de ces Etats avec les autres Etats ne faisant pas partie de l'entente régionale des pays balkaniques »[111]. La réalisation — au cadre de la zone balkanique — d'une collaboration dans l'esprit de la proposition roumaine, venait au devant de l'idée que l'appartenance à des systèmes social-politiques et à des blocs militaires différents ne devait pas affecter le développement des relations normales entre les Etats, que l'organisation d'une collaboration similaire sur un plan plus large, européen, était possible, ainsi que la création, en perspective, d'un système de sécurité général-européenne.

La proposition du gouvernement roumain n'a pas réuni l'accord unanime des pays balkaniques — respectivement de la Grèce et de la Turquie[112]. Dans sa réponse, le Président du Conseil des Ministres de Grèce, Constantin Caramanlis, relevait que le gouvernement royal partageait entièrement la satisfaction du gouvernement roumain au sujet de l'établissement de relations cordiales entre la Grèce et la Roumanie. Le Premier grec appréciait que, grâce à la bonne volonté manifestée par les deux parties, à la tradition de sincère amitié qui unit les peuples roumain et grec, des progrès importants ont été réalisés, dans un rythme accéléré, vers le renforcement des relations de confiance entre les deux pays, et que son gouvernement partage pleinement les idées exprimées par le premier Ministre roumain au sujet de la nécessité d'assurer la paix dans la zone balkanique.

« Il est tout à fait naturel — précisait la réponse du gouvernement grec — que ces sentiments animent notamment les peuples balkaniques, dont la plupart, comme le peuple grec par exemple, ont été mis à dure épreuve dans ces dernières décennies »[113].

Malgré tout cela, le gouvernement grec exprimait sa réserve quant à la proposition du gouvernement roumain, montrant que, tant qu'il y avait entre la Grèce et certains Etats balkaniques des différends créés pendant la guerre, ou engendrés par celle-ci, la présence du gouvernement grec à une Conférence ayant pour but la réglementation des relations de nature organique et permanente ne pouvait être efficace. Il estimait nécessaire une étape préparatoire, concrétisée par l'effort de réglementer tous les problèmes litigieux. L'omission d'une telle étape — considérait le gouvernement grec — en 1957 vouerait à l'échec une réunion interbalkanique. Ce qui compte — disait le message de réponse adressé au gouvernement roumain — c'est la manifestation effective d'un esprit de bonne foi par la réglementation satisfaisante des différends mentionnés et la création d'un climat de sincère confiance, par les efforts de tout le monde[114]. La réunion d'une conférence dans l'esprit de la proposition du gouvernement roumain ne trouvera son utilité — considérait le gouvernement d'Athènes — qu'après la création de telles prémisses.

L'initiative roumaine, par son caractère et son contenu, a attiré l'attention des gouvernements concernés et de l'opinion publique des pays

---

[111] *Ibidem.*

[112] *Propunerile guvernului Republicii Populare Române* vol. I, II-ème partie, p. 117—119, 1957—1960.

[113] *Ibidem*, p. 118.

[114] *Ibidem.*

respectifs sur les problèmes majeurs, issus des exigences objectives de leurs rapports internationaux [115].

L'automne de la même année, présentant à la XII-ème session de l'Assemblée Générale de l'O.N.U. le contenu de la proposition roumaine au sujet de la zone balkanique, le ministre des Affaires étrangères de Roumanie mettait en évidence le fait que la Roumanie envisageait d'apporter sa contribution à l'édification de la sécurité et de la paix non seulement dans les Balkans, mais dans l'Europe entière. Car l'importance et la valeur de la proposition roumaine dépassaient son cadre, apparemment régional.

En effet, aucune région, aucun continent ne peut se considérer à l'abri lors d'un conflit de proportions globales ; de même, les tensions et les guerres locales mettent en péril la paix de l'humanité, risquant de dégénérer dans une conflagration généralisée [116]. D'ici, l'interdépendance entre la sécurité régionale et la sécurité générale. Présentant dans ce contexte l'initiative roumaine au sujet de la zone balkanique, le ministre des affaires étrangères roumain montrait que la réalisation d'un accord sur le plan régional pouvait contribuer à la réalisation d'un accord plus large, et premièrement à l'organisation d'une collaboration européenne qui constitue une garantie de la sécurité et de la paix de tous les Etats de ce continent [117].

L'attitude réservée des gouvernements de la Grèce et de la Turquie n'a pas diminué l'intérêt et la constance du gouvernement roumain d'entreprendre de nouvelles actions visant l'amélioration des relations interbalkaniques. L'été de 1959, inquiété par les mesures prises par le commandement de l'OTAN, d'installer en Grèce des rampes de lancement pour les fusées téléguidées, le gouvernement roumain, qui entretenait avec la Grèce des relations de bon voisinage, n'a pas ignoré les actions militaires qui périclitaient la paix et la sécurité des peuples balkaniques. Dans la Déclaration du 7 Juin 1959, le gouvernement roumain soulignait que la réalisation des plans de l'OTAN entraînait la Grèce sur une pente dangereuse, contraire aux intérêts de paix et de sécurité de tous les Etats balkaniques.

Rappelant sa proposition de 1957 — qui gardait son caractère actuel, représentant la meilleure modalité d'assurer la paix, la sécurité et la collaboration des Etats de la zone balkanique, le gouvernement roumain estimait que l'existence des différences d'opinion, des problèmes non solutionnés dans les relations bilatérales, constituait une raison pour une rencontre au niveau gouvernemental et non un obstacle [118]. Par des efforts communs de tous les Etats balkaniques, visant l'élimination de cette zone des forces militaires étrangères, la paix et la sécurité des peuples de la zone balkanique seraient effectivement sauvegardées. A cet effet, le gouvernement roumain considérait que, lors d'une rencontre des chefs de gouvernements, pouvaient être examinées et adoptées des décisions adéquates dans les problèmes d'une collaboration multilatérale et de la

---

[115] Gheorghe Colţ, Valeriu Tudor, *Colaborarea balcanică*, p. 29.

[116] Nicolae Ecobescu, Ion Voicu — *Organizaţiile internaţionale în politica externă a României*, dans *România in sistemul Naţiunilor Unite*, Ed. politică, Bucureşti, 1974, p. 39.

[117] Ion Gheorghe Maurer, *Discurs la cea de a XII-a Sesiune a Adunării Generale ONU*, « Scînteia », no. 4020 du 27 Sept. 1957.

[118] *Propunerile Guvernului R. P. Române*, vol. 1, I-ère partie.

conclusion d'un Traité d'entente et de sécurité collective dans la région balkanique [119]. Par ce traité, les Etats balkaniques s'engageraient à solutionner pacifiquement tout litige, à ne pas faire recours à l'agression ni aux menaces de guerre dans les rapports réciproques, à ne pas admettre le stockage d'armement atomique ou nucléaire, ni le stationnement des unités militaires équipées d'un tel armement et appartenant à des Etats au dehors de la région balkanique [120]. Le fait que la Roumanie et les autres pays socialistes des Balkans (sauf la Yougoslavie) étaient membres de l'Organisation du Traité de Varsovie, et la Grèce et la Turquie membres du Pacte de l'OTAN, ne devait pas constituer, selon le gouvernement roumain, « un obstacle devant la conclusion d'un tel traité d'entente et de sécurité collective »[121] dans les Balkans.

Mais, comme en 1957, ni la proposition de 1959 ne trouva pas une expression concrète. Le processus de la collaboration multilatérale dans les Balkans devait connaître d'autres formules.

L'évolution des événements internationaux, la généralisation de l'idée que la sécurité générale se trouve en étroite connexion et conditionnement avec la sécurité régionale [122], devaient mettre en évidence la valeur des initiatives roumaines. Les années suivantes ont été les années d'une continuelle réaffirmation [123] des idées et de la conception du gouvernement roumain au sujet de l'entente et de la collaboration dans les Balkans, de la nécessité de transformer la zone balkanique en une zone de paix et de sécurité, conformément aux intérêts majeurs des peuples balkaniques et non selon certaines conjonctures et spéculations passagères [124].

LE DÉVELOPPEMENT DES RELATIONS BILATÉRALES — PHASE PRIMORDIALE DE LA COLLABORATION MULTILATÉRALE

Parallèlement à la préoccupation pour le développement de la collaboration multilatérale dans les Balkans — même si ses propositions de 1957 et 1959 ne se sont pas concrétisées dans des actions immédiates, au niveau gouvernemental — la Roumanie a accordé une attention particulière au développement de ses relations bilatérales avec tous les Etats de la zone balkanique. Elle a constamment agi pour l'extension de la collaboration multilatérale avec tous les pays socialistes des Balkans, pour l'intensification des relations avec l'Albanie, la Bulgarie, la Yougoslavie. Dans les années d'après-guerre, se sont élargis les échanges économiques, culturels et scientifiques avec la République Populaire d'Albanie à l'intérêt des deux peuples, dans l'esprit de l'amitié traditionnelle de la Roumanie et de l'Albanie. Parlant de l'ancienneté des liens albano-roumains, lors de la présentation de ses lettres de créance au Président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceaușescu,

---

[119] *Ibidem*, p. 26.
[120] *Ibidem*.
[121] *Ibidem*.
[122] Nicolae Ecobescu, Ion Voicu, *op. cit.*, p. 39.
[123] Gheorghe Colț, Valeriu Tudor, *op. cit.*, p. 30.
[124] *Ibidem*.

l'ambassadeur de l'Albanie à Bucarest appréciait qu'entre le peuple roumain et le peuple albanais existe une ancienne amitié, affermie dans la lutte menée par les deux peuples pour la liberté, l'indépendance nationale et le progrès, exprimant en même temps sa conviction que cette amitié se développera aussi à l'avenir pour le bien commun des deux peuples [125]. Une ampleur accrue ont connu les rapports de la Roumanie et de la Yougoslavie, de la Roumanie et de la Bulgarie, ce qui a été très important non seulement pour la Roumanie, pour sa position et pour son prestige, mais aussi pour l'évolution des relations interbalkaniques dans leur ensemble. Il est évident — et l'expérience l'a largement prouvé — que les rapports bilatéraux exigent pour le succès de leur développement un climat d'entente et de quiétude constructive dans le monde environnant [126]. Les Etats engagés dans une telle collaboration deviennent nécessairement intéressés de manière vitale à ce que les évolutions environnantes n'entravent pas la réalisation des objectifs communs proposés. « Alors que l'incendie est chez le voisin, personne ne peut rester indifférent ».[127] Le phénomène objectif des interdépendances trouve ainsi un terrain propice [128], surtout dans les zones où le rapprochement géographique et la tradition historique constituent des prémisses objectives de la collaboration et de l'entente. Dans les Balkans, le développement des relations bilatérales a constitué « une phase bénéfique »[129] pour l'évolution des relations multilatérales. Aujourd'hui on peut affirmer avec certitude que sans les actions entreprises dans les premières années d'après-guerre par certains Etats balkaniques pour la reprise des relations diplomatiques, pour la normalisation des relations économiques et politiques, sans le développement connu par les relations bilatérales — notamment après 1964—1965 — lorsqu'ont été normalisées les relations de la Bulgarie avec la Grèce et la Turquie, [130] et plus tard les relations de la Grèce avec l'Albanie [131], de l'Albanie avec la Yougoslavie [132], ne serait pas possible *l'ouverture* vers la collaboration multilatérale, marquée par les projets communs [133] sur le plan économique et technique, par les actions ou les points de vue communs sur le plan politique, affirmés dans les forums internationaux du monde d'après-guerre : l'Organisation des Nations Unies [134], la Conférence général-européenne de Helsinki [135].

---

[125] « Scînteia », no. 10608 du 28 Septembre 1976.

[126] George Serafin, *Condiții și perspective favorabile colaborării interbalcanice*, « Lumea », no. 35/1975 p. 6.

[127] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, Editura politică, București, 1975, vol. 11, p. 288.

[128] George Serafin, *op. cit.*

[129] *Ibidem.*

[130] Georgeta Grigorova, *The Balkan policy*, p. 16—18. Voir aussi : Voin Božinov, *Peaceful coexistence in the Balkans*, p. 540—541.

[131] *Balcanii, zonă a păcii*, p. 10.

[132] *Ibidem*, voir aussi : Gh. Colț, Ion Mielcioiu, *România și colaborarea interbalcanică*, « Lumea », no. 25, București, 1970, p. 12—13.

[133] Ion Madoșa, *Colaborarea interbalcanică*, « Lumea », no. 20, București, 1977, p. 9.

[134] Gh. Colț, *Tendințe actuale în dezvoltarea colaborării interbalcanice*, « Lumea », no. 16/1971, p. 8.

[135] *Sub semnul prieteniei frățești româno-bulgare*, Ed. politică, București, 1977, p. 159 ; *Sub semnul prieteniei frățești româno-jugoslave*, Ed. politică, București, 1977, p. 125 ; Voir aussi : Iosif Broz Tito, *Interviu acordat ziarului grec « Kathimerini »*, Mai 1976, reprodult dans « Lumea », No. 20/1976, p. 26.

Dans l'évolution positive des relations interbalkaniques d'après-guerre, les pays socialistes ont eu un rôle de premier rang. Ils ont constitué un facteur stabilisateur du bon voisinage et de la coopération dans la zone [136], un facteur qui influence les cours des relations interbalkaniques. D'ailleurs, les 32 années de paix de la zone balkanique de la période d'après-guerre sont dues en grande mesure — sinon entièrement — à l'existence, et aux actions des pays socialistes de cette région. Se fondant sur le nouveau régime social, sur les aspirations fondamentales de leurs peuples, sur la volonté d'agir fermement sur la voie du socialisme, de la paix et du progrès [137], les pays socialistes des Balkans ont instauré un nouveau type de relations — des relations de collaboration, d'égalité et de respect réciproque, au service de la défense et de la réalisation des intérêts de leurs peuples. Les contacts bilatéraux périodiques entre les dirigeants des Etats socialistes balkaniques — Nicolae Ceaușescu, Iosip Broz Tito [138], Teodor Jivkov [139], — les rencontres d'autres représentants des gouvernements de la Roumanie, de la Yougoslavie et de la Bulgarie, des organisations sociales de la Roumanie et de l'Albanie [140], les entretiens et les tratatives portées sous le signe de l'estime et du respect réciproque — actions finalisées par des décisions et des accords communs suivis de projets et d'options communes, ont constitué des contributions concrètes tant à l'édification du socialisme dans chaque Etat qu'à l'instauration d'un climat de collaboration et d'entente, de paix et de sécurité, si nécessaire à toute la région balkanique. La construction en commun de certains objectifs de grande importance pour leur économie—comme le Pont sur le Danube, dans la zone Giurgiu-Russe — réalisation de la collaboration roumano-bulgare — le complexe hidroénergétique et de transport sur le Danube, les Portes de Fer, fruit de la collaboration roumano-yougoslave, ont prouvé la valeur des rapports de collaboration entre les pays socialistes de la zone balkanique. Considérée le plus grand objectif économique construit en collaboration par deux pays socialistes [141], l'Hydrocentrale des Portes de Fer représente non seulement un modèle [142] d'organiser la coopération entre deux pays et peuples, mais aussi l'expression des rapports de type nouveau [143], fondés sur le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationale, de l'égalité en droits, de la non-ingérence et de l'avantage réciproque. Les nouveaux projets de la collaboration bilatérale des pays socialistes balkaniques : les Portes de Fer II [144] (en collaboration roumano-yougoslave), le Complexe hydrotechnique Turnu Măgurele — Nicopol [145],

---

[136] Gh. Colț, Valeriu Tudor, *op. cit.*, p. 34.

[137] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, 1971, vol. 5, p. 220.

[138] Voir : *Sub semnul prieteniei frățești româno-jugoslave.*

[139] Voir aussi : *Sub semnul prieteniei frățești româno-bulgare.*

[140] « Lumea », No. 16/1971, p. 8.

[141] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 7, Editura politică, București, 1972, p. 317.

[142] *Ibidem.*

[143] *Ibidem.*

[144] « Scînteia », No. 10597 du 15 Septembre 1976. Voir aussi : *Sub semnul prieteniei frățești româno-jugoslave*, p. 293.

[145] « Scînteia », No. 10557 du 30 Juillet 1976.

ou le grand objectif industriel à profil complexe que sera l'Entreprise de Construction mécaniques et d'Outillages Lourds de Giurgiu-Russe[146] (en collaboration roumano-bulgare), prouvent la durabilité et surtout la perspective des relations de collaboration entre les pays socialistes des Balkans. A la fin de 1976, lors de l'inauguration des travaux de construction du futur Complexe industriel de Giurgiu-Russe, le président du Conseil d'Etat de la R.P. de Bulgarie mettait en évidence le fait que la nouvelle entreprise sera un nouveau jalon de l'amitié roumano-bulgare « qui vient de l'histoire et va vers l'avenir de nos fils, de nos petits-fils, de nos arrière petits-fils »[147].

Parallèlement au développement des relations économiques bilatérales et conformément aux accords à long terme de collaboration économique, technique et scientifique[148], dans les années d'après-guerre, une ampleur particulière ont connu les échanges sur le plan littéraire, artistique, touristique, ainsi que la collaboration dans le domaine des transports internationaux routiers, des transports aériens, des services postaux, de l'assistance juridique et consulaire[149].

Dans le domaine de la politique internationale, les Etats socialistes des Balkans — notamment la Roumanie, la Yougoslavie et la Bulgarie — collaborent étroitement tant en Europe, que sur le plan mondial, dans des organismes internationaux — entre eux existant un degré d'accord qu'on a déjà remarqué[150] — pour l'instauration d'un nouvel ordre international, de nouveaux rapports entre les Etats. Par toute leur activité, déroulée sur le plan international, les pays socialistes des Balkans démontrent que « l'unique base saine sur laquelle peuvent être bâties, dans le monde contemporain, les relations entre pays et peuples est constituée par les principes de la souveraineté et de l'indépendance nationale, de la non-ingérence, du respect des droits de chaque peuple de décider son propre sort, de choisir son mode d'existence selon sa propre volonté »[151].

Fidèle à l'un des principes fondamentaux de sa politique extérieure, celui de développer les relations d'entente et de collaboration, de bon voisinage, avec tous les Etats quel que soit leur ordre social — la Roumanie a accordé une attention particulière à ses relations avec les deux autres Etats balkaniques : la Grèce et la Turquie. « Nous — disait le président de la République Socialiste de Roumanie — nous partons du fait que les différences d'ordre historique, national et surtout les différences d'ordre social en général, ne doivent pas constituer un obstacle à la collaboration des pays balkaniques »[152].

---

[146] *Ibidem.*

[147] *Cuvîntarea tov. Todor Jivkov la mitingul prieteniei româno-bulgare la 10 Dec. 1976*, dans le volume *Sub semnul prieteniei frățești*, p. 247.

[148] *Anexa 1, Instrumente bilaterale*, dans le volume : *Balcanii zonă a păcii*, p.259—264 ; 266 270.

[149] *Ibidem.*

[150] Nicolae Şteflea. *Statele balcanice in cadrul Adunării Generale ONU*, dans *Probleme ale păcii și colaborării în Balcani*, p. 40—50.

[151] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul desăvirșirii construcției socialiste*, vol. 2, Ed. politică, București, 1968, p. 97—98.

[152] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 12, Ed. politică, București, 1976, p. 183.

Grâce à ses actions sur le plan politique et diplomatique [153] pour le développement des bonnes relations avec tous les Etats balkaniques, la Roumanie entretient à présent des rapports d'amitié et de fructueuse collaboration bilatérale avec tous les Etats des Balkans [154]. Elle a réglementé de manière réciproquement avantageuse les problèmes litigieux et les arriérés de ses rapports avec tous les voisins balkaniques, l'attention des facteurs responsables étant dirigée vers des problèmes de substance, d'intérêt actuel et de perspective [155]. La Roumanie n'a effectivement nul différend, avec aucun Etat balkanique [156], étant l'unique pays des Balkans à ne pas avoir des problèmes ouverts de nature politique [157] avec ses voisins. Ce fait a assuré à la Roumanie une position extrêmement favorable [158] à la promotion des initiatives visant le développement des relations bi- et multilatérales dans la zone balkanique.

Donc, dès 1956, la Roumanie a repris ses relations avec la Grèce, liquidant les problèmes litigieux et instaurant des relations normales, bien avant d'autres Etats de cette zone. Avec la Turquie, elle n'a pas eu de problèmes litigieux [159] dans la période d'après-guerre. Malgré tout cela, les relations de la Roumanie avec la Grèce et la Turquie n'ont connu un réel développement qu'au début de la troisième décennie d'après-guerre. Le phénomène objectif des interdépendances [160] a prouvé toute son importance. Il a fallu un climat nouveau dans la vie internationale, le début d'un processus de détente, l'affirmation de la coexistence pacifique comme unique alternative positive de la vie internationale, pour que, dans les Balkans aussi, se produise ce que certains auteurs ont nommé « le dégel ». Il a fallu de même que les relations de certains Etats balkaniques — tel Bulgarie—Grèce, Bulgarie—Turquie, Turquie—Albanie, Albanie—Yougoslavie — entrent dans leur circuit normal et que dans l'atmosphère politique de la zone balkanique survienne un changement. En 1966, une délégation gouvernementale roumaine, conduite par le président du Conseil des Ministres de la R. S. de Roumanie, a visité la Turquie [161] dans la période 25—31 juillet, et la Grèce dans la période 31 août — 3 septembre. Lors du dîner offert en l'honneur des hôtes roumains, le président du Conseil des Ministres de la Turquie [162] appréciait que la présence en Turquie de la délégation gouvernementale roumaine prouvait que les relations des deux pays ont enregistré « un développement positif »[163]. En 1966, le gouverne-

---

[153] Voir : Cristian Popişteanu, *Cronologie politico-diplomatică*.

[154] *Balcanii, zonă a păcii*, p. 10.

[155] Gh. Colţ, Valeriu Tudor, *op. cit.* p. 35.

[156] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 4, Ed. politică, Bucureşti, 1970, p. 30.

[157] Sergiu Celac, *op. cit.* p. 24.

[158] Silviu Brucan, *Tipologia conflictelor între ţările balcanice* dans *Probleme ale păcii şi colaborării în Balcani*, p. 18.

[159] *Mesajul preşedintelui Consiliului de Miniştri al Republicii Populare Române, adresat preşedintelui Consiliului de Miniştri al Turciei, Culegere de documente şi alte materiale*, vol. 1, I-ère partie, Ministerul Afacerilor Externe, p. 17.

[160] George Serafin, *op. cit.*

[161] *Pentru securitate şi cooperare internaţională*, vol. 2, Ed. politică, Bucureşti, 1972, p. 335—354.

[162] *Ibidem*, vol. 1, p. 701 730.

[163] *Ibidem*, *op. cit.* vol. 2, p. 339.

ment turc exprimait son désir de maintenir et de développer [164] les meilleures relations avec la Roumanie, convaincu qu'ainsi on agit non seulement à l'intérêt des deux peuples, mais qu'on contribue aussi à « la paix et la stabilité » de la région balkanique et du monde [165]. D'autre part, la collaboration utile[166] entre les deux pays dans le domaine du commerce, de l'économie, du tourisme et des transports, constituait un bon auspice pour l'avenir des relations des deux pays.[167] Lors de la première rencontre au niveau gouvernemental d'après-guerre a été souligné le fait qu'entre la Roumanie et la Turquie n'existait aucun différend et que, même si les représentants des deux gouvernements ne partageaient pas toujours les mêmes points de vue sur les problèmes mondiaux [168], cela ne devait pas constituer un obstacle au développement de leurs relations bilatérales. Dans le communiqué publié, on précisait que les parties signataires ont exprimé le souhait de leurs gouvernements, de développer les relations de bon voisinage sur la base des principes de la souveraineté et de l'indépendance nationale, de l'intégrité territoriale, de l'égalité en droits et de la non-ingérence [169].

Cette même année 1966, Athènes recevait pour la première fois après la guerre la visite d'une délégation gouvernementale roumaine. La rencontre des représentants des deux peuples a occasionné l'évocation « du passé glorieux des relations gréco-roumaines »[170]. Entre le royaume de Grèce et la République Socialiste de Roumanie, montrait le Premier grec lors du dîner offert en l'honneur de la délégation roumaine, il n'est pas suffisant d'évoquer « la continuité des liens traditionnels d'amitié entre les deux peuples »[171]. La Grèce — qui a trop souffert pour ne pas avoir acquis l'expérience de ce que signifie la guerre, quelle qu'elle soit[172] — se déclare pour la paix, avec justice, détente internationale, entente réciproque et coopération de tous les pays. Restant fidèle aux principes de la Charte O.N.U. et à ses alliances, la Grèce se montrait prête à développer — sur la base de l'avantage réciproque — les relations économiques, commerciales, scientifiques et culturelles, avec tous les pays, quel que soit leur régime social, à condition que le principe de la non-ingérence soit strictement respecté [173]. La Grèce et la Roumanie « pouvant donner et prendre de manière réciproque »[174] soit dans le domaine matériel soit dans celui spirituel, étaient capables de contribuer à la consolidation de la paix dans cette région du monde [175].

---

[164] *Ibidem.*

[165] *Ibidem.*

[166] *Ibidem.*

[167] *Ibidem.*

[168] *Ibidem.*

[169] *Comunicat asupra vizitei în Turcia a delegației guvernamentale române condusă de președintele Consiliului de Miniștri al R. S. România, Ion Gheorghe Maurer*, dans le volume: *Pentru securitate și cooperare*, vol. 2, p. 353—354.

[170] *Pentru securitate și cooperare*, vol. I, p. 704.

[171] *Ibidem.*

[172] *Ibidem*, p. 705.

[173] *Ibidem.*

[174] *Ibidem.*

[175] *Ibidem.*

Le communiqué publié exprimait la décision des deux Etats lesquels — aspirant à une paix durable dans cette région, comme dans le monde entier — étaient décidés à poursuivre leurs efforts pour développer les relations de collaboration entre tous les Etats balkan ues [176].

A l'occasion des pourparlers portés à Ankara et Athènes pendant l'été et l'automne de 1966, ont été conclus plusieurs accords, conventions et protocoles [177] qui « inaugurèrent une nouvelle étape »[178] dans les relations bilatérales de ces pays, les plaçant sur de bases solides et leur donnant une perspective nouvelle. Les rencontres au niveau des chefs d'Etat ont donné de nouvelles directions de développement aux relations bilatérales de la Roumanie avec la Grèce et la Turquie. Au printemps de 1969, la Turquie a reçu la visite du président du Conseil d'Etat de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceaușescu. Lors du dîner offert en son honneur, relevant l'existence des prémisses favorables au développement des libres échanges d'opinions, à la découverte des modalités nécessaires pour étendre sur des plans multilatéraux la collaboration des deux Etats, le président de la Roumanie appréciait que « ces dernières années les relations de nos pays sont devenues plus actives »[179]. L'évolution positive des relations de la Roumanie et la Turquie venait au devant des intérêts des deux peuples, ayant en même temps une importance internationale, étant donné que l'une des modalités primordiales pour l'instauration d'une atmosphère politique saine — disait le président de la Roumanie — était le développement de rapports normaux entre les Etats, quel que soit leur régime politique. L'histoire — disait le président Nicolae Ceaușescu — nous apprend à mener une vie en paix. Nous, les hommes politiques avons le devoir et la responsabilité devant nos peuples de lutter pour l'édification de l'histoire d'aujourd'hui et de demain, qui doit être l'histoire de l'amitié et de la collaboration de nos peuples [180]. Ce n'est pas la force agressive — soulignait le président de la Roumanie — mais la raison qui doit prévaloir devant le monde contemporain [181]. La rencontre au sommet d'Ankara — ainsi que celles de 1970[182] et 1975[183] de Bucarest, lors des visites des chefs du gouvernement turc — a constitué la preuve que dans la zone balkanique c'était la raison qui prévalait sur la force agressive, la collaboration et la confiance, non la réticence et la suspicion.

En Mai 1975, Bucarest a reçu la visite du président du Conseil des Ministres de la République Hellène, Constantin Caramanlis. Appréciant que les peuples roumain et grec « entretiennent des rapports d'amitié et de collaboration millénaire »[184], le président de la République Socialiste de Roumanie, montrait que les deux peuples ont toujours collaboré

---

[176] *Ibidem*, p. 720.

[177] *Anexa 1, Instrumente bilaterale*, dans le volume : *Balcanii, zonă a păcii*, p.264—266 ; 271—272.

[178] Ion Gheorghe Maurer, *Interviu acordat unei delegații oficiale de ziariști greci*, dans « Scînteia » du 28 Octobre 1966.

[179] *Pentru securitate și cooperare internațională*, vol. 2, p. 392.

[180] *Ibidem*, p. 391—392.

[181] *Ibidem*, p. 393.

[182] *Pentru securitate și cooperare*, vol. 2, p. 428—458.

[183] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 11, Ed. politică București, 1975, p. 1048—1049 ; 1080—1081.

[184] *Ibidem*, p. 682—683.

pacifiquement, ont vécu en bons voisins et se sont entraidés dans des moments historiques difficiles. En 1975 — se basant sur l'évolution positive que les relations de collaboration des deux pays avaient connu dans la décennie qui s'était écoulée après les premières rencontres gouvernementales — le président de la Roumanie affirmait qu'il existait des conditions pour que les traditions de l'amitié roumano-hellène se développent sur un plan supérieur [185]. Selon son opinion, la visite du Premier hellène à Bucarest devait marquer un grand pas en avant [186] tant pour le développement des relations bilatérales entre la Roumanie et la Grèce, que pour leur coopération politique sur l'arène mondiale. La visite du Premier hellène à Bucarest s'inscrivait dans la période bénéfique post-Helsinki, période qui, sur le plan des relations interbalkaniques, s'est concrétisée par une intensification significative des contacts entre les facteurs politiques [187] ayant les plus hautes responsabilités, par une préoccupation commune des Etats [188] de la région d'élargir les sphères de leur collaboration bi- et multilatérale.

En Mars 1976, Athènes a reçu la visite du Président Nicolae Ceauşescu. Au déjeuner offert en son honneur par le premier ministre de la République Hellène, le Président roumain a relevé le cours ascendant des relations roumano-hellènes, précisant qu'après la visite du Premier Caramanlis à Bucarest, la collaboration des deux pays avait acquis de « nouvelles dimensions »[189]. Aux tratatives d'Athènes on est arrivé à la conclusion qu'il y a encore de grandes possibilités et perspectives [190] pour le développement de cette collaboration et que les deux gouvernements doivent agir afin d'étendre la collaboration roumano-hellène aussi dans le domaine de la collaboration dans les Balkans [191]. Les documents bilatéraux signés à Athènes dans le domaine de la collaboration économique, commerciale, industrielle et technique-scientifique ont donné aux relations bilatérales roumano-hellènes une base juridique stable. A la cérémonie de signature des documents officiels, le Président de la Roumanie, Nicolae Ceauşescu, a remarqué la volonté commune des représentants des deux pays et peuples à faire tout le possible pour étendre cette collaboration, précisant que les pourparlers et les entretiens d'Athènes ont mis en évidence « les bons commencements qui existent d'étendre la coopération dans les Balkaus »[192], les deux pays étant décidés d'agir à l'avenir aussi dans cette direction.

Dans l'évolution de la collaboration roumano-hellène, de la coopération dans les Balkans, les échanges de vues au sommet, de Mars 1976 à Athènes, ont constitué un moment nouveau, à profondes significations pour la perspective de la collaboration multilatérale daus la zone balkanique.

---

[185] *Ibidem.*

[186] *Ibidem.*

[187] Ion Madoşa, op. cit. p. 9.

[188] Mihajlo Javorski, *La coopération yougoslavo-grecque*, dans « Revue de politique internationale », No. 643, Beograd, 1977.

[189] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 12, Ed. politică, Bucureşti, 1976, p. 497.

[190] *Ibidem.*

[191] *Ibidem.*

[192] *Ibidem*, p. 504—505.

NOUVELLES PERSPECTIVES DE LA COLLABORATION MULTILATÉRALE

Par de nombreux documents de parti et d'Etat, ainsi que par ses actions concrètes, la Roumanie a continué d'affirmer *sa ligne politique active* dans les Balkans. Elle a poursuivi l'évolution des rapports interbalkaniques dans leur ensemble, appréciant les efforts des gouvernements de la Bulgarie [193], de la Grèce et de la Turquie pour normaliser leurs relations et a considéré le rétablissement des relations gréco-albanaises, ainsi que le développement des relations entre la Yougoslavie, l'Albanie et la Grèce comme des pas concrets sur la voie de l'amélioration des rapports entre tous les pays balkaniques [194]. Cette situation — soulignait le président Nicolae Ceaușescu dans l'interview accordée au journaliste italien Enzo Bettiza de « Corriere della Sera » — crée des conditions favorables pour aborder, avec une meilleure perspective de réalisation, un accord balkanique. Dans les conditions créées par l'évolution positive des rapports interbalkaniques, le Président de la Roumanie considérait que le temps est venu « de passer des déclarations générales aux actions concrètes» [195], et proposait la création d'un organisme qui aide à impulsionner les échanges et l'organisation de la coopération dans la production [196].

A l'été de 1972, ainsi qu'au printemps de 1973, la Roumanie a renouvelé ses propositions de transformer les Balkans en une zone de paix et de collaboration multilatérale. Dans le contexte des rapports balkaniques du début de la quatrième décennie d'après-guerre, la Roumanie a apprécié utile de passer à la préparation d'une rencontre entre les représentants des pays balkaniques où serait discutée la transformation des Balkans en une zone sans armes atomiques, sans bases militaires, rencontre qui aboutisse à une entente sous forme de déclarations ou accords [197], au sujet des bases de la collaboration économique politique et culturelle-scientifique. Par cette proposition, la Roumanie anticipait — de 3 ans environ — la première réunion d'après-guerre au niveau gouvernemental dans les Balkans, qui devait avoir lieu à Athènes en l'hiver de 1976. Compte tenu de la complexité d'une rencontre au sommet, la Roumanie entrevoyait la nécessité de certains préparatifs [198], qui facilitent le caractère de travail de la prochaine réunion, l'obtention de résultats concrets.

L'été de 1975 à Helsinki a eu lieu la rencontre au sommet de tous les Etats européens, des Etats-Unis et du Canada — rencontre unique dans l'histoire [199], qui a discuté non pas les conditions de la paix afin d'achever une guerre, mais les conditions nécessaires au renforcement des bases

---

[193] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul desăvirșirii construcției socialiste*, vol. 2. Ed. politică, București, 1968, p. 242.

[194] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 6, Editura Politică, București, 1972, p. 583.

[195] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 7, Ed. politică, București, 1973, p. 577.

[196] *Ibidem.*

[197] *Ibidem.*

[198] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 8, Editura politică, București 1973, p. 659.

[199] Kurt Waldheim, *Cuvintare la ședința din 30 Iulie*, dans le volume *Conferința pentru securitate și cooperare în Europa* Ed. politică, București, 1975, p. 38.

de la paix, afin de promouvoir « un dynamique état de paix »[200]. A Helsinki, les représentants des Etats balkaniques ont abordé les problèmes de la paix et de la coopération dans les Balkans, relevant la nécessité des actions concrètes * pour la réalisation d'une collaboration multilatérale afin que la zone balkanique soit une zone de l'entente et du bon voisinage. A la tribune de cette Conférence, la Roumanie a prouvé la constance de sa politique balkanique visant la transformation des Balkans — partie intégrante du raffermissement de la sécurité continentale — en une zone de collaboration et de paix [201].

Au cours des rencontres bilatérales qui ont eu lieu pendant la Conférence [202], les représentants des Etats balkaniques sont tombés d'accord que parallèlement au développement des relations bilatérales, pour le développement de la collaboration interbalkanique serait nécessaire une rencontre sur le plan multilatéral [203].

En septembre, le Premier hellène, Constantin Caramanlis, a invité tous les Etats balkaniques [204] à participer à une conférence qui discute l'un des problèmes les plus importants de la collaboration interbalkanique, la coopération économique. Appréciant cette conférence comme « un exemple de mise en pratique des principes et des objectifs convenus à Helsinki »[205], le Président de la Roumanie a salué l'initiative du Premier Constantin Caramanlis, déclarant que la Roumanie est prête à participer à une telle rencontre, au jour et au lieu qui seront établis par consensus des Etats participants, et de faire tous les efforts pour le bon déroulement et le succès de celle-ci [206].

La réunion, à laquelle ont participé les ministres adjoints du planning économique des pays balkaniques, a eu lieu à Athènes entre 26 janvier — 5 février 1976. Ce fut la première réunion gouvernementale balkanique d'après-guerre et elle est entrée dans les annales des relations interbalkaniques d'après-guerre, comme la Conférence balkanique pour la coopération économique. Son objet : l'identification des possibilités nouvelles et des formes de coopération économique et technique multilatérale

[200] *Ibidem.*

* Le 10 Nov. 1975, à Ossimo-Italie, a été signé la Traité bilatéral à long terme entre la Yougoslavie et l'Italie, ainsi qu'une série d'accords concernant la réglementation des problèmes litigieux et le développement des relations économiques et culturelles des deux pays. Par les Accords d'Ossimo ont été définitivement réglés les problèmes de frontière maritime et terrestre entre la Yougoslavie et l'Italie, et liquidés tous les problèmes ouverts, conséquences de la 2-ème guerre mondiale, étant ainsi solutionné — 30 ans après la seconde guerre, le problème du Triest « nœud gordien » des rapports yougoslavo-italiens. Conclus dans l'atmosphère de détente et de coopération post-Helsinki, les Accords d'Ossimo ont donné une nouvelle perspective aux rapports bilatéraux yougoslavo-italiens, contribuant à la réalisation, dans les Balkans, d'un climat de détente et de collaboration multilatérale. (Voir : Mitja Ribičič, *Les Accords d'Ossimo*, « Revue de politique internationale », No. 647, Belgrade, 1977, p. 1—4 ; Voir : Miso Pavicévić, *Un nouveau chapitre dans les relations yougoslavo-italiennes*, *loc. cit.* p. 4—6).

[201] Nicolae Ceaușescu, *Cuvîntare la ședința din 1 August 1975*, dans le volume : *Conferința pentru securitate și cooperare în Europa.*

[202] *Sub semnul prieteniei frățești româno-jugoslave*, p. 125—127 ; *Sub semnul prieteniei româno-bulgare*, p. 159.

[203] « Lumea », No. 20/1977, p. 26.

[204] « Scînteia », No. 10301, 3 Octobre 1975.

[205] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 12, Ed. politică, București, 1976, p. 5—6.

[206] *Ibidem.*

dans des domaines d'intérêt commun pour tous les Etats participants [207]. Les représentants de la Bulgarie, la Grèce, la Yougoslavie, la Roumanie et la Turquie ont débattu en séance de travail des aspects importants de la collaboration économique multilatérale entre les pays respectifs, y compris certains secteurs de base comme : l'énergie, les transports, les télécommunications, la chimie, le tourisme, l'hydroéconomie, la protection du milieu environnant, la santé publique — secteurs qui, selon l'avis du représentant grec, se prêtent à une discussion multilatérale et présentent des possibilités de solutionnement satisfaisant pour tous les Etats balkaniques [208].

Les formes de coopération envisagées lors de la réunion d'Athènes, ainsi que les projets d'avenir (plus de 120 propositions furent faites), ont concrétisé la perspective de la coopération interbalkanique multilatérale. La Conférence d'Athènes a été la première tentative d'appliquer, à échelle régionale, les décisions adoptées par la Conférence général-européenne de Helsinki. Déroulée selon les principes de procédure démocratique consacrés par la Conférence de Helsinki, la réunion d'Athènes a été une réunion d'Etats égaux en droits, indépendants et souverains [209]. Elle a constitué un progrès, dans l'esprit de la Conférence de Helsinki, vers le surpassement de certains problèmes qui existent encore dans la zone balkanique, en conformité aux intérêts des peuples de cette partie du monde. La Conférence d'Athènes a été la première manifestation à réunir les représentants de tous les Etats balkaniques et, comme écrivait le journal «Avghi», à ne pas être dirigée contre les intérêts d'un pays balkanique ni animée par les buts d'un bloc [210]. La Conférence balkanique pour la coopération économique d'Athènes a été *une réunion des Etats balkaniques, à l'intérêt des peuples balkaniques.*

Moment important dans un processus et non conséquence d'une conjoncture, la réunion d'Athènes a été la preuve que le développement d'une collaboration multilatérale dans les Balkans est possible, que la transformation de la zone balkanique en une zone de paix et de collaboration ne restera pas un simple souhait.

Mais *l'édification de la zone balkanique comme zone de l'entente et du bon voisinage est* — comme le montre la rétrospective des relations interbalkaniques d'après-guerre — *un processus de durée. Sa finalisation positive sollicite une œuvre collective, de continuité.* Cela suppose le développement et l'approfondissement des résultats déjà obtenus, par de nouvelles initiatives, mesures et actions qui permettent l'amélioration continue de l'atmosphère de cette région, le résolution des problèmes qui empiètent encore sur les relations de collaboration des pays balkaniques.

Issu de la conscience des intérêts communs des peuples balkaniques, fondé sur le passé et axé sur l'avenir, ce processus se déroule sous les plus nobles auspices : le besoin de paix et de bonne entente des peuples de cette partie du monde.

---

[207] Ion Badea, *Largi posibilităţi pentru dezvoltarea cooperării economice în Balcani*, dans « Lumea », No. 6/1976, p. 4.

[208] *Ibidem.*

[209] *Ibidem.*

[210] « Lumea », No. 6/1976, p. 5.

DIE ENTWICKLUNG DER RUMÄNISCHEN KULTUR IN DER ZWEITEN HÄLFTE DES 19. JHS.

ALEXANDRU DUȚU

Montag, den 9. Mai 1877 hatte sich die Bevökerung aus Bukarest um das Parlamentsgebäude versammelt. Schon seit etlichen Wochen standen die am Donäuufer gelegenen rumänischen Dörfer und Städte unter türkischem Kanonenfeuer, Kanonen die mit Geschützen von Schiffen versorgt wurden die unter österreichischer Flagge standen; auch wurden die rumänischen Siedlungen von türkischen Detachaments angegriffen. Hoch oben auf den Mauern standen Menschen, voller Neugierde, mit an die Fensterscheiben fest gepreßten Nasen. Ein Infanterie-Detachament sicherte die Ordnung.

Um 1 Uhr erklärte C. A. Rosetti, der Präsident der Abgeordneten-Kammer die Sitzung als eröffnet und gab dem Abgeordneten Fleva das Wort, der eine Interpellation an die Regierung richete. Es antwortete Außenminister Mihail Kogălniceanu, der zeigte daß die rumänische Regierung den Frieden gewünscht hat, daß aber die osmanischen Angriffe immer blutiger werden; er stimmte dem Vorschlag des Abgeordneten Fleva zu, daß der Neutralitätszustand aufgehoben wrde. Darauf erhob sich C. A. Rosetti und erklärte, daß es unter solchen Umständen angebracht wäre, daß die Abstimmungen offen verlaufen. Man ging zur der Abstimmunge übr und im Saal erklang beinahe ein einstimmiges „FÜR"; von 81 Abgeordneten, hielten sich zwei zurück, 79 gaben ihr „JA"-Wort. So wurde über die Erklärung abgestimmt, durch die der Kriegszustand zwischenRumänien und der Türkei beschlossen und die Unabhängigkeit Rumäniens ausgerufen wurde. „In Amerika hätte ein ähnlicher Zustand Whisky-Wellen bewogen, in Frankreich oder Italien hätten die Teilnehmer *Carmagnola* getanzt und hätten geweint; hier aber verhielten sich diese Menschen mit würdevoller Ruhe". Mit diesen Worten schloß Carroll Tevis, Korrespondent an der „The New York Times" seinen aus Bukarest gesandten Bericht, den Enthusiasmus der Bukarester verzeichnend, als sie den Entschluß des Parlaments erfahren hatten [1].

Das Echo des Unabhängigkeitskrieges war so kräftig, daß es in allen Formen des geistigen Lebens seinen Widerhall fand : in der Kunst, Philosophie, Geschichte, Literatur [2]; es war in alle Schichten der Mentalität

[1] Siehe die Fragmente reproduziert von Cornelia Bodea in „Revue des études sud-est européennes", 1977, 3.

[2] Vgl. *Arta și literatura in slujba independenței naționale*, Bukarest, Editura Academiei RSR, 1977.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 4, P, 669–679, BUCAREST, 1977

eingedrungen. Über den Aufopferungsgeist der Militäranführer und der Regierenden sprechen z. B. die kurzgefaßten Memoiren Alexandru Cernats, Kommandant der rumänischen Armee, die in Bulgarien gekämpft hat, bis zu dem Zeitpunkt, als die rumänischen Truppen in Plewna eingedrungen waren, die Kapitulation des osmanischen Strategen Osman Pascha entgegennehmend. Nach der Niederlage vom 30. August, obwohl die Rumänen 4 000 Mann verloren hatten, gelang es General Cernat den Zaren Alexander II. zu überzeugen, die Belagerung Plewnas nicht aufzuheben; doch vermerkt der Verfasser der Memoiren, war die angenommene Verantwortung sehr groß, da bei uns „in Rumänien, die Anführer der Armee laut Verfassung den Kammern gegenüber über alle ohne Resultat gelittenen Menschenverluste verantwortlich sind und deswegen sind wir verpflichtet umsichtiger und vorsichtiger zu sein“ [3].

Über diesen Wert berichten auch die Briefe die der Sohn C.A. Rosettis, Vintilă an seine Familie sandte; auch er hatte am Krieg teilgenommen, als Freiwilliger und es war ihm gelungen unmittelbar das Streben der Soldaten kennen zu lernen, ihren Enthusiasmus mit dem sie ihr Leben opferten, damit die Zuhausgebliebenen eine glücklichere Zukunft erfahren [4]. Was die Haltung der Bauern anbelangt, erfahren wir einiges aus der Chronik die der Pfarrer Enache Ioan Stoica aus der Gemeinde Siliştea Crucii (Kreis Dolj) auf die Seiten eines *Neuen Testaments* niedergeschrieben hat, an eine Stelle also in die von alten Zeiten her die grundlegendsten Ereignisse aus dem Leben einer Familie oder Sippschaft vermerkt wurden. Der Autor der Chronik, Ştefan Cotigescu vermißt es auch nicht zu unterstreichen, daß eine gewisse Stadt aus Bulgarien eigentlich zum zweiten Mal befreit wurde, da ja Mihail der Tapfere sie schon einmal, zwei Jahrhunderte früher der Unterjochung entrissen hatte [5].

Ausländische Korrespondenten berichten ihrerseits sowohl über den Wert der rumänischen Armee die sich seit langem nicht mehr auf den Schlachtfeldern behauptet hatte, als auch über die Entschlossenheit der Bewohner der rumänischen Städte und Dörfer den Kampf bis zu Ende zu führen, um endgültig die fremde Unterdrückung abzuschütteln und die Pforten einer neuen Ära im Leben des rumänischen Volkes zu öffnen. Zahlreich waren im Inneren die Freuden- und Enthusiasmusausdrücke, aber immer herrschte die den höchsten Entschlüssen entsprossene Ruhe.

Dank der Presse, Konferenzen, Bücher usw. hatten es die Rumänen verstanden, was für ein langer und mühevoller Weg sie bis zur Ausrufung der Unabhängigkeit gebracht hatte. Geschichtsschreiber und Schriftsteller hatten ihnen über die Siege Stefan des Großen und Vlad des Pfähleres gesprochen, in dem Zeitpunkt in dem die Balkanvölker von dem Eroberer Konstantinopels unterjocht wurden, über Mihail den Tapferen der alle Rumänen um 1600 in einen einzigen Staat vereinigt hatte und dessen Statue sich im Herzen der Hauptstadt erhob, zwischen zwei Kanonen die 1877 von den Türken genommen wurden. Maler, wie Theodor Aman, wiedergaben in ihren Werken die Helden des Volkes, Chroniken-Ausgaben

---

[3] Alexandru Cernat, *Memorii. Campania 1877—1878*, Bukarest, Editura Militară, 1976.
[4] Vintilă C. A. Rosetti, *Scrisori de pe frontul războiului din '77*, „Manuscriptum", VII (1976), 2—4, VIII(1977), 1.
[5] Nestor Vornicescu, *O cronică a războiului pentru independenţă*, Bukarest, 1976.

erinnerten an eine glänzende Herrschaft, so wie es die von Constantin Brâncoveanu gewesen war, der so zahlreiche Schrift- und Baudenkmäler im Balkan und im nahen Osten unterstüzt hatte. Andere Schriften-Ausgaben brachten erneut ans Licht Schriftgelehrte von europäischem Ruf, wie es Dimitrie Cantemir gewesen war. Besonders traten Schriftsteller hervor die an der Revolution von 1848 in der Moldau, Transsilvanien und Muntenien teilgenommen hatten ; sie verurteilten das Jahrhundert der „Finsternis", der Phanarioten, die versucht hatten die rumänische Kultur von der europäischen Zivilisation fernzuhalten, um sie in dem Banne eines dem Fortschritt feindlich gesinnten Orients zu halten. Die Generation die sich in der ersten Hälfte des XIX. Jh. behauptete vereinte ständig den Patriotismus mit dem Fortschritt der sich notwendigerweise in der Zivilisation durchsetzte ; während der Revolution von 1848, die in Muntenien einen denkwürdigen Erfolg hatte, da sie das Prinzipat unter die Kontrolle einer revolutionären Regierung gebracht hatte (eine Tatsache die leider oft der Aufmerksamkeit der Geschichtsschreiber entrinnt, die gewohnt sind nur die großen Reiche in Betracht zu ziehen), treten einige Begriffe immer häufiger in den Proklamationen und Dokumenten auf ; es handelt sich um „Vaterland", „Fortschritt", „Zivilisation" und selbstverständlich um das „Volk" und die „Nation" [6].

Es ist außerdem aufschlußreich, daß für die Geschichte der Mentalitäten der Begriff „politie" aus dem Griechischen über das Byzantinische im Sinne von „Zivilität" und „politisches Leben" nun verlassen wird um dem neuen Schlüsselwort „Zivilisation" einen Platz einzuräumen [7]. Und all dies in einer Zeit in der in der deutschen Kultur die Diskussion um die Begriffe „Kultur" und „Geist" vorherrscht. Nicht nur diese Anzeichen, aber auch andere, tiefere Umwandlungen in der Mentalität sprechen über die merkbaren Verschiebungen die um die Mitte des vorhergehenden Jahrhunderts in der rumänischen Kultur stattfanden und die Folgen auf das kulturelle Leben der zweiten Hälfte des Jahrhunderts hatten, die durch das großartige Ereignis der Unabhängigkeit gekennzeichnet war. Die Umwandlung findet in einer Zeitspanne statt, in der neue Elemente auftreten, nicht nur in den Werken der Denker und Künstler, die mit ihrer außergewöhnlichen Empfindsamkeit aufzeichnen, sondern auch im Alltagsleben der europäischen Völker. Überall ist sich der Mensch bewußt geworden, daß Zeit und Raum auch andere als die altherbestimmten Dimensionen einnehmen können. Mit Recht, konnte deswegen behauptet werden, daß im 19. Jh. die „unbewegliche", durch natürliche Zyklen und Phänomene geregelte Geschichte ein Ende gefunden hat [8].

Die Uhr dringt in das Haus des Menschen ein, sie findet ihren Platz im Gehrock, sie richtet ihm seine Schritte ein, sie reißt ihn aus dem althergebrachten Rhythmus, aus der vom Sonnengang unterworfenen Existenz. Der Raum sieht nicht mehr grenzenlos aus : das Schiff „Savannah" durchzieht um 1819 die Distanz zwischen Savannah-Liverpool in 30 Tagen, mit 1830 angefangen findet ein regelmäßiger Eisenbahnverker zwischen

---

[6] Über diesen Aspekt siehe Alexandru Duţu, *Romanian Humanists and European Culture*, Bukarest, Editura Academiei RSR, 1977.

[7] Vgl. Klaus Bochmann, in „Synthesis", Bukarest, IV, 1977.

[8] Emmanuel Le Roy Ladurie, *L'histoire immobile*, „Annales", 1974, 3, S. 673—692.

Liverpool und Manchester statt. Die Kommunikationen erfahren wahrhafte Fortschritte : von 1840 tritt das Morse-System in Gang. Der Handel und das Bankwesen erfahren ihren Aufschwung, Fortschritte im Hygiene-Wesen führen zu einer demographischen Revolution : um 1815 gibt es 150 Millionen Europäer, 1850 steigt die Zahl auf 266 Milionen, besonders weil die Kindersterblichkeit abnimmt. Aber das Phänomen, das am besten die große Verschiebung im sozial-politischen Bereich erklärt ist die Industrialisierung die in England, Frankreich und Belgien noch vor 1848 beginnt, sich dann in Deutschland und Rußland fortsetzt, und dann in die südost-europäischen Staaten in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts eindringt [9]. Im Habsburger-Reich ist die wirtschaftliche Entwicklung ungleichmäßig, wobei die östlich gelegenen Teile viel weniger in den Industrialisierungsprozeß miteinbegriffen sind ; 1846 treten in Transsilvanien mit Dampfkraft angetriebene Walzwerke bei Reșița in Gang, andererseits beginnt man um 1882 die Eisenhüttenwerke von Hunedoara zu erbauen. Das Erbe des alten Regims ist in den Vereinigten Fürstentümern noch schwerer zu ertragen ; der Handel erfährt einen gewissen Aufschwung erst nachdem das osmanische Monopol eingestellt wird, nach dem Frieden von Adrianopol (1829). Somit wird die Landwirtschaft gefördert, die neuen Errungenschaften der Technik führen zu einem systematischen und anhaltendem Interesse. 1857 erhebt Teodor Mehedințeanu in Ploiești die erste Erdölraffinerie, mit einer aus Hamburg gebrachten Ausstattung. Zahlreiche Konzessionen werden englischen, französischen, österreichischen und deutschen Gesellschaften gemacht, damit man so schnell als möglich in einen europäischen Rhythmus eintreten kann.

Die Erschaffung des modernen Staates dominiert die seitens der rumänischen Gesellschaft gemachten Anstrengungen zur Festigung und Vollendung des nationalen Staates : nachdem 1848 der Zoll zwischen der Moldau und Muntenian aufgehoben wurde, kam es dazu, daß am 24. Januar 1859 sowohl in der Moldau als auch in Muntenien der gleiche Herrscher gewählt wurde, in der Gestalt des Oberst Alexandru Ioan Cuza ; so hatte man die Vereinigung vollbracht die von den Großmächten an der Friedenskonferenz von Paris 1856 nicht gewünscht worden war. Aber diese Vereinigung benötigte einer Festigung auf zwei Ebenen : durch innere Reformen und durch diplomatische Handlungen im Äußeren. Auf innerer Ebene wurde eine einheitliche Regierung der Vereinigten Fürstentümer eingesetzt und ein Parlament mit zwei Kammern, in Bukarest das 1862 zur Hauptstadt des Landes ausgerufen worden war ; die Agrarreform wurde 1864 gesetzmäßig durchgeführt, laut Reform wurde der Frondienst (clacă) aufgelöst und die Bauern erhielten Boden, auch wenn dieses entgegen der starren Widersetzung der Bojarenschaft geschah. Es wurden administrative Maßnahmen getroffen und die Teilnahme der Bürger an den Wahlen wurde erweitert. Auf auswärtiger Ebene wurde die Anerkennung Cuzas seitens der Hohen Pforte erzielt, die sich widersetzt hatte die Doppelwahl von 1859 anzuerkennen ; auch gesellten sich nun die Vereinigten Fürstentümern zu verschiedenen Abkommen, z. B. im Telgraf- und Postwesen. März 1863 eröffneten sie die erste diplomatische

[9] Vgl. Jacques Godechot, *Les Révolutions de 1848*, Paris, Albin Michel, 1971. Siehe auch *La révolution industrielle dans le Sud-Est européen, XIX s.*, Sofia, Institut d'études balkaniques, 1976.

Agentur in Belgrad, eine andere Agentur im Mai 1872 in Berlin, indem sie immer mehr ihre Freiheit zu Initiativen behaupteten. 1875 entschlossen sich die bulgarischen revolutionären Komitees, die auf rumänischem Territorium eine intensive Tätigkeit ausübten, wo sie auch zahlreiche Zeitungsredaktionen gegründet hatten, in Bukarest den allgemeinen Aufstand gegen die osmanische Herrschaft zu entfesseln. Am 9. Mai 1877, als *de jure* die Staatsunabhängigkeit Rumäniens ausgerufen wurde, stützte sich diese auf eine *de facto* errungene Unabhängigkeit, die durch Handlungen voller Takt und Zähheit erzielt worden war [10].

In diesem Jahrhundert, in dem der politische Wert an erste Stelle tritt, zirkulierten schnell die demokratischen, republikanischen, sozialistischen Ideen durch Europa. Alecu Russo, z. B., der sich in Wien, im Hause der Brüder Hurmuzachi befand, Kämpfer für die Rechte der Rumänen aus der Bukowina, wurde 1836 verhaftet, wegen seiner konspirativen Tätigkeit; gelegentlich dieses Ereignisses machte er eine sinnvolle Deklaration: „da ich in der Schweiz erzogen bin, so sind meine Ansichten mehr zum Republikanismus geneigt, als für die Monarchie" [11]. Nicht nur der Kontakt zu den demokratischen Kreisen aus den Abendländern bewog eine solche Orientierung, die auch von zahlreichen Revolutionären von 1848 geteilt wurde, sondern insbesondere die soziale und politische Struktur die augenfällig nicht mehr dem Rhythmus des modernen Lebens entsprach. Das Schwergewicht das weiterhin in der Regierung des Landes von den Großgrundbesitzern gehalten wurde, nachdem sie in ihrer Eigenwilligkeit die Reformen Cuzas blockiert hatten, und besonders das Rural-Gesetz, wie auch die Geschwindigkeit mit der manchmal sogar das Bürgertum skrupellos ihr Kapital durchsetzte, förderten die Aneignung der sozialistischen Ideen; Vintilă, Sohn C.A. Rosettis schrieb, daß er erhoffe der Unabhängigkeitskrieg werde weit die Pforten den demokratischen Reformen eröffnen [12]. Eine ähnliche Reaktion treffen wir auch bei den Intellektuellen aus Transsilvanien an: so erscheint 1871 in der Zeitschrift „Familia", in Pest, zum ersten Mal in rumänischer Sprache ein Artikel über Karl Marx. Auch werden marxistische Texte veröffentlicht und kommentiert in den Zeitschriften aus Bukarest, so „Emanciparea", 1883 gegründet, wie auch in „Revista socială" die seit 1884 im Iași erschien. Die Schriften Constantin Dobrogeanu-Othereas erfreuten sich eines breiten Höhrerkreises. Diese Strömungen festigten sich nach 1893, als im April der Kongreß zur Gründung der Sozial-Demokratischen Arbeiterpartei aus Rumänien stattfand. Es wurden systematische Kontakte zu den demokratischen Bewegungen aus anderen europäischen Staaten festgelegt und mit der Arbeiter-Internationale; an dem Pariser Kongreß der zweiten Internationale von 1889 nahm eine rumänische Delegation teil, in deren

---

[10] Leonid Boicu, *Geneza chestiunii române ca problemă internațională*, Iași, Editura Junimea, 1975.

[11] Ion Radu Mircea, *Un pașoptist român în închisorile Vienei*, „Manuscriptum", VII (1976), 2, S. 70.

[12] Vintilă C. A. Rosetti, *op. cit.*, S. 129.

Reihen sich auch der berühmte rumänische Wissenschaftler Emil Racoviţă befand [13].

Die Vorläufer der demokratischen Ideen brachten voller Kraft die Phänomene in den Vordergrund, die die Bildung sozialer Verbindungen gehemmt hatten, Verbindungen die auch auf Äquität und Achtung der Menschenwürde fußen, so sehr dringend in der Behauptung der neuen politischen Einheit die sich im Nationalstaat kristallisiert sehen wollte. Zwei grundlegende Probleme standen in Mitten der Debatten der Intellektuellen. Die erste bezog sich auf das Verhältnis Tradition—Innovation, in einem sozialen Kontext betrachtet : während im Stadtmilieu die Neuerungen oft die Kaprizen der Mode annahmen, blieben im Dorfmilieu die geistigen althergebrachten Haltungen unalteriert. Die Kluft zwischen Dorf und Stadt stellte das wichtigste Debattenthema für die Strömung des „Sămănătorism“ dar, wie auch für die Strömung des „Poporanism“. Als 1906, die erste Nummer der Zeitschrift von hohem Ruf „Viaţa românească“ in Iaşi erschien, behauptete eingehend der Leitartikel, daß sich in der rumänischen Gesellschaft zwei Kulturen gebildet hätten, eine die die Kultur des Abendlandes nachahmt und eine andere die „reiner den rumänischen Geist“ im Dorfmilieu versorgt [14]. Ein Jahr später entflammte der große Bauernaufstand von 1907. Das zweite Problem bezog sich auf das Verhältnis zwischen dem autochtonen Fonds und den aus den okzidentalen Kulturen angeerbten Formen. Dieser Problemkreis wurde von Titu Maiorescu eröffnet, und erstreckt sich beinahe bis zu den heutigen Tagen, durch die Versuche die gemacht wurden das „rumänische Spezifikum“ [15] anhand positivistischer Koordinaten zu umschreiben.

Sowohl die Forderungen die sich aus der Erbauung des rumänischen modernen Staates in einem raschen Rhythmus ergaben, als auch die Folgen des Phänomens der „romantischen Wiedergewinnung“ [16] begünstigten vielsagend die Zuwendung zu „Modellen“ von europäischem Prestige. Sowohl im Rechtswesen als auch in Kunst und Literatur wurde dem französischen „Modell“ eine bevorzugte Stellung entgegengebracht. Die Vorliebe für die französischen Werke stammte aus einer Zeit in der sich mehrere „Modelle“ im „absolutistischen Europa“ individualisiert hatten [17]. Die Orientierung wurde durch das Prestige des revolutionären Frankreichs und der „großen Nation“ verstärkt ; auch stammte ein Großteil der Gefühlsladung aus der entgegenkommenden Haltung Frankreichs gegenüber dem Kampf der Rumänen für die Vereinigung und Unabhängigkeit. Nicht klein war auch das Maß, das die Gegenreaktion den Grenz-Reichen gegenüber auslöste, gegen ihre expansionistische Politik im Balkan, ver-

---

[13] Vgl. Damian Hurezeanu, *L'histoire moderne de la Roumanie dans la perspective du processus historique européen in Nouvelles études d'histoire*, B.V, Bukarest, Editura Academiei RSR, 1975, S. 141—158.

[14] Siehe *Presa literară românească*, ediţie de I. Hangiu, Bukarest, Editura pentru literatură, 1968, B. II, S. 129—131.

[15] Vgl. Klaus Heitmann, *Das „rumänische Phänomen“. Die Frage des nationalen Spezifikums in der Selbstbesinnung der rumänischen Kultur seit 1900*, „Südost-Forschungen“, XXIX(1970), S. 171—236.

[16] Vgl. Alexandru Duţu, *Sinteză şi originalitate în cultura română*, Bukarest, Editura enciclopedică română, 1972.

[17] Vgl. Robert Mandrou, *L'Europe „absolutiste“*, Paris, Fayard, 1977 (in deutscher Sprache: *Staatsräson und Vernunft, 1649—1775*, Propyläen Verlag, 1976, „Geschichte Europas“, Band 3).

härtet durch den „Dreikaiserbund“ — der Bund von 1872 zwischen Österreich-Ungarn, Rußland und Deutschland — und durch die Kaiser-Liga von 1881, die nicht ein langes Leben hatte[18].

Das französische „Modell“ führte zu einer Nachahmung ohne Inhalt, die sich meistens in den uninspirierten Denkmal-Restaurationen bemerkbar machte. Aber es hat auch die Akzentuierung der romanischen Züge gefördert in einer Kultur die der levantischen Mode des 18. Jh. ausgesetzt war ; die autochtone Tradition, von starker intellektueller Densität hat je wie vor eine vorwiegende Rolle gespielt. Wie Emanuel Turczynski hervorgehoben hat „die Kräfte der autochtonen Bevölkerungsschichten haben durch ihr Beharrungsvermögen und durch die Anpassungsfähigkeit an die osmanische Fremdherrschaft viele Elemente bewahrt, die nur nominell orientalisiert worden waren. Die europäischen Kultureinflüsse haben dann zuerst den Völkern des Donau- und Karpatenraumes und später auch denen des Balkans den Weg zu europäischen Lebens- und Gesellschaftsformen angezeigt und maßgeblich dazu beigetragen, daß die „Europäisierung“ wenigstens dem äußeren Anschein nach schnell vorangetrieben wurde, ohne daß jedoch die Geisteshaltung und die Gefühlswelt in gleichem Maße verwestlicht werden konnten. Die starke metaphysische Orientierung der Völker, Volksgruppen und Volksstämme, offenbar eine Folge der byzantinischen Geisteskultur des hohen und späten Mittelalters, stand einem solchen Vorgang im Wege. Die Prozesse der „Okzidentalisierung“ und „Entorientalisierung“ sind noch zu wenig untersucht, um die Frage beantworten zu können, ob nicht auch die west- und mitteleuropäischen Wirkkomponenten des Nationalismus vielfach primär äußerlich rezipiert wurden und dann, ähnlich wie im Bereich der Volkskulturen, jene dynamische und „schöpferische Umgestaltung“ einsetzte, die für die Völker Südosteuropas besonders charakteristisch zu sein scheint“[19].

Diese wesentlichen Aspekte im Auge behaltend, können wir zur Schlußfolgerung gelangen, daß die Umwandlungen aus der alltäglichen Existenz uns hinzuführen, das rumänische Beispiel in die erste der zwei Strömungen die die europäische Geschichte des 19. Jh. durchzieht einzurahmen, in die Strömung die durch die Kette der Revolutionen von 1776, 1789 und dann bis 1848 ausgelöst wurde und von der behauptet wurde, sie sei der „Frühling der Nationen“, die zur Bildung der nationalen Staaten geführt hat. Es ist die Strömung die auf intellektueller Ebene von der Entdeckung der nationalen Identität dominiert war und die Vereinigung dieser mit dem Begriff der Unabhängigkeit[20]. Diese Strömung durchzieht Deutschland und Italien, den ganzen europäischen Süd-Osten mit bemerkbaren Ergebnissen, und für das Zentrum Europas mit spürbaren Ergebnissen im 2. Jahrzehnt des 20. Jhs. Die zweite Strömung präkonisiert die Eingliederung der Völkerschaften in kaiserliche Gefüge und führte im 19. Jh. und in den ersten Jahren des folgenden Jahrhunderts zur Umformung der alten Kaiserreiche, so wie sie auch die stark industrialisierten

[18] Siehe M. S. Anderson, *The Great Powers and the Near East, 1774—1923. Documents of Modern History*, Edward Arnold, 1970, S. 113—115 : *The League of the Three Emperors.*

[19] Emmanuel Turczynski, *Konfession und Nation. Zur Frühgeschichte der serbischen und rumänischen Nationsbildung*, Düsseldorf, Schwann, 1976, S. 28.

[20] H. Hearder, *Europe in the Nineteenth Century, 1830—1880*, Longman, 1966, S. 43.

Staaten dazu geführt hatte, Kolonien in anderen Erdteilen zu erobern; diese Strömung hat zur Bildung des Glaubens der „monarchischen Solidarität" und zu den Ligas zwischen den Kaisern geführt [21].

Die Wesenszüge des rumänischen Geistesleben aus der zweiten Hälfte des 19. Jh. näher verfolgend, beobachten wir, daß sich die nationale Identität anhand eines kulturellen Rahmens durchsetzt, der nicht mehr dem des vorhergehenden Jahrhunderts gleich steht. Wir beziehen uns hier auf die neuen Institutionen, die in den Vereinigten Fürstentümern ins Leben gerufen wurden; als Folge der Vereinigung entstehen: 1860 die Universität zu Iaşi, 1864 die Universität zu Bukarest, die rumänische literarische Gesellschaft (Societatea literară română) die sich 1866 in die Rumänische Akademie umwandelt, das Athenäum, 1865 gegründet, das zu einer wahrhaften Volks-Universität geworden war [22]. Zur gleichen Zeit wurde in Sibiu 1861 die „Asociaţiunea transilvană pentru literatura română şi cultura poporului român" (ASTRA) ins Leben gerufen; diese Gesellschaft, die eine fruchtbare Tätigkeit in Transsilvanien ausübte und die Unternehmen von nationaler Wichtigkeit förderte, wie die „Rumänische Enzyklopädie" von C. Diaconovici (3 B., 1898—1904) [23].

Diese Institutionen haben zur Vervielfältigung der intellektuellen Beschäftigungen geführt. Diese Vervielfältigung der Beschäftigungen war umso bemerkbarer, je mehr sie als Folge einer Distanzierung von einem noch homogenen Denkschema auftrat. Aber gegenüber der ersten Vervielfältigung der intellektuellen Beschäftigungen, im rumänischen Humanismus des 17. Jhs., und der zweiten, im Zeitalter der Aufklärung, hat diese dritte Vervielfältigung die Opposition akzeptiert die von der vereinigenden Denkweise aus der rumänischen Kultur umgangen war, da sie nicht verstanden hatte die Natur vom Menschen und die Kultur vom alltäglichen Leben zu trennen. Die dritte Vervielfältigung trat auf, durch die Aneignung des von A. Comte, J. S. Mill oder Wilhelm Wundt gemachten Unterschieds zwischen den Naturwissenschaften und den humanistischen Wissenschaften [24]. Eine solche Opposition war in der älteren rumänischen Kultur nicht erschienen, teilweise auch wegen dem Fehlen eines Konfliktes zwischen *sacerdotium* und *regnum* [25]. Die ältere Homogenität des Schrifttums, der figurativen Sprache, der mündlichen Übertragung wurde nicht mehr im Auge behalten [26].

Die humanistischen Wissenschaften wurden immer aufmerksamer auf die Errungenschaften die von den Naturwissenschaften verzeichnet wurden, besonders nach dem Widerhall der Werke Darwins vom 1859.

---

[21] Siehe auch A. J. P. Taylor, *The Struggle for Mastery in Europe, 1848—1918*, Oxford University Press, 1971, S. XX.

[22] Ion Zamfirescu, Virgil Cândea, V. Moga, *Ateneul român*, Bukarest, Editura ştiinţifică şi enciclopedică, 1976; siehe auch Dan Berindei, *Die Vorläufer der Rumänischen Akademie der Wissenschaften* in *Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa*, Berlin, Verlag Ulrich Camen, 1976, S. 174—186.

[23] V. Curticăpeanu, *Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie*, Bukarest, Editura Academiei RSR, 1966.

[24] Siehe Julien Freund, *Les théories des sciences humaines*, Paris, PUF, 1973.

[25] Unser Artikel *L'humanisme et l'évolution des rapports culturels européens aux XVII^e—XVIII^e siècles*, „Revue Roumaine d'Histoire", 1977, 1.

[26] Vgl. Wilhelm Nyssen, *Bildgesang der Erde. Außenfresken der Moldauklöster in Rumänien*, Trier, Paulinus Verlag, 1977.

Eine wichtige Rolle in der rumänischen Kultur spielten auch die „Societatea română de ştiinţe“ (Wissenschaftliche rumänische Gesellschaft) 1862 gegründet und die „Societatea de ştiinţe naturale“ (Gesellschaft für Naturwissenschaften) die 1865 ins Leben gerufen wurde. Die in diese Richtungen gemachten Bemühungen haben ausgezeichnete Ergebnisse geboten, wenn wir den Widerhall in Betracht ziehen, den auf europäischer Ebene die Arbeiten des Physikers Iacob Teclu, des Arztes Victor Babeş verzeichnet haben; Babeş veröffentlicht 1885 die erste bakteorologische Arbeit in der Welt. Emil Racoviţă nahm zwischen 1897—1899 an der Südpol-Expedition des Schiffes „Belgica“ teil, an Seite von R. Amundsen. All dies vollzieht sich nach jahrzehntelangem Schweigen der Rumänen auf diesen Ebenen des geistigen Lebens. Die humanistischen Wissenschaften behielten auch weiterhin eine gewichtige Stellung im Rahmen der Rumänischen Akademie, wo der Erforschung der Sprache und der Geschichte ein nationaler Vorrang gesichert wurde [27]. Die rumänischen Beiträge, die sich auf einer breiten Front erstreckten, verfolgten eine Antwort den Menschen des 19. Jhs. zu geben, die die Anwesenheit der Nationen in Abhängigkeit von ihren Beitrag zur „universellen Kultur“ verzeichneten. Ein bedeutender Schritt in diese Richtung wurde 1867 getan, als Rumänien, obwohl es noch nicht ein unabhängiger Staat war, zu der Pariser Ausstellung zugelassen wurde; dieser Schritt eröffnete einen Weg des Sich-Behaupten. Er festigte die Überzeugung der Kulturträger, wie die Alexandru Odobescus, der zum Kommisar Rumäniens an der Ausstellung ernannt wurde, daß „Rumänien so reich an Naturprodukten, so originell in seinem von den romanischen Kolonisten Daziens geerbten und mit Heiligkeit bewahrten nationalen Genie, eine besondere Aufmerksamkeit im Rahmen der Staaten Europas auf sich lenken wird“ [28].

Die Fächer die für die Entwicklung der „universellen Kultur“ wetteiferten, trugen zur Festigung der nationalen Solidarität in allen europäischen Staaten bei. Die Hauptstellung nahmen aber die Kunst und Literatur ein; sie waren berufen das menschliche Wesen zu erforschen, sie sollten die Welt wieder aufbauen in Bezug auf die Ideale der Zeit. Als Folge der großen romantischen Verschiebung, als das „Moment der Wahrheit“ sein Prestige gegenüber der menschlichen Ratio verloren hatte, und als die Kunst der Erinnerung nicht mehr mit der „schaffenden“ Phantasie Schritt halten konnte [29], hat das Imaginäre Funktionen erhalten, die es bis dahin nie gehabt hatte. Das Imaginäre nahm an der Bildung einer neuen Weltanschauung und Vision über Mensch teil — und dadurch an der Gründung einer neuen Solidarität — all dies anhand philosophischer Bauten und besonders durch schöngeistige Literatur und Kunst.

Die Literatur bietet der nationalen Solidarität neue Ausgangspunkte, sowohl durch den Roman, der in dieser Zeitspanne die europäische Literatur beherrschte, indem er die Beschäftigung für das Geschehnis, für die Dynamik der Existenz widerspiegelte, als auch durch die Poesie

---

[27] Fernand Braudel, *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, S. 98—99.

[28] Alexandru Odobescu, *Opere*, B. II, Bukarest, Editura Academiei RSR, 1967, S. 318.

[29] D. Arasse, *Ars Memoriae et symboles visuels: la critique de l'imagination et la fin de la Renaissance* in *Symboles de la Renaissance*, Paris, Presse de l'Ecole normale supérieure, 1976, S. 57—73.

die die Geister mobilisierte und leichter die Herzen der Menschen in Angriff nahm. Von einer großen Verschiedenheit, reiht sich die rumänische Poesie der sozial-politischen Problematik ein; sie räumt dem nationalenIdeal einen Platz ein durch Coșbucs Verse, die dazu beitragen, daß in der rumänischen Kultur „der Grenzler-Geist“ [30] widerhallt, durch Alecsandris Poesie die über das Antlitz des Rumänen von allher sprach und der im ganzen Lande als „König der Poesie“ anerkannt war, aber besonders durch die tiefgreifende Synthese dessen der aus der Moldau entsproß, ganz Transsilvanien durchstreifte und in Bukarest wirkte, nachdem er sich an den Idealen der in Wien studierenden Rumänen und der deutschen Philosophie in Berlin gelabt hatte, Mihail Eminescu [31].

Auch spielen nun die Institutionen eine nationale Rolle : die Akademie die in ihre Reihen Gelehrte aus Transsilvanien bringt; die Gesellschaft „Junimea“ die durch ihre Zeitschrift „Convorbiri literare“ die Rolle einer höchsten Instanz spielt, für all das was in rumänischer Sprache erscheint. Hinzu kommen noch andere Zeitschriften wie „Familia“ — schon erwähnt — herausgegeben von Iosif Vulcan, in deren Blättern 1866 Mihail Eminescu sein literarisches Debüt verzeichnet, und noch zahlreiche andere Blätter aus Bukarest und Iași in denen ihre Anerkennung als Schrifsteller zahlreiche Siebenbürger fanden, wie Octavian Goga, Ion Slavici oder Lucian Blaga. Letzterer verzeichnet in seinen Memoiren die Ergriffenheit mit welcher die Jünglinge erwarteten eine Rezension ihrer Beiträge in den Zeitschriften aus dem „Land“ zu finden [32]. Die einheitliche Sprache und die gemeinsam abgelegte Tätigkeit verstärkten die nationale Kultur, indem sie beide Hänge der Karpaten umfaßten; wenn noch in den vorhergehenden Jahrhunderten das Buch in einer allen verständlich geschriebenen Sprache in die Dörfer der Maramureș und der Dobrudscha, nach Oltenien und in die Bukovina eindrang, und somit ein einheitliches Bewußtsein über feudale Grenzen hinweg festigte, so treffen wir nunmehr auf eine Tätigkeit die in Gemeinsamkeit durchgeführt wird und die Grenze entlang des Karpaten-Bogens mißachtet.

Als 1871, die Gesellschaft der „Rumänischen Studenten“ von Wien aus die Feier von Putna organisiert, hatte dieses Ereignis einen starken Widerhall in allen von Rumänen bewohnten Teilen des Landes. Die Siebenbürger die 1848 erklärt hatten, daß sie sich mit dem „Lande“ vereinen möchten, annerkennen in Bukarest die Hauptstadt der Rumänen. Die kaiserliche Autorität hat dazu beigetragen, daß das Bild Wiens, in dem sich derjenige befand der den Mißbrauch der ungarischen Adligen hätte beugen können, immer verschwommener erschien; und dies durch die dargebotene Wankelmütigkeit gegenüber den Forderungen der Anerkennung der „rumänischen Nation, Glaubensbekenntnis und Sprache“, wie auch durch die Maßnahmen die dem „Ausgleich“ im Jahr 1867 folg-

---

[30] Nicolae Iorga, *Istoria literaturii românești. Introducere sintetică*, Bukarest, Pavel Suru, 1929, S. 198.

[31] Zoe Dumitrescu-Bușulenga, *Eminescu—cultură și creație*, Bukarest, Editura Eminescu, 1977 ; Constantin Noica, *Eminescu sau ginduri despre omul deplin al culturii românești*, Bukarest, Editura Eminescu, 1975 ; Eugen Todoran, George Ivascu u.a. in „Synthesis“, Bukarest, II 1975.

[32] Lucian Blaga, *Hronicul și cintecul virstelor*, Bukarest, Editura tineretului, 1965, S. 105.

ten [33] und durch die Repressionen gegen die Verfasser des „Memorandums" von 1894. Die Koalition der österreichischen Aristokratie mit der magyarischen wurde für alle Nationalitäten des Kaiserreiches gefährlich; unter diesen Bedingungen kam es 1876 zur Gründung der sächsischen Partei und zur Bildung der Streit-Komitees der unterdrückten Nationen, wie die von 1895. Das Sinnbild Daziens hatte in den rumänischen Geistern eine erhöhte Anziehungskraft errungen; zahlreich waren 1877 die siebenbürgischen Freiwilligen die ins „Land" übergingen um am Krieg teilzunehmen, Geldspenden und andere Hilfen wurden in über 340 Siedlungen aus Transsilvanien gesammelt [34].

Die neuen Institutionen und die neuen Schriften haben einen Menschen gebildet, der fähig war sich für einen politischen Kampf einzusetzen „der Patriot" der die Gemüter in der Zeit der Aufklärung beherrscht hatte tritt nun dem „Bürger" seinen Platz ab, der den Kampf für soziale Rechte mit dem für nationale Rechte vereinbart hat[35]. Aber gerade diese Abstammung, wie auch die Idee der Persönlichkeit die in der vereinigenden Denkweise erhalten wurde erklären die Haltung der Rumänen gegenüber anderen Nationen. Es mangelt den Texten dieser Zeitspanne nicht an solchen die neben „Wacht am Rhein" stehen könnten oder neben Alfred de Mussets Antwort; in dem Augenblick wo das „Moment Wahrheit" aus dem Bewußtsein zu verschwinden beginnt, verschiebt sich das „Zentrum der Welt" allmählich der neuen, nationalen Einheiten hinzu. Aber als eine lebende Kraft, tief in die Realitäten verankert, hat die Nation eine neue Gruppe naturverbundener Solidaritäten ans Licht gebracht. Diese Solidaritäten, im Falle eines Volkes, das während seinem ganzen Schicksal, sich in einem ununterbrochenen Kontakt befand mit Völkern die einen ähnlichen Kampf wie seinen austrugen, könnten nicht einseitig sein. Und dieses besonders wegen den Kräften die nicht nachahmten sondern sich aus den fremden „Modellen" Elemente aneigneten, mit Vorliebe die demokratischen Ideen.

Exemplarisch erscheint uns somit in der Entwicklung der rumänischen Kultur in dem Jahrzehnt der Erschaffung des modernen nationalen Staates die Öffnung den fremden Erfahrungen entgegen, gleichzeitig mit dem Hang zu den eigenen Traditionen : das Bild Europas das sich mit dem Bild Daziens verschmelzt. Dieses Verhältnis sollte auch die rumänische Haltung in Transsilvanien bestimmen, nach der Durchführung der Vereinigung, als die mitwohnenden Nationalitäten gemeinsam mit dem rumänischen Volk sich an den Wohltaten „der Zivilisation und Kultur" zu erfreuen begannen. Der Lauf der Zeit ist aber belehrend auch für das intime Verhältnis im Rahmen des rumänischen nationalen Bewußtseins: Vereinigung — Unabhängigkeit — Vereinigung.

---

[33] Keith Hitchins, *Studii privind istoria modernă a Transilvaniei*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1970; Idem, *The Nationality Problem in Austria-Hungary. The Reports of Alexander Vaida to Archduke Franz Ferdinand's Chancellery* in *Studien zur Geschichte Osteuropas*, B. 18, 1974, 188 S. und Alan Milwards Kommentare in „Revue des études sud-est européennes", 1977, 2, S. 402—403: „seen in the Romanian mirror the whole continent itself appears in a perspective as yet unfamiliar".

[34] Vladimir Diculescu, *The Romanians of Transylvania and the War of 1877—1878*, „Revue des études sud-est européennes", 1977, 1, S. 3—23.

[35] Siehe unsere „komparatistische Überschau": *Die Bildung des Philosophen und des Patrioten* in *Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa*, S. 97—113.

THE GREAT POWER PROTECTORATE AND ROMANIAN NATIONAL DEVELOPMENT 1856—1877

BARBARA JELAVICH
(Bloomington)

The Romanian declaration of independence in May, 1877 and the subsequent confirmation in the Treaty of Berlin not only removed Ottoman political control, but also ended the special position in Romanian affairs enjoyed by the great powers through the protectorate established in 1856 and through the rights gained in previous treaties with the Ottoman Empire in regard to commerce and consular jurisdiction.[1] Romanian national development had previously been affected by the fact that domestic affairs until 1864 and international relations until 1877 were subject to the final judgment of the six powers signatory to the Treaty of Paris as well as to that of the Porte. Legally no changes could be made in the basic political organization of the state or in its relations with other nations without consultation with the protectors and the sovereign power. Although this condition certainly limited Romanian actions, it also provided a degree of protection for a weak state in a strategically dangerous position during a period of rapid national advancement, but extreme vulnerability to outside intervention. The protectorate for a period did prevent any single power, or group of powers, from dominating the country, and it did keep the Porte from regaining any of the rights lost in the years preceding 1856.

This study will examine the role of the protecting powers in Romanian political life from 1856 to 1877 with a view to determining the contribution made to, or the hindrance offered by, the actions of each of the protectors, or the six collectively, to Romanian national interests. The question will be viewed exclusively from the standpoint of the advancement of the Romanian position, not from that of any individual great power or of Europe collectively. The subject will be discussed in relation to the six major political changes which occurred in the period under discussion and which, because of the European treaty system, compelled the great powers to concern themselves with Romanian affairs : (1.) the organization of new regimes in the Principalities, 1857, 1858 ; (2.) the double election of Alexander Cuza, 1858, 1859 ; (3.) the legislative and administrative unification, 1862, 1863 ; (4.) the constitutional change of 1864 ; (5.) the accession of a foreign prince, 1866, and (6.) the Balkan crisis of

[1] This study is based on research done by the author previously on Romanian diplomatic history from 1848 to 1878. No attempt will be made here to footnote individual statements or to discuss the literature in the field, which has been amply covered in other publications.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 4, P. 681—694. BUCAREST, 1977

1875—1878. The great powers were also deeply involved in other issues, as, for instance, the fate of the Dedicated Monasteries, the limitation of consular jurisdiction, and the Romanian right to mint coints, award national decorations, and negotiate treaties directly with other states, but the basic questions here were similar to those involved in the major controversies.

According to the terms of the Treaty of Paris of 1856 the Danubian Principalities remained, as before, under the suzerainty of the Ottoman Empire, but a protectorate of six signatory powers — Austria, Britain, France, Piedmont, Prussia and Russia — replaced the exclusive Russian control that had lasted from 1826 to 1854. Thereafter these nations stood between the Christian provinces and their theoretical overlord. However, by this time Ottoman rule had become more of a nuisance and a hindrance to further development than a crushing burden. The Ottoman leaders had long abandoned any real hope of regaining direct influence in these lands, but they did wish to preserve them as a buffer against, in particular, Russia, and as a shield to protect their domain south of the Danube which they did intend to preserve. The rights which they retained in the Principalities were significant, but they certainly did not permit the Porte to determine the direction of Romanian internal life, unless the support of the great powers was assured. The Ottoman government still collected a tribute and was supposed to control the foreign relations for the entire empire. The payment was, nevertheless, nominal and the Principalities kept in direct touch with outside powers through special missions and in the 1870s through official agencies. The chief hindrance to Ottoman intervention after 1856 lay in the fact that the Porte had no means of enforcing its decisions due not only to the existence of the protectorate, but also because of the stipulations of Article XXVII of the Treaty of Paris, which stated :

> „Si le repos antérieur des Principautés se trouvait menacé ou compromis, la Sublime Porte s'entendra avec les autres Puissances Contractantes sur les mesures à prendre pour maintenir ou rétablir l'ordre légal. Une intervention armée ne pourra avoir lieu sans un accord préalable entre ces Puissances." [2]

Since this paragraph was interpreted to mean that *all* of the protectors had to assent to an Ottoman intervention, such an action was rendered almost impossible. Repeated attempts were made by the Porte to alter this limitation.

After 1856 Ottoman rule was, of course, further circumscribed by the privileges of the protectors. What the protectorship actually involved, or should have involved, is not easy to define. The first major modern international protectorate had been established in the three-power con-

---

[2] Great Britain. Foreign Office. *British and Foreign State Papers, 1855—56* (London, 1865), XLVI, p. 16. Article VIII of the Convention of August, 1858 pertained to the same question and stated in part : "La Cour Suzeraine combinera avec les Principautés les mesures de défense de leur territoire, en cas d'agression extérieure ; et il lui appartiendra de provoquer, par une entente avec les Cours garantes, les mesures nécessaires pour le rétablissement de l'ordre, s'il venait à être compromis." *State Papers, 1857—1858* (London, 1866), XLVIII, p. 72.

trol of Greece after 1830.[3] Here France, Britain and Russia had assumed the responsibility of setting up the first Greek government and naming the ruler. The purpose of the interference was to establish a stable government, to prevent a further decomposition of the Ottoman Empire, and to preserve the balance of power by assuring that no one state dominated the new government. The purpose of the protectorate for the Principalities can be regarded as roughly parallel. However, the Treaty of Paris contained a major internal contradiction. The protectorate by its very nature involved interference in Ottoman internal affairs, yet in Article IX the signatories specifically declared that they did not have the right "to interfere, either collectively or separately, in the relations of His Majesty, the Sultan, with his subjects, nor in the internal administration of his empire." The lack of clarity on what a protectorship should involve, the confusion over the relationship of the great powers to the Ottoman subject people, and the basic disagreement on the Romanian position in the empire between the Romanian leaders and the Porte gave, in fact, the Principalities more freedom of action. The Romanian position was in theory regulated by the European treaty system, but the agreements involved contained so many internal contradictions and stipulations subject to alternate interpretations that in themselves they offered no major barrier to national advancement.

The first interference of the protectors came at the Congress of Paris. With the defeat of Russia not only was her exclusive protectorship ended, but it was clear that the Organic Statutes, which had previously regulated Romanian internal affairs, would have to be revised or abolished. This reorganization involved a redefinition of the relationship of the two provinces and the nomination of new princes. The decisions would obviously be made by the protecting powers, including Russia, and the Porte, but these states were deeply divided on the issue. In order not to delay the conclusion of the peace, the powers agreed that before deciding the Romanian question they would consult the wishes of the inhabitants. This formula allowed more time for further negotiations among the governments.

A solution satisfactory to the protectors was not easy to reach since their basic interests on the lower Danube conflicted. Before discussing their positions, it must be emphasized that for each state Romanian affairs were secondary. All were more concerned with the national struggles in central Europe and Italy and with the wider issues involved in the Eastern Question. For the future of the Principalities the attitude of two powers, France and Russia, was to be decisive. Austria, of course, also had a major interest in area, but at the critical moments her government was distracted over the parallel struggle with Piedmont and Prussia over control in Italy and Germany, matters of far greater significance for Vienna.

---

[3] On the question of protectorates see Barbara Jelavich, "Balkan Nations under European Protectorship," *Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européenes* (Sofia, 1969), pp. 397—408, and Charles and Barbara Jelavich, "The Danubian Principalities and Bulgaria under Russian Protectorship," *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, October, 1961, pp. 349—366.

Of the protectors France enjoyed the most favorable position in the Principalities and was the power which gave the strongest support to Romanian interests. The French actions were not altruistic; the state had much to gain from a link with Bucharest. Romanian national leadership had its base in the revolutions of 1848; it looked to France and French civilization for inspiration. A liberal-national victory would thus assure France of a friend and a secure base for her eastern policy. The Russian attitude was to be influenced by almost directly opposite considerations. In the past the basis of Russian support had been the conservative elements and the Orthodox church, at least some sections of which were Russophile. Not only was the new leadership not composed of Russian partisans, but its victory could make the Principalities a bastion of liberal-national revolt, which could in turn affect Russian internal conditions and the national minorities, in particular the Poles. As before the Romanian lands held extreme strategic significance for Russia in that they blocked the road to Constantinople and to direct access to the Balkan Slavic peoples among whom the Russian government believed that it held a real influence. The Russian leaders could thus not be indifferent to events in Bucharest.

Despite their basically opposing interests Russia and France did work for a while together on Romanian issues. After 1856 the major Russian aim was the breaking of the Treaty of Paris, in particular the Black Sea clauses. The state was also in a period of internal reform and retrenchment in foreign policy. Fearing isolation at this time the Russian government saw France as its only possible partner. Cooperation with Paris also served to divide that nation from its Crimean ally, Britain, and to isolate further Austria.

The most consistent position on Romanian affairs was held by the Habsburg Empire. Because of its fear of the effect of a successful Romanian national movement on Transylvania, this government supported the maintenance of Ottoman control over the Principalities and it tried to hinder where possible Romanian advances. However, Austrian opposition was largely nullified by the enmity which the other major powers felt toward Vienna, because of Habsburg actions during the Crimean War, and by the necessity of dealing with Italian, German and Hungarian moves. In contrast to the Habsburg Empire, the most wavering and inconsistent position was adopted by Great Britain. In theory a defender of the Ottoman Empire and the Treaty of Paris, that government, nevertheless, felt some compulsion not to follow a policy directly in conflict with Romanian opinion or against liberal, constitutional regimes. In general, British connections with the Principalities were weak; British statesmen disapproved of successive Romanian governments and administrations which they regarded as corrupt and unstable.

The two remaining protectors, Piedmont and Prussia, could not at first play a major role because of their preoccupation with their own national movements. Although usually in favor of Romanian national objectives, both governments naturally subordinated Romanian interests to their own. For instance, Piedmont, like France, was willing to attempt to persuade the Habsburg Monarchy to trade Venetia for Moldavia and Walla-

chia. Nevertheless, in the 1860s both states in the conferences held concerning Romanian questions voted in favor of the Principalities and thus assured France of a majority in the discussions among the protectors.

As can be seen, in the first years after the Congress of Paris the balance of opinion was favorable. France, Russia, Prussia and Piedmont were opposed with determination only by Austria, who backed the Porte. This state, however was soon joined by Britain. The division was shown in the discussions which now took place over the future organization of the Principalities. As in Greece in 1830 the great powers were to make the final decisions; assemblies were to be elected in both Principalities, but their opinions were only to be advisory. In the negotiations among the protectors after 1856 France, as in the congress of Paris, backed by Russia, Prussia and Piedmont, supported the Romanian national program. Austria, as could be expected, stood with the Porte. Although Britain had previously agreed with France, that government now shifted. The clear wish of the political leadership of the Principalities was for unification and a foreign prince, the program of 1848. Since the achievement of this goal would mark a weakening of the Ottoman Empire, the British government now opposed it. The strengthening and maintenance of the Porte as a barrier against Russia had been the prime aim of the Crimean War. The protectors were thus divided four against two on the issue of the organization of the Principalities. The crisis between them came over the fraudulent vote in Moldavia in July, 1857. France, Russia, Sardinia and Piedmont withdrew their ambassadors from Constantinople when the Porte did not immediately annul the election. Unwilling to break the Crimean alliance and the link with Britain, the French government backed down and accepted the British insistence on the continued separation of the Principalities in return for new elections in Moldavia. Thus despite the strongly expressed wishes of the assemblies elected in both Wallachia and Moldavia for union and a foreign prince, the protecting powers and the Porte agreed in August, 1858 to a statute which provided for a separate organization and native princes with only a weak Central Commission connecting the two Principalities. The first effect of the protectorate was therefore to block Romanian national development. The agreement of August, 1858 did little more than reestablish the political framework of the Organic Statutes, but without the Russian protectorate. The new regulation was formulated without the direct participation of the Romanian assemblies or the political leaders. In contrast, the Organic Statutes had been drawn up with Romanian cooperation and could be altered by native assemblies.

The second stage in Romanian political development after the Crimean War, the double election of Alexander Cuza, was to have a quite different result. This action, carried through by the liberal-national leadership, broke the spirit if not the letter of the August convention. It also inaugurated the policy of the *fait accompli* to be used by subsequent Romanian regimes. Now, as later, the powers were presented with a measure which violated previous understandings, but which it would be in fact quite difficult to reverse due both to the division among the protectors and the impossible problem of the enforcement of an adverse deci-

sion. Again, France backed by Sardinia and Prussia, gave strong support to the Romanian position. Russia too joined this alignment primarily because of the desire to remain with France and to block Austria. The sharpest opposition came, of course, from Austria and the Porte. The British government found itself in the difficult position of opposing the union, but of being unable to see how it could be reversed. It was clear that only an outside military intervention, that is, the entrance of Ottoman troops into the country, would be effective. The unanimous agreement of the protectors, required by Article XXVII, would obviously be impossible to obtain.

The position of all of the powers was profoundly affected by the outbreak of war in April, 1859 between Austria and France over Italy. The subsequent Habsburg defeat also deprived the Porte of its principal supporter. The protecting powers and the Porte finally agreed on a compromise solution — the personal union was recognized, but only for the reign of Cuza. Despite this limitation the protectorate did in this instance operate to the Romanian advantage. The division between the powers and the French support allowed a national advance and precluded an Ottoman intervention against an action which not only broke the treaties, but which weakened the Ottoman position in the Principalities.

Although the Ottoman opposition had been strong on the question of the double election, the Porte adopted a different attitude toward the third issue — the administrative and legislative union. Cuza soon found that the political framework of the state was too complex; he thus sought to unify the legislatures and administrations of the two provinces. He also wished to introduce a new electoral law which would widen the franchise and thus increase the base of his support. He wisely did not resort to the policy of the *fait accompli*, but turned instead to France and the Porte and then to all of the protectors. He was able to win the approval not only of France, but also of Britain and the Porte. Although the Ottoman government still disapproved of any Romanian national advances, it recognized that it could not count on sufficient support from the protectors to block the action. Austria, still fearful of Romanian gains, was in a weak position because of her Italian and German preoccupations. Of the powers, the Russian government raised the most questions. Many of its objections were valid. Emphasizing questions of procedure, the Russian representatives argued that since a full unification of the Principalities involved an alteration of international agreements, a regular conference should be held and the powers should face the consequences of their actions. The hesitant Russian attitude reflected a change in the Russian relations with France. Little had been gained from the alignment and French sponsorship of European national movements aroused increasing apprehension. Nevertheless, despite such misgivings the Russian government could not remain in an isolated position. In December, 1861 the powers accepted the legislative and administrative unification, but again only for the reign of Cuza. Once more the protectorship had at least not hindered Romanian advances.

Despite his successful accomplishment of full unification Cuza found it difficult to govern under the August convention and to counter the

constant intrigues of the conservative-dominated legislature. He thus desired to change the constitutional framework to limit the power of the assembly and to increase his own authority. He also sought to widen the franchise to bring in groups who could be expected to support his policies. Again the prince turned to the Porte and the protecting powers. Although the question was discussed, nothing was done. The conflict between Cuza and the assembly finally came to a crisis over the question of peasant reform. In May, 1864 the prince used the army to dismiss an extraordinary session of the legislature. He announced that a new assembly would be elected and a revised electoral law prepared. Until then he would rule by decree. A plebiscite was held and his actions were approved by a vote of 682, 621 to 1,307. This *coup d'état* was bound to provoke a reaction from the protectors. It marked the most flagrant violation of the treaties and the principles of international control that had yet occurred. The prince's moves had no legal basis and they were a defiance of the powers. Nevertheless, the protectors did nothing. Although the French government had not supported Cuza's original proposals to alter his government, it became again the spokesman for Romanian interests. Recognizing that the powers would not permit armed intervention, the Porte was also willing to acquiesce. It was now less concerned about the internal affairs of the Principalities than about their relations with other states. Both Britain and Austria opposed the *coup*, but neither was in a position to act. Moreover, since the Polish revolt of 1863 both Britain and the Habsburg Monarchy were working more closely with France.

The strongest negative reaction came from Russia. Under the leadership of Prince Michael Gorchakov this government shifted its position sharply from that of 1856. Influenced by the Polish revolt and the subsequent worsening of relations with France, the Russian government was now willing to consider both the fall of Cuza and the reestablishment of two separate Principalities. The full significance of the establishment of a unified Romanian state, close to France and a center of liberal-national propaganda, was clear. The Russian government also strongly opposed some of Cuza's internal measures, such as those directed against the Dedicated Monasteries and his attempts to limit the influence of the conservative elements in the state, which were more likely to be Russian partisans. However, as before, the Russian government found itself isolated. It pressed the Porte to act, but the Ottoman Empire needed the full agreement of all of the protectors. Finally, Russia too had to accept Cuza's *coup*.

The agreement reached in June, 1864 had great importance for the future. Of principal significance was the statement in the preamble that :

> "Quoique les Principautés-Unies puissent désormais modifier ou changer les lois qui régissent leur administration intérieure, avec le concours légal de tous les Pouvoirs établis et sans aucune intervention, il est néanmoins bien entendu que cette faculté ne saurait s'étendre aux liens qui unissent les Principautés à l'Empire ottoman ni aux traités en vigueur entre la Porte et les autres Puissances, qui sont et demeurent également obligatoires pour lesdites Principautés." [4]

[4] *Documents diplomatiques, 1864* (Paris, 1865), p. 94.

The right of the Principalities to regulate their internal affairs without the direct interference of the protectors thus received explicit recognition, although indirectly and with the obvious limitations. Although Cuza was not to remain long in power, this statement by the protectors did represent a positive achievement for the Romanian national cause.

Despite his immense services to the state, Cuza's position steadily weakened. He won enemies on both the right and left within the country and he managed to alienate all of the protectors, including France. His overthrow in February, 1866 was a surprise to no power. However, the situation now became extremely dangerous for Romanian and it brought about the fifth major intervention by the protectors. Romanian union was now in fact in danger. According to the agreements made between the protectors, the unification was only to last for the reign of Cuza ; the Principalities should then separate. Romanian internal affairs, it appeared, were thus once more to be determined by the powers. The Porte, of course, called for the immediate application of the treaties and wished a conference to be held in Constantinople on the question. Again the protectors were divided. France remained the chief defender of Romanian union ; Russia now assumed the role of the leading supporter of separation. The union under Cuza, in Russian eyes, had turned the Principalities into a center of revolutionary unrest and its government had pursued policies contrary to Russian interests. Not only was it believed that separation was the best policy for Russia, but Gorchakov seems personally to have believed that such an act would win favor in the country, particularly in Moldavia. He did not believe a foreign prince could be found ; separation would be preferred to union under a native ruler. Although holding these opinions, the Russian government which could not act directly against a Christian nation, wished the Porte to take the leadership in enforcing the division of the state.

The policies of the other protectors were naturally dependent on their interests elsewhere. Prussia was primarily concerned with German affairs, Piedmont with the acquisition of Venetia. At this time France and Italy were consulting on the possible exchange of that province for Moldavia and Wallachia, a bargain which Vienna would not accept. Both Austria and Britain, for reasons of their own, did not want to pursue policies in opposition to France, whose favorable position toward the Principalities remained firm.

The lack of a common front among the protectors and the Porte greatly benefitted the provisional government which assumed power in Bucharest after the fall of Cuza. Acting on the assumption that it had the right to regulate internal affairs, it proceeded to seek a foreign prince to rule over the united Principalities. First, Philip of Flanders was chosen. When he refused, Charles of Hohenzollern-Sigmaringen became the candidate. This action was a direct challenge to the protectors, whose representatives were meeting in Paris. Previously, most powers, Russia in particular, had not been apprehensive about the possibility of a foreign prince since it was believed that a suitable candidate could not be found who would accept the throne. Charles had the great advantage that he was not only a Hohenzollern, but he had similar family connections with France. He was able to obtain the indirect support of both powers.

Charles' election and subsequent assumption of power was most strongly opposed by the Porte, Russia and Austria, all of whom were willing to accept an Ottoman occupation if it proved necessary. In contrast, France, Prussia, Britain and Italy united to block any real attempts to enforce the treaties. The situation became even more favorable for Romania after the Prussian victory over Austria in the summer which both weakened the Habsburg Monarchy and greatly contributed to the prestige of the Hohenzollern dynasty. With France, now for the last time, taking the lead in securing a Romanian advancement, the protectors all recognized Charles by the end of 1866. Again the powers had bowed before a *fait accompli*; the divisions among them had prevented a unified action to preserve the previous agreements.

With the union of Principalities and the foreign prince accepted on a permanent basis, the main lines of the national program of 1848 had been achieved. The next obvious step would be toward complete independence. In this first stage, considered as a whole, the system of protection can be said to have worked in the Romanian favor. The protectors, although usually in the majority opposed to a change of the status quo in the Near East in this decade, found themselves faced with the dilemma that they could not enforce their decisions except through the instrumentality of an Ottoman occupation, an action which could be blocked by the adverse decision of one power. A military intervention by either neighbor, Austria or Russia, was out of the question at this time because of general European considerations. The treaties were thus violated freely by Bucharest, but the protectors insisted on the maintenance of those agreements which limited Ottoman freedom of action. The Principalities were also fortunate in that they had a sponsor in France. Although that state often disapproved of Romanian moves and, like every other government, acted essentially in its own interests, its support in every crisis was fundamental to Romanian success.

The next ten years were not to witness similar national victories. Almost immediately the new prince encountered the same difficulties as his predecessor; his main energies had to be concentrated on internal political problems. The great powers were similarly distracted by the continuing crisis in central Europe which culminated in the Franco-Prussian War in 1870. Nevertheless, from the beginning of his reign Charles inaugurated what was intended to be a strong national policy. Both because of the popularity of the idea and because he felt personally humiliated by his position of vassalage, the prince concentrated on attempting to widen the autonomous rights of the state and to prepare for independence. He now sought the agreement of the Porte and the protectors to a series of measures in this direction. These included the right to mint coins of all denominations with a national symbol, permission to award a national decoration, the ability to make agreements with other powers directly in certain matters, and the general acceptance of the name Romania instead of the United Principalities. Charles also wanted to strengthen his army and build a railroad system, actions which could not be accomplished without foreign assistance.

Little in fact was achieved before 1870 when the state faced the dangerous situation created by the Franco-Prussian War and the Russian denunciation of the Black Sea clauses of the Treaty of Paris. In the war the most favorable Romanian protector, France, was fighting Prussia, the homeland of the prince. Romanian opinion wished for a French victory ; Charles remained a Prussian supporter. The Russian action not only strengthened the position of that power in the Black Sea area, but the question of southern Bessarabia again came to the fore. Despite the obvious dangers in the European situation Charles took this inopportune moment to try to put before the protectors his difficulties in governing the country. He now wrote to the rulers of the great powers, over the head of both his own government and the Porte, to inform them that he found it impossible to govern with the constitution he had been given. He intended to resign, but he wished the government changed so that his successor would not have the same problems. The prince was thus in effect calling on the protectors to interfere in the domestic affairs of the state. This action was severely criticized by all of the powers ; it was generally felt that Charles would not be able to remain in power. Despite the dangers in the situation Charles' immediate domestic problems were settled, when, after a severe domestic crisis, a conservative government under Lascar Catargiu was formed in April, 1871 which was to remain in office until 1876.

The shift in the European balance brought about by the Prussian victory was to have an enormous significance for Romania. The defeat of France temporarily removed from the international scene the one state that had consistently favored Romanian interests. Like Russia after the Crimean War the country needed a period of repose to recover : certainly no firm support could be given to further Romanian efforts to move toward independence. Equally significant was the formation of the Three Emperors' Alliance. Where previously the international scene had been dominated by shifting combinations, a stable block of the three conservative powers now dominated European affairs. Within this combination Romanian problems would be solved chiefly by Austria and Russia. Despite the dynastic connections Bismarck did not provide Charles with any real support. Thus after 1871 the balance in Europe was clearly weighed in favor of the protectors who were unlikely to encourage Romanian advancement. All three powers wished at least temporarily the maintenance of the status quo.

In addition, changes were now taking place in Constantinople which were detrimental to Romania. It was becoming increasingly clear that the empire was weakening rapidly, particularly economically. By 1875 the state was technically bancrupt. Although after 1870 France had been eliminated from the contest, Russia and Britain still contended for primary influence in Constantinople. Until this contest was settled, neither power wished another challenge to the integrity of the empire. Because of the Ottoman condition and the recognized impossibility of the Porte reestablishing real control north of the Danube, the protectorship as such offered few advantages to Bucharest. Certainly, *protection* against the Ottoman Empire was not needed. Instead, the protectors now were to

become a major problem themselves; it remained to be seen whether the protectorate would operate to shield Romania against the actions of one or more of the powers.

Despite the unfavorable circumstances Charles continued to pursue a policy aiming at widening the autonomous rights of the state. He also established a series of diplomatic agencies in various European capitals. His greatest success was the negotiation of commercial treaties with Austria—Hungary and Russia without the intervention of the Porte. The Habsburg Monarchy, with major economic interests at stake, was particularly desirous of such an agreement. Britain, the chief opponent, preferred to maintain her advantageous arrangements with the Porte and to see them applied throughout the empire.

Given the general diplomatic situation, Romania entered the eastern crisis of 1875 to 1878 in an unfavorable position. No great power could now benefit from a sponsorship of Romanian national aims. Continental affairs were dominated by the Three Emperors' Alliance. One of the members, Austria, had consistently opposed Romanian advances. Another, Russia, saw first Serbia and then Bulgaria as a preferable client and recipient of support and favors. Like France previously in regard to the Principalities, the Russian government fully appreciated the advantages that could be gained from the successful patronage of a Balkan national movement, but the Slavic people, not the Romanians, were the obvious choice for assistance. The crisis, which began with the revolt in Bosnia-Hercegovina in 1875, also involved at first uniquely South Slav issues. The subsequent uprising in Bulgaria and the outbreak of war between the Porte and the two principalities of Serbia and Montenegro increased tensions and made the Balkans once more a center of international concern. In this situation the Romanian government was faced with difficult choices. On the one hand, there was naturally a strong feeling of sympathy for a movement of Orthodox peoples against the Ottoman rule. Romania too might benefit from the situation and seek increased rights or even independence. On the other hand, fears naturally existed that the situation would result in a disproportionate increase in the power and position of the Slavic people should they be victorious, or a Russian intervention in their behalf should they fail. The question of Russian involvement was particularly sensitive. A Russo-Turkish war would make a Russian occupation inevitable, carrying with it a threat of renewed political domination and the loss of southern Bessarabia, land gained back only in 1856. The great power protectorate had been established with a view to regulating Romanian-Ottoman relations and at first Romanian internal affairs. It was doubtful if it would shield Romania against Russia, particularly since that power was now acting in full agreement with Germany and Austria—Hungary.

At the beginning of the crisis the Catargiu government made an initial attempt to maintain a policy of neutrality. Romania was neither financially nor militarily prepared for war. A Catargiu circular despatch of January, 1876 stated that neutrality would be maintained unless it was violated by another power. If a general war broke out, Romania would cooperate with the protecting powers. This policy was strongly urged by all of the protectors, including Russia. It also had the full support of Ro-

manian opinion. The question was whether it could be maintained. This problem was to be met, not by the conservative Catargiu administration, but by succeeding Liberal governments in which Ion Bratianu and Michael Kogălniceanu were to play the leading roles. Coming to power in May, 1876 the Liberals not only had to deal with a disintegrating Balkan situation, but also with the consequences of a revolt which broke out in the Ottoman capital in May, which brought to power a group determined to reform and strengthen the empire. Although this new regime was not likely to grant concessions, the Romanian government attempted to exploit the temporary weakness of the Porte. It thus delivered to Constantinople a list of demands which, if accepted, would have given Romania virtual independence.

Meanwhile, the Russian attitude was changing. Although Gorchakov fully intended to seek a solution to the crisis through negotiation with the great powers, the losses by the Balkan allies and the rise of a wave of sympathy within Russia for their cause forced the Russian government to take some actions in their favor. The first point at issue became the passage of Russian volunteers and medical and military suplies across Romanian territory. As a vassal state and a neutral, the Romanian government was obligated to stop the transit of both men and supplies, but it in fact allowed volunteers traveling singly to pass through the country. In October a Romanian delegation which went to Livadia was presented with a request that an agreement be negotiated regulating the passage of the Russian army through Romania should war break out. It was thus clear that the Romanian government might soon be under extreme pressure to abandon the position of strict neutrality and respect for treaty stipulations which it had attempted to maintain.

What had now happened to the protectorate? The disastrous defeats suffered by Serbia and Montenegro and the atrocities committed in the suppression of the Bulgarian uprising made Russian intervention increasingly probable. Obviously Romania alone could not resist a Russian passage; such an action would turn the country into a battlefield. Yet once the Russian army entered, Romanian political freedom and the control of southern Bessarabia might be endangered. The Romanian government had no objection to a war with the Ottoman Empire or the passage of a foreign army, but it wanted the action carried through on a *European* basis. The Russian army would then enter with a European mandate. To determine the exact situation the Romanian government had sent the delegation to Livadia. At the same time Ion Ghika visited Vienna, Paris, and London. In none of these capitals could assurances be gained of real support. The French government strongly advised neutrality, but it could, of course, offer no concrete assistance. British naval strength, even if that government had been willing to give support, would, of course, have been of little use against the Russian army.

Quite obviously the protectorship had collapsed. Resistance to Russian pressure could only be offered if something like the Crimean front reformed to protect the settlement of 1856 and the territorial integrity of the Porte. Instead the balance in European diplomacy was now on the other side. In the secret treaties of Reichstadt and Budapest the Habsburg Monarchy agreed to remain neutral and to allow Russia to take southern

Bessarabia in return for Bosnian territory; Germany stood behind this bargain. Although the Romanian government did not know the terms of these arrangements, it was obvious that support would not be gained from Vienna or Berlin. The Habsburg government was to advise consistently that the Romanians allow the passage of the Russian army.

Since it was now clear that Romanian interests and integrity would not be protected by either the treaty system or the Porte, the government had no choice but to try to assure its position by negotiations with Russia. These discussions extended from the Livadia meeting to just before the outbreak of the Russo-Turkish War in April. The Russian government sought a simple agreement on passage; Romania was not to participate in the war. In contrast, the Romanian leaders insisted on a formal political agreement, including assurances on territorial integrit yand political rights. The treaty partners were also to be regarded as on an equal basis. Russian reluctance to agree to these demands delayed a final settlement until the last minute. Both Russia and Romania, it should be noted, hoped that war could be avoided.

While negotiating with Russia, the Romanian government continued to seek support from the other states. Not only were no assurances gained, but the general situation continued to disintegrate. In December, 1876 the powers met at a conference at Constantinople. Although Romania as a vassal principality was not invited to participate, I. Brătianu was sent to see if he could obtain some sort of a guarantee for Romanian neutrality and political rights from the protecting powers. The main achievement of the conference concerned not Romania, but neighboring Slavic lands. The British representative Salisbury, and the Russian ambassador, N. P. Ignatiev, came to an agreement over what could be the basis for a large Bulgarian state. Moreover, not only had the Porte refused to grant any major concessions, but in December a new constitution was issued for the entire empire. Here Romania was named as a "privileged province" and placed on the same level as Serbia and Egypt. This question of status was a chief point at issue with the Porte.

With these conditions, and with no practical alternative, the negotiations were brought to a conclusion with Russia. The final agreement, signed on April 4/16, fulfilled the Romanian demand for a formal political agreement with assurances on territorial integrity and political rights. The entrance of the Russian army into Romania on April 12/24 marked the commencement of the Russo-Turkish War, but Romania remained technically at peace. This impossible situation was altered when the Romanian chamber declared a state of war and then independence on May 9/21. Although this independence still had to receive the assent of the powers, the Romanian government henceforth conducted its affairs as a sovereign state and not a vassal principality.

Independence, of course, brought to an end both the Ottoman sovereignty and the European protection. The question remains of the exact role which the protectorate played in Romanian development. As previously emphasized, the institution had been established primarily to protect the interests of the great powers and to assure a balance of influence in the area. However, as we have seen, at least in the 1860s, when the diplo-

matic constellation was favorable, the protectorate had functioned to the advantage of Romanian national development. Certainly, the great power cover did allow the Romanian government a period in which to establish a stable government and to prepare the basis for a modern state. Moves towards unity and independence were made without the necessity of war or a major revolutionary movement. It is to be doubted whether these successes could have been achieved so easily without the "umbrella" of the European protectorate, given the negative attitude of the Porte, Austria and Russia toward some aspects of the Romanian national program.

The breakdown of the protectorate by 1877 made the Romanian assumption of freedom of action and the declaration of independence inevitable. The revolutionary government in Constantinople appeared determined to strengthen, not loosen, the bonds of empire. The powers were obviously no longer willing or able to maintain the treaties or assure Romanian interests. An independent government, free to make alliances and agreements unhampered by outside ties or treaty limitations, was now best able to make decisions ensuring the future of the country.

[5] A comment should be made on the use of the word "protector". According to the terms of the Treaty of Paris all of the contracting parties became protecting powers, including the Ottoman Empire. In fact, major contradictions existed between the position of the Porte as the suzerain power and as a protector. In most diplomatic correspondence of the time the term protector, or guarantor, is usually used to refer to the six European powers, not to the suzerain. This usage has been adopted here.

LES ROUMAINS ET LA LUTTE POUR LA LIBÉRATION NATIONALE DES PEUPLES BALKANIQUES

LUCIA TAFTĂ

Les réalités sociales, économiques et politiques de la société roumaine, après l'année 1859, posaient avec acuité le problème de l'aboutissement du processus de constitution de l'Etat national roumain, et en premier lieu celui de son accession à une entière indépendance. Ce dernier objectif, suprême corollaire des transformations appelées à ériger le cadre d'un Etat national moderne «avait été le point de référence de l'esprit et de la pratique politique roumaine dans les préoccupations de l'opinion publique entre les années 1859—1877» [1]. Posée déjà sous le règne d'Alexandre Cuza, la question de l'indépendance devait s'imposer au cours de la suivante décennie comme une visée fondamentale des milieux politiques avancés de Roumanie pour arriver aux abords de 1877 à représenter l'aspiration unanime du peuple entier.

Les actions politiques roumaines pendant la période 1859—1877, pour la conquête de l'indépendance, ont emprunté deux principales directions: la première, menée à propre compte, marqua l'introduction, à l'intérieur, des réformes à caractère démocratique, tandis qu'en dehors des frontières, des démarches auprès des grandes puissances pour assurer à la Roumanie (nom adopté par les Principautés à partir de 1861) une participation égale à la vie internationale, par la limitation et l'abolition progressive de certaines réglementations venues de l'extérieur; la seconde, par la voie des armes, en collaboration avec d'autres peuples, dans les circonstances intervenues sur le continent à la suite des mouvements révolutionnaires éclatés dans les empires limitrophes et l'affrontement entre les grandes puissances européennes pour étouffer les foyers des révoltes [2].

Dans la lutte menée contre l'exploitation et l'abolition de la suzeraineté ottomane, autant que pour la réalisation de leur unité d'Etat, les peuples de l'aire sud-danubienne, Serbes, Bulgares, Albanais et même les Grecs, trouvèrent un exemple digne à être suivi dans la politique des gou-

[1] Dan Berindei, *De la unire spre independenţă* (De l'Unification vers l'Indépendance), dans le volume commémoratif *România în războiul de independenţă* (La Roumanie pendant la guerre pour l'indépendance), Bucarest, Ed. Militară, 1977, p. 34 ; Stan Apostol, *Independenţa statală în gîndirea şi practica politică a anilor 1869—1877* (L'Indépendance d'Etat dans l'esprit et la pratique politique des années 1869—1877), « Revista de istorie », 10/1975, p. 1505.

[2] Stan Apostol, *op. cit.*, p. 1508 ; Nichita Adăniloaie, *Cucerirea independenţei naţionale, încununare a aspiraţiilor seculare de libertate ale poporului român* (La conquête de l'indépendance nationale, couronnement des aspirations séculaires de liberté du peuple roumain) « Revista de istorie », 4/1977, p. 586.

vernants roumains. C'est ainsi que la Roumanie devint un véritable pivot dans la tactique et la stratégie de la lutte pour l'émancipation nationale. Les peuples balkaniques engagés dans ce combat de libération, considéraient de leur intérêt de resserrer leurs liens avec les Roumains et de pouvoir compter sur leur appui, dans les conditions où ces derniers étaient entraînés dans les projets d'une insurrection européenne commune [3]. Aussi, vit-on Miloch Obrénovitch de Serbie, revenu au pouvoir en 1859, être le premier chef d'Etat à féliciter Alexandre Cuza [4] et son fils Michel maintenir d'étroits rapports avec ce même prince roumain, qui allait lui venir courageusement en aide en 1862, à l'occasion d'un transfert d'armes destinées aux combattants serbes [5]. De leur côté, les Roumains de Transylvanie nourrissaient de bons sentiments à l'égard de la lutte menée cette année par la Serbie et le Monténégro et « La Gazette de Transylvanie » informait ses lecteurs sur le déroulement des combats [6].

En 1863, la Roumanie et la Serbie en appréciation des bons rapports qui existaient entre les deux pays, instituaient des agences diplomatiques dans leurs respectives capitales, Bucarest et Belgrade [7]. Le but final de ce

---

[3] Al. Marcu, *Conspiratori și conspirații in epoca renașterii politice a României* (Conspirateurs et conspirations à l'époque de la renaissance politique de la Roumanie), Bucarest, Ed. Cartea Românească, 1930 ; Dan Berindei, *Les Principautés Roumaines Unies et la lutte de libération nationale du sud-est européen*, dans *Actes du Premier Congrès International des Études Balkaniques et Sud-Est Européennes*, t. IV (Histoire), Sofia, 1970, p. 322, 323.

[4] N. Iorga, *Istoria statelor balcanice in epoca modernă* (Histoire des États balkaniques à l'époque moderne), Bucarest, 1912, p. 271 ; Nicolae Ciachir, *România în sud-estul Europei* (La Roumanie dans le Sud-Est de l'Europe), Bucarest, Ed. Academiei, 1968, p. 64—65 ; Nicolae Ciachir, *Contribuții la istoria relațiilor politice româno-sîrbe între 1875—1878* (Contributions à l'histoire des relations politiques roumano-serbes de 1875—1878), « Analele Universității București », Histoire, 1/1974, p. 67.

[5] Al. Marcu, *Conspiratori și conspirații...*, p. 303—333 ; T. W. Riker, *Cum s-a înfăptuit România* (Comment a été constituée la Roumanie), Bucarest, 1945, p. 473 ; Constantin N. Velichi, *La Roumanie et les mouvements nationaux des Balkans*, dans *Actes du Premier Congrès...*, t. IV, p. 306—307 ; Dan Berindei, *Les Principautés Roumaines Unies et la lutte...*, dans *Actes...*, t. IV, p. 325 ; C. C. Giurescu, *Tranzitul armelor sîrbești prin România sub Cuza Vodă* (Le transit d'armes serbes par la Roumanie sous le prince Cuza), « Romanoslavica », 1/1965 ; Veselin Trajkov, *Le transfert par territoire roumain d'armes russes destinées à la Serbie (octobre—décembre 1862). Le rôle des Bulgares*, « Études balkaniques », 2/1970, Sofia, p. 91—97 ; le convoi avait été escorté par « le colonel „serbe" Rakovski » ; Béatrice Marinescu, *Relații româno-engleze, 1848—1878* (Relations roumano-britanniques, 1848—1878), mss. à la Bibliothèque de l'Institut d'Histoire « N. Iorga », 1976, p. 280—283. Le prince Cuza avait autorisé le transfert par le territoire roumain, même au prix d'engagements à la baïonnette, ou, le cas échéant, d'une intervention de l'artillerie.

[6] Nicolae Ciachir, *România în sud-estul Europei...*, p. 71.

[7] *Relațiile româno-sîrbe in vremea lui Cuza* (Les relations roumano-serbes au temps de Cuza), dans A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană* (Histoire des Roumains de la Dacie Trajane), vol. 13, Bucarest, 1930 ; Gh. I. Brătianu, *Politica externă a lui Cuza-vodă și dezvoltarea ideii de unitate națională* (La politique extérieure du prince Cuza et l'évolution de l'idée d'unité nationale), « Revista istorică română », 1932, fasc. II—III ; R. V. Bossy, *Agenția diplomatică a României la Belgrad și legăturile politice româno-sîrbe sub vremea lui Cuza-Vodă* (L'agence diplomatique de Roumanie à Belgrade et les rapports politiques roumano-serbes sous le règne du prince Cuza), Bucarest, 1934 ; G. C. Florescu, *Agențiile diplomatice de la București și Belgrad 1863—1866. Contribuții la studiul relațiilor politice româno-sîrbe* (Les agences diplomatiques de Bucarest et de Belgrade. Contributions à l'étude des relations politiques roumano-serbes), « Romanoslavica », 11, 1965 ; Nicolae Ciachir, *Aspects concernant les relations politiques roumano-serbes entre 1863—1875*, « Balcanica », IV, Belgrade, 1974, p. 287 ; Милан Банку *Успоставлеше дипломатических агенција у Београда Букурешту 1863, године* « Balcanica », IV, 1974, p. 293—300.

rapprochement entre Roumains et Serbes, de même que celui entre Roumains et Monténégrins était, en toute évidence, l'organisation de la lutte commune antiottomane. En 1864, Alexandre Cuza recevait un émissaire du prince Nicolas de Monténégro désireux de conclure une alliance de cette nature, tandis qu'en juillet 1865 le lieutenent-colonel Hekt se rend à Belgrade à la tête d'une mission officielle roumaine pour présenter au prince régnant les premiers types d'armes portables fabriquées dans les ateliers de l'Arsenal de Bucarest [8].

D'autre part, les Bulgares devaient trouver en Roumanie des conditions favorables pour reprendre sur une plus large échelle et suivant une meilleure organisation la lutte pour la libération nationale, après avoir vu, en 1856 [9], ignorées à nouveau leurs velléités d'émancipation. L'historien bulgare Kosev estime que cette date marque le début de la troisième et dernière phase dans le processus pour l'affirmation de la «jeune nation bulgare» pendant laquelle ses forces intérieures et extérieures ont pu acquérir leur cohésion [10]. C'est en territoire roumain que s'est déroulée cette action de coordination. Son initiateur avait été le populaire héros révolutionnaire bulgare G. S. Rakovski, réfugié en 1862, en Roumanie, où à l'abri de la sollicitude tacite du prince Cuza et de quelques hommes politiques tels M. Kogălniceanu, C. A. Rosetti, il réussit à regrouper les éléments révolutionnaires et les doter d'une organisation propre à leur permettre d'engager la lutte armée. Ainsi, au cours de l'année 1864 des détachements de patriotes bulgares, conduits par Hagi Dimitri et Stoian Hr. Macedonski entreprirent des incursions au-delà du Danube pour s'attaquer aux oppresseurs turcs [11].

Suivant une appréciation énoncée par Mihail Kogălniceanu dans un discours de nuance panégyrique prononcé à l'occasion des funérailles

---

[8] N. Ciachir, *România în sud-estul Europei* (La Roumanie dans le Sud-Est de l'Europe), p. 75—79 ; N. Ciachir, *Aspects concernant les relations politiques roumano-serbes entre 1863—1875*..., « Balcanica », IV, 1974, p. 287.

[9] Par le « hatt-i-humaiun » du 6/8 février 1856 pour la réglementation des relations avec les sujets chrétiens, la Turquie avait à nouveau laissé de côté les droits politiques des Bulgares. Ces derniers ont protesté formellement par une requête dans laquelle ils réclamaient l'autonomie administrative. Ce document a été publié par G. S. Rakovski en 1861 à Bucarest sous le titre de *Voix communes bulgares pour la solution de la Question d'Orient*, voir Mazdrakova-Čavdarova, *L'opinion publique et le hatt-i-humaiun de 1856*, « Études historiques », Sofia, 1969, p. 168. Pour la teneur du hatt-i-humaiun de 1856, voir également E. Driault, *Question d'Orient*, Paris, 1912, p. 186—187.

[10] Константин Косев, *Към въпроса за деиствието и взаимодействието на вътрешните и външните фактори в българското национално-освоботително движение през възраждането*, dans le volume commémoratif « В чест на академик Христо А. Христов », излед. по случай 60 години от рожд., София, Издательство на Българската Академия на Науките, 1976, p. 25.

[11] Pour les relations roumano-bulgares à l'époque de Al. I. Cuza voir Constantin Kosev, Chr. Hristov, D. Anghelov, *Précis d'histoire de Bulgarie*, Sofia, 1952, p. 170—178 ; P. Constantinescu-Iaşi, *Studii româno-bulgare* (Études roumano-bulgares), Bucarest, 1952, p. 43—53 ; 121—124 ; Constantin N. Velichi, *La Roumanie et les mouvements nationaux*..., dans *Actes*..., IV, p. 301—310 ; Dan Berindei, *Les Principautés Roumaines Unies et la lutte*..., dans *Actes*..., IV, p. 324 ; D. M. Mincev, *Le gouvernement du prince Cuza vu par la presse bulgare de l'époque*, « Études balkaniques », Sofia, 7/1967, p. 209—217 ; C. Velichi, *Alexandre Jean Cuza, Georges S. Rakovski et le journal Băduştnost*, « Études balkaniques », Sofia, 3/1970, p. 96—104. Dimitar Kosev, *Г. С. Раковски за външната политика за Българското национально-освободително движение*, «Исторически преглед», 4/1971, p. 31—54 ; Dimitar Mincev, *Problèmes roumains reflétés dans la presse bulgare de l'époque de la renaissance nationale*, « Études balkaniques », Sofia, 2/1973, p. 49—50.

d'Alexandre I. Cuza, « au cours de son règne, la Roumanie a tenu en Europe le langage le plus écouté .... car ce prince détenait la clef de l'Orient où rien ne s'accomplissait à son insu ou contre son gré... »[12].

Au cours de la décennie qui suivit le règne de Cuza, les coordonnées de la politique extérieure roumaine furent maintenues avec constance et presque tous les gouvernements qui se succèderent depuis l'instauration de Charles de Hohenzollern jusqu'au début de la crise orientale des années 1875—1878 ont poursuivi leurs efforts en vue de l'octroi d'un nouveau statut international, et de ce fait, leur attitude doit être considéré comme un appui précieux à la cause des peuples aspirant à secouer le joug ottoman[13]. Pendant les années 1866—1867, la collaboration des Roumains avec leurs voisins de l'aire sud-danubienne avait revêtu un caractère particulier, déterminé par l'évolution des relations roumano-turques après que le prince Cuza eut été écarté du pouvoir. Une invasion ottomane pouvait, à tout moment, devenir une réalité, car la Porte avait cru deviner qu'en instaurant une monarchie étrangère, la Roumanie espérait accroître ses chances politiques sur le Continent. Aussi les relations avec la Turquie sont restées des plus tendues jusqu'à la mi-juin, lorsque commença le retrait des troupes turques et roumaines. C'est dans ces délicates conditions extérieures que les Roumains ont conclu un engagement, intitulé « La Coalition Sacrée » avec le mouvement bourgeois radical bulgare. Conjointement, on remettait les bases de la réorganisation de l'émigration bulgare en Roumanie par la création d'un Comité Central Secret Bulgare[14]. Du côté roumain, les négociations en vue de cette entente roumano-bulgare ont été menées par C. A. Rosetti, Gr. Serurie, C. Ciocîrlan, E. Carada. Les articles VI et VII du document en question indiquent que la Roumanie s'engage à accorder assistance aux Bulgares, même dans l'éventualité où, « par suite de circonstances imprévues, elle aurait pu accéder d'une autre manière à l'indépendance et constituer un Etat libre et souverain[15] (sans devoir entrer en guerre avec la Turquie) ». En outre, l'art. IV laisse entendre que compte sera tenu de l'éventuel concours d'autres peuples opprimés par les Turcs, tels les Serbes, Monténégrins ou Albanais « qui aux côtés de

---

[12] Mihail Kogălniceanu, *Texte social-politice* (Textes socio-politiques), Bucarest, Ed. politică, 1967, p. 237.

[13] Dan Berindei, *La Roumanie et les événements balkaniques des années 1875—1876*, « Revue Roumaine d'Histoire », 2/1976, p. 208, 220.

[14] Ал. К. Бурмов, *Таен централен български комитет (Образование първи период от развитието му*, «Исторически Преглед , 2/1960, София, р. 40—45; *(Втори период от съществуванегому)*, «Исторически Преглед, 3/1960, р. 59—84; la date exacte et la nature des relations ont été établies par Constantin M. Velichi dans *Relațiile româno-turce între februarie—iulie 1866* (Les relations roumano-turques de février à juillet 1866), « Studii », 4/1963, Bucarest, p. 847—849; voir encore, К. Косев, *Към историата на революционното движение в България през 1867—1871*, София, 1958, стр. I, Н.Кондарев, *Към въпроса на революционната движение в България през 1867—1871*, София, 1962, стр. 90; M. Enculescu, *Influența revoluției române de la 1848 asupra mișcării de eliberare bulgare* (L'influence de la révolution roumaine de 1848 sur le mouvement bulgare pour la libération), « Analele Universității București », Histoire, 1/1974, p. 197—200.

[15] C. M. Velichi, *Relațiile româno-turce...*, « Studii », 4/1963, Bucarest, p. 865; M. Enculescu, *op. cit.*, p. 198.

la Bulgarie aspirent à constituer des Etats autonomes et indépendants.. »[16].

L'idée de la conclusion d'une coalition anti-ottomane a préoccupé les esprits durant toute la période 1856—1875. Diverses initiatives se sont succédé, venant tour à tour de la part des Roumains, Serbes ou Grecs, en fonction des situations de moment créées par les conditions politiques intérieures ou extérieures intéressant ces peuples. À bref délai après son accession au trône, Charles de Hohenzollern a échangé des messages avec Michel Obrénovitch[17]. Le souverain roumain désirait voir sa position reconnue et confirmée par la Porte, tandis que les Serbes tâchaient d'obtenir que les garnisons turques soient retirées des forteresses qu'elles occupaient depuis le conflit de 1862.

Le projet d'une coalition antiottomane allait se consolider par l'entrée en scène d'un nouveau partenaire éventuel — la Grèce — à la suite du déclenchement de l'insurrection de l'île de Crète. Des agents grecs se rendirent au cours de l'année 1866 à Bucarest et à Belgrade, en quête de subsides pour les insurgés crétois et pour envisager la conclusion d'un traité d'alliance[18]. En octobre 1866, le prince Charles de Roumanie arrivait à Constantinople pour y recevoir sa consécration officielle. Vers la même époque, une délégation de Monténégrins s'était rendue de son côté dans la métropole du Bosphore pour solliciter le retrait de diverses unités militaires turques de quelques régions de leur territoire[19]. Dans ces conditions où deux actions parallèles s'engageaient dans la capitale ottomane, la Serbie songea le moment propice pour passer à la réalisation du projet de coalition antiottomane. C'est ainsi qu'au mois d'août 1867 a lieu à Voeslau la signature d'un accord serbo-grec[20], suivi en janvier 1868 d'un traité serbo-roumain conclu à Bucarest[21]. D'autre part, les Serbes avaient réussi à entraîner à leurs côtés des représentants du peuple albanais, dont les doléances furent prises en considération à l'occasion des négociations avec la Grèce[22]. Il en fut de même pour les Bulgares qui, au cours des dernières années avaient constitué des groupes de combattants armés pour passer en Bulgarie et ameuter la populace contre l'oppresseur ottoman. Ces détachements étaient conduits par Panaiot Hitov, Filip Totiu, Hagi Dimitri et Stefan Caragea[23]. Pour avoir encouragé le passage de ces bandes révolutionnaires, le gouvernement de Bucarest reçut de sévères protestations

---

[16] C. M. Velichi, *Relaţiile româno-turce...*, p. 859—861 ; N. Ciachir dans son ouvrage *România în sud-estul Europei, (1848—1878)...*, p. 82—83, indique d'ailleurs que les Serbes avaient sollicité à Craiova « l'honneur » de se faire inscrire comme volontaires dans le détachement commandé par Gh. Magheru ; à Brăila également, plusieurs Grecs se sont portés volontaires.

[17] N. Ciachir, *Aspects concernant...*, p. 288.

[18] Traian Ionescu-Nişcov, *La politique des alliances...*, p. 428, 431.

[19] *Ibidem*, p. 428 ; N. Ciachir, *România în sud-estul Europei...*, p. 92.

[20] A. Vacalopoulos, *Histoire de la Grèce moderne...*, p. 170 ; Nicolas Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, P.U.F., 1964, p. 69—70.

[21] N. Ciachir, *România în sud-estul Europei...*, p. 95 ; *Memoriile regelui Carol I al României* (Mémoires du roi Charles I^er de Roumanie), IV, p. 12—13.

[22] Sadulla Brestovici, *Les sources serbes relatives aux Albanais et à leur mouvement national pendant les années 70 et 80 du XIX-ème siècles*, « Études balkaniques », 4/1974, Sofia, p. 150—151.

[23] C. N. Velichi, *Relaţii româno-turce...*, p. 861 ; C. N. Velichi, *La Roumanie et les mouvements... Actes* IV, p. 309 ; M. Enculescu, *op. cit.*, p. 200—201.

de la part de la Porte, suivies de concentration de troupes au long du cours du Danube, face à la frontière roumaine.

En quête d'une voie de « temporisation » pour permettre que soit poursuivie l'œuvre d'accession à l'indépendance, ne serait-ce que par la formule de « l'individualité », on avait confié à Bucarest le pouvoir aux mains du parti conservateur qui prit ainsi la relève des efforts des gouvernements antérieurs, à partir du mois de novembre 1868 [24], sans nullement s'écarter de l'objectif primordial à atteindre. Dans les circonstances politiques extérieures découlant du conflit franco-prussien, le groupe des conservateurs modérés dirigés par Vasile Boerescu a initié une campagne destinée à accréditer l'idée que la reconnaissance de notre indépendance pouvait être acquise par la voie diplomatique, comme une conclusion à de futurs pourparlers de paix se déroulant dans le cadre d'un congrès pareil à celui de 1856. Ce projet fut rendu public dans les colonnes du quotidien « La Presse » par ledit ministre qui détenait le portefeuille des Affaires Étrangères dans le gouvernement Catargiu [25].

Les peuples du sud du Danube manifestaient une attitude de sympathie et de confiance à l'égard de la position adoptée par la Roumanie dans le sens de la modification de son statut international. Dans un article paru le 20 novembre 1870 dans la gazette bulgare « Otecevstovo » et intitulé « La force militaire de la Roumanie », l'auteur recommandait aux dirigeants roumains « d'envoyer plutôt ses troupes au-delà des Balkans, chez les Turcs... ». Vers la même époque le journal « Svoboda » édité par L. Karavelov déclarait que : « Bulgares, Serbes et Roumains se proposent un même objectif : se libérer de la domination ottomane ; pour l'atteindre, ils raisonnent et agissent. Vivre en liberté constitue leur vœu commun » [26]. La position adoptée en 1870 par Vasile Boerescu — quoique limitée par son conservatorisme — indique pourtant la justesse de l'optique des hommes politiques roumains à l'égard de la situation internationale. En appréciant qu'aucune des grandes puissances n'était en mesure, à cette époque, d'imposer une influence décisive à Constantinople, on jugeait le moment propice pour la modification du statut international de la Roumanie [27].

La conception d'une coalition dirigée contre la Porte — qui avait d'ailleurs provoqué la chute du cabinet Golescu en 1868 — se réactualise à partir de 1870 et on assiste à une reprise des initiatives, tantôt de la part des Monténégrins, ou des Roumains, ou enfin des Serbes dans les condi-

---

[24] Dan Berindei, *De la Unire spre Independenţă*. dans le volume commémoratif *România în războiul de independenţă*. p. 34.

[25] L'idée avait rencontré l'hostilité des libéraux-radicaux et en partie. celle de groupes apparentés, parce qu'elle aurait livré à nouveau la Roumanie à la discrétion des grandes puissances ; voir Dan Berindei, *De la Unire spre Independenţă...*, p. 35 ; Stan Apostol, *Independenţa statală* (L'indépendance d'État), p. 1516—1518.

[26] D. Mincev, *Problèmes roumains reflétés dans la presse bulgare*. p. 54—55.

[27] La France avait perdu son prestige. L'Autriche-Hongrie faisait étalage de son attitude bienveillante à l'égard des populations balkaniques, pour favoriser ses propres intérêts dans certaines des provinces où elles étaient établies ; la Grande-Bretagne faisait semblant de se désintéresser des régions dépendantes de la Porte, tant que celles-ci ne dépassaient pas les limites de l'intégrité de l'Empire Ottoman, mais lorsque en 1875 la situation devint dangereuse elle manifesta une nette hostilité à l'égard des mouvements d'émancipation nationale. Voir B. Mărinescu, *Relaţii româno-engleze, 1848—1878,...* p. 411.

tions découlant de la crise de 1875—1878 [28]. Depuis la fin de l'année 1871 jusqu'en 1874 les rapports de la Roumanie avec les Serbes se resserrent, comme au temps du règne de Cuza. Des délégations militaires serbes assistent successivement aux manœuvres des troupes roumaines au cours des années 1872—1874 [29]. Cette même année, le prince Milan reçoit le titre honorifique de colonel dans l'armée roumaine. Les Albanais esquissent à leur tour un rapprochement avec la Serbie, de 1872 à 1873, en vue de la lutte antiottomane [30].

À l'automne de 1873, le Conseil des Ministres de Roumanie prend en discussion la proclamation de l'indépendance du pays, mais après un examen des circonstaces internationales existantes, finit par juger le moment inopportun [31].

Soit parce qu'elles traversaient des périodes de défaillance, soit par un apparent manque d'intérêt, les grandes puissances se refusaient d'envisager une modification du statu-quo dans le Sud-Est du continent. La Grande-Bretagne était si ancrée dans cette attitude que tout au long de la crise orientale de 1875—1878, en dépit de l'opposition des personnalités politiques de la taille d'un Gladstone, elle resta inébranlable dans le maintien de l'intégrité de l'Empire Ottoman.

L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne avaient accueilli avec satisfaction le rapprochement opéré par la Roumanie entre les années 1872—1875 de leurs orbites, mais donnaient des preuves suffisantes qu'elles escomptaient des compensations qui n'auraient pas manqué d'inféoder, du point de vue économique et politique les pays qu'elles auraient soutenus virtuellement. Aussi, les dirigeants roumains ont-ils saisi à temps que *l'indépendance de leur pays ne pouvait lui échoir comme un don gratuit de la part des grandes puissances* et que la seule solution à entrevoir était *sa conquête par la voie des armes* [32]. Dans l'ensemble des facteurs extérieurs justifiant une telle conclusion, il fallait tenir compte également des divers mouvements insurrectionnels de libération nationale qui agitaient en cette période l'Empire des sultans. Les rapports entre les dirigeants turcs et les populations sur lesquelles s'exerçait leur suzeraineté, se détérioraient de jour en jour. Les années 1871—1875 ont connu une suite de soulèvements successifs en Bulgarie, Serbie et Albanie [33]. Mais ce furent les grands mouvements révolutionnaires de 1875—1876 qui déclenchèrent la crise orientale ou qui attirèrent, plutôt, l'attention des chancelleries européennes sur cette région du globe. Dorénavant l'émancipation nationale adoptait comme ligne de conduite : « par soi-même et pour soi-même ». La lutte pour

---

[28] N. Ciachir, *România in sud-estul...*, p. 113.

[29] N. Ciachir, *Aspects des relations roumano-serbes...*, p. 291 ; N. Ciachir, *Contribuţii...*, « Analele Universităţii Bucureşti », 1/1974, p. 68—69 ; Dan Berindei, *La Roumanie et les événements balkaniques de 1875—1878*, p. 219, 220.

[30] Sadulla Brestovici, *Les sources d'archives serbes relatives aux Albanais...*, p.152—153.

[31] En 1872 avait eu lieu un regroupement des grandes puissances dans « l'alliance des trois empires », voir en ce sens V. Maciu, *Mouvements nationaux et sociaux roumains au XIX-e siècle*, Edit. Academiei, Bucarest, 1971, p. 191 ; 206—207.

[32] Dan Berindei, *De la Unire spre Independenţă...*, p. 36—37.

[33] Иван Унджиев, *Някой моменты от дейността на Васил Левски в края на 1872 г.*, *ibidem*, « В чест... Христо А. Христов », p. 151—162; Кирила Възвъзова-Каратеодорова, *За дейността и длъжността на Атанос Узунов, във вътрешната революционна организация през 1872—1873*, *ibidem*, p. 163—174.

la libération des Serbes avait reçu une orientation plus radicale grâce à l'activité de Svetozar Marković, nettement perméable «aux idées socialistes». Il fut l'initiateur d'une organisation révolutionnaire intérieure et élabora un programme d'actions communes et simultanées avec les Monténégrins et les Bulgares. Vers la fin de l'année 1871 — début de l'année suivante, il avait conclu avec V. Levski un accord en vue d'un soulèvement commun. Jevrem, frère de Svetozar s'était rendu en avril 1872 en Roumanie pour mettre au point les voies concrètes d'une coopération [34].

En Albanie l'agitation était à son comble, bien que des troupes ottomanes y avaient été dépêchées pour mâter les séditions. Kosta Magazinović, le représentant serbe à Constantinople écrivait, en 1875 que les Albanais se maintenaient sur les positions acquises en 1873 et 1874 et qu'à cette date ils se trouvaient en conflit déclaré avec l'Empire Ottoman : «Ils sont toujours des ennemis acharnés de l'Empire Ottoman et la Porte ne saurait les entraîner ni avec des promesses, ni de l'argent, contre leurs voisins» [35].

La dégradation de la situation des populations établies dans l'aire sud-danubienne, et particulièrement dans les provinces directement soumises à l'administration turque, du fait de la majoration des impôts, du manque de vivres à la suite de deux années consécutives de sécheresse, a été à l'origine de la grande flambée révolutionnaire qui embrasa la péninsule Balkanique au cours des années 1875—1876.

Le prince Charles de Roumanie évoque dans sa correspondance la tension qui existait dans les territoires sud-danubiens et estime qu'elle aménera inévitablement «de sérieuses complications» [36]. Elles devaient d'ailleurs ne pas tarder à se produire au cours de l'été de 1875 lorsque les masses populaires paysannes de Herzégovine et plus tard, de Bosnie, se soulevèrent contre les féodaux ottomans. Le mouvement s'amplifia par le ralliement de volontaires arrivés de Serbie, Monténégro, Croatie, Dalmatie, Slovénie, de slavophiles de Russie ainsi que de combattants possédant une grande expérience acquise dans les luttes révolutionnaires ayant eu pour cadre les centres de l'Europe occidentale [37]. La sédition gagna bientôt la Bulgarie où Hristo Botev, un des promoteur de la rébellion bulgare lançait dans le journal «Знаме» un appel au soulèvement de la nation : «Quel est le cœur sud-slave qui ne battrait au signal de révolution? Nous ne devons pas attendre... Nous devons nous soulever et mettre fin à nos horribles souffrances inhumaines, nous devons régler nos comptes avec le tyran, aider l'Herzégovine et nous-mêmes et montrer à la diplomatie que nous ne sommes ni bétail, ni marchandises, mais un peuple apte à la vie et au progrès» [38]. Estimant le moment propice, le groupe de révolutionnaires bulgares émigrés en Roumanie donna l'ordre de la mise en mouve-

---

[34] Krumka-Šarova, *Svetozar Marković (1846—1875) à l'occasion du centenaire de sa mort*, «Études balkaniques», 2/1975, Sofia, p. 14—21.

[35] Sadulla Brestovici, *op. cit.*, p. 156.

[36] *Memoriile regelui Carol I al României*, (s.a.), vol. II, p. 92.

[37] D. Djordjević, *Révolutions nationales des peuples balkaniques, 1804—1914*, Belgrade, 1965, p. 136; Nicolae Iorga, *Politica externă a regelui Carol I* (La politique extérieure du roi Charles I-er), II-e édition, Bucarest, 1923, p. 110; Vasile Maciu, *Mouvements nationaux et sociaux roumains au XIX-e siècle*, p. 207—208.

[38] Nikolaj Todorov, *Le centenaire de l'insurrection d'avril 1876*, «Études balkaniques», 1/1976, p. 8—9.

ment du soulèvement populaire contre la domination ottomane. Celui-ci éclata en effet, en septembre 1875 à Stara Zagora. Mais il manquait à l'insurrection bulgare une préparation suffisante. Des mésententes apparaissent entre les chefs rebelles, entre le groupe des anciens, représentants de la grande bourgeoisie, adeptes d'une aide venue du dehors—la Russie—et les jeunes radicaux professant des opinions différentes. Ainsi un temps précieux fut perdu en discussions stériles avec le gouvernement serbe, qui espérait de son côté une intervention tzariste pour résoudre le conflit, ce qui mit souvent en danger la vie de nombreux révolutionnaires [39].

Au printemps de l'année 1876 les combats reprenaient dans un cadre mieux organisé où l'ardent patriotisme des paysans bulgares suppléait, en quelque sorte à la pénurie d'armes. Les autorités roumaines avaient soutenu d'une manière tacite les préparatifs du soulèvement bulgare de 1876, connu sous le nom de «sédition d'avril», et plus tard avait favorisé le passage au-delà du Danube de détachements constitués pour déclencher l'insurrection [40].

Tandis que la crise que traversait l'Empire Ottoman continuait à s'aggraver par le soulèvement des Serbes et des Bulgares et par les activités du mouvement politique intérieur des « Jeunes Turcs », la Roumanie, à l'abri de son statut de neutralité adopté pour prévenir des complications politiques avec la Turquie et les autres grandes puissances européennes, s'était engagée à partir de la fin de l'année 1875 dans une série d'actions intérieures et extérieures des plus énergiques qui indiquaient clairement son inébranlable décision de conquérir son indépendance. Ainsi, le 8/20 septembre 1875 fut décrété le rappel des cadres de réserve de l'armée. Le 15/27 novembre, de la même année, le message adressé par le prince Charles aux Corps Législatifs suivi peu après par un conseil des ministres réuni le 24 novembre/6 décembre, abordaient sans équivoque la question de l'attitude que devait prendre la Roumanie «en cas de guerre en Orient » [41]. Les mesures intérieures décretées en Roumanie furent accueillies avec mécontentement par les grandes puissances et l'ambassadeur britannique à Vienne, lord Buchanan, avait exprimé son inquiétude au représentant roumain Costaforu ; dans un langage assez violent et méprisant, il avait déclaré

---

[39] Veselin Trajkov, *L'insurrection d'avril 1876 en Bulgarie et les peuples balkaniques*, « Études balkaniques », Sofia, 1/1976, p. 1823 ; Kosev, *Précis d'histoire de Bulgarie*, Sofia, 1952, p. 189—190. C'est à peine si Hristo Botev et quelques autres révolutionnaires réussirent à s'échapper et franchir le Danube « accueillis sur le sol béni de la libre Roumanie, berceau de la renaissance politique... » de la Bulgarie. P.cf. voir Constantin N. Velichi, *Răscoala bulgară din aprilie 1876* (La sédition bulgare du mois d'avril 1876), « Revista de istorie », 1/1976, p. 377 et Zahari Stoianov, *Из записки по Българските востания*, София, 1972, p. 41.

[40] Constantin N. Velichi, *Răscoala populară din aprilie 1976* (Le soulèvement populaire du mois d'avril 1876), p. 378 ; Constantin N. Velichi, *Atitudinea lui Mihail Kogălniceanu, a unor autorităţi româneşti din porturile dunărene şi ale maselor populare în timpul trecerii cetei lui Hristo Botev (27 aprilie — 15 iunie 1875)* (L'attitude de Mihail Kogălniceanu, de certaines autorités roumaines des ports danubiens ainsi que des masses populaires lors du passage des détachements de Hristo Botev, 27 avril — 15 juin 1975), « Romanoslavica », IV, Bucarest, 1960 ; V. Maciu, *Mouvements nationaux...*, p. 221—222.

[41] *Memoriile regelui Carol I*, t. I, p. 436 ; t. VII, p. 27 ; *Documente privind istoria României. Războiul pentru independenţă* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie. La guerre pour l'Indépendance), I-er, vol., II-e partie ; *Evenimentele premergătoare anului 1877* (Les événements antérieurs à l'année 1877), Edit. Academiei, Bucarest, 1954, p. 22—23 ; Dan Berindei, *De la unire spre independenţă...*, p. 39—40.

«que la Grande-Bretagne était intéressée dans le maintien de cet empire < = ottoman, (n.n.)>, quant à l'existence d'un nouvel Etat indépendant, peu lui importait qu'il y ait ou non, une Roumanie » [42].

Sur le plan extérieur, Lascăr Catargiu, chef du gouvernement et en même temps ministre des Affaires Étrangères ad-interim depuis la démission de Vasile Boerescu en novembre 1875, avait adressé une note aux grandes puissances, le 4/16 Janvier 1876, pour les faire accepter la position de neutralité de la Roumanie à l'égard des mouvements insurrectionnels éclatés dans la zone européenne de l'Empire Ottoman, tout en signalant les mesures prises en ce sens sur sa frontière danubienne. Une telle acceptation aurait représenté une reconnaissance de facto d'une situation spéciale de la Roumanie, pareille à celle de la Belgique et si les puissances signataires du traité de Paris s'en portaient garantes, cela équivaudrait à une véritable reconnaissance de son indépendance. Par la même note, le gouvernement roumain se montrait désireux de connaître quelle serait l'attitude des grandes puissances en cas d'effondrement de l'Empire Ottoman [43].

Le document fut accueilli avec intérêt à l'étranger, mais aussi avec quelque irritation. Ainsi, le ministre Andrassy, qui était déjà intervenu dans le conflit [44] par une déclaration fort remarquée par les chancelleries et qui porte son nom, dans laquelle il préconisait des réformes libérales en faveur des populations opprimées, tout en maintenant l'intangibilité du statu-quo, exprimait sa surprise devant « ce revirement inopiné dans l'attitude politique du Cabinet de Bucarest » en ajoutant que « la note roumaine lui semblait une de ces professions de foi comminatoires du genre de celles qui précèdent une déclaration de guerre » [45].

L'attitude de l'Autriche-Hongrie exprimée en ces termes par le ministre Andrassy, corroborée avec une période d'accalmie intervenue entre temps dans les combats au sud du Danube détermina un recul des conservateurs. Après avoir été les adeptes de la reconnaissance de « l'individualité » du pays équivalant, suivant leur conception au statut de l'indépendance, et en même temps partisans des moyens pacifiques et modérés pour l'obtenir, leur longue période de gouvernement prenait fin. Désormais allait prévaloir l'opinion activement entretenue par les radicaux et partagée par l'unanimité des masses populaires, la majorité des hommes politiques et par le prince régnant lui-même, suivant laquelle il devenait impérieusement nécessaire de se preparer à conquérir l'indépendance du pays par la voie des armes.

Après un gouvernement de courte durée dirigé par I. Em. Florescu, la conduite des affaires passe le 27 avril/9 mai 1876 entre les mains de Costache Emanoil Epureanu ; dans l'équipe ministérielle c'est l'illustre homme politique Mihail Kogălniceanu qui détient le portefeuille des Affaires

---

[42] Béatrice Marinescu, *Relații romăno-engleze...*, p. 461–462.

[43] *Documente privind istoria României. Războiul...*, vol. I, II-e partie p. 61–67 ; V. Maciu, *Mouvements nationaux...*, p. 215–217 ; Dan Berindei. *De la unire spre independență* p. 41.

[44] Evanghelos Kofos, *Greece and Eastern Crisis, 1875–1878*, Thessalonique, 1975, p. 43 : B. Marinescu, *op. cit.*, p. 459.

[45] V. Maciu. *op. cit.*, p. 217–219, d'après *Documente... Războiul pentru independență...*, p. 74–75 ; 79–80.

Étrangères. Dans la déclaration-programme, tenue devant les Corps Législatifs, le chef du nouveau cabinet s'engage à «suivre une politique de paix et de respect pour les traités internationaux qui ont fixé la condition politique de la Roumanie et assurent et garantissent sa neutralité»[46] pour conclure que «la Roumanie entend défendre sa neutralité par les armes»[47]. En conséquence on va procéder aussitôt à la réorganisation de l'armée, ce qui signifiait qu'on va se prépararer à une confrontation militaire. Les raisons invoquées s'appuyaient sur l'évolution de la crise que traversait l'Empire Ottoman et sur l'impossibilité dans laquelle semblait se trouver la conférence de Constantinople d'y mettre fin par la voie diplomatique[48].

La solution proposée par la Porte par la constitution du 11/23 décembre 1876, ne faisait que renforcer la nécessité de conquérir l'indépendance par les armes. Le terme de «province privilégiée» sous lequel on désignait la Roumanie dans le texte constitutionnel, a provoqué une unanime indignation dans le pays qui a élevé aussitôt une vive protestation à la Porte et auprès des grandes puissances. L'armée roumaine — dont la mobilisation partielle avait été décrétée au mois de septembre 1876 — «frémissait d'impatience dans les sangles de la discipline»[49]. Après divers tatônnements diplomatiques, aussi bien à la Porte que dans les capitales européennes, et particulièrement à St. Petersbourg[50], auprès des puissances représentées à la conférence de Constantinople[51], suivis d'autres contacts avec les dirigeants politiques des mouvements dans le sud-est du continent[52], la Roumanie prenait la décision irrévocable, au printemps de l'année 1877, d'ouvrir les hostilités avec l'Empire Ottoman pour acquérir son indépendance. Ainsi, le 4/16 avril 1877, en vertu des négociations secrètes avec la Russie, qui s'étaient déroulées pendant l'automne de l'année précédente à Livadia et à Bucarest, le gouvernement accordait le droit de libre passage par le territoire roumain aux troupes tsaristes en route vers les frontières turques. Deux jours plus tard paraissait le décret de mobilisation de l'armée permanente et territoriale roumaine ainsi que de tous ses cadres de réserve[53]. Enfin, après que le 12/24

---

[46] On y faisait un rapprochement intentionné entre la neutralité et l'indépendance. Voir Dan Berindei, *De la unire spre independență*, p. 41.

[47] *Idem* ; voir également V. Maciu, *Mouvements...*, p. 220.

[48] Au mois de juin 1876 la Serbie et le Monténégro étaient entrés en guerre contre la Turquie. Le mémorandum roumain du 16/28 juin de la même année avait été repoussé et vivement critiqué à Constantinople et par les grandes puissances, considéré comme « un ultimatum en due-forme », tandis qu'à Reichstadt intervenait le 26 juin/8 juillet un accord entre l'Autriche-Hongrie et la Russie pour résoudre la crise orientale, accord dont les clauses étaient défavorables aux nationalités opprimées. Voir D. Djordjević, *op. cit.*, p. 136 ; *Documente... Războiul...*, p. 193—194 ; V. Maciu, *Mouvements...*, p. 235—252 ; Dan Berindei, *De la unire spre independență*, p. 43—49 ; Béatrice Marinescu, *op. cit.*, p. 468.

[49] Lt. col. C. Căzănișteanu, col. Gh. Tudor, *Armata română in preajma războiului de independență* (L'armée roumaine à la veille de la guerre pour l'indépendance), dans le volume commémoratif *România in războiul de independență* (La Roumanie pendant la guerre pour l'Indépendance) p. 73—74.

[50] V. Maciu, *op. cit.* p. 253 ; N. Ciachir, *Certains aspects de l'attitude de la Roumanie envers le mouvement révolutionnaire des Balkans, 1875 — avril 1877*, dans *Actes...* t. IV, Sofia, 1970, p. 317—318.

[51] V. Maciu, *op. cit.*, p. 235—252.

[52] Il s'agissait de la Grèce qui entendait maintenir sa position de « wait and see ». Voir E. Kofos, *Greece and the Eastern Crisis*, p. 102—123.

[53] C. Căzănișteanu, G. G. Tudor, *Armata română...*, p. 71—74.

du même mois la Russie eut déclaré la guerre à la Turquie, déclaration justifiée par son souci de rendre la liberté aux populations slaves des territoires sud-danubiens et que les forces russes eurent franchi le fleuve, la Roumanie se trouva de facto en état de belligérance avec l'Empire Ottoman.

Devant le Parlement réuni le 9/21 mai 1877, Mihail Kogălniceanu donnait lecture d'une motion approuvée par le gouvernement, par laquelle était proclamée «l'indépendance absolue» de la Roumanie ainsi que les droits imprescriptibles de la nation d'agir souverainement et en toute liberté, sans aucune protection ou tutelle de la part d'un Etat étranger. Les actions diplomatiques des dirigeants roumains au cours de l'été de 1877 pour la reconnaissance internationale de son indépendance ont confirmé, une fois de plus, à la veille du déclenchement des hostilités, la clairvoyance de la majorité des hommes politiques du pays et de la conscience de son opinion publique qui s'étaient rendu compte que désormais, l'indépendance devait être acquise sur le champ de bataille [54]. Les faits d'armes accomplis par les troupes roumaines dans les combats sanglants qui s'ensuivirent ont réussi à rétablir «d'un seul coup »...« la situation de l'Etat roumain... » [55] et celles de ses voisins méridionaux.

La collaboration permanente avec les autres nations opprimés des territoires sud-danubiens ayant à défendre une même communauté d'intérêts et l'action soutenue par notre pays pour accéder à son entière souveraineté ont eu une influence notable sur les destinées de ses partenaires et ont représenté une contribution insigne à leur affirmation en tant qu'Etats modernes. En dehors de cela, la ligne politique suivie par les dirigeants roumains à la veille de la guerre pour l'indépendance vérifiait une fois de plus le postulat suivant lequel, pour vivre libre et indépendant, il faut qu'un peuple ait une nette conscience de ses droits [56] et ne compte, en premier lieu, que sur ses propres forces.

Les lourds sacrifices consentis par les Serbes et les Bulgares dans les soulèvements des années 1875—1876, joints aux projets de la nation grecque de réaliser son entité d'Etat par une alliance avec les peuples balkaniques ont démontré à l'Europe que le processus d'émancipation nationale dans le Sud et l'Est du continent était irréversible.

L'héroïsme de ces peuples a eu raison des difficultés découlant du matériel de guerre adéquat et de munitions, des actions répressives des gouvernants ottomans ainsi que de l'attitude de réserve et d'indifférence des grandes puissances pour un changement radical de leurs destinées. C'est ainsi que les chancelleries européennes ont été obligées de prendre connaissance des sacrifices suprêmes que ces peuples se sont imposés et d'accepter en dernier, comme une nécessité inexorable, la réalisation de leurs aspirations nationales.

---

[54] Voir Gr. Chiriță, *Atitudinea puterilor europene față de proclamarea independenței României* (L'attitude des puissances européennes face à la proclamation d'indépendance de la Roumanie), « Revista de istorie », 4/1977, p. 673—690.

[55] Suivant l'appréciation de la gazette autrichienne « Der Osten » reproduite par le quotidien roumain « Românul » (Le Roumain) dans son numéro du 14 octobre 1877 ; voir Vasile Alexandrescu, *Opinii străine despre armata română* (Opinions étrangères concernant l'armée roumaine), « Revista de istorie », 4/1977, p. 707.

[56] Gr. Chiriță, *Atitudinea puterilor europene...*, p. 689—690.

1877, ÉVÉNEMENT HISTORIQUE — RÉALITÉ LITTÉRAIRE

CONSTANTIN PRICOP

La guerre du peuple roumain pour la conquête de son indépendance et la littérature qui lui a été consacrée sont fréquemment traitées, à différentes occasions. Il est tout naturel du reste qu'un fait historique de cette portée, d'un si large écho, soit étudié sous maints aspects.

En réalité, la question de l'indépendance déborde de beaucoup les événements de 1877, car elle comporte un ensemble de relations complexes finalisées à cette date historique. Les aspirations de totale liberté du pays remontaient au loin, issues d'une tradition souvent mentionnée. La conquête héroïque de l'indépendance par les armes en constitue le couronnement, tout en représentant aussi un moment du développement incessant de la Roumanie. Politique, historien et écrivain, Mihail Kogălniceanu devait mettre bien en lumière ce point de vue dans son Discours à l'Assemblée des députés [1]. Pour obtenir les dimensions réelles d'un tel moment, il faut le considérer avec un certain recul : c'est ainsi qu'il se révèle en tant qu'étape d'une structure définissable génétiquement comme en perpétuelle évolution. Le discours retentissant de Kogălniceanu dégage deux traits caractéristiques pour l'appréciation tout autre que symbolique de la situation, à savoir : le patriotisme et la lucidité. Kogălniceanu, l'éminent lettré et homme d'Etat roumain, a bien saisi les nécessités impérieuses du moment : « Nous devons prouver que nous sommes une nation vivante, nous devons prouver que nous nous rendons compte de notre mission, nous devons prouver que nous sommes nous aussi à même de faire des sacrifices pour conserver ce pays et ses droits au profit de nos enfants... »[2]. Une telle tâche historique retombait, comme de juste, en bonne partie à la charge de la culture roumaine.

Il convient donc de noter les *implications* d'un long processus, du long trajet aboutissant aux événements de 1877, dont le retentissement s'est fait sentir à tous les échelons. Des anthologies [3] ou des exégèses critiques [4] sur la littérature le concernant ont enregistré « la participation des écrivains ». Sans essayer de les concourir dans le plan bibliographique,

---

[1] Mihail Kogălniceanu, Discours tenu à l'Assemblée des députés, séance du lundi, 9 mai 1877, dans *Eroica 1877*, Anthologie de Ion Roman, Ed. pentru literatură, Bucureşti, 1967, p. 10.

[2] *Ibidem*, p. 12.

[3] Voici les titres des tous derniers recueils : *Odă ostaşilor români. Din poezia războiului pentru neatîrnare — 1877*, Ed. Tineretului, 1967 ; *Eroica 1877*, déjà cité n. 1 ; *Imnurile neatîrnării*, Anthologie avec une préface et des notes de Victor Rusu, Ed. Scrisul Românesc, Craiova, 1976.

[4] Voir Teodor Vîrgolici, *Ecourile literare ale cuceririi independenţei naţionale*. Ed. Eminescu, Bucureşti, 1976.

nous nous proposons d'approcher en ce qui suit la mécanique de la manière dont la littérature a abordé la réalité sociale.

Ce n'est pas facile de préciser en quelques mots les très disputés circuits de la manière dont la littérature « traite » la vie sociale ou l'histoire. On peut toutefois retenir, à titre d'axiome en quelque sorte, pour le profit de la démonstration, qu'il y a un *sens culturel* de la littérature, sens susceptible de servir dans la confrontation de la littérature avec l'histoire, et un *sens strictement littéraire.* Le premier opère notamment avec des données de contenu (attitudes, opinions, méditations, orientations thématiques, etc.), rendant possibles certaines relations. C'est le sens, à notre avis, qui donne à un livre la validation de l'histoire — c'est-à-dire qu'il lui assure son entrée et sa place dans le patrimoine culturel. L'autre sens, qui suppose des analyses appliquées, plus subtil mais plus relatif, avec des objectifs axiologiques littéraires, ne saurait être opérant dans le cas présent.

La part prise par les écrivains roumains à la haute tension du moment historique n'a rien de fortuit et ne se résume point à une simple adhésion spontanée. Elle est tantôt l'expression manifeste des convictions préexistant dans la structure intime de l'auteur, tantôt le fruit d'une initiation progressive à la suite d'une option.

Avant son volume de poèmes exaltant le courage du soldat roumain *(Cîntece de vitejie*, 1904), George Coşbuc publiait en 1899 deux volumes de prose : « Notre guerre de l'indépendance racontée à la portée de tous » *(Războiul nostru pentru neatîrnare povestit pe înțelesul tuturor)* et « L'histoire d'une couronne d'acier » *(Povestea unei coroane de oțel)*[5]. Les deux titres comportent une nette intention instructive et on peut les considérer sans se tromper comme «...inscrits dans la sphère de ses préoccupations en vue de l'ébauche d'une épopée nationale »[6]. Il s'ensuit que les efforts des écrivains contemporains en ce sens sont le fait d'une longue tradition.

Si le récit de « Notre guerre de l'indépendance... » est un essai presque exclusivement didactique, son propos étant d'initier le lecteur, quelle que en soit son ouverture intellectuelle, à la piété et l'éternel souvenir des sacrifices réclamés par le combat, l'« Histoire d'une couronne d'acier » tâche de fixer l'événement historique et d'en extraire le véritable sens. Nécessairement, certaines parties du livre sont tributaires à l'époque, au contexte socio-politique et culturel où vivait le poète. Mais le ton général est pondéré, la position du poète se dégageant à travers les hommes, les lieux et les faits qu'il décrit. Un lyrisme d'accent prophétique (« Ce qui est écrit, tu le portes marqué sur le front ; et le nom de Plevna depuis des siècles, depuis la naissance du peuple roumain, était marqué sur notre front »)[7], ne nuit pourtant pas à la relation exacte des faits avec toute leur charge tragique. L'écrivain reproduit d'après les documents ou d'après les récits des témoins oculaires certaines paroles, certaines manifestations humaines. Rien du pathétisme léger, d'opérette : une restitution véridique, apte à permettre l'approche des situations réelles, des instants uniques quand la balance penche du côté du suprême don de soi : le commandant

---

[5] George Coşbuc, *Povestea unei coroane de oțel*, X[e] éd., Ed. Cartea Românească, București, s. a.

[6] Teodor Vârgolici, *op. cit.*, p. 211.

[7] George Coşbuc, *op. cit.* p. 70.

(il s'agit du commandant Şonţu, un héros de la guerre de 1877) interpelle ses fantassins *(dorobanţi)* : « Eh, les gars, allez-vous me laisser seul à affronter la mort ? »[8] Le calme ancestral du soldat roumain en ces moments critiques lui confère une singulière dignité. En réponse à une question du médecin qui le soignait tout en lui demandant ce qui se passait en première ligne, un blessé disait : « Que voulez-vous qu'il se passe ! Enfer et désolation, rien d'autre que sang et fumée, mais, à part cela : tout est bien et tranquille »[9]. Il y a dans ces mots quelque chose de l'antique fermeté d'un peuple qui a passé sa vie, de génération en génération, à une croisée des chemins de l'histoire, mais il y a aussi la sagesse d'une foi inébranlable dans la victoire finale. Hommes au plein sens du terme, ces soldats saisissaient parfaitement la signification du sacrifice qu'on leur réclamait. Confrontés à chaque instant avec la mort, ils ne se laissaient pas intimider, sans s'y jeter pour autant à l'aveuglette ; sans le moindre fanatisme, en parfait équilibre moral et lucidité : « . . . mais il vaut mieux mourir quand tu te sens l'âme toute claire, parce que telle est la volonté du pays et c'est pour son bien. Les Roumains pour leur pays se sont battus ! »[10]. Ce n'est pas le sacrifice qui prime, mais la lutte ; pour la libération de leur pays, les Roumains pensent qu'ils pourraient se mesurer même avec la mort : « Le capitaine Bogdan : Suivez-moi, les enfants, car la mort elle-même vous craint ! »[11] Écrit avec une émotion retenue, plein de petites séquences révélatrices, le livre peut à juste titre représenter un moment de l'épopée nationale.

De par la nature de leurs moyens d'expression, les poètes ont été à même de réagir promptement devant l'événement de portée nationale. Toute une série d'entre eux se sont illustrés en évoquant les faits au fur et à mesure qu'ils se présentaient : George Sion, Gr. Bengescu, Barbu Delavrancea, G. Baronzi, Petre Dulfu, Iosif Vulcan et d'autres encore.

Afin de pouvoir en dégager une certaine structure, nous procéderons à une analyse thématique, nous arrêtant autant que possible pour examiner les prises de position fondamentales, imposées à l'individu par son existence, dans un contexte de haute tension.

Le Roumain n'est pas guerrier de nature, il le devient seulement quand la situation est sans issue. L'Ode à l'armée roumaine d'Alexandre Macedonski chante la paix avec toute sa douceur de vivre, mais pour bien la goûter, il faut que la vie fleurisse en liberté : si cruelle soit la guerre, elle est préférable aux fers de l'esclavage ![12]

Un autre grand poète roumain, Vasile Alecsandri met en lumière dans l'une de ses œuvres, intitulée de manière symbolique « Le Balkan et le Carpate » l'incompatibilité entre l'oppression ottomane (figurée par le Balkan dans son allégorie) et la soif de liberté des Roumains (personnifiés par les Carpates) ; ces derniers s'adressent à l'oppresseur : « Ta devise, c'est *l'esclavage* — la mienne, *l'indépendance* ! »[13]. Une dernière allégorie

---

[8] *Ibidem*, p. 120—121.
[9] *Ibidem*, p. 112.
[10] *Ibidem*, p. 122.
[11] *Ibidem*, p. 123.
[12] *Eroica 1877*, p. 25.
[13] V. Alecsandri, *Opere*, vol. II, Poésies, textes choisis et établis par G. C. Nicolescu et Georgeta Rădulescu-Dulgheru, avec une étude introductive, des notes et des commentaires de G. C. Nicolescu, série « Scriitori români », Ed. pentru literatură, Bucureşti, 1966, p. 165.

achève cet affrontement verbal : deux aigles bataillant à mort représentent les deux forces qui se mesurent au nom de ces deux principes. Cette poésie est l'une des plus « promptes » à répondre aux événements : datée de Mirceşti, le 14 mai 1877, elle a été imprimée le 19 du même mois dans les pages de la gazette « Presa », ce qui prouve qu'elle donnait expression à un sentiment déjà bien ancré avant la proclamation de l'indépendance (le 9 mai 1877).

Tout le cycle poétique dédié par Alecsandri à la guerre d'indépendance sous le titre « Nos soldats » *(Ostaşii noştri)* s'inspire d'un choix de petits faits, réels ou plausibles, racontés par lui. Par exemple, ses vers intitulés, « Le Sergent » : Un simple fantassin roumain allant son chemin croise en route trois bataillons russes de la garde impériale ; leur colonel l'arrête surpris de voir briller sur sa poitrine la Croix de Saint Georges et l'Étoile de la Roumanie, pour lui demander quels hauts faits a-t-il accomplis afin de s'en rendre digne ? En apprenant qu'il est l'un des braves qui se sont emparés de la redoute de Grivitza, le colonel lui serre la main et se tourne vers ses hommes pour leur ordonner de faire les honneurs militaires au Roumain, qui part tirant péniblement sa jambe blessée. La sonorité, le rythme de ces vers, de même que pour quelques autres poésies d'Alecsandri ou de Coşbuc, les rendirent tout aussi populaires que les événements qui les ont inspirés. Cette double popularité est d'ailleurs l'un des traits caractéristiques de la littérature tirant sa substance de la guerre de 1877. Dans le même cycle, Alecsandri a donné encore, entre autres, des vers dédiés à ceux prêts à combattre pour la patrie *(Păstorii şi plugarii* — Les pasteurs et les laboureurs), ou évoquant quelque épisode de la bataille (comme *Fraţii Jderi* — Les frères Jderi), ou bien exaltant la fierté du soldat *(Căpitanul Romano* — Le capitaine Romano). Ce sont, généralement, des narrations en vers, faciles à paraphraser.

Une mention à part méritent deux de ses poésies, intitulées du nom d'une danse paysanne roumaine très populaire ; la *hora* (« ronde »), la *Hora de la Plevna* et la *Hora de la Griviţa* [14]. Les deux usent d'une métrique différente de la métrique livresque traditionnelle, composées dans un esprit folklorique, de sorte que leur technique s'adapte parfaitement au tempo saccadé de la bataille, avec ses assauts et ses repliements. On retrouvera cet accord entre le rythme intérieur et le sujet dans une autre poésie d'Alecsandri qui a joui d'une très grande popularité : *Peneş Curcanul*, titre donné d'après le nom du personnage central. Peut-être est-ce là la raison de la large audience de cette poésie, lue et citée dans diverses occasions. Mais par ailleurs, cette versification alerte a pu être à l'origine d'une erreur d'interprétation, qui a eu parfois la tendance de croire à une guerre menée rondement, voire avec gaieté, partant d'un héroïsme immuable, sans faille. Or, la lecture attentive du texte révèle la gamme très riches de sentiments sur lesquels il joue. Le sacrifice prend sa pleine valeur justement parce que le geste brise avec l'ordinaire de la condition humaine. Peneş Curcanul n'est guère un personnage toujours joyeux, au sacrifice facile et gratuit ; comme à n'importe lequel de ses semblables, les affres de la mort lui sont familières [15]. L'héroïsme n'a rien d'ordinaire ; il est justement

[14] *Ibidem*, p. 174.
[15] *Ibidem*, p. 168.

la défaite du quotidien grâce à un haut sentiment du devoir qui impose le sacrifice de soi. Au-delà de toute valeur littéraire, cette poésie comporte un germe de cet esprit spécifique roumain si bien mis en lumière par la ballade populaire de *Miorița* — l'agnelle quelque peu magicienne qui sent la mort rôder autour de son maître. On y constate le même équilibre secret entre l'acceptation de l'inévitable de la mort et une forme spéciale de révolte contre celle-ci. Dans sa correspondance, Alecsandri appelait « légendes » les poésies du cycle *Ostașii noștri*. C'est à juste titre, en effet, qu'elles peuvent s'inscrire parmi les légendes qui ont illustré des personnages ou des moments représentatifs de l'histoire du peuple roumain.

Comme on le voit, Alecsandri fut l'un des participants actifs à la célébration littéraire de l'événement. Le grand historien et écrivain Nicolae Iorga faisait objection à l'œuvre poétique de Vasile Alecsandri dans son histoire de la littérature roumaine ; il constatait que « ...sa personnalité n'était pas suffisamment définie... (qu')il ne se reconnaissait pas l'aspiration d'innover, dans un sens fait pour demeurer immuable », d'où la conclusion que, en raison de ces traits caractéristiques. Alecsandri « était plus à même que tout autre de suivre son époque »[16]. Et Alecsandri « a suivi son époque » en évoquant l'histoire nationale de son pays. Iorga le jugeait du haut d'un romantisme impétueux, volcanique, novateur à l'époque. C'était le romantisme du génie de la poésie roumaine, Mihail Eminescu, qui reléguait dans l'ombre l'œuvre poétique d'Alecsandri. Mais le romantisme d'Eminescu ne saurait être séparé de son génie — c'est pourquoi la *direction* qui lui est propre est préférée à toute autre *direction*. De fait, l'option de Nicolas Iorga marque la reconnaissance en tant que tel d'un génie qui a dominé toute une époque. Elle représente aussi, par ailleurs, la cause de sa position concessive vis-à-vis d'Alecsandri : « Et, malgré tout ça, il est, sans doute, notre premier écrivain de ce temps-là »[17].

Quelques traits importants de la littérature des années 1877 coïncident avec les desiderata d'un certain courant littéraire. « Le caractère prédominant de la poésie classique est, dans ses termes les plus larges, la paraphrase, le recours au lyrisme objectif, ce qui, bien entendu, n'est pas incompatible avec l'ineffable personnel »[18]. Et, le critique de référence de la littérature roumaine, George Călinescu, poursuit en ce sens, traitant du classique : « Il commence par visualiser le phénomène à travers un ordre moral préétabli, il est *édifié* quant aux catégories morales de l'humanité. Tout le plaisir d'un esprit classique réside dans l'absence à jamais de toute rencontre avec l'inédit, il reste toujours dans le typique »[19]. Les réserves d'un Iorga superposent, comme on le voit, cette façon de traiter les choses. Une définition dans le genre de celle formulée par Călinescu devient opérationnelle quand on aborde le *classique* en tant que « *catégorie de la conscience*, substratum de toutes les déterminations stylistiques et

---

[16] Nicolae Iorga, *Istoria literaturii românești în veacul al XIX-lea — de la 1821 înainte— în legătură cu dezvoltarea culturală a neamului*, Vălenii de Munte, Neamul Românesc, 1909, vol. III (1848—66), p. 132.

[17] *Ibidem*, p. 131.

[18] George Călinescu, *Sensul clasicismului* dans *Principii de estetică*, Ed. pentru literatură, București, 1968, p. 359—361.

[19] *Ibidem*.

structurales »[20]. Tout naturellement, ces formulations du classique aboutissent à : « Là, ce n'est pas la vérité qu'il convient d'inventer, mais la proposition »[21]. Les gestes patriotiques existaient réellement et ils s'enrichissaient de l'argument de tout un passé de gloire.

À part une réalité immédiate, cette littérature de l'an 1877 devait également exprimer les catégories littéraires modernes de la conscience nationale en train de parachever leur structure [22]. Grâce aux circonstances, la littérature s'avérait donc apte à définir, par le truchement de la production des textes, certaines catégories littéraires.

Une autre remarque de Nicolas Iorga à propos de « l'extraordinaire virtuosité » de la poésie de George Coşbuc et même de « l'indifférence des sujets » [23] dont elle s'inspire s'applique également à certains vers du volume intitulé *Cîntece de vitejie* (Chansons héroïques), que le poète dédia à l'histoire de son pays. Aussi, cette remarque de Nicolas Iorga rejoigne celle de George Călinescu, dont il a été question ci-dessus, au sujet de l'impératif de « l'invention de la proposition », de l'expression.

Par ailleurs, c'est toujours Nicolas Iorga qui, en donnant le compte rendu de ce volume de vers dans la revue « Semănătorul », porte-parole de sa doctrine littéraire, exprime une opinion positive : le poète « n'éclate pas en gestes théâtraux, comme le ferait n'importe quel citadin enflammé par l'imagination » ; il pousse au premier plan le paysan et celui-ci « apporte les pleurs des complaintes, les lamentations des mères, les soupirs des camarades de ceux qui ont disparu, et il en fait le mélange, dans une symphonie grandiose, pour célébrer les simples campagnards de son peuple, qui sont morts pour leur pays, conformément aux enseignements de leurs ancêtres »[24]. De cette manière, Nicolas Iorga refute ceux qui prétendaient que le dernier volume du poète témoigne de l'affaiblissement de son talent. Une remarque de sociologie littéraire s'impose ici, s'appliquant même aux poèmes les moins réussis du poète. Il s'agit de la grande virtuosité de sa versification, qui a assuré à ses poésies une large audience dans tous les milieux. C'est ainsi que George Coşbuc accomplit une œuvre éducatrice, inculquant des idées patriotiques par ses poésies.

Les idées du poète sur la guerre roumaine pour l'indépendance sont résumées dans quelques épisodes, qui se répètent de différentes manières. Dans ses vers, on retrouve les situations exposées par les textes en prose déjà discutés. L'écrivain part d'un nombre de certitudes, qu'il souligne par la répétition, en usant de moyens d'expression divers : en fin de compte, la moindre signification de quelque portée est, ainsi, mise en lumière.

Une image puissante, très suggestive, qui, chez Coşbuc, est aussi une conséquence de l'expérience Eminescu et, peut-être, même de la fréquentation de Dante, dont il a traduit l'Enfer, montre les victimes,

---

[20] Adrian Marino, *Clasic* dans *Dicţionar de idei literare*, vol. I, Ed. Eminescu, Bucureşti, 1973, p. 291.

[21] G. Călinescu, *op. cit.*, p. 364.

[22] E. Lovinescu, *Istoria civilizaţiei române moderne*, édition de Z. Ornea, avec étude introductive et notes, Ed. Ştiinţifică, Bucureşti, 1972, p. 175.

[23] Nicolae Iorga, *Istoria literaturii româneşti contemporane*, vol. I (Création de la forme). (1867—1890), Adevărul, Bucureşti, 1934, p. 366.

[24] Nicolae Iorga, « *Cîntecele de vitejie* » *ale lui George Coşbuc*, dans G. Coşbuc, *Opere alese* vol. II, Poésies, édition publiée par les soins de Gavril Scridon, dans la série « Scriitori români », Ed. Minerva, Bucureşti, 1972, p. 458.

après leur trépas, prendre une part active à la bataille ou au développement ultérieur des événements. C'est ainsi que dans l'une de ses poésies, intitulée « Fragment épique », on assiste à la rencontre de tous les combattants roumains qui ont fait le sacrifice de leur vie pour leur pays à travers les âges [25]. Leurs âmes, immortelles, ne cessent de hanter les lieux où « le plomb brûlant a coulé »[26]. Eminescu, avec sa *Scrisoarea III* (Epître III), lui offre le modèle du haut personnage qui tient fièrement tête aux prétentions de l'étranger, quelque illustre qu'il soit, quand il met en cause « le pays », au nom sacré duquel tout Roumain tressaille du tréfonds de son être [27]. Mais le ton de la poésie écrite par Coşbuc n'est pas toujours aussi grave ; parfois, il retrouve la gaîeté légère des scènes de la vie rurale, avec ses rondes joyeuses, ses badinages désinvoltes, qui font passer plus facilement les moments difficiles de la guerre [28]. Le brio de sa technique poétique permet à Coşbuc dans d'autres cas de garder le ton naturel du quotidien tout en relatant une séquence de la confrontation sans rien diminuer de la tension du poème [29]. Ces poèmes peuvent être lus comme un récit ; fait illustré, entre autres, par celui qu'il a intitulé en roumain « Rapport (La chute de Grivitsa, le 30 août 1877) ».

La mécanique du sentiment qui, à l'ordinaire, tient un rôle dramatique dans la poésie de George Coşbuc, dans certains cas se trouve fondé, lui aussi sur les relations de l'univers rural. C'est un univers assez fermé où les liens de famille prennent une portée exceptionnelle. « L'ordre » d'un tel agencement découle des sentiments nés des liens de sang : fils et pères, frères, etc. Même l'idée nationale s'avère conçue comme une grande fraternité. La charge dramatique des poèmes est déterminée par les grandes épreuves que subissent cette sorte de liens (comme dans la poésie intitulée « Une lettre de Mousélim-Sélo »). Cependant, la gamme poétique de Coşbuc n'ignore pas les chants de la victoire — généralement, des textes supposant un support musical [30].

Composés après les événements, et non en même temps — comme c'était le cas des poésies d'Alecsandri — les Chansons héroïques de George Coşbuc comportent des thèmes, des images, des situations, choisis après avoir été décantés. Par sa possibilité de procéder à une sélection, le poète a été à même de conférer à ses poésies sur l'indépendance une grande force enseignante : ce sont des leçons exemplaires, sachant user du matériel événementiel fourni par la guerre roumaine de 1877. Quant à la direction des « catégories de la conscience », cette poésie ne change rien à l'image de la littérature ébauchée ci-dessus.

Tous les grands écrivains roumains manifestent un profond sentiment national. L'expression de ce sentiment a souvent pour support un sens aigu de l'histoire. La différence entre les classiques et les romantiques de la littérature roumaine — si l'on considère ces deux directions comme des *catégories de la conscience* — peut se dégager aussi en abordant le problème par l'étude de la manière dont se prennent les uns et les autres

---

[25] *Ibidem*, p. 300.
[26] *Ibidem*, la poésie *Pe dealurile Plevnei* Plevna, p. 301.
[27] *Ibidem*, *Cintec*, p. 318.
[28] *Ibidem*, *Cintecul redutei*, p. 319.
[29] *Ibidem*, *Coloana de atac*, p. 325.
[30] *Ibidem*, *Sus inima*, p. 344.

pour traiter ce sentiment national, de la manière dont ce sentiment joue des arguments apportés par l'histoire.

Alors que les classiques partent des données concrètes de l'histoire nationale, les romantiques tâchent — avec le même pathos patriotique, sinon plus fervent encore, parfois — de nourrir ce sentiment avec la contribution d'une proto-histoire ou d'une histoire très reculée. Eminescu en est un exemple des plus éloquents. Contemporain de la guerre de 1877, il préfère restituer dans ses poésies l'époque antique des Daces ou la fresque de la vie roumaine du temps des grands voïvodes Bogdan, Dragoş, Alexandre le Bon.

Sans plus nous attarder sur la genèse des courants littéraires roumains, nous pouvons conclure toutefois à partir de la préférence des romantiques pour l'histoire ancienne, voire la proto-histoire, et le penchant des classiques en faveur des personnages nettement projetés sur l'écran de l'histoire, bien définis et d'une composition équilibrée. En adoptant ce point de départ on peut vérifier aussi les autres « images de marque » des courants reconnus par la théorie littéraire. À l'égard des classiques, répétons une fois de plus avec George Călinescu : « ce n'est pas la vérité qu'il faut inventer, mais la proposition ». Or, la littérature de l'an 1877 est une bonne occasion de délimiter ces deux tendances, car elle a été écrite dans sa majeure partie durant la période où se sont établies les principales structures de l'histoire littéraire roumaine. Les caractères « classiques » dont il a été question sont manifestes chez les écrivains qui s'inspirent de ce moment historique. On les voit tous choisir certaines situations réelles, attirés par des thèmes fondamentaux communs (la confrontation avec la mort, le sacrifice suprême par amour de la patrie, etc.), sans perdre pour autant leurs caractères personnels, tels que le reste de leurs œuvres nous les ont faits connaître.

Chez Nicolae Gane, le mobil narratif du récit intitulé du nom de son personnage central *Andrei Florea Curcanul* [31] réside dans le conflit né entre un héroïsme dépourvu de gestes et un grand amour. Ce personnage a une identité nettement précisée : c'est le héros qui a planté le drapeau sur la redoute de Grivitsa, en le défendant au prix de sa vie. Le final est d'un réalisme frappant : une sorte de « bilan » spirituel avec, d'une part la joie de vivre, de survivre, et d'autre part une défaite intime.

Dans sa conférence donnée sous le titre de *Curcanii* [32] (surnom d'un corps de troupe d'élite roumain) à l'Athénée de Bucarest, A. Odobescu poursuivait lui aussi des desiderata classiques : instruire à l'aide d'exemples mémorables. Cette fois-ci, les moyens littéraires ne s'écartent guère des sentiers battus. Une image du champ de bataille semble emprunter ses traits à quelque source de la Grèce antique : « Ne dirait-on pas, en voyant avec quelle précision, avec quelle fermeté s'alternent et se renouvellent sans cesse les lignes dispersées et très menacées des tirailleurs, qu'ils s'adonnent à leurs exercices militaires sur un champ de manœuvre, à cette différence près que tous ont le sentiment que l'œil qui passe maintenant

---

[31] Nicolae Gane, *Comoara de pe Rarău*, nouvelles, édition soignée et préfacée par Ilie Dan, Minerva, Bucureşti, 1971.

[32] Al. Odobescu, *Curcanii* (La conquête de Rahova par les troupes roumaines en novembre 1877), Conférence donnée à l'Athénée de Bucarest le 25 mars (6 avril), dans *Opere complete*, Minerva, Bucureşti, 1906.

leur revue et guette leurs erreurs est le regard farouche de la mort même, et la justice qui les attend c'est la vie, c'est l'honneur, c'est la liberté, c'est la gloire ! »[33].

Avec le roman de Duiliu Zamfirescu, *În război* (À la guerre)[34], ce sont les exigences de la construction épique qui prévalent, comme de juste, sur les faits réels. L'écrivain fait preuve de lucidité dans ses analyses, dépouillées de tout convenu. Il saisit avec un remarquable esprit d'observation la manière dont les hommes simples, les pauvres, prenaient connaissance de la gravité des événements [35]. En revanche, les dialogues, dans le désir de surmonter ce que le moment a de limité, sont parfois surchargés. Mais la véritable innovation à cette étape du développement du roman réside dans l'introduction des documents (communiqués de guerre, ordres de batailles, etc.) dans la trame du récit. Ce roman — dont il n'est guère possible de pousser plus loin l'analyse maintenant — est une heureuse combinaison de l'imagination avec la réalité, de sorte que, même sans fournir l'image exacte de l'événement, il rafraîchit le souvenir de ses données essentielles.

Rien dans les Croquis de guerre *(1877, Schițe din război)*[36] d'Emil Gârleanu ne change l'image de son œuvre, telle qu'elle se dégage de ses autres écrits. Son « humanisme » se refuse presque à voir dans les combattants qui s'affrontent les représentants de deux armées ennemies, de deux intérêts en conflit. Pour Gârleanu, tous sont en premier lieu des hommes, des hommes ayant également droit à la fierté, à l'honneur, etc. L'un de ses petits récits, « La Sentinelle », raconte comment un soldat roumain et un turc se sont rencontrés entre les lignes et s'y sont reposés côte à côte. Un jeune Turc livre un combat héroïque et se suicide pour ne point tomber prisonnier, ce qui suscite l'exclamation suivante chez l'un de ses poursuivants, pour lequel le courage était l'apanage exclusif des Roumains : « Fameux Roumains, mes gars ! »[37] *Palma* (La Gifle), témoigne de la fierté audacieuse d'un Tcherkesse qui, bien que désarmé, s'était jeté à l'attaque et, parce qu'on lui avait refusé la participation à la bataille, se considérait offensé. Avec *Ticălosul* (La Canaille), l'écrivain brosse une scène de campagne, alors que « Quelques jours en août 1877 » *(Cîteva zile din august 1877)* représente un journal légèrement modifié. Plus complexe sous le rapport épique, mais plus artificielle aussi se révèle la nouvelle intitulée « Les Blessés » *(Răniții)* : trois soldats ressortissants des trois pays en conflit, après avoir combattu avec acharnement les uns contre les autres, aboutissent tous les trois sous la même tente sanitaire où ils finiront leurs jours fixant d'un regard agonisant le pâle rayon de soleil qui se glisse à travers une déchirure de la tente — image suggestive entre toutes.

De même que George Coşbuc, Mihai Sadoveanu voit dans les combattants les paysans qui ont quitté leurs travaux aux champs et leurs villages pour faire revivre les hauts faits d'armes de leurs ancêtres. Si

---

[33] *Ibidem*, p. 345.
[34] Duiliu Zamfirescu, *În război*, roman, Universala Alcalay & Co., Bucureşti, s.a.
[35] *Ibidem*, p. 46.
[36] Em. Gârleanu, *1877. Schițe din război*, Socec & Co., Société Anonyme, Bucureşti, 1908.
[37] *Ibidem*, p. 22.

Duiliu Zamfirescu choisit ses personnages d'un certain milieu, pour suivre et analyser un processus psychologique donné, Sadoveanu aime saisir de petites scènes isolées. La vie des soldats, c'est la vie difficile et monotone des paysans, menée avec stoïcisme et sans ménager, en fin de compte, les sacrifices le moment venu. Toutefois, ses « Contes de guerre » (*Povestiri din război*)[38] comportent encore maintes réminiscences des récits de sa jeunesse racontant les prouesses des haïdouks. C'est absolument dans cette note qu'il a écrit son *Dascălul Irimia*, cependant que dans *Mînia moşului* (La colère du vieux) il y a une teinte d'humour. Avec le récit intitulé *În spital* (À l'hôpital), on retrouve le thème d'*Andrei Florea Curcanul* : la confrontation entre les deux catégories morales classiques, le sacrifice sur le champ de bataille et l'impuissance du héros face à la passion, tout en la sachant sans espoir. *Prînzul* (Le Repas) offre une séquence de la vie du soldat en campagne, marquée par la disette, tandis que *Moara părăsită* (Le moulin abandonné) donne l'image d'un accrochage sérieux entre les deux camps. Plus proche de ce que Sadoveanu allait écrire par la suite, *Călăraşul* (du nom donné à certaines unités montées de l'armée roumaine : le Cavalier) montre que la mort elle-même n'arrive pas à effacer les inégalités sociales : aux riches — les honneurs de la guerre ; pour les autres — une commémoration plus modeste. Un sujet qui ne pouvait manquer d'être traité dans ce contexte était celui de la chute de Grivitsa (*Luarea Griviţei*), qui permet à l'auteur maintes évocations plastiques. Dans *Două dureri* (Deux peines), un soldat roumain, blessé à proximité de la redoute à peine conquise, se traîne d'un dernier effort, pour mourir auprès des siens. La fin, l'approche de la mort passe comme un frisson, une angoisse confuse ; l'écrivain, profondément compréhensif, se révèle aussi d'une grande pénétration : « Alors, je sentis que la mort était proche, je sentis son souffle, et un désespoir poignant, sans parole, me submergea (...) Je me rendais compte, maintenant, que, bien que seul au monde, tant de liens m'unissent quand même à chaque coin de terre où j'avais fait halte un instant, avec chaque visage entrevu seulement en passant »[39]. Mais même les combats épuisants ont leurs « heures tranquilles » (*Ceasuri de pace*), pendant lesquelles le feu s'arrête pour qu'on enterre les morts. À ces moments, les soldats, sans armes, se regardent face à face et commencent à s'adresser quelques mots ou à faire passer des objets sans intérêt d'un camp à l'autre. Après l'accalmie, la bataille reprend, plus silencieuse, plus impétueuse, plus implacable. Ni la victoire n'arrive à mettre un terme à la souffrance. L'escorte des vainqueurs est en proie aux mêmes épreuves que les Turcs captifs du convoi, dont bon nombre tombent épuisés ; une sorte de solidarité se noue entre ces anciens combattants, née de l'épreuve du feu que tous avaient subie (*Convoiul*). Ce thème avait été traité par Gârleanu également : un jeune brigadier roumain suit les efforts d'un officier turc de se maintenir debout ; quand celui-ci perd ses dernières forces, le sous-officier lui présente son propre revolver pour lui éviter d'être mangé tout vif par les rapaces et les carnassiers. Un autre thème « classique » est mis en cause par ces deux récits, à savoir : la solidarité née des épreuves du combat, cette « initiation » des combattants.

---

[38] Mihail Sadoveanu, *Povestiri din război*, Minerva, Bucureşti, 1905.
[39] *Ibidem*, p. 126.

Les échos de la guerre roumaine pour l'indépendance sont beaucoup plus nombreux que ceux évoqués ici. Mais dans ces pages, nous avons voulu montrer seulement que l'événement fut si percutant qu'il a contribué à fixer certaines structures littéraires, dépassant donc le stade de la simple évocation illustrative. Avec les années, quantité d'ouvrages ont été consacrés à la guerre de 1877 [40], chacun fournissant son apport plus ou moins important à l'œuvre commémorative des luttes héroïques du peuple roumain. Notons parmi les tout derniers ouvrages la pièce de Mircea Radu Iacoban, *Reduta* (La Redoute)[41], qui, partant d'une image historique exacte, introduit de nouvelles dimensions dans la littérature qui évoque l'indépendance, car elle fait entrer dans un cadre déjà bien connu les coordonnées de la conscience moderne.

En nous arrêtant ainsi à quelques œuvres représentatives, il nous a été possible de constater que, au-delà de la valeur culturelle de l'évocation d'un moment crucial de l'histoire roumaine, ces œuvres révèlent au jour des structures artistiques caractérisant la fin du XIX[e] siècle et le début du siècle suivant. Leur témoignage est évident quant à la place que la guerre d'indépendance d'il y a un siècle a pu tenir dans la conscience littéraire roumaine.

---

[40] À part les poésies, très nombreuses, mentionnons un choix d'ouvrages en prose : Ion Pas, *Noi la 77* et *Lanțuri* (une partie du roman), ainsi que Nicolae Tăutu, *Plecat-am nouă din Vaslui*.

[41] Mircea Radu Iacoban, *Reduta*, en première le 10 décembre 1976 au Théâtre National « Vasile Alecsandri » de Iași.

LA PARTICIPATION DE LA ROUMANIE ET DE LA SERBIE À LA GUERRE DE 1877 REFLÉTÉE DANS LE ROMAN DE SOFIA NĂDEJDE : «LA TRAGÉDIE DES OBRÉNOVITCH»

VICTORIA FRÂNCU

Militante distinguée du mouvement socialiste de la Roumanie, fervente adepte de l'émancipation de la femme, publiciste de marque et écrivain doué, optant sans hésitation pour l'approche de la réalité et de la vérité en littérature, Sofia Nădejde (1858—1946) est l'auteur de plusieurs volumes d'essais, de quelques pièces de théâtre et romans, d'un certain nombre de mémoires qui ont d'abord paru dans les revues et les journaux de l'époque, et ensuite en volume [1]. *La tragédie des Obrénovitch* — œuvre qui se situe aux confins de la littérature d'invention et de la littérature publicitaire, et que son auteur même considère comme un roman [2], n'a pas eu le même sort que les autres écrits, restant oubliée dans les pages de l'« Universul » où elle fut publiée [3], ce qui amena son oubli par la critique et l'histoire littéraire roumaines [4].

La tragédie des Obrénovitch commence à paraître en même temps que les dernières séquences du roman *Passions* — œuvre du même auteur, parue à moins d'une semaine après le coup d'État de Belgrade des 28/29 mai 1903 [5], événement que Sofia Nădejde désire éclaircir, en mettant à la portée des lecteurs roumains sa « clé »[6]. Consciente à cette date-là de la détermination matérielle du phénomène social, ayant une conception

---

[1] G. Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini pînă în prezent*, Bucarest, 1941, p. 482 ; V. Vişinescu, *Studiu introductiv* pour le livre de Sofia Nădejde, *Din chinurile vieţii*, Bucarest, 1968, p. X—XIX.

[2] Sofia Nădejde lui a même donné comme sous-titre « roman historique original ». Cf. « Universul », XXI[e] année, 1903, n[o] 150.

[3] XXI[e] année, 1903, n[os] 150—244 ; 247—253 ; 255—264 ; 266—268 ; 270—272 ; 274, 276 ; 278—280 ; 282, 284, 286 ; 288—289 ; 291 ; 293—294 ; 296 ; 298—301.

[4] Sans commenter le roman, V. Vişinescu le signale dans la bibliographie afférente au volume *Din chinurile vieţii*, p. 267—268, lequel renferme une erreur insignifiante, car le roman se clôt avec le n[o] 301 (et non pas 298 !).

[5] La première séquence parut dans le n[o] 150 du 4 juin 1903 du quotidien roumain mentionné. Le coup d'État des 28/29 mai 1903 a été l'aboutissement des actions organisées par un groupe d'officiers dont le principal but a été la suppression du dernier représentant de la dynastie Obrénovitch, Alexandre, et de sa femme Draga, ce qui signifia, en fait, la liquidation d'une gouvernement autocratique qui était devenu insupportable, et son remplacement sur le trône du pays avec Pierre Karadjordjevitch, appartenant à l'autre maison princière. Pendant son règne a eu lieu en Serbie un véritable revirement politique, social, économique. Cf. *Enciklopedija Jugoslavije*, vol. 5, Zagreb, 1962. p. 598—599 ; I. Božić, S. Ćirković, M. Ekmečić, V. Dedijer, *Istorija Jugoslavije*, Belgrad, 1972, p. 330.

[6] « Universul », XXI[e] année, 1903, n[o] 151.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 4, P. 719—723, BUCAREST, 1977

avancée de la création de l'histoire par les masses, du caractère inexorable de son déroulement [7], l'écrivain ne cherche pas, à l'exemple des « auteurs des romans à sensation »[8] les causes des événements ayant eu lieu à Belgrade seulement dans le comportement d'Alexandre et de Draga Obrénovitch, mais bien plutôt dans la vie politique, sociale et économique de la Serbie pendant la seconde moitié du XIX-e siècle.

Le but que l'auteur a envisagé, de même que la manière de l'accomplir ont imprimé à la *Tragédie des Obrénovitch* un caractère à part, une certaine structure et composition, une certaine sélection du matériel épique. Ainsi, après avoir débuté comme roman de Natalia Cheşcu, mariée en 1875 à Milan Obrénovitch, le roi de la Serbie [9], d'une ascendance en partie identique [10], le livre de Sofia Nădejde se transforme dans une ample fresque de la société serbe à la seconde moitié du XIX-e siècle. Sur ce fond vient se projeter l'existence des derniers descendants de la dynastie mentionnée. Disposé en trois parties à étendue presque égale — dont la première expose l'histoire de la fille de boyards roumains avec le roi de la Serbie, jusqu'à la naissance en 1876 de leur fils, Alexandre ; la deuxième reprend le fil de la narration depuis l'entrée de la Roumanie et de la Serbie dans la guerre de 1877, allant jusqu'à l'abdication de Milan, en 1889 ; enfin, la troisième donne des relations sur le règne du dernier Obrénovitch, brusquement interrompu en 1903 — le matériel épique est ordonné par l'écrivain sur deux plans qui s'interfèrent en permanence : l'un à caractère biographique-narratif, l'autre, épistolaire, les deux parfaitement appropriés à la tâche assumée : la révélation des causes de l'événement qui s'est passé à Belgrade, les 28/29 mai 1903. Nullement nouvelle, mais appropriée au but poursuivi, la solution épique adoptée permet, d'une part, la reconstitution des coordonnées biographiques des Obrénovitch : Natalia, Milan, Alexandre, Draga et, d'autre part, la représentation d'un ample panorama de la vie serbe, réalisée dans le plan épistolaire. Construit à partir de la correspondance de Cazimir — boyard ruiné qui avait trouvé abri dans la maison de la famille Cheşcu et qui avait pressenti bien avant le dramatique

---

[7] *Ibidem*, n^os^ 158, 254.

[8] Les publications roumaines comprennent un nombre considérable de ces productions, romans, pièces de théâtre, pièces musicales, œuvres originales ou transpositions. Nous en mentionnons deux, figurant dans le chapitre « romans » : Baron de S., *Misterele curţii regale din Belgrad*, dans « Universul », XXI^e^ année, 1903, n° 225, puis dans « Universul literar », XXI^e^, anée, 1903 n^os^ 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52; Adrian Dorea, *Sceptru şi sînge sau tragedia din Belgrad*, « Munca », Bucarest, 1903. On a après mis en scène une pièce de théâtre qui a été jouée antérieurement en Allemagne et en Italie, *Regina Draga* ou *Drama din Belgrad*, — probablement identique à une autre écrite par I. Kraus (traduite par C. Velcescu) : *Drama sîngeroasă din Belgrad*. Cf. « Universul », XXI^e^ année, 1903, n^os^ 180, 181, 186, 190, 289, 290, 291, 292, 294, 295, 297, 301. On chanta *Cîntecul reginei Draga*, versification de P. Macri, musique de Niedermayer, arrangement de L. Stern, dans l'interprétation de Margareta Dumitrescu-Dan. Cf. « Universul », XXI^e^ année, 1903, n° 172.

[9] S. Novaković, *Dvadeset godina ustavne politike u Srbiji*, Belgrade, 1912, p. 200 ; Ž. Živanović, *Politička istorija Srbije* u *drugoj polovini 19. veka*, I, Belgrade, p. 318, 331 ; *ibidem*, II, p. 369 ; N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, X, Bucarest, 1945, p. 156 ; Gral R. Rosetti, *Din corespondenţa inedită a Principelui Milan al Serbiei cu colonelul Gheorghe Catargi în timpul războiului din 1877—1878*, Academia română, Memoriile secţiunii istorice, III^e^ série, t. XVII, mem. 3, Bucarest, 1935, p. 39, note 5.

[10] Celui-ci est né à Jassy, le 22 août 1854, fils de Mihail Obrénovitch et de Maria Catardji, descendante d'une famille de propriétaires de domaines roumains de Moldavie. Cf. Gral R. Rosetti, *op. cit.*, p. 39 et note 2 ; « Universul », XXI^e^ année, 1903, n^os^ 151, 153.

dénouement du mariage de Natalia et Milan — avec Ştefan Pruncu — jeune homme amoureux de la future reine de la Serbie ; envoyé pour cette même raison dans le pays qui allait devenir sa patrie, afin d'y rassembler les arguments nécessaires à empêcher la réalisation du plan matrimonial ; resté ensuite pour y veiller à la tranquillité de sa bien-aimée et y recuillir le matériel nécessaire à une étude sur les Serbes il confia son manuscrit à Sofia Nădejde, afin de le faire publier [11] (il est, d'ailleurs le seul personnage littéraire du roman, une figure voltairienne, un *alter ego* de l'écrivain auquel celle-ci a transféré beaucoup de ses propres passions et traits de caractère) — le plan épistolaire est constitué comme un pendant de celui biographique-narratif, étant destiné presque à l'exclusivité à permettre des incursions dans l'histoire moderne des Serbes, des exposés sur leur politique intérieure et extérieure, sur la situation sociale et économique particulièrement difficile, car les ambitions et les efforts pour l'édification d'un pays moderne se heurtaient aux conséquences d'une occupation cinq fois centenaire.

L'une des sept épîtres qui débattent les événements marquants ayant eu lieu pendant le règne des deux Obrénovitch — Milan et Alexandre — met au premier plan la participation de la Roumanie et de la Serbie à la guerre de 1877 [12]. Son auteur, le même Ştefan Pruncu, se retrouve sur le territoire enflammé par les combats, mais, ayant attrapé une maladie cardiaque pendant la guerre précédente (1876), il se trouvait cette fois dans la posture de correspondant d'un journal. La lettre datée d'octobre 1878, adressée de Nish au vieux Cazimir, s'ouvre sur une suite de paysages grandioses tracés au cours du passage de l'armée serbe de Belgrade vers Nish —, art dans lequel Sofia Nădejde excelle : il est spécifique de son style [13].

La raison de l'évocation sentimentale des lieux déjà parcourus semble être double, car les images rendues par l'auteur ont le don de nous enchanter, tandis que la beauté des rivières de Sava et de Morava, et celle des forêts de Chumadia ne sauraient compenser l'état arriéré des régions, dû à l'occupation turque, que l'on voyait partout. Les villages et les villes se faisaient plus rares, à mesure où l'on avançait vers le sud — signe du faible développement ; des villes ayant une position stratégique reconnue, tel que Nish, offrent aux regards des rues étroites, tortueuses, que seule éclairait la lueur des étoiles [14]. Une bâtisse, car on ne saurait l'appeler monument, qui se trouvait aux alentours de Nish, témoigne de la cruauté et du désespoir dont les agresseurs se sont opposés à ceux qui revendiquaient, armes aux mains, leur droit à la liberté.

Après cet exposé de motifs si expressif, mais sombre, l'auteur nous introduit dans l'atmosphère de la Serbie épuisée par la guerre qu'elle avait

---

[11] « Universul », XXI^e année, 1903, n° 150.

[12] *Ibidem*, n^os 196, 197, 198, 199.

[13] V. Vişinescu, *Studiu introductiv* au livre de Sofia Nădejde, *Din chinurile vieţii*, p. XXXII—XXXIII.

[14] « Universul », XXI^e année, 1903, n° 196.

perdue, celle de 1876 [15]. On attendait fiévreusement l'évolution des événements, en sélectionnant ensuite les moments relevants de leur participation à la nouvelle confrontation des forces qui s'était déclenchée au moment du passage de la frontière de la Roumanie, le 12 avril 1877 [16] : l'entrée, l'engagement d'opérations, leur déroulement, les conditions de la paix de San-Stephano, les résultats du Congrès de Berlin, la pendulation de la politique extérieure entre la Russie et l'Autriche.

L'entrée en guerre de la Serbie a eu lieu, à l'opinion de l'écrivain, sous une constellation moins favorable, semblable à plusieurs points de vue à celle qui a patronné à l'engagement de la Roumanie dans la confrontation avec les Turcs. Ainsi, tandis que les esprits favorables à l'alliance immédiate et non conditionnée, présidée par la reine Natalia et Jovan Ristisch, s'échauffaient, l'homme à l'esprit toujours en éveil qui a été Milan Obrenovitch scrutait sans cesse la situation de la Roumanie [17], ce qui l'amena à agir prudemment. Afin de préparer les conditions de l'entrée en guerre de la Serbie, Milan se rendit à Ploiești, où il trouva le tsar Alexandre II et son quartier général. Mais il fut accueilli avec froideur [18] : « La Russie n'a besoin de l'aide de personne..., l'Europe tiendra compte de l'attitude pacifique de la Serbie »[19]. Mais, le déroulement ultérieur des opérations militaires imposa l'entrée des alliés dans la guerre. En fait, la Roumanie qui s'était engagée dans les ostilités [20] répondit promptement à l'appel qui lui fut adressé, envoya des troupes de l'autre côté du Danube, en participant effectivement à la conquête de la victoire. Un télégramme similaire — peut-être identique à celui lancé aux Roumains [21] — a été remis à Milan par Epahinof, avec l'ordre du tzar de se diriger avec 30 000 combattants vers Nish. Bien que les pressions exercées par le parti conduit par la reine et Jovan Ristich fussent grandes, Milan ne pouvait oublier la leçon reçue à Ploieşti de sorte que l'entrée en guerre de la Serbie eut lieu 4 jours après la chute de Plevna, le 4 décembre 1877[22].

[15] *Istoria resbelului din orient* ou *Luptele românilor, rușilor, muntenegrenilor și sîrbilor cu turcii (din 1877—78)*, d'après les publications du pays et de l'étranger. Publiée par les soins de D. Laurian, avec la collaboration de I. Manliu et D. Miron, fasc. I—IX, Bucarest, 1878, p. 2—3, 12—13; I. Božić, S. Ćirković, M. Ekmečić, V. Dedijer, *op. cit.*, p. 315, 317.

[16] Voir pour l'exactitude de l'information *Istoria poporului român*, publiée par Andrei Oțetea, Bucarest, 1970, p. 287.

[17] Voir N. Iorga, *Histoire...*, X, p. 216; *Istoria poporului român*, p. 288.

[18] *Ibidem.*

[19] « Universul », XXI[e] année, 1903, n[o] 197. Pour plus de détails, voir Vladan Djordjević, *Srpskoturski rat. Uspomene i beleške iz 1876., 1877. i 1878. godine*, II, Belgrade, 1907, p. 23; Ž. Živanović, *Politička istorija Srbije u drugoj polovini 19. veka*, I, p. 354—355; Gral R. Rosetti, *op. cit.*, p. 44 et note 1. Mais nous sommes assuré que Milan a négocié la collaboration avec l'armée russe beaucoup avant la date de la visite rendue au tzar les 3—5 juin 1877, par l'intermédiaire de son oncle, le colonel G. Catardji, en obtenant alors un résultat favorable. Cf. Gral R. Rosetti, *op. cit.*, p. 40—44; N. Ciachir, *România în sud-estul Europei (1848—1886).*, Bucarest, 1968, p. 164—165; idem, *Istoria modernă a Serbiei*, Centre de multiplication de l'Université, Bucarest, 1974, p. 101—103.

[20] Voir pour une information plus détaillée, *Istoria poporului român*, p. 287—288.

[21] N. Iorga, *Histoire...*, X, p. 232—234; *Istoria poporului român*, p. 288—289.

[22] *Memoriile regelui Carol I al României*, XII, Bucarest, 1909—1912 (I—XVII), p. 36, du 4 décembre 1877; Vl. Djordjević, *op. cit.*, II, p. 49—50; Gral R. Rosetti, *op. cit.*, p. 45, note 3. St. Stanojević fait une légère erreur en plaçant cette date le 1[er] décembre. Voir *Istorija srpskoga naroda*, 3[e] éd., Belgrade, 1926, p. 376. L'entrée en guerre de la Serbie a été fixée par N. Ciachir le 2 décembre 1877. Cf. *România în sud-estul Europei*, p. 173; *Istoria modernă a Serbiei*, p. 103.

Les combats en soi constituent le second côté de l'évocation de Sofia Nădejde. A la date mentionnée ci-dessus, Milan déclare la guerre à la Turquie, entrant en lutte avec 70 000 fantassins, 3 000 soldats de cavalerie, 250 canons, dirigeant les opérations dans trois directions, Pirot, Nish, Palanka, aux fins de protéger l'aile gauche et l'arrière du front des troupes russes, leur facilitant l'avance vers le sud. Sur tous les fronts les Serbes ont remporté des victoires : le 12 décembre, le colonel Horvatovich conquit Ak-Palanka [23], ensuite le général Beli-Markovich prit possession de Vranitza, où se trouvait une armée turque presque 3 fois plus nombreuse que l'armée serbe. Les 28/29 décembre ont vu tomber Nish, où avaient eu lieu les combats les plus acharnés. Le siège de la cité a été dur, car les Ottomans bombardaient intensément les positions occupées par les Serbes. Le 28 décembre, les soldats, qui avaient passé leurs Fêtes sous le feu ennemi, prirent d'assaut le fort de Goritza, opération qui décida de la victoire. Les Ottomans renversaient du haut des murailles ceux qui s'y avançaient, mais bientôt leur supériorité numérique fut annulée et Nish céda enfin :

« Le drapeau serbe flottait le lendemain au-dessus de Nish, après cinq siècles de domination, depuis que, dans la Cîmpia Mierlei, les Serbes avaient été vaincus par les Ottomans»[24].

L'opération de l'armée serbe continua après la conquête de Nish ; les combattants luttèrent contre l'ennemi et contre les rigueurs d'un hiver particulièrement dur. Conscient que les Grandes Puissances se disputaient les sphères d'influence, Milan Obrénovitch fit appel à l'Autriche pour défendre les intérêts de son pays, ce qui arriva au Congrès de Berlin [25], dont les décisions ont donné satisfaction au souverain. Le dénouement de la guerre a constitué une raison pour des disputes publiques, doublées de polémiques familiales car Milan montra une tendance à orienter la politique extérieure vers l'Autriche, tandis que Natalia restait fidèle à son attachement à la Russie.

L'épître de Ştefan Pruncu — alias Sofia Nădejde — au boyard Cazimir, tout comme *La Tragédie des Obrénovitch*, une partie de l'unique roman roumain d'ampleur à traiter d'un événement qui s'est passé en Serbie, relève d'une part, les sacrifices au prix desquels a été réalisé l'idéal commun des Roumains et des Serbes, l'affranchissement de la domination ottomane et l'assurance d'un développement indépendant et, d'autre part, les divers obstacles dans la voie du développement normal do ce pays.

Douée d'un sens politique particulier et animée de l'amour de la vérité, Sofia Nădejde est un messager généreux de la lutte du peuple serbe dont les destinées se sont souvent entrecroisées avec celles du peuple roumain — ce que l'épître consacrée à la guerre de 1877, insérée dans le roman *La tragédie des Obrénovitch*, met en évidence.

---

[23] Voir Vl. Djordjević, *op. cit.*, p. 65—72 ; St. Stanojević, *op. cit.*, p. 376 ; N. Ciachir, *Istoria modernă a Serbiei*, p. 103—104.

[24] « Universul », XXI[e] année, 1903, n° 198. Voir une description du combat chez Vl. Djordjević, *op. cit.*, II, p. 161—210.

[25] Voir une information plus détaillée chez St. Stanojević, *op. cit.*, p. 377 ; N. Ciachir, *Istoria modernă a Serbiei*, p. 107.

BIBLIOGRAPHIES HISTORIQUES ROUMAINES ET ÉTRANGÈRES DES PAYS SUD-EST EUROPÉENS CONCERNANT LES ANNÉES 1875 – 1878

DOINA ELENA FĂGET

Vu les dimensions nationales et européennes de la crise orientale et de la guerre de 1877–1878, il était naturel qu'elles aient fixé l'intérêt d'un grand nombre de chercheurs. Comme de juste, les historiens de la péninsule Balkanique se sont attachés à l'analyse en tout premier lieu des événements vécus par leurs propres pays, chacun essayant de saisir les éléments caractéristiques, la position des gouvernements et de l'opinion publique respectifs, l'écho et la portée de leur lutte de libération nationale. Mais il convient de remarquer que tous les ouvrages importants qui traitent de la période 1875–1878 font entrer ces traits particuliers dans le contexte balkanique et européen en général, de sorte qu'ils fournissent un apport précieux à la connaissance exacte des forces impliquées dans cette conflagration.

L'abondance des ouvrages les plus divers consacrés à l'intervalle des années 1875–1878 dans le sud-est de l'Europe exigea l'élaboration de toute une série de bibliographies susceptibles de mettre à la disposition des spécialistes une documentation à la fois riche et systématisée suivant des principes unitaires.

D'une importance toute particulière pour la période et la zone concernées s'avèrent les bibliographies nationales, celles d'ordre général de même que les bibliographies spéciales. À leur origine se trouvent des considérents d'intérêt national : le besoin de donner une image aussi complète que possible des événements qui ont eu lieu pendant les années 1875–1878, période cruciale pour l'histoire des peuples sud-est européens.

BIBLIOGRAPHIES ROUMAINES

L'historiographie roumaine compte une grande quantité de livres et brochures, articles parus dans les revues spécialisées ou les périodiques de caractère socio-politique, ouvrages de vulgarisation consacrés à la guerre roumaine pour l'indépendance des années 1877–1878. Tous ces matériaux ont été systématisés par la bibliographie roumaine, qui a préparé de la sorte des instruments de travail d'une grande utilité. Il y a dans toutes les bibliographies générales roumaines à l'usage des historiens un chapitre entièrement dédié aux travaux qui traitent de la participation de la Roumanie à la guerre de 1877.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 4, P. 725 — 736, BUCAREST, 1977

Dès les premières années du XX^e siècle, dans un discours à une séance solennelle de l'Académie Roumaine, le professeur Ioan Bogdan procédait à une analyse approfondie de l'historiographie et de ses problèmes, en offrant de la sorte à la recherche historique un très précieux guide bibliographique de la littérature historique roumaine parue jusqu'à cette date [1]. Après le parachèvement de l'unité nationale, en 1919, devait paraître la première bibliographie de l'histoire des Roumains, due à T. G. Bulat [2]. Il s'agit d'une bibliographie générale, en deux volumes avec 2460 titres d'histoire générale et politique, d'histoire du droit, d'histoire culturelle, d'histoire économique, d'histoire ecclésiastique. Un chapitre du premier volume traite des disciplines auxiliaires et le même volume englobe aussi les sources, documents, chroniques, etc.

Si le nombre des bibliographies roumaines parues dans la première moitié du XX^e siècle n'est pas grand cette lacune a été pour une bonne part comblée grâce aux ouvrages dus à C. C. Giurescu, N. Iorga, P. P. Panaitescu, N. Georgescu-Tistu, Al. Lapedatu, Ioan Lupu, Al. Boldur, etc [3]. Pour les années 1921—1945, il y a la précieuse série des répertoires bibliographiques élaborés par Ioachim Crăciun, le bibliographe si connu et apprécié de Cluj [4]. Ensuite, la relève appartient à l'académicien P. Constantinescu-Iaşi, dont la synthèse bibliographique des ouvrages de l'historiographie roumaine couvre la période 1945—1955 [5].

Mais les dix dernières années sont sans doute les plus fécondes en publication bibliographiques de grande envergure. Par exemple, successi-

---

[1] Ioan Bogdan, *Istoriografia română şi problemele ei actuale* (L'historiographie roumaine et ses problèmes actuels), Bucureşti, Inst. de arte grafice C. Göbl, 1905. N. Iorga, *Despre adunarea şi tipărirea izvoarelor relative la Istoria Românilor. Rolul şi misiunea Academiei Române*, dans *Prinos lui A. D. Sturdza la împlinirea celor şaptezeci de ani* (À propos du recueil et l'édition des sources relatives à l'Histoire des Roumains. Le rôle et la mission de l'Académie Roumaine dans Hommage à A. D. Stourdza à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire) Bucureşti, 1903, p. 1—127.

[2] T. G. Bulat, *Încercare de bibliografie a istoriei românilor* (Essai de bibliographie de l'histoire des Roumains), Fasc. I—II, Râmnicu-Vâlcea, 1919.

[3] Pour cette période, à consulter les ouvrages suivants concernant les préoccupations de l'historiographie roumaine : C. C. Giurescu, *Consideraţii asupra istoriografiei româneşti în ultimii douăzeci de ani* (Considérations sur l'historiographie roumaine au cours des vingt dernières années), Vălenii de Munte, « Datina Românească », 1926 ; N. Iorga, *Histoire et historiens depuis cinquante ans. Méthodes, organisation et résultats du travail historique de 1878 à 1926*. Recueil publié à l'occasion du cinquantenaire de la « Revue historique », Paris, Felix Alcan, 1927, p. 320—340 ; idem, *La littérature historique roumaine 1921—1926*, Warszawa, 1928 ; idem, *La littérature historique roumaine 1927—1928*, Warszawa, 1930 ; N. Georgescu-Tistu, *Pubblicazioni storiche rumene della guerre in poi*, Firenze, Leo S. Olschki éd., 1930 ; P. P. Panaitescu, *Rumänische Geschichtsschreibung, 1918—1942*, « Süd-Ost Forschungen », 1943, Bd. VIII, p. 69—109. Al. Boldur, *Ştiinţa istorică română în ultimii douăzeci şi cinci de ani. Constatări şi remedii* (La science historique roumaine au cours des dernières vingt-cinq années. Remarques et remèdes), Iaşi, 1947.

[4] Ioachim Crăciun, *Istoriografia română în anii 1921 şi 1922. Repertoriu bibliografic* (L'historiographie roumaine pendant les années 1921 et 1922. Répertoire bibliographique), Bucureşti, 1928, etc.

[5] Petre Constantinescu-Iaşi, *Realizările istoriografiei române între anii 1945—1955* (Les réalisations de l'historiographie roumaine dans l'intervalle des années 1945—1955, Bucureşti, 1955 ; voir aussi Paul Simionescu, *Bibliografie istorică a României pentru sec. XIX* (Bibliographie historique de la Roumanie pour le XIX^e siècle), Bucureşti, 1957 ; idem, *Ghidul bibliografic de istorie medie şi modernă a României* (Guide bibliographique de l'histoire médiévale et moderne de la Roumanie), publié dans « Rumanian Studies », Leyden, E. J. Brill, 1970.

vement, en 1968 et 1970, apparaissent sous l'égide de la Bibliothèque Centrale Universitaire de Bucarest deux bibliographies générales sélectives. Elles sont en étroit rapport avec le développement de l'enseignement supérieur dans le domaine de l'histoire roumaine, par conséquent destinées aux étudiants et aux jeunes chercheurs [6].

De grandes dimensions et conçue à partir du principe de la chronologie inverse à la date de parution, la bibliographie de Robert Deutsch réalisée à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la Libération met à la disposition des lecteurs maintes données utiles [7].

En 1970, est inaugurée la collection « Bibliographia Historica Romaniae », qui publie à partir de 1972 la bibliographie générale des ouvrages parus au XIX^e siècle ou au XX^e siècle, mais concernant le siècle précédent, et se rapportant à la Roumanie, le pays et ses habitants, sa vie économique, politique et culturelle au siècle dernier [8]. Cette bibliographie comprend aussi un grand nombre d'ouvrages consacrés à la guerre de 1877—1878.

À mentionner, par ailleurs, les ouvrages de caractère militaire réunis dans un volume bibliographique, publié par les Editions militaires (Editura Militară) en 1975 [9].

Outre ces bibliographies parues dans des volumes à part, les périodiques spécialisés ont publié de leur côté des bibliographies ou des notes et index bibliographiques englobant les livres et les articles relatifs à l'histoire de la Roumanie dans la période des années 1875—1878 [10].

L'intérêt tout particulier accordé par les historiens roumains aux événements déroulés dans leur pays à cette époque s'est concrétisé dans une suite de livres, brochures, articles et études. Ce matériel a servi de base, lors des différentes occasions jubiliaires, à toute une série de bibliographies spéciales, concentrant la majorité des sources scientifiques ayant trait au thème concerné. Un premier ouvrage de ce genre a été imprimé il y a un demi-siècle, pour l'anniversaire du demi-centenaire de l'indépendance nationale de la Roumanie. L'auteur, Ioan C. Băcilă [11], a enregistré

---

[6] Sanda Cândea, *Istoria României. Ghid bibliografic* (Histoire de Roumanie. Guide bibliographique), Bucureşti, 1968 ; *Bibliografia lucrărilor ştiinţifice ale cadrelor didactice din Universitatea Bucureşti* (La bibliographie des ouvrages scientifiques des cadres enseignants de l'Université de Bucarest), Série d'Histoire, vol. I—II, Bucureşti, 1970.

[7] Robert Deutsch, *Istoricii şi situaţia istorică din România 1944—1969* (Les historiens et la situation historique en Roumanie. 1944—1969), Bucureşti, 1970. L'ouvrage englobe aussi bien les livres et articles roumains que les travaux d'histoire traduits en Roumanie dans l'intervalle 1944—1969. Seuls les titres concernant la guerre de 1877 figurent aux positions 676—725.

[8] *Bibliografia istorică a României. II. Sec. XIX. Tom. I. Cadrul general. Ţara şi locuitorii* (La bibliographie historique de la Roumanie. II. XIX^e siècle. Tome I^{er}. Le cadre général. Pays et habitants), Bucureşti, 1972.

[9] *Bibliografia militară românească. Vol. I (1831—1913)* (La bibliographie militaire roumaine. I^{er} vol. 1831—1913), Bucureşti, Bibliothèque Centrale du Ministere de la Défense Nationale, 1975.

[10] Les périodiques ayant publié des bibliographies générales relatives à l'histoire roumaine sont les suivants : « Anuarul Institutului de istorie naţională din Cluj », vol. II, III, IV, 1923—1925 ; « Studii », 1954, VII, no. 3, p. 161—172 ; ibidem, 1956, IX, no. 4, p. 197—210 et no. 5, p. 175—183 ; ibidem, Supplément bibliographique (1948—1957), 1958 ; « Revue roumaine d'histoire », 1966, t. V, no. 3, p. 547—572 ; ibidem, 1972, t. XII, no. 4, p. 837—855 ; ibidem, 1974, t. XIII, no. 1, p. 183—210 ; no. 2, p. 361—392, no. 4, p. 673—689, n^{os} 5—6, p. 289 866 ; « Revista istorică » ; « Revista istorică română », « Bulletin de l'Institut pour l'étude du Sud-Est européen ».

[11] Ioan C. Băcilă, *Bibliografia războiului pentru independenţă (1877—1878)* (La bibliographie de la guerre d'indépendance — 1877—1878), Bucureşti, Cartea Românească, 1927.

dans cette bibliographie 242 titres de travaux historiques, d'ouvrages littéraires, manuscrits, cartes, estampes, musique [12], avec certaines informations en roumain et dans d'autres langues, ainsi que quelques brèves notes bibliographiques. Une autre bibliographie, complétant la première, paraissait en 1928, par les soins d'Anton Oprescu [13]. Cet ouvrage bibliographique se présente sous la forme d'annotations succinctes portant sur plus de 150 titres de publications roumaines et étrangères.

Au cours des décades suivantes, l'historiographie roumaine s'est enrichie de plus en plus avec des contributions qui jettent un jour nouveau sur les événements politiques et militaires, intérieurs et extérieurs, de la période précédant la guerre de 1877—78 ou contemporains à celle-ci. L'abondance de cette littérature historique exigea l'élaboration d'une nouvelle bibliographie spécialisée.

À l'occasion de l'anniversaire de 95 ans d'indépendance nationale, les Editions militaires de Bucarest ont publié, en 1972, la plus complète des bibliographies roumaines concernant la guerre de 1877, sous la signature d'Ilie Ceauşescu et de Vasile Mocanu [14]. L'ouvrage réunit dans les quatre sections qui le composent 1353 titres de livres et autres matériaux, parus dans les revues spécialisées ou les organes de presse, ainsi que plusieurs index d'une grande utilité pratique [15]. Il reproduit aussi le sommaire de la plupart des ouvrages mentionnés, afin de faciliter le travail du chercheur. De sorte que cette bibliographie est un parfait instrument de travail à la disposition des spécialistes, chercheurs, cadres enseignants, etc., tout en représentant par la même occasion un précieux apport au développement de la bibliographie scientifique roumaine.

Au cours des dernières années précédant l'anniversaire du centenaire de l'indépendance, la Bibliothèque Centrale de l'Armée a publié d'autres contributions bibliographiques sur le même thème [16].

Le volume paru en 1973 compte 157 ouvrages roumains et étrangers ; enregistrés dans l'ordre alphabétique, bon nombre d'entre eux ne figurent dans aucune autre bibliographie antérieure. La plupart des titres signalés sont des travaux d'histoire militaire avec des références directes aux opérations militaires déroulées pendant les campagnes de 1877. Élaborée toujours partant du fonds de la Bibliothèque Centrale de l'Armée, la bibliographie publiée en 1976 contient 311 titres d'ouvrages d'histoire militaire ou de la littérature inspirée par l'héroïsme des troupes roumaines.

---

[12] Pour les manuscrits, les cartes, les estampes, l'ouvrage indique l'auteur, ainsi que l'endroit où la pièce est conservée et les coordonnées permettant de le retrouver dans les collections de l'Académie Roumaine ou aux Archives d'État.

[13] Anton Oprescu, *Războiul pentru independență. Contribuții la bibliografia lui* (La guerre pour l'indépendance. Contributions à sa bibliographie). București, Association « Cultul Patriei », 1928 ; idem, *La bibliografia Războiului pentru Independență (1877—1878)* (/Supplément/ À la bibliographie de la Guerre pour l'Indépendance), « Revista istorică », 1932, p. 34—39.

[14] Ilie Ceauşescu, Vasile Mocanu, *România in războiul pentru independență națională 1877—1878. Contribuții bibliografice* (La Roumanie dans la guerre pour l'indépendance nationale 1877—1878. Contributions bibliographiques), București, Ed. Militară, 1972.

[15] La quatrième partie de l'*op. cit.*, comportant : Index thématique par problèmes ; Index des auteurs ; Index des publications dépouillées pour la sélection du matériel inclus dans le volume.

[16] *România in războiul pentru independență națională. 1877—1878.* (La Roumanie dans la guerre pour l'indépendance nationale — 1877—1878). Bibliographie sélective. Ouvrages qui se trouvent à la Bibliothèque Centrale du Ministère de la Défense Nationale. București, 1973 ; voir encore *România in războiul pentru independență. Contribuții bibliografice*, București, 1976.

Enfin, il convient de ne point négliger non plus les bibliographies insérées dans les traités et les synthèses d'histoire [17], ni de celles des ouvrages qui s'occupent des divers aspects de la participation roumaine à la guerre de 1877 [18].

Les bibliographies roumaines dont il a été question ci-dessus soulignent le rôle tout particulier de la Roumanie dans la solution de la crise orientale. Un autre côté également important mis au jour par ces ouvrages regarde les rapports d'étroite coopération dans la lutte de libération nationale noués entre les peuples du sud-est de l'Europe.

BIBLIOGRAPHIES NATIONALES DES PAYS SUD—EST EUROPÉENS

Il est tout naturel que la crise orientale avec ses implications politiques constitue un objet de continuelle étude pour l'historiographie des pays directement mis en cause, leur devenir historique étant intimement lié à la solution de cette crise. Cette étude revête, d'autre part, une inestimable valeur scientifique. Telles étant les choses, la vaste littérature historique sur les thèmes mentionnés réclama l'édition de nombreuses bibliographies nationales, appelées à aider à l'investigation aussi complète que possible des quatre années cruciales de l'histoire balkanique : 1875—1878.

ALBANIE

Chez le peuple albanais, tenu par son statut politique à l'écart des événements révolutionnaires déroulés dans les pays qui se trouvaient sous la domination de l'Empire ottoman, la lutte menée par les peuples balkaniques était considérée avec sympathie et avec le désir de lui prêter main forte dans la mesure du possible. Si la littérature albanaise ne comporte pas de grands ouvrages consacrés aux années 1875—1878, il n'en reste pas moins que la plus importante synthèse d'histoire imprimée à Tirana en 1965 [19] a dédié tout un chapitre à la « crise balkanique en Albanie »[20], avec une ample bibliographie dont l'utilité mérite d'être soulignée[21]. Il convient aussi de retenir les trois bibliographies générales d'envergure publiées en Albanie par des auteurs albanais, deux en volumes séparés [22] et la troisième sous la forme d'un périodique trimestriel à partir de 1958[23].

---

[17] *Istoria Româniel* (Histoire de Roumanie), vol. IV, Bucureşti, Ed. Academiei, 1964, p. 639—642.

[18] *Asalt la redute. Eroi ai războiului pentru independenţă* (Assaut aux redoutes. Héros de la guerre pour l'indépendance), Bucureşti, Ed. Militară, 1969, p. 217—222 ; voir aussi *Cronica participării armatei române la războiul pentru independenţă 1877—1878*, (La chronique de la participation de l'armée roumaine à la guerre pour l'indépendance, 1877—1878), Bucureşti, Ed. Militară, p. 427—437.

[19] *Historia e Shqiperise. 1839—1912*, II, Tiranë, 1965.

[20] *Ibidem*, p. 112—127.

[21] *Ibidem*, p. 827—853.

[22] H. Grys, *Bibliographie Albanaise*, Tirana, 1938 ; Jup. Kastrati, *Bibliographie Shqipe (29.XI.1944 — 31.XII.1958)* (Bibliographie albanaise — 29 novembre 1944 — 31 décembre 1958), Tiranë, 1959.

[23] *Biblioteka Kömbëtare. Bibliografia e Republikës Popullore të Shqipërisë* (Bibliothèque Nationale. Bibliographie de la République Populaire d'Albanie), Tiranë, 1958—1977.

BULGARIE

En 1976, le peuple bulgare fêtait le centenaire de l'insurrection anti-ottomane du mois d'avril 1876, partie intégrante de la crise orientale et point culminant de la révolution nationale bulgare. Aucun autre événement de l'histoire bulgare n'a eu un écho plus fort dans l'opinion publique européenne et même extra-européenne. Aucun autre événement de cette histoire n'a inspiré un nombre plus grand d'ouvrages de genres divers : livres, articles, études, etc.

Les réalisations de l'historiographie bulgare, notamment dans les trente dernières années, sont particulièrement nombreuses, ce qui a déterminé la rédaction d'une quantité de bibliographies générales ou spéciales. Toutes les bibliographies générales de ce pays accordent un large espace aux ouvrages qui traitent des différents aspects le développement des événements du printemps de 1876 [24]. Parmi ces bibliographies générales, dignes d'une mention à part sont les trois volumes bibliographiques parus à Sofia lors des congrès internationaux d'histoire des années 1965, 1970 et 1975 [25]. On y trouve les ouvrages des historiens bulgares (livres, articles, comptes rendus), imprimés en Bulgarie, ainsi que les ouvrages des auteurs de l'étranger édités en Bulgarie. Au sommaire du deuxième volume figurent pour la première fois les thèses de doctorat passées en Bulgarie dans l'intervalle 1965—1969 [26]. Ce même volume enregistre 150 titres de sources historiques [27] et 294 ouvrages traitant de l'histoire du peuple bulgare sous la domination ottomane et à l'époque de sa renaissance [28], avec un chapitre à part mentionnant les études bio-bibliographiques des personnalités marquantes de la période concernée [29]. Toujours dans le cadre des bibliographies générales se placent les brèves bibliographies des traités d'histoire de Bulgarie, ainsi que les index bibliographiques des revues spécialisées.

À l'occasion de son 90^{e} anniversaire en 1966, la Bibliothèque Nationale de Sofia publia sous la direction de K. Văzvăzova-Karateodorova et A. Vălčeva, une vaste bibliographie de l'insurrection [30]. À cette même

---

[24] *Bălgarski knicopis. Nacionalna bibliografija na N. R. Bălgaria, 1897—1977* (Catalogue bulgare. Bibliographie nationale de la République Populaire R. P. de Bulgarie, 1897—1977). Sofija, Nar.b-ka. « Kirili Metodij »; T. Cvetanov, *Bălgarska bibliografija; istoričeski pregled i dnešno săstoianie* (Bibliographie bulgare; œuvres historiques et statut actuel), Sofija, Nauka i izkustvo, 1957; Z. M. Petkova, *Bibliografija na bălgarskata bibliografija 1944—1969*, (Bibliographie de la bibliographie bulgare), 1944—1969, Sofija, Nar.b-ka. « Kiril i Metodij », 1971.

[25] *La science historique bulgare. 1960—1964*, t. I, Sofija, 1965; *ibidem*, 1965—1969, t. II, Sofija, 1970; *ibidem*, 1970—1974, t. III, Sofija, 1975.

[26] Le chapitre XV/b de l'*op. cit.*, intitulé : Domination ottomane et libération nationale, p. 403—404.

[27] *Ibidem*, p. 60—75.

[28] *Ibidem*, p. 169—196.

[29] *Ibidem*, p. 302—308.

[30] *Aprilsko văstanie 1876 god. Preporacitelna bibliografija po slučaj 90 godišninata na văstanieto* (L'insurrection d'avril 1876 : Guide bibliographique à l'occasion de son 90^{e} anniversaire), Sofija, 1966.

occasion devait également paraître la bibliographie de la guerre de 1877—1878 et de la libération de la Bulgarie, rédigée par L. Venkova-Ilieva [31].

Afin d'honorer le centenaire de l'insurrection d'avril, l'historiographie bulgare a mis à la disposition des chercheurs une nouvelle bibliographie entièrement réservée à ce thème. Paru à Sofia, en 1976 [32], ce recueil de caractère scientifique offre à ses lecteurs le tableau détaillé des ouvrages traitant du thème respectif, de divers points de vue. Des chapitres spéciaux sont consacrés à chaque moment principal de l'insurrection, ainsi qu'à l'activité des troupes de Christo Botev [33] et de celles qui ont opéré dans d'autres zones du pays que les siennes. Les prémisses économiques, sociales et politiques, de même que les causes de l'insurrection; les préparatifs préalables, le déclenchement et la répression du mouvement; son écho national et international; ses conséquences et sa portée ont constitué les lignes générales poursuivies par les différents auteurs.

À part ces amples bibliographies considérant l'ensemble des événements, les spécialistes bulgares ont fait paraître un nombre important d'ouvrages bibliographiques concernant le développement des événements des années 1877—1878 dans telle ou telle région du pays où les troupes insurrectionnelles ont opposé une résistance héroïque à l'armée ottomane [34].

Très utiles aussi pour celui qui se penche sur cette étape de l'histoire bulgare se révèlent les bibliographies ou les index bibliographiques publiés soit par les périodiques spécialisés [35], soit dans les mélanges d'études de caractère commémoratif [36].

On peut estimer donc qu'à l'heure actuelle la bibliographie bulgare dispose d'instruments précieux pour l'étude de la lutte menée pour la renaissance nationale de la Bulgarie.

---

[31] L. Venkova-Ilieva, *Rusko-turskata voina 1877—1878 g. i ozvobozdenieto na Bălgarija. Preporăčilelna bibliografija. (Po slučaj 90-godišnija jubilej)* (La guerre russo-turque de 1877—1878 et la libération de la Bulgaric. (Guide bibliographique. À l'occasion du 90e anniversaire), Sofija, 1968.

[32] *Văzpomenatelen sbornik po slučaj stogodišninata ot aprilskoto văstanie i botevata četa 1876* (Recueil commémoratif à l'occasion du centième anniversaire de l'Insurrection d'avril et du détachement de Botev 1876), II, Sofija, 1976.

[33] À propos de la vie et de l'activité de Christo Botev et des problèmes concernant l'émigration bulgare en Roumanie, voir la bibliographie du volume de Ivan Ungiev, Cveta Ungieva. *Hristo Botev, život i delo* (Christo Botev, sa vie et son œuvre), Sofija, 1975; Hristo Gandev, *Aprilskoto văstanija* (L'insurrection d'avril), 1876, Sofija, 1974, p. 208—213, etc.

[34] M. Kafelova, A. Pečilkov, *Srednite Rodopi v osvoboditelnata rusko-turska vojna. Bibliografija* (Les Rhodopes centrales dans la guerre de libération russo-turque), Smolian, 1968; L. Vladkov, *Varna i Varnenski okrăg po vreme na osmanskoto igo i Osvoboždenieto. Bibliografija* (Varna et le district de Varna pendant la domination ottomane et la Libération. Bibliographie) Varna, 1968; C. Pavlovska *Văorajavaneta na IV Paneghiurski revoljucionen okrăg za Aprilskoto, văstanie 1876* (L'armement du IVe district révolutionnaire de Panaguouriste en vue de l'insurrection d'avril 1876) dans «Izv. na Voennoistoričeski naučno družestvo», XV, Sofija, 1973, etc.

[35] «Études balkaniques», «Istoričeski pregled», «Bibliotekar», etc.

[36] *Aprilskoto văstanie, 1876—1966* (L'insurrection d'avril, 1876—1966), Sofija, 1966.

YOUGOSLAVIE

En ce qui concerne les peuples yougoslaves, l'histoire de leur pays propose aux spécialistes un vaste champ d'investigation, riche aussi bien en ouvrages de caractère général, qu'en contributions consacrées à ses divers moments importants. Après la deuxième guerre mondiale, toutes sortes de bibliographies générales et spéciales ont été dédiées à ces ouvrages.

Particulièrement utiles et complètes s'avèrent les bibliographies éditées par séries, enregistrant les articles et les livres, ou celles consacrées aux périodiques, publiées à Belgrade depuis 1950 et, respectivement, 1955 à nos jours [37]. Mais il convient de retenir également les bibliographies nationales des peuples yougoslaves [38].

L'anniversaire en 1975 de l'insurrection de Bosnie et Herzégovine a donné lieu à maintes manifestations scientifiques nationales et internationales, ainsi qu'à toute une série d'ouvrages et études spécialisés. Des historiens de prestige de Yougoslavie (V. Čubrilović, M. Ekmečić, H. Bitoski, etc.) ont fourni leur apport compétent à l'élucidation des aspects moins bien connus de l'histoire si complexe des événements de 1875—1878 [39].

GRÈCE

Le premier pays balkanique à recouvrir son indépendance fut la Grèce, qui secoua la domination ottomane en 1830, bien qu'elle ait dû renoncer pour le moment à la libération de l'Épire et de la Thessalie, qui sont restés pour un certain temps encore incorporés à l'Empire. C'est pour les délivrer que le peuple grec prit les armes en 1853, au moment de la guerre de Crimée. Avec la rouverture de la Question orientale en 1875, la Grèce eut l'occasion de reprendre la lutte en vue de la libération de tous ses territoires sous domination étrangère, en unissant ses efforts à ceux du reste des peuples du sud-est de l'Europe. Le rôle et la place de la Grèce dans le développement de la crise orientale sont étudiés de manière approfondie par Evanghelos Kofos dans son volume récemment paru [40]. D'autre part, la bibliographie de cet ouvrage de Kofos offre un intérêt spécial, par la mention qu'elle fait d'une série de documents inédits puisés aux archives grecques, françaises, anglaises, autrichiennes et yougoslaves [41].

---

[37] *Bibliografija Jugoslavie. A. Društvene nauke* (Bibliographie de Yougoslavie. A. Sciences sociales), Beograd, 1950— ; *Bibliografija Jugoslavije, Knjige, brošure i musikalije* (Bibliographie de Yougoslavie : livres, brochures et musique), Beograd, 1950.

[38] *Enciklopedija Jugoslavije* (Encyclopédie de Yougoslavie), vol. I^er^, Zagreb, 1955, p. 504—519 ; *Dix années d'historiographie yougoslave 1945—1955*, Beograd, 1955 ; Sidok Jaroslav *Povjest hrvatskogo naroda g. 1860—1914* (Histoire du peuple croate 1860—1914), Zagreb, 1968 p. 333—352 ; *Bosansko-hercegovinian bibliografia knjiga i brošura, 1945—1951* (Bibliographie des livres et brochures sur la Bosnie-Herzégovine, 1945—1951), Sarajevo, 1953 ; *Savez društava istoričara Jugoslavije 1955—1965* (L'Union des sociétés des historiens de Yougoslavie), Beograd, 1965.

[39] À propos de l'insurrection de Bosnie, cf. M. Ekmečić, *Ustanak u Bosni. 1875—1878* (L'insurrection de Bosnie.), Sarajevo, 1960, etc.

[40] Evanghelos Kofos, *Greece and the Eastern Crisis, 1875—1878*, Thessalonik, 1975.

[41] Idem, p. 261—268.

Il convient de noter les trois volumes grecs de bibliographie historique publiés à Athènes sur l'initiative du Comité national grec de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen (AIÉSEE).[42] Les trois volumes comportent les ouvrages d'histoire écrits en Grèce dans l'intervalle des années 1950—1973 et imprimés à l'occasion des congrès internationaux des études sud-est européennes de 1966, 1970 et 1974. Ces bibliographies confèrent à la recherche historique un champ très vaste, qui englobe aussi les ouvrages littéraires, philosophiques, ecclésiastiques, économiques et juridiques, de l'Antiquité à nos jours.

TURQUIE

Alors que les Balkans brûlaient du feu des révoltes rapidement multipliées, l'Empire ottoman aussi subissait les conséquences des facteurs socio-économiques et politiques qui le minaient à l'intérieur en accusant de plus en plus l'instabilité de la société turque et déterminant ainsi une nouvelle étape de son démembrement latent. La découverte des voies susceptibles de le régénérer constitua la préoccupation essentielle des Jeunes Turcs, qui préparèrent la première constitution du pays, adoptée le 23 décembre 1876. Ils ont mis en même temps les bases du premier parti politique d'opposition connu par l'histoire de l'Empire ottoman.

Toute une série de bibliographies historiques générales ont été publiées en Turquie, consacrées à la situation interne de l'Empire pendant la crise orientale et à la conjoncture internationale des années 1875—1878. Ces ouvrages n'arrivent pourtant pas à donner l'image complète de la période qui nous occupe.

Notons en tout premier lieu la bibliographie des ouvrages turcs d'histoire parue à Ankara en 1952, sous la direction d'Enver Koray [43] et qui couvre la période 1729—1950. Elle se compose de deux parties, la première enregistrant les écrits turcs en caractères arabes de l'intervalle 1729—1928, la seconde s'occupant de la période 1928—1950 illustrée par des contributions en turc moderne. Le volume compte 4129 titres, classés dans l'ordre alphabétique et distribués en trois chapitres : généralités, histoires des peuples étrangers et ouvrages divers. Un index alphabétique des titres et noms de personnes apporte un complément d'information très utile.

Une autre bibliographie générale est celle des publications de l'Université d'Istanbul (livres et articles), éditée depuis 1966 et couvrant la période 1933—1973 — son X^{e} tome a été publié en 1975 [44]. Le grand mérite des dix volumes déjà parus réside dans le fait qu'ils ont été élaborés conformément aux normes bibliographiques internationales, ce qui les rend facilement accessibles tout en englobant les données utiles. C'est

---

[42] *Quinze ans de bibliographie historique en Grèce (1950—1964)*, Athènes, 1966 ; *Cinq ans de bibliographie historique en Grèce (1965—1969)*, Athènes, 1970 ; *Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970—1973)*, Athènes, 1974.

[43] *Türkiye Tarih Kurumu Yayinlari Bibliyografyasi. 1729—1950* (Bibliographie des publications de la Société Turque d'Histoire, 1729—1950), Ankara, 1952.

[44] *Istanbul Universitesi Yayinlari Biblyografyasi (Eserler ve Makaleler)* (Bibliographie des publications de l'Université d'Istanbul — Œuvres et périodiques), vol. I—XI, 1933—1973, Istanbul, 1966—1975.

ici qu'il convient de mentionner également la bibliographie succincte des publications de la Société turque d'histoire, parue à Ankara en 1972 [45].

La série des bibliographies éditées en Turquie se trouve heureusement complétée par quelques ouvrages de la même catégorie dus à des auteurs étrangers et publiés dans différents pays (Allemagne, Autriche, Hollande, etc.), d'une importance toute particulière pour l'histoire de l'Empire ottoman. Tout à fait remarquable en ce sens s'avère le volume élaboré par H. J. Kornrumpf et Jutta Kornrumpf en 1973 [46], englobant environ 7000 titres, dont la majeure partie représentent des ouvrages d'histoire, mais il y a aussi des rubriques consacrées à la religion, la philosophie, le droit, la géographie, les arts, etc. Néanmoins, cette bibliographie des époux Kornrumpf prête à quelques objections en ce qui concerne l'organisation du matériel et la partie traitant de l'histoire roumaine; une mise au point est nécessaire : elle pourrait être faite à l'occasion d'une nouvelle édition de l'ouvrage. Mais, à part ces inconvénients, la bibliographie ottomane parue en 1973 demeure un instrument de travail essentiel pour l'étude de l'histoire ottomane et des peuples englobés des siècles durant sous la domination de la Porte.

BIBLIOGRAPHIES INTERNATIONALES CONCERNANT LE SUD—EST EUROPÉEN

La bibliographie mondiale n'a accordé au cours de la première moitié de ce siècle qu'une attention relative aux problèmes balkaniques. C'est pourquoi nous ne pouvons citer en ce sens que les huit volumes publiés par Léon Savadjian à Paris en 1931—1939 [47], mentionnant les ouvrages avec des références à la zone des Balkans, de la période 1920—1938. Léon Savadjian comprend dans cette zone l'Albanie, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie, la Turquie et la Yougoslavie.

En présentant les ouvrages qui traitent du Sud-Est européen parus après 1920 dans les langues anglaise, française, italienne et allemande, cette bibliographie se proposait d'être une source de documentation susceptible de permettre aux peuples des pays intéressés une meilleure connaissance mutuelle, tout en les faisant connus aussi de par le monde. Aussi, les huit volumes offrent l'aspect d'une véritable encyclopédie : à part les chapitres consacrés aux pays balkaniques, ils s'occupent aussi des relations interbalkaniques, mentionnant aussi certaines thèses de doctorat, les publications de la Société des Nations en rapport avec la zone concernée, de son histoire, sa civilisation ses arts et littératures.

Quoique limitée aux travaux parus dans les langues occidentales pendant une période assez courte, la bibliographie rédigée par Léon Savadjian s'avère également utile à la une recherche approfondie des événements des Balkans au cours des années 1875—1878.

---

[45] *Türk Tarih Kurumu Yayinlari* (Publications de la Société Turque d'Histoire), Ankara, 1972.

[46] Kornrumpf, H. J., Kornrumpf Jutta, *Osmanische Bibliographie. Mit besonderer Berücksichtigung der Türkei in Europa*, Leiden, E. J. Brill, 1973.

[47] Léon Savadjian, *Bibliographie balkanique*, Paris, «Revue des Balkans», 1931—1939, 8 vol.

Après la deuxième guerre mondiale, la bibliographie européenne et américaine commence à montrer plus d'intérêt vis-à-vis des pays et des peuples du sud-est de l'Europe. Par conséquent, les ouvrages sur la lutte pour l'émancipation nationale des peuples balkaniques au XIX-e siècle, en général, et sur la crise orientale, tout particulièrement, sont mieux représentés dans la bibliographie internationale. À ce point de vue, bien accueillies par les spécialistes sont par exemple les bibliographies éditées par l'Institut des études sud-est européennes de Munich à partir de l'année 1956 [48]. Toutefois, leur conception de la zone sud-est européenne est différente de la nôtre, en lui englobant aussi la Slovaquie et la Hongrie. Une autre preuve éloquente de l'intérêt des scientifiques et hommes de culture en général accordé aux pays du sud-est de l'Europe réside dans la riche bibliographie annotée, que Paul L. Horecky a éditée en 1969 aux Etats-Unis [49]. La première section du volume est réservée à une présentation d'ensemble de la zone sud-est européenne (Albanie, Bulgarie, Grèce, Roumanie et Yougoslavie), comportant toutes les coordonnées d'ordre géographique, peuplement, historique, politique, économique, social et culturel. Les mêmes sujets sont ensuite étudiés par pays. Enfin, chaque chapitre est doté d'un paragraphe consacré aux ouvrages de référence et aux bibliographies [50].

L'impératif de la prise de connaissance dans les plus brefs délais des nouvelles si abondantes pour toutes les branches de la science contemporaine a déterminé la fondation à Sofia en 1966 d'un Centre international de recherche scientifique et documentation, près l'Institut d'études balkaniques de l'Académie Bulgare des Sciences. La principale tâche de ce Centre est la recherche et la systématisation de l'information concernant les ouvrages dédiés au Sud-Est européen. Ces préoccupations ont trouvé expression dans la série connue et appréciée des volumes de *Bibliographie d'études balkaniques*, arrivée de nos jours à son dixième tome [51]. Cette bibliographie embrasse les livres et articles où sont traités différents problèmes balkaniques, ou qui s'occupent de la zone des Balkans en général ou bien de tel ou tel pays de la Péninsule, depuis le XIV^{e} siècle jusqu'en 1945. Rédigée en accord avec les règles internationales fixées par l'UNESCO, cette bibliographie coiffe les domaines des sciences sociales figurant dans les statuts de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen.

Au cours des dix premières années de parution (1966–1975), cette série bibliographique a inclus dans ses pages plus de 350 ouvrages d'histoire avec de strictes références aux événements de 1875–1878 dans la région balkanique. Il convient de mentionner aussi les grands ouvrages de synthèse, traités d'histoire nationale et universelle, ainsi que les contributions aux réunions scientifiques internationales (congrès, colloques, etc.). Les titres figurent en original, avec leur traduction française — exceptant

---

[48] *Südosteuropa-Bibliographie*. Bd. I–IV (1945–1970), München, R. Oldenbourg, 1956–1976.

[49] *Southeastern Europe. A guide to basic publications*. Editor Paul Horecky, Chicago, The University of Chicago Press, 1969.

[50] *Ibidem*, p. 3–25 ; p. 73–80 ; p. 119–128 ; p. 213–220 ; p. 331–345 ; p. 451–475.

[51] *Bibliographie d'études balkaniques*, vol. I–X, Sofia, 1966–1975.

ceux écrits dans l'une des autres langues de circuit international. L'ensemble du matériel est organisé suivant le système décimal universel. Plusieurs index l'accompagnent en le complétant : des noms de personnes, géographique et par matières, une liste des sources consultées, ce qui souligne encore mieux la qualité scientifique de la bibliographie publiée à Sofia.

La lutte antiottomane d'une part, l'éveil de la conscience nationale chez les peuples balkaniques d'autre part, ainsi que les tentatives des grandes puissances, pour trouver une solution à la crise orientale conforme à leurs propres intérêts, ont eu des conséquences d'une portée exceptionnelle pour les destinées de cette zone. Ces années de forte effervescence révolutionnaire avec de profondes significations historiques se reflètent de manière frappante dans les œuvres d'historiographie nationale, aussi bien que dans celles de l'historiographie internationale. De tels résultats, réunis et organisés selon des critères scientifiques dans toute une série de bibliographies soulignent les traits spécifiques de la lutte de libération menée par chaque peuple pour son propre compte, ainsi que le caractère généralement antiféodal et antiottoman des événements déroulés dans l'intervalle des années 1875—1878 et la commune aspiration de ces peuples à réaliser leur indépendance.

LA SOLIDARITÉ DU PEUPLE ROUMAIN AVEC LA LUTTE DU PEUPLE ALBANAIS POUR L'INDÉPENDANCE (1877–1912)

GELCU MAKSUTOVICI

Suite aux fréquents mouvements de libération nationale, au déclin économique et politique de l'Empire ottoman, aux guerres russo-turques et surtout à la grande confrontation que fut la guerre de 1877, sans oublier l'incessante ingérence des grandes puissances dans les affaires du Sud-Est européen, la seconde moitié du XIX[e] siècle allait connaître de profonds changements dans la configuration politique des pays balkaniques. Cependant, ni la paix de San Stefano, ni le Congrès de Berlin n'ont prévu la création d'un État albanais souverain, malgré les grands troubles anti-ottomans qui avaient eu lieu dans ce pays au printemps de 1877. Telles étant les choses, les patriotes albanais devaient fournir une activité encore plus soutenue ; c'est ainsi qu'ils créèrent au mois de juin 1878 la *Ligue de Prizren* — la première organisation politique représentant la totalité du peuple albanais en vue de développer un combat incessant pour imposer l'Albanie en tant qu'Etat indépendant sur le plan politique, pour l'enseignement et la culture dans la langue nationale. Ce mouvement de libération nationale, entré dans l'histoire albanaise sous le nom de *Rilindjia Kombëtare* (La Renaissance nationale), a engagé toutes les forces du peuple. Du fait des vicissitudes traversées par leur pays, toute une série de patriotes albanais ont dû travailler pour leur cause à l'étranger ; bon nombre d'entre eux trouvèrent asile en Roumanie, qui dans la nouvelle conjoncture de son indépendance gagnée en 1877 était devenue le support actif et direct de la cause nationale albanaise.

Fondée sur certaines pièces des archives roumaines et albanaises, ainsi que sur des ouvrages spécialisés, la présente étude se propose de souligner la manière dont la Roumanie a prêté son concours au mouvement de la renaissance nationale d'Albanie, dans l'intervalle des années 1877–1912.

Au XIX[e] siècle, les documents parlent de la participation d'un certain nombre d'Albanais à la révolution de Tudor Vladimirescu [1]. Depuis ce moment-là, on constate l'afflux constant des patriotes albanais, venus

[1] Myslim Islami, *Naum Panajot Bredhi Veqilharxhi*, Tiranë, 1967 ; V. Papacostea, *Sur l'abécédaire albanais de Vechilhardji*, «Balcania», I Bucarest, 1938.

en terre roumaine pour travailler et poursuivre leur lutte ; ils y trouvèrent bon accueil et une aide fraternelle [2].

En plein épanouissement de la renaissance nationale albanaise, quelques membres marquants de ce mouvement se rendent en Roumanie pour y jeter les bases d'une société culturelle, sous l'égide de laquelle devaient paraître des livres et des gazettes d'inspiration patriotique. Ces publications étaient également destinées aux Albanais du pays qu'à ceux de la diaspora. En ceci les protagonistes du mouvement albanais étaient les bénéficiaires de ce que la Roumanie, qui venait d'acquérir sa souveraineté, se montrait très compréhensive vis-à-vis des aspirations analogues des autres peuples.

Le pouvoir ottoman se trouvait sans cesse confronté avec l'opposition tenace et inflexible du peuple albanais. Cette attitude devait acquérir une nouvelle dimension au XIX[e] siècle, avec la naissance et l'épanouissement de la bourgeoisie albanaise, issue du long processus de désorganisation du système féodal ottoman, également sensible dans les provinces albanaises. L'essor du commerce intérieur albanais devait appeler nécessairement de forts liens économiques, qui entraînèrent à leur tour un intérêt accru pour l'unité de langue et de territoire, d'où le rythme plus vif de l'éveil de la conscience nationale. Une dure oppression économique et politique, exercée des siècles durant, avait empêché le développement normal du peuple albanais, car l'Empire ottoman réprimait brutalement toute tentative d'autonomie, comme ce fut le cas des principautés féodales des Bushatash ou d'Ali Pacha Tépéléna, dans la première moitié du XIX[e] siècle, lors des premiers indices annonciateurs du mouvement national. Mais les diverses initiatives nationales des autres peuples balkaniques influaient positivement sur les Albanais. Les Albanais émigrés, dont quelques-uns avaient déjà combattu pour la liberté dans d'autres mouvements nationaux, offraient un terrain propice à l'épanouissement des idées du renouveau de leur patrie. C'est dans la diaspora qu'ont milité Naum Veqilharxhi, Zef Jubani, Vaso Pasha, Sami Frashër et d'autres idéologues du mouvement. L'histoire de la littérature albanaise note que le premier manifeste du mouvement national (1836) est l'œuvre de Veqilharxhi, qui avait participé à l'Hétairie et combattu l'arme à la main pour la révolution roumaine de 1821. Toujours dans la diaspora, chez les Albanais d'Italie, devait paraître en 1836 la première grande œuvre littéraire albanaise, *Kenget a Milosaos* (La chanson de Milosaos), publiée par De Rada [3]. Après la guerre de 1877 et avec la fondation de la Ligue de Prizren, le mouvement national albanais prit un essor tout particulier, en 1878—1881. Pourtant, la défaite infligée aux Turcs n'a amélioré en rien le sort de l'Albanie. Au Congrès de Berlin la question ne fut même pas posée, car les grandes puissances ignoraient complètement ce pays, qu'elles traitaient de possession ottomane ; Bismarck niait même l'existence du peuple albanais, traitant ses territoires de «simple expression géographique» [4]. Le jour même

---

[2] N. Ciachir, G. Maksutovici, *Oraşul Bucureşti, centru de sprijin al mişcării de eliberare din Balcani (1848—1912)* (La ville de Bucarest, centre d'appui du mouvement de libération des Balkans — 1848—1912), dans «Bucureşti, V, materiale de istorie şi muzeografie», Muzeul de istorie a oraşului Bucureşti, Bucureşti, 1967.

[3] *Historie e letërsisë shqipe* (Histoire de la littérature albanaise), vol. II, Tiranë, 1959, p. 13.

[4] *Ibidem.*

de la première séance du Congrès de Berlin, c'est-à-dire le 13 juin 1878, se tenait aussi la première assemblée de la Ligue de Prizren. À la tête de celle-ci se trouvaient, tout d'abord, les grands féodaux, qui craignaient que le démembrement de l'Empire ottoman n'entraîne la perte de leurs domaines. Mais à leur côté, les représentants de la bourgeoisie intellectuelle, parmi lesquels un Abdyl Frashëri, veillaient à aiguiller la Ligue dans le sentier des aspirations nationales. Ce sont eux qui l'ont déterminée de présenter au gouvernement turc la demande d'une Albanie autonome. En 1880, la Ligue de Prizren devenait une sorte de gouvernement provisoire [5].

En effet, la Ligue devait polariser les forces populaires albanaises, en les regroupant, au mépris des représailles sanglantes de l'armée turque ; ce sera elle qui assumera la permanente opposition face à l'oppresseur. D'autre part, le mouvement national albanais a gagné du terrain et s'est fortifié grâce aux sociétés créées par les émigrés ; celles créées en Roumanie ont tenu un rôle important entre toutes.

Quand, avant la fondation de la Ligue de Prizren, l'historien albanais Ligor Mile passait la revue des objectifs du mouvement national de son pays, il les énumérait comme suit : 1) La lutte contre la domination ottomane et les réformes politico-administratives tendant à perpétuer le joug étranger ; 2) La lutte contre l'exaction fiscale (contre les nouvelles taxes imposées par l'État féodal ottoman, ainsi que contre l'exploitation féodale croissante exercée par l'Etat et par les grands féodaux locaux ; 3) La promotion de la langue et de la culture nationale ; 4) L'autonomie de l'Albanie toute entière, que les nombreuses demandes locales d'autonomie rendaient imminente ; 5) La lutte contre les tendances chauvines des milieux de tradition féodale ou bourgeoise des pays voisins ; 6) Les appels aux peuples balkaniques à fraterniser et collaborer tous contre le joug ottoman. Ces objectifs n'ont pas été tous inclus d'emblée dans un programme unique dès la première étape du renouveau national albanais. Néanmoins, ils ont créé les prémisses politiques nécessaires à l'étape suivante, plus organisée, préparant donc la naissance de la Ligue de Prizren, au-delà des causes extérieures qui ont conduit directement à sa parution [6].

En Albanie, l'hostilité envers la domination ottomane existait à l'état endémique, marquée par les troubles perpétrés à travers tout le pays et qui devaient s'aggraver d'autant plus une fois achevés les travaux du Congrès de Berlin. En effet, ce grand forum international, loin de prendre position en faveur de l'indépendance du peuple albanais, a consacré une fois de plus un statu quo. Le Traité de Berlin ne comportait aucune clause concernant les droits des Albanais à la souveraineté nationale et les Protocoles de ce traité ne mentionnaient leur pays qu'en rapport avec les nouvelles frontières du Monténégro [7]. La déception des patriotes albanais, qui avaient rallié en toute sincérité les divers mouvements de libération

---

[5] *Ibidem*, p. 14.

[6] Ligor K. Mile, *Kryengritjet popullore në fillim të Rilindjessonë (1830—1877)* (Les révoltes populaires au début de notre Renaissance), Tiranë, 1962, p. 29.

[7] Le Traité de Berlin avec les Protocoles du Congrès... (Traduction du Ministère des Affaires Étrangères) imprimés à Bucarest par les Imprimeries de l'Etat en 1878. Ainsi que nous l'avons noté dans le texte, les références à l'Albanie ne figurent que dans les protocoles du Congrès, p. 50, 62, 76, 78, 86, 87, etc. et toujours seulement à propos des possessions laissées à la Turquie ou liées aux débats concernant la délimitation des frontières du Monténégro. En revanche, aucune référence relative aux droits du peuple albanais.

nationale des autres peuples balkaniques, était indicible en constatant la parfaite indifférence avec laquelle les grandes puissances considéraient le sort malheureux de leurs pays.

Les historiens albanais S. Pollo et A. Puto brossent le tableau suivant de l'état d'esprit de leurs compatriotes à la veille de la guerre : « L'Albanie ne pouvait pas rester à l'écart de ces événements ; aussi, assista-t-on, durant toutes ces années, à un regain de l'activité des milieux patriotiques. Les éléments les plus avancés y voient une bonne occasion pour intégrer le mouvement insurrectionnel d'Albanie à l'ensemble du front des nations opprimées en lutte contre l'Empire. En premier lieu, il fallait neutraliser les efforts accrus de la Porte pour susciter parmi la population musulmane albanaise un fanatisme religieux capable d'accroître au maximum l'état de tension de ses rapports avec les populations voisines. Particulièrement fructueuse fut dans ce domaine l'activité de l'écrivain Jef Jubani et de l'abbé Prang Doçi de Shkodra, qui allèrent jusqu'à lancer l'idée d'une coopération entre Albanais et Monténégrins. Cela eut pour résultat qu'à peine un dixième des montagnards appelés par la Porte rejoignit le front monténégrin. De plus, des révoltes antiturques éclatèrent çà et là en Albanie du Nord. Il est intéressant de noter que le consul russe à Shkodra, Shpeyer, écrivait en novembre 1876 : « *Il est difficile de prévoir le résultat de l'insurrection, quoiqu'il en soit, l'Europe aura bientôt, sans aucun doute, une nouvelle question à régler : la question albanaise* »[8]. (Les italiques dans l'original cité — n.a.).

Il convient de mentionner aussi dans le même sens le point de vue des historiens roumains, A. P. Alessi et Massimu Popu, qui dans un ouvrage paru en roumain à Graz, en 1878, intitulé « La Guerre Orientale Illustrée » *(Resbelulu Orientalu Ilustratu)*, après avoir décrit avec luxe de détails la situation des Balkans, écrivaient au chapitre consacré à la Turquie : « Le peuplement de la Turquie consiste en : Slaves (Serbes et Bulgare), Grecs, Albanais, Turcs, Roumains, Arméniens, etc. Les Albanais appelés aussi (en roumain) Arnăuţi habitent notamment l'Albanie (l'antique Épire), à part ça, en Serbie turque, en Bosnie, etc. Ce sont des soldats innés, c'est pourquoi fort recherchés par les Pachas de même que par le Sultan. . . »[9]. Plus loin, en parlant des faits de l'insurrection, ils précisaient : « D'entre les troupes turques concentrées à Nevesinje et commandées par le général de division Sélim Pacha quelques bataillons se sont avancés vers l'ouest, mais ils ont été battus par les insurgents. Sélim Pacha et plusieurs officiers d'état major ont été blessés. . . L'insurrection prenait de dimensions toujours plus grandes. L'aide venait maintenant de Bosnie aussi et même d'Albanie. Tous les peuples chrétiens de la péninsule Balkanique considéraient la cause des Herzégoviniens comme la leur. Les chrétiens d'Épire, d'Albanie et de Thessalie commencèrent à s'agiter. Les Mirdites ou Albanais catholiques jouissaient quelque temps auparavant d'une position proche de l'indépendance, étant tenu à combattre commandés par leur propre duc. Ces jours derniers les sieurs de Stamboul

---

[8] S. Pollo et A. Puto, *Histoire de l'Albanie des origines à nos jours*, Collection « Histoire des Nations Européennes », Éditions Horvath, Lyon, 1974, p. 137.

[9] Profes. Dr. A. P. Alessi et profes. Massimu Popu, *Resbelulu Orientale Ilustratu*, Éd. Paul Cieslar, Librairie, Graz, 1878 (724 p.), p. 115.

commencèrent à les craindre, c'est pouruoi ils ne laissèrent pas le fils de l'ancien duc Bid-Dodo dans son héritage, mais le conduisirent en captivité. Après le commencement de l'insurrection en Herzégovine les Mirdites réclamèrent sa délivrance menaçant, dans le cas contraire, de faire cause commune avec les insurgents »[10].

Particulièrement intéressante nous semble aussi l'information suivante : « En même temps, à Stamboul faisait sensation un projet... La Péninsule balkanique... prendre l'aspect suivant : Sur les ruines de l'Empire ottoman se dresseront les royaumes suivants : 1) ..., 2) Le royaume d'Albanie, qui... sera donné à un duc autrichien et aura environ 1 1/2 millions d'habitants... »[11]. Si les deux historiens roumains avaient connaissance de ce projet d'un royaume albanais d'un million et demi d'habitants, il va de soi que les patriotes albanais étaient au courant de la nouvelle qui avait produit tant de bruit à Istanbul ; ils devaient donc attendre fébrilement la fin de la guerre qui devait leur apporter gain de cause. Aussi, le désappointement fut-il énorme face aux positions adoptées par les grandes puissances à cet égard. Une fois de plus, les deux historiens roumains susmentionnées notent avec vigueur leurs impressions : « Mais par le traité de S. Stefano et par le Congrès de Berlin, toutes nos croyances se sont transformées en désillusions et tous nos espoirs se sont envolés en fumée »[12].

Il s'ensuit que la Ligue de Prizren est le fruit de toutes une série de tendances convergeant vers le même but : d'une part, la réaction face à l'injustice de la position des puissances signataires du traité de San Stefano vis-à-vis de la question albanaise ; d'autre part, l'impératif de la concentration des efforts de tous les Albanais en vue d'organiser et de conduire une lutte persévérante pour la conquête de leur souveraineté nationale. La conjoncture internationale, de même que les circonstances à l'intérieur du pays — se traduisant par un processus évolutif de soulèvements contre la domination de la Porte — devaient concourir en ce sens. Sur le plan matériel, autant que du point de vue de son prestige, l'Empire ottoman était sorti diminué de la guerre : en dépit des tentatives faites par certains pays occidentaux — notamment l'Angleterre — de prolonger la vie du « grand malade », le démembrement de l'ancien Empire était devenu inévitable.

*

Bien que le Congrès de Berlin n'ait apporté ni à la Roumanie la complète satisfaction de ses exigences légitimes, par l'acte de courage de la proclamation de sa souveraineté le 9 mai 1877 — acte qu'elle devait bientôt consacrer avec gloire sur le champ de bataille — elle s'était assurée une place prestigieuse, ainsi que certaines possibilités d'intervention [13], constituant une sorte d'avant-poste dans le combat des pays du sud-est européen pour leur libération nationale et sociale. Ceci n'était, du reste,

---

[10] *Ibidem*, p. 136.
[11] *Ibidem*, p. 218.
[12] *Ibidem*, p. 690.
[13] Constantin C. Giurescu, *Istoria Românilor*, Éd. Cugetarea — Georgescu Delafras, Bucureşti, p. 465.

que le prolongement, sur un plan supérieur et dans d'autres conditions, de la politique roumaine traditionnelle. Car, c'était à juste titre que, déjà en 1844, Nicolae Bălcescu écrivait : « Les droits sacrés de l'humanité ont toujours trouvé des défenseurs en Roumanie »[14]. Toute aussi juste s'avère la remarque : « ...l'appui accordé aux combattants de l'oppression étrangère et des injustices sociales est devenu plus consistant dans la seconde moitié du siècle dernier, au fur et à mesure que le mouvement de libération devenait plus vif au sud du Danube et en Albanie »[15].

Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le relever [16], les pays roumains ont fourni asile aux peuples balkaniques, parmi lesquels les Albanais étaient en nombre. Là, au nord du Danube, ils trouvaient un soutien et beaucoup de possibilités d'assurer leur existence, sans parler du concours qu'ils recevaient pour le combat mené afin de libérer leur pays. C'est dans cette terre roumaine qu'ils se trouvaient, enfin, à l'abri des sévices ottomans.

Voici ce qu'écrivait l'éminent savant Nicolas Iorga, en peignant l'état d'esprit des Roumains à la veille de la guerre de 1877—1878 et commentant les relations du correspondant de la gazette italienne Fanfulla : « ...Calea Mogoşoaii, qui est le Corso de Bucarest, est devenue une lanterne magique : on y voit jusqu'à tel capitaine des Albanais en veste sans manches de velours carmin brodée d'or, avec tout un arsenal à ciselures d'argent à la ceinture, fustanelle blanche et les cnémides d'un rouge vif, également cousues d'or... »[17] Naturellement, il s'agit là d'une figure symbolique, mais de fait, le chiffre des Albanais allait augmenter sensiblement en Roumanie après 1878, lorsque son territoire hospitalier s'est ouvert aux diverses sociétés culturelles des émigrés, qui faisaient paraître par leur intermédiaire les livres et brochures si nécessaires à leurs buts éducatifs et politiques.

C'est le lieu de mentionner la manière brillante dont le chef de l'État roumain, le Président Nicolae Ceauşescu, a relevé la contribution roumaine à l'organisation de la lutte de libération nationale des peuples balkaniques — Grecs, Serbes, Albanais, Bulgares [18]. « Ces importantes manifestations de solidarité et de fraternité sont une illustration éloquente des rapports d'étroite amitié, de bon voisinage, de collaboration et de solidarité qui ont existé des siècles durant chez les peuples des Balkans dans leur combat contre l'oppression, pour la liberté, pour une vie en toute dignité »[19].

[14] Alexandru Duţu, *Drepturile sfinte ale omenirii au găsit totdeauna apărători în România* (Les droits sacrés de l'humanité ont toujours trouvé des défenseurs en Roumanie), «Magazin istoric », 10, 1976.

[15] *Ibidem*, p. 27.

[16] N. Ciachir, G. Maksutovici, *Oraşul Bucureşti...*, déjà cité.

[17] Nicolae Iorga, *Războiul pentru independenţă. Acţiuni diplomatice şi stări de spirit* (La guerre pour l'indépendancc. Activités diplomatiques et états d'esprit), Ed. Cultura Naţională, Bucureşti, 1927, p. 94.

[18] Nicolae Ceauşescu, *Expunere prezentată la Sesiunea solemnă comună a Comitetului Central al Partidului Comunist Român, Marii Adunări Naţionale şi activului central de partid şi de stat consacrată sărbătoririi centenarului proclamării independenţei de stat a României* (Exposé présenté à la Session solennelle commune du Comité Central du Parti Communiste Roumain de la Grande Assemblée Nationale et de l'actif central du Parti et de l'Etat, consacrée à l'anniversaire du centenaire de la proclamation de l'indépendance d'Etat de la Roumanie), «Scînteia » no. 10799/10 mai 1977, p. 2.

[19] *Ibidem*.

Ces liens traditionnels d'amitié, dont les Albanais ont été eux aussi les bénéficiaires ont permis le développement des initiatives faites pour aider à l'accomplissement de leur idéal national. Vers la fin de l'année 1880, plusieurs intellectuels de la jeunesse albanaise vivant à Bucarest ont créé une section de la « Société albanaise pour l'écriture », s'inspirant de celle déjà en fonction à Constantinople. Quatre ans plus tard, ce sera le tour de la société culturelle « Drita » (Lumière) d'être fondée, toujours à Bucarest. Ces sociétés se proposaient entre autres de faire imprimer les livres albanais exigés par l'enseignement en langue nationale qui était sur le point d'être introduit en Albanie.

En 1885, l'écrivain Mihal Grameno vient en Roumanie où, en contact avec Nikolla Nacio, il rallie le mouvement patriotique. Il deviendra, en 1889, le secrétaire de la Société « Drita » dirigée par Nacio et qui réunissait les membres les plus démunis de l'émigration albanaise [20]. L'histoire de la littérature albanaise a enregistré le fait que la première école albanaise a pu ouvrir ses portes à Corcea en 1887 grâce aux livres imprimés par la société bucarestoise et grâce au concours des grands patriotes militant en Roumanie, directement aidés par l'intervention des frères Naïmi et Sami Frashëri auprès de l'administration turque [21].

Dès ses premiers pas, la Société culturelle « Drita » a bénéficié de la protection de toute une série d'intellectuels roumains en renom. On peut lire, par exemple, dans le numéro du journal « Adevărul » du 23 février 1907 que « La Société culturelle "Dritta" a été fondée en 1884 et soutenue par des personnalités de première main, telles C. A. Rosetti, D. Brătianu, Nic. Ionescu, V. A. Urechia, le poète Vasile Alecsandri, le prince Ion Ghika, Ion Bălăceanu, ancien ministre à Londres, G. Palade, Lascăr Catargiu, I. C. Petrescu, ancien secrétaire honoré du palais, A. Pencovici, N. Kretzulescu, Petre Carp »[22].

Comme bon nombre d'Albanais fixés en Roumanie avaient leurs parents au pays ou dans d'autres régions de l'Empire ottoman, ils n'osaient pas mener ouvertement leur politique d'émancipation par rapport à la Porte, de peur des représailles auxquelles les leurs étaient exposés. Ceci explique pourquoi ils ont jugé plus prudent de confier au commencement les postes-clé de la Société « Drita » à quelques personnalités roumaines. La société a eu donc au début pour président l'historien roumain bien connu V. A. Urechia ; son vice-président, D. Butculescu, était également un Roumain, de même que les deux censeurs — le dr Leonte et M. Deşliu[23].

Les imprimeries bucarestoises travaillaient, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, pour l'émigration albanaise, en faisant sortir de sous leurs presses maints ouvrages importants de langue albanaise. Il s'agit en tout premier lieu de manuels scolaires, mais aussi des œuvres de quelques Albanais distingués : Naïm et Sami Frashëri, Jani Vretua, K. Kristoforidi, etc. Ces livres étaient diffusés non seulement en Albanie, mais

---

[20] *Historia e letërsisë shqipe*, vol. II, 1959, p. 537.

[21] *Ibidem*, p. 19.

[22] Les Archives d'État de Bucarest, Direction Générale des Archives d'État, fonds Drita, doss. 88.

[23] Th. Capidan, *Contribuţia Românilor la renaşterea Albaniei* (La contribution des Roumains à la renaissance de l'Albanie), « Graiul Românesc », II/1, p. 6.

partout ailleurs où vivaient les Albanais de la diaspora. Les principaux foyers culturels des Albanais établis en Roumanie se trouvaient àBucarest, Brăila et Constanţa ; de là, ils avaient rayonné dans d'autres villes de l'intérieur du pays — Ploieşti, Iaşi, Craïova, Călăraşi, Focşani et Braşov. D'une importance égale à celle des livres se sont avérées les gazettes et les revues albanaises publiées en Roumanie ; il y en a eu un bon nombre, à savoir : « Drita » — revue imprimée à Brăila en 1887 ; le journal « Shqipëtari » (l'Albanais) — gazette bilingue (albanais et roumain) paraissant à Bucarest, toujours en 1887, ainsi du reste que : « Shqipëria » (Albanie) — 1897 ; « Përlindja Shqiptare » (La renaissance albanaise) — 1903 ; « Jeta shqiptaro-rumune » (La vie albano-roumaine) — 1909 ; « Zëri i Shqipërisë » (La voix de l'Albanie) — 1910. Une autre gazette à mentionner — sans en épuiser pour autant la liste — est celle publiée en 1912 à Constanţa sous le titre de « Ataheu » (La Patrie)[24].

Sur l'initiative de N. Nacio, la Société « Drita » a patronné la fondation à Bucarest en 1898 d'une école albano-roumaine. Le but de cette institution était de préparer les cadres enseignants destinés aux futures écoles albanaises, au pays.

Malgré la tenacité des militants albanais, à la fin du XIX[e] siècle la question de l'indépendance de l'Albanie n'avait pas encore trouvé une solution. Les documents publiés récemment par une revue roumaine [25] montrent qu'en mai 1897 la possibilité de créer un Etat souverain albanais a été discutée lors des tratatives de l'Empire austro-hongrois avec la Russie en vue d'établir « une ligne de conduite commune dans les affaires d'Orient » et d'écarter « le danger d'une concurrence funeste pour la paix de l'Europe sur le terrain brûlant de la péninsule Balkanique. De sorte que, le comte Golouchowski, en énumérant les principaux problèmes susceptibles de fonder un accord entre « les cabinets de Vienne et de Petersbourg » visant « un nouvel ordre des choses dans la péninsule Balkanique » fait une mention intéressante sous ce rapport. En effet, il dit : « la partie comprise entre Jannina au sud et le lac de Skutari au nord, avec une ouverture suffisante de la côte est, formera l'Etat souverain sous le nom de la Principauté d'Albanie, à l'exclusion de toute domination étrangère »[26]. À ceci, le comte Mouraviev répond par une note de la part du gouvernement russe adressée à l'ambassade austro-hongroise, où il est dit que l'éventuelle fondation d'une Principauté albanaise, ainsi que le partage équitable de tout territoire disponible entre les petits Etats balkaniques sont des questions d'avenir sur lesquelles il était encore prématuré de statuer [27]. Une fois de plus, la question de l'indépendance du peuple albanais est remise entre ses propres mains, sans espérances de la part des grandes puissances.

---

[24] Pour les détails, voir Gelcu Maksutovici, *Kontribute të reja për njohen e shtypit shqiptar në Rumani (1887—1938)* (Nouvelles contributions à la connaissance de la presse albanaise en Roumanie), «Gjurmime albanologjike », I, 1971, Prishtinë, 1972, p. 33—64.

[25] Le document diplomatique «1897, mai 8 (n. st.). Vienne. Les instructions du Gouvernement Austro-Hongrois au prince de Liechtenstein, ambassadeur à Petersbourg », publié dans une version roumaine par la revue «Anale de Istorie », no. 4, 1976, p. 83—84.

[26] *Ibidem.*

[27] Le document «1897, mai 5/17. Petersbourg. La note du Gouvernement russe adressee à l'ambassadeur de l'Austro-Hongrie » publié dans une version roumaine par la revue «Anale de istorie », no. 4, 1976, p. 86—87.

Entre les entreprises importantes menées à bonne fin par les sociétés albanaises et les militants vivant en Roumanie, il convient de citer aussi le Congrès convoqué à Bucarest en avril 1905, avec la participation des délégués de toutes les colonies albanaises de l'étranger et en présence d'un certain nombre de personnalités venues d'Albanie. On a décidé à cette occasion de créer un comité destiné à centraliser et à guider le mouvement albanais pour l'indépendance. Ce nouvel organe de l'émigration albanaise a pris le nom de « Kombi » (La Nàtion)[28]. Une relation contemporaine raconte l'ouverture du Congrès le 10 avril, au Théâtre Lyrique de Bucarest : À 9 heure sur la scène de cette salle font leur apparition le prince Albert Ghica, entouré du dr Ibraïm Themo, Filip Papaïani étudiant en médecine, Filip Gheza...»[29]. Plus tard, dans ses mémoires, le prince Albert Ghica écrira que son intention était de faire « tout ce qui sera en son pouvoir pour la libération de l'Albanie... »[30].

Bon nombre de patriotes albanais se sont laissés entraîner à prendre part à la révolution des Jeunes Turcs (le dr Themo, par exemple), dans l'espoir que les transformations que l'aboutissement de ce mouvement pourrait réaliser permettront à l'Albanie d'obtenir son indépendance nationale. Trompés, une fois de plus, dans leurs espoirs, les militants albanais vont développer après 1909 une activité encore plus vive dans le cadre des sociétés culturelles. Nos recherches nous ont montrés qu'en 1908, à Bucarest, fonctionnaient trois de ces sociétés : la « Drita » déjà mentionnée, « Dituria » (La Culture) et « Shpres » (L'Espérance), qui ont fini par fusionner sous le nom de « Bashkimi » (L'Union). C'est maintenant l'époque où les Albanais sont décidés de mettre en jeu tous les moyens disponibles afin d'accomplir leur idéal national. Aussi, au cours des années suivantes on assiste à toute une série d'initiatives de la colonie albanaise de Bucarest. Celle-ci devient le centre d'attention de tous les Albanais grâce, aussi, aux conditions particulièrement propices à cette activité patriotique créées par la généreuse hospitalité du peuple roumain. C'est, donc, à juste titre qu'un militant albanais, de passage par Bucarest, notait : « L'Albanie toute entière a ses regards fixés sur la Roumanie... »[31].

Pendant l'automne de 1912, le chef du mouvement patriotique albanais, Ismaïl Kémali, arrive à Bucarest et, avec ses compatriotes établis dans cette ville, il prépare la proclamation de l'indépendance de l'Albanie. Ensuite, avec quelques compagnons, il rentre au pays, en proclamant l'indépendance d'Etat de l'Albanie, le 28 novembre de la même année (1912), dans la petite ville portuaire Vlora. Ismaïl Kémali devait former le premier cabinet national albanais [32].

Il convient de souligner l'appui incessant accordé par la Roumanie au mouvement national albanais. Cet appui s'est manifesté dans maintes occasions durant tout le XIX[e] siècle, mais il gagna en force dans l'intervalle des années 1877—1912, couronné par le triomphe de la cause alba-

---

[28] Archives d'État de Bucarest, Archive centrale, fonds historique. Direction de la Police et de la Sûreté Générale, doss. no 12/1904, f. 17.

[29] *Ibidem.*

[30] *Ibidem* — tiré d'une relation du journal «Adevărul » du 28 juin 1909.

[31] Archives d'État de Bucarest, Archive centrale, fonds historique, Direction de la Police et de la Sûreté Générale, doss. no 81/1911, f. 334.

[32] Pour les détails voir chez Gelcu Maksutovici, *Un secol de lupte pentru un ideal de secole* (Un siècle de luttes pour un idéal séculaire), «Magazin istoric », no. 11, 1972, p. 50—53.

naise en automne 1912. Entre autres précurseurs du mouvement albanais de renaissance nationale on ne saurait oublier celle qui sous le nom de Dora d'Istria a pris la plume pour écrire avec tant d'amertume en faveur des « nations d'Europe orientale, victime de l'oppression séculaire »; il s'agit de l'écrivain Elena Ghica, roumaine d'origine albanaise, dont l'intéressant ouvrage sur « Les femmes en Orient » parle, dans le chapitre dédié aux Albanaises, de la condition de la femme albanaise, de sa noblesse et de son courage. De la même plume furent tracés les mots célébrant l'antique gloire du peuple albanais : « ...ce sont sans doute les ancêtres des Shqipëtaris qui ont fourni à Philippe de Macédoine, à Alexandre le Grand, à Pyrrhus, à la reine Teuta et à Skanderbeg les troupes en renom qui conquérirent la Grèce et l'Empire du "Roi des Rois", qui ont fait trembler d'Italie, ont résisté à Rome triomphante et ont arrêté Mohammed II, le vainqueur de Constantinople, dans sa marche victorieuse vers l'Occident. Les Albanais n'ont pas dégénéré de la bravoure de leurs pères. Aujourd'hui encore ils sont considérés comme les meilleurs soldats d'Orient »[33]. Pour ses mérites exceptionnels mis au service de la cause albanaise, qu'elle s'est efforcée de rendre populaire à l'étranger, Elena Ghica a été surnommée par les Albanais « l'Étoile de l'Albanie »[34], « la plus brillante étoile du firmament de la malheureuse Albanie »[35].

Les patriotes comptaient des personnalités très douées et d'un haut prestige. Ce fut le cas de l'écrivain Naïm Frashëri, à propos duquel D. Shuteriqi nous dit : « Les premiers vers de Naïm, animés par le mouvement de libération nationale "Sqipëria" et écrits pendant les années de la Ligue de Prizren, circulaient de main à main parmi les Albanais d'Istamboul et de Bucarest et enthousiasmaient tous les lecteurs »[36]. En 1886 apparaissait à Bucarest le poème lyrique intitulé « Les véritables doléances des Albanais », par lequel Naïm Frashëri lance un appel à tous les voisins de son peuple de prendre les armes contre le Turc. Enfin, c'est toujours à Bucarest que devait paraître son ouvrage « L'*Histoire de Scanderbeg* écrite à Istamboul et publiée anonyme à Bucarest », cet ouvrage, devenu « le livre du jour pour chaque Albanais qui était capable de lire »[37]. Son frère, Sami Frashëri imprimait, de son côté, le volume « L'Albanie qu'est-ce qu'elle a été, qu'est-ce qu'elle est et qu'est-ce qu'elle sera? ». Paru à Bucarest, en 1889, ce fut un véritable manifeste politique du mouvement de libération albanais.

C'est à juste titre que l'historien yougoslave Dimitrije Djordjević remarquait à propos de l'Albanie : « L'historicisme a trouvé son expression aussi dans la renaissance nationale albanaise. Le mouvement albanais après la Paix de San Stefano de 1878, après le développement de la Ligue de Prizren, a été conçu comme un renouvellement de la fédération des

---

[33] Voir les œuvres de M^{me} Dora d'Istria dans la traduction roumaine de Grigorie G. Peretz, vol. II, București, 1876, p. 237.

[34] Pour les détails voir Gelcu Maksutovici, compte rendu du livre de Vehbi Bala, *Jeta e Elena Gjikës* (Vie d'Hélène Ghika), Tiranë 1967, dans la «Revue Roumaine d'Histoire », no. 5, 1969, p. 931–934.

[35] Th. Capidan, *loc. cit.*, p. 5.

[36] Dhimiter Shuteriqi, *Naim Frashëri (1846–1900)*, «Bulletin de l'Association internationale d'études du sud-est européen », X, 1, Bucarest, 1972, p. 134.

[37] *Ibidem*, p. 138.

knèzes albanais de l'époque de Skanderbeg »[38]. Ce mouvement devait subir une forte impulsion — de même que tous les autres mouvements similaires de la péninsule Balkanique — au moment de la proclamation de la Roumanie en tant que pays souverain, à la suite de la conflagration des années 1877—1878, qui déjà par elle-même contenait un germe stimulant. En synthétisant cet état des choses, l'historien roumain Mircea Mușat note que : « La grande victoire du peuple roumain le 9 mai 1877 a été accueillie avec satisfaction par les forces progressistes internationales, par les peuples qui se trouvaient, à leur tour, engagés dans la lutte de libération nationale. Elle a eu un retentissement tout particulier dans l'espace sud-est européen et balkanique où Serbes, Monténégrins, Croates, Bulgares et autres peuples donnaient durant cette période de grandes batailles afin d'éliminer la domination étrangère. L'indépendance de la Roumanie constituait une composante importante du processus objectif de libération et d'unification des peuples subjugués dans les limites de leurs propres États indépendants qui se développèrent impétueusement au cours de la seconde moitié du siècle dernier dans le continent européen »[39]. À retenir, encore, la position des socialistes roumains, qui « sur le fondement des traditions de la lutte commune des peuples » ont milité pour « l'édification d'un climat de paix, d'entente et de collaboration dans cette zone », en prouvant de la sorte l'impératif « de la continuation d'une telle politique, spécifique à l'histoire nationale du peuple roumain »[40].

Fidèle à sa politique de soutien des mouvements de libération nationale organisés par les peuples balkaniques, la Roumanie ne cessa jamais de donner son appui absolument gratuit aux patriotes albanais. De nombreux secours étaient envoyés de Roumanie aux familles albanaises, ainsi qu'aux écoles qui après la fondation de la Ligue de Prizren ont pris un grand développement dans ce pays. Malgré les bons rapports avec le gouvernement ottoman établis par la Roumanie à la fin de la guerre, quand l'administration turque a réclamé l'extradition des patriotes albanais militant en territoire roumain, le cabinet de Bucarest refusa de s'exécuter [41]. La loyauté de cette politique suscita chez ses bénéficiaires, les patriotes albanais, des paroles chaleureuses de gratitude pour le soutien accordé par le peuple roumain. Le notable albanais Jani Vretua, dans l'allocution tenue à Bucarest le 13 mai 1896 devant les membres de la société « Dituria », relevait le droit qu'avaient les Albanais en Roumanie

---

[38] Dimitrije Djordjević, l'article sur Le rôle de l'historicisme dans la formation des Etats balkaniques au XIX[e] siècle publié par la revue «Zbornik Filozofskogo Fakulteta», Knjiga, X—1, Beograd, 1968, p. 317.

[39] Mircea Mușat, *Lupta poporului român pentru libertate, unitate și independență națională — permanență a istoriei patriei* (La lutte du peuple roumain pour la liberté, l'unité et l'indépendance nationale — constante de l'histoire de la patrie), « Anale de istorie », n[os] 5—6, 1976, p. 5.

[40] Ion Mamina, Vasile Nicolae, *Mișcarea muncitorească — factor activ al luptei poporului român pentru independență, unitate și libertate națională (1877—1918)* (Le mouvement ouvrier — facteur actif de la lutte du peuple roumain pour l'indépendance, l'unité et la liberté nationale), «Anale de Istorie», no. 5, 1975, p. 75.

[41] Voir pour les détails N. Ciachir, *Istoria modernă a Albaniei* (Histoire moderne de l'Albanie), Université de Bucarest (ronéographiée), 1974, p. 77—79.

« de travailler au bien de leur nation ». Il écrivait aussi dans une lettre adressée à ses compatriotes : « ...il y a bon espoir de régler les affaires de notre nation, *le problème jouit du concours et de la bienveillance du gouvernement roumain* »[42] (les italiques nous appartiennent).

Le consul roumain de Jannina, dans un rapport du mois d'août 1908, où il était question des initiatives des Albanais, écrivait que dans la ville « sont arrivés les frères Bayo et Cercis Topuli, avec leur troupe. La troupe révolutionnaire des frères Topuli, avant de partir du côté de Ghirocastro a fait une manifestation de sympathie au consulat roumain, en défilant drapeaux au vent, en tirant des coups de fusil et en criant Vive la Roumanie »[43]. De son côté, Nicolla Nacio, l'un des principaux protagonistes du mouvement culturel albanais développé en Roumanie (représentant sa faction gauchiste), écrivait : «Né en Macédoine, je suis venu à Bucarest en 1884 avec la parfaite confiance que seulement dans cette chère Roumanie, que j'ai appris à respecter comme une Mère-Patrie, je pourrai déployer la bannière culturelle de l'opprimé, mais vigoureux, peuple albanais, peuple frère du peuple roumain, lequel n'est et ne peut être qu'une force et un appui roumain dans les Balkans »[44].

Le document qui proclamait l'indépendance de l'Albanie, lu dans l'Assemblée de Vlora le 28 novembre 1912, fut accueilli à Bucarest avec satisfaction et enthousiasme. D'ailleurs, comme nous venons de le mentionner, à sa rédaction avaient collaboré aussi les Albanais qui se trouvaient à l'époque en Roumanie.

Le publiciste Nik Pemma, l'un des notables de la colonie albanaise de Bucarest, membre du comité de direction de la Société «Bashkimi » et, après 1922, consul d'Albanie à Constanţa, se souvient encore de la réception à Bucarest d'Ismaïl Qumali et de Luigji Gurakuqi et du concours prêté par la colonie albanaise de cette ville aux préparatifs en vue de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie. Des sommes importantes d'argent ont été réunies à cette occasion (certains membres de la colonie ont contribué alors avec 10—15 napoléons d'or), afin de couvrir les frais de voyage des délégués. Ces derniers ont été accompagnés par plusieurs de leurs compatriotes fixés en Roumanie, tels Dimitrie Berati, Dimitrie Zografi, Pandele Emanoïl, Asdreni, etc. À l'annonce de la proclamation de Vlora, la colonie bucarestoise organisa une manifestation de sympathie : une colonne d'Albanais, fanfare en tête, défila depuis le siège de la Communauté albanaise rue Academiei, enfilant la Calea Victoriei pour annoncer à toutes les ambassades l'événement et solliciter leur appui en faveur de la cause de leur pays. Suivant les souvenirs de Nik Pemma et de Temistocli Duro, il semble qu'à cette occasion on ait également chanté l'Internationale — ce qui n'a rien d'impossible compte tenu de ce que le Calendrier ouvrier *(Calendarul muncii)* de l'année 1907 avait publié le texte et la musique de cet hymne, paru pour la première fois dans une version roumaine[45].

---

[42] Ark. Qendr. Shqip (Archive Centrale Albanaise), Tiranë, fond Ilo Mitkë-Qafëzezi, doss. 1, non-organisé par feuillets.

[43] Chez N. Ciachir, *op. cit.*, p. 83.

[44] N. N. Nacio, *Viitorul Românismului în Balcani* (L'avenir du Roumanisme dans les Balkans), G. A. Lăzăreanu, Bucureşti, 1905, p. 3.

[45] Ion Felea, *Cînd s-a cîntat pentru prima oară Internaţionala?* (Quand fut chantée pour la première fois l'Internationale?), « Magazin istoric », no. 11, 1974, p. 41.

Les sociétés culturelles albanaises qui avaient fonctionné à Bucarest comptaient dans leurs traditions d'organiser de temps en temps des fêtes champêtres, surtout dans la forêt de Băneasa, avec des programmes de musique populaire et nationale, fêtes auxquelles participaient aussi des invités roumains. C'est dans ces circonstances qu'est née l'idée de l'hymne national du jeune Etat souverain d'Albanie, dont le texte a été confié au poète Asdreni, la mélodie étant empruntée à un chant patriotique roumain, qui commence avec les mots : « Pe-al nostru steag e scris : unire » (Notre drapeau porte écrit le mot : union).

Le gouvernement roumain, qui suivait avec beaucoup d'attention les événements, devait manifester une fois de plus sa volonté d'aider le jeune Etat à consolider sa souveraineté fraîchement acquise. C'est ainsi que sur une disposition de Titu Maiorescu, un diplomate roumain de Londres recevait l'étude fort intéressante élaborée vers la fin de l'an 1912 par I. N. Papiniu (haut fonctionnaire roumain à l'époque) au sujet des zones balkaniques peuplées d'Albanais. Cette étude était destinée à servir de document aux débats des ambassadeurs réunis dans la capitale anglaise [46]. Le roi Charles Ier de Roumanie lui-même désirait — c'est Nicolas Iorga qui le note — « la création d'une modeste Albanie » [47]. Particulièrement éloquente en ce sens s'avère, en outre, la position des socialistes roumains. Au Congrès socialiste international de Bâle (en novembre 1912), la délégation roumaine formée par C. Dobrogeanu-Gherea et G. Grigorovici a présenté un Mémoire où il était dit : «Un cas spécial est celui présenté par l'Albanie qui, considérée dans ses limites géographiques, est le pays le plus homogène sous le rapport de la population. De sorte que la demande d'indépendance de l'Albanie se révèle justifiée de tous les points de vue »[48].

Le 16 décembre 1913, une année à peine de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie, Titu Maiorescu demandait au roi l'accord pour un office diplomatique en Albanie. Comme représentant du pays roumain dans ce poste était proposé un diplomate de carrière, M. Burghele. Sa nommination signée par le roi Charles Ier est datée du 18 décembre 1913 [49]. L'envoyé consulaire de l'Austro-Hongrie dans un rapport adressé à son gouvernement le 14 juillet 1914, soulignait le fait que le représentant roumain à Durrës (capitale de l'Albanie à l'époque), M. Burghele, ainsi que ses deux attachés Ranete et Stourdza, jouissaient d'une grande autorité politique dans ce pays [50]. L'intérêt croissant des Roumains vis-à-vis de l'Albanie est également attesté par le fait que Nicolas Iorga inaugurait en 1914 à l'Université de Bucarest un cours consacré à l'histoire d'Albanie, suivi dans cette voie une année plus tard par le pr A. Candrea, avec son cours de langue albanaise.

---

[46] Archives d'Etat de Bucarest, fonds Maison du Roi, doss. 32/1912.

[47] N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. X, Bucureşti, 1939, p. 323.

[48] «România Muncitoare », no. 89 du 15 novembre 1912, chez dr N. Copoiu, *Mişcarea socialistă şi lupta pentru independenţă naţională* (Le mouvement socialiste et la lutte pour l'indépendance nationale), «Lumea », no. 17, du 21 avril 1977, p. 20.

[49] Constantin Velichi, *Tirana* dans *Reprezentanţele diplomatice ale României* (Les offices diplomatiques de la Roumanie), vol. II, Ed. Politică, Bucureşti, 1971, p. 59.

[50] L'archive de l'Institut d'histoire de Tirana, fonds Vienne, 1914, fasc. XIV, le Télégramme N 50/P. A—D.

Le mouvement de libération nationale des Albanais constitue l'un des problèmes les plus intéressants et les plus disputés aussi de la fin du XIX[e] siècle et du commencement de notre siècle. Sa portée dépasse l'histoire moderne et contemporaine de l'Albanie, pour éclairer d'un jour nouveau l'ensemble des événements dont l'espace sud-est européen était le théâtre à l'époque. Il convient de retenir en ce qui le concerne la large gamme des forces sociales qui y ont fourni leur apport, gamme illustrée par l'émigration albanaise en Roumanie. En effet, on constate dans la composition de celle-ci depuis les prolétaires qui travaillaient aux pavages des rues à Bucarest — réunis surtout dans la Société « Drita » de N. Nacio — juqu'aux marchands et intellectuels, aux représentants de la haute bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers. Tous visaient avec la même ardeur la libération de l'Albanie de sous le joug séculaire de l'occupation ottomane.

Bien que s'écartant quelque peu de notre sujet dans la présente étude, il nous faut mentionner le point de vue de l'historien Gazmend Shpuza, parce qu'il relève l'une des conséquences de ce mouvement du renouveau national. Compte tenu des aspirations et surtout de la composition des forces sociales de ce mouvement, compte tenu aussi de son caractère révolutionnaire et anti-féodal, cette lutte contre l'occupation ottomane menée par les protagonistes du renouveau albanais porte en germe la future révolution bourgeoise [51].

Quant à l'appui roumain accordé au mouvement albanais, notamment après 1877, quand la Roumanie s'est acquis l'indépendance et la souveraineté nationale, il s'inscrit dans les traditions progressistes de la politique roumaine d'entente et bon voisinage. L'anniversaire du centenaire de l'indépendance roumaine a été une heureuse occasion d'évoquer le soutien que le peuple roumain a fourni aux autres peuples sud-est européens dans leurs efforts de rejeter le joug étranger, au peuple albanais tout particulièrement touché par les décisions du Congrès de Berlin et du traité de San Stefano, à la suite desquelles il a été obligé de subir la domination ottomane jusqu'en 1912.

---

[51] Chez Gazmend Shpuza, *Breth trajtimit të Rilindjes Kombëtare në literaturën tonë historike* (À propos de la manière dont on traite de la Renaissance nationale albanaise dans notre littérature historique), «Studime Historikë», no. 3, Tiranë, 1970, p. 175—197.

NASCITA DELL'ITALIA INDUSTRIALE E MONDO BALCANICO DAL 1900 AL 1914

ANGELO TAMBORRA
(Roma)

Quando si volge lo sguardo ai rapporti economici fra il mondo balcanico e l'Italia negli anni immediatamente anteriori alla Rivoluzione dei Giovani Turchi e sino alla prima guerra mondiale, si resta colpiti da alcuni elementi fondamentali, che richiedono una attenta analisi. Questa coinvolge, anzitutto, situazioni di fatto di natura strettamente economica. Ma esse finiscono poi per essere condizionate da un quadro internazionale ben preciso : la posizione dell'Italia da un lato, e della Turchia come degli altri Stati balcanici, ed i loro reciproci rapporti, dall'altro, sono fortemente compromessi dalla rinnovata iniziativa balcanica dell'Austria-Ungheria e, per essa, del ministro degli Esteri conte Aerenthal.

Sul finire del secolo prende l'avvìo, in Italia, quella che Rosario Romeo definisce come «la rivoluzione industriale dell'età giolittiana» [1]; il periodo cioè che «segna una decisiva trasformazione della vita economica» italiana : incremento, contrassegnato da profonda trasformazione, nel settore industriale, dove tutta la produzione manifatturiera passava — secondo i dati dell'Istituto Centrale di Statistica — dall'indice 29 del 1896 a 54 del 1914 ; ai primi posti erano le industrie metallurgiche (da 49 milioni a 193 milioni), meccaniche (da 212 a 802 milioni) e chimiche, con loro chiara prevalenza rispetto al settore tessile, delle industrie alimentari e dei tabacchi ecc. Questo «spostamento verso l'industria pesante», che cresce dal 19,8% al 30,6%, è contrassegnato dal sorgere o dal trasformarsi dei grandi complessi siderurgici e meccanici, specie nel settore dei cantieri ecc. : si pensi alla Terni, all'Ansaldo, alla Metallurgica Italiana, all'Elba, alle Ferriere Falk, alla Franco Tosi, alle ben 44 fabbriche di automobili esistenti alla vigilia della guerra e tante altre, solo per fare alcuni nomi.

Per il discorso che qui ci interessa dei rapporti economici e commerciali fra l'Italia e la vicina Penisola balcanica, questo mutamento della fisionomia, cioè del rapporto percentuale, nella industria manifatturiera italiana, possiede un significato particolare : l'industria pesante, meccanica e metallurgica ha necessità di «guardare fuori», sia per l'approvvigionamento di materie prime a basso prezzo, sia per collocare una parte dei prodotti.

---

[1] R. ROMEO, *Breve storia della grande industria in Italia*, Bologna 1972, pp. 65 e sg.

La ricerca dei mercati di sbocco e di approvvigionamento, caratteristica di tutte le economie in espansione in quell'epoca— si pensi alla Germania guglielmina, alla Francia, alla stessa Russia la cui industrializzazione appena avviata è già fortemente tormentata da sussulti sociali, all'Inghilterra post-vittoriana che punta al recupero di posizioni perdute — preoccupa non poco anche gli Italiani: imprenditori, finanzieri, uomini di governo, pubblica opinione, tutti sono concordi nel sottolineare l'esigenza di uno sforzo vasto e articolato per la conquista dei mercati e per assicurarsi fonti di materie prime.

Senonchè, a vedere bene, dopo la massiccia espansione nel mondo coloniale che caratterizza soprattutto la seconda metà del secolo XIX, zone dove puntare non ne rimanevano poi molte: fra queste, quella più vicina e a portata di mano, era il settore balcanico. Qui materie prime minerarie, tabacchi, tessili e prodotti alimentari potevano essere scambiati con i prodotti dell'industria pesante; un mercato che non presentava, in pratica, limiti di assorbimento, se non quelli segnati dall' arretratezza economica e sociale delle popolazioni, come dalla deficienza di infrastrutture, cioè strade, ferrovie, porti.

Questo collegamento fra l'Italia industriale in divenire ed un mondo balcanico che cerca di elevarsi da una pesante condizione di minorità sociale e civile possedeva del resto un significato storico ben preciso, anche se in molti inconsapevole. Al di là di lontane tradizioni di rapporti, ben valida ed operante nelle coscienze era la più recente esperienza risorgimentale: se allora l'interdipendenza fra Balcani e Italia, fra questioni d'Oriente e problema italiano era stata sentita — prima e dopo Cavour [2] — quale elemento fondamentale del processo unitario italiano, così adesso in sede economica si avverte che il crescere industriale dell'Italia poteva essere agevolato da un fattivo intervento imprenditoriale nella vicina Penisola balcanica.

Si cercano dunque lì, in Oriente, le soluzioni a certi problemi. Ma anche ai primi del secolo, in sede economica, come due generazioni prima in sede politica e nazionale, il quadro generale politico non è molto diverso, e identico è l'avversario con cui si devono fare i conti: l'Austria asburgica, ieri, l'Impero austro-ungarico, oggi. Organismo ancora forte e agguerrito e ricco, soprattutto, di grandi tradizioni di politica balcanica, come di notevole peso economico e culturale in questo settore, l'allontanamento dalla Germania dopo Sadowa, nel 1866, aveva segnato l'inizio di una più accentuata gravitazione danubiano-balcanica. Il congresso di Berlino, nel 1878, con l'affidamento in amministrazione della Bosnia-Erzegovina, gli aveva riconosciuto questa precisa vocazione e direttrice verso il sud-est: dall'impegno nell'inserire la Bosnia-Erzegovina nel contesto economico e produttivo dell'Impero, anche a mezzo di linee ferroviarie, si passa a delineare tutto un programma ferroviario verso i Balcani che, se attuato, avrebbe condotto l'Impero turco e tutti gli Stati balcanici a gravitare, economicamente e quindi anche in sede politica, verso l'Austria-Ungheria.

Di fronte a questo crescente dinamismo politico ed economico della diplomazia come del ceto dirigente, finanziario ed imprenditoriale del-

[2] Cfr. A. TAMBORRA, *Cavour e i Balcani*, Torino 1958; id. id., *Imbro I. Tkalac e l'Italia*, Roma 1966.

l'Austria e dell'Ungheria, da parte italiana si avverte un senso di crescente preoccupazione, che i legami della Triplice Alleanza non riusciranno a dissipare. E non è senza significato se una identica preoccupazione avvicini alla Italia sia i giovani Stati balcanici, sia il vetusto Impero ottomano.

Così tutta la politica svolta da Milovan Milovanović — ministro di Serbia in Italia dal 1903 al 1907 e quindi ministro degli Esteri dalla crisi bosniaca del 1908 sino alla morte nel 1912 — fu essenzialmente rivolta ad attirare l'Italia nel settore balcanico : di fronte all'iniziativa dell'Austria ed all'assenza della Russia, era più che mai indispensabile per la Serbia trovare altrove appoggi e « contrappesi ». Questi, in definitiva, non erano molti : l'unico, vicino e a portata di mano, era l'Italia. Così, secondo la sua visione politica, una presenza attiva dell'Italia nei Balcani era un fatto veramente auspicabile : l'Austria poteva essere, per lui, fronteggiata in Oriente della Russia e, in Occidente, dall'Italia. Per questo egli scrive esplicitamente : « Occorre che l'Italia si irrobustisca per impegnarsi con noi e per rafforzarsi nei Balcani. Non bisogna temere che questa iniziativa sotto la guida dell'Italia rechi con sè soluzioni dannose per le nostre nazioni balcaniche. Il suo interesse è identico al nostro » [3].

Milovan Milovanović, con la statura di politico che gli è riconosciuta, guardava sì alle esigenze della Serbia ed agiva in conseguenza, ma interpretava con mano sicura e mente limpida anche quelle di tutti gli altri Stati balcanici, Turchia compresa. La sua influenza sugli orientamenti della classe dirigente italiana dell'epoca doveva essere stata notevole se in Italia — grazie anche alle solidarietà massoniche — egli ebbe accesso agli ambienti più elevati della capitale, sino al re Vittorio Emanuele III, legandosi in amicizia con uomini come Giovanni Giolitti, Tommaso Tittoni, Sidney Sonnino ecc. Come sottolinea il Djordjević, grazie a queste relazioni, il Milovanović « costruì il suo sistema politico, introdusse l'Italia nel labirinto balcanico, convogliò grandi forze politiche, meditando sui veri interessi della Serbia. Egli fu di stimolo alla politica dell'Italia, perchè essa si facesse protettrice dell'intesa fra gli Stati balcanici ».

Identiche attese ed auspici giungono anche dal Montenegro, dove esponenti della classe dirigente come Ramadanović e, soprattutto Mjušković, ministro delle Finanze nel 1905 e poi ministro degli Esteri — secondo quanto riferisce il console di Francia a Scutari A. Alric al ministro degli Esteri Delcassé il 14 marzo 1905 — « rêvent de voir l'Italie entamer résolument, jusque dans le Monténégro, une lutte d'influence contre l'Autriche-Hongrie ». Naturalmente, da parte italiana non si manca di essere preoccupati dall'assenza della Russia dalla scena balcanica, se il console generale italiano a Scutari Leoni « désire depuis quelque temps la prompte cessation de la guerre russo-japonaise. Il me semble craindre que son pays ne soit laissé en tête avec l'Autriche-Hongrie quant au réglement du sort de la moitié occidentale de la Péninsule des Balkans » [4].

Ma anche dalla parte più direttamente interessata ad un indebolimento della Triplice Alleanza — la Francia degli accordi Visconti Venosta — Barrère e Prinetti — Barrère del 1900 e 1902 — giungono autorevoli

---

[3] D. DJORDJEVIĆ, *Milovan Milovanović*, Beograd 1962, p. 66.

[4] *Archives du Ministère des Aff. Etrangères*, Parigi, Monténégro, Politique étr., Dossier Général III, 1905—1910.

esortazioni all'Italia perchè essa sia più attiva, anche in campo economico, sulla scena balcanica.

Portavoce di questa spinta è soprattutto Charles Loiseau, un pubblicista francese attento e largamente informato sulle questioni balcaniche, a lui familiari per gli anni trascorsi in gioventù quale segretario del vescovo croato J. J. Strossmayer, come per i legami di parentela con i ragusei Ivo e Lujo Voinović. Solerte informatore, anzi orientatore dell'ambasciatore francese a Roma, Camille Barrère, circa le questioni balcaniche, nel 1901 egli pubblicò a Parigi un saggio che fece notevole sensazione dal titolo significativo : *L'Équilibre adriatique. L'Italie et la Question d'Orient*.

Nel puntare direttamente — in questo come in altri articoli e conferenze — ad indurre l'Italia a «liberarsi» dalla Triplice, per aderire all'intesa con la Francia e con la Russia (e dunque avvicinare il momento della «revanche» contro la Germania), egli parte dalla constatazione che le posizioni italiane in Adriatico sono molto compromesse, tanto che Venezia è scesa al settimo posto fra i porti italiani, dopo Savona e Chiavari. A Brindisi, come a Venezia i quattro quinti del movimento marittimo sono assorbiti dal «Lloyd Austriaco», dall' «Adria» ungherese e dalla «Peninsulare» inglese. Si tratta, come ovvio, di valutazioni esagerate e interessate, fondate su statistiche vecchie, e come tali vengono corrette, ad esempio da un tecnico, l'ing. Jacopo Trochia, nell'articolo del 1901 su *Le Ferrovie dei Balcani e l'avvenire del porto di Venezia* sulla *Rassegna Nazionale* (vol. CXXI, anno XIII, settembre, ottobre 1901).

Tuttavia l'intera argomentazione del Loiseau rimane in piedi là dove suggerisce di potenziare il porto di Venezia collegandolo con una rete fluviale alla Lombardia, quale premessa ad una sua funzione di intermediazione verso la vicina Penisola balcanica. Soprattutto, di fronte al programma ferroviario austriaco (che col tronco da Sarajevo a Mitrovica darà vita ad una continuità di comunicazioni fra Vienna e Salonicco), il Loiseau dà il proprio autorevole appoggio ad un programma di interesse «italiano» o più ampiamente occidentale : una linea ferroviaria trasversale dal Danubio all'Adriatico, cioè da Niš sino a Scutari o a S. Giovanni di Medua o ad Antivari (Bar).

Prontamente, questa idea di una ferrovia transbalcanica viene condivisa, fra gli altri, dall'autorevole *Corriere della Sera* di Luigi Albertini, portavoce degli interessi del ceto imprenditoriale lombardo e, più ampiamente, italiano.

Naturalmente, avviare iniziative così imponenti quali erano richieste dalla mancanza di linee ferroviarie sui Balcani, di porti di approdo adatti e di linee di navigazione regolari, richiedeva una cospicua mobilitazione di risorse finanziarie. Ecco, dunque, le grandi banche italiane presentarsi in prima linea per sostenere questo vasto impegno imprenditoriale.

Come è bene ricordare, in Italia nel ventennio corrispondente alla «rivoluzione industriale dell'età giolittiana», «nuovi rapporti ... si vennero stabilendo fra la banca e l'industria». Verso la fine del secolo quattro grandi banche si erano venute formando o trasformando, con iniziative e capitali in parte e per talune prevalentemente tedeschi : la Banca Commerciale Italiana di Milano, il Credito Italiano di Genova, il Banco di Roma, la Società bancaria italiana di Milano.

A queste banche, «costruite sul modello tedesco della banca mista, operanti cioè insieme nel settore del credito ordinario e del credito mobiliare a medio e lungo termine alle imprese», si deve se tutto lo sforzo industriale italiano potè trovare la struttura portante che lo potesse sostenere. «In un paese afflitto da una radicale carenza di capitali disponibili per l'investimento industriale, l'appello su larga scala al risparmio nazionale era infatti una condizione essenziale dello sviluppo ... L'importanza soverchiante assunta da queste banche nel settore degli investimenti industriali è anzi una delle caratteristiche storicamente più rilevanti dello sviluppo storico italiano, nel quale ... la necessità di accelerare lo sviluppo costrinse il paese a una mobilitazione del risparmio più intensa e più diretta di quanto non sia avvenuto in Inghilterra...» [5]. Ora, questi legami così rilevanti fra banca e industria si possono notare anche nelle iniziative imprenditoriali italiane in Turchia e nei Balcani.

Fra i primi a *guardare ad Oriente*, troviamo un gruppo di appassionati, coraggiosi e intraprendenti veneziani con a capo Giuseppe Volpi. A lui e a Niccolò Papadopoli-Aldobrandini, al conte Girolamo Marcello, a Ruggero Revedin, a Piero Foscari, all'ing. Amedeo Corinaldi, all'ing. Roberto Paganini si deve l'iniziativa, nel 1901, di costituire «una modesta società col capitale di franchi 1.500.000, che denominava *Società per le Miniere d'Oriente* con sede in Salonicco, allo scopo immediato di fare studi e ricerche minerarie nell'Impero ottomano, ed allo scopo di avere una ragione positiva di insediare una società italiana in Turchia per studiarne i coefficienti economici e la possibilità di una maggiore espansione». L'attività mineraria ebbe «felici risultati», la società si fece conoscere e riuscì ad «allargare la sua base di operazione. Cinque anni di pratica del mercato ottomano ce ne fecero conoscere tutti i bisogni e tutto l'utile che ne potrebbero ricavare l'industria ed il commercio nazionale» [6]: un vero e proprio studio di mercato, dunque.

Subito dopo questi primi inizi il Volpi cominciò a interessarsi del Montenegro: uno Stato dalla struttura ancora arcaica e tribale, legata al predominio dei Petrovič-Niegoš su un gruppo ristretto di famiglie e dove l'unica attività considerata degna era quella di portare le armi. Anche in questa zona, ancora ad una economia silvopastorale, tuttavia qualcosa comincia a muoversi: i contatti con l'Europa, grazie anche ai matrimoni delle figlie del principe Nicola; l'insofferenza verso la politica dell'Austria che mira ad assoggettare economicamente il piccolo Stato; la sensazione sempre più radicata di poter contare sempre meno sulla Russia zarista per un aiuto che vada al di là di graziosi doni di danaro a fondo perduto per colmare le casse sempre esauste, tutto questo induce il principe Nicola a sollecitare, o comunque accogliere con favore, l'intervento del Volpi. Nel 1903 si costituì a Venezia il cosiddetto *Sindacato italo-montenegrino* («fra pochi amici e con modesti mezzi», come ricorderà il Volpi), presieduto da Piero Foscari. Sua prima iniziativa fu l'istituzione nel Montenegro della *Regìa cointeressata dei Tabacchi*, nel 1903, società italiana che si trasformò poi in montenegrina con sede, apparente, a Podgorica, ma reale a Venezia, campo San Provolo, palazzo Vianelli.

---

[5] R. ROMEO, op. cit., pp. 69—71.

[6] *Archivio Storico del Ministero degli Esteri* (A.S.M.E.), Roma, Carte Tittoni, Busta 5, fasc. 2.

L'istituzione del monopolio dei Tabacchi rappresentava l'unico mezzo per cominciare a dare alle finanze montenegrine un cespite regolare e il Montenegro otteneva un prestito dalla Società garantito dalla concessione della durata di quindici anni. I risultati economici si videro subito con la costruzione a Podgorica di un tabacchificio con oltre 340 operai, con l'introduzione di campi sperimentali tenuti da coloni italiani provenienti da Lecce, indirizzando alla coltivazione del tabacco ben 7.000 famiglie. Naturalmente l'introduzione del monopolio in un paese dagli usi patriarcali, dove il tabacco si vendeva sulle bancarelle agli angoli delle strade a prezzi minimi, doveva sollevare notevoli reazioni. « Di qui — riferirà più tardi il ministero dell'Interno italiano al ministero degli Esteri il 28 settembre 1909 — l'odio profondo, implacabile contro gli istitutori di questa azienda, che disgraziatamente sono italiani » [7].

Il governo montenegrino, nonostante le opposizioni ed i malumori mantenne ben fermo il monopolio, la Regia cointeressata dei Tabacchi aumentò il capitale già nel 1905, portandolo a 2.500.000 corone, con un introito che dalle 79.607,07 corone austriache del 1907 passò alle 155.219, 26 del 1910 [8].

Questi risultati, già promettenti sin dall'inizio, suggerirono a Volpi e ai suoi amici di guardare più alto e lontano. Nel partire dalle ormai consolidate posizioni economiche e di prestigio in Montenegro, in Serbia e in Turchia, essi per primi accolsero la « sfida » ferroviaria austriaca nei Balcani e diedero vita ad un programma ambizioso : fare del Montenegro la testa di ponte della penetrazione economica e commerciale italiana nei Balcani, dare vita ad un sistema di comunicazioni che, partendo da Venezia e dall'Italia facesse capo ad Antivari (Bar) ; di qui una ferrovia — sia pure a scartamento bosniaco di 76 cm. — doveva raggiungere Vir Pazar e il Lago di Scutari, con l'intendimento ultimo, peraltro più ipotetico che reale, di proseguire sino al Danubio. Questo programma non aveva valore esclusivo solo per il Montenegro, ma guardava naturalmente a tutti i Balcani, Turchia compresa, che sarebbero stati avvicinati all'Adriatico da vie di comunicazione in condizioni di funzionare anche durante l'inverno.

Per fare questo occorreva anzitutto rimuovere, o quanto meno eludere, una sorta di diritto di prelazione assicurato all'Austria dall'art. 29 del Trattato di Berlino del 1878 che aveva sancito l'indipendenza del Montenegro. In base a tale articolo il piccolo Stato — cui era riconosciuto lo sbocco al mare ad Antivari e la fortezza di Spizza — si impegnava a « intendersi con l'Austria-Ungheria sul diritto di costruire e di mantenere, attraverso il nuovo territorio montenegrino, una strada e una ferrovia ». E in questo senso il governo austriaco aveva da tempo insistito per assicurare la concessione della linea ferroviaria da Antivari a Vir Pazar a un imprenditore di propria fiducia. Il Sindacato italo-montenegrino, cioè il Volpi, come poteva dunque « togliere » all'Austria la concessione di una linea ferroviaria che, in mani austriache, avrebbe completato l'asservimento economico del piccolo Stato ? In un modo solo : cercare di prendere di contropiede il governo di Vienna, agendo d'accordo con i Montenegrini.

Secondo quanto ebbe a riferire il giornalista francese Charles Loiseau all'incaricato d'affari di Francia a Roma Albert Legrand il 6 agosto 1906

---

[7] A.S M.E., Carte Tittoni, Busta 5, fasc. 3.

[8] M. DJUROVIĆ, *Crnogorske Financije 1860 — 1915*, Titograd 1960, p. 387.

(dopo un colloquio rivelatore con l'ing. Paganini), «d'accord avec M. Gavro Vukovitch (Vuković), ministre des Affaires Etrangères du Monténégro, M. Volpi ... imagina la combinaison suivante:» in seguito alle insistenze del ministro d'Austria a Cetinje, barone Kuhn perchè la costruzione della ferrovia fosse affidata ad un gruppo austriaco, «M. Vukovitch feindrait de prendre au sérieux les propositions du baron Kuhn et l'inviterait à les formuler par écrit, de façon à se procurer une preuve écrite de l'assentiment du gouvernement impérial au principe d'une ligne à voie étroite de la baie de Antivari à Vir Bazar. Ce document acquis, le Syndicat italien se découvrirait et formulerait des propositions parallèles, qu'on s'arrangerait ensuite de façon à agréer de préférence à celles du candidat du baron Kuhn.

Cet honorable diplomate tomba dans le piège, présenta un entrepreneur (Koll ou Kolz?) et mit dans les mains de M. Vukovitch une déclaration qui comportait le consentement de son Gouvernement au principe de la construction de la ligne en question.

Il s'aperçut de son erreur quand le gouvernement se mit à discuter la personnalité, d'ailleurs douteuse, de M. Koll (?) et à entamer des pourparlers avec le syndicat italien. Mais il était un peu tard pour la réparer d'autant plus que M. Vukovitch, à la suggestion du dit Syndicat, fit entrevoir l'éventualité de soumettre le cas au tribunal de La Haye. C'est grâce à cette surprise que les Italiens entrèrent dans la place».

Questa iniziativa così ardita e spericolata che metteva di fronte un piccolo gruppo di imprenditori veneziani, e più tardi, gran parte della finanza italiana, da un lato, ed un potente Impero come quello austro-ungarico, dall'altro, aveva finalità ben precise. «De l'aveu des fondateurs de la Compagnie du port d'Antivari, leur but a été surtout politique et consiste:

1) à empêcher le Gouvernement austro-hongrois d'installer un de ses ressortissants au Monténégro, comme concessionnaire du port d'Antivari et du chemin de fer;

2) à s'assurer un débouché maritime et le bénéfice d'un précédent» per ottenere successivamente la concessione di costruire una linea a scartamento normale dall'Adriatico sino a Niš, attraverso la vallata del Timok, sino al Danubio, con sbocchi ad Antivari e a S. Giovanni di Medua [9].

Come si vede, dunque, la concessione del porto e della ferrovia di Antivari dovevano essere solo il primo inizio di un più lungo e penetrante slancio economico verso il cuore dei Balcani: creare una alternativa di concorrenza al programma ferroviario austriaco da Vienna a Salonicco, mediante una ferrovia italiana dall'Adriatico al Danubio e in ulteriore collegamento con la rete ottomana.

Questa prospettiva ambiziosa — prontamente appoggiata e fatta propria dal ministro degli Esteri italiano Tommaso Tittoni che agiva soprattutto a Cetinje tramite il rappresentante italiano Cusani Confalonieri — spiega come la «mobilitazione» della grande finanza ed industria italiane si rivelasse pronta ed efficace: se l'obbiettivo da raggiungere fosse rimasto quello, sia pure valido, ma economicamente limitato, di un porto e di una

[9] *Archives du Ministère des Affaires Etrangères*, Parigi, Monténégro, Politique étrangère, N.S. 5, Dossier Général III, 1905—1910 l'incaricato d'affari a Roma A. Legrand al ministro degli Esteri Léon Bourgeois, Roma 6 agosto 1906.

ferrovia a scartamento ridotto al Montenegro, ben pochi si sarebbero mossi; ma quando con prospettive più ambiziose si guardava ad una grande ferrovia transbalcanica che conducesse l'industria italiana sui mercati turchi e balcanici, in concorrenza con la più agguerrita industria austriaca, i finanzieri e gli imprenditori italiani non potevano mancare all'appello del Volpi e dei suoi amici.

Ecco dunque attraverso quali vie e con quali orientamenti si giunge all'attiva presenza del capitale italiano nei Balcani, con la creazione della *Compagnia di Antivari* che prendeva vita fra il 1904 e il 1905. Il capitale iniziale di 4 milioni di corone autriache fu sottoscritto per la metà dalla Banca Commerciale Italiana, guidata de Otto Joel, direttore generale.

Giuridicamente la Compagnia d'Antivari fu costituita il 5 dicembre 1905 con sede a Cetinje, quale società montenegrina, ma con capitale integralmente italiano. Il resto del capitale fu fornito, oltre che dal gruppo veneto della Regìa Cointeressata dei Tabacchi (cioè Volpi e i suoi amici), dai maggiori esponenti della finanza e dell'industria italiane.

La Compagnia di Antivari — i cui primi amministratori furono l'ing. Paganini, presidente, Giuseppe Volpi, amministratore delegato, e consiglieri Vico Mantegazza, Piero Foscari, Giuseppe Orlando, Guglielmo Marconi, Ottolenghi, l'ing. Piola Daverio e l'on. Cornaggia Medici — si mise subito all'opera, dopo che sotto la direzione dell'ing. Paganini — noto tecnico ferroviario, di grande esperienza — erano stati svolti approfonditi studi preliminari. Meno di tre anni dalla firma della Convenzione col governo montenegrino del 14 (26) giugno 1906 della durata di 60 anni, il 1° gennaio 1909 prese a funzionare la ferrovia tra Antivari e Vir Pazar, mentre il 23 ottobre 1909 veniva inaugurato il porto, formato di 4.500 m di banchine, con l'attracco della nave *Molfetta* della società di navigazione «Puglia». Da queste iniziative presero a svilupparsi altre: il porto franco, con l'inizio di una embrionale zona industriale; una regolare linea di navigazione sul Lago di Scutari, ecc. Tutto questo complesso di attività non ebbe una vita facile, sia per le difficoltà ambientali, sia per le successive complicazioni balcaniche ed europee e, con lo scoppio della guerra nel giugno 1914 i primi impianti colpiti dall'aviazione austriaca furono proprio quelli della Compagnia e la ferrovia non verrà più ricostruita.

Come si è più volte sottolineato, gli imprenditori italiani tutti, con la «punta di diamante» rappresentata da Giuseppe Volpi e dalla Compagnia di Antivari, puntavano ai Balcani e all'intero Impero ottomano. E questo avviene giusto nel momento in cui l'economia italiana è costretta ad affrontare la grave crisi economica del 1907 che rivelava essenzialmente «una vera e propria crisi di sovrapproduzione» mentre le industrie «nella difficile situazione in cui vennero a trovarsi ... furono costrette ad appoggiarsi ancora più largamente alle banche, e ne crebbero i già gravosi vincoli di dipendenza» [10]. Spontaneo fu quindi l'impegno, da parte degli operatori veneziani e della Banca Commerciale a intensificare le ricerche di sbocchi nuovi, capaci di assorbire agevolmente la sovrapproduzione industriale. Così, giusto da Venezia alla fine del 1908, la *Rivista Commerciale*

---

[10] R. ROMEO, op. cit., p. 99; K. E. KIROVA, *Italijanskaja ekspansija v vostočnom sredi Zemnomorja (v načale XX v.)* (L'espansione italiana nel Mediterraneo centro-orientale agli inizi del sec. XX), Mosca 1973, pp. 118—232.

d'Oriente — organo del Regio Museo Commerciale creato il 5 marzo 1907 — nell'articolo *Per l'impianto d'industria nell'Impero ottomano* rivolgeva un «caldo appello» agli industriali italiani: perchè «in vista delle condizioni straordinariamente favorevoli allo sviluppo e all'impianto di industrie nell'Impero ottomano vogliano approfittarne del buon momento cercando di non lasciarsi precedere dagli industriali d'altre nazioni che hanno già mandato in Oriente viaggiatori e tecnici per lo studio»; ed il Museo si metteva a disposizione per ogni informazione ed aiuto [11].

Altra iniziativa del Volpi — amministratore delegato — e del suo gruppo, con le spalle ben sostenute dalla Banca Commerciale Italiana, fu il 19 febbraio 1907, la *Società Commerciale d'Oriente*, con sede a Venezia, col capitale iniziale di 3 milioni di franchi-oro poi portato a cinque milioni. Presidente ne era lo stesso Otto Joel, della Banca Commerciale Italiana e la sede principale era stabilita a Costantinopoli e altri uffici furono aperti a Scutari d'Albania e ad Antivari. Direttori furono l'ing. Bernardino Nogara e Angelo Zannotti.

Questa vera e propria società finanziaria e organismo bancario fu pronta ad assumere partecipazioni finanziarie nell'Impero ottomano, a cominciare dal carbone del bacino di Eraclea; promosse la costituzione della Società di Navigazione del Corno d'Oro, insieme alla *Deutsche Orient Bank*, finanziando anche l'edilizia pubblica e privata. Più tardi, dopo il 1908, quando sulla scena dell'Impero ottomano compare il Banco di Roma, fra i due organismi finanziari avviene una divisione di compiti: secondo quanto riferisce a Parigi l'incaricato d'Affari francese a Costantinopoli, Boppe, l'11 marzo 1911, la Società Commerciale d'Oriente «se consacrera désormais uniquement aux affaires commerciales et industrielles, laissant les affaires de Banque proprement dites au Banco di Roma» [12].

Infine, altra iniziativa finanziaria del Volpi e della Compagnia di Antivari — d'intesa con la Banca Commerciale Italiana — è alla fine del 1906 il *Banco di Scutari* o *Azienda A. Tozzi e Co.* Essa si formò in Società Accomandita italiana fra il sig. Tozzi quale gerente e socio accomandatario (il quale non era altro che un impiegato fornito dalla sede di Venezia della Banca Commerciale) e Giuseppe Volpi, socio accomandante, che aveva fornito il capitale di L. 50.000. In realtà il Tozzi «si riconosce niente altro che un funzionario dipendente dalla Compagnia di Antivari» e per questo «il Banco di Scutari non è che una banca della Compagnia di Antivari, che fornisce anche i mezzi». Quanto ai rapporti con la Banca Commerciale Italiana, le responsabilità verso di essa saranno assunte dalla Compagnia di Antivari e il Banco poteva agire come semplice corrispondente ordinario [13]. Questa azienda rimarrà in piedi sino al 1913 quando, a seguito di una convenzione del 25 giugno 1913 fra il capo del governo provvisorio di Albania Ismail Kemal da un lato, Felix Kuranda per la *Wiener Bank Verein* e Otto Joel per la Banca Commerciale Italiana, dall'altro, verrà costituita la Banca d'Albania [14].

---

[11] *Rivista Commerciale d'Oriente*, nov.-dic. 1908, anno II, n. 17—18, p. 5.

[12] *Archives du Ministère des Aff. Etr.*, Parigi, Italie. Banque, Bourse, etc., II, 1908—1914, Boppe al ministero degli Esteri, Pera II marzo 1911.

[13] *Archivio Storico della B.C.I.* (Banca Commerciale Italiana), Milano, Antivari, 957—59, la Sede di Venezia al Direttore Generale O. Joel, Venezia 15 dicembre 1906.

[14] *Archivio Joel*, Parigi, fasc. 17, Banca d'Albania (1913).

Intanto, nuove situazioni si determinano in tutto il mondo balcanico e turco, tali da richiamare iniziative di carattere politico ed economico ancora più incisive. Alla fine del 1906 le redini della politica estera austro-ungarica erano state assunte da un uomo di temperamento e di vedute ben diverse dal suo predecessore: al conte Agenor Goluchowski (che per anni aveva collaborato con la diplomazia russa nel «conservare sotto ghiaccio i Balcani», come egli amava dire) era succeduto alla *Ballhausplatz* il conte Alois Aehrenthal. Forte personalità, pieno di fiducia in sè stesso, ambiziose ed arrogante, ma insieme diplomatico abile ed informato, egli sin dall'inizio diresse a fondo i propri sforzi verso la Penisola balcanica: passare dalla occupazione all'annessione della Bosnia-Erzegovina, creare — come ebbe a dire — «una Albania indipendente sotto la nostra egida, un Montenegro che dipenda dal nostro buon volere ed una Grande Bulgaria a noi legata dalla gratitudine», tutto questo si sposava ad un vasto programma di penetrazione economica e commerciale e di comunicazioni ferroviarie. «Grazie ai nostri possedimenti bosniaci —, egli ebbe a dichiarare il 27 gennaio 1908 alla Delegazione ungherese — siamo anche noi una potenza balcanica ed è quindi nostro compito di comprendere gli indizi del tempo e di sfruttarli. In tal modo intendo parlare di una oculata politica commerciale». A questo fine l'Aerenthal delineava un vasto programma ferroviario che avrebbe dato vita ad «una congiunzione diretta Vienna — Budapest — Sarajevo — Atene — Pireo, che costituirebbe pure la via più corta dall'Europa centrale all'Egitto e alle Indie», mentre pensava anche ad una linea da Cattaro sino al litorale montenegrino.

Si può dire infatti che il discorso di Aerenthal e, più ancora, le iniziative concrete, in sede ferroviaria, già in atto per completare il collegamento fra Vienna e Salonicco, trovano immediata risposta. Come ebbe a riepilogare «Una tale politica, concludeva il ministro degli Esteri austro-ungarico, ci renderà più facile il compito di mantenere la nostra posizione commerciale, anche di fronte ad una mutata situazione politico-commerciale, e ci assicurerà inoltre nuove vie di comunicazione nel sud della monarchia» [15].

In presenza di queste prospettive di una rinnovata azione economica e politica dell'Austria nei Balcani, si può dire che proprio in questo settore prende a delinearsi — in sede finanziaria, economica, commerciale e delle costruzioni ferroviarie — un chiaro collegamento internazionale che *prescinde dalla Triplice Alleanza.* Anzi esso è virtualmente diretto contro l'Austria-Ungheria e la Germania: per l'Italia, rappresenta un altro passo avanti nel processo di alleggerimento dei legami in seno alla Triplice, ed un accostamento deciso e concreto alla Duplice franco-russa; tanto più incisivo in quanto non si trattava di impegni diplomatici, ma di attività che impegnavano le maggiori energie finanziarie dei paesi interessati.

Si può dire infatti che il discorso di Aerenthal e, più ancora, le iniziative concrete, in sede ferroviaria, già in atto per completare il collegamento fra Vienna e Salonicco, trovano immediata risposta. Come ebbe a scrivere il 16 giugno 1908 il direttore generale della Banca d'Italia, Bonaldo Stringhèr, in una riunione finanziaria tenutasi a Milano «Sul consorzio

---

[15] Testo in V. MANTEGAZZA, *La Turchia liberale e le questioni balcaniche*, Milano 1908 pp. 40—42.

finanziario Danubio-Adriatico», a seguito di una concessione, accordata dalla Sublime Porta ad un gruppo austriaco, di un tronco di strada ferrata (destinato a «congiungere Uvacz con Mitrovica, e quindi a rendere più brevi e più rapide le comunicazioni della Monarchia austriaca e dell'Impero germanico col mare Egeo, guardando a Suez e all'Oriente»), altri si fecero innanzi: per intervento del governo serbo, che si sentiva direttamente minacciato da questa iniziativa austriaca, la Banca Imperiale Ottomana — di preminenti capitali francesi e inglesi — tramite la sua filiazione la Società Ferroviaria *Jonction Salonique — Constantinople* — avanzava la richiesta di concessione per una grande ferrovia trasversale Danubio-Adriatico. «Data l'importanza economica e politica di un'altra linea destinata ... a congiungere ferroviariamente il Danubio con l'Adriatico, attraverso la Serbia, il Vilajet di Kossovo e l'Albania partendo a Turnu Severin e mettendo capo su quel mare di fronte a Bari, il nostro ministro per gli Affari Esteri vide la necessità che l'Italia non rimanesse estranea all'impresa ... e che anzi l'Italia vi prendesse parte efficacemente, operando energicamente in tal senso». Tittoni invitò per questo la Banca d'Italia — e per essa il direttore generale Bonaldo Stringhèr, un friulano solido e austero, di altissime capacità e di grande patriottismo che dal 1900 reggeva con mano ferma i comandi delicati della vita economico-finanziaria italiana — di raccogliere i capitali necessari «a una partecipazione notevole»; insieme, dovevano essere avviate le opportune trattative con il gruppo francese della Banca Imperiale Ottomana «appoggiate diplomaticamente» [16].

L'intervento della Banca d'Italia, gradito dal Governo francese e dalla Banca Imperiale Ottomana, condusse l'Italia a entrare nella combinazione: il 5 giugno 1908 fu stipulato a Parigi l'accordo fra Francia, Italia, Russia e Serbia che diede vita al Consorzio Finanziario denominato «Gruppo Danubio-Adriatico» per la costruzione e l'esercizio di una linea dal confine occidentale serbo a San Giovanni di Medua, nonchè di un porto.

Le partecipazioni furono stabilite come segue:

1) Gruppo francese (Banque Impériale ottomane, Ferrovie dello Stato ecc.) con a capo la Banque Impériale Ottomane, il 45% e 5 membri nel Consiglio di amministrazione;

2) Gruppo italiano, con a capo la Banca d'Italia (e di cui vedremo più avanti la composizione), il 35% e 4 membri nel consiglio;

3) Gruppo russo (Banca Internazionale di Commercio di Pietroburgo, Banca Russa per il Commercio estero, Banca commerciale Volga — Kama, Banca di Sconto di Pietroburgo e Banque du Nord), il 15% con 2 membri;

4) Gruppo serbo, il 5% con 1 membro.

Si rimase d'intesa che il presidente sarebbe stato un francese e il vice-presidente un italiano [17].

Per desiderio degli esponenti della Banca Imperiale Ottomana Rod Hottinguer e G. Auboyneau le trattative, prima limitate ai gruppi italiano

---

[16] *Archivio storico della Banca d'Italia*, Operazioni Fin. 291 VII, «Sul Consorzio finanziario Danubio-Adriatico», comunicazioni riservate di B. Stringhèr.

[17] *Archivio storico B. d'I.*, Roma, Op. Fin. 291 II, Protocolli delle riunioni di Parigi dell'1° e 5 giugno; K. E. KIROVA, op. cit., pp. 233 e sg.

e francese, si estesero a quelli russo e serbo, per togliere all'affare un «aspetto esclusivamente franco-italiano». Quanto al porto, «i signori della Banca ottomana, comunicò Stringhèr a Tittoni, non hanno alcun desiderio d'interessarsi per la questione del porto adriatico, che lasciano volentieri interamente a influenza italiana» [18].

Quanto alla composizione del Gruppo italiano, diretto da Stringhèr, esso dopo un'adesione di massima dell'aprile-giugno 1908, fu definita dalla Banca d'Italia stessa come segue:

Banca Commerciale Italiana	32%
Credito Italiano	23%
Banco di Roma	23%
Società Bancaria Italiana	10%
Banca Zaccaria Pisa	7%
Società Commerciale d'Oriente	4%
Diversi privati	1%

La presenza della Banca d'Italia, quale elemento organizzativo e direttivo del gruppo italiano e che conduce direttamente le trattative di Parigi, possiede un significato fondamentale che non può sfuggire: colui che ha in mano le leve essenziali dell'economia e della finanza del Paese, Bonaldo Stringhèr, su sollecitazione del ministro degli Esteri Tommaso Tittoni non esita a esporre in *prima fila* il massimo Istituto finanziario italiano in una impresa di grande momento come la Ferrovia Danubio-Adriatico. Ci si attende dunque molto, in Italia, da questa iniziativa, ai fini di un maggiore slancio verso l'esterno, nei Balcani, di tutta l'economia italiana.

Ma gli sviluppi politici — dalla rivoluzione dei Giovani Turchi alle guerre balcaniche e alla prima guerra mondiale — non consentirono all'impresa di realizzarsi. Malgrado tutto questo, nel periodo in esame fra l'Italia e il mondo balcanico si è venuta sviluppando una vasta trama di iniziative imprenditoriali, di rapporti economici, di interventi finanziari. Da tutto questo l'Italia industriale in ascesa si attendeva molto; da taluno, come il geografo Carlo Maranelli non si mancava di guardare ai Balcani ed ai traffici con l'altra sponda adriatica perchè, anche di lì, poteva giungere un contributo alla soluzione della stessa questione meridionale [19].

Ma anche dalla Turchia, dalla Serbia, dal Montenegro, dall'Albania le iniziative italiane sono accolte con sostanziale favore. Non mancano, certo, segni di insofferenza e di malumore per quanto esse recavano di nuovo e di moderno in una vita economica e sociale stagnante. Del resto,

[18] Ibidem, Busta 208 V, Divisa estera acquistata e ceduta, B. Stringhèr al ministro degli Esteri Tommaso Tittoni, Parigi 13 aprile 1908.

[19] C. MARANELLI, *Sui rapporti economici con l'altra sponda dell'Adriatico*, nel vol. *Considerazioni geografiche sulla questione meridionale*, Bari 1946, Relazione al VI° Congresso Geografico Italiano, Venezia 1907.

come aveva sottolineato Milovan Milovanović, in presenza di un minaccioso pericolo di soggezione economica, e dunque politica, a Vienna e a Budapest, non vi era altra scelta. Questa era una sola: accogliere, anzi sollecitare le iniziative finanziarie della Francia (o in minore misura dell'Inghilterra) e quelle finanziarie, ma soprattutto di lavoro, degli Italiani e dell'Italia. Questo nel momento in cui un economista italiano di grande prestigio, indipendente e spregiudicato, Maffeo Pantaleoni, giusto nel 1910 poteva scrivere: «Non esiste al mondo un paese nel quale, come nel nostro, le iniziative degli individui privati abbiano raggiunto così alta quota di rendimento utile, sostanziale, progressivo; non vi è paese in Europa che nell'ultimo decennio abbia dato, come l'Italia, tanta prova di energia individuale nel progresso economico» [20].

[20] Cit. da R. ROMEO, op. cit., p. 114.

L'ÉVOLUTION DES RAPPORTS ENTRE LA ROUMANIE ET LA TRIPLE ALLIANCE DURANT LA CRISE BOSNIAQUE

ŞERBAN RĂDULESCU-ZONER

Le fait que dans l'histoire des relations internationales la crise bosniaque a constitué un pas important vers la grande conflagration mondiale des années 1914—1918 est unanimement reconnu [1], ce dont les documents de l'époque en font foi. L'historien William Langer, faisant également une analogie entre les événements de 1908—1909 et ceux qui ont succédè à l'attentat de Sarajevo a intitulé même l'une de ses études, qu'il publia il y a quelques décennies dèja, *The 1908 Prelude of the World War* [2].

Les causes de la confrontation diplomatique des années 1908—1909 doivent être recherchées dans la modification du rapport de force européen et mondial de la première décennie du XX-ème siècle. On ne peut, en même temps, séparer la crise bosniaque des agitations intérieures, propres aux empires des Habsbourg et des tsars, qui, de fait, avaient provoquée la crise.

Le problème, de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, deux provinces faisant partie de l'Empire Ottoman, mais depuis 1878 sous l'administration austro-hongroise avait fait partie d'un vaste plan de réorganisation de l'empire par le nouveau ministre des Affaires Étrangères de la monarchie des Habsbourg, le baron Alois von Aehrenthal. Ce programme, sous forme de trois mémoires, a été soumis aux chefs des gouvernements de Vienne et de Budapeste [3] au début de l'année 1907. Suivant les intentions de la diplomatie de Ballplatz, l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine aurait dû renforcer le groupe de provinces slaves (Croatie, Slovénie, Dalmatie) dans le cadre du royaume hongrois en vue de consolider le potentiel économique de la Transléitanie. Ceci aurait mis fin aux différends entre Vienne et Budapeste en ce qui concerne l'établissement de la cote de dépenses pour les affaires communes [4].

---

[1] A. Oţetea, D. Berindei, E. Campus, N. Fotino, C. Mureşan, *La situation internationale et la politique étrangère de l'Autriche-Hongrie pendant les premières années du XX-e siècle*, dans *La désagrégation de la monarchie austro-hongroise (1900—1918)*, Ed. Academiei Bucarest, 1965, p. 219; Dimitrije Djordjević, *Révolutions nationales des peuples balkaniques (1804—1914)*, Beograd, 1965, p. 215; *История дипломатии*, изд. 2-е, под редакцией А. А. Громыко и др., t. 2, Москва, 1965, стр. 673; la même idée se détache aussi de l'ouvrage de P. Renouvin, *La crise européenne et la grande guerre (1904—1918)*, Paris, 1939, p. 82—88.

[2] «Foreign Affairs», juillet, 1929, p. 635—649.

[3] S. Wank, *Aehrenthal's Programme for the Constitutional Transformation of the Habsburgs Monarchy: Tree Secret Memoires*, «The Slavonic and East European Review» XLI (1963), no. 97, p. 522—536.

[4] *Ibidem*, p. 529—530.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP, XV, 4, P. 765—782, BUCAREST, 1977

Le ministre des Affaires Étrangères de la double monarchie avait essayé, en projettant d'accorder certaines régions maritimes (Dalmatie) à la Hongrie, d'enfreindre l'opposition des cercles gouvernementaux hongrois en présence de l'augmentation des allocations budgétaires en vue du renforcement de la flotte et de l'armée en général. Enfin, le baron Aehrenthal aurait eu en vue, par le renforcement du groupe slave, la transformation future de la monarchie des Habsbourg dans un empire trialiste. Selon ses conceptions, cet empire devait paralyser la force d'attraction de Belgrade pour les Slaves du sud, et même obliger, tôt ou tard, la Serbie « à adhérer à l'union tarifaire austro-hongroise »[5].

La mise en application de ce plan, initialement considéré un plan de perspective[6], était devenue aiguë au moment où la révolution victorieuse des jeunes turcs, de Juillet 1908, avait imposé au sultan d'accepter une constitution et la convocation d'un parlement, dans lequel la population de Bosnie et d'Herzégovine enverrait ses représentants.

Un autre élément accélérateur dans la décision des dirigeants de la monarchie des Habsbourg de passer à l'action fut incontestablement la nouvelle politique de la Russie tsariste après l'accession d'Alexandre Petrovici Isvolski au Ministère des Affaires Étrangères.

L'orientation et l'activité politique d'Isvolski, de même que la diplomatie de Ballplatz, étroitement liée aux contradictions intérieures de la monarchie bicéphale, correspondait à la crise du tsarisme durant la période suivant la révolution des années 1905—1907 [7]. Les gouvernants de St. Petersbourg, afin de consolider le régime à la suite des coups reçues du dehors et de l'intérieur, ont été obligés de renoncer à leur politique active en Extrême-Orient. En conséquence, ils ne pouvaient s'opposer à l'impérialisme japonais que par la paralysie de ses alliances, ce qui ne devait se réaliser qu'à l'aide d'un rapprochement de la Russie à la Grande-Bretagne [8], ainsi qu'il arrivât en 1907. Le tsarisme a aussi été contraint, en partie au moins, de protéger les intérêts de la bourgeoisie sur le plan intérieur et extérieur, étant donné que l'autocratie ne pouvait se maintenir au pouvoir sans le soutien de celle-ci [9]. La diplomatie russe ayant en vue les intérêts économiques de la bourgeoisie, mis en péril par la concurrence des marchandises allemandes, tant sur le marché intérieur que mondial [10], a dû tenir compte surtout de la menace que représentait l'expansion de l'Allemagne vers le Moyen-Orient [11]. Le nouveau ministre des Affaires Étrangères de Russie poursuivait en même temps un succès diplomatique de grande envergure, dans le but de consolider le tsarisme sur le plan

---

[5] *Ibidem.*

[6] Ministerrath für gemeinsame Angelegenheiten, Protokoll vom 1. Dezember 1907, G.M.C.P.U. 464, Magyar Orszagos Leveltar, microfilm 1051; voir aussi Feldmareschal Conrad, *Aus meiner Diesntzeit, 1906—1918*, vol. 1, Berlin Wien-Leipzig, München, 1921—1922, p. 518—519.

[7] Voir l'ouvrage de И. В. Бестушев, *Борьба в России по вопросам внешней политики, 1906—1910*, Moscou, 1961.

[8] Izvolski a fait une telle déclaration, en Octobre 1906, à Berlin : *Die Grosse Politik der Europäischen Kabinette, 1871—1914* (sera cité *G.P.*), vol. 25, Berlin, 1927, no. 8649.

[9] И. В. Бестушев, *op. cit.* p. 36.

[10] *Ibidem*, p. 37—39.

[11] *История дипломатии*... p. 658; voir aussi A. J. P. Taylor, *The struggle for mastery in Europe 1848—1918*, Oxford, 1954, p. 441—442.

intérieur, remettant ainsi en question, le problème des « Détroits » et celui de Constantinople, « perle précieuse » qui — selon une future expression du prince Troubetskoi — « justifie tous les sacrifices pour sa possession »[12].

En ce temps, les Détroits ont eu une importance économique incontestable pour la Russie, vu que 1/3 du total des marchandises russes pour l'exportation et 3/4 de la quantité de céréales destinées aux marchés étrangers, passaient par le Bosphore et les Dardanelles[13]. Mais les cercles politiques de St. Pétersbourg étaient préoccupés par l'aspect stratégique du problème, d'autant plus que les traités internationaux, en vigueur prévoyaient seulement l'interdiction du passage des bâtiments de guerre par les Détroits[14]. Au long des négociations en vue de la conclusion de l'accord anglo-russe du 31 août 1907, étant donné que le refus du gouvernement britannique aux tentatives de St. Pétersbourg pour obtenir l'assentiment de l'Angleterre en vue d'une future révision du régime des Détroits[15] n'a pas été catégorique[16], Isvolski se nourrissait de l'illusion de pouvoir compter sur le soutien de Londres[17], s'il aurait pu obtenir une réponse affirmative de l'Autriche-Hongrie, adversaire principal de la Russie dans cette partie de l'Europe. Malgré la tension des rélations russo-austro-hongroises dues au projet bien connu du baron d'Aehrenthal concernant la construction d'un chemin de fer à travers le sandjack de Novibazar[18], Alexandre Isvolski a maintenu sa politique d'ouverture vers Vienne[19], qui, pour finir, a pris la forme de son célèbre mémoire du 2 Juillet 1908 adressé à son homologue de Ballplatz[20]. Par ce document, où l'on avait posé les jalons d'un compromis russo-austro-hongrois (l'annexion de la Bosnie, de l'Herzégovine et du sandjak de Novibazar par la monarchie des Habsbourg, en échange d'un accord concernant la modification du régime des Détroits dans le sens désiré par la Russie), le ministre des affaires étrangères de St. Pétersbourg, allant au-devant de la diplomatie de Ballplatz, avait entamé, de fait, l'entière question orientale.

Par conséquent, la crise bosnique a été due à un activisme de la politique de la monarchie des Habsbourg et de l'empire tsariste dans les Balkans. Les Etats du Sud-Est européen, y compris la Roumanie, ont

---

[12] Apud Baron de Taube *La politique russe d'avant-guerre et la fin de l'empire des tsars (1904—1914)*, Paris, 1928, p. 177.

[13] Voir, И. В. Бестужев, *op. cit.* p. 40.

[14] S. Goriainov, *Le Bosphore et les Dardanelles*, Paris, 1910, p. 381—383.

[15] L'ambassadeur de Russie à Constantinople, I. V. Zinoviev avait rédigé dans ce sens un programme qui devait servir comme base de discussion : voir И. В. Бестушев, *op. cit.*, p. 134.

[16] Memorandum by Sir Edward Grey, 27 Avril 1907, *British Documents on the Origins of the War, 1898—1914* (sera cité *B.D.)*, vol. 4, no. 268.

[17] W. M. Carlgren, *Izwolski und Aehrenthal vor der bosnischen Krise. Russische und österreichische Balkanpolitik*, Upssala, 1955, p. 179.

[18] Concernant l'évolution de la crise, voir W. M. Carlgre, *op. cit.* p. 195—296.

[19] «Détroits turcs pour Bosnie et Herzégovine » : Taube, *op. cit.*, p. 176. Izvoltki avait proposé au baron d'Aehrenthal, au mois de septembre 1907, un accord concernant les Détroits en échange d'une acceptation de l'occupation définitive par la monarchie des Habsbourg du sandjak de Novibazar de la part de Russie : J. Redlich, *Schicksalsjahre Österreich, 1907—1919*, vol. 1, Graz-Köln, 1954, p. III—VI.

[20] *Österreich-Ungarns Aussenpolitik von der bosnischen Krise 1908 bis zum Kriegsausbruch 1914* (sera cité *Ö.U.A.*) vol. 1, Wien-Leipzig, 1930, no. 9. Le document a été rédigé comme réponse au memorandum d'Aehrenthal du 1 Mai. 1907, *ibidem*, no. 3.

été mis en présence de la perspective d'une modification du statu quo dans cette partie de l'Europe par les deux empires, auquels se sont ralliés de part et d'autre, les autres grandes puissances, étant donné les répercussions que la crise ainsi déclenchée aurait eu sur le rapport de forces dans la vie internationale.

Afin de mener ses plans à ses fins, le baron d'Aehrenthal a essayé d'utiliser comme une diversion les efforts légitimes de la Bulgarie de gagner son indépendance vis-à-vis de la Porte [21] et de parachever son unité d'Etat. Dans les conditions socio-politiques de la principauté bulgare de ce temps ceci ne pouvait avoir lieu que par la voie de consolidation de la construction de l'État existant, en conséquence par la proclamation du royaume et par une politique extérieure ayant pour objectif la solution des divers différends territoriaux à l'aide de l'obtention du soutien de l'un ou l'autre groupe des grandes puissances. Le ministre des Affaires Étrangères austro-hongrois, ayant intérêt à l'établissement de relations étroites avec le prince Ferdinand et le gouvernement de Sofia, n'a pas encouragé seulement les efforts de ceux-ci à proclamer l'indépendance de la Bulgarie [22], mais a essayé en même temps d'attirer ce pays dans ses plans dirigés contre la Serbie [23].

Le rapprochement entre Sofia et Vienne, ayant comme résultat l'entente entre le prince Ferdinand et les cercles gouvernementaux de la monarchie des Habsbourg, en ce qui concerne la synchronisation de la déclaration d'indépendance de la Bulgarie avec celle d'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie [24], a répondu en même temps, tant aux intérêts d'une partie de la jeune bourgeoisie bulgare liée à l'échange de marchandises avec les puissances centrales [25] qu'aux efforts de pénétration du capital austro-hongrois dans cette partie des Balkans.

La nouvelle de la déclaration d'indépendance de l'État bulgare du 5 Octobre, ainsi que celle du jour suivant concernant l'incorporation de la Bosnie et de l'Herzégovine entre les frontières de l'empire des Habsbourg n'a pas été reçue avec plaisir à Berlin [26], car la prise d'une attitude en faveur de la double monarchie aurait mis la diplomatie de la Wilhelmstrasse dans une position délicate envers la Turquie, où l'Allemagne avait de grads intérêts économiques [27]. L'alliance austro-allemande constituait pourtant

---

[21] A. Oţetea, D. Berindei... *op. cit.*, p. 219—220; voir aussi Z. Todorova *Über die Politik Österreich-Ungarn gegenüber Bulgarien (1878 bis 1912)* dans *Österreich-Ungarns in der Weltpolitik*, Berlin, 1965, p. 220.

[22] *Ö.U.A.*, vol. 1, no. 1 et 87.

[23] Surtout Denkschrift Semmering, 9 Août 1908, *ibidem*, no. 32. Concernant l'évolution de la position d'Aehrenthal, voir aussi M. Nintchitch, *La crise bosniaque et les puissances européennes*, vol. 1, Paris, 1937, p. 183—193.

[24] Le démonstration, dans ce sens, de M. Nintchitch (voir *op. cit.*, vol. 1, p. 267—287) est inattaquable.

[25] Concernant le rôle de plus en plus important des puissances centrales dans le commerce extérieur de la Bulgarie, voir V. Paskaleva, *Über den Wirtschaftlichen Einfluss Österreich-Ungarns in Bulgarien, 1878 bis 1918* dans *Österreich-Ungarn in der Weltpolitik*, Berlin, 1965, surtout les pages 188—200 et le tableau III; voir aussi Z. Todorova, *op. cit.* p. 218—219.

[26] Bülow au Ministère des Affaires Étrangères (5 et 8 Octobre 1908) et à Jenisch (7 Octobre 1908) et Jenisch au Ministère des Affaires Étrangères, 7 Octobre 1908, *G.P.*, vol. 261 no. 9984, 9998, 9992, 9994.

[27] Marschall au Ministère des Affaires Étrangères, 4 Octobre, 1908, *ibidem*, no. 8980. Pour l'attitude de Bülow, voir la note précédante.

le levier de toute la politique extérieure du gouvernement de Berlin [28]; la chancelier Bülow, par une politique habile, a cherché à soutenir la monarchie des Habsbourg [29] et en même temps à atténuer l'influence négative que cette option aurait eue à Constantinople [30]. Par conséquent, la diplomatie de la Wilhelmstrasse a poursuivi d'une part de convaincre le gouvernement turc d'arriver à une entente avec l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie par la voie d'obtention de dommages pécuniaires en échange de la reconnaissance de la nouvelle situation de fait dans les Balkans par la Porte. D'autre part, elle s'est opposée à la révision du statut des Détroits et a refusé de reconnaître le royaume bulgare en tant qu'Etat indépendant jusqu'au moment où le gouvernement de Sofia n'aurait pas dédommagé la Compagnie Orientale de chemins de fer et n'aurait pas solutionné aussi le conflit avec l'Empire Ottoman par la même voie [31]. Parallèlement, le gouvernement de Berlin à soutenu les efforts du baron d'Aehrenthal pour arriver à une alliance austro-bulgare [32].

Ainsi, les efforts de Vienne et de Berlin d'attirer le gouvernement de Sofia dans une alliance militaire [33] et contre un bloc balkanique préconisé sous l'égide de l'empire tsariste [34] ont échoué, grâceaux manœuvres habiles d'Isvolski de solutionner le conflit turco-bulgare par un arrangement financier. La proposition que la Russie assume la somme demandée à la Bulgarie par la Porte pour la reconnaissance de son indépendance, au compte des dettes de guerre de 1878 de la Turquie [35], a été immédiatement accepté à Sofia [36].

Ainsi que le soulignait en ce moment aussi l'agent diplomatique britannique de Bulgarie, sir George Buchanan, l'action de St. Pétersbourg, dont la signification a été immédiatement saisie à Vienne [37], fut très claire, permettant à la Russie de regagner à Sofia le terrain temporairement perdu en faveur de la monarchie des Habsbourg [38].

C'est sous cet angle, du jeu d'influence des puissants empires avec des intérêts différents dans les Balkans, que l'on doit considérer et comprendre l'attitude de la diplomatie roumaine au long de la crise bosniaque, vis-à-vis de la Triple Alliance. Celle-ci n'a pas seulement constitué un point nodal dans la cristalisation d'un certain rapport de forces au niveau des grandes puissances sur le plan européen, mais aussi le début d'une nouvelle étape dans l'évolution des relations entre la Roumanie et les partenaires de la Triplice.

---

[28] Bülow au Ministère des Affaires Étrangères, 8 Octobre 1908, *G. P.*, vol. 26_1, no. 9992.

[29] *Ibidem*, voir également Bülow à Guillaume II, 5 Octobre, *G.P.*, vol. 26_1, no. 8939.

[30] Bülow (7 Octobre 1908) et Marschall (9 Octobre 1908) au Ministère des Affaires Étrangères, *ibidem*, no. 9011 et 9002.

[31] *G. P.* vol. 26_1, passim. Le gouvernement de Berlin a obligé l'Autriche-Hongrie d'adapter une attitude semblable : voir Z. Tudorova, *op. cit.* p. 222.

[32] Voir M. Nintchitch, *op. cit.* vol. 2, p. 68—75.

[33] *Ibidem*, p. 70—73.

[34] Concernant le bloc balkanique, voir И. В. Бестушев, *op. cit.* p. 278—282.

[35] Il s'agit des dédommagements de guerre que la Turquie devait payer encore à la Russie conformément au Traité de Berlin.

[36] Tautphoeus (Sofia) au Ministère des Affaires Étrangères, 2 février 1909, *G.P.*, vol. 26_2, no. 9319.

[37] Aehrenthal à Thurn, 1 Février 1909, *Ö.U.A.*, vol. 1, no. 954.

[38] Buchanan à Grey, 3 Février 1909, *B.D.*, vol. 5, no. 556.

Il est vrai que ce ne sont pas les problèmes liés à la proclamation de l'indépendance de l'Etat bulgare et du potentiel conflit armé entre la Bulgarie et la Turquie qui ont été au centre de la crise bosniaque, mais l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie. La transformation de la rivalité traditionnelle austro-russe dans les Balkans en une situation explosive, déterminée par l'incorporation des deux provinces entre les frontières de la monarchie bicéphale, sans que la diplomatie d'Isvolski puisse obtenir le prix proposé [39], pour reconnaître et soutenir cette violation du traité de Berlin, a constitué l'élément principal du déclenchement de la crise.

Le refus du gouvernement serbe, encouragé dans certaines limites par la Russie [40], de reconnaître le nouvel état de fait aux Balkans, l'intransigeance de la monarchie des Habsbourg en face des demandes de compensations territoriales de Belgrade, où l'on avait parallèlement pris des mesures militaires, comme à Vienne aussi [41], en un mot la crise, qui évoluait vers un conflit armé, aurait pu se transformer au début de l'an 1909 en une conflagration européenne si St. Pétersbourg était intervenu dans l'hypothétique guerre serbo-autrichienne et si le système d'alliances entre les grandes puissances eut été déclenché.

Tous ces faits ont déterminé une certaine prise de position à Bucarest, suffisament significative pour l'évolution ultérieure des rapports entre la Roumanie et les puissances centrales, partant du fait que l'Etat roumain faisait partie, en ce temps, du système de la Triple Alliance, depuis un quart de siècle.

La création en Europe d'un bloc de grandes puissances opposé à la Triplice a posé depuis déja quelques années certaines questions aux hommes d'Etat roumains [42] car, au cas de l'inclination de la balance de forces vers l'Entente, le traité d'alliance existant entre la Roumanie et les puissances centrales aurait perdu son caractère de facteur de stabilité pour la société roumaine. Ainsi disparaissait l'ultima ratio de l'option de 1883, qui, dès le début, avait constitué une entrave dans la voie du parachèvement de l'unité d'Etat des Roumains.

Si dans les dernières décennies du siècle passé, le principal impératif de la politique extérieure roumaine avait été la consolidation de l'indé-

---

[39] La quéstion des Détroits a été de nouveau discutée à l'occasion de l'entrevue Aehrenthal-Izvolski de Buchlau du 16 Séptembre 1908. Concernant les notes des deux interlocuteurs, documents contradictoires et rédigés plus tard, voir *Ö.U.A.*, vol. 1, no. 79 et И. Б. Бестушев, *op. cit.*, p. 205—206 (œuvre qui contient la lettre d'Izvolski à Tcharikov du 3/16 Septembre 1908).

[40] La Russie a soutenu, jusqu'au 1er Mars 1909 la revendication serbe concernant l'obtention des compensations territoriales. Après le conseil du cabinet de St. Pétersbourg on avait demandé au gouvernement de Belgrade (1er Mars 1909) de renoncer à celle-ci: voir И. В. Бестушев, *op. cit.* p. 281—285.

[41] M. Nintchitch, *op. cit.* vol. 1, p. 380—381 et vol. 2. p. 82, 97—114. Par des rapports diplomatiques arrivés à Bucarest, le gouvernement roumain a été informé du caractère agressif des préparatifs militaires de l'Autriche-Hongrie, en opposition avec les mesures défensives prises par le cabinet de Belgrade: Conţescu (21 Octobre /3 Novembre 1908) et Derussé (1/14, 5/18, 12 25 Novembre, 20 Novembre/3 Décembre 1908 et 8/21 Février 1909) au Ministère des Affaires Etrangères, Archives historiques du Ministère des Affaires Étrangères de la République Socialiste de Roumanie (sera cité A.M.A.E.), fond 71/1900—1919, vol. 111, p. 250, 293, 307—308, 324, 364—365 et vol. 112, p. 46.

[42] Voir Henry à Delcassé, 10 Juillet 1903, *Documents Diplomatiques Français* (sera cité *D.F.)*, 2-e série, vol. III, no. 343.

pendance de la Roumanie (on peut inscrire dans ce contexte l'option des gouvernants de Bucarest en 1883 [43]), si dans les conditions de domination de la politique du chancelier Bismarck sur la vie internationale, basée en premier lieu sur l'alliance germano-austro-hongroise, l'idéal de parachèvement de l'unité de l'Etat national était impossible à réaliser, les données du problème devenaient tout à fait différentes au début du XX-ème siècle [44].

En dehors du fait que par la création de l'Entente, de substantielles modifications de forces étaient apparues dans la vie internationale, la crise progressive de la monarchie des Habsbourg avait éveillé l'éspoir des hommes politiques de Bucarest en ce qui concerne la possibilité de libération des Roumains d'au-delà des Carpates, se trouvant sous domination austro-hongroise. Les rapports diplomatiques des années 1904—1906 du marquis de Pallavicini, ministre de la double monarchie dans la capitale roumaine, sont, de ce point de vue, plus que concluants [45].

D'autant plus, au moment de la crise bosniaque, les cercles gouvernementaux de Bucarest ont toutefois continué d'être préoccupés des suites d'une éventuelle modification du statu-quo territorial dans la péninsule Balkanique qui, du point de vue des hommes d'Etat roumains de cette époque, aurait pu devenir une menace pour la sécurité de la Roumanie [46]. Ainsi, le déclenchement de la crise, l'accord intervenu au préalable entre le prince Ferdinand de Bulgarie et les gouvernants de la monarchie des Habsbourg, en vue de coordonner la proclamation d'indépendance de la principauté bulgare avec celle de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, entente au sujet de laquelle aucun doute n'avait existé à Bucarest déja en ce temps [47], le danger d'une éventuelle guerre bulgaro-turque [48], enfin les tentatives de la diplomatie de Ballplatz de conclure une alliance avec le nouveau royaume bulgare, tous ces faits ont provoqué une certaine nervosité dans les cercles gouvernementaux de Bucarest. Les rapports diplomatiques austro-hongrois avaient signalé, au sommet de la crise bosniaque, la possibilité d'une demande du gouvernement roumain à la double monarchie d'opter entre la Roumanie et la Bulgarie [49]. De ce point de vue, les craintes du ministre plénipotentiaire de l'Autriche-Hongrie à Bucarest ont été sûrement exagérées, ce qui ressort clairement de la conversation eue par le roi avec le prince Schönburg à l'occasion

---

[43] Voir dans «Revista de istorie» (27 (1974) no. 5, p. 787—790) le résumé de notre communication (*L'a position internationale de la Roumanie après le Congrès de Berlin. Premisses d'une option*), donnée à l'Institut d'histoire «Nicolae Iorga».

[44] Gh. N. Cazan, *Le traité secret d'alliance entre la Roumanie et l'Autriche Hongrie (1883)*, «Revue roumaine d'études internationales» VII (1973), no. 1 (19), p. 193.

[45] Pallavicini à Goluchowski, 6 et 17 juin 1904 et 17 février 1906, Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Section des manuscrits, fond Correspondance diplomatique autrichienne (sera cité C.D.A.), dossier XLIX/1904 et XLXI/1906.

[46] Szapary à d'Aehrenthal, 5 Octobre 1908, *Ö.U.A.*, vol. 1, no. 139.

[47] A. E. Lahovary, *Amintiri diplomatice, Viena (1906—1908)*, București, 1936, p. 37—38; aussi N. Cantacuzino à D. A. Sturdza, 22 Septembre/5 Octobre 1908, A.M.A.E., fond 71/1900—1919. vol. III, f. 65—66 et quatre annexes.

[48] Schönburg à Aehrenthal, 8 octobre 1908 et 5 février 1909, et d'Aehrenthal à Schönburg, 11 Mars 1909, *Ö.U.A.*, vol. 1, no. 184, 973 et vol. 2, no. 1182. Dès le commencement de la crise, le gouvernement a interdit le trafic de munitions vers la Bulgarie : Schönburg à Aehrenthal, 19 Novembre 1908, *ibidem*, vol. 1, no. 605.

[49] Schönburg à Aehrenthal, 14 février, 23 février et 11 mars 1909, *ibidem*, vol. 1. no. 889, 1041 et vol. 2, no. 1103; Aehrenthal à Schönburg, 11 Mars 1909, *ibidem*, no. 1182.

de l'audience du 19 Mars 1909 [50], donc avant la fin de la crise. Il n'en est pas moins vrai qu'à l'occasion des événements des années 1908—1909, la politique extérieure de la Roumanie a suivi sa propre ligne et non celle qu'aurait voulu lui inspirer le gouvernement de Vienne.

La diplomatie roumaine, comme dans les années précédentes, demeurait fidèle au maintien du statu quo territorial dans les Balkans, s'opposant par conséquent à une effilochement de la Serbie, qui aurait dû être l'objectif final des tentatives des dirigeants de Vienne d'attirer le gouvernement bulgare vers une alliance à laquelle, conformément au même plan, la Roumanie devrait participer [51]. Pour les gouvernants de Bucarest, la Serbie avait un rôle très important dans le maintien de l'équilibre du Sud-Est de l'Europe. Dès le début de l'année 1908, ceci a été très clairement expliqué par le roi Charles, tant au général Conrad von Hoetzendorf [52], l'initiateur principal d'une éventuelle guerre soi-disant préventive de la monarchie des Habsbourg contre Belgrade, qu'aux diplomates austro-hongrois [53]. L'attitude du monarque, la même que celle des principaux hommes d'Etat roumains, ne s'est pas modifiée au long de la crise bosniaque, au moment où le ministre plénipotentiaire d'Autriche-Hongrie à Bucarest écrivit au baron Aehrenthal, au sommet de la tension serbo-autrichienne (mars 1909) que « l'annexion (Bosnie et Hérzégovine) et tout ce qui l'a déterminée ou découle de cette action n'ont pas éloigné [. . .] le roi de cette idée malheureuse [54] ».

En même temps une certaine irritation dans les relations entre Bucarest et Vienne a été provoquée aussi à cause de l'attitude adoptée par la diplomatie de Ballplatz à l'occasion des négociations pour la conclusion d'une nouvelle convention commerciale entre l'Autriche-Hongrie et la Roumanie. À cette occasion, les cercles agrariens autrichiens, avec une assez grande influence dans la vie politique viennoise, mais surtout les grands propriétaires hongrois [55], ont essayé de perpétuer une situation qui durait encore depuis 1881, dans les rapports commerciaux entre l'Autriche-Hongrie et la Roumanie : la prohibition d'importation de bétail roumain par tous les points des frontières de la monarchie des Habsbourgs. Les propriétaires de Cisléitanie et de Transléitanie avaient essayé, à l'aide de ces mesures, qui avaient durement frappé le commerce extérieur roumain de viande et de bétail, d'assurer le marché intérieur dans les conditions d'extension sur le plan européen d'un régime vamal protectionniste [56]. Les classes dominantes de la monarchie des Habsbourg avaient essayé, en même temps, d'empêcher le développement normal de l'économie rou-

---

[50] Schönburg à Aehrenthal, *ibidem*, no. 1275.

[51] Schönburg à Aehrenthal, 30 Avril 1908, et Aehrenthal à Schönburg, 16 Avril, 14 Mai, 3 Juillet 1908, C.D.A., dossier LI/1908, p. 51—54, 101—103, 173—175; de même les instructions d'Aehrenthal du 11 Mars 1909, *Ö.U.A.*, vol. 2, no. 1182.

[52] Aehrenthal à Schönburg, 3 Juillet 1908, C.D.A., dossier LI/1908, p. 101—103; voir également Conrad, *op. cit.* vol. 1, nr. 689.

[53] «...ich trachte mit den Serben immer gute Beziehungen zu unterhalten »: Schönburg à Aehrenthal, 6 Mars 1908, C.D.A., dos. LI/1908, p. 27—30.

[54] Schönburg à Ahrenthal, 4 Mars 1909, *Ö.U.A.*, vol. 2, nr. 1003.

[55] C. G. Antonescu, *Die rumänische Handelspolitik von 1875—1910*, Leipzig, 1915, p. 172—175.

[56] *Ibidem*, p. 172—176.

maine afin de pouvoir étendre plus facilement leur suprématie dans la sphère des pays du Sud-Est européen [57].

Si au long de la guerre vamale bien connue roumano-austro-hongroise des années 1886—1893, l'Autriche-Hongrie a été celle qui a souffert davantage, car la Roumanie, utilisant la Danube et la mer Noire comme voies de communication principales, a facilement trouvé d'autres débouchés pour ses produits céréaliers, tandis que les produits industriels autrichiens sur le marché roumain, avaient été remplacés par les produits allemands [58], il n'en est pas moins vrai que l'exportation roumaine de bétail avait été presque ruinée [59]. Cette situation n'a pu être améliorée ni après la conclusion de la convention commerciale roumano-austro-hongroise de 1893, car la monarchie des Habsbourgs a continué le maintien de mesures prohibitives pour l'importation du bétail de Roumanie [60].

Dans cet état de choses, profitant du fait que les hommes d'affaires autrichiens et hongrois étaient bien plus intéressés que les Roumains à la signature d'une nouvelle convention commerciale entre les deux Etats[61], surtout depuis qu'on avait pris en Roumanie certaines mesures d'encouragement de l'industrie nationale [62], les cercles gouvernants de Bucarest [63] se sont efforcés d'arriver à un arragement convenable concernant les échanges de marchandises avec la monarchie des Habsbourg et à une réglementation du commerce de bétail [64]. D'ailleurs, le dr. Victor von Riedl, envoyé spécial du gouvernement de Vienne à Bucarest, constate dans un rapport du 15 Janvier 1908 que « la Roumanie, au fur et à mesure des difficultés imposées à ses produits, surtout zootechniques, est poussée

---

[57] L'un des économistes importants du parti libéral, C. I. Băicoianu, a mis en lumière cette tendance dans une série d'articles publiés dans la revue «Economia naţională», de l'année 1908.

[58] Dr. K. Grünberg, *Die handelspolitischen Beziehungen Österreich-Ungarns zu den Ländern an der unteren Donau*, Leipzig, 1902, p. 84.

[59] La Roumanie n'a pas pu trouver un autre grand débouché à cause de la nature de cette marchandise qui, à ce temps là, avait besoin de marchés proches. La valeur de l'exportation de bétail de Roumanie avait diminué, pendant les années 1880—1906, de 12.093.000 lei (9.869.000 lei représentant la valeur du bétail envoyé en Autriche-Hongrie) à 589.583 lei (205.297 lei en Autriche-Hongrie).

[60] C. G. Antonescu, *op. cit.*, p. 127—128.

[61] Les rapports de V. von Riedl sont édifiants : Allegemeines Verwaltungsarchiv, Handelsministerium (sera cité : A.V.A.), Handelsministerium, dep. 11 b, P.Z. 3070—908 ; voir Archives d'Etat de Bucarest (sera cité : A.E.), fond microfilms, Vienne, rouleau 46, cadres 226—245. Le consulat d'Autriche-Hongrie à Bucarest a signalé en même temps, dans un rapport du 30 Juillet 1908, le péril de la concurrence allemande : *ibidem*, P.Z. 25134—908 (A. E., fond cité, rouleau 46, cadres 699—740).

[62] Correspondance entre le Ministère des Affaires Étrangères de l'Autriche-Hongrie et ceux du Commerce de Vienne et Budapest (1907—1908) tout comme les rapports spéciaux du consulat austro-hongrois de Bucarest : Haus-Hof und Staatsarchiv Wien (sera cité : H.H.S.W.), Administrative Régiestratur des k.u.k. Ministeriums des Äussern, F. 95, Gesetze Rumänien, Karton 1 (A.E., fond cité, r. 85).

[63] A l'occasion des débats parlementaires de Décembre 1908, A. Marghiloman et T. Maiorescu ont demandé l'interruption des négociations et la dénonciation de l'ancienne convention commerciale : «Dezbaterile Adunării Deputaţilor» (Les Débats de l'Assemblée des Députés) — sera cité : D.A.D. —, no. 18, 18 Décembre, 1908.

[64] Mihailovitch, chef de section au Ministère du Commerce de l'Autriche, était d'avis que, sans des concessions accordées à la Roumanie concernant le commerce de bétail, une nouvelle convention ne pourrait être signée : Riedl au Ministère du Commerce, 18 Décembre, 1908, doc. cité.

sur la voie d'une politique d'industrialisation, mutation qui mène en premier lieu, au préjudice les intérêts autrichiens d'exportation »[65].

Les négociations prolongées, les pressions de la diplomatie de Ballplatz pour maintenir le plus possible l'ancien état de choses dans les rapports commerciaux avec la Roumanie, l'attitude décidée du gouvernement roumain dans la défense de sa position, ne pouvaient que déterminer une vive agitation dans la vie politique et l'opinion publique des deux pays, marquant en même temps aussi une certaine tension des relations diplomatiques. Des nouvelles allarmantes, en ce qui concernait un danger imminent d'un boycottage des marchandises austro-hongroises sur les marchés roumains, étaient arrivés à Vienne [66]. Ainsi qu'il ressort du protocole du conseil des ministres pour les affaires communes de la monarchie austro-hongroise du 28 février 1909, les organes de décision de Vienne et Budapest avaient été mis en face d'une sorte d'ultimatum de la part du gouvernement roumain. Celui-ci était décidé à dénoncer l'ancienne convention commerciale encore en vigueur et, par conséquent, de ne plus accorder aux marchandises de provenance autrichienne et hongroise la clause de la nation la plus favorisée, si l'on n'arrivait pas à un accord convenable jusqu'à la date du 14 Mars de la même année [67].

Le problème des Roumains de Transylvanie fut un autre motif de durcissement des relations diplomatiques entre Bucarest et Vienne, qui avaient, du reste, un caractère permanent, étant entretenu par les nouvelles mesures répressives des gouvernants de Budapest. L'avant-projet du gouvernement Wekerle pour une nouvelle loi électorale qui aurait afaibli encore davantage la lutte politique des Roumains de Hongrie [68] a provoqué cette fois une irritation particulière à Bucarest. L'attitude critique des hommes d'Etat de Roumanie, y compris le roi Charles [69], en présence des mesures préconisées par les gouvernants hongrois, ont déterminé une réaction dure de la part du baron d'Aehrenthal [70]. En même temps le prince Schönburg, ministre plénipotentiaire de la double monarchie, continuait de reprocher au monarque que « La Ligue Culturelle », qui militait sur le plan intérieur et extérieur en faveur de l'unité de tous les Roumains, avait obtenu la qualité de personne morale, grâce à un décret royal de l'année 1907 [71].

---

[65] Document cité.

[66] Riedl au Ministère du Commerce, 18 Décembre, 1908, doc. cité.

[67] Doc. cité. Brătianu avait manifesté d'ailleurs cette intention déjà au mois de Mai 1908 pendant qu'il n'était que ministre des Affaires Intérieures, en provoquant une certaine panique à la légation d'Autriche Hongrie : Schönburg à Aehrenthal, 29 Mai 1908, C.D.A., dossier LI/1908, p. 189.

[68] Le projet maintenait le scrutin indirect en stipulant l'élection d'un représentant à raison de 10 électeurs analphabètes et contenait également une nouvelle rédistribution des circomscriptions électorales, défavorable aux Roumains : voir T. V. Păcăţian, *Cartea de aur sau luptele naţionale ale românilor sub coroana maghiară (Le livre d'or ou les luttes nationales des Roumains soumis à la couronne hongroise)*, Sibiu, 1915, vol. 8, p. 799—808 et 851.

[69] Schönburg à Aehrenthal, 19 Novembre et 17 Décembre 1908, *Ö.U.A.*, vol. 1, no. 605, 760.

[70] Aehrenthal à Schönburg, 4 janvier 1909, *ibidem*, no. 840.

[71] Schönburg à Aehrenthal, 17 décembre 1908, *ibidem*, no. 761 ; également Lahovary à Sturdza, 28 Janvier/10 Février 1908, A.M.A.E., fond 21, vol. 118, p. 44. L'activité de la «Ligue Culturelle» a fait également l'objet d'une interpellation pendant la session de janvier-février 1908 de la Délegation Hongroise : Lahovary à Sturdza, 9 Février 1908, *ibidem*, p. 41.

Toutes ces aspérités dans les relations roumano-austro-hongroises, mais surtout la position des gouvernants roumains en face des problèmes balkaniques, attitude qui contrevenait aux aspects les plus importants de la politique étrangère des Habsbourg, constitue la preuve qu'à Bucarest, le traité secret avec les puissances centrales n'était pas interprété dans le sens d'un conformisme et que la Roumanie suivait sa propre ligne dans les affaires internationales [72]. Peut-on toutefois parler d'un début de réorientation de la politique étrangère roumaine? Pas encore. D'ailleurs, le roi Charles I^er^ a essayé de démontrer la durabilité de l'alliance avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne en envoyant, peu de temps après le déclenchement de la crise bosniaque, le prince héritier Ferdinand à Vienne, à l'occasion de la célébration du demi-centenaire du règne de l'empereur Francois-Joseph. Avec la même intention, mais cette fois avec une certaine teinte anti-hongroise [73], le prince héritier de la monarchie des Habsbourg a été invité en Roumanie déja en mai 1908, mais à cause des évènements, cette visite n'a pu être effectuée qu'à l'été de l'année suivante, trois semaines après la presence du kronprinz allemand à Bucarest, qui avait eu un but similaire.

Quoique le roi Charles I^er^ n'ait pas été enchanté par le déclenchement de la crise, le monarque voyait la solution du problème de la Bosnie et de l'Hérzégovine dans la nomination d'un archiduc autrichien, à la tête des deux provinces [74].

En même temps, le premier ministre D. A. Stourdza, dont la retraite ultérieure de la vie politique produira une certaine inquiétude à Vienne [75] et à Berlin [76], avait promis au ministre d'Autriche-Hongrie à Bucarest que la Roumanie n'agira d'aucune manière sans avoir consulté au préalable ses alliés [77]. Même le nouveau leader des libéraux et premier ministre de Roumanie, Ion I. C. Brătianu, que la diplomatie de Ballplatz ou de Wilhelmstrasse voyait avec une certaine suspicion, étant apprécié comme chef du groupe dit « chauviniste »[78], de son parti, avait assuré les représentants des puissances centrales que la diplomatie roumaine ne modifierait pas son cours. Son proche voyage à Vienne et Berlin à l'automne de l'année 1909, constituera la preuve que le premier ministre roumain considérait l'alliance avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie encore nécessaire, essayant, par conséquent, d'obtenir leur soutien pour sa politique balkanique.

Mais cette politique, l'opposition du gouvernement de Bucarest à n'importe quelles éventuelles modifications territoriales au sud du Danube,

---

[72] Les documents analysés ne portent pas témoignage en faveur de l'affirmation de N. Iorga que Brătianu aurait declaré que «si les Serbes prenaient les armes rien ne l'empêcherait de faire son devoir envers l'Autriche-Hongrie »; voir *Supt trei regi (Sous le règne de trois rois)*, Vălenii de Munte, 1932, p. 55.

[73] La visite de Franz Ferdinand, connu pour ses vues antihongroises et fédéralistes, a provoqué une certaine agitation à Budapeste: «Pesti Naplo », du 10, 11 et 14 Juillet 1909; voir aussi «Pester Lloyd » 13 juillet 1909. Schönburg craignait que les hommes d'Etat roumains tout commes le roi ne mettent en question le problème des Roumains de Transilvanie; voir le rapport cu 11 juillet 1909, *Ö.U.A.*. vol. 2, no. 1671.

[74] Schönburg à Aehrenthal, 26 Décembre 1908, *Ö.U.A.*, vol. 1, no. 799.

[75] Aehrenthal à Schönburg, 4 Janvier 1909, *ibidem*, no. 840.

[76] Bülow à Aehrenthal, 8 Janvier 1909, *G.P.*, vol. 26_2, no. 9302.

[77] Szapary à Aehrenthal, 5 Octobre 1908, *Ö.U.A.*, vol. 1, no. 139.

[78] Bülow à Aehrenthal, 8 Janvier 1909. *G,P.*, vol. cité, no. 9302.

le point de vue différent des gouvernants roumains en présence du conflit austro-serbe, représentaient un non-conformisme qui ne pouvait faire plaisir à Vienne et qui prendra une forme beaucoup plus aiguë dans les années suivantes.

En ce qui concerne la Serbie et ses rapports avec la monarchie des Habsbourg, les facteurs dirigeants de Roumanie ont eu une vision réaliste. Connaissant le développement des évènements dans la capitale serbe au temps du déclenchement de la crise [79] et appréciant justement la balance de force sur le plan européen, quoique n'ayant pas adhéré à la politique austro-hongroise face au royaume serbe, le roi Charles et son premier ministre avaient recommandé à Belgrade la modération [80]. Ils étaient convaincus que la Russie ne pourra pas intervenir à ce moment en faveur de la Serbie et que, par conséquent, une guerre serbo-autrichienne aurait été un désastre pour le peuple serbe, modifiant en même temps, par ses résultats, le statu quo territorial dans le Sud-Est de l'Europe, ce qui ne convenait pas du tout aux gouvernants roumains [81].

Encore dans les premiers jours de janvier 1909, le ministre plénipotentiaire de Roumanie à Berlin, Alexandre Beldiman, avait transmis au roi Charles la nouvelle concernant la conviction de la Wilhelmstrasse que la Russie n'était par préparée en vue de la participation à un conflit armé, le chancelier von Bülow étant, par conséquent, décidé à faire pression à St. Pétersbourg afin que le gouvernement tsariste renonce à accorder son appui diplomatique à Belgrade [82]. Au moment culminant de la crise, le 19 Mars 1909, le représentant de la Roumanie à Vienne, N. Mişu, avait communiqué, par télégraphe, à son gouvernement l'intention du baron d'Aehrenthal d'attaquer la Serbie, du moment que ce dernier avait reçu toutes les assurances que la Russie demeurera neutre [83]. Ce même jour, Alexandru Beldiman avait expédié un long rapport confidentiel de Berlin à Bucarest, communiquant tant l'information reçue de la part du chancelier von Bülow, concernant la décision du conseil des ministres secret de St. Pétersbourg de n'accorder aucune espèce d'aide militaire au gouvernement serbe, que la décision du gouvernement allemand d'accorder un soutien armé à la monarchie des Habsbourg, si, toutefois, la guerre potentielle serbo-austro-hongroise ne pourrait pas être localisée [84].

Dans ce contexte, les dirigeants de la politique étrangère roumaine ont été d'autant plus intéressés à prevenir un conflit armé, car, au cas contraire, le développement des évènements aurait imposé à la Roumanie, selon les obligations assumées par le traité d'alliance secret, de se rallier aux puissances centrales. Dans les conditions d'une opinion publique hostile à la monarchie des Habsbourg et désireuse de libérer les Roumains soumis à celle-ci, ceci était une impossibilité et n'aurait fait que déterminer une crise intérieure.

---

[79] Conţescu à Stourdza, 23, 26 et 29 septembre/6, 9 et 12 octobre, 1908. A.M.A.E., fond 71/1900—1919, vol. 111, p. 77—78, 110—113, 173—176.

[80] Ristic au Ministère des Affaires Étrangères, 11/24 Février et 6/19 Mars 1909, M. Boghitschewitch, *Die auswärtige Politik Serbiens, 1903—1914*, vol. 1, Berlin 1928—1931, no. 58, 78 et 79.

[81] Cette opinion a été transmise à Ristić : voir la note précédente.

[82] Le rapport du 27 décembre /9 Janvier 1909, A.E., fond Maison royale, dossier 4/1909.

[83] A.E. fond Maison royale, dossier 13/1909.

[84] *Ibidem*, dossier 19/1909.

Le roi Charles I^er^ et le premier ministre Ion I. C. Brătianu ont cherché à convaincre les deux parties d'arriver à un *modus vivendi*, en présentant aux diplomates austro-hongrois le danger auquel ils exposeraient la monarchie en cas de guerre, et surtout l'éventualité de soulèvement de tous les peuples slaves de l'empire [85], en recommandant en même temps aux gouvernants serbes de se contenter de certaines compensations économiques offertes par le baron d'Aehrenthal [86].

Très significatif est le fait que les deux chefs de la politique étrangère de la Roumanie ont tenu à souligner, d'une manière nuancée, dans leurs déclarations faites au ministre plénipotentiaire serbe à Bucarest que des évènements bien plus importants auront lieu très prochainement dans la vie internationale en vue desquelles la Serbie devrait conserver pour le moment toutes ses forces. Mais par rapport au roi qui, dans ses entretiens avec Ristić s'était limité à relever seulement le rôle important qui serait réservé à la Serbie à l'avenir, le premier ministre roumain avait recommandé au gouvernement de Belgrade, par l'intermédiaire de son ministre dans la capitale de la Roumanie, de se contenter maintenant de quelques concessions d'ordre économique pour qu'il puisse se préparer pour un moment bien plus favorable.

Ces deux déclarations sont d'une importance spéciale parce qu'elles désignent les vues des facteurs dirigeants de la politique étrangère de la Roumanie concernant l'évolution de la situation internationale. En même temps la déclaration de Ion I. C. Brătianu, placée dans le contexte de la politique extérieure des années suivantes, prouve que le conseil que le premier ministre roumain avait donné à Ristić le 11/24 Février 1909 était en réalité la voie même qu'il allait suivre dans la conduite des affaires étrangères de la Roumanie.

Si dans la sphère des cercles gouvernementaux et diplomatiques de Bucarest les événements internationaux des années 1908—1909 ont déterminé un certain nonconformisme vis-à-vis des puissances centrales, sans que l'on puisse pour cela constater le commencement d'une réorientation de politique étrangère, l'opinion publique, qui accordait un appui permanent aux Roumain de Transylvanie, a été traversée par une nouvelle vague d'hostilités à l'égard de la monarchie des Habsbourg, atténuée plus tard par la visite de l'archiduc Franz Ferdinand à Sinaia.

L'écho dans l'opinion publique de Roumanie du conflit serbo-autrichien, tenant compte des rapports roumano-austro-hongrois [87], que nous venons d'analyser, ne pouvait naturellement prendre que la forme d'une manifestation de solidarité avec le peuple serbe et de nouvelles récriminations à l'égard des gouvernements de Vienne et de Budapest. « Maintenant, quand la monarchie voisine tout en s'appropriant deux provinces étrangères veut encore nous humilier, nous, dont les frères souffrent le joug austro-hongrois et gémissent dans le gêoles de l'Etat

---

[85] Voir N. Iorga, *Comment la Roumanie s'est détachée de la Triplice*, « Revue historique du sud-est européen », IX (1932) no. 7—9, p. 236.

[86] Voir la note 80.

[87] Die Gründen dieser Animosität liegen in der Beurteilung die unsere neuste Politik hiergefunden hat sowie in der Unzufriedenheit mit der internen ungarischen Politik (Schulgesetzgebung, Wahlreform, etc.) welcher fortwährend die grösste Unterdrückung « der Brüder » von Transylvanien vorgeworfen wird; Riedl au Ministère du Commerce, 12 Décembre 1908, fond cité.

voisin, nous protestons et voulons que nos cris de protestation soient entendus et écoutés », était-il écrit dans l'appel du comité d'initiative d'un meeting qui avait eu lieu dans la salle Dacia le 19 Octobre/1 Novembre 1908 [88]. Pour prévenir toute manifestation violente devant le siège de la légation d'Autriche-Hongrie, le gouvernement s'est vu obligé de prendre de sérieuses mesures de sécurité [89]. Selon un télégramme du ministre de l'Autriche-Hongrie à Bucarest, les étudiants de la capitale de la Roumanie auraient invité à participer à la réunion aussi quelques délégués de la jeunesse universitaire de Belgiade, action empêchée par le Premier Ministre Sturdza [90].

Une autre réunion de la « Ligue Culturelle » avait eu lieu a peine quelques jours plus tôt, toujours dans la Salle Dacia, où l'on avait demandé « l'inauguration d'une politique étrangère partant de la conscience de l'unité de la nation et de ses intérêts », une politique qui aurait « cherché un rapprochement des voisins de la Roumanie de la péninsule Balkanique qui sont préjudiciés et menancés par les mêmes grandes puissances »[91].

Des réunions similaires ont eu lieu à Brăila, Bacău, Tîrgovişte, Craiova, Turnu-Severin, Buzău et Jassy [92]. Le dr Victor von Riedl, envoyé spécial du gouvernement de Vienne à Bucarest, considérait, dans un rapport envoyé à ses supérieure, que ses manifestations auraient été « soutenues par le courant des jeunes libéraux du parti au pouvoir, par les bratianistes »[93]. Selon le même document, le groupe dirigé par I. I. C. Brătianu aurait cherché par cette manœuvre d'exercer d'une part, des pressions pour obtenir quelques concessions d'ordre économique de l'Autriche-Hongrie et d'autre part de faire exclure du Gouvernement D. A. Stourdza qui était trop favorable à la double monarchie. Les évènements qui ont suivi et les documents dont nous disposons prouvent que l'expert autrichien avait compris certaines réalités de la vie politique roumaine.

La presse avait entrepris en même temps une vraie campagne contre l'Autriche-Hongrie. Si les journaux gouvernementaux, pour des motifs explicables étaient assez résérvés, quoique les commentaires sur le projet de la loi éléctorale du gouvernement Wekerle, publiés par l'officieux « Voinţa Naţională » aient été significatifs, tout comme les articles « Către fraţii mei » (A mes frères) du dr Vasile Lucaci et « Criza din Balcani » (La crise des Balcans) signés par I. G. Duca [94], par contre les journaux de l'opposition attaquaient directement et avec fermeté la monarchie des Habsbourg en manifestant leur sympathie pour le peuple serbe et demandant en même temps une nouvelles orientation à la politique étrangère de la Roumanie. Si les articles en ce sens du quotidien « Conservatorul »[95]

---

[88] «Voinţa Naţională » XXV, no. 7004, 18/31 Octobre 1908. La publication de cet appel dans le quotidien gouvernemental est significative.

[89] Voir «Conservatorul » VIII, no. 520, 21 Octobre 1908, ancien style.

[90] Schönburg à Aehrenthal, 30 Octobre 1908, H.H.S.W., Politisches Archiw XII, Turkei, Liasse XXXIX (A.E. fond Xerographies Vienne, rouleau 97).

[91] «Voinţa Naţională », XXV, no. 7002, 16/29 octobre 1908.

[92] *Ibidem*, no. 6996, 7004, 7029 de 7/20, 18/31 novembre et 18 novembre/1 Décembre 1908.

[93] Le rapport du 12 décembre 1908, doc. cité, fond cité.

[94] «L'Indépendance Roumaine », 32, no. 9957, 30 Octobre/13 novembre 1908, et «Voinţa Naţională » XXV, no. 7009 et 7020, 24 octobre/6 novembre et 6/23 novembre 1908.

[95] Voir les numéros du 30 septembre et du 2, 11, 31 octobre 1908, ancien style.

contenaient une certaine dose de démagogie, saisissant cette occasion pour dépêcher la chute des libéraux du pouvoir [96], la campagne menée par les journaux ayant une orientation bourgeoise-démocratique de gauche est significative [97]. « En Roumanie l'attitude de l'Autriche est vivement critiquée, vu que depuis quelques temps la politique de Vienne a été de plus en plus hostile aux Roumains de partout... », écrivait « Adevărul » du 2/15 Octobre 1908. « Même si ces graves raisons d'irritation n'existaient pas — était-il souligné dans le numéro du 15/28 Mars 1908 du même quotidien — nous serions toujours du côté de la Serbie dans le conflit avec l'Autriche-Hongrie [...]; nous sommes du côté de la Serbie, parce que nous sommes pour la justice ». Relativement à ce même événement, se situant sur une position théorique quant au problème de la paix et de la guerre, le journal socialiste « România muncitoare » du 28 Septembre/11 Octobre 1908 écrivait : « L'Autriche ne peut avoir aucun droit sur les deux provinces, la Bosnie et l'Herzégovine. Les Serbes représentent la population majoritaire de celles-ci et elles ont été détachées du corps de la Serbie, lorsque, après avoir fait partie de l'empire turc elles ont été annexées par le cabinet de Vienne [...]. Si fort que nous les socialistes haïrions la guerre, si décidés que nous serions de tout attendre des bienfaits de la paix, nous ne pouvons pourtant ne pas comprendre et ne pas approuver le désespoir du peuple serbe qui se voit dépossédé par l'empire autrichien et qui essayera peut-être noyer son désespoir sur le champ de bataille ».

D'une importance spéciale est le fait que, différemment du passé, la politique austro-hongroise était attaquée maintenant avec violence dans les assemblées publiques et même dans le parlement à l'occasion des discussions en marge de l'adresse concernant la réponse au message du trône, de l'automne de 1908. Des 18 participants au débats, 5 ont discuté strictement des problèmes d'ordre intérieur et 13 ont débattu la politique étrangère du gouvernement, desquels 5 (de la majorité du gouvernement 4) ont attaqué avec violence la monarchie des Habsbourg en demandant en même temps aussi une nouvelle orientation à la politique étrangère roumaine [98]. Quatre députés, tous les quatre membres importants du parti conservateur, ont demandé au gouvernement d'être ferme vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie dans le problème du Danube ou dans celui des épineux négociations regardant le renouvellement de la convention commerciale roumano-austro-hongroise [99]. Seulement quatre des participants aux discussions [100], parmi lesquels Ion I. C. Brătianu, gérant du fait de la présidence du conseil des ministres, n'ont pas critiqué la diplomatie de Ballplatz. Ce dernier avait fait, au nom du gouvernement, une déclaration volontairement ambiguë qui lui laissait une certaine liberté d'action sans que cela irrite les gouvernements de Vienne ou de Berlin avec lesquels les facteurs dirigeants de Bucarest considéraient qu'il était nécéssaire de maintenir encore l'ancienne alliance.

---

[96] Plusieurs dirigeants conservateurs étaient des germanophiles convaincus; là teinte démagogique des articles et commentaires parus dans leur journal ne peut-être négligée.

[97] «Adevărul» XXI, no. 7210, 7211, 7216 du 1, 2 et 7 Octobre 1908, ancien style.

[98] Calculé par nous d'après D.A.D., session 1908—1909, no. 7—16. Les 5 députés ont été : N. Iorga, G. Diamandi, I. Vrăbiescu, N.T. Pop, N. Botez (les quatre derniers faisant partie de la majorité gouvernementale).

[99] I. Lahovary, A. Marghiloman, N. Filipescu, Take Ionescu.

[100] C. Stere, C. Alimănişteanu, Vintilă et Ion I. C. Brătianu.

Ion I. C. Brătianu avait déclaré donc à la Chambre des Députés, après avoir salué le régime des jeunes Turcs de Constantinople, tout comme l'indépendence de la Bulgarie, que l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine n'offensait aucun intérêt direct du royaume parce que la Roumanie « n'est pas un Etat balkanique du point de vue géographique ni de celui politique ». Le futur président du gouvernement roumain a immédiatement ajouté que, en ce qui concernaient les événements de la péninsule Balkanique, le gouvernement était intéressé surtout « à sa paix et son équilibre » sur « la base du statu quo téritorial » et qu'il militait par conséquent pour le développement pacifique des Etats de cette zone de l'Europe « sans qu'aucun intérêt au droit légitime de la Roumanie soit offensé ». C'est pourquoi — a declaré le porte parole de la diplomatie roumaine, en concluant — « nous continuerons à veiller avec grande attention à ce que ces intérêts du royaume et ces droits qui nous appartiennent soient protégés de toute atteinte, et à donner notre concours, selon nos forces, mais avec une ferme décision, à ceux qui assureront, à la fois, nos intérêts et la paix du monde »[101].

Ces paroles du futur chef du gouvernement roumain [102] ont déterminé l'historien Nicolae Iorga, contemporain de ces événements, de tirer la conclusion que Brătianu s'était prononcé en faveur du traité d'alliance entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie dans l'éventualité d'un conflit armé serbo-autrichien [103], thèse adoptée généralement aussi par notre historiographie contemporaine [104].

L'étude comparée des differents documents, nous incite de nuancer cette thèse. La déclaration de Brătianu est certainement ambiguë. La diplomatie de Ballplatz, qui soutenait que c'était le gouvernement de Belgrade qui troublait la paix dans les Balcans, ne pouvait faire aucun reproche au ministre roumain. Les conséquences d'une guerre serbo-autrichienne auraient apporté cependant un changement dans le statu quo territorial au sud du Danube, changement qui, selon les paroles prononcés au parlement par le futur premier ministre, le gouvernement de Bucarest n'aurait pas aimé.

Le cabinet de Vienne avait l'intention de supprimer l'Etat serbe ou de lui réduire au moins la force pendant que les facteurs dirigeants de la capitale de la Roumanie s'étaient clairement exprimés, comme nous venons de le montrer en faveur d'une Serbie capable de maintenir l'équilibre balkanique.

Nous ne pouvons conclure, par conséquent, que les cercles gouvernants de Roumanie auraient été décidés à accorder une aide militaire

---

[101] D.A.D. no. 15, p. 142.

[102] A cause de l'état grave de santé de D. A. Stourdza, I.I.C. Brătianu avait pris la direction intérimaire du gouvernement, en décembre 1908, et a été officiellement nommé président du conseil des ministres le 4 Janvier 1909.

[103] N. Iorga, *Supt trei regi*, p. 55.

[104] A. Oţetea, D. Berindei... *op. cit.*, p. 197. Les mêmes vues se dégagent, avec certaines nuances, aussi de l'article de I. Gheorghiu, *Relaţiile dintre România şi Austro-Ungaria în anii 1908—1914 (Les relations de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie pendant les annees 1908—1914)*, «Studii şi articole de istorie », XI, 1968.

à l'Autriche-Hongrie en cas de guerre. Une telle décision aurait déclenché l'opposition de l'opinion publique tout comme celle d'un grand nombre de députés au Parlement. « Alle Redner ergehen sich in Angriffen gegen uns », avait télégraphié à Vienne le prince Schönburg rélativement aux débats mentionés [105]. Parmis ceux auquels le diplomate autrichien faisait allusion, Nicolae Iorga, protestant énergiquement contre l'asservissement des Roumains de l'autre côté des Carpates, avait demandé au gouvernement de renoncer à la politique traditionnelle vu que les anciens facteurs qui l'imposait avaient disparu, de nouvelles mutations ayant apparu sur la scène internationale au début du XX-ème siècle [106].

Nicolae Iorga avait parfaitement raison. La situation internationale des années 1908—1909 était tout autre que celle de 1883, l'année de la signature du traité secret entre la Roumanie et les Puissances Centrales ou de celle de 1892 quand cette alliance avait été renouvellée. L'Etat roumain une fois consolidé à l'intérieur et à l'extérieur et la monarchie austro-hongroise en crise progressive, le traité secret entre la Roumanie et la Triple Alliance était devenu anachronique dans le contexte des rapports de forces existant en Europe, dans les premières années du nouveau siècle, et contraire aux intérêts fondamentaux de la société roumaine face à l'impératif du parachèvement de son unité d'Etat, imposé par un processus social-politique objectif.

Il est aisé de comprendre que la solution des classes dirigeantes concernant ce problème n'était pas la révolution preconisée par les socialistes [107] mais celle d'une guerre de libération tout en gardant la forme d'Etat existante.

Mais cette dernière solution demandait une réorientation des alliances de la Roumanie. Faisant abstraction du roi Charles, convaincu jusqu'à sa mort de la supériorité des forces armées des puissances centrales, les facteurs dirigeants du gouvernement de Bucarest considéraient également irréalisable, en ce moment, un changement d'orientation de la politique étrangère roumaine, vu que pendant la crise bosniaque l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie avaient eu recours à une démonstration réussie de forces et que la diplomatie d'Izvolski posait des problèmes au gouvernement roumain.

La solution de la crise bosniaque est connue. Sans avoir pu obtenir le changement tellement désiré du régime des Détroits en faveur de la Russie, le cabinet de St. Pétersbourg, ayant perdu l'appui de ses alliés

---

[105] Schönburg à Aehrenthal, 19 décembre 1908, C.D.A., dossier LI/1908, p. 162.

[106] D.A.D. session 1908—1909, no. 10, p. 42.

[107] I. Gheorghiu, *Acțiuni pentru unirea Transilvaniei, înainte de intrarea României în primul război mondial (Actions en vue de l'union de la Transylvanie à la Roumanie avant l'entrée de la Roumanie dans la première guerre mondiale)*, dans le volume *Desăvîrșirea unificării statului național român (Le parachèvement de l'union de l'Etat national roumain)*, Bucarest, 1968, p. 151.

de Paris et de Londres, s'est vu obligé, après avoir reçu la note ultimative allemande du 21 mars 1909, de reconnaitre l'acte d'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par la monarchie des Habsbourg, pendant que le gouvernement de Belgrade a dû déclarer que la Serbie n'avait pas été atteinte dans ses droits par l'état de fait créé dans les deux provinces mentionnées [108].

Pour les contemporains, qui ne pouvaient connaître le déroulement des événements futurs, la crise bosniaque a représenté, selon l'avis aussi d'André Tardieu, exprimé dans un ouvrage paru à la fin de 1909, un succès de la Triple Alliance [109]. C'était aussi l'avis du gouvernement de Bucarest [110], ce qui n'a pas empêché cependant la diplomatie roumaine de ne plus se rallier pendant les années suivants à la politique sud-est européenne de Vienne, quoique la Roumanie ait continué à faire partie, encore pour quelque temps, de la Triplice.

---

[108] M. Bogitschewitsch, *op. cit.*, vol. 2, doc. no. 482.

[109] A. Tardieu, *Le prince de Bülow*, Paris, 1909, p. 205.

[110] Schönburg, à Aehrenthal, 28 Mai 1909, *Ö.U.A.*, vol. 2, no. 1618; également Kiderlen à Bethmann-Hollweg, 7 Août 1909, *G.P.*, vol. 27, no. 9758.

ÉCHOS DE L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST (juillet 1976 — juin 1977)

I. *Études et recherches achevées en 1976*

1. *Antologia gîndirii social-politice sud-est europene. Studii şi texte* (1453—1878) (Anthologie de la pensée socio-politique sud-est européennes. Études et textes — 1453—1878); sous la direction de : Eugen Stănescu et Vlad Georgescu ; auteurs : Eugen Stănescu, Vlad Georgescu, Mustafa Mehmet, Tudor Teoteoi, Nicolae Ciachir, Gh. Zbuchea, Irina Ionescu, Gelcu Maksutovici ; 2. *Istoria sud-estului european în date* (Chronologie de l'histoire du sud-est européen); sous la direction de : Ion Matei ; auteurs : Ion Matei, Constantin Iordan Sima, Ştefan Vîlcu, Cristina Bulgaru, Eugenia Ioan, Atanasie Papapanu ; 3. *Formarea intelectualităţii balcanice în Ţările Române în sec. XVII—XIX* (La formation de l'intellectualité balkanique dans les Pays Roumains aux XVII^e—XIX^e siècles) ; sous la direction de : Elena Siupiur ; auteurs : Cornelia Papacostea-Danielopolu, Olga Cicanci, Elena Siupiur, Cătălina Vătăşescu ; 4. *Études byzantines et postbyzantines*; sous la direction de : Eugen Stănescu et N. S. Tanaşoca (recueil d'études); 5. A. Petre, *Repertoriul arheologic al descoperirilor de la Beroe* (Répertoire archéologique des découvertes de Beroe) ; 6. N. S. Tanaşoca, *Români, bulgari şi bizantini după căderea Constantinopolului sub latini (1204)* (Roumains, Bulgares et Byzantins après la chute de Constantinople sous les Latins — 1204); 7. Maria Alexandrescu, *Romanitate şi elenism în arta din Moesia Inferior* (Romanité et Hellénisme dans l'art de la Mésie Inférieure); 8. Elena Scărlătoriu, *Influenţe lexicale slave în dialectul megleno-român* (Influences lexicales slaves dans le dialecte mégléno-roumain); 9. Zamfira Mihail, *Terminologia meşteşugurilor în limbile sud-est europene* (La terminologie artisanale dans les langues sud-est européennes); 10. Anca Ghiaţă, *Dobrogea în perioada premergătoare Unirii* (La Dobrogea dans la période précédant l'Union des Principautés roumaines); 11. Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu, *Organizarea de stat (domnia, marile dregătorii). Cartea I-a a Manualului de legi al lui M. Fotino (1777)* (L'organisation d'Etat — le pouvoir princier, les hautes dignités. I^{er} Livre du Manuel de lois de M. Fotino, 1777), édition critique; 12. Andrei Pippidi, *Ideea de « creştere şi decădere a Imperiului otoman » în istoriografia occidentală din secolele XVI—XVIII* (L'idée de « progrès et déclin de l'Empire ottoman » dans l'historiographie occidentale des XVI^e — XVIII^e siècles); 13. Lidia Démeny, *Actele vămii de la Turnu Roşu şi legăturile comerciale ale Transilvaniei cu sud-estul european (a doua jumătate a secolului al XVII-lea)* (Les actes de la douane de Turnu Roşu et les liens commerciaux de la Transylvanie avec le sud-est européen — seconde moitié du XVII^e siècle); 14. idem, *Relaţii culturale româno-iugoslave în prima jumătate a secolului al XIX-lea* (Relations culturelles roumano-yougoslaves de la première moitié du XIX^e siècle); 15. Anca Iancu, *Mişcările de eliberare ale slavilor de sud (1683—1718)* (Les mouvements de libération chez les Slaves du sud — 1683—1718); 16. idem, *Bibliografia relaţiilor româno-iugoslave. Partea I-a. Istoriografia românească contemporană (1944—1975)* (La bibliographie des relations roumano-yougoslaves. I^{ère} Partie. L'historiographie roumaine contemporaine (1944—1975); 17. Liviu Marcu, *Ideile politico-juridice ale Republicii de la Kruševo şi răsunetul lor* (Les idées politico-juridiques de la République de Kruševo et leur écho); 18. Dan Ionescu, *Premise ale barocului în sud-estul Europei* (Prémisses du baroque dans le Sud-Est de l'Europe).

II. *Séances de communications*

Şerban Papacostea, *De la Vicina la Chilia. Genovezi şi bizantini la Dunărea de jos în secolul al XIV-lea* (De Vicina à Chilia. Gênois et Byzantins au Bas-Danube au XIV^e siècle); O. Iliescu, *Date noi privitoare la localizarea Chiliei bizantine* (Nouvelles données relatives à la localisation de la Chilia byzantine); Radu Lăzărescu, *Un document privind relaţiile Raguzei cu Ţara Românească la începutul secolului al XV-lea* (Un document concernant les relations de Raguse avec la Valachie au début du XV^e siècle); Andrei Pippidi, *Date noi asupra relaţiilor Raguzei cu ţările*

române (Nouvelles données sur les relations de Raguse avec les pays roumains); Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Ecouri ale războiului de independență (1877) în presa greacă din România* (Échos de la guerre d'indépendance — 1877 — dans la presse grecque de Roumanie).

À ces communications s'ajoute le débat particulièrement intéressant consacré au *Problème de la domination bulgare au nord du Danube au Moyen-Age*. Les discussions ont trouvé leur point de départ dans les exposés présentés par : E. Stănescu, *L'historiographie et les sources du problème de la domination du premier Empire bulgare au nord du Danube*; N. Ş. Tanaşoca, *Le problème de la domination de l'État des Asens au nord du Danube*; Petre Diaconu, de l'Institut d'Archéologie, *Données archéologiques relatives à la domination du premier Empire bulgare au nord du Danube*.

III. *Participations aux réunions scientifiques internationales organisées en Roumanie*

a) *IIe Congrès International des Études de Thracologie* (Bucarest, septembre 1976). Mentionnons la contribution à cette importante rencontre scientifique fournie par notre collègue, Cătălina Vătăşescu, *Les mots illyriens hérités en albanais et les éléments de substratum du roumain*.

b) Le colloque sur le thème « *Nation—Société—Langue et Culture dans les pays roumains aux XVIIIe — XIXe* » organisé par l'Université de Bucarest (Faculté des langues romanes, classiques et orientales et Faculté de la langue roumaine), en collaboration avec l'Université « Karl Marx » de Leipzig (République Démocratique Allemande), à Bucarest les 6—8 septembre 1976. Entre autres contributions présentées, citons celles de : Alexandru Duţu, *Evolutions de la culture écrite roumaine (1780—1830)*; Zamfira Mihail, *La contributions de Samuel Micu à la formation de la terminologie socio-politique roumaine*; Vlad Georgescu, *Les méthodes mathématiques appliquées à l'analyse de la terminologie des Lumières dans les pays roumains*.

c) Le Symposium des *Relations roumano-yougoslaves* organisé par la Faculté des langues slaves de Bucarest en octobre 1976. Les membres de notre Institut ont été présents à ces travaux avec les communications suivantes : *Les mots d'origine serbo-croate du vocabulaire aroumain* Elena Scărlătoiu ; *Considérations sémantiques sur les éléments serbes de la langue roumaine*— Zamfira Mihail ; *L'intérêt porté par certains lettrés roumains et yougoslaves du XVIe siècle à l'introduction de la langue vivante dans la littérature* — Eugenia Ioan ; *Portraits de militants pour la libération de la Macédoine dans la littérature des Vlaques balkaniques* — L. Marcu ; *Les relations roumano-yougoslaves dans l'historiographie roumaine contemporaine (1944—1975). Résultats et directions de recherche* — Anca Iancu.

d) IIe Colloque de la Commission « *Les Balkans à l'époque contemporaine* » de l'Association internationale d'études du sud-est européen (AIÉSEE), sur le thème «Les structures agraires dans les pays sud-est européens au cours de la période 1919—1933 ». Aux travaux du colloque (Bucarest, novembre 1976), a pris part avec des interventions C. Iordan-Sima.

e) Le Symposium sur le thème *Indépendance nationale et culture autochtone dans l'histoire des peuples européens. Le centenaire de la conquête par la Roumanie de sa pleine souveraineté* organisé en collaboration par l'Université « Al. I. Cuza » de Iaşi, l'Université « Albert Ludwig » et la Société « Mihai Eminescu » de Freiburg i Br., à Iaşi et Tg. Neamţ du 10 au 13 avril, a eu pour participants de la part de notre Institut : Alexandru Duţu, *La modernisation de la culture roumaine* et Constantin Iordan Sima, *La lutte pour l'indépendance nationale des peuples balkaniques : les hommes de lettres et leur rôle dans l'action politiques du XIXe siècle.*

IV. *Activités à l'étranger*

a. *XVe Congrès international des études byzantines* (Athènes, 5—11 septembre 1976). Notre Institut y fut représenté par le pr Mihai Berza, vice-président de l'Association internationale des études byzantines, élu à cette occasion, vice-président d'honneur, le pr Eugen Stănescu, rapporteur pour le deuxième thème figurant au programme du Congrès avec une contribution consacrée aux *Vlaques de l'Empire byzantin aux Xe — XIIIe siècles*; le pr Val. Al. Georgescu, qui a présenté la communication *L'adaptation créatrice et modernisatrice de certaines traditions juridiques byzantines (IXe — XIIIe siècles) dans le projet de Code Urbain de Michel Photeinopoulos (Fotino), pour la Valachie en 1717*; le pr H. Mihăescu, avec une communication sur *La survivance de la langue latine dans la littérature byzantine et en néo-grec*, Tudor Teoteoi, qui a examiné *Le travail manuel dans les « Typika » des XIe — XIIIe siècles* et Maria Ana Musicescu, qui a participé aux discussions de la section d'histoire de l'Art.

b. Dans sa qualité de membre du Bureau du Comité international des sciences historiques (CISH), le pr Mihai Berza a participé à la réunion de ce forum international tenue à Ankara en septembre 1976.

c. Le directeur de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest a pris part à la célébration du centenaire de la naissance de l'historien géorgien I. A. Djavakhischvili (Tbilisi, les 7—9 octobre 1976). Les détails de cet anniversaire se trouvent dans la notice du pr Mihai Berza, publiée dans cette revue (R.E.S.E.E. XV, 1977, 2).

d. La réunion de la *Commission mixte des historiens roumains et yougoslaves* tenue à Belgrade les 22—26 novembre 1976 a bénéficié de la participation du pr Mihai Berza, en tant que président de la partie roumaine. Parmi les communications présentées à cette occasion par les spécialistes roumains, mentionnons celle de Anca Iancu, membre de la Commission.

e. *Le Colloque international d'histoire maritime* tenu à Varna les 6—12 mai 1976 a eu parmi ses participants le pr Mihai Berza, qui présenta à cette occasion au Centre d'histoire de l'Académie Bulgare des Sciences une conférence sur *L'indépendance de la Roumanie et ses antécédants*.

f. A la *réunion du Comité international de l'AIÉSEE*, tenu à Athenes, en mai 1977, le pr Mihai Berza a participé dans sa double qualité de membre de ce Comité et de président de la Commission d'histoire des idées de cette Association. Parallèlement, aux travaux du Comité international, l'Association a organisé — suivant une coutume devenue traditionnelle — un colloque international de sa Commission pour les Balkans à l'époque contemporaine, sur le thème «Les progrès de l'enseignement dans les pays balkaniques pendant l'entre-deux guerres», auquel le pr Mihai Berza a également pris part.

g. Le *Centre d'études historiques italo-roumain* inauguré à Milan au mois de juin 1977 a élu comme vice-président le pr Mihai Berza.

h. À la *Première réunion des historiens roumains et autrichiens* (Vienne, novembre 1976), le pr Eugen Stănescu a parlé de *La Maison d'Autriche et l'union des Pays roumain sous Michel le Brave*.

i. Le pr Eugen Stănescu, à l'occasion d'un voyage en Angleterre (octobre 1976) a donné une conférence à la Société pour l'Europe orientale de l'Université d'Oxford sur *La structure idéologique de la société roumaine ancienne*, ainsi qu'une autre conférence à l'Université de Norwich sur *L'Idéologie politique roumaine au moyen-âge*. Durant le même voyage, le professeur Eugen Stănescu a présenté des exposés succincts relatifs au développement actuel des études byzantines et médiévales en Roumanie au King's College (de l'Université de Londres) et au Departement d'histoire de l'Université d'Edimbourg.

j. Le pr Valentin Al. Georgescu, membre de notre Institut, docteur honoris causa de l'Université de Clermont-Ferrand et membre titulaire de l'Académie des sciences sociales et politiques, a été élu membre correspondant de l'Académie d'Athènes lors de l'Assemblée générale de celle-ci tenue le 11 novembre 1976. D'autre part, le pr Val. Al. Georgescu, en sa qualité de membre de la direction de la Société d'histoire du droit de Paris a participé à l'assemblée générale de cette société, tenue en novembre 1976.

k. Au *VIII^e Congrès de l'Association internationale de littérature comparée* (Budapest, août 1976), Alexandru Duțu a donné une contribution intitulée *Le modèle d'humanité dans les cultures européennes modernes*. Les détails sur ce Congrès, dans le compte rendu qu'il signe dans la RÉSEE (XV, 1977, 1).

l. Lors d'un voyage aux États-Unis entrepris pendant l'automne de 1976, pour visiter plusieurs universités américaines, Alexandru Duțu a donné des conférences sur les thèmes : *L'Indépendance de la Roumanie et l'Indépendance américaine* et *Confluences de la culture roumaine moderne*.

m. Au Symposium de Dortmund dédié aux *100 années d'indépendance roumaine*, tenu en juin 1977, Alexandru Duțu a présenté un exposé sur *Le développement de la conscience nationale roumaine dans la seconde moitié du XIX^e siècle*. Poursuivant ensuite son voyage dans la République Fédérale d'Allemagne Alexandru Duțu a donné une série de conférences dans plusieurs universités.

n. Le *II^e Congrès international de turcologie* tenu à Istanbul les 4—10 octobre 1976 a enregistré entre autres la contribution de Ion Matei, qui a parlé des *Textes roumano-turcs d'intérêt didactique aux XVIII^e — XIX^e siècles*.

o. Au *XVIII^e Congrès national d'histoire turque* convoqué à Ankara les 11—15 octobre 1976, Ion Matei a participé avec une communication intitulée *Nouveaux documents concernant les relations d'Ahmed Refik avec les Roumains*.

V. *Voyages d'études à l'étranger*

Cette année encore l'exploration par nos collègues des archives ragusaines et de la capitale yougoslave (Andrei Pippidi), des bibliothèques macédoniennes (Liviu Marcu, qui les a visitées pendant son séjour comme invité du Musée d'histoire macédonienne), des bibliothèques bulgares et des Archives historiques centrales de Sofia (Cornelia Papacostea-Danielopolu et C. Iordan Sima), des musées de Moscou et Leningrad (Maria Alexandrescu), des archives tchécoslovaques (Cristina Bulgaru) s'est révélée des plus fructueuses.

Anca Iancu

DIMITRIE CANTEMIR. *Sistemul sau intocmirea religiei muhammedane*. Besorgt von Virgil Cândea. Serie Scriitori români, Editura Minerva Bucureşti 1977, 687 Seiten

Als Frucht jahrelanger Arbeit erschließt Virgil Cândea den Lesern im vorliegenden Band ein wenig bekanntes Werk Cantemirs, dessen Titel in rumänischer Übersetzung *Sistemul sau intocmirea religiei muhammedane* lautet. Es gliedert sich in sechs Kapitel: Über den Pseudopropheten Mohammed, Über den Koran, Über die Apokalypse, Über die mohammedanische Theologie, Über die mohammedanische Religion, Über andere mohammedanische religiöse Bräuche.

Die umfassende Einleitung Prof. Cândeas, die auf minuziösem Studium der Quellen basiert und gleichzeitig die Fachliteratur berücksichtigt, konnte nur einem Historiker gelingen, der mit der komplexen Materie vertraut ist und sie in souveräner Art zu gestalten weiß. Hier erläutert Cândea den Plan Cantemirs, eine islamische Trilogie zu verfassen, die aus der bekannten *Incrementa atque decrementa Aulae othomanicae* (1716) der hier rezensierten Abhandlung über den Islam *(De... regimine*, 1722) und ein nur geplantes Werk *Über die osmanische Staatsführung* bestehen sollte.

„Dieser Entwurf", schreibt Cândea, „verfügte über Ausmaße, die es ermöglichten, eine für jene Zeit ungewöhnliche Gelehrsamkeit und Erfahrung zu verwerten, die hohen wissenschaftlichen Verdienste des Verfassers unter Beweis zu stellen und auf die Verwirklichung eines politischen Programms — die Zerstörung der türkischen Macht — hinzuwirken. Die Impulse, die Cantemir nötigten, dieses Werk aus dem Berеich der Orientalistik zu verfassen, waren demnach vielfältig. Sie werden — wie auch bei seinen anderen in Rußland verfaßten wissenschaftlichen Werken — dem Leitgedanken des Fürsten subsummiert: der Befreiung seines Volkes von der türkischen Fremdherrschaft zu dienen".

Die Untersuchung der Quellen des Systems durch Cândea besticht durch eine äußerst scharfsinnige Analyse des Schrifttums über den Islam, die zur Schlußfolgerung führt, daß Cantemir in Rußland — wo er das Werk von 1718—1721 verfaßte — die ihm bekannten türkischen, persischen und arabischen Handschriften und auch abendländischen Werke fehlten. So sah er sich genötigt, Koranversette, wie auch Stellen aus der bekannten *Muhammedieye* und anderen türkischen Werken über den Islam nach dem Gedächtnis zu zitieren. Von abendländischen Autoren vermutet Cândea mit Recht, daß Cantemir Lodovico Marracis *Refutio Alcorani* (1698) und Paul Rycauts Werk in italienischer Übersetzung des Constantin Belli *(Storia dello stato presente dell'Imperio Ottomano*, 1672) kannte.

Cantemir zitiert auch die Schrift eines christlichen Autors der in der Schlacht von Varna gefangen wurde und später dem Sultan diente. Eine solche Schrift ist nicht bekannt. Johann Schiltberger, dessen *Wunderlich und kurzweilige History* zu den Standardwerken des 16. und 17. Jahrhunderts gehörten, geriet nach der Schlacht von Nicopolis (1396) in Gefangenschaft und hatte im Heer des Sultans in der verhängnisvollen Schlacht von Angora gekämpft; Konstantin von Ostrovica, der Autor der im Jahr 1975 neu veröffentlichten *Kronika turecka* wurde 1455 bei der Eroberung der Stadt Novo Brdo gefangen genommen; als Janitschar nahm er an der Belagerung von Belgrad (1456) teil. Die ebenfalls zitierte Arbeit *Über die Anfänge der Sarazenen und Türken* könnte Caelius Augustinus *Sarracenicae historiae libri tres ... in quibus Sarracenorum, Turcarum gentium origines ... continentur* sein, das ebenfalls in mehreren Auflagen im 16. und 17. Jahrhundert erschien.

Dem Überlieferungsstrom Cantemirs zu folgen, wird durch die Tatsache erschwert, daß er wie viele Gelehrte seiner Zeit auch auf Handschriften und Werke verwies, ohne genaue Auskunft über ihre Autoren zu geben. Andere Literaten prahlten nur mit der Erwähnung vieler Autoren die irgendwelche Aufzeichnungen über das islamische Reich hinterlassen haben.

Eine besondere Beaehtung verdienen Cândeas Erwägungen zur gesehiehtliehen Bedeutung des „Systems", die auf versehiedene autobiographisehe Texte des Werkes hinweisen : Man erfährt hier Einzelheiten über den Widerhall der mißglüekten Belagerung von Wien und von reiehen Gesehenken rumäniseher Wojewoden zu osmanisehen Festtagen.

Eine hohe Einsehätzung erfährt aueh der literarisehe Wert des „Systems".

Einen beaehtliehen Platz verdient Cantemirs „Sistemul" im Kontext der Islampolemik, die bereits von byzantinisehen Apologeten eröffnet wurde, die in ihren haßgefärbten Streitschriften gegen Lateiner, Monophysiten, Monolethen und andere Sekten aueh den Islam einbeziehen. Im Abendland wurde die Islampolemik dureh eine Aversion gespeist, die auf Kreuzzugserinnerungen fußte. Man darf dabei nieht vergessen, daß im Mittelalter die Geistliehkeit sieh allein im Besitz der vollkommenen Wahrheit glaubte, jede fremde Religion ablehnte und wenn sie ihren Bliek dem Islam zuwandte, erfolgte dies keineswegs um ihn zu studieren, sondern nur um ihn zu widerlegen. Diese Tendenz entspraeh der Stellungnahme des mittelalterlieh-kirehlieh geprägten Mensehen einer fremden Kultur gegenüber. „Das Bild, welehes die Christen des Abendlandes sieh von Mohammed und dem Koran maehten", vermerkt H. Prutz, wurde dadureh „je länger, je mehr getrübt dureh die ärgsten Fabeln und sehließlieh völlig entstellt dureh die töriehten Wahnvorstellungen und die gehässigsten Verläumdungen".

Von diesen verworrenen Sagen und den Islam entstellenden Sehriften unterseheidet sieh vorteilhaft bereits das *Libellus de ritu et moribus Turcorum* des 1438 von den Türken bei Sebeş gefangenen „Captivus Septemeastrensis" (Frater Georgius), das sieh dureh die genaue Kenntnis des Islams und einen saehliehen Stil auszeiehnet. Kennzeiehnend für das „Siebenbürgetum" des Autors ist sein Bestreben — wie Cantemirs —, im Gegensatz zu seinen Zeitgenossen die Türken nieht nur als „infideli" sondern als Mensehen zu sehildern.

Antoine Geuffroy, der ebenfalls ein Bueh über türkisehe Sitten und Bräuehe verfaßt hatte *(Estat de la court du Grant Turc,* 1542), übergab das Manuskript einem Jugendfreund mit der Bedingung, es nieht zu veröffentliehen, weil er fürehtete, wegen seines nonkonformistisehen Inhalts verfolgt zu werden. Um sieh vor solehen Verdäehtigungen zu sehützen, sah sieh selbst der gelehrte Lewenklau (1588) genötigt, seiner toleranten Abhandlung über der Türken Sitten und Glauben eine politiseh reehtfertigende Vorrede vorauszusehieken, die den Druek des Werkes ermögliehen sollte.

So ging aueh Cantemir vor, dessen Vorwort zum „Sistemul" saehlieh vom Text des Werkes distoniert. So erläutert er im Vorwort (Preeuvîntare), daß er *Das System der mohammedanischen Religion* gesehrieben habe, um diesen „falsehen Glauben" kritiseh zu durehleuehten, „diesen unberedten und leiehtfertigen Glauben", der Lehre, daß „das wahre Glüek in der fleisehliehen Begierde, in den ungestillten Wünsehen, im zügellosen Genießen und in der uneingesehränkten Erlaubnis zur Sünde" liege. Denn das Bueh des Fürsten — vermerkt mit Recht V. Cândea — sollte in einem Staat erscheinen, in dem trotz eines umfassenden Programms moderner Reformen — das streng aufgefaßte orthodoxe Christentum herrsehte, wie es von der Heiligen Synode der russisehen Kirehe verfoehten wurde, die gleiehzeitig aueh den Buehdruek überwaehte und das erforderliehe *imprimatur* zu erteilen hatte. Cantemir gelang es indes, wie wir sehen werden, sieh über die Einwände der kirehliehen Zensoren hinwegzusetzen, ohne genötigt zu sein, Eingriffe am Manuskript vorzunehmen. Seine Unnaehgiebigkeit, der kluge Hinweis auf das ihm von Zaren entgegengebraehte Wohlwollen wie aueh, daß er eine günstige Konjunktur auszunützen verstand, ermögliehten ihm dies durehzusetzen. Dieses ist die Antwort auf folgende bereehtigte Frage von Prof. Cândea : „Wie läßt sieh jedoch die Abgeklärtheit des Wissenschaftlers mit dem polemisehen Eifer vereinbaren, den dieser Gegner des Islams entwiekelte?"

Offensiehtlieh war Cantemir bestrebt, den Islam nieht allein als Doktrin darzustellen, wie sie sieh im Koran und in den Sehriften der mohammedanisehen Theologen herauskristallisiert hatte, sondern er versuehte den Islam vielmehr als eine gesellsehaftliehe und historisehe Erseheinung zu deuten, das heißt, wie diese Lehre im Denken und in der Haltung der Moslems sieh widerspiegelte. Dieses erklärt aueh die wiederholten Hinweise auf mangelnde Übereinstimmung zwisehen dem Text des Koran und dem Verhalten seiner Gläubigen.

Absehließend : Das einzige was man dem Band wünsehen möehte wäre seine Übersetzung in eine Spraehe des Westens, damit diesem bedeutenden Werk seinen gebührenden Platz im historisehen Sehrifttum gesiehert wird.

C. Göllner

ION PETRICĂ, *Confluențe literare româno-polone (a doua jumătate a secolului al XIX-lea)*, (Confluenees littéraires roumano-polonaises — deuxième moitié du XIX^{e} siècle), Bucarest, Editions « Meridiane », 1976, 365 p.

Voiei un petit livre qui est appelé à rendre de grands serviees à l'histoire des relations politiques et littéraires entre Polonais et Roumains. Une très riehe information permet à l'auteur d'approfondir la eonnaissanee d'une période où les eontaets des deux peuples ont été partieulièrement fréquents, eelle qui suit l'insurreetion de novembre 1831 et préeède la restauration de l'Etat polonais.

Le rôle de l'émigration polonaise dans le Sud-Est de l'Europe est relevé dans un premier ehapitre qui n'omet aueune des eontradietions qui opposaient le parti de l'Hôtel Lambert (plutôt libéral que eonservateur), groupé autour du vieux prinee Czartoryski, aux radieaux de la Soeiété Démocratique Polonaise. L'éehee sueeessif des différents agents envoyés d'un eamp et de l'autre pour gagner à leur eause les Roumains ainsi que toutes les tentatives malheureuses de préparer un soulèvement en Galieie fournissent matière à une étude très poussée, au eours de laquelle, souvent, une date est reetifiée (par exemple, eelle de la « note pour le prince Adam Czartoryski », qui serait de 1831) ou une nouvelle souree est signalée.

On examine d'aussi près l'aetivité des militants pour la liberté polonaise pendant la révolution de 1848 en Valaehie, en Moldavie et surtout en Transylvanie, où Bem, aux prises avee les Roumains jusqu'aux dernières semaines de sa résistanee eontre les troupes austro-russes, a fini par se réeoneilier avee eux. A ee propos, une remarque eurieuse : la Marehe de Bem et eelle des paysans qui eombattaient sous les ordres du ehef roumain Avram Ianeu ne sont que les variantes d'une poésie de l'éerivain roumain Constantin Negruzzi, publiée dès 1842. Cette eonelusion rejoint eelle d'une réeente étude de V. Netea, *Pe drumul unității naționale*, Cluj-Napoea, 1975 (p. 139).

La eollaboration des révolutionnaires roumains et polonais eontinuera dans les dix années suivantes, aidée par l'espéranee d'armer des détaehements de volontaires qui puissent partieiper, sous l'égide du gouvernement ottoman, aux eombats de Crimée eontre leur ennemi eommun. Après l'Union des Prineipautés, les émigrés polonais réfugiés en terre roumaine ont été étroitement mêlés à la vie politique du nouvel Etat, bénéfieiant de l'indulgenee spéeiale du prinee-régnant Alexandru Ioan Cuza, même lorsqu'ils se trouvaient impliqués dans des eomplots eontre sa personne ou qu'ils narguaient ouvertement les lois, eomme dans le eas de l'éehauffourée de Costangalia, épisode grandi à des dimensions épiques dans les souvenir s de Z. Milkowski (en littérature T. T. Jeż), mais qui sera faeilement tourné en ridieule dans un roman de M. Czajkowski.

Cette émigration dont les idéaux généreux pouvaient exeuser la turbulenee n'a résisté à l'assimilation que pendant une seule génération. Par ses manifestations eulturelles, qui gravitaient autour des bibliothèques publiques fondées dans plusieurs villes et bourgs de Moldavie, elle a eu une eertaine influenee sur la eulture roumaine, notamment en contribuant à la diffusion des idées soeialistes. Mais déjà en 1888, au moment de sa fondation, l'association d'entraide des Polonais de Roumanie, affiliée à la Ligue Polonaise, ne eomptait que 118 membres, dont 56 à Buearest, eentre où ils ont fait paraître un journal en 1894—1895. Or, dix ans plus tard, on appréeiait eneore à 3000 le ehiffre total des Polonais établis en Roumanie. Done, une question se pose : eette faiblesse du mouvement nationaliste parmi les exilés était-elle un effet de leur assimilation ou seulement la eonséquenee de la dépression qui avait saisi l'intelligentsia polonaise après la défaite de 1863?

La seeonde moitié du livre traite des éehanges eulturels roumano-polonais, dont les aspeets essentiels sont la popularité des éerivains polonais en Roumanie, la diffusion de la littérature roumaine en Pologne (grâee à de nombreuses traduetions) et l'emprunt de sujets historiques roumains par la littérature polonaise. C'est ainsi qu'on saisit l'importanee que l'œuvre et l'esprit de Miekiewiez ont eu pour ses leeteurs roumains, tandis que le plus représentatif des auteurs roumains traduits en Pologne s'avère être V. Aleesandri. Celui-ci, avee Assaki, Negruzzi et Bolintineanu, a eélébré l'héroïsme déployé par les Moldaves dans leurs aneiens eonflits avee les Polonais. A leur tour, les éerivains polonais ont ehoisi les mêmes épisodes des relations entre les deux peuples aux XVI^{e} et XVII^{e} sièeles pour brosser de grands tableaux historiques, parfois assez exaets. Evidemment, la sympathie pour les Roumains modernes modelait le jugement favorable porté sur leurs aneêtres.

Il n'y aurait à ajouter que peu d'observations, pour eompléter l'abondante information de ee livre. En ee qui eoneerne le grand nombre de Polonais aeeueillis en Moldavie après la défaite de Koseiuszko ou réehappés de la légion d'Italie, leurs agissements, surtout eeux du

fameux Denisko, alias Granval, et la correspondance d'Adam Czartoryski avec Constantin Hypsilanti, les rapports diplomatiques russes de 1797—1806 sont une source de premier ordre (*Documente privind istoria României. Colecția Eudoxiu de Hurmuzaki.* IV, *Seria noua*, Bucarest, 1974). Pour l'écho de la révolte de Galicie après 1846, il faudrait voir l'article de M. Kogălniceanu, *Les Ruthéniens*, dans la «Revue d'Orient, de l'Algérie et des colonies», V, Paris, 1849, pp. 273—280. A propos de Kogalniceanu, qu'on se rappelle qu'en 1838 il avait découvert à Lwow, dans les archives de l'église uniate fondée par les princes de Moldavie au XVI[e] siècle, nombre de documents roumains (*Alăuta românească*, éd. Cornelia Oprișanu, Bucarest, 1970, pp. 173—174). Quant à son journal de voyage de 1844, où il a noté ses impressions de Lwow, on doit désormais citer l'édition Dan Simonescu (M. Kogalniceanu, *Scrisori. Note de călătorie*, Bucarest, 1967, pp. 195—196). Au sujet de Wladyslaw Dunin, voir le récent article de T. Ionescu-Nișcov, *Cazul Dunin*, « Studii », 26, 1973, 1, pp. 65—79. On s'étonne de ne pas voir employée l'étude de G. Zane et Elena G. Zane, *N. Bălcescu la Biblioteca Poloneză din Paris* (Bucarest, 1973), où se trouvent tous les renseignements possibles sur les fréquentes visites de l'historien roumain à la vénérable institution de l'île Saint-Louis, en 1847—1851.

Ensuite, comment s'expliquer l'absence d'un chapitre consacré à Armand Lévy, publiciste entièrement acquis à la cause des Polonais et des Roumains? C'est lui qui écrit en 1855 à Ion Bratianu : « Les Polonais se faisaient tuer à Somo-Sierra sous les yeux de Napoléon pour lui prouver la vitalité de leur nation. C'est en demandant à combattre et en faisant entendre le ton d'un bon Roumain que vous forcerez ceux de qui votre sort dépend aujourd'hui à songer à votre nation » (D. Rosenzweig, *Din istoria relațiilor româno-franceze*, «Analele Universității București, Seria științe sociale. Istorie », XV, 1966, p. 190). Outre la biographie de Lévy, par Jerzy W. Borejsza (Varsovie, 1970), il y aurait profit à utiliser les matériaux fournis par P. Cornea, *Documente și manuscrise literare*, II (Bucarest, 1969) et Marin Bucur, *Documente inedite din arhivele franceze privitoare la români în sec. al XIX-lea*, I (Bucarest, 1969). Les contacts de I. Brătianu avec les révolutionnaires polonais ont été déjà étudiés par N. P. Smochină, *Sur les émigrés roumains à Paris*, « Mélanges de l'Ecole roumaine en France », XI, 1933. Il convient aussi de souligner les rapports de Wladyslaw Zamojski avec les lords Russell et Palmerston, prouvés par des lettres écrites après son séjour à Bucarest (Gavin B. Henderson, *Aspirations polonaises en 1855*, « Revue des questions historiques », 133, 1939, pp. 103—109).

Enfin, l'auteur ayant enregistré les relations des savants roumains Papiu-Ilarian, Hasdeu, Bianu et Bogdan avec les milieux scientifiques polonais, il est étrange qu'il n'ait pas retenu l'exemple encore plus significatif de N. Iorga, ami dévoué de la Pologne. Du reste, une recherche à ce sujet avait déjà été entreprise par V. Jeglinschi, *Contribuția lui Nicolae Iorga la cunoașterea istoriei, culturii polone și a relațiilor româno-polone*, « Analele Universității București. Literatura universală și comparată », XVIII, 1969, 1. Depuis, la correspondance des érudits A. Czolowski, E. Barwinski et B. Biskupski avec Iorga en 1899—1900 a été hâtivement transcrite et publiée par B. Theodorescu, *Scrisori către N. Iorga*, I, Bucarest, 1972. N'oublions pas, non plus, l'admiration de l'historien roumain pour la littérature polonaise, déclarée dans les pages sur Mickiewicz (*Oameni cari au fost*, II, Bucarest, 1935, pp. 442—445), Sienkiewicz (*ibid.*, p. 199, et III, Bucarest, 1936, pp. 152—163) et Reymont (« Cuget clar », II, 1938, pp. 178—179 ; voir dans la même revue, III, 1939, pp. 1—2, le jugement de Iorga sur une traduction en roumain des grands écrivains polonais).

Un dernier mot à propos du traitement des sujets historiques par les romantiques polonais. A côté des romans et des drames peuplés de conspirateurs pathétiques comme des jacobites de Walter Scott, ou de femmes fatales, mais qui ne manquent pas d'allusions aux événements contemporains, la peinture de cette époque est représentée par Jan Matejko, qui a eu des imitateurs en Roumanie. Parmi eux, on serait tenté de citer Th. Aman.

Une comparaison avec les conditions de développement de l'émigration bulgare en Roumanie pourrait conduire à des conclusions intéressantes. Elle permettrait de dégager du livre que nous avons commenté ici une leçon de portée plus générale. Une question de périodisation : le progrès des nationalismes balkaniques coïncide-t-il avec le rhythme du mouvement polonais? Et une autre, d'interprétation : jusqu'à quel point les voies adoptées pour approcher du même but final diffèrent-elles? Nous ne sommes qu'au début d'une interrogation systématique. Mais déjà on peut noter que, à différence de l'émigration bulgare, à caractère politique et économique, plus nombreuse et mieux implantée, comptant un grand nombre d'ouvriers agricoles et d'artisans, l'émigration polonaise présente un aspect plus uniformément politique. Quand elle n'est pas venue grossir le prolétariat des villes, celle-ci semble s'être limitée à l'exercice des professions libérales. Plusieurs de ses membres sont entrés dans l'enseignement roumain. Il n'était pas rare de voir un officier démobilisé devenir entrepreneur des travaux publics. Mais les journalistes (Adamski, Uchrinowski) ou les illustrateurs de revues (Dembicki, Piekarski) ont collaboré à la presse roumaine et se sont rapidement identifiés au peuple qui leur offrait l'hospitalité. Les

moyens de défendre leur conscience nationale ont été, pour Polonais et Bulgares, les mêmes (les bibliothèques publiques, par exemple), mais les ressources des premiers n'ont pu y suffire : ils n'ont pas eu leur propre typographie, le nombre des publications polonaises étant donc de beaucoup inférieur aux livres et périodiques bulgares imprimés en Roumanie. Pourtant, dans les deux cas, l'accueil réservé par les Roumains (leur gouvernement et leurs intellectuels, tout premièrement) aux militants polonais et bulgares engagés dans l'activité clandestine pour la libération de leurs territoires nationaux a contribué à porter ces pays au rang d'Etats indépendants.

Andrei Pippidi

La littérature des peuples slaves et balkaniques de la fin du XIX^{e} siècle — début du XX^{e}. Le réalisme et les autres courants. Éditions Nauka, Moscou 1976, 372 p. (Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Institut d'Études slaves et balkaniques)

Le livre réunit des études appartenant à des chercheurs spécialisés dans la littérature des peuples slaves ; parmi ces études deux se rapportent à la littérature roumaine et grecque dans la période envisagée.

Dans l'introduction au volume, le collectif de rédaction formé de L. N. Budagova, V. V. Vitt, G. S. Ilijna, S. B. Ilijnskaja et D. F. Markov indique qu'il a été conçu dans l'intention de répondre au vif intérêt, manifesté par les cercles spécialisés, pour l'évolution du phénomène littéraire dans les pays slaves durant la période mentionnée. Le réalisme du XX^{e} siècle se distingue nettement du réalisme de l'époque précédente par l'appel toujours plus fréquent qu'il fait au conventionnalisme fantastique et symbolique, par l'accent qu'il met sur la teneur intellectuelle et philosophique, par la négation des relations sociales bourgeoises, etc. Les auteurs soulignent l'importance du réalisme pour la littérature, en général, à un moment où celle-ci abondait en toute sorte de «-ismes » — particulièrement la signification du phénomène littéraire respectif dans le cadre des littératures slaves et balkaniques, moins étudiées jusqu'à présent dans le cadre des débats théoriques fondés principalement sur le phénomène russe et ouest-européen.

Sans se proposer d'élaborer une monographie en ce sens, les auteurs du volume veulent apporter leur contribution au complétement du tableau du réalisme littéraire européen. Au début de notre siècle, étant concurrencé par une série d'autres orientations, il s'est différencié, ce qui est dû à l'affirmation de nouvelles relations sociales, ainsi qu'à l'entrée du prolétariat dans l'arène internationale politique. Les auteurs des études comprises dans le volume traitent de la typologie du réalisme dans les diverses littératures slaves, des formes variées de l'humanisme et de la perspective sociale, le rapprochement du socialisme sur la base de l'œuvre de leurs écrivains les plus représentatifs (Petr Bezruč pour la littérature tchèque ; D. Kirkov et D. Poljakov pour la littérature bulgare, etc.). L'investigation du caractère réaliste des œuvres de ces écrivains facilite aussi la mise en évidence des aspects contradictoires de l'influence exercée par la crise de l'époque bourgeoise sur les écrivains. Les littératures des peuples balkaniques jouissent de l'attention spéciale des auteurs car pendant cette étape ils subissaient l'influence de l'indépendance nationale récemment acquise. Sont également analysées les interférences du réalisme et des diverses orientations, tels le romantisme, le naturalisme (surtout dans les littératures polonaise et croate), le modernisme (que les auteurs n'ont pas convenu de nommer un apogée de l'art du XX^{e} siècle). Un aspect important de la recherche est l'étude de l'influence du réalisme sur le modernisme et les autres orientations contemporaines.

Dans son étude intitulée *Le réalisme et les autres orientations dans la littérature bulgare de la fin du XIX^{e} siècle — début du XX^{e}*, D. Markov aborde le problème du réalisme dans le contexte de ses relations avec les autres méthodes de création, en montrant que l'orientation fondementale et en même temps la plus vigoureuse reste toujours celle qui avait été initiée par les écrivains démocrates vers l'étape de la conquête de l'indépendance d'État de la Bulgarie. Le réalisme de cette période n'est pourtant pas dépourvu de certaines déficiences, surtout en ce qui concerne la description des nouveaux idéaux sociaux pour lesquels il ne trouve plus des procédés artistiques convaincants en nombre suffisant. Les limites du réalisme critique devenant distinctes, un nouveau phénomène littéraire se fait jour — le réalisme socialiste, en tant qu'une orientation bien distincte, empruntant et s'appropriant bien nombre de conquêtes des écrivains démocrates de la génération antérieure (H. Smirnenski, N. Vapcarov, etc.), ainsi que l'expérience des écrivains romantiques et symbolistes.

Trois articles visent les probèmes du réalisme littéraire chez les peuples de Yougoslavie. Ainsi R. F. Doronina écrit *Sur quelques aspects typologiques du réalisme serbe de la fin du XIX^e siècle — début du XX^e* (pp. 91—122), en faisant remarquer notamment qu'en ce qui concerne la littérature serbe on ne saurait parler de réalisme que dans l'œuvre des prosateurs, puisque la poésie a fait route à part. L'auteur exprime son désaccord en ce qui concerne la théorie de D. Živković sur la crise et la désintégration du réalisme serbe. Parmi les traits distinctifs du réalisme serbe sont mentionnées la tendance à dépasser les frontières nationales, la réception de quelques-unes des caractéristiques du réalisme russe, etc. Une orientation en quelque sorte à part est celle initiée par S. Ranković qui met au centre de sa création la personnalité humaine avec ses inquiétudes et ses recherches sans fin. Dans l'étude intitulée *Le roman croate de la fin du XIX^e siècle — début du XX^e* (pp. 152—186), G. I. Ilijna s'occupe des diverses orientations qui se sont fait jour dans la littérature croate à la limite des deux siècles, connues, en général, sous le nom de modernisme croate. L'auteur s'interroge à juste raison sur le rapport qu'il y a entre le réalisme et les autres courants de la littérature croate, en passant en revue les œuvres de plusieurs écrivains, tels V. Novak, le premier artiste qu'a produit la classe ouvrière, J. Leskovar, S. S. Krančević, etc. On trouve aussi exposée l'activité des cercles croates de Prague et de Vienne, où l'on a imprimé pour la première fois «Hrvatska misao» (L'idée croate) et «Mladost» (La jeunesse). Dans ce qui suit, on souligne le mérite remarquable des écrivains de la période mentionnée d'avoir introduit dans leur création le thème de l'homme affligé et humilié, la compassion pour le paysan et le travailleur, qui tentent de trouver une sortie de la situation où ils se trouvent par une action collective.

E. I. Rjabova analyse quelques problèmes spécifiques de la littérature slovène de la période envisagée, dans son étude intitulée *I. Cankar et les courants littéraires dans la littérature slovène de la fin du XIX^e siècle — début du XX^e* (pp. 225—261): L'auteur analyse surtout la création du prosateur I. Cankar et celle des poètes I. Župančič, D. Kette et I. Murn, qui ont constitué le noyau de ce qu'on a appelé le modernisme slovène. Dirigé au début par le journaliste F. Hovekar, il a subi l'influence du positivisme français et celle du naturalisme allemand. On fait ensuite l'exposé de la contribution théorique de I. Cankar et la défense de la nouvelle orientation qui se prononçait contre toute tentative d'idéalisation de la réalité. Dans sa propre création littéraire, Cankar s'est manifesté comme un écrivain ancré dans la problématique sociale pour tout ce qui concerne la société contemporaine; on surprend le moment où sous l'influence du symbolisme français et autrichien, Cankar s'est penché vers une perspective en quelques sorte objective-idéaliste.

Dans son étude portant le titre *«L'année Sadoveanu» et les problèmes du réalisme dans la littérature roumaine du début du XX^e siècle* (p. 262—282), M. V. Fridman essaie de surprendre les principaux moments du réalisme dans la littérature roumaine. Partant du fait que la Roumanie a fêté en 1974, 70 ans depuis la parution des quatre premiers livres de Mihail Sadoveanu, dont trois ont reçu le prix de l'Académie en 1904 et 1906, l'auteur cite les paroles du grand historien N. Iorga, selon lequel l'année 1904 aurait été «l'année Sadoveanu». En repoussant l'opinion de quelques théoriciens des années '50, selon lesquels le courant littéraire du «sămănătorism» (ensemencement) aurait été une orientation diversionniste visant à atténuer la lutte des classes en milieu rural, l'auteur se rallie à l'opinion de certains critiques littéraires tels Al. Piru, E. Simion, D. Păcurariu, V. Râpeanu etc, selon lesquels le «sămănătorism», inspiré des idées de Iorga s'est manifesté comme la principale orientation culturelle à tendance nationale, anticosmopolite, en tant qu'un élément puissant, qui a contribué au réveil de la conscience nationale à l'époque donnée. M. V. Fridman soutient que Mihail Sadoveanu se distinguait radicalement des autres représentants du «sămănătorism» du fait qu'il s'intéressait à la population villageoise avec le désir de la changer, tandis que les autres confrères le faisait en désirant maintenir les relations patriarcales. Dans les romans qu'il écrivit pendant sa jeunesse, Mihail Sadoveanu — est-il souligé dans l'étude — n'a jamais idéalisé les boyards, ses héros sont des révoltés luttant contre les oppresseurs. M. Sadoveanu n'a pas idéalisé le village roumain mais il l'a présenté d'une manière réaliste, lui qui comprenait bien les paysans et qui «refusait de descendre» vers eux, tel que le conseillait N. Iorga, mais allait à leur rencontre poussé par le mouvement sincère de son cœur.

Les problèmes de la littérature grecque de la fin du XIX^e siècle — début du XX^e sont abordés par S. B. Ilijnskaja dans son étude *Konstantinos Kavafis. Le problème de la formation de la méthode* (p. 302—330); l'auteur passe en revue les principales orientations ayant influé sur la création de Kavafis, en faisant ressortir l'adhésion de celui-ci, en dernière instance, au réalisme. On souligne l'emploi de la langue grecque populaire, le *demotiki*, ce qui prouve une certaine attitude et une certaine compréhension du rôle de la littérature dans la société. Puisant aux données offertes par le volume posthume édité en 1968 par G. Savvidis, l'auteur essaie d'éta-

blir le chemin parcouru par Kavafis vers la méthode réaliste, chemin qui l'a conduit à travers le labyrinthe du parnassiannisme, du symbolisme et du romantisme.

Outre les études que nous venons de mentionner, le livre comprend aussi des articles qui se réfèrent aux autres littératures slaves, à savoir : V. V. Vitt, *La prose polonaise à la fin du XIX^e — début du XX^e siècle ; sur la typologie de réalisme ;* O. P. Lapatuhina, *Sur le problème du naturalisme dans la littérature polonaise (le naturalisme et Reymont) ;* N. A. Bogomolova, *Du rêve à la réalité. La poésie de L. Staff pendant la deuxième décennie du XX^e s.) ;* L. N. Budagova, *La révolte de la génération des années '90 et la poésie de J. Machar, O. Březina, A. Sova ;* A. P. Solovieva, *La poétique des «Chants silésiens» de P. Bezruč ;* I. A. Bogdanova, *Le chemin parcouru par la littérature slovaque vers la méthode réaliste.*

Ce recueil d'études où l'analyse pertinente s'allie aux vues d'ensemble — parfois restreintes par l'absence d'une perspective comparatiste plus accentuée — s'avère très utile aux chercheurs et à tous ceux qui voudraient mieux connaître le réalisme européen.

Anca Irina Ionescu

SUB SEMNUL PRIETENIEI FRĂŢEŞTI ROMÂNO-BULGARE (Sous le signe de l'amitié fraternelle roumano-bulgare). Bucarest, Ed. Politică, 1977, 296 p.

SUB SEMNUL PRIETENIEI FRĂŢEŞTI ROMÂNO-IUGOSLAVE (Sous le signe de l'amitié fraternelle roumano-yougoslave). Bucarest, Ed. Politică, 1977, 302 p.

Paru au courant de cette année même, l'ouvrage *Sub semnul prieteniei frăţeşti româno-bulgare* est le recueil des documents officiels et des coupures de presse publiés en Roumanie à la suite des entretiens au sommet des deux chefs d'Etat, Nicolae Ceauşescu, secrétaire général du Parti Communiste Roumain et président de la République Socialiste de Roumanie et Todor Jivkov, premier secrétaire du Comité central du Parti Communiste Bulgare et président du Conseil d'État de la République Populaire de Bulgarie, lors de leurs différentes rencontres pendant la période comprise entre le 11 mai 1974 et le 10 décembre 1976. L'édition de ce volume coïncide avec le centenaire de deux grands événements historiques, à savoir : l'indépendance de la Roumanie et la libération de sous la domination ottomane de la Bulgarie. Une amitié pluriséculaire, consolidée par tout un passé de lutte commune contre l'oppression étrangère, trouve expression dans les nouveaux rapports établis par le processus d'édification de la société socialiste. Devenues traditionnelles, les rencontres au sommet roumano-bulgares devaient donner une forte impulsion au développement un de des rapports bilatéraux des pays respectifs, en posant les bases d'une collaboration soutenue, de longue durée et témoignant hautement des liens fraternels entre les peuples roumain et bulgare, entre les partis communistes des deux pays. En formulant sa satisfaction quant au rôle particulier de ces rencontres amicales au sein des relations roumano-bulgares, le président Nicolae Ceauşescu affirmait : «Je voudrais exprimer ma certitude que nos rencontres, les sujets de collaboration entre nos partis et nos peuples vont fournir un apport à la mise en œuvre avec succès des décisions de nos partis, vont contribuer à l'épanouissement de la collaboration avec les autres pays socialistes, au profit de la cause du socialisme, de la paix et de la coopération internationale» (p. 183). Présentés dans leur ordre chronologique de manière à offrir un tout unitaire et précédés d'une ébauche succincte mais étoffée de la situation géographique, économique et historique de la Bulgarie, ces documents offrent une image complète de la collaboration bilatérale sur plans multiples réalisée par deux pays appartenant au même système social. Pour illustrer cette collaboration, le volume fait une ample mention des accords technico-scientifiques et culturels conclus au cours de la période concernée, accords parmi lesquels une toute première place revient à ceux du 20 juin 1975 (p. 113—115). Grâce à ces documents, des possibilités ont été créées pour l'élargissement de la coopération dans le domaine des formes supérieures de production, ainsi qu'un système réciproquement avantageux pour l'économie des deux pays. Ces possibilités se sont concrétisées dans l'accord relatif à l'ensemble hydro-technique de Turnu Măgurele-Nicopoli («un nouveau pont de l'amitié» — comme il a été caractérisé) ou encore dans la convention concernant l'Entreprise commune de machines et outillages lourds de Giurgiu-Roussé, objectif économique d'importance majeure dont la construction a été inaugurée le 10 décembre 1976 en présence des deux chefs d'Etat (p. 227—256). À cette occasion, les deux chefs d'Etat ont précisé dans leurs allocutions que la nouvelle forme de collaboration bilatérale avancée, se traduisant par la coopération directe dans le domaine industriel, est appelée à représenter environ 25% du total des relations économiques roumano-bulgares prévues pour l'actuel quinquennat.

En ce qui concerne leur politique étrangère, les deux parties ont affirmé chaque fois la ferme volonté d'agir en vue de l'épanouissement incessant de l'amitié et de la collaboration avec tous les pays socialistes, auxquels la Roumanie et la Bulgarie sont attachées par l'objectif commun de l'édification du socialisme et du communisme, de l'instauration des rapports d'un nouveau type entre les États, rapports fondés sur le principe de la non-immixtion dans les affaires intérieures de chaque pays et de l'avantage mutuel, afin de transformer les Balkans en une zone de la paix et de la coopération. Telles étant les choses, on peut considérer les rapports roumano-bulgares d'amitié et de bon voisinage comme un véritable modèle de collaboration, d'estime et de respect mutuel entre deux pays.

★

Réalisé sur le modèle du précédent ouvrage, ce volume reprend dans ses pages la série intégrale des documents officiels, ainsi que des reportages de l'Agence roumaine «Agerpres» et des articles de l'organe officiel roumain, «Scînteia», suscités par les rencontres des deux chefs d'Etat, Nicolae Ceaușescu, le secrétaire général du Parti Communiste Roumain, président de la République Socialiste de Roumanie, et Josip Broz Tito, président de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie et président de la Ligue des Communistes de Yougoslavie. Il s'agit des rencontres organisées dans l'intervalle 15 juillet 1973 — 11 septembre 1976.

Le rude combat mené à travers les siècles par le peuple roumain, autant que par les peuples yougoslaves pour la sauvegarde de leur liberté et de leur souveraineté devait faire naître des liens de solide amitié, consolidés par le besoin commun de faire face aux vicissitudes des temps. L'histoire contemporaine continua, et elle ne cessera de continuer sous l'impulsion des nouvelles coordonnées de la société socialiste, l'épanouissement de ces liens traditionnels par la pratique des dialogues au sommet, si riches en résultats et marquant autant de pages éloquentes du développement des relations bilatérales, qui jalonnent l'évolution ascendante des rapports roumano-yougoslaves. Notons, à ce propos, la remarque du président roumain, Nicolae Ceaușescu : «Il me faut mentionner que pour le développement d'une collaboration de plus en plus fructueuse entre nos partis et nos peuples, le rôle important a été toujours tenu par les rencontres et les entretiens avec le camarade Tito, par l'entente à laquelle nous avons abouti chaque fois — en vue d'étendre nos relations à tous les domaines d'activité» (p. 183). Ainsi que les différentes allocutions des deux chefs d'Etat l'ont souligné, le trait caractéristique des relations roumano-yougoslaves réside dans leur établissement sur la parfaite égalité des droits, sur le respect mutuel de ce qu'il y a de spécifique dans les voies adoptées par chacun des deux pays pour l'édification du socialisme, sur le principe de l'avantage réciproque. Ces principes se sont concrétisés dans l'ampleur sans précédent de la coopération dans le domaine économique. Dans l'intervalle des années 1971—1975, le volume des échanges économiques bilatéraux a augmenté 3,7 fois, avec de réelles perspectives pour que ce volume monte jusqu'en 1980 à environ un milliard de dollars. L'accord à long terme concernant la collaboration économique, technique et scientifique signé le 11 juillet 1974 (p. 110—111), de même que celui relatif au développement de la collaboration en vue de l'utilisation du potentiel hydro-énergétique du Danube (p. 185—187) sont des documents qui ont élevé à un échelon supérieur la collaboration des deux pays. Par ailleurs, les entretiens des deux chefs d'Etat ont également mis en lumière les positions constructives de la Roumanie et de la Yougoslavie face aux problèmes complexes du monde contemporain. L'un et l'autre de ces pays ont milité activement pour la réussite de la Conférence générale européenne de Helsinki, soulignant le rôle de cette rencontre internationale pour l'instauration d'un climat de paix et de collaboration dans notre continant. Dans cet ordre d'idées, les deux pays ont affirmé à chaque occasion leur attachement à une politique faite pour promouvoir les rapports d'étroite coopération et de bon voisinage dans les Balkans, pour la transformation de cette région en une contrée de la paix, sans armement nucléaire. C'est dans ce même esprit que l'on a abordé les autres désiderata majeurs, à savoir le désarmement général — le désarmement nucléaire en tout premier lieu —, la liquidation du colonialisme et du néocolonialisme, le concours fourni aux mouvements de libération nationale, l'impératif de rendre de plus en plus efficace le rôle de l'O.N.U. dans la vie internationale, ainsi que le rôle des pays petits et moyens pour l'instauration à l'échelle mondiale du nouvel ordre international, d'un nouveau climat de paix et de sécurité.

S'inscrivant dans la collection des recueils de textes relatifs à la politique étrangère de la Roumanie, imprimés par les Éditions Politiques, ces deux ouvrages soulignent les larges perspectives ouvertes aux relations bilatérales roumano-bulgares et roumano-yougoslaves grâce aux rencontres au sommet du président Nicolae Ceaușescu avec les chefs d'État de ces pays. Ces jalons de l'histoire contemporaine posés par la Roumanie socialiste s'avèrent d'une portée toute particulière pour la promotion des relations internationales d'un nouveau type.

Ștefan Vîlcu

LA LUTTE ANTIFASCISTE DE LIBÉRATION NATIONALE DU PEUPLE ALBANAIS. DOCUMENTS PRINCIPAUX (1941—1944), Tirana, Editions «8 Nëntori», 1975, 558 p.

Le volume réunit les plus importants documents du Parti Communiste d'Albanie (actuellement le Parti du Travail d'Albanie), des organes supérieurs du Pouvoir Révolutionnaire de Libération Nationale ainsi que de l'Etat Major Général de l'Armée de Libération Nationale, qui reflètent clairement la lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais, depuis le moment de la constitution du Parti Communiste (novembre 1941) jusqu'à la libération du pays de l'occupation étrangère (28 novembre 1944). La lecture des documents réunis dans le volume offre une image d'ensemble de la lutte du peuple albanais, dirigé par le Parti Communiste d'Albanie, contre les occupants étrangers et les collaborationnistes, de même que les efforts du parti communiste de résoudre les problèmes fondamentaux de la lutte de libération nationale et de la révolution populaire, principalement de la création de l'Etat de démocratie populaire.

Les 157 documents réunis dans le volume sont tirés d'autres recueils, notamment : *Documents principaux du Parti du Travail d'Albanie*, deuxième édition, tome I, 1941—1948, Tirana, 1971 ; *Documents des Organes supérieurs du Pouvoir Révolutionnaire de Libération Nationale (1942—1944)*, Tirana, 1962 ; *Documents de l'Etat-Major Général et du Haut Commandement de l'Armée de Libération Nationale Albanaise* (5 juillet 1943—10 juillet 1945), tomes I—II, Tirana, 1965.

La première partie du volume (p. 9—120) réunit 10 documents qui reflètent la tactique et la stratégie du Parti Communiste d'Albanie, depuis le moment de la création du Parti jusqu'au mois de décembre 1944, au feu de la lutte antifasciste de libération nationale qui a contribué, en même temps, à jeter les bases du régime de démocratie populaire, par l'organisation de l'Armée de Libération Nationale et du nouvel Etat de démocratie populaire. On y présente également les préoccupations du Comité Central du Parti Communiste d'Albanie visant à assurer et à renforcer l'unité du parti, sa base de masse.

Du 8 au 14 novembre 1941 à Tirana se sont réunis les groupes communistes qui ont fondé le Parti Communiste d'Albanie et élu un Comité Central provisoire, composé de 7 membres, ayant à leur tête Enver Hodja. Dans le même temps fut adoptée une résolution (p. 11—29) où l'on analysait la situation internationale et interne, le mouvement ouvrier et communiste du pays et l'on définissait les bases idéologiques et organisationnelles du Parti Communiste d'Albanie, étant formulés la tactique révolutionnaire et le programme minimal du parti.

Après le Congrès de constitution du P.C.A., le Comité Central adressa un appel au peuple albanais (p. 30—35) où, après la présentation de la situation qui s'était créée dans le pays par suite de l'invasion étrangère, on soulignait : «Face à une telle situation, nous ne saurions demeurer les bras croisés. C'est pourquoi, nous faisons appel à tous les Albanais honnêtes qui aiment vraiment l'Albanie, à joindre leurs forces pour les mettre au service de notre lutte de libération nationale. La lutte est la seule attitude à adopter contre l'occupant. Chaque fils du peuple de ce pays doit être un soldat de la lutte de libération nationale» (p. 33). En vue d'organiser la lutte antifasciste, le Comité Central du P.C.A. élabora en mars 1942 les directives concernant les actions et la lutte armée contre les occupants et les traîtres (p. 36—43).

En dépit de la guerre, le C.C. du P.C.A. initia une série de réunions du parti : la première conférence consultative des cadres actifs du P.C.A. (8—10 avril 1942, p. 44—60) ; la conférence extraordinaire du P.C.A. de juin 1942 (p. 66—74) et la première conférence nationale du P.C.A. de mars 1943 (p. 75—106), à l'occasion desquelles furent débattus des problèmes concernant la vie du parti et la ligne politico-militaire interne.

Etroitement lié à la solution des tâches posées par l'étape historique, le P.C.A. a initié des mesures visant à la création d'un large front de toutes les forces démocratiques du pays ainsi qu'à la constitution des embryons des organes d'Etat de type nouveau. Ainsi, dès le mois de juin 1942 furent adoptées les Directives du Comité Central du Parti Communiste d'Albanie concernant la création du Front de Libération Nationale, la formation des conseils de libération nationale, l'organisation de la guérilla et des unités de partisans (p. 61—65) pour que le 10 avril 1943 soit adoptée la décision de constitution de l'Armée de Libération Nationale (p. 113—115).

Un dernier document inclu dans la première partie du volume porte sur les Instructions du C.C. du P.C.A. relatives à la création des commissions chargées de découvrir les criminels de guerre, des commissions d'assistance sociale, des commissions pour l'estimation des profits de guerre des commerçants ainsi qu'aux attributions de ces commissions (p. 116—120), instructions adoptées le 28 décembre 1944.

Les principaux documents concernant les étapes qui ont précédé la création de l'Etat démocratique-populaire en Albanie, soit les années 1942—1944, sont présentés dans la II[e] partie du volume (p. 121—229). Le 16 septembre 1942 a eu lieu à Peza une conférence, organisée

par le Parti Communiste d'Albanie qui a approuvé le programme de la lutte de libération nationale du peuple albanais, présenté par le Parti Communiste, a décidé la création des conseils de libération nationale de toute l'Albanie, en tant qu'organes de la lutte des masses populaires contre l'occupant et en tant qu'organes d'autoadministration populaire et surtout du Conseil Général de Libération Nationale composé de 8 membres, dont aussi Enver Hodja (p. 124—129).

Le Conseil Général de Libération Nationale s'est réuni le 4 juillet 1943 pour analyser la situation intérieure et internationale. Dans ce contexte, l'on a discuté et approuvé les statuts des conseils de libération nationale et décidé la création de l'Etat Major Général de l'Armée de Libération Nationale. La première réunion du nouvel organisme militaire composé de 12 membres a eu lieu le 10 juillet 1943 lorsqu'on a élu le commandant de l'Etat Major Général — Spiro Moisik — et le commissaire politique — Enver Hodja (p. 135—142).

En septembre 1943 a eu lieu la deuxième conférence de libération nationale (p. 143—162) et lors de la capitulation de l'Italie fasciste, le Conseil Général de Libération Nationale et l'Etat Major Général ont adressé au peuple albanais un appel où il était souligné : «L'insurrection générale pour la libération de toute l'Albanie, pour prendre le pouvoir et créer une Albanie démocratique et populaire est à l'ordre du jour » (p. 163).

Le 15 avril 1944, la présidence du Conseil Général de Libération Nationale prit la décision de convoquer le premier Congrès antifasciste de libération nationale (p. 176—179), lequel se réunit le 24 mai 1944 ; celui-ci adopta une série de décisions et lança le 28 mai un appel au peuple albanais à resserrer ses rangs dans la lutte contre l'occupant (p. 188—195).

L'été 1944 a constitué pour l'Albanie aussi l'instauration du nouveau régime de démocratie populaire. Dès le 26 mai 1944, le Conseil Général Antifasciste déclara son opposition au retour du roi Zogu dans le pays, le peuple devant décider du caractère du nouveau régime après la libération du pays (p. 182—183). Quelques mois plus tard, à savoir le 22 octobre 1944, le Conseil Général prit la décision de constituer le Comité Antifasciste de Libération Nationale dans le cadre du gouvernement démocratique (p. 203—204). Les sept documents suivants représentent les premières lois adoptées par le gouvernement pour la normalisation de la vie du pays (p. 205—229).

La plupart des documents inclus dans ce recueil sélectif (les III^{e} et IV^{e} parties) ont été émis par l'Etat Major Général et le Haut Commandement de l'Armée Albanaise de Libération Nationale, reflétant la lutte armée du peuple albanais, sous la direction du Parti Communiste d'Albanie, contre les troupes italiennes et allemandes. 122 documents réunis dans les deux dernières parties du volume (p. 233—543) reflètent la lutte armée contre les occupants et les traîtres, le souci du parti communiste de créer une armée populaire autour de l'Etat Major Général. Cet organisme a élaboré une stratégie adéquate à la guerre de partisans. Dans les divers ordres et instructions adressés aux unités combattantes on souligne la nécessité d'attaquer sans interruption les troupes ennemies et les voies de communication de celles-ci. L'esprit offensif de la tactique adoptée est facile à saisir, entre autres, dans l'ordre adressé par l'Etat Major Général aux commandements des diverses régions et de la 1ère brigade, le 30 juillet 1943 : «...on vous a donné l'ordre d'attaquer sans interruption et impitoyablement les troupes de l'occupant, de couper ses voies de communication, d'assaillir les convois ennemis, de sorte qu'on lui produise de grandes pertes, de le harceler et de l'obliger de capituler. N'attendez pas qu'il nous attaque. Nous devons être constamment en offensive... » (p. 234).

D'autres ordres portent sur l'organisation de l'Armée de Libération Nationale, la dotation en armement et équipement de celle-ci, la création des cadres de commande. En outre, une partie des documents font état des rapports des troupes de partisans avec les missions militaires alliées, notamment britanniques, et avec le Haut Commandement des Forces Alliées de la Méditerranée.

Ce volume constitue une illustration véridique de la lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais. Les documents reflètent de manière convaincante l'ampleur de la lutte du peuple albanais contre les occupants et font ressortir le rôle dirigeant du Parti Communiste Albanais qui s'est forgé au feu de ces luttes.

Nicolae Dascălu

Notices bibliographiques

Rédigées par : ALEXANDRU DUŢU (A.D.); CĂTĂLINA VELCULESCU (C. V.) CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); JOHANNES IRMSCHER — Berlin DDR (Irm.); ELENA SCĂRLĂTOIU (E.S.); H. MIHĂESCU (H.M.); TUDOR TEOTEOI (T.T.); KLAUS STEINKE (K.S.); MIRCEA ANGHELESCU (M.A.); PAUL MIHAIL (P.M.)

Pour l'histoire des idées sud-est européennes, le livre d'ADOLF ARMBRUSTER, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Editura Academiei, Bucarest, 1977 (Bibliotheca Historica Romaniae, Monographies, XVII) s'avère d'un intérêt incontestable. En partant de toutes sortes de témoignages concernant l'affirmation à l'échelle internationale de la romanité orientale et en accordant une attention justifiée à l'union de la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie sous Michel le Brave, l'auteur analyse ensuite les œuvres dans lesquelles la conscience de la romanité s'est affirmée nettement, pour présenter à la fin de son incursion la «politisation nationale de l'idée de romanité ». Une riche bibliographie clôt ce beau livre publié en roumain en 1972. Très précieuses sont les références faites à l'historiographie saxonne de Transylvanie qui a avancé des thèses solidement fondées aux siècles étudiés par l'auteur. Un livre d'érudition qui évite les déclarations sans preuves à l'appui et qui sera lu par tous ceux qui désirent mieux connaître l'image que les Roumains se sont faite d'eux-mêmes à l'époque moderne ; une image qui a joué un rôle de premier ordre dans les actions politiques et culturelles. «Adolf Armbruster, écrit le regretté académicien Andrei Oţetea dans la préface, a mis au service de la tâche qu'il a assumée une passion qui ne trouve son égal que dans l'esprit de méthode et la force de reconstruction qui lui ont permis de maîtriser la masse impressionnante des informations recueillies. De cette rencontre entre un grand thème et un historien de marque est né un livre destiné à faire date dans la science historique roumaine et qui, après avoir fait ses preuves en langue roumaine, est mis à présent, en version française, à la portée de tous ceux qui en Europe ou ailleurs s'intéressent à l'histoire de ce rejeton de Rome qu'est la Romanité orientale ». Mentionnons l'élégance de la version française due à Cireaşa Grecescu.

A.D.

Pour mieux connaître le destin et la diffusion des «livres populaires » qui ont joué un rôle insigne dans les cultures écrites sud-est européennes, il faut partir de quelques instruments de travail indispensables, notamment des répertoires et bibliographies qui puissent refléter d'une manière convaincante le trajet parcouru par ces livres à identité énigmatique. Saluons ici la parution du premier volume de la bibliographie roumaine : MIHAI MORARU, CĂTĂLINA VELCULESCU, *Bibliografia analitică a cărţilor populare laice*. Partea I. Editura Academiei, Bucarest, 1976. Dirigé par le pr I. C. Chiţimia, ce travail a essayé de surprendre tous les aspects : les manuscrits sont présentés avec tous les détails, et aussi avec les notes faites par les lecteurs ; suivent les éditions et la bibliographie. Dans ce premier volume, on rencontre le *Roman d'Alexandre*, l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide*, l'*Histoire d'Ahikar le philosophe*, *Arghir et Hélène*, *Bertoldo*, l'*Erotokritos*, l'*Esopie*, *Filerot et Anthusa*. Comme on le voit, livres de provenance et de caractère très différents ; on ne pourrait les classifier, selon la suggestion du pr Chiţimia, dans une catégorie un peu hétéroclite qui annoncerait quand même les belles-lettres modernes. L'homogénéité de cette catégorie de livres disparaît dès que l'historien accorde attention non seulement à la translation mais aussi à la réception sociale de ces textes, et non pas seulement à la filiation des manuscrits, mais aussi à l'outillage mental des traduc-

teurs, des adaptateurs et des copistes. L'évolution du goût et des mentalités jette une nouvelle lumière sur la structure des cultures écrites aux époques antérieures au Romantisme, que celle mise en vedette par la critique philologique.

Pour avancer dans cette direction, il faut adopter le critère suggéré par le professeur Felix Karlinger : « die Volksbücher haben einerseits einen anderen Bewußtseinsgrad als die Volksliteratur (Volkserzählung und Volkslied) und andererseits eine andere Gesetzmäßigkeit als die Kunstliteratur » — préface au volume *Berichte im Auftrag der Internationalen Arbeitsgemeinschaft für Forschung zum romanischen Volksbuch*, Seekirchen, 1974, dans lequel plusieures contributions essaient de définir « la letteratura del volgo », « literatura tradicional portuguesa » ou les relations entre « Volksbuch » et « Trivialliteratur ». Très utile et précise la contribution d'Irmgard Lackner, *Volksbuch und Volksbuchforschung in Rumänien*. Deux autres volumes se sont ajoutés depuis à ce recueil, les contributions portant sur des thèmes plus restreintes : le dernier, paru toujours à Seekirchen, en 1976, sous le même titre de *Berichte*, évoque l'image de la femme dans les livres populaires. En tout cas, il faut tenir compte de cette série de contributions érudites parue par les soins du pr Felix Karlinger.

Comme il s'agit d'une littérature traditionnelle, il est évident qu'il faut remonter aux sources. Dans ce sens, le volume paru à Dumbarton Oaks, en 1975 : *Byzantine Books and Bookmen. A Dumbarton Oaks Colloquium* offre des données et des interprétations de premier ordre. Nigel G. Wilson s'occupe de la production et du commerce des livres, aussi bien que des lecteurs, copistes et auteurs *(Books and Readers in Byzantium)*, quoiqu'il ne passe pas outre les préjugés consacrés ; évidemment, la littérature antique a ouvert de nouvelles perspectives à la pensée, mais pour mieux connaître « la tradition », il faut, de toute évidence, lire les textes. Jean Irigoin s'occupe des *Centres de copie et bibliothèques* et constate le progrès du goût pour florilèges et anthologies ; mais si la liberté des copistes s'avérait assez grande dans le cas des anthologies de textes byzantins, les œuvres de l'Antiquité restaient entourées d'un respect évident. Cyril Mango passe en revue les témoignages fournis par les actes des conciles œcuméniques pour refaire *The availability of books in the Byzantine Empire, A.D. 750—850*. Le dernier article est signé par Kurt Weitzmann, *The Selection of Texts for Cyclic Illustration in Byzantine Manuscripts*. Mais l'étude qui est directement liée au thème que nous poursuivons ici est celle de Hans-Georg Beck, *Der Leserkreis der byzantinischen « Volksliteratur » im Licht der handschriftlichen Überlieferung*. Les constatations du professeur allemand sont instructives et elles nous font avancer dans la direction ouverte par les remarques du pr Jean Irigoin : « Da, wo es sich eindeutig um gelehrte Literatur handelt, etwa bei den Werken eines Photios oder bei den Historikern und Philologen, arbeiten die Kopisten mit ähnlicher Sorgfalt wie bei den Klassikern der antiken griechischen Literatur. Sie respektieren den Text, der ihnen vorliegt, soweit sie dazu imstande sind. Der gute Wille lässt sich jedenfalls nicht bestreiten, wenn die Kopisten aber an der Literatur, die man mit einigem Recht a priori als Volksliteratur bezeichnen kann, ausser der Bezahlung ihrer Arbeitsstunden überhaupt noch Interessen verraten, dann eher am Inhalt, an einer unterhaltsamen Lektüre, als an einer einwandfreien Textform, an Grammatik und Stilistik, an Glanzlichtern oder raffinierten klassischen Anspielungen. Es gibt für sie kein copyright... Zusammenfassend lässt sich zunächst wohl sagen, dass die Fahrlässigkeit der Überlieferung hypothetisch als ein Kriterium der Unterscheidung, zwischen volkstümlicher Literatur und Literatur für die Gebildeten — der Ausdruck sei hier ganz global verwendet — unterstellt werden kann » (p. 48, 50).

Dans la culture roumaine des XVII^e—XVIII^e siècles, une nette séparation de la littérature destinée aux gens sans instruction de la littérature goûtée par les gens de lettres se laisse difficilement saisir, car dans la société roumaine une culture cléricale et une culture aristocratique ne s'étaient pas détachées de la culture populaire. Il s'agit, bien entendu, du clivage entre niveaux culturels, et non pas de la distinction qu'il faut faire entre les lectures de Miron Costin, par exemple, et d'un prêtre de village. S'il n'y a pas eu un clivage, alors on peut parler du caractère homogène de la culture roumaine jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. A la suite de la mutation provoquée par le Romantisme dans le schéma traditionnel de la pensée, l'imaginaire a occupé une place privilégiée dans la culture. « Les livres populaires » ont reçu l'identité que nous connaissons comme une conséquence des interprétations romantiques, prêtes à découvrir partout la présence du génie créateur et de la fantaisie ; les romantiques ont considéré ces livres des produits de l'imagination pure et ont confondu la littérature populaire avec la littérature pour le peuple. Ces livres qui s'étaient transformés au long des siècles de « l'histoire immobile », enregistrant tout le temps des données de la réalité en mouvement, ne se sont plus adaptés au rythme très vif de l'existence moderne. Au Moyen Age, « les livres populaires » avaient été goûtés par tous les hommes, dans tous les milieux, et avaient formulé des solutions aux questions posées par la vie, en partant du « moment-vérité », toujours actuel grâce aux activités d'une pensée unifiante qui faisait appel à l'art de la mémoire. Pendant la

période humaniste, entre la Renaissance et les Lumières, on a commencé à regarder ces livres comme appartenant à un même groupe, surtout du moment où la pensée distinctive s'est orientée vers le monde sensible, en organisant les données à l'aide de l'art de la classification. A l'époque de la grande mutation romantique, tous les livres qui avaient été refoulés dans un même groupe ont reçu une identité commune. Il nous semble, donc, que pour reconstituer la destinée des « livres populaires » et les relations littéraires favorisées par eux, il faudrait mesurer l'impact de la mutation romantique sur cette catégorie de livres et les transformations subies par les structures mentales au début de l'âge industriel. Mais le phénomène troublant des « livres populaires » exige de nouvelles approches, fondées sur des instruments de travail qui nous redonnent les trajets de ces livres dans les sociétés d'antan, aussi bien que sur une perspective plus profonde, telle qu'elle nous est restituée par les recherches dans l'histoire de la civilisation byzantine.

A. D.

Book subscription lists contain data on which those engaged in the study of the social-cultural history of different peoples have been focussing their ever increasing attention.

In working out a well-documented monograph on the Greek printing office and publishing house "Glikis" of Venice, Georg Veloudis [1] has investigated, among other financing methods, the subscription way, assessing its specific merit. The Glikis publishing house, specialized in the publication of popular books (Volksbuchausgaben) and "functional" church books, seldom appealed to subscribers: It issued only 12 (at most 15) books out of the 1190 book titles.

Nevertheless, from the lists that have been preserved one can gather useful information on the dissemination of Greek culture throughout a wide area, both in Greece and in the great cultural centres of the diaspora, in Venice, Munich, Vienna, Moscow, etc.[2]

And it was also from the lists of subscribers to certain Greek books that Manyo Stoyanov [3] gathered important information on the participation of numerous Bulgarians from Plovdiv and neighbouring places in the cultural life of the 19th century's early years.[4] As they could not afford to have books printed in their national language until rather late — due to adverse historical developments — the Bulgarians supported the publication of Greek books, as a prelude to their own cultural revival.

The importance and necessity of a thorough investigation of subscribers lists, studying not only each Balkan nation's publications separately but considering also their interdependent relationships, is obvious.

We think we have found a model of exhaustive survey of book subscription lists in a recent British work, which has enlisted on a nation-wide scale the aid of all specialists interested in this problem, resorting to modern means of investigation.

The University of Newcastle upon Tyne has launched a Historical Biobibliography Project (PHIBB). Within the framework of this project an *Author Union Catalogue* and a *Unified Biographical Dictionary* are to be worked out by 1979 using the University computer Laboratory.

---

[1] Georg Veloudis, *Das griechische Druck-und Verlagshaus "Glikis" in Venedig (1670—1854)*, Wiesbaden, 1974. The work was briefly reviewed by Alexandru Duţu in RESEE, XIII, 1975, p. 635.

[2] We were rather astonished to find in G. Veloudis' book — on page 41 — the name of Ienăchiţă Văcărescu, the well known poet and intellectual, entered, without any special mention, on a list of book editors and proof-readers. Indeed in 1771 (when the Romanian boyar resided in Braşov as a refugee) was issued: „ΑΚΟΛΟΥΘΙΑ... Νῦν δὲ τυπωθεῖσα σπουδῇ καὶ ἐπιμελείᾳ τοῦ τιμιωτάτου καὶ Εὐγενεστάτου ἄρχοντος ἐκ Βλαχίας Κυρίου 'Ιωάνου Βαχαρεσχούλου μεγάλου Βεστιάρη . . .

[3] Manyo Stoyanov, *Gemeinsame Kulturelle Zusammenarbeit zwischen Bulgaren und Griechen in Plovdiv während der ersten Hälfte des XIX Jahrhunderts*, Cyrillomethodianum, III, p. 139—148, Thessaloniki, 1975.

[4] We think it is worth pointing out these subscription lists to Romanian researchers, seeing that besides Greek and Bulgarian subscribers, they may contain also names of Romanians from those lands lying south of the Danube.

As early as 1972 researchers started studying the lists of subscribers to books published in Britain or in other parts of the world if they are relevant to English culture. P. J. Wallis, Reader in Historical Bibliography at the School of Education, The University of Newcastle upon Tyne (Director of this Project) and Dr. F. J. G. Robinson, Senior Research Associate in the same department (Executant of the Project) asked all those engaged in similar pursuits to collaborate.

From 1972 to December 1975 more than 80 contributions (articles, papers, books) containing the partial results achieved in this field of activity were issued. One of these articles: *Book Subscription Lists* (a revised version of a paper read before the Bibliographical Society in 1972) was published by P. J. Wallis in "The Library", 1974, No 3, p. 255—286. In this preliminary survey, partly intended to provide the background to the Project, the author groups his matter into four parts, viz. : A. Description of lists of subscribers ; B. Enumeration of fields where information gathered might be used ; C. Relationships with existing bibliographies or bibliographies to be published ; D. Different stages (of the Project) in turning to account these lists. Four appendices are added to the paper : 1. Some eighteenth-century books with more than a thousand subscribers ; 2. Multiple subscribers to Bell's 1773—4 edition of Shakespeare's plays ; 3. Subscription by Newton, Folkes, Rawlinson, and Sloane ; 4. Details of lists referred to by indicator.

P. J. Wallis proposes a *minute description of the lists of subscribers* each detail offering interesting suggestions for the study of an epoch. Indeed besides the name the lists sometimes supply information about the social position, occupation and address of the subscribers. There is often an indication of the number of copies subscribed. When such information lacks it has to be sought elsewhere.

The common arangement of names is alphabetical (though not always strictly observed), topographical (by provinces or places), social (the names of members of nobility are put first) but there are examples in which the names are at random. The location of the lists appended to various books vary ; some of them are hand-corrected and sometimes they are not even bound in the book.

Books with a number of subscribers below 100 have been published in England but on the other hand books with almost 12000 subscribers have been issued.

Sometimes special announcements indicated that the book would only be issued when the number of subscribers reached a definite total.

While some buyers were eager to see their name printed, others insisted that their names should not be inserted in the list. And some others simply wanted the book being quite indifferent to the entry or omission of their name. Sometimes subscriptions were carried on while the book was in the press.

There are also buyers who subscribe for more than one copy, for various reasons. Particular attention should be paid to the behaviour of booksellers (professional or occasional) towards authors seeking subscribers.

Information gathered from the study of lists of subscribers can be used by historians of book trade or by those who study the cultural relations with other countries. Numerous sociological analyses based on the profession of subscribers and on their preference for certain writings can be conducted.

Such research has shown that there is a popular tradition in Mathematics and Science and the history of these disciplines is not a mere selection of biographies of great personalities. History of education, religion, geography and of local cultural centres assumes a new shape. The lists supply new details to biographies of men of culture, enabling to characterize them when other sources are rather scant.

In order to discover books with subscription lists it is necessary to consult a wide *number of bibliographies and library and bookshop catalogues* but unfortunately the existence of subscription lists is not always mentioned. Bibliographies that are being edited now should provide thorough information in this regard. The study of a subscription list may help to fix the place and date of issue of a book, which are not always those printed on the cover.

The Book Subscription Lists Project *includes several working stages*. The first stage of the project was to trace the extant lists with British subscribers, whatever language was used or wherever the book was published. Over the 1617—1974 span more than 4000 books with subscription lists have been identified, the number of names amounting to more than one million. Out of these only 100,000 are likely to be different individuals.

These books are to be classified using different criteria ; a catalogue will supply succinct information on each of them ; a general list of all subscribers will be established. The editing of such a wealth of information can be achieved only using a computer, the main computing problem being the transferring of information from the lists into the computer.

It is worth mentioning that at least for the 18 th century no other historical source offers such a wide picture of the book purchasers' situation.

In the first stage of Book Subscription Lists Project — tracing books with subscription lists — a *Preliminary Guide* was issued by F. J. G. Robinson and P. J. Wallis in 1972. In 1975 the same authors published *Book Subscription Lists. A Revised Guide* (Newcastle upon Tyne), 135 p., which includes the titles and description of the 4500 writings identified so far (issued in the 1617—1974 period).

For the volumes issued before 1761 a more complete description has been supplied (including full imprint from the title page or colophon, format, abbreviated Dewey number, prices). The number of subscribers, of lists and books has also been established. This Revised Guide provides three highly important indices, viz. : of authors, of provincial imprint and for the period previous to 1761 an index of publishers, printers and booksellers.

All the data are to be processed by computer using the filed records. One must add that the very content of the books offers a wealth of valuable data to researchers in various branches of the History of English Culture and working suggestions to those who study the process of publication of books based on subscription in the history of other literatures.*

C.V.

KLAUS HENNING SCHROEDER, *FRANZÖSISCH — SPRACHIGE BERICHTE ÜBER RUMÄNIEN UM 1850*, « ÖSTERREICHISCHE OSTHEFTE » (ÖSTERREICHISCHES OST-UND SÜDOSTEUROPA-INSTITUT), XIX, 1977, p. 12—20

L'auteur rassemble sous ce titre quelques œuvres imprimées en français vers l'année 1850, concernant les Principautées Danubiennes, fréquemment appellées en ces temps là « La Roumanie ».

Les textes ont un intérêt littéraire grâce à leur valeur pamphlétaire et à la circulation européenne de quelques épisodes d'histoire roumaine, transformées au cours des siècles en véritables motifs littéraires.

Les titres compris (on pouvait en citer encore d'autres) sont assez connus, à moins quelques exceptions, et utilisés par les specialistes roumains. Pourtant, le groupage est éloquent pour l'intérêt qu'a révéillé à Paris le destin des Principautés Roumaines pendant la révolution de 1848, ainsi que plus tard, durant la guerre de Crimée.

En manœuvrant un matériel hétérogène, inspiré par des inclinations personnelles ou par des intérêts politiques des plus contradictoires, l'auteur de l'article a la possibilité d'évidencier et de souligner les idées fondamentales : la tendance vers l'indépendance dans la politique extérieure et la nécessité de profondes changements sociales à l'intérieur.

C.V.

FILIPPOS ILIOU, Βιβλία μὲ συνδρομητές I. Τὰ χρόνια τοῦ Διαφωτισμοῦ *(1749—1821)*, dans « Ὁ Ἐρανιστής », 12, 1975, p. 101—179.

Ce n'est pas pour la première fois que Ph. Iliou nous entretient des livres imprimés à l'aide de souscripteurs. Plus de dix ans se sont écoulés depuis sa communication au I[er] Congrès International des Études Balkaniques de Sofia, qui nous attirait l'attention sur cette question en termes convaincants.

En effet, en dépit des apparences, il ne s'agit pas là uniquement d'une étude bibliographique, mais aussi d'une enquête sociologique sur ce « mécénat collectif » qui assurait l'im-

---

* P. J. Wallis was as kind as to provide these works in May 1976 when he read the article of C. Velculescu and V. G. Velculescu : *Livres roumains à listes de souscripteurs*, in RESEE, XII 1974, No 2, p. 205—220. We must add that other two parts of the same article have been published since : "Synthesis", 1975, No 2, p. 85—96 ; RESEE, XIII, 1975, No 4, p. 539—548.

pression des livres grecs, aux XVIII[e] et XIX[e] siècles et de l'application des méthodes quantitatives que cette source rend possible. Grâce aux listes de prénumérants (« συνδρομητές ») qui indiquent les noms des lecteurs, l'endroit où ils se trouvent, le pays d'origine, leur profession et le nombre d'exemplaires qu'ils commandent, ces « syndromites » deviennent pour nous un public de lecteurs connus, donc un excellent document de sociologie culturelle. C'est un sondage des préférences et même du niveau culturel du monde grec « aux années des Lumières », nous donnant — comme le remarque l'auteur — d'une part le tableau général de l'intérêt éveillé par le livre grec et, d'autre part, l'attitude des différentes classes et catégories sociales envers ce dernier. Evidemment, il s'en détache aussi la possibilité d'apprécier avec quelque précision l'apport des différents groupes sociaux à la diffusion et à la lecture des imprimés. Nous avons également devant les yeux ce qui fut l'une des armes les plus efficaces de la lutte pour la liberté et les Lumières. A partir de 1800, ces chiffres élevés exprimant le grand nombre des livres imprimés, ainsi que celui des « syndromites » et des exemplaires commandés, deviennent représentatifs pour l'ensemble du public des lecteurs. En termes d'histoire quantitative, cette source cesse « d'être un simple témoignage, pour devenir l'indice objectif d'un phénomène historique ». Aussi l'auteur invite-t-il le chercheur de l'histoire spirituelle grecque d'abandonner le domaine de la recherche descriptive ou événementielle, auquel le contraint le manque de sources constituées en « séries » et d'éviter également l'histoire anecdotique, trop solidement ancrée dans la tradition.

Nous tenons à remarquer que dans cette géographie du livre grec au temps des Lumières — qu'une excellente carte rend admirablement — la place des « prénumérants » roumains et grecs des Principautés est des plus importantes. Les capitales roumaines — Bucarest et Jassy — sont représentées, ensemble, par 4028 « prénumérants », payant 7343 exemplaires, ce qui signifie que les pays roumains ont rivalisé dans ce domaine avec les centres les plus productifs du livre grec, Vienne (2437 prénumérants et 7495 exemplaires) et Constantinople (2964 prén. et 5971 exempl.). Citons, parmi les auteurs et les traducteurs les plus recherchés par les lecteurs des Principautés : Etienne Kommitas, Néofit Doukas, Basile Papa Eftimiou, C. Vardalachos, M. Partzoula, Anthime Gazis, Michel Perdicaris, Theoklitis Farmakidis, Démètre Govdelas, Dionisios Photeinos, K. M. Koumas, Athanase Stagyrites et G. Ghennadios. Quant aux catégories sociales représentées par ces lecteurs, elles reflètent l'accès progressif à la culture des commerçants, la présence massive des professeurs et des médecins (des « iatrophilosophes » aussi), mais surtout celle des hauts dignitaires, des boyards et des grands prélats, qui gardent encore (nous sommes avant 1821) une position dominante dans la vie intellectuelle.

Nous espérons voir prochainement la seconde partie de cette intéressante étude que nous considérons aussi un instrument de travail indispensable pour l'histoire culturelle.

C.P.—D.

NIKOS G. SVORONOS, 'Επισκόπηση τῆς νεοελληνικῆς ἱστορίας, Μετάφραση AIKATERINI ASDRAHA, Βιδλ *Spyros I. Asdrahas.* Athènes, Ed. « THEMELIO », II[e] édition, 1976, 338 p.

Cette vue d'ensemble de l'histoire néo-grecque — dont nous connaissions la première édition française — a moins pour but, ainsi que le déclare son auteur, d'ajouter encore une monographie à celles qui existent déjà dans l'historiographie grecque, que surtout d'offrir — ne fût-ce que de manière provisoire — une sorte de bilan des problèmes qu'elle pose.

Appliquant, comme toujours, les principes de la pensée marxiste, N. Svoronos s'attache à retrouver des structures, à découvrir les facteurs déterminants de l'évolution historique néo-grecque, à en établir la fonction et la hiérarchie. Il procède à cette enquête en partant du présent et avec un permanent souci des réalités contemporaines, condition indispensable — déclare-t-il — pour un historien qui n'oublie pas son devoir de citoyen, ayant toujours en vue l'importance de l'histoire en tant que prémisse de « tout programmatisme politique sérieux ». Un intéressant Avant-propos de cette édition grecque nous fait part des principales questions qui préoccupent l'auteur tout au long du livre.

Il est évident que l'auteur s'est penché surtout sur les questions économiques et sociales, sur la composition des classes sociales et leur attitude dans les luttes nationales, ainsi que sur leurs limites. Une intéressante analyse de la bourgeoisie néo-grecque, adonnée au commerce et à la banque et de son caractère à demi urbanisé et dépendant des puissantes colonies grecques d'Europe, nous montre aussi le rôle qu'elle joua en tant que première classe bourgeoise des Balkans. Dans une étude plus poussée, ce dernier point gagnerait à être développé et

même nuancé, en tenant compte des progrès rapides des Roumains et des Bulgares dans cette voie.

L'initiative de la bourgeoisie dans les principales étapes de la politique grecque, les causes d'une apparition tardive des partis socialisants et des premiers mouvements politiques autonomes de la classe ouvrière, le rôle de l'armée et des mouvements militaires, sont les aspects essentiels de cette question complexe qu'est la composition sociale du peuple grec.

Enfin, un dernier problème sur lequel nous attire l'attention N. Svoronos, est la difficulté d'élucider les lignes confuses de la vie spirituelle du peuple grec, dans les conditions de l'héritage classique et byzantin et de la tradition orthodoxe. C'est l'un des buts de ce livre que d'en détacher les lignes essentielles, en analysant les efforts de l'intelligentsia grecque pour définir les éléments qui forment la civilisation néo-hellénique dans le cadre de la spiritualité européenne.

Mais l'auteur garde aussi le contact avec un exposé de l'histoire pragmatique, à partir de 1821 surtout, jusqu'à nos jours, en marquant les grandes étapes de la vie du peuple grec : L'Etat libre grec, le développement de l'Hellade moderne, l'Etat grec contemporain. Les sous-titres nous indiquent l'optique de l'analyse politique. Ainsi, le chapitre « L'Etat libre grec (1833—1856) » a une première partie traitant de la monarchie absolue (1833—1843), avec ses aspects de politique intérieure et extérieure et une seconde partie concernant l'apparition de la monarchie constitutionnelle (1843—1856). Le chapitre intitulé « Le développement de l'Hellade moderne » est divisé de la même manière, une première partie traitant des transformations de la société néo-hellénique (1856—1875) sur le plan socio-économique, des nouvelles orientations spirituelles, du mouvement libéral et de la révolution de 1862, une seconde partie étant consacrée à la *Victoire de la bourgeoisie*.

Le texte de N. Svoronos trouve un complément précieux dans le guide bibliographique, rédigé par Spyros Asdrachas, qui représente presque la moitié du livre. Procédant à un choix sélectif des plus judicieux, l'auteur du guide indique d'abord les sources principales (archives et sources archivistiques, relations de voyageurs, bibliographies), en signalant ensuite les ouvrages fondamentaux de chaque domaine, tant pour la géographie, que pour l'ethnographie, l'histoire locale et la démographie.

En tenant compte des grandes étapes de l'histoire néo-hellénique, Sp. Asdrachas a groupé les ouvrages concernant la Francocratie, la Turcocratie, la Vénétocratie, pour passer ensuite aux moments et aux courants décisifs de la libération du peuple grec, c'est-à-dire l'Hétairie amicale, la révolution (1821—1832) et le philhellénisme, ensuite l'histoire de l'Etat grec moderne, envisagée par périodes également. Mais là aussi l'efficacité de ce guide se fait voir, car il ne s'agit pas de simples compartiments chronologiques, des indications thématiques groupant les informations bibliographiques par problèmes. C'est ainsi que nous trouverons tous les ouvrages ayant trait à la Question Crétoise, au problème macédonien, aux guerres balkaniques, à la première et à la seconde guerre mondiale, à la Guerre civile de 1946—1949, à la Démocratie militaire (1967—1974), à la question chypriote ou aux partis politiques. Deux grands compartiments de cette bibliographie ont pour objet l'histoire économique de l'Etat grec, sa culture et son enseignement. Nous avons là une mise à jour de la bibliographie de l'histoire néo-hellénique des plus utiles, puisqu'elle cite aussi les parutions les plus récentes (1976), tant pour les ouvrages grecs que pour ceux dus à des néo-hellénistes étrangers.

C.P.—D.

DAVID COHEN, *Des relations commerciales entre les Principautés Roumaines et les terres bulgares au cours des années 40—70 du XIX*^{e} *siècle*, dans « Bulgarian Historical Review », 1974, 3, p. 70—93 ; David Cohen, *La circulation monétaire entre les Principautés Roumaines et les terres bulgares (1840—1878)*, dans « Bulgarian Historical Review », 1976, 2, p. 55—71*

Vivement intéressé par les relations économiques entre les terres bulgares et roumaines durant les quatre décennies qui ont précédé la libération de la Bulgarie, D. Cohen se propose de les analyser, en considérant aussi que cet aspect de l'activité des émigrants roumains a été

* V. aussi une troisième étude du chercheur bulgare, intitulée Банкерската дейност на къщата «Евлоги и Христо Георгиеви» в българските земи до Освобождението», dans «Исторически преглед», 1975, 6, с. 63—64.

jusqu'ici plutôt négligé, en faveur des aspects politique et culturel. Il emploie dans ce but les riches Archives des frères Evlogi et Hristo Georgiev, des fréres Puliev et de Najden Gerov, particulièrement intéressantes pour le sujet traité.

Dans son premier article, l'auteur fait une brève esquisse des conditions économiques des Principautés Roumaines y favorisant l'importation des matières premières bulgares provenant surtout de l'élevage et s'arrête longuement à l'organisation proprement dite de cette importation. Maîtres incontestés des opérations commerciales et financières que réalisait cette importation de proportions considérables, les frères Georgiev et Puliev exerçaient une véritable politique économique impliquant des innovations dans la technique même de l'organisation de ce commerce. Si l'on pense que, de Bucarest, Galatz et Karlovo, où siégeaient leurs comptoirs, ces entreprenants commerçants dirigeaient le mouvement commercial d'environ 40 villes et de nombreux villages bulgares, procurant les matières premières de l'exportation vers la Valachie, nous réalisons l'importance de cette activité et le dynamisme de ces hommes d'affaires. En effet, ils avaient mis en marche tout un réseau d'intermédiaires (quelque 200 commerçants et commissionnaires), dressé un système destiné à faciliter le recrutement de la main d'œuvre, trouvé de nouvelles formes de salaire, appliqué une politique des prix, amélioré les conditions du voiturage, c'est-à-dire ils avaient « modernisé » ce commerce balkanique qu'entravait la vénalité des autorités ottomanes. Si l'on ne craignait pas d'abuser des termes, on pourrait même dire qu'ils employaient une sorte d'officine de renseignements et de pronostics sur les perspectives des récoltes (pluies, sécheresse, fléaux naturels, etc.), sur la conjoncture économique des différents marchés. Rappelons aussi les affaires conclues sur échantillons, système qui contribuait à l'accélération du chiffre d'affaires des frères Georgiev, en évitant les retards des marchandises entreposées. Les conséquences de ces progrès du marché intérieur bulgare pour le développement des activités artisanales sont évidentes, contribuant aussi à la différenciation entre l'activité commerciale et l'activité artisanale. Il s'ensuit également un remplacement progressif des marchés hebdomadaires et des foires par le commerce stable, ainsi que la pratique fréquente des associations temporaires entre les commerçants.

Chapitre des relations économiques roumano-bulgares, cette étude suggère aussi d'intéressants aspects des rapports de production capitalistes de cette periode, comme par exemple la question des conditions des rapports d'embauche et des corvées imposées par l'Etat ottoman féodal, afin de détourner la main d'œuvre libérée, question que l'auteur se propose de traiter à l'avenir.

Le second article dont nous traitons ici prouve l'importance des opérations monétaires dans l'activité des frères Georgiev et Puliev, l'argent formant pour ces habiles hommes d'affaires « l'objet d'un commerce à part et d'accumulation de profits ». Changeurs de monnaies au début, ils développèrent ce commerce monétaire jusqu'à en faire une véritable activité bancaire, qui en l'absence d'un système bancaire centralisé suppléait à des nécessités financières toujours plus pressantes. Une minutieuse liste des monnaies ayant cours à cette époque et des commentaires techniques compétents concernant les tendances de leurs cours par rapport au kuruş turc et en général les fluctuations du prix des monnaies dans les terres bulgares expliquent la politique des frères Georgiev en la matière, en tenant compte également des circonstances politiques qui l'influençaient.

La clarté de l'exposé et la richesse des données font de ces études une contribution importante à l'histoire des relations économiques roumano-bulgares, qu'on ne saurait ignorer en abordant ce chapitre essentiel de l'histoire moderne balkanique.

C.P.—D.

С. Б. ИЛЬИНСКАЯ, К. Кавафис и гуманистическая традиция в греческой поэзии XX века. Москва, 1974 (Доклады и сообщения советской делегации III Международный съезд по изучению стран Юго-Восточной Европы (Бухарест 4—10 сентября 1974])

Konstantinos Kavaphis (1863—1933) entwickelte in seinem poetischen Oeuvre einen Humanismus der gesellschaftlichen Moral und persönlichen Verantwortlichkeit. Sein Menschenbild verliert seine ursprünglich romantisch gefärbten Züge in Richtung auf eine Art Stoizismus. Kavaphis' Kritizismus wurde in den dreißiger Jahren in der neugriechischen Literatur rezipiert, zu voller Wirksamkeit gelangte der Dichter jedoch gegen Ausgang der fünfziger und zu Anfang der sechziger Jahre.

Irm.

I. ROSENTHAL-KAMARINEA, Die Volkskundlerin Hedwig Lüdeke und ihr Werk. „Hellenika", 1975, 32—34

Hedwig Lüdeke (1879—1961) hat in bereits vorgerücktem Alter in den dreißiger Jahren ein umfassendes Material an griechischem Volksliedgut gesammelt. Von diesem erschienen 1948 in Berlin Auszüge unter dem Titel, „Im Paradies der Volksdichtung", während eine umfassende Herausgabe durch die Athener Akademie vorbereitet wird. Im Anhang zu dem Aufsatz erscheinen S. 35 ff. Auszüge aus dem genannten Werk sowie eine Ballade „Der Tod des Digenis Akritas", 1935 auf Zypern aufgezeichnet.

Irm.

Академия Наук СССР. Инститит славяноведения и балканистики. *Симпозиум по структуре балканского текста. Тезисы и доклады сообщений*, Moscou, 1976, 66 p.

Le colloque sur le thème *Structure du texte balkanique*, organisé en 1976 par l'Institut des études slaves et balkaniques de Moscou, dans le cadre d'un séminaire de caractère permanent, a abordé l'un des problèmes essentiels de la linguistique balkanique et de la balkanologie en général. Il s'agit, en effet, du problème du texte en tant que principal objet de la recherche scientifique qui se propose de suivre, dans leur devenir et leurs interférences, les diverses étapes de l'ethnogenèse des peuples balkaniques.

Les communications présentées au colloque et comprises dans ce volume sous la forme de résumés-synthèses sont autant de contributions intéressantes fournies à la connaissance, l'étude et la valorisation des différents aspects de l'héritage littéraire légué par le monde antique et médiéval à la zone balkanique, ainsi qu'aux zones limitrophes.

Академия Наук СССР. *Институт славяноведения и балканистики. Балканский лингвистический сборник*, Moscou, 1977, 323 p.

Ce volume, conçu en deux grandes sections — la première intitulée « Balkanologie antique » (p. 3—207) et la seconde « La typologie de l'union linguistique balkanique » (p. 208—321) — a été consacré aux problèmes issus du besoin d'approfondir la connaissance des langues et des cultures antiques de la région des Balkans, afin de mieux saisir ses contacts ethniques à travers les âges. C'est ainsi que l'on y traite des antiques liens culturels et linguistiques de la zone méridionale de la péninsule Balkanique avec les zones égéenne et anatolienne, ainsi que des relations antiques relevées dans les Balkans en ce qui concerne la langue ou la mythologie, ou encore des parallèles balkano-balto-slavo-caucasienes, sans oublier les commentaires linguistiques au sujet de la mention dans l'Iliade de quelques tribus thraces, etc.

D'autre part, quelques problèmes actuels trouvent également leur place dans le présent volume. Il s'agit des influences réciproques, des liens culturels et linguistiques, des tendances convergentes et divergentes manifestes dans l'évolution des langues balkaniques ou des langues parlées dans les aires limitrophes. On y trouve, par exemple, l'étude du problème de la manière d'aborder d'un point de vue structural-typologique la catégorie « défini » dans les langues balkaniques, ainsi que des enquêtes portant sur la catégorie « défini-indéfini » de ses langues. Les antinomies traditionnelles de la détermination de l'infinitif et la possibilité de les écarter partant de l'étude du matériel linguistique balkano-roman sont elles aussi envisagées de même que la construction syntaxique de la grammaire de l'union linguistique balkanique, etc,

À part les données et les informations inédites fournies par le présent volume, ce qui nous semble remarquable c'est son caractère équilibré, né du parfait accord entre les méthodes modernes et celles de la recherche traditionnelle.

E.S.

ALEKS BUDA, *L'ethnographie albanaise et quelques-uns de ses problèmes*, « Studia Albanica » XIII, 2, (1976) p. 11—36

Le rapport tenu à la Conférence Nationale des Études Ethnographiques (28—30 juin 1976) par le professeur Aleks Buda, président de l'Académie des Sciences de la R. P. d'Albanie, met en lumière le caractère original de la culture populaire albanaise : avec la langue albanaise, elle forme le trésor inestimable d'un héritage millénaire. Étudiée jusqu'il y a encore quelques décennies de manière fragmentaire et surtout par des étrangers, cette culture n'a pas été toujours bien comprise, elle n'a pu révéler au monde scientifique tous ses côtés inédits et créateurs. C'est la culture matérielle et spirituelle, telle qu'elle se dégage des données de l'ethnographie, du folklore et de la linguistique, qui permet la reconstitution de l'histoire du peuple albanais, en ce qu'il a de plus authentique : « il s'agit d'un matériel de premier plan, que les ethnologues et les historiens de la culture connaissent dans leurs expéditions et leurs enquêtes dans les collections de musées et la documentation écrite » (p. 15). Légitime et pleinement justifié, l'intérêt vis-à-vis de ce domaine d'activité est d'autant plus vif quand il s'agit de l'Albanie où l'œuvre créatrice du passé a pu se conserver mieux que dans d'autres régions, de sorte que l'albanologie met à la disposition de la recherche un matériel spécifique et génuine, apte de promouvoir l'investigation scientifique. Par conséquent, la tâche la plus pressante à l'heure actuelle est d'enregistrer de manière aussi systématique que complète les valeurs qui composent ce trésor (en les décrivant et les interprétant suivant les méthodes les plus modernes) et de les intégrer ainsi dans le circuit scientifique, à la disposition de tous les spécialistes. À la tête de cette campagne d'intérêt national se place l'Académie des Sciences, qui édite deux périodiques spécialisés (« Ethnographie albanaise » et « Les monuments ») ; sous peu, elle se propose d'inaugurer également un bulletin consacré à la création poétique orale, ainsi qu'à la musique et aux danses paysannes. Les tâches majeures, exigeant un travail scientifique complexe et synthétique, sont à l'heure actuelle la rédaction d'un Atlas ethnographique et celle d'un vaste Corpus du folklore albanais (dont ont déjà paru jusqu'à présent dix volumes).

H.M.

JORGJI GJINARI, *La structure dialectale de l'albanais et son rapport avec l'histoire du peuple* « Studia Albanica », XIII, 2 (1976), p. 151—171

La bonne connaissance des dialectes et des parlers albanais unie à une solide information dans le domaine de l'histoire culturelle et des relations extra-linguistiques, auxquelles viennent s'ajouter des jugements de valeur intelligents, font de la présente étude une lecture aussi agréable qu'intéressante. Si pressantes que soient de nos jours les recommandations formulées par certaines méthodes de recherche en vue de réduire la linguistique à une simple étude structurelle de la langue, on ne saurait négliger le fait que la langue (à part le fait qu'elle consiste dans un système de signes permettant aux hommes de s'entendre entre eux) est un miroir de la vie, car elle reflète la culture matérielle, les relations sociales, la mentalite la sensibilité et la conception du monde d'un peuple donné. L'ethnographie, le folklore, la géographie éclairent au mieux certains phénomènes linguistiques et l'inverse est tout aussi valable, en ce sens que les résultats obtenus par la linguistique sont à même de faire avancer la recherche des disciplines susmentionnées. Par ailleurs, les activités interdisciplinaires, ainsi que les échanges de vues entre les spécialistes des domaines différents sont toujours les bien venus.

Pour notre part, nous pensons qu'un certain rôle a été tenu dans le processus de differenciation dialectale de l'albanais par le mouvement à la recherche de la nourriture et des moyens d'existence en général. Le montagnard (c'est-à-dire le pasteur) rendait souvent visite au laboureur des vallées ou recherchait le contact avec la mer ; de son côté, l'habitant des vallées regardait vers la montagne et y faisait descendre une partie des choses nécessaires à la vie. Il s'ensuit que la montagne et la plaine étaient complémentaires, déterminant un va-et-vient incessant entre eux. À vol d'oiseau, l'Albanie est un immense amphithéâtre ouvert du côté de l'Adriatique, ce qui fait que se mouvement s'accomplissait surtout sur l'horizontale (autre-

ment dit de l'est vers l'ouest et vice versa), que sur la verticale (nord-sud et sud-nord). De là le fait que les deux dialectes albanais, délimités par le cours du Shkumbin, répondent aux principales directions du mouvement économique enregistré par le peuple albanais le long de son histoire. À l'heure actuelle, son évolution tend, de même que dans le reste du monde, vers la convergence et l'unité.

H.M.

EQREM ÇABEJ, *Storia linguistica e struttura dialettale dell'albanese d'Italia.* « Problemi di morfosintassi dialettale. Atti del XI Convegno per gli studi dialettali italiani (Cosenza — Reggio Calabria, 1—4 Aprile 1975) », Pacini, Napoli, 1976, p. 5—30

Fixées en Italie depuis environ trois siècles, à partir du milieu du XV^e siècle, les colonies albanaises gardent de nos jours encore certains de leurs traits archaïques, permettant l'étude de l'histoire de la langue albanaise en son ensemble. C'est pourquoi ces traits spécifiques sont dignes d'une étude méthodique. Ils représentent des formes d'expression propres à l'albanais méridional, c'est-à-dire aux parlers compris sous le nom général de tosques. La masse dominante des fondateurs des colonies albanaises d'Italie est originaire du littoral méridional, d'une zone délimitée à peu près par Vlorë (Valona) d'une part et Prevesa d'autre part. Les parlers albanais d'Italie sont utilisés par environ 100 000 habitants des régions Abruzzo, Molise, Capitanata, Basilicata, Puglie, Calabria, ainsi que dans d'autres centres. Ceux qui les parlent se nomment eux-mêmes Arbresh, nom albanais antique, antérieur à l'actuel Shqiptar. À mentionner parmi les traits conservateurs des parlers albanais du sud de l'Italie : le maintien des groupes de consonnes *kl*, *gl*, ainsi que du genre neutre, la présence du système vicésimal dans le cas des adjectifs numéraux (njëzet = 20, dizet = 40, trezet = 60, katërzet = 80), la possibilité de créer des substantifs abstraits au moyen des suffixes *-im* et *-esë* (*shkrim* « scriture », *martesë* « mariage »), la prépondérance des formes du futur de type *kam* « j'ai » suivi du conjonctif (*kam të laj petka* « j'ai à laver le linge », *kam të boj drekë* « j'ai à préparer le repas »), la construction spécifique de type *isht e flë*, it. *sta dormendo; isht e shkruaj*, it. *stava scrivendo)*, etc. Et à l'auteur de conclure : « Come sistema linguistico trasportato in un sistema di genere diverso, questa forma di lingua presenta dei tratti ereditari dalla madrepatria intrecciati e fusi con de tratti acquisiti nella nuova patria ove prese dimora » (p. 30).

H.M.

EQREM ÇABEJ, *Iberoromanishtja dhe shqipja, izoglosat e tyre latine* (Ibéroroman et albanais, leurs isoglosses latines), « Studime Filologjike », XXX (XIII), 4, 1976, p. 69—72

L'article offre quelques précisions utiles relatives à 14 mots albanais d'origine latine, avec des correspondants dans les aires latérales (les domaines ibéroroman, sarde ou roumain). Rapportées aux éléments latins du roumain, les différences sont plus nombreuses que les similitudes : *angustus*, gardé par l'albanais et les langues ibériques avec le sens d'« avare », devient en roumain *îngust*, c'est-à-dire « étroit » ; *clupea* — espèce de poisson —, **fornicium* „adultère", **gruilla* « petite grue », *sacrare* « sacrer », *spartum* « jonc » et *turpis* « turpitude », mots qui n'entrent pas dans le vocabulaire roumain ; à *solanum* (avec des survivances en albanais et dans les langues ibériques) correspond en aroumain un présumé **solinus* — *surin* avec le sens d'« endroit exposé au soleil ». Quand au mot roumain *ajuna* « jeûner » il dériverait d'un présumé **adjunare*, alors que l'albanais *ngjinoi* ne saurait s'expliquer à partir de cette forme. *Rarus* a donné *rar* en roumain, cependant qu'en albanais c'est *rallë*, avec une dissimilation spontanée et indépendante. Du latin *lucrum* le roumain a fait *lucru* « travail, chose », alors que l'albanais a créé le mot *lukër*, *lukrë* « bétail, animaux ». Si l'albanais a gardé la survivance latine *turpis*, le roumain use du dérivé de *rosionem* — *rușine* « pudeur ».

L'auteur en conclut : « La position géographique de l'élément latin de l'albanais, ainsi que sa pénétration en partie à une période historique assez reculée dans la langue, ont fait prendre à cet élément une position linguistique aussi bien centrale que périphérique ».

H.M.

GYULA MORAVCSIK, *Einführung in die Byzantinologie*. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1976, 186 pp. (avec 11 reproductions de manuscrits)

Le distingué savant (1892 — 1972) a concentré dans ce manuel les notions essentielles en ce qui concerne l'état et la culture byzantine, les faisant accompagner de la bibliographie requise. Rédigé en original en hongrois, l'ouvrage représente son cours à l'université, étant traduit en allemand après la mort de son auteur. Ses divers chapitres portent sur la notion de « byzantinologie », l'historique de la recherche, la composition ethnique de l'État byzantin, sa langue, ses écrits, les sources, la société et l'économie de l'État byzantin, ainsi que son histoire politique, la culture byzantine et son héritage. Le manuel foisonne de faits cueillis directement aux sources, traités d'une manière aussi suggestive que personnelle, de sorte que sa lecture s'avère très attirante même pour les spécialistes les mieux informés. Sans aucun doute, ce manuel est l'une des meilleures introductions aux études byzantines et mérite d'être mis entre les mains de tout débutant dans ce domaine. En tant qu'excellent éditeur de la littérature byzantine et de chercheur des sources relatives aux peuples turcs, Gyula Moravcsik a fréquenté les bibliothèques de renommée européenne ; sa parfaite maîtrise des secrets de la paléographie, de la diplomatique, de la métrologie et quelques autres auxiliaires de l'histoire lui ont facilité la lecture de quantité de manuscrits grecs.

Le chapitre consacré aux recherches byzantines développées dans différents pays révèle l'impartialité avec laquelle il a su enregistrer les progrès réalisés, son application à maintenir l'équilibre de la balance de l'impartialité scientifique. Ses rapports personnels avec les collègues ressortissants des autres pays ont été toujours marqués par une affabilité particulière, toujours prompt à servir, à se rendre utile, charmeur, à la manière des véritables grands savants. Ce petit manuel, traduit en allemand par Géza Engl et édité avec le concours de l'Akadémiei Kiadó de Budapest, représente une contribution utile à l'enseignement supérieur, tout en étant aussi un hommage à la mémoire de l'illustre disparu.

H.M.

NIKEPHOROS GREGORAS, *Antirrhetika I*. Einleitung, Textausgabe, Übersetzung und Anmerkungen von Hans-Veit. Beyer. Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien. 1976, 493 pp.
(Wiener Byzantinische Studien, 12)

Né à Héraclée Pontique (Eregli) en Paphlagonie et instruit soigneusement par son oncle, le métropolite de cette ville, Nicéphore Grégoras (1290—1360) est sans doute l'une des personnalités les plus marquantes de la littérature byzantine du XIV^{e} siècle. Des savants éclairés ont été ses guides — un Ioannes Glykys et un Théodore Métochite. Ambassadeur pendant quelque temps à la cour du souverain serbe, il devait consacrer par la suite toute son énergie à l'activité intellectuelle, se plaçant au premier rang des protagonistes des idées avancées de son temps.

Nicéphore Grégoras cumulait la parfaite connaissance de la Bible et des dogmes chrétiens avec la fréquentation des classiques et des philosophes de l'Antiquité. Il était passionné de géographie et d'astronomie, suivait ardemment les progrès de la science et ses découvertes, manifestant une soif de savoir peu commune, qui rappelait les humanistes de la Renaissance. Sa fréquentation des grandes œuvres philosophiques, de même que sa confiance dans la force de la raison humaine et la priorité qu'il accordait à l'intellect l'opposaient nécessairement au mysticisme professé par Grégoire Palamas (1296—1359), le militant de l'hésychasme athonite. Celui-ci proclamait que la véritable énergie humaine siégeait dans le cœur de l'homme et non dans son cerveau : « Il y a eu une controverse dans le problème de savoir lequel de nos organes internes détient la première place ; car les uns estimaient que le cerveau était une forteresse, alors que les autres donnaient la préséance au cœur et à sa compagne immédate, c'est-à-dire l'âme. Cette-dernière n'habite ni au-dedans, comme dans un récipient, puisqu'elle est incorporelle, ni au-dehors, puisqu'elle est liée au corps ; mais nous savons très bien que notre raison jaillit du cœur, son véritable organe » (Palamas, *Pro sacrum in modum quiescentibus*, I, 1, 15). L'alternative cœur-cerveau caractérise de manière frappante les deux courants antagoniques : l'intellectualisme laïque avec Nicéphore Grégoras en tête, d'une part, le mysticisme ardemment défendu par le remarquable talent de Grégoire Palamas, d'autre part. Grégoras considérait le combat qu'il menait contre Palamas comme « une guerre juste et importante entre toutes, un devoir sacré en premier lieu pour la défense de la véritable foi » (*Antirrhet.* I, 3, 5, 13).

Il taxait ses adversaires d'ignorants, les accusant de verbosité, d'imposture, d'être assoifés de gloire et animés du désir de susciter une nouvelle hérésie au sein de l'Église. De son côté, le camp adverse faisait remarquer que le milieu intellectuel qui gravitait autour de Grégoras s'adonnait par trop à des lectures extra-bibliques, à des débats philosophiques, à des recherches concernant seulement le milieu environnant et la condition humaine, sans s'élever plus haut. Quelques mots mémorables pourraient servir de conclusion à l'ouvrage de Nicéphore Grégoras publié par la présente édition, à savoir : « C'est pourquoi il nous faut écarter toute crainte et résister avec fermeté, en sachant fort bien à qui nous avons affaire, car la richesse, la gloire et tous les biens de cette vie se distinguent fort peu ou même du tout des rêves de la nuit, en revanche, la foi révélée, le bon renom et le bonheur qu'ils fournissent sont éternels » (*Antirrhet.* I, 3, 5, 15).

Le centre d'activité de Grégoire Palamas se trouvait au mont Athos. Aussi, n'est-ce point par hasard que le présent ouvrage de Nicéphore Grégoras débute par une très belle description de la Montagne Sainte — description censée mettre en évidence le contraste entre la beauté du site, le gazouillis des oiseaux, la pureté de l'air, l'ardeur au travail des abeilles et l'obscurantisme de la pensée de Palamas, l'ignorance et la paresse de ses adeptes. C'est comme s'il voulait dissocier le fanatisme, sombre et intolérant, qui avait trouvé refuge par là, de la clarté, l'optimisme et la confiance faite à la science par la raison dont se prévalait le mouvement laïque de l'époque.

Rédigé vers 1347, l'ouvrage de Nicéphore Grégoras comporte une analyse rigoureuse de la doctrine chrétienne, susceptible d'intéresser les théologiens en tout premier lieu. Mais, par la même occasion, l'écrivain expose sa propre conception du monde et de l'homme — issue de sa propre expérience et de ses lectures. Les philosophes cités le plus souvent sont Aristote, Platon, Héraclite, les Stoïciens et Plotin. Parmi les poètes, Homère, Pindare, Eschyle et Aristophane, cependant que la prose est représentée par Hérodote, Thucydide, Démosthène, Diodore de Sicile, Dionysios de Halicarnasse, Lucien, Synesios et Anne Comnène. À retenir aussi comme intéressants les renseignements concernant Barlaam de Calabre, pas toujours agréé par Grégoras et qui devait se montrer en fin de compte un allié plein de fermeté dans sa lutte contre l'hésychasme athonite. D'une valeur exceptionnelle en tout premier lieu s'avèrent toutefois, les données sur la situation à l'intérieur de l'Empire byzantin, sur les confrontations, de la course au pouvoir, sur ses rapports avec l'Occident. C'est pourquoi il convient de saluer la parution de cette édition princeps, si utile à la recherche scientifique de nos jours. L'ouvrage repose sur le manuscrit Genovensis graecus 35(148) du XVI^{e} siècle ; il s'accompagne d'un appareil critique succinct, ainsi que d'un commentaire des sources employées par Nicéphore. Notons aussi l'exactitude de la traduction, qui s'attache à rendre au mieux les idées de l'auteur tout en revêtant une forme choisie. Très utiles pour l'entente du texte sont les notes bibliographiques de la version allemande : toujours détaillées, elles permettent au lecteur de se retrouver au milieu des événements dramatiques du XIV^{e} siècle byzantin. Les index comptent quatre rubriques, à savoir : mots grecs, noms de personnes et de lieux, sources et parallélismes, écrivains modernes. On constate, en outre, l'investigation judicieuse des contributions antérieures d'un H. G. Beck, St. Bezdechi, J. L. Van Dieten, R. Guilland, A. Jahn, K. Krumbacher, P. Leone, J. Meyendorff, M. Paparozzi, D. L. Polenius et G. Schiró.

Grâce à cet ouvrage, l'image de Nicéphore Grégoras se dégage pleine de lumière et optimiste, sans ternir, ni jeter le discrédit sur la personnalité de son adversaire, polémiste redoutable Ce qui est clair, c'est qu'il s'agit du confrontement de deux natures différentes, d'un côté le rationalisme nourri de lectures variées et prenant appui sur les traditions progressistes de l'Antiquité, mais faisant confiance au futur ; de l'autre côté, l'aspiration à la perfection morale, se méfiant de la science, sceptique vis-à-vis du monde et intransigeante. Le premier de ces deux courants de pensées comptait peu d'adeptes et, dans leur majeure partie, dispersés, alors que Grégoire Palamas était parvenu à mettre en mouvement bon nombre de forces latentes de l'âme populaire, à un moment crucial de l'histoire byzantine, inscrivant une victoire à son actif et une page inédite de l'évolution de l'Eglise orientale. Néanmoins, ces deux courants s'enchaînent d'une manière dialectique et on ne saurait les bien comprendre l'un sans l'autre, ce qui fait de la présente édition une contribution méritoire et digne de toute notre attention pour l'étude du XIV^{e} siècle byzantin.

H.M.

OTTO KRESTEN, *Eine Sammlung von Konzilsakten aus dem Besitze des Kardinals Isidoros von Kiev*, mit 12 Abbildungen auf 6 Tafeln, Vienne, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1976, 127 p. + VI tables (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Denkschriften, 123. Band)

Ayant comme titre « Das Konzil von Ferrara-Florenz und die griechische Handschriftenproduktion um die Mitte des 15. Jahrhunderts » (p. 17—26), le premier chapitre met en évidence le fait que la lutte entre unionistes et antiunionistes a fortement influencé la production des manuscrits à Byzance dans la période comprise entre 1439—1453. Dans cette atmosphère ont été rédigés les Mémoires de Sylvestre Syropoulos sur le concile Florentin, en partant du désir de justifier ceux qui, de même que lui, avaient signé, bon gré mal gré, le decret d'union (Kresten se sert ici de la démonstration faite par V. Laurent dans l'introduction à l'édition critique de ces Mémoires, publiée par le feu savant en 1971).

Au moment où Syropoulos rédigeait ses Mémoires, un autre personnage de marque — il s'agit d'Isidore de Kiev, dans les milieux humanistes occidentaux connu sous le nom de « cardinalis Ruthenus » — se donnait pour tâche la rédaction d'une collection d'actes conciliaires. Contrairement à Syropoulos, le but poursuivi par cette collection était celui de plaider la cause unioniste.

Il suffit de rappeler que cette entreprise d'Isidore a déjà formé l'objet d'une attention spéciale de la part de G. Mercati, *Scritti d'Isidoro, il cardinale Ruteno, e codici a ui appartenuti, che si conservano nella Biblioteca Apostolica Vaticana*, Rome, 1926 (Studi e Testi, 46), qui l'a étudiée en se penchant sur deux manuscrits de Vatican — *Vaticani graeci 830* et *831*. Kresten introduit ici un troisième manuscrit, le numéro 186 de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich.

Les détails circonstanciés qui ont poussé Isidore dans cette entreprise sont analysés de plus près dans le second chapitre — « Die Entstehung der Konzilaktensammlung des Isidoros von Kiev » (p. 27—38) : il s'agit des pourparlers menés entre unionistes et antiunionistes à Constantinople, immédiatement après la croisade de Varna, c'est-à-dire en 1445. Vu que le parti antiunioniste, ayant à sa tête G. Scholarios après la mort de Marc d'Ephese, disposait d'une collection conciliaire pour soutenir ses positions, l'action d'Isidore envisageait d'offrir la même chose aux antiunionistes.

Le troisième et le plus important chapitre du livre — « Die Konzilaktensammlung des Isidoros von Kiev » (p. 39—108) — s'adonne avant tout à l'étude codicologique de cette collection conciliaire. On y arrive à la précision de certains détails biographiques d'Isidore, par exemple sa présence à Constantinople aux mois d'octobre 1445 et de mars 1446 (p. 39—41 et 101—104 ; à ce point, Kresten porte à la connaissance du lecteur deux notices autographes trouvées par lui dans le manuscrit de Munich et qui élargissent de façon heureuse les conclusions de Mercati sur la présence du personnage dans la capitale de l'empire aux mois de mai et d'octobre 1446).

La même précision caractérise l'étude des sources de la collection d'Isidore, c'est-à-dire les bibliothèques des monastères de Chora, tou Prodromou tes Petras et Stoudios, ainsi que la bibliothèque patriarcale de la Sainte-Sophie, toutes les quatre situées dans la capitale. Si nous avons en vue la disparition des manuscrits qui se trouvaient dans ces bibliothèques, par suite de la conquête ottomane, manuscrits servant de fondement pour la collection d'Isidore, nous sommes mieux à même de saisir la valeur de cette collection pour l'histoire et la restitution des textes conciliaires.

L'écriture des trois manuscrits de la collection représente l'œuvre de six ou sept copistes, y compris Isidore (= la main B dans la classification du livre). Un autre copiste (la main C) est identifié dans la personne du diacre Andronikos Alethinos. Kresten se sert ici (p. 99—100) du travail bien récent de D. Harlfinger, *Specimina griechischer Kopisten der Renaissance. I: Griechen des 15. Jahrhunderts*, Berlin, 1974 ; de la même façon (ayant en vue des recherches tout aussi récentes de E. Gamillscheg), la main E du livre parait être celle du moine Athanasios qu'on trouve dans Vogel — Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909, 11.

La dernière partie du III-ème chapitre s'occupe de la circulation des trois manuscrits dans l'Europe Occidentale après 1448, année durant laquelle Isidore les a amenés avec lui en Italie (p. 105—108).

Après un court résumé (p. 109—110, où on fait une comparaison entre Isidore et Bessarion) et une description en appendice du manuscrit *Monacensis gr. 186* (p. 111—113), le livre

de Kresten s'achève par trois index (de manuscrits cités, de noms propres et d'auteurs modernes) et six reproductions d'après les trois manuscrits de la collection d'actes conciliaires d'Isidore.

Modèle d'érudition et de modernité dans l'étude de l'histoire, ce travail constitue en même temps une preuve éloquente des possibilités dont dispose la codicologie pour l'éclaircissement de certains grands chapitres du passé.

T.T.

Е. Н. ШИПОВА, *Словарь тюркизмов в русском языке*, Nauka, Alma Ata 1976, 444 S.

Wenn man, wie es S. K. Kenesbaev im Vorwort zur vorliegenden Arbeit tut, die Kontakte des Russischen mit den Turksprachen zurückverfolgt und gleichzeitig eine Periodisierung vornimmt, so muß man die Anfänge korrekterweise als ostslawisch-türkische Sprachkontakte bezeichnen. Denn lange vor der Aufspaltung der ostslawischen Sprachen und vor der Gründung des Kiewer Reichs haben bereits Kontakte zu den Chasaren, Protobulgaren usw. bestanden. Es folgen zur Zeit der Kiewer Rus' die Kontakte mit Petschenegen, Kumanen usw., dann später zur Zeit des Mongolensturms mit den Tartaren, und selbst heute ist der enge Kontakt des Russischen mit den Turksprachen nicht abgerissen, wenn man nur an die staatliche Gemeinschaft mit den in der Sowjetunion lebenden Turkvölkern denkt. Die wechselvollen Kontakte haben sich unter anderem auch im Wortschatz der russischen Sprache deutlich niedergeschlagen. und die Turzismen gehören aufgrund ihrer Anzahl sicherlich zu den wichtigeren Einflüssen auf die russische Lexik. Allerdings ist ein großer Teil der Turzismen nicht in die Literatursprache eingedrungen, sondern in erster Linie in den Dialekten verbreitet.

Das vorliegende Wörterbuch von E. N. Šipova bietet mit etwa 2 000 Beispielen die bisher umfangreichste Sammlung von Turzismen in der russischen Sprache. Der Terminus „Turzismus" wird hierbei von der Autorin, wie indes durchaus üblich, extensiv ausgelegt, d.h. es werden nicht nur ursprüngliche Turkwörter, die in erster Linie durch die Vokalharmonie kenntlich sind, aufgenommen, sondern auch die durch die Turksprachen während der verschiedenen Epochen vermittelten Wörter fremder Herkunft. Dieses Verfahren ist nicht zu beanstanden, zumal da in der etymologischen Erklärung auf den nichttürkischen Ursprung hingewiesen wird. Der größte Teil der Turzismen ist nicht schriftsprachlich, sondern stammt aus der Umgangssprache oder ist meist sogar nur dialektal (60%), und zwar vor allem in den ostgroßrussischen Dialekten anzutreffen.

In der ausführlichen Beschreibung zu den einzelnen alphabetisch angeordneten Beispielen werden Angaben zur Etymologie, soweit diese einwandfrei zu klären ist, zur Geschichte und zur Verbreitung des Turzismus gemacht. Die Materialsammlung berücksichtigt sowohl die ältesten russischen Denkmäler als auch die heutigen Dialektwörterbücher. Trotzdem ist der Anteil der Archaismen verhältnismäßig begrenzt.

K.S.

NICOARĂ BELDICEANU, *Le monde ottoman des Balkans (1402—1566)*, London, Variorum Reprints, 1976, 340 p.

La maison d'édition Variorum Reprints de Londres, à laquelle nous sommes redevables d'importantes collections d'études orientales parues les dernières années (par G. v. Grünebaum. Charles Pellat, Oleg Grabar et autres) et qui a réédité également l'ancienne et la bonne étude de N. Iorga sur Philippe de Mézières, vient de publier un volume du professeur Nicoară Beldiceanu, représentatif pour ses recherches. Ces études, publiées le long des années dans des revues spécialisées, telles *Südost-Forschungen* de Munich, *Turcica*, *Revue des études byzantines*, *Revue des études roumaines* de Paris, *Byzantion* de Bruxelles, etc., souvent difficiles à trouver, reconstituent divers aspects de la vie militaire, administrative ou économique des Balkans pendant le XV^e et le XVI^e siècles sous la domination ottomane ; la plupart de ces études, qui mettent en valeur de nombreux documents inédits (provenant du riche fonds de la Bibliothèque Nationale de Paris ainsi que des archives privées ou publiques de Turquie), concerne les relations de la Porte avec les Pays Roumains, ou bien les rapports spéciaux de l'Empire avec les Valaques des

régions sud-danubiennes, organisés militairement et jouissant à ce titre d'un régime fiscal à part.

À ce problème est consacré d'ailleurs la première partie du livre, *Organisations militaires dans les Balkans*. Il s'agit, d'abord, d'une ancienne controverse concernant la participation des « Valaques » à la bataille d'Ankara en 1402, dans les rangs de l'armée turque, attestée par des chroniqueurs comme Enwerî et Urūğ, mais contestée par Iorga, qui démontre l'état de belligérance existant entre Bayezid et Mircea l'Ancien à cette époque. L'auteur, s'étayant sur d'autres exemples connus, rappelle que les Valaques de Thessalie étaient organisés militairement auparavant et qu'ils ont fait acte de soumission au Turcs au temps de Bayezid ; il est donc fort probable qu'il faut accorder foi aux vieilles chroniques ottomanes et que les Valaques en question ont été des spahis chrétiens de la région de Thessalie *(Les Roumains à la bataille d'Ankara)*. Trois documents de Mehmed II, publiés en 1954 par Halil Inalcik, et le *qanunname* de Sélim I^er^, délivré le 15 mars 1516, inédit de la Bibliothèque Nationale de Paris, apportent plus de lumière sur la question des régions peuplées par des Valaques et organisées militairement *(La région de Timok Morava dans les documents de Mehmed II et de Sélim I)*. Cette organisation militaire des Valaques, qui est probablement un héritage byzantin utilisé aussi par les despotes serbes, protégeait en une mesure quelconque la situation des paysans, en prévenant toute exaction ou abus des chefs administratifs en échange du service en qualité de *vojnuq*. Les documents turcs mentionnent aussi le *adet-i eflaki*, le *jus valachicum* attesté également chez les Valaques de Pologne, de l'ancienne Lituanie et de la Hongrie, « où celui-ci fut reconnu comme ayant force de loi dans les affaires civiles et pénales ». De même, les *Quatre actes de Mehmed II concernant les Valaques des Balkans slaves* (inédits dans une collection privée de Konya) concernent les taxes payées par les Valaques de Braničevo, de Smederevo, de Vidine et de Herzégovine entre 1467 et 1477. Une seule remarque à propos du mot *fuluri* que le pr Beldiceanu démontre avoir aussi un autre sens que ceux de « florin » (monnaie) et de « maison en tant qu'unité fiscale », c'est-à-dire de la fête du dimanche des Rameaux ; le mot roumain n'est pas *flori* (fleurs), mais *Florii*, nom populaire de la fête qui conserve probablement un étymon latin populaire **florilia* (pour *floralia*).

Les autres sections du livre concernent *Deux cités marchandes du Pont Euxin* (sur les préparatifs et la conquête de Kilia et de Cetatea Albă par Bayezid II), *Fiscalité et institutions de plusieurs échelles danubiennes* (comprenant l'étude sur le *vozarliq* sur laquelle nous avons rendu compte dans cette revue même), *Mines* (actes du Suleyman le Législateur) et *Monnaie. Terre*, dont il est à remarquer spécialement l'étude sur *La crise monétaire ottomane au XVI^e^ siècle et son influence sur les principautés roumaines*.

Quoique le sujet de ces études soit d'habitude volontairement limité à un aspect concret, éclairci par l'intermédiaire de maintes sources documentaires inédites, scupuleusement corroborées avec une riche bibliographie, les recherches du pr Beldiceanu [1] ont une portée que seule la lecture intégrale du volume nous permet d'apprécier. Les nombreuses relations entre les mesures fiscales, les réformes administratives et, généralement parlant, entre la vie à l'intérieur de l'Empire turc et les mouvements politiques et les attitudes des princes régnants des Pays Roumains envers la Porte ont le don d'inviter à une plus large et plus compréhensive considération de leur histoire à cette époque, car les initiatives antiottomanes de divers princes, à divers moments, ne sont pas seulement le résultat des conditions locales, ou de la seule volonté du prince — comme l'ancienne histoire événementielle avait tendance à considérer — mais étaient aussi des réponses à des faits concrets, ayant souvent une base économique précise, dont la justification se trouve plus d'une fois dans les archives d'Istanbul.

Pour les historiens de cette époque, dans les Balkans comme dans les Pays Roumains, le livre du pr Beldiceanu est un ouvrage indispensable.

M. A.

Art and Archaeology Research Papers, 9 (1976)

Dedicated to art and archaeology researches in the East, from the Mediterranean to the Far East, AARP publishes in each issue a group of studies dwelling on a special topic. Volume 9 is thus dedicated to the Islamic heritage in the area of the Indian Ocean and of the Balkans.

---

[1] Dont quatre en collaboration avec Mme Irène Beldiceanu-Steinherr.

Opened by a remarkable essay of professor Oleg Grabar, the review groups the articles into two parts : the first, dedicated to Islam in the Balkans, is introduced by Jennifer Scarce's study *Islam in the Balkans — Historical Introduction*, an excellent historical synthesis of the problems raised by the Ottoman heritage in the South East European countries. A good specialist in these problems, marking the historical stages of the Ottomans' penetration in the Balkans, the author dwells in particular on their contribution in the domain of arts (architecture, ceramics, carpets, tissues), traditions (linguistics, food), less in literature (folklore). Islamic architecture in the Balkans, the aspects of 18th Century Turkish baroque are studied in the article *Ottoman Architecture in the Balkans* by Godfrey Goodwin, emphasizing the main characteristics of Ottoman architecture in Greece, Bulgaria and Yougoslavia. The fact that monuments of Ottoman architecture are not to be met with in the Romanian Principalities is accounted for by the strictly observed interdiction to the Ottomans to raise or to buy any building. Yet there are certain Ottoman influences in the Romanian civic architecture, especially at the end of the 18th Century. They are mentioned in the survey of late Corina Nicolescu on *L'art islamique en Roumanie*, an ample review of the Ottoman and generally Oriental heritage in Romanian art. The author points out to the existence of a trade with goods of Ottoman origin, required by the court fashion as early as the middle of the 16th century (tissues, embroidery). In architecture the author mentions the very interesting Persian elements in the decoration of some buildings at the end of the 17th and at the beginning of the 18th centuries (the church Fundenii Doamnei near Bucharest and the princely palace of Potlogi, both of them built at the end of the 17th century, the princely palace of Mogoşoaia, built in 1702 etc.).

This group also includes rich studies on the traditions of Islamic art in different Balkan countries : *Albania — the Legacy of Turkish Islam* by Richard I. Lawless, *Les monuments islamiques sur les terres bulgares* by St. Stamov, *Skopje after the Earthquake of 1963* by Janja Lap and *The Ottoman Hamam and the Balkans* by Machiel Kiel. In this matter we can add that a Turkish bath was built in Jassy by the Prince Vasile Lupu, at the middle of the 17th century; this *hamam* is mentioned by the Romanian chronicler Miron Costin and by the Syrian traveller Paul of Aleppo.

M. A.

M. MATEJIĆ, *Hilandar Slavic Codices*, Columbus — Ohio, 1976, 156 p.

The Ohio State University in Columbus has established a microfilm archive of all the Slavic manuscripts held by Hilandar monastery on Mount Athos in Greece. The Hilandar Microfilm Project was actually initiated late in the autumn of 1969. In addition to photographic Slavic manuscripts at Hilandar monastery and elsewhere, the Hilandar Microfilm Project included the work of preparing a catalogue of all the Hilandar Slavic manuscripts. The first catalogue which only contained information concerning the 139 Slavic codices photographed in the summer of 1970 was prepared and published by the Ohio State Universities Publication Committee in 1971. In the summer of the same year an additional 663 Slavic codices of Hilandar were photographed and the need arose to prepare another catalogue which would contain basic information about all the Slavic manuscripts at Hilandar. Thus, in the spring of 1972, Profesor Mjodrag Matejić and Predrag Matejić prepared *Hilandar Slavonic Manuscipts*, a catalogue containing basic information about all Hilandar Slavic codices and hundreds of Bulgarian, Byzantine, Russian, Serbian, Turkish and Romanian edicts. This catalogue was published in the summer of 1972.

Due to the fact that these two already published catalogues were prepared rather in haste and contained a number of errors it was decided to publish the present catalogue.

The purpose of this catalogue is to inform scholarly institutions, libraries, scholars and students of the existence and content of this unique and complete photographic archive of Hilandar Slavic manuscripts in the world and to encourage them to make use of this virtually untapped source of medieval Slavic documents. This photographic archive of Hilandar Slavic

manuscripts established at Ohio State University is of great importance because it is the first time that this material is truly accessible to the scholarly world. Thus as is pointed out in the introduction "the realization of the Hilandar Microfilm Project has truly been a manifestation of the friendly cooperation of a number of individuals and institutions in the United States and Europe".

The catalogue established by M. Matejić has also brought to light a new stock of Romanian manuscripts which can be found in the library of Hilandar monastery. There are 8 manuscripts written in Romanian from the 18th and 19th centuries. The oldest manuscript in Romanian, no. 738, is an Epistolary from 1716. Manuscript no. 539 (537) *Instructions of St. Simeon, the New Theologian*, 156 folia, dates from 1760. From the 19th century the following manuscripts have been preserved, here mentioned in chronological order : no. 370 (442) *Euchologion*, I + 70 folia, from 1802 ; no. 542 (540) *Miracles of Theotokos*, VII + 241 folia, from 1832 ; no. 737 *Dream of Theotokos*, 8 folia, from 1849 ; no. 771 *Akathistos to the all-venerable Cross*, III + 5 + I folia, c. 1861 ; no. 541 (539) *Religious Instructions*, I + 237 folia, from 1861 and no. 736 *Missal (Leiturgikon)*, 7 folia, considered as belonging to the 19th century.

P. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XV (1977)

ÉTUDES

Le XXXe anniversaire de la République

Le Centenaire de l'Indépendance de la Roumanie

Economie et politique au XX^e^ siècle

Problèmes de l'historiographie contemporaine

Etapes du développement historique

Contacts culturels et politiques

Œuvres littéraires et relations culturelles

Relations linguistiques

Documents et témoignages

Discussions

Notes brèves

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

SVORONOS, NIKOS, G., Ἐπισκόπηση τῆς νεοελληνικῆς ἱστορίας [Μετάφραση Aikaterini Asdrahas, Βιβλιογραφικὸς ὁδηγός Spyros I. Asdrahas] *(C. Papacostea-Danielopolu)*, 4, 802—803. SYMEONIDIS, CHARALAMBOS, Der Vokalismus der griechischen Lehnwörter im Türkischen *(H. Mihăescu)*, 2, 389.

TSIRPANLIS, ZACHARIAS N., I libri greci publicati dalla „Sacra Congregatio de Propaganda Fide" (XVII sec.) *(Alexandru Duțu)*, 2, 392—393.

Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band, 1438—1457 *(Mihai Berza)*, 1, 187—188.

VAKALOPOULOS, KONSTANTINOS, AP., Τρία ἀνέκδοτα ἱστορικὰ δοκίμια τοῦ φιλικοῦ Γεωργίου Λασσάνη *(J. Irmscher* — Berlin DDR), 2, 394.

MARIA GRIGORAȘ

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

STOICESCU, NICOLAE, **Vlad Ţepeş** (Vlad l'Empaleur), 1976, 238 p.

BUŞE, CONSTANTIN, **Comerţul exterior prin Galaţi sub regimul de port franc (1837—1883)** (Le commerce extérieur par Galaţi et la clause de port franc — 1837—1883). Collection « Biblioteca Istorică », XLV, 1976, 202 p.

* * * **Documente turceşti privind istoria României. 1455—1774** (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie, 1455—1774), Vol. I, sous la direction de MUSTAFA A. MEHMED. 1976, 415 p.

POPESCU, EMILIAN, **Inscripţiile greceşti şi latine din sec. IV—XIII** (Inscriptions grecques et latines des IV^{e}—XIII^{e} siècles), collection « Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris », 1976, 439 p. + 42 pl.

PROTASE, D., **Un cimitir dacic din epoca romană la Soporu de Cîmpie** (Un cimetière dace remontant à l'époque romaine, découvert à Soporu de Cîmpie), 1976, 112 p. + 24 pl.

Traco-Dacica, Recueil d'études à l'occasion du II^{e} Congrès international de thracologie (4—12 septembre 1976), 351 p.

VULPE, RADU, **Studia Tracologica**, 1976, 336 p.

Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^{e} Congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présentés par D. M. Pippidi, Coédition avec la Société d'Editions « Les Belles Lettres », Paris, 1976, 550 p.

CORFUS, ILIE, **L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire Economique, Etudes 53 (8), 1976, 216 p.

ODOBESCU, ALEXANDRU, **Opere IV, Tezaurul de la Pietroasa** (Le trésor de Pietroasa), publié par les soins de Mircea Babeş, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.

Documente privind marea răscoală a ţăranilor din 1907 (Documents concernant la grande révolte paysanne de 1907), vol. I, sous la direction de ION POPESCU-PUŢURI, ANDREI OŢETEA, DAMIAN HUREZEANU e.a., 1977, 573 p.

CERNOVODEANU, PAUL et STANCIU, ION, **Imaginea Lumii Noi în Ţările Române şi primele lor relaţii cu Statele Unite ale Americii pînă în 1859** (L'image du Nouveau Monde dans les Pays Roumains et leurs premières relations avec les Etats-Unis d'Amérique jusqu'en 1859), collection « Istorie şi civilizaţie », n^{o} 8, 1977, 176 p.

Independenţa României (L'indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de Şt. Pascu, C. C. Giurescu, I. Ceterchi, Şt. Ştefănescu et Const. Olteanu, 1977, 526 p. + pl.

Independenţa României. Documente. Vol. I (L'indépendance de la Roumanie. Documents. I^{er} volume), par les soins de ŞTEFAN HURMUZACHE, IOANA BURLACU et IOANA ALEXANDRA NEGREANU, 1977, 388 p. + pl.

ARMBRUSTER, ADOLF, **La Romanité des Roumains.** Histoire d'une idée, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XVII, 1977, 279 p.

Arta şi literatura în slujba independenţei naţionale (L'art et la littérature au service de l'indépendance nationale), sous la direction de Ion Frunzetti et George Muntean, 1977, 238 p.

Lucrările Comisiei mixte de istorie româno-ungară. Sesiunile I şi a II-a (Les travaux de la Commission mixte roumano-hongroise), publiés par les soins de Dan Berindei, 1977, 161 p.

PETRESCU-DÎMBOVIŢA, M., **Depozitele de bronzuri din România** (Les dépôts de bronze de Roumanie), 1977, 390 p.

L'Indépendance de la Roumanie. Publié par les soines de Ştefan Pascu, 273 p.

The Independence of Romania. Edited by Ştefan Pascu, 263 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XV, 4, P. 601—822, BUCAREST, 1977

I.P.I. c. 7531

43 456

Lei 40.—

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI–1978. N° 1 (Janvier–Mars)

Etudes byzantines

Economie et société

Thèmes et styles

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à, 70116, ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P O. Box 136—137, télex 11226, Bucureşti, str. 13 Decembrie nº 3, România, ou à ses représentants à l'étranger

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, 71119, str. I. C. FRIMU, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
71021, Calea Victoriei, nº 125, téléphone 50 76 80, Bucureşti—România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI 1978 Janvier — Mars N° 1

SOMMAIRE

AGAPETUS EAST AND WEST: THE FATE OF A BYZANTINE "MIRROR OF PRINCES"*

IHOR ŠEVČENKO
(Dumbarton Oaks)

I

In 1711, Anselmo Banduri published his *Imperium Orientale*. Along with several Byzantine works of prime importance, this book included a minor piece: the seventy-two *Hortatory Chapters* by Agapetus[1] with a Latin translation. Banduri's text was repeatedly reprinted, and it is still the standard edition of the *Chapters*. About their author, Banduri had this to say:

> Now, concerning Agapetus, the author of the present small book, who claims to have been deacon of the Most Holy Great Church of God, that is, of Saint Sophia, and who, judging by his manner of speech and style, was a Greek, I have nothing to report.[2]

Today, two hundred and sixty-seven years later, we have even less to say about Agapetus as a person. The study of the manuscripts of the *Chapters* which was carried out at the beginning of this century revealed that the designation of Agapetus as Deacon of the Great Church

---

* In a slightly shorter form, this paper was originally delivered at the First Conference of Polish and American Historians held at Nieborów (Poland) in May of 1974.

[1] For basic bibliography on Agapetus, and the analysis of his *Hortatory Chapters*, cf. Ihor Ševčenko, "A Neglected Byzantine Source of Muscovite Political Ideology", *Harvard Slavic Studies*, 2 (1954), 141—79 (this was reprinted in M. Cherniavsky, ed., *The Structure of Russian History*... [New York, 1970], pp. 80—107), and Patrick Henry, "A Mirror for Justinian: the *Ekthesis* of Agapetus Diaconus," *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 8 (1967), 281—308. To the bibliographical references contained in these two articles, add D. Downey, *Constantinople in the Age of Justinian* (Norman, Oklahoma, 1960), pp. 49—52; B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, I (Berlin, 1960), pp. 171, 427—29; Ihor Ševčenko, "On Some Sources of Prince Svjatoslav's *Izbornik* of the Year 1076," *Orbis Scriptus, Festschrift fur Dmitrij Tschižewskij zum 70. Geburtstag* (Munich, 1966), pp. 723—738; F. Dvornik, *Early Christian and Byzantine Political Philosophy: Origins and Background*, II (Washington, 1966), esp. pp. 712—15; *Repertorium Fontium Historiae Medii Aevi*, II (1967), p. 141; G. Downey, *Justinian and the Imperial Office* [= *Lectures in Memory of Louise Taft Semple, Second Series*] (Cincinnati, 1968), esp. pp. 12—16; W. D Schmitt in *Studia Byzantina*, 2 (1973), 17 and 23; R. Romano, "Un' inedita parafrasi metabizantina della *Scheda regia* di Agapeto Diacono," *Atti dell' Accademia Pontaniana, Nuova Serie*, 22 (1973), 1—15 (with bibliography); Ihor Ševčenko, *Ljubomudrějšij Kyr" Agapit Diakon: On a Kiev Edition of a Byzantine Mirror of Princes*, Supplement to *Recenzija*, Vol. V, No. 1 (Fall-Winter 1974) (several parts of this essay are reproduced in the present article); cf. also *idem*, *ibidem*, Vol. V, No. 2 (Spring-Summer, 1975), 57.

[2] Anselmus Banduri, *Imperium Orientale*..., I (1711), p. iv *(Praefatio): De Agapeto autem huius libelli auctore, qui se Sanctissimae Dei Magnae Ecclesiae, hoc est, Sanctae Sophiae, Diaconum profitetur, et quem oratio et stylus Graecum fuisse arguunt non est quod dicam.*

of Saint Sophia occurs only in one branch of the tradition [3]. Thus, the link between Agapetus and Saint Sophia may be the reflection of a later conjecture, rather than of the original circumstance.

We are thus left with the acrostic we find woven into the *Chapters* for information on our author. A reliable source of information, since it is so entwined with the body of the work itself, that it cannot be a later addition, it states that Agapetus was a Deacon and that the person addressed was an emperor by the name of Justinian [4]. That this emperor was the great Justinian (527—565), rather than Justinian II (685—695; 705—711), can be gathered from chapters seventeen and thirty-four, both of which imply that the emperor being addressed reached the pinnacle of power only after holding other offices. This was precisely the case of Justinian I, whereas Justinian II was born to the purple and was crowned emperor at the age of sixteen, perhaps even fourteen, in 685 at the latest [5].

Even with the identity of the emperor thus settled, doubt might arise as to the epoch in which Agapetus lived, since all of the numerous manuscripts of the *Chapters* — close to ninety of them were listed in 1906, but their number is close to one hundred — are late in date, most of them belonging to the fifteenth, sixteenth and eighteenth centuries [6].

---

[3] A. Bellomo, *Agapeto diacono e la sua Scheda Regia* (Bari, 1906), esp. pp 10—41 (mention of Saint Sophia only in "Category III" of manuscripts). Bellomo's book should be read along with the devastating review by K. Praechter, *Byzantinische Zeitschrift*, 17 (1908), 152—64, who calls our author Dentobold Mystifizinski (p. 162).

[4] Cf., e.g., the title of *Palatinus Graecus* 228, fol. 261[r]: *To theiotatō kai eusebestatō basilei hēmōn Ioustinianō Agapētos elachistos diakonos.*

[5] Cf. Agapetus 34, translated by James White (1564) [this translation will be used throughout the article; for exact title, cf. note 32 below]: "So thou most famous Emperor", albeit thou hast obtayned governaunce after governaunce, and is come to the highest honor... On Justinian II's youth and accession to the throne, cf. C Head, *Justinian II of Byzantium* (Madison, Wisconsin, 1971), pp. 21, 27.

[6] The following tabulation has been made on the basis of Bellomo (as in note 3 above), pp. 13—14. If we discount the *Florilegia*, and the five manuscripts ambivalently described by Bellomo as "antico", we obtain the following distribution: the earliest extant and quasi-complete manuscript of Agapetus' text, *Palatinus Graecus* 228, is attributed, perhaps too optimistically, to the thirteenth century; it is only one to be given so early a date; six manuscripts come from the fourteenth century; thirty-two from the fifteenth; thirteen, from the sixteenth; one from the seventeenth; at least three, from the eighteenth; and twenty (from Athos) are attributed to the eighteenth and nineteenth centuries The sum total of manuscripts known to Bellomo in 1906 was eighty-two, plus six fragments. However, his list is far from complete. To give but one example, it omits the nine to twelve Agapetus manuscripts which are kept in the Library of the Romanian Academy of Sciences; all of these manuscripts are of the eighteenth century, and some of them offer a translation in modern Greek, or a commentary. Cf. C. Litzica, *Biblioteca Academiei Române. Catalogul manuscriptelor grecești* (Bucharest, 1909), Nos. 240 (with commentary by Sebastos Kyminites, cf. note 61 below); 630 (with a translation in modern Greek); 636; 657, 699; 700 (all four provided with an interlinear translation); 709 (with an interlinear paraphrase); 726 (text incomplete); 733 (text incomplete); cf. also Camariano-Cioran, *Les Académies*... (as in note 61 below), p. 164, n. 91 (who lists twelve items, with signatures different from those given by Litzica). Thus, the bulk of the extant Greek manuscripts of Agapetus is post-Byzantine; several of them (at least five) were copied in the West. I know only two parchment manuscript of Agapetus: *Palatinus Graecus* 228 and *Vaticanus Graecus* 1014 (fifteenth, not thirteenth century, as Bellomo contends, p. 23). On these manuscripts, cf. P. Canart and V. Peri, *Sussidi bibliografici per i manoscritti greci della Biblioteca Vaticana* [= *Studi e Testi*, 261] (1970), pp. 260 and 524.

By itself, the direct tradition of the *Chapters* does not rule out the possibility that they might be a work of literary fiction, rather than one addressed to a living emperor.

The indirect tradition of the *Chapters* removes this doubt. One of the Slavic versions of Agapetus is earlier than the year 1076 ; [7] excerpts from Agapetus were inserted into Greek manuscripts of the *Florilegia* dating from as early as the eleventh century .[8] In the second half of the ninth century, Photius (or some contemporary of his) made extensive use of the *Chapters* in an analogous work, written in the name of Emperor Basil I, ostensibly for the edification of his son Leo VI.[9] Finally, the Greek version of the story of Barlaam and Joasaph contains two long portions on Rulership, which exhibit literal coincidences with passages of Agapetus. *Barlaam and Joasaph* depends directly on Agapetus, rather than on a source shared with him and lost for the convenience of speculating scholars [10]. Unfortunately, the middle of the eighth century no longer seems to be the most likely of the various proposed datings for this Byzantine version of the Buddha legend.[11] Agapetus' *Chapters*, then, are surely attested three centuries after their purported date. Within the intervening centuries, we know of no occasion which lend itself to the creation of a *pseudepigraphon* involving the name of Justinian the Great ; Justinian's legend belongs to later times.

Within the reign of Justinian I, Agapetus himself provides us with the *terminus ante quem* for the composition of his work : his seventy-second and last chapter invokes Christ's help for the emperor and his spouse, and Theodora, Justinian's famous wife, died in 548. As for the *terminus post quem* for the *Chapters*, common sense advises us to put it

---

[7] Cf. my "On Some Sources..." (as in note 1 above), pp. 724—28.

[8] Cf. *Laurentianus Plut.* 7 : 15 (eleventh century), fols. 137^r—137^v (Chapter 21) ; *Monacensis Graecus* 429, the so-called *Melissa Augustana*, fol. 89^r (Chapter 21) ; in its choice of sayings, the *Melissa* is similar to the *Laurentianus* ; the Munich manuscript of the *Melissa* is dated to 1346, but the time of compilation of the collection itself is 10th—13th centuries, cf. C. Wachsmuth, *Studien zu den griechischen Florilegien* (1882), p. 109. I have not seen the *Bodl. Baroccianus* 143 (11th—12th centuries), fol. 191^r (quoting Chapter 21), but Professor Cyril Mango inspected this manuscript for me.

[9] Best edition in K. Emminger, *Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln*, III (Munich, 1913), pp. 50—73 ; cf. also Migne, *PG*, 107, col. xxi—lvi. On Photius' authorship, cf. my "A Neglected Byzantine Source..." (as in note 1 above), pp. 163—164.

[10] Here I differ from Prachter, "Der Roman Barlaam und Joasaph in seinem Verhältnis zu Agapets Konigsspiegel", *Byzantinische Zeitschrift* (1893), 444—60, cf. esp. p. 449ff.

[11] I am referring to the controversy about the eighth or the eleventh century dating of the Greek version over which eminent authorities took opposite stands (F. Dolger being on one side, and P. Peeters, D. M. Lang, and S. Der Nersessian on the other). In my *Ljubomudrějšij Kyr"*... (as in note 1 above), p. 4 and n. 11, I dated the Greek version of the story of Barlaam and Joasaph—and, consequently, the excerpts from Agapetus which it contains—to the eighth century. Subsequently, I became acquainted with the still unpublished work of Dr. Victor Tiftixoglu (Munich) who again compared the Georgian and Greek versions of the story and who mustered serious arguments on behalf of a later date (presumably ca. 1000) of the Greek version. For our purposes it would mean that parts of the Greek *Barlaam and Joasaph* (which indeed depends directly on Agapetus) should not be used as a proof that Agapetus was quoted by a Byzantine writer as early as the eighth century. For a recent and succinct presentation of the thesis that the Greek version depends on the Georgian one, which in turn was made about the year 1000, cf. the introduction by D. M. Lang to G. R. Woodward and H. Mattingly, [*St. John Damascene*], *Barlaam and Ioasaph* [The Loeb Classical Library, 34] (London-Cambridge, Mass., esp. pp. XX—XXXII.

soon after the beginning of Justinian's sole rule in 527, a natural occasion for the submission of a gratulatory tract that was self-serving to boot — Agapetus' admonitions that the emperor show liberality towards "his subjects" have a transparent purpose. The sixth chapter of Agapetus strengthens the assumption : it praises the advantages possessed by a man who is able to carry out his plans *(dynasthai... ha bouletai prattein)*, and it continues : "since God has graciously given thee the power of which thy counsel *(hē agathē sou boulēsis)* was in need for our sake", the emperor should both will and act in a manner pleasing to God.[12] Justinian, Agapetus implies, has just ascended the throne and was now able to carry out his designs.

The contents and intention of Agapetus' seventy-two chapters — a *Mirror of Princes* exalting the emperor's divine might, setting some limits to it, and giving him advice — have been repeatedly discussed, most recently by Patrick Henry III.[13] Here, I shall merely adduce some of our author's representative statements : The Emperor is sovereign over all and a universal ruler — he is at the helm of the ship of state encompassing the whole world (chapter 2) and is like unto God in the extent of his earthly power (chapter 21). He received his power from God "to the similitude" (i.e., after the likeness) "of the heavenly Kingdom" (chapter 1). This means that he is the imitator of God on Earth, and that the Heavenly Kingdom is the model for his state. He should imitate God in his own actions as well : through practice of *philanthropia* — love for his subjects and protection of the poor — through impartiality and fairness in exercising justice, and through the choice of righteous counselors rather than flatterers, for he will be accountable to God for their deeds. True, nobody on earth can force the Emperor to observe the Laws ; however, he should follow them by exercising self-control and thus give a good example to his subjects (chapter 27). Though his power be Godlike, the Emperor is reminded that he is a mere man : he should "not forget that he is made of earth when he ascendeth from dust to the place of Estate" "(i.e., his throne) ; "and after, wythin a shorte time, discendeth into dust againe" (chapter 71).

For the rest, it will be sufficient to make three points : (1) that the *Chapters* draw on commonplaces of Hellenistic political theory, and that among their identifiable sources are a tag from Plato's *Republic* 473d, Isocrates' (or Pseudo-Isocrates') *Ad Nicoclem* and *Ad Demonicum*, St. Basil's *Regulae* and *Sermons*, Gregory of Nazianzus' *Sermons* and *Letters*, Gregory of Nyssa — all of these more than likely culled from some *Florilegium* rather than from the originals — and, of course, the Holy Writ ;[14] (2) that, among his contemporaries, Agapetus is paralleled

---

[12] White's translation of Chapter six · "Nothinge maketh so muche a man good and honest, as to be hable to do truely all that hee willeth : bothe to will forsoth, and to do that is humaine and gentle, because therefore power is given to thee of God. the whiche thy good wyll, for us, did neede. Will all, and do all, as pleaseth him, which hath given to thee the same power".

[13] "A Mirror for Justinian..." (as in note 1 above).

[14] For Agapetus' sources cf. e.g., the works by Bellomo (as in note 3 above), Prächter (as in notes 3 and 10 above), and Patrick Henry (as in note 1 above) ; to which add B. Keil, "Epikritische Isokratesstudien", *Hermes*, 23 (1888), 316—91, esp. pp. 367—69.

by the author (Petrus Magister?) of the treatise *On Political Science*,[15] whom, however, he does not approach either in depth or in breadth; and (3) that the main device by which he alternately charms and annoys the reader is stylistic: division of the subject matter into short chapters, often tripartite in structure, and, within the chapters themselves, use of parallel clauses grouped in identical patterns and delimited by *paromoea* or straight rhyme.

We shall see that it is to these stylistic traits that Agapetus owed his popularity in schools, particularly in the West, during the Renaissance and early modern times, so that his *Chapters* became a textbook for the teaching of Greek grammar to speakers of Greek and foreigners alike. In a fair number of manuscripts, copied in the West as well as in Byzantium, Agapetus was provided with extensive schedographic, or parsing, commentaries,[16] exhibiting common traits with the writings of the influential Byzantine grammarian, lexicographer and editor of the classics, Manuel Moschopoulos (fl. ca. 1300). The didactic uses of the *Chapters* were praised in the prefaces to Agapetus' earliest printed editions.[17]

II

Agapetus' thought, such as it was, did exercise some influence in the West during the sixteenth and seventeenth centuries — and we shall presently adduce instances of that influence — but we also shall see that his impact as a political and moral theorist was most pronounced among the Orthodox of the post Byzantine period, above all among the Eastern Slavs and the Romanians.

In Byzantium itself, authors of political and paraenetic literature had an opportunity to draw upon Agapetus for about nine hundred years. Of this opportunity, somewhat surprisingly, they made only moderate use. As we just noted, the compiler of *Barlaam and Joasaph* quarried Agapetus for both his *Mirrors of Princes*. Authors of *Florilegia*, sensing in Agapetus a kindred spirit, inserted individual chapters of his into their compilations; he appeared in them either anonymously, or under

---

[15] Ed. A Mai, *Scriptorum Veterum Nova Collectio*, II (1827), pp. 590—609. Cf. Dvornik, *Early Christian*... (as in note 1 above), II, p. 706 and V. Val'denberg in *Byzantion*, 2 (1926), 55—76.

[16] As examples, I quote *Parisinus Graecus* 2553 (15th century), fols. 153^{r}—198^{v}, with a Latin translation by a later (16th century?) hand, following the printed editions of the years 1509 (Kalliergis, *editio princeps)* and of 1518 (Froben ed.); and *Monacensis Graecus* 83 (15th—16th century), fols. 264^{r}—292^{v}. Ms. Franca Fusco is preparing an edition of these schedographic commentaries. Cf. her paper "Per l'edizione degli scoli alla 'Scheda Regia' di Agapeto Diacono", read at the *III Congresso Nazionale di Studi Bizantini* (Naples and Palermo, 1974).

[17] In the preface of the *editio princeps* (1509), Zacharias Kalliergis stated that the translation of Agapetus (which preceded the Greek) was made literal on purpose, with people in mind who had to use Latin translations in their reading of Greek, on account of the dearth of teachers of that tongue: *penuria praeceptorum viva voce instituentium*. Froben repeated this point in his preface to the Basel edition of 1518 (p. 67); the Latin translation of Agapetus was made literal for the sake of inexperienced boys who would find in Agapetus a marvelous tool for learning Greek: *ob imperitiorets et maxime studiosos pueros, qui ex hoc genus libellis mirum dictu, quam feliciter et facile Graecam sibi linguam comparent.*

his own name, or sometimes disguised as Philo the Jew.[18] Photius — or his *alter ego* — borrowed from Agapetus both the form (including the device of the acrostic) and most of the contents of Basil I's *Chapters* to Leo VI. However, of the four remaining *Mirrors of Princes* in Byzantine literature, three did not use Agapetus at all: the one which its author (most probably Cecaumenus) addressed to "the Emperor of the day" in the 1070s,[19] the one which Theophylactus Hephaestus of Ochrid pronounced in public to the young Constantine Ducas about 1088/9,[20] and the one which Nicephorus Blemmydes wrote for the benefit of Theodore II Lascaris (1254—1258)[21]. However, the fourth, and in many ways the most appealing Byzantine *Mirror*, did make extensive borrowings from Agapetus. I have in mind the hundred chapters of *Precepts of Imperial Conduct* (*Hypothēkai Basilikēs agōgēs*), composed by Emperor Manuel II Palaeologus for his son John VIII about 1406—1413; in it, Agapetus provided the model for the device of an acrostic, the principle of organization in short chapters, the use of parallelisms and *paromoea*, and — above all — a fair amount of raw material.[22] Manuel II was too sophisticated a writer to have copied Agapetus verbatim; but there can be no doubt that he had Agapetus' *Chapters* close at hand when he was composing his *Precepts*. The point is worth making; for one thing, the *Precepts*, considered a century and a quarter ago as the best known of Manuel II's works,[23] are all but forgotten today;[24] for another, Manuel himself, who is careful to mention the prestigious Isocrates among his sources, is silent on his debt to Agapetus. The following select examples illustrate the point:

---

[18] On a number of "Philo" fragments being in fact chapters of Agapetus, cf., most recently, Patrick Henry, "A Mirror..." (as in note 1 above), pp. 285—291, who agrees with my views of 1953.

[19] Such parallel thoughts as Agapetus, Chapter 1 and Cecaumenus, p. 93, 9—11 (edd. Wassiliewsky-Jernstedt): Agapetus, Chapter 4 and pp. 98, 31—99, 1: Agapetus, Chapter 27 and p. 93, 1: Agapetus, Chapters 39 and 64 and p. 93, 16—18; Agapetus, Chapter 41, and p. 93, 15 are commonplaces and allow no conclusion as to the dependence of this late eleventh-century text on Agapetus. [The most recent edition of Cecaumenus by G. G. Litavrin, *Sovety i rasskazy Kekavmena*... (Moscow, 1972), contains references to Wassiliewsky-Jernstadt's pagination.]

[20] *Paideia basilikē*, ed., e.g., A. Banduri in *Imperium Orientale*, I (1711), pp. 93 — 211 (= 500—562). The articles by K. Prachter, "Antike Quellen des Theophylaktos von Bulgarien", *Byzantinische Zeitschrift*, I (1892), 399—414, and G. Leib, "La *Paideia basilikē* de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, et sa contribution à l'histoire de la fin du XI^e siècle", *Revue des études byzantines*, 2 (1953), 197—204 (cf., p. 203 for date), confirm this negative result.

[21] Cf., e.g., Migne, *PG*, 142, cols. 612—74; Best, and first complete, edition in K. Emminger, *Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln*, I, Zum *Andrias basilikos* des Nikephoros Blemmydes [= *Programm des Königlichen Maximilians-Gymnasiums fur das Schuljar 1905/1906*] (1906). On lack of connections between Blemmydes and Greek *Mirrors of Princes*, cf. *ibid.*, p. 7. Mentions of Agapetus' chapters in Emminger's apparatus refer to parallelisms of thought, not to borrowings.

[22] For the text of *Hypothēkai*, cf., e.g., Migne, *PG*, 156, cols. 313—84.

[23] J. Berger de Xivrey, "Mémoire sur la vie et les ouvrages de l'Empereur Manuel Paléologue," *Mémoires de l'Institut de France*..., 19, 2 (1853), 142—145, esp. p. 142: "celui de tous ses ouvrages qui est le plus connu." True, several works by Manuel (Correspondence, some Speeches, parts of the Dialogues with the "Persian") were still unpublished by 1853.

[24] J. W. Barker, *Manuel Palaeologus (1391—1425)*... (New Brunswick, 1969), pp. 434 and 436, devotes but a bibliographical line or two to the *Precepts*.

Precepts. Ch. 8. Migne. PG. 156. col. 324D: *hopoious an einai soi theleis tous hypo se tetagmenous. toiosde dēpouthen esē tō tōn holōn despotē.*	Agapetus. Ch. 8: *hoioi gar an tois hēmeterois genōmetha syndoulois. toiouton peri hēmas heurēsomen ton despotēn.* Cf. Agapetus. Ch. 23.
Ibid., Ch. 30. col. 340A: *kai pros men tas apophaseis. scholē badizein; bebouleumenou de kalōs. dysi posi trechein.*	Agapetus. Ch. 25: *bouleuou men ta praktea bradeōs. ekielei de ta krithenta spoudaiōs.*
Ibid., Ch. 39. col. 345A: *kai tē men tōn ou kalōn apochē mēdamōs airein heauton (ti gar aigia koinon kai phronēmatos aphormē?) tē de metochē tōn beltistōn apausta chairein.*	Agapetus. Ch. 66: *ou gar hē tōn kakōn apochē dikaioi ton kratounta. all' hē tōn kalōn parochē stephanoi ton toiouton.*
Ibid., Ch. 60. col. 357B: *kakia gar proestōtos kai taut 'an eiē. to tas tōn allōn kakias. enon epechein. ean epi ta prosō chōrein.*	Agapetus. Ch. 28: *ison tō plēmmelein to mē kolyein tous plēmmelountas logizou.*
Ibid., Ch. 95. col. 381AB: *autos axiou phainesthai ho autos en hapasi tois kairois. kai mē metaballomenois toutois symmetaballesthai. pros ho ti an metablētheis cheirōn doxēs.*	Agapetus. Ch. 13: *ison einai chrē pantote tou basileōs to phronēma; to gar symmetaballesthai tais tōn pragmatōn metabolais dianoias abebaiou tekmērion ginetai.*[25]

Manuel II explained to his son that mankind was one great family, and he admonished him to remain at peace with Christians and barbarians alike and to keep his word in dealing with both. He saw that the Ruler's mind needed relaxation from the labors of his office; to achieve this, he advocated, next to reading, walks in the countryside, listening to the birds and enjoying the sight of a gushing spring.[26] The visual counterpart to all this was no longer an icon, but rather an early Renaissance panel. Towards the end of the literary history of Byzantium, Agapetus' abstract preciosity was accommodated side by side with the sentiments of a new age.

III

In the West, Agapetus profited from the change that followed the introduction of printing. Starting in the early sixteenth century, he acquired new champions and a new reading public. The *editio princeps* of May 11, 1509 was published by Greeks from Crete who had established themselves in Venice — by Zacharias Kalliergis, backed financially by

---

[25] Compare, further, *Precepts*, Ch. 7, col. 324BC, with Agapetus, Ch. 4 and 21; *Precepts*, Ch. 9, cols. 324D—325B, with Agapetus, Ch. 43; *Precepts*, Ch 16, cols. 328D—329A, with Agapetus, Ch. 8; *Precepts*, Ch. 21, col. 332AB with Agapetus, Ch. 22; *Precepts*, Ch. 43, cols. 345D—348A (Ruler — head, subjects = members) with Agapetus, Ch. 46 (All men — members of the Emperor); *Precepts*, Ch 51, col. 352 AB (imitation of God who gave power to the Ruler) with Agapetus, Chs 1 and 37. Manuel used Agapetus directly rather than through the Agapetian borrowings in "Basil I's" *Hortatory Chapters*, since Agapetus, Chs. 25 and 66, which we have just adduced, are not among the sources of Basil

[26] Cf. *Precepts*, Chs 56, 57, 79, 80.

his compatriot Nicholas Vlastos[27] — but, between the sixteenth and the eighteenth century, the *Chapters* went through numerous editions by non-Greeks and appeared not only in classical tongues — Greek, Latin and Church Slavonic — but also in vernacular languages — German, English, Italian, French and Spanish — into which they were translated either from Greek or from Latin.

Present-day American libraries hold twenty-one different editions and translations of Agapetus;[28] the Old Fabricius registers forty-six,[29] the *Bibliotheca Belgica*, forty-one,[30] the *Lexicon* by Hoffmann, sixty-one[31] — and even Hoffmann is incomplete.

About some of the translators and editors of Agapetus, for instance, of James White, "the Scottishman", who rendered him "moste truely" from Greek into English in 1564, and dedicated his translation to Mary, Queen of Scots,[32] we know next to nothing. Others occupied the front

---

[27] *Ekthesis parainetikē Agapētou / diakonou, pros Ioustinianon / ton kaisara. hētis par' hellēsi, basilika / onomazetai / schedē. // Opusculum Agapeti diaconi : / de officio regis : ad Iustinia- / num Caesarem.* At the end of the Latin translation (which precedes the Greek): *Impressum Venetiis non sine Privile- / gio apud Zacharia(m) Calliergem / Rhetumnensem. Anno. / M D. IX. Maii Luce / Undecima.* — On Kalliergis (before 1473? — after 1521?), copyist of manuscripts and printer, active as publisher and teacher both in Venice and Rome, cf. e.g , N. G. Koutsopoulos, "*Ta en Benetia typographeia Hellēnikōn bibliōn kata tēn Tourkokratian*", Athena, 58 (1954), esp. pp. 292—93; D. J. Geanakoplos, *Greek Scholars in Venice*... (1962), 201—23; M. Manousakas, "*Hē parousiasē apo ton Iano Laskari tōn prōtōn mathētōn tou Hellēnikou gymnasiou tēs Rōmēs ston papa Leonta X (15 phebrouariou 1514*," *Ho Eranistēs*, 1 (1963), 161—72, esp. pp. 165—71
Cf. also P. I Kiselev, "Knigi grečeskoj pečati v sobranii Gosudarstvennoj Biblioteki SSSR im. V. I. Lenina," *Kniga, issledovanija i materialy*...,[26] (1973), 133—35 [*à propos* of *Etymologicum magnum*]. Kalliergis, who for a time was a competitor of Aldus Manutius, is best known for his first printing, the *Etymologicum Magnum* of 1499, a work which took six years to prepare. Agapetus is Kalliergis' last known Venetian printing. His next known book, a Pindar, was the first book ever printed in Rome (1515). Between 1499 and 1523, Kalliergis published thirteen items; eight of them were by Byzantine writers (two lexica, three liturgical books, one grammar, one commentary on Aristotle, and one Agapetus).

[28] Computation based on the entry "Agapetus" in the National Union Catalogue, and on correspondence.

[29] I am using the (more complete?) list of the old edition: J. A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, VI (1726), pp. 546—48, and XIII (1726), pp. 493—94.

[30] *Bibliotheca Belgica, bibliographie générale des Pays-Bas*... *Première série*, I (1880—1890), *s.v.* Agapetus.

[31] S. F. G. Hoffmann, *Lexicon bibliographicum sive index editionum et interpretationum scriptorum Graecorum*..., I (1832), pp. 92—96.

[32] AN EXPOSI — / TION OF CHAPTERS EX- / hortative, set forth in Greeke withoute / meditatio(n), by Agapetus, Minister of the most / holy and greate Churche of God; and nowe / translated moste truely out of Greeke into / English, by James Whit Sco- / tishman, as, the learned in / both the tongues may / easily judge. / PRINTED AT LONDON BY / / Richarde Serll, dwellinge in Fleete Lane / at the signe of the halfe Egle and the Key / 1564.

As early as 1845, White's identity was a mystery to Philip Bliss, the bibliographer. He annotated the Bodleian Library copy of the translation. "Failing in all attempts," he wrote, "to discover the translator here, I wrote to Mr. David Laing, the keeper of the Signet Library at Edinburgh and probably the person best informed in that country on the subject of literary biography. His answer is dated 15 March 1845: 'The Tract you mention is wholly unknown in this part of the world; and the name of James Whit or White is an addition to my list of Scottish Authors of the 16th century.' " I found a Jacobus Quhit who enrolled at the University of St. Andrews on January 27, 1541/2, cf. J. A. Anderson, *Early Records of the University of St. Andrews*... [= *Publications of the Scottish History Society*, 3rd series, VIII] (1926), p. 247. Moreover, the Registers of the Company of Stationers of London enter the payment of a fourpence for a printing license issued to "Rycharde Serlle," the printer of White's translation. In the entry, the translator is called "Thomas Whyte," probably an oversight.

rank among printers and erudites of their time, for instance, Johannes Froben, friend of Erasmus of Rotterdam and Beatus Rhenanus, whose Basel edition of 1518 was adorned with the frontispiece of Ambrosius Holbein;[33] or the Swiss Konrad Gessner (1516—1565), who was not only the father of bibliography and an encyclopedist, but also the first Alpinist who resolved to climb one peak each year; or Joachim Camerarius (1500—1574), the friend of Melanchthon and a famous classical scholar. In Gessner's edition of 1560, Agapetus, who is treated as a theological writer, closes a series of works that begins with the *Apostolic Canons*, and contains such early Christian authors as Ignatius of Antioch, and Athenagoras.[34] By way of contrast, Camerarius' *Libellus gnomologicus* of 1569 or 1570 presents Agapetus in exalted secular com-

---

Cf E. Arber, A *Transcript of the Registers of the Company of Stationers of London: 1554—1640 A.D.*, I (1875), 231. These were slim pickings. Fortunately, Dr. John Durkan, a leading authority on Scottish academies at the time of the Reformation, kindly provided me with the following three pieces of additional information: 1) Year 1552: Received by the curé of S. Nicolas du Chardonneret, Paris, from Jacques Quhyte, notary public of Kingdom of Scotland, now studying at the University [of Paris?] and domestic of my lord James [Stewart, son of James V]... the deposit of various gold pieces..., cf. Coyecque, *Recueil des Actes Notariés*...no. 6088; 2) May 19, 1556: White was denized [i.e., naturalized] an Englishman, cf. *Philip and Mary Patent Rolls*, III, 217: 3) 1561: White appears as an author. Prefixed to Patrick Coxburn's *Praefatio in secundam partem Catechismi* (London, 1561) are four pages of elegiac verse, *De iustificatione Elegiaca pauca, Jacobi Whitti Scoti, Londini, ludimagistri*, 80 lines, and *eiusdem Iacobi Whitti in libellum de fide et iustificatione Patricii Cokburni Scoti, Tetrastichon*. [Dr. Durkan's letters of August 20 and September 10, 1972]. White was connected with the House of Stuart, was most probably a Catholic, studied at two universities, became a teacher, and was an occasional author. White claimed to have translated Agapetus "moste truely out of Greeke into English." He must have looked at some Latin translation as well, for in Agapetus, Ch. 47 *sotērian*, 'salvation', is translated by 'health', and *to prosphiles*, 'affection,' by 'charitie.' The Latin translation of the *editio princeps* (1509) has *salutem* and *caritatem* respectively.

[33] AGAPE — / TVS DE OFFI — / cio Regis, ad Iu / stinianum Cae / sarem. Graece et Latine. / APVD INCLY — / TAM GER — / MANIAE / BASILEAM. (These are pp. 66—101 of a larger unit.) Date at the end of the Preface, p. 67: *Basileae, postridie Iduum Ianuar. An. M. D. XVIII.* On Froben (1460—1527), cf., e.g., Ch. W. Heckelthorn, *The Printers of Basle in the XV. and XVI. Centuries. Their Biographies, Printed Books and Devices* (London, 1897), pp. 87—112 (no specific mention of Agapetus in the list of 257 books published by Froben); A. F. Johnson, *The First Century of Printing at Basle* (New York, 1926), pp. 10—18. On Ambrosius (rather than Hans) Holbein as author of the frontispiece of the1518 edition, cf. what can be inferred from A. Woltmann, *Holbein und seine Zeit. Des Kunstlers Familie, Leben und Schaffen*, I (1874), pp. 195, 201; II (1876), 205—11 (even if the catalogue of Ambrosius' devices does not mention the edition of 1518); P. Heitz and C. Chr Bernoulli, *Basler Buchermarken bis zum Anfang des 17. Jahrhunderts*... (Strassburg, 1895), pp. XX, 23—39 (no reference to the 1518 edition, but no. 32 of the year 1517, probably by Ambrosius, is identical with the frontispiece to Agapetus). Best desciptin of the 1518 edition is in A. Horawitz and K. Hertfelder, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus* (Leipzig, 1886, reprint by De Graaf, 1966), pp. 606 = no 42 Froben merely reprinted the edition of 1509, taking over some of its errors in Greek, but correcting some of the misspellings of the Latin translation. In deciding to follow Beatus Rhenanus' advice (cf. Preface, p. 66) and to publish Agapetus, Froben may also have reacted to the publication, a few years before, of Aegidius Romanus' *De Regimine Principum* (Venice, 1502). In his Preface (p. 67) Froben disparages the bulky work of this archbishop of Bourges (d. 1316), *magis magno quam docto*, and prefers the succinct Agapetus to it.

[34] THEOLOGŌN DIAPHO/RŌN SYGGRAMMATA PA/LAIA KAI ORTHODOXA... Agapetus has a special title page, and the date *Apud Andream Gesnerum F M. D. LX.* On Konrad Gesner, cf., e.g., *Neue Deutsche Biographie*, 6 (1964), 342—45; P. O. Kristeller and F. E. Cranz, *Catalogus Translationum et Commentariorum*..., II (1971), pp. 307—08.

pany, alongside Herodotus, Thucydides, Aristotle, and Plutarch.[35] To judge by the high rate of attrition of sixteenth-century copies of Agapetus' *Mirror*, he must have been fairly popular. Thus, the English translation by James White, just mentioned, survives in only one copy,[36] and a new translation into Latin, published in 1520 by the youthful German humanist Petrus Mosellanus, is also a rarity.[37]

Many of the manuscripts and editions of Agapetus were dedicated to princes, secular or ecclesiastical, or even popes: to Hartmann II of Kirchberg, who in 1513 went to Poland to mediate the controversy between King Sigismund I and the Teutonic Order (1518); to Luther's enemy, Prince George of Saxony (1520); to Ludwig, Elector of the Palatinate (1527); to Ernst, Duke of Brunswick and Casper, Count of Mansfeld (1530); to Charles IX of France (1563); to Mary Stuart (1564); to Emperor Maximilian II (1569); to Gregory XIII (1578); to Christian IV of Denmark (1604); to several Electors of Brandenburg (1643; 1669), and the list is not complete.

However, princes alone could not provide a sufficiently large readership. A wider market had to be found in the age of printing. Thus, even some of the editions dedicated to rulers — such as that by Nicholas Krumpach (1530) — stressed the usefulness of Agapetus for "all men" alike.[38] And Thomas Paynell asserted in the Preface to his English translation (ca. 1530) that Agapetus was "a boke of great wysedome

---

[35] Libellus gnomolo- / gicus, id est, / BONARVM VTILIVMQ(ue) / SENTENTIARVM GENERALEM / expositionem Graecam Latinamq(ue) conti- / nens, ad puerilem ille quidem institutionem / accomodatus, sed qui tamen adul- / torib(us) quoque opportunus / esse possit, editus / A / Ioachimo Camerario. / LIPSIAE, / Cum Imperatorio quinquennii Privilegio It can be inferred from the preface (pp 18—23) and the Commentary (p. 301) that Camerarius took the text of Agapetus from a Vienna manuscript, provided with schedography, which belonged to Ioh. Sambucus, and collated it with the Cologne edition of 1517 Greek texts on pp. 87—108; a new Latin translation on pp. 292—51. On Camerarius, cf., e g., H. Helbig, *Die Reformation der Universitat Leipzig im. 16. Jahrhundert* [= *Schriften des Vereins fur Reformationsgeschichte*, 171] (1953), 63—65; Kristeller-Cranz, *Catalogus*... (as in the preceding note), pp. 100—01.

[36] That only copy is in the United Kingdom (at the Bodleian Library of Oxford); the entries for the University of Michigan and the Union Library in Philadelphia in the National Union Catalog refer to microfilms from the copy in the Bodleian.

[37] D. AGAPETI SANCTAE / CONSTANTINOPOLI- / TANAE ECCLESIAE DI- / ACONI, AD IVSTINIA- / num Caesarem Augustu(m), / opusculu(m) boni principis / Officia breuib(us) Sen- / te(n)tiis co(m)plectens, / Petro Mosella /no Protege(n) / se inter / p(re)te. Date at the end of Preface on p A 111: *Ex Lipsia... Idib. Februar. An. M.D XX.* The *Gesamtkatalog der Preussischen Bibliotheken*... II (1932), col. 202 lists five copies of Mosellanus' translation, but it is not clear if all survived World War II. On Mosellanus, cf. note 44 below.

[38] Das buchlin / Agapeti: / An den Keyser Ju- / stinianum, wie sich ein Furste hal / ten sol, Allen Fürsten, Herrn, un(d) / regierenden, Auch sonst allen / menschen nutzlich und fruchtbarlich zu lesen. / D. M. XXX. Krumpach, who did not know Greek, translated, or rather paraphrased, Agapetus into the Frankonian dialect from the Latin translation of Mosellanus. Consequently, captions to individual chapters in Krumpach are translations or paraphrases of the captions which Mosellanus provided for his Latin version. The folksy, often rhymed marginal remarks, however, seem to be Krumpach's own, cf. remark to Agapetus, Ch. 12: "Zutüttler sein den Herren lieb, Und stelen mehr den ander Dieb." In his preface, Krumpach reminded the reader that Mosellanus had explained his reason for the translation as being the hope that not only the rulers, but smaller Princes and Lords as well would find Agapetus useful. Krumbach then said that he himself had now "lowered" Agapetus one step further, by translating his work so that it could serve the *subjects* of princes. On Nicholas Krumpach (b. ca. 1475), whose translations of the New Testament (from Erasmus' Latin translations) were earlier than Luther's, if inferior to them, cf., e.g., R. Leers, ed., Cyriacus Spangenberg, *Mansfeldsche Chronica*,

and lernyng conteynynge all these precepts by the whiche not onely a prince, but all other estates may lerne to do iustice, maye lerne howe by humanite and gentylnes to order theyr subiectes and servawntes."[39] The anonymous Italian translator of 1545 went even further: he misled his readers by announcing both in the preface and on the title page that Agapetus contained, among other things, "the duties of the father towards his sons and of the master towards his household, and how a man should conduct himself in a Godly way."[40] None of this, of course, is to be read in the *Chapters*.

The efforts to enlarge Agapetus' audience were earlier than the invention of print, and were not confined to the West. The Muscovite manuscripts of the earliest Slavic translation already give the title of Agapetus' *Mirror* as "Instruction concerning Blessed Rulership *(carstva)*; the same is also for the Boyars, and Bishops, and Abbots; it is also fitting for the Monks";[41] this title may go back to the tenth century. The excerpts from Agapetus to be found in the Kievan *Miscellany* of 1076 contain no trace of an address to the ruler, but appear only as a series of moralizing sentences under the title "Admonition to the Rich". For all their similarities, these efforts reflect different purposes: what in the case of the Slavic versions was an attempt to diversify the function

---

der vierte Teil, in *Mansfelder Blatter*, 31/32 (1918), 326 (on Krumpach's Agapetus); H. G. Voigt, "Nicolaus Krumpach, der sogenannte letzte katholische Pfarrer von Querfurt," *Zeitschrift des Vereins fur Kirchengeschichte der Provinz Sachsen*, 23 (1927), 35—85; esp. pp. 63—66 and 81; 25 (1929), 17—36; cf. *ibidem*, 27 (1931), 64—66.

[39] The preceptes teachyng a / pryuce or a noble estate his / duetie, written by Agape-/ tus in Greke to the empe- / rour Justinian, and after / translated into Latin, and / nowe into Englysshe by / Thomas Paynell At the end of the book: Imprinted at London in Fletestrete in the house of / Thomas Berthelet, at the signe of Lucrece. / Cum privilegio a rege indulto. The quotation from the preface is on p. A 111. The exact date of this print by Berthelet is controverted. F. Isaac, *English and Scottish Printing Types 1501—35; 1508—41* (Oxford, 1930) [= *Facsimiles and Illustrations*, 11], section on Berthelet in front of figs. 62—67, states that the type of Agapetus "is not found in a dated book after February 1530." W W Gregg, "Notes on the Types, Borders, etc used by Thomas Berthelet," *Transactions of the Bibliographical Society*, 8 (1904—06), 187—220, esp. pp. 188—89, 217, 219, implies that Agapetus' type is closest to his "type I," dated 1528. As for the colophon formula, it is found in books printed by Berthelet between 1528 and 1535. According to the information given by Isaac to W. A. Jackson for the revision of the *Short Title Catalogue*, the date range for the Berthelet Agapetus is 1528—30. For information on Berthelet Agapetus, I am indebted to Miss Katharine Pantzer of the Houghton Library. On Thomas Paynell, cf, e.g., *Dictionary of National Biography*, 44 (1895), pp. 127—29; H. S. Bennett, *English Books and Readers 1475 to 1557* (1952), pp. 51, 97, 103, 106, 133, 165, 247.

[40] OPVSCVLO DI AGAPE- / TO DIACONO DEL VFFI- / CIO DEL RE AL DIVI- / no, et pientissimo Imperatore Guistinia- / no Cesare sempre Augusto / Nel presente libretto Si comprehende anchora l'uffi- / cio del Padre verso i figlioli, et del Pa- / drone verso la fameglia, et come / l'huomo si debbe gouer/nare secondo Dio. / IN VINETIA Co'l Priuilegio dell' Illu- / strissimo Senato Veneto per anni. X At the end of the book: Stampata in Vinetia per Giouanni Padoa- / no del M. D. XLV. This translation was most probably made from the Latin of some printed edition, most likely that of Venice, 1542. Cf. Agapetus, Ch. 1, *sceptrum terrenae potestatis*: scettro della terrena potestà; Chapter 2: *impetuosos iniquitatis fluctus*: l'impetuose onde da la iniquità. On the Italian translation and Agapetus, cf Fortunato Federici, *Degli scrittori greci e delle italiane versioni delle loro opere* (Padua, 1828), pp. 360—61 [Federici's entry is based on J. M. Paitoni].

[41] Moscow, *Gosudarstvennyj Istoričeskij Muzej*, Sinod. 202, fol. 33: *poučen'e bl(a)gago c(a)r(')stva, se že i k bol̨erom" i k" episko <po>m", i ko igumenom", lěpo est' i čern'cem".*

of one of the few texts available to the young literate milieu, was in the case of the Western editions a search for a wider book market.

In terms of that market, the largest segment of Agapetus' readership was to be recruited from among the youth, the *studiosa iuventus* or *neaniskoi* to whom editors and publishers — from Froben in 1518 to the Professors Bruno, father and son, in 1669 [42] — appealed in their prefaces and prefatory epigrams. On one occasion in the early sixteenth century — an occasion which, to my knowledge, was never to be repeated in the West — Agapetus even entered the university curriculum and was the main subject of a course. This happened shortly before 1520, most probably at Leipzig. This hitherto unknown detail is registered on the title page of the Yale University Library copy of Agapetus' Cologne edition of 1517.[43] There, we read the following remark in a sixteenth-century hand: *Prelegebat hoc opusculum Petrus Mosellanus Protegensis* (that is, a man hailing from Bruttig, near Trier) *Lipsiae* (?). The remark fits known circumstances. Mosellanus (1493—1524), an Erasmian, was educated in Cologne; he later became Professor of Greek and, for some time, Rector at Leipzig where he first appeared in 1514; he published a number of Greek authors and provided some of them with Latin translations; and he was a specialist in Greek grammar. In 1520, as we already know, he published his translation of Agapetus in Leipzig, a translation that became the model of Krumpach's German rendering. Mosellanus dedicated his work to Luther's enemy, Duke George of Saxony, a ruler to whom he offered some of his other writings as well.

Although, in his preface, Mosellanus chided Agapetus for his stylistic mannerisms, he must had a rather exalted opinion of him, since he quoted him not only along with such ancient writers on the art of governing as Solomon, Xenophon, Plato, Aristotle, Isocrates, and Cicero, but also along with Erasmus of Rotterdam, who had published his *Education of a Christian Prince* four years earlier. Erasmus was excellent, said Mosellanus, but long-winded. For a busy ruler like George of Saxony, Agapetus was just the right amount of reading, for he encompassed the same subject matter in a few brief sayings. Mosellanus' Latin translation of 1520 have been the fruit of his Leipzig lectures.[44]

---

[42] *Agapētou diakonou schedē basilikē*... cum notis M. Jacobi Brunonis... adaucta ab Huius Jacobo Pancratio Brunone... in Univers. Norimberg. Altorfina... Prof. Publ. (Leipzig, 1669). In the fourth prefatory epigram (p. a7) one Adam Meyer asserts that Agapetus obtains the same lofty station among Greek authors on statecraft as Tacitus does among the Latin ones. [Note the non-word *schedē*, conceived as a fem. sg., in the title of the Bruno edition; this *lapsus* adversely reflects on our professors' learning.]

[43] EKTHESIS PARAINETIKĒ AGAPĒTOU / *diakonou, pros Ioustinianon ton Kaisara. hēlis / par' hellēsi, basilika onomazetai schedē.* / Opusculum Agapeti Diaconi, de officio re / gis, ad Iustinianum / Caesarem. / Date at the end of the book: *Impressum Coloniae apud Eucharium Cervicor- / num, Anno a dei natiuitate M. D. XVII. Mensis Au / gusti die septima* On Cervicornus (Hirtzhorn), cf. P. Heitz, *Die Kolner Buchermarken bis Anfang des XVII. Jahrhunderts* (Strassburg, 1898), pp. XXIII—XXIV; P. C. Boeren, "Het Drukkergeslacht Hertshoren (Cervicornus)," *Het Boek*, 31 (1952—54), 44—51; J. Benzing, *Die Buchdrucker des 16. und 17. Jahrhunderts im deutschen Sprachgebiet* (1963), p. 222.

[44] I give here a detailed summary of Mosellanus' Dedication to George of Saxony (pages A 11—111), since it has not been included into K. Schottenloher, *Die Widmungsvorrede im Buch des 16. Jahrhunderts* [= *Reformationsgeschichtliche Studien und Texte*, Heft 76/77] (1953), where two other prefaces by Mosellanus are adduced (pp. 16—18): To rule one's subjects in a praiseworthy manner is the source of the greatest glory for mortals. Private virtues, no

During the sixteenth and seventeenth centuries, schoolboys, like their earlier counterparts for whom the manuscript schedographic commentaries of our author had been composed, were to learn Greek grammar and composition, as well as moral principles, from the *Chapters*. The Brūno edition strung out each chapter over a large number of pages, and divided its exegesis into title, text, translation, grammatical analysis, an occasional exercise in composition, and a disquisition on the social and moral uses to which a given chapter could be put. If the young pupil was at the same time a king — as was Louis XIII who, at the age of eleven, was made to translate the first twenty chapters of Agapetus from Latin into French — so much the better.[45] However, by the seventeenth century, the primary function of Agapetus was to dispense grammatical, rather than political, wisdom.

This is not to say that Agapetus was of no importance as a political writer in the sixteenth- and seventeenth-century West. Early in the sixteenth century, some of his popularity was due to the general interest of the times in the *ars gubernandi*. Printers, such as Froben in Basel or Berthelet in London, included the *Chapters* in their publishing programs along with more important works on the same subject, because this was a type of literature that the public was eager to buy.

The dates of Agapetus' early printed editions and translations — ten of them appeared between 1509 and 1549 — coincide with the dates of composition (and usually of publication) of the most famous *Mirrors*

---

matter how great, are less efficacious. 'What Sun is to the Universe, a good prince is to the State.' However, if nothing equals the exercise of princely power in glory, there is nothing more difficult than this exercise. Ancient, particularly Greek and Latin, writers provided a great service to humanity by writing precepts on rulership. This subject challenged the best among them; Solomon in his Proverbs, Xenophon in the Education of Cyrus, not to mention Plato, Aristotle, isocrates and Cicero. In our time, Erasmus of Rotterdam wrote on this topic and either surpassed, or at least equalled the Ancients, for they composed many books on this matter, while he encompassed its totality in one work. However, his *Education of the Christian Prince* is lengthy, and princes do not always have the leisure to go through voluminous treatises. For that reason, Mosellanus thought it worthwhile to publish a Latin translation of Agapetus, a little work which compresses Erasmus' very arguments into concise sayings *(idem argumentum paucis eisque brevibus sententiis complectens)*. Not that George, Duke of Saxony, needs instruction in the art of governing; in Agapetus he will find a mirror, as it were, of his own virtues. Moreover, George is the most natural person to whom to present this dedication, on account of the countless favors that he has bestowed upon Mosellanus. It would have been the pinnacle of ingratitude of Mosellanus had not offered the fruit of his studies to George.

Concerning the present translation, Mosellanus permitted himself certain liberties. He adapted the text, originally addressed to Justinian, a universal ruler, so that it would apply to lesser rulers and minor princes as well *(ad regulos et minores etiam principes attemperavimus)*. The decision to make a translation was also prompted by Mosellanus' desire to avoid Agapetus' excesses in the use of *homoeoteleuta* and *homoeoptota* (rhyming case endings). All this had to be said, lest some readers assume that Mosellanus' departures from the Greek text occurred by error rather than by design. Written in Leipzig, after the pestilence had subsided, February 13, 1520. On Mosellanus, cf. O. G. Schmidt, *Petrus Mosellanus. Ein Beitrag zur Geschichte des Humanismus* (Leipzig, 1867) (excellent and modest); K. and W. Kraft, *Briefe und Dokumente aus der Zeit der Reformation im 16. Jahrhundert...* (Elberfeld, 1875), pp. 118–201; L. Geiger in *Allgemeine Deutsche Biographie*, 22 (1885), 358–59; H. Michel, ed., *Petrus Mosellanus. Paedologia* (1906), pp. V–XVII (excellent); R. F. Seybolt, *Renaissance Student Life, the Paedologia of Petrus Mosellanus...* (1927), pp. XIV–XVII; Kristeller-Cranz, *Catalogus...* (as in note 34 above), II, pp. 146–47.

[45] PRECEPTES / D'AGAPETVS A IVSTINIAN. / Mis en Francois par le Roy Tres- / Chrestien LOVIS treiziesme. / Roy de France et de Navarre, / en ses leçons ordinaires. / A PARIS, / PAR PIERRE LE COURT. / Avec Privilege de sa Majesté. /1612/.

of Princes and treatises on rulership of early modern times : Machiavelli's *Prince* (written in 1513 and first printed in 1532), Thomas More's *Utopia* (written in 1615 and first printed by Froben in Basel in March of 1518, about two months after the appearance of Froben's Agapetus), Erasmus of Rotterdam's *Education of a Christian Prince* (written in 1516 and published by Froben in the same year), Guillaume Budé's *On the Education of a Prince* (written in 1517 and published in 1546), and Thomas Elyot's *The Doctrinal of Princes* (1534) and *The Boke Named the Governor* (published in London by Thomas Berthelet in 1531, that is, within one year or so of the appearance of Agapetus' English translation by Thomas Paynell from Berthelet's printing house).

On the whole, we cannot detect the direct influence of our Byzantine author upon any of the writings just listed, but there may be one notable exception : Erasmus' *Institutio Principis Christiani*. Two pieces of circumstantial evidence lend plausibility to this suggestion : Agapetus was known in the Erasmian milieu before 1516, and Erasmus was personally acquainted with the first publisher of our author.

According to Froben's preface to the Agapetus edition of 1518, the person who suggested this author to him was his *compater* Beatus Rhenanus (1485—1574). Beatus had given Froben a copy of Agapetus' *libellus* (this, to judge by Froben's print, was the *editio princeps* of 1509), which he had in his library. Now, Rhenanus was not only a close friend of Froben but, from 1515 on, also of Erasmus. He was the corrector of Erasmus' manuscripts, supervised the printing of his books, and was a frequent guest at Froben's atelier and house, where Erasmus, too, lived for some time. Beatus was in Basel in 1516 and 1517, and could have acquainted Erasmus with a work which he owned probably as early as 1510, and which was so close to the subject occupying Erasmus shortly before 1516.[46]

Erasmus would have been interested in the edition of 1509 not only because of its contents, but also because he was personally acquainted with its publisher, Zacharias Kalliergis. For it was in all probability Kalliergis whom Erasmus called "the learned youth named Zacharias", and whom he met at the house of Marcus Musurus at Padua in 1508.[47] A year or so later, Kalliergis could even have provided Erasmus with a copy of his Agapetus directly, but this is merely a surmise.

Agapetus was a likely text to arouse the interest of Erasmus, who was consulting the literature of the subject in which he was engaged at the time. In the *editio princeps*, the *Institutio* was preceded by Erasmus' own translation of Isocrates' *Ad Nicoclem*, a text which appears together with Agapetus' *Chapters* in a number of manuscripts.

---

[46] On Beatus Rhenanus, Froben and Erasmus, cf., in addition to works quoted in note 33 above, A. Horawitz, *Beatus Rhenanus, eine Biographie* (Vienna, 1872); *idem*, "Des Beatus Rhenanus Literärische Tatigkeit in den Jahren 1508—1531," *Sitzungsberichte der Wiener Akad. der Wiss., Phil.-hist. Classe*, 71 (1872), 643—90; *idem*, "Die Bibliothek und Correspondenz des Beatus Rhenanus...," *ibidem*, 178 (1874), 313—40; G. Knod, "Zur Biographie und Bibliographie des Beatus Rhenanus," *Centralblatt fur Bibliothekswesen*, 2 (1885), 253—76; *Neue Deutsche Biographie*, I (1953), *s.v.* Beatus; Kristeller-Cranz, *Catalogus*... (as in note 31 above), II, pp. 114—15.

[47] On Erasmus' likely acquaintance with Kalliergis, cf. Geanakoplos, *Greek Scholars*... (as in note 27 above), p 202 and note 5.

Second, there is the *Institutio Principis* itself. As its title has it, the *Institutio* is *aphorismis digesta*, so that its perusal would be made easy; this principle of organization by short sententious chapters is that adopted by Agapetus, but to my knowledge was not used in earlier Western *Mirror* literature. Moreover, we can point to Agapetian parallels, especially in those passages of the *Institutio* that deal with the *topos* of ruler as image and imitator of God on earth and with the sun as a likeness of the ruler. Erasmus was no mere hack, and we should not expect literal borrowings from him, no more than we expected them from Manuel II, who undoubtedly used Agapetus. Still, I find the following parallels suggestive (for the sake of uniformity, I quote Erasmus after the first edition of 1516, and Agapetus in the Latin translation of the 1509 and 1518 editions):

Institutio, ed. princeps, f [1]: Deus enim sit in omnia beneficus, ipse nec eget nullius officio, nec requirit beneficium. Ita vere magni principis est et aeterni principis imaginem referentis, vel gratis benemereri de omnibus nullo vel emolumenti vel gloriae respectu.

Agapetus, Ch. 63: Deus nulla re indiget, Imperator solo deo Imitare igitur nullius indigum petentibusque fac uberem misericordiae copiam... Agapetus, ch. 37: Magnam qui potestatem adeptus est, largitorem potestatis imitetur pro viribus. Si enim imaginem gestat rerum praesidis Dei atque per ipsum continet rerum principatum, in eo maxime imitabitur Deum, ut non existimet quicquam misericordia preciosius optabiliusve.

Ibid.: Deus enim nullis tangatur affectibus, tamen optime mundum administrat iudicio Ad huius exemplum princeps in omnibus quae gerit exclusis animi motibus, rationem et animi iudicium debet adhibere

Agapetus, Ch. 13: Aequalem oportet semper esse imperatoris animum, mutari enim pro rerum varietatibus, mentis instabilis argumentum efficitur... neque usque ad insolentiam extolli, neque usque ad animi consternationem deiici... Agapetus, Ch. 11: ...oportet igitur te potentissime imperator in hac rerum versatili mutatione immutabilem habere pietatis cogitationem.

Ibid., g 2: noli teipsum principem bonum existimare, si collatus cum aliis minus malus appareas.

Agapetus, Ch. 66: ...ne quis enim malorum abstinentia iustificat potentem, sed bonorum editio coronat eundem. Ne igitur malitia duntaxat abstinere cogitet, sed iustitiam etiam capescere contendet.

Ibid., i 2: Non licet dormitabundum esse qui clavo assidet et in tantis rerum periculis stertit princeps? Nullum mare tam graves habet tempestates unquam, quam omne regnum assidue. Semper itaque principi vigilandum est, ne quid erret qui non nisi plurimorum pernicie delinquit. Magnitudo navis... haud facit elatiorem bonum nauclerum, sed attentiorem Ita bonus rex, quo pluribus imperat, hoc vigilantior esse debet, non insolentior.

Agapetus, Ch. 2: Ceu gubernator vigilatusque adeo Imperatoris oculatissimus intellectus, continens tuto aequitatis clavos atque expellens fortiter iniquitatis fluctus, ut ne cymba mundanae reipublicae illidat fluctibus iniquitatis. Agapetus, Ch. 10: Sicuti fit apud navigantes, quom nauta errat, modicum affert navigantibus nocumentum, quom vero gubernator, totius efficit navigii perniciem; sic et in civitatibus, si quis ex subditis peccet, non tam rem publicam quam seipsum laedit; sin vero ipse princeps, universae infert rei publicae detrimentum.

Ibid, f [1]: Deus ut pulcherrimum sui simulacrum in coelo constituit in solem, ita inter homines evidentem.... qui collocavit imagi-

Agapetus, Ch. 51: Solis profecto partes sunt illustrare radiis orbem, principis vero virtus est egenorum misereri [Emperor is superior

nem regem At sole nihil communius... ita princeps publicis usibus maxime debet esse expositus...	to the Sun] Agapetus, Ch. 21: ...nam si effigie divina honoratus est [i e., the Emperor] ...

So much for the parallels between the *Chapters* and passages in Erasmus' *Institutio*. From the seventeenth century, we are able to quote two incontroversible pieces of evidence—one facetious, the other serious — for the appearance of Agapetus in the context of Western political theory. In 1633, Bernhard Damke produced an amply commented edition and what purported to be — but was not — a virtually "new" translation of Agapetus.[48] At that time, Damke was a mere twenty years of age. The precocious youth dedicated this first, and apparently only, publication of his to no less a figure than Hugo Grotius, by then a man of fifty and enjoying fame throughout Europe. In turn, the founder of the discipline of international law wrote a poem in Greek elegiac couplets in honor of Agapetus and his editor, a poem that seemingly has escaped the attention of Grotius scholars.[49]

The second piece of evidence, coming from England, is more substantial. Bishop James Ussher (1581—1656) preached the doctrine of divine right in front of Charles I on November 19, 1648, that is, in the midst of the Civil War. We do not know the details of the arguments that Ussher, the Anglican counterpart of Caesar Baronius, used on that occasion; we do have a work of his, however, written for the benefit and at the special command of Charles I. It was published posthumously in 1661 under the title, *The Power Communicated by God to the Prince and the Obedience Required of the Subject....*, from a copy written in Ussher's own hand.[50] In this work, numerous quotations from Agapetus' "grave advice to the Emperor Justinian" stood side by side with sources familiar to students of imperial ideology: Isocrates' *Nicocles*, Diotogenes the Neo-Pythagorean, and Justinian's *Novels*. These quotations from Agapetus showed that the King "hath the image of God,

---

[48] AGAPETI / DIACONI / Ad / JUSTINIANUM IMP. / Et / BASILII / MACEDONIS/ IMP. / Ad / LEONEM PHILOSO / PHUM FIL. / Adhortationes de bene admi- / nistrando Imperio. / Graece et Latine. / BERNHARDUS DAMKE / Hamburgensis / Recensuit, et Notas adjecit. / BASILEAE, / Typis JOANNIS SCHROTERI. 1633 — On the adventurous Damke or Damcke (b. Hamburg, 1613, d. Riga, 1656), arrested in Orleans in 1636 and freed through the mediation of Hugo Grotius, cf. Ch. G. Jocher, *Allgemeines Gelehrtenlexikon*... 2 (1750, reprint 1961), col. 13.

[49] The poem opens the *Carmina gratulatoria* after Damke's *Preface to the Reader*: "*Hōs edidax' Agapētos Ioustinianon /anakta/ Thespesi' atrekeos thesma dikaiosynēs,/ Houtōs nyn Agapēton edōs, agapēte kai autos, / Damkie, tēn achlyn pasan aposkedasas, / Euepiēs sophiēs te prooimia; pou pote lēxeis, / Hos neos arxamenos, skēptra themistopoleis?*"

Freely translated, the poem runs as follows: "As Agapetus taught the Ruler Justinian the Divine Laws of strict Justice, so now thou, Damkethou, too, a beloved one — [the pun is on Agapetus = beloved] hast published Agapetus and scattered away all of his obscurity. These are the mere beginnings of eloquence and wisdom; where wilt thou stop, who hast started as a youth and art already wielding the sceptre of Royal Law?" This product is not recorded in J. ter Meulen and P. J. J. Diermanse, *Bibliographie des écrits imprimés de Hugo Grotius* (1950). It should be assigned no. 289 A on p. 111 of that work. The two Brunones (as in note 42 above) were better informed than modern bibliographers: on p. b 5v of their preface they mention Hugo Grotius' *Carmen encomiasticum*, which adorned Damke's edition of 1633.

[50] Reprinted in *The Whole Works* of Ussher, XI, pp. 225—418. The edition of 1661 has 231 pp.

and that he is not bound by law. Ussher, who worked from the sources, adduced Agapetus' Greek in footnotes, and gave translations in the body of the text. These translations were usually his own, and were on the whole better than those by either of his countrymen, Thomas Paynell or James White. Only the tenor of Ussher's rendering of Agapetus' chapter sixty-one is so close to that of White's, that it suggests the Bishop may have had the Scotsman before his eyes.[51]

I just spoke of the only two incontrovertible pieces of evidence, but a diligent search in sixteenth- and seventeenth-century Western political literature might reveal other pieces as well. I have particularly in mind the political writings of King James I of Scotland and England (b. 1566), above all his *Basilikon Doron*. Of course, by 1599, when the *Basilikon Dōron* was addressed to James' son, the substance of precepts similar to those of Agapetus could be gleaned from a large body of printed material, both ancient and modern.[52] Still, when we compare this phrase from the beginning of Book One, "Remember, that as in dignitie he [i.e., God] hath erected you above others, so ought ye in thankfulness towardes him, goe as farre beyond all others" with Agapetus' Chapter 61 (58 in Paynell's translation), "and bicause he [i.e., God] hath preferd the<e> above al <l> other thou must honour him above all other," or this other phrase from the same Book: "neither thinke it ynough to abstaine from euill & doe no good" with Chapter 66 (63 in Paynell's translation), "For the abstine(n)ce from yll, doeth not justify man, but the dooyng of honestee and goodnes. Therefore no ma(n) shuld onely absteyn from yll,"[53] we feel that a further study might repay the effort. Such a study would claim one firm starting point: we know that in his youth James possessed at least one, and possibly as many as three, editions of Agapetus in his library.[54]

---

[51] Cf. edition of 1661, pp. 29–30 (Agapetus, Chapters 1, 21, 37); p. 42 (Agapetus, Chapters 30 and 61); p. 44 (Agapetus, Ch. 45); p. 53 (Agapetus, Ch. 68: "For although the King be Lord of all, yet is he the servant of God together with all"); p. 63 (Agapetus, Ch. 27); p. 73 (Agapetus, Ch. 36). On Ussher, cf., e.g., *Dictionary of National Biography*, 20 (reprint, 1959–60), 64–72.

[52] Cf. I. Craigie, *The Basilicon Doron of King James VI...*, I (1944); II (1950) [= *The Scottish Text Society*, 16 and 18], esp. II, p. 63–87, "The Literary Antecedents of *Basilicon Doron*". Cf. also W. Lee Ustick, "Advice to a Son: A Type of Seventeenth-Century Conduct Book," *Studies in Philology*, 29 (1932), 409–41.

[53] Passages from James I are quoted after Craigie, *The Basilicon Doron...* (as in the preceding note), I, pp. 26–7 and 29 (from the 1603 edition); for the Paynell translation, cf. n. 39 above.

[54] Cf. Sir George F. Warner, "The Library of James VI, 1573–1583. From a manuscript in the hand of Peter Young, his Tutor...", *Publications of the Scottish History Society*, 15 (1893), XI–LXXV, esp. p. LXI (*Agapetus en francois et greeq* — this must have been the Picot edition of 1563); p. LXV (*Introduction to Wisdom*—this book often contained Paynell's English translation of ca. 1530); p LXVIII (*Camerarii praecepta morum*—is it the *Libellus gnomologicus?*). As a curiosity, I shall mention a statement by the famous French political thinker Jean Hotman (who translated the *Basilikon Dōron* in 1603): Hotman suggested that in writing the *Dōron* James had been inspired by three Byzantine works: the *Hortatory Chapters* of pseudo-Basil I, Constantine Porphyrogenitus' *De Administrando Imperio*, and Manuel II's *Precepts*. We already know that the first and the third of these works drew on Agapetus. Hotman's suggestion was probably gratuitous. Cf. Craigie, *The Basilicon Doron...* (as in note 52 above), II, p. 63, n. 1 and 64.

In the West, Agapetus' political message provoked no criticism in early modern times, since it was well adapted to the needs of the proponents of the King's absolute power. The only objection to the *Chapters* known to me concerned their social, rather than their political, content. The final part of chapter sixteen spoke of *aphairesis* and *prosthesis*, the "taking away" of possessions from the rich and the "adding" of them to the poor. Taken literally, it proposed an equal distribution of wealth in the state.[55] In 1563, Jean Picot (d. 1565), from 1552 the *Président aux enquêtes* of the Parlement of Paris, thought out the revolutionary consequences of such a proposal and issued a warning against it in the preface to his translation dedicated to Charles IX of France on the occasion of the latter's coming of age. The thesis that one should "oster aux riches pour donner aux paouvres et les egaler" was a statement "platonicque, peu juridicque et moins Chrestien." This was because God created both the pauper and the wealthy man, who should both remain in their respective stations; and because it was not permissible to "oster aux uns pour enrichir les autres."[56]

Agapetus' *Chapters* continued to function as a political tract, a textbook of Greek, and a collection of moral precepts in both the West and the East down to the eighteenth century. About 1600, however, a new function was assigned to them: that of a scholarly source. The first to show interest in Agapetus were Catholic scholars, either in the service of the Counter-Reformation or furthering the missionary hopes of their Church in the Orthodox East. In his entry for the year 527, Baronius inserted the full translation of Agapetus into volume seven of his *Annales*, published in 1596.[57] Like most editors down to Migne, Baronius only slightly retouched the translation of the *editio princeps* — except that for

---

[55] White's translation: "It seemeth to me most inconvenient and against all reason, that the riche and poore men of unlike [i.e., in unlike circumstances], suffer like hurte and damage, the one bursteth with fulnes, the other perisheth with honger: some possesse the boundes and endes of the worlde, others have not whereon to set their soles of their feete. That therfore bothe may obtaine health, thou muste by taking away and geving, heale them bothe. Also thou must reduce and transferre to equalite, the unequalitie."

[56] DECLARATION DES / articles par forme d'aduertisseme(n)t, / prompteme(n)t composée par Agape- / tus diacre de la tressaincte gra(n)de E- / glise de Dieu, adressant à Iustinian / Empereur premier de ce nom: / Traduicte de Grec en Francoys par Iehan Picot co(n)seiller en la court de Parleme(n)t et president es Enquestes d'icelle, et par luy dedié [sic] / AV TRESCHRESTIEN ROY / de France, Charles neufiesme. / Par moy les Roys regne(n)t et ceux qui font les / loix, ordonnent choses iustes. Prou. 7 / A PARIS, M. D. LXIII. / Chez Guil Morel imprimeur du Roy. / Par priuilege dudict Seigneur. The strictures against Agapetus, Ch. 16 are on p. 9 of the preface to Charles IX. In his translation, Picot rendered — not quite consistently — the acrostic of the original, thus: "A nostre tres divin et tresreligieus empereur Iustinian, Agapetus diacre treshumble." Our Agapetus is a late work of Picot and his only French (rather than Latin) translation known to me. Picot's attention may have turned to Agapetus, because some years earlier (1560) he worked on Maximus Confessor, a putative author of *Senteniae* in hundred chapters, a genre parallel to that of Agapetus' *Precepts*. On Picot, cf., e.g., J. P. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*... 34 (1736, reprint 1968), pp. 157–59; E. Maugis, *Histoire du Parlement de Paris* (Paris, 1916), pp. 183, 192, 198, 216; A. Pauphilet, *Dictionnaire des lettres françaises, le seizième siècle* (1951), 569.

[57] On Baronius, cf. A. Pincherle in *Dizionario biografico degli Italiani*, 6 (1964), pp. 470–78.

some reason he left untranslated the word *apeiroplasias* in chapter forty-four. In the course of the seventeenth and eighteenth centuries, Agapetus was included into various *Bibliothecae Patrum*, such as those by Morel (1644) and Galland (1776);[58] and Abbé Migne's *Patrology*, in which most of us read Agapetus today, is but the last in the line of such collections.[59]

A word on the Latin translations of Agapetus. S. F. G. Hoffmann's *Lexicon bibliographicum* [60] lists nine of them. Of these, two had to differ from that of the *editio princeps* of 1509, because one, by Menrad Molther, was written in hexameters (1527) and the other, by E. Neuhus, in elegiac verse (1603). Mosellanus' free translation of 1520 is totally independent from that of 1509. This is also the case of the version that Joachim Camerarius published in 1569 or 1570, for the first letters of its chapters formed the acrostic *Divinissimo et pietate summo regi nostro Iustiniano Agapetus in minimis Diaconus*, while the translation of 1509 had no acrostic at all. Camerarius' translation does not show a dependence on his teacher Mosellanus, whose interest in Agapetus may have influenced Camerarius' decision to include our author into his *Libellus gnomologicus*. To my knowledge (and I have not inspected every edition of Agapetus) only Mosellanus and Camerarius offered prose translations differing from that of the *editio princeps*. The vulgate Latin text of Agapetus stems from the anonymous translator of 1509. From there, it passed on, either untouched or with more or less extensive changes, from edition to edition. Thus, in 1518 Froben simply reprinted the text of 1509; Baronius did the same in 1596, through some printed intermediary, with a minimum of changes. Even those who criticized the first translation for the roughness of its style and claimed to have prepared "virtually new", or "new" translations, did little more than give a face-lifting to the old text of the Kalliergis print. This is true both of precocious Damke, who made the claim in 1633, and, if to a lesser degree, of Banduri himself (1711). Moreover, even when they innovated, authors of the revised translations borrowed their inovations from each other: Damke probably from Baronius, and Banduri certainly from Damke. The edition by Migne rests on that by Galland; and Galland, who used Banduri's Greek text, often retained the Latin of the *editio princeps*. Thus, for *polyommatos nous* of Agapetus' chapter two, modern users of Migne still read the charming *oculatissimus intellectus* of the 1509 edition instead of Damke's literal *multioculus intellectus* or Banduri's more elegant *perspicacissimus animus*.

IV

We shall have to content ourselves with a few random notes on the fate of the *Chapters* among the Christian subjects of the Ottoman Empire, since that story has yet to be written. During the Turkocracy,

---

[58] A. Galland, *Bibliotheca veterum Patrum antiquorumque scriptorum ecclesiasticorum...*, XI (Venice, 1776), pp. 253–265.

[59] Migne, *PG*, 86, cols. 1163–1186.

[60] P. 95; for reference, see note 31 above.

the Deacon continued to appeal both to native Greeks and to people of Greek culture, and he seems even to have grown in popularity in the seventeenth and eighteenth centuries. However, by that time many of his readers were no longer able to unravel his grammar or follow his stylistic acrobatics; hence the appearance of manuscripts and editions in which the original text of the *Chapters* (with its word order simplified) was accompanied by a modern Greek translation. We know of at least three such translations, each apparently made independently of the others. One of them was by a former Metropolitan of Ancyra; another, by the first known professor of the Greek Academy of Bucharest who hailed from the area of Trebizond, Sebastos Kyminites (d. 1702), and the third, by the well-known Director of the School of Patmos, Daniel Kerameus (1745/6—1801).[61]

After the fall of Byzantium, no members of the Imperial house were left in Constantinople, Mistra, or Trebizond, to be admonished with the help of Agapetus' exhortations or the precepts inspired by them. But two Orthodox centers, the principalities of Moldavia and Wallachia, did survive under loose Ottoman control; their rulers and court officials laid claim to protection over the Orthodox establishments under Ottoman sway, and even dreamed of assuming some of the prerogatives of the Byzantine Emperors. Toward the middle of the seventeenth century, Greek culture won out over the Slavonic at the courts of these two principalities, and soon afterward Greek educational institutions were set up there under princely patronage. The stage was set for the appearance of Agapetus' *Chapters* in Romanian lands. Our text was read there predominantly in Greek (Byzantine or modern), but also in Romanian, and apparently even in Slavic. As in the West, so in the Romanian lands, the *Chapters* were ushered in in a triple guise, as a *Mirror of Princes*, as a textbook, and as a source for moral instruction.

As a *Mirror*, Agapetus does not yet seem to have been used in the *Admonitions* which the Voyvode of Wallachia Neagoe Basarab (1512—

---

[61] Cf. the *Atheniensis Graecus* 1133 (dated to 1710), cf. furthermore Bellomo, *Agapeto...* (as in note 3 above), pp. 21—22; manuscript nr. 36 of the Bibliothēkē Pezarou in Tyrnabos, Greece (eighteenth century), cf. L. Politis, *Synoptikē anagraphē cheirographōn hellēnikōn syllogōn* [= *Hellēnika*, parartēma 25] (1976), 56; a book called *Perigraphē tēs Sebasmias kai basilikēs monēs tēs hyperagias Theotokou... tou Kykkou epiphēmizomenēs*, containing, as a supplement, *Ekthesis... Agapētou*, translated into "our common and simple tongue," *eis tēn koinēn hēmeteran haploikēn dialekton*, by the former Metropolitan of Ancyra, Seraphim Pisidios (the book appeared shortly after 1782; I used the British Museum copy, 4695. cc. 33). The paraphrase by Sebastos Kyminites is preserved, e.g., in *Vindobonensis, Supplementum Graecum*, 87 (written in 1700; the manuscript once belonged to the *stolnic* Constantine Cantacuzino), and in Bucharest, *Acad. Rom.* 240 (eighteenth century). Cf. H. Hunger, *Katalog... Supplementum Graecum* [*Biblos-Schriften*, 15] (Vienna, 1957), p 60; C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist Roman...* (Bucharest, 1957), 155; Litzica, *Biblioteca...* (as in note 6 above), p. 117. On Kyminites, his paraphrase of Agapetus and its other manuscripts, cf. the remarkable book by Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs* [= *Institute for Balkan Studies*, 142] (Thesaloniki, 1974), pp. 125; 161, n. 92; 363—372. The independent modern Greek translation by Daniel Kerameus was recently published by Romano, "Un'inedita parafrasi..." (as in note 2 above), 4 15, with bibliography of the translator, p. 1, note 2.

1521) had issued in Greek and Slavic for his son Theodosius.[62] However, the Romanian *Preface* to a translation of John Chrysostom's *Sermons*, published in Bucharest in 1691 and addressed to Hospodar Constantin Brâncoveanu (deposed in 1714), does contain a quotation from the very first chapter of our author;[63] Kyminites' translation of Agapetus into modern Greek was probably made for Brâncoveanu. In any case, the preface to this translation was dedicated to that prince.[64]

The most extensive use made of Agapetus in a *Mirror of Princes* destined for a Romanian ruler is to be found in two poems printed in Bucharest in 1715 under the title of *Christiano-Political Admonitions*. Their language was modern Greek, their addressee, the Prince of "Ungrovlachia", Stephen Cantacuzino (dethroned in 1716), and their author, Anthimus of Iberia, a Georgian of Greek culture. He had in turn been Abbot of Snagov, Bishop of Rîmnic in Wallachia, and Metropolitan of "Ungrovlachia," and was deposed and murdered in 1716 for espousing the cause of the local elite against that of the Phanariotes.[65] Anthimus informs us that he transposed the sources of his first poem into "simple politic," that is, fifteen-syllable "rhymed verse, so as to make them more comprehensible and easier to be committed to memory."[66] A cursory

---

[62] For the Slavic text, combine P. P. Panaitescu, *Cronicile Slavo-Române din sec XV–XVI publicate de Ion Bogdan* (Bucharest, 1959), pp. 218–263 with G. Mihăilă in *Romanoslavica*, 14 (1967), 359–375; Greek text in V. Grecu, *Învățăturile lui Neagoe Basarab domnul Țării Românesti...* (Bucharest, 1942); Old Romanian translation (with indication of sources) in F Moisil and Dan Zamfirescu, *Învățăturile lui Neagoe Basarab...* (Bucharest, 1971); cf. also Dan Zamfirescu, *Neagoe Basarab și Învățăturile către fiul său Theodosie, problemele controversate* (Bucharest, 1973), with discussion of Neagoe's sources. On the vexed question concerning the language of the original version cf., most recently, P. Ș. Năsturel, "Remarques sur les versions grecque, slave et roumaine des 'Enseignements du Prince de Valachie Neagoe Basarab à son fils Théodose' ", *Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher*, 21 (1971–1974, printed in 1975), 249–71 (original version was in Greek, but its practically simultaneous Slavic reworking became the official text).

[63] For the text of the *Preface* of 1691, cf. I Bianu — N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I (1903); esp. p. 317.

[64] Cf Camariano-Cioran, *Les Académies princières...* (as in note 61 above), pp. 125; 164, n. 92; 343. The preface was by Barbu Izvoranu, the son of the Great *stolnic* Radu.

[65] *Nouthesiai christianopolitikai pros ton... Stephanon Kantakouzēnon Boebonda... Mētropolitou...Anthimou tou ex Ibērōn... En tē... Mētropolei, tē en Boukourestiō.... apsie.* For bibliographical descriptions of this rare print, cf. E. Picot, "Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Ivir..." *Nouveaux mélanges orientaux...* [= *Publications de l'Ecole des langues orientales vivantes*, 2ème série, vol. 19] (1886), 556–557 [= no. 51] (cf. a short biography of Anthimus, *ibid.*, 517–28); Bianu-Hodoș, *Bibliografia...* (as in note 63 above), I, pp. 495–499 [= no. 172]; E. Legrand, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs du dix-huitième siècle* (1918), pp. 123–24 [= no. 99]; N. Șerbănescu, in "Antim Ivireanul tipograf", *Biserica ortodoxă română*, 74, 8–9 (1956), esp. pp. 748–9 (this issue celebrated the 240th anniversary of Anthimus' death). On the work itself, cf. C. Erbiceanu, "Macsimile și sentințele lui Antim Ivireanu," *Biserica ortodoxă română*, 14 (1891–92), 333–55 (a modern Rumanian translation of *Nouthēsiai*); Duțu, *Les livres de sagesse...* (as in note 71 below), pp. 121–22; *idem*, *Cărțile...* (as in the same note), pp. 81–82. I used a photostat of the Athens National Library copy, for which I am indebted to Professor M. I Manoussacas. The latest and most complete bibliography concerning Anthimus and his writings is given in G. Ștrempel, ed., *Antim Ivireanul, Opere* (Bucharest, 1972), 463–69. I single out the Russian book by the Georgian F. Džindžixašvili, *Antimoz Iverieli (Antim Iverianu). žizn' i tvorčestvo...* (Tbilisi, 1967).

[66] *Nouthesiai...* (as in the preceding note), p. 3: *Kai ta hosa gnōmika esynathroisa, ta emetaphrasa eis Stichous haplous politikous homoiokatalēktous dia to eulēpton kai eukolomnēmoneuton.*

reading reveals that Agapetus provided parts of Chapters 51, 46, 41, 68, 12, and 71, 32, 69, 1, 37, 61 (in that order) for Anthimus' verses.[67] In addition, Agapetus' work had inspired the contents of the first poem's acrostic — but not its length, which in the Metropolitan's own version turned out to be interminable.[68]

Under Anthimus' pen, the bits from Agapetus were transformed into banalities so that two examples will suffice to demonstrate the prelate's rhyming craft. Agapetus' comparison between the eye "implanted in our body" and the emperor "set into" the whole world (Chapter 46) inspired the following doggerel :

> To our body, 'tis the eye that lends illumination.
> And 'tis the Ruler who provides the succor to the nation [69].

In Chapter 51, the Deacon drew a parallel between the duties of the sun and those of the emperor : the former illuminates the Creation with its rays ; the latter shows his virtue by lavishing his mercy upon the indigent. Here is Anthimus' version :

> The property of shedding light was given to the sun
> The property good rulers have is care for everyone [70].

A full Romanian translation of Agapetus — which was never printed — is preserved in two manuscripts, both originating in Rîmnic. The earlier of them dates from the nineties of the seventeenth century. The model for the Romanian translation is said to have been a Slavic, rather than a Greek, Agapetus, presumably because the scribe of the earlier manuscript, one Vlad, was a translator from Slavic.[71] All this, again, fits well with what we know about the chronology of the respective Greek and East Slavic influences in Romanian lands.[72] Of course, even if the source of the Romanian translation was Slavic, it may have been a manuscript

---

[67] *Nouthesiai...* (as in note 65 above), pp. 7, 8, 16—18, 20, 22. Another source for Anthimus was the *Hortatory Chapters* of Pseudo-Basil I, a modern Greek translation of which he had printed in 1691.

[68] The acrostic of the first poem takes up nine lines of print and runs : *Ho tapeinos Metropolitēs Ouggroblachias Anthimos ho apo Ibērōn tō Hypsēlotatō kai Theosebestatō Authentē kai Hēgemoni pasēs Ouggroblachias, Kyriō Kyriō Iōannē Stephanō Boebonda tō Kantakouzēnō, tō en hagiō Pneumati agapētō Hyiō kai euergetē tēs hēmōn tapeinotētos, charin, eleos kai boētheian anōthen para Theou pantokratoros, eti kai apostolikēn eulogian.*

[69] *Nouthesiai...* (as in note 31 above), p. 7 : *Ho ophthalmos tou sōmatos einai phōtagōgia | boētheia tēs poleōs einai hē Authentia.*

[70] *Ibid.* : *Hēliou to idiōma einai dia na lampē. Tou Authentos de tou kalou pantas na perithalpē*

[71] Much of the above information has been culled from A. Duţu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine* (Bucharest, 1971), Chapter 2 : "Le miroir des princes", pp 97—153. This chapter is an enlarged version of the same author's "Le 'Miroir des Princes' dans la culture roumaine," *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, 6 (1968), 439—79 and was in turn reprinted in the Romanian version of the book, *Cărţile de înţelepciune în cultura română* (Bucharest, 1972), 65—103. The two manuscripts containing the Romanian Agapetus are *ms. rom.* 3190 and 1788 of the Romanian Academy of Sciences.

[72] Cf. P.P. Panaitescu, "L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila, archevêque de Kiev, dans les Principautés roumaines," *Mélanges de l'Ecole Roumaine en France*, 5 (1926), 3—97 In spite of geography, Ukrainian influence in Wallachia preceded that in Moldavia On Greek manuscripts of Agapetus in Romanian lands, cf notes 6 and 61 above.

rather than a print; in fact, we know of at least one Slavic Agapetus manuscript in Romanian lands: it belonged to the library of the Ukrainian ascetic Paisij Velyčkovs'kyj, a library which he left in the Neamţ monastery in Moldavia.[73] However, its date is in the eighteenth century, thus this manuscript was too late to have served as a model for a Romanian translator of about the second half of the seventeenth. Still, it is possible that the Romanian Agapetus of the Rîmnic manuscripts was translated from the Slavic *editio princeps* of our author which Peter Movilă (Mohyla), the "*voevodič* of Moldavian lands," had printed in Kiev in 1628. The Romanian Agapetus may also have been translated from the reprint of the 1628 Kiev edition, made in Moscow in 1660.[74] The final word on this matter must be left to Romanian scholars.

Anthimus' poems, serving Byzantine gnomic wisdom up once more in 1715, apparently marked the end of the use of Agapetus for the benefit of Romanian rulers. I unearthed no borrowings from Agapetus in the *Admonitions* which Prince Nicholas Mavrocordato (d. 1730), Anthimus' murderer, wrote for his son Constantine in 1727, nor in the same author's lengthy *Manual* (in 869 chapters) addressed to a hypothetical ruler.[75] About the time of Anthimus death, a search for new models of conduct for Wallachian princes was directed toward Western works, in both Latin and French, that were translated into Greek or Romanian — Nicholas Mavrocordato himself sponsored one of these translations.[76]

If Agapetus' *Chapters* thus lost the princely ear, this loss was compensated by a gain among a wider and more impressionable public. In the first years of the eighteenth century, Agapetus was included in the curriculum of the elementary (or third) class of the Greek Academy at Bucharest, where beginners read him as a textbook along with Phocylides, Pythagoras, the letters of Theophylactus Simocatta (in which Copernicus, too, was interested), Liturgical Poems on the Twelve Feasts, Aesop, and Homer.[77]

Out of school, Agapetus must also have provided spiritual nourishment for Greek and Greek-speaking readers. Some of these readers were of ordinary condition: About twenty eighteenth — and nineteenth-century manuscripts preserved in the libraries of Mount Athos indicate a monastic readership; and in Wallachia, at some point in the eighteenth century, a manuscript of Kyminites' paraphrase of Agapetus belonged to one "George the barber". However, to judge by the remarks of former owners in manuscripts themselves, most of those whom Agapetus edified in Wallachia were members of the Greek-speaking elite: high

---

[73] Cf. A. I. Jacimirskij, "Slavjanskie i russkie rukopisi rumynskix bibliotek," *Sbornik Otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti Imp. Akad. nauk*, 79 (1905), 555.

[74] On the Kiev edition of 1628, cf. pp. 30—35 below; for some further details on Mohyla, Agapetus, Pseudo-Basil's *Hortatory Chapters* and Romania, cf. my *Ljubomudrějšij Kyr" Agapit...* (as in note 1 above), pp. 26—28.

[75] For texts of both these works, cf. A. Papadopoulos-Kerameus in E. de Hurmuzaki, ed., *Documente privitoare la istoria românilor*... XIII (1909), pp. 461—504.

[76] Cf., e.g., Duţu, *Les livres de sagesse*... (as in note 71 above), pp. 126 and 129.

[77] Cf. E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*..., VII (1895), pp. 79—81. The program of the Academy dates from 1707.

court officials — a *stolnic*, a *great postelnic* — and writers.[78] One last example: Agapetus' *Chapters* were recommended reading for a lady of high society, along with the *Oktoechos* by John of Damascus, the *Acathist Hymn*, the *Explanation of Divine Liturgy* by Nicholas Cabasilas, an alchemical treatise by Stephen of Alexandria, and, finally, the work of the author making the recommendations. The lady was Helen Mavrocordato, wife of the Hospodar of Moldovlachia, and the recommendation was offered by Constantine-Caesarius Dapontes (1713/14 — 1787), a Greek born on the island of Scopelus who died as a monk of Athos.[79] His advice is recorded in the following lines, written about 1748 and published in 1766:

> The writings which to my own taste mellifluous appear,
> Are these: do listen while I speak; their titles follow here:
> Stanzas in Mary's praise; Eight Tones the Damascene did write,
> Stanzas on John the Baptist, too, of similar delight.
> The Virgin's seven prayers in the "Book of Prayers" told,
> "On Liturgy" by Nicholas Cabasilas of old;
> *The Chapters which Agapetus the Deacon did compose*
> *For Emperor Justinian, that ever-blooming rose*;
> The treatise Stephen has produced on the gold-maker's art,
> And Constantine himself, of course, the honey of the heart.[80]

Except for the rhyme — a Western intrusion — everything in Anthimus' and Dapontes' lines was lowbrow Byzantine: the fifteen-syllable verse, the didacticism, and the contents. The list of edifying reading that Dapontes drew up for the Phanariote lady did not mention the best Byzantine writings, but it did contain Agapetus. Dapontes must have studied him in the Greek Academy of Bucharest, where he himself had

---

[78] Cf. Camariano-Cioran, *Les Académies*... (as in note 61 above), pp. 367, n. 20; 313.

[79] The most useful bio-bibliography of Dapontes is still that by E. Legrand, *Ephémérides daces*..., III [= *Publications de l'Ecole des langues orientales vivantes*, 202] (1888), pp. ix xxxiv. For recent bibliography, cf. E. Soulogiannes, *Kaisariou Daponte Kanōn periektikos pollōn exairetōn pragmatōn* [= *Keimena kai meletai neohellēnikēs philologias*, 37] (1967),pp. 4, note 1 and 6, note 3. Cf. also *idem*, *Ho Dapontes*, he antilēpsis tou peri historias kai ho prologos eis to "Phanari gynaikōn" [= *Keimena kai meletai neoellēnikēs philologias*, 65] (1970), and M. I. Ch[adzēphotēs], entry "Dapontes" in *Megalē Egkyklopaideia tes neoellēnikēs logotechnias*. 6 (*s.a.*, but after 1963), pp. 127—30 (superficial); Linos Politis, "Digenis Akritas. A propos de la nouvelle édition de l'épopée byzantine," *Scriptorium*, 27 (1973), 330, n. 5; and histories of literature, e.g., B. Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque*...(1962), pp. 488—494; K. Th. Demaras, *Historia tēs neoellēnikēs logotechnias*... (3rd ed., 1964), pp. 114—17; L. Politis, *A History of Modern Greek Literature* (1973), pp. 75—76.

[80] Constantine Dapontes, *Kathreptēs gynaikōn*..., II (Leipzig, 1766), p. 396:

> *Eme poson me phainontai syggrammata melata,*
> *akousai na se ta cipō, etouta einai, nata:*
> *Damaskēnou Oktoēchos, Oikoi tēs Panagias,*
> *prosthesai kai tou Baptistou, hōs charitos homoias.*
> *Hē eis ten synopsin hepta euchais tēs Panagias,*
> *Nikolaou Kabasila Peri tēs leitourgias.*
> *Kephalaia Agapētou, tou ek tōn diakonōn,*
> *pros ton Ioustinianon, to rhodon tōn aiōnōn.*
> *To tou Stephanou syggramma peri chrysopoiias,*
> *ki' autos ho Kōnstantinos sou, to meli tēs kardias.*

been a pupil. In any case, he owned a manuscript copy of Kyminites' paraphrase of the Deacon.[81]

An author whom nobody would think of including into the best-seller list in his own time had moved to its top just as Byzantium's role as a repository of living cultural values was about to end. Among the Hellenes, the Romanians, and, as we shall presently see, among Orthodox Slavs as well, Agapetus' heyday came when Byzantium was no more, and he achieved much of his success outside of what has once been Byzantium's territory. When it came to contents, post-Byzantine Orthodox culture was largely a unit, even if it spoke in many tongues.

V

Some years ago, Agapetus escaped the confines of scholarship, and appeared in a work of Western fiction. He assumed this newest, but probably not last, role in Dorothy Dunnett's *The Ringed Castle*, the main action of which occurs in Ivan the Terrible's time. There, an English merchant is made to say after an audience with the Tsar: "Deacon Agapetus put it better... Though an Emperor in body is like all other men, yet in power he is like God."[82]

The reader familiar with our author will readily realize that Ms. Dunnett selected the most quotable of Agapetus'chapters, the twenty-first. It was most appropriate that her merchant should have been reminded of Agapetus in sixteenth-century Moscow, for in real life his *Chapters* produced their greatest impact among the Orthodox especially Eastern, Slavs. This impact may be measured by the large number of Slavic manuscripts of our text (at least ten can be readily quoted,[83] although a systematic search should reveal more), by the considerable influence Agapetus exercised upon Eastern Slavic political writings, and, finally, by the fact that the Slavs produced two different manuscript translations of the *Chapters*,[84] separated from each other by as much as

---

[81] Dapontes says both these things himself in his *Katalogos historikos*..., ed. K. N. Sathas. *Mesaiōnikē bibliothēkē*, III (1872). pp. 191–92. Cf. also Legrand. *Ephémérides*... (as in note 79 above). pp. XV and Camariano-Cioran. *Les Académies*... (as in note 61 above). pp. 384–85 and 735. Dapontes' teacher at the Bucharest Academy. George Chrysogonus, was a nephew of Kyminites.

[82] Dorothy Dunnet, *The Ringed Castle* (1971). p. 163. The English wording of this remark goes back to my "A Neglected Byzantine Source...". (as in note 1 above). p. 142.

[83] Nine manuscripts are listed in Ja. S. Lur'e. *Ideologičeskaja bor'ba v russkoj publicistike konca XV – načala XVI veka* (1960). pp. 476–77. notes 242–44. On the eighteenth-century manuscript having once belonged to Paisij Velyčkovs'kyj (1722–1794). cf. p. 25. note 73 above

[84] The earlier translation is represented by Moscow, *Gosudarstvennyj Istoričeskij Muzej, Sinod.* 202 (15th century). fols. 33^{v} – 47^{v}. cf. A. Gorskij and K. Nevostruev. *Opisanie slavjanskix rukopisej moskovskoj Sinodal'noj biblioteki*. II. 2 (1859), esp. pp. 621–22. and by the same Library's *Sinod.* 991 [= *Uspenskie Čet'i-Minei* of Macarius]. fols. 692^{v}b – 696^{r}b. cf. Arkhimandrite Iosif. *Podrobnoe oglavlenie Velikix Četix-Minej vserossijskogo mitropolita Makarija*.. (Moscow. 1892). pp. 502–03) in the "Tsar's copy" of Macarius' *Minei*. the same translation is to be found on fols. 928 ff of the February volume. cf. A. V. Gorskij and K. I. Nevostruev. in *Čtenija v Imp. Obščestve Istorii i drevn. rossijskix*... [1886, book 1]. 136–37) ; the later translation by Moscow. *Lenin Library*. *Volokolamskoe sobr.*, 158/522 (16th century), fols. 305^{r}–323^{r}. cf., e.g., Hieromonk Iosif. "Opis' rukopisej perenesennyx iz biblioteki Iosifova monastyrja v.

four hundred years. The later of the two translations circulated in excerpts, of which we know at least two different versions.[85]

I assign the earlier translation — certainly ante-dating the year 1076, by which time it was reflected in the *Miscellanies* compiled for the Prince of Kiew Svjatoslav — to tenth-century Bulgaria, and to the reign of Symeon the Great (893—927), or, less likely, to that of his successor Peter (927—969). Between 864, when Bulgarians adopted Christianity, and 1076 Bulgaria was the most likely state to have sponsored such a translation : it was exposed to strong Byzantine literary influences ; by the late eighties of the ninth century, a more or less normalized Slavic written language was practiced on its territory and its freshly formed literati engaged in a lively translation activity ; but above all, its rulers, especially Symeon, were in ideological competition with Byzantium and must have welcomed a specimen of Byzantine imperial ideology for domestic consumption. Alongside these general considerations, there are lexical grounds for attributing the first Slavic translation of Agapetus to early Bulgaria.[86] If my attribution, proposed some years ago,[87] should turn out to be correct — as I believe it will — Agapetus would be the earliest known Old Church Slavonic translation of a secular Greek text.

---

biblioteku Moskovskoj duxovnoj Akademii," *Čtenija v Imp. Obščestve Istorii i drevn. rossijskix...* (1881, book 3), 169—171, and by Moscow, *Lenin Library, Volokol. sobr.* 134/189 (16th century), fols. 325ᵛ—334ᵛ, cf. Hieromonk Iosif, *ibidem*, pp. 101—07, esp. pp. 104—05. The earlier translation is divided into sixty-seven chapters, compared with seventy-two of the Greek Agapetus. In fact, this translation omits only two chapters of the Greek (31 and 52); it shortens some further chapters of the original, but numbers them as separate units. The difference of five between Greek and Slavonic is due to the fact that on occasion the number sequence was disturbed, or two or more chapters of the Greek were counted as one. The later translation has seventy-three chapters instead of seventy-two. This is due to an error at the end, common to all manuscripts known to me : there is no chapter number "71" in the Slavic, hence Agapetus 71 — Slavic 72 and Agapetus 72=Slavic 73. I have only a tentative conclusion on the relationship between the two translations : on occasion, the two are so close (cf., e.g., Agapetus, Ch. 12 and 61 — early translation, 56) that the recent translation may be a revised version of the earlier one. However, the recent translation is closer to the Greek and sometimes offers better sense than the earlier one (cf. Agapetus, Ch. 28, 32, 39, 63); hence, the translator or editor of that translation must have had the Greek original before him. On the two translations of Agapetus, cf. also V. Val'denberg, "Nastavlenie pisatelja VI v. Agapita v russkoj pis'mennosti," *Vizantijskij Vremennik*, 24 (1923—26), 27—34, esp pp. 28—30 (some inexactitudes).

[85] One form of the excerpts is represented by Moscow, *Lenin Library, Volokolamskoe sobr.*, 164/530 [F 113/530], fols. 183ᵛ — 194ʳ, cf. Hieromonk Iosif, "Opis' rukopisej..." (as in the preceding note), pp. 182—86. It contains chapters 5, 8, 21—21, 28—29, 32, 39, 44, 46—48, 51, 53, 55, 57, 61, 64, 67, 68—69, 72 (=71), 73 (=72). The other form is reflected in *Sofijsk.* manuscript (inaccessible to me) of the former Ecclesiastical Academy of St. Petersburg now) in *State Public Library*), no. 1480 (16th century) It has a different selection of chapters, cf. Val'denberg, "Nastavlenie..." (as in the preceding note), pp. 28—29 Both forms of excepts are from the more recent translation

[86] A set of excerpts from Agapetus, nearly identical with that of the *Miscellany* of 1076, is preserved, under the generalized title "Speech to Those Who Rule Upon the Earth," in a Serbian manuscript of the late fourteenth century (Sofia, *National Library*, Slavic 1037, fols. 230ᵛ—233ʳ). For a description of this manuscript, cf. M Stojanov-X. Kodov, *Opis na slavjanskite rŭkopisi v Sofijskata Narodna biblioteka* (1964), esp. p. 243 and facsimile on Plate XI. The presence of these Agapetian excerpts in a Serbian *Miscellany* gives a further support to the view that the home of the Slavic translation of the *Chapters* is to be sought in the Balkans, for we have no reason to suppose that precisely this set of Agapetian excerpts made its way from Kiev to a Serbian miscellaneous manuscript.

[87] In "On Some Sources..." (as in note 1 above), pp. 729—30.

Agapetus' concepts and *copia verborum* go beyond those of the Scriptures and liturgical and hagiographical texts that make up the canon of Old Church Slavonic language and letters. It follows that for the Slavicist, both the technique and the vocabulary of the early Slavic translation transcend the value of the *Chapters'* contents. To provide him with a tool for judging that technique and that vocabulary, I have compiled a Greek-English-Slavonic glossary. It is based on the vulgate Greek text of Agapetus, but includes relevant variants from two Slavic and four Greek manuscripts.[88]

The picture which emerges from the glossary is as follows : in the process of translating, the Slavic bookman moved with some freedom and, on the whole, showed a commendable grasp of the Greek, though he faltered when he faced technical terms, for instance those of rhetoric, such as *deinotēs*, "forcefulness", to which nothing could yet have corresponded in tenth-century Slavic.[89] When it comes to vocabulary, the translation is close to the *Coden Suprasliensis* and it rounds out our knowledge of the Old Church Slavonic canon. Thus, to give but three examples, it offers words that we could postulate, but not attest, for the earliest period ;[90] it provides a Turkic (Danube-Bulgarian) borrowing, which hitherto was known only from late texts, but was attributed by scholars — as it turns out, correctly — to the earliest layer of Old Church Slavonic,[91] and, finally, it reflects a stage during which such basic terms of state and church as "ruler", "subject," or "piety," did not yet have firmly established equivalents in Old Church Slavonic.[92]

As for the contents of the Slavic Agapetus' message, I treated his influence upon Slavic political writings, including those of the formative period of Muscovite political ideology, in some detail on two previous

---

[88] This glossary is ready in typescript.

[89] Agapetus, Ch 42 *deinotēta* is translated by *svar''*, 'battle, fight' in the early Slavic version, Ch. 38. *Svar''* occurs in that meaning in the *Codex Suprasliensis.*

[90] So *ošinovenije* for *apochē*, 'abstinence', Agapetus, Ch. 66 (= Slavic, Ch 60). This word is unknown to dictionaries, but cf. *ošiti sę* = *apechesthai*, 'abstain from.'

[91] This is *kurel'ky* (Ch. 30.) rendering *eidos*, 'form, shape, kind' (Greek Agapetus, Ch 34). Cf. O. Pritsak, "Bolgarische Etymologien I—III," *Ural-Altaische Jahrbücher*, 29 (1957), 212–13 (Slavic examples from 14th-17th centuries). Another early Turkic borrowing occurring in our Slavic Agapetus is *tikor', tik''ri*, 'mirror' (Ch. 7 and 23 = Greek Agapetus, Ch. 9 and 24). For this word, which occurs in the *Codex Suprasliensis*, cf. Z. Gombocz, *Die bulgarisch-türkischen Lehnworter in der ungarischen Sprache* [– *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, 30] (1912), p. 134 = no 217 (Čuvaš *t'ogor* = mirror).

[92] *Archōn*, 'ruler, official,' occurs four times in Agapetus (Ch. 71, 10, 66, 30); it is rendered by four different equivalents in the early Slavic translation, *knęz, vlastelin'', vladušča, bolęrom''* (Ch. 66, 10, 60, 28). *Boljarin''* for *archōn* has not been hitherto attested in Old Church Slavonic. *Hypēkoos*, 'subject,' occurs seven times (Ch. 65, 47, 36, 49, 48, 20, 27); in Slavic it is rendered by six different equivalents : *vručenii, ljudina, pod'' vlast'ju, svoim'' ljudem''*, *pokorivym* (not attested in this meaning in the exhaustive entry of the *Slovnik jazyka staroslověnského*), *pokornikom''* (word not attested in *SJS*) (Ch. 61, 47, 32, 44, 20,25).
Eusebeia, '*piety*,' occurs twice (Ch. 5, 15). It is rendered in two different ways: *bl(a)gyja věry* and *dobroč'stija* (Ch. 5, 15). Not even in the later Slavic version is the standardization of the term *hypēkoos* complete : this version's usual rendering is *podvlastnyi*, but on two occasions (chapters 20 and 27) it gives *područnik''*. Only the Kiev printed edition of 1628 renders the term throughout by *poslušnyj* in the main text, while the glossator substitutes *poddanyj* in six out of seven instances.

occasions,[93] and shall not repeat here the texts and authors, ranging from the eleventh century to the eighteenth, who used Agapetus to bolster up the ruler's power, or to combat each other.[94]

VI

Among printed translations of Agapetus, the first Slavonic one was published in Kiev in 1628.[95] It occupies a place apart, for in it — as in many of the cultural endeavors understaken in Kiev at the time of the early Ukrainian revival — East meets West. The "corrector", meaning editor or translator, of the new Slavonic version was none other than Peter Mohyla (Movila), future Metropolitan of Kiev, but late in 1627 still Abbot-elect of the Monastery of the Caves. He combined the tradition of his native Moldavia with Polish culture, study in the West, devotion to his new Ukrainian milieu, and championship of the Orthodox cause. [96]

---

[93] "A Neglected Byzantine Source..." and "On Some Sources..." (both as in note 1 above).

[94] The fate of Agapetus in Russian texts was pursued in my Columbia University Seminar of 1958, and independently by A. A. Zimin and Ja. S. Lur'e, *Poslanija Josifa Volockogo* (Moscow, 1959), cf. esp. pp. 183—84; 260—62; and by Ja. S. Lur'e, *Ideologičeskaja bor'ba...* (1960), esp. p. 175 and n. 239; p. 479; we made the same findings. One further, and to my knowledge unpublished, gleaning: "The chapter"*K sud'jam*", "To the Judges," of the juridical collection *Merilo pravednoe*, ed. Tixomirov, pp. 38—39 = fols. 19ᵛ—20ʳ, is but a garbled and reshuffled rendering of the Agapetian cento contained in the *Admonition to the Rich* of the *Izbornik* of 1076, fols. 24ᵛ—28ʳ; thus Agapetus did shape, if to an unknown degree and unbeknownst to his readers, the outlook of secular judges of Rus' as well. On Agapetus in the Testament of Ivan IV, see p. 34—35 below. The excellent Soviet 1965 edition of Sjatoslav's *Izbornik* of 1076 does not note Agapetian passages in that manuscript. (This was done, however, in the review of that edition by M. Labunka, *Revue d'histoire ecclésiastique*, 63 [1968], pp. 1149—1150). In general, not everyone took this find into account: thus, V. P. Adrianova-Perete, "Aforizmy Izbornika, Svjatoslava 1076 g. i russkie poslovicy," *Trudy Otdela drevnerusskoj literatury...*, 25 (1970), 7, 11 continued to use the Agapetian passages of *Izbornik* as a source for Kievan proverbial sayings. N. A. Meščerskij's interesting article, "K voprosu ob istočnikax Izbornika 1076 goda," *ibidem*, 27 (1972), 321—328 does not address itself to Agapetus.

[95] Ljubom(u) drějšago Kyr" / AGAPITA DIAKONA, / Blažennejšemu / i bl(a)g(o)č(e)stivešjšemu / CARJU IOUSTINIANU : / Pače že vsem" Pravedno xo / tęščim" nad strast'mi carstvovati. / GLAVIZNY POUČITELNY, / Po kraegranesiju Ellinski Izloženy. / Slavenski že Pr"vee Napęčatany, / V" S(vja)toj Velikoj Čjudotvornoj / Lavre PEČERSKOJ Kievskoj / / Stavropigionu S(vja)tęjšag(o) Patriarxi vselen(skago) : / arxiep(iskopa) Konstantinopolskogo Novog(o) rima / Lěta G(ospod)nę axki. The best bibliological description of the print is in Xv. Titov, *Materijaly dlja istorii knyžnoji spravy na Vkrajini v XVI—XVIII vv. ...* (Kiev, 1924), no. 31 = pp. 193—94. For a detailed discussion of the edition of 1628 and of problems connected with it, cf. my *Ljubomudrějšij Kyr" Agapit...* (as in note 1 above), pp. 11—26.

[96] For a good first approach to Mohyla (1596—1647), cf. the bibliography of his works, contemporary sources and secondary literature in L. Je. Maxnovec', *Ukrajins'ki pys'mennyky* 1 (Kiev, 1960), pp. 415—27, to which add: E. Picot, "Pierre Movila (Mogila)," in E. Legrand, *Bibliographie hellénique... au dix-septième siecle*, IV (1896), pp. 104—59; A. Jabłonowski, *Akademia Kijowsko-Mohilańska...* (Cracow, 1899—1900); A. Malvy and M. Viller, *La Confession Orthodoxe de Pierre Moghila...* [= *Orientalia Christiana*, 10] (1927); T. Ionesco, *La vie et l'œuvre de Pierre Movila, métropolite de Kiev* (Paris: 1944); E. N. Medynskij, *Bratskie školy Ukrainy in Belorussii v XVI—XVII vv.* (Kiev, 1954); R. Łużny, *Pisarze Kręgu Akademii Kijowsko-Mohylańskiej a literatura polska...* (Cracow, 1966); and A. Jobert, *De Luther à Mohila; la Pologne dans la crise de la Chrétienté, 1517—1648* [= *Collection historique de l'Institut d'études slaves*, 21] (Paris, 1974), esp. pp. 367—73.

The author of the preface to the translation of 1628 (possibly Pamvo Berynda) considered Agapetus as a sequel to the edition of the *Various Teachings* of Dorotheus of Gaza (sixth century), which appeared in the same printing shop and in the same year of 1628.[97] Thus, Agapetus' function was that of edification. Through his spokesman, the Abbot of the Monastery of the Caves, like his predecessors in the sixteenth-century West, directed his message to a wide circle of recipients. The title page of the Kiev edition stated that Agapetus' *Chapters* were addressed to Justinian, "or rather to all those who desire to rule over passions in a righteous manner"; and the first part of the "Preface to the Reader" was directed to the simple layman. "And do not say", the author of the Preface writes in that first part,

> that the latter [i.e., the *Teachings* of Dorotheus] are rules to be followed only by monks, while the former [i.e., the *Chapters* of Agapetus], by Rulers, rather than by their subjects. Do not be misled, o beloved one... for the True Emperor is not the one who rules over a multitude of people, while being ruled by passions, but rather the one who rules over himself and his passions. And, according to the testimony of two Apostles, the King of Kings created 'Ruler and Priest' not only those who hold the helm of the Universe or of the Church, but all those who live in Piety and Virtue... Accept readily Love, that bond of perfection, from the Beloved one [the pun is explained in the margin: 'from Agapetos'], since he was a faithful counseler of Emperors, so that you may begin to rule in this world and to go on ruling for all time to come.

However, in the second part of the preface, its auhtor, again in the tradition of sixteenth-century West, apostrophizes those in authority, both ecclesiastics and laymen:

> You, too, who have been honored with dignities in the hierarchy of the Church; you, Pious Emperors crowned by God [is the Tsar of Moscow meant here?]; and you, Officials who wield worldly powers,[98] accept the Precepts of this servant [again, the pun is explained in the margin: 'diaona'] beloved of God, which were composed in a laconic style, and which are fittingly worthy of you. If you look into them as into a mirror, you will see there the true and appropriate image of wise administration and of the Christian and Just Kingdom, and will know God, the recompense you owe Him, and the instability inherent in gathering earthly wealth; and you will learn for what reason He handed to you the rule on earth...

What follows occupies almost the whole last page of the preface. The contents of the message are simple: the preface was written on December 1, 1627; in carrying out this task, the corrector of the Slavic text used the Greek original (*ispravi že se ot Ellinskago Idiomate)*; his name was Peter Mogila (Mohyla), Abbot-elect of the Lavra of Kiev.[99]

---

[97] Beginning of the preface: "Accept, o pious reader, after *ot dara B(o)žia* [pun explained in the margin: 'Dorofea'] ... *darovaniax*"... *i* [= also] *ot V''zljublennago sv(ja)ščennoslužitele* [pun explained in the margin: 'Agapita ierodiakona'] *D(u)šepoleznaa v''kratce k'' Pravděimennomu* [pun on the name of Justinian] *Samodr''žcu izložnnaę nakazania*". The author of the preface, whatever his identity may have been, was the spokesman for Mohyla.

[98] *Konec''* (genitive plural); probably a cliché based on the Greek *telē*, 'magistrates-powers,' since *telos* usually means 'end,' in Slavonic *kon'c'*.

[99] *Dan'' v'' dobrodětelnoj Dělatelnici Pr''vonačalnye S(vja)toělpnago Žitel''stva v ''Rossii S(vja)tyę, Dvoica s'' Vyšše dannago Iskupnika i B(o)ž(e)stv(en)nago daęnia, B(o)ž(e)st'' v(en)nago že Kyota upokojenia Žilisca. Ot Nevešč est'' vnago ognę v'' veščest ''vnom'' est(e)stvě javlenia, minuvšim''sto šest'dšesęt' i dvom'' desęticam'' i sedmim'' lětom k sim'' priloživšim''sę.* [i.e., A. D. 1627] *Dekam(brija): ā, dnę. Tekušču že rečennomu Kyrio-Pasxa lętu.*

However, the form of these subscriptions written in high Old Church Slavonic style,[100] is of surprising intricacy. We are able to follow the writer when he calls the editor, "the offspring of Mogila by the same name, the Chief of the Dacian Lands [i.e., Moldavia]"; we must think for a moment when this editor is further called "homonymous with the firmly named first holder of the throne", that is, Peter (since *petra* means stone in Greek, stones are hard, or firm, and *pr"vopr(e)st(o)lnik"* corresponds to *protothronos* of the Greek, an epithet of Peter); but in order to understand the very first subscription, we must mentally translate it back into Greek, word for word. Only then does it appear to us that *dělatelnica (ergastērion)* is the printing shop, that *žitelstvo* is the way of life *(politeia)*, that *Rossia* is Rus', because such is the form of that land's name in Greek, that the "Holy Twosome" are first, Anthony of the Monastery of the Caves, since *iskupnik*, 'redeemer' is a pun on that Saint's name, provided one knows that in Greek *Ant-ōnios* may be interpreted as one buying *(ōneomai)* in exchange *(anti)* and, second, Theodosius, alluded to as *B(o)ž(e)st"v(en)nago daęnia*, 'Divine offering'; furthermore, that *kyota upokoenia* refers to the Dormition of the Virgin Mary, since Mary was the *kibōtos*, or 'Ark,' that contained Christ; that *žilišča*, 'dwelling,' means monastery, since one of the Greek equivalents of that Slavic word happens to be *monē*, which also means 'monastery'; finally, that *neveščest"vnago ognę* signifies the Holy Ghost, the *aylon pyr* or 'immaterial fire' of the Greek Church Fathers, Who entered the Virgin; thus God manifested Himself in her, a "material being," *veščest"vnom" est(e)stvě* and provided the starting point for the era *ab incarnatione*.[101].

The subscriptions, let alone the preface, adhere so closely to Greek models not because they are a translation from the Greek. Patently, no translator would have replaced the proper names Antōnios or Agapētos by 'redeemer' or 'the Beloved one'; moreover, he would have rendered *diakonos* by *diakon"* rather than by *služitel'*. The subscriptions are a display of elite erudition, a bond among the initiates who were in fact familiar with the "Hellenic idiom". But how many people were there in Kiev in 1627 who could savor all the nuances of this display? We shall never know, nor shall we know what turn the cultural trends would have taken in the Ukraine without the Civil War of 1648. What we do know, is that these virtuoso allusions to the Greek roots of Old Church Slavonic

---

Ispravi żę sê ot Ellinskago Idiomate s" mnogym" opastvom V" bl(a)g(o)č(e)stii siajuščo B(o)gopriemcu Tezoimennago Mogily Dakijskix Zeml' Načalnika Otraslų, Tvr" doimennago Mogily Dakijskix Zeml' Načalnika Pr"vopr(e)stolnika tezoimennų.

Proizbrannu s" G(ospodo)m" v" Predstatelstvo starějšea Pastvy Postničestvujuščix.

[100] The language of the title page and the main part of the preface, too, is Church Slavonic; the only traces of Ukrainian are in the genitive form *Patriarxi* on the title page and in the first running title of the preface, *Pred"slovie Do Čitelnika* (the other running titlę has the Church Slavonic form *K"čitatelju)*.

[101] The reader, incidentally, was already offered parts of the same message on the title page woodcut. There, he saw Saints Theodosius and Anthony, and the *verso* of that page displayed for him the scene of the Virgin's Dormition.

were part of the answer that the Orthodox gave to the Jesuit reliance on Latin; and it is worth pondering that Agapetus was summoned to rescue the Orthodox cultural cause.[102]

Mohyla — perhaps in concert with Pamvo Berynda — approached his task of publishing Agapetus as a modern scholar would, and he consulted all the tools available to him: the two Slavic versions (although he more often relied on the later one),[103] and the Greek text, which must have come to Kiev from the West in the form of one of the printed editions available at the beginning of the seventeenth century.[104] In cases of disagreement between the Slavic and the Greek as he read it, he followed the latter; once, this lead him into error,[105] but we cannot fault him for steeering a course that was correct from the point of view of method.

A detailed analysis of the Kiev text shows that it was a new, if usually quite literal and archaizing, translation; it follows that when a wording in that text differs from both Slavic versions, this wording does not go back to any Slavic manuscript, but is to be dated to the time of the translator of our print, that is, to about 1627. This point is worth retaining, and I shall return to it presently.

The translation revised by Mohyla was reprinted, with slight changes adapting it to the Russian linguistic usage of the time, in Moscow in 1660.[106] Although the relation of the Kiev text to the subsequent four Russian translations of Agapetus has not been investigated in detail, it is safe to assume that these translations are independent from it.

---

[102] Latin, of course, was making its inroads into Orthodox ranks. Mohyla and his milieu knew it very well, and I suspect that the choice, in our subscription, of the feminine *dělatelnica* rather than of the regular Church Slavonic neuter *dělatelišče* for the Greek neuter *ergastērion* was influenced by the feminine gender of *officina*, the usual Latin term for the printing shop.

[103] On the whole, V. Val'denberg, "Pečatnye perevody Agapita," *Doklady Akademii Nauk SSSR* (1928, no. 13), 283—90, esp. pp. 281—85 gives a correct account of the relationship.

[104] The Editor must have consulted a Greek printed edition like those of 1518 (p. 100) or 1592 (p. 19) with the colophon formula *telos ektheseos parainetikēs Agapētou diakonou, hētis par' Hellēsi basilika onomazetai schedē*, for Mohyla's colophon runs as follows: *konec. Izloženie Poučitelnoe agapita Diakona K" Iustinianu Kesaru, jaže u Ellin Carskij (naricaet" sę) svitok.*

[105] One erroneous reading separates Mohyla from both Slavic versions: Agapetus, Ch. 4, e.g., in the edition of 1518, has *kai hoi diadēmataperikeimenoi kai hoi dia dōmata* [= 'houses', wrong reading: cf. *Palatinus Gr.* 356, fol. 62ʳ: *domata*, 'gifts'] *prokeimenoi*; Mohyla renders *i iže diadimoju oblečenii i iže pred" domom"* [= *'house'*] *povr"ženii*; earlier Slavic version: *i v" věnci xodęšči i darmi* [= *'gifts'*] *počtenii*; later Slavic version: *i iže diadimoju ob'vęzaemii i iže daaniix* [= *'gifts'*] *radi predležascii.*

[106] It appeared as a part of the *Anfologion siesť cvětoslovie...* of 1660, pp. 82—114. Title on p. 82: *Izloženie / glavizn" poučitelnyx" / napisannoe / ot agapita diakona / s(vja)tějšia B(o)žia Velikia c(e)rkve / egože kraegranesie takosę imat: / Bl(a)žennejšemu, i Bl(a)gočesti / vomu c(a)rju našemu Iustinianu,_/ / agapit xudějšij diakon"*. I used the British Museum copy, C 110.b.1(6). The dependence of the Moscow text on that of Kiev was already seen by Val'denberg, "Pečatnye..." (as in note 102 above), pp. 285—286. For the *Anfologion*, earlier bibliographical references to it, and Soviet Libraries containing it, cf. A. S. Zernova, *Knigi kirillovskoj pečati, izdannye v Moskve v XVI—XVII vekax...*(Moscow, 1958), no. 287 [however, Zernova failed to realize the Kiev origin of the Agapetus text in *Anfologion* and attributed all of that book's translations to Arsenij Grek].

Thus at first sight, the influence of the Kiev Agapetus in Muscovite lands seems limited to the Moscow reprint. We must report, however, one additional, and puzzling point. It has to do with the appearance of a passage from Agapetus in the *Testament* of Ivan the Terrible. That *Testament* contains the following, explicitly announced, quotation :

> *jako že inde rečeno est' : podobaet ubo carju tri sija vešči iměti, jako bogu ne gnevatisja i jako smertnu ne voznositisja i dolgoterpelivu byti k sogrešajuščim.*[107]

The most recent study of the *Testament* stated that the provenance of this quotation had not been cleared up.[108] In fact, two out of "these three things" which a ruler should possess have been lifted from Agapetus 21.[109] The puzzling fact is that the sequence of words in the *Testament's* Agapetian passage agrees not with that of either the old [OT] or new [NT] Slavic manuscript translations, but with that of the Kiev (and Moscow) printed editions [KT], which closely follow the word-order of the Greek :

Testament	KT	NT	OT
podobaet ubo *carju... jako* *bogu ne gneva-* *tisja i jako* *smertnu ne voz-* *notisisja*	*podobaet'' ubo* *tomu i aki* *B(o)gu ne gně-* *vatisę i aki* *smr''tnu ne* *v''znositisę*	*podobaet ubo* *emu jako i* *sm(e)rtnomu* *ne prevozno-* *sitis(ja) i ako* *b(o)gu ne gně-* *vatis(ja)*	*podobaet' ubo* *emu jako sm(e)rtnu* *ne v''znositis(ę)* *i aky b(o)gu ne* *gněvatisę.*[110]

Now, according to the somewhat contradictory internal evidence, Ivan IV's *Testament* seems to have been composed in 1572 or in 1564.[111] In any case, the tsar died in 1584, almost half a century before the appearance of the Kiev text. This text, as we remember, is a new creation; thus it has no history going beyond, say, the year 1620. To point to the affinity between the Agapetian passage of the Kiev and Moscow prints on the one hand, and the *Testament* on the other, is to call for a careful reexamination of the latter text's authenticity. Apparently, no serious thought has ever been given to this task, in spite of the admittedly unsatis-

---

[107] Cf. L. V. Čerepnin, *Duxovnye i dogovornye gramoty velikix i udel'nyx knjazej XIV — XVI vv.* (Moscow, 1950), p. 432 (— fol. 16ᵛ of the only extant copy).

[108] G. Stokl, *Testament und Siegel Ivans IV* [= *Abhandlungen der Rheinisch-Westfalischen Akademie der Wissenschaften*, 48] (1972), p. 83 and n. 35. Not having recognized the quotation, Professor Stokl misunderstood the relevant passage.

[109] This was already seen by Val'denberg, "Nastavlenie..." (as in note 84 above), p. 32.

[110] Judging by the one manuscript accessible to me, Agapetus excerpts, too, have the sequence of NT and OT for chapter 21 : cf. *Volokol.* F113/530 (as in note 20 above), fol. 184ᵛ : *podobaet ubo emu jako i smertnomu ne prevoznositis(ę) i jako B(o)gu ne gněvatis(ę).* The sequence of the Greek text is that of KT and the *Testament*, cf. Froben edition of 1518 : *khrē toinyn auton kai hōs theon mē orgizesthai kai hōs thnēton mē epairesthai.*

[111] Stokl, *Testament...* (as in note 79 above), pp 19 and 40.

factory textual evidence for our document and of the peculiarities of its structure.[112] This task cannot be undertaken here.[113]

The Moscow reprint of 1660 was followed by three eighteenth-century apparently independent Russian translations: one of them, published in 1771 by the Ukrainian scholar Basil Ruban, was dedicated to Catherine the Great; another, by State Councillor S. Pisarev, appearing in the same year, to Grand Prince Paul Petrovič. In purpose, these Russian translations of the Enlightenment parallel Western editions and translations of the two previous centuries. Ruban's aim was political; he even strengthened Agapetus' message in places, and stressed the absolutist aspects of the Ruler's office beyond the intentions of the original. Pisarev showed no such tendency in his rendition, for — so he said — he translated Agapetus on account of the latter's beautiful style. Russians put Agapetus to scholarly uses again with a similar time lag: the first Russian translation prepared for scholarly purposes, that by Professor Veršinskij, appeared in 1827, more than a century after Banduri.[114] We must stop at this point, since lack of competence prevents me from pursuing the vicissitudes of Agapetus' *Mirror* among Armenians and Georgians.[115]

---

[112] This impression is left by the few perfunctory passages in Stökl, *Testament...* (as in note 107 above), pp. 20 and 33 with n. 101. Cf., however, the review of Professor Stökl's book by Edward Keenan, *Slavic Review*, 33, no. 3 (March 1974), 129—30, who strongly suspects the genuineness of the Testament.

[113] Here, I must sound a note of caution. The agreement in word order between the *Testament* and the Agapetus editions of 1628 and 1660 may be the result of an accident, the scribe — or rather the *dictator* — of the document quoting from memory. Furthermore, as I discovered no other examples of the use of Agapetus in the *Testament*, I cannot rule out the chance that it quotes some third source in which the fragment of Agapetus 21 had already been garbled, or which adhered to the Greek word order. I omit other theoretical, but unlikely possibilities (direct access to Greek, interpolation). In short, by itself, the Agapetus fragment of the *Testament* does not prove that the document is spurious. But it should prompt some more investigation.

[114] The third eighteenth-century translation was apparently published in 1776. I did not see any of these later Russian translations. On these points, cf. Val'denberg, "Pečatnye..." (as in note 102 above), pp. 286—290. Even he could not find the edition of 1766, and it seems to remain a puzzle to Soviet bibliographers, for in 1969 it appeared as nr. 5 in the mimeographed book by I. M. Polonskaja on prints being traced: *Spisok razyskivaemyx izdanij ne vošedšyx v svodnyj katalog russkoj knigi graždanskoj pečati XVIII veka, 1725—1800* (Moscow, 1969); it had not been identified by ca. 1975, for it reappeared as nr. 363 in section II, that of "editions being traced" *(razyskivaemye izdanija)* in *Svodnyj katalog russkoj knigi graždanskoj pečati XVIII veka 1725—1800*, vol. VI, *Dopolnenija, razyskivaemye izdanija, utočnenija* (Moscow, 1975). For a description of the two translations of 1771 (by Pisarev and Ruban), cf. the same *Svodnyj katalog...*, I (1963), p. 22.

[115] Two independent Armenian translations of Agapetus appeared in print. One of them was published, from fols. 104^r—113^v of the manuscript no. 610 (dated to 1788) of the Mekhitarist Library in Vienna, by Hagovpus Dashian [Tašean], *Matenadrakan manr owsowmnasirowt'iwnk'*, II (Vienna, 1901), pp. 153—255. This translation is characterized as "old" and a work of the "Hellenistic" *(hunaban)* school, i.e., a school which flourished in the sixth and seventh centuries and which followed the principle of a slavish adherence to the original. If this characterization is true, we would be dealing here with the oldest translation of our text, antedating by centuries both the Slavic version and the earliest extant Greek manuscripts of Agapetus. Cf., in addition to Dashian, H. Oskian, *Katalog der armenischen Handschriften in der Mechitaristen-Bibliothek zu Wien*, II (Vienna, 1963), pp. 77—80 and H. Anasyan, *Hayakan Matenagitowt'yown*, I (Erevan, 1959), col. 223. The other Armenian translation, by one Georg Palat'eçi, is apparently a free rendering. It was published in Istanbul in 1806. Cf. Dashian, *ibid.*, p. 192; Anasyan, *ibid.*, cols. 223—4.

We followed the fate of a minor work in the successive milieus which adopted it to their various purposes. In so doing, we left out the original achievements of these milieus. But how representative are original achievements? Our method had one obvious advantage: it provided some measure of the influence exerted by the culture in which the work originated both upon the members of the elite and upon the rank and file of various literate publics. From England to the Caucasus, and from the sixth century to the eighteenth, Agapetus was read by princes, officials, men of letters, monks, and schoolchildren; he provided Muscovite bookmen with rudiments of political ideology. Even if he may have owed his attraction as much to the occurrence of the Emperor Justinian's name in the acrostic of his *Chapters* [116] as to his own merits, it is worth noting that with the exception of early Church Fathers no other Byzantine author equalled his popularity abroad.

ADDENDUM

After the foregoing article was completed, I received, through the friendly mediation of Academician Berza, microfilms of Mss. rom. 1788, fols. 66^r—79^r (=A) and Mss. rom. 3190, fols. 258^r—269^v (=V) of the Romanian Academy of Sciences, both containing the Romanian version of Agapetus' *Hortatory Chapters*. Even after having inspected these microfilms I find I must leave the final solution of the problem of the Romanian Agapetus with my Romanian colleagues; at this point I shall limit myself to some remarks concerning the model of the Romanian text and the relationship between manuscripts V and A. In so, doing, I hope to provide an incentive for the publication of the complete Romanian rendering of the *Chapters*.

1. Just as Mr. Alexandru Duţu suspected in this *Revue* as early as 1968 (vol. 6, p. 445), the Romanian translation of Agapetus was made from Slavic, not from Greek. However. we can go one step further than he did, for he could not yet decide whether that translation depended on a text printed "in Russia or in Venice" (*ibid.*, p. 446, n. 9). The Slavic model of the Romanian is surely the printed text of Agapetus, represented by the Kiev edition of 1628 (=KT) and its Moscow reprint of 1660 (=MT), rather than by any of the two earlier Slavic translations preserved in manuscript form. To prove this, it suffices to juxtapose the first pages of Agapetus in V and A (= figs. 1 and 3) with the first pages of the same text in KT and MT (= figs. 5 and 7). The form of the title, acrostic and colophon is identical in the two Romanian manuscripts and the two Slavic prints respectively. This alone is not decisive, however, for some Greek editions, such as that of 1518 and its derivatives, do exhibit almost the same form of title, acrostic and colophon. What *is* decisive, is the treatment, identical in V, A and KT, KM respectively, of much of the marginal material. ("Much" and not "all", because while the Romanian version repeats the summaries of chapters and the two acrostics placed in the margins of KT and MT, it ignores most of the marginal glosses and scriptural references of these prints). The marginal material common to the Romanian manuscripts and the Slavic prints is absent from the Greek manuscripts or prints

---

A Georgian translation of Agapetus was made in the late eighteenth century and seems to exist only in manuscripts. The translator was one Gaios, a cleric, who was trained in St. Petersburg and knew Latin, Greek and Russian. Some manuscripts indicate that Gaios translated directly from the Greek; according to others, Gaios' effort was based on the Russian translation of 1776. [This must be the elusive Russian print of 1776, cf. the preceding note.]. Cf. M. Tarchnišvili, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* [= *Studi e Testi*, 185] (1955), pp. 46, 290—93. I am indebted to Professor Stephen Gero for help in gathering information on Armenian and Georgian translations of Agapetus.

[116] In 1563, Jean Picot, praising Agapetus, remarked to Charles IX of France that Justinian's Code had been taught in that king's realm for three hundred years. Preface to the French translation (as in note 56 above), pp. 6—7.

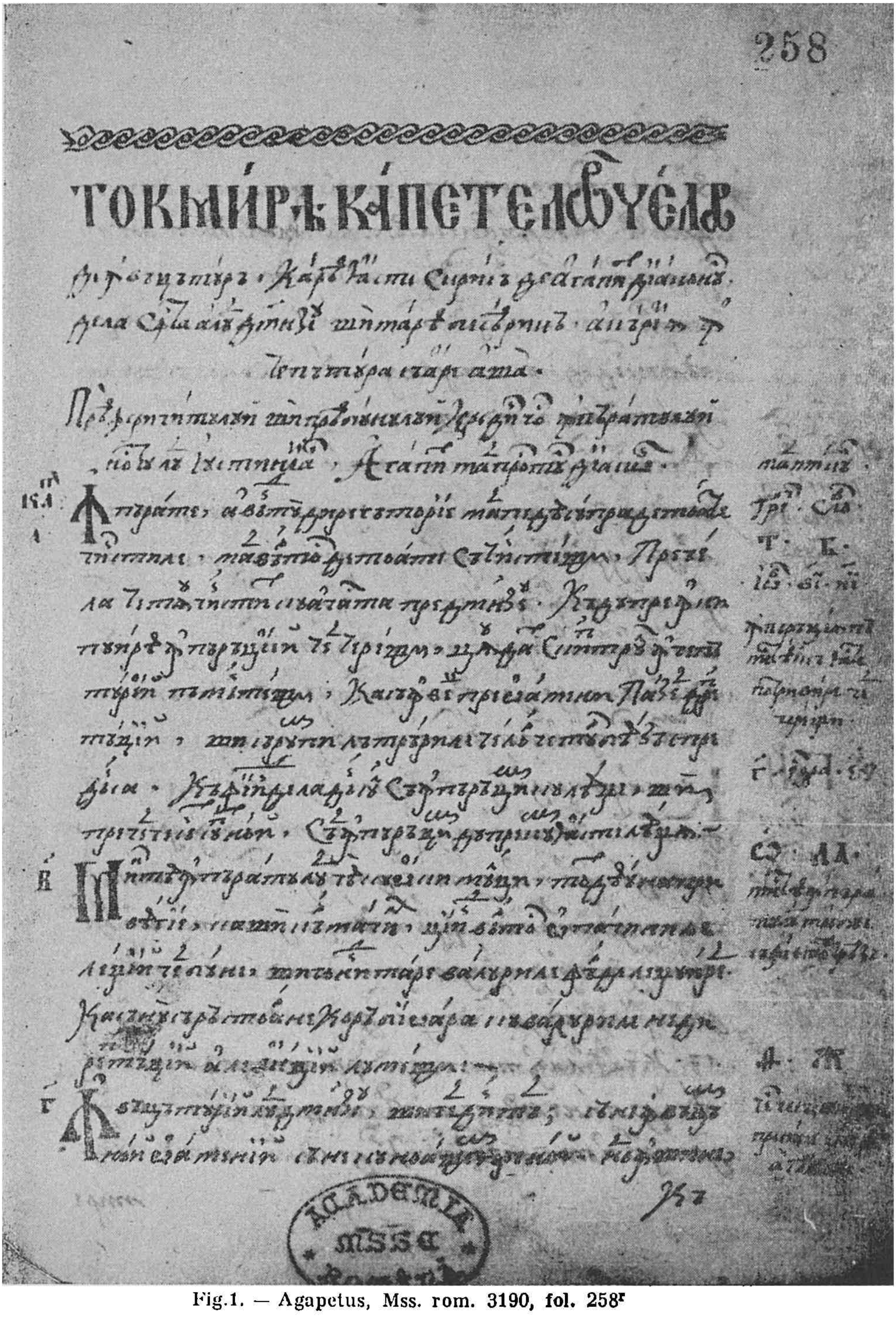


Fig.1. — Agapetus, Mss. rom. 3190, fol. 258[r]

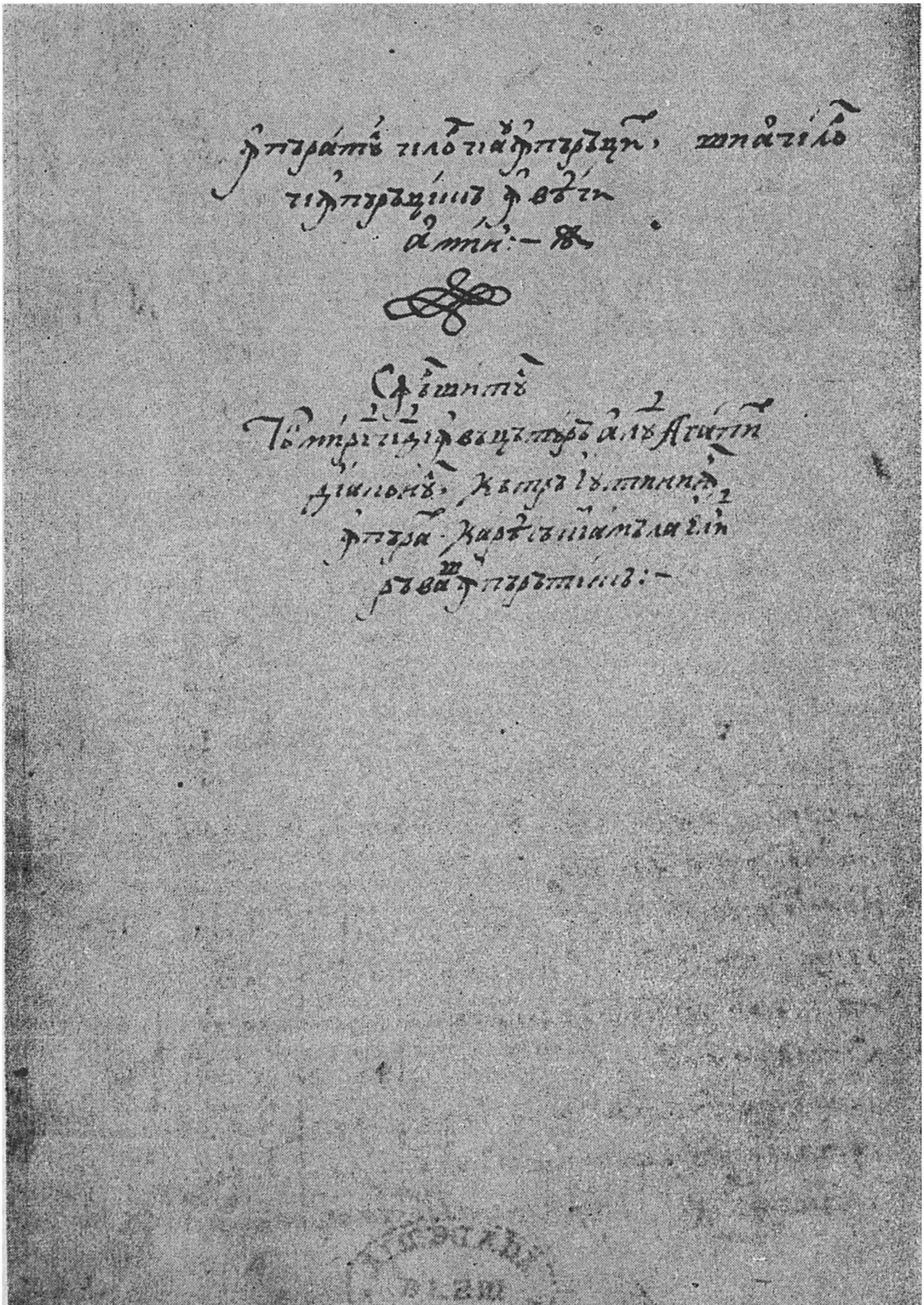


Fig. 2. — Agapetus, Mss. rom. 3190, fol. 269v

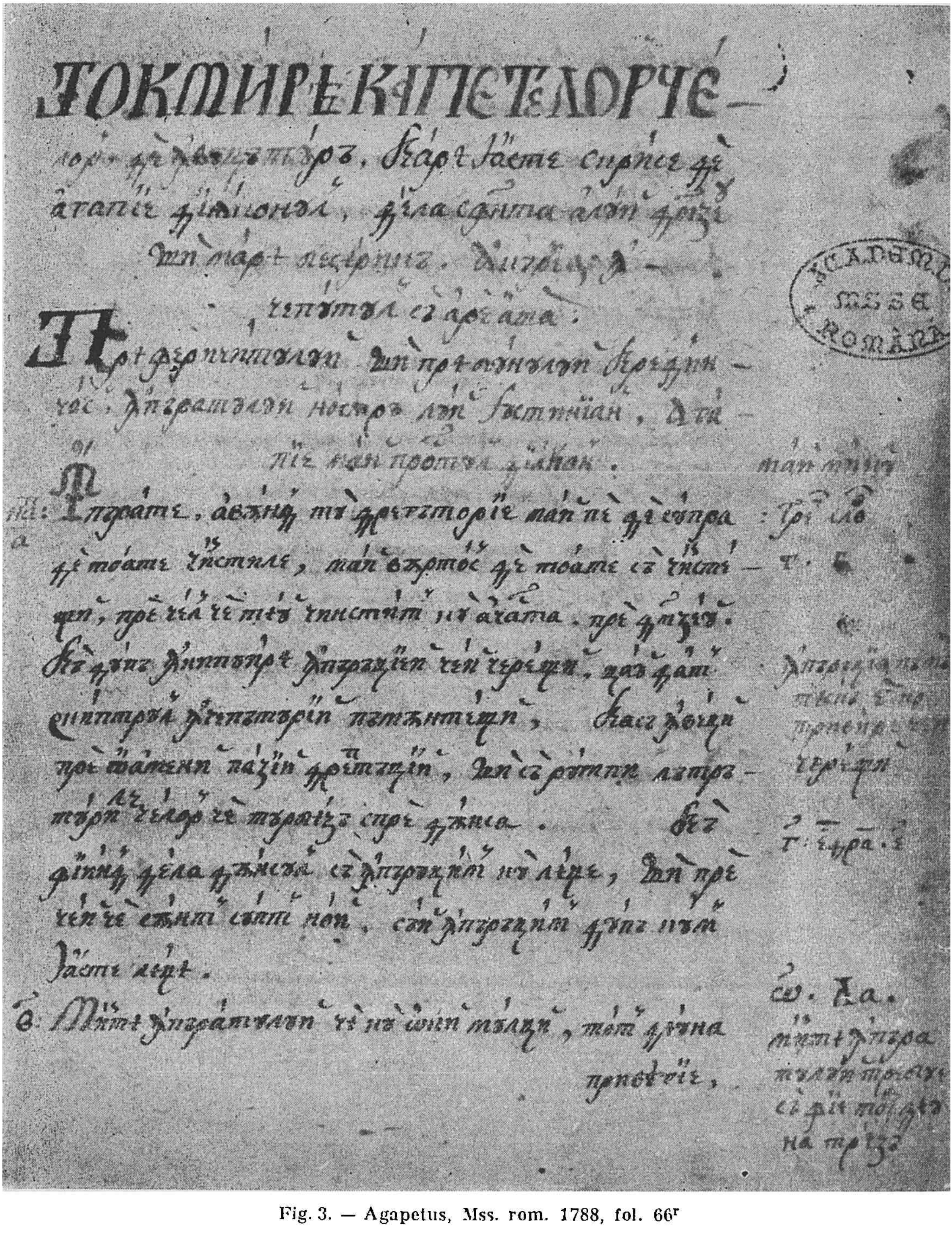


Fig. 3. — Agapetus, Mss. rom. 1788, fol. 66[r]

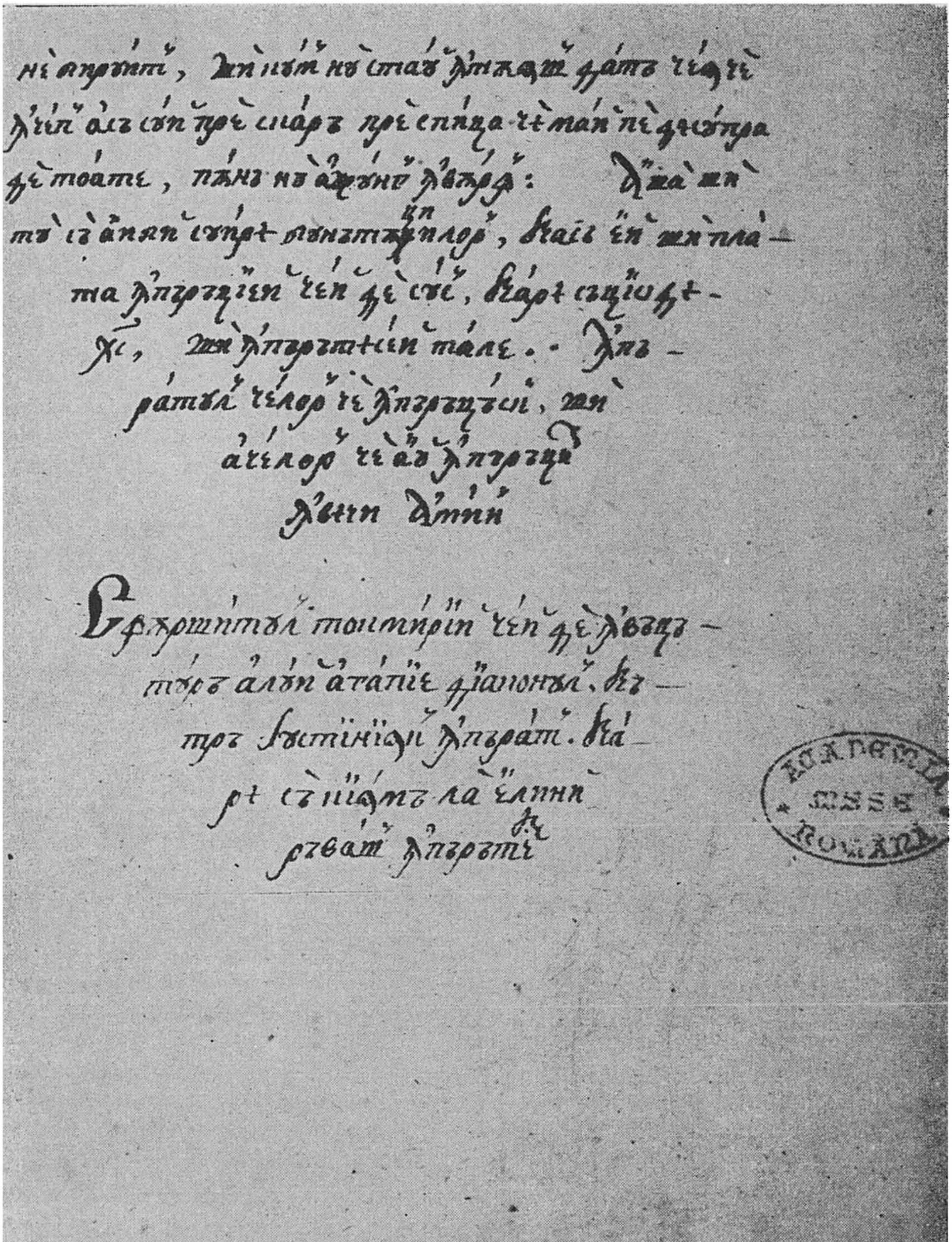
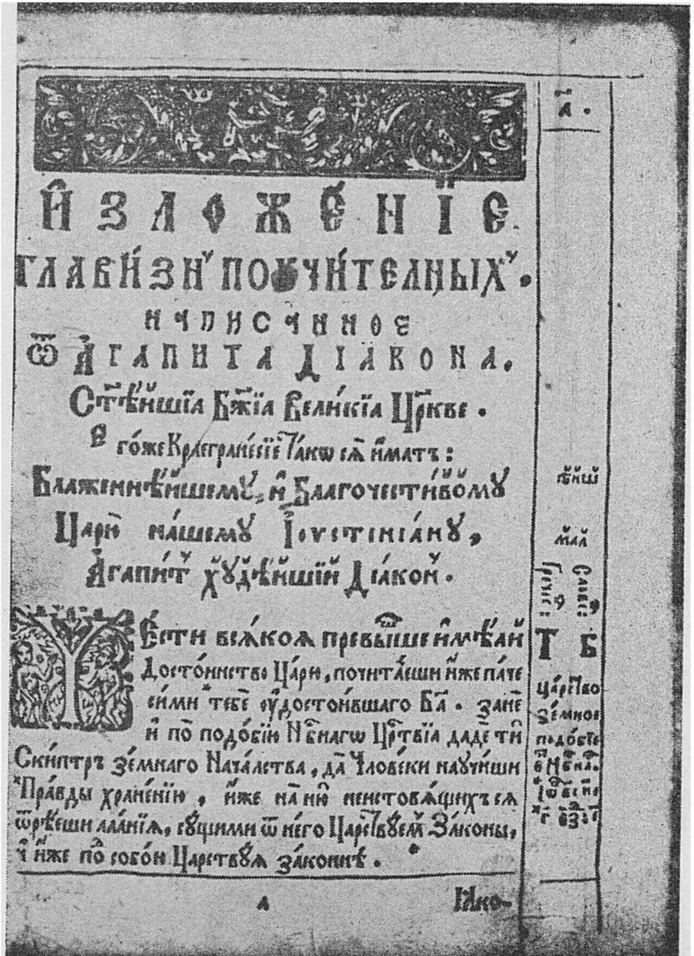


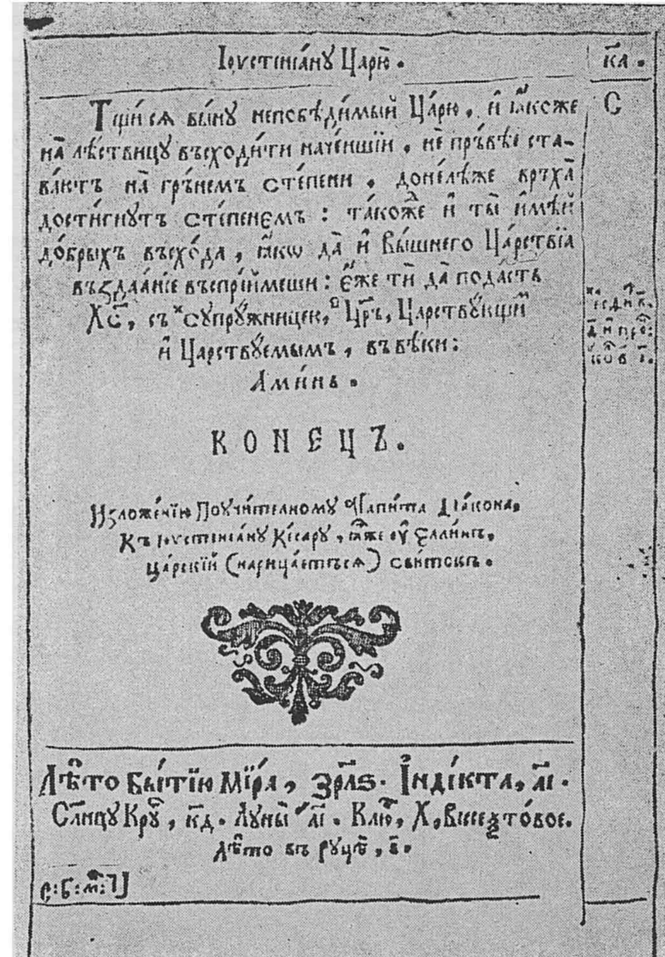
Fig. 4. — Agapetus, Mss. rom. 1788, fol. 79ʳ



Изложеніе главизнъ поучителныхъ. написанное ѿ Агапита діакона. Ст҃ѣйшія Бж҃ія великія Цр҃кве. В нихже краеграніесіе такω сѧ имат: Блаженнѣйшему, и благочестивому Царю нашему Іустиніану, Агапит худѣйшій діакон.

Чести всѧкоѧ превышше имѣѧй достоинство Царю, почитаеши иже паче всѣмъ тебе удостоившаго Бг҃а. зане и по подобію нб҃наго цр҃твія даде ти скиптръ земнаго началства, да человѣки научиши правды храненію, иже на нѧ неистовѧщихъ сѧ ѿженеши лаяніѧ, своими ѿ него царствуем законы, и иже по собою царствуѧ законникъ.

Fig. 5. — Agapetus, Kiev Edition of 1628, p. 1



Іустиніану Царю. ка.

Тщисѧ быти непобѣдимый Царю, и якоже на лѣствицу восходити научившіи, не прежде ставѧт на горнемъ степени, донелѣже верха достигнут степенемъ: такоже и ты имѣнѣ добрыхъ восходѧ, яко да и вышняго Царствія воздаяніе восприимеши: еже ти да подаст Хс, съ супружницею Цр҃ь, Царствующій и Царствуемымъ, въ вѣки: Аминь.

КОНЕЦЪ.

Изложенію поучителному Агапита діакона, къ Іустиніану Кесарю, иже у Еллинъ, царскій (нарицается) свиток.

Лѣто бытія міра, ЗРЛS. Індикта, АІ. Слнцу кругъ, КД. Луны, АІ. Вруц, Х, високосное. Лѣто въ ругу

Fig. 6. — Agapetus, Kiev Edition of 1628, p. 21

Изложеніе

главизнъ поучителныхъ,

написанное

от Агапита діакона

святѣйшія Божія великія Церкве.

Егоже велегранесіе таковое имат:

Блаженнѣйшему, и благочести

вому Царю нашему Іустиніану,

Агапитъ худѣйшій діаконъ.

Чести всякія превыше имѣ

яй достоинство Царю, почи

таеши паче всѣхъ сими тебе

удостоившаго Бога. Зане и

по подобію небеснаго царствія даде

ти скипътръ земнаго началст

ва, да человѣки научиши правды

храненію, и иже на него невѣсто

вавшихъ ся отжени лаянія, у

приимаи от него царское законы.

на земли. да не невѣсть всѣхъ

от земли, о перейти на престолъ

восхода. и во оному по времени

низхода.

Тщися убо непобѣдимый Царю,

и якоже на лѣствицу восходити

начеnшіи, не первѣе ставаютъ

на горнемъ степени, донелѣже

верха достигнутъ степенемъ:

такожде и ты имѣй добрыхъ во

схода, яко да и вышняго Ца

рствія воздаяніе воспріимеши:

еже ти да подастъ Христосъ, съ

супружницею, Царь Царствующыи

и Царствуемы, вѣки: Аминь.

Конецъ.

Изложенію Поучителному Агапи

та Діакона, ко Іустініану Ке

сарю, яже у еллинъ, царскій

(нарицается) свитокъ.

and from Slavic manuscripts known to me and is thus peculiar to Slavic prints alone. In these prints we are offered all the elements of the Greek *and* the Slavic acrostic in parallel columns under the respective headings *grečesk(i)*, "in Greek", and *sloveu (ski)*, "in Slavic." The Slavic acrostic is obviously inappropriate to the Romanian and has no correspondence with the first letters of the Romanian chapters; yet, the headings *grec(eşte)* and *slov(eneşte)* reappear in the margins of V and A, and throughout these manuscripts the right column reproduces the letters of the untranslated Slavic acrostic.

Other proofs can be adduced for the proposition that the Romanian version goes back to one of the Slavic prints. I shall give but two examples. In the title, the Greek has *schediastheisa*, "extemporized", while KT and MT offer *napisannoe*, "written"; V and A have *care iaste scrise*, "which is written." In Ag. 7, the Greek original offered *dromon*, "course", rendered faithfully by *tečenie* in both manuscript Slavic versions; KT has a more extended rendering *vremennoe tečenie* "flow, passing of time", and this is reflected by *treacerea vremii* in V and A.

2. The next task is to establish which one of the two Slavic printed editions was the direct model of the Romanian version of Agapetus. We do wish to know whether the Romanian translator got his inspiration from Kiev and from a print sponsored by his illustrious compatriot Peter Mohyla (Movilă), or whether he relied on a book produced in Moscow, a more recent source of cultural impulses. Documentation presently at my disposal permits merely a tentative answer to this question. When I inspected the whole MT some years ago, I was able to obtain only a xerox reproduction of pages 82 and 114 of that print (cf. figs. 7 and 8); authorities declined to provide a microfilm of the complete text, due to the tightness of the binding of the British Museum copy.

On the strength of the evidence of the two pages of MT, it appears that the Romanian version had the Moscow reprint of 1660 rather than the Kiev original as its model. In the otherwise identical title, acrostic, and colophon of KT and MT, the proper names "Agapetus' and "Greeks" are accentuated differently; and both V and A follow the accentuation of MT. Compare, in the title, *agapita* KT (no accent, inconclusive), *agápita* MT : *agápit* V, *agápie* A ; in the acrostic, *agapit* KT, *agápit"* MT :*agápit* V, *agápie* A ; in the colophon, *agapita* KT, *agápita* MT : *agápit* V, *agápie* A ; *ellin"* KT, *éllin"* MT : *éli(ni)* V, *élini* A.

Another possible indication that the Romanian version goes back to MT rather than to KT is offered by Ag. 1, where VA with their *mai vîrtos de toate*, "more than everything", agree with the correct wording of MT, *pače vsĕx" sini*, while the corresponding place KT has the misprint *pače sini*. (To be sure, this misprint is corrected in KT's list of *errata* on p. 22 ; strictly speaking, an alert Romanian translator could have looked up KT's correction and taken it into account).

An inspection of MT at the following points would permit one to decide with certainty whether this reprint of KT is in fact the direct model for the Romanian version : (a) Ag. 53 ; there, *lucruri bune*, "good things", of VA is correct, while *dĕlanie zlyx"*, "the doing of evil", of KT is an error, based on misreading *kakōn* for *kalōn* (again, this error is removed in KT's list of *errata)*. (b) Numbering of chapters ; VA provide such numbers in their margins ; KT has no chapter numbers. (c) The margin of Ag. 17 ; there, VA give the definition of a philosopher : *filosof iubitor de inţe(le)peiune să înţeleagc* ; KT lacks this marginal remark. (d) Indication in the margins of Ag. 28, 29 *and* 30 : there, VA have the Slavic note *zri* "look", i.e., *notabene* ; KT has a pictorial equivalent of this, a hand with a pointing index finger, but only in the margin of Ag. 28 and 29.

3. In the matter of the relationship between V and A, priority should be assigned to V, written by the scribe Vlad towards the end of the seventeenth century. Agapetus' name appears as *agapie* in A's title and colophon, while V has the correct *agapit* in corresponding places. The final *e* in *agapie* of A seems to be a misreading of the final supralinear *t* in V. If this is so, A derives from V. For all this, compare figs. 3 and 4 with figs. 1 and 2.

Other indications of V's priority are (a) omissions in A : in the margin of Ag. 1, A leaves out a reference to the Book of Job, recorded in V, KT and MT ; in the margin of Ag. 25, A omits the summary of that chapter ; it is preserved in V as *semuirea sfaturilor* which corresponds to *s"vĕt razsuždenie* at the corresponding place in KT ; (b) incorporation of marginal variants of V into the text of A : we read in Ag. 12 *trupurilor*, "bodies", V text, *stărvurilor*, "carcasses", V margin : *stîrvurilor* A text : *telesem*," "bodies", KT ; in Ag. 12 again, we find *să ie greşască* V text, *zmintească* V margin : *să smintească* A text : *pogrĕšaet"sę* KT ; in

Ag. 31, we have *ale vrăjmașilor*, "of the enemies", V text, *dracilor*, "devils", V margin: *draccior* A text: *vražumi* KT; in Ag. 55, *nevoe*, "difficult", V text, *ne lesne*, "not easy", V margin: *ne lesne* e corr. A text and *ne lesne* A margin: *neudobnyx*" KT; in Ag. 59, *cu certă* V text, *cu certare* V margin: *cu certare* A text: *zaprěščenmi*, "prohibitions", KT; in Ag. 65, *de grozăviile*, "from things terrible", V text, *de ocărîle*, "from blame", V margin: *de ocarile* A text: *bezslavia*, a calque of *adoxias*, KT. Only in two cases does A fail to incorporate the marginal variants of V into its text: in Ag. 37, we read *putearea*, "power", V text, *mărirea*, "glory", V margin: *putearea* A text; *načala*, "power, authority", KT; and in Ag. 66, *iar hiclenia incepătură*, "but the cunning <is> the beginning(')" V text (nonsense), *căpetenie*, "chief", V margin (correct): *iar incepătură* A text (wrong): *načalnika že lukavstvo*, "evil of the leader," KT (correct).

I wish to extend my warm thanks to Dr. Irina Andreescu for helping me to read and transliterate passages from the Romanian version of Agapetus.

LES THÈMES BYZANTINS À L'ÉPOQUE DES COMNÈNES ET DES ANGES (1081— 1204)

MILAN ŞESAN

Le régime des thèmes byzantins décrit par Constantin VII le Porphyrogenète, dans l'œuvre *De thematibus*, a fourni un point de départ aux spécialistes intéressés dans les problèmes de l'administration byzantine[1]. Mais si bon nombre d'aspects de cette administration pendant la période des origines jusqu'à la fin du XI[e] siècle ont été analysés dans diverses monographies, l'époque des Comnènes et des Anges a attiré dans une moindre mesure l'attention des spécialistes[2]. Une reprise des discussions sur le régime des thèmes à cette époque nous semble, donc, très utile.

En dépit du silence des sources, il est évident que le régime des thèmes a fonctionné après 1081. Les historiens byzantins du XII[e] siècle préfèrent faire appel, lorsqu'ils doivent localiser les régions administratives, aux noms utilisés par Hieroklès, du temps de Justinien. Aucune liste des thèmes n'a été dressée par un écrivain de cette époque. Seule l'Arabe Edrisi, qui a visité l'Empire byzantin en 1117, donna une liste

---

[1] Скабаланович, *Византийское государство и церковь и XI в*, Петербург, 1884 ; H. Gelzer, *Die Genesis der byzant. Themenverfassung*, Leipzig, 1899 ; Кулаковский, *К вопросу об истории византийского государства*, Киев, 1904; Ch. Diehl, *L'origine du régime des thèmes dans l'Empire byzantin*, Paris, 1905 ; J. B. Bury *The Byzantine imperial administrative System*, London, 1911 ; E. Stein, *Studien zur Geschichte des byzant. Reiches*, Stuttgart, 1919 ; И. Пигулевская, *К вопросу о борьбе демов в Византии*, «Византийский временник» 5, Москва, 1952, 216 sq. ; A. Pertusi, *Edition De Thematibus*, 1952, et *Nuova ipotesi sull origine dei temi bizantini*, dans « Aevum », 27, 1953 ; St. Kyriakides, 'Επετηρὶς 'Ετ. Βυζ. Σπουδ », 23, Athènes 1953, et dans « Hellenika », 13, 1954 ; G Ostrogorsky, Sur la date de la composition du *Livre des thèmes*, dans « Byzantion », 23, 1953 ; Fr. Dolger, dans « Byzantinische Zeitschrift », 45, 1952 ; W. Ensslin, dans *ibidem*, 46, 1953 ; J. Karayannopoulos, *Contributions au problème des thèmes*, dans « Hellénisme contemporain », 10, 1956 ; idem, *Die Entstehung der byzant. Themenordnung*, München, 1959 ; H. Haussig, *Anfänge der Themenordnung*, Frankfurt Am Main, 1957 ; voir aussi les discussions du *XI[e] Congrès des études byzantines de Munich, 1958*, voir aussi « Byzantinoslavica », XX-2, 1.337 sq ; H. Glykatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX[e]—XI[e] siècles*, dans « Bulletin de correspondance hellénique », 84, Paris, 1960, p. 1—109, qui modifie la conception classique. N. Oekonomidès, *L' admin. byzant.*, Berlin, 1973.

[2] Ainsi, chez Fr. Chalandon, dans ses œuvres sur le règne des Comnènes, 2 vol., Paris, 1900—1912, cités plus loin ; M. Şesan, *Die administrative Einteilung des byzant. Reiches zur Zeit der Komnen und Angheloi (1081—1204)*, Cernowitz, 1942, p. 128, texte roumain avec résumé en allemand, où on mentionne la première liste et l'histoire des thèmes de ce temps. Une nouvelle recherche est entreprise par A. P. Každan, *Византия во время Комненов*, Moscou, 1968, qui contient de nuvelles conclusions ; G. Walter, *La vie quotidienne à Byzance au siècle des Comnènes*. Paris, 1966, p. 287 ; O. Jurewicz, *Andronikos I[er] Komnenos*, Amsterdam, 1970.

sommaire et une description des provinces byzantines de l'Asie. A son œuvre, qui date de 1153[3], s'ajoute le texte qui décrit la division de l'Empire byzantin entre les croisés, de 1204, nommé « Partitio regni graeci »[4] et le traité commercial avec Venise de 1198[5]. Des informations complémentaires doivent être puisées dans d'autres textes des écrivains byzantins, latins et orientaux et dans les informations documentaires, archéologiques et sigillographiques de l'époque[6].

Il faut tout d'abord mentionner le fait que si au cours du XII^e^ siècle le terme de θέμα est encore utilisé, à la fin du siècle d'autres termes reviennent fréquemment : ἐπαρχία, στρατηγίς, κατηπανίκιον, ἐπίσκεψις, διακράτεσις, Χαρτουλάριον[7]. Cette diversité reflète les progrès de l'émiettement par le truchement de la πρόνοια[8], un système fort différent du féodalisme occidental, et qui s'accélère après l'époque brillante de Manuel I^er^, qui hors de Βασιλεῦς τῶν 'Ρωμαίων, s'intitulait seigneur, isaurikós kilikikós, armenikós, dalmatikós, hungarikós, bosentikós, chrobatikós, lazikós, iberikós, bulgarikós, serbikós, zenchikós, azarikós et gothikós[9].

Nous passerons en revue, d'abord les thèmes de l'Europe et ensuite celles de l'Asie Mineure et de l'Orient.

I. LES THÈMES DE L'EUROPE

1. CONSTANTINOPLE

A l'époque des Comnènes, la cité formait une unité administrative dirigée par un ἔπαρχος τῆς Πόλεως[10]. Sont connus l'éparque Bardas

---

[3] Edition par A. Jaubert. Paris. 1840.

[4] E. Dandolo. *Chronicon Venetorum*. ed. Muratori dans *Rerum italicarum scriptores* XII. Mediolan. 1728 p. 328 sq : voir aussi l'édition Carile. C. Tafel — G. Thomas. *Urkunden zur älteren Handels- und Stadtsgeschichte der Republik Venedig* in *Fontes rerum austriacarum*, XII. Wien. 1856. p. 464 sq. cité par la suite. Tafel-Thomas.

[5] Tafel-Thomas. *op cit.*, XII. p. 258 sq : Zacharia a Lingenthal. *Jus graeco-romanum*, vol. 3. Leipzig. 1857 p. 516 sq. cité par la suite Zacharia : Fr. Dölger. *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches* in *Corpus der griech. Urkunden*. Reihe A. Regesten I—2. München. 1925. no. 1647. cité par la suite Dölger : Zakynthios D.. dans 'Επετ. 'Ετ. Βυζ Σπουδ ; 25. 1955 p. 127 sq. sur la décision de 1198 et la Partitio de 1204.

[6] Les auteurs byzantins : Skylitzes. Kedrenos. Kinnamos. Ephraemius. Chronikon ed. Sathas. Choniates. Zonaras. Attaliotes. Akropolites et Alexias d'Anne Comnène sont cités d'après *Corpus scriptorum historiae byzantinae* CSHB. Bonn : certains auteurs latins sont cités d'après *Monumenta Germaniae historica scriptores* — MGHS. Hannover : — les auteurs dalmates d'après *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium* — MSHSlM. Zagreb ; les auteurs orientaux d'après *Recueil des historiens des croisades* — RHC. Paris : certains documents d'après Miklosich-Müller J., *Acta et diplomata graeca medii aevi*. I—VI, Wien 1860/90. cité par la suite Miklosich-Müller : G. Schlumberger : *Sigillographie de l'Empire byzantin*. Paris. 1884.

[7] M. Dendias. dans « Studi bizantini e neoellenici ». 8. 1953. p. 307 sq.

[8] Voir N. Iorga. *Le village byzantin* dans *Etudes byzantines*. 2. Bucureşti 1904 p. 375—412 : M. Şesan. *Die admin. Einteilung*. 1942. p. 38—43. 115—128 : G. Ostrogorsky. *La pronoia*, « Byzantion ». 22. 1952 p. 437—518 ; V. T. Gorjanov. Позднний Визант. феодализм. Moscou. 1962 p. 102 : Z. V. Udal'cova. *Le féodalisme byzantin d'après les auteurs soviétiques*. « Byzantinoslavica ». XVII—2. 1956 p. 204 sq : A. Každan. *Contributions au problème féodal à Byzance*. « Analele romăno-sovietice ». 1. Bucureşti. 1957. p. 17 sq : G. Ostrogorsky, К истории иммунитетов. « Viz. Vremenik ». 13. 1958. p. 55 sq. Voir A. Holway. 1967 et A. Pertusi. 1970/1.

[9] Zacharia. *op. cit.*. vol. 3. p. 485.

[10] Alexias. chap. III. 134 et XII. 147.

Xéros en 1107, Jean Taronités[11], Andronicos Kamateros en 1161[12], Basile Kamateros en 1170[13], Jean Kamateros en 1181[14] et Eumathias Philokales en 1196[15].

Le territoire autour des murailles, qui englobait des propriétés de l'empereur, des nobles et de l'église était au point de vue administratif organisé en une province bien délimitée; c'est peut-être la province Talaia, ou Taflu selon l'Arabe Ibn-al-Fakih[16].

Les membres des colonies italiennes étaient soumis à un consul, vicecomites, comes où legatus capitaneus; les Juifs, qui habitaient le quartier Stenon, étaient soumis à un στρατηγὸς τοῦ Στενοῦ[17].

2. THRAKIA-MAKEDONIA (1074—1204)

Ce thème est présenté comme une seule unité, pour la première fois en 1074 Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας[18], puis en 1082 et en 1094[19]. L'affirmation de Schlumberger[20] que le sceau : Nikolaos Zonaras Κριτὴς Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας, demontre que le thème ait été uni seulement entre 1153—1181 ainsi qu'une autre mention concernant le thème unifié datant de 1181 ne sont plus acceptables[21]. Mais en 1198, dans le traité avec les Vénitiens, plusieurs thèmes sont mentionnés dans cette région même : provincia Thrakis et Macedoniae, qui ne saurait pas être désignée, d'après Tafel-Thomas[22], comme « ea pars Thrakiae, quae inter Euxinum et Hebrum atque inter Danubium inferiorem et Hellespontum », car la frontière du Nord se trouvait dans les Balkans; ensuite, le thème Adrianopolis et Dydimoteichon, le thème Boleros sur Maritza, le thème Branchialios et Anchialos[23], et, en 1204, le thème Brysis, près de Bizya[24]. Malheureusement des informations précises sur les motifs de cette division territoriale nous font défaut.

3. PARISTRION (XIe SIÈCLE —1201)

L'origine de ce thème a été longuement discuté par les savants Skabalanović, Schlumberger, Zlatarski, Bănescu, Iorga et Mutafciev. Son nom était : Παριστρίον ou Παραδουνάβον. Jusqu'en 1088 la frontière

---

[11] Adontz, *Les Taronites à Byzance*, « Byzantion », XI—1, 1936, p. 23.
[12] Dolger, Reg. no. 1442 et 1467.
[13] Dolger, no. 1495.
[14] Choniates, p. 301.
[15] Dolger, no. 1638.
[16] A. Pertusi, *Il preteso tema byzantino di Talaia*, « Byzant. Zeitschr », 49, 1956, p. 85 sq; E. Lipchitz, *Sur l'étude de l'économie des faubourgs de Constantinople*, « Vizant. Vremen », 14, 1958 p. 81 sq; D. Jacoby, *La population de Constantinople à l'époque byzantine*, « Byzantion », 31, 1931 p. 80 sq; R. Janin, *Constantinople byzantin*, Paris, 1951.
[17] Zacharia, p 504; Dolger, no. 1536.
[18] Miklosich-Muller, V, p. 236.
[19] Zacharia, p. 348 et 448.
[20] Sigillographie, sig. 162.
[21] Zacharia, p 506.
[22] Vol. XII, p. 264 sq.
[23] Dolger, no. 1647.
[24] Tafel-Thomas, p 480.

à été fixée au Sud des Balkans[25], mais après la défaite des Petchenègues à Lebournion, en 1091, le thème regagna son ancienne extension sur Dobroudja, avec le duc Georges Euphorbétos de Dristra en tête [26], suivi par Léon Nikerités [27]. Dans ce thème furent englobés les régions nord-dannubiennes [28], peuplées par les Roumains.

Il est probable que la région occidentale du thème, située entre Glavinitza et Vidin, citée par Théophylacte [29], était en liaison avec le thème de Sardika, dont les confins sont fixés sur Isker en 1187, quand ce fleuve sépare le nouveau Etat vlaquo-bulgare de l'Empire byzantin[30]. Jusqu'à ce moment, le Danube servait de barrière du Nord contre les invasions ennemies, d'après Théodore Prodromos[31]. En 1193 le roi vlaquo-bulgare Jean Asen livra Varna, Anchialos et peut-être aussi Dristra [32]; en 1195 et 1201 lorsque l'Etat vlaquo-bulgare a été réconnu indépendant, le thème Paristrion a cessé d'exister [33].

4. PHILIPOPOLE (1081–1198)

Ce thème est mentionné pendant les luttes de l'empereur Alexis I[er] avec les Petchenègues, quand le nom d'un δοῦκας Φιλιππουπόλεως apparaît dans les textes [34]. En 1189, Nikétas Choniates exerce la fonction de ἄρχον τοῦ θέματος Φιλιππουπόλεως[35] et le duc Constantin lui succéda[36].

A cause des infiltrations bulgares, le thème n'est plus mentionné en 1198; Alexis III accorda le gouvernement de la région à Ivanko, qui essaya de devenir indépendant [37]. La cité Philipopole fut conquise par Kalojan de Bulgarie, rétrocédée en 1200 [38] et en 1204 occupée de nouveau par les Vlaquo-bulgares, qui s'opposèrent aux Latins de Constantinople. La defaite infligée à Baldouin par Kalojan a sauvé le nouveau Empire byzantin de Nicée [39].

---

[25] Alexias, VI, 323; Zonaras, XVIII, 713.
[26] Alexias, VIII, 333.
[27] Dolger, no. 1162.
[28] N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion et de Bulgarie*, București, 1946, avec détails; de nouvelles donnécs chez N. Oekonomidés, E. Frances, P. Diaconu, Eug. Stănescu, la région était habité par les Vlaques. I. Barnea, *Monumente de artă*, dans « Studii Teologice », 5–6, București, 1958 p. 303 cite le sigille: Symeone Κατηπάνος τοῦ Παραθουνάβον, découvert à Dinogetia, près le Delta; voir aussi M Șesan, *Organizația bisericească veche carpatică* (L'ancienne organisation ecclésiastique carpatique), « Mitropolia Ardealului », 5–6, Sibiu, 1959 p. 368 sq., sur la Métropole de Keltzéne, placée près de la ville de Galați; Ch. Pistrui, *Imperiul vlaho-bulgar*, « Mitropolia Ardealului », 3–4, 1972 p. 201 sq. Sur l'organisation ecclésiastique de la région, qui soutenait l'organisation administrative, voir M. Șesan, *Din istoricul Arhiepiscopiei Tomisului* (A propos de l'archevêché de Tomis), « Mitropolia Ardealului », XXI Sibiu 1976, no. 1–3, p. 125–134.
[29] Migne, *Patrologia graeca*, 126, col. 321.
[30] Choniates, p. 487; Dolger, no. 1580.
[31] Migne, *PG* 133, c. 1388.
[32] Choniates, 706.
[33] Dolger, no. 1631 et 1661.
[34] Alexias, VIII, 422.
[35] Dolger, no. 1588; Schlumberger p. 111.
[36] Sathas, *Synopsis chroniké*, 1894, p. 406.
[37] Sathas, p. 417, 424 sq.
[38] Dolger, no. 1657.
[39] Choniates, 809.

5. SARDIKA (XIe SIÈCLE —1194)

La capitale du thème, nommée Sardika, Triatitza, Sredetz, Straleis, Stralicia ou Hesternit, considérée par Kinnamos (p. 103, 241) μητροπολὶς 'Ιλλυρίων était gouvernée par un δοῦξ Σαρδικῆς[40]. Il est probable que le duc controlait aussi la région de Glavinitza à Vidin, puisque le stratège de Sardika fut battu par les Coumans justement à Vidin, en 1114 [41].

En 1147 se trouvait gouverneur ici le Sebastos Michel Paléologue [42] et en 1170 Jean Comnène, le neveu de l'empereur Manuel Ier [43]. Après plusieurs luttes, Sardika fut conquise, en 1194 par Jean Asen. Si en 1198 l'empereur Alexis III continuait à octroyer aux Vénitiens des privilèges commerciaux en la Triatitza et Belebusdon-Velbuždi [44], ce n'est que par pure ambition.

6. SMOLENON (1079— 1200)

Le thème date de l'empereur Nicéphore III Botaniates, de 1079[45]. En 1083 le grand domestikos Georges Pakourianos fut éloigné de l'administration du thème, parcequ'il n'avait pas respecté les ordres impériaux[46]. Le thème englobait probablement la région de Meste et Strymon, avec les villes Kavala et Philippi. En 1199 Ivanko de Philipopole réussit à vaincre le duc Manuel Kamytzes du thème Smolenon [47], mais en 1200 le thème fut reconquis par Alexis III[48]. Dans le Partitio de 1204, le thème n'est plus mentionné : peut-être fut-il réuni au thème Strymon ou à Thessalonique.

7. STRYMON (1081—1203)

Difficilement à localiser, probablement entre Strymon, Makra, Boleros et Rhodope, ce thème existait en 1081 [49]. Pourtant, Skabalanović et Kyriakides ont mis en doute son existence au cours des XIe et XIIe siècles, pendant que Dölger a affirmé qu'il ne s'est dissout qu'entre 1152—1167. Pendant ce laps de temps, en 1152, on peut localiser le nouveau thème de Stroumitza [50], quoique le thème de Strymon soit toujours mentionné pendant le règne des Anges [51].

En 1198, un même territoire comprenait trois thèmes : Strymou, Stroumitza et Zagorion [52]. Le thème Stroumitza devient une arène de

[40] Zonaras, XVIII, 684.
[41] Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Ier*, Paris 1909, p. 266 sq.
[42] Odo de Diogilo, Migne, *Patrol. Lat.*, 185, 1217.
[43] Chalandon, *Jean II et Manuel Ier*, Paris, 1912 p. 217.
[44] Dolger, no. 1647.
[45] Dölger, no. 1044.
[46] Dölger no 1099
[47] Choniates, 680.
[48] Choniates, 708.
[49] Dolger, *Zur Textgestaltung der Laviaurkunden*, « Byzant. Zeitschr », 39—1, 1939 p. 190 ; Rajkovič M., Област Струмон, « Zbornik Vizant. Instituta », 5, Beograd, 1958 p 1 sq.
[50] Chalandon, Jean II, p. 628.
[51] Choniates, 618
[52] Dolger, no. 1647.

luttes, lorsque le gouverneur Chrysos, un Βλάχος [53], mena une révolte et continua à garder son poste même après sa défaite par les armées d'Alexis III[54]. En 1203, la région fut incorporée à l'Empire vlaquo-bulgare.

8. BULGARIA (1018–1203)

Organisé en 1018, ce thème embrassait plusieurs sousthèmes, comme l'atteste Choniates (p. 612), qui cite au pluriel les Βουλγαρικοῖς θέμασι gouvernés par un dux ou katepanos Boulgarias, qui résidait à Ochrida ou Skopie [55]; il commandait τὰ Βουλγαρικὰ στρατευματα [56].

Au cours du XI[e] siècle, le thème s'étendait vers le Sud et englobait le thème d'Ochride, mentionné en 1083[57], le thème Pélagonie avec le centre à Kastoria [58] et le thème Naissus-Niš [59]. Edrisi confirme cette situation, quand il note : « Nissowa [est] dans la dépendance de la province Macédoine » (p. 369) : enfin, s'ajoutait encore au Nord le thème de Belgrade-Branitchévo [60], nommé parfois aussi Sirmium [61].

L'histoire de cette région est très mouvementée à cause des permanents conflits entre Byzantins, Hongrois et populations slaves. En 1093 le thème Pélagonie est sous l'autorité du stratège de Durhachion [62]; Branitchévo est occupé par les Hongrois jusqu'en 1120 [63]. La Rascie est disputée par les Serbes et le stratège Kritopoulos [64] et puis de nouvelles sources de conflict eurent lieu en 1146/9[65]. En 1151 l'empereur Manuel I[er] nommait Andronic Comnène stratège-duc de Belgrade et Sirmium [66] et, en même temps, δοῦξ Ναισσου καὶ Βρανιζόβες [67] et ἄρχων Βρανιζόβες θέματος καὶ Βελλεγγράδου ayant comme aide Michel Vranas, dux Naissou[68].

De nouveaux troubles sont réprimés par les ducs Constance Angelos et Basil Tripsychés, qui ont fortifié les villes de Zegmin, Sirmium, Belgrade, Branitchévo et Niš [69]. La région fut aussi nomée « Frankochorion ». Les thèmes Belgrade et Niš furent de nouveau perdus au profit du Serbe Stephane Nemanja, en 1183 [70], mais Belgrade fut repris par les Byzantins en 1189 [71]. En 1194 cette région a été conquise par Jean Asen, ce qui entraîna la perte du Nord du thème Bulgaria [72].

---

[53] Choniates, 666; Dölger, no. 1653.
[54] Choniates, 709.
[55] Attaliates, 37; Bryennios, 102.
[56] Voir aussi N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion et de Bulgarie*, 1946.
[57] Skylitzes, 716; Dolger, no. 1100, 1101.
[58] Skylitzes, 716.
[59] Alexias, XIV, 295; Choniates 133; Kinnamos 69.
[60] Choniates, 133, 178.
[61] T. Wasilewski, *Le thème byzantin de Sirmium-Serbie aux XI[e]—XII[e] siècles*, « Sbornik Radova », Beograd, 1964 p. 465 sq.
[62] Chalandon, *Alexis I[er]*, p. 292.
[63] Choniates, 23; Sathas, 194.
[64] Kinnamos, 12, Choniates, 23.
[65] Sathas, 237.
[66] Choniates, 122.
[67] Kinnamos, 126.
[68] Ephraemius, 177; Sathas, 242.
[69] Kinnamos, 238; Choniates, 177, 191 sq, Sathas, 255, 259 sq; Dolger, no. 1462.
[70] Choniates, 359 sq; Sathas, 335.
[71] Choniates, 568 sq; Dolger no. 1605.
[72] Sathas, 406, 411.

Le Sud du thème s'est, ensuite, démembré et en 1198 on fait mention de sept thèmes, à savoir : Skopia, Malechova-Morabistos, Ochride, Prilep, Pélagonie avec Bitolj, Prespa et Velbuždi ; si l'on parle encore des thèmes Niš et Branitchévo [73], c'est seulement par habitude. En 1203, le tzar Kalojan a occupé Branitchévo, Niš, Morabistos, Skopje et Ochride, tandis qu'après 1204 les Latins s'emparèrent de Prilep, Prespe et Pélagonie [74].

9. DALMATIE (1164—1180)

En 1084, l'empereur Alexis I^er^ a cédé la Dalmatie à Vénise, en récompense du concours prêté dans la lutte contre les Normands [75]. Mais en 1164, l'empereur Manuel I^er^ a reconquis cette région, avec 75 villes, parmi lesquelles Spoleto, Trogir, Sebenik, Dioclée, Skardone et Raguse[76]. A Nicéphore Kalouphas [77], succéda Isaak, ayant comme titre « dux Dalmatiae et Dioclitiae » avec le siège à Spoleto [78]. Après lui, le dux Rogerius Skauleas rétablit la paix entre l'archevêque Raynerius, ami des Byzantins, et les populations locales [79], mais après la mort de l'archevêque et de l'empereur Manuel, la région fut occupée par les Hongrois et les Serbes. Raguse seule est restée en liaison avec Byzance, à partir de 1191[80]. Venise provoqua la destruction du thème byzantin, lorsque le doge Enrico Dandolo s'intitula, en 1203, « Dei gratia Venetiae Dalmatiae atque Croatiae dux »[81].

10. THESSALONIQUE (XI^e^ SIÈCLE — 1204)

Centre important de l'Empire byzantin, Thessalonique était gouverné par un katepanos, strategos ou dux [82]. Aux époques antérieures se sont détachés les thèmes Sardika, Velbuždi, Skopia, Prizren, Stroumitza, Pélagonie, Ochride, Kastoria, Serbion, Berhoea, Moglena et Vardare [83]. Au XI^e^ siècle, le thème était nommé Θετταλῶν ἐπαρχία [84]. A l'occasion de l'invasion normande [85] est mentionné pour la première fois un « thème

---

[73] Tafel-Thomas, p. 260 sq; Dölger, no. 1647.
[74] Tafel-Thomas, 486.
[75] Alexias VI, 286.
[76] Kinnamos, 248; Tafel-Thomas 150; Dölger, no. 1457.
[77] Kinnamos, 248.
[78] Thomas Archidiacre, *Historia Salonitana* in *Scriptores rerum Hungaricarum*, III, 1848 p. 564; J. Posedel, Питание далматинског темата, « Historiski Zbornik », Beograd, 1950, p. 127 sq; G. Novak, *L'amministrazione nelle città bizantine della Dalmazia* dans *Atti del congresso byzantino di Palermo*, 1953, p. 382 sq; J. Ferluga, Време постанка тепа Далмацие, « Zbornik filos. Fakulteta », 3, Beograd, 1955; Idem, *l'Archontat de Dalmatie*, dans *X^e^ congrès byzant. d'Istanbul, 1957*, p. 307 sq; Idem, Византиjска управа в Далматии, « Vizant. institut SAN », 6, 1957 p. 169 sq; V. Laurent, *Le thème byzantin de Serbie au XI^e^ siècle* « Revue des études byzantines », 15, 1957 p. 185 sq.
[79] Dolger, no. 1534.
[80] Restius Junius, *Chronicon Ragusinum*, in *Monumenta scriptorum hist. Slavorum* I, 1893, p. 58 sq.
[81] Lucius, *De regno Dalmatiae* dans *Script. rerum Hung.* 3, 277.
[82] Alexias, I, 39; et V, 199; Kedrenos 262, 479; Dolger, no. 1375.
[83] Voir St. Kyriakides, Βυζαντινᾶι μελέται, Athènes, 1935 p. 117 s; G. Theokaridis, Κατηπανίκια τῆς Μακεδονίας, Saloniki, 1954.
[84] Choniates, 132.
[85] Alexias, V, 242 sq.

Moglena », en 1086 [86], cité à nouveau en 1091, quand Alexis I^er^ a collonisé ici des Petchenègues εἲς τῷ τῶν Μογλένων Θέμα [87].

D'autres informations manquent jusqu'en 1185, quand les Normands ont conquis de nouveau, temporairement, Thessalonique et ses environs[88]. En 1198 sont ici mentionnés les thèmes : Thessalonique, Moglena-Molusca, Berhoea, Kastoria, Serbion et Μεγάλη Βλαχία [89]. Cette situation est constatée aussi par la Partitio de 1204 [90].

11. DYRHACHION (XIe SIÈCLE—1204)

Cette province, nommée aussi ἀρχή ou δουκικὴ ἀρχή [91], était gouvernée par un stratège [92] ou un dux [93], qui résidait à Dyrhachion, appelé aussi Epidamnos[94] ; la région était connue parfois comme l'Illyricum [95].

Robert Giscard le Normand et le Serbe Bodin ont dévasté souvent la région [96], mais le thème continua son existence jusqu'au nouvelles incursions de Dessa en 1150 et 1173 et des Normands en 1185. En 1191, l'amiral Margarithone de Venise abandonnait Dyrhachion, après un certain séjour dans cette ville [97].

En 1198 on connaissait déjà ici trois thèmes : Dyrhachion, Deabolis et Kolonea [98]. Mais la Partitio de 1204 mentionne seulement deux : Dyrhachion et Deabolis [99]. Tafel, p. 259, suppose que la province Deabolis « in interiore Albania quaerenda est, infra Prespam, a meridie urbis Ochridae » ; mais Zlatarski [100] la localise sur la route d'Ochride vers Dyrhachion. Le thème Kolonea doit être cherché entre Dyrhachion et Drynopolis d'Epire.

En 1203, Dyrhachion s'attacha au prince Alexis, qui faisait partie de le quatrième croisade [101], mais pour un temps la région fut occupée par les Vénitiens.

12. NIKOPOLIS (XIe SIÈCLE—1204)

Peu connu et même ignoré par Edrisi (p. 121), le thème avait sa capitale à Naupacte ou à Nikopole. Pendant l'invasion normande de 1081—1085 [102] s'affirmait ici temporairement un thème Jéricho-Aulone-

---

[86] Dolger, *Zur Textgestaltung*... « Byzant. Zeitschr », 1939 p. 51.
[87] Zonaras XVIII, 741.
[88] Eusthatios, *De Thessalonica capta*, 426 ; Choniates, 411 sq, 468 sq ; Sathas, 345 sq, 365 sq ; Dölger, no. 1562, 1578.
[89] Tafel-Thomas, 258 sq ; Dolger no., 1647.
[90] Tafel-Thomas, 485 sq.
[91] Attaliates, 242.
[92] Dolger, no. 1066.
[93] Attaliates, 246.
[94] Choniates, 841.
[95] Alexias, I, 76 et III, 172
[96] Alexias, XIII, 199 et 228 sq.
[97] Choniates, 627.
[98] Tafel-Thomas, 258 ; Dölger no. 1647.
[99] Dandolo, *op cit.*, p 328 sq.
[100] *Où était la ville Deabolis*, « Bizantion », I, 1926.
[101] Ephraemius, 275 ; Sathas, 434.
[102] Alexias, I, 70 et V, 236 sq. 287.

Kanina[103]; le thème perdait les îles Corfou et Céphallonie, entre 1096—1126 en 1147—9 [104] et en 1166 [105]. Pendant la désagrégation des thèmes, en 1192 était mentionné ici le thème Adrianopolis-Drynopolis [106] et en 1196 même quatre thèmes : Nikopolis, Janine, Drynopolis et Jericho-Kanina[107], fait qui fut confirmé aussi par la Partitio de 1204 [108].

13. HELLAS PÉLOPONNÈSE (XIe SIÈCLE —1204)

A cause de la pauvreté de ces régions, les deux thèmes Hellas et Péloponnèse ont été réunis dans un seul thème, toujours au milieu du XIe siècle, en tête avec un « monostrategós » à Corinthe. Ainsi Nicéphore Botaneiatés fut nommé δοῦκας τῆς Ἑλλάδος καὶ τοῦ Πελοπονέσου[109]; de 1094 date un epître παρὰ πραίτωρος Πελοπονέσου καὶ Ἑλλάδος[110]. En 1108 se trouvait gouverneur Eumathios Philocalés[111], d'ἀρχὴ τῆς Ἑλλάδος καὶ τῆς Πέλοπος[112].

La région fut souvent dévastée par les incursions armées, un autre motif pour unir à ce thème aussi l'île de Crète, selon le récit d'Edrisi (p. 122), qui écrit : « dans cette section (Péloponnèse) sont également comprises l'île de Crète... et autre 28 petites îles ».

En 1198, est constatée une multiplication des thèmes; Larissa, Velechatova, Pharsalos-Grebenik, et Thèbes-Euripe, quoique Tafel-Thomas (p. 265) désignaient Athènes, Patras et Corinthe comme simples « orion » ou « episkepseis »; au contraire, Dölger (no. 1647) les nomme thèmes. Partitio de 1204 confirme cette situation et ajoute encore un thème nouveau de Lacédemoine [113]. Pour un bref intervalle, Leon Sgouros de Nauplie réussit à former un Etat propre en 1203, en réunifiant les thèmes Corinthe, Athènes et Thèbes[114].

14. CRÈTE (1092—1204)

Mentionnée en 1092, quand le dux Karikes se proclamait indépendant [115], l'île de Crète fut, probablement, englobée dans le Péloponnèse, de la même manière qu'en 826, selon Edrisi (p. 122). Mais en 1120, un δοῦξ Κρήτης[116] existait déjà ; en 1180 était catépan Jean Helladi-

---

[103] Schlumberger, p. 733.
[104] Choniates, 97 sq.
[105] Benjamin de Tudèle, *Reisebeschreibungen*, éd. L. Grünhut — N. Adler, vol. 1, Jérusalem, 1903, p. 12; Zakynthios, *Le thème de Céphalonie et la défense de l'Occident*, « Hellénisme contemporain », 8, 1954, p. 303 sq.
[106] Restius, *op. cit.*, p. 66.
[107] Tafel-Thomas, 259 sq; Dölger no. 1647.
[108] Tafel-Thomas, 473 sq.
[109] V. Laurent, *Bulletin de sigillographie byzantine*, « Byzantion », V-2, 1930 p. 610; A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951; G. Ostrogorsky, Постанак тема Хелада и Пелопонесса, « Zbornik vizant. instit », I, 1952 p. 64 sq; P. Charanis, *Hellas*, dans *In Honour of M. Friend*, Princeton, 1955, p. 161 sq.
[110] Miklosich-Müller VI, 93.
[111] Schlumberger, 188.
[112] Choniates, 78.
[113] Tafel-Thomas, 464 sq.
[114] Choniates, 794, 800, 806.
[115] Alexias, IX, 430.
[116] Miklosich-Müller, 100.

kos[117]. En 1184, on fait mention du duc Constantin Doukas[118], suivi par un autre δοῦξ τῆς νήσου Κρήτης[119]. L'île fut donnée par Alexis IV au Boniface de Montferrat, qui l'a transmise ensuite aux Vénitiens[120].

15 CYCLADES (1079—1204)

Après la destruction du thème Aigaion Pélagos par les Seldjoukides en 1075, l'empereur organisa un nouveau thème maritime des Cyclades; en 1079, il y avait déjà un gouverneur τῶν Κυκλάδων νήσων[121], et de 1080 date une adresse à Nikeforos Tzantzes «Magister Krites und Anagrafeus des Themas Kykladen»[122]. En 1106, le gouverneur du thème se trouvait avec sa flotte dans la mer Adriatique[123].

Fort probable, en 1117, les îles furent temporairement englobées au thème Hellas-Péloponnèse, ainsi qu'il résulte du récit d'Edrisi (p. 126 seq.). Le thème est de nouveau mentionné, après avoir subi plusieurs dévastations en 1198, sous le nom «Thema Andros und Karystos»[124]. Mais dans la Partitio de 1204, la province est nommée Θέμα Κολόνεα σύν Κυκλάσι[125]. Karystos était une ville maritime au Sud de l'île d'Euboéa-Euripe, Kolonea une ville maritime au Sud de l'Attique. Les Vénitiens s'emparairent des îles en 1204 et ils ont créé un duché de l'Archipélague, en tête avec Naxos, île de Cyklades.

16. CHERSON-GOTHIA (1016—1204)

Réorganisé en 1016 et nommé Γοδία ou Χερσόνος, le thème servait de liaison entre Byzance et la Russie Kiévienne[126].

À l'époque des Comnènes, le thème Cherson servait comme pont de liaison vers Matracha[127], byzantine depuis 1094, et vers la Zichia et Chazaria, byzantines aussi après 1100, selon le sceau: Μιχαήλ ἄρχων τῆς Ματράχων, Ζιχίας καὶ πάσης Χαζαρίας[127]. L'empereur Manuel I[er] s'intitulait, en 1166, seigneur ἀζαρικὸς καὶ γοθικός[128] et il ne s'agissait pas

---

[117] Choniates, 342 sq.
[118] Dolger, no. 1561.
[119] Miklosich-Müller, 139.
[120] G. Spyridakis, Τὸ θέμα Κρήτης, dans «Ἐπετ. Ἑτ. Βυζ. Σπουδ.», 21, 1951 p. 59 sq; H. Glykatzi-Ahrweiler, *L'administration militaire de la Crète byzantine*, «Byzantion», 31, 1961, p. 217 sq.
[121] Miklosich-Müller, 22.
[122] Dolger, no. 1149.
[123] Hertzberg, *Geschichte Griechenlands*, vol. 1, Gotha 1876 p. 362; sur le régime des thèmes maritimes, voir M. Şesan, *La flotte byzantine à l'époque des Comnènes et des Anges*, «Byzantinoslavica», XXI—1, p. 48 sq. H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, 1966.
[124] Dolger, no. 1647.
[125] Tafel-Thomas, 469.
[126] G. Vernadski, *Rélations byzantino-russes au XII[e] siècle*, «Byzantion», IV, 1927/9, p. 269 sq.
[127] N. Bănescu, *La domination byzantine à Matracha-Timutorokan, Chazarie et Russie pendant les Comnènes*, Bucureşti, 1941.
[128] Zacharia, 485.

d'un simple titre de gloire [129]. Matracha est indiquée comme byzantine dans les traités de 1169 et 1192 conclus avec les Génois. L'empereur Isaac fortifia les remparts du Bosphore-Kherson.

En 1198, Byzance octroya aux Vénitiens la permission de faire le commerce avec Kherson. Il est vrai que Tafel-Thomas (p. 269) identifiaient « provincia Chersonos » avec le Kherson de Thrace, où les Vénitiens avaient la permission de commercer, et refusaient d'accepter l'existence d'une Kherson taurique-gothique. Mais on ne peut passer outre le fait qu'avant 1198, il n'existe aucune mention concernant un thème Kherson en Thrace ; quant au silence de la Partitio de 1204 au sujet du thème de Gothie, on peut supposer que le Kherson taurique s'était proclamé indépendant après 1198. En tout cas, les désignations ne provoquent aucune confusion : Θράκοαν Χεῤῥόνησος [130] se trouve dans une autre région que θέμα Χερσόνος [131], situé en Crimée-Gothie [132]. La « provincia Cheronisi » indiquée en 1198 ne peut être que le Kherson gothique-taurique, si on tient compte aussi du désir des Vénitiens de pénétrer, enfin, dans la mer Noire et de l'intérêt des Byzantins de trouver un nouvel allié contre les attaques turques et du pirate Constantin Frangopoulos, après avoir interdit, en 1169 et 1192, l'accès commercial vers Matracha aux Génois. En 1204, Kherson se trouvait attaché à l'Empire de Trébizonde.

[129] W. Tomaschek, *Die Goten in Taurien*, Wien, 1881 p. 41 ; A. Vasiliev, Готы в Крыму, Paris, 1928 ; N. Baynes, *The Goths in South Russia* dans *Byzantine Studies*, London, 1955 p. p. 218 sq.

[130] Zonaras, XVIII, 752.

[131] Const. Porphyrogenètes, *De themat.* II, 62.

[132] En faveur de cette identification plaide aussi le fait que dans les informations et tabelles épiscopales byzantines, pour les années 1025—1180, figurent des archevêchés de Γόθια, Χερσῶν et Βόσπορος en Crimée, cf. Rallys Potlis, Σύνταγμα τῶν θειῶν Κανόνων, vol V, 1855 p. 310 s, 457, 475 et 501 ; voir aussi Nil Doxapater, dans Migne, PO 132, 1106 ; tandis qu'à Χεῤῥόνησος, en Thrace, existait un évêché localisé avec difficulté — Rallys-Potlis, p. 458, 476, 490 s.

LA FONCTION DE L'IDÉE D'*IMPERIUM UNICUM* CHEZ LES BYZANTINS DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIII[e] SIÈCLE*

STELIAN BREZEANU

La conception de l'Etat a été l'un des traits essentiels de l'Empire grec, l'un de ces traits qui ont conféré une physionomie à part aux manifestations de la société byzantine. Suite directe des traditions impériales romaines, la pensée politique de la Nouvelle Rome reposait non seulement sur la doctrine de l'universalisme de son pouvoir, mais aussi sur l'idée de la centralisation propre à l'Etat des basileis, où l'autorité de l'empereur assurait la paix et l'ordre de l'Empire tout entier[1]. Considéré de ce point de vue, l'impératif de l'unité interne, implicite au concept d'*imperium unicum*, idée dominante de la pensée politique byzantine jusqu'à la chute de l'Empire, apparaît tout à fait logique. Pour ne parler que de la période concernée[2], mentionnons Nicétas Chôniatès qui, au seuil du XIII[e] siècle, exprime la non-adhérence de la conception byzantine au système politique latin en écrivant, plein de mépris pour l'Occident, que « l'on ne peut en parler comme de peuples dans le vrai sens du mot, mais comme de populations obscures et nomades »[3], dominées par la polyarchie. On retrouve cette même idée un demi-siècle plus tard, dans l'éloge funèbre dédié par Théodore II Lascaris à son père : il y compare le monde occidental à un monstre (τὸ πολυκέφαλον), dont les têtes multiples avaient été coupées par l'illustre basileus[4]. Pour Michel IV Autôreianos, le patriarche de Nicée, l'ordre monarchique était le seul possible, car symbolisé par la royauté il reproduisait l'image même de l'ordre divin ; c'est pourquoi il devait régner sur terre, en éliminant les

---

* La substance du présent article est celle de la communication présentée par l'auteur au XV[e] Congrès international des études byzantines d'Athènes (septembre, 1976).

[1] Otto Treitinger, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell*[3], Bad Homburg von der Hohe, 1969, p. 44—46. À propos de Constantinople en tant que symbole de l'unité byzantine, H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, p. 64 et suiv.

[2] Ayant reçu ses fondements d'Eusèbe de Césarée (E. Petersen, *Der Monotheismus als politisches Problem. Ein Beitrag zur Geschichte der politischen Theologie im Imperium Romanum*, Leipzig, 1935 ; O. Treitinger, *op. cit.*, p. 45), cette doctrine restera en vigueur pendant toute l'histoire byzantine. Voir en ce sens la position de N. Grégoras (éd Bonn, I, p. 233—234) vis-à-vis de la politique d'Irène de Montferrat, qui désirait partager l'Empire entre ses fils, suivant le modèle occidental, ce qui rompait avec les traditions de l'État centralisé byzantin.

[3] N. Chôniatès, *Historia*, éd. Bonn, p. 764 ; éd. van Dieten, p. 577.

[4] M. A. Andreeva, *À propos de l'éloge de l'empereur Jean III Batatzès par son fils Théodore II Lascaris*, « Seminarium Kondakovianum », X (1938), p. 138

désordres de la polyarchie et en empêchant les luttes fratricides entre chrétiens [5].

Les événements de l'an 1204 devaient prendre les dimensions d'une catastrophe sans précédent. Alors que les pertes territoriales subies par l'Empire au VII^e siècle et à la fin du XI^e siècle n'avaient point compromis l'idée de son unité interne, Constantinople continuant à demeurer la plaque tournante de l'État, la IV^e Croisade confrontait le monde byzantin avec une situation nouvelle, des plus critiques. En effet, maintenant l'Empire même était démembré en plusieurs formations politiques avec Constantinople perdue et un État latin lui ayant pris sa place sur les rives du Bosphore. C'est pour la première fois que le monde grec se trouvait profondément impliqué dans une conjoncture mettant en jeu son unité politique. Contemporain des événements, Nicétas Chôneiatès dénonçait les forces de décomposition, qui « se divisèrent en groupements et factions, s'établirent dans les villes, se soulevèrent les unes contre les autres, violant les lois sacrées des liens du sang »[6]. De son côté, Georgios Akropolitès jetait le jour sur les agents du processus de décomposition : « Dans le trouble qui succéda à la conquête de Constantinople — observait l'historien nicéen — quiconque pouvait disposer d'un commandement militaire ou d'autre nature transformait la région qu'il gouvernait en son propre domaine »[7]. Telles étant les choses, Sabbas Asidénos, Léon Gabalas, Théodore Mangaphas, Manuel Maurozomès, Théodore Lascaris, David et Alexis Grand Comnène en Asie Mineure, Léon Chamateros, Manuel Kamitzès, Léon Sguros et Michel Ducas en Europe se taillèrent dans les territoires de l'ancienne monarchie byzantine plusieurs principautés indépendantes, au cours des années antérieures et ultérieures à la chute de Constantinople sous la domination latine. On trouve chez N. Grégoras l'expression fidèle de ce que pensaient les contemporains à ce sujet, lorsqu'il écrit qu'en 1204, l'Empire, « tel un navire en proie à des tempêtes violentes et des vagues de la mer, s'est brisé en mille morceaux » [8].

Ces circonstances rendent évidente la portée des facteurs idéologiques pour ce qu'on a appelé à juste titre « la résistance sans égale et la force de régénération »[9] de l'État byzantin. La nécessité de rétablir l'unité de l'Empire, de restaurer la *monarchie*, devait constituer avec l'impératif de la libération des territoires grecs de la domination latine la principale idée-force de la reconquête byzantine, pendant la première moitié du XIII^e siècle.

Les formations politiques écloses dans le territoire de l'ancien Empire byzantin appartenaient à deux catégories. Une première catégorie serait celle des fruits directs de l'émiettement politique, sans aucune justifica-

---

[5] N. Oikonomidès, *Cinq actes inédits du patriarche Michel Autôreianos*, « Revue des Études Byzantines », XXV (1967), p. 118 : ὁ Θεὸς τὴς βασιλείαν ἡμῖν ὡς μοναρχικὸν ἀγαθὸν ἐδωρήσατο. εἰκόνα τῆς ἑαυτοῦ διοικήσεως. πάντως τὸ τῆς πολυαρχίας ἄτακτον ἀναιρῶν.... ἵνα μὴ κατ' ἀλλήλων εἰκῆ καὶ μάτην φερόμενοι οἱ εἰς αὐτὸν πεπιστευκότες καὶ τὸ σέβας καὶ ἑαυτοὺς κακῶς ἀναλώσωσιν.

[6] N. Chôniatès, *Historia*, éd. Bonn, 826—827 ; éd. van Dieten, p. 625.

[7] Ge. Acropolitès, éd. A. Heisenberg, I, p. 12.

[8] N. Gregoras, éd. Bonn, I, p. 13.

[9] A. Philippson, *Das byzantinisches Reich als geographische Erscheinung*, Leyde, 1939, p. 214.

tion juridique, comme c'était le cas pour les principautés d'un Léon Sguros, Sabbas Asidénos, Théodore Mangaphas, Léon Gabalas, Michel Ducas. Cependant, l'idée monarchique était bien trop enracinée dans la pensée de l'homme byzantin, interdisant de la sorte l'éclosion de toute autre doctrine de légitimation du pouvoir. D'ailleurs, chaque formation politique du temps avait sa place dans la fictive *Weltbeherrschungsorganisation*, connue de l'univers politique chrétien médiéval[10]. Par conséquent, c'est d'autant plus nécessaire que se présentait aux yeux des nouveaux dynastes l'intégration de leurs principautés dans un système politique susceptible de « légaliser » leur existence en tant que formations étatiques. On constate l'effort en ce sens de Léon Sguros, qui obligea Alexis III Ange de lui donner la main de sa fille, Eudocie : par la même occasion, il recevait le titre de despote[11], autrement dit, il faisait son entrée dans la hiérarchie impériale. Bien que ce fût un acte de pure forme, Alexis III se trouvant en exil et les Latins régnant à Constantinople, il n'en constituait pas moins, dans la pensée de Léon Sgouros, un support légal pour sa principauté — de là son importance. Il en fut de même avec le césar Léon Gabalas de Rhodos[12]. De même, Sabbas Asidénos et Théodore Mangaphas ont essayé eux aussi de légitimer l'existence de leurs principautés, mais la pression militaire exercée par Théodore I^er^ Lascaris les fit renoncer à leurs prétentions territoriales, recevant en échange de hautes dignités[13]. Peut-être est-ce justement dans leur incapacité de s'intégrer dans le système politique de l'époque que réside l'une des causes essentielles de la précarité de leurs formations étatiques.

Tout autre fut le développement des formations politiques dont les dirigeants agissaient au nom du principe monarchique, poussés par le besoin de découvrir un point d'appui dans la société byzantine. Aussi, Théodore I^er^ Lascaris, Alexis Grand Comnène et, plus tard, Théodore Dukas Ange ont-ils jeté les bases des « empires en exil ». Une formule de Nicolas Iorga rend parfaitement la situation de ces « empires », qu'il semble difficile de faire sortir « de la théorie générale, permanente, éternelle de la *basileia*, les trois capitales n'étant que des places de refuge et d'attente pour des princes qui se considéraient comme des „empereurs des Romains",

---

[10] À propos de cette doctrine politique, Fr. Dölger, *Die « Familie der Könige » im Mittelalter*, dans son ouvrage *Byzanz und die europaische Staatenwelt*, Ettal, 1953, p. 34—69 ; G. Ostrogorsky, *Die byzantinische Staatenhierarchie*, « Seminarium Kondakovianum », VIII, 1936, p. 41—61.

[11] Theodor Scutariotes, éd. C. Sathas, chez C. Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, VII, p. 453. Cf. E. Gerland, *Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel*, Homburg v.d. Hohe, 1905, I, p. 34 ; R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, Berlin-Amsterdam, 1967, II, p. 3. Il y a des historiens (B. Ferjančić, *Despoti u Bizantiji i južnoslovenskim zemljama*, Beograd, p. 32), qui n'accordent guère du crédit au témoignage de Scutariotes.

[12] Il est difficile de dire si Léon Gabalas a reçu sa dignité de la part des empereurs antérieurs à l'an 1204 ou de la part des basileis nicéens, Théodore I^er^ Lascaris ou Jean III Vatatzès.

[13] Ge. Acropolitès, éd. Heisenberg, I, p. 12. À propos de Sabbas Asidénos, voir Jerphanion, *Sampson et Amisos une ville à déplacer de neuf cents kilomètres*, « Orientalia Christiana Periodica », I, 1935, p. 257—267 ; P. Orgels, *Sabas Asidénos, dynaste de Sampsôn*, « Byzantion », X (1935), p. 67—79.

dans la plénitude de leur droit »[14]. Au point de vue de la doctrine politique byzantine traditionnelle, leur titre impérial représentait tout un programme : la reconquête des territoires tombés sous la domination latine ou usurpés par leurs adversaires grecs et la restauration de l'ancienne monarchie, avec son centre à Constantinople.

Il convient toutefois de noter le caractère complexe, souvent même contradictoire des États grecs nés en 1204. Surgie comme une conséquence de l'émiettement politique des années 1203—1204, la principauté de Théodore I[er] Lascaris devient par sa transformation en Empire le noyau de la future unité politique du monde byzantin. Or, tout au contraire, créé dès le début, à ce qu'il semble, au nom du principe monarchique traditionnel, l'Empire des Grands Comnènes du Pont — pour ne mentionner que ce cas-là — s'est avéré comme l'un des principaux facteurs du démembrement politique enregistré par les derniers siècles d'histoire byzantine. Plus conséquents que leurs rivaux du Pont et de Thessalonique, les Lascarides ont agi au nom du principe monarchique conçu comme un commandement à l'unification et à la centralisation politique. Le lendemain des événements de 1204, Théodore Lascaris établissait déjà le programme politique de son gouvernement, destiné à rester valable également pour ses successeurs. Ce programme se résume en quelques mots : il leur fallait procéder de manière à ce « qu'il y ait à nouveau un troupeau et un pâtre »[15].

Le conflit entre les trois empires grecs autour du programme prévoyant la restauration de la « monarchie » couvre entièrement la première moitié du XIII[e] siècle.

Compte tenu de sa situation périphérique, l'Empire de Trébizonde était le moins apte à tenir un rôle important dans l'œuvre de reconquête, ce qui n'empêcha pourtant pas les Lascarides et leurs successeurs, les Paléologues, de considérer les Grands Comnènes du Pont comme présentant un réel danger, en tant que concurrents potentiels au titre suprême[16]. C'est ce qui explique l'hostilité des chroniqueurs nicéens et de la Byzance restaurée vis-à-vis des descendants directs des Comnènes, auxquels ils ne reconnurent jamais le titre suprême. Constantinople une fois reconquise, avec la solution définitive du problème de la légitimité en faveur des empereurs nicéens, Michel Paléologue s'activa pour obtenir des souverains de Trébizonde le renoncement au titre suprême en faveur de la dignité de despote. L'idée était de les intégrer dans la hiérarchie impériale unique, en sauvant le principe de l'*imperium unicum*. Au bout de toute une série de tergiversations, Jean II Grand Comnène décida de renoncer au titre de ses devanciers, ce titre d'empereur des Romains n'étant plus compatible avec la réalité des choses. En échange de ce renoncement, au lieu de

---

[14] N. Iorga, *Une nouvelle théorie sur l'origine et le caractère de l'Empire de Trébizonde*, « Revue historique du sud-est européen », XIII (1936), p. 173

[15] N Chôniatès, *Orationes et Epistulae*, éd. van Dieten, Berlin, 1972, p 128 : καὶ γενήσεται μία ποίπνη, εἷς ποιμήν...

[16] Dans le serment de fidélité prêté par le clergé et par tous les habitants de l'État nicéen à Théodore I[er] Lascaris, seuls les Grands Comnènes sont mentionnés; cette mention spéciale qu'en fait le document prouve qu'ils étaient les ennemis les plus dangereux de l'empereur nicéen dans sa lutte pour la légitimité (N. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 123; cf. *ibidem*, p. 140—141).

la dignité de despote qui lui avait été proposée, il a pris le titre de « basileus d'Anatolie, des Ibères et de la région d'outre-mer » (βασιλεὺς πάσης 'Ανατολῆς, 'Ιβήρων καὶ Περατείας)[17]. Non moins incompatible avec la doctrine impériale traditionnelle était le titre d'empereur dont se prévalait le souverain du Pont, ce qui n'empêcha pas qu'il fût significatif pour l'étape nouvelle abordée par la crise de l'universalisme byzantin après l'an 1204.

Également intéressant est l'autre chapitre de la dispute autour de l'idée d'*imperium unicum*, celui de la controverse des Lascarides et des souverains de Thessalonique et, plus tard, du Despotat épirote. Couronnant les succès foudroyants qu'il avait obtenus contre les Latins et lui avaient fait reconquérir Thessalonique, Théodore Ier Dukas Ange se proclama empereur[18]; en ceci il annonçait ouvertement ses visées concernant la reconquête de Constantinople et la restitution de l'unité de l'Empire pour son propre compte. C'est ainsi que commença la polémique très acerbe sur la légitimité des deux empereurs grecs, polémique dont on relève l'écho dans la correspondance de Germain II, le patriarche nicéen, avec les hauts prélats épirotes. En défendant la légitimité du titre suprême porté par son souverain, le patriarche s'appuie sur le fait que celui-ci a été le premier à se proclamer basileus et à obtenir sa consécration en tant que tel par le patriarche œcuménique[19]. Le camp adverse, demeuré sur la défensive, essaie de justifier l'existence de deux Empires grecs, avec deux hiérarchies ecclésiastiques distinctes[20]. Mais le patriarche réagit sur le champ, dans les termes suivants : « Il messied qu'il y ait deux empereurs et deux patriarches pour ceux d'un même sang »[21]. Ce conflit de doctrines devait recevoir une solution beaucoup plus vite que ne l'eût espéré la partie nicéenne. En effet, la brillante carrière de Théodore Ier Dukas Ange se trouva brutalement interrompue dans la plaine de Cloconitza, lors de sa confrontation avec le tsar Jean II Asen ; le coup fut durement ressenti par l'édifice politique qu'il avait mis sur pied, qui ne s'en est jamais rétabli. Son frère et successeur, Manuel Ange dut renoncer au titre suprême ; en échange, Jean III Vatatzès lui conféra la dignité de despote, ce qui impliquait nécessairement la reconnaissance de la suzeraineté du basileus nicéen[22]. Les tentatives des fils de

---

[17] A. A. Vasiliev, *The Foundation of the Empire of Trebizond*, « Speculum », XI, 1936, p. 34—35.

[18] La date du couronnement de Théodore Ier Dukas Ange reste encore douteuse ; récemment, la date fixée par Lucien Stiernon, juin 1227— avril 1228 (dans *Les origines du Despotat d'Épire. La date du couronnement de Théodore Doukas*, « Actes du XIIe Congrès International d'Études Byzantines », II, Beograd, 1964, p. 197—202) a été contestée par Ap. Karpozilos (*The Date of Coronation of Theodoros Doukas Angelos*, « Byzantina », VI, 1974, p. 253—261), qui revient à la première datation acceptée (fin 1224 — commencement 1225).

[19] J. Pitra, *Analecta sacra et classica. Spicilegio solesmensi parata*, VI, Paris-Rome, 1891, col. 483—486.

[20] *Lettre de Georges Bardanes, métropolite de Corcyre, au patriarche œcuménique Germain II, 1226—1227* c., éd. R.-G. Loenertz, « 'Επετηρὶς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », 33, 1964, p. 114—117. Cf Ap. Karpozilos, *The Ecclesiastical Controversy between the Kingdom of Nicaea and the Principality of Epiros, 1217—1233*, Thessalonique, 1973, p. 47 et suiv.

[21] N. Blemmydes, *Curriculum vitae*, éd Heisenberg, p. 14 : μὴ συνοίσειν τοὺς ὁμογενέσι μηδ 'ἐπιπρεπῶς ἔχειν αὐτοκράτορας εἶναι δύο καὶ πατριάρχας δύο. Cf V. Laurent, *Les Regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, IV, fasc. IV, no 1239, p. 47.

[22] Acropolitès (I, p. 43—44) ne cache pas la satisfaction que lui suscite la reconnaissance de Jean III Vatatzès en tant qu'« empereur et seigneur » (τὸν βασιλέα καὶ δεσπότην) par Manuel Doukas Ange.

Théodore I^er^ afin de reprendre le titre suprême sont restées vaines, aussi le despote épirote, Michel II Ange, s'inclina, reconnaissant la suzeraineté de Nicée d'abord, de Constantinople, par la suite [23].

L'objet de la dispute idéologique des basileis nicéens avec leurs rivaux de Trébizonde et de Thessalonique devait changer en fin de compte, car il ne pouvait plus être question de leur suprématie dans le cadre de la communauté chrétienne. Cette suprématie, ils ne pouvaient plus la revendiquer même pas pour l'espace balkanique depuis que les deux États créés dans cette zone par les Slaves du Sud avaient échappé au contrôle byzantin [24]. C'est pourquoi, après 1204, le monde byzantin renonce à jamais à l'idée de revendiquer pour son Empire un caractère universel et unique; il lui faut maintenant reconnaître l'existenee de plusieurs autres Empires. Désormais, ses efforts auront pour but de réaliser l'unité d'un Empire national grec dans l'expression territoriale d'avant 1204 ; ses velléités politiques ne dépasseront plus les limites de la Romania.

Comme aucun des petits États grecs n'arrivait à imposer son contrôle effectif sur l'ensemble du territoire byzantin, un autre système politique commençait à s'ébaucher. Il se proposait de sauver l'idée d'*imperium unicum*, en imposant aux princes de l'Épire et de Trébizonde la suzeraineté des empereurs nicéens. C'était les intégrer de cette manière dans une véritable « famille d'États byzantins » dont les chefs étaient les basileis de Nicée et plus tard ceux de Constantinople [25]. L'échec de ce programme minimal, dû aux souverains de Trébizonde, montre le stade avancé de la crise traversée par l'universalisme byzantin.

Il est évident que l'idée de la réunion de tous les *membra disjecta* du corps byzantin dans une « monarchie » fit une vive impression sur les contemporains mis en cause d'une manière ou d'une autre.

L'annexion des principautés de Sabbas Asidénos, Théodore Mangaphas, David Comnène, Léon Gabalas, et surtout l'annexion des territoires byzantins d'Europe ne pouvait être réalisée par les Lascarides sans l'apport actif du capital idéologique hérité de leurs prédécesseurs constantinopolitains. Pour certaines régions, on dispose même de témoignages concrets en ce qui concerne la position de la population locale favorable aux empereurs nicéens. Le césar Léon Gabalas de Rhodos a été obligé

---

[23] À retenir le caractère changeant de la position adoptée par Michel II et ses successeurs vis-à-vis des Lascarides et des Paléologues. Les Byzantins ne se faisaient guère faute de les traiter en sujets rebelles durant les périodes où les despotes épirotes tâchaient de mener une politique indépendante, voire hostile, envers Constantinople. Relevons en ce sens le qualificatif appliqué par Acropolitès à Michel II et à ses fils, qu'il traite d'*apostats* à propos des événements balkaniques, qui ont précédé la bataille de Pelagonia (Acropolitès, I, p. 142, 146, 148, 149, 159, 151, 157, 163, 165, 172, etc.).

[24] Voir la réaction du clergé épirote lors de la dispute avec Germanos II à propos du titre d'empereur reconnu par le basileus nicéen au « Scythe Asen » (Jean Asen II), alors qu'il le refusait au Théodore I^er^ Doukas Ange (V. G. Vasilievski, *Epirotica saeculi XIII*, « Vizantijskij Vremennik », III, 1896, p. 292).

[25] Se rapportant à l'avènement de Théodore I^er^ Doukas Ange comme empereur, Acropolitès (I, p. 33) note que celui-ci « se refusant de rester dans une position subordonnée a usurpé les enseignes du pouvoir impérial » (μὴ θέλων μένειν ἐν τῇ οἰκείᾳ τάξει ἀλλὰ τὰ τῆς βασιλείας σφτερισάμενος). De toute évidence, le chroniqueur nicéen avait en vue le refus de Théodore I^er^ Ange de demeurer intégré à la hiérarchie impériale des Lascarides, l'unique hiérarchie légitime à ses yeux.

de conclure une alliance avec Venise dirigée non seulement contre Jean III Vatatzès, mais aussi contre ceux de ses sujets, qui, partisans du basileus nicéen, travaillaient pour réunir l'île à l'Empire de celui-ci [26]. Venise, en Crète, eut à faire face dès le début aux grands soulèvements autochtones, dont les sympathies allaient vers la cause des empereurs de Nicée [27]. Plus loin encore, en Cappadoce, perdue par l'Empire à la fin du XI[e] siècle, la population grecque continuait à considérer les Lascarides comme ses souverains légitimes, ainsi que les inscriptions des églises rupestres de cette région le prouvent [28]. L'idée de leur appartenance à une même communauté religieuse, de même que le sentiment des populations respectives qu'elles formaient un seul peuple, avec la même langue et les mêmes coutumes sont dans tous les cas mentionnés en tant que prémisses de l'unité politique restaurée du monde grec [29]. Toutefois, le programme politique des empereurs nicéens allait bientôt s'avérer par trop ambitieux pour la médiocrité des moyens matériels mis à leur disposition.

Deux remarques s'imposent en guise de conclusion.

D'abord, il convient de reconnaître à l'idée d'*imperium unicum* le rôle actif qu'elle a tenu dans la réussite — ne fût-ce que partielle — du programme politique des basileis nicéens. Sans doute décisive à cet égard a été l'importance économique et démographique de l'Asie Mineure [30]. Il est évident, en effet, que bien que les trois empires grecs eûssent disposé du même capital idéologique, celui de Nicée était le seul

---

[26] De même, Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, II (= *Fontes rerum Austriacarum* XIII), p. 321 : « debeant michi dare subsidium et juvamentum contra Vatatium et contra gentes Vatatii et contra yllos, qui in mea insulla se rebelaverint contra me ».

[27] Fr. Thiriet, *La Romanie vénitienne au Moyen Âge*, Paris, 1959, p. 97—99.

[28] Gunter Paulus Schiemenz, *Zur politischen Zugehörigkeit des Gebiets um Sobesos und Zoropassos in den Jahren um 1200*, « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft » XIV, 1965, p. 207 et suiv. ; Stelian Brezeanu, *În jurul interpretării unor inscripții capadociene din secolul al XIII-lea* (À propos de l'interprétation de quelques inscriptions cappadociennes du XIII[e] siècle), « Studii teologice », 24, 1972, p. 250—254.

[29] Révélateur s'avère l'usage par le monde byzantin de la première moitié du XIII[e] siècle, quand il s'agissait de désigner telle ou telle partie du territoire de l'Empire d'avant l'an 1204, de la terminologie qui avait servi au cours des siècles précédents. De sorte que la principauté de Michel I[er] Doukas, l'Empire de Thessalonique de Théodore I[er] Doukas et le Despotat de Michel II sont enregistrés dans les sources contemporaines (Acropolitès, éd. Heisenberg, I, p. 44 ; Apokaukos, éd. Vasilievsky, V.V., 3, 1896, p.285 ; G. Bardanès, éd. Loenertz, *op. cit.*, p. 104, 113, 115, 116, 117, etc.) sous le terme de « Ouest » (Δύσις) ou « les contrées occidentales » (τὰ δυτικὰ μέρη), alors que Théodore I[er] Lascaris est intitulé par N. Chôniatès (*Historia*, éd. Bonn, p. 828 ; éd. van Dieten, p. 626) empereur « des villes orientales) » (ὑφ'ὅλων τῶν ἐῴων πόλεων) et par Michel Chômatès (éd. Sp. Lambros, II, Athènes, 1880, p. 149, 276, 353), basileus de l'Orient (ὁ βασιλεύς τῆς 'Ανατολῆς). Ce dernier titre entrera désormais aussi dans la titulature des Grands Comnènes de Trébizonde. Plus qu'une signification géographique, *cette terminologie a un sens politique*. Le critère terminologique prouve, sans équivoque que, dans la conscience du monde byzantin de la première moitié du XIII[e] siècle, l'idée de l'unité ethnique, culturelle et religieuse de ces territoires a tenu un rôle important, jouant dans la restauration de l'unité politique par les Lascarides.

[30] Sur le poids économique de la région micro-asiatique, H. Ahrweiler, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081—1317), particulièrement au XIII[e] siècle*, « Travaux et Mémoires », I, Paris, 1965, p. 1—204 ; S. Brezeanu, *Asupra începuturilor pătrunderii monedei niceene la Dunărea de Jos* (À propos des débuts de la diffusion dans les contrées du Bas-Danube de la monnaie nicéenne), « Studii », 26, 1973, p. 699—714.

à faire le poids, grâce à la prospérité que lui assuraient la proximité du littoral micro-asiatique et la sagesse de la politique intérieure des Lascarides [31]. C'est ce qui lui a permis de mener à bonne fin son œuvre de reconquête.

La seconde remarque porte sur le fait que l'étude de l'évolution de cet aspect de la pensée politique byzantine pendant la première moitié du XIII^{e} siècle montre l'absence de fondement de la thèse — autrefois dominante dans l'historiographie — de l'immuabilité de l'idée impériale. Cette étude met en lumière un moment où la société byzantine fait preuve d'une remarquable aptitude à sortir de la routine ; sous l'emprise de la réalité, elle se pose des questions sur sa propre existence, en définissant sa place dans l'univers politique de l'époque. Il s'ensuit qu'au moins dans ses formes concrètes de manifestation, l'idée impériale byzantine dispose d'une grande capacité d'adaptation.

---

[31] Cf. sur cette politique, H. Ahrweiler, *La politique agraire des empereurs de Nicée*, « Byzantion », 28. 1958, p. 51—66 ; M. Angold, *A Byzantine Government in Exile. Government and Society under the Laskarids of Nicaea, 1204—1261*, Oxford, 1975 ; Stelian Brezeanu, *Politica internă a Imperiului de la Niceea (1204—1261)* (La politique intérieure de l'Empire de Nicée, 1204—1261), résumé de sa thèse de doctorat, Bucarest, 1975.

DE VICINA À KILIA. BYZANTINS ET GÉNOIS AUX BOUCHES DU DANUBE AU XIV^e SIÈCLE

ŞERBAN PAPACOSTEA

Les spécialistes de l'histoire de la mer Noire à l'époque de son épanouissement le plus spectaculaire au Moyen-Age, entre 1204 et 1453, années qui marquèrent la fin de l'emprise exclusive de Constantinople sur le commerce pontique et, respectivement, le début de sa reconstitution au profit des nouveaux maîtres des Détroits, les Ottomans, ont décelé, avec un certain retard il est vrai, les traces relativement abondantes de l'activité d'une florissante ville byzantine au Bas-Danube, Vicina, qui pendant à peu près un siècle fut le principal centre commercial de la région. Ce fut la découverte des actes instrumentés à Péra, au cours de l'été de l'année 1281, par le notaire génois Gabriele di Predono — dans leur grande majorité des enregistrements des obligations assumées envers leurs créanciers par les commerçants se rendant à Vicina — qui donna l'impulsion aux recherches consacrées à cet important site danubien [1]. En révélant l'existence d'un intense trafic commercial entre Constantinople et Vicina, le registre de Gabriele di Predono déclencha une série d'études qui ont largement contribué à élucider quelques-uns des aspects les plus importants de l'histoire de la ville byzantine, sa fonction économique, son rôle écclésiastique, ses rapports avec les Tatares de la Horde d'Or, etc. Épineuse entre toutes, la question de l'emplacement de la ville a fourni la matière à d'âpres controverses qui n'ont pas cessé de nos jours encore[2]. Par contre, les circonstances du déclin de Vicina et du transfert à Kilia du centre principal de l'activité commerciale au Bas-Danube n'ont pas bénéficié d'un intérêt similaire, malgré l'importance particulière de la question; car loin d'avoir été un événement fortuit et isolé, ce déplacement du centre de gravité de la vie économique d'une ville à l'autre ne fut en réalité que l'une des manifestations, et non la moins importante, d'une mutation de grande envergure de la situation politique et économi-

---

[1] G. I. Brătianu, *Vicina I. Contribution à l'histoire de la domination byzantine et du commerce génois en Dobrogea*, « Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine », X. 1928, p. 41—189; les actes instrumentés par Gabriele di Predono sont édités dans l'annexe de l'ouvrage. L'étude et les documents ont été réédités par l'auteur dans son livre *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935.

[2] Faute d'indications précises dans les sources, les spécialistes ont déplacé à leur gré Vicina d'un site à l'autre du Bas-Danube, ou même ailleurs sur le littoral pontique; pour les différentes localisations avancées par les historiens, v. P. Diaconu, *Păcuiul lui Soare-Vicina*, « Byzantina », 8. 1976, p. 427—429.

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP, XVI, 1, P. 65—79, BUCAREST, 1978

que du bassin de la mer Noire, y compris la région du Bas-Danube, au milieu du XIV[e] siècle. C'est justement à cette étape finale de la carrière historique de Vicina que la présente étude est consacrée.

Le rôle de premier plan assumé au Bas-Danube par Vicina avait été un phénomène directement lié à la restauration byzantine à Constantinople en 1261 et dans une partie des territoires perdus par l'empire dans la débâcle de 1204 ; restauration limitée sans doute et vouée à une érosion irréversible au contact avec les puissances de l'époque, mais restauration quand-même, qui compte parmi ses réussites les plus remarquables la reprise en main de toute une série d'importantes positions sur la côte occidentale de la mer Noire [3]. Entraînées par l'élan restaurateur de Michel Paléologue, les villes paristriennes — selon le panégyrique de l'empereur attribué au rhéteur Manuel Holobolos — finirent elles aussi par reconnaître l'autorité du nouveau pouvoir instauré à Constantinople ; l'événement qui, de l'avis des spécialistes, dut avoir eu lieu peu de temps après la rentrée de l'empereur à Constantinople, marquait la restauration du contrôle de Byzance aux bouches du Danube [4].

Le siège de la puissance byzantine restaurée au Bas-Danube se trouvait à Vicina, « la cabeça del regnado », selon l'expression de l'auteur anonyme du *Libro del Conoscimiento*. Les sources relativement nombreuses qui nous renseignent sur Vicina — listes de sièges métropolitains dépendants du Patriarcat de Constantinople, actes des synodes, ouvrages historiques byzantins, textes franciscains, cartes et portulans, actes notariaux — nous offrent la possibilité sinon de reconstituer le film continu de l'histoire de la ville, du moins celle de surprendre les éléments essentiels de sa fonction historique.

Depuis la restauration byzantine aux bouches du Danube et jusqu'à la disparition, en 1359, du siège métropolitain qu'elle abritait, Vicina a conservé son caractère de centre byzantin autonome sous l'autorité de Constantinople d'abord et ensuite sous celle de la Horde d'Or[5]. Pendant tout cet intervalle le métropolite de Vicina fut le représentant suprême de l'autorité politique et ecclésiastique de Byzance au Bas-Danube ; le rôle d'intermédiaire qu'il assuma dans les premières années du XIV[e] siècle entre Byzance et les Alains qui, fuyant la domination tatare, sollicitaient l'autorisation de s'établir en territoire d'empire, est l'indice de la fonction politique dont le métropolite de Vicina était revêtu [6].

---

[3] La restauration byzantine sur le littoral occidental de la mer Noire après 1261 fut discutée à maintes reprises par les historiens ; E. Darkó, *Byzantinisch-ungarische Beziehungen in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, Weimar, 1933, p. 33—35 ; G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, p. 35—36 et 53—55 ; V. Laurent, *La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue*, « Revue historique du sud-est européen », 22, 1945, p. 184—198 ; il nous manque encore une étude d'ensemble sur la mer Noire dans la politique de l'empire restauré par les Paléologues ; l'article de K. P. Matschke, *Zum Charakter des byzantinischen Schwarzmeerhandels im 13. bis 15. Jahrhundert*, « Wissenschaftliche Zeitschrift », K. Marx Universitat Leipzig, Gesellschafts- und Sprach-Wissenschaftliche Reihe, 19, 1970, 3, p. 447—458, a le mérite d'avoir soulevé quelques-uns des aspects de la question.

[4] L. Previale, *Un Panegirico inedito per Michele VIII Paleologo*, « Byzantinische Zeitschrift », 42, 1942, p. 36—37 ; cf. *Fontes historiae daco-romanae*, III, *Scriptores byzantini, saec. XI—XIV*, ed. Al. Elian et N. Ş. Tanaşoca, Bucureşti, 1975, p. 454—455.

[5] G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, p. 67, 73 ; V. Laurent, *ouvr. cité*, p. 196.

[6] G. Pachymeres, *De Michaele et Andronico Palaeologis libri XIII*, ed. I. Bekker, vol. II, Bonn, 1835, p. 307 ; cf. *Fontes historiae daco-romanae*, III, p. 450—453.

Tout aussi important que Vicina pour la domination byzantine au Bas-Danube, le château de Licostomo, situé à l'embouchure même du fleuve sur l'île au même nom, figurait parmi les possessions du Patriarcat de Constantinople au cours des premières décennies du XIVe siècle[7]. En fait, la domination byzantine aux bouches du Danube s'étayait à la fois sur Vicina, dont la fonction primordiale était de nature commerciale, et sur Licostomo, point stratégique qui assurait le contrôle de la navigation entre la mer Noire et le bras septentrional du fleuve.

La grande fortune commerciale de Vicina, devenue principal intermédiaire des échanges entre Byzance et le Bas-Danube, fut le support de son rôle politique et ecclésiastique. Le flux massif de capital commercial de Péra et Constantinople à Vicina, dont l'existence a été révélée par les actes de Gabriele di Predono, avait pour contrepartie un flux non moins important en sens inverse des produits de l'économie agraire du Bas-Danube. Le montant des sommes investies au Bosphore dans le commerce avec Vicina — montant que les actes du notaire génois ne nous révèlent que très partiellement — trahit le niveau très élevé du trafic commercial entre les deux centres du commerce pontique[8].

Sous la protection du pacte conclu avec Michel Paléologue en 1261, les Génois, principaux bénéficiaires au point de vue commercial de la restauration byzantine, s'installèrent à Vicina, comme ils l'avaient fait à Péra et ailleurs dans le bassin de la mer Noire. Si la date de leur établissement dans le centre byzantin du Bas-Danube nous échappe, il est néanmoins certain que, dans l'intervalle de vingt ans qui sépare la rentrée des Byzantins à Constantinople de l'époque à laquelle Gabriele di Predono instrumentait ses actes à Péra, l'activité des Génois à Vicina avait pris un essor exceptionnel, surclassant sans doute l'activité parallèle des commerçants grecs. Cependant, la prépondérance à cette époque dans le commerce du Bas-Danube des Génois, possesseurs de capitaux bien plus importants que ceux dont pouvaient disposer les commerçants byzantins et maîtrisant des techniques commerciales supérieures, n'entama nullement le pouvoir local à Vicina que les Byzantins conservèrent en leurs mains aussi longtemps qu'un métropolite y siégea : « Avant-poste byzantin et grand entrepôt du commerce génois aux bouches du Danube », voici — selon l'heureuse caractérisation du principal spécialiste de l'histoire de la mer Noire à l'époque de l'hégémonie génoise — l'essentiel de la fonction historique de la ville[9]. Et, jusqu'à la fin de ses jours, l'avant-poste byzantin se refusa à céder ses fonctions politiques à l'entrepôt génois ; en effet, lorsque vers le milieu du XIVe siècle, les Génois se décideront de se donner un cadre propre d'organisation politique aux bouches du Danube, ils ne le feront pas à Vicina, qui restera byzantine sous son métropolite, mais s'installeront dans un nouveau site, appelé à assumer à brève échéance la fonction économique de Vicina.

---

[7] Miklosich et Müller, *Acta patriarchatus constantinopolitani*, I, Wien, 1860, p. 95, no. 52 ; cf. Hurmuzaki — Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), XIV, 1, București, 1915, p. 1.

[8] G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, p. 46—57.

[9] G. I. Brătianu, *Les Roumains aux bouches du Danube à l'époque des premiers Paléologues*, « Revue historique du sud-est européen », 22, 1945, p. 200.

Consécration toponymique de la primauté de Vicina au Bas-Danube, le nom de *flumen de Vicina*, *flumen Vicine* ou ποταμὸς τῆς Βιζίνας fait son apparition dans les sources géographiques de l'époque[10].

Cependant, en 1359, brusquement, une décision en apparence inopinée, adoptée d'un commun accord par l'empereur et le patriarche de Constantinople, transférait le métropolite en fonction à Vicina, Hiacynthe, de son siège, voué dorénavant à une vacance perpétuelle, à celui récemment créé de la Valachie. Décision d'autant plus déconcertante qu'une vingtaine d'années auparavant, dans une conjoncture politique particulièrement défavorable sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, le patriarche avait refusé au métropolite de Vicina le droit de déserter la ville, manifestant de la sorte l'intérêt qu'il attachait à la conservation de ce siège du Bas-Danube. Quelles furent donc les réalités nouvelles qui finirent par arracher en 1359 aux instances suprêmes de l'empire une décision qui consacrait non seulement le décès d'un siège métropolitain mais aussi la fin du rôle historique de Byzance au Bas-Danube?

Abordant dans son premier ouvrage consacré à Vicina la question des facteurs responsables du déclin et, ensuite, de la disparition de la ville, G. Brătianu hésitait entre deux hypothèses de nature différente: «Peut-être — concluait le médiéviste roumain — faut-il établir une relation entre le déclin de la puissance tatare et celui de la ville qui avait arboré la bannière du tamgha aux frontières occidentales de l'Empire de la Horde d'Or. Peut-être faut-il supposer un enlisement des bras de Saint-Georges et le détournement de la navigation du Danube vers le bras septentrional du fleuve, celui de Kilia»[11]. Revenant à la charge quelques années plus tard, l'historien de Vicina élargissait encore l'éventail de ses hypothèses, en ajoutant, non sans raison d'ailleurs, aux facteurs qu'il avait évoqués auparavant, le déclin de la flotte byzantine après la mort de Michel Paléologue: «Sans doute le déclin de la puissance byzantine sous Andronic II devait-il affecter également ces possessions extérieures de l'empire. L'affaiblissement de la puissance navale, qui avait été jusque là leur principale garantie, devait entraîner leur perte»[12].

Ayant versé au dossier de la question un texte dont l'importance pour l'histoire de Vicina et de l'ensemble du Bas-Danube au XIVe siècle n'a plus besoin d'être soulignée, V. Laurent offrit à son tour une explication du déclin de la ville byzantine. Le texte en question est l'engagement assumé en 1337 ou 1338 par le métropolite récemment élu de Vicina, Macaire, de ne pas abandonner à son sort le troupeau dont la cure venait de lui être confiée et qui avait eu le malheur de tomber sous la domination d'une «puissance payenne», en l'occurence celle des Tatares. Et comme le texte de l'engagement semble suggérer que l'occupation de Vicina par les Tatares était un fait de date récente, l'érudit byzantiniste conclut à l'existence d'un rapport de cause à effet entre cet événement et l'involution jusqu'à sa disparition de la ville byzantine. Abandonnée

---

[10] G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, p. 62–63; P. Ş. Năsturel, *Aşezarea oraşului Vicina şi ţărmul de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec* (L'emplacement de Vicina et la côte occidentale de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec), «Studii şi cercetări de istorie veche», 8, 1957, 1–4, p. 297–298.

[11] G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, p. 79.

[12] G. I. Brătianu, *Les Roumains aux bouches du Danube*, p. 200.

par ses habitants et surtout par les commerçants dont l'activité avait fait sa fortune, la ville était dorénavant condamnée à une lente disparition : « L'heure de l'appauvrissement — constatait V. Laurent — sonnera aussi pour Vicina, mais cela sera dû aux mêmes causes qu'ailleurs < analogie avec les villes d'Asie Mineure tombées sous la domination ottomane >. Ce seront l'amoindrissement puis la disparition du commerce actif et la dispersion des chrétiens qui peuplaient la ville. La ruine des affaires aura pour effet immédiat de faire déchoir le siège épiscopal dans la hiérarchie ecclésiastique et palatine... »[13].

Mais, confrontées avec les sources et les situations qu'elles nous révèlent au Bas-Danube, les explications avançées par les deux illustres historiens suscitent des réserves légitimes.

L'hypothèse de la mort naturelle de la ville par suite de l'enlisement du bras de Saint-Georges sur lequel G. Brătianu avait été tenté de placer Vicina n'appelle plus de commentaire détaillé ; il nous suffira de constater que les recherches ultérieures, malgré le caractère provisoire de leurs conclusions, n'ont pas ratifié cette localisation[14], que l'activité commerciale ne déserta pas complètement la ville après sa déchéance officielle en 1359 et que les traces de sa survivance persistent encore au XV^e^ siècle, pour nous dispenser d'insister sur cette explication.

Pour ce qui est du facteur tatare, il est évidemment incontestable que le déclin de Vicina et la décadence de la puissance mongole au Bas-Danube ont été des phénomènes largement synchroniques ; mais synchronisme et rapport causal ne se superposent pas nécessairement et rien d'ailleurs dans les sources ne nous permet de constater l'existence d'un tel lien, fut-il même indirect.

Le déclin rapide de la puissance navale de Byzance après la mort de Michel Paléologue est, lui aussi, une réalité incontestable, bien que le processus n'ait pas été rectiligne ; mais à elle seule la constatation ne suffit pas à éclaircir les circonstances spécifiques dans lesquelles ce déclin se répercuta au Bas-Danube pour mettre un terme à la domination byzantine dans cette zone du bassin pontique.

L'hypothèse de V. Laurent a sans doute le mérite de s'appuyer sur un document qui atteste incontestablement l'occupation de Vicina par les Tatares à une date précédant de peu les années 1337/1338 ; cependant la conclusion qu'en tira le byzantiniste français est en contradiction évidente avec les informations ultérieures sur Vicina et sur l'évolution des rapports byzantino-tatares. Or, de ces informations il ressort que l'occupation de Vicina par les Tatares à l'époque mentionnée ne fut qu'un épisode local et passager d'une crise générale des rapports de la Horde d'Or avec l'Empire byzantin, crise dont le point culminant fut

---

[13] V. Laurent, *Le métropolite de Vicina Macaire et la prise de la ville par les Tatares*, « Revue historique du sud-est européen », 23, 1946, p. 225—232 ; c'est la place occupée par le document dans la série d'actes patriarcaux à laquelle il appartient, qui a permis à son éditeur d'en fixer approximativement la date.

[14] Dès la publication d'un portulan grec qui attribue expressément au bras septentrional du Danube le nom de « fleuve de Vicina », l'impossibilité de localiser Vicina sur le bras de Saint-Georges devint évidente ; pour les dernières prises de positions de l'auteur en cette matière, v. G. I. Brătianu, *Encore une ville fantôme: une mention de Vicina au XVI^e^ siècle*, « Revue des études roumaines », 9—10, 1965, p. 34—38.

atteint au printemps de l'année 1341. En effet, à cette époque, selon les informations de bonne source parvenues à la cour impériale, le khān tatare de Saray se préparait à lancer en vagues successives ses troupes contre Byzance dans le but non plus, comme par le passé, de mettre au pillage le territoire de l'empire, mais de s'emparer de sa capitale [15]. Heureusement pour Byzance, un dénouement diplomatique aussi favorable qu'inattendu lui épargna cette nouvelle épreuve. Une ambassade byzantine dépêchée en toute hâte à la Horde réussit à apaiser le courroux du khān et à trouver une solution d'ensemble au contentieux byzantino-tatare; qui plus est, s'il faut faire confiance aux renseignements que nous fournit Démètre Kydonès, dont le père avait été investi de cette délicate mission diplomatique à la cour tatare, dans les rapports des deux puissances la confrontation céda la place à une véritable alliance dont les termes semblent avoir été particulièrement favorables à Byzance [16]. Si les détails de cette entente byzantino-tatare renouvelée nous échappent, il est néanmoins légitime de supposer que la concorde fut rétablie au Bas-Danube aussi où, quelques années auparavant, les Tatares s'étaient emparés de Vicina. De toute façon il est certain que les événements dont fait état l'engagement du métropolite Macaire des années 1337/1338 n'ont pas eu pour résultat d'éliminer la puissance byzantine du Bas-Danube. Fort des positions stratégiques que l'Empire y possédait encore, le grand domestique Jean Cantacuzène se sentait en mesure en 1341 de menacer les Bulgares d'une expédition navale sur le Danube jusqu'à Vidin [17]. Evidemment, sans un minimum de conditions logistiques, donc sans le contrôle par les Byzantins d'une série de points d'appui au Bas-Danube, une telle menace aurait été vaine. A cette date donc, le fleuve n'avait pas encore disparu de l'horizon stratégique de Byzance.

Malgré les avatars que l'hostilité des Tatars lui avait fait subir, Vicina avait réussi à émerger elle aussi de la crise et à reprendre sa fonction commerciale traditionnelle; en 1351, dix années donc après la conclusion du conflit qui avait opposé Byzance aux Tatares, dans les textes officiels de Gênes la ville byzantine continuait à faire figure de principal sinon même d'unique centre du commerce génois au Bas-Danube. Conséquent avec cette réalité inchangée, le Patriarcat de Constantinople continua lui aussi à maintenir ses positions à Vicina; l'intransigeance dont avaient fait preuve le patriarche et le synode en 1337/38 avait finalement eu raison des difficultés de l'instant et, de ce fait, l'existence du siège métropolitain de la ville danubienne fut sauvée pendant deux décennies encore. Autant dire que la déchéance économique et ecclésiastique de Vicina ne saurait être

---

[15] R. J. Loenertz, *Dernière ambassade grecque à la Horde d'Or (1341)*, dans le volume *Byzantina et franco-graeca*, Rome, 1970, p. 426–430 et V. Laurent, *L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'Empire byzantin (printemps-été 1341)*, « Revue des études byzantines », 18, 1960, p. 145–162; évoquant l'invasion tatare de 1337 en territoire byzantin, N. Gregoras constatait la différence entre cette dernière action et les expéditions antérieures des Tatares; N. Gregoras, *Byzantina historia*, ed. I. Schoppen, vol. I, Bonn, 1829, p. 513; cf. *Fontes historiae daco-romanae*, III, p. 512–513.

[16] Démétrius Cydonès, *Correspondance*, ed. R. J. Loenertz, I, Città del Vaticano, 1956, p. 9; cf. R. J. Loenertz, *ouvr. cité*, p. 428.

[17] J. Cantacuzène, *Historiarum libri IV*, ed. L. Schopen, vol. II, Bonn, 1831, p. 54–55; cf. *Fontes historiae daco-romanae*, III, p. 486–487.

attribuée au conflit byzantino-tatare et à l'occupation de la ville par les troupes de la Horde d'Or à la faveur de ce conflit.

Mais alors à quel ordre de faits faut-il imputer la fin du rôle historique de Vicina? En l'absence de sources directes, la réponse ne saurait venir que d'une détermination aussi rigoureuse que possible des limites chronologiques du transfert de la primauté commerciale au Bas-Danube de Vicina à Kilia et de l'analyse du contexte politique de l'événement.

Dans la première moitié du XIV^{e} siècle, aucun indice ne laissait présager une telle évolution. L'excellent guide du commerce international qu'est l'œuvre du florentin Francesco Pegolotti, *La pratica della mercatura* [18], rédigée selon toute vraissemblance dans les années 1335—1340, ne mentionne au Bas-Danube qu'un seul établissement commercial, Vicina, dont il atteste la fonction de centre exportateur de blé. Pour notre florentin, qui s'avère un excellent connaisseur des conditions du commerce pontique, *Kilia n'existait même pas*. Encore plus révélatrices sous ce rapport sont les instructions remises en mai 1351 par le doge de Gênes à ses émissaires en Orient, Oberto Gattilusio et Raffo Erminio, auxquels il avait confié la mission de mettre en exécution sur place les mesures élaborées dans la métropole pour faire face à la situation créée par la guerre en cours avec Venise; parmi ces mesures, évidemment, la question du financement de l'effort de guerre figurait en bonne place. Or, parmi les établissements génois de la mer Noire dont la contribution financière à l'effort militaire devait être sollicitée par les envoyés du Doge, le seul qui figure dans la région du Bas-Danube est Vicina : « Etiam et pro habendo ut supra monetam et contribuendo ad guerram scribatis et faciatis in Cembaro, Mahocastro, Vecina et in aliis locis maris majoris ubi Januenses sunt » [19]. Ainsi donc, pour les cercles dirigeants de Gênes, en 1351, tout autant que pour l'auteur de la *Pratica della mercatura* une quinzaine d'années auparavant, au Bas-Danube le seul centre génois digne d'être mentionné était celui de Vicina. L'absence de Kilia du manuel de Pegolotti et des instructions du doge de Gênes ne fait que mettre encore plus en évidence la constatation que, en 1351, la ville byzantine continuait à occuper le devant de la scène au Bas-Danube. Mais en même temps les instructions de 1351 sont aussi la dernière source qui atteste cette situation éminente de Vicina; de ce fait, elles nous offrent le *terminus post quem* du transfert du centre du commerce génois au Bas-Danube de Vicina à Kilia. Le *terminus ante quem* de l'événement nous est fourni par une liste de récriminations que Venise fit parvenir à Gênes en 1359, liste qui consigne entre pas mal d'autres méfaits des Génois, l'obstruction qu'ils faisaient à Licostomo aux Vénitiens qui s'y rendaient pour acquérir le blé de la région : « nono et ultimo, quod multi Veneti conqueruntur de Jannuensibus conversantibus in partibus

---

[18] Francesco Balducci Pegolotti, *La pratica della mercatura*, ed. Allan Evans, Cambridge, Massachussets, 1936.

[19] L. T. Belgrano, *Cinque documenti genovesi-orientali*, « Atti della Società Ligure di Storia Patria », 17, 1885, p. 250; texte réédité par G. Belgrano, *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll'Impero bizantino*, *ibidem*, 28, 1898, p. 558. N. Iorga qui a utilisé cette dernière édition du document — suivi en ceci par G. I. Brătianu —, a suggéré l'ammendement du nom Urcina en Vecina où Vicina (« Revue historique du sud-est européen », 12, 1935, p. 163); suggestion parfaitement justifiée mais inutile vu que la première édition du texte transcrit correctement le nom de la ville danubienne, Vecina.

Licostomi, et etiam in aliis partibus, ubi sunt carricatoria frumenti intra Mare Majus, nam conqueruntur, quod per dictos Jannuenses non permittuntur emere frumentum in ipsis partibus, nisi ponant se in societate et liga cum eis ad emendum frumentum... »[20]. A partir de cette année, Licostomo et Kilia se substituent dans les sources à Vicina, dont les mentions se font de plus en plus rares. Ainsi donc ce fut à l'intérieur de l'intervalle délimité par les années 1351 et 1359 que Vicina avait cédé sa place à Kilia. Mais, avant de tenter de serrer de plus près ces limites chronologiques un bref tour d'horizon du contexte général de cette importante mutation survenue au Bas-Danube s'impose.

En automne 1350 la permanente rivalité vénéto-génoise pour le partage des bénéfices du commerce oriental avait une fois de plus dégénéré en conflit armé. Décidée à enrayer les progrès de sa rivale dans le Nord du bassin pontique où, en 1333, Venise avait réussi à implanter son propre comptoir, à Tana[21], Gênes adopta des mesures énergiques pour assurer à sa colonie de Caffa la fonction de centre obligatoire du commerce de la région. Après avoir essayé, en vain, d'atteindre leur objectif par des moyens pacifiques, les Génois eurent recours, à partir de 1350, aux actes de force et commençèrent par interdire aux vaisseaux vénitiens de naviguer dans la mer d'Azov et de se rendre à Tana[22]. Décidés eux aussi à ne pas démordre des positions acquises, les Vénitiens passèrent aux représailles et, d'escalade en escalade, la deuxième guerre des Détroits éclata en automne 1350[23].

L'ampleur de la conflagration fut à la mesure de son objet, le contrôle de la principale route du commerce oriental, qui à cette époque passait par le Nord de la mer Noire, et l'appropriation des importants bénéfices qui en résultaient.

Prise entre deux feux, Byzance finit par rallier le camp de Venise dans une tentative désespérée de mettre un terme aux empiétements de plus en plus graves de Gênes sur les positions qui lui restaient encore[24]. En mer Noire où à la veille de la guerre, les tendances exclusivistes de la politique génoise ne ménageaient pas plus ses intérêts que ceux de Venise, Byzance était menacée de perdre le libre exercice du commerce dans les territoires dépendants de la Horde d'Or au delà du Danube. Evoquant les

---

[20] *Diplomatarium Veneto-levantinum*. ed. G. M. Thomas. II. Venezia, 1889. p. 58; cf. O. Iliescu. *Localizarea vechiului Licostomo* (L'emplacement de l'ancien Licostomo). « Studii », Revistă de Istorie. 25, 1972, 3. p. 454.

[21] G. I. Brătianu, *Les Vénitiens dans la Mer Noire au XIVᵉ siècle. La politique du Sénat en 1332—33 et la notion de latinité*. Bucarest. 1939. p. 6.

[22] Matteo Villani. *Istorie*, ed. Muratori *Rerum Italicarum Scriptores*. vol. XIV. Milano, 1729. col. 81—82; *Cronica di Bologna, ibidem* vol. XVIII, Milano, 1731, col. 421; M. Sanudo. *Le vite de'duchi di Venezia. ibidem*. Milano. 1733. col. 621—626; J. Cantacuzène. *ouvr. cité*. vol. III. Bonn, 1832. p. 191—193; F. Thiriet. *Régestes et délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, I. *1329—1399*. p. 70—71. nos 244 et 245.

[23] Sur la seconde guerre des Détroits, v. A. Sorbelli. *La lotta tra Genova e Venezia per il predominio del Mediterraneo*, I. *1350—1355*. « Memorie della R. Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna », Classe di scienze morali. I. vol. V. 1910—1911. Sezione di scienze storico-filologiche. p. 87—157; G. I. Brătianu. *La mer Noire. Des origines à la conquête ottomane*, Munchen, 1969. p. 269—273; M. Balard. *A propos de la bataille du Bosphore. L'expédition génoise de Paganino Doria à Constantinople (1351—1352)*, « Travaux et mémoires », 4. 1970. p. 431—469.

[24] C. P. Kyrris, *John Cantacuzenos, the Genoese. the Venetians and the Catalans (1348—1354)*, « Byzantina », 4, 1972, p. 337—341.

origines de la guerre, Nicéphore Grégoras ne se faisait pas faute de dénoncer les prétentions des Génois d'interdire aux Byzantins aussi bien qu'aux Vénitiens toute activité commerciale autonome dans cette vaste section du littoral pontique : « καὶ διασφετεριζόμενοι πρῶτον τὸν Εὔξεινον πόντον, διὰ τὰ ἐκεῖθεν κέρδη, οὐ μόνον Βυζαντίοις ἐπέταττον ἡγεμονικῶς ἤδη καὶ πολλῷ τῷ θράσει ῥέοντες, ἀπέχεσθαι τῆς Μαιώτιδος καὶ Τανάιδος, ἔτι τε Χερσῶνος καὶ ὅσα τῶν Σκυθῶν ὑπὲρ τὸν Ἴστρον παραλίας ἐστὶ χωρία περιπλέοντας ἐμπορεύεσθαι, πλὴν ᾗ ὅπη ἂν ἐξ αὐτῶν τὸ ἐνδόσιμον εἴη· ἀλλὰ καὶ Βενετικοὺς αὐτοὺς τῆς ἐκεῖθεν ἀπήλαυνον ἐμπορίας ... »[25] ; politique qui, évidemment, ne pouvait qu'accélérer le rapprochement de Byzance avec Venise. Encouragé par la conclusion de l'alliance vénéto-catalane (janvier 1351) et plus immédiatement encore par l'arrivée d'une puissante escadre vénitienne dans les Détroits [26], l'empereur Jean Cantacuzène s'allia aux Vénitiens (mai 1351) [27] et, sans tarder, déclencha les hostilités à Péra.

Le but de guerre immédiat des Byzantins et des Vénitiens était la destruction des fortifications de Péra et, le cas échéant, la liquidation même de cette position clé des Génois au Bosphore [28] ; la réalisation du projet aurait sans doute privé les Génois du principal appui de leur politique pontique et aurait en même temps permis aux alliés de contrecarrer efficacemment l'agressivité génoise dans la mer Noire. Mais contrairement aux attentes, Péra résista avec succès aux attaques réitérées des Vénitiens et des Byzantins.

Mobile principal de la guerre, la mer Noire ne pouvait bien-sûr échapper aux opérations militaires ; en effet, les Génois ayant intercepté la navigation des Vénitiens au delà du Bosphore [29], ceux-ci répliquèrent au cours de l'été 1351 en instituant une contre-blocade, dans le but d'isoler Péra des colonies génoises du bassin pontique [30]. Ne se contentant pas de ce succès, la flotte vénitienne entreprit le périple de la mer Noire et détruisit sur place les bâtiments génois qu'elle y rencontra [31].

Indépendamment de la flotte vénitienne ou, plus probablement, en coopération avec elle, une escadre byzantine fut envoyée par Jean Cantacuzène dans la mer Noire avec pour mission de nuire autant que faire se pouvait aux établissements génois de la région ; et, de l'avis de l'empe-

---

[25] Nicéphore Grégoras, *Historia byzantina*, ed. L. Schopen, II, Bonn, 1830, p. 876—877 ; cf. *Fontes Historiae Daco-romanae*, III, p. 514—517.

[26] P. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, 1. Teil, *Einleitung und Text*, Wien, 1975, p. 86.

[27] *Diplomatarium veneto-levantinum*, II, p. 4—12 ; cf. Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Ostromischen Reiches*, V *(1341—1453)*, München und Berlin, 1961, p. 26—27, no. 1351.

[28] « Locus autem Peyre, si acquireretur, debeat dirui, prosterni et annichilari ex toto » ; *Diplomatarium veneto-levantinum*, II, p. 9.

[29] G. I. Brătianu, *La Mer Noire. Des origines à la conquête ottomane*, p. 270.

[30] Nicéphore Grégoras, II, p. 880 ; selon l'une des clauses du traité d'alliance, la flotte byzantine devait interdire la navigation des Génois à travers le Bosphore : « ... et prohibendum quod ipsi Januenses vel eorum navigia non possint intrare vel exire Mare Majus » ; *Diplomatarium veneto-levantinum*, II, p. 6.

[31] N. Grégoras, III, Bonn, 1855, p. 45.

reur lui-même, les dégâts que les Byzantins avaient provoqué à cette occasion aux Génois ne furent pas minces [32].

Mais le cours des événements en mer Noire changea brusquement lorsque la grande flotte envoyée par Gênes sous le commandeinment de Paganino Doria arriva à son tour dans les Détroits en automne 1351. Condamnés auparavant à la défensive par la supériorité de leurs adversaires byzantins et vénitiens, les Génois passèrent à l'offensive en mer Noire.

Préssentant le coup que les Génois préparaient contre les positions byzantines de la mer Noire, l'empereur s'empressa d'y dépêcher des renforts [33], ce qui, évidemment, n'empêcha pas la flotte de ses adversaires de poursuivre ses plans et de restaurer l'hégémonie génoise dans la région. Arrivée au large de Péra en novembre 1351, la flotte de Paganino Doria mit à profit le répit de deux mois que lui offrit la coalition vénéto-byzantino-catalane pour redresser la situation dans le bassin pontique. Détachées de la flotte du Bosphore, dix galères génoises pénétrèrent en mer Noire pour prendre d'assaut les positions byzantines ; expédition navale dont la victime la plus insigne fut la ville de Sozopolis [34].

Après la bataille indécise du Bosphore (13 février 1352), la flotte génoise entreprit de nouvelles actions dans le Pont. En mars 1352, la présence des navires génois était signalée à Sozopolis et à Messemvria ; peu de temps après, un vaisseau génois qui assurait la liaison entre la flotte du Bosphore et Caffa capturait un navire grec au large de Maurocastrum [35] ; à cette époque, donc, l'ensemble du littoral occidental de la mer Noire avait été entraîné dans les hostilités.

Le retrait des flottes vénitienne et catalane de l'Héllespont en avril 1352 précipita l'abandon de la lutte par Byzance ; abandonnée à son sort par ses alliés et incapable d'affronter à elle seule la force navale des Génois, Byzance fut acculée à accepter les conditions très graves que lui imposèrent ses adversaires.

Le traité de paix du 6 mai 1352 [36] sanctionna les buts de guerre des Génois par rapport à Byzance, aussi bien au Bosphore qu'en mer Noire. Reconnaissant à Péra le droit de conserver ses fortifications, l'empire consacrait la transformation d'un ancien quartier de sa capitale en un véritable « État dans l'Etat » [37]. L'impunité que cette consécration leur assurait à Péra permit aux Génois de poursuivre avec un nouvel élan la réalisation de leur politique en mer Noire. Une autre clause du traité marquait d'ailleurs de façon encore plus directe et éclatante la capitulation de Byzance dans le bassin pontique ; en effet, en rennonçant, aux termes de cette clau-

[32] "...Τὴν ναυτικὴν δὲ ὁ βασιλεὺς εἰς δύο διελών, τὴν μὲν αὐτοῦ κατέλιπε τὸ φρούριον πολιορκεῖν, τὴν ἑτέραν δὲ ἔπεμπεν ἐπὶ Πόντον, τὰ Γεννουϊτῶν κακώσουσαν·καὶ ἐκάκωσαν ἐπιπλεῖστον. Χρημάτων γὰρ ἐκράτησαν καὶ ἐμπόρων οὐκ ὀλίγων, καὶ ὁλκάδας ἐνέπρησαν πολλάς..." ; J. Cantacuzène, III, p. 193.

[33] J. Cantacuzène, III, p. 214—215 ; C. P. Kyrris, *ouvr. cité*, p. 342.

[34] M. Balard, *ouvr. cité*, p. 442.

[35] M. Balard, *ouvr. cité*, p. 449, note 131.

[36] V. le texte du traité dans le *Liber jurium reipublicae Genuensis*, II, Augustae Taurinorum, 1857, col. 601—606 (Monumenta Historiae Patriae, IX) ; cf. Fr. Dolger, *ouvr. cité*, p. 31—32, no. 2991.

[37] C. Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'Impero byzantino e i Turchi*, « Atti della Società ligure di storia patria », 28, 1898, 3, p. 712.

se, au droit d'envoyer ses navires à Tana sans l'autorisation des Génois [38], Byzance se soumettait à la loi que ceux-ci entendaient imposer à l'activité commerciale dans le Nord de la mer Noire, selon le plan consigné par Nicéphore Grégoras. Ce fut dans le cadre de ce recul massif de Byzance des régions septentrionales de la mer Noire, pendant et après sa guerre malheureuse contre Gênes, que les Génois s'emparèrent des principales positions byzantines du Bas-Danube. La constatation nous ramène à la chronologie de l'événement.

Sans doute, au stade actuel de nos informations, toute tentative de fixer avec précision la date de l'installation des Génois à Kilia, dans les limites de l'intervalle de huit ans, 1351—1359, au cours duquel elle eut lieu, serait hasardée. Cependant, les données fournies par les sources disponibles nous permettent de constater qu'à la fin de cet intervalle, c'est-à-dire en 1359, le fait n'était pas récent et qu'il avait probablement eu lieu plutôt au cours des années précédentes. En effet, si en 1359, comme nous venons de le constater, les Génois étaient à même d'imposer leur volonté aux Vénitiens à Licostomo et si au cours des années 1360/1361, Kilia était déjà devenue un centre important du commerce pontique qui entretenait d'intenses relations avec les autres grandes villes de la mer Noire, comme l'attestent les sources récemment mises en circulation, il faut bien admettre que l'établissement des Génois dans la ville datait à cette époque au moins de quelques années. Bien que en sens inverse, la constatation vaut également pour Vicina ; en effet, la décision prise en 1359 à Constantinople de transférer en Valachie le métropolite de la ville danubienne fut précédée par toute une série de négociations et d'initiatives du voïvode valaque en direction de Byzance — c'est l'acte patriarcal qui nous l'apprend — négociations qui sans doute, pour arriver à leur terme, ont exigé elles aussi des années [39]. Le stade avancé de l'évolution que nous constatons à Kilia et à Vicina en 1359 nous permet donc de reculer la date de l'installation des Génois à Kilia au temps de la guerre byzantino-génoise ou immédiatement après sa conclusion. De toute façon, la substitution de Kilia à Vicina fut la conséquence directe du conflit qui avait opposé les deux puissances au cours des années 1351—1352 et du large transfert de positions commerciales qui s'effectua à cette occasion en mer Noire des mains des Byzantins dans celles des Génois du bassin pontique. Du fait de cette substitution, la domination byzantine au Bas-Danube, appuyée sur Vicina et Licostomo, avait cédé la place à la domination génoise avec, comme points d'appui, Kilia et Licostomo. Suivant l'évolution politique, la terminologie géographique commence elle aussi à s'adapter et les

---

[38] « Item extitit per pactum quod navigia grecorum non navigent nec navigare debeant ad Tanam vel in mari Tane, nisi quando navigia ianuensium illuc navigarent, salvo semper quod cum imperium nostrum intendat de predictis ad dominum ducem ambassatam suam transmittere ad impetendum quod illuc dicta navigia grecorum possint illuc navigare, quod possint ire nec moveatur guerra propterea inter partes » ; *Liber jurium*, II, col. 603 ; cf. K. P. Matschke, *ouvr. cité*, p. 451.

[39] Hurmuzaki – Iorga, *Documente*, XIV, 1, p. 1—2 ; cf. N. Iorga, *Istoria comerţului românesc* (Histoire du commerce roumain), 2e éd., I, Bucarest, 1925, p. 64 ; P. Ş. Năsturel, *Les fastes épiscopaux de la Métropole de Vicina*, « Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher ». 21, 1971, p. 41.

noms de *flumen Chili* ou *flumen Licostomo* font leur apparition dans les documents génois [40].

La découverte dans les archives de Gênes de deux séries d'actes notariaux, instrumentés les uns à Kilia en 1360—1361 [41], les autres à Licostomo dans l'intervalle 1373—1384 [42], a permis aux spécialistes non seulement de dissocier les deux établissements longtemps identifiés par une confusion très tenace, mais aussi de fixer leurs rôles respectifs dans le système de la domination génoise aux bouches du Danube [43].

Licostomo conserva sous les Génois sa fonction essentiellement stratégique. Excellent point de surveillance de la navigation entre la mer Noire et le Bas-Danube, l'île et le château de Licostomo *(castrum insule Licostomi)* avaient à leur tête un gouverneur, avec des mercenaires *(stipendiarii)* à sa disposition ; en cas de guerre, l'île bénéficiait de la protection navale de Caffa, pour laquelle Licostomo était une importante étape sur la route de Péra. L'activité économique n'était sans doute pas absente de l'île ; la présence d'un notaire à Licostomo est l'indice certain que des transactions qui faisaient l'objet de contracts y avaient lieu. Cependant, cette activité était marginale par rapport à la fonction primordiale de Licostomo qui était de nature militaire. Autrement intenses furent les pulsations de la vie économique à Kilia telles qu'elles nous sont transmises par les actes du notaire Antonio di Ponzò [44].

Kilia commença par assumer la fonction de Vicina, celle donc de principal centre collecteur des produits agricoles du Bas-Danube, le blé, la cire, le miel, le vin, qu'elle envoyait en grandes quantités à Constantinople et dans le monde méditerranéen. En marge du commerce, l'artisanat se développa lui aussi ; ses traces, évidemment bien plus modestes que celles du commerce, se retrouvent dans les actes du notaire génois.

Attiré par une activité commerciale particulièrement intense, le crédit commercial connut à Kilia un large terrain d'action ; en effet, pendant le bref laps de temps surpris par les actes de Antonio di Ponzò quatre banquiers au moins fonctionnaient à Kilia, chiffre remarquable si l'on tient compte du fait qu'une série d'actes similaires de l'année 1344 ne signale à Caffa que la présence de deux banquiers. Dans la demeure ou à la banque du plus actif parmi ces banquiers de Kilia, Luciano Bustarino, le notaire di Ponzò instrumenta à peu près la moitié de ses actes.

---

[40] Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360—1361)*, Genova, 1971, p. 97, 130.

[41] Geo Pistarino, *ouvr. cité*.

[42] Giovanna Balbi-Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)*, Genova, 1973.

[43] La confusion, consciente aux origines, comme le prouvent les sources byzantines et génoises, remonte au XIV[e] siècle ; elle s'explique, sans doute, par le rapport fonctionnel étroit qui existait entre les deux établissements. Ce furent les récentes découvertes dans les archives de Gênes qui ont permis de restituer aux deux sites leur identité ; v. G. Airaldi, *I Genovesi a Licostomo nel secolo XIV*, « Studi medievali », serie 3-a, 13, 1972, p. 967—981 ; O. Iliescu, *Localizarea vechiului Licostomo*, p. 462.

[44] Sur la vie économique de Kilia au début de la domination génoise, v. la préface de G. Pistarino à l'édition susmentionnée des actes de A. di Ponzò ; O. Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance au XIV[e] siècle*, dans le vol. *Nouvelles études d'histoire*, III, Bucarest, 1965, p. 105—116 ; Idem, *Chilia in veacul al XIV-lea* (Chilia au XIV[e] siècle), dans le volume *Sub semnul lui Clio. Omagiu Acad. prof. Ştefan Pascu*, Cluj, 1974, p. 284—291 ; plus spécialement, sur l'activité des banquiers génois à Kilia, v. G. Pistarino, *Banchi e banchieri del '300 nei centri genovesi del Mar Nero*, « Cronache Finmare », 1974, 5—6, p. 8—13.

Monde de commerçants, de banquiers et d'artisans, point d'attraction pour les chercheurs de fortune, la Kilia d'Antonio di Ponzò s'intégra rapidement au grand mouvement d'affaires du bassin pontique à l'époque de l'hégémonie génoise. Les relations que la ville du Danube entretenait directement ou indirectement avec tous les centres tant soit peu importants du bassin pontique ou liés à sa vie économique — Trébizonde, Amastri, Sinope, Simisso en Asie Mineure, Caffa, Cembalo, Ilice, Moncastro sur le littoral septentrional, Sozopolis, Messemvrie, Agathopolis sur la côte occidentale, et, enfin, Constantinople, Péra et Andrinople — témoignent du haut degré de cette intégration ; constatation qui nous amène à prendre en considération un autre aspect essentiel du rôle historique de Kilia, celui qui résulta de l'ouverture le long du Danube de l'une des plus grandes artères continentales du commerce international au Bas Moyen-Age.

A l'époque où au Bas-Danube Vicina cédait la place à Kilia, un processus non moins gros de conséquences — le refoulement de la Horde d'Or des zones occidentales de l'immense empire continental qu'elle dominait — était en cours. Amorcée en 1340 à Halič, l'offensive des puissances chrétiennes, parmi lesquelles une place importante devait être assumée au cours des années suivantes par la Valachie et ensuite par la Moldavie, s'étendit bientôt à l'ensemble des territoires occidentaux de l'empire mongol. Après de nombreuses vicissitudes dont l'exposé n'entre pas dans les intentions de la présente étude, l'offensive des puissances chrétiennes finit par dégager vers 1355 la plus grande partie du territoire roumain de sous la domination mongole, limitée dorénavant, jusqu'à sa disparition totale de la région, à la zone côtière de la mer Noire, avec pour centre Maurocastrum [45]. De toute façon, vers 1355 sinon même auparavant la ligne du Danube avait été dégagée de la domination tatare.

La convoitise de la Hongrie du roi Louis d'Anjou ne tarda naturellement pas à s'étendre sur les territoires émancipés à l'Est des Carpates de la domination de la Horde d'Or. Expansion féodale sans doute mais non dénuée d'une finalité économique, directement liée au commerce en plein essor à cette époque de la mer Noire ; en effet, selon l'observation pertinente de quelques-uns parmi les plus insignes médiévistes roumains, le « couloir » que Louis d'Anjou ouvrit à son royaume au delà des Carpates et qui débouchait dans la région du Bas-Danube servait principalement de couverture politique à la route commerciale inaugurée par le roi entre la Transylvanie et la mer Noire [46] et qui devait conserver son importance exceptionnelle, même lorsque la Valachie refoula l'expansion du royaume angevin de la région. Par suite de cette expansion et des initiatives qui l'accompagnèrent, la politique commerciale de Louis d'Anjou finit par faire jonction avec l'activité des Génois de la mer Noire.

---

[45] Nous renvoyons par anticipation à nôtre étude en cours de préparation, *La fin de la domination tatare au Bas-Danube*.

[46] N. Iorga, *Istoria comerțului românesc*, I, p. 38—39 fut le premier à signaler l'existence et la fonction du couloir ouvert par Louis d'Anjou entre la Transylvanie et les bouches du Danube. L'ensemble de la question y compris les antécédents de l'initiative trouva sa solution définitive dans une étude encore inédite de Emil Lăzărescu qui a été suivi en la matière par G. I. Brătianu, *Les rois de Hongrie et les Principautés roumaines au XIV^e siècle*, « Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine », 28, 1947, p. 86—87.

L'étroite coopération de Gênes avec la Hongrie dans les domaines commercial, politique et militaire, dans la seconde moitié du XIVᵉ siècle, fut le fruit de leur hostilité commune contre Venise. Des efforts coordonnés des deux puissances pour toucher Venise dans ses intérêts vitaux, c'est-à-dire dans sa fonction d'intermédiaire commércial entre l'Orient asiatique et l'Europe, devaient naître les initiatives les plus fécondes et les plus durables de cette alliance : les nouvelles routes ouvertes en Adriatique et aux bouches du Danube au commerce international, en dehors du contrôle vénitien.

Ce fut surtout après 1358, date de la réincorporation de la Dalmatie dans le royaume de Louis d'Anjou, que les grands projets de coopération commerciale des deux puissances commencèrent à prendre corps ; en ouvrant aussi largement que possible les portes de son royaume aux commerçants génois — à ceux qui y pénétraient en venant de l'Adriatique aussi bien qu'à ceux qui remontaient le cours du Danube — le roi de Hongrie inaugurait une politique commerciale lourde de conséquences non seulement économiques mais aussi politiques et militaires.

La route qui remontait le Danube jusqu'au cœur de la Hongrie commença à fonctionner à cette époque et les Génois s'y sont engagés sans hésiter ; de cette ligne commerciale se détacha une seconde, appelée à assurer l'écoulement à travers la Transylvanie des marchandises orientales venant de la mer Noire et, en sens inverse, des produits manufacturés en provenance de l'Europe centrale ; en 1358, les commerçants de Braşov — ville prédestinée par sa situation géographique à servir d'intermédiaire principal sur cette route — étaient munis d'un privilège royal qui leur accordait le droit de libre circulation au delà des Carpates, dans les limites du couloir qui s'étendait jusqu'au Bas-Danube [47].

Evidemment, dans l'établissement de ces nouvelles liaisons du commerce oriental avec l'intérieur du continent européen, le rôle des Génois de Kilia, qui tenaient les bouts du fil, et de ceux de la mer Noire en général, fut capital. C'est par leur entremise que les produits orientaux acheminés vers Kilia remontaient ensuite le cours du Danube et c'est encore par leur intermédiaire que les produits de l'Europe centrale, transportés à Kilia, prenaient les routes de l'Orient. Cette nouvelle fonction liée à l'ouverture de la nouvelle route continentale réserva à Kilia une fortune bien plus éclatante que celle dont avait eu part Vicina. Cheville ouvrière de ce vaste système d'échanges à échelle internationale par la voie du Danube, Kilia tira tous les bénéfices commerciaux et douaniers de cette situation privilégiée ; mais loin d'être faite que d'avantages, cette situation valut à la ville danubienne de devenir l'un des objets principaux de la rivalité des puissances de la région. Dominée ou convoitée à tour de rôle par les puissances qui se disputaient le contrôle des bouches du Danube, Kilia revint vers la fin du XIVᵉ siècle à ses maîtres de droit, les principautés roumaines ; passant de main en main selon les aléas de la situation politique et militaire au Bas-Danube, Kilia conserva néanmoins à travers tou-

---

[47] Fr. Zimmermann, C. Werner und G. Müller, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, II, *1342—1390*, Hermannstadt, 1897, p. 152—153 ; Hurmuzaki — Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), XV, 1, Bucureşti, 1911, p. 1.

tes ces vicissitudes, jusqu'à sa conquête finale par l'Empire ottoman en 1484, l'importante fonction qu'elle avait assumée à l'époque où les Génois en avaient fait leur principal centre d'activité aux bouches du Danube.

En résumé :

1. Le transfert du centre principal de l'activité commerciale au Bas-Danube de Vicina à Kilia a eu lieu au cours des années 1351—1359, selon toute vraissemblance au début même de cet intervalle, pendant la guerre d'un an (mai 1351 — mai 1352), qui a opposé Byzance à Gênes.

2. Ce déplacement qui a marqué la fin de la domination byzantine et l'instauration de contrôle génois aux bouches du Danube fut la conséquence directe de cette guerre et de son issue malheureuse pour Byzance.

3. A l'ancienne fonction de Vicina, liée aux échanges de marchandises avec Péra et Constantinople, Kilia ajouta une fonction nouvelle, celle de centre régulateur du trafic entre l'Orient asiatique et l'intérieur du continent européen à travers la route du Danube nouvellement ouverte par les Génois de la mer Noire en coopération avec le roi Louis d'Anjou de Hongrie.

4. Cette nouvelle fonction assura à Kilia une très grande prospérité mais elle fit en même temps de la ville roumaine des bouches du Danube l'un des objets majeurs des convoitises et des heurts politiques et militaires des puissances de la région.

LES ÉCHANGES ÉCONOMIQUES DANS L'ÉVOLUTION DES RELATIONS ROUMANO-TURQUES (XVe— XVIIIe SIÈCLES)

PAUL CERNOVODEANU

Sur le plan social-économique et politique, et en une certaine mesure également sur le terrain spirituel, l'empire des sultans ottomans avait été en quelque sorte le successeur de Byzance. En exerçant sa domination sur l'entier bassin oriental de la Méditerranée, il avait su maintenir les anciennes relations d'échanges établies avec l'Europe Occidentale et Centrale, tout en les adaptant aux nouvelles conditions créées par l'instauration de la Semilune sur les rives du Bosphore.

Par la disparition au XVe siècle des colonies génoises et vénitiennes de la mer Noire et par la consolidation de la puissance ottomane à l'embouchure du Danube et dans la péninsule Balkanique, l'axe des routes commerciales en direction de la Perse et des Indes s'était déplacé de manière à obliger les caravanes des négociants sillonnant le Continent à suivre des itinéraires traversant les territoires tombés aux mains des forces ottomanes. Ainsi, la ville d'Istanbul était devenue le véritable centre des échanges commerciaux entre l'Occident et l'Orient [1].

Les pays roumains s'étaient vus entraînés au cours du XVe siècle dans l'orbite du système économique instauré par la puissance suzeraine de la Porte. À cette époque, la Valachie représentait une des sources importantes d'approvisionnement de l'Empire en matières premières et, en même temps, une aire de transit pour les marchandises orientales dirigées vers l'Occident à travers la Transylvanie, où les opérations d'échanges s'étaient avérées encore plus actives, tandis que la Moldavie remplissait de son côté un rôle similaire de pont de passage entre la zone pontique et celle balto-polono-allemande [2].

---

[1] Voir, entre autres, N. Beldiceanu, *La conquête des cités marchandes de Kilia et de Cetatea Albă par Bayezid II* dans « Südost-Forschungen », München, XXII (1964), p. 60—70; H. Inalcik, *L'Empire Ottoman*, dans *Actes du Premier Congrès International des Études Balkaniques et Sud-Est européennes*, Sofia, *26 août — 1 septembre 1966*, vol. III, *Histoire* (Ve — XVIIe siècles), Sofia, 1969, p. 85—87; idem. *The foundation of Ottoman Economico-Social System in Cities*, dans « Studia Balcanica », 3 (La ville balkanique XVe — XIXe siècles), Sofia, 1970, p. 17—20; Michel Mollat, *Istanbul à la rencontre de la mer Noire et de la Méditerranée*, dans « Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est européen », Bucarest, XII (1974), no. 2, p. 27—31. etc.

[2] Lia Lehr, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei in a doua jumătate a secolului XVI şi prima jumătate a secolului XVII* (Le commerce de la Valachie et de la Moldavie au cours de la seconde moitié du XVIe siècle et la première moitié du XVIIe), dans « Studii şi materiale de istorie medie », IV (1960), p. 283—287; Radu Manolescu. *Le rôle commercial de la ville de Braşov dans le Sud-Est de l'Europe au XVIe siècle*, dans *Nouvelles études d'histoire*, Buca-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 1, P 81—90, BUCAREST, 1978

À l'intérieur de l'Empire ottoman, le négoce était exercé en premier lieu par les commerçants musulmans, mais également par des *raïas*, sujets chrétiens d'origine balkanique, arménienne, levantine ou par des Juifs, bénéficiant du privilège de pratiquer le négoce sans aucune entrave, à condition d'avoir réglé au préalable les taxes requises par la trésorerie impériale *(miri)* [3].

Les plus anciens rapports économiques roumano-turcs dont on ait connaissance datent du milieu du XV^e siècle et sont attestés par un document *(biti)* par lequel le sultan Mehmed II « Le Conquérant » *(Fatih)* accordait le 9 juin 1456 aux commerçants de la région de Cetatea Albă (Akkerman), sujets du prince de Moldavie Petru Aron, le droit de « venir avec leurs embarcations à Edirné, à Brousse et à Istanbul pour exercer le négoce »[4]. Selon une autre source, le sultan Bayazid II Veli (1481—1512), poursuivant l'œuvre de colonisation de la ville d'Istanbul commencée par son père, fit placer parmi les habitants de la capitale impériale un certain nombre de Roumains (« Valaques ») qui s'établirent dans les environs de *Silivri-kapî* s'adonnant à la préparation et à la vente de fromages ainsi que de viandes salées *(pastirma)* [5]. Nous possédons également, de la même époque, diverses relations qui attestent la présence de denrées orientales et de commerçants turcs dans les pays roumains.

Ainsi, vers 1476, Bassarab II Laiota, prince de Valachie, faisait savoir aux commerçants de Braşov que « toutes les marchandises de provenance turque, poivre, soieries ou autres denrées, point ne seront retenues ici et guère empêchées d'arriver chez vous ». À une autre occasion, il les informait « de l'arrivée d'un négociant turc porteur de marchandises de bonne qualité et en grand nombre » les invitant « à entrer en pourparlers et s'entendre avec le Turc dans la cité de Bucarest ». Vers 1482 il existe des indications qu'un certain marchand Rădila de Cîmpulung (Muscel) hébergeait un commerçant turc, qui était en relations de négoce avec les gens de Braşov [6].

Sur le marché de la principauté valaque les transactions commerciales étaient facilitées par la circulation des monnaies autochtones autant qu'étrangères. Les découvertes archéologiques et numismatiques de Stră-

---

rest, II, 1960, p. 207—220; S. Goldenberg, *Der Südhandel in den Zollrechnungen von Sibiu (Hermannstadt) im 16. Jahrhundert* dans « Revue des études sud-est européennes », II (1964), no. 3—4, p. 385—421; Dinu C. Giurescu, *Relaţiile economice ale Ţării Româneşti cu ţările Peninsulei Balcanice din secolul al XIV-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea* (Les relations économiques de la Valachie avec les pays de la péninsule Balkanique depuis le XIV^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e) dans « Romanoslavica », Bucarest, XI, 1965, p. 176—181; M. Dan — S. Goldenberg, *Marchands balkaniques et levantins dans le commerce de la Transylvanie aux XVI^e—XVII^e siècles* dans *Actes du Premier Congrès International des Études Balkaniques*, III, p. 641—648, etc.

[3] A. Mehlan, *Mittel und Westeuropa und die Balkanjahresmärkte zur Türkenzeit* dans « Südostdeutsche Forschungen », I (1933), p. 81 ap. S. Goldenberg, *Caransebeşul in comerţul sud-est european din secolul al XVI-lea* (La ville de Caransebes dans le commerce sud-est européen au XVI^e siècle) dans « Banatica », I, Reşiţa, 1971, p. 165.

[4] Mustafa A. Mehmed, *Documente turceşti privind istoria României* (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie), vol. I 1455—1774, Bucarest, 1976, p. 2—3, no. 2.

[5] Robert Matran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, 1962, p. 43 et 64.

[6] Radu Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul (secolele XIV—XVI)* [Le commerce de la Valachie et de la Moldavie avec la ville de Braşov (XIV^e—XVI^e siècles)], Bucarest, 1965, p. 169—170.

uleşti, Gîsteşti, Tînganu, du quartier Militari de Bucarest et autres attestent que, vers la fin du XVe siècle et au début du XVIe, une place prépondérante était détenue par l'aspre turc en argent *(akçé)* ayant le pas sur les florins hongrois et les złotys polonais [7]. La plupart des pièces mises à jour par les fouilles que nous venons de mentionner ont été frappées entre les années 1459—1520 par les sultans Mehmed II, Bajazet II et Sélim Ier dans les fonderies d'Istanbul, d'Édirne, de Sirez, de Nevar, etc. [8]. Les commerçants turcs achetaient de préférence des produits agro-alimentaires et du bétail. Une place importante était détenue par les céréales que l'on faisait transporter par des navires sillonant les eaux de la mer Noire ou bien acheminées par la route, en passant par les gués habituels établis sur le cours du Danube. En guise d'exemple, au point douanier de Calafat où l'on percevait les taxes sur les produits dirigés vers l'Empire ottoman, on encaissait en 1502 la somme de 2 *akçé* par sac de blé; l'orge figurait également parmi les céréales exportées, mais l'absence de registres ne nous permet pas d'évaluer le montant des quantités dirigées vers les divers centres de la péninsule Balkanique ou à Istanbul [9].

Le trafic de marchandises dans les deux sens ainsi que le transit vers l'Europe centrale et occidentale ont connu une intense activité au XVIe siècle.

Parmi les produits vendus par la Moldavie et la Valachie sur le marché turc — certains sous un régime de monopole — on trouve des céréales, du bétail, du suif, du miel, du beurre, de la cire, du sel, du cuivre et autres. Les aliments et le sel étaient acheminés par le Danube vers les ports de Constanţa ou de Varna d'où on les dirigeait vers Istanbul. Les principaux points douaniers dans le commerce avec l'Empire ottoman étaient Calafat pour la Valachie et Galaţi pour la Moldavie. La majeure partie des produits prenaient la route d'Istanbul, car nul n'ignorait à cette époque que les pays roumains représentaient le principal fournisseur de la capitale de l'Empire [10]. D'ailleurs, le 3 août 1560 le sultan Soliman le Magnifique intimait aux cadis en poste le long des routes, reliant les principautés à la grande métropole, de ne pas chicaner ceux des commerçants levantins *(çeleps)* qui accompagnaient les troupeaux de moutons destinés à ravitailler la capitale ottomane, compte tenu de la grande pénurie de viande qui y sévissait [11]. De coutume, la vente des produits avait lieu dans des foires

---

[7] Voir. surtout. Mihai Maxim. *Considérations sur la circulation monétaire dans les pays roumains et l'Empire ottoman dans la seconde moitié du XVIe siècle* dans « Revue des études sud-est européennes ». XIII (1975). no. 3. p. 411—412.

[8] H. Dj. Siruni et P. I. Panait. *Tezaurul de la Gisteşti şi unele probleme privind circulaţia acelei pe teritoriul oraşului Bucureşti şi în împrejurimi* (Le trésor de Gîsteşti et certains problèmes concernant la circulation de l'akçé sur le territoire de la ville de Bucarest et dans les environs) dans « Materiale de istorie şi muzeografie ». Bucarest. II. 1965. p. 189—204.

[9] D. C. Giurescu. *Relaţiile economice ale Ţării Româneşti...* p. 182.

[10] Voir. par exemple. la lettre du sultan Sélim II adressée au khan de Crimée Devlet Giraï le 28 juillet 1574. apud Mihai Maxim. *Culegere de texte otomane...* (Recueil de textes ottomans). I. Bucarest. 1974. p. 46—50.

[11] Mihail Guboglu. *Catalogul documentelor turceşti* (Le catalogue des documents ottomans). Ier vol.. Bucarest. 1960. p. 33. no. 26. Détails chez Maria Alexandrescu-Dersca, *Quelques données sur le ravitaillement de Constantinople au XVIe siècle* dans *Actes du Premier Congrès International des Études Balkaniques...*, III. p. 661—672 et Şt. Ştefănescu. *Les villes roumaines et leurs rapports avec Istanbul au XVI-e siècle* dans « Bulletin de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen ». Bucarest, XII (1974), no. 1. p. 113—120.

ouvertes, dans les principaux centres urbains par l'intermédiaire de commerçants turcs ou levantins venus à cet effet de l'Empire ottoman; indiquons, en passant, qu'entre les années 1502—1568 les taxes douanières perçues à Calafat étaient d'un *akçé* pour un couple de brebis, de 2 *akçés* pour une vache et de 3 *akçés* pour un bœuf. Le régime appliqué pour les chevaux était plus onéreux, la taxe par animal s'élevant à 6 *akçés* [12]. Les transactions les plus importantes étaient conclues à Bucarest dans l'enceinte d'un *bazar* signalé depuis 1563 et dans « la rue des Turcs », où les négociants musulmans détenaient un grand nombre de boutiques, et pour la Moldavie à Galaţi, Jassy, Neamţ, etc. Les pays roumains importaient des régions ottomanes des articles désignés couramment comme « denrées turques » (*res turcales* dans les textes tarifaires de Transylvanie). Il s'agissait surtout d'aromates, de tissus, de la céramique précieuse et de soieries orientales. L'absence de registres ne nous permet pas, une fois de plus, d'en estimer le volume. Une partie de ces produits étaient transités vers les villes d'au-delà des Carpates, Braşov, Bistriţa, Sibiu, Alba-Iulia et Cluj; le poivre, les aromates et le coton étaient les articles les plus recherchés. Comme indication estimative pour la valeur des marchandises transitées, signalons le chiffre de 4 200 000 *akçés* rien que pour la ville de Braşov, durant les premières décennies du XVI^e^ siècle [13]. La monnaie courante reste l'*akçé* en argent, malgré une dévaluation substantielle intervenue vers la fin du siècle.

L'Empire ottoman, par les privilèges qui lui reviennent en tant que puissance suzeraine, détient la première place sur le marché extérieur des principautés, sans toutefois trop affecter leur économie nationale, comme on a eu trop souvent tendance à le prétendre dans le passé. Les sources indiquent que les sultans intervenaient parfois pour régler les litiges concernant le commerce extérieur entre des négociants musulmans et les autorités ou des particuliers résidant dans les principautés, sans hésiter à sanctionner ceux qui s'étaient rendus coupables de certains abus. Ainsi, le 4 juillet 1959 Soliman le Magnifique demandait au prince de Moldavie Alexandru Lăpuşneanu d'appréhender et d'emprisonner ceux des négociants ottomans qui s'étaient appropriés arbitrairement des brebis et du bétail dans la principauté, sous le soi-disant prétexte d'avoir rempli une mission officielle [14]; dans le même esprit, Mourad III intervenait le 12 août 1577 auprès du prince régnant en Valachie, Mihnea II, l'autorisant à ne permettre l'achat de brebis au prix courants qu'à certaines catégories de négociants turcs, bouchers ou *çeleps*, conformément aux dispositions édictées par la Porte [15]. Le même sultan demandait le 17 septembre au prince Petru Şchiopul de lui communiquer les noms des commerçants malhonnêtes ayant acquis des produits à des prix inférieurs à ceux en vigueur ou par la violence [16]. Dans des occasions exceptionnelles, comme par exemple lorsqu'il s'agissait du ravitaillement d'une expédition militaire ottomane, l'équivalent des marchandises acquises dans l'une des principautés était déduit du montant du tribut établi. Un exemple concluant à cet égard est l'acte émis par ce

---

[12] D. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 183—184.
[13] R. Manolescu, *op. cit.*, p. 174.
[14] M. Mehmed, *Documente turceşti...*, I, p. 48, no. 34.
[15] *Ibidem*, p. 129, no. 136.
[16] *Ibidem*, p. 131—132, no. 140.

même sultan Mourad III pour le prince Petru Șchiopul le 25 janvier 1579 stipulant de mettre à sa disposition 10 000 *kilés* d'orge et de farine ainsi que du miel et des matières grasses en vue d'une campagne militaire projetée en Orient, et d'avoir à déduire le prix de ces produits du *kharadj* convenu, après qu'ils auront été remis au cadi de Brăila [17]. Par conséquent les anciennes opinions sur les *zakhirés* obligatoires prélevées par la Porte dans les principautés doivent être revues avec une entière objectivité à la lumière des sources puisées dans les archives, en évitant des généralisations hâtives et faire en sorte que les conclusions soient nuancées suivant les cas.

L'abondance du matériel documentaire pour le XVII^e siècle nous astreint à une sélection encore plus rigoureuse. La prépondérance du commerce avec Istanbul persiste, et l'on voit arriver des négociants turcs de plus en plus nombreux, sur les marchés des principautés, pour acquérir différents produits. Un très connu voyageur ottoman du nom de Evlyia Celebi (1611—env. 1684) écrivait après avoir visité la ville de Bucarest en 1664, qu'il avait constaté l'existence de « sept hôtelleries pour les commerçants ainsi que plusieurs comptoirs douaniers » et d'autre part, « pour les musulmans... on pouvait voir un caravansérail, pareil à une auberge, composé de cinquante pièces, sis au-delà de la rivière de la Dîmbovița, au bout d'un chemin planchéié » avec une petite mosquée et un jardin plaisant. Le voyageur ajoute que «pour les besoins de la cuisine impériale on envoyait du miel, du beurre, de la cire et du sel pour une valeur de 300 bourses. Chaque année l'arsenal impérial *(Tersane-i amire)* reçoit des peaux de bétail et du suif pour le graissage des navires pour une valeur de 300 autres bourses ; un grand nombre de brebis était destiné aux cuisines du sérail tandis que le grand vizir recevait 1000 *ocques* de viande; 3000 autres *ocques* étaient destinées au *kadiasker* et aux *ulema*-s, au cadi d'Istanbul, aux grands dignitaires et à beaucoup d'autres personnalités de l'Empire, comme *tayin*-s » [18]. Pour sa part, l'érudit prince Dimitrie Cantemir consignait dans sa *Descriptio Moldaviae* que à Galați « le port commercial le plus renommé sur le cours du Danube... deux ou trois fois par an accostaient des navires venant non seulement des régions limitrophes à la mer Noire comme le sont la Crimée, Trébizonde, Sinope, ou Constantinople mais aussi d'Égypte et des rives barbaresques même, et s'en retournent chargés de cargaisons de bois de Moldavie, chêne, cornouailler, sapin, etc. et en même temps du miel, cire, sel, beurre, salpêtre et blé, ce qui représente un bénéfice important pour toute la population de Moldavie » [19]. C'est également Cantemir qui relate que c'est des régions carpatiques de la principauté que « les négociants grecs amènent à Constantinople plus de 60 000 têtes de brebis (de cette espèce que les Turcs désignent sous le nom de *Kyvirgic)* pour les cuisines impériales, et dont la chair est préférée la-bàs à toutes les autres pour sa saveur et étant fort légère à la digestion » [20]. L'*akçé* continue à représenter la monnaie d'échange, mais des transactions se font aussi en piastres *(guruš)*.

---

[17] *Ibidem*, p. 133, no. 142.

[18] Evlyia Celebi, *Cartea de călătorii* (Seyahatname) — (Livre de voyages), (éd. M. A. Mehmet) dans *Călători străini despre țările române* (Voyageurs étrangers concernant les pays roumains), vol. VI, Bucarest, 1976, p. 716 et 717—718.

[19] Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, Bucarest, Ed. Academiei, 1973, p. 75, 77.

[20] *Ibidem*, p. 115.

Pour les marchandises acquises dans les pays roumains, on se servait de différentes unités de mesure de poids et de capacité; pour les céréales il y avait le kilé stambouliote *(Istanbul kilesi* = 22 ocques = 28,226 kg), le kilé de Brăila *(Ibrail kilesi* = 240 ocques= env. 308 kg), le kilé de Galaţi *(Kalas kilesi*, à peu près pareil à celui de Brăila), le kilé valaque *(Eflak kilesi* = 400 ocques = environ 513 kg) ou bien l'ocque *(okka* = env. 1,283 kg) [21]; pour le beurre on employait l'ocque mais aussi le *kantar* (= 44 ocques = 56,500 kg) tandis que, pour le sel, une charge de 125 ocques; le « *caşcaval* » (fromage pressé), les chandelles et le riz se vendaient toujours à l'ocque tandis que le fromage appelé *tulum*, au baril, et le *tekerlek* à la roue, le miel enfin, au *kantar* [22].

Quant aux prix, certains documents roumains offrent quelques indications: ainsi, le prix moyen du boisseau de blé (13,5 ocques = env. 22 l.) était vers le milieu du XVII^e^ siècle entre 100—200 *akçés* et celui de millet de 230 *akçés* environ. L'ocque de viande grasse coûtait à cette époque 12 *paras*, la « povara » de sel — 4 *akçés*, le miel, vendu en grandes quantités, à la « vadra » (représentant 10 ocques = 12,289 l.) revenant en moyenne à 137 1/2 *akçés*, enfin l'ocque de cire à environ 75 *akçés* [23]. Par rapport au siècle précédent, on enregistre une baisse du prix du bétail; ainsi, un bœuf se payait en moyenne par 760—1372 *akçés* et une vache entre 300—1000 *akçés*, mais dans les deux cas la tendance était à la dépréciation [24]; le bélier ne coûtait que 10 « *bani* » la pièce[25] bien que pour les chevaux les prix restaient élevés, atteignant 15 thalers ou 1980 *akçés* (1 thaler = 132 *akçés)* par tête [26].

Les sources indiquent qu'en dehors des négociants turcs et levantins, pour les acquisitions et les ventes des produits dans les principautés roumaines on voyait souvent intervenir des commerçants autochtones dans les processus d'échange, notamment sur les marchés d'Istanbul et d'Andrinople. Le même voyageur Evlyia Celebi, dont nous avons déjà parlé, raconte qu'à Istanbul, dans les rangs des membres de la corporation *(isnaf)* des boucaneurs, il se trouvait environ 600 « marchands renommés... des chrétiens valaques et moldaves » qui « pour ravitailler les citadins d'Istanbul faisaient venir pour la St. Démètre par trois fois cent mille pièces de gros bétail pour en faire de la *pastirma* dans les environs de Top Kapî... »[27]; la vente de cette spécialité de viande fumée était assurée par une centaine de boutiques répandues dans les quartiers

---

[21] M. Mehmed, *Documente turceşti...* I, p. XXV.

[22] * * * *Catalogul documentelor româneşti din Arhivele Statului din oraşul Braşov* [Catalogue des documents roumains dans les Archives d'État de la ville de Braşov], I er vol., 1521—1799, Bucarest, 1955, p. XXIV; R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII-e siècle...* p. 201.

[23] Lia Lehr, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei...*, p. 229—230.

[24] *Ibidem*, p. 231.

[25] N. Iorga, *Studii şi documente privitoare la istoria românilor* (Études et documents concernant l'histoire des Roumains), vol. V, Bucarest. 1904, p. 482 (doc. de 1670).

[26] Archives de l'État de Bucarest, *Achiziţii Noi* (Nouvelles acquisitions), MMDCCXCIV/2 (doc. du 7 août 1690).

[27] Evlyia Celebi, *Cartea de călătorii* (éd. mentionnée), p. 347. Cf. également Lia Lehr. *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei în a doua jumătate a secolului al XVII-lea* (Le commerce de la Valachie et de la Moldavie pendant la seconde moitié du XVII-e siècle) dans « Studii. Revistă de istorie », 21 (1968), no. 1, p. 41.

de Galata, Top hané et Odun Kapîsi [28]. Les registres pour les revenus et les dépenses de la Trésorerie du prince Constantin Brancovan pour les années 1694—1704 citent les noms de plusieurs négociants roumains d'Andrinople (Andronache, Porfir, George Medini, Velisarie, Chiriac à Necula, Dumitru à State) ou d'Istanbul (Bucur Făgărășanu, Manolache, Dumitrache, Iordache, Athanase, Proca, Gligorașco, Andronic, Chiriac, Costea, Neniul, Panait le Fourreur), qui outre leur activité commerciale ne reculaient pas à s'adonner aussi à l'usure [29]; certains d'entre eux faisaient pour le compte de la maison voïévodale des acquisitions d'articles de luxe, tels du marbre pour le bain princier de Bucarest, tapis et draperies pour le palais de Tîrgoviște ou fourrures de prix, depuis Constantinople [30] ou bien de riches tissus pour les costumes d'apparat ou de la toile de soie pour la confection des tentes princières, depuis Andrinople [31].

De leur côté, les hospodars de Moldavie faisaient acheter sur le marché ottoman différentes pièces fines, particulièrement de la céramique précieuse fabriquée dans les ateliers d'Iznik, Adana ou Kutahya (plateaux, bols, canettes, cafetières ou carrelages ornementés) dont des débris ont été mis à jour lors des fouilles pratiquées sur les emplacements des résidences princières de Suceava, Jassy, Hîrlău et Piatra Neamț [32].

Quant à la marchandise ottomane écoulée dans les principautés, nous apprenons par la plume du secrétaire florentin du prince Brancovan que les négociants grecs et turcs de Bucarest « vendent différentes sortes d'articles, huiles ou denrées comestibles que l'on ne peut trouver dans le pays, comme par exemple du café, du sucre, des épices et autres, mais aussi des tissus, du satin ou des tapis persans que l'on amène de préférence de Constantinople » [33]. Les produits orientaux — et particulièrement les denrées alimentaires — se vendaient dans les boutiques et les hôtelleries de la ville, surtout dans le quartier de la rue Beylik (devenu plus tard celui de Văcărești), mais aussi parfois dans les cafés que les documents commencent à mentionner à Bucarest vers 1691—1692. En ce temps, Moustafa, le serdar de Roussé, ayant hérité d'un café placé sur un terrain appartenant au monastère de Cotroceni, comme légataire de Kara Mehmed, janissaire à la cour impériale, le vendait pour la somme de 65 Groschen à l'arménien Ivaz [34].

---

[28] R. Mantran, *op. cit.*, p. 197.

[29] *Condica de venituri și cheltuieli a vistieriei de la leatul 7202—7212 (1694—1704)* (Registre des revenus et des dépenses de la trésorerie pour les années 7202—7212), (éd. C. D. Aricescu) dans « Revista istorică a Arhivelor României », Bucarest, 1873, p. 13, 23, 31, 91, 230, 266, 335, 395, 402, 432, 442, 495, 603, 691, 704 et 742.

[30] *Ibidem*, p. 38, 87.

[31] *Ibidem*, p. 389, 402, 432, 496.

[32] Alexandru Andronic, *Ceramica otomană descoperită la Iași* (Céramique ottomane découverte à Jassy) dans « Studii și cercetări de istorie veche », 19 (1968), no. 1, p. 159—168 et Corina Nicolescu, *Ceramica otomană de Iznik din secolele XVI—XVII găsită în Moldova* (Céramique ottomane d'Iznik des XVIe—XVIIe siècles trouvée en Moldavie) dans *Arheologia Moldovei*, V, Bucarest, 1967, p. 287—308.

[33] Anton Maria Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, Venise, 1718, p. 110.

[34] Archives de l'État de Bucarest, *Mănăstirea Cotroceni* (Le monastère de Cotroceni), XXX/1 (doc. de rebi-ul ahir 1103 = 22 décembre 1691/19 janvier 1692).

Le XVII[e] siècle devait marquer aussi le début d'une lente pénétration du tabac dans les pays roumains. Originaire d'Amérique, on le faisait venir de Turquie et le nom qu'on donna à cette plante provenait du turc *tütün* [35]. C'est en Moldavie qu'on devait le cultiver pour la première fois, et les commerçants le vendaient à la demi-livre [36].

De même qu'à Bucarest, il existait à Jassy un centre d'hébergement réservé aux dignitaires ottomans de passage par la principauté ainsi qu'aux négociants venus des contrées impériales. Ce siège était installé dans le voisinage de la cour princière, dans des bâtiments de Beylik, qui furent détruits lors de l'incendie de 1827 [37].

Il nous reste encore à nous occuper du commerce oriental de transit, notamment de celui en direction de la Transylvanie, où les registres douaniers de Turnu-Roşu enregistraient, pour le dernier quart du XVII[e] siècle (en indiquant les quantités et les prix), une énumération des plus variée de marchandises dont nous ne retiendrons, en guise d'exemples, que quelques-unes telles les étoffes, les toiles et les soieries que l'on mesurait au *Halebarşini* (0,65 m) ou à l'*endazé* (0,68 m). Les tarifs douaniers prévoient aussi des fils de coton de couleur, du coton, de la soie fine, ordinaire ou « baka », le taffetas turc bariolé ou tressé de fil d'or, des chemises en toile légère, fine, ottomane, calicot de Brousse *(boyasî)*, carpettes à double face *(kili'm)*, mousseline, mohair, velours, tapis, fourrures rares et pour finir, toute une série d'articles désignés sous l'appelation générique de « marchandises d'Andrinople, de Brousse », ou simplement « ottomanes » [38].

Une appréciation globale des relations d'échange roumano-turques au XVII[e] siècle nous permet de constater qu'elles ont occupé la première place dans le cadre du commerce extérieur des principautés danubiennes, institutionalisé par le régime de suzeraineté exercé par la Porte. En dehors des livraisons obligatoires de produits destinés à couvrir le montant des *zakhérés* à des prix de monopole, les marchandises roumaines pouvaient circuler sans entraves et étaient acquises en quantités massives par les négociants turcs au prix courant des marchés ; comme l'avait remarqué avec beaucoup de justesse le prince Cantemir, il en résultait des bénéfices importants pour les gens du pays. En une mesure égale, les besoins de la population des principautés étaient satisfaits par de tout aussi importants achats de produits importés de l'Empire ottoman ; il s'agissait d'articles usuels ménagers, vêtements à bon marché et aliments courants, allant jusqu'à des produits de prix, aromates, tissus précieux, joyaux, soieries et céramique d'art que les voïévodes et les boyards recherchaient avec assiduité. On peut, donc, conclure que le bilan

---

[35] Constantin C. Giurescu, *Influence of the New World in the field of Economy. I, Plants of American origin in the Carpatho-Danubian area* dans *Nouvelles études d'histoire*, V, Bucarest, 1975, p. 272.

[36] * * * *Catalogul documentelor româneşti din Arhivele Statului din oraşul Braşov*..., I, p. XXIV.

[37] Constantin Turcu, *Ştiri despre Beilicul din Iaşi* (Relations sur le Beylik de Jassy), dans « Studii şi cercetări de istorie », Jassy, VIII (1957), fasc. 1, p. 233–235.

[38] Lidia Demény, *Comerţul de tranzit spre Polonia prin Ţara Românească şi Transilvania (ultimul sfert al secolului al XVII-lea)* (Le commerce de transit par la Valachie et la Transylvanie en direction de la Pologne – dernier quart du XVII[e] siècle), dans « Studii. Revistă de istorie », 22 (1969), no. 3, p. 472, 476–480.

des échanges économiques roumano-turcs au cours de cette période, malgré les inégalités existantes, s'avère positif.

L'instauration du régime politique phanariote dans les deux principautés au cours du XVIIIe siècle, accompagnée par l'aggravation du caractère de la domination ottomane, a marqué une nette détérioration des résultats antérieurs. L'Empire ottoman se trouvait en pleine crise économique, sociale, politique et institutionnelle et devait affronter sur le plan intérieur les velléités d'émancipation de ses différentes provinces, tandis qu'à l'extérieur se dessinait la menace grandissante de l'avance russe et autrichienne en direction des Balkans. Pour faire face à une situation aussi critique, les autorités ottomanes agissent dans un esprit traditionaliste et le gouvernement ottoman juge qu'il est préférable de durcir son régime de domination exercé sur l'espace sud-est européen ainsi que sur d'autres provinces d'Afrique et d'Asie, au lieu d'initier une politique plus libérale et apaisante. On voit ainsi le système des *zakhirés* devenir un véritable tribut annuel en nature, tandis qu'augmente le nombre des abus commis par les commerçants, notamment par les Lazes du nord-est de l'Anatolie; en dépit des fréquentes interventions des sultans pour régler leur activité commerciale dans les principautés à l'aide de firmans, on n'arrive pas à mettre fin aux vexations [39].

Bien que le niveau des échanges entre les pays roumains et la Porte reste assez élevé et que les achats et les ventes — portant sur le même genre de marchandises — continuent comme dans le passé [40], on assiste à cette époque à un lent mais irréversible détachement des principautés, à la fois du système politique ottoman et de celui économique, par l'intensification de leur commerce avec les pays du centre et de l'ouest du continent. Ce processus devait s'accentuer après que le traité de paix de Kütchuk-Kaïnardji [41] eût stipulé que le prélèvement et le paiement des fournitures à destination de la Porte seront dorénavant réglés par des *hatt-i-chérifs* de privilèges consentis aux principautés, marquant ainsi le début d'une nette libéralisation dans leur commerce extérieur.

Nous pénétrons ainsi dans une période où, malgré les tardives préoccupations de réformes initiées sous le règne de Selim III (1789—1807) [42], les problèmes ardus qui se posaient aux destinées de l'Empire ottoman se font de plus en plus inextricables, tandis que l'émancipation des principautés danubiennes ainsi que d'autres provinces des Balkans

[39] M. A. Mehmed, *Documente turcești...*, Ier vol., p. XXVII; p. 214—216, no. 209 p. 223—224, no. 216; p. 224—225, no. 217; p. 226—227, no. 219; p. 244—245, no. 235 p. 255—256, no. 244; p. 273—274, no. 261 etc. Cf. également M. M. Alexandrescu-Dersca *Contribution à l'étude de l'approvisionnement en blé de Constantinople au XVIIIe siècle*, dans « Studia et Acta Orientalia », Bucarest, I, 1958, p. 13—37.

[40] Voir les relations du dignitaire anonyme turc de Hotin, en 1740 chez M. Guboglu. *Турецкий источник 1740 г. о Валахи, Молдави и Украине*, dans «Fontes Orientales ad historiam populorum Europae meridie-orientalis atque centralis pertinentes », Moscou, 1964, p. 134—142. Également utiles les relations parues dans les études de Constantin Șerban, *Sistemul vamal al Țării Românești in secolul al XVIII-lea* (Le système douanier de Valachie au XVIIIe siècle) dans « Studii și articole de istorie », III, 1961, p. 119—143 et *Le rôle économique des villes roumaines aux XVIIe et XVIIIe siècles dans le contexte de leurs relations avec l'Europe du Sud-Est* dans « Studia Balcanica », 3, p. 139—153.

[41] M. A. Mehmed, *op. cit.*, I, p. 319—321, no. 291 et p. 321—328, no. 292.

[42] Voir, surtout, Stanford J. Shaw, *Between Old and New. The Ottoman Empire under Sultan Selim III 1789—1807*, Cambridge (Mass.), 1971, XIII + 535 p.

devient une réalité. La guerre russo-turque des années 1806—1812 — dans le contexte de la conflagration générale provoquée sur le continent par l'expansion de la France sous Napoléon I^er^ Bonaparte —, la révolte des Serbes (1804) suivie de la révolution de 1821 et du mouvement de l'Hétairie, l'abolition du régime phanariote et le rétablissement des règnes autochtones en Valachie et en Moldavie, et enfin la nouvelle confrontation armée des Ottomans avec la Russie en 1828—1829 ont progressivement affaibli les relations de subordination des pays roumains à l'égard de la Porte. Le traité de paix signé à Andrinople en 1829 stipulait — parmi d'autres clauses—la complète abolition du monopole économique instauré par les Ottomans dans les principautés, en supprimant le droit de réquisition et toutes les autres corvées obligatoires. Ainsi s'affirmait pleinement l'entière libéralisation du commerce extérieur des pays roumains, pouvant s'exercer désormais, sur leur territoire entier, complété par la rétrocession des raïas de Turnu, Giurgiu et Brăila et disposant, de plus, de la voie fluviale si favorable constituée par le Danube [43].

Des conditions nouvelles se sont établies, de la sorte, dans les relations roumano-turques ; elles devaient se développer au cours des années suivantes dans une évolution continue, dans le climat du respect strict du statut d'autonomie des principautés, réunies en 1859, pour que finalement, après que la Porte eut reconnu l'indépendance du nouvel Etat roumain en 1878, elles soient placées dans le cadre naturel d'une parfaite égalité, à la satisfaction et dans le réciproque intérêt des deux partenaires.

---

[43] Georgeta Penelea, *Le commerce extérieur de la Valachie (1829—1858)*, dans « Cahiers Internationaux d'histoire économique et sociale », Naples, 1973, no. 2, p. 393.

LES TAHRIR DEFTERLERI COMME SOURCES POUR L'HISTOIRE DE LA BULGARIE ET DES PAYS BALKANIQUES *

BISTRA CVETKOVA
(Sofia)

Les récentes éditions, toujours plus nombreuses, des tahrir defterleri concernant le Sud-Est européen, ainsi que la publication d'un nombre considérable d'études basées plus ou moins sur ce genre de documentation, nous permettent déjà à juger de l'importance et de la valeur de ces defters en tant que sources pour l'histoire des pays balkaniques aux XV^e^ et XVI^e^ siècles.

Le présent exposé a pour but de démontrer, quoique d'une manière assez rapide, les différents points et aspects sur lesquels les tahrir defterleri [1] sont révélateurs lors des recherches portant sur cette zone géographique déterminée comprenant quelques provinces ottomanes.

Nos observations sont fondées plus particulièrement sur les defters conservés aux archives ottomanes de la SO de la BNCM** à Sofia et sur les registres identiques concernant les Balkans, publiés dans de différents pays au cours de ces décennies [2].

Les informations de tous ces registres concernent, avec certaines lacunes, de vastes territoires dans les Balkans — depuis l'Epire, la Thessalie, l'Albanie, la région égéenne jusqu'à Constantinople, la mer Noire et le Danube jusqu'à son embouchure. Chronologiquement, elles ont aussi de très vastes limites — de 1431 jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle. Cette

---

* Rapport présenté au IIème Congrès des études pré-ottomanes et ottomanes, Hambourg, septembre, 1976.

** Section Orientale de la Bibliothèque Nationale de Sofia.

[1] Sur les recensements dans l'Empire ottoman à consulter surtout Ö. L. Barkan, *Osmanlı Imparatorluğunda büyük Nufus ve Arazi Tahrirleri*. Istanbul Universitesi Iktisat Fakültesi Mecmuası, II, no. 1—2, 1940—1941, p. 20—50, 214—247; H. Inalcık, *Hicri 835 tarihli Sûreti-defter-i sancak-i Arvanid*. Ankara. 1954, p. XIII—XXIII; H. Inalcık, *Ottoman methods of conquest*. « Studia Islamica », II, 1954, p. 103—129; H. Šabanović, *Kraijšte Isabega Ishakovića. Zbirni katastarski popis iz 1455 godine*, Sarajevo. 1964. p. XXVI—XXVII; Ö. L. Barkan — E. H. Ayverdi, *Istanbul vakıfları tahrir defter 953 (1546) tarihli*, Istanbul, 1970, p. 5; B. Cvetkova, *La bataille mémorable des peuples. Le Sud-Est européen et la conquête ottomane (fin XIV^e^ — première moitié du XV^e^ siècle*, Sofia-presse, 1971, chapitre II.

[2] L. Fekete, *Die Siyaqât-Schrift in der osmanischen Finanzverwaltung*. I—II, Budapest, 1943; H. Inalcık, *835 tarihli sûret-i defter-i Sancak-i Arvanid; Turski izvori za bălgarskata istorija*, I, publiés avec commentaires par B. Cvetkova, sous la direction de B. Cvetkova et A. Razboinikov. Sofia, 1972; H. Šabanović, *Kraijste Isa-bega Ishakovica...; Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod*, Opširen popisen defter, no. 4 (1467—1468 godina). Skopje, 1971; Ö. L. Barkan — E. H. Ayverdi, *op. cit.;* Extraits des registres de recensement, voir chez M. T. Gökbilgin, *XV—XVI inci asırlarda Edirne ve Paşa livâsı vakıflar-mülkler-mukataalar*. Istanbul, 1952.

grande portée territoriale et chronologique des sources examinées ici leur donne une grande valeur de sources d'importance primordiale contribuant à élucider plusieurs problèmes de l'histoire du régime ottoman dans les terres bulgares et, sur un plan plus large, dans les terres balkaniques.

Ces monuments permettent d'établir d'une manière précise et avec de nombreuses données statistiques les différentes conséquences de la pénétration ottomane, les méthodes de la conquête, le destin des terres et de la population conquises. Les informations de ce genre, que nous puisons des tahrir defterleri, sont d'autant plus précieuses pour les chercheurs, que l'on manque de sources locales, balkaniques et même européennes suffisantes pour élucider les conséquences de la conquête de la Bulgarie et des Balkans et le caractère du régime ottoman au moment de son établissement dans le Sud-Est européen.

Les méthodes de la science démographique contemporaine ouvrent de nombreuses possibilités pour l'utilisation des données statistiques contenues dans les tahrir defterleri. Le riche matériel statistique, que l'on trouve dans ces defters se prête à l'élaboration à l'aide des méthodes représentatives de la statistique mathématique. Certaines nouvelles recherches [3], basées sur de tels matériaux à l'aide de ces méthodes et de la théorie structuro-fonctionnelle, utilisée ces dernières décennies dans les sciences biologiques et même sociales, ont attesté à quel point sont significatifs et précieux les tahrir defterleri, en tant que matériaux historiques pour l'étude avant tout des conséquences démographiques de la conquête : d'un côté le dépeuplement et la dispersion de la population de certaines villes et villages et, de l'autre, la colonisation de la population turque ou, plutôt, de la population musulmane. Ainsi, par exemple, l'analyse des registres des timars pour la Bulgarie du Nord-Est permet au chercheur d'étudier les méthodes des Ottomans en vue de leur établissement durable dans les territoires conquis. Il est hors de doute que le pouvoir ottoman aspirait à établir les colons turcs surtout dans d'anciennes localités ou dans les mezras, afin de leur faciliter la tâche en mettant à leur disposition les terres cultivées de ces localités ou les jachères des mezras. En outre, il contribuait au rétablissement économique le plus rapide possible des régions dévastées et à la transformation des mezras incultes en villages propres à donner des revenus.

Lors de l'établissement de populations turques dans les anciens villages ou dans les mezras, la localité recevait un nom turc. A côté de celui-ci, le préposé des registres inscrivait parfois aussi l'ancien nom, que la population locale connaissait. Tel est par exemple le cas de la mezra Dobrova, inscrite sur le registre à la fin des années 70 ou au début des années 80 du XV^e^ siècle avec les 18 familles d'yürüks y habitant et un revenu de 1200 akçés et rattachée au timar du sipahi Ibrahim, fils de Mahmoud [4]. Ces colons turcs ont donné aussi le deuxième nom, le nom

[3] Voir par ex. Chr. Gandev, *Bălgarskata narodnost prez 15 vek*, Sofia, 1972.

[4] *Bibliothèque Nationale de Sofia — Section Orientale* (citée plus loin-BNS-SO)-OAK 45/29, f° 33r.

ottoman de la mezra — Hassanlar [5]. Vers le milieu du XVI^e^ siècle, selon les données d'un autre registre de timars, cette même mezra avait donné lieu à la formation de deux villages—l'un au nom bulgare de Dobrova et l'autre au nom turc de Hassanlar. 140 familles bulgares et environ 140 célibataires (sur le registre figurent des « fils de nouveaux venus », ce qui indique qu'une partie des habitants du village étaient venus d'autres endroits, une génération avant l'établissement du registre) figurent dans les vakifs du grand vizir Ibrahim pacha. Selon le même registre à Dobrova il y avait aussi 15 familles musulmanes, tandis que dans le village de Hassanlar étaient enregistrés 23 familles et 19 célibataires musulmans. A cause de leur imposition fiscale différente, sur le registre étaient inscrits séparément 4 goredjis, 1 invalide, 1 echkindji (militaire de l'organisation des yürüks) et 1 combattant de la garnison de la forteresse.

Telle est également l'histoire présentée par les témoignages des registres du village de Dobărka, rattaché administrativement au XV^e^ siècle au village de Guérilova (c'est-à-dire Guérlovo). Avant son immatriculation dans le registre, qui le mentionne pour la première fois, il était, selon l'annotation du recenseur, haric-ez-defter, c'est-à-dire non englobé par le recensement, très probablement pour la raison qu'il ne présentait pas d'intérêt en tant que source de revenus. Si l'on tenait compte du fait que lors de son premier recensement il ne figurait que comme source du revenu insignifiant de 700 akçés, perçus sur des yürüks travaillant son terroir, il est logique d'admettre que nous sommes en présence d'une localité médiévale bulgare dépeuplée par la conquête ou déserte avant elle et ranimée par l'établissement de colons turcs. La conservation de son nom bulgare atteste sa longue histoire précédant la conquête ottomane [6].

D'autres indications semblables des registres de timars illustrent les méthodes de peuplement et de rétablissement économique appliquées par le pouvoir ottoman pendant la conquête et immédiatement après.

Bon nombre d'anciennes localités, dépeuplées lors de la conquête ou avant elle et classées par le cadastre ottoman comme des mezras, se développent en localités après l'établissement de colons turcs, le plus souvent des yürüks. Ainsi, par exemple, la mezra Akdéré Yakassi dans la région de Guérlovo, recensée au XV^e^ siècle et travaillée par des yürüks [7], figure dans les registres de la fin du XVI^e^ siècle comme village au nom d'Akdéré [8]. Sur la base de la mezra Kalouguer, région de Choumène, enregistrée au XV^e^ siècle avec 7 familles de yuruks, se développe le village Kalouguéritza [9]. Le village de Boïkovtzi, de la région de Véliko Tărnovo, inscrit au XV^e^ siècle en tant que mezra au nom turc de Roussouller, donné probablement par les 10 familles de yürüks qui y habitaient, est devenu le village de Resseli [10].

[5] *BNS-SO-OAK 217/8*, f° 14r—16r. Le village a plus tard disparu et ses habitants sont allés s'installer à Razgrad. Cf. A. Yavašov, *Razgrad, negovoto arheologičesko i istoričesko minalo*, č. I. Sofia, 1930; Depuis la fin de XVI^e^ siècle, le même village de Dobrova ou bien une partie de lui figure dans le timar de sipahi Osman, fils de Mahmud (BNS—SO—OAK 119/3), avec la note que son statut de vakıf est aboli.

[6—7] *BNS-SO-OAK 45/29*, f° 29r, 33r.

[8] Cf. un registre des celepkeşan —SO, fonds 20, inv. 261.

[9—10] *SO—OAK 45/29*, f° 20v, 19r.

Selon le témoignage des registres des timars, les colons turcs étaient établis non seulement dans les localités dépeuplées avant la conquête ou dévastées lors de cette conquête, mais aussi dans plusieurs villages ou villes ayant plus ou moins conservé leur population. Les listes nominatives de ces colons et certaines notes laconiques nous donnent une idée de la nature et de l'appartenance ethnique des immigrants musulmans. Parmi les colons ottomans, qui arrivent immédiatement après les troupes et les volontaires de choc — les akindjis —, il faut signaler tout d'abord les yürüks — population turque semi-nomade. Le pouvoir en profitait en temps de guerre, car ils faisaient partie des corps auxiliaires et, en temps de paix — vu qu'ils étaient éléveurs de bétail. Une partie de ces colons étaient établis dans les régions montagneuses afin d'y trouver des pâturages pour leurs troupeaux. Les autres, établis dans les plaines, devaient modifier leur activité économique, leur genre de vie ; ils devenaient sédentaires.

Selon le témoignage des registres, dans certains endroits étaient établis aussi des Tatars. Une partie considérable des colons ottomans étaient d'origine non musulmane — comme par exemple les esclaves affranchis qui, une fois convertis à l'islamisme, étaient considérés par les autorités comme des sujets sur lesquels on pouvait compter. La nécessité d'utiliser de manière plus rentable leur travail imposait l'affranchissement de ces esclaves ; les registres nous fournissent des informations sur la façon dont ils étaient répartis dans les terres arables, et comment ils obtenaient le statut du raïa ordinaire. Ainsi, ils augmentaient la proportion de l'élément musulman dans les coins les plus éloignés des terres balkaniques conquises. Les sources indiquent souvent séparément des « fils de sipahis ». C'étaient des personnes qui devaient bénéficier légalement de plusieurs exonérations fiscales, sans avoir, toutefois, les privilèges de leurs pères. Par le truchement de ces fils de sipahis, le pouvoir ottoman aspirait, sans conteste, à fortifier l'élément ottoman, appui sûr de sa domination au sein de la population locale.

Très souvent dans les registres des timars des XV^e^—XVI^e^ siècles on trouve des colons ottomans avec l'indication « sürgün » (exilé). Ce sont des habitants de l'Anatolie voués à émigrer et qui, de pair avec les émigrants bénévoles, servaient les initiatives de colonisation des milieux gouvernants ottomans.

Avec les autres colons ottomans, dans les villes et les villages des terres balkaniques étaient venus s'installer aussi de nombreux représentants du culte islamique et des institutions culturelles musulmanes — imams, muezins, hatibs, moualims, derviches et ceux qu'on appelle « descendants du prophète », etc. Ils se déplaçaient avec les troupes et s'établissaient avec les premiers organes du pouvoir. Les plus anciens registres mentionnent leur présence surtout dans les localités urbaines. Ils remplissaient une importante mission — déployer activement la propagande religieuse musulmane, contribuer à l'islamisation de la population balkanique, consolider les assises idéologiques du nouveau pouvoir. L'importance de cette mission obligeait le pouvoir suprême ottoman à rendre plus faciles les conditions d'existence de ces missionnaires colons. Quelques-uns recevaient d'importants biens (fermes, mülks, etc.) jouissant d'importants droits, d'autres bénéficiaient de grandes facilités fiscales.

A la lumière des registres se détache le rôle de représentants de cette catégorie de colons utilisés en vue de la consolidation du régime ottoman dans les terres balkaniques. Dans différents endroits, les milieux gouvernants fondaient, par le truchement de tels missionnaires et ministres du culte islamique, des institutions religieuses (zavié, téké, imaret), qui devenaient des centres de la propagande religieuse musulmane. Les missionnaires, installés dans certaines régions et desservant les pèlerins auprès de tels centres religieux, faisaient venir des immigrants, que le pouvoir encourageait par de différentes exonérations fiscales.

Ainsi naquit, par exemple, le village de la région de Razgrad-Sărnevo. Selon le document précisant le statut de ce village et qui est inscrit dans un registre de recensement des années 1550, le village fut fondé dans une région considérée comme un repaire de haïdouks (harami yatağı). Guidé par le désir de garantir la sécurité des autorités dans ces lieux, ménacé par la résistance armée de la population, le soubachi de Toutrakan — Bali bey, fils de l'éminent dignitaire ottoman Yahja pacha — construisit à cet endroit un téké. Il est évident qu'en l'occurrence on comptait sur l'incessante affluence de musulmans qui pouvaient constituer, plus ou moins, une entrave aux actions des haïdouks dans ces régions. En même temps on y installait aussi des rayas chargés de l'obligation de fournir du bois pour les besoins des voyageurs passant par le téké et de l'herbe pour leurs chevaux. Pendant les années 1550, la localité avait jusqu'à 90 familles bulgares et 30 célibataires avec un revenu global de 7562 akçés. Le village était transformé en vakif pour l'entretien du téké de Bali bey. Parmi les habitants bulgares du village de Sărnevo étaient enregistrées 24 familles venues du dehors, ce qui confirme l'indication de l'acte du statut de la localité, selon lequel des rayas d'autres régions y étaient installés [11].

Les tahrir defterleri élucident aussi un autre important processus, allant de pair avec la colonisation et la consolidation du régime — la conversion isolée ou en masse à l'islamisme de la population locale [12].

L'élaboration du matériel fourni par les defters sur les sujets rapidement mentionnés tout à l'heure pose plusieurs problèmes que malheureusement nous n'avons pas le temps de discuter longuement dans le présent rapport, mais qui font objet d'un ouvrage spécial en train de publication [13].

Les tahrir defterleri nous font connaître aussi d'autres aspects de la politique du pouvoir, visant à consolider son régime. Il ressort de leurs données, que les Ottomans acceptaient au sein des milieux gouvernants non seulement des représentants de l'aristocratie féodale locale convertis à l'islamisme, mais aussi des personnes qui n'avaient pas changé

---

[11] SO—OAK 217/g, f° 28v—29v. *O. L. Barkan* in THITM, III, 1942, 11, 936.

[12] Les données des registres sont largement utilisées dans ce sens dans la littérature bulgare : v. par ex. B. Cvetkova, *Za poselistnija oblik na Tarnovskija kraj prez XV—XVIv. Ikonografski i etnografski sbornik v čest na čl. kor. Iordan Zahariev*, Sofia, 1964, p. 125—138 ; B. Cvetkova, *Naselja i demografske promjene u trnovskoj oblasti od XV—XVII veka*, « Istorijski časopis », Beograd, 1966, p. 55—92 ; Str. Dimitrov, *Demografski otnošenija i pronikvane na isljama v Zapadnite Rodopi i dolinata na Mesta prez XV—XVII v.*, « Rodopski sbornik », I, 1965, p. 63—115, etc.

[13] *The Ottoman tahrir defterleri as sources concerning the history of Bulgaria and the Balkans* (sous presse).

leur appartenance religieuse et ethnique. On trouve souvent les noms de tels féodaux dans les tahrir defterleri des XV^e^—XVI^e^ siècles accompagnés d'indications concernant les timars et ziamets qui leur étaient accordés et les obligations militaires dont ces fiefs étaient chargés vis-à-vis du pouvoir central [14].

Certains registres illustrent les méthodes souples et très variées utilisées par les Ottomans en vue de s'assurer des assises sociales plus solides dans des pays balkaniques difficiles à conquérir, comme l'Albanie, avec son terrain montagneux et sa population difficilement domptable. Ainsi, dans l'un des plus anciens icmal defteri connus jusqu'à présent pour les Balkans — celui du sandjak Arvanid (une partie de l'Albanie) de 1431 ; parmi les sipahis figurent aussi plusieurs beys anatoliens déportés (sürgün) des régions d'Aidin, Saruhan, Kodjadjik, etc. [15]

Les tahrir defterleri ottomans attestent également les efforts déployés par le pouvoir central en vue de faire face au second grand problème surgi après la conquête des Balkans, problème non moins important que celui de s'assurer un apui social stable, le redressement économique.

Les registres attestent la tendance du pouvoir de profiter de l'esprit d'initiative des sipahis, en vue de raviver économiquement certaines régions et localités, éprouvées par la conquête ou dépeuplécs par la suite, en les rattachant aux fiefs des sipahis. Très souvent les mezras rattachées aux fiefs militaires étaient inscrites avec la mention que les sipahis étaient tenus de les raviver (şenlemek içün), c'est-à-dire de les rendre rentables [16].

Cependant, en pratique, le pouvoir central ne pouvait pas beaucoup compter dans ce domaine sur les sipahis. Il se voyait contraint à charger de ce soin surtout les gros féodaux non militaires, maîtres de domaines disposant d'une large immunité — les mülks sahibleri [17]. Sous ce rapport, les defters contiennent des données particulièrement significatives quant à la politique de peuplement et de développement économique suivie par l'Etat. Les mülks comprenaient le plus souvent de vastes terres incultes, mais aussi des régions fértiles non habitées — des mezras. Munie de droits étendus et libres d'obligations militaires par rapport au pouvoir central, les propriétaires des mulks établissaient assidûment de nouveaux immigrants, le plus souvent des colons musulmans, dans leurs domaines insuffisamment peuplés, en vue de les ranimer économique-

---

[14] Des données des registres concernant les sipahis-chrétiens sont utilisées dans de nombreux ouvrages (v. par ex. H. Inalcık, *1431 tarihli timar defterine göre Fatih devrinin once timar Sistemi. IV.* Turk Tarih kongresi, p. 132—139 ; H. Inalcık, *Od Stefana Dusana do Osmanskog carstva*, Prilozi za orijintalnu filologiju, III—IV, Sarajevo, 1952—1953, p. 23—54 ; Br. Durúev, *Hrišćani spahije u Severnoj Srbiju u XV veku*, « Godišnjak Istoriskog Društva Bosne i Hercegovine », IV, 1952, p. 165sl. ; B. Cvetkova, *Kam vdprosa za klasovite razlicija v bălgarskite zemi ped tursko vladičestvo*, « Istoriceski pregled », VIII, 2, p. 166—174 ; B. Cvetkova, *Novie dannie o hristianah-spahiah na Balkanskom poluostrove v period tureckogo gospodstva*, « Vizantijskij vremennik », XIII, 1957, p. 189—192 ; B. Cvetkova, *La bataille mémorable...* p. 143 et suiv. etc.

[15] Cf. Ö. L. Barkan, *Osmanlı Imparatorluğunda bir iskân ve kolonizasyon metodu olarak surgunler*, Istanbul Universitesi Iktısat Fakültesi Mecmuasi, XV, 1953, p. 215.

[16] Cf. par ex. *SO—OAK 45/29*, f° 19v, 31 v, 32 r.

[17] Sur ceux-ci, des données nombreuses chez Ö. L. Barkan, *Islâm-Turk Mülkiyet hukuku tatbikatının Osmalı Imparatorlugunda aldıgı şekiller*, THITM, III, 1942, no. II.

ment. De pair avec cela, les propriétaires des mülks ou les fondateurs des vakifs provenant de tels mülks contribuaient à la restauration économique des localités faisant partie de leurs fiefs par le truchement de plusieurs exonérations fiscales du raïa qui y habitait.

Ainsi par exemple, le chef akinci Firouz bey, possesseur entre autres de biens mulks dans la région de Tarnovo, biens transformés en vakifs, avait décidé, selon les informations d'un registre détaillé, que la population du village Mourad bey (actuellement Bela Tcherkva) soit exonérée d'un des impôts fondamentaux — le resm-i çift (impôt foncier personnel du raïa musulman), vu que les habitants du village étaient des colons ottomans. Le maître de mulk, par la suite gérant d'un vakif auquel était rattaché aussi le village de Drjanovo (actuellement la ville de Drjanovo), Kassim pacha — beylerbey des années 40 du XV[e] siècle—avait assuré à son raïa un statut spécial, qui était inscrit dans les registres détaillés des mülks et des vakifs du milieu du XVI[e] siècle. Le raïa était exonéré de l'impôt foncier personnel ispençe, de l'obligation de fournir du bois et du foin pour les locaux de l'organe local du pouvoir central. Les veuves et les jeunes gens ne payaient pas l'impôt djizié. Une catégorie d'habitants, chargée de l'élevage de moutons, était totalement exonérée du hara et de l'impôt sur les moutons. En outre, sur la base d'une ordonnance du sultan Bajezid II, le raïa de Drjanovo n'était pas assujeti aux impôts dits « extraordinaires ». De ces exonérations fiscales bénéficiaient 60 familles bulgares de Drjanovo, rattachées à la catégorie des dervendji (gardiens de cols).

Sans conteste de telles mesures n'avaient pas manqué de contribuer à l'accroisissement démographique et à l'enrichissement de la localité qui, d'après les données d'un registre du XV[e] siècle, comptait 85 foyers et 2 foyers de veuves, tandis qu'un registre du milieu du XVI[e] siècle note 242 foyers bulgares, 163 célibataires bulgares, 5 foyers musulmans et 1 célibataire (peut-être des Bulgares convertis à l'islamisme).

Lorsqu'au XVI[e] siècle le grand vizir Roustem pacha acheta comme mülk le village d'Arnaoutkjoy (actuellement Arbanassi, région de Tărnovo) et le transforma par la suite en vakif, des allègements furent accordés à une partie de la population, à condition, toutefois, d'assurer la garde de la localité en tant que dervendji. En assurant ainsi la sécurité de son fief, Roustem pacha cherchait à accroître sa population.

Pour raviver une autre localité délaissée de son mülk — la mezra Hirsova pinarı, région de Razgrad (Hărsovo)[7]— le même Roustem pacha y fit transférer en 1553 60 familles d'Arnaoutkjoy.

Au temps de Bajezid II la mezra Trăstenik de la région de Lovetch, dénommée aussi Doiran obassi, était devenue mülk du haut dignitaire militaire Moustapha pacha. Par les efforts de son propriétaire, cet endroit inhabité était devenu si florissant et peuplé, que la mezra fut transformée en trois villages, enregistrés dans un registre du milieu du XVI[e] siècle sous les noms de Doïran obassi, Trăstenik et Aktcha klisse [18].

Les registres constituent aussi une source fondamentale d'informations qui donne un tableau, dans leur réalité géographique, des fiefs

[18] SO-OAK 217/8, f° 62, 82 à 10v, 18v: OAK 45/29, f° 262; Ö. L. Barkan, *op. cit.*, p. 938—939.

et des domaines à large immunité, de leur structure, leur portée territoriale et leur rentabilité, des ressemblances et des différences des droits des féodaux et de la subordination des raïas qui leur étaient rattachés. Etant donné que le principal but des recensements était de mettre en évidence toutes les sources de revenu et de préciser leur répartition entre la cour du sultan et les représentants de la classe gouvernante, il est hors de doute, que les informations s'y reflètent avec la plus grande précision, de sorte que l'on peut les utiliser pleinement et avec confiance.

Les registres datant de la seconde moitié du XVI^e^ siècle reflètent également les premières manifestations des changements survenus dans le système des fiefs militaires, l'apparition des çiftliks, la pénétration des yeniçeri dans la propriété foncière. On discerne une tendance plus suivie sans s'en écarter du pouvoir d'Etat visant à distribuer aux sipahis des fiefs de dimensions fort restreintes. Dans de nombreux cas même, dans un seul et même village, un fief a été divisé en parties, morcelé, et réparti parmi plusieurs sipahis et ne présentant pour eux qu'un revenu minime. Ces manifestations coïncident à cette époque avec le processus de la croissance des gros sipahiliks. Intéressé au cours des dernières années du XVI^e^ siècle à augmenter le montant des has des sultans qu'il permettait d'affermer, le pouvoir central réduisit directement ou indirectement les petits fiefs militaires et par là même contribua à diminuer leurs revenus et à les ruiner peu à peu.

Les registres datant de cette période laissent entendre également certains autres usages, causés par la crise générale au sein du système militaire des sipahis et des institutions de l'Etat qui leur étaient liées. Maintes fois dans les notes complémentaires des inventaires des timars sont cités des sipahis qui ne sont pas parvenus à acquérir leurs timars. On apprend par d'autres sources qu'à cette époque les tentatives entreprises par certaines personnes pour obtenir des sipahiliks, sans avoir droit à un tel domaine, deviennent fréquentes. Elles y parvenaient grâce à toutes sortes de supercheries — moyens habituels de concentrer plusieurs fiefs aux mains d'un seul et même détenteur.

D'après les nombreux defter les concernant, l'aspect et la structure des domaines féodaux non militaires — les mülks et les vakifs qui en proviennent — s'avèrent entièrement différents par rapport aux fiefs militaires, aux droits d'immunité assez larges mais avec une tendance toujours présente du pouvoir central de trouver des prétextes à s'y immiscer. Dans les inventaires des mulks et des vakifs, il est prévu qu'une part importante des revenus de ces domaines revient au pouvoir central. Il s'agit des revenus provenant des charges fiscales, imposées aux habitants sans résidence fixe de ces domaines, appelés haïmanés. Dans certaines rubriques, on constate que le pouvoir n'incluait pas toujours, dans le cadre de l'immunité dont bénéficiaient les mulks et les vakifs, le droit de la capitation-le djizié, levé sur le raïa des mulks et des vakifs. De même ce raïa n'était pas toujours exempté d'impôts extraordinaires, nombreux et lourds, ce qui permettait au pouvoir central de trouver autant de prétextes d'intervention. Il n'était pas rare que le pouvoir suprême s'empare de la terre des mülks, afin de la donner aux timariotes. Un tel cas apparaît durant la première moitié du XV^e^ siècle dans un registre foncier de la région égéenne. Dans le timar de Hamza et Nusret, qui

étaient tenus à une obligation très particulière — ils étaient des chasseurs d'ours — sont compris également des villages des régions d'Enidjé Vardar et de Bersk, qui étaient auparavant le mülk d'Isa bey, fils d'Evrenos bey.

Mais les tahrir defterleri révèlent également autre chose : une mesure inhabituelle prise à la fin des années 1470 et tendant toujours à limiter la croissance des mulks et des vakifs. A cette époque, le sultan Mehmed II confisqua la majorité des domaines des vakifs et des mülks en Anatolie et en Roumélie, les répartissant à titre de sipahiliks. Selon les renseignements extraits des registres par M.T. Gökbilgin, tel fût le sort de nombreux villages en Thrace.

Cette confiscation des vakifs effectuée en Bulgarie du Nord est également attestée par les données de deux registres (un icmal du XV^{e} et un mufassal du XVI^{e} siècles) ; le dernier, se rapportant aux mülks et aux vakifs du sandjak de Nikopol, date du XVI^{e} siècle et, conservé à la Section orientale de la Bibliothèque nationale « Cyrille et Méthode », a été récemment publié dans la collection « Sources turques concernant l'histoire bulgare » [19].

Mais la valeur particulière des tahrir defterleri consiste avant tout dans le fait qu'ils représentent très précisément le régime auquel était soumise la population dans les territoires balkaniques.

L'établissement des tahrir defterleri constitue par lui-même un acte par lequel est fixé le nombre des foyers dépendant des divers féodaux — qu'ils soient des sipahis, des possesseurs de mülks, des administrateurs de vakifs ou des représentants de la famille impériale. Par le fait de son inscription dans un registre, rattaché à un domaine féodal déterminé, le raïa devient « enregistré » (defterlu). Une fois recensé il assume toutes les obligations qui incombent à sa terre envers le propriétaire de celle-ci, l'Etat et son seigneur direct — le détenteur foncier. Cet ordre est exprimé dans la terminologie juridique officielle, selon laquelle le féodal est simultanément sahib-i arz et sahib-i rayet.

Les tahrir defterleri, et plus spécialement la catégorie mufassal, permettent également de découvrir une des tendances fondamentales de la politique du pouvoir ottoman à l'égard du raia —, qui était celle de diversifier le statut des différentes catégories de la population. D'après les registres on peut distinguer, d'une part, les raïas ordinaires, qui sont imposés de la totalité de la rente féodale : d'autre part, les haïmané, personnes dont la résidence n'est pas fixée et qui sont tenues d'acquitter le tütün resmi ou le resm-i duhan sur les yaylak ve kişlak, ainsi que certaines catégories aux obligations spéciales envers le pouvoir central [20].

Les Ottomans divisaient ainsi les populations soumises, leur appliquant des statuts divers. D'autre part, de cette façon, les conquérants maintenaient les anciennes institutions en usage depuis des siècles et tâchaient de les utiliser à leur profit.

---

[19] M. T. Gökbilgin, *op. cit.*, p. 200—201, 267, 276, 283, 289, 294, 297, 319, 328, 331, 334 ; cf. B. Cvetkova, *Sur certaines réformes du régime foncier au temps de Mehmet II*. JESHO, VI, I, 1963, p. 113—114.

[20] Les catégories les plus importantes telles que les voynuks, dogancis, martolos, tuzcis, etc. étaient recensées à part. (cf. par ex. les régistres des dogancis, publiés dans : *Turski izvori*, I, éd. par B. Cvetkova et V. Mutafčieva, et des voynuks dans : *Turski izvori*, V, réd. et commentaire par B. Cvetkova, Sofia, 1974, etc.).

Dans les tahrir defterleri on voit légalisée l'obligation fondamentale du raïa envers les représentants locaux de l'aristocratie féodale — le paiement de la rente féodale.

Les inventaires de la rente féodale fournissent d'utiles indications sur de nombreux points importants.

1. Ils permettent non seulement de déterminer les divers types d'obligations fiscales, mais également leur nature et leur montant, ainsi que partiellement le système de l'imposition. Grâce à certaines données, on peut estimer qu'une importante partie de la rente féodale était réglée en espèces. Par exemple, en ce qui concerne la dîme et en général ses suppléments, indiqués également en espèces par les recenseurs, on sait qu'ils étaient prélevés en nature. Les prestations annuelles dues au féodal étaient également en nature. Par contre, dans la plupart des cas, les registres ne contiennent pas d'indications sur les corvées. Les recenseurs indiquent expressément qu'elles étaient remplacées par leur rachat en espèces. La plupart des petits détenteurs de fiefs militaires qui ne possédaient presque pas de hassa, n'avaient pas tellement besoin des corvées de leurs paysans, alors que les plus importants d'entre eux, vivant dans les villes, préféraient céder leur hassa pour qu'elle soit utilisée par les paysans en contrepartie du paiement de la rente féodale, ceci afin d'éviter les difficultés relatives à l'organisation des corvées du raïa.

2. Le taux de la rente féodale est conforme aux dispositions législatives sur ce sujet. En outre, il ne change pas, même lorsque se produisent de profonds changements économiques durant la seconde moitié du XVI[e] siècle — la dévaluation de l'akçe et, partant, l'abaissement réel de taux de la rente féodale. En d'autres termes, selon les données des registres, cette rente demeure « fixe ». Le fait qu'elle ne change point cause depuis la fin du XVI[e] siècle non seulement la ruine d'une partie des sipahis, mais aussi une opposition croissante entre les féodaux et le raïa, celui-ci se défendant contre toute tentative visant à augmenter la rente «fixe », en se fondant sur le fait qu'elle est légitime et n'est pas changée par le pouvoir central [21].

3. Certains impôts et procédés de perception laissent supposer une origine pré-ottomane [22]. Les catégories fiscales çiftlu, benak, mücerret, bive, sont analogues à la pratique fiscale byzantine, reflétée dans les πρακτικά. Le âdet-i harman avec des prestations en nature, la taxe dite « gornina », représentent la continuation des traditions fiscales de la Bulgarie médiévale et de Byzance. Par leurs noms mêmes — monopolie, gümrük κομμέρκιον (byzantin) — ces taxes conduisent le chercheur à la période pré-ottomane des Balkans. Le groupe fiscal de bad-u hava est proche par son aspect du ἀερικόν byzantin et du vieux-bulgare « dimnina ». La taxe de garde-champêtre (deștibani), mentionnée aussi dans certains re-

---

[21] Sur ces problèmes, v. B. Cvetkova, *Changements intervenus dans la condition de la population des terres bulgares (depuis la fin du XVI[e] siècle jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle)*, « Etudes historiques », t. V, 1970, p. 291—318.

[22] Les donnés de ce genre des registres sont utilisées par H. Inalcık, *The Problem of the Relationship between Byzantine and Ottoman Taxation*. Akten des XI. Internationalen Byz. Kongr., 1958, München, 1960; B. Cvetkova, *Influence exercée par certaines institutions de Byzance et des Balkans au Moyen-Âge sur le système féodal ottoman*, « Byzantinobulgarica », I, p. 171—206; B. Cvetkova, *Proucvanija na gradskoto stopanstvo prez XV—XVI v*, Sofia, 1972.

gistres par le mot slave « polâçina », paraît également antérieure à l'époque ottomane.

4. Des inventaires détaillés de la rente féodale fournissent en abondance des données sur l'aspect économique des agglomérations, des régions, des pays.

Après avoir analysé toutes ces données, certaines d'entre elles devant être interprétées avec précaution, on peut aboutir, pour l'aspect économique, aux conclusions suivantes :

1. Que le caractère de la production agricole, le développement particulier qu'elle peut connaître selon les agglomérations et régions est prédéterminé par le climat et la situation de celles-ci.

2. Si l'on considère les différences des unités locales de mesure des céréales, unités avec lesquelles est détérminé le montant de la dîme, ainsi que les chiffres indiqués pour celle-ci dans les registres aux chiffres correspondant théoriquement au dixième de la récolte du raïa, et en fait peut-être davantage encore, on peut aboutir à certaines conclusions, bien qu'approximatives, au sujet du rendement moyen d'une exploitation agricole de raïa.

3. Durant les XV^{e}—XVI^{e} siècles on est en présence d'un volume relativement limité des cultures industrielles — sésame, chanvre, lin, safran.

D'après les données des tahrir defterleri, on peut également juger de l'élevage, lorsque figure l'impôt sur les moutons. Le recenseur relève le nombre de ceux-ci dû par l'agglomération et leur équivalent en espèces. Comme on sait que d'après la loi l'impôt perçu était de 1 akçe pour 2 moutons, on peut évaluer le nombre des ovins que possédait une localité correspondante. Toutefois, ces données ne sont pas toujours absolument significatives pour les raisons suivantes : pour de nombreux domaines féodaux, l'impôt sur les moutons n'est pas indiqué du fait qu'il était probablement collecté par le pouvoir central, ou bien n'est indiqué que partiellement, s'il est partagé entre les petits sipahis et leurs sandjakbeys. Comme le recenseur indique le total des moutons imposables dans un village donné, il n'est pas possible d'établir le nombre de moutons (ou de porcs) que possédait chaque foyer. Les évaluations seraient sujettes à caution car il serait possible qu'un nombre donné de moutons ou de porcs concerne une ou plusieurs familles et, par conséquent, ne soit pas significatif pour l'élevage dans l'ensemble du village.

Dans certains inventaires sont indiquées des taxes sur les manades, ce qui revèle jusqu'à un certain point le niveau de l'élevage de la chevre. On peut trouver également mentionnée une taxe sur les cocons, principalement dans les régions plus méridionales et plus chaudes, soit un indice du développement de la magnanerie.

Dans les agglomérations riveraines des cours d'eau et de la mer, le recenseur a porté diverses taxes sur la pêche. Selon les indications qui les concernent, on peut juger également du matériel et des procédés en usage parmi les pêcheurs.

4. Il existe également des données sur l'outillage et la technique liés au traitement de la récolte.

5. Les indications concernant l'activité commerciale et artisanale sont également abondantes dans les rubriques concernant les agglomérations urbaines.

En plusieurs endroits sont mentionnées des taxes ou des impôts frappant des moyens d'extraction ou de traitement des minerais (mines, forges, fours, etc.). Ainsi on peut juger du développement de l'activité minière et de la métallurgie.

Des droits de baç et de douane (gümrük), les taxes de péage pour le passage des ponts et des gués et les taxes sur le trafic fluvial et maritime témoignent de la présence d'une activité commerciale animée. L'indication du métier accompagnant les noms de certains raïas, principalement dans les villes, sont autant d'indices sûrs sous ce rapport.

Les registres constituent également une des sources fondamentales sur le découpage administratif des territoires balkaniques à l'époque ottomane. Les inventaires des divers domaines féodaux sont enregistrés selon les circonscriptions administratives dont ceux-ci dépendent. Ainsi, peut-on reconstituer dans de nombreux cas et avec une grande précision les limites de ces unités administratives. Les registres les plus anciens indiquent que les Ottomans conservaient, dans le cadre de leur système administratif, les contours des domains féodaux ou des régions, tels qu'ils les avaient trouvés. Dans la nomenclature administrative ottomane du XV^e siècle, ils figurent même sous les noms de leurs anciens seigneurs. C'est ainsi que le royaume de Vidin d'Ivan Stratzimir devint le sandjak de Vidin, les domaines de Constantin Dragach sont conservés dans le cadre du sandjak Kostandili, le sandjak de Nikopol comprenait presque entièrement la Bulgarie de Chichman (le royaume de Tărnovo). En Albanie, les régions gardaient les noms des principales familles féodales — Zenebissi ili, Iovaneli (les domaines des Castriotes), Balcha ili (des Balcha), Pavlo Kurtik (à l'est d'Elbasan), etc. Il est évident qu'il s'agit d'une mesure tactique de la part des Ottomans, qui cherchaient à s'assurer une certaine continuité dans la gestion des provinces, afin que la population conquise ressente moins le changement de pouvoir.

Les tahrir defterleri constituent également une base pour toute étude sur le développement des différentes localités, ainsi que sur l'aspect démographique et ethnique des diverses provinces. On pourrait en extraire et utiliser des données sur les points suivants :

1. D'abord l'origine de nombreuses agglomérations. Pour beaucoup d'entre elles, les Ottomans rétablissent et maintiennent après la conquête les anciennes traditions du Moyen Age balkanique. Des indications sur certaines mezra correspondant à des agglomérations disparues, la présence des noms bulgares des localités allant de pair avec les nouveaux noms turcs, ainsi que de nombreux autres indices, nous permettent de juger de l'origine pré-ottomane de celles-ci et de déterminer l'époque de l'apparition d'une agglomération donnée.

2. Dans les inventaires des registres détaillés concernant les agglomérations on voit se dessiner la composition de la population ainsi que la structure de diverses localités. Certaines de ces données constituent parfois les seuls témoignages dont on dispose sur des villages et des villes disparus, les limites et les noms des quartiers. D'après les inventaires de

ces quartiers, il est clair que dans la structure des agglomérations on a maintenu le principe de grouper les habitants en fonction de leur appartenance ethnique ou religieuse.

3. L'étude systématique des indications fournies par les registres sur les mêmes agglomérations à différentes époques, permet de retenir certains indices sûrs concernant le rythme du développement de la localité. Ainsi peut-on constater la diminution ou l'accroissement de la population, les modifications dans sa composition, la formation de deux agglomérations ou plus à partir d'un noyau initial, etc.

4. Les données sur les changements démographiques dans les Balkans sont extrêmement précieuses. Tout examen attentif de ces données fournies par les registres sur quelque région balkanique que ce soit à partir du XV^{e} siècle montre :

a) Une instabilité prononcée de la démographie et des agglomérations due à un mouvement intensif de la population. Dans ce cas sont révélatrices les notes de recenseur placées auprès des noms des habitants : « immigrant » (prişelec), « fuyard » girihte, venu d'une localité ou d'une région précisément indiquée, ou bien des indications sur la dispersion de la population pour une raison ou pour une autre.

b) Dans des cas plus rares, après la période de la conquête, on trouve également des données sur l'immigration et l'installation de groupes ethniques d'origine non-balkanique : çà et là, des immigrants turcs et tatars, des Juifs d'Espagne, etc.

c) Il est beaucoup plus difficile de suivre les mutations ethniques du fait que dans la terminologie du cadastre ottoman, la population non-musulmane est enregistrée comme groupe non détérminé « d'incroyants ». D'autre part, dans les listes détaillées des habitants, les noms d'origine grecque-chrétienne ne peuvent pas toujours aider à définir l'appartenance ethnique, vu qu'ils sont semblables dans les diverses langues balkaniques pour tous les habitants orthodoxes. Dans de rares cas, le recenseur inclut des indications supplémentaires : par exemple « rum » (c'est-à-dire grec), eflák (valaque) membre d'une catégorie spéciale de la population, jouissant d'un statut spécial. Toutefois, ce dernier terme peut avoir aussi ou bien le sens de « valaque » ou bien celui de berger, éleveur de moutons ; de même « arnavut » peut désigner un Albanais, mais aussi un habitant ayant émigré des régions occidentales de la péninsule des Balkans. Les Juifs sont le plus fréquemment désignés par le terme «yehudi», de tout évidence le critère religieux dominant dans l'Empire—ni musulmans, ni chrétiens. Çà et là les Tziganes (çengâne), et parfois aussi les Arméniens sont mentionnés précisement. Les étrangers non-balkaniques figurent dans la rubrique ethnique peu claire de « frenk ». Bien qu'à partir du XVI^{e} siècle les indices concernant le processus de l'islamisation soient plus rares, dans les registres on trouve encore souvent des « fils d'Abdullah », et les noms chrétiens des pères dont les fils ont adopté l'Islam et portent des noms musulmans, ainsi que l'appellation de « nouveaux musulmans », « ahrian ».

Les tahrir defterleri ainsi que tous les autres registres du cadastre ottoman revêtent une importance incontestable pour l'onomastique. Durant les dernières décennies, grâce à la publication d'un grand nombre de tahrir defterleri, on voit apparaître de plus en plus clairement la valeur du matériel anthroponymique et toponymique qu'ils contiennent, don-

nées nécessaires tant aux historiens qu'aux linguistes et aux ethnologues. Les anthroponymes constituent une base pour les recherches sur l'aspect ethnique et démographique des agglomérations et des régions. Bien qu'une grande prudence s'impose lors de leur utilisation, ils orientent le chercheur malgré tout, dans les grandes lignes, sur la répartition territoriale d'une ethnie ou d'une autre. D'autre part, de nombreux anthroponymes constituent des indices sur un substrat ethnique balkanique plus ancien, antérieur à la formation des ethnies de l'époque médiévale ou des superpositions ethniques survenues plus tard. Certains noms d'agglomérations turques, particulièrement dans la Bulgarie du Nord-Est et dans la Dobroudja, présentent de l'intérêt pour éclaircir l'origine des colons turcs — ils mènent à la période pré-ottomane, à l'Etat seldjoukide de Rum. Envisagé comme matériel statistique de masse, le matériel anthroponymique concernant les non-musulmans permet d'établir le degré de la christianisation dans les Balkans et de la conservation des traditions païennes (exprimées, par exemple, par la présence de noms magiques), ainsi que de jeter une certaine lumière sur le mode de vie et la culture de la population locale etc.

En conclusion de tout ce qui a été relevé jusqu'ici, il n'est pas exagéré de dire que les tahrir defterleri constituent réellement de précieuses sources pour l'histoire de la Bulgarie et des pays balkaniques durant les XV^e—XVI^e siècles. Ils permettent amplement aux chercheurs d'éclaircir non seulement le processus de la consolidation du pouvoir ottoman dans le Sud-Est européen, mais aussi les divers aspects du régime et la dynamique de son développement.

LE BAROQUE À L'EST. TERMINOLOGIE ET RÉALITÉS D'ART (I)*

DAN IONESCU

1 PRÉCISIONS PRÉLIMINAIRES

La vie d'un concept dont l'équivoque n'est égalé que par la fluidité des réalités artistiques qu'il exprime, exerce une fascination bien explicable sur les théoriciens et les historiens de l'art. Définir le terme de baroque de la manière la plus convenable et éclaircir son histoire, voilà des préoccupations qui se sont constamment intensifiées pendant les dernières décennies [1] et grâce auxquelles le concept a fini par acquérir les nuances les plus fines.

Pourtant, le grand problème demeure, aujourd'hui comme dans le passé, le même : faut-il considérer le baroque comme un phénomène *historique* ou bien comme une manifestation de l'esprit humain indifférente aux servitudes de la chronologie ? Les choses laisseraient donc l'impression de se réduire toujours aux positions formulées dans les travaux de Wölfflin, de d'Ors ou de Focillon, car si pour le premier le baroque fut un style aux limites historiques clairement tracées, pour les deux autres il eut la valeur d'une *constante*, qui pouvait être soit la récurrence du Féminin et de la Vitalité dans l'art, soit un simple vieillissement de n'importe quelle culture[2].

Toute tentative de relancer les discussions théoriques sur le baroque est marquée de nos jours par cette confrontation entre les partisans de l'acception *historique* et ceux de l'acception *esthétique* du terme. Antagonisme bien exagéré, sinon complètement faux, que les recherches concrètes évitent d'habitude par un effort de distinguer entre le sens restreint et le sens large du concept. Il s'agit, d'ailleurs, d'une distinction qu'on doit opérer

---

* Première partie, amplifiée, d'une étude sur les *Prémisses du baroque dans le Sud-Est de l'Europe*, élaborée en 1975—1976 sous les auspices de l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes.

[1] Voir, au moins, J. Bialostocki, *Le baroque : style, époque, attitude*, dans « *L'information d'histoire de l'art* », janvier-février 1962, pp. 19—33 ; Otto Kurz, *Barocco : storia di un concetto*, dans le volume *Barocco europeo e barocco veneziano*, ⟨Florence⟩, Ed. Sansoni, 1962. pp. 15—33. Parallélismes littérature — arts baroques, chez René Wellek, *The Concept of Baroque in Literary Scholarship*, dans le « Journal of Aesthetics », V, 1946, no. 2, pp. 77—109.

[2] Heinrich Wölfflin, *Renaissance und Barock — Eine Untersuchung über Wesen und Entstehung des Barockstils in Italien*, Munich, Ed. Theodor Ackermann, 1888 ; pour *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe* (Munich, 1915, traduit en roumain sous le titre de *Principii fundamentale ale istoriei artei*, București, Ed. Meridiane. 1968) voir nos observations, plus loin dans le texte. Eugenio d'Ors, *Du Baroque*, Paris, Gallimard, 1935. Henri Focillon, *Vie des formes*, Paris, Ed. Ernest Leroux, 1934.

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP, XVI, 1, P. 105—119, BUCAREST. 1978

également dans le cas d'un bon nombre de notions fréquemment utilisées dans l'histoire de l'art et de la culture : classicisme, réalisme, Renaissance, etc.

Nous ne nous proposons pas de refaire l'histoire du terme *baroque*, écrite déjà à maintes reprises par des spécialistes [3]. Toutefois, si nous allons marquer certains moments de cette histoire souvent obscure, ce sera uniquement dans le but de faire comprendre quel est l'engrenage théorique que le chercheur contemporain met en mouvement, de manière volontaire ou involontaire, chaque fois qu'il se sert d'une terminologie entrée dans le réflexe.

1.1. UN MOMENT-CLÉ : LA DÉFINITION DE WÖLFFLIN

Après l'emploi de longue durée du terme sans signification stylistique, en tant que simple qualificatif, synonyme du bizarre, on arrive lentement — en passant par une phase prolongée d'acception péjorative [4] — aux précisions importantes faites par Wölfflin dans *Renaissance et Baroque* (1888), lorsque la notion de baroque est appelée à désigner un style différent, mais nullement inférieur au classicisme de la Renaissance, qui le précède.

La définition wölfflinienne du baroque, « étroite », nécessite au moins quelques pages pour être résumée [5]. Elle investit le terme des pouvoirs d'un concept généreux, lui fixant à la fois les limites *dans le temps* (style issu *directement* de la Renaissance, au cours du XVI[e] siècle), *dans l'espace* (style purement romain, déjà bâtard à Venise, par exemple), *dans le domaine* (style de la sculpture, de la peinture et surtout de l'architecture et des arts intimement liés à elle : architecture du paysage, sculpture en niche).

1.2. RÉACTIONS

On pourrait dire que la réaction apparemment la plus paradoxale contre ces coordonnées par ailleurs trop rigides fut celle de Wölfflin même. L'auteur des *Principes fondamentaux de l'histoire de l'art* (1915) n'est plus celui de *Renaissance et Baroque:* ses idées ont évolué d'une manière sensible vers une acception presque entièrement *typologique* du baroque. L'histoire de l'art s'efface devant la philosophie de l'art et l'esthétique, laissant à Wolfflin une liberté dont il rêvait dans son livre de jeunesse,

---

[3] Ajoutons à la note no. 1 une autre contribution de Otto Kurz, *Barocco: storia di una parola*, dans la revue « Lettere Italiane », Anno XII, no. 4, octobre-décembre 1960, pp. 414—444. Bruno Migliorini, *Etimologia e storia del termine « barocco »*, dans le volume *Manierismo, Barocco, Rococò*, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1962, pp. 39—49.

[4] A. Chr. Quatremère de Quincy, *Architecture*, 1788, p. 210. Francesco Milizia, *Dizionario delle Belle Arti del Disegno*, 1797, sub voce « barocco ». Jakob Burckhardt répudie, au XIX[e] siècle, le baroque au nom de son attachement pour les principes du classicisme (*Der Cicerone*, Bâle, 1855). Cette attitude aura un partisan attardé en Benedetto Croce : *Storia dell'Età barocca in Italia. Pensiero, poesia, letteratura, vita morale*, Bari, 1925. Cela en dépit de l'avertissement de Wolfflin, dans ses *Principes fondamentaux de l'histoire de l'art* : « le baroque ne représente ni un déclin, ni un perfectionnement de l'art classique, mais il est, foncièrement, un art différent » (édition roumaine, p. 28).

[5] Un pareil résumé, chez Bernard Teyssèdre, dans sa préface à *Renaissance et Baroque*, édition française du livre de Wolfflin, Paris, Le Livre de Poche, 1967, pp. 9—10.

lorsqu'il parlait d'un «projet de présenter parallèlement le baroque antique» [6].

Quant aux diverses réactions post-wolffliniennes, elles vont peu à peu vouer à une relativité extraordinaire un concept qui paraissait à l'abri des frontières sûres et durables. Les directions de cette course vers la relativité peuvent être suivies en ce qui concerne :

— *Le temps.* a) On a retiré au baroque la qualité de successeur immédiat de la Renaissance, en décelant l'existence d'une phase-tampon, celle du maniérisme, entre les deux styles (les recherches sur le maniérisme ne datent que des années '10 du XX[e] siècle).

b) Si Wölfflin voyait les débuts du baroque dans l'œuvre (d'architecte) de Michel-Ange, ces débuts ont été ultérieurement déplacés vers la fin du XVI[e] siècle ou même vers le commencement du siècle suivant [7].

c) On a démontré que — c'est d'Ors qui a joué le rôle essentiel à cet égard — des monuments aux attributs stylistiques du baroque se retrouvaient dans le *manuelino* portugais ou bien dans le *plateresco* espagnol, styles ibériques antérieurs au baroque proprement dit.

Le point de départ du baroque attaqué (il ne s'agissait pas de le modifier tout simplement de quelques années), la contestation du baroque historique trouva son chemin largement ouvert, aboutissant à la découverte d'une multitude d'époques « baroques » depuis la préhistoire et jusqu'au XX[e] siècle.

— *L'espace.* Le prétendu monopole du baroque romain fut évincé sans grand effort, lorsqu'on a réalisé l'immensité de l'aire d'expansion du baroque : Europe Centrale, Ibérie, Amérique Latine, Europe Orientale, etc. Mieux encore, on a commencé à rechercher les formes les plus caractéristiques du baroque en dehors de l'Italie, là, où l'art baroque, art opposé à l'équilibre classique, pouvait atteindre son acmé, se greffant sur des formes plus anciennes ou moins contaminées par la Renaissance (Bavière, Autriche).

— *Le domaine.* On a mis en évidence des œuvres typiquement baroques dans les domaines les plus divers : littérature et musique, arts décoratifs et arts du spectacle. L'épithète *baroque* est attaché de nos jours aux phénomènes les plus disparates, dont quelques-uns se placent au-delà de la sphère culturelle (guerres, formes de gouvernement). V.-L. Tapié écrit, par exemple, à propos de la guerre de Trente Ans : « rien de plus facile que de soutenir et de démontrer qu'elle est, par excellence, la guerre baroque ». Il est vrai qu'il ne s'empêche pas d'ajouter tout de suite « mais n'est pas aussi pur jeu de l'esprit ? » [8]. Historien rigoureux, Tapié comprend donc les dangers auxquels fut exposé graduellement un concept, menacé non plus d'une relativité excessive, mais de sa dissolution totale, par un retour à ce qu'il avait été à l'origine : un qualificatif.

Il ne faut pourtant pas se tromper sur les perspectives d'une pareille involution conceptuelle. En réalité, même si le terme est parfois utilisé à

---

[6] Wölfflin, *Renaissance et Baroque*, édition française citée, p. 37.

[7] Dans une monographie sur le baroque en Belgique (*Belgique baroque et classique*, Marc Vokaer Editeur, Bruxelles, sans date), Jules van Ackere écrit (p. 7) : « Le baroque naît à Rome *vers 1610* » (souligné par nous).

[8] Victor-Louis Tapié, *Expériences historiques du baroque*, extrait des *Actes des Journées internationales d'études du Baroque, Montauban, 1963*, Toulouse, 1965, p. 5.

présent en tant que simple qualificatif, il est néanmoins chargé d'une signification bien distincte de celle courante au XVIII[e] siècle. Il n'exprime plus la bizarrerie ou l'irrégularité formelle, car il envoie toujours, en filigrane, à « la définition la plus large et mieux acceptée du baroque », selon laquelle le style est « reconnaissable au primat qu'il accorde aux valeurs d'imagination et de sensibilité » [9].

1.3. BRÈVE PROFESSION DE FOI DE L'AUTEUR

Toutes ces précisions (d'ailleurs non seulement pauvres, mais aussi appauvrissantes dans leur schématisme à outrance) ont le rôle d'aider à la cristallisation de la terminologie utilisée par notre étude et, fait beaucoup plus important, de préparer le terrain en vue de circonscrire les phénomènes artistiques sur lesquels va porter notre analyse.

Ce qui nous intéresse, c'est le rayonnement du baroque *historique* vers l'Europe Orientale, sa pénétration dans l'Est et surtout dans le Sud-Est de l'Europe, aussi bien que ses hypostases, parfois inattendues, dans un monde réputé pour sa capacité de transfigurer influences et emprunts.

Nous ne serons pourtant pas indifférents aux formes locales *d'une typologie baroque*, plus précisément à certaines baroquisations des styles locaux, en avance, au point de vue chronologique, sur le baroque proprement dit. De telles formes, ayant accompli leur cycle d'évolution et arrivées à leur ultime épanouissement, ont favorisé souvent l'offensive du baroque par le fait même qu'elles avaient déjà éduqué le goût de l'insolite, stimulé une réceptivité nouvelle, miné des résistances de type « classique » (lire : traditionnel).

En essayant avant tout d'éclaircir les connotations que le terme *baroque* revêt à l'Est et au Sud-Est de l'Europe, on espère bien de s'introduire, implicitement, dans l'univers des réalités artistiques entrevues par delà les abstractions d'une terminologie rappelant plûtot les sables mouvants que la terre ferme.

2 L'ORIENT ET LA GENÈSE DU BAROQUE

Des rapports entre l'Orient et le baroque furent d'abord explorés en relation avec les origines — assez ténébreuses — du style. L'influence orientale était d'ailleurs associée, dès le XIX[e] siècle, aux premiers pas du style roman et du style gothique, les deux exprimant cette même exaltation religieuse du Moyen Âge que le Concile de Trente avait tenté de revivifier.

Wölfflin, pour lequel la genèse du baroque se passe à Rome, en tant qu'une lente transformation stylistique dont les premiers symptômes seraient visibles peu avant 1520, ne trahit la moindre sympathie pour les promoteurs de la théorie d'une souche orientale du baroque. Il ne les ignore cependant pas, à en juger d'après une note dédiée à A. Ricci, à la fin de l'introduction à *Renaissance et Baroque* « Souvent fantaisiste ; l'auteur

---

[9] *Ibidem*, p. 6.

fait venir le baroque d'Orient, d'où il serait arrivé, par la Sicile et Naples, jusqu'à Rome » (C'est une référence au troisième volume de la *Storia del architettura in Italia*, paru à Rome, en 1864) [10].

A l'antipode, Eugenio d'Ors accentue, jusqu'à l'exagération, l'importance des régions extra-européennes dans la naissance et l'éclosion du style. L'esprit du « baroque » manuelin, en lequel d'Ors croit bien reconnaître « un antécédent plus que fraternel » du *barocchus tridentinus*, *sive romanus*, *sive jesuiticus*, lui paraît une sorte de « tendresse océanique », de disponibilité envers l'Orient et le Nouveau Monde, que les Grandes Découvertes auraient révélés non seulement au point de vue *géographique*, mais au point de vue *esthétique* également.

Aujourd'hui, plus de cent ans après le livre de Ricci, le rôle de l'architecture musulmane de Sicile et d'Espagne dans le développement du baroque italien n'est plus mis en doute. Celui qui s'est inspiré avec le plus de courage de cette architecture raffinée fut Guarino Guarini (1624—1683) lequel, après avoir édifié des églises à Lisbonne et Paris, travailla à partir de 1666 à Turin, dans un style destiné à exercer, au siècle suivant, une emprise particulière sur l'Europe Centrale, style contenant déjà *in nuce* les principes du rococo [11].

3 L'EXPANSION DU BAROQUE À L'EST DE L'EUROPE: CONSIDÉRATIONS D'ENSEMBLE

3.1. LIMITES ?

Pour nous, l'apport oriental à la gestation du baroque n'est intéressant que dans la mesure où cet apport, responsable pour une certaine compatibilité génétique entre deux univers formels différents, aurait facilité la propagation du style vers l'Est.

L'essentiel n'est pas, en ce qui nous concerne, de savoir à quel point le baroque est redevable à l'Occident ou à l'Orient, mais de pouvoir tracer les limites réelles de son expansion en Europe (et même en dehors d'elle), pour ne pas céder à une tentation que Pierre Francastel présente dans les termes suivants :

« Admettre, cependant, qu'à partir d'une certaine date — quelle qu'elle soit — il n'existe plus en Europe qu'une civilisation baroque qui chasse peu à peu les vestiges d'une civilisation académique — ou classique—ankylosée, c'est présupposer une unité morale et intellectuelle de l'Europe qui ne se retrouve pas dans les faits... Il faut dissiper ce rêve malsain d'une Europe unie dans son style et ses croyances jusqu'à la catastrophe soudaine d'une poussée rationaliste vers la fin du XVII^e siècle » [12].

Bien que cette mise en garde soit justifiée, il faut cependant la juger par trop excessive, car, si un monopole *absolu* du baroque n'a certaine-

---

[10] Wolfflin. *Renaissance et Baroque*, édition citée, p. 63.

[11] Germain Bazin, *Baroque and Rococo*, London, Ed. Thames and Hudson, édition de 1974, pp. 21—23.

[12] Pierre Francastel, *Limites chronologiques, limites géographiques et limites sociales du baroque*, dans le volume *Retorica e Barocco, Atti del III Congresso Internazionale di Studi Umanistici, Venezia, 15—18 giugno 1954*, paru à Rome, Fratelli Bocca Editori, 1955, p. 56.

ment pas existé, il n'est pas moins vrai que le baroque devient, à partir du XVII^e siècle et surtout au siècle suivant, le facteur d'union, le dénominateur commun de l'Europe littéraire et artistique, même dans le cas où son poids demeure encore modeste dans la masse des phénomènes culturels.

Pour ce dernier cas, l'exemple du XVII^e siècle russe est éloquent. Selon D. S. Lihačev, il s'agit d'un siècle « défini par une multitude de phénomènes de transition (de transition vers l'époque moderne). Il ne se laisse plus caractériser sous le signe d'un seul grand style. Le baroque n'y est plus le style de l'époque. Il est l'un des styles et l'une des orientations de l'art et de la littérature russe au XVII^e siècle, et pourtant, la direction baroque est, selon toute probabilité, la plus importante dans la phase de transition vers l'époque moderne »[13].

Là, où Francastel se trompe sans aucun doute, c'est de supposer que l'offensive du baroque aurait dû impliquer une « unité morale et intellectuelle de l'Europe », lorsque, en réalité, le succès du style semble se nourrir exclusivement de la diversité, du contraste, de l'opposition et même du conflit. Aristocratique ou bourgeois, séculier ou religieux, jésuite ou protestant, le baroque n'a pas besoin d'un continuum social ou intellectuel pour se répandre, mais seulement de quelques points de contact au sein même de la pluralité. Or, de tels points de contact ne font pas défaut à l'Est de l'Europe non plus : expériences absolutistes à l'occidentale, structures aristocratiques, impérialisme autrichien ou vénitien, propagande jésuite, etc.

Si telle est la situation, pouvons-nous encore parler de frontières? Francastel, qui en parle, se borne à formuler des principes généraux, tout en évitant, par prudence, d'établir *en fait* ces limites chronologiques, géographiques et sociales du baroque, qui lui sont tellement chères. Le pressentiment de toute une série d'anathèmes possibles détermine le savant français à ne pas franchir le seuil de la théorie. C'est pourquoi sa mise en garde n'est, après tout, que de l'art pour l'art.

Naturellement, des frontières existent. Celles des zones et des périodes de prédominance baroque peuvent être tracées avec une certaine rigueur, mais de pareils îlots de pureté stylistique sont rares sur un océan d'*infiltrations* baroques, où le style revêt parfois des formes très difficilement reconnaissables. C'est justement cet océan peuplé d'hybrides qui incite le plus à l'exploration et qui réserve encore de grandes surprises.

Mettre en valeur les aspects les plus dissimulés du style en Europe Orientale, cela ne signifie point créer un objet fictif des études sur le baroque, inventer un baroque-à-tout-prix dans une région du continent non contaminée par le style. Il ne s'agit donc pas de synchroniser *a posteriori*, à la suite d'un caprice des historiens de l'art, des phénomènes qui n'avaient pas, à l'époque, de rapports entre eux.

---

[13] D. S. Lihačev, *Развитие русской литературы X—XVII веков*, Leningrad, Ed. «Наука», 1973, p. 13.

3.2. ¿ DÉCALAGE ?

Si nous avons mis les points d'interrogation à l'espagnole, ce fut pour souligner de cette manière la gravité de la question. C'est, en effet, un problème de premier ordre que d'établir le laps de temps nécessaire pour que les innovations de style soient transmises et réceptées à diverses distances d'un foyer d'irradiation.

Pour ce qui est du baroque, et spécialement du premier baroque, le rôle des Jésuites à faire circuler à grande vitesse les éléments du nouveau langage plastique ne saurait être qu'injustement minimisé. Grâce à eux, cet art forgé au feu de la Contre-Réforme, au centre même du catholicisme, art au service de la persuasion, de la propagande et de la Mission, se répandit très tôt à des distances incroyables. Il n'est pas question, bien sûr, de ressusciter l'identité *baroque — style jésuite*, mais purement et simplement de s'incliner une fois de plus devant une évidence de la circulation des formes artistiques.

A l'Est de l'Europe, c'est la Pologne qui offre aux Jésuites le champ d'action le plus vaste pour leurs expériences d'art religieux. Les églises de Lublin (1586), de Nieśwież (1588—1593), de Poznań et de Jarosław marquent l'assimilation progressive du programme type Gesù. L'édifice le plus proche du modèle romain c'est l'église des Saint-Pierre et Saint-Paul de Cracovie (1605—1619 ; architecte G. Maria Padovano), devenue à son tour un modèle couramment imité en Pologne.

Cette transmission presque instantanée des solutions élaborées à Rome n'est pas significative pour la Pologne seule, mais aussi pour la Moldavie, l'Ukraine et la Russie, lesquelles subissent un certain attrait de la nouveauté stylistique, malgré la méfiance confessionnelle et les résistances de la tradition.

Le fait que nous avons souligné l'apparition du *barocchus jesuiticus* en Pologne dès la fin du XVI[e] siècle ne doit pas laisser l'impression que nous partageons cette « obsession des synchronismes » contre laquelle un avertissement fut lancé tout récemment à partir des réalités roumaines [14]. Le problème des décalages n'est pas un problème de tons purs, mais de nuances : aussi faut-il faire la distinction entre le transfert immédiat de certaines valeurs baroques et leur généralisation, entre les signes avant-coureurs et la profonde assimilation d'un style.

3.3. ¿ MARGINALISATION ?

On a remarqué souvent que le baroque fut un style particulièrement « impérialiste ». Ce qui est plus intéressant, à notre avis, c'est que l'expansion du style ne fut pas accompagnée de sa marginalisation. L'empire du baroque est pluricentriste par définition : toute province peut y devenir une capitale, à condition qu'elle ne se contente pas de l'imitation servile des modèles.

Tandis que la Renaissance pouvait revêtir, loin de l'épicentre italien, un aspect parfois caricatural, le baroque s'avéra, par sa nature même,

---

[14] Alexandru Duțu, *Centre române de difuziune culturală în secolele XVII—XVIII*, dans « Revista de Istorie », Tome 30, 1977, no. 3, p. 415.

par sa fertilité formelle inépuisable, prêt à pactiser avec les traditions locales les plus diverses. Nous avons déjà affirmé [15] que, pour le baroque, les effets de la distance « se voient compensés par une liberté quasi totale dans le maniement des emprunts » et que, en ce sens, « dans le Sud-Est de l'Europe les pertes en valeurs de style sont généreusement récupérées en valeurs d'expressivité ». Et encore : « L'originalité des interprétations locales est tout à fait dans l'esprit du baroque, car elle est la source de certains effets pittoresques que les historiens de l'art considèrent sinon essentiels, au moins d'une importance exceptionnelle dans la définition du style ».

Les métamorphoses du baroque à distance ne sauraient donc pas être comprises à aucun prix comme un rabat à l'idée du baroque.

4. L'EXPANSION DU BAROQUE VERS LE NORD-EST

4.1 EUROPE CENTRALE

Nous n'avons pas l'intention de présenter la diffusion du baroque en Europe Centrale, mais de rappeler seulement quelques moments de ce processus dont la complexité se reflète dans la richesse d'appellations employées pour désigner le style sous ses manifestations concrètes.

4.1.1. Prague. Bohême et Moravie

C'est à Prague, véritable capitale du maniérisme à la fin du XVI^e^ siècle, que le baroque fait son apparition de bonne heure, venant d'Italie. Il n'y est pas en premier lieu le style de l'Eglise, mais celui de la Cour impériale et des résidences seigneuriales.

Le palais Wallenstein, édifié entre 1625 et 1629 par trois architectes milanais deviendra un exemple favori pour l'architecture nobiliaire de Prague et de Vienne. L'équilibre monumental de cet édifice, la sobriété et le calme de ses façades illustrent les principes de l'architecture séculière baroque, si différents à certains égards de ceux gouvernant l'architecture religieuse (cette remarque aidera, peut-être, à reconsidérer la légèreté avec laquelle les petits palais de l'époque brancovane furent déclarés Renaissance uniquement en vertu de l'équilibre, allant jusqu'à la symétrie, de leur composition).

La guerre de Trente Ans (1618—1648) mit fin à une époque d'expérimentations des plus passionnantes. La reprise de l'activité artistique à Prague. vers 1660, se fait dans l'esprit d'un baroque italianisant qui cherche ses modèles à Venise, en Lombardie, à Rome. La ville se voit transformée, assez rapidement, dans une ville baroque pleine d'originalité, au fur et à mesure que les commanditaires et les artistes passent de la copie à la libre interprétation des prototypes.

---

[15] Dan Ionescu, *Le baroque en Moldavie au XVII^e^ siècle. Une introduction.*, dans la revue « Synthesis », no. 4, 1977, pp. 79—97.

Le *baroque de Prague* et le *baroque de Bohême*, en général, n'ont pas trouvé, en dépit de leur précocité et de leur exubérance, d'exégètes parmi les historiens tchèques de l'art et de la littérature au XIX^e siècle. L'explication réside, ainsi que l'on a montré déjà, dans le fait que « le baroque tchèque fut considéré comme un produit des „ténèbres" (temno) de la domination des Habsbourg, à la suite de la bataille infortunée de Weißberg » [16]. Rien de plus difficile, pour un intellectuel d'avant la première guerre mondiale que d'attacher à ce baroque l'épithète de *tchèque* ou de le rattacher à une *slawische Barockwelt*.

Le vrai tournant fut marqué par un petit livre dédié à la *Prague Baroque* (1913) [17] par Arne Novák, historien de la littérature et esthéticien, soucieux d'évoquer le *genius loci* de la ville, ainsi que le fera, quelques années plus tard (1919), Antonio Muñoz pour la *Roma barocca* [18].

A partir de ce moment la bibliographie des études sur le baroque en Bohême et en Moravie, appelé de plus en plus souvent *český barok*, s'est enrichie sans cesse, comptant à présent plusieurs synthèses, outre une multitude de contributions de détail [19]. L'accent est mis sur l'apport des artistes du pays ou de ceux qui se sont assimilés au milieu pragois ou bohême, tel le peintre Karel Škréta (1610—1674), le sculpteur Jean-Georges Bendl (1625 ? — 1680), l'architecte Kilian-Ignace Dientzenhofer (1674—1751), le représentant le plus parfait du baroque tchèque touchant à son apogée.

4.1.2. Allemagne du Sud

En Allemagne du Sud, les Jésuites, favorisés surtout par le Grand Electeur de Bavière, commencent à édifier des églises à éléments baroques. La première phase cohérente du baroque peut être placée entre 1660 et 1690 ; elle est dominée par l'influence italienne, premièrement romaine, dont l'affirmation la plus directe c'est la Theatinerkirche de Munich, due à Agostino Barelli et à Enrico Zuccalli.

Vers 1690 on assiste à la naissance d'un style vigoureux, connu de nos jours sous le nom de *deutscher Barock*. C'est un style qui s'épanouit profitant de la compétition qui absorbe les nombreux, et souvent minuscules, Etats allemands [20].

---

[16] Andreas Angyal, *Die slawische Barockwelt*, Leipzig, Veb E. A. Seemann Buch- und Kunstverlag, 1961, p. 7.

[17] *La Prague Baroque*, version française du livre de Novák, Prague, Ed. Aventinum. 1920.

[18] Antonio Muñoz, *Roma barocca*, 2^e édition, Milan. Rome. 1928.

[19] Bibliographie à la fin de la synthèse de Jaromír Neumann sur le *Český Barok*, Prague, Ed. Odeon, 1969, pp. 212—222.

[20] Le livre de Wilhelm Pinder, *Deutscher Barock. Die grossen Baumeister des 18. Jahrhunderts*, dans la série *Die Blauen Bücher*, publié en 1911, a connu un nombre impressionnant de rééditions ; voir l'édition de 1967, issue à Konigstein in Taunus. Dans la même série : H. W. Hagemann, *Deutsches Rokoko*, 1958. Après la seconde guerre mondiale le style a eu un grand succès auprès du public anglo-saxon, ce qui a déterminé l'apparition, à Londres, de plusieurs livres dédiés au baroque et au rococo en Allemagne et en Europe Centrale. en général : J. Bourke, *Baroque Churches in Central Europe*, 1958, deuxième édition 1962 ; N. Powell, *From Baroque to Rococo. An Introduction to Austrian and German Architecture from 1580 to 1790*, 1959 ; Eberhard Hempel, *Baroque Art and Architecture in Central Europe*, The Pelican History of Art, 1965 ; H. R. Hitchcock, *Rococo Architecture in Southern Germany*, 1968 ; idem, *German Rococo: The Zimmermann Brothers*, 1968.

L'influence de l'Italie, de Vienne et de la France ne réussit pas à étouffer le timbre particulier de l'art des architectes et des décorateurs du pays : les frères Dominikus et Johann-Baptist Zimmermann, Johann Michael Fischer, Joseph Anton Feuchtmayr, les frères Cosmas Damian et Egid Quirin Asam, etc. Bien au contraire, les œuvres typiques du *baroque sud-allemand* forment un chapitre des plus originaux dans l'histoire du style en Europe.

Les programmes les plus caractéristiques sont ceux des grands monastères (Weingarten, Schöntal, Ottobeuren, Zwiefalten, Rott am Inn, Schussenried, Wiblingen) et des églises de pèlerinage (Birnau, Steinhausen, Wieskirche).

Les influences françaises et autrichiennes sont beaucoup plus puissantes dans l'architecture des palais, des résidences aristocratiques, des maisons de plaisance, des théâtres et des parcs, laquelle se conforme, d'habitude, aux plans des architectes étrangers. Même le plus célèbre architecte du baroque allemand, Johann Balthasar Neumann (1687—1753) fut obligé par le Prince-Evêque de Würzburg de soumettre les plans d'une somptueuse résidence à l'examen de deux architectes français : Robert de Cotte et Germain Boffrand.

Franconien d'origine, J. B. Neumann dépasse ses contemporains par son instruction et par la connaissance directe de l'architecture autrichienne, nord-italienne et française. Il synthétise les diverses tendances baroques de son temps dans le Grand escalier du palais de Bruchsal ou bien dans les églises de Vierzehnheiligen et de Neresheim.

L'art de l'époque dominée par Neumann ne semble pas épuiser ses resources que vers 1780. Il porte le nom de *baroque allemand tardif*, de *barococo allemand* ou de *rococo allemand*. En Bavière du Sud, ce style tout en volutes, « en boursouflures et en replis » (pour citer Wölfflin) fut parfois appelé « le style de l'oreille ».

Nous avons insisté sur la branche sud du baroque allemand *(baroque bavarois, souabe* et *franconien* [21]*)*, laissant de côté d'autres centres du style (Berlin, Potsdam, Dresde, Charlottenburg, etc.), parce que le Sud se rattache directement à ce que V.-L. Tapié nommait, de manière suggestive, le « complexe danubien ».

4.1.3. L'Autriche et le reste du «complexe danubien»

Le cycle du baroque en Autriche ressemble à celui esquissé pour la Bohême ou pour l'Allemagne du Sud. Cette assertion devrait être formulée plutôt à l'inverse, car le terme premier de toute comparaison visant les lignes de force de la diffusion des styles en Europe Centrale ne peut être que l'Autriche, au moins à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle. Nous avons préféré de nous occuper d'abord de deux régions excentriques

[21] M. Hauttmann, *Geschichte der kirchlichen Baukunst in Bayern, Schwaben und Franken, 1550—1780*, Munich, 1921. Pour la Bavière voir aussi A. Feulner, *Bayerisches Rococo*, Munich, 1923 ; H. M. K. Schnell, *Der bayerische Barock*, Munich, 1936 ; N. Lieb, *Münchener Barockbaumeister*, Munich, 1941 ; N. Lieb et M. Hirmer, *Barockkirchen zwischen Donau und Alpen*, Munich, 1953. Pour la Franconie voir également R. Kömstedt, *Bauten und Baumeister des fränkischen Barock*, Berlin, 1963.

par rapport au noyau autrichien, pour ne pas être obligés à un détour, dès que nous pourrons suivre la direction nord-est de l'expansion du baroque en Europe.

Les influences du style sont déjà visibles en Autriche au début du XVII^e^ siècle: le dôme de Salzburg en fournit l'exemple le plus notable. Cette première phase, d'infiltration, sera couronnée d'une deuxième (1660—1690), d'une certaine compacité baroque, phase dominée par des artistes italiens, dont les plus remarquables sont les Carnevale et les Carlone.

Les victoires successives sur les Turcs, après le siège de Vienne (1683) et les annexions de nouveaux territoires ont consolidé l'Empire et la Maison des Habsbourg. Cet affermissement politique fut accompagné de la naissance d'un art à la mesure de l'époque : le style *baroque impérial* ou *baroque des Habsbourg*, art d'apparat, glorifiant l'Empire, la monarchie, les structures de l'administration, la force de l'armée, la toute-puissance de l'église catholique [22].

Ceux qui ont contribué le plus à l'élaboration du nouveau baroque furent Johann Bernhard Fischer von Erlach (1656—1723) et Johann Lucas von Hildebrandt (1668—1743), architectes fascinés par Bernini, Borromini et Guarini, mais capables d'adapter les modèles italiens à une vision bien différente. Les œuvres de Fischer, du palais Vranov, en Moravie, à la Bibliothèque de Hofburg et de l'Eglise des Jésuites de Salzburg à la Karlskirche de Vienne, ainsi que les œuvres de Hildebrandt, du palais Mirabell de Salzburg aux deux Belvedere ou à Peterskirche de Vienne, sont autant d'exemples d'une architecture à la recherche du grandiose, architecture dont les échos vont pénétrer même dans les provinces les plus éloignées de l'Empire.

Les grands monastères, tel St. Florian ou Melk, dus (le premier en partie) à Jakob Prandtauer (1660—1726), trahissent un goût du gigantesque qui se retrouve également en Souabe (Weingarten) ou en Suisse (Einsiedeln).

Fischer von Erlach, von Hildebrandt et Prandtauer sont les plus célèbres parmi une pléiade d'architectes et de décorateurs, assez souvent provenants de, ou éduqués en Italie, artistes dont les œuvres définissent une première étape du baroque impérial, désignée comme *österreichischer Hochbarock*. Le passage vers le *Spätbarock* autrichien se fait par l'absorption d'un nombre toujours croissant d'éléments rocaille, ce qui a déterminé Tapié de parler d'un *rococo danubien*, pour une période tardive, allant jusqu'au règne de Joseph II et à l'apparition du néo-classicisme dans le *Donauraum* [23]. Ce rococo danubien, plus inventif en décoration qu'en architecture, n'est pas suffisamment étudié, notamment en ce qui concerne son succès auprès de couches très larges de consommateurs d'art, y compris les habitants des petites bourgades et les paysans de la périphérie de l'Empire.

Dans les petites villes de province et les villages, le barococo va se greffer sur des formes locales d'une longue tradition et même sur l'art

---

[22] Pour le baroque autrichien voir, outre les livres mentionnés dans la note no. 20, H. Sedlmayr, *Österreichische Barockarchitektur, 1690—1740*, Vienne, Filsen, 1930; Bruno Grimschitz, *Wiener Barockpaläste*, Wiener Verlag, 1947.

[23] V.-L. Tapié, *Essai d'analyse du Rococo International* (I et II partie), dans le volume *Sensibilità e razionalità nel Settecento*, Florence, Ed. Sansoni, 1967, pp. 125—155.

paysan, gagnant de cette manière une longévité exceptionnelle, ainsi qu'une certaine capacité d'irradiation en cet univers balkanique qui nous intéresse tout spécialement.

Dans la mesure où ce style danubien se laisse envahir et modifier par les traditions artistiques locales, il est normal de signaler ses particularisations par des déterminants régionaux : *baroque slovaque*, *hongrois* [24], *transylvain*, *slovène*, *croate*, *serbe*, etc. (nous allons revenir, dans la seconde partie de notre étude sur la destinée du baroque au nord de la Yougoslavie). Quelquefois les particularisations vont jusqu'à une originalité bien accusée, fait digne de toute attention, d'autant plus qu'il ne faut pas oublier que l'administration et l'Eglise s'efforçaient de parler, d'un bout à l'autre de l'Empire, le même langage artistique : celui de Vienne.

4.2. POLOGNE

Les historiens de l'art de Pologne emploient une terminologie et une chronologie calquées sur celles ordinairement usitées en Europe pour un style qui s'est manifesté en ce pays aussi bien par des formes d'importation que par des formes combinées avec la Renaissance tardive polonaise et le maniérisme local.

Pour Tadeusz Dobrowolski, par exemple, le baroque débute en coexistence avec un maniérisme encore fécond, surtout au niveau régional (1600—1660). L'étape suivante c'est celle de l'épanouissement du style (1660—1710), à laquelle succède une autre, alliant le baroque au rococo (1710—1760), et finalement, celle du baroque tardif, parsemé d'éléments néo-classiques et préromantiques (1760—1800) [25].

Ajoutons, à titre d'exemple également, le schéma, plus simple, proposé par Jan Zachwatowicz dans son livre sur *L'Architecture Polonaise* [26] : le baroque y est placé entre la Renaissance et le maniérisme, d'une part, et le néo-classicisme, de l'autre. Zachwatowicz réussit toutefois à mettre en évidence *l'évolution* du style, depuis ses premiers symptômes, à la charnière du XVI^e et du XVII^e siècles, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, tant dans l'architecture religieuse, que dans celle des résidences nobiliaires.

Nous avons déjà énuméré quelques églises des Jésuites, bâties peu avant ou après 1600 [27]. Les couvents des Franciscains, des Camaldules, des Dominicains, les calvaires, les chapelles de Lorette, même les églises villageoises en bois, commencent, elles aussi, à se rapprocher de l'archi-

---

[24] Pour le baroque en Hongrie, les études de Géza Galavics présentent un intérêt particulier au point de vue théorique : *Késoreneszánsz és korabarokk* (Renaissance tardive et baroque précoce), dans le volume *Muvészettörténet, tudománytörténet*, Budapest, 1973, pp. 41—91 ; *Haggomány és aktualitás a magyarországi barokk muveszében — XVII század* (Tradition et actualité dans le baroque hongrois, XVII^e siècle), dans le volume *Magyarországi reneszansz és barokk*, Budapest, 1975, pp. 231—279 ; *Program és mualkotás a 18. század végén* (Programme et œuvre d'art à la fin du XVIII^e siècle), Budapest, Akadémiai Kiadó, « Cahiers d'histoire de l'art », 2, 1971.

[25] Tadeusz Dobrowolski, *Sztuka polska od czasów najdawniejszych do ostatnich*, Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 1974.

[26] Jan Zachwatowicz, *L'Architecture Polonaise*, Varsovie, Ed. Arcady, 1967, pp. 213—234.

[27] Pour la fin du XVI^e siècle, voir les matériaux de la session de Lublin des historiens de l'art, 1972, parus à Varsovie en 1974, sous le titre *Sztuka około roku 1600*. Pour le XVII^e siècle voir M. Gebarowicz, *Skice z historii sztuki XVII wieku*, Torun, 1966. Pour le baroque voir également Władysław Tomkiewicz, *Piękno wielorakie. Sztuka baroku*, Varsovie, 1971, pp. 227—282.

tecture jésuite. Les solutions plus subtiles du baroque romain, tel le plan elliptique, ne manquent pas (la collégiale Saint-Joseph de Klimontów, 1643—1650 ; architecte Laurent de Sent).

Le baroque vénitien exerce à son tour une certaine attraction : l'immense église sur plan octogonal édifiée par G. Catenaci pour les Oratoriens de Gostýń (1677—1698) fait penser à la Santa Maria della Salute.

Les plans centraux-polygonaux et en croix grecque deviennent de plus en plus fréquents dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle. Au premier tiers du siècle suivant, les œuvres de Pompeo Ferrari témoignent d'une prédilection pour les plans ovales.

La décoration des façades et de l'intérieur des églises est d'une richesse voisine parfois à la surcharge, tendance qui s'accentue pendant la dernière phase du baroque tardif. Cette décoration connaît un moment des plus heureux dans les églises des années 20 — 30 du XVIII^e^ siècle de Silésie, églises rappelant de près les meilleures réalisations de l'école autrichienne et tchèque.

Dans l'architecture profane, la pénétration du baroque se fait remarquer dès le début du XVII^e^ siècle au château de Varsovie, reconstruit par le roi Sigismond III Wasa, et aux résidences des magnats polonais (Biela Podlaska, Kielce, Kruszyna, etc.). Après les invasions suédoises, l'ancien type de construction fermée, souvent fortifiée, est remplacé par la résidence « entre cour et jardin », selon la mode française (le palais de Wilanów, les nombreux palais conçus par l'architecte hollandais Tylman van Gameren).

L'influence française, virant de plus en plus vers le rococo, est particulièrement intense au XVIII^e^ siècle, après l'avènement de la dynastie de Wettin. Filtrée à travers les expériences des artistes de Dresde — allemands, comme Matthäus Daniel Pöppelmann ou français, comme l'architecte Longuelune ou le peintre Louis de Silvestre [28]—, cette influence est cultivée par Auguste II et Auguste III (en même temps électeurs de Saxe), aussi bien que par Stanislas Auguste Poniatowski, lequel avait été éduqué à Paris.

Il convient de terminer cette présentation succincte en soulignant le rôle de la Pologne face à une Russie relativement fermée aux influences artistiques occidentales, jusqu'au règne de Pierre le Grand. Varsovie, ce véritable « laboratoire d'architecture », ainsi que d'autres centres artistiques, transforment la Pologne du XVII^e^ siècle en « l'avant-poste de l'art baroque » [29] vers l'Ukraine et la Russie.

4.3. UKRAINE ET RUSSIE

L'accueil de l'art baroque en Russie a été médiocrement étudié. Pour la littérature, Andreas Angyal note, par exemple, que « la situation de la recherche russe et ukrainienne sur le baroque est un peu étrange.

---

[28] Renseignements sur le « style prussien » (baroque ou rococo prussien) chez Moeller van der Bruck, *Der Preussische Stil*, Breslau, Ed. W. G. Korn, 1931. Voir aussi E. Redslob, *Barock und Rokoko in den Schlossern von Berlin und Potsdam*, Berlin, 1954 ; W. Kurth, *Sanssouci. Ein Beitrag zur Kunst des deutschen Rokoko*, Tubingen, 1964.

[29] Germain Bazin, *op. cit.*, p. 109.

Le baroque ne semble guère être agréé par les historiens de la littérature des slaves orientaux » [30].

A notre avis, les racines de ce phénomème complexe plongent en deux directions différentes. D'une part, il y a les tendances slavisantes de la fin du XIX^e siècle qui mettent l'accent sur les traditions autochtones, russes et ukrainiennes, dont la seule composante hétérogène serait l'influence byzantine, tendances conservatrices qui ne tiennent pas compte des emprunts à l'Europe Occidentale (évidemment, jusqu 'à l'époque de Pierre le Grand). Du côté opposé, il y a les tendances européanistes et progressistes, qui font de la Renaissance le synonyme du Progrès et du Baroque celui de la Décadence artistique; ce sont ces dernières tendances qui semblent avoir entraîné une certaine opacité des historiens de l'art vis-à-vis du concept du baroque.

La persévérence avec laquelle les intellectuels russes ont essayé, à la fin du siècle passé et au début du nôtre, de « construire » une Renaissance russe, très proche dans ses motivations et dans ses propos spirituels de la Renaissance italienne, mériterait une étude plus approfondie (Aujourd'hui, les choses sont en train de reçevoir une solution plus équilibrée : on parle d'une « Frührenaissance » russe, suivie d'une « Renaissance freinée ». C'est D. S. Lihačev qui affirme que « en Russie il n'y a pas eu d'époque Renaissance. Il y a eu seulement la pré-Renaissance, qui ne s'est pas transformée en Renaissance » [31], ajoutant immédiatement que « dans la mesure où l'on peut parler d'une Renaissance en Russie, il faudra parler d'une Renaissance retardée, freinée » [32]).

Les années '20 de notre siècle ont marqué l'essor des recherches sur le baroque en Russie, recherches bien timides avant la première guerre mondiale. La contribution de M. V. Alpatov (*Барокко в России*, Moscou, 1926) doit être relevée en tout premier lieu, sans oublier que, même à l'étranger, l'idée d'un baroque russe et ukrainien se frayait un chemin de plus en plus large [33].

Après 1930 une longue éclipse semble obscurcir l'intérêt pour le baroque, à tel point que dans l'*Histoire de l'architecture russe* le baroque n'est mentionné qu'en passant [34] relativement aux transformations de l'architecture au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle.

Les restrictions imposées par le patriarche Nikon à l'édification d'églises nonconformes aux canons ont été souvent invoquées à l'appui d'un soi-disant caractère conservateur de l'architecture religieuse pendant cette époque. En réalité, l'interdiction frappait le type pyramidal d'église, création originelle russe, s'inspirant de l'architecture populaire (ce type

---

[30] Andreas Angyal, *op. cit.*, p. 9.

[31] D. S. Lihačev, *Prerenaşterea rusă*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1975 (version roumaine du livre *Die Kultur Russlands während der osteuropäischen Fruhrenaissance vom 14. bis zum Beginn des 15. Jahrhunderts*, Dresde, 1962), p. 31.

[32] Ces affirmations deviennent discutables lorsque Lihačev soutient que « certaines manifestations de la Renaissance ne furent enregistrées en Russie qu'au XVI^e et au XVII^e siècles et, en partie, au XVIII^e siècle ». Ne serions-nous autorisés de supposer que l'auteur inclut parmi ces phénomènes ceux qui tiennent du baroque et qui ont été déjà (on pourraient être) diagnostiqués en tant que tels?

[33] Voir, par exemple, le livre de David Roden Buxton, *Russian Mediaeval Architecture*, Cambridge, 1934. Un chapitre (8) y est dédié à l'architecture en bois et au baroque d'Ukraine et un autre (9), au baroque moscovite (pp. 53—60).

[34] *История русской архитектуры*, Moscou, 2^e édition, 1956, p. 231.

ne serait plus permis que pour les clochers) ; elle visait les structures et non pas les détails décoratifs, domaine dans lequel la pénétration du baroque ne serait pas entravée ni à cette époque, ni plus tard.

Vers la fin du siècle on assiste à l'apparition, dans la région de Moscou, d'une série d'églises sur plan central, décorées d'une profusion d'éléments baroques (auprès des résidences nobiliaires : Fili, Dubrovicy, ou dans l'enceinte des monastères : Novodevicij, Zagorsk). Le style de ces églises porte le nom de *baroque moscovite* ou de *baroque narychkine*, d'après la famille de grands boyards qui favorisa la diffusion de cette architecture ouverte aux influences européennes [35].

Dans la peinture religieuse, en dépit de la sévérité des canons, les détails baroques prolifèrent pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle, surtout dans les costumes des personnages et dans les compositions des arrière-plans.

Le baroque moscovite peut être considéré comme une sorte de prélude au baroque petersbourgeois, dû aux initiatives de Pierre le Grand. Ce style, peu étudié en tant que variété du baroque, ne marque pas une rupture brutale avec les traditions antérieures, tandis que les réalisations de l'époque de Pierre I[er] seront, pour leur grand part, autant de *greffes* de baroque italien, d'architecture hollandaise ou française [36]. Bien qu'il n'y ait pas de rapport causal entre la phase « baroque », de dynamisme et d'abondance décorative, de l'architecture russe traditionnelle et la pénétration du baroque proprement dit en Russie, nous pouvons supposer, sans céder à aucune « tentation orsienne » [37] que certaines évolutions vers la composition mouvementée des volumes et la surcharge décorative ont facilité l'acception du baroque en ce pays.

Si avant le début du XVIII[e] siècle le grand problème paraissait celui d'occidentaliser, autant que possible, les formes locales, pour les artistes (souvent étrangers) de l'époque de Pierre le Grand il s'agissait avant tout de russifier des prototypes d'importation. Cet effort d'assimilation ne caractérisait d'ailleurs que les arts religieux.

L'art de la Russie, qui « a occidentalisé son décor à travers plusieurs étapes d'art baroque » [38], et de l'Ukraine n'est pas resté sans écho dans le Sud-Est de l'Europe. Le baroque serbe en fournit les meilleures preuves, surtout dans le domaine de la peinture religieuse, de l'art des portraits, de l'illustration des livres et des grandes iconostases. C'est un motif de plus de tâcher de comprendre ce qu'on entend par *baroque russe* et *baroque ukrainien* et quel est le rôle qu'on accorde à présent au baroque chez les peuples slaves orientaux [39].

---

[35] Sur le baroque de Moscou, voir M. Il'in, *Москва, памятники архитектуры XIV—XVII веков* Moscou, Editions « Искусство » 1973, pp. 76—89.

[36] Un recueil intéressant sur cette période est paru en 1974, aux Editions «Наука» de Moscou : *Русское искусство первой четверти XVIII века*, sous la direction de T. V. Alekseyeva et sous les auspices de l'Institut d'Histoire de l'Art du Ministère de la Culture de l'URSS.

[37] V.-L. Tapié, *Baroque et Classicisme*, Paris, Plon, 1957, p. 294.

[38] Idem, article dans la *Encyclopaedia Universalis*, Volume 2, Paris, 1968, p. 1095.

[39] L'académicien D. S. Lihačev a joué un grand rôle dans l'affirmation des études sur le baroque russe pendant les dernières années. Voir, outre le livre cité (note 13), les études suivantes : *Барокко и его русский вариант XVII века*, dans la «*Русская литература*», 1969, no. 2, pp. 18—36, ainsi que *Социальные корни отличий русского барокко от барокко других славянских литератур*, dans le volume *Научные конференции. Сравнительное изучение славянских литератур*. Les investigations de Lihačev ne se bornent pas à la littérature ; elles fournissent de nombreuses suggestions à l'historien de l'art.

THE WHEEL OF FORTUNE: THE PICTURE AND THE POEM

STEPHEN DAVIES
(London)

The medieval Greek poem entitled Λόγος παρηγορητικὸς περὶ δυστυχίας καὶ εὐτυχίας[1] is a tantalising one. Its allegory is unusually thoroughgoing for its period and language, so much so that it is one of the very few poems in medieval Greek literature to approach closely the complex allegories of the medieval literature of Western Europe. But this subtlety often makes the poet's meaning obscure, and the difficulty is aggravated by the fact that the two surviving manuscripts are full of small and large corruptions, and that they have not received the close study of a modern editor [2]. But it repays study. Its obscurities can often be elucidated by the normal processes of textual criticism [3], and by an understanding of the important part played throughout by the image of the Wheel. It is with this latter theme that the present article is concerned.

The poem has come down to us in two MSS, each of which was separately published by S. P. Lambros. The first to appear was the Oxford MS (here referred to as 'Ox')[4], which was published in 1880 [5]. The alternative text is to be found in a MS at Leipzig [6], which was published in 1906 [7]. This I refer to as 'Lips'.

Although in each the line of the narrative is almost identical, and in neither is there any significant interpolation, nevertheless the two versions defeated the efforts of Lambros towards producing a critical edition based on both MSS. The reason lies in the innumerable small differences with which each MS presents what is in the main identically

---

[1] *Consolatory recital concerning Ill Fortune and Good Fortune*, referred to throughout this article as 'the poem *On Misfortune*'.

[2] The motifs of the story have, however, been examined by G. A. Megas in Λαογραφία, vol. 15 (1953), pp. 3—43: Ὁ Λόγος παρηγορητικὸς περὶ δυστυχίας καὶ εὐτυχίας καὶ τὰ παραμύθια τῆς πρὸς τὴν τύχην ὁδοιπορίας.

[3] See N. G. Svoronos, Παρατηρήσεις εἰς "Λόγον παρηγορητικὸν κλπ" in Ἀθηνᾶ, vol 47 (1937) pp. 117—11.

[4] MS Misc 282 (— Auct. T. 5.20). See Coxe (H.), Bodleian Library Quarto Catalogues I: Greek Manuscripts, Oxford (1969) vol. II, col. 820, where the MS is dated to the 16th century.

[5] Lambros (S. P.), *Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers*, Paris (1880), pp 289—321.

[6] Number 35 (formerly 1296) of the University Library. See Gardthausen (V.), *Katalog der griechischen Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig*, Leipzig (1898), p. 45 sq For brevity's sake, the two MS versions are referred to in this study as 'Ox' (the Oxford MS) and 'Lips' (the Leipzig MS).

[7] Lambros (S. P.), Λόγος παρηγορητικὸς περὶ δυστυχίας καὶ εὐτυχίας, κατὰ τὸν κώδικα τῆς λειψίας, in Νέος Ἑλληνομνήμων, vol. 3 (1906), pp. 402—432.

the same sense. Lambros' own estimate of the problem was summed up in the statement that this is a question of two different recensions rather than two copies [8]. One sympathises with his dilemma. What he calls the two 'recensions' show only enough discrepancy to make impossible a single edition : they are sufficiently close to make that single edition seem a tantalising possibility. Where both MSS present a reading which makes sense, there is no way of telling which one (if either) was written by the first poet. To choose either reading as 'preferable' would be to give the spurious appearance of textual preeminence to what is no more than an arbitrary choice, and to condemn by implication a reading which is in no real sense inferior to its supplanter.

In point of fact a recent article by M. and E. Jeffreys shows [9] the inadequacy of the traditionalist view which sees the differences between such MSS as these as being entirely attributable to the capricious fancy of scribes who, uniting carelessness with inventiveness, meddled *ad libitum* with the texts of vernacular poems.

We have to conclude that, in whatever form, each MS represents a reworking of the original text, to a degree where we can no longer deduce from them the exact words of that original. So it is that the testimony of each MS must often be taken separately, and — more important — that in a case such as this, where a widely-disseminated literary commonplace is under discussion, the reading of either MS may be as important or as informative as its equivalent's.

The notion of the Wheel as an instrument of chastisement and retribution is central to the poem's allegory, and consequently references to Wheels abound throughout the text. Many such references are of the most perfunctory kind, but there are three points in the narrative where Wheels make more extended appearances. It is with these three passages that this article will be chiefly concerned.

The Wheels mentioned on these three occasions are not all of the same kind. Two of them are representational, while one appears to provide a slightly more detailed account of the mysterious Wheel (not physically present in the poem) which is conceived as being at the heart of its allegory.

(i) THE CRONE AND HER WHEEL

The first time a Wheel makes its appearance in the poem (brief halflines apart) it is in an unexpected form — held in the hand of a crone, whom the unfortunate Man [10] meets on his road :

> She had a wheel in her hand, and around her wheel she had drawn various human figures. (Ox lines 236—8)

---

[8] *Op. cit.*, p. 403.

[9] Jeffreys (M. & E.), 'Imberios and Margarona : the Manuscripts, Sources, and Edition of a Byzantine Verse Romance', in *Byzantion*, vol. 41 (1971), pp. 122—160.

[10] Rather than calling him in English 'the afflicted one' or other such circumlocution, I have chosen the simpler designation of 'the Man'.

It is clear that it is small enough to be held in the hand, and that it has human figures upon it. One might suppose that the Crone's hand-held Wheel merely proclaims her interest in the capricious changes wrought by Fortune. But that it is no mere symbol is shortly proved. After an exchange of those elaborate courtesies which are such a feature of medieval Greek poems, she asks the Man his name and *spins* the Wheel. As will be seen, the conclusion is inescapable in what follows, that the Crone is using it in some way as an instrument of divination. No other medieval Greek poem tells of such a Wheel, wherewith adepts could presumably foretell individual fortunes, but implements with points of similarity are attested from early times [11]. One might take this as evidence in support of the theory that for the poet, the Crone's Wheel was paralleled in real life. But too little is told us to be sure exactly what form it took, and whether it may have been merely a magical adjunct of the Crone.

The way in which the Crone uses her wheel is revealed some thirty lines further on. She tells the Man that Dystychia (Ill Fortune) has given into her hands either all mankind (Ox line 268) or alternatively, and more convincingly, all those who have been ungrateful in their good fortune (Lips line 263). Her function, she says, is to make them wretched, an action which is (by implication) connected with the symbolic great wheel on which men are carried through their involuntary revolutions of fortune. Her small, hand-held wheel appears to be that same great wheel writ small; a kind of portable memento, which also performs in some magical way as an indicator of individual fortunes.

> She turned the wheel and looked all round it, studying its 'steps' (βασμιδία) and looking at its pictured figures, and said: "Do not be sad. Take what comfort you can. I see that you have your foot on the step of Good Fortune, and above you I see there lies an empty ('a better', Ox) step. You are about to advance."
>
> (Lips lines 268–73)

The man says that Chronos (Time) has told him there is no hope of improvement in his fortunes. But the Crone replies that Time does not know the secrets of Dystychia [12]. She repeats:

> I see the empty step above you.

Thus far the picture is relatively unambiguous. The Crone turns the wheel, and from an examination of the steps and the human figures is able to assure the Man that he has his foot upon a vacant step. That is, the smaller, divinatory wheel shows his position on the great symbolic wheel of fortune. Thereafter, however, the two versions slightly part company, The Crone continues (in Lips' shorter, better version):

> For those behind you are rushing thence [13], and there is noway for those behind you to pass before you before your own sweet advance and rise.
>
> (Lips lines 282–4)

---

[11] See Sigerist (H. E.): 'The sphere of life and death in early medieval manuscripts', in *Bulletin of the History of Medicine*, Baltimore (1942) pp. 292–303.

[12] The relationship between Time and Fortune is the subject of much comment in this poem, and indeed in other works of the Middle Ages. It is further discussed in Chapter four of this study.

[13] The actual reading of Ox is ἐκεῖσε (Hittier) which makes nonsense.

Plainly the man is at the bottom of the wheel. Those behind (and therefore above) him can only descend in a movement which causes all the wheel's passengers to move, and which thus causes the Man to rise. True enough, if the poem's presentation of the Man as the least fortunate of mortals is to go for anything, that is precisely where we should expect to find him.

(ii) THE STEEP OF MISFORTUNE

Both versions agree that on the wheel somebody has either just had a fall or is shortly to have one; that is the whole reason for forecasting that the Man will advance. The same theme is taken up again a little further on in the words of Good Fortune, as related to the man by the Maiden (Κόρη), servant of Good Fortune. In encouraging the Man to bear his misfortunes, the Maiden says that her mistress has told her :

> There is coming one unfortunate... and hide his good fortune — that step, I mean. For some one has come down from above his head.

The interference is plain enough. The text in Lips is very garbled at this point, but could be altered to give a similar meaning in slightly different words. It certainly means nothing as it stands.

If the passage had occurred in a work with no other reference to the wheel, this allusive reference might well have been supposed to draw its metaphor from a ladder, without any idea of rotation. But that the image is one of a Wheel is made quite certain by the episode of the Crone which has just been studied. It should not cause surprise that the remarks of Good Fortune are not strictly compatible with a workable operation of the Wheel [14], and not in real accord with the particular form of the wheel-symbol which was at the centre of the Crone episode. The poet has elaborated for the purposes of his allegory a literary commonplace which is so much a part of medieval life that he did not stop to consider strict logic in his use of it.

There is, then, a vacant place above the Man's head, and it is occasioned by the descent of another unfortunate. In view of the fact that the next person whom the Man meets on his journey is a former fortunate who has had a fall (Lips lines 391 sqq ; Ox lines 397 sqq), it seems highly likely that the latter is this very victim of the revolutions of fortune's Wheel.

With his characteristic imprecision, the poet never says that the two men are the same person. There is no explicit mention of his being on the Wheel, and certainly no suggestion that his and the Man's fortunes are linked by that or any other agency. All we learn of this Unfortunate (Ox lines 398—400 ; Lips lines 393—4) is that he is seen sitting

---

[14] There are logical and mechanical impossibilities in every kind of medieval Wheel-imagery. The Wheels of *Tzamplakos* and the *Ermineia* (see (iii) below), it will be seen, would not have worked in real terms. It is important to remember that the image of the Wheel in even its most explicit and concretised form is not intended to be a working-model but a riddling and suggestive means of illustrating deep mysteries.

sadly at the very bottom of a slope, gazing up at 'the steep of Misfortune' which he must climb. He reveals to the Man that he had enjoyed many favours of Good Fortune, but that in his riot and luxury he had insulted Fortune. Thus he had fallen from his step of good fortune, and is compelled to mount the 'slope of suffering'. It appears that he is to climb it under his own agency; and indeed the slope, as we know from the fact that our Man has climbed its other side and then descended this, is in fact a mountain. Yet there seems at this point in the poem to be an ambiguity, whether deliberate or not, which attaches to this 'difficult steep of Misfortune' the picture presented by the bottom-most part of the Wheel. Evidence of the co-existence of the images is found in the Unfortunate's words :

> And I saw I had fallen from the step I had, I mean the step of good fortune.

The word βασμίδιν is used throughout the poem (and medieval Greek literature in general) to refer to the various stations or compartments of the Wheel, both that of the Crone, and the invisible great Wheel which the latter stands for. In the present context the word can only refer to the Wheel, despite the fact that the next-but-one line spoken by the Unfortunate makes plain reference to the 'steep of suffering'.

The difficulties in interpreting the exact force of the Wheel in the total allegory of this poem are increased by the fact that although the Crone, the Maiden, Good Fortune and the Unfortunate referred to above, all mention the Wheel, and say that the Man is upon it, the Wheel itself makes no physical appearance in the poem. This last episode with the scanty information it carries concerning the actions of the Wheel, and with its confusing of extraneous symbolism, is no more than a glancing reference, and typical of the poem as a whole. The only factual (or nearly factual) descriptions of Wheels are found in the accounts of the Crone's hand-held Wheel, and in the ecphrasis, discussed in the next section.

(iii)

The most significant appearance of the wheel occurs in one of the allegorical pictures described in the poem. Several such pictures are described in various places, all of them set over the gates of castles (Time's, Good Fortune's, Ill Fortune's). The one which concerns us here is that found on the lintel of the gate of Time's Castle. True to the fidelity with which he elsewhere describes the physical details of his allegorical world, the poet gives a very full account of it. At first reading, however, the description is obscure in both MS versions. The text translated below is that of Ox, which presents the longer version, and the significant variants of Lips are noted in brackets.

> Within its lintel it had portrayed Fortune sitting to the fore ('sitting' Lips) and above her Time, who stood holding a book in his hand. Beneath his feet a wheel was drawn. It had figures pictures all around it, and words written lo what they said ('and lo what was written in the book' Lips): "O Time, king of the castle and colleague of Fortune... («Time's castle too has Fortune as its mistress», Lips). And beneath her feet sat ('lay', Lips) a sad, wild man, with hands bound, his eyes gazing up towards Fortune, waiting to see what would be her will. His name was written: Obstacle ('Afflicted', Lips).

At this point the two versions part company, and must be quoted separately :

Ox : And around were written these words: "Fortune, Time and Wheel and Obstacle of Fortune", and I heard (probably by mistake for the imperative) these four portrayals. Know that they are cunning allegories of Fortune. (lines 446—8).

Lips : And around her were written these words : "Fortune, Time, Wheel and Afflicted One. See these four pictures and know that they are cunning allegories of Fortune " (lines 446—8)

The description is detailed; but the detail does not ultimately make the picture any more comprehensible. Furthermore, this very closeness of observation, in two MSS such as Ox and Lips with their constant small differences from each other, adds up to give two substantially different pictures. And yet, in neither version is the picture clear.

It is the words 'Wheel containing human figures' which provides the clue to the answer. The picture as described in both MSS has no satisfactory meaning unless it is taken to describe a Wheel in the particular form in which we find it in other Greek sources.

Perhaps the most important single literary document in this connection is the poem *Tzamplakos* [15]. Its importance lies not only in the detail of the picture it presents, but also in the evidence it supplies to the modern reader of the way in which that picture was interpreted at the time when it was written. It is also remarkable for the closeness with which it can be attached to the iconographical tradition of the Wheel in Greek, in such a way that a family of closely-related images could be pieced together.

A synopsis shows how closely the poem is related to the world of representational art.

The epigraph exhorts the reader to find therein 'Wealth, Time, the Wheel, and this deceiving World'. From the outset the theme of worldly vanity is set. The remainder of the poem is narrated in the first person by Tzamplakos — the name is revealed at line 66 He relates how, exhausted by toil, he falls asleep, and dreams that he is handed a letter containing — presumably in pictorial form, though this is never expressly stated — 'Time, the Wheel, the Dragon, and Vain Wealth'. The last-named is represented as a blind, or rather eyeless, man, set on a high throne and crowned like a king. On either side of him are the sun and the moon. In one hand he holds a *simandiri* and in the other a cup. Inscriptions set around him proclaim the delights of worldly pleasures and, more sombrely, explain the use of his symbolic accessories : the *simandiri* being used to summon mankind to drink of his cup and so die, falling into the jaws of the dragon which stands beneath. The Wheel itself is described thus : at its centre sits Time (Χρόνος) with the four seasons around him. On the wheel's outer part human figures can be seen, straining eagerly to climb up. Six figures are described, and some are mentioned as speaking Their words express in different ways their eagerness to rise and enjoy the world's pleasures. The sixth man, arrived at the top, speaks to Wealth and vows allegiance to him But Wealth averts his head, and informs his would-be worshipper that he is wasting his efforts. Like him, thousands ever worship Wealth — in vain. 'For whoever reaches that point where you are turning, cannot stand still, but swiftly plunges down. Come, drink of my cup, and pay your debts'.

---

[15] The poem consists of 106 lines plus 2-line epigraph. It was first published with short introduction by M. Gedeon : Μνημεῖα μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς ποιήσεως, Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, ἔτος Γ' (1883), τεῦχ. ιδ', σ. 201—33, from a MS of the monastery of Koutloumousi on Mount Athos. It was previously unknown. Since then it has been twice republished by Zoras : (i) in Νέα Ἑστία vol. 59, (1956) p. 329—33; (ii). in his volume Βυζαντινὴ ποίησις, which forms vol. 1 of the series Βασικὴ Βιβλιοθήκη, Athens (1956).

The Wheel (here however called, perhaps for the rhyme's sake, σφαῖρα, revolves and 'those who had been aloft fell headlong down to become the fodder of the dragon who was beneath'. Tzamplakos, finding the dragon's gaze upon him, approaches Chronos and asks him the meaning of this vision. What is the reason for the world's inequality of wealth and happiness? Chronos explains that he is instructed by Higher Providence and God's command to forget no man. For the rest, now is no time to tell: Tzamplakos' hour is come, and he must suffer his fate — upon which Chronos thrusts him into the dragon's mouth. Awakened by this shock, he ends his poem with a call to repentance and an attack upon the folly of avarice and love of worldly place.

The poem purports to describe a picture. But does that mean that it presents a literal description of an existing picture? We are told at line 3 sq. that the poet was given a letter in which were 'Time, a Wheel, a Dragon, and Vain Wealth', figures which we must take to be not only static but (since they are on paper) two-dimensional as well. At first that is how the poet represents them, for the description of Vain Wealth (lines 8—22) tells us that that personification is flanked by inscriptions; and there is nothing to suggest that it is alive. Similarly, the figures of the four seasons are said to be 'inscribed' and 'painted' around that of Chronos. So it is natural that we should assume to be drawn or painted the figures of men which are said in the next line to be climbing the outer rim of the Wheel. The fact that the one is said to be 'speaking' to the other we would take to mean that they too had their inscriptions.

Yet, at line 49, the figure of Wealth is described as turning and shaking its head. It begins to appear that the poet has dropped the convention with which he started, and under the influence of some dream-logic has brought the character alive. And when at line 66 the insatiate dragon turns its gaze upon Tzamplakos, when the latter puts Chronos to the question, and when, finally, Chronos plunges him down into the dragon's mouth, it becomes obvious that we have passed beyond the possibilities of static MS illumination at even its most liberal interpretation. Whether the poet is describing a real or imaginary dream, it appears that the description deals with a picture that comes to life in a startling manner. The transition from described picture to experienced dream takes place almost imperceptibly. It is possible to read the poem without noticing the inconsistency, but that inconsistency is present, and provides an answer to part of the question which initiated this discussion: 'Does the poem represent a literal description of an existing picture?' It is obvious that 'literal description' is not an accurate term for *Tzamplakos*' narrative, which only begins as a factual account. But it is important that, however much the progress of the dream may have changed that account, the original image was pictorial.

Which brings us to the second part of our question: an existing picture? Is there anything similar to *Tzamplakos*' picture to be found in art?

Although pictures of many kinds of Wheels from western Europe have appeared in various publications[16], much less is known of the equi-

[16] See Weinhold (K.) Tafeln I & II, Doren (A.), *Fortuna im Mittelalter und in der Renaissance*, in Vorträge der Bibliothek Warburg, II, 1 Teil, p. 71 sq. Berlin, (1924); Dow (Helen J.), 'The Rose-window', in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 20 (1957) p. 279 sq. Patch (a) also publishes several pictures of Fortune's Wheel in various forms.

valent Greek iconographical tradition. Only one such Wheel-picture has been published, by Zoras in 1970 [17]. It is considerably later than the latest acceptable date for *Tzamplakos* [18], and is moreover in poor condition. But Zoras' Wheel depends directly upon a written tradition which has close similarities to *Tzamplakos*, and to which, moreover, it is much closer in date.

The source in question is the manual of ecclesiastical painting compiled by Dionysios of Phourna[19], and entitled 'Ερμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης[20]. The work, which exists in other MS versions than that published by Papadopoulos-Kerameus in 1909, is not precisely dated. But, in view of the fact that Dionysios is known to have been alive and to have had a team of workmen in the year 1701 [21], it seems probable that the work originates from a period around that date. A *terminus ante quem* for Dionysios of 1733 was given by Uspensky [22]. Other anonymous *Ermineiai* exist [23], slightly different in form and treatment from Dionysios', and from which he derives some of his material. Whatever the date of the *Ermineia* of Dionysios, it certainly contains much older material.

On page 213 sq. of Papadopoulos-Kerameus' edition, under the prescription Πῶς ἱστορίζεται ὁ μάταιος βίος τοῦ κόσμου τούτου is described a picture which shows striking points of similarity with the subject of *Tzamplakos'* dream. An abbreviated translation follows.

HOW THE VAIN LIFE OF THIS WORLD IS DEPICTED

Describe a small circle, and put inside it an old man with a round beard, wearing a crown and kingly apparel, seated upon a throne, with his arms outstretched in either direction, and holding a napkin... And in the circle around this wheel write: 'The vain and misleading and deceitful world'.

---

[17] By Zoras in his edition of Πένθος θανάτου, Athens, (1970), p. 28 My thanks are due to Dr. David Holton of Birmingham University for drawing this picture to my attention. It is by the 19th-century church painter Δευτερεύων of Siphnos.

[18] The poem is taken by its first editor, Gedeon, to be of the 15th century; and while the question is nowhere fully discussed, this date is not challenged. Indeed it is tacitly accepted both by Zoras, in his volume Βυζαντινὴ ποίησις, Athens, (1956) and by B. Knös in his Histoire de la littérature néo-grecque, Stockholm (1962) p. 114 But if such a date is accepted. Tzamplakos would be the only Greek poem of that century which is regularly and correctly rhymed in distichs. It is on these grounds that the poem cannot readily be placed earlier than the end of the 15th century, the period of Georgillas' Θανατικὸν τῆς Ρόδου of 1498, the first rhymed poem in the vernacular which can be accurately dated. It would be easier to agree with Dimaras 'Ιστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας, Athens (4th edition : 1968, p 72) in placing the poem in the first quarter of the 16th century, alongside Picatoros, and Bergadis' *Apokopos*, with the latter of which, moreover, it shares its opening lines.

[19] 'Ερμηνεῖα τῆς ζωγραφικῆς τέχνης καὶ αἱ κυρίαι αὐτῆς πηγαί, ἐκδιδομένη ... ὑπὸ A. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, S. Petersburg (1909).

[20] Referred to henceforth simply as 'the *Ermineia*'. Page references are to Papadopoulos-Kerameus' edition.

[21] See Green (V.), 'Eine kritische Ausgabe der 'Ερμηνεῖα τῆς ζωγραφικῆς τέχνης. in *Actes du IV^e Congres des études byzantines*, Paris (1936), p. 225.

[22] See Papadopoulos-Kerameus' Foreword to his edition of the *Ermineia*.

[23] Some mentioned by Papadopoulos-Kerameus in his Foreword, and others noted by V. Green in his article 'Die Darstellung des Καιρός bei den Byzantern' in *Atti del V Congresso internazionale di studi bizantini*, Roma (1940), p. 147–54.

> Outside the first wheel, draw another larger one, and between the two draw four half-circles cross-fashion, and in them put the four seasons of the year... *(description of the four seasons)*.
>
> Outside the second wheel, draw another larger one, and between that and the second put twelve small mansions, having inside them the twelve signs of the zodiac, each season to have its accompanying signs... *(list of signs for seasons)*.
>
> Outside the third and largest wheel put the Seven Ages of Man, after this fashion. Below, on the right, put a small child climbing up, and write: Infant (7 years); above that put another, older, and write: child (14 years); above that another with a moustache, and write: youth (21 years); on the summit of the wheel put another man with the beginnings of a beard, seated on a throne and having his feet on a pillow, his hands outstretched in either direction, with a sceptre in his right hand and a bag of silver in his left, wearing a crown and kingly apparel. And beneath him write on the wheel: young Man (28 years). Lower down, on the left, put another man with a pointed beard, lying with his legs in the air and looking upwards, and write: Man (48 years). Lower down put another, lying face down, with grey head: and write: Elder (56 years). Lower down put another, white-bearded, with his arms hanging down; and write: Old Man (75 years). Beneath the wheel put a grave and in it a great dragon, having in his mouth a man, head downwards, and showing as far as the waist. And near him Death, also in the grave, holding a great scythe which he lays to the neck of the man and with which he drags him down. And outside the wheel, write these words, near the men's mouths:
> Infant: 'O when shall I rise up?'
> Child: 'Turn, Time, in haste, that I may quickly rise.'
> Youth: 'Lo, I have come near to sitting on the throne.'
> Young Man: 'Who is there like me, and who higher than me?'
> Man: 'O time! I see that youth is past.'
> Elder: 'World, how hast thou deceived me!'
> Old Man: 'Alas, alas, Death, who can escape thee?'
> Grave: 'Hades the all-devouring, and Death'.
> And finally, the man in the dragon's mouth: 'Alas, and who will deliver me from all-devouring Hades?'
> And on the right side of the Wheel and on the left put two angels, with ἡμιώρια on their heads, who turn the Wheel with ropes; and on the right-hand angel write: Day; and on the left: Night. And above the Wheel write this inscription: 'The vain life of this deceiving world'.

Apart from the accretion of zodiacal elements and the fact that the Wheel on which the men are carried is a Wheel of the Seven Ages of Man, there is clearly a great similarity between the descriptions in the *Ermineia* and in *Tzamplakos*. At the centre of the former Wheel is the figure of the Vain World, whereas *Tzamplakos* has that of Time. But in both, the personifications are accompanied by the four seasons, and in both, the Wheels are turned by Day and Night, who pull ropes; and the dragon Death gobbles up those who fall off both Wheels.

But there are significant differences as well. *Tzamplakos*' Wheel is said to carry six passengers, while the topmost position is occupied by Vain Wealth, who is crowned as a King. This kingly figure, being the cause wherefore men seek to rise, is independent of the workings of the Wheel. Men may rise and fall, but Wealth remains aloft. The human figures appear to be different men, or at any rate different types, rather than successive stages of the same man, for they speak to each other. The symbolism seems to be that men in seeking after wealth and the good things of this life do not realise that by the mechanism whereby they rise, they must also fall. The Wheel is not one of the Seven Ages nor yet of Fortune (who is nowhere mentioned), nor even of Time, the per-

sonification who lies at its centre. *Tzamplakos'* Wheel teaches the instability of worldly goods in comparison (by implication) with Heaven's lasting benefits. Over all looms an abstraction which actually makes no formal appearance in the poem : the World. It is significant that, whereas the epigraph to the letter speaks of 'Time, Wheel, Dragon and Vain Wealth' the epigraph to the poem as a whole mentions 'Wealth, Time, the Wheel and this deceiving World'. Finally, there does not seem to be any suggestion that the human figures could have avoided the Wheel, simply that they should value it at its true worth, as the type of capricious instability.

The Wheel in the *Ermineia*, on the other hand, is a more inclusive and at the same time less self-consistent image. That part on which the human passengers are carried is called the Wheel of the Seven Ages of Man, and is copiously labelled to indicate the ages in question. So far so good. The lesson taught by such a Wheel is simple : mankind grows older passively, the mere elapse of time (symbolised by Night and Day, the propellers of the Wheel) causing his advance in years and eventual death. Such a Wheel, common also in western Europe [24], does not seem, at base, to have any deeper symbolism than that. The appeal of the image is on the level of myth and magic rather than the pseudo-rationalism of didactic allegory. It is possible that it represents a memory of the Orphic Wheel of Life [25], part of whose symbolism it shares — the inexorability of man's advance in years. But if that is so, the memory is faint and the descent distant, for there is in the Wheel of the Seven Ages no hint of the conception which really underlies the Orphic Wheel : the repeated cycle of birth, death and rebirth into another life [26]. It is only in connection with such an image of *repeated* revolutions that a Wheel of the Life of Man can have any deeper meaning. To perform the rotation once as in the case of the Wheel of the Seven Ages, is to perform a linear, finite series of actions, not a cycle : a series of actions which could have been as well expressed by the symbol of a journey or of a ladder, except for the one important element provided by the Wheel. It is resistless, and turns without the efforts or volition of its passengers. Essentially, then, the Wheel's force in such an image is different from that of *Tzamplakos :* not capricious instability, but inexorability and regularity of pace. The two are really irreconcilable. But a closer examination of the *Ermineia* shows that the two kinds of rotation are apparently equated, and the two systems of symbolism deeply confused. The title of the *Ermineia's* Wheel, with its talk of 'The Vain World' has nothing to do with the Seven Ages, but everything to do with the instability of earthly delights, as described in *Tzamplakos*. Similarly with the figure in the centre of *Ermineia's* Wheel. The World has no connection, strictly speaking, with the Seven Ages of Man — although the figure of Time at the centre of Tzamplakos' Wheel of the World would have been much more in line,

---

[24] See Patch (a) p. 173—4, especially footnote 3, and Kirschbaum (E.), *Lexikon der christlichen Ikonographie*, vol. 3 (Freiburg) (1971), col. 38 ('Leben, menschliches') and cols. 492—4 ("rad").

[25] For a description of the nature and function of the Ancient Greek Orphic Wheel of Life, see Harrison (Jane R.), *Prolegomena to the study of Greek religion*, Cambridge (1903), pp. 588—92.

[26] See Chapter Five of the present study for a discussion of the relation between the Orphic Wheel of Life, and the Wheel imagery of the Early Christian Era.

ironically enough, with the apparent teaching of the *Ermineia*'s Wheel. Strict logic would demand that the two personifications be transposed. And a final example of the confusion of symbolism surrounding the *Ermineia's* Wheel is seen in the treatment of the 28-year-old Young Man at the top of the Wheel. Not only does he wear a crown and sceptre and sit on a throne, but he has a bag of silver. The suggestions of wealth and position do not really accord with the notion of a Wheel of the Seven Ages; but their status as an integral part of instability-imagery, on the other hand, is demonstrated by *Tzamplakos*.

The extent to which the *Ermineia* and its derivatives have by elaboration disguised the essential symbolism of the Wheel of the Seven Ages of Man is shown by a miniature of the late 18th century which is to be found among the MSS bequeathed by Professor R. M. Dawkins to Exeter College, and deposited in the Library of the Taylor Institution, Oxford. The volume in question is entitled Βιβλίον καλούμενον 'Αστρονομικόν [27] and carries the date 1785. It is on paper, carefully written, and adorned with several rather crude but effective plans and diagrams in what might be called a Levantine-rococo style. Page 111 contains a full-page illustration with the title: 'Ο τροχὸς τῆς ζωῆς τῶν ἀνθρώπων (Plate I). It presents a Wheel on which the seven figures and their titles are similar to those of the Ermineia; and as in the latter case, increase of age is indicated by the addition of beards and moustaches. The intervals between the ages are less optimistic but more regular. We recognise the figures of Day and Night with their ropes, and the dragon Death. But the centre of the Wheel in the Taylorian MS is simply an axle, standing on two tall legs, with no hint of the presence of Time or the Vain World. and so far from the topmost figure's being crowned, it is impossible to tell which figure is at the top. Without these confusing factors the symbolism emerges quite clearly. It is plainly not the same as that instability of which Tzamplakos' Wheel speaks.

If the *Ermineia's* Wheel bears witness to a conflation, ultimately self-defeating, of two kinds of cyclic imagery; if *Tzamplakos* and the *Ermineia* seem almost to have exchanged the identities of the personifications at the centre of their Wheels; and if, in short, each Wheel seems to carry something of the other's tradition, to the betterment of neither, it will not perhaps seem very strange that a third Wheel makes its appearance, broadly similar to those so far discussed, but providing still another manipulation of the now-familiar personifications, and teaching a slightly different lesson.

This picture is earlier than the description in the *Ermineia*, and probably earlier than *Tzamplakos* as well. It is a MS illumination from MS grec 36 of the Bibliothèque Nationale, Paris, where it will be found on fol 163vo [28] (Plate II). The MS is dated to the 14th or 15th century and has been supposed to originate from Southern Italy. The watermark

---

[27] The title page carries the information that the book was written by a certain metropolitan Gerasimos of the monastery Καλαφατιανὴ τοῦ Σταυροδρομίου while staying at Mount Athos. The volume is not catalogued.

[28] The miniatures of this MS are described in Bordier (H.), *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, Paris (1883), p. 264.

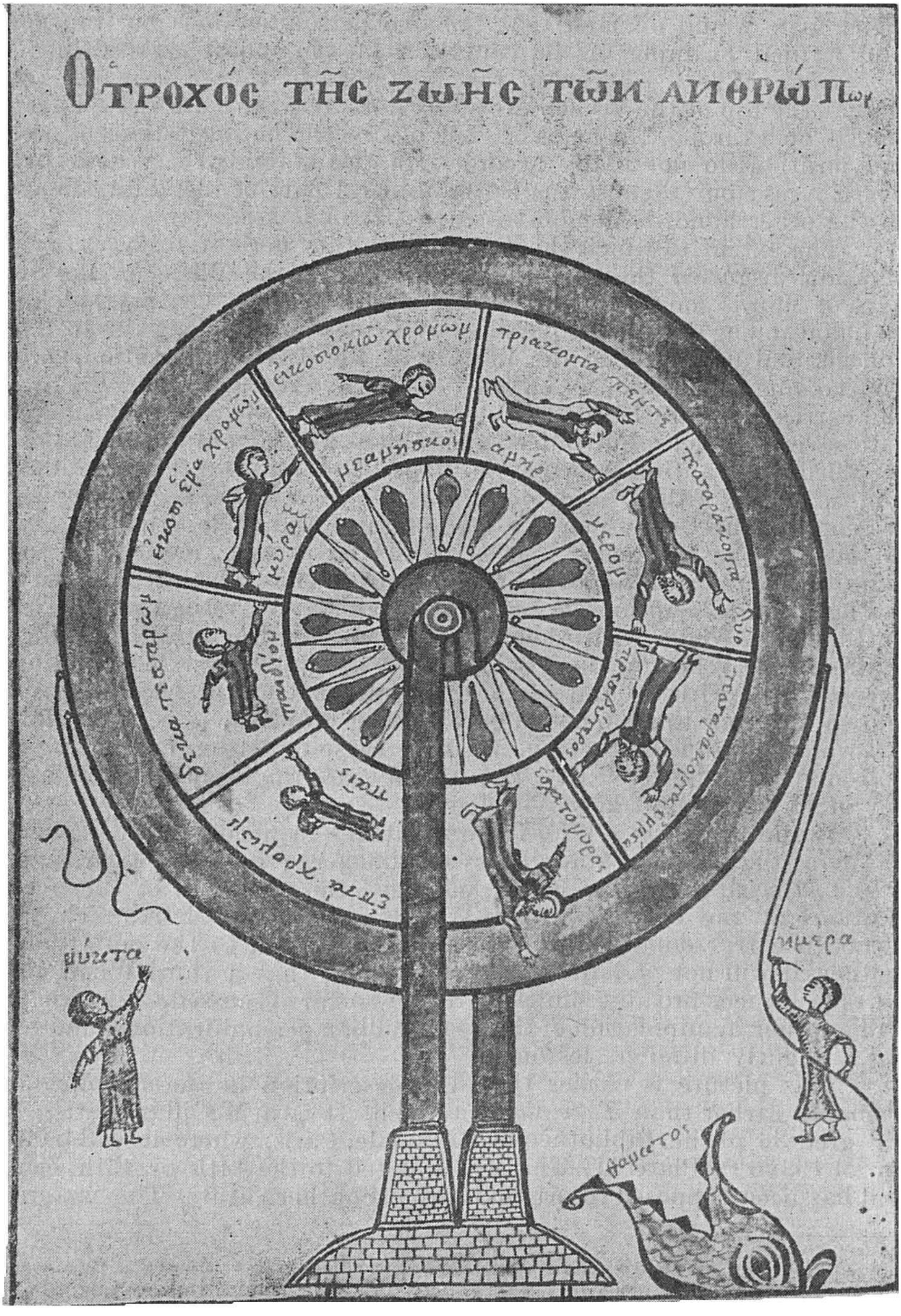


Plate I

Plate II

is Italian [29]. The contents comprise biblical extracts, and botanical, grammatical, astronomical and medical works. It is to one of the last category that the present illumination belongs.

It will be seen that the whole composition teems with tiny inscriptions, most of which are reasonably legible. The centre disc contains three figures, of which the central one (World) has his hair and beard torn by two men on either side of him. An inscription reads : 'All you who love me, rend me'. Around this first disc a second wheel is drawn, and in the space between run some dodecasyllabic verses, which are a garbled version of some celebrated lines of S Gregory Naziazene [30].

The next band of the Wheel is the outermost, and contains human figures, lying on their stomachs, and gazing inwards towards the central disc. There are eight such figures, a ninth being the King sitting with crown and sceptre at the top of the Wheel. The outermost band is enclosed with a final circle, embellished at the top with an interwoven cross. The blank spaces at the top and bottom of the page are occupied with drawings of trees, birds and a lion. These last figures seem to be purely decorative.

The inscriptions in this band of the Wheel consist of two circular series. The innermost, in red, proves to be another dodecasyllabic poem. The colour has not worn well, and the writing is cramped [31]. Despite the doubtful readings, the meaning is not in any doubt :

> 'Do you see the movement of the Wheel, and the path of the sphere? / Do you see the man sitting / Above on high and heavy with gold? / Do you see, beholder, the poor man beneath / Running on a spherical path (alas for him)? / Know then that this is a Wheel of Life / And recognise the restlessness of Destruction'.

A final series of inscription, in black ink, and nine in number, completes the picture. Most are very short, and each applies to a different person of those on the Wheel. Clockwise from the top they read :

1 : Alas, the downward path has taken me.
2 : Farewell, World.
3 : From henceforth, I do not see the upward way
4 : Father, climb quicker.
5 : The Wheel took me suddenly and made me a monk. From my childhood it wronged me, whether I would or no. Nikodimos is my name

---

[29] Bibliothèque Nationale (La) : *Byzance et la France médiévale* (exhibition catalogue ; no author's name) Paris (1958) pp. 40—41.

[30] Τροχὸς τίς ἐστὶν ἄστατος πεπιγμένος
ὁ πικρὸς < οὗτος > καὶ πολύπλανος βίος
ἄνω κοινεῖται καὶ περισπᾶται κάτω
εἵκει < = ἕλκει >, καθέλκει τῆ κοινήση τῆ 'στάτη
ὡς οὐδὲν εἶναι τὸν βίον διαγράφος
The text of St Gregory's poem is to be found in Migne (J.P.) : *Patrologia graeca*, vol. 37, 789.

[31] The transcription that follows is somewhat tentative :

ὁρᾶς τροχοῦ κοίνημα καὶ σφαί< ρ >ας δρόμον :
ὁρᾶς τὸν ἄνδρα τὸν καθήμενον, ξένε :
ἄνο πρὸς ὕψος καὶ βρίθοντα χρυσίου ;
ὦρας θεατὰ καὶ πένητα τὸν κάτω
σφαιριδρόμως τρέχοντα φεῦ τῆς πρικίας ;
νόησον οὐκοῦν τοῦ τροχοῦ τοῦτον βίον
καὶ γνόθη σαφὸς τῆς φθορὰν τὴν ἄστατον.

6 : Humble, I have my hopes.
7 : See that you grasp the king formly, wretched man.
8 : Know that I have grasped him. Fear nothing.
9 : The king.

The teaching of this wheel is not very different from that of *Tzamplakos:* the pursuit of the things of this world is foredoomed, since all fortune is fallible. However, there is a difference in the Wheel of the Paris MS. Nikodimos, the figure at the bottom of the Wheel, is in no doubt that being at the top is a desirable state. As a passenger of the Wheel, he acepts its rules. In *Tzamplakos*, on the other hand, the poet stands aside and moralises. Although the latter part of the poem shows that he too is subject to the common downfall of all the Wheel's victims, the poem in the beginning describes the Wheel from the outside, and accordingly underlines the vanity of the whole proceeding, the rise no less than the subsequent fall.

Nikodimos' Wheel is not given a title in the MS, but the presence at the centre of World suggests that, again, it is the instability of earthly goods, values and position that is symbolised. In view of the fact that the supposed painter of the picture is a monk, it is tempting to see Nikodimos' Wheel as an allegory of in particular the monkish life. But a closer examination reveals that Nikodimos' is the only figure shown to be wearing a black head-dress; all the other figures appear to be laymen. Plainly, it is the monkish life that is, in Nikodimos' opinion, the most wretched of all. What he feels he lacks is material, not spiritual wealth.

A comparison between the Wheel of Nikodimos on the one hand and those of *Tzamplakos* and the *Ermineia* on the other, reveals several striking differences. In particular, Night and Day, with their ropes, are missing from Nikodimos' Wheel. How it revolves is not made clear. Secondly, the dragon Death is nowhere to be seen. The figures can apparently make several revolutions, as is shown in the words which the fourth man in our list addresses to the hapless Nikodimos: 'Rise up, more quickly, father.' Far from descending to the mouth of the dragon, this man expects to advance with Nikodimos' improvement of fortunes. Thirdly, there is no sign on the Paris MS of wealth in conjuction with the king at the top of the Wheel. It will be remembered that this wealth was a feature of the crowned figure at the top of both *Tzamplakos*' and the *Ermineia*'s Wheels, despite the fact that those two kings symbolised very different things. On Nikodimos' Wheel, the man who is rising to the top simply wants to touch the king, as though 'for luck'. This king seems to bring good fortune by his very presence — there is no hint here of the lines in *Tzamplakos*, where the topmost man fell on his knees and sought to worship the king.

The fact that Nikodimos' Wheel, as drawn, does not show wealth at the top of the Wheel is one reason for thinking that the second, anonymous epigram was not originally written for this Wheel. The third line appears to say that the man at the top of the Wheel is 'loaded down with gold'.

Yet another reason for thinking that the anonymous epigram describes a different Wheel from that of Nikodimos is found in its penultimate line. If the transcription is correct, this appears to call the picture

a Wheel of Life, whereas the existing picture seems to be one of the World, the figure of which stands at its centre. This argument is not by itself conclusive, in view of the vagueness of terminology surrounding other Wheels. But, taken with the other evidence, it supports the hypothesis that Nikodimos incorporated into his Wheel picture, not one pre-existent poem only (that of S Gregory Nazianzene), but two; and that the Wheel described in the second has more in common with the *Tzamplakos/Ermineia* pattern. This in its turn suggests that the form of the allegorical Wheel presented by the latter was in existence at the time of Nikodimos, who departed from it for his own reasons.

But these departures from the tradition are ultimately less striking than the similarities between all the types of Wheel discussed so far. The words spoken by the human figures, the crowned figure at the top of the Wheels, the two-dimensionality of the disc-like wheel — all these are family traits. Nikodimos' Wheel is a Wheel of the Vain World, as is that of the *Ermineia*; but unlike the latter, it lacks certain confusing extraneous elements.

If we compare the picture described in the poem *On Misfortune* we can see that it must be closely connected with such iconography. Fortune is not merely *beneath* Time, but also at the centre of the Wheel at the top of which Time is stationed. Thus, the 'wild man' who lies beneath Fortune's feet is also the bottom-most figure on the Wheel. At the centre is a personification, at the summit another personification, and the circumference bears human passengers.

The question is, to what extent can we conclude that the details of this picture were the same as or analogous to those familiar from the earlier examples? What of the inscriptions, in particular? Once the initial point is conceded that the identities of the personifications in the present example are different from those we have come to expect, may not the two kinds of Wheel have, in their smaller details, much in common? This question is most fruitfully explored in a discussion of the variant readings of the two MSS.

To take these points in order of appearance: the first one of note is that found in Ox line 434, and briefly mentioned above: the standing of Ox's 'sitting to the front'. If this were not known to be a Wheel-picture, the reading might have been preferred over Lips' 'his Fortune sitting', with its obscure possessive. But since Fortune is at the centre of that same Wheel which has Chronos at its summit, neither figure can be 'in front'. On the other hand, who or what is referred to in Lips' τοῦ is not plain: whether the Man (in reference to his personal Fortune to the castle, or to Chronos (in reference to his special relationship with Tyche). It is possible that neither reading is what the original poet wrote; but of the two, Lips' seems closer to the original.

One of the most significant discrepancies between the two MSS is seen in (Ox) line 439–40. Where Ox has:

['O Time, king of the castle, and colleague of Fortune']

Lips gives: ['Time's castle too has Fortune as its mistress']
while for Ox's following line ['And beside this was written 'of lady Fortune'']

Lips has nothing at all. At first sight, Ox's vocatives might seem to be out of place. One is tempted to suppose that they arise by confusion with line (Ox) 471, where exactly the same words are addressed by the Man to Chronos in his speech of supplication. In this latter case, the vocatives have a real function, which in the ecphrasis they seem not to have. By contrast, the more gnomic, inscription-like line of Lips appears more at home in a picture. However, such a view involves a misunderstanding not merely of the kind of picture which we have to deal with, but with the relationship in this poem of the allegorical pictures to the narrative.

We are reminded how the Crone's Wheel, of section (i) above, foretold the Man's imminent rise, even to the mentioning of the Unfortunate, whose position at the foot of the 'steep of Misfortune' was discussed in section (ii). So here it seems as though the picture set above the entrance door of Chronos' castle is not an allegory of entirely general application. Rather, it is a semi-magical sign to the Man alone, the chief character of the poem. When he met the Crone, he was at the bottom of the Wheel (but due to rise). By now he is in the position next to the top, and the words he utters at line 471 are intended to suggest as much. The poet intends us to remember the words of the inscription on Chronos' gate. What the Crone saw in her Wheel, and what this picture shows, becomes in each case the next thing to befall the Man.

The modern reader does not immediately appreciate the picture's particular application to the Man alone. He tends to suppose that it is the same for every traveller who sees it, and has equal significance for all. But this imposes a rationalism essentially modern on something which is deeply and insolubly ambiguous. The picture is in fact not a simple, non-specific allegory introduced to 'dress up' the description of the castle. It is there for the purpose of telling the Man (and the reader) where on the Wheel he has reached, and what his next move is.

This line of reasoning makes Ox's text seem very appealing. But there is another reason for preferring Ox's vocatives to Lips' line, which has the character of a motto. We are told that Ox's inscription is written 'around' — presumably around the Wheel. At once we are reminded of the words which are supposed to issue from the mouths of the passengers on the Wheels of chapter One. It seems likely that the appeal to Chronos in Ox is equivalent to the words spoken by the figures rising to touch the kings at the top of the Wheels of Tzamplakos and the Paris MS. The figure in this picture (standing for the Man who is looking at it) seems to be appealing to Chronos to be a mediator between Tyche and the Man, in exactly the same way as the Man himself later does. It is possible that Ox's following line (absent from Lips) presents a garbled version of such an appeal, for example: ['speak in my favour to] your mistress Fortune'.

By contrast, the equivalent inscription in Lips is said to be written in the book which Chronos holds, and seems intended as a general motto for the picture. Although such a text makes good literal sense, it is inferior to Ox's lines as an exposition of Wheel-imagery. Apart from the failure of Lips' inscription to attach the Wheel to the individual fate of the Man, the very site of the inscription — Chronos' book — is not very satisfactory,

since we are told earlier that Chronos bears a register in which are written the names of the Unfortunate. It seems likely that the 'book' in the picture is that register.

To proceed with the description of the picture, the wild man has been identified with the bottom-most figure of the Wheel, beneath the feet of Fortune, and thus particularly at her mercy. That is the general significance of the figure, but in view of the particular application to the fortunes of the Man which has been sketched for this picture, it is likely that the poet intends us to remember the Unfortunate of section (ii) above, who is the inheritor of our Man's lowly position at the bottom of the Wheel. Ox says that this figure 'sits', while Lips says that he 'lies'. From what we have seen of the iconographical tradition of the Wheel, we can say that the latter is the sounder possibility. His name, as given by Ox is plainly nonsense : obstacle. Once again, Lips appears to preserve a better reading.

Thus it is that, armed with the evidence of the iconographical tradition of the Wheel, we can pick our way through the various readings of two very different texts, and establish a picture of some clarity. Without the iconographical evidence, no such picture would have emerged. We can sum up this picture as being very closely-related to the Wheel of the Paris MS. Like the latter, it has no figures of Day and Night, no visible means of rotation, and no figure of Death. In both Wheels, the passengers seem able to make many repeated turns. The most striking difference between the two is to be found in what might term the *dramatis personae*. But the family likeness is otherwise strong.

POUR L'HISTOIRE DU PREMIER INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES EN ROUMANIE (I)

ANDREI PIPPIDI

Comme on n'a pas manqué de le rappeler à l'occasion du III^e Congrès international (Bucarest, 1974), les études du Sud-Est européen conçues en tant qu'ensemble de disciplines scientifiques, réunissant l'histoire, la géographie humaine, la philologie et, à leur suite, l'archéologie, l'histoire de l'art, l'histoire des littératures ainsi que celle du droit et des institutions, auxquelles on a ajouté encore économie, sociologie, ethnographie, folklore, etc., ont une certaine tradition. Sans essayer de la faire remonter trop loin, il n'en est pas moins sûr que le début de notre siècle, donc la même époque où s'imposait le problème des frontières nationales des Etats balkaniques, qui mettait aux prises, partout au Sud du Danube, avec une passion meurtrière, les mythes historiques des bourgeoisies, vit aussi prendre naissance une nouvelle science, vouée à la découverte des caractères communs des cultures/civilisations sud-est européennes [1]. Cet effort de compréhension, dont la signification politique ne saurait échapper à personne, avait été précédé par quelques initiatives qui, malgré leur sens différent, ont contribué à lui aplanir la voie.

Ainsi, il faut citer d'abord l'activité des Académies, des Sociétés Royales des Sciences et des Universités d'Allemagne, notamment celles de Munich et de Leipzig. Dans cette dernière ville fut fondé en 1893 l'Institut für Rumänische Sprache, centre d'études philologiques créé avec l'appui de certains membres de l'Académie Roumaine (B. P. Hasdeu) et du gouvernement roumain (Take Ionescu, V. Arion), qui, grâce à son directeur, Gustav Weigand, allait prendre le rapide essor dont témoignent ses « Jahresberichte »[2]. L'interruption de ses travaux fut compensée, à

[1] Ce disant, il y a deux possibles méprises à écarter. D'abord, l'ambiguïté des termes « culture » et « civilisation », appliqués à l'objet de la recherche. Les études du Sud-Est européen ont gravité longtemps autour de l'histoire culturelle, prise dans son acception la plus large, en attendant qu'on se tourne aussi vers le développement matériel des sociétés (M. Berza, *Les études du Sud-Est européen, leur rôle et leur place dans l'ensemble des sciences humaines*, « RÉSEE », XIII, 1975, 1, pp. 5–14). Ensuite, la comparaison, qui peut aboutir à proclamer des « caractères communs », n'est pas nécessairement dirigée dans ce sens unique. Tudor Vianu nous le rappelait : « *Unité* ne veut pas dire *homogénéité*... l'unité est d'autant plus profonde quand elle domine et se fait jour à travers la *diversité* » (*Actes du Colloque international de civilisations balkaniques, Sinaia 8–14 juillet 1962*, p. 13).

[2] *Erster Jahresbericht des Instituts für Rumänische Sprache (Rumänisches Seminar) zu Leipzig*, 1894, pp. III–VIII. A noter cette déclaration : « Der Zweck des Seminars ist, Studen-

la veille de la première guerre mondiale, par l'apparition à Vienne d'un nouveau centre, dirigé par W. Meyer-Lübke et ayant parmi ses collaborateurs Leo Spitzer, D. Caracostea, I. Grămadă, St. Wędkiewicz et Ernst Gamillscheg [3]. A Munich, autour de Karl Krumbacher et de son Séminaire de philologie grecque médiévale et moderne qui, dès 1892, faisait paraître la *Byzantinische Zeitschrift*, s'éveillait l'intérêt pour l'histoire de ce coin de l'Europe qui abrita pendant plus d'un millénaire la civilisation byzantine. Une troisième direction de développement des recherches sur le Sud-Est européen était celle marquée depuis 1876 par l'*Archiv für Slavische Philologie* de Berlin. Enfin, nombre de contributions relatives au passé des peuples de la Méditerranée orientale étaient présentées dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* (Leipzig, 1847) [4].

Cependant, les philologues et historiens d'Autriche-Hongrie consacrant leurs études aux nationalités soumises à la domination des Habsbourg — Slaves, Magyars et Roumains —, avaient à leur disposition plus de publications, quoique moins spécialisées, en premier lieu les « Denkschriften » (1851—1894) et les « Sitzungsberichte » de l'Académie de Vienne [5] ou, après 1880, la revue de l'Institut « für österreichische Geschichtsforschung » d'Innsbruck. Relayant l'*Ungarische Revue* (Leipzig-Vienne, 1881—1895), l'*Ungarische Rundschau für Historische und Soziale Wissenschaften*, éditée par l'historien littéraire Gusztav Heinrich à Leipzig, aura, de 1912 à 1917, un rôle considérable dans la science historique magyare, en traitant des problèmes qui intéressaient également les autres pays rattachés, durant le Moyen-Age, à la Couronne de Saint-Etienne [6]. Sont encore à signaler, dans les territoires occupés en 1878 et annexés en 1908, deux périodiques de Sarajevo, le *Glasnik Zemaljskog Muzeja u Bosni i Hercegovini* (paraissant depuis 1889) et les *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Hercegovina* (1893—1912). A Zagreb, l'Académie « Yougoslave » publiait les revues *Rad* (1867) et *Starine* (1869). D'autres régions de la double monarchie participaient au même mouvement : la Dalmatie (*Bullettino di archeologia e storia dalmata*) en

---

ten ohne Ansehung der Nationalität in das Studium der rumanischen Sprache einzufuhren, und sie zum selbstandigen Lösen von Aufgaben auf dem Gebiete der rumänischen Philologie zu befähigen ». Au début, onze étudiants, mais leur nombre allait augmenter les années suivantes. Weigand devait publier encore, en 1925—1928, la « Balkan-Archiv ». Voir les mémoires de son disciple, Sextil Puşcariu, *Călare pe două veacuri (1895—1906)*, Bucarest, 1968.

[3] *Mitteilungen des Rumänischen Instituts an der Universität Wien*, I, Heidelberg, 1914 On avait ainsi repris, en 1911, à l'initiative de T. Maiorescu, ministre des Affaires Etrangères de Roumanie, l'activité du séminaire de philologie roumaine conduit en 1905—1906 par S. Puşcariu. Le départ de Meyer-Lubke pour Bonn mit fin à cet institut en 1916.

[4] Succédant à la *Zeitschrift fur Kunde des Morgenlandes* (Gottingen-Bonn, 1837—1845).

[5] Par exemple, l'ouvrage classique de Gustav Meyer, *Turkische Studien*, I, parut dans *Sitzungsberichte des K. Akademie der Wissenschaften zu Wien*, philologische-historische Klasse, CXXVIII, 1893. Cependant, les orientalistes avaient leur *Wiener Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes*.

[6] Avec la collaboration de savants tels que David Angyal, Albert Berzeviczy, Alexandre Domanovszky, Vilmós Fraknói, Bálint Homán, Ludwig Thalloczy, Eugen Darkó, Gyula Szekfu, Franz Babinger Fr. Eckhardt, Imre Lukinich et Constantin Jireček. Dans cette compagnie, un article signé, en 1913, par le premier-ministre de Hongrie, le comte Tisza, n'en est que plus notable. L'utile revue de Budapest *Tortenelmi Tár*, fondée en 1878, cessa de paraître en 1911.

1876, la Slovénie (*Izvestija Muzejskega društva za Krajnsko*) en 1891 et la Bucovine (*Jahrbüche des Bukowiner Landesmuseums*) en 1893. Le but poursuivi par presque toutes ces publications était de multiplier les démarches pour l'investigation systématique des traditions nationales, alliant la ferveur du patriotisme à la lucidité de la critique historique, ce qui était une orientation du débat nettement opposée à celle de mise chez les interprètes viennois de l'idéologie officielle [7].

Avant même que fussent rassemblés par le patient labeur des érudits les éléments de la future synthèse historique, une conception de l'ensemble économique et politique formé par les différents pays du Sud-Est européen se fait jour dans les milieux financiers et diplomatiques austro-hongrois et allemands sur lesquels la formule du « Drang nach Osten » exerçait un irrésistible attrait. De ce point de vue, il y aurait beaucoup à glaner dans les *Mitteilungen des Österreichischen Orientvereines in Wien* [8], organe d'une société qui, hors de toute préoccupation scientifique, groupait des représentants de la bourgeoisie intéressée par le développement des chemins de fer dans la péninsule Balkanique, ou dans une revue dont le titre est tout un programme : *Balkan-Revue, Monatsschrift für die wirtschaftlichen Interessen des südosteuropäischen Länder* (Berlin, 1914—1918) [9]. En réponse aux pressions politiques de l'heure, l'Université de Vienne recevra un séminaire d'histoire de l'Europe sud-orientale, où enseignait en 1911—1912 le Roumain Ion Nistor (passé professeur à Cernăuţi), tandis qu'à Berlin on publiait la *Zeitschrift für osteuropäische Geschichte* et G. Weigand, toujours lui, s'efforçait d'organiser un « Institut Sud-Est européen et islamique ».

L'émulation scientifique suffit pour expliquer l'éclosion contemporaine du byzantinisme russe, manifestée par la fondation du *Vizantijskij Vremennik* dès 1894. Cependant, la création, l'année suivante, d'un Institut archéologique russe à Constantinople, dont les travaux alimentèrent de précieux volumes d'*Izvestija*, n'était peut-être pas dépourvue de certaines vues impérialistes, franchement affirmées par un V. Lamansky et son école, qui prônaient la fraternité entre Russes, Polonais et Slaves du Sud aussi qu'une étroite obéissance à la politique des tzars.

. En même temps, les efforts de Léon XIII pour le retour à l'unité des Eglises séparées amenaient la fondation de l'Institut Pontifical Oriental de Rome, avec sa revue d'études orientales, *Bessarione* (1896). Tout de suite après, en 1897, les Assomptionnistes de Kadi-köy, près de Constantinople, recevaient l'*imprimatur* pour leur « revue de théologie, droit canonique, liturgie, archéologie, histoire et géographie orientale », multiples tâches que les *Echos d'Orient* allaient remplir avec succès, tout

---

[7] Celle-ci peut être retrouvée dans une revue d'histoire militaire, riche de renseignements sur l'histoire roumaine ou balkanique, les *Mitteilungen des K.u.K. Kriegsarchivs* (Vienne, 1902—1914).

[8] Voir la liste des membres de la société en 1908, qui comprend un député roumain (N. Xenopol), des hommes politiques de Bucovine (Alexandre Hurmuzaki, Nikolai von Wassilko) et une dizaine de commerçants ou banquiers de Bucarest et de Galaţi. Les buts en étaient analogues à ceux de la célèbre « Austro-orientalische Handelsaktionsgesellschaft ».

[9] En 1919, à l'issue de la guerre, il y aura aussi, sous le titre *France-Europe Orientale*, un « bulletin officiel du Comité National d'Expansion Economique dans l'Europe Orientale », avec l'appui de la Banque Marmorosch-Blank de Bucarest.

en consacrant à l'activité des Eglises orthodoxes une « chronique » bien informée mais parfois dénuée de mansuétude apostolique [10].

L'histoire de Byzance et celle de la culture néo-hellénique avec de profondes attaches dans la plupart des pays sud-est européens, ainsi que la connaissance de la « diaspora » agissante d'Alexandrie jusqu'à Venise, doivent beaucoup, pour la publication des sources, à des érudits comme Sathas, Lampros, Gédéon, Veloudis et Mertzios, aux innombrables notes et notules éparses non seulement dans les grandes revues Δελτίον τῆς 'Εθνολογικῆς 'Εταιρείας (fondée en 1893) et Νέος 'Ελληνομνήμων (à partir de 1904), mais aussi dans l' 'Εκκλησιαστικὴ 'Αλήθεια (1880—1923) ou même dans les journaux [11]. Relevons encore les mérites de l' 'Ελληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, organe de la Société littéraire grecque de Constantinople, fondée en 1861 et douée d'une riche collection de manuscrits [12].

Dans l'Empire Ottoman, moins que partout ailleurs, les conditions n'étaient guère favorables au développement d'une recherche scientifique moderne et encline à la collaboration internationale. Alourdie de nostalgies et de rancunes, l'historiographie ottomane s'en tenait avec candeur à des idées surannées sur sa mission. Elle manquait surtout d'un cadre institutionnel, qu'on lui donnera seulement au tournant des années '30.

Par contre, on doit rendre compte avec le plus grand respect de l'activité des savants serbes qui avaient sur leurs autres collègues yougoslaves l'avantage de travailler dans un pays indépendant, sans porter ombrage à la censure. A Belgrade, à côté du *Glasnik Srpskog učenog društva*, successeur du *Glasnik srpske slovesnosti*, l'Académie Royale possédait un annuaire *(Godišnjak)* et un autre organe, le *Glas*, les deux ayant commencé leur parution en 1887, tandis que le premier fascicule du *Spomenik*, la plus importante revue historique serbe, date de 1890. Si on dressait le bilan de ces publications, et il ne faudrait pas en oublier d'autres *(Delo*, par exemple), on ne peut qu'être frappé par le choix des sujets, consciemment dirigé vers l'histoire politique et abondamment nourri par l'exploration des archives où s'illustrèrent J. Tomić et M. Gavrilović. Il était inévitable qu'en résultât une meilleure connaissance de l'histoire des peuples voisins.

En Bulgarie aussi, tant que les études d'histoire nationale ne seront pas grevées de ressentiments passionnels, elles entretiendront l'intérêt pour le passé commun des peuples balkaniques [13]. C'est le rôle rempli

---

[10] On n'ignore pas qu'en 1938 l'Institut a été accueilli en Roumanie (jusqu'à la fin de la guerre) et que sa revue, transformée en 1943 en *Etudes Byzantines*, a pris en 1946 le nom de *Revue des études byzantines* (Paris). Voir l'allocution inaugurale de N. Iorga, dans la « Revue historique du Sud-est européen », XVI, 7—9, 1939, pp. 300—302, et V. Laurent, *Les études byzantines en Roumanie, 1939—1946*, « Rev. ét. byz. »,VI, 2, 1948, pp. 241—268. On ne peut pas s'attarder ici sur les traditions de la recherche française dans les deux domaines du byzantinisme et de l'orientalisme. Il suffira de mentionner les aperçus de Charles Diehl, *Etudes byzantines* (Paris, 1905), pp. 21—106, et d'André Mirambel, *Orientalisme d'hier et d'aujourd'hui*, « Revue de l'Ecole Nationale des Langues Orientales », 1, 1964, pp. 1—29.

[11] Des journaux tels que « Κωνσταντινούπολις », des revues oubliées : « Πανδώρα», «Πάρνασσός», «'Εκκλησιαστικὸς Φάρος».

[12] Celle-ci appartient depuis 1932 à la Bibliothèque de la Société Turque d'Histoire.

[13] L'évolution des *Izvestia na istoriceskoto drujestvo*, la revue de Zlatarski, Nikov et Milev, fondée en 1918, est très instructive à cet égard. En outre, les travaux des historiens bulgares paraissaient dans la *Periodicesko spisanie na Balgarskoto Knijevno drujestvo* (dont le

principalement par un périodique dû à la vitalité et l'énergie d'Ivan D. Šišmanov (1862—1928), *Sbornik za narodni umotvorenije i knijnina*, dont le début remonte à 1889. Il est significatif qu'à cette époque on se soit approché de la nécessité d'une image synthétique du sujet proposé aux études du Sud-Est européen par les biais de l'histoire littéraire, de l'ethnographie et du folklore. Ceci, à cause de la méthode comparative, de plus en plus répandue grâce au rayonnement de la science allemande, et aussi pour une autre raison : la moindre ingérence de la politique dans ces études, tandis que l'histoire demeurait toujours politiquement engagée dans le sillon du nationalisme romantique et post-romantique.

Il n'est donc pas étonnant de voir Šišmanov exprimer en 1898 des vues très justes, auxquelles sa participation à la vie politique de son propre pays donnait encore plus de poids : « Mon idéal reste toujours une entente cordiale entre les peuples balkaniques. Ce n'est que je crois à une prochaine confédération d'ordre politique, mais que ne commencerions-nous, nous autres littérateurs, savants, artistes, par donner le premier exemple d'un rapprochement, en nous réunissant par exemple de temps en temps dans les différents centres de nos Etats (Bucarest, Sofia, Belgrad, Athènes) ! ». Intuition féconde, qui nous apparaît aujourd'hui prophétique : « Quelques congrès des savants balkaniques (voilà un nouveau terme), quelques expositions de tableaux communes, quelques excursions même de simples touristes intelligents, feraient plus pour nous faire connaître mutuellement que tous les actes diplomatiques. Que ne commencerions-nous à nous faire comprendre, en apprenant toutes les langues principales des Balkans... » [14].

Ce n'est pas un hasard si ces opinions étaient exposées dans une lettre (nous n'avons pas connaissance d'une telle déclaration contenue dans un ouvrage quelconque de Šišmanov) et si cette lettre était adressée, le lendemain d'une visite à Bucarest, à un Roumain, en l'occurrence I. Bianu (1856—1935) [15]. En effet, pour tout observateur impartial, la Roumanie se révélait mieux préparée que les autres Etats du Sud-Est en vue d'organiser la coopération intellectuelle dans cette région de l'Europe.

On a pu le reconnaître à travers l'énumération, forcément incomplète, des progrès accomplis par certaines recherches scientifiques en

---

titre change en 1911, lorsque l'Académie Bulgare des Sciences remplace l'ancienne Société littéraire) ou dans la revue de l'Université de Sofia, après 1904. En 1905, L. G. Miletić fait paraître l'Annuaire de son séminaire de philologie slave : *Izvestija na Seminara po Slavianska filologia pri Universiteta v Sofija.*

[14] Elena Siupiur, *La chanson du frère mort dans la poésie des peuples balkaniques et la correspondance de I. D. Schischmanoff, B. P. Hasdeu et I. Bianu*, « Revue des études sud-est européennes », VI, 1968, 2, p. 359 ; Todor N. Ganev, *Relations scientifiques et culturelles bulgaro-roumaines, 1869—1944. Documents*, Sofia, 1973, p. 221 (et. ibid., pp. 267—268, à propos de la traduction roumaine d'une étude de Šišmanov, dans « Convorbiri literare », XXXVI, 1897, pp. 439—454, 540—566, 744—752).

[15] Sur les relations de Bianu, député libéral (1895), professeur d'histoire de la littérature roumaine (1902) à l'Université de Bucarest, membre et même président (1929) de l'Académie Roumaine, avec les savants bulgares, voir aussi les lettres de N. Mişu, agent diplomatique de Roumanie à Sofia en 1903—1908, dans le recueil *Scrisori către Ioan Bianu*, éd. par M. et P. Croicu, II, Bucarest, 1975, pp. 265—272.

Europe centrale et orientale, à la charnière du XIX[e] et du XX[e] siècle[16]. A coup sûr, ce ne sont pas encore des études du Sud-Est européen, mais, partant de l'intérieur comme de l'extérieur de cet espace géographique et culturel, des contributions partielles dans plusieurs domaines, chacune apportant des détails à classer. Nous avons déjà dit le rôle d'avant-garde tenu quelque temps par la philologie qui, sous l'influence des néogrammairiens, avait rapidement élargi son intérêt, d'abord limité à une langue ou à un parler local, jusqu'aux frontières de la communauté linguistique balkanique. Les traits communs présentés par le folklore des pays sud-est européens n'ont pas manqué, non plus, d'attirer bientôt l'attention des spécialistes [17]. Seule, l'histoire, qui allait devenir la science de pointe des études concernant l'Europe sud-orientale, — qu'on veuille bien nous pardonner cette présomption — mettra du temps pour adhérer à la méthode comparative. Les aspects particuliers, le destin individuel de chaque peuple s'imposaient en premier plan, cachant les parallélismes ou les convergences. La préoccupation constante de l'unité nationale à réaliser, sujette à des préjugés politiques ou religieux, s'était accentuée au début de la grande crise balkanique (ouverte en 1908), en devenant un facteur de division. Là même où prenait corps la tendance de traiter en bloc l'histoire des nationalités sud-est européennes, ce n'était pas par amour de l'étude mais au nom d'un dogme impérialiste.

L'exemple devait donc venir de la Roumanie. Nous avons déjà retrouvé des Roumains mêlés de près aux efforts de rapprochement culturel entre les peuples du Sud-Est. L'Etat roumain, qui avait accédé à l'indépendance en 1877, réclamait autant que le respect des traités le lui permettait, son droit à l'unité nationale mais, sauf des agitations superficielles exploitées par une malheureuse politique à l'époque des guerres balkaniques, il poursuivait cette vocation ailleurs qu'au Sud du Danube. On peut croire qu'à l'impartialité, première condition de succès de toute tentative pareille, s'ajoutait le prestige acquis au cours des siècles d'autonomie, renouvelé sur les champs de bataille de Plevna et finalement consolidé par la paix de Bucarest (1913). Dans la vie intellectuelle du royaume, les études historiques et philologiques tenaient une grande place, inséparable des actions de l'Académie Roumaine (fondée en 1866—1867) et de la Commission historique (créée en 1910). Les études slaves en particulier avaient été introduites en 1891 par la création d'une chaire à l'Université de Bucarest pour Ioan Bogdan (1864—

---

[16] Ces pages doivent une partie de leur information à l'excellent article de George C. Soulis, *Historical Studies in the Balkans in Modern Times*, in *The Balkans in Transition*, éd. par Charles et Barbara Jelavich, Berkeley, 1974, pp. 421—438 Ont également fourni des références: Viktor Novak, *Outline of Yugoslav Historiography*, in *Dix années d'historiographie yougoslave 1945—1955*, Beograd, 1955; Georges Ostrogorsky, *Histoire de l'Empire byzantin*, tr. fr. de J. Gouillard, Paris, 1969, pp. 25—47; Georg Stadtmuller, *Geschichte Sudosteuropas*, Wien, 1950, pp. 401—415 (plutôt décevant du point de vue qui nous intéresse). Pour le développement des études d'histoire en Roumanie, on aura recours aux contributions de V. Maciu et V. Liveanu à l'ouvrage collectif *Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918*, Bucarest, 1964, à l'anthologie commentée par P. Teodor, *Evoluţia gîndirii istorice româneşti*, Cluj, 1970, ainsi qu'au répertoire de Sanda Cândea, *Bibliografia lucrărilor ştiinţifice ale cadrelor didactice. Universitatea Bucureşti. Seria Istorie*, I—II, Bucarest, 1970.

[17] Voir Adrian Fochi, *Recherches comparées de folklore sud-est européen*, Bucarest, 1972, pp. 11—199.

1919)[18]. Une seconde chaire suivit, à Jassy, en 1905, laquelle échut à l'un des premiers élèves de Bogdan, Ilie Bărbulescu[19].

L'aîné de ces deux professeurs, ayant la solide préparation d'un philologue, était rapidement devenu un des jeunes maîtres de l'historiographie roumaine, avec D. Onciul (1856—1923) et N. Iorga (1871—1940), qui enseignaient à la même Université l'histoire des Roumains et l'histoire universelle. Leurs travaux paraissaient régulièrement dans les «Annales de l'Académie Roumaine» (section historique). Tant que l'histoire de l'historiographie roumaine n'aura pas été écrite — le fascinant livre que ce serait ! — on ne peut pas encore rendre pleine justice à cette fameuse trinité qui s'efforçait de rompre avec les séquelles d'un nationalisme excessif et d'imprimer une nouvelle orientation aux recherches : entendons qu'ils exigeaient le retour aux sources, en donnant eux-mêmes l'exemple des éditions de chroniques et de documents aussitôt mises sur le chantier[20]. Cette minutieuse enquête aura dans l'activité de chacun des trois savants des conséquences d'une longue portée. Pour combler de grandes lacunes dans l'histoire médiévale des Roumains, Onciul, en héritier de l'érudition pointilleuse d'Ottokar Lorenz, a étudié le problème de la continuité de l'élément roman sur les rives du Danube et la question des rapports du Second Empire bulgare et du royaume de Hongrie avec les premières formations politiques roumaines, les Etats féodaux de Valachie et de Moldavie[21]. Partant de l'étude des anciennes institutions roumaines, Bogdan a porté son attention sur les documents et les chroniques slaves — y compris des sources inédites bulgares et serbes —, ce qui éclairait bien des aspects des rapports politiques et culturels entre les Roumains et leurs voisins du Sud[22].

---

[18] Bogdan avait été l'élève d'A. D. Xenopol à Jassy et de V. Jagić à Vienne, continuant ses études à Saint-Pétersbourg et Cracovie. Voir l'introduction de G. Mihăilă au volume de Ioan Bogdan, *Scrieri alese*, Bucarest, 1968, ainsi que «*Romanoslavica*», XIII (recueil d'études consacrées à Bogdan), Bucarest, 1964.

[19] Pour parfaire ses études, celui-ci avait suivi des cours à Prague, Zagreb, Leipzig et Berlin. Voir Al. Zacordoneț, *Filologia slavă*, dans le volume *Contribuții la istoria dezvoltării Universității din Iași, 1860—1960*, II, Bucarest, 1960, pp. 290—295.

[20] Les grandes lignes d'un programme de travail, déjà ébauchées avec fougue dans la brochure polémique de N. Iorga, *Opinions sincères. La vie intellectuelle des Roumains en 1899* (Bucarest, 1899), seront précisées dans les discours de réception à l'Académie de Ioan Bogdan, *Istoriografia română și problemele ei actuale* (Bucarest, 1905), et de N. Iorga, *Două concepții istorice* (Bucarest, 1911). Voir encore N. Iorga, *Despre adunarea și tipărirea izvoarelor relative la istoria românilor* (Bucarest, 1903) ; idem, *Note critice asupra culegerilor de documente interne românești* (Bucarest, 1903).

[21] Voir Șt. Ștefănescu, *Dimitrie Onciul. 40 ans depuis sa mort*, «Revue roumaine d'histoire», III, 2, 1964, pp. 227—242 ; idem, *La formation des Etats roumains dans la conception de O. Onciul, ibid.*, XII, 1, 1973, pp. 5—19 ; D. Onciul, *Scrieri istorice*, I—II, éd. par A. Sacerdoțeanu, Bucarest, 1968.

[22] Voir P. P. Panaitescu, *Ioan Bogdan și studiile de istorie slavă la români*, în *Buletinul Comisiei istorice a României*, VII, 1928, pp. 21—32. Auteur de l'aperçu historique *Românii și bulgarii* (Bucarest, 1895), Bogdan a publié : *Diploma lui Ioan Caliman Asen din 1192*, «Convorbiri literare», XXIII, 1889, pp. 449—458, et XXIV, 1890, pp. 147—149; *Un hrisovul al regelui sîrbesc Ștefan Milutin, ibid.*, pp. 488—495 ; *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung*, «Archiv für slavische Philologie», XIII, 1891, pp. 481—543 ; *O poveste sîrbească despre împăratul Traian*, «*Arhiva*», IV, 1893, pp. 321—323 ; *Eine bulgarische Urkunde des Caren Ioan Sracimir*, «Arch. f. slav. Phil.», XVII, 1895, pp 544—547; *Cronica lui Constantin Manasses*, Bucarest, 1922.

Pourtant, ce ne sont ni Onciul, ni Bogdan qui ont fondé l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest, mais N. Iorga, et c'est lui qu'on tiendra, vingt ans après, pour « l'historien balkanisant » par excellence [23]. En 1905 il n'était que « le plus fécond et le plus consciencieux des historiens de la Roumanie moderne » [24]. Qu'est-ce qui a pu le préparer au rôle insigne qui fut le sien, celui de jeter les bases d'une nouvelle science? Car, il faut bien le dire, ses études, de philologie classique d'abord, puis d'histoire du Moyen-Age occidental, à Berlin, Leipzig et Paris, après une licence ès lettres à Jassy, n'allaient nullement dans cette direction. Sans avoir jamais maîtrisé aucune des langues parlées au Sud du Danube, il était, de son propre aveu, un autodidacte en ce qui concerne le slavon, dont il vaincra les difficultés par la lecture des documents et des inscriptions qui lui offraient un incessant exercice[25]. Mais dans l'enseignement de Karl Lamprecht il avait puisé le hardi esprit de synthèse, l'ardente curiosité pour la psychologie collective, la ferme croyance que la culture représente un puissant facteur de cohésion à l'intérieur des nations et bien plus que cela, le principal instrument de toute œcuménicité[26]. Les directeurs français de sa thèse, Gabriel Monod et Charles Bémont, lui avaient légué les principes d'une méthode rigoureuse, telle qu'on la pratiquait à l'Ecole des Hautes Etudes et autour de la *Revue Historique*. Le choix même du sujet de cette thèse, dont le mérite revient à Ch.-V. Langlois, l'ayant mené à rassembler la riche collection des *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, ce travail le rapprochera du Sud-Est de l'Europe, lui ouvrant des perspectives, plus tard renouvelées, sur l'Empire byzantin et l'expansion ottomane [27].

Iorga devait parvenir à la connaissance personnelle, directe, de presque tous ces pays du Sud-Est au cours de ses voyages. L'un des premiers, en 1897, l'avait mené à Raguse et ses recherches d'archives l'avaient retenu un mois dans cette ville ravissante, dont la beauté est toute pénétrée d'histoire [28]. D'autres, en 1899—1907, avaient sillonné en tous sens les terres roumaines, bien au-delà des frontières du royaume. En 1903,

---

[23] M. Budimir et P. Skok, *But et signification des études balkaniques*, « Revue internationale des études balkaniques », I, 1934, p. 7 : « c'est Jorga qui, à cause de ses nombreux ouvrages consacrés à l'histoire de l'ensemble des peuples balkaniques, mérite en effet d'être appelé, après Jireček, l'historien balkanisant ».

[24] Louis Petit, compte rendu de l'édition donnée par N. Iorga d'un récit du séjour de Charles XII en Turquie, « Echos d'Orient », VIII,51, 1905, p. 189. Elu à l'Académie, Iorga l'a dotée d'un « Bulletin de la Section historique », dont paraîtront sous sa rédaction 21 volumes, de 1912 à 1939.

[25] Voir l'autobiographie de Iorga, *O viață de om, așa cum a fost*, dans la dernière édition due aux soins de Valeriu et Sanda Rîpeanu, Bucarest, 1976, pp. 230, 339—340.

[26] Sur Lamprecht, voir G. Lefebvre, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, 1971, et les articles, écrits en 1905 et 1915, de Iorga, *Oameni cari au fost*, Bucarest, 1967, I, pp. 109—110, et II, pp. 29—33.

[27] M. Berza, *Petite histoire d'un grand livre : « Philippe de Mézières (1327—1405) » par N. Iorga*, « RÉSEE », XI, 3, 1973, pp. 443—459 ; Andrei Pippidi, *N. Iorga, historien de l'Orient latin*, dans le recueil *N. Iorga, l'homme et l'œuvre*, édité par D. M. Pippidi, Bucarest, 1972, pp. 157—174.

[28] N. Iorga, *O viață de om*, pp. 254—257 ; idem, *Pagini alese*, éd. par M. Berza, I, Bucarest, 1965, pp. 229—230, 297.

il était de passage à Belgrade [29]. Il y reviendra en novembre 1913, à peine signé le traité de Bucarest, pour porter au roi Pierre I^er^ la cloche de Topola qui avait accompagné Karadjordje en son exil : aussi chaleureux que l'accueil du souverain, celui de l'Académie Serbe, dont Iorga était membre correspondant depuis 1908, comprit des discours de Stojan Novaković et N. Vulić, ce dernier s'empressant de marquer « le début d'un rapprochement scientifique entre les deux nations amies » [30]. La Bulgarie et la Turquie d'Europe lui étaient déjà connues par un voyage entrepris en juillet 1906 qui lui donna l'occasion de noter, dans un livre publié l'année suivante, des scènes très pittoresques de vie quotidienne et des impressions toutes fraîches de ses visites aux musées et aux monuments. Pour un historien de Byzance et de l'Empire ottoman, tel qu'il s'apprêtait à devenir, Istanbul devait être une étape mémorable [31]. Après les voyages d'études, les Congrès : en avril 1927, la réunion internationale des byzantinologues lui permet de revoir Belgrade et de pousser jusqu'à Skoplje, s'arrêtant en route à Ravanica, Nagoričani, Priština, Gračanica et, au retour, à Kruševac [32]. Ce n'est qu'en 1930 que, le troisième Congrès des études byzantines se réunissant à Athènes, Iorga allait venir en Grèce. Foulant cette terre classique, ni l'Acropole, ni Mycènes, ni Delphes même, malgré l'immanquable saisissement qu'elles produisent, ne sauront triompher de sa passion pour la vie du petit peuple des campagnes, si peu changée à travers les âges qu'on croirait rejoindre l'époque byzantine [33]. A cette occasion encore, l'historien roumain entamait volontiers des négociations avec ses collègues en vue d'échanges de professeurs entre les Universités du Sud-Est européen et il songeait même à une Union Académique sur un plan régional, ce qui eût entraîné un vaste travail de bibliographie et de traductions.

A l'origine de cette collaboration qui s'est souvent manifestée au cours de l'existence de l'Institut des études sud-est européennes il y avait, naturellement, des rapports personnels d'amitié, tôt établis entre N. Iorga et des savants étrangers. S'il est vrai que nos relations nous ressemblent, en ce sens qu'elles reflètent toujours la personnalité qui les engage, et parfois même certains de ses aspects insoupçonnés, un examen de l'immense correspondance scientifique entretenue par Iorga serait du plus haut intérêt. Quoique l'exploration de cette source soit encore à

---

[29] N. Iorga, *O zi la Belgrad*, « Sămănătorul », 1904, pp. 737—739, 769—771, notes de voyage recueillies dans le volume *Pe drumuri depărtate*, Bucarest, 1904. Cf. N. Iorga, *O viață de om*, p. 336.

[30] *Ibid.*, pp. 463—465 ; N. Iorga, *Pagini despre Serbia de azi*, Bucarest, 1914. Cf. *Activitatea parlamentară a lui N. Iorga ca deputat al Colegiului II de Cameră din Prahova*, Vălenii-de-Munte, 1914.

[31] N. Iorga, *Prin Bulgaria la Constantinopol*, Bucarest, 1907. Ne devrait-on pas traduire ou, au moins, rééditer ces 300 pages qui, à travers l'expérience d'un voyageur roumain d'il y a soixante-dix ans, gardent l'image étonnante d'un monde disparu ?

[32] N. Iorga, *Memorii*, V, pp. 199—205 ; idem, *O viață de om*, pp. 689—691 ; idem, *În Serbia de după războiu*, Bucarest, 1927.

[33] N. Iorga, *Memorii*, VI, pp. 20—23 ; idem, *O viață de om*, pp. 755—756. Voir surtout les notes de voyage et les conférences réunies sous le titre *Vederi din Grecia de azi*, Bucarest, 1931. C'est ici que se trouve le point de départ de ses réflexions sur « l'homme byzantin » et sur « la vie de province dans l'Empire byzantin », cf. *Études byzantines*, I, Bucarest, 1939, pp. 313—325, et II, Bucarest, 1940, pp. 145—171.

ses débuts, on tâchera d'en extraire ici autant de renseignements qu'il est nécessaire pour éclairer les premiers contacts de Iorga avec ceux de ses collègues qui lui ont donné leur appui.

Parmi eux, G. Weigand, en 1899, accusant réception de *La vie intellectuelle des Roumains*, ne laisse pas d'avouer ses doutes quant à l'utilité des critiques cruellement justes que Iorga avait exprimées dans cet écrit de jeunesse. Ses conseils manifestent pourtant un sentiment profond du rôle qu'avaient à jouer les représentants de l'*intelligentsia* : « Alle Kraft und aller Fleiss muss der Jugend besonders der academischer Jugend gewidmet werden, in deren Händen der einst die Leitung des Staates liegen wird. Deshalb müssen wir Universitätslehrer vor aller der Jugend ein Beispiel in treue Pflichterfüllung, in einfachen Lebenswander gehen und sie zu gediegener, objectiver Arbeit anleiten » [34]. Or, tout en refusant de se dérober à la vie politique, Iorga accomplira jusqu'à sa mort, avec une persévérance impressionnante, ce devoir, dont il croyait comme Weigand qu'il était dévolu à tout enseignant et spécialement aux historiens.

Les rapports du savant roumain avec C. J. Jireček (1854—1917) ont été beaucoup plus étroits et plus suivis. Dès le début de leur amitié, après s'être rencontrés à Raguse, Jireček a reconnu tout l'intérêt des *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains* (I—III, Bucarest, 1895—1897) « pour tous qui s'occupent avec l'Orient et les pays de la presqu'île Balkanique » et il propose à Iorga de publire à Belgrade la série suivante des *Notes et extraits* [35]. Une autre lettre, inspirée par les *Opinions sincères*, pose d'autres problèmes, ceux-là même qui avaient provoqué la réaction du jeune Iorga. Il s'agit du désarroi « fin de siècle » éprouvé par la culture roumaine, où se traduisait la rapide transformation des rapports sociaux dans le pays. Sur ce point, Jireček regrette le manque de patriotisme de l'aristocratie, qui menaçait d'échec le programme traditionnaliste et anti-cosmopolite de Iorga, et il apprécie justement la situation, qu'il compare à celle de Bulgarie, en recommandant à son ami de se tourner vers « les *autodidactes* modestes, petits employés, maîtres d'école, commerçants, officiers, etc., avides à lire, à savoir tout ce qui s'attache à leur patrie ». En effet, cette classe, la petite bourgeoisie, beaucoup plus accessible aux idées de Iorga, lui fournira sa clientèle politique et son public fidèle. Avec cela, des avis qui seront immédiatement suivis, celui auquel ils s'adressaient étant déjà prêt : « Il faut s'adresser à la génération la plus jeune. . . Avec un journal mensuel, bien soutenu avec de l'argent de la part du gouvernement ou des particuliers, on peut faire beaucoup. Les œuvres de la littérature nationale doivent être accessibles dans des éditions populaires, comme en Allemagne, même en Serbie (les livres de la „Književna Zadruga" de Belgrade). La littérature doit

---

[34] *Scrisori către N. Iorga*, I, *1890—1901*, éd. par B. Theodorescu, Bucarest, 1972, p. 458. Cf. N. Iorga, *Oameni cari au fost*, II, p. 255—256.

[35] Celle-ci paraîtra en partie dans la « Revue de l'Orient latin », IV—V et VI—VIII (et tirage à part, I—III, Paris, 1899—1902) — au sujet de cette longue collaboration, voir les lettres de Charles Kohler, rédacteur de la revue, pleines de tact et de dévouement (*Scrisori către N. Iorga*, pp. 471—492) — et les trois derniers volumes à Bucarest, en 1915—1916.

vivre au cœur de la nation » [36]. Ayant approuvé en 1899 la décision avec laquelle Iorga s'était mis au travail (« En histoire critique de Roumanie, il faut refaire tout »), cinq ans après, Jireček salue avec enthousiasme sa *Geschichte des Rumänischen Volkes* (I — II, Gotha, 1905) « œuvre magnifique », dont il pouvait dire « C'est la première histoire de votre nation fondée sur des bases solides, comme l'exige l'art du historien moderne » [37].

A son tour, Iorga, qui avait rédigé cette œuvre de synthèse en réponse à la proposition de Lamprecht, lequel s'était chargé de la publication de l'*Allgemeine Staatengeschichte*, avait recommandé en 1901 Jireček comme auteur d'une Histoire des Serbes pour cette même collection, fondée par A. Heeren et F. Ukert. C'est donc grâce à l'intervention de Iorga que Jireček, dont la *Geschichte der Bulgaren* (Prague, 1876) était depuis longtemps célèbre, donnera en 1911 son ouvrage fondamental, *Geschichte der Serben* [38].

Les pourparlers avec Lamprecht portaient aussi sur l'offre d'écrire une Histoire de l'Empire Ottoman. Il en était question dès 1901 et les lettres échangées entre le grand érudit allemand et son ancien élève en font mention fréquemment de 1903 à 1905, mais le premier volume ne pourra paraître qu'en 1908 [39].

En cette matière, peut-être faudrait-il citer aussi l'amitié, discrète mais fidèle, du spécialiste anglais William Miller, venu aux études sud-est européennes, comme Iorga, par le détour de l'histoire de l'Orient latin et qui, après avoir écrit dès 1896 son livre *The Balkans. Roumania, Bulgaria, Servia and Montenegro* (rééditions en 1899 et 1908), publiait lui-même une autre Histoire de l'Empire Ottoman dans la *Cambridge World History* [40].

---

[36] I.E. Torouţiu, *Studii şi documente literare*, VIII, Bucarest, 1939 (1945 !), pp. 270, 278—279. Jireček avait été ministre de l'Instruction publique en Bulgarie de 1881 à 1893.

[37] *Ibid.*, p. 285, lettre du 14 octobre 1905.

[38] La traduction serbe de ce classique, par J. Radonić, a connu deux éditions, en 1922—1924, et 1952. Voir N. Iorga, *O viaţă de om*, p. 365 ; idem, *Oameni cari au fost*, II, pp. 86—89 ; « Bulletin de l'Institut de l'Europe Sud-Orientale », V—VI, 1919, pp. 1—3.

[39] *Geschichte des osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt*, I—V, Gotha, 1908—1913. Une traduction en turc du dernier tome, par B. Sitki Baykal, a paru à Ankara, en 1948. Cf. M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, *N. Iorga et l'histoire de l'Empire Ottoman*, in *N. Iorga, l'homme et l'œuvre*, pp. 175—186 ; idem, *Nicolae Iorga, a Romanian Historian of the Ottoman Empire*, Bucarest, 1972. Voir la correspondance avec Lamprecht et, avant lui, avec Ch. Kohler et l'éditeur Ernest Leroux, publiée par I. E. Torouţiu, *op. cit.*, pp. 289—312, et B. Theodorescu, *Scrisori către N. Iorga*, pp. 464—468, 486—487, 492—493. Le premier projet de ce livre date donc de 1900. En outre, Torouţiu, *op. cit.*, X, pp. 398, 490—493, publie des lettres de l'historien turc Kiazim et du diplomate roumain I. N. Papiniu au sujet de l'Histoire de l'Empire Ottoman (l'ouvrage a été offert en hommage au sultan Méhémed V). Dans leurs comptes rendus, K. Süssheim élogiait « der Rumäne Nikolaus Jorga, trotz seiner Jugend einer der bedeutendsten zeitgenossischen Historiker Europas » (« Orientalistische Literaturzeitung », 1913, no. 10, coll. 463—464) et E. Gerland considérait l'auteur comme la meilleure autorité en ce qui concerne l'histoire sud-est européenne (« Deutsche Literaturzeitung », 1913, no. 13, coll. 817—818).

[40] Le brouillon d'un compte rendu par Iorga de ce dernier ouvrage, pour une revue allemande, se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, Correspondance Iorga, vol. 230, f. 128. Voir d'autres comptes rendus de ses travaux dans le « Bulletin de l'Institut pour

Aux mêmes circonstances se rattache l'épisode des relations de Iorga avec Hans F. Helmolt (1865—1929), l'historien libéral allemand qui, parti d'études sur l'Italie du haut Moyen-Age et sur Amalfi en particulier, allait se rapprocher de nos temps par ses travaux sur Frédéric le Grand et sur Ranke, auquel il portait une admiration partagée par Lamprecht et Iorga, jusqu'à donner son propre témoignage sur les horreurs de la Grande Guerre ou à analyser la pensée historique de Kautsky, mais qui demeure surtout l'initiateur d'une *Weltgeschichte* plus originale dans sa conception que dans son exécution [41]. Or, Helmolt doit être considéré parmi ceux qui ont forgé le terme « Südosteuropa » qui, précisément, entre dans le titre d'un volume de cette histoire universelle [42]. Il s'était personnellement chargé de la révision des chapitres, dus à ses collaborateurs Karl Pauli et Heinrich von Wlislocki, sur les Albanais et « les peuples du Danube », expression assez maladroite pour désigner les Huns, les Bulgares, les Roumains, les Magyars et les Tziganes. Pour une seconde édition, il envisageait en 1909 une refonte de cette partie du texte qu'il confia à Iorga, auquel il demandait aussi de mettre à jour les entrées du *Meyers Grosses Konversations-Lexikon* concernant les pays balkaniques et l'Empire Ottoman [43]. Les six chapitres rédigés en 1914 pour la *Weltgeschichte* de Helmolt n'ont été publiés qu'après la guerre, et encore avec les modifications tendancieuses qu'Armin Tille, le nouvel éditeur de la collection, avait cru bon d'y introduire, sans avertissement [44]. Ces textes qui soulevaient la colère d'un apôtre de l'Alle-

---

l'étude de l'Europe sud-orientale », I, p. 41, III, pp. 261—267, IX, pp. 1—15, X, pp. 87—88. Nous possédons deux des lettres de Miller à Iorga, du 14 février et du 26 mars 1922 (« J'admire énormément votre force de travail et votre érudition »).

[41] Il est intéressant de noter que l'historien roumain A. D. Xenopol, dans une *Etude critique sur une nouvelle histoire universelle*, « Revue de synthèse historique ». II, 8. 1901, avait pris position contre Helmolt, défendant un point de vue européocentriste qui sera aussi celui de Iorga, son ancien disciple, sauf peut-être dans son dernier ouvrage, inachevé, l'« Historiologie humaine ». Voir ainsi l'affirmation : « *L'histoire de l'humanité ne peut être que l'histoire de cette civilisation qui est l'expression suprême de la force créatrice de l'esprit humain* » (p. 11, italiques de Xenopol). Cf. N. Iorga, *Manualul pentru istoria universală al studentului din anul preparator al Facultăţii de Litere* Bucarest, 1933, p. XXXV : « Le livre, si original d'aspect, auquel ont contribué plusieurs savants allemands sous la direction de M. Helmolt, a fait beaucoup de bruit et a provoqué un vif débat. Par ce volumineux ouvrage on a essayé d'écarter le privilège des nations „de haute culture", en accordant une grande place aux cultures nationales isolées, dans le large cadre d'une *histoire complète de la civilisation humaine*. Or, à part le fait que le nombre des collaborateurs jète le désordre dans les jugements et brise toute possibilité d'associations d'idées, la „Weltgeschichte" de Helmolt, avec ses volumes sur les civilisations préhistoriques d'Amérique et ses chapitres de *géographie*, dédaigne ouvertement le principe qui doit dominer toute *véritable* histoire universelle : à savoir que chaque civilisation mérite l'attention en rapport avec son originalité et sur tout selon l'influence a pu exercer sur le progrès de la civilisation universelle, sur le développement culturel de l'humanité, lequel forme le principal objet de l'histoire universelle ».

[42] H. F. Helmolt (éd.), *Weltgeschichte*, V, *Südosteuropa und Osteuropa*, Leipzig-Vienne, 1905.

[43] Cf. *Meyers Grosses Konversations-Lexikon*. VIe édition, XXI, Leipzig-Vienne, 1909, pp. 170—172, 417—418, 781, 825—826, 934—935, 939—940. Pour les lettres de Helmolt, voir I. E. Toroutşin, *op. cit.*, VIII, pp. 265—270, et, à la Bibliothèque de l'Académie, Correspondance Iorga, vol. 239, f. 176 (11 avril 1914).

[44] A. Tille (éd.), *Weltgeschichte*, IV, *Balkan-Halbinsel*, Leipzig-Vienne, 1919, pp. 215—218, 363—95, 396—432, 433—444, 445—487, 488—491. A cause de son désaccord avec la politique de l'Allemagne, Iorga est désavoué dans l'Introduction (pp. VII—VIII). Cf. N. Iorga, *O*

magne militariste et qui n'ont jamais connu de véritable diffusion, ignorés dans le pays même de l'auteur, reprennent et développent des vues déjà affirmées par Iorga depuis des années, au fur et à mesure que s'élargissait l'horizon de ses préoccupations et que s'affermissait son dessein de diriger les recherches scientifiques sur la région carpato-balkanique.

Relevons encore à cet égard la lettre d'un autre savant allemand, Paul Marc, fondateur, avec Krumbacher, de la *Byzantinische Zeitschrift*. Celui-ci assure Iorga, en 1913, de sa chaleureuse sympathie pour l'idée d'un Institut des études sud-est européennes : « Das wäre freilich schön, wenn ein Balkaninstitut die gegenwärtig so zerissenen Balkanvölker und Parteien in einem höheren Sinne zusammenfassen würde. Mit herzlicher Teilnahme verfolge ich die Schicksale all dieser uns so sehr am Herzen liegenden Volker und Staaten, mit besonderer Sympathie blicken wir dabei auf die stolze Entwicklung und ruhigsichere Politik Rumäniens » [45].

Trop abondants pour qu'on puisse les rappeler tous, les témoignages d'intérêt et de haute estime des historiens balkaniques accompagnèrent l'activité de l'Institut et de son fondateur durant une trentaine d'années, sinon plus. Une page de Iorga de 1928, au bout d'un rapide aperçu des études islamiques, s'arrête à ce jugement, qui est un doux reproche : « Jusqu'à la guerre, les recherches de turcologie n'étaient pas en faveur. Ma *Geschichte des osmanischen Reiches*, en cinq volumes, n'a pas ébranlé cette indifférence » [46]. Cependant, lorsque l'auteur n'avait pas encore achevé le dernier volume, il recevait déjà l'hommage reconnaissant des savants turcs. L'un d'eux, le général M. Chakry, lui écrivait pour le remercier de « l'impartialité parfaite dont vous faites preuve pour exposer, comparer et juger les faits et les gens, pénétrant avec une finesse merveilleuse la genèse des uns et l'âme et l'esprit des autres, à l'encontre des historiens ottomans et étrangers qui n'ont pu se retenir d'exagérer... par suite de leur penchant personnel... J'ai donc l'honneur de saluer en votre personne le vrai historien de l'Empire ottoman » [47].

Des rapports amicaux entre Iorga et les historiens serbes ont commencé avant 1900. Il échangeait des publications avec Mihajlo Gavrilović, directeur des Archives d'Etat de Belgrade [48], et avec Stojan Novaković (1842—1915) [49]. De celui-ci, de son « intérêt profond, grave et serein pour les problèmes scientifiques », il devait garder l'image émue qu'on retrouve dans un article écrit aussitôt après la mort de Novaković : « A l'occasion de mon dernier voyage à Belgrade, je l'ai visité dans sa maison patriarcale, semblable au logis d'un curé de Transylvanie ou

---

viață de om, p. 482 ; Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale, V—VI, 1919, pp. 57—58.

[45] I. E. Torouțiu, *op. cit.*, X, p. 465.

[46] N. Iorga, *Cronicile turcești ca izvor pentru istoria românilor*, « Acad. Rom., memoriile secțiunii istorice », s. III, t. IX, 1928, p. 2. En effet, les « Mitteilungen zur osmanischen Geschichte » de Vienne (1921—1926), pour donner ce seul exemple, sont postérieures à la Ière Guerre mondiale. Voir Fr. Babinger, *Quelques problèmes d'études islamiques dans le sud-est européen*, « L'Europe orientale », VII, 3—4, 1937, pp. 1—16.

[47] I. E. Torouțiu, *op. cit.*, X, p. 156, lettre du 5 juillet 1912.

[48] *Ibid.*, XII, p. 315 ; *Scrisori către N. Iorga*, I, pp. 513—514.

[49] Bibliothèque de l'Académie, Correspondance Iorga, voll. 239, f. 58, 240, f. 410 et 241, f. 6.

du Banat tout proche : un salon au plafond bas et aux meubles antiques ; sur les murs il y avait des tableaux, des croquis contemporains de la jeunesse de celui qui se contentait de si peu. Par une petite porte a fait son entrée le grand vieillard, ses lunettes profondément enchâssées dans les orbites, tel un de ces érudits du XVIII^e siècle qui mouraient la plume à la main, poursuivant une dernière explication que d'autres allaient désormais trouver. Son parler lent et timide ne laissait nullement voir la conscience qu'il devait pourtant avoir de sa haute valeur »[50]. Plus assidue encore a été la collaboration établie en 1908 avec Jovan Radonić (1873—1956), malgré leur désaccord passager au moment des traités de Versailles[51]. L'un des directeurs de *Delo*, le professeur à la Faculté de Droit de Belgrade Lazar Marković, sollicite pour sa revue, en 1915, un article de Iorga, « comme à un ami prononcé de l'entente serbo-roumaine » (ailleurs, il dit : «ami sincère et dévoué du peuple serbe »)[52]. Ayant été élu membre correspondant de la Société historique de Novisad[53], Iorga propose l'élection comme correspondants de l'Académie Roumaine de l'archéologue serbe N. Vulić et de l'historien croate Ferdo von Šišić, proposition adoptée dès le 31 mai 1930[54].

A cette même occasion, il a fait élire correspondants C. A. Sotiriou, directeur du Musée Byzantin d'Athènes, et le professeur A. M. Andreadès, ceci à la veille du Congrès des études byzantines. Le savant roumain connaissait de longue date l'œuvre des collègues grecs avec lesquels il tentait d'établir des contacts. Il a évoqué avec respect ceux-là qui étaient ses aînés, associés à la même tâche. Sathas, qu'il avait rencontré à Venise en 1894, Lampros[55]. Il a étroitement collaboré avec Manuel Gédéon (1851—1943), en éditant d'après ses copies plusieurs centaines de documents grecs, dans le XIV^e volume de la collection Hurmuzaki

---

[50] N. Iorga, *Oameni cari au fost*, II, pp. 27—29. Au moment de la retraite serbe devant les envahisseurs, Iorga, pensant au chagrin, qu'il ressentira bientôt lui-même, éprouvé par le vieux sage, « contraint de quitter ses livres bien-aimés, parmi lesquels il avait mené son travail » faisait sienne aussi sa douleur « à la nouvelle que le drapeau noir et jaune flotte sur la forteresse d'Eugène de Savoie ».

[51] Des lettres de Radonić aux Archives de l'Académie Roumaine, dossier A-7-1914 (pour son élection comme correspondant) et à la Bibliothèque de l'Académie, Correspondance, Iorga, voll. 228, ff. 415—417, 231, ff. 20—21, et 241, f. 49, datent de 1913—1914. Des comptes rendus par Iorga sur les travaux de Radonić dans le « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », I, pp. 54—55 et 189—190 ; V—VI, pp. 18—20 ; VI, pp. 45—50 et 50—52. Voir N. Iorga, *Un prieten sirb*, « Neamul Românesc », 9 novembre 1908, ou idem, *România, vecinii săi și chestiunea Orientului*, Vălenii-de-Munte, 1912, pp. 89—90.

[52] Lettre du 11 avril 1930, dans notre collection, signée St. Stanojević.

[53] Bibliothèque de l'Académie, Correspondance, Iorga, vol. 238, ff. 67—68, 142—143.

[54] « Academia Română. Anale », L, 1929 — 1930, p. 218 : la proposition est signée par N. Iorga, A. Lapedatu, N. M. Popescu (historiens), A. Radulescu et I. Ionescu (juristes). Voir *ibid.*, LIII, 1932—1933, sur l'élection de Stanoje Stanojević. En 1931, Iorga écrit pour les *Mélanges offerts à M. Rešetar* une note, « L'histoire et les historiens de Raguse », après avoir dédié à F. Šišić « Croates en pays roumains » (Šišićev zbornik, Zagreb, 1929, pp. 197 — 199). En revanche, une lettre du savant croate, le 22 avril 1936, lui exprime « la plus vive gratitude pour l'hospitalier accueil et soin lors de notre inoubliable séjour dans votre belle capitale, au Congrès des historiens » (notre collection).

[55] *C. N. Sathas*, « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », I, 6, 1914, pp. 123—124 ; *Spiridon Lambros*, « Neamul românesc », 67, 30 septembre 1916 (cf. N. Iorga, *Războiul nostru in note zilnice*, II, pp. 183 — 184) ; *Spiridon Lambros*, « Neamul românesc », 193, 1919 (cf. *Oameni cari au fost*, III, Bucarest, 1936, pp. 26—27).

(Bucarest, 1915—1917)[56]. Le volume précédent, recueillant également des sources grecques de l'histoire roumaine, avait été préparé dès 1909 par A. Papadopoulos-Kerameus et publié en 1913—1914 par l'Académie, toujours grâce à N. Iorga. Plus tard, en 1924, Iorga invitera en Roumanie S. Kougéas à la première assemblée internationale des byzantinistes.

On est agréablement frappé de l'abondance des témoignages d'amitié échangés entre notre historien et les représentants de la science bulgare. La correspondance de Iorga avec I. D. Šišmanov, dont il avait fait la connaissance à Bucarest, dans la rédaction des « Convorbiri literare », revue dirigée alors par I. Bogdan[57], débute en 1912, pour n'être réprise qu'en 1914, lorsque, en réponse aux regrets de son confrère (« Quel beau rêve faisions-nous jadis — vous vous en souvenez ! — et quelle triste réalité ! »), celui qui, entre temps, avait fondé un Institut et une revue réaffirme les principes qui l'y avaient déterminé : « Rien n'est changé dans mes sentiments et dans mes idées. Il faut nous connaître, nous entraider, nous défendre côte à côte contre les compétitions des plus puissants que nous. On arrivera à s'aimer, j'en suis certain. Est-il besoin de vous dire que je garde le meilleur souvenir de l'homme politique bulgare qui, à Bucarest, tout en nous témoignant des sentiments d'amitié sincère, nous exhortait à un labeur ardu pour maintenir notre place au monde? J'ai souvent répété ces paroles d'une âme forte et loyale. J'aurais bien désiré vous revoir et revenir à Sofia, qui a beaucoup grandi et embelli, à ce qu'on me rapporte. Il y a, malheureusement, cette tension qui m'empêche encore de vous dire tout le bien que je pense de votre nation. Ayons tous les deux le courage de lutter de front contre les préjugés dans l'intérêt de nos peuples eux-mêmes ! »[58].

L'année suivante, en 1915, l'historien bulgare N. Milev demande à Iorga des indications sur les sources à étudier à propos des luttes menées au XVI^e siècle par les peuples des Balkans contre la domination ottomane[59]. On devine la chaleur de l'accueil fait à cette sollicitation d'après la réplique de Milev : « Merci pour les paroles pleines de sympathie pour la Bulgarie qui terminent votre lettre. Il faut rendre cette justice aux Bulgares qu'ils ne sont ni rancuniers, ni jaloux de leurs voisins. L'idée de la solidarité balkanique trouvera toujours chez nous des partisans résolus, à la condition naturellement que les droits de tous soient respectés et que les sacrifices soient portés en commun. Si l'alliance balkanique avait été conçue, les tristes événements de 1913 auraient été évités et

---

[56] Bibliothèque de l'Académie, Correspondance Iorga, vol. 238, f. 351, cette carte de visite : « D. RUSSO remercie de tout cœur M. Iorga pour Hurmuzaki XIV qui, avec les volumes qui vont suivre, constituera la plus précieuse mine pour l'histoire des relations culturelles entre l'Orient hellénique et les Principautés. Bucarest, le 17 mai 1915 ».

[57] T. Ganev, *op. cit.*, p. 254. Aussitôt après, le 13 juin 1904, Iorga fait paraître dans sa revue « Sămănătorul » un article (*Români și bulgari*), en signalant « les vastes connaissances et les vues originales » du savant bulgare. Il ajoute : « M. Šišmanov a pensé à une section de livres roumains à la Bibliothèque d'Etat de Sofia ainsi qu'à des traductions du roumain en bulgare qui feraient connaître à ses compatriotes notre âme dans son expression la plus achevée et la plus authentique » (N. Iorga, *România, vecinii săi și chestiunea Orientului*, pp. 3—9). Cf. idem, *Discursuri parlamentare*, I, 2, Bucarest, 1939, pp. 167, 173.

[58] T. Ganev. *op. cit.*, pp. 250—253.

[59] I. E. Torouțiu, *op. cit.*, X, pp. 468—469, lettre du 24 février.

notre péninsule aurait présenté aujourd'hui un admirable spectacle de force et d'unité. Cependant, malgré la malheureuse expérience d'un passé très récent, les Bulgares sont encore prêts aux sacrifices, s'ils rencontrent les mêmes dispositions chez leurs voisins. Puissent les hommes politiques de nos pays se pénétrer de la raison des événements et de la logique implacable de l'histoire » [60]. Le même langage était alors tenu précisément par le ministre de Bulgarie à Bucarest, S. Radev, historien lui-même, qui, en remerciant Iorga de son récent livre, *Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne* (Bucarest,1914), ajoute : « J'admire sans réserve les vues générales qui dominent votre ouvrage. Des péripéties multiples et compliquées par lesquelles ont passé les peuples balkaniques vous avez dégagé des enseignements de la plus haute portée et que les diplomates ne sauraient assez méditer. J'espère pouvoir faire traduire cet ouvrage si suggestif à tant de points de vue et le publier à Sofia » [61].

Sur ce, en 1916, éclate, pour la seconde fois, la guerre entre les deux pays, éloignant ce projet et tant d'autres, conçus en vue de leur rapprochement culturel. En 1924, une lettre de Šišmanov rouvre le débat des deux savants dont le besoin de voir clair et d'assurer l'avenir était certainement égal : « Jadis vous étiez si bon de vous souvenir de temps en temps de moi, quand paraissait un nouvel ouvrage ou étude de vous ! Les guerres des 10 dernières années ont, hélas, interrompu une pratique qui était un grand signe d'amitié de votre part et qui me donnait la possibilité d'être en constant contact spirituel avec vous. Ne serais-je plus digne de votre attention? Savez-vous que je garde encore votre portrait sur mon bureau de travail? » [62] La réponse ne tarde pas, déplorant « ces tragiques erreurs » et assurant que « malgré tout ce qui s'est passé, contre notre intérêt et notre sentiment de dignité nationale, il n'y a pas de malheur atteignant la Bulgarie que nous considérions autrement qu'avec des sentiments de sincère regret ». Il y a plus : « Votre désir de connaître ce qu'on a travaillé ici pendant ces années si profondément troublées paraît, en tout cas, surtout s'il est partagé, ouvrir de légères perspectives d'un avenir meilleur, au moins pour les échanges scientifiques ». Plus optimiste, Šišmanov reprend : « Nos intérêts économiques et intellectuels nous pousseront indubitablement vers une union, même étroite. Seulement, nous autres, meneurs intellectuels des peuples, devons tout

---

[60] Bibliothèque de l'Académie, Correspondance Iorga, vol. 238, ff. 362—363, lettre du 7/20 mai 1915, publiée par N. Iorga, *Une lettre de N. Mileff*, « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », II, 1915, pp. 361—363. L'estime pour la valeur scientifique de Milev, ainsi que pour ses opinions politiques, ressort aussi des mots de Iorga après sa mort tragique : « Chez nos voisins, il était peut-être l'esprit le plus cultivé, historien maîtrisant les plus sûres méthodes, calme et intéressant dans son récit, presque dépouillé des préjugés soi-disants nationaux » (*Oameni cari au fost*, III, pp. 192—193, article de « Neamul românesc », XX, 57, 11 mars 1925). Y voir également cet aveu : « Dernièrement, il a essayé de reprendre nos relations. Certains souvenirs étaient encore trop récents, ce n'a pas été possible. Je dois pourtant déclarer que je n'ai refusé qu'avec un profond regret ».

[61] Bibliothèque de l'Académie, Correspondance Iorga, vol. 238, ff. 333—334, lettre du 11 mai 1915. Lorsque Radev fut passé à la légation de Washington, Iorga le revit en 1930 (*O viață de om*, p. 776). Voir aussi *Memorii*, VI, Bucarest, 1939, p. 92.

[62] T. Ganev, *op. cit.*, p. 254, lettre du 3 novembre 1924. En 1919, de Kiev, par l'entremise d'un S. R. géorgien, Šišmanov s'était déjà rappelé au bon souvenir de son collègue roumain (N. Iorga, *Memorii*, II, p. 157).

faire pour hâter cette évolution naturelle des choses. Cherchons donc ce qui nous rapproche et non ce qui nous désunit ». Une telle formule était un bon départ et bien faite pour gagner l'adhésion de Iorga. Aussi le sent-on moins gêné dans la lettre suivante pour offrir des livres roumains, pour en demander d'autres qui enrichiraient la bibliothèque de son Institut (« son fonds bulgare est presque nul, et cependant la Bulgarie forme une partie importante de ce Sud-Est de l'Europe »), pour conférer sur les meilleures solutions qui permettraient une collaboration future : « Je désire de tout mon cœur que les anciens sentiments reviennent, ceux que j'ai personnellement toujours cultivés et répandus. Mais il faut se débarrasser auparavant de nombreux préjugés et d'illusions dangereuses et, surtout, chercher à pénétrer un peu dans l'âme de l'autre, de celui dont on recherche l'amitié. Sans cela, rien ne dure : la politique des intérêts est au gré du changement fatal de ces intérêts eux-mêmes. Se réunir pour une œuvre défensive est bien peu de chose ; l'essentiel est de se réunir pour l'œuvre positive de la création. Et Dieu sait s'il y a à créer dans ce coin perdu d'Europe qui s'étend de la steppe hongroise aux Détroits... » [63].

Après la mort de Šišmanov, les efforts semblables se poursuivent, quoique avec moins de succès. Une lettre de 1928 de Marcel Emerit, alors assistant à la Faculté des Lettres de Bucarest, à St. S. Bobčev (1853—1940) le suggère [64] :» J'ai transmis votre salut à M. Iorga. L'éminent maître ne me semble pas très disposé à se rendre à Sofia. Peut-être, si vous désirez l'attirer dans votre pays, feriez-vous bien de vous adresser d'abord à des universitaires *iorgistes* qui prépareraient le chemin ». Car, ajoute-t-il, en nommant D. Gusti et N. Cartojan, « beaucoup de professeurs roumains voient d'un très bon œil l'idée d'un rapprochement intellectuel entre la Roumanie et la Bulgarie » [65]. Effectivement, en 1930, lorsque Iorga a désigné comme correspondants de l'Académie Roumaine plusieurs savants des pays balkaniques, il a écrit ces lignes d'une noble probité : « Il est impossible de disjoindre les études concernant l'ancien art dans le Sud-Est de l'Europe. C'est pourquoi tout ce qu'écrit sur l'art de son pays M. André Protitch, directeur du Musée de Sofia, nous est utile, à nous aussi. En l'élisant membre correspondant de notre Académie, nous ferions la preuve que la science roumaine n'est pas dominée par les éphémères passions qui peuvent diviser des peuples dont les points de contact dans le présent comme pour le passé sont si nombreux » [65].

[63] T. Ganev, *op. cit.*, pp. 255—265. Cette correspondance aussi finit par un éloge funèbre : « La Bulgarie vient de perdre le plus sage de ses intellectuels qui ont conquis une place au premier rang de la vie politique... esprit de structure occidentale, formé par de vastes lectures, résolution indomptable en faveur de l'œuvre de création, jugement jamais troublé par les passions éphémères » (*Oameni cari au fost*, III, pp. 261—262). Voir *ibid.*, IV, pp. 221—222 (nécrologie de Lydia Šišmanova-Dragomanova, en 1937). Dans une lettre du 5 septembre 1937, de notre collection, l'écrivain Dimitri Šišmanov remercie Iorga des « paroles si senties et si vraies que vous avez bien voulu consacrer à mon père et à ma mère ».

[64] T. Ganev, *op. cit.*, p. 35. Que le vénérable correspondant de l'Institut de France, l'ami constant des Roumains, nous pardonne de divulguer, après un demi-siècle, ce petit mouvement d'irrespect juvénile.

[65] « Academia română, Anale, Dezbateri », L, 1929—1930, p. 217. En 1936 c'est encore Iorga qui recommande G. I. Kazarow pour l'élection à l'Académie (T. Ganev, *op. cit.*, p. 108—110) ; la réponse de l'archéologue bulgare, dans notre collection, est du 10 juin 1936.

Après avoir parcouru ces lettres, infime part de la correspondance reçue et envoyée par Iorga, on a le sentiment d'avoir vécu avec lui un quart de siècle, ces années où il était devenu une formidable autorité de la science historique internationale, dans les congrès où il était aimé et craint à la fois, attirant par son érudition et son charme, mais aussi heurtant par ses emportements et ses jalousies, en même temps qu'il parvenait au sommet des honneurs et des dignités politiques. Autour de lui, deux générations s'étaient succédée, la troisième, celle de ses premiers élèves, étant déjà installée en chaire, et pour les suivants, dont certains dressaient devant lui leur impatiente ambition, le temps venait de prendre la relève. Les circonstances n'étaient pas moins changées. Quoique réunissant les anciens alliés de 1913, l'Entente balkanique (1934) que la menace d'une nouvelle guerre avait fini par imposer, avait un tout autre caractère. La préoccupation de conserver le *statu-quo* dans la paix avait remplacé la poursuite, par tous les moyens, de l'unité du territoire national. Seuls demeuraient actuels les principes qui avaient guidé les actions de la Roumanie depuis l'époque où l'on avait fondé l'Institut des études sud-est européennes. Il nous faudra à présent y revenir, pour mesurer, le long du trajet suivi, les progrès faits et pour rendre compte de la situation politique qui justifie cet humble fait : la création d'un institut avec sa revue.

INFORMATIONS NOUVELLES CONCERNANT LES VILLES PORTUAIRES DES BOUCHES DU DANUBE AU MOYEN AGE

Deux livres publiés ces dernières années et consacrés à la présence de Gênes dans le bassin de la mer Méditerranée — la mer Noire y comprise — [1] nous renouvellent l'occasion de glaner et mettre en évidence quelques informations nouvelles, fournies par des actes notariés génois rédigés à Caffa au moyen âge et se rapportant à l'histoire des villes portuaires sises dans la région du delta danubien. Certes, on lira avec profit les études et commentaires très pertinents, voués par les auteurs de ces livres à Gênes même et aux divers aspects de son activité, du XIII[e] siècle jusqu'à l'ouverture des voies maritimes qui devaient mener, au delà du détroit de Gibraltar, à la découverte du Nouveau Monde [2]. Il sera pourtant aisé de comprendre l'intérêt tout naturel que l'on accorde chez nous aux questions d'histoire locale. Aussi avons-nous estimé qu'il serait utile d'en dresser le bref compte rendu qui fera l'objet de ces notes.

Les actes notariés que nous avons retenus à cette fin ont été instrumentés à Caffa, en 1371 [3] et 1381 [4].

1[o] Deux actes passés par devant le notaire Ricobono *de Bozolo* le 20 mars 1371 représentent la solution d'un contrat de prêt à gage immobilier, conclu en 1369 et camouflé sous la forme d'un contrat de vente [5]. Parmi les personnes dont on fait mention dans la teneur des actes précités, on en trouve qui avaient été signalées dix ans plus tôt, en pleine activité, à Kilia. C'est le cas en premier lieu — comme le remarque justement Mlle Balletto — d'un certain Cosma *de Cressino*, cité en qualité de membre du *consilium bonorum virorum* qui avait assisté le consul de Caffa, pour rendre la sentence dans ce litige, le 13 mars 1371 [6]. En effet, on le trouve mentionné à plusieurs fois, sous le nom de *Cosmael de Cressino*, dans les actes rédigés à Kilia par le notaire Antonie di Ponzò[7]. *Burgensis et habitator Peyre*, selon son état personnel [8], Cosmael *de Cressino* résidait même à Kilia ; c'est dans sa maison que le notaire Antonio di Ponzò instrumenta, le 12 mai 1361, un contrat de change [9]. En 1371, Cosmael *de Cressino* s'était sans doute établi depuis quelque temps à Caffa, se que lui a permis d'être désigné membre du *consilium bonorum virorum*. D'ailleurs, le fait qu'il avait abandonné son établissement et, par conséquent, ses affaires de Kilia peut s'expliquer, à notre avis, par l'expansion roumaine dans la région des Bouches du Danube, plus marquée sous le règne du voïvode de Valachie Vlaicou (1364—1377). Il est notoire que ce prince accorda un privilège aux négociants saxons de la ville de Brașov, le 20 janvier 1368, en leur concédant des

[1] Gabriella Airaldi, *Studi e documenti su Genova e l'Oltremare*. Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino, 19 (Università di Genova. Istituto di Paleografia e Storia medievale). Gênes, 1974, 364 p. + IV pl. hors texte ; Laura Balletto, *Genova Mediterraneo Mar Nero (sec. XIII—XV)* (Civico Istituto Colombiano — Studi e testi — serie storica, 1). Gênes, 1976, 293 p. V. également les notes que nous avons publiées dans cette revue, XIV, 1976, p. 522—529 et XV, 1977, p. 113—128.

[2] V. par exemple les études de Mlle Airaldi sur l'organisation de la chancellerie de Caffa, l'institution des notaires des comtes palatins génois et la légitimation des enfants naturels à Gênes (G. Airaldi, *op. cit.*, *passim*) et celles de Mlle Balletto sur les multiples aspects de la présence génoise en Méditerranée, Egée et mer Noire (L. Balletto, *op. cit.*, *passim*).

[3] L. Balletto, *op. cit.*, p. 197—267.

[4] G. Airaldi, *op. cit.*, p. 33, 50.

[5] L. Balletto, *op. cit.*, p. 200—203 (et le commentaire, *ibid.*, p. 197—200).

[6] *Ibid.*, p. 199 (commentaire), 201 (texte).

[7] Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360—61)*. Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino, 12 (Università di Genova, Istituto di Paleografia e Storia medievale). Gênes, 1971, doc. n[os] 78 p. 136—137 ; 79 p. 138—139 ; 80 p. 143 ; 95 p. 173 ; 98 p. 179 (d'après L. Balletto, *op. cit.*, p. 199 note 3).

[8] Mêmes documents.

[9] G. Pistarino, *op. cit.*, p. 173.

facilités pour le commerce de transit par Brăila, dirigé donc vers les Bouches du Danube[10]. Il semble que déjà à cette date, les Génois ne possédaient plus dans la même région que le château de Licostomo, *castrum Licostomi*, dernier rempart de l'administration génoise dans ces parages, attesté par quelques actes notariés de 1372 à 1384[11].

Un autre personnage, mentionné comme témoin dans l'acte du notaire Ricobono *de Bozolo* précité (Caffa, le 20 mars 1371), s'appelle Giorgio Imperiale, qui est *civis Ianue*[12]; en 1361, le même Giorgio Imperiale figurait toujours comme témoin, mais en qualité de *nuncius curie consulatus Ianuensis*, dans un acte instrumenté à Kilia par le notaire Antonio di Ponzò[13].

Un troisième acte, rédigé par le notaire Ricobono *de Bozolo* et publié par Mlle Balletto représente le registre des enchères publiques tenues à Caffa, du 8 avril jusqu'au 12 septembre 1371[14]; on y a mis en vente les biens provenant de la succession du notaire Nicolò *Bosoni*. Il s'agit d'immeubles, esclaves, vêtements, joyaux, armes, meubles et accessoires, marchandises et objets divers[15]. Parmi les acquéreurs, on rencontre un certain Angelo ou Angelino de Sorba, qui achète des armes, des vêtements, des bijoux et divers autres objets, pour une somme totale de 973 aspres[16]. Le même Angelo ou Angelino de Sorba est cité comme témoin dans un acte rédigé à Kilia par le notaire Antonio di Ponzò, le 3 mai 1361; dès cette époque, il résidait à Caffa, puisque le notaire lui donne la qualité de *burgensis et habitator Caffe*[17].

Un autre acquéreur qui nous intéresse s'appelle Antonio di Asti; il achète 4 *cantaria cum busta, pro ponderando, cum furnimentis*[18]. On le retrouvera en 1373 à Licostomo, où il sert comme témoin dans un acte rédigé par le notaire Domenico da Carignano[19]. Malheureusement, le document en question ne nous révèle pas son état personnel.

2° Un dernier acte, rédigé à Caffa par le notaire Nicolò *de Bellignano*, le 12 juin 1381, fait mention de la présence d'un certain *Nicolaus de Flisco* (Nicola Fieschi), *burgensis Caffe*, qui reconnait avoir reçu cinq sommi d'argent et demi de la part de Theodoro Boga, grec, agissant comme fidéjusseur de Francesco *Brunengi*, et cède à son partenaire tous les droits et actions qu'il avait contre ledit Francesco[20]. Ce *Nicolaus de Flisco* est peut-être le même personnage cité dans le registre de la Massaria di Péra, sous la date 1403 mai 18, comme *Nicolaus de Flischio, olim consul Licostomi*[21]. Si notre hypothèse s'avère, il a dû accomplir la charge de consul de Licostomo après 1382[22].

Pour le moment, c'est tout ce que nous avons pu recueillir des actes notariés récemment édités, comme informations concernant la vie des villes portuaires de la région des Bouches du Danube. La moisson en est assez pauvre, sans doute. Mais les recherches systématiques, entreprises depuis quelques années, sans répit aux Archives d'Etat de Gênes, peuvent nous offrir encore des surprises à l'avenir.

Octavian Iliescu

---

[10] Publié dans la collection E. de Hurmuzachi par N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents relatifs à l'histoire des Roumains), XV, 1, 1358—1600, Bucarest, 1911, doc. n° II, p. 1—2.

Pour l'interprétation de la clause concernant le transit par Brăila, v. M. Holban, *Contribuții la studiul raporturilor dintre Țara Românească și Ungaria angevină (Problema stăpînirii efective a Severinului și a suzeranității in legătură cu drumul Brăilei)* (Contribution à l'étude des rapports entre la Valachie et la Hongrie durant la période angévine. Le problème de la possession effective de Severin et de la suzeraineté par rapport à la voie de Brăila, Studii, XV, 1962, p. 338—344, cf. Dinu C. Giurescu, *Țara Românească in secolele XIV —XV* (La Valachie aux XIV^e—XV^e siècles), Ed. științifică, Bucarest, 1973, p. 174 et la bibliographie donnée en note.

[11] Publiés par Silvana Raiteri dans le volume: Giovanna Balbi-Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)*. Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino, 14. Gênes, 1973, p. 197—223.

[12] L. Balletto, *op. cit.*, doc. n° 1, p. 202.

[13] *Ibid.*, p. 199 et G. Pistarino, *op. cit.*, doc. n° 9, p. 16.

[14] L. Balletto. *op. cit.*, p. 214—235.

[15] *Ibid.*, p. 236.

[16] *Ibid.*, p. 256 (mentions dans le texte du registre, p. 216, 221—223, 231—232).

[17] *Ibid.*, p. 252—253 et G. Pistarino, *op. cit.*, doc. n° 65 p. 113.

[18] L. Balletto, *op. cit.*, p. 223.

[19] *Ibid.*, p. 252—253 et S. Raiteri, *op. cit.*, doc. n° 5 p. 203.

[20] G. Airaldi, *op. cit.*, doc. n° 6 p. 50.

[21] N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor* (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains), I, Bucarest, 1895, p. 5.

[22] V. le tableau publié par nous dans la note *Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés au XIV^e siècle dans les colonies génoises des Bouches du Danube. Actes de Kilia et de Licostomo*, RÉSEE, XV, 1977, p. 127—128.

PENDENTIF DE PLOMB AVEC INSCRIPTION (XI[e] SIÈCLE)

Nous nous proposons de publier ci-après un pendentif de plomb trouvé en 1974 dans une habitation aménagée à la surface du sol dans l'îlot danubien de Păcuiul lui Soare et datée de la première moitié du XI[e] siècle[1]. La pièce en question offre l'aspect d'un jeton circulaire, mince d'un millimètre et avec un diamètre de seize millimètres. Une petite saillie globulaire, sur le point d'être transpercée de part en part était destinée à lui servir d'anse (fig. 1). L'un des côtés portait une croix aux extrémités légèrement épatées ; l'espace entre les bras de la croix était meublé d'un signe de la forme d'un ancre — symbole fréquent des représentations paléochrétiennes[2] — et les onze lettres d'une inscription grecque entouraient la croix, en bordure de la pièce. Son autre côté s'ornait d'un motif concentrique : un cercle perlé avec

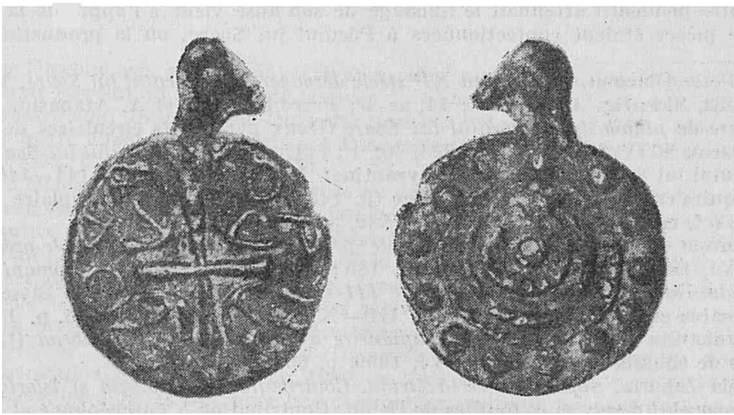


Fig. 1. — Păcuiul lui Soare. Pendentif circulaire de plomb avec inscription (XI[e] siècle).

quatre cercles intérieurs, dont deux à franges alors que le tracé d'un troisième cercle etait segmentaire.

Abréviations

SCIV — Studii şi cercetări de istorie veche
SCIVA — Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie
AE — Archaeologiai Értesítö
SA — Советская Археология
MIA — Материалы и исследования по археологии С.С.С.Р.
SCN — Studii şi cercetări de numismatică

[1] Aucune autre agglomération contemporaine de Dobrogea n'a livré jusqu'à présent cette sorte de pendentifs circulaires de plomb.

[2] Patrick Brunn, *Sylloge inscriptionum christianarum veterum Musei Vaticanum*, 2, Commentaires, éd. H. Zilliacus, Helsinki, 1963, p. 83, avec la bibliographie respective. Voir aussi Em. Popescu, *Inscripţiile din secolele IV—XIII descoperite în România* (Les inscriptions des IV[e]—XIII[e] siècles trouvées en Roumanie), Bucarest, 1976, n[os] 41, 43, 48.

Ce nouvel exemplaire fait monter à six le nombre des pendentifs circulaires de plomb trouvés à Păcuiul lui Soare [3]. Des bijoux de cette catégorie sont également attestés dans les autres régions du pays. Les plus anciens sont originaires de la nécropole de haute époque féodale d'Obîrşia (VIII^e— IX^e siècles) [4]. En Transylvanie, le cimetière de Ciumbrud (X^e siècle) [5] a livré deux pièces trouvées toutes les deux dans la tombe n^o 7. Un autre exemplaire appartenant à la même catégorie a été trouvé dans l'agglomération de Dridu (X^e— XI^e siècles) [6].

Leur aire de diffusion déborde les limites du territoire roumain. On en a trouvé des exemplaires analogues en Hongrie [7], Pologne [8], Union Soviétique [9], ainsi que dans les pays scandinaves [10].

Dans la plupart des cas, ces pendentifs circulaires sont munis sur l'une des faces, sinon des deux côtés même, du symbole de la croix. Il convient de rechercher leur origine dans le monde paléochrétien des IV^e— V^e siècles [11]. À l'intérieur du territoire roumain, on les a trouvés aussi bien dans les agglomérations que dans les nécropoles à inhumation du haut moyen âge. Du fait de leur présence dans une tombe, ils soulignent d'autant plus son caractère chrétien [12].

Vu la matière première des plus ordinaires et l'exécution à la chaîne si l'on peut dire, grâce aux moules où elle était coulée, la confection de ces pièces ne devait guère poser de problèmes. La mise au jour, dans une agglomération rurale de Canlia d'un moule de grès permet de conclure quant à la confection de ce genre de bijoux par les ateliers autochtones [13]. Rien de plus naturel donc que l'agglomération fortifiée de l'îlot danubien — à proximité duquel a été trouvé le moule en question — ait été l'un des centres de production de tels objets. Ce fut d'ailleurs là qu'on a trouvé le plus grand nombre de pendentifs circulaires de plomb. Le fait que notre pendentif attendait le finissage de son anse vient à l'appui de la thèse que cette sorte de pièces étaient confectionnées à Păcuiul lui Soare, où la production d'autres

---

[3] Voir Petre Diaconu, *Parures du XI^e siècle découvertes à Păcuiul lui Soare*, Dacia, NS, IX, 1965, p. 312, 314 ; fig. 3, 13 a— b ; 14, a— b ; Petre Diaconu et A. Atanasiu, *Două pendantive circulare de plumb de la Păcuiul lui Soare* (Deux pendentifs circulaires de plomb de Păcuiul lui Soare), SCIV, 20, 1969, 4, p. 623, fig. 1 ; Petre Diaconu, *Păcuiul lui Soare. Cetatea bizantină* (Păcuiul lui Soare. La forteresse byzantine). I, Bucarest, 1972 p. 144— 146, fig. 158. Une coquille qui s'est glissée dans ce volume (p. 146, note 69) date l'exemplaire publié par Z. Holowinska (cf. ci-après, note 8) du XI^e siècle, au lieu du XIII^e siècle.

[4] O. Toropu et O. Stoica, *La nécropole préféodale d'Obirşia-Olt (Note préliminaire)*, Dacia, NS, XVI, 1972, p. 170, fig. 7/1— 3 ; p. 185 ; voir aussi O. Toropu, *Romanitatea tîrzie şi străromânii in Dacia sud-carpatică (secolele III— XI)* (La romanité de la basse-époque et les proto-Roumains en Dacie sud-carpatique, III^e— XI^e siècles), Craiova, 1976, p. 177.

[5] A. Dankanits et I. Ferenczi, *Săpăturile arheologice de la Ciumbrud* (Les fouilles archéologiques de Ciumbrud), Materiale, VI, 1959, p. 608, fig. 3/8.

[6] Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu. Contribuţie la arheologia şi istoria perioadei de formare a poporului român* (Les fouilles de Dridu. Contribution à l'archéologie et à l'histoire de la période de formation du peuple roumain), Bucureşti, 1967, p. 94— 95 ; p. 127, fig. 53/7.

[7] Bóna István, *Az Ürbőpusztai avar temető* (La nécropole avare d'Ürbőpusztai), AE, 84, 1957, 2, p. 155— 174, fig. 10, tombe 31, pl. 36/16. Cette nécropole avare est datée des VII^e— VIII^e siècles. Le pendentif de plomb interprété par le spécialiste hongrois comme représentant un sceau vient de la tombe n^o 31, appartenant à la première phase de la nécropole, autrement dit du VII^e siècle.

[8] Zofia Holowinska, *Wczesnósredniowieczne rzemioslo złotnicze w Gdańsku*, Gdansk, 1959, pl. XVIII/5 ; l'exemplaire en question est daté du XIII^e siècle.

[9] N. P. Jurjalina, Древнерусские привески-амулети и их датировка, SA, 2, 1961, p. 128, fig. 1/2— 4, 20 ; N. V. Rindina, Технология производетсва новгородских ювелиров X— XV вв., MIA, 117, 1963, p. 242, fig. 22/4,7, 9, 10 ; texte p. 244. Les exemplaires de l'Union Soviétique sont datés des X^e— XI^e siècles.

[10] T. Arne, *La Suède et l'Orient*, Uppsala, 1914, p. 165, fig. 302— 305 ; E. Kivikovski, *Die Eisenzeit im Auraflussgebiet*, Helsinki, 1939, pl. XXVIII/5, 6, chez N. P. Jurjalina, *op. cit.*, p. 131.

[11] L'un des cimetières paléochrétiens de Sofiana (Sicilia) a livré un de ces pendentifs avec une croix. Voir chez Laura Bonomi, *Cimiteri paleocristiani di Sofiana (retroterra di Gela)*, Rivista di archeologia cristiana, XL, 1964, 3— 4, Rome, p. 178, fig. 8 ; à la p. 176, l'auteur mentionne cette pièce en tant que « un anello di bronzo ». Voir aussi Petre Diaconu, *Păcuiul lui Soare*, I, p. 146.

[12] Voir aussi O. Toropu et O. Stoica, *op. cit.*, p. 186 et note 84. À noter que les pendentifs analogues trouvés en Union Soviétique ne semblent guère être de caractère cultuel.

[13] Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 146 et fig. 59 ; ainsi que O. Toropu et O. Stoica, *op. cit.*, 185.

bijoux de métal est attestée par la présence de deux moules en bronze utilisés pour le travail des feuilles d'or[14]. C'est en ce même sens que plaident les lunules de plomb attendant leur finissage, ainsi que les déchets résultés de leur fonte, relevés à Păcuiul lui Soare[15].

Pour revenir à l'objet de la présente note, il nous faut remarquer qu'il se distingue des autres pièces analogues déjà étudiées par la présence de son inscription en caractères grecs. Sur les onze lettres qui la composent (YOANINCƆOCDAY), seulement cinq ont prêté à la lecture, en donnant le nom de IOAN. Il se peut que les autres soient des abréviations de quelques formules d'imploration indéchiffrables pour nous[16]. Ajoutée aux légendes de quelques sceaux[17] et du négatif d'une estampille à amphores relevés dans la même agglomération[18], cette inscription est l'un des témoignages écrits que nous ont légués les habitants de la cité byzantine de l'ilot, habitants dont un certain nombre devait sans doute connaître le grec[19].

Silvia Baraschi

[14] Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 158—159 et p. 156, fig. 63/2 ; p. 159, fig. 64. Une rosette tirée au moule de Păcuiul lui Soare a été trouvée à Dinogetia. Voir I. Barnea, *Noi descoperiri din epoca feudalismului timpuriu la Dinogetia-Garvăn, jud. Tulcea (1963—1968)*, (Nouvelles trouvailles de haute époque féodale faites à Dinogetia-Garvăn, dép. de Tulcea, 1963—1968), Materiale, X, 1973, p. 322, fig. 20/2 ; p. 314.

[15] Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 141 ; mise au jour d'une boucle de ceinture de la forme d'une « lyre » reléguée au rebut témoigne du fait que les ateliers de ce centre confectionnaient également d'autres objets métalliques. Voir Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 157, p. 155, fig. 62/17 ; idem, *Păcuiul lui Soare-Vicina*, Byzantina, 8, 1976, p. 421. Il y a des preuves qu'à Dinogetia aussi on confectionnait des bijoux en cuivre, bronze, argent, or — preuves représentées par des moules mono ou bi-valves, ainsi que par des pièces de ces divers métaux en barre utilisés comme matière première et un récipient à mercure. Voir I. Barnea, *Dinogetia, I. Aşezarea feudală timpurie de la Bisericuţa-Garvăn* (Dinogetia, I. L'agglomération de haute époque féodale de Bisericuţa-Garvăn), Bucarest, 1967, p. 78—80 ; fig. 38/1—3 ; fig. 164/14. Quant aux pièces tronconiques en plomb, avec une perforation verticale, passant pour avoir servi de matière première, il convient de rappeler ici l'existence d'une autre hypothèse quant à leur utilisation : elles auraient servi de supports aux chandelles, s'agissant donc d'une sorte de chandeliers. Voir Petre Diaconu, Silvia Baraschi, *Tipuri de opaiţe de la Păcuiul lui Soare* (Types de lampes de Păcuiul lui Soare), Pontica, 7, 1974, p. 391 ; voir aussi D. Vîlceanu, *Situaţia meşteşugurilor în Dobrogea secolelor X—XII* (Les métiers aux X^e^— XII^e^ siècles en Dobrogea), Pontica, 5, 1972, p. 403—404 et les notes 11, 12. Certaines tombes de la nécropole d'Obirşia contenaient entre autres des déchets dus à la fonte des pièces de plomb, ainsi que des morceaux de tôle (fer ou cuivre) constituant l'indice du travail de ces métaux dans l'agglomération afférente de la nécropole. Voir O. Toropu et O. Stoica, *op. cit.*, p. 185, de même, O. Toropu, *op. cit.*, p. 182.

[16] Le second *N* pourrait être un *Z* renversé.

[17] Petre Diaconu, *Un sigiliu de plumb al lui Alexis I Comnenul descoperit la Păcuiul lui Soare* (Un sceau de plomb d'Alexis I^er^ Comnène trouvé à Păcuiul lui Soare), SCN, IV, 1968, p. 249—251 ; I. Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea* (Sceaux byzantins inédits de Dobrogea), SCN, III, 1960, p. 325—329 ; idem, *Din istoria Dobrogei* (Fragments d'histoire de la Dobrogea), III, Bucarest, 1971, p. 322, 323, fig. 110/4 ; deux autres sceaux sont encore inédits.

[18] Silvia Baraschi, *O ştampilă de bronz de la Păcuiul lui Soare* (Une estampille de bronze à Păcuiul lui Soare), SCIV, 24, 1973, 3, p. 541—544.

[19] V. Tăpkova-Zaïmova nie dans l'un de ses récents ouvrages la présence de la population grecque en Dobroudja. Voir son ouvrage en langue bulgare sur *Le Bas-Danube — zone frontière de l'Occident Byzantin (Contribution à l'histoire des territoires bulgares du nord et du nord-est, fin X^e^— XII^e^ siècles)*, Sofia, 1976, p. 64 ; voir aussi la position de Petre Diaconu, *Istoria Dobrogei în unele lucrări străine recente* (L'histoire de la Dobrogea dans certains ouvrages étrangers récents), II, « Revista de istorie », 30, 1977, 10, p. 1898

DES VESTIGES ROUMAINS À ŠIŠTOV

Nombreux sont les monuments qui jalonnent le cours du développement de la ville de Šištov, l'une des plus anciennes de Bulgarie. Pour qui sait saisir le sujet et les symboles des fresques pâlies dont s'ornent les parois des antiques églises impitoyablement marquées par l'humidité et l'érosion, pour qui sait entendre la voix des murs en ruine, ces vestiges sont les témoins des temps révolus, autant de preuves éloquentes de maints événements du passé. Bon nombre de ces monuments ayant gardé dans la mesure du possible les traces de leurs jolies couleurs d'antan attendent encore le spécialiste qui saura déchiffrer leur énigme, qui saura faire valoir comme il convient leur précieux témoignage historique.

Le voyageur du Danube qui tourne ses regards du côté de la ville voit tout d'abord les restes de la cité médiévale, forteresse à propos de laquelle les données historiques sont contradictoires et incomplètes, sans une chronologie attestée en toute certitude. A côté d'elle, une petite église romantique se tasse sous le poussière grisâtre du temps ; avec sa croix rouillée de travers, elle fait partie du paysage sur lequel les siècles se sont amassés. Ni les voyageurs, ni les historiographes n'ont négligé ces détails, c'est pourquoi, des témoignages, parfois fortuits, réunis à la longue et combinés avec les traditions locales ont donné lieu à des légendes dont le noyau de vérité n'est pas facile à dégager de l'ensemble dû à la fantaisie des hommes.

Certains historiographes, dépourvus d'esprit critique, ont accepté la légende suivant laquelle un Michel-bey, aurait prêté « aide aux Turcs en 1596 lors de leur guerre contre les Autrichiens et les Hongrois »[1]. Ses hauts faits d'armes lui auraient donné droit de subvenir aux besoins matériels de l'église consacrée à Saint Démètre, le Thessalonicien miraculeux. Mais l'histoire montre sans laisser l'ombre d'un doute qu'un autre personnage du même nom a traversé le Danube par là en 1598. C'est le voïvode roumain Michel le Brave, l'illustre et vaillant guerrier dont le nom couvre de sa gloire indélébile les années agitées du XVI^{e} siècle. Il s'ensuit des données historiques que ce prince qui séma l'effroi dans l'Empire ottoman fit incendier les principales villes danubiennes — Vidin, Oreakhovo et Šištov. Le dramatique retrait de l'armée roumaine devait entraîner l'exode d'un grand nombre de Bulgares qui avaient tenté un soulèvement anti-ottoman et cherchaient, de ce fait, refuge en Valachie [2].

Aucune donnée quant à sa datation n'existe plus, ni dans les registres de l'église, ni marquée sur l'iconostase ou gravée aux murs. Seuls susceptibles de jeter un certain jour à cet égard sont ses éléments architectoniques, sa forme et ses ornements extérieurs, par leurs analogies avec d'autres monuments de ce genre. Dans son livre sur *Šištov par le passé*, Georges Pop Christov écrit : « La plus ancienne église (de la ville), celle de Saint-Démètre se trouve dans l'angle occidental de la cité. L'autel et la portion centrale de l'église ont conservé leur forme initiale et ils constituent sa partie antique, alors que les murs de l'ouest représentent un bâtiment ultérieur. Probablement, l'église date d'une période précédant la chute de la Bulgarie sous les Turcs »[3]. Mais l'historien St. Gančev, déjà cité, la fait dater du XVI^{e} siècle, de même que le professeur et architecte Théodore Zlatev, qui affirme : « C'est la plus ancienne église de la ville construite probablement au XVI^{e} siècle »[4].

De la forme d'un navire, l'église était bâtie de blocs non équarris d'un grès doré. Elle est placée bien au-dessous du niveau actuel du sol. Une abside demi-circulaire embrasse presque entièrement la largeur de la nef. À l'époque de la renaissance bulgare elle était encore dépourvue de narthex. On est frappé par les proportions harmonieuses de la nef, dont les mesures intérieures sont de dix mètres vingt de long pour quatre mètres dix de large. Il est évident que le constructeur avait le don inné de l'harmonie. Dans le cas présent, il a conçu son plan

---

[1] Протоиереи Ганчев Ст. Свищов, Принос към историята му, Свищов, 1928, p. 27.

[2] Le village de Băleni, dans les environs de Tirgoviște, en Roumanie, a été habité aussi par des Bulgares de la région de Šištov, colonisés là par Michel le Brave.

[3] Г. д. Христов, Свищов, 1937, p. 10

[4] Тодор Златев, Българските градове по река Дунав, през епохата на Възраждането, Sofia, 1962, p. 50

suivant le rapport de 1 : 2,5. Une voûte à demi cylindrique recouvre la nef, divisée par une bande d'arcade feinte, large de trente à trente-cinq centimètres, en cinq registres.

Ce système de voûte est assez fréquent chez les églises des villes danubiennes ; on le retrouve par exemple, dans le cas de l'église de Sainte-Vendredi (Parascève) de Vidin ou de celle consacrée à saint Pantaléon, de la même ville, toutes les deux connues comme les fondations du voïvode roumain Matei Basarab. L'appareil de l'église de Šištov et sa nef offrent, en outre, des analogies avec quelques-unes des églises bâties vers la même époque à Tîrgoviște, la capitale de la Valachie.

Si l'on ne saurait écarter comme impossible la thèse des analogies absolument fortuites, il y a bien d'arguments aussi qui plaident en faveur de l'hypothèse qu'il s'agit d'un monument bâti sinon sur l'ordre du moins avec l'appui substantiel de quelque prince roumain du XVI[e] siècle. C'est l'un des cas où la communauté de culte aura tenu un rôle politique particulièrement important. Il se peut donc que le Michel-bey et Michel le Brave soit une seule et même personne, le prince étant l'une de ces personnalités qui produisent une profonde impression sur les masses par leur force et leur vaillance, ce qui les fait entrer dans la légende. L'autel de l'église possède encore aujourd'hui une croix de bois plaquée d'argent doré, jadis sertie de pierres de différentes couleurs, dont beaucoup ont disparu. Le manche de cette croix porte l'inscription suivante : сїи кр(ъ)ст сътвори раб б(о)жїи Строе великїе визтиа(ръ) и жѫпаница его виша и даде его въ с(вя)тыи манасты(рь) гл(агол)еми вїеръш въ дни іѡ Матеи воев(о)да в(ъ лѣт) 7150 (1642)[5], c'est-à-dire : « Cette croix a été faite par le serviteur de Dieu Stroïé grand trésorier et par sa dame Vișa et l'ont faite don au saint monastère dit Vieroș, du temps de Io Matei Voïvode en l'an 7150 (1642) ». Une croix similaire, don de ce voïvode Matei Basarab et de son épouse, la princesse Elina, fait actuellement partie des collections du musée du monastère de Dealu, près de Tîrgoviște. L'archiprêtre St. Gančev ajoute que la bibliothèque de l'église dispose encore de livres d'offices de l'époque du prince roumain Constantin Brancovan, datés de l'an 7206 (1698)[6].

L'église de Šištov a échappé indemne des nombreux incendies qui ont ravagé la ville, ainsi que des pillages entraînés par les diverses invasions, traversant intacte également les cataclysmes naturels. En 1810, la ville fut mise au feu par le général russe Saint Priest sur l'ordre de Koutouzov, mais les flammes épargnèrent l'antique édifice. Les choses s'étaient passées de même auparavant, lors des attaques qui ont saccagé la ville en 1797, l'église de Saint-Démètre devait durer toujours.

Une autre relique du passé liée au nom du prince Matei Basarab et de la princesse Elina s'avère la petite église des Apôtres Pierre et Paul. Située à proximité du centre de la ville, elle s'enfonce profondément dans la terre. Au niveau actuel du pavage se laissent à peine saisir trois petites fenêtres munies de gros barreaux de fer, qui plongent dans le large fossé de drainage comme dans un canal de pierre. Regardée de la rue, l'église est à peu près invisible, l'attention du spectateur étant fixée par sa toiture de tuiles noircies, poussiéreuses et couvertes de lichens desséchés. À en juger d'après ses éléments architectoniques, nous avons affaire à un édifice appartenant au même type que les deux églises susmentionnées de Vidin.

Sa voûte est à demi cylindrique. Quatre bandes, arcade feinte elles aussi, adossées à la maçonnerie véritable, séparent la longueur de son champ en cinq registres. Un œil averti saisit d'emblée les dimensions plus grandes en largeur de la deuxième bande : c'est à cet endroit qu'il est à présumer que se dressait jadis le mur de refend, entre la nef et le narthex. Le narthex qui se présente maintenant à nos yeux est d'un appareil différent, fait d'un matériel d'une autre couleur que le reste de l'édifice, dont il se distingue aussi par sa forme. Des fenêtres oblongues éclairent le naos, trois de chaque côté, se faisant vis-à-vis. La distance plus grande qui sépare la première rangée de fenêtres de la suivante saute aux yeux. Sans aucun doute, cette première rangée assurait la lumière nécessaire au narthex, alors que la deuxième était celle de la nef, ce qui confirme l'hypothèse de la construction à une époque ultérieure du narthex actuel.

La voûte massive de l'église a gardé des siècles durant un trésor artistique insoupçonné jusqu'à ces tous derniers temps. Ce n'est qu'au cours des travaux de réfection effectués en 1923 que sa peinture murale fut mise au jour par hasard. Entre les portraits, ceux du voïvode Matei Basarab et de la princesse Elina se détachent nettement. Sur toute la longueur de la voûte, les scènes bibliques et les motifs religieux ont conservé leur fraiches couleurs. L'épais badigeonnage à la chaux a préservé de façon miraculeuse pendant 333 ans ces peintures sorties de la main d'un artiste anonyme. Elles n'ont pas été rendues encore entièrement au jour. Peut-être que dans quelque coin le pinceau de l'artiste aura eu l'audace de léguer son nom à la posté-

---

[5] Le texte est écrit en caractères cyrilliques.

[6] Ст. Ганчев, *ibid.*

rité, à l'instar des deux maîtres maçons qui bâtirent l'édifice. En effet, sur l'un de ses murs extérieurs on peut lire : « Ont travaillé maîtres Stanko et Stoïo et l'an 1644 ». Malheureusement, il est impossible de préciser s'il faut leur attribuer tout le monument ou seulement le narthex ajouté par la suite.

Des images couvraient aussi les murs de l'église. Récemment sous la chaux qui badigeonnait une niche demi-circulaire du sanctuaire flanquée de chaque côté d'éléments en ligne droite qui prolongent la nef, on a mis au jour les représentations des disciples du Christ. Ces portraits ont pour trait distinctif un détail singulier : ce sont des visages aveugles, car à un certain moment indéfini on leur a raclé les yeux. Deux hypothèses ont été avancées à cet égard. L'une rend responsable du méfait le fanatisme des soldats ottomans. Plus près de la vérité nous semble pourtant la deuxième, qui explique un tel acte par une conséquence de la superstition assez courante selon laquelle les malades recouvreraient la vue en frottant leurs yeux avec des parcelles de peinture enlevées aux portraits saints. Ce serait là une cause de bien de dégâts apportés à des monuments d'art d'une grande valeur.

Par endroits, des taches de moisi dégradent ces peintures, leur enlevant leur fraîcheur initiale. Pour ce qui est des couleurs utilisées, elles montrent des combinaisons de gris et de rouge, de vert et de jaune, plutôt discordantes, suscitant une certaine tension chez le spectateur des motifs religieux ou fantastiques. Une scène des Noces de Cana s'est conservée en bon état. Encore visibles, également, sont quelques portraits de saints, ainsi qu'une inscription mentionnant que l'église a été bâtie du temps de Macaire, archevêque de Tyrnovo, en 1644, par les maîtres maçons Krestio et Stanko et qu'elle fut la fondation d'un pope Démètre, de son fils Abraham et de l'épouse de celui-ci, Nédéléa. Cependant l'ensemble est dominé par la figure de Matei Basarab et de la princesse Elina, peints presque grandeur nature. Le fait témoigne de ce que l'église a été édifiée sous leur haut patronnage, ayant sans doute reçu des subsides de la part du prince roumain. Une recherche effectuée en commun par des spécialistes roumains et bulgares serait certainement à même d'éclairer bien de points obscures quant à ces reliques.

Valentin Antonov

ALEXANDRU SUCEVEANU, *Viața economică în Dobrogea romană, secolele I—III* (La vie économique dans la Dobroudja romaine, Ier—IIIe siècles), București, Ed. Academiei, 1977, 177 p. + 4 planches hors texte (Bibliothèque d'archéologie, XXVIII)

Le livre d'Alexandru Suceveanu présente une modalité nouvelle de synthétiser les données offertes par les sources littéraires, les documents épigraphiques et les recherches archéologiques, dans le but d'une connaissance aussi approfondie et nuancée que possible du passé de la Dobroudja, cet ancien territoire roumain. Les synthèses réalisées jusqu'à présent (J.Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum* — 1911, R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja* — 1938) ont traité des périodes bien plus larges et, même se rapportant seulement aux Ier — IIIe siècles (R. Vulpe, *Din istoria Dobrogei = De l'histoire de la Dobroudja*, 2, 1968, Ière partie— *La période du Haut-Empire*), elles se sont occupées de la totalité des problèmes (la chronologie des événements, l'organisation militaire, l'organisation administrative, la situation ethnique, l'economie, la culture, etc.), en suggérant des images historiques générales, sans une recherche détaillée d'un certain aspect de vie. L'auteur de ce livre essaie et réussit en grande mesure de synthétiser toutes les données connues concernant un seul domaine, mais des plus importants de l'histoire de la Dobroudja, pendant le Haut-Empire — la vie économique —, en apportant des interprétations personnelles, des hypothèses de travail intéressantes et des conclusions vouées à ouvrir des perspectives nouvelles et plus réalistes sur l'organisation de la région entre le Danube et la mer Noire.

Sans doute, quelle que soit la peine que se donnerait un chercheur pour présenter une vue d'ensemble dans un certain domaine de l'histoire de la Dobroudja, il devra faire appel aux hypothèses de travail, car les données que nous possédons sur une partie ou l'autre de la région, sur un certain habitat ou sur une certaine période n'ont pas un poids égal, soit parce que les recherches ont été plus intenses dans un lieu, soit parce que les documents existants ne couvrent pas entièrement le passé ; s'y ajoute, enfin, le fait que les informations transmises par les sources antiques sont plus riches pour certaines époques ou certains lieux, en passant les autres sous silence Cet état de choses se fait sentir aussi dans *La vie économique dans la Dobroudja romaine*, où l'auteur a quand même réussi de nous présenter d'un côté une vision générale sur le développement économique de la région à l'époque du Haut-Empire, d'autre côté les différences, qui apparaissent cette fois évidentes, dans l'évolution de l'une ou de l'autre des parties de la région.

Le livre comprend cinq chapitres, dont les premiers deux *(Introduction historique* et *L'organisation administrative)* ont le rôle de fixer le cadre du sujet même, traité dans les trois suivants *(L'agriculture, l'élevage et la pêche, La production locale et le commerce, L'organisation financière)* ; pour finir, de brèves *Conclusions* posent le problème du rôle de l'économie dans le processus de romanisation, spéciallement de la Scythie Mineure.

L'*Introduction historique* (p. 13—20) contient une suite d'éclaircissements et hypothèses de l'auteur, qui considère qu'en fonction des événements politiques et de l'attention accordée par les empereurs ou gouverneurs au territoire entre le Danube et la mer Noire, des modifications se sont produites dans l'organisation administrative et économique de la région. L'une des plus intéressantes opinions d'Alexandru Suceveanu me paraît être celle concernant la date de l'annexion de la Dobroudja à l'Empire, pendant le règne de Vespasien, ayant comme principal argument le fait qu'aucune unité militaire stable n'est mentionnée, jusqu'à cet empereur, dans cette région.

Le chapitre sur *L'organisation administrative* (p. 31—75) peut paraître, à première vue, trop développé par rapport à la totalité de l'ouvrage. La justification de son extension réside dans le besoin qu'a ressenti l'auteur d'établir une série de coordonnées précises pour sa démarche dans les chapitres suivants (III—V), qui constituent la partie essentielle du livre. La classification et la délimitation rigoureuses des unités administratives sont suggestives, même si elles ont parfois un caractère conventionnel. Parmi les contributions originales de l'auteur, il faut souligner l'essai d'établir le statut juridique de chaque localité en discussion, première-

ment celui des villes ouest-pontiques, lesquelles n'ont pas eu, dans leur ensemble et pendant toute la période du Haut-Empire, la même situation. Ainsi, Histria aurait été dès le début une *civitas stipendaria*; Tomis, une *civitas libera et immunis*, en devenant *stipendaria* sous Vespasien et recouvrant sa liberté sous Trajan ou, plutôt, sous Hadrien; Callatis a été une *civitas foederata*, statut gardé pendant toute la durée de la domination romaine. Intéressantes sont aussi les estimations concernant la composition ethnique et le nombre d'habitants de diverses villes et territoires, estimations évidemment approximatives, mais qui donnent une vision plus réaliste du mode de vie et du niveau de développement économique (occupations, production, commerce) de la Dobroudja.

Le noyau de l'exposé d'Alexandru Suceveanu se trouve dans les III^{e}—V^{e} chapitres, où il présente les principaux aspects de la vie économique. En faisant appel à toute la documentation disponible qu'il distribue par problèmes, selon la méthode utilisée dans le chapitre antérieur *(L'organisation administrative)*, l'auteur analyse le mécanisme économique, les réalités du mode de production, la situation financière des diverses catégories sociales de la Dobroudja romaine.

Plusieurs conclusions importantes se dégagent de cette partie du livre. Ainsi, il résulte du chapitre sur *L'agriculture, l'élevage et la pêche* (p. 76—109) qu'étant données les conditions climatiques et géographiques, l'agriculture ne constituait pas la principale source de prospérité, comme on l'affirme d'habitude, mais seulement une branche de production importante, réussissant à peine de satisfaire les nécessités locales; un excédent de produits, nécessaires à l'export, était obtenu d'autres occupations, surtout de la pêche. Intéressante me paraît aussi l'idée que la main de travail servile était peu utilisée, la production se basant en premier lieu sur l'activité des hommes libres, les esclaves attestés par les documents étant employés le plus souvent pour des besoins domestiques ou dans les services publiques.

Le chapitre sur *La production locale et le commerce* (p. 110—146) réunit toutes les données épigraphiques et archéologiques concernant les différents métiers, le rôle de certaines magistratures et associations. La région se trouvait incluse dans un grand réseau commercial; on souligne les intenses relations d'échange avec le Proche-Orient et la place prépondérante détenue par la ville de Tomis dans ces rapports commerciaux.

Dans le chapitre sur *L'organisation financière* (p. 147—163), l'auteur s'occupe de certaines questions assez peu évidenciées par les documents: les biens individuels, les revenus et les dépenses, les employés avec des attributions financières, les diverses catégories d'impôts. Même si les résultats auxquels est parvenu l'auteur ne sont pas toujours concluants, à cause de la pénurie des informations, ils dévoilent des aspects moins connus de la vie de tous les jours des diverses catégories de population.

En pensant qu'après un pas trop long délai nous assisterons à une deuxième édition, enrichie par la découverte de nouveaux documents, je ferais quelques observations dont l'auteur tiendra peut-être compte à l'avenir. Je me rapporterai en particulier au II^{e} chapitre *(L'organisation administrative)*, étant donné qu'il contient le modèle en partant duquel ont été développés les chapitres suivants.

Les principaux habitats de Dobroudja sont répartis en « villes grecques » et « villes romaines ». Dans la catégorie de ces dernières sont comprises les localités les plus importantes, connues des sources littéraires ou des recherches sur le terrain, la plupart d'entre elles étant des résidences des unités militaires. Je crois qu'on aurait dû faire une plus nette distinction entre les deux seules cités qui ont eu le statut de *municipium* (Troesmis et Tropaeum Traiani) et les autres « villes romaines », nommées ainsi parce qu'elles avaient une organisation interne et un rôle administratif plus ou moins similaires aux municipes.

La division de la région entre le Danube et la mer Noire en territoires, excepté la situation plus claire des villes pontiques, a souvent un caractère conventionnel, faute de documents à l'appui. Le coin du Nord-Est de la Dobroudja, qui n'est pas attribué à une ville quelconque (je proposerais Salsovia, vraisemblablement un centre militaire), a une superficie approximativement égale aux autres territoires. Mais je n'ai pas compris pourquoi le Sud-Ouest de la région, avec une très grande surface, n'a pas été divisé, en partant des territoires de Sacidava et Sucidava, cités importantes, sur lesquelles la quantité d'informations que nous détenons n'est pas inférieure à celle sur Aegyssus, Cius — Beroe, Axiopolis. Pour suivre le même fil d'idées, je ne crois pas que la surface d'un territoire où se trouvait la résidence d'une légion, comme Troesmis pouvait être égale ou même plus petite que celle du territoire d'une cité qui hébergeait la garnison d'une simple unité auxiliaire. Il faut tenir compte aussi du problème créé par le ravitaillement des troupes; sur le territoire de Troesmis étaient cantonnés jusqu'à six mille militaires, pendant que sur celui de Capidava, par exemple, seulement cinq à six cent. Ni les arguments qui ont conduit l'auteur à établir un territoire de la « ville » Libida ne me semblent pas convaincants; à l'époque du Haut-Empire cet habitat a dû être seulement

un *vicus*. Probablement que, si on n'avait su avec certitude qu'Ulmetum faisait partie du territoire de Capidava, on aurait créé, avec des arguments similaires, un territoire à cet établissement aussi. Mais aussi bien Libida qu'Ulmetum ont été fortifiées et ont pu devenir des villes, à peine pendant le Bas-Empire.

Il y a encore quelques menues observations concernant la division territoriale proposée, que je signale, pour une éventuelle révision. Ainsi, Cius me parait plus rapproché de Carsium que de Beroe, qui pouvait très bien appartenir à Troesmis ; on éliminerait ainsi un territoire (Cius — Beroe) dont on ne sait presque rien, pendant que celui qui dépendait de Carsium gagnerait plus de consistence. Il serait à réfléchir aussi sur la subordination de Dinogetia (surtout si on accepte que celle-ci pouvait se trouver aussi à gauche du Danube) à la cité Arrubium ; nous rencontrons ici les résidences de deux unités militaires sur un seul territoire, un phénomène unique.

Ces suggestions se rapportent à la division territoriale proposée par l'auteur, division qui devra être confirmée à l'avenir. Elle a été faite dans le but de systématiser le matériel qui a nourri les principaux chapitres du livre, mais le schéma utilisé n'a pas toujours servi les intentions de l'auteur. Si l'on admet que chaque établissement plus important détenait aux alentours un territoire plus ou moins grand, en fonction de l'importance du centre respectif et de ses besoins économiques, il me semble que les divisions territoriales peuvent être élargies et réduites comme nombre, en partant de plusieurs critères (géographiques, historiques, stratégiques). La présentation du sujet si important de la vie économique aurait gagné en consistence, si elle s'était appuyée sur une base documentaire plus concrète, et moins sur un schéma administratif proposé initialement.

Quelques observations de détail : le village de Dunăreni se trouve en amont de Muzait (Sacidava), et non pas en aval (p.70 et première carte). La cité de Beilic (aujourd'hui Viile) se trouve près du Danube, pas à l'intérieur du pays (p. 70). Sur les cartes de la Dobroudja romaine des I^{re} — III^{e} siècles sont indiquées des localités qui sont apparues seulement à l'époque du Bas-Empire, comme Flaviana, Gratiana, Platcypegiae (si cette dénomination représenterait tout de même un toponyme), Talamonium. L'affirmation que le grand mur de Tomis aurait été construit encore au II^{e} siècle (p. 25 et 124) est trop catégorique, puisqu'il existe de forts arguments contraires à cette opinion.

Il est regrettable qu'un index, si nécessaire dans un ouvrage scientifique, n'ait pas été ajouté à la fin. Aussi bien que le matériau soit systématisé en chapitres, souschapitres et paragraphes, et l'auteur a le mérite d'avoir gardé une parfaite symétrie en présentant les principaux aspects de la vie économique, je crois que l'index n'aurait pas été superflu.

On doit souligner encore une fois les mérites d'Alexandru Suceveanu d'avoir abordé un aspect très important de l'histoire ancienne de la Dobroudja — la vie économique —, et de nous l'avoir présenté dans une forme cohérente, avec un intérêt spécial pour épuiser le matériau documentaire existant, qu'il a exploité avec compréhension et ingéniosité. Les notes, qui souvent ne se résument pas à des indications bibliographiques, mais comprennent elles-mêmes des commentaires intéressants, dévoilent l'information solide de l'auteur et constituent, en même temps, une riche source d'informations.

La vie économique dans la Dobroudja romaine, en tant que premier ouvrage présentant en détail et en profondeur un aspect majeur de l'histoire antique du territoire entre le Danube et la mer Noire pendant les premiers trois siècles de domination romaine, s'impose dans la littérature de spécialité comme un chef de file, ouvrant, espérons-le, une série de monographies dédiées aux domaines principaux de la vie en Scythie Mineure.

Andrei Aricescu

I. A. MEDVEDEV, *Византийский гуманизм XIV—XV вв.* Leningrad, Nayka, 1976, 255 pp.

L'auteur de la monographie Мистра. Очерки истории и культуры поздневизантийского города (Leningrad, 1973, 164 p.) nous donne cette fois-ci un essai sur l'humanisme byzantin aux XIV^{e}—XV^{e} siècles. Après avoir passé en revue les diverses définitions de l'humanisme connues jusqu'à présent, I. A. Medvedev examine à tour de rôle les questions suivantes : la vie intellectuelle, la doctrine des néo-platoniciens en tant que base philosophique, la critique du christianisme et les tentatives de bâtir un nouveau culte, le concept d'homme, le déterminisme

et le libre arbitre, l'idéologie politique, les idées socio-économiques, sans oublier les traits communs et les différences de l'humanisme byzantin par rapport à l'humanisme italien. Si la littérature relative à l'humanisme italien est très riche, par contre l'humanisme byzantin n'a pas attiré l'attention des chercheurs dans la même mesure. Contesté ou minimisé par les uns, il a été surestimé par les autres au point de le considérer comme la source inspiratrice du premier. La raison de ces exagérations réside dans le fait que les données le concernant ont été étudiées séparément, sans être intégrées comme il convient dans un contexte unitaire, par manque d'analogies et de points de repère. Or, notre auteur se propose d'analyser maintenant ces données dans une perspective plus large, sans prétendre, toutefois, en épuiser le sujet.

Aux XIV^{e} et XV^{e} siècles, l'Empire byzantin s'est sans cesse trouvé sur le qui vive, du fait des Ottomans, qui finirent par s'emparer de Constantinople en 1453. Malgré cette conjoncture menaçante, il conservait cependant ses rapports avec l'Occident et surtout avec l'Italie, ce qui lui permettait d'être au courant des progrès enregistrés dans cette partie du continent. Marchandises, hommes, idées circulaient assez facilement dans les deux sens. Les liens noués dans l'Antiquité n'avaient jamais cessé absolument, bien au contraire, ils étaient devenus plus serrés par suite de la présence prolongée des Vénitiens et des Génois. L'Empire byzantin et l'Italie appartenaient au même monde méditerranéen ; ce n'étaient que les conditions économiques et les systèmes politiques qui différaient. Alors que les villes italiennes s'épanouissaient animées par un optimisme vigoureux, Byzance déclinait, appauvrie et en proie à une incessante dépression qui se traduisait dans l'idéologie de l'époque par une méfiance marquée à l'égard des étrangers et par le retour au passé. Le triomphe du mysticisme hésychaste de Grégoire Palamas en 1331—1359 est justement la manifestation de cet état des choses ; il indique combien étroites et difficiles étaient les voies que devaient prendre les sciences exactes et le rationalisme, le bon sens et les idées progressistes en général, représentés par Nicéphore Grégoras Bien que se développant dans le champ clôs de la religion, la grande dispute de ces deux idéologies opposées met en lumière de manière indirecte les obstacles presque infranchissables auxquels se trouvait confronté l'humanisme byzantin. Il est regrettable que l'auteur du présent ouvrage n'ait pu exploiter suffisamment la contribution de Nicéphore Grégoras, mettant plutôt l'accent sur le XV^{e} siècle

À la différence de ce qui se passait aux périodes précédentes, à l'époque concernée on constate une augmentation sensible du nombre des connaisseurs de la langue latine et des voyageurs en Italie. Parmi ces-derniers, figurent des personnalités éminentes, par exemple : Démètre Kydonès (décédé en 1100), Manuel Chrysolaras (1350—1395), Georges Gemistos Plethon (décédé en 1452), Georges Armoiroutzos (décédé en 1475), Bessarion (1395—1472), Georges Trapezountios (1395—1186), Michael Apostolios (dans la seconde moitié du XV^{e} siècle), Laonikos Chalkokondyles (1423—1190), Constantin Laskaris (1434—1501), etc. L'attrait exercé sur eux par l'Italie n'était pas dû seulement à des raisons d'ordre politique (le besoin de se trouver des alliés face au danger représenté par les Turcs) ou religieux (le désir de mettre une fin au schisme qui divisait les deux Églises, orientale et occidentale) : c'était aussi la conséquence des facilités de contact nées de la position géographique des régions respectives, ainsi que du prestige dont jouissait la culture italienne. Il s'ensuit donc qu'en étudiant l'humanisme byzantin, il nous faut tenir compte du moment historique où cet humanisme s'épanouit et des aspirations de la société byzantine de l'époque.

I. A. Medvedev a commencé par s'assurer une solide base théorique avant de parcourir quantité d'études spécialisées et de sources originales en quête des traits spécifiques de l'humanisme byzantin. Celui-ci se manifestait dans les milieux lettrés par des tendances à « classiciser », si l'on peut dire, dans les lectures publiques et la correspondance, par un penchant encyclopédiste et rhétorique, par une culture presque exclusivement littéraire, donc livresque. On retrouve ces traits à Constantinople, sans doute, mais aussi dans les divers centres provinciaux — Thessalonique ou Mistra, au Péloponnèse. C'est l'époque des différents projets de réforme religieuse et des tentatives d'un retour au paganisme. L'aristotélisme cède maintenant de plus en plus le pas au néo-platonisme. Dans la conception du monde augmente l'intérêt pour les sciences exactes et sur le plan moral se dessine une plus grande liberté de l'initiative individuelle. On exige dans le domaine de l'organisation étatique une bonne formation spécialisée au service d'un idéal politique, alors qu'au point de vue économique on s'attache à trouver toujours les véritables causes des divers phénomènes, afin de pouvoir guider au mieux les entreprises de l'homme.

Ces différents aspects, dégagés d'une lecture très variée, sont débattus par l'auteur avec beaucoup de compétence et valorisés de manière à obtenir quelques vues d'ensemble. Cette opération, au stade actuel de la recherche, n'est guère facile, car les éditions critiques commentées font encore défaut. Comme l'étude des sources est encore insuffisante, on ne saurait apprécier au juste le degré d'originalité du contenu d'idées et des solutions fournies par ces œuvres. Malgré

ces difficultés, la monographie de I. A. Medvedev se remarque par la richesse de l'information et la juste appréciation des faits, par la profondeur de l'analyse et l'aptitude à synthétiser de son auteur, aussi est-elle digne de toute notre attention. C'est un bon début dans un domaine qu'on commence à peine de défricher et qui réclame bon nombre de forces en vue de son étude approfondie et sa valorisation scientifique. Pour notre part, nous avons apprécié tout particulièrement le chapitre VII de l'ouvrage, qui traite avec une grande subtilité des idées socio-économiques des humanistes byzantins.

Quelques-unes des conclusions de l'auteur sont vraiment dignes d'être retenues : « L'humanisme en tant que courant culturel de grande envergure, expression de l'idéologie de la nouvelle classe bourgeoise, n'était pas inhérent à Byzance... », car « Byzance était un État entièrement féodal qui, peut-être, seulement dans ses réminiscences idéologiques avait quelques attaches avec le fonds anti-féodal de la Renaissance » (p. 166). Toutefois, il y avait à Byzance « tout un ensemble de conditions socio-économiques, un haut degré de développement de la culture citadine, l'émancipation des villes, un certain affaiblissement du principe unitaire de la structure politique et par conséquent une assez grande liberté individuelle, apte à générer toutes sortes de courants d'idées, dont les idées humanistes aussi » (p. 167). « Alors que l'humanisme italien passait du cabinet dans la réalité sociale, en tant que force créatrice et édifiante, l'humanisme byzantin se pratiquait dans le vase clos d'un cercle restreint de savants. Si les humanistes italiens se posaient en fondateurs d'un monde nouveau, la majorité des humanistes byzantins n'étaient que des continuateurs et des épigones » (p 168). « Au point de vue terminologique scientifique, la notion d'humanisme byzantin est la plus apte à exprimer cet ensemble culturel, spirituel, intellectuel, psychologique et esthétique qui est caractéristique pour la conception du monde courante dans une partie de la société byzantine des XIV^{e} et XV^{e} siècles et qui, par ses symptômes, peut passer pour analogue à l'humanisme italien » (p 169).

L'ouvrage donne en annexe la traduction russe du traité « Des lois » de Georgios Gemistos Plethon, quelques données inédites sur les œuvres de Théodore Métochites, un fragment de celle de Georgios Trapezountios « De l'astronomie », ainsi que deux lettres de Lianoro de' Lianori (1425—1478) de la collection des Archives de l'Académie des Sciences de Leningrad et deux autres lettres, rédigées en latin, de Démètre Chalkokondyle (1432—1511).

H Mihăescu

EQREM ÇABEJ, *Studime etimologjike në fushë të shqipes* (Études d'étymologie albanaise). Bleu (tome) II, A-B. Tirane 1976, 615 pp. (Akademia e Shkencave e R P. të Shqiperise. Instituti i Gjuhesise dhe i Letersise)

Les études d'étymologie, publiées pendant les années 1960—1966 dans les revues « Buletin i Universitetit Shteteror të Tiranës, seria shkencat shoqerore » et « Studime filologjike », sont reproduites dans le présent volume, refondues avec méthode, afin de fournir un instrument de travail complet — instrument attendu avec impatience par les albanologues, les hellénistes, les romanistes, les slavisants et les turcologues. L'auteur commence par le deuxième volume, réservant le premier à l'exposé de ses principes méthodologiques et à l'information bibliographique, dont la parution devra sans doute avoir lieu à la fin de cet ouvrage. Il s'agit de la présentation dans son ensemble du matériel lexical albanais, suivant un ordre alphabétique et avec un résumé français pour finir. Relevons l'avantage d'une présentation qui a renoncé au système rigide du véritable dictionnaire, qui impliquait l'obligation de respecter une structure consacrée et impérative ; en effet, cette manière plus souple d'aborder le problème laisse place à des débats subsidiaires illimités, extrêmement nécessaires dans notre cas. Le livre réunit et discute des faits de langue datés de toutes les périodes historiques et relevés dans toutes les régions habitées par les Albanais, sans oublier ceux fournis par la littérature populaire, la dialectologie et l'onomastique. Telles étant les choses et compte tenu aussi de la compétence reconnue de l'auteur, l'ouvrage en question ne peut être qu'un moyen informationnel de toute première main, digne d'une attention particulière.

Chaque langue comporte un lexique stable, dont on se sert sans cesse et qui est, généralement, un héritage antique, complété par un lexique changeant, mobile, adaptable aux besoins d'une époque historique donnée. Dans le cas de l'albanais, les mots de la première catégorie appartiennent dans leur majeure partie à l'antique fonds indo-européen : dans leur majeure partie, mais non exclusivement, car il y a toute une série de termes de cette même catégorie, originaires du latin, du slave, du grec, de l'italien ou du turc. En tant que partie composante du principal fonds lexical, ces mots détiennent dans l'ensemble du système linguistique une très bonne position. Toute influence extérieure se laisse mieux juger si l'on ne

perd point de vue la force avec laquelle elle parvient à se frayer une place au cœur même d'un système linguistique, autrement dit, en ne perdant point de vue les facteurs de qualité. Quand le linguiste serre de près le développement de ce processus historique, il arrive à saisir dans une certaine mesure les rapports socio-politiques ; par conséquent, sa compétence dans cette discipline lui offre un instrument efficace pour l'investigation du passé d'un peuple, en remplaçant avec succès la pénurie des sources historiques. C'est ce qui nous oblige à l'étude minutieuse du lexique, avec la précision rigoureuse de son origine — chose pas toujours facile à réaliser.

. Le présent volume discute environ 900 mots. Suivant leurs origines, on peut les classer en : éléments autochtones — 395 ; turcs — 200 ; italiens — 112 ; slaves — 80 ; grecs — 58 ; latins — 34 ; français — 11 ; roumains — 6 ; allemands — 3 ; espagnol — 1. Lorsqu'il s'agit de préciser l'origine des mots, le domaine le plus facile est celui de la terminologie moderne, où l'albanais présente l'avantage insigne par rapport aux langues bulgare, roumaine et serbo-croate, de pouvoir opérer (tout comme l'allemand ou le grec) avec des moyens internes dans le but de composer des termes nouveaux : *krye* « tête »+*gjatë* « long » = *kryegjatë* « dolicocépahle » ; *krye* « tête » + *kishë* « église » = *kryekishë* « cathédrale », etc. Le mot *atdhe* (*at* « père » + *dhe* « pays ») est calqué sur l'allemand *Vaterland* et le mot *mëmedhe* (*mëmë* « mère » + *dhe* « pays »), une imitation de l'expression italienne *madre patria*. Toutefois, cette sorte de calques sont rares en albanais, car cette langue opère presque toujours de manière indépendante, en utilisant ses propres ressources. Ceci explique pourquoi la terminologie scientifique ne comporte en albanais que peu de mots étrangers.

On constate l'influence sporadique du roumain, qui se réduit à quelques mots seulement, d'origine aroumaine. Ainsi qu'il résulte du dictionnaire de Tache Papahagi, la langue albanaise a donné au dialecte aroumain un certain nombre de mots ; d'autre part, elle a reçu de l'aroumain un nombre, un peu moins grand, de mots — phénomène qui correspond exactement à la proportion numérique entre Albanais et Aroumains.

Les éléments latins de l'albanais sont assez bien connus ; leur total remonte à environ six cents mots. Sur le tout, le présent volume en discute 34, mais on ne saurait les considérer comme absolument sûrs. Le latin semble avoir exercé sur l'albanais une influence d'une grande ancienneté et qu'elle s'exerce jusqu'à des profondeurs considérables. Grâce à la précision offerte par cette sorte d'éléments, grâce aux possibilités qu'ils assurent d'établir une chronologie relative, grâce, enfin, à leur rôle actif dans l'albanais actuel, les éléments d'origine latine marquent une étape importante, ainsi que les repères indispensables de l'histoire de la langue albanaise. Ces éléments latins englobent des termes désignant la flore et la faune méditerranéennes ou encore des mots illustrant les contacts avec l'Occident. Ce sont autant d'arguments en faveur du caractère autochtone des Albanais.

Pour ce qui est des éléments grecs, le présent volume traite de 3 mots grecs antiques, 6 mots d'origine byzantine et 28 autres néo-grecs. Les mots grecs antiques, surtout ceux originaires du dialecte dorique, montrent que les ancêtres des Albanais actuels ont vécu à proximité des Grecs, dans les limites de l'Albanie contemporaine, et non quelque part plus au nord ou au nord-est, comme quelques historiens étrangers ont essayé de le prouver. En ce qui concerne leur contact avec la culture byzantine, bien qu'actif, il ne fut pas aussi soutenu qu'on aurait pu s'y attendre. Quant aux mots d'origine néo-grecque, bon nombre d'entre eux sont communs à ceux relevés dans le dialecte aroumain — preuve que Albanais et Aroumains ont vécu dans des conditions analogues.

Environ quatre-vingts, les éléments d'origine slave sont entrés dans la langue soit par la filière serbo-croate (dans le dialecte guègue), soit par la filière bulgare (dans le dialecte tosque) ; il y a encore un certain nombre de mots d'origine slave dont on ne saurait pas préciser rigoureusement la filière. Ces éléments sont entrés dans l'albanais à différentes époques, mais partiellement isolés, ils n'ont jamais touché la profondeur des emprunts slaves du roumain. On y trouve la preuve de la différence des modes de vie albanais et slave : les premiers s'adonnant de préférence à l'agriculture, alors que l'existence des seconds était surtout pastorale.

Remarquable à maints points de vue, l'influence italienne ne peut pas toujours être distinguée de l'influence latine. En outre, il n'est pas toujours facile de faire une distinction entre l'influence vénitienne et l'influence italienne en général ; en effet, maîtresse pendant un certain temps des villes albanaises de la côte adriatique, Venise a laissé son empreinte dans la terminologie de la nagivation et du commerce, ainsi que dans celle de l'architecture et de l'art militaire. Ces mots reflétaient les caractères spécifiques d'une cetaine civilisation, bientôt tombée en désuétude, sans avoir eu le temps de se généraliser en Albanie, pour devenir commune à son peuple tout entier. Sur les 31 mots d'origine vénitienne aucun n'a plus cours de nos jours dans les limites du territoire de la langue albanaise. Par contre, quelques éléments italiens se sont infiltrés profondément dans le système linguistique albanais, devenant d'un usage très fréquent. On peut affirmer en général que les éléments italiens sont sans cesse entrés en alba-

nais à partir, probablement, du X^{e} siècle, en communiquant à cette langue divers aspects de la culture européenne.

Sur les quelques deux cents mots originaires du turc du présent volume seulement 41 se retrouvent également en roumain. On peut affirmer sans aucune exagération qu'entre toutes les langues sud-est européennes l'albanais compte le plus grand nombre de turcismes. Parfois, ces termes se sont glissés jusque dans les coins les plus reculés du pays ; ils sont devenus populaires en ce sens qu'ils sont entrés dans les locutions, dans les expressions spécifiques, dans les argots, voire dans les tours d'expression les plus personnels, c'est-à-dire dans la littérature lyrique et dramatique. Néanmoins l'influence turque ne s'est pas avérée aussi viable dans tous les compartiments de la vie : quantité de mots de la terminologie administrative, des relations agraires, des différents articles — étoffes, vêtements, armes —, des noms d'instruments de musique, de la terminologie culinaire et de l'idéologie religieuse, etc., ont cessé de tenir un rôle sur le plan social, d'où leur caractère caduc. De nos jours, ces éléments turcs présentent une régression marquée qui sera encore plus sensible chez la future génération.

Mais l'étude la plus difficile reste celle des éléments autochtones antiques. Heureusement, l'auteur du présent ouvrage dispose d'une bonne formation théorique, obtenue par la fréquentation des linguistes de renom, tels Paul Kretschmer et Norbert Jokl ; il est très au courant de la littérature dialectale et connaît bien le vieux-albanais, en tant qu'éditeur magistral de l'un de ses monuments (le Missel de Buzuku) ; il détient, enfin, la maîtrise des données toponymiques et use des toutes dernières méthodes de la recherche moderne. Aussi, lorsqu'il n'arrive pas à écarter complètement quelque incertitude, c'est à cause de la pénurie des sources informationnelles. On ignore presque tout en ce qui concerne les langues illyrienne et thrace. La frontière qui les séparait jadis devait se trouver quelque part à l'Ouest des cours de la Morava et du Vardar, de sorte que le Nord-Est de la péninsule Balkanique était le domaine des parlers thraces, alors que le Nord-Ouest (jusqu'à l'Adriatique) était la patrie des parlers illyriens. Selon l'auteur, l'albanais actuel est une langue qui continue directement et sans hiatus l'illyrien antique, mais les avis des spécialistes sont encore partagés à cet égard. Il n'en reste pas moins que la thèse la plus vraisemblable est celle qui considère la langue albanaise comme continuatrice de l'illyrien et les Albanais eux-mêmes comme les autochtones des territoires compris dans les limites actuelles de leur pays. La langue roumaine découle directement du latin parlé jadis en Dacie et en Mésie ; on peut départager au point de vue chronologique le roumain du latin, en assignant à cette ligne de démarcation les VII^{e}—VIII^{e} siècles, c'est-à-dire à peu près la même période que pour les autres langues romanes, de l'Occident du continent. Le processus de romanisation a duré longtemps et les langues locales ont persisté pendant un bon bout de temps après l'arrivée des Romains (l'une d'entre elles — l'albanais — ayant survécu jusqu'à nos jours). Les contacts pluriséculaires entre le latin et les langues autochtones ont donné lieu à des échanges lexicologiques mutuels, comme le témoignent les éléments latins de l'albanais ou le lexique de substratum du roumain. Or, pour ce qui est de l'albanais, il ne saurait être question d'un substratum (ainsi que l'auteur du présent ouvrage l'a déjà remarqué à juste titre), car cette langue représente la phase actuelle de l'évolution de l'illyrien.

Quelques exemples sont à mêmes de mieux rendre compte de cet état des choses, tout en faisant aussi saisir par le lecteur la méthode de l'auteur. Le mot albanais *burrë* s.m. « homme, mâle, mari » est rattaché au nom thrace *Burebista* (le *r* roulé serait le « résultat, relativement tardif, d'une gémination expressive », p. 541). Autre exemple : *buzë* « lèvre, rive, rivage, bord » (avec « bord » comme premier sens) est comparé avec le nom *Byzantion* (*y* prononcé *ou*) « ville située au rivage de la mer ». De là, à conclure : les deux mots ont des correspondances en thrace et en albanais (langue qui continue l'illyrien), il s'ensuit que l'albanais *buzë* est originaire de l'illyrien, alors que le roumain *buză* « lèvre » est originaire du thrace. Le thrace et l'illyrien étant des langues indo-européennes apparentées, elles comportaient, par conséquent, des formes et des sens analogues. Lorsque l'auteur ne trouve pas le correspondant thrace, il refuse la théorie du substratum pour les mots roumains, leur attribuant une origine albanaise : *avull* « vapeur, exhalation, sensation de chaud » — roum. *abur* « vapeur » (de l'albanais dialectal *abull*) ; alb. *bung* s.m., *bungë* s.f. « chêne sessiliflore » — roum. *bunget* « forêt épaisse » (*bung* + le suffixe latin *-etum*). Son procédé repose donc sur l'argument *a silentio*, mais celui-ci n'est pas toujours probant Un autre aspect théorique du problème : les éléments originaires de l'illyrien relevés en roumain s'y sont introduits par la filière latine ou thrace ; par conséquent, dans le premier comme dans le second cas, l'usage du concept de substratum semblerait justifié.

Naturellement, on ne saurait prétendre à une vision d'ensemble avant de connaître l'ouvrage au complet. Toutefois, dès à présent, on peut affirmer que ce sera une œuvre particulièrement importante pour l'albanologie en général et de portée nationale pour le peuple albanais.

H. Mihăescu

C. TH. DIMARAS, Νεοελληνικὸς διαφωτισμός, Athènes, Editions Hermès, 1977, 524 p. (Νεοελληνικὰ μελετήματα 2).

La collection « Νεοελληνικὰ μελετήματα », fondée aux Editions Hermès sur l'initiative de Philippe Iliou, débutait récemment par un choix des écrits de Manuel Gédéon sur la vie spirituelle grecque aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, dû au même chercheur.

Le second volume de cette série est consacré aux recherches du professeur Constantin Th. Dimaras sur les » Lumières » grecques. Nous signalerons dès maintenant un rapprochement qui s'impose. Si Manuel Gédéon fut l'un des premiers à envisager— pour la culture grecque — ce que nous appelons fréquemment aujourd'hui l'histoire des idées, c'est sans doute le pr Dimaras qui, depuis près de trois décennies, a reconstitué — avec un esprit de méthode et une minutie qui ont fait école — les lignes générales du développement de la culture grecque moderne.

Il suffit de lire la brève introduction de ce livre, pour comprendre que ces recherches, devenues fondamentales en la matière, ont été guidées par quelques principes très sûrs, très simples en apparence. C'est ainsi que, pour caractériser les différents chapitres de son livre, l'auteur attire l'attention sur l'importance de la prosopographie pour l'histoire des idées, à un triple point de vue. Tout d'abord, la nécessité pour nous de connaître les hommes qui employaient ces idées. Peu ou mal connus, ces derniers ont souvent souffert de l'esprit de » synaxaire » qui inspirait nombre de biographies, dont les héros, figés et ornés de toutes les vertus, restent si éloignés de nous.

En second lieu, la prosopographie nous permettra, avec le temps, de créer une typologie, de donner de la sorte un statut de science à des approches encore balbutiantes et dominées par le dilettantisme. C'est dans ce sens et pour assurer ces progrès que la biographie devient un moyen d'investigation dont il faut élargir le champ d'action. Enfin, un troisième argument en faveur des recherches biographiques a trait au rôle de témoins qui revient à ces hommes. En effet, précise M. Dimaras, nous assurer de la véridicité des témoignages est bien la première chose à faire et c'est dans ce but que nous devons nous fier à des biographies absolument précises. Aussi l'auteur a-t-il tâché d'offrir dans ce volume ce qu'il appelle « les matériaux d'une pensée biographique ».

Une autre méthode exposée dans la préface, très moderne par la place qu'elle accorde aux éléments quantitatifs, est celle de la statistique. Elle fut peu familière, par le passé, pour l'histoire des idées ou des mentalités, même si nous savions « depuis Aristote que le singulier ne peut former l'objet d'une science ». L'auteur de ce livre oppose donc aux théories des influences — qu'il condamne — celle de la conscience statistique et d'une vision quantitative du monde, en nous expliquant aussi ce que nous appellerions, l'importance du bond quantitatif, qui est à l'origine des nouveaux courants idéologiques, des mouvements sociaux et des changements opérés sur les modèles.

Mais procédons à une brève analyse du contenu de ce volume, puisque la variété et l'importance de chacun des thèmes qui y sont étudiés demanderaient normalement un compte rendu spécial. Tout juste si nous arriverons à signaler la manière dont y furent appliquées les méthodes dont nous parlions plus haut.

Les deux premières études de ce volume embrassent de manière générale les principaux aspects des » Lumières » grecques. Il s'agit d'ailleurs, dans le cas du premier (Ὁ Ἑλληνικὸς Διαφωτισμός) d'un chapitre de la Grande Encyclopédie Grecque et, quant au second (Τὸ σχῆμα τοῦ Διαφωτισμοῦ) d'un chapitre de l'Histoire du peuple grec. Nous avons donc là l'introduction dans les principaux traités concernant l'histoire et la civilisation néo-hellénique de ce domaine nouveau qu'est la connaissance des « Lumières » grecques. Un schéma des Lumières dans la culture grecque y est donné : chronologie du phénomène, principes fondamentaux, confluences avec les formes occidentales de ce courant et, en même temps, spécificité par rapport à ces dernières, évolution, étapes et survivances, principaux représentants.

C'est surtout le second de ces essais qui, s'étendant sur une centaine de pages, offre une image complète de ce que ce courant fut pour les Grecs dans tous les domaines de la vie intellectuelle. En commençant par une statistique éditoriale, pour continuer avec les facteurs essentiels du mouvement, l'auteur s'arrête également aux principaux textes néo-helléniques qui les reflètent. En découvrant la force révélatrice de certaines notions, de leur évolution surtout, sous l'impact des nouvelles idées, C. Dimaras donne à son texte la profondeur des études définitives.

C'est toujours à l'aide de la statistique — dont l'emploi prudent et nuancé en fait un argument de premier ordre — qu'on démontre les progrès de l'émancipation idéologique des Grecs au XVIII[e] siècle dans l'étude intitulée *Les Lumières et la conscience néo-hellénique*.

Deux chapitres consacrés à Voltaire étudient son destin en Grèce, en constatant que la courbe du puissant écho de son œuvre dans la culture grecque indique l'évolution même de cette culture. Rien n'y manque, depuis la mention des premiers témoignages de sa connaissance en Grèce — à partir de 1765 et 1776 — jusqu'à la diffusion des pamphlets de Voltaire (dont on commente la signification politique) et à l'intérêt montré par les intellectuels grecs du temps. Adeptes et adversaires y sont signalés et expliqués, une place à part étant accordée au courant de réhabilitation de Voltaire que dirige Koray.

La grande figure de *Démètre Katardzis* — dont la pensée a été restituée à la culture grecque grâce aux éditions et études du pr Dimaras — est évoquée dans un chapitre complet, traitant de sa vie et de ses œuvres, qui marquent les débuts des « Lumières » grecques.

L'essai intitulé *Dix ans de culture grecque dans leur perspective historique* (*1791—1800*) nous fait connaître ce que l'auteur appelle, à juste titre, un « temps essentiel » dans le développement de la culture néo-hellénique, puisque c'est pendant ces années que nous assistons à la « sclérose de l'humanisme religieux, à la formation de l'esprit libéral et à l'émancipation progressive de la pensée ». Cette décennie est marquée par des phénomènes symptomatiques pour les progrès de la mentalité grecque, dont le plus éloquent est le cycle d'attaques contre le nouvel esprit, initié par la Patriarchie de Constantinople. Un autre symptôme de la pensée moderne est l'apparition de la prose d'imagination inspirée par la vie contemporaine, ainsi que de nombreuses pièces de théâtre, chrestoéthies et livres de pédagogie. La parution du premier journal grec, à Vienne, le programme révolutionnaire de Rigas, le début de la carrière littéraire de Koray et l'influence de Katardzis se placent également dans ce « temps » essentiel, qui voit aussi se former la conscience des liens ethniques des Grecs modernes avec les Grecs anciens. C. Dimaras constate que tout ce qui allait former le caractère spécifique de la génération de 1800—1821 était déjà préfiguré dans les années 1790—1791.

Les pensées que suggère à l'auteur l'œuvre de la deuxième génération des Mavrocordatos (Nicolas Mavrocordatos), « Φιλοθέου Πάρεργα » nous offre un « cas » littéraire des plus intéressants. En prenant pour base de discussion la viabilité d'une œuvre, sa dépendance de trois moments essentiels (la rédaction, la localisation subjective et la localisation objective), l'auteur illustre cet aspect théorique par cet écrit du prince phanariote. Rédigé environ en 1718, le premier roman néo-hellénique resta inédit jusqu'en 1800, quand il fut imprimé une seule fois. Sa signification est importante, puisque cet ouvrage rompt avec les traditions classiques, se rattachant aux nouvelles formes occidentales. C. Dimaras en souligne l'intérêt, en s'attardant plus longuement sur le rôle des Phanariotes, en tant que facteur essentiel de ces contacts, qui redonnaient aux Grecs une conscience européenne, ce qui constituait, dit-il, « le premier acte qui nous rendra la liberté et l'indépendance ». C'est la difficulté de trouver les traces de ces contacts au début du XVIII^e siècle qui rend ce texte si précieux, puisqu'il témoigne de la connaissance du français dans les cercles phanariotes, avant 1720.

La présence de J. G. Herder dans la spiritualité néo-hellénique pose tout d'abord, pour l'auteur, la question de l'orientation générale de la culture grecque (dirigée surtout vers la France et l'Italie), ainsi que celle de la connaissance des langues chez les Grecs. Il est intéressant de noter qu'en dépit des progrès de l'impression de livres allemands (manuels surtout) et de l'importance croissante de Vienne en tant que centre culturel de la « diaspora » hellénique, les contacts avec la pensée de Herder tardent à se montrer dans les cercles des intellectuels grecs. A peine mentionné en 1813 et en 1817, Herder commence à être traduit en néo-grec en 1820. Mais ce n'est que plus tard, pendant les décennies qui marquent le milieu du siècle (V^e et VI^e) qu'on constate la présence accentuée de Herder dans l'éveil de l'idéologie néo-hellénique. L'explication que nous en donne M. Dimaras représente une très belle page de l'histoire des idées, car il nous fait découvrir la nécessité pour les Grecs de dépasser la crise qu'ouvrait pour eux le déclin du Philhellénisme, la nécessité de prouver leurs attaches avec l'Antiquité, de définir le rôle du peuple grec. C'est précisément dans ce sens que la contribution de Herder fut importante, sa principale contribution à la mentalité du XIX^e siècle étant celle d'avoir « avant tout, aidé les théoriciens de l'hellénisme à donner un sens à l'histoire, chose indispensable pour toutes les recherches ». Aussi conclut-il avec justesse : « Les deux plus importantes manifestations du néo-hellénisme, c'est-à-dire l'historisme et l'ethnographie, ont tous les motifs, en ce qui concerne leur genèse, de se réclamer de Herder ».

Avec *Koray et son époque* nous pénétrons — pour imiter une formule qu'y emploie l'auteur — dans le vif de l'action, au cœur même du drame. Après avoir caractérisé l'époque de Koray — 1748—1833 — comme étant l'une des plus typiques pour le néo-hellénisme, C.Dimaras passe aux « personnages du drame », c'est-à-dire aux personnalités qui la marquent : D. Katardzis, Gr. Konstantas, Ad. Koray, N. Doukas, P. Kodrikas, Grégoire V, Nicolopoulos, Zalikoglou, N. Vamvas, Oikonomos, Anthime Gazis, Pharmakidis, Kokkinakis, Konst. Koumas. En fixant comme limite de cette période la Guerre d'Indépendance, l'auteur explique les change-

ments qui se produisirent après 1821. Les idées de Koray faisaient leur chemin dans les conditions créées par les nouvelles réalités de l'Etat grec, tel que l'entendaient aussi les jeunes générations, en perdant leur force, changeant de nature. C'est surtout l'idée koraïste du « chemin de milieu » (« *μέση* ὁδός ») qui — employée par chacun à son gré — ne garda plus rien du contenu qu'elle avait eu pour Koray.

Un intéressant passage nous fait voir à quel point les choses avaient changé vers le milieu du siècle, nous préparant en même temps à comprendre le dernier chapitre de ce livre : *La fin des Lumières et Constantin Paparrigopoulos*. En effet, une fois les échos du Philehellénisme affaiblis, surtout depuis que les théories de Fallmereyer avaient miné à la base ce grand courant, la question qui se pose de manière particulièrement aiguë est celle de la conscience historique du peuple grec. La contribution du grand historien dans ce sens fut essentielle, puisqu'il redonna aux Grecs l'histoire unitaire qui les rattachait en même temps aux anciens Hellènes et aux Byzantins.

L' 'Επίμετρον du volume nous réserve une surprise. Nous y trouvons, reproduit intégralement et précédé d'explications un texte découvert par C. Dimaras il y a une dizaine d'années, qu'il avait intitulé « L'Anonyme de 1789 ». Le jugeant un témoignage important d'un moment décisif de l'évolution spirituelle néo-hellénique, l'auteur de ce volume avait pourtant hésité à le publier jusqu'ici, dans l'espoir de pouvoir approfondir son analyse. Nous avons là une invitation lancée aux chercheurs, aux Roumains surtout, puisque de nombreux éléments de l'Anonyme se rattachent à la Moldavie (noms, toponymes, vocabulaire, etc.).

Mais, ainsi qu'on a pu s'apercevoir, là ne s'arrêtent pas les contacts gréco-roumains suggérés par le livre de C. Dimaras. Le terrain commun que les « Lumières » grecques ont eu avec les « Lumières » roumaines y est présent, sinon formulé. La plupart des études que nous venons de commenter y font de fréquentes allusions. Il y fut question tant des professeurs des Académies Princières de Bucarest et de Jassy, que de la carrière brillante de Katardzis, de Calfoglou et de Kodrikas en terre roumaine. Rappelons également la circulation des « Φιλοθέου Πάρεργα », ainsi que le fait que G. G. Pappadopoulos, le premier à avoir entamé le dialogue avec Paparrigopoulos, avait enseigné au Collège de St. Sava, en déployant à Bucarest une activité culturelle qu'encourageait le prince Alexandre Ghica.

Il est évident que nous ne pouvons pas prétendre avoir rendu le contenu si riche de ce volume en quelques pages. On n'a fait que saisir les grandes lignes de la méthode si personnelle du pr Dimaras. Nous aurions voulu aussi pouvoir mieux en surprendre la technique. Mais le lecteur — déjà averti — sait qu'il retrouvera dans ce texte l'érudition raffinée et la méthode scientifique qui lui sont propres. Comment décrire aussi ce ton de causerie qui rend avec tant de simplicité les résultats d'un long contact avec ces thèmes si chers à l'auteur? Aucun symptôme ne lui échappe, qu'il s'agisse d'une première référence à un auteur, des signes avant-coureurs d'un changement de mentalité, ou, au contraire, de ceux qui annoncent le déclin d'un courant et, plus tard, ses survivances.

Nous ne pouvons que savoir gré à M. Dimaras de nous avoir donné ce beau livre sur les « Lumières ».

Cornelia Papacostea-Danielopolu

VENETA RASEVA-BOJINOVA, *Внучката на Венета Ботева разказва за Ботевото семейство* (La petite-fille de Vénéta Botev parlant de la famille de Botev), Sofia, 1976, Ed. du Front de la Patrie, 190 p.

Émouvantes ces pages de Vénéta Rachéva, petite-fille de l'épouse de Christo Botev le poète révolutionnaire, dont elle porte le prénom. Âgée de plus de soixante-dix ans, ses souvenirs sont précisés et surtout complétés par toute une série de documents, les uns gardés dans les archives publiques, les autres provenant des archives de sa famille. À ceci s'ajoutent encore les témoignages de quelques éminentes personnalités de la culture bulgare, telles Michel Arnaudov, membre de l'Académie, lui-même presque centenaire ; Siméon Radev, historien et diplomate ; Thomas Tomov, professeur, etc.

L'ouvrage de Rachéva ne répète guère les données connues de la biographie du poète. D'ailleurs, ses souvenirs ne se rapportent pas directement à Christo Botev, à la disparition duquel elle était âgée de moins de deux mois ; ces souvenirs évoquent la femme du poète, le fils de celle-ci, Démètre, qui était le père de l'auteur, ainsi que sa fille, Ivanka Botev. Mais

l'ombre du grand disparu plane sur les pages de ce livre qui est tout à la fois un document d'histoire littéraire et une éloquente tranche de vie fournissant des renseignements précieux sur une famille entrée dans l'histoire, une œuvre rédigée avec amour, un indéniable esprit critique et surtout avec beaucoup de talent. Adressé au grand public, le livre est déjà épuisé, malgré un tirage qui dépasse 50 000 exemplaires.

Née à Tirnovo la même année que son mari (1847), Vénéta Vizireva a dû d'abord épouser contre son cœur, à dix-sept ans, un riche marchand qu'elle n'a jamais aimé, ni même respecté. C'est pourquoi seulement une année plus tard, profitant d'une absence de son époux et en dépit des remontrances de sa mère, elle s'empara de son enfant, en quittant le domicile conjugal pour Bucarest, où était fixé son oncle, Panaret Rachève, en mission à l'époque dans la capitale roumaine pour le compte de la patriarchie constantinopolitaine.

L'historien trouvera quelque intérêt à étudier la biographie de ce Bulgare de Tirnovo, qui portait au début le nom grécisé de Panaïote Ioanidis et qui, sur une haute recommandation de la Porte, avait été bien accueilli par le prince régnant de la Valachie, Alexandre Ghica. Ayant commencé par suivre les cours du Collège de St.-Sava de Bucarest, le jeune Bulgare devait parachever ses études à Athènes et à Paris, toujours avec l'appui du prince roumain. Rentré à Tirnovo en qualité de professeur à l'école grecque de cette ville, il n'y resta que peu de temps. On le retrouve en 1845 comme diacre à la patriarchie de Constantinople. Métropolite de Pogoniana en 1854, il siège à Bucarest, avec pour mission de superviser l'administration des revenus de quelques couvents à l'obédiance de la patriarchie. C'est à Bucarest qu'il rallie la première organisation politique de la diaspora bulgare, celle qui plus tard deviendra connue sous le nom de la « Société de bienfaisance », se caractérisant par ses vues conservatrices et subordonnés à la politique tsariste. Quand le prince Alexandru Ioan Cuza procéda à la sécularisation des biens conventuels en 1863, Panaret Rachève déclare son appartenance à la nation bulgare et, profitant de ce que l'église bulgare était en conflit avec la patriarchie, conserve par-devers soi une somme d'environ 20 000 ducats. Toutes les demandes d'extradition de la patriarchie sont restées sans écho. Ayant perdu de ce fait son diocèse, il a fourni une somme de 1 200 pièces d'or, complétée jusqu'à 2 000 par les autres Bulgares de Bucarest, ainsi que par quelques Roumains, dont C. A. Rosetti, nécessaire à l'achat de la maison qu'il habitait. Le rez-de-chaussée de cette habitation fut transformé en école bulgare, alors qu'au premier étage se trouvait l'appartement somptueux de Panaret et au second une chapelle ayant servi d'église aux Bulgares établis à Bucarest, desservie par le métropolite Rachève jusqu'après la libération de la Bulgarie. Cette maison existe encore à Bucarest, dans la rue Călărași, avec une inscription notant l'année de sa renovation (1869).

Intéressant de retenir aussi le fait que par les soins du même Panaret Rachève, le fils de Vénéta, appelé maintenant Démètre Rachève, entra, dans sa septième année (1872), non à l'école bulgare qui fonctionnait dans la maison de son oncle, mais dans une école roumaine de Bucarest.

C'est pendant l'automne de 1874 que Christo Botev a connu sa future femme, alors qu'il enseigna, pour peu de temps, à l'école bulgare où habitait Panaret Rachève. Dans la maison de celui-ci, le poète était surtout connu par les attaques qu'il dirigeait contre la « Société de bienfaisance », du comité de direction de laquelle faisait partie le métropolite. Telles étant les choses, le mariage de Vénéta avec Christo Botev ne pouvait être approuvé par l'oncle de l'épousée. D'une plume alerte, l'auteur décrit la manière dont Vénéta, passant outre les sévères admonestations du métropolite, quitta la somptueuse demeure de celui-ci (en son absence), pour rejoindre Botev dans sa modeste habitation de Calea Șerban Vodă et vivre ensuite ensemble rue Ruemoară (l'actuelle Dimitrie Onciul). Mais leur vie commune ne devait pas durer longtemps. En avril 1876 une fille, Ivanka, fut née et au mois de mai, dans les circonstances connues, le poète passa avec sa troupe en Bulgarie. Après sa mort, Vénéta reçut l'aide du Comité bulgare de Bucarest et ensuite, la Bulgarie une fois libérée, elle regagna Tirnovo, sa ville natale.

En 1885, Vénéta retourne pour quelque temps à Bucarest, chez son oncle, le métropolite, qui avait fini par lui pardonner son mariage. Sa fille avec Botev, Ivanka, commence son éducation au pensionnat de Mme Brock, mais elle rentrera à Tirnovo pour achever ses études élémentaires. Après un bref séjour à Vienne, comme pensionnaire à Notre-Dame-de-Sion, Ivanka part pour Genève, où elle poursuivra aussi ses études universitaires. On la retrouve professeur à Tirnovo en 1901. Les pages dédiées à ses années estudiantines sont particulièrement intéressantes, avec l'évocation de la vie des étudiants bulgares à Genève et les activités auxquelles elle s'adonnait avec ses condisciples. Également intéressant se révèle l'aperçu des relations nouées par Ivanka Botev, rentrée en Bulgarie, avec Nathalie Karavelov, la femme du poète L. Karavelov, ou avec le poète P. Slaveikov, ainsi que l'évocation de son mariage avec le dr St. Milcev, leur voyage à Bucarest et d'autres détails de ce genre. L'his-

toire littéraire enregistrera avec intérêt les précisions concernant la réédition de l'œuvre de son père, Christo Botev, entreprise commencée par Ivan Klinčarov, le deuxième biographe du poète. L'ouvrage n'était pas encore sorti de sous presse quand Ivanka Botev décéda, tuée par l'anthrax, le 7 novembre 1906. Sa tombe, ornée d'un beau monument en marbre rose, commandé à Bucarest, se trouve à Tirnovo. C'est également là que se trouve la sépulture de Panaret Rachève, dans l'église de St.-Constantin, où il y a aussi son buste sculpté par un artiste roumain.

Démètre Rachève était le fils né du premier mariage de Vénéta et qui avait onze ans lors de la mort de Christo Botev. Pour complaire à son grand-oncle, le métropolite, Démètre poursuivit des études théologiques à Kiev. Ensuite, entre les années 1888—1891, il se rendit à Bruxelles pour suivre d'abord des cours de droit et ensuite étudier les sciences politiques. Avec cette formation, rentré en Bulgarie, la voie lui était ouverte pour une brillante carrière dans l'administration. Il préféra néanmoins l'enseignement, étant un admirable pédagogue. Ses anciens élèves, devenus d'éminents représentants de la vie intellectuelle bulgare, l'ont décrit dans leurs mémoires et autres écrits comme un professeur exceptionnellement doué. Il suffit, pour se rendre compte de ses dons intellectuels et de sa culture, d'évoquer la liste de ses amis intimes : le poète Ivan Vazov avec lequel il parlait parfois le roumain en revivant leurs souvenirs de Bucarest ; le poète Peio Iavorov ; le compositeur Dobri Christov ; l'écrivain Todor Vlaïkov ; Mustapha Kemal, le futur Kemal Pacha, à l'époque attaché militaire de la Turquie à Sofia ; ses collègues Michel Arnaudov et Thomas Tomov, au commencement de leur activité dans l'enseignement. Des voyages à l'étranger et la connaissance de la littérature de l'époque lui assuraient un large horizon. Toutefois, de même que sa sœur Ivanka, malgré ses dons, malgré une culture choisie, il n'essaya jamais d'écrire. Les deux se rendaient bien compte que la grande ombre de leur père risquait de faire pâlir les tentatives en ce sens des rejetons, si doués fussent-ils. En revanche, ils brillèrent dans la société bulgare du temps, en se distinguant aussi bien par leur conception de la vie que par leur activité didactique. Démètre Rachève mourut à Sofia, en novembre 1935, seize ans après sa mère, Vénéta Botev, décédée en 1919.

Le livre de Vénéta Rachéva se révèle particulièrement attachant, le lecteur trouvant à chaque page des détails et des faits inédits, des interprétations originales. Cette lecture se trouve facilitée grâce à la plume alerte de l'auteur, à ses dons de conteur. Qui plus est, les souvenirs de Vénéta Rachéva servent à vérifier, en les confirmant ou les infirmant selon le cas, les dires des premiers biographes de Botev, Zacharie Stojanov et Ivan Klinčarov. Le livre comporte, en outre, quelques fac-similés d'après des documents, ainsi que quantité de photos de famille peu familières au grand public.

C. Velciu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H.M.) ; ANCA GHIAȚĂ (A.G.) ; PAUL OPRESCU (P.O.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.) ; J. IRMSCHER — BERLIN DDR (Irm.) ; ȘTEFAN VÎLCU (Ș.V.).

INSCRIPȚIILE DACIEI ROMANE. Volumul II : *Oltenia și Muntenia*. Culese, traduse în românește, însoțite de comentarii și indici (*Inscriptiones Daciae Romanae*. Volumen II : *Pars meridionalis, inter Danuvium et Carpatos montes*. Collegerunt, Dacoromanice verterunt, commentariis indicibusque instruxerunt) Grigore Florescu et Constantin C. Petolescu. Ed. Academiei, București, 1977, 276 pp., 1 carte, 207 photos.

Ceux qui ont surtout œuvré en vue de réunir et de publier les inscriptions latines de Dacie méridionale (les actuelles provinces roumaines d'Olténie et de Valachie) sont les savants Grigore Tocilescu, Vasile Pârvan, Grigore Florescu et Dumitru Tudor. Justement, le présent recueil repose sur un manuscrit du regretté Grigore Florescu, complété et mis à jour par les soins de Constantin C. Petolescu. Il se compose de 661 inscriptions, briques et estampilles, présentées suivant un critère géographique (du sud au nord et de l'ouest vers l'est), avec leur traduction. Des commentaires, accompagnés de photos et d'index en facilitent la lecture de celui qui s'intéresse à l'histoire de cette contrée. Les inscriptions latines sont datées des II^{e}—III^{e} siècles de n.è. (avant l'an 271) et pour la plupart fragmentaires, quant aux inscriptions grecques, elles sont très rares. À mentionner aussi les deux inscriptions syriaques, de Romula et de Drobeta. Grâce à la carte ajoutée par l'éditeur, on peut suivre la diffusion géographique de ces documents, qui montrent les progrès de la romanisation. Comme il résulte de cette carte, le phénomène ne s'est point borné à longer les grandes artères de communications constituées par les cours d'importants fleuves, tels le Danube, l'Olt et le Jiu, mais il a pénétré à l'intérieur des terres, jusqu'au pied des Carpates, ainsi qu'au-delà de l'Olt, vers l'est, dans la plaine valaque comprise entre le Danube et les massifs carpatiques, du côté de l'arc oriental de cette chaîne montagneuse. À noter la fréquence relative du nom de *Diana*, que le roumain a conservé sous la forme de *zînă* « fée ». Retenons encore : l'attestation des noms autochtones en *-dava* ; les renseignements assez précis sur le système administratif romain ; la présence en nombre de l'élément militaire ; les témoignages sur le syncrétisme religieux. La mise au point d'un *Corpus* des inscriptions de Dacie et de Scythie Mineure constitue un *desideratum* de la science, depuis longtemps formulé.

H.M.

EPIGRAPHICA. Travaux dédiés au VII^{e} Congrès d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9—15 septembre 1977) recueillis et publiés par D. M. Pippidi et Em. Popescu. Ed. Academiei, București, 1977, 286 pp.

Le recueil compte 21 contribution liées à l'épigraphie grecque et latine. Il comporte la première édition dans une langue de circulation mondiale de 3 inscriptions latines d'Apulum (Alba Iulia), 1 de Lazu (dép. de Constantza), 8 de Sacidava (dép. de Constantza), 1 de Gilău dans le voisinage de Napoca (Cluj) et 1 de Tihău (dép. de Cluj-Napoca). Les plus anciennes inscriptions d'Istros sont commentées par D. M. Pippidi (p. 9—24), qui s'occupe aussi d'un fragment de décret inédit de Callatis (p.51—64). De son côté, I. I Russu traite de l'écriture

grecque et romaine en Dacie préromaine; il incline à considérer le contenu de cette écriture comme latin (p. 33—50). L'ouvrage compte aussi l'interprétation artistique de certains monuments épigraphiques, contributions signées par : Alexandra Ștefan (p. 25—32), Maria Alexandrescu-Vianu (p. 65—68), Ion Barnea et Vasile Ciulică (p. 249—254). Des inscriptions grecques sont interprétées ou publiées pour la première fois par : A. Rădulescu et M.Munteanu (p. 99—112), Emilia Doruțiu-Boilă (p. 177—192), Andrei Aricescu (p. 193—202). Les monuments épigraphiques en tant que source d'interprétation historique sont traités dans les contributions de : H. Daicoviciu — I. Piso (p. 75—78), Nicolae Gostar (p. 79—98), Radu Vulpe (p. 113—130), Silviu Sanie (131—158), Constantin C. Petolescu (p. 159—166), Ioan Piso (p. 167—176), N.Gudea et A. Zrînyi (p. 223—232) D'autre part, Em. Popescu donne (p. 255—284) une analyse des données épigraphiques concernant les *praesides, duces et episcopatus Scythiae.* Tous les documents présentés ou discutés dans cet ouvrage viennent de Dacie ou de Scythie Mineure, aussi le volume en question représente-t-il une contribution utile à la connaissance plus poussée de ces contrées.

H.M.

G. B. PELLEGRINI — L. BOSIO — D. NARDO, *Veneto preromano e romano.* Dans le volume collectif : *Storia della cultura veneta dalle origini al Trecento.* Neri Pozza Editore. Padova—Venezia, 1977, p. 29—101

Ce volume se propose de donner une vue d'ensemble de l'histoire de la culture développée dans la région vénète depuis les temps les plus reculés jusqu'au XIV^e^ siècle, quand la ville de Venise commence à s'imposer sur le plan politique et économique. Les auteurs donnent au mot « culture » son acception la plus large, c'est-à-dire qu'ils y englobent tous les aspects revêtus par l'œuvre créatrice de l'homme, sans laisser de côté l'organisation politique de la collectivité et ses relations avec l'étranger. Pour nous, l'intérêt réside aussi dans le fait des liens nombreux qui ont uni à travers les âges le nord-est de l'Italie au sud-est de l'Europe.

La contribution de G. B. Pellegrini — la plus ample des trois — traite avec minutie notamment de l'époque préromaine et de l'héritage latin jusqu'au XIV^{e} siècle. Particulièrement intéressants s'avèrent en tout premier lieu les renseignements relatifs à la langue vénète, langue d'origine indo-européenne parlée avant la conquête romaine. Quelle était son aire de diffusion et jusqu'à quel point a-t-elle influé sur le latin? quels témoignages écrits a-t-elle laissé? Quelles sont ses traces dans l'italien? Ce problème si complexe est abordé avec une large gamme de moyens d'investigation, par un bon connaisseur de la région, qui ne se fait point faute de l'étudier sous tous ses aspects — archéologie, histoire de l'art, relations culturelles, histoire comparée des langues indo-européennes et romanes, etc. Fondée sur la connaissance directe des sources, avec une bibliographie analytique, la présente ébauche représente bien le dernier mot de la science à ce sujet.

Partant des sources littéraires et du matériel épigraphique, Luciano Bosio brosse le tableau de la conquête romaine et de ce qui s'ensuivit : organisation administrative, centres démographiques, routes, culture, écoles, etc. ou, pour résumer : le tableau de la romanisation. Exposé aussi clair que précis.

Quant à Dante Nardo, il donne un aperçu de la littérature latine qui a fleuri dans cette région, avec ses écrivains de toute première main, tels le poète Catulle, né à Vérone, et l'historien Tite Live, originaire de Padoue. En examinant leurs œuvres, l'auteur se propose de mettre en lumière leurs traits caractéristiques pour la région concernée et susceptibles de l'individualiser.

L'ouvrage, dans son ensemble, offre un bon exemple de travail collectif portant sur une région donnée. Les meilleurs spécialistes tâchent de synthétiser en un tout facile à manier l'essence même d'une période historique déterminée.

H.M.

G. B. PELLEGRINI—A. STUSSI, *Dialetti veneti nel Medioevo* dans le volume collectif : *Storia della cultura veneta dalle origini al Trecento.* Neri Pozza Editore, Padova—Venezia, 1977, pp. 424—452

Une histoire linguistique de la région vénète depuis la conquête romaine jusqu'à la pleine affirmation politique de Venise — c'est-à-dire couvrant une période de plus d'un millénaire et demi — n'est guère possible que partiellement et fondée, souvent, sur des sources

indirectes. À un moment donné de cette longue période eut lieu le bond qualitatif du latin à l'italien parlé dans cette région, moment à placer peut-être vers le VIII^e siècle. Mais les enseignements fournis par la linguistique géographique imposent comme hypothèse de travail l'idée que ni l'une, ni l'autre des deux langues ne fut jamais parfaitement unitaire, toutes les deux étant composées de parlers et de différences de toute sorte.

Il y a le substratum linguistique commun, représenté par l'antique langue vénète, apparentée au latin, mais par trop peu connu. Des échanges linguistiques s'étaient effectués avec les parlers germaniques au nord, les slaves au nord-est, tout en ayant gardé des contacts étroits avec les dialectes du nord-ouest et du centre de l'Italie. Les documents rédigés en latin étaient semés de phonétismes, de formes et de mots sporadiques en usage dans le parler courant. Enfin, une littérature populaire s'était épanouie aux XIII^e—XIV^e siècles, conservée en partie de nos jours encore, sans qu'on puisse toutefois la localiser avec précision, bien que riche de faits spécifiques, rendant possible une vue d'ensemble. Généralement, l'on constate une influence occidentale massive, qui se prolonge de temps en temps jusqu'en Istrie, avec parfois des retentissments jusque dans les îles du nord de l'Adriatique. Le dialecte roman du sud-ouest de la péninsule d'Istrie ainsi que le dalmate se sont ressentis partiellement de cette influence, tout en lui résistant et en réussissant à maintenir une bonne part de leurs caractères archaïques. L'interférence des innovations arrivées de l'ouest avec les strates archaïques et traditionalistes d'Istrie et de Dalmatie, leurs mutuelles interactions et les sédiments progressifs qui en résultèrent forment un problème des plus passionnants de la linguistique romane Or, la présente étude est bien une contribution à cet égard positive entre toutes.

H.M.

GIROLAMO CARACAUSI, *Influssi fonetici romanzi sui dialetti neogreci dell'Italia meridionale.* « Atti del XIV Congresso Internazionale di linguistica e filologia romanza », II (1975), p. 525—553, Napoli. *Il valore di ζ nei documenti medievali italogreci e il problema delle affrite.* « Byzantino-Sicula. Miscellanea in memoria di G. Rossi Taibbi », II (1975), p. 107—138, Palermo

Les deux études se complètent en fournissant les données nécessaires à l'établissement des critères en vue de déceler les éléments latins et romans de la littérature byzantine ou des parlers néo-grecs d'Italie méridionale. En ce qui concerne les éléments latins de la littérature byzantine, ils se chiffrent à environ trois mille termes, qui attendent encore de faire l'objet d'une monographie exhaustive. De même, les éléments romans adoptés aux XII^e—XV^e siècles et qui n'ont pas encore bénéficié de l'attention qu'ils méritent, n'étant pas étudiés et discutés dans leur ensemble. L'avantage des parlers néo-grecs d'Italie méridionale réside dans le fait qu'ils donnent l'image de la langue vivante, à la différence de celle utilisé par la littérature cultivée et par les documents. Leurs liens avec les parlers romans du sud de l'Italie, ainsi que leurs influences mutuelles sont un autre aspect important, susceptible de servir la recherche portant sur les éléments latins de la littérature byzantine. L'auteur des présentes contributions a bien tenu compte de la complexité des réalités linguistiques en Italie méridionale, réalités qu'on peut résumer comme suit : la possibilité d'une persistance sans hiatus de l'élément grec antique ou de l'influence byzantine, la présence du latin et ensuite des dialectes italiens, pour l'approche de ces réalités l'étude approfondie des dialectes grecs en usage dans l'Italie méridionale, ainsi que celle des documents écrits et de la littérature hagiographique. Du fait que l'Italie méridionale fut l'une des rares régions où le grec antique s'est rencontré avec le latin, alors qu'il était encore une langue vivante, et compte tenu de ce que la domination byzantine dans cette région s'est prolongée pendant plusieurs siècles, les conditions propices d'une longue symbiose en sont nées : symbiose, c'est-à-dire influence réciproque. L'étude de telles interférences est également utile pour la connaissance du grec médiéval et pour la recherche concernant les dialectes italiens. Les résultats obtenus en ce sens peuvent intéresser au même titre les historiens des langues albanaise, roumaine et serbo-croate.

H.M.

MARIO D'ELIA, *Sulla « flessione interna » dei sostantivi nei dialetti pugliesi.* « Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti. Classe di Scienze morali, Lettere ed Arti », CXXXIV, 1975—1976, p. 647—661

Nombreuses sont les analogies entre la langue roumaine et les dialectes de l'Italie méridionale Ayant de ce fait attiré l'attention des spécialistes, elles ont fait l'objet d'une longue série d'études publiées par Iorgu Iordan dans l'intervalle des années 1920—1926 dans les pages du périodique « Arhiva » (Iaşi). Gerhard Rohlfs et autres savants, notamment grecs et italiens, ont mis en lumière l'importance de la langue grecque pour l'étude des dialectes parlés en Italie du sud. À partir du XV^e^ siècle, cette région a hébergé quantité de colonies albanaises, ce qui devait conduire à certaines modifications linguistiques. Comme on le sait, les contacts de l'Italie méridionale avec la péninsule Balkanique ont été très actifs pendant l'Antiquité, surtout à l'époque de l'Empire romain à son apogée.

L'auteur de cette étude, si riche documentée, procède à l'analyse d'une suite de phénomènes phonétiques propres à la région des Pouilles et à ses zones limitrophes, en tâchant de souligner les tendances convergentes ou divergentes, pour les intégrer ensuite dans l'évolution générale de l'italien ou des autres langues romanes Parmi les ouvrages cités, on remarquera ceux appartenant à des spécialistes du sud-est de l'Europe, tels Eugen Coşeriu, Žarko Muljačić et Pavao Tekavčić L'alternance de type *măïsĕ* « lune » — *mĕïse* fait penser à *seară* « soir » — *seri*, *ţară* « pays » — *ţeri*, de la langue roumaine L'exemple *mese* — *misi* du dialecte vénitien se range dans la même catégorie de tendances et offre un modèle de flexion interne, qui s'oppose au type propre à l'italien littéraire, où la distinction entre le singulier et le pluriel est indiquée par les désinences *(mese — mesi)*. En procédant à l'étude des faits dialectaux, l'auteur se montre préoccupé de leur authenticité, mentionnant que parfois la personne sur laquelle s'exerce l'enquête peut se tromper ou céder à l'influence de la norme imposée par la langue littéraire.

À retenir, enfin, sa conclusion, d'ordre principial : « Lo studio comparativo delle attuali condizioni fonetiche e fonematiche... può fornire elementi indispensabili per affrontare il problema dei rapporti tra sistema linguistico dominante e sistemi linguistici dominati; ne possono pure scaturire insegnamenti assai preziosi per chi voglia proporre ed esaminare, con rigore metodologico, questioni di fonetica storica, prospettate in un quadro socio-culturale diverso dell'atuale ».

H.M.

DICŢIONARUL EXPLICATIV AL LIMBII ROMÂNE (Le dictionnaire explicatif de la langue roumaine). Ed Academiei, Bucureşti, 1975. VIII, 1049 pp., richement illustré de planches et figures

Œuvre d'une équipe travaillant dans le cadre de l'Institut linguistique de Bucarest, le dictionnaire embrasse le lexique usuel et surtout les néologismes, avec des définitions et des explications appropriées, complétées de précisions d'ordre étymologique C'est une synthèse des efforts fournis jusqu'à présent par l'école roumaine de linguistique, qui s'avère d'une grande utilité non seulement pour les différents degrés d'enseignement, mais aussi pour les écrivains, les techniciens, voire le grand public. Réalisé dans d'excellentes conditions graphiques, le dictionnaire explicatif est, du fait de sa richesse, un ouvrage indispensable; il fera sans doute l'objet de multiples rééditions.

Justement en vue d'une éventuelle réédition de cet ouvrage, nous nous permettons quelques suggestions tenant du domaine de l'étymologie. En effet, sous ce rapport, les auteurs n'ont pas tenu compte suffisamment des contributions publiées par les périodiques spécialisés au cours de dernières années. Par exemple, les textes attestent les mots suivants d'origine latine, qu'il ne convient pas de munir donc d'un astérisque : *coctorium-cuptor, credentia-credinţă, curtis-curte, contremulare-cutremura, deramare-dărima, discaballicare-descăleca, disculcius-desculţ, frictura-friptură, ingannare-ingina, inuxorare-insura, lavaturae-lături, macinare-măcina, punga-pungă, sambata-simbătă, sulfina-sulfină, tenda-tindă, titia-ţiţă, titina-ţiţină* (v. notre ouvrage, *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, 1977 (sous presse)).

Quant à la langue grecque, son histoire comporte une époque antique jusque vers le III^e^ siècle de n é., l'époque byzantine jusqu'au XV^e^ siècle et l'époque néo-hellénique, qui va du XVI^e^ siècle à nos jours. Or, le dictionnaire ignore l'époque byzantine. C'est ainsi qu'il attribue

une origine néo-grecque au mot *buzunar* «poche », attesté en 1563 en Valachie, alors qu'il s'agit du reflet d'un mot néo-grec : ὑποζωνάριον. Tout une suite de mots appartenant à la terminologie féodale, tels : *argat* « valet », *aspru* « aspre », *comis* « comte », *dichiu* (δίκαιος) « économe », *logofăt* « logothète » ; *sihastru* « ermite », *turtă* « tour », *vistier* « trésorier », ont existé dans la langue roumaine avant le XVI^e siècle. Les documents attestent le mot *chir* « kyri » (κῦρ) en usage aux XIV^e et XV^e siècles pour s'adresser à quelque prélat de l'Eglise roumaine. D'autre part le mot roumain *cucon* « seigneur », auquel le dictionnaire attribue une origine grecque, figure dans le dictionnaire grec de N. Andriotis comme étant d'origine roumaine. Comme le vers à soie a été introduit en Europe au VI^e siècle, il convient de préférer pour le mot roumain *mătasă* « soie » le terme byzantin μετάξια au lieu du mot latin *metaxa* « fil, bouquet, faisceau, écheveau » On trouve dans un document slavo-roumain des années 1462—1613 le mot *plapoma* (πάπλωμα) « couverture de lit ouaté ». De même, le mot *patima* (de πάθημα) « passion » est antérieur au XVI^e siècle, ainsi qu'il apparait de la prononciation de la lettre ϑ dans le néo-grec. Enfin, les mots : *cucură* « carquois », *flamură* « oriflamme », *za* « maille » sont d'origine latine.

H.M.

БЪЛГАРСКИ ЕТИМОЛОГИЧЕН РЕЧНИК (Dictionnaire étymologique bulgare) съставили В И. Георгиев, Й. Займов, Ст. Илчев, М. Чальков и Т. Тодоров, Tome II, Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1974—1976, 288 p.

L'étude du lexique est liée à l'histoire de la culture ; cette étude réclame des connaissances variées et comporte l'application de la méthode comparatiste. Il y a dans la langue bulgare des éléments latins, byzantins, néo-grecs, albanais, roumains, russes, serbo-croates, turcs, ainsi que des néologismes d'origine occidentale. Les éléments latins sont soit de provenance directe, soit entrés dans la langue par la filière byzantine, par exemple : *caliga* « chaussure à lacets » — gr. byz. καλίγι, bulg колигог « sac de cuir » ; *centenarium* — gr. byz. κεντηνάριον—turc *kantar* — bg. *kantar* — roum. *cintar* « balance ». Relativement nombreux, les éléments roumains témoignent des longs contacts historiques entre Bulgares et Roumains. Relevons dans le présent ouvrage les mots suivants d'origine roumaine entrés dans la langue bulgare : *cană, canură, capră, cataramă, cauc, căluș, cămașă, căpățînă, căprior, căruță, cătană, ceauș, custură* Au toponyme *Izvoret*, le suffixe *-et* est d'origine roumaine. Qui plus est, certains néologismes, tels *candidat* et *cavaler*, sont entrés en bulgare par la filière roumaine, probablement par le truchement des émigrés en Roumanie au XIX^e siècle Bon nombre des turcismes relevés en bulgares sont également attestés dans les langues roumaine, serbo-croate, albanaise et néo-grecque — phénomène qui exige de la part des spécialistes l'application de la méthode comparatiste.

Le dictionnaire tient compte de toute une série de faits importants, à savoir : mots dérivés, toponymes, analogies avec les autres langues slaves, diffusion des mots dans les langues voisines, leur présence dans les documents historiques et leur fréquence dans les dialectes. Un intérêt tout particulier chez les auteurs du dictionnaire les portent à dépister les éléments antiques, préromains et notamment thraces, dans les appellatifs et la toponymie.

H.M.

NICOLO BARBARO, *Kostantiniyye muhâsarasi ruznâmesi, 1453* (Le journal du siège de Constantinople, 1453), traduit par Ș. Tâlıp Diler, avec notes et commentaires d'Enrico Cornet, Istanbul, 1976, 78 p.

Après la première édition turque parue en 1953, la nouvelle édition de cette source narrative italienne prouve l'intérêt des historiens turcs qui se proposent d'étudier à fond les circonstances ayant facilité la chute de Constantinople (1453), telles qu'elles se dégagent des notes d'un étranger appartenant à la catégorie de ceux curieux de saisir la situation réelle des deux camps, chrétien et ottoman Le journal de l'Italien Nicolo Barbaro — également connu par ses contemporains sous le nom de Venedik Asilzâdesi — se compose des notes qu'il a prises dans l'intervalle compris entre la fin de l'année 1452 et le commencement de la bataille

qui devait aboutir à la chute de la capitale byzantine. Le traducteur, Ș. T. Diler, s'est attaché à rendre très fidèlement le texte, avec le respect de la graphie des noms de personnes et des lieux.

Témoin occulaire des événements, Nicolo Barbaro fournit une série de renseignements, d'autant plus dignes de crédit que son témoignage s'avère impartiel, sur le développement de la situation avant le siège. Ces renseignements sont peu connus, sinon tout à fait ignorés par les autres sources et par conséquent particulièrement précieux pour les historiens. L'auteur présente toutes les difficultés qui se dressaient devant les Vénitiens et le camp chrétien en général qui se proposaient de résister à l'attaque ottomane, ainsi qu'au siège organisé par le sultan Mahomet II en personne. Par la même occasion, il offre le tableau partiel des dépenses effectuées par les groupes qui d'une manière ou d'une autre ont participé à la défense de Constantinople, ainsi que des mesures prises à cette fin.

Aucune des sources déjà connues avant Barbaro n'a donné tant de détails relatifs aux marchandises et aux effectifs armés, aux frais imposés par le besoin de sauver l'Europe et d'écarter le blocus ottoman. On y trouve la mise en lumière de la crise interne qui sévissait dans l'Empire byzantin, l'indécision, les querelles intestines, le désaccord entre les maîtres de l'Europe, des Balkans et d'Asie Mineure. Les notes de Barbaro évoquent la vaillance des Vénitiens, de même que le comportement ambigu des Génois. Il s'ensuit, à juste titre, que malgré les bonnes intentions et en dépit de leur vaillance, les chrétiens n'ont pas réussi à sauver Constantinople, Mahomet II finissant par remporter une victoire décisive, même si durement payée.

Cette chronique italienne enregistre jour par jour les faits qui méritent d'être retenus dans l'intervalle compris entre le mois de novembre 1452 et le 29 mai 1453. On y trouve la description du siège, des mouvements des troupes ottomanes et chrétiennes, les premiers heurts, le comportement des habitants de la capitale, l'importance des effectifs en lutte, les noms des commandants qui se sont affronté en mer (ainsi que le nombre des bâtiments de guerre et leur disposition de combat) ou sous les murs de Constantinople, le chiffre des pertes et de ceux qui ont pris la fuite.

L'étude d'Enrico Cornet concernant le journal de Nicolo Barbaro met heureusement en lumière la valeur et l'effort méritoire qu'il entreprend de rendre correctement et sans parti pris le développement des événements. Bien que déjà connue dès la première moitié du XIX[e] siècle, cette source narrative ne perd rien de son intérêt historique, image véridique du siège et de la chute de Byzance, dernière citadelle de l'Empire romain d'Orient.

A G.

P. Ğ. INCICYAN, *XVIII. Asırda Istanbul* (Istanbul au XVIII[e] siècle). Traduction et notes de Hrand D. ANDREASYAN, 2[e] édition, Istanbul, 1976, 159 p.

De par sa situation géographique et son importance historique, Istanbul ne cesse d'offrir un objet constant d'étude pour les médiévistes tout autant que pour les spécialistes de la période moderne et contemporaine. D'ailleurs, quelque bref soit un séjour dans la capitale ottomane, quelles que soient la catégorie sociale, les activités ou la nationalité de celui qui y séjourne, il ne saurait rester insensible à l'invite de cette cité qui appelle la réflexion. Pour l'Empire ottoman, les XVII[e] et XVIII[e] siècles représentent l'âge d'or de son épanouissement artistique et culturel, culminant avec la période dite « des tulipes » *(Lâle devri)*. Et Hrand D. Andreasyan réussit à rendre actuelle cette étape de l'histoire d'Istanbul, grâce à la traduction qu'il donne de deux sources narratives arméniennes. La première est l'ouvrage de Eremya Çelebi Kömürcüyan, *Istanbul Tarihi, XVII. Asırda* (Histoire d'Istanbul au XVII[e] siècle), parue à Istanbul en 1952. Récemment, H. Andreasyan nous a donné la traduction de l'œuvre de P. Ğ. Incicyan (1758—1833).

À part l'intérêt inné de l'ouvrage d'Incicyan, cette traduction est d'autant plus précieuse que H. D. Andreasyan introduit dans ses notes des données empruntées de Eremya Çelebi, ainsi que de la « Topographie d'Istanbul » *(Istanbul Topografyasi)* de Balatlı Sargıs Sarraf-Hovannesyan (1750—1805), en présentant de la sorte au lecteur une édition critique d'une grande utilité, qui est aussi un véritable guide historique, avec pour toile de fond l'image de la ville au XVIII[e] siècle et même au siècle précédent (le XVII[e]).

Notons que le texte de P. Ğ. Incicyan ne s'arrête pas à la simple description des monuments. Son auteur va plus loin, à la recherche de l'inédit de son climat, en saisissant le

frémissement de sa vie quotidienne dans toute son originalité. C'est une véritable fresque d'époque qui se déroule sous nos yeux, où les édifices monumentaux et les ouvrages édilitaires (tel le système du ravitaillement en eau potable de la ville) sont intégrés dans un ensemble bien vivant et haut en couleurs, qui ne néglige aucun detail. Il y a place pour tout : les divers noms de la ville, sa position géographique, ses fortifications, ses environs. On y trouve la description du port et du bazar, les édifices cultuels ou d'intérêt public, aussi bien que les palais et les bâtiments privés, les magasins et les ateliers, les différents quartiers de la capitale, de même que l'organisation de ses habitants par communautés et leurs multiples activités. L'activité de la patriarchie d'Istanbul y est mentionnée, de même que l'intense vie économique de la capitale et de ses banlieues.

Le contact direct de l'auteur avec les réalités de la ville confère à son récit un caractère d'authenticité, qui s'enrichit du fait qu'il lui ajoute les renseignements fournis par la tradition orale et par les documents relatifs à son passé. Incicyan passe la revue des vieux monuments de la ville et de ses environs, sur les rives du Bosphore (en Roumélie comme en Anatolie), ainsi que de ceux dressés dans les îles de la Marmara. Il accorde un égal intérêt aux monuments musulmans et à ceux chrétiens byzantins ; c'est dans cet ordre d'idées que sont mentionnés une série d'édifices aujourd'hui disparus, par exemple ceux liés à la présence des représentants des pays roumains : Bogdan sarayı, Eflâk sarayı, l'église Vlakerna etc.

Portant surtout sur la capitale de l'Empire ottoman, cet ouvrage dépasse par la richesse des données qu'il réunit les dimensions d'une simple monographie. Par ses aperçus économiques, sociaux, politiques, ethniques et culturels, il offre une image de ce qu'Istanbul a toujours représenté, à savoir : le centre de gravité de l'Empire ottoman et la plaque tournant des multiples intérêts entre l'Orient et l'Occident.

Un Index des personnes et des lieux facilite beaucoup la consultation de cet ouvrage, qui aurait beaucoup gagné s'il était aussi accompagné d'une carte de la ville et des environs mentionnés. De toute façon, nous avons affaire à un instrument indispensable pour le chercheur des aspects socio-économiques et culturels de l'histoire ottomane au XVIII[e] siècle, instrument fort utile aussi à l'historien de l'art, grâce aux détails qu'il comporte concernant les divers monuments.

A.G.

ORHAN KOLOĞLU, *Tarih biliminde yumuşama donemine giriş* (Le début de la période de détente dans les sciences historiques), « Özgür insan », Ankara, 1977, 1 ağustos, p. 23—27

En passant en revue les problèmes débattus par le premier Congrès international d'histoire socio-économique de la Turquie, organisé à Ankara dernièrement sous l'égide de l'Université Hacettepe, l'auteur souligne la portée de certaines conclusions formulées par des spécialistes turcs et étrangers au sujet de la terminologie, la périodisation, une meilleure définition des rapports sociaux et politiques dans l'Empire ottoman. On a accepté dans ces grandes lignes la périodisation du pr H. Inalcık, les spécialistes étant d'accord sur le fait que l'histoire du peuple turc se divise en sept grandes périodes, à savoir : la période pré-ottomane, 1071—1300 ; la période des beylıks anatoliens, 1300—1370 ; celle de la transition de l'État à l'Empire, 1370—1481 ; l'âge d'or de l'Empire, 1481—1590 ; la crise, 1590—1660 ; la période transitoire, 1660—1838 ; le tanzimat et l'européanisation, 1838—1920.

De l'avis de l'auteur, un débat historique ne saurait être complet s'il ne traitait aussi de l'histoire des mentalités, si nécessaire pour expliciter la communication entre les groupes et les peuples au cours des siècles. (Il cite en ce sens l'article de Alexandru Duţu, *Modèles, images, comparaisons*, paru dans « Synthesis », III, 1976). « L'histoire de la mentalité est le produit de la pensée des larges masses de la société. À un moment où l'histoire est de plus en plus explorée partant des masses », les questions liées à l'histoire des mentalités ne peuvent manquer du programme des réunions scientifiques. O. Koloğlu met, en même temps, en lumière le message généreux de la recherche dans ce domaine. Il écrit en ce sens : « ceux qui désirent un monde de paix, un monde de justice, se doivent de prendre en main ce problème », afin de mettre au jour les images mentales susceptibles de bloquer la communication entre les peuples, ainsi que celles qui lui sont propices.

A.G.

DOCUMENTE PRIVIND ISTORIA DOBROGEI (1830—1877). (Documents concernant l'histoire de la Dobroudja, 1830—1877). Volume publié sous la direction de Tudor Mateescu. București, 1975. 343 p. + 6 feuilles d'illustrations. (Direction générale des Archives d'État de la République Socialiste de Roumanie)

La Dobroudja, cette province comprise entre le Danube et la mer Noire, partie composante du territoire de la formation et de l'habitat du peuple roumain, a été occupée par les Ottomans en 1417 et resta sous leur domination, pendant quatre siècles et demi. Bien qu'intégrés au point de vue administratif et économique à l'Empire ottoman, les habitants de cette province n'ont jamais brisé les liens avec leurs compatriotes nord-danubiens. C'est de ces liens multiples, ainsi que de la situation de la Dobroudja pendant la période finale de la domination ottomane que traitent les documents réunis en un volume par Tudor Mateescu. Les 278 pièces publiées maintenant pour la première fois fournissent des données du plus haut intérêt en ce qui concerne la situation économique, l'état sanitaire, le peuplement et l'administration de la province, ainsi qu'au sujet de ses rapports avec les habitants de la rive gauche du fleuve. Il va sans dire que les documents roumains à cet égard ne manquent pas même avant les années 1830, mais à partir de cette époque leur nombre augmente sensiblement, à la suite de l'instauration du cordon de la quarantine et d'une garde plus rigoureuse de la frontière. Du fait de ces mesures, un certain nombre de formalités devaient être accomplies, exigeant la mise au point d'une évidence, l'élaboration de comptes rendus et de rapports, etc., de sorte que les documents de cette dernière période sont de beaucoup plus nombreux, fournissant des données importantes en ce qui concerne l'existence de la population vivant en Dobroudja.

L'auteur du recueil, Tudor Mateescu, est un bon connaisseur de l'histoire de cette province. Il a déjà donné toute une série d'études précieuses relatives à l'histoire de la Dobroudja. D'autre part, sa longue expérience des archives lui a permis d'élaborer un ouvrage qui répond aux exigences du genre À cette fin, il a dépouillé quantité de fonds des Archives Centrales et de certaines filiales départementales des Archives d'État, choisissant parmi les pièces ainsi mises au jour les documents les plus éloquents, seuls jugés dignes de figurer au sommaire du volume. Ces documents sont précédés d'une introduction, succincte mais très complète, destinée à préparer le lecteur en vue de l'approche du matériel documentaire respectif. Dans l'introduction, l'auteur montre que « pendant les 460 ans de développement dans le cadre de l'Empire ottoman, le cours de l'histoire de la Dobroudja a reçu certains traits spécifiques, demeurant, toutefois, pour ce qui est de ses aspects principaux, similaire à celui des autres territoires roumains » (p. 5).

Du fait des mesures administratives, militaires et économiques prises par le pouvoir ottoman, au moyen desquelles l'administration centrale tâchait de changer le tableau ethnographique de la province, des conditions spécifiques sont nées dans l'espace compris entre le Danube et la mer. Mais, en dépit de ces conditions spécifiques, « la Dobroudja a gardé incessamment des liens multiples avec les provinces situées sur la rive gauche du Danube et surtout avec la Valachie, pays d'origine auquel la conquête ottomane l'avait arrachée » (p. 7).

Pour revenir au contenu documentaire de l'ouvrage, notons que la plupart des pièces se rapportent aux liens socio-économiques noués entre ceux qui vivaient des deux côtés du Danube, la rive droite du fleuve étant habitée par une population roumaine compacte, que les documents attestent fréquemment. Suivant l'évolution des circonstances locales, une partie de cette population roumaine cherchait de temps en temps refuge en Valachie, d'où elle rentrait dans ses foyers, une fois passés les moments difficiles. Ce va-et-vient était favorisé aussi par les liens de parenté que ces gens avaient en-deçà du Danube. Parfois, le mouvement se produisait en sens inverse, de la Valachie en Dobroudja, surtout quand le poids du système social et fiscal se faisait sentir trop lourdement. En outre, les documents publiés par Tudor Mateescu offrent maintes informations intéressantes concernant la vie économique et l'administration de la Dobroudja. Bon nombre d'entre eux portent sur les maitres des troupeaux transylvains qui les emmenaient pour prendre leurs quartiers d'hiver en Dobroudja, où quelquefois, à la longue, ils finissaient par s'établir à demeure, en augmentant de la sorte le nombre des éléments roumains de la province. D'autres renseignements d'intérêt historique traitent de l'état des choses en Dobroudja, notamment de sa situation sanitaire. Certains comptes rendus des organes de la quarantine font état des épidémies qui y sévissaient de temps en temps ; des enquêtes étaient alors entreprises au-delà du Danube par des fonctionnaires spécialement désignés à cet effet, appelés à constater sur les lieux l'étendue et la marche du mal, qu'il s'agisse des gens ou des bêtes. Par la même occasion, cette sorte de rapports rendaient compte de la population et des agglomérations humaines de l'endroit à un moment donné. L'onomastique et la toponymie sont susceptibles de servir d'indices quant à la composition ethnique des

groupes humains ; là encore les témoignages montrent les Roumains comme le groupe national le plus important : du côté du Danube, ils formaient même une masse compacte.

Tenus d'enregistrer tout mouvement ou changement intervenus dans l'administration ottomane d'outre-fleuve, les organes de la quarantine ont noté dans leurs rapports les levées de troupes et les manœuvres militaires, des renseignements sur les travaux de fortification, les changements administratifs, les abus et les exactions de l'administration, les incidents de frontières. Les rapports des années 1853 et 1866 comportent des informations sur les mouvements de l'armée ottomane en Dobroudja, alors qu'ils rendent compte, en 1877, des représailles exercées contre les chrétiens et des groupes de réfugiés cherchant asile en territoire roumain. Bon nombre des pièces du présent recueil de documents se composent de données de cette catégorie.

Un glossaire des mots peu courants ou sortis d'usage, ainsi qu'un index des personnes et des lieux complètent heureusement ce volume. Aussi, l'ouvrage dans son ensemble s'avère-t-il un très utile et précieux instrument de travail.

P.O.

AFRODITA ALEXEEVA, *Стихове на българи на гръцки език от първата четвърт на XIX в.* (Vers des Bulgares, en langue grecque, dans le premier quart du XIX^e siècle), dans « Литературна мисъл », no. 3, 1971, p. 114—117.

Dernièrement, l'intérêt des textes écrits en langue grecque par des représentants des peuples balkaniques qui employaient cette langue s'est montré à plusieurs reprises. Nous en avons là aussi un exemple édifiant, puisque A. Alexeeva a trouvé dans les bibliothèques roumaines des vers en langue grecque du premier quart du XIX^e siècle, dus à des Bulgares, probablement d'anciens élèves de l'Académie Princière de Bucarest. Le premier des cinq poèmes décrits, auquel s'arrête l'auteur, condamne avec véhémence la domination ottomane, l'indifférence des Puissances occidentales et l'injustice qui règne dans la vie des peuples assujettis Les idées de la Révolution française et des Lumières s'y reflètent amplement, tant par l'attitude ferme de l'auteur, décidé à combattre l'esclavage, que par les principes de droit et de morale qui le préoccupent au plus haut point.

Evidemment, ce texte ne pouvait pas ignorer les modèles de l'époque. L'auteur fonde son espoir sur le rôle bienfaisant du Tzar — paraissant sous les traits de Zeus — qu'il trouve décisif pour le destin des peuples balkaniques.

L'éloquence des images employées par l'auteur du poème, l'appel à l'action à la manière des chansons de Rigas, les références aux injustices du règne de Caragea, en font un document très intéressant pour les progrès de la critique sociale et l'atmosphère révolutionnaire des Roumains et des Bulgares au début du XIX^e siècle. Une minutieuse analyse du fond et de la forme de ce poème permet à Afrodita Alexeeva de considérer l'auteur du poème l'un des premiers poètes bulgares, précédant Dimitrie Popski et donnant toutes les preuves d'une personnalité créatrice en possession des qualités essentielles que requiert ce genre littéraire.

C.P.-D.

IOSIPOS MOESIODAX, Ἀπολογία, Ἐπιμέλεια Ἄλκις Ἀγγέλου, Athènes, Ed. « Ἑρμῆς » 1976, πη' + 189 p.

C'est une vive satisfaction pour le chercheur néo-helléniste que de trouver à sa disposition ce texte célèbre de Moesiodax, devenu si rare, dans une réédition élégante, pourvue de l'excellente étude introductive d'Alkis Anghelou. En même temps que l'œuvre du grand pédagogue, nous avons, grâce à cette étude, un véritable guide pour la situer dans l'ensemble de la culture néo-hellénique de l'époque.

En effet, s'attachant depuis longtemps à l'analyse de la pensée de Moesiodax, A. Anghelou nous offre les résultats de longues recherches poursuivies avec le souci permanent de restituer à la culture grecque l'une de ses personnalités les plus intéressantes, les plus décisives aussi pour son évolution. Jugeant qu'un oubli injuste avait jusqu'ici rendu peu connue, cette « conscience grecque » si représentative des Lumières, il se propose d'en signaler l'importance, en partant de son œuvre principale, l'« Apologie ».

Ce texte, écrit sur un ton de confession, nous donne — selon les explications de son éditeur — la clef d'une profonde mutation qui s'opérait dans l'écriture grecque. Tout d'abord, l'« Apologie » marque l'apparition de la prose littéraire et surtout de ce genre spécial qu'on pourrait appeler une littérature d'idées. Auparavant, l'activité d'écrivain ne pouvait être conçue qu'au service de l'école ou dans le domaine des traductions. Il ne lui restait pour exprimer ses propres pensées que l'espace restreint des « Prologues ». L'« Apologie » n'est ni un texte purement didactique, ni une traduction, c'est un manifeste courageux lancé par un nouveau type d'intellectuel — l'écrivain-militant — qui discute avec une sincérité totale sur les tares d'un système sclérosé, en s'adressant à un public, nouveau lui aussi, les habitants des grands centres urbains en plein essor. Qu'est-ce qui avait rendu possible ce dialogue et cette liberté d'esprit qu'on n'aurait su imaginer 50 ans auparavant? Evidemment, toute une évolution matérielle et culturelle qu' A. Anghelou retrace pour nous de manière fort suggestive, en marquant les jalons qu'y avaient représentés E. Voulgaris ou N. Theotokis, pour souligner surtout le rôle insigne qui revient à Moesiodax dans l'ouverture vers cette nouvelle étape idéologique. Car ce dernier fut le premier de son temps à signaler la nécessité d'une réforme de l'enseignement, en participant de la sorte « à une démocratie de la pensée, encore petite et peu importante, qui en ce moment-même luttait contre le conservatisme des érudits pendant la Turcocratie ».

L'analyse de cette évolution idéologique nous découvre des nuances des plus subtiles. C'est « la lutte asphyxiante » d'un monde qui n'a pas encore trouvé ses moyens d'expression, qui passe des simples velléités aux prises de positions, qui remet en question la valeur du livre traditionnel et essaie de se frayer un passage en dehors des chemins battus de l'enseignement. C'est aussi le progrès de l'écrivain qui, dépassant le domaine de la création personnelle se préoccupe de rénover la culture en général, puisque le public a fait son apparition et « qu'il sent derrière lui tout un monde prêt à le suivre ». La grande question de l'éducation de la nation se pose pour lui avec une acuité troublante, elle devient synonyme de la lutte nationale, une condition indispensable pour sa réussite. Il fallait abandonner l'aristotélisme, les méthodes désuètes, la langue archaïque. Les produits de la culture européenne devaient être intégrés dans la culture grecque, mais en toute objectivité, sans servilismes, sans parti pris. Malgré son admiration déclarée pour les Lumières, Moesiodax n'hésite pas à combattre certains auteurs. Aussi est-ce avec raison que A. Anghelou voit dans l'« Apologie » un livre personnel, libéré de tout préjugé et la manière dont il est écrit un « modus vivendi » découvert par Moesiodax et par lequel il avait coupé les ponts avec la chaire, en s'astreignant à renouveler de fond en comble l'enseignement.

L'originalité de Moesiodax est d'avoir appliqué ces principes nouveaux avec un esprit critique des plus fermes. Ses formules — très synthétiques — restent inoubliables, comme par exemple celle qui reproche aux Grecs d'être en même temps trop attachés à l'Antiquité et trop peu respectueux à son adresse, ou bien son appel impérieux : « Ἔχρει, ἔχει χρείαν ἡ Ἑλλὰς ἀπὸ τῆς Εὐρώπης ».

Pour nous autres Roumains, ce texte a une résonance spéciale, puisqu'il s'agit de Moesiodax qui a déployé une riche activité dans les pays roumains, y rédigeant aussi ses principaux écrits et enseignant aux élèves roumains des Académies princières. En dépit des adversités qui avaient marqué son passage à l'Académie de Jassy, les longues années passées en Moldavie et en Valachie (où nous le rencontrons à partir de 1765 et une dernière fois en 1797) ont certainement contribué à définir sa personnalité. Les Principautés lui offraient — nous dit A. Anghelou — les plus favorables circonstances, d'abord par l'atmosphère de renaissance précoce qui avait commencé sous Nicolas Mavrocordato et continuait sous son fils Constantin. Il y trouvait aussi — en matière d'enseignement — de meilleures conditions qu'à Ianina, Patmos ou Smirna, étant plus près de ses amis, les marchands de l'Europe centrale, ainsi que du livre étranger, des imprimeries européennes. « En deux mots, constate A. Anghelou, il y a ici un autre air, européen, celui qu'il veut respirer ».

Même si le texte de l'« Apologie » est issu des graves mécontentements de Moesiodax dans sa carrière en Moldavie, même si on ne lui connaît pas — comme pour Daniil Philippide ou Manasse Eliade — des amis roumains, il est évident que son activité dans les Principautés roumaines a été des plus fructueuses et son écho dans notre culture indiscutable. Il nous suffit de rappeler la large audition de ses cours parmi les élèves roumains des deux Académies, la circulation de ses œuvres — citée par Nicolas Iorga — la traduction en roumain de sa version de la *Philosophie morale*.

A son tour, Moesiodax trouvait dans les Principautés une solide tradition de culture et une renaissance inaugurée dès la fin du XVII^e^ siècle par Constantin Brâncoveanu et Şerban Cantacuzino en Valachie, par Démètre Cantemir en Moldavie. Qu'il nous soit permis de préciser que Nicolas Mavrocordato s'inscrivait sur cette ligne traditionnelle, son règne offrant

à l'historien, sur plus d'un point, l'aspect d'une continuité et non d'une coupure, comme on se serait attendu après le changement de régime politique dû à l'avènement des Phanariotes. En ce qui concerne l'enseignement et les conditions dont a bénéficié Moesiodax, en matière pédagogique, rappelons aussi que — peu avant son arrivée à Jassy — en 1759, le métropolite Jacob de Putna et le grand rhéteur du Patriarcat de Constantinople, Critias, prévenaient le prince Jean Théodore Callimaki du déclin qui menaçait l'Académie de Jassy, en proposant quelques mesures salutaires. Il ne s'agissait pour le moment que d'un cri d'alerte, mais bientôt des édits princiers et surtout la réforme de Grégoire Ghica de 1766 allaient faciliter les progrès de cette école dans la voie du rationalisme.

C'est précisément cette étape nouvelle de l'enseignement en Moldavie que marque l'activité de Moesiodax. Aussi savons-nous gré à Alkis Anghelou d'avoir contribué, par cette précieuse édition, à une meilleure connaissance d'un chapitre de la culture grecque, qui n'en est pas moins une page de l'histoire de l'enseignement roumain aussi.

C.P.-D.

IOSIF MOESIODAX, *Apologia*. Partea întîi. Traducere din limba greacă de Olimp Căciulă. Studiu introductiv, note şi comentarii de Ariadna Camariano-Cioran. (L'Apologie, première partie. Traduction du grec par Olimp Căciulă. Etude introductive, notes et commentaires par Ariadna Camariano-Cioran), Bucureşti, Editura Didactică şi Pedagogică, 1977, 175 p.

Deux ans après la parution d'une version roumaine de la *Pédagogie* de Moesiodax — que nous signalions alors dans cette revue — la Maison d'Edition didactique et pédagogique nous offre la traduction de l'*Apologie* due à Olimp Căciulă, dont l'étude introductive et l'appareil critique ont été réalisés par Ariadna Camariano-Cioran. La traduction élégante du bien connu helléniste roumain nous restitue fidèlement le texte de Moesiodax. Dans l'étude introductive nous retrouvons les résultats de recherches qu'A. Camariano-Cioran nous avait fait connaître tant dans son article sur « le directeur éclairé » que fut I. Moesiodax à Jassy, que dans son ouvrage sur les Académies Princières, qui a de nombreuses références à l'*Apologie*.

Les 277 notes qui accompagnent la traduction de l'*Apologie* offrent les explications érudites que réclamait le texte.

Nous avons là — sans aucun doute — les résultats d'une heureuse collaboration, nous permettant de consulter la version roumaine d'un ouvrage célèbre de l'histoire de notre enseignement, en même temps que la réédition du texte grec par Alkis Anghelou.

C.P.-D.

ATHANASIOS KARATHANASIS, Μακεδονικὰ σύμμικτα, dans « Μακεδονικά », XVII, 1977, p. 55—84

Après avoir étudié, récemment, dans la revue « Balkan Studies », les Grecs de la Cour de Constantin Brâncoveanu, Ath. Karathanasis s'intéresse à la Compagnie grecque de commerce de Sibiu, en donnant *Une contribution à la prosopographie des membres de la Compagnie grecque de Sibiu (fin XVIII^e—XIX^e siècles)*, qu'il dédie à la mémoire du regretté Dumitru Limona, excellent connaisseur de nos archives, qui a laissé plusieurs études importantes sur l'activité des commerçants roumains et grecs des Compagnies.

L'auteur remarque avec justesse que les archives roumaines de Bucarest, Braşov et Sibiu renferment encore des documents insuffisamment étudiés. En même temps qu'un registre de la Compagnie, qui se trouve à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Ath. Karathanasis emploie aussi le Catalogue de D. Limona et de E. Limona, afin de signaler quelques personnalités intéressantes, généralement originaires de Macédoine et d'Epire.

Nous constatons avec plaisir que l'auteur semble partager l'opinion des chercheurs roumains, selon laquelle ces Compagnies de Transylvanie recevaient des membres roumains aussi, ces derniers y trouvant un moyen d'améliorer un statut diminué par les conditions que leur avaient créées le gouvernement autrichien. L'exemple de Radoutzi Stoica, fourni par Ath. Karathanasis, s'ajoute à tant d'autres que nous citions ailleurs. Nous sommes sûrs que

les « doutes » dont il parle au sujet de son origine greeque ne manqueront pas de se muer en certitudes quant à son origine roumaine.

C'est avec le même intérêt que nous avons toujours montré pour ses études concernant les relations gréco-roumaines que nous attendons la suite de ses recherches sur les autres membres de cette Compagnie.

C.P.-D.

N. M. ΠΑΝΑΓΙΩΤΑΚΗΣ — A. L. VINCENT, Νέα στοιχεῖα γιὰ τὴν Ἀκαδημία τῶν Stravaganti, Θησαυρίσματα 7, 1970, 52—81

Der Aufsatz bringt wertvolle Ergänzungen zu der Studie des ersten Verfassers. Θησαυρίσματα 5, 1968, 45 ff. über die Akademie von Chandax und das geistige Leben Kretas im 16. und 17. Jahrhundert. In seinem ersten Teil macht er mit zwei Handschriften aus der Florentiner Nationalbibliothek bekannt, welche italienische Dichtungen des Andreas Kornaros, des Begrunders der Akademie, enthalten; 101 davon sind Liebesgedichte, 122 sind geistlichen Inhalts, der Rest ist durch unterschiedliche Gelegenheiten veranlaßt. Die herangezogenen Handschriften enthalten auch Poesien anderer Mitglieder der Akademie und bieten Einblicke in deren Aktivitäten. Der zweite Teil der Abhandlung informiert uber das bisher bibliographisch nicht erfaßte Buch des kretischen Arztes und Philosophen Markos Kontaratos „*De bono universi*" (Padua 1593), das der Akademie gewidmet wurde. Ebendiese Widmung nebst einigen Epigrammen zeitgenossischer Gelehrter, die dem Buch vorangestellt sind, werden als Appendix I im Druck wiederholt. Als Appendix II erscheinen weitere Materialien zur Geschichte jener kretischen Institution. Nutzlich ist das zugefugte Personenregister.

IRM.

J. IRMSCHER, *Marx und Engels uber das moderne Griechenland* in : *Beiträge zur Marx-Engels-Forschung dem Wirken Auguste Cornus gewidmet*, Berlin, 1975, 144—153

Der Aufsatz sammelt die Bemerkungen von Marx und Engels zu Problemen des neuen Griechenlands und interpretiert sie in der chronologischen Folge der Ereignisse. Es zeigt sich, daß die beiden Klassiker neugriechische Geschichte nicht um ihrer selbst willen betrieben. sondern im Zusammenhang mit der zu ihrer Zeit hochst aktuellen sog. orientalischen Frage und der weiteren Frage nach dem Wesen und den Zielen der zaristischen Politik. Allein in diesem Kontext werden ihre Äußerungen aussagekraftig.

IRM.

HEINZ RICHTER, *The German Federal Archives — Military Archives — and the history of Greece 1941—1944*, „Modern Greek Society. A newsletter", 4, 1975, 45—50

Der Ausfsatz soll die Benutzung des Aktenmaterials des Bundesarchiv-Militärarchiv in Freiburg (BRD) für Forschungen zur militärischen Geschichte des griechischen Territoriums während des zweiten Weltkriegs erleichtern. Dabei werden drei Etappen unterschieden : 1. Die Operationen Marita und Merkur, die Angriffe auf Griechenland und Kreta im Frühjahr 1941, 2. die italienisch-deutsche Okkupation bis zum Sommer 1943, 3. die deutsche Okkupation bis zum Ruckzug im Oktober 1944. Für jede dieser Etappen werden die deutschen militärischen Einheiten auf dem griechischen Kriegsschauplatz genannt. Es folgen weiter Hinweise auf militärische Nachschlagewerke.

IRM.

OSTEUROPA-INSTITUT MÜNCHEN, JAHRBÜCHER FÜR GESCHICHTE OSTEUROPAS (*Register*), neue Folge, Band I (1953) — Band 20 (1972), bearbeitet von Jurgen Kämmerer, Franz Steiner Verlag GMBH, Wiesbaden, 1976, 224 p.

Nous avons là un authentique et sérieux instrument de travail qui nous permet de connaître cette prestigieuse publication historique depuis la date de sa nouvelle parution à Munich, jusqu'en 1972. On nous offre donc l'index de la série intégrale des articles, comptes rendus, résumés, bibliographies, commentaires, notes diverses imprimés dans cet annuaire pendant ces vingt années. La manière dont on présente cette riche information est judicieuse et systématique, la méthode employée facilitant au maximum au lecteur la consultation des matériaux.

Dans l'Introduction (p. IX—X) — qui existe en version anglaise aussi (p. XI) — l'auteur expose son système de classification et organisation du registre. L'index proprement-dit est divisé en trois sections : a) d'après l'ordre alphabétique du nom des auteurs et des titres (p. 1—149), b) l'index systématique (p. 149—207) et c) la chronique (p. 207—224). En parcourant cet index, le lecteur peut y trouver toute une série de noms qui ont illustré et continuent à illustrer divers aspects de l'histoire de ce vaste espace géographique, comme par exemple A. M. Ammann (p. 5, no. 44) et E. Benz (p. 11, no. 152) pour l'histoire des institutions religieuses, F. Dolger (p. 29, no. 462—465), J. Gill (p. 40, no. 657). B. T. Gorjanov (p. 42, no. 689), H. Hunger (p. 55, no. 923—924), J. Irmscher (p. 55, no. 937—938), Z. V. Udalcova (p. 133, no. 2301—2303) et G. G. Litavrin pour l'histoire de Byzance. J. Dujcev (p. 30, no. 488), F. Dvornik (p. 31, no. 499), F. Grivec (p. 44, no. 726—727) pour l'histoire des Slaves à l'époque de la christianisation, A. Eck et M. Szeftel (p. 129, no. 2225), G. P. Fedotov (p. 34, no. 559), J. Meyendorff (p. 87, no. 1487), Ja. N. Scapov (p. 113, no. 1938). M. V. Scepkina (p. 113, no. 1940) et B. Schultze (p. 116, no. 1998) pour l'histoire et la culture russe, J. Gierowski et J. Kalisch (p. 61, no. 1041) et O. Halecki pour l'histoire de la Pologne, K.-D. Grothusen (no. 44—45, no. 733—738), Ch. et B. Jelavich (p. 59, no. 999—1010), H. Seton-Watson pour l'histoire du Sud-Est Européen, etc. On note également dans l'index les ouvrages parus sous l'égide d'historiens roumains,comme le pr M. Berza (p. 12, no. 163), M. Constantinescu et V. Liveanu (p. 24, no. 380).

Cet index nous permet de trouver des thèmes d'importance majeure. traités dans la revue de Munich, concernant, par exemple, la naissance et l'évolution des États de l'Est et du Sud-Est de l'Europe, la formation des nations présentes dans cette zone, les aspects specifiques qu'y prennent les manifestations de l'humanisme, des Lumières et d'autres courants politiques et spirituels de l'histoire des peuples de l'Europe Orientale. On a également présenté dans les pages de ce périodique d'autres publications ayant un profil similaire ou proche, comme « Slovenské historické studie » ou « Canadian Slavonic Papers ». De même, on y trouve des notes concernant la parution de collections de documents, bibliographies, actes des Congrès, conférences et colloques qui ont eu trait à des thèmes d'histoire des pays de l'Est et du Sud-Est de l'Europe. La seconde partie comprend les notions, les termes et les noms propres arrangés par chapitres qui, à leur tour (à l'exception des chapitres de marxisme-léninisme et d'histoire ecclésiastique) sont répartis selon leur position géographique, ayant aussi des sous-chapitres chronologiques. Après l'énonciation de chaque terme ou nom propre, un numéro renvoie à la position respective de la première partie de l'index.

Dans la troisième partie (La Chronique), se trouvent les chroniques de différentes réunions scientifiques internationales concernant l'histoire du Sud-Est Européen, les nouveautés scientifiques — par ordre chronologique — ainsi qu'une dernière partie de cette rubrique, « personalia » (p. 214—224).

Ainsi conçu, cet index, qui est le résultat d'un travail laborieux, présente une incontestable utilité pour le travail scientifique.

Ș.V.

LIVRES REÇUS

ABRAMOVIĆ, MARINA, *Ritam 10, 5, 2, 4, 0* (catalogue d'exposition), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination

ALTENMULLER, HARTWIG, *Grab und Totenreich der Alten Ägypter*, Hamburg, Selbstverlag, 1976, 69 p. + 12 p. ill. + 1 carte

ASSANTI, C., L. MENGHINI et R. KYOVSKY, *La partecipazione dei lavoratori alla disciplina dei rapporti di lavoro in Italia e Jugoslavia*, Trieste, Istituto di Studi e Documentazione sull'Est Europeo, 1976, 300 p.

BELDICEANU, NICOARĂ, *Le monde ottoman des Balkans* (1402—1566). Institutions, société, économie, London, Variorum reprints, 1976, 255 p. + 12 p. Index

Beogradski Mladi Slikari I (cataloque d'exposition), Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination

BĔRIDZĖ, VAKHTANG, *Некоторые аспекты грузинской купольной архитектуры со второй половины в. до конца XIII в.* (Quelques aspects de l'architecture géorgienne à coupole de la seconde moitié du X[e] siècle à la fin du XIII[e]. Communication faite à Bergamo (Italie) le 29 Juin 1974, au « Primo simposio internationale sull'arte georgiana ») (en russe et en français), Tbilisi, Издательство, «Мецниереба», 1976, 103 p. + 60 p. ill.

BERTOLINO, RINALDO, *Ricerche sul giuramento dei Vescovi — Contributo allo studio del diritto ecclesiastico subalpino —* Parte seconda—, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1976, 121 p.

BONA, F et le collectif. *Prospettive sistematiche nel diritto romano*, Torino, G. Giappichelli-Editore, 1976, 544 p.

BUSCHHAUSEN, HEIDE und HELMUT mit HILFE von EVA ZIMMERMANN, *Die illuminierten Armenischen Handschriften der Mechitharisten — Congregation in Wien*, Wien, 1976. 113 p. + 80 p. ill.

Contribuţii la istoria culturală a românilor din Voivodina III — Comunicări expuse la cea de-a IV-a sesiune ştiinţifică (Uzdin, 5—7. XII. 1977), Zrenganin, Societatea de limba română din P.S.A. Voivodina, 1976. 254 p.

DAKA, PALOK, *Bibliographie des études et articles sur la langue albanaise (1945—1974)*, Tirana, Académie des Sciences de la R. P. d'Albanie — Institut de Linguistique et de Littérature, 1975, 361 p.

DAMNJANOVIĆ—DAMNJAN, RADOMIR, ROŠA TODOSIJEVIĆ et GERGELJ URKOM *(catalogue)*, Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination

DEMETRIADES, VASILIS, *The tomb of Ghāzī Evrenos Bey at Yenitsa and its inscription* (Extr. de "Bulletin of the School of Oriental and African Studies" — University of London —, vol. XXXIX, Part 2, 1976, p. 328—332).

DIMAKIS, JEAN, *La presse française face à la chute de Missolonghi et à la bataille navale de Navarin* — Recherches sur les sources du philhellénisme français —, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1976, 477 p.

DIMITRIADI, VAS., O. Συνοικίες καὶ οἱ δρόμοι τῶν γενιτσῶν κατὰ τὰ τέλη τοῦ 19 οῦ Αἰῶνα ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ ΙΕ' τόμου τῶν «Μακεδονικῶν», p. 160—167), Thessaloniki, 1975

Дневник Бењамина Калаја 1868—1875 [Обрада и коментар Др. Андрија Раденић], Beograd-Novi Sad, Историјски Институт-Београд — Институт за историју Војводине-Нови Сад, 1976, 887 p.

ĐOKIĆ, ALEKSANDAR et MIHAILO ČANAK, *Povratak trgu. Kneževac-Kijevo. Iabudovo Brdo* (*catalogue*), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination

A Hajdú-Bihar Megyei Múzeumok Munkatársainak Bibliográfiája — Összeállította Ditróiné Sollay Katalin, Debrecen, A Hajdú-Bihar Megyei Múzeumok Közleményei, 1976, 61 p.

Hellenism and the First Greek War of Liberation (1821—1830) : Continuity and Change (With an Introduction by John A. Petropulos), Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1976, 237 p.

GRIGOROV, BOJAN, *Октябрьская революция и ее Влияние в Болгарии*, София — Пресс, 1976, 88 p.+ 10 p. ill.

Jugoslovenska umetnost u narodnooslobodilačkom ratu 1941—1945, Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1975, 220 p.y compris le catalogue, les reproductions, la bibliographie et les résumés en français et en russe

Jugoslovenska skulptura 1870—1950, Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1975, 287 p

KEHAGIOGLOU, GIORGOU, Δυσκολίες στὸ κείμενο τοῦ Χρονικοῦ τοῦ Μορέως (Extr. de «'Ελληνικά», T 27ος, p. 254—267 + 1 p. résumé en français), Thessaloniki, 1974.

KEHAGIOGLOU, GIORGOU, 'Ο Φτωχολέοντας τῆς «Φλογέρας τοῦ Βασιλιᾶ» (Extr. de «Πάρνασσος», Περίοδος δευτέρα, T. ΙΖ', p. 68—78), Athènes, 1975.

KEHAGIOGLOU, GIORGOS, Συμπληρωματικὰ γιὰ τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως (Extr. de „'Ελληνικά" T. 28ος, p. 420—425 + 1 p. résumé en français), Thessaloniki, 1975

KOFOS, EVANGELOS, *Greece & the Eastern crisis 1875—1878* (with a Foreword by W N. Medlicott), Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1975, 283 p.

KOMJATHY. ANTHONY TIHAMER, *The Crises of France's East Central European Diplomacy 1933—1938*, New York, East European Quarterly, Boulder, 1976, 277 p.

KONDIS, BASIL, *Greece and Albania 1908—1914*, Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1976, 151 p.

'Ο Κώστης Παλαμᾶς καὶ ὁ Γαλλικὸς Παρνασσισμός (Συγκριτικὴ φιλολογικὴ μελέτη), Athènes, 'Ελένης Πολίτου-Μαρμαρίνου, 1976, 505 p.

KOZARIĆ, IVAN, *Privremene Skulpture-hrpe-plahte-crteži-pinklеci* (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination

KRKOVIĆ, MOMČILO *(catalogue d'exposition)*, Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination

LIPOVAC, VASKO *(catalogue d'exposition du 27.V. 8.VI 1976)*, Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, sans pagination.

Makedonski Mladi Umetnici (*catalogue*), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination

MATCHABÈLI, KITI GEORGIEVNA, *Чеканное искусство советской Грузии* (en géorgien), Tbilisi, Издательство «Мецниереба», 1976, 61 p + 74 ill.

MARUŠIĆ, BRANKO, *Il complesso della Basilica di Santa Sofia a Due Castelli*, Trieste, 1975/1976, 138 p. y compris les ill.

Mendimi Politik e Shoqëror i Rilindjes Kombetare Shqiptare (Përmbledhje artikujsh nga shtypi), Vellimi II 1908—1910, Tirane, Akademia e Shkencave e R. P te Shqipërise-Instituti i Historisë, 1976, 648 p

MIJOVIĆ, PAVLE et MIRKO KOVAČEVIĆ, *Градови и утврђења у Црној гори* [редактор· Павле Мијовић), Beograd-Ulcinj, 1975, 189 p + LXXI ill.

NICOLAÏDOU, ELEUTH, 'Ο «'Ελληνικὸς 'Εθνικὸς Σύλλογος Κοσσυφοπεδίου ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ ΙΣΤ' τόμου «Μακεδονικῶν», p. 39—58, Thessaloniki, 1976

PECORARO, VINCENZO, *Preliminari alle commedie cretesi: una fonte dello Stathis* (Extr. de «Δωδώνης» p 89—101), Ioannina, 1974

Proceedings XIV International Congress of the Historical Sciences, New York, Arno Press — A New York Times Company, 1976, 231 p.

La révolution industrielle dans le Sud-Est européen — XIXes. (Rapports présentés au Colloque International de la Commission de l'AIÉSEE sur l'histoire sociale et économique Hambourg 23—26 mars 1976), Sofia, Institut d'Études Balkaniques — Musée National Polytechnique, sans date d'aparition, 329 p.

Русский город (историко-методологический сборник), Издательство Московского Университета, 1976, 296 p.

Симпозиум по структуре балканского текста — Тезисы докладов и сообщений —, Moskva, Академия Наук СССР – Институт славяноведения и Балканистики, 1976, 66 p.

Slovenački mladi umetnici (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination.

ŠTUPICA, GABRIJEL, *Slike 1970—1975*, (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination

ŠUTEJ, MIROSLAV *(catalogue)*, Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination

SZÉKELY, GY. *Le passage à l'économie basée sur la corvée en Europe Centrale et Orientale et l'année 1514* (Extr. de «Studia Historica», 98), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1975, 21 p.

Symposium — Les mouvements de libération des peuples yougoslaves depuis le XVIe siècle jusqu'au commencement de la première guerre mondiale, Beograd, Institut d'Histoire, 1976, 356 p

TISCHNER, HERBERT, *Sudseemasken in der Geisteskultur der Melanesier*, Hamburg, Selbstverlag Hamburgisches Museum fur Volkerkunde, 1976, 64 p. + 16 p. ill.

TROÏLOU, IOANNOU ANDREA, Βασιλεὺς ὁ Ρωδολίνος-Τραγῳδία Βενετία, Παρὰ 'Ιωάννη 'Αντωνίῳ τῷ 'Ιουλιανῷ, Athènes, 'Αμερικανικὴ Σχολὴ Κλασικῶν Σπουδῶν, 1976, 135 p.

VANKÓNÉ DUDÁS JULI, *Falum Galgamácsa*, Szentendre, 1976, 375 p.

Възпоменателен сборник по случай стогодишнината от априлското въстание и Ботевата чета 1876, Sofia, Народна Библиотека «Кирил Методий», 1976, 492 p + 3 p. ill.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX EDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Thraco-Dacica, Recueil d'études à l'occasion du II^{e} Congrès International de thracologie, Bucarest, (4–12 septembre 1976), 351 p.

VULPE, RADU, **Studia Thracologica,** Hommage au II^{e} Congrès International de Thracologie, Bucarest, 4–10 septembre, 1976, 336 p., 1977.

Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^{e} Congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présentés par D. M. Pippidi, coédition avec la Société d'Editions «Les Belles Lettres», Paris, 1976, 550 p.

CHIHAIA, PAVEL, **De la «Negru Vodă» la Neagoe Basarab** (De «Negru Vodă» à Neagoe Basarab), 1976, 256 p.

Actes du XIV^{e} Congrès international des études byzantines, Bucarest, 6–12 septembre, 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I,1974, 525 p.; vol. II, 1975, 656 p. ill., vol. III, 1976, 737 p., ill.

CONSTANTINESCU MIRCEȘTI, C. **Păstoritul transhumant și implicațiile lui în Țara Românească în secolele XVIII–XIX** (Les bergers transhumants et les implications de leur occupation en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^{e}–XIX^{e} siècles), «Biblioteca istorică», XLIV, 1976, 170 p.

CORFUS, ILIE, **L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864,** collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Section d'Histoire Economique, Etudes 53(8), 1976, 216 p.

STOICESCU, NICOLAE, **Vlad Țepeș** (Vlad l'Empaleur), 1975, 238 p.

ODOBESCU, ALEXANDRU, **Opere IV, Tezaurul de la Pietroasa** (Le trésor de Pietroasa), publié par les soins de Mircea Babeș, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.

Independența României (L'Indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de Șt. Pascu, C. C. Giurescu, I. Ceterchi, Șt. Ștefănescu et Const. Olteanu, 1977, 526 p. + pl.

ARMBRUSTER, ADOLF, **La Romanité des Roumains.** Histoire d'une idée, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XVII, 1977, 279 p.

Independența României. Documente (L'Indépendance de la Roumanie. Documents), vol. I, 1977, 377 p.; vol. II–I^{re} partie, 1977, 429 p.; vol. II–II^{e} partie, 1977, 381 p.; vol. III, 1977, 338 p.

The Independence of Romania, edited by Prof. Ștefan Pascu, 1977, 263 p.

L'Indépendance de la Roumanie, publié par les soins du Professeur Ștefan Pascu, 1977, 272 p.

Epigraphica. Travaux dédiés au VII^{e} Congrès d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9–15 septembre 1977), Recueillis et publiés par D. M. Pippidi et Em. Popescu, 1977, 286 p.

Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen II. Pars Meridionalis, inter Danuvium et Carpatos Montes, 1977, 276 p.

Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen III. Dacia Superior. 1. Pars Occidentalis (ager inter Danuvium, Pathisum et Marisiam)., 1977, 288 p.

Colocviul româno-italian. «Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII–XIV». I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV. (Bucarest 27–28 marzo 1975). A cura dell'Accademico Ștefan Pascu, 1977, 171 p.

DUȚU, ALEXANDRU, **Romanian Humanist and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History,** collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Studies 55, 1977, 196 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 1, P. 1–192, BUCAREST, 1978

I.P.I. c. – 7726

43 456

Lei 40. –

$ 30 (pour un abonnement annuel)

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI — 1978. N° 2 (Avril — Juin)

Culture et économie byzantines

Réalités roumaines et reflets étrangers

Problèmes de l'historiographie contemporaine

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

LA REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à : ILEXIM Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136 — 137, télex 11226, 70116 Bucureşti, str. 13 Decembrie, n° 3, România, ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de $ 30 par an

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 Bucarest, sectorul 1, str. I.C. FRIMU, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei, n° 125, télephone 50 76 80, 71021 Bucureşti—România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI 1978 Avril — Juin N° 2

SOMMAIRE

Culture et économie byzantines

Réalités roumaines et reflets étrangers

Problèmes de l'historiographie contemporaine

Discussions. Documents

Chronique

Comptes rendus

LA LITTÉRATURE BYZANTINE, SOURCE DE CONNAISSANCE DU LATIN VULGAIRE

I

H. MIHĂESCU

1. La survivance de la langue latine dans la littérature byzantine et en néo-grec n'a pas été étudiée méthodiquement et exhaustivement, de manière à fournir un apport vraiment important à la connaissance du latin dans le sud-est de l'Europe. Les recherches partielles entreprises jusqu'à présent ont porté le plus souvent sur les problèmes du lexique et n'ont pas appliqué dans une mesure suffisante la méthode comparative, susceptible de mieux montrer les rapports qui existent entre ces éléments et le latin vulgaire ou les langues romanes. Byzance a hérité la culture romaine, l'a prise sous sa protection, l'a enrichie pendant des siècles et l'a transmise autour d'elle à une étape critique de l'histoire de l'humanité, de sorte qu'il faut s'attendre à trouver dans cet héritage maints éléments supplémentaires propres à enrichir nos connaissances sur le latin commun de l'Empire romain, dont ont procédé les langues romanes. Nous ferons une distinction dans cette étude entre les éléments hérités directement du latin et les emprunts faits aux langues romanes après le XI^{e} siècle, au temps des croisades et plus tard, notamment d'Italie, de Gaule et du nord-est de l'Espagne.* Cette délimitation, faite habituellement selon des critères aussi bien de forme que de fond, n'est pas toujours facile, ainsi qu'il ressort de l'ouvrage partiel de D. C. Hesseling [1]. Une aide précieuse à cet égard nous est fournie par le *Dictionnaire de la langue grecque populaire du moyen âge* de M. Emmanouil Kriaras [2].

Les principales sources sont les inscriptions, les manuscrits sur papyrus, les textes littéraires, les actes et documents officiels ou particuliers, les ouvrages lexicographiques, les éléments latins du néo-grec et des langues romanes. Toutes ces données doivent faire l'objet d'études comparatives, afin d'être confrontées, complétées et utilisées en fonction de l'espace et du temps. Il convient d'accorder une attention particulière à la chronologie, à celle notamment des six premiers siècles de notre ère,

---

* Abréviations : AslPh = Archiv für slavische Philologie ; BZ = Byzantinische Zeitschrift ; CIL = Corpus Inscriptonum Latinarum ; PG = Patrologia Graeca ; PL = Patrologia Latina ; REW = Romanisches Etymologisches Worterbuch ; SAW = Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften. Historisch-philologische Abteilung ; WSt = Wiener Studien ; ZVS = Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung.

[1] *Les mots maritimes empruntés par le grec aux langues romanes*, « Verhandelingen der K Akademie van Wetenschapen te Amsterdam. Afdeiling Letterkunde », V, 2, 1903, 38 p., cf BZ, XII, 1903, 654–655.

[2] Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδης γραμματείας. *1100–1669*, I–V, Thessaloniki, 1969–1978.

lorsque la plupart des éléments latins ont pénétré dans la langue grecque. Ces emprunts pouvaient être d'origine soit savante, soit populaire. De toute façon, ils reflètent assez fidèlement le stade de la langue latine au moment où ils ont eu lieu. Nos connaissances du latin peuvent servir ainsi de critère de datation lorsque la date à laquelle tel ou tel emprunt a été fait n'est pas connue. D'autre part, dans un grand nombre de cas, la forme prise par ceux-ci en grec nous permet de déceler des aspects grammaticaux ou lexicaux mal connus de la langue latine, tant littéraire que parlée.

2. Les premières recherches sur les éléments latins du grec sont dues aux lexicographes. Dès 1601, Nicolas Rigault enregistrait dans son Dictionnaire de terminologie militaire byzantine un certain nombre de termes de provenance latine ou barbare, inconnus jusqu'alors en Occident [3]. Un progrès décisif fut réalisé ensuite par le célèbre lexicographe français Du Cange, dans son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis* (Lyon, 1688)[4]. Par la suite, E. A. Sophocles a considérablement amplifié la base établie par Du Cange, surtout en ce qui concerne la littérature antérieure au XI[e] siècle [5]. D'autre part, la publication méthodique des inscriptions grecques, qui comprenaient de nombreux éléments latins — analysés par l'épigraphiste W. Dittenberger en 1872[6] — ouvrait des perspectives nouvelles. Vingt ans plus tard, un auteur du nom de Microyannis (probablement un pseudonyme de Jean Psichari) faisait dans la revue athénienne Ἑστία [7] une timide tentative d'information, plutôt dans des buts de vulgarisation. Dans le volume de Psichari publié à Paris en 1892 [8] on a inclu l'étude de L. Lafoscade intitulée *Influence du latin sur le grec*, qui comprend les chapitres suivants : contacts militaires, contacts officiels, la contagion du latin de Constantin à Justinien et causes de la résistance du grec ; mais cette étude représentait plutôt un historique des rapports latino-grecs qu'une analyse de matériaux concrets [9]. Dans ce même volume de Jean Psichari a paru également une contribution de C. C. Triandaphylides, *Le lexique des mots latins dans Théophile et les Novelles de Justinien* ; l'auteur étant juriste, et non pas linguiste, il s'occupe spécialement du contenu juridique des emprunts [10].

Des précisions d'ordre linguistique ont été fournies surtout par les inscriptions, ainsi que le montre l'ouvrage de Th. Eckinger [11], et par les traces laissées dans le néo-grec, phénomène, étudié par Gustav Meyer [12] Notons encore une tentative peu réussie, faite par Gustav Körting en

---

[3] *Nicolai Rigaltii Glossarium* Τακτικὸν μιξοβάρβαρον. *De verborum significatione, quae ad novellas imperatorum qui in Oriente post Justinianum regnaverunt de re militari constitutiones pertinent*, Paris, 1601.

[4] Réimprimé à Breslau en 1888—1891 et à Paris en 1943.

[5] *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods (from B.C. 146 to A.D. 1100)*, Boston, 1870. Réimprimé à Cambridge (Mass.) en 1887 et à New York en 1964.

[6] *Römische Namen in griechischen Inschriften*, « Hermes », VI, 1872, 129—155, 281—313.

[7] Tome II, 1891, 49—52, 65—68.

[8] *Etudes de philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec*, Paris, 1892 (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 92).

[9] P. 83—158.

[10] P. 159—254.

[11] *Die Orthographie lateinischer Wörter in griechischen Inschriften*, München, 1892.

[12] *Die lateinischen Lehnwörter im Neugriechischen*, SAW, CXXXII (1895), 84 pages.

1896 [13], d'esquisser les rapports entre le néo-grec et les langues romanes : il était difficile à cette étape des recherches d'avoir une vision juste à ce sujet. Des découvertes et des matériaux nouveaux dans le domaine des éléments latins de la littérature byzantine ont été fournis surtout par Paul Kretschmer [14] et par Karl Dieterich [15]. Une liste importante de mots latins rencontrés dans les manuscrits grecs sur papyrus d'Egypte, utile aussi par ses indications d'ordre chronologique, a été offerte par C. Wessely [16]. La terminologie juridique et religieuse d'origine latine dans l'administration d'Etat depuis l'époque classique jusqu'à Justinien, puisée dans les textes et les inscriptions, a été présentée méthodiquement par D. Magie dans son ouvrage [17], si utile en ce qui concerne l'ancienneté et l'histoire des institutions de l'Empire byzantin. Les ouvrages de M. A. Triandaphylidis [18] et de St. V. Psaltis [19], quoique incomplets, sont bien faits et utiles.

3. Un progrès visible a été réalisé après la Première Guerre mondiale par la participation d'une série d'érudits de valeur dans des domaines variés de la recherche : épigraphie, papyrologie, philologie classique et byzantine, linguistique romane et slave, histoire des institutions et de la culture. La papyrologie, surtout, a fourni des précisions au sujet de la morphologie du latin dans l'ouvrage de Ch. Döttling [20]. Le lexique des manuscrits sur papyrus a commencé à être enregistré méthodiquement dans le Dictionnaire de Friedrich Preisigue et Emil Kiessling, instrument de travail indispensable pour l'étude des éléments latins du grec ancien et médiéval [21]. Des compléments utiles à cet ouvrage ont été apportés par B. Meinersmann [22], Ad. Wilhelm [23], A. Cameron [24] et R. Cavenaille [25]. Ce dernier fait une observation très juste : « Bien loin de voir

---

[13] *Neugriechisch und Romanisch. Ein Beitrag zur Sprachvergleichung*, Berlin, 1896. Ouvrage critiqué par O. Densusianu dans la revue « Romania », XXVI (1897), 284—290 et par K. Dieterich, ZVS, XXXVII, 1914, 422, n. 1 : « allerdings ein ganz oberflächliches Buch ».

[14] *Lateinische und romanische Lehnworter im Neugriechischen*, BZ, VII, 1898, 398—405

[15] *Zu den lateinisch-romanischen Lehnwortern im Neugriechischen*, BZ, X, 1901, 587—596, XI, 1902, 500—504 ; *Neugrieschisches undRomanisches*, ZVS, XXXVII (1904), 407—423, XXXIX (1906), 81—136 ; *Römer, Romäer, Romanen*, « Neue Jahrbucher fur das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur », XIX, 1907, 482—499.

[16] *Die lateinischen Elemente in der Gräzität der agyptischen Papyrus-urkunden*, WSt, XXIV, 1902, 99—151, XXV, 1903, 40—77.

[17] *De Romanorum iuris publici sacrique vocabulis sollemnibus in graecum sermonem conversis*, Leipzig, 1905.

[18] *Studien zu den Lehnwortern der mittelgriechischen Vulgarliteratur*, Münchener Dissertation, Marburg i.H., 1909, 77 pages ; *Die Lehnwörter der Mittelgriechischen Vulgärliteratur*, Strassburg, 1909, cf. BZ, XIX (1910), 185—188, K. Dieterich.

[19] *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Gottingen, 1913 (Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik hg. von Paul Kretschmer und Jakob Wackernagel, 2).

[20] *Die Flexionsformen lateinischer Nomina in den griechiechen Papyri und Inschriften*, Basel, 1920.

[21] *Worterbuch der griechischen Papyrusurkunden mit Einschluss der griechischen Inschriften, Aufschriften, Ostraka, Mumienschilder usw. aus Ägypten*, vol. I—IV, Berlin-Marburg, 1925—1978.

[22] *Die lateinischen Worter und Namen in den griechischen Papyri*, Leipzig, 1927.

[23] *Lateinische Worter in griechischen Inschriften*, WSt, XLVI, 1928, 227—232.

[24] *Latin Words in the Greek Inscriptions of Asia Minor*, « American Journal of Philology », LII, 1931, 232—262.

[25] *Influence latine sur le vocabulaire grec d'Egypte*. « Chronique d'Egypte », XXXVI, 1951, n° 52, p. 391—404 ; *Quelques aspects de l'apport linguistique du grec au latin d'Egypte*, « Aegyptus », XXXII, 1952, 192—203.

dans les emprunts latins une sorte de déshellénisation du grec d'Egypte, il faut considérer que, grâce aux emprunts latins, le grec est resté une langue de communication vraiment universelle, mieux adaptée encore à sa fonction de langue administrative de l'Empire d'Orient »[26].

Des résultats remarquables ont été obtenus par l'application de la méthode interdisciplinaire, faisant appel aux connaissances de philologie byzantine, de linguistique romane et slave, d'albanologie, de toponymie, de géographie linguistique et d'histoire de la culture. Petar Skok a analysé un grand nombre de faits et a ouvert des perspectives nouvelles [27]. Gerhard Rohlfs a étudié en détail les îlots linguistiques grecs de l'Italie méridionale et a indiqué avec précision le rôle des éléments latins [28]. Henrik Zilliacus a essayé d'élaborer une synthèse des emprunts latins du grec ; il n'a atteint son but que partiellement, vu les proportions du domaine abordé, mais il a obtenu des succès indiscutables en ce qui concerne l'hagiographie [29]. Pour l'étude des éléments latins du Nouveau Testament, de la littérature patristique et du grec populaire, les ouvrages lexicographiques de W. Bauer [30], de G. W. H. Lampe [31] et de Nicolas Andriotis [32] sont fort utiles. Le lexique d'origine latine des manuscrits sur papyrus égyptiens a fait l'objet d'une présentation et d'une discussion d'ensemble de la part de Giovanni Nencioni [33] et de Sergio Daris [34]. Enfin, les éléments d'origine latine du néo-grec ont été analysés en comparaison avec le latin danubien par J. Şiadbei, qui est parvenu aux conclusions suivantes : « Le latin oriental a eu deux aires d'innovations : l'une méridionale, qui se rapproche de l'idiome de l'Italie du Sud, l'autre septentrionale, danubienne ; des échanges se sont produits entre ces deux aires ; les deux aires du latin oriental étaient en outre circonscrits par des différences de vocabulaire qui indiquent non seulement une circulation différente des mots, mais encore des informations différentes »[35]. On ne dispose pas jusqu'à ce jour d'une monographie exhaustive montrant la pénétration progressive des éléments latins, leur place et leur rôle dans le cadre de la langue grecque,

---

[26] « Aegyptus », XXXII, 1952, p. 203.

[27] *Ortsnamenstudien zu De administrando imperio des Kaisers Constantin Porphyrogennetos*, « Zeitschrift fur Ortnamenforschung », IV, 1928, 213—214 ; *Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques*. « Byzantion », VI, 1931, 371—378 ; *De l'importance des listes toponymiques de Procope pour la connaissance de la latinité balkanique. Remarques préliminaires*, « Revue internationale des études balkaniques », III. 1936, 47—58.

[28] *Griechen und Romanen in Unteritalien*, Genève, 1924 ; *Scavi linguistici nella Magna Grecia*, Halle-Roma, 1933 ; *Neue Beitrage zur Kenntnis der unteritalienischen Gräzität*, München, 1962.

[29] *Zum Kampf der Weltsprachen im Oströmischen Reich*, Helsinki, 1935 (Amsterdam, 1965) ; *Das lateinische Lehnwort in der griechischen Hagiographie. Ein Beitrag zur Geschichte der klassizistischen Bestrebungen im X. Jahrhundert*, BZ, XXXVII, 1957, 302—341.

[30] *Griechich-deutsches Worterbuch in den Schriften des Neuen Testamentes und der übringen urchristlichen Literatur*, 5. Aufl., Berlin, 1958.

[31] *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford, 1961.

[32] Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς, 2e éd., Thessaloniki, 1967 ; *Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten*, Wien, 1974 (Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung, 22).

[33] *La lingua latina nell'antico Egitto*, dans le volume *Egitto moderno e antico*, Milano, 1941, 303—329

[34] *Il lessico latino nel greco d'Egitto*, Barcelona, 1971 (Papyrologica Castroctaviana. Studi et textus, 3).

[35] *Contribuţii la studiul latinei orientale. Asupra elementului latin în neogreacă*. « Studii şi cercetări lingvistice », XII, 1961, 495—513.

leurs sphères de circulation, leurs valeurs stylistiques, leur diffusion géographique, leurs rapports avec les langues romanes et leurs survivances dans le néo-grec.

4. Pour mieux faire comprendre les choses, nous exposerons succinctement les rapports extérieurs entre les deux grandes langues de culture : la grecque et la latine. A partir du II^e siècle av.n.è. elles se sont développées dans le cadre de la même unité politique, en concurrence ou en se complétant mutuellement. Des écrivains grecs importants, comme Polybe (200—120), Denys d'Halicarnasse (env. 80—8), Strabon (64 av.n.è.—23 de n.è.), Appien (100—160), Plutarque (120—200), Dion Cassius (150 — 230), ont vécu longtemps à Rome et ont appris le latin. Le prestige de cette langue était indiscuté : sous le règne de Constantin le Grand (306—337), toute l'épigraphie officielle des provinces était latine. Après le transfert de la capitale à Constantinople, en 313, la concurrence du grec a commencé peu à peu à s'accroître dans les provinces orientales [36]. Après 397, les sentences judiciaires pouvaient être prononcées à volonté en latin ou en grec [37]. A partir de 439, les testaments rédigés en grec étaient valables [38]. Lors de la cérémonie d'intronisation de l'empereur Léon le Jeune, en 474, la population de Constantinople l'acclama en grec, l'armée en latin [39]. Jusqu'au règne d'Héraclius (610—641), le texte des monnaies était en latin, mais à partir de ce règne c'est le grec qui a triomphé définitivement. Le titre des empereurs s'est maintenu dans sa forme latine jusqu'en 629, lorsqu'il fut remplacé par le terme de βασιλεύς [40]. Le Traité de stratégie de Maurice, rédigé vers 630, prévoyait que les articles du règlement soient rédigés en grec, mais que les commandes militaires ne soient données qu'en latin : *acia in acia*, *ad ambas partes largia*, *ad latus stringe*, *ambula*, *clina dextra*, *clina senestra*, *mandata captate*, *move*, *muta locum*, *ordinem servate*, *sta*, *torna*, *non vos turbatis* etc. [41]

L'influence latine, qui a commencé à s'exercer au III^e siècle av.n.è., a connu un grand succès au II^e siècle de n.è., lorsque l'Empire romain est parvenu à l'extension maximum de son histoire. Puis, ce processus a marqué un certain déclin au III^e siècle, après quoi il a repris vertigineusement, pour atteindre son apogée au VI^e siècle [42]. Dans le texte grec du Nouveau Testament on rencontre les mots suivants d'origine latine : δηνάριον, κολωνία, κουστωδία, μεμβράνα, πραιτώριον, ῥέδα et σικάριος. Plutarque enregistre les phonétismes suivants puisés dans la langue parlée : Δέντλος *(Dentulus)*, καλάνδαι *(calendae)*, Κάτλος *(Catulus)*, μάνιπλα *(manipula)*, Ὀρτήσιος *(Hortensius)*.

---

[36] W. Kubitschek, *Der Rückgang des Lateinischen im Orient*, WSt, XXIV, 1902, 577—588.

[37] Cod. Inst., VII, 45, 12 : *Iudices tam Latina quam Graeca lingua sententias proferre possunt*.

[38] Cod. Inst, V, 28, 8 ; VI, 23, 21 ; VII, 2, 14.

[39] Constantini Porphyrogeniti *De ceremoniis*, ed. J. J. Reisk, Bonn, 1829, t. I, 91 : *καὶ ἔκραζον, ὁ μὲν δῆμος* Ἑλληνιστί ... οἱ στρατιῶται Ῥωμαιστί.

[40] L. Hahn, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten. Mit besonderer Berücksichtung der Sprache. Bis auf die Zeit Hadrians*, Leipzig, 1906 ; *Zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinians*, « Philologus », Supplement X, 1907, 675—718 ; Zilliacus, *op. cit.*, p. 28—30, 33—37, 72—75, 128, 168.

[41] Mauricii *Strategicon* edidit, dacoromanice vertit, prolegomenis instruxit H. Mihăescu, Bucarest, 1970 ; H. Mihăescu, *Les termes de commandement latins dans le Strategicon de Maurice*, « Revue roumaine de linguistique », XIV, 1969, 261—272.

[42] F. Viscidi, *I prestiti latini nel greco antico e bizantino*, Padova, 1944, p. 57.

5. Dans le Nord de la péninsule Balkanique on parlait latin ; dans le Sud, grec. En s'appuyant sur la diffusion des inscriptions, C. Jireček a établi la frontière approximative entre les deux langues comme suit : elle partait de la côte de l'Adriatique près de la ville de *Lissus* (Lesh, Alessio), se dirigeait vers l'est le long de la frontière entre les provinces de Dalmatie et de Macédoine, de Mésie et de Thrace, pour atteindre le Pont Euxin à proximité de la ville d'*Odessus* (Varna)[43]. Cette ligne frontière a été modifiée en partie par Alexandru Philippide, dans le sens que le territoire nord-ouest de la Thrace était bilingue[44]. Petar Skok a déplacé la ligne de démarcation plus au sud : selon lui, elle partait de la côte dalmate à proximité d'*Apollonia* (Pojan, Fieri), remontait la vallée du *Scampinus* (Shkumbi) et arrivait à la rive septentrionale du lac Ohrid : la moitié nord de l'Albanie actuelle faisait ainsi partie de la sphère d'influence latine[45]. Ce problème de la délimitation des deux zones linguistiques est toutefois assez compliqué, par le fait qu'il existe des îlots de langue latine depuis Philippes jusqu'à Corinthe et Patras et que sur les inscriptions grecques il apparaît un grand nombre de noms romains[46]. Carl Patsch a proposé en 1932 que l'on dresse un répertoire des inscriptions latines et que l'on en montre la diffusion à l'aide de cartes géographiques[47]. Ce répertoire, nous l'avons dressé et il faut reconnaître qu'il montre plus clairement la position de la langue latine par rapport au grec dans le Sud-Est de l'Europe[48]. La limite entre les deux domaines d'inscriptions ne saurait d'ailleurs être considérée comme une frontière linguistique ou ethnique, mais comme une ligne idéale de séparation de deux cultures (la grecque et la romaine), montrant jusqu'où arrivaient leurs influences respectives ; entre les deux langues il existait une bande de terrain où l'on parlait l'illyrien et le thrace, de sorte que le grec et le latin ne se trouvaient pas en contact direct. C'est sans doute ce qui explique le nombre réduit d'emprunts faits au grec par le latin danubien, qui est à la base du roumain.

Dans l'Empire d'Orient, le latin était la langue de l'administration, et surtout de la justice et de l'armée, tandis que le grec était la langue de culture[49]. Le fait que les nouvelles lois *(novellae)* promulguées sous le règne de Justinien (527—565) étaient rédigées en latin pour les provinces

---

[43] AslPh, XV, 1893, p. 98 ; *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Wien, 1901, t. I, p. 13 ; *Geschichte der Serben*, Wien, 1911, t. I, p. 38.

[44] *Originea românilor*, Iaşi, 1925, t. I, p. 70—72.

[45] « Byzantion », VI, 1931, 371 ; « Zeitschrift fur romanische Philologie », LIV, 1934, 79.

[46] B. Gerov, *La romanisation entre le Danube et les Balkans*, « Annuaire de l'Université de Sofia », XLVIII, 1951—1952, 326—331 ; B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, Berlin, 1960, t. I, p. 83 ; V. Beševliev, *Untersuchungen über des Personennamen bei den Thrakern*, Amsterdam, 1970, 92—121.

[47] *Die Verbreitung des Römer- und Romanentums in Mazedonien*, SAW, CCIV, 1932, 160

[48] *La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe* « Revue des études sud-est européennes », IX, 1971, 497—510, 659—676 ; X, 1972, 83—93 ; XI, 1973, 97—113, 227—240, 423—441, 689—710 ; XII, 1974, 17—32.

[49] G. Dagron, *Aux origines de la civilisation byzantine : langue de culture et langue d'Etat*, « Revue historique », année 93, 241, 1969, 23—56.

danubiennes et l'Afrique, mais en grec pour le reste de l'empire atteste la prépondérance de cette dernière langue [50].

6. Passons maintenant à l'étude des éléments latins du grec ancien et byzantin, en commençant par le problème de l'accent. Les éléments empruntés au latin se sont intégrés au système de la langue grecque et ont suivi ses voies de développement. Jusqu'au IV^e^ siècle à peu près, l'accent des mots — en grec et en latin — dépendait de la quantité de voyelles et ne précédait jamais les trois dernières syllabes : en grec, l'accent principal portait sur l'une de celles-ci (ἀγαθός, σημεῖον, ἄνθρωπος), en fonction de la quantité de la dernière syllabe ; en latin, il tombait généralement sur la pénultième (si elle était longue, par exemple *carīna)*, ou il se déplaçait sur l'antépénultième (si la pénultième était courte, par exemple *manĭca)*. Lorsqu'un mot latin pénétrait dans la langue grecque il s'adaptait au système de cette langue et modifiait parfois la position de l'accent, par exemple : vulgaire *acia* (roumain *aţă)* — ἀκία, *Augustus* — Αὔγουστος, *familĭa* — φαμιλία, *paganus* — παγανός, *praefectus* — πραίφεκτος. A partir du IV^e^ siècle environ, la quantité des voyelles a cessé d'être déterminante pour la position de l'accent ; c'est pourquoi, au cours des siècles suivants, les emprunts faits au latin par voie orale ont conservé en général l'accent original : *fossatum* — φοσσάτον, *mandatum* — μανδάτον, *manica* — μάνικα, etc. La position de l'accent peut ainsi servir, jusqu'à un certain point, de critère pour déterminer l'ancienneté des emprunts, constituant un éléments positif dans l'interprétation des différentes graphies de la tradition manuscrite, et apporte une aide à l'étude de la stratigraphie lexicale [51].

Il existe pourtant des cas où les copistes font preuve, d'inconséquence. Prenons, par exemple, le mot ἀδέστρατον (pl. ἀδέστρατα), terme militaire que les soldats prononçaient très probablement ἀδεστράτον (ἀδεστράτα), comme en latin. Ce terme apparaît dans le *Strategicon* de Maurice, dans le *Chronicon Paschale* (rédigés l'un et l'autre vers 630) et dans les ouvrages de stratégie de l'empereur Léon VI le Philosophe (écrits au début du X^e^ siècle), mais n'existe pas en néo-grec. Les dictionnaires de Du Cange et de E. A. Sophocles expliquent l'étymologie du mot par l'expression latine *ad dextram*. Le verbe *addextrare*, absent dans les sources antiques, est attesté tardivement, après l'an 1000, avec le sens de « conduire à pied un cavalier par la bride, tenir la bride d'un cavalier en marchant à sa droite »[52]. Le participe *dextratus* ne se rencontre que rarement et est parfois confondu avec *destratus* (de *desternere)*. Les dérivés de *dexter* étaient en général peu nombreux et plus sporadiques encore étaient les forme du parfait *(destravi)* et du participe *(destratus)* du verbe *desternere*. Ce fait impose une analyse plus détaillée des rares attestations dont on dispose, afin d'obtenir un point de départ pour la compréhension du terme technique de la littérature byzantine.

---

[50] L. Wagner, *Die Quellen des romischen Rechts*, Wien, 1953, p. 660 : « Wenn so der Lateingebrauch bei Novellen einer Motivierung bedurftig scheint, zeigt schon diese Tatsache, daß die alte römische Staatssprache die Ausnahme im byzantinischen Reiche trotz aller Romantik Justinians geworden ist ».

[51] M. G. Bartoli, *Romania e* Ῥωμανία dans *Scritti varii di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier*, Torino, 1912, p. 981—999.

[52] J. F. Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leiden, 1954—1966, p. 17.

7. *Dexter* avait les sens suivants : 1) « droit » (opposé à *sinister)* ; 2) « qui vient du côté droit, favorable, de bon augure » ; 3) « celui qui sait se servir de sa main droite, habile, capable ». Ses dérivés étaient : *dextella, dexteritas, dextralis (securis), dextrale, dextraliolum, dextrorsum, dextratus, dextrator et dextratio* [53]. Pour le premier sens, *dexter* se trouvait en concurrence avec *directus* (cf. roum. *drept*, it. *diretto*, fr. *droit)* et a été supplanté par celui-ci dans la langue parlée, tout en se maintenant par-ci par-là, avec certaines significations, dans les langues romane [54]. *Dare dextram* ou *dextras* signifiait « donner la main, conclure un accord, un contrat » et le mot roumain *zestre* « dot » est facile à expliquer par l'intermédiaire du pluriel *dextrae*. Le verbe roumain *a înzestra* « doter » pourrait nous inciter à reconstituer un hypothétique verbe latin *indextrare*, mais pas nécessairement, car *a înzestra* a très bien pu se former dans le cadre de la langue roumaine à partir du substantif *zestre*. Chez le poète Claudien (24,7 ; 25, 128), on lit les vers : *dextram complexa viri dextramque puellae tradit et* ... *sancit conubia*. Le pluriel *dextrae* avait aussi le sens de « auxilia, copiae » : *accipe devotas externa in proelia dextras* (Lucain, 3,311), *videt pugnaeque avidas accedere dextras* (Silius, 12,351), *proque omnibus armis dextrisque recentibus* (Silius, 16,18). Le participe passé *dextratus* se rencontre dans les écrits d'arpentage : *ager dextratus* (274,4), *pars dextrata* (291,7), *in dextrato agro* (290,18)[55]. Le dérivé *dextrator* « qui rebrousse chemin ou s'enfuit à droite, habile » apparaît une seule fois, en tant que terme militaire, dans le discours tenu par l'empereur Hadrien devant les troupes de Cambaesis (Afrique) : *Difficile est cohortales equites etiam per se placere, difficilius post alarem exercitationem non displicere : alia statia campi, alius iaculantium numerus, frequens dextrator, Cantabricus densus, equorum forma, annorum cultus, pro stipendio modo* [56]. Le participe *dextratus* dans le sens de « droit, habile » est attesté dans une imprécation magique écrite en grec à l'intention d'un cavalier et de son cheval nommé Aureus :

Ὀλυμπιονίκην Αὔρεον
[το]ῦ πρασείνου δεστράτου[57].

Terme technique à l'origine, employé dans le langage des militaires et des courses de chars, le mot *dextratus* a acquis avec le temps le sens figuré de « rapide, agile, vif », ainsi qu'il ressort d'une inscription découverte à *Tomis* (Constanța) : *D. M. Ulpiae Aureliae Valeriae virgini dextrate annis III, mensibus VIII, d. XVII, filiae Aureli Herculani v.e. ducenari*...[58]. Voici comment Theodor Mommsen commentait ce terme « Puella dicitur virgo dextrata appellatione autem non reperta ; significatur fortasse locum eam in processione sollemni tenuisse honoratiorem dextrorsum ». Cette explication n'est guère convaincante, car on ne com-

[53] *Thesaurus linguae Latinae*, VI, 1, 916—937.

[54] W. Meyer-Lübke, REW, nos 2618, 2619 et 2620.

[55] *Gromatici veteres* ex recenzione Caroli Lachmanni, t. I, Berlin, 1848.

[56] *Oratio Hadriani ad exercitum*, CIL, VIII, 18042, fragment 1, 6—7.

[57] *Defixionum tabellae quotquot innotuerunt*.... collegit Aug. Audollent, Paris, 1904, n° 161, 63—64.

[58] CIL, III, 6155.

prend pas pourquoi on aurait accordé à une enfant de trois ans cet honneur insigne. En échange, le sens de « rapide, agile, vif, alerte » est approprié à une enfant qui laisse après sa mort des regrets bien naturels.

8. *Dextratus* se confondait facilement avec *destratus* (de *desternere*). *Adsternere* a donné en roumain *așterne ; desternere*, le verbe *deșterne*. A côté de *sternere* il existait un intensif en *-a-* dans des composés comme *consternare* et *externare*, et pour expliquer l'origine de certains dérivés romans il faut partir de formes latines telles que *prostrare-prostratum* et *substrare-substratum* [59]. Il existait aussi un verbe *stro*, *strare*, *stravi*, *stratum*, attesté dans l'œuvre d'Isidore de Séville *(Orig.*, XIX, 2615). La présence de verbes intensifs comme *adstrare* et *destrare* dans le latin parlé paraît donc probable, même en l'absence d'attestations dans ce sens. Pour le verbe *destrare* nous n'avons que deux exemples, avec la signification « enlever le fardeau d'un cheval, décharger » : *destratis equis* (Végèce, *Mil.*, 3, 10), *destravit camelos* (Vulgate, *Gen.*, 23,33)[60].

C'est le moment de nous demander : lequel des deux participes latins — *dextratum* ou *destratum* — a-t-il donné le mot grec ἀδέστρατον ou ἀδεστράτον ? Ce terme militaire apparaît à côté de τοῦλδον ou τοῦλδος, mais il ressort du contexte qu'il n'avait pas un sens identique : τὰ δὲ ἀδέστρατα καὶ τὸν τοῦλδον ὄπιθεν ἀπ 'ὀλίγου τῆς παρατάξεως ποιεῖ (Maur., XI, 1 et 264,19 ; Léon, *Problem.*, XI, 11). Par τοῦλδον ou τοῦλδος on entendait « objets, animaux ou esclaves qui accompagnaient les militaires combattants ». Le mot était probablement d'origine latine (de *toltus*, *tultus*, *tuldus*, participe passé de *fero*, c'est-à-dire « objets pris à l'ennemi ») et apparaît fréquemment dans les ouvrages de stratégie. En échange, ἀδέστρατα ou ἀδεστράτα désignait les armes , l'équipement et les vivres qui étaient à la disposition des soldats. Comme sens, le mot correspond plutôt à un hypothétique **addextrata* « choses que l'on a à sa portée, tenues de la main droite ». Bien que non attestée jusqu'à ce jour, l'existence de ce mot semble hors de doute ; elle est confirmée par de nombreux composés en *ad-* du bas latin, hérités en bonne partie par les langues romanes : *adaquare* (roum. *adăpa*, it. *adacquare)*, **adfrontare* (it. *affrontare*, fr. *affronter)*, **adfundare* (roum. *afunda*, it. *affondare)*, *adlactare* (roum. *alăpta*, it. *allattare)*, *adparare* (roum. *apăra*, it. *apparare)*, *adpropiare* (roum. *apropia*, fr. *approcher)*, **adripare* (calabr. *arripare*, fr. *arriver)*, **attitiare* (roum. *ațîța*, it. *attizzare*), etc.[61] Comme nous l'avons déjà mentionné, les formes de participe empruntées tardivement ont conservé leur accent : *armatus* — ἀρμάτος, *fossatum* — φοσσάτον, *zavatus* — ζαβάτος. Cette circonstance nous fait supposer que le terme, enregistré par les manuscrits du X^e siècle et par les auteurs modernes avec l'accent sur l'antépénultième (ἀδέστρατα) était en fait prononcé par les militaires avec l'accent sur la pénultième (ἀδεστράτα).

9. Cette supposition est confirmée par la situation du terme *applictum* (pl. *applicta)*, qui dans certains manuscrits grecs est rendu par la variante ἄπληκτον et dans d'autres par les variantes ἀπλῆκτον ou ἀπλίκτον Le verbe *plicare* « plier » a donné en roumain *pleca* « partir » (cf. fr. « plier

[59] W. Meyer-Lübke, REW, 6789, 8395.

[60] A. Blaise, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Turnhout (Belgique), 1954, p. 262.

[61] F. Thomas, *Le préverbe latin ad-*, Paris, 1938.

bagages »); c'était sans aucun doute, à l'origine, un terme militaire signifiant « plier les tentes et partir ». Le composé *applicare* signifiait « arriver quelque part, s'arrêter, s'établir ». *Applicata* ou *applicta* (sc. *castra*) signifiait le camp militaire. Le mot *applictum* (enregistré avec astérisque par W. Meyer-Lübke) s'est conservé dans certains dialectes italiens (nap. *akkíte* « tas, réserves, provisions »; hirpin *akkítte* « mobilier »[62]). Le byzantin ἀπλίκτον a survécu dans certains parlers grecs de l'Italie méridionale: *aplíkto* « demeure basse à une seule pièce » (dans le dialecte ancien de la région de Bari) et *akkito* « rizaro » (dans le dialecte de la zone de Gargano — prov. de Foggia)[63]. Ces survivances montrent que la position de l'accent dans le grec byzantin était ἀπλίκτον, et non pas ἄπληκτον, ἄπλικτον. Du reste, Gy. Moravcsik, dans son édition de l'œuvre de Constantin Porphyrogénète (*De administrando imperio*) écrit ἀπλίκτα (44, 128) et ἀπλίκτον (45, 86), alors que A. Pertusi, dans son édition du *De thematibus* du même auteur, enregistre ἄπληκτα. Les copistes des manuscrits de Maurice, eux, ne procèdent pas de façon conséquente et accentuent tantôt ἄπληκτα, tantôt ἀπλῆκτα.

On relève les mêmes fluctuations en matière d'accent dans les emprunts grecs provenant du mot latin *centunculus*, diminutif de *cento* « couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble ». Le latin *centunculus* (ou *centunclus*), qui est attesté à partir de Tite Live, apparaît dans l'édit de Dioclétien (7, 52 et 53) sous la forme *centumclum*. Dans une version grecque de ce document épigraphique, découvert à l'état fragmentaire à Argos, l'éditeur Jean Bingen a lu κέντουκλον; mais dans l'inscription, qui est écrite en majuscules, l'accent n'est pas noté, de sorte que la transcription de Bingen n'est pas probante[64]. Dans l'ouvrage *De materia medica* de Pedanius Dioscorides, on lit: οἱ Ῥωμαῖοι κεντούμκλουμ (III, 117)[65]. En latin, l'accent portait certainement sur la pénultième et s'est conservé dans ses dérivés romans: it. *centocchio*, abruz. *cenducce*, bolzan. *zaintuc*[66]. En revanche, dans les sources grecques de basse époque, l'accent est mis tantôt sur l'antépénultième (κέντουκλα, Maurice, I 2, p. 52, 24, ms. A; Const. Porphyr. *De cerem.*, 460, 3; κέντωκλα, Suidas, s.v.), tantôt sur la pénultième (κενδούκλα, Léon, *Probl.*, p. 104; κεντοῦκλον, autres ouvrages). Dans la littérature populaire byzantine, on rencontre les variantes κέντουκλον, κεντούκλα et κεντήκλα[67]. Cette diversité est signe de diglossie, conséquence de la discordance entre la tradition classique et le langage parlé. En ce qui concerne les emprunts qui se sont maintenus jusque dans le néo-grec, ceux-ci offrent un critère sûr pour déterminer la position de l'accent dans les textes et les inscriptions de l'époque byzantine. Pour les autres, on ne peut qu'essayer d'établir approximativement la date de leur

---

[62] REW, 519.

[63] G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Tübingen, 1964, p. 44.

[64] *Fragment argien de l'Edit de Maximum*, « Bulletin de correspondance hellénique », LXXVII, 1953, 647—659

[65] L'édition de Max Wellmann, Berlin, 1906—1913.

[66] C. Salvioni, *Postille italiane e latine al vocabulario romanzo*, « Revue de dialectologie romane », V, 1913, 183.

[67] M. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter...*, p. 72, 75 et 121.

pénétration dans la langue grecque. Les copistes n'étaient pas fixés lorsqu'il s'agissait de termes rares ou inconnus : dans ces cas ils se guidaient généralement sur les principes qu'ils avaient appris à l'école ; en échange, ils notaient avec exactitude la position de l'accent dans les mots usuels du temps.

10. Depuis la conquête de la Grèce par les Romains jusqu'au règne de Justinien, plus de sept siècles se sont écoulés. Au cours de ce long intervalle, le vocalisme de la langue latine n'a cessé d'évoluer. Il faut donc s'attendre à ce que certains de ces changements se retrouvent dans les emprunts faits au latin par la langue grecque. Ces emprunts étaient de provenance soit savante, soit populaire. Les changements les plus importants ont été : la transformation de *ĭ* en *é* et celle de *ŭ* en *ó*, qui se dessine vers le III^e^ siècle pour se généraliser peu à peu par la suite. La langue latine qui a servi de base à la langue roumaine n'a connu que le premier de ces phénomènes.

Dans les emprunts latins, la voyelle *a* est généralement restée stable : *arca* — ἄρκλα, *cappa* — κάππα, *tabula* — τάβλα, *fossatum* — φοσσάτον.

La voyelle *e*, notée par η, a eu tendance à se fermer et s'est confondue finalement avec le *i* : *catēna* — κατῆνα, *ēsca* — ἧσκα, *rēgem* — ῥῆγας. On constate qu'elle apparaissait transformée en *i* même dans les inscriptions latines, par exemple *ecclisia*, phonétisme conservé en albanais (*kishë*).

La voyelle *ĕ* s'est bien maintenue et n'apparaît jamais diphtonguée en *ie* : *cella* — κέλλα, *lacerta* — λακέρτα. Le phonétisme *carcar* pour *carcer* « enclos », présent dans les inscriptions et les textes populaires, se rencontre aussi dans les sources byzantines : κάρκαρος ὄρυγμα κατάγειον βαθύ (Sophronios, 638, chez Photios, *Bibl.*, 381 b, 34) ; κάρκαροι ... δεσμοί ; κάρκαρα· ... ἔνιοι τὰς μάνρας (Lexique d'Hesychios).

La voyelle *ī* a bien résisté : *cortīna* — κορτίνα, *mīlia* — μίλιον, *strīgla* — στρίγλα. En échange, *ĭ* a connu deux phases : l'une plus ancienne, où *ĭ* = *i* (*crista* — χρίστα, *maxilla* — μαξίλλα, *vigla* — βίγλα), et une phase plus récente où *ĭ* = *é* (*cĭrcus* — κέρκος, *impetus* — ἔμπετος, *vĭrga* — βέργα). La seconde série d'exemples mérite un examen attentif. Au II^e^ siècle, Plutarque rendait *circus* par κίρκος [68], cependant qu'au V^e^ siècle l'une des portes de la Capitale faisant partie du mur de Théodose s'appelait Κερκόπορτα, c'est-à-dire la Porte du Cirque [69]. Le dérivé *circensis* apparaissait au II^e^ siècle, chez Epictète, sous la forme κιρκήσιος [70] et dans *Chronicon Paschale* (VII^e^ siècle) sous la forme κερκέσιον [71]. Au VIII^e^ siècle, Jean Damascène notait par κέρκιος le nom d'un vent violent, *circius* [72]. Le terme militaire ἔμπετος (*impetus*), attesté à peine au VII^e^ siècle, chez Maurice (274,26 ; 368,29), semble avoir pénétré dans la langue grecque après le III^e^ siècle. Un autre terme militaire, κέρκετον, que l'on rencontre assez souvent dans les ouvrages de stratégie, renvoie

---

[68] *Aem. Paul*, 32. 2.

[69] R. Janin, *Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique* Paris, 1950, p. 264.

[70] *Opera* ed. H. Schenkel, Leipzig. 1894, p. 4, 10, 21.

[71] PG, XCII, 292 B.

[72] PG, XCVI, 900 D.

au latin *circuitus* [73], avec changement d'accent et transformation du *ĭ* en *e*. Le latin *vĭrga* « branche souple et flexible, verge, baguette » apparaît dans la langue grecque après le VI[e] siècle sous les formes : βέργα, βεργίον et βεργίζω. La transformation du *ĭ* latin en *é* nous porte à croire que l'emprunt date d'après le III[e] siècle.

11. Il a existé un parallélisme dans l'évolution des voyelles *o* et *e*, dans le sens que le *o* avait aussi tendance à se fermer ; dans les textes byzantins on rencontre des doublets avec ω ou ου et dans le néo-grec ce sont les variantes avec ου qui ont triomphé. Certains de ces doublets (par exemples *cortis* — *curtis* « cour », *nomen* — *numen* « nom ») se retrouvent dans le latin commun. La variante κόρτης est attestée dans les ouvrages de stratégie et dans les actes d'administration. Le commandant d'état-major qui s'occupait de l'approvisionnement et avait soin que les ordres soient respectés portait le titre de κόμης τῆς κόρτης (ou sous une forme abrégée κομησκόρτης) [74]. Pourtant, à Chypre, en 1435, apparaît aussi la variante κούρτη [75], qui s'est conservée jusqu'à nos jours en Crète [76]. Le latin *lorum* « courroie, lanière de cuir » apparaît en grec dans les variantes λῶρος et λοῦρος : celles en -ου-, attestées dans les écrits à caractère populaire, ont survécu partiellement en néo-grec. Dans l'épopée de Digenis Akrites du X[e] siècle, un vêtement militaire que l'on portait par-dessus la cotte de mailles s'appelait ἐπιλούρικον, cependant que les soldats porteurs de cottes de mailles étaient nommés ἐξωλούρικοι [77]. De *ad nomen* est né le terme militaire ἀδνούμιον, « appel, passage en revue, inspection », avec les dérivés ἀδνουμιάζειν, ἀδνουμεύειν, ἀδνουμιαστής « celui qui enregistre » et ἀδνουμιάτης « soldat ».

La voyelle *ǒ* apparaît comme *o* (jamais diphtonguée en *uó*) : *corda* — κόρδα, *coxa* — κόξα.

La voyelle *u* est restée généralement intacte : *tūfa* « aigrette, étendard » — τοῦφα. Dans le mot *verūtus* « javelot », à en juger par la graphie, elle est devenue *i* : βηρύτται, dans les traités de stratégie postérieurs au VI[e] siècle [78].

En échange, *ŭ* — de même que *ĭ* — a connu deux phases, à savoir la phase *ŭ* = *u* (*bulla* — βοῦλλα, *buttis* — βοῦττις, *mustum* — μοῦστος), comme en roumain ; et la phase *ŭ* = *ó*, comme en Occident *burrichus* — βόρχος, *drungus* — δρόγγος, *putei* — ποτζοι, *urna* — ὄρνα). Tous ces termes étaient répandus chez les militaires. Le premier signifie « petit cheval » et est attesté au X[e] siècle dans l'épopée de Digenis Akrites sous

---

[73] Const. Porph. *Cerem.*, 1 app., p. 474, εἰς τὸ κέρκετον λαμβάνει φατλία ; Incerti auctoris Byzantini saeculi X liber *De re militari*, ed. R. Vári, Leipzig, 1901, p. 10, 9 περὶ φυλακῶν ἤτοι κερκίτων ; p. 10,20 τὰ κέρκιτα γίνωνται.

[74] Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, Paris, 1945, livre IV, 8, 4 : τῷ ἐξ 'Αρβάνῳ ὁρμωμένῳ κομησκόρτῃ ... διαγράμματα ὑποθέμενος.

[75] Leontios Machairas, *Chronique de Chypre*. Texte grec par E. Miller et C. Sathas, Paris, 1882, I, p. 68 : καὶ ἐστάθην εἰς τὴν κούρτην τῆς 'Ρώμης ἔμπροσθεν τοῦ Πάπα.

[76] Φ. Κουκουλέ, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός (Vie et civilisation byzantine), Athènes, 1952, t. V, p. 523.

[77] *Digenis Akrites*, Synoptische Ausgabe der ältesten Versionen von Erich Trapp, Wien, 1971, Z 1171 et E 1212.

[78] Maur. 314, 22 ; 316, 12 ; 326, 5 ; 344, 5 ; 348,12 ; Leonis Imperatoris *Tactica* ed. R. Vári, Budapest, 1917—1923, chap. 6, 26.

les formes βόρχος et βρόχος [79]. Le deuxième était fréquent dans la terminologie administrative de l'Empire byzantin, mais en conservant son *u* : δροῦγγος, δρουγγάριος, δρουγγαρικός, δρουγγαρικόμης, δρουγγαρία, δρουγγαρᾶτος, δρουγγιστί. En échange, dans un écrit à caractère populaire comme le poème de *La Chronique de Morée*, rédigé autour de 1330, on trouve le phonétisme δρόγγος [80], qui dénote un phénomène de diglossie à l'époque et ne doit pas être considéré comme un phénomène isolé. Le phonétisme πότζοι = *putei* est attesté au X^e siècle [81]. Enfin, le phonétisme *orna* pour *urna* se rencontre chez Maurice (VII^e siècle), chez Constantin Porphyrogénète (X^e siècle) et dans d'autres sources [82].

12. La syncope des voyelles ĭ et ŭ se reflète souvent dans la littérature byzantine : *domna* — δόμνα, *domnus* — δόμνος, *vigilia* — βίγλα (avec ses dérivés βιγλεύειν, βιγλίζειν et βιγλάτωρ), *arcla* — ἄρκλα, *baculum* — βάκλον, *stabulum* — στάβλος, *tabula* — τάβλα, *titulus* — τίτλος, etc. De *caldus* « chaud » est né le dérivé *caldarius*, qui a pénétré dans la langue grecque et est attesté au X^e siècle : καλδάριοι « ceux qui chauffent les chambres du palais impérial, les chauffeurs »[83]. *Cingula* « ceinture » apparaît au X^e siècle sous la forme κίγγλα (κιγγλώνειν « ceindre ») [84], alors que le roum. *chingă* suppose l'existence de la variante **clinga*. *Fax*, *facis* « torche, flambeau » a donné le diminutif *facula*, entré dans la langue grecque et attesté dans un grand nombre de sources (φάκλα, φακλίον ou φατλίον). Au X^e siècle, il existait « une danse aux flambeaux » (φακλαρέα), qui avait lieu au palais impérial de Constantinople [85]. La syncope de l'ŭ se rencontre au II^e siècle chez le médecin Galenos : φαΐκλα — *faecula*, diminutif de *faex*, *faecis* « lie du vin ou de l'huile, résidu, tartre »[86]. Le latin *navicula* (pop. *naucula)* « barque » apparaît syncopé dans l'emprunt grec présent dans l'ouvrage de stratégie de Maurice, qui date au début du VII^e siècle (ναῦκλαι) [87]. On rencontre fréquemment dans les traités de stratégie le mot σοῦβλα « petit épieu » (diminutif σουβλίον), qui est un emprunt du latin *(subula*, pop. *subla*, roum. *sulă)*. Le phénomène de la syncope de l'ŭ n'était cependant ni général, ni complet, les variantes syncopées circulant parfois à côté de celles non syncopées. De *lingula* (conservé dans le roum. *lingură)* est née la variante *lingla* qui a pénétré dans la langue grecque et s'est conservée dans les manuscrits sur papyrus postérieurs au V^e siècle (λίγγλα) ; or, on y rencontre aussi le mot λιγγούριον, ayant à sa base la variante latine *lingula* [88]. De *scapula* « espèce de montant ou de soutien » on a en grec σκαπλάριον «couverture pour la tête »[89], mais aussi σκαπούλιον

---

[79] *Dig. Akr.*, A 3586 ; Z 1764, 3487

[80] *The Chronicle of Morea.* Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέας. *A History in poetical verse, relating the establishment of feudalism in Greece by the Franks in the thirteenth Century*, edited by John Schmitt, London, 1904, les versets 1759, 1918, 2993, 3032.

[81] Const. Porph. *Cerem.*, 1 app., p. 463, 2 (éd. de Bonn) διὰ τοὺς πότζους.

[82] Maur., 318,11 ; 324,18 ; 358,10 ; 362,6 ; 366,24 ὀρνίβορες = ὀρνιφόροι ; Const. Porph. *Cerem.*, 2,78 περὶ τῆς ὄρνας ; 2,80 ἡ ὄρνα ; Cedren., I, p. 688,23 (éd. de Bonn).

[83] Const. Porph. *Cerem.*, II, 52 et 55.

[84] *Dig. Akr.*, G 1328.

[85] Const. Porph. *Cerem.*, II, 71.

[86] Galenos ed. C. G. Kühn, Leipzig, 1825, t. XIII, p. 355 B.

[87] Maur., 224,17.

[88] Preisingke-Kiesling, *Wörterbuch*, IV Suppl., p. 162.

[89] *Ibidem*, p. 251.

ou καπούλιον « manteau »[90]. Dans la langue parlée, c'est la variante syncopée qui a résisté le mieux (ngr. κάπλα)[91]. Les débuts de la syncope vocale dans la pénultième atone datent du IIe siècle. Les formes syncopées et non syncopées ont coexisté en fonction du degré de culture et du milieu social du parleur ; la syncope dépendait aussi du *tempo* de la prononciation[92].

13. Les diphtongues *ŭa, ŭe, uĭ, ŭo* tendaient à se transformer en *a, e, i, o*. Parallèlement à cette tendance, on note les transformations *qua — ka, que — ke, qui — ki, quo — ko*, qui se sont généralisées au cours des deux premiers siècles de notre ère. Elles ont laissé des traces dans la littérature byzantine : Ἀκεδούκτου — *Aquaeductu* (812)[93]. La voyelle *a* dans les syllabes atones devenait parfois *o* : *quadrantem* — κοδράντης « espèce de petite monnaie »[94], *quadrigae* — κοτρῖγαι[95]. L'adjectif *quadrus, -a, -um* « carré » comportait aussi la variante populaire *quodrus, -a, -um*, conservée en roumain *(codru)*, albanais *(kodrë)* et dans la littérature byzantine : κόδριον « boîte carrée pour l'argent »[96] et κόδρα « quartier urbain »[97].

Les emprunts savants et ceux populaires diffèrent aussi par la manière de se refléter du suffixe latin *-io, -ionis*. Dans les emprunts livresques l'accent porte sur l'antépénultième (κεντουρίωνες — *centuriones*, ὀπτίωνες — *optiones)*, c'est-à-dire selon les règles du grec de l'époque classique, tandis que les emprunts populaires respectent la position de l'accent du latin parlé : ἀρμαστατιῶνες — *armistationes*, δηφενσιῶνες — *defensiones*, λεγεῶνες — *legiones*, ὀρδινατιῶνες — *ordinationes*, παπιλιῶνες, — *papiliones*, ῥεπαρατιῶνες — *reparationes*. Cette manière d'accentuer a persisté jusque dans les parlers populaires néo-grecs : ἀμπελιῶνας, βατιῶνας, δαφνιῶνας, καρυδιῶνας, πλατανιῶνας[98].

En conclusion, on constate que dans le domaine du vocalisme, les éléments latins de la littérature byzantine attestent des liens de plus longue durée avec l'Occident que ceux de la langue roumaine. Ces derniers ont été en général plus conservateurs et n'ont pas connu certains phénomènes qui ont eu lieu en Occident après le IIIe siècle.

14. Les emprunts latins du grec moyen et moderne montrent que des divergences semblables ont existé dans le consonantisme. Ainsi, l'occlusive *c* suivie des voyelles palatales *e* et *i* s'est conservée dans la plupart des cas, notamment dans les emprunts d'origine savante, par exemple : *cella* — κέλλα (diminutif κελλίον, roum. *chilie)*, *cingula* — κίγγλα, etc.

Il existe néanmoins des exceptions, que l'on relève dans certaines couches sociales à une époque relativement tardive ; on y voit l'occlusive

---

[90] Pseudo-Kodinos, *Traité des offices*. Introduction, texte et traduction par Jean Verpeaux, Paris, 1966, p. 49,15 φέρουσα ἐπ'ὤμων σκαπόυλιον ; Triandaphyllidis, *Lehnwörter* ..., p. 121.

[91] G. Meyer, *Die lateinischen Lehnwörter*, p. 26.

[92] I. Şiadbei, *Sur la syncope de la voyelle pénultième atone dans les langues romanes*, « Bulletin linguistique », X, 1942, 67—75.

[93] Theophanis *Chronographia* ed. C. De Boor, Leipzig, 1883—1885, p. 500,16.

[94] *Nov. Test.*, Mc., 12,42 ; Mt., 5,26 ; Lc., 12,59 ; Plut., *Cicéron*, 29,5.

[95] Ioannis Malalae *Chronographia* ed. L. Dindorf, Bonn, 1831, p. 307, 7 et 11.

[96] *Kyrillos von Skytopolis*, hg. von Eduard Schwartz, Leipzig, 1939, p. 69,19.

[97] *Chronicon Paschale* ed. L. Dindorf, Bonn, 1832, p. 724, 12 ἔκτισε... τὴν κόδραν καὶ ἐμέρισεν τὴν πόλιν (VIIe siècle) ; P. Skok, AslPh, XXXVII, 1918, 83—92.

[98] N. Andriotis, *Lexikon*, p. 266, n° 2633.

latine *c* transformée en affriquée (notée par τζ ou τσ). Dans le *De thematibus* (XI, 7—9) de l'empereur Constantin Porphyrogénète, datant du X^e siècle), on lit l'explication suivante : τὴν δὲ ἀνατομὴν τζαῖσαι καλοῦσιν οἱ Ῥωμαῖοι, Ὅθεν καὶ Τζαῖσαρ ἐπωνομάσθη διὰ τὴν ἀνατομήν. Certains manuscrits offrent les leçons τζέσε et Καῖσαρ, au lieu de τζαῖσαι et de Τζαῖσαρ. Les leçons τζαῖσαι et τζέσε doivent être mises en liaison avec la forme de participe *caesa* (de *caedere* « tailler ») ou avec le substantif *caesia* « taille d'arbres ». W. Meyer-Lübke reconstitue et note d'un astérisque les formes latines **caesa* « haie taillée » et * *caesare* « tailler les arbres » afin d'expliquer par là certains dérivés des langues romanes occidentales [99]. L'existence de l'affriquée est confirmée également par les reflets dans les langues slaves du mot latin *Caesar* (bg. царъ, russe царь)[100]. Le nom d'une espèce de vautour que l'on rencontre dans les dialectes néo-grecs de Crète et des îles de la mer Egée, avec les variantes βιτσίλλα, γιτσίλλα, βίτσιλλας et βιτσιλλιά dérive d'un latin hypothétique **albicilla*[101]. L'existence de ce mot en latin est confirmée par la variante **albicellus*, conservée dans le parler italien de Lucques (*arbugello* » olivier blanc »)[102]. L'adjectif latin *cibarius* (dérivé de *cibus* « nourriture ») apparaît dans quelques écrits médicaux anonymes de l'époque byzantine, le plus souvent sous forme de pluriel neutre : κιβάρια[103] ; cette forme a survécu dans quelques parlers grecs du Péloponnèse par le mot τσίβαρα « son »[104].

Dans tous ces exemples la consonne *c* suivie de *e*, *i* s'est affriquée, phénomène parallèle à celui qui a eu lieu dans le dialecte aroumain. Dans quelle mesure ce changement s'est produit dans le domaine du latin ou du grec, nous l'ignorons. De toute façon, il convient de remarquer que les exemples cités proviennent de sources populaires tardives ou de dialectes et attestent une continuité ininterrompue, ce qui prouve que l'affrication de la consonne *c* suivie *e*, *i* était un fait accompli aux VII^e et VIII^e siècles, lorsque les contacts entre la population romanisée et les Slaves commencent à s'intensifier.

15. Les transformations *t* + *e*, *i* + voyelle > *ts* + voyelle et *d* + *e*, *i* + voyelle > *dz* + voyelle ont eu lieu vers le III^e et le IV^e siècle. On les retrouve dans des emprunts latins du grec byzantin. Ainsi *vitea* « de vigne » (d'où le roum. *viță)* apparaît dans le traité de stratégie de Maurice, du VII^e siècle, dans le mot βέτζα « lien » : θηκάρια ἀπὸ βέτζας ἐλαφρᾶς (54, 29) ; cf. ngr. βίτζα, βήτζα, βίσσα. Parmi les dérivés de *caput* (roum. *cap)*, on connaît bien *capitellum* (roum. *căpețel)* et *capitium* (it. *capezza* « licol »). Or, au X^e siècle, on rencontre chez Constantin Porphyrogénète un dérivé non attesté dans les sources latines : καπιτζάλια *(*capitealia*, roum. *căpețeală)* avec le sens de « partie de la bride qui passe par-dessus la tête (frontal) et le museau (muserolle) du cheval et

---

[99] REW, 1471, 1473.

[100] Gy. Moravcsik, *Zur Geschichte des Herschertitels « Caesar царъ »*, « Zbornik Radova Vizantiloškog Instituta » (Beograd), VIII, 1, 1963, 229—236. Conclusion de l'auteur : « Das Wort *цесаръ› царь* ist eine unmittelbare Übername aus dem lateinischen *Caesar* ». Les Slaves ont pris le mot de chez la population romanisée du Sud-Est de l'Europe.

[101] N. Andriotis, *Lexikon*, 83, n° 292.

[102] REW, 322.

[103] Anon. Med., 255, 269 ; Anonym. Ideler, 262,6, apud Sophocles, s.v.

[104] N. Andriotis, *Lexikon*, 315, n° 3290.

à la partie inférieure de laquelle est fixé le mors »[105]. D'un hypothétique **mattea* ou **mattia* « sorte de javelot », non attesté isolément, sont nés les dérivés *mattiarius* « soldat armé de ce javelot » et *mattiabarbulus* « sorte d'arme ». Ce dernier apparaît dans les sources byzantines avec l'affrication du *t* : ματτζοβάρβουλον [106]. Il en va de même pour les mots *putei* — πότζοι [107] et *scortea* (roum. *scoarță)* — σκορτζίδια [108]. Parallèlement à ce phénomène a eu lieu la transformation de *d* + *e*, *i* + voyelle, attestée dans les variantes φρινζάτον, φρεντζάτον et φρουτζάτον « frondaison, boqueteau » [109] : elles supposent l'existence en latin d'un dérivé de *frondia* « feuille » — **frondiatum*, inconnu dans les sources occidentales.

Le phonétisme πετζιμέντα, πετζμέντα *(impedimenta)* [110] a probablement été pris du latin danubien, où *d* + *i* est devenu *dz : dico* — roum. *zic*, *dies* — roum. *zi*. Le lat. *sappa* et le gr. τζάππα proviennent d'un emprunt commun, mais qui s'est reflété différemment dans les deux langues (illyrien *zapp-*?). Dans les sources byzantines on rencontre τζάπα, τζαπίον et τζαπώνω. Le phonétisme τζερβούλια [111] doit-il être rapporté au fait que dans le latin danubien *s* + *e* est devenu *š* + *e (servus* — roum. *șerb)*, ou représente-t-il une évolution indépendante dans le cadre de la langue grecque? De même, le latin *securis* apparaît en roumain avec un *e* long *(secure)* et en grec avec un *e* court (τσεκούρις) : faut-il attribuer ces différences à deux phases de la langue latine ou à deux aires géographiques distinctes? Ou bien s'agit-il ici encore d'un phénomène propre à la langue grecque?

16. La syncope de la voyelle *ŭ* dans des mots tels que *capitulum* — **capitlum* et *vetulus* — **vetlus* a eu pour conséquence la formation du groupe consonantique *tl*. Celui-ci était insolite en latin et a tendu à partir du IIe siècle à se transformer en *cl : *capitlum* > *capiclum* (it. *capecchio* « étoupe »), **vetlus* > *veclus* (roum. *vechi*, it. *vecchio)*, etc. Les groupes *tl*, *cl* ont longtemps coexisté et ils ont laissé des traces dans les littératures byzantine et néo-grecque, par exemple : la variante σίτλα *(sitla — situla* « seau ») apparaît aux VIe, VIIe et Xe siècles [112], cependant que la variante σίκλα est attestée au VIe siècle et en néo-grec, d'où elle est passée dans la langue turque [113]. Un fait intéressant, c'est qu'en grec il existait aussi le phénomène contraire, c'est-à-dire la transformation de *cl* en *tl* : *buccula* —

---

[105] Const. Porph. *Cerem*., I app., p. 463,6 R καπιτζάλια ἁπλᾶ ἀπὸ τῶν βυρσαρίων.

[106] Maur., 314,22 ; 318,4 ; 226,5 ; 332,4 ; 340,25, 344,4 ; Leon. *Tact*., 7,3 (4), p. 138, 1613.

[107] Const. Porph. *Cerem*., 1 app., p. 463, 2 R.

[108] *Ibidem*, p. 463, 17 R.

[109] Const. Porph. *Cerem*., 2,87, p. 175, 4 et 7 ; *Le roman de Callimaque et de Chrysorrhoé*, texte établi et traduit par Michel Picard, Paris, 1956, vers 1869, 1870, 1884, 188`, 1896, 1947, 1952, 1988, 2092, 2350 et 2404. Le roman a été écrit entre 1310 et 1340.

[110] Const. Porph. *Cerem*., 1 app., p. 474, 3 R ; *De adm. imp*., 956, (πετζιμέντα) ; Nicephori *Praecepta militaria* ed. J. Kulakovskji, « Mémoires de l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg », VIII, 1908, p. 5, 26 (Xe siècle).

[111] *Nicephoris praecepta militaria*, p. 1, 23.

[112] Alexander Trallianus ed. Th. Puschmann, Wien, 1879, p. 74 ; Sergia Constantinopolitana, *Olympiadis translatio*, 7, « Analecta Bollandiana », XVI, 1897, p. 47, 21 σίτλαν ἢ ἐπιχύτην (VIIe siècle) ; βίος Θεοδώρου, 42, dans Μνημεῖα ἁγιολογικὰ νῦν πρῶτον ἐκδιδομένα ὑπὸ ἱεροδιακόνου Θεοφίλου Ἰωάννου, Vénise 1884, p. 400 ἀπὸ σίτλας τινός (VIIe siècle) ; Const. Porph. *Cerem*., 1 app., p. 468, 4 R σιτλολέκανα ἀργυρᾶ (Xe siècle).

[113] Theod. Lect., PG, LXXXVI, 224 A σίκλα ; Ch. Symeonidis, *Der Vokalismus der griechischen Lehnwörter im Türkischen*, Thessaloniki, 1976, p. 37 ngr. σίκλα, tc. *sikle, sığle, style, sile*.

buccla « mentonnière de casque et tout objet en forme de joue » — βούτλα, βουτλώνω [114]; *specula* « canal couvert d'un aqueduc » — σπέτλα [115]; *facula* — *facla* « torche, flambeau » — φατλίον [116].

Le groupe *sl* a été renforcé par l'insertion d'une consonne de passage : *assula* — *assla* — **ascla* « petit ais », roum. *așchie*, dalm. *yasca*, it. mérid. *ascea*, alb. *ashke*, etc. ; *pessulum* — **pesslum* — *pesclum* « verrou, pêne », it. dial. *peschio*. Dans cette catégorie entre aussi *Slavus* > *Sclavus*, roum. *șchiau*, alb. *shqa*. Le phonétisme Σκλάβος est attesté dans la littérature byzantine depuis le VI^e^ siècle [117]. Mais à côté de lui on relève souvent aussi Σκλαβηνός ou Σκλαβῖνος, ainsi que les verbes σκλαβοῦν ou σκλαβώνειν « asservir ». Outre ces formes cependant apparaissent également les variantes en *tl* pour *cl :* Σθλαβησιάνος et σθλαβώνω au X^e^ siècle, Σθλαβῖνος et Στλάβος du XI^e^ au XIV^e^ siècle [118]. Cette situation était héritée du latin et était maintenue en vertu de la fidélité au classicisme et du désir des scribes de copier scrupuleusement les manuscrits d'une plus grande ancienneté. Il est à supposer qu'il existait des différences de prononciation dans la langue parlée, suivant le degré d'instruction et la provenance sociale du parleur. La diglossie avait de vieilles racines et n'a jamais disparu au cours de l'époque byzantine.

17. Le groupe consonantique *-ln-* était rare en latin et avait tendance à disparaître (cf. latin ancien **tolno* > *tollo)*. Le peuple prononçait *baneum* pour *balneum*, ainsi qu'il ressort des formes des langues romanes occidentales : it. *bagno*, fr. *bain*, pg. *banho*, etc.[119]. Le mot est entré en roumain *(baie)* par l'intermédiaire slave *(banja)*, mais également d'un original sans l, c'est-à-dire *baneum*, pl. *banea*. L'existence d'un dérivé *banearium* est confirmée par le terme grec βανιάριον, présent au X^e^ siècle dans l'œuvre de Constantin Porphyrogénète [120]. Le participe passé *baneatus* du verbe *baneare* « baigner » a été considéré par O. Densusianu comme base du mot roumain *băiat* « petit enfant »[121].

Dans les groupes consonantiques *nc*, *nd* et *ns* la consonne *n* était faiblement entendue et avait tendance à disparaître dans le langage parlé dès avant notre ère. En effet, dans les inscriptions latines du sud-est de l'Europe on relève les phonétismes *cuntis* = *cunctis*, *defunte* = *defunctae*, *nantus* = *nanctus*, *santus* = *sanctus* (cf. roum. *sînt*, it. *santo*, fr. *saint*, esp. pg. *santo*, etc.). Dans la littérature byzantine, une expression qui

---

[114] E. Kriaras, Λεξικό, t. IV, p. 179.

[115] *Basilicae* ed. Heimbach, Leipzig, 1833—1850, chap. 54, 6, 6 ; Φ, Κουκουλέ t. II, 1, p. 212.

[116] Preisingke-Kiessling, *Worterbuch*, IV, Suppl., 283 (VIII^e^ siècle) ; Const. Porph. *Cerem.*, 349, 15 ; Theophanes Continuatus, ex recognitione Imm. Bekkeri, Bonn, 1838, p. 172, 19 ; 254,2 ; 373,3.

[117] Malal., XVIII, p. 490,7 ; Agathiae *Historiarum libri V* ed. R. Keydell, Berlin, 1967, p. 249, 3 ; Theophan., 360, 559 ; Leon. *Tact.*, 18, 102.

[118] Teophan. Cont., 474,14 ; 481,6 Σθλαβησιάνων ; Niceph. Bryenn., PG, CXXVII, 145 c Σθλαβίνων ; Ioannes Staurakios, dans « Νέος Ἑλληνομνήμων », XV, 1921, p. 199, 18 ; *Acta et diplomata Graeca medii aevi sacra et profana* ed. F. Miklosich et J. Müller Wien, 1890, t. VI, p. 187 δοῦλοι καὶ Στλάβοι (l'an 1220).

[119] A. Ernout — A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, 1859, p. 65 ; W. Meyer-Lübke, REW, 916.

[120] Const. Porph. *Cerem.*, I, 36, p. 142, 22.

[121] "Romania", XXXIII, 1904, p. 273.

revenait souvent dans les ovations en l'honneur de l'empereur était τούβικας=*tu vincas*[122].

La prononciation *d* du groupe *nd* est reflétée par κοδίμεντον = *condimentum*, attesté au VI^e, au X^e et au XII^e siècle en néo-grec[123].

La consonne *n* avant *s* s'est assimilée et a disparu, allongeant ou nasalisant la voyelle précédente, dès le début de notre ère. Le phénomène a survécu dans les langues romanes : *mensa*, roum. *masă*, vegl. *maisa*, sard. *meza*, esp. pg. *mesa*, etc. Il se reflète également dans les emprunts latins de la littérature grecque à partir du II^e siècle : *accipensis* « poisson rare » — ἀκιπήσιος, *castrensis* — καστρήσιος, *infans* « enfant » — ἴμφας, *miliarensis* « une monnaie » — μιλιαρήσιον, *Philippensis* — Φιλιππήσιος, etc.[124]. Mais on note aussi des écritures inverses — à savoir *ns* pour *s* — dues à l'attrait du classicisme : *antecessor*—ἀντεκήνσωρ, *missorium*—μινσώριον, *processus* — πρόκενσος, *successus* — σούκενσος. Comment ces mots étaient-ils prononcés dans le langage parlé? Probablement avec *s* (et non pas *ns*). Il ne serait toutefois pas exclu que la graphie ait dans certains cas influencé la prononciation, en maintenant ainsi le groupe consonantique *ns*.

18. Le groupe *cs* s'est transformé peu à peu en *ss* par assimilation dès le III^e siècle av.n.è. Le phénomène s'est manifesté d'abord isolément, puis s'est généralisé et s'est répandu dans toutes les provinces de l'Empire romain, non sans laisser des traces dans les langues romanes : *coxa*, it. *coscia*, fr. *cuisse ; dixit*, roum. *zise*, it. *disse*. Le fait est confirmé également par les emprunts latins du grec : *dextralis (securis)* « outil du charpentier, hache, doloire » — διστράλιον, pl. διστράλια [125]; *exceptor* « secrétaire » — ἐσκήπτωρ.

En échange, on ne rencontre pas la voyelle *e* avant *s* + consonne dans des mots comme *esponsa* = *sponsa* — fr. *épouse*, *espiritum* = *spiritum* — fr. *esprit*. Le phénomène était fréquent en Occident, mais en Orient il était inconnu : *exceptorium* « récipient, réservoir » — σκεπτούριν (VI^e siècle)[126]; *exculcator* « gardien » — σκουλκάτωρ[127]. Les nombreux composés en *ex-* hérités par le roumain n'ont pas conservé eux non plus. le *e-* initial : *exbattere* — *zbate*, *exbelare* — *zbiera*, *excaldare* — *scălda*, *excarminare* — *scărmăna*, *excurtus* — *scurt*, *exponere* — *spune*, *extergere* — *şterge*, etc.

Le groupe *ct* était parfois rendu dans les inscriptions par *tt* ou par *t* : *lattuca* = *lactuca* (301, Dalmatie), *autor* = *auctor* (Afrique et Gaule). De *exauctorare* « exempter, libérer de l'armée, mettre en congé » est née la forme ἐξατωρία « exemption, congé », qui n'est pas attestée dans les sources latines[128].

---

[122] *Chronicon Paschale* ed. L. Dindorf, Bonn, 1832, p. 626, 7—8 (VII^e siècle) ; Theoph Cont., 182,1 ; 249,28 (années 810—814) ; Const. Porph. *Cerem.*, II, 85 (X^e siècle).

[123] Greg. Magn., *Dial.* (trad. Zach.), 3,1 = PL, 219 A ; *Geoponica* sive Cassiani *De re rustica eclogae* recensuit H. Beckh, Leipzig, 1895, p. 12,1, 2 ; Prodr., IV, 81 (Ph. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1880, t. I) ; N. Andriotis, *Lexicon*, 321, n° 3368.

[124] Nov. Test., *Philipp.*, 4,15 ; *Athen.*, 7,44 et 294).

[125] Const. Porph. *Cerem.*, I 10, p. 66, 11 ; I 26, p. 92,12 ; *Scholia in Homeri Iliadam* ed. I. Bekker, Berlin, 1825, p. 23, 856.

[126] Kyrillos de Skytopolis (éd. Schwartz), p. 187, 7 et 10.

[127] Maur., 30,10 ; 58, 4, 5 ; 72,15 ; 88,27 ; 180,17.

[128] Leon., *Tact.*, 20,71.

Dans le groupe *gm*, « *g* est vocalisé en *u* par un relâchement de l'occlusion de cet élément implosif et par une action simultanée des lèvres (anticipation devant *m*) »[129] : *sagma* — *sauma*, *fragmentum* — *fraumentum*. *Segmentum* a donné d'abord *seumentum*, puis *sementum* « bande taillée, chamarrure » : σημέντον (pl. σημέντα) au X[e] siècle chez Constantin Porphyrogénète[130]. Le même auteur connaissait aussi le dérivé σημεντεῖον « bandeau de simple pourpre » et l'adjectif σημεντέινος[131].

On constate ainsi que, dans le domaine de la phonétique, un grand nombre de phénomènes du latin parlé ont persisté dans la littérature byzantine ; ils confirment et complètent les données fournies par les sources occidentales et méritent d'être pris en considération.

19. Dans le latin vulgaire, le neutre avait tendance à disparaître et à être remplacé par le masculin. Cette tendance apparaît aussi dans les emprunts latins du grec, où l'on rencontre souvent des neutres au lieu des masculins du latin classique : *scamnum* « tabouret, banc » — σκάμνος (III[e] siècle)[132] ; *stabulum* « endroit où l'on s'arrête, étable » — στάβλος (IV[e] siècle)[133] ; *forum* « place de marché » — φόρος (V[e] siècle)[134] ; *baculum* « bâton, canne » — βάκλος (VI[e] siècle)[135] ; *lardum* « lard » — λάρδος (X[e] siècle)[136] ; *mustum* « vin nouveau, vin doux, moût » — μοῦστος (X[e] siècle)[137]. Ce phénomène avait lieu dans les emprunts populaires et non dans ceux d'origine livresque.

Dans le processus d'adaptation au système de la langue grecque, les éléments d'origine latine subissaient certains changements, particulièrement dans le domaine de la morphologie nominale et verbale. Les substantifs de la IV[e] déclinaison latine s'encadraient d'habitude dans la II[e] déclinaison grecque, ceux de la V[e] déclinaison latine dans la I[re] déclinaison grecque. Il a existé aussi un processus inverse, à savoir le suffixe grec -ισσα a pénétré dans la langue latine et a survécu en roumain dans des mots comme *imperator* — *împărat* « empereur », *împărăteasă* « impératrice » ; *presbyter* — *preot* « prêtre », *preoteasă* « femme du prêtre », etc. Les termes d'origine latine en -ισσα sont extrêmement nombreux : πατρώνισσα « la femme du patron » (II[e] siècle), πλουμάρισσα « la femme du *plumarius* » (IV[e] siècle)[138], βεστιάρισσα « la femme du *vestiarius* », βεστιτώρισσα « la femme du *vestitor* »[139], καισάρισσα « la femme du César »[140], κουρατόρισσα « la femme du *curator* »[141], δομεστίκισσα « la femme du *domesticus* », etc. Constantin Porphyrogénète énumère à un moment donné les titres suivants : βεστιτωρίσσας, δομεστικίσσας, καν-

---

[129] V. Vaananen, *Introduction au latin vulgaire*, 2[e] éd., Paris, 1967, p. 68.

[130] Const. Porph. *Cerem.*, II, p. 589,6 ; idem, *De adm. imp.*, 6,8.

[131] Const. Porph. *Cerem.*, II, 69, p. 85, 1 ; I app., p. 500,18.

[132] Preisigke-Kiessling, *Lexikon*, t. IV Suppl., p. 251.

[133] *Ibidem*, p. 253.

[134] Epiphan., II, 757 (PG, XCI).

[135] Malal., 186,24.

[136] Theophan., 230,24.

[137] Idem, 53,7.

[138] R. Cavenaille, « Aegyptus », XXII, 1952, 195.

[139] Viscidi, *op. cit.*, p. 33.

[140] Pseudo-Kodinos, 287,16.

[141] Prodromos, chez Ph. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1880, t. I, p. 96.

διδατίσσας, κομητίσσας, κυαιστωρίσσας, μανδατορίσσας, σιλεντιαρίσσας, σκριβωνίσσας, σπαθαροκανδιδατίσσας, στρατωρίσσας, τουρμαρχίσσας, τριβουνίσσας[142].

Les verbes latins pouvaient entrer dans les catégories aux infinitifs en -άζειν, -εύειν, -ίζειν et -οῦν par exemple : *adnominare* « appeler » — ἀδνουμιάζειν, *caballicare* « chevaucher » — καβαλλικεύειν, *publicare* « publier » — πουβλικίζειν, *pulpitare* « planchéier » — πουλπιτοῦν. La plupart étaient formés d'après le modèle des participes passés, qui étaient plus fréquents en latin et donc plus faciles à retenir : *adimere* — *ademptus* — ἀδεμπτεύειν,, *adiudicare* — *adiudicatus* — ἀδιουδικατεύειν, *adire*—*aditus*— ἀδιτεύειν, *adsignare* — *adsignatus* — ἀδσιγνατεύειν, *ambire* — *ambitus* — ἀμβιτεύειν, *deportare* — *deportatus* — δεπορτατεύειν, *deputare* — *deputatus* — δηποτατεύειν, *designare* — *designatus* — δησιγνατεύειν, *dictare*— *dictatus*— δικτατεύειν, *exeriditare* — *exeridatus* — ἐξεριδατεύειν, *excusare* — *excusatus* —ἐξκουσατεύειν (mais aussi ἐξκουσσεύειν), *confirmare*—*confirmatus*— κονφιρματεύειν, *novare*— *novatus*—νοβατεύειν, *petere*—*petitum*—πετιτεύειν, *praeterire* —*praeteritus* — πραιτεριτεύειν, *relegare* —*relegatus*—ῥελεγατεύειν, *repetere* — *repetitus* — ῥεπετιτεύειν, *repudiare* — *repudiatus*—ῥεπουδιατεύειν, *taxare* — *taxatus* — ταξατεύειν, *tradere* — *traditus* — τραδιτεύειν, *transferre*— *translatus* — τρανσλατεύειν[143]. Ces verbes appartenaient à la terminologie juridique et étaient d'origine livresque. Les emprunts populaires s'intégraient à la langue grecque d'une manière plus libre et plus diversifiée.

20. Dans le domaine de la phonétique, l'étude des éléments latins du grec met en lumière comme phénomènes plus importants les suivants : 1. $\bar{e} > i$, $\bar{o} > u$; 2. $\breve{i} > e$, $\breve{u} > o$; 3. la syncope de $\breve{i}$ et de $\breve{u}$ atones ; 4. $d + e$, i + voyelle $> dz$; 5. $t + e$, i + voyelle $> ts$; 6. $c + e$, i affriqué ; 7. $tl > cl$ et inversement ; 8. $sl > scl$; 9. $ln > n$; 10. $ns > s$; 11. $ct > tt$; 12. $gm > um$. A l'exception de l'affrication de $c + e$, i, attestée dans les sources médiévales ou en néo-grec, donc peu concluante, tous les autres phénomènes mentionnés sont connus aussi par d'autres sources, sur tout le territoire de l'Empire romain. En comparaison de l'aire de la latinité qui est à la base de la langue roumaine, les éléments latins du grec comprennent aussi certains phénomènes tardifs (par exemple $\breve{u} > o$), qui n'existent pas dans la langue roumaine. C'est donc qu'il s'agit de phénomènes généraux qui se sont reflétés dans la littérature byzantine jusqu'au moment où le contact avec l'Occident s'est rompu, alors que l'aire de la latinité, qui a été à la base du roumain, est restée circonscrite géographiquement et a ignoré certains phénomènes venus de l'Occident après le IVe siècle. Mais parler des éléments latins du grec comme appartenant à une aire méridionale de la latinité balkanique, par opposition à l'aire septentrionale qui a servi de base à la langue roumaine, comme le fait I. Şiadbei (voir plus haut, paragraphe 3), est impropre pour plusieurs raisons. D'abord parce que nous n'avons pas affaire à deux unités homogènes et donc quali-

[142] Const. Porph. *Cerem.*, I 9, p. 61, 20—26.

[143] Theophili Antecessoris *Paraphrasis Graeca Institutionum Caesarearum* ed. W. D. Reitz, t. I—II, Hague, 1751. L'original est de 537.

tativement comparables, mais à deux langues différentes : le latin et le grec. L'aire de la latinité qui a été à la base de la langue roumaine évoluait selon ses lois propres et dans certaines limites géographiques, tandis que les éléments latins du grec, qui y ont pénétré à des époques différentes et dans le cadre d'un vaste espace géographique, s'adaptaient au système de la langue grecque et obéissaient à ses lois. Le roumain nous offre un cas de continuité locale ininterrompue, exactement comme le dalmate ou les parlers romans du Sud-Ouest de l'Istrie. Au contraire, les éléments latins du grec représentent des emprunts de provenance et de date fort différentes, c'est-à-dire des couches lexicales successives, plus d'une fois sans liaison organique entre elles. Dans quelle mesure ces emprunts ont eu des rapports avec l'aire de la latinité qui a été à la base de la langue roumaine, nous tâcherons de le montrer dans la suite de cet exposé, après une analyse détaillée du lexique. De toute façon, ils sont d'une grande utilité pour une connaissance plus approfondie de la latinité sud-est européenne et méritent donc toute l'attention des romanistes.

CAFFA E PERA A METÀ DEL TRECENTO

GIOVANNA PETTI BALBI
(Genova)

Pera e Caffa, poste in posizione strategica all'ingresso del Mar Nero e del Mar d'Azof, furono i due cardini del sistema coloniale o della "Romania" genovese, perchè di fronte ai vari stabilimenti dovuti all'autonoma iniziativa ed all'intraprendenza di cittadini o di gruppi di cittadini, presentano forme permanenti di organizzazione pubblica comme colonie della madrepatria, che dedicò loro sempre particolari cure di natura amministrativa e militare. Erano del resto due avanposti, Pera per essere situata nel cuore stesso dell'impero bizantino, Caffa per essere decentrata quasi in posizione di frontiera, maggiormenti esposti agli attacchi portati da greci, tartari, turchi o da Venezia, spesso alleata o almeno al fianco di chi cercava di scardinare il sistema coloniale della città rivale [1]. Un momento particolarmente cruciale fu vissuto da Pera e da Caffa a metà del Trecento, quando i reiterati assalti dei tartari del Kipciak, l'avanzata dei turchi di Aydin, la successione sul trono di Constantinopoli, i vani tentativi di Clemente VI per organizzare una crociata, la gelosia di Venezia, che cercava di alterare a proprio vantaggio la posizione di predominio conseguita da Genova nella Romania soprattutto dopo l'occupazione di Chio da parte della maona [2], sconvolsero la zona, ebbero gravi ripercussioni in occidente e sfociarono infine in quella battaglia del Bosforo che già lo Zurita giudicava unica e straordinaria per la moltitudine delle forze schierate e per il numero delle "nazioni" che vi presero parte [3].

Due documenti inediti dell'epoca di Giovanni de Murta [4], sotto il cui breve dogato si colsero i frutti dell'abile politica mediterranea perse-

---

[1] Per una rapida sintesi si veda R. Lopez, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*, Bologna, 1938. Sulle due colonie in particolare, oltre la bibliografia citata alla note seguenti, si vedano i contributi degli studiosi rumeni ed italiani partecipanti al Colloquio romeno-italiano "*I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV*" tenuto a Bucarest il 27—28 marzo 1975, Bucarest, 1977 (Ed. Academiei, 1977).

[2] Sulle vicende di Chio e sulla maona cfr. Ph. Argenti, *The occupation of Chios by the Genoese and their administration of the island (1346—1566)*, Cambridge, 1958; G. Pistarino, *Nella "Romania" genovese tra greci e turchi: l'isola di Chio*, in "Rivista storica italiana", 73, 1961, pp. 69—84; G. Pistarino, *Chio dei Genovesi*, in *A Giuseppe Ermini* ("Studi Medievali", serie 3, X, 1969), Spoleto, 1970, pp. 3—68.

[3] Per la battaglia del Bosforo si veda l'ampia bibliografia citata da M. Balard, *À propos de la bataille du Bosphore*, in "Travaux et mémoires du centre d'histoire et de civilisation byzantine", 4, 1970, pp. 431—469; M. Balard, *Escales génoises sur les routes de l'Orient mediterranéen*, in *Les grandes escales*, Recueils de la Société Jean Bodin, 32, 1974, I, pp. 143—264.

[4] I due documenti sono conservati all'Archivio din Stato di Genova (A.S.G.), *notaio Oberto Musso*, filza 364, doc. 93 e doc. 143.

guita dal suo predecessore Simone Boccanegra [5], ci fanno conoscere la situazione delle due colonie a metà del secolo e ci illuminano sui rapporti, non sempre facili, con la madrepatria. Argomento comune è la richiesta di aiuto, soprattutto militare e finanziario, rivolta a Genova per fronteggiare attacchi nemici. Non conosciamo l'esito di queste suppliche, ma non è improbabile che non abbiano sortito alcun effetto immediato, come del resto quelle coeve dei bonifacini o di altri fedeli coloni : infatti le estenuanti lotte con la corona d'Aragona incentrate su Corsica e Sardegna, la rivalità con Venezia, le conseguenze della peste, la difficile situazione interna per la resistenza dei nobili al nuovo regime "popolare" del dogato, le mire di Milano su Genova, ponevano la Repubblica nell'impossibilità di intervenire contemporaneamente su vari fronti [6] e ne accentuavano la cronica carenza finanziaria, cui si cercava di ovviare con l'abilità diplomatica o con la sempre più frequente imposizione di mutui forzosi tra i cittadini [7]. Di conseguenza fu soprattuto l'elemento locale, gli abitanti di Caffa o di Pera o di altre colonie, che dovettero prendere iniziative e decisioni autonome per fronteggiare eventuali pericoli o sfruttare determinate situazioni; infatti l'intervento diretto della Repubblica nella "Romania" avvenne in un secondo momento, quando cioè i due più potenti nemici, la corona d'Aragona e Venezia, si coalizzarono insieme e, appoggiati anche da Giovanni Cantacuzeno, concentrarono le loro forze a Constantinopoli.

★

Il documento su Caffa è privo dell'escatocollo e manca così di ogni data topica o cronica[8]. E' quindi necessario esaminarne il contenuto allo scopo di evidenziarne gli elementi utili per la datazione.

Si tratta di una petizione che i *burgenses* e gli abitanti di Caffa rivolgono al doge Giovanni de Murta con l'umiltà e la devozione che le pecore affamate riservano al padrone ed all' ovile, cioé al doge ed al Comune. Caffa ha subito un lungo e terribile assedio da parte di colui "qui toto mundo dominari se credit"; con costui è stata ora conclusa la pace, non certo duratura o sicura "pro Tartarorum parte". E'quindi necessario provvedere alla difesa della colonia "cura sollicita, virili animo" e con una grande sforzo finanziario: il doge e la madrepatria non solo non hanno dato sino ad ora alcun contributo pecuniario, ma hanno chiesto che siano pagati taluni creditori del Comune con somme di danaro riscosse a Caffa.

---

[5] Sulla politica dei due dogi cfr Georgii Stellae *Annales Genuenses*, ed. G. Petti Balbi, R.I.S , 17/2, Bologna, 1975, pp. 131—150. Per la bibliografia sul dogato del Boccanegra in particolare, cfr. G. Balbi, *Boccanegra Simone*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XI, 1968, pp. 37—40.

[6] Per la rivalità con la corona d'Aragona e per i problem i specifici del momento cfr. G. Meloni, *Genova e l'Aragona all'epoca di Pietro Il Cerimonioso*, Padova, I, 1971, II, 1976; G. Petti Balbi, *Genova e Corsica nel Trecento*, Roma, 1976.

[7] D. Gioffrè, *Il debito pubblico genovese. Inventario delle compere anteriori a San Giorgio o non consolidate nel Banco (sec. XIV—XIX)*, in "Atti della Società Ligure di storia patria", n.s., VI, 1966, p. 11—336; M. Buongiorno, *Il bilancio di uno stato medievale: Genova, 1340—1529*, Genova, 1973.

[8] A. S. G., *not. Oberto Musso*, filza 361, doc. 93 (doc. I pubblicato in appendice). Il testo è incompleto perchè si conclude senza indicazione topica o cronica. Lo spazio successivo è occupato da scritte di mano diversa e da talune frasette bibliche, non pertinenti al tenore del documento.

Si obietta che tale danaro non è nemmeno sufficiente per pagare i custodi delle porte ed i guardiani notturni e che la sottrazione di questo poco danaro sarebbe esiziale per Caffa, in quanto i tartari non aspettano altro che un allentamento delle difese ed un ulteriore diminuzione del numero dei difensori, già ridotti in pochi dalla "infinita pestilencia", per sferrare un altro attacco. Poichè questi mirano anche al castello di Cembalo, chiedono al doge di pensare ad un abile custode, anche se quello che sta per giungere pare all'altezza della situazione: infatti se Cembalo cadesse in mano tartara, i caffesi perderebbero il controllo del mare e la possibilità di ricevere rifornimenti. Chiedono anche che, poichè la colonia è priva di un pastore da più di due anni, si provveda a nominarne un altro, possibilmente fra Ladislao che da tempo si adopera in favore di Caffa presso la curia pontificia. La supplica si conclude con la fiducia e con la certezza che il doge, cui sta a cuore la salvezza di Caffa, provvederà per il meglio alle richieste.

Il documento è quindi piuttosto articolato e ricco di spunti, non tutti però circostanziati e puntuali per una datazione, almeno alla stato attuale degli studi in questo settore.

Il destinatario della supplica è Giovanni *de Murta*, che fu doge dal dicembre 1344 ai primi giorni del '50: è quindi questo l'ambito entro cui collocare la medesima. Più difficile riesce restringere il campo, facendo ricorso ad altri elementi contenutistici.

Si parla soprattutto della difesa contro i tartari da parte di Caffa, presa d'assalto con tutti i mezzi ed esposta ai loro attacchi, anche se ora gode di un'incerta pace con il loro sovrano: non è difficile identificarlo con Janibeg, l'imperatore del Kipciak, con cui vennero a conflitto, a partire dal '43, genovesi, veneziani e fiorentini. Dopo la rotta della Tana, nello stesso '43 l'imperatore, deciso ad eliminare tutte le colonie degli occidentali da quell'area, marciò contro Caffa cui pose inutilmente l'assedio, perchè nel '44 fu costretto a chiedere pace inviando a Genova propri rappresentanti. Da questa data fino al '50 si succedono due altri attacchi portati da Janibeg contro Caffa, in favore della quale si mosse anche Clemente VI [9]. Ora dal momento che il documento accenna ai terribili effetti della pestilenza, è ovvio pensare che la petizione sia successiva al '46, quando la peste si diffuse proprio tra le truppe del sovrano che dovette così togliere il secondo assedio a Caffa, nonostante avesse cercato di domarne la resistenza persino catapultando i corpi degli appestati all'interno della mura, allo scopo di seminare il contagio tra i difensori e costringerli a capitolare [10]. Forse la pace qui ricordata venne stipulata proprio dopo il fallimento di questo assedio: infatti nel giugno '47 si sparse a Venezia la voce che Genova avesse fatto pace con Janibeg, anche se di trattato di pace vero e proprio si ha notizia nel '50, dopo che nel '49 il sovrano era stato costretto

---

[9] G. Serra, *Storia dell'antica Liguria e di Genova*, Capolago, 1835, II, pp. 294—296, 319—321; N. Murzakevic, *Storia della colonie genovesi in Crimea*, Odessa, 1837, trad. it. di M. T. Dellacasa, in *Miscellanea di storia ligure in memoria di G. Falco*, Genova, 1966, pp. 394—396; G. Heyd, *Storia del commercio del levante nel medio evo*, trad. it., Torino, 1913. pp. 756—767; R. Lopez, cit., pp. 331, 341—344.

[10] Oltre i testi citati alla nota precedente, si veda *Historia de morbo sive de mortalitate que fuit anno MCCCXLVIII compilata per Gabrielem de Mussis*, ed. A. Tassoni, in "Giornale Ligustico", XI, 1884, pp. 139—152, in particolare pp. 144—145.

a ritirarsi per la terza volta da Caffa, strenuamente difesa dai coloni: con il trattato questi ottenero per la "nazione" genovese l'esclusività del commercio a Tana e per Caffa il monopolio di tutte le merci provenienti dall'oriente. E' quindi probabile che la petizione alluda all'accordo intervenuto dopo il '46 : infatti nel '49, dopo l'iniziale attacco a Caffa, i genovesi si trasformarono da assediati in assedianti perchè presero l'iniziativa spingendosi con la flotta nel Mar d'Azof e costringendo il sovrano a chiedere pace.

Di estremo interesse, anche se non molto puntuale, è la notizia su Cembalo contenuta nel documento oggetto della nostra attenzione. Si parla infatti del castello già saldamente posseduto dai genovesi in questo periodo, comunque anteriormente al 1350 : ora la letteratura sulle colonie genovesi attribuisce ad un epoca posteriore l'occupazione dell'odierna Balaclava, che sarebbe stata sottratta con un colpo di mano ai signori greci che la possedevano. La più antica notizia su questa importante colonia sulle coste meridionali della Crimea è comunque quella sulla presenza di un console genovese colà nel 1357 [11]. La nostra supplica dimostra invece che già prima del '50, prima ancora dell'occupazione di Soldaia, i genovesi si erano insediati a Cembalo e ne avevano occupato il castello. Il possesso è ritenuto vitale dai caffesi per il dominio del Mar Nero e per ricevere acqua ed approvvigionamenti, naturalmente via mare: per questo chiedono che sia inviato come custode (si noti come non si parli ancora di podestà o di castellano, forse perchè Cembalo conquistata da poco non è ancora inserita nell'organizzazione amministrativa coloniale) un uomo abile e valoroso in grado di difendere la località dagli attacchi tartari. Ora è notorio che il possesso di Balaclava, posta su di una baia particolarmente pescosa e protetta da una cintura naturale di roccia, fu ritenuto particolarmente importante dai genovesi, anche perchè le varie insenature che la circondavano permettevano di praticare il cabotaggio e offrivano sicuro riparo alle imbarcazioni in caso di tempesta o di attacchi nemici; ma dalle notizie dei nostri *burgenses* ("ipsi Tartari multum sperant in castro Cimbali") pare che in questo frangente anche i tartari, che sempre mirarono al possesso delle vaste steppe della Crimea piuttosto che alle coste, si siano resi conto dell'importanza strategica di Cembalo, anche se solo per il fine immediato di aver ragione di Caffa. E' probabile che le loro aspirazioni siano rimaste tali : si spiega così, con una continuità di insediamenti genovesi e con il graduale adeguamento all'organizzazione amministrativa coloniale, la presenza del console genovese a Cembalo nel '57, notizia che può ora essere accolta con maggior fondamento di quanto le sia stato attribuito sino ad ora.

L'ultima richiesta indirizzata al doge ci illumina invece sulla vita religiosa di Caffa : da più di due anni questa "deffecit de pastore" e sollecita quindi l'elezione di un altro vescovo, possibilmente fra Ladislao, che da tempo si adoptera in favore di Caffa presso la curia romana. L'indicazione su fra Ladislao, che potrebbe essere sia un domenicano sia un francescano data l'indifferenza con cui venivano chiamati alla cattedra

[11] Solo lo Heyd (pp. 778—779) e con lui gli studiosi successivi parlano della presenza del console genovese nella località già nel 1357.

di Caffa esponenti dei due ordini [12], è purtroppo troppo vaga per tentare di identificarlo tra i molti frati che brigavano alla curia papale. La richiesta di un nuovo pastore potrebbe essere motivata o dalla morte del vescovo, o dall'abbandono della sede, forse per il pericolo tartaro e per la peste: la seconda ipotesi sembra più probabile, perchè pare che sulla cattedra sia rimasto ininterottamente dal 1323 al 1357, almeno come titolare, un fra Taddeo, cui il 29 gennaio 1358 Innocenzo VI diede come successore il francescano Corrado *de Pregoantia* [13]. L'abbandono della sede potrebbe aver indotto i coloni a sollecitare la nomina di una vicario o di un facente funzione. E' questa solo un'ipotesi di lavoro che richiederebbe una verifica con lo spoglio sistematico degli archivi vaticani: bisognerebbe infatti supporre che Clemente VI, sempre così ben disposto nei confronti di Caffa [14], abbia accolto parzialmente le richieste dei *burgenses*, nominando come vescovo supplente non il fra Ladislao caldeggiato dai coloni, ma un Simone Fieschi, sostenuto dal doge o imposto da lui stesso, la cui presenza sulla cattedra di Caffa nel '47 è registrata solo in sede genovese[15].

L'argomento, su cui verte principalmente la supplica, è però finanziario ed investe l'organizzazione amministrativa della colonia ed i rapporti con la madrepatria. Senza soffermarci sull'amministrazione genovese nella "Romania", tema brillantemente affrontato anche in pubblicazioni recenti [16], c'è subito da osservare che ci troviamo in presenza di una peti-

---

[12] Nelle sedi di Pera e di Caffa venivano generalmente inviati pastori appartenenti agli ordini monastici, senza una precisa preponderanza di questo o di quell'ordine, anche se si sostiene che a Caffa predominavano i domenicani e a Pera i francescani tra i vescovi. Sulla questione cfr. R.Loenertz *La société des frères pérégrinants, Etude sur l'Orient domenicain*, Roma, I, 1937. Per i rapporti tra Genova e le diocesi transmarine e le vicende particolari din taluni vescovi del secolo XV, cfr. G. G. Musso, *Il tramonto di Caffa genovese*, in *Miscellanea di storia ligure in memoria di G. Falco* cit., pp. 311—340, in particolare pp. 331—339; V. Polonio, *Crisi e riforma nella chiesa genovese*, in *Miscellanea di studi storici I*, Genova, 1969, pp. 263—363, in particolare pp. 302—310; G. Airaldi, *Studi e documenti su Genova e l'Oltremare*, Genova, 1974, pp. 153—159.

[13] Non si conosce l'anno della morte di fra Taddeo: Innocenzo VI si limita genericamente a sostenere che "eadem ecclesia post ipsius Thadei obitum pastoris destituta regimini", quando nomina fra Corrado. La morte potrebbe quindi essere avvenuta in data anteriore: pare però che nel 1354, quando Innocenzo VI gli indirizzò una lettera contro i fraticelli, Taddeo fosse ancora vescovo di Caffa. In proposito cfr. A. Vigna, *I vescovi domenicani liguri ovvero in Liguria*, Genova, 1887; A. Vigna, *Codice diplomatico delle colonie tauro-liguri durante la signoria dell'ufficio di San Giorgio*, in "Atti della Società Ligure di storia patria", VII, t. II, parte 2, 1879, pp. 687—690; C. Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, Monasterii, 1913 (ed. an., Padova, 1960), I, p. 154; J. Sbaraglia, *Supplementum... a Waddingo*, Roma, parte II, 1936, p. 114. Da rilevare che l'Eubel ritiene Taddeo un domenicano. La richiesta di un vescovo indirizzata dai *burgenses* a Genova e non direttamente al papa rientra nella consuetudine, perchè generalmente le proposte per il conferimento dei vescovati d'Oltremare partivano da Genova che segnalava elementi ritenuti particolarmente idonei a ricoprire quelle sedi.

[14] Oltre le notizie riferite nella storie delle colonie citate in precedenza si veda *Clement VI: lettres closes, patentes et curiales*, t. I, a cura di E. Déprez-G. Mollat, Parigi, 1960, nn. 847, 1467, 1532—1533; t. II, a cura di E. Déprez-J. Glénisson, Parigi, 1958, n. 2216.

[15] La notizia è riferita dal Vigna (*Codice diplomatico* cit., p. 688) il quale dice di attingerla dai cataloghi dei vescovi liguri, non meglio identificati.

[16] G. Forchieri, *Navi e navigazione a Genova nel Trecento. Il "Liber Gazarie"*, Genova, 1974; G. Astuti, *Le colonie genovesi nel Mar Nero e i loro ordinamenti giuridici*, in *I Genovesi nel Mar Nero* cit., pp. 87—129; M. Buongiorno, *L'amministrazione genovese nella "Romania". Legislazione, magistrature, fisco*, Genova, 1977; V. Polonio, *L'amministrazione della Repubblica genovese fra Tre e Quattrocento*, in "Atti della Società Ligure di storia patria", n.s., XVII, 1977.

zione rivolta direttamente dai *burgenses* e dagli abitanti di Caffa al doge, senza la presenza del console che è il naturale tramite tra la colonia e Genova. Normalmente un ricorso diretto di questo tipo da parte dei coloni è da mettere in relazione con contrasti o divergenze tra l'elemento locale ed il rappresentante della madrepatria [17].

I *burgenses* che vengono citati per nome e che sono i portavoci di tutte le comunità, sono quattro e precisamente Francesco *de Cacaldo*, Domenico de Marini, Simone *de Ponzola* e Mirone Cattaneo : a parte il primo, gli altri tre compaiono negli atti del notaio Nicolò Beltrame che fu scriba della locale curia tra il '43 et il '44 [18]. Se Simone *de Ponzola* e Mirone Cattaneo sono solo testi nel gennaio e nel luglio 44 [19], Domenico de Marini apparre invece come persona che gode di un certo prestigio e di un certo peso economico nella colonia. Nel dicembre '43 viene infatti scelto con Montano de Mari come arbitro in una controversia che oppone due altri *burgenses* per il possesso di un'imbarcazione e nel luglio '44 riceve dagli eredi di Riccardo Castagna 40 sommi d'argento a lui dovuti dal defunto [20]. Il fatto che i *burgenses* citati per nome siano proprio quattro ci induce a supporre che questi siano i quattro rappresentanti dell'elemento locale che a Caffa potevano essere chiamati a far parte dei 24 *probi viri* i quali costituivano il consiglio maggiore che affiancava il console ed il consiglio minore nell'amministrazione della colonia [21]. E' comunque ovvio che si tratta di persone autorevoli, circondati dalla stima dei *burgenses*, i quali avrebbero potuto inviarli direttamente a Genova come portavoci delle loro richieste.

In ogni caso sia la petizione giunta per iscritto da Caffa o sia stata presentata direttamente al doge dai quattro *burgenses*, testimonia il malcontento locale per il mancato appoggio finanziario offerto da Genova in occasione dell'assedio tartaro o forse per l'acquiscenza del console il quale potrebbe aver condiviso le richieste del doge per far pagare taluni creditori del Comune con certe somme di danaro acquisite a Caffa. Il danaro in questione potrebbe provenire da qualche *exactione*, *deveto* o *dacita* riscossi localmente sulle merci o sulle persone ; in ogni caso i burgensi vogliono far presente al doge che non solo non è stato concesso loro alcun finanziamento straordinario, ma che addirittura si vuole sottrarre il poco danaro pubblico

---

[17] M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., p. 237. *Burgenses* erano inizialemente chiamati gli indigeni o gli altri abitanti che risiedevano fuori dalle mure, distinti dai *cives Ianuenses* che risiedevano al centro dell'insedimento coloniale. Con il tempo il termine indica semplicemente l'elemento locale o comunque residente nella colonia sprovvisto di cittadinanza genovese.

[18] G. Balbi, *Atti rogati a Caffa da Nicolò Beltrame (1343—1344)*, in G. Balbi — S. Raiteri, *Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)*, Genova, 1977, pp. 7—184.

[19] Ibid., doc. 10 e doc. 63. Nessuno dei quattro *burgenses* è invece citato tra gli intervenuti ad un'asta tenuta a Caffa nel 1371 (L. Balletto, *Genova-Mediterraneo-Mar Nero (sec. XIII—XV)*, Genova, 1976, pp. 194—267) o nel frammento di un registro della cancelleria di Caffa del 1381—82 (G. Airaldi cit., pp. 9—110).

[20] G. Balbi, *Atti rogati a Caffa* cit., doc. 9, 71, 72. Sulla vita economica della colonia in questo periodo cfr. G. Pistarino, *Mercanti del Trecento nel Levante genovese*, in "Clio", X, 1974, pp. 33—65.

[21] G. Astuti cit., pp. 71—73; M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., pp. 71—73.

indispensabile per sostenere la difesa della colonia [22]. Colpa del console, che presiedeva alla difesa militare, potrebbe essere stata quella di non aver fatto presente a Genova che il danaro riscosso non era nemmeno sufficiente per pagare gli elementi locali assoldati per la custodia delle porte e per la vigilanza notturna [23].

Non ci è dato conoscere l'esito della supplica rivolta dai *burgenses* i quali, con malcelato orgoglio, ricordano i meriti acquisiti con la resistenza ai tartari : forti della legislazione privilegiata accordata alla colonia, dell'intensità dei traffici locali e del monopolio per il commercio con l'oriente, essi erano stati in grado di difendersi da soli contro Janibeg ; ora però che il pericolo immediato è scomparso, fanno sentire le loro lamentele e le loro richieste. Pare quasi che presagiscano o siano coscienti che le difficoltà interne ed esterne della Repubblica, unite al permanente dissesto delle finanze pubbliche, non consentiranno di ottenere alcun aiuto finanziario o militare immediato ; si limitano perciò a chiedere ampia autonomia nell'amministrazione delle finanze locali, mentre sembrano più fiduciosi nei confronti di Cembalo e della questione religiosa. Il documento testimonia quindi, da un lato, il ruolo di preminenza di Caffa su tutti gli altri insediamenti genovesi dell'impero di Gazaria (ci si preoccupa infatti qui del governo di Cembalo), dall'altro la graduale emancipazione dei *burgenses* dal controllo della Repubblica, soprattutto in materia di difesa militare e di utilizzazione di pubblico danaro, e quindi implicitamente la debolezza intrinseca del sistema coloniale genovese.

★

Il documento relativo a Pera reca la data, 1349, senza però altra indicazione [24] ; tuttavia il contenuto ci permette di assegnarlo con una certa approssimazione al gennaio, comunque anteriormente al 5 marzo 1349 quando fu conclusa "la guerra di Galata" tra l'imperatore Giovanni Cantacuzeno ed i genovesi di Pera [25].

Motivo della riunione tenuta a Genova e testimoniata dal nostro documento, è la richiesta di aiuto rivolta alla Repubblica dai peroti i quali sono in guerra con il Cantacuzeno e si presentano quasi vittime dell'aggressione greca : in realtà erano stati loro che, destreggiandosi abilmente tra l'usurpatore ed i fautori dei Paleologhi ed approfittando delle difficoltà economiche e della debolezza militare bizantina, avevano dato corso alle ostilità il 15 agosto 1348. Era stato infatti sufficiente che l'im-

---

[22] Innumerevoli erano le cabelle che Genova, a vario titolo, imponeva in loco sugli abitanti e sulle merci : il gettito fiscale serviva in parte per le spese locali, in parte era di diretta spettanza della madrepatria (M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., pp. 187—213).

[23] Il console doveva mantenere un certo numero di stipendiari e richiedere, in caso di necessità, rinforzi per l'efficiente mantenimento e la salvaguardia delle fortezze (M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., p. 81).

[24] A. S. G., *not. Oberto Musso*, filza 364, doc. 143 (doc. II pubblicato in appendice). Il documento presenta molti spazi bianchi atti a raccogliere i nomi degli intervenuti alla seduta. L'ultima facciata è stata tagliata di netto dopo la parola "mancipari". Sul dorso vi sono appunti e frasi non pertinenti al testo, relative a mandati del podestà di Genova e del suo *assessor*.

[25] Sulla "guerra di Galata" ampiamente descritta da Giovanni Cantacuzeno e da Niceforo Gregora e documentata negli archivi veneziani cfr. G. Heyd cit., pp. 516—519 ; F. Thiriet, *La Romanie vénitienne au moyen âge*, Parigi, 1959, pp. 166—168 ; C. Kyrris, *John Cantacuzenus and the Genoese 1321—1348*, in *Miscellanea storica ligure III*, Milano, 1963, pp. 40—44.

peratore avesse diminuito i dazi di dogana praticati a Costantinopoli sulle merci straniere allo scopo di incrementare l'attività del porto, ovviamente a scapito di Pera, perchè i peroti avessero reagito dando fuoco alle case, ai magazzini ed alle imbarcazioni fuori delle mura della capitale. L'obiettivo vero dell'attacco, sferrato durante l'assenza del Cantacuzeno, era però l'occupazione e la fortificazione delle colline sovrastanti Pera che non erano mai state concesse ai genovesi dai precedenti imperatori. L'occupazione di queste alture fu attuata rapidamente per la scarsa resistenza greca; ma non altrettanto successo ebbe l'attacco diretto contro Constantinopoli nell'autunno : i greci, spronati dal Cantacuzeno ed aiutati, pare, anche dai veneziani, difesero accanitamente le mura e le porte e passarono al contrattacco, danneggiando con le bombarde le navi genovesi poste a difesa di Pera, al punto da indurre nell'inverno i peroti a chiedere la pace, soprattutto in considerazione delle ingenti perdite subite. Ma il Cantacuzeno, forte del successo e dell'appoggio veneziano, opponeva un netto rifiuto ad ogni richiesta di pace, anche quando intervennero come mediatori i cavalieri di Rodi.

L'appello al doge Giovanni *de Murta* deve essere stato trasmesso in questo lasso di tempo, perchè nella lettera i peroti sostengono di non essere riusciti a raggiungere un accordo con il Cantacuzeno, il quale è descritto come nemico non solo della "nazione" genovese, ma di tutti i cristiani, perchè si è accordato con i turchi, "perfidi hostes crucis Christi", con l'aiuto dei quali spera di conquistare e di ridurre in suo potere Galata. Effettivamente il Cantacuzeno sin dalla fine del '47 era stato artefice di una mediazione tra l'emiro di Aydin, Umer-beg ed i latini : le trattative per la tregua non erano andate in porto, però, a causa dell'opposizione di Clemente VI. Dopo la morte di Umer-beg erano stato riprese con il successore, Hizir, il quale proprio nell'agosto '48 aveva sottoscritto un trattato tra i turchi di Aydin e Venezia, Cipro, gli Ospedalieri, ma non ratificato da parte cristiana. C'era anche stata, sempre nel '48, forse nell'aprile, una richiesta di aiuto rivolta dal Cantacuzeno ad Umer-beg; ma si trattava dell'appello ad una comune azione contro i serbi, caduto poi nel vuoto per la morte dell'emiro [26].

Di conseguenza i peroti alterano abilmente la realtà a loro favore facendo balenare la possibilità dell'intervento turco, forse per indurre la madrepatria ad intervenire più rapidamente presso il Cantacuzeno che, dopo aver assediato per terra la nuova cittadella fortificata, aveva messo insieme una flotta per attaccare anche dal mare Pera. Nel febbraio '49 però la flotta greca venne attaccata e annientata dai peroti, con la conseguenza di indurre le truppe ad abbandonare l'assedio e l'imperatore a sottoscrivere una tregua. Il nostro documento dovrebbe quindi essere anteriore a questa vittoria che pose praticamente termine al conflitto, in cui non intervenne direttamente Genova. Del resto la riunione, cui si fa cenno nel documento in questione, fu solo interlocutoria perchè tutti i presenti, il doge ed i suoi consiglieri, gli ufficiali di Gazaria e di provvi-

[26] Oltre le opere citate alla nota precedente cfr. P. Lemerle, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident*, Parigi, 1957.

sione per la Romania ed i rappresentanti dei cittadini [27], si limitarono a domandare al doge, ai consiglieri ed agli ufficiali di Gazaria e di Romania la valutazione della richiesta ed ogni decisione concernente sia l'invio di aiuti, sia la ricerca di un accordo. Quest'ultimo accenno è particolarmente significativo perchè sta ad indicare che Genova, pur fermamente decisa a salvaguardare Pera "nobilissimum membrum civitatis Ianuensis", sembra restia ad intervenire militarmente e a prendere posizione, timorosa forse delle conseguenze negative che il conflitto avrebbe avuto, come infatti avvenne, nella relazioni tra Genova, il Cantacuzeno e le altre potenze ostili alla Repubblica.

Forse proprio dopo questa riunione si decise di inviare l'ambasciata che avrebbe dovuto sconfessare l'iniziativa dei peroti, imponendo loro la restituzione del territorio illegalmente occupato ed il pagamento di un'indennità per i danni arrecati; ma l'ambasciata giunse a Costantinopoli quando ormai il conflitto si era deciso in favore dei peroti, che mantennero le contestate alture di Galata, e non potè quindi imporre la volontà della madrepatria, contraria al loro operato [28]. Del resto spesso le posizioni di Genova e dei coloni divergevano perchè, mentre le Repubblica teneva presente i generali interessi di natura politica ed economica, questi miravano a sfruttare immediatamente a loro vantaggio ogni situazione. Nel caso poi dei peroti, che già in un recente passato avevano svolto una politica autonoma e contraria a quella della madrepatria [29], in questo frangente danno prova di scarsa lungimiranza politica perchè, mirando a sfruttare quasi parassitariamente i gangli commerciali e gli approdi più favorevoli dell'impero bizantino [30], spingono in Cantacuzeno, inizialmente amico dei genovesi, su posizioni filoveneziane e contribuiscono a mantenere l'impero in quelle condizioni di inferiorità e di dipendenza dai latini che favoriranno l'avanzata turca.

Il nostro documento, anche se non apporta nuovi elementi sulla guerra di Galata, soprattutto perchè mutilo, è comunque di estremo interesse in quanto è una delle poche testimonianze di parte genovese sul conflitto che, ampiamente ricordato nella letteratura bizantina e nella documentazione veneziana, è passato sotto silenzio dai cronisti genovesi. Si tratta, anche in questo caso, di una petizione rivolta dalla colonia alla madrepatria; ma a differenza di quella inoltrata da Caffa, in questa è il podestà, cioè il rappresentante di Genova, che d'accordo con il suo *consilium* e gli *habitatores* prospetta le necessità locali e fa proprie le richieste della comunità. La dizione *consilium* indica in genere il minor consiglio, costituito da sei genovesi, mentre il generico *habitatores* potrebbe alludere

---

[27] I *quindecim sapientes* citati nel documento sono probabilmente i *consiliarii quindecim de populo* istituiti dal Boccanegra (G. Stella, *Annales* cit., p. 142). L'*officium provixionis* è l'*officium provisionis Romanie* che rappresenta gli interessi del Levante presso il governo della Repubblica, quasi il pendant dell'ufficio di Gazaria che si occupa della navigazione nel Levante e dell'amministrazione locale (G. Astuti cit., pp. 102—115; M. Buongiorno, *L'amministrazione* cit., pp. 233—241).

[28] G. Heyd cit., p. 518.

[29] Durante la signoria guelfa su Genova di Giovanni XXII e di Roberto d'Angiò, Pera si era schierata a fianco dei ghibellini fuorusciti ed aveva sbarrato il Bosforo alle navi della madrepatria, che era giunta ad allearsi contro di loro con Ghazi Kelebi signore di Sinope nel 1323 (G. Stella, *Annales* cit., p. 106).

[30] R. Lopez cit., p. 347.

all'assemblea plenaria dei residenti nella colonia, indicata nelle fonti come *publicum parlamentum* [31].

In ambedue documenti, ed in particolar modo nel secondo, si evidenzia come l'ordinamento interno delle colonie ricalchi, pur con una minore semplicità, l'organizzazione burocratica della Repubblica: a Pera c'è infatti il podestà, il consiglio e la cittadinanza; a Genova il doge, i consiglieri, gli ufficiali preposti alle colonie (di Gazaria e di Romania) ed una rappresentanza dei cittadini che, con il solito sistema delle *ballote* bianche e nere, deliberano in conformità ai *capituli* e alle *regulae comunis*. Si coglie qui anche la peculiarità dell'ordinamento coloniale genovese, cioè la presenza di una forma mista di governo che concede una certa rappresentanza all'elemento locale: questa rappresentanza è minore a Pera, soggetta ad una serie di norme che tengono conto della sua posizione presso la capitale dell'impero bizantino; è più ampia a Caffa, dove i *burgenses* sono rappresentati negli organi collegiali elettivi, forse perchè insediata agli estremi limiti del mondo abitato.

DOCUMENTI

I

Francesco *de Cacaldo*, Domenico de Marini, Simone *de Ponzolla*, Mirone Cattaneo e tutti gli altri *burgenses* ed abitanti di Caffa supplicano il doge Giovanni de Murta di prendersi a cuore la difesa di Caffa, sospendendo la riscossione di talune somme di danaro dovute a determinate persone, nominando un custode idoneo per il castello di Cembalo e designando a nuovo vescovo di Caffa fra Ladislao.

Serenissimo principi et domino, domino Iohani de Murta, Dei gracia duci Ianuensium et populi defenssori, Franciscus de Cacaldo, Dominicus de Marinis, Simon de Ponzolla et Mironus Cataneus (1) nec non ceteri burgensse⟨s⟩ et habitatores in Caffa se ipsos cum humili et devota recommendacione, quia expedit oves ad pastorem recurre⟨re⟩ cum famescunt nec aliud est pastor quam qui ad gubernacionem ovium constituitur et ad suum (2) oville locari, hinc est quod, cum Caffa locus fuerit longevis temporibus expugnatus (3) omni artificio quo terror (4) potest incuti et, dante Deo, ad finem honorabilem pervenerimus (5) cum illo qui toto mondo dominari se credit (6), ex quo sequuta est pax, licet incerta et non secura, ymo pocius sediciosa pro Tartarorum parte, nec ad aliud solicitant in continuo quantum optatum pervenirent, ex quo expedit (7) cura solicita et virili animo dictum locum cum diligencia custodire, circa cuius custodiam (8) necessaria est expenssa maxima et infinita nec deversus principale membrum. quod est magnificentia vestra et comune nostrum, nullum subsidium venerit ad dictam expenssam sustinendam, ymo pocius (9) transmisse sunt litere per magnificenciam// ducalem (10) ad solvendum certis personis certas quantitates pecunie teranite (11) acquisitas in Caffa, qui sibi non suficit solum ad custodiam portarum et guardiarum noturnarum (12) et illam paucitatem pecunie, que erat in communi pro dictis custodiis, acipiatur illi⟨s⟩ qui (13) asserunt se recipere debere (14) a comuni, dicimus quod accepcio dicte talis pecunie est ad mortale periculum Caffe (15) et qui prohibere possent essent causa (16) rei, quia Tartari oculum non habent nisi dumtaxat quod expensse deficiant et locus bellatoribus denudetur, maxime quia sperant de infinita pestilencia mortalitatis, que infinitos (17) bellatores prostravit, et taliter sunt consumpti quod (18) pauci remaneant viri. Ac eciam ipsi Tartari multum sperant in castro Cimbali quia, si castrum ipsum haberent (19), possemus dicere amisisse mare et fore obsessos omnium victualium et refrescamentorum; ex quo (20) dictum locum multum opportet habere optimum et suficientem custodem in dicto castro, licet non videatur quod ille qui venturus (21) est non (22) sit talis qualis suficit ad (23) tale negocium gubernandum et

---

[31] Cfr. nota 21.

custodiendum, quale est negocium castri Cimbali, super quo dignetur (24) ducalis magnificencia providere. Eciam dignetur provideri facere in Romania de pastore ydoneo, videlicet episcopo in Caffa, qui defecit (25) de pastore et deffecit iam sunt anni duo //, et maxime si (26) esse posset quod ellectio fieret in fratrem Ladislaum, qui pro Caffa longuevo (27) tempore ad Romanam curiam fatigavit. Super quibus omnibus dignetur magnificencia prelibata de salubri remedio providere quantum indubitanter credimus quod in predictis et aliis circha salutem de Caffa (28) vestra magnificiencia providebit.

1 Mironus Cataneus: *aggiunto in sopralinea.* 2 *Segue, depennato:* 0 3 *Segue, depennato:* et 4 *Segue, depennato:* pos 5 *Segue, depennato:* p 6 *Segue, depennato:* d 7 *Segue, depennato:* curam solicitam 8 *Segue, depennato:* fieri op 9 *Segue, depennato:* aleg 10 *Segue, ripetuto:* transmisse sunt litere 11 teranite: *parola d'incerta lettura per la presenza di una macchia* 12 *Segue, depennato:* ex 13 *Segue, depennato:* se 14 debere: *aggiunto in sopralinea.* 15 *Segue, depennato:* quia et essemus causa huius 16 *Segue, depennato:* huius 17 *Segue, depennato;* pro 18 *Segue, depennato:* vis 19 *Segue, depennato:* videret 20 *Segue, depennato:* dictus loc 21 venturus: *corretto in sopralinea* sumissus] 22 *Segue, depennato:* talis 23 *Segue, depennato:* tales 24 *Segue, depennato:* vestra 25 deficit: *corretto in sopralinea su* 'cessat, *depennato* 26 *Segue, depennato:* essem 27 longuevo: *così nel ms. per* longevo 28 *Segue, depennato:* magnific.

II

... 1349, ⟨Genova.⟩

Il doge Giovanni de Murta, i suoi quindici consiglieri, gli ufficiali di Gazaria e di provvisione, ed una rappresentanza di cittadini, udite le richieste di aiuto formulate dal podestà di Pera per la difesa della località dagli attachi dell'imperatore Giovanni Cantacuzeno deliberano di demandare al doge, ai consiglieri e agli ufficiali di Gazaria e di provvisione ogni decisione in merito.

MCCCXXXXVIIII, die (1)

In nomine Domini, amen. Magnificus et potens dominus Iohannes de Murta, Dei gratia Ianuensis dux populique defensor, in presentia et voluntate suorum quindecim sapientium et in quo consilio interfuit sufficiens et legiptimus numerus ipsorum officialium, quorum nomina sunt hec (1), ac ipsi consiliarii, in presentia, consensu, auctoritate et voluntate ipsius domini ducis, adsolventes se primo ad lapillos arbos (2) et nigros sive balotolas albas et nigras et in omnibus observata forma capitulorum et regularum comunis Ianue, nec non infrascripti officiales officii Gazarie ⟨et⟩ promixionis (3), concorditer et eorum nemine discrepantes et quorum nomina sunt hec (1), atendentes et advertentes quod civitas sive lochus Peyre, quod prepotissimum // et nobilissimum membrum civitatis Ianue, est in guerra maxima cum domino imperatore Grecorum Constantinopolitano, cum quo domino imperatore usque nunc potestas Peyre seu mercatores et burgenses existentes in loco predicto ad nullam compositionem, concordiam seu pacta usque nunc potuerunt pervenire, cum ipse dominus imperator opis et inimicus sit et esse appareat omnium Iannuensium et de Ianuensi natione, et nedum Ianuensium, ymo etiam christianorum omnium, cum ipse sit confederatus cum Turchis, perfidis hostibus crucis Christi, cum quibus et eorum potentia conatur in quantum potest subidtere (4) et sue potencie sive dominio ducere locum ipsum Peyre, propterque potestas loci predicti, suum conseilium (5) et habitatores loci illius ad personam dominum ducem suas literas duxerunt, cum instancia requirentes quod ipse dominus dux et comune Ianue de auxilio celeri providere, aliter de facili propter guerram predictam in periculo magno, quod absit, locus ille Peyre ac omnes habitantes in ea defficili (6) possent incurrere, ex quibus volentes ipse dominus dux suumque conseilium (5) in predictis et circha predicta matura deliberacione procedere, cum vocari fecerunt dictos officiales Gazarie et promixionis (3) nec non // multos et quamplures cives meliores et (1) civitatis Ianue, tam nobiles quam populares, quibus et coram quibus fuit

exposita necessitas loci predicti et eciam fuit evanuata requisicio que per potestatem dicti loci et consciliarios (7) suos requiritur per licteras eorumdem, qui officiales et sapientes convocati in palatio ducali consuluerunt quasi omnes, nemine discrepante, quod provixio in predictis tam in inveniendo pacem quam in alio modo prestandi auxilium loco predicto est et esse debet in arbitrio et deliberacione ipsius domini ducis suique conseilii (8) ac officialium predictorum Gazarie et promissionis (9) et quicquid ordinatum seu stabellitum fuisse per eosdem debetur effectu mancipari (10).

1 *Spazio bianco nel ms.*
2 arbos : *così nel ms. per* albos
3 promixionis : *così nel ms. per* provisionis
4 subidtere : *così nel ms. per* subdidere
5 conscilium : *così nel ms. per* consilium
6 in ea defficili : *così nel ms.*
7 consciliarios : *così nel ms. per* consiliarios
8 conscilii : *così nel ms. per* consilii
9 promissionis : *così nel ms. per* provisionis
10 *Metà del foglio è state tagliato.*

A LA RECHERCHE DE KILIA BYZANTINE*

OCTAVIAN ILIESCU

Le titre de cette note n'est pas du tout original ; il reproduit délibérément — *mutatis mutandis* — celui que G. I. Brătianu avait mis en tête de sa belle monographie, riche d'idées et d'informations, consacrée à l'histoire d'une autre cité danubienne, Vicina [1], qui devait depuis lors connaître une véritable célébrité [2]. En effet, l'analogie en est parfaite ; de même que dans le cas de Vicina, ville morte du moyen âge dont on cherche aujourd'hui encore l'emplacement exact, l'identification de l'ancien établissement de Kilia byzantine n'est pas encore assurée, en dépit de l'existence, à l'heure actuelle, de deux localités désignées sous ce nom : Chilia Veche (Ancienne Chilia), sur la rive droite du bras Chilia (en Roumanie) et Chilia Nouă (Nouvelle Chilia), sur la rive gauche du même bras (en U.R.S.S.). Plus encore, des recherches archéologiques entreprises en 1975 dans les environs de Chilia Veche, en vue de découvrir la cité médiévale du même nom, n'ont abouti à aucun résultat concluant [3]. La localisation de l'ancienne Kilia byzantine reste par conséquent une question toujours ouverte.

Quelques trouvailles monétaires récentes, faites dans la proximité de Chilia Veche, semblent cependant jeter une lumière nouvelle et nous guider à la découverte de l'ancienne cité byzantine. Elles ont mis au jour un nombre de cinq monnaies byzantines, découvertes séparément dans une zone située sur la rive droite du bras Tătaru, à l'endroit désigné par les gens du pays sous le nom de « Gîrla Tatanir » ; cette zone se trouve à 3—4 km au Sud-Ouest de l'actuelle localité Chilia Veche [4] (fig. 1). Ces monnaies peuvent être réparties comme suit [5] :

---

* Communication présentée à l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes en séance publique, le 9 juin 1977.

[1] G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 9—96.

[2] La bibliographie des travaux concernant l'histoire et l'identification de cette ville est très riche ; voir la liste, mise à jour, donnée par Petre Diaconu, *Păcuiul lui Soare — Vicina*, dans « Byzantina », 8, 1976, p. 407—447, pl. 47—58 ; y ajouter : Octavian Iliescu, *Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés au XIV^e siècle dans les colonies génoises des Bouches du Danube*, dans « RÉSEE », 15, 1977, p. 113.

[3] Les recherches ont été entreprises par les collègues Ștefan Olteanu et Lucian Chițescu du Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie ; nous leur adressons, ici encore, nos sincères remerciements pour les informations qu'il nous ont communiquées.

[4] Information fournie par les collègues Gavrilă Simion, directeur du Musée « Delta Dunării » de Tulcea, et Ernest Oberlander Tîrnoveanu du même Musée, qui nous ont offert la possibilité d'étudier et publier les monnaies en question ; aussi désirons-nous les remercier bien sincèrement ici encore.

[5] Les types de ces monnaies étant bien connus, nous en donnerons une description très sommaire.

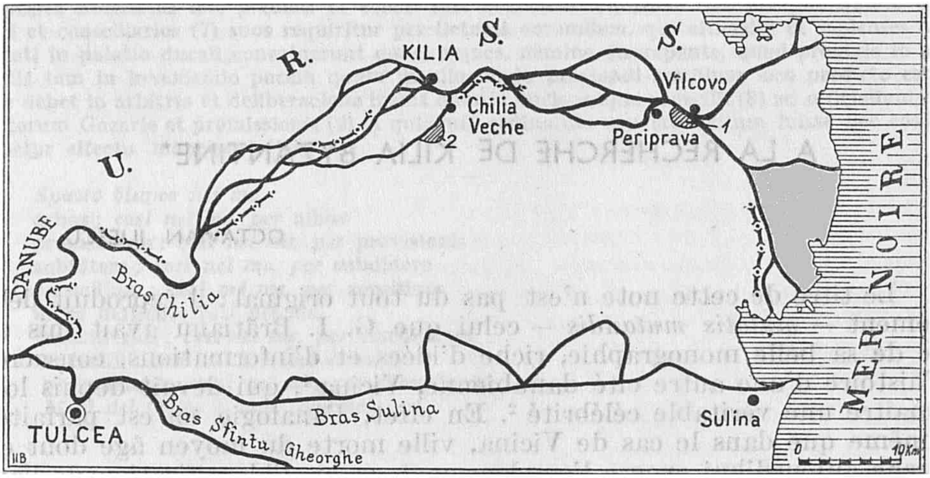


Fig 1. — Carte partielle du delta du Danube ; zone n⁰ 1, emplacement probable de Licostomo ; zone n⁰ 2, emplacement probable de la cité byzantine de Kilia.

1. Follis anonyme de bronze, émis à Constantinople, classe B, datable du règne de Romain III (1028—1034)[6] ; AE. 30 mm 9,64 g (fig. 2, *1)* ; Morrisson[7], 41/Cp/AE/67 ; Grierson, *DOWC*, III/2[8], n⁰ B 1 etc., datés c. 1030/35—1042(?).

2. Follis anonyme de bronze, émis à Constantinople, datable du règne de Constantin IX (1042—1055)[9] ; AE 27 mm 7,74 g (fig. 2, *2)* ; Morrisson, 41/Cp/AE/109 ; Grierson, *DOWC* III/2, n⁰ D 1, etc., datés c. 1050—c. 1060.

3. Trachy de billon, émis à Constantinople par Jean II Comnène (1118—1143) ; BIL. 30 mm 2,56 g (fig. 3, *3)* ; Morrisson, type 2 ; Hendy[10], II[e] émission, variante B.

4. Trachy de billon, émis à Constantinople par Manuel I[er] Comnène (1143—1180) ; BIL 31 mm 3,39 g (fig. 3, *4)* ; Morrisson, type 1, variante a ; Hendy, I[ère] émission, variante A.

5. Trachy de billon, émis à Constantinople par le même empereur ; BIL 29 mm 3,51 g (fig. 3, *5)* ; Morrisson, type 1, variante b ; Hendy, I[ère] émission, variante B.

---

[6] Pour les monnaies byzantines anonymes de bronze, nous avons adopté la classification et la chronologie proposée par Margaret Thompson, *The Athenian Agora* 2. *Coins from the Roman through the Venetian Period*, Princeton, 1954, p. 109—115.

[7] Cécile Morrisson, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, II, Paris, 1970.

[8] Philip Grierson, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection* edited by Alfred R. Bellinger and Philip Grierson. Vol. III Part II, Washington D. C., 1973.

[9] V. *supra*, n. 6.

[10] Michael F. Hendy, *Coinage and Money in the Byzantine Empire 1081—1261* (Dumbarton Oaks Studies XII). Washington D.C., 1969.

Fig. 2. — Monnaies byzantines découvertes sur l'emplacement probable de la cité de Kilia : *1*, follis anonyme daté du règne de Romain III (1028—1034) ; *2*, follis anonyme daté du règne de Constantin IX (1042—1055) (grandeur 2 : 1).

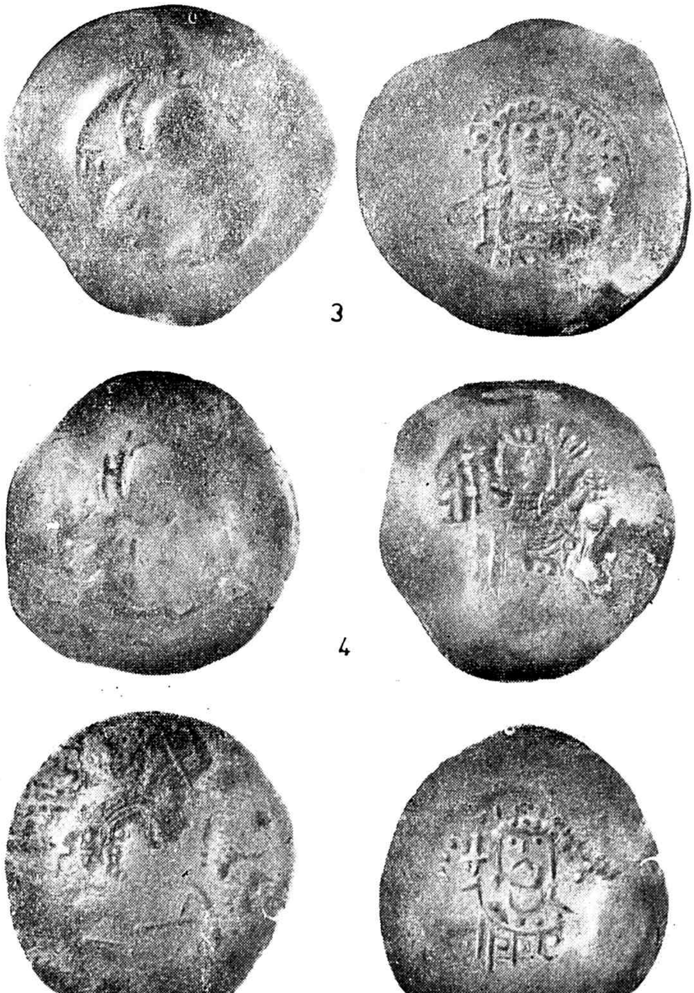


Fig. 3. — Monnaies byzantines découvertes sur l'emplacement pro qable de la cité de Kilia : *3*, trachy de billon de Jean II Comnène (1118—1143) ; *4*, *5*, trachea de billon de Manuel I[er] Comnène (1143—1180) (grandeur 2 : 1).

Selon les informations recueillies jusqu'à présent, la zone où l'on a trouvé les cinq monnaies byzantines mentionnées plus haut offre de nombreux vestiges archéologiques — surtout des fragments de céramique — datés du moyen âge, sans d'autres précisions [11]. Pourtant, on n'a pas encore fait des recherches sur place, pas même un simple sondage. De ce fait, l'identification de l'emplacement exact en terrain de Kilia byzantine reste à être vérifiée ultérieurement.

Néanmoins, l'importance de la découverte des cinq monnaies byzantines dans la zone Chilia Veche doit être dès à présent soulignée sans aucune réserve. Ces monnaies s'échelonnent à partir du règne de Romain III (1028—1034) et de Constantin IX (1042—1055), pour continuer par la dernière émission de Jean II Comnène (1118—1143) et finir avec la première émission de Manuel I^er^ Comnène (1143—1180). On y distingue par conséquent deux périodes : milieu du XI^e^ siècle — marqué par la présence de deux monnaies de bronze — et milieu du XII^e^ siècle, qui représente la date d'émission des trois dernières pièces, les trachea de billon de Jean II et Manuel I^er^ Comnène. Ces trouvailles, complétées par la découverte dans la même zone des fragments de céramique datés du moyen âge, attestent, au cas où l'on obtiendra la confirmation archéologique adéquate, l'emplacement exact et font remonter aux X^e^ — XI^e^ siècles l'existence de Kilia byzantine. Son érection a certainement été une conséquence naturelle de la réinstallation de l'empire byzantin aux Bouches du Danube, à partir du règne de Jean I^er^ Tzimiskès (969—976)[12].

D'autre part, il est notoire que les sources littéraires byzantines des XII^e^ — XIII^e^ siècles mentionnant un établissement au nom de Χηλή et interprétées par N. Iorga [13] comme se rapportant à la cité danubienne Kilia ont été rejetées par N. Bănescu, qui considérait que les sources en question feraient mention en réalité d'une localité Chélé, en Bithynie [14]. Il semble pourtant que l'interprétation donnée par Bănescu soit, elle aussi, sujette à discussion; selon l'opinion de notre collègue Petre Diaconu, on devrait revenir à la thèse proposée par Iorga [15]. Quels que soient les résultats des futures recherches dans cette direction, les découvertes monétaires présentées ici même ont le mérite d'éclaircir un problème assez ardu de géographie historique; en effet, elles contribuent à établir en même temps l'emplacement et l'ancienneté de la cité byzantine de Kilia.

Nous ignorons pour le moment, à défaut de sources, ce qui est arrivé à Kilia après le règne de Manuel I^er^ Comnène et surtout après la IV^e^ croisade. On doit attendre le début du XIV^e^ siècle, pour trouver une source littéraire qui fasse mention, cette fois sans aucun doute, de Kilia ; il s'agit de la liste des possessions soumises au patriarcat de Constantinople, rédigée

---

[11] Information fournie par Ernest Oberländer Tărnoveanu du Musée de Tulcea.

[12] Voir Ion Barnea, dans la monographie : Ion Barnea, Ștefan Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, București, 1971, p. 71 et suiv.

[13] Voir N. Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății-Albe* (Etudes historiques sur Chilia et Cetatea Albă), București, 1899 (1900), p. 32—34.

[14] N. Bănescu, *Chilia (Licostomo) und das bithynische Χηλή*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 28, 1928, p. 68—72 ; idem, *Ein Schlusswort uber das bithynische Χηλή*, *ibid.*, 32, 1932, p. 334—335.

[15] Il s'agit de recherches en cours, encore inédites.

au temps de l'empereur Andronic II Paléologue, plus exactement, vers 1324 [16]. Cette source cite, parmi d'autres localités sises en Dobroudja, les topiques suivants : τὰ Κελλία ἤτοι τὸ Λυκοστόμιον [17]. L'énumération des deux toponymes, liés par le vocable ἤτοι, traduit d'habitude par *ou*, *c'est-à dire* [18], pourrait donner lieu a l'interprétation en faveur d'une identité Kilia = Lykostomion, se rapportant donc à une seule localité, désignée sous deux noms différents. En fait, nombre d'auteurs ont depuis longtemps accepté cette hypothèse [19]. A notre avis, on pourrait donner à cette énumération un sens complètement différent,

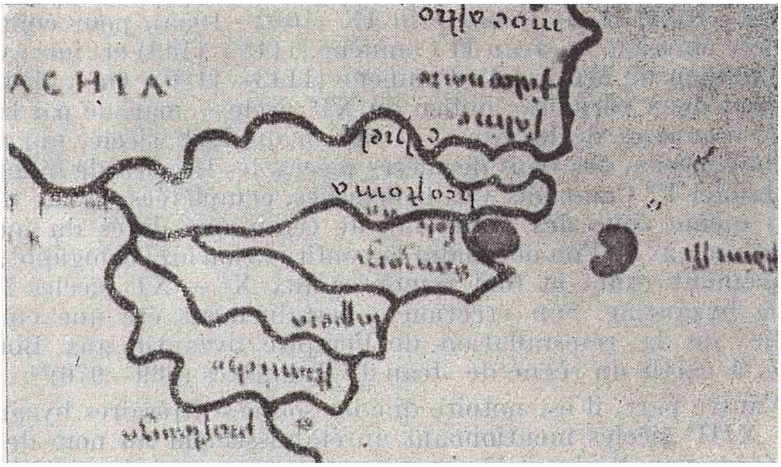


Fig. 4. — Fragment d'une carte nautique de la mer Noire (d'après G. M. Thomas, *Der Periplus des Pontus Euxinus nach munchener Handschriften*, planche).

marquant le doute du rédacteur de la liste en question, en ce qui concerne l'emplacement exact du château patriarcal, à Kilia ou à Lykostomion, localités séparées par une faible distance, ce que d'ailleurs on ne devait pas ignorer à Constantinople. On a même proposé pour ἤτοι un sens copulatif, avec une nuance qui exigeait l'emploi de ce vocable, au lieu de la conjonction habituelle καὶ [20]. Quelle que soit l'interprétation que l'on

[16] Publiée par Fr. Miklosich et Jos Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, I, Vienne, 1860, p. 95, n⁰. II; datée circa 1320 dans la collection *Documente privind istoria României* (Documents concernant l'histoire de Roumanie), Veacul XIII, XIV şi XV. B Ţara Românească (1247—1500), Bucureşti, 1953, p. 11, doc. n⁰ 5.

[17] Fr. Miklosich et Jos. Muller, *op. cit.*, p. 95.

[18] En ce sens C. Alexandre, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1895 ; A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1903 ; Henry George Liddell and Robert Scott, *A Greek English Lexicon* compiled by Henry Stuart Jones, Oxford, 1961, s.v.

[19] Cf. Octavian Iliescu, *Localizarea vechiului Licostomo* (La localisation de l'ancien Licostomo), « Studii », 25, 1972, p. 437—438 ; tout récemment, Constantin C. Giurescu, *Probleme controversate in istoriografia română* (Questions controversées dans l'historiographie roumaine), Bucuresti, Edit. Albatros, 1977, p. 152, persiste à croire dans l'identité Chilia = Licostomo.

[20] Nous avons évoqué cette interprétation à une autre occasion ; v. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 440, en citant Theofan Popa, *La Glavenice médiévale et le Ballsh actuel*, « Studia albanica », I, 1964, 2, p. 126.

accorde au sens du vocable ἤτοι dans le contexte cité plus haut, la discussion sur ce sujet est devenue inutile, depuis la publication d'un acte instrumenté en 1361 à Chilia par le notaire génois Antonio di Ponzò et où l'on trouve la précision que Licostomo et Chilia étaient deux localités différentes [21]. Le fait est d'autre part pleinement attesté par quelques documents cartographiques, rédigés aux XV^e — XVI^e siècles [22]. La localisation de Licostomo à l'actuelle Periprava — à savoir, à 20 km en aval de Chilia Veche — que nous avons proposée dès 1965 [23], devait ultérieurement être confirmée, à la suite d'un sondage archéologique entrepris sur place [24].

La liste des possessions patriarcales de 1324 nous offre encore un sujet qui demande une discussion plus détaillée : il s'agit du nom même de la cité danubienne, transcrit dans cette source sous la forme τὰ Κελλία, nominatif pluriel neutre du mot Κελλίον[25], à son tour diminutif de Κέλλα, dérivé du latin *cella* [26]. Les dictionnaires d'usage courant nous en donnent les significations suivantes : cellier [27], garde-manger, boulangerie, grenier, magasin à blé, cellier à huile [28] ; chambre très petite, cellule habitée par un moine [29]. En roumain, c'est ce dernier sens qui a prévalu, par un inter-

---

[21] Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 441.

[22] V. en premier lieu une carte anonyme de la Bibliothèque universitaire de Munich, publiée par Georg Martin Thomas, *Der Periplus des Pontus Euxinus nach münchener Handschriften*, « Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der königlichen bayerischen Akademie der Wissenschaften », 10, 1864, avec une planche fac-similaire (v. fig. 4). L'éditeur date la carte manuscrite en question de 1534 (*ibid.*, p. 227) : en réalité, il s'agit à notre avis d'une copie tardive d'une carte nautique rédigée entre 1402 et 1453. La première date peut être déduite de la mention suivante, inscrite quelque part, en Anatolie : « hic Bayezetes a Tamburlano captus et victus est », ce qui constitue une allusion bien claire à la célèbre bataille d'Ankara, à la suite de laquelle le sultan Bajazet I^{er} tomba captif dans les mains de son vainqueur, Timour-Leng alias Tamerlan. D'autre part, on ne trouve sur le carte de Munich aucune mention relative à la conquête de Constantinople par Mahomet II, en 1453, événement dont l'importance majeure pour la navigation en mer Noire n'aurait certainement pu échapper au rédacteur de cette carte, s'il l'avait connu (v. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 448—449, où l'on doit cependant apporter les rectifications suivantes : sur la carte, le nom de Chilia est inscrit sous la forme *Chieli* et non pas *el Chieli*, forme glissée par erreur dans le texte cité).

Un autre document cartographique qui enregistre Chilia et Licostomo, en tant que deux localités distinctes, est représenté par la carte de Giorgio Calapoda, datée de 1552, où l'on trouve *Licostomi* et *el Chielin* (pour Chilia) (Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 449, 451, avec la bibliographie s'y référant).

[23] Dans une communication présentée le 28 décembre 1965 à la II^e session annuelle des musées, sous le titre *Licostomo et les deux Chilia* (en roumain) : cf. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 435, note.

[24] Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 453.

[25] Attesté également sous la forme κέλλιον : A. Bailly, *op. cit.*, s.v. ; D. Dimitrakos, Μέγα λεξικόν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, V, Athènes, 1939, s. v. (et dans le langage populaire κελλί, qui a donné en italien *Chili*).

Chez Chalcocondyle, on trouve Κελλίον, pour Kilia : v. Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*, in românește de V. Grecu, București, Ed. Academiei, 1958, p. 324, s.v. Chilia : Laonicus Chalcocondylas, *Historiarum Libri decem* ed. Im. Bekker, Bonn, 1843, p. 506, 10, 22 ; p. 514, 16.

[26] Henry George Liddell and Robert Scott, *op. cit.*, s.v.

[27] A. Bailly, *op. cit.*, s.v.

[28] Significations du mot latin *cella* ; L. Quicherat et A. Daveluy, *Dictionnaire latin-français*, Paris, 1852, s.v.

[29] D. Dimitrakos, *op. cit.*, s.v.

médiaire slave [30]. Sur cette base, on a proposé pour le toponyme Chilia (Kilia) la signification d'établissement monastique [31]. Mais le nom Κελλία dont on fait mention dans la liste de 1324, à côté de Lykostomion, a plutôt, si l'on tient compte des particularités locales, la signification principale de ce mot, à savoir magasins où l'on dépose des marchandises, entrepôts. Et les actes du notaire génois Antonio di Ponzò citent en effet de tels magasins, qui appartiennent à des négociants locaux [32]. Vu le fait que Lykostomion des Byzantins était un simple *castrum*, un château-fort situé dans une île, à la bouche du bras Chilia [33], il était nécessaire qu'il existât, dans son voisinage, une station destinée à son approvisionnement et également, à l'abri des navires byzantins, pendant le rude hiver assez commun dans ces parages. C'est à ce but que servait Kilia, située à seulement 20 km en amont de Lykostomion ; port commercial doué de nombreux entrepôts — ce qui explique le pluriel τὰ Κελλία — et défendu par la flotte de Lykostomion même, dont un protospathaire et archonte est mentionné dès la seconde moitié du IX[e] siècle [34]. Bâtie, elle aussi, dans une île contournée par deux ramifications du bras Chilia [35], la cité byzantine du même nom bénéficiait d'un bon nombre de canaux secondaires et de quais [36] favorables à l'accostage des navires afin d'y être chargés de marchandises ou abrités par gros temps.

---

[30] Du slave *kelija*; v. *Dicționarul explicativ al limbii române* (Dictionnaire explicatif de la langue roumaine), București, Ed. Academiei, 1975, s. v. chilie.

[31] En ce sens Iorgu Iordan, *Toponimie românească* (Toponymie roumaine), București, Ed. Academiei, 1963, p. 233, s.v. Chilia (où l'on cite, d'après Tiktin, le sens de cellule, habitation d'un moine ou d'une religieuse).

[32] Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360—61)* (Istituto di Storia e Paleografia medievale. Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino, 12), Gênes, 1971, doc. n[os] 47—48, p. 81—82 ; n[o] 94, p. 171.

[33] Cf. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 452.

[34] Dédicace d'un manuscrit du Lexique de Photius, patriarche de Constantinople (858—867, 877—886), adressée à son ancien élève, Thomas, protospathaire et archonte de Lykostomion : cette dédicace a été signalée par Mme Hélène Ahrweiler, *Byzance et la Mer. La marine de guerre. La politique et les institutions maritimes de Byzance aux VII[e]—XV[e] siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966, p. 57 et n. 2 ; p. 89 et n. 1 ; p. 101. Cf. le compte rendu de cet ouvrage, publié par Petre Ș. Năsturel, dans « RÉSEE », 1966, 4, p. 649—650.

Ultérieurement, Mme Vasilka Zaimova-Tăpkova a mis en doute la relation proposée entre le titre de Thomas, le protospathaire et l'archonte byzantin, et Lykostomion du delta danubien (*Quelques observations sur la domination byzantine aux Bouches du Danube. — Le sort de Lykostomion et d'autres villes côtières*, dans « Studia Balcanica », Recherches de géographie historique, Sofia, 1970, p. 82—83). Mme Zaimova-Tăpkova cite d'autres localités homonymes, situées en Thessalie, Epire et Acarnanie, sans toutefois préciser son choix, pour déterminer l'emplacement exact de la flotte byzantine dont Thomas était le protospathaire et archonte.

A notre avis, le titre de Thomas se rapporte en effet à la station navale byzantine des Bouches du Danube. Il faut tenir compte du fait que justement dans cette période — plus précisément en 866—867, sous le règne associé de Michel III et Basile I[er] — les Byzantins ouvrent de nouveau l'atelier monétaire de Kherson, à l'embouchure du Dniéper. Pour assurer les liaisons entre Constantinople et la ville nord-pontique, ils devaient maintenir une position stratégique ferme dans le delta du Danube, à l'issue du bras Chilia, c'est-à-dire à Lykostomion. Un simple regard jeté sur la carte de la mer Noire suffit, pour étayer cette thèse. V. aussi Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 460.

[35] L'un de ces bras était désigné dans les actes du notaire génois Antonio di Ponzó sous le nom de *sumarta sive flumen Chili* : Geo Pistarino, *op. cit.*, doc. n[os] 92, 96.

[36] *Sporzorie*, au pluriel, dans les mêmes actes : *ibid.*, doc. n[os] 8, 17, 18, 20, 22, 55, etc. Pour le sens de ce terme, l'éditeur envoie (Geo Pistarino, *op. cit.*, p. XL, n. 69) à *spasserium*, chez Du Cange, s. v. ; en ce qui nous concerne, nous préférons le sens du mot *spacerium*, Du Cange, s.v.), canal en général, quai.

Mais le sort de Kilia byzantine devait changer au début du XIV^e siècle. Le déclin du pouvoir militaire de l'Empire s'accusa considérablement, à la suite de la politique erronnée menée par Andronic II et marquée par la diminution des dépenses nécessaires à l'entretien de la flotte [37], d'une part, et à la suite de deux guerres civiles — la première entre Andronic II et Andronic III (1321—1328), la seconde entre Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène (1341—1352)[38]. Le résultat ne devait pas tarder d'influencer la vie des stations byzantines situées dans la région des Bouches du Danube : ce fut l'abandon complet des positions militaires et commerciales qui avaient assuré à Byzance, pendant plusieurs siècles, la navigation sur le Danube maritime. C'est dans ces conditions que Vicina d'abord, Chilia et Licostomo ensuite, tombèrent sous l'administration génoise. Le changement d'administration était probablement achevé après 1349, lorsque la flotte de la république ligure cernait ce qui restait encore de la flotte impériale byzantine [39]. En tout cas, l'administration génoise était déjà installée à Chilia et à Licostomo avant 1358, date à laquelle le roi de Hongrie Louis I^{er} d'Anjou délivrait un privilège aux négociants saxons de Braşov, en leur ouvrant le chemin jusqu'à Brăila [40]. En 1359, les Génois, maîtres de Licostomo, empêchaient leurs rivaux, les Vénitiens, de charger du blé dans la région des Bouches du Danube [41]. Et en 1361, on constate l'existence des consuls génois à Vicina et à Chilia [42], ce qui atteste une administration bien organisée.

La deuxième question importante, concernant l'histoire de la cité danubienne de Chilia, se propose d'établir la date à laquelle ladite cité est entrée sous l'autorité des voïvodes de Valachie. Les hypothèses émises jusqu'à présent dans l'historiographie roumaine ont fixé la date de cet événement sous le règne de Mircea l'Ancien, plus exactement entre 1388—1390 [43] et 1402—1404 [44]. Un document génois, récemment publié, a le mérite de modifier sensiblement cette date. Il s'agit d'un acte notarié instrumenté à Licostomo par le génois Domenico da Carignano, le 14 septembre 1373, et faisant mention, pour l'année précédente, de l'existence

---

[37] Voir Georges Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, trad. française de Jean Gouillard, Paris, Payot, 1956, p. 505 ; Hélène Ahrweiler, *op. cit.*, p. 376—381.

[38] Georges Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 520—555.

[39] Ibid., p. 550 ; Hélène Ahrweiler, *op. cit.*, p. 385 et les sources citées *ibid.*

[40] Privilège commercial publié par Franz Zimmermann, Carl Werner, Georg Müller, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenburgen* III, Sibiu, 1897, n° 736, p. 152—153. Au sujet de l'interprétation que l'on doit accorder aux clauses de ce privilège, cf. Maria Holban, *Contribuţii la studiul raporturilor dintre Ţara Românească şi Ungaria angevină (Problema stăpînirii efective a Severinului în legătură cu drumul Brăilei)* (Contributions à l'étude des rapports entre la Valachie et la Hongrie angévine — Le problème de la possession effective de Severin, par rapport à la voie de Brăila), « Studii », 15, 1962, p. 338—344.

[41] G. M. Thomas, *Diplomatarium veneto-levantinum*. II, Venise, 1889, p. 57.

[42] Geo Pistarino, *op. cit.*, doc. n^{os} 2, 21, 31, 40, 45.

[43] Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 456.

[44] 1404 : P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn* (Mircea l'Ancien), Bucureşti, Casa Şcoalelor, 1944, p. 298 ; 1402 ; *Istoria Romîniei*, II, Bucureşti, 1962, p. 378 ; après le 15 août 1403 : Constantin C. Giurescu, *Tîrguri sau oraşe şi cetăţi moldovene din secolul al X-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea* (Bourgades ou villes et cités moldaves du X^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e siècle), Bucureşti, Ed. Academiei, 1967, p. 212 ; cf. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 455—456.

d'un consul génois à Licostomo, Pietro Embrono [45]. Toujours à Licostomo, on signale en 1373, à côté du nouveau consul, Paolo *de Podio*, un gouverneur militaire, *gubernator insulle Licostomi*, dont le nom était Luciano *de Nigro* [46]. L'existence de deux consuls génois en service, l'un à Chilia, l'autre à Licostomo — donc à une distance de 20 km sur le même bras du Danube — ne nous semble pas possible. Il est plus probable qu'il soit question d'un seul consul, transféré, à partir du moins de 1372, de Chilia à Licostomo. Ce transfèrement du premier magistrat civil d'une colonie génoise a été sans doute dû à l'abandon de Chilia par l'administration génoise, retirée sous la protection de la flotte militaire à Licostomo. Sa place à Chilia avait été obtenue par le voïvode de Valachie, qui avait étendu son pouvoir peu à peu dans la région des Bouches du Danube. L'événement a probablement eu lieu avant le 20 janvier 1368, date du privilège commercial accordé par Vlaicou, voïvode de Valachie, aux Saxons de Brașov [47]. A son tour, Licostomo sera détenu par les Génois, comme dernière position italienne aux Bouches du Danube, jusqu'à une date qui pourrait être fixée entre 1392 et 1403. En 1392, on fait mention d'un Génois, qui y exerçait la charge de *scriba litterarum grecarum* [48]. Plus tard, en 1403, les comptes de Caffa enregistrent le paiement d'une somme de 5 015 hyperpères et 15 carats, pour *castrum Licostomo* [49], tandis que les comptes de Péra de la même année mentionnent le nom de Nicolò di Fieschi, ancien consul de Licostomo [50]. Il est fort probable que le voïvode roumain Mircea l'Ancien ait étendu son autorité de Chilia à Licostomo en 1392—1394, dans le but de renforcer la résistance contre l'avance des forces ottomanes.

Nous n'avons pas l'intentìon d'examiner ici, plus amplement, les vicissitudes politiques qui se sont manifestées dans la région des Bouches du Danube, au XV[e] siècle, lorsque Chilia devient un objectif stratégique international de premier ordre [51]. Pourtant, nous devons rappeler le fait bien connu que l'extension de la souveraineté des pays roumains — la Valachie et la Moldavie — vers leurs limites naturelles, c'est-à dire le littoral de la mer Noire, a eu comme résultat immédiat la création et ensuite le développement d'un nouvel établissement sur la rive gauche du bras Chilia, devant la cité insulaire du même nom ; il s'agit de l'actuelle Chilia Nouă, de même que plus loin, en aval, s'est développé le second Licostomo, l'actuel Vîlcov, devant le château-fort homonyme bâti dans une île.

Pour assurer la défense du Danube maritime et implicitement, de la Moldavie, contre la menace ottomane, Etienne le Grand tenta en 1462 [52]

---

[45] Silvana Raiteri, dans · Giovanna Balbi, Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)* (Collana storica di fonti e studi diretta da Geo Pistarino. 14). Gênes, 1973, doc. nº 3, p. 200.

[46] *Ibid.*, doc. nº 2, p. 198 : 4. p. 202 ; 5, p. 203 ; 7, p. 205—206 ; 8, p. 207 ; 9, p. 209 (actes datés tous de l'intervalle 10—20 septembre 1373).

[47] Franz Zimmermann, Carl Werner, Georg Müller, *op. cit.*, doc. nº 908. p. 306—307.

[48] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV[e] siècle* I, Paris, 1899, p. 51.

[49] Idem. *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV[e] siècle.* «Revue de l'Orient latin ». 4, 1896. p. 84 (ne se trouve pas dans le volume cité dans la note précédente).

[50] Idem. *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor* (Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains), III, București, 1897, p. 6.

[51] Cf. Octavian Iliescu, *op. cit.*, p. 444—445 ; Șerban Papacostea, *Kilia et la politique orientale de Sigismond de Luxembourg*, « Revue roumaine d'histoire », 15, 1976, p. 421—436.

[52] Chalcocondyle, *op. cit.*, trad. V. Grecu, p. 284, 16, 18 ; éd. Bonn, p. 506, 19, 22.

et réussit en 1465 [53] à conquérir l'ancienne cité insulaire de Chilia, détenue auparavant par la Valachie. Quelques années plus tard, en 1479, il bâtit en temps record — du 22 juin au 16 juillet [54] — sur la rive gauche du bras Chilia, la cité moldave de Chilia Nouă, désignée sous le nom de Bialogrod (Cité Blanche) dans les cartes du XVI[e] siècle [55]. Même si l'on admet que le voïvode moldave avait embauché un grand nombre d'ouvriers [56], il lui aurait été impossible d'achever la construction de la nouvelle cité de Chilia Nouă dans un délai tellement bref, sans avoir à portée les matériaux nécessaires. A notre avis, le voïvode Etienne le Grand a obtenu ces matériaux en faisant démanteler la cité insulaire de Chilia et le château de Licostomo, qui ne pouvaient remplir aucune fonction stratégique pour la Moldavie. Par la suite, en 1484, lorsque la flotte ottomane conquit Cetatea Albă et Chilia, l'objectif de la région des Bouches du Danube était sans doute cette Chilia Nouă moldave, la cité et la ville bâties sur la rive gauche du bras Chilia [57]. Après la conquête, Bajazet II obligea les habitants de ces contrées à refaire les murs démolis de l'ancien château Licostomo [58], érigé au milieu du Danube, à l'embouchure du bras Chilia.

A partir de cette date, l'ancienne cité insulaire de Chilia, tour à tour byzantine, génoise, valaque [59], moldave et ottomane (cette fois en état de ruines) tomba complètement dans l'oubli. En 1768, lorsque le commerçant allemand N. E. Kleemann faisait un voyage dans le delta danubien, il ne rencontra aucun établissement humain sur la rive droite du bras Chilia [60]. Ce ne sera que beaucoup plus tard, vers 1830, selon Iorga [61], ou même après la guerre de Crimée, d'après une autre source [62], que fera son apparition l'actuelle Chilia Veche. La force de la tradition a déterminé ses habitants de reprendre un nom vieux de plusieurs siècles, en souvenir de l'ancienne Kilia byzantine.

En résumé, on peut formuler les conclusions suivantes :

1. Après la restauration du pouvoir de l'Empire byzantin dans la région des Bouches du Danube [63], pendant la seconde moitié du XI[e]

---

[53] P. P. Panaitescu. *Legăturile moldo-polone în secolul XV și problema Chiliei* (Les relations moldo-polonaises au XV[e] siècle et le problème de Chilia). « Romanoslavica ». 3. 1958. p. 111–112.

[54] O. Górka. *Cronica lui Ștefan cel Mare* (Chronique d'Etienne le Grand). București. 1937. p. 127. 149.

[55] Voir l'analyse de ces sources cartographiques chez Octavian Iliescu. *op. cit.*. p. 451.

[56] O. Górka. *op. cit.*. p. 127. 149.

[57] Octavian Iliescu. *op. cit.*. p. 445.

[58] La chronique vénitienne de Francesco Longo chez N. Iorga. *Acte și fragmente...*, *vol. cit.*. p. 85.

[59] Sur le transfert de Chilia de la Valachie à la Moldavie et les événements successifs. voir Octavian Iliescu. *op. cit.*. p. 444–445 et Șerban Papacostea. *op. cit.*. p. 421–436.

[60] Nikolaus Ernest Kleemann. *Reisen von Wien über Belgrad bis Kilianova....* Leipzig. 1773. p. 32. en note (l'auteur croit que cette Chilia insulaire s'appelait pendant l'antiquité Lykostomo. ce qui est faux : v. Octavian Iliescu. *op. cit.*. et ce qui a été dit plus haut).

[61] N. Iorga. *Cele două Chilii* (Les deux Chilia). « Buletinul Comisiunii monumentelor istorice ». 22. 1929. p. 188.

[62] Gen. C. I. Brătianu. George Ioan Lahovary. Grigore G. Tocilescu. *Marele dicționar geografic al României* (Le grand dictionnaire géographique de la Roumanie). II, București, 1899. p. 368, s. v. Chilia Veche.

[63] V. *supra*, notes 12 et 34.

siècle, les Byzantins bâtirent une nouvelle chaîne des tations militaires, à partir de Lykostomion, siège de la flotte impériale, jusqu'à Păcuiul lui Soare [64]. Non loin de Lykostomion, dans une île formée par le bras Chilia, ils érigèrent Kilia — τὰ Κελλία de la liste patriarcale de 1324—qui devait servir comme base d'approvisionnement fortifiée, avec des entrepôts et quais pour charger et abriter les navires de commerce et de guerre.

2. Cette base fortifiée était probablement emplacée à environ 3—4 km au sud-ouest de l'actuelle Chilia Veche, sur la rive droite du bras Tătaru, là où ont été signalées les découvertes de monnaies byzantines des XI^e — XII^e siècles.

3. A la suite du déclin de la flotte impériale byzantine et de l'abandon des anciennes positions dans le delta danubien, Kilia et Lykostomion, de même que Vicina auparavant, passent sous l'administration génoise, entre 1349 et 1358. En 1361, les actes du notaire Antonio di Ponzò révèlent l'existence de deux consuls génois, l'un à Vicina, l'autre à Chilia.

4. Un peu plus tard, les cités danubiennes passent des mains des consuls génois sous l'autorité des princes roumains de Valachie : Vicina et Chilia probablement avant 1368, certainement avant 1372 ; Licostomo entre 1392 et 1403, probablement en 1392—1394.

5. Dès la fin du XIV^e siècle, un nouvel établissement humain commence à se développer en face de Chilia, sur la rive gauche du bras homonyme ; Chilia moldave, l'actuelle Chilia Nouă.

6. Après une longue série de vicissitudes, l'ancienne Chilia insulaire sera conquise en 1465 par Etienne le Grand, qui entreprit de la démanteler en 1479, de même que Licostomo, pour construire, avec les matériaux résultés, la cité moldave de Chilia Nouă.

7. En 1484, la flotte ottomane de Bajazet II assiégea et conquit cette cité moldave Chilia Nouă, l'ancienne ayant perdu entre temps son existence.

8. Paradoxalement, l'actuelle Chilia Veche est de beaucoup plus récente que Chilia Nouă de la rive gauche du bras Chilia. C'est la tradition locale, très puissante, qui a fait revivre, par l'adoption de ce nom au XIX^e siècle, le souvenir de l'ancienne Chilia, fondée par les Byzantins au X^e siècle.

Il nous sera permis de mettre ici fin à ces considérations dédiées à une question de géographie historique si ardue ; désormais, il revient à l'archéologie d'en vérifier le bien fondé, par des fouilles organisées, faites sur place.

---

[64] Sur la cité byzantine de Păcuiul lui Soare, voir Petre Diaconu et D. Vîlceanu, *Păcuiul lui Soare. I. Cetatea bizantină*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1972.

GLI ITALO-ALBANESI E LA TRADIZIONE GRECO-BIZANTINA

ARSHI PIPA
(University of Minnesota)

La letteratura greca non è nata nel continente greco, ma nelle colonie greche dell'Asia Minore. Parimenti, la letteratura albanese ha visto la luce non nella madre patria, ma nelle colonie albanesi dell'Italia meridionale, quando l'Albania era sotto l'occupazione turca. Il destino della nazione albanese sta tutto nella sopravvivenza della lingua albanese durante quasi due mila anni di dominio straniero. Gli Albanesi furono uno degli ultimi popoli d'Europa ad acquistare l'indipendenza. La religione, che essi hanno cambiato tante volte per vantaggi politici, non è una caratteristica albanese. Quel che il contraddistingue invece è il loro attaccamento alla lingua. Questo è vero non solo per gli Albanesi della madre patria, ma anche per quelli della diaspora. Si può dire che la nazionalità albanese è fondata su un senso di valori etnicolinguistici. Il nome stesso con cui gli Albanesi chiamano se stessi, *shqipëtar*, viene da *shqip*, che significa "chiaro" "intelligibile", cosicché "fol shqip" "parla albanese" vuol dire "parla nella nostra lingua"[1].

La tradizione culturale italo-albanese comincia con i discendenti dei greco-albanesi che emigrarono dall'Epiro e dal Peloponneso nell'Italia meridionale nella seconda metà del quattrocento e nella prima del cinquecento. Non è per puro caso che la maggioranza di questi emigrati si stabilirono in quelle parti dell'Italia meridionale, specialmente nella Basilicata e nella Calabria, che costituivano l'Italia bizantina nel medioevo, una zona che *grosso modo* coincide con l'antica Magna Graecia. Una parte considerevole degli Italo-Albanesi sono tuttora seguaci del rito greco, mentre la letteratura italo-albanese è fatta in parte preponderante da opere di scrittori arbëresh bizantini, molti dei quali erano ecclesiastici. E si può quindi descrivere questa letteratura come l'ultima incarnazione dello spirito ellenico in Italia *sub specie albanensi*.

Il fenomeno è tipicamente interculturale : l'Italia costituisce la base geo-economica e la cornice politica ; la Grecia fornisce la forma della religione, e l'Albania la lingua e l'*ethos*. Si dovrebbe quindi parlare di una tradizione greco-italo-albanese ; italo-albanese può essere chiamata la tradizione dell'elemento cattolico, ma con certe riserve, considerando che gli antenati di questo elemento furono ortodossi in gran parte. E sebbene i cattolici italo-albanesi abbiano contribuito alla letteratura arbëresh, bisogna dire che questa è dominata dallo spirito bizantino. Ciò non sorprende

---

[1] V. Eric Hamp, *Albania* in „Current Trends in Linguistics" IX (1972), nota p. 1626—7. Il derivativo *shqipetuar* "capire" si trova presso gli Albanesi dell'Ucraina (tre villaggi situati a una diecina di chilometri dal Mare Azof e una quarantina di chilometri da Melitopol).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 2, P. 239—251, BUCAREST, 1978

se si pensa che gli istituti culturali che hanno tenuto in vita la cultura italo-albanese sono tutti di stampo bizantino: il Monastero Basiliano di Mezzojuso fondato nel 1609; il Collegio Corsini di San Benedetto Ullano fondato nel 1733; e il Seminario italo-greco di Palermo, l'anno dopo. Scopo precipuo di questi istituti era la formazione di quadri ecclesiastici per la conservazione del rito greco in Italia. Ma siccome questi quadri erano quasi esclusivamente albanesi, essi coltivarono la lingua albanese insieme alla liturgia greca, iniziando così una tradizione letteraria e culturale che dura tuttora.

Le colonie albanesi d'Italia risalgono a un tempo anteriore allo stabilirsi nelle Puglie dei commilitoni di Scanderbeg, in seguito alla sua spedizione per venire in aiuto al re di Napoli, Ferdinando di Aragona suo signore, cui si erano ribellati i signori locali. In quei templi gli albanesi erano tutti cristiani, ortodossi quelli dell'Albania centrale e meridionale, cattolici in parte quelli dell'Albania settentrionale. La resistenza contro il turco fu incoraggiata e in parte finanziata dal Regno di Napoli e dallo Stato Pontificio, i quali erano direttamente minacciati dall'invasione turca [2]. Dopo la morte di Scanderbeg, quando l'Albania fu occupata dai Turchi, molti Albanesi presero la via dell'esilio. Altri emigrarono dall'Epiro e dalla Morea quasi allo stesso tempo. La diversità di lingua e costumi, e soprattutto quella di religione, fecero sì che gli immigranti si tenessero appartati dagli indigeni, sposandosi fra di loro, e così conservando le tradizioni ancestrali. E sebbene, con il tempo, essi participassero sempre di più alla politica italiana, la terra d'adozione rimase a lungo per loro "la terra straniera" *(dheu i huaj)*. A questo straniamento contribuiva fortemente la loro condizione sociale di soldati decaduti a servi. Non che essi stessero economicamente peggio degli indigeni, oppressi dal sistema feodale. Ma permaneva in loro, antichi pastori trasformati in soldati, l'istinto guerriero e la riluttanza per i lavori agricoli. Avevano abbandonato il loro paese per non sottomettersi ai nuovi padroni, e dovevano ora piegare il collo al giogo dei baroni. Si capisce quindi perchè questi coloni si mostrassero restii all'ordine vigente e molti di loro diventassero banditi, specialmente in Calabria dove il banditismo era una istituzione antica. E anche più tardi, come ad esempio in Capitanata, molti esercitarono la pirateria e il contrabbando [3]. Avversi tanto al governo centrale, quanto a quello dei signori locali, essi dovettero anche resistere alle mene dei vescovi cattolici per convertirli, qualche volta ricorrendo alla violenza per non lasciarsi sopraffare.

Gli Albanesi cominciarono ad immigrare in Italia dalla madre patria prima che dall'Epiro e dalla Morea [4], paesi che essi avevano colonizzato

[2] I Turchi saccheggiarono Otranto, massacrandone la popolazione, in 1481.

[3] Un economista dell'ottocento, Marchese Palmieri, chiama Chieuti e gli altri villaggi albanesi vicini "infami nidi di ladroni e di contrabandieri" (in *La richezza delle nazioni*, cap. IX, citato da A. Masci, *Sull'origine, i costumi e lo stato attuale degli Albanesi nel Regno di Napoli* (Napoli, 1847), nota pp. 76—77).

[4] Rifugiati albanesi a Ragusa e Venezia sono menzionati in documenti storici a cominciare dal 1338, dopo la prima invasione turca dell'Albania (M. Šufflay, *Srbi i Arbanasi*, Belgrado, 1925, p. 80). Cittadini di Durazzo immigrarono nelle Puglie nel 1393 (M. Šufflay, *Städte und Bürgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelaters* in „Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse", 63 (1924), 1, p. 43). Esuli albanesi a Recanati appaiono nel 1437, a Venezia nel 1844 *(ibid.*, p. 80).

durante l'espansione albanese avvenuta dopo la disintegrazione dell'impero serbo di Stefano Dušan. Secondo il Mugnos, Giovanni Matranga, di una famiglia originaria della Musachia, offrì i suoi servizi al re Martino della Sicilia, che lo ricompensò con il feudo di Morgana presso Calascibetta. Il Mugnos, che consacra un breve capitolo del suo *Teatro genealogico* alla famiglia Matranga, dice che nel 1391 Giovanni sposò una nobildonna siciliana dalla quale ebbe due figli, uno dei quali, Giacomo, acquistò il feudo di Mantica [5]. Poiche re Martino regnò dal 1399 al 1409 — il Mugnos, si sa, non è storico accurato — possiamo dire che la prima documentata immigrazione albanese in Italia è degli inizi del quattrocento.

Conosciamo non molto di più di un altro capitano, probabilmente epirota anche lui, Demetrio Reres, che sopresse nel 1448, con i suoi figli Giorgio e Basilio, una rivolta calabrese fomentata dagli Angiò contro Alfonso di Aragona. Il re nominò Demetrio governatore della provincia di Reggio, mentre Giorgio ebbe l'incarico di pattugliare la Sicilia in vista di una possibile invasione francese [6]. Probabilmente furono i soldati di Giorgio Reres coloro che, dopo aver brevemente soggiornato in varie località [7], si stabilirono a Bisir presso Mazzara. Di là si trasferirono a Contessa Entellina, come attestano gli storici italiani [8] mentre la famiglia Reres si stabilì a Mezzojuso, abbandonata colonia araba (Menzel Jussuf, "Castello di Giuseppe").

Gli Albanesi occupavano un terzo del Peloponneso quando questo fu conquistato dai Turchi nel 1460. In seguito, molti Greci e Greco-Albanesi abbandonarono il paese, stabilendosi in Italia e in Sicilia [9]. Le capitolazioni di Contessa Entellina, del 1521, parlano di "Greci venuti dall'isola Andros". Questi erano Albanesi, a giudicare dai loro nomi: Lopis, Petta, Lala, Curbi, Musacchi, ecc.[10]. Palazzo Adriano, che ha le più antiche capitolazioni, del 1482, sembra essere stata popolata da Albanesi del Peloponneso [11].

La maggior parte degli esuli albanesi dopo la morte di Scanderbeg immigrò nelle Puglie e nel Molise. Il Libro Rosso della Città di Lecce menziona che gli Albanesi residenti in quella città furono, nel 1463, privati

---

[5] *Teatro genealogico delle famiglie nobili titolate feudatarie del fidelissimo Regno di Sicilia, viventi e estinte*, II (Palermo, 1655), pp. 201—3.

[6] Questo si apprende da un diploma regio del 1 settembre 1448 in cui Demetrio Reres è detto apparentato ai Castriota. Il documento sembra spurio. Il transunto del diploma (nessuno ha mai visto l'originale) è del 24 settembre 1665, fatto a Palermo dal notaio Diego Barretta. Proprio in quegli anni infuriava la lite fra il Monastero Basiliano di Mezzojuso e la Santa Sede che l'aveva messo agli ordini di un Generale Basiliano italiano. Gli esecutori del testamento di Andrea Reres, il fondatore del monastero, protestarono in corte; ma il verdetto (1688) sancì l'azione del Papato.

[7] Secondo il Rodotà, alcuni abitarono per qualche tempo a Taormina, dove esiteva un "quartiere degli Albanesi" *(Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia*, III, Roma, 1763, p. 103).

[8] Fazzello, *De rebus siculis*, Dec. I, Lib. X, p. 2333. Pirri, *Sicilia sacra*, II, p. 843.

[9] Thallóczy, *Illyrisch-Albanische Forschungen* ("Die Albanische Diaspora"), I, Münich-Leipzig, 1916, p. 336, riporta una emigrazione de Constantinopoli sotto il commando di Alessio Comite. Questi greci si stabilirono nel 1449 a Firmo, dove il Comite esercitò diritti feodali.

[10] G. Schirò, *Canti tradizionali e altri saggi delle colonie albanesi di Sicilia*, Napoli, 1923, p. XIII.

[11] G. La Mantia, *I capitoli delle colonie greco-albanesi di Sicilia*, Palermo, 1904, p. XIII.

dei loro privilegi in seguito a delitti da loro perpetrati [12]. Questi Albanesi dovevano essere soldati di Scanderbeg che rimasero in Italia dopo la spedizione del 1461 in aiuto al re Ferdinando. Dopo la morte dell'eroe nazionale, presi dal panico davanti all'invasione imminente, molti Albanesi, specialmente dei principi seguiti dai loro soldati, attraversarono l'Adriatico e approdarono in Molise (le capitulazioni di Santa Croce in Magliano sono del 1470). Le colonie sulla riva destra del Crati (S. Sofia, S. Demetrio, Macchia, S. Cosmo, S. Giorgio e Vaccarizzo) sono dello stesso periodo (1467—71)[13]. Seguono le colonie della Terra di Otranto. Croia cadde nel 1477, Scutari l'anno dopo. Un'altra ondata d'immigrazione portò alla fondazione dei villaggi sugli Appenini calabresi. Dello stesso tempo sembrano essere i villaggi, fondati o popolati, sul Pollino e quelli della Basilicata. Nel 1488 insorse Chimara, sotto la guida di Giovanni Castriota, figlio di Scanderbeg; in seguito molti chimarioti abbandonarono il paese, alcuni dei quali, secondo una altra tradizione, fondarono Piana degli Albanesi.

Gli esuli albanesi del periodo di Scanderbeg erano per lo più pastori guerrieri. Ora la ragione principale per cui il governo napoletano aveva concesso loro asilo era quello di usarli come agricoltori. A causa di terremoti e di epidemie che avevano rovinato e desolato le terre dei baroni, questi non trovavano facilmente mano d'opera per coltivarle, e quindi erano interessati a ricevere i fuggiaschi come coloni. Questi invece preferivano far uso delle spade anzi che delle vanghe. Tajani narra di un assalto da parte di Albanesi a gente che portava provviste al monasterio del santo calabrese Francesco da Paola (fra 1446 e 1448)[14]. Il Mugnos menziona (senza riportarne la data) l'eccidio di Giacomo d'India, sovrintendente dell'Arcivescovo di Monreale, da gente di Piana che "non conoscevano i gioghi de' Siciliani"[15]. Gli Albanesi della Sila greca sono citati in un documento del 1492 per aver commesso ladrocini e tagliato alberi fruttiferi nella regione di Acri [16]. In seguito a una richiesta fatta dal un collegio di baroni a Napoli (3 giugno 1506), un decreto regio vieta agli Albanesi di dimorare in borghi senza mura e di portare armi [17]. Un decreto del viceré del 1564 prevede la pena di cinque anni di galera per albanesi che portano armi e vanno su cavalli sellati con freni e sproni [18].

Da questi e altri esempi si può dedurre che gli esuli albanesi non furono buoni sudditi del regno. Ma s'intende che, alla lunga, dovettero cedere e sottomettersi all'autorità feodale e governativa, firmare le capitolazioni, subire la stessa condizione di servaggio degli indigeni che essi, nel loro orgoglio di gente nata libera, avevano dapprima disprezzati.

Questa era la situazione prima dell'arrivo dei Coronei.

Nel 1500, Corone, porto veneziano nel Peloponneso occidentale, cadde in mano ai Turchi i quali avevano frattanto occupato la maggior

---

[12] P. Coco, *Casali albanesi nel Tarentino*. Grottaferrata, 1921, p. 20. Uno di questi privilegi era quello di portare armi, di cui si abusò, a giudicare dalla decisione delle autorità.

[13] Le capitolazioni di S. Demetrio sono del 1471. I nomi dei firmatari: Malacasa, Brescia, Lopez, fanno pensare a una provenienza epirota.

[14] *Le istorie albanesi*, III, Salerno, 1886, p. 6.

[15] *Teatro genealogico*, II, p. 204.

[16] F. Capalbo, *Di alcune colonie albanesi della Calabria Citra*, Napoli, 1919, pp. 8—9.

[17] *Le istorie albanesi* III, p. 19.

[18] Capalbo, *Di alcune colonie*, p. 8.

parte della penisola balcanica. Nel 1532, la flotta imperiale conquistò Corone, con la partecipazione attiva degli abitanti. Ma il governatore spagnolo, Girolamo Mendoza, non potè tenere la città a lungo. Prima di abbandonarla, ottenne dall'imperatore che i notabili Coronei fossero trasferiti in Calabria e nelle Puglie (lo stesso fece Venezia per i suoi stradioti, Greco-Albanesi in maggior parte, trasferendoli in altri possedimenti veneziani dell'Adriatico). Gli storici parlano di un convoglio di duecento navi che trasportarono i Coronei nell'Italia meridionale. La cifra sembra esagerata ; ma non c'è dubbio che questa ondata d'immigrazione fu comparabile in volume a quella che seguì la morte di Scanderbeg. Una lettera del 8 aprilie 1553 di Carlo V al vicere, Marchese di Villafranca, ordina di provvedere i "caballeros" coronei con terre nelle Puglie e in Calabria, esonerandoli da tutte le tasse e concedendo loro pensioni annue di settanta ducati [19].

Carlo V fu generoso con gli esuli coronei perché essi provvedevano la sua armata imperiale di eccellenti ufficiali e soldati [20]. Alcuni di loro furono amessi a far parte della guardia regia, e finirono così per adottare le consuetudini della classe regnante. Ma non tutti i cosidetti Coronei erano di Corone, molti provenivano da altri porti della Morea, quali Modone, Patrasso e altre città. E non tutti erano Albanesi. L'arrivo dei Coronei modificò la composizione socio-culturale degli esuli.

I vecchi esuli erano stati quasi tutti poveri. Alcuni dei loro capitani (i Ducagini, gli Arianiti, i Musachi) si stabilirono a Napoli o a Roma, assimilandosi presto alla nobiltà locale, mentre quelli che vollero seguire i loro soldati finirono per impoverirsi e non distinguersene. Questi coloni provenivano in maggior parte dalle terre del Castriota e dei suoi alleati, i Ducagini, i Gropa, i Musachi, una zona dove le distinzioni religiose erano fluide ma in cui predominava l'influenza bizantina. L'influenza latina era circoscritta alla zona costale, da Durazzo ad Antivari, con alcune infiltrazioni nel retroterra. Bisognerebbe aggiungere che, durante gli Angioini, la penetrazione latina crebbe in Albania, intaccando il sostrato bizantino-slavo, ma non modificandolo in profondità. Un'Albania del Nord tutta cattolica è un mito ; com'è un altro mito la pretesa cattolicità dell'eroe nazionale, il quale, da albanese tipico, si è continuamente barcamenato fra due, per non dire tre, fedi diverse. La maggior parte del suo principato era popolata da ortodossi, anche se l'ortodossia di questi non andava più in là della conformità liturgica e dell'attinenza ad alcune formole dogmatiche. Si può asserire quasi con certezza che, per i primi esuli, non ci fu un vero e proprio problema religioso, essendo essi abbastanza ortodossi per resistere a tentativi di conversione, ma non abbastanza colti per fare della loro diversità confessionale, come ne fecero i Coronei, un problema politico.

---

[19] Il testo spagnolo della lettera si trova in Masci, *Sull'origine*, nota p. 74.

[20] Alcuni dei più celebri capitani, nel periodo 1500—30, furono albanesi : Costantino Arianite, cognato di Scanderbeg ; Ferrante Castriota, nipote di Scanderbeg. Giovio parla di "Musacchio vecchio e valoroso combattente" (Lib. 29, citato da Masci, *Sull'origine*, p. 76). Nicola Masi (Masci) di Napoli di Romania organizzò le squadre dei cappelletti (menzionati in *I promessi sposi*, cap. 29) ; Mercurio Bua è l'eroe di un poema epico di Tzanes Coronaios, "Bua Andragathemata". Nella seconda metà del cinquecento, Georgio Basta e Nicola Basta furono famosi generali imperiali. Il primo è anche teorico della guerra di cavalleria leggera : *Maestro di campo generale* (Venezia, 1606) ; *Governo di cavalleria leggiera* (Francoforte, 1612).

Nei documenti pervenuteci, o finora pubblicati, non si trova niente che confermi l'ipotesi che la Chiesa cattolica cercò di convertire i primi esuli. I tempi erano tali che essa, sotto la minaccia turca, aveva tutto l'interesse a non approfondire la spaccatura esistente con la Chiesa bizantina; il pericolo principale era l'islamismo, non l'eresia orientale. Quasi tutti i papi del periodo in questione, Leone X (1513—22), Paolo III (1534—50), Giulio III (1550—55), furono amichevoli verso la Chiesa bizantina [21]. In 1521, Leone X emise una enciclica per moderare lo zelo dei missionari cattolici nei loro tentativi di convertire le popolazione greche sotto il dominio veneziano. Nel 1529 Vienna fu assediata dai Turchi. Nel 1536, Paolo III, con un'altra enciclica, ordinò i prelati cattolici di rispettare i sentimenti religiosi dei Coronei, lasciandoli perfino celebrare le funzioni religiose secondo il rito greco nelle chiese cattoliche. Questa enciclica è indizio che i Coronei, appena arrivati — guidati da un loro vescovo, secondo il Koralevskij[22] — si misero all'opera per organizzare la comunità ortodossa in Italia. La chiesa bizantina si era, a lungo andare, quasi dissolta, e del rigoglioso movimento basiliano del periodo prenormanno, non restavano che alcuni monasteri agonizzanti. Furono i Coronei che eressero, nel 1547, San Nicola dei Greci in Palermo [23]. In 1553, il Metropolita di Corone, Pafnuzio, visitò i villagi albanesi bizantini della Terra di Otranto e vi ordinò preti, senza che la Santa Sede protestasse [24].

La questione del rito, che impronta tutta la storia degli Italo-Albanesi bizantini, è quindi un apporto coroneo. Consci dell'importanza storica della liturgia greca, e approffittando del momento politico favorevole, i Coronei diventarono ben presto i campioni del rito greco, scontrandosi così con i prelati cattolici. Essendo d'origine albanese per lo più, essi naturalmente fecero leva sul sentimento etnico e soprattutto sulla diversità di lingua. Si foggiò così sin dall'inizio quell'alleanza, quel connubio, fra liturgia greca e lingua albanese destinata a sopravvivere, e che ebbe il suo monumento nella letteratura romantica arbëresh. In questo senso il ruolo dei Coronei non si può sottovalutare. Assumendo coraggiosamente la direzione della comunità ortodossa albanese in Italia, i Coronei seppero costituirla in una forza sociale e politica d'indubbia identità, con cui si dovevano fare i conti. A. Masci riporta un fatto significativo [25]. Secondo un documento ufficiale riferentesi al censimento del 1569, trenta villaggi della Calabria Citra non pagavano la tassa di undici carlini per casa che pagavano gli altri sessantotto villaggi e borghi albanesi. Siccome i Coronei erano stati esentati dalle tasse da Carlo V nel 1534, privilegio che venne ribadito da Filippo II nel 1620 e da Filippo IV nel 1672. Il Masci conclude a ragione che questi trenta villaggi dovevano essere considerati come feudi coronei. In altre parole, i nobili Coronei erano riusciti, in meno di una generazione, ad imporre la loro egemonia sui contadini albanesi della Calabria Citra, la maggior parte dei quali discendevano dai vecchi esuli. Il loro

[21] G. Gatti & C. Korolevskij, *I riti e le chiese orientali* (Genova, 1942), p. 505.

[22] *Ibid.* p. 503.

[23] Fu costruito da un albanese, Andrea Scarmiglia, e da un Coroneo, Matteo Manezo, secondo gli archivi parrochiali di quella chiesa (M. Sciambra, *Indagini storiche sulla comunità greco-albanese di Palermo.* Grottaferrata, 1963, p. 17).

[24] Coco, *Casali albanesi*, p. 28.

[25] *Sull'origine*, nota p. 73.

dominio si spiega con la loro superiorità economica e culturale. I Coronei non vennero in Italia, come quelli della vecchia immigrazione, con solo una spada per tutto ornamento, ma portarono oggetti preziosi [26]. I loro capi furono esonerati dalle tasse ed ebbero in seguito altri privilegi, alcuni di loro pervenendo ad alte cariche. Il giudizio del Tajani sulla divisione di classe che ne seguì è giusto: "Queste distinzioni servirono di base a ricostituire in Italia l'aristocrazia albanese; dappoiché i Coronei aderendo al potere si sono compiaciuti dei loro titoli, creando un dualismo con la generalità dei connazionali, i quali avendo più sofferto eransi partiti alla ventura senza protezione, privi di aiuti, quando non avevano più lena di combattere, né più speme di salvare il paese dalla totale caduta"[27].

Questi aristocratici imposero alla comunità bizantina arbëresh il loro sistema di giudizi e di valori, e controllarono a lungo la vita politica e culturale della comunità. Furono loro a fondare chiese e istituzioni culturali destinate ad istruire i futuri dirigenti, ecclesiastici e laici[28], furono loro a coltivare un senso di orgoglio etnico, come se gli Albanesi fossero una razza superiore agli indigeni; furono loro che cominciarono a scrivere la lingua e a raccogliere il folklore secondo criteri selettivi che si confacevano ai loro interessi di casta. E se non tutti i rappresentanti del culto e della cultura arbëresh furono coronei, l'egemonia che essi esercitarono sin dall'inizio si trasmise in forma di gusto aristocratico e teocratico, diventando a lungo andare costume. Questo spirito aristocratico-teocratico che permea la letteratura arbëresh si trova anche nella sua matrice folklorica. Il folklore italo-albanese è un tipico caso di *gesunkenes Kulturgut.*

I Coronei si stabilirono in varie parti del continente: in Calabria soprattutto (S. Demetrio sembra aver ricevuto l'epiteto di Corone dopo che vi fu trasportato la sede del Colleggio Corsini), in Basilicata, dove si aggiunsero alla popolazione esitente; in Molise. Alcuni passarono in Sicilia.

A questo punto convien fare la distinzione fra Italo-Albanesi continentali e insulari. Si può dire che l'elemento etnico-lingüistico preva nei primi, l'elemento liturgico-confessionale negli ultimi. Le prime colonie che persero la lingua furono quelle della Sicilia: Bronte, Biancavilla, S. Michele di Ganzaria, S. Angelo Muxaro. Seguirono Mezzojuso e Palazzo Adriano. L'albanese sta scomparendo in Contessa Entellina; e le due sole vere località albanofone della Sicilia sono oggi Piana e S. Cristina Gela. D'altro canto, le colonie siciliane hanno conservato il rito meglio: ci sono molte località cattoliche albanofone nel continente, ma solo una in Sicilia, S. Cristina. Il fatto poi che molti villaggi cattolici continentali continuino a parlare albanese dimostra chiaramente che l'etnicità è più forte della religiosità nei continentali.

Ragioni storiche si possono addurre per spiegare la gamma diversa della composizione culturale fra continentali e insulari. Il primo istituto

---

[26] *Rapsodie* III, 25 di G. de Rada parla di un Signor Andrea che conduce un convoglio di tre navi dirette verso l'occidente (proveniente quindi della Grecia). *Milosao* 15 parla di una immaginaria immigrazione in Calabria di ricchi idrioti.

[27] *Le istorie albanesi,* III, p. 48.

[28] Coronei o nobili in genere sono: i principali poeti e scrittori: Bidera, De Rada, Dara, Schirò; i fondatori di istituti: Reres, S. Rodotà, Guzzetta; gli eruditi e studiosi: P. Rodotà, Avati, Baffa, Masci, Crispi, Dorsa, Jeno, Bellusci, Basta, Marchianò.

religioso bizantino, il Monastero Basiliano di Mezzojuso, sorse nel 1609 per opera di Andrea Reres, della nota famiglia di cui si è parlato sopra. I monaci all'inizio furono quasi tutti ellenici (alcuni fatti venire da Candia). I prelati cattolici reagirono a questa intrusione, e ne seguì una lotta accanita. La passione con cui i monaci, assistiti dai siculo-albanesi in genere, resistettero al controllo latino, imposto loro dalla Santa Sede, fa pensare alla presenza fra i Siculo-Albanesi di un forte contingente ellenico. E benchè i monaci basiliani si distinguessero in seguito per il loro zelo missionario in servizio della Santa Sede, è significativo che, mentre i Calabro-Albanesi ebbero la loro richiesta per avere un loro vescovo approvata dalla Santa Sede nel 1733, questo diritto non fu riconosciuto ai Siculo-Albanesi che con un ritardo di mezzo secolo, nel 1784. Non molti anni dopo, il vescovo Nicola Chetta fu esonerato dalle sue funzioni a causa delle sue troppo calorose simpatie per la Chiesa Orientale. Un altro eminente sacerdote siculo-albanese, Demetrio Camarda, non fu ben visto per varie ragioni, avendo rigettato fra l'altro l'uso dell'alfabeto latino per quello greco nelle sue opere albanologiche. E perfino il moderato mons. Crispi termina le sue *Memorie storiche* con una poesia che è un inno allo spirito greco che rincivilisce la Sicilia per mezzo delle colonie albanesi:

> Un'altra volta
> qui s'ode il nome di colonie greche.
> Dei celesti la lingua in questo suolo
> nella bella Trinacria il suon ripigli...

La letteratura italo-albanese comincia con un breve catechismo del 1592, opera di un giovane sacerdote di Piana, Luca Matranga, che vi prefisse una ottava modellata sullo strambotto. Nicola Figlia, di Mezzojuso, scrisse un altro catechismo, "Il Cristiano albanese", che si trova in un codice del 1737. Questo codice contiene anche alcune poesie religiose, imitazioni di inni sacri da parte del Figlia e di un altro siculo-albanese, Nicola Brancato, di Piana, i quali si successero come arcipreti di Chieuti, villaggio albanofono allora bizantino in provincia di Foggia. Altri ecclesiastici e laici siculo-albanesi (G. Barcia, G. Barbaci, F. Parrino, N. Chetta, G. Dara senior) composero poesie didattiche d'ispirazione religiosa e inni sacri in stile popolare. Giuseppe Schirò le raccolse nel volume *Canti sacri delle colonie albanesi di Sicilia* (1907), aggiungendovi alcune composizione sue.

Il Manoscritto di Chieuti contiene inoltre diciotto poesie popolari di origine moreota, la più vecchia raccolta del genere. Michele Marchianò che scoperse il codice, le pubblicò a parte in un volume, *Canti popolari albanesi delle Colonie d'Italia* (1908). I canti sono stati, se non tutti raccolti, almeno trascritti, dal Figlia. Il testo sembra ritoccato, vi s'incontrano interi versi aggiunti. Canto 4°, un canto d'amore, finisce con questa preghiera:

Inzot, ndihna Shën Mëri-vo,	Signore e Santa Vergine, aiutateci!
ndihna Arbërit fanmiri,	Aiutate gli Albanesi alla ventura,
te ku ndodhenë e dergjenë,	lì dove si trovano e languono,
se ian pak të mierit-o!	ché sono pochi, i poveri!
Edhe sot për shumë mot!	Cento di questi giorni!

La preghiera sacerdotale per la minoranza albanese minacciata di estinzione in terra straniera è seguita dalla formola rituale "edhe sot për shumë mot" pronunciata in feste anche non religiose. La stessa formola conclude Canto 12°, e, in forma leggermente modificata, anche i canti 5° e 17°,tutti canti di nozze. Un altro canto di nozze, il 14°, termina con la preghiera "Inzot, ndihmo, Shën Mëri-vo", già incontrata in Canto 4°. L'inserimento di formole di preghiera e di saluti in questi canti popolari fa pensare che essi erano usati dai preti siculo-albanesi come parte del rituale di nozze. Non meno di dieci di tali canti tradizionali sono canti di nozze, compreso la ballata di "Costantino il giovane", che si usa cantare tuttora nelle feste nuziali. Il resto della raccolta consta di canti epici che celebrano vari eroi albanesi in guerra contro i Turchi, o elegie che lamentano la loro morte. L'ultimo canto è una variante di un canto raccolto a Shestan, un villaggio situato nella catena montagnosa che rinchiude il Lago di Scutari: un giannizzero, Vlastare, scopre che la ragazza da lui rapita, Shega, è sua sorella.

Il titolo di questa raccolta, "Kënkëza të tjera të pleqrijsë", "Altri canti tradizionali", suggerisce che dall'insieme dei canti popolari il Figlia ne scelse alcuni, tralasciandone altri. Quelli che egli scelse e trascrisse nel codice, accanto al catechismo e i canti sacri, erano canti nuziali già in uso nel rituale di nozze degli arbëresh bizantini come anche canti epici di provenienza moreota. Tali canti, che servivano a consolidare la tradizione bizantina, figurano in compagnia di canti sacri che sono imitazioni di quelli cattolici in uso. Siamo di fronte a una operazione tipica di politica religiosa, a una soluzione di compromesso intesa a salvare la liturgia greca attraverso concessioni, piuttosto formali, al dogma cattolico.

La tradizione culturale calabro-albanese si muove in un ambito più libero da preoccupazioni dogmatiche. Non c'è, ad esempio, un corpo dottrinale di canti sacri come quelli del Codice di Chieuti, e che Marchianò pubblicò in un volume a parte, *Poesie sacre albanesi* (1808). L'equivalente di questo, *Gjella e Shë Mërisë Virgjër* (La vita della Vergine) di Giulio Variboba (1762), è una raccolta di poesie religiose originali in gran parte e di tutt'altro stampo: lo spirito è latinizzante, il tono popolare, e spesso scherzoso, a volte perfino licenzioso, tanto che il Variboba è stato paragonato al prete calabrese dissoluto Domenico Piro (alias Donnu Pantu)[29]. Le poesie del Variboba s'ispirano al folklore religioso. Ecco qui un passo in cui assistiamo alla conversazione, di gusto popolano, fra la Vergine e l'archangelo Gabriele [30]:

"U jam e virgjër.	"Vergine io sono.
Si një e virgjër mund jeet ëmm'?	Qual vergin mai puot'essere madre?
Këjo mbashát neng ésht urát,	Novella tale benedizione
Per një te virgjer cë mee se nëmm'."	non è; per vergine è più che onta."
Engjelji foli: "Jo, se Zotiin	L'Angel rispose: "No, che il Signore
Tek vete hiin neng'e dënon;	U'va e penetra non reca offesa.
Virgjinitaten e puritaten	Verginitade e puritade
Tek meë e gjëen, mëe e ngjaron.	U'più le trova più schiette rende.

[29] V. Straticò, *Manuale di letteratura albanese* (Hoepli, Milano, 1896), nota p. 211.

[30] Traduzione di Alfonso Chinigò, manoscritto del 1887 (nella Biblioteca Regia di Copenhagen: Albansk Samling, IV, 4).

Si passiqirën tek dieli hiin,
Ai nëng'e nxiin, e driteson.
Mos kijë pahuur, mos kije timuur:
Vet Shipirti Shëjt vjen e të mbjon."

"Puru çi ljuljen të me salvonj."
Tha këjo zonj, "u jam kutiend.
Si ai ti deet, si ai ta theet,
Sempre jam ṕrontu edhe njëmend."

Mira lo speglio. Se il sol s'imbatte
E' non l'offusca, ma lo rischiara.
Non trepidare, non spaventarti,
Lo Spirito Santo sol ti feconda!"

"Purch'Egli il fiore salvo mi tegna"
Ella rispose, "son pur contenta.
Come egli intende, come egli impone.
Son sempre pronta, anche all'istante."

Il caso Variboba illustra bene la situazione religiosa presso gli Italo-Albanesi continentali durante la seconda metà del settecento. Erano i tempi quando in Francia si pubblicava l'Enciclopedia (*La Religieuse* del Diderot, del 1760, è quasi contemporanea di *Gjella*). Le idee illuministiche circolavano a Napoli, nell'insegnamento del Genovesi e del Filangieri, nelle dottrine economiche del Galiani. Queste idee dovevano aver raggiunto anche il Collegio Corsini, dove insegnavano allora tanto il Variboba, quanto Francesco Avati, che fu il primo a raccogliere canti popolari, e insegno poi il greco all'Università di Urbino. Stefano Rodotà, il fondatore del Collegio, e Samuele Rodotà, primo vescovo dei calabro-albanesi, erano stati dei moderati che, per mantenere il rito greco nella comunità albanese, erano dovuti venire a patti con la Chiesa cattolica. Tanto loro quanto Giorgio Guzzetta, che fondò il Seminario italo-greco di Palermo nel 1734, erano ben consci, dopo il fallito esperimento per l'autonomia da parte dei Basiliani di Mezzojuso, che l'avvenire del rito greco in Italia non poteva essere assicurato se non infeudando al Papato la Chiesa bizantina albanese. Questa politica aveva portato i suoi frutti. Ma verso la metà del secolo XVIII, una nuova corrente cominciava a delinearsi fra il clero bizantino, che era per l'epurazione del rito greco da influenze latine e per l'emancipazione fattuale della Chiesa albanese. Moderati e radicali si unirono per sconfiggere la tendenza latineggiante rappresentata dal Variboba [31]; la Santa Sede dovette cedere. Frattanto le idee massoniche cominciavano a farsi strada in mezzo al clero bizantino [32], cui presto fecero seguito le idee giacobine. Il trasferimento del Collegio Corsini da San Benedetto Ullano a S. Demetrio (1791), segna la fine dell'egemonia dei moderati nella Chiesa albanese e l'inizio dell'egemonia dei radicali. Mons. Bugliari, il nuovo vescovo e presidente del Collegio, era imparentato a Pasquale Baffi e Angelo Masci, che rappresentavano la punta progressista degli intellettuali arbëresh del tempo. Il martirio di mons. Bugliari, massacrato da reazionari nel 1806, consolidò la corrente radicale, che fu dominante durante il vescovato di Domenico Bellusci (1806—33), il quale fu allo stesso tempo presidente del Collegio di S. Adriano. In questo collegio, di cui mons. Bellusci fece un centro culturale di primo ordino nel Regno, ebbe il suo focolare e fucina il giacobinismo calabro-albanese. Studenti di questi collegio furono: Girolamo de Rada; il suo amico Angelo Basile, sacerdote progressista e autore di una tragedia; Vincenzo Straticò, il

[31] V. "Risposta critica ed apologetica [...]" manoscritto dell'ultimo ottocento, opera di Michele Bellusci (pubblicata da G. Ferrari in „Bollettino della Badia Greca din Grottaferrata", 1964, pp. 44—48). Vasa P. & E. L. Tamburi [P. Tamburi α E. Lupinacci], "Documenti su Giulio Variboba nell'Archivio di Propaganda Fide" in „Shêjzat" (1959), 11 — 12 pp. 387—402; (1960), 1—2, pp. 45—50; 5—6, pp. 171—82; 7—8, pp. 249—61.

[32] G. Cingari, *Giacobini e sanfedisti in Calabria nel 1799* (D'Anna, Messina, 1975) p. 87.

poeta socialista; Giuseppe Serembe, il poeta *bohème*; Vincenzo Dorsa, benemerito studioso di tradizioni popolari; Domenico Mauro, il principale rappresentante del romanticismo calabrese, secondo il de Sanctis, uno dei capi della rivoluzione calabrese del '48, e uno dei Mille; Agesilao Milano che attentò alla vita di Ferdinando II nel 1856 ;Attanassio Dramis, amico del Milano, che fu nel 1867 segretario del Comitato Esecutivo del gruppo anarchico di Bakunin [33]. Oreste Dito, storico di questo periodo ed ex-studente del Collegio di S. Adriano, lo descrisse nei termini seguenti:

> Quel Collegio splende nella notte della tirannide come il faro luminoso della libertà, a cui s'educarono baldi e numerosi giovani coll'entusiasmo d'una idea, che essi trovavano decantata nelle opere de'grandi scrittori greci, e ch'essi sentivano ripetere dalle labbra dei loro maestri. Istituzione eminentemente popolare, il Collegio fu il centro settario della Calabria .ivi si concepirono, ivi si organizzarono i moti del '44 e del '48, ivi si seppe rendere popolare l'idea della rivoluzione in tutti gli Albanesi, che come una: sola persona presero parte ai nostri rivolgimenti [34].

La tradizione culturale dei calabro-albanesi, che si formò nell'ambito del loro colleggio italo-greco, ha perciò un carattere più laico e più democratico, comparato alla tradizione culturale dei Siculo-Albanesi. Inaugurata de „latineggianti" eruditi quali i fratelli Rodotà (Pompilio Rodotà, bibliotecario alla Vaticana, pubblicò un'opera in tre volumi sulla storia del rito bizantino che rimane fondamentale in materia) e portata avanti in lingua albanese dall'eccentrico Variboba, quella tradizione fu continuata da laici aperti alle nuove idee, massoniche o illuministiche. Pasquale Baffa, bibliotecario del re e uno dei più valenti ellenisti del tempo, il quale pagò con la vita la sua partecipazione alla rivoluzione napoletana del 1799, era amico del Salfi e illuminato di Weishaupt. Suo nipote e discepolo, Angelo Masci, pubblicò nel 1792, quando cioè la Rivoluzione francese era in pieno sviluppo, un saggio erudito, *Esame politico legale dei diritti e delle prerogative de' Baroni*, che è una requisitoria contro i privilegi feodali e un invito alle riforme sociali. Un altro calabro-albanese, Cesare Marini, che fu insegnante di greco al Liceo di Cosenza prima di diventare avvocato celebre e uomo politico a Napoli, scrisse una *Memoria su'riti delle nozze presso gli Albanesi* (1831) e un trattato giuridico-filosofico, *Giambattista Vico al cospetto del secolo XIX* (1852). De Rada presenta se stesso, nel proemio del *Milosao*, come erede della poesia greca classica; e Serembe ha un sonetto per una insurrezione greca capeggiata da un Coroneo [35].

A partire dall'occupazione francese dell'Italia meridionale e dal regno di Murat, il sentimento di straniamento degli Italo-Albanesi si può considerare finito, benchè la nostalgia per la patria perduta continui ad ispirare i romantici ritardatari. I Calabro-Albanesi sono cospicui nei

---

[33] A. Lucarelli, "Attanasio Dramis. Nuovo contributo alla storia del Risorgimento e del socialismo italiano" in „Archivio storico per la Calabria e la Lucania" XIX (1950), pp. 133—48

[34] *La Rivoluzione calabrese del 1848* (Catanzaro, 1895), citato in Straticò, *Manuale di lett albanese*, pp. 276—77.

[35] *Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia*, I—III, Roma, 1758/1760/1763

registri della polizia borbonica durante la prima decade dell'ottocento, come giacobini e „patrioti", carbonari e banditi [36]. Da allora in poi i Calabro-Albanesi saranno fra i promotori di ogni insurrezione. De Rada racconta nella sua *Autobiologia* (libro I) la sua partecipazione all'insurrezione fallita del maggio 1837. L'insurrezione cosentina del marzo'44 finita in massacro fu opera precipua dei Calabro-Albanesi. Lo stesso si può dire della rivoluzione calabrese del '48. L'iniziativa rivoluzionaria si sposta verso i Siculo-Albanesi nella seconda metà del secolo. Francesco Crispi organizza la rivolta generale in Sicilia. E Rosolino Pilo riaccende gli animi delusi, dopo la sconfitta di Carini, con l'aiuto dei Pianioti capeggiati da Pietro Piediscalzi [37]. Il Piediscalzi, che aveva partecipato all'insurrezione palermitana del '48 insieme al padre, cadde il 21 maggio, nell'assalto presso Monreale. Ma furono ancora le squadre albanesi quelle che salvarono le truppe garibaldine, ritiratesi a Piana, dall'assediamento dell'armata regia, nella decisiva svolta della guerra [38]. Ma la pagina più bella i Pianioti dovevano scriverla durante il movimento dei Fasci Siciliani, quando diedero all'Italia, sotto la guida di Nicola Barbato, l'esempio di come una massa di contadini, sfruttati ed oppressi, possa educarsi politicamente in un momento d'impeto rivoluzionario. „I contadini", dice Barbato, „ora alzavano il capo, acquistavano coscienza di essere uomini [. . .] non chiedevano più l'elemosina, ma sapevano chè ciò che chiedevano era loro diritto " [39].

Non tutti gli storici, e più difficilmente quelli nazionalisti, sono pronti a concedere agli Italo-Albanesi — come fa, ad esempio, il Treveleyan quando chiama Piana „il focolare della libertà nella Sicilia occidentale" [40] — il vanto di aver promosso la causa dell'emancipazione sociale, versando generosamente il sangue per l'Italia. Ma tutti gli storici concordano nel riconoscere a loro il mérito di aver risuscitato la moribonda liturgia greca, insufflando nuova vita a una forma di religione condannata [41]. Ergendosi a campioni della liturgia greca, gli Albanesi poterono giocare un ruolo culturale superiore alla loro forza numerica e alle loro magre risorse. Grazie ad una determinazione rara nella storia, e secondata da una diplomazia astuta, essi riuscirono a farsi prima ascoltare, poi accettare, e finalmente rispettare dalla Chiesa cattolica. E anche quando, dopo la rivoluzione partenopea del 1799, la questione del rito cominciò a rifluire, lasciando passare in primo piano le rivendicazioni politiche e

---

[36] Il numero dei "patrioti", antiborbonici in maggior parti carbonari, raggiunge. nel 1808, i quattro mila, seconda Angela Valente (*Gioacchino Murat e l'Italia meridionale*, Einaudi, Torino, 1941, nota p. 212). Scrive G. Cingari : "Più serio fu il moto nei paesi 'albanesi' di Mongrassano, S. Martino, Cerzeto, Torano, Cavallerizzo e S. Giacomo. Tutti questi non solo resistettero al passaggio delle truppe realiste dopo la caduta di Cosenza in mano alle avanguardie del Ruffo, ma ripresero subito la loro azione, ripiantando l'albero della libertà [. . .] Il moto repubblicano fu sostenuto dal basso popolo. Ancora dopo molti mesi dal ristabilimento del governo borbonico, Cerzeto e i paesi circostanti erano battuti da una schiera di rei di Stato, capeggiati dal prete albanese D. Ercole Majerà e da un suo nipote" (*Giacobini e sanfedisti*, p. 128—29).

[37] G. M. Treveleyan, *Garibaldi and the Thousand* (Longmans, London, 1918), pp. 158—59.

[38] *Ibid.*, pp. 278—82.

[39] Citato da S. F. Romano, *Storia dei Fasci Siciliani* (Laterza, Bari, 1959), p. 109.

[40] Treveleyan, *Garibaldi*, p. 158.

[41] V. ad esempio, B. Spano, *La grecità bizantina e i suoi riflessi geografici nell'Italia meridionale e insulare* (Istituto Geografico dell'Università di Pisa, 1965), p. 125.

sociali, la tradizione greco-bizantina non sparì del tutto, e continuò allora, come continua tuttora, sebbene su scala ridotta, a un livello che è insieme religioso e folclorico.

Si può dire in conclusione che la grecità è stata più cospicua presso i continentali, la bizantinità presso gli insulari. Fattori geografici (la Calabria quasi coincide con la Magna Grecia), etnici (i continentali albanofoni discendono per lo più da esuli dalla madre patria), confessionali (essi sono cattolici in gran parte), e finalmente culturali (Napoli, verso cui gravitavano, è stato a lungo, per ragioni dinastiche, in contatto con la cultura francese) hanno fatto sì che i continentali fossero più ecclettici, meno intrasingenti, nel coltivare la loro bizantinità (così, De Rada, figlio di un prete bizantino, e per niente latineggiante, sposa tuttavia una cattolica italo-albanese). I Siculo-Albanesi, d'altro canto, sono rimasti più ligi alla tradizione bizantina, per loro il rito è stato altrettanto importante quanto la lingua, ed hanno lottato per esso con una passione che spesso raggiungeva il fanatismo [42]. L'isolamento e la dispersione delle colonie Siculo-Albanesi hanno favorito uno spirito di campanilismo. L'altro fattore importante è stato già menzionato quando si è detto che i siculo-albanesi sono per lo più di origine greco-albansese.

[42] Un documento curioso in questo senso è un volumetto anonimo, *Dialogo popolare tra un prete e un operaio sulle questioni greco-latine di Palazzo Adriano* (Palermo, 1899). L'autore, quasi di certo cattolico, mette a nudo le mene egemoniche del clero bizantino locale, riportando fatti che sono tanto crudi e così poco scrupolosi da sembrare esagerati. Ma bisognerebbe aggiungere che nemmeno il più colto rappresentante dei Siculo-Albanesi, mons. Crispi, è immune da quel vizio, come si può vedere dalla lettura delle sue *Memorie storiche* (1853), dove veri atti ingiuriosi perpetrati dai bizantini ai cattolici di Palazzo Adriano sono descritti come scherzi innocui.

TRUTH AND FICTION IN CAPTAIN JOHN SMITH'S ADVENTURES IN TRANSYLVANIA AND VALACHIA IN THE YEAR 1602[1]

MARIA HOLBAN

It is difficult to reach the standard of unalloyed fiction that greets the reader of Captain John Smith's *True Travels*[2]. The story of his adventures in the old, as well as the new world has turned him into a hero and a legend. Trying to get at the truth is little short of desecration, even though the adventures of central and southeastern Europe do not necessarily interfere with the romance of Virginia. But questioning them means questioning the truth of the *True Travels* as a whole and the veracity of the glorious captain himself. His achievements in the wars against the Turks in Hungary with their sequel in Transylvania and Valachia

---

[1] The present paper was drawn up for the British-Romanian Symposium which took place at Căciulaţi near Bucharest in 1975.

A critical analysis of the alleged adventures of John Smith in Transylvania and Valachia has been attempted by us in the 4-th volume of our series of reports of foreign travellers about our country. (*Călători străini despre ţările noastre*, IV, 1972 pp. 513–541). Our object had been then to test the historical truth of the facts and circumstances related by the author of the *Travels* himself in reference to our country. Our present aim is to discuss the arguments brought forth by the staunchest champions of J. S. namely Mrs. Laura Polanyi Striker and Mr. Philip Barbour, rallying to his rescue after the shattering criticism of L. Kropf in regard to this hero's adventures in Transylvania and Valachia. We are much indebted to the author of *The Three Worlds of Captain Smith*, who kindly parted on our behalf with some of the printed material which had not been available to us formerly, to wit his own *Fact and Fiction* ... Mrs Striker's *Reappraisal* and Dr. Pichler's paper on the Styrian sources explored by him in connection with the problem of the valiant captain's truthfulness.

[2] J. S. 's adventures in Eastern Europe have been published twice in two different versions. The first appeared in Samuel Purchas's well-known series *Hakluytus Posthumus or Purchas, His Pilgrimes*, vol. VIII, under the title : *The travels and adventures of Captain John Smith in divers parts of the world, begun about the year 1596. His travels thorow France, Italy and on the seacoasts of Europe, Africa and Asia. His entertainment and exploits in the Emperour's warres against the Turke, his subtile stratagems, valorous combats, applause, advancement, honour.* This "Discourse" was passed off in the introductory chapter as an excerpt from "a book intituled *The Warres of Transylvania, Wallachia and Moldavia, written by Francisco Ferneza a learned Italian secretarie to Sigismundus Bathor the Prince*". On the following page (326) the editor clearly stresses this point : Extracts of Captain Smith's Transylvanian Acts out of Francisco Ferneza his Storie. The second version which appeared in London in 1630, after the death of Samuel Purchas, was printed by J. S. himself as *The true travels, adventures and observations of Captain J. S. in Europe, Asia, Africa and America from Anno Domini 1593 to 1623* A marginal note mentions again Francisco Ferneza, but gives a different wording to the title of his supposed work, replacing *Translylvania* by *Hungary* and asserting that Ferneza's text had been *Translated by Master Purchas*, a statement that could not well be contradicted by that worthy editor, dead now for full four years. This second version *(The True Travels.)* is a blow up of The Travels, with many enlargements and additions of new and fabulous adventures.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 2 P. 253–267, BUCAREST, 1978

did not start any debate, till the "Communication" [3] of the Hungarian contributor to the "American Historical Review", L. Lewis Kropf branded him as an impostor. The believers in John Smith found it very hard to accept this too sweeping criticism", assuming it to be solely responsible for the discredit cast upon their hero. So the first move would be to disprove the disprover, in other words, to strike back. There appeared accordingly an article in "The Virginia Magazine of History and Biography" entitled : *The Hungarian historian Lewis L. Kropf on Captain John Smith's True Travels, a Reappraisal* [4]. Its aim was rather to dispute and to confute some of the arguments, than to consider dispassionately the problem in itself. Bradford Smith had published previously a biography of the captain. (1953). In 1962 he published together with Mrs. Laura Polanyi Striker *The Rehabilitation of Captain John Smith*, coming after a series of articles dedicated to the contacts of John Smith with Hungary and Transylvania. The Smith students appealed to specialists on Styrian sources and enlisted the help of the Archivist of the Central Archives of Styria, Dr. Franz Pichler [5] to prove the truth of John Smith's adventures at "Olumpagh". But the final inferences do not seem to have been quite convincing. For there is an "if" to them. "There would therefore be hardly any reason to doubt the validity of Smith's Olumpagh *if* we could find a report of this matter in our sources" (p. 341). There is also some doubt expressed as to why the liberation of Olumpagh was under the command of the Inner Austrian Chief of artillery Khissl (p. 352) or how John Smith "leaves Styria and enters the so-called Kanisza territory ... (which .. lay beyond the jurisdiction of the Duke)... Does Smith not show himself in a situation *which would hardly be historically possible?*" (336) And why in the reports on the endangered Limbach... General Khissl doesn't appear in any of these documents (341). John Smith's assertions are accepted with caution : "Smith *professed* to be a pyrotechnical expert, which he might have become in the Netherlands' warfare" (p. 335) "Smith *professes* to have participated in the liberation of Fort Olumpagh" (p. 336). The version of John Smith's feats at Olumpagh is cautiously introduced in a non-commital way : "*Smith's story is* ..."etc. (341). And further (p. 352) : "Henry Volda, under whose command *Smith says* he took up service in Kermend" ... etc. And lastly the conclusive statement :... "The world in which J. S. *professes* to have stood on his own is not invented... and its personalities and happenings are to be found more or less clearly in the styrian sources." As for J. S. 's exploits, the learned

---

[3] In a review appended to John Fiske's *Old Virginia and her neighbors* in the "American Historical Review" for July 1898. His interest in John Smith's tale goes as far back as 1888 when he first broached this subject in the Hungarian periodical "Turul". It was pursued in the London periodical "Notes and Queries", 1890, 1891, and "The American Review" 1895, etc. and a number of Hungarian periodicals.

[4] By Mrs. Laura Polanyi Striker in the vol. 66, No. 1, January 1958. Previously this author had published *Captain J. S. 's Hungary and Transylvania* included in Bradford Smith's book *Captain J. S., his life and legend*, (1953). It was followed in 1957 by an *Essay on Captain J. S. in Seventeenth Century Literature* (1957) and an article *Hungary's role in the life of J. S.*, in "Hungary", vol. 11, no. 2—3. In 1962 Mrs. Striker published jointly with Bradford Smith *The Rehabilitation of Capt. J. S.*

[5] Franz Pichler, *Captain J. S. in the light of Styrian sources*, in "The Virginian Magazine of History and Biography" 1957, pp. 332—354.

archivist does not commit himself. "The answer depends on the character of the man" (354). Which clearly means that the frame is all right, but the picture may be quite wrong.

Instead of examining the whole evidence of the case, starting at the beginning and going through all the proofs and arguments in favour of the veracity of the adventures set in Hungary, Transylvania and Valachia, Smith's champions have proceeded by patches, concentrating on some non-significant details to prove the reality of the persons, places or events mentioned by their hero, but not caring to discuss the essential points bearing on the insincerity of his statements. The first thing to be done would have been to test the genuineness of the two cardinal proofs flourished with no mean pride by the author : the astonishing patent of Sigismund Báthory [5], and the very puzzling work of the mysterious Francisco Ferneza. The first caused some perplexity owing to the appearance of some very strange names supposed to have been misread in some vague way, whilst the second, if it did raise some doubt, this was not about the truthfulness of the captain, but about *the genuineness of Purchas's source* (!), and it was quickly dispelled by the thought "that this would be the only example of such dishonesty in all the serious parson's vast work" (Ph. Barbour). In the same way another staunch upholder of J. S. against L. Kropf's calumnies (Mrs. Striker), accuses the king of armes, Garter, of having misinterpreted two passages of the patent granted by Sigismund Báthory, but confesses nevertheless that "the embarrassing clause calling Báthory '*Earle of Anchard, Salford and Growenda*' is **puzzling**, but it is far more relevant (?) that Smith... who was a very religious man, on his death bed held his coat of arms as a prized possession... which he transferred in his will.. (!).. Neither the admitted flaws of the patent, nor any doubts about the three duels should invalidate J. S.'s death bed testimony" ! Nevertheless even convictions based on such solid moral ground must collect material proofs to convince the unbelievers.

The latest biographer of the captain, Mr. Philip Barbour, considering the researches in the Styrian sources as only a "preliminary investigation", undertook personally, with the aid of Dr. Pichler to delve into the genealogical connections of the "petty nobility of the Krain" to prove the reality of the persons named by Smith. In the first stage of his arrival at Graz, his chief sponsors were Lord Ebersbaught, Baron Khizzl and the Earl of Meldritch. Of those three, only the baron has a known record. So

---

[6] This patent is a childish forgery, as any reader with some experience of the documents of S. Báthory may well judge, casting a look at the wording of the text, as well as on the facsimile of the spurious seal affixed to it. Both may be found in *The Three Worlds*. where to the Latin original is appended an English translation made by the king of arms Garter in 1625 when J. S. was finally persuaded by Purchas to exhibit his patent and have it certified.

In this document Sigismund assumes the title of duke (!) of Transylvania calling himself "Dei gratia dux Transilvaniae, Walachiae et Vandalorum (!) comes Anchard, Salford, Growenda (!?). — The real title he used in his patents was as follows : Nos Sig. D. gr. Transylvaniae, Moldaviae, Walachiae transalpinae et sacri rom. Imperii princeps, partium regni Hungariae dominus, aurei velleris eques et siculorum comes. — A simpler formula occurs in 1602 before his renunciation : Nos S. D gr. Transylvaniae et sacri rom. imperii princeps. — He attached too much importance to his title of Princeps awarded him in 1594 to ever style himself otherwise. The credulous Garter was satisfied with this strange rigmarole and went as far as to translate Vandalorum by Moldavia !. The ever present Meldrich himself sports a new name and title : Henricus Volda, comes de Meldri, Salmariae et Peldoiae .

beginning with him, the researchers found that his brother's wife's aunt married a certain Veit Eibiswald, and that another relation, Katharina von Eibiswald married a Wagen von Wagensberg "who was very likely Smith's *Vahan*" [7]. As for Ebersbaught "he may even have been Sygmund, Freiherr von Eibiswald who fought the Turks at Esztergom and Nagykanisza in Hungary and in Transylvania". This seemed sufficient for naming hereafter Ebersbaught by the name of Eibiswald. Mrs Laura Polanyi Striker comes closer to the mark when, having first named Carl von Herbertsdorf (a captain serving at Radkersburg "who might logically have been at Oberlimbach where Smith puts him during the siege") adds hesitatingly : "There was also a Hans Sigmund.. Baron von Herbertstein..." Actually he was a very well-known person, being the governor of Slovenia, mentioned frequently in the war bulletins of the siege of Kanysza and its echoes in the histories of de Thou and Knolles, or better still, in Ortelius's Chronologia or in less impressive works, as for instance Spontoni's *Attioni... de re de Ungheria.* This does not confirm the theory of the "obscurity" of the patrons claimed by Smith. Those had to be persons of consequence and not mere nobodies. After the relief of Olimpagh Ebersbaught fades out of the picture whilst on the contrary Meldritch is very much there. Who can he be? According to the afore-mentioned researches he should be a count of Modrusch of the family Frankopan (Frangipan transplanted in Hungary). But there is a very serious drawback to this. And that is the family name with which J. S. endowed so unnecessarily the hero of his epic, who is called — not once only, but twice—Henry Volda, Earl of Meldritch (in English as well as in Latin). This choice is the more extraordinary as it is the very name of a treacherous Swiss whom J. S. trusted absolutely in Virginia, and who betrayed him to his enemies. The captain's biographer can only wonder : "Whether this was S. 's idea we cannot tell". Meaning of course that the name may have been misread by S. 's friends supposed to have helped with the deciphering of the patent.

An association of the name of Volda with that of a Thomas Folta belonging to a family of lower nobility of the frontier knightly guard, invested in 1582 jointly with other 64 families of similar standing with a possession near Kermend is suggested by Dr. Pichler, adding that a great number of these frontier guards ... were of Transylvanian origin. Dr. Pichler goes no further. His suggestion acquires a new certainty under Mrs. Striker's pen. With the difference that nothing is said about the *lower* nobility, or that the possession is no longer near Kermend, but near Oberlimbach, and that there is no mention of the fact that it was shared by all these 64 families of frontier guards. At the same time the new wording leaves the false impression that J. S. himself referred to Meldritch-Volda as member of one of the noble families of frontier guards... etc. For our part we believe that Ebersbaught and Meldritch stand exactly on the same footing and are real persons at the start, but the longer they live, the more unreal they become, because they were taken out of real life, *but only as names* to be used subsequently to build pure fiction. The importance of names seems to have monopolized the whole attention of

[7] Ph. Barbour, *Fact and Fiction* ... pp. 101—114.

S.'s champions, whose chief argument is the reality of the names mentioned by Smith. In P. Barbour's *Fact and Fiction* they are divided into real ones and "fictional" ones. The first are those of the "Transylvanian officers with whom Smith was associated in 1602... the great bulk of which are to be found on contemporary maps. In many cases Smith may have refreshed his memory (!) with the aid of such maps. At the same time "the names of the Turkish officers are so conspicuously non-Turkish for the most part, that they seem added merely to give colour to the story.. This element of fiction must not be deplored as unhistorical, but accepted as contributing to the vividness of S.'s narrative". So, of course, following this line of reasoning the persons whose names are on the maps are absolutely real. This is equally the opinion expressed in the "Reappraisal" already mentioned. "Pratcically all the names S. mentions are to be found on de Bry's map [8], showing that these nobles were the squires of the places from which, as was customary, they derived their surnames". Only there is a very serious exception to this rule. For all those names are German and belong to places and boroughs of the Saxon districts of Transylvania, where noblemen were not allowed to establish themseves, encroaching on the territory of the community, or to style themselves as their squires or lords. The king himself could not alter this rule. Consequently this endowing of Sigismund's Hungarian followers with names belonging to the Saxon communities — far from proving their reality — betrays the artifice that is used, and pleads for the non-existence of all that noble crowd. Amongst this crew that accompanied Meldritch to Valachia there are a few whose names do not occur on any map, for instance Bavell and Mavazzo. They must be "fictional", as well as those of the three colonels of the enemy: Oversal, Dubras and Calab. No suggestion is made concerning them. Finally, we are told that "Smith's personal names ... are largely perplexing.. We may suspect him of picking names at random to colour an already colourful account... and even they bear evidence of being derived from some actual name (!). It cannot be said that they are proven inventions" (!).

Having dwelt already too long on this sampling of the manner of J. S.'s vindication, we must hasten to the essentials of the case. Of the threefold adventures in Hungary, Transylvania and Valachia, we must omit those of the first stage. Those of Transylvania face us with a parallel reality: that of fiction and that of history. The first taking its substance, most certainly from imagination, and from vague reminiscences of the glowing accounts of the Turkish wars widely spread by printed leaflets or by almanacks, the second from sound historical works pored over most conscienciously, but used without any scruple towards sincerity. The two realities do not seem to mingle. We may call them the Two Worlds of J. S. The Transylvanian adventures belong to the first. Nothing is real. Time and place are as vague as well can be. Everything is out of focus. It is as if one had passed through the looking glass into a land of fancy. Next to it is the land of sober history. Whole passages of R. Knolles's *History of the Turks* have been reworded by J. S. and included in

[8] Theodore de Bry's map included in the *Pannoniae Historia Chronologica* printed in Frankfurt am Main in 1596.

his *True Travels* to supply a setting to the adventures. But it has first to be made suitable. And to that end he strikes out the features that are in contradiction with the main facts supporting the adventures as they are outlined in the narrative. Knolles's *History* is not always colourful or detailed and does not go into many particulars of time and place, which is very convenient. But circumstances still are mentioned, though very rapidly. And in explaining Sigismund's wish to come to terms with the emperor, there is an allusion to the help that the prince had vainly expected from his allies, the Poles *and the Turks*. In Smith's rewording the Turks were crossed out so as not to contradict the startling invention of Sigismund fighting the Turks in 1602 ! In the last months of the preceding year, he had received in Braşov the sultan's solemn confirmation of his title of vassal prince of Transylvania. This need of an adjustment of the setting to the action shows plainly that the Transylvanian adventures had materialised before, and could not be altered to suit the general scheme of History, so that History had to comply with the strange facts already outlined. We do not know which is the most staggering, Sigismund's new metamorphosis at this stage (though in character with his behaviour in other circumstances) or the curious development of Count Meldritch, who grows in a most alarming way quite out of recognition. He acquires larger dimensions in time and space than are healthy. All of a sudden he becomes a Transylvanian by birth, nursing a grievance against the Turks for the wrongs to his father, deprived by them of his estates and of his life ! He will fight them to regain his rightful possessions. He becomes suddenly bloodthirsty and cruel. We are told he had served the emperor very faithfully for full 20 years. And then being sent by the Duke of Mercoeur to Transylvania to assist Basta against Sigismund,.. "the earl neither finding pay, or such regard as he expected, perswaded his troupes rather to serve the prince against the Turkes, than Basta against the prince. The souldiers worn out with these paylesse travels, upon hope to make Bootie of what they could get from the Turke, were easily perswaded to follow him Wheresoever, especially to help to regain or ransacke (!) his father's Country then possessed by the Turkes, which (they heard) notwithstanding those warres, were rich and unspoyled. The prince, glad of so brave a commander and so many ancient and expert souldiers, made him campemaster of his armie, gave him all necessaries else he could, and what freedome they desired to ransacke the Turkes" ! Through this strange proceeding he turns himself into a condottiere and his soldiers into Hajduks ! For that is exactly the position defined in the passage just quoted. In the *True Travels* the number of the soldiers is given as 6000. But the earl's motives for changing sides are different : no longer discontent for want of pay (!) or regard, but a choice adopted for political reasons. Although Mercoeur's army was dismissed late in autumn, Meldritch seems to have heard, only after having reached Transylvania, and seemingly at the same time, the news of Michael's death[9] in 1601 and that of the duke, which occurred in February 1602. We are further told that Sigismund was then "in possession of the best part of

[9] Michael the Brave, prince of Valachia, murdered in cold blood by Basta's orders on the 9th of August 1601.

Transylvania". But if the earl did change sides after hearing of Mercoeur's death, he would have taken that step after the conclusion of the truce between Basta and Sigismund, who according to Knolles, had been losing one place after another. It does not look the right time for changing or taking sides at all, as the truce would put an end to all military ventures. In the Reappraisal already quoted, Meldritch's gesture is rendered differently, probably on moral grounds: "The officer in charge, Volda (= Meldritch) did not comply with /Mercoeur's/ orders, *but left the imperial army* (!) and took up service with the Transylvanian Duke". No mention whatever of his persuading the imperial soldiers to follow him! — The earl's army grows mysteriously to 8000 men, with whom he besieges the unnamed city figuring in an illustration of his True Travels, drawn probably after his indications, as "the siege of Regall".

The Transylvanian adventures face the reader with three major problems: 1. Sigismund's position, as it appears in the narrative and in history, 2. the identification of the "land of Zarkam", 3. the identification of the city (of Regall). We shall start on the second of these points. Meldritch, quite decided to fight the Turks, begins by making incursions into the "land of Zarkam" which appears to be a sort of borderland or no man's land, near to the "plains of Regall", where the afore said strong city held by the Turks is situated. The description of the inhabitants of Zarkam as "some Turks, some Tartars, some Jews, but most banditos, renegadoes, and such like" may well perplex any reader. It doest not seem to fit in anywhere. There may perhaps be some reminiscences of the dreadful conditions of the waste lands of Hungary or Slovenia, bordering the theater of the war operations, infested by renegates, such as the vallon soldiers of Papa, for instance, who were accused of atrocities and misdeeds against the Christians they could capture. The inhabitants seem to have that in common, that they are not Christians. But why should the Tatars, who come riding in swarms to plunder and rush away with their loot, settle down in a region lying outside their range? And finally what would the Jews be doing there? It is clearly a composite picture meant to excite the fancy. Although Smith does not use any Magyar names, preferring the German ones of the map of de Bry (which has also some Hungarian parallel names, as for instance Veresthorn along Rotenthurm), it is assumed by Smith's upholders that the name of Zarkam, or Zarkain (for it is spelt in both ways) is meant for Zarkani, which is the Hungarian name for the locality of Şercaia not far from the castle of Făgăraş, held by Sigismund's followers. There is no connection whatever between this place and the queer land of Zarkam depicted by Smith. That is why in *Fact and Fiction* the solution Zarkam = Şercaia is abandoned for very good reasons, and the place is located in Şeica Mare (germ. Markt Schelken some distance north of Sibiu) for no reason at all. The previous assumption had an excuse, the seeming similarity of the name. The "more likely" choice of Şeica Mare has not even those grounds to recommend it. Its Hungarian name is Nagyselik. None of its three names resembles in the least the one given by Smith. We may try an explanation suggested by de Bry's map, which was familiar to the captain. On it Alba Iulia appears with its parallel names of Alba Iulia and Weissenburg. Under the name of Alba Iulia

one may read *Ʋ*archa (= Varcha) which is meant for the place called Warda, Oarda or Varadgya. What is significant is the fact that the capital V resembles a Z and may be read as such. Considering the association that Smith clearly forces on the reader, between the city (of Regall) and Alba Iulia, this may be a key to solving the problem in hand.

We must return now to our first task, trying to understand Sigismund's position in regard to the siege of Regall. In 1602 he was a vassal to the Turks. In the war against the emperor he depended upon their support although distrusting them. He kept on asking for money and military assistance even while treating for peace with the imperials. The Turks actually sent him secretly gold, which fell to the lot of Basta. So how could he countenance Meldritch's Turkish venture? This question meets with a very strange answer. Countering L. Kropf's arguments, his opponents flourished a trump card : the hajduks ! How they contrived to become Turks, after some clever shuffling, is a miracle. The historian Bethlen quoted in the Reappraisal, denoucing their misdeeds, says that "they were mainly hajdus from Hungary" (book 1). In another place (book V) he calls them "a medley of Hungarians, Thracians, Serbians, Valachians and other nations". Briefly "These were *the Turks* Smith fought". The key to all this is the information given by Szamosközy, that upon the conclusion of the truce between Basta and Sigismund, Basta recalled his troops from Transylvania and declared "in written letters" that if the hajduks would not retire also, he would not esteem it a breach of the said truce if Sigismund would chase them out of the land. Accordingly the *battles* against the Turks described by Smith were those against the hajduks, when Smith says : "Szekely after taking and sacking three more places, returned to the prince's camp with much booty and many prisoners".

Mrs. L. Polanyi Striker adds that this "is confirmed by Szamosközy and Miko, who elaborately describe the battles and sieges of Báthory's army against the hajdu troops, their return to the prince's camp, their booty and their prisoners". "Veratio and Kupronka are places sacked by the hajdus and had to be retaken..." As for Regall, it is naturally "the regal city" Alba Iulia, and the battle of course, is real ! But we are not really told how Alba Iulia comes into the picture. As for the *battles* and *sieges* etc. here is Szamosközy's evidence [11]. « Basta concluding the truce with Sigismund, left Transylvania starting with his army towards Satu Mare (Sakmar). But the hajduks would not leave off plundering Transylvania, and they were causing damage and making merry in the district of Cluj. Basta gave then to Sigismund a sealed document allowing him to chase them out of the country without its being a breach of truce. Amongst these hajduks was also Radul, [12] who became afterwards prince of Valachia, and a Greek (= orthodox) archbishop of the Bulgarians and Serbs across the Danube. Csaki, rising with a numerous army against the hajduks, met them near Agîrbici (Egerbeg) and fighting with them,

[10] *Historia de rebus transilvanicis*, book 1 and V.

[11] Ioachim Crăciun, *Cronicarul Szamosközi și însemnările lui privitoare la români, 1566—1608*, p. 163. For a complete edition of Szamosközi's work see *Mon. Hung. Hist.* For our present purpose see Scriptores IV p. 165. Also Scriptores VII for Fr. Miko's relation.

[12] The future Radu Şerban.

defeated them, capturing many carts, slaves and goods. The slaves got mainly in the Tatars' hands. The archbishop Demetrios [13], being captured, was led to Csaki who set him free without any ransom, to the great discontent of the soldiers. The hajduks whilst they were at Agîrbici started to go towards Grind (Gerend), where at the time Sigismund Sarmasagy was befinding himself. But he, not waiting for the hajduks's camp to arrive, ran away with several others towards Alba Iulia. And during his flight he met G. Kovacs, a chief of the hajduks whom he captured and sent to Csaki at Ujvar, from whom the latter heard about everything".

The first thing that strikes us is that Smith does not come into this at all ! The whole action is being led by Csaki. Stranger still, Csaki's blow was aimed directly at Radu Şerban's followers, who were ready to start on their march to Valachia to restore the latter to his principality [14]. On the 24th of March prince Jeremy Movilă writes from Iassy, his capital, to the Polish chancellor Zamoyski, informing him of the news sent by Sigismund. They are as follows : "Basta with his troops has already left Transylvania. Only the Buzescos together with Mîrza, not heeding Basta's orders, delayed their departure, remaining with the sabbatarians. The lord Istvan Csaki with the Transylvanian troops has completely beaten them and pursued them several leagues. It seems that they intended to march with those troops towards Valachia by way of Sibiu, but their plans, thank God, have miscarried, and it is probable that they will no longer go there. I have also my messengers that are now with the lord Istvan Csaki... and they will inform me of everything". Some time later the palatine of Cracovia sent the king some more details : "The little hospodar, the one elected by the Buzescos, concluded a deal with the 'free servants', the Cossaks and a crowd of mean people, and has gathered a troop of over 10000 men intending to go to Valachia. But as they caused much damage in Transylvania, the lord Csaki *with the Tatars* attacked him and defeated him so severely that very few could escape. The lord Csaki captured also a rich booty". As far as I have been able to check the information bearing on the interval February—July 1602, all those battles and sieges against the hajduks mentioned in the Reappraisal dwindle to this only one, mentioned in different sources and by different historians, but being nonetheless unique. Perhaps Mrs. Striker may have been including in those battles, the one fought at Trăscău (Thorozko) by the Hungarian hajduks coming from the northern districts to attack Sigismund, who was staying at Alba Iulia. The hajduks, numbering 3000 men were led by Farkas the Small, Abraham Horvat, the Szekel Peter Konkoli and one, Paul Hadrian, who shortly before had left the prince's

---

[13] Demetrios Rally, orthodox archbischop of Tirnovo in Bulgaria, one of the most fiery advocates for an anti-Turk league in the Balkans. He fled in 1598 to Valachia, where he was received with great honour by the prince Michael to whom he was related and whom he accompanied in 1600 to Transylvania.

[14] In the instance referred to by Szamoskózi the attack of Csaki was clearly directed against the troops that were to start towards Valachia in support of prince Radu's move against Simion Movilă, brother to the prince of Moldavia, Jeremy Movilă, who helped him to the princedom of Valachia. The aim of the attackers stands out very clearly in prince Jeremy's letters to Zamoyski published in Hurmuzaki, *Supplement* 11, 2. The prince's close interest in Csaki's move is self-evident, as well for the sake of his brother, as for that of the Polish-Turkish policy they were both following.

service with a group of roving soldiers, on account of their wages being long due, and had run over to Basta's camp. The afore mentioned hajduks were following his camp. Their idea was probably to ransom the prince, who hearing of the intended attack promptly fled to Sebeş, and from there to the strong castle of Deva, sending in the meantime his army under J. Szelestei and F. Lugosi against the approaching host that was met as far as Trăscău (Thorozko), north of Aiud. The hajduks were repulsed, but Lugosi was killed. There does not seem to have been any booty, or much joy on the return. In the meantime Alba Iulia had been committed to the care of Moyse Szekely and two other Transylvanian nobles. To the great disgust of all his subjects he set free the hajduks that had been caught and sent them away with presents! As for his nearest and dearest, he distrusted them very much. He was afraid of Moyse Szekely whom he had imprisoned at the instigation of Csaki. Afterwards beginning to fear Csaki, who was betraying him to Basta, he recalled Moyse from the castle of Făgăraş where he was in custody, but was not sure of him either. He was not very much deceived as Moyse and his fellow keeper of Alba Iulia were planning to kidnap him, and had the support of the most important Transylvanians.

How does all this tally with the state of things described in the Reappraisal? The hajduks were not Turks, Tatars or Jews, nor renegates, except in the sense that they were not above changing sides. They did not come from some dread lair or some thieve's den, but from the area of Basta's camp. So finally where was the land of Zarkam? As for the siege of Regall, claimed by Smith's upholders to be Alba Iulia, how does it agree with the facts we have just mentioned? The bare idea of a siege of Alba Iulia *at this moment* by Moyse Szekely is preposterous. But in the following year he will be laying siege to the capital of Transylvania, aided by Turkish troops to take possession of it as prince of Transylvania. It is this siege of *1603* that suggested to Smith the idea of the alleged siege of Regall. Smith did not care to be true, but to be striking. He was not averse to anachronism if it leant colour to his tale. The Sigismund, Smith had in mind, was the idealized hero of the persevering propaganda of the jesuit Carrillo [15], who filled the world with the puffed up war bulletins that were afterwards included in the Chronologies of De Bry or Ortelius. That legendary hero of 1595 was sure to cast his shadow over the poor figure of 1602. When Smith's adventures materialised into a story, their teller did not know all the history he was going to learn while helping Purchas with his Pilgrimes. As story *The Adventures* are full of colour and grace of expression. As history they do not exist.

---

[15] For an outline of Carrillo's ruthless methods, cf. our *Călători străini* ... III pp.307—308. Also pp. 309—310 for his handling of the crisis of July 1594 brought about by the unexpected appearance of the Tatars who forced their passage through the borderland of Transylvania to the Hungarian battlefield, furnishing a most convincing argument to the opponents to Sigismund's treaty of alliance to the emperor, just signed and sent off with Carrillo to the imperial court. The prince was consequently invited to the meeting of the Diet called at Turda for the settling of this point. In abject terror, convinced that he would be murdered or taken prisoner and handed over to the Turks, Sigismund spontaneously resigned his principality to his cousin Baltazar, and was most anxious to be allowed to run away to Loreto in Italy. It was Carrillo who, overtaking him, pulled all the necessary ropes to reverse the situation, and who invented the alleged treason and plot to murder the prince, in order to justify the butchery that followed.

The adventures of Valachia are an epilogue to the epic of Transylvania meant to bring about the disaster and general extinction of all those heroic earls and barons of noble blood and German names that had been created by Smith and had to be buried by him. This purpose stands out clearly in the first version published in Purchas's Pilgrimes. It beginins with their starting to Valachia, that would prove fatal to them, and ends with their funeral oration, in which he manages to

---

taking great care, however, to be off to the emperor before the curtain rose on the last act of the drama. From abroad he drafted the official version of the case, written to inform the Catholic world at large and the courts of Italy and Spain, as well as that of the emperor. His own report, printed anonymously in Spanish is divided in two parts: the first retracing the events to which he had been present, the last relating the sequel to which he claims to have had no share, although it is clear that it was run on the lines he had himself set down before leaving. The object pursued in the official version was twofold. First and foremost to strike out of the picture Sigismund's abject resignation, and to substitute in its place an imaginary plot aimed at his life. Secondly, to give a leading part to the prince, stressing his coolness in front of danger (?), his ready wit, his heroic attitude (?), his dynamic speech from a window to the soldiers rushing to overpower the murderous plotters... etc. In reality the prince enticed the chief counsellors of state to come and confer with him most cordially, entertained them with great favour, then complained of a violent headache and retired leaving them to their fate! — When Carrillo resumed his penmanship on behalf of Sigismund's propaganda, in 1596, the circumstances were notably different, at least apparently. The prince was now credited with the victory over the Turks, which was more striking than real. The Turks, had not really been defeated, as long as Sinan had been able to cross the Danube with the bulk of his army, and were sure to resume their attack in summer. The Moldavian ruler set up by Sigismund for a short while in stead of the lawful prince, having been replaced by Jeremy Movilă with the aid of the Poles, just before the Christian campaign, attempted after its close to retrieve his rulership, but was defeated, caught and impaled by Jeremy's order. (December 1595). The Poles allpowerful now in Moldavia were very friendly with the Turks... Very soon the Báthory cousins (the brothers of Baltazar) who lived in Poland, would be reported as brewing trouble among the Szeklers of Transylvania, who in fact revolted against the prince for his refusing to keep the promises he had made them to induce them to fight in the recent campaign. And last, but not least, the Habsburg match had proved a failure. The prince was again in a panic, secretly resolved to resign once again his realm. That had been the chief reason of his hasty departure to Prague to meet the emperor, to whom he offered to relinquish Transylvania, exchanging it with one of the hereditary possessions of the House of Austria. He even mentioned the Tyrol! But anything would do, granted it were safe from the Turkish attacks. Everybody was dismayed: Sigismund's desertion would mean a blow to the Christian camp. But worse was to come. The prince in a frenzy of fear threatened to make peace with the Turks, but was kept back by the consideration that the Turks would want to have their revenge... and this should be easy once he were at their mercy. Carrillo's position was also much changed since the crisis of 1594. He was held responsible by Sigismund for the much desired Austrian match, that had proved unsuccessful. So he was curtly set aside. It was not he who accompanied the prince in the campaign of Valachia, but another Jesuit, Valentine Lado. If he was nevertheless now among the few who escorted Sigismund to Prague, it was no longer in his former capacity of moral guardian and secret adviser, but in that of handy emissary or go-between, with no voice in the limited matters entrusted to his care. Whilst in Prague he busied himself with the supervision of a propaganda pamphlet, like those commissioned by the imperial staff to promote the cause of the Christian fight against the Turks throughout the Holy Empire, but this time entirely devoted to Sigismund's feats and glory. It was printed in Nürnberg in 1596 under a very long title displaying a sample of the contents, beginning with the words: *Newe Sybeburgische Victorie* — ...Carrillo drew up the essentials concerning the contribution of Transylvania (that is of Sigismund himself) to the glorius victory, due mainly to this heroic prince who had conquered the city of Tîrgovişte and captured the Turkish com-

smuggle in a whole bunch of Englishmen, over whom he had been silent so far, remembering them only when they were no more. But perhaps that had something to do with the presence of the two survivors, ensign Carleton and sargeant Robinson who wrote some beautiful verses in praise of their captain. In Knolles's *History* the passage

---

mander "Hassan" (= Ali Haidaroglu) *with his own hand* (!), then defeated the great Sinan Pasha whose warriors were drowned in the Danube... etc. etc. He had proved himself a new Mansfeld (!) and was ready to lead the Christians to new victories. The figures of the Turkish losses, as well as of the captures effected by the Christians were grossly overstated, the facts were twisted so as to create a certain impression. The whole narrative of the campaign was centered round the person of the alleged hero whose heavenly dedication to his glorious task was announced by startling signs and omens: the apparition over his camp for a full hour of a miraculous comet on the 15th of Nov., and that on the morrow, a great eagle alighted from the highest peak of the mountains on Sigismund's tent near the first Valachian village on his crossing over to Tîrgoviște, both phenomena being duly stressed in the illustration of the pamphlet and recalled the portrait of Sigismund in armour, drawn at Prague, with the battle of Tîrgoviște in the background and the comet and eagle soaring overhead. When it came to solid facts the narrative was crowded with misstatements some of them involuntary, for instance, naming the pasha captured at Tîrgoviște Hassan, instead of Ali Haidaroglu, although this mistake does not occur in the reports sent from the camp by the nuncio A. Visconti, or drawn up officially by one of the prince's Hungarian secretaries, Pellerdi. Or asserting that this Hassan had a private understanding with the prince to surrender the fortress of Tîrgoviște (!) but had been prevented by the janissaries... etc. Or claiming that the prince had occupied Bucharest before hurrying to Giurgiu, and had captured there 39 canons... etc. Some of these mistakes resulted from a confusion between different items of information wrongly joined together. But some other seeming mistakes were deliberate attempts to mislead the reader with a very deep design. In the propaganda pamphlet Carrillo contrived to introduce as many as five times the name of "Michal who was formerly vayvod of Valachia and has *now* turned Turk "twice in the so-called Latin letters dated from Cluj and Alba Iulia: (Michael, vayvoda olim Valachiae, nunc vero turca facto!) and three times in the Grman version "Wie der *abtrunnige geweste* walachische Weyda Michael in der Festung erschlagen worden" implying clearly that Michael the prince of Valachia (who had not ceased to fight the Turks and had joined Sigismund at Tîrgoviște with a handsome troop of soldiers) had run away, turned Turk, and had been struck down along with other Turkish begs at the downfall of that fortress The means to this end had been the apparent confusion between the names of Michael and Michnea, a former vayvod turned Turk for fear of his life in 1591. But that sort of confusion was impeded by the fact that the name of Michnea was never spelt otherwise than Michnea, Michne or Michnou, and in no circumstances Michael. Nevertheless, there were enough people to credit this artful calumny and to attach an infamous label to the name of the Christian fighter who had carried the day at Călugăreni. This base invention had no other purpose than to decry the prince of Valachia to please Sigismund, who had not ceased to inspire all sorts of false reports against him, as far back as February 94 when the rumour of Michael's deeds filled him with deep envy, and his Italian secretary Genga was showing great zeal in spreading disparaging accounts about him. The narrative of the campaign of Tîrgoviște and Giurgiu, such as it was drawn up after Carrillo's directions, with all its misstatements, was considered a sort of official version, and consequently included in Ortelius's *Chronologia* from which many historians were to draw their information. Among others Spontoni in his *Historia dela Transilvania*. When on leaving Prague together with Sigismund, Carrillo was sent in a hurry to Spain and to Rome to ask in the emperor's name for troops and subsidies for Transylvania and also for the award of the Golden Fleece to the panic-stricken prince who threatened to conclude peace with the Turks, the Jesuit drew such a picture of his steadfastness and gallantry, that Lope de Vega chose him for the leading character of the "prodigious prince" (el Prencipe Prodigioso) in his new play, in which Carrillo too was figured in the background discreetly as "the master". But shortly before that the former confessor of the prince comparing notes at Vienna with the nuncio Visconti and the general Aldobrandini commanding the troops lend by the Pope to the Christian league, on the prince's queer outbreaks, disguised no longer his knowledge of his charge's true character.

about the recovering of Valachia by Radu follows immediately after Basta's success over Sigismund's removal from Transylvania. It is a sequel of this policy that he furnishes Radu with troops of his own [16]. "And Basta well considering how much it concerned the quiet and sure keeping of the possession of Transylvania for the emperour to have that so near a province to friend, easily yielded to his request and *gave him a great regiment of his old approved soldiers*, and so sent him away to recover his estate" etc.

Smith in both his versions altered most decidedly this passage. Basta did not give Radu troops of his own, but he "drew all the christians of those old regiments of Sigismundus, of whose greatnesse and true affection he was most suspitious under the conduct of Rodoll... etc. In this armie of 30000 Captaine Smith was one... etc." (Purchas, p. 333). In the *True Travels* Smith follows Knolles much more closely but winds up with his own rendering of the passage : "... Who considering... etc. how good it would be for his own security to have Valachia subject to the emperour, or at least such an employment for the remainder of the old regiments of Sigismundus (of whose greatnesse and true affection he was very suspitious".. etc. [sent all those "valiant captaines", earls and lords] with their regiments, and divers others of great rancke and quality, the greatest friends and alliances the prince had, who with 30 th. marched"... etc. This substitution of Sigismund's noblemen to Basta's soldiers is an essential feature of the rendering of the Valachian episode. As a matter of fact they were all wrong. Basta did not part with his old soldiers, but overwhelmed Radu with his bounty, giving him most generously over 10.000 hajduks, of whom he wished most ardently to be rid. He confessed as much in his letter to the emperor, urging the steps to be taken on Radu's behalf, it being the only way of achieving this end.

The conclusion to be drawn is rather startling. All those "earls and lords... etc.... of great rancke and quality... the greatest friends and alliances of the prince", are the chiefs of the hajduks that came over with Radu. We know that on Radu's previous expedition that had been unsuccessful, the failure was due to their chief, Lajos Rakoczy, who left Radu in the lurch according to the report of the imperial paymaster Eric Lassota [17]. To be quite certain the hajduks would not turn up like a bad penny, Basta took care to enjoin to Radu to be sure to take them over the Danube on an expedition against the Turks of Silistra.

In his first version, Smith does not go into many particulars on the fighting against the prince "Jeremy" (in reality Simion, his brother) hinting only that it was some time before he could be drawn to battle. In the *True Travels* he amply repairs this omission. But all his data are wrong. Radu did not come along the river Olt, but along the Teleajen, coming from Braşov. It seems that only the group of the Buzescos and captain Mîrza came along the Olt. What is really significant is Smith's ignorance of elementary geographical features. He does not grasp the

---

[16] Cf. mainly Basta's *Correspondance* published by A. Veress, as well as Spontoni's *Historia dela Transilvania* and Motogna's *Războaiele lui Radu Şerban (1602—1611)*.

[17] Cf. Nic. Iorga, *Studii şi Documente* IV p. 131 (Report from Caşovia from the 21 st March 1602).

fact that the "streights of Rebrinke" and "Rottenton" mean nearly the same thing, namely the valley of the Olt. He dazzles his readers with names. It is to show off his knowledge of names that he brings in "Argish" or "Langenaw". How could "Jeremy" (= Simion) lie in ambush in Langenaw (Cîmpulung) when he had fled to his brother in Moldavia? The end of chapter IX and the following two of the True Travels are pure fantasy. As a matter of fact the concluding sentence of the first version (published by Purchas) promised to give a more ample description "as the Historie at large will plainly show the times, place, chief commanders, with the manner and order of their battles and fights to which I refer you". The narrative ended with Meldritch's heroic retreat and Smith falling a prisoner to the Tatars, being finally marched off to Constantinople. The historic facts were borrowed chiefly from Knolles's *History*. The final disaster at the hand of the Tatars is due to an error which may be traced to Michel Baudier's *Inventaire* [18], Knolles gave it some more dramatic colour, and Smith dressed it up, adding a "prettie stratagem" by captaine Smith to relieve the horror of the dismal end.

The promise of a more ample description of the final battle raises an interesting point. Was it already written and perhaps cast aside by Purchas? He must have exercised a restraining influence on J. S., for no sooner was he dead, and J. S. free to endulge his creative fantasy, than he resumed his narrative in the new version of his *True Travels* replacing the hurried abstract of Radu's restoration, with an elaborate tale of some very strange goings on, entirely fictitious. Senseless stratagems and useless atrocities are added to spice the story. The flaying alive may have been inspired by the atrocities performed during the campaign of Hungary, that were duly recorded by Ortelius and de Thou. Anyway the childish game of the two princes, Radu and his rival, casting at one another the heads of their captured followers belongs entirely to J. S.'s imagination, as well as the moves and countermoves of the two along the Olt valley. He betrays his ignorance of the route followed by the prince, (and by himself!), and finally describes the Tatar attack as a disaster when in fact the Khan retreated with losses superior to those inflicted by him [19]. What better proof that his Valachian adventures are not genuine and that he never set foot in this country?

But at least perhaps his Hungarian adventures are true. Not as to his stratagems and his torch telegraphy, but as to having served in that war. He may really have gone to Graz, for which we have only his word. And he may have stayed on till his return home presumably in

---

[18] *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, ed. 1620, p. 641. The author is referring to the attempt of the Tatars to force their way through Valachia in the autumn of *1603*! Their coming had nothing to do this time with the contest between Radu and Jeremy's brother Simion. The Tatars had to cross over to Hungary to cooperate with the Turks. As their passage through Poland and Moldavia was prevented by the Poles, they had to break through Valachia, and this time prince Radu could not stop them and was forced to retire "et laisser l'entrée de la Valaquie libre à des barbares qui la remplirent de sang, de feu et d'horreurs". Knolles in his *History*... p. 1115 displaces this information from its real date (1603) shifting it to 1602 and furnishing another ending to the Tatar's unsuccessful attempt of the preceding year. John Smith in his fictitious description copies Knolles's rendering of the fight.

[19] Cf. Spontoni's *Historia*... p. 206—211. Also Tommaso Cavriolo's account in Hurmuzaki VIII p. 253—254.

1604. For of course his captivity in Tartary can deceive no one. At Graz he may have been in touch with Giorgio Tomassi, Sigismund's earstwhile secretary, now secretary to the nuncio residing there and author of a history of Hungary and Transylvania [20] published in 1621 that may have suggested to him the invention of the fictitious Fr. Ferneza, earstwhile secretary to Sigismund Báthory, and author of a similar writing. At what moment could he have arrived at Graz? If his round-about travels, on his way there are true, then he could not possibly have arrived before the late autumn, and may have been present at the return of the bedraggled besiegers of Kanysa, and got into touch with Herberstein and with Gaudenzio Madrucci, the commander of the Spanish troop of 6000 men, consisting mainly of Italians. They seem to have furnished Smith with the names of his two patrons. He may have witnessed in june 1603 the fighting at Limbach, without any of the sensational incidents imagined by him. As for Alba Regalis, it looks as if his harping on the subject and pretending he had been there were only a wishful dream, whilst being relegated to some backwater where nothing really important happened. It became a sort of fixation. Later he invents Regall, another Alba (Iulia) meant as a substitute for Alba Regalis. In the same way, the alleged ceremony of his being awarded a coat of arms by Sigismund is a transposition of similar ceremonies enacted at the imperial court, notably the knighting of Collonitch, who received at Prague from the emperor a golden chain with a medallion "ein Gnadenpfennig", closely resembling Sigismund's gift to J. S. of his "picture in gold". By an amusing coincidence, on the page fronting the one that gives this information is related the feat of a captain Lehner who crossing the Danube captured some Turks gone with their women folk to the hot baths near Pesth. On his return journey with his musketteers he was attacked by Turkish soldiers, but was saved by the Hauptmann Schmid, who ordered the canons to be fired, causing some damages to the enemy across the Danube. Could it be our Captain Smith? During his hypothetic stay he may have met some of the Vallon soldiers of Basta's who had been sent with Boulet to Radu's aid. From them he could have heard various accounts about Valachia. Last but not least, it is still at Graz [21] that he could have heard for the first time of the sensational single combat fought between Stroie Buzesco and the gallant son-in-law of the great Khan during the battle with the Tatars. A detailed avviso was sent from Graz to the Pope in Oct. 1602. The author, an Italian, believing Stroizza to be a descendent of the Strozzi commends him highly and is proud of him. This legendary feat which may appear fictitious, but is as real as the tomb-stone laid over the Christian champion who died of his wounds three day after his victory, may well have inspired the invention of Smith's three duels which seem rather poor compared to the real thing.

---

[20] Giorgio Tomasi, *Delle Guerre et Rivolgimenti del regno d'Ungaria et della Transilvania con successi d'alle parti seguiti sotto l'imperio di Rodolphi et Mathia Cesari sino alla creatione in imperatore di Ferdinando II, Archduca d'Austria.* Venetia.... 1621.

[21] A. Veress, *Documente...* VII p. 83 gives a brief summary of the avviso from Graz sent in Oct. 1602 to the Pope. The single combat is also mentioned by Spontoni, *op. cit.* p. 209.

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DE LA VIE ET DE L'ŒUVRE DE GIOVANNI MASCELLINI, MÉDECIN ET SECRÉTAIRE PRINCIER*

NICOLAE VĂTĂMANU

Parmi les étrangers qui ont été engagés au service des voïévodes roumains au XVII^e siècle, Giovanni Mascellini représente une figure à part, autant par sa compétence professionnelle que par ses qualités innées qui lui ont permis de réaliser une des plus brillantes carrières.

En tant que médecin de la cour et de secrétaire princier, cet homme d'une vaste culture, mémorialiste et auteur de divers ouvrages médicaux a stimulé, par sa présence à Tîrgovişte et à Bucarest, un rehaussement du niveau culturel dans les milieux avec lesquels il venait en contact. Cela ne veut pas dire, toutefois, que les gens de culture venus de l'étranger pénétraient dans un monde désertique ; bien au contraire, l'occasion leur était offerte d'y rencontrer d'authentiques humanistes, tel un Udrişte Năsturel, qui n'était d'ailleurs pas le seul. Par le contact établi entre ces érudits venus d'autres parages et ceux du pays pouvait se nouer un dialogue varié et fertile susceptible de servir les velléités d'un nombre toujours croissant d'éléments autochtones pour un regain de savoir.

Ce phénomène constaté en Valachie au cours du règne du prince Matei Basarab date assurément d'une époque plus ancienne, mais le manque de sources documentaires nous a laissé dans l'ignorance de ses manifestations antérieures. Mais voilà que par une lettre d'un voyageur italien Pietro Della Valle, se désignant lui-même comme « il pellegrino »[1] et adressée d'Alep le 15 juin 1616 à un certain Mario Schipano nous apprenons qu'un « galeno en langue grecque se trouverait en Valachie entre les mains d'un boyard ». « Et », ajoute Della Valle, « en ces lieux se trouve également un médecin vénitien de mes amis ». Le personnage estime que par l'intervention de l'ambassadeur italien auprès de la Porte, on pourrait se procurer soit l'original de l'ouvrage en question, sinon une copie.

Ce témoignage indique, par conséquent, qu'au temps de Radu Mihnea, ce prince tourmenté par de cruelles souffrances physiques qui en avaient fait un infirme, il y avait à la cour un médecin venu de Venise et un boyard qui possédait un des rares exemplaires de l'œuvre de Galen.

* La mort tragique de l'auteur (suite au séisme de mars 1977) et la disparition de tous ses manuscrits et documents ont rendu impossible la révision finale des textes.

[1] *Viaggi di Pietro Della Valle, il pellegrino* [...] *Divisi in tre parti cioè la Turchia, la Persia e l'India.* In Roma, Appresso Iacomo Dvagondedi, 1662; mentionné par Scarlat Callimachi dans *Cărţi vechi* (Livres anciens), Bucarest, 1944, p. 107.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 2, P. 269—287, BUCAREST, 1978

Son identité pas plus que celle du prédécesseur de Mascellini ne sont malheureusement pas connues.

C'est à Pesaro (Urbino) que vers l'année 1612 [2] vint au monde Giovanni Mascellini (dont le nom apparaît dans les différentes sources comme Marsilini, Masselini, Masillini, Marcellini) issu — semble-t-il — d'une famille appartenant à la noblesse [3]. On sait que son père se nommait Nicolaï [4] et que le 9 septembre 1637, lorsque son fils obtenait son diplôme de docteur en médecine, il n'était plus en vie.

Donc, suivant la coutume de l'époque, le jeune lauréat pourvu de son diplôme s'en était allé parcourir le monde pour compléter son savoir au contact d'autres maîtres en médecine, pour acquérir l'assurance nécessaire dans la pratique de son métier, et, pourquoi le cacher? poussé aussi par le désir de se créer, aussi rapidement que possible, une situation matérielle qui le mette à l'abri des risques d'une profession non dépourvue d'écueils.

On le voit ainsi, accorder — pour peu de temps — ses soins au chevalier Soranzo, le résident vénitien à Constantinople, après quoi il se rend en Valachie, en 1639 [5], et entre au service du prince Matei Basarab. Comme médecin de la cour, il avait fait la connaissance de Pierre Bogdan Baksić, l'évêque catholique de Sofia, lors d'une « visitation apostolique » en 1648. Averti de l'arrivé du prélat, Mascellini envoya un homme de sa maison pour l'accueillir, en s'excusant d'être empêché par des raisons de santé, de le faire lui-même. Le médecin avait accordé son hospitalité à Baksić à la suite d'un incendie récent qui avait rendu inhabitables les bâtiments du monastère où il aurait dû normalement être hébergé. Des relations du visiteur nous apprenons que son hôte était très pris par ses occupations professionnelles, obligé souvent de passer jours et nuits au palais parce que le vieux voïévode était constamment souffrant. Bien que celui-ci accordât son entière confiance à Mascellini qui connaissait le mieux l'état de son organisme et partageait même ses secrets politiques, il n'hésitait pas, suivant l'usage de son temps, à avoir recours à d'autres moyens imaginaires pour soulager ses maux, en sollicitant tantôt des reliques saintes au Vatican, ou bien faisant appel à un obscur chirurgien du détachement polonais de garde pour soigner sa blessure reçue à la bataille de Finta en 1653. On sait d'ailleurs que ce dernier avait été soudoyé par le voïévode de Moldavie, Vasile Lupu, adversaire déclaré du prince de Valachie, pour tenter de l'empoisonner à l'aide de médicaments appliqués sur la plaie [6].

D'étroits rapports existaient entre Mascellini et la Congrégation de Propaganda Fide. Une année après la visite de Baksić, le savant grec Pantaleon Ligaridis, qui s'était secrètement converti au catholicisme,

---

[2] Il ressort de l'inscription gravée sur la dalle funéraire qu'il était âgé de 63 ans.

[3] *Idem;* mais le blason, un bras portant un sabre turc enfermé dans un cercle, pourrait avoir été conçu plus tard, à l'époque de son ascension sociale.

[4] *Archivio Antico dell'Università di Padua. Dottorati in Sacro Collegio,* vol. 351, f. 12 v., communiquée par Dr. Lucie Rosetti au Dr. Paul Păltânea, auquel nous adressons nos remerciements.

[5] G. Călinescu, *Alte notizie sui missionari cattolici nei paesi romeni,* dans « Diplomatarium Italicum », vol. II, Bucarest 1930, p. 313.

[6] G. Krauss, *Siebenbürgische Chronik des Schässburger Stadtschreibers,* vol. I, Vienne, 1862, p. 206.

sollicitait une aide matérielle en 1649, et demandait que la somme lui soit remise à Tîrgoviște soit par ce « dottore medico physico da Urbino, persona da bene » qui lui avait antérieurement consenti quelques prêts [7], soit par un des gens de sa maison, Giorgio da Pesaro, apothicaire de son métier, chargé de la cueillette des plantes médicinales dont son maître avait besoin ainsi que de son approvisionnement en drogues de l'étranger. La correspondance échangée entre Mascellini et la Congrégation dévoile encore l'intérêt qu'il portait au monastère catholique de Tîrgoviște, aux missionnaires tombés aux mains des Tartares mais aussi son indignation devant le comportement indigne de certains membres de la mission [8].

Matei Basarab se servait fréquemment de Mascellini pour différentes démarches politiques, mais avait toujours évité de l'accréditer par un document officiel par crainte qu'il ne tombât aux mains des Turcs. L'allusion à un engagement précédent au service du chevalier Soranzo permet pourtant de l'identifier avec facilité [9]. La situation privilégiée de Mascellini ne pouvait être du goût de certains membres plus obscurs de la représentance vénitienne à la Porte. Ainsi, le drogman Giovianni Battista Ballarino, futur bailli, informait le doge que le médecin avait quitté le service de Soranzo rien que pour s'assurer une rétribution plus substantielle et qu'il avait abandonné son client, sans ignorer que la capitale ottomane était dépourvue de spécialistes de valeur qui puissent le remplacer auprès du chevalier dont l'état de santé exigeait des soins permanents [10].

Mascellini séjournait assez fréquemment à Constantinople où il venait accomplir les différentes missions qui lui étaient confiées. Au cours d'une de ces visites dans la capitale ottomane, il avait épousé en 1684 la fille de l'ancien médecin du voïévode Vasile Lupu, Hans Andersen Skovgaard, dont on pronoçait le nom plus couramment à l'italienne : Scoccardi. Mascellini a toujours évité de faire venir son épouse et ses enfants en Valachie, où il considérait que la situation était plus incertaine qu'à Constantinople. En échange, il venait fréquemment les rejoindre sur les bords du Bosphore lorsqu'il avait à accomplir quelque mission de service. Il profitait de ces occasions pour accorder ses soins à certains de ses malades parmi lesquels le chevalier Soranzo en personne. Mais vint un moment, en novembre 1654 [11], où le grand vizir lui intima l'ordre de quitter son emploi à la cour valaque et de venir à Constantinople où son état de santé exigeait les soins des médecins. Entre-temps, en février 1655 éclatait à Tîrgoviște la révolte des mercenaires de la garde princière qui précipita son départ. Il quitta ainsi le pays en grande hâte, abandonnant tout son avoir aux mains des mutinés [12]. L'évêque Baksić saisit ce moment pour proposer à la Congrégation de l'engager en qualité de « fattore » dans la capitale ottomane, estimant que par ses nombreuses relations parmi les grands personnages turcs il pouvait apporter des services précieux.

---

[7] G. Călinescu, *op. cit.*, p. 425.

[8] *Idem*, p. 383, 398, 406, 425.

[9] Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. V/1, p. 11.

[10] *Idem*, vol. V/2, p. 7, 14.

[11] G. Călinescu, *op. cit*, p. 313 ; Hurmuzaki, vol. V/2, p. 14.

[12] Fr. E. Fermendzin, *Acta Bulgariae ecclesiastica* [...] dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridonalium*, vol. XVIII, Zagreb, 1887, p. 248.

Pendant que Mascellini menait de pair la pratique médicale et son activité d'informateur pour les questions politiques, son épouse s'efforçait d'obtenir la nomination de son conjoint dans le poste de médecin personnel du doge de Venise, ce qui lui aurait permis de quitter définitivement la Turquie. Mais toutes ses démarches bien qu'appuyées sur ses liens de famille et d'amitié étaient déjouées par les machinations de l'interprète Ballarino qui n'arrêtait pas, dans ses rapports adressés au doge, de médire sur le compte du médecin affirmant que bien qu'il fût un praticien de valeur, il avait une nature sournoise, péchait par une témérité excessive et manquait de sincérité ; qu'il avait le verbe facile mais que sa curiosité l'incitait à vouloir surprendre ce qui n'entrait pas dans sa compétence, bien que lui, Ballarino, avait su, dans sa prévoyance, ne rien lui laisser deviner des secrets qu'il détenait. En plus, il reprenait l'ancien reproche d'avoir à nouveau abandonné le résident vénitien, malgré le traitement généreux qui lui avait été accordé, et était rentré en Valachie [13].

Mais le zèle calomniateur de Ballarino semble n'avoir guère réussi à porter atteinte au prestige de Mascellini. En effet, ses mérites incontestables le mettaient à l'abri de toute atteinte et les quelques faiblesses signalées trouvaient une excuse dans les circonstances de son temps. Ainsi, toutes les intrigues de l'interprète vénitien n'eurent d'autre résultat que de dévoiler l'envie qui le rongeait.

Ainsi, au printemps de l'année 1657, Mascellini était de retour en Valachie après s'en être enfui pris de panique et débordant d'imprécations. Le trône valaque était maintenant occupé par Constantin Şerban qui le prit à son service comme médecin mais aussi comme secrétaire particulier. C'est dans cette dernière qualité que l'avait connu le voyageur suédois Conrad Jacob Hiltebrand qui accompagnait une mission diplomatique venant de Stockholm en route vers l'Ukraine. A cette occasion Mascellini avait servi d'interprète en traduisant en grec les paroles prononcées par l'emissaire suédois [14]. D'ailleurs, il parlait aussi fort bien la langue roumaine [15].

La question se pose de connaître les raisons qui avaient déterminé son retour en Valachie. Sans doute, en premier lieu avait dû compter l'attraction des bénéfices réalisés précedemment. En plus de ce qu'il touchait de la cassette princière [16], les informations politiques qu'il transmettait à ceux qui étaient intéressés à les connaître, devaient être récompensées avec largesse. Mais cette activité n'allait pas sans dangers, autant du côté de la pratique médicale qui l'exposait aux risques de contagion durant les épidémies, que par les inévitables aléas que présentaient ses agissements en tant qu'informateur. Mais quoi de plus naturel pour quelqu'un placé dans cette situation que de songer à faire rapidement fortune et de se retirer ensuite, pour le restant de ses jours, dans un endroit sûr

---

[13] Hurmuzaki, vol. V/2, p. 33.

[14] M. Holban, M. M. Alexandrescu Dersca Bulgaru, P. Cernovodeanu, *Călători străini despre ţările române* (Voyageurs étrangers sur les pays roumains), vol. V, Bucarest, 1973, p. 605.

[15] G. Călinescu, *op. cit.*, p. 313.

[16] Vasile Lupu offrait à Skovgaard une somme de 1500 réals par an, en dehors de nombreux autres avantages. Il est probable que pour Mascellini le traitement était le même

— l'Italie, par exemple — et y mener une existence cossue et comblée d'honneurs.

Revenu donc en Valachie, Mascellini s'acquitta consciencieusement des obligations assumées. Pour reconstituer le stock de médicaments dégarni, il dépêchait en mai 1657 à Braşov son apothicaire du nom de Giorgio en le recommandant aux dirigeants de la cité voisine comme étant « son très dévoué serviteur »[17].

Peu de temps après, l'incertitude qui pesait sur le règne de Constantin Şerban a amené Mascellini à repasser précipitamment le Danube pour se mettre à l'abri. Cela ne voulait pas dire que par la suite ses liens avec la principauté valaque fussent rompus, car en 1660, par un rapport de ce même Ballarino nous apprenons que le médecin était devenu le confident du fils du nouveau prince de Valachie issu de la famille des Ghica et qui devait régner à son tour plus tard sous le nom de Grigoraşcu (Grégoire I^{er}). Ballarino apportait à cette occasion des informations précises sur les dons en espèces que les trois princes des pays roumains étaient amenés à offrir pour s'assurer le trône.

La présence de Mascellini à Constantinople était requise aussi, parfois pour différents autres intérêts, dont certains d'ordre familial. Ainsi, lors du baptême du fils de lord Winchilsea [18], il s'était rendu utile par les conseils prodigués sur la manière de dresser la grande table du festin, sur les places que devaient occuper leurs excellences ou autres questions protocolaires, en connaisseur avisé des lieux et des coutumes de l'endroit. Lui-même s'était pourtant excusé de ne pouvoir participer à la fête, étant retenu ailleurs par des engagements antérieurs. Il est intéressant de retenir qu'à l'occasion de ces réjouissances, parmi ceux qui avaient collaboré à la réussite de la fête, se trouvait un apothicaire du nom d'Andrea qui s'était occupé des friandises [19]. Mascellini avait suggéré que ce soit le bailli vénitien qui serve de parrain à l'enfant, en tant que représentant du doge de Venise. Dans une lettre se rapportant au même événement familial et rédigée par Paul Rycaut en septembre 1661, il est question de la régression de l'épidémie de la peste qui avait amené une diminution de plus de deux tiers de la mortalité constatée antérieurement, bien que persistaient les fièvres malignes pouvant dissimuler une forme atténuée du même terrible fléau.

C'était l'époque où commençait le long siège de l'île de Crète par les forces ottomanes sous la commande du vizir Ahmet qui venait de tomber malade, attribuant son mal au climat malsain de l'endroit. Il demanda qu'on lui envoie Mascellini en qui il avait pleine confiance [20] et pour hâter sa venue il lui fit remettre un don de 1 000 thalers. Grâce aux soins reçus, le vizir se rétablit mais il ne voulut plus se séparer du médecin avant la prise de la forteresse assiégée qui ne capitula que sept mois plus tard.

Le crédit de Mascellini auprès des grands dignitaires de l'empire connut de ce fait un considérable surcroît. On le considérait de plus en

---

[17] Hurmuzaki, vol. V/2, p. 33.

[18] *Report on the Manuscripts of Allan George Finch*, vol. I, Londres, 1913, p. 155, 156, 432 pour les années 1661 et 1666.

[19] Dans l'Ouest de l'Europe certaines friandises, telles le chocolat et les bombons, étaient préparées par les apothicaires.

[20] Thomas Smith, *A continuation of the historical Observations relating to Constantinople*, dans « Philosophical Transactions », Londres, XIII, 1684, n° 155 (20 January), p. 437.

plus comme un homme influent capable de faire beaucoup de bien. Un témoignage sur le poids politique du médecin ressort d'une lettre du «colonel» Constantin Nacu, l'émissaire de Gheorghe Ştefan à Londres qui écrivait le 21 mai 1666 à Heneage Fich, comte de Winchilsea, l'ambassadeur britannique à la Porte pour lui demander de soutenir son prince en ayant recours à l'influence du grand drogman Panaïot Nicusios Mamona, d'Ambrosio Grillo, l'interprète vénitien et surtout à celle de Giovanni Mascellini, le médecin du sultan [21]. Une attestation dans le même sens nous vient d'une relation de Cornelio Magni, datée de 1672 [22]. Les ambassadeurs accrédités à la Porte, et particulièrement le diplomate français, manœuvraient pour s'attirer les bonnes grâces de ce personnage influent.

Sur le terrain professionnel, Mascellini partageait sa clientèle avec un autre médecin, Démétrios Cigala, le fils de l'ancien curé de l'église grecque San Georgio de Venise, Mathieu Cigala. Au début, le jeune Démétrios avait fait des études grecques à Rome, où il avait été ordonné diacre, mais plus tard il se tourna vers la médecine [23]. Il prenait de son côté soin du vizir Ahmet, mais c'était surtout pour lui procurer en cachette des boissons alcooliques interdites et pour l'initier dans la théologie chrétienne. On signale son passage à Jassy, vers 1672, lorsqu'il accompagnait les troupes turques venues en Moldavie [24].

En dehors de ses préoccupations dans la pratique professionnelle et de nature politique, Mascellini a déployé également une intéressante activité comme écrivain. Ce qui a été conservé de ses travaux peut s'insérer chronologiquement dans les sept dernières années de son existence, alors qu'il était arrivé au faîte de son ascension. Mais l'hypothèse que cet homme si douté ait pris la plume à une époque antérieure ne doit pas être écartée, bien que, à part quelques lettres, aucun autre de ses écrits n'ait été identifié.

Par conséquent, ce qui nous reste de l'œuvre de Mascellini a l'année 1668 comme point de départ et consiste en un important mémoire politique, divers exposés à caractère médical et un ouvrage de médecine qui fut imprimé à Vienne.

La plus importante et la première en date des œuvres connues jusqu'à ce jour est un mémoire intitulé *Breve Relazione dell' Imperio Ottomanno nell' anno 1668* que l'auteur offrit au grand duc de Toscane, Cosimo III. Pour l'intérêt présenté par ce travail et pour l'authenticité des informations qu'il contenait, ce mémoire fut copié à plusieurs reprises pour l'usage de ceux qui se rendaient à Constantinople ou étaient désireux de se documenter sur ce qui se passait dans la capitale ottomane. Sur une de ces copies, conservée en Grande-Bretagne, apparaît dans le texte du titre même, que l'auteur en était le docteur Mascellini d'Urbino établi depuis plus de 25 ans à Constantinople [25].

---

[21] E. Tappe, *Charles II and the prince of Moldavia* dans «The Slavonic and East-European Review», XXVIII, 1950, p. 415.

[22] C. Magni, *Quanto di più curioso e vago ha potuto racorde* [...], Parme, 1679, p. 348.

[23] E. Legrand, *Bibliographie hellénique*, vol. III, Paris, 1895, p. 338.

[24] C. Magni, *op. cit.*, p. 442.

[25] *Breve Relazione dell'Imperio Ottomanno nell'anno 1668*, by Dr. Mascellini of Urbino, for more than twenty-five years resident at Constantinople. In 4⁰, Unbound, Italian, 21 pp. (*Report on the Manuscripts of the late Allan George Finch, esq. of Burley-on-the Hill, Rutland*. vol. II, Londres, 1922, p. 504, nr. IX).

On est surpris par le fait que, malgré le nombre des copies existantes, cette *Relazione* soit restée inédite. Aussi avons-nous jugé utile de présenter dans l'annexe la teneur intégrale du manuscrit, d'après un exemplaire (autre que celui mentionné ci-dessus) qui a été mis à notre disposition par l'amabilité de l'Ing. A. C. Lascarides (Richmond, Grande-Bretagne) qui détient une collection de 68 documents intitulée *Affaires of Turkey (Documents relating to Sir William Trumbull's embassy to Constantinople)*. Parmi ces pièces qui avaient été copiées pour servir au nouvel ambassadeur britannique à la Porte, Sir William Trumbull (1687) trouve en 51e place la *Relazione* en question. La bibliothèque d'État de Lucca possède également un exemplaire (Lucca, ms. nº 298) ayant appartenu au duc Cosimo III et qui a constitué le sujet d'une communication de C. Pizzi [26].

Ce mémoire de Mascellini offre au lecteur un attrait particulier en reflétant la situation existante dans la capitale ottomane ainsi que dans l'empire ; on y trouve également quelques références, malheureusement trop brèves, aux deux voïévodes roumains Matei Bassarab et Vasile Lupu que l'auteur avait connu personnellement. Il est probable que c'est par ses entretiens avec ces princes que Mascellini a appris certains détails sur la manière de combattre des Tartares.

Dès les premières phrases du texte, l'attention est retenue par le portrait physique et moral que Mascellini donne du sultan Mehmet IV. Sans faire preuve de dons littéraires exceptionnels, l'auteur captive par la sincérité avec laquelle il expose la moisson d'observations acquises au contact prolongé avec le maître tout-puissant. Celui-ci était âgé de 27 ans et régnait depuis sept années. Grand de taille et apparemment bien portant, il était d'un tempérament mélancolique et atrabilaire, ce qui de nos jours serait désigné comme hépathique et atteint de lymphatisme, et qui l'avait affligé d'« excroissances tumides », vraisemblablement des tuméfactions ganglionnaires. Ces troubles le prédisposaient peu au sommeil mais lui donnaient en même temps un état d'agitation qui se manifestait par un impérieux besoin de se mouvoir se traduisant en incessants déplacements et parties de chasses au faucon. Sa nature d'un caractère bien plus saturnien que vénusien le poussait à rechercher toutes sortes de réjouissances en dehors des plaisirs de la chair. Bigot et superstitieux, haïssant les chrétiens, assoifé de richesses et gourmand à l'excès, il gaspillait sans compter de véritables fortunes, dans sa prodigalité sans frein. Son aversion pour la ville de Constantinople où il évitait de séjourner venait sans doute des souvenirs sanglants des révoltes auxquelles il avait été témoin dans son enfance et au début de son règne.

On y parle aussi de la coutume suivant laquelle celles de ses esclaves qui lui donnaient des enfants étaient élevées au rang d'épouse en devenant « casachi ». Sa passion pour les constructions était notoire ; il faisaient bâtir de nouveaux sérails et restaurer les plus anciens dont on avait été récemment détruit par un incendie. En échange, les faits de guerre ne présentaient aucun intérêt aux yeux de ce maître d'un peuple aussi belliqueux en ce temps ; ainsi les combats de Crète l'indifféraient totalement

---

[26] C. Pizzi (Lucca), *Une relation sur Constantinople, inédite et méconnue, du XVIIe siècle* dans *Actes du Xe Congrès International d'Etudes byzantines*, Istanbul, 15 — 21.X.1955, Istanbul 1957, p. 244—247.

Mascellini raconte ensuite la vie menée à la cour, la somptuosité des costumes, les richesses du trésor impérial, les revenus, les présents reçus mais aussi la confiscation des biens qu'entraînait une disgrâce dictée par son seul caprice. Un simple cauchemar avait, paraît-il, suffi pour mettre en danger la vie de ses propres frères. D'une manière très attrayante l'auteur aborde aussi les questions ayant trait à la religion, aux institutions, à la bizarre organisation de l'armée. La dégénérescence du tout-puissant maître, le luxe éhonté dont il s'entourait, la vénalité de l'administration et de la justice, la superficialité des obligations religieuses autant que l'indiscipline qui régnait parmi les soldats apparaissent à la lecture du mémoire comme les signes précurseurs de la décadence de l'empire qui allait se manifester pleinement au cours du XVIII^e siècle.

Les deux autres ouvrages de Mascellini datent de l'année 1673. Celui qui porte le titre de *Innanis et Vere Preservationis a Peste* a été rédigé à Andrinople et daté du 20 décembre 1673 lorsque l'auteur s'y trouvait parmi les membres de la suite du sultan. Le texte resté en manuscrit contient des précisions sur la maladie de la peste et sur les moyens de s'en préserver d'après l'expérience acquise au long de sa carrière par le renommé fils de la ville de Pesaro, le tout généreusement mis à la disposition du lecteur mais d'une efficacité bien incertaine.

L'autre ouvrage, intitulé *Summarium Artis medicae* a été édité en 1673. Il s'agit d'une brochure in 8° comptant 83 [—86] pages dédiée à son protecteur, le grand vizir Ahmet Pacha. Le texte rédigé également à Andrinople porte la date du 10 décembre 1672.

La valeur scientifique de ces deux ouvrages est des plus modestes. Le premier, *Innanis et Vere Preservationis a Peste* apparaît comme un exercice de rhétorique médicale, grandiloquente mais sans fondement, à une époque où l'origine réelle de la maladie était encore inconnue et par conséquent les moyens de la combattre également. Sans doute, l'auteur croyait que son expérience était suffisante pour juguler le mal, mais bien que ses sentences fussent exprimées de manière catégorique et sans appel, elles étaient loin de correspondre à la réalité.

La brochure imprimée constitue une compilation comme on en faisait paraître en grand nombre en ce temps. Ce n'était pas à vrai dire une œuvre scientifique, mais plutôt un travail de popularisation des possibilités de la médecine et d'éducation sanitaire. L'auteur y consigne ses observations personnelles découlant d'une expérience prolongée, tout en évoquant celles de ces prédécesseurs depuis Hippocrate et Galen jusqu'à Ioannes Domenicus Sala dont il avait été l'élève à Padoue.

Ses propres points de vues sur divers traitements classiques ne manquent pas d'un certain souffle de fraîcheur et de renouveau, bien que leur présence dans le cadre de l'ouvrage soit bien mince. Ce petit volume aux brillantes dédicaces était destiné plutôt à satisfaire l'orgueil et encenser la grandeur du vizir, tout en permettant à Mascellini de poursuivre ses activités dans les conditions excellentes auxquelles il était arrivé.

Par l'édition de son œuvre médicale, on peut considérer, quelle qu'en soit sa valeur, que Mascellini avait atteint le point culminant de son ascension sur l'échelle professionnelle et en même temps dans l'estime de ses pouissants protecteurs, réalisant en plus un état matériel des plus enviables.

Deux ans à peine après cette pleine réussite de son existence, la mort allait le surprendre. Il se trouvait à cette époque auprès du sultan à Silistrie [27] où les caprices du monarque l'avait determiné à choisir sa résidence d'été, étant persuadé que le climat y était le plus favorable pour sa santé que partout ailleurs. C'est là qu'un jour Mascellini reçut l'ordre de se rendre en toute hâte en Crimée au chevet du khan tartare Sélim I^{er} Ghiray dont l'état de santé avait empiré depuis un certain temps. Grâce aux soins prodigués, le malade se rétablit et permit au médecin de retourner auprès du sultan. Mais en route, alors qu'il revenait chargé de présents, il fut terrassé par une de ces graves maladies qu'il avait combattu si brillamment au cours de sa carrière et c'est à peine s'il put atteindre la ville de Galatz où il rendit l'âme.

Quelques années plus tard, en 1688 [28], un missionnaire écrivait que la ville de Galatz possède « una chiesa per servizio di essi cattolici, dove sono alzate, in tre altari, figure bellissime, fatte depingere dal residento cesareo quell'anno che fu espugnato da Turchi Caminietz et in detta chiesa è sepolto il Medico Mascellini, che ivi mori, ritornando da Cremo, dove era stato a medicare il Gran Khan de' Tatari »[29].

Pour perpétuer la mémoire de cet homme de valeur, sa famille avait fait poser sur sa tombe une dalle sur laquelle fut gravée une inscription. Mais lors d'une des fréquentes incursions des Tartares, pendant laquelle les sépultures mêmes furent profanées par les pillards de trésors et les corps ensevelis jetés dans les eaux du Danube, seule la dalle subsista et pendant un certain temps, elle fut placée à l'entrée d'une école de la ville, où l'inscription s'effaça peu à peu sous les pas. Cette dalle se trouve actuellement au Musée d'Histoire de Galatz. Mais le hasard a voulu qu'un homme de bonne volonté songe à copier l'inscription alors qu'elle pouvait encore être déchiffrée et en confier le texte à l'Académie de Bucarest où Nicolas Iorga la découvrit et la fit publier dans l'Appendice d'un de ses ouvrages [30]. Cette inscription nous renseigne sur l'âge de Mascellini en indiquant les dates de sa naissance et de son trépas, ainsi que sur la cause de sa mort, attribuée à une fièvre (peste, typhus?). Son épouse, Hélène Scocharda, elle-même fille de médecin et de ce fait familiarisée avec certaines connaissances de la science médicale, le considérait comme un second Avicenna qui, selon son opinion, dépassait la valeur et la gloire d'un Hippocrate ou d'un Galen. Le texte de l'inscription évoque ensuite la grande renommée du défunt, ses relations avec les plus illustres monarques européens dont les voïévodes roumains ainsi que « l'abondante pluie de dons » déversée à flots sur celui qui devait disparaître si prématurément.

Ces paroles nous laissent surprendre l'influence de « l'arabisme » qui avait toujours inspiré l'activité médicale du docteur Mascellini et dominé l'enseignement médical de Padoue.

---

[27] G. Călinescu, *op. cit.*, p. 8.

[28] *Relazione dello stato di Moldavia e Buczacco* descrita da me F. Antonio Georgini, missionario apostolico di Moldavia e Valachia, L'anno 1688.

[29] Viorica Lascu, *Documente inedite privitoare la situația țărilor române la sfîrșitul secolului al XVII-lea* / (Documents inédits concernant la situation dans les pays roumains à la fin du XVII^e siècle), dans « Anuarul Institutului de istorie din Cluj », XII, 1969, p. 257.

[30] N. Iorga, *Două tradiții istorice în Balcani: a Italiei și a românilor* (Deux traditions historiques dans les Balkans, celle de l'Italie et celle des Roumains), dans « Analele Academiei Române », M.S.I., II^e série, XXXV, 1913, p. 428.

Pour résumer l'évocation de l'homme que fut le docteur Giovanni Mascellini et de son activité, on peut dire qu'il fut un excellent praticien, doué et possédant une longue expérience ; que, d'autre part, sa carrière politique a été également couronnée de succès grâce à la discrétion dont il a fait preuve. S'il a renseigné certains personnages ou milieux de l'étranger sur la situation, pas toujours florissante, de l'administration et des institutions de l'Empire ottoman, il a été assez prudent pour prendre soin que ces divulgations ne risquent pas de péricliter sa situation.

Comme toute personnalité sortie du commun, Mascellini a eu à connaître parfois de la malveillance et une certaine hostilité, mais il a toujours réussi à les écarter par le prestige que lui conféraient ses mérites incontestables. Le fait qu'il avait su gagner la faveur des puissants dignitaires entrait dans les mœurs de son époque, qui faisait que l'adulation soit un moyen de se maintenir à un certain niveau. Or, sans avoir été l'inspirateur de ce procédé, il trouvait avantage à s'y conformer.

Pour l'histoire de la médecine roumaine, en laissant de côté les circonstances qui ont conduit à la mise sous presse du volume *Summarium Artis medicae*, on peut considérer son apparition comme un élément positif. En effet, on ne connaissait avant Mascellini aucun médecin princier qui soit en même temps auteur d'œuvres médicales ; seul Pylarino devait répéter plus tard cette performance. C'est pourquoi nous tenons à souligner ce mérite particulier du valeureux praticien et de l'habile politicien que fut le docteur Giovanni Mascellini.

ANNEXES

I

Correspondance

De la vaste correspondance portée par Giovanni Mascellini avec divers hommes de science, ecclésiastiques catholiques et personnalités politiques, trois lettres seulement ont été identifiées jusqu'à ce jour ; les originaux sont conservés dans des fonds d'archives du pays ou de l'étranger. La plus ancienne, écrite en italien et datée du 23 décembre (ancien style) 1654, est adressée à Federico Seripi à Vienne, de Bucarest où Mascellini se trouvait à cette époque en qualité de médecin de la cour auprès du prince Constantin Șerban ; l'original se trouve au Musée Oliveriani de Pesaro, mss 426, f. 65—66 (Communication faite par la gentillesse de Paul Păltânea). La seconde, également en italien, est écrite de Tîrgoviște, résidence de Constantin Șerban et porte la date de 13 novembre 1657 (voir ci-dessus). Une troisième lettre enfin, a été envoyée le 1[er] octobre (nouveau style) 1663 d'une localité non indiquée, à lord Winchilsea, ambassadeur britannique auprès de la Porte ottomane, et contient des renseignements concernant le prince de Valachie, Grégoire I[er] Ghica, à qui on avait promis le règne à vie, ainsi que sur l'accueil réservé dans la principauté valaque au colonel Giuseppe Detti avec lequel le diplomate anglais était en relations ; l'original de cette pièce écrite également en italien est conservé dans les archives de Leicestershire (Leicestershire Record Office), *Finch MSS., For. 1, bdl. XI* (information de Paul Cernovodeanu)

Tîrgoviște, 1657 le 13 novembre

Le docteur Giovanni Mascellini à Isaac Basire, secrétaire du prince de Transylvanie et recteur du collège de Alba-Iulia, pour lui faire part de son intention de servir les intérets du prince à Constantinople ; appréciations diverses sur le comportement des ambassadeurs des

puissances européennes auprès de la Porte dans la question transylvaine; réitère sa fidélité à Rákóczi.

Molt⟨o⟩ Ill⟨ustrissimo⟩ e Clar⟨issi⟩mo Signore ⟨f. 1⟩
P⟨at⟩ron⟨e⟩ Col⟨endissi⟩mo

Molti giorni sono che nel mio arrivo qui scrissi a V⟨ostra⟩ Il⟨lustrità⟩ Clar⟨issi⟩ma in confirmat⟨ion⟩e della mia viva oss⟨equiosit⟩à e le significai anco il pieno stato delle cose de Constant⟨inopo⟩li in relatione a q⟨ues⟩te parti, raccomandandoli insieme una mia humilis-s⟨im⟩a lettera per Sua Altezza[31] che supplicavo di gradire l'ardore mio ossequiosiss⟨im⟩o quale ho esercitato con le possibili aforzi per quel poco tempo che mi son fermato in Const⟨antinopo⟩li al suo servitio come io so esserli contestato dalli s⟨i⟩g⟨no⟩ri ritenuti suoi Proc⟨urato⟩ri e Legati[32], ma con mio stupore non ho fin hora veduta risp⟨ost⟩a e temo che quel mio piego sia capitato in sinistro il che mi spiacerebbe assai, perchè conteneva molti particolari ch'interpretati da chi bene intende lingua italiana potevano esserli molti grati all'Altezza Sua. Hora intendo costà mutato l'ord⟨in⟩e delle cose quale non era necess⟨ari⟩o se si fosse già di molto un fedele Procuratore, premessa alla Porta con humiliat⟨ion⟩e e qualche oblatione, che cosa era l'unico scopo di quella, che perciò anco haveva cosi lungame⟨m⟩te ritardata la missione costà della regia intimatione. Si può nondimeno cosi anco sperare la mitigat⟨ion⟩e d'ogni furrore più facile et insieme la restitutione in pristino, quale io scriverei certissima quando mi conoscessi un solo cenno d'interesse della Maestà di Hungari[33], che come a me disse l'Ill ⟨ustrissi⟩mo S⟨inio⟩r Rhenier, Residente[34], si bene repugnava // sull' interessi din Pollonia, sarebbe però ⟨f.2⟩ stato mai fautore alla Porta per la mutat⟨ion⟩e dello stato di Transilvania, e che il Celsiss⟨im⟩o Rackoczi non poteva trovar mezzo più sicuro della Sud⟨et⟩ta Maestà, quale con tutta prompensione havrebbe abbraciata la mediatione. Al medesimo fine non posso tralasciare di soggiungere che l'Ecc⟨ellentissi⟩mo Amb⟨asciato⟩re di Franza[35] e per l'autorità e per la singular⟨issi⟩ma destrezza potrebbe far molto, e il Celsissimo Principe si potrebbe assicurare di tutta sincerità per chè quanto alla conservatione di S⟨ua⟩ A⟨ltezza⟩ in cotesto Regno la Franza è interessatissima, sebene quanto al neg⟨ozi⟩o della Pollonia non poteva essere parziale. Vi è anco l'Ec-c⟨ellentissi⟩mo Amb⟨asciato⟩re d'Inghilterra[36], che sò essere vero amico, ma circa li maneggi appresso la Porta non è cosi pratico et ardente. Vero è che non si trovano hora li Ecc⟨ellentis-si⟩mi legati appresso la Porta in And⟨rinopo⟩li con tutto ciò potrebbe l'Ecc⟨ellentissi⟩mo di Franza mandare il suo Gran Dragoman Monsù L'Abord[37] in And⟨rinopo⟩li, che in verità non ha pari appresso la Porta nel maneggio de negozio, à segno che da molti ho sentito dire che Monsù l'Aborda con le sue maniere se havesse borsa potrebbe cavar Const⟨antinopo⟩li dalle mani de Turchi.

Porto a V⟨ostra⟩ I⟨llustrita⟩ C⟨larissima⟩ q⟨ues⟩te mie insinuationi offerti del mio // infimo humiliss⟨im⟩o ardore, vorei la continuata felicità di S⟨ua⟩ A⟨ltezza⟩ sebene con rammarico non ho potuto meritare un cenno del suo imerit⟨atissi⟩mo e sospirat⟨issi⟩mo gradimento. Mi farà gratia V⟨ostra⟩ I⟨llustrità⟩ C⟨larissima⟩ di farli penetrare li presenti, ma di lei interpretati, non da altri, che si poco intendere 10 spirito dell' idioma italiano. Io dovrò, piacendo a Dio, presto essere in Const⟨antinopo⟩li e per conseguenza dovrà essere il mio passagio per And⟨rinopo⟩li dove non mancherò di tracciare la possibile notizia delle cose et a V⟨ostra⟩ I⟨llustrità⟩ C⟨larissima⟩ di darle l'aviso. Di nuovo la supplico di qualche aviso circa lo stato del S⟨igno⟩r Marco Tarsia[38] Dragomano; e sola più mentre sono afettatissimo della repentina occ⟨asion⟩e del Corriere, devot⟨issi⟩mo a V⟨ostra⟩ I⟨lustrità⟩ C⟨larissima⟩ bacio le mani. ⟨f. 3⟩

---

[31] Le Prince Georges II Rákóczi de Transylvanie.

[32] Ferenc Sebesi, István Keresztesy et Ferenc Thordai, envoyés extraordinaires du prince Rákóczi auprès de la Porte Ottomane.

[33] Léopold I^er, empereur germanique et roi de Hongrie (1657—1705).

[34] Simon von Reniger, résident de l'Empereur auprès de la Porte Ottomane (1649—1666).

[35] Jean de la Haye, seigneur de Vantelet, ambassadeur (1639—1660).

[36] Sir Thomas Bendysh, ambassadeur (1647—1661).

[37] Probablement La Borde.

[38] Appartenant à la fameuse famille de drogmans d'origine vénitienne employés par les ambassades impériale et britannique à Constantinople dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

Terg⟨ovis⟩t⟨e⟩ a 13 9-bre 1657 S⟨tyli⟩ V⟨eteris⟩
V⟨ostra⟩ I⟨llustrità⟩ C⟨larissima⟩
. . . . [39]

Gio⟨vanni⟩ Mascellini

⟨f.4⟩ ⟨Adresse⟩ : Perillustri et Clar⟨issi⟩mo D⟨omi⟩no D⟨omi⟩no Isach Basirio D⟨omi⟩no Gratiossimo

Bibliothèque Batthyanaeum de Alba Iulia, X/24, original (communiqué par mon ami Paul Cernovodeanu).

II

⟨f 175⟩ **Relatione dell'ottomano imperio nel presenta stato in quetto anno 1668**

Written by Dr. Marsiglian

Regna hoggi Sultan Mahomet Quarto[40] in età din 27 anni regnante din anni 17 : qual'è nelle statura piutosto alto, di Color brunetto, fin hora con solo poco quasi Lanugine nella barba, di faccia longa e da poco tempo fatto di un buon habito. E di temperamento melancholico atrobilare, che le causa le gambe debole & varicose, li ha fatto poco inchinato al sonno et lo concita sempre a caccia, al cavallo, che non può stare in un luogho ; piu saturnino che Venereo alle religione molto propento è percio superstitioso e severo Nemico dei Christiani, voracissimo non meno dell oro che del Cibo poiche mangia spesso e'molto. E ritirato nelli Dispendij procura Cumulo di Denari. Da questa Metropoli cerca quanto può d'allontanarsi, adhorrita naturalmente per li terrori delle horrende Seditioni nelli suoi primi anni di Età e dell Imperio. Ha un solo figlio maschio ; sono pochi mesi circonciso e nominato Sultan Mustafa[41], di quatro anni fatto con la favorita Concubina perciò dichiarita Casachi che vuol dire Camariere sola. Hoggi con tal Carattere si intende la Regina è Moglie dell'Gran Sig⟨nor⟩re cosi vuole il g⟨ran⟩ Sig⟨no⟩re di gran tempo per Constitutione Politica din non permettere a Donna vera moglie l'heredità dell Ottava parte dell'Imperio, come la Legge dell'matrimonio determina. Dopo la morte del marito Non si intende maritarla ne si lega con Matrimonio ad ⟨f.176⟩ alcuna Donna si come si usa in tutti, sua solamente con Carattere d'Honore si distingue dalle altre Concubine che sono molte a sua volonta dichiara // dunqua quelle che li parturiscono figli favorite col titolo di Casachi quale subito però sono condotte nelle Camere del Tesoro dove le viene posta in testa Corona e cosi nominata Sultana col assegmento di grossa Entrata e di Corte aparte, di questa Conditione e solamente hoggi la sudetta cane qualle Con la quale il G⟨ran⟩ Signore ha ricevuta solam⟨en⟩te prole & che sola questa ama : e gode, como poco Amico del Sesso femineo Quello che non dispiace ai fratelli che sono tre Sultan Soliman[42], Selim e Achmet[43] tutti di diversi madri che vivano hora, nel vecchio Seraglio e quasi di una Età col G. S.[44] si che non e frà tutti quattri la differenza di duoi anni, tutti bellissimi Prencipi e particolarmente il primo Soliman che dicono più alto e esperto del G. S. e di molto spirito mà superbissimo enemico dei Christiani. E poco tempo fà ch'il G. S. per certo sogno fatto ha cominciato pensare a levar alli sud⟨dit⟩i fratelli la Vita e già risolvera un giorno. L'essecutione e sin ora impedita dalla Madre a anco dal Mufty che non volse darli Tetfù[45] cioè la permissione legale com'è solito, non hauendo egli ch'un solo figlio. Ma si ben fin hora

---

[39] Formule de révérence composée de trois mots que je n'ai pas pu reconstituer.

[40] Mehmet IV, sultan ottoman (1648—1687).

[41] Mustafa II, sultan (1695—1703).

[42] Soliman II, sultan (1687—1691).

[43] Ahmet II (1691—1695).

[44] G⟨ran⟩ S⟨ignore⟩.

[45] *Fetvah*, chez D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Ottoman*. Les fonctions non identifiées ont été reproduites telles quelles dans le texte.

si è contenuto, con tutto ció si crede ch'un giorno si portara all'improviso alle Camere e dara Effeto alli suoi pensieri fatti, che par e senza rimedio e bene che portara grande pericolo nella successione ottomana assicurera non dimeno la sua persona e dell suo figlio. Ha hora I G. S. alcuni familiari favoriti per Discorso e tratenimto frà qualli e conspicuo il Cul Ogli giovane di Circa 25 anni non bello mà gratioso // modesto e prudente, che già era un dei Paggi ⟨f. 177⟩ e poi dichiarato favorito, e già poco tempo fatto uno dei Passa alla Banca ancora si conserva ia sua piena non mancando il giovane modesto e prudente di preservarsi dall'invidia con tutti i Reservi da Politici negotij se bene la sua grandezza constitutto nel supremo grado con farla sedere sopra il Kaimacam Luogotenente del Vizir non può non conciarlo odio, Nel Regio Seraglio cosi fanoro hoggi tutti li Musaip familiari asservando di non toccare li Ministri di Stato e le Cose publiche nelle quale anco il G S. non fa mai solo alcuna Cosa senza il moto ed il Consenso del Vezir à cui come al Processore Suo Padre fortun⟨atissi⟩mo che ha rimessa e stabilita l'authorita del G.S. egli ha permessa in tutto l'assoluto Commando. Ama il G.S. li presenti Ministri e familiari con tutto ciò affatto si scorda di quelli che sono lontano dalla Sua presenza, come sin non li conoscesse. Quindi e ch'il G⟨ran⟩ Vizire[46] per vendicarsi a suo modo di alcun familiare favorito, procura con pretesto di merito e col d'arte qualche Carico di rimuoverlo dalla Corte, in che tutta la difficoltà consiste perche separato è lontano in breve tempo castiga e precipita come vuole. Il presente Veziro si bene distante conserva fin hora l'affetto e la stima per li Oblighi al padre[47] se ben hora non manca qualche profonda suggestione che in occasione potrebbe hora che tutta è attrabilare il G. S. sviarlo ogni affetto. E il Vizir se ben giovane d'incirca 36 anni, di mediocre Statura, di bella faccia con barba negra, persona di mirabile sodezza, prudenza, honesta e multo religioso ma superbo inesorabile Nemico ancora egli dal sesso // femineo, non inclinato al sangue come il padre, f ⟨178⟩ nè punto venale, non fa avanie e nei giuditij rettissimo. Per le Cose di Candida[48] par che possa decadere non senza pericolo, ma oltra alla sua prudenza con la quale non manca di tutti le arti vigilantissimo a preservarsi. Le obligationi del G.S al suo padre non saranno mai scordati e le renndrano almeno sicura nella vita. Mentre che di Candia gia s'intendevano le difficoltà nel passato Settembre il G.S. però si mostrava poco curarsi, tutte le hore nelle caccia uscito anco di fare come fece un giro amplissimo fin a Philippopoli con ordine di molte solenissime Caccie alle quale concurreva Gente numeros : ma non solo di Girconvicini Luoghi ma di parte anco lontane di cinq⟨ue⟩ò sei giornate nel che ricevano li poveri dispendij e strappazza eccessive. Si diletta anco il G.S. nella fabriche onde ha fatto edificare molti Seragli nelle vicinanze di Adrianopoli e Const⟨antino⟩poli oltre a varij ornam⟨en⟩ti fatte per diversi luoghi di suoi Seragli. Per l'incendio successo duoi anni sono che distrusse più della metà dela sua Corte ha fatto reedificare il Seraglio con vero Edificio Imperiale amplissima di ipetra viva marmo di questo paese assai bello si ben venero in cui per duoi continui anni hanno lavorati mille huomini e più. Quanto alla Corte del Seraglio non a punto alterato nel numero, nella disciplina, negli Ordini, nella pompa, tutto più a lusso va inclinando e ha qualche meno vigore. Circa il numero delle persone sono varie le Realizione, mà io per certa informazione sò esser quello delle Donne di circa sette in otto cento e di Maschij di circa // tre mila che ⟨f. 179⟩ non vanno mai fuori e che perciò tutti servano al G.S. di guardia. Nel vito si ben le Cucine del G.S. sono amplissime bastanti per maggiore numero, perche le provisioni spese che si fanno non hanno como dicono Conto, si ch'al Mutpaih Emin, Prefetto delle Cucine, si dice che non se le rende. Con tutto ciò il Cibo e mal distribuito essendo largam⟨en⟩te li Grandi trattati mà gli altri molti non hanno pane per satiarsi. La sola Carne di Castrato ch'entra ogni giorno nel Seraglio è din 150 Castrati altre le pollame senza numero; carne di bove nel Seraglio non entra mai, soli : Castrati, Agnelli, Cervi, Capriole e lepore. L'uso di pesce e rarissima. Di sugo di Limone ogni anno portano al Seraglio più di 100 grosse botte dell ambra nella cucina del G.S. si consuma quantità non credibile per gran prezzo essendo tutti li cibi e bevande per S.M. per la Regina Madre e per la Casachi con ambra. Il numero e la Copia din Serbett, Confetti, condite, aque odorifere, Bevande artificiose, con pome, pere, prune &te. non si possono Comprendere. Dovunq⟨ue⟩va il G.S. li si portano con gli stromenti proprij tutte le sorte ordinare di Cibi e bevande calde e freddi. Gli Ornamenti del Seraglio sono miniature a oro delicatissime, incrostature di Procellane di Lapis Lazoli, Tapeti con oro, cuscini rica-

---

[46] Fazil Ahmet Koprulü, grand vizir (1661—1676).

[47] Mehmed Koprulu, grand vizir (1656—1661)

[48] La guerre de Crète.

mati e con gioe. Scrittorie e Casselle gioiate e fondo di perle bellissime si vedano pendere per. ogni parte. Il Tesoro anco consiste senza prezzo in ornamenti e vasi d'oro e d'argento che sono infinite, in goie (sic !) che non hanno numero perche a sacchi possono misurarsi. E contanti di oro e argento che si trovano in varie Camere e luoghi aposta fabricate come pozzi, a summe ⟨f. 180⟩ grandissime, perche ogni Ré fa la // sua Cammera e tesorio, in cui procura il Cumulo possibile per gloriosa Memoria non mai è posta mano nelle Camere delli Antecessori quanto al Denaro. Sultan Ibrahim[49] solo nei tempi nostri ha fatto poco Cumulo di constanti, si ben di. gioie — di ornamenti grandissimo. Quello che al G.S. resta della sua Entrata per conservare non è altro che l'incerto delli presenti è del fisco cioé di tutti quelli che fà morire e che morano anco in gratia quando siano richissime di che si farebbe un Cumulo immenso quando tutto capitasse nel Tesoro del G.S. Ma di una facoltà che sia di 200 m(⟨ille⟩ 60 m⟨ille⟩ : apena saranno consegnate. Commanda però sempre il G.S. ch'alli heredi digli, fratelli, sorelle, padre, madre, moglie sia permessa qualche portione, che suol esser molto poca. Nel resto le Rendite Ordinarie dell'Imperio che sono di 40 millioni di Tallari tulti vanno spese in Paghe alle militie stipendiati con varie Caratteri, Ministri, la Corte Arsenale è perche da qualche tempo le contributioni sono diminute per la mancanza di sudditi sparsi e fuggiti per altra parte à segno che come intendo manca del solito sud⟨di⟩to circa due Millioni si remettano con l'accrescere l'angarie sopra le provincie il che si ben in Corpo cosi vasto, non fa per poco tempo alteratione sensibile nel progresso nondimeno si fara di grave risentimento. La Rendite Ordinarie tutti sono ditre forme. Una il tributo dei Christiani quali pagano 4 p⟨iastri⟩ p⟨er⟩ testa, li maschi pero e che sono d'adulto età La seconda e l'angaria spora li beni stabili e mobili che importa ⟨f. 181⟩ quasi la decima dell' Entrata // che tutti pagano e li Turchi & Christiani pur che no siano privileggiati o stipendiarij del G.S. La terza e quella delli Datij, sopra materie, però di Nego ⟨tian⟩te poi che quelli di vivere non pagano alcuna Cosa fuori del vino. Che per esser contra la Legge ha un grosso Datio, che importa quasi la metà del prezzo. Ma oltre alle sud⟨di⟩te forme di Rendite per le occasioni di guerra, di viagi del G.S. e di altre occorrenze da poco tempo sono state introdotte altre straordinarie Contributioni detti di Sulum cioé tirraniche che si estorquano de tutte secondo le Beni stabili che possedano e le possessioni lucrose. L'Entrata certa tutta e quasi appoggiata sopra le Provincie o per dire meglio sopra li Passa e Governatori di quelle, e li Capi di alcuni luoghi proprij del G.S. che sono Const⟨antino⟩-poli, Adrianopoli e Brussa le 3 sedie Imperiale che non hanno particolari Governatori si che ogni Passa e Capo ha l'obligazione di transmettre e dare al G.S. una tanta Summa come per esempio il Principe di Valachia e obligato al B⟨a⟩iram grande ogni anno mandare 250 borsi di tributo 20 al Re di presenti, 12 alla Valide, 10 al Vizir con pellici e molte zebeline & altre molte borse a diversi grandi oltre gran somma di Cera, di Butiro, di Castrati e certo numero di falconi. Il Gran Datiario di Constantinopoli paga mille Tallari p⟨er⟩ giorno con altre spese che importa piu di altretanto. Il Passa di Cairo manda 500 m⟨ille⟩ Chequini ed altre tanti a Mecca, oltre a zuccari, Risi, Dattili, lini in gran Copia e cosi tutti I Passa, Sangac beg secondo il paese. Il vestir del G.S. e vario, le veste di sotto sono di panno d'oro, di bellissimi armesini. Di sopra in varie forme molte d'oro per la maggior parte di finissimi Saie con fodere di Zebil- ⟨f. 182⟩ lini. Di volpe negre in ogni giorno le sono portativi nuovi Vestimenti dei // quali a suo piacere si veste o si compiace a ripigliare li già usati. Gioie pretiosissime porta nella Cintura, nelli larguzzi, nei buttoni, hangazzi spada, in sella staffe frene ed ornamenti di Cavalli il che tutto per la maggior parte e donato per lui e per la sua Casachi e suo figlio si ben non mancano pretios⟨issi⟩mi Lavori fatti alla giornata nel Seraglio. appresso il G.S. dove lavorano sempre più di cinquanta Gioelliere Nelli Cavalli e grosso il numero e la qualità singolare perche oltre alli razzi ogni giorno da diversa parte vengano bellis⟨si⟩mi presentati. Per le carozze benche non mancano gran numeri non sono però molto considerate è più tosto per ornamento che per uso. Circa la religione il G.S. .e molto inclinàto, con pontualita osserva le superstitiose Ceremonie nel che l'ha confirmato un Certo gran Predicatore nominato Vane Effendy[50] Arabo. Persona Literatissima e nella prediche mirabile, di una vita exemplare, sprezzatore, nell'apparenza di pompa e Richezze, si ben in pochi anni primo favorito dal precedente Veziro e poi dal presente e ultimam⟨en⟩te fatto. Predicatore del G.S. ha egli fatto gran Cumulo dei Denari. Egli ha fatto levare molte scriti di Suoni e Canti lascivi nel Seraglio è ha in varie Cose fatto Riforma della religione che si ben. pare molto larga, si ben considerata, è però strettissima perche non altra di apparente larghezza

[49] Ibrahim I^{er}, sultan ottoman (1640—1648).

[50] *Vanli Effendi*, chez D. Cantemir.

tiene che la permissione di molte Donne in moglie e di quanti schiavi vogliono, mà però anco in questo la Religione impone tanto obligazione che non è cosi facile, mentre le moglie, devano esser trattate tutte dei pare in // ogni parte altramente, può la donna ricorrere alla giustitia e lasciare il marito. E quanto alli Schiavi non possono questi esser toccati senza il Debito reso alle moglie e non per altro usate che per la prole. Nel uso poi con che si sia, o moglie, o schiave e obligatio l'huomo qualunqu⟨ue⟩ volta che usa il Coito di entrare nel bagno a lavarsi, onde non mancano quelli che per non obligarsi alla briga del bagno si contentano di esser Casti. Mà nel Resto obligationi della Religione sono Molte e gravissime. L'astenenza da vino e tutti li liquori soporifere, della Carne porcina e da molti altri Cibi come gli Ebrei l'osservanza rigida per un mese lunari ogni anno, fin che si tramonta il sole senza permissione di una stilla di aqua in bocca il che nell'estate, quando il giguno cade in quel tempo e di gran tormento è si ben sono molti che tutta la Notte mangiano, non è permesso dalla Religione si non il Cibo della sera dopo l'oratione e qualche Cosa di Collatione nell' alba. Vi è l'obligo universale dell'viaggio alla Mecca una volta in vita si non hanno l'impedimento, di povertà o di malatia. L'obligazione anco dell' orazione non è poco mentre cinque volte al giorno sono tenute nell' Aurora, nel mezzo giorno al hora del Vespero nel tramontar del sole e ad un hora è mezza di Notte, le quale tutte sono assai longhe e con travaglio di molte prostrazioni oltre alla Aptest[51], cioe alle Lotioni delle mani fin al Cubito Della faccia, del Collo con aspergersi anco li piedi & il Capo che si deve fare sempre immediatamente avanti l'Oratione per la purificazione si però non sara preceduto qualunq⟨ue⟩ uso venereo e non havra toccato quelche parte, del Corpo, alcun escremento, urina, sputa & d'alcun peccato // graue nel qual caso non basta la semplice Lotione, ma non passono far l'orazione si prima non si lava in bagno. Vi sono finalmente molte strette impositioni per dispensare ai poveri una parte buona delle rendite e non ributtar gli Hospiti e pelegrini di concurrere alli sepolcri dei morti con infinite altre superstitioni nelle quali tutti li veri Osservanti della religione assai Constretti et occupati. Ne sono quali vengono in testa per cose leggiere le propositioni dell Alchoran perche sono esplicate da tutti i dotti esser semplice metafore per li popolari & Idiotti a fin di farli capire la santita ed autorita del profeta, la grandezza e potenza di Dio il godimento nella gloria, l'acerbità delle pene eterne. In fine tutta la Somma della Turca Religione bastante alla salute non è altro chi'il credere un Dio solo e di nissun imaginable proportione anzo meno di nullo in rispeto di Dio, qualunq⟨ue⟩ altra Cosa o Creatura. Punto il più facile del mundo di esser creduto e che da Philosofi e Sceptici non puo esser negato. Si che non è maravigiia si instituita con un tal punto cosi rationale da tutto creduto tal Religione con molte Ceremonie superstitiose che rendevano all'ostentatione di santità et alle netezza del Corpo ha fatto cosi vasto progresso mentre anco in molte parte participe della Credenza Hebraica e Christiana. Si ben in questo punto di fede nè meno mancano molti relassi e del tutto senza fede. Perche li grandi per la maggior parte come di vilissima Nascita solevati dal fango e li professori della Legge chiamati Mollah è Caddi, che sono li più studiosi e dotti, sono quasi tutti atteisti // si che la religione và ancora relassando sempre più il che si riconosce dalla molto rimessa e fredda ubidienza e submissione che al G.S. li grandi e tutti già professavano a segno tale che incombravano con tutta prontèzza la morte quando la scontravano al minimo Cenno del G.S. commandata, quella che non fanno al presente mentre non è hora che non procurino quanto possono la fuga e la resistenza. Sono in ogni modo tutti è particolarme⟨n⟩te quelli che manco credano molto studiosi dell' hipocrisie per esser stimati e promossi agli honori affettatam⟨en⟩te procurando tutte li piu superstitiose osservanze, fanno publiche elemosine fabricano superbi Tempij, fontani, ponti, Chan con assegnam⟨en⟩ti grossi. Quanto poi al manneggio presente della giustitia Civile e Criminale si ben di gran tempo il Civile e stato assai rilassata hora è pero del tutto Corruto perche nella maggiore parte li giudici chi sono li Proffessori della Legge Multij, il primo come oraculo nella Religione è legge li 2 supremi Giudici dell Imperio Cadiliskeri[52] dell Europa uno e l'altro di Asia e li Caddi delle Citta e le Terre, che sono per tutto l'imperio eletti, mandati e destinati col tempo di un anno è mezzo al piu dal Mufty. Non hanno altro scopo nei Giuditij che il proprio Guadagno, amettano Testimoni falsi e voltano la Legge in mille forme a modo loro per favor della parte che li fà maggiore oblatione. Nel Criminale è molto piu rigida l'osservanza, e se bene quanto ai ladri si fanno commandare molte indul-

⟨f. 183⟩ ⟨f. 184⟩ ⟨f. 185⟩

---

[51] De fait *Abdest* chez D. Cantemir.
[52] *Kadiulasker* chez D. Cantemir.

genze quando pero sono presi e manifesti al popolo non truovano remissione, mà nelli homicidij rigidissimo e il giuditio, ne si dà Campo ediffere Morte con Morte si paga sia perqualche si voglia modo inferita si asservino in questo il vigore perche il popolo e interessato e se non si trouva l'homicido e obligato in quella contrada della Citta o nella villa dove successe l'homicidio di pagare il sangue 500 t⟨a⟩l⟨eri⟩ al Passa o Comandante nel che sono cosi rigorosi che se si truovera un morto per Caduta ò p⟨er⟩ // ⟨f. 186⟩ qualche accidente senza esser stato veduto lo pigliano come ucciso e così fanno pagare alla Contrada o Villa il sangue. Quindi risulta la rarita in questi dei homicidij e il manneggio rarissima del ferro nelle zuffe private in cui non si manneggia altro che la mano col bastone.

La Militia che viene composta di molti Ordini è nel presente la medema che già era quanto al numero se bene molto inferiore per tutti li rispetti di obedienza, durezza, sobrietà, peritia e valore. Sono delli Ordini Generali Fanteria e Cavalleria. La Fanteria e quasi tutta fondata nell' Ordine dei Giannizeri, che sono divisi in 160 Oda o Camere e formano il numero di 40 m⟨ille⟩ oltre quelli di Buda, dei Cairo e di Bagdat dove sono altre Camere per le Guardie di quei Regni. Si chiamano Camere perche oltre l'haver ogni Insegna il Colonello o Chiurbazi ed altri Uffiziali proprij ha luogo anco di alloggiamento aparte in cui possono tutti habitare se vogliano e dove dimorando hanno pane, Carne, Zorba, Candele e tutto il necessario al vitto, ma quelli che non vogliono stare nelle Camere, il che li viene facilmente permesso, con lasciare agli Uffiziali la Loro parte stano fuori e fanno quel Esercitio che vogliano nelle proprie Case. Quindi non e maraviglia se con 30 aspri il giorno possono desiderate la piazza ed in quella vivere, perche oltre la paga tengano vitto, Stanza, Vestito, Scarpe e quasi tutti li necessarij. Quando vogliano dimorare nelle Camere o si truovano in attuale servitio e fuori stando fanno esercitij e negotij lucrosi, con altri Me⟨re⟩anti e Mercenarij salva l'occasione della guerra nella quale anco molti restano in Casa con presenti e quello che vanno tutti ricevano // ⟨f. 187⟩ oltre la paga Regali per mettersi all'Ordine. Del medemo Ordine sono mandati per tempo determinato alle guardie di tutte le provincie e principali Città alcune Campagnie quali per fare il viaggio ricevono la spesa dal publico e nelli proprij luoghi destinati molto piu del' ordinario loro. Per terra servano ancora in guerra diversi altri Ordini di Iopgee o Bombardieri, Gibigee, Lacamagee, Minatori e Levenzi che sono li stipendiati à tempo non mancano amplissimo concorso di Ziamoglani in numero di 5000 o sei mille p⟨er⟩ Ordinario sono li... [53] per esser poi fatti Giannizzari e non hanno se non 2 or 3 aspre per giorno senza niente altro con obligazione di comparire quando sono chiamati nel Servitio della Citta, dichiarati pero Giannizzari quando mandati alla guerra e conosciuti per altro meritevoli. In qualunq⟨ue⟩ speditione di guerra con la presenza medema del G.S. non fù mai nè puo esser più che 12 m⟨ille⟩ Giannizzari perche il resto e necessario per la guardia di tutte le altre parte del' Imperio.

La Cavalleria e formata nella maggior parte dall'Ordinari; Spahi che sono con la pag^a Giornale o possimo esser nell'Europe e nell Asia d'incirca 30 m⟨ille⟩. Il rimanente consta di feudatarij quali sono li Timarri spahi, come li Nostri conti e le sciamette come li Cap⟨i⟩te delle ville e terre lequale tutte nell'Europa fanno 23 m⟨ille⟩ spade e nella Natolia 17 m⟨ille⟩ oltre quelli di Damasco, Cairo, Bagdat e Buda dalle quale parte non hanno l'obligazione di portare fuori del paese a militare. Li Murafaraga propriam⟨en⟩te Cavallieri sono anco molti mà non vanno alla guerra senza el G.S. come altri diversi Ordini che formano grosso Numero alquale si aggiunge quelli dei Passa quali concorrono chiamati con le proprie Corte è militia, alcuni con 500 altre con Mille, altre con 200, 300 spade secondo la Conditione del paese. Oltre che // ⟨f. 188⟩ sono li Tartari, Moldavi, Valachi. Il numero di Tartari e creduto assai più di quello che può esser mentre non si puo vedere tutto in un luogo mà sempre vanno divisi e dispersi ne mai si formano in una parte e hanno il numero di Cavalli per sei volte maggiore di quello delle per sone quali servano molto alla velocita delle Scrorrerie ed anco di Cibo nella mancanza dei viveri perche fanno le Camerate in essi sono ripartiti vanno per ordine mangiando li Cavalli. 20.000 Tartari portaranno 80 m⟨ille⟩ Cavalli si ch'il numero grosso e per computare li Cavalli. Ma' tutto il Crim [54], con la provincia di Boziac [55] e con la Dobrista [56] quando si muove il G⟨ran⟩ Chan [57] non pui mandar fuori (come alcuni Morzachi o Colonelli Tartari quando stavo in Valachia mi assicuravano) più di 90 m⟨ille⟩ Tartari il che mi venina confirmato da quelli

---

[53] Omnission dans le texte.

[54] La Crimée.

[55] Le Boudjak (Sud-Est de la Bessarabie)

[56] La Dobroudja.

[57] La Khan tartare de Crimée.

duoi famosi Prencipi Mattheo Bassarata vaivoda dí Valachia e Basilio Lupulo di Moldavia pratichissimi di Tartaria. Li Valachi e Moldavi che militano come Tartari se bene portano pistole molte, Lanze e schioppi, hora non possono esser piu di circa otto o dieci mille spade essendo state quelle provincie da pochi anni in quà desertate da molte invasioni delli Tartari di maniera tale ch'in occasione di gran mossa con la presenza del G.S. in guerra potranno esser obligate circa 80 m⟨ille⟩ spade oltre li Tartari se bene il Campo in simile Concorso havra più di 150 m ⟨ille⟩ teste, computanteli servitij e quelli tutti che seguono il Campo.

Il fine

Documents relating to Sir William Trumbull's embassy to Constantinople, no. 54 (collection Ing. A. Lascarides — Grande-Bretagne)

III

Innanis et vere/preservationis/ a peste/apologia/authore

Io : Mascellino Pisaurensi / Medico Doctore / et / Celssisimi Haemet Passia / Supremi Consiliarij / Ottomani Imperatoris / Proto Medico. /

⟨f. 2⟩ Prefatio; ⟨fo. 3⟩ Illustrissimi DD. D. D. Consulibus / et Patricijs Civitatis, et Comunitatis / Pisauri / Solutis et Obsequij Offitio Supposito / (Au bas de la page : Dato Adrianopoli 20 Decembr. 1673. Obsequentissimus Jo : Mascellinus).

⟨fo. 4⟩ Ad Candidum et Benignum Lectorem.

⟨fo. 5⟩ Caput I. Quid sit Pestis. ⟨fo. 7⟩ Caput II. De Pestis Causa; ⟨fo. 15⟩ Caput III De Pestilentis Contagionis Natura et Conditionibus; ⟨fo. 16⟩ Caput IIII De Vera et Vana Preservatione a Peste; ⟨fo. 22⟩ Finis.

Musée Oliveriani, Pesaro, ms. 468, inserto 28 (communiqué par l'amabilité de Paul Păltânea).

IV

Artis medicae/quae continet/methodum et praece—/pta universalia ad medici—/nam faciendam summarium.

Collectore & Dispositore / Ioanne Mascellino / Pissaurençi / Medico Doctore / Viennae Austriae, / Typis Michaelis Thurnmayer Universitatis / Typographi. Anno 1673 /. 83 [—86] pages, in 8⁰.

Dédicace au grand vizir Ahmed Koprülü (p. 3—4); Prefatio (p. 5—6), le texte (p. 7—83); traduction de la dédicace en langue turque (p. 85—86) dans l'exemplaire du British Museum.

Caput I. De Artis Medicae Nomine, Natura et Praecognoscendis ad Medicinam faciendam (p. 7—8). Caput II. De Praecognoscendis circa sanitatem humanum Corpus (p. 8—11). Caput III. De instrumentis, quibus Ars medica unitur in suis operibus (p. 12). Caput IV. De ijs, circa qua deliberat Ars medica (p. 13; sont cités les principes de Galen). Caput V. De instrumentis cognitionis in Arte Medica (p. 16; cite Hippocrate et Galen). Caput VI, De principiis & dignitatibus Artis Medicae (p. 17—18, qui comprennent neuf axiomes). Caput VII. De indicatione, indicatibus — indicatis in genere (p 18—20). Caput VIII. De indicantium, indicationum & indicatorum differentijs (p. 20—23, se référant à Galen). Caput. IX. De sanitate indicante & de eius indicatis (p. 23—27; on recommande du « Bezoar lapis in cordis affectibus, hepar lupinum pro hepate, craneum humanum pro cerebro », etc. d'après Galen). Caput X. De causis sanitatis indicantibus, earumq⟨ue⟩ indicatis (p. 27—28). Caput XI. De accidentibus sanitatis indicantibus earumq⟨ue⟩ indicatis (p. 29—30). Caput XII. De morbo indicante ejusq⟨ue⟩ indicatis (p. 31—33). Caput XIII. De morbi causa indicante, ejusq⟨ue⟩ indicatis (p. 33 — 40). Caput XIV De morbi symptomatis indicatibus, eorumq⟨ue⟩ indicatis (p 41—47). Caput XV. An quidquam absolute faciendum, unde desumatur (p. 47 — 49). Caput XVI — An quidquam specifice faciendum, unde dessumatur (p. 49 — 53). Caput XVII. Quid faiendum, a quo indicetur, & desumatur (p. 53—54). Caput XVIII. De conditionibus faciendum quantitate, tempore, loco, modo (p. 55—65). Caput XIX. De

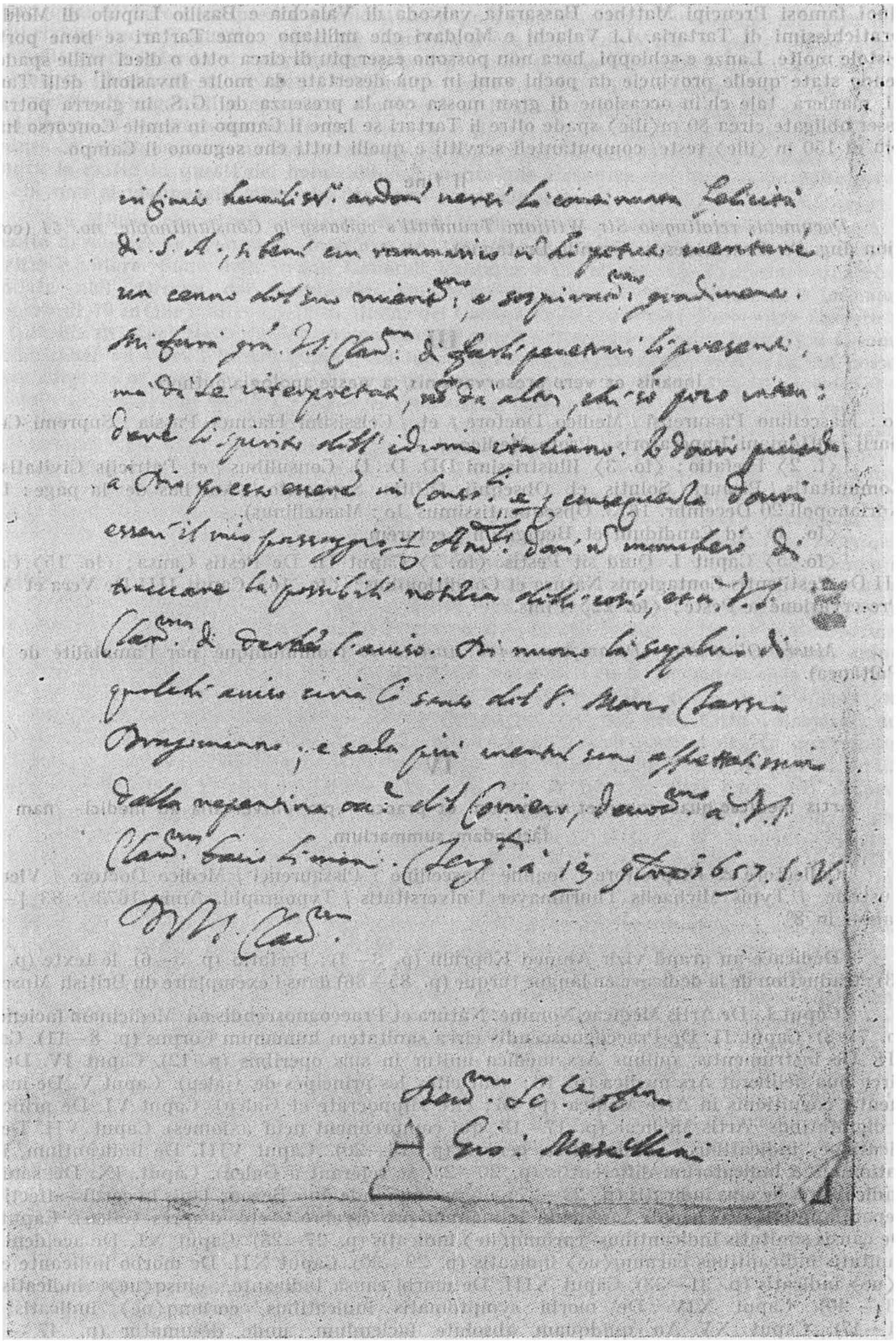


Fig. 1. Fragment de la lettre adressée par le dr Giovanni Mascellini à Isaac Basire le 13 novembre 1657.

apta favendi materia invarianda (p. 66—69). Caput. XX. De materia conditionibus, modo, quantitate, loco, tempore (p. 69—78). Caput XXI. De experientia, altero in arte medica instrumento deliberationis (p. 78—81). Caput XXII. De analogismus tertio deliberandi Instrumento in Arte Medica (p. 81—83). Laus & Gloria D. O. M. Finis.

Musée Oliveriani, Pesaro; un autre exemplaire au British Museum, cote 513 b. 23.

V

Texte de l'inscription gravée sur la dalle funéraire de Giovanni Mascellini

« Sepulchrum / P (ou D ?) Illus⟨trissimi⟩ Domini Ioannis Mascellini / patritii pisaurensis, / in medica arte ceu alter Avicenna /, quem europei orbis summa capita / plurimi facerunt extolleruntque, / patrim principes utriusque Valachiae /, cominus et enimus (= eminus), ut magni nominis virum, sunt proseeuti /, nec non supremus minister poten- [tissimi] Imp[eratoris] ottomanorum / et consiliarius Achmet Passia /, itaque Cretae Andrianopoli ubique locorum / suae salutis pulcrum habuit secum / nec abire unquam permisit /, tandem, fama et celebritate conspicuus/, strenuissmums ille Tatarchan /, dubia vitae spe satis pressus /, medico et iatro aegens egregio, / d. aa (sic) Mascellinum ad aulam precibus vocat /, nec votis decipitur, nec tempore fallitur / et en, pristina incolumitate gaudens, — largo munificentiae imbre aspersum /, repedare equo animo concessit. / Postmodum Galattii / postremam clausit, febre agitatus, diem /, aetatis suae anno LXIII / : ad tristem acerbe mortis eius nuntium / Helena Scocharda, mestissima coniux / epitaphem hanc s.c. [socio carissimo]. MDCLXXV ».

Emblème de la famille représentant un bras portant un sabre turc.

N. Iorga — *Două tradiții istorice în Balcani : a Italiei și a românilor* (Deux traditions historiques dans les Balkans : celle de l'Italie et celle des Roumains) dans « Analele Academiei Române », M.S.I., série II, 1913, **XXXV**, Bucarest, p. 426.

La dalle se trouve au Musée d'histoire du département de Galatz, nº inv. 3011.

LA GUERRE D'INDÉPENDANCE DE LA ROUMANIE (1877 – 1878) VUE PAR LA PRESSE GRECQUE DE BUCAREST *

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

La lutte héroïque du peuple roumain pour son indépendance nationale trouva dans la presse grecque de Bucarest un puissant écho. Il est évident — ainsi que nous le verrons par la suite — qu'il ne s'agit pas uniquement d'un enregistrement sec et formel des événements dans les journaux de la communauté hellénique de Bucarest, mais bien des opinions sincères et manifestées sans détour par les membres de la « diaspora » grecque, qui ne pouvaient rester indifférents à la manière dont on allait résoudre la Question Orientale. C'est que l'entrée en guerre de la Roumanie, en 1877, représentait l'un des moments essentiels de ce grave problème dont dépendait le sort de tous les peuples balkaniques. Dans le cadre de la crise générale de la Question Orientale et de la défaite de l'Empire Ottoman de cette période, c'est aux Roumains que revint le rôle de l'intervention décisive pour l'évolution de la guerre en faveur des mouvements de libération nationale. Ceci nous aide à mieux comprendre l'attitude de la presse grecque de notre Capitale, qui suivait avec un intérêt admiratif l'action entreprise par le peuple roumain, à un moment où la politique grecque de neutralité paralisait les forces du peuple grec, alors qu'il aurait pu participer à la lutte contre la domination ottomane [1].

Mais tâchons d'esquisser brièvement la politique de l'État grec à ce moment. Elle se caractérisait, en premier lieu, par une tendance de rapprochement des peuples balkaniques, en vue de la lutte antiottomane, pendant les années qui précèdent la guerre de 1877—1878. On sait combien étaient avancées — dès la fin de l'année 1876 — les échanges d'idées entre les hommes politiques roumains et grecs, M. Kogălniceanu et Cl. Rangavis, au sujet d'une alliance roumano-grecque [2], ainsi que l'exprime la corres-

* Ce texte a formé l'objet d'une communication, lors de la Session consacrée à la Guerre d'Indépendance par l'Université de Bucarest (mai 1977).

[1] Voir aussi l'attitude de la Roumanie à l'égard des mouvements révolutionnaires des Balkans pendant la crise de 1875—1877; *Independenţa României. Documente*, vol. II, p. I-a, Bucureşti, 1977, p. 103—104, p. 118—120; p. 126—127; Nicolae Ciachir, *România în Sud-Estul Europei (1848—1886)*, Bucureşti, 1968, p. 142 et suiv. V. Idem, *Certains aspects de l'attitude de la Roumanie envers le mouvement révolutionnaire des Balkans 1875-avril 1877*, dans *Actes du I^er^ Congrès Intern. des Etudes Balk. et sud-est europ.*, IV, Sofia, 1969, p. 311—318.

[2] Const. N. Velichi, *Relaţiile dintre România şi Grecia de la înfiinţarea oficiilor diplomatice şi pînă la transformarea lor în legaţii*, dans *Reprezentanţele diplomatice ale României*, Bucarest, 1967, p. 326. V. aussi, C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle des communautées grecques de Roumanie dans la seconde moitié du XIX-e siècle*, I—II, dans « Rev. Études sud-est europ. », VII, 2—3, 1969.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP, XVI, 2, P. 289—295, BUCAREST, 1978

pondance de Cléon Rangavis [3]. Dans cette phase du début de la guerre, Kogălniceanu s'adressait à Rangavis dans ces termes : « quant à notre entente, elle sera très facile à établir le jour où vous vous déciderez à agir ». D'ailleurs, des pourparlers avec les Serbes étaient également poursuivis par les Grecs, dans le but de conclure un pacte gréco-serbo-roumain, mais elles subirent le même sort, à cause de l'évolution des événements.

Parallèlement à cette attitude dominante, nous rencontrons aussi, surtout dans les cercles grecs de Constantinople, une tendance de rapprochement de la Turquie, les représentants de ce groupe voyant dans la neutralité une solution pour la conservation de leur position sociale-économique [4].

Mais il n'est pas dans notre intention d'analyser des aspects d'histoire politique et diplomatique si bien connus grâce à toute une littérature. Nous voudrions seulement noter — dans ses grandes lignes — l'état d'esprit du monde grec, à ce moment où les destins des « peuples d'Orient », comme désignaient les Grecs les peuples balkaniques à cette époque, étaient concernés directement. Cet état d'esprit se caractérisait par l'exaspération produite par l'attitude de l'Angleterre [5] et la neutralité gênante qu'imposait cette dernière et par l'intérêt pour la campagne antiottomane, qui correspondait aux plus profondes convictions de la majorité des Grecs. Enfin, on voit se contourer clairement le sentiment de solidarité avec le peuple roumain, avec le pays accueillant dont les florissantes communautés grecques représentaient aussi un support financier de la Métropole.

Le journal « Ἡ Ἶρις τῶν Ἀνατολικῶν Λαῶν »[6] — la principale source de notre enquête — commence à enregistrer les événements de manière détaillée, dès l'époque des préliminaires de la guerre, c'est-à-dire dans la phase diplomatique, dont les nouvelles sont souvent contradictoires, confuses ou tout bonnement « fausses », ainsi que se hâte de les caractériser un rédacteur, le 24 décembre 1876, à propos des déclarations d'Ignatief et de Salisbury [7]. Le même mois, le journal consacre un large commentaire à la séance secrète du Sénat, qui avait discuté certains articles de la Constitution turque, qui considéraient la Roumanie comme étant une province privilégiée de l'Empire Ottoman [8]. Le 6 janvier 1877, après avoir mentionné le succès de D. Brătianu à Constantinople, où il avait été bien reçu par les représentants des Grandes Puissances, la Porte semblant bien intentionnée à l'adresse de la Roumanie, le rédacteur manifeste son scepticisme, considérant que « aucune Puissance ne laissera le terrain ouvert, à l'exception de la Russie ».

Les discussions du Sénat roumain en marge de la Constitution ottomane ont déterminé la rédaction à reproduire un article de la presse grecque

---

[3] Evanghelos Kofos, *Greece and the Eastern Crisis 1875—1878*, Salonic, 1975, p. 121 et suiv.

[4] *Ibidem*, p. 17—21.

[5] Nikos G. Svoronos, Ἐπισκόπηση τῆς νεοελληνικῆς ἱστορίας, Athènes, 1976, p. 105 et les suiv.

[6] Le journal paraissait 6 fois par mois, en ayant des correspondants à Giurgiu, Calafat, Turnu Măgurele, Urziceni, Severin, Craiova, Oltenița, Caracal, Slatina, Ploiești, Sulina, Athènes, Ianina, Rusciuc et Silistra. Ses directeurs étaient V. Hristodoulidis et Zaharia Sardellis.

[7] Ἡ Ἶρις 24. XII. 1976, p. 4.

[8] N. Ciachir, *România in Sud-Estul Europei (1848—1886)*, București, 1968, p. 142 et suiv.

d'Athènes, en commentant tout spécialement les articles de cette Constitution, qui avaient soulevé de graves mécontentements en Roumanie [9]. Le journal athénien reproduit par « 'H "Ιρις » précisait : « La Grèce doit lutter contre une pareille constitution, qui prouve la tentative de turciser les chrétiens de l'Empire Ottoman» [10]. Aussi juge-t-on la constitution comme étant « une pure absurdité » (« καθαρὸς παραλογισμός »), « une insulte contre le terme de constitution » [11].

Le 10 février 1877 [12], en dépit des apparences qui annonçaient une guerre russo-turque imminente, le journal garde son opinion, exprimée plus d'une fois, que cette guerre était loin. On pourrait accuser le rédacteur grec de myopie politique, si on n'avait pas en vue que l'attitude des Grandes Puissances était vraiment déroutante, par la décision de l'Angleterre surtout, de ne pas abandonner sa position pacifique envers la Turquie.

Le 18 février, la rédaction exprime même sa joie, en constatant — soi-disant — que son opinion sur le maintien de la paix démontrait sa clairvoyance politique. Mais surtout, elle se réjouit de savoir « que l'humanité a été épargnée des graves conséquences de la guerre » [13].

L'approche de la guerre devient certaine à partir des renseignements du 13 avril, qui montrent que les craintes exprimées lors des débuts des hostilités ont arrêté l'activité commerciale, à cause de la perspective que la Roumanie devienne le théâtre de la guerre » [14]. Pourtant, Kogălniceanu déclarait encore l'intention de la Roumanie de maintenir la neutralité [15]. Le même jour, le rédacteur grec enregistrait avec étonnement le passage du Pruth par les armées russes, en notant que cet événement a eu lieu avant que la guerre soit déclarée et que les corps législatifs de la Roumanie se soient réunis pour prendre cette décision. Par la suite, on annonce que le gouvernement roumain a communiqué aux Grandes Puissances l'entrée des troupes russes sur terre roumaine [16]. Un long commentaire politique commençait par les mots suivants : « La guerre frappe à la porte : les Russes passent le Pruth. Voilà ce qu'on entend de tous côtés. Voilà la question la plus importante du jour ». L'événement semble illogique à la rédaction, car elle ne peut comprendre comment une guerre européenne a pu éclater du simple fait que la Porte n'avait pas accepté les réformes exigées [17].

Le 20 avril, on reproduit la conversation du prince Charles avec le consul russe à Bucarest, après le passage du Pruth par les armées russes et sa déclaration selon laquelle, tant qu'il sera en tête du pays, il ne

---

[9] *L'Article 18* exigeait la connaissance du turc — langue officielle de État — pour la promotion dans les fonctions publiques. *L'Art. 8*, voyait dans tous les sujets de l'Empire des sujets ottomans, la religion d'État étant la religion islamique *L'Art. 46* : Tous les membres de l'assemblée générale font serment de fidélité au sultan, en présence du Grand Visir) et l'*Art. 57:* Les discussions du sénat, des tribunaux etc., sont portées en turc.

[10] 'H "Ιρις, 24. I. 1877, p. 1.

[11] 'H "Ιρις, 27. II. 1877, p. 2.

[12] *Ibidem.*

[13] 'H "Ιρις, 18. II. 1877, p. 2.

[14] 'H "Ιρις, 13. IV. 1877, p. 3.

[15] *Ibidem.*

[16] *Ibidem*, p. 4.

[17] *Ibidem.*

permettra aucune action sans son consentement et contre les lois en vigueur. On reproduit le discours de Charles au Sénat, la proclamation du Tsar adressée aux habitants roumains, son ordre à l'armée russe, l'appel aux armes du Comité Central bulgare de Bucarest — adressé au peuple bulgare — et la proclamation du Sultan à ses soldats. En ce qui concerne la proclamation du sultan adressée aux Roumains, le journal remarque son absence dans la presse roumaine [18].

Sans cesse préoccupé par la position des Roumains dans cette guerre, le rédacteur cite du « Moniteur » la décision du gouvernement roumain, selon laquelle « l'armée roumaine ne fusionnera pas avec l'armée russe — ainsi que le prétendent certains — mais elle sera dirigée par ses commandants, elle luttera pour les droits et les lois de la patrie »[19].

Un article intitulé *La Guerre de la Roumanie et de la Turquie*, fait une ample analyse de l'entrée en guerre de la Roumanie, qui s'est produite lorsque le feu fut ouvert à Calafat, sans une déclaration de guerre préalable. Le journal annonce la convocation des corps législatifs en soulignant qu'ils allaient déclarer *l'indépendance complète* de la Roumanie. Une mention spéciale est faite de l'appel adressé par le journal « Românul » au patriotisme des partis politiques, en leur demandant de collaborer pour le salut de la patrie. On note avec satisfaction que l'opposition a reçu avec enthousiasme cet appel patriotique, en l'annonçant par ses organes. On donne un démenti aux affirmations de la presse anglaise concernant le fait que l'entrée des troupes russes en Moldavie aurait été considérée comme une violation du traité de 1856[20]. Par la suite, les rubriques du journal donnent régulièrement, de riches nouvelles sur la marche des événements, en assurant « qu'il faut noter la promptitude des soldats roumains »[21]. Le 6 mai, la rubrique du journal intitulée « Roumanie », salue avec enthousiasme les débuts des hostilités : « Après deux siècles d'un silence de mort, le peuple roumain a levé la tête avec joie et s'avance sur le champ d'honneur. Nous n'avons pas à nous enquérir du but poursuivi par ceux qui luttent aujourd'hui ; c'est aux dirigeants des destins de la Roumanie de le savoir. Mais nous enregistrons l'événement et nous nous réjouissons que la force des ancêtres n'ait pas disparu chez leurs descendants ». On exprime l'espoir que ces vœux justes du peuple roumain seront couronnés de succès et que « les Russes ont trouvé dans les Roumains un précieux combattant, d'autant plus que l'Europe est indécise [22].

Dans presque chaque numéro du journal on répète, en termes convaicants, les requêtes de subventions pour l'armée roumaine, adressées aux membres des communautés grecques et l'on donne les listes des nombreuses donations offertes par ces derniers.

Le 21 V., on souligne le caractère très grave pris par la guerre, en relatant le terrible bombardement de Calafat et de Vidin, les grandes pertes de Giurgiu, le passage du Danube par les armées russes à Galați et Brăila [23]. La nouvelle du siège de Rusciuc et de Giurgiu y est donnée

[18] 'Η Ἶρις », 20. IV. 1877, p. 2–4.
[19] « 'Η Ἶρις », 28. IV. 1877, p. 2–4.
[20] « 'Η Ἶρις », 6. V. 1877, p. 2–3.
[21] *Ibidem*, p. 3.
[22] « 'Η Ἶρις », 6. V. 1877, p. 2–3.
[23] « 'Η Ἶρις », 21. VI. 1877, 2–3.

également ainsi que celles des préparatifs de l'armée roumaine pour le passage du Danube [24] et des succès des armées russes sur la ligne Şiştov-Tîrnovo, qui ne leur ont pourtant pas permis d'arriver — ainsi qu'ils l'espéraient — ni à Rusciuc, ni à Nicopole [25]. On annonce le passage du Danube par quelques fragments de l'armée roumaine à Mihăileşti, « en éclaireurs », qui ont mis en fuite un corps d'armée turc. Le 5 août, on écrit : « La question du jour est celle de savoir si l'armée roumaine passera le Danube »[26].

A partir du 13 juillet, le journal donne des renseignements sur le passage des Balkans par les Russes et constate que « les hordes turques n'ont plus la force de Mahomed II et de Bajazet ». Pourtant le scepticisme de la rédaction sur l'utilité de cette action pour les peuples balkaniques est de nouveau marqué avec insistance [27]. L'écho de cet événement dans la presse occidentale et les préparatifs de guerre de l'Angleterre y sont également mentionnés. En même temps, on note les difficultés auxquelles se sont heurtés les Russes à Plevna, les victoires turques des 10 et 16 VII et la situation grave de l'armée russe à Tîrnovo [28]. Un intéressant commentaire politique de la défaite russe de Plevna montre « qu'elle a changé la face des choses... Les Turcs croient qu'ils ont prouvé à l'Europe leur vitalité et attendent de nouveau l'appui matériel et moral de cette dernière ». La bataille est caractérisée comme un véritable « carnage », décrit par le journal de façon détaillée et très plastique [30]. Le même jour, à la rubrique « Roumanie », on fait part de la décision de l'armée roumaine de participer à la guerre contre les Turcs et le passage du Danube par 15.000 soldats roumains qui allaient prendre part à la grande bataille de Plevna [30]. Le commandant militaire russe avait demandé l'aide de l'armée roumaine, ce qui a déterminé le départ de 6.000 soldats roumains de Nicopole, pour renforcer l'aile droite des Russes, après les pertes de Plevna [31].En parlant du puissant écho de la victoire turque de Plevna dans la presse européenne, on montre que celle-ci « attend une nouvelle bataille décisive pour la présente expédition russe ».

Le 15 août 1877, on annonce la conclusion d'une convention de collaboration entre la Roumanie et la Russie, en précisant que, jusqu'ici, on ne savait rien d'officiel là-dessus. Sur le front continuent les préparatifs et concentrations de troupes. Toute l'armée roumaine a passé le Danube sous le commandement du prince Charles [32]. En commentant — par la suite — l'écho de la défaite des Russes à Plevna, dans la presse occidentale, le journal constate qu'elle a révéillé l'inquiétude des Puissances »[33].

Le 23 août, on rend avec maints détails les événements et le 31 août, on reproduit la proclamation du prince Charles adressée aux soldats,

---

[24] « Ἡ Ἶρις », 28. VI. 1877, p. 4.
[25] « Ἡ Ἶρις» », 5. VII. 1877, p. 2.
[26] *Ibidem.*
[27] « Ἡ Ἶρις », 13. VIII. 1877, p. 4.
[28] *Ibidem.*
[29] « Ἡ Ἶρις », 1. VIII. 1877, p. 2.
[30] *Ibidem.*
[31] *Ibidem*, p. 4.
[32] « Ἡ Ἶρις », 15. VIII. 1877, p. 3—4.
[33] *Ibidem*, p. 3.

lors du passage du Danube, ayant le même contenu — précise-t-on — que la circulaire du ministre des Affaires Extérieures, M. Kogălniceanu [34].

Le 31 août, nous lisons dans « 'H ῎Ιρις » : « A Bucarest, tous les regards vont vers Plevna, parce qu'aujourd'hui aura lieu l'assaut général ». On mentionne la décoration de 40 militaires roumains par le tsar. En relatant l'émotion avec laquelle on suit, dans la Capitale, cette bataille décisive de Plevna, le journal exprime son espoir dans la victoire des combattants roumains.

Un commentaire enthousiaste accompagne la nouvelle concernant la prise du drapeau turc par le général Candiano Popescu à Plevna, « où les héroïques fils de la Roumanie se sacrifient pour la paix ». Le journal annonce de nouvelles listes de souscriptions destinées à soulager les blessés et prie les Grecs de Roumanie de donner leur aide « pour les frères qui luttent contre l'ennemi commun, ainsi qu'eux-mêmes l'ont fait pour nous ». On mentionne à nouveau la bravoure des Roumains, en précisant que « les Russes apprécient la force et l'ordre des Roumains »[35].

Tous les numéros du journal de septembre et d'octobre ont pour thème central l'évolution de la bataille de Plevna, l'héroïsme de l'armée roumaine [36]. Le 8 octobre, on montre qu'après une interruption de quelques jours, les luttes ont recommencé dans des conditions très dificiles, Plevna ne pouvant être assiégée selon les lois de la stratégie.

Un important article paraît le 19.IX, se proposant de faire le bilan de l'entrée en guerre de la Roumanie, dans lequel on constate que seul le temps pourra guérir les plaies du pays, après les pertes en hommes et la stagnation imposée à la vie économique par la guerre.

Le 2 décembre, on annonce que l'événement le plus important, qui aura une influence décisive sur l'évolution de la guerre, est la victoire des armées roumaines et russes à Plevna, victoire « qui a soulevé un enthousiasme indescriptible de la population de Bucarest et dont les échos ont rempli la presse européenne »[37]. « La chute de Plevna est considérée comme marquant la fin de la guerre » — écrit le journal. Malheureusement, cette impression ne se confirme pas. A Constantinople, on parle de guerre et les espoirs de paix sont faibles. « L'Europe a entendu avec indifférence la nouvelle de la chute de Plevna et a vanté l'héroïsme d'Osman Pacha »[38].

Le 1er janvier 1878, le journal félicite « l'amie Roumanie » pour ses succès, en affirmant que « ses fils n'ont pas trahi nos espérances et que le Nouvel An trouve la Roumanie libre, couronnée de lauriers. Nous souhaitons que la Nouvelle Année accomplisse la grande œuvre de ceux qui ont bâti la Roumanie, la grande Dacie, de la Tisza jusqu'aux Bouches du Danube. Nous formons tous ces vœux pour notre amie la Roumanie et dès maintenant nous l'appelons la Dacie ».

Nous achevons de glaner les nouvelles de la presse grecque de Bucarest, en mentionnant les nombreux articles qui paraissent à partir du 13 janvier, jusqu'en juillet 1878 — dont certains éditoriaux particulièrement

---

[34] « 'H ῎Ιρις », 23. VIII. 1877, p. 3–4.
[35] « 'H ῎Ιρις », 31. VIII. 1877, p. 3.
[36] « 'H ῎Ιρις, 8. IX. 1877, 1. X. 1877, 8. X. 1877, 19. X. 1877.
[37] « 'H ῎Ιρις », 2. XII. 1877, p. 4.
[38] « 'H ῎Ιρις », 13. XII. 1877, p. 1.

véhéments [39] — qui attaquent le Traité de San-Stéfano et ensuite, le Congrès de Berlin, chose explicable de la part des Grecs, qui n'avaient pas trouvé satisfaction dans les décisions des Grandes Puissances.

L'un des principaux rédacteurs du journal — Toma Pashides — qui était également collaborateur des journaux roumains « Reforma », « Românul », « Poporul » et « Decebal », publiait pendant cette guerre une série de brochures exprimant une chaleureuse participation et compréhension en ce qui concerne la lutte d'indépendance des Roumains. Dans « La Question d'Orient et sa solution » rédigée en roumain, Pashides déclarait : « L'indépendance de la Roumanie deviendra un fait accompli, après que l'arbre de cette déesse ait été arrosé de sang roumain et que l'Armée Roumaine se soit montrée digne de la gloire ancestrale des armées de Décébal et de Michel le Brave ». « Le citoyen hellène — poursuit-il — impartial, aimant la liberté universelle, souhaite le progrès, le triomphe et le bonheur du peuple daco-roumain, chez lequel il a trouvé asile pendant les périodes malheureuses et les époques critiques... »[40].

★

Ce qui se détache de manière suggestive de ces pages de la presse grecque, c'est en premier lieu *l'objectivité* de ses rédacteurs. Même lorsque le journal reproduit aussi certaines polémiques — parfois violentes — avec la presse roumaine, sur les questions controversées de l'époque, les relations sur l'héroïsme des soldats roumains et l'intérêt pour la marche des événements ont le même ton enthousiaste et admiratif. Une visible *solidarité* avec la lutte des Roumains pour l'indépendance inspire ces lignes qui laissent voir — dirait-on — le regret des Grecs de ne pas participer à cette guerre juste, d'assister impuissants aux vains décrets d'armement et de mobilisation du gouvernement grec.

On sent clairement, du ton dont sont rendues les nouvelles, l'évolution de l'opinion publique dans les communautés grecques, qui, désinformée et neutre au début, s'engage progressivement, sans réserves, dans une attitude fermement combative.

Nous ne pensons pas exagérer en affirmant tant l'importance du « modèle » roumain à un moment où les Grecs étaient empêchés de lutter, que l'utilité de la presse grecque pour les rapports des peuples roumain et grec, en l'absence d'une représentance diplomatique. D'ailleurs,ce dernier aspect sera confirmé par les événements politiques, qui succéderont à la guerre d'indépendance, par la création de nombreux offices diplomatiques, tant en Roumanie, qu'en Grèce[41].

---

[39] Certains ont des titres comme ceux qui suivent : « La justice des grands », « Le sacrifice de la Roumanie », etc.

[40] Toma Pashides, *Chestiunea Orientului și soluțiunea sa*, București, 1878, p. 26—27.

[41] C. Velichi, *Atena...*, p. 325—339 ; idem, *Les relations roumano-grecques pendant la période 1789—1911*, dans « Rev. ét. sud-est europ », VII, no. 3, 1969, p. 509—542.

SOURCES BYZANTINES ET ORIENTALES CONCERNANT LES ROUMAINS

VIRGIL CÂNDEA

Jusque vers le milieu du XX^e siècle, les historiens roumains en quête des sources historiques étrangères relatives à leur pays se tournaient, de préférence, vers l'Europe occidentale et centrale. Le phénomène était tout naturel compte tenu de l'orientation moderne de la conscience nationale des Roumains à la recherche d'une image européenne de leur histoire. A part cette curiosité somme toute naturelle pour les sources occidentales, il convient de compter aussi avec le confortable d'une telle étude, menée dans des archives et des bibliothèques aux rouages parfaitement réglés et par le truchement des langues de diffusion mondiale. Ce qui n'implique pas qu'on ait négligé de saisir et de souligner la portée des autres sources écrites de notre histoire, les sources originaires d'un monde avec lequel les Roumains ont toujours maintenu des liens étroits, qui ont marqué leur civilisation, ainsi que leur mode de vie. Déterminés par les circonstances politiques autant que par les échanges économiques et culturels, ces liens les rattachent à l'Europe du Sud-Est, à la vaste aire byzantine et turco-arabe. Démètre Cantémir, qui s'est penché assidûment et avec application sur les chroniques byzantines et turques, est le grand précurseur de ce deuxième courant de la recherche historique roumaine, illustré plus tard par Nicolae Bălcescu, Nicolae Iorga, Marcu Beza, Vasile Radu, H. Dj. Siruni, Aurel Decei et quelques autres encore. Nous mentionnions déjà ces noms dans une étude publiée il y a plusieurs années [1], en parlant des avantages de cette sorte de recherches poursuivies dans les archives orientales. L'importance des sources byzantines pour la restitution de ce qui fut le passé du peuple roumain a été mise en lumière clairement par les travaux de Nicolae Iorga, G. Popa-Lisseanu, Demostene Russo, Nicolae Bănescu, Vasile Grecu. C'est le grand mérite de l'historiographie roumaine contemporaine que d'avoir adopté comme critère obligatoire de toute recherche sérieuse la connaissance de *l'ensemble des sources* susceptibles de jeter un jour — quelque pâle fût-il — sur le passé historique de son peuple. Grâce à ce critère, on a abordé l'étude des chroniques byzantines, turques et arabes, comme aussi des témoignages divers des voyageurs dans ces contrées et des documents ottomans — connus incomplètement ou de manière erronée, quand ils ne sont pas tout à fait ignorés. Chaque

[1] *Sources roumaines et grecques dans les bibliothèques du Proche Orient*, « Bulletin de l'AIÉSEE », 8, 1970, n^{os} 1–2, p. 66–78.

pas en ce sens [2] permet de dégager un peu plus l'image de l'une des zones les plus fascinantes d'Europe, la Roumanie. Les considérations exposées ci-après ont justement pour objet deux textes récemment parus de cette catégorie de sources intéressant l'histoire roumaine.

★

L'école roumaine s'est présentée au XV^e Congrès international des études byzantines tenu en Grèce avec un ouvrage remarquable : le troisième volume des *Fontes historiae daco-romanae*, événement de l'année scientifique roumaine 1976. C'est un recueil de textes des auteurs byzantins des XI^e—XIV^e siècles, qui ont traité des gens et des lieux roumains. On y retrouve les grands lettrés de Byzance: Jean Mauropous, Kekaumenos, Michel Psellos, Jean Skylitzes, Nicéphore Bryennios, Anne Comnène, Georges Kedrenos, Jean Zonaras, Nicétas Choniates, Georges Akropolitès, Georges Pachymerès, Maxime Planudes, Jean Cantacuzène, Nicéphore Gregoras, Démètre Kydones, Constantin Manasses. Cette édition a été préparée par Alexandru Elian, représentant d'élite des études byzantines roumaines, et par Nicolae-Şerban Tanaşoca. De même que dans le cas des volumes précédents, les Editions de l'Académie lui ont assuré des conditions graphiques à la hauteur. Le livre se trouve déjà dans les bibliothèques universitaires d'études byzantines, sud-est européennes ou roumaines du monde, consulté par tous ceux qui portent un intérêt à l'histoire de cette zone géographique.

Désireux d'une ample et bonne information, les Byzantins étaient doués d'une curiosité en éveil et du sens du réel, doublé d'un certain esprit critique, voire d'une certaine probité d'écrivain, qu'une ferveur patriotique — somme toute explicable — atténuait, néanmoins, quelquefois. Heureusement, les éditeurs nous aident, par leurs commentaires, à séparer le bon grain de l'ivraie.

Ces *Fontes III* se rapportent à une période déterminée de l'histoire roumaine, à savoir celle des XI^e —XIV^e siècles, quand les *Valaques*, peuple à l'identité reconnue, vivaient au Sud comme au Nord du Danube. Ils étaient les *autochtones* de ces régions et se comportaient en tant que tels face aux populations qui occupaient pour quelque temps ou bien ne faisaient que traverser leurs territoires. Par exemple, selon les dires d'Anne Comnène, les Cumans, se préparant en 1094 d'envahir l'Empire byzantine « ont appris chez les Valaques quels étaient les sentiers qui traversaient les défilés » (p. 115). En effet, quels étaient ceux à même de mieux connaître les grandes forêts de la péninsule que les habitants des lieux ? La vie de ces habitants antiques étaient bien dure. Aussi, étaient-ils à cette époque, trouble par excellence, toujours à la recherche d'un minimum de sécurité, d'une existence un peu moins difficile. C'est qu'alors l'Empire byzantin, qui naguère encore garantissait la paix et la prospérité, allait en s'affaiblissant, rongé avec ténacité par les vagues successives des migrateurs. Il fallait donc que les Valaques profitent de chaque intervalle de *vacuum* politique, de chaque moment de calme relatif après quelque bataille gagnée ou perdue par l'occupant pour améliorer leur condition de vie.

---

[2] Nous avons en vue les corps de documents et de sources narratives de cette provenance édités au cours des vingt dernières années par Mehmet Mustafa, Vasile Grecu, Mihail Guboglu,

C'est l'époque (vers la fin du XI^{e} siècle) où l'on mentionne les premières formations étatiques du Bas-Danube, dont le développement aboutira à la fondation des principautés de Valachie et de Moldavie. Grâce aux chroniques byzantines on dispose sur cette étape de l'histoire du peuple roumain de toute une série de données « bien plus riches, plus cohérentes et plus véridiques que celles fournies par les sources narratives contemporaines, occidentales, est-européennes ou orientales » — affirme le professeur Al. Elian, dans son érudite *Introduction* aux *Fontes III*. Il n'y a que les sources archéologiques qui — au fur et à mesure de leur mise au jour — pourraient ajouter, compléter et homologuer les renseignements de ce trésor byzantin concernant l'histoire des Roumains.

Or, avec ce volume de *Fontes III*, qui porte la marque évidente du souci d'en faire une édition suivant les critères les plus modernes du genre, on publie pour la première fois des sources byzantines relatives à l'histoire roumaine en version originale et traduction. Le volume lui-même a d'ailleurs toute une histoire, pour ne point parler d'avatars. En effet, il a commencé par être préparé il y a déjà une quinzaine d'années, à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest, par Alexandru Elian avec la contribution de Nicolae Bănescu, P. P. Panaitescu et P. Ş. Năsturel. A présent, il apparaît augmenté d'un certain nombre de textes, par les soins de Nicolae-Şerban Tanaşoca, attaché de recherches à l'Institut des études sud-est européennes ; c'est lui également qui a rédigé les notices introductives et les commentaires des textes. Travail de bénédictin s'il en fut, et qui confère au jeune byzantiniste le droit à la gratitude des spécialistes de l'histoire roumaine.

Au professeur Elian revient le mérite d'avoir supervisé l'ensemble, procédant à la révision des textes, des traductions et des notes. Qui plus est, on lui doit l'*Introduction* du volume, qui apporte incontestablement quantité de données inédites relatives à l'histoire roumaine. Une réserve formulée par l'érudit byzantiniste page VIII aurait pu nous inquiéter. Il écrit : « Un regard critique sur la manière dont on a utilisé pour cette histoire (roumaine — *n.n.*) les sources historiques byzantines [. . .] nous semble plein d'intérêt, mais il ne trouve pas sa place dans la présente *Introduction* ». Heureusement que par la suite l'auteur revient sur cette réserve (explicable pour ceux qui connaissent l'acribie et la prudence de ses recherches), de sorte qu'il nous offre une excellente récapitulation — la première jusqu'à présent — de la manière dont les vieilles chroniques ou les historiens modernes et contemporains se sont servis des écrivains byzantins en tant que sources d'histoire de leur peuple. L'abondance de l'information, la sûreté et l'élégance de l'exposé font les délices du lecteur, suscitant surtout sa profonde satisfaction de disposer d'un instrument de travail parfait. Il lui facilitera l'intelligence de l'horizon scientifique d'un Constantin Cantacuzino, Dimitrie Cantemir, Petru Maior, Gheorghe Şincai, à l'époque moderne d'un Mihail Kogălniceanu et Eudoxiu de Hurmuzaki ou, plus près de nous, d'un G. Popa-Lisseanu.

Dans la partie finale de son *Introduction*, le professeur Elian répond — ce qui lui donne l'occasion de présenter quelques autres contributions personnelles — à la question que tout lecteur avisé pourrait poser ayant parcouru les *Fontes III*. Voici cette question, telle qu'il la formule lui-même

après avoir fait remarquer que le volume comporte pour une bonne part des renseignements sur les Valaques sud-danubiens. Par conséquent, « dans la mesure où les sources byzantines — à part une ou deux exceptions — n'attestent pas leur présence dans le territoire de la Valachie, la Transylvanie, la Moldavie et la Dobroudja, on peut poser la question de la légitimité de leur présence dans un volume des sources médiévales de l'Histoire de la Roumanie ». « La réponse — écrit Al. Elian — l'ont donnée en premier lieu les philologues contemporains. La région de la formation de la langue roumaine commune — dont se sont détachés, en tant que dialectes, le daco-roumain parlé par les Roumains nord-danubiens, ainsi que le mégléno-roumain et l'aroumain parlé par les Valaques balkaniques — est constituée par un espace fort étendu, qui dépasse les frontières politiques de la Roumanie, englobant aussi le territoire compris entre le Danube, la mer Noire, l'Haemus, la ligne Jireček-Skok et une ligne qui « superpose presque la frontière bulgaro-yougoslave ». *L'unité de langue est l'expression de l'unité d'origine. Les ancêtres des Roumains vivaient dans le territoire mentionné*, et « . . . le contact entre les populations des deux rives du Danube *a été fort vivace et ininterrompu* » (les italiques nous appartiennent).

Cette réalité de la communauté d'origine, de langue et de vie des Roumains nord- et sud-danubiens a eu également pour pendant, suivant la démonstration du professeur Elian, une tradition savante dont les débuts remontent aux raisonnements historiques de Constantin Cantacuzino, le stolnic, et du prince Dimitrie Cantemir. Disposant d'une autre information et d'autres critères, le spécialiste actuel a été à même de préciser les origines d'une tradition — qui s'est prolongée jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle, avec Dimitrie Onciul. Alexandru Elian remet en ordre textes, citations et interprétations ; il précise l'origine de la référence *Vizantida* de Michel Cantacuzino et Naum Rîmniceanu dans la chronique de Jean Stanos, de 1767. Ce faisant, le savant byzantiniste constate : « la communauté d'origine, de langue et les contacts incessants entre les Roumains nord-danubiens et les Valaques balkaniques imposent une considération dans leur ensemble de toutes les sources qui parlent des Valaques et du territoire qu'ils occupaient au cours de la période concernée, ainsi que du territoire nord-danubien et de ses habitants autochtones ou des peuples en migration, qui — tout particulièrement — attiraient l'attention des historiens, des militaires et des hommes politiques byzantins ».

C'est là que s'exprime la véritable conclusion du troisième volume des *Fontes historiae daco-romanae*, le plus attachant de la série, car dans ce volume, au-delà de leur identité daco-romaine (attestée par les deux tomes précédents), les Roumains se révèlent sous la physionomie qui nous est familière, celle d'un peuple déjà cristallisé. Mais cette conclusion nous renvoie nécessairement à la sage remarque de son *Introduction* : « Nous sommes sûrs que le présent volume [. . .] mettra une fois de plus en lumière l'impératif et l'importance de l'approfondissement des études byzantines dans notre pays, dont elles sont appelées de mieux faire connaître le passé médiéval, de même que l'investigation d'autres témoignages écrits et matériels ».

★

Les mémoriaux de voyage sont dus à deux lettrés du Levant, un chrétien syrien et un musulman. Bien qu'avec des motivations différentes, ces deux ouvrages qui remontent au XVII^e siècle appartiennent au même contexte politique, expliquant à l'époque le rapprochement culturel et économique de l'Europe et du Proche-Orient, à travers la zone carpato-danubienne, balkanique et russe.

Il s'agit, en ce qui suit, des relations de voyage intitulées *Le voyage du Patriarche Macaire d'Antioche aux Pays roumains et en Russie, en 1652—1658* et de *Seyâhatnâme* (Livre des voyages) de l'infatigable voyageur ottoman Evliyâ Çelebi (1611—*post* 1684). Les deux ouvrages sont inclus dans le tome sixième de la collection *Voyageurs étrangers dans les pays roumains*, inaugurée à Bucarest en 1968 par les Editions scientifiques et encyclopédiques.

Bien que ces œuvres soient généralement connues et utilisées par les historiens roumains, quelques-uns des fragments publiés maintenant présentent le privilège de l'inédit. En effet, les notes de voyage de Paul d'Alep font pour la première fois l'objet d'une version scientifique, confrontée avec l'original arabe. Quant aux fragments du journal de voyage d'Evliyâ Çelebi, leur traduction roumaine représente une première absolue.

De rédaction contemporaine, racontant souvent les mêmes événements et les mêmes réalités des pays roumains, écrits par des lettrés originaires de deux régions voisines de l'Empire ottoman, les deux ouvrages ont pour trait caractéristique l'intérêt de leurs auteurs envers les contrées traversées, leurs particularités économiques et culturelles, les populations qui les habitaient et les circonstances politiques dont ils ont été les témoins oculaires. Compte tenu de ce que c'est pour la première fois que les littératures ottomane et arabe-chrétienne s'enrichissaient d'ouvrages de cette envergure et si détaillés en ce qui concerne les Pays roumains, la question qui se pose tout d'abord porte moins sur les raisons des deux voyages qui les ont suscités (Paul d'Alep faisant partie de la suite de son père, le patriarche d'Antioche, venu quêter pour son Eglise ; Evlyiâ Çelebi ayant accompagné Melek-Ahmed Pacha, *wali* de Silistra, ou le vizir Köse Ali Pacha, dans leurs expéditions de represailles contre les pays roumains), que sur l'impulsion qui les a faits noter avec tant d'ardeur et souci du détail ce qu'ils ont vu et vécu dans le territoire de la Roumanie actuelle.

En ce qui concerne l'archidiacre d'Alep, ses motivations sont bien claires. Il appartenait à la nouvelle génération de lettrés chrétiens du Proche-Orient, qui participait par ses écrits et son idéologie, par l'étude de sa propre tradition culturelle de facture syro-byzantine, ainsi que par une communauté d'aspirations avec les chrétiens européens de rite byzantin au phénomène de l'éveil d'une conscience de sa propre identité spirituelle et politique dans l'ensemble des patriarcats de Jérusalem, Antioche et Alexandrie. Deux étaient les voies ouvertes à un programme mis sous ce signe, les deux tout aussi efficaces : la voie politique et la voie culturelle. Leurs liens, sans précédent, avec les souverains des Etats orthodoxes situés au nord de l'Empire — les voïvodes roumains, l'hetman ukrainien, le tsar russe — avaient nécessairement pour pendant l'exaltation des origines impériales, byzantines, des communautés chrétiennes

arabophones. Suivant un rythme singulièrement rapide, les moines des couvents de Balamand, Sednaya ou Saint Sabbas, les prêtres érudits de Tripoli, Alep et Damas dotent la littérature chrétienne d'expression arabe des principales œuvres susceptibles de révéler la conscience d'une doctrine majeure et d'une identité culturelle inaliénables. Le processus devient encore plus marqué à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle. Ses protagonistes sont réalistes: au syriaque liturgique imposé par la tradition — langue sacrée inintelligible pour les fidèles — ils préfèrent un arabe vernaculaire, bigarré de termes grecs difficiles à convertir dans une langue qui, quelque fût la confession de ceux qui en usaient, n'en avait pas moins pour suprême étalon littéraire le *Coran*.

Fidèles à la tradition de la culture byzantine et orthodoxe, les chrétiens arabophones du Proche-Orient (Syrie, Liban, Jordanie, l'actuel Israël) ont été toutefois marqués par leurs voisins et maîtres musulmans, dont ils subissaient la fascination du récit. C'est que ce récit est appelé à satisfaire le besoin d'expression d'un certain nombre de créateurs auxquels l'art figuratif était doctrinairement interdit. À la charnière des XVI^e —XVII^e siècles, alors que les Arabes chrétiens de rite oriental vivaient l'aube d'une reprise de conscience, ils ménagèrent à l'art figuratif la place qui lui revenait de droit, art illustré en l'espèce par les icônes. Il y a déjà quelques années, j'ai eu la chance de pouvoir mettre en lumière ce phénomène unique dans l'histoire des civilisations proches-orientales, de même que dans l'histoire de l'art post-byzantin [3]. Mais, aux côtés de leurs icônes melkites, les lettrés d'Alep, Damas, Tripoli et Jérusalem, ont tenu ranger — à titre d'expression d'une culture originale — des manuscrits volumineux, englobant tout à la fois doctrine et tradition, informations reçues de l'étranger ou cherchées au prix de grands efforts dans des pays lointains. Ceci représentait tout autant de preuves de leur désir de s'affirmer sur le plan intellectuel et national. Peut-être que ce dernier terme soit impropre : une communauté du monde arabe ou arabophone précisera son identité dans d'autres termes que ceux en usage chez les nations occidentales. Rattachée par des liens multiples à l'Islam [4], elle pourra tout aussi bien témoigner d'une vocation européenne par sa foi, sa culture ou quelques autres options. C'est de ce monde que venaient les érudits melkites qui, dès la fin du XVI^e siècle [5], sillon naient la terre roumaine, édifiant le pont des échanges culturels roumano-arabes.

La narration du voyage entrepris par le patriarche Macaire due à la plume de l'archidiacre Paul d'Alep est le fruit de cet échange important de valeurs culturelles, qui sera continué jusque vers le milieu du XVIII^e siècle par Athanase Debbas et le patriarche Sylvestre.

Toute aussi séduisante s'avère la description des contrées norddanubiennes pour Evliyâ Çelebi. Après avoir parcouru pendant plus d'une vingtaine d'années (depuis 1630) l'Anatolie, la Crète, l'Azerbaidjan et la Géorgie, à peu près tout le Proche-Orient et ensuite la Rumélie (autre-

[3] Voir *Les icônes melkites*, volume publié sous la direction de Virgil Cândea, Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1969.

[4] Louis Gardet, *Les hommes de l'Islam*, Paris, 1977, p. 60 (L'arabisme, *'uruba*, chez ceux-mêmes des Arabes qui ne sont pas musulmans... n'est point séparable du destin terrestre de l'Islam).

[5] Voir notre étude précitée, *Sources roumaines et grecques...*, p. 70.

ment dit la Péninsule balkanique), il abordait maintenant la zone exotique du monde de l'Islam, du côté de l'Europe centrale où l'Empire avait pour voisins ses adversaires les plus tenaces, dotés d'une civilisation épanouie, d'une foi dont l'opposition conférait un sens à « la guerre sainte » (djihād). Plus que dans toute autre zone de l'Empire ottoman, Evliyâ, dans son hypostase de reporter passionné, avait là le sentiment de l'inédit, doublé par l'orgueil de voir la bannière verte du Prophète assujettir les chrétiens *ha'in*. À une époque où l'état ottoman commençait à se ressentir de la crise des institutions, de l'économie et du pouvoir militaire, la découverte de l'Europe depuis la position confortable du conquérant devait exercer sur lui une véritable fascination.

Il s'ensuit que les deux ouvrages qui nous occupent ici ne sont différents qu'en apparence : un savant, syrien-chrétien, décrivait des pays et des cultures de l'orthodoxisme, vers lesquels l'avait dirigé sa quête ; un écrivain musulman considérait ces mêmes pays en tant que *râya* rebelles, que la Sublime Porte chatiait à juste titre par un génocide dévastateur. Et pourtant ... Si l'on néglige pour l'instant les positions respectives des deux écrivains, on retrouve, examinée sous des angles différents, une seule et même réalité. C'était l'époque où l'Empire commençait à chanceller sur ses assises — et les contemporains doués de lucidité le saisissaient —. Paul d'Alep, un chrétien, espérait le salut et la possibilité de s'affirmer octroyée aux syriens orthodoxes. De l'autre côté de la barricade, Evliyâ Çelebi espérait, pour sa part, la consolidation de la puissance du Croissant en Europe centrale. Poussés par des aspirations différentes, ils découvraient les territoires du Danube et carpatiques ; ils y considéraient, chacun selon sa propre optique, la civilisation, l'économie, les créations techniques et spirituelles, les populations (exotiques, par rapport à eux !), les avantages des relations de durée. Jamais auparavant, jamais avant ce turc et ce syrien chrétien, les cultures du Proche-Orient n'avaient jeté une lumière si crue sur les Pays roumains. Pour Paul d'Alep, à partir du Danube commençait la liberté, les terres des souverains chrétiens — les roumains. Éloquente en ce sens nous semble la remarque mélancolique qui lui échappe en octobre 1658, alors qu'il repasse, entre Galaţi (en Moldavie) et Chilia (dans la Dobroudja assujettie par la Porte), la frontière délimitant l'Europe chrétienne de l'Empire ottoman : « ... Nous sommes partis vers la cité de Chilia, où nous avons entendu l'« ezan », ou l'appel des musulmans à la prière, six années étant presque écoulées depuis que nous ne l'avions plus entendu, rien que les cloches » [6]. Pour Evliyâ Çelebi, cette même zone géographique représentait l'extrême nord de l'Empire, une contrée que les Turcs regardaient encore comme exotique à en juger d'après l'étonnement avec lequel il décrit des pays situés au cœur même de l'Europe chrétienne et qu'il s'escrime, en trichant au moyen de la mythologie persano-arabe, à intégrer dans son univers musulman [7].

---

[6] *Călători străini...*, vol. VI, p. 283.

[7] C'est un procédé courant chez Evliyâ que d'attribuer une ascendance orientale aux peuples européens qu'il avait connus, comme d'attribuer aux villes parcourues par lui des fondateurs illustres, également d'origine orientale. Par exemple : Bucarest, la capitale de la Valachie aurait eu pour fondateur Abū Kureysh (*op. cit.*, p. 740) ; de même, le roi perse Menucehr serait l'ancêtre du peuple hongrois, des Magyars (*ibidem*, pp. 559, 623, 644, etc.).

Les deux documents en question sont donc tout aussi intéressants par les informations qu'ils fournissent et par l'attitude de ceux qui en sont les fournisseurs. Et, en effet, la lecture des textes, des introductions et des commentaires du sixième tome des « Voyageurs étrangers dans les Pays roumains », incite à maintes observations. Aussi, tout en reconnaissant aux éditeurs leurs mérites de s'être donnés la tâche ingrate de choisir, traduire et annoter les écrits de Paul d'Alep et Evliyâ Çelebi, nous nous proposons de présenter en ce qui suit quelques notes de lecture susceptibles, croyons-nous, de jeter un jour plus clair sur deux œuvres si importantes pour l'histoire roumaine au XVII^e siècle.

1. *L'édition en une œuvre unitaire des fragments sélectionnés* (dans le cas présent les fragments intéressant l'histoire du peuple roumain des écrits de Paul d'Alep et d'Evliyâ Çelebi) offre, sans doute, l'avantage d'une économie de texte. Mais, les recueils de cette sorte comportent en même temps un grand désavantage : une lecture fragmentaire ne permet pas de saisir exactement la position de l'auteur, de mesurer la véritable portée de ses divers jugements, des comparaisons qu'il fait entre les différentes zones géographiques et de conversation qu'il a parcourues et dont traite son œuvre. Pour celui qui a lu les notes de *Voyage du patriarche Macaire* au grand complet, il est, par exemple, évident que Paul d'Alep se sentait tout autre en Valachie et en Moldavie qu'en Ukraine ou en Russie ; il est évident que ses sentiments vis-à-vis des roumains (plus proches du monde byzantin auquel lui-même appartenait) ne pouvaient être les mêmes que ceux qu'il nourrissait envers les ukrainiens et les russes. Les choses vont de même en ce qui concerne Evliyâ Çelebi : on constate sur le parcours des dix volumes de son *Seyâhatnâme* des changements de ton, selon qu'il parle de l'Irak, de l'Egypte et de la Syrie ou de la Valachie, la Transylvanie et la Hongrie. L'impossibilité de présenter aux lecteurs des versions intégrales, seules à même de lui faire saisir par lui-même de telles nuances — souvent à peine perceptibles, mais combien intéressante pour l'histoire des idées — crée chez l'éditeur le devoir de combler cette lacune. Il lui faut donc présenter au lecteur l'attitude des écrivains respectifs face aux réalités qu'ils notent. En effet, les différentes prises de position des écrivains sont significatives ; or, seul celui qui a pratiqué la sélection des fragments est en mesure de les apprécier comme il convient. Aussi, est-ce regrettable que cette sorte de remarques font absolument défaut à l'ouvrage qui nous occupe.

2. *Les informations contenues par une source narrative se doivent d'être relevées et commentées selon leur importance*. On a déjà beaucoup souligné l'apport du journal de Paul d'Alep et de la relation d'Evliyâ Çelebi à l'histoire des institutions, de l'architecture, de l'art ou de l'ethnographie roumaine. La plupart des renseignements qu'ils fournissent au sujet de l'histoire événementielle sont souvent mieux connues grâce à d'autres sources. Mais le lettré syrien, ainsi que l'érudit turc produisent des témoignages intéressant l'histoire politique ; ces témoignages d'une importance toute particulière n'ont pas été suffisamment valorisés jusqu'à présent, bien qu'ils exposent *l'opinion courante dans la seconde moitié du XVII^e siècle sur le statut autonome des pays roumains*. Il s'agit, tout d'abord, de l'opinion des Roumains à cet égard, mais aussi de l'opinion que se faisaient ceux qui entraient à l'époque en contact avec la société

roumaine. Par exemple, les avanies auxquelles étaient soumis les voïvodes Constantin Şerban et Gheorghe Ştefan en 1657 par le grand vizir Kœprulu Mehmed-Pacha, afin de réunir des prétextes en vue de la déposition de ces princes chrétiens qui avaient su en imposer à la Porte « par le fil de leur épée et par le pouvoir de leur richesse » [8] sont réprouvées dans les Principautés — raconte Paul d'Alep — car les Turcs étaient tenus «de ne point créer une nouvelle coutume, à leur préjudice (au préjudice des princes de pays roumains — *n.n.)*, ni de les alourdir d'une charge qui dépasse leur force, mais *de tenir ce qui avait été décidé par les sultans précédents, avec lesquels ils avaient conclu tant de pactes et de traités* [9]». Par conséquent, à juste titre, les Roumains « ne pouvaient plus cacher leur mécontentement bouillant face à la tyrannie des Turcs et *face à la violation effrontée des lois bien établies depuis les temps anciens* » [10]. Nous avons affaire, donc, à un témoignage contemporain noté par un lettré étranger sur les événements susmentionnés ; il met en lumière le sentiment des Roumains que leurs rapports avec la Porte étaient réglés par un vieux statut que le pouvoir ottoman se devait d'observer. Ce statut faisait même l'objet de convoitise d'autres états chrétiens, comme le montre Paul d'Alep en racontant que lors de leurs pourparlers avec les Turcs, en 1655, les Polonais se sont montrés disposés « de leur payer un tribut annuel de 30 000 deniers, de reconnaître leur suprématie et partir en guerre comme auxiliaires chaque fois qu'on ferait appel à eux, *de même que les provinces de Hongrie, Valachie et Moldavie* » [11].

À la question « Pourquoi les Turcs n'ont-ils point occupé la Valachie ? » [12] le lettré syrien nous rapporte la réponse d'un haut dignitaire valaque, un érudit de son temps, le gouverneur Preda Brancovan. « Je me trouvais un jour, écrit Paul d'Alep, chez le gouverneur de ces pays, qui était un amateur fervent de l'histoire ; il m'a questionné sur notre pays. Je lui ai parlé de lui et de ses édifices de pierre et de ses châteaux-forts et qu'ils ne savent guère ce qu'est la crainte, ni la mise à sac et rien de cette sorte ». Arrêtons là le récit du diacre alepin pour préciser qu'il devait sans doute décrire au boïar valaque le Krak des Chevaliers, des environs de Tripoli, la cité d'Alep, les villes fortifiées des croisés et des Arabes de Syrie, devenues garnisons ottomanes après la conquête de 1516, qui rendaient impossibles les invasions comme celles des Tatares, si fréquentes en Valachie à l'époque. À ceci, Preda Brancovan aurait répondu : « Tu dis la vérité. Mais nous, néanmoins, nous rendons grâce au Seigneur Tout-Puissant de ce que nous n'avons pas de châteaux dans notre pays. À la place des châteaux et des cités, nous avons ces montagnes et ces forêts, contre lesquelles aucun ennemi ne saurait triompher. S'il était autrement et si nous avions des châteaux dans nos terres, les Turcs nous en auraient chassés depuis longtemps ». Paroles qui incitent Paul à conclure : « C'est pourquoi certainement les Turcs n'ont jamais pu

---

[8] *Op. cit.*, p. 242.
[9] *Op. cit.*, p. 244.
[10] *Op. cit.*, p. 245.
[11] *Op. cit.*, p. 302.
[12] Cf. l'étude de P. P. Panaitescu, *De ce n-au cucerit turcii ţările române* (Pourquoi les Turcs n'ont pas conquis les pays roumains), « Revista Fundaţiilor Regale », 11, 1944, nº 5, p. 293—304.

s'emparer de la Valachie ou s'y installer et le gouverneur avait sans doute raison ce disant »[13]. Nous sommes en présence de l'un des plus précieux témoignages du XVII[e] siècle au sujet du statut international des pays roumains, de ce que les Roumains eux-mêmes savaient à ce propos et de l'aperçu que pouvaient en avoir les visiteurs étrangers lors de leurs brefs séjours dans ces pays. Aussi, étions nous en droit de nous attendre à retrouver dans l'édition qui nous occupe les fragments de cette portée — peut-être les plus importants sur l'ensemble de l'œuvre alepine — relevés et commentés avec toute la compétence qu'ils méritent.

Egalement intéressants sont les renseignements du même genre fournis par l'ouvrage d'Evliyâ, *Seyahâtnâme*. L'écrivain note, par exemple, la liberté d'expression des Moldaves de Hotin, qui narguent les troupes ottomanes de passage vers la Pologne, leur prédisant qu'elles seront défaites par Rákóczi[14]. Il décrit la condition des voïvodes moldaves les assimilant à des *beylerbey (mir-i-miran* ou émire des émires), ayant le droit, bien que chrétiens, d'avoir à leur service des fonctionnaires, des mercenaires et des musiciens musulmans[15]. Evliyâ reconnaissait[16] que « la dignité de prince en Moldavie et en Valachie est plus profitable que celles de Bagdad et d'Egypte , mais *elle est destinée aux seuls bey chrétiens* » (les italiques nous appartiennent). Toutes ces remarques du voyageur turc attestent sa conviction que les pays roumains étaient, de par leur statut, *autre chose* que les territoires chrétiens assujettis *(râya)* à l'Empire ottoman. Même si cet état des choses est reconnu par d'autres sources, les déclarations en ce sens d'un lettré turc contemporain étaient dignes d'une mention de la part des éditeurs du volume.

Encore plus éloquentes sont les notes d'Evliyâ sur le siège de la cité transylvaine de Gherla, qui avait fini par se rendre, ce qui lui avait valu de chanter l'*ezan* (l'appel à la prière) sur ses remparts. L'armée ottomane était dans des dispositions tout à fait intolérantes : « Nous n'avons laissé dans aucune église ni idoles, ni croix et avons enlevé les icônes et les peintures ». Sept cathédrales ont été aménagées en mosquées, en y installant des « mihrabs, mimbers et mahfils pour les muezzins et des tabourets *(kürsi)* ». Et pourtant, ce fut la sagesse du grand dignitaire de Silistra, Melek-Ahmed Pacha, qui allait finir par s'imposer — sagesse et expérience qu'Evliyâ s'est fait un devoir de nous transmettre, d'autant plus qu'il s'agissait de la personne de son protecteur. Or, le Pacha de Silistra s'exprimait comme suit : « Vous dites que vous avez annexé le Pays de Transylvanie aux pays de l'Islam ? Mais ceci n'a pu être accompli ni par Bajazet Ilderim, ni par Sarî Gazi Soleiman khan (Soleiman le Magnifique). Ils ont désigné le Danube pour frontière, et n'ont pas regardé de ce côté-là, et ne l'ont pas incendié, mais il se sont bornés à dire que ce sera le *vakuf* pour Meque et Médine. Cette cité se trouve juste au milieu des giaours et,

---

[13] Călători străini..., p. 256.

[14] *Op. cit.*, p. 423.

[15] *Op. cit.*, p. 475 ; le commentaire des éditeurs semble limitatif en ce qui concerne ce droit, qui démontrait en réalité non l'assujettissement des voïvodes de Moldavie, mais bien leur indépendance (voir note 498).

[16] *Op. cit.*, p. 476.

le long de vingt jours, avec peine nous y sommes arrivés, depuis la terre islamique. En remettant en état la cité, vous y laisserez un certain nombre de fonctionnaires d'Allah et vous la quitterez. Comment allez-vous pouvoir la défendre ensuite, compte tenu de ce que, dans les environs, il n'y a la moindre cité islamique ? » On ne saurait souhaiter une meilleure preuve [17] du sentiment qu'avaient les Ottomans au XVII^e siècle que des conjonctures indépendantes de leur volonté empêchaient l'occupation des pays roumains. C'est ce que confirme d'ailleurs la réponse des gazis au discours de Melek-Ahmed Pacha, ce haut dignitaire ottoman qui connaissait très bien les pays roumains : « C'est un sage conseil. Cette cité est une antique résidence princière et même en l'annexant à l'Empire de l'Islam, les ennemis l'attaqueraient à n'importe quel moment et s'en empareraient et il se pourrait que nous subissions les soucis de maintes campagnes. On peut y édifier des djami et des mosquées, mais impossible de la garder en mains »[18]. Or, Evliyâ expose ici *les raisons qui empêchèrent les ottomans d'occuper les pays roumains*, pays qui selon ses explications ne pouvaient être occupés pour des multiples motifs d'ordre géographique, militaire et juridique. De par sa formation coranique, Evliyâ était certes sensible surtout aux raisons juridiques. En effet, lors de l'avènement du prince Michel Apaffy I^{er} (en septembre 1661), le lettré note le cri des hérauts turcs *(tellal)*: « Le prince a été proclamé ! Désormais, pillages et rapines sont interdits ! Ceux qui prendront encore des captifs auront la tête tranché comme les moutons ! »[19] Pour notre écrivain, Apaffy devient dès lors prince souverain[20], ce qui lui permet de donner congé à l'aga qui lui avait rapporté le firman du padischah. Et si le lettré turc savait que les troupes roumaines (il les désignent par leurs noms provinciaux : «moldaves, valaques, transylvaines», comme une reconnaissance avant la lettre de l'unité des roumains), même alliées, devaient être entourées de troupes musulmanes (sans doute par prudence), il précise aussi que, « conformément à la tradition »[21], ces troupes ont droit à un traitement spécial, suivant « la loi de Bajazet-khan », c'est-à-dire, aux termes d'un statut adopté vers la fin du XIV^e siècle [22], que personne du camp musulman n'était en droit de transgresser.

Enfin, lorsqu'il évoque la cour princière de Bucarest, Evliyâ Çelebi dit y avoir rencontré « des honnêtes hommes et des soldats exercés ». Qui plus est, il rend un témoignage précieux quant aux emblèmes héraldiques de la Valachie à son époque : « L'aigle les ailes déployées », l'*aquila valachica*.

Tout ceci ajoute des données importantes à l'ensemble des connaissances concernant les relations roumano-ottomanes. Par la plume autorisée d'un grand lettré turc du XVII^e siècle, on obtient la haute confirmation des thèses essentielles formulées par les historiens roumains et étrangers qui ont étudié le statut de l'autonomie de certains pays balkaniques et

---

[17] *Op. cit.*, p. 551.
[18] *Ibidem.*
[19] *Op. cit.*, p. 576.
[20] *Op. cit.*, p. 618.
[21] *Op. cit.*, p. 632.
[22] « À l'époque de Soleyman-khan — écrit Evliyâ — tant la Moldavie que la Valachie se sont rebellées à cause des mesures injustes prises par l'avide Roustem-Pacha *qui leur a réclamé plus que la loi de Bajazet-khan le permettait* » *(op. cit.*, p. 712 — les italiques nous appartiennent).

du Caucase à l'époque de domination ottomane. Pour ce qui est des pays roumains, ils gagnent grâce à Evliyâ Çelebi de nouveaux arguments en faveur d'un statut toujours reconnu par la Porte et qui constitua un prélude légitime à l'indépendance conquise par la guerre de 1877—1878.

*

On ne saurait sous-estimer les difficultés auxquelles se sont heurtés les éditeurs du volume : l'absence d'éditions critiques des deux textes qui en font l'objet, l'étude insuffisante de leurs auteurs respectifs (Paul d'Alep et Evliyâ Çelebi) dont la vie et l'œuvre n'ont pas été encore approfondies comme il conviendrait, une bibliographie de valeur inégale et souvent d'accès difficile. C'est pourquoi les remarques qui suivront ne visent guère à diminuer les mérites de l'équipe ayant assumé la tâche ingrate de choisir et traduire les textes, d'en rédiger les introductions (M. M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru et Mustafa Ali Mehmet) ou les commentaires (Nicolae Stoicescu avec les traducteurs). Ces remarques ne tendent qu'à suggérer quelques émendations ou d'apporter un supplément d'information destinées de rendre plus accessible au lecteur la véritable portée des ouvrages en question.

3. *La vie et l'œuvre de Paul d'Alep,* ébauchées par M. M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru (p. 1—18) réclament quelques précisions. Tout d'abord, les quatre générations de gens d'église de la famille des Za'im dont parle l'auteur sont : I — l'arrière grand-père de Paul, prêtre de son état ; II — son grand-père, le prêtre *(k͟hūrī)* Boulos az-Za'im ; III — son père, le prêtre Youhanna az-Za'im, devenu par la suite évêque (métropolite) d'Alep, en 1635 sous le nom de Mélétios et patriarche d'Antioche en 1647 sous le nom de Makarios ; IV — le diâcre Paul (Boulos) en personne, le rédacteur des notes de voyage qui nous occupent. Donc il convient d'emblée de faire la distinction entre les deux Boulos (le grand-père et le petit-fils) et de retenir que Youhanna le prêtre, Mélétios l'évêque et Makarios le patriarche font en réalité une seule et même personne. D'autre part, il fallait ajouter dès le début à la bibliographie relative à Makarios (p. 1, note 1) la récente étude si riche d'informations de Mgr Joseph Nasrallah, *L'œuvre historique du Patriarche d'Antioche Macaire III Za'im* (parue dans le Bulletin d'études orientales, Damas, 25 (1972), p. 191—202), citée seulement en dernier lieu. Il faudra aussi corriger dans la même note l'indication de la place occupée par Macaire dans la série des patriarches de ce même nom (il en fut le III^{e} et non le II^{e}). À la note suivante, la référence à l'éd. de Basile Radu doit également être rectifiée (p. 54, non 34). D'autre part, ayant rédigé sa traduction à Bucarest, M. M. Alexandrescu Dersca-Bulgaru s'est servie certes des photocopies du ms. 6016 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Mais il semble pour le moins singulier qu'elle renvoie à ces photocopies (voir Introduction, p. 6 et suiv., ainsi que le texte, p. 154 et suiv.) et non pas à la pagination du manuscrit original.

Quant à « L'histoire du voïvode Vasile Lupu et de ses guerres », œuvre inédite de Paul d'Alep relevée en 1910 par le savant libanais Iskendar al Ma'lūf, qui signalait la présence d'une copie manuscrite dans sa bibliothèque de Zahlé, nous espérons que M.M.A.D.B. en recevra un jour le microfilm qu'elle n'a « pu obtenir en temps utile », pour le publier en annexe

au présent volume. Pour notre part, ayant essayé il y a quelques années d'obtenir une copie de cet écrit sur Vasile Lupu, en faisant des démarches à cet effet auprès du fils d'Iskandar Ma'lūf, il nous a été impossible d'obtenir au moins la certitude que le manuscrit respectif existe encore à la bibliothèque de Zahlé. De toute façon, ce qui est certain, c'est que Mgr Joseph Nasrallah qui décrit en 1948 et publie en 1970 le catalogue de ladite bibliothèque n'a pas trouvé ce manuscrit [23]. Comme déjà depuis 1925 la belle bibliothèque du savant libanais commence à se disperser, aliénée dans diverses occasions, la découverte du manuscrit de Paul d'Alep demande encore des recherches laborieuses. Mais une question nous semble légitime : est-ce que l'Histoire de Vasile Lupu ne représenterait-elle pas, par hasard, un simple fragment du *Voyage du Patriarche Macaire*, à savoir celui comportant les chapitres consacrés aux batailles de Vasile Lupu avec Gheorghe Ştefan et le changement de prince intervenu en 1653 (cf. p. 72—102 de notre édition) — fragment rédigé à Colomna, lors du refuge temporaire des ecclésiastiques syriens en 1655, imposé par une épidémie de peste? De même que tant d'autres lettrés de l'Orient chrétien, Iskandar al-Ma'lūf avait l'habitude de copier ou de résumer par écrit certaines parties intéressantes des œuvres plus vastes qui lui passaient par les mains.

La description des diverses versions traduites du *Voyage* comporte (p. 15) une référence à certaine version de D. P. Saveliev, référence à laquelle il faut ajouter « Biblioteka dlja čtenija », 3 (1836), t. XV.

Quant à l'édition de la version traduite du *Voyage*, la méthode adoptée par M.M.A.D.B. donne lieu à quelque perpléxité. En effet, d'accord avec Basile Radu qui estime comme le meilleur texte de l'ouvrage de Paul d'Alep le manuscrit ar. 6016 de la Bibliothèque Nationale de Paris (dont elle a utilisé la photocopie conservée à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie), elle aurait dû — comme nous l'avons déjà remarqué — se borner à renvoyer à la pagination dudit manuscrit. Cependant, de toute évidence M.M.A.D.B. a senti le besoin de recourir constamment aux versions modernes du *Voyage*. C'est la raison pour laquelle, en ce qui concerne la partie introduite par Basile Radu (à laquelle se réfèrent ses notes p. 21—153) — il s'agit du deuxième voyage de Macaire à travers les pays roumains, lors de son retour de Russie — elle s'aide avec la traduction de F. C. Balfour. Cette traduction est fondée sur un autre manuscrit (de Londres, défectueux). Or, M.M.A.D.B. elle-même critique cette version plutôt sévèrement (p. 15). Néanmoins, à partir de la page 154 et jusqu'à la fin de l'ouvrage, ses références renvoient tantôt au ms. 6016, tantôt à la traduction de Balfour, sans préciser quelle lecture s'applique au manuscrit parisien et quelle autre à celui de Londres — procédé pour le moins singulier et sans aucune utilité pour personne.

Dans un autre ordre d'idées, en procédant au choix des fragments du *Voyage* relatifs aux pays roumains, elle les dispose dans un ordre insolite : d'abord le premier voyage (1653—1654), puis le deuxième (de retour de Russie, 1656—1657) et enfin quelques fragments du voyage en Turquie (1652), ainsi que de celui en Ukraine et en Russie (1654—1656), groupés à la fin du volume, p. 288—307. C'est une question toute naturelle donc

---

[23] L'ouvrage ne figure pas dans son *Catalogue des manuscrits du Liban*, IV (Bibliothèque d'Isa Iskandar Ma'lūf), Beyrouth, 1970.

que celle suscitée par cette disposition étrange : pourquoi ne pas présenter les divers fragments dans l'ordre de leur succession réelle? On aurait pu fournir de la sorte au lecteur roumain une image globale du *Voyage*, mettant à sa disposition des *textes* concernant son histoire nationale et des *résumés* présentant les autres étapes du voyage. Si de tels résumés ne font pas absolument défaut, leur rédaction est irrégulière, sans aucun critère apparent (par exemple la partie finale de l'ouvrage a été entièrement négligée, comme si le chemin parcouru aurait pris fin à la mer Noire). L'ordre arbitraire de la présentation des divers fragments laisse de côté *le motif du voyage de Macaire* (qui répondait à l'invitation lancée par Vasile Lupu, le prince régnant de Moldavie), ce motif ne figurant qu'en fin de compte (p. 288—289).

Sans grande importance, toutefois fatigant s'avère aussi le procédé des caractères de grandeur différente (10 et 8) suivant le contenu des textes respectifs. Il semble que M.M.A.D.B. ait considéré les paragraphes consacrés aux offices divins comme étant d'intérêt secondaire; c'est un point de vue comme un autre, mais en ce cas il aurait fallu le maintenir d'un bout à l'autre du volume. Or, en réalité, on est obligé de constater l'absence de tout esprit de suite quant à l'estimation de la portée des différents textes, ce qui fait que souvent des informations de première importance soient traitées comme subsidiaires (p. 71, 218—220, etc.), sans réaliser d'ailleurs de cette manière une économie sensible d'impression.

Enfin, la traduction de certains passages aurait pu être plus exacte. Les « nimbes » d'or et d'argent surmontant le crucifix de l'iconostase du monastère de Galata (p. 52) sont, en réalité, les médaillons du soleil et de la lune; « le cheval de Lios » foulé aux pieds par la monture de Saint Démètre *(ibidem)* n'est autre que le gladiateur vandal Lyaios (Alihā-wuḫs dans l'iconographie melkite), vaincu à la lutte par le jeune Nestor; « le récipient blanc et oblong » dans lequel la Vierge tient son Fils (p. 52) ne pouvait être qu'une crèche. « Falak » (p. 56) est un mot à expliquer par « volée appliquée à la plante des pieds » (à la « phalange »), l'une des peines corporelles en usage au moyen âge. L'expression « messe sanctifiée auparavant » (p. 57) devra être corrigée comme suit : « messe des présanctifiés »; quant à l'hymne « Que ma prière se dirige », qu'entonne d'abord le prêtre officiant dans le sanctuaire de l'église (p. 58) est continué par les chantres « au-dehors », non dans la cour, à l'extérieur de l'église, mais hors du sanctuaire, c'est-à-dire dans la nef.

Le terme « marchands » pour traduire le mot arabe « bazardji » figure bien souvent — pp. 93, 122 et *passim;* or, le contexte nous donne son sens exact qui est celui de « citadins », désignant, par conséquent, tous les habitants de la ville (de même que le mot « bourgeois » à l'origine), et non seulement la catégorie des marchands.

Digne d'une attention toute particulière s'avère le renseignement suivant lequel « il y a en Autriche une grande ville appelée Ivanopolis ou la ville de Jean, parce que c'est là que se trouve la dépouille de saint Jean l'Aumonier » (p. 104). Selon notre commentateur, il s'agirait de la localité transylvaine dite Ineu (en turc Yanova) (v. note 531). Or, les pérégrinations des reliques du patriarche d'Alexandrie sont d'une grande aide pour la mise au clair du problème de l'identification de cette localité. En 1458, Mathias Corvin, le roi de Hongrie, les déposait dans sa chapelle

de Bude, d'où elles furent transférées en 1530 à Tall, dans le voisinage de Presbourg (Bratislava), pour finir par aboutir dans cette dernière ville en 1632 [24]. D'autre part, la ville transylvaine ne pouvait tirer son nom de saint Jean l'Aumonier puisqu'elle portait déjà le nom de *Sanctus Johannes* dès 1333 [25].

Il conviendrait aussi de nuancer le commentaire de la page 109 (sur les « ménétriers du Pays du Turc » qui vont de maison en maison à la veille de Noël). De toute évidence, la fête était annoncée par les cantiques traditionnelles, de caractère religieux, mais elle s'accompagnait également de musique laïque pendant les grands soupés, eux aussi traditionnels (p. 108). Donc la présence des ménétriers de mode constantinopolitaine n'avait rien d'insolite, comme semble le suggérer notre commentateur (note 28).

Très important pour l'histoire de la littérature roumaine s'avère le renseignement noté par Paul d'Alep p. 122 au sujet de la présence dans des principautés d'un grand nombre d'esclaves noirs, dits « arapides ». L'arrivée à Tîrgoviște de quelques Arabes cultivés devait surprendre, car pour les Roumains la peau foncée s'associait à l'idée d'esclave. Ceci jette un jour nouveau sur le sens du nom porté par un personnage célèbre des contes roumains : *Harap Alb*, rendu très populaire par la plume du grand écrivain Ion Creangă. Quand le Prince Charmant est réduit en esclavage par le personnage négatif portant le nom de « Spînul » (le Glabre), celui-ci lui donne le nom singulier de « Harap Alb » qui, à la lumière de la note de Paul d'Alep, signifie « le Noir Blanc », « l'Esclave Blanc ». Nous avons du reste traité de ce fait dans un article paru en 1963 [26].

La mention de *Bilad al-Nemsah* (p. 123) désigne en réalité l'Autriche (à faire la distinction d'avec *al-Alemaniya* = l'Allemagne). À la page 128 on trouve décrite une antique tradition du peuple roumain, pratiquée par les enfants à la veille des Pâques ; cette pratique dite des *tocolele* ne saurait passer inaperçue d'autant plus que nous avons affaire à la première mention la concernant. Si *axios* (« digne est-il ») a été traduit correctement quand il s'applique à l'avènement de Constantin Șerban en tant que prince de la Valachie (p. 134), pourquoi le même terme change-t-il de sens (prenant celui de « saint ») lorsqu'il est question du couronnement de son successeur Mihnea (Mihail Radu — p. 264) ? La « dimanche de la Samaritaine » ne tombe pas le même jour que la saint Georges (p. 143), cette coïncidence *n'a été que fortuite* en 1654, car la première relève du propre du temps, alors que la seconde du propre du jour. Le parfait composé était l'unique temps à utiliser correctement.

Ce qui ne peut manquer de surprendre c'est l'absence des commentaires et le traitement dérisoire accordé à l'un des fragments les plus importants pour l'histoire culturelle de l'Europe du Sud-Est (p. 184—187)

---

[24] RR. PP. Baudot et Chausson, O.S.B., *Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes*, t. I, Paris, 1935, p. 466.

[25] Ernst Wagner, *Historisch-statistisch Ortsnamenbuch für Siebenbürgen*, Köln-Wien, 1977, p. 321.

[26] Virgil Cândea, *L'Afrique dans la culture roumaine ancienne*, Bucarest, 1963, p. 10—11 (tiré à part du « Bulletin de la Commission nationale de la R. P. Roumaine pour l'Unesco », 1963, nos 1—2).

de la narration de Paul d'Alep. Il s'agit de la manière dont le patriarche Macaire s'est procuré en Valachie une copie de la célèbre *Explication des Psaumes* de st Nicétas de Rémésiane, par l'intermédiaire du non moins célèbre lettré grec Païsios (Panteleimon) Ligaridès. Par conséquent, les voyageurs syriens font la rencontre d'un certain « Baba Païsios » (Ligaridès, non identifié par les éditeurs)[27], qui attire leur attention sur la portée du manuscrit appartenant aux collections de Mărgineni du maréchal de la cour Constantin Cantacuzène et leur permet, de la sorte, d'obtenir une copie, due à la plume d'un autre « Baba », Yani de Chios. Toujours grâce à Ligaridès, ils parviennent — non sans difficultés — à se procurer deux copies de son ouvrage bien connu, le Χρησμολόγιον [28]. Cette compilation d'oracles, de prophéties, de passages tirés des écrits patristiques devait servir par la suite à Macaire Za'im, lors de la rédaction de son propre ouvrage intitulé *Kitāb an-Naḥla* (l'Abeille)[29]. Par ailleurs, son intérêt est d'autant plus grand qu'il rapporte des traditions relatives à la fondation de la Valachie et de la Moldavie [30]. Il reste à savoir si ces traditions n'ont été reprises par Macaire dans son « Abeille », puisque — comme nous l'avons noté à une autre occasion [31] — le patriarche était curieux de l'histoire des pays roumains, qu'il a présentés pour la première fois aux milieux lettrés de son pays.

À la page 209, la « prière » dite par le patriarche désigne, en réalité, une *ekténês* ou litanie diaconale [32]. La conversation avec Athanase, le *portarios* de Tîrgoviște, un Juif converti, qui leur servait de guide (p. 218—220) est, sous bien de rapports, pleine d'intérêt. L'*al-andidara* pour « pain bénit » (p. 219) vient du grec ἀντίδωρον. L'explication de la « loi de Kashidiyari et de ses compagnons » est bien plus qu'un simple exemple de gématrie (et, en aucun cas, elle ne saurait se réduire à des « expressions de la gématrie », note 349). Il semble que la légende se rapporte à Seth (ar. Shēth), le fils d'Adam, qu'il eut après l'assassinat d'Abel (ar. Habīl), c'est pourquoi la loi de Kashidiyari porte le nom hébraïque de Habīl. L'interprétation numérique du nom (synonyme de « vanité ») est correcte ; néanmoins, la signification attribuée aux chiffres respectifs tend à faire de la loi judaïque une « inanité ». Nous avons affaire à une tentative polémique, explicable chez un converti, greffée probablement sur des motifs antisethiens. Les adeptes de cette secte prêtaient serment sur « la loi du prophète Seth » ; celui-ci était l'inventeur de l'écriture — son épouse (et sa sœur)

---

[27] Voir une riche bibliographie au sujet de Ligaridès chez Victor Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, dans la présente revue, n[os] 1—2, 1963, p. 15—16, note 29. À partir de 1652, Ligaridès a été évêque de Gaza, sous le nom de Païsios.

[28] L'original à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. gr. 386 ; à propos de la version arabe, voir G. Graf, *Geschichte des christlichen arabischen Litteratur*, III, p. 99,

[29] G. Graf, *op. cit.*, III, p. 97—99.

[30] Voir les passages respectifs dans la version d'Alexandru Elian, chez G. I. Brătianu, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești* (La tradition historique sur la fondation des états roumains), Bucarest, 1945, p. 240—242.

[31] Dans notre étude *Letopisețul Țării Românești (1292—1664) în versiunea arabă a lui Macarie Za'im* (La chronique de la Valachie — 1292—1664 — dans la version arabe de Macaire Za'im), « Studii », 23, 1970, n° 4, p. 673—692.

[32] Cf. S. Salaville, *Liturgies orientales*, II, 1. Paris, 1942, p. 85—87.

s'appelait Orea (dans notre texte Efiraysa)[33]. Ce passage mérite une étude plus poussée. De toute façon, lorsqu'il relève les correspondances entre l'écriture hébraïque et arabe, Athanase envisage sans l'ombre d'un doute des lettres et non des « chiffres » (p. 220).

Paul d'Alep parle (p. 230) du but de la visite du patriarche d'Antioche en Valachie, but qui était d'obtenir en bonne et due forme une propriété dans le pays, lui permettant d'en tirer des revenus — par exemple, le Moulin Princier situé sur le cours de l'Argesh. Du reste, presque chaque fois que l'Alépin mentionne un couvent, il lui arrive de faire état des redevances économiques de l'établissement respectif. Les préférences du diacre d'Antioche vont aux bâtiments édifiés en pleine montagne, à l'abri des Turcs (voir page 233 ce qu'il écrit à propos du palais des Năsturel de Herești), trait caractéristique des habitants des rayas de la zone occupée par les Ottomans, alors que les Roumains dressaient leurs édifices n'importe où dans les limites de leur pays, se sentant partout maîtres chez eux quelqu'en fût la proximité desdits Ottomans. Des références très claires quant à leur statut d'autonomie figurent p. 244—245. Relevons une regrettable coquille p. 253, où il est question des troupes de Constantin Șerban qui en réalité « se împărțiseră » (= s'étaient divisées) et qui, du fait de cette coquille, passent pour « se împărtășiseră » (avoir communié) ! Il convient aussi de souligner le rapport entre la description de l'accessoire vestimentaire du costume princier d'apparat, la *cucă* ou bonnet de cérémonie [34] (p. 263), et la gravure le représentant (p. 328) — l'explication de la note 631 étant insuffisante.

Le commentaire de la note 660 (p. 266) est plutôt obscure. Il s'agit de la consécration d'une église, cérémonie pendant laquelle le prince dépose sur l'autel plusieurs monnaies d'or chrétiennes, en refusant un denier égyptien, musulman. Le commentateur pense que le fait d'avoir remplacé ce denier par une pièce de monnaie hongroise indiquerait « de quel côté allait ses préférences » — sans creuser plus avant le pourquoi d'une pareille conclusion.

On trouve dans le titre du fragment cité p. 302 la mention correcte du « statut des pays roumains pris pour modèle par les Polonais ». Ce titre remplace un commentaire qui fait défaut au passage figurant aux pages 305—306 (parlant du traité conclu avec le tsar russe par le voïvode Gheorghe Ștefan, document qui atteste la volonté de liberté de la Moldavie et qui précède d'un demi-siècle celui négocié dans le même sens en 1711 par Démètre Cantémir avec Pierre le Grand). À la page 304, c'est Paul d'Alep qui a raison en affirmant que l'emblème de l'évangéliste Marc est l'ure (analogue à celui figurant dans les armoiries moldaves) et non l'aigle, comme le prétend notre commentateur, l'aigle étant en réalité l'enseigne de Jean l'Evangéliste. Les dernières lignes de la version roumaine du texte de Paul d'Alep suggèrent encore une question : pourquoi traduire « haïs moldovenese » (< tc. *kaisu)* ce qui désigne en fait les abricots moldaves

---

[33] Cf. Augustin Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, V, Toulouse-Nismes, 1783, p. 226—228 ; A. J. Wensick und J. H. Kramers (Hrsg.), *Handwörterbuch des Islam*, Leiden, 1941, p. 695—696.

[34] De toute evidence, il s'agit du mot *cucă* ⟨turc (pers.) *ķūķa*. Cf. *Dicționarul limbii române* (Dictionnaire de la langue roumaine), I, 2, Bucarest, 1940, p. 945 (descriptions historiques identiques à celle de Paul).

(« caise moldovenești »), que Paul se réjouit de savourer une fois de plus en rentrant de Russie?

Sur ce, nous mettrons un point aux remarques suggérées par la lecture hative de la première version roumaine d'envergure d'après les notes du *Voyage du patriarche Macaire*, édition préparée — pour autant que nous ayions pu le constater — tout aussi hativement... Il semble que ce soient là les destinées, encore non modifiées, de ces œuvres de si grande portée pour l'histoire roumaine. Ceci explique les émendations de Vasile Bogrea à l'édition (méritoire, sans doute, mais pleine d'erreurs) d'Emilie Cioran, parue en 1900 [35]. Aussi, est-ce un devoir tout tracé pour les arabisants roumains que de nous donner la version complète et scientifique de cette œuvre.

4. *La relation d'Evliyâ Çelebi* a été traduite (de manière sélective), d'après son édition la plus complète, à savoir celle parue à Istanbul à partir de 1896. Mehmet Mustafa, le traducteur des fragments concernant l'histoire des Roumains, note dans son introduction (p. 311—325) toutes les difficultés auxquelles il dut faire face : l'impossibilité de recourir aux manuscrits ; les lacunes des six premiers volumes dues à la censure d'Abd-ul Hamid II ; inaccessibilité de l'édition d'Özön Mustafa Nihad, qui publie les passages inédits. La confrontation avec les manuscrits et le recours aux sources auraient permis d'éviter bien d'incongruences et de dissiper maintes incertitudes de celles que trahit la présente version roumaine de l'œuvre de Çelebi, notamment en ce qui concerne les noms de personnes et de lieux. D'autre part, la promesse du traducteur de fournir à l'avenir une bibliographie relative à la vie et à l'œuvre d'Evliyâ (p. 313, note 9) est d'un procédé inusité : rien n'empêchait sans doute qu'il donne une liste des sources essentielles dans l'introduction-même de sa version.

Dans l'impossibilité de rapporter les fragments sélectionnés par Mehmet Mustafa à l'œuvre d'Evliyâ, nous ferons confiance au choix effectué par le traducteur dans le vaste ensemble de celle-ci, choix guidé par l'intérêt des fragments respectifs pour l'histoire des Roumains. En revanche, on peut procéder à l'examen courant des rapports entre le texte et ses commentaires, avec pour principal but de tirer de l'œuvre en question (ou plutôt de ce qu'on nous offre de cette œuvre), un maximum d'information quant au passé du peuple roumain.

Comme on l'a remarqué ci-dessus, Evliya Çelebi se trouvait confronté dans les pays roumains (Moldavie, Valachie, Transylvanie) à un état des choses tout autre que celui des autres zones sous la domination de la Porte. Maintenant, il avait affaire à des pays autonomes, gouvernés par des souverains autochtones et disposant d'institutions qui leur étaient propres, ce qui — en ce qui le concernait — leur conférait une teinte exotique, de caractère européen et chrétien. Il était surpris de l'absence des traits ottomans et islamiques, qu'il avait relevés de Constantinople au Caire ou à Bagdad, lors de ses précédents voyages. Par contre, il devait constater que la Transylvanie avait son propre prince (p. 330) ; qu'en Valachie et en Moldavie les beys (voïvodes) « gouvernaient en toute liberté » (p. 331) ; que « les giaours valaques et moldaves pourraient attaquer dans deux

[35] Voir « Anuarul Institutului de Istorie Națională al Universității din Cluj », 2, 1923, p. 339—344.

journées jusqu'à Andrinople » (p. 364) ; qu'ils traitent avec désinvolture les armées ottomanes (« Vous, les Turcs, vous vous rendez au pays de Lech, n'est-ce pas ? Et le prince Rákóczi, souverain de la Transylvanie, vous anéantira ! » lui criaient les marchandes des quatre saisons de Hotin, p. 423). Que « les giaours (les Roumains) sont un peuple uni » le savait aussi le khan des Tartares (p. 430). Evliyâ notait encore que le statut des Roumains dans leurs rapports avec la Porte était d'un caractère particulier, tel que l'avait décidé Soliman le Magnifique, leur reconnaissant de grandes libertés (p. 474—476). La Moldavie et la Valachie se rebellaient quand les vizirs usurpaient les capitulations (p. 712), et leurs « beys » gouvernaient avec majesté (p. 713). Sinan, le pacha d'Oradea, intervenait auprès du commandant en chef des troupes tartares en faveur des chrétiens, pour qu'il ne les réduise pas en esclavage, le menaçant au cas contraire de « porter plainte devant le Padischach » — sans doute, s'agissait-il des chrétiens sous sa protection (p. 569). Au moment où s'achevait la campagne de Transylvanie, le problème le plus pressant était de désigner au plus tôt un prince (roi, *kral)* qui la gouverne : « autrement à quoi bon ravager et mettre à sac le vilayet ? » (p. 570) : les Turcs ne pouvaient gouverner à eux seuls un pays roumain.

On se demande alors pourquoi donc ni l'Introduction, ni les commentaires n'approfondissent-ils guère ces remarques de l'auteur, plus importantes pour l'histoire roumaine que toutes ses relations à propos des villes, des villages, de l'économie, de la population ou des monuments ?

On trouve mentionné (p. 347—348) le fragment relatif à la source du mercure jeté sur le marché ottoman : la Transylvanie. Mais l'on se demande pourquoi le traducteur n'a-t-il pas reproduit entièrement les précisions concernant l'extraction et l'usage du mercure, se bornant à nous apprendre que ces informations si intéressantes sont à notre disposition (en turc) dans le *Seyâhatnâmé*, I, p. 578 et suiv. ? De même, il nous semble que Sari Saltîk Baba, le saint de l'ordre bektachi, personnalité qui, sans l'ombre d'un doute, a marqué profondément l'histoire de la spiritualité islamique épanouie en Dobroudja [36], méritait de commentaires avisés non seulement à la page 352, mais chaque fois que sa mémoire et son culte sont évoqués par l'auteur.

L'explicatiou donnée au terme *sünnet* (p. 372, note 185) s'avère sommaire et par trop élastique : elle conviendrait tout aussi bien aux chiytes (« ceux qui daus la vie se conduisent selon la tradition du prophète Mahomet »). À la même page, l'expression « zones climatiques » réclamait une explication, d'autant plus qu'elle représente la traduction erronée du terme *iḳlim*, qui désigne les divisions du monde adoptées par la géographie arabe non seulemeut en fonction du climat.

Il nous faut aussi relever les inconséquences de procédé propres du reste à l'ensemble de l'édition. Par exemple, en ce qui concerne l'explication de certains termes, tantôt en bas de la page, tantôt renvoyée au glossaire final. Voici quelques unes de ces inconséquences : la note 191 bis (p. 373) explique le mot turc *yük*, alors que les mots *çerviş* et *zira* (ancienne mesure de longueur) ne bénéficient guère d'une note explicative, peut être parce

[36] Cf. Franz Babinger, *Encyclopédie de l'Islam*, IV, 177—178.

qu'ils figurent au glossaire (p. 754). Le cas se reproduit à nouveau (p. 380) : *muhtasib* aura son explication dans le glossaire (p. 766), mais *subaşi* fera l'objet d'une note en bas de la page (n. 236). Le traducteur et le commentateur semblent ne s'être pas mis d'accord en ce qui concerne les normes du glossaire.

Quand Evliyâ parle des « endroits à visiter de Silistra », le traducteur se borne à les mentionner seulement (p. 376) en tant qu'ayant attiré l'attention de l'écrivain. Or, on aurait aimé connaître le texte intégral de ce passage intéressant l'histoire roumaine au XVII[e] siècle.

Pleine d'intérêt aussi la légende des mosquées Sulaimānīye et Shahzāde, bâties avec le trésor gênois enterré dans les environs de Constanţa (p. 385). Voilà donc encore deux monuments associés au passé des Roumains. Cantémir de son côté racontait certaines traditions suivant lesquelles même l'église de Sainte Sophie serait une fondation de « Yanko bin Madyan », l'illustre héros roumain Jean Corvin [37]. Les deux monuments susmentionnés méritaient bien un note explicative : il s'agit de deux œuvres dues au célèbre architecte Sinān, des années 1556/964 et respectivement 1548/955 ; le même fameux bâtisseur est également cité plus loin (p. 416), cette fois à propos de la cité de Tighina (Moldavie), sans qu'il ait apparemment retenu l'attention du commentateur.

Dans certains cas, la traduction même de tel ou tel terme est susceptible d'être mise en cause. Nous doutons, par exemple, que le turc-persan *bōstān* se traduise par « mélonnière » (p. 393) ; il s'agit, en fait, des *jardins* de Babadag (mentionnés juste après les « recoins avec des fleurs ») ; de même, « dépôts d'eau » (p. 396) désignent sans doute les *citernes*. Enfin, la « blanquette de volaille » (p. 400) était sans doute servie avec de la crème, ce qui en roumain rend un son plus vraisemblable que le terme « caimac ».

On se demande pourquoi le traducteur renonce (p. 395) de donner la description des « endroits passant pour sacrés de la ville de Babadag » : le passage en question serait à même de compléter l'image médiévale de cette vieille ville de Dobroudja. Quant à l'épisode de la capture des trente-six embarcations cosaques (p. 399), l'auteur reprend des informations antérieures (p. 381, vol. IV, p. 353 et suiv. de l'ouvrage d'Evliyâ). La chose aurait dû être signalée : il s'agit d'un événement qui avait eu lieu en 1656, mais l'écrivain ayant parlé auparavant de la ville de Bazargic, qu'il avait visitée à l'époque, reproduit une inscription de 1673—1674, procédé typique pour le laisser-aller de son récit.

Comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus, la méthode de la sélection des passages reproduits est sans doute économique mais le fil du récit en est souvent interrompu et difficile à renouer. C'est à peine si l'on comprend — par exemple — à un certain moment (p. 401) qu'Evliyâ se vit échoir la mission de conduire à Istanbul le tribut des pays roumains. Evoqués, pèle-mèle, l'événement et les villes traversées à cette occasion — suivant la manière habituelle de notre écrivain — , l'intervention dans le texte (entre parenthèses) ou au moyen des commentaires aurait été

---

[37] *Sistemul religiei muhammedane* (Le système de la religion islamique), trad. Virgil Cândea, Bucarest, 1977, p. 287—289.

salutaire pour le lecteur, laissé se débrouiller comme il peut dans le véritable capharnaüm littéraire et documentaire d'Evliyâ.

L'émendation du fragment où l'écrivain note qu'à plusieurs reprise le « giaour d'Iassy... avec cent mille soldats russes a essayé de se saisir de la raya de Tighina» (p. 417) nous semble inutile. Il ne s'agit sans doute pas d'une erreur de la part d'Evliyâ, qui devait faire allusion aux attaques réitérées des Cosaques de Khmielnisky, l'allié du voïvode moldave Vasile Lupu, aussi, il n'y a pas lieu de remplacer dans le texte Iassy par Moscou.

Une autre inadvertance échappée au traducteur nous apprend que les Tartares ont « dévasté » trois mille bufflonnes (p. 428). Et l'ayant fait, comment auraient-ils encore pu les manger? Naturellement, il convient de lire « égorgé » au lieu de « dévasté ».

Lorsque Evliyâ mentionne (p. 430) le pays de Koral, gouverné par un « ban », ce pays n'est pas localisé par le commentateur, qui pense qu'il s'agirait du pays des Cosaques (note 186), de même que plus loin (p. 599), où il penche pourtant pour la localisation Karal=Cracovie. Il est difficile d'admettre cette hypothèse, puisque l'aide cracovienne est mentionnée (p. 429) à part, indépendamment de celle du pays de Koral, énuméré après celle des Slovènes. On dirait plutôt qu'Evliyâ pensait — avec ou sans fondement, comme il le faisait généralement — à la Croatie.

Il est regrettable que le traducteur ait estimé devoir renoncer au passage décrivant les batailles d'Otchakov, livrées en 1657 avec la participation des troupes valaques, par conséquent intéressant l'histoire de ce pays. Cette fois encore le fil du récit est brisé, rendant quelque peu iuintelligible le fragment où il est question d'une bataille décisive (p. 440) : en effet, on ne comprend pas à qui appartenait l'idée de faire sortir les troupes de la forteresse assiégée afin qu'elles livrent cette bataille.

Ceci est un autre exemple de l'arbitraire du choix effectué quant aux passages dignes d'être traduits. Nombreux aussi sont les exemples de la carence des commentaires. En voici encore un : le roi Ḳārūn (p. 473) n'était pas un simple « personnage légendaire » (note 478). Cité plusieurs fois par le *Coran* (XXVIII, 76—82 ; XXIX, 39 ; XL, 25), il s'agit de ce Coré biblique (*Nombres*, XVI, 1—35), dont les *Midrashim* exaltaient les richesses. Aussi, la comparaison des richesse du voïvode de Moldavie, Ştefăniţă Lupu, avec celles de Ḳārūn réclamait certaines précisions. Un exemple d'un autre ordre s'offre à nous du fait que la description des bains de Vasile Lupu (p. 477) a été également fournie par Paul d'Alep (dans ce même volume, p. 53); or, on se serait attendu que le commentaire signale les deux séries d'informations pour l'avantage des comparaisons possibles. Notons, en outre, une certaine ingénuité du commentateur, comme dans le cas de sa précision que *banu* en persan et « peut-être aussi en tcherkesse » veut dire « dame ». Il aurait dû vérifier sa supposition, au lieu de communiquer ses doutes au lecteur.

Intéressante la légende de Sainte Parascève (p. 482), également connue par Macaire Za'im, comme nous avons eu l'occasion de le relever dans une de nos précédentes études [38]. Quant à Yanko bin Madyan, mentionné juste après cette légende par Evliyâ, nous avons eu l'occasion

---

[38] V. Cândea, *Sources roumaines et grecques...*, p. 71.

d'en parler ci-dessus en rappelant l'intérêt de Démètre Cantémir pour sa légende turque. Le petit bourg Kum-Burgaz, lieu d'origine de la sainte, était en réalité la localité grecque Épivat.

Encore une rectification visant à l'exactité de la traduction : le terme *nădragi* — pantalons (p. 488), pour la confection desquels le prince Vasile Lupu avait fait don à Ahmed-aga d'un morceau d'étoffe, désigne une pièce tout à fait caractéristique du costume turc (culotte très large, serrée à la cheville), que la langue roumaine nomme d'un mot emprunté au vocabulaire turc : *şalvari*.

Les localisations géographiques comportent également quelques inadvertances. Par exemple, la forteresse de *Kövar* est localisée d'abord par le commentateur (p. 558, note 148) à Remetea Chioarului, au Maramureş (Roumanie), or si Kövar était emplacée là, comment se fait-il qu'à la page suivante (note 157), le village de *Tövar*, séparé par six heures de marche de ladite forteresse, est localisé toujours à Remetea ? Pour ce qui est de *Menucehr* (p. 559, note 163), le commentateur pouvait trouver meilleure source d'information que le *Dictionnaire turc-français* de Samy Fraschery. Quant à Roustam (p. 526), le héros de l'épopée de Ferdousi méritait bien une note moins succincte, justement afin de mieux souligner l'énormité de la comparaison d'Evliyâ. Par ailleurs, celui-ci donne la transcription correcte des mots hongrois (v. p. 561—563) ; pourquoi lui contester alors certains toponymes, au point de chercher pour *Ilica* (p. 560) un correspondant dans... Firiza (note 166), pour *Nisvan* — Harghita (p. 584, note 313), pour *Lena* — Cerna (p. 620) ? D'autre part, est-ce que notre écrivain se trompait-il seulement lorsqu'il s'agissait de la transcription des noms ? De toute évidence, il reste encore à vérifier les renseignements géographiques d'Evliyâ, en usant à cet effet d'autres moyens et d'autres méthodes.

Quand il est question du *Rūm haradj* (p. 565), celui-ci ne peut regarder le « tribut de l'Anatolie » (note 196), la province micrasiatique de l'Empire ottoman, ce qui n'aurait pas de sens puisque les notes de l'écrivain traitent des provinces européennes. *Póturi* (p. 575) ne saurait s'appliquer aux Serbes (note 860), mais aux haïdouks albanais — « arnăuţi » en roumain — dont le costume était caractéristique (notamment les culottes, que la langue roumaine désigne du même nom d'« arnăuţi ») ; c'est à ce costume que se rapporte le passage respectif. Deux autres termes turcs (p. 581) ne sont guère commentés : *calamcan* et *cardamon (kakule)* — ils ne figurent ni en note, ni au glossaire. Ajoutons, en outre, que le célèbre poète Veisi effendi (p. 598) aurait mérité une note.

Si à un moment donné (p. 600) Evliyâ « revient » sur certains événements (note 396), il serait recommandé de renvoyer le lecteur à la page exacte où a été faite la première relation desdits événements (donc à la page 434—435). Quant à Eyub-i Ensari (p. 624) — ce n'est pas seulement un « quartier de Constantinople » parmi tant d'autres, comme le commentaire insuffisant le laisse croire, car c'est là que se trouvait la célèbre Eyüp Sultan Camii, où les sultans étaient investis de leur pouvoir souverain ; là ils ceignaient l'épée du *djihād*. Grâce à cette précision, le geste de Mahomet IV mentionné par Evliyâ prend son sens réel. De même, il faudrait préciser quel était le véritable signe emblématique vu par Evliyâ sur la bannière valaque ; à en juger d'après la traduction, ce serait tantôt

un gerfaut (p. 631), tantôt un aigle (p. 721). Enfin, notre écrivain désigne la petite monnaie de cuivre valaque par le mot *pencz* — encore un terme non relevé par le commentateur ; ne s'agirait-il pas du mot roumain *bănuți* (sous)?...

Et avec ceci, nous n'avons pas encore épuisé le sujet, mais faudrait-il continuer? Nous préférons arrêter là les remarques de détail, faites dans un double but : tout d'abord, pour souligner les difficultés du texte et, ensuite, pour attirer l'attention de ses premiers lecteurs, à savoir le traducteur et le commentateur, sur le devoir que revient à ceux qui assument une pareille tâche. Ce devoir est de rendre clair ce qu'il y a d'obscur dans le texte, en signalant, sans les escamoter, les passages et les mots inintelligibles.

Pour conclure, il nous faut souligner l'importance toute particulière de la version roumaine des écrits de Paul d'Alep et d'Evliyâ Çelebi, comme il est juste de souligner l'effort méritoire de ceux qui se sont donnés cette tâche ingrate. Sans doute, l'historiographie roumaine tirera un profit immédiat de ces sources, qui se fera sentir par le surcroît d'information exploité aussi bien dans les études spéciales que dans les grandes synthèses de l'histoire roumaine au XVII^e siècle.

Si, en ce qui concerne les détails abondants — données historiques, toponymes, anthroponymes, descriptions de telle ou telle localité, de tel ou tel monument — il convient, avant d'en user, de les vérifier en les rapportant à d'autres renseignements de la même époque, les témoignages des deux écrivains orientaux au sujet du statut politique des pays roumains nous semblent — comme nous l'avons déjà dit — de toute première main, du fait de leur accent véridique. Dans la même catégorie se rangent, également, les informations — notées avec horreur par Paul d'Alep, avec ingénuité par Evliyâ — sur le *génocide* dont ces pays furent victimes lors de la campagne « punitive » ordonnée par Mohammed Koeprulu-Pacha en 1657—1660. Les exécutions en masse, accompagnées d'incendies, mises à sac, dévastations des monuments d'art et autres ravages, brossées par Evliyâ avec calme sinon avec une sorte d'orgueil, rarement avec le regret de leur inutilité au point de vue militaire (p. 598), sont d'un caractère vraiment anthologique pour l'histoire du génocide en Europe (voir notamment la manière dont fut saccagée la ville d'Oradea, p. 525—529). « En Transylvanie, sur une distance de quelques jours de marche, toute trace de prospérité est en train de disparaître. Dans aucune campagne il n'y a eu tant de ravages et aucune n'a causé autant de pertes que celle-ci » (p. 595). « De la main des Tartares, à eux seuls, ont péri trente mille hommes. O, Allah, ceux-là ne seraient-ils pas eux aussi les habitants de la terre? » (p. 598) s'exclame le voyageur turc.

Ces pages sont fort instructives quant aux difficultés des pays est- et sud-est européens pour tenir le pas avec les peuples occidentaux dans le domaine du progrès social et culturel ; c'est là qu'il faut chercher les raisons du sous-développement qui s'est maintenu dans ces parages jusqu'en pleine époque moderne. Alors que les pays roumains étaient le théâtre de ces atrocités, la France vivait l'aube du Roi Soleil ; alors que la ville d'Oradea était mise à sac et ravagé son patrimoine séculaire, Fouquet faisait bâtir le fameux château de Vaux-le-Vicomte, conservé intact jusqu'à

nos jours. Que reste-t-il encore du patrimoine architectonique et artistique des pays roumains antérieur à la campagne turco-tartare de la seconde moitié du XVII^e siècle? Bien peu de ce qui pouvait faire leur orgueil de nos jours.

D'autre part, ces deux écrits sont une source inépuisable pour ce qui est des détails de la vie quotidienne dans les pays roumains à l'époque. Les informations à cet égard, souvent stupéfiantes, foisonnent. Voici un seul exemple en ce sens (p. 367—368) : Evliyâ brosse un tableau saisissant du patinage sur le Danube, à Silistra, en 1651. Aux sons joyeux des tambours qui font la majorité dans les orchestres turcs *(mehterhane)*, les habitants de la ville, surtout les jeunes gens (« les amoureux »), s'adonnent au plaisir du patinage en babouches ou au moyen de patins improvisés, pour la confection desquels on se servait des os longs du gros bétail ; ils pirouettent (« levant la jambe et dansant tel un derviche tourneur »), rivalisent d'adresse au point de pouvoir cueillir en pleine vitesse une pièce de monnaie déposée sur la glace ou glissent, tranquillement, par groupes de deux ou trois en causant et en fumant. Voilà un tableau d'il y a plus de trois siècles : la scène se passait quelque part, sur le Bas-Danube. Rien de nouveau sous le soleil...

La fréquence de cette sorte d'informations nous incite à regretter l'absence d'un *Index rerum*. De même, on aurait aimé pouvoir suivre sur une carte les pérégrinations de ces voyageurs à travers les pays roumains.

THE PROBLEMS OF THE 1930's IN CONTEMPORARY HISTORIOGRAPHY

ELIZA CAMPUS

The interest for the history of South-East and Central European states has been steadily increasing following the investigation of various state or private archives which revealed new facts and aspects bound to emphasize, once more, the important position held by these states in the particularly complex and eventful history of the 20th century.

It is the decade that preceded the outbreak of World War II which arouses the special interest of many historians, due not only to the great many events it records but also to the incredible wealth of theses, ideas, political, social and philosophical plans, all supposed to explain the precarious situation of Europe at that time — especially in the central and south-eastern parts of the continent — and to provide solutions.

In consequence, numerous monographs and studies have been worked out in these states as well as in many other parts of the world. The thirties are carefully analysed with a sharp critical eye in all these works. Surveying the same facts, very often historians express different opinions and it is natural that the various aspects of the historical process have given rise to much controversy.

In the past few years, for instance, stress has been laid on the regional alliances concluded in Central and South-East Europe : the Little Entente and the Balkan Entente, various opinions about the aims and activities of these organizations being put forward.

But reviewing all these often controversial opinions involves an overview of the interwar situation in the world, and particularly in Europe.

It was obvious that a new juridical and political system had been created ; the setting up of the League of Nations aimed at eliminating the old balance of power system and at making all states, enjoying equal rights, gather and form a single political body but preserving each its national independence. The idea was to create an international body and international relationships characterized by "power fragmentation", since the entities (states) could not have, principially, "either the right or the power"[1] to command other entities. In other words one had to organize a "social body so that none of its components, taken individually, might possess

[1] Philippe Braillard, *Philosophie et Relations internationales. Institut de Hautes Études Internationales*, Genève 1974, p. 7–8.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 2, P. 321–335, BUCAREST, 1978

"imperium"[2]. On principle, the states, actions and decisions were governed by international relations [3].

Immediately after the creation of the League of Nations, a unique political body which without encompassing the whole world included an impressive number of states, it became obvious that it "succeeded in preventing war and restoring peace only when the Great Powers came to an agreement, that is when Great Britain and France reached full agreement on an action"[4]. It was also obvious that despite the fact that the United States had dissociated themselves from the League of Nations — although there were some groups that campaigned for collaboration with the Geneva body [5] "the collapse of the European balance of power system, during the First World War (1914—1918), had thoroughly eliminated the conditions that had allowed America to find its isolationist way, protected by the large barriers of the Oceans, over which British men-of-war were keeping watch [6].

Europe had unmistakably lost the world supremacy while Great Britain and France had to take account of the position of the United States even if they were still the leaders of the League of Nations. At the same time, they could not ignore the position of the Soviet Union even if in the twenties the great state had not adhered to the League of Nations. The influence of the first socialist state was increasingly felt when in 1934 it joined the League, becoming also a permanent member of the Council.

The picture of Europe's state of affairs became more striking when the small and medium states, particularly the unitary national states of Central and South-East Europe — which by their heroic struggle had brought about the victory of the principle of nationalities and contributed to the shaping of a new Europe — started asserting themselves vigorously[7].

According to certain historians, the strength of these states, which seldom clashed among them [8], their strong will to defend the Covenant of the League of Nations and keep the peace, were as many guarantees of their spiritual force fighting in the cause of justice. It was only the sphere of influence and the big powers' interests — the same historians say — that generated wars involving the small states in the whirl of conflagrations. The gap between big and small states was widening despite the existence of the League of Nations. Another key contradiction that was wrecking

---

[2] Jean Siotis, *Essai sur le Secrétariat International*. Librairie Droz, Genève 1963, p. 14.

[3] Pierre Renouvin, Jean-Baptiste Duroselle, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, Armand Colin, Paris, 1966, p. 1.

[4] David Wainhouse in association with Bernhard G. Bechhoefer, John C. Dreier, Benjamin Gerig, Harry R. Turkel, *International Peace Observation*, The Johns Hopkins Press, Baltimore 1966, p. 9. For instance, in 1920, the dispute about the Aaland Islands and the conflict between Lithuania and Poland or in 1923 the Greek-Italian dispute (Corfu), etc., etc., pp. 7—19.

[5] Terry L. Deibel, *Struggle for Cooperation. The League of Nations and Pro-League Internationalism in the United States 1919—1924*. Graduate Institute of International Studies, Geneva, 1970, p. 11, III.

[6] Emmette S. Redford, David B. Truman, Andrew Hacker, Alan F. Westin, Robert C. Wood, *Politics and Government in the United States*, Harcourt, Brace and World, Inc. New York, 1965, p. 766.

[7] J. M. Roberts, *A General History of Europe 1880—1945*, Longman Group Ltd. London 1972, p. 312.

[8] Sherman D. Spector and René Ristelhueber, *A History of the Balkan Peoples*, Twayne Publishers Inc. New York 1971, p. 415, 416.

Europe's life, actually interfering with the actions undertaken by the League of Nations, was the distinction between victorious and vanquished states. Immediately after the creation of the Geneva body, revisionist trends appeared and attempts at breaking the peace treaties and consequently the Covenant of the League of Nations on which these treaties were based, were made. The core of European revisionism was Germany. Many present-day historians are convinced that there was no discontinuity between the Third Reich and the Republic of Weimar — a thesis which has often been stressed. Thus, for instance, the well-known West German historian, Andreas Hillgruber, emphasizes the important role of the army. He illustrates this thesis, referring particularly to general von Seekt who thought that a powerful army "was the key factor of a future active foreign policy"[9]. Even historians like Henri Burgelin, who do not believe that the Weimar Republic "was the antechamber of Hitlerism", state that national-socialism "had found in the Wilhelmian heritage a large number of sources and themes for its ideology and propaganda"[10]. Norbert Krekeler goes further asserting that the Weimar Republic had so methodically devised the "revanche" that it was able to attract also the German minorities of Poland and other Central and South-East European states[11]. Wolfgang Miege takes the same stand showing how the German minority of Romania had been won over[12].

With the setting up of the Nazi regime, revisionism became official state policy, including force[13] among the means bound to put it into effect. Hitler succeeded, says Joachim Fest, "because he was not so much an antinomy but rather a reflection of his time"[14]. And thus a totalitarian state with all its attributes came into being[15]. Many historians are wondering

---

[9] Andreas Hillgruber, *Grossmachtpolitik und Militarismus in 20. Jahrhundert, 3 Beiträge zum Kontinuitatsproblem.* Droste Verlag, Düsseldorf 1974, p. 7; p. 37—53. General Hans von Seekt was the commander of the German army, reorganized according to the Treaty of Versailles. He set up the clandestine army, the "Black Reichswehr". See also: M. G. Castellan *Le réarmement clandestin de l'Allemagne dans l'entre-deux guerres* in *Les Relations franco-allemandes 1933—1939*, Editions du C.N.R.S., Paris 1976, p. 277—296; Otto Friedrich, *Before the deluge. A portrait of Berlin in the 1920's*, Harper and Row Publishers, New York, 1972, p. 80—81.

[10] Henri Burgelin, *La Société Allemande 1871—1968*, B. Arthaud, Paris, 1969, p. 11; the continuity problem is approached by Jacques Ridé, *Histoire de l'Allemagne depuis 1918. Le IIIe Reich 1933—1945.* "Revue Historique" No 505/Janvier-Mars 1973. p. 146—160. Papers regarding the history of Germany signed by Georges Castellan, François C. Dreyfus, Pierre Quillen, Serge Bernstein, Pierre Milza and others who deal at length with the problem of continuity

[11] Norbert Krekeler, *Revisionsanspruch und Geheime Ostpolitik der Weimarer Republik. Die Subventionierung der Deutschen Minderheit in Polen 1919—1933.* Deutsches Verlag-Anstalt, Stuttgart 1973.

[12] Wolfgang Miege, *Das Dritte Reich und die deutsche Volksgruppe in Rumänien 1933—38 Ein Beitrag zur nazional-sozialistischen Volkstumpolitik*, Herbert Lang Bern, Peter Lang, Frankfurt/M 1972, p. 2, 3, etc.

[13] David Schoenbaum, *Hitler's social revolution*, Weidenfeld and Nicholson, London, 1967, p 288. The author refers everything to industry, because in an industrial era force is closely linked with this economic sector.

[14] Joachim Fest, *Hitler*, Gallimard, Paris 1973, Vol I, p. XIII. The author adds "one becomes all the time aware of a secret identity between Hitler and his time".

[15] Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism.* Meridian Books, The World Publishing Company, Cleveland and New York 1967; see chapter XIII: Ideology and Terror.

why did Europe permit the development of that monstruous state. Because, as Jean Baptiste Duroselle shows, "the concert of Europe did no longer exist". "The emergence of Hitler", adds the great historian, "can be explained, in the first place, by the defaulting of Europe"[16].

And it is perhaps easier to understand — within this general framework of Europe's grave defaulting — why, for instance, French public opinion took little heed of the information and warnings given by the best specialty review, *L'Allemagne Contemporaine*, of the danger represented by the Third Reich [17].

In any case, in the thirties, the ill-fated appeasement policy and all its concrete manifestations, so competently characterized by Cristopher Thorne [18], fully showed its serious consequences. At that time the small and medium-sized Central and South-East European states became acquainted — with increasing anxiety — not only with the theories put forward in *Mein Kampf* but also with new theses, according to which the states lying between Germany and the U.S.S.R., ad-hoc styled "Zwicheneuropäischen Völker", had to be "integrated" into the space of Germany [19].

And, for that matter, the events, much more conclusive than the theses and ideas put forward by the German propaganda, plainly showed that in the early thirties, revisionist and revanchist Germany took the offensive.

In this atmosphere, security became the vital problem, the key problem, particularly of the unitary, national states that had come into being in 1918 through the heroic fight of their nations. In that atmosphere the instruments of security built up by those states had to be reinforced by new means and their struggle in defence of the Covenant of the League of Nations intensified. In that atmosphere of the early thirties, the Little Entente and the Balkan Entente gained momentum not only within the Central and South-Eastern European area but on the whole continent. As shown above, various opinions have been expressed about these alliances. We intend to review them in this paper.

One of the most debated points was that of the birth and coming into being of the Little Entente and of the Balkan Entente. Thus Ernstberg Kalbe asserts that both organizations served the interests of hegemonic France and, later of England in the South-East European area [20]. Only slightly at variance with Kalbe, the Italian historian Enzo Colloti says that both the Little Entente and the Balkan Entente were only an

---

[16] Jean-Baptiste Duroselle, *L'idée de l'Europe*, Denoël, Paris, 1965, p. 295.

[17] L. Dupeux, *La Revue "L'Allemagne contemporaine" 1936—1939*, in *Les Relations franco-allemandes* pp. 167—177; see to the same effect Adolf Kimmel, *Le national-socialisme avant 1933, vu par la presse française* in *Travaux et recherches 1973/1*, pp. 78—111. Maisonneuve S. A. Centre de Recherches Relations Internationales de l'Université de Metz.

[18] Cristopher Thorne, *The Approach of War 1938—1939*, Macmillan, St. Martin's Press, London 1973 (Chapters: The Anschluss, The Munich Agreement).

[19] Hans Hecker, *Die Tat und ihr Osteuropa Bild 1909—1939*, Verlag Wissenschaft und Politik, Köln, 1974, p. 158, etc. See also Günther Stökl, *Die kleine Völker und die Geschichte*. Vertrag auf dem Deutschen Historikertag in Koln am 2 April 1970, p. 35, 36, 38. It deals also with Giselher Wirsing who put forth annexationist theses in his book *Zwischeneuropa*.

[20] Ernstberg Kalbe, *Bemerküngen zu den historischen Voraüssetzungen der Südosteuropapolitik des faschtstischen deutschen Imperialismus in* "Studia Balcanica" (St. B) 7/1973, p. 404.

extention of France's diplomatic instruments bound to keep the peace treaties[21]. A similar opinion is expressed in the great monograph *History of South and West Slavs* : the Little Entente was set up on France's initiative with the view of consolidating the Versailles system [22]. Hand Herzfeld, too, asserts that France is the creator of these organizations but he thinks they were designed to build up a chain of alliances, a barrier against Germany [23]. Voin Bojinov also considers that France, the author of these regional agreements, organized them as a barrier in the way of revising the peace treaties [24]. Bulgarian historian N. Todorov says that after creating the Little Entente, France carried on her efforts and built up the Balkan Entente bound to serve her aims in the context of the international situation of those days [25].

Summing up, all these historians think that France was the author of the anti-revisionist organizations in Central and South-East Europe, France that was pursuing her own policy and interests. Certain French historians, such as the great Pierre Renouvin, who minutely analyzed the events that had preceded the setting up of the Balkan Entente, asserts that "one should not overrate the role of French diplomacy or even think it took an important part in the birth of the Balkan Entente of February 9,1934"[26]. He concludes, stating explicitly : "I do not think it possible to assert that French policy played a prominent part in the negotiations of this Entente"[27]. Several historians from South-East European countries and from other countries as well, dealing with the history of the thirties, reach the conclusion that the Balkan Entente was the own make of the signatories of that Pact. Constantin Svolopoulos, for instance, thinks that the major reasons that led to the establishment of this alliance were "to guarantee the security of the powers that signed the Treaty, that is, political independence and territorial integrity"[28]. And, after analyzing all the aspects of the problem, he concludes that the Pact was prompted by the preoccupation of lessening the pressure exerted by the big powers over the smaller ones but that the decision was not reached without the great powers' consent. But this time the Balkan states were not mere pawns in the big powers' diplomatic game ; the Balkan states attempted to neutralize their reactions [29]. It is perfectly obvious that the author thinks that the initiative and the decision to create the Balkan Entente

---

[21] Enzo Colloti, *Il ruolo della Bulgaria nel Conflitto tra Italia e Germania per il nuovo ordine europeo* (St. B.) 7/1973, p. 178.

[22] Istoria Iujnix i Zapadnix Slavean (History of South and West Slavs), University Publishing House, Moscow, 1969, p. 419.

[23] Hanz Herzfeld, *Die moderne Welt, 1789—1945*, II Teil : *Weltmachte und Weltkriege. Die Geschichte unserer Epoche*, Georg Westermann Verlag, Braunschweig, 1960.

[24] Voin Bojinov, *Certains aspects des Relations franco-bulgares 1933—1935.*, St. B. 9/1975, p. 22.

[25] N. Todorov, *Allocution introductive*, Colloque historique franco-bulgare, Paris, novembre 1972, St. B. 9/1975, p. 11.

[26] Pierre Renouvin, *La place du Pacte Balkanique de février 1934 dans la politique extérieure française*, St. B. 9/1975, p. 57.

[27] *Ibidem*, p. 58.

[28] Constantin Svolopoulos, *Le problème de la sécurité dans le sud-est européen de l'entre-deux guerres, à la recherche des origines du Pacte Balkanique de 1934*, "Balkan Studies" Thessaloniki, vol. 14, 2/1973, p. 247.

[29] *Ibidem*, p. 281.

belonged entirely to the signatories of the Pact. Christina Daneva-Michova who takes the same view says that this Pact is the "diplomatic work of Bulgaria's four neighbours"[30]. Another Bulgarian historian, Moncef Idir, shares the same opinion but draws near to Svolopoulos when writing that the "aim of the Pact was the emancipation of the Balkan states from the influence of the big western powers, or in other words : "the Balkans for the Balkan nations"[31]. Analyzing the same problem, other historians note, in other words, that the states that set up the Little Entente and the Balkan Entente, showed actual independence. René Girault for instance, analyzing economic policy of France, becomes aware that it was not able to use economic and financial weapons in Central and South-East Europe [32]. That means France's influence upon the countries of that area was weak, the countries showed strong independence and were therefore in a position to make their own decisions. This situation is highlighted, in a different way, by Vassil A. Vassilev, when referring to the existence of certain disputes between the Little Entente and France [33] or by Iltcho Dimitrov when writing that the "English and French Governments appeared unconcerned about Berlin's approaches to Bulgaria, lest they should upset their allies in the Little Entente and the Balkan Entente"[34]. Therefore, if these states did not undergo an economic invasion, if they could afford to argue with the Big Powers above mentioned and if the latter did not undertake certain actions that might have angered their allies, then one might believe that the anti-revisionist bodies were the small states' own creation.

The Romanian historians [35], after studying the archives of both organizations, the minutes of all the sessions and decisions, the protocols and drafts as well as other joint documents, have reached the conclusion that although they have been set up under different circumstances, both the Little Entente and the Balkan Entente are the own work of the signatories of the agreements.

---

[30] Christina Daneva-Michova, *La diplomatie française et la préparation du Pacte Balkanique* (1934) St. B 9/1975, p. 33.

[31] Moncef Idir, *Stratégie politique et politique économique dans les relations franco-bulgares*, St B 9/1975, p. 83.

[32] René Girault, *Aspects économiques de la politique française dans les Balkans de 1933 à 1936*, St. B. 9/1975, p. 72.

[33] Vassil At. Vassilev, *La France, la Petite Entente et la Bulgarie 1933—1934*, St. B. 9/1975, p. 94.

[34] Iltcho Dimitrov, *La politique bulgare et l'Entente Balkanique (fin 1935—début 1936)* St. B. 9/1975, p. 113.

[35] Ion Popescu-Puţuri, *La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale*, Buda-Pest 1966, Colloque International; Gh. Zaharia, *Sur la politique extérieure de la Roumanie avant la deuxième guerre mondiale*, "Revue d'Histoire de la deuxième guerre mondiale", No. 70/1968; Ion Oprea, *Nicolae Titulescu*, Edit. Ştiinţifică, Bucharest, 1967; Eliza Campus, *Mica Înţelegere* (The Little Entente), Edit. Ştiinţifică, Bucharest, 1968; Christian Popişteanu, *România şi Antanta balcanică*, (Romania and the Balkan Entente), Edit. Politică, Bucharest, 1970; Eliza Campus, *Înţelegerea Balcanică* (The Balkan Entente), Edit. Academiei Bucharest, 1972; Viorica Moisuc, *Diplomaţia României şi problema apărării suveranităţii şi independenţei naţionale în perioada martie 1938—mai 1940* (Romania's diplomacy and the problem of the defense of her sovereignty and national independence during the March 1938—May 1940 period) Edit. Academiei, Bucharest, 1971; Dumitru Ţuţu, *Problema securităţii colective în sud-estul Europei şi politica externă a României* (The collective security problem in South-East Europe and Romania's foreign policy). Edit Militară, Bucharest, 1971.

The Little Entente was set up in 1920—1921 when France and Great Britain were eager to create a Danubian Confederation that would have seriously impaired the national sovereignty of Romania, Czechoslovakia and Yugoslavia; when France attempted to involve these states in the Soviet-Polish war and when the danger of Habsburg restoration was ominously looming. The Balkan Entente came into shape at the time when the setting up of Hitlerism and an unmistakable offensive of the Fascist States were pervading the gloomy European climate. Despite several different international events the South-East European states were pursuing a common line of conduct; their union and solidarity actions were dictated by the necessity to counterbalance the interference of the great powers; by the necessity to defend their national existence and their unitary territorial integrity; by the necessity to unite their forces in defence of the Covenant of the League of Nations and of law and order with the view of preserving Europe's juridical and political order, now threatened by the Fascist and Revisionist States.

The investigation of several archives undertaken by Romanian historians, particularly over the last 10—12 years, revealed also that the two antirevisionist organizations were security instruments engendered by the vital interests of the states that had set them up. That is why we are convinced that one of Titulescu's outlining theses clearly defines the actual relations of the two antirevisionist bodies with France: "Usually, the Little Entente is described as an instrument of France's policy in Central Europe *. "I do not know", stresses the Romanian statesman, "a greater unfairness towards both France and the Little Entente. If there is concord between the concept of the Little Entente states, regarding their interests, and the French concepts, we feel only too happy to have the support offered by this concordance in the defence of our own national interests"[36].

Another issue that has been widely debated by historians is the attitude taken towards Bulgaria by the states that had created the Balkan Entente [37]. It is known that on February 9, 1934 when the Balkan Entente Pact was signed in Athens the last article of this document stipulated that any other Balkan country could join the Pact. It was, therefore, clear that Bulgaria could have joined the newly created defensive, antirevisionist organization any time she wished to. Many Bulgarian historians have objectively explained why Bulgaria had not joined the Balkan Pact. Christina Daneva-Mihova, for instance, shows that the "formula adopted by the four signatories of the Balkan Pact did not facilitate at all Bulgaria's adhesion"[38] and that according to the statement of C.Batalov, who was following the instructions of the Bulgarian Prime-Minister Mușanov, "Bulgaria considered that, given all the guarantees included in the

* We consider that this appreciation is applicable also to the Balkan Entente.

[36] Arh. M.A.E., *Speech delivered by N Titulescu in the Romanian Parliament regarding the Little Entente Pact and Romania's political and economic relations with other states*, Bucharest, March 16, 1933; Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice sub redacția lui George Macovescu*, (Diplomatic documents edited by George Macovescu) Edit. Politică, Bucharest, 1967, p 482.

[37] Arh. M. A. E., Balkan Entente Papers, file 10: *Balkan Entente Pact, Athens, Febr.9, 1934* signed by Tevfik Rüstü-Aras, Bogoliub Jevtić, Demetrios Maximos, Nicolae Titulescu.

[38] Christina Daneva-Mihova *op. cit.*, p. 32.

Covenant of the League of Nations and in the Briand-Kellogg Pact, the conclusion of the Balkan Pact regarding territorial guarantees, did not meet any present necessity"[39]. Simeon Damjanov goes further, asserting for instance, that even pro-French Batalov, who advocated the respect for the Covenant of the League of Nations, considered that the violation by Germany of the Treaty of Versailles was creating a precedent that might be used by Bulgaria. That is why Damjanov, goes on Batalov, "agreed with the decision of the government to keep obstructing the Balkan Pact"; in the government's view Bulgaria should not join the Pact, seeing that this would have meant to give up all her claims to the rectification of boundaries and to make common cause with the other Balkan states that were for the maintenance of the post-war status quo [40]. A minute analysis of these historians shows that Bulgaria's home and foreign policy prevented her joining the Pact. In view of these facts certain assertions that Nicolae Titulescu, Romania's Foreign Affairs Minister, was against Bulgaria's joining the Pact, are groundless.

Thus, Vassil At. Vassilev states that in October 1933, Titulescu made Bulgaria a proposal for joining the Pact, "a proposal that assumed the form of an ultimatum"[41] and that it was Titulescu who was against any alterations of the Pact text that might have offered Bulgaria the possibility to join the Balkan Entente [42]. Vassilev adds that Yugoslavia, which seemed to be in favour of Bulgaria's adhesion to the Pact, altered her attitude, because at the Zagreb Conference (January 1934) "Titulescu succeeded in winning Jevtić over to his views and policy regarding Bulgaria"[43]. Zdravka Mitcheva goes further and asserts that in 1934 "Titulescu openly launched a vast campaign against a Bulgarian-Yugoslave rapprochement with the view of isolating Bulgaria [44]. And S. Damjanov considers that Titulescu was "Bulgaria's most relentless adversary"[45].

Closely connected with this problem is the appreciation of some historians who think that the Balkan Pact was biased against Bulgaria. This stand is taken by Moncef Idir [46], Henryk Batowski [47], Ernstgert Kalbe [48], Gotthold Rhode [49] and others.

All these divergent opinions call for a succinct analysis of the state of affairs and of the negotiations that led to the setting up of the Balkan

---

[39] *Ibidem*, C. Batalov, Bulgarian minister to France, made this statement to Edouard Herriot

[40] Simeon Damjanov, *Constantin Batalov et l'orientation diplomatique du gouvernement du 19 mai 1934*, St. B. 9/1975, p. 126.

[41] Vassil At. Vassilev, *op. cit.*, p. 102.

[42] *Ibidem*, p. 103. He points out Czechoslovakia's more favourable attitude towards Bulgaria, a position that would not have been changed if Titulescu had not brought pressure to bear on Czechoslovakia; he mentions, to the same effect, the position of England, "which lent to the Sofia government hope that Titulescu's opinions might not prevail", etc.

[43] *Ibidem*, p. 105.

[44] Zdravka Mitcheva, *La France et les rapports bulgaro-yougoslaves*, St. B 9/1975, p. 80.

[45] S. Damjanov, *op. cit.* p. 131

[46] Moncef Idir *op. cit.* St. B. 9/9, p. 83.

[47] Henryk Batowski, *La Pologne et les Etats Balkaniques entre 1933 et 1939*, St. B. 7/1973, p 296.

[48] Ernstberg Kalbe, *op. cit.* St. B. 7/1937, p. 404

[49] Gotthold Rhode, *Ostmitteleuropa und Südoesteuropa in Weltgeschichte der Gegenwart*, Francke Verlag, Munchen, Bern, 1962, Vol. I, p. 227.

Entente. Thus, between September 24 and 27, 1933, the session of the Little Entente held at Sinaia, in which participated Charles II and Alexander I arrived at definite decisions regarding the Balkan policy of that organization. The minutes of the session attest that "the three Little Entente countries are eager to establish friendly relations with Bulgaria, nothing standing in the way of this intention"[50]. During the session, Nicolae Titulescu stated that he would accept the invitation of Mușanov, the Bulgarian prime minister, to go to Sofia [51]. The international situation was so tense after the setting up of the Nazi regime and the abortive attempt to revise the Covenant of the League of Nations undertaken by the famous Four Nations Pact, that the struggle for the maintenance of the European status quo, the fight in the defence of Europe's juridical and political system, clearly turned into a fight against the Fascist states that were threatening it, waving the banner of revenge. The participants in the session agreed that Bulgaria should be invited to join the Pact that was being negotiated in the Balkans, a Pact [52] that was designed to maintain the status quo, seeing that at that time conceding a single point to the fascist and revanchist states was tantamount to yielding to their pressure. In pursuance of the decisions reached at Sinaia [53], after the visits of Alexander I to Sofia and to other Balkan capitals, there followed Titulescu's visits. On October 12 Titulescu went to Sofia. How did the Sofia talks develop? From the account given by Mușanov to Romania's Minister to Sofia, it appears that "Titulescu showed from the very beginning that he was speaking and acting in the cause of antirevisionism, but at the same time, he was convinced that Bulgaria would benefit if she gave up her policy of isolation"[54]. The prime minister further told V. Stoica (The Romanian minister to Sofia) that Titulescu was against the idea of the encirclement of Bulgaria and that the "most lively and frank exchange of views was with Romania"[55]. Titulescu proposed then, said Mușanov, a Five-State Balkan Entente [56]. Mușanov did not answer on the spot, saying that he had to think it over [57]. Meanwhile a peremptory proof of the positive talks between Mușanov and Titulescu, was that at the IVth Balkan Conference* held in Thessalonica (November 4—11, 1933) the Bulgarian delegation voted in favour of the Balkan Pact it had refused to endorse at the Third Conference held in Bucharest in October, 1932 [58].

---

[50] Arh. M. A. E., *Little Entente Papers*, file 3, Procès-verbal de la session ordinaire du Conseil Permanent de la Petite Entente, tenue à Sinaia le 24—27 septembre 1933.

[51] *Ibidem.*

[52] *Ibidem.*

[53] *Ibidem.*

[54] Arh. M. A. E. *Petite Entente Papers*, file 3, report 3626/13 Nov. 1933 signed by V. Stoica.

[55] *Ibidem.*

[56] *Ibidem.*

[57] *Ibidem.*

* The Balkan Conferences in which non-official delegations participated, were held between 1930 and 1934. They must be given credit for having created a climate of rapprochement for the six Balkan States. The Pact was, therefore, a non-official agreement meant to improve inter-Balkan relations.

[58] *Ibidem*, report 3063/12 Dec. 1933, from the Romanian Legation in Athens signed by Langa-Rășcanu, who attended the Fourth Balkan Conference as observer. The vote of the Bulgarian delegation was in favour of the Pact with the following reserves : a) Bulgaria should

In November—December 1933 and January 1934 numerous negotiations were undertaken with the view of making Bulgaria join the Balkan Entente: Tewfik Rustu-Aras paid a visit to Sofia, in November; at the same time V. Stoica, the Romanian minister to Sofia, had numerous talks with Muşanov [59], until December 1933; at the Zagreb Conference of the Little Entente [60] it was decided that the text of the Entente Pact should be discussed again with King Boris III, on the occasion of his visit to Bucharest; and finally, there were the Titulescu-Muşanov talks of January 26, 1934. What was Bulgaria's position after all these negociations?[61] .It appears from the statements made by Muşanov to the Parliamentary Commission for Foreign Affairs that at Belgrade and Bucharest "he had been proposed a pact that would put an end to revisionist agitations"; a pact that would offer the Balkan countries the possibility to develop quietly, freeing them of the interference and protection of the big powers".

Despite these constructive features of the Entente Pact, Muşanov rejected it [62] — as he informed the Parliamentary Commission — putting forward instead bi-lateral pacts of nonaggression [63].

What was the Four-Allies' reply to the Bulgarian proposal? From a multi-address telegram signed by Titulescu, we learn that all were ready to conclude with Bulgaria a pact of non-aggression based on the principles of the conventions that defined aggression, signed with the Soviet Union on July 3 and 4, 1933 [64].

As he was initiating the Balkan Entente text on February 4, 1934, Titulescu required that the Bulgarian minister to Belgrade should be informed that the Romanian government was ready to conclude immediately a non-aggression pact based on the mentioned agreements [65]. Therefore, on the eve of signing the Balkan Entente, the attitude towards Bulgaria was a friendly one, everybody being confident that she would join the new organization that was taking shape. It was obvious that the Balkan Entente was not directed against Bulgaria but against the great revanchist states, that could have lured her, and particularly against Germany which was attempting to attract her, a fact that has been recently mentioned also by some Bulgarian historians such as Iltcho Dimitrov [66] or Lüben Berov [67]. It is evident that the Balkan Entente was not at all against Bulgaria. And Bulgaria's signing, on July 31, 1938 a non-aggression pact with that organization was another proof that there were actual relations and common interests between Bulgaria and her neighbours.

---

be granted full juridical equality in her relations with the other Balkan states; b) the stipulations of the minority clauses included in the treaties should be loyally and integrally observed.

[59] *Ibidem*, report 3626/13 Nov. 1933, telegram 3783/27 Nov. 1933, telegram 3878/6 Dec. 1933 from the Sofia Legation signed by V. Stoica.

[60] *Ibidem*, Procès-verbal de la Session Ordinaire du Conseil Permanent de la Petite Entente tenue à Zagreb, le 22 Janvier 1934.

[61] *Ibidem*, telegram 417/2 Febr. 1934 from the Sofia Legation signed by V. Stoica.

[62] *Ibidem*.

[63] *Ibidem*.

[64] *Ibidem*, Multi-address telegram of Febr. 4, 1934 signed by Titulescu.

[65] *Ibidem*.

[66] Iltcho Dimitrov, *op. cit.* St. B. 9/1975, p. 112.

[67] Lüben Berov, *Les rapports économiques entre la Bulgarie et l'Italie à la veille de la seconde guerre mondiale*, St. B. 7/1973, p. 131—133.

Nicolae Titulescu's position is spotlighted by all these facts. He was a confirmed antirevisionist, the more so as in the atmosphere of the diplomatic offensive of the fascist and revanchist states, no breach of Europe's political and juridical system could be tolerated.

No wonder that many historians consider him a staunch supporter of the League of Nations. Thus, J. B. Duroselle shows that Titulescu, like Briand, thought that the firm support of the idea of security was the League of Nations, considering it to be a "powerful attempt to achieve international democracy"[68]. Henry L. Roberts, too, thinks that Nicolae Titulescu was a true defender of the League of Nations, having assiduously worked in its framework, and made numerous efforts to outlaw war by the formulation of new ideas designed to strengthen international law[69]. Jacques de Launay considers him to be not only a firm defender of the small and medium-sized states but also a particularly brilliant diplomate, a great European who steadily defended the cause of security[70]. There are numberless other similar appreciations; that is why we shall quote only the works of historians who were Titulescu's actual contemporaries and whose appreciations are permanently confirmed by many historians of the sixties and seventies. Thus, one of these works emphasizes that the guiding principles of Romania's foreign policy were : respect for Europe's political and juridical system and strict observance of the peace treaties, Titulescu being a decisive factor in this regard. The author shows further that "the maintenance and strengthening of the Little Entente and Balkan Entente as well as the resumption of relations with the Soviet Union were the keystone of this policy, being at the same time Nicolae Titulescu's personal successes"[71]. Particularly conclusive are also the opinions of Arnold J. Toynbee, who asserts that among the statesmen of small countries, Nicolae Titulescu was the main supporter not only of the League of Nations but also of a united front of the possible victims of aggression against all potential aggressors[72].

At the same time, Toynbee stresses Romania's important position on the political map of postwar Europe. She was to decide whether the small states lying east of Germany had to pursue a policy of international solidarity rather than an isolationist policy. And in this light, goes on Toynbee, it was only natural that Titulescu's fall caused dismay and anxiety in Geneva, Paris and Moscow and great satisfaction in Rome and Berlin[73].

We think that these appreciations and many others of the same nature expressed by historians the world over, bear testimony to the targets pursued by Nicolae Titulescu. It appears once more that this staunch supporter of the League of Nations and of the policy of security

---

[68] J. B. Duroselle, *The Spirit of Locarno. Illusions of Pactomania.* « Foreign Affairs ». July 1972, Vol. 50/4, p. 756.

[69] Henry L. Roberts, *Politics in a small state. The Balkan Example.* Columbia University Press, p. 388.

[70] Jacques de Launay, *Titulescu et l'Europe*, Editions Byblos, Suisse, 1976.

[71] International Reference Library, Reference Library Publishing Company, London, 1936, p. 344—345 : *Politics and Political Parties in Romania.*

[72] *Survey of International Affairs* (1936) by Arnold J. B. Toynbee, Oxford University Press, Humphrey Milford London 1937, p. 518.

[73] *Ibidem*, p. 518.

"could not have been an implacable adversary of Bulgaria", let alone that Bulgaria was a small state, a member of the League of Nations.

A last controversial problem we shall deal with in this paper is the position of the Little Entente and the Balkan Entente regarding the cause of security. Have these two antirevisionist organizations served the cause of security or not? Ernstgert Kalbe thinks that they could not be useful to security [74]. The German historian substantiates his view quoting an appreciation made by Lenin in 1916 [75] on the imperialist or ultraimperialist connections which were mere "Atempausen" ("respites") between wars [76]. In Kalbe's opinion the two alliances were not merely the objects of the combinations of the great powers' imperialist policy but also "subjects"[77] of the same policy and consequently could not serve the cause of security. But Kalbe's appreciations and conclusions cannot be applied to the Little Entente and Balkan Entente for the simple reason that these appreciations and conclusions rely on the Leninist thesis regarding the character of the alliances of the great monopolist powers which in 1916 belonged to the two warring blocs. The entire context of *Imperialism, the Most Advanced Stage of Capitalism* [78], written by Lenin in 1916, clearly shows that he meant the great monopolist powers and their struggle for a new partition of the world. Now, in the specific case of the alliances of the small, unitary, national states that appeared on the map of Europe in 1918, after the heroic struggle of the peoples enslaved by the great empires, the thesis of imperialist alliances cannot be applied [79]. It is obvious that Lenin's synthetic conclusions result from the unbiased analysis of the features of great monopolist powers and not of the small national states which concluded their alliances only with a view of defending their territory and national sovereignty.

In order to emphasize the lack of efficiency of the two anti-revisionist organizations in the security problem, Kalbe labels them as anti-Soviet [80]. V. K. Volkov, too, stresses the anti-Soviet character of the Balkan Entente [81]. Margot Hegemann [82] and the historians who authored the "History of the South and the West Slavs[83]" take a similar view, admitting, at the same time, that the Little Entente was directed also against Nazism[84]. Iltcho Dimitrov stresses only the lack of efficiency of the Balkan Entente,

---

[74] Ernstberg Kalbe *op. cit.* St. B. 7. 1973, p. 408.

[75] *Ibidem.*

[76] *Ibidem.*

[77] *Ibidem.*

[78] V. I. Lenin, *Imperialismul, stadiul cel mai avansat al capitalismului* (Imperialism, the most advanced stage of capitalism), Edit. P.C.R., Bucharest 1945, pp. 116–146, chap. Criticism of Capitalism.

[79] *Ibidem*, p. 128.

[80] E. Kalbe, *op. cit.*, St. B. 7/1973, pp. 404–405.

[81] V. K. Volkov, *Ghermano-iugoslavie otnosenia i razval Maloi Antanti*, Moscow, 1966, p. 271.

[82] Margot Hegemann. *Die wichtigsten Faktoren der faschistischen Süd-osteuropa politik bis zum Uberfall auf die Sowjetunion.* Résumé des communications, Histoire du XXe siècle, Ier Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes, Sofia 1966, p. 77.

[83] *Istoria iujnix i zapadnix slavean* p. 373.

[84] *Ibidem*, p. 423.

considering it to have been a negative organism regarding general peace in the Balkans [85].

It is indisputable that the governments and governing classes of those states were anti-communist but an official anti-Soviet stand would have effectively diminished the security defence actions of both organizations. That is why, we think it useful to establish, in the first place, certain facts that we feel certain will invalidate the anti-Soviet thesis.

In the analysis of the thirties only few historians still argue about the anti-Soviet character of the Little Entente, given the cordial relations of this organization with the U.S.S.R. in all security problems [86], whereas in the surveys of the twenties this outlook is still alive. We, therefore, think it necessary to recall a characteristic fact. In 1920—21, during the Soviet-Polish war, France attempted by all means to involve Romania, Czechoslovakia and Yugoslavia in the war. In August 1920 Beneş arrived in Bucharest and agreed with Take Ionescu, Romania's foreign minister, to adopt a guarded position towards the French proposal [87]. And it was V. I. Lenin who stressed Romania's position when he stated on February 6,1921 "that still there are states, like Romania, which have not attempted to fight against Russia"[88]. "At present, when the Wrangel front has been liquidated", adds Lenin, "it is hardly probable that Romania would start a war, when she could not make up her mind to do it at that more favourrable time"[89]. As known, Romania which did not attack Soviet Russia during the civil war, nor did it want to participate in the Soviet-Polish war either, a fact pointed out, also by Raymond Poincaré. The French statesman recorded bitterly in his *Histoire politique:* "When Hungary pledged to lend us her armed forces to fight against the red army, if necessary, when some of us imagined that we could rally under the same flag Czechs, Yugoslavs, Romanians and Hungarians, we indulged in wishful dreams, as it often happens in France"[90].

It, therefore, appears clearly that the Little Entente states never undertook hostile actions against the Soviet Union, despite the urging or even the pressure put on them by France, their friend and ally.

As regards the Balkan Entente which was set up in the thirties, its alleged anti-Soviet attitudes are equally groundless.

If we refer only to the documents of the Balkan Entente which came into being in February 1934, then we must show that the secret annexes to the Pact concluded in Athens, are 2 statements that outline the

---

[85] Iltcho Dimitrov, *op. cit.*, St. B. 9/1975, p. 120. He points out the sceptical position of the Soviet government.

[86] We are referring to the pacts that define aggression signed by the Little Entente states with the U.S.S.R. on July 3 and 4 1933 ; to the joint activity designed to conclude the eastern pact of collective security ; to the common attitude adopted at the Montreux Conference (June-July 1936) ; to the Franco-Soviet pact of mutual assistance of May 1935 in which N. Titulescu played also an important role and to several other actions of a similar character.

[87] Arh. M.A.E., Little Entente Papers, *Memorandum* of Aug. 19, 1920 regarding the Beneş-Take Ionescu talks.

[88] V. I. Lenin, *Works*, Edit. Politică, Bucharest 1956, p. 101. Speech delivered at the IVth General Congress of the Garments Industry Workers of Russia, Febr. 6, 1921.

[89] *Ibidem.*

[90] Raymond Poincaré. *Histoire politique. Chronique de la quinzaine* (Sept. 15, 1920—March 1, 1921), Plon, Paris, 1921, p. 18.

position of the 4 states towards the U.S.S.R. : the first was the Turkish government's statement that "in no case would Turkey agree to get involved in no matter what action directed against the Soviet Union[91]"; in the second document Romania, Yugoslavia and Greece declare that "after examining the Turkish statement, they established that it was not inconsistent with the spirit of the Balkan Entente and the policy of peace promoted by the three countries"[92].

Thus, from the very beginning, the documents of the Balkan Entente Pact show the position of these states towards the Soviet Union. If we add to this that one of the 4 allies — Turkey — had close friendly relations with the U.S.S.R., a situation stressed by Turkish historians Aga Köymen, Attila Sönmez [93] and Türkkaja Ataöv, we must reach the conclusion that this organization aiming to strengthen security in the Balkans and Europe could not have been anti-Soviet. The Romanian Documents reveal other facts worth mentioning [94]. Thus, on February 17,1934 N. Petrescu-Comnen, the Romanian minister to Berlin, reported to Bucharest that his Soviet opposite accredited to Berlin had stated that "the Balkan Entente had made a good impression in Moscow [95]"; at the same time, radio Moscow emphasized "the importance of this event for establishing peace", throwing into relief the prominent part played by Romanian diplomacy [96].

It is evident that the setting up of the Balkan Entente and the re-organization of the Little Entente in February 1933 aimed only at reinforcing Europe's security threatened by the Third Reich and fascist Italy, a fact pointed out also by some recent studies of several historians such as C. Michel-Durandin or Sally Marks [97].

A large number of historians bring into relief this situation. Thus Friedrich Karl Kienitz considers that the Balkan Entente was a warning given to Italy's expansionism [98]. Robert Lee Wolff takes the view that the Balkan Entente shows the will of the four states to stand together and resist aggression [99]; V. K. Volkov thinks that the Balkan Entente was setting limits to the interference of the fascist powers — Italy and Germany — in South-East European affairs [100]; Georges Castellan stresses

---

[91] Arh. M. A. E. *Balkan Entente Papers*, file 1, Secret Annexes to the Balkan Entente Pact signed by Tevfik Rustü-Aras, Bogoliub Jevtić, Demetrios Maximos, Nicolae Titulescu.

[92] *Ibidem.*

[93] Aya Koymen, Attila Sonmez, *The Social and Economic Background to Turkey's Non-Involvment in World War II*, St. B. 7/1973, p. 387—398.

[94] Türkkaja Ataöv, *The Policy of the Great Powers towards Turkey on the Eve of the Second World War*, St. B. 7/1973, p. 321, etc.

[95] Arh. M. A. E. Balkan *Entente Papers*, file 18, telegram 568/ Febr. 17, 1934 from the Romanian Legation in Berlin, signed Comnen.

[96] *Ibidem*, telegram 7290/Febr. 12, 1934 addressed to Nicolae Titulescu in Athens at that time, signed by Savel Rădulescu.

[97] C. Michel Durandin, *La France et les Balkans en 1934*, St. B. 9/1975, p. 14. He thinks the reorganization was an "anticipated riposte" to the revisionist Germano-Italian actions, Sally Marks, *The Illusion of Peace. International Relations in Europe, 1918—1933*. St. Martin's Press, New York, 1976, p. 138.

[98] Friedrich Karl Kienitz, *Griechenland in Weltgeschichte der Gegenwart*, Francke Verlag, Bern, Munchen, 1962, Vol. I, p. 234.

[99] Robert Lee Wolff, *The Balkans in Our Time*, Harvard University Press, Cambridge, Massachussets, 1968, p. 158.

[100] V. K. Volkov, *op. cit.*, p. 271.

the efforts made by both organizations in defending Europe's security at that critical turning point marked by Germany's aggressive action of March 7, 1936[101]. Several historians such as Harry J. Psoniades [102], William Evans Scott [103], Theodor I. Armin [104], Bernard Michel [105] and others [106] lay stress on certain aspects of the struggle for security carried on by the antirevisionist countries of South-East Europe, emphasizing their unfaltering attitude towards the fascist and revanchist states. Constantin Svolopoulos who fully agrees that the two organizations were fighting for security in Europe thinks that the role of the Balkan Entente was particularly important, seeing that it was set up just when the League of Nations was disintegrating, the Balkan alliance becoming thus a very useful instrument for the defence of security in the Balkans. Although we do not agree with the Greek historian's opinion about the disintegration of the League of Nations, which was still strong enough in 1934, we must emphasize that he, too, like many others, appreciates that the activity developed by the Little Entente and the Balkan Entente in safeguarding European security was a positive one.

The Romanian historians, as shown previously, have reached the conclusion that the anti-revisionist countries of South-East Europe fought relentlessly for security, for maintenance of the European juridical and political order, defending at the same time their status of unitary, sovereign states won in 1918.

The two organizations, the Little Entente and the Balkan Entente, whose setting up and activity have given rise to many controversies, appear, after the analysis of the thirties undertaken by many historians, to have been instruments that served not only regional interests but also general peace and security in Europe.

ABBREVIATIONS

St. B. Studia Balcanica.
Arh. M A.E. Romanian Foreign Affairs Ministry Archives.
P.C R. Romanian Communist Party.

---

[101] Georges Castellan, *Les Balkans dans la politique française face à la réoccupation de la Rhénanie* (7 Mars 1936), St. B. 7/1973, pp. 34–36.

[102] Harry Psoniades, *The Eastern Question: the Last Phase. A study in Greek-Turkish Diplomacy*. Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1968, p. 109. He shows that the keynote of the Balkan States rapprochement was the security problem.

[103] William Evans Scott. *Alliance against Hitler. The Origins of the Franco-Soviet Pact*, Duke University Press, Durham 1962, p. 170. In the author's opinion the Balkan Entente and the Little Entente were to pursue a wide front action aimed at strengthening security.

[104] Theodor I. Armin, *Fascismo Italiano e Guardia di Ferro*. « Storia Contemporanea », Sept. 1972, p. 548. He speaks of the watchful attitude of the Little Entente towards the aggressive actions of fascist Italy.

[105] Bernard Michel, *La Petite Entente et les crises internationales des années 30*, « Revue d'Histoire de la deuxième guerre mondiale », no 77/1970 p. 16, 22, etc.

[106]. Constantin Svolopoulos, *op. cit.*

EN MARGE D'UN LIVRE SUR LA DIPLOMATIE FRANÇAISE DANS L'EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE AU COURS DES ANNÉES 1933 — 1938[1]

CONSTANTIN IORDAN-SIMA

Dans un livre récent — le XXI^e tome de la série « East European Monographs », initiée en 1972 par « East European Quarterly » grâce aux efforts du Pr. Stephen Fischer-Galaţi de l'Université Boulder-Colorado (É.U.A.) —, Anthony Tihamer Komjathy se propose de faire l'analyse de l'évolution de la diplomatie française dans l'Europe centrale et orientale pendant une période tourmentée de l'histoire du continent ; il s'agit de la période comprise entre l'avènement du nazisme au pouvoir et l'accord de Munich.

Le problème n'est pas du tout nouveau et il est assez malaisé de l'entamer. Les arguments de cette assertion sont nombreux. Pensons, tout d'abord, à l'immensité des sources, qui sont encore insuffisamment fouillées, à l'historiographie plus ancienne ou plus nouvelle qui est extrêmement riche et dont les conclusions diffèrent assez souvent. C'est peut-être pour cela que tout effort de mise en valeur des informations nouvelles — nous envisageons notamment les résultats des investigations dans les archives nationales — ou d'interprétation des divers aspects du problème, serait utile ; de cette manière il y aurait la possibilité de compléter, d'approfondir ou de corriger l'image que nous avons de la politique française dans cette zone. La discussion des conclusions de ces efforts, elle-aussi, ne serait pas moins utile. La lecture de l'ouvrage de A. T. Komjathy *The Crises of France's East Central European Diplomacy 1933—1938* constitue une bonne occasion d'insister sur quelques aspects de son analyse tout particulièrement sur ceux qui concernent l'histoire de la Roumanie d'entre-les-deux guerres.

Le titre dévoile l'hypothèse qui est le point de départ de la démarche de l'historien. Il s'agit d'une série de « crises » de la diplomatie française dans l'Europe centrale et orientale. C'est par une telle *hypothèse* — qui ressemble plutôt à une *conclusion* — que l'auteur se laisse guidé dans l'organisation interne de l'économie de l'ouvrage. Il poursuit explicitement six crises auxquelles s'ajoute l'accord de Munich interprété comme

---

[1] Anthony Tihamer Komjathy, *The Crises of France's East Central European Diplomacy 1933—1938*, East European Quarterly, Boulder, distributed by Columbia University Press, New York, 1976, 271 + index ; il est possible qu'à l'origine de ce livre se trouve la thèse *Three small pivotal states in the Crucible : Austrian, Hungarian, Yugoslavian diplomatic relations with France, 1934—1935*, soutenue par l'auteur à l'Université Loyola de Chicago en 1972.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 2, P. 337—353, BUCAREST, 1978

« the last diplomatic defeat of Britain and France before the outbreak of World War II » (p. 210).

L'auteur est naturellement obligé de délimiter le territoire de l'Europe centrale-orientale, question fort discutée par les historiens et par les spécialistes de la géographie humaine. Vu les nécessités de l'étude, A. T. Komjathy emploie le terme d'Europe centrale par lequel il comprend l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Pologne, la Roumanie et la Yougoslavie, le critère essentiel étant « *the people living in this territory regard themselves as Central-Europeans* » (souligné dans le texte) (p. 2). Il faut tout de même remarquer l'inconséquence de l'auteur qui, après avoir blâmé le fait que non seulement des hommes d'État de ce temps-là, mais des historiens, eux-aussi, utilisent arbitrairement les termes d'« Europe centrale », « Europe orientale », « le Sud-Est européen » [2], n'échappe pas à son tour aux mêmes pièges : le terme d'Europe centrale est fréquemment abandonné pour celui d'Europe centrale-orientale.

La manière choisie pour l'analyse des crises de la diplomatie française dans la zone ne manque pas d'intérêt. L'auteur se propose de surprendre l'évolution des relations de la France avec les États ci-mentionnés de leurs propres points de vue, la façon dans laquelle « the Austrian, Czechoslovakian, Hungarian, Polish, Rumanian and Yugoslavian statesmen served the interests of their respective countries » (p. 4). Tâche extrêmement difficile pour l'accomplissement de laquelle une importance incontestable ont la valeur des sources utilisées ainsi que la connaissance des plus récentes conclusions des historiographies nationales. Et puisque l'auteur accorde une attention toute particulière aux témoignages des hommes politiques de l'époque — il introduit en circulation scientifique des informations, d'ailleurs les seules inédites, obtenues par la voie de l'interview à laquelle il a soumis six personnalités diplomatiques et militaires — on pourrait être surpris en constatant que A. T. Komjathy n'a pas consulté les mémoires du premier yougoslave Milan Stojadinović [3], ou que, en ce qui concerne la Roumanie, il s'arrête exclusivement, pour ce genre de sources, aux renseignements offerts par le chef de la Garde de Fer, Corneliu Zelea-Codreanu ; ou qu'il ignore les données précieuses des souvenirs de Nicolas Petrescu-Comnène [4], ministre des Affaires étrangères de Roumanie entre mars-décembre 1938, après avoir été le titulaire de la légation de Berlin pendant cinq années. Nous nous bornons uniquement à ces exemples qui ne sont pas les seuls.

---

[2] Voir pourtant les commentaires pertinents dus à George W. Hoffman dans *Language and area studies. East Central and Southeastern Europe. A Survey*, edited by Charles Jelavich, The Univ. of Chicago Press, Chicago and London, 1969, p. 199—223; Hugh Seton-Watson, *Is there an East Central Europe?*, dans *Eastern Europe in the 1970's*, edited by Sylva Sinanian, Istvan Déak, Peter C. Ludz, Praeger Publishers, New York, Washington, London, 1974, p. 3—12

[3] *Ni rat, ni pakt*, Buenos Aires, 1963 ; il y a aussi une version italienne assez récente sous le titre *Jugoslavia fra le due guere*.

[4] Nicolas Petrescu-Comnène, *Preludi del Grande Dramma (Ricordi e documenti di un diplomatico)*, Edizioni Leonardo, Roma 1947 ; dans la bibliographie concernant la Roumanie (p. 270), A. T. Komjathy inclut la version anglaise des mémoires du successeur de Comnène, Grigore Gafencu, *Last Days of Europe : A Diplomatic journey in 1939*, New Haven : Yale Univ. Press, 1948, mais l'ouvrage n'est pas et n'était pas nécessaire pour cette question.

L'objet de l'analyse a déterminé l'auteur à esquisser très sommairement la situation des États de l'Europe centrale-orientale et de la France ainsi que le niveau de leurs rapports pendant la décennie qui a suivi à la fin de la première conflagration mondiale. C'est dans le premier chapitre, *Effects of the peace settlements in Central Europe* (p. 5—23), que A. T. Komjathy présente, en quelques lignes, les problèmes complexes des minorités et des réfugiés, de la vie économique, de la politique intérieure et étrangère. Il envisage individuellement chaque État de la zone, et conclut avec les projets de la France dans l'Europe centrale. En parlant de la question des minorités, l'auteur cherche à démontrer que «the idealistic dreams of President Wilson» ont apparemment triomphé, qu'en réalité, au lieu d'organiser « homogeneous national units », les auteurs des traités de paix "had created so-called « nation-states » where the state-supporting nationality was often in the minority" (p. 5).

Quelle est la situation de la Roumanie? L'auteur reconnaît que les Roumains représentaient 71,9% de la population, conformément au recensement du 29 décembre 1930. Cependant, il affirme que dans la Transylvanie et le Banat, territoires réunis au pays par la volonté nationale librement exprimée, les Roumains représentaient seulement 58% et les Hongrois 26,7 % (p. 9). Bien que les données exactes soient quelque peu différentes — 57,9% Roumains et 24,4% Hongrois —, elles ne reflètent pas suffisamment la réalité. La statistique de la distribution de la population de la Transylvanie par départements (« județe ») met en évidence le fait que 20 de 23 présentaient une majorité roumaine (16 absolue et 4 relative). Nous n'insistons plus sur le détail que dans les départements occidentaux, situés à la frontière roumano-hongroise de la Transylvanie, la majorité roumaine était de 73%. La répartition de la population par districts (« plăşi ») nous montre de même que les Roumains avaient en 1930 la majorité dans 113 districts (102 absolue et 11 relative) d'un total de 138, tandis que les Hongrois l'avaient à peine en 18 [5]. À ces quelques données qui font ressortir sous un autre jour la réalité démographique de la Transylvanie après le traité de Trianon, nous ne voudrions ajouter qu'un seul élément, qui est probablement connu par l'auteur : on sait que le comte Étienne Bethlen, le premier ministre de la Hongrie, dont le nom est fréquemment évoqué dans les pages de l'ouvrage comme celui du champion de la politique révisionniste des années 1920, essayait, en 1912, de délimiter, du point de vue ethnique, le territoire roumain de la Transylvanie; or, la frontière tracée par l'homme politique magyare coïncidait — non par hasard —, avec celle reconnue à Trianon comme résultat de l'application du principe des nationalités [6].

En ce qui concerne l'affirmation selon laquelle les Ukraïniens "represented an even greater national minority problem for the Rumanian government" (p. 9), par rapport aux Hongrois de Roumanie, nous nous permettons de remarquer que si les Hongrois représentaient 7,9% de toute la population, les Ukraïniens n'étaient pas plus de 3,2% [7].

---

[5] Voir l'analyse détaillée des données statistiques chez Silviu Dragomir, *La Transylvanie roumaine et ses minorités ethniques*, Bucarest, Imprimerie Nationale, 1934, p. 41 et suiv.; cf. Sabin Manuilă, *Aspects démographiques de la Transylvanie*, Bucarest, 1938.

[6] Apud Silviu Dragomir, *op. cit.*, p. 51 et suiv.

[7] Voir Sabin Manuilă et D. C. Georgescu, *Populația României* (La population de la Roumanie), Bucarest, 1936, p. 50.

Mais ce n'est pas seulement la situation de la Roumanie qui est présentée de cette manière. Un raisonnement pareil permet à l'auteur d'affirmer — en citant, un peu plus loin, une idée de András Hóry, le chef de la délégation magyare aux négociations roumano-hongroises de Turnu-Severin, d'août 1940, qui ont précédé le diktat de Vienne [8] — que "Poland's rebirth was the work of the Versailles Treaties, while the Trianon Treaty mutilated Hungary" (p. 121), quoiqu'il ait accepté à la page 8 la réalité que les Polonais représentaient "a great majority (69,2%) of the whole population".

De plus, pour A. T. Komjathy, la Tchécoslovaquie, nouvellement créée, "resembled more the multinational Habsburg Empire in miniature than a real natiou-state" (p. 6).

La situation de la Yougoslavie est esquissée dans cet ordre d'idées d'une façon qui donne au lecteur non avisé la possibilité de croire que si le nombre des Serbes montaient à 5,9 millions, le reste de la population — environ 7 millions — constituait les minorités. L'auteur affirme que "all of these minority groups were in opposition to the government" (p. 9). Un éclaircissement s'impose : sans nier le caractère excessivement centralisateur pan-serbe de la politique promue par le Parti Radical de Nikola Pašić, il n'est pas moins vrai que jusqu'à l'instauration de la dictature personnelle du roi Alexandre (le 6 janvier 1929 et non le 6 février), des représentants du Parti Populiste Slovène du Mgr. Anton Korošec, ceux du Parti Musulman de Bosnie dirigé par Mehmet Spaho, et pour peu de temps ceux du Parti Républicain Paysan Croate de Stjepan Radić ou ses fractions disidentes, ont assez souvent participé aux coalitions gouvernementales [9].

Une pareille optique peut, par conséquent, conduire à la conclusion que l'auteur ignore des processus historiques fondamentaux de l'époque moderne, tels la formation de la conscience nationale, le mouvement national, la lutte pour la renaissance des États nationaux ou la réalisation de l'unité nationale. Personnellement, nous doutons que A. T. Komjathy ne connaisse, par exemple, les événements historiques de l'année 1918, lorsque les Roumains de toutes les provinces historiques roumaines ont librement exprimé leur volonté d'unité ; les actes plébiscitaires du 27 mars/ 9 avril, 15/28 novembre et 18 novembre/1er décembre en sont les expressions les plus éloquentes et ont consacré l'achèvement des aspirations séculaires. Les traités de paix n'ont fait qu'enregistrer des réalités incontestables [10].

---

[8] Voir B. Vago, *Le second Diktat de Vienne : le partage de la Transylvanie*, dans "East European Quarterly", V, 1971, 1, p. 47—73.

[9] Voir Ferdo Čulinović, *Jugoslavija između dva rata*, Zagreb, 1961, t. I ; Stefan K. Pavlowitch, *Yugoslavia*, Praeger Publishers, New-York—Washington, 1972, p. 53 et suiv.

[10] Voir : Sherman D. Spector, *Rumania at the Paris Peace Conference. A Study of the Diplomacy of Ioan I. C. Brătianu*, New York, Bookman Associates, 1962 ; Erich Prokopowitsch. *Die rumänische Nationalbewegung in der Bukovine und der Dako-Romanismus*, Graz, 1965 ; Stephen-Fischer-Galaţi, *Romanian Nationalism*, dans « Nationalism in Eastern Europe », edited by Peter F. Sugar and Ivo J. Lederer, Univ. of Washington Press, Seattle and London, 1969, p. 373—395 ; Constantin C. Giurescu, *Transylvania in the history of Romania. An historical outline*, London, 1969 ; Miron Constantinescu, *Études transylvaines*. Bucarest, 1970.

Les problèmes des réfugiés et de la vie économique sont en général bien présentés, avec l'observation toutefois que l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne a été fondée à Salonique en 1893 [11], et non en 1896 (p. 10).

Les lignes consacrées à l'évolution de la politique intérieure roumaine sont suggestives bien que l'auteur aurait pu éviter quelques petites confusions s'il avait réellement consulté l'ouvrage de H. L. Roberts, *Rumania : Political Problems of an Agrarian State*, New Haven : Yale University Press, 1951, livre inclu dans la bibliographie concernant la Roumanie (p. 270). Les réformes agraires n'ont pas été promulguées uniquement en 1918 (p. 16). Le décret pour l'expropriation de la grande propriété du 15 décembre 1918 a eu un contenu bien limité, la véritable réforme agraire étant réalisée par la loi du 17 juillet 1921. De plus, il est difficile de soutenir la thèse selon laquelle en Roumanie la paysannerie "had two parties : the Peasant Party, representing the peasants of the Old Rumanian kingdom, and the National Party of the Transylvanian Peasantry" (p. 16). Ce n'est que le premier parti qui fut, par doctrine et action politique, effectivement paysan. La fusion d'octobre 1926 des deux partis a été le fruit d'un compromis, car la nouvelle formation politique — le Parti National Paysan — a perdu le caractère de parti paysan. La vie intérieure du parti dans la période ultérieure — la retraite des groupes du dr Nicolae Lupu et Constantin Stere — ainsi que sa politique promue après 1928 lorsqu'il était au pouvoir — en sont les preuves [12].

On accepte de même difficilement l'idée qu'à son retour (juin 1930), le roi Charles II "assumed dictatorial powers and Rumania's experience with democracy came to end in 1930" (p. 16). Il faut préciser que la liquidation du régime parlementaire et l'instauration de la dictature royale ont eu lieu en février 1938 ; et encore, le Parti National Libéral, l'adversaire de la restauration de Charles, s'est quand même trouvé au gouvernement dans la période novembre 1933 — décembre 1937. Cependant, l'erreur commise par l'auteur est explicable, s'inscrivant dans la logique d'une thèse d'ordre plus général, selon laquelle pendant les années '20 les pays de la zone "became more or less authoritarian states" (p. 12).

En exposant la politique étrangère de la Roumanie, A. T. Komjathy saisit quelques lignes directrices — la défense de l'intégrité territoriale, l'anti-révisionnisme — et la présence active de la diplomatie roumaine à la Société des Nations. Il est curieux tout de même que dans le cas de la Roumanie — comme dans celui de la Tchécoslovaquie ou de la Yougoslavie — l'auteur insiste souvent sur l'idée que le gouvernement de Bucarest cherchait des alliés contre certains États voisins des frontières occidentale, orientale ou méridionale. Le lecteur pourrait facilement croire que la politique étrangère roumaine d'entre-les-deux-guerres a eu un caractère agressif, ce qui est tout à fait faux. Toutes les alliances de la Roumanie, du traité avec la Pologne (le 3 mars 1921) jusqu'au Pacte

---

[11] Voir des détails sur l'activité de l'organisation chez Marin V. Pundeff, *Bulgarian Nationalism*, dans « Nationalism in Eastern Europe », p. 93—165 ; Stephen Fischer-Galaţi, *The internal Macedonian Revolutionary Organization : its significance in « Wars of national liberation »*, dans « East European Quarterly », VII, 1973, 4, p. 454—472.

[12] Voir Stephen Fischer-Galaţi, *Peasantism in Interwar Eastern Europe*, dans « Balkan Studies », Thessalonique, 1967, 1, p. 103—114.

d'Athènes (le 4 février 1934) eurent un caractère défensif. L'auteur ne peut pas ignorer que toutes les obligations d'assistance assumées par les parties contractantes devaient entrer en action seulement dans le cas d'une *attaque non provoquée* de la part d'une tierce puissance, une attaque portant préjudice à l'œuvre sanctionnée par les traités de paix et violant le Pacte de la Société des Nations [13]. Pour démontrer cette thèse, l'auteur invoque, entre autres, un argument qui nous est difficile à commenter : "Though Rumania's frontiers were geographically natural frontiers vis-à-vis Hungary, no such thing existed against the Soviet Union, unless one considers the Prut river as such" (p. 21). On a toutes les raisons de constater que la géographie n'est pas son fort !

Les efforts du gouvernement de Paris pour garantir ses frontières nationales sont mis en évidence par l'esquisse de l'évolution de la diplomatie française au cours de la première décennie de l'après-guerre. Une des idées énoncées provoque l'étonnement. L'auteur affirme que dans cette période "French foreign policy in Central Europe was directed more according to the interests of the Little Entente states than according to the interests of France" (p. 23). Quelques nuances s'imposent. La France n'a pas été au début d'accord avec l'idée lancée par Thomas Masaryk envisageant la création de la Petite Entente; elle n'a pas également approuvé le projet de sa réalisation, élaboré par le ministre des Affaires étrangères de la Roumanie Take Ionescu ; on a fait beaucoup d'efforts pour convaincre les cercles du Quai d'Orsay sur la nécessité et le rôle de la nouvelle alliance [14]. De même, l'analyse des traités de la France avec la Roumanie (le 10 juin 1926) et la Yougoslavie (le 11 novembre 1927), traités parachevés après des négociations longues et souvent pénibles, font ressortir le fait qu'ils n'ont pas toutefois représenté ce que les deux États de la Petite Entente attendaient de l'ancienne grande alliée dans la guerre. Et encore quelque chose : l'auteur, croit-il que, par leur caractère unilatéral, les accords de Locarno ont pratiquement rendu service aux intérêts de la Petite Entente? Au contraire, leur contenu à inquiété les gouvernements des États situés aux frontières orientales de l'Allemagne.

Dans le deuxième chapitre, *French retreat from Central Europe* (p. 24—31), A. T. Komjathy fait l'analyse de la situation intérieure et extérieure de la France sur les plans économique, politique et militaire jusqu'au début de l'année 1934. L'argumentation intéressante, accompagnée des données convaincantes impose la conclusion que le système français de sécurité "was near total collapse" (p. 31). On se réfère, dans le contexte, au statut des rapports politiques et militaires roumano-français. Cependant, quelques confusions réclament des éclaircissements. Le traité franco-

---

[13] Voir : Eliza Campus, *Le caractère européen des traités bilatéraux conclus par la Roumanie dans la décade 1920—1930*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », XII, 1973, 6, p. 1067—1093 ; idem, *Main features of Romania's Foreign Policy in the Inter-War Period*, dans « Nouvelles études d'histoire », V, Bucarest, 1975, p. 175—192 ; Gheorghe Zaharia, *Le caractère de la politique militaire de la Roumanie durant la période de l'entre-deux-guerres mondiales*, dans *loc. cit.*, p. 193—207.

[14] Voir Eliza Campus, *Mica Înțelegere* (La Petite Entente), Bucarest, 1968, p. 40 et suiv. ; cf. Constantin Iordan-Sima, *La création de la Petite Entente dans la conception de la Roumanie : projet et réalisation*, dans « Revue des études sud-est européennes », XIV, 1976, 4 (octobre-décembre), p. 665—678.

roumain n'a pas été un traité d'*assistance mutuelle* comme les traités de la France avec la Pologne et la Tchécoslovaquie — à ce que l'auteur est enclin à le croire — mais seulement un traité d'*amitié*. Les textes mettent en relief le fait que dans le cas des traités franco-polonais et franco-tchécoslovaque existait stipulée l'*obligation concrète d'assistance mutuelle*, tandis que dans le traité franco-roumain ce n'était que l'*obligation de la consultation* entre les deux gouvernements « sur leur action respective à exercer dans le cadre du Pacte de la Société des Nations » (art. 4). L'éminent juriste roumain, V. V. Pella, a donné une interprétation qui fait ressortir l'idée que dans le cas où la France, la Pologne et la Tchécoslovaquie auraient été attaquées, il y avait eu l'obligation d'assistance réciproque franco-polonaise et franco-tchécoslovaque ; mais si la Roumanie avait été attaqué, la France n'aurait eu qu'une seule obligation, celle de ne pas s'associer à une guerre contre la Roumanie ; c'était la même obligation pour celle-ci au cas où la France aurait été attaquée [15]. On trouve dans cette différence un élément essentiel pour une évaluation exacte de l'attitude de la Roumanie vis-à-vis de la Tchécoslovaquie au cours de l'année 1938. Mais nous y reviendrons par la suite.

En commençant l'analyse proprement dite de la série des crises subies par la diplomatie française dans l'Europe centrale-orientale pendant la quatrième décennie de notre siècle, l'auteur s'arrête, à juste titre, sur le cas de la Pologne (le troisième chapitre, *The first crisis* : *Poland's independent foreign policy*, p. 32—51). Une image assez nettement précisée de la place de la Pologne dans les relations internationales, un vivant tableau du drame des options de politique étrangère durant l'année 1933, des interprétations hardies, parfois choquantes captent l'intérêt du lecteur. Le fait que les problèmes de la Pologne d'entre-les-deux-guerres ont joui d'exégèses précieuses dans l'historiographie anglo-saxonne et que l'auteur a profité de leurs résultats explique aussi l'intérêt suscité par ce chapitre.

Quoique le chapitre suivant, *French foreign policy under Barthou* (p. 52—65) ne figure pas par le titre comme étant « une deuxième crise » de la diplomatie française, il ne faut pas croire que l'évolution des rapports internationaux de la France a enregistré quelques progrès pendant la période février-octobre 1934. La critique très sévère de la politique inaugurée par la victime de Marseille, en général, et du projet du « Pacte oriental » auquel est lié le nom de Louis Barthou, en particulier, nous semble être le fruit de certains préjugés. En considérant les pourparlers Barthou-Litvinov du 18 mai 1934 "a turning point in the foreign policy of Barthou" (p. 62), l'auteur qualifie l'idée du « Pacte oriental » "a fatal mistake not because a Soviet alliance promised no positive security for France, and therefore was not a question of first importance, but rather because of its consequences" (p. 62). On ne trouve *absolument* aucun élément positif dans les efforts de l'homme politique français d'édifier un système de sécurité collective capable de résister aux tentatives révisionnistes et annexionistes de l'Allemagne nazie et de ses alliés pos-

---

[15] V. V. Pella, *Le differenze esistenti tra i trattati d'alleanza franco-polacco e fanco-cecoslovaco e il trattato di amicizia e consultazione franco-romeno*, dans N. Petrescu-Comnène, *op. cit.*, p. 466—468.

sibles, mais *seulement* des résultats négatifs des plus sombres. Il paraît curieux que l'auteur n'observe pas que la politique tentée par Pierre Laval, auquel on apporte des éloges (p. 101), dans la période qui a immédiatement suivi l'assassinat du 9 octobre 1934, est, en dernière analyse, celle projetée par Barthou, mais promue, selon l'appréciation de Pierre Renouvin, « dans un style tout à fait différent » [16]. De même, l'élément essentiel — point du tout négatif à ce temps-là — du « Pacte oriental », la possibilité de réaliser une véritable alliance franco-soviétique, a résisté [17].

Dans la série des désagréments que l'idée du « Pacte oriental » a créés pour la France, A. T. Komjathy inclut le fait que celle-ci "did not gain Rumania's unconditional approval" (p. 63). Cette thèse peut provoquer, dans le contexte où elle apparaît, des confusions quant au problème de l'attitude de la Roumanie vis-à-vis du projet du « Pacte oriental ». La position de Nicolae Titulescu et du gouvernement roumain a été nettement favorable à l'idée de Barthou tout au long des négociations et des contacts durant l'été de l'année 1934 (juin-septembre) [18].

L'auteur considère que la Roumanie a posé des conditions, voire a manifesté de l'indifférence à l'égard du « Pacte oriental »; ceci nous apparaît clairement dans le cinquième chapitre, *The second crisis : murder of Chancellor Dollfuss* (p. 66—82). A. T. Komjathy observe les conditions de l'échec du « Pacte oriental », le refus de l'Allemagne (le 5 septembre 1934) et de la Pologne (le 27 septembre 1934) de participer au système Barthou, en affirmant que parmi les États de la Petite Entente "only Czechoslovakia paid attention to the German menace" (p. 81), autrement dit le gouvernement de Prague lui-seul aurait été favorable au « Pacte oriental ». La réalité fut toute autre, même si nous n'évoquons que le Communiqué de la sixième session du Conseil Permanent de la Petite Entente (Genève, le 14 septembre 1934), où l'on déclare explicitement : « Pour ce qui est du « Pacte oriental », le Conseil Permanent le considère comme un affermissement des garanties de maintien de la paix et désire son achèvement dans un court délai » [19].

Il faut toutefois remarquer que A. T. Komjathy nous donne souvent des images très intéressantes, bien sensées de l'évolution de la diplomatie française dans l'Europe centrale orientale faisant la preuve d'un penchant spécial pour les aspects dont les implications furent multiples et complexes.

C'est le cas, pas l'unique, de la troisième crise sur laquelle insiste l'analyse de l'auteur, l'assassinat de Marseille (le VI^e chapitre, *The third crisis : assassination of King Alexander*, p. 83—97), occasion de débattre les problèmes de la politique de la Yougoslavie, en général, et des conséquences du crime du 9 octobre 1934, en particulier. Le vif commentaire

---

[16] Pierre Renouvin, *Histoire des relations internationales*, t. VIII, *Les crises du XX^e siècle*, II, *De 1929 à 1945* (5^e édition), Paris, Hachette, 1970, p. 77.

[17] Jean-Baptiste Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, 4^e édition, Paris, Dalloz, 1966, p. 193.

[18] Voir Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice* (Documents diplomatiques), sous la direction de George Macovescu, Bucarest, 1967, doc. 319, 321, 324, p. 562—571; cf. *Dokumenty vnesnej politiki SSSR* t. XVII, Moscou, 1971, doc. 323 et 340, p. 580—581 et 609.

[19] Nicolae Titulescu, *op. cit.*, doc. 328, p. 573.

de A. T. Komjathy témoignant, lorsqu'il se limite au sujet proprement dit, d'une bonne connaissance de la question, devient parfois trop alerte, peut-être trop imaginatif, lorsqu'il essaie de discerner les significations profondes de l'événement. Sous ce rapport, l'auteur estime dans ses conclusions que l'assassinat « speeded up the regrouping of the European nations; it weakened small powers confidence in the great champions of the statu-quo ; it opened the Danubian region for German penetration, which naturally led to a growth of German political influence; it signaled the beginning of a race in Central Europe and on the Balkans for the goodwill of Germany ; it undermined the solidarity of the Little Entente ; and it made questionable the real value of the mutual assistance treaties" (p. 97). A. T. Komjathy fut à coup sûr séduit par les avantages de la perspective historique. C'est qu'il s'agit peut-être du même pêché que l'auteur, lui-même, reproche aux historiens qui ont critiqué les solutions de compromis adoptées dans les problèmes de la politique étrangère par le roi Alexandre, le prince Paul et le gouvernement Stojadinović (p. 96).

L'évolution de la politique étrangère française au temps de Pierre Laval (le VII^{e} chapitre, *French foreign policy under Laval*, p. 98—108) est analysée à travers le contenu des accords de Rome (janvier 1935), l'entrevue Laval-Mussolini étant considérée « an immense success for the French diplomacy" (p. 101), et également de l'échec des tentatives de réalisation du Pacte danubien, dont le succès avait pour fondement "Laval's naive belief that the Little Entente would unconditionally follow the desires of France" (p. 107). L'importance que l'auteur accorde à la valeur de la solidarité des États de la Petite Entente, cause essentielle de la faillite du Pacte danubien, met en évidence — et pas seulement dans cette situation — la solidité de l'alliance en 1935, et met en cause de nouveau l'une des conclusions du chapitre antérieur, citée ci-dessus. Il est nécessaire de souligner que la solidarité de la Petite Entente n'a été effectivement ébranlée que dans les premiers mois de l'année 1937, lorsque la Yougoslavie conclut, sans consulter préalablement ses alliés, le traité avec la Bulgarie (le 27 janvier) et le Pacte avec l'Italie (le 25 mars) [20].

En commentant *The fourth crisis : Hungary's dilemma* (le VIII^{-e} chapitre, p. 109—130), l'auteur a la possibilité de mettre en valeur l'excellente connaissance des problèmes de la politique magyare due à l'ample investigation des sources publiées par les historiens de Budapest et des derniers résultats de la recherche historique. Bien que cet avantage cache un inconvénient quand on ne fait pas appel à la comparaison avec les informations provenant des autres fonds d'archives, A. T. Komjathy nous donne une image très suggestive de l'acharnement avec lequel les gouvernements hongrois d'entre-les-deux guerres ont poursuivi la révision des traités de paix. Lorsqu'à Paris, en septembre 1933, Daladier suggérait à Kánya de renoncer au révisionnisme et de se rallier au bloc pro-statu-quo, le chef de la diplomatie hongroise observait, pas fortuitement, que "any Hungarian government would fall at once if it accepted such

---

[20] Voir Eliza Campus, *Mica Înțelegere* (La Petite Entente), p. 259 et suiv.; Bernard Michel, *La Petite Entente et les crises internationales des années 1930*, dans « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 77, janvier 1970, p. 15—21.

suggestions" (p. 114). L'auteur remarque, en même temps, les succès du front anti-révisionniste — succès qui ont provoqué bien des inquiétudes à Budapest, et pour l'obtention desquels le ministre des Affaires étrangères de la Roumanie, Nicolae Titulescu, "one of the strongest anti-revisionist statesmen" (p. 118), a joué un rôle de premier ordre.

En poursuivant l'évolution de la politique étrangère menée par le gouvernement Gombos, les dilemmes de son indépendance d'action et la faillite de cette tentative dans les circonstances des divergences des deux grandes puissances révisionnistes et totalitaires du milieu de la quatrième décennie, l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, A. T. Komjathy fait ressortir l'objectif fondamental de la diplomatie magyare, "the creation of a Berlin-Rome friendship to the benefit of Hungarian revisionism" (pp. 127—128).

La lecture du IX^e chapitre, *The end of collective security* (pp. 131—142) porte le lecteur en témoin de la course des événements dont les significations sont particulières et les conséquences néfastes pour le destin de l'Europe, agitant l'échiquier politique continental durant les années 1935 — 1936, notamment l'agression fasciste en Ethiopie (octobre 1935), provoquant la rupture quasi définitive entre la France et l'Italie et pulvérisant l'effusion de l'amitié consacrée par les accords de Rome, ainsi que la crise rhénane (mars 1936), mettant incontestablement en évidence l'incapacité de la France de défendre ses propres intérêts. L'ascendant des États révisionnistes, les faiblesses de la Société des Nations, les tares de la politique britannique de conciliation, la crise de confiance et la déroute de petits États défenseurs de la paix et du statu-quo, tout cela n'échappe pas à la méditation de l'auteur.

Pour ce qui est de la réaction des États de la Petite Entente et de l'Entente balkanique à l'égard de l'occupation de la zone rhénane, A. T. Komjathy évoque le communiqué commun à l'appui de la France du 11 mars 1936, en affirmant toutefois que "shortly after, they separated themselves one by one from the communiqué" (p. 142). Quoique l'auteur fasse, en passant, l'allusion que cette attitude commune des représentants de deux alliances régionales défensives, attitude favorable à la France, fut le fruit des insistances de Titulescu, il considère, ni plus ni moins, que même le ministre des Affaires étrangères de la Roumanie a estimé nécessaire "to find an excuse for his actions" (p. 142) devant un diplomate allemand, cette information étant cependant tirée d'un document qui porte la date de 9 mars 1936 !

Les inconséquences de ce genre ne caractérisaient pas la personnalité du diplomate Titulescu, et sa position pendant les négociations de Londres est la preuve éloquente de son attitude qui condamne l'action de l'Allemagne du 7 mars 1936 [21]. Si l'auteur avait comparé les informations des documents diplomatiques allemands, utilisés exclusivement, avec celles offertes par les documents diplomatiques français publiés, il aurait évité une telle erreur [22].

---

[21] Voir Nicolae Titulescu, *op. cit.*, p. 722 et suiv.

[22] Cf. George Castellan, *Les Balkans dans la politique française face à la réoccupation de la Rhénanie (7 mars 1936) d'après les documents diplomatiques français*, dans « Studia balcanica », 7, Sofia, 1973, p. 33—44.

A. T. Komjathy accorde une attention toute particulière — c'est le plus long chapitre de l'ouvrage — à la crise subie par la diplomatie française au moment de l'éloignement de Nicolae Titulescu de la direction de la politique étrangère roumaine, le 29 août 1936 (le Xe chapitre, *The fifth crisis : fall of Titulescu*, p. 143—173). C'est l'occasion de faire l'examen des problèmes de fond concernant la place de la Roumanie dans les relations internationales pendant les années 1932—1936. L'auteur saisit un élément fondamental de la conception de politique étrangère de Titulescu, "the preservation of the statu-quo in alliance with other pro-statu-quo powers" (p. 143). Il s'agit tout de même d'un *seul* élément qui pourtant ne se confond pas avec l'*ensemble* de sa conception, comme semble croire A. T. Komjathy. Cette limitation empêche une évaluation exacte du caractère constructif des idées de politique internationale de Titulescu, créateur et promoteur d'un véritable système de défense de la paix [23]. De ce point de vue la thèse en vertu de laquelle la conception de Titulescu "determined Rumania's enemies and friends on the basis of realistic considerations as well as ideological convictions" (p. 143) nous apparaît simplifiée, sinon simpliste.

En essayant d'établir les nouvelles exigences de la politique étrangère roumaine dans la première moitié de la quatrième décennie, l'auteur cherche leur origine dans les changements produits sur les plans économique et idéologique. L'analyse sommaire des relations économiques de la Roumanie au début de la période permet la conclusion selon laquelle l'orientation de la politique étrangère "did not contradict the basic economic interests of Rumania" (p. 144). Mais, A. T. Komjathy affirme qu' après la crise économique, en 1935, les intérêts économiques commencent à s'opposer aux idées de politique étrangère, l'économie de la Roumanie devenant dépendante des relations commerciales avec les États révisionnistes (p. 144). L'accord (pas le traité) commercial avec l'Allemagne (mars 1935) serait la cause immédiate de cette situation. Ce répère n'est pas tout à fait convaincant. La pénétration économique allemande au centre et au Sud-Est de l'Europe fut indubitablement un objectif essentiel de la politique nazie dans la zone [24], mais cette expansion s'est produite par des voies différentes. En ce qui concerne la Roumanie, elle s'est heurtée à une opposition sérieuse ayant en même temps une évolution sinueuse. Voilà un seul exemple : en 1937, le volume des échanges commerciaux roumano-allemands représentait à peine 78,83% par rapport à celui de 1929 [25] !

De même, l'auteur considère qu'une série d'événements des années 1935—1936 "produced a chain of dilemmas for Titulescu" et que dans

---

[23] Voir le célèbre discours tenu par Nicolae Titulescu en Reichstag (mai 1929), à l'invitation du « Comité pour l'entente internationale » de l'Allemagne, sous le titre *Dinamica păcii* (La dynamique de la paix), dans Nicolae Titulescu, *Discursuri* (Discours), édition Robert Deutsch, Bucarest, 1967, p. 317—335.

[24] Voir Ioan Chiper, *L'expansion économique de l'Allemagne nazie dans les Balkans : objectifs, méthodes, résultats (1933—1939)*, dans « Studia balcanica », 7, Sofia, 1973, p 121—128.

[25] Apud Viorica Moisuc, *Diplomaţia României şi problema apărării suveranităţii şi independenţei naţionale în perioada martie 1938 — mai 1940* (La diplomatie de la Roumanie et le problème de la défense de la souveraineté et de l'indépendance nationale dans la période mars 1938 — mai 1940), Bucarest, 1971, p. 32.

ces circonstances "his actions and reactions became more and more controversial" (p. 145). Pour soutenir une telle idée, A. T. Komjathy fait l'analyse de l'évolution des négociations roumano-soviétiques. L'auteur est préoccupé par le grand problème d'apprendre la raison politique et diplomatique qui a déterminé Titulescu d'envisager la conclusion d'un traité d'assistance mutuelle avec l'U.R.S.S., action pour la réalisation de laquelle il a reçu pleins pouvoirs en juillet 1935, après la signature des traités franco-soviétique et soviéto-tchécoslovaque (mai 1935). A. T. Komjathy ne réussit pas à comprendre l'intérêt de la Roumanie de signer un traité d'assistance mutuelle avec l'Union Soviétique, alors qu'un pacte de non-agression eut été amplement suffisant (p. 145—146). Ses considérations et, par ailleurs, ses spéculations mènent à la conclusion implicite que les efforts furent inutiles, que "the negotiation's negative effects influenced Titulescu's personal career more than the future of Rumania" (p. 149). On pourrait faire bien des objections à la manière dont l'auteur aborde cette question, ainsi qu'aux arguments invoqués. Maintes observations sont provoquées par la méthode restrictive d'apprécier la conception de politique étrangère de Titulescu que nous avons discutée ci-dessus. Il faut toutefois préciser quelques aspects. La politique extérieure de la Roumanie n'a pas été dirigée contre l'Union Soviétique (p. 146). Il n'y avait pas de raisons pratiques qui justifient une pareille politique. Au contraire, les efforts de normaliser les relations bilatérales commencés en 1920, l'abstention de la Roumanie d'intervenir à côté des troupes de l'Entente contre l'État soviétique, la signature du Protocole de Moscou (février 1929), au sujet de la mise anticipée en vigueur du pacte Briand-Kellog, la conclusion des conventions pour la définition de l'agression (juillet 1933) — l'œuvre des intentions pacifiques qui animaient Titulescu et Litvinov — et le rétablissement des rapports diplomatiques en juin (pas mai) 1934, sont autant de preuves du désir constant de la Roumanie d'établir des relations de bon voisinage.

Pour ce qui est de la nécessité du traité d'assistance mutuelle, Titulescu, lui-même, a fait connue, au 18 juillet 1936, l'idée qu'un « rapprochement dans le domaine de la politique étrangère avec l'Union Soviétique, qui est l'alliée de nos alliés, la France, la Tchécoslovaquie et la Turquie, est le meilleur moyen de permettre à nos traités d'alliance existents de donner leur complète efficacité » [26].

Ce ne sont que des considérations politiques réalistes, auxquels l'auteur fait si souvent appel, qui ont imposé cette initiative au chef de la diplomatie roumaine, et A. T. Komjathy, lui-même, semble voir à un moment donné l'hypothèse que Titulescu "hoped that he could incorporate in the treaty Soviet guarantees for Rumania's territorial integrity" (p. 147) [27].

Du reste, dans ses efforts de démontrer l'inutilité de la conclusion d'un traité d'alliance mutuelle entre la Roumanie et l'URSS, l'auteur ne fait pas la preuve de l'emploi conséquent d'une méthode d'interpré-

---

[26] Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice*, p. 801.

[27] Voir aussi Ion Oprea et Eliza Campus, *La question de la sécurité collective pendant l'entre-les-deux-guerres*, dans « XIII Mezdunarodnyi Kongress istoriceskih nauk, Doklady Kongressa », tome I, VI[e] partie, Moscou, 1974, p. 24—52.

tation sans laquelle le succès de toute démarche analytique est très improbable. Ainsi, affirme-t-il que "today it is accepted without argument that Rumania sought the assistance treaty with Soviet Union *against Germany*, and generally *against the Fascist states*" (souligné dans le texte) (p. 147). Mais A. T. Komjathy, lui-même, nous en offre un argument dans la page suivante : "Germany followed the Rumanian moves very closely and from the conclusion of the Soviet—French mutual assistance treaty constantly sent inquiries to the Rumanian government about the Soviet-Rumanian negotiations, warning Titulescu not to take part in any encirclement attempt of France or the Soviet Union" (p. 148).

Se rapportant à la position de Titulescu à l'égard des sanctions contre l'Italie à la suite de l'agression en Ethiopie, l'auteur réussit à surprendre quelques-unes des difficultés et des risques de la prise d'une attitude condamnant l'invasion. Mais il y a une distance qui nous semble bien grande d'ici et jusqu'à conclure que par ses actions "Titulescu thus alienated Rumania's friends and allies, did not befriend her enemies, and unintentionally prepared the way for the faster growth of rightist political influence in Rumania" (p. 154). La question peut être posée d'une manière inverse. Nous croyons que ce n'est pas la constance de Titulescu dans le respect des principes fondamentaux de politique étrangère conformes aux actes et au droit international qui est condamnable, mais bien l'inconséquence et l'esprit de conciliation d'une certaine diplomatie européenne, d'une diplomatie dont la perspective des événements fut très limitée et dont l'attitude obtuse fut très chèrement payée.

Une pareille manière est également employée dans l'examen de la situation de la Roumanie après la crise rhénane jusqu'à la chute de Titulescu. On peut amender, du même point de vue, les considérations de l'auteur, bien que quelques-unes de celles-ci — notamment celles qui concernent "French illusions" — conservent tout leur intérêt.

Le domaine qui est plus difficile pour l'auteur est celui de la vie intérieure roumaine. Au-delà de l'effort louable de discerner les lumières et les ombres du tableau de l'esprit public roumain en 1936, quoique les proportions soient tout autres, l'image de la société — sans doute avec les contours strictement nécessaires à l'économie de l'ouvrage — cette image reste donc embrouillée. Une limitation tout à fait regrettable de l'information — question sur laquelle nous reviendrons — en constitue, sûrement, une explication.

On ne peut pourtant nier le fait que l'éloignement de Titulescu du gouvernement a fortement choqué la diplomatie française.

Dans le XI[e] chapitre, *Crisis upon crisis* (p. 174—181), l'auteur présente brièvement les événements des années 1936—1937 dont l'évolution a consacré le changement du rapport des forces européennes au profit des États totalitaires — la création de l'Axe étant l'une des expressions de ce changement —, à côté de l'ascendant des États révisionnistes, et a enregistré les dispositions de continuer et d'accentuer la funeste politique de conciliation des démocraties occidentales.

Les derniers chapitres du livre, le XII[e], *The sixth crisis* : *Anschluss and the encirclement of Czechoslovakia* (p. 182—205) et le XIII[e], *Defeat at Munich* (p. 206—211) mettent en question les données essentielles des drames de l'Europe de l'année 1938, drames consacrant la faillite définitive

de la diplomatie française dans l'Europe centrale-orièntale. Certes, apporter des éléments nouveaux ou des interprétations originales sur des problèmes pour l'éclaircissement desquels il y a des sources documentaires impressionantes, ainsi qu'une historiographie d'une richesse accablante, n'est pas une mission tout à fait facile. C'est probablement pourquoi on rencontre fréquemment des thèses plus vieilles ou plus nouvelles assimilées telles quelles ou confirmées par de nouvels arguments, remises en circulation dans des buts très divers.

On est enclin à croire que A. T. Komjathy n'a pas eu l'ambition de l'originalité, pour le simple motif qu'il n'introduit dans le commentaire aucune information inédite — toute modeste qu'elle soit — de ce qu'il pourrait éventuellement trouver dans les archives du Département d'État. Au-delà de la signification de cette constatation, ce qui nous paraît important c'est le fait qu'il y a des conclusions totalement erronées, bien que l'auteur aurait pu les éviter en consultant une littérature accessible.

Dans ce qui suit, nous insisterons sur une seule thèse à laquelle l'auteur fait souvent appel pour expliquer certains aspects du triste destin du continent durant l'année 1938. Il s'agit, en dernière analyse, de l'idée que parmi les responsables de la tragédie de la Tchécoslovaquie se serait également inscrit le gouvernement de Bucarest — l'allié du gouvernement de Prague — qui aurait refusé d'accorder le droit de passage sur le territoire de la Roumanie aux troupes soviétiques, pour offrir à l'U.R.S.S. la possibilité d'accomplir ses obligations découlant du traité soviéto-tchécoslovaque de mai 1935 (p. 147, 171—172, 188, 198, 207—209, 219). Dans ce contexte, le refus de la Roumanie — l'alliée de la Tchécoslovaquie ayant des obligations d'assistance en cas d'une attaque non provoquée de la part de la Hongrie — est mis sur le même plan que celui de la Pologne, l'alliée de la France, le gouvernement français ayant des obligations expresses vis-à-vis de la Tchécoslovaquie dans le cas d'une agression allemande non provoquée. Par conséquent, conformément aux vues de l'auteur, la France n'a pas eu la possibilité d'honorer ses obligations envers la Tchécoslovaquie puisque, dans un éventuel conflit, le succès aurait été rapporté à l'intervention de l'U.R.S.S., tandis que l'aide soviétique n'est pas devenue effective à cause du refus de la Pologne et de la Roumanie — aux démarches de la France — d'accorder le droit de transit aux troupes soviétiques.

Remarquons qu'on a mentionné ci-dessus les différences existentes entre le traité d'alliance franco-polonais et le traité d'amitié franco-roumain.

Une précision, dont l'importance ne peut pas être niée dans la question qui nous intéresse : jamais, avant, pendant où après Munich, le gouvernement roumain n'a reçu de la part de la France, de la Tchécoslovaquie ou de l'U.R.S.S. une demande formelle d'accorder le droit de libre passage aux troupes soviétiques sur son territoire ou le droit de survol aux avions soviétiques par l'espace aérien de la Roumanie [28]. Le problème n'a été soulevé que dans le cadre des conversations non officielles.

---

[28] Voir N. Petrescu-Comnène, *op. cit.*, p. 30 et suiv. ; Comnène signale les inadvertences existentes sur ce problème dans le livre de Georges Bonnet, *De Washington à Quai d'Orsay*, Paris, Flammarion, 1946 ; pour le cadre plus large de la question et des aspects de détail,

Paul-Boncour notait dans ses mémoires, qui, d'ailleurs, sont souvent utilisées par l'auteur, que pendant des pourparlers Titulescu-Litvinov, les deux diplomates avaient trouvé les bases d'un accord pour le passage des troupes soviétiques sur le territoire roumain dans l'éventualité d'une agression de l'Allemagne contre la Tchécoslovaquie, et que le roi Charles aurait adhéré à cette idée [29]. De plus, il y a eu aussi une réaction très violente de la presse nazie contre la Roumanie et contre Titulescu, accusé « d'avoir ouvert les portes de l'Europe aux armées soviétiques » [30].

Après l'Anschluss, la question a été de nouveau soulevée, mais les conditions étaient toutes autres, complètement défavorables. En voilà une : le 6 avril 1938, le ministre polonais à Bucarest, Arciszewsky, protestait, avec véhémence, devant le chef de la diplomatie roumaine à la suite du fait que le gouvernement roumain avait permis le survol aux avions tchécoslovaques achetés en Union Soviétique. C'est pourquoi dans une discussion Georges-Bonnet — Nicolas Petrescu-Comnène, à Genève (le 9 mai 1938), l'évocation du problème du transit déterminait le ministre roumain des Affaires étrangères à déclarer que le gouvernement de Bucarest ne pouvait pas assumer la responsabilité sans l'accord total de la Pologne, en l'absence duquel la conséquence serait la dénonciation immédiate du traité roumano-polonais. Étant donné que la France avait des traités d'alliance avec la Pologne, l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie, la suggestion selon laquelle le Quai d'Orsay devait obtenir du gouvernement de Varsovie l'accord de transit par la Pologne ou par la Roumanie, nous apparaît normale. On sait toutefois que, malheureusement, les démarches de la France ont échoué.

Il faut remarquer, dans le même ordre d'idées, que lorsque la diplomatie européenne cherchait à obtenir le plus de concessions possibles du gouvernement tchécoslovaque pour calmer Hitler, la Roumanie restait solidaire avec la Tchécoslovaquie. Dès le 22 mai 1938, N. Petrescu-Comnène attirait sérieusement l'attention à Fabricius, le ministre d'Allemagne à Bucarest, que « tout ce qui met en danger l'existence de la Tchécoslovaquie ne nous laissera pas indifférents » [31].

À la veille de la crise, le 2 septembre, dans un entretien avec le chargé d'affaires français à Moscou, Payart, Litvinov proposait au gouvernement de Paris la convocation immédiate d'une réunion des représentants des Grands États-majeurs soviétique, français et tchécoslovaque, le commissaire des Affaires étrangères de l'U.R.S.S. supposant — selon le témoignage de Maiski, l'ambassadeur soviétique à Londres — que « la Roumanie permettra aux troupes et à l'aviation soviétique de passer sur

---

voir : Gheorghe Zaharia, *Aspects de la politique extérieure de la Roumanie durant les années qui précédèrent la deuxième guerre mondiale*, dans « Nouvelles études d'histoire », t III, Bucarest, 1965, p. 403—416 ; idem, *Sur la politique extérieure de la Roumanie avant la deuxième guerre mondiale*, dans « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 70, 1968, p. 1 18 ; Viorica Moisuc, *op. cit.*, p. 51 et suiv. ; idem, *Actions diplomatiques de la Roumanie au secours de la Tchécoslovaquie à la veille du pacte de Munich*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. VI, 1967, 3, pp. 409—431 ; idem, *La situation de la Roumanie pendant la période mars-septembre 1938*, dans « Studia balcanica », 7, Sofia, 1973, pp. 159—164.

[29] *Entre-deux-guerres*, Paris, Plon, 1946, III, p. 58 et suiv.

[30] Apud N. P. Comnène, *op. cit.*, p. 34.

[31] Apud Viorica Moisuc, *Diplomația Românici*... (La diplomatie de la Roumanie ..), p. 53 ; N. P. Comnène, *op. cit.*, p. 55.

son territoire »[32]. Le 10 septembre, à Genève, Litvinov rencontra Petrescu-Comnène avec lequel il s'est entretenu « très cordialement », mais le chef de la diplomatie soviétique n'a toutefois fait « aucune allusion à la possibilité technique d'aider la Tchécoslovaquie »[33]. Le lendemain, ont eu successivement lieu des entrevues Bonnet—Litvinov et Bonnet—Petrescu-Comnène. C'est dans la dernière conversation qu'on a repris le problème du transit. Le ministre roumain des Affaires étrangères a soutenu l'idée que, du point de vue pratique, le passage des troupes soviétiques sur le territoire roumain implique des difficultés techniques presque insurmontables à cause de l'absence d'une liaison féroviaire directe, par la Roumanie, entre l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie (en Pologne il y en avait sept) ; cette réalité avait été antérieurement signalée par l'ambassadeur de France à Bucarest, Thierry, dans ses rapports du 30 mai et du 9 juillet 1938. À cette occasion-là, Petrescu-Comnène a déclaré que les avions soviétiques avaient *de facto* la possibilité de survoler la Roumanie[34]. La même déclaration fut répétée, le 14 septembre, à Paul-Boncour et au comte de la War, le représentant britannique à la Société des Nations. Les jours suivants, les 17 et 18 septembre, les ministres des Affaires étrangères de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie connaissaient eux-aussi l'attitude positive du gouvernement roumain concernant le survol[35].

Ce ne sont que quelques éléments qui posent sous un tout autre jour la position différente de la Roumanie à l'égard de la Tchécoslovaquie en septembre 1938, position qui fait valoir en égale mesure le dépassement des obligations qui découlaient du traité d'alliance roumano-tchécoslovaque (avril 1921) ou du pacte de réorganisation de la Petite Entente.

Par conséquent, la Roumanie ne peut aucunément être rendue responsable de la tragédie de Munich car elle s'est sincèrement efforcée de l'éviter. La faillite de la politique de la France et de la Grande Bretagne ne doit en effet être expliquée — comme l'ont essayé ses promoteurs — par le prétendu refus de la Roumanie, après celui de la Pologne, d'accorder le droit de transit aux troupes soviétiques.

"Non era dunque — notait amèrement Petrescu-Comnène — il concorso della piccola Romania che si ricercava, ma piuttosto, il suo *rifiuto*. Quelle che si voleva raggiungere non era il modesto appogio di quel paese, bensì un *alibi*" ! (souligné dans le texte)[36].

Le fait que A. T. Komjathy s'est approprié des thèses depuis longtemps dépassées sur la politique de la Roumanie vis-à-vis de la Tchécoslovaquie pendant l'année 1938 ne nous surprend plus à la fin de cette discussion. Au fond, les précisions que nous avons essayées d'apporter dans ces pages laissent voir, selon notre opinion, que les problèmes de la Roumanie d'entre-les-deux-guerres ne sont pas du tout familiers à l'auteur. Une explication serait possible : bien que dans la bibliographie consacrée à la Roumanie (p. 270) soient inclus 9 (neuf) titres, un examen sommaire des notes montre que l'auteur a consulté seulement 3 (trois) livres. C'est le même statut pour la Tchécoslovaquie : des 9 (neuf) ou-

---

[32] I. M. Maiski, *Cine l-a ajutat pe Hitler... (Din amintirile unui ambasador sovietic)* (Qui a aidé Hitler... Des souvenirs d'un ambassadeur soviétique), Bucarest, 1963, p 73.

[33] N P. Comnène, *op cit.*, p. 79.

[34] *Ibidem*, p. 83 et suiv. ; Viorica Moisuc, *op cit.*, p. 61—63.

[35] Viorica Moisuc, *op. cit.*, p. 65

[36] N. P. Comnène, *op. cit.*, p. 187.

vrages présents dans la bibliographie de la page 268, seulement 4 (quatre) furent consultés. Il faut avouer que la raison d'une pareille pratique nous échappe.

Nous ne pouvons pas conclure sans exprimer notre surprise, difficilement à définir, provoquée par la lecture de la conclusion du dernier chapitre :

"Munich could be interpreted as the last diplomatic defeat of Britain and France before the outbreak of World War II. During and after the war, it became fashionable to criticize the statesmen who gave in to Hitler's aggressiveness at Munich. However, such critics forgot a very important circumstance : Hitler's demand concerning the right to self-determination for the German and later Polish, Hungarian and Slovak minority groups created support for Germany among the anti-Nazi population. It created support for him in the revisionist states. It created support for him even in Britain, the United States, and France. Not because people who welcomed the revision of the Versailles and connected peace treaties were Nazi or Nazi-sympathizers, but simply because they realized that these documents were more dictates than treaties" (p. 210).

Il en résulte donc que le premier diktat de Vienne (le 2 novembre 1938), la disparition de la Tchécoslovaquie de la carte de l'Europe (mars 1939), l'invasion de la Pologne, le deuxième diktat de Vienne (le 30 août 1940) furent les expressions de l'application du droit d'auto-détermination. Personnellement, nous doutons que l'auteur ait eu l'occasion de connaître l'authentique état d'esprit de la masse des habitants des territoires annexés par ces actes de force. Les considérations de la conclusion citée datent depuis quatre décennies. Elles peuvent être trouvées, par exemple, dans le discours de Hitler à Nuremberg (le 12 septembre 1938), ou dans un commentaire du quotidien "Uj Magyarorszag" de Budapest (le 28 septembre 1938), où l'on affirmait : « Séparer la cause des Hongrois et des Polonais de celle des Sudets, c'est une tentative stupide, vu que sans une solution intégrale, la Tchécoslovaquie restera à l'avenir un foyer d'incendie en Europe » [37]. L'incendie s'est produit, vraiment, mais pas à cause de la Tchécoslovaquie, il est devenu mondial, mais il a été éteint, et c'est la sagesse qui a vaincu.

[37] Apud *ibidem*, p. 151.

DIMITRIE DANIEL PHILIPPIDE ET LA DÉNOMINATION *ROMÂNIA*

VASILE ARVINTE

Dans l'historiographie roumaine on véhicule depuis longtemps l'opinion selon laquelle le nom actuel du pays habité par les Roumains serait la création de Dimitrie Daniel Philippide, érudit grec qui s'est fait remarquer à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e], connu pour son attachement envers le peuple roumain, frère de l'arrière-grand-père de Alexandru Philippide, le grand linguiste de Jassy. Sans vouloir diminuer les mérites extraordinaires de cet érudit, nous allons montrer que cette opinion n'est pas fondée [1].

La dénomination créée par D. Philippide était Ῥουμουνία *(Rumunia)*; elle figure dans les titres et le long de ces travaux bien connus : Ἱστορία τῆς Ῥουμουνίας et Γεωγραφικὸν τῆς Ῥουμουνίας, parus à Leipzig en 1816. La même dénomination apparaît aussi dans les pages de titre d'autres travaux, traductions ou créations originales de l'érudit grec, publiés en grec, toujours à Leipzig, en 1817 et 1818 : ⟨Justin⟩, *Prescurtare din istoriile filipice ale lui Pompeius Trogus*, Leipzig, 1817[2], Florus, *Prescurtare din istoria Romanilor*, Leipzig,

---

[1] Tout aussi non fondée est la tentative de l'historien A. Armbruster d'attribuer le création de la dénomination moderne du pays habité par les Roumains à l'érudit saxon de Transylvanie, Martin Felmer. Il est vrai que celui-ci a utilisé, dès 1764, la dénomination *Romanien*, à côté de *Dacien*, pour désigner tout le territoire habité par les Roumains : « Die Hunnen beherrschten Dacien und Romanien, d i.Moldau und Wallachei, Siebenbürgen und einem großen Theil des heutigen Ungerlandes... ». Tout comme dans le cas de D. Philippide, le mérite de M. Felmer est d'avoir créé une dénomination unitaire, valable pour tout le territoire habité par les Roumains du nord du Danube. Mais comme la création de D. Philippide appartient à la langue littéraire néo-grecque, de même celle de M. Felmer est propre à la langue allemande de Transylvanie. Pour créer les nouvelles dénominations, M. Felmer a procédé conformément au système dérivatif allemand, utilisé pour former de nouveaux noms de pays ou de territoires, à savoir : le nom du peuple qui habite le pays respectif reçoit la désinence — *en* du datif pluriel et il est précédé (à l'origine) par la préposition *zu* (par ex. *zu den Schweden* > *Schweden)*. De même, dans le cas du territoire roumain, M. Felmer est parti du nom ethnique *romanus, romani*, forme latine savante, employée souvent par les humanistes ouest-européens parlant du peuple roumain ; il a ajouté à la forme du pluriel le suffixe — *en* et a ainsi créé la dénomination nouvelle *Roumanien* (de même, de *daci* + *en* on a obtenu la forme savante *Dacien)*. Du point de vue strictement linguistique, la dénomination créée par M. Felmer n'a rien de commun avec le nom de pays utilisé aujourd'hui par les Roumains, *România*. Un argument en plus : nous ne pouvons supposer aucune influence au niveau du concept géographique, historique ou politique qu'a créé M. Felmer avec sa nouvelle dénomination. Et cela pour la bonne raison que son travail est resté plus d'un siècle en manuscrit. Ayant pour titre *Kurzgefasste Historische Nachricht von der Wallachischen volkerschaft uberhaupt, und derjenigen, die heut zu Tage in dem Kaysrl.Königl. Erb — Furstenthum Siebenbürgen anzutreffen ist*, l'ouvrage n'a été publié qu'en 1867, dans « Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde », N.F., VII, voir A. Armbruster, *Sinn und Bedeutung des Begriffs „România" im rumänischen Mittelalter*, dans « Dacoromania », I, Freiburg / München, 1973, p. 130, note 16, aussi bien que *id.*, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei* (La romanité des Roumains. L'Histoire d'une idée), București, 1972, p. 236, note 74. De ce point de vue aussi il existe une ressemblance entre le sort des écrits de l'érudit saxon et celui des travaux, ou, pour mieux dire, le peu d'écho qu'ont eu les écrits de D. Philippide, tant auprès des Grecs que chez les Roumains le long du XIX[e] siècle, justement l'époque où l'on a créé le nouveau nom de pays *România*.

[2] Voir BRV, III, p. 201.

1818[3] et le travail original *Încercare de analiză a gîndirii...*, Leipzig, 1817[4]. Le nom de l'auteur ne figure sur aucune des pages de titre de ces travaux ; on fait en échange la mention que le traducteur, respectivement leur auteur, est « l'essayiste de Rumunia » (''. . . παρὰ τοῦ ἀποπειρογράφου τῆς 'Ρουμουνίας'').

Par *Rumunia*, Dimitrie Daniel Philippide désignait tous les territoires habités par les Roumains du nord du Danube. Le nouveau terme géographique avait pour point de départ le nom que les habitants de ces régions se donnaient eux-mêmes. En grec il était prononcé *Rumun*. « Il est juste, écrit D. Philippide, que ce pays porte le nom de *Rumunia* ('Ρουμουνίαν) dérivé de rumun ('Ρουμοῦνος) ; nom que s'étaient donné les habitants les plus anciens et les plus nombreux, se désignant ainsi en ne respectant que ce nom, rejetant ou abjurant tout autre comme étranger, injurieux, présomptueux et vain »[5]. C. Erbiceanu, tout comme d'autres exégètes de l'œuvre de D. Philippide, remplace dans le passage cité plus haut, dans d'autres encore, les variantes phonétiques grecques *Rumunia*, *rumun*, par les variantes roumaines *România*, *român*. Ce procédé ne se justifie en rien et il est contraire à la manière propre à D. Philippide de voir les choses. Celui-ci, se rapportant au nom dont les Roumains se désignent eux-mêmes, écrit dans une lettre adressée à J.-D. Barbié du Bocage : « ...les Roumounes prononcent l'*u* en *mu* comme en français. Ils s'appellent dans leur propre langue Roumounes »[6]. Il est évident que — ù — de *rumûn* reproduit la voyelle roumaine — î —, son inhabituel et difficile à prononcer pour les étrangers. La substitution s'opère dans d'autres langues aussi, dans l'allemand parlé par les Saxons de Transylvanie, par exemple. L'autre *u*, de la syllabe initiale non accentuée, a pu être perçu comme tel par D. Philippide chez les parlants de langue roumaine soit de Valachie, soit de Transylvanie, pendant les nombreux voyages que l'érudit grec a entrepris dans ces provinces. On sait bien que dans ces régions, les parlers populaires connaissent surtout la variante du mot *rumân* (et de ses dérivés) avec *u* non accentué : *rumân rumâncă, rumânesc*, adv. *rumânește*. C'est en partant du radical ngr. *rumun* + suf. ngr. — *ia* (- ία), que D. Philippide a créé le nom de pays, en néogrec, *Rumunia*. Cette dénomination s'intégrait parfaitement au système grec des noms de pays ou de régions, formés à l'aide du suffixe mentionné, portant toujours l'accent sur l'*i* de l'avant-dernière syllabe et au nom ethnique des habitants des régions respectives : Τουρκία, 'La Turquie', 'Ιταλία 'L'Italie', Γαλλία 'La France', Βουλγαρία 'La Bulgarie', Οὐγγαρία 'La Hongrie' etc.

A la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème on peut signaler plusieurs écrits roumains, de géographie ou d'histoire où les noms de pays ou de régions se terminant en — *ia* portent l'accent noté sur *í* ce qui prouve évidemment une influence néogrecque. Nous mentionnons ici le manuscrit en 3 volumes, se trouvant à la Bibliothèque de l'Université de Iași, ayant pour titre *A toată lumea călătorie sau înștiințare de lumea nouă și cea veche* (De tout le monde voyage ou information sur le nouveau et l'ancien monde), version roumaine de l'ouvrage de l'abbé Delaporte (le manuscrit date de 1785), puis le travail imprimé *Geografia sau scrierea pămîntului* (La Géographie ou la description de la terre), Buda, tome I, 1814, tome II, 1815, et, enfin, l'ouvrage de L. Domairon *Prescurtarea istoriei universale* (L'Abrégement de l'histoire universelle), traduit du néo-grec, d'après At. Staghiritul, tomes I et II, 1826, tomes III et IV, 1827. Dans ces écrits, et notamment dans le dernier, on rencontre de nombreux noms de pays ou de régions où l'accent dynamique, noté, porte sur l'avant— dernière syllabe, comme dans la langue grecque. En voilà quelques exemples : *Grechía, Persía, Sirία, Turchía, Șvețía, Anglía, Calavría, Elvețía, Frighía, Lidía*, etc, Mais la langue roumaine littéraire n'a pas adopté cette manière d'accentuer les noms de pays se terminant en — *ia*. Elle a gardé (et a, par la suite, développé le long du XIX[e] siècle) le système d'accentuer ces noms propres à la langue latine savante où l'accent porte sur la syllabe antépénultième et non pas sur le suffixe : *Grécia, Pérsia, Itália*, etc. le dialecte macédo-roumain, fortement influencé par la langue grecque, a adopté le système grec : *Turchíe, Vurgăría* 'La Bulgarie', *Arbinășía* 'L'Albanie' *Maglaría* 'La Hongrie', *Misiríe*

---

[3] Voir BRV, III, p. 251.

[4] Voir BRV, III, p. 198.

[5] Traduit par C. Erbiceanu dans l'étude *Despre români din scrierea lui Daniil Filipid (Istoria și Geografia Românilor)*, « Biserica ortodoxă română », XXX (1906—1907), pp. 922—929, 967—980, 1089—1105 ; la citation, p. 1105.

[6] Voir *Correspondance de Daniel Demetrius Philipidès et de J. D. Barbié de Bocage* (1794—1819), publiée, avec une introduction et des notes par Alexandre Ciorănescu, parue à l'Institut d'études balkaniques de Salonic, 1965, apud E. Stănescu, *Geneza noțiunii de ,,România''. Evoluția conștiinței de unitate teritorială în lumina denumirilor interne* (La Genèse de la notion de « România ». L'évolution de la conscience d'unité de territoire à la lumière des dénominations internes), dans le volume *Unitate și continuitate în istoria poporului român* (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), București, 1968, p. 254.

,L'Egypte', *Nimiția* 'L'Autriche', *Skiperíe* 'l'Albanie', *Arusíe* 'La Russie', *Armănie*, 'pays habité par les Aroumains', *Rumănie* 'pays des Aroumains', *Vlahíe* 'La Roumanie'[7].

Vu la grande ressemblance entre la variante ngr. *Rumunia* et la dénomination roumaine *Románia*, ressemblance où un grand rôle joue la position de l'accent sur l'avant-dernière syllabe, plusieurs chercheurs ont attribué à Dimitrie Daniel Philippide le mérite d'avoir créé la nouvelle dénomination du pays habité par les Roumains du nord du Danube. Le premier à le faire fut C. Erbiceanu, en 1886 [8]. Dans l'article (voir la note 5)[9], il écrit : « Que tout le monde le sache que cet historien fut le premier à nommer Dacia Traiană *România* (La Roumanie) »; « [D. Philippide est] le premier à nommer ce pays de son vrai nom România »[10]. La même opinion apparaît ensuite chez Gh. Erbiceanu [11] et N. Bănescu [12]. Ce dernier écrit : « Nous retenons seulement l'utilisation de la dénomination de *România*, qu'on ne rencontre pas avant Philippide et qu'il emploie pour désigner tout notre peuple à gauche du Danube » N. Bănescu met en évidence le fait que D. Philippide parle même, dans son œuvre, de plusieurs *Româníi* (Roumanies) : une *Roumanie autrichienne*, par laquelle il entend nommer, la Transylvanie [13] d'une part et une *Românie turcească* (Roumanie turque) 'la Moldavie' + la Muntenie'[14], une '*Românie de răsărit*' (Roumanie de l'est) 'la Moldavie' et une *Românie de miazăzi* (Roumanie du midi) 'La Valachie'[15]. Mais la dénomination avec ces acceptions particulières est rarement utilisée, 'Ρουμουνία signifiant en premier lieu, dans l'œuvre de Philippide, 'le pays de tous les Roumains', non seulement la Moldavie et la Valachie, comme le croit P. P. Panaitescu [16].

Des références concernant cette dénomination créée par D. Philippide peuvent être signalées aussi dans les travaux d'autres historiens. Ainsi, selon V. Popa [17], Aaron Florian aurait donné le nom de *România* à son journal bucarestois, paru en 1838, sous l'influence des écrits de D. Philippide. Il est cependant difficile à prouver une telle influence. Dans le titre de la publication ci-dessus mentionnée, le terme *România* a, sans aucun doute, le sens de 'Muntenia', 'Țara Românească' (la Valachie), comme le prouve le texte de la première page s'adressant aux lecteurs. La même acception apparaît dans un autre travail d'Aaron Florian, à savoir *Manual de istoria Prinţipatului României, de la cele dintii vremi pină in zilele noastre*... (Manuel d'histoire de la principauté de Roumanie dès les premiers temps jusqu'à nos jours), București, 1839, où il n'est question que de la Valachie. La nouvelle dénomination pour cette province roumaine apparaît pour la première fois en 1833, dans l'expression *Principatul României* [18] (La Principauté de Roumanie). Deux années plus tard, I. Genilie publie une *Geografie istorică, astronomică... a continentelor in general și a României in parte* (Géographie historique, astronomique... des continents en général et de la Roumanie en partie), București, 1835, où *România*

---

[7] Voir G. Pascu, *Sufixele românești* (Les suffixes roumains), București, 1916, p. 385, 386; S. Pușcariu, *Sufixul — ie*, « Convorbiri literare » XXXVIII (1904), p. 692; Elena Slave, *Sufixele -ie, -ărie*, dans *Studii și materiale privitoare la formarea cuvintelor in limba română* (Etudes et contributions concernant la formation des mots en roumain), III, București, 1962, p. 167.

[8] Voir *Fragment pentru istoria națională (Filipid Dimitrie, Istoria Românilor)* (Fragment pour l'histoire nationale (Filipid Dimitrie, L'Histoire des Roumains)). « Revista Teologică » IV (1966), p. 10; voir aussi, id., *Istoria veche a românilor de la Traian pină la al doilea descălicat, cum și existența românilor in permanență in Dacia trajană, de D. Filippide la 1816, in limba greacă* (L'Histoire ancienne des Roumains depuis Traian jusqu'à la II[e] fondation, aussi que l'existence permanente des Roumains dans la Dacie trajane, par D. Filippide en 1816, en langue grecque), « Biserica ortodoxă română », XXVII (1903—1904), pp. 967—976, 1085—1106.

[9] pp. 925—926.

[10] p. 1105.

[11] Dans *Studiu asupra istoriei României* (Ἰστορία τῆς Ῥουμουνίας) *scrisă de Demetrie Filipide și tipărită in Lipsca la 1816, tom. I, partea I-a* (Etudes sur l'histoire de la Roumanie écrite par Demetrie Filipide et imprimée à Lipsca en 1816, tome I, première partie), « Arhiva » III (1892), Iași, pp. 608—625, voir p. 610.

[12] Voir *Viața și opera lui Daniel (Dimitrie) Philippide* (La vie et l'œuvre de Daniel (Dimitrie) Philippide), « Anuarul Institutului de istorie națională al Universității din Cluj », II, București, 1923, pp. 119—204; la citation qui suit, p. 145.

[13] *op. cit.*, p. 168, 170, 190.

[14] *op. cit.*, p. 168.

[15] *op. cit.*, p. 171.

[16] Dans *Interpretări românești* (Interprétations roumaines), București, 1947, p. 82.

[17] Dans *Citeva date in legătură cu adaptarea numelui de „România"*, (Quelques données concernant l'adoption du nom « România »), dans « Studia Universitatis Babeș-Bolyai », Series IV, Fasciculus 1, Historia, Cluj, 1959, p. 87.

[18] Victor Popa, *op. cit.*, p. 84, note 7.

a le sens de 'Țara Românească', 'Muntenia' (la Valachie). Les expressions *România. Mare* 'La Grande Valachie' et *România Mică* 'La Petite Valachie', 'L'Olténie', peuvent être datées à partir de 1837. Un travail de Ștefan Vasile Episcupescul, paru la même année 1837, a pour titre *Apele metalice ale Românici mari*... (Les eaux métalliques de la grande Roumanie) c'est-à-dire de la 'Valachie'. Et il existe d'autres attestations encore. Voilà pourquoi on doit supposer que Aaron Florian connaissait la nouvelle dénomination grâce au langage courant. Elle faisait concurrence à la vieille dénomination *Țara Rômânească*, ayant l'avantage de la brièveté D'autre part, les autres provinces habitées par les Roumains étaient, elles aussi, *țări românești* (des pays roumains). Ce fait nous explique pourquoi la nouvelle dénomination, qui est une création interne de la langue roumaine, a été d'abord employée pour désigner la province méridionale du territoire roumain.

Si l'on a en vue ces faits, il est difficile à prouver en quelle mesure les écrits de D. Philippide ont pu influencer Aaron Florian dans le choix du titre *România* qu'il donna à son journal. Il est encore plus difficile d'accepter l'hypothèse de Victor Popa selon laquelle il y aurait derrière cette dénomination l'ancien terme gr.-biz. *Romania*. L'influence de l'érudit grec sur A. Florian est d'ailleurs rejetée par V. Maciu [19] aussi. Cet historien avance à son tour une opinion discutable en ce qui concerne le rôle de D. Philippide dans le problème dont nous nous occupons. Après avoir mentioné les travaux de l'érudit grec, Vasile Maciu écrit : « C'est pour la première fois que le pays habité par les Roumains a été nommé avec son terme ethnique, grâce à la traduction en roumain du terme Valahia ». Mais, comme on l'a vu plus haut, D. Philippide n'a pas « traduit » en roumain « le terme Valahia », mais il a créé en partant de notre nom ethnique, adapté à la prononciation grecque, un terme géographique nouveau, en néo-grec. Nous ne pouvons pas croire que, dans l'œuvre de D. Philippide « ...pour la première fois... en parfaite *concordance avec le phonétisme de la langue roumaine* [20] on utilisait ce nom général pour désigner le territoire habité par les Roumains et qui deviendra le nom même de notre pays »[21]. L'ainsi nommée « parfaite concordance avec le phonétisme de la langue roumaine » (ngr. *Rumunía* — roum. *România)* n'est qu'apparente. En réalité, dans le premier cas il s'agit d'un dérivé grec à l'aide du suffixe — *ia* (ia) du radical grec *rumun(os)* 'roumain' ; dans le deuxième cas il s'agit d'un dérivé roumain à l'aide du suffixe *-ie*, articulé *-ia*, partant du radical *român* (roumain). Le suffixe roumain — *ie* est vieux dans la langue. Il continue le suffixe du latin vulgaire — **īa*, détaché à son tour des emprunts latins du grec [22]. Il a été renforcé grâce à une série d'emprunts d'origine slave (sl. *-ia)* et néo-grecque (-ία)[23]. Grâce à ce suffixe, on a dérivé, au niveau de la langue littéraire, les noms *românie, slavonie, greeie, clinie*, etc. chacun désignant la langue du peuple indiqué dans le radical. Parmi ceux-ci, *românie* a joui d'une fortune extraordinaire. Il a enrichi son champ sémantique de nouvelles acceptions (signifiant, à côté de 'la langue roumaine', 'la conscience nationale roumaine', aussi bien que 'la totalité des Roumains'), et a fini par désigner, par la forme articulée du nom propre, 'le pays habité par les Roumains', 'l'Etat national roumain'[24]. Le suffixe — *ia* de *România* ressemble en effet au suffixe ngr. -ία mais on a à faire à des situations linguistiques bien distinctes. Ce n'est que dans le dialecte macédo-roumain, comme nous l'avons montré, que le dérivé *Armănie* (et *Rumănie)* est composé suivant le modèle grec de former les noms de pays en — *ia*.

En principe on ne saurait rejeter complètement l'idée selon laquelle D. Philippide aurait eu quelque rôle dans le processus de la création d'un nouveau nom de pays, *România*. Ce qui est plus difficile c'est de prouver pratiquement la vérité de cette opinion. Cela s'explique aussi par le sort assez curieux des écrits de l'érudit grec qui ont été accueillis avec hostilité dans les cercles intellectuels grecs de l'époque. Par rapport aux nationalistes grecs du temps, leur auteur était, comme le caractérise le philologue de Iași Alexandru Pilippide, « un esprit libéral dépourvu de l'égoïsme national des érudits grecs contemporains », ce qui l'a « déterminé de défendre la cause des Roumains contre les Grecs et de parler, vers 1816 déjà, d'une Roumanie — et que signifiait pour lui la Roumanie? La Dacie toute entière ! — à une époque où tout autre

---

[19] Dans *Semnificația denumirii statelor istorice române* (La signification de la dénomination des Etats historiques roumains), « Revista de istorie », tome 28 (1975), București, n 9, p. 1325

[20] Le soulignement nous appartient.

[21] E. Stănescu, *op. cit.*, voir note 6.

[22] Voir A. Vaananen, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, 1967, p. 91.

[23] Voir G. Pascu, *op. cit.*, p. 180.

[24] Voir V. Arvinte, *Numele etnic* român *și crearea denumirii statului național* România (Le nom éthnique *român* et la création du nom de l'Etat national *România)*, « Cronica », XI, nº 22(539), le 28 mai 1976 et nº 27(544), le 2 juin 1976 ; v. aussi « Revue Roumaine d'Histoire », 1974, 3, p. 439—454.

érudit, roumain ou étranger, ne parlait que d'une Moldavie et d'une Valachie... »[25]. Voilà pourquoi le compte rendu de ses travaux, sévère et injuste, paru en 1816 dans le journal grec 'Ο λόγιος 'Ερμῆς (« Quel intérêt peut-il avoir pour les Grecs ce récit au sujet d'une *Românie* » se demande sur un ton révolté l'auteur de l'article) aura déterminé l'auteur de ne plus imprimer le reste de son œuvre. Le silence instauré autour de son activité va durer jusqu'en 1859, année où son nom sera remis en circulation grâce à l'ouvrage de G. G. Papadopulo, *Discours pour l'hellénisme parmi les Valaques*, traduit, la même année, en roumain par A. Tambacopulo [26]. Mais, avant cela, le long des décennies qui ont précédé cette date, aucun des érudits grecs, fait remarqué aussi par V. Maciu, qui ont écrit des travaux concernant les Roumains n'a retenu la dénomination géographique créée par D. Philippide en 1816 ; ils n'ont même pas cité son œuvre. Dionisie Fotino, par exemple, qui connaissait les travaux de Philippide, ne le cite jamais et n'utilise pas la dénomination *Rumunia* dans son ouvrage 'Ιστορία τῆς πάλαι Δακίας paru en 1818, deux années seulement après les écrits de Philippide ; il emploie toujours le vieux nom livresque *Dakia* [27].

La même méconnaissance des travaux de D. Philippide, et, implicitement, du nom de pays qu'il avait créé, peut être constatée dans les écrits des historiens roumains pendant la première moitié du siècle dernier. Le nom de l'érudit grec n'apparaît jamais dans l'écrit de M. Kogălniceanu, *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens*, publié à Berlin en 1837. Il en est de même pour les écrits historiques de N. Bălcescu. D'autre part, vers la fin du siècle dernier, le romaniste allemand Th. Gartner, après avoir cité, (dans son travail *Uber den Volksnamen der Rumanen*, Csernowitz, 1893, pp. 41,50) le titre de l'ouvrage d'histoire de D. Philippide fait la précision qu'il ne connaît ni l'auteur ni le contenu du volume cité. Chez nous, son nom est remis en circulation grâce aux études déja mentionnées de C. Erbiceanu, Gh. Erbiceanu et A. Philippide mais surtout grâce à l'étude de N. Bănescu qui contient de nombreux passages des œuvres de l'érudit grec, en version roumaine.

Dans cette situation il est difficile de préciser en quelle mesure on peut encore considérer D. Philippide comme le créateur du nom actuel *România*. Les faits que nous venons de présenter, de nature historique (les circonstances défavorables à la diffusion de son œuvre) aussi bien que linguistique, plaident contre ce point de vue. Voilà pourquoi la réponse à la question formulée dans le titre du présent travail ne peut être que négative. La situation de Philippide ressemble à celle de l'érudit saxon Martin Felmer. Chacun a créé dans sa langue propre une dénomination unique pour toutes les provinces roumaines.

Mais si ces dénominations, considérées du point de vue strictement linguistique, ne se sont pas imposées,en échange,la notion géographique qu'elles expriment présente une importance historique, politique et culturelle tout à fait remarquable. Nous sommes, en ce sens, de l'avis de E. Stănescu [28], qui apprécie que D. Philippide, « en utilisant le terme *România* », a exprimé la conscience nationale des Roumains « sous la forme particulière de la conscience de l'unité territoriale (composante fondamentale de la conscience nationale, à côté de la conscience de l'origine commune et de l'unité nationale et linguistique) ». De même les appréciations de l'historien grec Cleobul Tzourkas [29] sont-elles aussi fondées et judicieuses : « Avant lui [D. Philippide] il y avait des Roumains, mais il n'y avait pas la Roumanie comme notion géographique précise et formelle ». En élaborant la carte qui figure à la fin de son travail de géographie intitulé ΡΟΥΜΟΥΝΙΑ, écrit Cl. Tzourkas [30], Philippide « qui avait aimé avec passion ce pays et son peuple », « a tracé les frontières naturelles du pays et en même temps il a confirmé les droits politiques du peuple roumain dans la nouvelle Europe du XIX^e et du XX^e siècle, dans l'Europe des nationalités ». Enfin, l'historien grec apprécie que D. Philippide est « le visionnaire de la Grande Roumanie telle qu'elle se réalisa un siècle exactement après l'apparition de sa carte, ayant presque les mêmes frontières qu'il avait tracées »[31].

---

[25] Voir A. Philippide, *Notiță biografică și bibliografică asupra lui Dimitrie Philippide* (Notice biographique et bibliographique sur Dimitrie Philippide), « Arhiva », IV(1894), Iași, p. 163 ; voir aussi sur D. Philippide id., *Originea românilor* (L'origine des Roumains) I, Iași, 1925, pp. 678–682, la note.

[26] Voir N. Bănescu, *op. cit.*, p. 119.

[27] Cf. Cleobul Tzourkas, *Les historiographes grecs de l'époque phanariote et les problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine*, dans *Symposium « L'époque phanariote », 21–25 octobre 1970*, Thessaloniki, 1974, p. 458

[28] *op cit.*, p. 245.

[29] *op. cit.*, p. 464.

[30] *op. cit.*, p. 465.

[31] *Ibid.* Pour l'apparition de la dénomination România voir notre article *Le nom ethnique* **român** *et la création du nom de l'Etat national* **România**, « Revue Roumaine d'Histoire », 1977, n° 3, pp. 439–451.

PROBLÈMES DE LA VIE CULTURELLE DES PEUPLES BALKANIQUES À LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE — DÉBUT DU XIX[e]. DISCUSSIONS RÉCENTES

ANCA IRINA IONESCU

L'histoire des peuples balkaniques a depuis toujours constitué un point d'attraction pour les historiens européens et extra-européens, préoccupés de l'évolution si spécifique des événements qui ont eu lieu dans cette zone de l'Europe. Bien davantage qu'à d'autres époques, on peut constater de nos jours un intérêt accru pour l'histoire de ces peuples, considérés à travers le prisme de leur évolution culturelle — et non seulement sous l'angle des événements politiques. Ainsi, les diverses études et traités ayant rapport à l'histoire des peuples balkaniques offrent-ils une place toujours plus importante au phénomène culturel, compris comme l'une des composantes fondamentales de la conscience nationale des peuples respectifs — l'un des principaux anneaux de la chaine évolutive qui a abouti à la conquête de l'indépendance de leur État. En ce qui suit nous envisageons d'exposer brièvement quelques-unes des opinions exprimées dans ce domaine par plusieurs études parues ces dernières années et dédiées aux peuples balkaniques.

Dans son ouvrage sur la *Littérature grecque depuis le chute de Constantinople (1453)*[1], C. A. Trypanis montre que l'un des facteurs essentiels ayant contribué au maintien et au développement continuel de la vie culturelle grecque a été le privilège accordé à l'Église orthodoxe par Mahomed II le Conquérant qui était poussé par le désir de percevoir des impôts des chrétiens et d'empêcher les Occidentaux d'organiser des croisades pour la soi-disant libération des Grecs. Parmi les facteurs qui ont contribué à l'évolution de la vie culturelle est à mentionner le puissant centre de Venise — communauté culturelle prospère par l'intermédiaire de laquelle les idées occidentales s'étaient frayé chemin vers les Balkans, et qui comptaient parmi ses représentants de marque Theophylos Corydaleus, dont les livres, bien qu'élaborés au XVI[e] siècle, étaient encore en usage en 1828, au moment de la libération de la Grèce. C. A. Trypanis relève surtout l'importance de l'activité culturelle poursuivie par les Phanariotes qui, en bons connaisseurs de la langue française, ont contribué à la pénétration de la pensée occidentale non seulement en Grèce, mais aussi en Moldavie et en Valachie. L'éducation étant un facteur essentiel du réveil de la conscience nationale, le XVIII[e] siècle vit apparaitre en Grèce une véritable pléïade de précepteurs de la nation, qui ont instruit le peuple en vue du grand combat pour l'indépendance (Nikephoros Theotokis, Eugenios Voulgaris, Adamantios Korais, etc.). Selon l'opinion de C. A. Trypanis, deux surtout ont été les points d'appui du militantisme culturel dirigé vers le réveil de la conscience nationale des Grecs : la poésie populaire, composée en langue parlée, et les efforts orientés vers la démocratisation de la langue littéraire grecque. Ces derniers trouvèrent un soutient fervent en la personne d'Adamantios Korais, l'un des fondateurs du Comité philhellène de Paris, adepte d'une langue littéraire plus proche de la langue parlée. Le processus du réveil de la conscience nationale ne se clôt pas au moment de la conquête de l'indépendence, mais il se poursuit par le combat contre l'emploi d'une langue classicisante — ce qui faisait que la littérature, surtout la poésie acquirent une importance accrue dans le cadre de la soi-disant école des Îles Ioniennes où, dans la dispute engagée entre la *katharevousa* et le *demotike*, le fondateur de l'école, Dionysos Salomos, le fondateur de l'école, se prononça en faveur de cette dernière — ensuite dans le cadre du Mouvement démotique d'Athènes, qui soutenait la nécessité du retour aux vigoureuses racines de la vie culturelle dans la Grèce moderne.

Dans un court *Aperçu de l'histoire et de la civilisation grecque de 1453 à 1830* [2], Cléobule Tsourkas propose une intéressante division de l'histoire de la culture grecque à l'époque postbyzantine en quatre périodes : 1) 1453—1600 ; 2) 1600—1760 ; 3) 1760—1837 ; 4) de 1837 à nos jours. Les données choisies correspondent à des étapes importantes de l'évolution de cette culture, à savoir : la Chute de Constantinople (1453), qui constitua une dure épreuve pour toute

---

[1] C. A. Trypanis, *Greek Literature since the Fall of Constantinople in 1453*, dans le volume *Balkans in Transition. Essays on the Developement of Balkan Life since the Eighteenth Century*, Berkely et Los Angeles, 1963, pp. 227—255.

[2] Publié comme *Introduction* à son imposant travail : *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans (1570—1646)*, Thessalonique, 1967.

la culture balkanique, la fondation de la première typographie d'Orient et le redressement de l'enseignement supérieur grâce à l'activité de Théophyle Corydalée ; ensuite le début de la culture moderne, marqué par l'introduction de l'étude des sciences modernes — œuvre accomplie par Nicéphores Théotokis (1760). Enfin, la fondation de l'université d'Athènes (1837). Dans une brève caractérisation des quatre périodes, l'auteur affirme que les deux dernières : « revêtirent une importance interbalkanique, grâce à l'autorité du Patriarcat œcuménique et des écoles grecques très répandues, la culture grecque devient un bien commun à tous les peuples chrétiens des Balkans, la seule culture supérieure de notre péninsule »[3] et il montre un peu plus loin que : « Mais c'est surtout le sol des Principautés Roumaines qui hébergea pendant plus d'un siècle et demi la culture grecque. À partir du dernier quart du XVII[e] siècle jusqu'en 1821, deux académies grecques, ainsi que de nombreuses écoles inférieures fonctionnaient à Bucarest et à Jassy — et en Transylvanie (Brașov, Sibiu) ». En soulignant l'importance de l'enseignement en langue grecque pour les peuples balkaniques, l'auteur montre : « il n'y avait presque pas de ville ou de bourg dans l'Empire ottoman qui n'eût son école grecque »[4] en gardant le silence sur le fait que la formation de la conscience nationale et de la culture grecque a souvent eu lieu au détriment des autres peuples balkaniques, surtout des Bulgares, obligés de supporter autant la domination sociale et politique des Ottomans, que l'autre, spirituelle, des Grecs[5].

Le caractère militant de la culture est regardé comme un élément d'avant-garde dans la lutte pour la conquête de l'indépendance nationale par René Riestelhueber[6]. Il ouvre son exposé du processus de la libération nationale des peuples balkaniques par l'affirmation : « Le mouvement qui a finalement abouti à l'indépendance de la Grèce a commencé dans les Principautés Danubiennes »[7]. Si en ce qui concerne les autres peuples des Balkans, la conquête de l'indépendance nationale est regardée, en premier lieu, comme le résultat de la conjoncture favorable crée par la Guerre de 1876—1877 et en partie — surtout dans le cas de la Yougoslavie — comme une conséquence de la maturation du sentiment national slave, l'indépendance obtenue par les Roumains est regardée comme le couronnement d'un long processus d'évolution de la conscience de soi, qui s'est manifestée comme telle dès l'époque du règne de Mihai Viteazul et qui a reçu un appui considérable par l'activité culturelle-littéraire déployée par les personnalités de marque de l'école de Transylvanie, ensuite par Nicolae Bălcescu, Vasile Alecsandri, Mihail Kogălniceanu, etc.[8].

L'importance du caractère militant de la culture pour l'éducation de la conscience de soi du peuple roumain a été soulignée aussi par Alexandru Duțu dans la communication qu'il a tenue sur *I rinnovamenti della cultura romena scritta e le strutture sociale nel periodo dei Lumi*[9]. A cette occasion il a mis en évidence la grande diversité des préoccupations culturelles de la société roumaine du début du XVIII[e] siècle, lorsque les imprimeries roumaines ont fait paraître « des guides d'agronomie, des travaux d'histoire nationale et des manuels d'histoire universelle, auxquels se sont ajoutés des livres de philosophie, rhétorique et grammaire »[10]. Le large éventail de problèmes abordés dans les publications de cette période reflètent les profondes aspirations de la société respective, une tension intellectuelle tout à fait spécifique, compte tenu du fait que chaque œuvre littéraire est une partie du dialogue engagé entre son auteur et le public. Si au début du XVIII[e] siècle les initiatives culturelles appartenaient, en premier lieu, à la Cour et au prince régnant, vers la fin du même siècle « le ton de la vie culturelle était donné par la ville ; il ne s'agissait plus d'actions sporadiques, mais d'une action continuelle. Les œuvres jadis écrites par un groupe restreint trouvent une rapide diffusion dans diverses couches sociales ». « La structure politique des Principautés dont l'autonomie n'a jamais été abolie, tout comme la continuité culturelle, qui n'a jamais connu d'interruption, mettent son empreinte sur cette étape pendant laquelle l'orientation vers les conquêtes de la pensée « éclairée » se joignait à la lutte pour la récupération des privilèges détenus par les Principautés Roumaines à l'époque qui a précédé l'acceptation de la souveraineté impériale »[11].

---

[3] *Ibidem*, p. 14.

[4] *Ibidem*, p. 25.

[5] Voir, dans ce sens, par exemple, *Istoria na bălgarskata literatura*, 2, Sofia, 1966, p. 211.

[6] *A History of the Balkan Peoples*. Edited and translated by Sherman David Spector, New York, 1971.

[7] R. Riestelhueber, *A History of the Balkan Peoples*, p. 108.

[8] *Ibidem*, p. 116 et suiv.

[9] Dans le volume : *Structure sociale et développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII[e]—XVIII[e] siècles*, Bucarest, 1975, pp. 133—143.

[10] *Ibidem*, p. 134.

[11] *Ibidem*, p. 141.

Les problèmes spécifiques de la vie culturelle des Albanais sont abordés par Androkli Kostallari dans son étude portant sur le développement de la littérature et de la langue nationales dans les villes albanaises[12]. Il y met en évidence le processus de profonde orientalisation que subit la culture albanaise au XVIII[e] siècle, mais qui, toutefois, n'a pas réussi à en étouffer le sentiment national. Cet état de choses tout à fait particulier en Albanie se reflète dans le cadre de la Renaissance nationale albanaise, à la charnière des XVIII[e] et XIX[e] siècles, « c'est-à-dire le siècle qui a connu les pressions et les tendances les plus fortes pour l'orientalisation de la culture des villes et le siècle de la désorientalisation de cette culture et de l'essor d'une culture nouvelle nationale, toujours ouverte aux grands courants progressistes de la pensée créatrice des autres peuples »[13]. Dans son étude intitulée : *L'essor économique et culturel de Shkodra*[14], Staranaq Pollo souligne la situation à part où se trouvait la vie culturelle et spirituelle de la population catholique de Shkodra, qui subissait une double persécution et discrimination à cette époque-là. Bien que dans d'autres régions et villes albanaises une profonde effervescence de l'esprit national se fit sentir (les Albanais ayant parfois même recouru à des alphabets originels afin de souligner leur individualité nationale), pour Shkodra le principal porteur de l'individualité nationale est la littérature populaire, marquée de forts accents anti-islamiques et antiottomans.

En étudiant le phénomène du réveil du sentiment national chez les peuples slaves des Balkans, Albert Lord[15] affirme que le sentiment national est le principal facteur qui a stimulé l'apparition des littératures slaves modernes dans les pays balkaniques. Le nationalisme y est compris comme la conscience d'un certain groupe ethnique, impliquant le désir d'identité politique et d'auto-expression (self-expression). L'auteur surprend le fait que les orientations nationalistes de la fin du XVIII[e] siècle — première moitié du XIX[e] siècles se sont manifestées chez les peuples slaves des Balkans dans quatre directions différentes, mais étroitement liées, à savoir : 1) la préoccupation pour l'histoire du groupement national respectif en tant qu'une unité existante dans le monde contemporain, ayant des racines dans le passé — qui a eu pour résultat la rédaction des premières histoires en langue nationale (Paisie Hilendarski en Bulgarie, Djordje Branković et Jovan Rajić en Serbie, Andrija Kačić en Slovénie, etc.) ; 2) le soin pour le perfectionnement de la langue nationale et la réforme de l'orthographe — orientation importante surtout pour la Bulgarie et la Slovénie, où la langue nationale était puissamment menacée par le grec et l'allemand, respectivement. Une étape importante pour la culture bulgare a été marquée par Sofronie Vračanski, auteur du premier livre bulgare imprimé *(Kyriakodromion*, Rimnic, 1806), ensuite par Petăr Beron, auteur du premier ABC en langue bulgare. En Serbie et Croatie la situation était plus compliquée, du fait de l'existence de plusieurs langues de culture ayant une tradition littéraire bien établie. 3) Un troisième élément caractéristique est l'effort de fonder des journaux et revues (en Slovénie « Pisanice » en 1779, ensuite « Velika Praktika ili Kalendar » en 1795, « Lublanske novine » en 1797, « Krajnska čbelica » en 1830 ; en Croatie, où en 1835 paraissait le hebdomadaire, « Danica », en 1842, «Iskra » et surtout « Slavenosprski magazin » ; en Serbie, « Serbskije novine » (Vienne, 1791), « Slavenosrpskje vedomosti » en 1792 et le premier quotidien serbe, « Novine srpske », en 1813 ; à Constantinople, Leipzig et ensuite en Valachie commencent à paraitre des journaux bulgares aussi ; 4) Le quatrième élément lié au nationalisme slave est l'intérêt manifesté pour la poésie populaire, particulièrement importante pour l'établissement de la langue littéraire, car sa langue était vigoureuse, souple et riche, offrant des modèles littéraires faciles à suivre. Cet intérêt particulier a comme résultat l'apparition, à la fin du XVIII[e] siècle — début du XIX[e], des premiers recueils de littérature populaire des Slaves.

Dans l'ample étude sur le développement de la ville bulgare, N. Todorov et Virginia Paskaleva traitent du *Rôle culturel de la ville, face à la conquête*[16]. Les auteurs y montrent qu'aux XIII[e] — XIV[e] siècles la ville bulgare était « le foyer de la culture féodale bulgare dans toutes ses manifestations, ainsi que le siège des principaux mouvements politiques et sociaux »[17] et qu'après la conquête ottomane « on vit apparaitre dans la vie spirituelle des Bulgares le processus de retrait de l'activité culturelle et éducative urbaine vers des monastères plus éloignés,

---

[12] *Quelques aspects de l'évolution de la langue et de la littérature des villes d'Albanie au cours du XVIII[ème] siècle*, dans le volume *Structure et développement culturel ...*, 83—93.

[13] *Ibidem*, p 91.

[14] Dans le volume *Structure sociale et développement culturel...* pp. 163—169.

[15] *Nationalism and the Muses in Balkan. Slavic Literature in the Modern Period*, dans le volume *The Balkans in Transition. Essays on the Development of Balkan Life and Politics...* pp. 258—296.

[16] Dans le volume *Structure sociale et développement culturel...*, pp. 103—129.

[17] *Ibidem*, p. 103.

qui, durant des siècles, restèrent les principaux centres culturels du peuple bulgare »[18]. De manière paradoxale, bien que les écoles bulgares existantes fussent patronnées par les monastères, elles fonctionnaient à l'ordinaire dans les villes « car il était plus aisé d'y trouver les moyens financiers indispensables grâce à la puissance d'un plus grand nombre de prêtres, de commerçants et d'artisans assez instruits qui témoignaient de l'intérêt pour l'éducation »[19]. Ainsi, la tradition littéraire bulgare fut sauvée ; elle n'allait se manifester comme une force sociale qu'aux siècles suivants, aux approches et après la conquête de l'indépendance nationale.

Conclusions. De ce que nous avons exposé ci-dessus se détachent dans les grandes lignes les conclusions suivantes :

Vers la fin du XVIII^e^ siècle — début du XIX^e^, la culture était devenue l'une des composantes fondamentales de la conscience nationale des peuples balkaniques, qui joua un rôle primordial dans le combat pour la conquête de leur indépendance nationale.

Le caractère militant de la culture des peuples balkaniques se manifesta dans les diverses orientations, la spécificité nationale et le passé culturel de chaque peuple. Ainsi, la préoccupation pour l'établissement d'une langue nationale, qui soit commune à tous les peuples balkaniques s'est jointe — dans le cas de la Grèce — à la lutte pour sa démocratisation — phénomène inconnu des autres cultures balkaniques, où il n'y avait pas deux langues nationales. De même, cette préoccupation allait de pair, dans le cas des Bulgares et des Croates, avec la lutte contre la pression exercée par les langues grecque, allemande et hongroise, respectivement.

Parmi les aspirations culturelles qui étaient communes à tous les peuples balkaniques pendant cete étape, il vaut mentionner l'effort de fonder des écoles, des périodiques, d'augmenter le nombre des publications et la gamme de la problématique qu'elles traitaient, la préoccupation pour le recueil et l'étude du folklore — autant d'orientations et d'efforts qui se sont matérialisés plus tôt ou plus tard dans le cas de chaque pays balkanique, en fonction des conditions socio-politiques spécifiques et de la tradition culturelle propre. Mentionnons encore que les premiers essais concrets dans les domaines mentionnés ci-dessus se sont manifestés dans le cas de certaines cultures nationales au-delà des frontières du pays respectif (c'est, en particulier, le cas de la Bulgarie et, en partie, de la Grèce et de la Croatie), où il y avait des conditions sociales et politiques favorables.

[18] *Ibidem*, p. 107.
[19] *Ibidem*, p. 108.

RECHERCHES ETHNOLINGUISTIQUES EN DOBROUDJA AU XIXᵉ SIÈCLE*

ZAMFIRA MIHAIL

Des débats fréquents ont été consacrés, surtout ces dix dernières années, à l'interdépendance de la science historique et de la linguistique[1], y compris l'ethnolinguistique[2].

Pour notre part, nous estimons que cette interdépendance découle des faits suivants :

Pour ce qui est de leurs recherches, l'historiographie et la linguistique sont, toutes les deux, fondées sur le principe universel du matérialisme dialectique et historique, en tant que prémisse méthodologique.

L'historiographie et la linguistique traitent des objets similaires de par leur nature sociale — le processus historique et la langue. Au point de vue fonctionnel, la langue apparaît comme un processus subsidiaire par rapport au processus historique, c'est pourquoi la linguistique, de son côté fait figure de discipline auxiliaire de l'histoire.

La communauté de la nature (ou essence) sociale des objets traités par l'histoire et la linguistique détermine certaines analogies de méthode ; comme de juste, cependant, chacune des deux disciplines comporte aussi des méthodes qui lui sont propres et impossibles à appliquer par l'autre.

Les données linguistiques peuvent servir l'histoire :

— En tant que témoin (indirect) des événements ou des réalités valorisés par la recherche historique. Le témoignage linguistique *stricto senso* est naturellement celui fourni par la parole (« l'usage de la langue dans une situation déterminée, l'utilisation des moyens linguistiques nécessaires à la communication des pensées »)[3]. Les protagonistes d'une direction moderne de la recherche historique ayant précisé les implications des deux aspects de la parole, nous semble juste l'idée que, « dans l'historiographie, le contenant a été méprisé ; il n'intéressait que s'il servait à dater le contenu » ; c'est la raison pour laquelle « de jeunes historiens abordent maintenant le langage des époques révolues non comme une réalité extrinsèque [...] mais comme un vaste et autonome répertoire de signes dont dispose une société pour véhiculer son stock d'informations »[4]. Ajoutons, toutefois, que la recherche linguistique peut être assumée par les historiens aussi, tant à l'échelon des données brutes, qu'à celui des résultats de leur interprétation.

— En tant que facteur complémentaire ou argument, en tant que situations accumulées ou conclusions dignes d'être prises en considération telles quelles. Par exemple, l'étude de l'histoire de la Dobroudja jusqu'à la guerre d'indépendance, peut faire son profit aussi des témoignages linguistiques, comme supplément aux sources historiques de différents types (documents, cartes, statistiques, notes de voyage, etc.), suffisamment approfondies par la littérature spécialisée pour que nous nous y arrêtions encore maintenant[5].

Entre autres documents authentiques témoignant du lien direct entre l'histoire et la linguistique, il convient de compter également les réponses au questionnaires utilisés dans divers pays au XIXᵉ siècle dans leurs investigations de la réalité. Ce fut le cas des questionnaires folkloriques de V. Bogišić (Raguse), Efimenko et Matvlev (Russie) ou des questionnaires linguisti-

---

* Les aspects ethnographiques révélés par les recherches du XIXᵉ siècle seront analysés dans une autre étude.

[1] A. Dupront, *Langages et histoire*, rapport général au XIIIᵉ Congrès international des Sciences historiques (Moscou, 1970). Cf. Régine Robin, *Histoire et linguistique*, Paris, 1973.

[2] Pour l'acception du terme ethnolinguistique voir l'étude de Zamfira Mihail, *Recherches d'ethnographie linguistique comparée du sud-est européen*, « Bulletin AIESEE » XI, 1973, nº 1—2, p. 140.

[3] W. von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, P.U.F., Paris, 1963 p. 211.

[4] L. Trenard, *Histoire et sémantique*, RESEE X, 1972, nº 3, p. 429 et 433.

[5] La question est amplement étudiée par Anca Ghiaţă, *Les Roumains en Dobroudja au milieu du XIXᵉ siècle d'après les informations de Ion Ionescu de la Brad*, RESEE XV, 1977, nº 1, p. 131—157, avec la bibliographie du problème.

ques des allemands W. Mannhardt [6] ou G. Wenker [7]. Le premier roumain qui « a inauguré les recherches de dialectologie roumaine », comme l'écrit C. Poghirc [8], « tant par des investigations personnelles, qu'en entraînant dans ce travail un grand réseau de collaborateurs » [9], a été B. P. Hasdeu. Il a dressé en 1877—1878 un questionnaire intitulé *Obiceiele juridice ale poporului român. Programa*, Bucureşti, 1878. Ce questionnaire, sur le thème « Coutumes juridiques du peuple roumain », comportait quatre cents questions rangées sous trois rubriques : le village, la maison, les choses — qui ont reçu des réponses seulement de Valachie, de Moldavie et d'Olténie [10]. De sorte que B. P. Hasdeu est l'*auteur du premier questionnaire roumain* destiné à servir l'enquête par correspondance.

La méthode de l'enquête par *correspondance*, tout comme celle de l'enquête *directe* (c'est-à-dire effectuée par un enquêteur enregistrant lui-même les données respectives), est fondée sur la moisson des faits linguistiques du parler vivant en usage dans les campagnes. Dans les deux cas, le matériel est récolté à partir d'un questionnaire. La réussite d'une enquête par correspondance (qui de nos jours garde encore son utilité scientifique informationnelle) dépend de la formation intellectuelle de celui qui est appelé à compléter le questionnaire (généralement, les membres du corps enseignant des écoles villageoises) et de l'exactité mise pour l'accomplissement de ce travail. Cette méthode, en tant que telle, ne saurait tomber en désuétude, ni être discréditée, car elle a pour base le même principe que les enquêtes directes [11]. Les réserves des linguistes vis-à-vis des données ainsi obtenues portent seulement sur le fait que l'« enquêteur », à défaut d'un entraînement spécial en vue du but visé par l'enquête, risque d'enregistrer sans s'en rendre compte des formes étrangères à la localité dont elles sont censées provenir, soit qu'il les emprunte à la langue littéraire standard, soit qu'elles appartiennent au parler qui lui est propre, lorsque l' enquêteur » n'est pas originaire de la zone concernée.

À l'époque où il réunissait le matériel pour son *Magnum Etymologicum Romaniae*, Hasdeu fit de nouveau appel à cette méthode en vue de récolter des faits de la langue vivante. Nous rallions le point de vue d'Ovidiu Bîrlea, qui écrit : « Les questionnaires élaborés et diffusés

---

[6] H. Markel, *Cu privire la ancheta lui W. Mannhardt (1865). Răspunsurile de la saşii din Ardeal* (À propos de l'enquête de W. Mannhardt (1865). Les réponses des Saxons de Transylvanie), « Anuarul Muzeului de etnografie », 1965—1967, Cluj, 1969, p. 411—465.

[7] Les résultats ont été publiés par G. Wenker dans son ouvrage *Das rheinische Platt* Düsseldorf, 1877.

[8] C. Poghirc, *B. P. Hasdeu, lingvist şi filolog* (B. P. Hasdeu, linguiste et philologue), Bucureşti, 1968, p. 197.

[9] « Analele Societăţii Academice Române » (Annales de la Société Académique Roumaine) X, 1878, p. 345—365 et, séparément, en brochure, Bucureşti, 1878, 61 p.

[10] Citation d'après Ov. Bîrlea chez Ion Muşlea, Ov. Bîrlea, *Tipologia folclorului din răspunsurile la chestionarele lui B. P. Hasdeu* (La typologie du folklore d'après les réponses aux questionnaires de B. P. Hasdeu), Bucureşti, 1970, p. 43.

[11] La méthode dite « des enquêtes par questionnaires » — dont le nom correct serait « par correspondance » — a été continuée avec succès par le Musée de la langue roumaine de Cluj, au moyen de huit questionnaires diffusés à travers tout le pays, sous le titre : *Chestionar pentru un atlas lingvistic al limbii române* (Questionnaire en vue d'un atlas linguistique de la langue roumaine). Questionnaire I — VIII : I. *Calul* (Le cheval), Cluj, 1922 ; II. *Casa* (La maison), Sibiu, 1926 ; III. *Firul* (Le fil), Cluj, 1929 ; IV. *Nume de locuri şi nume de persoane* (Noms géographiques et noms de personnes), Cluj, 1930 ; V. *Stîna, păstoritul şi prepararea laptelui* (La bergerie, l'activité pastorale et la préparation du lait), Cluj, 1931 ; VI. *Stupăritul* (L'apiculture), Cluj, 1933 ; VII. *Instrumente muzicale* (Instruments de musique), Cluj, 1935 ; VIII. *Mîncări şi băuturi* (Mets et boissons), Cluj, 1937. Fondés sur certaines réponses fournies à ces questionnaires, S. Pop et Şt. Paşca ont rédigés leurs travaux *Cîteva capitole din terminologia calului* (Quelques chapitres de la terminologie du cheval) et, respectivement, *Terminologia calului : Părţile corpului* (La terminologie du cheval : Les parties du corps), publiés dans « Dacoromania » (ci-après = DR) V, 1927—1928, Cluj, 1929, p. 5—271 et 272—327. Şt. Paşca écrivait dans son étude susmentionnée, p. 326 : « Les enquêtes linguistiques au moyen des questionnaires adressés aux intellectuels des campagnes [...] ont une grande importance parce que, dans une plus grande mesure que l'enquête sur place effectuée par un spécialiste, déterrent des mots rares, réunissant en un tout une riche synonymie ». En 1969, un *Chestionar dialectal* (Questionnaire dialectal) rédigé par Ion Florea, Dragoş Moldovanu, Zamfira Mihail, Ion Nuţă, fut diffusé par le Centre de linguistique, histoire littéraire et folklore de Iaşi de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie dans les localités rurales de Moldavie et de Bucovine et, partant des plus de 600 réponses reçues, plusieurs études ont été élaborées.

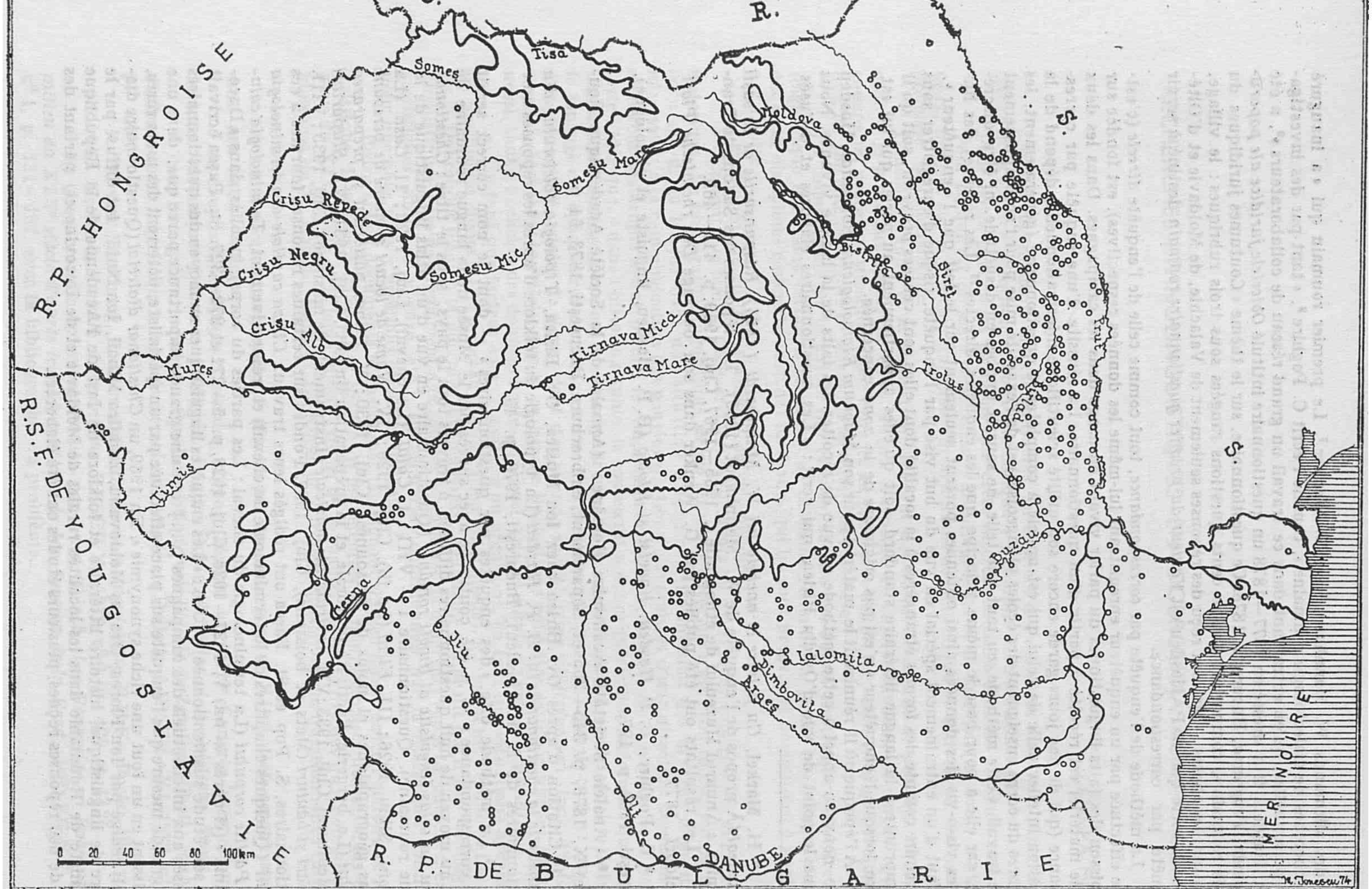


Fig. 2 Carte de la difusion des réponses au questionnaire Hasdeu.

La carte est tirée du volume Zamfira Mihail, *Terminologia portului* nolinguistique comparée du Sud-Est européen), București, Ed. de

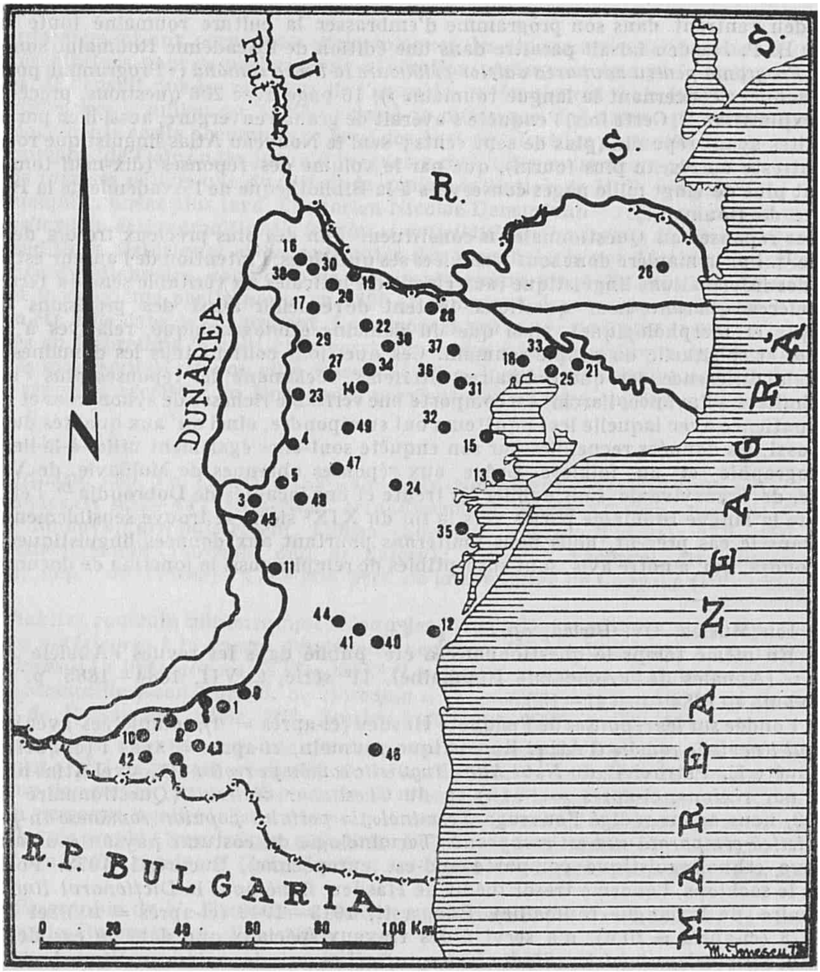


Fig. 2 Carte de la diffusion dans la Dobroudja des réponses aux questionnaires Hasdeu et Densușianu.

Liste de localités enquêtées : *1* Aliman, dép. Constanța ; **2** Viile, dép. Constanța ; **3** Ciobanu, dép. Constanța ; *4* Dăeni, dép. Tulcea ; *5* Gîrliciu, dép. Constanța ; **6** Dunăreni, dép. Constanța ; **7** Oltina, dép. Constanța ; **8** Băneasa, dép. Constanța ; *9* Rasova, dép. Constanța ; *10* Satu Nou, dép. Constanța ; **11** Topalu, dép. Constanța ; *12* Luminița, dép. Constanța ; *13* 6 Martie, dép. Tulcea ; *14* Cîrjelari, dép. Tulcea ; **15** Enisala, dép. Tulcea ; *16* Garvăn, dép. Tulcea ; **17** Greci, dép. Tulcea ; *18* Agighiol, dép. Tulcea ; *19* Isaccea, dép. Tulcea ; *20* Luncavița, dép. Tulcea ; *21* Murighiol, dép. Tulcea ; *22* Niculițel, dép. Tulcea ; **23** Peceneaga, dép. Tulcea ; *24* Sarighiol de Deal, dép. Tulcea ; *25* Sarinasuf, dép. Tulcea ; *26* Satu Nou (C. A. Rosetti), dép Tulcea ; *27* Satu Nou (Traian), dép. Tulcea ; *28* Somova, dép. Tulcea ; **29** Turcoaia, dép. Tulcea ; **30** Văcăreni, dép. Tulcea ; *31* Rîndunica, dép. Tulcea ; *32* Babadag, dép. Tulcea ; *33* Mahmudia, dép. Tulcea ; *34* Balabancea, dép. Tulcea ; *35* Sinoie, dép. Constanța ; *36* Lăstuni, dép. Tulcea ; *37* Cataloi, dép. Tulcea ; *38* Jijila, dép. Tulcea ; *39* Valea Teilor, dép. Tulcea ; *40* M. Kogălniceanu, dép. Constanța ; *41* N. Bălcescu, dép. Constanța ; *42* Coslugea, dép. Constanța ; *43* Ion Corvin, dép. Constanța ; *44* Dorobanțu, dép. Constanța ; *45* Hîrșova, dép. Constanța ; *46* Bărăganu, dép. Constanța ; *47* Rahman, dép. Tulcea ; *48* Saraiu, dép. Constanța ; *49* Topolog, dép. Tulcea. Les chiffres en aldine indiquent les localites enquêtées par H et D ; avec le chiffre *32* commence l'enquête D.

par Hasdeu rentrent dans son programme d'embrasser la culture roumaine toute entière »[12]. En 1884, B. P. Hasdeu faisait paraître dans une édition de l'Académie Roumaine son questionnaire ou *Programa pentru adunarea datelor privitoare la limba română* (« Programme pour rassembler les données concernant la langue roumaine »), 16 page avec 206 questions, précédées d'une préface explicative [13]. Cette fois, l'enquête s'avérait de grande envergure, aussi bien par le nombre des localités ayant répondu (plus de sept cents ; seul le Nouveau Atlas linguistique roumain par régions atteste un réseau plus fourni), que par le volume des réponses (dix-neuf tomes in folio totalisant plus de vingt mille pages conservées à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

Les réponses au Questionnaire H constituent l'un des plus précieux trésors de la langue roumaine [14]. Par la manière dont sont formulées ses questions, l'intention de l'auteur est évidente : obtenir des informations linguistique (autrement dit lexicales au véritable sens du terme ; seules les premières quarante-neuf questions tentent de recueillir aussi des précisions de nature phonétique et morphologique), ainsi que du domaine ethnographique, relatives à la culture matérielle et spirituelle du peuple roumain. Ces questions coiffent tous les domaines de l'existence. À la différence des questionnaires ultérieurs, réclamant des réponses plus « à l'objet », donc délimitées à l'avance, l'archive H comporte une véritable richesse de synonymes et de détails, due à la patience avec laquelle les enquêteurs ont su répondre, ainsi qu' aux qualités du questionnaire. Aussi, les données recueillies par son enquête sont-elles également utiles à la linguistique, à l'ethnographie et au folklore. Grâce aux réponses obtenues de Moldavie, de Valachie et d'Olténie, de Transylvanie, sans oublier les trente et une localités de Dobroudja [15], l'étude d'ensemble de la langue roumaine parlée vers la fin du XIX[e] siècle se trouve sensiblement facilitée.

Dans le cas présent, nous nous limiterons pourtant aux données linguistiques récoltées en Dobroudja, qui, à notre avis, sont susceptibles de remplir aussi la fonction de document histo-

---

[12] Ion Muşlea, Ov. Bîrlea, *op. cit.*, p. 42.

[13] En même temps le questionnaire a été publié dans les revues « Analele Academiei Române » (Annales de l'Académie Roumaine), II[e] série, t. VII, 1884—1885, p. 21—35 et « Transilvania », 1884, p. 147—153.

[14] Fondée sur les réponses de l'enquête Hasdeu (ci-après = H), complétées avec les données de *Atlasul lingvistic român* (l'Atlas linguistique roumain, ci-après = ALR) I (enquête S. Pop) et II (enquête E. Petrovici), du *Noul Atlas lingvistic român pe regiuni* (Nouvel Atlas linguistique roumain par régions, ci-après = NALR) et du *Chestionar dialectal* (Questionnaire dialectal), Iaşi, 1969, nous avons rédigé l'ouvrage *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană* (Terminologie du costume paysan roumain dans la perspective ethnolinguistique comparée sud-est européenne), Bucureşti, 1978. Pour autant que nous le sachions, l'énorme trésor inédit de Hasdeu, fiché pour le *Dicţionarul limbii române* (Dictionnaire de la langue roumaine), Bucureşti, 1913—1949 (ci-après = DA), et Bucureşti, 1965—1978 (ci-après = DLR), n'a servi à des travaux spéciaux que dans le cas de l'ouvrage de S. Şutu, *Strigătele animalelor. Studiu lexicografic* (Les cris des animaux. Étude lexicologique), DR II (1921—1922), Cluj, 1922, p. 85—165.

[15] Les réponses au questionnaire de Hasdeu se laissent localiser, suivant la tradition de la littérature linguistique roumaine, par la page du volume comportant les sigles des réponses de Dobroudja (entre parenthèses, le nom actuel), à savoir : H II 238—240 Aliman, arrondissement Silistra-Nouă (Alimanu, dép. de Constanţa) ; 241—248 Beilicu, arrondissement Silistra-Nouă (Viile, dép. de Constanţa) ; 249—260 Ciobanul, arrondissement Hîrşova (Ciobanu, dép. de Constanţa) ; 261—268 Dăeni, arrondissement Hîrşova (Dăeni, dép. de Tulcea) ; 269—278 Gîrliciu, arrondissement Hîrşova (Gîrliciu, dép. de Constanţa) ; 279—284 Mîrleanu, arrondissement Silistra-Nouă (Dunăreni, dép. de Constanţa) ; 285—286 Oltina (Oltina, dép. de Constanţa) ; 287—294 Parachioi, arrondissement Silistra-Nouă (Băneasa, dép. de Constanţa) ; 295—306 Rasova, arrondissement Medgidia (Rasova, dép. de Constanţa) ; 307—318 Satu Nou, arrondissement Silistra-Nouă (Satu Nou, dép. de Constanţa) ; 319—320 Topal, arrondissement Hîrşova (Topalu, dép. de Constanţa) ; 321—325 Urum-Bei, arrondissement Hîrşova (Luminiţa, dép. de Constanţa).

H XIV 334—337 Caraman-Chioi, arrondissement Babadag (6 Martie, dép. de Tulcea) ; 338—339 Cîrjelari (Cîrjelari, dép. de Tulcea) ; 340—341 Enisala, arrondissement Babadag (Enisala, dép. de Tulcea) ; 343—351 Garvînu (Garvăn, dép. de Tulcea) ; 352—357 Greci, arrondissement Măcin (Greci, dép. de Tulcea) ; 358—361 Hagi-ghiol (Agighiol, dép. de Tulcea) ; 362—369 Isaccea (Isaccea, dép. de Tulcea) ; 370—389 Luncaviţa (Luncaviţa, dép. de Tulcea) ; 390—391 Moru-ghiol, arrondissement Tulcea (Murighiol, dép. de Tulcea) ; 392—412 Niculiţel, arrondissement Tulcea (Niculiţel, dép. de Tulcea) ; 413—424 Peceneaga (Peceneaga, dép. de Tulcea) ; 425—428 Sari-ghiol, arrondissement Tulcea (Sarighiol de Deal, dép. de Tulcea) ; 429—431 Sari-

rique. Conformément aux normes des dialectologues, les réponses réunies au cours d'une enquête sont représentatives pour le parler d'une génération, donc pour une période approximative de trente ans. Il s'ensuit que les résultats de l'enquête H témoignent de la langue roumaine parlée en Dobroudja vers le milieu du XIX^e siècle. À la différence des autres parlers daco-roumains, dont les documents écrits accumulés le long des âges révèlent les particularités, la langue parlée par les roumains de Dobroudja jusqu'à la guerre de l'indépendance ne peut être connue de nos jours dans tous ses détails que du fait de la géniale initiative de B. P. Hasdeu [16].

Quelques années plus tard, l'historien Nicolae Densuşianu [17] rédigea lui aussi un questionnaire : *Cestionariu despre tradiţiunile istorice şi anticităţile ţerilor locuite de români* (Questionnaire sur les traditions historiques et les antiquités des pays habités par les roumains) ; la première partie de ce questionnaire, composée de trois cents quatre-vingt-dix points, paraissait en 1893, mais c'est la deuxième partie parue en 1895 et comptant deux cents quatre-vingt questions [18] qui nous a été utile dans le cas présent. Les réponses venues de neuf cents villages [19], dont vingt-neuf situés en Dobroudja [20], sont elles aussi conservées à la Bibliothèque de l'Académie (département des manuscrits), sans qu'elles fûssent étudiées jusqu'à maintenant par les linguistes. Un tiers des réponses récoltées en Dobroudja provient des villages qui ont également répondu à l'enquête H.

---

nasuf (Sarinasu, dép. de Tulcea) ; 432—433 Satu-Nou, arrondissement Sulina (C. A. Rosetti, dép. de Tulcea) ; 434—441 Satu-Nou, arrondissement Măcin (Traian, dép. de Constanţa) ; 442—451 Somova, arrondissement Tulcea (Somova, dép. de Tulcea) ; 452—459 Turcoaia, arrondissement Măcin (Turcoaia, dép de Tulcea) ; 460—470 Văcăreni, arrondissement Măcin (Văcăreni, dép. de Tulcea) ; 471—504 près de la commune de Congazu (Rîndunica, dép. de Tulcea).

L'habitat roumain ininterrompu le long des âges en Dobroudja est attesté par les sources historiques antérieures à la guerre d'indépendance dans 125 localités, chez Anca Ghiaţă, *Societatea românească în Dobrogea sec. XV^e—XIX^e* (La société roumaine en Dobroudja, XV^e—XIX^e siècles), « Memoriile Academiei R. S. România », (Mémoires de l'Académie de la Republique Socialiste de Roumanie), Série, IV^e, Section historique, 1976, p. 71—106.

[16] En 1974, nous avons pointé sur des cartes quelques unes des réponses au questionnaire H (voir carte n^o 1 ci-jointe), réalisant de la sorte pour la première fois dans la littérature linguistique des cartes (cartogrammes) de la diffusion de certains termes au XIX^e siècle. Si Hasdeu en personne avait réalisé cette sorte de cartes, il aurait dévancé de plusieurs dizaines d'années la géographie linguistique mondiale. Voir en ce sens également V. Rusu, *Introducere în studiul graiurilor româneşti* (Introduction à l'étude des parlers roumains), Bucureşti, 1977, p. 12.

[17] Biographie de N. Densuşianu dans le manuscrit roumain n^o 5327 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, f. 97^v—107^v.

[18] Le questionnaire a été imprimé comme suit : Première partie, chez la Litho-typographie de Carol Gobl, Bucureşti, 1895 ; Deuxième partie, à la Typographie Nationale, Iaşi, 1895 (tiré-à-part de la « Revista Critică-literară » d'Aron Densuşianu).

[19] Utilisé par A. Fochi, *Datini şi eresuri populare de la sfîrşitul secolului al XIX-lea Răspunsurile la chestionarele lui Nicolae Densuşianu* (Coutumes et superstitions populaires de la fin du XIX^e siècle. Les réponses aux questionnaires de Nicolae Densuşianu), Bucureşti 1976.

[20] Les localités de Dobroudja d'où émanent les réponses à l'enquête de N. Densuşianu (d'après le manuscrit roumain 4553, ci-après = D) : Mîrleanu (Dunăreni, dép. de Constanţa), Babadag (Babadag, dép. de Tulcea), Beştepe (Mahmudia, dép. de Tulcea), Balabancea (Balabancea, dép. de Tulcea), Casapchioi (Sinoie, dép. de Constanţa), Hagilar (Lăstuni, dép. de Tulcea), Cataloi (Cataloi, dép. de Tulcea), Enisala (Enisala, dép. de Tulcea), Greci (Greci, dép. de Tulcea), Jijile (Jijila, dép. de Tulcea), Meidanchioi (Valea Teilor, dép. de Tulcea), Peceneaga (Peceneaga, dép. de Tulcea), Văcăreni (Văcăreni, dép. de Tulcea), Beilic (Viile, dép. de Constanţa), Cara Murad (M. Kogălniceanu, dép. de Constanţa), Carol I (N. Bălcescu, dép. de Constanţa), Coslagea (Coslugea, dép. de Constanţa), Cuzgun (Ion Corvin, dép. de Constanţa), Dorobanţu (Dorobanţu, dép. de Constanţa), Hîrşova (Hîrşova, dép. de Constanţa), Groapa Ciobanului (Ciobanu, dép. de Constanţa), Oltina (Oltina, dép. de Constanţa), Osman-facă (Bărăganu, dép. de Constanţa), Parachioi (Băneasa, dép. de Constanţa), Rahman (Rahmanu, dép. de Tulcea), Saraiu (Saraiu, dép. de Constanţa), Topalu (Topalu, dép. de Constanţa), Topolog (Topolog, dép. de Tulcea), Turcoaia (Turcoaia, dép. de Tulcea). Nous citerons la page du manuscrit. Pour la diffusion dans la Dobroudja, des reponses aux questionnaires H et D voir carte n^o 2 ci-jointe.

« Le but poursuivi par N. Densuşianu dans son entreprise était illusoire », démontrait récemment M. Berza, « car il ne songeait à rien moins que d'y trouver les moyens de reconstituer la plus ancienne histoire de son pays »[21]. Cette intention de Densuşianu est évidente dans la manière dont il formule les demandes de son questionnaire, dans le genre d'informations qu'il tâchait d'obtenir, dans le champ de ses préoccupations. Aussi, les réponses obtenues sont-elles moins propres à des interprétations ethnolinguistiques, bien que les informations regardant ce domaine ne fassent pas défaut [22].

En partant de l'analyse du lexique compris dans les réponses H et D nous avons dégagé deux aspects :

1) La Dobroudja fait partie de l'ensemble de l'aire linguistique daco-roumaine sous le rapport de son lexique archaique, fondamental et de l'ensemble de l'aire ethnologique quant à ses manifestations spirituelles et de culture matérielle ; la tradition terminologique pour les principaux domaines de la culture matérielle et spirituelle est commune à l'espace compris entre le Danube, la mer Noire et les Carpates.

2) Le parler de Dobroudja offre, dans la structure dialectale du daco-roumain, certains éléments du lexique qui lui sont propres, situation analogue à celle constatée dans les autres provinces roumaines.

1) La démonstration de ce premier point s'impose de soi, puisqu'il est évident que le parler en usage dans telle ou telle région fait nécessairement partie de la langue commune. En définissant l'objet de sa recherche, la dialectologie elle-même s'est trouvée dans l'obligation de démontrer que les parlers et les dialectes ne sauraient exister indépendamment d'une langue commune. Du reste, comme on le sait, « la fonction minimale du dialecte est double : de « lier » et de « séparer » tout à la fois l'« unité » respective des « unités » voisines. Il s'effectue entre les aires particulières une sorte de « tullage »''[23].

D'autre part, ceux-là même qui répondent aux demandes du questionnaire prennent soin de souligner ces aspects : « Les mots relatifs au labour *sont les mêmes que dans d'autres régions* (les italiques nous appartiennent) : **tînjală, plug, grapă, cărcie, boroană** » (H II 254) ; « chez nous on dit aussi : **roate, grindel, cormană, coarne, tînjală, jug, plaz, tăltor,** otie, » (H II 311) ; « căruţa : olstea ou **ruda, crucea** ou **cîutarul, osla, roatele, lulma, vîrteju,** eracll, **mănuşele, leuca, furca dinapoi, coşul** » (H II 322).

Etudions seulement quelques termes représentatifs. Le mot **austru** < lat. *auster,-ri* « le nom d'un vent de sécheresse qui souffle du sud-est », attesté dans toutes les localités de Dobroudja (ce n'est qu'à Luncaviţa-Tulcea qu'on a usé des synonymes *sărăcilă* ou *uscatu)*, pourrait compter parmi les termes spécifiques du « parler populaire » des départements de Prahova, Muscel, Dîmboviţa, Olt, Putna, ainsi que de la Transylvanie méridionale (DA). Un autre terme qui s'est généralisé est celui désignant « la voie lactée ». Dans l'espace de l'« eastern christian (Greek) civilization »[24] — cette multitude d'étoiles porte le nom de **drumul (calea) robilor / calea laptelui,** c'est-à-dire « la route (la voie) des esclaves / la voie lactée », généralisé en roumain parallèlement au nom de **calea lui Troian** « la voie de Trajan » (cf. ALR I [1226] et NALR [1591]). Pour désigner la constellation de la voie lactée on use en Dobroudja des noms de **calea robilor/ calea lui Traiau**, de même que dans le reste du pays. D'ailleurs, les noms de constellations font partie d'une aire générale. C'est ainsi qu'elles sont dénommées : **rariţele, plugul, carul, crucea, sfredelul, cloşca mică, cloşca mare, etc.**

L'introduction dans le débat de toute la terminologie propre à l'élevage pourrait démontrer de manière satisfaisante l'unité lexicale de la Dobroudja avec la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie. Néanmoins, compte tenu de ce que cette catégorie de termes aurait pu être véhiculée également par les roumains fixés dans cette province à des époques plus ou moins

---

[21] M. Berza, compte rendu de l'ouvrage de A. Fochi, *op. cit.*, RESEE, XV 1977, n° 3, p. 585.

[22] Le D ms. 4553 comporte également des témoignages de mots ou de sens inédits. Par exemple, entre les noms de plantes et herbes folles, il convient de noter à Văcăreni, dép. de Tulcea le substantif **mălăiaţă** situé dans le contexte « *mătrăgună, ştiriţă, leordă, paşă, mălcăiaţă, vetrice, tătăneasă* » (p. 98). Ce mot semble avoir un autre sens que celui de « mălăieţ » = 'blet' (cf. DLR, avec un seul témoignage dans l'ALR, à Somova, dép. de Tulcea), car le terme qui le précède, *paşă*, signifie « le nom de certaines espèces de plantes herbacées » (DLR). Généralement, les termes attestés dans les réponses D sont les mêmes que dans les réponses H.

[23] V. Rusu, *op. cit.*, p. 82.

[24] Ainsi désigné par Manlio Cortelazzo, dans son étude *Convergencies and divergencies in Mediterranean names for the Milky Way (Based on ALM materials)*, paru dans *Issues in Linguistical Papers in Honor of Henry and Renée Cahane* (University of Illinois Press), p. 114—125.

récentes, qui les auraient passés à leurs compatriotes autochtones, nous avons préféré étudier la terminologie liée à certains domaines techniques.

a) *La terminologie maritime*. Bien que cette catégorie de termes soit marquée du fait qu'en général les gens de la terre ferme ignorent la terminologie maritime, car leur activité économique est consacrée à la production de la terre [25], nous avons pu, toutefois, préciser, à partir des réponses de l'enquête H, concernant la Dobroudja, que : α) sa première strate terminologique est d'origine latine ; β) il y a interférence entre la terminologie maritime et la terminologie « d'eau douce ».

α) Partout en Dobroudja, de même que dans le reste du pays, on use des termes **mare, pînză, barcă, val, austru.** La persistance d'un antique fonds lexical maritime est un phénomène propre à l'ensemble du peuple roumain — comme nous avons déjà eu l'occasion de le démontrer précédemment [26].

β) Vu les rapports incessants du fleuve et de la mer, l'interférence des termes d'un domaine à l'autre est absolument naturelle. Un seul exemple peut s'avérer éloquent en ce sens : il n'y a aucune différence entre les noms des divers types de petites embarcations, quelque soit leur destination, fluviale ou maritime. En réponse à une question de l'ALR II [2526], le mot **şlep** « chaland » entraînes aussi les termes suivants : **gimie, şaică, caic, lade, luntre, barcă, corabie, vas.** Or, de cette suite de huit termes, cinq *(caic, luntre, barcă, corabie, vas)* tiennent des deux terminologies. Notons encore que la richesse des termes de sens presque identique rend possible les formulations nuancées. Prenons, par exemple, les mots **lotcă** et **barcă** [27], qui désignent, tous les deux, une embarcation du même genre, à cette différence près que la première est réservée à la pêche, cependant que la seconde sert à la navigation courante.

Il va sans dires que la présence d'un réseau navigable à l'intérieur du pays, l'usage d'une grande artère fluviale comme le Danube ont dû exercer une influence importante sur la terminologie maritime. Ceci ne saurait dénier pour autant sa valeur au fait que la persistance et la généralisation de l'antique fonds lexical maritime dans les parlers roumains sont une preuve de plus quant à la continuité de la présence des roumains au bord de la mer Noire.

b) *La terminologie du moulin* (à vent et à eau). Depuis les temps les plus reculés, les moulins à vent font partie des réalités ethnographiques bien attestées en Dobroudja. On constatera la richesse de la bibliographie ethnologique à cet égard [28]. Les termes figurant dans les réponses à l'enquêtes H et D sont communs aux daco-roumains. Tels, par exemple, les noms donnés aux diverses parties qui composent le moulin : **pod, proţap, masă, brîu, costoroave, macazuri, aripi, roată, măsele, coş, cleşte, vîrtej, zăvoi, căciulă, scoabe, gît, tigae, vatră, cal** (H XIV 351) ; **piatră, veşcă, lanţ** (H II 311) ; **baballc** ou **stîlp, valul cu aripi, drug** (H XIV 398).

En comparant la terminologie du moulin prélevée en Dobroudja avec celle du bulgare [29], nous avons constaté l'absence des emprunts directs. Il y a, par contre, des termes d'origine turque : **casnác** (DA) (< tc. *kasnák* « le cercle ou l'enclos des meules »), qui disposent d'ailleurs dans

---

[25] K. J. Hollyman, *Le développement du vocabulaire féodal en France pendant le haut Moyen Âge*, Genève—Paris, 1957, p. 23, a mis en évidence la prépondérance des termes se rapportant au sol, à la terre, dans une société où *les activités économiques* (les italiques nous appartiennent) sont consacrées surtout à la production agricole. Cf. aussi Christiane Villain-Gandossi, *La mer et la navigation maritime à travers quelques textes de la littérature française du XII^e au XIV^e siècle*, « Revue économique et sociale » XLVII, 1969, n° 2, p. 185, avec la même opinion.

[26] *Terminologia maritimă românească* (La terminologie maritime roumaine), étude présentée à la session internationale consacrée au thème « Les Roumains et la Mer », septembre 1975, Neptun.

[27] Cf. à ce propos, A. Niculescu, *Incontri sinonimici tra l'Oriente e l'Occidente nella terminologia marittima dacorumena*, « Bollettino dell Atlante Linguistico Mediterraneo », 10—12, 1967, p. 107. Voir aussi M. Sala, *Esperienze a Constanza col questionario dell'ALM*, *rev. cit.*, 2—3, 1960—1961, p. 43—54.

[28] Cornel Irimie, *Anchetă statistică în legătură cu reţeaua de instalaţii tehnice populare acţionate de apă pe teritoriul României* (Enquête statistique sur le réseau d'installations techniques rurales mises en marche par l'eau dans le territoire de la Roumanie), « Cibinium », Sibiu, 1967—1968, p. 414—424 ; Valentin Buşilă, G. Lazăr, *Cîteva date noi cu privire la studiul morilor de vînt din Dobrogea* (Quelques nouvelles données relatives à l'étude des moulins à vent de Dobroudja), *rev. cit.*, p. 437—450 ; I. Vlăduţiu, *Etnografia românească* (L'ethnographie roumaine), Bucarest, 1974.

[29] H. Vakarelski, *Etnografia na Bălgaria* (L'ethnographie bulgare), Sofie, 1974 p. 353—362.

cette même zone de plusieurs synonymes — **veşcă, văcălie, toc, ocol**; **fener** (DA) (< tc. *fener*) avec les synonymes **prisnel, cring, vălug**. Leur présence montre que la cohabitation des roumains avec la population turque a facilité les emprunts réciproques même dans ce domaine lexical bien soudé (comme de juste, les termes turcs s'appliquent surtout à des pièces de détail).

c) *La terminologie de la viticulture.* L'historique de la viticulture en Roumanie a été étudié au point de vue ethnographique par Nicolae Mironescu [30]. Ce fut là l'une des activités antiques des habitants de ce pays [31]. On estime, à juste titre, comme pièce fondamentale le pressoir, **călcătoarea**, tronconique, dont l'usage persiste en Dobroudja et en Transylvanie, depuisque les roumains l'y ont introduit, alors que son synonyme **lin** (les termes appartiennent à l'enquête H) sert aussi bien en Dobroudja qu'en Olténie et dans la plaine du Danube.

Notons comme particulièrement important le fait que la terminologie des raisins du cru (car les enquêtes H et D sont antérieures à leur destruction par le phylloxéra) est commune, dans le cas de la Dobroudja aussi, au reste du pays. Les deux enquêtes ont relevé dans toutes les localités de cette province les termes : **albă, beşicată, căldăruşă, ceaunel, cioineag, coarnă, corniţă, cornorată, crăcană, galbenă, neagră, ochiul oii, poama fetii, razachie, tămîioasă, trăznitoare, ţîţa caprii, vespească, vulpească**, etc. Pour ce qui est des néologismes, si nombreux de nos jours pour désigner les diverses sortes de raisins, ont été introduits dans la langue roumaine surtout à partir du commencement du XX[e] siècle, en même temps que l'introduction des sorte de raisins « greffés »[32]. Les enquêts H et D nous livrent trois termes d'origine turque : **aglubaşă** (non enregistré par les dictionnaires de la langue roumaine) (H XIV 358) ; **bambal**, également inédit (D, mss. 4553, p. 377, Viile, dép. de Tulcea), que nous supposons être une variante de *miambal* « jus sucré » (< tc. *meyan bali)* ; **misket** (DLR) (< tc. *misket).*

d) *La terminologie du costume paysan.* Dans le cas des pièces vestimentaires essentielles on constate la même persistance des termes antiques. Le mot **ie** était en usage, selon les témoignages de l'enquête H, dans les parlers daco-roumains d'une zone qui englobait la Transylvanie méridionale, l'Ouest de l'Olténie, la Valachie et la Dobroudja. Cette zone a fourni des réponses avec le terme *ie* à l'ALR I [1873], ainsi qu'à l'ALR II [3295 bis]. **Ie** fait partie d'une sér e de mots dont l'aire de diffusion atteste la continuité de certaines pièces de l'habillement depuis la plus haute antiquité, comme dans le cas de la longue blouse féminine reproduite sur le monument d'Adamclisi, de même que le pantalon spécifique d'origine thraco-dace, **cioarecl**, également représenté sur le monument en question et qui s'avère absolument identique au point de vue ethnologique au pantalon du paysan roumain actuel, ainsi d'ailleurs que le bonnet en peau de mouton, **căciulă**.

Les champs onomasiologiques (lexicaux) de certaines activités traditionnelles relevés en Dobroudja viennent à l'appui, en fournissant des preuves linguistiques, à la conclusion en ce qui concerne l'unité et la continuité de la culture matérielle et spirituelle du peuple roumain.

2) Pour ce qui est des éléments du lexique propres au parler de la Dobroudja, dans un exposé portant sur « Le parler de Dobroudja dans la structure dialectale du daco-roumain »[33], N. Saramandu et P. Lăzărescu concluent, fondés sur les témoignages recueillis au cours de leurs enquêtes pour constituer l'archive du Nouveau Atlas linguistique roumain par régions, que sous le rapport lexical la Dobroudja se range aussi bien dans des aires communes avec la Valachie ou la Moldavie, que dans des aires générales. C'est, du reste, ce que nous venons de démontrer, ci-dessus.

La chose est naturelle, puisque la Dobroudja, bien que sous domination étrangère pendant un certain laps de temps, est restée toujours étroitement liée au Pays et à la langue roumaine, que les locuteurs roumaines ont employée sans cesse.

Sans contredire en rien ces résultats, le matériel lexical réuni par les enquêtes H permet l'affirmation que la Dobroudja usait aussi de termes qui lui étaient *spécifiques* ou qui ont rayonné de cette zone vers la Valachie ou la Moldavie.

---

[30] N. Mironescu, *Cu privire la istoricul viticulturii tradiţionale româneşti* (À propos de l'historique de la viticulture traditionnelle roumaine), « Apulum » VII, 1969, p. 102—115; N. Mironescu et Paul Petrescu, *Cu privire la inventarul viticol tradiţional* (À propos de l'inventaire viticole traditionnel), « Cibinium », 1966, p. 245—257.

[31] Cornelia Belcin, *Ocupaţiile daco-geţilor în lumina literaturii antice* (Les activités des Daco-Gètes à la lumière de la littérature antique), « Revista de etnografie şi folklor » XI, 1969, n° 1, p. 103—110.

[32] I. Nuţă, *Termeni pentru soiuri de struguri în Moldova* (Termes pour les sortiments de raisins en Moldavie), « Anuar de lingvistică şi istorie literară », Iaşi, 1973, p. 35—61.

[33] Exposé à la session internationale « Les Roumains et la Mer », septembre 1975, Neptun (sur la mer Noire).

Du fait de la domination ottomane subie des siècles durant, la langue roumaine parlée en Dobroudja s'est colorée à la longue de termes d'origine *turque*. Ces éléments appartiennent aux divers domaines sémantiques et ne sont employés qu'en Dobroudja, à moins qu'ils n'aient essaimé de cette zone vers les régions avoisinantes.

Les éléments turcs relevés en Dobroudja sont de différentes catégories, à savoir :

Noms des superficies arables : **merea** (< tc. *mera*) « endroit, superficie de terrain qui est cultivée » synonyme de *țarină*, en usage dans le nord de la province (H XIV 358, 377). De là, le mot a été véhiculé dans l'est de la Valachie, avec le sens de « terrain arable limité appartenant à un village » (DLR) ; **nadaz** (< tc. *nadas*) « champ de labour après la moisson et préparé en vue des semailles ; champ laissé en friche pendant 2—3 ans » (DLR), attesté seulement en Dobroudja par les réponses à l'enquête H et celles de l'ALR [34]. Dans la même zone on use aussi des synonymes de date antérieure de la langue roumaine : **curătură, pîrloagă, tarla, toloacă, țelină; bent** « vallon où il y a quelquefois de l'eau » H II 251 (< tc. *bend* « digue, réservoir d'eau »), le DA se sert de son côté de ce même témoignage.

Noms donnés aux différentes espèces de blé : **carabașag** (< tc. *karabașak*) « blé résistant à la sècheresse » (H XIV 444, DA) ; *cizilcea* « blé d'automne » (H II 289 et 298, DA, qui en prend note le traitant d'élément turc de Dobroudja, probablement du tc. *kyzylğa* « rougeâtre », nom donné à cette espèce en raison de sa teinte rousse) ; **ghiuziuc** « blé d'automne » (H XIV 340, 352, 359), « *ghiuzluc* au lieu de *ghircă* » (H XIV 396) — nous supposons qu'il s'agit d'un emprunt du turc *güz* « automne » (DA s.v. *ghisluc* avec le même sens et la même aire d'usage, sans l'indication de son étymologie) ; **caracaele** « blé d'automne » H II 281 — il semble qu'il s'agisse encore d'un mot emprunté du turc, mais il ne figure dans aucun dictionnaire de la langue roumaine.

Noms des plantes et des arbres : **altingie, altingea, atingie, aptangie, altanie** < tc. *altynğik* « capucine », d'après le DA attesté en Dobroudja et en Moldavie méridionale ; **caun** « melon » (H XIV 444) < tc. *kaun* DA ; **cealrort** « ficaire, éclairette » « ficaria ranunculoides » (HII 298) — DA, mot turc, probablement composé de *čayir* « pré » et de *ot* « herbe ») ; **mеșea** < tc. *meșe* « chêne » (H XIV 373, 463) de petite taille (H XIV 444), nom donné à plusieurs variétés de chêne (ALR I [1948], 677) », qui ne pousse qu'en Dobroudja (DLR) et **meșelie** < tc. *meselic* « petit bois de chêne » (H IX 475, Scriban, Dicț.).

Noms d'oiseaux : **cartal** « aigle » et **cartală** « pigeon de roche » < tc. *kartal* « aigle » (le DA estime qu'il s'agit d'un mot turc de Dobroudja, mettant sous le signe d'interrogation l'interprétation du mot *cartală* par « pigeon de roche », bien qu'attestée chez H II 289, ainsi que chez l'*Anonimus Caransebesiensis* : *kĕrtalĕ*) ; **dalgîci** « un oiseau au plumage noir qui se nourrit de poisson » < tc. *dalgheğ* « plongeon », DA attesté seulement en Dobroudja.

Noms de bêtes : **chiringiu** « poulain de deux ans (H XIV 349 — le DA utilise seulement cette attestation, à partir de laquelle le terme pourrait passer pour un dérivé en *-giu* du turc *kerenmak* « se mouvoir coquettement ») ; nom de bête suggérant la couleur de son pelage : **cil** « cheval blanc, isabelle, gris » (H II 281, 319)<tc. *çil* « gris » d'après le DA, qui, fondé toujours sur un témoignage de Dobroudja (H XIV 359), le considère un mot turc de Bucovine (sic !) ; noms de chevaux suggérant quelques autres traits caractéristiques : **calpazan** « cheval mou » (H XIV 359) < tc. *kalpazan* (le DA en dégage le sens fondé uniquement sur ce témoignage).

Noms d'outillage de labour : quelques unes des parties composantes de la charrue sont désignées par les mots suivants : **caiș** « courroie, lasso » < tc. *kayș* « courroie » (le DA s.v. *caiuș* accorde une place à part au témoignage originaire de Dobroudja) ; **dirmac, dirmic** « buttoir » (le DA s.v. *dirmoc* renvoie pour l'étymologie chez le mot bulgare *dărma* « râteau », mais considère le terme d'origine turco-bulgare en Dobroudja) ; **iatac** (de cărat paie) « instrument agricole » (H XIV 398), « outil de labour » (H II 271, 282) employée au transport de la paille < tc. *yatak* « lit » (le DA prend pour point de départ uniquement ces témoignages).

Noms de parties composantes du chariot : **angiș, angișlă** « sorte de ridelle », probablement du turc *angyș* « grand chariot pour le transport de la paille » (DA).

Noms de vêtements. Un terme particulièrement intéressant de l'aire lexicale de la Dobroudja est celui de **părpăți** « sorte de pantalon large cambré sur les jambes », attesté sous les formes *părpăți* (H VII 121, 373), *părpiți* (H II 282), *pirpăți* (H VII 486), *pirpiți* (H II 245, 255, 319 ; VII 86, 360 ; XIV 351, 378, 417, 453). Le mot ne figure pas dans les dictionnaires de la langue roumaine. Mais, sous la forme *părpode*, pluriel *părpodz*, le mot est connu par les Aroumains, avec le sens de « bas » (Papahagi, *Dicț.*[35] le fait dériver du néogrec *peripodion, propodia*).

---

[34] *Atlasul lingvistic român* (L'Atlas linguistique roumain), nouvelle série, t. I, București 1956 carte 119, point enquêté 682 et *Micul atlas lingvistic român* (Le petit Atlas linguistique roumain), série nouvelle, București, 1956, t. I, carte 20, point enquêté 987.

[35] T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique*, II[e] éd., București, 1974, p. 961.

Pour notre part, nous supposons que le terme est entré dans la langue roumaine par la filière turque < tc. *pärput* « turkische weisse Hosen [36].

Les termes de cette espèce montrent qu'à part la population roumaine, la Dobroudja était également habitée par des éléments turcs et tatares, installés ultérieurement dans cette contrée. Cependant, la plupart des termes employés par le parler de Dobroudja, toujours accompagnés de synonymes fournis par des termes antiques et communs à des aires plus vastes, se sont maintenus dans la zone sud-est de l'aire daco-roumaine. Pour autant que nous le sachions, L. Şăineanu fut le seul à mentionner la présence dans la langue roumaine de mots ou expressions empruntés tels quels du turc et présentant un caractère local Ces « turcismes locaux», comme il les appelle, sont spécifiques aux zones de cohabitation de la population roumaine avec des éléments turcs [37]. Nous leurs consacrerons un étude special.

Il y a enfin une catégorie de mots à l'étymologie non précisée, que tous les dictionnaires de la langue roumaine présentent comme attestés seulement en Dobroudja (dans la plupart des cas, leur témoignage repose sur les réponses à l'enquête H, sans autre confirmation supplémentaire). Notons en ce sens, à titre d'exemple, les mots : **belec** « outil de forge, sans définition plus précise » (DA) ; **bozgun** « guerre, bataille » (DA) ; **cătrună** « gourde » (H XIV 349, 444, DA) ; **ceatal** et **mischidar** « parties composantes du moulin sans définition plus précise » (DA et DLR) ; **gîlangiel** « pièces de bois qui supportent le timon » (DA) ; **goghe** « terme pour s'adresser à un parent âgé » (DA) ; **păluşeă 1** « petit chien d'appartement, petite chienne » et **2** « nom d'une étoile, sans autre définition plus précise » (DLR). La réponse H II 281 donne aussi le masculin **paloi** expliqué ăar « chien d'une rasse de petite taille » (ne figure pas dans le DLR) ; **păşoaneă** « tournesol » (DLR), etc. Certains termes formés sur le terrain de la langue roumaine sont attestés seulement dans cette zone : **culmare** « serviette ornée de broderies paysannes » (DA) ; **dinţar** « râteau pour les mauvaises herbes » (H II 389).

Les témoignages de l'enquête H fournissent un grand nombre de termes inédits ne figurant pas jusqu'à présent dans les dictionnaires de la langue roumaine. En voici quelques-uns : **asman** « tronc d'arbre » (H XIV 358) ; **baela** « nom de la fève » (H XIV 340) ; **chelemeă** « terre labourée une fois et puis laissée longtemps en friche » (H XIV 398) ; **ghermar** « nom donné à un outil du berger, sans une définition plus précise » — il figure dans la série « trocart, long bâton de berger avec un crochet au bout, *ghermar*, seau, coupe » (H XIV 436) ; **mosoe** « nom d'un chien à longs poils et assez silencieux » (H XIV 338) ; **suzen** « chasse et poursuite des bêtes sauvages » (H XIV 340) ; **şaplău** « vin laissé quelque temps dans son marc » (H II 281) ; **tandur** « terrasse en terre battue des maisons paysannes » (H XIV 359) ; **taplu** (figure généralement au pluriel, sous les formes *tapiuri* et *tapuuri)* « acte de propriété du terrain » (H XIV 390, 389) ; **trepizi** « vers du fromage » (H XIV 350) ; **ţiţel** « boisson aigre faite du petit-lait de l'ourda » (H II 262).

Nous estimons que l'existence d'un noyau lexical de termes spécifiques au parler de Dobroudja en usage vers le milieu du XIX[e] siècle peut servir d'argument en faveur de la permanence sur les lieux des locuteurs roumains. Il se peut que les données des enquêtes de Hasdeu et de Densuşianu indiquent une indépendance plus grande de ce parler d'il y a un siècle que celle attestée par l'enquète du NALR.

Au cours des dernières dizaines d'années, l'étude de ces problèmes a pris un veritable essor, grâce à l'intérêt qu'ils ont suscité chez un nombre croissant de spécialistes. Des données éloquentes ont été mises en lumière par les enquêtes de l'Atlas linguistique roumain et du Nouveau Atlas linguistique roumain par régions, complétées par les enquêtes monographiques d'ethnographie et d'art populaire. Si de nos jours l'ethnographie linguistique use pour l'étude des réalités objectives d'autres sources encore que les enquêtes directes ou par correspondance, il n'en reste pas moins que les premières recherches examinées ci-dessus représentent, quant au XIX[e] siècle, les témoignages authentiques « des hommes de la terre roumaine » en personne, selon l'expression de Nicolas Iorga en parlant des autochtones.

Certainement, les résultats des enquêtes par correspondance, notamment ceux de l'enquête de Hasdeu, sont de toute première importance pour ce qui est de l'étude de la langue et de l'ethnographie roumaine, néanmoins, il convient de ne point négliger non plus sa valeur pour l'historiographie roumaine. Ces enquêtes apportent, en effet, des données objectives, d'ordre linguistique et ethnographique, en faveur de l'indéniable permanence de la population roumaine en Dobroudja.

---

[36] « Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache », IX, Leipzig, p. 228.

[37] L. Şăineanu, *Influenţa orientală asupra limbei şi culturei române*, (L'influence orientale sur la langue et la culture roumaine), Bucureşti, 1900, t. II, II[e] partie, p. 395—398.

LE COLLOQUE INTERNATIONAL D'HISTOIRE MARITIME ET D'HISTOIRE DES VILLES

(Varna, 7—10 mai 1977)

Les 7—10 mai 1977 ont eu lieu à Varna, en Bulgarie, les travaux de deux organismes internationaux affiliés au Comité international des sciences historiques (CISH), à savoir : la Commission internationale d'histoire maritime et la Commission internationale d'histoire des villes.

Pour ce qui est de la première des deux commissions, les thèmes abordés ont porté sur : Les villes portuaires et l'État ; les confédérations des villes portuaires ; la continuité de la vie portuaire de l'Antiquité jusqu'à nos jours, alors que la Commission d'histoire des villes s'était proposé le débat du thème général « Le pouvoir central et les villes ». Comme ces thèmes sont tangentiels, les deux commissions ont travaillé en commun, ce qui a permis l'approfondissement des résultats obtenus et des méthodes appliquées par chacune d'elle. Par les soins de l'Académie Bulgare des Sciences, représentée par le professeur Nikolaj Todorov, ces travaux ont bénéficié de conditions optimes, étant hébergés à la Maison Internationale des Hommes de Science de Varna, qui fonctionne sous le nom de « Frédéric Joliot-Curie ». Les participants ont également visité plusieurs objectifs d'intérêt historique et touristique.

Ont participé à ces travaux les historiens des pays suivants : République Démocratique Allemande, République Fédérale d'Allemagne, Autriche, Belgique, Bulgarie, Danemark, Etats Unis d'Amérique, France, Hongrie, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Roumanie, Royaume Uni, Suède, Tchécoslovaquie, Turquie, Union Soviétique, Yougoslavie. La République Socialiste de Roumanie y fut représentée par le professeur Mihai Berza, membre correspondant de l'Académie Roumaine et directeur de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest et Radu Manolescu, maître de conférences à la Faculté d'histoire de l'Université de Bucarest.

À la séance plénière du colloque du 7 mai, tenue en présence des deux commissions, les historiens bulgares ont présenté une suite de contributions relatives à l'histoire de la ville de Varna, la ville hôte des travaux. Voici les titres de ces contributions : *Odessos — ville antique du littoral thrace du Pont-Euxin* (M. Lazarov), *Warna im Mittelalter* (Al. Kuzev), *Warna als Handelshafenzentrum der bulgarischen Schwarzmeerküste in den letzten Jahrzehnten vor der Befreiung (1840—1878)* (St. Tsonev), *Construction du port moderne à Varna et son rôle dans la vie de la ville (1896—1918)* (Vl. Pavlov), *Entwicklung des Warna-Hafens (1944—1974)* (B. Rossetova), *Le développement de Varna comme station balnéaire* (M. Penkova).

Le deuxième jour du colloque (8 mai) a été également consacré à une séance plénière, commune aux deux commissions, ayant à débattre le thème concernant *Le pouvoir central et les villes*, avec les contributions suivantes : *La ville russe aux XV^e—XVI^e siècles (Les tendances économiques et la politique)* (N. E. Nosov, URSS), *La ville balkanique dans l'Empire ottoman* (N. Todorov, Bulgarie), *Le pouvoir central et les villes des pays roumains aux XV^e — XVIII^e siècles* (S. Goldenberg. Roumanie). La vie portuaire a constitué l'objet de toute une série d'exposés, à savoir : *La fonction portuaire d'une capitale, Istanbul* (R. Mantran, France), *Saraï port de la Volga* (M. Malowist, Pologne), *Recherches sur l'organisation et le réglement de la vie économique des ports balkaniques (XV^e — XVI^e siècles)* (B. Cvetkova), *Les villes portuaires de Valachie et de Moldavie aux XV^e — XVI^e siècles* (R. Manolescu, Roumanie), *La mer Noire et son littoral (XVIII^e— XIX^e siècles)* (V. Paskaleva, Bulgarie), *Seewirtschaftliche Politik des Viener Hofes an der Ostadriatischen Kuste (1700—1748)* (I. Erceg, Yougoslavie), *Villes portuaires coloniales au bas Moyen Age et à l'époque moderne, de la mer Noire à l'Atlantique et l'Océan Indien* (Ch. Verlinden, Belgique), *Les ports albanais aux XIII^e — XV^e siècles* (H. Ducellier, France), *Les villes portuaires du bas Danube au XIV^e siècle* (M. Balard, France), *Le rôle de Varna et le commerce avec les Républiques maritimes d'Italie dans la deuxième moitié du XVI^e siècle* (I Spissarevska),

La forteresse maritime de Trébizonde à la fin du XV^e siècle (Chr. Villain-Gandossi, France), *Le rôle de la région de la mer Baltique et de la région des Balkans dans le trafic de l'Italie à la fin du Moyen Age* (V. I. Rutenburg, URSS), *Spanish Convoys on the Caribean route, changes of Terminal from Puerto Bello to Puerto Caballos (1536—1610)* (U. Lamb, USA), *The Black Sea route in the 13th— 15th centuries* (E. Todorova, Bulgarie), *Die Portolanos und die Druckkarten von 15. bis zum 19. Jahrhundert des Schwarzen Meeres und seiner Westküste* (M. B. Besevliev, Bulgarie).

Bien que la thématique des travaux ait embrassé une aire géographique très vaste, depuis l'Océan Indien à la mer des Caraïbes, la majeure partie des contributions présentées se sont axées sur les problèmes de la mer Noire et du Sud-Est de l'Europe, avec de fréquentes références dans ce contexte au littoral pontique roumain et au Bas-Danube. D'un intérêt tout particulier s'est avéré l'exposé de Michel Balard, qui, fondé sur certains documents inédits émanant du notaire gênois Antonio di Ponzó au courant des mois août-octobre 1360, a fourni de nouvelles données sur la vie portuaire à Chilia. Ces documents témoignent de la présence des Roumains dans la ville en question, présence attestée par la mention de la langue roumaine. Au cours des débats le professeur M. Berza traita, dans une ample intervention, de la continuité et des traits spécifiques propres à la vie portuaire du littoral pontique roumain depuis l'époque hellénique jusqu'à celle de la domination ottomane.

Le 10 mai, les travaux ont continué dans le cadre de la Commission d'histoire maritime, avec les communications : *The concept of Thalassocracy* (C. Reynolds, USA), *Port Cities in British case* (Bird, Royaume Uni), *Stadttyp und Stadtindividualitat als Vorausetzung hafenstädtischer Foderation (am Beispiel der spatmittelalterlichen — frühneuzeitlichen Ostseestadt)* (K. Friedland, République Fédérale d'Allemagne), *La ligue hanséatique, ses limites occidentales, les cas de Cologne, d'Emden et de Stade* (H. Kellenbenz, République Fédérale d'Allemagne), *Les villes portuaires de l'Asie du Sud-Est* (D. Lombard, France), *L'importance de Sinope et de Varna aux XVIII^e— XIX^e siècles du point de vue des âyâns et des familles autochtones* (Yücel Özkaya, Turquie).

Pendant les travaux, des excursions ont été organisées afin de faire visiter par les participants divers monuments historiques et points touristiques de Varna (les 7, 9 et 10 mai), ainsi qu'une excursion documentaire à Nesebăr (9 mai). Les participants ont pu visiter de cette manière le Musée de la Marine, les thermes romains des II^e—V^e siècles, le Musée d'Ethnographie, le Monument et le Musée de la bataille de Varna, le Musée d'histoire et le port de Varna. Le Monument et le Musée de la bataille de Varna ont été édifiés en l'honneur des Roumains, Polonais, Hongrois, Bosniaques, Croates, Tchèques, Slovaques et Bulgares qui ont affronté les Turcs lors de la bataille du 10 novembre 1444 ; c'est un hommage à la lutte commune des peuples du Sud-Est et du centre de l'Europe contre l'envahisseur ottoman. L'épigraphe du monument relève la part prise par les Roumains à cette bataille et le génie militaire de Jean Hunyadi. Plusieurs pièces du musée attestent la participation des Roumains à la bataille de Varna, témoignant également de la lutte antiottomane menée par les pays roumains au XV^e siècle. Toute une salle du musée est entièrement dédiée à la mémoire de Jean Hunyadi.

Par sa thématique variée, mais axée surtout sur l'histoire maritime et urbaine du Sud-Est de l'Europe, le colloque d'histoire maritime et de l'histoire des villes confirme l'intérêt croissant pour cette sorte d'études. Il a offert, en outre, aux historiens roumains la possibilité de communiquer le fruit de leurs propres recherches tout en prenant connaissance des résultats obtenus par leurs collègues de l'étranger. Comme certains de ces résultats concernent de fort près l'histoire de la Roumanie, des perspectives nouvelles s'ouvrent ainsi pour notre historiographie.

Radu Manolescu

THE ROMANIAN-AMERICAN HISTORICAL CONFERENCE OF MADISON WISCONSIN (U.S.A.)

From the initiative of Prof. Kemal Karpat of the University of Wisconsin, a Conference was held in Madison, Wisconsin, October 7—9, 1977 to commemorate the Centennial of Romania's state independence. It brought together a team of Romanian and American historians who focused their discussion on *Independence and Modernization in Romanian History.*

The general framework of the problem, as well as the features characteristic of Romania's history in the last century — when the struggle for national unity reached its apex and great efforts were made to modernize the socio-economic and institutional structures of the state on the way of capitalist development — made the object of a first group of papers.

Thus, Prof. Dr. Ştefan Ştefănescu emphasized the specific features of the permanent struggle of the Romanian people all along the centuries for independence from under foreign oppression, for building a unitary and independent state and securing a place among the modern nations of the 19th century. To this end, the Romanians had to essentially change their society and liberalize their political regime, initiate an agrarian reform and create an industry of their own.

Prof. Stephen Fischer-Galaţi, from the University of Colorado (Boulder), pointed to the echo of Romania's struggle for independence and modernization among the Balkan peoples. He also suggested that Romania became a vivid example for her neighbours in South-Eastern Europe and analyzed the resonance and impact of this fact on international public opinion. The positive role played by the attainment of Romania's independence and by the modernization of her structures in the development of her national culture was underlined by Dr. Alexandru Duţu, who emphasized the influence of this event on the evolution of Romanian civilization. He reported some data on the strong relationship between revolution, independence and modernization in 19th-century Europe.

Another series of papers dealt with the political and diplomatic actions taken by Romania from 1859 to the end of the century, in order to fulfill her political union and become a sovereign state. Thus, Prof. Barbara Jelavich, from Indiana University (Bloomington) analyzed the Romanian initiatives in the international arena, while Prof. Garrison Walters, from Ohio State University (Columbus), described the impact of these relations on the Romanian concepts of modernization and national independence in the second half of the 19th century. Both authors appreciated the great political ability with which Romania defended her national interests during the sometimes critical contests with the Great European Powers of that time.

Noteworthy are also the papers given by Dr. Paul Cernovodeanu and Ion Stanciu, both from the "N.Iorga" Institute of History in Bucharest. They highlighted the decisive rôle played by the brave Romanian soldiers in the War of Independence, 1877—1878, as well as the subtle Romanian diplomacy which succeeded in eventually obtaining international recognition of Romania's independence. Both authors presented a lot of evidence provided by American publicists, journalists, war correspondents and even by American officials which, in the end, contributed to a better knowledge of the Romanian situation in the great Republic overseas.

The subject of Romanian-American cultural relations was discussed by Paul Simionescu, senior researcher at the Institute of Ethnology and Dialectology in Bucharest. He pointed to the echoes of American culture in Romania in the second half of the 19th century, chiefly through Romanian translations from the American literature published in newspapers, pamphlets or books.

Prof. Gerald J. Bobango, from Pennsylvania State University, emphasized the importance of Prince Alexandru Ioan Cuza's administration in laying the foundation of modern Romania, which rose the country's international prestige.

Dr. Charles Dietman from the University of Washington (Seattle), discussed some improvements recorded by Romania's agriculture and industry following the country's independence. Prof. Ladis K. D. Kristoff from Portland State University emphasized the essential changes which took place in the social and economic structure of the country, as well as the involvement of Romania's coinhabiting nationalities in political life after completion of her union in 1918.

Dr. Paul Shapiro from the United States Information Agency, devoted his paper to the political and economic development of Romania in the interwar period. He showed that after 1930, the bourgeois political parties succeeded to overcome their regional primitivism, a fact that fully attested that "Great Romania" had reached a homogeneous political structure.

In his highly interesting paper, Prof. Bela A. Vago, from Haifa University (Israel), visiting professor at Wisconsin University, evidenced, on the basis of some unpublished records from the Filderman Archives (Israel), that the policy promoted by Ion Antonescu in the Jewish question (from 1940 to 1944) was somehow different from Hitler's. This is particularly obvious when comparing the tolerant attitude toward the Jewish minority in Romania to that of the Szalassy regime in Hungary who transported, an enormous number of people to German extermination camps.

The last papers of the Conference expounded on the structural changes that have taken place in Romania, from August 23th, 1944, to the present day. Dr. Marie Neag, from Youngstown University, underlined the great progress scored by Socialist Romania in the area of education

and the deep democratic conception of the Romanian educational system. Prof. Walter M. Bacon Jr., from the University of Nebraska at Omaha, discussed the policy of independence promoted by the Romanian Communist Party as concretized also in the military training of the popular masses and the defence of Romania's national sovereignty — "the cause and achievement of the entire nation". Prof. Ellen Fischer, from Skidmore College, highlighted the fact that the present cadre structure of the Romanian Communist Party faithfully reflects the great changes which have recently taken place in Romanian society, as well as the directly proportional connection between the Romanian people and the coinhabiting nationalities. Prof. Paul Michelson from Huntington College pointed out the major topics of Romanian historiography in the interwar period.

Other distinguished historians contributed to the success of this Conference by taking the floor or in the capacity of moderators: Kemal Karpat, Michael Petrovich, Melvin Croan, Peter Smith and Stanley Payne; among the participants were some from other universities e.g., Professors Richard V. Burks, Wayne State University (Detroit); Glenn Torrey, the Emporia College of Kansas; Richard Clogg, the King's College, London etc. The proceedings were attended also by Gheorghe Ioniță, Romanian Embassy Counsellor in Washington, Emilia Gheorghe, head of the Romanian Library in New York, Liviu Maior from "Babeş-Bolyai" University of Cluj-Napoca (Romania) and Eugenia Popescu-Județ (Romania) visiting professors at the universities of Detroit and Duquesne, respectively. The papers will be issued by the University of Wisconsin.

The participants had also the opportunity to visit an exhibition of the latest Romanian history books mounted in the Conference Hall and organized by Al. Rolick, chief librarian of the University of Wisconsin jointly with the Romanian Library in New York.

The Madison Conference devoted to the Centennial anniversary of Romania's independence was a success as pointed out also by the American organizer in the closing speech and by Prof. Ştefan Ştefănescu, who in his closing address underlined once again the strong relationship between modernization and independence in modern and contemporary history.

Paul Cernovodeanu

«LES BALKANS, ZONE DE PAIX ET D'AMITIÉ»

En automne 1977, a été ouverte à Bucarest, au Musée d'art de la République, une grande exposition de peintures, dessins et gravures contemporaines provenant des pays balkaniques. Résultat d'une initiative roumaine, très importante sur le plan politique ainsi qu'au point de vue culturel, cette exposition inaugurait en Roumanie un système de présentation de plus en plus actuel : il s'agit de l'exposition d'art comparé, comme dialogue entre des expériences humaines rapportées à l'expression artistique.

Chacun des pays participants — la Bulgarie, la Grèce, la Yougoslavie, la Roumanie, la Turquie — ont essayé de souligner le plus clairement possible les tendences caractéristiques pour la confrontation des artistes avec les réalités d'aujourd'hui, vécues dans l'univers de l'art et dans l'esprit des traditions nationales. La sensibilité de l'homme de nos jours envers la nature, les nouvelles formes de l'art du portrait ; l'écho, dans l'art, de la vie des objets reliés au train-train quotidien de notre civilisation, offraient un vaste champ d'investigations comparatives. C'est ainsi que le goût pour le paysage, surtout dans cette région de l'Europe, où une très ancienne culture rurale a fait naître des valeurs qui aujourd'hui seulement sont découvertes dans toute la profondeur de leurs significations, pouvait être identifié parmi des œuvres très différentes l'une de l'autre, par leur facture spirituelle et par leur langage. Le bulgare N. Peteov (né 1916) évoquait une « Tombée de la nuit » à l'aide d'une matière picturale épaisse, solide, qui semblait vouloir symboliser la confiance dans la matière de l'Univers ; tandis que l'artiste grec C. Grammatopoulos (né 1916) esquissait des vues de la mer d'Egée avec des gestes légers, élégamment équilibrés. Les artistes yougoslaves avouaient leur préférence pour le paysage symbolique, d'émotion intense et de couleurs fortes : un exemple éloquent était offert par « Notre espace vert » de F. Novintz (né 1938). Les Roumains, dont les peintures de paysage sont depuis longtemps définies comme un chapitre essentiel de leur histoire artistique, apportaient de nombreuses propositions qui couvraient un registre partant du post-impressionnisme de A. Ciupe (né 1900) au lyrisme concentré de B. Covaliu (né 1924), à la poétique picturale de H. Bernea (né 1938), aux trajets qui mènent du réel au fantastique dans la peinture de S. Câlția (né 1942)

et de Paula Ribariu (née 1938). Dans l'art turc, le paysage pittoresque souvent pratiqué à l'époque de l'entre-deux-guerres, est remplacé aujourd'hui par le paysage dépourvu de nostalgies, un paysage de transcriptions lucides, parfois chargées d'un sous-texte de réflexions, ainsi que le prouvait le tryptique de A. Gurman (1938—1976), consacré à un dialogue entre la ville et le village. La domination du figuratif dans tous les compartiments de l'exposition — exception faite pour le compartiment turc — où les traditions de la calligraphie et de l'ornementalisme survivaient de différentes façons, stimulait l'effort de déchiffrer les caractères propres à chacune des écoles de peinture représentées, ainsi que leurs manières de comprendre et d'accepter les données de la vie contemporaine. C'était particulièrement le portrait, soit dans le sens habituel, soit comme « personnage » dans une composition qui répandait des suggestions, des associations d'idées, parfois des appréhensions, d'autrefois des appels catégoriques — le tout rapporté au destin de l'homme dans la vie contemporaine. D'une façon sobre, et avec une inclination vers la monumentalité des formes, fréquente dans la peinture bulgare, S. Rusev (né 1933) accentuait les valeurs immuables de la dignité humaine, dans ses deux portraits remarquablement bien peints, avec des moyens qui voulaient rendre, par la peinture à l'huile, les effets des anciennes fresques à portraits. Leviev (né 1935) consacrait à son père une image fortement marquée par le néoréalisme italien. Les Grecs faisaient du portrait un leitmotiv de leurs gravures, présentées surtout par des gravures sur bois, particulièrement aptes aux références à la tradition des imprimés anciens C'est dans ce sens que s'affirmaient « Les fillettes à colombes » et « l'Épitaphe pour un garçon de 15 ans » de T. Alevigos (né 1914). Dans le domaine de la peinture, plusieurs compositions attiraient l'attention, ainsi la « Famille de bon ton », peinte en rouge violent, avec des couleurs d'acryle éclatantes par D. Mytaras (né 1934) et « Le 25 Mars », signée par S. Vassiliou (né 1902), ouvrage solennel comme intention, consacré à la fête nationale grecque, mais interprété par des moyens discrets, subtils. Voilà une dizaine d'années que s'affirment, dans l'art yougoslave, de nouvelles formes du réalisme contemporain : du photo-réalisme au lyrisme subjectif, du réalisme expressionniste au réalisme peuplé d'éléments phantastiques. C'est dans ce cadre à larges ouvertures que se déroule la création de M. Blanusa (né 1943). Bien que décidément « photographiques », par la reproduction précise et l'indifférence de la couleur, également moulée à l'image de ses modèles réels, des ouvrages ainsi que « Le groupe » ou « Personnage regardant un tableau abstrait » laissent découvrir un choix de l'artiste, un jugement sur le comportement humain. « La pluie » de Y. Fatur (née 1949), faisant partie de la même direction esthétique, s'approche pourtant du mouvement néo-lyrique, désireux de mettre en valeur l'émotion simple, qui n'est pas gênée par sa propre candeur Bien connu et beaucoup pratiqué en Yougoslavie avant la seconde guerre, l'expressionnisme continue son développement, marqué de puissants éléments symboliques. C'est le cas du « Concert pour perroquet » de R. Yanici-Yobo (né 1911), une réintégration de l'ancien motif du clown, déplacé de son contexte symbolique traditionnel, dominé par l'idée de la solitude et de la force du réel, vers un univers d'ironie bienveillante. Le portrait roumain, porteur d'une riche tradition dans l'art qui s'étend de la fin du XVIII^e siècle à la première moitié du XX^e, était brillamment représente dans l'exposition par les peintures de C. Baba (né 1906), images gravement poétiques : mais aussi par T. Brădean (né 1927), dont le portrait « Une Roumaine » prouve un sens inné pour les significations d'un geste, d'un mouvement. Le costume acquiert dans les portraits de Brădean les caractères d'un second corps humain, puissant et homogène, monumental et noble, comme si un trésor de valeurs morales lui avait été transféré. Parmi les jeunes, Z. Dumitrescu (né 1916) proposait un montage autour des visages qui l'entourent dans sa vie quotidienne, tandis que S. Ilfoveanu (né 1916) offrait un « Musicien à la trompette » d'une certaine façon apparenté au motif du clown et de l'arlequin qu'on pouvait retrouver chez M. Cilievici (né 1930) dans son « Acteur à la guitare ».

Si l'art turc traditionnel avait laissé de côté le portrait, ainsi que d'autres représentations de la figure humaine, celles-ci apparaissent aujourd'hui, avec des formes très stylisées, chaque fois dans le sens de la conception esthétique à laquelle le peintre avait adhéré : par exemple à la pop-art, qui semble garder un grand nombre d'adhésions en Turquie. Ainsi plusieurs ouvrages qui évoquaient d'une façon indirecte l'humanité d'aujourd'hui : parmi ces ouvrages se trouvaient « La musique électronique » et le « Forte-piano » de Taner Güngor (né 1911), peintures tachistes, mais pourtant ascétisées dans l'esprit de l'écriture musulmane.

La nature morte, concentrée sur l'éternelle poésie des objets usuels, était présente comme un petit mais brillant chapitre de la peinture roumaine, avec deux tableaux de Al. Ciucurencu (né 1903) et un « Intérieur avec une table orange » de Ion Pacea (né 1924). L'art turc offrait

à son tour un hommage — de nature différente — à l'objet. Il s'agissait de l'évocation, dans une atmosphère de netteté technique, d'objets-outils, d'objets-machines. Le représentant principal de ces recherches était Z. Hanimyan (né 1948).

L'arrangement intelligent et avisé de l'exposition favorisait un rapide jugement d'ensemble tout autant qu'une analyse minutieuse. L'on pouvait d'un coup saisir la poésie âpre de l'art bulgare, dont la plupart des œuvres étaient consacrées à son récent passé de luttes et d'efforts ; le rythme des alternances bien équilibrées entre les allusions à un passé lointain et l'inventaire des aspirations, des espoirs ou inquiétudes du présent dans l'art grec ; l'explosion de tempérament et d'expressivité dans l'art yougoslave, la luminosité, le lyrisme cordial et discret des pages de la peinture roumaine, les efforts vers la modernité de l'art turc.

C'est ainsi que l'exposition, à la fois source de méditation scientifique et de délectation esthétique, se déroulait comme un voyage au cours duquel le visiteur réussissait à mieux comprendre le souvenir des anciennes expériences communes propres à ces territoires, le rôle des aspirations actuelles, capables — malgré tout ce qui les sépare — de s'entendre et de s'harmoniser, dans une atmosphère de collaboration pacifique, favorable au progrès de l'humanité, souvent héroïque, de la zone des Balkans.

Amelia Pavel

Rumanian Studies. An international annual of the humanities and social sciences. Volume III, 1973—1975. Editor: Keith Hitchins — University of Illinois. Leiden, E.J. Brill, 1976. 221 p.

The latest number of the annual *Rumanian Studies* comprises 11 studies by American and Romanian contributors, grouped into four sections : history, archaeology, ethnography and socio-linguistics.

The first series of articles deal with some of the important moments in the history of the Romanian people (since the Foundation of the feudal states to World War I), e.g., certain aspects of agrarian history and history of trade, the Romanians' emigration to the United States of America, and the knowledge about England under the late Stuarts in Transylvania.

A remarkable study, at the beginning of the yearbook, is the one written by Prof Paul W. Schroeder, from Urbana-Champaign (Illinois) University, entitled *Rumania and the Great Powers before 1914* (pp. 3—19). The avowed object of this study is the analysis of the reaction of the great European powers against the change of Romania's foreign policy before the outbreak of World War One. The change occurred during the Balkan wars, when Romania passed to an active foreign policy which meant "after many vicissitudes, her achievement of national unification". (p. 3). On the basis of rich documents, the writer points out that Romania's intervention in the Balkan conflict was an actual disaster for the Austrian diplomacy, which did not expect Romania to support Serbia. As a result, "Austria really began to take Rumania seriously as a problem" (p. 6). With regard to the new alignment in foreign policy, of the Bucharest government, Prof. Schroeder pays particular attention to the fact that "...Rumania's change, in policy and alignment was even more significant than is often recognized, and must be considered (in a certain sense) as an important cause of World War One" (p. 3).

Prof. Schroeder also emphasized another element that made the Dual Monarchy's position even more precarious in that part of Europe. It is "the Rumanian problem in Hungary", which "was one of the most intractable, if not the most explosive, of the Monarchy's nationalities problems, and it was growing steadily worse. Rumanian nationalism in Transylvania had long worried Austria, and any sign of active support from within Rumania for the movement always made her very anxious" (p. 4). In that state of things, Vienna made considerable efforts to prevent the weakening of the relations with Rumania and consolidate the alliance treaty signed by the Romanian government and the Central Powers. The author of the study shows that the Vienna government had tried to achieve that objective in three ways : firstly, by naming Czernin as minister of the Dual Monarchy in Bucharest, with the task of making clear and re-asserting the Romanian-Austrian alliance by publishing the secret treaty of 1883 ; secondly, by making count Tisza, — the Hungarian prime-minister — start talks with the representatives of the Transylvanian Romanians, in order to put an end to the tension in that region ; thirdly, by a diplomatic action meant to convince Berlin that the Austrian-German failures in the Balkans would destroy Austria's position as a great power in that part of Europe. Among those measures, mention should be made of the well-known memorandum of June 24, 1914, in which baron Matsheko summoned Romania to frankly declare what coalition she meant to join : either the Triple Alliance or the Entente. The efforts of the Vienna Cabinet, however, failed, as Romania went on developing her own foreign policy. In Prof. Schroeder's opinion, the military action against Serbia, being unleashed after the Sarajevo attempt, was also a warning to Romania, stipulating that if she did not return to her former policy, she would be regarded as an enemy of the Central Powers, which were going to prepare hostilities against her.

In the last part of his study, the author analyzes the diplomatic activity of Russia, France and England regarding Romania's change of alignment. Each of the three great powers of the Entente was trying to destroy the positions of the Central Powers in the Balkans, in keeping with its own interests.

Prof. Ştefan Ştefănescu, in his synthesis entitled *Orient et Occident au bas-Danube; Fondation des États roumains indépendants* (pp. 20—38), deals with a number of important aspects of the history of the region between the Carpathians and the Danube, ever since the Romans conquered Dacia up to the foundation of the Romanian states in the 14th century. The writer brings to the fore the specific traits of the process of Romanization in this area as compared to its course in Western Europe. Speaking of Dacia, the author emphasizes the intensity of Romanization, which is revealed by numerous archaeological discoveries made in Transylvania, Oltenia, Wallachia and Moldavia. The study mentions also the role of the Slavs, as a distinct factor in the compact block of Eastern Romanity. Their establishment in Dacia preceded the appearance of the incipient feudal structures. The Slavs' first structures were tribal communities, which gradually turned into rural communities. Emphasis is also placed on the differences between the formation of the Romanian people and the formation of Romanic peoples in the West. In the latter case, the distinct factor — the Germans — built up a "barbarian" state replacing and imitating the ancient imperial authority, whereas in the Romanian case, the form of manifestation of the distinct factor was that of agrarian collectivities.

In the second part of his study, Prof. Ştefănescu presents the appearance of political formations in the Romanian territory, a process started as early as the 10th century. Those political formations—knezdoms and voivodships (i e. principalities) were characterized by many common traits transmitted by the Daco-Roman tradition or derived from the contacts with the migratory populations. On the other hand, the rather lasting presence of the last wave of migratory populations (Petchenegs, Udes, Kumans and Tatars) as well as the expansion of the Hungarian kingdom prevented the small Romanian political formations to develop into powerful state organizations which might have contributed to the reconstitution of the once great Dacian state.

Despite all adverse conditions — as the author of the article puts it — the process of the development of political formations on the present territory of Romania went on The appearance of small political formations in Dobruja — in the 11th century — was to a certain extent the result of the Byzantine influence. North of the Danube, sources mention the presence of certain political formations in Moldavia, Wallachia and Oltenia, in the 11th — 13th cc. The unification of these formations, simultaneously with their fight for liberation from under the foreign rule, led to the foundation of the great Romanian mediaeval states : in the first half of the 14th century, on the territory of Oltenia and Wallachia, and at the beginning of the second half of the 14th century, on the territory of Moldavia.

An important moment in modern Romanian history is approached by Prof. Barbara Jelavich from Indiana University, in an article entitled *Russia and the Rumanian Commercial Convention of 1876* (pp. 39—60) consisting of the text, proper comments, and an appendix of eight documents. The author makes an historical overview of the diplomatic situation of the Principalities in the 18th century, recalling the hatisherif of 1802, the Convention of Akkerman (1826), the Treaty of Adrianople (1829), and the Treaty of Paris (1856). Prof Barbara Jelavich discusses the stages of the unification and strengthening of the Principalities : 1858/1859, 1861/1862, 1866. In order to assert and extend its autonomy, by the attainment of complete independence, the young Romanian state undertook several foreign policy actions. Thus, the Bucharest government established diplomatic agencies in Belgrade (1863), Vienna (1872), Berlin and Rome (1873), St. Petersburgh (1874) and proceeded to conclude conventions and agreements with various states, by direct negotiations, without the Porte's mediation. The telegraphic convention between Romania and Russia, concluded in 1860, as a result of direct negotiations between the two states, was a significant beginning of Romanian diplomatic efforts with a view to emancipating the country from under suzerainty and securing its independence

After 1873, taking advantage of the favourable international situation and of Austro Hungary's interests to extend commercial relations in the Lower Danube area, Romania negotiated and concluded in 1875 the well-known commercial convention with Austria. Economically speaking, the convention supported Austro-Hungary's commercial interests. But for Romania — as Barbara Jelavich emphasized — it was the political significance of the convention that was of interest. By signing it, Romania was fulfilling an act characteristic of a sovereign, independent state. The precedent set in 1875 was renewed the following year, when Romania concluded a similar convention with Russia. The author shows also that the convention had a limited economic significance. Instead, the same as in the preceding case, its political significance was considerable : Romania was making another step towards its independence. The documents annexed consist of letters sent by Ivan Alexeevici Zinoviev — the Russian general consul in Bucharest — to his chief Nicolai Karlovici Giers of the St. Petersburgh Ministry for

Foreign Affairs Among these letters, seven comment upon the negotiations with the Romanian government for concluding the trade convention; the eighth presents the organization of Bulgarian revolutionary activities in Romania.

The national struggles of the Transylvanian Romanians are studied by Prof. Keith Hitchins from the Urbana Champaign (Illinois) University, in the article *Austria—Hungary, Romania and The Memorandum 1894* (pp. 108—148). The author begins his article by emphasizing that after 1890 the Transylvanian Romanians' national movement turned — from an internal affair of Austria-Hungary — into a problem of international concern. "Foreign ministries in London, Paris and Berlin", Prof. Hitchins says, "began to recognize its long-term implications for the political stability of Eastern Europe" (p. 108). The Romanians' movement was promoted by the National Party of Transylvania, through organizations such as the Cultural League, and by the positions taken by many important political figures in the old Kingdom. Among all these actions, the most important was the Memorandum. Prof. Hitchins makes a brief historical presentation of this movement, showing the major claims inscribed in the Memorandum which was to be submitted to Emperor Francis Joseph in May, 1892, by a numerous delegation of the National Party. Denunciation of the action of forced denationalization taken by the Budapest government against the Romanians was regarded as an agitation against the safety and territorial integrity of the state. The famous process of Cluj, in May 1894, ended by the imprisonment of the representatives of the Memorandum. In that way, the situation of the Transylvanian Romanians became an international problem. The writer goes on showing the strong reaction of the Romanians from the old kingdom against de Cluj sentence and emphasizes the intensive activity developed by the League for the Cultural Unity of all Romanians acquainting West European opinion with the national problem of Transylvania. Prof. Hitchins mentions in his comments the reports by Ralph Milbanke, the British consul in Bucharest, in which he warned his government that failing to solve the problem of the Transylvanian Romanians and of the other nationalities from Austria-Hungary entailed real danger for European peace. In the appendix, the writer gives 12 documents of official correspondence (from July to early September 1894), comprising: a memorandum by Agenor Goluchovski, Austrian-Hungarian minister in Bucharest between 1887 and 1893, on the Romanian question, several reports by Constantin Dumba, the Austrian Chargé d'Affaires in Bucharest sent to Gustav Kálnoky, Austria-Hungary's Minister of Foreign Affairs, an exchange of letters between Kálnoky and Sándor Wekerle, the Hungarian prime-minister. The documents revealed the complexity of the Romanian national question, the preoccupations of the Vienna government lest some deterioration of its relations with Romania should occur and the rigid position of the Budapest government, which was little inclined to make substantial concessions to the Romanians.

The agrarian problem in Romania in the first two decades of the 20th century makes the object of Philip Eidelberg's article, *Vasile Kogălniceanu and Rumanian Conservative Populism* (1900—1913), (pp. 76—92). The author shows that the populists were characterized by two mains traits: opposition to the protectionist custom tariffs and forced industrialization, supporting a radical redistribution of land. Also, statistical data concerning the distribution of landed property in Romania before World War One, as well as some appreciations on its social economic implications, are presented. Regarding Mihail Kogălniceanu, the writer emphasizes that the former's solution to the agrarian reform by the redistribution of small plots to the peasants, had as main object particularly the leasing out of estates to tenants.

A few data and information on the Romanians of America are reported in Lucian Boia's article, *On the History of Rumanian Immigration to America, 1900—1918* (pp. 61—76). Thus, one can see that between 1901 and 1920, 137,000 Romanians entered the United States, and between 1908 and 1928, 69,000 of these came back to Romania. At the end of World War One, there were about 100,000 Romanians on the territory of the United States (when that figure was established the situation of the Romanian population in America before 1908 was also taken into account). The article also contains information with regard to the following aspects: the socio-economic conditions of the Romanians' life in America; the leaders of the Romanian community (Epaminonda Lucaciu, Moise Balea, Ion Podea, Dionisie Moldovan); the Romanian press in the United States (*America, Românul, Românul din America, Sămănătorul, Foaia Poporului*).

Paul Cernovodeanu wrote a study entitled *Transylvanian Evidences about England during the Later Stuarts (1660—1714)* (pp. 93—107) The study is divided into the following sections: Travel Accounts, School Notes and Correspondence (pp. 94—96); General setting, towns, monuments, public institutions (pp. 96—98); Institutions of education, university life and scientific life (pp. 98—100); Official ceremonies, customs (pp. 100—102); Political and Ecclesiastical Life (pp. 102—104); Echoes about England in the Literature and Drama (pp. 104—106). The author mentions that, unlike in Wallachia and Moldavia, in Transylvania much was

known about England at the turn of the 17th century and the beginning of the 18th. That was due to the fact that numerous Protestant scholars, teachers and theologists who had studied in England, on coming back home, contributed to the dissemination of ideas and information on the English society. As these data are grouped by the above sections, the article is easy to read by people interested in the matter.

An article by Costin Feneşan is devoted to the economic history of the Banat trade, *Der Banater Kupferhandel in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts; zur Frage des österreichischen Merkantilismus in einem Grenzland* (pp. 149—162). The writer provides a number of data on the copper trade in the Banat after the peace of Passarowitz (1718) when the Ottoman Empire yielded that province to Austria. Trade developed in the conditions of mercantilism, an economic trend that affected also the Austrian Empire. Estimations are made on the quantity of exported copper, its money value and the share of copper in the general trade of the Banat.

Archaeological problems are dealt with in a study by Sever Dumitraşcu entitled *Recent Archaeological Research and Discovery in Northwest Rumania* (pp. 165—188). This geographical area covers the present counties of Arad, Bihor, Satu Mare, the western part of Sălaj county and the southwestern corner of Maramureş county. The finds cover three historical periods : 3rd—2nd cent. B.C., the contact between the late Dacian Hallstattian society (or early La Tène) and the Celtic world ; 2nd cent. B.C. — 1st cent. A.D., the classical Dacian era ; 2nd—4th cc. A.D., the Roman era (the period of the Roman rule in Dacia). These finds indicate a vigorous socio-economic Dacian society, both in the regions under Roman rule and in the free ones. The permanent relations between the free Dacians and those under Roman administration are also obvious.

The ethnography section of this annual includes an article by Paul Simionescu, *Réminiscences mythologiques concernant le Danube* (pp. 191—203). The writer brings out in bold relief several elements outlining the bipolar tendencies of aquatic symbolism with the Romanians. On the one hand, there is regeneration of life, on the other, the chaos of the original form, dominated by forces adverse to life. That symbolism is particularly obvious with the social groups which lived near the Danube.

The concluding section of the book deals with socio-linguistics. Erica F. McClure and Malcolm M McClure, from the Urbana-Champaign University, present an interesting study on the *Factors Influencing Language Variation in a Multilingual Transylvanian Village* (pp. 207—220), emphasizing a number of aspects ensuing from the linguistic variety of the village of Vingard, in Transylvania. At the same time, in an ethnoanatomic approach the authors analyze the differences appearing from the phonological, morphological and semantic properties of the same word. The village of Vingard is a typical example of language interaction, given that its population is formed of Romanians (650), Saxons (450) and Gypsies (100).

Sergiu Columbeanu

Südosteuropa und Südosteuropa-Forschung. Zur Entwicklung und Problematik der Südosteuropa-Forschung. Hrsg. K.-D. Grothusen, Hamburg 1976, 275 S.

Der vorliegende Sammelband enthält 20 Beiträge aus verschiedenen Disziplinen für das Symposion des Südosteuropa-Arbeitskreises der Deutschen Forschungsgemeinschaft, das vom 17. — 19. Oktober 1975 in West-Berlin stattfand.

Durch die Hervorhebung der Begriffe „Entwicklung" und „Problematik" wird bereits im Untertitel ein erstes generelles Charakteristikum für den größten Teil der vorliegenden Arbeiten gegeben, in denen kaum neuere Forschungsergebnisse im Detail ausgebreitet werden, sondern in denen man in erster Linie wichtige Informationen über den allgemeinen Entwicklungsstand der Südosteuropa-Forschung in den verschiedenen Disziplinen findet. Mit anderen Worten, man hat hier einen aktuellen Wegweiser vor sich, einen Überblick über die verschiedenen Fächer und über einige wichtige Forschungsvorhaben und - programme, die zur Zeit laufen.

Nach der kurzen Einführung von K.-D. Grothusen, der die organisatorische und publizistische Tätigkeit des Südosteuropa-Arbeitskreises resümiert, folgt unter dem Titel „Aktivitäten der interfakultativen Südosteuropa-Forschung in Regensburg" (9—30) der Bericht von Fr. Mayer über die Bemühungen der jungen Universität Regensburg, auf diesem Gebiet einen Forschungsschwerpunkt zu bilden, was sich u.a. in der Gründung eines Osteuropa-Institutes konkretisiert hat, über dessen wichtigste Aktivitäten in zeitlicher Reihenfolge, über dessen Mitglieder sowie einen Teil der Satzung die umfangreichen Anlagen Aufschluß geben. Angefügt

wird ferner das Inhaltsverzeichnis aus dem Band „Jugoslawien" des Sudosteuropa-Handbuchs, fur das inzwischen schon der Fortsetzungsband „Rumanien" gemeinsam mit rumanischen Wissenschaftlern ausgearbeitet wird.

Die folgenden drei Beiträge, die fast ein Drittel des Bandchens einnehmen, von H. Gross und W. Gumpel „Deutsche wirtschaftswissenschaftliche Sudosteuropa-Forschung" (31–50), von Th. D. Zotschew „Sudosteuropa-Forschung und Sudosteuropa-Dokumentation im Institut fur Weltwirtschaft in Kiel" (51—67) und von J. Maier „Forschungen des Wirtschaftsgeographischen Instituts der Universitat Munchen in Sudosteuropa unter besonderer Berucksichtigung der Studien zur Urbanisierung" (69—94) beschaftigen sich mit wirtschaftlichen Fragen, wobei allerdings die Problemstellungen und Akzentsetzungen deutlich variieren.

Paul Philippi stellt in seinem Beitrag „Die Arbeitsvorhaben des Arbeitskreises für Siebenburgische Landeskunde" (95—106) einen 1962 in der Bundesrepublik Deutschland gegrundeten Arbeitskreis vor, der es sich zur Aufgabe gemacht hat, an eine bedeutende Tradition anknupfend Siebenburgen interdisziplinar zu erforschen, wobei die Kooperation und die Koeditionen mit rumanischen Gelehrten, Instituten und Verlagen eine wichtige Rolle spielen. Auf die archaologischen Vorhaben des inzwischen aufgegebenen Sonderforschungsbereichs 18 an der Universitat Munchen bezieht sich Th. Ulbert in „Archaologische Ausgrabungen in Jugoslawien" (107—113), und zwar auf die Grabungen in Slowenien, in Hrušica und in Vranje, die zur Erhellung des Übergangs von der Spatantike zum Fruhmittelalter beitragen sollen.

Etwas fragmentarisch zeigt M Bernath in „Zur Motivation und Methode der Südosteuropa-Forschung" (115—118) Grunde auf fur die Abtrennung und für die relative Selbständigkeit der Südosteuropa-Forschung. E. Hosch spricht in „Beitrage zur Sudosteuropaforschung im Rahmen der 'Kommission fur die Geistesgeschichte des ostlichen Europa' an der Ludwig-Maximilians-Universitat München" (119—131) als Vertreter des Seminars fur Geschichte Osteuropas und Südosteuropas, das durch wichtige Publikationen international bekannt wurde, über die Beitrage dieses Instituts zur Arbeit der im Wintersemester 1962/63 in Munchen gegrundeten Kommission und verzeichnet diese einzeln im bibliographischen Anhang.

Auf die für Sudosteuropa sehr spezifische Erscheinung der „Zadruga" geht die Untersuchung von M. Gavazzi „Die Erfoschung der Mehrfamilien Sudosteuropas in den letzten Dezennien" (133—146) ein. I. Weber-Kellermann setzt sich in ihrem Beitrag „Der Wandel im wissenschaftstheoretischen Selbstverstandnis der volkskundlichen Minderheiten-Forschung in Sudosteuropa" (147—156) sehr kritisch mit dem weitverbreiteten Begriff „Sprachinsel" und den daran anknupfenden Vorstellungen auseinander und zeigt, wie hier die Untersuchungsperspektive in unzulassiger Weise verengt wurde und schließlich zur Entstehung von Klischees und Vorurteilen beitrug.

Vorwiegend linguistische Probleme werden in den nachsten funf Beiträgen angeschnitten. N. Reiters „Bericht uber das Projekt 'Sprache und Literatur als nationalintegriende Faktoren beim Eintritt der Balkanvolker ins Industriezeitalter' " (157—165) skizziert den Plan zu einer umfangreichen Arbeit, die vom Institut fur Balkanologie in West-Berlin 1974 ubernommen wurde und folgende Hauptgliederungspunkte umfaßt: 1. Kritik der neueren Nationalismus-Forschung, 2. Geschichtlicher Überblick uber den Zeitraum 1750—1870, 3. Synopsis der balkanischen Nationalbewegungen, 4. Darstellung der Einzelbewegungen und 5. Primärquellen zu den Nationalbewegungen mit Kommentaren. Der Beitrag von W. Stolting „Der serbokroatisch-deutsche Bilinguismus jugoslawischer Schuler" (167—179), der den Sprachproblemen der Gastarbeiterkinder gewidmet ist, geht uber den traditionellen Rahmen der Balkanlinguistik hinaus, wofur in der Schlußbemerkung eine fur den Leser etwas unbefriedigende Rechtfertigung versucht wird. Auf diesen Bereich bezieht sich auch M. Fritsches Bericht „Motivationspsychologische Implikationen beim Spracherwerb auslandischer Arbeiter" (181—186), wobei allerdings in erster Linie nur die Auswirkungen auf den Bereich Deutsch als Fremdsprache interessieren. In einem uberzeugenden Pladoyer für die Balkanologie unter dem Titel „Probleme und Tendenzen des Faches Balkanologie am Beispiel der Universität Bochum" (187—195) legt N. Boretzky die sachlichen Grunde fur die Notwendigkeit zur Einrichtung des Faches dar, dessen Daseinsberechtigung neben den traditionellen Universitätsfachern außer Frage stehen sollte. Unter dem Titel „Zum Stand der Vorarbeiten fur das Etymologische Worterbuch der rumänischen Sprache (EWRS)" (197—205) berichtet R. Rohr über den Plan zur Herausgabe eines etymologischen Worterbuches fur das Rumanische, welches zu einem erheblichen Teil auf den Vorarbeiten von G. Reichenkron basieren soll und fur welches ein neues semantisches Modell entwickelt wurde. Inzwischen ist diesem Projekt allerdings die Finanzierung versagt worden, so daß es kaum in absehbarer Zeit zu realisieren ist.

H. G. Majer beschreibt die „Arbeitsschwerpunkte der deutschen Osmanistik" (207—232), wobei er sich hauptsachlich auf die Entwicklung der Osmanistik in der Bundesrepublik Deutschland nach dem 2. Weltkrieg konzentriert, welche zunachst mit der Herausgabe von

Chroniken und Urkunden die Tradition fortsetzt. aber in den Monographien eine gewisse Verlagerung des Akzents auf Biographien. auf geographische Themen. auf das Derwischwesen und auf die Verwaltungsgeschichte erkennen laßt.

Der Beitrag von R. Lauer „Bemerkungen zur sudslawischen Literaturforschung in der Bundesrepublik Deutschland" (233—241) geht auf die Entwicklung der Untersuchungen zur südslawischen Literatur im sudesteuropaischen Raum ein. die bis vor kurzer Zeit. bis zur Reduzierung des Lehrangebots aus ökonomischen Grunden. standig an Umfang zunahmen und die sich gegenwartig auch wegen der geringen Berufsaussichten fur die Studierenden wieder reduzieren. Um dieser Tendenz etwas entgegenzuwirken wurde 1973 in Gottingen eine Arbeitsgemeinschaft „Literaturen Sudosteuropas" gegrundet. die auch die nichtslawischen Literaturen dieses Raumes miteinbezieht.

Auf ein vernachlassigtes Spezialgebiet der an den Universitaten etablierten Kunstgeschichte geht ein Forschungsvorhaben ein. das K. Wessel in „Forschungen zur kirchlichen Wandmalerei in Montenegro" (243—255) vorstellt und welches zwischenzeitlich, als der Sonderforschungsbereich 18 in Munchen noch gefordert wurde. auf ganz Sudosteuropa ausgedehnt worden war.

Den Abschluß bilden zwei Berichte aus dem Bereich der Bibliothekswissenschaften fur den südosteuropäischen Raum. und zwar von Fr. Gorner der Beitrag „Die Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz im Dienste der Sudosteuropa-Forschung. Sudosteuropa-Bestandsstruktur, -Erwerbungstendenzen und -Informationsvermittlung" (257—268) sowie von G. Krallert „Historische Bucherkunde Sudosteuropas" (269—274).

Dieses als Typoskript erschienene Bandchen vermittelt einen reprasentativen Eindruck vom Stand der gegenwartigen Sudosteuropa-Forschung in der Bundesrepublik Deutschland. In der heutigen Informationsflut. die auch dem Spezialisten die Orientierung auf seinem Fachgebiet immer schwerer macht. bietet dieser Sammelband eine wichtige Orientierungshilfe zu den verschiedenen Disziplinen dieses Forschungsbereiches. der im wesentlichen auf interdisziplinäre Untersuchungen angewiesen ist. und vermittelt ein weitgehend zutreffendes und vollständiges Bild. Erganzende Angaben waren zum Stand der Balkanphilologie in München, Saarbrücken, Tubingen und an einigen anderen Universitäten notwendig. die sich inzwischen auch auf diesem Gebiet profiliert haben. Deutlich wird in einigen Beitragen die schwierige Lage der Sudosteuropa-Forschung an den Universitäten angesprochen. die zwar einerseits gerade im deutschsprachigen Raum an eine große Tradition anknüpfen kann — es seien in diesem Zusammenhang nur die Namen von G. Weigand. N. Jokl, M. Lambertz. G. Reichenkron, A. Schmaus genannt —, andererseits aber noch nicht zu den etablierten Fachern an den Universitäten gehört und weiterhin um seine Einrichtung kampfen muß.

Sicherlich wird dieser Band auch als Ausgangspunkt für neue Kontakte dienen. da er anderen Forschungszentren, die verwandte Probleme bearbeiten. wichtige Hinweise bietet.

Klaus Steinke (Birkenau—BRD)

Le dit de l'Empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano. Introduction. textes slaves traduction et commentaires par Emile Turdeanu. Thessalonique. 1976. 99 p. + planches (Association Hellénique d'Etudes Slaves, I)

L'« Association hellénique d'études slaves ». dont le siège est à Salonique. a publié dernièrement une étude sur la légende de l'empereur Nicéphore II Phocas (963—969) et de son épouse Théophano par Emile Turdeanu. A son étude de littérature byzantine en rapport avec la littérature des peuples slaves l'auteur a joint l'édition des textes slaves de la légende. leur traduction en français et de compétents commentaires philologiques, historiques et folkloriques.

Le texte slave de la légende s'est transmis — comme nous le montrerons plus bas — par l'intermédiaire aussi de la littérature roumaine de langue slave. de sorte que l'érudit spécialiste en langues slaves de Paris a fourni une importante contribution à la connaissance de la littérature roumaine ancienne. Du reste les publications scientifiques d'Emile Turdeanu, régulièrement encouragées par le Centre national de la Recherche scientifique de France. ont enrichi les études slaves de France et de Roumanie d'importantes études et éditions de textes dans le domaine des livres ayant circulé sur le territoire de notre pays. des écrits apocryphes et de la culture religieuse roumaine à partir de l'époque d'Etienne le Grand. Citons ses principales études : « La littérature bulgare du XIV^{e} siècle et sa diffusion dans les pays roumains » (1947), « L'activité littéraire en Moldavie à l'époque d'Etienne le Grand — 1457—1504 » (1960),

« L'activité littéraire en Moldavie de 1504 à 1553 » (1965). « Cronograful romănesc de la Sigmaringen » (Le chronographe roumain de Sigmaringen) (1973). « La légende du prophète Jérémie en roumain » (1975). etc. *

La « Légende » a son origine dans les « chronographes » byzantins. qui ont été traduits en roumain dès le XVII[e] siècle. Son titre. dans la version slave est : « Le dit de l'empereur Phocas et de ses frères. comment une cabaretière. Théophano. les fit tous périr en une nuit ». Voici. en résumé. le contenu de la légende : L'empereur Phocas avait huit frères. tous versés dans les combats. Phocas gouvernait l'empire sans armée. sans tyrannie. tout le monde vivait dans la paix et le contentement. Il ne lui manquait que des enfants. des héritiers. Un beau jour. les principaux personnages de l'empire se mirent d'accord pour aller tous chez l'empereur. avec les huit frères de celui-ci. et le conjurer de se marier. afin qu'il laisse un héritier du trône digne de lui ; sa race se perpétuerait ainsi à travers les âges. Bien que l'empereur menât une existence de saint. vouée aux prières et aux pénitences. il accepta le conseil. à cette condition : que seule la fille pouvant chausser les minuscules escarpins qu'il allait commander soit son épouse. Les dignitaires trouvèrent la femme remplissant la condition posée par l'empereur à Nicomédie. dans la personne d'une cabaretière du nom de Théophano. et ils l'amenèrent devant l'empereur. Celui-ci l'épousa. afin de se conformer au désir du peuple. mais il ne partagea pas sa couche. car il continuait à mener la même vie que jusqu'alors. passant sont temps à psalmodier des chants d'église et à coucher sur la dure. Un jour. Théophano dit à l'empereur. sous une forme allégorique : « Tes pommes et tes cerises ont mûri. nous devons les cueillir ». Sur quoi Phocas proposa qu'ils aillent tous deux à Jérusalem et qu'à leur retour ils entrent dans les ordres.

Aussitôt. Théophano se mit en tête de tromper son époux avec Tzimiscès. un des hommes les plus beaux de la cour impériale. et de le convaincre de tuer l'empereur. Dit et fait. La « maudite » Théophano cacha le cadavre de Phocas dans une fosse profonde du palais, après quoi elle procéda personnellement au second crime. à savoir l'assassinat des frères de Phocas. Elle appela ceux-ci à tour de rôle et. alors qu'ils s'avançaient vers elle comme sur un plancher normal. ils tombaient dans la fosse et y trouvaient la mort. Là-dessus. la « maudite » femme s'adressa au peuple. lui annonçant que l'empereur est parti à Jérusalem avec ses frères et qu'il a placé cet homme sur le trône. afin qu'il gouverne l'empire et soit aussi son époux.

A ces mots. les grands de l'empire et le peuple se mirent en route pour Jérusalem où. bien entendu, ils ne trouvèrent ni l'empereur. ni ses frères. Sur ces entrefaites. une odeur nauséabonde commença à se répandre dans la ville. venant de la fosse aux cadavres. Une domestique. qui savait comment les choses s'étaient passées. révéla tout le drame. Alors le peuple essaya d'enlever les corps de la fosse. mais « ils ne voulaient pas sortir ». car ils flottaient comme des reliques dans l'huile. Théophano fut mise en pièces par la foule et les débris de son corps furent jetés dans les rues de la ville.

Dans une version où l'accent porte sur le perfidie des femmes — thème commun dans la littérature médiévale — la conclusion est la suivante : « Voilà. mes frères.comment les femmes sont capables de tuer leurs maris ».

Le récit — démontre Emile Turdeanu — est né dans le milieu byzantin. mais toute la composition est celle des récits slaves de Macédoine. Là, dans l'ambiance monastique inspirée par le Mont Athos. quelque moine bulgare ou serbe aura créé cette légende écrite en termes bibliques. non sans interférences folkloriques (p. 33). La légende s'est diffusée dans les littératures slaves et dans la littérature roumaine par l'intermédiaire de 9 manuscrits slavons ne présentant que peu de différences entre eux : 7 versions serbes. 1 bulgare et 1 russe. Ces manuscrits. décrits et classifiés par l'auteur. ont transmis deux rédactions : l'une (PV) plus élaborée. c'est-à-dire revue. et l'autre (DV) plus primitive comme forme littéraire. mais plus proche assurément de la forme originale. aujourd'hui disparue.

Dans des cas pareils. la textologie la plus exigeante recommande d'éviter les reconstructions de textes hypothétiques. donc discutables. et de ne publier que le meilleur texte existant. sans rien y changer. En l'occurrence. compte tenu du volume graphique réduit du texte. Emile Turdeanu a fort bien procédé en éditant les deux rédactions : DV. plus proche de la mentalité populaire. et PV. supérieure sous le rapport de la valeur littéraire.

Quelle est l'importance pour la Roumanie de ce texte. l'un des plus pathétiques de la littérature byzantine par « le drame d'amour et d'intrigues. de pourpre et de sang » qu'il dévoile ?

---

* Pour des informations supplémentaires voir l'article de Dan Zamfirescu. *Un savant cercetător al literaturii române vechi*. dans « România literară ». VII. n° 11 du 14 mars 1974. p. 8 et celui de G. Mihăilă. *Emil Turdeanu Un erudit al culturii române*. dans « Tribuna României ». III, n° 39 du 15 juin 1974. p. 13.

L'un des 9 manuscrits (sigle Sy) se trouve en Roumanie, dans le fonds de manuscrits des Archives de l'Etat de Bucarest (cote 740) : c'est le meilleur et celui que publie Emile Turdeanu, à côté du manuscrit au sigle S. Il a été décrit par Haşdeu, édité par Syrku et Speranskij, traduit en français (par Ernest Denis) et publié par Gustave Schlumberger. Le manuscrit est un *miscellaneum* de textes slavons (le seul qui soit en langue bulgare médiévale). Ses textes sont laïques : ce sont des modèles de ces livres populaires qui, traduits plus tard en roumain, ont constitué la lecture de prédilection des Roumains pendant près de trois cents ans (le *Roman d'Alexandre*, la *Vie d'Esope*, la *Sibylle*, la *Mort d'Abraham*, la *Légende d'Adam*, ainsi qu'un fragment sur les *Médicaments*) *.

Certaines particularités lexicales (*crîcimăriţă, cereşea, sevasta*) situent la traduction en Moldavie et au XVI[e] siècle.

Le « Dit de Phocas » présente des interférences avec le folklore roumain : le motif des escarpins chaussés par la future épouse de l'empereur dans le conte de *Cendrillon*, le thème général de la *perfidie* des femmes, la conception sur la mort.

L'étude du dr. Emile Turdeanu démontre, une fois de plus, que les bibliothèques de Roumanie (celles de l'Académie Roumaine, des Archives de l'Etat, du Patriarcat et des Métropolies, des Universités, voire certaines bibliothèques particulières) renferment des matériaux des plus importants (décrets princiers et autres documents, manuscrits, œuvres imprimées). Les spécialistes roumains en littérature slave ancienne, aussi bien que les bibliothèques possédant cette catégorie de matériaux, auraient le devoir de publier pour le moins un catalogue des manuscrits slaves existant sur le territoire de ce pays. Une telle publication, même si elle devait se résumer à des données d'information bibliographique, serait d'une haute utilité scientifique pour les études slavonnes du monde entier. Les slavisants roumains auraient ainsi la possibilité d'intégrer les études slavonnes de Roumanie dans les études slavonnes universelles.

Dan Simonescu

NICOLAE IORDACHE, *La Petite-Entente et l'Europe*, Genève, Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, 1977, 397 p.

Le nouvel ouvrage consacré à la Petite-Entente aborde, en dépit de son titre, autant l'évolution de l'alliance interne sur le plan économique et politique, que l'attitude de celle-ci envers les principaux événements internationaux de l'époque, respectivement ceux des années 1920—1921 et 1938. L'auteur s'est proposé (*Avant-propos*, pp. 9—12) d'examiner systématiquement les divers aspects de l'histoire de la Petite-Entente, de relever les traits généraux de cette évolution et de fournir des explications quant à l'attitude adoptée en tant que base d'une interprétation critique. De la sorte, Nicolae Iordache désire projeter une nouvelle lumière sur la participation des Etats du bassin danubien à la politique européenne de la période de l'entre-deux-guerres, ouvrant « la voie à une réinterprétation de l'histoire de la Petite-Entente » (p. 12).

Pour ce faire, l'auteur a compulsé les archives diplomatiques de Bucarest, Prague et Belgrade, utilisé diverses collections de documents publiés et fait appel, mais il nous faut le préciser, de façon incomplète, aux résultats déjà obtenus, par l'historiographie universelle. Or, pour apprécier que l'on a utilisé près de 10 000 documents inédits (p. 9) et pour inaugurer la réinterprétation globale de l'histoire de la PetiteE-ntente il s'impose une très bonne et correcte étude des ouvrages déjà publiés, notamment des documents roumains qui font autorité en matière. Nous reviendrons, d'ailleurs, sur cet aspect dans la partie finale de notre présentation

Le volume contient quatre parties délimitées d'après le critère thématique et chronologique, ce qui dénote qu'il ne s'agit pas d'une simple histoire événementielle, mais d'une histoire interprétative. D'ailleurs, comme dans chaque ouvrage historique remarquable, et le volume de Nicolae Iordache peut être qualifié comme tel, le lecteur avisé peut saisir autant de bons côtés que des carences.

Donc, quatre parties touchant : le fondation de la Petite-Entente et ses premières années d'activité (I[re] partie, 1920—1929) ; la politique de la Petite-Entente durant la grande

* L'importance du ms. 740 des Archives de l'Etat de Bucarest a été signalée, de même, par le grand érudit français André Mazon, qui l'a étudié et publié sous le titre de *Dit d'Alexandre le Vieil* (1942).

crise économique (IIe partie, 1929—1933) ; la période d'apogée de la Petite-Entente (IIIe partie, 1933—1936) ; le déclin et la fin de la Petite-Entente (IVe partie, août 1936 — septembre 1938). A préciser que ce ne sont pas là les titres des parties en question, mais seulement l'idée directrice des étapes, conformément aux opinions de l'auteur.

Dans la première partie (*La Fondation de la Petite-Entente*, pp. 17—78) l'auteur examine amplement les causes qui ont contribué à la constitution de l'alliance. Parmi les facteurs qui ont concouru à la fondation de la Petite-Entente, Nicolae Iordache mentionne le désir commun des trois Etats d'assurer le respect des traités qui leur consacraient l'existence ou l'unité étatique, l'appréhension d'une confédération danubienne sous une formule susceptible d'affecter leur souveraineté, ainsi que la décision de s'opposer à toute action de restauration de la monarchie des Habsbourg (pp. 17—32).

Alliance essentiellement défensive, la Petite-Entente a, dès les premières années de son existence, agi fermement pour atteindre les objectifs fixés relativement aux essais de Charles IV de Habsbourg, par exemple, de reconquérir le trône (pp. 53—55). L'affaire des « optants », l'attitude dans la question du désarmement ou des réparations, ainsi que les actions, sur le plan politique et économique, destinées à consolider l'alliance, sont analysées toujours dans cette partie du volume.

A relever notamment l'attention accordée dans ce livre à la coopération économique entre les Etats de la Petite-Entente (pp 67—70). On examine l'évolution lente, même trop lente, de l'idée de la coopération économique entre la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie en dépit du fait, admirablement mis en évidence, que les ressources naturelles, végétales, animales et minérales complémentaires favorisaient en principe, une telle collaboration économique entre les trois Etats. Et, certes, l'établissement de l'alliance politique sur des rapports économiques durables ne pouvait que consolider les bases du système

Relativement aux rapports économiques entre les Etats de la Petite Entente, nous considérons que l'auteur n'aurait pas fait erreur s'il avait accentué la thèse selon laquelle les conditions de l'époque non plus n'encourageaient un tel rapprochement et que dans les pratiques de l'époque une telle alliance politique ne devait pas être nécessairement renforcée par de solides rapports économiques. Nous nous permettons de préciser, en outre, que l'idée de la convocation d'une conférence économique de la Petite-Entente ne fut pas avancée lors de la réunion de Bucarest des trois Etats — juin 1928 — (p. 69), comme l'affirme l'auteur, mais une année plus tôt — 1927 — (voir les *Archives du Ministère des Affaires Etrangères*, fonds la Petite-Entente, vol. 36, f. 51—52).

La politique de la Petite-Entente durant la crise économique mondiale, 1929—1933 (pp. 81—151) est analysée dans la IIe partie du volume, conformément aux principes généraux utilisés par l'auteur, à savoir la présentation parallèle de l'évolution interne et de l'attitude de l'alliance des trois Etats envers les principaux événements de l'étape.

Mettant en évidence, de façon juste, le caractère complexe de la grande crise, caractère visible sur les plans économique, politique et social et présentant synthétiquement ces effets de la crise dans les Etats de la Petite-Entente, l'auteur relève que l'orientation politique des trois Etats est demeurée, dans ses grandes lignes, la même qu'avant la crise, soit vers le statu-quo, en conformité avec les intérêts de la paix et de la défense de l'unité nationale. La Petite Entente a participé aux actions diplomatiques de l'étape, ayant aussi certaines initiatives. A part l'activité déployée au cours des conférences internationales, à caractère économique prédominant, vu la conjoncture de l'époque, les Etats de la Petite-Entente, ont signé les Protocoles de Moscou, de février 1929, et adopté une position commune, unitaire envers le conflit sino-japonais, envers la question des réparations et des dettes de guerre, envers la question de l'Union européenne, celle du désarmement ou de la solution de la crise économique, ainsi qu'en ce qui concerne le Plan Tardieu (p. 83—153).

La période d'apogée de l'alliance défensive, période qui, suivant l'opinion de l'auteur, se situe entre le mois de février 1933 — où fut signé le Pacte d'organisation politique de la Petite-Entente — et le mois d'août 1936 — lorsque Nicolae Titulescu fut relevé des fonctions de ministre des Affaires Etrangères de Roumanie — est reconstituée par l'auteur dans la IIIe partie de la monographie (*Du Pacte d'organisation de la Petite-Entente à la chute de Titulescu*, pp. 153—267).

Bien que brève dans le temps, cette phase a été extrêmement riche en événements politiques, conséquence directe des changements engendrés par la grande crise, dont l'instauration d'Hitler au pouvoir. Partant de la signification du Pacte d'organisation de la Petite-Entente, de février 1933, Nicolae Iordache s'arrête également à la signification du Pacte des quatre, considérant, à travers le prisme de sources inédites, que l'interprétation donnée à cette action « ...projette une lumière nouvelle sur la manière dont les petits Etats, en l'occurrence ceux de la Petite-Entente, réussirent à empêcher les grandes puissances d'instaurer un directoire en Europe » (p. 11). Mais nous nous permettons d'apprécier que dans cette question l'opinion

de l'auteur ne diffère pas substantiellement des thèses soutenues par Eliza Campus. (*La Petite Entente*. Bucarest. Ed. Ştiinţifică. 1966. p. 133—143) et Dinu C. Giurescu (*La diplomatie roumaine et le Pacte des quatre (1933)*. dans « Revue Roumaine d'Histoire ». 1969. n° 1. p. 77—161).

L'attitude de l'alliance vis-à-vis du révisionnisme. les questions économiques internes, le problème de la définition de l'aggression, les rapports avec l'Entente Balkanique. ainsi que la réaction aux actes d'agression de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste de 1935—1936 sont présentés de manière synthétique par N. Iordache (pp. 168—269).

Dans cette problématique nous ne sommes pas d'accord avec la thèse de l'auteur concernant la crise éthiopienne, à savoir que « .. les Etats Unis d'Amérique. en se déclarant neutres. encourageaient en fait l'agresseur » (p. 260). La neutralité des Etats Unis envers la guerre italo-éthiopienne a constitué une partie intégrante de l'isolationnisme qui a caractérisé la politique étrangère américaine pendant la période de l'entre-deux-guerres. Des considérations d'ordre politique et économique. ce à quoi s'ajoutent d'importants facteurs de politique interne ont imposé. à part l'orientation politique générale isolationniste. la position de neutralité. L'agression italienne contre l'Ethiopie a été réellement encouragée par la politique de conciliation des grandes puissances d'avant le déclenchement de l'attaque et surtout par l'attitude oscillante manifestée par la France tout au long du conflit.

Dans le même temps, il nous faut préciser que la loi sur la création de Wehrmacht (Gesetz für den Aufbau der Wehrmacht) du 16 mars 1935 ne stipulait pas. comme l'affirme de façon erronée l'auteur (p. 238, note 116) aussi la création d'une puissante aviation militaire. Notons que le gouvernement allemand avait décidé la création des forces aériennes (Luftwaffe) dès le 26 février 1935, décision rendue publique par Göring le 11 mars 1935.

La dernière partie du volume, la IV^{e} (*Le déclin et la fin de la Petite Entente*. p. 271—327). porte sur le déclin et la fin de l'alliance, soit la période août 1936 — septembre 1938. Relativement à ces limites nous nous demandons si elles ne sont pas discutables. Sans résoudre ici le problème. partant du critère de l'efficience, de certains résultats concrets dans les questions internationales. nous nous demandons : après l'action liée au projet du Pacte des quatre. dans quelles autres situations la Petite-Entente a-t-elle eu gain de cause? Pendant les années 1935—1936 par exemple, quelles furent les conséquences des protestations diplomatiques de l'alliance contre le rétablissement du service militaire obligatoire en Allemagne. contre l'attaque contre l'Ethiopie ou contre l'occupation de la Rhenanie? Certes. tout cela met en discussion la justesse et l'efficacité mêmes de la ligne franco-anglaise promue par la Petite-Entente. De même. loin de nier la personnalité et le rôle historique de Nicolae Titulescu nous nous demandons s'il aurait réussi à éviter la défection yougoslave et les autres événements qui ont conduit à la désagrégation de la Petite-Entente. Ce dernier point d'interrogation se rattache à l'affirmation de l'auteur. à savoir que la révocation de Titulescu a provoqué incontestablement un tournant dans l'existence de la Petite-Entente. mais que, ce qui est très juste. dans la politique extérieure de la Roumanie ne fut enregistré aucun changement radical, mais seulement le debut d'une periode d'incertitude (pp. 271—273).

En outre, si nous désirons fixer avec précision un repère chronologique. vu en tenant compte de la différence entre l'inefficacité (déclin) et la disparition définitive. nous croyons que la fin de la Petite-Entente doit être située en mars 1939 comme suite de l'occupation complète de la Tchécoslovaquie par les troupes nazies et non point en septembre 1938 ainsi que l'opine l'auteur (p. 335). Certes. une discussion à ce propos serait purement académique. mais non point dénuée d'intérêt.

La désagrégation de la Petite-Entente. affirme de façon juste Nicolae Iordache, a été le résultat de l'expansion des Etats fascistes et révisionnistes. de la politique de conciliation promue par la France et la Grande-Bretagne, ainsi que des forces centrifuges qui sont apparues dans l'intérieur de l'alliance après 1936 (p. 335). Et l'auteur conclut (*Conclusions*. p. 329—336) : « Pendant les dix-huit années que dura le Petite-Entente cette dernière a servi au maintien de l'intégrité physique de ses membres. son principal objectif étant. durant toute cette longue période. la défense du statu-quo territorial. Elle a joué un rôle positif dans la politique européenne de l'entre-les-deux-guerres mondiales, apportant une contribution importante à la paix de l'Europe. à la sécurité collective et au respect des principes fondamentaux du droit international » (p. 336).

Le volume s'achève par quelques annexes (pp. 339—360). par une bibliographie (pp. 363—376) et un Index (pp. 377—392).

Une sérieuse déficience de la monographie que nous présentons touche la présentation et l'information scientifique. Ainsi. en dépit de l'impressionnante série de fonds d'archives mentionnés dans la liste bibliographique. les renvois du sous-sol portent surtout sur des ouvrages édités. La grande majorité des notes concernant les fonds d'archives se réfèrent aux documents roumains. mais là aussi on constate certaines carences. Pour ne donner qu'un exemple, nous considérons que les problèmes économiques de la Petite-Entente s'appuient dans une mesure

trop réduite sur des documents d'archives. Les notes révèlent, par exemple, que l'auteur n'a pas utilisé les très riches données offertes par les dossiers concernant les sessions du Conseil économique de la Petite Entente, dossiers figurant aux archives diplomatiques roumaines (Archives du Ministère des Affaires Etrangères, fonds la Petite-Entente, vol. 34—49) ainsi que celles concernant les conventions commerciales (Archives du Ministère des Affaires Etrangères, fonds Conventions, 2 C n° 2 et n°3 ; 2 S n°6 et n°8, vol. I—III). De même, on constate le manque inexplicable de données statistiques concernant le commerce de la Roumanie avec la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, car les chiffres avancés se réfèrent notamment aux échanges tchécoslovaco-yougoslaves (pp. 70, 150—151).

On trouve cité, de manière erronée, un fonds de télégrammes des archives diplomatiques roumaines, sans que soit indiqué aussi le pays d'où proviennent les actes. De nombreux renvois sont complètement erronés, comme par exemple la note 38, p. 90 ou la note 91, p. 202, comme on cite parallèlement le document d'archives et le volume où il a été publié. Cette dernière affirmation se réfère aux documents publiés dans le volume Nicolae Titulescu, *Documente diplomatice* (par exemple la note 44, p. 92, la note 19, p. 137, la note 29, p. 181, la note 122, p. 208, la note 126, p. 209, etc. etc.) lorsque, conformément aux usages scientifiques, un document est cité d'après les archives, s'il est inédit et seulement d'après le volume, s'il est publié. De même, nous ne comprenons pas pourquoi l'auteur a situé ce volume de documents au chapitre mémoires (p. 336) et non pas aux sources publiées. Parmi les ouvrages d'interprétation manquent, de manière tout à fait injustifiable, des ouvrages de référence de l'historiographie roumaine pour la thématique abordée, parmi lesquels ceux dus à Eliza Campus, Viorica Moisuc, Petre Bărbulescu ou Gheorghe Matei.

En ce qui concerne certaines erreurs de contenu ou certaines thèses discutables, mais non pas erronées, nous avons fait des précisions dans notre compte rendu. Il nous faut ajouter seulement que les relations militaires entre les Etats de la Petite-Entente sont trop faiblement mises en évidence.

En dépit de ces carences, comme nous l'avons déjà affirmé, Nicolae Iordache a réalisé un ouvrage monographique remarquable. Les parties qui abordent le problème des « optants », les relations économiques entre les trois alliés ainsi que la position envers la tentative d'Anschluss économique sont, à notre avis, éclairants. Particulièrement remarquable est aussi la partie concernant la situation de l'alliance pendant les années de la grande crise économique de 1929—1933 ainsi que la section de conclusions.

L'ouvrage de Nicolae Iordache demeure, avec ses mérites et ses manques partiellement relevés, une bonne monographie historique, constituant une contribution importante à l'approfondissement de l'évolution et du rôle historique joué par la Petite-Entente.

Nicolae Dascălu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par MIHAI BERZA (M.B.); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); H. MIHĂESCU (H.M.); PAUL MIHAIL (P.M.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); ELENA SIUPIUR (E.S.); ANCA IRINA IONESCU (A.I.I.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.);

Malgré le retard avec lequel nous le faisons, il faut toujours signaler la parution en 1974 d'un troisième volume des œuvres posthumes de MAURICE LOMBARD : *Etudes d'économie médiévale*, II. *Les métaux dans l'Ancien Monde du Ve au XIe siècle* (Ecole Pratique des Hautes Etudes — Sorbonne. Sixième Section : Sciences économiques et sociales. Centre de recherches historiques. Civilisations et Sociétés, 38. Mouton, Paris — La Haye, 1974, 295 p., 27 cartes et schémas et 9 figures dans le texte, 5 grandes cartes hors texte). Rappelons que le Ier volume porte le titre *Monnaie et Histoire d'Alexandre à Mahomet* (Paris, 1971) et que le troisième ouvrage posthume de ce savant avare des richesses d'information et d'interprétation personnelle qu'il avait accumulées au cours d'une vie de labeur achevée prématurément — le livre de synthèse si neuf et si dense, *L'Islam dans sa première grandeur* (*VIIIe—XIe siècles*), Paris, Flammarion, 1971, 245 p., cartes et schémas — a à sa base, de même que les deux autres, les cours donnés par Maurice Lombard à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et à l'Ecole Normale Supérieure.

Certes, les métaux n'avaient pas dans « l'ancien monde » — celui d'avant la découverte du « nouveau » — l'importance qu'ils ont acquise dans les civilisations modernes. Il y a, toutefois, outre le domaine si important toujours des outils et des ustensiles, au moins trois autres du plus grand intérêt pour les conditions de développement d'une civilisation : ceux de l'armement et de l'orfèvrerie — de l'utilisation, donc, du métal dans la création d'un cadre fastueux pour la vie laïque et religieuse — et celui de la circulation monétaire. Ce sont ces trois derniers aspects qui retiennent surtout l'attention de l'auteur. Il les examine dans le vaste cadre géographique de l'Europe, de l'Asie et d'une bonne partie du continent africain, attentif aux grands problèmes que pose l'ensemble des métaux, nobles ou pas, depuis les centres miniers et les voies de communication qui servent à leur circulation, jusqu'aux techniques métallurgiques et à leurs migrations, sans omettre les conséquences économiques et sociales, militaires et politiques, de la pénurie ou de l'abondance d'un métal ou d'un autre et du stade plus ou moins avancé du développement de la technique.

L'ouvrage débute par le tableau des ressources métalliques et du développement de la métallurgie à la fin du Ve siècle dans quatre grandes zones : le monde romain, dont la production est en déclin, en raison en bonne mesure de la crise qu'il traverse, mais l'insuffisance de la production aggrave justement cette crise ; le monde sassanide, qui connait une période de « Renaissance métallique » (avec thésaurisation de l'or, par rapport auquel il fait fonction de « pays éponge », et monométallisme argent) ; les civilisations de l'Inde et de la Chine, avec leurs techniques avancées, et le monde de la steppe, dont les traditions métallurgiques sont anciennes et qui joue un rôle de première importance dans la transmission des techniques et des principes décoratifs.

C'est à cette diffusion de techniques et de principes décoratifs vers les différentes régions de l'Europe, sous l'action des peuples de la steppe, qu'est consacrée en majeure partie la seconde division du livre : « Les grandes invasions et l'évolution des métallurgies (Ve—VIIe siècles) ». Dans ce monde en mouvement qu'est l'Europe au début du moyen âge, l'Empire byzantin, fort encore de ses provinces asiatiques et africaines, continue les traditions de l'antiquité. Ses réussites dans le travail des métaux ne constituent pourtant qu'un « épanouissement menacé », car les ressources internes sont réduites et l'approvisionnement du dehors est rendu toujours plus incertain par le déclin en progression de l'Occident, d'une part, et par la rivalité avec les Sassanides, de l'autre. Les influences orientales pénètrent ici aussi, autant par le voisinage de l'Iran que par l'intermédiaire des peuples de la steppe.

La partie la plus étendue de l'ouvrage est la troisième et dernière (pp. 151—255), que l'auteur dédie au domaine principal de ses études, le monde musulman des VIIIe—XIe siècles. Ce « moment islamique dans l'histoire du monde », pour reprendre le titre que Maurice Lombard donnait à ses conclusions au livre déjà cité sur « L'Islam dans sa première grandeur », est cette

fois-ci examiné plus spécialement du point de vue de la production et du travail des métaux. La période d'épanouissement que connut l'usage industriel et monétaire des métaux grâce à la constitution du monde musulman est due à des facteurs nombreux — développement d'une puissante civilisation urbaine, remise en circulation des trésors accumulés dans les régions conquises, abondance de la main-d'œuvre servile utilisée dans l'exploitation des gisements, progrès des techniques, etc. — mais ce qui a contribué en premier lieu à l'assurer, ce furent la création d'un vaste réseau très actif de voies de commerce, terrestres et maritimes, et la primauté acquise parmi les monnaies par le dinar arabe. L'appel des grandes villes stimule la production à l'intérieur du monde musulman aussi bien que dans des régions voisines ou lointaines, dont l'accès est rendu possible par l'existence des routes de liaison. Car, les principaux gisements dont disposait l'Islam se trouvaient surtout à ses confins et, en outre, sauf pour le cuivre, qui aurait pu lui suffire (mais il en importait toujours), le monde musulman dépendait en bonne mesure, pour son approvisionnement, de centres de production extérieurs. C'était le cas — pour ne plus parler de l'étain, qui venait des deux bouts de la terre (Grande-Bretagne et Malaisie) — des deux principaux métaux, le fer (situation aggravée par la pénurie du bois, aspect étudié ailleurs par l'auteur), et l'or. En ce qui concerne le dernier, outre la généralisation de l'emploi du mercure dans le traitement du minéral, le grand fait, analysé magistralement par Maurice Lombard, est la mise de nouveau en circulation — et à une tout autre échelle — de l'or du Soudan, ignoré depuis les Carthaginois et rejoint cette fois-ci par des voies de terre.

Si nous ne pouvons que regretter l'abandon où se trouve Byzance après la conquête arabe, en échange, l'auteur n'omet pas de noter, chaque fois que l'occasion se présente, les circonstances qui favorisèrent la massive entrée en scène de l'Occident européen pour succéder à l'Islam au moment où celui-ci se trouvait en pleine décadence, en tant qu'élément moteur d'une nouvelle étape dans l'histoire de la civilisation des métaux. D'un Occident qui profite de tout le legs de l'Islam et qui, riche en ressources métalliques, disposera de plus, par rapport à ce dernier, d'une grande richesse forestière et, de surcroît — facteur important pour le proche avenir de la métallurgie —, d'une abondante énergie hydraulique.

Il serait superflu de nous attarder sur l'importance de la représentation cartographique des phénomènes historiques, domaine qui eut en Maurice Lombard un de ses maitres incontestés, et ceci d'autant plus dans des problèmes tels que ceux de la métallurgie et de la circulation de la matière première, des objets manufacturés et des techniques, voire des principes décoratifs. Les cartes et les schémas renforcent à chaque pas le texte. Mais les cinq grandes cartes données en fin de volume pour l'époque musulmane, et surtout la dernière — la carte cumulative « Le monde musulman et le problème des métaux » —, vous laissent longtemps rêveur. Certes, il nous manque, pour donner leur vrai poids à tous ces courants d'échanges, pour pouvoir évaluer leur impact sur la vie des différents peuples concernés, l'appui nécessaire des données quantitatives. Il ne reste pas moins que, dans un monde divisé entre des civilisations différentes et des croyances rivales, et à une époque où l'Europe est plongée pour sa majeure partie dans des formes de vie locale, au-delà des heurts brutaux provoqués par les migrations qui se poursuivent et des affrontements militaires, un réseau de relations commerciales, qui laissent filtrer des échanges entre les civilisations, se prolonge, plus ou moins tenu, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, une bonne partie de l'Afrique comprise. Dans notre effort de retrouver une histoire universelle, ce sont des éléments très précieux qui nous sont offerts.

M.B.

Quelques semaines avant la disparition de Constantin C. Giurescu venait d'être publiée à Bucarest une bibliographie qui récapitulait le contenu d'une importante revue historique dirigée par le distingué spécialiste engagé, au moment de sa mort, dans la rédaction — avec son fils, Dinu C. Giurescu — d'une ample histoire du peuple roumain ; une revue qui avait substantiellement contribué au progrès de la recherche du passé, tout en marquant sa présence dans la vie culturelle du pays surtout par la critique incisive et par l'attention accrue accordée aux facteurs économiques et sociaux : PAUL CERNOVODEANU, *Revista istorică română, 1931—1947. Bibliografie critică*. Editura ştiinţifică şi enciclopedică, 1977, 175 p.

L'étude introductive signée par Paul Cernovodeanu met en lumière les aspects les plus saillants d'une présence remarquable dans un courant qui renouvelait, entre les deux guerres mondiales, l'historiographie roumaine. La Revue Historique Roumaine qui avait défini son programme par rapport à la direction adoptée par *Revista istorică*, publiée, depuis 1915, par Nicolae Iorga (une bibliographie de cette revue est d'autant plus désirable), se proposait d'embrasser tout le passé et tous les domaines d'activité ; le comité de rédaction reflétait claire-

ment cette orientation, car à côté des historiens se trouvaient un philologue, un linguiste, un historien de l'art: G. I. Brătianu, G. M. Cantacuzino, N. Cartojan, C. C. Giurescu, S. Lambrino, P. P. Panaitescu, Victor Papacostea, Al. Rosetti. L'esprit de synthèse a caractérisé l'activité de ce collectif dans lequel figuraient des auteurs d'intérprétations incitantes et capables de renouveler l'image du passé du peuple roumain; nous pensons, en première ligne, à P. P. Panaitescu, à G. M. Cantacuzino, dont l'œuvre vient d'être rééditée tout récemment, à Georges Brătianu. Le Sud-Est européen a occupé une place de choix dans les matériaux parus au long des années, grâce aux contributions de Victor Papacostea, Damian P. Bogdan, Demostene Russo, Ariadna Camariano et Nestor Camariano, P. P. Panaitescu, Iulian Ştefănescu. Il convient aussi d'être souligné le fait que bon nombre d'études ont paru en français, comme par exemple celle de Vladimir Dumitrescu *(A propos de la peinture de quelques vases de Gumelniţa)*, celle de Dorin Popescu *(Deux découvertes de la fin de l'âge du bronze en Transylvanie)* ou toute une série d'articles concernant la peinture murale issus de la plume du professeur I. D. Ştefănescu; s'y ajoutent des articles sur les *Livres turcs imprimés à Bucarest* (par C. C. Giurescu) ou bien des *Considérations sur la genèse de l'art moldave* dans le cadre de l'art roumain par G. M. Cantacuzino.

Chaque titre est succédé par une notice explicative, très claire et précise. Les 210 articles, 207 miscellanea et les comptes rendus sont présentés d'après un schéma bien systématisé: Histoire des Roumains — problèmes généraux, époques, histoire locale, histoire du droit, histoire de l'église, histoire de la culture, les Roumains de la péninsule Balkanique —, Histoire universelle — Antiquité, Moyen Age, Epoque moderne. Très riche, la partie contenant les notices bibliographiques n'a pas pu être reproduite dans son entier, mais sous une forme abrégée; en échange, une bonne place a été accordée aux illustrations, chartes et fac-similés. Le volume est richement illustré et parmi les reproductions il faut citer au moins la charte de Brăila, de 1695, une proclamation de Tudor Vladimirescu et un fragment de la charte de Rigas.

Paul Cernovodeanu remarque, à juste titre, l'importance de quelques études qui ont fait date dans l'historiographie roumaine et qui ont donné un poids considérable à la revue; il souligne aussi la qualité des comptes rendus. Enfin, le fait que plusieurs jeunes se sont affirmés dans cette revue, comme Dan Berindei ou Constantin Şerban, pendant que Aurel Decei ou Alexandru Elian, Mihail Dan ou C. Velichi ou Aurora Ilieş associent heureusement l'érudition et le comparatisme. Un instrument de travail très bien fait et très utile. Le rédacteur du volume, Marcel D. Popa, mérite un éloge.

A.D.

Inscripţiile Daciei Romane. Volumul III: Dacia Superior 1. Zona de sud-vest (Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen III: Dacia Superior 1. Pars occidentalis, ager inter Danuvium, Pathisum Marisiamquae), collegit comentariis indicibusque instruxit, Dacoromanice vertit Ioannes I. Russu, adsumptis in operis societatem Milena Dušanić, Nicolao Gudea, Volkero Wollmann. In aedibus Academia Reipublicae Socialis Romaniae, Bucureşti, 1977. 287 pp., 2 cartes

Le propos du projet d'un *Corpus* des inscriptions latines est de réunir, traduire et commenter tout le matériel épigraphique, y compris le matériel « mineur » *(instrumentum, tegulae, terra sigillata*, etc.), partant du sud vers le nord et de l'ouest vers l'est, autrement dit, suivant les directions du processus de romanisation. Sa préface précise les limites géographiques de la province; elle comporte aussi l'historique des recherches effectuées jusqu'à présent dans le domaine de l'épigraphie et fournit toutes les indications de nature technique requises. Les localités mentionnées sont numérotées en chiffres romains, alors que les chiffres arabes ont été réservés aux inscriptions. Le présent volume comporte un catalogue de 45 localités totalisant 282 inscriptions. Compte tenu de ce que le total des inscriptions de Dacie monte environ à trois mille, le Corpus en son entier devra se composer de neuf à dix tomes.

Inutile de souligner encore l'opportunité de l'édition d'un tel *Corpus*, fait pour faciliter sensiblement le travail des historiens, réduisant la perte de temps impliqué par le dépistage des diverses inscriptions dans toute une gamme de monographies, livres et revues, souvent rares et peu accessibles. La présence du matériel dit mineur dans l'ouvrage ne fait qu'en augmenter l'intérêt et s'avère une initiative digne d'être saluée avec satisfaction. Quant à l'exactité des textes reproduits et à la richesse de l'information, elles sont hors de doute, vu la longue

expérience de l'éditeur. Notre seul regret est qu'un texte de cette importance ne s'accompagne pas d'une version dans l'une des langues de large diffusion mondiale. Il est vrai que, malheureusement, une telle annexe aurait eu pour résultat de doubler le nombre des pages du volume et d'en retarder la parution

H. M.

Tabula Imperii Romani d'après la carte internationale du monde au 1 : 1 000 000. K 34. NAISSUS-SERDICA-THESSALONIKE. Ljubljana. Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1976, 158 pp. 2 cartes. (Union Académique Internationale)

Œuvre d'équipe, représentant les contributions de vingt-huit auteurs de cinq pays, avec pour rédacteur en chef et coordonnateur le savant Jaroslav Šašel, de l'Académie Slovène des Sciences et des Arts, l'ouvrage est un catalogue des localités ayant livré des vestiges archéologiques, y compris les épigraphes, rédigé dans l'ordre alphabétique. À part les documents archéologiques yougoslaves, on y trouve un certain nombre originaires d'Italie, de Grèce, Bulgarie et Roumanie. L'une des cartes annexes indique le relief de la région concernée, ses divisions administratives, les routes et les sites antiques, tout comme les localités modernes avec des vestiges romains, ou préromains, en mentionnant les tribus autochtones vivant sur les lieux et toutes les autres données scientifiques disponibles à l'heure actuelle. Une autre carte fournit le plan de Thessalonique à l'époque antique, alors qu'elle tenait le rôle d'un relais important de l'artère reliant l'Italie à Byzance et de grand port égéen Chaque paragraphe précise les sources antiques, procédant ensuite à l'examen des problèmes liés à la localisation des documents archéologiques respectifs, dont il donne la description, complété d'un aperçu historique des localités impliquées et d'une bibliographie sélective. L'étude comparée du texte et des cartes révèle au lecteur une image quasi concrète des dimensions de la culture matérielle romaine et du processus de romanisation en soi. Il peut en saisir les voies de diffusion et noter les centres urbains de quelque importance, prendre connaissance du développement de l'industrie et du commerce à l'époque, relever les vallées fertiles assurant la nourriture d'une population agricole, dénombrer les forêts et les pâturages, les lacs et rivières, etc.

Initiative appartenant à l'Union Académique Internationale, la *Tabula Imperii Romani*, dont le présent ouvrage n'est qu'une section, s'insère dans un vaste programme visant à permettre une vue d'ensemble de ce qu'a été l'Empire romain Pour ce qui est du Sud-Est de l'Europe, les cartes suivantes ont déjà paru : L 33 Trieste (1961), L 34 Budapest (1968), L 35 Bucarest (1969), K 34 Sofia (1976). Les cartes J 34 (Athènes) et J 35 (Izmir) sont programmées pour leur faire suite. Les historiens disposeront de cette manière d'un magnifique instrument de travail, leur facilitant l'étude des civilisations antiques et notamment de la romanisation.

H. M.

NICEFORO BASILACE, *Gli encomi per l'Imperatore e per il Patriarca.* Testo critico, introduzione e commentario a cura di Riccardo Maisano. Napoli 1977, 297 pp. (Università di Napoli Cattedra di filologia bizantina. Byzantina et Neo-Hellenica Neapolitana, 5)

Préconisé par Antonio Garzya, le présent volume publie d'après le manuscrit Scorialensis gr. 265 un *encomium* en l'honneur de l'empereur Jean II Comnène, de l'an 1138, et un autre dédié au patriarche Nicolas IV Mouzalon, de l'an 1150. L'ouvrage comporte quelques précisions d'ordre historique, relatives à la campagne de l'empereur en Cilicie et en Syrie au cours des années 1137—1138, des données concernant les populations du Bas-Danube et des renseignements concernant en général le développement de la culture et de l'enseignement rhétorique dans l'Empire. À l'exemple de ses contemporains, l'auteur, Nicéphore Basilace use brillamment des procédés de la rhétorique ; il fait souvent mention de Homère ou de la Bible, combine la fréquentation des antiques et celle des pères de l'Église afin de créer une œuvre aussi instructive qu'agréable, bien au goût de son temps et conforme à ses idéals. Lue à l'occasion des diverses solennités, cette littérature rhétorique frappait par le charme de son style, autant que par la

variété de son information. Elle constituait de la sorte un moyen approprié d'expression dans le cadre des rapports sociaux épanouis dans l'Empire byzantin, où dominaient les représentants du pouvoir civil et ecclésiastique.

L'éditeur moderne, Riccardo Maisano, expose dans son introduction la situation sociale et politique de l'Empire à cette époque, tout en fournissant aussi certains renseignements au sujet de l'auteur des deux *encomia*. Il a établi un texte critique, en approfondissant ses sources et donnant les variantes de lecture dans les notes au bas de chaque page. En même temps, il procède à l'analyse du contenu des textes et des procédés stylistiques, en ne négligeant pas les confrontations requises. Un index complet des noms de personnes et de lieux, ainsi qu'un index des mots enrichissent l'ouvrage, qui se présente comme un livre utile et d'aspect agréable Ce livre aurait beaucoup gagné s'il était accompagné d'une version italienne, lui assurant une diffusion plus large. Au degré actuel de développement de la connaissance du grec, il est encore difficile de se dispenser de cette exigence si l'on veut assurer la diffusion de la littérature et de la culture byzantines dans les rangs du grand public.

H. H.

CATHERINE ASDRACHA, *Deux actes inédits concernant l'Épire*, « Revue des études byzantines » 35, 1977, p. 159—174

Sur la suggestion de Jean Darrouzès, Catherine Asdracha étudie deux actes omis dans l'édition du registre du patriarcat de Constantinople [1] ; ces actes concernent l'Église de Janina et touchent à l'histoire de l'Épire pendant la première moitié du XIV[e] siècle. Les actes en question figurent dans le manuscrit *Vindobonensis hist. gr.* 47, f. 85 et 108.

Il résulte du contenu du premier acte, daté de 1336, qu'un échange de lettres a eu lieu entre Jean XIV et l'higoumène d'un monastère épirote à propos, parait-il, d'une discorde intervenue entre le monastère et l'évêque de Bouthrôtou-et-Glykéos, discorde dont les motifs semblent avoir résidé dans l'effort de l'évêque d'amener le monastère sous sa propre juridiction, bien qu'il se fût agi — toujours à ce qu'il semble — d'un stauropégion. L'auteur souligne le fait que « l'ancien évêché de Bouthrôtou fut d'abord suffragant de la métropole de Nikopolis et pour un temps bref de la métropole d'Ochrida ». On trouve dans l'acte publié à présent la toute première mention dudit évêché sous ses deux noms, de Bouthrôtou et de Glykéos, ce qui implique de toute évidence l'élargissement du territoire de sa juridiction du côté de Bagénétia, autrement dit l'accroissement de son importance. Selon la supposition de l'auteur ce changement de nom aurait suivi la création de la métropole de Janina : à ce moment, l'évêché de Bouthrôtou, détaché de la métropole de Naupaktos, fut soumis à l'obédience de la nouvelle métropole, sous le double nom d'évêché de Bouthrôtou et Glykéos.

Quant au deuxième acte, c'est une lettre émanée du patriarche *(gramma)* confirmant un chrysobulle perdu. Ce *gramma* patriarcal est le dernier d'une série d'actes traduisant l'entreprise commune de l'empereur et du patriarche en vue de rétablir la hiérarchie ecclésiastique en Épire, après sa conquête par Byzance. Il s'agit d'un témoignage indirect de la campagne épirote, dirigée contre les Albanais et soldée par l'annexion du despotat, qui eut lieu pendant l'été et l'automne de 1337.

Après avoir précisé, fondée sur l'étude de plusieurs documents, que la métropole de Janina avait été créée en 1318, l'auteur estime que l'acte qu'elle publie maintenant comporte « l'indication de la reconstitution de la métropole de Janina et de sa hiérarchie » (p. 169).

Pour une œuvre d'aussi grande envergure que celle entreprise par Jean Darrouzès avec ses *Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, dont les cinq premiers fascicules (jusqu'en 1376) avec « Les actes des Patriarches » sont déjà parus, les études complémentaires de détail telles que celle que nous présente maintenant Catherine Asdracha, sont nécessaires et bien venues

P.M.

---

[1] J. Darrouzès, *Le registre synodal du patriarcat byzantin au XIV[e] siècle*, Paris, 1971.

MICHAEL FRITSCHE, *Semantische Struktur und Sozialstruktur am Beispiel der Verwandtschaftsterminologien der Balkansprachen*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Grades eines Doktors der Philosophie des Fachbereichs 17 (Neure Fremdsprache Philologien) der Freien Universitat Berlin, 1977, 323 p.

L'objet du travail que nous signalons est de présenter, d'une manière comparative, les noms de parenté dans les langues balkaniques (p. 7), à savoir : l'albanais, le bulgare, le macédonien, le néogrec, le serbo-croate (et le bosniaque), le roumain et le turc. Il s'agit d'un système qui structure, selon l'auteur, seulement des indices caractérisant les relations établies (dans le plan extra-linguistique), entre personnes ou classes de personnes (p. 7)[1].

Le système de noms de parenté, un exemple de structure lexicale « à partir de critères objectifs »[2], devenu classique dans la littérature de spécialité, a été étudié par la linguistique actuelle pour un grand nombre de langues.

Considérant l'application exclusive de la théorie du champ lexical comme un danger (p. 63), l'auteur aborde le sujet par des procédés interdisciplinaires, se proposant de démontrer quelles sont les relations qui ont agi afin de structurer la terminologie de la parenté.

Envisageant d'un œil critique (chapitres 1 et 2) les différentes orientations en ethnosociologie et socioanthropologie, de même que celles de la linguistique, M. Fritsche retient pour la base théorique de l'analyse qu'il entreprend (p. 124 et suiv.) les suggestions offertes par la sociologie marxiste et, à notre avis, la sémantique structurale.

L'analyse est faite sur le matériel du niveau standard des langues (p. 124), puisé aux travaux de spécialité et aux dictionnaires et, aussi, par des enquêtes directes, mais partielles, seulement pour les langues slaves, pour le grec et pour le turc (p. 126).

Tenant compte de la réalité extra-linguistique, l'auteur se sert d'un modèle du *signe* linguistique à la forme d'un quadrilatère, dont une place est occupée par l'*objet* (p. 70, 78).

Quant aux opinions de M. Fritsche sur le modèle sémantique du domaine de noms de parenté, nous soulignons qu'il faut tenir compte des reflexes de l'organisation sociale (ici, la constitution des groupes humains par le « choix » des parents) et de la légalité qui en résulte ; le modèle est choisi par l'auteur et, par conséquence, c'est un phénomène de métalangue, rendant possible la comparaison des faits (p. 103). La description est faite à l'aide des méthodes de l'analyse componentielle, courente dans la sémantique structurale[3], utilisée avec succès par Lounsbury pour les termes de parenté aussi[4]. L'analyse de M. Fritsche a le mérite de mettre en valeur une série de « dimensions »[5] caractéristiques pour les langues en discussion et qui s'ajoutent à celles « universel-européennes » (p. 131 et suiv.). Les dimensions décelées dans le plan linguistique sont dues, au plan social, à la « grande famille fraternelle » (créée par des frères), forme sociale caractéristique pour les Slaves de sud, les Albanais et les Turcs. De la distribution des diverses dimensions considérées comme balkaniques, résulte la matrice du type balkanique de la structure des noms de parenté (p. 215 et suiv.), auquel participe, dans l'ordre suivant : les langues slaves, le turc et l'albanais. Le roumain, qui se trouve sur la position la plus éloignée, présente des indices du type des langues de l'ouest et du centre de l'Europe. L'auteur ajoute ensuite, sans les commentaires nécessaires, que l'image serait tout autre si on prenait en considération le niveau dialectal aussi. On peut se demander, pourtant, comment peut être expliquée la grande différence en roumain entre le niveau standard et le niveau dialectal, par rapport à la situation des autres langues sud-est européennes. D'autre part, les études sur le roumain dialectal[6] prouvent qu'il existe par exemple des emprunts *récents* faits aux

---

[1] Nous considérons, pourtant, plus adéquate la définition donnée par la sémantique structurale pour cet ensemble lexical, à savoir « champ relationnel », et qui met en valeur une structure propre à la langue ; plus récemment, E. Coseriu, *Vers une typologie des champs lexicaux*, Extrait des « Cahiers de lexicologie », XXVII, 1975, p. 48.

[2] G. Mounin, *Clefs pour la sémantique*, Paris, 1972, p. 99.

[3] Par exemple, E. Coseriu, *Pour une sémantique diachronique structurelle* in « Travaux de linguistique et de littérature », 2, 1964, 1 ; id., *Vers une typologie...*, p. 36.

[4] Sur la manière à laquelle la sémantique structurale a assimilé les résultats de l'analyse de l'ethnologue Lounsbury, G. Mounin, *œuvre cité*, p. 96 et suiv.

[5] L'auteur ne donne pas la définition de la « dimension », terme utilisé par Lounsbury. Pour l'analyse linguistique, une définition adéquate est celle de E. Coseriu, qui y apporte quelques rectifications : « Une dimension c'est le point de vue ou le critère d'une opposition donnée quelconque », *Vers une typologie...*, p. 35.

[6] Magdalena Vulpe, *Répartition territoriale des noms de parenté en daco-roumain* (d'après l'*ALR*), « Revue roumaine de linguistique », 11, 1966, 1, p. 43, 56.

langues slaves du sud et qui ne correspondent pas à une réalité sociale semblable à la réalité décrite par l'auteur pour les autres langues balkaniques.

Pour le rest, cette partie représente une des meilleures du travail, tout en prouvant de riches connaissances sur l'organisation sociale des Balkans.

L'auteur, se basant sur l'examen des faits linguistiques, cherche à tirer des conclusions — pas toujours avec succès — sur les différentes phases de la « grande famille » *(zadruga)* (p. 223 et suiv.). La question qui se pose à notre avis est pourquoi le bulgare a gardé un système de dénomination aussi complexe et semblable à celui du serbe, par rapport à celui,beaucoup plus simplifié de l'albanais, alors que chez les Bulgares *zadruga* a disparu depuis plus longtemps que chez les Serbes et que chez les Albanais (ceux de Kosovo) elle est encore vivante.

L'élargissement du champ d'investigation permet à M. Fritsche de donner des réponses, à l'appui de l'analyse des faits linguistiques balkaniques, à quelques problèmes controversés de la sociologie : le droit matriarcal semble être antérieur au droit patriarcal (chapitre 4) ; la famille collective est plus ancienne que la famille individuelle ou petite (p. 64).

En revenant à la discussion linguistique proprement dite, qui nous intéresse plus, nous constatons que M. Fritsche reproche à la sémantique structurale d'analyser le champ sémantique des noms de parenté, sans tenir compte de la corrélation entre un type de champ lexical et un type d'organisation sociale (p. 28). Pourtant, E. Coseriu distingue ce champ lexical par les relations qui s'établissent dans son cadre sous l'influence des conditions extra-linguistiques aussi[7], sans cesser de prétendre à l'analyse linguistique de rester au plan linguistique.

La dimension historique que M. Fritsche ajoute à celle structurelle-synchronique (p. 43) ne doit pas, selon nous, l'exclure, l'annuler ; la première n'est pas plus importante que la deuxième ; elles doivent se compléter réciproquement [8]. Malgré le fait qu'il a choisi le plan synchronique en appelant aux données au niveau standard, l'auteur fait des références à peu près seulement à l'histoire de la *zadruga*, en discutant des sens que la jeune génération ne connaît plus. N'utilisant pas les méthodes linguistiques d'une manière conséquente, l'auteur est aussi obligé de limiter sa sphère d'intérêt et de simplifier, par exemple le système de noms de parenté dans la langue roumaine [9]. Poursuivant en même temps la définition d'un certain type de terminologie balkanique (caractérisant un certain type d'organisation sociale), M. Fritsche introduit, sous l'influence de la situation en bulgare, serbe et albanais, ou régit le principe nommé par l'auteur *Senioritätsprinzip*, les termes *bade* « frère aîné » et *dadă* « sœur aînée », qui, pourtant, ne font pas partie du système du roumain standard [10].

Nous considérons d[...]teuse l'interprétation selon laquelle la neutralisation des oppositions dans le cas du roum. *n[e]pot* « Enkel », mais aussi « Neffe » a eu lieu par l'effacement, au niveau du roumain, du principe de la différence entre les générations (phénomène caractéristique d'après M. Fritsche pour l'espace balkanique et le seule indice de ce genre en roumain) (p. 278—279) ; la neutralisation avait déjà eu lieu dès le latin [11].

L'ouvrage de M. Fritsche est en ce qui concerne les langues slaves du sud, au premier lieu, une lecture tres utile, bien informée. Le matériel analysé et la bibliographie sont riches ; nous trouvons pourtant les conclusions beaucoup trop pauvres (p 296), sans accorder une

---

[7] *Vers une typologie*, ..., p. 47, note 47, p. 49.

[8] Mais, d'autre part, démontrer qu'un type de champ sémantique au statut spécial (celui des noms de parenté) peut être corrélé avec un type d'organisation sociale ne vuet pas dire que la relation est démontrée (d'une manière satisfaisante) pour les autres ensembles lexicaux aussi. La sémantique structurale essaye en échange de traiter d'une manière unificatrice tous les ensembles et les sousensembles lexicaux, tout en tenant compte de leur organisation spécifique (E. Coseriu, *œuvre cité*, p. 51) ; v. aussi G. Mounin, *Clefs pour la linguistique*, Paris, 1971, p. 139 : « Tout l'effort de la sémantique structurale depuis une dizaine d'années est de substituer aux procédures conceptuelles de structuration, des procédures vraiment linguistiques et formellement objectivables ». La discussion de Fritsche simplifie assez les choses (p. 86) ; nous ne comprenons pas aussi à quoi sert une querelle terminologique.

[9] Pour lequel, voir l'analyse minutieuse effectuée par Angela Bidu Vrănceanu, *Modalités d'analyse structurale du lexique : les noms de parenté*, « Revue roumaine de linguistique », 17, 1972, 5, p. 441—454.

[10] V. Scurtu, *Terminologia de inrudire în limba română* (Les termes de parenté dans la langue roumaine), Bucarest, 1966, p. 261, 276, 278 soutient que, avec leur sens fondamental, les termes *bade* et *dadă* sont répandus en Transylvanie et dans le Nord de la Moldavie sous l'influence des langues slaves de N. et de l'E., probablement, langues pour lesquelles, M. Fritsche lui-même, considère comme caractéristique la famille « patriarcale » et pas la famille « fraternelle ».

[11] V. Scurtu, *œuvre cité*, p. 100, note 2.

attention particulière sur le spécifique des relations entre le plan social et le plan linguistique, du point de vue de la linguistique.

Le problème de la structure du lexique reste encore un de ceux les plus controversés de la linguistique.

Le travail ici présenté répond pourtant au désidérata de la sémantique actuelle, dont « le progrès sera réalisé par des travaux sur des problèmes concrets, pris dans les langues réelles »[12].

C.V.

Les Lumières chez les Roumains, « Cahiers roumains d'études littéraires », 2, 1977, Edit. Univers, Bucarest, 160 p.

Le dernier numéro des « Cahiers roumains d'études littéraires », à l'agencement thématique en accord avec la meilleure et très instructive tradition de cette revue, est entièrement dédié aux Lumières dans la littérature roumaine. Il n'y a pas si longtemps déjà que nous signalions les « Annales historiques de la Révolution Française », le prestigieux périodique qui avait consacré si généreusement tout un numéro (225) aux Lumières roumaines, manifestés dans les domaines politique et économique, juridique et institutionnel, ébauchant de la sorte l'image du phénomène étudié. Cette image, non seulement historique, mais théorique aussi vient combler un vide du champ littéraire-philosophique, abordé sous un jour analytique. La périodicité avec laquelle on s'est attaqué ces derniers temps aux diverses hypostases présentées par les Lumières roumaines permet d'en dégager l'un des *types* (pour ne point dire *modèles*, comme nous serions tentée de le faire) propres au courant des Lumières du Sud-est européen. Il nous semble, en effet, que sur la carte européenne de ce courant philosophique, la spécificité de son aspect sud-est européen trouve un modèle qui le définit dans l'espace roumain. Qu'il nous suffise de mentionner en ce sens que là, dans l'espace roumain, cet aspect particulier est attesté à tous les échelons (culturel, politique, juridique, institutionnel, littéraire, philosophique). Comme de juste, le statut politique à part des Principautés roumaines par rapport aux autres pays de la zone concernée a marqué nécessairement le développement de ce phénomène. C'est pourquoi la toute dernière initiative des « Cahiers roumains... », apportant une dernière contribution à l'étude des Lumières roumaines d'un point de vue analytique et théorique nous semble d'heureuse inspiration.

Le volume s'ouvre avec un examen succinct des traits et aspects caractéristiques des Lumières roumaines, signé par Romul Munteanu. Bien qu'annonçant qu'il se propose, à la différence de D. Popovici, de ne point borner son étude au seul côté littéraire du phénomène, l'auteur n'arrive pas à dépasser ces limites, confinant l'étude de la littérature roumaine à quelques aspects généraux. Toutefois, cette vision limitée s'élargit grâce aux études qui lui font suite, dues à Adrian Marino, Alexandru Duțu et Nicolae Balotă. Posant la question du besoin de littérature de l'époque, des impératifs et de la mentalité dont cette exigence se nourrissait Adrian Marino constate dans ses *Lumières roumaines : idées sur le théâtre, la poésie et la littérature* qu'il n'y a « pas un seul représentant roumain des Lumières qui n'ait affirmé que la littérature doit être directement et immédiatement utile à la société », au « peuple » et que « toute production littéraire » — imprimée ou représentée sur la scène — obéissait au dessein fondamental que les Lumières ont toujours et partout attribué à la culture : stimuler, instruire, critiquer, régénérer et surtout « éclairer » la société « en général ». Sous le signe de cette idéologie — propre à l'époque respective —, sous le signe de l'utilitarisme artistique, l'auteur entreprend une étude de l'existence et de l'évolution des genres et espèces littéraires, et pour ce faire, il se penche sur tous les textes du temps (« généralement très peu lus »), avec un regard spécial sur le théâtre et la poésie, en mettant en lumière leur caractère pédagogique (en tant qu'instrument culturel, ainsi que de par leur contenu) — caractère que l'époque imprime à sa littérature.

Dans un certain sens, le débat est poursuivi par Alexandru Duțu, *Lumières et préromantisme dans la culture roumaine*, mais conduit suivant d'autres coordonnées. A. Duțu reprend, d'une part, la question du nouvel goût littéraire, qu'il examine tout en s'interrogeant : « Jusqu'où allait donc la curiosité du lecteur désireux de se relaxer ? » D'autre part, il saisit et tâche de préciser la frontière brouillée séparant les divers courants d'idées dans l'espace culturel sud-est

[12] G. Mounin, *Clefs pour la sémantique*, p. 187. Dans la note 1, il ajoute que pour Tullio de Mauro, par exemple, « la seule possibilité de saisir les signifiés reste la description filologique la plus raffinée possible des usages des termes dans une société donnée ».

européen, respectivement dans l'espace roumain, ainsi que la raison de cet entrelacement. Le résultat de sa tentative d'approfondir les choses l'incite à penser qu'il ne saurait être question d'un préromantisme dans la culture roumaine.

De son côté, Nicolae Balotă avec *L'École transylvaine : la conception philologique, historique et linguistique* présente — avec cette élévation de l'expression qui lui est propre — un trait essentiel des Lumières transylvaines et qui a posé sa griffe sur le domaine des sciences humaines en Roumanie au XIX[e]. Il s'agit de l'*érudition* des transylvains protagonistes des Lumières et des fruits de son application à la philologie, l'histoire et la philosophie — les disciplines vers lesquelles convergeaient les préférences des savants de Transylvanie. Ces trois disciplines animent l'idéologie particulière des protagonistes des Lumières originaires de cette province roumaine, idéologie déterminée par les objectifs immédiats du combat qu'ils avaient à livrer.

Egalement consacrée à l'espace transylvain est l'étude de Ion Lungu, *Les Lumières en Transylvanie et le Josephisme*. À noter encore la contribution-bilan de Pompiliu Teodor, *Où en sont les études sur les Lumières roumaines?* qui a pour pendant dans ce même volume la presque exhaustive *Bibliographie des Lumières roumaines* dressée par N. Bocşan. C'est la première bibliographie de ce genre et elle représente l'un des grands mérites de l'ouvrage qui nous occupe.

Quelque peu insolite dans un recueil de problématique si nettement européennenous semble l'étude du réputé spécialiste américain Demetrius Dvoicenko-Markov, *Benjamin Franklin and the first American Romanian relations.*

Avec le riche compte rendu des toutes dernières contributions à l'étude des Lumières européennes et roumaines (v. « La chronique des traductions ; comptes rendus ; kaléidoscope »), le présent fascicule offre une image complète des débats scientifiques portant sur les Lumières en tant que phénomène et état culturel.

E.S.

V. STOJANČEVIĆ, *Shvatanja i proučvanja Svetozara Markovića društvenno-političke problematike prvog srpskog ustanka* (Les opinions et les études de S. Marković concernant les problèmes socio-politiques de la première insurrection serbe), « Istorijski časopis », XXIII, 1976, p. 105—115.

L'auteur de l'article tâche de mettre en évidence la conception d'un des plus remarquables historiens serbes en ce qui concerne le rôle et l'importance de la première insurrection serbe (1804—1813), exposée dans plusieurs études critiques de la vie sociale et politique du peuple de Serbie au XIX[e] siècle. L'auteur examine les opinions de S. Marković en partant de quatre questions principales, à savoir : qui et pourquoi a pris l'initiative de l'insurrection ; quelles étaient les exigences des insurgés ; quels ont été les changements sociaux déterminés par l'insurrection ; quelles raisons historiques ont mené les insurgés à se lever contre les Turcs. D'après S. Stojančević, S. Marković voyait l'objectif principal de l'insurrection dans la libération politique et sociale de la Serbie, l'unification du pays et l'édification d'un État moderne.

A.I.I.

B. DJURDJEV, *Osnovni zadatak istorijske nauke* (La tâche fondamentale de la science historique), « Godišnjak društva istoričara Bosne i Hercegovine », 1976, p. 269—272.

L'auteur de l'article expose brièvement sa conception du développement de l'historiographie en tant que science historique qui aurait, selon lui, trois phases : 1) histoire littéraire ; 2) histoire philosophique et 3) histoire sociologique, cette dernière étant divisée en histoire positiviste, histoire culturelle-morphologique, histoire structurelle et histoire postmarxiste. L'auteur remarque la situation de la science historique qui, pendant de longs siècles n'avait été qu'une branche de la littérature ; son émancipation survint à l'époque de l'humanisme, qui marqua le début de la recherche des sources historiques. Ensuite, le rationalisme et la philosophie allemande classique ont introduit le concept de l'évolution dans l'histoire : « expliquer l'évolution humaine, c'est là la tâche fondamentale de la science historique ». L'historien considère que l'historigraphie contemporaine se trouve dans un impas, puisqu'on n'est pas encore parvenu

à préciser les tâches de la science historique ; en ce qu'il le concerne, il est d'avis que la science historique devrait être plus ample que la science sociale.

A.I.I.

Societatea românească la 1877. Memorii ale unor luptători (La société roumaine en 1877. Mémoires de quelques combattants). Anthologie, étude introductive, notes et commentaires par Valeriu Râpeanu, Bucureşti, Editura Militară, 1977, 262 p.

Voir la Guerre de l'Indépendance roumaine telle que l'ont vue et vécue ses combattants, éclairer l'image d'ensemble de ce grand événement par les réactions individuelles, voilà l'idée qui a guidé Valeriu Râpeanu à publier cet intéressant recueil de mémoires et correspondance de dix-sept officiers et volontaires de 1877.

Il s'est adressé, dans ce but, à de grands stratèges (tels les généraux Gheorghe Anghelescu, Alexandru Cernat, Al. Candiano-Popescu), à des personnalités comme le général-docteur Carol Davila et Jean Lahovary, à des officiers de carrière ou en réserve (les généraux Iancu Ghica, Gr. Crăiniceanu, I. Cotruţ, les colonels et lieutenants colonels Gh. Lupaşcu, G. Boteanu, C. V. Căpleseu, T. C. Văcărescu, Ion Perticari), ainsi qu'à des volontaires, sanitaires ou civils (Dr. Gh. Sabin, Şt. Georgescu-Sergent, Moise Groza, Mihai Dimitrescu).

Afin de mieux nous préparer à pénétrer le sens de ces pages, V. Râpeanu explique dans son étude introductive leur place dans la littérature générale de cette guerre. En posant la question passionnante pour la connaissance des mentalités collectives, des relations entre l'« histoire » et « l'image mythique » des grands événements, l'auteur de cette anthologie évoque les principaux moments de notre histoire et leurs reflets dans les consciences, en démontrant le caractère complémentaire, l'identité même, parfois, de la création mythique et des données scientifiques.

C'est au XIX^{e} siècle qu'il s'arrête surtout, et aux grands événements qui l'ont marqué depuis la révolution de Tudor Vladimirescu (la révolution de 1848, l'Union des Principautés, le règne de Cuza), qui ont tous prêté à de véritables phénomènes «d'interférences », la création littéraire devenant folklore et circulant en même temps sous le nom de l'écrivain « mais aussi en tant que création qui vit indépendamment ».

L'« image folklorique » et « la stature mythologique » des grands personnages de notre histoire du XIX^{e} siècle s'explique également par la ressemblance des procédés, puisque — ainsi que le note V. Râpeanu — nos poètes ont souvent employé des images et des symboles empruntés à la littérature populaire, qui trouvaient par cela même un écho sûr dans l'âme du peuple.

La Guerre d'Indépendance a bénéficié, dans ce sens, des moyens plus modernes acquis à cette époque par la culture roumaine. La presse surtout, l'école, les théâtres ont contribué à propager dans toutes les classes sociales, dès l'époque de la guerre même, les vers inspirés d'Alecsandri ou de Coşbuc, qui ont créé les prototypes de cette guerre, ses « héros » favoris (« Peneş Curcanul », « Sergentul », etc.) « que des générations successives ont reçus, gardant intacte leur fraîcheur, leur élan patriotique, leur pathos politique ».

Nous tenons à rendre ici l'une des idées les plus édifiantes de cette étude introductive, celle qui saisit un trait spécifique de la psychologie du peuple roumain : « Avant de connaître et de comprendre la guerre comme un chapitre de l'histoire, chaque "nouvelle série d'hommes" l'a connue psychiquement, par son image artistique ».

En effet, il s'agit d'un véritable procès d'osmose qui s'est produit entre la littérature de notre guerre d'Indépendance et l'image que s'en faisaient les paysans. Ces derniers se reconnaissaient dans les héros littéraires, que les écrivains avaient créés en s'inspirant de la sensibilité et de la pensée des paysans.

S'ajoutant à « l'image littéraire et la renforçant, « l'image plastique offerte par notre grand peintre Nicolae Grigorescu, qui immortalisa les scènes les plus caractéristiques de cette guerre (où il avait suivi les soldats), fut pour beaucoup dans l'envergure prise par l'image mythique de la guerre.

Lorsque les combattants de 1877—1878 commencèrent a écrire leurs mémoires — nous dit V. Râpeanu — l'image de cette guerre était déjà constituée. Mais ces pages représentent des « documents humains », qui retracent pour nous leurs états d'âme, la manière dont ils envisageaient la vie et la mort, leurs considérations personnelles, la vie de campagne, les réactions des autres, etc. L'authenticité qui s'en dégage nous donne l'impression d'avoir vécu ces moments et « un aigu sentiment de solidarité nationale » s'en dégage, solidarité qui s'étendait à toute la société roumaine, exprimant à ces moments décisifs son but suprême. Un trait également inté-

ressant de ces mémoires est l'étonnante égalité de ces êtres humains (qui représentent tant les classes aisées que les couches modestes du peuple roumain), unis par l'effort commun, par les dangers, mais aussi par les moments de détente leur faisant suite. Pourtant, ce qui reste tout aussi passionnant, c'est la manière différente dont ils ont « vu » et « senti » les mêmes événements, les mêmes batailles.

La plupart des textes choisis ont déjà été publiés et il nous semble significatif de trouver parfois parmi leurs premiers éditeurs ce grand connaisseur des hommes et des choses qui fut Ion Luca Caragiale. Seuls les mémoires du Général Gh. Anghelescu sont inédits — se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — considérés par l'auteur du recueil comme étant « les plus complètes de la vie d'un militaire du XIX^{e} siècle ».

Tous les fragments publiés dans ce volume sont précédés de notes substantielles qui retracent l'esquisse biographique de l'auteur, les précédentes éditions de son œuvre et, ce qui plus est, de très utiles indices sur leur personnalité, sur leur style et sur leurs qualités humaines. Mentionnons aussi les traductions du français de plusieurs lettres, par Sanda Râpeanu, qui sait leur rendre l'authenticité d'un texte original.

L'auteur de ce volume anthologique fait revivre des documents précieux de ce qui fut la lutte héroïque du peuple roumain pour son indépendance et qui, en plus de leur valeur historique, offrent une lecture des plus agréables, la sobriété et le pittoresque se mêlant avec ce naturel que seule la vie peut réaliser.

C.P.-D.

LIVRES REÇUS

Acta Congressus Internationalis XXIV. Historiae Artis Medicinae, 25–31 Augusti 1974 — Budapestini [Redigerunt : J. Antall, G. Buzinkay, F. Némethy], Tomes I—II, Budapest, Musum, Bibliotheca et Archivum Historiae Artis Medicinae de I. Ph. Semmelweis Nominata, 1976, 1670 p. les dex volumes.

ANASTASI, ROSARIO, *Studi di filologia bizantina*, Catania, Facoltà di Lettere e Filosofia — Istituto di Studi Bizantini e Neoellenici, 1976, 146 p.

Die Archivbibliothek — Archivwissenschaft, Stadtgeschichte, Kommunalwissenschaft. Eine Spezialbibliothek als Forschungshilfe, Wien, Wiener Stadt- und Landesarchiv, 1977, 18 p.

DE AZEVEDO MAIA, CLARINDA, *Os falares fronteiriços do Concelho do Sabugal e da vizinha região de Xalma e Alamedilla*, Coimbra, Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, Publicações do Instituto de Estudos Românicos, 1977, 614 p.

България на Балканите — Хроника на събитията 1975, Sofia, Институт за Балканистика, 1976, 109 p.

Балканский лингвистический сборник, Moskva, Академия Наук СССР — Институт Славяноведения и Балканистик, 1977 322 p.

BELL, JOHN D , *Peasants in Power — Alexander Stamboliski and the Bulgarian Agrarian National Union*, 1899—1923, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1977, 271 p.

Beogradski Mladi Vajari I (catalogue) (BOZIDAR BABIĆ, ĐORĐIJE CRNČEVIĆ, NADEŽDA KOJADINOVIĆ, VLADIMIR KOMAD, ANTE MARINOVIĆ, DRAGOMIR MILEUSNIĆ, MILORAD TEPAVAC, MILUN VIDIĆ, NIKOLA VUKOSAVLJEVIĆ, RATKO VULANOVIĆ), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination.

BEZLAJ, FRANCE, *Etimološki Slovar Slovenskega Jezika — Prva knjiga A—J*, Ljubljana, Izdala Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, Inštitut za Slovenski Jezik, Založila Mladinska knjiga, 1976, 235 p.

BITOSKI, KRSTE, *Македонија и кнежевство Бугарија (1893—1903)*, Skopje, 1977, 415 p.

La Bulgarie — Questions et réponses [Réunies par Petre Bakardjiev, rédacteur responsable Victor Velev], Agence Sofia-Presse, 1977, 221 p.

ÇABEJ, EQREM, *Studime etimologjike në Fushë të Shqipes, Bleu II A—B*, Tiranë, Akademia e Shkencave e R. P. të Shqiperise — Instituti i Gjuhesise dhe i Letërsise, 1976, 615 p.

CLASSEN, PETER, *Kaiserreskript und Königsurkunde — Diplomatische Studien zum Problem der Kontinuität zwischen Altertum und Mittelalter*, Thessaloniki, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1977, 251 p. + 2 ill.

Commedie latine del XII e XIII secolo I, Genova, Istituo di Filologia Classica e Medievale, 1976, 314 p.

Contributions to a Romanian History Symposium: Held at Hardin — Simmons University, November 21—22, 1975 [Edited by David B. Funderburk and Calvin C. Turpin], Abilene, Texas, Hardin — Simmons University, 1976, 56 p. + 2 photographies.

DIMOSKI, MIHAILO, *Орската традиција во село Иљево (Радовишко)*, Skopje, Институт за Фолклор, 1974, 88 p.

A Dunántúl Településtörténete II/1 & II/2, 1767—1848 — A Pécsi Településtörténeti Konferencia Anyaga (1976. augusztus 24—25), Pécs, Magyar Tudományos Akadémia — Pécsi és Veszprémi Akadémiai Bizottságának Értesitője, 1977, 343 p. et 281 p. y compris les résumés en anglais et russe.

DZIEWANOWSKI, M. K., *Poland in the Twentieth Century*, New York, Columbia University Press, 1977, 308 p.

GUIDETTI, MASSIMO & PAUL H. STAHL, *Il sangue e la terra — Communità di villagio e communità familiari nell'Europa dell'800*, Milano, Jaca Book, 1977, 626 p. + 47 ill. + VI plans.

EMBER GYÖZŐ, *Az Újratelepülo Békés Megye Elsö Összeirásai 1715—1730*, Békéscsaba, 1977, 176 p. + 10 ill.

EYICE, SEMAVI, *Bizans Devrinde Boğaziçi*, Istanbul, Edebiyat Fakültesi Besimevi, 1976, 184 p. + y compris les ill.

FRANOLIC, BRANCO, *Les mots d'emprunt Français en Croate*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1976, 216 p.

Istanbul Üniversitesi Yayinari Bibliyografyasi (Eserler ve Makaleler) yil 1973 (Bibliography of the Publications of the University of Istanbul (Books and Articles) Year 1973) [Hazırlayan — Prepared by Leman Şenlap], Istanbul, Istanbul Matbaasi, 1975, 206 p.

LIAKOU, SOKR. N. Τί ἦσαν ἐθνοφυλετικά οἱ 'Αβαροσκλάβηοι (Πρωτομεσαιωνικοὶ 'Εποικοι τῆς Πελοποννήσου), Thessaloniki, 1977, 74 p.

MARAŽ, ADRIANA, *Grafike* (Catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination.

MEPISAŠVILI, RUSUGAN & VAHTANG CINCAGZE, *Архитектура нагорной части — Исторической провинции Грузии-Шидакартли*, Tbilisi, Издательство «Мецниереба», 1975, 195 p. y compris les ill.

Mihai Viteazul și Sălajul — Guruslău 375 — (3 august 1601 — 3 august 1976), Zalău, Consiliul Județean de Educație Politică și Cultură Socialistă — Sălaj, 1976, 539

MORAVCSIK, GYULA, *Einführung in die Byzantinologie*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1976, 186 p. + XI ill.

Накит Сармата у Банату са прегледом Сарматских налазишта (Каталог уз изложбу), Vršac, 1975, 50 p. + 23 ill. + 1 carte

NEŠIĆ, MILIJA, *Catalogue*, Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination.

NIKOLIK ILIJA, *Преглед на Македонските народни песни во етнографската збирка на архивот на Српската Академија на Науките и Уметностите (1860—1960)*, Skopje, Институт за фолклор, 1976, 243 p. + 1 carte

NORDMANN-ZIMMERMANN, URSULA, *Le régime des inventions dans la coopération Est-Ouest*, Genève, Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, 1977, 146 p.

NOVAK, KOLOMAN, *Objekti 1962—76* (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1977, sans pagination.

NYKRYN, JAROSLAV & KAREL ŠTĚPÁN, *Czechoslovakia*, Sijthoff, Leiden, 1977, 104 p.

PAPADOPOULOS, STEFANOU I., Γεώργιος Λασσάνης ὁ Κοζανίτης 'Αγωνιστὴς καὶ λόγιος (1793—1870), Thessaloniki, 1977, 18 p.

PAPADOPOULOU, STEFANOU I., 'Ιωάννης Καποδίστριας — 'Ο θεμελίωτης τοῦ νεοελληνικοῦ κράτους (Διάλεξη), Thessaloniki, 1977, 22 p.

PAPOULIDI, KONSTANTINOU K. Οἱ ρῶσσοι ὀνοματολάτραι τοῦ 'Αγιου "Ορους, Thessaloniki, "Ιδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου 1977, 221 p. + 9 ill.

PETKOV, TODOR, *Un avenir de paix pour l'Europe*, Sofia-Presse, 1977, 152 p.

PINK-WILPERT, CLARA B., *Bali — Eine Einführung —*, Hamburg, Selbstverlag Hamburgisches Museum für Volkerkunde, 1977, 105 p.

PLASARI, NDREÇI, SHYQRI BALLVORA, *La lutte de libération du peuple albanais contre les occupants fascistes italiens et les traitres—avril 1939-septembre 1943—*, I, Tirana, Editions «8 Néntori», 1976, 590 p.

Počeci Madarske Savremene Umetnosti — Ilirska Kolonija u Nađbanji (catalogue), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination

PRIVALOVA, E. L., Павниси (avec le résumé en français), Tbilissi, «Мецниереба», 1977, 161 p. + XXIII p. ill.

PROTOPOPA-MPOUMPOULIDOU, GLIKERIAS, Γεώργιος Παράσχος, Ioannina, 1977, 37 p.

RADOVANOVIĆ, VLADAN, *Mediji 1954—76* (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1976, sans pagination.

Signalizan (catalogue), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1975, sans pagination.

SIMMS, NORMAN, *Clamor Horrendissimus: the Sacred Shout in Folklore, Myth and Literature* (Extr. de "Dialogue on Religion" : New Zealand Viewpoints 1977 [Ed. Peter Davis and John Hinchcliff], Anckland, 1977, p. 75—81.

Spomenica, 1951—1976, Sarajevo Naučno Društvo i Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1976, 497 p.

Symposium Ausklang der Latène-Zivilisation und Anfänge der Germanischen Besiedlung im Mittleren Donaugebiet, Bratislava, VEDA — Vydavatel'stvo Slovenskej Akadémie Vied 1977, 413 p.

TODOROVA, MARIJA, *Подбрани извори за историјата на балканските народи XV—XIX век*, Sofia, Издателство Наука и Изкуство, 1977, 458 p.

Z tradic slovanské kultury v Čechách — Sázava a Emauzy v dějinách české kultury —, Praha, Universita Karlova, 1975, 242 p. + 50 ill.

TSIRPANLI, ZAHARIA N., Ὑπομνήματα καὶ ἐκθέσεις τοῦ Ἰωάννη Καποδίστρια (1809—1822) (Προβλήματα καὶ ἔρευνα (Ἀνάτυπο ἐκ τοῦ ΣΤ' τόμου τῆς «Δωδώνης» Ἐπιστημονικῆς Ἐπετηρίδος τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων, p. 99—134), Ioannina 1977.

VRAŽINOVSKI, TANAS & VOISLAV JAKOSKI, *Разловечкато востание во современата Усна прозна традициjа на Разловчани*, Skopje, Институт за фолклор, 1976, 75 y compris le résumé en français.

Zadar u Srednjem Vijeku do 1409 [Napisali: Nada Klaić i Ivo Petricioli], Zadar, Filozofski Fakultet, 1976, 606 p. + LXIV p.ill.

CORRIGENDUM

The reader is kindly requested to take account of the following in Ihor Ševčenko, Agapetus East and West: the Fate of a Byzantine "Mirror of Princes", RESEE, XVI, 1978, nº 1, p. 3—44.

read ŠEVČENKO" throughout in running title
p. 8, n. 19, ln. 6, for "Jernstadt's" read "Jernstedt's"
p. 8, n. 21, ln. 3, for "*Schuljar*" read "*Schuljahr*"
p. 14, ln. 26, for "must had" read "must have had"
p. 14, ln. 34, for "have been" read "must have been"
p. 14, n. 42, ln. 2, for "Huius Jacobo" read "Huius Filio Jacobo"
p. 15, n. 44, ln. 6, for "isocrates" read "Isocrates"
p. 15, n. 44, ln. 21, for "*homocoteleuta*" read "*homoeoteleuta*"
p. 16, ln. 3, for "1615" read "1516"
p. 20, n. 56, ln. 13, for "*Senteniae*" read "*Sententiae*"
p. 22, n. 61, ln. 18, for "(as in note 2 above)" read "(as in note 1 above)"
p. 24, n. 69, ln. 1, for "(as in note 31 above)" read "(as in note 65 above)"
p. 29, ln. 16, for "*Coden Suprasliensis*" read "*Codex Suprasliensis*"
p. 30, ln. 9, for "(Movila)" read "(Movilă)"
p. 30, n. 95, lns. 1—2, for "bl (a)g(o)č(e)stivešjšemu" read "bl(a)g(o)č(e)stivějšemu"
p. 30, n. 95, ln. 4, for "Pr'vee Napęčatany" read "Pr'věe Napečatany"
p. 30, n. 95, ln. 4, for "Lavre" read "Lavrě"
p. 30, n. 95, ln. 5, for "S(vja)tejšag(o)" read "S(vja)tějšag(o)"
p. 30, n. 96, ln. 4, for "*dix-septième*" read "*dix-septième*"
p. 30, n. 96, ln. 8, for "*Ukrainy in Belorussii*" read "*Ukrainy i Belorussii*"
p. 31, ln. 21, for "counseler" read "counselor"
p. 31, ln. 23, for "auhtor" read "author"
p. 31, ln. 29, for "diaona" read "diakona"
p. 31, ln. 38, for "*ispravi že se*" read "*ispravi že sę*"
p. 31, n. 97, ln. 2, for "*darovaniax*" read "*darovaniex*"
p. 31, n. 97, lns. 2—3, for "*sv(ja)ščennoslužitele*" read "*sv(ja)ščennoslužitelę*"
p. 31, n. 97, ln. 3, for "*v'kratce*" read "*v'kratcě*"
p. 31, n. 97, ln. 4, for "*izložnnaę*" read "*izložennaę*"
p. 31, n. 99, ln. 1, for "*Pr'vonačalnye S(vja)točlpnago*" read "*Pr'vonačalnyę S(vja)tolěpnago*"
p. 31, n. 99, ln. 3, for "*upokojenia Žilisca*" read "*upokoenia Žilišča*"
p. 31, n. 99, ln. 5, for "*lętu*" read "*lětu*"
p. 32, n. 99, ln. 1, for "*ispravi že sě*" read "*ispravi že sę*"
p. 32, n. 99, ln. 1, for "*mnogym*" read "*mnogim*"
p. 32, n. 99, ln. 3, omit "*Mogily Dakijskix Zeml' Načalnika*"
p. 32, n. 99, ln. 4, for "*v' Predstatelsvto*" read "*v' Predstatelstvo*"
p. 33, n. 105, ln. 6, for "*predležascii*" read "*predležaščii*"
p. 33, n. 106, ln. 6, for "(as in note 102 above)" read "(as in note 103 above)"
p. 34, ln. 6, for "*reęčno*" read "*rečeno*"
p. 34, ln. 21, for "*notisisja*" read "*nositisja*"
p. 34, n. 110, ln. 5, for "*mš epairesthai*" read "*mē epairesthai*"
p. 34, n. 111, for "(as in note 79 above)" read "(as in note 108 above)"
p. 35, n. 112, ln. 2, for "(as in note 107 above)" read "(as in note 108 above)"
p. 35, n. 114, ln. 3, for "(as in note 102 above)" read "(as in note 103 above)"
p. 36, *Addendum*, ln. 5, for "ot the problem" read "of the problem"
p. 43, ln. 30, for "*éllin*" read "*éllin*"
p. 44, ln. 9, for "the beginning(')" read "the beginning(?)"

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Thraco-Dacica. Recueil d'études à l'occasion du 11^e Congrès International de thracologie, Bucarest (4–12 septembre 1976), 351 p.

VULPE, RADU, **Studia Thracologica, Hommage au 11^e Congrès International de Thracologie**, Bucarest, 4–12 septembrie, 1976, 336 p., 1977.

Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^e Congrès international d'études classiques (Madrid, septembre 1974), réunis et présentés par D. M. Pippidi, coédition avec la Société d'Editions « Les Belles Lettres », Paris, 1976, 550 p.

CHIHAIA, PAVEL, **De la « Negru Vodă » la Neagoe Basarab** (De « Negru Vodă » à Neagoe Basarab), 1976, 256 p.

Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines, București, 6–12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p. ; vol. II, 1975, 656 p. ill., vol. III, 1976, 737 p., ill.

CONSTANTINESCU MIRCEȘTI, C. **Păstoritul transhumant și implicațiile lui în Țara Românească în secolele XVIII–XIX** (Les bergers transhumants et les implications de leur occupation en Transylvanie et en Valachie aux XVIII^e –XIX^e siècles). « Biblioteca istorică », XLIV, 1976, 170 p.

CORFUS, ILIE, **L'agriculture de Valachie depuis la Révolution de 1848 jusqu'à la Réforme de 1864**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'Histoire Economique, Etudes 53(8), 1976, 216 p.

STOICESCU, NICOLAE, **Vlad Țepeș** (Vlad l'Empaleur), 1975, 238 p.

ODOBESCU, ALEXANDRU, **Opere IV. Tezaurul de la Pietroasa** (Le trésor de Petroasa), publié par les soins de Mircea Babeș, études archéologiques par Radu Harhoiu et Gh. Diaconu, 1976, 1079 p.

Independența României (L'Indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de Șt. Pascu, C.C. Giurescu, I. Ceterchi, Șt. Ștefănescu et Const. Olteanu, 1977, 526 p. +pl.

ARMBRUSTER, ADOLF, **La Romanité des Roumains. Histoire d'une idée**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XVII, 1977, 279 p.

Independența României. Documente (L'Indépendance de la Roumanie. Documents), vol. I, 1977, 377 p. ; vol. II–I^re partie, 1977, 429 p. ; vol. I–II^e partie 1977, 381 p. ; vol. III, 1977, 338 p.

The Independence of Romania, edited by Prof. Șt. Pascu, 1977, 263 p. L'Indépendance de la Roumanie, publié par les soins du Professeur Ștefan Pascu, 1977, 272 p.

Epigraphica. Travaux dédiés au VII^e Congrès d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9–15 septembre 1977). Recueillis et publiés par D. M. Pippidi et Em. Popescu, 1977, 286 p.

Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen II. Pars Méridionalis, inter Danuvium et Carpatos Montes, 1977, 276 p.

Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen III. Dacia Superior. 1. Pars Occidentalis (ager inter Danuvium, Pathisum et Marisiam), 1977, 288 p.

Colocviul româno-italian. « Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII–XIV ». I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV (Bucarest 27–28 marzo 1975). A cura dell'Accademico Ștefan Pascu, 1977, 171 p.

DUȚU, ALEXANDRU, **Romanian Humanists and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Studies 55, 1977, 196 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 2, P. 193–408, BUCAREST, 1978

I.P.I. c. – 183 | 43 456 | **Lei 40. –**

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI-1978. N° 3 (juillet-septembre)

Mouvements de libération et relations diplomatiques

Histoire du commerce

Livre et société

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136—137, télex 11226, str. 13 Decembrie, n°3, București, România ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de $ 30 par an

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 București, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 71021 București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI 1978 juillet — septembre N° 3

SOMMAIRE

Mouvements de libération et relations diplomatiques

Histoire du commerce

Livre et société

Notes brèves

Chronique

Comptes rendus

THE GREAT UNION OF 1918 AND ITS INTERNATIONAL RECOGNITION

MIRCEA MUŞAT

The history of Romanians is the history of a people that has always been dwelling in the same area, where it has been developing its own material and spiritual culture, creating original perennial values, for a long time integrated into the world cultural heritage.

A unitary people evolving in its old native land, asserting itself throughout millennia in this part of Europe, the Romanian people has steadily preserved in the course of time its uninterrupted material life, its ethnic-linguistic and cultural-spiritual community despite all vicissitudes it had to face. Numerous archaeological vestiges and old documents speak of the Getae-Dacians, who pertained to the great Thracian people, with deep roots in the Carpathian-Danube-Euxine area, and of whom Herodotus, the great ancient world historian, was saying more than 2500 years ago, that they were "the bravest and fairest among the Thracians". It is worth mentioning that olden written sources describe the ancestors of the Romanian people in the second half of the first millenium B. C., always present in the great events of that time, as defenders of their land against those who were encroaching upon their boundaries and implacable towards all those who, for whatever reason, did not respect their tradition, customs and land or attempted to disturb their peaceful life.

The recollection of the flourishing, centralized, independent Dacian state set up by Burebista, "the first and greatest of all kings that have ever ruled the Thracians", has been handed down to us, recorded on stone slabs.

The state ruled by Burebista, created more than two thousand years ago, was encompassing a wide territory extending north-west as far as the Slovak Mountains and the reaches of the middle Danube, south up to the Balkans and south-east as far as the northern coast of the Black Sea.

In the days of Decebal, directly challenging the Roman military power that had reached the acme, the forbears of the Romanians heroically defended their motherland preserving the continuity of their material and spiritual heritage even when part of their territory fell under Roman rule for about 170 years. The first century A. D. recorded the beginning of heavy battles fought for the independence and in defense of a clearly defined territory which was to become in the course of time "the sum total of our historical life", as poet Mihai Eminescu called Romanians' fight for unity and independence.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 3, P. 411–443, BUCAREST, 1978

For centuries on end, despite historical vicissitudes, the Romanian people had to fight relentlessly to preserve its individuality, language and native land, to secure its continuity on the territory where it emerged and developed.

It is known that for many centuries in succession our territory — as well as the territory of other European states — was crossed by migratory populations who as a rule were carriers of less developed civilizations. Their presence and the devastating wars they waged hampered of course the productive forces but could not alter the spiritual and moral forces of the people, could not make it deviate from its historical way.

Unbroken continuity, in the area where it has emerged, preservation of its ethnical-linguistic and cultural-spiritual entity and the fight to assert itself are the main features of this people within the framework of Europe's history. From the 4th to the 10th century, when the migratory populations passed through the territory inhabited by the Romanian people, continuity was preserved and its evolution resulted in the first Romanian feudal states that came into being throughout the entire old Dacia area. As early as the beginning of the 10th century, "Gesta Hungarorum" mentions for the first time the existence of the Romanian feudal states, run by Gelu, Glad and Menumorut, voivodes who bravely fought against the Hungarian king Arpad, against his policy of plunders and conquest. Firmly stating that he wanted to preserve the independence and integrity of his voivodeship, Menumorut proudly told the Hungarian king that he "would not yield an inch".[1]

In the Romanian area between the Carpathians and the Dniester, the old chronicles record a series of Romanian voivodeships : the "berladnici" voivodeship in central Moldavia, the "brodnici" voivodeship between the Carpathian bend and the Danube, etc., along with the voivodeships of Litovoi, Seneslau, Ioan, Farcaş, Jupan Dimitrie, Balica, Dobrotici and many others on the territory extending between the Carpathians, the Danube and the Black Sea.

The historical process of the making of a centralized Romanian feudal state, as a result of the development and unification of the voivodeships throughout the entire territory of the homeland, was hampered by the internal centrifugal trends due to the feudal splitting process, characteristic of the entire Europe of that time, as well as to the permanent external threats. Thus after settling down in the Pannonian Plain in the 10th century, the Hungarian kings started their aggressive actions in Transylvania despite the strong resistance of the Romanian voivodeships of the area. They conquered part of the territory only towards the end of the 13th and the beginning of the 14th centuries. And even afterwards, the Transylvania Romanians preserved for a long time the old organization of their "lands", resisting and developing their civilization and culture in the new historical conditions. Documents of that time, particularly Hungarian, record the "Terra Blacorum" (Land of Romanians), the Oaş, Lăpuş and Sălaj lands, the Haţeg land which pertained to the voivodeship of Litovoi, who ruled over Romanians on either side of the Carpathians, and the land of Maramureş , where lay the Romanian voivo-

[1] *File de cronici, Crestomaţie,* Editura militară, Bucureşti, 1973, p. 10.

deships ruled by the Dragoş and Bogdan families. All these facts are testimony to the Romanians' wide liberty and political individuality throughout Transylvania. Under these conditions, the administrative organization of Transylvania, different from that of the Hungarian feudal state, had to be preserved in its autochthonous form : the *Voivodeship* to be found also in the other Romanian countries.

As regards the pre-state organizations of the areas south and east of the Carpathians, they became independent, centralized states towards the middle of the 14th century, as a consequence of the birth and development of feudal productive relations and of lesser foreign threats. Written documents of that time record not only the heroic fight of the Romanian rulers for the independence and integrity of their national territory, but also the expression of their patriotic feelings. Thus a Hungarian chronicle — "the Painted Chronicle of Vienna" — admits that, when in 1330, Hungarian king Carol Robert's armed forces encroached upon the border territory of Wallachia, the Romanian Ruling Prince Basarab I, the founder of the state, warned the Hungarian invader : "go back peacefully and do not endanger your lives, for if you go farther into our country you will not be able to avoid danger".[2]

Mircea the Old, Ruling Prince of Wallachia (1386—1418), was aware that he was the ruler of his free, independent country and he expressed this feeling strikingly. Relentlessly preserving through hard fight and wise foreign policy the independence of his country, he called himself with justified patriotic pride : "Io Mircea, by God's grace Great Voivode and Ruler, and with God's help swaying the entire country of Ungro-Vlachia and the lands beyond the Mountains and towards the Tartars' lands, Duke of Amlaş and Făgăraş, Ruler of the Severin Banat and of either side of Podunavia up to the Great Sea, sole Lord of the Dîrstor stronghold".[3]

At the end of the 14th century the title of Roman Muşat was "Voivode of Moldavia from the Mountains to the Black Sea shore".

The feudal, centralized, independent states south and east of the Carpathians were to face soon enough the southern threat of the Ottoman Empire. After conquering a large part of the Balkan peninsula and turning the countries of the Bulgarian and Serbian tsars into Turkish pashaliks, towards the end of the 14th century the Porte was in direct touch with the Romanian states.

In 1417, despite the brilliant victories of Mircea the Old, despite the heroism of the masses, the Ottoman Empire succeeded in taking away from Wallachia the territory lying between the Danube and the Black Sea—Dobrodja — which it was to rule till 1878.

The common resistance of the Romanian countries to the Ottoman threat, the victories achieved during the rules of Mircea the Old, Iancu of Hunedoara, Vlad Ţepeş, Stephen the Great and others, enabled them to conclude, from their position of vanquishers and not of vanquished, as early as the 14th century, agreements and treaties with the Porte, known as "Capitulations", through which the sovereign rule of the Princes was

---

[2] *Ibidem*, p. 18.
[3] *D.I.R.*, *sec. XIII—XV*, 1950, p. 51. (Documente Istoria României).

recognized. The Porte, on the other hand, pledged to defend the Romanian countries' independence and territorial integrity against a tribute paid by these rulers to the Sultan. Even later when the political and economic pressure of the Ottoman Porte grew stronger the Romanian countries were never occupied and transformed into Turkish provinces; thus the treaty concluded by Moldavia with the Ottoman Porte in 1511 stipulated: "The Sublime Porte recognizes that Moldavia is a free, independent territory. The Christian faith observed in Moldavia shall never be oppressed or disturbed ... The Porte pledges to defend Moldavia against all those that might encroach upon her, to preserve her old heritage, not allowing any wrongdoing to occur or the slightest disintegration of her territory. Moldavia shall be ruled and governed according to her laws and canons without the slightest interference of the Porte. The Prince regnant is the ruler of whole Moldavia ..."[4]

The existence of several Romanian states in the Middle Ages has not affected the people's oneness, expressed by a common language and culture and by the similitude of the economic, social and cultural pattern throughout the whole Romanian-inhabited area. Within this framework, close, permanent economic, political and military relations were maintained between the Romanian countries; the internal organization, the prince's rule, the civil service, the justice, the army, the taxes and all the other feudal institutions were identical or almost identical. All the inhabitants of this land have kept calling themselves Romanians — their ancient name.

The early years of the 16th century record a new stage of the Ottoman drive towards Central Europe. At Mohacs (1526) the Ottoman forces crushed the Hungarian army and eliminated the Hungarian Kingdom. Central Hungary was turned into a pashalik, Buda being designated as its capital. The former voivodeship of Transylvania broke off from the Hungarian Crown, becoming an independent principality but vassal to the Ottoman Porte. The Banat and part of Crişana were transformed by the Turks into a pashalik in 1552, the capital being Timişoara.

In that sad period of its history, the Romanian people was striving to face the complex external situation by all means. The idea of struggle for unity and independence became stronger. Prince Neagoe Basarab (1512—1521) was urging his son to love his country and not to relinquish it to the enemy, "for it is better to die honourably than to lead a bitter, disgraced life".[5] In the same spirit did Iliaş Rareş, Prince of Moldavia (1546—1551), son of Petru Rareş, express his love for the native land: "We want to preserve the land of our father: towards kind people we will behave kindly but we will always fight against our foes".[6]

As a symbol of the historical right of living free and independent in their ancient native land, the Romanian people led by Voivode Michael the Brave succeeded in achieving 378 years ago a great national action,

---

[4] Apud: A. D. Xenopol, *Istoria Românilor*, vol. IV, IIIrd ed., Ed. "Cartea Românească", Bucureşti (no date), p. 214.

[5] *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie*, text selected and checked by Florica Moisil and Dan Zamfirescu, Ed. "Minerva", Bucureşti, 1970, p. 281.

[6] Nicolae Iorga, *Scrisori de boieri. Scrisori de domni*, 3rd ed., Vălenii de Munte, 1932, p. 201.

the first political union of the Romanian countries, encompassing most of the territory of ancient Dacia. After achieving this great action, Michael the Brave entitled himself "Ruler of Wallachia, Transylvania and the whole Moldavia".[7] The official historian of Gabriel Bethlen, Gaspar Bojtinus, was right when he said that this was "inevitabilis fatorum lex".[8] Michael the Brave dedicated his whole life to the independence, liberty and unity of the Romanian countries. He spared neither wealth, nor family, not even his own blood. In a letter he addressed to Ferdinand I de Medici, Grand-Duke of Tuscany, he stressed : "I ruled three Romanian countries, Wallachia, Transylvania and Moldavia and everybody can see that I did not spare expenses, efforts and blood, not even my own life; I waged war for a long time with drawn sword".[9]

After Michael the Brave the idea of reconstituting Ancient Dacia, of the union of the Romanian countries within their natural boundaries, pervaded the political, diplomatic and military plans of several rulers such as Gheorghe Ştefan, Matei Basarab, Şerban Cantacuzino, Constantin Brâncoveanu, Gabriel Bethlen, Mihnea III, Gheorghe Rákoczy and many others.

From the middle of the 17th and the beginning of the 18th centuries, when the Ottoman Empire was declining and Austria and Tsarist Russia were growing stronger, the Romanian countries found themselves caught between the military and political interests of the three big powers. In this situation the Ottoman Porte attempted many a time to find a solution to its military and political problems at the expense of the Romanian people, flagrantly breaking the obligations it had assumed by the "Capitulations", going so far as to cede parts of these countries' territories.

This fact induced several Romanian hospodars to conclude certain alliances with the Tsarist Empire, which was an opponent of the Ottoman Porte but which at the same time wanted to assume the role of "protector" of the peoples under "Ottoman domination." In 1656, during the reign of Prince Gheorghe Ştefan and Tsar Alexei Mihailovich, was concluded the first political treaty, known so far, between Moldavia and Russia, two sovereign states. The first article of this treaty stipulated that "Russia engages itself to respect the honour and organization of Moldavia, such as they were in force previously, when the country was not vassal to the Turks, that is without any interference in politics and administration"; the treaty stipulated also that "Gheorghe Ştefan, the Prince of Moldavia, shall reign up to his last day and his successor shall be elected only from among the natives".[10] In other words Russia pledged itself to respect Moldavia's independence and to oppose the interference of the Ottoman Empire. Similarly, the provisions of the treaty concluded by Dimitrie Cantemir, Prince of Moldavia, with Peter the Great, Tsar of Russia, on April 13, 1711, are based on the same principles : the two leaders, sovereigns of two independent countries negotiated directly and not through the agency of the Porte, Peter the Great recognizing that Cantemir was the absolute ruler of this country. "According to the old customs of Moldavia — article

---

[7] *D.I.R., sec. XVI,* vol. VI, p. 390.
[8] *Ibidem,* p. 293.
[9] Apud : I. Lupaş, *Lecturi din izvoarele patriei,* Bucureşti, 1928, p. 145—146.
[10] *D.I.R.,* p. 190—193.

6 — all the power shall be concentrated in the Ruler's hand". At the same time the Russian tsar recognized (art. 11) that "the boundaries of the Principality of Moldavia according to its ancient rights, were outlined by the Dniester, Cameneţ, Bender (Tighina) — encompassing the whole Bugeac area, — the Danube, Wallachia, the Great Duchy of Transylvania and Poland (after the delimitation carried out)".[11]

The rapid decline of the Ottoman Empire at the beginning of the 18th century enabled the Hapsburg Empire to resume the offensive against the Porte, its aims including also the Romanian lands. In 1686 after the victorious war waged upon Turkey, the Austrian army penetrated Transylvania imposing on Prince Michael Apafi the treaty of Blaj which stipulated that the occupation army was to take its winter quarters in Transylvania. Later on, in 1688, putting strong military pressure on the Diet of Transylvania, Austria made it give up, of its own free will, the suzerainty of the Porte and accept the "protection of the emperor" from Vienna. Practically, Transylvania was becoming a province of the Hapsburg Empire, politically and juridically "legalized and established" by the "Leopoldian Diploma", a document which was stating that the Austrian emperor was becoming also prince of Transylvania. This situation was accepted by the Porte by the peace treaty of Carlowitz (1699) ; Transylvania became thus "officially" a province of the Hapsburg Empire, Ottoman domination being replaced by Autrian occupation.

In the second half of the 18th century the clash between the great empires that had reached the acme, was endangering the existence and national life of the Central and Eastern Europe peoples. The first to become the prey of the big powers was Poland which was shared among Prussia, Austria and Russia. Next to lose part of her territory was Moldavia.

At the end of the 1768—1774 Russo-Turkish war won by the Tsarist Empire, Austria mobilized and supported Turkey during the negotiations with the view of not allowing Russia to obtain too large advantages. In return for its support, the Court of Vienna, using utterly unfair political manoeuvers and vile means of corruption, required from the Ottoman Porte a frontier adjustment south of Galicia, pretexting that they needed a strip of Romanian territory in order to establish a connection with Galicia they had occupied in 1688. Making use of a faked map, Austria succeeded in annexing a much larger territory in northern Moldavia. The cession act signed in 1775 was included in the peace treaty concluded by Austria with Turkey at Šištov in 1791, through which northern Moldavia was ceded to Austria.

It was a territory rich in Romanian history recollections, including also the ancient capital of feudal Moldavia, Suceava. The cession act was worked out, without the assent of the Moldavians, by the Ottoman Porte, which according to the ancient Capitulations had not the right to yield a single inch of Moldavia's territory. The protests of the masses, boyars and clergy, headed by the reigning Prince Grigore Ghica, against the disintegration of the territory found no echo. The Prince was ignominiously assassinated by the Ottomans in Jassy (October 1777).

[11] Mitilineu, *Colecţiune de Tractatele şi Convenţiunile României cu puterile străine de la anulu 1386 pină in dzilele nostre,* Bucuresci, Noua tip. a laboratorilor români, 1874, p. 74—77.

At first, the Austrian government called the new territory "Austrian Moldavia". Soon enough in order to conceal the annexation, Austria called the territory "Bukovina" because of the name of vast Cosmin beech forests. Bukovina was under Austrian military administration until 1786 when it was attached to Galicia, becoming thus a simple administrative district of that province.

In the early years of the 19th century the dark clouds of the war between the Ottoman, Austrian and Tsarist Empires (which was to been joined by Napoleon's Empire too) cast again a ghastly shadow on the Romanian countries. In 1787, after the conquest of the territory between the rivers Bug and Dniester, the Tsarist Empire set up its boundary along the Dniester, becoming thus Moldavia's neighbour. In 1806 another Russo-Turkish war, for the supremacy in the Black Sea-Danube area, broke out.

The signing of the peace treaty of Bucharest (16/28 May 1812) put an end to the almost six-year-long war between Russia and Turkey. On the Russian side had participated also Romanian troops, pandours, among them also Tudor Vladimirescu, in the hope that this treaty of peace would secure the full independence of their country. This hope relied on the promises — it is true not very clear — included in Tsar Alexander's manifesto to the Romanians on December 12, 1806 when the war broke out. Addressing the divans of both Principalities, Tsar Alexander I had declared that he would protect them against the "evils that were menacing their territory", that he "would defend their faith, their privileges and customs", etc.[12]

But the vague promises aimed only at justifying the war waged on the Ottoman Empire, which started by the military occupation of the Romanian Principalities (Moldavia and Wallachia) that the tsar was to use as an economic basis of the war, attempting to induce them to participate in the fight against the Ottoman forces. It is known that by the secret alliance treaty signed by the French and Russian governments on June 25/July 7, 1807 at Tilsit, they agreed that if the Porte would not accept the mediation of France, they should jointly act against it, to control all the European provinces of the Ottoman Empire with the exception of Constantinople. At the encounter of Erfurt (30 Sept./12 Oct. 1808), Napoleon consented to the annexation of Moldavia and Wallachia by Alexander I after the concluding of peace. Referring to this agreement, Karl Marx was writing : "*The Erfurt Conference* : Napoleon consented to the annexation of the two principalities. Not long after, war broke out between France and Russia. Alexander needed his troops that were stationed on the Danube. He made peace proposals to the Turks who were happy to regain the two provinces, from which they had been eliminated for ten years, even if they were losing half of Moldavia".[13]

As the Turkish armies were resisting and as the relations between France and Russia were cooling off, the tsarist government became more conciliatory. When Napoleon began in 1812 his military operations against Russia, the tsarist government hastened to conclude the Bucharest treaty of peace with Turkey (16/28 May 1812) forcing the latter, in violation of

[12] Dimitrie A. Sturdza and C. Colescu-Vartic, *Acte şi documente referitoare la istoria renaşterii României*, vol. I, part II, Bucureşti, 1900, p. 292—293.

[13] Karl Marx, *Însemnări despre români*, Editura Academiei, Bucureşti, 1964, p. 106.

the Romanian-Turkish treaties (Capitulations), to recognize the annexation by Alexander of the East of Moldavia (lying between the rivers Prut and Dniester) which he named Bessarabia. Before this date "Bessarabia" designated only a small portion of the south of Moldavia lying north of the Danube Delta, between the Prut, the Dniester and the Black Sea, including the Chilia and Cetatea Albă strongholds, territory known later on as the Bugeac region. This region had been called Bessarabia because it had pertained to Wallachia during the rule of the Basarab dynasty.

Discussing the extension of the name of Bessarabia to the whole region of Moldavia lying between the rivers Prut and Dniester, in his work *Bessarabia, Strana, Liudi, Hozeaistvo* (Bessarabia, Country, People, Economy), Izdatelstvo "Ogni", 1918,p. 2, the Russian academician L. S. Berg was writing: "The reason for which the name of the southern part of this province was extended to the whole territory was a political one. According to one of the clauses of the treaty of Tilsit concluded by Napoleon with Alexander I, Russia was engaging itself to withdraw its troops from Moldavia and Wallachia within the concluding of peace. During further negotiations held in Paris at the end of 1807, the Russian representative said that "the treaty did not mention Bessarabia at all" and for that reason he insisted that it should be kept by Russia, maintaining that Bessarabia designated not only the Bugeac region but the whole territory between the rivers Dniester and Prut.

Thus in May 1812 the Porte was failing — for the n-th time —to meet the obligations it had assumed by the treaties concluded with the Romanian countries. It was robbing Moldavia of half of her territory, ceding it to Russia as a reward for having agreed to the peace conditions. Referring to this unfair treaty Karl Marx was writing: "The Porte gave up Bessarabia. Turkey could not cede something that did not belong to it, seeing that the Ottoman Porte had never been the sovereign of the Romanian countries. The Porte itself had recognized this fact at Carlowitz, when pressed by the Poles to cede Moldo-Wallachia, it retorted that it had not the right to cede any territory seeing that according to the Capitulations Turkey was only suzerain of the Principalities".[14]

In the following decades the law-like process of Romanian society's development — economic, social and cultural — was to lead to the implementation of the union of Romanian countries, an ideal for which the most advanced minds, the progressive forces of society and the large masses — the true makers of history — had kept fighting for centuries.

When in the process of capitalist relations development, to the awareness of and loyalty to a common material and spiritual interest, to a common language and culture, to the awareness of ethnical oneness, were added the impetus of economic progress and the need to secure and widen a unitary market, these entities evolved a national consciousness and the striving for unity became a political aim : the joining of all Romanian forces into a unitary national state.

An important contribution to the building of national consciousness, as a historical phenomenon, was made by the renowned chroniclers and other outstanding representatives of Romanian culture who promoted

[14] Ibidem, p. 106.

the idea of ethnical unity, of the common origin of Romanians throughout the whole area, casting light on the century-long fight of our people against invaders, on the bright moments of its history. "Dacia" became a catchword in the historical and literary works of those days.

Of particular significance in the struggle of the Romanians for social and national freedom was the peasants' uprising of 1784 headed by Horea, Cloşca and Crişan. Marx said that Horea planned the liberation of his people, becoming thus the "symbol" of "Dacia's revival".

All that the people had accumulated in 18 centuries of active life — courage and gallantry, the skill of war and art of diplomacy, the yearning for freedom and independence, the feeling of self-reliance, the arguments backed by sword and by unquestionable documents about the legitimate right of being the real masters in ancient Dacia — is embodied in Tudor Vladimirescu and the 1848 revolution generation, in the century-old striving to achieve "external and internal freedom".

In the historical context of the ascendant European revolutions, the 1848 revolutionists proclaimed in the Romanian countries the idea of the "triumph of law over force", announcing "in the name of Romanian revolution" the "Romanian people's right to unity and independence". In this context the democratic revolutionist Nicolae Bălcescu said: "We want to be a united, strong and free nation backed by our own right and task, aiming at our well being and at that of the other nations, we want to achieve our happiness, we have to carry out our task in the world".

The will of unity of this people triumphed over the express opposition of the big powers on January 24, 1859. "A golden day of our century" as the contemporaries called it, the Union of the Principalities, achieved through an "energetic action of the nation", to quote M. Kogălniceanu's words, represented the crowning of an objective historical process. The union of Moldavia and Wallachia and the creation of the modern state Romania was the starting point and the fulcrum of all efforts made with the view of achieving national and state unity, the centre towards which were attracted all Romanian provinces still under foreign domination. "When Cuza was elected to be ruling prince the enthusiasm of Transylvanian Romanians grew higher than, perhaps, in the Principalities", wrote the Transylvanian scholar Alexandru Papiu Ilarian.

The centuries of sacrifices and relentless efforts towards the freedom and advancement of the motherland naturally led to the historic act of May 9, 1877. Expressing the will and aspirations of the whole Romanian people, the Parliament unanimously proclaimed the absolute independence of the country. The proclamation of independence was celebrated by wide demonstrations throughout Romania and triggered a powerful echo among the Romanians inhabiting the national territories still under foreign rule..

The great victory of the Romanian people (May 9, 1877) was enthusiastically greeted by the international progressive forces, by all peoples who were also fighting for national liberation. Particularly among the Serbians, Montenegrins, Croatians, Bulgarians and other peoples who were heavily struggling to get rid of foreign rule, Romania's independence constituted a key component of the objective process of liberation and unification of the subjugated nations striving to achieve their own inde-

pendent states, process which was tumultuously developing in Europe in the last century's second half.

After the war the ancient Romanian territory lying between the Danube and the Black Sea — Dobrudja — was again united to the mother country. But the big powers carrying on their diktat policy deprived Moldavia of the three southern districts — Cahul, Ismail and Cetatea Albă — that had been returned to her by the Paris treaty of 1856, and offered them to the Russian Empire.

The 1859 Union and the achievement of the state independence in 1877 opened a new stage in Romania's political and national life, in the economic, social and cultural development of the country. The idea of national liberty was pervading the thought and will of large social classes, of the advanced political bourgeois forces, of the cultural societies and associations, becoming the key target of their activities. The struggle of the Romanians living under foreign domination for political, economic and cultural rights was strongly supported by the whole country.

The development of national consciousness was given a new strong impetus when the working class started asserting itself on the scene of history. At a time when an important part of the national territory was still under foreign domination, when the large masses were imbued with the ideal of national unity and independence, the Romanian workers' socialist movement was clearly supporting the century-old aspiration of the people. As early as their first public demonstrations, the Romanian socialists took a firm stand in the problem of national and state unity. "We want Dacia to be again as it once was" — said the newspaper "Dacia Viitoare" in 1883 — for history and law, the past and the present, allow us to aspire to a Romanian Dacia. This earth wet with our forbears' blood and perspiration, this earth that has been housing their bones for twenty centuries, is ours. We therefore want that all that has always belonged to Romanians should actually be theirs, we want that unjust, inhuman and shameful domination of a nation by another should come to an end, we want all Romanians to be free in a single state and no longer moan under foreign, unfair domination".[15]

The setting up in 1893 of the political party of the working class in Romania gave an impetus to the struggle of the working class for state unification. At the constitutive congress the speakers showed that "millions of Romanians are in fact deprived of all political rights", that "they are constantly oppressed by an unscrupulous administration".

In the early years of the 20th century the idea of the state unity of Romanians was one of the main ideological and practical peoccupations of the socialist movement on either side of the Carpathians.

In tackling this vital problem in the destiny of the Romanian people, the working class militants have permanently taken account of *all Romanian territories*, studying at the same time, both the aims of the national liberation movement deriving from the specific situation of each province,

---

[15] *România faţă de principiul naţionalităţilor* (signed Ion Dacul), in "Dacia viitoare" (a journal of young Romanian socialists residing in Paris), , no 2, 16 Feb. 1883, p. 17—22; see "Anale..." XXII, no 1/1976, doc. no 12, p. 115—116.

and the essential trends and actions of the political party of the Romanian proletariat in the national problem.

The soundness of the party's orientation was demonstrated when it became obvious that the confrontation of the big imperialist powers was leading to a world war. The party's orientation asserted itself by theoretical and practical activities in the problem of war and peace, by the participation in the international debates directed against the imperialist war — such as the Inter-Balkan Socialist Conference of Bucharest (July 5—7, 1915) and the Socialist Conference of Zimmerwald (September 5—8, 1915) where the Romanian delegates represented a mature revolutionary movement. Analysing the international context, the aims of the monopolist policy of the big powers — Germany, England, Russia, Austria-Hungary, France — and the concrete situation of Romania, whose strategic position, economic, military and human potential were arousing the interest of the warring imperialist powers, the working class party advocated the defense of her territorial integrity.

At the same time the party leaders understood the historical necessity and justness of defense and national liberation wars.

The outbreak of World War I in the summer of 1914 was a grim, bloody confrontation of great imperialist powers. "For almost half a century — wrote V. I. Lenin, analysing the causes of the war — the governments and ruling classes of England, France and Russia have been conducting a policy of plundering the colonies, of oppressing foreign nations and crushing workers' movements. And this very policy, and only this policy, is carried further by the present war. The policy promoted by Austria and Russia, in time of peace and war, is aiming particularly at the enslavement of the nations and not at their liberation".[16]

The war precipitated the events, strongly shook the old organizations, sharpened the social and national contradictions, bringing about a strong wave of social and national liberation in all peoples. In the wake of the war the Romanian people too had to face striking problems regarding the very fate of the nation. As is known, at the oubreak of war a large number of Romanians were living beyond the boundaries of the state, Romanian territories were still under foreign rule. The struggle for national unity was engaging all social classes and political forces both in old Romania and in the subject provinces.

The huge demonstrations organized throughout the war, the thousands of volunteers joining the fight in the cause of the country, the support granted by increasingly larger sections of the people, are only some of the facts which were expressing the whole Romanian nation's will of union. Confidence in the forthcoming victory was so great that not even the dramatic events which occurred in the autumn of 1916 and the spring of 1917 when two thirds of Romania's territory was invaded by the Central Powers' armies, could check the unflinching will of union of all Romanians.

While a large part of the country's territory was occupied by enemy troops and the existing economic and social-political contradictions were growing sharper, the revolutionary struggle for national and social liberation, for national unity was steadily intensifying; throughout the pro-

---

[16] V. I. Lenin, *Opere complete*, Editura politică, București, 1964, p. 318.

longed war both in old Romania and the subject provinces the struggle was gaining momentum. Plunder, terror and arbitrary deeds of every kind were arousing the hate of the whole people. In the uninvaded territory, the working class — symbol of the country's salvation, of the aspirations for united Romania — facing all kind of difficulties, was assiduously toiling in factories and workshops in order to strengthen the army's potential. Working day and night in three shifts, workers, engineers and technicians were putting into service the displaced industrial units, were turning out heavy artillery equipment and ammunition of every type.

Thanks to the steady effort of the large masses, the Romanian army became a strong instrument which fought in defense of the native country. A large number of socialists joined the heroic battle which reached a climax at the terrific clashes of Mărăşti, Mărăşeşti and Oituz, many of them sacrificing their lives in defense of the country.

The news about the February revolution in Russia, the collapse of tsarism and the victory of the Great October Socialist Revolution gave a new impetus to the revolutionary upsurge the world over. It stimulated the fight for the achievement of the ideals of liberty and self-determination of all peoples in the world. The intensified battles for national liberation, the military defeats suffered by the Central Powers highly accelerated the disintegration of Austria-Hungary. Thus came true the demonstration of F. Engels : in January 1888 he was telling the Romanian socialist Ioan Nădejde that only after the collapse of tsarism, either in a war with the former members of the Saint Alliance or through a domestic revolution, would the outdated Austro-Hungarian monarchy collapse and the liberated nations would choose the political organization they wanted.[17] And, for that matter, in 1916 V. I. Lenin was calling the Austro-Hungarian monarchy "an unstable union of several cliques of social parasites", stressing that "the abolition of Austria-Hungary was, historically, only a continuation of Turkey's disintegration, this being only the logical course of the historical process".[18] This prediction came also true in 1918 when on the ruins of this empire came into being the new sovereign, independent states of the Central and South-East Europe peoples.

The February 1917 democratic revolution in Russia, the collapse of tsarism and the direction followed by the socialist revolution stimulated and facilitated the struggle of peoples for liberation. This movement of marked bourgeois-democratic character involved also the masses of the territory lying between the rivers Prut and Dniester. In the wake of the February 1917 bourgeois-democratic revolution in Russia, on a background of social and national unrest was set up the Moldavian National Party (April 3, 1917) whose programme was published in the daily "Cuvînt Moldovenesc" of April 9, 1917.

On August 2, 1917, the *Central Council of the Delegates of Bessarabia Romanian Soldiers and Officers* set up in Chişinău, issued a "Declaration", through which, starting from the principle that "each people has the right to decide its fate and taking account of the past, location and nationality

---

[17] *Presa muncitorească şi socialistă*, vol. I, 1865—1900, part I, Editura politică, Bucureşti, 1964, p. 188—190.

[18] V. I. Lenin, *Opere complete*, vol. 30, Editura politică, Bucureşti, 1964, 2nd edition, p. 8.

of the inhabitants of Bessarabia, it decided to address all national, political popular and professional parties as well as other organizations, inviting them to adhere to a Council of the Country, to be set up in Chişinău, and which was to include the representatives of all political parties, proportionally to the number of inhabitants of each nationality, dwelling in Bessarabia".[19]

The Bolshevist Communist Party led by V. I. Lenin adopted a whole series of principles which pertained to the thesaurus of scientific socialism, to marxism. Many of them, and among others, the right of peoples to self-determination, had been included in the philosophy of the workers' movements the world over, for decades on end, and the working classes and oppressed peoples were well acquainted with them. V. I. Lenin issued in September 1917 a brochure, *The Tasks of the Proletariat in our Revolution*, in which he said that "regarding the national question, the proletarian party must proclaim in the first place, the absolute right of all nations and peoples oppressed by tsarism and forcibly merged in the Empire, and annexed, to separate from Russia".[20] Relying on the principles developed in this pamphlet the struggle of the peoples of Russia for national liberation gained momentum.

The victory of the Great October Socialist Revolution opened a new stage in the fight for social and national emancipation of all peoples the world over. The triumph of the Russian revolution gave a fresh stimulus to the large masses yearning for freedom and a better life in various countries. In an enthusiastic editorial headed *To our Russian Brethren*, the daily "Adevărul", organ of the Romanian Socialists of Transylvania, was greeting, on November 26, 1917, the October revolution, highly appreciating the noble ideas it was heralding: peace among all peoples and the right of self-determination, an idea shared by the whole Romanian population of Transylvania subject to the Austro-Hungarian Empire. "You, Russian socialists must be praised by all for proclaiming that no nation should oppress another nation, that no people should be held in bondage and that each people should have the right to govern itself".

In this revolutionary climate and relying on the "Declaration of the Rights of the Peoples of Russia", on December 2, 1917 the representative bodies of Bessarabia, democratically constituted, issued a solemn *Declaration*: "Bessarabia, backed up by its historical past, proclaims itself 'Moldavian Democratic Republic' and adheres to the Federative Democratic Republic of Russia, as a partner with equal rights".[21] The document includes also several democratic-bourgeois reforms to be achieved in the economic, social, cultural and national fields.[22] The executive and administrative power was exerted by the Board of Directors elected on December 14, 1917.[23] The Black Sea fleet sailors and the Sevastopol gunners of Romanian descent, issued a declaration greeting the proclamation of the Moldavian Democratic Republic.

---

[19] "Cuvînt moldovenesc", no 64, 2 August 1917; no 65, 3 August 1917.

[20] V. I. Lenin, *Despre problema națională și național-colonială*, E.P.L.P., București, 1958, p. 465.

[21] "Cuvînt moldovenesc", no 110, 6 Dec. 1917.

[22] Ibidem.

[23] "Sfatul Țării", no 16, 14 Dec. 1917.

The idea of self-determination, proclaimed in Bolshevist Russia, was enthusiastically approved by the large masses of the Romanian people. The Russian word for self-determination "samoopredelenie" had become widely known and writer George Ranetti used it as the title of an editorial published in the daily "Romania" on January 4, 1918. Referring to the prospect of the achievement of the national union of all Romanians, the writer was saying: "The events occurring in Russia ought to persuade even the most pessimistic-minded among us that the fulfilment of the Romanian national ideal has never been so near".[24]

An important role in the fight for the emancipation of peoples was played also by the 14 points presented to the Senate by the U.S.A. President Woodrow Wilson on January 8, 1918. They proclaimed the principles of justice, freedom, security for all peoples and nations and equal rights for all — strong and weak, small or big — this implicitly confirming the right of nations to self-determination.[25]

The 1918 events inevitably entailed the disintegration of the Austro-Hungarian monarchy; the struggle of the large masses for social and national rights accelerated this irreversible, logical, unavoidable process. In the early days of the year an unusually large strike affected the main towns of the Empire (Vienna, Budapest, Prague, Timişoara). Hundreds of thousands of workers called for the end of the war and concluding of peace, for the right of peoples to self-determination, etc.[26]

The Romanian people also joined the movements for national self-determination and abolition of foreign rule. This fight had a wide bourgeois democratic character involving the working classes, the intellectuals, [27] the whole nation. The ascending drive of the revolutionary movement stimulated the struggle of the large masses.

The proclamation of the Moldavian Republic (24 January 1918) was enthusiastically greeted by the whole country.[28] A statement of the teaching staff of the Chişinău district, made on February 2, 1918, said: "our hearts are eager to get rid of the evils of the past and we will do our best to raise the folk from darkness".[29] Similar motions were adopted by the popular assemblies held in Chişinău, Hotin, Bălţi, etc.

On March 27, 1918 the elected representatives of the population living between the rivers Prut and Dniester decided the union of the Moldavian Republic with Romania.[30]

In the Romanian provinces of Austria-Hungary the victory of the Russian revolution aroused new hopes and gave impetus to the fight for national liberation. An important role was played by the Transylvanian prisoners of war on their return from Russia where they had witnessed

---

[24] "România, organ al intereselor naţionale", 4 Jan. 1918.

[25] See J. Brown Scote, *President Wilson's Foreign Policy*, New York, 1958, p. 361—362.

[26] *Destrămarea monarhiei austro-ungare (1900—1918)*, Bucureşti, 1964, p. 99—100.

[27] *Ibidem*.

[28] "Cuvînt Moldovenesc", no 10, 29 Jan. 1918; see also "România Nouă", Chişinău, II, no 9, 27 Jan. 1918.

[29] "Cuvînt Moldovenesc", no 14, 7 Febr. 1918.

[30] *Arh. M.A.F.*, Fund 71/U.S.S.R., vol. 131; see also "Monitorul Oficial", no 309, 30 Mar./12 Apr. 1918, Iaşi, 29 Mar. 1918, p. 3769—3770.

the revolutionary realities, many of them actually participating in the first battles in defense of the Soviet Rule.

In these circumstances the struggle of the subject peoples from Austria-Hungary having gained momentum, it became obvious that the multinational empire had to be broken up. The Congress of Nationalities, convened in Rome (10—12 April 1918) and attended by delegates of the Czechs, Serbians, Poles and Romanians, adopted three important decisions : each nation has the right to set up an independent state or to merge with its national state — if such a state existed; Austria-Hungary was considered to be an instrument used by Germany and the main obstacle to the achievement of the oppressed peoples' rights ; people should fight jointly against the common aggressor — the Austro-Hungarian monarchy.[31]

In the general context of the Romanians' struggle in the historical provinces under foreign domination, the *Proclamation of the Transylvanian Soldiers* serving in the Austro-Hungarian army, held prisoners in Russia, issued *at Darniţa (near Kiev)* on the 16/29 April, 1917, expresses in few words the strive for union of the Romanians all over the area of ancient Dacia. These are the words : "Today, when we Romanians, like all the other subject peo ples, have come to the unshakable belief, that we, as Romanians can no longer live within the framework of the Austro-Hungarian state and that our entire ethnical and political entity forms one single body inseparable from all the other parts of the Romanian nation, we demand with unwavering determination our incorporation into free Romania, to form together one homogeneous Romanian National State that we shall build up on the basis of the most advanced democracy."

"We firmly believe — concluded the document — that among the future happy, national and democratic countries, All-Romanians' Romania will also have its place."[32]

The Darniţa convention and proclamation are extremely important matters owing to the principles stated, the maturity of the expressed political programme and the broad horizon of the national problem; they clearly express the will of self-determination of the Romanians, the majority of Transylvania's population, to be unconditionally united to Romania.[33]

After the Darniţa convention, thousands of Transylvanian Romanian volunteers joined the Romanian armies to fight for the national ideal. The first battalion of volunteers left for the front-line on the 1st of August 1917 where, under the orders of generals Alexandru Averescu and Eremia Grigorescu, it fought in the great, victorious defensive battles of that summer, at Mărăşti, Mărăşeşti and Oituz.

In the circumstances of the Habsburg Empire's oppressed nations' general struggle for freedom, the Romanian National Party's executive committee met on the 24th of September 1918 and decided to renew contacts with the leaders of the Social-Democrat Party. In its turn, the Central

---

[31] G. Mironescu, *Aperçu sur la question roumaine*, Paris, 1918; Şt. Pascu, *Marea Adunare Naţională de la Alba Iulia*, Cluj, 1968.

[32] *Transilvania, Banatul, Crişana, Maramureşul, 1918—1928*, vol. I, Bucureşti, 1929, p. 121—122.

[33] Şt. Pascu, *op. cit.*, p. 273—274.

Committee of the Social-Democrat Party took a similar decision regarding its relations with the R.N.P. Consequently, the representatives of the two Romanian political parties of Transylvania decided, on October the 6th to work together within a National Council in view of achieving the union with the mother country.

A new meeting of the R.N.P. executive committee took place in Oradea six days later, when the text of a declaration of principles was worked out, stating the decision of the Romanian people to determine its own future, a statement to be read in the Hungarian Parliament at Budapest, on October the 18, 1918, the very day Austria-Hungary received a negative answer from the western powers to the armistice conditions it had requested [34] and Tiszá István, Hungary's prime-minister, admitted publicly that the war had been lost. "The executive Committee of the National Romanian Party for Transylvania and Hungary, representing politically the Romanian nation living in Transylvania and Hungary — declaration read by Al. Vaida-Voievod in the Budapest Parliament — ascertains that the consequences of the war justify the century-old claims of the Romanian nation to full national freedom. On the grounds of the natural right of each nation to decide freely and by itself on its destiny — a right that is now recognized by the Hungarian government's armistice proposals — the Romanian nation of Transylvania and Hungary wishes now to make use of this right and consequently requests the right to decide for itself, free from any foreign intervention its position among free nations, as well as to establish its coordination bonds with all other free nations. The representative agency of the Romanian nation from Transylvania and Hungary does not recognize the right of this Parliament and this government to represent the Romanian nation and the interests of the Romanian nation from Transylvania and Hungary at the general peace conference, because the Romanian nation can entrust these only to agents designated by its own national assembly." In conclusion the above declaration stated : "The Romanian nation living in the Austro-Hungarian monarchy expects and requests — after many centuries of sufferings — the translation into effect of its old, inalienable rights to full national life".[35]

This declaration of self-determination of Transylvania represented a fundamental historical event in the life of the Romanian nation, for the achievement of its political and state unity, a document of practical importance. All the following actions of the Romanian nation from Austria-Hungary were based on it and on the principles it included. By its content, the declaration made a strong impression on the monarchy's public opinion and was received with outstanding enthusiasm by Romanians on either side of the Carpathian Mountains.[36]

The attitude adopted by the Romanian nation was a decisive contribution to the liquidation of an aggressive and despotic regime, the smashing of the manacles of national oppression in the whole Austro-Hungarian empire.[37]

---

[34] *Ibidem*, p. 32.

[35] Ion Clopoţel, *Revoluţia din 1918 şi Unirea Ardealului cu România*, Editura revistei "Societatea de miine", Cluj, 1926, p. 37—38.

[36] *Desăvîrşirea unificării Statului naţional român*, Bucureşti, 1968, p. 368.

[37] Şt. Pascu, *op. cit.*, p. 327.

Towards the end of 1918, the struggle for the formation of the unitary Romanian national state entered a new stage : the break-up of the Austro-Hungarian Monarchy [38], accelerated the fight for the union of Bucovina to Romania. The revolutionary democratic movement and the national unity movement were both developing in the same direction.

On the 11th of October 1918, a meeting was held in doctor Bodea's house in which participated leading intellectuals of the Cernăuţi University. Those present declared themselves for national freedom, for union with Romania. They adopted also a declaration of principles, the leading ideas of which were published in the newspaper "Glasul Bucovinei", edited by Sextil Puşcariu. This article appeared as a consequence of the decision taken by those who attended the above-mentioned meeting.[39] The editorial of the first issue of "Glasul Bucovinei" headed "What do we want?" spelled it clearly out : "We want to remain Romanians in our ancestral land and to govern ourselves according to our own Romanian interests".[40] In its turn "Viaţa Nouă", appearing in Suceava, stressing the common struggle for union with Romania of Transylvanian and Bucovinan Romanians, declares : "Our place is by their side. Together with them we must start a new national life, shaping a single entity, a national and independent state."[41]

After emperor Charles' proclamation of October 17 1918, the Romanian Parliamentary Club in Vienna transformed itself into the Romanian National Council. Protesting energetically against the emperor's initiative to annex Bucovina to Galicia, the representative of the Romanian National Council demanded the right to self-determination for the Romanian provinces of Austria-Hungary. "Confronted by these challenges", says the written statement sent to the Romanian goverment in Jassy by the National Council, "we Romanians of Bucovina, the only natives of this beautiful land, guardians of its old political, national and cultural traditions, strongly remonstrate against these conspiracies and declare, to be heard by all, that we shall fight with all our might and power against the encroachment upon our country's territory". [42]

On October the 14/27, 1918, a political meeting was held in the Metropolitan Palace of Cernăuţi, attended by the Romanian deputies of the Vienna Parliament, the former deputies of the Bucovinian Diet and the mayors of the whole province.

Proclaiming itself a constitutional assembly, it adopted a motion for "the union of Bucovina with the other Romanian countries into an independent national state", acting in full solidarity with the Romanians of Transylvania.

This Constitutional Assembly appointed a National Council of fifty members, that in turn commissioned an Executive Committee, headed by Iancu Flondor.

Events in Transylvania display a parallel sequence. On the 18/31 October 1918 the Central Romanian National Council was formed,

---

[38] Mircea Muşat, Ion Ardeleanu, *Viaţa politică în România, 1918—1921*, p. 16—17.
[39] "Glasul Bucovinei", no 1, 22 Oct. 1918.
[40] *Ibidem.*
[41] "Viaţa nouă", V, no 19, 20 Oct. 1918.
[42] Ion Nistor, *op. cit.*, p. 272.

"representing the whole Romanian nation of Transylvania and Hungary, being recognized not only by the big powers, but also by the Hungarian revolutionary government".[43] It included six social-democrats : Tiron Albani, Ion Flueraş, Aenea Grapini, Iosif Jumanca, Iosif Rănoi, Dumitru Surdu, and six representatives of the R.N.P. : Vasile Goldiş, Aurel Lazăr, Teodor Mihali, Ştefan Ciceo-Pop, Al. Vaida-Voievod and Aurel Vlad.

On the whole territory of Transylvania regional and local national councils were formed, as well as national guards, as agencies of this national and democratic activity, acting under the orders of the Romanian National Council.

The creation of the Romanian National Council of a broad popular character, gave a new impulse to the fight for Transylvania's liberation and its union to the mother country. In an editorial headed *What do we want?* "Adevărul", the newspaper of the Romanian socialists, argues that the revolution and the surrender [of the Austro-Hungarian Empire] have created for all the nations in the country, the possibility of choosing their own fate, deciding their future, creating the framework of the state in which they wish to live hereafter ... The Romanian National Council is called upon to take a further step forward and state clearly and unequivocally that we want the whole Romanian people of Hungary, Transylvania and Banat to be consulted by a referendum, by universal suffrage, about the state-frame they would like to live in, in the future".[44]

On the 10th of November — under the growing pressure of the popular masses clamouring for self-rule and union with Romania — the Romanian National Council presented the Magyar National Council an ultimatum : "we must now assume the entire government of the territories inhabited by Romanians".

On November the 13th, negotiations were started at Arad, between the delegations of the Romanian National Council and the Magyar National Council (of Budapest). The answer of the Hungarian delegation to the ultimatum of November the 10th tried to shun the essential Romanian demands, laying stress on "establishing a temporary order till the general peace conference will decide on the litigations that we could not solve anyhow ourselves", which, as this answer states, "shall be able to spare us the bolshevism that threatens us all". [45] Next day, on the 14th of November, when resuming the negotiations, V. Goldiş read the answer of the Romanian National Council to the Hungarian proposals, declaring that "the Romanian nation rightly requests its state independence and does not admit that its right should be dulled by provisional solutions".[46] A last attempt by the Hungarian delegation to keep Transylvania within Hungarian frontiers, by granting it autonomy (the "11 points"), was equally rejected by the Romanian representative, who asked for a clear recognition of their rights to a total national and political emancipation and freedom of decision for their people. The opposite standpoints of the two delegations led to the failure of the Arad negotiations.

---

[43] *Marea Unire*, p. 28–30.
[44] "Adevărul", 28 Oct./10 Nov. 1918.
[45] *Marea Unire*, p. 34–36.
[46] *Ibidem*, p. 39.

On November the 15th, the next day after the break-down of the talks, the Romanian National Council published the regulations for the elections of deputies to the Great National Assembly. Taking the people's advice was indeed the most democratic way of solving the major problem that worried at this stage the conscience of the whole nation.

These Transylvanian events in turn influenced and hastened the course of the Bucovina affairs. Here, on November the 4th 1918, Iancu Flondor at a meeting with Etzdorf, the Austrian governor of the province, lodged a protest against the secret understanding between Austria and Ucraine concerning the partition of Bucovina and declared that the Romanians stood unmoved on the position adopted by the Constitutional Assembly. The result was the unleashing of a great wave of persecution against the members of the Assembly; the premises of the Romanian National Council were ransacked. In these circumstances, on November the 12th, the National Council of Bucovina, in its appeal to the Romanian people, gives notice that "the Romanians of Bucovina, making use of the right to national sovereignty, now recognized by everybody, have decided, in their Constitutional Assembly of the 27th of October 1918, to govern by themselves their country Bucovina, their holy ancestral land and shall rule it through their own government".[47] A government including 14 departments was then created.

On the 15/28 November 1918 a convention of the people of Bucovina's representatives was then held in the metropolitan palace of Cernăuţi in which participated, on democratic principles, 74 Romanian delegates, as well as 7 delegates of the German population, six Poles and 13 Ruthenes. Thousands of representatives of all nationalities and social classes from all parts of Bucovina were present in Cernăuţi. The convention discussed the decision of uniting Bucovina to Romania. The decision was adopted with a unanimity of votes. The representative of the German delegates declared himself for the "union of Bucovina with the Kingdom of Romania", the Polish delegate warmly greeted "the holy day of united Romania's rebirth", while the representative of the Rhutene peasantry expressed his desire to live together with the Romanian peasantry; therefore "he would vote the motion for union". The Romanian socialists of Bucovina declared themselves for the union and fought for it. As early as November the 13th, 1918, during the debates of the third sitting of the Romanian National Council, G. Grigorovici was saying: "As Romanians, we are enthusiastically awaiting the union of all Romanians. This union must remain our aim and if we are unable to attain it, we don't deserve the name of Romanian".[48]

The Union of Bucovina with Romania was greeted with enthusiasm by the Romanian people of the whole territory by numerous demonstrations, telegrams, letters, by the press, and it was internationally recognized.[49] Thus the northern lands in which the bones of Stephen the Great and other Romanian voivodes were buried, lands inhabited by Romanians from the remotest times and by other nationalities such as Ruthenes,

---

[47] Ion Nistor, *Unirea Bucovinei*, I, p. 117.
[48] *Ibidem*, p. 180—183.
[49] "Românul", VII, no 11, 8/21 Nov. 1918.

Poles, Germans, settled during the alien domination, had now their own place among the other Romanian historical provinces re-united to the mother-country, after 144 years of foreign domination.

Meanwhile the Romanians of Transylvania were preparing the grandiose convention of Alba Iulia. The proclamation issued on the 7/20th November 1918 stated that "the irresistible march of human civilization has raised our Romanian nation out of the darkness of servitude to a luminous self-assertion ... We want to live among the other nations of the world, free and independent".[50]

In its editorial "At Alba Iulia", the newspaper "Adevărul" wrote: "all the representatives of the Romanian nation shall gather ... and by their words shall show the whole world the will of the entire nation. In the first place that the Romanian nation, which for centuries has endured the yoke of national serfdom, wants now to become absolutely free and blend into one single national state. The Romanians of Transylvania and Hungary, of every social class, want to be united to their brethren beyond the mountains". "Thus will finally be attained an aim that was obstructed three hundred years ago by the barbarous scheming of tyrants.

The national tragedy that occurred on the field of Turda, shall now be erased by the National Assembly of Alba Iulia. Justice has thus been done. But this will not be the only achievement of Alba Iulia".[51]

Alba Iulia — the site of the convention — was entirely suited for the Great National Convention; it was an old center of Roman Dacia, the very site of the first political union of the Romanians under Michael the Brave, the place where the martyrs Horea, Cloşca and Crişan were put to death, where Avram Iancu was imprisoned; it was a town where numerous important acts of the Romanian people's history had taken place[52].

The ten days in which steps were taken to prepare the Alba Iulia Convention were the most enthusiastic, the most exciting, the most emotional of the Transylvanian Romanians' history, of the entire Romanian people, awaiting the last step to national state unity.

The meetings for the elections of deputies to the Great Convention, in which workers, craftsmen, intellectuals, peasants, women, old and young men took part, have confirmed the solidarity of all Romanians regarding the highest problem in the people's history, its unrelenting wish for union. From the most remote regions they came towards Alba Iulia, tens of thousands Romanians, some starting the very moment they heard of the date and place of the gathering, all singing patriotic songs and waving the national Romanian flag. "We need not tell it to one another — wrote Ilie Cristea in "Glasul Ardealului" — it is enough to look one another in the eyes to be sure that the hour has struck. The word, till then kept in the deepest folds of our souls, will be unanimously, gloriously and unflinchingly spoken. Our union is unquestionable".[53]

On the first of December 1918 (18 November old style) more than 100,000 people gathered at Alba Iulia, on Horea's field, coming to sanction the logical, objective and progressive concluding act of the formation

---

[50] "Adevărul", XIV, no 46, 17/30 Nov. 1918.

[51] Şt. Pascu, *op. cit.*, p. 365.

[52] Tiron Albani, *Douăzeci de ani de la Unire*, vol. I, Oradea, 1938, p. 225—228.

[53] "Glasul Ardealului", 17/30 Nov. 1918.

of the Romanian unitary national state. 1,228 delegates were present at the convention, elected by the electoral circles or by the political organizations and Romanian institutions of Transylvania, among them political personalities and leaders of the national movement. 150 delegates of the Romanian social democracy were present, representing 70,000 organised workers, Romanians, Magyars, Germans and others.[54]

The convention adopted on December 1, 1918 the historic *Declaration of Alba Iulia*, solemnly proclaiming the union of Transylvania and the Banat to Romania for eternity.[55]

It was Vasile Goldiş, a man of vast learning and advanced social-political views, who had the honour to present to the delegates the decision whose first paragraph read : "The National Assembly of all Romanians of Transylvania, the Banat and Hungary, represented through their rightfully elected delegates at Alba Iulia, on the 18th November/1 December, decides the union of those Romanians and of all territories inhabited by them with Romania". Further on this document stipulated full national freedom and equal rights to all nationalities inhabiting these territories, the right of assembling, of using their own language in administrative or judicial matters, religious freedom, universal, equal, direct and secret suffrage, freedom of the press and association, agrarian reform, etc.

This decision was unanimously and enthusiastically approved by all delegates. The president of the assembly announced solemnly : "The National Assembly of the Romanian people of Transylvania, the Banat and Hungary has accepted the resolution presented by Vasile Goldiş in its totality and thus the union of these provinces to the mother country is decided for eternity".[56]

The atmosphere of those unforgettable instants was thus related by the socialist poet Emil Isac in an interview granted to the Magyar newspaper "Kolozvári Hirlap", of December the 3rd : "The official action starts. The floor is taken by Goldiş who reads from a paper the words that were written in all the hearts. I shall not narrate what Goldiş said, because each one of his words represents a piece of time. And when the word that represents the only wish of our Romanian nation is heard, thousands of voices are heard to speak those words of joy : the Romanians are united. A chain linked heart to heart. It can never be broken". "What followed seems a dream to us. Messengers spread the news. Trumpets or bands are playing, the Romanian national anthem is broadcast and the crowds start dancing. It was achieved. A nation has been freed".

In January 1919, the Transylvanians of German nationality through their representatives assembled in Mediaş, unanimously decided to recognize the union of Transylvania and Romania. This decision was brought to the knowledge of the Saxon population and "a brotherly salute" was sent to the Romanian people, "with cordial good wishes for the achievement of their national ideals".[57] The same attitude was adopted by the

---

[54] *Marea Adunare Naţională întrunită la Alba Iulia în ziua de 1 Decembrie 1918. Acte şi documente*, vol. I, p. 14–18.

[55] Ion Clopoţel, *op. cit.*, p. 121–123.

[56] I. Lupaş, *Lecturi din izvoarele istorice române*, Bucureşti, 1920, p. 210–212.

[57] *Ibidem*, p. 293.

Swabians of the Banat, who through their representatives gathered in Timişoara in August 1919, expressed their wish to be united to Romania, considering that the Alba Iulia proclamation is a guarantee for their ethnic and cultural development.[58] In January 1919 the Jewish population of Transylvania also gave its adhesion to the decision of uniting Transylvania to Romania.[59]

The formation of the Romanian unitary national state was the deed of the whole Romanian people. The Great National Assembly of Alba Iulia, which proclaimed the union of Transylvania with Romania, the huge demonstrations organized by the popular masses of all Romanian provinces have consecrated the will of union of the entire nation. The union was the victorious crowning of the century-old struggle led by the most advanced forces of the Romanian people, the learned and great thinkers of the nation, of the entire population's will.

"The fundamental distinctive nature of this struggle" — writes President Nicolae Ceauşescu — was its broad mass feature, the fact that it involved the working class, the peasantry, the intellectuals, the advanced circles of the bourgeoisie, the main classes and strata of society. In the given conditions, the middle classes, with all their political limitations, played a positive part in the struggle for union, acting according to the objective requirements of the historical evolution, in the spirit, the interest and aspirations of the masses".[60]

The nearly simultaneous character of the decisions to unite with Romania, the identical content of the bourgeois-democratic revolutionary movement's programmes for the national liberation of Romanians, the nature and composition of the social forces participating in this struggle have illustrated and proved the unity of aspirations, the community of national ideal : the achievement of a unitary Romanian state.

The achievement of the great 1918 union did not belong to a single class or a single section or political party ; it was the ultimate aim and activity of the entire Romanian nation. All the forces of the Romanian society worked towards this ideal. Therefore, the fundamental axis of Romanian foreign policy, promoted by all governments and political parties of this stage of historical transformations could be only a call for international recognition of the firm decisions achieved by the popular masses by unrelenting struggle.

Romania took part in the Paris Peace Conference of 1919—1920 as a country that had fought in the war against Austria-Hungary, for the liberation of Transylvania, accelerating its defeat and that of its allies. During all the duration of its participation in the war effort, Romania had fulfilled the obligations it had assumed towards its allies, a fact acknowledged by leading political personalities of international stature.

The heroism of the Romanians in their struggle for national and state unity had been appreciated and praised by leaders and politicians of the allied countries. Thus, on November 6, 1918, Robert Lansing, secretary

---

[58] Şt. Pascu, *op. cit.*, p. 387.

[59] *Transilvania, Banatul, Crişana, Maramureşul, 1918—1928*, vol. III, p. 1462.

[60] Nicolae Ceauşescu, *România pe drumul construirii societăţii socialiste multilateral dezvoltate*, vol. 3, p. 711.

of the United States State Department wrote to Take Ionescu, then in Paris, that the United States government deeply symphatizes [with you] and shall not neglect — at the right moment — to use its influence towards granting the just political and territorial rights of the Romanian people and securing it against any foreign aggression.[61] A few days later, S. Pichon, on behalf of the French government, gave full assurances to Take Ionescu that "at the very time when the victories of the allied armies herald a near triumph of the principles of justice that will grant the liberation and recognition of Romania, those who, like yourself, have never despaired, and those who come in ever greater numbers to fight on our side, displaying again the national colours of the Romanian countries on the battlefields, will prepare together with us, in close collaboration, a future in which both our countries will be still closer linked together by our common sufferings"[62]. In his turn, Great Britain's Minister of Foreign Affairs, Arthur Balfour, appreciating the Romanian efforts and sacrifices for the common cause assures the National Council of Romanian Unity of his cordial collaboration and support.[63]

The repeated recognition by the great powers of the Entente of the principle of peoples'self-determination and the Romanian nation's legitimate right to national and state unity, the solemn statement of the high principles of equity and justice that were to underlie the world's postwar organization, all these were bound to increase Romania's, as well as other small or medium state's confidence in the work of the Paris Peace Conference. All the more so as Romania was submitting to the official recognition of this international body the historic decisions of the Romanian people, solemnly and definitively proclaimed by the conventions of the broad masses'representatives. Therefore, the Paris Peace Conference was not in a position to lead to the completion of the Romanian state seeing that this had already been achieved by the deeds of the Romanian people. The conference was only called upon to give legal acknowledgment to the new territorial and political status by recognition of the principle of national self-determination. Once again, the Romanian people presented to the international community a *fait accompli*, as it did in 1859.

Thus, Romania was not to receive a gift from the Paris peace conference, which had only to consecrate a basic request of the historic right, revealed with such force to the whole world, that even the most unrelenting enemies of the Romanian people were forced to understand this fundamental historic necessity. To achieve this aim Romania had entered the first world war, changing its participation into a war of the whole people. Therefore, the great powers could not ignore the *de facto* situation in this part of Europe, where unitary national states were born on the ruins of the former empires. The French historian Pierre Renouvin in his *Histoire des relations internationales*, also reaches the conclusion that "the destruction of the double monarchy was already a *fait accompli* before the imperial government signed, on November the 3rd, the Villa-Giusti armistice. This destruction was the deed of the people's will". "The peace conference

---

[61] *Transilvania, Banatul, Crişana, Maramureşul, 1918—1928*, vol. III, 1929, p. 1462.
[62] *Ibidem*, p. 1462—1463.
[63] M.A.E. fund *Conferinţa de pace de la Paris*.

does only record the obtained results".[64] These realities will put their mark on the content of the peace treaties, being the expressior of the will and revolutionary struggle of the people for the achievement of unitary national states.

The programme of the peace conference, convened in Paris in the early days of 1919 was by far more important for all nations — than that of all congresses and conferences of the past. In the interest of all parts this peace was to prevent any possibility of attempting political, economic or military hegemony, to put into practice the principles of national self-determination and to recognize the newly created states. Meanwhile the conference had to draw anew the map of Europe, according to the peoples'will, in such a way as to ensure that no nation, or part of a nation, should be incorporated into an alien state by a flagrant infringement of these peoples'will.

The peace conference was bound to record the end of the great empires, the integrity of their territories no longer existing and their heirs being, generally, already recognized : Czechoslovakia, Poland, Romania, Yugoslavia, Austria and Hungary. The task of the conference was thus confined to setting the details of the frontiers, practically already drawn by the struggle and will of the popular masse. The American historian T. A. Grenville considered that the Allies and the United States came to Paris only to confirm the new states, heirs of the Austro-Hungarian empire that had collapsed after its defeat.[65]

In this international climate, having an agenda full of complex issues, Raymond Poincaré, France's president, opened the proceedings of the Peace Conference on the 18th of January 1919 in Paris. Delegations of 32 countries took part in this Conference, each delegation including between one to five persons. Yet this "World Parliament", as the conference was called, opened under the auspices of the United States, Great Britain, France, Italy and Japan.

The members of the Romanian delegation were the then prime-minister, Ion I. C. Brătianu, as its head, N. Mişu, minister to Great Britain ; Victor Antonescu, our envoy to France ; General C. Coandă ; Alexandru Vaida-Voievod ; C. Diamandi, and later N. Titulescu and Dr. Ioan Cantacuzino. The Romanian delegation, on the basis of the great deeds of the Romanian people, of its sacrifices during the war, as well as in accordance to the treaty signed on 4/17 August 1916, which stipulated that after the war Romania was to take part in the peace negotiations "with the same rights as the allied powers", insisted to take the place to which it was entitled.[66]

The participating states were divided into great powers with unlimited interests, and small states with limited interests, Romania being included in the second category. At the opening of the Conference, the great powers which had concluded the August 1916 treaty with Romania

---

[64] P. Renouvin, *Histoire des relations internationales*, vol. 7, Paris, 1958, p. 114.

[65] J. A. S. Grenville, *The Major International Treaties 1919—1973*, Methuen Co Ltd., p. 45.

[66] See V. V. Tilea, *Acțiunea diplomatică a României, noiembrie 1919—martie 1920*, Sibiu, 1925.

declared that the clauses of that treaty were null and void,[67] including those granting the fulfilment of our national ideal. The "argumentation" of the great powers was unjust if we keep in mind the fact that the peace-treaty of Buftea—Bucharest had been concluded with the agreement of the Allies, as they were aware of the dramatic situation of Romania after the signature of the Brest—Litovsk peace treaty. The great powers reserved the right to decide on the sessions in which the other delegations, including the Romanian, should participate. The Romanians were several times invited to expound their point of view in front of the "Council of the Four", of the "Council of the Foreign Ministers", or other bodies, where the decision stood mainly with the great powers' representatives.[68]

Among the most difficult problems to be discussed and solved by the conference were : the territorial problem, especially in the areas where, in the course of time, other foreign peoples had settled among the local population ; the problem of reparations, aiming to establish an economic balance between the victorious European countries which had suffered large material and human losses during the war, and Germany, which had not experienced war on its own territory ; establishing the balance of power in Europe and preventing the violation of international law by revisionist and revenge-seeking tendencies ; the creation of the League of Nations, as an international body with the task of securing all states, big and small, mutual guaranties of political independence and territorial integrity.[69]

Because of the diversity of interests among the big powers which had the final say, the conference made very slow progress, justifying the expression of one of the participants who declared that "it is easier to demolish than to build".

However, after more than five months, the Treaty of Versailles was signed on the 28th June, in the *Galerie des glaces* of the historical palace of Louis XIV, by the representatives of the allied and associated powers and of the defeated Germany. This treaty formed the basis and background of the special treaties that followed it : the Treaty of St. Germain on September the 10th 1919 with Austria, the Treaty of Neuilly on September the 27th 1919 with Bulgaria, the Treaty of Trianon on June the 4th 1920 with Hungary, the Treaty of Sèvres on August the 10th with Turkey and the Treaty of Paris, regarding Bessarabia, on October the 28th.

The Romanian representatives discussed firstly with the delegates of the "Committee for the Study of Territorial Matters Regarding Romania", which started to work on February the 11th, 1919. The union of Transylvania to Romania was recognized within the framework of this

---

[67] At the beginning the leading body of the Conference was the "Council of Ten" including U.S.A., Great Britain, France, Italy and Japan heads of gouvernments and foreign ministers. But from March 24, 1919, the Japanese delegation no longer participated in the sittings of the Conference leading body except when questions in which Japan was interested were discussed. The "Council of the Four", including the heads of gouvernments of the 4 great powers and afterwards the "Council of the Heads of the Great Powers Delegations" functioned until June 28, 1919 ; the "Council of the Foreign Ministers" of the great powers functioned concomitantly.

[68] P. Renouvin, *Le traité de Versailles*, Paris, 1969, p. 9—11.

[69] *Arh. C.C. al P.C.R.*, fund 103, file 17 ; see also Gr. Zaharia, *Considerații asupra politicii externe a României, 1919—1939*, Editura Militară, București, 1971, p. 121.

committee, after first discussing the Romanian frontier lines, by France, England, Italy and later on by the U.S.A., on the basis of historic rights, the principle of national self-determination and the plebiscite of the popular masses which expressed their will at Alba Iulia. This decision represented the basis of the analysis undertaken by the Council of Foreign Ministers and the Supreme Council, which recognized the union of Transylvania and Bucovina with Romania on the 11th and 13th June 1919.

Meanwhile, the preparation of the conditions that had to figure in the treaties presented to the vanquished countries, Germany and Austria, in the first place, went on. As regards Romania, the big powers refused to discuss with her the clauses of the treaty with Germany.

On May 2, 1919, referring to the way of proceeding of the four big powers, the head of the Romanian delegation stated that "the situation created to the small [powers] at the conference was unfair", as the negotiations with Germany had already started and "we had not been informed about the basis on which they were conducted". "My efforts, these days — said Ion I. C. Brătianu — have for object the question of reparations, which is conceived in the same spirit by the big powers".[70] According to the Versailles Treaty signed with Germany, the assessment of the German "reparations" and of the quotas due to the different countries, among others Romania, is a further task of the Commission for Reparations, composed of the representatives of the U.S.A., England, France, Italy and Belgium. Despite its protests, the Romanian Government was not included in the commission. As a result, the Spa agreement of June the 16th 1920, allotted Romania only 1 % of the reparations owed by Germany.

The repeated interventions of the Romanian delegation in this problem remained thus without results, the big powers appreciating that Germany could not be held responsible for the damages suffered by Romania. A great injustice was thus done to the Romanian people, which had to bear during the war the plunder exerted by the German occupants and huge material losses that stood as high as 31 billion gold lei, as well as great human casualties.

On the 28th of June 1919, Romania placed in front of a *fait accompli*, signed the peace treaty with Germany without receiving fair compensations.

The peace treaties with Austria were negotiated by the big powers in the same spirit. Only on May 29, 1919, following a verbal note addressed to the President of the Peace Comission, Georges Clémenceau, by the Romanian, Polish, Czechoslovak, Serbian and Greek delegations, were they presented a summary of the draft treaty. This draft recognized, in paragraph 59, the union of Bucovina to Romania, translating thus into effect the decision of the Constituent assembly of the 28th of November 1918, to unite to Romania this part of Upper Moldavia, ravished by the Habsburgs in 1774.[71] At the same time, the treaty contained a series of clauses meant to facilitate the interference of the big powers in the economic and political life of Romania. Dissatisfied with the "solutions" of

---

[70] N. Daşcovici, *Interesele şi drepturile României în texte de drept internaţional public*, Iaşi, 1936, p. 22.

[71] *Arh. C.C. al P.C.R.*, fund 104, file 8597, f. 81.

the big powers to this problem, the head of the Romanian delegation at the peace conference, in his telegram of June the 3rd 1919 claims that "the situation here has precipitated and worsened very much. In fact, in the treaty presented to Austria, Romania is forced to accept conditions that offend her political independence and gravely impair her economic freedom. My conviction is that we cannot accept by any means such conditions. We have inherited a free country and even with the view of consolidating its frontiers, we cannot sacrifice its independence".[72]

In this treaty, under the pretext of ensuring the rights of the national minorities, the big powers attempted to question the full state independence of Romania and to secure themselves the possibilities to interfere in the country's domestic affairs. Paragraph 60 of this treaty is indeed telling: it stipulates the right of the "main allied and associated powers" to decide upon the steps "they would consider necessary" in order to protect the rights and interests of the national minorities of Romania. The big powers assumed the same rights regarding the "protection" of foreign trade and transit of goods.[72] According to these last provisions of the draft treaty, Romania had to sign an agreement by which, for a five-year period after the signature of the treaty with Austria, it granted free transit to all goods, means of transportation and citizens of the "allied and associated powers", without any custom duties and under conditions at least equal to those reserved to Romanian citizens. At the same time Romania was obliged to pay an important part of the public debt of the Austro-Hungarian Monarchy, as well as other financial dues.

In this way did the big powers try to secure "open doors" to penetrate the Romanian economy, aiming to monopolize the oil and other sources of raw materials.

The Romanian delegation did not accept these conditions. In his intervention at the plenary session of the peace conference of 31 May 1919, the head of the Romanian delegation specified that "in the interest of freedom and justice for all, as well as in its own interest, Romania is determined to guarantee the right of its minorities. It does not demand for itself, as an independent state, any exceptional treatment; but it cannot accept a special regime, which is not imposed on any other sovereign state". He meanwhile suggested the following wording of the draft treaty: "Romania grants all minorities of language, origin or religion living within its new frontiers, rights equal to those granted its own Romanian citizens". Regarding trade, he proposed the following wording: "Romania is ready to take all necessary steps meant to facilitate transit and develop trade with all other countries".[74]

The negative attitude of the big powers, rejecting the Romanian proposals, finally brought about the departure from Paris of Ion I. C. Brătianu on June 19/July 2, 1919.[75]

---

[72] *Arh. M.A.E.*, fund "Conferința de Pace de la Paris". Exposé presented by Ion I. C. Brătianu on May 31, 1919 to the Peace Conference. See also Mircea Djuvara, *Trebue oare să semnăm tratatul cu Austria?*, Imprimeriile "Independența", București, 1919, p. 23—24.

[73] *Ibidem.*

[74] "Le Matin", 26 June 1919.

[75] Ion Rusu-Abrudeanu, *România și războiul mondial*, București, 1921, p. 306—313.

The memorandum he laid on the table of the Conference before he left underlined the fact that "the draft of the peace treaty with Austria seriously offended the rights and interests of Romania in many ways"; the interference of the big powers in the country's inner affairs, as stated in the treaty with Austria, is incompatible with the dignity, the internal order and economic interests of a sovereign state.[76] Ion I. C. Brătianu succeeded in demonstrating — as the American historian Sherman D. Spector has shown — that Romania could no longer remain in a permanent dependency towards the scheming of the big powers trying to use it as a pawn. Brătianu overthrew the established general notion that the small European states have but a marginal control over their own destinies.[77]

The new government, presided over by General Văitoianu, constantly refused to sign the treaty with Austria, in spite of the ultimative summons of the Supreme Council of the Four. On November the 28th 1919, replying to such a summons, the Romanian government, in a long memoir forwarded to the Paris Peace Conference, demonstrated that Romania, an independent and sovereign state, had the right to decide freely on all matters of domestic and foreign policy, mentioning the great sacrifices made during the war on the side of the Entente, the violation by the allies of their own obligations, assumed on several occasions by international treaties, and showed that it could not accept the Austrian treaty and the "special" treaty.[78] Therefore the Romanian government — stated the memoir — could not give its adhesion to the paragraph of the treaty with Austria referring to the guaranty of the minorities' rights and to the organization of trade and transit. In its present wording, this paragraph contains an obligation that has never been imposed, not even on a vanquished enemy, so far. By its practical results, it is bound to impair the independence of a free country and to create a phenomenon of constant subversion, an open door to any intention to endanger the political security and economic welfare of Romania. This memorandum, like all the other Romanian actions was never taken into consideration by the big powers dominating the peace conference.

To isolate Romania and present her with a *fait accompli* the big powers signed the Austrian treaty on September the 10th 1919. Even things being so, the Romanian government insisted in imposing its righful demands and continued to refuse to sign the treaty. The Văitoianu government resigned at the end of November. The new government presided over by Al. Vaida-Voevod, a result of the first general suffrage elections, elections in which participated the population of the territories that had united with the homeland in 1918, naturally adopted the same attitude. Approving the stand taken by the Romanian delegation at the peace conference, the Parliament adopted in December 1919 a motion stating that "We, as every independent state, cannot accept the control of a foreign power in our relations between state and citizens, and no indepen-

---

[76] Sherman D. Spector, *Romania at the Paris Conference. A study of the diplomacy of Ioan I. C. Brătianu*, New York, 1962, p. 235.

[77] *Ibidem*, p. 316, 324; see also Viorica Moisuc, *Acte fundamentale ale statutului politico-juridic al României în perioada 1918—1940*, in *Probleme de politică externă a României 1918—1940*, vol. II, p. 13—31.

[78] *Dezbaterile Adunărei Deputaților, Ședințele din 16—17 decembrie 1919*, p. 345.

dent state, whatever its size, should accept such a control. Romania cannot accept it because in our views on independence there are no big and small states, and because we want to have in our country, regarding the laws governing the relations between state and citizens, the same freedom and independence as any other big power".[79] To the Supreme Council's ultimatum of November the 15th 1919, demanding the acceptance of the stipulations "without discussions, reservations, or conditions",[80] the Romanian government firmly communicated to the allied diplomatic envoys in Bucharest, that it would not sign the treaty without the required changes.

The Austrian treaty signed also by Romania on the 10th of December 1919, confirmed the peoples' right to self-determination and the formation of independent and sovereign states on the ruins of the old Austro-Hungarian monarchy.[81] This treaty recognizes also the union of Bucovina to Romania.

During the Vaida-Voievod government negotiations started for the peace-treaty with Hungary. This treaty was a legal confirmation of the historic act accomplished by the broad popular masses at the memorable convention of Alba Iulia, by which Transylvania had united with the mother-country. "The treaty of Trianon — in the words of Nicolae Titulescu, one of those who signed it — appears to all Romanians, and especially to those of Transylvania, as a sanctioning of a righteous order".[82]

The debates concerning the drafting of this treaty started on May the 3rd 1920. For two months, the conference studied the Hungarian documentation. On the 6th of May it handed the Hungarian delegation a series of papers, including a letter of address, the answer of the Conference to all the Hungarian notes and the final text of the peace treaty. The letter addressed to the Hungarian delegation by A. Millerand, president of the Peace Conference, is a proof of the thoroughness with which this forum had debated Hungary's problems. "After mature consideration, the allied and associated powers have decided not to change any point of the territorial clauses of the peace conditions. They have reached this decision because they have satisfied themselves that any further change of the frontiers decided on would bring still greater inconveniences than those denounced by the Hungarian delegation". Further on, underlining the fact that the peace conference had only to confirm a situation already solved through the struggle of the popular masses, such as had been the case of Romania, he noted that "The wish of the people has been expressed in October and December 1918, when the double monarchy collapsed and the long-time oppressed populations joined their Italian, Romanian, Yugoslav, Czechoslovak brethren. The events which took place in that period of time are as many proofs of the feelings of the once enslaved nationalities".[83]

---

[79] V. V. Tilea, *op. cit.*, p. 32, 211.

[80] Eliza Campus, *Politica externă a României în perioada interbelică*, București, 1975, p. 9—10.

[81] *The Hungarian peace negotiations*, vol. I, Budapest, 1920, p. 163.

[82] Nicolae Titulescu, *Discursuri*, Editura Științifică, București, 1976, p. 407.

[83] *Traité de Paix entre les Puissances Alliées et Associées et la Hongrie. Protocole et Declaration du 4 juin 1920 (Trianon)*, București, 1920.

This attitude, adopted by the conference reflects the historical truth, based on the recognition of the ancient rights of Romanian population over this territory, even if during the time of foreign oppression, other populations had settled there in different circumstances. Even the Hungarian government's delegation to the peace conference, which claimed Transylvania in the name of some false "historical" arguments, was obliged to recognize the fact that, even according to the Hungarian statistics of 1910, the population of Transylvania was in majority Romanian.[84]

The peace treaty with Hungary, signed at Trianon on the 4th of June 1920 by Dr. Ion Cantacuzino and N. Titulescu, recognized the union of Transylvania with Romania. The Romanian Chamber of Deputies ratified the Trianon treaty on August 26, 1920, and the Senate on August 17.[85] The ratification of the treaty by Great Britain and France offered the reactionary circles of these countries new possibilities of encouraging the old state of affairs, in central and eastern Europe, of repealing the decisions of the peace conference by insisting on the holding of some plebiscites. At the debate for the ratification of the treaty in the House of Commons, the Secretary of State Harmsworth stressed that the Kingdom of Hungary largely disintegrated into its constituent parts before the beginning of the peace conference. Great Britain ratified the treaty in May 1921. During the debate on the ratification of the Trianon treaty by France, in June 1921, Aristide Briand, speaking in support of the new frontiers of Romania and of its territorial integrity, stated that France would never interfere in the affairs of the allied and friendly governments, to disturb, even to the slightest extent, its national sovereignty rights.[86]

On the 11th of June 1919, the Council of Foreign Ministers of the peace conference summoned the representatives of Romania and Czechoslovakia to inform them about the frontiers agreed upon between their countries and Hungary by the Supreme Council; on June the 13th, a minute signed by G. Clémenceau and addressed to the Romanian government, informed it officially of the frontier between Romania and Hungary.[87]

Another side of Romania's diplomatic activity during the 1918—21 years was the establishing of neighbourly relations with Soviet Russia.

At the end of 1917 and the beginning of 1918 the relations between Romania and Soviet Russia deteriorated, leading to the breaking-off of diplomatic relations between the two countries. In this state of affairs, the Independent Soviet Republic of Ukraine delivered an ultimatum to Romania on February 15,[88] followed by a series of other notes (March 16),[89]

---

[84] "Monitorul Oficial", no 136, 21 Sept. 1920.

[85] Viorica Moisuc, *Tratatul de la Trianon — consacrare internaţională a legitimităţii unirii Transilvaniei cu România*, "Anale", XXII, no. 3, 1976, p. 124.

[86] H. W. Temperley, *A History of the Peace Conference*, vol. IV, 1921—1924, London, p. 230.

[87] *Ibidem.*

[88] *Arh. M.A.E.*, fund 71, U.S.S.R., file 131, cable from Kiev of 15 Feb. 1918, signed by general Coandă. The ultimatum of Ukraine is signed by Muraviev and Smirnov.

[89] *Ibidem.* Cable from the Foreign Minister of Ukraine, Golubovich, to the Romanian, German, Austro-Hungarian, Turkish and Bulgarian governments, Kiev, 16 Mar. 1918.

April 12,[90] May 5,[91] the fundamental idea of these documents being non-recognition of the union act of March 27, 1918. In its answer of June the 18th 1918, the Romanian government expressed its belief in the possibility of establishing normal cooperation relationships between the two states, being of the opinion that "no country could live a normal life, without keeping permanent relationships with the other countries, and keeping particularly close, cordial, neighbourly relations with the countries just beyond its borders".[92]

On the 12th June 1919, V. I. Lenin estimated that : "in all the countries that are our enemies the forces that are friendly to us are growing. In the small states, such as : Finland, Latvia, Poland, Romania, all attempts to build a coalition of the upper and petty bourgeoisie in view of fighting us resulted in a failure".[93] The refusal of the Romanian Government to take part in an armed intervention of the western powers to help Vranghel, Kolchak and other reactionary generals, the refusal to back Poland in its war with Soviet Russia have brought about an improvement in the relations between the two countries.

In such a state of affairs, at the beginning of 1920 both sides showed the intention to start bilateral negotiations aimed at placing the Romanian-Soviet relations on a normal legal footing. It is worth noticing that, the very starting of these discussions — at a time when the big western powers didn't even think of recognizing the Soviet state, carrying on negotiations with the representatives of the Russian emigrants and with "phantom" governments of the counter-revolutionaries — illustrates the perspicacity of the Romanian governmental circles, which considered that Romania's vital interests imperiously called for good relations with the neighbouring country regardless of its political regime.

Romania's position towards Soviet Russia was thus stated precisely in a public declaration : "Romania is not in a state of war with Russia, will not carry out any act of aggression against her, but will defend its own borders".[94]

Negotiations were conducted in Copenhagen on the 9—14 February between D. N. Ciotori and M. M. Litvinov, the representative of Soviet Russia. As a result of these discussions, on the 24th of February 1920, Chicherin, the Russian comissar for foreign affairs, points out in a telegram sent to Al. Vaida-Voievod that : "the Soviet Government of Russia considers that all pending litigious problems between the two countries may be solved by peace negotiations and that all territorial disputes may be solved in a friendly way".[95] On the 26th of February 1920 a cabinet meeting,

---

[90] *Notes échangées entre le Gouvernement Roumain et le Gouvernement de l'Ukraine*, Jassy 1918, p. 1, no 1, 512, Kiev, 12 Apr. 1918 : signed Golubovich and Zubynsky.

[91] *Ibidem*, p. 4—6, no 2/928, Kiev, 5 May 1918, signed Zisogouby and Doroshensky.

[92] *Ibidem*, p. 15. Answer of the Romanian government to the note of May 5, 1918 of the Ukraine government, Iași, 19 June 1918. Signed by the foreign minister C.C.Arion. See also Arh. M.A.E., fund 71, U.S.S.R. ; vol. 133, circular to Romania's diplomatic agencies, Iași, July 2, 1918, signed C. C. Arion.

[93] V. I. Lenin, *Opere complete*, vol. 39, Editura politică, București, 1966, p 89.

[94] Arh. M.A.E., fund U.S.S.R. relations with Romania, 1920, file 22, Cable sent to Vaida by Chicherin ; see also *Dokumenty vneshnei politiki S.S.S.R.*, vol. II, Moskva, 1958, p. 350.

[95] *Dokumenty vneshney politiki S.S.S.R.*, vol. II, p. 403 ; see also : *Arh. M.A.E.*, file 22, doc. 20. Vaida's cable to Chicherin.

in which took part also General Prezan, chief of the Great General Staff, as well as N. Iorga and Paul Bujor, speakers of the two chambers, and Iuliu Maniu, president of the Directing Council of Transylvania, declared itself for the normalization of relations with Russia.[96]

On the 3rd of March 1920, Al. Vaida-Voievod informed Chicherin by telegram than he accepted the "formal proposal of entering into peace negotiations and establishing, through a friendly settling of disputes, peaceful relations, favourable and beneficial to both sides".[97] Referring to Romanian-Soviet relationships, the telegram mentions the fact that "regarding the events and fights taking place in Russia, Romania has constantly adopted and still adopts an attitude of non-interference in the domestic affairs of the neighbouring country".[98]

While contacts had been established between the Romanian and Soviet governments in view of convening a conference, the Al. Vaida-Voievod government was dismissed on the 13th of March 1920.

In the new cabinet presided over by General Averescu, Duiliu Zamfirescu was at first in charge of the Ministry of Foreign Affairs, and later on, in May 1920 this was taken over by Take Ionescu. The Soviet government renewed his offer of direct negotiations to the new Romanian government, sending on the 6th of August a memoir in which it suggested to convene a conference, stating that "serious advantages could thus be obtained for both parties and that Romania would be satisfied by its results, because of the possibility of solving in a friendly manner all existing litigations between the two countries".[99]

In reply to the Soviet proposals to convene a peace conference, Take Ionescu declared that the Romanian government considered itself bound by the promises that it had made to the allied powers and therefore did not think it necessary to enter into direct negotiations with the Soviet government.[100] The Soviet government declared on the 19th of August that the only way to sign a peace treaty with Russia was by direct negotiations. "We are convinced — stated the memorandum — that it is in both countries' interest to start urgently these negotiations".[101]

On October the 28th in Paris, the representatives of Great Britain, France, Italy and Japan, together with the representatives of Romania, signed the peace treaty recognizing the existing borders of Romania.

The peace negotiations concluded in the 1919—1920 years confirmed the peoples' will to create national states or to achieve their state unity, as was the case of Romania, Poland, Yugoslavia, and Czechoslovakia.

The years of 1918 to 1921, years of heroic struggle of the Romanian people to assert itself as an independent and sovereign nation, were crowned by the international recognition of the decisions taken by unanimous con-

---

[96] N. Iorga, *Memorii*, vol. II, p. 345—346; Arh. M.A.E., vol. 42, *Dosare speciale, telegrama 4 035*, 27 Feb. 1920.

[97] *Dokumenty vneshney politiki S.S.S.R.*, vol. II, p. 409; see also: *Arh. M.A.E.*, file 22, doc 20, Vaida's cable to Chicherin.

[98] *Arh. M.A.E.* fund 71, 1920—1944, Poland, vol. 64, *Istoricul relaţiilor româno-polone, 1919—1920*, ch. 1, p. 3.

[99] *Dokumenty vneshney politiki S.S.S.R.*, vol. III, p. 83.

[100] *Ibidem.*

[101] *Ibidem.*

sent of the popular masses, to unite all Romanian territories into a single national state.

In a historical outlook, the great achievements of the Romanian people carried out in 1918, and their confirmation by the decisions of the Peace Conference, further emphasize the fact that Romania was not among the beneficiaries of a peace treaty brought about by the good will of the victors or of the gains brought by the hazard of victory in war, but the living expression of the century-old aims of a nation determined to live united, free and independent, in the ancestral area where it was born. These coordinates of asserting and defending the country's unity and integrity, of guarding the national independence and sovereignty, identifying themselves with the Romanian people's ideals, have been the beacons of Romania's foreign policy between the two world wars despite the limitations characterizing the class interests of bourgeois and landowners' circles.

History has shown that the formation of the unitary national state was not the result of a conjunctural event. Pointing out the historical circumstances of this process, President Nicolae Ceaușescu writes : "The creation of the unitary national Romanian state is therefore not a gift, the result of some international Conference, but the fruit of the unrelenting struggle of the most advanced forces of our society, of the broad popular masses for union, the law-like product of the historical, social and national progress of the Romanian nation".[102] The Paris peace-conference did nothing but just confirmed a factual situation, created by the struggle of the Romanian people.

The achievement of the Romanian state's unity has created the national and social-economic framework for the formation of modern Romania, has exerted a positive influence on the whole economic, political and social evolution of the country, on its assertion in the international arena as a unitary and sovereign state, driven by the will to maintain peace and cooperation between nations.

"The crowning of century-old yearnings of our people for national freedom, a result of the struggle led by the most advanced social-political forces of the times, among which the popular masses had the decisive role, — underlines President Nicolae Ceaușescu — the union of 1918 is a beacon in the advancement of modern Romania".[103]

---

[102] Nicolae Ceaușescu, *Expunere cu privire la activitatea politico-ideologică și cultural educativă de formare a omului nou, constructor conștient și devotat al societății socialiste multilateral dezvoltate și al comunismului în România*, Editura politică, 1976, București, p. 18.

[103] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilateral dezvoltate*, Editura politică, București, vol. 3, p. 705.

DIE EINSTELLUNG DER ZENTRALMÄCHTE GEGENÜBER DER DONAU- UND DER SCHWARZMEERFRAGE WÄHREND DER DEBATTEN DES BERLINER KONGRESSES

ŞERBAN RĂDULESCU-ZONER

Ein angesehener britischer Historiker unterstrich vor einigen Jahren, daß der berühmte Berliner Kongreß „durch den Ort an welchem er abgehalten und nicht durch das was verwirklicht wurde Epoche gemacht hat“ [1]. Auf den ersten Blick scheint die Behauptung gewagt, nachdem der am 13. Juli 1878, von den führenden Staatsmännern der sieben europäischen Großmächte unterzeichnete Vertrag der im Balkan, nach der Eroberung durch die Waffen der Unabhängigkeit Rumäniens, Serbiens und Muntenegros, oder nach dem Erscheinen des autonomen Fürstentums Bulgarien auf der Karte Europas, geschaffenen neuen Sachlage eine juridische| Form verliehen hat [2]. Das alles stellt aber nicht das Werk der Diplomatie der im Konklave, in der Hauptstadt Deutschlands vertretenen Großmächte dar, sondern ist das Resultat der wachsenden Affirmation der Völker aus dem Süd-Osten Europas auf internationaler Ebene und der der Hohen Pforte letztlich, von den siegreichen Heeren Rußlands und Rumäniens auf dem Schlachtfeld auferlegten Beschlüsse in den Jahren 1877—1878. Die Emanzipationsaktion der Völker an der Donau und im Balkan sind übrigens nur ein Aspekt einer allgemeinen bezeichnenden Eigenschaft des ganzen Jahrhunderts, ausgedrückt durch die Wechselbeziehung zwischen „der nationalen Bewegung für das Entstehen der neuen unabhängigen Staaten“ [3] und dem bestehenden Antagonismus in den Verhältnissen der verschiedenen Großmächte Europas, bestimmt durch eine Verschiedenheit widersprüchlicher Interessen. Die objektive Betrachtung der für diese Beziehung bestimmenden geschichtlichen Ereignisse beweist aber, daß der Hauptfaktor der Entwicklung der internationalen Beziehungen im vergangenen Jahrhundert „die nationale und staatliche Behauptung der neuen Subjekte des internationalen Rechtes war“, wäh-

---

[1] A. J. P. Taylor, *The struggle for mastery in Europe, 1848—1912*, Oxford, 1954, S. 253.

[2] Laut Art. 1—22 und 26—50 des Berliner Vertrages. Für die Protokolle aller Sitzungen des Kongresses und für den Text des Vertrages siehe *Nouveau recueil général des traités et d'autres actes relatifs aux rapports de droit international*. Continuation du grand recueil de G. Fr. de Martens, par O. Samwer et J. Hopf (fortlaufend, Martens *NRGT)*, 2.e série t. III, Goettingen — Leipzig, 1876—1910, S. 276—465 ; ebenfalls *Documents diplomatiques. Affaires d'Orient. Congrès de Berlin 1878* (fortlaufend zitiert nur Congrès de Berlin), Paris, 1878, S. 65—270 (die Protokolle des Kongresses) und 273—295 (der Text des Vertrages).

[3] Siehe M. Maliţa, *Diplomaţia — Şcoli şi instituţii* (Die Diplomatie — Schulen und Anstalten), Bucureşti, Edit. didactică şi pedagogică, 1970, S. 147.

rend die Widersprüche und der Kampf zwischen den Großmächten infolgedessen nur „den Rahmen, als Brems- und Erleichterungsfaktor" des zur Debatte stehenden Phänomens darstellten [4]. Von diesem Standpunkt aus muß auch die Ökonomie des Berliner Vertrages erörtert werden.

Zwecks Überprüfung des Friedens von San Stefano einberufen, um die Interessen Großbritanniens und Österreich-Ungarns im Kontext des Erscheinens, zugunsten Rußlands, einiger Veränderungen im Machtverhältnis im Süd-Osten Europas, Konsequenz der militärischen Ereignisse der Jahre 1877—1878, zu sichern, hat der erwähnte Kongreß in der Hauptstadt Deutschlands die Selbstbestimmungsrechte der Balkanvölker nur teilweise berücksichtigt [5], dagegen die Brennpunkte einiger zukünftigen Spannungen und Konflikte durch das Schaffen des bosnischen und mazedonischen Problems umrissen.

Gleichzeitig haben die in Berlin versammelten Bevollmächtigten der Größmächte, nach einer Reihe meist nebensächlicher Verhandlungen, das Problem der Regelung der Donauschiffahrt und dasjenige der Schwarzmeerengen eigentlich offengelassen, obwohl letzteres sogar den Schlüssel der gesamten „orientalischen Frage" dargestellt hat. Die Erklärung dazu liegt in der Art in welcher die Verhandlungen vom Kanzler Deutschlands, Otto von Bismarck, als Vorsitzender, geführt wurden. Unter dem Vorwand, der Kongreß hätte nur die Aufgabe das Abkommen von San Stefano zu zensurieren, ist es ihm gelungen einen neuen Konflikt zwischen Rußland und seinen Gegnern, Großbritannien und Österreich-Ungarn, vorzubeugen, da, im Falle eines eventuellen Konfliktes, er zwischen Wien und Petersburg, oder zwischen Petersburg und London hätte wählen müssen, was die Diplomatie in der Wilhelmsstraße in ihrer ganzen Strategie nach 1871, ganz besonders zu vermeiden gesucht hat, um Frankreich in totaler Isolierung von der internationalen Arena zu halten [6].

Das britische Kabinett, der Hauptinitiant der Zensurierung des Friedensvertrages von San Stefano, welcher der Pforte vom General Ignatiew diktiert wurde, ohne die anderen Großmächte zu berücksichtigen, hat, unter anderem, auch gegen die im obenerwähnten Dokument vorgesehenen territoriellen Veränderungen Einspruch erhoben, welche Rußland die Herrschaft über dem Schwarzen Meer und gleichzeitig die Ausfahrt zum Ägäischen Meer durch das neugeschaffene Bulgarische Fürstentum sichern sollten, wodurch die Interessen Englands im Nahen und Mittleren Orient gefährdet wurden. „Die Rumänien aufgenötigte Abtretung Bessarabiens, die Ausdehnung Bulgariens bis an das Schwarze Meer [. . .], die Annexion des Hafens Batum werden der Russischen Regierung die Präponderenz über allem was das Schwarze Meer umgibt sichern",

---

[4] *Ibidem.*

[5] W. N. Medlicott, in seinem bekannten Werk, *The Congress of Berlin and after. A diplomatic History of the Near Eastern Settlement, 1878—1880* (London, 1963), obwohl er versuchte die Politik der Großmächte teilweise zu rechtfertigen, indem er behauptet, daß in der Konjunktur jenes Augenblicks keine anderen Lösungen gefunden werden konnten, gestand er trotzdem, daß die Interessen der kleinen Staaten im Süd-Osten Europas mißachtet wurden und daß die Beschlüsse des Berliner Kongresses dementsprechend sehr fragil waren : siehe 133—135.

[6] Die europäische Politik Bismarcks ist von J. Droz sehr gut synthetisiert : siehe *Histoire diplomatique de 1648 à 1919*, Paris, 1959, S. 453—455.

kann man im Rundschreiben vom 1. April 1878 [7] lesen, durch welches das Foreign Office, nach der Unterschreibung des Friedens zwischen dem Türkischen Reich und dem Reich des Zaren [8], seine bekannte drohende Haltung gegenüber der Art in welcher die Petersburger Regierung versucht hatte die orientalische Krise zu regeln, erneuert hat. Der Kanzler Gortschakow hatte vollkommen recht als er in seiner Antwort auf die erwähnte Note des neuen englischen Außenministers, Lord Salisbury, unterstrich, daß dem Vertrag von San Stefano nicht vorgeworfen werden kann „ein neues Bulgarien" geschaffen zu haben, da die Existenz des bulgarischen Volkes sogar von der Konferenz der Botschafter in Konstantinopel im ersten Teil der orientalischen Krise anerkannt wurde [9]. Tatsächlich war die Schaffung des bulgarischen Fürstentums südlich der Donau nichts Unnatürliches, sondern es entsprach, im Gegenteil, der Realität, als Folge eines historischen Prozesses. Die britische Diplomatie muß auch wegen ihrer anfänglichen Widersetzung in der Frage der Angliederung des Hafens Warna an den neuen bulgarischen Staat mißbilligt werden. Es ist aber ebenso wahr, daß durch die Umreißung der künftigen Grenzen Bulgariens die Petersburger Regierung in erster Reihe die Sicherung ihrer Herrschaft im Süden der Donau und die Schaffung eines Stützpunktes gegen Konstantinopel verfolgt hat. Wenn die europäischen Kabinette sich darüber, infolge der Ökonomie selbst des Vertrages von San Stefano überzeugt hatten, was den Widerstand Großbritanniens und Österreich-Ungarns hervorgerufen hat, haben die späteren Ereignisse, bekräftigt durch die ganze Aktion der russischen geheimen Diplomatie, die Tatsache bestätigt, daß Petersburg vorhatte Bulgarien, so schnell als möglich, in ein Besitztum des Zaren in der Form eines Protektorats umzubilden [10].

Die Habsburger Monarchie, die, laut des Rundschreibens vom 3. Februar 1878 des Außenministers, Graf Andrassy, sich bereits am Anfang des russisch-rumänischen-türkischen Krieges das Recht vorbehalten hatte einen Einfluß auf die endgültige Regelung der Friedensbedingungen auszuüben [11], hat gegen die Tatsache Einspruch erhoben,

---

[7] Im Gegensatz zu den Behauptungen Ignatiews (siehe И. Р. Игнатиев, *Сань-Стефано. Записки*, Petrograd, 1918, S. 16 u.f.) behaupten die sowjetischen und französischen Historiker, daß letzterer ohne die Zustimmung des Kanzlers Gortschakow, der für die europäische Politik viel empfänglicher war, gehandelt hat : *Istoria diplomaţiei*, unter der Fürsorge von W. P. Potemkin (Übersetzung aus der russischen Sprache), Bd. 3, Bucureşti, 1948, S. 58; P. Renouvin, *Histoire des relations internationales*, Bd. 6, Paris, 1955, S. 71 ; ebenfalls J. Droz, a.a.O., S. 447.

[8] „The compulsory alienation of Bessarabia from Roumania, the extension of Bulgaria to the shores of the Black Sea [..] and the acquisition of the important harbour of Batoum will make the will of the Russian Government dominant over of the vicinity of the Black Sea..." : Salisbury an die Vertreter Ihrer Britischen Majestät, 1. April 1878, *Aktenstücke aus den Korrespondenzen des k.u.k. Gemeinsamen Ministeriums des Äußeren über Orientalische Angelegenheiten vom 7. April 1877 bis 3. November 1878* (fortlaufend *Aktenstücke, Orientalische Angelegenheiten*), Wien, 1878, Nr. 141.

[9] Gortschakow an Orlow, 8. April 1878, Pro Memoria, *Congrès de Berlin*, S. 43—45.

[10] Die Rolle der russischen Offiziere in der bulgarischen Regierung und der Armee, die ununterbrochene politische Krise während der Herrschaft Alexander von Battenbergs stellen eloquente Beispiele dar. Betreffend die geheime Aktivität der zaristischen Diplomatie zwecks Einführung eines Protektorats in Bulgarien siehe *Documents secrets de la politique russe en Orient, 1881—1890*, d'après le livre russe paru à Sofia sous le titre „Les fonds d'occupation", publié par A. Léonoff (fortlaufend D.S.R.), Berlin 1893.

[11] *Aktenstücke. Orientalische Angelegenheiten*, Nr. 14.

daß die zaristische Diplomatie die russisch-österreichische, am 15. Januar 1877 [12], in Budapest abgeschlossene Vereinbarung überschritten hat, durch welche die Regierung von Petersburg sich verpflichtet hatte, im Falle eines Sieges über die Pforte, keinen großen slawischen Staat im Balkan zu schaffen und gleichzeitig, im Kontext derselben Konjunktur, zuließ, daß Bosnien und die Herzegowina in den Besitz des Kaisers und Königs in Wien übertreten sollte. Aus den Besprechungen Andrassy—Ignatiew, die in den letzten Tagen des Monats März 1878 stattfanden, sowie aus den nachträglichen normalen diplomatischen Verhandlungen [13] geht hervor, daß die Leiter der Doppelmonarchie sich nicht nur die künftige Herrschaft über die erwähnten Provinzen die noch unter der Herrschaft des Sultans waren sichern, oder die Verringerung des Umfangs des bulgarischen Fürstentums, insbesondere im Westen erlangen wollten, sondern gleichzeitig auch die Kontrolle über die im Bau befindlichen Eisenbahnen, die das österreichische Eisenbahnnetzsystem via Belgrad mit dem Hafen Saloniki verbinden sollten, beanspruchten [14]. Während der vorbereitenden Verhandlungen, sowie des Berliner Kongresses, war die Haltung der Diplomatie vom Ballplatz sehr klar, wobei die zwei Richtungen der österreichisch-ungarischen Expansion, laut höherer wirtschaftlicher und politischer Interessen hervorgehoben wurden : eine gegen dem Süden zum Ägäischen Meer [15], die andere nach Süd-Osten, längs der Donau [16].

Bei weitem weniger kohärent war die Stellung des Foreign Offices, obwohl die Objektive der englischen Diplomatie präzis waren : die Beseitigung Rußlands, so weit als möglich, von Konstantinopel und den Zonen des Mittleren Ostens, die sich unter britischem Einfluß befanden. Demzufolge, nach der bekannten Spannung zwischen London und Petersburg, gekennzeichnet durch das Anlegen der britischen Mittelmeerflotte vor der Insel Prinkipo (15. Februar 1878) und die initiale Reaktion des Zaren Alexander II. die Halbinsel Gallipoli und Konstantinopel zu besetzen, hat die britische Regierung, konzilianter nachher unter dem Einfluß des Fürsten Gortschakow und des Kriegsministers D. A. Miliutin [17], nachdem sie allerdings den Rückzug der russischen Truppen aus dem Bosporus erlangt hat, während der nachträglichen, in London mit dem Botschafter

---

[12] Der in „Die große Politik der Europäischen Kabinette, 1871—1914", hrgg. von J. Lepsius, A. Mendelssohn Bartholdy, Fr. Thimme (folgend *G.P.)*, Bd. 2, Berlin 1926, Nr. 265, wiedergegebene Text der Konvention.

[13] Siehe W. M. Medlicott, *a.a.O.*, S. 15—16.

[14] Laut den von Andrassy Ignatiew auferlegten Bedingungen, Bülow an Wilhelm I., 15. April 1878, Anlage I (17/29. März 1878), *G.P.*, Bd. 2, Nr. 393 ; ebenfalls Giers an Nowikow, 20. April—2. Mai 1878, Beilage II des Briefes Bülows an Herbert Bismarck, 7. Mai 1878, *ibidem*, Nr. 404. Andrassy hat die Konzessionen Rußands zurückgewiesen und hat außerdem noch zusätzlich gefordert, daß Serbien keine gemeinsame Grenze mit Montenegro haben soll : Stolberg an das Auswärtige Amt, *ibidem*, Nr. 405.

[15] Betreffend die Vorbereitungsperiode, siehe die vorausgehende Note, für die Position Österreich-Ungarns beim Kongreß siehe *Congrès de Berlin*, die Protokolle Nr. 2, 4, 7, 8, 10, 12, 15, 16; ebenfalls W. N. Medlikott (*a.a.O.*, S. 94—100) in Verbindung mit den Verhandlungen im Rahmen der Kommission für die Festsetzung der Grenzen.

[16] Siehe folgende Seiten.

[17] B. Jelavich, *The Ottoman Empire, The Great Powers, and the Straits Question, 1870—1887*. Bloomington and London, 1973, S. 104. Betreffend die Einstellung Rußlands siehe auch S. Goriainow, *Le Bosphore et les Dardanelles*, Paris 1910, S. 362—271.

Piotr Schuwalow geführten Verhandlungen, auf einen Teil ihrer Ansprüche verzichtet [18]. Wie bekannt, hat Großbritannien, im Rahmen des bis zu letzt zwischen den zwei Seiten eingetretenen Übereinkommens, am 30. Mai 1878, aufgehört sich gegen die Eingliederung des Hafens Batum und der Stadt Kars in das zaristische Reich zu widersetzen und hat dafür das Zugeständnis der Regierung in Petersburg erhalten, die südliche Grenze Bulgariens längs des Balkansgebirges zu beschränken [19].

Durch den Verzicht auf den Hafen Batum, was unbestreitbar das Mächteverhältnis in der Schwarzmeerzone verändert hat, hat das Foreign Office versucht, durch den Abschluß des Abkommens mit dem Sultan, die Möglichkeit, im Notfall, die Durchfahrt der britischen Militärflotte durch die Meerengen zu erlangen, was eine Veränderung des Schwarz-Meer-Regimes nach sich gebracht hätte[20]. Das englische-türkische Abkommen vom 4. Juni 1878, durch welches die Pforte die Insel Zypern der englischen Verwaltung abgetreten hat, bedeutende zukünftige Schiffsbasis zum Schutz des britischen Seeweges durch den Suezkanal, umschließt die erwähnte Absicht des Foreign Offices [21] und die Erklärung des Lord Salisbury in der Sitzung vom 11. Juli 1878 des Kongresses bestätigt sie [22].

Wie angedeutet wurde, hatte sich Großbritannien anfangs auch der Eingliederung des Südens Bessarabiens in die Grenzen des Zaristischen Reiches widersetzt, da durch diese im Vertrag von San Stefano vorgesehene territorielle Veränderung, Rußland an die Donaumündungen zurückkam und gleichzeitig seine Schwarzmeerküste verlängerte. Aber durch das Abkommen Schuwalow—Salisbury hat die britische Regierung auch in diesem Problem nachgegeben [23], obwohl der englische Ministerpräsident, Lord Beaconsfield, trotzdem versucht hat es während des Kongresses in Berlin zu erörtern.

Während der erwähnten englisch-russischen und russisch-österreichischen Krise, sowie übrigens auch im Laufe der Verhandlungen des zukünftigen Kongresses der Großmächte in der deutschen Hauptstadt, hat die deutsche Diplomatie in der Wilhelmsstraße, die keine besonderen Interessen an der Donau, am Schwarzen Meer oder im Mittleren Osten zu beschützen hatte, dafür aber sehr beflissen war auf allgemeiner europäischen Ebene ein für Deutschland günstiges Mächteverhältnis zu bewahren, die Rolle „eines ehrlichen Maklers der das Geschäft wirklich zu Stande bringen will" gespielt, wie der Fürst Bismarck in seiner berühmten Rede

---

[18] W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 16—21.

[19] Der Text des Memorandums, aus der Reihe der drei bei jener Gelegenheit von Salisbury und Schuwalow unterzeichneten, veröffentlicht in Martens, *NRGT* 2-e série, Bd. 3, S. 269 u.f.

[20] B. Jelavich, *a.a.O.*, S. 116—117.

[21] Convention of Defensive Alliance between Great Britain and Turkey signed 1878, in *Correspondences respecting Convention between Great Britain and Turkely of June 1878*, London, 1878, Nr. 2. Betreffend die Verhandlungen der Konvention und den durch die anfängliche Weigerung des Sultans einen Ferman zu erlassen hervorgerufenen Konflikt: W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 18—21 und 108. Das umfangreichste Werk in diesem Bereich ist dasjenige D. E. Lees, *Great Britain and the Cyprus Convention*, Cambridge, 1934.

[22] Siehe die nächsten Seiten.

[23] „Le Gouvernement de Sa Majesté Britannique croirait devoir constater son profond regret pour le cas où la Russie insisterait définitivement sur la rétrocession de la Bessarabie": Memorandum Salisbury—Schuwalow, *a.a.O.*

im Reichstag, am 19. Februar 1878 erklärt hatte [24]. Die deutschen Dokumente bestätigen die vermittelnde Rolle des Kanzlers aus Berlin zwischen London, Petersburg und Wien, sowohl die Erzielung einer Übereinkunft im Problem des Rückzuges der russischen Truppen vor Konstantinopel und der englischen Flotte aus dem Bosporus betreffend [25], als auch im Laufe der englisch-türkischen [26] und der russisch-österreichisch-ungarischen [27] Verhandlungen, zwecks Abschließung von Abkommen die die Gesprächsgrundlage des künftigen Kongresses darstellen sollten. Bismarck war entschlossen sich nicht in Verhandlungen betreffend „das orientalische Problem" einzulassen und hat die Rolle des Schiedsrichters abgelehnt die ihm der General Ignatiew [28], durch die Vermittlung des Botschafters Schweinitz angeboten hatte; er hat auch nicht die Initiative ergriffen den Kongreß in der Hauptstadt Deutschlands einzuberufen, sondern übertrug diese Pflicht dem Grafen Andrassy [29].

Wohl hat die Diplomatie in der Wilhelmsstraße gegenüber der zaristischen die Gebietsansprüche der Habsburgermonarchie im Westen der Balkanhalbinsel unterstützt [30], aber nur insofern sie zu keinem Bruch mit Rußland führten [31]. Berlin hat gleichzeitig auch in die österreichisch-britischen Verhandlungen eingegriffen [32], wobei man ständig bemüht war ein Gleichgewicht zwischen Petersburg, Wien und London zu erhalten.

---

[24] Bismarck, *Ausgewählte Reden des Fürsten, von...*, Bd. 3 *(1878—1881)*, Berlin, 1888, S. 12.

[25] Aufgrund einer gleichzeitigen und entsprechenden Entfernung vom Bosporus der zaristischen Truppen und der britischen Flotte, Bismarck an Münster, 9. April 1878, *G.P.*, Bd. 2, Nr. 381; ebenfalls Münster an Bismarck (14. und 17. April 1878) und an das Auswärtige Amt (10. und 12. April 1878), Schweinitz an Bismarck (13. und 14. April 1878). Bismarck an Münster (14. April 1878) und Bülow an Münster (19. April 1878), *ibidem* Nr. 390, 396, 384, 386, 388, 399.

[26] „Fürst Gortschakow wünscht die Verhandlung durch Deutschlands Vermittlung fortsetzen und noch nicht in direkter Besprechung mit England zu treten": Schweinitz an Bismarck 17. April 1878, *G.P.*, Bd. 2, Nr. 397; ebenfalls Münster an das Auswärtige Amt (18. April 1878) und Bülow an Münster (19. April 1878), *ibidem* Nr. 398 und 399.

[27] Schweinitz an Bülow (4. April 1878), Bülow an Herbert Bismarck (7. Mai 1878) und Stolberg (22. Mai 1878), Bismarck an Stolberg (21. Mai 1878) und Stolberg an das Auswärtige Amt (9. Mai 1878), *ibidem*, Nr. 380, 404, 412, 410 und 405.

[28] ...„c'est à l'arbitrage de Votre Gouvernement que nous voudrons soumettre la question. Hier unterbrach ich den General mit der Bemerkung, daß seine Durchlaucht der Fürst Bismarck jedes Schiedsrichteramt der deutschen Regierung abgelehnt habe; diese übrigens hinlänglich bekannte Tatsache wiederholte ich noch einmal am Schlusse unseres Gesprächs".

[29] Andrassy an Karoly, 4. März 1878, *Aktenstücke, Orientalische Angelegenheiten*, Nr. 111.

[30] Bismarck an Bülow (10. Mai 1878) und an Stolberg (21. Mai 1878), Bülow an Stolberg (22. Mai 1878), *G.P.* Bd. 2, Nr. 406, 410, 412. Die deutsche Diplomatie hat Österreich-Ungarn auch in Konstantinopel unterstützt: Bülow an Heinrich VII. Reuss, 11. April 1878, *ibidem*, Nr. 434.

[31] „Aber doch immer bis zur bekannten Grenze keinen Bruch mit Rußland": Herbert Bismarck an Bülow, 25. Mai 1878, *ibidem*, Nr. 415. Laut der Behauptung des Barons Ludwig von Doczy, persönlicher Sekretär des Grafen Andrassy, hätte Bismarck, um einige Schwierigkeiten die während des Berliner Kongresses eintreten könnten vorzubeugen, seinen Sohn Herbert am 28. Juni 1878 nach Wien geschickt um Andrassy zu überzeugen auf den Anspruch auf Bosnien zu verzichten: lt. *Quellen und Studien zur Geschichte des Berliner Kongresses*, 1878, von A. Novotny, Bd. 1, Graz—Köln, 1957, S. 52.

[32] Münster an Bülow 25. Mai 1878, *G.P.*, Bd. 2, Nr. 417. Andrassy hatte bereits Ende April der Britischen Regierung den Anspruch Wiens auf die Besetzung Bosniens und der Herzegowina mitgeteilt: Andrassy an Beust, 21. April 1878, *ibidem*, Nr. 400.

Nach dem Fortschritt der englisch-russischen Verhandlungen befürchtete die Diplomatie am Ballplatz die Konsequenzen einer Isolierung der Habsburgischen Diplomatie [33], so daß sie, Ende des Monats Mai, die Mitarbeitsvorschläge des Foreign Offices annahm, welches seinerseits, mißtrauisch gegenüber den Manövern des Grafen Andrassy [34], trotzdem versucht hat zu einer Vereinbarung mit Wien zu gelangen. Trotz der, wegen einer gewissen Zurückhaltung des Britischen Kabinetts hervorgerufenen Verspätung [35], gelangte man bis zu letzt zur berühmten Vereinbarung vom 6. Juni 1878 zwischen Wien und London [36], wobei ein gemeinsames Programm festgesetzt wurde, mit welchem die zwei Teilnehmer sich beim Berliner Kongreß vorstellen sollten.

Außer dem britischen Engagement die Abtretung Bosniens der Verwaltung der Habsburgischen Monarchie zu unterstützen, betrafen die Klauseln des Agrements die meistmöglichste Einschränkung des russischen Einflusses südlich der Donau, wobei die zwei Regierungen sich infolgedessen für die Einschränkung des Termins der russischen Besetzung Bulgariens auf nur 6 Monate und die Festsetzung der künftigen südlichen Grenze des Bulgarischen Fürstentums längs des Balkansgebirges einsetzten [37].

Wie vorher erwähnt, hatte das Foreign Office, ohne formal in bezug auf die Einschließung des Süden Bessarabiens in das Territorium des Zaristischen Reiches zuzustimmen, in der Tat in diesem Problem durch die Unterzeichnung der englisch-russischen Vereinbarung vom 30. Mai 1878 nachgegeben, was unter anderen eine Annahme der Erweiterung der russischen Seeküste in dem Gebiet zwischen dem Dnjestr-Fluß bis zur Donaumündung bedeutet hat. Dagegen, auf den Vorschlag des Grafen Andrassy hin, verpflichtete sich Großbritannien zusammen mit Österreich-Ungarn, durch das erörterte Agrement, sich einer eventuellen Ausdehnung der Herrschaft des Zaren auch über die Dobrogea zu widersetzen [38], um eine direkte Verbindung durch die erwähnte Provinz am Schwarzen Meer zwischen Rußland und Bulgarien zu verhindern.

Obwohl im Text der österreichisch-britischen Vereinbarung die Donaufrage nicht eingeschlossen wurde, bildete sie trotzdem einen wesentlichen Bestandteil des zwischen Wien und London eingetretenen Abkommens.

Im Kontext der an der unteren Donau erschienenen Veränderungen der eigentlichen Sachlage und der rechtlichen Lage nach den Freignissen der Jahre 1877—1878, hat die Diplomatie am Ballplatz ihre Einstellung gegenüber derjenigen im Pariser Kongreß angenommen Haltung teilweise verändert [39], obwohl die Wiener Objektive, in großen Linien, dieselben blieben : die Entziehung der Schiffahrt auf dem oberen Stromlauf einer

---

[33] Andrassy hatte, auf die Mitarbeitsvorschläge der englischen Regierung, eine prinzipielle positive Antwort geschickt, zwei Tage vor der Rückkehr nach London von Schuwalow, zwecks Abschließung eines englisch-russischen Abkommens : E. Wertheimer, *Graf Julius Andrassy. Sein Leben und seine Zeit*, Bd. 3, Stuttgart, 1913, S. 98.

[34] Münster an Bülow, 25. Mai 1878, *a.a.O.*

[35] *Ibidem.*

[36] Siehe *Quellen und Studien zur Geschichte des Berliner Kongresses*, Bd. 1, Nr. 36.

[37] *Ibidem.*

[38] *Ibidem.* Dieser letzte Punkt des Abkommens wurde auf Ansuchen Andrassys eingeschlossen : W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 26.

[39] Betreffend die Haltung der Großmächte während der Periode 1856—1878, siehe H. Hajnal, *Le droit du Danube international*, La Haye 1929, S. 30—104.

internationalen Kontrolle und die Zusicherung, wenn nicht eines Monopols, wenigstens einer dominanten Position für Österreich-Ungarn betreffs des Handelsschiffverkehrs auf der unteren Donau. Folglich hat die österreichisch-ungarische Diplomatie auf die früheren Versuche verzichtet die freie Schiffahrt auf der Donau oberhalb von Galaţi der Schiffe die nicht den Donaustaaten gehörten, zu verhindern [40], und unterstützte dagegen die fristlose Verlängerung der Europäischen Kommission [41], zu deren Pflicht, laut dem Wiener Standpunkt, auch die Regelung und Kontrolle der Schiffahrt auf der erwähnten Donaustrecke gehören sollte [42]. Gleichzeitig verfolgten die Gouvernanten der Doppelmonarchie das Monopol der Bauarbeiten am Eisernen Tor zu erhalten und die rechtliche Teilnahme der Uferstaaten (respektive Rumänien und Serbien) daran auszuschließen, so wie es im Londoner Vertrag vom 13. März 1871 vorgesehen war [43].

Die in der Politik der Donaumonarchie eingetretenen Nuancen, wobei diese bis zuletzt zu einer Übereinkunft mit Großbritannien, ihr früherer Gegner, geführt haben, hingen sowohl von dem Wiedererscheinen Rußlands an der Donau, als auch von inneren Gründen ab. Da das Zarenreich, durch die Eingliederung des Südens Bessarabiens, von neuem ein Donaustaat geworden war, um so mehr als die Strommündungen, nach dem Waffenstillstand von Adrianopel unter die Besetzung eines russischen Armeekorps gelangt waren der begonnen hatte, im Rahmen des internationalen Schiffverkehrs, auch eine Taxe für „die Beseitigung aller Hindernisse" [44] die auf dem Kurs der Donau während des Krieges erschienen waren zu beheben, hat die Diplomatie am Ballplatz die Autorität der Europäischen Kommission unterstützt und die Verlängerung *sine die* ihrer Aktivität beansprucht. Die führenden Staatsmänner der Doppelmonarchie befürchteten gleichzeitig, daß es Petersburg gelingen würde, kraft der Position die es sich in Bulgarien gesichert hatte, zukünftig die geplante Donaukommission der Uferstaaten, die eigentlich schon vor zwei Jahren hätte gegründet werden sollen, laut dem Art. 17 des Pariser Vertrages [45] zu dominieren. Endlich mußten die Regierungen in Wien und Budapest die schwierige Lage in welcher sich die bekannte Donau-Dampfschifffahrt-Gesellschaft befand einsehen, einerseits schwer durch den Transport der österreichisch-ungarischen Waren auf den rumänischen Eisenbahnen konkurriert, andererseits, laut den beim Ballplatz eingereichten Klagen, geschädigt durch die unzähligen Kollisionen die vorkamen und die auf

---

[40] Versuch der die Form des Schiffahrtsaktes vom 7. November 1857 angenommen hatte (siehe Art. 5 und 7 des von D. A. Sturdza in *Recueil de documents relatifs à la liberté de navigation du Danube*, Berlin, 1904, ff. 1766, veröffentlichten Dokuments), das aber von der Konferenz der Großmächte in Paris vom Mai—August 1858 zurückgewiesen wurde.

[41] Im Gegensatz zu der während der Konferenz in Paris aus dem Jahre 1858 und nachfolgender angenommenen Haltung.

[42] H. Hajnal, *a.a.O.*, S. 129—130.

[43] Lt. Art. 6, siehe D. A. Sturdza, *a.a.O.*, S. 108—109.

[44] Siehe H. Hajnal, *a.a.O.*, S. 126, Note 1: L'autorité militaire [...] fera enlever du Danube toutes les entraves et ouvrira le fleuve à la navigation tout en s'en réservant la surveillance.

[45] H. Hajnal, *a.a.O.*, S. 127—128.

das totale Fehlen eines Schiffahrtsregimes und einer -polizei auf der Donau zwischen dem Eisernen Tor und Galaţi zurückzuführen waren [46].

Diese Situation berücksichtigend hat das Gemeinsame Ministerium des Äußeren Österreich-Ungarns seine Einstellung gegenüber dem Donauproblem bereits am 27. April 1878 in einem komplexen, in vier Punkten zusammengefaßten Programm bekanntgemacht, das auch die Grundlage der Vereinbarung mit der Regierung in London dargestellt hat [47].

Die Wiener Diplomatie forderte erstens die Neutralisierung des Donaulaufes, aber nur vom Eisernen Tor stromabwärts, die Schiffahrt auf dem oberen Teil des Stromes sollte außerhalb jeder internationalen Regelung bleiben, was die „Aufhebung der Bestimmungen des Pariser Traktats“ miteinbezog [48]. Das Neutralisierungssystem sah die Abschaffung der Festungen an beiden Ufern, sowie in allen auf dem unteren Stromlauf befindlichen Inseln vor. Der zweite Punkt des Programms befaßte sich mit dem erwähnten Vorschlag für die Verlängerung *sine die* der Europäischen Kommission, wobei dieser internationale Organismus dem rumänischen Staat gegenüber, auf dessen Territorium sich die Donaumündung befand, unabhängig war, wodurch die Souveränität Rumäniens beeinträchtigt wurde. Der nächste Punkt desselben Dokuments bezog sich auf eine geplante Kontrolle der Stromschiffahrt die von der Europäischen Kommission, durch einen delegierten Kommissar, aufgrund eines Reglements das mit demjenigen für die Donauschiffahrt identisch war, ausgeübt werden sollte und in welchem gleichzeitig vorgesehen wurde, daß der Warenschiffverkehr zwischen dem Eisernen Tor und Galaţi von jeden Gebühren frei war [49]. Auf diese Art wollte der Ministerrat in Wien die Interessen der österreichisch-ungarischen Donau-Schiffahrtsgesellschaft wahren. Der Endteil des in Wien ausgearbeiteten Programms versuchte der Habsburgermonarchie das exklusive Recht zu sichern die zwecks Erleichterung der Schiffahrt am Eisernen Tor vorgesehenen Bauarbeiten auszuführen. Wie der Jurist H. Hajnal behauptet, sollte die Diplomatie am Ballplatz erstens Rumänien von einer eventuellen Teilnahme an den vorgesehenen Arbeiten entfernen. „Die serbische Regierung hätte die geplanten Arbeiten sicher nicht verhindert, so wie die späteren Ereignisse es auch bewiesen haben, aber man befürchtete, daß Rumänien eine verspätende Stellungnahme annehmen würde, wegen der Konkurrenz zwischen den rumänischen Eisenbahnen und der österreichischen Schiffahrtsgesellschaft die von der Beseitigung der Hindernisse am Eisernen Tor Nutzen ziehen würde“ — schreibt H. Hajnal [50]. Aus den Anweisungen vom 17. März 1878 die Graf Andrassy dem Botschafter der Österreichischen-Ungarischen Monarchie in Konstantinopel schickte, geht hervor, daß die Diplomatie am Ballplatz, durch den in den Monaten März—Mai 1878 ausgeübten Druck um das militärische Besetzungsrecht über die Insel Ada-Kaleh [51] zu erhalten,

---

[46] *Ibidem*, S. 128, 131—132.

[47] *Ibidem*, S. 129—133; ebenfalls W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 29.

[48] C. I. Băicoianu, *Dunărea. Privire istorică, economică şi politică* (Die Donau. Historische, ökonomische und politische Betrachtung), Bucureşti, 1915, S. 71.

[49] H. Hajnal, *a.a.O.*, S. 131.

[50] *Ibidem*, S. 132.

[51] Andrassy an Zichy, 17. und 31. März und 10. April 1878, *Quellen und Studien zur Geschichte des Berliner Kongresses*, 1878, Bd. 1, Nr. 462, 476, 487.

wonach sie bis zuletzt auch eine entsprechende Vereinbarung mit der Türkei unterschrieben hat [52], eigentlich die Entfernung Serbiens von dem Eisernen Tor verfolgt hat [53].

Bereits in der erwähnten Sitzung vom 25. April 1878 des Gemeinsamen Ministerrats Österreichs-Ungarns war die Idee des Schaffens einer Kontrollkommission für die untere Donau erschienen, die aus den Vertretern Rumäniens, Serbiens und Bulgariens zusammengesetzt werden sollte. Die Initiative dieses Vorschlags gehörte Graf Clumetzky, Handelsminister im österreichischen Kabinett, der, im Lichte der österreichisch-ungarischen Handelsinteressen, die geplante Kontrolle durch einen Delegierten der Europäischen Donaukommission als unwirksàm betrachtete. Um das sogenannte Recht der Habsburgermonarchie zu rechtfertigen der Kommission der Uferstaaten anzugehören, die er als Kontrollorgan an Stelle eines delegierten Kommissars der Europäischen Donaukommission vorgeschlagen hatte, versuchte Graf Clumetzky die Interessen Österreich-Ungarns bei der Ausführung der Arbeiten am Eisernen Tor zu wahren [54]. Der Vorschlag der Schaffung einer Kontrollkommission der Uferstaaten wurde aber vom Ministerrat mit der Behauptung zurückgewiesen, daß keine juridische Grundlage der Argumentation existieren würde [55], obwohl nach dem Berliner Kongreß die Ballplatz-Diplomatie genau das Gegenteil behaupten würde [56].

Mit der erwähnten englisch-österreichisch-ungarischen Vereinbarung vom 6. Juni 1878 wurde die Reihe der bilateralen, dem Berliner Kongreß vorgehenden Abkommen, abgeschlossen. Obwohl diese insbesondere durch der Zarendiplomatie erzwungene Konzessionen die Streitigkeiten zwischen Rußland, einerseits und Österreich-Ungarn und Großbritannien, andererseits, beigelegt hatten, hat sich der Kongreß, dessen Debatten am 13. Juni 1878 in der Deutschen Hauptstadt begannen, nicht nur auf die Sanktionierung durch einen Vertrag der im Rahmen der erwähnten Vereinbarungen zwischen London und Petersburg, Wien und London oder zwischen Großbritannien und der Pforte erzielten Beschlüsse beschränkt [57]. In Berlin wurden nicht nur Detailfragen, sondern auch wichtige Probleme erörtert, worüber man anfangs zu einem prinzipiellen oder sogar detaillierten Übereinkommen gelangt war. Dies war sowohl der russischen Diplomatie zu verdanken, die, gelegentlich des Kongresses, versucht hat in

---

[52] Essad-bey an Andrassy, 21. Mai 1878, und Andrassy an Essad-bey, 21. Mai 1878, ebenfalls das Rundschreiben Andrassys (vom 25. Mai 1878), *Aktenstücke, Orientalische Angelenheiten* (vom. 7. April bis 3. Nov. 1878), Nr. 151—153.

[53] Andrassy an Zichy, 17. März 1878, *loc. cit.*

[54] „Es gebührt uns unter allen Umständen eine dominierende Stellung auf der bezeichneten Donaustrecke...“ : apud H. Hajnal, *a.a.O.*, S. 133.

[55] H. Hajnal, *a.a.O.*, S. 133.

[56] Siehe die nächsten Seiten. Die Meinungsverschiedenheit zwischen dem Ministerium des Äußeren und dem Handelsministerium dauerte mehr als ein Jahr und stellte das Objekt des Gemeinsamen Ministerrates vom 25. April 1879 dar, ohne daß man zu einem Übereinkommen gelangt wäre : Ministerrath für Gemeinsame Angelegenheiten, K.Z. 63, A.M.A.Z. 236, 25. April 1879, Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien (fortlaufend H.H.S.W.), Politisches Archiv XL, Gemeinsame Ministerratsprotokolle, 1877—1878, Karton 290, ein Mikrofilm in den Staatsarchiven, Bucureşti, Fond Mikrofilme, Rolle 86, C. 570—576.

[57] Zwischen Österreich-Ungarn und Rußland wurde keine, dem Kongreß vorausgehende Vereinbarung erzielt : Bismarck an Stolberg 22. März 1878 und Stolberg an Bismarck, 21. Mai 1878, *G.P.*, a.B., Nr. 409 und 411.

letzter Stunde einige Erfolge zu erzielen, in dem Maße in welchem einige unklare Formulierungen im vorausgehenden englisch-russischen Abkommen ihr eventuelle Widerrufungen zuließen, als auch dem Foreign Office, das viel unnachgiebieger war als voraus angenommen, wegen der von den londoner politischen Kreisen ausgedrückten Unzufriedenheiten als die Klauseln der erwähnten, von der Regierung Disraelis mit Rußland abgeschlossenen Vereinbarung bekannt wurden [58].

Wie vorher festgesetzt wurde, sollten die Vertreter der europäischen Großmächte in der Hauptstadt Deutschlands den Text des Vertrages von San Stefano zensurieren, so daß das Problem des Bosporus und der Dardanellen nicht das Objekt der Verhandlungen darstellen sollte, da der Artikel 24 des obenerwähnten Dokuments das Meerengenregime nicht veränderte [59], obwohl die Änderung dieses Traktats zugunsten Rußlands das Hauptobjektiv des Feldzugs der zaristischen Armee in den Jahren 1877—1878 war [60]. Die Absicht Petersburgs, dank insbesondere dem starken Einfluß des Generals Ignatiew, der Pforte bis zuletzt ein Traktat wie dasjenige von Unkiar-Skelessi aufzuzwingen, geht unter anderen auch aus dem Artikel 5 des russisch-türkischen Waffenstillstandsabkommens vom 19./31. Januar 1878 hervor [61]. Der Kanzler Gortschakow war anfangs ebenfalls für eine Änderung des Meerengenregimes, zwecks Erlangung des Rechtes der freien Durchfahrt durch den Bosporus und den Dardanellen der Kriegsschiffe Rußlands und der anderen Schwarzmeerstaaten [62], er hat aber bis zuletzt, wegen der Opposition der anderen Großmächte, vorgezogen das status quo beizubehalten [63]. Der Artikel 24 des Friedensabkommens von San Stefano, im Vergleich zu den Klauseln des russisch-türkischen Waffenstillstandes, bringt diese letzte Abänderung der zaristischen Diplomatie betreffend das Meerengenproblem zum Ausdruck, welches nachträglich auch vom Botschafter Piotr Schuwalow gegenüber Lord Salisbury, in der Form einer verbalen Nota, anläßlich der Abschließung der erwähnten Vereinbarung in London am 30. Mai 1878 unterstrichen wurde [64].

Obwohl, *stricto sensu*, das Regime des Bosporus und der Dardanellen in Berlin nur das Objekt von Randbesprechungen darstellte, stand das Schwarze Meer im Zentrum der ganzen Debatte, um so mehr als die britische Diplomatie, den um den Pontus Euxinus herum eingetretenen territoriellen Änderungen zufolge, versucht hat vom Sultan gerade das zu erlangen was sie nie zugelassen hätte, daß die Pforte es dem Zaren zugesteht, nämlich das Recht der Durchfahrt der Kriegsschiffe durch die Meerengen.

---

[58] Veröffentlicht den zweiten Tag nach Eröffnung des Kongresses von der britischen Zeitung „Globe", was auch das Mißtrauen des Sultans betreffend den Abschluß eines Abkommens mit England hervorgerufen hat: B. Jelavich, *a.a.O.*, S. 116—117; ebenfalls W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 115.

[59] *Congrès de Berlin*, S. 29.

[60] S. Goriainow, a.a.O., S. 374.

[61] *Congrès de Berlin*, S. 10.

[62] Eigentlich wäre nur Rußland der Nutznießer gewesen, da Rumänien, und noch weniger das neu geschaffene Fürstentum Bulgariens eine Militärflotte besaßen.

[63] Gortschakow an Ignatiew, 20. Jan. 1. Febr. 1878, und an die Botschafter Rußlands, in London, Berlin und Wien, 8. Febr. 1878. *Освобождение Болгарии от турецкого ига*, Moskau, 1864, Bd. 2, S. 413 und 339—440.

[64] Siehe B. H. Summer, *Russia and the Balkans*, 1870—1880, Oxford, 1937, S. 649.

Die Festsetzung der Grenzen des bulgarischen Staates war das Hauptobjekt des englisch-russischen Disputs in Berlin und das war erstens den Bemühungen des Foreign Offices zu verdanken die Einflußzone Rußlands so weit als möglich nördlich von Konstantinopel zu verlegen; gleichfalls waren die Erörterungen betreffend den künftigen Hafen Batum [65] eng mit dem ganzen Problem des Schwarzen Meeres und der Meerengen verbunden. Übrigens fanden alle Verhandlungen unter dem Zeichen der Bedrohung Konstantinopels vom Festland aus durch die russischen Truppen und vom Meer aus durch die britische Flotte statt.

Bereits in der ersten Sitzung des Kongresses erhob der Leiter der britischen Delegation, Lord Beaconsfield, den Einwand, daß die Truppen des Zaren die durch den Waffenstillstand festgesetzte Demarkationslinie in Richtung Konstantinopel überschritten haben, so daß der englische Premier die Frage stellte „ob es annehmbar ist, daß der Kongreß in der Gegenwart einer derartigen Gefahr tagt" [66]. Nur der autoritären Art in welcher der Kanzler Bismarck diese erste Sitzung geleitet hat [67] ist es zu verdanken, daß der Kongreß davor bewahrt wurde „bereits anläßlich der ersten offiziellen plenaren Kontaktnahme der Delegierten aufgelöst zu werden".

Übrigens hat die Diplomatie in der Wilhelmsstraße, während des ganzen Ablaufes des Kongresses die Bevollmächtigten Rußlands so lange unterstützt als jene Probleme erörtert wurden die mit dem Osten der Balkanhalbinsel verbunden waren, die aber auch diejenigen der entsprechenden Schwarzmeerküste einschlossen. Bereits am Anfang hat Bismarck die türkische Delegation gezwungen raschmöglichst die türkischen Truppen aus den Häfen Warna und Schumla [68] zurückzuziehen, welche die Vertreter des Zaren beabsichtigten in das Gebiet Bulgariens einzugliedern, was ihnen in letzter Instanz auch gelungen ist [69]. In der IX. Sitzung des Kongresses schloß sich der deutsche Kanzler dem Grafen Schuwalow an und widersetzte sich ohne ein positives Resultat zu erlangen, der Regierungsdelegation Rumäniens Gehör zu schenken, welche das Problem Bessarabiens erörtern sollte [70]. Gleichzeitig ist es Bismarck zu gunsten Rußlands gelun-

---

[65] Die Haltung Großbritanniens hatte sogar eine bestimmte Panik in Petersburg hervorgerufen : Giers an Jomini, 18./30. Jun. 1878, Ch. and B. Jelavich, *Russia and the East 1876—1888: the Letters of A. G. Jomini to N. K. Giers*, Leiden, 1959, S. 147. Betreffend die geführten Verhandlungen siehe B. Jelavich, *Great Britain and the Russian Acquisition of Batum, 1878—1886*, in „Slavonic and East European Review", XLIII (1970), Nr. 110, S. 51—56; ebenfalls W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 101—110, 116—118.

[66] *Congrès de Berlin*, Protokolle 1.

[67] *Ibidem.*

[68] Caratheodory Pacha, *Le Rapport Secret sur le Congrès de Berlin* adressé à la Porte Paris, 1919, S. 76—77 und 85—89; siehe auch Fürst zu Hohenlohe-Schillingsfürs, *Denkwürdigkeiten*, Bd. 2, Stuttgart, 1906, S. 234.

[69] Die britische Delegation hatte versucht die Türkei in der Beibehaltung des Hafens Warna, als Tausch für die Genehmigung der Eingliederung des Sandschak Sofia in das bulgarische Fürstentum zu unterstützen (siehe das Protokoll Nr. 4 des Kongresses). Da aber auch eine zweite Variante für eine Kompensation für den Sandschak Sofia vorhanden war, und zwar sollte die Türkei die Flußgebiete der Flüsse Mesta Karasu und Struma Karasu behalten, hat die russische Delegation für letztere optiert : *Congrès de Berlin*, Protokoll Nr. 4.

[70] *Ibidem.* Protokoll Nr. 9 : „Le Prince Bismarck ne regarde pas que l'admission des Roumains présente. au point de vue de la réussite des travaux du Congrès, le même intérêt que l'admission des Grecs [. . .]. Son Altesse Sérénissime hésite à penser qu'il soit bon d'accroître les difficultés de la tache pacifique dévolue à la haute Assemblée en introduisant les

gen, daß dieses letzte Problem von demjenigen der Donau getrennt wird, und nicht, so wie Lord Beaconsfield versucht hatte es naturgemäß zu verbinden [71]. Was das Meerengenregime betraf, hat der deutsche Kanzler den Plan Salisburys für die britische Militärflotte das Recht des Eindringens in das Schwarze Meer zu erlangen, als eine Kompensation für die Eingliederung des Hafens Batum seitens Rußlands, nicht unterstützt [72]. Endlich widersetzte sich der Leiter der Diplomatie in der Wilhelmsstraße dem österreichisch-britischen Programm betreffend eine eventuelle gemischte Besetzung Bulgariens mit Truppen aller Großmächte [73] und unterstützte dagegen die russische Delegation in ihren Bemühungen die Anwesenheit der Armee des Sultans im östlichen Rumelien so viel als möglich zu beschränken [74].

In den Besprechungen betreffend die Zukunft dieser Provinz, sowie insbesondere des Bulgarischen Fürstentums, welche, so wie bereits erwähnt, in erster Reihe durch die Aktion des englischen Kabinetts um eine möglichstgroße Entfernung Rußlands von Konstantinopel zu erlangen, hervorgerufen wurden, hat die Diplomatie vom Ballplatz, im Unterschied zu derjenigen in der Wilhelmsstraße, fortwährend Großbritannien unterstützt, aber aus nuanciert veschiedenen Beweggründen als diejenigen des Foreign Offices und ohne einer unmittelbaren Abhängigkeit vom Problem der Meerengen. Infolgedessen hat Graf Andrassy in der Sitzung des Kongresses vom 17. Juni die Teilnahme eines Delegierten der Habsburgermonarchie an den direkten englisch-russischen Verhandlungen betreffend die Festsetzung der Grenzen Bulgariens und Rumeliens erlangt [75] und anläßlich der Plenarsitzung der Delegierten am 24. desselben Monats hat ebenfalls der Leiter der Diplomatie vom Ballplatz den obligatorischen Termin von 6 Monaten für die Zurückziehung der russischen Truppen südlich der Donau vorgeschlagen; er war auch der Initiant des erwähnten Projekts einer gemischten Besetzung Bulgariens [76].

Diese Stellungnahmen des Leiters der österreichisch-ungarischen Delegation waren auf den Entschluß Wiens zurückzuführen, einerseits seine Einflußzone in den westlichen Teilen der Balkanhalbinsel zu erweitern, andererseits durch das Imperativ keinen ausgedehnten und kräftigen slawischen Staat zu dulden, der die natürliche Folge mit sich bringen würde eine Zentrifugalkraft auf die unter der Herrschaft der Doppelmonarchie befindlichen Landsleute auszuüben. Am Ballplatz befürchtete man die eventuelle künftige Ausrufung eines Staates unter der Leitung des montenegrinischen Fürsten Nicolae, der Serbien, Bosnien und

---

Délégués roumains, dont les réclamations, connues d'avance, ne semblent pas de nature à faciliter la bonne entente...".

[71] *Ibidem:* „Le Prince de Bismarck déclare que [...] il ne voit point de connexité entre la liberté du Danube et la rétrocession de la Bessarabie. Il s'associe, pour ce qui est de la Bessarabie, à l'opinion des Plénipotentiaires russes [...]".

[72] Siehe die folgenden Seiten.

[73] In der Eventualität, daß die innere Lage in Bulgarien das Vorhandensein von Militärtruppen benötigen würde, nach Ablauf des von Andrassy vorgeschlagenen Termins von 6 Monaten für die Zurückziehung der russischen Truppen : *Congrès de Berlin,* Protokoll Nr. 5.

[74] *Ibidem,* Protokoll Nr. 6.

[75] *Ibidem,* Protokoll Nr. 2. Betreffend die Entfaltung der Verhandlungen im Rahmen der Kommission, siehe W. N. Medlicott, *a.a.O.,* S. 46—55.

[76] *Congrès de Berlin,* Protokoll Nr. 5.

Montenegro vereinen sollte [77], was den Grafen Andrassy veranlaßte im Rahmen der englisch-österreichisch-russischen Verhandlungen sehr aktiv zu sein und in Petersburg sogar Allarm hervorrief betreffend die Ausbruchsmöglichkeit eines Waffenzusammenstoßes [78].

Die Wiener Diplomatie konnte in Berlin, so wie bekannt, ihr Programm durchführen, nicht nur betreffend die Einschließung im Vertrag des Rechtes der Doppelmonarchie die militärische Besetzung Bosniens, Herzegowinas und des Sandschaks Novibazar [79] beizubehalten, was die Unmöglichkeit einer zukünftigen Vereinigung Montenegros mit Serbien erwirkte, sondern auch betreffend die Festigung des insbesondere ökonomischen Einflusses im ganzen nord-westlichen Teil der Balkanhalbinsel; der diesbezügliche Haupterfolg war die Unterzeichnung am 8. Juli 1878, ebenfalls in der Hauptstadt Deutschlands, der österreichisch-serbischen Konvention.

Durch die auf die Regierung von Belgrad ausgeübte Chantage, die gewährte Unterstützung betreffend die territoriellen Ansprüche Serbiens gegenüber dem Türkischen Reich zurückzuziehen [80], ist es den Diplomaten der Doppelmonarchie gelungen bis zuletzt den serbischen Premierminister Ristić zu zwingen die erwähnte Vereinbarung zu unterzeichnen, laut welcher die zwei Teilnehmer sich verpflichten, unter anderen, an dem bereits begonnenen Bau und dem Anschluß eines Eisenbahnsystems teilzunehmen, welches Wien mit den Städten Saloniki und Konstantinopel, via Belgrad—Pirot, verbinden sollte. Die serbische Regierung verpflichtete sich gleichzeitig die Pläne der Habsburgermonarchie betreffend das Eiserne Tor zu genehmigen und ein Handelsabkommen mit Österreich-Ungarn mit der Klausel der begünstigsten Nation abzuschließen [81].

Die österreichisch-ungarische Diplomatie hat die britische bei dem Berliner Kongreß unterstützt als das bulgarische Problem erörtet wurde, welches einigermaßen mit demjenigen des Schwarzen Meeres verbunden war, hat aber, wie wir bereits gezeigt haben, verfolgt sich auf diesem Wege den Einfluß im nord-westlichen und nicht im östlichen Teil der Halbinsel zu sichern. Da die Verhandlungen die Festsetzung der russisch-türkischen Grenzen verfolgten, wobei einer der Hauptpunkte der Debatte die Zukunft des Hafens Batum, mit noch größeren Implikationen betreffend die Verstärkung der Position Rußlands am Schwarzen Meer und die eventuelle Umänderung des Meerengensystems, laut der Absicht des Foreign Offices,

---

[77] Laut der Unterredung Hohenlohe—Blowitz (Korrespondent der Zeitung Times): siehe Hohenlohe, *a.a.O.*, Bd. 2, S. 237; ebenfalls M. Müller, *Die Bedeutung des Berliner Kongresses für die deutsch-russischen Beziehungen*, Leipzig 1927, Nr. 35.

[78] Durch den Prinzen Alexander von Hessa hat der Zar den deutschen Botschafter H. L. v. Schweinitz gewarnt: General von Schweinitz *Denkwürdigkeiten*, Bd. 2. Berlin, 1927, Nr. 35.

[79] Der Artikel 25 des Berliner Traktats. Betreffend die bis zu einer vollständigen Vereinbarung geführten Verhandlungen, siehe W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 50—51 und 72—86.

[80] Lt. der Besprechungen und der Korrespondenz Ristić—Andrassy und Ristić—Schwegel, siehe W. Géorgévitch, *La Serbie au Congrès de Berlin*, in „Revue d'histoire diplomatique' V (1891), S. 537—539.

[81] *Ibidem*, S. 525—539.

war [82], hat sich die Delegation der Österreichisch-Ungarischen Monarchie, sowohl während der Plenarsitzungen, als auch der Nebenverhandlungen möglichst reserviert verhalten [83].

Im Unterschied zu der Reserve des Grafen Andrassy, hat der Kanzler Bismarck Rußland unmittelbar, durch die Anerkennung der Eingliederung des Hafens Batum in das Territorium des zaristischen Reiches und insbesondere durch sein Bemühen die Besprechungen in der Sitzung vom 6. Juni zu beeinflussen, unterstützt; als Vorsitzender des Kongresses betrachtete er die Zustimmung der Petersburger Regierung der obenerwähnten Stadt das Regime des „Porto franco" zu genehmigen als vollkommen befriedigend [84]. Der Erfolg war zweifellos auf der Seite Rußlands, insbesondere da während der bilateralen Verhandlungen es dem Kanzler Gortschakow gelungen war dem Premierminister Disraeli die Zufügung im Artikel 59 des Berliner Vertrages, vor dem Ausdruck „port franc", welcher das Regime des Hafens Batum regeln sollte, auch die Worte „essentiellement commercial" statt „exclusivement commercial", so wie Lord Salisbury es gefordert hatte, abzuzwingen [85]. Der deutsche Kanzler war ebenfalls vollständig unzugänglich als der englische Außenminister, nachdem er die Hoffnung verloren hatte ein Abkommen über den Meerengen mit dem Sultan abzuschließen, versucht hatte die deutsche Unterstützung in der Frage der Einfahrt der britischen Militärschiffe in das Schwarze Meer zu erlangen, als Kompensation für die Eingliederung des Hafens Batum in das zaristische Reich [86].

Durch den Berliner Vertrag wurde das Statut des Bosporus und der Dardanellen überhaupt nicht geändert [87], da die zaristische Diplomatie, so wie obenerwähnt, zur Erkenntnis gelangt war, daß es für die russischen Interessen vorteilhafter war ein *status quo* aufrechtzuerhalten. Die Urkunden des Kongresses ließen aber die Freiheit zu ganz verschiedene zukünftige Auslegungen der Rechtslage in der obenerwähnten Region zu machen, weil in den Sitzungen vom 11. und 12. Juli 1878, gegenüber den offiziellen und völlig entgegengesetzten Erklärungen der Vertreter Großbritanniens und Rußlands, betreffend die Art auf welche die zwei Regierungen das Prinzip der Schließung der Meerengen verstehen werden, keine Stellungnahme adoptiert wurde [88].

---

[82] Eigentlich hat sich das britische Kabinett dieser Initiative des Foreign Offices widersetzt, doch war es einverstanden sich einer derartigen Drohung zu bedienen um die Petersburger Regierung einzuschüchtern und wenigstens ein Statut des „porto franco" für die Stadt Batum zu erlangen. Am 29. Juni 1878 hat das Kabinett den Text der Deklaration über die Meerengen, mit kleinen Umänderungen, angenommen, die Salisbury beim Kongreß vorlesen sollte: B. Jelavich, *Great Britain and the Russian Acquisition of Batum*, a.a.O., S. 59.

[83] Die österreichisch-ungarische Delegation hat im Rahmen der englisch-russischen Verhandlungen überhaupt keine Rolle gespielt: Siehe W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 105—115. Im Rahmen der Sitzung des Kongresses vom 6. Juli 1878 war Graf Andrassy ebenfalls sehr reserviert. *Congrès de Berlin*, Protokoll Nr. 14.

[84] *Congrès de Berlin*, Protokoll Nr. 14.

[85] *Ibidem*, S. 293. Betreffend die Nachgabe Disraelis gegenüber demjenigen was Salisbury erzielt hatte (port „exclusivement commercial") siehe Lady G. Cecil, *Life of Robert, marquis of Salisbury*, Bd. 2, London, 1921, S. 292—293.

[86] Siehe W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 104.

[87] Lt. Art. 63 des Traktats von Berlin.

[88] Die widersprüchlichen Deklarationen der zwei Delegationen bilden das Thema verschiedener Werke die das Problem der Meerengen während des Berliner Kongresses analysieren.

Es ist bekannt, daß Lord Salisbury am 11. Juli 1878 gefordert hat seine Erklärung dem Protokoll der Sitzung beizufügen, laut welcher „die Verpflichtungen Ihrer Britischen Majestät betreffend die Schließung der Meerengen sich auf ein Engagement gegenüber dem Sultan beschränken, die unabhängigen Beschlüsse Ihrer Majestät im Sinne der bestehenden Traktate zu respektieren" [89], was den Grafen Schuwalow veranlaßt hat am nächsten Tag, mit demselben Ersuchen, daß seine Worte in den Text des Protokolls aufgenommen werden, zu behaupten, daß vom Gesichtspunkt des Zaren aus, das Prinzip der Schließung des Bosporus und der Dardanellen einen europäischen Charakter hat. Infolgedessen sind die diesbezüglichen Bestimmungen der Traktate von 1841, 1856 und 1871, bestätigt durch den vorletzten Artikel des Berliner Vertrages, laut der erwähnten Erklärung des zweiten Bevollmächtigten der Regierung Rußlands, „nicht nur gegenüber dem Sultan, sondern gegenüber allen Mächten die diese Unterhandlungen unterzeichnet haben obligatorisch" [90].

Die Vertreter Deutschlands und Österreich-Ungarns beim Kongreß, wie übrigens auch diejenigen der anderen Großmächte, haben sich zugunsten keiner der zwei verschiedenen Darlegungen des Prinzips der Schließung der Meerengen für die Kriegsschiffe erklärt [91], so daß das Problem des Regimes des Bosporus und der Dardanellen eigentlich offen blieb und im Laufe der nächsten Jahrzehnte gefährliche Streitigkeiten zwischen Rußland und Großbritannien hervorgerufen hat, gegenüber welchen die Diplomatie in der Wilhelmsstraße und am Ballplatz, in Abhängigkeit von den eigenen Interessen Deutschlands und Österreich-Ungarns, in enger Abhängigkeit von der augenblicklichen Konjunktur, Stellung genommen haben.

Im Unterschied zu der Gleichgültigkeit welche die Regierung in Wien gegenüber den mit der Schiffahrt am Schwarzen Meer verbundenen Probleme geäußert hat, hat diese eine vollkommen andere Haltung betreffend die Regelung des Donauregimes angenommen und durch den Baron Haymerle, in der Sitzung vom 2. Juli des Kongresses das ganze, schon erwähnte und am 27. April von dem Ministerrat für gemeinsame Angelegenheiten der Doppelmonarchie erörterte Programm vorgelegt.

Das österreichisch-ungarische Projekt wurde in dieser ersten Form, insbesondere wegen der Delegierten Rußlands, die sich dem Prinzip der Neutralisierung des Stromes auf der Strecke unterhalb des Eisernen Tores widersetzten, nicht angenommen [92]. Der Kanzler Bismarck hat auch von diesem Gesichtspunkt aus die Petersburger Regierung indirekt unterstützt, da er behauptet hat, daß der Kongreß nicht den Zweck hätte ein neues Donauregime festzusetzen, sondern nur denjenigen den Vertrag von San Stefano zu zensurieren. Die bevorteiligende Haltung des Kongreßvorsitzenden war um so offenkundiger als es ihm in der Sitzung vom 29. Juni gelang, so wie wir bereits erwähnt haben, das Donauproblem, im Gegensatz zum-

---

Außer den bereits erwähnten, siehe auch N. Daşcovici, *La Question du Bosphore et des Dardanelles.* Genève, 1915 S.2 54; ebenfalls P. Gogeanu, *Strîmtorile Mării Negre de-a lungul istoriei* (Die Schwarzmeerengen im Laufe der Geschichte), Bucureşti, Edit. politică, 1956, S. 97—98.

[89] *Congrès de Berlin,* Protokoll Nr. 11.

[90] *Ibidem,* Protokoll Nr. 19.

[91] Siehe die zwei letzten Noten.

[92] *Congrès de Berlin,* Protokoll Nr. 11.

rumänischen [93] und britischen Gesichtspunkt, von dem territoriellen Problem zu trennen, was Rumänien betroffen hat.

Durch die Art auf welche er die Sitzungen leitete, hat der deutsche Kanzler verfolgt auch in der Donaufrage einen eventuellen Konflikt zwischen Österreich-Ungarn und Rußland oder zwischen letzterem und Großbritannien vorzubeugen. Infolgedessen versuchte er die ganze Erörterung auf Formulierungen mit generalem Charakter zu lenken und die Details zu vermeiden, was ihn veranlaßte das österreichisch-ungarische Programm abzulehnen, und nur auf die Insistenzen des Lords Salisbury hin, eventuell nur große Prinzipien die aus dem von der Delegation der Habsburgermonarchie vorgelegten Projekt extrahiert werden könnten zu besprechen [94].

In der nächsten Sitzung des Kongresses (4. Juli 1878) haben die Bevollmächtigten der Regierung in Petersburg dem, von den Delegierten Österreich-Ungarns unterstützten Prinzip der Neutraliesierung der Donau vom Eisernen Tor stromabwärts, dasjenige der freien Schiffahrt auf dem ganzen Stromlauf entgegengesetzt [95]. Durch diesen Vorschlag, der sich auf den Endakt des Wiener Kongresses (1815) und den Voraussehungen der Traktate von Paris (1856) und London (1871) stützte, hat die zaristische Diplomatie versucht, ohne daß es ihr gelungen wäre, den Bemühungen Wiens den Verkehr auf dem oberen Donaulauf von einer internationalen Regelung auszuschließen, entgegenzutreten; trotzdem ist es ihnen gelungen die Neutralisierungsformel auszuschließen. Dies war eine Voraussichtsmaßnahme da, unter anderen, die Neutralisierung des Stromes den stetigen Truppen- und nachher den Waffen- und Munitionstransport nach Bulgarien (Reni—Rustschuk) auf mehr oder weniger legaler Weise erschwert hätte, so wie es während dieses ganzen Jahrhunderts geschehen sollte in welchem die Petersburger Diplomatie, durch verschiedene Aktionen versucht hat ein Protektorat des Zaren in Sofia festzusetzen [96]. Das österreichisch-ungarische Projekt hatte, sogar in der dem Kongreß am 4. Juli 1878 vorgelegten synthetischen Formel, den Zweck der Habsburgermonarchie eine feste Position im Donauverkehr und in der Kontrolle der Stromschiffahrt zu sichern, zum Nachteil der Interessen der Uferstaaten. So wurden die Hauptpunkte des alten Programms beibehalten : 1) die Regeder Schiffahrt nur auf der unteren Donau ; 2) die Verlängerung des Funktionierungstermins der Europäischen Kommission, die Erweiterung hrer Autorität bis nach Galaţi und ihre Unabhängigkeit gegenüber der Staatsautorität, die Einschließung in die Kommission eines Vertreters Rumäniens ; 3) die Anwendung auf der Strecke Vîrciorova—Galaţi eines uniformen Reglements der Schiffahrt und der Strompolizei, gleichartig

---

[93] Durch das Rundschreiben vom 17. April 1878, hat die Rumänische Regierung versucht, indem sie gewisse, von den russischen Okkupationstruppen genommene Kontrollmaßnahmen der Schiffahrt im Donaudelta erörterte, das Problem der Behaltung Bessarabiens mit demjenigen der Gewähr der freien Donauschiffahrt zu verbinden : siehe H. Hajnal, *a.a.O.*, S. 126, Note 2.

[94] *Congrès de Berlin*, Protokoll Nr. 11.

[95] *Ibidem*, Protokoll Nr. 12.

[96] Die von R. Léonow veröffentlichten russischen diplomatischen Dokumente sind in dieser Hinsicht aufklärend : siehe *Documents secrets de la politique russe en Orient 1881—1890*. D'après le livre russe paru à Sofia sous le titre „Les fonds d'occupation" publié par A. Léonoff, Berlin, 1893.

mit dem für die maritime Donau ; 4) die Übertragung ausschließlich Österreich-Ungarn der Ausführung aller Bauarbeiten am Eisernen Tor [97].

Im Unterschied zur Petersburger Diplomatie, die versucht hat die Tätigkeit der Europäischen Kommission zeitlich einzuschränken und den Uferstaaten — Rußland selbst war ein Uferstaat — ihre natürlichen Rechte anzuerkennen an der Regelung und der Kontrolle der Stromschiffahrt teilzunehmen, haben die Regierenden vom Ballplatz diese vollständig übersehen. Dagegen haben sie versucht die Autorität der Kommission an den Donaumündungen zeitlich und räumlich zu erweitern, um dadurch eine eventuelle Festigung der Position des zaristischen Reiches an der Donau zu verhindern. Seltsam scheint die Tatsache, daß außer der erwähnten mißlungenen Intervention vom 29. Juni 1878 des Lords Beaconsfield, als der englische Premier gegen die Einschließung des Südens Bessarabiens in die zukünftigen Grenzen des zaristischen Reiches protestiert hatte, die österreichisch-britische Diplomatie und im allgemeinen der Kongreß überhaupt keinen Einwand gegen die Unterstellung des Stromarmes Chilia, der zum Donaudelta gehörte, der unbedingten Kontrolle Rußlands erhoben haben. Dieses Problem wurde in keiner speziellen Sitzung des Berliner Kongresses erörtert [98].

Aus der Konfrontation der erwähnten widersprüchlichen Thesen Wiens und Petersburgs ergaben sich bis zuletzt die 6 Artikel des Berliner Vertrages betreffend das Donauregime (Art. 52—57) die das österreichisch-ungarische Projekt und zwei Amendements Rußlands als Grundlage hatten. Infolgedessen wurde im Artikel 52 des Abkommens die Formel der freien Schiffahrt statuiert, als ein Problem von europäischem Interesse, und gleichzeitig wurde, zwecks Sicherung des obenerwähnten Prinzips, die Abtragung aller Befestigungen an den beiden Stromufern auf der Strecke Schwarzes Meer-Eisernes Tor und das Verbot des Verkehrs der Kriegsschiffe zwischen denselben beiden Grenzen, mit Ausnahme der leichten Schiffe die der Schiffahrtspolizei zugeteilt waren, beschlossen, und ihr Stationieren an den Donaumündungen verboten, letzteres nur mit dem Recht bis vor den Hafen Galaţi vorzudringen. Laut dem Artikel 57 hat Österreich-Ungarn die Ausführung der Arbeiten am Eisernen Tor erhalten, mit dem Sonderrecht die nötigen Taxen für die Deckung der dazugehörigen Unkosten zu beheben. Die Europäische Kommission, zu welcher auch Rumänien gehören sollte wurde, laut dem Artikel 53, beibehalten, wobei ihre Autorität gleichzeitig bis Galaţi erweitert wurde, unter völliger Unabhängigkeit gegenüber der Staatsautorität. Was die Festlegung des Termins der Tätigkeit obenerwähnter Kommission betrifft, hat der Kongreß, infolge eines Abänderungsantrages der russischen Delegation, eine Kompromißformel angenommen, zu welcher man durch einen Meinungsaustausch zwischen den Vertretern Rußlands, Österreich-Ungarns und Frankreichs gelangt ist [99]. Demzufolge mußten, laut dem Artikel 54, die Großmächte die das Abkommen unterzeichnet hatten, ein Jahr vor dem Ablauf des Funktionierungstermins der Europäischen Kommission betreffend die eventuelle Verlängerung ihrer Autorität übereinkommen.

---

[97] *Congrès de Berlin*, Protokoll Nr. 12.

[98] Laut den Protokollen Nr. 11 und 12, siehe ebenfalls W. N. Medlicott, *a.a.O.*, S. 93.

[99] *Congrès de Berlin*, Protokoll Nr. 12.

Der bedeutendste Entschluß des Kongresses hinsichtlich des neuen Donauregimes wurde im Artikel 55 vorgesehen, in welchem statuiert wird, daß die Mitglieder der Europäischen Kommission, mit der Teilnahme der Vertreter der Uferstaaten, ein Reglement des Stromverkehrs und der Strompolizei ausarbeiten werden, das aber nur auf der Strecke Eisernes Tor — Galaţi anwendbar ist, ähnlich dem bereits für die maritime Donau bestehenden. Infolgedessen ist es der Habsburgermonarchie gelungen die Bewilligung der andcren Großmächte betreffs der Teilung des Stromes in zwei Strecken zu erlangen, eine obere, einschließlich des Eisernen Tores, welche unter der unmittelbaren Autorität Österreich-Ungarns bzw. Deutschlands blieb, und eine untere Strecke die unter die Kontrolle der in der Europäischen Kommission vertretenen Großmächte gestellt wurde und dementsprechend die Idee einer Kommission der Uferstaaten beseitigt wurde.

Außer der Tatsache, daß das Berliner Traktat größtenteils die Rechte der Uferstaaten, das künftige internationale Regime der Donau festzusetzen, mißachtete, hat es gleichzeitig gemieden die berufene Autorität festzusetzen welche die Vollführung und die Berücksichtigung der auszuführenden Reglements verfolgen mußte, so daß der Kongreß aus dem Jahre 1878 der sieben Großmächte eigentlich das Donauproblem offengelassen hat und, wie auch im Falle der Meerengen, suszeptibel für künftige Interpreticrungen und Konfrontationen.

In diesem Kontext haben die Regierenden am Ballplatz auch fortlaufend versucht die Herrschaft der Habsburgermonarchie über die untere Donau zu sichern, wobei sie von der Diplomatie in der Wilhelmsstraße, aus Beweggründen die mit der europäischen Strategie Berlins und nicht mit der Stellungnahme Deutschlands gegenüber dem Donauverkehr verbunden waren, unterstützt wurden. Dagegen wird Österreich-Ungarn, das keine besonderen Interessen an den Meerengen hatte, das Deutsche Reich nuanciert, in der Schonung der Politik Rußlands gegenüber dem kritischen Problem des Bosporus und der Dardanellen, befolgen; die Stellungnahme Berlins hatte dieselben allgemeinen Erwägungen als Grundlage, mit dem Ziel das Gleichgewicht zwischen Wien und Petersburg so viel als möglich zu erhalten, grundlegendes Prinzip des bismarckischen Allianz-Systems, zwecks Isolierung Frankreichs und der Festigung der Oberherrschaft Deutschlands in Europa.

LES MOUVEMENTS DE LIBÉRATION DANS LES BALKANS ET L'OPINION PUBLIQUE ROUMAINE (1875—1876)

BÉATRICE MARINESCU

L'insurrection à caractère social et national déclenchée au cours de l'été de l'année 1875 en Bosnie et Herzégovine s'était rapidement propagée dans l'aire balkanique, suscitant des complications internationales et amenant l'Europe au seuil de la guerre. La question orientale revenait ainsi dans les préoccupations des chancelleries en ravivant les anciennes animosités et rivalités. Un examen de la situation qui existait à ce moment sur le continent ainsi que des divergences d'intérêts entre les grandes puissances à l'égard des Balkans, fait ressortir que dans la lutte engagée contre la Sublime Porte pour l'affirmation de leur entité nationale indépendante, les populations soulevées de la Péninsule avaient également à combattre l'adversité des actions de certains autres Etats intéressés soit au maintien, soit au démembrement de l'Empire ottoman.

Un certain temps, les gouvernements occidentaux et du centre de l'Europe s'étaient servis de la Turquie pour barrer la route à l'expansion russe en direction du sud-est du continent et des détroits, mais le déclin économique, financier et politique de l'Empire ottoman précipitait à présent le processus de sa décomposition [1].

Par contre, la Russie se trouvait en pleine ascension et la pression qu'elle exerçait à l'égard de la Porte s'accentuait inexorablement. Le mouvement connu sous le nom de « panslavisme » dont l'empire tsariste avait été le berceau, s'était répandu parmi les populations slaves du Sud-Est européen. Quoique au début le gouvernement de St. Pétersbourg n'ait pas considéré d'un bon œil ce courant populaire, il avait fini par en faire un instrument de sa politique, dont l'objectif était de substituer sa propre domination à celle des oppresseurs turcs. Le comte Ignatiev qui se trouvait être une des personnalités les plus en vue de ce mouvement fut nommé en qualité d'ambassadeur à Constantinople. Durant 13 années il s'appliqua à rétablir et consolider l'influence russe auprès des dirigeants turcs, en s'érigeant comme protecteur des populations chrétiennes englobées dans l'Empire ottoman [2].

---

[1] Dimitrije Djordjević, *La révolution des peuples balkaniques (1804—1914)*, Beograd, 1965, p. 100 ; voir également Roderic R. Davison, *Reform in the Otoman Empire. 1856—1876*, Princeton University Press, 1964, p. 311.

[2] B. H. Summer, *Ignatiev at Constantinople. 1864—1876*, « The Slavonic Review », 1935, p. 341—353 ; L. S. Stavrianos, *The first Balkan alliance system. 1860—1876*, dans « Journal of Central European Affairs », 1942, p. 267—290 ; D. Mackensie, *Panslavism in practice. Chernisev in Serbia 1876*, « Journal of Modern History », 1964, p. 779—797.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 3. P. 465—486, BUCAREST. 1978

La France et l'Autriche-Hongrie [3] qui s'étaient disputé pendant des siècles la suprématie sur le continent européen, se virent reléguées au second plan. Les événements des années 1859 et 1871 avaient atténué sensiblement les rivalités qui les opposaient, par l'apparition de l'Empire allemand et le prestige de grande puissance qu'il avait acquis [4]. Sa ferme autorité établie dans le centre du continent privait ainsi la Turquie de deux de ses protecteurs de Paris et de Vienne [5] et pouvait influencer aussi la réconciliation entre la Russie et l'empire austro-hongrois dont la rivalité dans les Balkans constituait pour le Reich la meilleure garantie pour sa sécurité et sa suprématie.

Après 1871, l'Autriche-Hongrie et la Russie s'étaient efforcées de se servir de l'Allemagne comme d'un point d'appui pour obtenir une solution, à leur avantage exclusif, de la question orientale. De son côté, l'Allemagne espérait s'en faire deux alliés qui l'auraient aidée à prévenir une coalition européenne adverse, tout en maintenant l'isolement de la France. Ce plan conçu par le chancelier Bismarck devait aboutir à la constitution de la Ligue des trois empereurs, mais leur entente s'est avérée bien précaire, du fait que les Balkans représentaient pour les dirigeants de Vienne et de St. Pétersbourg un élément majeur de discorde.

Renonçant à son attitude d'isolationnisme et de non-intervention dans les affaires européennes, le cabinet britannique dirigé par Disraeli initia une nouvelle orientation dans sa politique. D'une part, les Anglais manifestèrent un regain d'intérêt pour les problèmes du Proche-Orient [6] et particulièrement pour la politique de la Russie tsariste, et d'autre part, pour l'alliance conclue entre les trois cours nordiques qui leur semblait menacer l'équilibre européen et écarter le Royaume-Uni des affaires de l'Europe.

En Roumanie, l'attention des hommes politiques était concentrée sur l'accession du pays à l'indépendance. Unanimes, en principe, sur cet objectif essentiel de la politique extérieure, ils avaient néanmoins des opinions divergentes quant à son opportunité et la modalité de le réaliser. Rappelons qu'en fait, la Roumanie existait en tant qu'une entité distincte, qu'elle jouissait d'une entière autonomie intérieure et que sa dépendance face à la Porte ottomane était assez limitée.

Tandis que les radicaux, en opposition, militaient pour une politique hardie, considérant les mouvements insurrectionnels dans le Sud-Est européen et la mésentente entre les grandes puissances comme autant d'atouts pour obtenir l'indépendance d'Etat, le parti conservateur au

---

[3] M. D. Stojanović, *The Great Powers and the Balkans 1875—1878*, Cambridge, 1968, p. 31.

[4] Jacques Droz, *Histoire diplomatique de 1648 à 1919*, Paris, 1959.

[5] Dans une déclaration dans le cadre d'une réunion tenue le 29 janvier (nouv. st.) 1875, Andrassy, le ministre des Affaires Étrangères d'Autriche-Hongrie devait affirmer à nouveau la nécessité du maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman. « La Turquie représente une utilité, je pourrais dire, providentielle, pour l'Autriche ; son existence constitue un élément essentiel pour la sauvegarde de nos intérêts. Elle assure le statu quo à l'égard des petits Etats et freine leurs aspirations à notre avantage. Toutes ces lourdes charges nous reviendraient, si la Turquie cessait d'exister ». M. D. Stojanovic, *op. cit.*, p. 31.

[6] R. W. Seton Watson, *Russo-British relations during the Eastern Crisis. Unprinted Documents* (et la suite : *Unprinted Documents*), « The Slavonic Review », III, décembre 1924, p. 431.

pouvoir penchait pour des négociations diplomatiques qui auraient gagné la bienveillance des grandes puissances à la cause roumaine [7].

Telle était, dans de grandes lignes, la situation à la veille de la réouverture de la question orientale.

Si à ses débuts, le soulèvement de la Herzégovine, suivi par la révolte bosniaque avaient eu comme point de départ le mécontentement devant une majoration des charges fiscales, le mouvement allait acquérir de plus en plus un caractère politique, pour devenir par la suite une lutte ouverte pour la conquête de la liberté nationale. D'autres populations vivant sous une forme ou autre sous la férule ottomane se laissèrent entraînées dans le combat et surent gagner la sympathie de l'opinion publique internationale. Les chancelleries européennes estimaient, dans les premiers temps, que les troubles de Herzégovine « seraient promptement maîtrisés comme ils l'avaient encore été dans des circonstances antérieures » [8]. Elles penchaient même pour une collaboration pour étouffer sans retard ce foyer de rébellion, par crainte, comme le relatait Émile I. Ghica, le gérant de l'Agence roumaine à St. Pétersbourg, « de tout ce qui pouvait troubler la paix en Europe et surtout susceptible de rouvrir la question orientale » [9]. Ainsi, le chancelier russe Gortchakov se montrait-il disposé à une coopération avec les Britanniques dans la résolution de la crise d'Orient [10] et mettait la Serbie en garde pour adopter une attitude de neutralité [11]. Mais les événements ne tardèrent pas à s'aggraver dans les Balkans, mettant à vif la gravité de la situation, qui suivant la gazette bucarestoise « Pressa » (La Presse) attirait la nécessité que « la diplomatie ne s'occupe point seulement du problème de la Bosnie et de l'Herzégovine, mais aussi de celui de la Turquie » [12].

Entre les grandes puissances les divergences s'étaient ravivées à ce sujet. Tout en étant d'accord sur la nécessité de localiser et d'éliminer le conflit, c'était le problème des moyens les plus adéquats et les plus efficaces pour atteindre ce but qui divisait les opinions. Certains gouvernements se montraient favorables à une intervention en vue de hâter les réformes qui s'imposaient dans l'administration impériale ottomane, tandis que d'autres se montraient hostiles à toute immixtion étrangère, estimant que la Turquie était parfaitement capable de résoudre seule sa crise intérieure [13].

L'éditorial du 3 septembre (anc. st.) 1875 de la « Pressa », organe du gouvernement de Bucarest, commentait l'attitude des chancelleries européennes sur la solution à adopter sur le dénouement de la crise en indiquant que la France préconisait le maintien rigoureux du statu quo dans

---

[7] Apostol Stan, *Independența statală în gîndirea și practica politică a anilor 1859—1877* (L'Indépendance d'Etat dans la pensée et la pratique politique des années 1859—1877), « Revista de istorie », 10, 1975, p. 1505—1532.

[8] *Documente privind istoria României. Războiul de independență.* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie. La guerre pour l'Indépendance), vol. 1, 2e partie, Bucarest, 1954, doc. 2 (suivi par d'autres envois à *Războiul de independență).*

[9] *Ibidem*, doc. 6.

[10] *Unprinted Documents*, « The Slavonic Review », III, mars 1924, p. 426—427.

[11] *Războiul de independență*, vol. I, 2e partie, doc. 6.

[12] « Pressa » (La Presse), n° 184, 21 août (anc. st.) 1875.

[13] D. A. Sturdza, *Charles Ier, Roi de Roumanie. Chronique—Actes—Documents*, vol. I, Bucarest, 1899, p. 165.

la région, en repoussant « les prétentions des populations chrétiennes », tandis que les dirigeants de Londres et de Rome affichaient une attitude réservée. Quant aux monarchies nordiques, elles se prononçaient pour une amélioration du sort des populations appartenant à l'Empire ottoman, afin d'assurer le maintien de la paix [14]. Par la voix de son organe officieux « Le Nord », la Russie exprimait le vœu d'une intervention élargie aux autres Etats européens en dehors de l'alliance nordique, « afin de convaincre la Porte de la nécessité des réformes et du danger qui la menacerait en cas de refus » [15]. Il faut remarquer toutefois que dans tous les pays, indifféremment des positions prises par les gouvernements respectifs, la presse officielle était unanime « à constater la gravité de la position de la Turquie et à conseiller les dirigeants de Constantinople de donner satisfaction aux populations chrétiennes par des réformes sérieuses et efficaces » [16].

Entre-temps, le rapide déroulement des événements au sud du Danube rendait de moins en moins probable une entente entre les insurgés et les Turcs, qui puisse apporter une solution pacifique au problème oriental, et les moments de calme apparent se faisaient de plus en plus rares.

La Roumanie se trouvait alors dans la position la plus critique. L'attitude adoptée au début du conflit par le gouvernement conservateur de Bucarest dirigé par Lascar Catargiu était de respecter rigoureusement la neutralité du pays, bien que dans une note envoyée par Vasile Boerescu, ministre des Affaires Etrangères à Iancu Ghica, l'agent roumain à Constantinople, on précisait que les Roumains « éprouvaient de la sympathie pour ces nations » et entretenaient « les rapports les plus étroits » avec elles. Ces mêmes instructions indiquaient plus loin que « la réserve observée scrupuleusement par le gouvernement roumain » était dictée par « les intérêts » du pays qui exigeait « une politique nationale et indépendante » [17].

Cantonné dans une attitude d'expectative dans les premiers temps du soulèvement en Herzégovine, le parti libéral devait adopter ensuite une position plus ferme, à mesure que l'insurrection gagnait du terrain et s'étendait à la Bosnie et au Monténégro, avant que l'entrée en jeu de la Serbie aux côtés des insurgés ne soit devenue possible ; cette fermeté des libéraux leur venait de la conviction que dans la situation existante dans les Balkans, la Roumanie avait les plus fortes chances d'acquérir son indépendance, ce qui depuis de longs siècles constituait sa plus ardente aspiration. Le journal « Românul » (Le Roumain) du 13/25 novembre se penchant sur la politique des grandes puissances à l'égard de la crise orientale, s'interrogeait avec inquiétude si la Roumanie « saura profiter des événements » desquels « peuvent dépendre sa grandeur ou sa déchéance » [18]. Le même dilemme était débattu dans un autre quotidien « Curierul Bucurescilor » (Le Courrier de Bucarest) du 18/30 août 1875. « Quelle sera l'attitude de la Roumanie devant l'imminence d'une conflagration en Orient ? En de telles circonstances, doit-on s'en tenir encore au testament politique d'Étienne le Grand ? Dans la concorde solidaire, la Roumanie ne sera-t-elle

---

[14] « Pressa », n° 195, 4 septembre (anc. st.), 1875.
[15] *Războiul de independență* (La guerre de l'indépendance), vol. II, 2e partie, doc. 24.
[16] *Ibidem*, doc. 24.
[17] *Ibidem*, doc. 17.
[18] *Ibidem*, doc. 44.

pas appelée un jour à jouer le rôle principal dans le concert des opérations orientales? Et pourrait-elle y renoncer, ne serait-ce qu'un instant, sans mettre en danger ses intérêts les plus vitaux? »[19].

La psychose qui régnait durant l'été de l'année 1875 dans les milieux politiques bucarestois avait gagné l'entière opinion publique roumaine. Informée par la presse, elle se montrait friande de connaître et suivre l'évolution de la situation internationale.

Parmi les gazettes les plus répandues, citons le « Romånul » dirigé par C. A. Rosetti, organe du parti libéral et «Pressa» — porte-parole du parti conservateur, dont Vasile Boerescu en était l'animateur. Ajoutons « Trompeta Carpaţilor » (Le Clairon des Carpathes) dirigé par César Boliac, « Alegătorul liber » (L'Electeur indépendant)[20], « Viitorul » (L'Avenir) — de nuance libérale —, « Curierul Bucureşcilor » (Le Courrier de Bucarest), « Le Journal de Bucarest », « Timpul » (Le Temps) (1876), et quelques autres de moindre importance et qui n'avaient pas une parution régulière.

Aux premiers jours de la crise orientale, les relations de la presse se limitaient à de brèves notes télégraphiques des agences internationales, mais à mesure que le mouvement insurrectionnel prenait de l'ampleur et que la résistance acharnée des insurgés se prolongeait, avec des moyens de fortune contre les armées régulières ottomanes, l'intérêt pour ce qui se passait dans ces régions avait augmenté. L'opinion publique roumaine exigeait davantage que de simples notes lapidaires; aussi, les quotidiens du pays qui reflétaient le pouls et le climat régnant en Roumanie, ouvrirent plus largement leurs colonnes aux commentaires reproduits d'après les grandes publications étrangères et au service télégraphique de l'agence Havas, en y ajoutant des éditoriaux et articles documentés, comportant des explications et appréciations sur le déroulement de la crise. On se souciait, d'autre part, de renseigner les lecteurs sur l'emplacement géographique des provinces en émeute, en décrivant les mœurs et les occupations des habitants, sans manquer, évidemment, de préciser les raisons qui avaient déterminé ces peuples opprimés depuis de longue date par l'administration ottomane, de réclamer leur droit à une existence libre et indépendante. Ainsi, B. Ionaşcu dans «Curierul Bucureşcilor» du 7/19 septembre 1875, dans un article intitulé *L'Herzégovine*, après avoir donné une description du pays, de son histoire, des mœurs de la population et des richesses de la contrée, avançait comme conclusion que «la raison de l'actuelle insurrection est unique : il s'agit de la reconnaissance de sa propre entité nationale et de l'abolition de l'esclavage — ce qui, tôt ou tard, mais certainement dans un avenir assez rapproché, ne manquera pas de se produire »[21]. « Românul » du 13/25 août informait ses lecteurs sur le nombre et la composition des troupes insurgées par rapport aux forces ottomanes, ainsi que sur les nombreux volontaires serbes et même anciens combattants de Garibaldi qui s'étaient joints à la rébellion[22].

---

[19] « Curierul Bucureşcilor », du 18 août (anc. st.), 1875, p. 98.

[20] Paru le 23 janvier 1875 dans l'organe de la coalition de chez Mazar-Pacha. Gérant responsable correcteur — celui qui devait devenir l'illustre écrivain I. L. Caragiale; administrateur — Grigore Serurie (voir C. Bacalbaşa, *Bucureştii de altădată* (Bucarest d'autrefois), vol. I, éd. I, Bucarest, 1935, p. 146.

[21] « Curierul Bucureşcilor » du 7 novembre (anc. st.) 1875, p. 355—356.

[22] *Războiul de independenţă*, vol. 1, 2e partie, doc. 22.

La presse de l'époque reflétait également la sympathie et l'admiration que l'héroïsme des populations insurgées avait suscité dans le monde. À Bucarest, on se montrait plein d'enthousiasme et d'estime pour la vaillance des rebelles. Devant l'impuissance manifeste des gouvernements européens « à trancher ce nouveau nœud gordien », « Curierul Bucureşcilor » déplorait « que l'on abandonnât aux griffes de la mort une population aussi vaillante que celle de Herzégovine, parmi les plus braves de celles d'origine slave » [23]. La même gazette dans un article intitulé « L'insurrection slave et les puissances du Nord » notait que l'opinion publique se préoccupe à obtenir des réponses « à quelques simples questions », à savoir : le gouvernement turc reconnaît-il que les populations subjuguées « refusent de se laisser traitées comme au temps des barbares ? » ; — la diplomatie européenne, renonçant à son attitude « des bras croisés » va-t-elle se décider enfin à intervenir en faveur des insurgés ? — ou bien, « les sacrifices héroïques de ces populations vont-ils leur assurer l'égalité devant la loi, le droit et les obligations ? ». En dernier, le rédacteur se demande si les dirigeants turcs étaient conscients qu'au XIX[e] siècle, dans une des régions les plus importantes de l'Europe, l'existence d'un Etat composé de conquérants et asservis constitue « un anachronisme, une monstruosité, un vestige de l'époque barbare » [24]. Se référant à l'héroïsme des insurgés de Herzégovine qui avaient à combattre des troupes de beaucoup supérieures en nombre, « Alegătorul liber » déclarait que « lorsque de tels braves, patriotes ardents et ignorant la corruption se soulèvent pour secouer le joug et exiger, les armes à la main et disposés à payer le prix du sang, une place parmi les peuples libres, alors chacun de ces hommes comptera pour trois, pour cinq, sinon davantage de ceux qui viennent étouffer le cri de liberté » [25].

L'aggravation de la situation détermina l'intervention officielle des trois gouvernements des cours nordiques. Sur leur demande, une commission fut constitué en Herzégovine, composée des consuls accrédités par les grandes puissances et ayant pour mission de médier une entente entre la rébellion et le gouvernement turc. Réunie à Mostar, cette commission avait pris connaissance des aspirations des rebelles et de l'objectif de leur combat, ainsi que de leurs déclarations qu'ils ne déposeraient les armes que lorsque l'autonomie entière leur sera assurée. Parlant de l'intervention des états nordiques pour « défaire » la rébellion et maintenir le statu quo dans les affaires intérieures de la Porte ottomane, « Alegătorul liber » estimait que la sollicitude manifestée par les trois monarques en cette affaire témoignait que l'Europe ne se sentait pas préparée suffisamment à régler la question orientale et appréhendait de voir, « dans l'éventualité d'un soulèvement général des peuples » dans le cadre de l'Empire ottoman, intervenir une solution « à l'avantage des nationalités opprimés sans la participation des grandes puissances ». Le même quotidien ajoutait non sans amertume : « cette paix que les trois gouvernements entendaient imposer se ferait au détriment des droits des nationalités et du progrès »... «Quelles que soient les épreuves subies par la Herzégovine et la Bosnie — ajoutait-on — et aussi indiscutable que fut leur droit à l'existence, les diplo-

---

[23] « Curierul Bucureşcilor » du 18 août (anc. st.), p. 97.

[24] « Curierul Bucureşcilor » du 10 septembre (anc. st.), 1875, p. 165.

[25] *Războiul de independenţă*, vol. 1, 2[e] partie, doc. 39.

mates les condamnent à se résigner à souffrir ». « Sacrifier un peuple digne d'un destin meilleur plutôt que de voir troublée sa propre quiétude » [26] témoigne du « caractère égoiste de cette diplomatie », concluait le quotidien cité.

S'occupant à son tour des travaux de ladite commission des consuls qui avait abouti à une déclaration qui constatait l'impuissance de la Porte à maîtriser la rébellion et la nécessité d'une intervention de l'Europe, « Românul » du 23 octobre (anc. st.) marquait son inquiétude à la suite d'une nouvelle parue dans le « Times »,... « que partant du principe de la non-intervention, établi et respecté jusqu'à ce jour» on était arrivé escompter avec impatience « une intervention — dans le sens le plus regrettable, car il s'agirait d'une action destinée à épauler le gouvernement turc pour écraser la rébellion » [27].

Dans le manifeste rédigé par les insurgés au début du mois de septembre et reproduit dans la presse roumaine, il est déclaré catégoriquement que le combat sera poursuivi « jusqu'à la dernière goutte de sang ». À ce propos, « Alegătorul liber » et « Românul » soulignaient que les rebelles étaient décidés au suprême sacrifice. Dans un commentaire sur cette résolution prise par « de tels braves », il ressortait clairement que l'attitude hésitante des gouvernements européens allait les renforcer dans leur décision de continuer la lutte pour la conquête de la liberté, « en faisant de la sorte un héros de chacun d'entre eux ». « Ce bain de sang aurait pu être évité », remarquait le même « Alegătorul liber », si les puissances continentales avaient renoncé pour un instant à leurs propres intérêts. Mais il était évident que « les dynasties et les gouvernements européens désiraient profiter de la spoliation de la Turquie » sans se soucier nullement de satisfaire aux légitimes demandes « de ces braves populations » [28].

L'organe jouissant de la plus grande popularité dans l'opinion publique dans notre pays et qui se montrait influent dans les rangs de la jeunesse, était « Românul ». Ses articles significatifs sur la lutte ardente et pleine de sacrifice menée par ces populations assez peu importantes en fait, mais qui avaient courageusement pris les armes pour défendre leurs droits légitimes contre des forces militaires supérieures, avaient une profonde portée car, de leur côté, les Roumains étaient animés des mêmes idéaux consistant à rompre les derniers liens qui les rattachaient à l'administration ottomane et accéder à l'indépendance d'Etat.

Le moment semblait venu pour que les visées du peuple roumain commencent à être exposées avec une fermeté croissante. Ce fut « Românul » qui s'en chargea par la plume de C. A. Rosetti qui en était l'animateur. De la sorte, l'opinion publique fut préparée en vue de la lutte qui s'annonçait proche. L'exemple des populations balkaniques devait servir à polariser l'attention de nos hommes politiques et du peuple sur la nécessité impérieuse d'entreprendre la réalisation des revendications nationales. Or, la conjoncture politique européenne qui s'amorçait, allait créer les conditions propices à leur accomplissement. La campagne que « Românul » devait mener dans ses colonnes reflétait l'écho des masses et contribua,

---

[26] « Alegătorul liber » du 3 septembre (anc. st.) 1875, nr. 88.
[27] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, doc. 39.
[28] « Alegătorul liber » du 10 septembre (anc. st.) 1875, nr. 91.

en une large mesure, à l'instauration d'un climat adéquat à l'action qui se préparait, ouvrant ainsi la voie vers la déclaration d'indépendance.

Dans un article paru le 6/18 septembre le journal estimait que la paix ne saurait être rétablie en Orient avant que les peuples subjugués par la Porte ottomane « ne se soient constitués en Etats autonomes ». Atteindre cet objectif majeur ne peut tarder, même si on admettait que pour le moment la Turquie et les grandes puissances réussissaient à ajourner cette exigence ou bien à accorder certains droits qui « resteraient lettre morte » après que les esprits se seraient calmés. « Românul » affirmait sa conviction qu'un nouveau soulèvement éclaterait à brève échéance avec une violence accrue, en remettant ainsi au premier plan des préoccupations des chancelleries européennes l'épineuse question orientale [29]. Quant à l'ampleur prise par l'insurrection et les sacrifices consentis par « les braves de Herzégovine » le quotidien de Bucarest déclarait que « la moindre goutte de sang répandu n'aura été versée » sans « faire éclore l'arbre vigoureux de la vérité et de la justice ». « Bientôt, — ajoutait-on — son ombre puissante aura fait dépérir les mauvaises herbes de l'imposture et de l'oppression » [30]. Pour secouer le joug ottoman, le journal lançait un appel de solidarité à tous les peuples de l'Empire, unique moyen, ajoutait le journal, pour faire renoncer les puissances européennes à soutenir une Turquie en décomposition » [31].

Abordant le même problème, « Alegătorul liber » soulignait que ce qui se passait en Orient ne représentait aucune surprise, mais la conséquence naturelle d'une situation factice et anormale qu'entendaient écarter les peuples, opprimés [32] par « la plus stupide des administrations », suivant les propres termes du quotidien.

À mesure que la situation s'aggravait, les journaux de l'opposition déployaient une campagne d'édification de leurs lecteurs sur la position qu'entendait adopter le parti radical dans l'éventualité de sa venue au pouvoir [33]. De son côté, par son principal organe « Pressa » le parti conservateur s'efforçait de justifier devant l'opinion publique roumaine la ligne suivie par le cabinet de Lascar Catargiu. Ainsi, dans son éditorial du 12/24 septembre, on y déclarait sans ambages qu'il s'agissait « d'une politique d'équilibre » découlant « de la position géographique de la Roumanie » et « des ancestrales traditions de ses plus illustres voïévodes, d'un esprit de conservation nationale et du principe même de garantie collective inscrit dans le traité de Paris » [34].

À l'appui de cette politique, on invoquait les éloges parus dans la presse étrangère, en commençant par le « Norddeutsche Allgemeine Zeitung » selon lequel la sage attitude du gouvernement « dans d'aussi graves circonstances » avait contribué « par sa stricte neutralité »... au maintien de la paix et de l'équilibre dans l'Orient de l'Europe » [35]. Dans un article paru dans « Le Danube » — *La Roumanie et l'Herzégovine*, reproduit par

---

[29] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, doc. 28.
[30] *Ibidem*, doc. 31.
[31] *Ibidem*, doc. 38.
[32] « Alegătorul liber » du 3 novembre (anc. st.) 1875, nr. 114.
[33] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, doc. 38.
[34] « Pressa » n° 202 du 13 septembre (anc. st.).
[35] *Ibidem* n° 238 du 26 octobre (anc. st.).

le même quotidien allemand, on pouvait lire que, bien que le cabinet roumain ait nourri « les plus sincères et ardentes sympathies pour les raïas spoliés d'une manière aussi implacable »... il est resté ferme sur sa position « de neutralité » [36]. Le « Mémorial diplomatique » du 12 septembre (anc. st.) reproduit dans « Pressa » concernant la même question, ne ménage pas ses éloges à l'égard de « l'attitude correcte et sage » du gouvernement roumain. On y ajoutait que, malgré la sollicitude pour les populations chrétiennes de Turquie, les dirigeants roumains ne sont pas sortis de « leur réserve » durant la crise actuelle [37].

Rien de surprenant à ce que de telles appréciations élogieuses parraissent dans la presse étrangère à l'adresse des dirigeants de Bucarest, parce que les grandes puissances voyaient d'un bon œil tout ce qui pouvait éviter des complications dans le problème oriental. Une éventuelle intervention de la Roumanie aurait détérioré en toute certitude la position, déjà assez chancelante, de l'Empire ottoman, ce que les cabinets européens craignaient tout particulièrement.

Mais cette attitude de neutralité, officiellement adoptée par le gouvernement conservateur n'a pas empêché qu'une aide secrète ait été accordée aux insurgés. Dans une note adressée par le ministre des Affaires Etrangères Vasile Boerescu au général Iancu Ghica, on peut lire que « bien que la Serbie agisse plus ouvertement » en faveur de l'insurrection, la Roumanie doit se tenir dans « la réserve la plus absolue » et ne tolérer « aucune contribution semblable » mais, « si les autres jugent pouvoir actionner en cachette, c'est leur affaire » [38]. Le 25 novembre (anc. st.) 1875, le même Vasile Boerescu déclarait avec franchise que « le peuple roumain ne saurait assiter impassible... à ce qui se passe au-delà du Danube » car, ajoutait-il, « il y a suffisamment d'intérêts, de relations et de reminiscences historiques pour justifier la sympathie naturelle qui nous lie... ». Mais, soulignait le ministre en dernier, si la Roumanie se sentait en danger, « nous n'entendons pas rester apathiques et indifférents au milieu de la tourmente déclenchée à nos côtés » car la nation entière « serait prête à verser son sang pour se défendre » [39].

Dans ce climat politique agité, dû aux événements qui se déroulaient dans les Balkans, on avait pris en octobre 1875 la décision d'ouvrir à Bucarest un musée daco-romain dans l'intention d'éveiller, par tous les moyens, la conscience nationale du peuple, lui insuffler le sentiment « de sa dignité et de son passé glorieux » et en plus, l'« amener à s'estimer lui-même dans le présent et être confiant dans son avenir ». Les édiles de Bucarest se proposaient de faire de la capitale roumaine le centre le plus important de l'« activité politique et économique » de l'Orient. Or, disait-on, « une ville s'ennoblit lorsque les arts se chargent de la parer en sorte qu'elle retienne l'attention et provoque l'admiration des peuples avoisinnants, en accueillant entre ses murs des voyageurs venus de pays lointains, pour l'apprécier, mais aussi pour répandre le fruit de leurs économies à l'avantage du commerce et de l'industrie de ses habitants » [40].

---

[36] *Ibidem* n° 206 du 18 septembre (anc. st.).
[37] *Ibidem* n° 198 du 7 septembre (anc. st.).
[38] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, doc. 16.
[39] *Ibidem*, doc. 47.
[40] « Pressa » n° 227 du 14 octobre (anc. st.), 1875.

En novembre de la même année, César Bolliac, président du Comité Archéologique offrait au musée des antiquités de Bucarest sa collection de vases daces [41] et environ à la même époque paraissait dans les librairies une « Carte de la Roumanie » que le « Curierul Bucureşcilor » [42] présentait comme « un véritable chef-d'œuvre de précision ».

L'année 1875 s'achevait dans une atmosphère de marasme. La situation intérieure était incertaine, la chute du cabinet conservateur paraissait des plus probables et les nouvelles du dehors inquiétaient les esprits.

Sur le plan intérieur autant qu'à l'extérieur, l'année 1876 s'annonçait fertile en événements politiques et Bucarest vivait dans un climat d'appréhension.

Faisant état de ses accusations que le gouvernement roumain accordait son soutien « à l'agitation bulgare » et sympathisait avec les insurgés de Bosnie et de Herzégovine, la Turquie avait massé des troupes à Vidin tandis que ses bâtiments de guerre prenaient position en face de nos villes danubiennes.

En ces circonstances, les chancelleries européennes prenaient connaissance d'une note circulaire rédigée avec fermeté, signée par Lascar Catargiu en personne et portant la date du 4 janvier. La note précisait que, contrairement aux allégations de la Porte, « la Roumanie ne faisait nullement partie intégrante de l'Empire ottoman » et qu'elle n'avait jamais renoncé à sa souveraineté. Le premier ministre reprochait ensuite aux grandes puissances participantes au congrès de Paris « de n'avoir point parachevé leur œuvre » de constituer sur le Danube « un Etat puissant et complètement indépendant ». Ce problème, restée en suspens depuis 1856 « sera une source perpétuelle de troubles tant qu'il n'aura·été résolu » [43]. Les chancelleries des Etats garants, hostiles à toute nouvelle complication dans les Balkans, accueillirent avec désapprobation la note circulaire de Lascar Catargiu, sinon avec réserve ou suspicion. Dans un rapport envoyé à Bucarest, Georges Costaforu relatait le manque de compréhension des problèmes soulevés dans la circulaire du gouvernement roumain [44] de la part de Andrassy et de lord Buchanan, l'ambassadeur britannique à Vienne.

Dans son éditorial du 17 janvier (anc. st.) 1876, « Pressa » s'occupait de l'attitude malveillante de la Turquie à l'égard de la Roumanie. Citant une note parue dans le quotidien « L'Italie » rendant le Monténégro responsable de la prolongation du mouvement insurrectionnel, le journal roumain ne pouvait s'empêcher d'évoquer la disproportion entre « cette contrée microscopique » et l'Empire ottoman et ses ressources. Le quotidien opinait que la résistance héroïque et désespérée des peuples subjugués trouvait son explication dans la méfiance et la crainte que leur inspirait la Turquie. À maintes reprises, en effet, les provinces de l'empire ottoman avaient été déçues dans leurs espérances, après s'être fiées, confiantes, aux promesses stipulées dans le traité de Paris. Un exemple concluant, poursuivait l'article, était offert par l'attitude adoptée dans les derniers temps

---

[41] « Curierul Bucureşcilor » du 4 novembre (anc. st.) 1875, p. 332.
[42] *Ibidem* du 11 décembre (anc. st.) 1875, p. 434.
[43] *Războiul de independenţă*, vol. 1, 2e partie, doc. 55.
[44] *Ibidem*, vol. 1, 2e partie, doc. 62.

par la Porte à l'égard de la Roumanie. Quoique dans les graves circonstances que traversait la Turquie, le gouvernement de Bucarest avait respecté scrupuleusement sa neutralité, le gouvernement ottoman ne se faisait aucun scrupule à nier ses droits à la souveraineté, reconnus pourtant par les traités internationaux, lui refusant même la capacité de traiter directement avec d'autres Etats, reconnue également par les puissances garantes. Il alla même jusqu'à contester l'appellation de « Roumanie » admise par les cabinets européens. A cette série de chicanes, il fallait ajouter le refus opposé par les dirigeants turcs de conclure une convention postale avec le gouvernement roumain [45]. Développant le thème de la manière dont se servait la Porte pour traiter ses problèmes d'ordre international avec la Roumanie, « Pressa » reproduisait un passage d'un article paru dans l'« Écho universel » dans lequel on relatait qu'un « quelconque » fonctionnaire avait été envoyé à Bucarest pour « entamer des discussions » relatives justement à ce projet de convention postale, sans être nullement habilité à conclure un document de portée internationale. N'aurait-il pas été plus digne, de la part de la Porte, ajoutait le rédacteur étranger, de renoncer « à se prévaloir de principes découlant de privilèges tombés en désuétude » ? [46].

Sur le plan extérieur, le début de l'année 1876 a été marqué par la note émanant des trois cours nordiques et connue sous le nom de « Note Andrassy ». La France, l'Italie et la Grande-Bretagne n'avaient pas été consultées. Une invitation tardive pour obtenir leur adhésion leur fut adressée par la suite, ce qui mécontenta tout particulièrement le cabinet britannique. Placé devant le fait accompli, il consentit pourtant à apposer sa signature, en y ajoutant toutefois la précision que « l'indépendance de la Porte » devait être assurée. Cet accord conditionné s'expliquait par la méfiance nourrie par l'Angleterre à l'égard des prétentions de l'Autriche d'annexer la Bosnie et la Herzégovine, tout en repoussant l'idée d'une autonomie de ces deux provinces, car on estimait à Londres que les deux solutions constituaient les prémisses d'un démembrement de l'Empire ottoman.

La presse roumaine avait accueilli d'abord avec optimisme le projet de réformes proposé dans la « note Andrassy ». « Curierul Bucureşcilor » espérait le voir accepté par la Turquie [47]. De son côté, « Pressa » du 6 janvier (anc. st.) se montrait confiante dans l'adhésion des puissances occidentales au « programme proposé par les Etats du Nord », car — soulignait le rédacteur de l'article — une politique d'abstention de la part de la France et de la Grande-Bretagne « n'aiderait en rien au maintien de la paix et de l'équilibre en Orient ». L'acceptation de la note et la participation collective des grandes puissances à dénouer la crise orientale — concluait le journal — constituerait une garantie pour écarter le danger de guerre et « donner des assurances aux populations chrétiennes pour un avenir meilleur » [48]. Mais la Turquie hésitait à accepter intégralement les 5 points proposés par la « note Andrassy », ce qui semblait réduire à nouveau les chances de voir intervenir un règlement pacifique de la question orientale.

---

[45] « Pressa » n° 12 du 17 janvier (anc. st.), 1876.
[46] *Ibidem* n° 4 du 6 janvier 1876 (anc. st.).
[47] « Curierul Bucureşcilor » du 6 janvier (anc. st.) 1876, p. 9.
[48] « Pressa » n° 4 du 6 janvier (anc. st.) 1876.

L'inquiétude qui s'était emparée de l'opinion publique roumaine se reflétait dans la presse du pays. « Curierul Bucureşcilor » arrivait à la conclusion que dans une situation aussi incertaine, le devoir de la Roumanie et de son gouvernement était avant tout de se préparer « moralement et matériellement » à prévenir « tout ce que l'avenir pouvait amener de menaçant ». Selon ce journal, « se contenter de la position solide que nous assurait la neutralité » devant les troubles dont l'Empire ottoman était le théâtre, serait « trahir » les intérêts du pays par une politique « de bras croisés qui nous mettrait à la merci des conséquences imprévisibles qui pourraient nous surprendre » [49].

En effet, les événements dramatiques qui se précipitaient dans les Balkans avaient pris les conservateurs au dépourvu et laissaient apparaître leur impuissance à faire face à la situation internationale. Les représentants des états garants, accrédités à Bucarest perdaient, par le départ de Lascar Catargiu un homme dont ils avaient apprécié la loyauté dans sa politique de neutralité et sa foi à l'égard de leurs gouvernements. Dans une dépêche adressée à lord Derby, secrétaire d'état au Foreign Office, le consul général britannique Vivian exprimait son regret pour le départ du premier ministre roumain qui s'était montré sincère dans le respect de ses engagements et perméable à l'influence des dirigeants de l'Ouest. Il exprimait en même temps son opinion, à savoir que si la France et la Grande-Bretagne avaient témoigné « par quelques signes » un certain intérêt « pour les destinées des Principautés », et soutenu leur politique, le cabinet roumain aurait pu rester au pouvoir » [50].

Le nouveau ministère de transition s'installait donc le 4 avril (anc. st.) 1876 ayant à sa tête le général Ioan Em. Florescu qui appartenait à une aile modérée du parti conservateur et qui réaffirmait devant la Chambre la politique de neutralité qu'il entendait poursuivre. Dans un article intitulé « Säbel Ministerium » paru dans le quotidien autrichien « Deutsche Zeitung », on attribuait au nouveau cabinet le rôle à avoir à trancher la rivalité entre les conservateurs et les libéraux. Ces derniers, disait-on, « aspirent à bâtir une Grande Dacie. C'est bien possible. En ce qui nous concerne, nous ne voulons pas troubler ce rêve, qui ne sera jamais réalisé, et qui restera toujours seulement un rêve et rien d'autre ». En évoquant cette prophétie, le journaliste roumain Constantin Bacalbaşa, auteur de la chronique sur le « Bucarest d'autrefois » ne manquait de remarquer combien la gazette autrichienne s'était méprise à ce sujet et s'exclamait : « Mais qui donc, en l'année 1876 se serait hasardé à s'imaginer les réalisations de 1919 ? »

Trois semaines plus tard le cabinet Florescu se retirait et le 28 avril (anc. st.) se constituait un gouvernement de coalition sous la présidence de Manolache Costaki Epureanu qui avait confié le portefeuille des Affaires Etrangères à Mihail Kogălniceanu. Ce nouveau cabinet est connu sous le nom de « coalition de Mazar Pacha ». Expliquons-nous. Il s'agissait d'un ressortissant britannique le commandant Steven Lakeman qui avait combattu dans l'armée ottomane sous l'appellation de Mazar-Pacha et qui, entre temps, s'était marié à une Roumaine, s'était inscrit dans le parti

---

[49] « Curierul Bucureşcilor » du 29 janvier 1876, p. 57.

[50] Vivian à Derby, le 11 avril (nouv. st.) 1876. Archives de l'État de Bucarest, microfilm, Grande-Bretagne, r. 102 ; P.R.O.F.O. 78/2483, f. 140—141.

libéral et avait mis sa maison à la disposition de la « coalition » pour y mener la lutte pour la conquête du pouvoir.

Le programme du nouveau cabinet représentait déjà un pas de plus dans la voie vers l'émancipation de la politique roumaine, tout en soulignant que sa politique étrangère « sera entièrement pacifique et respectueuse de traités internationaux qui ont tracé sa ligne directrice pour assurer son indépendance et garantir sa neutralité ». On indiquait également que « la position géographique de la Roumanie, l'impératif de conserver sa nationalité exigeaient la capacité de faire respecter ses frontières et sa neutralité. Impératif, en effet, mais pour y arriver, il fallait procéder à la réorganisation de son armée » [51]. Tout en continuant de rassurer les puissances étrangères quant au respect de son attitude de neutralité, et en interdisant formellement l'activité du comité révolutionnaire bulgare sur le territoire roumain, on fermait les yeux sur les agissements du révolutionnaire et publiciste bulgare Hristo Botev à Bucarest. Celui-ci avait néanmoins initié une marche spectaculaire de plusieurs centaines de Bulgares, depuis la capitale, en direction de Giurgiu, « pour forcer le passage du Danube » et se joindre aux insurgés [52]. En même temps Kogălniceanu proposait la neutralisation du Danube entre Vidin et Ada-Kaleh, pour prévenir un bombardement de Belgrade [53] et réduire ainsi les risques encourus par la Serbie.

Par le refus de la Porte de satisfaire aux doléances des populations insurgées, la crise orientale prenait de l'ampleur. De nouvelles insurrections eurent lieu, de violents troubles éclatèrent en Bulgarie, tandis qu'à Salonique, les consuls de France et d'Allemagne devaient trouver la mort sous les coups des rebelles.

Devant cette situation, les chanceliers des trois états nordiques se réunirent à Berlin le 30 avril/12 mai, pour se consulter au sujet de l'évolution de la crise et élaborer un memorandum [54] qui devait être soumis au gouvernement turc. La Grande-Bretagne refusa son adhésion à cette initiative, estimant qu'une telle procédure lésait les droits souverains de la Porte et constituait un compromis entre Vienne et St. Pétersbourg [55]. Dans ces conditions le projet fut abandonné. Mais à partir de ce moment il devenait clair que la situation dans les Balkans ne pouvait plus être réglée par une entente amicale entre les grandes puissances, tandis que le refus de la Grande-Bretagne renforçait la position de la Porte.

Les tergiversations du gouvernement ottoman dans la prise de décisions dans les problèmes de politique étrangère devaient avoir également des conséquences dans ses rapports avec la Roumanie. On s'en tenait encore à Constantinople, à l'idée qui ne correspondait plus à la réalité, que la Roumanie pouvait être maintenue dans la même dépendance par rapport à la Porte, antérieure à la constitution des Principautés Unies, et ignorer les changements intervenus dans le développement de l'Etat

[51] Constantin Bacalbaşa, *Bucureştii de altă dată, 1821—1884*, vol. 1, Bucarest, 1935, p. 181—182.

[52] Dan Berindei, *Cucerirea independenţei României* (La conquête de l'Indépendance de la Roumanie) *1877—1878*, Bucarest, 1967, p. 26.

[53] *Războiul de independenţă*, vol. 1, 2e partie, doc. 209.

[54] Le mémoire a été présenté premièrement par Gortchakov, mais sur les suggestions de Andrassy il fut à tel point modifié que le ministre russe reconnaissait « n'en plus être l'auteur ».

[55] *Unprinted Documents* dans « The Slavonic Review », III, n° 9, p. 665—666.

national roumain. Cette mentalité devait amener le rejet par les dirigeants ottomans des 7 points contenus dans le mémoire que leur avait avancé le gouvernement roumain [56] en même temps qu'aux autres puissances garantes et par lequel la Roumanie demandait la reconnaissance de son indépendance, par la voie diplomatique, en retour de son attitude de neutralité. Parmi les revendications exposées dans ledit mémoire, figuraient encore celle que le nouvel Etat prenne le nom de « Roumanie », que soient reconnues son individualité et l'inviolabilité de son territoire, une démarcation frontalière entre la Roumanie et la Turquie à l'embouchure du Danube, etc. Ces légitimes revendications du cabinet de Bucarest pour « son attitude correcte et loyale » au cours de la crise auraient dû être accueillies avec compréhension à Constantinople autant que dans les capitales européennes. Mais la plupart des gouvernements des puissances garantes se montrèrent pour le moins réservés, sinon hostiles à ces propositions, tandis que la Porte leur opposait une nette fin de non-recevoir. Émile Ghica, le gérant de la représentance roumaine à St. Pétersbourg devait rapporter qu'à la suite de ses entretiens avec les ambassadeurs d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne, de France et d'Italie il ressortait que « la démarche » des dirigeants de Bucarest avait été considérée « généralement comme inopportune ». L'Europe, affirmaient ces diplomates « désirait la paix et tenait à circonscrire le conflit », de sorte que leurs gouvernements contestaient à « qui que ce soit le droit d'essayer de les entraîner par ses suggestions, à prendre les armes, à moins que des desseins cachés n'en dissimulent la raison véritable » [57].

À Constantinople, Savfet Pacha, le ministre des Affaires étrangères avait déclaré au général Iancu Ghica « qu'il ne pourra examiner les points exposés dans le mémoire avant la fin des hostilités » [58]. À Paris, le titulaire du Quai d'Orsay, le duc Decazes, les considéraient « fâcheuses et dangereuses » [59]. D'autre part, Sir H. Eliott, ambassadeur britannique auprès de la Porte, qualifiait ce mémoire « comme un véritable ultimatum » [60]. La presse londonienne avait « grossièrement » dénaturé le caractère et l'importance de la note roumaine, et les correspondants du « Times » tâchaient de faire accréditer les bruits suivant lesquels derrière cette solidarité de la Roumanie avec les populations slaves se devinait « une secrète intention à l'encontre de la Turquie et de l'Autriche-Hongrie ». La presse anglaise avait beaucoup tardé à publier le mémorandum roumain de sorte qu'il avait perdu de son actualité lorsqu'il parut dans plusieurs quotidiens de large audience auprès des lecteurs londoniens, tel le « Morning Post » qui passait pour « le plus turcophile des journaux paraissant dans la capitale britannique ». Néanmoins, Hotze la Plata déclarait qu'« à vrai dire, ce mémoire n'avait pas été mal reçu au Foreign Office » ce qui aurait signifié « que l'on avait commencé à donner raison à la

---

[56] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, Annexe au doc. 209.

[57] *Ibidem*, doc. 329.

[58] *Ibidem*, doc. 335.

[59] *Ibidem*, doc. 309 et 360.

[60] D. I. Ionescu, *Atitudinea Angliei față de independența României* (L'attitude de la Grande Bretagne face à l'Indépendance de la Roumanie) dans « Studii și materiale de istorie modernă », vol. III, p. 93.

Roumanie et à reconnaître l'énorme importance de son attitude de stricte et intangible neutralité »[61].

L'échec de la tentative du cabinet roumain pour obtenir, par la voie diplomatique, la reconnaissance de son indépendance par la Porte fut suivi d'un large remaniement en août 1876.

Le rapide déroulement des événements dans les Balkans démontrait qu'un règlement pacifique de la crise orientale devenait impossible. Les efforts conjugués des Etats directement intéressés ainsi que de ceux ayant adopté une attitude d'attentive expectative étaient concentrés, vers la fin de l'année 1876, à réussir à localiser les hostilités sur le territoire de l'empire ottoman. Il faut voir dans la note du comte Andrassy, le Mémorandum de Berlin, l'entrevue de Reichstadt, les entretiens de lord Loftus avec le tsar Alexandre II et Gortchakov à Livadia au mois d'octobre 1876 ainsi que dans la conférence de Constantinople, autant de symptômes de l'inquiétude qui s'était emparée des chancelleries des grandes puissances, et particulièrement de celles de Vienne, de St. Pétersbourg et de Londres. Dans le cadre de cette effervescence internationale, la situation de la Roumanie semblait assez critique, compte tenu de la stricte neutralité qu'il lui fallait maintenir dans les difficiles conditions politiques existantes, d'autant plus qu'elle n'était garantie par aucun acte international.

Dès le début de la crise, la Roumanie avait été entraînée dans la tourmente des événements. L'aggravation de la situation et le refus de la Porte de donner satisfaction à ses légitimes revendications rendaient impossible le maintien de sa neutralité. Le gouvernement de Bucarest ne pouvait admettre la circulation des bâtiments de guerre turcs sur le Danube jusqu'aux Portes de Fer. Le ministère des Affaires Étrangères éleva une protestation qui entraîna une réponse de la chancellerie turque qui justifiait ce comportement par le besoin d'empêcher le passage « de bandes armées » sur son territoire. Par une note du 16/28 juin 1876 Kogălniceanu réitérait sa demande que la neutralité du Danube soit respectée[62]. En échange, les Turcs exigèrent que le gouvernement de Bucarest s'oblige à empêcher toute attaque organisée sur le sol roumain[63]. Un tel engagement paraissait impossible à prendre sans mécontenter la Russie qui se serait ainsi vue privée de l'unique voie d'accès pour ravitailler la Serbie et la Bulgarie en armes et volontaires, sans parler de la réprobation qui n'aurait pas manqué de se manifester dans l'opinion publique roumaine, gagnée à la lutte de libération nationale engagée par les peuples vivant sous la domination ottomane.

Les combats qui se déroulaient en Bulgarie et particulièrement les atrocités commises en guise de représailles par les soldats turcs avaient amené un renversement complet dans l'opinion publique européenne. À Bucarest, l'insurrection bulgare avait suscité un puissant écho parmi la population et dans la presse. En signe de solidarité avec le combat engagé par le peuple bulgare, le journal « Românul » reproduisait dans son numéro du 20 août (anc. st.) 1876 l'appel à l'action contre l'autorité ottomane lancé

---

[61] *Războiul de independenţă*, doc. 355.

[62] *Ibidem*, doc. 204 ; les grandes puissances devaient soutenir la demande de la Roumanie pour la neutralisation du Danube. *Ibidem*, doc. 225 et 273.

[63] *Ibidem*, doc. 275.

par le périodique bulgare « Zname » que le patriote révolutionnaire Hristo Botev faisait imprimer à Bucarest [64].

La capitale roumaine était devenue, depuis la dernière décennie déjà, le centre de l'émigration révolutionnaire bulgare. En plus de Hristo Botev, y déployaient également leurs activités certains autres patriotes, tels Vasil Levski, Liuben Ceravelov, Ivan Vazov, Chiriac Tankov ou Stefan Stambulov [65]. Au cours des années qui avaient précédé l'insurrection d'avril—mai 1876, on signalaït à Bucarest la parution de publications bulgares, d'orientation différentes et d'inégale durée. Tel fut le « Otecestvo » (La Patrie) journal politique et littéraire, que la jeunesse appelait en dérision « le journal des vieillards » pour son excessive modération [66], accompagné par la feuille satirique intitulée « Tăpan » (Le Tambour) comptant Botev et Caravelov parmi ses collaborateurs ; indiquons ensuite le « Svoboda », le « Rezavisimosti », le « Budilnic » et le « Nova Bălgaria » [67] qui apportèrent chacun sa contribution à former un nouvel esprit révolutionnaire dans les rangs de l'émigration bulgare. Certains de ces journaux étaient édités soit dans des ateliers typographiques leurs appartenant en propre, soit dans des établissements roumains dont le plus connu était celui de C. N. Rădulescu, installé pendant les années 1876—1877 au numéro 24 de la strada Academiei, à l'endroit sur lequel s'élève actuellement l'imposant édifice du Comité Central du Parti Communiste Roumain.

Avant l'apparition du journal « Zname » (L'Étendard), la publication affichant les idées les plus avancées sur la ligne suivie par le mouvement révolutionnaire bulgare, avait été le « Svoboda » de Karavelov. À ses débuts on l'avait édité dans la typographie de C. N. Rădulescu sous l'enseigne de « Nationala » (de novembre 1869 à juillet 1870), puis dans celle de A. Andrici située dans les environs du jardin du Cişmigiu (jusqu'en octobre 1871) pour réussir finalement à se doter de ses propres presses installées (jusqu'en octobre 1872) dans la strada Vergului au numéro 33, ensuite dans la Calea Moşilor dans une aile de la bâtisse qui existe encore au n° 134 A [68] et qui à l'époque abritait l'hôtellerie de Fiduchi. C'est à partir du mois de décembre 1874 que Hristo Botev, l'illustre poète de la renaissance nationale bulgare allait commencer à sortir le « Zname » qui représentera l'expression la plus élevée parmi les publications initiées par les révolutionnaires bulgares, tant par son contenu idéologique que par sa forme littéraire. Le « Zname » parut d'abord dans la typographie « Svoboda », puis dans celle de Andrici. Botev réussit finalement, par de lourds sacrifices matériels à acquérir son propre outillage d'imprimerie. Ses nouvelles presses [69] furent installées provisoirement à l'École bulgare de la strada Vergului

---

[64] *Ibidem*, doc. 26.

[65] Voir P. Constantinescu-Iaşi, *Din activitatea lui Hristo Botev şi a altor revoluţionari bulgari la Bucureşti* (Sur l'activité de Hristo Botev et d'autres révolutionnaires bulgares à Bucarest), dans « Bucureşti », IX, 1972, p. 259—266.

[66] *Ibidem*, p. 32.

[67] Voir P. Constantinescu-Iaşi, *Studii istorice româno-bulgare* (Études historiques roumano-bulgares), Bucarest, Ed. Academiei, 1956, p. 124—131.

[68] P. Constantinescu-Iaşi, *Din activitatea lui Hristo Botev...*, p. 17—18, 22—23 ; voir du même auteur *Studii istorice româno-bulgare*, p. 125—126.

[69] Voir M. Dimitrov, Hristo Botev, Săcinenija, III, Sofia, 1945, p. 397.

(actuellement Calea Călăraşi nº 16) puis transférées à son propre domicile de la Calea Şerban Vodă nº 117 [70] dans une maison disparue depuis.

La capitale roumaine n'a pas été seulement un endroit hospitalier pour les membres de l'émigration bulgare, ou un lieu propice pour permettre la parution de nombreuses publications ; elle représentait en plus, un véritable centre de la préparation effective du soulèvement du peuple bulgare, au printemps de l'année 1876. En août 1875 avait eu lieu à Bucarest l'historique réunion élargie du comité révolutionnaire bulgare qui, après avoir confié les pleins pouvoirs au groupe radical de Hristo Botev, prit la décision de déclencher sans retard l'insurrection anti-ottomane au sud du Danube. N. T. Obretenov croit se souvenir que cette réunion s'était tenue à l'Hôtellerie de Gabroveni, située au nº 12 de la rue du même nom. C'est également à Bucarest que s'est réuni dans une salle de la Calea Mogoşoaiei, soit chez « Bossel », soit chez « Slătineanu » l'assemblée des personnalités d'élite de l'émigration bulgare, que Ivan Vazov allait qualifier de « premier parlement non-officiel de la Bulgarie » [71]. Au cours de l'hiver de l'année 1876, dans une bâtisse qui se dressait sur cette même principale artère de la capitale, siégeait le Comité central révolutionnaire du mouvement national bulgare, ce qui témoignait de la tolérance, sinon la connivence même, des autorités roumaines [72]. Enfin, c'est toujours de Bucarest que, le 17 mai 1876, Hristo Botev se mettait en route en direction de Giurgiu, à la tête de ses partisans, pour traverser le Danube et apporter un souffle nouveau à la rébellion que les Turcs avaient réussi à étouffer entre temps. Ses proches amis, C. Dobrogeanu-Gherea et le dr. Russel [73], le conduisirent à la gare de Filaret où la troupe s'était embarquée. L'identité des intérêts entre les deux peuples dans leur combat commun engagé contre l'Empire ottoman donne entièrement raison à la position adoptée par l'opinion publique et par les milieux politiques de Roumanie à l'égard du mouvement de libération nationale engagé par les Bulgares en avril 1876. Le fait que la presse tenait avec régularité au courant ses lecteurs du déroulement des événements au sud du Danube, prouve l'intérêt et la sympathie accordés par les Roumains au peuple bulgare. L'attitude bienveillante de la plupart de nos quotidiens exprimait, sans l'ombre d'un doute, l'intérêt porté sur le plan politique par les officialités roumaines et encourageait les mouvements insurrectionnels dont l'Empire ottoman était devenu le théâtre.

Des périodiques comme « Românul », « Timpul », « Alegătorul liber » relataient le nombre des insurgés, les noms des localités qui s'étaient ralliées à la rébellion ainsi que la manière dont se déroulaient les combats. On pouvait y lire également des mémoires et des proclamations lancées

---

[70] P. Constantinescu-Iaşi, *Din activitatea lui Hristo Botev*... p. 33 ; également, du même auteur, *Studii istorice*..., p. 129.

[71] *Ibidem*, p. 63.

[72] Cf. à la communication de S. Rădulescu-Zoner, présentée au symposium roumano-bulgare « Hristo Botev », Bucarest, le 8 juin 1976. Pour l'attitude bienveillante des dirigeants roumains à l'égard des partisans de Botev, et, en général, à l'égard de l'émigration bulgare, voir C. Velichi, *Atitudinea lui Mihail Kogălniceanu, a unor autorităţi româneşti din păturile dunărene şi a maselor populare în timpul trecerii oastei lui Hristo Botev* (L'attitude de Mihail Kogălniceanu, de certaines autorités roumaines des régions danubiennes et des masses populaires au temps du passage des troupes de Hristo Botev) dans « Romanoslavica », VI, 1960, p. 251—264.

[73] P. Constantinescu-Iaşi, *Din activitatea lui Hristo Botev*..., p. 38.

par les dirigeants de la rébellion bulgare. Se rapportant à la note que les insurgés avaient fait parvenir au sultan pour demander que l'autonomie leur soit reconnue, et portant la date du 30 avril, « Românul » affichait ses sympathies pour la cause des rebelles en déclarant : « Est-ce dans l'intention des Turcs de maîtriser les populations qu'ils tiennent en leur pouvoir, en leur mettant le couteau à la gorge? Il leur a été dit, et il est bon de le leur redire, qu'ils n'arriveront qu'à perdre tout leur empire » [74].

L'Europe entière avait été saisie d'horreur en apprenant la sanglante répression de la rébellion par les forces ottomanes. Une égale indignation se manifestait, de même, dans l'opinion publique roumaine. La presse relatait journellement les sauvages excès commis par les bandes ottomanes contre la population civile, ce qui mettait l'indignation à son comble. Or, démasquer et accuser les responsables de tels méfaits, représentait des actes de courage de la part des rédacteurs de nos journaux, car il ne faut pas oublier que les liens de dépendance de la Roumanie face à l'Empire ottoman étaient encore une réalité. C'est particulièrement dans les colonnes du « Românul » que l'on trouvait exprimée le plus éloquemment la sympathie accordée au téméraire peuple bulgare et aux sacrifices consentis, par la large place accordée aux informations sur les massacres des populations par les bachi-bouzouks « qui représentaient un fléau pire que la peste et l'inondation » [75]. Ce même journal, dans son numéro du 17 juin reproduisait la proclamation du Comité national révolutionnaire bulgare adressée aux populations musulmanes [76]. De son côté, « Timpul » publiait le 26 juin un appel du même comité bulgare à l'intention des Roumains en vue d'un soutien dans la lutte engagée avec les Turcs. Après une relation des horreurs commises, on demandait, au nom de la civilisation, qu'il ne soit plus permis « que dans un des plus beaux pays d'Europe les droits humains soient bafoués avec une pareille effronterie ». En rappelant les sympathies qui, de tous temps, avaient existé entre les deux peuples, l'appel s'achevait en exprimant l'espoir « que ses voisins aussi généreux leur accordent une aide efficace et fraternelle » [77].

Dans son article intitulé « Nouvelle confirmation des atrocités de Bulgarie », le journal radical « Românul » publiait un rapport sur les pillages et les massacres accomplis par les Turcs [78]. Par l'ample et documentée information de ses lecteurs, ce journal entendait éveiller dans l'opinion publique roumaine l'hostilité envers la puissance ottomane et de créer un climat propice à l'action que la nation et son gouvernement se préparaient à accomplir : la conquête de son indépendance. Jour après jour, de nouvelles dépêches venaient s'ajouter à l'information des lecteurs sur les actes odieux exercés sur les populations des localités Batak ou Klessura, et dans les districts de Vidin, Plovdiv et Tatar Pazargik [79]. De semblables relations documentées paraissaient également dans d'autres journaux de Bucarest. Ainsi « Timpul », en évoquant dans son numéro du 13 juin l'interdiction qui avait frappé la gazette française « Le Courrier d'Orient » qui paraissait à Constantinople pour avoir osé protester contre les férocités

---

[74] « Românul » du 10 mai (anc. st.), 1876, p. 413.
[75] *Ibidem*, du 29 mai (anc. st.) 1876, p. 466.
[76] *Ibidem*, du 17 juin (anc. st.) 1876, p. 530.
[77] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, doc. 282.
[78] « Românul » du 23 août (anc. st.) 1876, p. 749.
[79] *Ibidem* du 29 mai, p. 466 ; du 3 juillet, p. 577 ; du 23 juillet 1876, p. 649.

dont les Tcherkesses et les bachi-bouzouks s'étaient rendus coupables à l'égard des femmes et des enfants des villages bulgares, concluait : « Il faut que les auteurs soient chatiés; le bras de la Justice ne saurait rester immobile devant une telle monstruosité » [80]. Ce même quotidien racontait comment des bandes de Tcherkesses s'en allaient de village en village « frappant aux portes des habitations bulgares et lorsqu'ils pénétraient dans les maisons, s'emparaient des chefs de la famille et leur tranchaient la tête sans aucune explication ni miséricorde... Personne n'était épargnée; femmes, vieillards ou enfants devenaient les victimes de ces barbares et de leurs yatagans » [81]. Les journaux roumains devaient reproduire aussi divers commentaires de la presse étrangère, des opinions et des aspects de la vie politique surpris dans les capitales des grandes puissances, face aux événements qui se déroulaient dans les Balkans. « Romånul » et « Timpul » relataient, surtout, les remous de l'opinion publique de Grande Bretagne, profondément émue des « atrocités que les Turcs auraient commises à l'égard des Bulgares ». On y publiait également, en partie ou intégralement, les interpellations et les discussions qui avaient lieu à la Chambre des Communes, des lettres que différentes personnalités adressaient aux réunions organisées pour venir en aide aux insurgés, ou bien le texte de mémoires présentés à des organisations diverses, etc. Par exemple, le «Romånul » du 11 juin publiait l'intervention de la Ligue en faveur des populations chrétiennes de Turquie remise par une délégation conduite par John Bright au secrétaire d'état lord Derby, pour qu'un statut d'autonomie soit accordé aux peuples faisant partie de l'Empire ottoman [82]. On y pouvait lire également un résumé de la brochure de Gladstone, homme politique anglais et important personnage dans le parti libéral, intitulée « Les atrocités en Europe et le problème oriental », qui avait soulevé un grand émoi dans tous les pays du continent, et que le journal bucarestois accompagnait de ses commentaires [83]. Parlant des nombreuses réunions tenues en Grande Bretagne, « Romånul » soulignait la crise qui menaçait le gouvernement conservateur de Disraeli. Ainsi dans son numéro du 1er septembre on pouvait lire : « La position du ministre conservateur Derby devient de jour en jour plus difficile à la suite des manifestations qui ont lieu d'un bout à l'autre du pays contre les atrocités commises par les Turcs et la protection que le gouvernement britannique accorde encore à l'Empire ottoman » [84]. Parlant du meeting de Balcheath, le quotidien montrait qu'il avait été organisé « pour protester contre l'attitude du cabinet anglais dans la question orientale... » [85] qui continuait à se prononcer pour le maintien de l'intégrité de l'Empire turc, considérant « superficiel » le projet d'accorder l'autonomie aux provinces insurgées.

D'innombrables témoignages de la part des milliers de réfugiés bulgares, restés sans abri et ayant cherché un asile en territoire roumain,

---

[80] « Timpul » du 13 juin (anc. st.), 1876.

[81] *Ibidem*, n° 79 du 17 juillet (anc. st.) 1876.

[82] « Romånul » du 11 juillet (anc. st.), 1876, p. 605.

[83] *Ibidem*, numéros du 1er septembre (anc. st.) p. 778, du 3 septembre (anc. st.) 1876, p. 786.

[84] *Ibidem*, du 1er septembre (anc. st.) 1876, p. 777—778.

[85] *Ibidem*, du 5 septembre (anc. st.), 1876, p. 794.

venaient confirmer le comportement des troupes ottomanes [86]. C'est environ à cette époque que le ministre des Affaires Étrangères de Roumanie recevait une note signée par Assim, le gouverneur général de Roussé, qui s'occupait de l'attitude du journal « Nouvelles de Bulgarie » qui paraissait à Bucarest. Cette note soumettait « à l'appréciation » du chef de la diplomatie roumaine, le caractère incendiaire « des articles » publiés par ce journal et « qui pouvaient nuire à une population animée de sentiments pacifiques ». La note prétendait que des mesures soient prises pour signifier au propriétaire dudit journal de cesser « la publication de tels articles malveillants », au nom de la politique de neutralité [87] à laquelle le cabinet de Bucarest s'était engagé. L'entrée en guerre de la Serbie, en juin 1876 avait détérioré davantage l'état de choses dans l'Empire ottoman. Les succès remportés au début par les Serbes et les Monténégrins avec la participation des volontaires russes conduits par Tchernaïew [88] avaient rallumé les velléités de liberté des populations slaves et accentué la crise. « Alegătorul liber » écrivait que, depuis l'entrée de la Serbie et du Monténégro dans le conflit avec les Turcs, « les problèmes intérieurs étaient devenus une préoccupation permanente du public roumain qui suivait avec un inlassable souci et attention l'évolution des hostilités » [89]. L'intérêt pour tout ce qui se passait au sud du Danube ressortait de la suite de cet article qui mentionnait : « Les Serbes, les Monténégrins et les Bulgares ont connu les mêmes adversités que nous-mêmes. Ils ont engagé la lutte pour faire respecter le principe de nationalité ; la cause qu'ils défendent est une grande cause, une cause sacrée. Nous avons combattu autrefois, côte à côte, quoi donc de plus naturel à ce que nos sympathies aillent à leur rencontre » [90].

Bien que le consul général de France à Bucarest ait qualifié l'attitude de la presse roumaine comme « belliqueuse », au cours de toute la crise que traversait la Turquie, nous estimons qu'elle n'a jamais failli à son devoir envers ses lecteurs — qui était de préparer l'opinion et de faciliter à ses dirigeants la prise des importantes décisions en matière de politique étrangère en vue de l'acte de déclaration de l'indépendance d'Etat du pays.

Quant à sa solidarité avec la Serbie, Raindre rapportait à son chef Decazes, titulaire du Quai d'Orsay, que « Timpul » se montrait nettement favorable à ce pays et avait même fait ouvrir une liste de souscription en faveur de ses blessés » [91]. Dès le début des hostilités serbo-turques, des ambulances sanitaires avaient été aménagées en territoire roumain. À celle destinée aux combattants serbes, dotée d'un personnel composé de dix médecins, la Porte avait refusé d'accorder le statut international, en invoquant qu'il s'agissait de « rebelles » et non de « belligérants » [92]. Cette attitude inhumaine avait d'ailleurs été condamnée par le dr Iatropol [93].

---

[86] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, doc. 364.

[87] *Ibidem*, doc. 301.

[88] D. Mackensie, *Panslavism in practice. Chernaev in Serbia 1876* dans « Journal of Modern History », 1964, p. 779—797.

[89] « Alegătorul liber » n° 208 du 5 juillet (anc. st.), 1876.

[90] *Ibidem*.

[91] Archives d'État de Bucarest, microfilms France, r. 19 ; ministère des Affaires Étrangères France, Correspondance Politique Consulaire, Turquie—Bucarest, vol. 40, f. 32—33 (et la suite dans M.A.E.Fr.C.P.C.).

[92] *Ibidem*, f. 101.

[93] *Ibidem*, p. 105—107.

La position officielle du gouvernement roumain devant les mouvements déclenchés dans le Sud-Est du continent, ressort d'une note circulaire datée du 20 juillet (anc. st.) que Mihail Kogălniceanu avait adressée aux agents roumains accrédités dans les capitales étrangères. Le ministre soulignait, dans cette note, la nécessité d'une intervention des Etats européens pour mettre fin aux massacres de Bulgarie, tout en précisant que dans la situation nouvellement créée, les Roumains ne pouvaient continuer à « rester indifférents aux cris de détresse qui leur parvenaient de la rive droite du Danube... que l'agitation au sein de notre peuple va grandissant de jour en jour, qu'un des grands partis politiques du pays s'était même ouvertement déclaré en faveur des populations chrétiennes, et qu'enfin, l'armée frémit d'impatience retenue par son esprit de discipline, désireuse de participer à la lutte ». On déclarait encore « que ces impressions déchirantes nous accablent tous en Roumanie, depuis le gouvernement jusqu'à l'opinion » et un appel est lancé à l'Europe pour que soient reconnus « les droits de l'homme » autant que « les devoirs humanitaires »[94]. En parlant de cette note du 20 juillet, N. Iorga déclarait « qu'elle fait honneur à son auteur et à la diplomatie d'un état vassal qui a eu la témérité... de faire entendre sa noble parole, une des plus nobles qui se soient élevée devant l'Europe, pour défendre la justice et mettre fin à la souffrance humaine »; ce document — poursuivait Iorga — « peut servir de modèle pour ce que pouvait se permettre une Roumanie indépendante » [95].

Dans un entretien avec Fred Debains, le consul général de France à Bucarest, Mihail Kogălniceanu soulignait que « les massacres qui avaient eu lieu dans les Balkans avaient provoqué un sentiment de révolte dans la conscience publique; d'autre part, lors d'une entrevue avec le même diplomate français, le prince Charles Ier avait exprimé sa sympathie pour la cause défendue par les Serbes, en même temps que son regret de ne pouvoir permettre le passage d'armes par le territoire de son pays à destination des insurgés. « Cela est d'autant plus triste, avait ajouté le prince, que si la Serbie s'est lancée dans le combat, elle l'a fait pour la cause de toutes les populations chrétiennes d'Orient » [96].

Dans un télégramme circulaire adressé aux agents roumains de l'étranger, Mihail Kogălniceanu indiquait les difficultés que rencontrait le gouvernement pour empêcher le passage de volontaires, munis pourtant de passeports réguliers. La seule chose à faire, déclarait le ministre, c'était de respecter la neutralité du pays. De ce côté, la Roumanie, précisait-il, était décidée à s'en tenir à ses engagements [97]. Mais au-delà des déclarations officielles imposées par les nécessités politiques internationales, le cabinet roumain a néanmoins encouragé et soutenu par des voies diverses les mouvements de libération qui s'étaient produits dans la péninsule. En cette situation, le gérant du consulat britannique faisait part au Foreign Office de sa méfiance quant aux assurances du gouvernement de Bucarest

---

[94] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, doc. 364.

[95] Cf. N. Adăniloaie, *Cucerirea independenței de stat a României* (La conquête de l'Indépendance d'état de la Roumanie), Bucarest, 1973, p. 37.

[96] Archives de l'État de Bucarest, microfilms France, r. 19, M.A.E. Fr. Turquie — Bucarest, vol. 40, f. 77—83 ; voir également le rapport du 29 août 1876 (anc. st.), f. 159—162.

[97] *Războiul de independență*, vol. 1, 2e partie, doc. 115, 121, 122.

sur le strict respect de sa neutralité. Il précisait que, bien que le cabinet roumain ait manifesté dernièrement encore son intention de promouvoir la même politique de neutralité par des déclarations faites devant la Chambre, l'interdiction officielle aux Comités bulgares d'exercer une activité politique sur le sol roumain et le refus de permettre la passage d'armes en provenance de la Russie par le territoire national, sa sincérité lui semblait sujette à caution. En relatant un entretien avec le ministre roumain des Affaires Etrangères au cours duquel Mihail Kogălniceanu lui aurait déclaré qu'il avait su résister aux promesses et offres de la Russie, St. John ne pouvait s'empêcher de conclure que « ce refus de sa part... ne semble pas se justifier par un sentiment de loyauté envers la puissance suzeraine — du fait que jamais l'hostilité à l'égard de la Turquie n'a été aussi marquée...— mais plutôt pour des raisons de prudence... » [98].

Le nouveau consul britannique accrédité à Bucarest, le lt. col. Ch. Mansfield décrivait la 27 août/8 septembre à lord Derby quelle était la situation du moment en Roumanie : « J'ai l'honneur de répéter à Votre Excellence que le nombre des nouveaux volontaires qui s'acheminent par ce pays pour se rendre sur les champs de combat, s'accroît de jour en jour. L'opération est dirigée par des comités activant en Russie, mais qui possèdent des agents permanents à Bucarest, Galaţi et ailleurs » [99].

L'évolution des événements qui avaient lieu en Orient a démontré le caractère irréconciliable des dissensions qui existaient entre la Turquie et les populations subjuguées, autant qu'entre les grandes puissances sur le continent [100]. Le rejet par la Porte des propositions en vue de la conclusion d'un armistice qui avaient été formulées par la Grande-Bretagne par son ambassadeur à Constantinople, joint aux intentions de la Russie tsariste d'occuper la Bulgarie, autant que celles de l'Autriche de s'adjuger la Bosnie, et en dernier par l'apparition des flottes britannique et française dans le détroit des Dardanelles constituaient des signes précurseurs d'une aggravation de la crise orientale qui devait aboutir à déclencher la guerre russo-roumano-turque de 1877—1878.

---

[98] Archives de l'État de Bucarest, microfilms Grande-Bretagne, r. 123, P.R.O.F.O., 78/2484, f. 39—40.

[99] D. A. Sturdza, *Charles Ier Roi de Roumanie*, vol. II, Bucarest, 1904, p. 162.

[100] Voir également le récent ouvrage de N. Ciachir, *Războiul pentru independenţa României în contextul european (1875—1878)* (La guerre pour l'Indépendance roumaine dans le contexte européen (1875—1878), Ed. Ştiinţifică şi enciclopedică, Bucarest, 1977, 341 p.

THE PATH TO UNITY AND AUTONOMY UNDER ALEXANDRU IOAN CUZA, 1859—1861

GERALD J. BOBANGO
(Pennsylvania)

The double election of Alexandru Ioan Cuza as *hospodar* of Moldavia and Wallachia in January, 1859, was the beginning rather than the climax of constructing the Romanian nation-state. While much attention has been paid to the diplomatic maneuverings which produced official recognition of Cuza's position by the European powers during 1859, less emphasis has gone into explaining the process whereby the new Romanian regime managed to convert, or subvert, the Convention of 1858 for the principalities into a status of complete autonomy three years later. At the same time, Cuza had to overcome boiar opposition and regional particularism which threatened to destroy the fruits of his diplomacy. What follows is an attempt to interpret, in its broad outlines, the manner in which the newly-born Romanian state strove to achieve its two major desiderata of internal cohesion and autonomy. [1]

POLITICAL ORGANIZATION: THEORY AND PRACTICE

A wide gap existed between the dictates of the Convention of 1858, which was to serve as the constitution of the principalities, and the realities of Balkan parliamentarianism. So long and complicated was the law-making process ordained by the Convention that in the first three years of Cuza's rule most of the vital problems of internal organization remained unsolved. Finance was only one area where chaos was the rule. Much of this failure must be attributed to a deliberate setting of priorities by Cuza and his liberal-nationalists. From the start they chose to observe only those elements of their "constitution" which advanced their purpose of attaining complete union. Domestic problems, therefore, took a back seat to international ones, on grounds that once the government had full power to act, internal troubles could be solved quickly. It was an optimistic assessment.

Adding to the difficulty of cohesion in the state was the instrument of the Convention itself. In the first four months after the double election little was accomplished simply because the two assemblies, in Iaşi and Bucharest, could not initiate legislation for the United Principalities as

[1] This paper is a condensation of the third chapter, "The Thorny Path to Union, 1859—1861," of my forthcoming book, *The Emergence of the Romanian Nation-State, 1848—1866* (1979).

a whole. Only the prince and the Central Commission at Focșani might suggest legislation covering both states. Thus Helia de Rădulescu termed the country "a confederated state with a personal union", subject to all the limitations of such an order.[2] But the constitutional structure in fact was not that of a confederation. It was clear that the Central Commission was a legislative organ, yet one whose members were not instructed by the states which sent them. The commissioners were to enact all laws exclusively pertaining to one side of the Milcov or the other. So when it finally began to function on May 10, its time was spent in haggling and hair-splitting over its own jurisdiction. And this group of sixteen men was further charged with elaborating a new constitution and approving all measures sent to Focșani by the assemblies in the two capitals. Thus, those who could agree on nothing were the watchdogs of the Convention.

Moreover, the Commission's life depended on the duration of the assemblies, whose mandate was optimistically set at seven years. If one assembly were dissolved by the prince, only the members for that state were changed on the Commission. Had parliamentary life had any stability in the first years, the Commission might have provided a firm enough centralizing element. But the erratic nature of politics and the unwillingness of any assembly to work for long with Cuza's ministries forbade this. Between January 24, 1859, and January 24, 1862, Moldavia saw nine different governments, while Wallachia went through eleven, the longest of these lasting three months.[3] Such a condition caused the task of strong central leadership to revert automatically to the executive and a few selected advisors.

The prince had the right of initiative, sanction, promulgation, and publication, and in his annual messages and speeches opening each legislative session Cuza outlined the needs of the country and demanded the fulfillment of the Convention's mandates on social reform. The usual procedure in each assembly was thereupon to choose a committee to compose a "response to the message from the throne", which inevitably occasioned lengthy debate and tergiversation. When the response, invariably criticizing the government, was prepared, a vote of censure was introduced and the ministry fell. This pattern, with minor variations, never changed. The usual legislative session was three months long, from the first Sunday in December to the first in March. Rarely was one productive, and Cuza frequently had to call special sessions, at which a quorum would often be lacking. The absence of legislative expertise was apparent from the multitude of vague laws requiring constant repeal, revision, or rewriting. Many acts sent to the Central Commission were returned with amendments which necessitated their reworking. In most cases they were simply allowed to lapse, for laws could not be amended a second time, and confidence that an assembly could produce an act free of imperfections was lacking.

Some of this was due to the widespread feeling that the Convention was one imposed by foreigners, and thus the assemblies sought to create

---

[2] Quoted in Constantin C. Angelescu, "Dezvoltarea constituțională a Principatelor Unite de la 1859 la 1862", *Studii si cercetări științifice*. Iași (Istorie), 1—2 (1959), p. 3.

[3] Dan Berindei, "Guvernele lui Alexandru Ioan Cuza (1859—1866). Liste de miniștri", *Revista Arhivelor*, serie nouă, II, 1 (1959), pp. 147—163. This is the most thorough listing available.

their own custom and usage. Actually Article 2 gave them "freedom to administrate in liberty and without interference". This was the key to autonomy. Yet few saw the possibility of using what the powers had given to subvert the instrument of government itself and make autonomy a reality.

Two major approaches were possible. Grigore M. Sturdza sounded one at the opening session of the Central Commission. Rather than create an entirely new constitution, the Commission should modify the *Règlement Organique*. The *Règlement* clearly contained all the guarantees of self-rule gained from the Porte through past generations, and so might be expanded to permit limited self-government. This was a conservative approach, for the *Règlement*, like the Convention, ordained a state of vassalage to the Ottomans which the nationalists wished to lift. The problem in one sense was more delicate than ever, for this vassalage, while reduced, was now consecrated by an international act in the Convention. To solve this demanded a bolder method. As a result, Cuza's efforts aimed at nullifying the restrictions of the Convention, and coercing the conservative majorities controlling political life in both provinces.

THE POLITICS OF FUSION

With both assemblies and the Central Commission manned by landowners, only in the ministries named by the prince could the liberals find any voice. And if these were too loud or vociferous on social reform measures, they lost office within a short time. The *Tribuna* noted ironically :

> The Convention on one hand destroys privilege, and on the other charges the privileged with the making of new laws of equality. [4]

The constant changes of government, on the other hand, often amounted to little more than reshuffling or rearrangement of the same people. It was apparent that there was a comparatively small stock of men who held all the offices at one time or another, and frequently shifting a Golescu from the Interior to External Affairs or a Catargiu from Finance to Public Works was the only reordering for composing a new cabinet. Power throughout the reign remained with a selected twenty-five individuals surrounding a Cuza whom the landowners continually reminded was only a transitional ruler.

On the long-standing demand for a foreign prince, even many of the most ardent liberals agreed. While willing to accept office from Cuza and work with him for definitive union and autonomy, the old traditional seven-year term for a *hospodar* remained their guideline, and many there were who believed that if all the major goals of the transition from *Règlement* to autonomy were not met within such a period, it would be necessary to elect a second temporary prince until a foreign one could be obtained. Cuza was well aware of this notion, and demonstrated his understanding of it from the moment of his election. Nevertheless it was a handicap.

---

[4] *Tribuna*, June 18, 1859, p. 1.

With all the work remaining to be done, he did not relish being reminded of his stand-in status every week. Yet this very aura of "transitionalism" could be turned to account.

On the occasion of discussing the budget of the Central Commission in the Moldavian chamber, M. Kogălniceanu proposed in March, 1859, that, since it was "the unanimous wish" of all for full union, the members of the Commission should serve without a yearly or monthly salary, but receive instead a "worthy retribution at the end of their works".[5] Going farther, as he was always wont to do, Kogălniceanu affixed to his motion a summation in which the wishes of the *Divans ad-hoc*, i.e., the development of full union under a foreign prince, be recorded as the official opinion of the Moldavian Assembly. Voted by a great majority, the amendment in effect asserted that the Convention itself was provisional, designed only to pave the way to something better. Implicitly the motion meant that once a new constitution was produced, the directives of the *Divans* would follow. Thus, the liberal-nationalists declared for a speedier process of change to arrive at the goals of 1848, and the conservatives supported them, for by now it was clear that one major boiar stratagem was to provoke a violation of the Convention and produce, possibly, foreign intervention and a restoration of the old order. In this respect the liberal position contained just as great a possibility for compromising the present *de facto* union as the conservative opposition. Cuza realized this keenly, which partially accounts for his reluctance to trust fully his governments in the hands of the Liberal Party. His response to Kogălniceanu's proposal was to urge moderation. Repeating his pledge to be a temporary ruler, he stated his belief that the Romanians' demands were a "moral power which becomes legitimate" simply by repeated insistence at the courts of the powers. This notwithstanding, he revealed his annoyance :

> But on the part of an assembly, when it is supposed to be on a constitutional basis, when it has a prince of its own blood and elected in unanimity by both sister countries, it would seem to be a grievance against that very prince and an impudence from which hostility is not lacking...representing a rebellion against all the guarantee powers.[6]

Was Cuza already thinking of retaining the throne for himself? Was he simply frustrated by all the talk of another prince? While such motives might explain his outburst, it is also true that his efforts on the diplomatic front had become more arduous, while the politicians at home, ignorant of happenings abroad, continued to sabotage the Convention and irritate the powers. It was once again a question of priorities. Such tendencies caused the prince to grow more aloof, and he abandoned attempts to work through the assemblies. It was not that he did not intend to usurp all the autonomy possible from the situation, but simply he thought himself in a better position to judge when it could be done successfully, and when it might ruin everything. As with most of the major activities of his reign, Cuza sought to choose his own moment, refusing to be preempted by the powers or his own politicians.

On May 10, 1859, Cuza opened the first session of the Central Commission by enumerating the laws needed to carry out internal reorganiza-

---

[5] *Arhivele Cuza*, L, f. 38—38v. (Hereafter AC).

[6] From *Hîrtiile Rossetti*, reproduced in *Arhiva*, XII (1900), Iaşi, p. 72.

tion. The Commission's response was to issue its own reminder of the desire for a foreign prince, and its first two sessions produced nothing but an unsatisfactory draft constitution and a reactionary rural program [7]. By September Cuza ceased trying to work with his conservative opponents. He dissolved both assemblies. Dimitrie Sturdza was given two months' exile in the Piatra Monastery for an article he had written in *Steaua Dunării*. The press laws stiffened.

At the beginning of 1860 the rightists founded a new journal, *Conservatorul progresist*, in Bucharest as an organ to defame the *hospodar*. The liberals urged Cuza to stronger measures of repression, but he refused to comply and thus eliminate completely any rapprochement with his domestic antagonists. Without the Right a new electoral law was impossible, and without such a measure a new electorate could not be created.

What was accomplished, therefore, came through princely fiat, ignoring the legislative organs. Unification of the armed forces was among the first concerns. On March 15, 1859, General of the Army Barbu Vlădoianu informed his counterpart in Iaşi, Dimitrie Miclescu, that Regiment 3 of the Muntenian cavalry had been dispatched to Moldavia.[8] The corresponding Moldavian regiment at once left for Bucharest. The city of Iaşi organized a reception and banquet in Copou Garden "in honor of the arrival of the Romanian army".[9] In the military camp at Floreşti were gathered units from both states, with some 12,000 total soldiers.[10] General Miclescu commanded the entire concentration, while the French physician Carol Davila, newly arrived in Bucharest and married to a Romanian woman, was director of the sanitary service.[11] In April and May successive steps were taken to unify the two armies. A single general staff was created, instruction unified, and by the next year ordonance and administration were combined in a single command.[12] The Minister of War, Ion Emanuel Florescu, one of Cuza's main pillars of support, became one and the same man for both provinces.[13]

Similar measures were taken in the telegraphic service, a single inspector-general being named for the entire network. This personage was the later notorious Cezar Librecht, a Belgian by origin, formerly chief of the telegraph station in Galaţi and in the service of the European Commission on the Danube.[14]

In the city of Focşani, divided by the Milcov, the separation of the two countries was graphically visible. As early as May 23, 1859,

---

[7] *Protocole Commissia Centrală*, XXXV, Session of July 31, 1859. See also *Curierul Principatelor-Unite*, May 5, 1859, which commented that the selection of a prince from a native boiar family could not possibly have produced other than discord. This adds another dimension to the motivation of the assembly and Central Commission members who were disgruntled with Cuza simply because he, and not they, had been chosen prince.

[8] AC, X, f. 4.

[9] AC, LIII, f. 77.

[10] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor* (Iaşi, 1903), Vol. XIII, p. 63.

[11] G. Barbu, *Carol Davila şi timpul său* (Bucureşti, Acad. RPR, 1958), p. 166.

[12] AC, VII, f. 56.

[13] Berindei, pp. 151, 156. For Florescu's life and career see General Radu Rosetti, "Un uitat : Generalul Ion Em. Florescu", *Memoriile secţia istoria ale Academiei Române*, seria III, t. XIX (1937), pp. 1—31.

[14] AC, XLIII, f. 74.

Kogălniceanu introduced a bill to unify the municipal administration of Focşani, but this could not be done until full union was granted.[15] Finally, during the summer of 1860 the dual customs apparatus was unified in a single organization.[16] Such measures, however, seemed meagre when contrasted with large problems remaining unsolved, such as the need for electora land agrarian reform.

While the population in general had welcomed the new regime in the principalities and had given it time during 1859 to work its changes, unrest grew as the political stagnation worsened. The new state apparatus, with an enlarged administrative and military establishment, demanded commensurately higher budgets. New duties and taxes were forthcoming, and old levies were raised during the first two years of the reign. The Law of Patents of 1860, however, which raised license and registration fees, came at the height of the latest economic downturn and brought on a series of outbreaks. The worst were in Craiova and Ploieşti, and the large scale arrests, the many wounded and several dead as a result of the calling out of numerous troops who fired into the crowds, did little to endear the government to the town and village masses.

Yet, order had to be kept to show the powers that the Romanians could manage their own house, was Cuza's thinking. It was a hopeless circle, one from which the country could not seem to extricate itself. Concentrations of troops and *dorobanţi* from each *judeţ* remained in the respective county seats and the two capitals.[17]

THE STRUGGLE FOR COMPLETE UNION

Midst all of this political turmoil, Cuza and his closest lieutenants Costache Negri, Vasile Alecsandri, and others were also engaged in a diplomatic war of nerves to achieve the full administrative and economic union of the two countries divided by the artificialities of the Convention. It was a contest of endurance more than anything else, but one which required keen timing and a sense of the manner in which the antagonisms and preoccupations of the Guarantee Powers could be exploited to the Romanians' best advantage. Union was present only in a symbolic form, in the person of the prince. Ultimately to bypass the bounds set by the powers and realize the goals of 1848 was ever Cuza's aim; yet the risk of losing his current advanced position by precipitous action, or by having the

---

[15] When this step was finally taken, not only the administrations of Focşani were united, but the territory of the city as well, by a decree of July 10, 1862. Cf. Constantin C. Giurescu, "Istoricul hotarului dintre Muntenia şi Moldova" (Unpublished MS, Romanian Academy), p. 12. This article was written for a planned commemorative volume of Focşani sponsored by the city council in 1958, but the book failed to materialize. The story of this divided city is an intriguing one. Some of it is recorded in C. Constantinescu-Mirceşti and Ion Dragomirescu, "Contribuţii cu privire la cunoaşterea hotarului dintre Moldova şi Ţara Românească de la întemeierea Principatelor şi pînă la Unire", *Studii şi articole de istorie*, VI (1964), pp. 81—91.

[16] Constantin C. Giurescu, *et al.*, *Istoria României în Date* (Bucureşti, 1973), p. 208.

[17] AC, XLII, f. 144—144v; XL, ff. 71, 73, 118; X, f. 141; XLII, f. 164; XL, f. 171—172; XLII, ff. 111, 164, 129—129v, 139—141, in this order for a survey of the riots f. and their suppression.

powers think he was not in control at home was ever on his mind. Thus he laid his groundwork methodically.

The first step during 1859 was to create in the foreign capitals a *de facto* single representative of his two countries. At first two separate diplomats were assigned to the Porte, Paris, and elsewhere to act as joint representatives from both Moldavia and Wallachia — this to satisfy the theory that, as a vassal state, Romania was not entitled to full diplomatic recognition or consular status. What happened in each case, by design rather than accident, was that one of these two agents came to take charge of all communications and business relative to the principalities as a whole. While officially labeled as representing only one province, usually Moldavia, this person assumed the status of a unique ambassador for the "United Principalities".

In Paris, the Romanian emissaries naturally received the most welcome reception of any granted to the country's agents in other capitals. As early as January 8, 1859, Ioan Alecsandri wrote to his brother Vasile that he had made connections with "eminent men of the French press"[18], and on February 4 was urging Napoleon himself to sanction the double election.[19] Shortly afterwards Vasile Alecsandri himself arrived in Paris on his special mission to the Emperor and informed Cuza that he was received as "the representative of an esteemed prince in the highest degree."[20] Napoleon agreed that Ioan Alecsandri should assume the title of "Correspondent of the government of Moldavia at Paris and London" until such time as the country's status changed. The fact was that since his arrival Alecsandri had handled news and reports for Wallachia as well. After the *de jure* recognition of the double election in September, the Alecsandri brothers began to press for the establishment of a permanent diplomatic agency and an information bureau in the French capital.

In November, V. Alecsandri issued a long memorial to his two home governments, urging such a bureau of correspondence "as an urgent necessity",[21] founded as a public institution and financed through the state budget. Such an organization would act as a news agency in the West and be a means of propagandizing in the influential foreign press.[22] In January, 1860, the two Romanian governments approved the project, and the philo-Romanian publicist Abdolonyme Ubicini was named as director of the new Central Bureau of Correspondence and Editing.[23] This assured the principalities contact with the dailies *Le Siècle*, *Le Nord*, *La Presse*, *l'Opinion nationale*, and the magazines *L'Illustration*, *La Revue des Économistes*, *La Revue d'Orient*, and *Nouvelles annales de voyge.*

---

[18] Dan Berindei, "Paris", in *Reprezentanțele Diplomatice ale României*, I (București, Editura Politică, 1967), p. 107.

[19] R. V. Bossy, *Agenția diplomatică a României la Paris și legăturile politice franco-române sub Cuza Vodă* (București, Acad. Romane, 1931), pp. 159—160, 162—163.

[20] *Ibid.*, pp. 164—165.

[21] Dan Berindei, "Înființarea agenției Principatelor Unite la Paris (26 august/7 septembrie) 1860", *Studii*, XIII, 6 (1960), p. 101.

[22] *Ibid.* See also Cornelia Bodea, "Quelques Aspects Préparatifs Pour L'Organisation de L'Agence Diplomatique Roumaine de Paris. La Création du 'Bureau de Correspondance' (1/13 janvier 1860)," *Revue Roumaine d'Histoire*, I, 2 (1962), pp. 499—527.

[23] Abdolonyme Honore J. Ubicini (1818—1884) was the author of the widely circulated work, "La question des Principautés devant l'Europe" (1858).

Ubicini likewise had contacts with two significant newspapers outside France, *Le Journal de Francfort* and *L'Espérance*.[24]

In June, 1860, following the success of the Paris agency at publicizing Romania's cause, Anastase Panu's government in Moldavia proposed that a similar bureau be erected at Turin and that funds be allocated in future budgets to create others in the capitals of all the Powers signatory to the Convention. The result of this, however, was not lasting; only in Paris and Belgrade did a bureau of correspondence become a reality.[25]

Now a new step was taken. On July 8, 1860, upon the recommendation of Mihail Jora, foreign minister of Moldavia, Cuza named Ioan Alecsandri as official "agent of Moldavia at Paris and London".[26] Returning to France from Iaşi, Alecsandri immediately organized a chancery, and had letterheads printed bearing the legend "Agent of the United Principalities at Paris." He proceeded to discuss his desire to visa passports, a right reserved for representatives of sovereign states, with Drouyn de Lhuys, but here the advance was stopped temporarily.

In Constantinople matters proceeded even more apace. An information agency at the Porte was authorized by the Convention itself, and Negri created the apparatus in January, 1859. Since Negri was the clearly recognized spokesman of the delegations sent to seek the Sultan's investiture after the double election, it was natural that he be considered almost from the beginning as the unique representative of both provinces. In November, after the confirmation of the dual election, Cuza wrote personally to Kubrisli Pasha, the Grand Vizier, and to Fuad Pasha, Ottoman foreign minister, informing them that for reasons of economy he was naming Negri officially to fill both posts simultaneously as agent for Moldavia and Wallachia. This implicitly required nothing more than the acceptance of the *status quo* which Negri had already guaranteed through his personal skill and the excellent impression made on vizier and foreign minister alike. He had also won complete acceptance by the representatives of the foreign powers in Constantinople, whose influence on the Turkish court amounted at times to no less than full control. Henceforth Negri continued to be Cuza's invaluable mediator where it counted most, developing a sense for the nuances of Ottoman diplomacy such as few men ever acquired.

In June, 1860, Cuza composed a long memorandum to the Porte and the agents of the Guarantee Powers in Constantinople.[27] This was coupled with a lengthy explanatory message to Negri instructing him to press the memorandum forward and convince the Turkish ministers of its correctness [28]. The arguments were aimed at laying the blame for Romania's inconstant political life on the defects of the Convention. This

---

[24] Romanian Academy, MS 4499, f. 75—76. Ubicini to V. Alecsandri, January 30, 1860.

[25] *Arhivele Statului*, Ministerul Afacerilor Externe, 1860, dos. 233, ff. 47, 48, 49, 82. (Hereafter AS).

[26] Berindei, "Paris," p. 114.

[27] AC, LVII, f. 26—41, and f. 42 with modifications.

[28] AC, VII, f. 17—26v, and also a clean copy of this correspondence with minor corrections entitled *Mémoire* in f. 88—97.

constitution, Cuza demonstrated, did not satisfy the legitimate wishes of the country as expressed in the *Divans ad-hoc*, and it provided the opportunity for opponents of the regime to bring about repeated ministerial crises. At bottom were the inequities of the electoral law, which placed all power in the hands of a conservative class decidedly opposed to carrying out the Convention's mandate for social reforms. Since it was in the Porte's interest to see a strong and viable government in Romania, it was necessary to unite the ministries of the two lands and concentrate the power of the government. But all this must be done, of course, with the assent of the Porte. On this note of legality the memorandum ended, but Cuza's strategy was to secretly instruct Negri to hint that if the Porte did not agree to such modifications soon, the *hospodar* might be forced to precipitately proclaim union on his own authority and unite the two chambers in Bucharest. There had already been proposals to this effect in the Moldavian legislature. Negri's task was to convince the Turks that Cuza could not control the volatile situation much longer.

On July 2 Negri wrote to Cuza stating that the general opinion toward the prince's proposition was not favorable. Yet this was due not so much to Turkish intransigence as to the Porte's preoccupation with other matters. Disturbances in Syria claimed her attention, Italian unification was the great question in the West, and England and France were in a period of tense relations.[29] On July 22 the agent informed Cuza that the French and Italian ambassadors urged that Cuza's visit to Constantinople for investiture take place soon, if the most benefit were to be gained.[30]

Cuza had delayed this trip for two reasons. To some extent it was to gain time for Negri to prepare the ground for a favorable reception. More importantly, Cuza deliberately took his time in order to show that the Romanian prince was no longer at the beck and call of the Sultan. Tradition in the principalities held that investiture by the Porte usually be asked for within one month after the naming of a new *hospodar*. Cuza allowed one year and eight months to go by after his election before deigning to make the journey. It was not only that arranging anything with Turkish officialdom never moved quickly, but this delay was a sure sign of the Romanians' new status.

By September of 1860 the time was right. On August 25 it was known in diplomatic circles that Cuza would be received with all the honors befitting his rank. The prospectus of the visit arrived in Bucharest September 7, and the itinerary surpassed anything accorded to former possessors of the princely chair. Cuza departed September 22, accompanied by a civil and military suite, which included Dimitrie Bolintineanu.[31]

Traveling by water to the Black Sea, the Romanians were met at the mouth of the Sulina by a Turkish warship and two high-ranking Ottoman officers. On arriving in Constantinople, Cuza was lodged in the

---

[29] AC, I, f. 106–110v.

[30] AC, I, f. 116–119v.

[31] Bolintineanu has left us the most detailed account of Cuza's first trip to Constantinople. It is likely that Cuza personally asked him to do this work, for its publication at home would show to all the splendid treatment accorded him by the Sultan and thus reflect the dignity of the country's status. See D. Bolintineanu, *Vizita Domnitorului Principatelor Unite la Constantinople* (București, 1860), 35 p.

palace of Emirghian on the Bosporus — certainly housing fit for a sovereign. Fuad Pasha and the Sultan's first secretary paid calls on him the first day.

The next morning a solemn reception took place at the Imperial Palace. At the foot of the stairway leading to the grand throne room the Grand Vizier Kubrisli Pasha met Cuza and led him to Sultan Abdul Mejid, who advanced to greet his guest warmly. The entire formalities contained no hint of the provinces' "dependence" on tne Porte. Afterwards a gala was held in the palace theatre, with Cuza and Abdul Mejid side-by-side in the loge. The third day Cuza returned Fuad's visit and at dinner the foreign minister's musicians played Romanian melodies. The Sultan sent Cuza a sword of honor, encrusted with gems, as a symbol of investiture[32]. In return, Cuza used the large sums voted by the assemblies for his trip to bestow a series of valuable gifts on the potentate and his entourage.[33]

Home again, Cuza wrote his thanks for the generous treatment. The visit was a triumph, both personal and national. Cuza's personal charm and dignity evidently impressed his hosts. In the atmosphere thus created, in December the *hospodar* sent a second memorandum asking for full and complete union. Earlier he had sent a message to Sir Henry Bulwer, influential British Ambassador at the Porte, soliciting his support for Romania's desires.[34] Negri worked hard in the next months seeking support from every quarter, and in January, 1861, told Cuza that following a meeting with Aali Pasha, the new foreign minister, and Bulwer, it appeared that Romania's demands were about to be granted, with some trifling conditions.[35] But a few days later brought the unexpected news that Aali now wished to hold a conference of the powers on this question. The consternation in Bucharest can be imagined. As Aali sent a circular to the nations and arguments began to crop up as to where the gathering should be held — in Constantinople or Paris — the political situation in Romania grew more tense. Kogălniceanu's government fell that month, and Panu's ministry which replaced it at once revived the resolutions to dissolve the Moldavian chamber and reconvene it in Bucharest to discuss the rural question. Should such a move take place, the diplomatic leverage gained thus far would be cast to the winds.

The reason for the new tack taken by Aali lay with the foreign minister himself and the instability of Ottoman politics. A strong reactionary opposition existed in Constantinople against the growing nationalism of the empire's Balkan subjects which caused successive ministries to tread slowly on the path to granting increased freedoms. The reform trend which began with the *Hati Sherif of Gülhane* in 1839 brought changes in administration, taxation, justice, and military affairs, but the clearly subordinate

---

[32] G. G. Florescu, "La procedure de l'investiture et le cérémonial de la réception du prince regnant Cuza à Constantinople," *Studia et acta orientalis*, II (1960), p. 71.

[33] AC, I, f. 131v. Cuza spent 19,245 lei out of 22,450 authorized. It is an appropriate comment on Romanian financial practice that this sum was borrowed, and from an Ottoman bank at that. Cf. also f. 140.

[34] AC, IV, f. 30—30v.

[35] AC, XLVII, doc. 14.

position in Europe's councils occupied by the Ottoman Empire after the Crimean War provided much ammunition for the opponents of increasing liberalization and modernization.[36] By the 1860s Abdul Mejid's response to his critics was to change key ministers frequently, a tactic of obstructionism which if it did not prevent the ultimate dismemberment of his empire, at least afforded lengthy respites from rapid action. Successive foreign ministers therefore clung to every technicality offered them by international agreements, resisted making decisions until the last possible moment, and did so only when the consequent frustration produced in rivals and allies alike brought threats of retaliation. Aali Pasha saw an opportunity to delay action on the Romanian question at least another six months, thus preserving his own position and gaining time in which the twists and turns of the international situation might produce a more propitious environment for Ottoman diplomacy.[37] The objection of Austria to holding any meeting at all to discuss whether or not the Romanians might be permitted to violate the Convention, added further time-consuming obstacles.[38]

Negri worked to have the conference seated in Paris rather than at the Porte for obvious reasons. Even this ordinarily patient man revealed his exasperation when on April 6, three months after Aali's taking office, a date for the meeting had not been established nor a site agreed on. The gerant informed Cuza that if the Turks did not decide something soon, the prince should take matters into his own hands and proclaim union.[39] The French ambassador in Constantinople urged Cuza to wait,[40] but Victor Place advised immediate action. The latter spoke for many Romanians when he wrote, "A people which acquires its independence pleases me more than one which receives it".[41] Nevertheless, the ambassadors of both France and England at the Porte counseled patience, while Austria's consul fought against having any conference at all. Only the Prussian ambassador pronounced in favor of an immediate full union. Already anxious to oppose Austria in any manner possible, Bismarck had his own motives which had nothing to do with favoring the Romanian cause. Still Baligot de Beyne hastened to transmit this news to Cuza the day it arrived.[42] In these months of waiting, any positive forward motion was welcome.

June arrived and momentarily it appeared the conference might take place. Then Sultan Abdul Mejid died on June 25, leaving the throne to his brother Abdul Aziz. The ceremonies of bereavement and the installation of the new Sultan consumed the rest of the summer. Cuza went through the motions of expressing his grief and congratulating his new sovereign. Well-intentioned but weak and incompetent, Abdul Aziz left

---

[36] George Lenczowski, *The Middle East in World Affairs* (Ithaca, University Press, 1962), p. 25. A concise summary in this regard is Wayne S. Vucinich, *The Ottoman Empire: Its Record and Legacy* (Princeton, D. Van Nostrand, 1965), pp. 88—96.

[37] AC, XIV, f. 303—304v; I, f. 207—208v. Baligot de Beyne and Negri to Cuza, April 18, 1861.

[38] Negri informed Cuza of this possibility as early as February 2, 1861. AC, I, f. 173—180.

[39] AC, I, f. 195—200v.

[40] AC, XIV, f. 297—298v. Baligot to Cuza, April 16, 1861.

[41] Victor Slăvescu, *Domnitorul Cuza şi Victor Place* (Bucureşti, Cartea Românească, 1942), pp. 228—230.

[42] AC, XIV, f. 295—295v.

much to be desired. Perhaps with diplomatic pressure, however, his ministers might be brought around. That this could be the case was demonstrated on July 8 when news came to Bucharest that the Porte had recognized the new Kingdom of Italy.[43] Cuza petitioned the new ruler for his tacit consent for an eventual proclamation of full union by the Bucharest chamber and the *hospodar*, but had no success.[44]

At the end of July Tsar Alexander II announced that he would travel to Livadia in the Crimea for a vacation, and would entertain Romanian delegates there should they wish to see him. Sending several of his ministers with a message for the Tsar, Cuza was gratified to learn that Russia would support Romania's wishes at the conference, now scheduled for September.[45] In this Cuza was fortunate. The demand for Romanian union reached its apogee at the tail-end of Russia's seven-year entente with France. Since the secret agreement of March, 1859, in which Russia promised a benevolent neutrality in any future war between France and Austria, the Tsar had generally kept his faith, as the best means of abrogating the Black Sea clauses of 1856.

Even the great concern provoked in Russia by Garibaldi had not shaken this resolve as of mid-1861. Had the Piedmontese occupied Rome earlier than they did — an event which cast a deep shadow over Franco-Russian relations — the Tsar's attitude toward France's Latin protégé would have been different. Coming when it did, however, Alexander's support was assured.

Thus matters stood when the long-awaited conference met at Constantinople on September 13, 1861. An immediate complication arose when the Austrian ambassador opposed inviting a representative of Italy. In 1858 there was no Italian state; only Sardinia-Piedmont had been a signatory of the Convention, and Austria refused to recognize the new status of Victor Emmanuel's realm. Yet without the presence of all those making up the original Guarantee Powers for the principalities no decisions of the conference were valid. Thus the first session ended in complete disaccord.

In the second session Aali Pasha proposed that military intervention be authorized in the principalities in case of any further violations of the Convention[46]. Austria next suggested that union be admitted only for Cuza's lifetime, after which separation would once again occur. In Paris, Thouvenel, now foreign minister, reacted by ordering the French agent "to break up the conference" if Austria persisted in this vein.[47] On October 2 Negri again voiced his opinion that should this happen Cuza must seize the initiative and proclaim union on his own authority.[48] But Aali's attempt to return to a pre-Crimeean position was doomed, for France,

---

[43] AC, L, f. 194—195. Baligot to Cuza, July 8, 1861.

[44] G. G. Florescu, "Rolul şi Activitatea Principatelor Unite la Constantinopol (1859—1866)," *Studii şi Articole de Istorie*, VIII, 5 (1963), p. 280.

[45] The delegation included General Florescu, Alecu Balş, and Cuza's cousin Nicolae Docan. On this mission see *Monitorul oficial al Ţării Româneşti* for August 23, 1861, p. 741, and also Dan Berindei, "Lupta diplomatică a Principatelor Unite pentru desăvîrşirea Unirii," *Studii privind Unirea Principatelor* (Bucureşti, 1960), pp. 413—449.

[46] AC, I, f. 243—244v. Negri to Cuza, September 16, 1861.

[47] AC, I, f. 247—248v.

[48] *Ibid.*

England, and Russia were against the Turkish modifications in any form. Two more sessions would be held, Negri optimistically reported,and complete union would be granted.[49] But Austria continued her vigorous protests, and on the 22nd the gerant once more advised Cuza that the prince must not wait until the opening of the assemblies in December to act, or the direction of affairs might be lost.[50] Bolintineanu echoed this advice from Constantinople a week later.[51] That same day Cuza had Baligot inform the Turkish ambassador in Paris, in an apparently "confidential message," that if full union were not granted by December the Romanian chamber would proclaim it in the course of that month.[52] In fact, Cuza hoped to avoid such an act, but this Turkey must not be permitted to realize. As these missives were in transit, Negri received the draft of the *firman* for union prepared by the Turkish delegation to the conference.

The powers of the Central Commission were transferred to the legislative assemblies, but the *firman* also called for a governor in Moldavia and two provincial councils. Not even informing Cuza, Negri let it be known that Romania rejected any such plan which continued to separate rather than unite the two states. Should there be more delay, he indicated that Cuza would present the Porte with another *fait accompli*.[53] At the same time Negri addressed the French and Italian agents about the unacceptable nature of the Turkish offer.[54]

When word of this came to the country, the reaction was vociferous and, in Cuza's word, "painful".[55] Although a resolution for a wholesale resignation of both governments was defeated in the council of ministers' session of November 14, this was symptomatic of the feeling in the land. Dimitrie Ghica, who with a group of ministers in the Wallachian government had announced he would resign if union were not approved by December 3, [56] telegraphed Cuza in Iaşi asking the prince to proclaim union himself.[57] From all sides came the same request. It is now known that twice — once in May and again in August — Cuza had been close to taking such a step. He had thought to announce union on the basis of a preliminary vote of approval from both chambers, which he was certain to obtain at that point. A proclamation to the people had been drawn up,[58] and letters to the Sultan, the Grand Vizier, the Foreign Minister of the Porte, and the foreign consuls in Constantinople only awaited dispatch.[59] Both times

[49] AC, I, f. 243—244v.
[50] AC, I, f. 256—257v.
[51] AC, XV, f. 516—520.
[52] AC, XIV, f. 353—356.
[53] AC, VII, f. 125—125v. The next day, November 5, Negri sent the copy of this draft *firman* on to Cuza, calling it completely unacceptable in his own view (AC, I, f. 260—261v). Negri pointed out the decisive clauses and asked for categoric instructions (AC, I, f. 262—262v and 264—266).
[54] AC, I, f. 263—263v.
[55] AC, VII, f. 127—136, and IV, f. 464—467v.
[56] See the coded telegram sent by Col. Ioan Ghica, Minister of War, to Cuza, November 14, 1861 (AC, XVI, f. 47—47v).
[57] AC, XVI, f. 51—52.
[58] The draft is in AC, IV, f. 468—468v, along with a French translation, f. 470—470v.
[59] A letter to Negri informed him that a vote of the chambers had sanctioned complete union. Annexed were copies of the letters for the Sultan, Grand Vizier, and other officials. These were never sent (AC, IV, f. 454—454v; XVI, f. 220—220v). The letter to the Sultan, dated

at the last moment Cuza had decided to wait rather than risk drastic recriminations. In the end his patience was rewarded.

On November 22, 1861, Negri learned that the Porte had abandoned its insistence on the Moldavian clauses in the *firman* of union, and the notion of intervention. Nevertheless, due to the unyielding stand of Austria, the full administrative and legislative union which was now given was limited to Cuza's lifetime. It was not everything the Romanians wished, but full union was now recognized by the major powers and thus had international sanction.

The assemblies convened in Iaşi and Bucharest on December 3. Cuza appeared before the Moldavian chamber and, without revealing the full contents of the *firman*, or its restriction to his lifetime, announced grandiloquently that the High Porte and the Guarantee Powers had acceded to the Union of the Principalities. The emphasis on "acceded" implied that the powers had simply ratified what in fact the Romanians themselves had accomplished. In regard to the future, the *hospodar* phrased it conveniently : "The union will be as Romania feels it should be and wishes it to be."[60]

On December 11, 1861, Cuza issued his official proclamation to the people of both provinces. The long, tense days of waiting were over for the time. A possibly disastrous military intervention was forgotten. Hasty acts had been avoided and victory achieved through a combination of patience, threat, persistence, and sheer good fortune.

> Union is fulfilled ! The Romanian nationality is founded ! This great fact, desired by past generations, acclaimed by the legislative bodies, called for warmly by us, has been recognized by the High Porte and the Guarantee Powers and has been inscribed in the annals of the nation... In the days of January 5 and 24 you deposited all your faith in the elected of the nation, you entrusted your hopes to a single prince ; today your elected gives you a single Romania.[61]

For the moment it was possible to celebrate and forget the serious internal political and economic divisions and the deep unsolved problems. Union had been gained, but a viable Romanian nation-state was still to be wrought. Nevertheless by the end of 1861 the Romanian people had reached another milestone on the long road to independence.

August 15, 1861, asked him to grant full union under his sovereign protection (AC, IV, f. 512—512v). Other letters in this guise are IV, f. 506—507v, 511, and 502—502v, to Ioan Alecsandri in Paris ordering him to give the news to Napoleon.

[60] *Monitorul oficial al Ţării Romȃnesti*, nr. 269, December 4, 1861, pp. 1—2. Also *Protocoalele şedinţelor Adunării Legislative 1861—1862*, Şedinţa 3 decembrie 1861.

[61] The text of the proclamation was printed both in *Monitorul oficial al Ţării Romȃneşti* December 11, 1861, and *Monitorul Moldovei* December 12. Also reprinted in *Archives Diplomatiques*, II (1866), p. 209. For Cuza's message to the chamber see also I. Vȋntu and G. G. Florescu, *Unirea Principatelor ȋn lumina actelor fundamentale şi constituţionale* (Bucureşti, Academia Romȃnă, 1965), pp. 218—226.

DIE RUMÄNISCHE BÜRGERLICHE REVOLUTION VON 1848. HAUPTMERKMALE UND EUROPÄISCHE BEZÜGE

DAN BERINDEI

Die bürgerlich-demokratische Revolution von 1848 ist in die rumänische Geschichte als eine ihrer markantesten Ereignisse eingegangen[1]. Es ist der historische Zeitpunkt, da die rumänische Nation in ihrem Entstehungsprozeß zu voller Reife gelangt, da sie in den Flammen der Revolution als *europäische Entität* hervortritt [2] und gleichzeitig die soziale Befreiungsbewegung, zur Gesamtheit der ähnlichen revolutionären Bewegungen Europas gehörend, ihre konkreten Zielsetzungen festlegt, die dazu bestimmt sind, der Gesellschaft neue, moderne Strukturen zu gewährleisten [3]. Natürlicherweise hatten wir unter den Bedingungen enger Verflechtung zwischen dem allmählichen Zerfall der alten feudalen Einrichtungen, der Entwicklung der Bourgeoisie, den immer umfassenderen Forderungen der Volksmassen und der Herausbildung der modernen Nation auch noch vor 1848 ja, schon zu Ausgang des XVIII. Jahrhunderts eine Befreiungsbewegung, die zugleich national und sozial war. Der Prozeß verlief fast einheitlich, so daß sich eine Trennungslinie zwischen den beiden Seiten, aus denen er besteht, nur künstlich ziehen läßt. Selbstverständlich strebten alle Rumänen nationale Ziele an. Bauern und Städter, die Mittelstandsschichten, der Adel oder die kleine und mittlere Bojarenschaft, ja selbst Elemente der hohen Bojaren sind alle an der Verwirklichung der nationalen Ziele — staatliche Einheit und Unabhängigkeit — interessiert. Über die soziale Befreiung läßt sich allerdings nicht das gleiche sagen. In dieser Hinsicht sind die Unstimmigkeiten offenkundig und folglich hat man hier kein Zusammenwirken bei den in dieser Richtung unternommenen Aktionen vor sich, sondern im Gegenteil relevante Widersprüche. Wichtig aber ist die *Resultante*, der *Sinn*, den der Befreiungskampf, in seiner Vielschichtigkeit — das heißt also mit seinen sozialen und nationalen Kom-

---

[1] Vgl. die folgenden Gesamtdarstellungen der rumänischen Revolution von 1848 : C. Colescu-Vartic, *1848. Zile revoluţionare* (1848. Revolutionäre Tage), Bukarest, 1898 ; *Istoria României* (Geschichte Rumäniens), Bd. IV, Bukarest, 1964, S. 1—179 ; Gh. Georgescu-Buzău, *La révolution de 1848 dans les Pays Roumains*, Bukarest, 1965 ; C. Căzănişteanu, Dan Berindei, Marin Florescu, Vasile Nicolae, *Revoluţia română din 1848* (Die rumänische Revolution von 1848), Bukarest, 1969.

[2] Dan Berindei, *La révolution roumaine de 1848 dans le contexte européen*, in „Revue Roumaine d'Histoire", XII (1973), 3, S. 473—488 ; siehe noch Ders., *Das europäische Revolutionsjahr 1848. Seine Bedeutung für die rumänischen Länder*, in „Österreichische Osthefte", XV (1973), S. 325—335.

[3] Ders., *L'idéologie politique des révolutionnaires roumains de 1848*, in *Nouvelles Etudes d'Histoire*, Bd. IV, Bukarest, 1970, S. 207—221.

ponenten — betrachtet, unter dem Impuls der gesellschaftlichen Entwicklung gewinnt. Mit jedem Jahr der Periode vor 1848 ist ein Erstarken der erneuernden Kräfte und ein allmählicher Positionsverlust der rückschrittlichen Kräfte auf allen Ebenen festzustellen[4]. Die Verbürgerlichung eines Teils der Bojarenschaft — die Führer der Bewegung von 1848 in der Moldau und der Walachei waren selbst zum großen Teil verbürgerlichte Bojarensöhne —, das Eindringen der Bourgeoisie in die jetzt zahlreichen Reihen der Bojarenschaft des Organischen Reglements — eine grundlegende Gesetzgebung, die in die Fürstentümer der Moldau und der Walachei zu Beginn des vierten Dezenniums des XIX. Jahrhunderts eingeführt wurde —, die Isolierung jenes Teils der Bojarenschaft, insbesondere der Großbojaren, die diesem objektiven Erneuerungsprozeß der Gesellschaft Widerstand leisteten, zeigen die erwähnte Richtung an, der die Entwicklung unerbittlich folgte. Der Umstand, daß die Rumänen unter verschiedener Herrschaft getrennt lebten und die von den drei Nachbarreichen auf sie ausgeübten Einflüsse riefen natürlich auch Widerstand hervor, der zuguterletzt den Sieg davontragen sollte, da ja ein einheitlicher und unabhängiger rumänischer Staat gegründet werden konnte. Die Gründung dieses Staates war nicht das Werk des Zufalls oder des Spiels der Großmächte, sondern vor allem die Krönung der inneren Bemühungen der Nation und widerspiegelte ihre Fähigkeit, sich besonders komplizierten internationalen Umständen anzupassen.

Die soziale und nationale Befreiungsbewegung, nationale Konvergenzen, soziale Divergenzen, die ansteigende, in einer Richtung verlaufende Entwicklung, die die rückschrittlichen Kräfte angesichts der Entwicklung der Produktivkräfte, des Zerfalls des Feudalismus und des Aufstiegs des Kapitalismus nicht einzudämmen vermögen, das Erstarken der erneuernden Kräfte in der Gesellschaft, deren Probleme zumindest in ihren Hauptmerkmalen die gleichen sind, da die Grenzen zwischen den Rumänen immer anachronistischer und unnatürlicher erscheinen — das ist in allgemeinen Zügen des historische Prozeß, in dem das rumänische Volk in der Periode vor der Revolution von 1848 begriffen war.

Die revolutionären Ereignisse von 1821 in den Fürstentümern, wo sich gleichzeitig die Aktionen der rumänischen Befreiungsbewegung unter der Führung von Tudor Vladimirescu und die der griechischen Hetärie entfalteten — die unter den damaligen internationalen Gegebenheiten die rumänischen Länder als Ausgangspunkt für die Befreiung Griechenlands gewählt hatte — eröffnen einen historischen Prozeß : das Jahr 1821 war das Vorspiel zu 1848 [5]. Vladimirescu, der Führer dieser Bewegung, wirkte wegweisend für die „Volksversammlung" ; sie weckte auch in Siebenbürgen starken Widerhall, wo die Bauern diesen „Kleinkönig" erwarteten, der ihnen, wie sie hofften, die Freiheit bringen würde, die Horea, der Führer im großen Bauernaufstand von 1784, der unter dem Rad starb,

---

[4] Grundlegend für diese Periode : Cornelia Bodea, *Lupta românilor pentru unitatea națională. 1834—1849* (Der Kampf der Rumänen für nationale Vereinigung. 1834—1849), Bukarest, 1967.

[5] Für die revolutionären Ereignisse von 1821 : Andrei Oțetea, *Tudor Vladimirescu și revoluția din 1821* (Tudor Vladimirescu und die Revolution von 1821), Bukarest, 1971 ; Dan Berindei, *L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains*, Bukarest, 1973.

hatte erringen wollen [6]. Vladimirescu handelte *nach einem Programm* und hatte die grundlegenden Fragen vor Augen, denen sich die rumänische Gesellschaft damals gegenüber sah [7]. Zugleich muß aber, auch bemerkt werden, daß wir es 1821 bloß mit einem *Prolog* zu tun haben da die Bedingungen für eine die ganze Nation erfassende Bewegung, noch nicht völlig herangereift waren.

Die Revolution von 1848, in der die rumänischen Länder, wie die Klassiker des Marxismus-Leninismus hervorhoben, auf der Landkarte Europas die äußersten Vorposten bildeten [8], enthüllt klar die Entwicklung der modernen Gesellschaft und ihren Reifeprozeß. Der letztere erklärt sich durch die Stufe, die die Wirtschaftsentwicklung in den rumänischen Ländern erreicht hatte. Die Landwirtschaft der Fürstentümer erhielt, insbesondere nach dem Vertrag von Adrianopel 1829, durch den das osmanische Monopol aufgehoben wurde, starken Auftrieb durch betonte Integration der Getreideproduktion in den weltweiten Wirtschaftsaustausch. Neben den handwerklichen Werkstätten, deren Zahl ebenfalls bedeutend im Anwachsen war, sind auch die Stadien der kapitalistischen Industrie im Anstieg, vor allem solche einfacher kapitalistischer Kooperation, aber auch Manufakturen und sogar Fabriken. Allerdings ist diese Entwicklung in Siebenbürgen und vor allem im Banat ausgeprägter, doch läßt sie sich auch in der Moldau und der Walachei feststellen. Die Erweiterung des Binnenmarkts, der die sichtbare Tendenz aufweist, das ganze von der Nation bewohnte Gebiet zu erfassen — übrigens war es kein Zufall, daß am 1. Januar 1848 eine Zollunion zwischen der Moldau und der Walachei zustande kam und daß eine der Forderungen der rumänischen Revolutionäre Siebenbürgens im Mai 1848 in der Abschaffung der Zollschranken zwischen ihrem Land und den benachbarten rumänischen Fürstentümern bestand —, der Straßenbau, die moderne Einrichtung der Donauhäfen, wiederholte Projekte zum Eisenbahnbau sowie neue Kreditanstalten hoben ebenfalls noch vor 1848 den ökonomischen Modernisierungsprozeß hervor, der offenkundig im Gegensatz zum Feudalismus stand, mochte er in den angepaßten und erneurten Formen des Organischen Reglements oder in der der Modernisierungstendenzen in Siebenbürgen auftreten.

Die Nation in ihrer Gesamtheit und in Siebenbürgen auch die anderen mitwohnenden Nationalitäten befanden sich Anfang 1848 am Vorabend entscheidender Wandlungen. Wie Nicolae Bălcescu, der Ideologe der rumänischen Revolution von 1848, aufsführte, erscheint die europäische Revolution unter diesen Gegebenheiten als „Anlaß", aber nicht als

---

[6] Vgl. Andrei Oțetea, *Țăranii români din Ardeal și mișcarea lui Tudor Vladimirescu* (Die rumänischen Bauern aus Siebenbürgen und die Bewegung Tudor Vladimirescus), in „Studii", IX (1956), 6.

[7] Für das Programm: Dan Berindei, *Programul mișcării revoluționare din 1821* (Das Programm der revolutionären Bewegung von 1821), in „Revista de filozofie", Bukarest, XVIII (1971), 6, und Gh. Platon, *Despre programul național al revoluției de la 1821. 150 de ani de la revoluția națională condusă de Tudor Vladimirescu* (Über das nationale Programm der Revolution aus dem Jahre 1821. 150 Jahre seit der nationalen Revolution unter der Führung Tudor Vladimirescus), in „Analele științifice ale Universității „Al. I. Cuza" din Iași", III. Sektion, Istorie, XVII (1971), Fasc. 1.

[8] Karl Marx—Friedrich Engels, *Opere* (Werke), Bd. 9, Bukarest, 1959, S. 35.

„Ursache" der revolutionären Ereignisse, die in den rumänischen Ländern vor sich gingen [9]. Die Wurzeln der Revolution sind daher im Innern zu suchen, im Prozeß der internen Umgestaltungen, vor allem in den tiefen Widersprüchen zwischen der Entwicklung der Produktivkräfte und dem Charakter der Produktionsverhältnisse. Das ist sicherlich eins der Hauptmerkmale der rumänischen Revolution von 1848, die kein Importprodukt darstellte, sondern sich aus den vordringlichen Notwendigkeiten der rumänischen Gesellschaft ergab.

Die Revolution von 1848, eine Wende in der Landesgeschichte, ein Markstein, aus tiefer inneren Kausalität der Gesellschaft in den rumänischen Ländern hervoıgangen, ein Ausdruck der akuten Krise des Feudalismus, seines verschärften Zerfalls, wobei der Rahmen der europäischen Revolution bloß den „Anlaß" zur Auslösung eines Kampfes geboten hatte, war als Revolution *eine Bekundung der Nation in ihrer Gesamtheit;* sie zeigte die Reife dieser Nation an und war aus diesem Grund, trotz der Trennung der Rumänen in mehrere Länder, unter verschiedenen Fremdherrschaften und ausländischen Einflüssen, eine historische Erscheinung mit *zutiefst einheitlichen Zügen;* deshalb dürfen wir auch *von einer rumänischen Revolution im Jahre 1848 sprechen.* Dieser Wesenszug fand seinen konkreten Ausdruck in den programmatischen Stipulationen, die, abgesehen von den spezifischen Zielsetzungen des einen oder des anderen Landes, die sich natürlich aus der in dem einen oder in dem anderen Gebiet bestehenden konkreten Sachlage ergaben, in solchem Maße gemeinsame Hauptziele widerspiegelten, daß man von einem *Programm der rumänischen Revolution von 1848* in ihrer Gesamtheit sprechen darf. Mehr noch : Die Programme, die in dem einen oder in dem andern Land zu veschiedenen Zeitpunkten aufgestellt wurden, berücksichtigten die früheren oder standen zumindest unter ihrem Einfluß, ganz gleich in welchem von Rumänen bewohnten Gebiet sie abgefaßt worden waren. Die Einheit der Revolution fand ihren Niederschlag auch *in der engen Zusammenarbeit und im Zusammenwirken der Revolutionäre.* Der Moldauer Ion Ionescu war stellvertretender Vorsitzender der Eigentumskommission in Bukarest, in der Walachei, junge Siebenbürger dienten der Sache der walachischen Revolution und nach deren Unterdrückung kämpften junge Walachen im Heer des Avram Iancu; früher noch, im Mai 1848, hatten an der großen Versammlung der siebenbürgischen Rumänen in Blaj auch Führer der Befreiungsbewegung der Moldau und der Walachei teilgenommen. Noch offenkundiger tritt das in den Zukunftsplänen der Revolutionäre zutage, die in ihren Dokumenten wiederholt die acht Millionen Rumänen erwähnten, die zu jener Zeit die ganze rumänische Nation darstellten.[10] Die revolutionäre Presse der Walachei forderte die Vereinigung der Fürstentümer als erste Etappe auf dem Weg zur Vollendung der staatlichen Einheit der Nation. Einige der führenden walachischen Revolutionäre enthüllten jedoch in ihrem Briefwechsel den Wunsch, in Zukunft die volle staatliche Einheit zu erzielen; auch die Revolutionsführer der Moldau verlangten die „Vereinigung der Moldau mit der Walachei

[9] N. Bălcescu, *Opere* (Werke), kritische Ausgabe G. Zane, Bd. I, Teil II, Bukarest, 1940, S. 99.

[10] *Anul 1848 în Principatele Române* (Das Jahr 1848 in den rumänischen Fürstentümern), Bd. I, Bukarest, 1902, S. 500; Bd. II, S. 653; Bd. IV, S. 128.

in einem einzigen unabhängigen rumänischen Staat", auch bezeichneten sie die Vereinigung der Fürstentümer als „Krönung" der ins Auge gefaßte Reformen oder als „Grundstein" des staatlichen Gebäudes, das sie empfahlen. Zehntausende siebenbürgische Bauern, die zur großen Versammlung im Mai 1848 in Blaj zusammenströmten, riefen begeistert „Wir wollen uns mit dem Land vereinigen" — wobei sie unter „Land" die Fürstentümer verstanden.[11]

Ein anderes Hauptmerkmal der rumänischen Revolution von 1848 besteht in der *breiten Beteiligung der Massen* an den Ereignissen; hier geht es um keine „Palastrevolution", um keine Aktion einer „Handvoll Revolutionäre", sondern um eine Revolution, in der die Massen, in erster Linie die Bauernschaft, begeistert und opferbereit vorgingen. Das zeigt sich in der Teilnahme von zehntausenden Bauern an den aufeinanderfolgenden Versammlungen der Siebenbürger in Blaj, in den Ereignissen der walachischen Revolution, den großen Versammlungen in Bukarest wie in dem entscheidenden Augenblick, als die Massen versuchten, die Revolution zu retten, indem sie die Intervention der osmanischen und zaristischen Armeen abzuwehren versuchten, im Kampf auf lokaler Ebene, der sich in der Moldau nach der Unterdrückung der revolutionären Bewegung in Jassy am Frühlingsanfang 1848 entfaltete; der Bauernschaft gelang es dort, eine revolutionäre Atmosphäre zu erhalten, was zweifellos dazu beitrug, daß die die Oberhoheit und das Protektorat ausübenden Mächte sich 1849 genötigt sahen, den Herrscher Mihail Sturdza abzusetzen. Interessant ist auch die Tatsache, daß diese Menschen *Verständnis* für die Sache hatten, für die sie eintraten; für ihre Aufklärung sorgten in Blaj bei den großen Versammlungen „Tribune" und in der Walachei, während des revolutionären Regimes „Propagandakommissare".

Ebenso wie es eine rumänische Revolution gab, bestand als ihr Ausdruck und als Ideologie ihrer Wortführer ein *revolutionäres Programm mit einheitlichen Hauptzielen* für alle Rumänen, das in den darauffolgenden Etappen als Programm für die Herausbildung des modernen Rumäniens diente.[12] Abschaffung der Feudalverhältnisse in der Landwirtschaft und Bodenzuteilung an die Bauern, Beseitigung der letzten feudalen Hindernisse auf dem Entwicklungsweg der Industrie und des Handels, moderne Organisation der Wirtschaft, Schaffung von bürgerlich-demokratischen Staatseinrichtungen, gemäß dem Stand der fortgeschrittensten Länder jener Zeit, Wahrung der öffentlichen Freiheiten und, unter den nationalen und außenpolitischen Zielsetzungen, staatliche Einheit der Nation sowie in Perspektive, Beseitigung der Fremdherrschaft und Erringung der Unabhängigkeit — das sind die Grundzüge des revolutionären Programms der rumänischen Nation von 1848. Freilich widerspiegelten einige Programmbestimmungen eine höhere Entwicklungsstufe als diejenige, die die rumänische Gesellschaft damals erreicht hatte, was die reaktionäre Kritik zu Ende des XIX. Jahrhunderts veranlaßte, von sogenannten „Formen

---

[11] N. Bălcescu, *Opere*, Bd. I, Teil II, S. 131.

[12] Vgl. Dan Berindei, *Programul intern al revoluţiei române din 1848—1849* (Das innere Programm der rumänischen Revolution von 1848—1849), in *Revoluţia de la 1848 în Ţările Române* (Die Revolution von 1848 in den rumänischen Ländern), Bukarest, 1974, S. 35—56; Ders., *Le programme extérieur de la révolution roumaine de 1848*, in „Revue Roumaine d'Etudes Internationales", VII (1973), 2—3, S. 131—137.

ohne Inhalt" zu sprechen; in Wirklichkeit aber trugen auch diese Stipulationen zur Beschleunigung des sozialpolitischen Reifeprozesses der rumänischen Gesellschaft bei, so daß diese Kritik in historischer Perspektive reaktionär und unstichhaltig erscheint.

Die Revolution von 1848 scheiterte nicht an den inneren Feinden, die sich zweifellos als zu schwach und als viel zu geringe Minderheit innerhalb der ganzen rumänischen Gesellschaft erwiesen; im Gegenteil, überall war es die auswärtige repressive Intervention der Südosteuropa beherrschenden Großmächte, die „die Ordnung wiederherstellten" und schon allein diese Repression im fast gesamten von der Nation bewohnten Territorium verlieh der Revolution einen weiteren Zug der Einheitlichkeit!

Obwohl die Revolution von 1848 keine Nachahmung war, keine Imitation, fügt sie sich natürlicherweise in den Rahmen der europäischen Revolution als ein Teil dieser Bewegung. Übrigens war vor allem nach 1821, aber schon während der Französischen Revolution von 1789 ein Prozeß der Osmose, entstanden, Übernahme und Anpassung fortgeschrittener Ideen; in der politischen Presse der Rumänen, die ebenfalls in jener Zeit entstand, fand die europäische Problematik immer stärkeren Widerhall. In den Spalten der rumänischen Presse jener Zeit finden sich Nachrichten über den Freiheitskampf der Iren, die Chartistenbewegung in England, den Befreiungskampf des polnischen Volkes, Meldungen über die Verzweigung der revolutionären Gesellschaft des „Jungen Deutschland" in der Schweiz — wo diese unter den deutschen Arbeitern 20 000 —25 000 Anhänger gezählt haben soll —, über den Bauernaufstand in Galizien von 1846 und die Erschütterungen, die ihm vorangingen.[13] Zugleich wurden, insbesondere durch junge Rumänen, die sich zu Studienzwecken im Westen aufhielten, Beziehungen zu demokratischen Bewegungen Europas angeknüpft und deren Einflüsse, einschließlich derer des utopischen Sozialismus, übernommen.[14] Kontakte bestanden mit Jules Michelet und Edgar Quinet, mit Adam Mickiewicz, aber auch mit Proudhon und Louis Blanc wie mit Charles Fourier. Ein Anhänger des letzteren, Teodor Diamant, gründete in den vierziger Jahren des XIX. Jahrhunderts in Scăeni, bei Ploieşti in der Walachei, für kurze Zeit eine Phalanstère. Diese jungen Leute schöpften begeister aus dem Gedankengut des Fortschritts, der Demokratie und sogar des Sozialismus, natürlich in den Grenzen ihrer Epoche und zweifellos auch entsprechend dem Niveau der Gesellschaft, der sie entstammten. „Vous avez tout ce qui donne le droit immortel" sagte Quinet zu einer Gruppe junger Rumänen, die ihn 1847 besuchte, „une tradition, une littérature qui s'éveille, une langue

---

[13] Vgl. I. Lupu, N. Camariano, Ovidiu Papadima, *Bibliografia analitică a periodicelor româneşti* (Analytische Bibliographie der rumänischen Periodika), Bd. I (1790—1850), Teil I—III, Bukarest, 1966—1967.

[14] Für diese Beziehungen s.: G. Zane, *L'idéologie révolutionnaire dans les Principautés Roumaines et le socialisme prémarxiste à l'époque de 1848*, in „Revue des Sciences Sociales, Sciences Economiques—Sciences Juridiques", VI (1962), 2; Marin Florescu, *Pătrunderea si răspîndirea ideilor socialismului utopic în România* (Eingang und Verbreitung der Gedanken des utopischen Sozialismus in Rumänien), in „Revista de Istorie", 28 (1975), 3; Dan Berindei, *Revoluţionarii români de la 1848 si mişcarea democratică şi socialistă din Europa* (Die rumänischen Revolutionäre von 1848 und die demokratische und sozialistische Bewegung aus Europa), in „Revista de Istorie", 28 (1975), 9.

qui vous est propre et qui est parente de la nôtre ... vous êtes entourés, enveloppés d'ennemis puissants ... Mais il y a quelque chose de plus puissant, de plus invincible, de plus indestructible que toutes les âmes de la terre ... c'est l'esprit national et héroïque ... s'il se propage, rien au monde ne pourra vous anéantir."[15]

Als die Revolution im Februar 1848 in Paris ausbrach, zogen die meisten jungen Rumänen, die sich dort aufhielten, auf die Barrikaden. Am 24. Februar schreibt der walachische Revolutionär Nicolae Bălcescu an seinen Freund, den moldauischen Dichter Vasile Alecsandri, und datiert seinen Brief „Am I. Tag der Republik": „Die große Nation hat sich erhoben, die Freiheit der Welt ist gerettet". Er verlieh seiner Überzeugung Ausdruck, daß „die herrliche Revolution ... das Antlitz der Welt wandeln wird" und sandte dem Dichter einen Fetzen von dem Samt des Throns Ludwig Philipps, den er selbst in den Tuileries herausgerissen hatte.[16] Das revolutionäre Geschehen in Europa weckte tiefen Widerhall in den rumänischen Ländern, wo man nur auf einen Anlaß, einen „Funken", wartete, um die Revolution auszulösen. Es war auch kein Zufall, daß die Provisorische Regierung, die nach Ausbruch der Revolution in der Walachei eingesetzt war, sich an den Herrscher wandte und versuchte, ihn unter Hinweis auf „die Bewegung, die Frankreich und Deutschland erschütterte" und auf ihr Echo in den rumänischen Ländern, zur Mitarbeit zu bewegen.[17] Einige Monate vorher hatte der französische Konsul in Jassy nach Paris berichtet: „il paraît difficile que les grands événements qui viennent de s'accomplir à Paris et dans toute l'Allemagne, n'aient pas leur contrecoup en Moldavie".[18] Die Führung des revolutionären Regimes in der Walachei, dem es gelang, sich über drei Monate zu halten, war sich darüber bewußt, daß die rumänische Revolution in den breiteren Rahmen der europäischen Bewegung gehörte; nicht ohne Grund hieß es im Beglaubigungsschreiben eines Agenten der Provisorischen Regierung bei den Regierungen Österreichs und Ungarns, das rumänische Volk habe sich „der großen europäischen Familie angeschlossen" und „mit allen Völkern verbrüdert".[19]

Nach der Einsetzung des revolutionären Regimes in der Walachei, das die Standpunkte der gesamten rumänischen Nation vertrat, wurden Beziehungen zur Französischen Republik auf diplomatischer, militärischer und politischer Ebene aufgenommen und dort übrigens auch ein diplomatischer Agent beglaubigt.[20] Die seit mehr als einem Jahrzehnt bestehenden Kontakte mit den polnischen Revolutionären verstärkten sich vor Ausbruch der Walachischen Revolution. Mit dem Fürsten Czartoryski wurden Verhandlungen geführt; während der Revolution boten polnische Offiziere, die auch zu der in Emigration befindlichen demokratischen Partei gehörten,

---

[15] *Anul 1848 în Principatele Române*, Bd. I, Bukarest, 1902, S. 42—43.
[16] N. Bălcescu, *Opere*, Bd. IV, kritische Ausgabe G. Zane, Bukarest, 1964, S. 86.
[17] *Anul 1848 în Principatele Române*, Bd. I, Bukarest, 1902, S. 501.
[18] *Ebenda*, S. 166.
[19] *Ebenda*, S. 515.
[20] Für die äußere Tätigkeit des revolutionären Regimes: Dan Berindei, *La politique extérieure de la Valachie pendant la révolution bourgeoise-démocratique de 1848*, in *Nouvelles Etudes d'Histoire*, Bd. III, Bukarest, 1965, S. 285—297.

dem revolutionären Regime in Bukarest ihre Dienste an. Agenten der Revolution wurden nach Deutschland, Österreich und Ungarn gesandt. Der bedeutendste von ihnen war Ioan Maiorescu, ein siebenbürgischer Rumäne, der jedoch vom revolutionären Regime in Bukarest beim Frankfurter Parlament beglaubigt wurde, wo er die Sache der rumänischen Revolution in ihrer Gesamtheit auch noch vertrat, nachdem das revolutionäre Regime in Bukarest gestürzt worden war. Beharrliche Verhandlungen fanden insbesondere im Frühjahr und Sommer 1849 mit der revolutionären Führung Ungarns statt und dank ihrer gelang es schließlich, den Bruderkämpfen zwischen den beiden Revolutionen ein Ende zu setzen. Es liegt auf der Hand, daß die rumänischen Revolutionäre von 1848 durch alle diese Beziehungen, die sie dann auch im Exil ausbauten, ihre Solidarität mit der revolutionären und demokratischen Bewegung Europas bekundeten.

Nun stellt sich die Frage nach den Beziehungen die zwischen den rumänischen Revolutionsführern von 1848 und Karl Marx bestanden. Sehr leicht möglich, daß Marx Dimitrie Brătianu persönlich kennen lernte, der der letzte rumänische Vertreter beim Londoner Demokratischen Europäischen Komitee war. So ließe sich einerseits Marx' Bezugnahme im Juli 1854 auf dessen Denkschrift über die Ereignisse von 1848 erklären und andererseits auch der Umstand, daß auf Marx' Schreibtisch der « Românul », lag, das offiziöse Organ der rumänischen Radikalliberalen, ab 1857, das C. A. Rosetti redigierte. „Ich überraschte ihn einmal dabei", erzählte der russische Historiker M. Kowalewski, einer von Marx' Freunden, „wie er die Zeitung « Românul » las und hatte Gelegenheit, mich zu überzeugen, daß er sich in der rumänischen Sprache, die ganz wenige Leute kannten, sehr gut zurechtfand".[21] In den Schriften von Marx und Engels begegnet man dem Problemkreis der rumänischen Revolution von 1848 recht oft, sowohl während der revolutionären Ereignisse selbst wie vor allem während der Endphase des Krimkrieges. Die vor einem Jahrzehnt erschienenen Aufzeichnungen und Einschätzungen, die Marx zu dem Werk Elias Regnaults, *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes* (Paris 1855) machte, hoben seine Fähigkeit hervor, die Problematik der rumänischen Revolution gut zu verstehen; seine Charakterisierungen der führenden Revolutionäre sind außerordentlich zutreffend, ebenso wie seine Einschätzungen der Ereignisse in Siebenbürgen, wo er den volkstümlichen Charakter der Revolution der Rumänen, ihr bürgerlich-demokratisches Programm erfaßte und sich für die Methoden zur Aufbietung und Organisation der sich zum Kampf erhebenden Bauernmassen interessierte.[22]

Die europäischen Bezüge der rumänischen Revolution von 1848 treten auch auf der Ebene der politischen Ideologie zutage.[23] Wie die Revolutionäre anderer Länder des Kontinents, suchten die rumänischen Revolutionäre ein Regime demokratischer Freiheiten einzusetzen und waren bestrebt, soziale Fragen zu lösen; sie bemühten sich darum, den Schutz

---

[21] *Vospominanija o Marxe i Engelse*, Moskwa, 1956, S. 310.

[22] Vgl. Karl Marx, *Însemnări despre români* (Anmerkungen über die Rumänen), kritische Ausgabe Andrei Oţetea, Bukarest, 1964.

[23] Für diese Ideologie: Dan Berindei, *L'idéologie politique des révolutionnaires roumains de 1848*, in *Nouvelles Etudes d'Histoire*, Bd. IV, Bukarest, 1970, S. 207—221.

der Revolution zu sichern und neuen revolutionären Errungenschaften den Weg in die Zukunft zu bahnen. Ihre Programme sahen eine moderne staatliche Organisation vor, ebenso wie eine viel breitere Beteiligung des Volkes am politischen Leben; ihre Forderungen im Bereich der bürgerlichen Freiheiten entsprachen denen der europäischen Revolutionäre im allgemeinen. Wenn sie sich auch keiner Arbeiterfrage gegenübersahen, bildete dafür das Agrarproblem das Hauptanliegen der rumänischen Revolutionäre; in dieser Hinsicht bestand in den rumänischen Ländern eine ähnliche Sachlage wie im Habsburgerreich — das übrigens ja über Siebenbürgen und das Banat sowie einen Teil der Moldau, die 1775 einverleibte Bucovina, herrschte. Hier muß jedoch festgestellt werden, daß die Annäherung und die Ähnlichkeiten keine Angleichung der rumänischen Revolution zur Folge hatten, sondern die rumänische Revolution, wenn auch europäischen Charakters, als eine *Entität* in Erscheinung trat, und das sowohl hinsichtlich ihres Verlaufs wie ihres Programms und ihrer Ideologie.

Die außenpolitischen Ziele der rumänischen Revolution von 1848 sind von markantem Interesse für das Verständnis des Zusammenhangs der rumänischen revolutionären Ereignisse mit dem europäischen Geschehen. Noch vor der Revolution hatte sich Nicolae Bălcescu, der bedeutendste Ideologe der rumänischen Revolutionäre, für das Einvernehmen zwischen den Völkern ausgesprochen und erklärt: „Unserer Auffassung nach ist die Zeit der Konquistas vorbei ... die Hoffnung der Zivilisation der Völker liegt im Umlauf der Ideen und dieser wird durch den Verkehr der Nationen ermöglicht, den die Erleichterungen und Handelsbeziehungen bringen werden".[24] Während der Revolution führte Mihail Kogălniceanu in seinen *Wünschen der Nationalpartei in der Moldau* aus, daß die Rumänen „bekunden ihre unverrückbare Entschlossenheit, niemandes Rechte zu beeinträchtigen, wollen aber auch, daß die anderen ihre seit Jahrhunderten bestehenden, und verbrieften Rechte nicht verletzen".[25] Die rumänischen Revolutionäre waren zweifellos bestrebt, den internationalen Status der rumänischen Länder zu ändern und die ganze Nation im Rahmen eines einheitlichen, modernen und unabhängigen Staates zu vereinigen, alles Ziele, die unter ihren Anliegen niemals fehlten. Offenkundig aber trug dieses Aktionsprogramm allgemeineren Charakter und erinnert in vielen Hinsichten an das Programm zur Verwirklichung der nationalen Bestrebungen anderer europäischer Völker in dieser Epoche, wie etwa des deutschen und des italienischen Volkes.

Die rumänische Revolution von 1848, ein Höhepunkt in der Herausbildung des modernen Rumäniens, kann nur in weitem Rahmen ganz verstanden werden, doch auch dieser europäische Rahmen wäre seinerseits nicht ganz vollständig, würde man bei seiner Einschätzung nicht auch den spezifischen Beitrag in Betracht ziehen, den die rumänische Nation an jener entscheidenden Wende der Weltgeschichte erbrachte.

---

[24] N. Bălcescu, *Opere*, kritische Ausgabe G. und Elena Zane, Bd. I, Bukarest, 1974, S. 168.
[25] *Anul 1848 în Principatele Române*, Bd. IV, Bukarest, 1903, S. 92.

LES MEMBRES ET L'ACTIVITÉ DU GRÉMIUM ROUMAIN DE COMMERCE LEVANTIN À LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION DE 1848

LIDIA DEMÉNY

Les compagnies grecques de marchands, fondées en Transylvanie au XVII^e^ siècle, ont joui d'une situation très avantageuse. Les marchands se sont emparés non seulement du commerce du sud du Danube, mais ils ont réussi même à détenir un grand poids dans celui développé avec la Pologne, la Hongrie septentrionale, la Moravie, la Bohême et les pays allemands ; ils ont occupé une place importante dans le commerce de transit entre Constantinople, Brousse, Smyrne et d'autres centres commerciaux de la Méditerranée orientale et les villes de Leipzig, Vienne, Dantzig, Cracovie, etc. Leurs principaux centres sont restés Brașov et Sibiu, d'où, en dépit des tentatives faites d'abord par la diète du pays et plus tard même par la Cour de Vienne, les négociants balkaniques n'avaient pas pu y être écartés. Leopold I^er^, puis Marie-Thérèse, avaient confirmé les privilèges des compagnies grecques de Transylvanie.

Dès la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, la structure ethnique des compagnies de marchands a commencé à changer. En même temps, la ville de Brașov a affermi sa position, pendant que l'activité de la Compagnie de Sibiu — jadis si prospère — diminua dans une telle mesure dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, qu'elle fut près de la disparition.

Bien que la Compagnie grecque de Brașov n'ait pas gardé ensuite son rôle, elle a survécu jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle en essayant de défendre ses privilèges devant l'offensive du nouvel élément roumain très vigoureux qui s'était élevé à Brașov ; ce fut justement cet élément qui a monopolisé tout le commerce sud-danubien de la Transylvanie, ainsi que le transit entre ces « provinces turques », d'une part, et la Hongrie, les « provinces héritières autrichiennes » et les pays allemands, d'autre part.

Il s'ensuit que dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, à Brașov, s'est produit un renversement de rapports entre les éléments ethniques grec et roumain, qui finalement a conduit à la prépondérance du dernier. Comme la Compagnie grecque — qui cependant ne constituait pas une réalité ethnique exclusivement grecque [1] — posait des obstacles à l'activité des marchands roumains dans le cadre de cette compagnie, limitant leurs

[1] Parmi les membres de la Compagnie grecque de Brașov se trouvaient aussi plusieurs Roumains, Bulgares, Macédo-Roumains et d'autres marchands originaires des Balkans, de Valachie, de Transylvanie et même de Moldavie ; cf. Cornelia Papacostea-Danielopolu et Lidia Demény, *Grecs, Roumains, Bulgares et Serbes dans la Compagnie « Grecque » de Brașov (1777—1850)*, dans « Bulletin de l'A.I.E.S.—E.E. », X, 2, 1972, p. 270—274.

prérogatives, les négociants roumains de Braşov se sont réunis, en 1826, dans une association séparée, dont le nom fut le *Grémium roumain de commerce levantin*. Cette organisation a déployé une lutte soutenue contre l'exclusivisme de la Société des marchands saxons (raffermie elle aussi par des privilèges nouveaux de 1809) mais surtout contre la Compagnie gréque; elle a obtenu la confirmation officielle en 1838.

On a relativement beaucoup écrit, dans l'historiographie roumaine, sur l'activité des commerçants roumains de Braşov dans la première moitié du XIX^e siècle[2]. Toutefois, on n'a pas encore publié une liste complète des

---

[2] B. Baiulescu, *Monografia comunei bisericeşti greco-ortodoxe române a Sfintei Adormiri din Cetatea Braşovului* (La monographie de la commune religieuse gréco-orthodoxe roumaine de la Sainte Dormition de la Cité de Braşov), Braşov, 1898 ; D. Z. Furnică, *Din trecutul comerţului românesc* (Du passé du commerce roumain), Bucureşti, 1908 ; idem, *Din trecutul comerţului românesc al Braşovului. Documente comerciale, 1741—1860* (Du passé du commerce roumain de Braşov. Documents commerciaux, 1741—1860), Bucureşti, 1937 ; N. V. G. Gologan, *Cercetări privitoare la trecutul comerţului românesc din Braşov* (Recherches concernant le passé du commerce roumain de Braşov), Bucureşti, 1928 ; I. Colan, *Casina română din Braşov, 1835—1935* (Le Casino roumain de Braşov, 1835—1935), Braşov, 1935 ; G. I. Ionescu Gion, *Din istoria şi comerţul Braşovului* (De l'histoire et du commerce de Braşov), dans « Revista pentru arheologie şi filologie », II, Bucureşti, 1884 ; N. Iorga, *Braşovul si românii* (La ville de Braşov et les Roumains), Bucureşti, 1905 ; idem, *Negoţul si meşteşugurile in trecutul comerţului românesc* (Le négoce et les métiers dans le passé du commerce roumain), Bucureşti, 1906 ; idem, *Istoria comerţului românesc. Epoca mai nouă* (L'histoire du commerce roumain. L'époque moderne), Bucureşti, 1925 ; Ioan I. Lăpădat, *Românii săceleni; cauzele decadenţei lor economice şi mijloacele de îndreptare* (Les Roumains de Săcele ; les causes de leur déclin économique et les moyens d'amélioration), Bucureşti, 1899 ; St. Meteş, *Relaţiile comerciale ale ţării Româneşti cu Ardealul pînă în secolul al XVIII-lea* (Les relations commerciales de la Valachie avec la Transylvanie jusqu'au XVIII^e siècle), Sighişoara, 1921 ; Gheron Netta, *Negustori orientali la Lipsca* (Marchands orientaux à Leipzig), Bucureşti, 1916 ; idem, *Die Handelsbeziehungen der Stadt Leipzig zu Ost und Sudost-Europa bis zum Verfall der Warenmessen*, Zürich, 1920 ; idem, *Politica economică ungurească si statele sud-estului Europei* (La politique économique hongroise et les États du Sud-Est de l'Europe), Bucureşti, 1921 ; S. Stinghe, *Documente privitoare la istoria românilor din Braşov* (Documents concernant l'histoire des Roumains de Braşov), Braşov, 1906 ; idem, *Documente privitoare la trecutul românilor din Scheii Braşovului (1812—1845)* (Documents concernat le passé des Roumains de Scheii Braşovului, 1812—1845) vol. I—III, Braşov, 1925—1929 ; N. I. Angelescu, *Negustori de odinioară* (Négociants d'autrefois), Bucureşti, 1931 ; *Industrie textilă din Braşov si Ţara Bîrsei. Catalog de documente, 1413—1820* (Industrie textile de Braşov et Ţara Bîrsei. Catalogue de documents 1413—1820), vol. I, Bucureşti, 1960 ; Al. Bărbat, *Dezvoltarea si decăderea ultimei grupări de negustori de intermediere ai Braşovului în secolul al XIX-lea* (Le développement et le déclin du dernier groupe de marchands intermédiaires de Braşov au XIX^e siècle), dans « Studii. Revistă de istorie », XVI, 4, 1963 ; G. Zane, *Economia de schimb în Principatele Române* (L'économie d'échange dans les Principautés Roumaines), Bucureşti, 1930 ; idem, *Un veac de luptă pentru cucerirea pieţii româneşti* (Un siècle de combat pour la conquête du marché roumain), Iaşi, 1926 ; E. et D. Limona, *Negustorii Bucureştiului la sfîrşitul veacului al XVIII-lea. Relaţiile lor cu Braşovul si Sibiul* (Les marchands de Bucarest à la fin du XVIII^e siècle. Leurs relations avec Braşov et Sibiu), dans « Studii. Revistă de istorie », XIII, 4, 1960 ; idem, *Aspecte ale comerţului braşovean în veacul al XVIII-lea* (Aspects du commerce de Braşov au XVIII^e siècle), dans « Studii şi materiale de istorie medie », vol. IV, Bucureşti, 1960 ; Cornelia C. Bodea, *Preocupări economice şi culturale în literatura transilvană dintre anii 1786—1830* (Préoccupations économiques et culturelles dans la littérature transylvaine des années 1786—1830), dans « Studii. Revistă de istorie », IX, 1, 1956 ; Georgeta Penelea, *Relaţiile economice dintre Ţara Românească si Transilvania în epoca regulamentară (1829—1848)* (Les relations économiques entre la Valachie et la Transylvanie à l'époque du Règlement organique, 1829—1848), dans « Studii şi materiale de istorie modernă », vol. IV, Bucureşti, 1975 ; Andrei Oţetea, *Pătrunderea comerţului românesc în circuitul internaţional* (La pénétration du commerce roumain dans le circuit international), Bucureşti, 1977 ; L. Gyémánt, *Din istoria Gremiului levantin din Braşov pînă la 1848* (De l'histoire du Grémium levantin de Braşov jusqu'à 1848), dans « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », Historia, 2, 1977 ; Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Organizarea si viaţa culturală a Companiei „greceşti" din Braşov (sfîrşitul secolului*

marchands de Braşov, membres du *Grémium roumain de commerce levantin* à la veille de la révolution de 1848. C'est justement pour mieux connaître leur activité dans cette ville, dont le nombre des habitants montait à l'époque à 35 000, que nous avons, en nous servant des documents inédits[3], dressé une liste complète des membres du *Grémium roumain de commerce levantin* en 1844. À la suite d'une disposition du gouvernement, les autorités douanières ont sollicité aux administrations des trois sociétés commerciales de Braşov (la Compagnie grecque, la Société commerciale saxonne et le Grémium roumain de commerce levantin) d'envoyer des listes de leurs membres. La réponse devait contenir les données suivantes : nom et prénom du marchand, la date de l'entrée dans la compagnie, les produits commerciaux, les pays d'importation et d'exportation de ces marchandises et, enfin, les douanes de passage. Les réponses présentées par la Compagnie grecque et le Grémium roumain ont provoqué une véritable dispute, car chacune partie a essayé de dresser une liste aussi grande que possible. Au nom du Grémium roumain, Rudolf Orghidan, Ioan Juga et Ioan Jippa ont contesté la liste de la Compagnie grecque, en témoignant que le prévot (« jude ») de la Compagnie grecque a enregistré les noms de 54 marchands, bien que seulement 14 commerçants aient réellement été membres de droit de la Compagnie. Dans sa réponse adressée à l'Office principal des douanes, le 17 août 1844, le prêvot de la Compagnie grecque Stefan D. Cernovodaly cherchait une justification. Il a reconnu qu'une certaine défection y est survenue « du fait que cette Compagnie comme telle n'est pas si forte à la suite de sa réduction à 14 membres » ; il est vrai que le prévot explique cette réalité en observant que « la possibilité d'entrer dans la Compagnie est devenue très difficile »[4].

Le prévôt de la Compagnie grecque a formulé, à son tour, une série de critiques à l'adresse de la liste de marchands du *Grémium roumain*, présentée par Rudolf Orghidan, Ioan Juga et Ioan Jippa, liste qui comprenait 132 membres. Il affirmait que ce « triumvirat a de son propre gré enregistré plusieurs négociants grecs dans leur liste sans aucun mandat » ; il sollicitait une enquête pour que « les grecs enregistrés sur la liste de ces trois soient interrogés s'ils désirent [faire partie] de l'association constituée par ces trois messieurs dans le but de provoquer l'oppression et l'anéantissement de la Compagnie [grecque] ; nous sommes convaincus que leur nombre diminuera sensiblement, car le commerce levantin à Braşov se trouve presque exclusivement aux mains des Grecs »[5].

Cette dernière affirmation était contraire à la vérité. En réalité, le *Grémium roumain de commerce levantin* détenait tout le commerce avec le Levant et c'étaient justement les négociants roumains qui jouaient un rôle prépondérant dans l'importation des marchandises levantines à Braşov

---

al XVIII-lea şi prima jumătate a secolului al XIX-lea) (Organisation et vie culturelle de la Compagnie « grecque » de Braşov/fin du XVIII[e] et première moitie du XIX[e] siècle), dans *Studii istorice sud-est europene*, vol. I, Bucureşti, 1974.

[3] Magyar Országos Levéltár (Archive nationale magyare). Section F, liste diplomatique. F. 129. Des informations plus détaillées sur ce fonds de 898 pages concernant les marchands de Braşov entre 1837 et 1847 chez Trócsányi Zsolt, *Erdélyi Kormányhálósági Levéltarak* (Les archives des organes gouvernementaux transylvains, Budapest, 1973. Le microfilm complet de ce matériel se trouve à la Direction Générale des Archives de l'État de Bucarest.

[4] *Ibidem*, f. 334/314–336/315.

[5] *Ibidem*, f. 337/316.

ainsi que dans leur exportation vers les grandes villes de l'Europe centrale et des pays allemands, en apportant des produits qui pour la plupart prenaient le chemin des « provinces turques ».

À cause des disputes des deux sociétés commerciales, l'Office douanier a été obligé de dresser des listes séparées pour le *Grémium roumain de commerce levantin* (102 firmes) et pour la Compagnie grecque (14 membres).

La liste du *Grémium roumain* contient des informations précieuses concernant les marchandises importées ou exportées par chaque firme, en précisant le pays d'origine ou de destination et les points douaniers utilisés par les négociants.

De cette liste, présentée au-dessous sous forme de tableau, résulte que les membres du *Grémium roumain* s'occupaient de préférence du commerce de transit entre le Levant et le centre de l'Europe ; ils ravitaillaient le marché de Braşov en produits levantins ou de Pest, Vienne, et d'autres centres de la Monarchie des Habsbourg, et développaient une activité soutenue dans le domaine de l'exportation des marchandises indigènes, particulièrement des produits manufacturés et artisanaux de Braşov et des environs vers les « provinces turques », dans les Balkans.

Pour éviter tout soupçon de subjectivisme, nous avons respecté dans ce tableau la forme des noms des marchands qui figurent dans l'original allemand, bien qu'il soit évident que l'orthographe allemande a opéré certaines modifications.

La Société commerciale saxonne de Braşov avait 22 membres qui apportaient de Vienne et de Pest des marchandises provenant des pays allemands (notamment de Nuremberg), sans « qu'ils exportassent des produits à l'étranger ». Il est certain que cette société essaya de conserver la situation de monopole en ce qui concerne la vente sur le marché intérieur des produits autrichiens, tchèques et allemands tout en possédant de grandes boutiques. Ses membres ne s'engageaient toutefois pas dans le commerce de transit et moins encore dans celui du Levant.

Les marchands roumains, organisés dans le *Grémium roumain de commerce levantin* luttèrent pour un commerce sans restrictions, pour la libre concurrence et contre le système corporatif féodal qui était devenu le frein principal sur la voie du progrès. Ce combat a acquis une teinte ethnique-nationale. Les commerçants roumains, plus nombreux, ont été obligés d'agir sur deux fronts, tant à l'encontre du système corporatif, représenté par les corporations artisanales et la Société commerciale saxonne, qu'à l'encontre des négociants grecs groupés dans la Compagnie grecque ou autour d'elle et qui se voyait menacée par la couche nouvelle et puissante des marchands roumains.

Ce problème a été depuis longtemps analysé par l'historiographie roumaine, mais les recherches nouvelles lui ont donné une explication plus profonde de nature économique et sociale [6] complétant de cette manière l'aspect national, ethnique, presque exclusivement souligné dans les anciens ouvrages.

Il est incontestable que ce processus, ayant comme fondement les changements socio-économiques, fut accompagné par la formation de

---

[6] Al. Bărbat, *op. cit.*, dans *loc. cit.*, p. 921—923 et 928—930 ; G. Penelea, *op. cit*. dans *loc. cit.*, p. 18—22.

Les membres du Grémium commercial levantin de Braşov et la nature du commerce

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
1.	Antoniu Georg	*Importation :* produits bruts, produits manufacturés autrichiens et colorants	Le Levant et les régions voisines	Braşov et autres localités de Transylvanie	Timiş
		Exportation : produits artisanaux locaux	Braşov et ses environs	Les provinces turques et les localités transylvaines	Timiş
2.	Arseniu Sterio	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Bran et Timiş
		Exportation : produits artisanaux de Braşov, produits manufacturés et artisanaux autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Bran et Timiş
3.	Arseniu Johann I.	Les mêmes données que Arseniu Sterio			
4.	Balomiri Anton	Commerçant ambulant des produits artisenaux indigènes	Braşov	Diver localitésses de Transylvanie	—
5.	Boamben Demet.	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Bran et Timiş
		Exportation : produits artisanaux de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Bran et Timiş
6.	Boamben Johan	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz
7.	Buretza Georg et Buretza Wassilie sous la firme : *Frères Buretza*	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Ils s'occupent aussi de l'échange monétaire			Timiş
8.	Burbe Emanuel	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
9.	Constantin Anastas	Produits de verre	Les environs de Braşov	Les provinces turques	Timiş

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
10.	Csepescu Barbu	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz
11.	Csurku Jon H. Csurku Georg H. sous la firme : *Csurku Jon et G. H.*	*Importation :* produits bruts et marchandises de Spire et Cologne	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation' : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
12.	Csurku Theodor Th. Csurku Nicol Th. sous la firme : *Frères Csurku et Voinesco*	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire et Cologne, colorants et d'autres produits divers	Les provinces turques et autrichiennes	Le marché de Braşov et d'autres localités de Transylvanie	Bran, Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Sur terre par Timiş et Oituz ; sur l'eau par Orşova
13.	Dima Nicolaus	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	
14.	David Georg	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marche de Braşov	Bran, Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov et les provinces autrichiennes	Les provinces turques	Bran, Timiş et Orşova
15.	Demetriopulo Nicolaus	Il a un bureau de vente et d'achat en commission et de transport par le col Timiş (voir aussi nº 42 Karkaleky)			
16.	Dimitriu Demet.	*Importation :* produits de Spire et Cologne, colorants	Les provinces turques et la Hongrie	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
17.	Dimitriu Nicolaus	*Importation :* produits ruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş, Oituz et Bran
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş, Oituz et Bran
		Il s'occupe aussi de l'échange monétaire			
18.	Dotzu Naum	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov, de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiş et Semline

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
19.	Dsaly Theod. P.	*Importation:* produits bruts, marchandises de Cologne et produits autrichiens	Les provinces turques et les provinces héritières autrichiennes	Les marchés de Braşov, de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiş et Semline
20.	Dsaly Theoch. P.	*Importation:* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov, de Hongrie et des provinvinces héritières autrichiennes	Timiş et Semline
21.	Emanuel Constantin	*Importation:* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov, de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiş et Semline
22.	Eustahiu Aoistol	*Importation:* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	Timiş et Bran
		Exportation: produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Bran
23.	Florian Johann sous la firme: *Florian Joh. et Co.*	*Importation:* produits bruts, marchandises de Spire, Cologne et Nuremberg, colorants et d'autres produits manufacturés	Les provinces turques et les provinces héritières autrichiennes	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
24.	Flusturan Michael	*Importation:* produits bruts, marchandises de Spire et Cologne et divers produits manufacturés	Les provinces turques et les provinces héritières autrichiennes	Les marchés de Braşov et autres localités transylvaines	Timiş et Oituz
		Exportation: marchandises de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Timiş et Oituz
25.	Frigetor Wassilie	*Importation;* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov et autres localités transylvaines	Timiş et Oituz
		Exportation: produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz
26.	Gatyi Johann	*Importation;* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation; produits manufacturés indigènes	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
27.	Geitenar Nicolaus	Commerçant ambulant avec des produits manufacturés indigènes	Braşov	Les marchés des diverses localités transylvaines	—
28.	Georgiades Const.	*Importation;* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
29.	Georgiades Gregor	*Importation;* marchandises de Spire et Cologne, divers produits autrichiens et marchandises des pays lointains	Les provinces turques et le marché de Braşov	Le marché de Braşov en détail	Oituz et Timiş
30.	Genovits Georg A.H.	*Importation;* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
31.	Gredinar Georg D.	*Importation;* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation; produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
32.	Gredinár Demeter Gredinár Wassilie sous la firme: *Frères Gredinár*	*Importation;* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	Timiş
		Exportation; produits. manufacturés de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov, et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Timiş et sur l'eau par Orşova
33.	Gyantzu Georg N.	*Importation;* produits de Spire et Cologne et colorants	Les provinces turques, Timişoara et le marché de Braşov	Le marché de Braşov	Oituz et Timiş
		Exportation; produits manufacturés indigènes	Braşov	Les marchés des diverses localités transylvaines et de Hongrie	—
34.	Ioan Georg Ioan Georg G. Ioan Ioh. G. sous la firme: *G. Ioan et fils*	*Importation;* produits bruts, marchandises de Spire, colorants et d'autres produits étrangers.	Les provinces turques, l'Italie et les provinces héritières autrichiennes	Braşov et d'autres localités transylvaines et de Hongrie, ainsi que les provinces héritières autrichiennes	Timiş et Oituz
		Exportation; produits manufacturés de Braşov, produits manufacturés autrichiens et colorants —	Braşov et d'autres localités de la Monarchie autrichienne	Les provinces turques —	Sur terre par Oituz et Timiş, sur l'eau par Orşova

N°	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialiseés	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
35.	Manole Johan	*Importation ;* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Bran et. Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et marchandises autrichiennes	Braşov	Les provinces turques	Bran et Timiş
36.	Joan Thoma	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
37.	Joanovits Constantin	Propriétaire d'une installation pour le tissage du coton à Zărneşti près de Braşov	Il achète des produits bruts des provinces turques et de Trieste	Le marché de Braşov	Timiş et Semline
38.	Joanovits Z. R.	*Importation :* marchandises de Cologne et produits manufacturés autrichiens	Les provinces héritières autrichiennes	Le marché de Braşov	Pest
39.	Irimie Demeter	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire et Cologne	Les provinces turques et autrichiennes	Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz
40.	Juga Johann Juga Georg Juga Florian sous la firme : *Juga Johann* et *fils*	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire, colorants et produits divers	Les provinces turques, Levant, les provinces héritières autrichiennes	Les marchés de Braşov et d'autres localités de Transylvanie, de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiş, Oituz, Bran et Semline
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens, matériaux, colorants	Braşov et diverses localités de la Monarchie autrichienne	Les provinces turques, Banat et Hongrie	Sur terre par Timiş et Oituz ; sur l'eau par Orşova
41.	Kalkovits Emanuel	produits manufacturés de Braşov et marchandises de Levant	Braşov	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	—
42.	Karkaleky G. sous la firme : *Karkaleky G. et N. Demetriopulo*	Il a un bureau de vente et d'achat en commission et de transport par le col Timiş (voir aussi n° 15 Demetriopulo Nicolaus)			

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
43.	Katona Nic. R.	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Braşov	Timiş et Bran
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Bran
44.	Karakas Demeter	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Braşov	Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
45.	Korbu Andreas	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	Timiş
		Exportation : produits bruts et produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
46.	Korbu Johann	Les mêmes données que Korbu Andreas			
47.	Kretzoescu D. et Minku P.	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : marchandises manufacturés de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Sur terre par Timiş ; sur l'eau par Orşova
48.	Latsa Wassilie	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
49.	Leka Joan R.	Marchandises de Spire, Levant et produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	
50.	Mandragioglu Nicolaus sous la firme : *Mandragioglu N. et Co.*	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire et Cologne	Les provinces turques et autrichiennes	Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz
51.	Manole Joh.	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Timiş

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
52.	Mantsu Sotir	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş, Oituz et Semline
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz
53.	Marinovits Joh.	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire et Cologne, colorants et produits divers	Les provinces turques et autrichiennes	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	Bran, Oituz et Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Sur terre par Timiş et Oituz ; sur l'eau par Orşova
54.	Marischesco Const.	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Braşov	Timiş et Bran
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Hongrie	—
55.	Metsuke Nic.	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Bran et Oituz
		Exportation : produit manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Bran
56.	Merdsanoglu Lambro	Produits de Spire, Cologne et Levant	Braşov	Le marché de Braşov	—
57.	Mille Michael	*Exportation :* produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Oituz
58.	Minku Gregor	Commerçant ambulant avec des produits manufacturés indigènes	Braşov	Les marchés des diverses localités transylvaines	—
59.	Minku Panajot	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : marchandises manufacturées de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Timiş
60.	Minku Theodor Minku Jordan sous la firme : *Minku Th. et fils*	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Sur terre par Timiş ; sur l'eau par Orşova

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
61.	Morait Christodor	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques et le Levant	Le marché de Braşov	Timiş et Semline
62.	Meruntzoiu Wassilie	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz
63.	Minku Georg	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş et Orşova
		Exportation : marchandises de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Timiş et Orşova
64.	Mumiali Christ.	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques et le Levant	Les marchés de Braşov et d'autres localités de Transylvanie, de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiş et Semline
65.	Navrea Johann	Marchandises de Spire, Cologne et Levant, produits manufacturés de Braşov	Braşov	Le marché de Braşov	
66.	Nika Georg	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire et Cologne, colorants et marchandises manufacturées	Les provinces turques et les provinces héritières autrichiennes	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés indigènes	Braşov	Les provinces turques	Timiş et Oituz
67.	Nika Johann	Les mêmes données que Nika Georg			
68.	Nika Nicolaus	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Braşov	Oituz
		Exportation : produits manufactués de Braşov et marchandises manufacturées autrichiennes	Braşov	Les provinces turques	Oituz
69.	Nicolau Demeter	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
70.	Nicolau Georg, Nicolau Demeter G. Nicolau Georg G. sous la firme : *Nicolau Georg*	Produits bruts indigènes et marchandises levantines	Braşov et ses environs	Les marchés de Braşov et d'autres localités transylvaines	—
71.	Nicolau Zacharias	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş,
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et produits manufacturés autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Timiş
72.	Orghidan Christ.	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire, Cologne et autrichiennes, colorants	Les provinces turques et autrichiennes	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Timiş et Oituz
		Voir aussi les Frères Pedure nº 80)			
73.	Orghidan Florian	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire et Levant	Les provinces turques et le marché de Braşov	Braşov	Oituz
74.	Orghidan Rudolf, Orghidan Georg sous la firme : *Orghidan Rudolf*	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire, colorants, et produits manufacturés autrichiens	Les provinces turques, l'Italie, et les provinces héritières autrichiennes	Les marchés de Braşov et d'autres localités de Transylvanie, de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiş, Oituz, Buzău, Bran et Semline
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens, colorants et matériaux	Braşov et d'autres localités de la Monarchie autrichienne	Les provinces turques	Sur terre par Oituz et Timiş sur l'eau par Orşova
		Ils ont un bureau de vente et d'achat en commission et de transport poour toutes les directions			
75.	Orghidan Nicolaus	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Oituz et Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Oituz
76.	Panajott Demeter	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
77.	Pana Johann Pana Nicolaus sous la firme : *Frères Pana*	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov et d'autres localités de Transylvanie et des provinces héritières autri chiennes	Timiş, Bran et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş, Bran, Buzău, Oituz
		Ils ont un bureau de vente et d'achat en commission et de transport pour tontes les directions			
78.	Pantazi Johann	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Oituz, Timiş et Bran
79.	Pantazi Johann jun.	*Exportation :* produits manufacturés de Braşov	Braşov	Pest	—
80.	Pedure Johann, Pedure Wassilie sous la firme : *Frères Pedure et Chr. Orghidan*	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire, Cologne, produits manufacturés autrichiens, colorants	Les provinces turques et autrichiennes	Le marché de Braşov	Timiş et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Timiş et Oituz
		r aussi Chr. Orghidan)			
81.	Petrovits Johann	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Lev marché de Braşov	Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
82.	Platsko Georg	*Importation :* marchandises de Spire et Cologne, colorants	Les provinces turques	Le marché de Braşov	—
83.	Popp Bucure	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Braşov et d'autres localités des provinces héritières autrichiennes	Timiş et Bran
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov	Les provinces turques et autrichiennes	Timiş et Bran
84.	Popp Johann	Produits de Spire et du Levant, produits manufacturés de Braşov	Braşov	Le marché de Braşov	

Nº	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
85.	Popazu Constantin	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire, Cologne et Levant, colorants	Les provinces turques et autrichienens	Le marché de Braşov	Timiş
86.	Popovits Andreas	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation : produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
87.	Popovits Constantin	Produits manufacturés indigènes et de ferronnerie	Braşov et ses environs	Le marché de Braşov	—
88.	Purle Vlad	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation : produits manufacturés indigènes	Braşov	Les provinces turques	Timiş
89.	Radovits R.	*Importation :* produits, bruts, marchandises de Spire, Cologne, et Nuremberg, colorants et d'autres produits manufacturés	Les provinces turques et les provinces héritières autrichiennes	Le marché de Braşov	Timiş, Oituz
		(Voir aussi nº 23 Florian Joh. et Co.)			
90.	Rontsa Demeter	*Exportation :* marchandises locales, produits manufacturés de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
91.	Russet Demeter H. Russet Ilie H. sous la firme : *Russet Demeter H.*	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques et aux environs de Braşov	Les marchés de Braşov et d'autres localités de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiş et Oituz
92.	Szassu Johann	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Timiş
		Exportation : produits indigènes et marchandises manufacturées de Braşov	Braşov	Les provinces turques	Timiş
93.	Sfetea Oprea	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Braşov	Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Braşov et autrichiens	Braşov	Les provinces turques	Oituz
94.	Sfetea Oprea P.	*Importation :* poroduits bruts, marchandises de Spire et Cologne, produits autrichiens, colorants	Les provinces turques et autrichiennes, le marché de Braşov	Braşov	Oituz et Timiş

N°	Les noms des membres de la Compagnie	Les marchandises commercialisées	La provenance des marchandises	Les marchés de vente	La douane de passage
95.	Sekerean Georg. Z.	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Brașov	Timiș, Oituz et Buzău
96.	Slavnich Johann	*Importation :* produits bruts, produits divers, marchandises de Spire, colorants	Les provinces turques et les provinces héritières autrichiennes	Les marchés de Brașov et d'autres localités de Transylvanie, de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Oituz et Timiș
		Exportation : produits manufacturés de Brașov	Brașov	Les provinces turques, les villes de Transylvanie et de Hongrie	Timiș
		Il a des bureaux de vente et d'achat en commission			
97.	Teklo Nicolaus	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire, Cologne, produits autrichiens, colorants	Les provinces turques et les marchés des villes de la Monarchie autrichinene	Brașov	Timiș et Oituz
98.	TomaSimeon H. Thoma Thoma H. sous la firme : *Thoma SimeonH.*	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marché de Brașov	Timiș et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Brașov	Brașov	Les provinces turques	Timiș et Oituz
99.	Woinesku Nicolaus	*Importation :* produits bruts, marchandises de Spire, Cologne, produits autrichiens, colorants	Les provinces turques et les provinces héritières autrichiennes	Les marchés de Brașov et d'autres localités transylvaines	Bran, Timiș et Oituz
		Exportation : produits manufacturés de Brașov et autrichiens	Brașov et les provinces héritières autrichiennes	Les provinces turques	Sur terre par Timiș et Oituz ; sur l'eau par Orșova
100.	Zippa Johann	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Le marchés de Brașov	Timiș et Oituz
		Exportation : produits indigènes es manufacturés de Brașov	Brașov	Les provinces turques	Timiș et Oituz
		Il a un bureau de vente et d'achat en commission et de transport			
101.	Zippa Rudolf	*Importation :* produits bruts	Les provincies turques	Les marchés de Brașov et d'autres localités de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiș
102.	Zlatko Emanuel	*Importation :* produits bruts	Les provinces turques	Les marchés de Brașov et d'autres localités de Hongrie et des provinces héritières autrichiennes	Timiș et Oituz
		Exportation : marchandises indigènes et produits manufacturés de Brașov	Brașov	Banat et Hongrie	—

l'idélogie de la bourgeoisie nationale ; les marchands roumains de Braşov ont soutenu le développement de l'enseignement en langue nationale, la fondation de journaux et de revues dont l'écho fut grand dans la vie spirituelle roumaine de la première moitié du XIX^e siècle ; ils ont encouragé la création d'institutions culturelles propres et l'édition des livres qui étaient au service de l'affirmation nationale. Le changement décisif dans ce ientprocessus a été la transformation graduelle des négociants roumains de Braşov en commerçants capitalistes, en une couche de la bourgeoisie en plein essor, processus favorisé par la spécialisation des marchands. C'est ainsi que la plupart des membres du *Grémium roumain* importaient du Levant et des « provinces turques » des produits bruts ou des matières premières et exportaient aux mêmes endroits des produits artisanaux indigènes ou apportés des provinces héritières autrichiennes et des pays allemands. Certains marchands se bornaient exclusivement au commerce levantin, mais d'autres déployaient une activité commerciale sur un espace géographique très vaste, de Leipzig jusqu'en Asie Mineure. Quelques-uns entretenaient des bureaux de vente et d'achat en commission ou, en association avec un nombre restreint de marchands grecs, ils contrôlaient le transport des produits surtout vers la Valachie et les régions du sud du Danube. C'étaient pour l'époque des grandes entreprises de type capitaliste qui ont, jusqu'à la construction des chemins de fer, engagé dizaines et centaines de voituriers (« căruţaşi ») des villages de Ţara Bîrsei.

Une preuve éloquente concernant la transformation des marchands roumains de Braşov en capitalistes et fourni par le fait qu'ils investissaient de l'argent pour des entreprises manufacturières, pour des établissements industriels, des moulins à papier (« mori de hîrtie »), des blanchisseries pour laine, etc. L'exploitation du travail salarié a caractérisé toutes ces activités et initiatives qui se déployaient sur une échelle de plus en plus large. C'est ainsi que Rudolf Orghidan et Bucur Papp avaient à Braşov une entreprise d'amadou dont le revenu était à peu près de 50 000 florins par année. Rudolf Orghidan possédait aussi des blanchisseries pour laine, trois moulins à papier, une fabrique de vinaigre, tandis que Bucur Papp avait deux tanneries et une fabrique de vinaigre. Constantin Ivanovici était le propriétaire d'une entreprise du filage de coton à Zărneşti où travaillaient 35—40 personnes et dont la production annuelle était de plus de 40 000 livres en valeur de 30 000 florins. Naum Docin, Dumitru N. Rusu, Christodor Mumiali, Christodor Vapa, Ioan Pantazi, Nicolae Dima, Ioan Iuga, la firme Gheorghe et fils, Nicolae Ioanovici, Grigore Pană et Rudolf Orghidan possédaient de grandes blanchisseries où, de mars jusqu'à la fin d'octobre, travaillaient environ 1 500—2 000 personnes. Ioan Boghici était le propriétaire d'une fabrique de drap. Ioan Jippa avait un moulin, un moulin à foulon, une entreprise de suif, I. G. Iuga une fabrique de vinaigre de même que Ioan Stavride et Gheorghe Ioan. Les marchands roumains Gheorghe Nicolau aîné, Gheorghe Nicolau cadet et Nicolau Viara possédaient des entreprises à rendre blanche la cire, Ioan et Gheorghe Butachi, Ioan Goagă et Bucur Papp des tanneries où étaient préparées les peaux de veau et de chèvre pour chaussure. Les négociants roumains contrôlaient aussi 10 entreprises de suif aux alentours de Braşov où travaillaient en moyenne 300—400 personnes. Le capital commercial des marchands roumains et grecs a pénétré dans l'industrie ménagère réussissant

à la dominer. Dans le domaine du filage de coton se sont constituées de véritables manufactures. Un grand nombre des négociants roumains de Braşov possédaient des blanchisseries pour laine, des fabriques de chandelles, de potasse, de fil de coton teint (« arnici ») turc, etc. Gheorghe I. Nica a commencé à Poiana Sărată l'exploitation du minerai de fer et a fondé une forgerie. Dimitrie Simion Nicolau et son fils Constantin ont posé en 1853 les bases de la première raffinerie de pétrole et ses dérivés de Transylvanie. Les marchands roumains ont joué un grand rôle dans la fondation et l'exploitation de la fabrique à papier de Zărneşti. De même, Gheorghe Nica et les frères Boghici ont organisé une imprimerie roumaine. Les négociants roumains se sont aussi affirmés dans le domaine de l'importation des machines modernes des pays capitalistes développés.

Ces données prouvent que les marchands roumains de Braşov se sont engagés, à la veille de la révolution de 1848, sur la voie du développement capitaliste. Le capital commercial accumulé par ces négociants devenait peu à peu un capital industriel, investi en entreprises ayant à la base l'exploitation de la main-d'œuvre salariée.

UNE VERSION ROUMAINE D'HÉRODOTE AU XVII^{e} SIÈCLE (I)

DORU MIHĂESCU

Soixante-dix ans après la découverte par Nicolae Iorga du manuscrit de la première traduction roumaine des *Histoires* d'Hérodote [1], il persiste des incertitudes et des controverses sur des points importants de cette remarquable réalisation. A leur origine, une cause principale : l'absence de l'original de la traduction. En effet, le manuscrit trouvé en octobre 1908 au monastère de Coşula (nord de la Moldavie) ne représente qu'une copie de seconde main, ainsi qu'il ressort de deux notes : l'une sur le premier feuillet, non numéroté, de l'actuel ms. 3499 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie [2], écrite par le propriétaire — inconnu — de celui-ci [3], l'autre à la partie inférieure des pages 1—2 du même manuscrit qui, copiée mécaniquement, sans intervalle, peut de prime abord être prise pour la dernière ligne du texte proprement dit [4]. N'empêche que la mention du copiste de 1746 s'est avérée des plus utiles. La connaissance des deux notes conduit en effet, tout naturellement, à la conclusion formulée déjà par Iorga dans sa préface de l'édition susmentionnée : « Donc, le 2 juillet 1746, sous le règne du prince de Moldavie Ioan Mavrocordat, qui avait sans doute conservé une partie de la bibliothèque de son frère, l'érudit Constantin, il se trouvait parmi les « livres princiers » un « ancien original moldave », comprenant la traduction d'Hérodote, et Buzilă payait quelqu'un, un inconnu, pour le lui copier »[5].

[1] « Au cours d'une excursion au monastère de Coşula du département de Botoşani, ancienne fondation de l'argentier Matiaş de Petru Rareş, j'ai trouvé, en octobre 1908, un grand manuscrit à écriture moderne qui, pour ma surprise et mon bonheur, s'est avéré être une traduction complète d'Hérodote » (*Herodot*, éd. N. Iorga, Vălenii de Munte, 1909, préface, p. III).

[2] Dès 1909, aussitôt après son édition à Vălenii de Munte, le manuscrit découvert à Coşula est entré à la Bibliothèque de l'Académie. A ce sujet, sur son premier feuillet se trouve l'inscription suivante : « Donné à l'Académie Roumaine par le ministère de l'Instruction publique, séance du 11 sept. 1909. Reg. n° 5489. Edité par N. Iorga, Vălenii de Munte, 1909 ». Nous avons reproduit l'inscription pour éliminer tout incertitude autour du sort du manuscrit ainsi qu'il pourrait ressortir de la relation suivante des faits : « La découverte, en 1908, de la traduction d'Hérodote est le fruit du zèle infatigable du grand érudit Nicolae Iorga. Le manuscrit a été déchiffré par le typographe Constantin Onciu... Malgré les diligences de la direction du Musée de Botoşani, sur l'initiative de l'Académie de la R. P. Roumaine et du R. P. Th. Mihai, l'actuel curé de la paroisse de Coşula, le manuscrit (original — *n.n.)* n'a pu être découvert jusqu'à présent » (Maria Marinescu-Himu, *În jurul celei dintîi traduceri româneşti a lui Herodot*, « Studii clasice », VI, 1964, p. 309).

[3] « Ce livre m'a été transcrit par Ion, fils de Tuduri Blănariul de Botoşani, d'après un autre appartenant à M. Vasili Pogor, en 1816, sous le règne de Son Altesse Scarlat Alexandru Calimah voïvode ».

[4] « Ceci fait partie des livres princiers et le logothète Ianaki Buzilă a payé pour le faire copier d'après l'ancien original moldave, maintenant en l'année 7254 (= 1746, *n.n.)* le 6 juillet ».

[5] N. Iorga, *éd. cit.*, p. III.

En admettant que cet « ancien manuscrit moldave » représentât l'original de la traduction en roumain d'Hérodote (ce qui, dans le stade actuel des connaissances, est la plus vraisemblable supposition), les problèmes qui se sont posés et qui se posent encore sont ceux relatifs au moment de la traduction, à son auteur et au lieu plus ou moins précis où elle a été effectuée. Il peut sembler téméraire à première vue de répondre à des questions aussi importantes sans autre clef qu'une copie de seconde main réalisée, comme nous le verrons, près d'un siècle et demi après l'original. Pourtant, en l'absence tant de celui-ci que de la copie de 1746, ceux qui se sont occupés du problème ont quand même disposé d'un point de repère : l'aspect archaïque de la langue, dû au fait que les copistes — hommes simples, parlant le langage traditionnel, le second originaire même d'une zone conservatrice à cet égard — n'ont guère eu de velléités novatrices. C'est, en fait, ce que Iorga avait remarqué dès le début et ce que tous ceux venus après lui ont accepté en principe : « Ni le premier copiste, ni le second n'ont essayé de changer quoi que ce soit au texte. Il a un caractère incontestable d'ancienneté par son orthographe, sans parler du choix des mots et de leur agencement, qui sont de la plus grande importance pour l'histoire de nos locutions et de la syntaxe roumaine en général. Dans les 582 pages du volume de 1816 on retrouve presque inaltérée la forme précieuse du premier texte » [6].

Les difficultés particulières auxquelles se sont heurtées les tentatives des spécialistes pour élucider les problèmes touchant à la première traduction en roumain du Père de l'histoire à partir d'une copie tardive et de l'information qu'il existait en 1746 un « ancien original moldave » ressortent de la variété même des solutions proposées au fil des années.

Dans la préface de son édition de 1909, Iorga, pour dater la traduction, se sert d'une parenthèse — qu'il attribue au traducteur roumain — où il est fait mention de la cité de Candie (en Crète) « que les Turcs ne peuvent conquérir maintenant » [7]. Or, même avec ce précieux auxiliaire, la date de la traduction demeure imprécise, étant donné que le port crétois a été assiégé par les Turcs en 1645, puis en 1649, pour être finalement conquis après le siège de 1667—1669. Devant opter pour l'une de ces dates, Iorga a exclu la variante 1667—1669 parce que, entre autres, « des motifs de langue nous interdisent de descendre à une date aussi tardive » [8] ; quant aux deux autres, Iorga incline vers la première, « compte tenu de l'étonnement du traducteur devant la résistance de Candie »[9]. C'est l'année 1645 — donc celle de l'hypothèse de Iorga de 1909— qui figure comme date de la traduction d'Hérodote dans la bibliographie du Dictionnaire de l'Académie[10].

Nous ignorons pour quelles raisons Iorga lui-même, quelques années plus tard, se prononçait pour la «seconde variante, l'année 1649, ainsi qu'il ressort d'une note d'un livre publié en 1916 [11]. Il ne s'agit peut-être que d'une confusion dans le monceau de connaissances et de préoccupa-

---

[6] *Ibidem*, p. IV.

[7] *Ibidem*, p. 169 ; ms. 3499, p. 184.

[8] *Ibidem*, p. IV.

[9] *Ibidem*.

[10] *Dicționarul limbii române*, nouvelle série, t. VI, București, 1965, p. LIX.

[11] N. Iorga, *Observații ale unui nespecialist asupra istoriei antice*, București, 1916, p. 97, note 1.

tions du grand savant, mais il pourrait s'agir aussi d'une modification de ses préférences quant aux dates des deux sièges de Candie.

En ce qui concerne l'auteur de la traduction, Iorga, après avoir situé le manuscrit en 1645, dans la Moldavie de Vasile Lupu, s'arrête sur la personne du logothète Eustratie, qu'il considère comme « le traducteur pour le grec du prince Vasile »[12], à preuve ses traductions de *Şăapte taine a besearecii* (1644) et de *Pravilele împărăteşti* (1646). La traduction a été faite directement du grec, probablement d'après un manuscrit[13], et cet ouvrage a encore accru la réputation du logothète aux yeux de la postérité[14]. Une référence dans un compte rendu publié en 1915 montre qu'à cette date Iorga maintenait son opinion de 1909 en ce qui concerne la paternité de la traduction[15]. Mais plus tard, à la suite d'un doute exprimé en 1916 par C. Giurescu[16] et d'une nouvelle hypothèse suggérée en 1922 par G. Pascu[17], il hésite sur le bien fondé de sa propre hypothèse de 1909 et semble incliner à admettre l'opinion de G. Pascu, autrement dit à attribuer la version roumaine d'Hérodote à Nicolae Milescu[18]. Pour la date de la traduction, G. Pascu croit pouvoir la situer « autour de 1650 »[19], ce qui concorde avec la date proposée par l'inventeur du manuscrit.

Les idées de Iorga, tant en ce qui concerne la datation que la paternité du texte, seront reprises ultérieurement par V. Bogrea[20], en termes encore plus catégoriques, puisqu'il affirme que « la langue de la traduction renvoie incontestablement à cette époque »[21] et que « son caractère du

---

[12] N. Iorga, *éd. cit.*, p. IV.

[13] *Ibidem.*

[14] *Ibidem*, p. VI.

[15] « ...il (Miron Costin — *n.n.)* ne pouvait localiser que chronologiquement cet Istrati (le logothète Eustratie — *n.n.)* qui lui trottait par la tête et qui a traduit Hérodote » (« Revista istorică », I, 1, 1915, p. 5).

[16] « D'abord, la traduction d'Hérodote par le logothète Istratie n'est jusqu'à présent qu'une simple hypothèse dont l'unique fondement est le fait, si fragile, qu'elle a été faite du temps où celui-ci vivait » (C. Giurescu, *Interpolările şi data scrierii « De neamul moldovenilor » de Miron Costin. Răspuns criticei d-lui N. Iorga*, « Buletinul Comisiei istorice a României », II, Bucureşti, 1916, p. 123).

[17] « Parce que „celui qui a fait la traduction était un parfait connaisseur de la langue hellène", Iorga croit que l'auteur en est le logothète Eustratie. Moi je crois qu'il faut plutôt songer à Neculai Milescu » (Giorge Pascu, *Istoriea literaturii române din secolul XVII*, Iaşi, 1922, p. 97).

[18] « Nicolae Milescu, s'il avait été retenu dans son pays, aurait pu donner un grand traducteur. Profond connaisseur du grec, il faisait dès janvier 1661 une bonne traduction des réponses de saint Athanase. Il ne serait point exclu qu'on lui doive à lui, et non pas à l'hypothétique logothète Istratie, la grande œuvre littéraire de la traduction si pleine de nouveauté par son style, monument incomparable des lettres roumaines, qu'est la traduction d'Hérodote » (N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti*, t. II, *De la 1688 la 1750*, 2^e éd. revue et complétée, Bucureşti, 1926, p. 462).

[19] G. Pascu, *op. cit.*, p. 97.

[20] V. Bogrea, *Observaţii semantice asupra « Irodot »-ului de la Coşula*, « Dacoromania », III, 1923, p. 406 : « L'âge de ce monument a été établi par N. Iorga sur la base d'une allusion du texte au siège de Candie par les Turcs : env. 1650. Et, que l'auteur en soit le logothète Eustratie ou quelqu'un d'autre (que, pour notre part, nous ne voyons pas...) ». Donc Bogrea ne « voit » pas un autre auteur possible, bien qu'il n'ignore pas l'hypothèse de Pascu : « Selon G. Pascu... il (l'auteur de la traduction — *n.n.)* pourrait être plutôt Milescu » (p. 425, note 4).

[21] *Ibidem*, p. 406.

XVII^{e} siècle apparaît à chaque page, dans le phonétisme, dans la morphologie, dans la syntaxe et dans le vocabulaire »[22]. Quant à la source utilisée par le traducteur, Bogrea, contrairement à Iorga, croit plutôt qu'il s'agissait d'un ouvrage imprimé, et non d'un manuscrit, étant donné que la première édition d'Hérodote date de 1502 : ceci afin de réfuter l'observation de Sextil Puşcariu suivant laquelle la note sur le siège de Candie (qui avait servi à Iorga de critère de datation) n'appartiendrait pas au traducteur roumain, mais à un copiste grec [23]. Bogrea est le premier chercheur à avoir souligné l'importance des faits de langue pour les problèmes soulevés par la traduction roumaine d'Hérodote et il cite même un certain nombre de particularités linguistiques dans le domaine du lexique (notamment en ce qui concerne l'aspect sémantiques), mais sans les utiliser explicitement comme arguments à l'appui de ses thèses sur la datation et la paternité de la traduction. Les opinions de Iorga ont fait l'objet d'un examen critique de Sextil Puşcariu, qui d'une part conteste l'argument tiré de la parenthèse, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, et d'autre part considère insuffisamment argumentée l'hypothèse de Iorga sur l'auteur de la traduction ; il relève en général son manque de sûreté à ce sujet, confirmé par la facilité avec laquelle il s'est rallié ensuite à une nouvelle opinion[24]. Ce qui nous semble toutefois plus important dans ces considérations critiques, c'est qu'il en résulte que la datation proposée par Iorga n'est dans ce cas pas juste non plus, car si la note sur Candie est due à un copiste grec, contemporain des événements de 1645—1669, la traduction en roumain est forcément postérieure ; là-dessus cependant Puşcariu n'émet pas de nouvelle hypothèse, se contentant de repousser celle de Iorga.

Nous avons déjà montré que, dans la question de la fameuse parenthèse, Bogrea n'etait pas d'accord avec l'existence d'un copiste grec et ne croyait donc pas que la traduction roumaine eût été faite d'après un manuscrit. L'hypothèse sur la paternité avancée par Iorga dans l'édition de Vălenii de Munte est combattue aussi par Constantin A. Stoide, qui fait remarquer que le logothète n'a pas droit au titre d'« helléniste » que lui accorde Iorga dans sa préface, étant donné que ses traductions connues sont toutes faites du néo-grec [25]. Cette observation rend encore moins plausible l'hypothèse de Iorga sur l'auteur de la traduction.

Partant de l'idée du rôle décisif—en l'absence d'autres informations—des arguments linguistiques pour élucider le cas, H. Mihăescu présente

---

[22] *Ibidem.*

[23] *Ibidem*, p. 425, note 4.

[24] « Les *Histoires* d'Hérodote ont été publiées par N. Iorga, Vălenii de Munte, 1909, d'après une copie de 1816 de la copie de 1746. Iorga date la traduction de 1645, car il y est fait mention de la cité de Candie « que les Turcs ne peuvent prendre maintenant ». Candie a été assiégée en 1645 et 1649 et a été conquise après le siège de 1667—1669. Mais il est probable que cette note n'appartient pas au traducteur roumain, mais au copiste grec... L'opinion de Iorga que le traducteur serait le logothète Eustratie n'est pas, elle non plus, suffisamment argumentée. Dans son *Ist. lit.*, II^{2}, p. 462, Iorga croit que le traducteur pourrait être le spathaire Milescu » (Sextil Puşcariu, *Istoria literaturii române — epoca veche*, 2^{e} éd., Sibiu, 1930, p. 242—243).

[25] « Mais il ne ressort pas de son activité qu'il fût „helléniste". Toutes ses traductions sont faites à partir du grec (moderne — *n.n.)* et ce serait là un argument contre sa paternité de la traduction d'Hérodote » (Const. A. Stoide, *Contribuţie la biografia lui Eustratie logofătul*, « Arhiva », Iaşi, 1933, n^{os} 3—4, p. 124—125).

une série de particularités phonétiques, morphologiques, syntaxiques, ainsi que certaines observations de caractère général sur le lexique [26]. Les faits de langue lui permettent quelquefois des considérations sur les problèmes de la traduction : ainsi le nombre relativement réduit des éléments slaves indique l'absence d'un original ou d'un intermédiaire slavon, de même que la présence d'autres éléments lui permet de situer la traduction « quelque part dans le nord de la Moldavie » [27]. En ce qui concerne la paternité, l'auteur estime que la dernière opinion émise — l'hypothèse N. Milescu — n'est, elle non plus, rien moins que sûre et finalement, en se fondant sur des arguments logiques, il préfère y renoncer, quitte à assigner la traduction à un anonyme (peut-être quelque boyard lettré de la Moldavie du nord) [28] ; de toute façon, une nouvelle possibilité vient s'ajouter aux précédentes.

L'importante traduction d'Hérodote est mentionnée par George Călinescu dans son *Histoire de la littérature roumaine des origines à nos jours*, mais vu les nombreux points d'interrogation qu'elle soulève il se borne à la situer en général au XVII[e] siècle [29].

Dans la préface de l'édition moderne des *Histoires* d'Hérodote, on reprend les opinions antérieures au sujet de sa première traduction en roumain, à savoir celle de Iorga en ce qui concerne la date et celle de H. Mihăescu en ce qui concerne la paternité [30].

Ultérieurement, dans une étude spécialement consacrée à ce sujet [31], Maria Marinescu-Himu, après des explications sur le sort du manuscrit découvert par Iorga (voir note 2), aborde à son tour les problèmes de la datation et de la paternité. A l'instar de Sextil Puşcariu, l'auteur considère que la parenthèse sur le siège de Candie doit être assignée à un Grec qui a effectué alors une première traduction d'Hérodote en néo-grec ou qui a simplement copié une traduction déjà existante [32]. Ce Grec, d'origine crétoise, se serait réfugié à Constantinople après la conquête de l'île par les Turcs, avec le précieux manuscrit de la traduction en néo-grec, après quoi, nommé dans la suite de quelque prince roumain, il serait arrivé finalement « dans notre pays » [33]. Outre le peu de crédibilité d'une pareille succession d'événements, on est frappé par le stoïcisme du hypothétique Crétois qui, ayant vécu au jour le jour la tragédie des sièges répétés et prolongés durant un quart de siècle de sa patrie, aura résumé une telle expérience en ces quelques mots : « Candie, que les Turcs ne peuvent conquérir maintenant » — termes strictement informatifs, impersonnels, qui au fond ne diffèrent en rien de maintes autres parenthèses explicatives concernant les noms des lieux, les événements historiques, les destins de certains personnages, etc., qui abondent dans le texte de la première traduction roumaine des *Histoires*. Nous aurons du reste l'occasion de revenir sur ces parenthèses.

---

[26] H. Mihăescu, *Cea mai veche traducere românească a lui Herodot*, « Arhiva », Iaşi, 1936, n[os] 1—2, p. 105).

[27] *Ibidem*, p. 110.

[28] *Ibidem*, p. 111.

[29] G. Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini pînă în prezent*, Bucureşti, 1941, p. 52 : « Une Histoire d'Hérodote est du XVII[e] siècle ».

[30] Herodot, *Istorii*. Traduites par Adelina Piatkowski et Felicia Vanţ-Ştef. Etude introductive par Adelina Piatkowski, Editura ştiinţifică, Bucureşti, 1961, t. I, p. CXIII—CXIV,

[31] Maria Marinescu-Himu, *op. cit.*, p. 309—323.

[32] *Ibidem*, p. 311.

[33] *Ibidem*, p. 311, 322.

Etant donné que la Crète a été conquise par les Turcs en 1669 et que le manuscrit de la prétendue traduction néo-grecque a dû traverser tant de péripéties pour, de là, arriver jusqu'en Moldavie, la datation proposée par Iorga et admise par la grande majorité des chercheurs devait nécessairement être sensiblement modifiée. C'est ce que fait Maria Marinescu-Himu qui, du milieu du XVII^e siècle, reporte la date de la traduction roumaine à la première moitié du siècle suivant [34], en invoquant, outre les suppositions susmentionnées, deux arguments : 1) le fait que la première traduction roumaine d'Hérodote n'est attestée qu'en 1746 ; 2) le fait que la langue de celle-ci possède des caractéristiques du début du XVIII^e siècle [35]. Mais avant de discuter le bien-fondé de ces deux arguments, il nous faut mentionner un élément important qui s'oppose dès le début à l'idée de l'existence d'un intermédiaire néo-grec et, par là, à une nouvelle datation de la version roumaine : ni la grande Bibliographie d'Emile Legrand [36], ni les catalogues des manuscrits grecs de Nikos A. Bees, Spyridon Lambros, A. Papadopoulos-Kerameus, G. Th. Zoras — P. K. Mpoumpoulidis, ni les histoires de la littérature néo-grecque de Börje Knös et de C. Th. Dimaras ne citent aucune traduction en néo-grec des *Histoires* d'Hérodote au cours du XV^e, du XVI^e, et du XVII^e siècle.

En ce qui concerne le premier argument, nous soulignerons qu'en 1746 le copiste engagé par le logothète Ianache Buzilă mentionne dans une note (voir ci-dessus note 4) que la source dont il s'est servi est un « ancien original moldave », ce qui suppose évidemment un laps de temps d'une certaine importance par rapport à la date de son travail, et non pas une « ancienneté » de tout au plus quelques dizaines d'années. A ce propos, il n'est pas sans intérêt de mentionner qu'entre les deux copies dont les dates nous sont connues il existe un intervalle de temps de 70 ans (1746—1816).

Quant aux particularités phonétiques, morphologiques et lexicales « caractéristiques pour le début du XVIII^e siècle » [37] que l'auteur tente de présenter comme un second argument en faveur de sa datation tardive, soulignons qu'elles constituent en réalité un mélange de traits archaïques et régionaux que les études linguistiques antérieures ont également relevés comme tels. Il convient de mentionner spécialement à cet égard les termes catégoriques dans lesquels V. Bogrea affirme le caractère archaïque de la langue de l'Hérodote de Coșula, à l'appui de la datation de Iorga.

Mais en faisant abstraction de toute opinion antérieure, nous ne croyons pas que les particularités invoquées par Maria Marinescu-Himu puissent réellement servir d'argument en faveur de sa thèse ; plus d'une fois même elles vont à l'encontre du but que l'auteur leur a assigné : par exemple, la persistance de la diphtongue *ea* (de fait, une simple question de graphie) ou, surtout, du vocatif archaïque *oame*. Le fait que certains

---

[34] *Ibidem*, p. 322.

[35] *Ibidem*, p. 311.

[36] *Bibliographie hellénique du XV^e et XVI^e siècles ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV^e et XVI^e siècle.* I—IV, Paris, 1962 ; *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au XVII^e siècle.* I—IV, Paris, 1894—1896 ; *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au XVIII^e siècle.* I—II, Paris, 1918—1928.

[37] Maria Marinescu-Himu, *op. cit.*, p. 311.

noms de lieux sont transcrits suivant leurs variantes modernes grecques ou turques, ainsi que les désinences de cas des noms propres *Diia*, *Artavazi* [38], ne nous semblent pas des arguments plus convaincants à l'appui de l'existence d'un intermédiaire néo-grec. D'une part, en effet, des toponymes de l'Empire ottoman dans leurs variantes en usage de ce temps pouvaient très bien être connus sous cette forme non seulement par un Grec, mais aussi par un Roumain ; d'autre part, les formes de cas en question se limitent aux cas obliques, tandis que pour le nominatif et le vocatif notre texte comporte d'autres formes, telles *Zevs*, *Zefs*, *Zef* (72, 307, 380, 512) [39], qui proviennent sans aucun doute du grec ancien (nominatif Ζεύς, vocatif Ζεῦ).

Dans un autre ordre d'idées, un examen attentif des omissions que l'auteur signale dans la version roumaine d'Hérodote montre que certaines d'entre elles sont difficilement attribuables à un Grec, car elles se réfèrent à des faits importants du peuple hellène. Ensuite, remarquant la tendance du traducteur à établir des liaisons entre les réalités, les situations et les faits du monde d'Hérodote et ceux de son temps, Maria Marinescu-Himu rapproche ce procédé de celui utilisé par Dosoftei dans son *Psautier* en vers [40]. Or ce procédé est encore plus fréquent chez Dosoftei dans son *Chronographe* (œuvre identifié ultérieurement [41]) ou dans ses *Vies des saints*, ouvrages historiques ou à implications historiques qui donnent lieu plus souvent à de tels parallèles.

Pour ce qui est du problème de la paternité, la même commentatrice, tout en considérant qu'il est « encore ouvert » [42], avance l'idée que le traducteur roumain pourrait avoir été un moine de Coşula ou de l'un des ermitages des environs [43], ce qui augmente d'encore une supposition la série des hypothèses suscitées par cette question ardue entre toutes.

Le caractère incertain des éléments concernant la première traduction roumaine d'Hérodote ressort aussi des ouvrages d'histoire littéraire de ces derniers temps.[44] Dans une contribution récente on [45] reprend différents aspects du problème, en rapport surtout avec certaines des observations de Maria Marinescu-Himu. On remarque ainsi qu'à la date proposée par Iorga pour la traduction, les *Histoires* d'Hérodote étaient déjà connues chez nous, fait dont il trouve la preuve dans la version roumaine de la *Vie d'Alexandre le Grand*, qui est certainement antérieure à celle d'Hérodote, et dans une mention de Dimitrie Cantemir (*Description de la Moldavie*, chap. IV) : « *J'ai lu une fois dans un manuscrit de l'Histoire d'Hé-*

---

[38] *Ibidem*, p. 314.

[39] Désormais tous nos renvois dans le texte ou au bas des pages en rapport avec la traduction roumaine d'Hérodote se référeront à l'édition N. Iorga, Vălenii de Munte, 1909 (sans sigle, avec la simple indication de la page en chiffres arabes) ; nous ne nous référerons au ms. 3499 de la BARSR (sigle « ms ».) qu'au cas d'erreurs dans l'édition Iorga. Précisons en outre que tous les manuscrits cités dans le présent ouvrage font partie et sont désignés sous la cote de la BARSR.

[40] Maria Marinescu-Himu, *op. cit.*, p. 314—321.

[41] Al. Elian, *Dosoftei, poet laic*, « Contemporanul », n° 21/26 mai 1967, p. 3.

[42] M. Marinescu-Himu, *op. cit.*, p. 321—322.

[43] *Ibidem*, p. 322.

[44] *Istoria literaturii române*, t. I, 2^e éd. revue, Bucureşti, 1970, p. 463 ; Al. Piru, *Literatura română veche*, Bucureşti, 1962, p. 242.

[45] « Revista de istorie şi teorie literară », XXV, 1, 1976.

rodote que sur le Prut habitait le peuple des Taïfales »[46]. Il n'est pas exclue la possibilité que le manuscrit cité par Cantemir soit justement celui qui nous occupe[47], c'est-à-dire — ajouterons-nous — l'« ancien original moldave » utilisé par le copiste de 1746.

En ce qui concerne les abréviations et les omissions du texte roumain, on soutient que celles-ci ne sont pas le fait du hasard, de la traduction mécanique d'un intermédiaire, mais qu'elles sont déterminées par « des principes de sélection qui ne peuvent être attribués qu'à un auteur roumain »[48]. Il en est de même pour les parenthèses explicatives, dont le contenu justifie, parfois jusqu'à l'évidence, la même interprétation[49]. Mentionnons à ce propos que les parenthèses ayant trait aux dieux hellènes — « Dionysos, *qui est au-dessus de tous pour le vin*, Artémis *pour la chasse*, Arès *pour les guerres*, Hermès *pour l'instruction* » (276—277) — établissent un trait d'union entre la version roumaine des *Histoires* d'Hérodote et les chronographes attribués à Dosoftei, où il existe de même des références à ces divinités (v. ms. 3517, 216 ; ms. 86, 179^v ; ms. 3456, 18^r). D'ailleurs, dans le cronographe annoté pendant son exil polonais, dans un passage qui se réfère aux qualités spirituelles d'Héraclès, Dosoftei affirme textuellement : « *comme le dit Hérodote* » (ms. 3456, f. 16^r) faisant donc preuve qu'il connaissait son œuvre. On note également par-ci par-là dans la traduction d'Hérodote l'omission d'éléments de la religion ou des mœurs païennes, voire une manière d'aborder le domaine religieux primitif dans un sens chrétien[50], qui incitent à croire que son auteur a dû être un homme d'église, porté à de telles tendances par sa formation et son état.

Dans la question des noms de lieux, on souligne le caractère inconséquent de leur modernisation, d'où on peut déduire qu'il s'agit de la main du traducteur roumain, qui n'a procédé de la sorte que pour les noms dont il connaissait la forme moderne : encore un argument contre l'existence d'un intermédiaire néo-grec[51]. Dans le même sens, on relève que dans le texte roumain les formes *Diia*, *Diei* sont employées régulièrement pour les cas obliques du substantif *Zeus*, tandis que le nominatif et le vocatif sont rendus normalement par *Zevs* et *Zev*, c'est-à-dire par les formes helléniques. Dans une version néo-grecque, l'auteur de la traduction n'aurait pu trouver les deux formes[52]. La réfutation de l'hypothèse de l'intermédiaire néo-grec, confirmant que la traduction a été faite directement du grec ancien, confirme du même coup la datation de Iorga, dont le critère redevient ainsi valable.

Des éléments nouveaux et importants sur les questions controversées de la traduction roumaine d'Hérodote se trouvent dans une toute récente étude de N. A. Ursu[53]. L'auteur considère aussi que certaines omis-

---

[46] *Ibidem*, p. 38. Cantemir faisait une confusion en associant les Taïfales, tribu germanique mentionnée par les historiens romains des IV^e et V^e siècles de n.è. (Eutrope, Ammien Marcellin, Jordanes, etc.), au monde d'Hérodote (V^e siècle av.n.è.).

[47] *Ibidem*.

[48] *Ibidem*.

[49] *Ibidem*, p. 40.

[50] *Ibidem*, p. 49, 52.

[51] *Ibidem*, p. 42.

[52] *Ibidem*, p. 42—43.

[53] N. A. Ursu, *Dosoftei necunoscut*, « Cronica », 6 (523), 1976, p. 4—6 (voir la partie intitulée « Traducteur des *Histoires* d'Hérodote »).

sions de la version roumaine, concernant les dieux, le culte et les rites funéraires des peuples primitifs, portent à croire que le traducteur était homme d'église. Mais il va plus loin, car de l'examen linguistique du texte il déduit que cet homme d'église n'a pu être que le métropolite de Moldavie Dosoftei, dont il croit pouvoir identifier « jusque dans les détails » les particularités de style dans le manuscrit de Coşula. Cette conclusion est confirmée par la comparaison du texte de celui-ci avec les œuvres tant du logothète Eustratie que de Nicolae Milescu, permettant à l'auteur d'affirmer que « cette première traduction roumaine des *Histoires* d'Hérodote est due à Dosoftei » [54] ; comme date, il la situe vers 1648—1649 [55].

Cette nouvelle opinion sur la paternité de la traduction est fondée sur l'examen de « nombreux mots, formes et constructions », mais vu les circonstances de la publication (dans une revue de culture hebdomadaire, non spécialisée), l'auteur ne cite que quelques « faits plus significatifs » d'ordre lexical, phonétique, morphologique et syntaxique, attestés tant dans le manuscrit de Coşula que dans les œuvres bien connues de Dosoftei ; il affirme toutefois qu'il pourrait illustrer pareillement « toutes les catégories de faits spécifiques ou présentes dans la langue de Dosoftei » [56]. Cette nouvelle opinion en ce qui concerne l'auteur de notre traduction met ainsi en cause la personnalité la plus remarquable, sur le plan artistique, de la culture roumaine jusqu'en 1688, fait qui accroît bien entendu considérablement l'intérêt du sujet en général.

En conclusion, les opinions émises sur l'Hérodote de Coşula portent sur trois problèmes fondamentaux : ceux de la localisation, de la date et de la paternité de la traduction. Le seul qui n'ait donné lieu à aucune controverse, du moins jusqu'à ce jour, est celui de la localisation, tous les auteurs étant d'accord sur le fait que la traduction a été réalisée en Moldavie. Ceux qui croient pouvoir identifier un auteur voient celui-ci, de même, dans la personne d'un Moldave (le logothète Eustratie, Nicolae Milescu, Dosoftei) ; les autres estiment que le traducteur anonyme a travaillé en tout cas dans la Moldavie du nord, vraisemblablement au monastère de Coşula ou dans l'un des ermitages environnants. En ce qui concerne la date, deux alternatives : le milieu du XVII[e] siècle (avec les variantes 1645, 1648—1649, 1649, 1650) et le début du XVIII[e] siècle ; cette divergence tient à l'attribution de la parenthèse mentionnant le siège de Candie soit au traducteur roumain (dans la première alternative), soit au traducteur (à un copiste) grec (dans la seconde alternative). Le point le plus délicat est celui concernant l'auteur de la traduction. Cinq hypothèses ont été émises jusqu'à présent à ce sujet : 1) le logothète Eustratie (N. Iorga, V. Bogrea) ; 2) Nicolae Milescu (G. Pascu, N. Iorga) ; 3) un boyard anonyme du nord de la Moldavie (H. Mihăescu, A. Piatkowski) ; 4) un moine anonyme du monastère de Coşula ou d'un ermitage des alentours (M. Marinescu-Himu) ; 5) le métropolite Dosoftei de Moldavie (N. A. Ursu). Les cinq hypothèses, avec leurs adeptes respectifs, ont été mentionnées dans l'ordre chronologique de leur formulation, pour une meilleure vue d'ensemble du

---

[54] *Ibidem.*

[55] *Ibidem* (« En 1645 Dosoftei avait 21 ans et en 1649 il était probablement moine à Probota. Il se pourrait qu'il ait exécuté sa traduction vers 1648—1649, au retour de ses études en Pologne, quand sa vie se passait en occupations monacales »).

[56] *Ibidem.*

problème. Comme on le voit, trois personnalités de la culture roumaine connues dans la Moldavie du XVII[e] siècle apparaissent comme l'auteur possible de la précieuse traduction des *Histoires* d'Hérodote. Mais bien que l'importance des éléments linguistiques pour l'élucidation d'un pareil « cas » ait été reconnue à plusieurs reprises, une analyse minutieuse et complète à ce point de vue n'a pas été entreprise jusqu'à ce jour.

Dans les pages qui suivent, nous nous sommes proposé d'analyser systématiquement les faits significatifs dans les domaines de la phonétique, de la morphologie, de la syntaxe et du lexique *, dans le but de cerner l'image offerte par la langue de cet important document de la culture roumaine et, sur la base d'une investigation diachronique et comparative, d'en définir avec toute la précison possible l'identité.

I. ÉLÉMENTS PHONÉTIQUES

A. VOCALISME

1. Passage de *ă* protone, suivi de *a* dans la syllabe suivante, à *a* : *aratară* (ms. 194), *aşazate* (195), *dipartaţi* (121), *dipartaţi* (439), *malai* (80), *oraşan* (427, 477).

Dans le premier exemple, l'édition Iorga donne par erreur la forme actuelle *arătară* (178). Bien que les attestations soient bien plus nombreuses que celles reproduites ici, on ne saurait parler d'un caractère conséquent de ce phénomène phonétique ; on passe d'une variante à l'autre, même lorsqu'il s'agit des mêmes mots placés tout près l'un de l'autre : *oraşan la orăşan zavistuiaşti* (ms., 480 ; dans l'édition Iorga, la différence n'apparaît pas, l'éditeur ayant enregistré *oraşan* les deux fois).

De nos jours, le phénomène a été relevé surtout en Moldavie, où il couvre presque tout le territoire, tout en étant plus répandu dans la moitié septentrionale (v. ALR, t. I, c. 48, 79, 117, etc. ; t. II, c 184, 216, 223, etc. ; Puşcariu, LR, t. II, c. 53). Les monographies sur la langue roumaine du XVI[e] siècle l'enregistrent dans des textes de Moldavie, Valachie, Transylvanie, Maramureş [57]. Analysant la provenance de toutes les attestations, I. Gheţie et Al. Mareş considèrent qu'à cette époque les formes en *a* caractérisent certaines zones de la Valachie (surtout de l'Olténie), certaines zones de la Moldavie du nord et certaines zones du Banat-Hunedoara [58]. Au siècle suivant, des variantes avec *ă* transformé en *a* se rencontrent dans la plus ancienne version roumaine du Roman d'Alexandre, comprise dans le *Codex Neagoeanus*, manuscrit copié en 1620 par le prêtre Ioan Rumânul de Sîmpetru (Hunedoara), dans *Pravila* de Vasile Lupu traduite par le logothète Eustratie (imprimée à Jassy en 1646) et dans différentes œuvres de Dosoftei. Chez Varlaam, auteur originaire du sud de la Moldavie et plus réceptif aux normes phonétiques valaques, le phénomène n'apparaît pas . Il ressort

---

[57] Ovide Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*. Tome II. *Le seizième siècle*, Paris, 1938, p. 103—104 ; Al. Rosetti, *Istoria limbii române de la origini pînă în secolul al XVII-lea*, Bucureşti, 1968, p. 488.

[58] Ion Gheţie — Al. Mareş, *Graiurile dacoromâne în secolul al XVI-lea*, Bucureşti, 1974, p. 76.

* Abreviations : ALR = Atlasul lingvistic român ; ALRM = Atlasul lingvistic, român pe regiuni — Maramureş ; ALRNS = Atlasul lingvistic român, nouvelle série ; BARSR = Biblioteca Academiei Republicii Socialiste România ; Dos. VSf = Dosoftei, Viaţa şi petrecerea sfinţilor ; NALR = Noul atlas lingvistic român ; Puşcariu, LR = Sextil Puşcariu, Limba română.

de tout ceci qu'au XVII[e] siècle le passage de *ă* protone à *a* était plus répandu et plus fréquent en Moldavie qu'en Valachie [59] ; les exemples y sont à la fois plus fréquents et plus variés. Néanmoins, dans l'ensemble, les formes en *a* n'apparaissent que sporadiquement dans les sources moldaves, étant donné leur caractère populaire et leur fréquence bien plus grande dans la partie nord. Ce même caractère sporadique se retrouve dans le manuscrit de la traduction d'Hérodote.

2. Passage de *e* médian atone à *i* : *adivăr* (91, 171), *adivărat* (41, 176), *credim* (96), *degiti* (80), *di* « de » — prép. (18, 114, 145, 181), *a diosăbi* (427), *dipărta* (100), *distul* (104), *dovidesc* (97), *facim* (120), *fimeie, fimei* (5, 6, 14, 17, 35, 428, 450), *fimieşti* (243), *fratele* (i) (120, 158, 174), *muntile* (84), *numile* (3, 4), *oamini* (80, 91), *omineşti* (85), *pi* « pe » — prép. (57), *pitrecirea* (65), *pripus* (167, 351), *rălile* (127), *satile* (81), *soarilui* (89, 92, 154), *şoaricile* (249), *videm* (135, 142, 301, 378), *videnie* (333, 348), *videre* (52, 366), *vinea*, *vinindu-i* (502), etc.

Dans le roumain actuel, le phénomène est caractéristique pour le parler de la Moldavie et du nord de la Transylvanie. Dans d'autres zones (Banat, Olténie, Munténie), son apparition est limitée ou sporadique (v. ALR, I, t. I, c 72, 137 ; t. II, c. 187 ; ALR, II, NS, t. V, c 1257 ; t. VI, 1595, 1656, 1751 ; NALR — Olténie, t. II, c. 351).

On considère que durant la période 1500—1600 le phénomène comprenait en premier lieu les parlers septentrionaux (nord de la Moldavie, nord-est de la Transylvanie), puis certaines zones du Banat, de Hunedoara, d'Olténie et de l'ouest de la Munténie [60]. Au XVII[e] siècle, des formes en *i* ont été enregistrées sporadiquement dans *Codex Neagoeanus* — Hunedoara [61], assez rarement en Munténie (*Cazania* de Govora, *Pravila* de Govora, *Lexiconul* de Mardarie Cozianul, *Îndreptarea legii* — influence moldave, quelques documents), un peu plus fréquemment en Moldavie dans la première moitié et surtout dans la seconde moitié de l'intervalle (chez Dosoftei) [62]. *Fimei(e)*, forme si souvent attestée, y compris certains dérivés, suppose évidemment comme point de départ la variante *femeie*, évoluée à partir de *fămeie* et enregistrée comme telle en Moldavie dès 1577[63]. La forme *leliac* « chauve-souris » (114) atteste un phénomène contraire à celui qui vient d'être discuté et est due à la dissimilation. *Pelecan* (114) est la variante étymologique de l'actuel *pelican* (gr. *pelekán*).

3. Passage de *e* final atone à *i* : *să aduni* (3[e] pers. pl.) (364), *alti* (386), *api* (398), *apuni* (292), *ardi* (100), *ari* (104, 122, 330, 441, 443, 457), *armi* (382), *bini* (8, 85, 87), *caldi* (99), *catargi* (162, 341), *cunoaşti* (93), *eli* (116), *foami* (96), *foarti* (173), *iscoadi* (403), *încoaci* (161), *întoarci* (403), *jali* (332), *meli* (120, 155, 283), *mii* (= mie) (85), *numi* (46), *paci* (250, 329), *peni* (388), *petri* (434), *piramidi* (131, 136), *purcedi* (7), *răli* (333, 507), *rămîni* (400), *sali* (441), *şcheli* (241), *undi* (403), *vărtuti* (154), *vremi* (sing.) (ms., 1, 11, 18, 34, 246, 474) (chez Iorga, dans le premier exemple, erronément *vreme*), etc.

---

[59] I. Gheţie, *Baza dialectală a românei literare*, Bucureşti, 1975, p. 287—372.
[60] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 93—94.
[61] Al. Rosetti, B. Cazacu, Liviu Onu, *Istoria limbii române literare*, t. I, Bucureşti, 1971, p. 217.
[62] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 274—326, 343.
[63] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 76.

Dans le roumain actuel, le phénomène est caractéristique en premier lieu pour la Moldavie où, dans certains cas, il est d'un usage général (v. Puşcariu, LR, t. II, c. 15, 21). Les attestations du XV^e siècle prouvent la coexistence des deux variantes autant en Moldavie qu'en Valachie [64]. La situation est la même pour l'intervalle 1500—1600, sauf que les formes en *i* sont en majorité en Moldavie [65] et qu'il existe en plus les variantes à voyelle fermée originaires de Banat-Hunedoara[66]. En conséquence, l'aire de diffusion attribuée à ce phénomène comprend certaines zones de la Moldavie (surtout la partie nord), de l'ouest de l'Olténie et du Banat-Hunedoara [67]. En ce qui concerne le XVII^e siècle, les deux variantes sont attestées en Moldavie, Transylvanie du nord, Valachie et sporadiquement dans le Banat. Pourtant, les textes étudiés jusqu'à présent permettent d'affirmer que la fermeture de la voyelle finale atone était plus fréquente en Moldavie, ainsi qu'il ressort du plus grand nombre des attestations, notamment dans la seconde moitié de l'intervalle [68]. Chez Dosoftei les formes à *e* final fermé sont beaucoup plus rares que celles à *e* médian transformé en *i*. Par exemple, dans *Vieţile sfinţilor* on ne rencontre qu'exceptionnellement la variante *vreami* (Dos., Vsf., 15 août), alors que les exemples de l'autre phénomène sont assez fréquents : *ficiorul* (Dos., Vsf., A03^r, 4 novembre), *vii* (=*vei*) (Dos., Vsf, 31^r, 26 sept.), *ti-i tîlni* (Dos., Vsf. 246^r, 29 déc.), *di-i vedea* (Dos., Vsf, 171^v, 25 nov.). C'est toujours la rareté de la fermeture de *e* final qui explique que I. Gheţie ne l'enregistre pas dans l'œuvre religieuse de Dosoftei, alors qu'il enregistre plusieurs fois l'autre phénomène [69]. Le Chronographe manuscrit attribué à *Dosoftei*[70] renferme cependant des exemples bien plus nombreux de cette modification phonétique ; en voici quelques-uns : *bini* (ms. 3456, 97^r, 296^r), *tirăniceşti* (= *tirăniceşte* « tyranniquement ») *(ibid.*, 130^r, 304^v), *podul pe Dunărea iasti di Traian făcut (ibid.*, 93^v), *cini ca tini (ibid.*, 296^r), *de vremi ci (ibid.*, 313^r), *Iancu vodă di Ardeal (ibid.*, 315^v), *vetrilili (ibid.*, 322^v), *miroseşti* (3^e pers. sing.) *(ibid.*, 274^v), *di (ibid.*, 230^{r,v}), *esti (ibid.*, 159^r), *sali (ibid.)*, *pisti (ibid.)*, etc. Certaines des formes ci-dessus proviennent des notes marginales (commentaires, parenthèses) de Dosoftei sur ce manuscrit, mais il ne faut pas oublier que celui-ci n'est pas autographe, mais une copie de 1732[71], de sorte que certains phonétismes populaires sont peut-être dus au copiste. D'ailleurs le fait que les particularités phonétiques dont il a été question jusqu'à présent sont plus fréquentes dans la traduction d'Hérodote que dans toute autre source contemporaine, y compris les œuvres de Dosoftei, pourtant reconnues pour le caractère populaire du langage, confirme que l'on est en présence d'un cas similaire, d'autant plus que l'on a affaire ici à deux copistes, qui auront très bien pu rapprocher le texte de leur propre façon de prononcer (nous songeons surtout au copiste de 1816, qui signe « Ion ficiorul lui Tudurii Blănariul den Botoşani »).

---

[64] *Ibidem*, p. 96.
[65] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 497.
[66] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 97.
[67] *Ibidem*, p. 98—99,
[68] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 276—372 ; tableau n° 5, p. 372.
[69] *Ibidem*, p. 343.
[70] Al. Elian, *op. cit.*, p. 3.
[71] Ms. 3456, 339^r.

4. Passage de la diphtongue *-eá, ea (ia)* à *é, e* : *apropieare* (100), *če (= čea)* (266), *é (= eá)* (47, 76, 77), *dipartare* (100), *făčé (= făčeá)* (11), *nimine* (37), *pre (= prea)* (447), *pitrečé (= petrečea)* (143), *puté (= puteá)* (78), *vidé (= vedeá)* (7, 78, 85), *zičé (= zičeá)* (88).

Dans le roumain actuel, le phénomène a été enregistré dans le nord-ouest de l'Olténie, le Banat, le Bihor, le nord de la Transylvanie, le Maramureş et la Moldavie (ALR, II, t. I, c. 130) ; ALR II, NS, t. VI, c 1633, 1666, 1710). Les attestations pour le XVI^e siècle proviennent de Moldavie, du nord-est de la Transylvanie, du Banat-Hunedoara, d'Olténie[72]. Pour le siècle suivant, les exemples les plus nombreux sont fournis par la Moldavie, surtout la moitié nord, mais aussi par la Transylvanie, le Banat, le Maramureş, le Bihor, l'Olténie[73]. Les formes moldaves ont surtout été relevées dans les documents, peu d'exemples sont puisés dans les autres catégories de sources [74]. On trouve des exemples dans *Pravila* du logothète Eustratie et dans *Vieţile sfinţilor* de Dosoftei.

5. Passage de *ia* à *ie* : *tăiet* (460). C'est un phénomène phonétique caractéristique aujourd'hui pour le nord de la Moldavie et de la Transylvanie, En Moldavie, il est attesté dès le début du XVII^e siècle et, plus tard, dans la « Chronique » de Miron Costin [75].

6. Passage de *o* atone à *u* : *cuconi* (148), *cucoară* (99, 114, 384), *puduşcă* (83, 132), *purcar* (109). Dans les deux premiers cas le passage s'explique par dissimilation : *o — o > u — o*, dans le troisième cas par assimilation : *o — u > u — u*. Les deux derniers cas reflètent une tendance générale de la langue roumaine facile à illustrer à l'époque ancienne. La seule forme actuelle qui permette de reconnaître la diffusion territoriale de ce phénomène phonétique est *cucoş*, attestée dans toute la Moldavie et sporadiquement dans le nord du Banat, l'est de la Transylvanie et la Dobrodja (ALR II, NS, t. IV, Ic. 1115). Au XVI^e siècle, les variantes du type *cucon, cucor* caractérisaient le parler moldave[76], situation qui s'est maintenue à peu près telle quelle au siècle suivant [77]. Pour cette période on dispose d'attestations chez Varlaam, le logothète Eustratie, Dosoftei et, bien entendu, dans les documents. Pour revenir à la traduction d'Hérodote, notons qu'à côté de *puduşcă* on trouve souvent aussi la forme non modifiée, *poduşcă* (79, 203, 271), ce qui prouve que le phénomène n'a pas un caractère conséquent ; parfois même, c'est le phénomène contraire que l'on relève (hypercorrectitude) : *fortună* (240, 415, 427, 431, 423).

7. Apparition d'une diphtongue lorsque *î (ă)* est suivi de *n* et de *e, i* dans la syllabe suivante : *cîine* (275), *pîine (păine)* (92, 105). Mais, parallèlement, on rencontre des formes non diphtonguées : *cîni* (79), (*pînii*) (80). Dans ALR I, t. I, c 49 les variantes à diphtongue sont localisées en Mun-

---

[72] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 501—502 ; I. Gheţie, *op. cit.*, p. 119 ; I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 115.
[73] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 119—120.
[74] *Ibidem*, p. 288—289, 343—346.
[75] *Ibidem*, p. 120, 347.
[76] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 108.
[77] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 116.

ténie, Dobroudja, Olténie (excepté la partie nord-ouest) et le sud-est de la Transylvanie (sporadiquement). Au XVI^e^ siècle, les deux formes sont attestées en Valachie et dans le Banat-Hunedoara, mais seulement la forme non diphtonguée en Moldavie [78]. Pourtant, les documents moldaves du XVIII^e^ siècle offrent plus d'un exemple du type *căine*, *păine*, certains mêmes du début du siècle [79], tout en étant moins fréquents que ceux de l'autre type. Chez Varlaam, c'est la variante valaque qui prédomine, tandis que chez le logothète Eustratie, chez les chroniqueurs et chez Dosoftei on rencontre les deux variantes.

8. Passage de *î* précédé de *s*, *z* à *i*: *sinul mării* (72), *sirbi* (13, 184), *de sirgu* (175, 569), *sirgui* (176, 367), *şăzind* (56, 104). Parallèlement, on rencontre les formes *sîrbi* (384) et *sîrgui* (481). Au XVI^e^ siècle le phénomène a été enregistré dans le nord de la Transylvanie, le Maramureş, le Banat, le sud de la Transylvanie-Valachie et en Moldavie. La plupart des attestations du XVII^e^ siècle proviennent de cette dernière province [80], autant des documents que d'auteurs comme Varlaam, Dosoftei [81] ou Miron Costin [82].

9. Diphtongaison de *e* en *ie* : *mieră*, *mierăndu-să*, *mă mier* (125, 218). L'existence de *mier* suppose aussi celle de *mer*, que nous avons d'ailleurs trouvé sous la forme du participe — *merat* (9, 212). Il s'agit d'un phénomène phonétique spécifique aujourd'hui pour le parler moldave et que l'on rencontre d'ailleurs chez les auteurs moldaves du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles [83]. Nous avons relevé la même tendance à la diphtongaison dans le cas du terme d'origine magyare *fel* (< mag. *féle*) > *fiel(i)* (45, 116).

10. Passage de *ă* à *e* et *î* à *i* : *pemintean* (417, 453). On considère que le passage de *î* à *i* a eu pour effet dans un mot comme *pămînt* et ses dérivés la transformation *ă* > *e* et même *ă* (> *e*) > *i*[84]. Le phénomène a été relevé chez Dosoftei et, pour l'expliquer, on a invoqué les formes aroumaines *pimintu*, *pămintu*[85]. *Pementesc* apparaît cependant de meilleure heure chez Varlaam [86] et, comme nous l'avons vu plus haut, la fermeture de *e* médian atone était une particularité courante dans le parler moldave du XVII^e^ siècle. La variante enregistrée dans la traduction d'Hérodote se trouve aussi dans *Vieţile sfinţilor* (Dosoftei) (I, II^v^). O. Densusianu croit cependant que *pementesc*, *pementean* proviennent, par assimilation, de *pămentesc*, *pămentean*, dérivés de la forme ancienne *păment*, et que *pemintesc*, *pemintean* se sont formés par dissimilation [87] ; cette dernière explication nous paraît plus vraisemblable.

---

[78] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 102—103.

[79] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 507.

[80] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 496 ; O. Densusianu, *op. cit.*, p. 69 ; I. Gheţie, *op. cit.*, p. 109.

[81] Voir également les attestations dans le *Chronographe* de Dosoftei : *singe* (ms. 3456, 25^v^), *sint* (*ibid.*, 12^v^), *sirmă* (*ibid.*, 61^r^).

[82] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 119, 138, 263.

[83] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 290, 347.

[84] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 139.

[85] *Ibidem.*

[86] *Ibidem*, p. 119.

[87] Ovid Densusianu, Opere, t. III, *Limba română în secolul al XVII-lea*, Bucureşti, 1977, p. 43.

11. Passage de *e* à *ă* dans l'avant-dernière syllabe du mot *Dumnăzău* et dans ses dérivés : *Dumnăzău, -i* (86, 89, 153, 273), *dumnăzăiască* (212). A l'heure actuelle cette forme est caractéristique surtout pour le nord de la Moldavie [88]. Les attestations du XVI^e siècle proviennent exclusivement de cette région [89], ainsi que celles du siècle suivant, qui proviennent soit de documents [90], soit d'œuvres littéraires (par exemple, Dosoftei, Vsf, 152^r ms. 3456, 174^{r,v}, etc.).

12. *ă* non transformé encore en *e* dans des mots du type *părechi, părete, spăriia: părechi* (197, 372), *păreti* (193), *spăriia* (248, 416, 453). Les exemples attestant le phénomène au XVII^e siècle proviennent de Moldavie, l'Olténie et de l'ouest de la Munténie. Un trait spécifique aujourd'hui encore pour les parlers moldaves est la présence de *e* dans le mot *cămeșă* (6, 507). Chez Dosoftei, nous avons trouvé la forme *cămeș* (pl.) (Vsf, 143^r, 22 nov.). En ce qui concerne la diphtongue *ea* (*ia*) non transformée encore en *e*[91], dans des formes telles que *fimiae, meale, Sireatul, iaste, iale*, etc., nous considérons que c'est plutôt une question de graphie, plus précisément la persistance d'une graphie traditionnelle [92].

On enregistre encore dans le texte certaines variantes archaïques du type *corabii* (108, 388, 401), *sabii* (88, 385, 497) (donc sans alternance), *lăcui* (3) (avec le *ă* correspondant à l'étymon mag. *lakni*), *văpsăli, văpsite* (383) (formes proches du bulg. *vapsam*). Les deux premières formes sont spécifiques pour la langue ancienne, cependant que la dernière constitue aujourd'hui encore un trait habituel dans le parler de Moldavie.

B. CONSONANTISME

1. Palatalisation des labiales:

a) labio-dentale fricative sourde *f*: *hier* (*her(ă)* (68, 228, 383, 462, 482), *hiiară* « bêtes sauvages » (158, 225, 232), *hiiarbe* (20), *hierbinte* (*-ți*) (74, 99, 188), *înhige* (179). Il existe toutefois de nombreux cas, parfois même à l'intérieur des phrases, où la consonne n'est pas altérée : *fier(ă)* (77, 128), *fiară* « ancre » (415), *feră fierbinț* (366), *fierbinteală* (99, 100, 187). De nos jours, la palatalisation de *f* a été signalée, sous différentes formes, sur presque tout le territoire de la Roumanie, à l'exception de la Munténie, de l'Olténie, du Banat et de Crișana [93]. Le phénomène n'est attesté ni au XV^e siècle, ni auparavant [94]. En échange, on dispose pour le XVI^e siècle de nombreux exemples, provenant, pour la plupart, de Moldavie (du nord et du sud) [95].

---

[88] I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 83.
[89] *Ibidem.*
[90] I. Gheție, *op. cit.*, p. 103.
[91] M. Marinescu-Himu, *op. cit.*, p. 312.
[92] Voir la discussion du problème chez A. Avram, *Contribuții la interpretarea grafiei chirilice a primelor texte românești*, București, 1964, p. 13—25 et chez Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 483—489.
[93] D. Macrea, *Probleme de fonetică*, București, 1953, p. 74—79 ; c 6, 6 a, 7.
[94] I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 122—123.
[95] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 509 ; I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 123.

Les documents du XVII[e] siècle consignent très fréquemment le phénomène sur tout le territoire de la Moldavie et tout à fait exceptionnellement en Munténie et en Olténie [96]. Sa présence peut être constatée, de même, chez des auteurs de Moldavie comme Varlaam, le logothète Eustratie, Grigore Ureche, Dosoftei, Miron Costin, ainsi que dans de nombreux manuscrits. Sa fréquence est, en général, plus grande chez les représentants de la seconde génération (Dosoftei — Miron Costin), qui se rapprochent davantage à ce point de vue de la situation constatée dans la traduction d'Hérodote. En voici quelques exemples, puisés dans *Viețile sfinților* et le *Chronographe* de Dosoftei, œuvres relativement proches par leur sujet de celle qui nous occupe : *her* (Vsf, 2[r], 15[v], 50[r]), *heari* (*ibid.*, 48[r]), *herbinteală* (*ibid.*, 56[r]), *herbînd* (*ibid.*, 140[v]), *hie, hi, hii* (*ibid.*, 11, 1[er] mars, 38[r], 29 sept.), *hiia, hiica* (*ibid.*, 70[r], 16 fév., 25[r], 22 sept., 48[r], 6 oct.), *hiresteu, hirestrui* (*ibid.*,21[r], 17 sept.), *hiu, hii* (*ibid.*, 47[r], 5 oct., 73[v], 19 oct.), *trandahir* (*ibid.*, 65[v], 14 oct., 82[v], 12 avr.), *hearsără* (ms. 3456, 215[r]), *her* (*ibid.*, 185[v]), *hi* (*ibid.*, 220[r], 243[v]), *hie, hiică* (*ibid.*, 5[v], 239[v]), *hiiu-său* (*ibid.*, 276[r], 309[r]). Mais la transformation alterne souvent avec des formes conservant le *f* inaltéré : *fiiar(ă)* (*ibid.*, 25[v]), *fiarbe, fierbiț, fiert* (*ibid.*, 47[v], 41[r]), *fierbinte* (*ibid.*, 39[v]), *fiiul* (*ibid.*, 314[r]), etc. [97]
b) labiale occlusive sourde *p* : *chiperi* (229), *schinos* (54). La palatalisation de *p* est constatée aujourd'hui dans presque toutes les zones du pays, à l'exception de l'ouest de la Munténie, du nord de l'Olténie, du Banat, du sud de la Crișana et de certaines localités du Maramureș et de Bucovine. Mais le stade *k'* appartient à la Moldavie, ainsi qu'isolément au sud de la Transylvanie et de l'Olténie [98]. De même que pour le cas de *f*, il n'existe pas d'attestations du XIII[e] au XV[e] siècle et celles du XVI[e] siècle proviennent exclusivement de Moldavie [99]. Pour la période suivante, des formes palatalisées ($p > k'$) sont signalées dans les documents moldaves [100]. Dans les œuvres littéraires, nous n'en avons enregistrées que chez Dosoftei : *cheapteni* (Vsf. 2[r], 1[er] sept.), *cheptenară-i* (*ibid.*, 151[r], 8 juin).
c) labiale occlusive sonore *b* : *ghielșug* (169) *ghine* (508). La palatalisation de *b* n'est pas attestée avant le XVIII[e] siècle, en dehors d'une note marginale de Dosoftei sur un exemplaire de l'Histoire universelle imprimée en 1544 [101]. Les cas isolés de palatalisation des consonnes *p*, *b* enregistrés dans l'Hérodote de Coșula n'ont par conséquent pas de points de référence dans la littérature antérieure à 1700, sauf chez Dosoftei.

2. Prononciation dure de la labiale *m*: *a-m faci* (358), *margă* (7), *mărg* (17, 432), *mărs* (4). De telles formes se rencontrent aujourd'hui couramment dans le nord de la Moldavie et de la Transylvanie, y compris le Maramureș. Les documents du XV[e] siècle, autant de Moldavie que de Valachie, attestent les deux prononciations, la dure et la molle [102]. L'aire de diffusion du phénomène au XVI[e] siècle semble avoir été assez étendue,

---

[96] I. Gheție, *op. cit.*, p. 122—123.
[97] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 137.
[98] D. Macrea, *op. cit.*, p. 54—65, c 1, 1a, 2, 2a.
[99] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 509 ; I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 118, 119.
[100] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 510 ; I. ~~Gheție,~~ Al. Mareș, *op. cit.*, p. 120 ; I. Gheție, *op. cit.*, p. 122.
[101] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 510.
[102] I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 127

comprenant en tout cas la Moldavie, le nord de la Transylvanie, certaines zones de l'ouest de la Munténie, de l'Olténie et du Banat-Hunedoara [103]. Pour le siècle suivant, les exemples sont fournis en premier lieu par la Moldavie, ensuite par la Transylvanie du nord (et même centrale et méridionale), plus rarement ou tout à fait isolément par l'ouest de la Munténie, le nord de l'Olténie et le Banat. Leur mode de répartition territoriale montre que la zone de transition entre les variantes dure et molle se trouvait plus au sud qu'aujourd'hui [104]. Chez les auteurs littéraires le phénomène est moins fréquent que dans les documents ; on le relève pourtant chez le logothète Eustratie dans *Pravilă* [105] et chez Dosoftei dans *Viețile sfinților* et le « Chronographe » : *mărs(u)* (Vsf. 60^r, 30 mars ; ms. 3456, 273^v, 274^r), *mărgînd* (ms. 3456, 148^r).

3. Passage de *n* intervocalique à *r*: *amărunt* (7), *nimăruia* (197), *nimirilia*, *nimirile* (159, 232, 254, 255, 351), *numerile* « numele » (118, 267, 423). La diffusion actuelle de cette modification phonétique, due à une dissimilation consonantique, n'est pas encore des plus claires pour chaque cas à part. Les attestations les plus anciennes de telles formes datent du XVIIe siècle et appartiennent à un document émis à Siret, dans le nord de la Moldavie (*nimiri* — 1653), à la *Pravila* de Vasile Lupu (*nemărui*) à la Vie des saints de Dosoftei (*nemărui*) [106], ainsi qu'aux plus anciennes copies manuscrites de la version roumaine de la Chronographie de Cigala, dont la traduction a été assignée par N. A. Ursu à ce même Dosoftei [107] (*nemărui*, ms. 3517, 150^v (ante 1689), ms. 86^v (1689)) ; les deux copies ont été exécutées en Moldavie.

4. Passage de *r* intervocalique à *n*: *anină* (95, 103, 187, 188, 267, 345), *anninos* (186, 266, 267, 269), *fănină* (369). Il s'agit d'une transformation inverse de la précédente, explicable par une assimilation : *-r-* — *-n-* > *-n-* — *-n-*. Le phonétisme *anină* est attesté de nos jours dans le nord de la Moldavie et dans le centre et le nord de la Transylvanie [108]. La présence en a été signalée au XVIe siècle dans l'Evangéliaire de Sibiu, dans le Codex de Voroneț et dans le Psautier connu sous le nom de « Psaltirea Scheiană », le fait étant expliqué dans chaque cas par l'influence moldave [109]. Pour le XVIIe siècle, nous avons trouvé cette variante dans un Evangéliaire moldave de 1677 (BARSR, ms. 497, 34^r). Chez Dosoftei (le Psautier versifié, le Psautier slavo-roumain, les Proverbes et les Vies des Saints), nous avons trouvé chaque fois la forme non modifiée, *arină*. Quoique *anină* et *aninos* apparaissent souvent dans l'Hérodote de Coșula on y trouve aussi de temps en temps les formes étymologiques *arină* et *arinos* (94, 96). *Fănină* est aujourd'hui encore en usage par-ci par-là en Bucovine (ALR, II, NS, t. I, p.c. 93 ; t. V, c 1326). Pour le XVIe siècle, on dispose d'attestations provenant de la Moldavie du nord [110]. Il est donc

[103] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 484 ; I. Gheție, *op. cit.*, p. 124—125 ; I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 134.
[104] I. Gheție, *op. cit.*, p. 126.
[105] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 235.
[106] I. Gheție, *op. cit.*, p. 136, 291, 348.
[107] N. A. Ursu, *op. cit.*
[108] I. Gheție, *op. cit.*, p. 179.
[109] *Ibidem*, p. 218, 220, 237, 240—241.
[110] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 521.

permis de parler d'une continuité de cette prononciation dans la zone en question. Dans le même ordre d'idées, mentionnons l'existence dans le texte de la traduction des *Histoires* de formes populaires comme la forme non dissimilée *mănunte* (95) et la forme étymologique *gănscă, gănşti* (105, 112, 113).

5. Prononciation dure des fricatives *s, z* : *asăminia* (202), *bisărici* (315, 467), *fusăsă* (399), *mărturisăşti* (98), *osăbire* (134), *părăsăsc* (139), *persască* (204, 308), *pisază* (83), *samă* (8, 27), *samănă* (89, 95), *săc, săca, săcat* (136, 417, 77, 368), *săcetos* (264), *săcrieaş* (115), *sănin -i* (106, 206, 320, 339, 372, 428, 438, 450, 456, 501), *săninos* (99), *săti* (121), *şasă* (459), *zisăsă* (473), *treizăci (trizăci)* (44, 209), *zăce, zăci, zăcia, zăcile* (296, 470, 156, 490, 151, 460, 398), *zăciuială* (300, 460, 461), etc. C'est là un traitement phonétique très fréquent, qui a pour conséquence, comme ces exemples le prouvent, soit la vélarisation de la voyelle antérieure *e* (> *ă)*, soit la réduction de la diphtongue *ea* à *a*. Dans le cas de *samă*, il s'agit évidemment de la forme étymologique (mag. *szám)* non évoluée en *seamă* (encore attestée dans le sud de la Moldavie à la fin du XVI^e^ siècle [111], justement à cause de la manière de prononcer la consonne dans la région d'où provient le texte). L'existence d'une telle prononciation est attestée en Moldavie par les documents dès avant 1500. Elle est attestée au XVI^e^ siècle dans la même zone, mais aussi dans la Transylvanie du nord, dans le Banat-Hunedoara et isolément en Olténie [112]. Au XVII^e^ siècle, le phénomène a été enregistré en premier lieu dans les documents moldaves, puis dans les documents transylvains et olténiens. On le trouve aussi en Moldavie chez des auteurs comme Varlaam, le logothète Eustratie, Grigore Ureche, Miron Costin, etc., ainsi que, avec prépondérance même, chez Dosoftei [113]. Il en va de même dans la traduction d'Hérodote. Aujourd'hui, l'aire de diffusion de la prononciation dure comprend presque tout le territoire de la Roumanie, à l'exception de la Munténie (sauf certaines zones occidentales), de la Dobroudja et du sud-est de la Transylvanie (ALR, I, t. I, c. 44, 73, 90 ; ALR, II, NS, t. III, c. 761 ; t. V, c. 1245, 1312, 1362 ; ALRM II, t. I, c 204).

6. Prononciation dure de l'affriquée *ţ (=c)*: *aţăţa* (124), *cetăţăni* (98, 254), *curţle* (178), *fraţ* (124), *împărătăşti* (84), *înţăleg, -i* (20, 473, 501, 503), *înţălepciune (i)* (361, 461), *înţălept* (148), *înţăles* (47, 403, 473), *îţ* (123), *simeţăşte* (380), *toţ* (88), *ţ-am* (339, 427, 455), *ţănut* (93, 141), *ţăvi* (209), *ţiitoare* (35), *viţăl* (106, 157). Le durcissement de l'affriquée *ţ* a ici pour effet soit la vélarisation des voyelles *e, i (e ă ; i î (ă)*, soit la réduction de la diphtongue *ia* en *a*, soit l'amuïssement de l'*i* final non syllabique, soit enfin la disparition en tant que signe graphique de l'*i* vélarisé en *î* et devenu un simple appendice de la consonne dure *ţ*, pouvant même être omis dans l'écriture (voir *curţle)*. Ce phénomène connaît dans la langue actuelle une aire de diffusion semblable à cette relevée pour les fricatives *s, z*. Pour la période 1500—1600, ce sont les attestations moldaves qui sont

---

[111] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 166.
[112] *Ibidem*, p. 165—168 ; Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 484.
[113] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 138—139, 288, 344.

les plus nombreuses [114]. Les documents des siècles suivants attestent l'existence d'une telle prononciation en Moldavie, Transylvanie, Banat, Olténie, l'ouest de la Munténie. Parmi les auteurs antérieurs à 1700, c'est Dosoftei qui l'emploie le plus souvent dans ses écrits [115].

7. La prononciation dure des fricatives *ș* (=*š*) *j* (= *ž*) (sifflante) : *arcaș* (pl.) (407), *comișăl* (182), *dișărt* (165), *greșă* (= *greșea*) (132), *iarăș* (364), *înșălat* (485), *îș* (88, 478), *orașă* (417), *orășani* (17, 255), *perș* (320), *perșlor* (148, 150, 177, 248, 281, 321), *șăd* (57, 104, 174, 179, 231, 301), *șărpi* (114, 188, 240), *șăs* (94, 216), *jăganie* (128), *jăle* (*-i*) (19, 91, 318, 477), *jălui* (*jăli(a)*) (133, 480), *slujăști* (467), *străj* (293), *vitejăști* (= *vitejește*) (87), *vrăjăsc* (228), etc. Le durcissement des fricatives *ș*, *j* a déterminé dans les exemples ci-dessus la vélarisation de la voyelle *e* (*e* > *ă*), la disparition de l'*i* final non syllabique ou même de l'*i* médian syllabique, devenu par vélarisation un simple appendice de la consonne *ș* et pour cette raison omis graphiquement (par exemple *perșlor*, forme plus souvent attestée que celle similaire mentionnée plus haut *curțle*). Les sources du XVI^e siècle attestent souvent le phénomène, au point qu'il est permis de délimiter approximativement son aire de diffusion, qui comprend en premier lieu certaines zones de Valachie, puis le Banat et la zone de Hunedoara, enfin la Moldavie [116].

Etant donné qu'au XVII^e siècle, à côté des nombreuses attestations valaques, on en trouve bon nombre aussi en Moldavie et que de nos jours le phénomène est courant dans les parlers septentrionaux (excepté la Crișana), plus même parfois que dans les parlers méridionaux, on considère que son origine doit se trouver dans la moitié sud de la Roumanie (en Valachie d'abord, puis dans le Banat) [117]. A l'appui de cette opinion on allègue que la plus ancienne attestation du *j* dur provient de Munténie et que la succession *ș* + *a* est générale dans les sources munténiennes du XVI^e siècle, alors que dans les sources moldaves elle alterne avec *ș* + *ea* [118]. Peu habituelle chez Varlaam, les formes de *ș* + *j* en prononciation dure se rencontrent en échange dans la *Pravila* de Vasile Lupu, puis chez des auteurs comme Miron Costin et Dosoftei [119]. Dans notre traduction d'Hérodote, nous avons relevé pour *așa* autant la variante molle *așe* (160, 258) que la variante durcie *așă* (4, 5, 6) ou même la variante littéraire d'aujourd'hui *așa* (422, 510, 511), tandis que chez Dosoftei c'est *așe(a)* qui représente la forme courante (Vsf. 151^v, 152^r ; ms. 3456, 250^r, etc.). Les deux copistes sont certainement pour quelque chose dans ce mélange de formes historiquement différentes. Pour expliquer *greșă* = *greșea*, il faut penser en premier lieu au passage de la diphtongue *ea* à la voyelle *e*, mentionné plus haut.

---

[114] I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 166—167.
[115] I. Gheție, *op. cit.*, p. 288, 344.
[116] I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 180.
[117] I. Gheție, *op. cit.*, p. 141.
[118] I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 176, 181.
[119] I. Gheție, *op. cit.*, p. 344—345 ; en dehors des exemples fournis par I. Gheție, voir chez Dosoftei les formes *șarbă* (Vsf., 5^r, 3 sept. ; 58^v, 5 fév. ; 49^v, 22 mars ; ms. 3456, 252^r) et *șarbo* (Vsf., 64^v, 1^{er} avril).

8. Prononciation dure de la vibrante *r* : *cură (-li)* (= *curea*) (239, 387), *hotară* (292, 468), *izvoară* (100), *păhară, pahară* (105, 510), *ră* (47, 129), *răci* (100, 188, 236, 266), *răle, răli* (87, 122, 152, 181, 196, 213, 300, 353, 398, 445), *răpegiune* (101), *răpide* (37), *vra* (77, 181, 323), etc. Le durcissement de la vibrante *r* entraîne la vélarisation de la voyelle antérieure *e* (*e* > *ă*) ou la réduction de la diphtongue *ea* (ea > a). De nos jours, de telles modalités de prononciation sont caractéristiques en premier lieu pour la Moldavie, puis, d'un cas à l'autre, pour le nord de la Transylvanie, le Banat, la région de Hunedoara, isolément l'Olténie[120]. Les sources du XVIe siècle attestent une plus grande fréquence des formes dures dans le Banat-Hunedoara et en Valachie[121]. Dans les documents moldaves du XVIIe siècle il y a un rapport à peu près égal entre les deux modes de prononciation[122]. Des attestations existent pour la même période chez des auteurs de Moldavie comme Varlaam[123] et Dosoftei[124]. Les pluriels en *ă* apparaissent exclusivement, au XVIe siècle, dans le Banat-Hunedoara, ou alternant avec ceux en *e* en Moldavie et en Valachie. Au XVIIe siècle ils sont usuels en Valachie, mais ils existent assez fréquemment aussi en Moldavie, dans les documents ou chez des auteurs comme Varlaam, le logothète Eustratie, Grigore Ureche, Miron Costin et Dosoftei.

9. Prononciation molle de *r* final : *cerĭ* (210), *chinovarĭ* (169, *cuparĭ* (140), *datorĭ* (167), *făcătorĭ* (201), *feciorĭ* (6), *îmblătorĭ* (139), *Misirĭ* (138, 219, 252), *nemulțămitorĭ* (301), *clăcarĭ* (344, 440, 473), *peritarĭ* (291), *strigătorĭ* (297), *viitorĭ* (401), *vrăjitori* (482). Limitée au début à certains mots d'origine latine terminés en *-orium* ou à des dérivés aux suffixes *-ar*, *-tor*, la prononciation molle de *r* final s'est étendue par la suite à d'autres formes, comme les exemples ci-dessus le montrent. A l'heure actuelle, cette particularité phonétique peut être notée en Moldavie, Crișana (excepté la partie nord-ouest), les Monts Aupuseni, le sud de la Transylvanie, l'Olténie (ALR, I, t. II, c. 285). Les documents du XVIe siècle attestent l'existence parallèle des variantes dure et molle en Valachie et en Moldavie. Au XVIIe siècle, *r'* a été enregistré dans des sources de Valachie, Moldavie, du nord-est de la Transylvanie, du Banat-Hunedoara, mais presque toujours parallèlement à *r*[125]. Après 1600, les attestations dans les documents de Moldavie et du nord de la Transylvanie sont nettement plus nombreuses que celles de Munténie[126] Ces variantes se rencontrent également chez Varlaam[127] et chez Dosoftei (Vsf, 151v, 9 juin).

10. Maintien de l'affriquée *ǧ* devant *o, u* : *agiunge* (129, 367, 368), *agiuta* (10, 470), *agiutor (-ĭ)* (11, 21, 28, 106, 262, 288, 400, 406, 418, 422, 464), *agiutori* (a) (248, 314, 406, 410, 417, 426, 451, 462, 476, 492), *batgiocură* (419), *gioc* (40, 250, 351, 359), *gios* (57, 78, 81, 105, 161, 336), *giuca* (a) (59, 79, 351, 472), *giudeca* (a) (42, 152), *giudecată (-ăți)* (129, 502), *giudicătorĭ* (159, 304), *giudeț* (240, 276), *giug* (359, 434), *giumătate* (97, 126, 368, 374,

[120] I. Gheție, *op. cit.*, p. 151.
[121] I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 204—206.
[122] I. Gheție, *op. cit.*, p. 153.
[123] *Ibidem*, p. 288.
[124] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 137.
[125] I. Gheție, Al. Mareș, *op. cit.*, p. 207—209.
[126] I. Gheție, *op. cit.*, p. 154—155.
[127] *Ibidem*, p. 291.

404, 477), *giunghia* (a) *giura* (a, a se) (60, 87, 308, 501), *giurămănt* (35, 62, 177, 397, 506), *încongiura* (a) *(încungiura* (a) (12, 205, 421), *pregiur* (113, 192), *pregiura* (a) (192), etc. La conservation de l'affriquée dans des situations pareilles peut encore être rencontrée aujourd'hui dans le Maramureş, en Bucovine, isolément en Moldavie, dans le sud du Banat, dans la zone des Monts Apuseni, dans les départements de Hunedoara, Sibiu et Bihor. Mais d'habitude *ǧ* a évolué soit en *ž*, *ź* dans les régions du nord (excepté la Crişana) et dans le Banat, suivant une tendance presque générale dans les parlers de ces régions, soit en *ž*, qui est aujourd'hui la variante littéraire en Munténie, dans la Dobroudja, le sud de la Transylvanie, la Crişana et parfois dans les zones limitrophes (ALR I, t. I, c 233 ; ALR II, t. I, c 203 ; ALR II, NS, t. III, c. 654 ; t. VI, c 1634, 1699 ; S. Puşcariu, LR, II, c 8, 38). Dans le parler moldave on rencontre les trois variantes : *ǧ* en Bucovine, *ž* dans le nord et le centre de la province, *ž* dans le sud et en certains cas dans le centre. Au XVI^e siècle, les formes en *ž* sont nettement majoritaires en Valachie (une seule attestation de *ǧ* en Olténie) et dans le sud-est de la Transylvanie, celles en *ǧ* en Moldavie, dans le Banat-Hunedoara et le nord de la Transylvanie [128]. Pour le XVII^e siècle, les données fournies par les documents permettent de faire une délimitation nette entre le parler moldave, caractérisé par l'usage de *ǧ*, et le parler valaque, où *ž* est habituel [129]. Il en est de même pour les écrivains littéraires moldaves (Varlaam, Grigore Ureche, le logothète Eustratie, Miron Costin, Dosoftei) et, en général, pour les textes littéraires traduits ou copiés dans cette province, où l'affriquée *ǧ* est particulièrement fréquente. En voici quelques exemples dans les « Vies des saints » et le « Chronographe » de Dosoftei : *agiuna* (a) (Vsf, 31 v, 26 sept.), *giosul) ibid.*, 237 v, 25 déc.), *giudeca* (a) *(ibid.*, 9 v, 6 sept. ; 11, 1er mars ; 6, 7 juil.), *giudecile (ibid.*, 232 r, 21 déc.), *giurui* (a) *(ibid.*, 48 v, 6 oct.), *subgiugariul* (ms. 3456, 56 r), etc.

11. Passage de *f* à *h* : *hramăt* (251). L'étendue territoriale du phénomène n'est pas connue [130]. Pour le XVII^e siècle, en dehors de l'exemple ci-dessus, une seule attestation : chez Dosoftei (Vsf, 23 oct.) [131]. Tiktin considère comme moldo-transylvaine cette variante de *freamăt*, sans donner pourtant d'autre exemple que la citation de Dosoftei [132]. Tant le Dictionnaire de l'Académie que le Dictionnaire encyclopédique « Cartea Românească" considèrent *hreamăt* un moldovénisme. I. -A. Candrea explique l'apparition du *h* initial au moyen d'une contamination de *freamăt* par l'ukr, *hremity* « crépiter ». La même influence est valable pour l'hydronyme *Buh (Bug)*, ainsi que pour les termes *lanţuh* (= *lănţug)* (495) (< ukr. *lancuh)* et *şľjah* (246, 253) (< ukr. *šljah)*. A côté de *şljah* paraît, une seule fois, la forme *şljag* (488), qui accuse l'influence du pol. *szlak*. *Lanţuh* se trouve aussi chez Dosoftei (Vsf, 218 r, 14 déc. ; ms. 3456, 27 r, 63 r, 118 r).

12. Présence de *h* prothétique : *harmasar* (79). De nos jours, le phénomène peut être relevé dans le Banat, la région de Hunedoara, la Munténie,

---

128 I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 198.
129 I. Gheţie, *op. cit.*, p. 149.
130 *Ibidem*, p. 130.
131 *Ibidem*, p. 347.
132 H. Tiktin, *Dicţionar român-german*, Bucureşti, 1903—1925, p. 645.

la Moldavie, etc.[133]. *Harmasar* apparaît au XVII^e siècle dans *Lexicon Marsilianum*[134] et aujourd'hui dans le parler populaire de Moldavie. La prononciation avec *h* prothétique n'était pas étrangère à Dosoftei, dans le « Chronographe » duquel nous avons relevé plus d'une fois la forme *harmată* (ms. 3456, 44^v, 208^v, 217^r, 250^v, 251^v, 323^r).

Nous avons présenté dans les pages précédentes un certain nombre de phénomènes phonétiques susceptibles, à notre avis, de caractériser la langue de la plus ancienne traduction roumaine des *Histoires* d'Hérodote. Il s'agit en général de traits archaïques et régionaux qui, entre-temps, ont soit disparu, soit varié plus ou moins comme aire de diffusion. Nous avons essayé, dans la limite du possible, de reconstituer schématiquement leur évolution dans le temps et dans l'espace sur la base des attestations des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles fournies par les sources, les monographies et autres ouvrages de spécialité, ainsi que sur celles du XX^e siècles, extraites le plus souvent des atlas linguistiques. Cette opération a eu pour but de situer les particularités en question dans un contexte diachronique et synchronique d'une certaine ampleur, afin de mieux comprendre dans quelle mesure on peut les rapporter à une certaine époque et, dans le cadre de celle-ci, à un certain territoire et même à un certain auteur. Pris séparément, les phénomènes phonétiques ne « disent » d'habitude pas grand-chose, vu l'impossibilité, dans la grande majorité des cas, de les réduire à une seule aire, à une seule époque ou à un seul auteur. En échange, l'examen d'ensemble de ces faits isolés peut conduire à des considérations selon nous intéressantes et utiles. On constate en premier lieu que le manuscrit analysé, tout en étant une copie de seconde main exécutée en 1816, renferme des éléments phonétiques représentatifs qui se retrouvent facilement et couramment dans le roumain du XVII^e siècle. Mieux : l'existence et la coexistence de certains phénomènes, le stade d'évolution des autres (voir la palatalisation des labiales), ou certains faits à sphère limitée d'attestations permettent de rapprocher plus sûrement encore la copie de 1816 de la langue du XVII^e siècle. On ne saurait, certes, omettre le fait qu'un certain nombre de phénomènes phonétiques, sans différer à proprement parler, présentent dans l'Hérodote de Coşula une situation autre, sous le rapport de la fréquence et de l'extension, que dans l'ambiance, telle que nous l'avons reconstituée, de la période 1600—1700. Ces écarts peuvent être attribués à l'intervention des copistes qui, dans certains cas par exemple, ont accentué le caractère populaire (régional) de la langue du manuscrit sur lequel ils ont travaillé. Mais, en règle générale, l'aspect phonétique du texte — bien que l'élément le plus exposé aux modifications de la part des copistes — situe celui-ci, de toute évidence, dans un cadre linguistique plus ancien, tant par rapport à la copie qui s'est conservée jusqu'à ce jour (datée de 1816) qu'à celle antérieure, disparue (datant de 1746).

En ce qui concerne la localisation de la traduction, malgré la présence d'éléments que l'on retrouve dans différents parlers régionaux, certains faits fondamentaux, particulièrement caractéristiques (voir la palatalisation des labiales), la structure d'ensemble et la situation statistique des

---

[133] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 157—158.
[134] *Ibidem*, p. 362.

parlers, où les formes relevées sont présentes, prouvent de manière indiscutable que le texte appartient à la zone linguistique de la Moldavie du nord, toutes les particularités mises en évidence pouvant être enregistrées dans le parler nord-moldave du XVII^e siècle.

Si l'ensemble des faits phonétiques assigne la traduction roumaine d'Hérodote au XVIIe siècle et à la Moldavie du nord, l'auteur dont la langue concorde le plus tant avec les traits caractéristiques mentionnés qu'avec le stade ou le degré de leur manifestation est le métropolite Dosoftei. Quoiqu'il ait souvent été question de traits existant chez plusieurs auteurs, c'est Dosoftei qui a pu — et de loin — être mentionné le plus souvent : dans 22 cas sur 26. En outre, la palatalisation sporadique des labiales *p*/*b*, ainsi que la transformation de l'*f* initial en *h* sont des phénomènes qui, à l'époque respective, ne sont attestés que dans ses écrits.

Il nous reste à examiner dans quelle mesure d'autres aspects de la langue du manuscrit découvert par Nicolae Iorga confirment ou infirment ces premières conclusions.

LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE BULGARE DE BRAŞOV (1824—1826)

PIRIN BOIAGIEV
(Silistra)

LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE BULGARE

C'est à Braşov, dans le quartier de Schei [1], que prend naissance en 1824 la première société littéraire bulgare qui se donnait pour tâche de débattre les problèmes de la langue littéraire et de l'ortographe du bulgare moderne, confiant à deux éphores la tâche d'éditer certains livres d'histoire, de grammaire, de lexicologie, ainsi que le Nouveau Testament et certaines anthologies de textes religieux.[2]

Cette initiative culturelle ayant des reflets bienfaisants sur la renaissance bulgare est favorisée et déterminée par toute une série de circonstances historiques, économiques, sociales et culturelles.

Braşov était devenu le centre le plus important de l'empire des Habsbourg en ce qui concerne le commerce avec l'Empire ottoman, commerce effectué par la compagnie « grecque » privilégiée, au sein de laquelle se trouvaient aussi de nombreux négociants bulgares [3]. Les nécessités économiques faisaient de ces marchands entreprenants les promoteurs de certaines œuvres culturelles pédagogiques, didactiques, éditoriales. Certains commerçants devenaient professeurs, traducteurs, écrivains, éditeurs et, surtout, accordaient une aide généreuse, matérielle et sociale, aux intellectuels et aux écoles. Mais il ne faut pas considérer ces négociants mécénates seulement comme des protecteurs désintéressés de la culture de leur peuple.

La vente des livres devenait, elle aussi, une branche importante de leur activité commerciale, leur apportant des profits qu'il ne fallait pas sous-estimer. Virgile Molin soutient que de pareils intérêts matériels ont contribué à l'édition de l'abécédaire de Pierre Beron ainsi qu'à la constitution de la société littéraire bulgare de Braşov[4]. Un argument de plus serait la lettre du premier éditeur bulgare Vasil N. Nénovitch, de Braşov, 29.V.1825 adressée à son cousin de Buda : « Si tu as l'intention d'imprimer à ton compte un livre pour ton profit et pour la spéculation . . . c'en est une bonne spéculation ». [5]

La répression de la révolution de Tudor Vladimirescu, en 1821, a transformé, encore une fois, la ville de Braşov dans un refuge pour beaucoup

---

[1] Pour cette dénomination, voir Iorgu Iordan, *Nume de locuri româneşti în R.P.R.*, Bucarest, 1952, p. 224.

[2] Библиотека Селимински, vol. IX, Sofia, 1928, p. 35—36 ; vol. XIV, 1931, p. 8.

[3] Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Organizarea şi viaţa culturală a Companiei «greceşti » din Braşov*, in *Studii istorice sud-est europene*, vol. I, Bucarest, 1974, p. 164—167, 186—187, 205—208.

[4] Virgil Molin, *Cărţi tipărite în ţările româneşti pentru popoarele învecinate : sîrbi, bulgari şi greci*, in *Contribuţii la istoria învăţămîntului românesc*, Bucarest, 1970, p. 12. Voir et Cornelia Papacostea-Danielopolu, *op. cit.*, p. 199.

[5] Marta Bur, *Писма на книгоиздателя Васил Н. Ненович в Будапещенските Архиви (1824—1826)*, «Известия на Института за литература», XXI, Sofia, 1972, p. 219—275. Voir p. 248.

de boyards et intellectuels roumains qui continuaient ici par des moyens culturels et diplomatiques, leurlutte pour les droits et la liberté politique de leur peuple [6]. Leur initiative la plus importante a été la création d'une société littéraire dont les statuts prévoyaient l'enrichissement de la culture du peuple roumain par des traductions de la littérature universelle, des manifestations théâtrales, des journaux [7]. A sa tête se trouvaient des boyards de marque, des érudits, d'anciens élèves de l'académie princière de Bucarest. Si, durant ces années d'exil, la société n'a pas pu déployer l'activité escomptée en 1827 Dinicu Golescu, rentré de ses voyages en Europe, allait la réorganiser à Bucarest. Et Héliade Rădulescu ne peut oublier que le germe de cette société, qui deviendra bientôt la société phylharmonique, avait été lancé à Braşov[8].

La fondation de la société littéraire bulgare de Braşov n'est pas étrangère à la société littéraire roumaine qui existait déjà de longue date. Ses membres les plus marquants, Petăr Berovitch, le futur Dr. Beron et Vasil Nénovitch étaient, également, d'anciens élèves de l'académie princière de Bucarest. Son ancien directeur C. Vardalachos, s'était, lui aussi, refugié à Braşov entre 1821 et 1824, et l'évêque d'Argeş, Ilarion, était membre de la société littéraire roumaine.

Vasil Nénovitch, originaire de Svichtov, est issu d'une famille qui faisait du commerce à Vienne et à Bucarest. En 1821 il était élève de l'académie princière [9]. Il avait été négociant à Bucarest. En 1821 il se réfugia à Braşov. Comme il n'y pouvait plus faire du commerce il est devenu, probablement tout comme Petăr Béron, professeur privé. Il était marié et avait deux enfants, dont un garçon meurt à Braşov en 1825. C'est tout ce que nous pouvons apprendre de la correspondance de Vasil Nenovitch avec Buda pendant les années 1825—1826, correspondance publiée par Marta Bur [10].

Vasil Nénovitch et Petăr Béron réussissent à grouper dans cette société non seulement les intellectuels bulgares de Braşov, ou de passage à Braşov, mais aussi quelques négociants de cette ville ou de Bucarest. Pendant son séjour d'une année à Braşov, jusqu'en octobre 1825 lorsqu'il part pour Sliven, Ivan Seliminski a pris une part active aux travaux de la société, lui assignant aussi des buts politiques et révolutionnaires [11]. Il est d'ailleurs l'unique source, en dehors de l'appel, publié en annexe à l'abécédaire de Béron, attestant l'existence et l'activité de cette société [12]. « Les nécessités, les circonstances mêmes de ces temps-là et la conscience morale de la dignité ont suffisamment prédisposé mes compatriotes vers

[6] Vlad Georgescu, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines, 1769—1830*, Bucarest, 1970, p. 21—27.

[7] N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti în veacul al XIX-lea*, Vol. I. *Epoca lui Asachi şi Eliad*, Bucureşti, 1907, p. 79—80.

[8] N. Iorga, *op. cit.*, p. 101—105. *Istoria românilor*, Vol. III, Redactor Andrei Oţetea, Bucureşti, 1964, p. 1064. Constantin N. Velichi, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)*, Bucarest, 1970, p. 206. Je dois à cet érudit chercheur de la renaissance bulgare en Roumanie cette idée de l'influence de la société littéraire roumaine de Braşov sur celle bulgare.

[9] Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domneşti din Bucureşti şi Iaşi* (Les Académies princières de Bucarest et Jassy), Bucureşti, 1971, p. 219.

[10] Cf. note 5.

[11] M. Arnaudov, *Селимински живот — дело—идеи* (Seliminski, la vie—l'œuvre—les idées), Sofia, 1938, p. 106—112.

[12] Библиотека Селимински (Bibliothèque Séliminski), Vol. IX, p. 35—36 ; Vol. XIV, p. 8.

la culture et les idées de liberté. Ils désiraient apprendre sans tarder comment contribuer à l'amélioration du sort de leur patrie ».

A Braşov, Vasil Nénovitch s'est proposé de recueillir du matériel en vue de la rédaction d'une grammaire bulgare, d'un dictionnaire en quatre langues et d'un cathéchisme. En se rendant compte qu'il s'agissait là d'une tâche qui dépassait les forces d'un seul homme, il convoque à une réunion les bulgares plus cultivés se trouvant à Braşov et fonde une société philologique «afin de mettre à la disposition de notre peuple la langue populaire écrite»[13].

Il s'agit d'un moment crucial pour l'histoire de la langue littéraire bulgare. En pleine connaissance de cause, un forum culturel composé de certains lettrés bulgares parmi les mieux préparés à l'époque, se rend compte que pour passer à des créations littéraires, correspondant aux nouvelles exigences d'un peuple dont la conscience nationale se réveille, il était nécessaire de partir de la langue parlée et de créer une langue littéraire, « expression commune du peuple ». A Braşov, en 1824, ils étaient tous d'accord que la langue bulgare littéraire devait être créée en partant de l'idiome parlé dans la Bulgarie de l'est. Dans ce sens-là, les considérations d'Anastase Stojanovitch Kipilovski, dans une note à sa traduction manuscrite de l'œuvre de Venelin «Les Bulgares anciens et ceux d'aujourd'hui » sont révélatrices. « Venelin... s'est rendu compte que le bulgare est plus proche du slave dans lequel ont été traduits les livres saints. Peut-être, pour ne pas se laisser tenté de fondementer sa théorie sur les caractéristiques de la langue bulgare occidentale qui ne peut lui servir pour se documenter sur cette vérité »[14]. Cette considération a constitué un argument en plus pour les membres de la société philologique de Braşov, tous originaires de la Bulgarie orientale, pour être sûrs qu'ils s'étaient engagés sur une voie juste. Ils acceptaient tous l'article comme une catégorie grammaticale spécifique à la langue bulgare. Ils employaient tous au masculin singulier seulement l'article long.

Les discussions et les désaccords tenaient surtout du domaine de l'ortographe. Ils se rendaient tous compte que l'ancien alphabet slave ne correspondait plus au stade actuel du développement de la langue bulgare. Le problème le plus épineux concernait la raison du maintien des signes remplaçant des phonèmes qui n'existaient plus dans le bulgare moderne — les ainsi nommés *ius* (ѫ, ѭ) et *iers* (ъ, ь), ainsi que la manière dont on pouvait rendre le son spécifique à la langue bulgare moderne, la voyelle médiopalatale fermée ъ. Seliminski raconte que les discussions se rapportaient à « la lettre longue « A ». Ils étaient tous d'accord en ce qui concerne sa prononciation, mais non en ce qui concerne sa forme. Les uns se prononçaient pour la graphie « A », d'autres pour « Ă », d'autres pour « Â », d'autres pour « À », « chacun selon son ignorance »[15].

Par un consensus unanime tous les chercheurs roumains et bulgares considèrent que Béron, et plus tard Kipilovski, Sapunov, Hristaki Pavlovitch et Aprilov, ont emprunté ce signe aux Roumains. Par conséquent, cette opinion doit être prouvée.

---

[13] *Ibidem*, vol. XIV, p. 8.

[14] Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, *Manuscrit slave n⁰ 691*, p. 6/ /11 verso/, la note.

[15] Библиотека Селимински (Bibliothèque Séliminski), vol. XIV, p. 9.

Les philologues et les écrivains roumains de l'époque se sont assumé la tâche patriotique de démontrer l'origine latine de leur peuple et de la langue roumaine et de rendre évidente cette filiation par la graphie aussi, même si certains d'entre eux aient abouti à un ortographe étymologique absurde [16]. Les Bulgares envisageaient les problèmes de leur langue d'une façon différente — celle de refléter le développement actuel de la langue bulgare, de l'élever au niveau de la langue littéraire moderne et d'adapter à ses sons caractéristiques l'alphabet cyrillique. La première réforme ou révolution leur a réussi beaucoup mieux et assez vite. La réforme ortographique pourtant n'a pas été réalisée, à ce moment-là, malgré l'énergique décision de certains fondateurs d'une langue nouvelle.

Si les écrivains bulgares avaient suivi l'exemple de l'ortographe roumain, une voie à suivre aurait dû s'imposer, par la force de l'habitude, par le simple fait de voir les livres roumains imprimés en cyrilliques : éliminer les *iers* à la fin des mots et noter par ъ le son semipalatal fermé Ѧ̓.

Car jusqu'en 1824, date de parution de l'abécédaire de Béron, on avaitdéjà imprimé des livres roumains en caractères latins :

1. Parce que l'imprimerie de Martin Hochmeister de Sibiu ainsi que celle de l'Université de Buda n'avaient pas possédé de caractères cyrilliques, la première jusqu'en 1788, la seconde jusqu'en 1798.

2. Parce que quelques représentants de l'école transylvaine, dans leur désir de démontrer par la graphie l'étymologie du mot s'étaient efforcés de trouver un signe pour les voyelles qui n'existaient pas en latin. Il y a eu des tentatives sporadiques et divergentes de noter le son *a* par *e*, *á*, *â*, etc. Il faut retenir que dans le *Calendrier* d'Oradia imprimé en 1822 nous trouvons pour le son *ă* un *a* qui ne porte dessus ni le signe ^ et ni ′ mais une virgule dont le bout inférieur est courbe. Par exemple le mot *brînză* est rendu *brenzȧ*. De même, dans le *Petit dictionnaire roumain-allemand* d'Andreas Clemens nous trouvons des mots comme *a cărui* écrits *a cȧrui* ou *alergȧtoriu*. La différence entre ȧ et ă est donc assez petite. On écrit, selon la même manière dans le « Lexicon de Buda » lequel bien que paru en 1825, était volumineux et ses différentes parties avaient circulé pendant deux-trois ans parmi ses auteurs en manuscrit, étant présenté à la typographie à la fin de 1823, ou au début de 1824 au plus tard. Nous y trouvons pour *abătut*, *abȧtutu*, *afară-afarȧ*, etc. Il serait possible que dans les correspondances privées écrites à la main, ces auteurs aient tracé *ȧ* comme un *ă*, ainsi que nous avons des exemples beaucoup plus anciens de *â (î)* dans les lettres d'une descendante de Michel le Brave. Mais pour tout cela il faudrait entreprendre de nouvelles investigations [17].

Le signe *ă* a été adopté par Petăr Béron qui a accordé une nouvelle valeur à l'un des nombreux signes, apostrophes et accents de l'alphabet

---

[16] Mircea Tomescu, *Istoria cărții românești dela origini pînă la 1918* (Histoire du livre roumain, dès l'origine jusqu'à 1918), București, 1968, p. 123—124.

[17] Ioan Bianu, Nerva Hodoș, Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), Vol. I—IV, București, 1903—1944. Regardez les livres, inventoriés sous les N° N° : 620 — Exemple : szerbetorile ; N° 633 — Ex. parintesti ; N° 771 — Ex. rèu, pátit ; N° 1039 Forà ; N° 1150, Ex. — cuvent, trait, pana. Dumitru et Elena Limona, *Catalogul documentelor grecești din Arhivele Statului de la orașul Stalin*, I, București, 1958, p. 498, doc. N° 1564 ;

cyrillique. Des discussions acharnées au sein de la société philologique on eu lieu après la publication de l'abécédaire de Béron, car ce n'est qu'à cette époque-là que sont venus à Braşov Seliminski et Kipilovski. Ce dernier, un autre membre marquant de la société, s'est arrêté pendant quelques mois à Braşov, afin de s'assurer, là aussi, des prénumérants pour son livre qui allait être imprimé à Buda. Seliminski est plein de ressenti ments envers Kipilovski ; il l'accuse souvent d'irrascibilité, de manque de compréhension pour l'opinion d'autrui, d'attitude de persiflage envers toutes les initiatives de Nénovitch. Pourtant, Kipilovski adopte jusqu'à sa dernière manifestation par écrit (1850) l'ortographe ă. Nénovitch adoptera dans ses deux ouvrages, et à l'aide d'une bonne argumentation, le signe ѧ. D'autre part, Nénovitch a été le technorédacteur et l'éphore de l'abécédaire de Béron, donc il n'a pas été homme à mépriser les opinions d'autrui. Il ya eu pourtant des discussions qui ont envenimé leurs relations. [18]

L'ÉPITROPIE BULGARE DE BRAŞOV — PREMIÈRE COOPÉRATIVE D'ÉDITION

La société littéraire bulgare de Braşov tâche de s'assurer aussi les moyens matériels nécessaires en vue de réaliser son plan riche et ambitieux de création et d'édition. Les négociants bulgares de Braşov étaient gagnés à cet acte de culture et disposés à des sacrifices ou à des investissements financiers considérables. Parmi ceux-ci, s'impose la noble figure d'un véritable Mécène, Anton Ivanovitch Kamburroglu de Sliven, établi à Braşov avant 1795. Il s'est occupé de commerce et d'œuvres philantropiques de grande envergure au bénéfice des émigrants bulgares de Valachie [19].

La société littéraire choisit deux curateurs dans la personne du négociant millionnaire de Bucarest, Hadgi Iordan Hadgi Genovitch[20], et de Vasil Nénovitch. Cette curatelle est une sorte de coopérative d'édition et de diffusion de livres scolaires et ecclésiastiques, d'après le modèle de tant de maisons de commerce de Braşov, pour lesquelles l'édition et le placement des livres constituaient toujours une sorte de commerce. [21] L'initiateur, l'animateur, l'organisateur et le directeur de prestige de la société littéraire, ainsi que le curateur entreprenant, dévoué et populaire est Vasil Nénovitch. Il fait œuvre d'apostolat mais, en même temps, il envisage aussi le côté pratique de ces préoccupations. Elles sont toujours une sorte d'affaire.

Révélateurs pour son rôle de curateur sont quelques passages de sa lettre du 25.IV.1825 : « Nous avons insisté aussi auprès d'autres personnes pour les décider à imprimer leurs livres et elles ont gagné beaucoup de grosches » ... et même ces livres ... « ont été imprimés ici, à Braşov, et ont été vendus à bon prix » et « il faut séparer l'article avec un tiret, pas plus large que l'espace d'un point, et le mettre en bas, et non au milieu

[18] Marta Bur, *op. cit.*, p. 243, 254.

[19] Библиотека Селимински (Bibliothèque Séliminski) vol. II, p. 31—32, 38 ; vol. IV, p. 97—98. M. Arnaudov, *op. cit.*, p. 106—107 ; 157—158. Ivan Stoinov, *Toi ne umira* (Il ne meurt pas), Sofia, 1935, p. 234—244.

[20] Tv. Kristanov, Iv. Penakov, St. Maslev, *Др Иван Селимински* (Dr Ivan Seliminski), Sofia, 1962, p. 54.

[21] Cornelia Papacostea-Danielopolu, *op. cit.*, p. 198—199. Mircea Tomescu, *op. cit.*, p. 111.

de la lettre. Cette mienne exigence est respectée pour tous les livres, que j'ai imprimés ».[22]

Ces témoignages attestent : 1) Que Petăr Béron a écrit ou du moins s'est dépêché de donner une forme définitive à son « abécédaire » sur l'invitation et aux insistances de Vasil Nénovitch. 2) Que Nénovitch a été le rédacteur de ce seul livre bulgare, imprimé à Braşov en 1824. Que cela ne fut pas une affirmation gratuite, assez de faits l'attestent : A) Vasil Nénovitch est, de par sa profession, gérant d'une coopérative d'édition, ce qui n'exclut pas l'exercice de la fonction de technorédacteur ; B) Seulement le livre de Béron et les deux livres de Nénovitch, parus entre 1824 et 1826, présentent ce signe graphique de séparation de l'article. Ce tiret comme signe de séparation de l'article, reparaîtra à peine en 1849 [23]. C) Celui qui parcourt la correspondance d'éditeur de Vasil Nénovitch est impressionné par ses connaissances du domaine de l'imprimerie — lettres, caractères, signes, papier, correction, manuscrits, clichés, etc.

Ce fait ne diminue en rien les mérites de précurseur de Béron, mais renforce les mérites de la société littéraire. L'« abécédaire » qui devance d'une décennie les établissements scolaires capables de l'appliquer, édité 7 fois de suite jusqu'en 1862, et par lequel Petăr Béron devient un grand écrivain bulgare, créateur de langue littéraire — est, en même temps, le titre de gloire de la société littéraire de Braşov qui ne publie pas par hasard l'appel et le programme éditorial comme annexe de l'ouvrage.

QUELQUES PRÉCISIONS CONCERNANT L' « ABÉCÉDAIRE » DE BÉRON

Etant donné qu'on a beaucoup écrit sur les liaisons de Béron et de son « abécédaire » avec la culture roumaine, [24] et qu'il y en a, malgré tout, encore beaucoup à démontrer, je note quelques faits, faussement ou insuffisamment abordés :

1. Nous avons argumenté ci-dessus qu'il reste encore à démontrer que Béron se fut inspiré des tentatives roumaines de remplacer l'alphabet cyrillique par le latin pour noter par « ă » le son bulgare ъ. Un argument en plus que Béron a suivi une voie qui lui appartient en propre, c'est qu'il met le même signe sur la lettre ѧ pour noter un« ă »yodisé.

2. Béron a vu appliquer par Vardalachos la méthode lancastérienne à l'académie princière de Bucarest, dans les classes de débutants [25]. A l'école de Gheorghe Lazăr elle est appliquée pour la première fois par T. Paladi et D. Tomescu, en 1822 [26].

---

[22] Marta Bur, *op. cit.* p. 238, 236.

[23] Valerij Pogorelov, *Опис на старите печатни Бѫлгарски книги (1802 — 1877)* — (Inventaire des vieux livres bulgares imprimés), Sofia, 1923, p. 158—159, Les N° 159—161.

[24] Le mérite d'être le premier chercheur roumain qui ait écrit une monographie sur ce problème revient à Alexandru Iordan. Cf. *Dr Petru Beron şi primul bucovar bulgar* (Dr Béron et le premier abécédaire bulgare) dans *Timocul*, N° II et III, p. 17—28.

[25] Ariadna Camariano-Cioran, *Les académies princières de Bucarest et Jassy*, Thessaloniki, 1972, p. 472.

[26] G. Bogdan-Duică, *Gheorghe Lazăr*, Bucureşti, 1924, p. 108, 149—153.

3. Petăr Béron n'a pas été l'élève de Gheorghe Lazăr, ainsi que l'affirmait dans sa biographie romancée la romancière Fany Popova-Moutafova[27]. G. Bogdan-Duică a établi avec précision la liste des 20 élèves de G. Lazăr[28]. Peut-être Béron a-t-il suivi comme auditeur les cours de philosophie de G. Lazăr, auxquels participaient plus de 50 auditeurs, beaucoup d'entre eux de l'académie princière, de même que beaucoup d'élèves de Lazăr fréquentaient les cours de philosophie de l'académie [29]. C'est par le fait d'avoir audié les cours de philosophie de Lazăr que nous pouvons nous expliquer l'aveu de Béron concernant la révélation miraculeuse de l'efficience salutaire de l'enseignement en langue maternelle [30].

4. Le goût pour l'apprentissage, pour l'étude individuelle, la curiosité scientifique jamais assouvie, la prédilection pour la physique et la philosophie lui ont été développés par Vardalachos dont la devise était : « en quittant l'école, l'élève ne dira pas : j'ai achevé mes études, mais maintenant il faut que j'étudie » [31]. C'est Vardalachos qui a offert à Béron, par son manuel encyclopédique en 3 volumes, le modèle de la panépistémie [32]. Ce n'est pas au hasard que D. Popovici affirme que « Eliade Rădulescu a été plutôt l'élève de Vardalachos que de Gh. Lazăr » [33]. Elève de Vardalachos a été aussi Petăr Béron par sa curiosité encyclopédique, de même que celui de Lazăr par le dévoument avec lequel il a mis les fondements de l'école bulgare moderne. Et les chercheurs bulgares de la philosophie de Béron n'auraient pas dû oublier cela [34].

5. Constantin Velichi [35] et Krastju Genov [36] ont étudié la liaison avouée par Béron entre le « Bukvar » et l'« Eklogar » de Darvari. Les chapitres VI—VII, c'est-à-dire les pages 37—132 du « Bukvar », ne sont que la version, parfois réduite, de certains textes des chapitres II—VII de l'Eklogar.

6. Béron indique comme étant son œuvre originale la I^e partie (pag. 15—17), où il a systématisé diverses catégories gramaticales, allant des mots monosyllabiques ou tout au plus bisyllabiques jusqu'aux mots polysyllabiques, pour servir comme matériel d'apprentissage des lettres, au début, et ensuite pour l'exemplification et la systématisation de la grammaire. Ce chapitre est en même temps le premier essai de grammaire descriptive de la langue bulgare moderne et c'est ici, que pour la première fois, l'article est mentionné comme partie du discours.

---

[27] Fani Popova-Mutafova, *Доктор Петър Берон* (Docteur Petar Beron), Roman, Sofia, 1972, p. 95—96, 129—130.

[28] G. Bogdan-Duică, *op. cit.*, p. 106—111.

[29] *Ibidem*, p. 89, 105.

[30] Petar Beron, *Букварь съ различнъ поученiя*; (Abécédaire aux différentes leçons morales), Braşov, 1824, p. 2.

[31] Ariadna Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 481.

[32] *Ibidem*, p. 482.

[33] D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1945, p. 235.

[34] Boyan Penev, *История на новата Българска литература* (Histoire de la littérature bulgare moderne), Vol. III, Sofia, 1933, p. 398—399.

[35] Constantin Velichi, *op. cit.*, p. 205—216.

[36] Krastyu Genov, *Рибният буквар на Берон и еклогарът на Дарварис* (L'abécédaire au poisson de Beron et l'eklogaire de Darvaris), « « Народна просвета» », XVIII, 7, 1962, Sofia, p. 61—71.

7. Béron possède un remarquable sens de la langue mettant les bases de la langue bulgare moderne. Constantin Velichi a signalé l'expression « май мăчны » où il ne faut pas chercher, selon sa propre expression, la particule roumaine du comparatif [37]. Pour cette flexion, Béron emploie partout la particule « по », qui date depuis le XIV[e] siècle. [38] Ce « май мăчны » ne doit pas être envisagé sous l'aspect grammatical, mais stylistique. Il s'agit de l'adverbe « май », toujours d'origine roumaine. Autrement, Béron n'aurait même pas eu l'excuse de Zilot Românul invoquée par Hasdeu, d'avoir fait appel à la conjonction slave « и », afin d'éviter la répétition à l'infinitif de et. D'ailleurs, Zilot Românul pouvait se prévaloir de la tradition [39].

8. De même, pour l'adjectif déterminatif du type владическь il ne faut pas chercher une influence roumaine [40]. Dans le paragraphe 23 de la page 24 du « Bukvar », Béron dérive des substantifs, d'abord des adjectifs possessifs, et ensuite — déterminatifs, ceux-ci étant du type «оучительскъ » au lieu de « учителски » actuel.

9. En ce qui concerne les prières des pages 27—35, ce sont des prières traditionnelles, liturgiques, en termes ecclésiastiques. Par ex., les prières, les litanies et le credo, des pages 28—30, sont les mêmes que ceux du livre russe édité par Sapunov à Bucarest, en 1844. [41] Il aurait fallu découvrir la source d'où Béron avait pris les deux prières scolaires traditionnelles de la page 36, traduites en bulgare moderne. Peut-être les a-t-il prises dans les abécédaires roumains utilisés. D'ailleurs, les influences roumaines dans la langue de l'abécédaire de P. Béron ont été amplement présentées dans l'étude de Maxime Mladenov récemment parue [42].

Ces précisions ne diminuent en rien la valeur et les dimensions de la pensée pédagogique et de l'expérience didactique roumaines ayant contribué à l'élaboration du « Bukvar ». Les écoles roumaines ou les écoles des principautés roumaines, leurs professeurs et leurs manuels, leurs méthodes, l'esprit qui régnait à l'époque dans ces pays ont préparé Béron, l'ont déterminé à écrire ce livre unique en langue bulgare. Il a été d'ailleurs suffisant pour transformer son auteur dans une figure marquante de la renaissance bulgare. Son absence sera ressentie pendant des années et Kipilovski fera inutilement appel à sa compétence plus tard pour écrire un manuel de géographie à l'usage des écoles bulgares [43]. C'est toujours Kipilovski qui convaincra, finalement, le Dr. Petăr Béron à faire paraître une seconde édition de son « Bukvar » [44].

---

[37] Constantin Velichi, *op. cit.*, p. 214.

[38] Kiril Mirtchev, *Историческа граматика на българския език* (Grammaire historique de la langue bulgare), Sofia, 1963, p. 162.

[39] P. V. Haneş, *Desvoltarea limbii literare române în prima jumătate a sec. XIX* (Le développement de la langue littéraire roumaine dans la première moitié du XIX[e] siècle), București, 1926, p. 12—13.

[40] Constantin Velichi, *op. cit.*, p. 214.

[41] V. Pogorelov, *op. cit.*, N° 108, p. 116.

[42] Maxim Mladenov.

[43] Anastas Stoianovitch Kipilovski, Кратко начертаніе на всеобщата история (Brève histoire universelle), Buda, 1836, p. 8.

[44] Ivan Snegarov, Принос към биографията на Райно Попович (Contribution à la biographie de Rayno Popovitch), Sofia, 1959, p. 174.

Mais Petăr Berovitch avait rempli son devoir envers son peuple. Il lui avait assouvi la soif rinascentiste d'apprendre, contribuant même à son amplification. Il s'agissait, dorénavant, pour Petăr Béron, d'essayer d'assouvir sa soif illimitée de culture.

LE PROGRAMME ÉDITORIAL DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

Le « Bukvar », première réalisation de la Société de Braşov, a pour annexe un appel adressé aux compatriotes où, tout en louant ceux qui avaient organisé la société, ainsi que l'effort des curateurs d'organiser la traduction, l'élaboration et l'imprimerie de livres utiles en langue populaire bulgare, l'auteur donne une liste des livres que la société voudrait éditer et pour lesquels elle sollicitait des prénumérants.

DONNÉES CONCERNANT L'HISTOIRE DE LA VERSION EN BULGARE MODERNE DU « NOUVEAU TESTAMENT »

Le premier sur la liste figure le projet d'une traduction du Nouveau Testament. Les curateurs espéraient que la traduction manquée de Téodosie, supérieur du Monastère de Bistritza, de la Valachie, aurait pu être améliorée, imprimée et diffusée et ils ont écrit, en ce sens, à la socitété biblique de Petersbourg. En réalité, cette version, effectuée sur la proposition du métropolite de Kischinev, Gavril, avec le concours de la société biblique britannique, par le désigné du patriarche œcuménique archimandrite, était erronée et nocive.

En 1821, la société biblique russe a annoncé que la traduction était prête. En 1823 — qu'elle serait imprimée en 5000 exemplaires, et en 1825 — le traducteur est appelé à Petersbourg pour être récompensé. Mais on a ordonné la destruction de l'édition. [45]

D'autre part, les curateurs savaient que, déjà depuis 1821, une autre traduction avait été achevée, mais seulement celle des Evangiles, cette fois-ci vraiment réussie et connue par beacuoup de gens cultivés et d'hiérarques importants de Bulgarie et de Valachie. Il s'agit du tétraévangéliaire, traduit par Petar Sapunov, et le père Séraphin de Stara Zagora. Ils ont publié en 1821 une annonce concernant l'imminente parution du livre[46]. Bientôt après le père Séraphi meurt. En 1821 il avait rencontré le prêtre Grigorie qui avait apprécié comme bonne, exacte et digne d'être imprimée la traduction de ce moine, bien préparé pour l'œuvre entreprise. C'est pour cela qu'après quelques années, en 1827, dans sa qualité de métropolite de la Hongro-Vlachie, il plaidera avec ardeur et conviction pour l'admission, de la part du patriarche œcuménique, de l'impression du Tétraévangéliaire. D'ailleurs, les deux premières Evangiles étaient déjà

---

[45] Kipilovski, *op. cit.*, p. VI—VIII, les notes. Ivan Markovski, *История на българския синодаленъ преводъ на библията* (Histoire de la traduction synodale bulgare de la bible), Sofia, 1927, p. 10—11.

[46] Kipilovski, *op. cit.*, p. VI, la note. Cette feuille volante n'est pas connue dans la bibliographie bulgare.

imprimées. Le métropolite Grégorie a accordé une grande aide pécuniaire et a imprimé gratuitement le livre à la typographie de la métropolie.[47]

Dans la longue histoire de la traduction et de l'impression du Nouveau Testament, en bulgare moderne, il faut inserrer aussi l'épisode où l'on voit l'effort de la société bulgare de Braşov de contribuer à son édition et à sa diffusion.[48] Et il faut utiliser les informations inédites de Kipilovski.

L'ŒUVRE DE KIPILOVSKI

Le second ouvrage sur la liste est *Florilège Saint, recueilli de l'ancien et du nouveau Testaments.*[49] Il comprend deux volumes à 52 histoires extraites des deux Testaments. L'œuvre appartient à l'écrivain allemand Johann Gibner, traduite en plusieurs langues.[50] Le traducteur annoncé sur la couverture, Anastas Stoyanovitch (plus tard Kipilovski), la traduit du russe. Il n'en est pas le seul traducteur. Ivan Seliminski, dans son hostilité envers Kipilovski, l'accuse de s'être approprié la traduction effectuée par son concitoyen Atanasov, à Kischinev, après la mort de celui-ci. Nous trouvons pourtant une confirmation de leur collaboration dans le brouillon de la lettre de Rayno Popovitch adressée à Vasil Aprilov, où, en parlant de ses élèves, il mentionne aussi Slavtcho, décédé à Kischinev, avec lequel Kipilovski avait traduit *Florilège Saint*.[51] Evidemment, il ne s'agit pas de l'appropriation intégrale du travail d'autrui ainsi que l'insinue Seliminski, mais, non plus, d'une œuvre appartenant entièrement à Kipilovski. Le livre est dédié au même Antonie (Ioanovitch), aux frais duquel avait été édité l'Abécédaire de Béron. Il ne figure pas parmi les prénumérants mais sur la dernière page de la couverture on annonce que l'ouvrage se trouve en vente à Braşov chez Anton Ioanov.

La préface du livre, pages V—XVI, abonde en données révélatrices et uniques concernant le mouvement culturel bulgare de l'époque, les difficultés à surmonter ainsi que les problèmes que devaient résoudre ceux qui — dans ce premier quart de siècle — créaient la langue et la littérature bulgare moderne. La plus grande difficulté était l'absence d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue bulgare. L'intention de Kipilovski était d'utiliser l'orthographe naturel, mais il a été obligé, à cause des caractères dont disposait la typographie de l'Université de Buda, d'adopter l'orthographe slave ecclésiastique. Mais le principe qu'il préconisait pour la grammaire et l'orthographe est : « Réduire les règles qui contribuent très peu au développement de l'intelligence des enfants » et exercer celles sans lesquelles « nous ne pouvons pas accélerér notre instruction »[52]. Le traducteur insiste aussi dans la préface sur la manière de noter les voyelles ъ et ж — avec ā et ж, sans mentionner qu'il aurait respecté la graphie

---

[47] Paraschiv Angelescu, *Noul testament bulgar dela 1828* (Le nouveau testament bulgare de 1828), « Biserica Ortodoxă Română », *Bucureşti*, 1934, N° 5—6, p. 306—325.
[48] Constantin Velichi, *op. cit.*, 219—220.
[49] Pogorelov, *op. cit.*, N° 15, p. 23—25.
[50] Библиотека Селимински (Bibliothèque Seliminski), vol. XIV, p. 8.
[51] Ivan Snegarov, *op. cit.*, p. 240.
[52] Kipilovski, *op. cit.*, p. XII.

adoptée par Béron. Mais ce travail volumineux n'est pas réalisé à la hâte. Kipilovski avoue : « j'offre mon travail de deux ans et le premier fruit de mes études modérés (умерено учение)" [53].

LES ŒUVRES DE VASIL NÉNOVITCH

Tous les autres ouvrages annoncés dans l'appel de la société littéraire sont ou devaient être élaborés par Vasil Nénovitch.

Petit lexicon en quatre langues — bulgare, grecque, roumaine et russe, — pour l'apprentissage de n'importe laquelle d'entre elles sans professeur.

Nénovitch parle de ce lexicon dans sa lettre en allemand du 10.IV. 1825, adressée au directeur de la typographie de Buda.[54] Il devait avoir 30 feuilles d'imprimerie et le texte devait être imprimé également en cyrilliques et dans l'alphabet grec, sur quatre colonnes. De cette manière, des difficultés supplémentaires étaient créées pour le typographe et pour l'éditeur. Mais l'auteur tenait compte de la grande diffusion de l'enseignement et de la culture en langue grecque parmi les Bulgares, offrant un instrument en plus pour l'apprentissage de l'écriture et de la lecture en langue bulgare. Il envoie deux fois à la typographie de Buda un formulaire-spécimène imprimé probablement à Braşov, en vue de l'édition du lexicon et il prie son cousin « au cas où l'on trouvait un connaisseur de la langue russe, qu'il revoie le lexicon » [55]. Le livre n'est pas paru. Nénovitch a travaillé à ce lexicon pendant des années, jusqu'à la fin de sa vie et il a montré son manuscrit, en 1830, à Venelin. L'impression désagréable que lui a faite l'œuvre du premier lexicographe bulgare avec lequel il avait fait connaissance indique malgré tout que le lexicon était loin de sa forme définitive [56]. Ivan Seliminski, regrettant la disparition prématurée de Nénovitch, dit qu'avec lui « est disparu aussi le matériel linguistique dans sa forme initiale » [57].

L'étymologie grammaticale de ces quatre langues. Sur ce projet nous n'avons aucune information.

LE CATÉCHISME DE NOTRE FOI ORTHODOXE

En vue de son élaboration, Nénovitch demande deux fois à son cousin de Buda de lui envoyer un catéchisme serbe [58]. Il ne le reçoit qu'après 7 mois.[59] Le livre n'est pas paru.

Kipilovitch avait pensé aussi à la traduction d'un bref catéchisme pour les enfants, avant de s'engager à la traduction du Florilège Saint.[60] Plus tard, sur l'invitation de Vasil Aprilov qui s'assurait ainsi des manuels

---

[53] *Ibidem*, p. IX.

[54] Marta Bur, *op. cit.*, p. 227—230.

[55] *Ibidem*, p. 254.

[56] Jurij Venelin, Заради возрожденіе новой болгарской словесности (De la renaissance de la nouvelle littérature bulgare), Bucarest, 1842 (c'est la traduction bulgare), p. 8—9.

[57] Библиотека Селимински (Bibliothèque Seliminski), vol. XI, p. 12.

[58] Marta Bur, *op. cit.*, p. 225, 248.

[59] *Ibidem*, p. 250.

[60] Kipilovski, *op. cit.*, p. V de l'avant-propos.

pour la première école bulgare moderne de Gabrovo, dont il est l'initiateur, l'organisateur et le financier (à côté des frères Mustakov de Bucarest), il a conseillé à Kipilovski de préparer un catéchisme. [61] Il paraît en 1835 à Kraguevac, sous la signature de Neophyte Rilski. [62] Le livre ne se trouve plus et n'est pas décrit, mais la collaboration de Kipilovski y est probable. [63]

HISTOIRE SAINTE POUR LES ENFANTS [64]

Vasil Nénovitch n'annonce pas, dans le titre, que sa qualité de curateur qui édite cette compilation. C'est là la « petite histoire » concernant 3 feuilles qui devait être imprimée à Buda en 2 000 exemplaires, et dont il parle dans sa lettre-programme éditorial adressée à la direction de la typographie de Buda [65]. Les lettres de Nénovitch, dans les langues bulgare, grecque et allemande, trouvées dans les archives de Budapest et éditées par Marta Bur, offrent de nouveaux critères pour l'appréciation de l'obscur auteur de manuels, jusqu'à présent, caché par l'ombre géante de Béron, lui octroyant de nouvelles dimensions d'homme et d'éditeur. L'intelligence, l'autorité, la minutie et l'honnêteté de ce premier éditeur de l'histoire de la culture bulgare sont remarquables. Scrupuleux jusqu'au pédantisme, il envoie à la typographie deux autres copies de son ouvrage plus soignées et comme modèle pour le recueil, une feuille éditée à Braşov. [66] Une de ses préoccupations constantes a été celle de conserver la langue populaire bulgare comme base de la langue littéraire moderne, de « ne pas la gâcher par la syntaxe serbe, [et] conserver la langue bulgare simple ». [67]

Les feuilles imprimées furent envoyées dans des caisses à Braşov, où elles ont été brochées. Le 28.IX.1825 Nénovitch communique à son cousin avoir reçu les caisses avec l'Histoire Sainte. Mais il n'est pas content ni des corrections effectuées, sur sa proposition, par Afanasie Neskovitch, ni par la qualité du papier. Et voilà la profession de foi d'un éditeur honnête : « un livre destiné aux enfants] doit être propre, sans erreurs ». [68] Un autre motif de mécontentement : « dans l'Histoire Sainte ont été introduites des lettres valaques. De pareils caractères ne sont pas nécessaires dans l'« abécédaire ». Dans la dernière lettre publiée, datant du 22.VI.1826, Nénovitch fait le bilan des frais d'impression. On était tombé d'accord pour 79 florins la feuille, donc le coût de l'impression monte à

---

[61] Idem.

[62] Pogorelov, *op. cit.*, N° 29, p. 38.

[63] A. Teodorov (Balan), *Българска литература* (Littérature bulgare), Plovdiv, 1907, p. 110. Luka Kasarov, Енциклопедически речник (Dictionnaire encyclopédique), Vol. 1, Plovdiv, 1889, p. 862. Rayno Popovitch, *Христоиѳия*, Buda, 1837, p. 78.

[64] Pogorelov, *op. cit.*, N° 14, p. 22—23.

[65] Marta Bur, *op. cit.*, p. 228.

[66] *Ibidem*, p. 236, 238.

[67] *Ibidem*, p. 243.

[68] *Ibidem*, p. 250.

237 florins. Il a été tiré en 3 000 exemplaires, dont 100 sur mittelpapier. Les prénumérants sont seulement quatre, mais ils ont souscrit 1 300 exemplaires, dont pour 500 a souscrit Anton Ioanovitch. Le reste de 1 700 sont au compte de Vasil Nénovitch.

Le livre est imprimé avec une grande économie de papier — les caractères sont plus petits, les espaces blancs plus étroits, l'avant-propos écrit sur la seconde page, c'est-à-dire au verso de la page du titre. Et sans dédicaces. Le style est laconique.

Vasil Nénovitch est le premier écrivain bulgare moderne qui utilise le signe ѫ (de la nasale majuscule) pour noter le son «ъ». Il soutient que le bulgare moderne, seul parmi toutes les langues slaves qui maintienne l'ancienne prononciation, a besoin de ce signe. [69]

Dans l'élaboration de ce livre, Vasil Nénovitch s'est servi des livres grecs et roumains. Le texte abonde en termes grecs, entre parenthèses. Quant à l'original roumain, il est reconnaissable d'après certaines expressions à sonorité roumaine, par ex. du décalogue: прави кип /идол/ вне земай името на господар . . . на празно не мартурусувай.

Le livre est rédigé à la manière des manuels scolastiques à l'aide des questions-réponses. Et pourtant, en 1846 l'infatiguable éditeur et libraire-péregrin Hadgi Najden Ioanovitch l'imprime de nouveau, à Bucarest, à l'imprimerie de Zaharia Carcalechi [70]. Pour lui souligner l'utilité, il annonce le titre que celle-ci serait la neuvième édition du livre. La même année ce libraire enthousiaste édite à Bucarest trois autres livres. [71]

LA GRAMMAIRE BULGARE

Dans sa lettre du 10.III.1825 Nénovitch annonce qu'une grammaire bulgare in 8°, comprenant 10 feuilles, à 30—32 rangs, est prête pour être imprimée. [72] Après quelques mois, il envoie une feuille de sa grammaire à la typographie de Buda, pour être imprimée en 500—1 000 exemplaires. [73] Mais la grammaire n'est pas parue. Nénovitch y a travaillé jusqu'à la fin de sa vie et a montré un cahier à Venelin. [74]

Les curateurs annoncent que tous ces livres, dont beaucoup encore en cours d'élaboration, sont prêts pour l'impression. De même, Vasil Nénovitch dans son action pour la réalisation du programme de la société communique à la direction de la typographie de Buda son programme éditorial. Celui-ci comprenait encore: « Une histoire plus grande, de 40 feuilles en 1 000 exemplaires et un abécédaire grec d'une feuille, in 8°, en 4 000 exemplaires ». [75] Il n'était pas question de l'œuvre en 2 volumes de

[69] Kiril Mirtchev, *op. cit.*, p. 33—34.
[70] Pogorelov, *op. cit.*, N° 126, p. 134.
[71] Boyan Penev, *op. cit.*, vol. III, p. 263—268.
[72] Marta Bur, *op. cit.*, p. 228.
[73] *Ibidem*, p. 268.
[74] Venelin, *op. cit.*, p. 9.
[75] Marta Bur, *op. cit.*, p. 228.

Kipilovski qui travaillait sur son propre compte. Et à la place de l'abécédaire grec, Vasil Nénovitch envoie à la typographie un abécédaire bulgare.

ABÉCÉDAIRE POUR LES ENFANTS [76]

Vasil Nénovitch envoie cette dernière de ses œuvres à la typographie de Buda le 28.VIII.1825. [77] Dans sa correspondance entre le 20.IX.1825 et le 2.VI.1826, nous pouvons surprendre les soucis, les efforts et les ennuis de l'éditeur concernant l'impression de l'abécédaire. Il exige un papier de meilleure qualité, plus propre, mais aussi meilleur marché. Il envoie même une mostre du papier désiré. Il est convaincu que les typographes, les correcteurs et les éditeurs ont le devoir de mettre à la disposition des enfants des livres sans erreurs, imprimés sur un papier de qualité. Il demande que sur le frontispice du manuel soit gravé un coq, exécuté à ses frais. Dans ce but ont été payés 10 forints à Zaharia Carcalechi, mais celui-ci n'a pas présenté le cliché de sorte sur le livre, après une vaine attente de plusieurs mois, apparaît avec d'autres clichés. Les frais d'imprimerie, 100 forints, sont couverts par l'intermédiaire du commerçant de Buda, Afanasi Grabovski, et Nénovitch verse la somme respective au négociant de Braşov Dimitrie Orghidan. Le 2.VI.1826 Nénovitch confirme [78] la réception des deux caisses, mais il observe avec amertûme, que les lettres et les signes demandés (ѭ) n'ont pas été fondus, et que le papier est de deux qualités.

Pourquoi Vasil Nénovitch, une année après la parution de l'abécédaire de Béron, a-t-il élaboré et imprimé un autre à ses frais? A l'exception des prières des pages 23—30, il est complémentaire, supplément précieux au manuel de Béron, où on ne trouve des éléments d'abécédaire qu'aux pages 12—14, les paragraphes des pages 15—27 étant, en premier lieu, une grammaire descriptive servant aussi à l'apprentissage de la lecture. L'«abécédaire » de Nénovitch comprend 10 pages (p. 2—11) de syllabes à 2—3 lettres, en commençant, par ordre alphabétique, avec les consonnes « nécessaires pour la lecture et l'écriture dans la langue que nous parlons », tandis que chez Béron nous n'avons qu'une seule page de syllabes.

Il ne faut pas ignorer le fait que Nénovitch tâche de systématiser la phonétique de la langue bulgare moderne (pages 12—15). Dans cette première phonétique élémentaire sont expliquées la perte de la sonorité des consonnes en position finale ou devant une consonne sourde, de même que la yodisation de *e* en position initiale. Nous trouvons aussi certains aspects désuets, tels que la tentative d'expliquer la prononciation des *iers* finaux ou les 7 pages réservées aux signes et aux accents. Le mérite de Nénovitch consiste dans l'essai de mettre les bases théoriques de l'orthographe et de l'orthoépie du bulgare moderne.

---

[76] Pogorelov, *op. cit.*, N° 16, p. 26—27.
[77] Marta Bur, *op. cit.*, p. 249.
[78] *Ibidem*, p. 274.

Avec cela se termine aussi l'activité d'éditeur de Vasil Nénovitch. Commencée sous les meilleurs auspices, ayant un programme éditorial ambitieux, elle s'est limitée pourtant à deux livres seulement. La société n'existait plus. Dans la page de titre de son premier livre, Nénovitch préfère étaler seulement sa qualité de curateur, tandis que sur la couverture de l'« abécédaire », il annonce que celui-ci « a été imprimé à ses frais ». Nous avons toutes les raisons de croire que l'une des causes de la dissolution de la société en est l'autre curateur. [79]

Pourtant, quoique la société éditrice n'existât plus, Vasil Nénovitch et Atanas Kipilovski se considéraient moralement attachés à son esprit et leur activité ultérieure sera marquée par le désir d'entraîner le maximum d'intellectuels à la recherche, à l'élaboration et à la publication d'ouvrages utiles au peuple bulgare et à sa culture.

Bientôt, Vasil Nénovitch déménage à Bucarest. Il écrit à son cousin, en mai 1826, que dès qu'il aura reçu l'« abécédaire » il ira à Bucarest, pour « changer l'air » (dans le texte (аеръть)). [80]

La société littéraire bulgare de Braşov laissera son empreinte sur la vie culturelle du peuple bulgare presque encore une décennie : par la présence de l'« abécédaire » de Béron dans les écoles bulgares, par l'activité politique et économique de Nénovitch à Bucarest, en qualité de député et avocat de l'émigration bulgare de la Valachie, de même que par les efforts de Kipilovski d'établir à Bucarest un centre de prestige de la renaissance bulgare.

Par la société littéraire bulgare de Braşov, la bourgeoisie bulgare en formation manifeste non seulement sa force économique, mais aussi ses aspirations et ses possibilités culturelles. Son programme éditorial est audacieux et clairvoyant. C'est avec les manuels édités par celle-ci que 10 ans plus tard l'école de Gabrovo commencera son activité [81]. Les membres de la société littéraire sont persuadés que l'activité qu'ils déploient soit utile et indispensable à leur peuple dans ce moment crucial de sa renaissance culturelle. Ils synchronisent leurs efforts avec ceux des autres érudits des principautés roumaines. Les discussions au sein de la société, présentées ci-dessus, grâce à Seliminski, seulement sous l'aspect d'une discorde véhémente et de l'incompétence, partaient de la conviction unanime, que le bulgare littéraire doit être l'expression commune du peuple bulgare. Ces problèmes ne tenaient pas seulement de la philologie et de l'érudition. Ils touchaient à l'ensemble d'une société, aux principes mêmes d'une existence nationale, à l'éducation, voire aux institutions. [82]

C'est à Braşov que sont mises les bases du livre, de la langue littéraire, de l'orthographe et de la pédagogie bulgares modernes, avec du sens de la responsabilité, avec compétence. Même si les trois érudits ne possé-

---

[79] Библиотека Селимински (Bibliothèque Seliminski), vol. XI, p. 111.

[80] Marta Bur, *op. cit.*, p. 271.

[81] Ivan Chichmanov, Нови студии из областьта на българското възраждане (Nouvelles études dans le domaine de la renaissance bulgare) dans « Sbornik de l'Académie bulgare de sciences », Vol. XIII, p. 429. Constantin Velichi, *op. cit.*, p. 230.

[82] André Mirambel, *La littérature et la langue, vecteurs de la conscience nationale chez les peuples du sud-est européen*, in *Les lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du sud-est européen*, Bucarest, 1970, p. 21.

daient pas suffisamment d'expérience, ils ont prouvé leur dévouement à la cause à laquelle ils ont consacré leur vie en tenant compte, d'une part, du niveau culturel et de la richesse linguistique du peuple, et d'autre part des tâches du développement accéléré de la culture, de la littérature et de l'enseignement. Ils aspiraient à contribuer à la renaissance du peuple bulgare, l'associant à une culture supérieure que, d'autre part, ils s'attachaient à lui rendre accessible. Les problèmes de la langue sont envisagés sous tous les aspects et en pleine concordance avec le développement progressif et démocratique du bulgare moderne. [83]

Ce n'est donc pas sans raison que les savants bulgares considèrent la société littéraire bulgare de Braşov des années 1824—1826 comme le précurseur de celle de Brăila. [84]

---

[83] Mosko Moskov, *Борбата против чуждите думи в българския книжовен език* (La lutte contre les mots étrangers dans la langue bulgare littéraire), София, 1958, p. 9—14. Kiril Mirtchev, *op. cit.*, p. 79.

[84] Boris Locov, *Др. П. Берон и неговитете съвременници*, in «Училищен Преглед» XXXIII, 1934, p. 23.

L'ARMEMENT ET LE MATÉRIEL DE GUERRE DONT ÉTAIENT MUNIES LES TROUPES ROUMAINES EN 1877—1878

Une direction d'investigation dans l'historiographie militaire qui attire actuellement l'intérêt toujours plus grand de larges cercles de chercheurs scientifiques est d'étudier le rapport existant entre les moyens techniques de combat et l'art militaire [1]. Ce rapport indique la détermination qui existe entre les acquis du progrès technico-scientifiques et le système de combat par l'intermédiaire de l'armement ; il est à remarquer que par cette voie aussi on peut prouver la justesse de l'observation d'Engels que l'ensemble de l'organisation militaire est dépendant du niveau général de l'économie et de la totalité des voies de communication.

Un aspect essentiel de l'étude des moyens de la technique de combat c'est la relation entre les facteurs humain et technique. La priorité de l'un ou de l'autre représente un véritable critère dans la définition des courants qui se manifestent dans la pensée militaire contemporaine. Se rapportant à ce problème, le président Nicolae Ceaușescu remarquait : « C'est une vérité incontestable que si perfectionnée que soit la technique, celui qui détermine en dernière instance la victoire c'est l'homme, le combattant conscient, pénétré de la justesse de la cause qu'il sert, bien instruit, maître de la technique moderne, décidé de faire tout ce qui est possible pour obtenir la victoire dans la lutte » [2].

La guerre d'indépendance de la Roumanie confirme entièrement ce principe, ainsi que cela résulte également de la présentation des moyens techniques de combat utilisés par l'armée roumaine, présentation qui fait l'objet de cette communication, Certes, il ne s'agit pas de présenter ici l'inventaire de l'armement et de l'équipement dont était munie l'armée roumaine, mais — vu le cadre restreint de cette communication — d'énumérer les armes caractéristiques qui ont mis leur empreinte, par leurs qualités technico-tactiques, sur le déroulement des opérations et l'issue de la guerre.

Dans le développpement de la technique et de la pensée militaire, la guerre de Sécession des Etats-Unis d'Amérique (1861—1865) a ouvert une étape nouvelle. Considérée de justesse comme la première guerre technique, la guerre civile américaine apportait une large gamme d'innovations aussi bien dans la sphère de l'armement que dans la stratégie et la tactique. Dans le domaine des moyens techniques de combat — le seul qui nous intéresse ici — les armes individuelles de haute précision s'imposent décisivement et définitivement : les fusils rayés utilisant les projectiles coniques à tir précis, le remplacement du système de chargement par la bouche du canon par le chargement par la culasse et, enfin, les fusils à répétition [3]. Commentant ces progrès, l'historien militaire de notoriété J.F.C. Fuller remarque expressement que le fusil rayé : « a mis au monde la tranchée et l'abri de tirailleurs, ce qui a limité l'utilisation de la baïonnette, a éliminé le sabre, a balayé les mousquets et la cavalerie /.../ et a rendu impossibles les victoires rapides qui caractérisaient les guerre de jadis » [4].

La valorisation des acquis techniques et des conclusions stratégico-tactiques de la guerre de Sécesssion ne s'est pas produite dans l'immédiat. Les guerres d'unification de l'Allemagne (1864, 1866, 1870, 1871) ont eu des formes plus ou moins classiques ; de ce fait, les spécialistes militaires du continent européen se sont intéressés avec priorité des enseignements qu'on pouvait déceler d'une aire plus proche de beaucoup que le nouveau monde. L'attitude réceptive à l'égard

[1] Pour l'étude du susmentionné rapport dans l'histoire de l'armée roumaine, voir Eugen Bantea, *Aspects of the Correlation Material-Military Art in Modern Romania (1840—1940)*, « Revue Roumaine d'Histoire », XV, 4, 1976, p. 669—685.

[2] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul desăvîrșirii construcției socialiste*, vol. III, Ed. Politică, București, 1969, p. 364.

[3] Général J. Gavin, *Vers l'armée moderne*, dans « Information et document », n° 151, p. 16—22.

[4] Apud J. Gavin, *op. cit.*, p. 17.

de l'évolution de la technique militaire a eu des conséquences étranges sur l'armement de l'infanterie. Tandis que dans la période des guerres susmentionnées l'attention des spécialistes européens était concentrée sur la rivalité d'entre les fusils Chassepot et Dreyse, l'Empire ottoman achetait en grande quantité des fusils Spencer — le premier fusil à répétition de par le monde —, Peabody-Martini et Winchester. La tempête de feu déclenchée par ces armes contre les attaquants de Plevna, efficaces à une distance de 650 m et même plus encore, jusqu'à 1 km, a été, en effet, le son de cloche funèbre annonçant la fin du fusil sans magasin, à une cartouche. « Depuis Plevna chaque nation européenne s'était consacrée en toute vitesse au réarmement de sa propre infanterie avec des fusils à répétition »[5]. La guerre des années 1877—1878 à été donc, au point de vue de la technique militaire, celle qui a introduit en masse et d'une façon décisive sur le continent les acquis techniques de la guerre de Sécession.

Quelle était la dotation en armement de l'armée roumaine dans ce conflit de grandes proportions, nouveau en ce qui concerne l'armement, et très coûteuse en ce qui concerne le sang versé ? L'armement d'infanterie des régiments de ligne et des bataillons de chasseurs était constitué des fusils Peabody, modèle 1863, de 11 mm 45 de calibre et d'une portée maximale de 1 000 m ; les troupes territoriales d'infanterie — les dorobantzi — étaient armées, outre cette arme, de fusils Dreyse, modèle 1862, de 11 mm 43 de calibre et d'une portée de seulement 675 m, ainsi que de Krnca, modèle 1869, de 15 mm 24 de calibre et d'une portée variant de 500 à 900 mètres[6]. La variété des calibres et de la portée du tir a créé des difficultés en matière d'organisation du feu sur le champ de bataille. L'industrie d'armement roumaine n'étant à l'époque, à cause des conditions historiques défavorables au développement, qu'à ses débuts, on a dû procurer l'armement nécessaire par des importations de l'étranger. Toutefois, il est à souligner qu'à la veille de la guerre, parmi les armes à culasse tombante qui se sont substituées aux armes à pène et à tabatière, l'arme roumaine Buescu se trouvait dans le stade d'expérimentation. Dans le *Compte rendu des travaux de la Commission d'épreuve des armes*, publié dans le premier numéro de la « Revista Armatei », paru le 15 février 1877, on spécifiait que parmi les armes à bloc qui avaient résisté à toutes les épreuves, s'était classée à la quatrième place l'arme Buescu, après les armes Lee, Henry—Martini et Peabody, mais avant l'arme Harston[7]. Avec la première arme, l'arme Lee, on a tiré plus de 5 000 feux, pendant que l'arme Buescu avait fonctionné jusqu'aux 3 600 feux. Même si le fusil Buescu n'avait pas dépassé la phase expérimentale, en révanche le pistolet Buescu a été inclu dans l'armement de la cavalerie roumaine.

Les ressources financières modestes de l'Etat roumain n'ont pas permis la matérialisation des intentions des organes de gouvernement, manifestées surtout à l'automne 1876, de moderniser l'armement dont était munie notre armée[8]. Il est toutefois à signaler que le fusil Peabody a été remplacé en 1891 par le fusil Mannlicher, la Roumanie disposant de cette façon, comme le remarquait récemment un spécialiste, du « meilleur et du plus fort fusil à répétition de ce moment-là »[9].

Quant à l'artillerie roumaine, elle disposait, principalement, de trois modèles de bouches à feu. Le plus périmé était le canon de campagne, de bronze, de 78 mm, modèle 1868, avec la fermeture de culasse du système Kreiner. Après trois années, ces canons de bronze ont été remplacés par d'autres identiques mais d'acier, munis d'un mécanisme de fermeture à bloc ou à pène cellulaire-prismatique (modèle 1870). Les canons de bronze modèle 1868 — de même que les autres encore plus anciens, de provenance belge ou française — ont été transférés à l'artillerie territoriale créée en 1872. En 1874 l'Etat roumain à passé aux usines Krupp une commande pour 8 batteries à 6 canons de 87 mm, dénommés canons de 9 cm, modèle 1875. Les deux modèles, 1870 et 1875, ont constitué donc le matériel de base de l'artillerie roumaine dans la guerre d'indépendance. On leur a ajouté occasionnellement des canons de siège de bronze, de provenance russe, de 152 mm 4 de calibre et des mortiers à âme lisse de 160 et 320 mm capturés à l'adversaire ; il est à supposer que le canon-revolver utilisé à la redoute Grivitza n° 1 par la section du lieutenant Nicolae Popovici[10] était de la même provenance — une capture de guerre.

---

[5] W. H. B. Smith, J. E. Smith, *Grande atlante delle armi leggere*, Parma, 1972, p. 69—70 ; colonel Charles Dieleret, *Histoire de l'armement*, Paris, 1948, p. 31 et Simon Ronsford, *War Machines Land*, f.a. p. 81.

[6] Général Radu Rosetti, *Partea luată de armata română în războiul din 1877—1878*, București, 1926, p. 20 et 106 Cf. Daniel Sor, *Les fusils d'infanterie européens à la fin du XIX^e^ siècle*, Paris, 1972, p. 70—72.

[7] « Revista Armatei », I, 1, 15 février 1877, p. 22.

[8] Général Radu Rosetti, *op. cit.*, p. 106.

[9] Daniel Sor, *op. cit.*, p. 7.

[10] Major Miclescu D. Andrei et capitain Focșeneanu I. Mihail, *Istoricul artileriei române*, București, 1942, p. 139.

D'ailleurs les mitrailleuses, une autre nouveauté de la guerre de Sécession, avaient commencé à se frayer chemin vers le continent. Breveté en 1862, le prototype de la mitrailleuse Gatling a été toujours perfectionné, mais les armées européennes se sont montrées réticentes quant à l'adoption de ce nouveau type d'arme (la véritable mitrailleuse portative a été inventée par le capitaine Wiliam Gardner en 1874).

En Russie on a fabriqué, sous licence, des mitrailleuses Gatling qui ont été utilisées dans les opérations de siège de 1877—1878. Par leur feu on a essayé de neutraliser le tir meurtrier de l'infanterie ottomane et d'étayer les attaques de front données sur les positions ennemies [11]. Deux exemplaires Gatling ont été aussi dans la possession de l'armée roumaine, mais ils n'ont été utilisés sur le champ de bataille que d'une manière sporadique.

Les résultats obtenus par les canons de 8,7 ont été appréciés par les spécialistes roumains comme particulièrement satisfaisants. L'absence d'une dilatation considérable à la chambre ou au berceau de la bague-glissière d'obturation, ainsi que le fonctionnement parfait de la culasse ont démontré la supériorité de ce modèle par comparaison aux canons du système Kreiner, dont était munie l'armée ottomane et par comparaison aux pièces plus anciennes du parc de l'artillerie roumaine. Il est à remarquer dans ce sens que, bien que les canons de la 5^{e} batterie du 3^{e} régiment d'artillerie ont totalisé durant toute la campagne 5 100 coups de feu, ce qui signifie 850 coups par pièce, toutes les bouches à feu ont gardé leurs qualités techniques et balistiques, étant nécessaire exclusivement le rechange des plaques et des bagues-glissières d'obturation [12].

Considérée dans son ensemble, l'utilisation des canons Krupp de 8,7 a démontré « la supériorité balistique de ces bouches à feu par comparaison à l'excellente artillerie de l'ennemi et à celle de nos alliés », par conséquent « son utilisation aussi bien pour détruire les obstacles que pour combattre l'artillerie, même à distances considérables, ne peut être qu'avantageuse » [13].

Par conséquent, si au point de vue des qualités technico-tactiques des bouches à feu, les canons roumains se sont avérés en somme supérieurs à l'artillerie adverse, dans le domaine de l'armement de l'infanterie, ainsi comme il a été dit ci-dessus, les fusils Peabody-Martini, dont était munie l'infanterie ottomane, et Winchester de la cavalerie ottomane ont élevé un véritable muraille de feu difficile à surpasser. En présence de cette réalité du champ de bataille, un rôle extrêmement difficile revenait aux qualités morales du combattant. Il suffit de rappeler, pour illustrer l'efficacité du feu de l'infanterie de la garnison de Plevna, que dans une lettre adressée au général H. A. Brialmont, le général russe Totleben, devenu célèbre lors de la défense de Sébastopol, écrivait qu'au cours des attaques, des divisions de 10 mille de soldats ont été réduites à un effectif de 4—5 mille [14]. Dans ces conditions, l'approche de l'ennemi est devenue une véritable performance qui réclamait aussi bien l'audace que l'instruction et l'équipement adéquats. Les soldats roumains ont réussi à réaliser de pareilles performances parce qu'ils étaient animés d'un remarquable sentiment de leur devoir envers la patrie et ont été munis de l'outil adéquat de protection individuelle. En effet, la guerre de 1877—1878 a fait ressortir la nécessité de déployer les attaquants en lignes de tirailleurs et d'abriter les combattants par des retranchements creusés en terrain [15]. Or, à partir de 1873, les fantassins roumains étaient munis également des pelles individuelles Linemann [16], ce qui leur a permis de s'approcher de Plevna et de contribuer substantiellement à son investissement.

La même préoccupation des autorités roumaines d'être à la page en matière du développement des équipements militaires à contribué à ce qu'on assure, dans les limites des possibilités financières de l'Etat roumain, une dotation adéquate dans les domaines du génie, de la flottile, du service sanitaire, etc.

---

[11] G. A. Shepperd, *A History of War and Weapons 1660 to 1918*, New York, 1972, p. 137. Voir et W. H. B. Smith, J. E. Smith, *op. cit.*, p. 101—104; Peter Young, *The Machinery of War*, Londra, 1973, p. 77—78.

[12] Colonelul Herkt, *Observaţiile făcute în cursul campaniei noastre asupra materialului de artilerie... (din 25 martie 1878)*, dans « Revista Armatei », XVI, 11, 25 novembre 1898, p. 871.

[13] *Ibidem*, p. 877.

[14] W. H. B. Smith, J. E. Smith, *op. cit.*, p. 69.

[15] *Voennaia istorija*, Moscova, 1971, p. 55.

[16] Voir les caractéristiques chez capitain P. St. Vasiliu-Năsturel, *Curs elementar de artilerie*, vol. II, fasc. II, Bucureşti, 1893, p. 58.

Pour conclure, on pourrait résumer que la guerre de 1877—1878 a été l'un des premiers affrontements militaires qui à utilisé plutôt spontanément que délibérément les acquis de la première guerre technique, la guerre de Sécession. Mise en présence d'une série de situations inédites [17], l'armée roumaine, en dépit de lourds sacrifices de sang, a fait preuve d'excellentes qualités combattives. Disposant d'une bonne artillerie (il ne faut pas oublier que les perfectionnements introduits dans la période 1850—1900 ont permis de garder les canons presque inchangés jusqu'aux approches de la deuxième guerre mondiale), qu'elle a utilisé avec de très bons résultats, l'armée roumaine a eu un adversaire muni du meilleur armement d'infanterie de l'époque. Toutefois, l'infériorité technique a été suppléée par les qualités morales du soldat roumain, provenant de leur amour pour la patrie et de la justesse de la cause pour laquelle il luttait.

Constantin Căzănişteanu

---

[17] Cf. et E. Wanty, *L'art de la guerre*, vol. II. Verviers, 1967, p. 50—53.

L'EXPOSITION NURULLAH BERK À BUCAREST (janvier 1978)

L'exposition Nurullah Berk, ouverte récemment dans les salles du nouveau Théâtre National de Bucarest, a suivi de près la grande rétrospective organisée à Istanbul, quelques mois auparavant, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la naissance de l'artiste, respectivement, d'une présence active dans la vie artistique de son pays de plus d'un demi-siècle. Malgré son caractère forcément restreint — une quinzaine de toiles, une dizaine de dessins — l'exposition de Bucarest a été conçue de telle manière qu'elle représenta, en abrégé, les étapes les plus importantes de l'évolution esthétique et technique de l'artiste, à partir de 1933 jusqu'à nos jours. Une évolution sans changements spectaculaires, mais dont le cours toujours ascendent n'a pu échapper à aucun observateur un peu plus attentif.

Dans la création de Nurullah Berk il y a deux moments qui ont profondément marqué la découverte de sa propre identité en tant qu'artiste. D'abord la rencontre à Paris, pendant ses années d'études, du constructivisme cubiste d'après la première Guerre Mondiale, ce qui l'a aidé à saisir plus facilement l'impasse où se trouvait, en ce temps-là, l'art turc, par trop débiteur aux derniers échos de l'impressionnisme. En compagnie de six autres jeunes artistes turcs — cinq peintres et un sculpteur — Nurullah Berk fonda alors le « Groupe D », dont le programme le plus immédiat fut celui de chercher à trouver — à leur propre art, mais aussi à celui de leur pays — des assises plus solides que celles que pouvaient leur fournis l'esthétique et la technique impressionnistes, basées trop sur des faits d'illusionnisme optique. De cette époque date *La nature morte aux cartes*, exposée à Bucarest, l'une des pièces les plus représentatives de l'artiste pour les années 1933—1934, œuvre dont la sobriété des couleurs, la science de la composition et la capacité de suggérer un espace nouveau par l'agencement des localités de couleurs en fonction du principe de deux dimensions, rappellent certaines toiles de Braque, réalisées vers la même époque (voir les planches ci-jointes).

Un autre moment important dans l'activité créatrice de Nurullah Berk fut la découverte des valeurs plastiques contenue dans l'art ancien turc (miniature, broderie, tapis), découverte qui commença à donner ses fruits immédiatement après 1947. En réfléchissant beaucoup sur les caractères stylistiques de l'ancien art islamique, en général, Nurullah Berk fut en mesure non seulement d'éclaircir sa propre conception d'artiste, mais aussi d'établir des ponts reliant, par delà les siècles, certaines tendances de l'art contemporain aux sources de la spiritualité artistique orientale. Dans ses écrits, aussi bien que dans ses conférences — dont nous signalons ici seulement celle présentée le 13 janvier à l'Institut des Beaux-Arts de Bucarest, il a tenu à mettre en évidence d'étranges similitudes existant entre telles ou telles œuvres signées par Matisse, Dufy, Kandinsky, Klee, Hartung, etc. et celles dues aux anciennes civilisations du Proche et Moyen-Orient, entre autres, à l'art graphique de l'Islam.

Il y a assez peu de motifs dans la création peinte, dessinée ou gravée de Nurullah Berk, motifs que l'artiste semble ne jamais se lasser de reprendre, comme s'il voulait vérifier à chaque réédition l'efficacité de leur expressivité plastique. Ainsi, *La Brodeuse* et *La Repasseuse*, présentées à Bucarest et réalisées tout dernièrement, en 1977, sont des variantes sur de thèmes conçus dès 1948—1950 et repris ultérieurement tant en peinture qu'en gravure (une variante graphique de *La Brodeuse* et une autre de *La Repasseuse* ont pu être aussi vues dans l'exposition de Bucarest).

A part les figures d'hommes et de femmes — surtout de femmes — Nurullah Berk a été intéressé aussi par la nature, non par le paysage comme tel, mais — en général — par des éléments isolés de la nature — des vagues, des nuages, tout récemment des chardons — éléments dont l'artiste a su bannir tout caractère éphémère et fortuit pour n'en retenir que l'essentiel d'ordre formel, poétiquement évocateur. Il s'agit donc d'un réalisme évolué, où les couleurs ont cessé de jouer le rôle fonctionnel que leur a assigné la Renaissance italienne, un réalisme d'où l'artiste a extrait toute substance formelle — chromatique et graphique — pour réaliser des formes quasi emblématiques d'une incontestable efficience plastique.

Si l'on voulait mettre dans une formule l'art si complexe de Nurullah Berk, on pourrait dire qu'il est avant tout un art de synthèses sinueux et en même temps d'une géométrie cachée, les contours fortement accusés de ses formes délimitent, d'une manière tranchante, les localités de couleurs remplies par des aplats capables de restituer intégralement la superficie de la toile. Mais, en regardant de plus près certaines de ses compositions, on s'aperçoit que l'artiste fait aussi allusion à la forme et à l'espace à trois dimensions. Il en résulte une sorte de synthèse sui generis. d'une concordance et d'une unité parfaites, entre deux réalités d'ordre différent : l'allusion à la matérialité à trois dimensions du monde, et son image spirituelle sur la superficie de la toile.

Une synthèse s'opère aussi dans le domaine de la couleur, mais cette fois-ci, sur un plan différent. Dans ce domaine, nous n'avons pu déceler aucune allusion à la vision et aux procédés traditionnels de la peinture occidentale. Même quand il recourt à la représentation de l'ombre, il la fait d'une manière absolument opposée à tout ce que cet élément plastique a signifié dans l'art européen après la Renaissance. Il lui arrive ainsi qu'à l'intérieur d'une localité colorée, il en distribue une autre, en guise d'ombre. Celle-ci est d'habitude une dérivation de la couleur de l'objet, respectivement une altération de cette couleur, mais elle peut tout aussi bien en être une autre, absolument différente.

La liberté dont l'artiste fait preuve dans le maniement de la couleur le rattache directement à la tradition artistique de l'Orient. La couleur est d'ailleurs, selon nous, le domaine où l'artiste est le moins soumis aux aspects objectifs de la nature. Quand, dans une composition comme *La mer et les chardons*, par exemple, Nurullah Berk représente deux plans différents, celui de la mer et celui du ciel, il les interprète dans les modalités les plus extrêmes de leurs réactions chromatiques. Ce que pour un spectateur moins avisé pourrait paraître une licence subjective n'est en réalité qu'une extinction, au-delà des limites immédiatement apparentes, d'un phénomène chromatique et optique qui, d'une façon plus ou moins empirique, avait déjà été observé dès l'époque impressionniste. A un niveau plus évolué d'expérience plastique, Nurullah Berk réalise dans sa peinture une synthèse entre des éléments qui, à première vue, sembleraient assez hétérogènes : une science très moderne de la phénoménologie quantique des couleurs, et en même temps un rattachement très fort au riche patrimoine artistique de son pays. De cette manière, son art apporte partout, où on peut le voir, un message lumineux, spécifique, celui d un artiste formé aux gandes incandescences spirituelles du XX[e] siècle, mais qui n'a jamais oublié ses profondes racines autochtones.

Eleonora Costescu

LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE DES ÉTUDIANTS ET JEUNES HISTORIENS CONSACRÉE AU CENTENAIRE DE LA LIBÉRATION DE LA BULGARIE (Plevna, 25—26 février 1978)

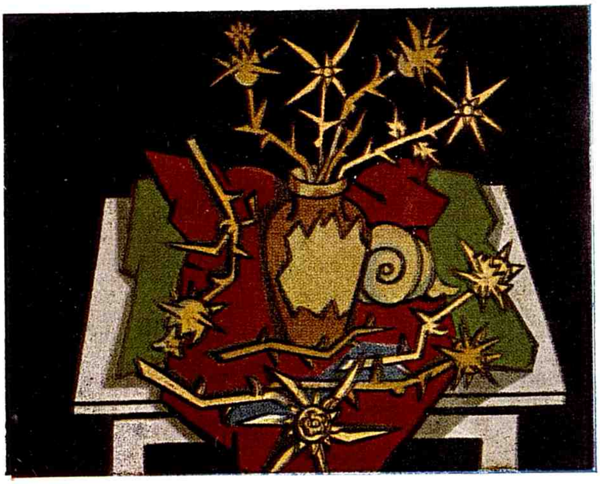
Les 25—26 février 1978, Plevna hébergea la Conférence internationale des étudiants et jeunes cadres d'historiens réunis là pour commémorer le centenaire de l'indépendance bulgare : 1878—1978. Faisant partie d'un cycle de manifestations culturelles, scientifiques et artistiques organisées par nos voisins pour l'anniversaire d'un événement marquant de leur histoire moderne, cette conférence a eu pour cadre les lieux mêmes du terrible combat dans lequel se sont affrontées il y a cent ans les troupes roumano-russes et les troupes turques. Des redoutes qu'Osman-pacha jugeait inexpugnables à l'époque, il n'en reste — quand ils n'ont pas disparu complètement — que des vestiges isolés, comme de juste au cœur d'une ville en plein essor constructif ces derniers temps. En revanche, les faits d'armes qui scélèrent l'amitié du peuple bulgare avec les Roumains et ses autres alliés ne cessent de vivre dans la pensée des hommes de nos jours, soulignés avec force par les travaux de la conférence.

Conçue comme un vaste échange de vues embrassant les domaines politico-diplomatique, militaire, socio-économique et culturel, ces travaux sur l'histoire de la libération de la Bulgarie devaient polariser l'intérêt d'une masse d'étudiants et de licenciés des universités bulgares, ainsi que de leurs collègues de Roumanie, Union Soviétique, République Démocratique Allemande, Allemagne Fédérale, Hongrie et Finlande. La délégation roumaine se composait de deux étudiants de Craiova, V. Măgureanu et O. Mărilă de la Faculté d'histoire et de géographie et de deux licenciés de la Faculté d'histoire bucarestoise. L. Băluță et R. Păiuşan.

1. Nature morte aux cartes

2. La Repasseuse

3. Nuages



4. Nature morte aux chardons

La portée, le grand intérêt de cette manifestation méritent d'être soulignés tout particulièrement. Les travaux ont été honorés par la présence du professeur N. Ghenčev, le doyen de la Faculté d'histoire de Sofia, ainsi que celle du professeur K. Kosev, du maître de conférences F. Panaïotov et de plusieurs autres enseignants ou maîtres de recherches. Il convient de retenir aussi le désir des hôtes de placer ces travaux au centre de tout un programme culturel des plus intéressants, grâce auquel les invités de l'étranger ont eu la possibilité de visiter les lieux historiques des environs, sans négliger les contacts avec des cadres universitaires et estudiantins de Sofia, Tyrnovo et Plevna.

L'allocution d'ouverture a été prononcée par le professeur N. Ghenčev. Le professeur Pankina (URSS) et l'étudiant Bersonow (Finlande) ont salué les participants à la conférence. Ensuite, le professeur K. Kosev présenta dans son exposé l'image politique et diplomatique de l'Europe face à la situation intérieure de la Bulgarie avant, pendant et après la guerre de 1878, posant de la sorte les jalons des coordonnées en fonction desquelles se sont développées les contributions des étudiants bulgares. Le conférencier a mis en lumière la politique balkanique de l'Empire tsariste, le rôle de celui-ci dans la défaite des Ottomans et la collaboration roumano-russe. Au cours des séances suivantes (dans l'après-midi du même jour et la matinée du lendemain) les travaux se sont déroulés dans trois sections, ayant pour but d'étudier les dimensions politiques, militaires et culturelles-artistiques de l'événement commémoré. La section culturelle-artistique, dont l'auteur de ces lignes a suivi les débats, traita de certains côtés inédits des rapports de cet ordre entre les Bulgares, Allemands, Hongrois et Russes, mis en lumière par les délégués de ces derniers pays. Par leur intérêt et les interventions qu'elles ont suscitées, ces contributions, attestant le discernement, la curiosité scientifique, ainsi qu'un tour d'esprit original se sont situées à la hauteur des exigences académiques, juste compensation de la peine et des efforts fournis par les organisateurs de la conférence, qui ont prévu même des prix pour les meilleurs exposés.

En ce qui concerne les participants roumains, leurs contributions ont porté sur des thèmes susceptibles de mettre en lumière le concours donné par le peuple roumain à la libération de la Bulgarie. Les titres de ces exposés sont suffisamment éloquents en ce sens, à savoir : V. Măgureanu, *La collaboration du peuple roumain et des peuples balkaniques jusqu'en 1877* ; O. Mărilă, *La coopération roumano-russo-bulgare pendant la guerre russo-roumano-turque de 1877—1878* ; Lucreția Băluță, *L'aide fournie par le peuple roumain à la libération de la Bulgarie* ; R. Păiușan, *L'écho des batailles de Plevna et de la guerre d'indépendance dans la littérature roumaine*. Notons aussi, d'ailleurs, que le concours efficace et généreux de la Roumanie à cette occasion a été relevé par quelques autres participants aux travaux. Le même intérêt a été accordé, en outre, à l'étude des liens culturels unissant les deux peuples riverains du Danube, ainsi que la mention des œuvres importantes de la littérature roumaine consacrées à la période historique 1877—1878.

Qu'il nous soit permis de témoigner ici du plaisir avec lequel nous avons pu constater durant les deux journées de la conférence que l'épopée de Plevna dont tout un siècle nous sépare aujourd'hui ne manque pas d'être reconnue comme ayant joué un grand rôle dans la consolidation de l'amitié entre les deux peuples nord- et sud-danubien. Il nous faut aussi saluer chaleureusement l'initiative qui nous a permis d'établir des contacts avec les représentants de notre génération de plusieurs pays européens, contacts établis dans l'esprit des plus hautes traditions et en accord avec les impératifs d'étroite collaboration entre la jeunesse du monde qui régissent notre époque.

R. Păiușan

* * * *Independența României. Documente* (L'Indépendance de la Roumanie. Documents), vol. I, *Documente și presă internă* (Documents et presse interne), LII + 420 p., 32 photos ; vol. II, Ie et IIe parties, *Corespondență diplomatică străină* (Correspondance diplomatique étrangère), 412 p., 19 fig. ; vol. III, *Presă străină* (Presse étrangère), 316 p. + 22 illustrations, Bucarest, Editions de l'Académie, 1977

Au long de l'histoire multiséculaire du peuple roumain, la lutte permanente pour la justice sociale et la liberté nationale a constitué une coordonnée fondamentale de son évolution socio-politique.

Au cours du mois de mai 1977 on a célébré le centenaire de la proclamation de l'indépendance d'Etat de la Roumanie, indépendance consacrée ensuite sur les champs de bataille par l'héroïsme et l'abnégation des larges masses populaires A cette occasion, parmi les nombreux ouvrages dédiés à ce moment important de l'histoire moderne roumaine a paru également le recueil sélectif de documents sous le titre ci-dessus.

Les trois volumes (contenant 4 fascicules) ont paru sous l'égide de la Direction Générale des Archives d'Etat, de l'Institut d'histoire « N. Iorga », de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et de l'Académie des sciences sociales et politiques — coordonateur Ionel Gal, directeur général des Archives d'Etat.

A leur élaboration a pris part un large collectif d'archivistes, historiens, paléographes et autres spécialistes ; rédacteur en chef des volumes — Ștefan Hurmuzache (vol. I et III), Vasile Arimia, Iosif I. Adam et Dan Berindei (vol. II).

Le premier volume réunit plus de 300 documents, en roumain, français, hongrois et allemand et contient de nombreuses informations et relations de la presse de l'époque, de même qu'un grand nombre de données inédites.

Quant aux matériaux nouveaux, ils ont été dépistés aux fonds de la Direction Générale des Archives d'Etat, des filiales des Archives d'Etat d'Alba Iulia, Bacău, Brașov, Bucarest, Craiova, Sibiu, Tîrgoviște, Tîrgu Mureș, etc. aux dépôts de la Bibliothèque de l'Académie, de la Bibliothèque Centrale d'Etat et du Ministère des Affaires Etrangères.

Quant aux sources journalistiques, celles-ci ont été tirées des périodiques roumains de l'époque : « Monitorul Oficial » (Le Moniteur Officiel), « Resboiul » (La Guerre), « Timpul » (Le Temps), « Românul » (Le Roumain), « Telegraful » (Le Télégraphe), « Telegraful român » (Le Télégraphe roumain), « Familia » (La famille), « Gazeta Transilvaniei » (La Gazette de Transylvanie), « Curierul financiar » (Le courrier financier).

Les documents révèlent clairement les efforts fournis par le gouvernement roumain pour préparer l'action visant à la conquête de l'indépendance politique du pays, sa capacité de surmonter les conditions difficiles survenues ainsi que la fermeté manifestée dans les rapports avec les grandes puissances européennes.

Une place importante est occupée dans ce premier volume par les aspects militaires. Les nouveaux documents sélectionnés illustrent la contribution effective de l'armée de la Roumanie à la guerre de 1877—1878, le degré de dotation en équipement technique et de lutte, la confiance des combattants roumains dans la victoire finale.

Dans la structure du corpus de sources concernant l'indépendance, un ample espace a été accordé à la *correspondance diplomatique étrangère* concernant ce sujet. Le matériel inclus dans les deux parties du IIe volume (qui traite de cet aspect) a été sélectionné parmi les microfilms et les xérographies des Archives d'Etat de la Roumanie ; c'est à ce point de vue le fruit de la louable activité de transcription et de reproduction du matériel concernant l'historiographie roumaine figurant aux archives de l'étranger (Angleterre, France, Autriche, R. F. d'Allemagne, Italie, U.R.S.S., Etats Unis, etc.). Le IIe volume est consacré à la période 1853 — 1878, soit la période la plus significative de l'épopée de l'indépendance roumaine.

Une première série de données documentaires reflète l'écho, sur le plan européen, de la politique extérieure du prince de l'Union (1859—1866). Il en ressort clairement que les efforts du prince Cuza de limitation — et en perspective — de liquidation de la suzeraineté turque ont été considérés de manière différente dans les capitales des principaux pays européens. Ainsi, l'Autriche et l'Angleterre ont considéré cette initiative avec hostilité, étant intéressées à ce que

l'intégrité de l'Empire ottoman soit conseervée, en tant que prémisse du maintien de l'équilibre européen, tandis que la Russie des tsars poursuivait avec assiduité l'affaiblissement de la Turquie et l'implantation de sa sphère d'influence au sud-est de l'Europe.

Parallèlement au déclenchement en 1875 de la crise orientale, la Roumanie est devenue un point d'intérêt majeur pour les diplomates européens, occupés à anticiper l'attitude de celle-ci dans un éventuel conflit militaire.

Les documents et les notations groupés dans la seconde partie du II[e] volume portent notamment sur la participation de l'armée roumaine aux opérations déployées sur le théâtre de guerre de Bulgarie, de même que sur les échos particulièrement significatifs qu'ont trouvés au sein de l'opinion publique internationale les différents aspects de la question roumaine : la coopération militaire roumano-russe, l'attitude des Roumains de l'Autriche-Hongrie face à la guerre d'indépendance de la Roumanie, la communauté d'intérêts des peuples du sud-est du continent européen dans la conquête de leur indépendance nationale.

Par l'ampleur de l'information, pour la plupart inédite, aussi bien que pour la minutie avec laquelle il a été élaboré, le II[e] volume s'impose comme une pièce importante dans l'engrenage documentaire de la série de témoignages de l'époque relatifs à l'indépendance roumaine.

Le III[e] volume, sous-intitulé *Presse étrangère*, concerne la période avril 1876—1879. Ainsi qu'il est montré dans l'étude introductive de l'ouvrage, réalisée avec compétence et esprit critique par Apostol Stan, « la presse étrangère est parsemée d'une riche information touchant l'indépendance roumaine dans la perspective européenne. Toutes ces informations ... — insérées dans le volume — constituent un précieux fonds documentaire pour l'approfondissement des circonstances extérieures où l'on a conquis l'indépendance d'Etat » (p. VIII).

Particulièrement intéressante à cet égard est l'étude — insérée dans le volume — du professeur E.R.N. Arntz de l'Université de Bruxelles où, sur la base de l'analyse du statut juridique international de la Roumanie, l'auteur justifie le caractère légitime de la revendication par le pays de son indépendance étatique.

Parmi les quotidiens et les gazettes étrangères de grand tirage utilisés par les éditeurs du volume mentionnons : « Allgemeine Zeitung », « Illustrierte Zeitung », « Le Constitutionnel », « Le mémorial diplomatique », « Daily News », « The Times », « La Nazione », etc.

Tant la proclamation de l'indépendance que la participation des troupes roumaines aux opérations des Balkans ont joui de l'appréciation objective et judicieuse de la majorité des organes de presse mentionnés qui, en des commentaires et éditoriaux, ont souligné à maintes reprises la justesse de la lutte des Roumains pour l'indépendance.

Les trois volumes d'une haute tenue scientifique, réalisés en des conditions graphiques admirables, viennent compléter par des données intéressantes le fonds documentaire de l'historiographie roumaine. Ils s'intègrent de façon organique à l'effort soutenu de l'école historique autochtone visant à approfondir l'étude des moments importants du passé de lutte et de vie du peuple roumain.

Marian Stroia

GHEORGHE CRISTEA, *Contribuţii la istoria problemei agrare în România. Învoielile agricole (1866—1882). Legislaţie şi aplicare (Contributions à l'histoire de la question agraire en Roumanie. Les conventions agricoles (1866—1882). Législation et application)*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1977, 197 p.

La question des rapports existant entre les paysans et « les grands cultivateurs » (propriétaires ou fermiers), tels que les reflètent la législation agraire exceptionnelle de la Roumanie entre 1866 et 1882, n'avait jamais formé l'objet d'une étude spéciale, par le passé. Le sujet ne manque pas d'être intéressant, ces lois touchant aux conventions agricoles étant uniques dans leur genre et sans correspondant dans les pays de l'Ouest de l'Europe. Les réalités qu'elles dévoilent, quant à la société roumaine de l'époque, sont des plus passionnantes, rendant nécessaire et extrêmement utile l'ouvrage présent.

A l'aide de très riches matériaux d'archives, l'auteur étudie la genèse de cette législation, qui fit son apparition après la réforme agraire de 1864, les conditions réelles de leur élaboration, ainsi que la complexité de leur application. Se fiant à l'indispensable interprétation marxiste des phénomènes sociaux et économiques, Gh. Cristea a surtout tâché d'éclaircir le véritable contenu de classe des rapports entre paysans et « grands cultivateurs », de définir aussi *de jure* et

de facto ces conventions agricoles de la seconde moitié du XIXe siècle, qui n'avaient été qu'insuffisamment traitées jusqu'ici.

La genèse de ces lois peut être placée à l'époque du Règlement Organique et leur existence avant cette date ne saurait être démontrable, puisque la réglementation de la dîme était faite par la loi du pays et qu'on ne pouvait envisager avant 1830 des conventions entre les deux parties. C'est la Paix d'Andrinople qui, en créant de nouvelles conditions économiques « a projeté les pays roumains sur l'orbite du marché mondial ». Les céréales roumaines, vivement recherchées à l'étranger et la hausse de leurs prix déterminèrent l'extension de l'exploitation agricole, des surfaces toujours plus grandes de pâturages se transformant en terres agricoles. Les propriétaires des grands domaines étaient intéressés à agrandir les obligations de travail des villageois et, en même temps, de faire restreindre leurs propriétés. Leur thèse était : des propriétaires absolus sur toute leur terre, des paysans maîtres uniquement de leurs bras ; que seules des conventions soi-disant libres existent entre les deux parties.

La nouvelle phase des rapports propriétaires — paysans inaugurée par la réforme agraire de 1864 rendait le paysan propriétaire, donc libre, la dîme et les différentes corvées étant supprimées. Mais ce nouveau statut risquait de devenir bientôt lettre morte, car en dépit d'une liberté théoriquement conquise, les villageois restaient à la discrétion des grands propriétaires. Ayant des lots de terre cultivable totalement insuffisants et manquant de pâturages, ils furent contraints d'accepter les lourdes conventions imposées par les propriétaires et les fermiers.

L'analyse minutieuse des projets de la loi sur les conventions agricoles témoigne d'une constante préoccupation manifestée pendant la VIe décennie par les gouvernements pour cette question, la première loi étant promulguée en 1866. Ses dispositions étaient draconiennes, ne prévoyant aucune garantie pour les villageois, dans le cas où le contrat n'était pas respecté par le propriétaire. Pourtant, l'auteur souligne un fait important — qui contredit la théorie de Dobrogeanu-Gherea — en montrant que, malgré sa dureté, la loi des conventions agricoles ne marqua pas une résurrection des anciennes relations féodales, ni le retour, sous une forme dissimulée à la contrainte extraéconomique, supprimée en 1864. Le fond de la question réside dans cette nouvelle réalité. Ni le propriétaire n'est plus obligé de donner de la terre aux paysans, ni ces derniers ne peuvent être obligés à leur travail, si l'on n'a pas conclu des conventions agricoles. Si opprimantes que puissent être les conditions imposées par les conventions, le paysan reste libre à les conclure ou à ne pas le faire. De l'autre côté, le propriétaire ou le fermier du grand domaine était libre à ne pas remplir ses engagements, pouvant prétendre sans offrir une contrepartie aux services dont il bénéficiait. C'est aux maires et aux conseils communaux que revenait le pouvoir excessif de ces exécutions forcées, les transformant en véritables instruments d'oppression contre les concitoyens. Une riche série d'exemples vient illustrer les méthodes « légales » et illégales utilisées par les exploiteurs des domaines et l'action d'opposition déclenchée à partir de 1867 dans presque toutes les régions agricoles du pays.

En enfreignant les principes fondamentaux du droit moderne (tel que la liberté individuelle par exemple), la loi de 1866 a créé un statut juridique partial et inégal. Toute une juridiction administrative à caractère exceptionnel, toute une procédure sommaire et expéditive, exécutant les villageois à l'aide de la force armée, jetaient souvent dans la misère, du jour au lendemain, ces condamnés sans droit de recours.

Tout un chapitre (Chap. IV) s'arrête au moment culminant de cette crise, à l'aggravation de la situation des paysans à la suite de la loi de mars 1872. L'exécution *manu militari* se généralisa et — comparée à la période antérieure — elle prit des traits nouveaux. Les méthodes employées par les paysans pour riposter étant isolées, plutôt spontanées et surtout chaotiques, ne constituaient pas un réel danger menaçant l'ordre.

L'attitude des principaux gouvernants — L. Catargiu, M. Kogălniceanu et C. A. Rosetti — telle qu'elle est analysée par l'auteur, lui permet de modifier l'optique traditionnelle de l'historiographie, qui voyait dans le parti conservateur le seul responsable de cette loi draconienne de 1872. Lascăr Catargiu, le leader conservateur, est plus souvent préoccupé que les ministres libéraux (à l'exception de Kogălniceanu et de Rosetti) de défendre les paysans contre les abus et les violences des exploiteurs. C. A. Rosetti impose aux soldats, à plusieurs reprises, des manières « civilisées » et adresse aux préfets une série de dispositions destinées à protéger les paysans. Sa tentative de résoudre le problème des conventions agricoles par la loi de mai 1882 qui introduisait des mesures favorables aux paysans, se heurta à une vive opposition des Corps législatifs qui se réfugiaient dans une discussion théorique sur le caractère exceptionnel de cette loi en contradiction avec le droit commun.

Le progrès réel marqué par cette dernière loi (1882) par rapport à celles promulguées en 1866 et 1872, s'explique surtout par la clarté de ses dispositions (réglant très précisément les conditions des conventions), par l'interdiction des clauses de solidarité et des clauses pénales,

par les tarifs des travaux agricoles, la suppression de l'exécution *manu militari*, la liberté pour l'ouvrier agricole de refuser de se rendre au travail, l'application d'une procédure destinée à obliger le propriétaire à payer ses dettes envers les paysans, etc. Malgré ces progrès, la loi n'en restait pas moins sous le régime de l'exécution exceptionnelle. La complicité des maires assurait le plus souvent le droit du plus fort.

Si la loi de 1882 s'avéra inefficace et la tentative de C. A. Rosetti connut un échec total, c'est que le paysan n'était maître de son travail que par l'autorité d'une convention. Un calcul rapide des revenus d'un fermier bénéficiant du travail paysan nous montre que, pour 406,50 lei qui revenaient au fermier par paysan, ce dernier n'avait à la fin de la récolte que 50—60 lei pour son entretien, celui de sa famille et de son bétail. Les modifications apportées à la loi en 1893 marquent un passage vers le droit commun sans chasser pour autant l'arbitraire qui régnait dans le domaine des conventions agricoles.

L'évolution de l'agriculture sous le régime des conventions agricoles constitue, à juste titre, pour l'auteur l'une des questions les plus intéressantes de notre histoire économique-agraire. Il propose dans ce sens toute une série de recherches, telles que : le rapport entre le nombre des paysans engagés par conventions et les autres, entre les surfaccs cultivées par les villageois à base de contrat et celles des villageois devenus propriétaires, entre la production et la productivité des propriétés petites et moyennes et celles des grandes propriétés foncières, entre la production globale et la production-marchandise, entre la production végétale et l'élevage du bétail. D'autres thèmes seraient : l'analyse des données ayant trait à la structure de la propriété, la main-d'œuvre, les systèmes et les méthodes modernes de culture, l'inventaire technique, les salaires, les prix de vente, etc. En envisageant tous ces aspects — nous dit Gh. Cristea — nous aurions un tableau véridique de l'agriculture roumaine sous l'empire des conventions agricoles dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Mais les matériaux pouvant servir à cette enquête nous font défaut ; des données statistiques nous manquent pour près d'une décennie (1877—1885) ! Même les statistiques existantes sont difficilement utilisables, à cause des erreurs qu'on y trouve en abondance.

Le livre de Gh. Cristea s'impose par l'analyse compétente et méticuleuse — scrupuleuse même — d'une législation qui avait pour point de départ les lacunes de la réforme agraire de 1864. L'interprétation marxiste des faits et l'esprit critique dont l'auteur fait preuve, ainsi que le style du texte en font une lecture agréable qu'on n'aurait pas soupçonné, vu l'aridité du sujet.

C. Papacostea-Danielopolu

Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert. Beiträge zur Geschichte der Kommunikation in Mittel- und Osteuropa, (Studien zur Geschichte der Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa. Band IV) Herausgegeben von Herbert G. Göpfert, Gerard Koziełek und Reinhard Wittmann. Redaktion Heinz Ischreyt, 1977, Verlag Ulrich Camen, Berlin, 388 S.

Das Buch, welches wir vorführen, umfaßt die, 1975 in Eisenstadt (Burgenland) im Rahmen eines Kolloquiums gemachten Mitteilungen, das vom Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa aus Lüneburg gemeinsam mit dem Institut für Osteuropäische Geschichte und Südostforschung der Universität Wien und der Historischen Kommission des Börsenvereins des Deutschen Buchhandels (Frankfurt a. M.) veranstaltet wurde.

Der Hauptgegenstand der Forschung, das *Buch*, wird insbesondere als Ware mit einem spezifischen Profil betrachtet (Herbert G. Göpfert, *Zur Einführung)*; die ökonomischen und sozialen Voraussetzungen seiner Herstellung werden verfolgt, ebenso die Störfaktoren, die konkreten Ausführungsbedingungen (Verlag und Druckerei) oder die Verteilungs- und Empfangsbedingungen (Buchhändler, Kolporteure, Pränumerationen, Lesezimmer, Lesegemeinschaften usw.).

Für den Forscher, der aufmerksam diese für die Entwicklung einer Kultur ausschlaggebenden Realitäten verfolgt (lange Zeit wurden sie ihrer Unscheinbarkeit wegen vernachlässigt), drängt sich die brennende Frage nach den Informationsquellen auf. Mit Geringschätzung behandelt oder in dunklen Archivecken dem Auge entzogen, müssen sie durch detektivische Kleinarbeit und durch Reintegration in das ökonomische, soziale und kulturelle System, das sie hervorgebracht hat, wieder zur Geltung gebracht werden. (Für deutsches und ost-französisches Gebiet, vgl. Rudolf Schenda, *Volk ohne Buch* ..., München, ^{2} 1977 ; *Die Lesestoffe der kleinen Leute* ..., München, 1976.)

Im 18. Jahrhundert (auf einigen Gebieten zu Beginn des 19. Jahrhunderts) findet eine Leserevolution statt, ein gewaltiger Übergang von der intensiven Lektüre, der ständigen Wiederholung ein und derselben Bücher (beinhaltet oft unumstößlich geltende Wahrheiten oder wird durch die Einbildungskraft feinsinnig veranschaulicht) zur „extensiven" Lektüre, die ein einziges Mal ausgeführt wird, von einer ständig im Steigen begriffenen Anzahl von Informations— und Unterhaltungsbüchern. Die Zahl der Leser wächst sprunghaft an, verbunden mit der unverkennbaren Vorliebe für die nationalen Kultursprachen und der allmählichen Ausschaltung der bis dann bevorzugten Sprachen : Latein, Griechisch, Slawonisch. Unter diesen Bedingungen findet desgleichen eine tiefgreifende Veränderung auf dem Büchermarkt statt, sowohl was die geographische Streuung, als auch die Tauschbedingungen anbelangt.

Die methodisch unternommenen Forschungen Reinhard Withmanns *(Soziale und ökonomischen Voraussetzungen des Buch- und Verlagswesens in der zweiten Hälfte des 18. Jarhunderts)* über den deutschsprachigen Kulturraum, wirft ähnliche Fragen im Zusammenhang mit dem Umlauf der Druckschriften bei den anderen Völkern in Mittel- und Osteuropa auf, Fragen, die noch offen sind oder die in der vorliegenden Arbeit einem Studium unterzogen werden.

Der Wandel des größten Büchermarktes von Frankfurt a.M. nach Leipzig vollzieht sich gleichzeitig mit dem Übergang vom Tauschhandel (der Inhalt zählt nicht, gedrucktes Blatt wird nur gegen gedrucktes Blatt ausgetauscht) zum Nettohandel (Zahlung in Bargeld, unterschiedlich nach Inhalt und Ausführung) und zum Konditionshandel (die Verleger vertreiben die Bücher durch Buchsortimenter unter der Bedingung der Rückgabe der nicht verkauften Exemplare). Gleichzeitig werden die, durch die großen Zeiträume zwischen den fixen Daten der Buchmessen verursachten Informationsausfälle immer mehr durch den Übergang zur Postübermittlung der ständigen Bestellungen oder Angebote verdrängt.

Als hinderlich für den Buchhandel (welcher sich unter dem Einfluß der in jener Epoche vorherrschenden merkantilistischen Theorie zu einer rentablen Industrie entwickeln sollte) erwiesen sich eine Reihe von Störfaktoren. Die Verleger hatten außer dem Bewußtsein der sozialen und kulturellen Bedeutung ihres Vorgehens einen ausgeprägten Geschäftssinn. Die Schwierigkeit ihrer Aufgabe ist jedoch aus dem Vergleich der Preise jedes Buches im Verhältnis zum mittleren Einkommen der mutmaßlichen Leser ersichtlich, sowie aus der Beurteilung der Transportschwierigkeiten, die sogar zum dreifachen Preis gegenüber dem ursprünglichen führten. Billige Nachdrucke durch die Konkurrenz waren anfänglich gesetzlich nicht untersagt, sondern wurden von den Autoritäten überdies gefördert. Genau so störend waren das Fehlen jeder Information über die erschienen Titel und — vor allem — über den Inhalt der zum Verkauf angebotenen Bücher, sowie die durch Kultur-und sprachliche Unterschiede bedingten Hindernisse (in Ost-und selbst in Mitteleuropa war die deutsche Bevölkerung weder bodenständig noch in der Mehrheit) und — in erheblichem Maße — die Konfessionsunterschiede.

Der Buchhändler — im 18. Jahrhundert oft Verleger, Drucker und Sortimenter zugleich versuchte einerseits seine Leser durch Herausgabe regelmäßig erscheinender Fachzeitschriften auf dem Laufenden zu halten und andererseits sich Käufer durch die Aufstellung von Pränumerantenlisten zu sichern. Um die Druckschriften abzusetzten wandte man sich außer an Sortimenter, ebenso an eine ganze Reihe von Händlern, angefangen mit den auf billige Ausgaben spezialisierten Kolporteuren bis zu den Hausierhändlern.

Es gab jedoch eine hemmende Macht, der sich kein Verleger (zumindest offensichtlich) widersetzen konnte : die Zensur. Während sich ihr ein Einfluß in einem Staat wie Polen spät geltend machte (Jerzy Wojtowiz, *Zensurbestimmungen und Zensurpraxis in Polen des ausgehenden 18. und beginnenden 19. Jahrhunderts)*, dehnte sich ihr Machtbereich frühzeitig und unerbittlich in den beiden großen Imperien aus : im habsburgischen und zaristischen Kaiserreich (Hans Wagner, *Die Zensur in der Habsburger Monarchie. 1750—1810*; Wolfgang Gesemann, *Grundzüge der russischen Zensur im 18. Jahrhundert)*. Die angewandten Mittel unterscheiden sich allerdings voneinander (ein komplizierter Staatsapparat in Österreich, Intervention und die persönlichen Interessen des Zaren in Rußland), ebenso die Ergebnisse : Entwicklung in der Literatur des zaristischen Rußlands der äsopischen Sprachweise und Überwindung der Einschränkungen durch ästhetische Winkelzüge (eine Literatur, deren unbestrittene Anerkennung sich bereits damals anbahnte) während in Österreich augenscheinlich durch die Unterdrückung der Kunst des Wortes, ein ausgleichender Ausbruch in der Musik stattfand.

Das neue aufklärerische Buch findet in beiden Imperien Anklang und wird zunächst selbst von den autokratischen Monarchen mit einer gewissen Begeisterung gefördert, die der Meinung waren, daß sie sich auf diese Weise eine weitere Machtstütze schaffen. Die zerstörerische Wirkung einer gewissen Seite dieser neuen Kultur macht sich jedoch bemerkbar und es entsteht somit ein tragischer Konflikt zwischen dem Kulturmenschen und der Staatsmacht.

Selbst der Vorzug, die Zensur auszuüben, gab den Anstoß zu Auseinandersetzungen, bald verborgen, bald offensichtlich, mit unterschiedlich gutem Ausgang zwischen der kirchlichen

Autorität und der weltlichen Staatsautorität (letztere äußerte sich sei es durch die Förderung der Aufklärung, schließlich eng verbunden mit dem revolutionären Geist, sei es durch die Unterstützung der kaiserlichen Macht).

Der Einfluß der Zensur auf die Manuskripte und Druckschriften, auf die Originalarbeiten und Übersetzungen, auf die Ein- und Ausfuhr der Bücher, auf deren Umlauf oder Sammlung, nimmt die verschiedensten Formen an, der sich mit der Zeit eben sovlele, immer spitzfindigere und erfolgreichere Reaktionen seitens der Buchhersteller und Leser entgegenstellen.

Wenn eine Wahrheit nicht mehr zu verbergen war und veröffentlicht werden mußte, griff man zur ausgeklügelten Waffe der Denaturierung durch anscheinend belanglose Ergänzungen, die jedoch den Sinn der vom Autor geäußerten Ansichten wesentlich änderten (Hubertus Neuschäffer, *Zur Manipulation einer Schrift von Johann Georg Eisen).*

Trotz aller Hindernisse nimmt die Verlagstätigkeit derart verschiedene Formen an, daß am Ende des 18. Jahrhunderts ihre Entfaltung immer schwieriger zu verfolgen ist. Gleichzeitig mit der mühevollen Arbeit Johann Friedrich Steffenhagens aus Mitau (Kurland), das Buch in lettischer Sprache durchzusetzen (Waltraud Rosenberg, *J. F. Steffenhagen als Verleger lettischer Literatur)* stehen die, von der Buchhandlung Gromen, Bärth und Gänselmayer in Sibiu (Hermannstadt) unternommenen Versuche, unter ökonomisch undankbaren Bedingungen zu überleben. Mit mehr Glück und Gewandheit behauptet sich die Firma Martin Hochmeisters einige Jahrzehnte (er trat zum Katholizismus über, um sich die Unterstützung des Kaiserhauses zu sichern), die dann von der rumänischen Kaufmannsfamilie Boghici aus Braşov (Kronstadt) übernommen wurde (vgl. R. Wittmann, a.a.O., Alexandru Duţu, *Die Lektüre als soziale Pflicht. Der Beitrag von Druckereien* und *Buchhandlungen* zur *Bildung der neuen Kulturen in Südosteuropa).*

Während in Transsilvanien die Setzer seit dem 16. Jahrhundert noch immer kyrillische Buchstaben verwendeten, erreichte man im übrigen habsburgischen Reich, nach einem kurzen Versuch in Trnava (Tyrnau), eine ständige Tätigkeit erst durch die Eröffnung in Wien im Jahre 1770, des Unternehmens von Joseph Kurzböck (Nikola Gavrilović, *Die kyrillische Buchdrukkerei, J. Kurzböcks).* Der Verleger J. Kurzböck zählte auf die Unterstützung des Kaiserhauses welches einerseits die Loslösung der orthodoxen Untertanen (Serben und Rumänen) von ihren Landsleuten außerhalb der Grenzen Österreichs verfolgte und andererseits die Migration der eigenen Währung, eine Migration die durch die Einfuhr von Büchern mit kyrillischen Buchstaben ausgelöst wurde, aufzuhalten. Der Versuch Kurzböcks gleichzeitig für die Katholiken, die griechisch katholischen sowie griechisch-orthodoxen Abnehmer zu arbeiten, hat jedoch einen derartigen Verdacht erweckt, daß seine oft unverkauft gebliebenen Bücher vom Staat wiedergekauft werden mußten und in Form von Schulpreisen oder Geschenken in die Hände der Leser (Rumänen und Serben) gelangten. Die konfessionellen Uneinigkeiten wirkten sich besonders stark aus, denn durch sie wurden die politischen Interessen der Vorherschung und die Denationalisierung immer offensichtlicher. Die kyrillsche Druckerei Kurzböcks verzeichnete auch deswegen nicht den gewünschten Erfolg, weil sie mit Verlangszentren mit alter Tradition konkurrierte. Von diesen Zentren bezogen die Balkanvölker seit langem die Bücher, die sie wünschten, Bücher, die sie — infolgedes halsstarrigen Widerwillens der türkischen Autoritäten gegen die Buchdruckerkunst — nur außerhalb ihrer Grenzen herstellen konnte. Für das griechische Buch bestanden seit frühester Zeit Verlagshäuser in Venedig, Leipzig, Wien usw. während das slawonische Buch aus den Druckereien in Ţara Românească (Walachei) und Moldova (Moldau) oder aus Kiev und Moskau (A. Duţu, a.a.O.) kamen.

Weitaus größeren Erfolg hatte der Versuch J. Kurböcks, die österreichischen Autoren zur Schaffung einer Nationalliteratur zu ermutigen, die den Wettbewerb mit jener der deutschen Epoche unter der Herrschadt Friedrich des Großen aufnehmen konnte (Herbert Zeman, *Der Drucker-Verleger Joseph Ritter von Kurzböck* und *seine Bedeutung für die österreichische Literatur des 18. Jahrhunderts).*

Die Entfaltung der mordernen Verlagsaktivitäten in Rußland findet ihren Ursprung zweifellos in den von Peter dem Großen auferlegten Reformen. Während er den in den Klöstern lebenden russischen Mönchen verbot, anderswo als im Refektorium zu schreiben (wo jedes Blatt einer gründlichen Kontrolle unterzogen werden konnte) zeigte der Zar eine unbegrenztes Verständnis gegenüber den aus anderen Ländern gebrachten oder übersetzten Büchern. Später, als der Leserkreis gefährlich groß wurde schränkten die Zaren oder Zarinnen immer mehr bis zur völligen Einstellung ihre Nachsicht ein und das auch gegenüber der Importliteratur (W. Gesemann, a.a.O.). Ursprünglich jedoch erfreuten sich die Verlagstätigkeiten — alle staatlich — einer substanziellen materiellen Hilfe. Nach 1770 steigt die Zahl der sich in Privatbesitz befindlichen Druckereien, Verlage und Buchhandlungen immer mehr an, wir erinnern nur an einige: Schnorr, Kleen, Breitkopf, Weitbrecht & Schnorr, Meyer, Henning), deren Unternehmungsgeist Moskau und Petersburg zu den regsten Zentren, was den Buchhandel betrifft, macht (Erik Amburger, *Buchdruck, Buchhandel* und *Verlage in St. Petersburg im 18. Jahrhundert).*

Außerdem ist das achte Jahrzehnt des 18. Jahrhunderts durch einen noch nie dagewesenen kulturellen Aufschwung gekennzeichnet, der durch die Tätigkeit des Kreises, mit dem sich eine der bezwingendsten Persönlichkeit umgab, hervorgerufen wurde : Nikolaj Ivanović Novikov (B. I. Krasnobaev, *Die Bedeutung der Moskauer Universitätstypographie unter Novikov für die Kulturverbindungen Russlands mit anderen europäischen Ländern)*. Während der Zeit, in der der Verlag und die Druckerei der Moskauer Universität unter seiner Führung ihre Tätigkeit entfaltete, erschienen hier mehr als 1000 Titel, welche umfaßten : Übersetzungen von wissenschaftlicher Literatur, Belletristik für das allgemeine Verständnis ; einheimische historische Schriften, volkstümliche Sammlungen, Hand-und Wörterbücher. Wir hoffen, daß in einem weiteren Forschungsstadium mehr genauer Angaben — wie es in letzter Zeit üblich ist — in Verbindung mit jeder einzelnen Kategorie gemacht werden. Novikov hat das große Einflußvermögen der regelmäßig, erscheinenden Zeitschriften erkannt, deswegen befaßte er sich pe)-sönlich mit der ,,Moscovskie Vedomosti (deren Abonnenten jetzt von 600 auf 4000 anstiegenr und gab sogar eigene satirische Zeitschriften heraus, die nicht nur einmal den Unwillen der Zarin Katharina II. hervorriefen.

Obwohl Katharina II., vom Wunsche beseelt, sich mit der Aureole einer ,,aufgeklärten" Monarchin zu umgeben, anfangs Nachsicht übte, hat sie sich zuletzt als eiserne Hand erwiesen, sowohl Radiscev als auch Novikov gegenüber.

Aufmerksam wird auch die Tätigkeit einiger Verlage aus Warschau verfolgt (Michal Cieśla, *Drei ausländische Warschauer Buchdrucker und Verleger als Mittler aufklärerischen Ideeugutes in Polen*; Adolf Donath, *Zum Verlagsprogramm von Michael Grölls Warschauer Buchhandlung*, sowie mehrerer anderer aus Krakau (Jan Pirożynski, *Die Bedeutung Krakaus für den polnischen Buchdruck und Buchhandel des 18. Jahrhunderts)*. Einen besonderen Beitrag zur Verbreitung des aufklärerischen Ideen erbrachten die Verleger aus Riga (Henryk Rietz, *Vertrieb und Werbung im Rigaer Buchhandel des 18. Jahrhunderts)* sowie die bekannte Firma W. G . Korn aus Breslau (Gerard Kozielek, *Der Verlag W. G. Korn — Mittler zwischen Ost und West)*.

Nach dem Erscheinen im Jahre 1781 des Toleranzpatentes, erfuhr der Druck von Büchern in tschechischer Sprache einen großen Aufschwung (Antonin Mĕstan, *Die Produktion von Büchern in tschechischer Sprache im 18. Jahrhurdert)*.

Gegenüber einer derart regen Verlagstätigkeit, deren Spuren wir trotz der bereits erwähnten Informationsschwierigkeiten, noch heute verfolgen können, erhob sich ständig eine wesentliche Frage, die jedoch am schwersten zu beantworten war : wer waren die Leser?

Durch die zeitgenössischen schriftlichen Zeugenaussagen kann man annehmen, daß trotz aller Bemühungen und Anschickungen J. F. Steffenhagens, das Buch in lettischer Sprache besonders von deutschsprachigen Lesern gelesen wurde (W. Rosenberg, a.a.O.). Gleichzeitig wurde in Kroatien die Propaganda für die Erweckung des Nationalstolzes und für die Pflege der eigenen literarischen Sprache in erster Phase auf paradoxale Weise in deutscher Sprache vollzogen (Wolfgang Kessler, *Lesebarrieren, Buch und Leser in Kroatien vom Ende des 18. bis in die Mitte des 19. Jahrhunderts)*.

Der Nachhall der gelesenen Bücher ist selbst aus der späteren intellektuellen Produktion oder aus den damaligen Zeitungen ersichtlich (A. S. Mylnikov, *Die Rolle des Buches bei der Festigung der tschechisch-russischen Kulturkontakte in der Epoche der nationalen Wiedergeburt;* und Jürgen Krämmerer, *Zur Rezeption von Russica und Polonica in einer Gelehrtenzeitschrift des 18. Jahrhunderts)*.

Außer den literarischen schriftlichen zeugnisablegenden Rekonstitutionen einiger Bibliotheken, dem Studium der an die Leser gerichteten Aufrufe oder den von den Besitzern verschiedener Bücher gemachten Aufzeichnungen beschäftigte man sich immer mehr mit der Erforschung der Pränumerantenlisten, eine der wichtigsten Quellen zur Feststellung des sozialen und geographischen Verbreitungsgebietes der Drucksichriften. Was die Listen betrifft, die den Büchern oder Periodika in griechischer, bulgarischer, und rumänischer Sprache angefügt waren, so wurden bereits teilweise, Vorbereitungs-oder Syntheseforschungen unternommen (vgl. RESEE, 1974, S. 205—220; 1975, S. 539—548, 1977, S. 799—802, ,,Synthesis", V, 1978). Für das westliche Gebiet finden wir Hinweise im Buch von Rudolf Schenda, *Die Lesestoffe*, S. 35, 144 oder in *Book Subscription Lists Project*, und *Project for Historical Biobibliographie*, Veröffentlichungen die unter der Ägide der Universität aus Newcastle upon Tyne (England) herausgegeben wurden.

Aus den Seiten des Buches, mit dem wir und beschäftigen, sind interessante Mitteilungen ersichtlich über die Verbreitung der ersten russischen Zeitschrift : ,,Vedomosti o voennych i inych delach", die 1703 erschienen ist und deren Abonnentenzahl (anfänglich 1000) nachher zwischen einigen Dutzenden und Tausenden schwankte (W. Gesemann, a.a.O.), oder über die Subskribenten für Bücher in serbischer, kroatischer und ungarischer Sprache.

Der Übergang von der Finanzierung einer Ausgabe durch das Wohlwollen eines Gönners, meist ein reicher und einflußreicher Mann, zur Subvention durch Vorausbezahlung (oder Sub-

skription) d.h. man appelierte an eine große Anzahl von Lesern (eine Art konkrete Erforschung der öffentlichen Meinung), ist eines der beredtsten Zeichen der Kulturrevolution, die stattfinden wird.

Die Art und Weise sich an die Leser zu wenden (auf deren patriotischen Gefühle, persönlichen Stolz oder Neugierde man pochte), die konkreten Vorgehen zur Geldeinsammlung, zur Bücherverteilung sowie die Hindernisse, auf die man stieß (Zensur, mangelndes Interesse der Landsleute), bilden den Gegenstand der Forschungen von Strahinja K. Kostić (*Buchankündigungen sowie Pränumerations- und Subskriptionswesen bei den Serben am Ende des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts).*

Ein anderes Gebiet behandelt István Fried (*Leseschaft und literarische Produktion während der Aufklärung in Ungarn).* Außer einer konkreten zahlenmäßigen Aufstellung einiger Pränumerationslisten bei Büchern und Periodika in ungarischer Sprache zieht I. Fried einen willkommenen Vergleich zwischen der Käuferanzahl einer Ausgabe und der Anzahl aller ungarisch sprechenden Personen, und unter diesen schriftkundigen Personen. Ebenso beredt ist der Preis eines Buches und das mittlere Einkommen der vesschiedenen sozialen Leserkategorien.

Dieselbe Aufgeschlossenheit gegenüber den aus den Pränumerantenlisten ersichtlichen Informationen finden wir auch in dem von Wolfgang Kessler (a.a.O.) meisterhaft geschriebenen Artikel über die Einführung der kroatischkajkawischen Sprache als literarische Sprache. Es werden uns hier die sprachlichen und Erziehungshindernisse veranschaulicht, der Widerstand oder die Adhäsion der verschiedenen sozialen Gruppierungen der aufklärerischen Kultur gegenüber, das Verhältnis zur Literatur in deutscher, ungarischer und lateinischer Sprache.

Der Aufgeschlossenheitsgrad gewisser kroatischer sozialer Schichten gegenüber den in einer der oben erwähnten Sprachen herausgegebenen Büchern ist aus den Pränumerantenlisten bei sieben, zwischen 1818—1845 erschienenen Titeln ersichtlich.

Die Beschreibung der allmählichen Entwicklung der Einstellung der verschiedenen sozialberuflichen Kategorien gegenüber den zu Beginn des 19. Jahrhunderts erschienenen rumänischen Büchern, durch einen Aufruf für Unterstützung seitens der Leser, finden wir in dem bereits erwähnten Artikel von Alexandru Duțu. Bei derselben Forschungsarbeit gelangt man eindeutig zur Schlußfolgerung (die sich implizit auch mit der anderer Autoren deckt), daß der scheinbare Widerstand der Völker aus Süd- und Osteuropa gegenüber der — sagen wir — „modernen" Kultur durch deren Einfall in die traditionellen örtlichen schriftlichen und mündlichen Kulturen, voll mit Symbolen und kurzen andeutungsweisen unverständlichen Hinweisen für out-sider erklärlich ist. Bezeichnend in diesem Sinne scheint uns die Ablehnung des gedruckten Buches von den Kroaten deren volkstümliche i teratur, seit langem die Begeisterung von Kennern erweckt haben (W. Kessler, a.a.O.). Seit dann nahm die Betonung bis zur Übertreibung des Bewußtseins der nationalen Werte ihren Anfang sowie die Spaltung zwischen der ruralen und städtischen Kultur (ihre Folgen wurden erst viel später und mit erheblicher Mühe beseitigt).

In dem Maße das Stadium des Analphabetismus überwunden wurde und der Homo lecturans sich verbreitete, erhob sich die Frage nach geistiger Nahrung, die sich dieser neuen Art von „ausgebrochenem" Hunger bot. Mit gutem Recht stellte man fest, daß sich Ost- und Mitteleuropa lange Zeit besonders einer wertvollen Literatur gegenüber aufgeschlossen zeigte. Obwohl man zu einer extensiven Lektüre überging, blieb die Kultur lange eine soziale Verpflichtlung.

Cătălina Velculescu

Die byzantinischen Kleinchroniken. 1. Teil : *Einleitung und Text* ; 2. Teil : *Historischer Kommentar* von PETER SCHREINER. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1975—1977, 688 + 644 pp. (Corpus Fontium Historiae Byzantinae, Series Vindobonensis, XII, 1—2)

La présente édition a été conçue en trois parties, à savoir : 1) introduction et texte ; 2) commentaire historique ; 3) traduction et index. Elle doit constituer ainsi un instrument de travail comblant la lacune qui obligeait le spécialiste de chercher ces chroniques mineures dans toutes sortes de publications disparates et d'accès difficile, ce qui équivalait à beaucoup de temps perdu.

Ces chroniques se chiffrent à 116 pièces et couvrent un intervalle de temps de douze siècles, depuis le commencement du IV[e] siècle jusqu'au XVI[e]. C'est une magnifique idée que celle de réunir toutes ces chroniques dans un *Corpus*, pour en faire une édition moderne, commentée et

traduite, avec des index minutieusement établis, aussi est-elle digne de susciter la gratitude des spécialistes.

L'éditeur, Peter Schreiner, s'est donné cette tâche sur le conseil du regretté Peter Raymond Joseph Loenertz O. P. Il a commencé par l'édition en 1967 de Βραχεῖα Χρονικά. L'expérience ainsi acquise lui a montré que bon nombre des chroniques mineures publiées auparavant offraient tous les désavantages d'un travail bâclé à la hâte : insuffisantes, elles comportent des lectures inexactes, ainsi que des erreurs de datation et d'interprétation, auxquelles s'ajoutent l'absence de commentaires appropriés, la rareté des traductions et des index.

Pour commencer, le nouvel éditeur s'est mis à réunir des informations et à lire, petit à petit, les manuscrits dispersés dans les diverses bibliothèques. Ce fut un travail de plusieurs années, réclamant des voyages dans la plupart des grandes villes européennes et le concours d'un certain nombre d'érudits. On peut estimer la valeur des résultats obtenus tant d'après la longue liste des manuscrits et des ouvrages consultés, que d'après la richesse des informations recueillies. Les conditions techniques de cette édition sont remarquables et elles font honneur à l'Académie viennoise et aux initiateurs du *Corpus* des sources byzantines, notamment au professeur Herbert Hunger, qui stimula sa promotion.

L'introduction du premier volume comporte l'exposé succinct des principes appliqués par l'éditeur, qui ouvre le commentaire du deuxième volume par une minutieuse analyse littéraire des chroniques mineures. Si l'étude philologique et l'appareil critique n'occupent qu'une place modeste, en revanche le commentaire historique d'une grande richesse suppose une étude approfondie de longue haleine. Dans le cas de chaque chronique, l'éditeur commence par la description du manuscrit, passant ensuite à l'examen du stade actuel des problèmes qu'il pose, tout en indiquant aussi les éditions antérieures. Puis, c'est le tour du texte, de sa traduction et du commentaire que des index systématiques doivent compléter finalement.

En tant que genre littéraire, les chroniques mineures dérivent de l'œuvre des annalistes, nées du besoin de noter certains faits caractéristiques d'intérêt général ou local. Leur but était documentaire ou instructif. Quant à leur rédaction, elle accuse une manière bien à elles et des procédés stylistiques particuliers. En géneral plutôt pauvre, l'information historique qu'elles contiennent n'en est pas moins indispensable, grâce à son caractère complémentaire, quand il s'agit de recouper et de valoriser les sources historiques de première main. Les créateurs de ce genre littéraire étaient d'abord des gens du siècle, mais après la ohute de Constantinople, c'étaient surtout les moines et les membres du clergé qui s'en occupaient, sans grande culture littéraire et avec une connaissance assez vague de l'état des choses dans l'Empire. Leur style s'en ressent : simple, semé d'éléments populaires et fondé sur une conception naïve. Néanmoins, ils étaient parfaitement au courant des affaires de la province byzantine, ce qui leur a permis de léguer maints renseignements précieux relatifs à certains centres ou régions — Chypre Péloponnèse, Sicile, Thessalonique, Mesembria, Gallipoli, Mytilène, etc. Les événements imprévus étaient notés soigneusement : invasions, fondation de telle ou telle ville, évincement de tel ou tel souverain ou patriarche, couronnements, usurpations, assassinats politiques, combats mémorables, rébellions, persécutions religieuses, épidémies, famines,campagnes audacieuses. Ces chroniques enregistraient aussi les phénomènes sortis de l'ordinaire : tremblements de terre, grêles et neiges excessives, innondations, incendies, éclipses, débâcles, écrulements de terrain, effondrement des tours, etc. Entre les événements intervenus au loin, dans la région nord-danubienne des pays roumains, elles mentionnent la victoire remportée sur les Ottomans par Mircea l'Ancien à Rovine en 1395, l'invasion tatare en direction de Varna, à travers la Valachie en 1399, la campagne ottomane contre ce même pays de 1417, la mort du voïvode Mircea l'Ancien le 31 janvier 1419, la victoire de Jean Corvin Hunyadi sur les Ottomans, remportée lors de la bataille de la rivière valaque de Ialomiţa le 2 septembre 1442, la bataille du prince valaque Vlad Dracul (dit l'Empaleur) contre les Ottomans en juin 1462, la victoire d'Etienne le Grand, prince de Moldavie, sur Süleyman Paša en janvier 1475, la campagne de la Porte contre la Moldavie pendant l'été de 1476, la conquête par les Turcs des villes fortes de Kilia et Cetatea Albă (Asprokastron) en 1484, et leur expédition de 1538 dirigée contre le prince Petru Rareş de Moldavie.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, la langue des chroniques mineures comporte des éléments du langage populaire, relevés dans la structure grammaticale et le lexique, surtout à partir du XI^e siècle, c'est-à-dire après la conquête de Constantinople par les Latins. Le contact des vaincus avec les conquérants devait engendrer un rapprochement Orient — Occident, donnant lieu à des influences dans les deux sens, manifestes dans tous les domaines. La connaissance directe de leurs réalités respectives prépara dans un certain sens la voie de la Renaissance et de l'Humanisme, avec des éléments communs, en Italie et à Byzance. Située dans l'un des grands ports de la Méditerranée, la capitale de l'Empire byzantin, devenue par la suite capitale de l'Empire ottoman, entretenait d'innombrables contacts avec l'Occident, surtout par la voie maritime.

Elle s'assimilait facilement les différents courants culturels. Ainsi que le style des chroniques mineures le montre, les nouvelles retentissaient jusqu'aux coins perdus de l'Empire, pénétrant dans le calme des cellules monastiques, où elles étaient notées par les moines suivant la terminologie du temps propre à l'art militaire, au commerce, à la diplomatie, etc. Byzance avait sa propre terminologie, fruit de la persistance ininterrompue de la culture antique, avec quantité d'éléments originaires du lexique latin. Cette strate a été superposée de la terminologie d'origine romane, rayonnant d'Italie et de France. Mais cette dernière n'eut guère le temps de s'implanter et de fructifier à son tour, à cause de l'invasion ottomane en Europe. Byzance servait de modèle aux peuples voisins du Sud-Est de l'Europe. Le concept d'« empaler » disposait en grec byzantin de deux termes d'origine latine : *furkizein* (de *furca)* et *sublizein* (de *subla* = *subula* « épieu, petit épieu »). Fréquents dans les chroniques mineures, ces termes désignaient un procédé courant dans l'Empire byzantin et ensuite dans l'Empire ottoman. Obligé par les circonstances de répondre de la même manière, le voïvode de la Valachie, Vlad Dracul (1456—1462), dit *Ţepeş* (l'Empaleur), dût prendre des mesures d'une cruauté qui imposa à ses contemporains, bien qu'en réalité il ne se montrât en ceci qu'un véritable disciple de Byzance et des sultans ottomans. L'étude des termes d'origine romane, très nombreux dans les chroniques mineures, témoigne de l'étroite dépendance entre l'Orient et l'Occident, facilitant jusqu'à un certain point l'intelligence de certains phénomènes analogues de superstructure.

Avec son troisième volume, qui doit donner la version allemande des chroniques mineures et les index, la présente édition est destinée à faciliter sensiblement le travail des historiens. Elle marquera sans aucun doute un progrès dans le domaine des études byzantines.

H. Mihăescu

Fontes Minores. I—II. Herausgegeben von DIETER SIMON, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, vol. I, 1976, XI + 196 p. ; vol. II, 1977, XIII + 312 p. (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte, Bd. 1, 3)

Résultat du travail d'équipe d'un groupe de spécialistes de l'histoire du droit byzantin, le premier volume de *Fontes minores* marque le point de départ d'une série dirigée par Dieter Simon, qui se propose comme but de compléter les lacunes existantes dans le domaine des sources du droit byzantin et, en même temps, d'offrir des matériaux nouveaux aux recherches déjà commencées sur divers sujets juridiques byzantins. Il prouve, une fois de plus, que l'investigation ou la confrontation des manuscrits peut encore récompenser le spécialiste par la découverte des textes complètement inconnus ou ayant été considérés auparavant comme perdus.

Conçu à la fois comme recueil de sources et d'études en marge de ces sources, le premier volume de *Fontes minores* réunit neuf contributions sur des textes chronologiquement placés entre la fin du VI^{e} et le début du XV^{e} siècle. Il va de soi que n'importe quel volume de sources doit être consulté directement pour obtenir l'image fidèle de son apport au progrès de nos connaissances dans le domaine respectif. Ce volume n'en fait pas exception. C'est pourquoi nous nous bornerons dans cette brève notice de présenter en quelques mots le contenu de chaque contribution, à savoir :

1. Hans Robert Lug, *Ein Bruchstück des Codex-Kommentars des Theodoros* (p. 1—15)

Aux fragments du Commentaire de Théodore l'Hermopolite sur le Code de Justinien publiés par H. J. Scheltema [1] il y a quelques années, H. R. Lug ajoute maintenant un autre fragment trouvé dans le cod. Vind. iur. gr. 2 (olim 3). Cette découverte vient compléter heureusement les connaissances des spécialistes sur cet important ouvrage rédigé dans la deuxième moitié du VI^{e} siècle et qui a connu au cours des siècles suivants une large diffusion.

2. Dieter Simon, *Zur Ehegesetzgebung der Isaurier* (p. 16—43)

D. Simon, en partant du Codex Zaborda 121 (s. 13/14), publie une autre version de la Novelle des empereurs Léon et Constantin sur le droit de divorce. La collation de ce texte avec celui publié par Z. von Lingenthal [2] prouve que cette dernière version est non seulement amé-

---

[1] V. H. J. Scheltema, *Fragmenta Breviarii Codicis a Theodoro Hermopolitano confecti e synopsi Erotematica collecta*, « Studia Byzantina et Neohellenica Neerlandica », Leiden, 1972, p. 9—35.

[2] V. Zepi, *Jus graecoromanum*, I, Aalen, 1962, p. 40—45.

liorée, mais aussi élargie par rapport à celle déjà connue. Il en résulte donc que Lingenthal n'a édité qu'un résumé de l'original. En plus, le codex Zaborda donne des renseignements pour une datation plus sûre de la Novelle. Celle-ci a été rédigée par les empereurs Léon IV et Constantin V en 726/727 et non par Léon IV et Constantin VI, comme le pensait Lingenthal qui l'avait datée par conséquent entre 776 et 780.

3. Jürgen Maruhn, *Eine unbekannte Bearbeitung einer justinianischen Novelle* (p. 44—72)

En dépit du titre énoncé, c'est un texte en partie connu aux spécialistes, grâce à quelques notes rédigées par Lingenthal pour ses éditions [3], qui fait l'objet de cette contribution : Κεφάλαια τοῦ α'τόμου· περὶ διαθηκῶν. Mais son étude approfondie conduit J. Maruhn à des conclusions différentes de celles formulées par son prédécesseur [4]. D'après Maruhn ce texte est une version remaniée de la première Novelle de Justinien, due, à en juger d'après les sources utilisées, à un juriste du VIII^{e} siècle.

4. Ludwig Burgmann et Dieter Simon, *Ein unbekanntes Rechtsbuch* (p. 73—101)

Il s'agit d'un petit livre de droit qui réunit, sous le titre général de Λέων καὶ 'Αλέξανδρος εὐσεβεῖς πιστοὶ ὀρθόδοξοι ἐν Χριστῷ βασιλεῖς 'Ρωμαίων une collection privée de normes fiscales et de droit de voisinage. Rédigé pendant le règne de l'empereur Léon VI et de son frère Alexandre (886—912), ce livre qui a eu comme sources les Basiliques, le Bréviaire et le Commentaire de Théodore d'Hermopolis, ainsi que le Prochiron, s'avère très utile pour la restitution du texte des Basiliques (1.56 et 58) et pour la critique de texte du Code de Justinien.

5. Dieter Simon, *Provinzialrecht und Volksrecht* (p. 102—116)

Comparant un texte trouvé dans le codex Cryptoferratensis Z γ III avec d'autres textes de contenu similaire déjà publiés, Simon aboutit à la conclusion que nous avons affaire à « eine provinziale Interpretationsstufe einer byzantinischen Norm », c'est-à-dire à un de ces produits qu'on peut ranger dans la catégorie de *Volksrecht*. Simon profite de l'occasion pour reprendre le débat autour de la notion de *Volksrecht*, dont il précise d'une manière intéressante le contenu.

6. J. Maruhn, *Ein Beispiel einer schedographischen Bearbeitung eines juristischen Textes*, (p. 117—122)

Cette fois-ci J. Maruhn présente aux spécialistes un tout petit texte rédigé d'après les méthodes schédographiques, qu'il a trouvé dans le codex Marcianus graecus 172 (574). Ce manuscrit provient du sud de l'Italie et porte la date 1175. Notons les quelques considérations de l'éditeur sur les sources utilisées dans la rédaction du κείμενον et sur l'ἑρμηνεία qui accompagnent le texte proprement dit.

7. Dieter Simon, *Ein Synodalakt aus dem Jahre* 1166 (p. 123—125)

Il s'agit d'un συνοδικὸν σημείωμα de 1166 que D. Simon a identifié dans le manuscrit 322 de Moscou et qu'il tient pour inédit. Mais ce texte a été déjà publié par A. P. Kazdan dans Vizantijskij Vremennik (24/1964 p. 84—90), chose d'ailleurs remarquée par Simon lui-même dans une note insérée dans la préface du second volume de *Fontes minores* [5].

8. Andreas Schminck, *Der Traktat* Περὶ γάμων *des Johannes Pediasmos* (p. 126—174)

Utilisant douze manuscrits pour en établir le texte, Schminck met enfin à la disposition des spécialistes le traité de Pediasmos Περὶ γάμων, texte qui, en dépit de son incontestable importance dans la tradition de la βαθμολογία byzantine, n'a été jamais publié jusqu'à présent. Le riche commentaire de Schminck reprend des questions souvent obscures, à savoir : la date et le lieu de rédaction de ce traité, le titre, les sources utilisées par l'auteur, les deux versions offertes par les manuscrits, etc. Il est à souhaiter que cette édition soit le point de départ pour de nouvelles recherches sur le droit de famille byzantin.

9. Günter Weiss, *Kitantza : Zwei spätbyzantinische Dialysisformulare* (p. 175—186)

Les deux formulaires de quittance extraits par G. Weiss du cod. Athos Panteleimonos 152 (a. 1426) prouvent que les Grecs ont gardé l'usage de dresser des quittances même pendant la domination latine.

---

[3] V. Zepi, *op. cit.*, I, p. 190, n. 14 et IV, p. 458, n. 2 et p. 470, n. 2.

[4] Pour Lingenthal les fragments qu'il avait trouvés devaient soit se rapporter à la Novelle de Léon VI, *De tabellionibus*, soit représenter des normes édictées par quelque roi normand pour ses sujets grecs.

[5] V. *Fontes minores II*, p. XIII.

En plus des neuf contributions que nous venons de présenter, le volume comprend une liste des abréviations (p. VII—VIII), une introduction signée par D. Simon (p. IX—XI), un index des manuscrits (p. 187) et une liste des sources du droit byzantin mentionnées par l'appareil critique ou par les commentaires (p. 188—196).

Parvenu tout récemment à la rédaction de la Revue des études sud-est européennes, le second volume de *Fontes minores* s'avère non moins intéressant que le premier. Même un rapide coup d'œil sur les contributions incluses suffira comme argument pour notre affirmation :

1. D. Simon, Sp. Troianos, G. Weiss, *Zum griechischen Novellenindex des Antecessor Iulian* (p. 1—29)

La confrontation des quelques fragments trouvés dans le codex Vind. iur. gr. 15 avec d'autres textes ayant un contenu similaire déjà publiés, conduit les auteurs à une conclusion surprenante : il s'agit d'un index des Novelles de Justinien, rédigé par l'antécesseur Julien. Les auteurs nous donnent une édition critique des fragments mentionnés.

2. Sp. Troianos, *Die Collectio Ambrosiana* (p. 30—44)

À la suite d'un examen approfondi de la *Collectio Ambrosiana*, Sp. Troianos tire la conclusion qu'elle n'est pas seulement une collection canonique — l'opinion courante — mais une collection de Novelles de Justinien sur le droit canonique d'une part et sur le droit matrimonial, le droit d'héritage et le droit de propriété des agriculteurs, d'autre part. Rédigée à l'époque de Justinien, cette *Collectio* a été élargie à l'époque postjustinienne à l'aide du Bréviaire d'Athanase. En plus, Troianos attire l'attention que le texte de la *Collectio*, qui passe pour inédite dans la littérature spécialisée, a été en effet, publié par Schöll et Kroll, qui ont noté avec exactitude dans l'appareil critique de leur édition des Novelles de Justinien, toutes les différences entre la *Collectio* et l'original.

3. D. Simon et Sp. Troianos, *Eklogadion et Ecloga privata aucta* (p. 45—86)

L'Eclogadion n'est pas un fragment de l'*Ecloga privata aucta*, mais au contraire une ré-élaboration de l'*Ecloga*, rédigée peut-être, au début du IX^{e} siècle qui a été incluse dans *Ecloga privata aucta*. Il résulte d'ici que le texte de cette dernière est une contamination entre l'*Ecloga* et l'*Eclogadion*. Telles sont les conclusions du commentaire qui accompagne l'édition de quelques fragments de l'*Eclogadion* puisés dans le cod. Vind. iur.gr. 2. Notons l'utilité des deux appendices qui font suite au texte proprement dit.

4. L. Burgmann, *Byzantinische Rechtslexika* (p. 87—146)

L'auteur attaque un sujet dont le dossier, quoiqu'il ait fait couler beaucoup d'encre, est loin d'être classé dans la littérature spécialisée : les glosses nomiques. Après une présentation critique de la bibliographie antérieure sur ce sujet, Burgmann dresse une liste à plusieurs colonnes de tous les manuscrits (environ 100) comprenant des lexiques juridiques byzantins. Dans les colonnes de cette liste on trouve des indications sur la chronologie des mss., sur leur teneur et sur les divers types de lexiques byzantins y inclus. Burgmann nous offre en plus, l'édition de trois listes de glosses nomiques, puisées dans le cod. Scor. 173. Il est superflu de souligner l'importance de cette contribution qui se recommande d'elle-même.

5. G. Weiss, *Die « Synopsis legum » des Michael Psellos* (p. 147—214)

Weiss nous donne une nouvelle édition de l'ouvrage de Psellos, sensiblement améliorée par rapport aux précédentes. Cette édition permettra sans doute, aux études à venir une appréciation plus exacte de la place occupée par cet ouvrage dans la littérature juridique byzantine du XI^{e} siècle.

6—7. Les deux contributions suivantes, dues à Andreas Schminck, à savoir : *Kritik am Tomos des Sisinnios* (p. 215—254) et *Eine γνώμη des Patriarchen Michael Autoreianos* (p. 255—261) enrichissent, par les textes qu'elles mettent à la disposition des spécialistes, les connaissances dans un domaine insuffisamment étudié, celui du droit matrimonial byzantin.

8. L'édition diplomatique de 13 formulaires de divers actes notariaux, due à D. Simon et Sp. Troianos (p. 262—295) clôt cet intéressant volume de *Fontes minores* que nous venons de présenter.

Le volume comprend en plus des contributions mentionnées, une liste des abréviations (p. VII—X), une introduction signée par D. Simon (p. XI—XIII), une liste des manuscrits (p. 296—298) et une liste des sources du droit byzantin utilisées par les éditeurs (p. 299—319).

La teneur des textes, ainsi que la haute tenue scientifique des éditions et des commentaires qui les accompagnent, font de ces deux volumes de *Fontes minores* une importante contribution à la meilleure connaissance du droit byzantin. M. le professeur Dieter Simon mérite toutes nos félicitations pour l'œuvre entreprise qui aura une suite pour laquelle nous formons nos meilleurs vœux.

Emanuela Popescu

VERA D. LIKHACHOWA, *Византийская миниатюра*, Verlag Istkusstwo, Moskau 1977, in 4°, 22 Seiten + 62 Blätter mit Farbreproduktionen.

Eine Untersuchung der byzantinischen Handschriftensammlungen der UdSSR, die in Moskau, Leningrad, Tbilissi, Jerewan, Kiew, Charkow und Pskow aufbewahrt werden, beweist, daß sie, was ihre Vielfalt und Anzahl anbelangt, zu den reichsten der Welt gehören. Die Handschriften wurden während des 19. und 20. Jahrhunderts von Reisenden wie V. I. Gligorovitsch, P. I. Sewastianow, Porfirji Uspenski u.a. vor allem aus Klöstern am Athos-Berg mitgebracht und zählten zum ehemaligen Bibliotheksbestand des Synods, der theologischen Akademie oder des Russischen Archäologischen Instituts in Konstantinopel.

Die verdienstvolle Byzantinologin Vera D. Likhachowa hat in der vorliegenden Monographie die byzantinischen Handschriften im Hinblick auf ihre künstlerische Gestaltung untersucht und die Miniaturen nach ästhetischen, thematischen und strukturellen Gesichtspunkten analysiert.

In der Einleitung geht die Verfasserin auf die hervorragende Rolle ein, die das Buch seit dem 4. Jahrhundert im Kulturleben des byzantinischen Reiches gespielt hat. Diese bestand in erster Linie darin, daß es zur Stärkung und Verbreitung des Christentums beigetragen, gleichzeitig aber auch Texte mit weltlichem Inhalt sowie Abhandlungen über Mathematik, Astronomie, Alchemie u.a. bekannt gemacht hat.

Im Vergleich zum Mosaik und zur Freske war die Miniatur als künstlerische Form immer freier in der Wiedergabe des künstlerischen Gehalts. Sicher, als Kunstschöpfung nahm sie nie eine Spitzenstellung ein, aber nach der großen Zahl der erhaltengebliebenen bemalten Handschriften zu urteilen, kann die Miniatur als eine sehr rege künstlerische Tätigkeit bezeichnet werden. Zu Beginn wurde sie auf Pergament ausgeführt, das die Farbe leicht annahm, so daß der Schreiber mit dem Maler wirksam zusammenarbeiten konnte. Die Gestaltung von Miniaturen auf Papier kam erst viel später auf. Der Duktus in der Schreibweise der Handschriften bis zum 14. Jahrhundert wird unter dem Begriff Unzialschrift zusammengefaßt, deren Kennzeichen es ist, die Buchstabenformen an den Kreis oder das Viereck nach genau den gleichen Maßen heranzurücken. Im 19. Jahrhundert kam, wahrscheinlich im Studion-Kloster, die Minuskelschrift auf, in der die Buchstaben miteinander verbunden werden.

Im 9. Jahrhundert werden die Initialen häufig mit einem komplizierten Dekor verwendet, was dafür spricht, daß es auf diesem Gebiet schon eine reiche Tradition gab. Bereits im 10. Jahrhundert führten die byzantinischen Maler die zoomorphen Initialen ein. Was ihre Größe anbelangt, so wurde sie den Normalbuchstaben angeglichen (es treten immer mehr Initialen auf einer Seite auf). Im Unterschied dazu bevorzugten die Maler in Westeuropa Initialbuchstaben von außergewöhnlicher Größe, manchmal auch seitenhoch. Die byzantinischen Handschriften werden außer von Initialen oft auch von ornamentalen Frontispizen geziert, die entweder rechteckige oder viereckige Formen aufweisen, oder aber unregelmäßig sind. Das Frontispiz wird darüber hinaus mit geometrischen oder pflanzlichen Ornamenten ergänzt. Das älteste Frontispiz, dsa in einem Handschriftenblatt vorkommt, stammt aus der 2. Hälfte des 9. Jahrhunderts. In den Handschriften der Evangeliarien gab es am Anfang 7 bis 10 Blätter, auf denen Täfelchen mit Ziffern befestigt waren, welche die Kapitelnummern der Evangelien wiedergeben. Diese Täfelchen sind mit Bogen, Säulen und Kapitellen verziert. Außer dem Ornamentieren stellte der Maler auch die Figuren dar, die als Miniaturen bezeichnet wurden.

Die byzantinischen Miniaturen wurden auf separaten Blättern oder auf demselben Blatt ausgeführt, auf das auch der Text niedergeschrieben wurde. Man setzte sie entweder in die Mitte der Zeilen oder an den Rand. Beide Typen traten zur gleichen Zeit auf, der erste in Alexandria, der zweite in Syrien. Die Miniaturen der Evangelisten der ältesten Kodexe wurden alle an einer Stelle zusammengefaßt und dem Text vorangestellt. Seit Anfang des 11. Jahrhunderts brachte man dann jeden einzelnen Evangelisten vor seinem Evangelium.

V. D. Likhachowa beginnt ihre sukzessive Beschreibung byzantinischer Miniaturdenkmäler mit dem sogenannten Hludow-Psalter. Die Handschrift ist im 9. Jahrhundert datiert und zählt 169 Pergamentblätter. Sie ist in Minuskelschrift geschrieben und wurde 1847 vom Athos gebracht. Sie ist im Studion-Kloster zur Zeit der ikonoklastischen Kämpfe entstanden und eröffnete, indem sie die damaligen Ereignisse widerspiegelt, die Geschichte der byzantinischen Psalterillustrationen mit Miniaturen am Textrande. Das Psalterium weist zwei Arten von Miniaturen auf : die eine zeigt auf separaten Blättern Episoden aus Davids Leben, während die andere sich auf den Textinhalt bezieht und an den Breiträndern der Textseite angeordnet ist (es gibt 200 solcher Szenen).

Seit Mitte des 9. und bis zu Beginn des 11. Jahrhunderts — eine Periode, die in der Kunstgeschichte gewöhnlich als „makedonische Renaissance" bezeichnet wird — erstrecken sich die Miniaturbilder über das ganze Blatt und zeichnen sich durch ihre Monumentalität aus, ein Merkmal, das durch den obligatorisch in Gold gehaltenen Fond und den Farbenglanz, der an die Wandmosaiken byzantinischer Kirchen erinnert, noch mehr unterstrichen wird. Die reichliche Verwendung von Gold ging auf ein Grundprinzip der christlichen Ästhetik zurück, auf die Bedeutung der Vorstellungskraft, die den Betrachter aus der wirklichen in die geistige Welt versetzt.

Das Evangeliarium Nr. 53 aus der öffentlichen Bibliothek in Moskau, ein Geschenk aus dem Jahr 1829, zählt 406 Blätter und gehört in denselben Zeitabschnitt. Die Luxusausstattung der Handschrift und die außergewöhnliche Technik der Ausführung lassen darauf schließen, daß sie speziell für die Verwaltung und nicht für den rituellen Gebrauch angefertigt wurde. Sämtliche Pergamentblätter sind purpurgefärbt, der Text ist mit Gold und der Kommentar mit Silber geschrieben, wobei besonders die Genauigkeit und Sorgfalt in der Form der Schriftzeichen hervorzuheben sind. Das Frontispiz des Mathäusevangeliums stellt einen Triumphbogen auf zwei Ebenen dar und wird von einer Kuppel abgeschlossen.

Im 11. und 12. Jahrhundert erscheint statt des goldenen immer häufiger ein blauer Fond. Die Farben strahlen zwar, aber sie sind nicht mehr lebendig. Die Figuren zeigen immer deutlicher den Einfluß des Orients. Eines der Denkmäler aus jener Zeit ist das 1063 entstandene Menologion, das die Lebensbeschreibungen der Heiligen enthält. In gleichartigen Kompositionen werden die Vorstellungen wiederholt, die der Maler von ein und derselben Gestalt in den verschiedenen Lebensabschnitten hat. Zwölf Illustrationen bilden zusammen mit den Frontispizen und den mit tierischen Figuren verzierten Initialen eine Kompositionseinheit. Einen anderen Illustrationstypus, ebenfalls aus dem 11. Jahrhundert, weist das Menologion auf, das im Historischen Museum unter der Nummer 175 aufbewahrt wird. Die 45 Miniaturbilder zeigen von jedem Heiligen Porträte, die am Anfang seiner Lebensgeschichte stehen und mit der Martyriumsszene abgeschlossen werden.

Vom Wirken in den kaiserlichen Ateliers aus dem 11. Jahrhundert zeugt die Apostelgeschichte von 1072, die in der Moskauer Universitätsbibliothek unter der Nummer 2280 aufbewahrt wird. Am Anfang jedes Kapitels erscheint als Ornament ein Frontispiz mit den Apostelfiguren, von deren Taten der Text handelt. Das Spezifische an diesem kleinformatigen Kodex (11 cm groß) sind die Initialen mit den Figuren, die für sich schon eine besondere Komposition darstellen. Die Initiale P zeigt den Apostel Jakob und seinen Schüler Prochor, beide durch ein Band vereinigt, darauf Golgotha und darüber das Kreuz zu sehen sind.

Charakteristisch für die Erzeugnisse der kaiserlichen Schreibstuben am Ende des 11. Jahrhunderts sind die Initialen mit den zarten Figuren, welche zusammen mit den Frontispizen und dem Text eine Kompositionseinheit bilden. Im Psalterium Nr. 214 aus der öffentlichen Bibliothek in Moskau setzt sich die Initiale M aus drei Figuren mit darüberstehenden Inschriften zusammen. Außer den 10 Initialen mit Figuren enthält die Handschrift auch zwei Miniaturen. Das Evangeliarium Nr. 801 aus derselben Bibliothek enthält auch einige mit Purpur bemalte Blätter mit rosafarbener Nuance. Die Minuskelschrift, die eleganten Initialen, die zarten, mit Gold verzierten Frontispize, das Gold der Evangelistengesichter sowie jenes am Zeilenanfang des Textes geben der Seite eine besonders prunkvolle Note.

Einer der am reichsten verzierten Kodexe vom Ende des 11. Jahrhunderts ist das Evangeliarium Nr. 67, ebenfalls aus der letzgenannten Bibliothek. Die Handschrift besteht aus 259 Blättern, ist in Minuskelschrift geschrieben, hat Miniaturen mit den Apostelgesichtern, verzierte Frontispize und Initialen, während der gesamte Text in einen dekorativen Rahmen eingebettet ist. Die sehr verschiedenartigen Ornamente, z.B. die Palmetten oder Vogeldarstellungen, sowie die vielen Abstufungen der Farbtöne verleihen dem Ganzen etwas Feierlich-Erhabenes.

Im 12. Jahrhundert entwickeln die byzantinischen Miniaturisten die künstlerischen Prinzipien früherer Jahrhunderte weiter. Die prunkvollen Rahmen werden noch pompöser verziert, noch mehr überladen mit Zierstrichen. Es treten jetzt auch Darstellungen von Kirchen mit

mehreren Kuppeln auf. Kennzeichnend für diese Periode ist das aus Athos stammende Evangeliarium, das unter der Nummer 10 in der Moskauer Staatsbibliothek aufbewahrt wird.

Man nimmt an, daß zu Beginn des 13. Jahrhunderts, zur Zeit der Eroberung Konstantinopels durch die Teilnehmer am Kreuzzug von 1204, in Nizäa zwei Kodexe entstanden sind. Von den beiden weist das Evangeliarium Nr. 105 aus der öffentlichen Bibliothek die Miniaturen der vier Evangelisten, vier Frontispize, sieben Kanontafeln und 57 evangelische Szenen auf. Einige von diesen kommen sehr selten in byzantinischen Handschriften vor, wie etwa die Szenen : „Petrus am Grabmal Christi", „Der Fluch des Feigenbaumes", während die Komposition „Klage nicht, Maria !" zum erstenmal aufgenommen wird. Zum erstenmal begegnet man auch Szenen mit nur einer oder zwei Personen, wie auch der Darstellung des nackten Körpers. Der zweite Kodex aus dieser Periode enthält das Evangeliarium mit 156 Blättern und die Apostelgeschichte mit 125 Blättern und kommt aus dem Lavros-Kloster am Athos. Kennzeichnend für das Evangelienbuch sind die Symbolfiguren der Evangelisten, die vor allem in der westeuropäischen Kunst anzutreffen sind. Auf dem Miniaturbild des Evangelisten Markus ist hinter seinem Rücken sein Lehrmeister, der Evangelist Petrus zu sehen, während hinter dem Evangelisten Lukas sein Lehrmeister, der Apostel Paulus erscheint.

In der Zeitspanne zwischen der Restauration des Imperiums unter der Palaeologos-Dynastie im Jahr 1261 und bis zum Untergang Konstantinopels von 1453 machte sich der Einfluß der Miniaturtechnik in den Wandmalereien der Kirchen bemerkbar. Es traten gleichzeitig auch einige individuelle Besonderheiten der Maler hervor und man begann, nationale Schulen zu unterscheiden. In dieser Zeit wuchs auch der Einfluß der byzantinischen Kultur auf die abendländische, in erster Linie auf die italienische. Die Stärkung und Ausbreitung des Hesychasmus brachte in der Kunst das Interesse für die Wiedergabe des Menschenbildes hervor. Eines des wertvollsten byzantinischen Kunstdenkmäler aus dem 14. Jahrhundert ist die Handschrift Akathistos der Mutter Gottes, die im Historischen Museum von Moskau unter der Nummer 429 aufbewahrt wird. Alle 24 Hymnen des Akathistos sind illustriert. Der Hintergrund ist in Gold oder in bunten Farben gehalten. Von den Miniaturen sind 16 besonderen Ereignissen im Leben der Mutter Gottes gewidmet. Außerdem erscheinen noch große zoomorphe Initialen und das byzantinische Wappen.

Ein anderes Werk aus der Kunstperiode des Palaeologos, datiert im Jahr 1450, ist die Handschrift Nr. 243 aus der öffentlichen Bibliothek. Sie enthält die Schriften des Propheten Jesaja und die Lebensbeschreibungen der ägyptischen Mönche. Das Evangeliarium Nr. 118 aus derselben Bibliothek steht als Zeuge des Untergangs von Konstantinopel. Die Handschrift wurde bereits im 12. Jahrhundert begonnen, als die Frontispize und Initialen ausgeführt wurden. Im 14. Jahrhundert kamen die Evangelisten hinzu, deren Miniaturen auf die leer gebliebenen Blätter gemalt wurden. Um die Mitte des 15. Jahrhunderts wurde noch das Antlitz des Demetrius Palaeologos, des letzten Vertreters der Dynastie, hinzugemalt. Nach seinem Willen fügte man schließlich noch die Miniaturen des ersten byzantinischen Kaisers, Konstantin, seiner Mutter Helena, des ersten Kaisers aus der Palaeologos-Dynastie, Michael VIII., sowie das byzantinische Wappen mit dem Emblem der Palaeologos hinzu.

Jede Handschrift mit Miniaturen war in ihrer Art ein Unikat, was ihren Wert auch gleich nach ihrer Herstellung so sehr erhöhte. Aus Demut und Frömmigkeit unterließen es die byzantinischen Schreiber und Miniaturisten, ihre Werke mit dem Namen zu zeichnen.

Im zweiten Teil der Monographie werden Fotokopien aus 15 Handschriften in Farbe und im Originalformat reproduziert (insgesamt 62 Miniaturen). Zu unterstreichen ist, daß bei jeder behandelten Handschrift übersichtlich am Rande gedruckt, die gesamte Literatur angeführt wird, die sich auf sie bezieht. So z. B. beginnen die Literaturangaben zum Psalter Nr. 129 aus dem 9. Jahrhundert mit dem Jahr 1866 und reichen bis 1966, wobei 16 Werke aufgeführt werden. Ebenfalls 16 Angaben werden auch im Zusammenhang mit dem Evangeliarium Nr. 21 aus dem 9. Jahrhundert sowie mit dem Akathistos der Mutter Gottes Nr. 429 gebracht. Die Methode der Beschreibung sowie die Akribie der Verfasserin verleihen diesen Seiten einer vollständigen bibliographischen Geschichte den Charakter wahrhafter Minimonographien. Die vergrößerten Miniaturen auf Seite 2 (der Evangelist Markus), das vordere Umschlagbild (Christus nach der Auferstehung), das Bild auf der rückwärtigen Umschlagseite (Das heilige Abendmahl), die Reproduktionen auf den Faltblättern sowie die Zierkästchen am Textrande der Werkanalyse tragen allesamt zur Reichhaltigkeit und zur typographischen Vielgestaltigkeit des Bandes bei. Die Gediegenheit der Untersuchung wie auch die außergewöhnlich gute technische Ausführung der Reproduktionen veranlassen einen, dieser Monographie das Attribut einer einzigartigen Veröffentlichung zu geben, ähnlich einer Handschrift mit Miniaturen.

Paul Mihail

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : ALEXANDRU DUȚU (A.D.) ; H. MIHĂESCU (H. M.) ; ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.) ; CONSTANTIN NOICA (C. N.) ; NICOLAE ȘERBAN TANAȘOCA (N.Ș.T.) ; MIRCEA ANGHELESCU (M.A.) ; DAN IONESCU (D. I.) ; ADOLF ARMBRUSTER (A. A.) ; VALENTIN AL. GEORGESCU (V.A.G.) ; SERGIU COLUMBEANU (S.C.) ; ANDREI PIPPIDI (A.P.) ; ELENA SCĂRLĂTOIU (E.S.)

Une récapitulation des contacts culturels italo-roumains les plus saillants jette une lumière nouvelle sur les étapes parcourues par les lettres roumaines au XVIII^e siècle dans la belle étude du pr MIHAI BERZA, *Rapporti culturali italo-romeni nel Settecento*, « Archivio storico lombardo », Milano, CI, 1975, 24 p.

L'auteur évoque les relations intellectuelles qui se laissent saisir à travers l'image de l'Italie dans les écrits des humanistes roumains (qui revivifiaient l'époque de la présence romaine en Dacie pour en découvrir une source d'énergie capable de faire « renaître » le peuple roumain) et des protagonistes des Lumières (qui ont amplifié l'appel au sources italiennes). « Lo Stolnic » Constantin Cantacuzino, qui avait fait ses études à Padoue, occuppe une place de choix, tout comme une attention spéciale est réservée au secrétaire du prince Constantin Brâncoveanu, Anton Maria Del Chiaro, l'auteur d'une « Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia ». Les relations par le truchement des livres a été assez vif à l'époque des phanariotes, surtout des Mavrocordato. Mais si l'histoire s'avère être le domaine le plus riche en données significatives, d'autres relations ont animé les débats socio-politiques sur la réforme des institutions ; une source a été l'œuvre de Beccaria et les écrits de Filangeri. Dans le domaine des belles-lettres, Metastasio et Alfieri apparaissent aux premiers rangs. C'est, d'ailleurs, dans ce domaine que l'auteur découvre le contact le plus expressif au moment des profondes transformations dans les mentalités, à la fin du siècle et au début du XIX^e siècle ; un témoignage qui refait tout un trajet intellectuel, au long d'un siècle. Il s'agit de la poésie « All'Italia » de Georges Asachi : « In questo giardino dell'Europa dove dolce suona la favella ... Un Romeno della Dacia vienne a trovar gli avi, / Per baciarne le ceneri nei sepolcri ed imparar le loro virtu ».

A. D.

Plusieurs répertoires de livres roumains anciens ont été publiés ces dernières années, en favorisant les études sur la réception du livre dans les villes et villages roumains des siècles passés. Très instructif s'avère être celui publié par FLORIAN DUDAȘ, *Carte veche românească în Bihor, sec. XVI—XVII*, Oradea, 1977, 203 p. (Comitetul de cultură și educație socialistă al județului Bihor). Ce qui augmente la valeur de ce catalogue c'est la richesse des notes faites par les lecteurs sur les pages des livres conservés dans les églises ou maisons d'antan. Citons, par exemple, la note du protopope Daniil sur un exemplaire du livre d'enseignements édité par Varlaam, à Iași, en 1643 : *Carte românească de învățătură*, livre qui se trouvait dans cette région du nord-ouest de la Transylvanie seulement huit années plus tard ; dans cette note, le prêtre venu de Valachie marque le moment de son arrivée dans les contrées de Zărand, « à l'époque de Michel le prince », donc en 1600, lorsque Michel le Brave a uni les trois provinces roumaines. De tels renseignements se combinent avec la diffusion des livres pour mettre en lumière l'apport du livre à la vie culturelle unitaire du peuple roumain : *Pravila* de 1640, imprimée en Valachie, à Govora, a été retrouvée dans deux villages de ce département de Transylvanie, pendant que le livre de Varlaam a été diffusé dans 20 localités et les dispositions canoniques de Tîrgoviște, 1652 — *Îndreptarea legii* — ont été conservées dans 8 villages, parmi lesquels Săpînța. Evidemment, un livre comme le *Chiriacodromion*, paru à Alba Iulia, en 1699, a été acheté par toutes les communautés de la région de Bihor et il a été retrouvé, au moins,

dans 60 localités. Pour l'étude des mouvements culturels dans le Sud-Est et le Centre de l'Europe, au XVI^e—XVII^e siècles, et de leur impact sur la vie sociale et politique des peuples de cette zone, de tels répertoires offrent des données de première main. L'importance de ces instruments de travail est d'autant plus grande au moment où la Réforme a reçu la réplique de la Contre-Réforme et de ce que George Ivaşcu appellait la « Contre-Réforme orthodoxe » qui a favorisé, ensuite, l'offensive politique du peuple roumain qui, en Transylvanie, n'avait aucun statut juridique. En même temps, la diffusion du livre à cette époque constitue un aspect que tout étude sur l'influence du joséphisme et des Lumières allemandes doit prendre en charge. Le livre de Florian Dudaş s'ajoute à la série de travaux publiés par N. Iorga, Ioan Birlea *(Însemnări din bisericile Maramureşului,* 1909) et autres, trop peu connus par les spécialistes étrangers qui s'occuppent de l'histoire culturelle de la Transylvanie aux XVI^e—XVII^e siècles.

A. D.

Un livre qu'on attendait depuis longtemps vient de paraitre : VUK STEFANOVICI KARAGICI, *Cîntece populare sîrbeşti*, Bucarest, Editura Minerva, 1977, 401 p. Il s'agit d'une collection de traductions roumaines faites d'après « Srpske narodne pjesme », connu dans l'original ou par le truchement des versions allemandes ou française, par plusieurs écrivains roumains au long d'après peu un siècle. Le lecteur roumain trouvera dans ce volume les traductions de George Sion, Dionisie Miron, G. Dem. Teodorescu, B. P. Hasdeu, M. Gaster, Lazăr Şăineanu, Virgil Caraivan, N. Batzaria, Anton Balotă et Radu Gyr, Anton Balotă et I. Constantinescu-Delabaia ; le premier a fait paraitre sa version en 1861, les derniers en 1938. L'étude substantielle qui précède ce recueil poétique est signé par l'éditeur Gh. Cardaş qui donne une biographie de Karagici et de son ami B. Kopitar, souligne la portée européenne de l'œuvre du lettré serbe et présente les traducteurs roumains, sans négliger celui qui a amélioré quelques pièces traduites par D. Miron, le grand Mihai Eminescu.

A. D.

Inscriptiones Daciae Romanae, III, 1 ; *Dacia Superior.* Collegit, commentariis indicibusque instruxit, Dacoromanice vertit IOANNES I. RUSSU, adsumptis in operis societatem Milena Dušanić, Nicolao Gudea, Volkers Wollmann. Editions de l'Académie, Bucarest, 1977, 287 pp. + 2 cartes et 209 figures

L'ouvrage comporte 282 inscriptions de 45 localités situées dans la zone sud-ouest, c'est-à-dire dans la région comprise entre le Danube, la Tissa et le Mureş. Bon nombre de ces inscriptions sont à l'état fragmentaire. Dans son Introduction, I. I. Russu traite de la distribution territoriale du matériel épigraphique, de sa nature et son contenu thématique ; l'auteur présente aussi les pièces respectives en donnant leur description, sans oublier de délimiter la zone concernée, autrement dit en précisant les limites de la partie sud-ouest de *Dacia Superior*, et de fournir l'historique de la recherche dans cette zone. Ensuite, les inscriptions groupées par localités partant du sud vers le nord et de l'ouest vers l'est, sont publiées dans une énumération respectant généralement les directions du processus de romanisation. Il convient de relever le commentaire compétent et attentif au détail, complété au moyen des figures qui offrent un instrument approprié à l'interprétation. Grâce surtout à la traduction des textes en roumain, le chercheur sera à même de saisir certaines subtilités d'ordre technique, alors qu'une riche bibliographie et l'Index lui fourniront une bonne orientation quant à leur contenu en général. Deux cartes parachèvent cette bonne orientation, l'une de l'Empire romain au commencement du II^e siècle, l'autre de la distribution des épigraphes dans le territoire étudié. Cette deuxième carte montre que les inscriptions sont plus fréquentes le long des grandes artères routières, ainsi que dans le bassin danubien, à savoir dans la vallée du Danube et dans celles de ses affluents : Caraş, Nera, Cerna, TIBISCUS (Timiş) et MARISSUS (Mureş). On constate chez les éditeurs le désir de publier absolument tout le matériel disponible afin de s'assurer les moyens d'un contrôle efficace, de comparaison et d'interprétation, permettant une connaissance plus approfondie du processus de romanisation.

Ce recueil de textes intéresse l'histoire de la culture romaine dans son ensemble et il mérite d'être retenu par tous les spécialistes de ce domaine. Une fois achevée cette série de recueils, ils formeront un véritable *Corpus*, représentant sans aucun doute un instrument de travail indispensable.

H. M.

J. ŠAŠEL, *L'anthroponymie de la province romaine de Dalmatie.* « Colloques Internationaux du Centre National des Recherches Scientifiques », Paris, 1977, p. 365—383

L'auteur donne un résumé critique des résultats obtenus antérieurement, tout en présentant les fruits des dernières recherches, fondées sur des informations exhaustives. Jusqu'à un certain point, l'anthroponymie supplée, aux données de l'archéologie, des sources littéraires et de la linguistique.

Du fait de sa position à un carrefour de routes et de civilisations, ainsi que—et surtout—en raison de son relief très accidenté, la Dalmatie n'aurait pu bénéficier d'une unité linguistique dans les conditions sociales qui étaient siennes avant la conquête romaine. À présent, les recherches illyriennes commencent à payer, comme le montrent les conclusions des recherches récentes, résumées, par l'auteur à la page 367, figure 2. Lesdites conclusions révèlent la présence des éléments constitutifs suivants : 1) au nord-ouest, le long du Danube et du Sava, jusqu'à la frontière orientale de la Norique, les Celtes ; 2) dans l'angle nord-ouest de l'Adriatique, jusqu'à la limite septentrionale de la péninsule d'Istria, les Vénètes ; 3) dans la puszta hongroise, entre le Danube, la Drava et le Sava, les Pannoniens ; 4) dans la péninsule d'Istria et les îles situées au sud de celle-ci, de même que sur la côte, entre Rijeka (Fiume) et Zadar (Zara), les Istro-Liburniens ; 5) dans le nord-est, sur les deux bords du Danube, Géto-Daces et Mésiens ; 6) vers le sud-est, entre les cours de la Morave et du Vardar, l'Haemus et le Pont-Euxin, les Dardaniens et les Thraces ; 7) au sud-ouest, entre Split, Butrint et le lac d'Ohrid, les Illyriens proprement dits ; 8) au sud et au sud-est de ces derniers, les Epiro-Macédoniens. Dans quelle mesure les Dardaniens appartenaient-ils au point de vue linguistique aux Thraces ou aux Illyriens, il est difficile de le préciser. Peut-être qu'ils étaient plus proches des seconds. Partant de là, on entrevoit les résultats auxquels devait conduire un demi-millénaire de domination romaine, à savoir : en Istrie, le dialecte istro-roman ; sur la côte dalmate et dans les iles, la langue dalmate ; dans le territoire illyrien proprement dit, l'albanais ; dans le territoire thrace, des vestiges de la langue autochtone relevés dans le bulgare et le serbo-croate ; dans les régions habitées par les Daces, les Gètes et les Mésiens, la langue roumaine. Nous avons affaire, par conséquent, à une continuité de vie, de culture et de langue. Comme l'histoire d'un pays ne saurait être parfaitement comprise sans la connaissance des régions voisines, il s'ensuit que l'étude d'un contexte historique dans son ensemble constitue un impératif de toute recherche rigoureuse.

H. M.

J. GROSDIDIER DE MATONS, *Romanos le Mélode et les origines de la poésie religieuse à Byzance.* Préface de Paul Lemerle. Beauchesne, Paris, 1977, XIX, 338 pp.

Originaire d'Emesa en Syrie, Romanos le Mélode était venu à Constantinople au commencement du VI^e siècle, en qualité de membre du clergé. Il était donc le contemporain de Justinien et passe de nos jours pour le plus grand poète lyrique de la littérature byzantine. À certains points de vue, il fait songer à Euripide, bien que rien n'indique qu'il eût connu et imité l'œuvre de cet antique. Sous d'autres rapports, on pourrait le rapprocher du grand conteur roumain Ion Creangă, maître comme lui de l'expression artistique, habile manieur de l'ironie, optimiste, véridique, sans disposer d'une culture littéraire méthodique et approfondie. Il existe comme ça dans la nature des forces latentes d'une vigueur toute particulière, qui peuvent se manifester brusquement, sans avoir besoin de longs préparatifs : elles brisent subitement l'enveloppe sous laquelle elles se cachaient, pour sortir au jour à la suite d'un effort aussi tenace que pleinement conscient. C'est bien l'impression que donne la lecture de la poésie de Romanos. Le poète se sert du récit biblique (tout comme Euripide exploite le mythe hellénique et Creangă le conte roumain) ; mais ce récit, il l'interprète à sa manière, l'actualisant et lui conférant une signification générale humaine. Dans la plupart des cas, la narration revêt la forme d'un drame, d'un événement

typique de la vie humaine et s'explique dans un langage très simple et naturel, mais artistique, sans paraître sciemment élaboré, forcé. D'habitude, elle se déroule le long de dix-huit à vingt-quatre strophes d'égale longueur, une succession de vers sans rime, fondés sur l'intensité de l'accent et non sur la quantité des syllabes comme dans l'Antiquité, avec acrostiche et refrain. Chaque strophe est composée harmonieusement ; le début calme se développe gagnant en ampleur pour finir dans un rythme descendant, constituant une unité bien polie et « arrondie », telle la perle d'un collier. Ce genre de strophe, appelée par certains grammairiens *rotulus* « roulette » est entrée dans la poésie religieuse byzantine sous le nom de *kontakion*, touchant son apogée au VI^e^ siècle et particulièrement illustrée par Romanos le Mélode. Elle se présente comme un sermon en vers, avec pour support le mythe biblique, tout en restant au fond un moyen artistique de l'expression personnelle, la voix d'une effusion lyrique. Si son but est sans doute de consolider le sentiment religieux et de faciliter la connaissance du vrai dogme, il n'en est pas moins vrai que nous avons affaire à une œuvre artistique avec une individualité nettement contourée. C'est une destinée qui nous ferait penser à celle de Johann Sebastien Bach.

J. Grosdidier de Matons a travaillé plus de quinze ans pour lire et procéder au collationnement des manuscrits de Romanos, les commenter, les traduire en français et les publier dans la série des *Sources chrétiennes*, où sont parus les quatre premiers volumes (Paris, 1964—1967). De ce travail de longue haleine est née la présente synthèse, faite sur le conseil du professeur Paul Lemerle, et soutenue à la Sorbonne comme thèse de doctorat.

Tout d'abord, l'ouvrage analyse le genre littéraire du *kontakion*, c'est-à-dire qu'il traite de sa genèse, son évolution et sa structure métrique. Ensuite, l'auteur tâche d'élucider les questions se rapportant à la vie et l'œuvre de Romanos, ainsi qu'à ses idées et à son style. L'application et l'érudition de l'auteur imposent sans aucun doute, toutefois, la poésie de Romanos gagne sensiblement à être connue dans l'original. C'est pourquoi il nous semble que ce qu'il y a de plus précieux dans le travail du savant est justement l'appareil critique qui, accompagné de la traduction en français de cette poésie, facilite son intelligence et permet de goûter d'autant plus l'œuvre du poète byzantin. Cette œuvre se révèle si attirante, que le lecteur, fasciné par elle, l'apprécie ; la personnalité artistique du poète lui impose au point qu'il ne ressent pas le besoin d'opter pour telle ou telle thèse concernant l'origine ethnique de l'auteur des vers respectifs, origine discutée à travers les passions de nos contemporains. Certes, les appartenances, les sources, les modèles et les genres sont plus accessibles à la recherche que le mystère de la création d'une œuvre d'art. L'érudition y trouve un terrain propice et apporte parfois de précieux détails auxiliaires, c'est pourquoi il convient de lui donner le moyen de se déployer en toute liberté.

H. M.

G. G. LITAVRIN, *Византийское общество и государство в X—XI вв. Продлемы истории одного столетия* 976—1081 Nauka, Moscou, 1977, 312 pp.

L'époque étudiée comporte, au point de vue politique, deux phases bien distinctes. La première phase comprend les années 976—1025 : dominée par la forte personnalité de l'empereur Basile II, cette phase se caractérise par les efforts de celui-ci de concentrer le pouvoir entre ses mains, en affaiblissant la noblesse féodale des provinces. Tout au contraire, la seconde phase enregistre une diminution de la cohésion intérieure, les empereurs ayant quelque peu perdu de leur prestige, de sorte que l'aristocratie des villes et campagnes commence à s'imposer graduellement, alors que l'Etat devient moins apte à assurer sa propre sécurité. La mémorable défaite des Byzantins à Mantzikert en 1071, qui devait ouvrir la voie de l'Europe aux Turcs, marque justement le point maximum de ce déclin. Mais le principal but de l'ouvrage est d'approfondir la structure socio-économique de l'Empire et d'en saisir les tendances, autrement dit d'étudier les activités agraires et les relations de la production agricole, la structure des villes, le développement des métiers et du commerce ; d'examiner l'évolution du pouvoir sous ses divers aspects, ainsi que la composition ethnique et les divisions administratives de l'Empire ; de se pencher sur les questions liées à la fonctionnalité de l'appareil administratif et sur les principes fondamentaux du système des prestations et des impôts ; d'étudier l'armée et la flotte ; de saisir enfin les contradictions socio-politiques, les différences de classe et la lutte pour le pouvoir.

L'auteur abouti à quelques conclusions qu'on pourrait résumer comme suit : si cette époque est vraiment celle où les rapports féodaux se précisent, il n'y a par contre aucune confirmation de la thèse soutenue par certains spécialistes quant à la propriété de l'Etat sur absolument toutes les terres. Dès ce moment là, la complexité de la structure ethnique et politique de l'Empire suggère l'existence en germes des aspirations qui feront naître progressivement une

conscience ethnique chez les Grecs et les non Grecs de l'Empire. L'économie naturelle se combinait avec celle basé sur l'échange, qui s'épanouissait plus rapidement sur la côte méditerranéenne. Généralement, par rapport à l'Europe occidentale, les progrès de la production étaient minimes sinon même stationnaires, ce qui déterminait une crise incessante.

Quelle est la méthode de travail de l'auteur? D'habitude, il prend pour point de départ les études et les synthèses disponibles, qu'il compare aux sources, en procédant à leur analyse minutieuse, afin de se rendre compte jusqu'à quel point ce matériel peut justifier ou infirmer certaines conclusions. Nous avons affaire à une vision d'envergure, doublée d'une étude exhaustive, de sorte que la recherche évolue sur un terrain solide. Comme de juste, ni les sources, ni les études partielles réalisées jusqu'à présent ne sauraient suffire quand il s'agit d'un ensemble historique aussi vaste et de multiples aspects, mais le chercheur aura la satisfaction de l'examiner de ses propres yeux, d'en trier lui-même les données et de les assimiler, en élucidant les choses tout d'abord pour son propre profit. L'étude des relations de production suppose l'analyse rigoureuse des normes juridiques, ce qui explique l'importance de la place réservée aux sources du droit dans ce volume. Or, la terminologie juridique montre combien étroits étaient ses liens avec l'antiquité romaine, chose qui se dégage non seulement de la lecture des paragraphes des différentes lois, mais aussi des actes de propriété publique ou privée. L'Empire était un conglomérat dont l'unité reposait sur une tradition millénaire. Tout en saisissant l'unité de la tradition culturelle, des aspirations et du désir de liberté, l'auteur n'oublie pas de mettre en lumière les particularités locales, les différences linguistiques et religieuses, les influences de date plus récente venues du monde arabe, de l'est de l'Asie Mineure, du nord et de l'ouest européen et, en tout premier lieu, l'apport de la civilisation autochtone.

Disposant d'une riche information bien utilisée, l'ouvrage met en lumière et examine les traits essentiels d'une société humaine propres à une époque historique donnée. Cet examen est aussi poussé que les sources le permettent et effectué sans préjugé.

H. M.

Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV. Iosephi Valentini labore reperta et transcripta ac typis mandata. Vol. XXIII et XXIV. Trofenik, München, 1976—1977, VIII, 427 + VIII, 525 pp.

Les deux volumes comptent 968 documents numérotés de 6286 à 7254 et datés des années 1455—1462, c'est-à-dire du temps de Skanderbeg. Ces documents portent sur une aire géographique assez étendue, comprise entre l'Italie, la Hongrie, la mer Noire, l'Asie Mineure et l'Afrique du nord, où l'élément albanais s'est manifesté sous diverses formes. En Albanie, ce qui s'avère typique à cette époque c'est la lutte contre la menace turque, à laquelle le héros albanais tâche de faire front au moyen des alliances avec l'Occident, le nord ou le nord-est de l'Europe. Des ambassades et des informations s'échangeaient entre l'Albanie, l'Italie, la Hongrie et la Principauté de Transylvanie. La personnalité de Jean Corvin de Hunedoara, mentionnée avec éloges et espoir, se dessine imposante à l'échelle européenne. Selon le document n° 7008 du 26 février 1461, la Valachie était déjà tombée sous la souzeraineté ottomane, alors que la Moldavie résistait encore. Le document n° 7173 du 28 juin 1462 annonce l'entrée des Turcs dans cette dernière principauté, dont le prince s'était replié dans la montagne pour organiser au mieux sa défense. Mais particulièrement intéressants pour l'histoire intérieure de l'Albanie sont les documents n^{os} 6295 du 13 mars 1455 et 6408 du 26 avril 1456, qui donnent la description détaillée des travaux d'aménagement du port de Dyrrhachium (Durrës), réalisés avec manœuvres albanais venus de Scodra, Drivastun, Alessio (Lesh) et quelques autres localités, par suite d'une convention entre Skanderbeg et Venise. Ces documents montrent également le caractère des échanges commerciaux et des relations de production. D'autre part, un document (n° 6290) du 15 février 1455 fait état d'un lettré, nommé Albert, « doctor utriusque iuris », venu de Transylvanie en Albanie comme conseiller en ce qui concerne la résistence antiottomane. Un autre ambassadeur transylvain est mentionné par le document n° 6448 du 12 août 1456 ; il s'agit d'un « illustris comes Bistricensis » (du district de Bistriţa).

H.M.

EMMANOUIL KRIARAS, *Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας 1100—1669*. Thessalonique, 1977, XC, 421 pp.

Lors du dernier Congrès international des études byzantines tenu à Athènes, on a beaucoup parlé de cette œuvre, ce qui témoigne de son utilité. Sa richesse en phonétismes, les formes et les structures qu'elle comporte sont précieux pour la reconstitution de l'histoire de la langue grecque à une étape importante de son évolution. L'étude du lexique ouvre des perspectives nouvelles sur la culture byzantine, ses multiples rapports avec le reste du monde et le jeu des influences mutuelles dans ce domaine. En poussant l'étude encore plus loin, on découvre le mode de vie, la conception du monde, l'âme, les aspirations et l'art de tout un peuple. En effet, l'étude d'une littérature ou d'une culture ne saurait négliger le langage dont elles usent, car il s'agit là de l'une des manifestations les plus importantes de l'humanité.

Le présent volume enregistre le lexique compris entre les mots δέκα — ἐλλεβορώδης, examiné selon le critère alphabétique ; chaque mot en est discuté, précisé et expliqué au moyen d'exemples. Des indications supplémentaires, portant sur le principe ou sur des problèmes de rédaction sont comprises dans la Préface et la riche bibliographie qui lui fait suite. Le caractère typographique, la qualité du papier et l'ensemble des conditions graphiques de ce volume en font également un livre de haute tenue.

Toute langue change insensiblement, sans qu'on puisse saisir ces mouvements imperceptibles, de même que ceux de la croissance de l'herbe. Considérée à travers les mots d'un dictionnaire qui embrasse une période d'environ six siècles, l'évolution du langage devient perceptible notamment dans ses éléments structuraux les plus intimes, c'est-à-dire les sons, ainsi que les formes et les instruments grammaticaux. C'est pourquoi rien d'étonnant à ce qu'un certain nombre de prépositions occupent plusieurs colonnes du lexicon. Il y a des mots pauvres de significations, alors que d'autres en sont très riches et de large diffusion. Rédigé soigneusement et partant de sources multiples, le dictionnaire est un véritable miro ir de la vie. Par exemple, il montre certains mots, des plus courants, qui persistent avec ténacité depuis Homère à nos jours ; ils appartiennent au noyau de la langue et sont dans la plupart des cas polyvalents. D'autres mots ne font que caractériser un courant passager, pour disparaître avec lui.

Les mots d'origine latine du présent volume se rapportent surtout au domaine de l'art militaire, de l'administration publique et du droit. Plus populaires, les deux premières catégories ont partiellement survécu dans le néogrec, cependant que le langage juridique s'est toujours confiné dans les limites étroites de la spécialisation. Entre les influences lexicales les plus récentes, celle qui domine au point de vue étendue et variété est l'influence italienne, avec ses variantes vénitienne, génoise et florentine. Ces influences se font sentir non seulement dans la navigation, le commerce et la technique, mais aussi dans la vie intellectuelle, les relations mondaines, l'activité littéraire ou artistique. Une étude des rapports de l'humanisme byzantin avec l'humanisme occidental ne saurait être réalisée avec succès sans l'étude des influences linguistiques. De beaucoup moins importante que celle italienne s'avère l'influence française, illustrée dans le présent volume par trois mots. Notons un écho roumain évident représenté par le mot δόμνα « la femme du prince », reproduit d'après Stavrinos et l'*Histoire de la Valachie*, d'où l'on cite la remarque : « Le prince aimait sa dame, mais regardait une autre ». Les termes d'origine orientale sont bien rares également ; ils se réduisent à un mot arabe et un autre turc.

H.M.

SHABAN DEMIRAJ, *Morfologjia historike e gjuhës shqipe* (Morphologie historique de la langue albanaise). 2e partie. Tiranë 1976, 220 pp. (Universiteti i Tiranës. Fakulteti i Historisë dhe i Filologjisë)

Le présent volume a été consacré par son auteur à l'étude de la morphologie du verbe et il continue l'ouvrage paru en 1973, dédié à la morphologie du nom. Disons en grand qu'il s'agit d'un traité de morphologie historique, destiné principalement aux étudiants ; mais comme l'ouvrage repose sur une information bien fondée et qu'il a un caractère bien personnel, il peut être tout aussi utile aux spécialistes. Son auteur connaît magistralement la littérature spécialisée, il prend appui sur des comparaisons ou des parallélismes empruntés aux domaines indo-européen et balkanique, il met à profit les textes albanais antérieurs au XIXe siècle, il trouve son bénéfice dans les acquis de la dialectologie et sait toujours valoriser les données de la linguistique générale, combinant fort heureusement diverses méthodes et se servant d'un style

très clair. Tout ceci contribue à faire de l'ouvrage respectif une contribution précieuse à l'étude et à l'enseignement de la langue albanaise.

Sur les vingt-cinq chapitres de ce traité, les quinze derniers sont consacrés au verbe, comme suit : le système verbal et son évolution historique, la conjugaison active, le présent, l'imparfait, le parfait synthétique et le parfait analytique, le futur, l'impératif, le conjonctif, l'optatif, l'admiratif, la conjugaison passive, le participe, le supin et l'infinitif. Un trait digne d'être retenu est l'originalité de la terminologie grammaticale en albanais. Alors qu'en roumain ou en français, par exemple, la terminologie qui a fini par s'imposer est faite de néologismes latins ou grecs antiques, en albanais, par contre, presque tous les termes respectifs ont été traduits de manière à constituer un instrument qui lui soit propre, par des moyens populaires et de ce fait accessibles à tous. Cette remarque s'applique à tout le domaine de la terminologie scientifique, où l'albanais obtient des résultats analogues grâce au procédé de la composition, de même que la langue allemande. La morphologie du verbe albanais contient des éléments archaïques, nécessaires à l'étude comparée des langues indo-européennes. Elle comporte, en outre, des phénomènes évolués, de nature analytique, fruits des ressources internes de cette langue, ainsi que des produits absoluments typiques, déterminés par le mode de vie et par la psychologie du peuple albanais. Pour conclure : un très bon livre didactique, qui permet une meilleure connaissance du langage en général.

H.M.

BAGRA GEORGIEVA, *Традиционна строителна и жилищна терминология* (Building and traditional dwelling terminology), in "Zbornik za narodni umotvoreni i narodopis", XL, Sofia, 1976, p. 99— 145,

Using information from studies which have so far appeared with reference to popular building in Bulgaria and also the card index *The Linguistic Atlas of Bulgaria*, architect Bagra Georgieva has produced the first complete study concerning popular Bulgarian terminology with reference to building. The authoress sets down the characteristics of the traditional house, under names, and tries to trace the limits of the different types using linguistic data.

The rich terminology found in everyday speech is set down systematically in three chapters. The first chapter groups together the names for building materials, the types of house and the parts of the house (in alphabetical order) and the names for the different parts of construction (architecturally speaking) according to their place in the building. In the second part are gathered the names for the different traditional rooms according to their fundamental characteristic use and their place in the layout of the rooms. The third part deals with the architectural elements and the interior fittings.

The richness and variety of popular names from this "onomasiological field" are proved by the rigorous examination of the evidence for each geographical zone and region. Alongside the basic terms of Slavic origin, used over a wide area, several metaphorical creations or borrowed terms which have a limited distribution, exist in this field. Moving on from there, we find that many terms of Turkish origin, which have been borrowed by several south east European languages, are also known in popular Bulgarian speech. Such words are *badadie, bina, džam, kepeng, martak, paianta, parmaklik, perde, pop,* and so on.

As in other areas of everyday life, certain terms of Romanian origin have also penetrated into building terminology, borrowings which can be explained by the closeness of so many centuries. Alongside the terms brought to our notice by previous researchers who were interested in these borrowings (for example V. D. Scheludko, *Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen*, in "Balkan-Archiv", III, 1927, S. Niţă-Armaş and colaborators ; *L'influence roumaine sur le lexique des langues slaves*, in "Romanoslavica", XVI, 1968, V. Nestorescu, *Cuvinte de origine română in graiurile bulgăreşti* (Words of Romanian origin in Bulgarian idioms), in"Studii şi cercetări lingvistice", 24, 1973, p. 187—196 and so on) this present work includes certain terms which appear for the first time.

Thus we can suppose that the following building terms in Bulgarian are of Romanian origin : *bundruk* "a support" (found in Ihtiman) < Rom. *buiandruc* (origin unknown) : *kovtor, koftor, koptor* "cuptor-oven" (found in northern Bulgaria, its Romanian origin is discussed by I. Petkanov in the article *Proizhod, značenie i rasprostranenie na dumata koptor (koftor)*(The origin, the meaning and the area of the word 'koptor, koftor'), in ' Izvestija na Instituta za bălgarski ezik", III. 1954), *porta* "gate" < Rom. *poartă* (Lat. origin), *talpă* "foundation" < Rom. *talpă* (Mag. origin), and so on.

We can suppose that the term *prispa* has found its way into Bulgarian through Romanian since it refers to an element in building specific to Romanian dwellings. In Romanian the term is borrowed from the Ukr. *prispa*. However the area in which the Bulgarian term is used (Vraca, Dobrudža, Silistra, Tolbukhin) makes it possible to be of Romanian etymology. The same situation arises with the Romanian term *horn* "chimney" < Ukr. *horn*, which is found in the form of *orn* in the Vraca zone.

The Romanian term *pat* comes from the neo-Greek (< *patós* "a beaten road"). Although the Bulgarian *pat* ("a divan or box, mattress" in the zone of Panagiursko and Sliven and with the meaning" a bed made of planks fixed to the wan" in the zone of Svištov and Smoleansk) could have been borrowed directly from the neo-Greek, we believe it to be a direct borrowing from the Romanian because the sense in which it is used in Bulgarian exists only in Romanian. Naturally there are many terms of neo-Greek origin which are common to several south-east European languages, as much in the field of building as in other onomasiological fields, but a comparative study of the senses which certain terms in different languages have developed can furnish valuable indications concerning the way in which they spread as well as the direct language from which the borrowing came.

The lexical material registered by Bagra Georgieva is rich in its suggestions and deserves careful study to discover new aspects of south-east European linguistics.

Z.M.

HANS DAIBER, *Ein Kompendium der Aristotelischen Meteorologie in der Fassung des Hunain Ibn-Ishaq*. North-Holland Publishing Company, Amsterdam, Oxford, 1973, 117 p. litographiées

Publié, sous les auspices de l'Union Académique Internationale, par l' Académie Royale des Sciences de Hollande, dans la série qui s'intitule « Aristoteles Semitico-Latinus », l'ouvrage de Hans Daiber se range dans la série des recherches extrêmement poussées que l'on entreprend de nos jours sur l'héritage aristotélique au sein de l'Antiquité et du Moyen Age. On connaît le vaste projet de l'« Aristoteles Graecus » entamé en 1965 par l'*Aristoteles Archiv* de l'Université libre de Berlin, sous la direction d'un des plus grands spécialistes contemporains, le professeur Paul Moraux. Déjà en 1971 on avait rassemblé plus de 1000 microfilms, des textes et commentaires dont les manuscrits se trouvent un peu partout en Europe et même en U.S.A., et toujours en 1971 on a pu avoir un premier remarquable résultat de ces recherches — qui tendent en fin de compte à refaire l'édition des œuvres complètes d'Aristote au plus haut niveau d'exactitude possible historiquement — avec l'ouvrage de Dieter Harlfinger, un des principaux collaborateurs, «Die Textgeschichte der Pseudo-Aristotelischen Schrift ΠΕΡΙ ΑΤΟΜΩΝ ΓΡΑΜΜΩΝ», dont le commentaire introductif est un des meilleurs textes sur le problème historique de l'exégèse et de la tradition aristotélique dans notre culture. D'autre part on connaît les travaux également autorisés, que l'on entreprend à Louvain sur l'« Aristoteles latinus ». On avait depuis assez longtemps entrepris des études sur l'Aristote *arabe*, mais l'« Aristoteles Semitico-Latinus » de l'Académie des Sciences de Hollande semble devoir couronner toutes les recherches sur le troisième filon de l'exégèse en question, après celui grec — qui reste dominant, comme on le verra ici-même — et celui latin.

L'ouvrage de Hans Daiber présente et commente pour la première fois un résumé arabe de la « Météorologie », dont l'éditeur a eu entre les mains et photographié deux manuscrits se trouvant en Irak. Il est inutile de rappeler l'importance que la tradition arabe a eu pour la culture européenne, en ce qui concerne la préservation des textes d'Aristote et de ses commentateurs grecs par les traductions arabes, au point que maintes fois on n'a connu Aristote, au début tout au moins, que par les Arabes. Le commentateur contemporain indique même, pour les cas de la « Météorologie », que les très précieux Fragments et Commentaires de Théophraste, l'illustre disciple et continuateur d'Aristote, ne nous sont connus que par des traductions arabes et syriennes. Aussi remarque-t-il dès le début qu'il y a des chances de trouver du nouveau en puisant dans les archives orientales, non sans souligner toutefois que la version dont il s'agit est plutôt conforme à l'interprétation « néo-platonicienne » d'Aristote, de toute façon à la grande série des commentateurs qui commence par Alexandre d'Aphrodise et se clôt (sans que l'auteur en fasse mention) par l'interprète qui a eu un si grand retentissement dans les principautés roumaines, comme dans tout le Sud-Est Européen, Théophile Corydalée. D'ailleurs Daiber ne cite qu'Alexandre d'Aphrodise et Olympiodoros (p. 2), mais la liste est bien plus longue et les « commentaria in Aristotelem » publiés au tournant du siècle par l'Académie de Berlin nous renseignent pleinement là-dessus.

Le problème que Daiber se pose est d'établir si Hunain (+873) est vraiment l'auteur du *Compendium* en question, vu qu'il en existe un autre, plus ample et mieux connu, rédigé par Ibn al-Bitriq (+840), et si les deux n'ont pas eu comme source un modèle grec. Hunain, qui est connu par des traductions du grec et du syrien, n'est pas en général mentionné comme auteur du *Compendium*, dans les bibliographies que l'on possède sur les auteurs et commentateurs arabes. Par ailleurs les analyses statistiques que l'on pourrait faire, en comparant le *Compendium* à d'autres textes de Hunain, ne sauraient être décisives. L'auteur moderne prend alors une autre voie de recherche, qui est de comparer le résumé de Hunain avec celui de Ibn al-Bitriq.

L'entreprise s'avère fructueuse, et Daiber offre une belle pièce d'érudition. En comparant la façon de traduire certaines expressions grecques par les deux auteurs arabes, il met le lecteur à même de surprendre des différences bien significatives. Même les erreurs de traduction de Hunain peuvent témoigner de son indépendance par rapport à son prédécesseur. L'indépendance s'accentue si l'on considère la façon de présenter les problèmes, c'est-à-dire l'organisation du matériel de la « Météorologie ». N'y aurait-il pas eu deux paraphrases grecques du texte d'Aristote dont se seraient inspiré les commentateurs arabes (p. 11)? De toute façon la version de Hunain semble plutôt s'inspirer directement d'un texte grec que du *Compendium* d'Ibn al-Bitriq. S'il est question chez les deux d'un éloignement du texte d'Aristote, on en peut trouver l'origine dans l'exégèse hellénistique et post-hellénistique elle-même. D'où la conclusion à laquelle aboutit l'« Introduction » : la tradition arabe n'est pas intéressante seulement pour l'histoire de l'Aristotélisme dans le monde arabe, mais aussi pour celle de l'Aristotélisme grec, dont beaucoup d'ouvrages exégétiques sont à jamais perdus.

Le reste de l'ouvrage de Hans Daiber contient le texte arabe de Hunain, avec traduction en regard et un très riche commentaire.

On peut se demander — sous l'angle de la culture scientifique de notre siècle — si tout cet effort d'érudition autour de la science d'Aristote est voué à conduire à des résultats, autrement intéressants qu'au point de vue historique, et encore bien restreints. Il nous semble fructueux *au moins* sur un point : pour établir, à travers les trois exégèses d'Aristote — grecque, latine et arabe — quel est l'*esprit exégétique* de la culture européenne, en opposition aux deux grandes orientations, puissamment exégétiques, de la culture indienne et de celle chinoise. Mais de toute façon, si les interprétations d'Aristote sont en mesure d'intéresser encore notre culture et si dans leur centre se situe l'exégèse *grecque*, il nous faut souligner que du côté Sud-Est européen, voire roumain, nous sommes à même d'apporter un contribution réelle, avec la mise en valeur de l'œuvre de Théophile Corydalée.

On a fait un premier effort en publiant à Bucarest deux des sept textes philosophiques du grand commentateur (+1746), l'« Introduction à la Logique » (1970) et les « Commentaires à la Métaphysique » (1972). L'édition devrait être menée à bout, sinon en Roumanie du moins en Grèce. Les éminents chercheurs occidentaux, tel Hans Daiber, trouveraient dans l'œuvre de Corydalée une *somme* de l'exégèse grecque, et de la sorte bien souvent du nouveau pour leurs études dans l'ancien.

C.N.

HÉLÈNE AHRWEILER, *Byzance: les pays et les territoires*, London, Variorum Reprints, 1976, 338 p.

Après les *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance* (Londres, 1971), Madame Hélène Ahrweiler a regroupé sous le titre *Byzance: les pays et les territoires*, dans le deuxième volume que lui ont consacré, à la grande utilité des byzantinistes, les « Variorum Reprints », quelques travaux ayant trait surtout à la géographie historique de Byzance. On y retrouve les deux rapports, de caractère plus général et théorique, présentés par l'auteur aux Congrès internationaux d'études byzantines d'Oxford (1966) et de Bucarest (1971) : *Les problèmes de la géographie historique byzantine* et *La frontière et les frontières de Byzance en Orient*. Leur fait suite le mémoire sur *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081—1317) particulièrement au XIII^e siècle* (« Travaux et mémoires », I, Paris, 1965, p. 1—204), au fond un livre et un véritable modèle de ce que devrait être, selon l'auteur, une étude de géographie historique byzantine au sens moderne du mot. *Istanbul, carrefour des routes continentales et maritimes aux XV^e—XIX^e siècles* (« Bulletin de l'Associations, Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen », XII, 1, 1974, p. 9—26), brillant aperçu sur la condition géographique de la « Polis » par excellence, nous invite à méditer sur les « permanences » géo-historiques dont témoignent l'histoire de la capitale byzantine ainsi que celle de la capitale ottomane qui la remplaça. Une étude particulièrement intéressante est sans doute celle

que l'éminent historien de la mer byzantine qui est l'auteur nous donne sur *L'escale dans le monde byzantin* (« Recueils de la Société Jean Bodin », 32, Bruxelles, 1974, p. 161–178) ; on y insiste sur le caractère surtout militaire de l'escale à Byzance. Maints points obscurs de la géographie et de l'histoire du bassin pontique, où se sont rencontrés pour des combats ou pour des échanges pacifiques, commerciaux et culturels, Byzantins et « Tauroscythes », sont éclaircis dans l'étude sur *Les relations entre les Byzantins et les Russes au IXe siècle* (« Bulletin d'Information et de Coordination de l'Association internationale des Etudes Byzantines », 5, Athènes-Paris, 1971, p. 44–70). L'étude qui sert d'introduction générale à ce recueil, *L'Empire byzantin. Formation, évolution, décadence* (« Recueils de la Société Jean Bodin », 31, Bruxelles, 1973, p. 181–198) dépasse, certes, les cadres de la géographie historique ; en brossant, d'un point de vue original, le portrait de cet Empire à deux visages – l'un cosmopolite, l'autre national, hellénique – l'auteur n'a fait ici que donner une esquisse de son futur livre sur *L'idéologie politique de l'Empire byzantin* (Paris, 1975), l'un des meilleurs ouvrages de synthèse sur la pensée politique des Byzantins dont on dispose de nos jours.

A relire ces travaux de Madame Hélène Ahrweiler on se rend compte de tout ce que lui doit la géographie historique de Byzance, cette discipline qu'elle a trouvée « hésitante dans ses méthodes et maîtrisant mal ou peu ses instruments » : beaucoup plus de précision dans la définition de son objet, de ses méthodes, de ses moyens, ainsi qu'un progrès substantiel dans la pratique de la recherche dans ce domaine. Les résultats de cette recherche, entrés désormais dans le patrimoine de notre science, les *desiderata* clairement formulés, les voies indiquées à la recherche de l'avenir sur la terre ferme et sur la mer byzantines font déjà de l'auteur un « classique » de cette branche de la byzantinologie.

N. Ş. T.

RADU CONSTANTINESCU, *Texte româneşti în arhive străine: Nicetae Heracleensis, Commentariorum XVI orationum Gregorii Nazianzeni fragmenta*, Bucarest, 1977, 238 p.

A l'occasion d'un séjour à Moscou, Radu Constantinescu a trouvé dans les Archives Centrales d'Etat plusieurs manuscrits slavo-roumains qui offrent de nouvelles informations sur la culture roumaine au début du XVe siècle. Parmi ces manuscrits, l'ouvrage dont nous rendons compte présente ceux comprenant les seize λόγοι οἱ ἀναγινωσκόμενοι de Grégoire de Nazianz (surtout le ms. 1494 du Fonds Mazurin, copié par un certain Gavril en 1413, identifié par l'auteur comme étant Gavril Uric ; le manuscrit, inconnu jusqu'alors aux chercheurs, est le plus uncien de sa plume) et aussi le manuscrit 55 du Fonds Bibliothèque Sinodale du Musée historique de Moscou, qui contient les commentaires de Niketas de Héraclée aux discours de Grégoire (le manuscrit englobe aussi un fragment du *Hexamaeron* de Jean l'Exarque, daté du commencement du XVe siècle par une annotation faite en 1411, au temps des voïvodes valaques Mircea l'Ancien et Mihail, son fils).

Radu Constantinescu refait avec beaucoup d'érudition l'inventaire complet des manuscrits contenant les discours de Grégoire en vieux-slave, avec ou sans commentaires de Niketas, tout comme l'histoire de ces textes dans la culture roumaine, non sans signaler la contribution originale des copistes roumains. La deuxième partie de l'ouvrage nous offre le texte des commentaires de Niketas et les glosses slavo-roumaines de XIVe–XVIe siècles, des fragments de la version slave avec le commentaire slavo-roumain de 1411 (en traduction latine) et l'édition critique des fragments du commentaire de Niketas et des glosses grecques du VIIIe–IXe siècles. A la fin, un riche index et quelques reproductions facilitent le contact avec un texte vraiment aride.

Important non seulement pour l'histoire de la culture roumaine mais aussi pour les études balkaniques, le livre de R. Constantinescu éveillera sans doute l'intérêt du public spécialisé.

M. A.

EMIL TURDEANU, *Le* **Testament d'Abraham** *en slave et en roumain*, tiré à part de « Oxford Slavonic Papers », New Series, vol. X, 1977, p. 1–38

L'apocryphe intitulé *Le Testament d'Abraham* ou *La mort d'Abraham* a joui d'une fortune spéciale dans l'aire sud- et est-européenne ; il a circulé dans différentes rédactions bulgares, croates, roumaines, russes, serbes, ukrainiennes et, naturellement, en grec et en vieux-slave.

De ces manuscrits, l'image de la coupe que la Mort présente à l'expirant a pénétré dans le folklore et l'auteur en offre quelques exemples illustratifs pour le folklore roumain dans un bref *appendix* à son étude (p. 37—38) ; mais on retrouve cette image dans la littérature et si ce *topos* peut venir sous la plume du chroniqueur moldave Azarie (XVI[e] siècle) directement du texte slave de la légende (и тамо Димитріе лютѫѧ испивь чашѫ съмрьти...), le cliché de « la coupe empoisonnée de la mort » a certainement pénétré dans les vers du poète C. Conachi, dans la première moitié du XIX[e] siècle, par le truchement d'un *verş*, d'une complainte populaire du type mentionné par E. Turdeanu.

Dans son étude, d'une remarquable minutie philologique, l'auteur classe le matériel très riche concernant les versions et la circulation de l'apocryphe dans le domaine slave et roumain. Le prototype grec condensé, plus ancien, est à l'origine de quatre groupes de manuscrits en langues slaves : Sl[1] (comprenant des manuscrits bulgares, serbes et russes, c'est-à-dire de pays orthodoxes), Sl[2] (croates), Sl[3] (le plus ancien manuscrit est en slavon serbe du XV[e] siècle), Sl[4] (deux manuscrits dont un en moyen bulgare, copié en Moldavie au XVI[e] siècle). A cette même lignée sont apparentées deux familles de rédactions roumaines, traduites du slavon : Roum. [1] (le texte de *Codex Sturdzanus*, très proche du groupe Sl[3]) et Roum.[2] (deux manuscrits, semblables aux manuscrits slaves du groupe Sl[4]) ; une troisième famille, représentée par quinze manuscrits — dont sept signalés maintenant, pour la première fois, par E. Turdeanu — descend directement de la rédaction grecque développée, plus moderne. Cette version a circulé jusqu'au commencement du XIX[e] siècle ; les manuscrits proviennent de toutes les provinces de la Roumanie, ce qui témoigne encore une fois « de l'unité culturelle étroite et permanente dans laquelle ont vécu les Roumains aux siècles passés » (p. 37).

M. A.

KOSTADINKA PASKALEVA, *Икони от Сливенски Край*, Editions « Septemvri », Sofia, 1975, texte bulgare, allemand, russe et français, cent photos en couleur par Bogdan Stefanov

Kostadinka Paskaleva, conservateur en chef à la Filiale d'art bulgare ancien de la Galerie d'art nationale, conçoit son étude introductive à l'album en tant qu'une partie d'un vaste programme qui devrait permettre la classification géographique et chronologique des quelques milliers d'icônes bulgares, peintes pendant pas moins de dix siècles et conservées de nos jours dans les musées et les églises du pays.

L'auteur tient à nous avertir dès le début que Slivène et ses environs ne furent pas, aux temps de la Renaissance bulgare, un centre artistique comparable à celui de Triavna, de Samokov ou de Bansko. Les artisans de la région ne formèrent jamais une « école » et ne furent capables de résister que médiocrement à la concurrence des icônes provenant d'autres centres de Bulgarie (notamment de Triavna) ou bien de Grèce et de Mont Athos. Et pourtant, la peinture d'icônes de la région de Slivène ne doit pas être negligée, car elle a connu son histoire à elle, toujours inséparable de la destinée de la ville même de Slivène.

On sait, par exemple, que pendant le Deuxième royaume bulgare il y avait à Slivène une communauté monastique puissante et que, grâce à celle-ci, la ville était parfois appelée le « Petit Athos ». Dévastée par les Turcs, la ville retrouve tout-de-même, à l'époque ottomane, une vie économique prospère, basée sur les corporations artisanales et le commerce.

Les icônes de Slivène, dont les premières conservées datent à peine de la seconde moitié du XVII[e] siècle, témoignent du même conservatisme iconographique et de la même pénétration d'éléments folkloriques que toute autre icône bulgare de cette période. De plus, une grande diversité de manières semble compléter l'image de cette production artistique, souvent éclipsée, étouffée même, par les œuvres des peintres de Triavna.

Les photos en couleur, dont de nombreux détails suggestifs, contribuent également à la réussite de l'album.

D. I.

THEANO CHATZIDAKIS, *The Monastery of Kaisariani*, Editions Apollon, Athènes, 1977.

Cet excellent petit guide présente un monument dont l'histoire est intimement liée à celle d'Athènes et de l'Attique pendant le Moyen Âge. Mme Theano Chatzidakis, docteur en histoire de l'art byzantin, commence sa petite monographie par une description du site, réputé

depuis l'Antiquité pour ses sources et ses prés, véritable paradis des abeilles. Des moines-apiculteurs y firent édifier leur couvent au XI^{e} siècle, lui assurant, des siècles durant, un régime privilégié, celui d'une *stavropegiaki*. La grande église et les bains sont les seuls vestiges de l'époque de la fondation du monastère. Les peintures murales datent, à l'exception de quelques fragments attribués au XIV^{e} siècle, de l'époque ottomane. Les fresques du narthex, ajouté à l'église au XVII^{e} siècle, sont l'œuvre du peintre Jean Hypatos de Péloponnèse et datent de 1682. Ce sont ces fresques qui ont intéressé le plus l'auteur de cette brève note, car elles sont contemporaines à un nombre d'ensembles exécutés par des artistes grecs sur le territoire de la Roumanie, notamment ceux de Biserica Doamnei de Bucarest et de Cetățuia — Jassy.

D. I.

KRISTA ZACH, *Orthodoxe Kirche und rumänisches Volksbewußtsein im 15. bis 18. Jahrhundert.* In Kommission bei Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1977, 223 S., 3 Faltkarten (Schriften zur Geistesgeschichte des östlichen Europa, Band 11)

Die historiographische Landschaft Rumäniens aus dem letzten Jahrzehnt weist mehrere Arbeiten auf, die unterschiedlichen Fragen des rumänischen Nationalgefühls und- bewußtseins nachgehen. Diesem lobenswerten Streben der einheimischen Historiker traten auch ausländische Fachkräfte zur Seite und ihre beachtenswerten Beiträge wurden von der rumänischen Kritik im allgemeinen begrüßt und positiv aufgenommen. Eine rumänische Nationsgeschichte steht allerdings noch aus. Sie zu schreiben dürfte nun aber nicht nur möglich sondern vielmehr auch fällig sein im Hinblick eben der eingangs erwähnten zahlreichen Einzeluntersuchungen zu dieser Grundfrage der rumänischen Geschichte.

Vorliegendes Buch der fleißigen Münchner Historikerin Krista Zach muß ebenfalls als ein Teilstück der bibliographischen Grundlage der zukünftigen Darstellung der rumänischen Nationsgeschichte betrachtet werden.

In der Rekonstituierung der Geschichte der rumänischen Nation wird wohl schwerlich an dem hier besprochenen Werk vorbeigegangen werden können. Dafür ist einmal der Gegenstand zu bedeutend und zum andern die intelligente Fragenstellung und -lösungen der Verfasserin zu anregend und in vielen Beziehungen mit endgültigen, weil zutreffenden Ergebnissen und Schlußfolgerungen gekennzeichnet. Die überwältigende Anzahl letzterer erschwert es dem Rezensenten, den Inhalt des Buches eingehender zu untersuchen. Aus der Fülle der Details und der auf den ersten Blick zusammenhangsfreier Erscheinungen wählt Krista Zach die aufschlußreichsten heraus, um Bezüge herauszustellen, die die gesamte Schau verdeutlichen und überzeugen.

Das Buch bietet eigentlich mehr als der Titel ankündigt. Es gestaltet sich zu einer Geschichte des rumänischen Volksbewußtseins, in dessen Erhaltung und Umwandlung zu einem ausgesprochenen Nationalbewußtsein nun die orthodoxe Kirche tatsächlich eine große Rolle gespielt hat. Das ethnische und nationale Kollektivempfinden und -bewußtsein fand in der Romanität und dem orthodoxen Glaubensbekenntnis die geistige Begründung und den ideologischen Nährboden, wodurch schon in der Frühzeit ein gesamtrumänisches Einheitgefühl entstand, das durch die wirtschaftlichen Beziehungen zwischen den drei Fürstentümern Siebenbürgen, Moldau und Walachei sowie durch das Bewußtsein eines gemeinsamen historischen Schicksals weiteren Aufschwung erfuhr.

Einige kleine Ausstellungen : Die Bistumsgründung aus dem Jahre 1227 kann mit Milcovia nicht gleichgesetzt werden, weil die Urkunden bloß von einem Kumanenbistum berichten. Das Milcovia-Bistum aus dem 14. Jahrhundert setzt dasjenige der Kumanen fort, das der Tatarensturm aus dem Jahre 1241/42 hinwegfegte. Die Papsturkunden zur rumänischen Geschichte aus der Hurmuzaki-Sammlung liegen nun in besseren und vollständigeren Vatikan-Editionen vor : *Pontificia Commissio ad redigendum codicem iuris canonici orientalis*, Fontes, Series III, Band I—XIII, Rom, 1943—1971.

Die Bibliographie, die die Verfasserin benützt, ist geradezu beeindruckend und grenzt an Vollständigkeit. Einige zusätzliche Titel hätten es allerdings verdient, von ihr ausgewertet zu werden : Radu Rosetti, *Despre unguri și episcopiile catolice din Moldova*, in „Analele Academiei Române". Mem. secț. ist. Seria II, 1905, S. 247—322 ; Béla Iványi, *Geschichte des Dominikanerordens in Siebenbürgen und der Moldau*, in „Siebenbürgische Vierteljahrsschrift", 63, 1939, S. 22—59, 241—256, 379—394 ; 64, 1940, S. 25—40, „Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde", 50 (1944), 2—3, S. 543—573 ; Karl Reinerth, *Aus der Vorgeschichte der siebenbürgisch-sächsischen Reformation. Ein Beitrag zur Geschichte des Milkover Bistums*, ebenda, 50 (1941), 1, S. 3—70 ; Gheorghe Moisescu, *Catolicismul în Moldova pînă la sfîrșitul veacului XIV*,

Bukarest, 1942: Radu Constantinescu, *Note privind istoria bisericii române în secolele XIII—XIV*, în „Studii și materiale de istorie medie", VI, 1973, S. 173—192 (insbesonder der Beitrag *Pseudo-Episcopii)*. Ältere aber noch gültige Arbeiten von einem der größten rumänischen Historiker, Dimitrie Onciul, hätten ebenfalls mit Gewinn herangezogen werden können.

Unsere kleinen Ausstellungen und Ergänzungsvorschläge können den wissenschaftlichen Wert dieses schön geschriebenen Buches nicht schmälern. Wir machten sie bloß in der Absicht und mit dem Wunsch, sie in einer neuen Auflage berücksichtigt zu sehen, die in rumänischer Übersetzung herausgegeben werden könnte und müßte, denn das Thema und seine Behandlung durch Krista Zach gebieten geradezu, dieses hochwissenschaftliche Werk auch breiteren Leserkreisen aus Rumänien zugänglich zu machen.

A. A.

CHARALAMBOS K. PAPASTATHIS, *Zur Verbreitung der « Hexabiblos » des Harmenopoulos im slavischen Raum*, tiré à part des « Balkan Studies ». Thessaloniki 17, 1976, 67—78

C'est de quelques aspects matériels de la diffusion de l'Hexabiblos en tant que source de réception du droit byzantin dans l'espace slave (non pas uniquement chez les Slaves) que le distingué historien du droit, de Thessaloniki, s'occupe dans cette savante étude. Il réserve de toute évidence pour une prochaine occasion (que l'on attend avec impatience) l'analyse de l'application effective de l'Hexabiblos dans la pratique judiciaire des pays envisagés. Les résultats éloquents auxquels l'auteur a abouti par sa recherche nous confirment dans notre sentiment que la diffusion de l'H. est plus aisée et plus féconde, si on l'aborde par rapport à l'espace sud-est européen. Ce n'est, en effet, qu'à l'intérieur de cet espace que les connexions sont le plus souvent inextricables. Et ce n'est que par une étude comparative de cet ensemble (dont les ébauches disponibles sont loin de donner pleine satisfaction) qu'elles s'éclairent mutuellement.

Chez les Serbes, comme chez les Grecs, l'auteur voit dans l'H. un instrument d'unité nationale et culturelle, mais la nécessité d'une traduction serbe ne se fit sentir que très tard, et justement pour mieux s'opposer à la domination autrichienne. Il s'agit du manuscrit de Petar Vitković, établi de 1797 à 1798 à partir des éditions de Gothofredus (1587) et Spanos (1777), et disparu à la suite de l'incendie qui en 1810 ravagea la bibliothèque du Patriarcat de Karlowitz.

L'auteur présente ensuite d'intéressantes données détaillées sur le maintien de l'H. dans la Bessarabie après 1812 sous le régime tsariste, ainsi que sur le sort qu'y a connu sa publication en russe (1835, 1854 et trois éditions privées, 1850, 1904, 1908), à côté du Manuel de Donici (d'après l'édition de Jassy, 1814), du Chrysobulle synodal moldave de 1785 et de la coutume du pays. On y ajoute des renseignements sur la situation finale jusqu'en 1928, qui a entraîné en 1921 à Bucarest la traduction d'Ion Peretz d'après la version utilisée par le sénat impérial en Russie. L'auteur oppose cette longévité de l'H. en Bessarabie à son application moldave qui aurait pris fin en 1817 (entrée en vigueur du Code Callimache). Dans une étude [1] qui complète substantiellement celle (Gh. Cronț, 1963) que l'auteur cite à la page 71, n. 3, l'auteur de ces lignes a eu l'occasion de montrer que la réception de l'H. en Moldavie continue après cette date et qu'avant 1840 Christian Flechtenmacher (auteur principal du Code Callimache, 1816—1817) qui, outre les Basiliques, utilisa avec prédilection l'H., avait de bonnes raisons pour en donner une seconde traduction roumaine dont le texte ne s'est malheureusement pas conservé. L'on constate en même temps qu'à partir de la réception moldave de l'H., cristalisée en 1812, le droit byzantin a connu en Bessarabie, sous les auspices d'Harmenopoulos, un essor bien différent du déclin qui va se manifester bientôt en Moldavie, avant et après l'union de 1859 avec la Valachie. On peut donc se demander quels facteurs ont contribué à ce décalage et quelle en est la signification historique et sociale.

Pour Charalambos Papastathis, Petru Manéga et Léonide Aristidović Kasso, dont on connaît le rôle dans la codification du droit ou dans l'histoire du droit byzantin en Bessarabie, seraient des juristes grecs. Le problème mérite que l'on s'y arrête en passant. Pour Manéga, originaire de Valachie, licencié en droit de Paris, nous renvoyons à l'ouvrage de Kasso qui précise que son père était originaire d'Arta, dans le nord de l'Epire, région de forte émigration d'élé-

[1] *Le droit roumain de Justinien dans les Principautés danubiennes aux XVIII*^{e} *siècle. III. Le rôle de l'Hexabible d'Harménopule*, in « Studii clasice » 13, 1971, 207—239.

ments roumains (Cuţovlahi) et albanais [2]. Quant à Leon Kasso, Ilie Popescu-Spineni [3] a bien documenté son origine roumaine par le père (Caşu, descendant de Stefanache, Transylvain d'origine) et gréco-vénitienne par la mère (Biazzi, apparentés aux Italiens Crispi ; ensuite Biazi-Mavro).

En Serbie, après le soulèvement de 1804, la disparition de l'H. n'a pas tardé, faisant place à la modernisation du droit, processus qui en Bulgarie ne commence qu'après 1878. Un arrêt de 1900 de la Cour de Cassation de Bulgarie consacre encore l'application de l'H. à des rapports nés avant les lois civiles organiques de la Bulgarie autonome (l'auteur, brevitatis causa, parle du code civil bulgare). Pour le reste, l'histoire de l'H. en Bulgarie n'a pas retenu l'attention de Ch. P., probablement en raison de l'absence de toute traduction dans la langue du peuple. C'est là un fait significatif qui nécessite une explication conduisant à l'examen inévitable des aspects négatifs du processus envisagé, mis au service des intérêts du haut clergé, le même problème se retrouvant en Serbie.

L'auteur estime avec raison que dans les Balkans l'impact expansionniste des grandes puissances en matière législative aussi a trouvé un terrain favorable dans la croyance (et dans les conditions objectives qui donnaient naissance à celleci) des petits Etats balkaniques que leur modernisation exigeait le rejet des emprunts faits à l'Europe et du droit traditionnel. Il n'y a pas lieu d'aborder ici ce problème d'une évidente complexité (voir les références de l'auteur, p. 78, n. 1). Mais il est certain que le droit de l'H. ne pouvait plus servir, par une impossible continuité quelconque, à l'élaboration du droit dans les Balkans aux XIX[e] et XX[e] siècles. La disparition de l'H. était une nécessité historique : la complexe et célèbre expérience hellénique (où l'H. était formellement consacré à titre de code moderne) le prouve assez. Dans les pays roumains, les essais, au début du XIX[e] siècle (Moldavie, 1804), d'en faire autant, avaient échoué. Plus tard, la tentative moldave d'un Νέος Ἁρμενόπουλος bien modernisé (après 1821 ? 1830 ?) est due à un juriste d'origine grecque (K. Chrysokephalos) et resta sans suite, en dehors d'une intéressante introduction éditée récemment par D. S. Gkinis.

La belle introduction de Ch. P. à l'histoire sud-est européenne de l'H. attend donc une suite qu'il est le plus qualifié pour entreprendre. C'est donc un double remerciement que nous lui devons et qu'il mérite amplement.

V. A. G.

I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII—XIV (Colloquio romeno-italiano, Bucureşti, 1975). Edited by Ştefan Pascu, « Bibliotheca Historica Romaniae », no. 56, Bucureşti, Ed. Acad., 1977, 171 pages

The book comprises seven papers, discussed at the Romanian-Italian colloquium, held in Bucharest, on March 27—28, 1975. The colloquium was devoted to one of the important topics the Romanian and Italian historiographies are concerned with, namely the presence and activity of the Genoese navigators and merchants in the Black Sea and in the area of the Lower Danube.

In the foreword of the book, Prof. Ştefan Pascu, the president of the Section of Historical Sciences of the Academy of the Socialist Republic of Romania, points out the interest of the research works on the "century-old Romanian Italian relations" not only for the history of Genoa, but also for the history of the Romanians.

In the opening speech at the colloquium, Prof. Cristofor Simionescu, vice-president of the Academy of the Socialist Republic of Romania, has shown that the Bucharest session actually continues the Rome colloquium of 1973, sponsored by the Accademia Nazionale die Lincei. Prof. Cristofor Simionescu has underlined that the topic of the Bucharest colloquium

---

[2] Pëtr Manega, *Zabytyi kodifikator bessarabskogo prava* (Pierre Manéga, un codificateur oublié du droit de Bessarabie), 1914 (trad. roum. par St. Gr. Berechet, Bucureşti, 1923, p. 9—10). Pompiliu Eliade, *Hist. de l'esprit public en Roumanie au XIX[e] siècle*. Bucureşti, 1, 1905, voir l'index, a démontré que Manéga n'était pas docteur en droit de Paris, ce titre étant usurpé. K. Triantaphyllopoulos, in *Eleutheroydakê Egklyklopaidikon Lexikon*. Athènes 9, 1930. 106, cité par Ch. P. le présente comme juriste d'origine grecque.

[3] Notice bio-bibliographique chez L. A. Casso, *Dreptul bizantin în Basarabia*, trad. par. St. Gr. Berechet. Jassy, 1940, III—XI (*Vizantijskoe pravo v Bessarabii*. Moscou, 1907). Il existe aussi une trad. par A. Vărzar et P. Davidescu (1923).

is an important and interesting chapter of economic, political and cultural history concerning not only the history of the Romanian and Italian people, but also European history.

L'importance de la Mer Noire dans l'histoire de Gênes (pp. 13—33) is the title of the paper by Prof. Roberto S. Lopez, a world-renowned scientist in the sphere of mediaeval economic history. In the first part of the communication. prof. Lopez deals with an ample synthesis of the history of Genoese trade in the Black Sea, after the various activities of the Genoese merchants on the Black Sea, in a vast network of harbours, such as the great maritime fortress of Caffa. He also mentions the important role played by Chilia and Licostomo, ports at the Mouths of the Danube, near the Black Sea, where numerous and constant relationships were established between the Genoese and the Romanians. The second part of the paper is devoted to the place held by the Black Sea region in the commercial relations between Genoa and the Far-East. Starting from the Black Sea, the Genoese merchants passed throughout Asia, reaching China, in order to bring from that country the famous silks. In a fascinating image of the Genoese-Chinese economic relations Prof. Lopez brings to the fore some of the most significant facts and events which illustrated the Genoese's presence on the long commercial way from the Black Sea to China.

In *La storiografia romena ed i Genovesi nel Mar Nero* (pp. 35—46), Prof. Ştefan Pascu surveys the contributions of the Romanian chroniclers and historians from the period of the ancient chroniclers to this day — as concerns the information on the trade relationships between the Romanians and the Genoese in the Middle Ages. Prof. Pascu also mentions the wide economic and political international framework of those relationships. In this respect, the most interesting chapters are those on Romanian and Italian history as well as the chapter on European history in the Middle Ages.

In *Les Génois au Bas-Danube aux XIII^e et XIV^e siècles* (pp. 47—61) prof. Constantin C. Giurescu, late member of the Academy, points to the Genoese commercial penetration into the Romanian geographical space, by means of the big way of communication, the Danube. The writer mentions the products which were the object of the Romanian-Genoese commercial relations, and records a number of financial appreciations concerning the merchandise sold and bought. Prof. C. C. Giurescu also lists the names of several Genoese businessmen, who used to carry out their activity in the Romanian harbours at the Mouths of the Danube. Prof. Giurescu shows that according to an important document of June 24, 1349 issued by King Louis of Hungary, the farthest point reached by Genoese navigators on the Danube was, the Iron Gate i.e. the western most site of Wallachia.

A well-documented historiographic paper by Giovanna Petti Balbi concerns Genoese works on the expansion of the Ligurian maritime republic in the Black Sea : *Gli studi genovesi sulle colonie del Mar Nero* (pp. 63—86). It is shown that ever since the mediaeval period, the Genoese presence in the Levant and the Black Sea aroused the interest of numerous chroniclers, travellers, statesmen and scientists either Genoese or from other countries. Somewhat later, in the framework of the trend initiated by the erudite positivistic historiography, a great number, of researchers started investigating the archives, as well as archeology and numismatics. At the turn of the 19th century, the concern for the history of the maritime expansion of Genoa was particularly outstanding. One aspect of the expansion, most interesting to the Genoese historians, was the commercial and maritime activity in the Black Sea. In this respect Giovanna Petti Balbi offers an important bibliographical orientation. She also comments on the problems which were the main objects of a research work initiated, among other Romanian scientists by Nicolae Iorga and Gheorghe I. Brătianu.

Guido Astuti, in *Le colonie genovesi del Mar Nero e i loro ordinamenti giuridici* (pp. 87—129), makes comprehensive analysis concerning the juridical institutions of the Genoese colonies at the Black Sea. At the beginning G. Astuti also emphasized N. Iorga's and Gheorghe I. Brătianu's contributions regarding the organization of those colonies. The author discusses the international juridical position of the colonies and, implicitly, the regulation of their relations with the Byzantine Empire, with the sovereigns and the leaders of the territories where they settled; the regime of the relations of independence or of autonomy from the metropolis-fortress and its leadership; the institutional, administrative and financial structures of the principal colonies, proceeding either from the general legislation of the Genoese republic, or from their specieal statute. The communication also comprises a number of comments on sources of special interest to the researchers concerned with the history of the Genoese colonial institutions.

Caffa et la Moldavie face à l'expansion ottomane (1453—1484) (pp. 131—153) is the title of a paper presented by Şerban Papacostea. The author shows that the setting up of the Ottoman control over the Northern side of the Black Sea, as well as the conquest of the Southern

side, were the result of the great development of the Ottoman maritime force in the second half of the 15th century. The first part of the paper discusses the specific elements that determined the final success of the Ottoman policy in the Northern area of the Black Sea, that policy having in its sphere of action Genoa and Moldavia. The second part of the paper presents the several stages in which the Ottoman domination extended over the Black Sea. Several references are made to the policy of the great European powers in that part of Europe : Hungary, Poland and, of course, the Ottoman Empire, the object of that policy being to ensure the control over the Danube Delta and the whole area of the Lower Danube.

The last paper of the book is written by Octavian Iliescu, *La monnaie génoise dans les pays roumains au XIII^{e}—XV^{e} siècles* (pp. 155—171). The author points out that coins stamped in Genoa — except one piece — arę almost inexistent in the Romanian towns with which the Genoese got in touch. Instead, the coins of Genoese colonies from the Levant penetrated both in Moldavia and in Dobrudja. Particularly interesting is the coin stamping of local ports, such as Cetatea-Albă, in the first rank, Chilia and Licostomo.

The scholarly papers included in *The Genoese at the Black Sea* put forward new facts and ideas which will interest historians of South-East Europe. At the same time, they make known a fruitful discussion between Romanian and Italian historians, shedding light on a long period of economic and political relations.

S.C.

J. BOUCHARD, *Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordatos avec Jean Le Clerc et William Wake*, tiré à part de «Ὁ Ἐρανιστής», 11, 1974, Athènes, 1977

Les belles découvertes d'archives se font rares, ces derniers temps. C'est ce qui augmente le prix de celle qui a permis à Jacques Bouchard, professeur à l'Université de Montréal, une étude extrêmement enrichissante de la personnalité de Nicolas Mavrocordato et de sa bibliothèque, vues à travers la correspondance du prince phanariote avec l'érudit polygraphe Jean Le Clerc et avec l'archevêque de Cantorbéry William Wake. L'existence de plusieurs dossiers, contenant les lettres reçues par Le Clerc, dans le fonds Jo. Clericus de l'Universiteits—Bibliotheek d'Amsterdam était connue depuis quarante ans, mais on n'en eut une idée précise qu'au III^{e} Congrès International des études du Sud-Est européen (1974), par cette même communication que J. Bouchard vient de publier.

La plupart de ces documents, de la plume des secrétaires A. Epis, N. Wolff, E. Bergler et D. Procopiou, datent de 1720—1727, époque où Mavrocordato régnait en Valachie : ce sont des listes de livres, dont la longueur nous réjouit autant qu'elle a dû ennuyer Le Clerc. chargé de fournir à son correspondant les auteurs anciens et modernes que celui-ci souhaitait posséder dans les meilleures éditions. A comparer les titres des centaines d'ouvrages réclamés au catalogue de la bibliothèque princière sur le témoignage duquel se fondaient jusqu'à présent toutes les recherches consacrées à la vie intellectuelle en Valachie au XVIII^{e} siècle, on parvient à une image beaucoup plus complète du savoir encyclopédique acquis par le prince au rythme de ses prodigieuses lectures. Ayant tenté de le faire ailleurs (*Studii clasice*, XVII, 1977, pp. 233—246), nous avons déjà reconnu l'attention spéciale accordée par N. Mavrocordato aux sciences de l'antiquité, philologie classique, archéologie, numismatique et épigraphie. En matière de littérature, telle autre source, qu'on n'a pas encore suffisamment examinée, pourra, sans démentir ces premières conclusions, montrer les choix proposés au milieu culturel phanariote, auxquels répondait la bibliothèque du fils aîné de Nicolas. L'ouverture progressive des horizons intellectuels est la conséquence d'un élargissement des relations internationales.

Ainsi, grâce à Le Clerc, s'établit un échange épistolaire entre Mavrocordato et W. Wake, dont J. Gouillard avait déjà publié un spécimen (une lettre du primat britannique transcrite sur la feuille de garde d'un exemplaire du Περὶ καθηκόντων paru à Leipzig en 1722), en signalant l'intérêt du fonds Wake de la Christ Church Library d'Oxford. Nous devons à présent aux patientes investigations de J. Bouchard l'édition critique de deux lettres de Mavrocordato et de quatre réponses du prélat. Il y est surtout question d'envois de livres et de manuscrits grecs.

Une note mentionne au passage une missive adressée de la part du prince au savant J. A. Fabricius et conservée à Copenhague : y en aurait-il encore d'autres ?

L'auteur prépare également une édition des dialogues de Nicolas Mavrocordato et l'on a pu lire dans cette revue même (13, 1975, pp. 197—207) le texte, soigneusement déchiffré et commenté, de six épîtres « à la manière de Phalaris », variations sur le thème du pouvoir absolu.

joutons enfin que la plus récente contribution de J. Bouchard à l'étude de l'œuvre de Mavrocordato devance (de peu, espérons-le) la parution du volume auquel elle appartient, un recueil de travaux sur l'Aufklärung néo-hellénique dédié au Professeur C. Dimaras par ses élèves et amis.

A.P.

AL. ZUB, *Junimea, implicatii istoriografice, 1864—1885*, Editions « Junimea », Jassy, 1976, 384 p.

Qualifié comme historien de l'historiographie par ses travaux de longue haleine sur des prédécesseurs illustres — M. Kogălniceanu, A. D. Xenopol, V. Pârvan —, ouvrages de piété biographique et d'encyclopédisme bibliographique, Al. Zub s'est assigné une nouvelle responsabilité, qui n'est pas légère. Telle est la place tenue dans la culture roumaine moderne par le courant d'opinion et de pensée provoqué par la société littéraire « Junimea » (fondée à Jassy en 1863/1864) et animé par la revue qui fut la sienne, « Convorbiri literare » (Jassy, 1867—1885, et Bucarest, 1886—1944), qu'il sera toujours utile d'estimer quels ont été ses rapports avec les progrès de la science historique en Roumanie. Beau sujet, autour duquel les contributions ne manqueront pas de se multiplier. Déjà la tâche de l'auteur a été considérablement facilitée par l'étude compréhensive de Z. Ornea, *Junimea si junimismul* (Bucarest, 1975) ainsi que par la récente bibliographie de C. Pompilian et H. Zalis, destinée à remplacer celle dressée par M. Sânzianu, *Convorbiri literare. Indice bibliografic, 1867—1937* (Bucarest, 1937).

Aux « Convorbiri literare », les études historiques ne prendront la prééminence qu'en 1902 et seulement jusqu'en 1906, époque où la revue était dirigée par I. Bogdan et comptait dans son comité de rédaction, parmi d'autres historiens, D. Onciul et N. Iorga. Cependant, Al. Zub a jugé nécessaire de revenir aux origines du mouvement pour examiner les préoccupations historiques de plusieurs des fondateurs ou des autres membres de la « Junimea », manifestées soit dans les pages de leur revue, soit dans l'enseignement ou à l'Académie (créée à Bucarest en 1867), soit enfin dans le choix des sujets que ces mêmes auteurs allaient traiter ailleurs, en vers ou en prose. Sans atteindre une abondance qui défiât toute synthèse, les matériaux d'intérêt historique publiés par les « Convorbiri » sont nombreux et variés.

Ces textes sont assez fréquemment des réflexions sur la science historique et sa méthode — discussions chères à l'esprit philosophique des membres de la « Junimea », beaucoup d'entre eux de formation allemande —, mais n'ignorent pas l'érudition lorsqu'il s'agira soit d'etablir une évidence des sources encore inédites de l'histoire nationale, soit de consolider en Roumanie des disciplines récemment introduites : l'archéologie et l'histoire des arts, la numismatique, l'histoire du droit et des institutions. Surtout, il faut remarquer le courage des auteurs d'aborder en dépit de leur faible spécialisation — désavantage qui tend peu à peu à disparaître — les questions les plus brûlantes, telles que la survivance de l'élément latin après l'abandon de la Dacie, les débuts de l'organisation des Etats féodaux roumains et leurs premiers rapports avec les royaumes de Hongrie et de Pologne ou l'annexion de terres roumaines par les empires voisins aux XVII^{e}—XIX^{e} siècles. A plus d'un égard, l'activité des membres de la « Junimea » a exercé une influence non négligeable sur le développement des études historiques en Roumanie. Certains ont personnellement offert l'exemple des recherches dans les archives de l'étranger. D'autres ont réclamé la sauvegarde des monuments historiques (pourtant, les procédés de Maiorescu, en tant que ministre de l'Instruction Publique, au sujet de la restauration de l'église épiscopale de Curtea de Argeş, sont critiquables ; le même monument, que l'écrivain transylvain Slavici jugeait supérieur au Stephansdom de Vienne, lui inspirait des déclarations bien naïves).

Al. Zub a tiré tout le parti possible des « leçons », cours libres inaugurés dès 1863 par Maiorescu, P. P. Carp et V. Pogor (le nombre des conférenciers ira s'élargissant), dont la problématique originale relève, en partie, de cette *Völkerpsychologie* qui avait séduit Xenopol. Malheureusement, il n'en existe que les résumés des années 1869, 1872—1874 et 1876.

Le trop bref chapitre sur l'enseignement historique fait état des manuels de lycée rédigés par Xenopol et Tocilescu, ces derniers devant subir les violentes attaques de Bogdan et de Iorga. Auparavant, on avait recours aux *Eléments d'histoire générale* de Victor Duruy (Bucarest, 1856, traduction par Al. I. Creţescu) ou à l'*Histoire du Moyen Age* de Philippe Le Bas (j'en possède un exemplaire provenant de la bibliothèque de Constantin N. Brăiloiu). Plus tard, l'importance accordée à l'histoire nationale dans l'enseignement secondaire roumain donnera lieu aux prises de position opposées de G. I. Ionnescu-Gion (*Istoria naţională în istoria universală*, Bucarest, 1900) et de I. Bogdan (*Cîteva cuvinte despre sistemul româno-centric în predarea istoriei universale*, « Convorbiri literare », 38, 1904, pp. 384—389).

Ce qu'on ne saurait taire, c'est qu'il n'y a pas eu d'historien véritable parmi les membres fidèles de la « Junimea ». Hasdeu était l'ennemi juré de cette société. Devenu professeur à l'Université de Jassy, Xenopol a quitté bientôt, pour le parti libéral, le cénacle littéraire et politique qui l'avait accueilli de bonne heure et protégé, pour l'exploiter ensuite. Le critique acerbe de Hasdeu, G. Panu, avait fréquenté à Paris l'Ecole des Hautes Etudes mais, comme il l'avouait lui-même, la patience d'un bénédictin lui manquait : cet orateur fougueux était moins doué pour l'érudition que pour le journalisme. Il est aussi inutile de compter l'honnête Slavici pour un historien, sa collaboration à l'édition des documents de la collection Hurmuzaki n'étant qu'un gagne-pain, que d'exhumer les essais d'autres historiens occasionnels, attachés aux « Convorbiri » plutôt par des amitiés personnelles que par affinité intellectuelle. A ce titre, on trouve des articles signés par V. Pogor, P. P. Carp, Th. Rosetti, Gr. I. Lahovary, I. C. Negruzzi, N. Mandrea, Al. Papadopol-Calimah. Tous avaient étudié le droit, aucun n'a choisi le métier d'historien.

Pour se maintenir à un niveau proche des exigences théoriques, la revue dut évoluer et recevoir les contributions d'un certain nombre d'*outsiders*, avec lesquels elle avait montré son désaccord et qui gardaient toute leur indépendance. Alors, faire entrer ceux-ci, bon gré mal gré, dans le même bataillon d'historiens, l'auteur voulant rehausser le rôle de la « Junimea », ce qui le détermine aussi à franchir les limites chronologiques qu'il s'était fixé, nous semble plus habile que juste. N'eût-il pas été mieux de considérer toute l'activité historiographique en Roumanie, analysant aussi d'autres revues de l'époque (« Revista Carpaţilor », « Revista română », « Atheneul român »)? En effet, l'intérêt pour les questions historiques qui avait saisi les intellectuels roumains la veille de la révolution de 1848, augmentant encore dans l'euphorie de l'Union des Principautés, a gagné presque entièrement une génération. Il serait facile de citer vingt noms que ce livre omet d'enregistrer parce qu'ils n'ont pas adhéré à la « Junimea », sans être pour autant étrangers au mouvement d'investigation du passé national.

Le mot de nationalisme historiographique ne doit pas nous effrayer. Pour parer au plus pressé, toutes les forces sont engagées dans les recherches d'histoire nationale, médiévale et moderne, tandis que les quelques études d'histoire universelle s'en tiennent à la haute vulgarisation. Cette savante activité avait-elle une finalité politique? Tentant de faire le point, Al. Zub hésite de répondre, par oui ou par non, à cette question, pourtant essentielle. L'histoire des Roumains est conçue par Eminescu comme « une série ininterrompue de martyrs », ce qui suppose un messianisme semblable à celui d'un autre grand poète romantique, Mickiewicz. Le même parti pris se manifeste chez l'historien V. A. Urechia qui, dans ses écrits, vise à évoquer « non l'homme tel qu'il est mais ainsi qu'il doit être », donc exactement le contre-pied de la formule de Ranke, le fameux « wie es eigentlich gewesen ». Néanmoins, les principes d'une éthique scientifique différente sont affirmés avec force par Xenopol, qui se défendait de pareilles exagérations, et par Panu, qui les dénonçait âprement. Le premier allait même jusqu'à lâcher le mot, dans sa critique d'un ouvrage de Hasdeu : « C'est ainsi que nous nous rendons ridicules aux yeux de l'historiographie étrangère » (A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, 3[e] édition, revue par I. Vlădescu, V, p. 108, n. 183). Voici déjà entamé le grand procès du « Geist ohne Methode ». Au cours de ses développements imprévus, tout historien roumain sera ensuite impliqué, dans un camp ou dans l'autre. Ajoutons encore le fait significatif que le cycle de conférences organisé par la « Junimea » en 1877, au plus fort de la guerre d'Indépendance, traitait des... « systèmes métaphysiques », y compris le nationalisme ! Ce qui pourrait faire croire à la volonté de non-ingérence dans le présent n'était que l'illustration d'une opposition sournoise vis-à-vis du gouvernement Brătianu et du parti libéral.

De telles contradictions devraient mettre en garde contre l'erreur de considérer en bloc les collaborateurs des « Convorbiri ». Eclectique, la « Junimea »? C'est le moins qu'on puisse dire, en pensant au faisceau d'intolérances qu'elles rassemblait. Qu'on se souvienne d'ailleurs que Maiorescu, qui y faisait figure de chef d'école, sous des dehors d'une sérénité intellectuelle « olympienne », traite sans complaisance ses camarades dans son journal intime.

D'autres questions restent sans réponse. Sur l'audience de la revue, sur le rayonnement de la société qui la publiait, rien n'est dit, lorsqu'il eût fallu indiquer ce que l'une et l'autre ont fait, indéniablement, pour former un public intéressé aux études historiques. Les rares mentions que le livre fait des historiens étrangers sans signaler cependant ce qui sépare, par exemple, G. Monod de Taine ou ce qui le rapproche de Michelet ou de Tocqueville, ne peuvent suffire pour reconnaître la dette de l'historiographie roumaine de la fin du XIX[e] siècle à l'égard de ses maîtres français ou allemands. On regrette l'absence de portraits, qui eussent permis de saisir les contours de chaque individualité et de départager les différents acquis au profit commun. Un certain manque de recul a empêché l'auteur d'approfondir son commentaire ou d'élaguer les redites. Finalement, l'approche demeure descriptive, mais toujours utile.

A.P.

Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves. Université Libre de Bruxelles. Faculté de philosophie et lettres. Édité par MARIE ONATQKY-MALIN, ARISTIDE THÉODORIDÈS, RENÉ VAN COMPERNELLE. Publié avec le concours du Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture Française. Tome 21. Bruxelles, 1977 (114 p.)

Le propos de ce volume — propos réalisé du reste — est d'embrasser dans un « tout » harmonieux des études et des articles portant sur les domaines les plus variés du champ de recherche si vaste des sciences sociales. Parmi ces domaines, celui de l'histoire culturelle et de l'écriture tient une place importante dans l'ouvrage que nous tâcherons de présenter en ce qui suit.

Toute une étude est consacrée par Alain van Crugten à la personnalité d'un grand humaniste polonais du XVIe siècle sous le titre *Mathias Stryjkowski et la fusion des cultures polonaise et ruthène en Lituanie au XVIe siècle* (p. 83—114). Érudit de première grandeur, M. Stryjkowski est une figure représentative non seulement pour le domaine de l'histoire polonaise, car il s'est révélé aussi écrivain, philologue et linguiste passionné, avec une préférence marquée en ce qui concerne les études étymologiques.

Les importants vestiges archéologiques mis au jour en Syrie dans l'intervalle des années 1967—1974 grâce aux fouilles pratiquées par le Comité belge des recherches historiques, épigraphiques et archéologiques sur la demande du Service des Antiquités de la République Arabe Syrienne, ont permis à André Finet de procéder à une investigation liée à l'histoire de l'écriture dans ces contrées antiques, dont il nous donne un aperçu dans son article : *Les briques marquées du Tell Kannâs* (p. 37—52). L'auteur avance l'hypothèse captivante — dirions-nous — selon laquelle même si « à l'époque où l'on utilise les grandes briques carrées..., l'écriture, en tant que moyen de communication d'une pensée suivie, existe dans le domaine mésopotamien depuis plusieurs siècles », même si « aucun texte, ni même aucun mot qui serait composé de plusieurs signes cunéiformes n'a cependant été découverte au Tell Kannâs », les briques en question sont marquées de signes susceptibles d'avoir une valeur de pictogrammes, se prêtant donc à une étude et à une interprétation en ce sens.

L'article d'Aristide Théodoridès, *L'art de trouver une fonction après la vieillesse* (p. 67—83) est consacré à un problème qui attire l'attention particulière des enseignants et des lettrés en général, surtout quand ils se sont intéressés à la vie et la civilisation de l'Egypte antique. Il s'agit, en effet, de la formation des scribes et des serviteurs de l'administration dans les antiques écoles égyptiennes. Dédiée à Joseph Vergote, celui qui, à partir des langues grecque (d'époque gréco-romaine et byzantine) et copte, qu'il connaissait, fut à même de reconstituer la prononciation de l'égyptien antique, la contribution de Théodoridès représente un essai réussi d'interprétation philologique et de commentaire s'exerçant sur des textes relatifs à l'enseignement (cf. *La vie quotidienne en Egypte au temps des Ramsès* de Pierre Montet ; *Le thème de la satire des métiers dans la littérature égyptienne* de B. Van de Walle ; *Untersuchungen zur Lebenslehre des Amenop* d'Irène Grumach ; *The Literature of Ancien Egipt* de W. K. Simpson, etc.).

L'apport essentiel de Witold Gombrowicz à la nouvelle direction prise par la littérature polonaise à la veille de la seconde guerre mondiale, les moyens stylistiques dont il use dans l'un de ses ouvrages les plus importants sont relevés par Marian Pankowski dans son article *Trans-atlantique de Witold Gombrowicz — une victoire de la rhétorique* (p. 53—67). « Non conformiste » par structure, l'écrivain met en lumière dans *Trans-atlantique* paru en 1953 d'une manière encore plus frappante que dans ses précédentes œuvres (*Ferdydurke*, 1938) son crédo littéraire, en proclamant son refus à reconnaître la suprématie du dogme de la littérature polonaise romantique. D'où la conclusion de Marian Pankowski : « Trans-atlantique serait donc une création littéraire réfléchie, une œuvre dont les matériaux — la vie de l'auteur et ses idées — ont été patinés artificiellement, pour paraître sous la forme d'un discours exprimé en vieux polonais. Le texte... a bénéficié des nombreuses structures stylistiques que nous avons évoquées... » « Witold Gombrowicz a su utiliser les moyens que lui offrait la rhétorique ».

Intéressant par la richesse des données et de l'information, ainsi que par les interprétations qu'il suggère se révèle également l'article de Jean Blankoff, *La tête de Scythe du cyzicène*

d'Orlovka (p. 15—21), article s'intégrant dans le domaine de la numismatique. Il s'agit de la pièce d'un intérêt tout particulier et unique dans son genre, trouvée en 1967 dans la petite localité d'Orlovka, de la région d'Odessa et dont l'avers s'orne d'une tête de Scythe.

Avec l'article de Petia Assenova sur les *Traits spécifiques du bulgare dus à la communauté linguistique balkanique* (p. 5—15), nous assistons à une reprise du problème des balkanismes de la langue bulgare. Une synthèse tenue à jour des points de vue formulés à ce sujet aussi bien par les spécialistes bulgares que par la littérature spécialisée étrangère serait la bienvenue.

Enfin, Annette Destrée avec son article sur *Une expérience d'assistance technique avant la lettre* (p. 23—35) nous renseigne sur les efforts conjugués du gouvernement belge et du gouvernement persan dans l'intervalle des années 1898—1915 avec pour but de procéder à une réorganisation des services de douane persans.

E.S.

LIVRES REÇUS

ALADAŠVILI, N. A., *Монументальная скульптура Грузии — Фигурные рельефы V–XI веков*, Moskva, « Искуство », 1977, 274 p. y compris les ill. + le résumé en anglais

'Αρχαία Μακεδονία II (Papers Read at the Second International Symposium Held in Thessaloniki, 19–24 August 1973), Thessaloniki, Institute for Balkan Studies, 1977, 544 p. + ill.

L'armée romaine et les provinces. I, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1977, 85 p. + XLVII planches

ASDRACHA, CATHERINE, *Deux actes inédits concernant l'Épire.La métropole de Janina et l'évêché de Bouthrôtou — et — Glykéos* (Extr. de la « Revue des études byzantines » 35, 1977, p. 160–174), Paris, Institut Français d'Études Byzantines, 1977

АСНОМ оставарувањe на идеите за создавањe на Македонската држава и неговиот меѓународен одглас и одраз — Симпозиум посветен на 30-годишнината од АСНОМ, Скопје, 23—25 октомври 1874 година, Skopje, 1977, 667 p.

България в чуждата литература 1917—1944, Sofia, Библиографски указател — Народна библиотека Кирил и Методий, 1977, 683 p.

BELVEDERE, ANDREA, *Il problema delle definizioni nel codice civile*, Milano, Dott. A. Giuffrè Editore, 1977, 197 p.

BOUGATSOU, IOANNOU D., Τὸ « 'Αττικὸν 'Ημερολόγιον » τοῦ Εἰρηναίου Κ.'Ασωπίου, Athènes, 1978, 114 p.

BRAHAM, RANDOLPH L., *The Hungarian Labor Service System 1939–1945*, New York, East European Quarterly, Boulder — Distributed by Columbia University Press— New York—, 1977, 159 p.

BROMLEJ, JULIAN V., *Ethnos und Ethnographie*, Berlin, Akademie-Verlag, 1977, 279 p.

BYINGTON, MARGARET F., *Homestead the Households of a Mill Town* (with a new introduction by Samuel P. Hays), Second printing this edition, Pittsburgh, PA, University Center for International Studies in cooperation with Historical Methods Newsletter. University of Pittsburgh, 1975, 292 p.

Δέκα Αἰῶνες 'Ελληνικῆς γραφῆς (90ς–190ς αἰ) (Εἰσαγωγή—Κείμενο 'Αγαμέμνων — Τσελίκας), Athènes, Μουσεῖο Μπενάκη—Συλλογή Χειρογράφων, 19/7, 64 p. + 32 ill.

Десет години Македонска Академија на Науките и Уметностите, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1977, 166 p.

DOROVSKI, IVAN et MARTA ROMPARTLOVÁ, *Bibliografie československé balkanistiky za léta 1972 – 1974*, Brno, Univerzita J. E. Purkyně — Fakulta Filozofická, 1975, 196 p.

FASCE, SILVANA, *Eros — La figura e il culto*, Genova, Istituto di Filologia Classica Medievale, 1977, 238 p.

GRAUS, FRANTIŠEK, *Lebendige Vergangenheit—Überlieferung im Mittelalter und in den Vorstellungen vom Mittelalter*, Köln—Wien, Böhlau Verlag, 1975, 421 p.

GUIDETTI, MASSIMO et PAUL H. STOHL, Un'Italia Sconosciuta — Communità di villaggio e communità familiari nell'Italia dell'800, Milano, Jaca Book, 1977, 408 p.

HARTL, HANS, *Der „einige" und „unabhängige" Balkan — Zur Geschichte einer politischen Vision*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1977, 134 p.

HAUPTMAN, FERDINAND, *Gedanken über Staat und Revolution — Das Tagebuch des Grafen Ferdinand Egger aus dem Jahre 1848*, Graz, 1976, 286 p.

HIDAS, PETER I., *The Metamorphosis of a Social Class in Hungary During the Reign of Young Franz Joseph*, New York, East European Quarterly, Boulder, 1977, 140 p.

HIERONYMUS MEGISER, *Thesaurus polyglottus. Iz Njega je Slovensko Besedje z Latinskimi in Nemškimi Pomeni za Slovensko-Latinsko-Nemški slovar]Izpisal in Uredil Jože Stabéj[* Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1977, 240 p.

JIVKOV, TODOR, *Le flambeau immortel d'octobre*, Sofia Presse, 1977, 36 p.

KUNZ, LUDVÍK, *Lidové reliéfní řezby Josefa Večeřtka ze Skutče*, Brno, Etnografické Moravského Muzea, 1976, sans pagination.

KYRRIS, COSTAS P., *Peaceful co-existence in Cyprus under British rule (1878—1959) and after independeance: An Outline, Nicosia—Cyprus,* 1977, 191 p.

LEGIŠA, LINO, *Pisanice 1779—1782 — Die Gedichtsammlungen Pisanice 1779—1782,* Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1977, 509 p.

Lexikon des Mittelalters — Erster Band Erste Lieferung 1 — Aachen — Ägypten, München und Zürich, Artemis Verlag, 1977, 223 p.

MAGGIULLI, GIGLIOLA, *Nomenclatura micologica latina,* Genova, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1977, 168 p.

Magnae Moraviae — Fontes Historici — V — Indices, Brno, Universita J. E. Purkyně, 1977, 187 p. + 1 carte

Les mouvements paysans dans le monde contemporain, vols I—III, Napoli, I.S.M.O.S. 1976, 377 p., 353 p. 349 p.

Октомври и Балканите, Sofia, Издателство Наука и Искуство, 1977, 267 p.

ÖNDER, ZEHRA, *Die türkische Außenpolitik im Zweiten Weltkrieg,* München, R. Oldenbourg Verlag, 1977, 313 p.

Основные направления — Охраны и воспроизводства природной среды в народной Республике Болгарии [утверждены Решением Государственного Совета НРБ от 29 июня 1977 года], Sofia, Государственный Совет Народной Республики Болгарии, 1977, sans pagination

PAPADOPOULOU, STEFANOU I., "Ενα ἀνέκδοτο ὑπόμνημα τοῦ Νικολάου Σκούφου πρός τόν Κυβερνητη Ιωάννη Καποδίστρια ('Ανάτυπο ἐκ τοῦ ΣΤ' τόμου τῆς «Δωδώνης», p. 307 330), Ioannina, 1977

PAPADOPOULOU, STEFANOU, 'Ιστορία τῆς Νεωτέρας 'Ελλάδος — Α' — Η «'Ελληνική πολιτεία» (1828 — 1832) Ioannina, 1977, 115 p.

PAPADOPOULOU, STEF. I., Τό «σχεδίον γενικόν» τῆς φιλικῆς 'Εταιρείας καί οἱ ἐπαφές μέ τούς Σέρβους ('Ανάτυπον ἐκ τοῦ ΙΖ'τόμου τῶν «Μακεδονικῶν», p. 40—53 + 1 p. résumé en français), Thessaloniki, 1977

Pashko Vasa — Luigi Gurakuqi (Përkujtime), Shkodër, 1976, 117 p.

PLOUMIDI, GEORGIOU S., Διαγράμμα τῶν 'Αρχειακῶν Πηγῶν τῆς Νεοελληνικῆς ἱστορίας — Συμπληρωμένη ἔκδοση, Athènes, Βιβλιοπωλεῖον Νότη Καράβια, 1978, 38 p.

PSELLO, MICHELE, *Nozioni paradossali — Testo critico, introduzione e commentario [a cura di Olimpio Musso],* Napoli, Università — Catedra di Filologia Bizantina, 1977 53 p. + Indici

PUCHNER, WALTER, *Brauchtumserscheinungen im Griechischen Jahreslauf und ihre Beziehungen zum Volkstheater,* Wien, Im Selbstverlag des Österreichischen Museums für Volkskunde, 1977, 437 p. + 28 ill. + 1 carte

A Római és kö Zèpkori Kötár Katalógusa ti Hanyi Múzeum, A Veszprém Megyei Múzeumok Igazgatósága Kiadványa, 1976, sans pagination

SALONEN, ERKKI, *Neubabylonische Urkunden verschiedenen Inhalts II,* Helsinki, Suomalainen Tiedcakatemia, 1976, 134 p.

STABÉJ, JOŽE, *Kruh Ubogih — Kulturnozgodovinki in Jezikovni začrt Zgadovine Krompirja na Slovenskem,* Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1977, 94 p.

STRATOU, ANDREA N., Tό Βυζάντιον στὸν Ζ'Αἰῶνα — Τόμος ΣΤ' — 'Ιουστινιανὸς Β'Λεόντιος καί Τιβέριος 685—711, Athènes, Βιβλιοπωλεῖον τῆς «'Εστίας», 1977, 217 p.

Studi Noniani, IV, Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1977, 252 p.

Свечена Академија Посветена на Иван Цанкар — Одржана на 9 Декември 1976 година-, Skopje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1977, 14 p.

TIMM, KLAUS et SCHAHNAS AALAMI, *Die Muslinische Frau Zwischen Tradition und Fortschritt,* Berlin, Akademie-Verlag, 1976, 322 p.

Tiziano nel quarto Centenario della sua morte 1576—1976, Venezia, Edizioni dell'Ateneo Veneto, 1977, 262 p.

VABOULI, P., Βυζαντινὴ Διακοσμητικὴ ['Εἰσαγωγὴ Κόστα Ε.Τσιροπούλου], Athènes, 'Εκδοτικὸς οἶκος «'Αστὴρ» Αλ. & Ε. Παπαδημητρίου, 1977, 184 + Notes

VORNICESCU, NESTOR, *Contribuţii aduse de slujitori bisericeşti pentru independenţa de stat a României, în anii 1877—1878,* Craiova, Editura Mitropoliei Olteniei, 1978, 196 p. + + LXXVIII ill.

ZARAVEV, ǴORGI, *Народните тантели сорки во овчеполиетo,* Skopje, Институт за фолклор, 1976, 36 p. (y compris le résumé en francais) + 91 ill.

Зборник на документи за учеството на жените од Македонија во народно-ослободителната војна и револуцијата 1941—1945, Skopje, Институт за Национална Историја, Конференција за општествена Активност на жените на Македонија, 1976, 1400 p.

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Independenţa României (L'Indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de ŞT. PASCU, C. C. GIURESCU, I. CETERCHI, ŞT. ŞTEFĂNESCU et CONST. OLTEANU, 1977, 526 p. + pl.

L'Indépendance de la Roumanie, Synthèse publiée par les soins de ŞT. PASCU, collection Bibliotheca Historica Romanie», Monographie XVIII, 1977, 572 p. Version anglaise 263 p., version espagnole 267 p., version russe 260 p., version allemande, 288 p.

ARMBRUSTER, ADOLF, **La Romanité des Roumains. Histoire d'une idée**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XVII, 1977, 279 p.

Independenţa României, Documente (L'Indépendance de la Roumanie. Documents), vol. I, 1977, 377 p. ; vol. II—I^{re} partie, 1977, 429 p. ; vol. II—II^{e} partie 1977, 381 p. ; vol. III, 1977, 338 p.

Epigraphica. Travaux dédiés au VII^{e} Congrès d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9—15 septembre 1977). Recueillis et publiés par D. M. PIPPIDI et EM. POPESCU, 1977, 286 p.

Inscriptiones Daciae et Schythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae. Volumen III. Dacia Superior. 1. Pars Occidentalis (ager inter Danuvium, Pathisum et Marisiam). Collegit, commentariis indicibusque instruxit, Dacoromanice vertit IOANNES I. RUSSU, 1977, 288 p.

Colocviul româno-italian. Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII—XIV, I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV. (Bucarest 27—28 marzo 1975). A cura dell'Accademico ŞTEFAN PASCU, 1977, 171 p.

DUŢU, ALEXANDRU, **Romanian Humanists and European Culture. A contribution to Comparative Cultural History**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Studies 55, 1977, 196 p.

PETRESCU-DÎMBOVIŢA, M., **Depozitele de bronzuri din România** (Les dépôts de bronzes de la Roumanie), 1977, 390 p., 403 pl., 10 cartes.

Documente privind marea răscoală a ţăranilor din 1907 (Documents concernant la grande révolte paysanne de 1907), vol. I, publiés par les soins de ION POPESCU — PUŢURI et ANDREI OŢETEA, 1977, 573 p.

Revoluţia de la 1848—1849 din Transilvania, Vol. I, 2 martie — 12 aprilie 1848 (La révolution de 1848—1849 en Transylvanie. Vol. I. 2 mars — 12 avril 1848), publié par les soins de ŞTEFAN PASCU et VICTOR CHERESTEŞIU, 1977, 510 p.

DIACONU, PETRE et SILVIA BARASCHI, **Păcuiul lui Soare. Aşezarea medievală (sec. XIII—XV)** (Păcuiul lui Soare. Cité médiévale — XIII^{e}—XV^{e} s.), vol. 2, 1977, 202 p., 121 fig., XXVII pl.

ROMAN, PETRE I. et IOAN NÉMETI, **Cultura Baden în România** (La civilisation Baden en Roumanie), 1978, 159 p., 10 fig., 78 pl.

MOGOŞANU, FLOREA, **Paleoliticul din Banat** (Le Paléolithique du Banat), 1978, 152 p., 53 figs.

Studii şi materiale de istorie contemporană (Etudes et matériaux d'histoire contemporaine), vol. III, publié par les soins de VASILE LIVEANU, MIHAIL RUSENESCU, TRAIAN UDREA, 1978, 182 p.

Petru Rareş, Monographie publiée par les soins de LEON SIMANSCHI, 1978, 336 p.

ALEXANDRESCU, PETRE, **Histria IV. La céramique d'époque archaïque et classique (VII^{e}—IV^{e} s.)**, 1978, 143 p, 71 pl.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 3, P. 409—614, BUCAREST, 1978

I.P.I. c. — 183 | 43456 | Lei 40. —

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI – 1978. N° 4 (Octobre – Décembre)

Histoire et culture des Daces

Thèmes et styles

Livre et société

La formation des intellectuels balkaniques en Roumanie

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

LA REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à : ILEXIM, Departamentul Export-Import presă, P.O. Box 136—137, télex 11226, 70116 București, str. 13 Decembrie, n° 3, România, ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de $ 30 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés a l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 Bucarest, sectorul 1, str. I.C. Frimu, 9, téléphone 50 75 25, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei, n° 125, téléphone 50 76 80, 71021 București, România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVI 1978 OCTOBRE — DÉCEMBRE N° 4

SOMMAIRE

Comptes rendus

M. BERZA

(1907 — 1978)

Le professeur M. Berza qui a dirigé l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest et sa revue depuis leur fondation vient de disparaître, le 5 octobre 1978.

Né à Tecuci, le 23 août 1907, le professeur Berza avait étudié à l'Université de Jassy et y avait passé son doctorat en 1935. De 1931 à 1938, avec une interruption en 1935—1936, époque où il a suivi les cours de l'Ecole pratique des hautes études de Paris, il fut membre de l'Ecole roumaine de Rome dont il aimait rappeler qu'il avait été quelque temps le bibliothécaire et ensuite le secrétaire. Serait-il vain de chercher déjà dans ses premiers travaux un intérêt pour ce Sud-Est de l'Europe dans l'étude duquel il allait s'illustrer plus tard ? Il est certain que son début en 1928, avec une brève étude qui lui mérita les éloges de son maître I. Minea, sur les rapports entre la chronique de Matthieu des Myres et la compilation historique rédigée sur l'ordre des Cantacuzène du XVIII[e] siècle en Valachie, ne fait pas seulement preuve d'une indéniable précocité mais atteste, d'une part, une vive curiosité pour l'histoire des Roumains et pour l'historiographie, d'autre part, dans l'examen de ces matières mêmes qu'il ne cessa jamais d'approfondir, une rigoureuse méthode qui est celle des érudits les plus scrupuleux. L'ouverture aux problèmes d'histoire universelle qui lui venait de son autre maître, G. I. Brătianu, l'a fait se pencher sur le passé d'« une autonomie périphérique byzantine, Amalfi »; sa thèse, *Amalfi preducale*, est encore considérée, quarante ans

après sa parution, un ouvrage classique. Une fois achevé cet apprentissage du métier d'historien, M. Berza, appelé à occuper une chaire à l'Ecole supérieure des sciences auxiliaires et, à partir de 1950, à l'Université de Bucarest, s'est porté vers l'investigation d'une époque de magnifique éclosion de la civilisation roumaine — celle du règne d'Etienne le Grand — en même temps qu'il devenait le meilleur interprète et commentateur de l'œuvre de Nicolas Iorga, le grand savant qui fut, à bien des égards, l'initiateur des études sud-est européennes. Une troisième direction de ses préoccupations nous conduirait au siècle des Lumières, âge de profonds changements ayant donné lieu en Europe du Sud-Est au développement des cultures nationales.

Le professeur Berza n'a pas réuni en volume ses nombreuses contributions ; il attendait d'avoir le loisir nécessaire pour revoir ces textes et y ajouter la dernière touche. Ce loisir ne lui a pas été donné, mais lorsque, par des mains pieuses, ce travail aura été fait, on pourra juger non seulement de la multiplicité d'aspects de l'histoire européenne que l'auteur a approchés, mais surtout de sa capacité unique de reconnaître à travers les grandes étapes de l'histoire du Sud-Est les caractères communs et les éléments spécifiques.

A son savoir, à son raisonnement pénétrant, il unissait un don indispensable à tout véritable historien, celui de la chaleur humaine qui fait que, toujours capable de plonger dans l'abstraction, on soit pourtant prompt à saisir le concret. Et encore une aptitude, des plus rares, celle de traduire une réalité complexe dans un langage d'une inimitable finesse. Ceux qui, dans des centres universitaires anciens et prestigieux, ont écouté M. Berza, à l'occasion d'une de ses leçons, communications ou allocutions, denses, bien charpentées, tendues par le merveilleux effort de son intelligence, le savent bien.

De telles qualités lui ont assuré la notoriété et l'estime des milieux scientifiques. Membre correspondant de l'Académie de Roumanie depuis 1963 et membre titulaire de l'Académie des sciences sociales et politiques dès sa fondation en 1970, le professeur Berza avait été élu membre étranger de l'Académie serbe des sciences et arts et encore récemment, membre correspondant de l'Académie portugaise des sciences historiques. Il était depuis le Congrès de Bucarest (1971) vice-président de l'Association internationale des études byzantines et avait été élu en 1970 membre du Bureau du Comité international des sciences historiques. Il a pris une part constamment active à la vie de l'Association internationale des études sud-est européennes, en tant que président du comité national roumain, membre du comité de direction de cette Association et, titre qui lui était cher, président de la Commission internationale d'histoire des idées dans le Sud-Est européen. Nous ne saurions oublier qu'il a organisé le III^{e} Congrès international des études sud-est européennes à Bucarest, il y a quatre ans.

La personnalité de cet admirable savant dont la vocation de professeur s'est manifestée par la formation de plusieurs générations de chercheurs est encore trop proche pour pouvoir nous rendre suffisamment compte de ses dimensions. Mais cette image ne serait certes pas complète sans évoquer une partie considérable de son activité qui s'est reflétée dans les pages de cette revue, qu'il a dirigée avec tact et fermeté pendant 15 ans. Sa contribution assidue est le témoignage qu'un grand historien, conscient de sa mission envers la société où il vit, a légué à ses collaborateurs.

ASPECTS SIGNIFICATIFS DANS L'HISTOIRE ET LA CULTURE DES GÉTO-DACES

ALEXANDRU VULPE

Les historiens roumains sont unanimes à voir dans l'acte d'unification des groupements politiques gètes et daces, réalisé par Burébista vers le milieu du I^{er} siècle av. n. è., le moment d'apogée de la civilisation géto-dace[1]. Certes, cette action a été précédée d'un large processus de maturation de la société géto-dace, accompli au long de plusieurs siècles et au cours duquel se sont manifestés plus d'une fois des phénomènes de centralisation du pouvoir, de permanence de certaines unions tribales dans des aires limitées. Strabon rapporte qu'après la disparition de Burébista — qui a eu lieu en 44 av. n. è. ou peu après cette date — son royaume s'est divisé en quatre. Il est logique d'admettre que ces quatre parties représentaient quatre groupements politiques principaux des Gètes et des Daces, qui existaient depuis un certain temps et dont l'union a donné naissance à l'Etat de Burébista. Il est tout aussi naturel de supposer que ces quatre formations possédaient une longue tradition historique et culturelle, mais celle-ci ne peut être entrevue et reconstituée sur la base des sources écrites que dans un petit nombre de situations.

Le hasard a voulu que les différentes sources littéraires de premier ordre qui relataient en détail tel ou tel moment de l'histoire des Géto-Daces se perdent ou ne nous parviennent que par l'intermédiaire d'abrégés ultérieurs. D'où le grand nombre de questions controversées et de hiatus dans l'histoire de ce peuple, d'où également les efforts particuliers faits par les archéologues pour mettre en lumière des données susceptibles d'en compléter le tableau historique. Lorsque, il y a plus de 50 ans, Vasile Pârvan réalisait son ouvrage bien connu de synthèse historico-archéologique *Getica, une protohistoire de la Dacie*, il ne disposait que

---

[1] Voici quelques ouvrages parus ces dernières années : H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972 ; I. H. Crişan, *Burebista şi epoca sa*, Bucureşti, [1]1975, [2]1977 ; R. Vulpe, *Studia Thracologica*, Bucureşti, 1976, pp. 39—79.

Le terme *Géto-Daces* est utilisé dans l'historiographie roumaine pour désigner toutes les tribus thraces septentrionales populant l'espace carpato-danubien. L'identité ethnique et linguistique des Gètes et des Daces est soulignée dans toutes les sources (Strabon, VII, 3, 12—13 ; Justin, XXXII, 3, 16 ; Dion Cassius, LXVII, 6, 2 ; Appien, *Hist. Rom.*, préface, 4, 15) sans être jamais contestée. Elle est confirmée aussi par l'aspect unitaire de la culture archéologique dans toute cette zone. Bien que les Daces n'apparaissent que dans les sources littéraires latines relatant des événements du I^{er} siècle av.n.è. (César, *De bello gallico* VI, 25 ; Frontin, *Strategemata*, II, 4, 3, etc.), il est permis de supposer leur ancienneté non seulement pour des raisons archéologiques, mais aussi en s'appuyant sur la relation de Strabon (VII, 3, 12), qui mentionne une division de territoire des Gètes et des Daces ἐκ παλαιοῦ (de vieille date).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 4. P. 619—631, BUCAREST, 1978

d'un volume réduit de documents archéologiques, dont la plupart provenaient de recherches non méthodiques ou de découvertes fortuites. Et comme sur le plan de l'analyse des sources littéraires des progrès ne sont guère prévisibles, tout notre espoir d'approfondir les connaissances actuelles sur l'histoire et la culture des Géto-Daces réside dans l'intensification des recherches archéologiques, les seules en mesure d'être dirigées de façon rationnelle. Nous sommes aujourd'hui en possession d'un patrimoine archéologique considérable, beaucoup de sites géto-daces ayant été explorés méthodiquement. On ne saurait omettre non plus les trouvailles épigraphiques et numismatiques, mais ici c'est la chance qui joue le rôle principal.

Les pages qui suivent ont pour but d'évoquer certains aspects significatifs de l'histoire et de la culture des Géto-Daces à l'époque qui a précédé la période de Burébista, interprétés justement à travers le prisme des informations assez abondantes et assez complexes dont nous disposons à l'heure actuelle.

★

Dans le IV^e livre des *Histoires* d'Hérodote, qui, en majeure partie, traite de la description de la Scythie et de l'expédition de Darius contre les Scythes de l'an 514 av. n. è., les Gètes occupent une place des plus importantes, puisque quatre chapitres successifs leur sont consacrés (IV, 93—96). Voici ce qu'on lit dans le premier : « Avant d'arriver à l'Istros, Darius soumit d'abord les Gètes, qui se croient immortels. Car les Thraces qui occupent Salmydessos et qui habitent la région située au-dessus d'Apollonie et de la ville de Messambria—ceux qu'on appelle Skyrmiades et Nipséens — s'étaient rendus à lui sans combat ; mais les Gètes, qui avaient pris le parti de résister inconsidérément, furent réduits aussitôt, bien qu'ils soient les plus vaillants et les plus justes d'entre les Thraces ».

Suit un chapitre sur la croyance des Gètes en l'immortalité, sur le dieu Salmoxis (Zalmoxis) et sur d'autres coutumes. Les deux derniers chapitres complètent, par une série d'informations et surtout d'interprétations grecques, les informations sur la religion des Gètes.

Ce témoignage d'Hérodote est non seulement la première caractérisation connue des Gètes, mais aussi la plus concise et la plus substantielle de toute l'historiographie antique.

Comment ces Gètes, qui ont osé affronter la puissante armée de Darius, étaient-ils organisés ? On se les figure tout naturellement comme une vaste union tribale, assez bien organisée pour avoir pu se permettre de s'opposer à une armée comptant des effectifs extraordinaires pour l'époque (Hérodote parle de 700 000 soldats perses, ce qui est certainement exagéré, mais même la dixième partie de ce chiffre serait immense). Du reste, en ce qui concerne la force politique des Gètes, on peut s'en faire une idée plus précise d'après les manifestations de ce peuple au cours des deux siècles qui ont suivi l'invasion perse.

Un fait qui a eu des répercussions sur le développement de la société gète fut la fondation dans la Thrace méridionale, entre 480 et 470 av. n. è., du royaume des Odryses, par Térès I^{er}, royaume qui a très

probablement eu pour modèle la satrapie perse instituée dans cette région lors des guerres médiques.

Ainsi qu'il ressort d'une relation de Thucydide (II, 96, 1 et II, 97, 3), les Gètes étaient subordonnés au roi odryse Sitalkès, qui les entraîna dans la campagne de Macédoine de 429 av. n. è. Selon les dires du même auteur, la plus grande partie de la cavalerie (il s'agit de la grande armée de Sitalkès, formée de 150 000 hommes, dont un tiers était de cavalerie) était assurée par les Odryses et, à côté d'eux, par les Gètes (Thucydide, II, 98, 4)[2]. Selon certaines données, l'Etat odryse s'étendait jusqu'aux Bouches du Danube, comprenant par conséquent tous les Gètes de la Dobroudja et sud-danubiens.

Du point de vue archéologique, toute la zone du Bas-Danube, entre les collines sous-carpatiques méridionales et le versant septentrional du Mont Balkan, présente un aspect unitaire. A l'exception de la région de Vratza (nord-ouest de la Bulgarie), toute cette aire était habitée par les Gètes[3]. De même, la steppe qui s'étend au nord des Bouches du Danube — le « désert gète », suivant l'expression de Strabon — était occupée par les Gètes, qui arrivaient jusqu'au fleuve Tyras (le Dniestr), étant connus sous le nom de Tyragètes[4]. La documentation archéologique consiste surtout en nécropoles d'incinération, dont plusieurs tumulaires, comprenant des pratiques funéraires et des formes céramiques fort semblables dans toute la région délimitée ci-dessus. Les plus anciennes tombes de cette série de nécropoles datent du VII^{e} siècle av. n. è., les plus récentes de la première moitié du III^{e} siècle[5]. En général, toute cette culture archéologique des Gètes est liée comme genèse, de par sa céramique et le rite des sépultures, à la culture de Basarabi, datant du Hallstatt moyen (environ VIII^{e} — VII^{e} siècles av. n. è.)[6]. Mais attardons-nous quelque peu sur le tableau de tout cet espace carpato-danubien à l'époque des épisodes racontés par Hérodote et Thucydide, tel qu'il peut être cerné dans le stade actuel des recherches.

On constate à partir de la seconde moitié du VII^{e} siècle, dans la plus grande partie de l'espace carpato-danubien, une série de perturbations dans la configuration des tribus par rapport à l'époque précédente, celle du Hallstatt moyen. Ainsi, la Plaine du Danube, intensément habitée jusque là, devient tout à coup pauvre en découvertes archéologiques (le terme de ἔρημος = désert, dont se sert Hérodote, V, 9, est suggestif) ; en revanche, dans les zones boisées des collines sous-carpatiques, très faiblement peuplées auparavant, apparaissent de nom-

---

[2] Voir aussi la participation d'un détachement gète à l'expédition des Odryses dans le Chersonèse contre les Athéniens (Polyainos, *Strat.*, VII, 38).

[3] A. Vulpe, *Archäologische Forschungen und historische Betrachtungen über das 7. bis 5. Jh. im Donau-Karpatenraum*, dans « Memoria Antiquitatis » 2, 1970, pp. 167—182 (abrévié plus loin *Arch. Forschungen)*.

[4] Voir particulièrement A. I. Meliukova, dans le volume *Drevnie frakiicy v severnom pričernomr'e*, Moscou, 1969, pp. 61—80.

[5] Cf. notre article, *Zur Chronologie der Ferigile-Gruppe*, dans « Dacia », XXI, 1977, pp. 81—111, où nous avons reconsidéré la chronologie des groupes hallstattiens de l'espace carpato-danubien en nous appuyant sur la révision de la périodisation du cimetière de Ferigile.

[6] *Ibidem*, p. 92 ; cf. aussi A. Vulpe, *Zur mittleren Hallstattzeit in Rumänien (die Basarabi-Kultur)*, dans « Dacia » N.S., IX, 1965, pp. 105—132.

breuses nécropoles d'incinération, attestant que le centre de gravité s'est déplacé ici. La Transylvanie centrale est maintenant habitée par un groupe culturel (le groupe de Ciumbrud) connu presque exclusivement par ses nécropoles typiques aux tombes d'inhumation, rite qui diffère de celui des tribus des zones environnantes. De récentes recherches semblent indiquer l'existence d'un processus similaire dans la partie centrale de la Moldavie. Malheureusement, il n'existe presque aucune donnée sur les coutumes funéraires dans ces zones aux temps antérieurs qui permette de voir plus clairement dans quelle mesure il s'agit à cet égard de modifications substantielles, à implications ethniques. Dans le stade actuel des recherches, la plupart des spécialistes sont d'accord pour voir dans le groupe de Ciumbrud une peuplade venue de l'est, sans que l'on puisse préciser d'où[7]. Ainsi qu'il résulte de sources du V^e siècle (Hérodote, IV, 48 et 104), ici, sur le Mureş supérieur, habitaient les Agathyrses, population qui, malgré certaines particularités, « se rapproche quant aux autres coutumes des Thraces ». Dans la Plaine de la Tissa également, l'apparition, vers le milieu du VI^e siècle, d'un groupe de nécropoles birituelles (le groupe de Szentes-Vekerzug) a été mise en liaison avec l'établissement des Sigynes[8], peuplade qui d'après la description d'Hérodote semble avoir eu des traits iraniens (V, 9 : « ils ont des vêtements ressemblant à ceux des Mèdes (. . .) et soutiennent qu'ils sont des colons mèdes »). D'autre part, le manque d'établissements à habitat intense et la multiplication des établissements fortifiés « de refuge » — connus particulièrement dans le centre et le nord de la Moldavie, mais aussi dans les zones boisées de Teleorman et d'Olténie (récemment, de tels établissements fortifiés ont été identifiés aussi dans la Dobroudja)[9] — suggèrent une dispersion de l'habitat correspondant à la prépondérance de l'élevage sur l'agriculture, dans le sens d'un avoir plus mobile et plus facile à défendre.

Cette image, qui est presque en entier le fruit des recherches archéologiques de ces derniers vingt ans, trouve son explication dans les événements qui se sont déroulés dans les steppes nord-pontiques, mais

---

[7] Sur le groupe Ciumbrud, dénommé « groupe scythique » par les premiers deux auteurs cités ci-dessous, voir : Ş. Ferenczi, dans « Acta Musei Napocensis », 2, 1965, p. 77 sqq. ; 3, 1966, p. 49 sqq. ; 4, 1967, p. 19 sqq ; 6, 1969, p. 47 sqq. ; 8, 1971, p. 11 sqq. (les cinq parties forment un seul article ; les questions chronologique et historique sont discutées spécialement dans la cinquième partie) ; V. Vasiliev, *Grupul scitic din Transilvania*, dans « File de istorie » (Bistriţa), 4, 1976, pp. 87—106 ; A. Vulpe, *Arch. Forschungen*, p. 152 sqq. ; M. Dušek, *Die Thraker im Karpatenbecken*, dans « Slovenska Arheologija » XXII, 1974, 2, pp. 361—434 ; I. H. Crişan, *Transilvania la sfirşitul Hallstattului*, dans *In memoriam Constantini Daicoviciu*, Cluj, 1974, pp. 99—110. Toujours utile en ce qui concerne les questions d'interprétation ethnique : A. I. Meliukova, dans « Sovetskaja Arheologija », 22, 1955, p. 246.

[8] T. Sulimirski, *Die Skythen in Mittel- und Westeuropa*, dans *Bericht über den V. internationalen Kongress für Vor- und Frühgeschichte, Hamburg 1958*, Berlin, 1961, pp. 793—799 ; J. Harmatta, *Kimmerek és szkiták*, dans « Antik Tanulmányok », 13, 1966, pp. 107—116 ; M. Párducz, *Probleme der Skythenzeit im Karpatenbecken*, « Acta Archaeologica — Budapest », 25, 1973, p. 52 sqq.

[9] Sur les établissements fortifiés : A. C. Florescu, *Certaines considérations sur les cités thraco-gètes (hallstattiennes) du premier millénaire av. n. è. sur le territoire de la Moldavie*, dans « Cercetări istorice », 2, 1971, pp. 103—118 (roumain avec un résumé français) ; A. Vulpe, *Arch. Forschungen*, pp. 144—149 (pour la Valachie) ; G. Simion, *Les Gètes de la Dobroudja septentrionale*, dans « Thraco-Dacica », Bucureşti, 1976, p. 157.

qui ont affecté profondément notre pays. Il s'agit de l'avance vers l'ouest dès le VIII[e] siècle, des tribus iraniennes des Scythes qui, à un moment donné du VII[e] siècle, en tout cas avant l'établissement des Grecs sur la côte septentrionale de la mer Noire, ont occupé les steppes nord-pontiques et ont soumis d'autres populations autochtones de la zone de sylvo-steppe. D'après la tradition des Grecs du Pont, l'établissement des Scythes s'est produit à la suite de l'écrasement des Cimmériens, les anciens maîtres de ces lieux. Il se pourrait que les Agathyrses et les Sigynes aient représenté des populations disloquées à l'occasion de ces événements. Où s'est arrêtée vers l'ouest l'expansion scythe? C'est une question qui n'a pas encore été élucidée. Ce qui est certain, c'est que les Agathyrses, quelle qu'ait été leur origine — iranienne, peuplade du groupe des Scythes, peuplade non scythe ou population thrace autochtone — ont constitué un obstacle dans la voie de l'expansion des Scythes au nord de la mer Noire. Dans le même sens, il convient de souligner qu'aucune découverte archéologique datant du VII[e] au V[e] siècle av.n.è. n'est à même de prouver de manière indiscutable la présence des Scythes comme tels, à une époque aussi lointaine, dans l'espace carpato-danubien[10].

Un autre fait digne d'être souligné, c'est que durant toute cette période ce sont les Agathyrses qui ont constitué la force politique la plus considérable dans la zone nord-thrace. Ils se sont révélés hostiles aux Scythes pendant la guerre entre ceux-ci et les Perses; puis, dans la première moitié du V[e] siècle, le roi agathyrse Spargapéithès a triomphé par la ruse du roi scythe Ariapéithès. Certes, ces quelques miettes d'informations ne sauraient permettre une reconstitution véridique des événements, toutefois on est en droit de supposer que les Agathyrses ont représenté, sous forme d'une grande union tribale, la force politique qui a résisté à l'expansion des Scythes dans l'espace carpato-danubien.

Ce bref exposé historico-archéologique révèle un monde dans lequel l'élément thrace septentrional, ou plus précisément géto-dace, était prédominant. Le cours inférieur du Danube traversait par le milieu le pays des Gètes. Il est permis de considérer que l'intention des différentes puissances sud-balkaniques — Odryses, Macédoniens, et peut-être déjà les Perses eux-mêmes — d'établir sur ce fleuve la frontière septentrionale de leur domination était en contradiction flagrante avec les intérêts des Gètes. Cette manière de voir les choses explique mieux la série de conflits entre Macédoniens et Gètes, déclenchée sans doute lors de l'expédition de Philippe II dans la Dobroudja. D'autre part, les modalités de la

---

[10] Il faut souligner le fait que les objets de caractère scythe (comme certains chaudrons, miroirs, appliques pour gorytoï, épées du type akinakès, etc.) la majorité trouvés isolément dans l'espace carpato-danubien, ne suffisent pas pour témoigner de la présence effective des tribus scythiques sur ces lieux. Pour en démontrer cette présence, la découverte et l'exploration systématique d'un complexe archéologique, voire d'une nécropole ou d'une agglomération typiquement scythe, serait nécessaire. Jusqu'à présent ce n'est que le cimetière de Chiscani-Brăila (N. Harţuche et Fl. Atanasiu, *Brăilița*, Brăila, 1968, p. 52, pl. 67—73) qui peut entrer dans cette question. Toutefois cette nécropole date du IV[e] siècle, c'est-à-dire du temps de l'épisode Athéas (voir plus loin). D'autre part les recherches anthropologiques sur quelques squelettes provenant de Ciumbrud ont mis à jour des traits communs plutôt avec la population de la Transylvanie de la fin de l'âge du bronze (cultures d'Otomani ou de Noua).

riposte des Gètes à ces actions suggère une tendance à l'unité de la puissance gète de part et d'autre du Danube.

Ainsi, autour de l'an 340, une force politique des « Histriens » — dans laquelle on peut voir une union des Gètes danubiens — s'oppose aux efforts du roi scythe Athéas (ou Ataia) d'établir son hégémonie dans la Dobroudja[11] ; événement dont profite le roi de Macédoine Philippe II qui, appelé à l'aide par celui-ci, entre bientôt en conflit avec lui, le bat et consolide la « frontière » — si l'on peut dire — danubienne du royaume odryse qu'il avait annexé entre-temps (en 341). Il est à supposer que les Gètes de la Dobroudja se trouvèrent ainsi engagés dans les mêmes rapports avec les Macédoniens que les Odryses jusque là.

De toute façon, la domination macédonienne ne s'est pas étendue sur les Gètes de la rive gauche du Danube. Lorsque, en 355, au cours d'une campagne contre les Triballes établis dans le nord et le nord-ouest de la Bulgarie, le fils de Philippe II, Alexandre le Grand, franchit le Danube, met en fuite une puissante armée gète et incendie la cité de ceux-ci[12], il ne revendique pas le territoire d'au-delà du Danube, toute son action revêtant plutôt le caractère d'une simple démonstration. L'objet de l'expédition d'Alexandre a été, incontestablement, la liquidation des Triballes et, par là, la consolidation de la frontière danubienne avant sa grande expédition en Asie.

Sans doute les Gètes, qui avaient concentré une grande armée sur la rive gauche du Danube, s'apprêtaient-ils à venir en aide aux Triballes, avec lesquels ils entretenaient probablement des relations de bon voisinage, et c'est pour cette raison qu'Alexandre les a attaqués.

Alexandre a passé le fleuve en une seule nuit avec 1 500 cavaliers et environ 4000 soldats d'infanterie. L'armée gète avait un effectif d'environ 14 000 hommes, dont 4000 cavaliers. La bataille, qui a eu lieu à l'aube, s'est terminée rapidement par la défaite et la fuite des Gètes qui, déjà épouvantés par « l'épaisseur impénétrable de la phalange » (Arrien, I, 5), n'ont pu résister à l'attaque organisée de la cavalerie.

La relation d'Arrien est assez claire et détaillée pour se passer de tout commentaire. Ce qui est important à retenir pour notre propos, c'est que les Gètes, qui ont été en mesure de mettre sur pied une armée de 14 000 hommes, devaient constituer une union politique fort étendue, très probablement capable d'intervenir, selon les circonstances, dans différentes zones de la Plaine du Danube. Mentionnons que, suivant des calculs démographiques estimatifs effectués à partir des données offer-

---

[11] À cette façon de voir les choses, généralement admise dans l'historiographie roumaine (par exemple, D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, București, [2]1967, pp. 151—152), s'oppose l'hypothèse de Vl. Iliescu, selon laquelle les Scythes étaient depuis longtemps, au moins depuis le commencement du IV[e] siècle, établis en Dobroudja (*Cu privire la data așezării sciților in Dobrogea*, dans « Cercetări Istorice » 3, 1972, pp. 59—64) et les *Histriani-Histrianorum rex* mentionnés par Justin (IX, 2, 1) auraient été les Triballes (idem, *Die außenpolitische Krise des hellenischen Poleis Klein-Skythiens im 4. Jh. v. u. Z.*, dans « Hellenische Poleis », II, Berlin, 1973, pp. 664 681).

[12] On a supposé que les vestiges de la cité incendiée par Alexandre soient celles de la station gète de Zimnicea, dép. de Teleorman (A. D. Alexandrescu, *Agglomération et nécropole gétiques à Zimnicea*, dans « Thracia », III, 1974, pp. 56—63). Cet établissement se trouve pourtant au bord même du Danube et non à une parassangue (5,5 km) du fleuve, comme mentionné dans la source (Arrien, I, 5).

tes par les nécropoles du temps, une communauté gète pouvait mettre sur pied de guerre, en moyenne, de 100 à 150 combattants. Donc une centaine de telles unités ont dû prendre part à l'engagement contre Alexandre. Ajoutons que le rapport de 1 : 3 entre l'infanterie et la cavalerie gètes correspond aux observations faites dans certaines nécropoles (Ferigile)[13].

C'est une armée gète du même ordre qui a sans doute tenu tête au général d'Alexandre, Zopyrion. Autant la date (334/331, 331/330 ou 326/325 av. n. è.) que l'objet de cette expédition sont controversés, les données étant des plus lacunaires (Curtius Rufus, X, 1, 44 parle d'une action contre les Gètes; Trogus, XII, 2, 16, d'une campagne contre les Scythes)[14]. Zopyrion a dû de toute façon se heurter aux Gètes[15], puisqu'il a été obligé de traverser leur territoire, probablement par le couloir compris entre le Danube et le Dniestr, connu sous le nom de « désert gète ». La campagne prit fin par un échec total, Zopyrion y ayant péri avec toute son armée de près de 30 000 hommes.

L'apogée de la puissance politique des Gètes danubiens fut atteinte sous le « roi » Dromichaites, qui a probablement accédé au trône dans les dernières années du IV^{e} siècle av. n. è. et est connu par ses victoires retentissantes sur Lysimaque, ancien lieutenant d'Alexandre et roi de Thrace. On ne connaît pas la cause de ces nouveaux conflits entre Macédoniens et Gètes. Il est plausible que c'est le même conflit d'intérêts entre Macédoniens, désireux d'établir au Danube la frontière nord de la « stratégie » thrace[16], et la population gète des deux rives du fleuve, qui aspirait à constituer une seule force unie et indépendante. Une autre cause du conflit doit avoir été la rivalité entre Macédoniens et Gètes pour la domination ou le protectorat des cités grecques du Pont occidental. Les soulèvements des Thraces et des Grecs contre Lysimaque en 313 av. n. è. et les difficultés permanentes que celui-ci a éprouvées dans l'administration de la Thrace ont dû favoriser, eux aussi, les tendances centrifuges de la population gète. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter l'aide accordée par les tribus locales aux villes grecques qui s'étaient soulevées contre Lysimaque. Malheureusement, tout ce conflit entre Macédoniens et Gètes, qui a duré pendant presque toute la pre-

---

[13] D'autres estimations démographiques ont été faites à partir de la capacité de logement des établissements fortifiés, dont la surface varie extrêmement d'une cité à l'autre (par exemple les deux stations adjacentes de Stincești ont une surface de 45 ha, celle de Cotnari, 4,5 ha et celle de Brăhășești seulement 2,5 ha). A. C. Florescu suppose que la cité de Stincești aurait pu abriter environ 25 000 habitants, celle de Cotnari 3 000 et celle de Brăhășești 1 500 — 2 000 habitants avec tout leur avoir. On remarque que les résultats obtenus par cette méthode diffèrent substantiellement des ceux acquis par l'étude des nécropoles. Il est évident que les deux voies d'estimation peuvent impliquer des erreures de calcul majeures ; aussi est-il difficile, dans l'état actuel des recherches, de faire une option en faveur d'une ou de l'autre. Il faudra toutefois tenir compte du fait qu'à Stincești on a supposé l'existence de 80—100 huttes y témoignant la présence stable d'environ 1 000 habitants. À Cotnari le nombre des huttes ne dépasse pas 15—20 (informations de A. C. Florescu).

[14] Cf. récemment Vl. Iliescu, *Campania strategului Zopyrion la Dunărea de Jos*, dans « Pontica », 4, 1971, pp. 57—74, avec une riche bibliographie sur cette question.

[15] A. Suceveanu, *O ipoteză despre Zopyrion*, dans « Studii și cercetări de istorie veche » 17, 1966, 4, pp. 635—644, suppose deux campagnes de Zopyrion, dont la première, en 331, contre les Scythes et la seconde contre les Gètes.

[16] D. M. Pippidi, *Din istoria Dobrogei*, I. București, 1965, pp. 215—216.

mière décennie du III^e siècle, ne nous est connu que par les détails anecdotiques concernant la captivité chez les Gètes du fils de Lysimaque, Agathoclès, et de Lysimaque lui-même, connus surtout par la relation de Diodore de Sicile (XXI, 12, 2 sqq.).

Si l'on confronte les différentes sources antiques qui se réfèrent à cette guerre, il en ressort que les Macédoniens se sont heurtés à de grandes difficultés au cours de la campagne, qui s'est pourtant achevée par un compromis. Le principal atout de Dromichaites consistait justement dans le fait qu'il pouvait lancer des attaques à partir des deux rives du Danube, le centre de son pouvoir — l'hypothétique place forte de Hélis (un nom probablement corrompu) — se trouvant quelque part non loin de la rive gauche du fleuve. Selon certain chercheurs, le roi gète aurait dominé tout le territoire allant jusqu'au fleuve Tyras, ce qui explique que l'armée de Lysimaque ait été torturée par la faim et la soif dans le « désert des Gètes ». Il se pourrait que Lysimaque soit tombé dans un véritable guet-apens et qu'il ait été fait prisonnier par le roi gète. Pour obtenir sa mise en liberté, les Macédoniens ont dû certainement reconnaître certains droits aux Gètes et leur restituer certains territoires. Selon Pausanias (I, 9, 7), cette paix a été scellée par le mariage de Dromichaites et de la fille de Lysimaque.

Ces quelques informations sur l'histoire des Géto-Daces du VI^e au IV^e siècle av. n. è. reflètent en même temps le progrès accompli dans le développement de la société nord-thrace durant toute cette période. En effet, si les données archéologiques sur le premier âge du fer attestent l'existence dès le début du I^er millénaire av. n. è. d'une tendance marquée de stratification dans la catégorie des guerriers, on peut à partir du V^e siècle av. n. è. parler d'une aristocratie militaire dans toute l'acception du terme. Les tombes princières, comme celles d'Agighiol (dép. de Tulcea), Peretu (Teleorman), Borovo (près Ruse), Vratza (le pays des Triballes), toutes renfermant des pièces en argent — casques, plats, appliques, etc.[17] — pouvaient indiquer l'existence de formations politiques. Il en est de même pour les établissements fortifiés de refuge découverts en Moldavie, en Teleorman, en Olténie et, récemment, dans la Dobroudja[18]. L'existence de formations politiques pourrait, d'après les mêmes critères, être relevée dès le IV^e siècle av. n. è. dans les zones susmentionnées, sans parler de celles encore non identifiées jusqu'à présent.

Les trois moments mentionnés plus haut montrent que des unions tribales tendant à devenir permanentes et à obéir à un pouvoir central ont existé chez les Gètes du VI^e au IV^e siècle av. n. è. Elles avaient assurément pour base une tradition plus ancienne, que nous ne pouvons que soupçonner. De telles formations politiques ne peuvent plus être envisagées uniquement à travers les catégories de l'organisation tribale; elles constituent une étape évoluée dans le processus qui mènera à l'action unificatrice de Burébista.

---

[17] D. Berciu, *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*, București, 1974 ; P. Alexandrescu, *Un art thraco-gète?*, dans « Dacia », XVIII, 1974, pp. 273—282.

[18] Voir plus haut note 9.

Les Agathyrses de Transylvanie et peut-être du centre de la Moldavie, riches en parures d'or, sont, eux aussi, présentés par Hérodote comme une force politique unitaire. D'autre part les cimetières attribués aux Agathyrses (le groupe de Ciumbrud)[19] offrent une image primitive et relativement peu différenciée, en contraste total avec tout ce dont les textes nous informent. Cette constatation a son importance, car elle prouve que les informations fournies par l'analyse de la structure des nécropoles ne représentent pas toujours une source fidèle dans l'étude de la société du temps.

Les recherches récentes faites dans la zone centrale et septentrionale de la Moldavie montrent qu'ici non plus la situation socio-politique n'était guère différente dans les grandes lignes. Les grandes forteresses de terre, comme celles de Stîncești et de Cotnari, représentaient des centres de tribus ou d'unions tribales. Des trésors tels que ceux de Cucuteni—Băiceni (dép. de Iași)[20] ou de Stîncești[21] (découvert à l'intérieur de la forteresse), doivent être considérés, pareillement à ceux de Moldavie ou de la Dobroudja, comme la propriété de chefs d'un rang équivalent. D'où l'on peut conclure qu'entre le VI^e et le IV^e siècle av. n. è. la société gète se trouvait, dans sa totalité, à un niveau à peu près égal de développement, même si une certaine avance sous le rapport de la culture matérielle peut être constatée chez les groupes du Bas-Danube ou de la Dobroudja.

Pour revenir aux quatre groupements politiques que nous mentionnions au début de notre étude comme éléments constituants possibles de l'Etat de Burébista, nous devons nous demander quels ont été leurs antécédents et comment ils se rattachent à l'époque qui vient d'être décrite. Le fil de l'histoire politique et de l'évolution culturelle des Gètes du Bas-Danube aux VI^e et V^e siècles se continue sûrement jusqu'aux II^e et I^{er} siècles av. n. è., tout en se reliant au groupement de la Plaine du Danube, dont Burébista lui-même est issu[22]. Les trouvailles archéologiques et numismatiques attestent qu'au cours de ces deux derniers siècles ici, en Munténie, s'est développée l'une des formations politiques et culturelles les plus florissantes de toute la Dacie[23].

Un deuxième groupement peut être identifié le long du cours inférieur et moyen du Mureș, qui comprend entre autres les citadelles et les célèbres sanctuaires des Monts d'Orăștie. Il est hors de doute que la civilisation de cette région était dès le II^e siècle av. n. è. celle des Daces. Si leur tradition remonte jusqu'aux Agathyrses d'Hérodote, c'est un problème qui n'a pu encore être élucidé[24]. Les perturbations provo-

---

[19] Voir plus haut note 7.

[20] M. Petrescu-Dîmbovița et M. Dinu, *Le trésor de Băiceni (dép. de Jassy)*, dans « Dacia », XIX, 1975, pp. 105—124.

[21] Inédit, au musée de Iași.

[22] Pour l'origine gète de Burébista voir récemment R. Vulpe, *Studia Thracologica*, București, 1976, pp. 39—61.

[23] C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, București, 1973, p. 425 sqq ; M. Chițescu, *Les débuts de la formation étatique de Burébista d'après les données numismatiques*, dans « Dacia », XIX, 1975, pp. 249—254.

[24] L'hypothèse presque oubliée de Niebuhr (*Untersuchungen über die Geschichte der Skythen, Geten und Sarmaten*, dans *Kleine historische und philologische Schriften*, I, Bonn, 1828), selon laquelle les Daces n'étaient que les descendants des Agathyrses, a été réexaminée par R. Vulpe, dans « Magazin istoric », X, 1976, 7, p. 35 et dans « Thraco-Dacica », 1976, p. 17—18.

quées par la pénétration, dès la fin du IV^e siècle av. n. è., des tribus celtes dans la Transylvanie centrale et du nord-ouest, ont produit, pour sûr, des modifications territoriales et une restructuration de la société dans le monde autochtone[25]. On place de grands espoirs, pour l'élucidation de ce problème, dans l'intensification des recherches archéologiques.

Un autre groupement politique géto-dace aux II^e—I^{er} siècles av.n.è. doit avoir été celui attesté archéologiquement dans le bassin occidental du Siret et dans les dépressions intracarpatiques de la Transylvanie orientale[26]. Il est plausible de voir dans ce dernier groupement les héritiers directs de la civilisation des établissements fortifiés du nord de la Moldavie, de Stînceşti et de Cotnari, ainsi que du propriétaire du splendide trésor de Băiceni—Iaşi. Ici aussi, une importante restructuration a eu lieu à la suite de l'établissement, vers la fin du III^e siècle, de la peuplade germanique des Bastarnes dans les zones nord et est de la Moldavie[27].

Où a pu se trouver le quatrième des groupements politiques dont fait état Strabon? Personnellement, nous inclinons à croire qu'en Olténie et dans le Banat, zone où les recherches archéologiques méthodiques pour l'époque en cause sont encore très en retard.

C'est un fait significatif que Burébista ait agi dans l'intérêt de tous ces groupes, considérés comme formant un tout unitaire. Quoique Gète d'origine, il a commencé son activité extérieure en annihilant les Celtes du nord et de l'ouest de la Transylvanie, puis il a soumis les Bastarnes et finalement il a rétabli l'union avec les Gètes sud-danubiens, établissant sa frontière sur la chaîne septentrionale du Mont Balkan. Il y a donc eu unification politique de tout l'espace carpato-danubien, qui a manifesté dès le II^e siècle av. n. è. une culture unitaire, si unitaire que l'on a peine à discerner des variantes régionales dans l'abondant matériel archéologique provenant des sites du II^e et du I^{er} siècles. L'«empire» de Burébista correspond au berceau proprement dit du peuple géto-dace, tel qu'il ressort des sources littéraires antiques pour différents moments de son histoire et tel qu'il est confirmé pleinement par les résultats des fouilles[28].

★

Arrêtons-nous, pour finir, sur certains aspects en rapport avec l'originalité de la civilisation géto-dace, telle que celle-ci est caractérisée

---

[25] De la riche littérature sur ce problème, nous nous bornons à citer ici trois ouvrages de synthèse récemment parus : Vl. Zirra, *Beiträge zur Kenntnis des keltischen Latène in Rumänien*, dans « Dacia », XV, 1971, pp. 171—238 ; idem, *The Eastern Celts of Romania*, dans « The Journal of Indo-European Studies », 4, 1976, 1, pp. 1—42 ; I. H. Crişan, *Contribuţii la problema celţilor in Transilvania*, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », 22, 1971, 2, pp. 164—194.

[26] Voir à ce propos : V. Căpitanu et V. Ursache, *Brad und Răcătău, zwei getisch-dakische befestigte Siedlungen*, dans « Thraco-Dacica », 1976, pp. 271—278 et Z. Székely, *Nouvelles données sur la culture géto-dace du sud-est de la Transylvanie*, ibidem, pp. 231—240.

[27] R. Vulpe, *Le problème des Bastarnes à la lumière des découvertes archéologiques en Moldavie*, dans « Nouvelles études d'histoire », 1, 1955, pp. 103—120 ; M. Babeş, *Dacii şi bastarnii*, dans « Memoria Antiquitatis » 2, 1970, pp. 215—236 (l'auteur a préparé sur ce problème une thèse de doctorat à paraître prochainement).

[28] Il ne faut pas confondre le territoire gouverné par Burébista avec l'aire que ses troupes envahirent durant ses campagnes et dont les limites dépassaient sensiblement les terres carpato-danubiennes.

par les matériaux archéologiques et telle qu'elle se révèle dans la littérature antique. Ainsi que nous l'avons souligné au début du présent exposé, les premières mentions sur les Gètes chez Hérodote se réfèrent surtout aux caractéristiques de leur culture spirituelle, qui ont suscité un vif intérêt et des commentaires rationalistes, parfois mêlés de naïveté de la part des Grecs. Il a certainement existé une deuxième source, en dehors d'Hérodote, qui décrivait les coutumes et les croyances des Gètes et dont se sont inspirés Hellanicos, Mnaséas de Patraï et autres. Enfin les faits relatés par Socrate (Platon, Charmides, 156 d sqq.) constituent une troisième source sur la religion des Gètes aux VI^e^ et V^e^ siècles av. n. è. Le contenu de ces textes pourrait être réuni sous le titre de « culte zalmoxien », culte qui comprend d'évidents caractères initiatiques et ésotériques[29]. Les similitudes de ce culte avec le pythagorisme, qui ont frappé les Grecs autant à l'époque ancienne (VI^e^—V^e^ siècles) qu'à l'étape plus récente du « culte zalmoxien » (II^e^—I^er^ siècles ; voir Strabon, VII, 3, 5 ; Jordanès, *Getica*, etc.), reflètent en effet, à notre avis, une réalité, sans que l'on puisse expliquer de façon plus précise le rapport de causalité entre les deux doctrines (l'hypothèse grecque, selon laquelle Zalmoxis aurait été l'esclave et le disciple de Pythagore, ne devrait pas être définitivement écartée)[30]. Enfin, il est difficile de ne pas être frappé par la coïncidence entre le pythagorisme et l'une des caractéristiques principales des sanctuaires daces des Monts d'Orăştie, à savoir la place importante occupée dans le plan de ces sanctuaires par des groupements de chiffres. Quelle qu'ait été la signification précise du grand sanctuaire rond et de ceux qui l'entourent, celle de sanctuaire-calendrier[31] ou autre[32], il est évident que toutes les spéculations tournent autour de l'interprétation de rapports numériques sous lesquels se cache un aspect réel de la religion des Daces qui nous échappe pour le moment. D'autre part, les points communs entre Esséniens et les confréries monacales — « pleistoi » ou « polistai » — chez les Daces, si curieusement évoqués par Josèphe Flavius (*Antiquités judaïques*, XVIII, 20), pourraient être l'écho des comparaisons entre Esséniens et Pythagoriciens que l'historien juif nous offre à un autre chapitre du même ouvrage (XV, 371)[33].

De toute façon, il est certain que, pour les Grecs, l'élément original caractérisant les Gètes ou les Daces était d'ordre spirituel, religieux. A cet égard, Strabon (VII, 3,4) déclarait de manière fort significative : « Nous ne pouvons douter — d'après les affirmations de Poseidonios et en nous basant sur toute l'histoire des Gètes — que chez ce peuple le zèle pour les choses divines a été un point fondamental ».

On doit se demander si ce « culte zalmoxien » n'a pas constitué une entrave dans la voie de la pénétration des influences culturelles étrangères en Dacie. Le fait est que, si les Thraces méridionaux étaient

---

[29] Voir spécialement M. Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, Paris, 1970, pp. 31—80.

[30] E. Lozovan, *Dacia sacra*, dans « History of Religions », 7, 1968, 3, pp. 209—243.

[31] H. Daicoviciu, *Le monument-calendrier des Daces de Sarmizegetusa*, dans « Nouvelles études d'histoire » 2, 1960, pp. 55—72.

[32] K. Horedt et S. Horedt, dans « Tribuna », année X, n° 52 (517), 1966, p. 6.

[33] Pour la comparaison des Esséniens aux Pythagoriciens voir I. Lévy, *Recherches esséniennes et pythagoriciennes*, Genève—Paris, 1965, pp. 57—63.

très ouverts aux courants de la culture grecque, ouverts au point qu'une ville de résidence des Odryses comme Seuthopolis pouvait être considérée comme une ville presque grecque, le même phénomène ne se laisse nullement entrevoir chez les Gètes et les Daces. La position plus excentrique de la Dacie par rapport au monde grec ne constitue peut-être pas, selon nous, la seule explication du fait. Les Gètes se sont avérés très réceptifs à l'adoption de certains éléments de culture matérielle, tels que la céramique tournée[34], l'imitation des monnaies d'argent[35] ou d'articles de luxe, de l'orfèvrerie, plus tard des bols hellénistiques au décor en relief[36], etc. Ils ont été, de même, réceptifs à la culture scythe et surtout à la culture celtique (objets de parure, armes, etc.). Mais l'impact des civilisations étrangères n'a pas entraîné chez les Géto-Daces des résultats comparables au phénomène Latène dans les pays celtiques. Sur le plan de la culture matérielle, c'est à peine si l'on peut caractériser l'originalité de la culture géto-dace. On peut parler de tendances stylistiques propres aux Gètes dans le cas de l'orfèvrerie au IV^e siècle av. n. è.[37]. On peut souligner, de même, l'originalité des imitations de formes hellénistiques en matière de céramique et d'orfèvrerie au II^e et au I^{er} siècles av. n. è.[38] chez les Gètes et les Daces. Mais on manque d'éléments suffisants pour définir un art géto-dace dans toute la force du terme[39]. A noter que ces considérations n'excluent pas — mais au contraire impliquent — l'existence d'une culture originale traditionnelle du bois et des textiles, matières périssables, culture que nous ne sommes pas en mesure de définir mais qui, d'après de nombreux indices indirects, a existé dans l'espace carpato-danubien depuis la nuit des temps. Nous ne pouvons insister ici sur elle, la question étant encore trop peu étudiée, et nous pouvons encore moins soutenir que tout ce qu'il y a eu en fait d'élément créateur original dans la civilisation géto-dace ne s'est manifesté que dans le domaine des matières périssables.

Mille ans plus tôt, à la fin de l'âge du bronze, les symboles solaires étaient à la base d'un art décoratif d'une puissante originalité, créé par les tribus thraces du nord et du nord-ouest de l'espace carpato-danubien. Nous nous référons aux armes gravées (haches et épées) et aux vases en terre cuite des cultures de Suciu de Sus et de Lăpuş, où prédominent les motifs spiraux et les méandres. Ce décor avait peut-être pour but, à cette époque, de transposer sur le plan artistique des sym-

---

[34] Il y a aujourd'hui des raisons pour dater dès la fin du VII^e siècle av. n. è. les premiers vases tournés découverts dans l'espace carpato-danubien en milieu autochtone (A. Vulpe, « Dacia », XXI, 1977, p. 87). Voir aussi P. Alexandrescu, *ibidem*, pp. 113—138.

[35] C. Preda, *op. cit.*, passim.

[36] A. Vulpe et M. Gheorghiţă, *Bols à reliefs de Popeşti*, dans « Dacia », XX, 1976, pp. 113—138.

[37] P, Alexandrescu, « Dacia », XVIII, 1974, pp. 273—281.

[38] K. Horedt, *Die dakischen Silberfunde*, dans « Dacia », XVII, 1973, pp. 127—168.

[39] Voir aussi la collection de statuettes en terre cuite trouvées dans la station gète de Cîrlomăneşti (dép. de Buzău), datées aux *II^e — I^{er}* siècles av. n. è. M. Babeş, *Statuetele geto-dace de la Cîrlomăneşti*, dans «Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie », 28, 1977, 3, pp. 319—352 : « Il s'agit de la création originale d'un atelier ou plus précisément d'un artiste local plein de talent, mais d'une création sans lendemain dans l'art géto-dace ».

boles en grande mesure ésotériques[40]. Or, il se pourrait que le « culte zalmoxien » n'ait plus favorisé une telle pratique ou ait même inhibé la transposition sur le plan figuratif de certains enseignements spirituels. C'est pourquoi nous inclinons à voir plutôt dans les quelques représentations humaines qui apparaissent sur certains objets en terre cuite ou métalliques du I^er^ siècle av.n.è., notamment dans l'aire gète de la Dacie[41], des réminiscences de divinités ou de coutumes d'autrefois tolérées par la croyance en Zalmoxis.

Si l'on envisage les choses ainsi, la seule manière de caractériser l'originalité de la civilisation géto-dace est de se rallier à la conception de ses contemporains, exprimée, il est vrai, de façon fragmentaire, par des auteurs aux qualités littéraires et historiques fort inégales, mais qui soulignent de façon presque unanime les valeurs spirituelles particulières de ce peuple. Sur la nature exacte des rapports de ces valeurs avec le pythagorisme, s'il s'agit de relations directes, causales ou de simples similitudes de forme entre des doctrines d'essences différentes, il nous semble vain ou en tout cas prématuré d'en discuter à l'heure actuelle. Ce qui, en échange, ressort nettement des considérations de la littérature antique faites à au moins deux moments différents du développement de la société géto-dace—aux VI^{e}—V^{e} siècles et aux II^{e}—I^{er} siècles av. n. è. —, c'est que la civilisation géto-dace se distinguait de manière frappante de celle d'autres peuples possédant une histoire et une culture peut-être plus spectaculaires — comme les Scythes, les Celtes, les Germains et autres — justement par ces traits prégnants d'ordre spirituel.

---

[40] A. Vulpe, *Einige Bemerkungen über die mittlere und späte Bronzezeit im Norden Rumäniens*, dans « Dacia », XIX, 1975, pp. 69—76.

[41] A. Vulpe et M. Gheorghiţă, *op. cit.*, p. 181 ; A. Milčev, *Trésor en argent nouvellement découvert dans le village Jakimovo III, dép. de Mihajlovgrad*, dans « Arheologija— Sofia », 1973, 1, pp. 1—14.

ESSAI SUR LE MOTIF ANIMALIER DANS L'ART DES THRACO-DACES

MIHAI GRAMATOPOL

C'est à Rostovtzeff que revient le mérite d'avoir reconnu qu'à part les études d'histoire et d'archéologie concernant l'art si riche des steppes eurasiatiques, une méthode de recherche esthétique de ce matériel s'impose comme une approche logique naturelle d'un vaste répertoire de formes, d'influences, de créations originales répandues sur toute l'étendue d'une immense aire géographique et sur un laps de temps de plusieurs siècles. C'est doublement son mérite par le fait qu'il considérait Aloïs Riegl comme seul capable d'avoir pu produire une synthèse à ce point mémorable, regrettant que la mort prématurée de cet esthéticien et historien de l'art ait laissé dans ses cartons les esquisses d'une stylistique de l'art barbare. La perspicacité et la largeur de vues du grand historien se laissait voir une fois de plus dans l'appréciation de la méthodologie de l'école viennoise dans la seconde décennie du XX^{e} siècle, alors que les échos qu'elle a éveillés dans la postérité comme dans la contemporanéité étaient pratiquement inexistants, sinon hostiles. Le livre que Riegl aurait dû écrire est resté jusqu'à présent un des desiderata des spécialistes et une tache blanche dans notre connaissance de l'art de ce monde situé au nord de la grande ceinture des civilisations historiques qui, faisant abstraction de l'interprétation erronée de Josef Strzygowski (*Altai-Iran*, 1919), s'étendait depuis la Chine jusqu'aux Colonnes d'Hercule, limitant vers le sud la zone améro-asiatique, exclusivement continentale dans la structuration de ses formes artistiques.

Il nous est plus facile aujourd'hui d'étudier l'art barbare, car nous vivons à une époque où les valeurs de l'abstrait et de l'informel ont été découvertes et, au contraire des générations précédentes, nous avons échappé en grande mesure aux rigueurs des canons et de l'organicité de l'art grec[1] par l'optique duquel les spécialistes qui nous ont précédés ont vu le phénomène artistique non grec, européen et asiatique. L'orientalisation même dans l'art méditerranéen a été considérée comme un complément normal dans la genèse de l'art grec.

Toutefois, n'aborder qu'une zone restreinte du vaste contexte eurasiatique, en faire l'histoire, la typologie, la grammaire des formes et du style, indépendamment et sans la mettre en corrélation avec tout le magma dont il fait partie, dans le vain espoir d'en chercher les valeurs spécifiques qui la rendent différente, est un acte de vanité qui

[1] R. Bianchi-Bandinelli, *Naissance et dissociation de la koinè hellénistico-romaine*, dans *Le rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périphériques. Huitième congrès d'archéologie classique*, Paris, 1963, 1965, p. 444.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 4, P. 633—646, BUCAREST, 1978

frise le dilettantisme ou l'obstination. La tendance de l'archéologie préhistorique de voir, sans être aidée par n'importe quel autre indice, derrière des phénomènes similaires ou même identiques de culture matérielle et artistique l'identité des producteurs et dans la migration des formes la migration des tribus et non la circulation des produits (la céramique exceptée), sans investiguer les nécropoles plus éloquentes que les établissements mêmes, c'est ignorer les faits de l'acculturation et de la stéréotypie de toute production artisanale[2].

Dans cette immense zone artistique qui s'étend depuis le Pacifique à travers l'Asie, l'Europe orientale et l'Europe centrale jusqu'à l'Atlantique, des dizaines de tribus, depuis le Hallstatt jusqu'au début de notre ère (les limitations chronologiques se justifient par les transformations des grands empires asiatiques, de même que par la scission de l'unité du bronze européen, d'une part et la pénétration de Rome en Asie, au nord du Pont et à l'Atlantique, de l'autre), ont remanié un motif de prédilection, l'animal.

Art animalier, style animalier ou motif animalier? On emploie les premiers deux termes, mais on a le plus souvent recours au second. Si, dans le problème qui nous occupe, nous entendons le style comme étant défini par le *courant* et le *moment*, nous pouvons alors donner au vaste répertoire artistique que nous avons en vue, le nom de *motif animalier*, car ceci implique plusieurs styles en fonction du *courant* des influences, des *moments* de ses développements et de l'*espace* géographique dans lequel se manifeste son hétéronomie. La dénomination d'art animalier est susceptible de confusions, donnant droit de cité à l'idée fausse que son but serait de représenter l'animal. Dans cette acception, l'hétéronomie de cet art serait un non-sens. Le terme de *motif animalier* souligne toutefois cette réalité qui lui est spécifique, par laquelle l'animal ne constitue qu'un langage et non un but en soi, une série de symboles artistiques dans un schéma vaste et divers.

Une esthétique du motif animalier eurasiatique est-elle nécessaire et possible? La réponse affirmative s'impose. Elle est possible car nous disposons d'une part de grands répertoires de matériaux, de publications de fouilles, de recherches récentes faites par les spécialistes soviétiques, roumains, bulgares et hongrois sur leurs territoires nationaux, sans compter les ouvrages de synthèse sur l'art celtique parmi lesquels celui de Paul Jacobsthal[3] est si riche en idées non encore exploitées. Elle est nécessaire parce que le besoin du plus grand commun diviseur ainsi que celui du plus petit commun multiple sont les deux coordonnées de la synthèse en tant que forme supérieure de la connaissance. La détection linéaire des influences, des filiations, présente souvent des risques, elle n'est pas concluante, laissant inexplicables des identités formelles de zones géographiques extrêmes. Comme le disait Biànchi-Bandinelli[4], l'art ne se transmet pas par « infection » mais par fécondation recherchée et réalisée dans une conjonction idéale. Une esthétique du motif animalier mènerait à une réévaluation du terme *influence* et à une réduc-

---

[2] A. M. Tallgren, *Sur la méthode de l'archéologie préhistorique*, dans « Eurasia septentrionalis antiqua », X, 1936, p. 16 24.

[3] *Early Celtic art*, Oxford, 1969.

[4] *Op. cit.*, p. 418.

tion considérable des répertoires de ces influences. De plus, une telle esthétique serait *une voie royale* vers une anthropologie culturelle à laquelle auraient apporté leur concours de nombreux éléments de la pensée et de la spiritualité de ces ethnies qui ont trouvé le moyen d'exprimer ce qui est humain par l'ensemble de symboles du motif animalier.

Il va de soi que la grande zone du motif animalier, qui s'étend depuis le Pacifique jusqu'à l'Atlantique et qui se situe au nord de l'Orient antique et des civilisations méditerranéennes, contient dans l'expression de son art une note particulière, distincte du motif animalier de la zone méridionale qui, nous le savons bien, l'a souvent influencée. La différence entre l'art des populations de chasseurs et celui des ethnies agraires dans la zone qui nous intéresse est caduque, car les deux manières de se procurer la nourriture existaient dans le cadre de la société tribale, indifféremment si des tribus de chasseurs ou des tribus migratrices ont dominé des ethnies agraires, ou si ces dernières pratiquaient également la chasse. Des réminiscences d'une activité cynégétique apparaissent, par exemple, chez des populations agraires, tel le couvercle de bronze d'une amphore de Bisenzio, près du lac Bolsena, de la nécropole Oleno Bello, datée vers 710 av. n. è. (Musée de la Villa Giulia).

Ce qui est important, c'est le fait que le motif animalier eurasiatique a quelques traits communs, étroitement reliés aux constantes sociales du milieu qui l'engendre.

Les chasseurs et les éleveurs sont les moins portés à créer des figures de monstres, car dans leur mentalité primitive il était important que l'animal tué puisse d'une part revivre sous la même forme, et d'autre part qu'il puisse être attiré vers le chasseur par la puissance magique d'une image fidèle[5]. Ceci est confirmé par toute la plastique zoomorphe néolithique de la zone qui nous intéresse. C'est aux contacts de ces populations avec les zones méridionales de culture avancée des grands empires agraires en Asie et avec les civilisations méditerranéennes en Europe, qu'il faut rattacher l'apparition de certains monstres animaux. La grande expérience des populations de chasseurs se reconnaît à l'objectivité de la représentation plastique et à l'interprétation « psychologique », sans compter l'interprétation anatomique, où les nuances peuvent être encore plus nombreuses. Des populations telles que celles de l'extrême nord de l'Asie et, selon le témoignage d'Hérodote, certaines tribus scythiques qui utilisaient l'animal en entier, employant son squelette comme matériel de construction ou comme combustible, ont de l'animal une vision qui comprend aussi son aspect ostéologique. De nombreux objets en os des civilisations esquimaudes présentent cette particularité dans leur motif animalier, sans compter les influences scytho-sibériennes reconnues sur les civilisations esquimaudes Ipiutak, Okvik, etc.[6].

Nous avons dit que l'optique de l'art méditerranéen et, surtout, de l'art grec, à travers laquelle nous autres Européens sommes habitués à considérer les phénomènes artistiques extérieurs dans le temps et dans

---

[5] Jean Bayet, *Propos sur les monstres*, dans le volume *Idéologie et plastique*, Rome, 1974, p. 705.

[6] Hans-Georg Bandi, *Urgeschichte des Eskimogebietes*, Stuttgart, 1965, la version roumaine, Bucarest, 1969, p. 171.

l'espace à l'aire de notre civilisation, est impropre à l'étude du motif animalier. Plus encore, il y a des théories sur la genèse de l'art méditerranéen qui semblent, ici, perdre leur validité. A l'encontre de Riegl, Wilhelm Worringer formule dans son livre bien connu, datant de 1908, *Abstraktion und Einfühlung*, l'idée que le style géométrique aurait été le plus souvent propre aux peuples à une époque où ils se maintenaient encore à un degré de culture relativement inférieur.

Le motif animalier eurasiatique aurait-il connu cette phase? Du moins en ce qui concerne les steppes de l'Asie, nous doutons que les mêmes populations qui l'ont véhiculé aient passé par une étape artistique géométrique. Du reste, la tectonique de ce motif indique clairement qu'il n'implique pas une source géométrique ainsi qu'à bon droit le supposait un Sophus Müller qui attribue une telle origine à l'ornementique animalière nordique du premier millénaire de notre ère qui s'est développée dans des voies purement linéaires, sans modèle naturel, mais que Rostovtzeff, par exemple, voyait descendre du style nord-pontique-sarmate, le considérant comme le fruit de la contribution la plus importante de la Russie méridionale à l'art de l'Europe médiévale.

Rostovtzeff, Minns, Borovka et beaucoup d'autres ont insisté sur le fait que le motif animalier est caractérisé par un *horror vacui*. Sans conférer une validité exclusive aux thèses de Gottfried Semper sur le rôle prépondérant du matériel dans le contexte hétéronomique de l'art, tous les chercheurs de l'art des steppes ont reconnu que les matériaux qui ont précédé le métal ont été l'os et le bois et que les caractéristiques de la manière de les travailler ont été conservées même dans la technique des objets et des parures en métal.

En fait, qu'est-ce qui explique cet *horror vacui* que l'on rencontre également chez les Scythes, les Sarmates, les Thraces et les Celtes? Est-ce un symptôme pareil à la spirale considérée comme représentation d'un retour en soi qui trahit la solitude de l'être humain devant les vastes horizons et son besoin d'espace fini[7]? Ou bien est-ce la poussée du décoratif à briser un espace artistiquement limité, celui de l'objet plan de petites dimensions qui devait orner une arme, un vêtement, un harnachement et qui pouvait être facilement transporté, caché et plus aisément conservé? A notre avis, les deux suppositions sont également valables et en plus il y a le fait que la décoration de ces objets plans revêtait en même temps le caractère d'un idéogramme. Les zootaxies symboliques sont sans doute décoratives. De source assyro-persane, elles expriment certainement, chez les Scythes par exemple, une forme dualiste d'un système de pensée mythique. La recherche de l'ordre (taxinomie) dans le désordre du monde environnant est pour la pensée primitive l'occasion d'une mythologie basée sur des paires d'oppositions concrètes. De là, dans les mythologies de ces peuples, et surtout dans le monde de leurs images, l'instabilité des triades et le retour vers les dyades plus anciennes, souvent exprimées en une seule représentation à doubles attributs, suggérant un double *numen*. Ce εἶδος

---

[7] Franz Hančar, *Kaukasus-Luristan*, dans « Eurasia septentrionalis antiqua », IX, 1934, p. 47–112.

πολύγιον signifie chez les animaux l'intensification de leur force par la duplication du corps ou d'une de ses parties.

Le décorativisme plan du motif animalier a de tout autres lois et un autre substrat que le décorativisme gréco-méditerranéen, appliqué à une surface courbe. La décoration des vases celtiques en métal est un échec en soi, car elle part de la conception plane du décor. Seule une décoration à finalité architectonique (le vase est une forme élémentaire et réduite d'une conception architectonique) peut concevoir la répétition d'un motif qui court, le rythme, pouvant à la fois évoquer les idées d'espace ou de temps d'une culture. Tandis que le motif animalier doit, par sa nature même, exprimer dans un espace limité bidimensionnel le rythme qui résulte d'un déroulement sur un support tridimensionnel. Il revêt pour ainsi dire un aspect statique, il se replie sur lui-même, il se déclenche par la contemplation de l'objet, telle une incantation répétable à l'infini. Le motif représenté ne finit pas avec le contour organique; toute ligne marginale se développe, tourne, se retourne comme pour suggérer un univers en soi. Les bois de cerf finissent en têtes d'oiseaux, les membres postérieurs de l'animal se développent en qui sait quelles figurations, les surfaces de son corps deviennent des champs de représentation d'autres animaux, et ceci rien que pour suggérer un univers complexe dans un cadre restreint, éliminant en même temps tout indice de l'idée d'espace. Il faut, à notre avis, distinguer cette prolifération des formes de l'intention proprement dite de créer des monstres, images qui sont en général soumises à l'influence des arts puissants du sud. Dans le monde celtique, la spirale ou la double spirale en S est l'interprétation géométrique d'une torsion animale, car, avec Jacobsthal, nous croyons que si les Celtes n'avaient pas prélevé dans le répertoire méditerranéen et oriental par la filière nord-italique la spirale en tant qu'élément ornemental, ils auraient exprimé leur *Kunstwollen* de cette décoration dans le langage du motif animalier.

Un art de la décoration de l'objet de petites dimensions, généralement périssable, un art essentiellement atectonique (voir dans ce sens l'absence de l'idée d'espace dans l'ornementation de la tente en feutre de Pazyryk) repousse l'idée de la tridimensionnalité, même lorsqu'elle s'appplique aux surfaces des volumes. A cet égard, sont intéressants les tatouages des tombes de Pazyryk, où la rondeur du bras décoré n'a aucune importance dans le dessin incorporé à la peau.

Tout détail se rapportant à un point de l'espace, toute attitude ou indice de l'animal, qui suppose une ligne de fuite, sont exclus. C'est pourquoi les représentations sont comme suspendues dans le vide, et la fantastique énergie vitale des animaux semble dénuée de sens. Rendues les sabots pendants ou apparaissant en galop *volant*, *cabré fléchi* ou *cabré allongé*, toutes ces attitudes sont en fait irréelles et elles récusent l'idée d'espace. Toutefois, ce sont en même temps des preuves d'un mode de penser sur un certain degré de l'évolution de la mentalité primitive, ce lieu commun ne devant pas être considéré comme une influence d'origine certaine et de vaste expansion[8].

---

[8] Salomon Reinach, *La représentation du galop dans l'art ancien et moderne*, dans « Revue archéologique », 39, 1901, p. 1—11 ; idem, *Un monument oublié de l'art mycénien*, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, 1897, p. 515.

Une autre caractéristique du motif animalier c'est son évolution vers le végétal. Comme d'habitude, on a vu dans ce domaine également une influence des puissantes civilisations méridionales, en commençant par la Chine jusqu'à la Méditerranée. La preuve péremptoire qu'il n'est pas ainsi c'est la torsion même des animaux, l'acromégalie polymorphe des bêtes à cornes et des rapaces qui visent l'ornement végétal. Depuis Pazyryk jusque dans l'Occident celtique européen, la tendance vers le végétal du motif animalier sert de facteur commun. Dans ce sens, on peut faire un rapprochement entre les applications en cuir découpé (chantourné) sur le sarcophage en bois de Pazyryk 1 et le bronze Hauviné du monde celtique. Jacobsthal précise[9] qu'il ne s'agit pas d'un collage factice du végétal au motif animalier, mais d'une soudure profonde ; cependant, nous croyons que c'est plutôt une preuve de maturité d'un art qui a atteint son entière floraison et qui démontre une vigueur toute particulière lorsqu'il transgresse ses limites objectives pour aborder avec ses moyens anciens un monde nouveau, à la recherche d'un horizon qu'il réussit à présent à ouvrir. En fait, c'est l'évolution de l'immanence à la transcendance sur le plan de cette vision artisanale qui définit le motif animalier.

Par manque d'espace, nous n'insisterons pas sur certains aspects collatéraux, tel le confessionnalisme du motif animalier et son pseudo-anthropomorphisme (Jacobasthal disait, par exemple, que les Celtes ont créé le masque humain semblable à la face d'un animal), mais nous trouverons un peu plus loin une occasion, quelque fugitive qu'elle soit, pour énoncer un problème essentiel de l'art barbare, le rejet de l'anthropomorphisme grec.

Dans le contexte plus étendu de l'art « barbare », il faut accorder une attention particulière à l'anhistorisme du motif animalier. C'est une question de principe faute de laquelle nous ne pouvons aborder l'esthétique de ce motif. Nous sommes souvent tentés d'établir des chronologies relatives sur les bases stylistiques en l'absence de critères historiques ou archéologiques fermes comme le serait, parmi ces derniers, la céramique grecque.

Les classiques exégètes du motif animalier nous ont appris qu'en dehors des influences artistiques des grands empires asiatiques l'art grec a mis également son sceau indélébile sur toute une catégorie d'objets artistiques au nord du Pont. Des vases et des bijoux, dont le pectoral de Tolstaïa Moghila, familiers aux spécialistes, sont le plus souvent les exemplaires les plus représentatifs de l'orfèvrerie grecque. Il ne passerait aujourd'hui à personne par l'esprit de qualifier ces objets de témoignages de l'art scythique, de même que nul n'affirmera sérieusement que le trésor de Panagjurište ou la fresque de la tombe thrace de Kazanlâk sont des réalisations de prestige de l'art des Thraces (je ne sais encore si nous pouvons en égale mesure parler d'un art *thrace* comme nous parlons d'un art scythique dans le sens dans lequel un art déjà formé existait avant le contact avec les influences méridionales).

---

[9] *Op. cit.*, p. 52 : « What I have in mind is not the use of little leaves or flowers for adorning or stressing articulation points of an animal body, but cases like the Hauviné bronze where the forelegs have assumed the shapes of leaves and from part of a three petalled flower ». Francis Klingender, *Animals in art and thought to the end of the Middle Ages*, Londres, 1971, p. 98.

Il n'y a pas de doute que les œuvres des grands maîtres bijoutiers et toreutes grecs ont été imitées dans la période scythique tardive, ou pour mieux dire des motifs disparates de ces œuvres, de sorte que l'action de corruption, de barbarisation des motifs helléniques semble, à partir d'un certain moment, continue. Au processus que nous pourrions appeler involutif de l'organicité à l'abstraction, on peut trouver une échelle chronologique basée sur les repères stylistiques. Toutefois, à proprement parler, il ne s'agit pas de cette catégorie artistique, quoiqu'elle s'inscrive aussi dans la sphère de la valeur esthétique de la notion d'anhistorique, mais tout d'abord du motif animalier scythique pur. Ce dernier et son esprit, qui en fait continue d'exister quelque temps aussi après la réception des influences méridionales, sont une manifestation évidente d'une spiritualité anhistorique. Une première série d'arguments sont ceux déjà exprimés, l'absence de l'idée d'espace, *inde* de celle de temps, étroitement reliées dans la pensée mythique comme dans les pratiques shamaniques que toutes les ethnies primitives connaissaient. Un autre argument, *a posteriori*, est le fait que le motif animalier scythique n'a pas survécu parce que cet « art » s'est obstinément refusé au temporel.

Souvenons-nous de ces Scythes (parmi lesquels le célèbre Anacharsis, Hérodote, IV, 76), punis par leur peuple parce qu'ils avaient tenté d'adopter le *habitus* d'un autre monde, le monde grec par exemple, organisé par la logique de l'espace et du temps. L'« art barbare » n'a survécu et il n'est entré dans la genèse de la civilisation européenne que dans la mesure dans laquelle il a saisi le contact avec le monde grec. Cette captation ne suppose pas un processus linéaire à sens unique. Il s'agit d'une manière créatrice de prendre, où de véritables rejets sont enregistrés dans certains domaines, comme par exemple dans celui de l'anthropomorphisme grec qui n'est pas solidement basé chez ces ethnies non helléniques sur une longue et veritable *paideia* qui l'a parachevé dans ses lieux d'origine[10].

Nous entendons par art anhistorique celui qui se développe dans le cadre d'une société tribale. Une société organisée en Etat peut avoir ou non un art propre; elle peut emprunter un art étranger et même ainsi, selon sa propre spécificité, elle peut trouver des consonances chronologiques dans le contexte plus ample de la civilisation dont elle fait partie.

Nous ne croyons pas que l'ancienneté d'un art équivaut à son historisme. Il y a deux problèmes distincts. La genèse et l'évolution d'un motif ou d'un style dans le cadre d'un art anhistorique sont des phénomènes qui peuvent conduire à de grands raffinements, comme c'est le cas du motif animalier eurasiatique. On ne peut établir pour cette évolution d'autres correspondances que dans la maîtrise d'exprimer et de découvrir des aspects inédits de la spiritualité, car l'art anhistorique est par excellence un art de la connaissance et implicitement un instrument idéal et de premier ordre de cette anthropologie culturelle, grâce

---

[10] Paul Jacobsthal, *op. cit.*, p. 163 : "Scythian art... was a true style, an Eurasian animal style expressing a particular mentality and religion, but doomed to wither away when touched by the Greeks : it was not a flexible instrument of decoration which other peoples could adopt to their different artistic needs and aims".

à laquelle nous pouvons d'avantage et plus intimement approcher ces ethnies.

Dans une société organisée en Etat, l'art se détache fatalement de la science ou de ce qu'on peut nommer un rudiment de science. La sociologie, que certains historiens, tel un Henri Berr[11], considéraient avec tant de scepticisme *illo tempore*, nous a démontré la validité universelle d'une loi, celle des synchronismes *historiques*, théorie dont le nom est relié à celui de Gabriel de Tarde[12].

L'évolution et la transmission des motifs dans les cultures historiques constituent le principal objectif de l'histoire de l'art. Dans un tel contexte, l'évolution artistique ou l'historisme de l'art s'accorde également avec les développements de la spiritualité et avec les développements sociaux. Toutefois, les choses sont autres dans les cultures primitives. Ici la vie d'un motif peut être longue. Il peut coexister avec d'autres motifs plus nouveaux, et les emprunts faits aux cultures artistiques historiques sont sélectifs et pas toujours ordonnés sur une échelle temporelle. Le motif animalier scythique, par exemple, a préféré le répertoire assyro-persan même après que l'art ionique se fût taillé un chemin vers la partie septentrionale du Pont.

Dans le monde celtique, la prédilection pour les motifs méridionaux plus anciens va jusqu'à retraduire dans le langage de ces derniers certaines influences ultérieures, ce qui a déterminé Jacobsthal à formuler une espèce de « credo négatif » par rapport à ce que l'on pensait généralement d'un art barbare et de celui celtique en particulier[13].

Ce qui précède ne nous empêche pas de fixer en grand des périodes, mais nous rend plus prudents quand il s'agit de tenter d'établir une chronologie absolue lorsque nous n'avons pas de critères extérieurs fermes. Croire que les manifestations de cet art « barbare » anhistorique ont été initialement stimulées par des « commandes princières » signifie simplifier le problème au point de le réduire à l'explication de trésors à pièces d'apparat. Mais le motif animalier préexistait dans la plastique de l'os, du bois, de la terre glaise avant de décorer les objets de bronze et de métaux précieux.

L'idée des « commandes princières » implique celle de l'identification, par analogies de formes et d'exécution, des ateliers auxquels ces produits étaient demandés. Considéré comme un « art hétéroclite », le motif animalier offre sans doute de multiples occasions de classer les pièces qui

---

[11] Henri Berr, *Avant-propos* au livre de A. Moret et G. Davy, *Des clans aux empires*, Paris, 1926, p. V–VIII.

[12] J. Milet, *Gabriel de Tarde et la philosophie de l'histoire*, Paris, 1970.

[13] *Op. cit.*, p. 103: "Do not believe that Celtic art, like Greek art of the 8th and 7th centuries B. C. grew out of a geometric style which gradually became infiltrated by curvilinear forms until the old fashioned elements completely disappeared. Do not believe that there are early works of pure "Hallstatt" character. Do not believe that the following phases reflect subsequent strata of southern ornamentation reaching the Celtic regions one after the other. Facts look different. It cannot be repeated enough that there was never an early period where the geometric motives were used by themselves : if there are some early objects in which they stand alone it cannot always be proved that there are not older that other with curvilinear decoration". En ce qui concerne les motifs géométriques l'auteur nous assure, p. 161 : "The Celts not only spontaneously chosed and perpetuated them, but what is more, they retranslated fifth-century works into that bygone style as most strikingly shown by comparison of the gold finger ring from Rodenbach with its Etruscan model".

lui appartiennent, selon les détails de forme qui ne sont en essence que des solutions artisanales, communes à des aires étendues. C'est justement leur combinaison sans choix qui est un argument contre l'existence des ateliers en tant que centres de diffusion des pièces et des motifs. Il nous faut préciser une fois de plus que nous ne repoussons que l'idée des ateliers en tant que centres de propagation des motifs et des solutions artisanales et non celle des ateliers comme lieux de « création » des objets en métal. Ce sont deux acceptions distinctes de la même notion. L'optique grecque sur des réalités non helléniques avait, une fois de plus, prévalu. Une tentative de systématisation du matériel toreutique thraco-gète sur le territoire de la Roumanie, dans le contexte plus étendu des pièces semblables découvertes au sud du Danube, opère avec la méthode de la classification par ateliers de la céramique grecque peinte[14], invitant à donner cours à l'entreprise de Hubert Schmidt, qui avait essayé de classifier l'« art scythique » par zones, en fonction de la détermination de certains ateliers locaux.

La découverte de matrices au sud de la Russie, en Bulgarie (la célèbre matrice de Gârčinovo qui pour nous du moins semble suggérer des points de tangence avec un milieu artistique extrême-oriental), d'une matrice de facture scythique certaine à Pîrjoaia[15], pour ne citer que quelques exemples, atteste la circulation de certains motifs par l'intermédiaire des matrices, sans que cela suppose nécessairement la présence physique d'ethnies[16], quoique celle des Scythes au Bas-Danube ne peut en aucun cas être infirmée.

Jacobsthal avait remarqué le même phénomène[17] en milieu celtique. Il insiste sur la position particulière de nombreux objets qui ne peuvent être attribués à des écoles ou à des artisans, de même que le cas inverse d'objets qui certainement n'ont pas été produits par le même artisan ou atelier, mais qui représentent un type unique. Les identités à grandes distances (tels les produits en métal de petites dimensions du I^{er} siècle av. n. è. qui apparaissent dans les *oppida* de France, de Bavière ou de Bohême) ne sont pas le résultat de la diffusion d'un atelier central dans des régions éloignées, mais celui de la fabrication sur place, dans diverses *oppida*, à l'aide de matrices identiques. C'est, souligne Jacobsthal, ce qui se passait aussi en Europe pas plus loin qu'il y a trois cents ans.

La circulation des moules à statuettes en terre cuite est familière à l'archéologie classique, à côté de l'importation de pièces finies et de la production de types locaux.

Dans la vaste étendue du motif animalier, nous avons pu noter un fait essentiel : à savoir que, en dehors d'une iconographie à caractère anthropomorphique programmatique, le plus souvent d'influence grecque (directe ou filtrée, comme dans le milieu celtique), il y a sur

---

[14] Petre Alexandrescu, *Un art thraco-gète*, dans « Dacia », N.S., 18, 1974, p. 273—281.

[15] V. Culică, *O unealtă scitică de orfăurărie la Dunărea de Jos*, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », 18, 1967, 4, p. 677—685.

[16] M. Gramatopol, V. Crăciunescu, *Les bijoux antiques de la Collection Marie et Dr. G. Severeanu du Musée d'histoire de la ville de Bucarest*, dans « Revue roumaine d'histoire de l'art », 1, 1967, p. 137 et suiv., p. 141, n. 35, pl. V, 2—3.

[17] *Op. cit.*, p. 153.

certaines pièces un ensemble d'images ad-hoc (par exemple le rhyton de Merdjany, le casque et les cnémides d'Agighiol, les casques de Băiceni, Coţofeneşti, etc.) qui traduit des croyances et des rites locaux, ensemble d'images dont la création spontanée est évidente et qui montrent en fait en quelle mesure le répertoire et la technique de la représentation artistique grecque ont été assimilés.

Il existe enfin une troisième catégorie, très riche, celle des appliques, où l'imagination artisanale s'est donné libre cours. Chaque artisan, à partir d'un certain modèle, pouvait, selon son bon plaisir, créer et embellir le motif qui lui avait servi de point de départ. L'art populaire est dans une certaine mesure un art anhistorique avec une spécificité locale beaucoup plus rigoureuse. Nous pouvons affirmer que le motif animalier revêtait, au niveau d'une certaine catégorie d'objets, comme celle des appliques, le caractère artisanal et créatif anhistorique d'un art populaire dénué de prédominance ethnique. Le problème des ateliers, sous le rapport de la diffusion des motifs, devrait être posé dans les termes discutés précédemment.

★

Après avoir essayé d'esquisser le cadre théorique général de la méthodologie du motif animalier, il nous reste à exposer son déroulement géographique, les interférences avec les vecteurs des influences méridionales, ainsi que l'éventuelle transgression des résultantes de ces interférences, en d'autres termes les influences du second degré, afin de discuter ensuite la place de l'art des Thraco-Daces dans le grand contexte du motif animalier, les coordonnées et les relations de cet important secteur de l'ensemble.

Karl Jettmar a réussi à élaborer une synthèse de l'enchaînement du motif animalier depuis les steppes de l'Asie extrême-orientale jusqu'en Europe centrale, se basant sur les recherches archéologiques effectuées jusqu'à l'apparition de son livre[18]. A notre avis, son schéma est à la fois compréhensif et logique.

Le plus ancien motif animalier sur les bronzes d'Ordos date du II^{e} millénaire av. n. è. et doit être mis en relation avec les anciennes cultures chinoises. L'évolution s'interrompt au I^{er} millénaire av. n. è., mais le motif reparaît aux VIII^{e}—VII^{e} siècles av. n. è. En même temps que les migrations sarmates vers la Chine et leurs influences sur l'art chinois, ces dernières se font sentir aussi sur les bronzes d'Ordos d'autant plus que depuis le III^{e} siècle av. n. è. la zone devient partie intégrante de l'Etat Hsiung-un. Il semble que le motif animalier des bronzes d'Ordos reste limité à la zone de sa formation et de son évolution, la domination des populations turco-mongoles ayant interrompu cette ancienne culture matérielle à peu près au début de notre ère.

A l'époque des cultures Afanasevo et Andronovo (fin du II^{e} millénaire av. n. è.), le motif animalier de la région de Minusinsk est très réduit. Vers l'an 1000, les populations thibétaines et de facture nord-chinoise décorent avec un motif animalier des objets d'usage courant (culture Karasuk). A partir du VI^{e} siècle av. n. è., la période Tagar est

---

[18] *Die frühen Steppenvölker*, Baden-Baden, 1964 (*L'art des steppes*, Paris, 1965).

caractérisée par des ethnies europoïdes qui développent le motif animalier sous de sérieuses impulsions occidentales ponto-scythiques et méridionales (Shaka) jusqu'à des formes semblables au motif animalier scythique et assez vigoureuses pour irradier dans la zone d'Ordos, dans l'Altaï et vers l'ouest, sur la culture Ananino.

L'art et la richesse des tribus de l'Altaï est bien connue. Grâce à l'or sibérien qu'elles envoyaient vers le sud-ouest (nous savons qu'à l'époque hellénistique la Bactriane était un important pont de transit du précieux métal vers le monde grec), un grand nombre de produits de luxe, surtout des tissus, arrivent des régions méridionales et occidentales. Le géométrique et le végétal de leurs décorations coexistent avec le motif animalier asiatique. La propension vers le végétal du motif animalier ne semble toutefois pas résulter du voisinage avec la décoration végétale des objets importés. Quels ont été les rapports entre les Scythes et ces tribus de l'Altaï (Iraniens nomades conquérants des populations dont l'occupation était l'exploitation des mines et la métallurgie ?) est une question à laquelle on ne peut encore répondre avec précision. Ce qui est frappant, c'est que les objets trouvés dans les tombes de la zone ont des traits qui sont caractéristiques autant à l'ancien art scythique qu'à l'art des Sarmates.

À l'est de la Volga moyenne, une culture, où le motif animalier est vigoureusement traité, fleurit entre le VII^e et III^e siècles av. n. è. à la limite de la zone d'action des Scythes, mais, comme le faisait remarquer avec juste raison Tallgren, sous la directe influence artistique de ces derniers exercée par le truchement d'objets en bronze et ensuite en fer, importés en échange de peaux et remodelés selon les traditions religieuses locales et le goût animalier plus ancien, attesté par les nombreux objets en bois trouvés dans les marais voisins de l'Oural. A son tour, un écho de l'art sarmate se retrouve dans la culture Ananino.

Le motif animalier scythique a subi l'influence de l'Iran préachéménide du Louristan et des permanences artistiques des civilisations mésopotamiennes, avant que l'art grec ne se fût rangé dans une catégorie à part de cet ensemble.

La phase sauromatique du motif animalier sarmate se trouve sous les influences complexes de l'ambiance des steppes. Rostovtzeff[19], entre autres, a essayé de démontrer l'existence d'une vision sarmate du motif animalier nord-pontique, se basant sur l'apparition de la polychromie et sur la ceinture de Maïkop, pièce essentielle dans son argumentation, mais qui finalement s'est avérée fausse. La polychromie appartient aux époques plus anciennes de l'Asie antérieure et par voie d'influences elle apparaît sporadiquement dans l'art protoscythique de la Russie méridionale. En Asie centrale, la coexistence de la polychromie avec le motif animalier précède la période sarmate.

Nous arrivons maintenant à la Roumanie et à la Bulgarie. Jacobsthal considérait que l'art de ces régions appartient au groupe subscythique. Enfin, la connexion entre le monde celtique et le même art scythique est le trésor de Vettersfelde du VI^e siècle av. n. è.

---

[19] *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford, 1922.

Quelle est la méthodologie que nous proposons? Nous considérons le motif animalier comme une constante depuis le Pacifique jusqu'à l'Atlantique. La Chine de la dinastie Tchou (1122—250 av. n. è.) a-t-elle influencé la région d'Ordos, ou bien, comme le croyait Borovka[20], a-t-elle été irradiée par le motif animalier scytho-sibérien? Les spécialistes dans ces domaines nous le diront peut-être bientôt.

Minusinsk et Ananino sont deux zones nordiques qui, dans diverses phases, reçoivent des influences et les retransmettent vers plusieurs directions, comme nous l'avons vu. L'Altaï doit être relié à l'Iran et au chemin de l'or vers l'Asie antérieure, tandis que la vaste région caspienne et nord-pontique se rattache à l'Iran, à la Transcaucasie et à la Ionie.

L'aire thraco-gète balkano-carpatique et les enclaves thraco-gètes nord-pontiques subissent l'influence directe de l'art grec et de sa toreutique qui dès le V^e siècle av. n. è. devient un art gréco-persan. L'« achéménidisme » propagé par Vénédikov pour les Thraces correspond au « louristanisme » d'Amandry pour les Scythes. La présence de fait d'une toreutique achéménide en Thrace n'est pas surprenante, mais ce n'est pas une raison pour croire en la prédominance de l'art persan sur l'art thrace. La Grèce a eu ici son mot à dire, de manière directe et persistante, chose qu'elle n'a pu faire, toutefois, dans le monde celtique où son influence a été filtrée par l'écran étrusque et nord-italique. La preuve que la Grèce a eu une influence décisive sur le monde balkano-carpatique c'est l'anthropomorphisme (il ne s'agit pas des produits de l'art grec, mais des grands trésors thraco-gètes) qui se partagent également les représentations avec le motif animalier.

Étant donné la vaste expansion du motif animalier eurasiatique, la multitude de ses coordonnées et de ses relations, dont nous n'avons évoqué que le minimum nécessaire à une vue d'ensemble et non à une démonstration, nous croyons avoir fait ressortir clairement qu'il ne peut être question de l'étude séparée d'un « art » anhistorique, ethniquement et artistiquement délimité en tant que scythique, sarmate, thrace, gète, celtique, etc. et d'autant moins d'en faire l'investigation par « ateliers ». L'avenir de ces études dépend de la conception globale que nous pouvons acquérir. Elle doit être similaire à celle d'une géométrie dans l'espace et elle doit contenir en égale mesure les relations entre les niveaux chronologiques et les coordonnées des aires géographiques. Ce n'est pas en poursuivant des éléments typiques, mais en établissant des ambiances typiques que nous connaîtrons le thème et ses variations, que nous établirons les liens entre les zones ainsi que la spécificité de ces zones, que nous arriverons à une chronologie relative dans un milieu artistique atemporel, et ceci en étroite relation avec les critères archéologiques.

C'est affaire de conception, mais cela représente aussi une quantité de travail énorme, qu'un ordinateur bien programmé à la lumière des principes exposés peut cependant effectuer aisément.

L'art des Thraco-Daces s'encadre dans le grand contexte du motif animalier. Dans cette région, les choses semblent être un peu plus sim-

[20] *Scythian art*, Londres, 1928.

ples ou plus unitaires. L'influence grecque se propage du sud vers le nord comme l'ont indiqué V. Pârvan et D. Berciu en ce qui concerne la toreutique thraco-gète[21]. L'influence grecque atteint les régions intracarpatiques à la fin du II^e^ siècle av. n. è., de sorte que la dénomination donnée à ces manifestations artistiques ne porte pas seulement un accent ethnique, mais elle souligne aussi une propagation dans l'espace et dans le temps [22]. A base du matériel publié par Klaus Raddatz[23], Kurt Horedt[24] a montré que la toreutique et les parures daces de Transylvanie s'intègrent dans cette *koiné* hellénistique méditerranéenne et dans ses interprétations dans le *Barbaricum*.

Les enclaves gètes au nord et à l'ouest du Pont[25] sont restées liées à leur milieu culturel, du moment que des formes céramiques (la tasse dace), ainsi que des décorations en toreutique (le trésor de Mastiughino relié à celui de Peretu et le trésor de Băiceni relié à une série de pièces du sud de la Russie que A. Mantzévitch, abstraction faite de sa thracophilie, considère, semble-t-il avec raison, comme étant thraces), font corps commun avec ce que nous connaissons de l'espace balkano-carpatique.

C'est sous la même prédominance grecque que les tribus thraces frappent des monnaies au sud de l'Hémus dès le VI^e^ siècle av. n. è.; à partir du IV^e^ siècle apparaissent les séries de monnaies portant l'iconographie autochtone (*id est* thrace) des Gètes du nord du Danube[26].

L'anthropomorphisme grec a eu un rôle essentiel et son impact avec le motif animalier joue à la défaveur de ce dernier. Il existe une plastique animalière dans le milieu thraco-gète jusqu'au I^er^ siècle de n. è. (par exemple, les figurines de terre cuite récemment découvertes par M. Babeş à Cîrlomăneşti), mais la partie avait été gagnée très tôt par le courant méridional grec.

La schématisation de la figure humaine ne va pas jusqu'à en détruire l'organicité comme dans le milieu celtique[27], ceci étant une caractéristique de l'art thrace et implicitement une preuve de la vigueur de l'irradiation grecque. Je ne sais en quel mesure nous pouvons parler d'influences scythiques considérables : il faut toutefois les délimiter rigoureusement. Il nous semble que nous avons à faire plutôt à des objets de facture scythique du motif animalier, même dans des contextes artistiques thraces certains (applique de Letnitza, Vénédikov-Ghérasimov[28], n° 283). La publication du trésor de Stînceşti, dép. de Botoşani, en Moldavie, nous dira s'il s'agit seulement d'un butin de guerre.

---

[21] *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*, Bucarest, 1974.

[22] M. Gramatopol, dans « Revue roumaine d'histoire de l'art », 7, 1970, p. 128–135.

[23] *Die Schatzfunde der Iberischen Halbinsel vom Ende des dritten bis zur Mitte des ersten Jahrhunderts vor Christ. Untersuchungen zur hispanischen Toreutik*, Berlin, 1969.

[24] Dans « Dacia », N. S., 17, 1973, p. 127–167.

[25] Sur cette question à consulter les études de A. I. Meliukova, A. P. Mantzevitch, A. N. Scheglov, etc. dans le volume *Drevnie frakiitzy v severnom Pričernomorie*, Moscou, 1969, ainsi que l'étude de A. I. Meliukova concernant les rapports entre l'art scythe et l'art thrace, *K voprosu o vzaimosviaziah skifskovo i frakiiskovo iskustva*, dans le volume *Skifo-sibirskii zverinyi stil v iskusstve narodov Evrazii*, Moscou, 1976, p. 106–127.

[26] M. Gramatopol, *L'art des monnaies géto-daces*, dans « Apulum », 9, 1971, p. 209–256.

[27] R. Bianchi-Bandinelli, *Organicità e astrazione*, Milan, 1956.

[28] *Trakiiskoto izkustvo*, Sofia, 1973.

Comme sur toute l'étendue du motif animalier eurasiatique, en dehors des coordonnées d'influence du sud vers le nord ou des relations de circulation des éléments de décoration de l'est vers l'ouest, il existe plusieurs pièces uniques inexplicables, tel le trésor de Vălcitrăn[29], ou le chaudron de Gundestrup[30], qui en disent long sur les pérégrinations des objets de toreutique hors des « influences » ou des ethnies qui les ont véhiculés.

C'est pourquoi nous avons considéré que la notion de style animalier est subordonnée à celle de motif animalier, car elle se relie au *nexus* des influences, aux moments de leurs développements et à l'espace géographique. En ce qui concerne la région balkano-carpatique, ces styles ne se propagent pendant trois siècles que du sud vers le nord, avec une certaine zone d'interférence celto-dace. Le trésor de Galiče, les „phalères de la Russie méridionale'', le trésor de Coada Malului, etc., marquent le dernier style de la zone et le triomphe de l'anthropomorphisme. Au sud de l'Hémus, dans l'aire immédiate d'irradiation grecque, l'art des Thraces ne se manifeste presque pas. Les monnaies[31] demeurent, à notre avis, dans toute la zone balkano-carpatique le thermomètre le plus sensible de certains phénomènes artistiques concernant la réception de l'anthropomorphisme.

Deux précisions s'imposent pour finir. L'anhistorisme et une immanence de tout art barbare et il ne doit pas être considéré comme incompatible avec l'ordonnance méthodologique dans une succession temporelle extérieure aux monuments d'un tel art.

L'art des Thraco-Daces définit sa place dans le motif animalier par le fait qu'il reste sous la directe influence de la Grèce et parce que, acceptant l'anthropomorphisme, il ne détruit pas l'animalier comme le fait l'art des steppes qui se détruit ainsi lui-même et ne le désintègre pas, le repoussant en fait, à la manière de l'art celtique qui survivra dans l'art des provinces européennes de l'Empire romain et ensuite dans celui de l'Europe médiévale, mais il conserve en égale mesure l'organicité de la figure humaine et du profil animal, les schématisant au maximum et s'épuisant devant un nouvel et vigoureux afflux du sud : l'art propagé par la puissance économique, militaire et colonisatrice de Rome.

---

[29] V. Mikov, *Zlatnoto săcrovište ot Vălcitrăn*, Sofia, 1958.

[30] Le chaudron de Gundestrup continue d'être considéré comme produit par les artisans celtes, cf. Hans Norling-Christensen, *Aarborger for nordisk oldkyndighed og historie*, 1954, p. 77—100 et tout récemment Garrett Olmsted, *The Gundestrup version of Táin Bó Cuailnge*, dans « Antiquity », 50, n° 198, 1976, p. 95—103 ; l'auteur voit dans l'imagerie du chaudron l'écho d'un ancien mythe celte de Mercure, attesté par un poème irlandais de IX[e] siècle. Il y a des chercheurs qui mettent ce monument en relation soit avec l'art de l'Asie antérieure (K. Horedt, *Zur Herkunft und Datierung des Kessels von Gundestrup*, dans « Jahrbuch des römisch-germanisches Zentralmuseum Mainz », 14, 1967, p. 139 et suiv.), soit avec l'art des Thraces (T. G. E. Powell, *From Urartu to Gundestrup: the agency of Thracian metal-work*, dans le volume *The European community in later prehistory; studies in honour of C.F.C. Hawkes*, Londres, 1971).

[31] M. Gramatopol, *op. cit.*; C. Preda, *Monedele geto-dacilor*, Bucarest, 1973 ; Iv. Vénédikov, Th. Ghérasimov, *Trakiiskoto izkustvo*, Sofia, 1973.

ЧИН ВОЗДВИЖЕНИЯ КРЕСТА В ВИЗАНТИЙСКОЙ ЖИВОПИСИ

ВАСИЛИЙ ПУЦКО
(Калуга)

Профессору Н. Д. Успенскому

О существовании чина воздвижения Креста на утрени праздника Воздвижения Креста Господня знает каждый, кто в определенной мере знаком с богослужебной практикой православной церкви. Указанная особенность праздничной службы заключается в том, что непосредственно после пения Великого словословия предстоятель (епископ либо священник) совершает выход с Крестом на середину храма и, положив Крест на аналой, творит перед ним три поклона. Затем снова берет Крест и, держа его обеими руками, обращается лицом к алтарю; напротив становится диакон с кадилом в правой руке и со свечой в левой и произносит первое прошение сугубой эктении. Осенив трижды Крестом к востоку, предстоятель при пении певцами первой сотницы «Господи, помилуй» медленно наклоняется, до уровня, когда, по указанию Типикона, «елико пядию отстояти главе от земли»; во время пения второй половины сотницы он постепенно выпрямляется и при заключительном «Господи, помилуй» снова трижды осеняет Крестом к востоку. Точно также он, по произнесении диаконом соответствующего прошения, совершает воздвижение, т.е. подъятие Креста последовательно к западу, югу, северу и снова к востоку. Затем, при пении кондака праздника, предстоятель кладет Крест на аналой и вместе с сослужащими трижды поет «Кресту Твоему», тотчас повторяемое певцами. После этого бывает поклонение Кресту. Таково в основных чертах совершение чина в новейшее время. Однако, прежде, чем получить эту окончательную форму, чин в своем историческом развитии проделал довольно сложную эволюцию, что великолепно показал в своем историко-литургическом очерке профессор Н. Д. Успенский[1].

Вряд ли следует здесь подробно исчислять все детали, которыми богаты различные редакции чина, часто обусловленные местными традициями[2]. Поэтому мы будем привлекать их показания лишь в той мере, в какой они помогают уяснить смысл происходящего, зафиксированного в памятниках изобразительного искусства. Исходной точкой чина воздвижения Креста принято считать факт его обнаружения св. Еленой, матерью Константина Великого, в 326 году[3]. Однако нет оснований

[1] Н. Успенский, *Чин воздвижения Креста*, «Журнал Московской патриархии», 1954, № 9, с. 49—57.

[2] А. Дмитриевский, *Описание литургических рукописей, хранящихся в библиотеках православного Востока*, т. 1, Киев, 1895.

[3] Подробнее: Н. Макавейский, *Археология страданий Господа Иисуса Христа*, Киев, 1891.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 4, P. 647—661, BUCAREST, 1978

утверждать, что с указанного времени этот обряд, призванный напоминать об историческом событии, вошел в богослужебную практику. В IV веке, по свидетельству св. Кирилла Иерусалимского, древо Креста Господнего хранилось и показывалось в Иерусалиме, но его маленькие частицы были распространены по всему христианскому миру. Это известие находит косвенное подтверджение у Иоанна Златоуста, указывающего на то, что «многие, как мужи, так и жены, получив малую частицу этого древа и обложив ее золотом, вешают на свою шею». В более позднее время почитание древа св. Креста получило самое широкое распространение[4]. Для хранения небольших частиц в Византии и на Западе устраивали специальные хранилища, «ставротеки», выполненные из благородных металлов и украшенные драгоценными камнями и перегородчатыми эмалями.[5] Одной из самых роскошных является Лимбургская ставротека, выполненная в Константинополе в X веке.[6]

Первоначально торжественное чествование древа Креста Господнего совершалось в Иерусалиме во время богослужения Великой пятницы, о чем подробно рассказывает паломница Сильвия Аквитанская.[7] Захвативший в 614 году Иерусалим персидский царь Хозрой разрушил сооружения на месте Гроба Господнего и Голгофы и разграбил находившиеся там сокровища. В числе захваченных им реликвий было и древо св. Креста. Только после победы над Персией, одержанной Византией в 628 году, Крест был торжественно возвращен в Иерусалим. Император Ираклий, одетый в простую и бедную одежду, с босыми ногами, внес св. древо на место его первоначального хранения. Событие возвращения в Иерусалим древа св. Креста и дало повод для установления праздника 14 сентября— на второй день после воспоминания об обретении Креста св. Еленой. Здесь слилась память о двух связанных между собою событиях из истории подлинного древа св. Креста — открытия его, с последующим показом-подъятием иерусалимским епископом Макарием в 326 году, и возвращения из персидского плена в 628 году и воздвижения его патриархом Захарией[8]. Здесь необходимо уточнить, что к VII веку в Иерусалиме оставались уже лишь части св. древа. Широкое развитие его культа способствовало тому, что отдельные части оказались рассеянными за сравнительно короткий период времени по различным странам христианского мира, хотя наиболее значительная их часть была в пределах Византии. Позднее, в эпоху крестовых походов, византийские ставротеки, наряду с другими христианскими реликвиями, заполнили ризницы многочисленных западноевропейских соборов и аббатств, где они хранятся и поныне.

---

[4] J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance. Recherches sur les anciens trésors des églises de Constantinople*, Paris, 1921, pp. 7, 24—26 ; A. Frolow, *La rélique de la Vraie Croix. Recherches sur le développement d'un culte*, Paris, 1961, pp. 73—107. См. также: A. Lipinsky, «*La Crux gemmata*» *e il culto della Santa Croce nei monumenti superstiti e nelle raffigurazioni monumentali*, «Felix Ravenna», terza serie, fasc. 30 (LXXXI), Guigno 1960, pp. 5—62.

[5] A. Frolow, *Les réliquiares de la Vraie Croix*, Paris, 1965.

[6] J. Wilm, *Die Limburger Saurothek*, «Das Münster», Bd. VIII, 1955, SS. 201—240; H. Schnitzler, *Rheinische Schatzkammer*, Düsseldorf, 1958, № 12, Taf. 38—47.

[7] *Паломничество по святым местам конца IV века*, «Православный Палестинский сборник», т. VII, вып. 2, С.-Петербург, 1889, с. 159.

[8] Л. Мирковић, *Хеортологија или историјски развитак и богослужење праздника православне источне цркве*, Београд, 1961, с. 61—68.

Сведениями об одном из древнейших известных чинопоследований воздвижения Креста мы обязаны акад. К. С. Кекелидзе, издавшему Иерусалимский канонарь VII века в его грузинской версии. В этом литургическом памятнике праздник Воздвижения Креста рассматривается как первый день попразднества Энкении, т.е. Обновления храма Воскресения в Иерусалиме. В то время уже существовал обряд приготовления Креста к воздвижению, заключавшийся в том, что священнослужители, войдя в диаконник, украшали три креста, один из которых полагали на престол, при произнесении эктении и чтении «Отче наш», стихире гл. 2 «Поклоняемся, Христе, копию прободившему» и стихе «Дал еси знамение боящимся тебе». Затем следовали ипакои Креста и диакон произносил сугубую эктению. Священник поднимал Крест и при пении 50 раз «Кирие, елейсон» обращал его к народу, читая молитву «О свышнем», тогда как в это время пели стихиру гл. 6 «Просвети нас на крест твое восшествие», стих и ипакои гл. 6 «Приидите, вернии, познаим». Далее следовала эктения «Помилуй нас, Боже» и третья стихира, гл. 2 «Кресту твоему поклоняемся», стих «Сотвори с нами знамение» и третий раз та же эктения. Затем Крест омывали, намащивали благовониями и говорили ипакои Креста. Народ лобызал Крест, и после этого кресты клали на престол; затем следовал канон литургии[9]. Комментируя эти показания канонаря, К. С. Кекелидзе высказывал недоумение относительно назначения двух других упомянутых крестов и предполагал, что они должны были напоминать об обретении трех крестов. Исследователь обратил внимание и на то, что стихира 2-го гласа перед первым воздвижением есть тропарь, который находится к чине поклонения св. Копью в Великую пятницу по уставу Великой церкви: «Поклоняемся копию, прободившему животворящее ребро твоея благости и славим неизследное твое снисхождение»[10]. Эта, как и другие, особенность чина воздвижения позволяет установить его генеалогическую связь с поклонением Кресту, приуроченным к богослужению Великой пятницы, о котором оставила свидетельство паломница IV века.

В так называемом Ватиканском Менологии Василия II, выполненном в константинопольском придворном скриптории около 985 года, находим миниатюру (рис. 1)[11], которая является самым ранним из дошедших до нас изображений чина воздвижения Креста. На высоком мраморном амвоне, поддерживаемый стоящими на его ступенях священнослужителями, находится лицо епископского достоинства, держащее перед собой обеими руками поднятый на уровень головы большой воздвизальный крест. Два других священослужителя находятся на нижних ступенях амвона, причем один из них, а именно тот, к котором обращен лицом епископ, держит в руке большую зажженную свечу. Косвенным указанием на духовный сан окружающих епископа лиц, кроме их одеяний,

---

[9] прот. К. С. Кекелидзе, *Иерусалимский канонарь VII века*, (Грузинская версия), Тифлис, 1912, с. 132, 269—270.

[10] *Там же*, с. 271. Ср.: А. А. Дмитриевский, *Описание литургических рукописей*, т. 1, с. 129; его же, *Древнейшие патриаршие типиконы Святогробской Иерусалимской и Великой Константинопольской церкви*, Критико-библиографическое исследование, Киев, 1907, с. 138.

[11] *Il Menologio di Basilio II*, (Cod. Vaticano greco 1613), t. I—II. Torino, 1907, p. 35; K. Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin, 1935, S. 31. Abb. 223.

являются простриженные на макушках тонзуры. В том, что здесь представлено именно воздвижение Креста, ни у кого из писавших о византийской книжной иллюстрации авторов не возникло сомнений. Более того: в данном случае может быть конкретизировано и место происходящего.

Исследователями византийского искусства, и прежде всего профессором Р. Краутхаймером, сделаны довольно удачные попытки исполь-

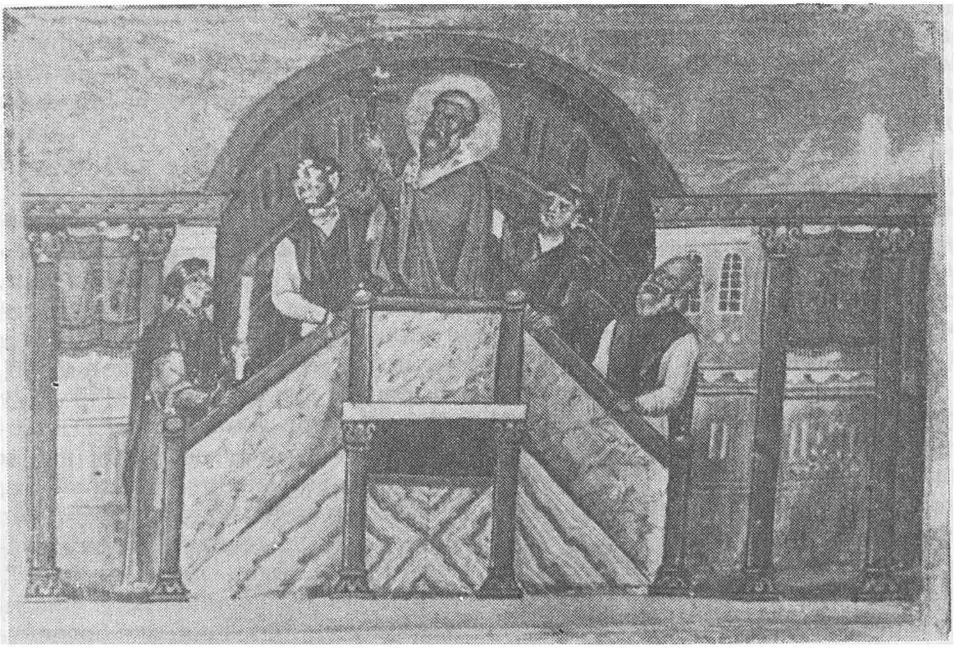


Рис. 1. — Ватикан, Библиотека, Греч. 1613, л. 35. Воздвижение Креста.

зования миниатюр Ватиканского Менология для реконструкции ряда Константинопольских сооружений. Предположив, что в данном случае воспроизведен интерьер именно одного из храмов византийской столицы, мы должны предже всего обратиться к Св. Софии. Нас не должно смущать, что амвон в принятой С. Г. Ксидесом реконструкции Антониадиса, при сходной конструкции отличается в деталях[12]. Св. София также, в отличие от храма Рождества в Вифлееме[13], не имеет конх трансепта, что надо предположить, учитывая, что одна из лестниц амвона должна вести с западной стороны, а другая с восточной. Однако все перечисленные несовпадения реалий не заслуживают того, чтобы следовало им придавать решающее значение. Прежде, чем высказать по этому поводу окончательное суждение, небезынтересно соотнести рассматриваемую миниатюру с рядом ей подобных, но, тем не менее, несовпадающих в деталях. Миниатюра грузинского кодекса Синаксаря епископа Захария Валашкертского, 1030 года, в своей схеме соответствует композиции Ватиканского

---

[12] St. G. Xydis, *The Chancel Barrier, Solea and Ambo in Hagia Sohpia*, « The Art Bulletin », XXIX, 1947, pp. 22—23, fig. 31.

[13] R. Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture*, Baltimore, 1967, fig. 75.

Менология, но детали имеют характер более условного обозначения и пространства, и самого акта действия. Сокращено количество действующих лиц до трех, одинаковые жесты одетых в белые стихари диаконов, по тонкому замечанию Г. В. Алибегашвили, «придают композиции характер отстоявшейся формулы»[14]. Сопоставляя последовательно с Ватиканским Менологием изображающие чин воздвижения Креста миниатюры Синаксаря епископа Захария Валашкертского, выполненного в 1059 году Евангелия № 587 в монастыре св. Дионисия на Афоне (рис. 2)[15], ватиканского кодекса третьей четверти XI века Евангелия с Синаксарем, гр. 1156 (рис. 3) [16] и Евангелия XII века № 11, афонского монастыря св. Пантелеимона (рис. 4)[17], подробно проанализированной Д. В. Айналовым, найдем достаточно несоответствий, касающихся и количественного состава совершающих чин, и типа амвона, и, наконец, приемов обозначения места происходящего.

Попытка Д. В. Айналова рассматривать последнюю из названных миниатюр как композицию исторического характера в известной мере обусловила стремление к истолкованию возвышения из белого мрамора, оттененного голубым цветом, как небольшого холмика, на который слева ведет лестница с перилами из толстых блоков мрамора, украшенными вверху мраморными шарами. Но уже такая деталь, как сплошная мраморная облицовка и полукруглая арочка, принятая Д. В. Айналовым за вход без двери, указывает, по меньшей мере, на сомнительность такого истолкования. Аналогичный «холмик» напоминает и также облицованный мрамором и обнаруживающий сходной формы проход амвон в миниатюре ватиканской рукописи Евангелия с Синаксарем (рис. 3), имеющий, однако перила, которых лишен амвон в изображении миниатюриста XII века (рис. 4). Подобную, но гораздо более реалистически переданную мраморную облицовку и декоративные арочки амвона миниатюры Евангелия в монастыре св. Дионисия (рис. 2), безусловно, никак нельзя рассматривать как-либо иначе, равно как и столь же ясной конструкции амвон миниатюры Ватиканского Менология (рис. 1). Говоря иными словами, чем ближе миниатюра к первоисточнику, тем точнее ее реалии, что является вполне закономерным явлением. Миниатюрист Ватиканского Менология мог удовлетвориться стилизованным воспроизведением интерьера Св. Софии Константинопольской, с его широкой конхой алтаря, изменив лишь положение амвона. Художнику XII века понадобилось уже введение символизирующего храм кивория, являющегося одновременно и принадлежностью интерьера, и фланкирующих композицию зданий. В сущности и их можно рассматривать как эквивалент стены с колоннадой более ранней композиции. В дальнейшем упрощенность все больше возрастает, что делает позднейшие реплики малоинтересными в плане их значения как исторического источника[18].

---

[14] Г. Алибегашвили, *Художественный принцип иллюстрирования грузинской рукописной книги XI — начала XIII веков*, Тбилиси, 1973, с. 32—33, табл. 5 а.

[15] S. M. Pelekanidis, P. C. Christou, Ch. Tsioumis, S. N. Kadas, *The Treasures of Mount Athos. Illuminated Manuscripts*, vol. I. Athens, 1974, p. 441, fig. 239 (fol. 119 v).

[16] K. Weitzmann, *Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, Chicago and London, 1971, pp. 294—295, fig. 297.

[17] Д. Айналов, *Византийские памятники Афона*, «Византийский временник», VI, 1899, с. 63—72, табл. IX.

[18] См.: G. et M. Sotiriou, *Icones du Mont Sinai*, t. I, Athènes, 1956, pl. 132. 134, 138.

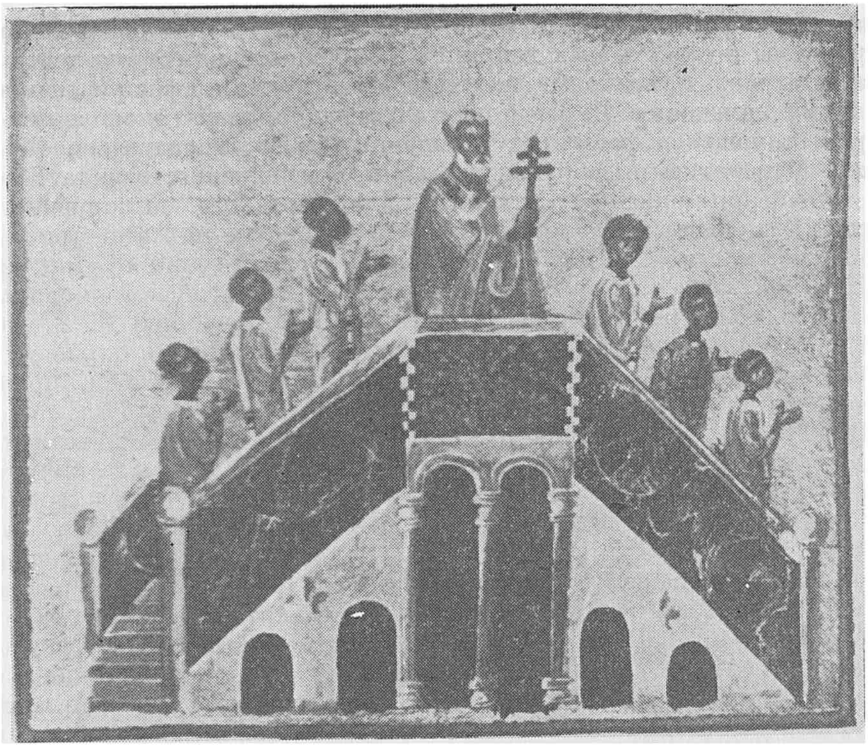


Рис. 2. — Афон, Дионисиат, № 587, л. 119 об. Воздвижение Креста.

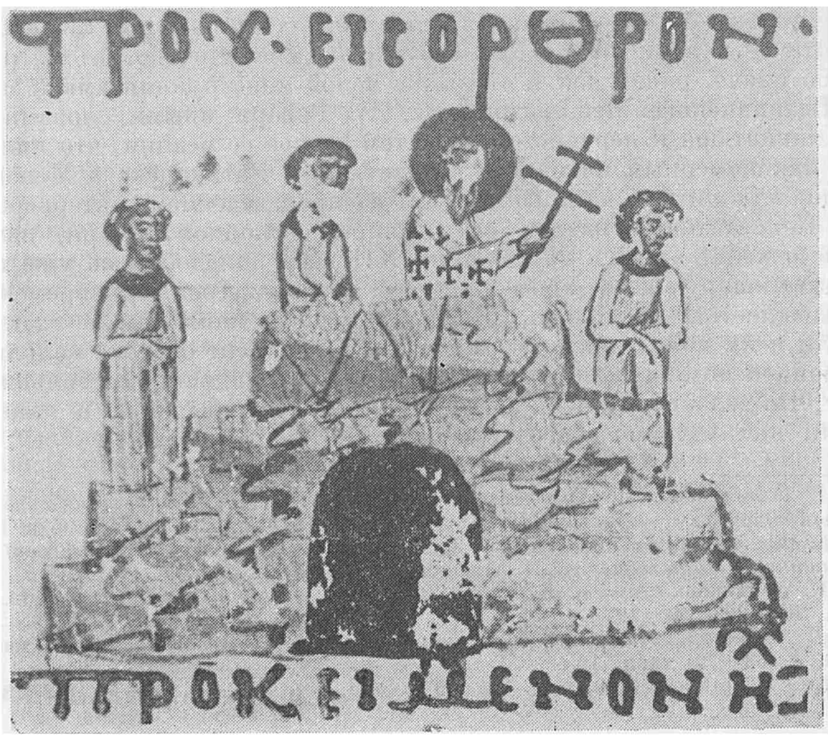


Рис. 3. — Ватикан, Библиотека, Греч. 1156, л. 250 об. Воздвижение Креста.

Рис. 4. — Афон, монастырь св. Пантелеимона, № II, л. 189. Воздвижение Креста.

Иконописный подлинник Дионисия фурноаграфиота, к указаниям которого обратился Д. В. Айналов, имеет в виду «исторический» вариант композиции воздвижения Креста, предполагающий действие св. Макария в присутствии царицы Елены и народа. Исходя из этого, русский ученый утверждает, что на миниатюре Ватиканского Менология, как и на афонской миниатюре, изображено событие IV века по определенной легенде восточной редакции, но никак не относящееся ко времени возвращения св. Креста из персидского плена при Ираклии[19]. Последнее утверждение соответствует действительности, но отсюда отнюдь вовсе не следует, что это композиция «исторического» варианта и тематически может быть приурочена к IV веку, равно как и то, что действие происходит на голгофской скале. Д. В. Айналовым приведены тщательно собранные

[19] Д. Айналов, *Византийские памятники Афона*, с. 65.

сведения древних паломников о Голгофе или Краниевом месте, позволяющие ему истолковать возвышение в изображении афонской миниатюры как голгофскую скалу[20]. Если мы станем на эту точку зрения и закроем глаза на неестественно малые размеры св. Креста для «исторического» варианта, то и тогда в отношении миниатюр Ватиканского Менология и Евангелия в монастыре св. Дионисия (рис. 1, 2) окажется возможным рассматривать исключительно общий для всех названных памятников сюжет лишь как иллюстрацию чина воздвижения св. Креста, предусмотренного в праздничном богослужении указаниями Типикона.

Приведенные выше соображения находят подтверждение в фундаментальном исследовании Д. Ф. Беляева (Byzantina). Из жизнеописания Иоанна Златоуста, составленного константинопольским патриархом Евтихием, и из жития преп. Марии Египетской известно, что празднование 14 сентября Воздвижения Креста Господнего первоначально было связано с Иерусалимом. К X веку этот праздник прочно вошел в практику константинопольской церкви, в месяцесловах которой упоминания о нем, с четырехдневным предпразднеством, известны с VIII века. В западных памятниках наиболее раннее упоминание о празднике св. Креста содержит Силлосский Лекционарий (около 650 года), под названием «дня св. Креста», отнесенного к 3 мая. Под именем «обретения св. Креста» он значится в древней галликанской литургии. И только Гелассинский сакраментарий в некоторых списках имеет оба праздника, но приуроченный к 14 сентября представляет собой явно позднейшую вставку[21]. На Западе, в противоположность греческой церкви, уже с VII века повсеместное распространение получает праздник Возвращения св. Креста при Ираклии под 3 мая, тогда как 14 сентября становится известным под именем «воздвижения креста» (Exaltatio crucis) лишь в некоторых местах в VIII веке, тогда как в других вводится лишь три столетия спустя[22].

Различные подробности, касающиеся изображения чина воздвижения Креста в миниатюре Менология Василия II (рис. 1) помогает уяснить древнейший из греческих литургических памятников — «Устав великой Константинопольской церкви» (Св. Софии), фиксирующий богослужебную практику не позднее X века, когда был воспринят чин Иерусалимской церкви. По этому уставу, поклонение Кресту положено начинать с 10 сентября, но когда именно следует его совершать, памятники не уточняют, лаконично лишь замечая: «поклонение честному древу». Зато о нем более подробно говорят более поздние редакции этого устава[23]. Вероятно, поклонение Кресту, совершавшееся с 10 сентября, было такой же неотъемлемой частью богослужебной практики, как и чин воздвижения. Во всяком случае, находящийся ныне в Библиотеке Ватикана константинопольский лицевой кодекс Евангелия с Синаксарем, гр. 1156, о котором уже шла речь, в цикле миниатюр (рис. 5, 6) фиксирует этот обычай. Воздвизальный крест изображен лежащим на тетраподе, перед которым

---

[20] *Там же*, с. 66—72.

[21] Подробнее: М. Н. Скабалланович, *Христианские праздники*, вып. 2; *Воздвижение честного Креста*, Киев, 1915, с. 187—189.

[22] *Там же*, с. 189.

[23] *Там же*, с. 147—148.

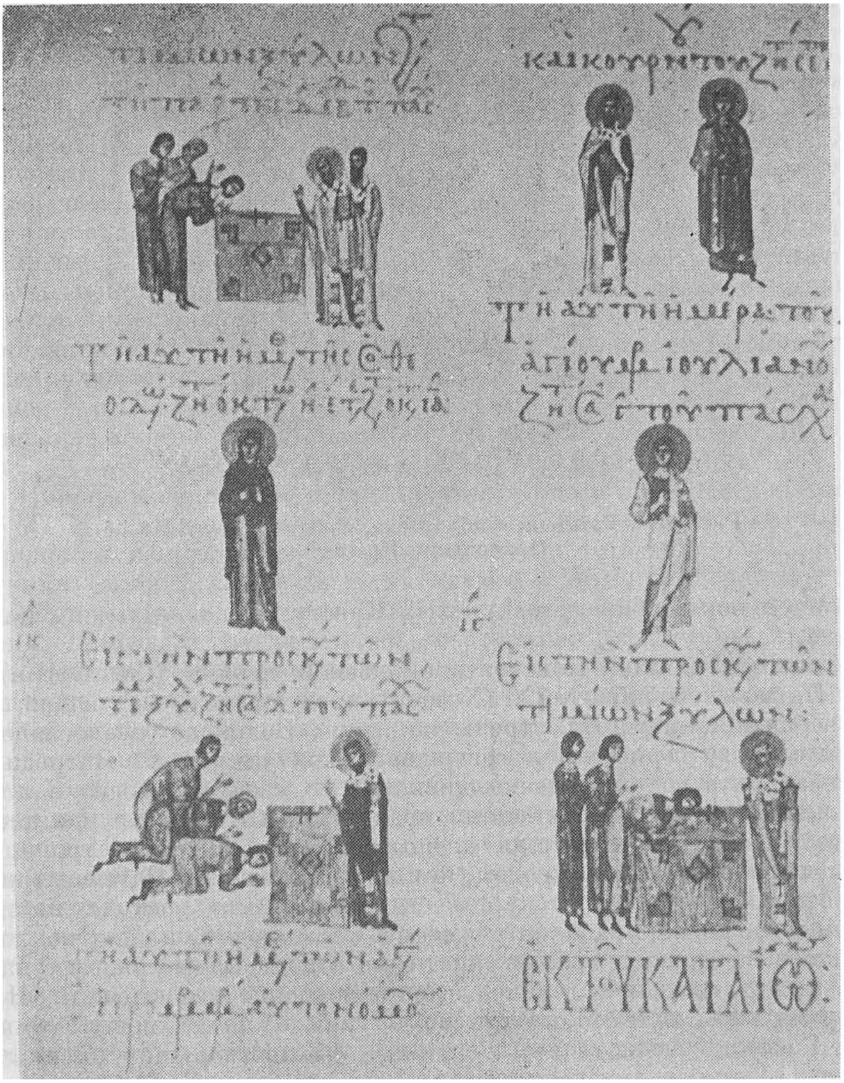


Рис. 5. — Ватикан, Библиотека, Греч. 1156, л. 248. Поклонение Кресту.

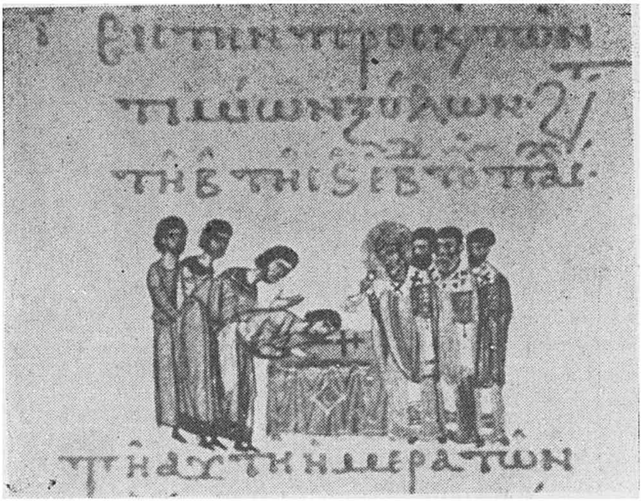


Рис. 6. — Ватикан, Библиотека, Греч. 1156, л. 248 об.
Поклонение Кресту.

совершается поклонение (proskynesis) Кресту, с последующим целованием его.

Уставом Великой Константинопольской церкви (Св. Софии), по списку Патмосской библ. №296 (X века), предусмотрен следующий порядок совершения чина: На утрени по пении Великого славословия и заключительного Трисвятого совершает вход патриарх. Впереди его скевофилаксис в сопровождении диаконов со свечами вносит в алтарь воздвизальный крест с реликвиями подлинного св. древа и плагает его на престол, а на амвон восходят певцы и поют положенные тропари по трижды, подхватываемые народом, при восходе солнца. Затем патриарх, перед которым несут ставротеку с «честными древами», восходит на амвон и, после того, как архидиакон снимает с него омофор, кладет поклон и, поднявшись, совершает воздвижение, взяв в руки крест; рядом с патриархом, сзади, находится синкел, поправляющий его одежды. Народ в это время восклицает «Господи, помилуй!», а после поется тропарь «Спаси, Господи, люди твоя», а за ним — «Животворящий крест твоея благости», «Токмо водрузися древо креста твоего», «Днесь пророческое исполнися», кондак «Вознесыйся на крест» и бывает вход[24]. Миниатюра Ватиканского Менология соответствует описанному порядку, с тем лишь отличием, что патриарх изображен в омофоре, являющемся признаком его епископского сана. Не следует, однако, стремиться видеть в композиции миниатюры реалистическую фиксацию совершаемого чина: через воспроизведение конкретного, поднятого до уровня символического олицетворения, художник стремится выразить главную идею праздника, объединявшего несколько священных воспоминаний, что в достаточно ощутимой форме раскрывают тексты гимнов. Такой творческий метод миниатюриста не сковывал его инициативу, и это может нам объяснить расхождение в деталях изображений, относящихся в равной степени

[24] *Там же*, с. 144—145.

к константинопольской иконографической традиции и близких по времени исполнения.

Сформулированное нами положение мы имеем возможность проверить путем сопоставления гораздо более детально, чем чин воздвижения, изложенным в греческой рукописи XI века Устава Св. Софии Константинопольской (Дрезденская библиотека, № 140), чином изнесения св. Древа Господнего, с 10 сентября совершавшимся в Великой церкви, с утра до шестого часа. Изнесение совершалось для поклонения мужчин 10 и 11 сентября, а 12 и 13 — для поклонения женщин. Миниатюры ватиканского кодекса, однако, изображают во всех случаях, под соответствующими числами, поклонение мужчин (рис. 5, 6), тем самым в известной мере абстрагируя решение темы. Точно так же надо рассматривать и включение в состав указанных композиций стоящих у тетрапода с крестом святителей, благословляющих поклоняющихся св. Древу. В сущности это обычное для средневекового искусства выражение абстрактного через обобщенное конкретное, при котором протокольного реализма не остается места.

Приведем полностью описание этого чина в переводе, опубликованном М. Н. Скабаллановичем: «Изнесение (схождение) честных Древ совершается каждодневно патриархом после того, как остиарии (привратники) наперед вынут их из катихумен в Великую церковь и возгласят : «Благословите, святии». И когда, по окончании первого (антифона) утрени, пригласят наблюдателей, хартулария (секретарь, архивариус) скевофилакии (сосудохранильницы) и прочих, то они, поднявшись, выносят вниз честный крест из евктириев (приделов) катихумена и полагают на обычном месте. Когда же выйдет патриарх и покадит (крест) при благословении светильниками, и совершится поклонение, то возвышает его хартуларий (патриарший чиновник, чаще всего архидиакон) и опускает вниз и полагают его на трапезу, уготованную для Распятия. Сходит же патриарх (с амвона?), идя впереди с кадильницею и, совершив по чину последование, и снова благословив и поцеловав, и сделав начало утрени, поднимается вверх. И исполняется устав этот все четыре дня. Должно знать, что восхождение (возвращение честного креста» ежедневно совершается после возвышения на божественной литургии Святых Даров. В навечерии праздника, после того, как изнесут честное древо, надзиратели вместе с хартулариями скевофилакии выносят серебряную вазу, в которой моются святые сосуды, имея теплую воду в кувшине, и, омывая, его перевязывают крестообразно шнурами, посылаемыми из дворца, связывают же меньше вверху и более посредине. И когда окончат, приходит патриарх наверх царских дверей (хоры над притвором), имея на себе только фелонь и омофор. Присутствуют и архонты (высшие чиновники) его в фелонях, и, беря крест, воздвигает, при пении присутствующими: «Господи, помилуй» трижды. Когда он держит это древо, то целуют все, потом хартуларии, взявши, полагают его в хранилище, называемом тарелочкою, связывают его, и полагают в евктерии»[25].

Цитированное подробнейшее описание чина ценно не только в том отношении, что позволяет удостовериться в основательном знакомстве с ним миниатюриста ватиканского кодекса, но прежде всего деталями,

---

[25] *Там же*, с. 147—148.

делающими более понятным действие, представленное в композиции воздвижения, особенно в Ватиканском Менологии. Кроме того, из описания следует, что поклонение Кресту совершалось, в отличие от новейшей богослужебной практики, не после чина воздвижения, а в предпраздничные дни.

Исключительно богато разнообразнейшими подробностями в цитированном источнике и описание самого чина воздвижения. Оно заслуживает того, чтобы его здесь привести: «Когда начнут певцы гимн, т.е. «Слава в вышних Богу», выходит патриарх в катихумены, и, покадив, и благословив свечами, идет, облобызав крест, для чего скевофилакс или первый хартуларий поднимает его. Архонты же синклита, одетые в свои одежды и держа свечи, предшествуют. Патриарх, имея кадильницу, идет пред честным крестом, и, когда приходит в царские двери, то застает здесь второго диакона или архидиакона с евангелием и, совершив молитву входа, входит. И когда он войдет в алтарь, полагается св. крест на св. трапезе с правой стороны евангелия. Должно знать, что крест предшествует евангелию. Когда же поклоняется все находящиеся в алтаре, патриарх поднимается на амвон, в преднесении ему честных древ в хранилище скевофилаксом или хартуларием и в предшествии певцов, поющих вышенаписанные тропари: «Спаси господи» и проч. Таким же образом впереди идут екдики (чиновники церковного суда) с жезлами своими. Крест не полагается на находящемся там серебрянном столике, а доместик иподиакон расстилает ковер, взойдя на который патриарх совершает три поклона, простершись на землю, будет ли то суббота или воскресенье, потом благословят свечами, и канстрисий снимает с него омофор и отдает его второму из диаконов. Патриарх, взявши честный крест, идет на восточную сторону и, ставши впереди, воздвизает его, понемногу поднимая свои руки, как требует обычай, будучи поддерживаемый двумя ендиками, по древнему обычаю Моисея, когда он, поддерживаемый Аароном и Ором, победил Амалика. С патриархом входит на амвон синкелл, но из лиц священных и никоим образом не из не имеющих хиротонии, становясь позади его (чтобы оберегать одежду). Когда же начинается воздвижение, диаконы, стоящие на ступеньках амвона, возглашают с народом: «Господи, помилуй» тщательнее. И направляется (патриарх) к южной стороне, благословляя и там трижды и воздвизая, как на передней стороне. Потом идет к западной стороне, при пении певцами «Господи, помилуй» и воздвизает там равным образом, и удаляется на северную сторону, и делает таким же образом. Потом, придя на переднюю сторону, воздвизает крест как и прежде и исполняет первое воздвижение, т.е. при пении на пяти сторонах по сто раз «Господи, помилуй», а вместе 500 раз. И певцы начинают и поют тропарь, глас 6: «Днесь пророческое исполняется». Патриарх садится на кресле своем и отдыхает, крест же хартуларии относят в алтарь и, по целовании его всеми находящимися там, снова приносят его. И совершается второе воздвижение, как и первое, при пении «Господи, помилуй» на пяти сторонах по 80 раз, вместе 400 раз. Если же приказывает патриарх, то крест не относится (в алтарь), но полагается на столике, который там находится, когда он отдыхает. И когда окончится второе воздвижение, то (крест) снова полагается, и поют тропарь глас 6: «Токмо водрузися древо». И, отдохнувши, патриарх совершает третье воздвижение, как и остальные, при пении « Господи, помилуй» по 60 раз

(на каждой стороне) вместе 300 раз, всего поется 1200 раз. По совершении третьего воздвижения, хартуларии несут крест впереди патриарха и полагают его на святой трапезе, при пении певцами: «Вознесыйся на крест». Когда же патриарх немного посидит, то певцам указывается архидиаконом время, и они начинают вместо Трисвятого «Кресту твоему покланяемся, Владыко», без антифонов и ектеньи. Хартуларии, взяв честное Древо, относят в скевофилакию, и, развязав, моют его теплою водою, и гайтаны отсылают во дворец. Честное же Древо вносят с хранилищем его в алтарь и полагают его на особом столе. . .»[26].

Полагаем, что нет необходимости подробно рассказывать о всех особенностях торжественного богослужения в Великой церкви византийской столицы. Для нас важно было, при большом познавательном значении приведенного текста, найти в нем подробности, способные помочь объяснению произведений византийской живописи, отражающих действия литургической драмы.

Между тем, одна особенность, присутствующая во всех рассматриваемых композициях (рис. 1—6), не нашла комментария даже в чрезвычайно обстоятельном описании чина, цитированного выше. Имеем ввиду форму креста, воздвизаемого патриархом. Она предполагалась общеизвестной, точно также, как покрой облачений, их цвет и т.д. Крест везде изображен не наиболее популярной в Византии формы (четырехконечный с расширяющимися концами), но шестиконечный, тип которого можем определить как воздвизальный. Вряд ли случайно, что именно такой формы влагалища для крестного Древа имеют многочисленные византийские ставротеки, начиная от Лимбургской и оканчивая Филофеевской в Москве. В Западной Европе кресты такой формы были распространены с VII—VIII веков, в Византии, где аналогичной формы крест можно видеть уже на монетах Юстиниана II (685—695, 705—711); особенно излюбленным он становится при Комнинах, что косвенно подтверждают сохранившиеся ставротеки. К XII веку относятся и несколько русских воздвизальных крестов, а среди них украшенный дивной красоты перегородчатыми эмалями крест преп. Евфросинии Полоцкой, выполненный в 1161 году мастером Лазарем Богшею[27], а также крест новгородского архиепископа Антония, скончавшегося в 1238 году[28]. Только одно лишь перечисление известных крестов интересующей нас формы заняло бы десятки страниц, но составление такого списка, при наличии основательного исследования А. Фролова[29], было бы излишним. Важнее как нам представляется, указать на два бронзовых памятника, свидетельствующих о том, насколько большое значение придавали воспроизведению формы чтимого воздвизального креста в более дешевом материале (что было обусловлено причинами материального характера). Один из

---

[26] *Там же*, с. 149—150.

[27] Л. В. Алексеев, *Лазарь Богша — мастер-ювелир XII в.*, «Советская археология», 1957, № 3, с. 224—244.

[28] Н. В. Покровский, *Древняя разница Новгородского Софийского собора*, «Труды XV Археологического съезда в Новгороде» т. I, Москва, 1914, с. 64—65, табл. V 1/1.

[29] См. примеч. 4 статьи.

них случайно был обнаружен при корчевании леса близ. с. Яксманичи в Галиции. Он имеет дату (1181 год) и лаконичную весьма выразительную надпись: «NIKA — ПОБЕДА НА БѢСЪ»[30]. Второй, также галицкого происхождения, тоже выполнен в XII веке, но дошел лишь в репликах XIV века[31] и более позднего времени.

Некоторые византийские монастыри имели в своей практике чин воздвижения Креста существенно отличающийся от совершавшегося в Св. Софии в Константинополе. Об этом свидетельствуют Евергетидский устав[32], а также Студийский Типикон Николо-Касулянского, Милийского в Сицилии и Гроттаферратского монастырей[33]. Славянский перевод Устава Великой Константинопольской церкви, дошедший в списке новгородского архиепископа Климента, 1279 года, указывает на то, что на Руси, и прежде всего в св. Софии Новгородской, соблюдались все особенности, включая и поколение Кресту в продолжение четырех дней[34]. На одной из знаменитых двусторонних таблеток из Софийского собора, выполненных в Новгороде в конце XV — первых годах XVI века, изображен чин воздвижения. Облаченный в белую кресчатую фелонь архиепископ, возносит Крест, убранный васильками, как это предписывает делать Судийский Типикон Николо-Касулянского монастыря в Калабрии[35]. В этой сложной композиции, где воздвигающего Креста архиепископа, поддерживаемого двумя диаконами, окружают толпы народа, с находящимися на первом плане епископами и певцами[36], трудно признать отражение реального новгородского действа, хотя некоторые местные черты здесь сказались в деталях. Вообще же изображение чина воздвижения Креста на праздничной иконе, известное в живописи Древней Руси, Украины, Румынии[37], не сделалось, однако, основным выражением идеи праздника в позднейшей церковной традиции, где преобладает так называемый «исторический» вариант, предполагающий композицию со стоящим в центре у крестного Древа Макария Иерусалимского, окруженного толпами народа и с присутствующим царем Константином и царицей Еленою[38]. Надо отметить, что и композиция новгородской таблетки есть элементы «исторического» варианта. И здесь можно согласиться с Д. В. Айналовым, что во всех праздничных композициях подразумевалось воздвижение Креста, хронологически относимое к IV веку, хотя, как мы видели, интересующие нас композиции инспирированы литургической драмой.

---

[30] В. Г. Пуцко, *Надпись на бронзовом кресте из Яксманич* (в печати).

[31] М. Толстой, *Святыни и древности Ростова Великого*, изд. 3-ье, Москва, 1866, с. 67, табл. после с. 70.

[32—33] А. Дмитриевский, *Описание литургических рукописей*, т. 1, с. 810—813, 338—341; М. Н. Скабалланович, *Христианские праздники*, вып. 2, с. 153—159.

[34] прот. М. Лисицын, *Первоначальный славяно-русский Типикон*, С.-Петербург, 1911, с. 116—118, 120—122.

[35] М. Н. Скабалланович, *Указ. соч.*, с. 155.

[36] В. Н. Лазарев, *Новгородская иконопись*, Москва, 1969, с. 41, табл. 74.

[37] В. И. Антонова, Н. Е. Мнева, *Каталог древнерусской живописи Государственной Третьяковской галереи*, т. I, Москва, 1963, № 70; т. II, №№ 399, 596.

[38] Κ. Δ. Καλοκήρης, *Ἄθος, θέματα ἀρχαιολογίας καὶ τέχνης*, Ἀθῆναι, 1963, σ. 135, πιν. 23.

А. А. Дмитриевский, которого интересовала судьба чина на русской почве, приводит сведения о том, что в практике XVI века Крест лежал на аналое до отдания праздника, а в этот день, на литургии, при окончании часов, священник и диакон уносили его в алтарь[39]. Этот обычай, как известно, соблюдается и теперь. Для целей нашей статьи было бы излишним изложение обряда воздвижения, сохранившегося в Иерусалиме и имеющего свои интересные особенности[40]. Но мы должны с благодарностью вспоминать имена наших литургистов, труды которых позволяют ныне исследователю византийского искусства осветить явления, не лишенные для наших современников общего интереса, а в древности представлявших заметное явление календарного года византийской столицы.

---

[39] А. Дмитриевский, *Богослужение в русской церкви в XVI веке*, ч. 1, Казань, 1884 с. 150.

[40] А. А. Дмитриевский, *Обряд воздвижения Креста, совершаемый 14 сентября в Иерусалиме на месте обретения Креста Господня*, «Сообщения им. п. Православного Палестинского общества», т. XVII, 1906, с. 588—593.

HESYCHASTIC THOUGHT AS REVEALED IN BYZANTINE, GREEK AND ROMANIAN CHURCH FRESCOES : A THEORY OF ORIGIN AND DIFFUSION

JOBY PATTERSON
(La Grande, Oregon)

In c. 1365, Manuel, son of the Byzantine Emperor John VI Cantacuzenus, founded the Church of Hagia Sophia at Mistra[1]. In the dome of the southeast chapel of the church was a fresco of a Virgin *orans* as "Container of the Uncontainable" (fig. 1)[2]. Her *orant* arms and hands characteristically extend a gesture of intercession, and the inscribed womb holds the unborn Christ. Behind the Virgin was what appears to be a mandorla formed by one square superimposed over a second square, and placed so that its corners project beyond the centers of the four sides of the first square. Though two lines forming the sides of the frontal square near the Virgin's hands are not apparent, there are possible reasons for the exclusion : the drawings made by Millet are generalized, probably because the fresco was in very poor condition; perhaps the fresco itself in its original execution was somewhat abstracted. Let us accept for a moment that it is intended to be an eight-sided mandorla. Another example of this sort of mandorla appears behind the Christ in the Transfiguration from the Manuscript of Emperor John VI Cantacuzenus, dated 1370—1375 (fig. 2).

This form of mandorla appears to have been adopted by the Hesychasts as the symbolic means of representing Light. The Hesychasts' ultimate goal was " . . . the vision of Divine Light"[3]. These mystics believed that through contemplative prayer true knowledge of God could be attained, and that Uncreated Light — that which appeared on Mt. Tabor during the Transfiguration — was " . . . one of the 'energies' or 'operations' of God, distinct from his essence, yet capable of unifying man to Divine Nature"[4]. The special iconographic form sym-

---

[1] A condensed form of this paper was presented at the Third International Congress of Southeast European Studies, held in Bucharest, on 6 September 1974. The author is grateful to the American Council of Learned Societies which awarded the travel funds that enabled the paper to be presented. Suzy Dufrenne, *Les programmes iconographiques des églises byzantines*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 13, dates Hagia Sophia to c. 1350. D. A. Zakvthinos, *Le despotat grec de Morée*, I (Paris : n. p., 1932), 105, puts it to 1366 or after.

[2] The fresco is no longer extant.

[3] George Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, trans. from 3rd Ger. ed. by Joan Hussey (1940 ; rpt. New Brunswick, N. J. : Rutgers Univ. Press, 1969), p. 512.

[4] Dimitri Obolensky, *The Byzantine Commonwealth : Eastern Europe, 500—1453*, New York, Praeger, 1971, p. 304.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 4, P. 663—670, BUCAREST, 1978

Fig. 1. — Divine Liturgy and the Virgin *orans* with Child. Southeast chapel, Church of Hagia Sophia, Mistra, *c.* 1365 (after Gabriel Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, pl. 132)

bolizing Light may have appeared due to the Hesychasts' unusual interpretation of the meaning and importance of Light, as well as the fact that the Hesychasts intentionally differentiated themselves and their position from the mainstream of early fourteenth-century Orthodoxy.

Historical evidence lends support to the idea that this peculiar mandorla is symbolic for the special Hesychast concept of Light. In 1351, under John VI Cantacuzenus, a council which met at the Palace of the Blachernae in Constantinople recognized Hesychasm as Orthodox[5]. In 1354, after his abdication of the throne, John still wielded conside-

[5] Ostrogorsky, p. 522. As early as 1341, John Cantacuzenus held sympathy for the Hesychast doctrine, which, for centuries before that, had been smouldering in the Orthodox Church (pp. 511—514).

Fig. 2. — Transfiguration from the Manuscript of John VI Cantacuzenus, 1370—1375 (Bibliothèque Nationale, Paris, Cod. Gr. 1242).

rable religious influence. As the monk Ioasaph, he wrote in defense of Hesychastic doctrine between 1354 and 1383[6]. In 1357, John's son, Matthew, went to the Morea where Manuel continued in his position as principate ruler[7]. The former Emperor spent more than a year with his sons in the Morea[8], and finally died there in 1383[9]. Manuel must have been a Hesychast: it was legitimately Orthodox, and Manuel's father was in a position to exert influence upon his son, since he was living in the Morea, and writing in defense of Hesychasm. Paintings done under Manuel's directive at Hagia Sophia would have reflected doctrines in which he believed, since the church was intended for use by Manuel and the imperial family, as well as subsequent rulers of the Morea. Thus it seems that the idea of Rays of Light, traditionally an essential ingredient in the iconography of the Transfiguration, was adopted by the Hesychasts in the form of an eight-pointed mandorla as the principle means of expressing their belief in the concept of Divine Light. The Hesychasts apparently felt a need to carry Light symbolism into the iconographic schemas of other holy figures. The fresco of the Virgin in Hagia Sophia represents one of the earliest examples — indeed, it may be the earliest of which we have knowledge — of the Hesychasts' means of symbolizing Light[10]. Since in the Transfiguration (fig. 2) the eight-sided mandorla represents Light, and since John VI was an ardent Hesychast, substantial support is lent to the idea that the form was connected with Hesychasm. Considering what must have been the similarity in religious philosophy between John and Manuel, it does not seem surprising that the Light symbol behind the Virgin is iconographically the same as that found in the Transfiguration.

It seems that this form of mandorla appears most often in conjunction with the Virgin *orans*. There were prototypes for the Virgin *rans* in Constantinople. In the Imperial Palace of the Blachernae, there existed the icon of the Virgin Mary of the Blachernitissa which was a Virgin *orans* as "Container of the Uncontainable"[11]. John Cantacuzenus may well have lived in the Blachernae, a palace which Byzantine rulers after 1261 frequently chose to be ensconced. John — and pro-

---

[6] Ostrogorsky, p. 531.

[7] Ostrogorsky, p. 531.

[8] J. Parisot, *Cantacuzène, homme d'état et historien*, Paris, Joubert, 1845, p. 306.

[9] Ostrogorsky, p. 531.

[10] Paintings which may also date from the period of Manuel are those in the Church of the Peribleptos. See M. Delvoye, "Chronique archéologique", *Byzantion*, 34 (1964), 160. Located in the apse is the Virgin and Child flanked by two archangels. Behind is the eight-sided mandorla, which would lend support to Delvoye's supposition that the Peribleptos is one of Manuel's foundations. In the Church of the Pantanassa is a scene of the Transfiguration in which Christ is framed by an eight-pointed mandorla. See Gabriel Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris, Ernest Leroux, 1910, pl. 140. The church was founded by Manuel in 1350, but the paintings date from a restoration of c. 1428. However, a closer investigation of the painting of the Transfiguration might reveal that its theme and iconography date from the original foundation of the church.

[11] Probably the best extant representation of the Blachernitissa Icon is found over the entrance to the exonarthex in the Kariye Djami, Constantinople. See Paul A. Underwood, *Kariye Djami* (Princeton : Princeton Univ. Press, 1966), II, 21. Christ is shown as Pantocrator, blessing with his right hand and holding a scroll in his left. At Hagia Sophia, Mistra, remains indicate that Christ was also represented as Pantocrator.

bably Manuel as well — must have been familiar with the Blachernae icon of the Virgin. Manuel may have had his church fresco patterned after the Blachernitissa, adding the established symbolism for Light[12].

The use of the eight-pointed mandorla, in association with paintings of the Virgin *orans* with Child, the Pantocrator, and the Transfiguration reappears frequently in the fifteenth and sixteenth-century monasteries of Moldavia[13]. One of the earliest, the Transfiguration from the nave of the Church of Voroneţ Monastery dates from the reign of Steven the Great (1488—1496)[14]. The mandorla bears great similarity to that in the Transfiguration from the Manuscript of John VI. The semi-transparent quality given to the Light and the circular halo behind the two squares with linear Rays shooting forth appear in both, and are features which do not always exist in conjunction with the eight-pointed mandorla.

Most interesting, however, is the manner in which paintings including the eight-sided mandorla were incorporated into the domical construct of the Moldavian monastery churches. In the pronaos domes of the churches at Voroneţ (fig. 3), Moldoviţa (fig. 4), and in the narthex at Suceviţa (fig. 5) are paintings of the Virgin *orans* with Child backed by the mandorla. At Voroneţ the dome assumes a low, flat form supported by pendentives. The painting is centered in the dome and applied to its surface. At Moldoviţa, the dome in the pronaos is formed by the system of "Moldavian arches"[15]: rising from the eight points originating from the centers of the supporting pendentives and arches are eight intersecting arches (fig. 4). Inside and above this structural framework is the Virgin with the mandorla. The fact that the shape of the Virgin's mandorla is echoed in the arched structure of the dome provides a hint of the subsequent development. In the narthex of the Church at Suceviţa, the supportive rib structure of the dome consists in the typical Moldavian manner of eight overlapping arches; those arches assume not only a structural function, but — enhanced by the gold color — they serve as the eight-pointed mandorla for the Virgin and Child (fig. 5). It is an ingenious fusion of decoration and basic structural architecture.

The diffusive avenues by which Hesychasm entered Moldavia can be traced. Generally, its spread across the Balkans eminated from two

---

[12] In a small chapel in the residential quarters of the Palace of the Despots are the remains of another Virgin *orans* and Child flanked by archangels. See illustration in Anastasios Orlandos, "Ta Palatia kai ta Spitia tou Mistra", *Archeion ton Byzantinon Mnemeion tēs Hellados*, 3 (1937), 30. Its similarity to the fresco in Hagia Sophia led Orlandos to believe that the two were done by the same artist (p. 28). Thc portion of the Palace containing the chapel was probably built by Manuel. One wonders whether this Virgin and Child was ever framed by an eight-pointed mandorla.

[13] Among the numerous examples are the Pantocrator in the naos vault at Humor, c. 1535 (Vasile Drăguţ, *Humor*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1973, center pl.); the Pantocrator from the naos vault at Arbore, 1541 (Drăguţ, *Dragoş Coman : le maitre des fresques d'Arbore* [Bucharest : Ed. Meridiane, 1969], fig. 7; and the Virgin *orans* and Child on the south exterior wall at Moldoviţa Monastery Church, c. 1537 (I. D. Ştefănescu, *Iconografia artei bizantine şi a picturii feudale româneşti*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1973, between pp. 176—177).

[14] For illustration, see Maria Ana Musicescu and Sorin Ulea, *Voroneţ*, Bucureşti, Ed. Meridiane, 1969, pl. 8.

[15] Musicescu and Ulea, p. 7.

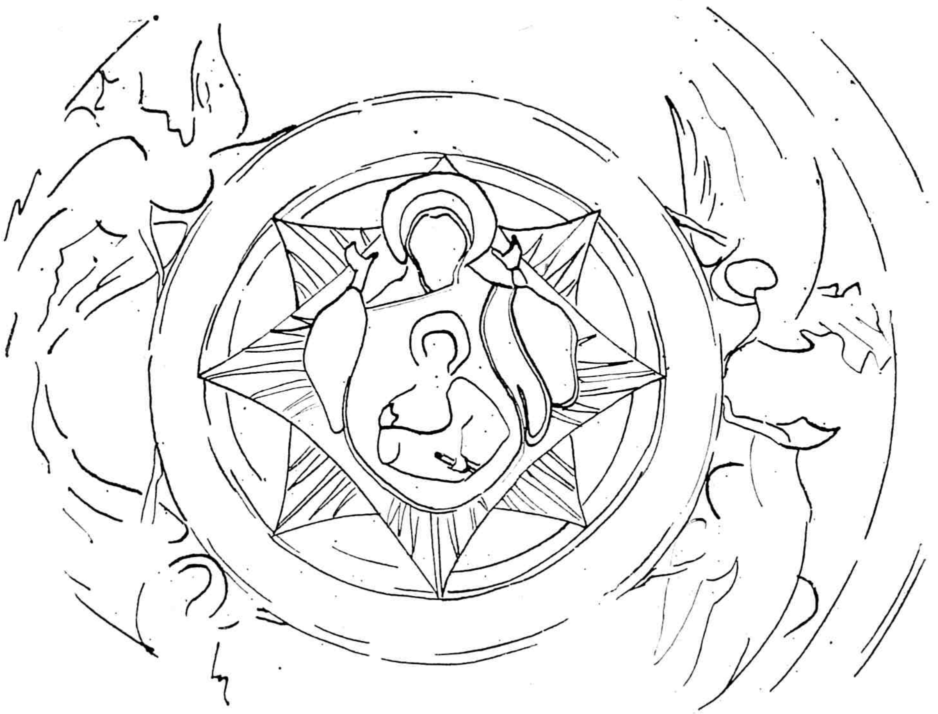


Fig. 3. — Virgin *orans* with Child. Pronaos, Monastery Church, Voroneţ, *c.* 1547 (illustration : author).

principal sources : Paroria and its successor Kilifarevo in Bulgaria, and from Mt. Athos. Its emergence in Moldavia seems to have stemmed from both these sources. The teachings in the seventh century of St. John of the Ladder and St. Symeon the New Theologian (949—1022) influenced Gregory of Sinai who founded Paroria Monastery in the Strandzha Mountains of southeast Bulgaria c. 1330[16]. In c. 1350 St. Theodosius of Trnovo founded the Monastery of Kilifarevo near Trnovo[17]. Out of these monasteries as well as those of Mt. Athos, disciples devoted to Hesychasm returned to their native lands, including the Romanian principalities, and thus spread contemplative monasticism "... through the monasteries and royal courts of Eastern Europe"[18]. It was principally through the activities of a monk trained at Mt. Athos, Nicodemus, that Hesychasm entered Wallachia. He founded the Monasteries of Vodiţa (c. 1374) and Tismana (c. 1385) in Oltenia[19]. In the second half of the fourteenth century the first monasteries and *schits* were founded,

[16] Obolensky, pp. 301—302.
[17] Obolensky, p. 302.
[18] Obolensky, p. 302.
[19] Obolensky, p. 305.

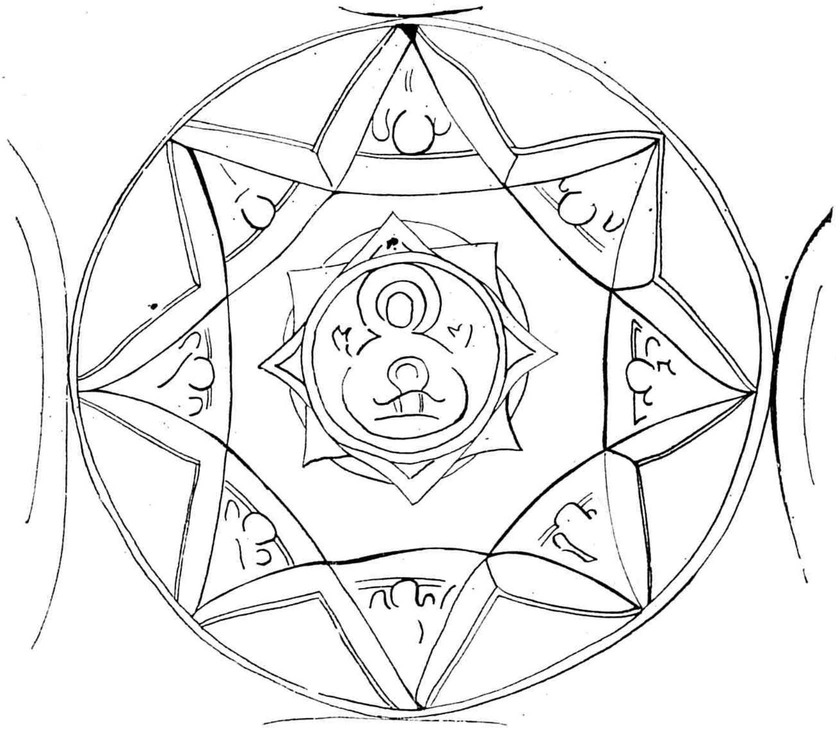


Fig. 4. — Virgin *orans* with Child. Pronaos, Monastery Church, Moldovița, *c.* 1537 (illustration : author).

Fig. 5. — Virgin *orans* with Child. Pronaos, Monastery Church, Sucevița, *c.* 1601 (photograph : author).

under indirect influence from Mt. Athos, by way of Serbian and Bulgarian mediations[20]. The Athonite triconch plan appeared in the Morava River Valley of Serbia (e. g., Ravaniča, 1375—77), and contemporaneously in Walachia, at Vodiţa[21]. In the last half of the fourteenth century, monks fled north to avoid the Turkish onslaught, thus directly connecting the Olt Valley communities with Moldavia[22]. Subsequently, the Monastery of Neamţ was founded, possibly under Petru Muşat (1374—1391), in Moldavia[23]. Indicative of the Hesychast presence at Neamţ, it is not surprising that the works of John of the Ladder and Gregory of Sinai were copied[24].

Much has been left incomplete in this presentation. Need for careful research of the spread of the Light form in Serbia and Bulgaria must be fulfilled. Study of its use in Russia should also be made, with special attention paid to the work of Theofanes the Greek and Daniel Cheorny[25]. Further substance to the theory might be lent through a study of the broader themes probably connected with Hesychasm. A thorough look at paintings of St. John of the Ladder could be very valuable.

Only one art historian, as far as I am aware, has ever mentioned the topic of Hesychasm in the iconography of art, and few have approached it from a stylistic point of view[26]. It is hoped that this paper has not only presented a convincing idea, but that it has laid the groundwork for more research in the area.

[20] *Istoria Bisericei Romåne*, Bucureşti, Ed. Institutului Biblic şi de Misiune Ortodoxă, 1957, I, 201.

[21] Răzvan Theodorescu, *Bizanţ, Balcani, Occident*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1974, pp. 294—97. For other architectural similarities between the Morava River Valley and Wallachia, see J. Ebersolt. *Monuments d'architecture byzantine*, Paris : Les Éditions d'art et d'histoire, 1934, p. 154.

[22] *Istoria Bisericei Romåne*, I, 212—13.

[23] *Istoria Bisericei Romåne*, I, 203.

[24] Obolensky, p. 305.

[25] See Viktor Lazarev, *Teofan Grecul şi Şcoala Sa*, trans. from 1st Rus. ed. by Vasile Florea 1961 ; rpt., Bucureşti, Ed. Meridiane, 1974, and Rice, pp. 148 ff.

[26] Delvoye says that attributing the Church of the Perebleptos to Manuel would also "... explain the links between the iconography of the paintings and the Hesychast doctrines" (p. 160). See also Rice, pp. 150 ff., and Manolis Chatzidakis and André Grabar, *Byzantine and Early Medieval Painting*, New York, Viking Press, 1965, p. 26.

VERPFLANZUNG EINES SÜDTIROLER BRAUCHS IN DIE MOLDAU DES PETRU RAREŞ?*

KRISTA ZACH
(München)

Die Diskussion um die augenscheinlich kometenhaft Mitte des 16. Jahrhunderts in Erscheinung getretene Außenmalerei an Kirchen der nördlichen Moldau ist bekanntlich noch nicht beendet. Vor allem die Frage nach dem Ursprung des nordmoldauischen Brauches, einige der meist im Hügelland verborgen liegenden Dorf-und Klosterkirchen von außen gänzlich in Fresken einzuhüllen, konnte nicht eindeutig beantwortet werden. Der bereits beträchtlichen Zahl hierzu aufgestellter Hypothesen beabsichtigen wir keine weitere anzufügen.

Außenfresken gibt und gab es in verschiedenen Teilen der christlichen Welt und sie sind uns im Abendland seit dem frühen 12. Jahrhundert zum Teil auch noch erhalten. Besonders bevorzugt war (und ist bis heute) Fassadenmalerei an kirchlichen wie profanen Bauwerken des gesamten Alpenraumes.

Die frühesten der uns überlieferten Beispiele hierfür bieten die zumeist etwas abgelegenen, schlichten Dorfkirchen in Südtirol, wobei einzelne noch erhaltene Teile des Mauerwerks bis in das 8. Jahrhundert zurückreichen[1]. Aber auch am Rande des hier genannten katholischen Kulturraums der Alpen, nämlich in Strei (Hunedoara), einer orthodoxen Kirche Südsiebenbürgens, begegnet offenbar[2] zu Beginn des 14. Jahrhunderts etwa, ein Südtirol sehr ähnlich scheinender Gebrauch der Fassadendekoration. Die Malerei des Alpenraums ist in der Forschung bereits relativ gut erschlossen; die vergleichbaren Beispiele aus Siebenbürgen hat in den letzten Jahren Vasile Drăguţ in zahlreichen Arbeiten beschrieben[3]. Solange jedoch detaillierte vergleichende und vergleichbare Daten und ikonographisches Material aus dem russischen und dem

* Diese Mitteilung ist eine erweiterte Fassung des am III. Internationalen Südosteuropa-Kongreß in Bukarest 1974 vorgetragenen Referats. Leider können die dort gezeigten Abbildungen aus technischen Gründen hier nicht erscheinen.

[1] J. Weingartner, Bd. 1, S. 22 23.

[2] V. Drăguţ, *Biserica din Strei*, in : *SCIA/APl* 12,2(1965) S. 299—317. In zwei weiteren Arbeiten (*Pictura*, S. 19; *Iconografiia*, S. 29, Anm. 91) erwähnt Drăguţ die Hypothese einer weitgehenden Außenbemalung dieser Kirche, die im vorigen Jahrhundert zu Teilen noch sichtbar war, jetz aber unter Putz liegt. Bei Restaurierungsarbeiten wurde 1971 an der Ostapsis der hl. Christoph wieder freigelegt.

[3] V. Drăguţ veröffentlichte in der Zeitschrift *SCIA/APl* zahlreiche Aufsätze zu einzelnen Denkmalen. Dieses Material ist in verschiedenen Arbeiten synthetischen und vergleichenden Charakters zusammengefaßt worden : V. Drăguţ, *Considérations*, S. 593—607 ; *Pictura*, S. 7—110 — wo lediglich die rumänischen Kirchen Siebenbürgens beschrieben sind ; *Picturi murale exterioare*, in : *SCIA/APl* 12, 1(1965) S. 75—101 ; *Iconografia*. S. 9—61, mit einer sehr wertvollen ikonographischen Übersicht, S. 61—83 ; *Dicţionar* — unter den betreffenden Stichwörtern.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI. 4. P. 671—685. BUCAREST. 1978

süddanubischen Raum noch nicht zu übersehen sind, erscheint auch eine umfassendere Antwort auf die Frage nach der Genese der moldauischen Außenfresken von der Mitte des 16. Jahrhunderts noch nicht möglich[4].

Methodologisch als sinnvoll erscheint es uns, zur Beschleunigung einer Klärung in der Frage der Außenfresken zunächst einmal diejenigen Hypothesen rumänischer und nicht-rumänischer Forscher genauer zu überprüfen, für die Vergleichsmaterial in ausreichender Fülle beigebracht werden kann. Zwei Überlegungen rechtfertigen solch ein Vorgehen zusätzlich : Erstens können Erklärungshypothesen in der Forschung nur durch konkretes Beweismaterial in größerem Umfang bestätigt oder widerlegt werden, nicht aber — wie es oft noch geschieht — durch einfache Behauptung eines Sachverhalts. Zweitens könnte sich im Zuge der Beweisabfolge vielleicht der eine oder andere Gesichtspunkt abzeichnen, der sich für die allgemeine Diskussion um die moldauische Außenmalerei als dienlich erwiese.

Eine Übersicht wichtigster Erklärungshypothesen zur Genese der Außenfresken an Kirchen aus der Zeit des Fürsten Petru Rareş brachte im Jahre 1963 Sorin Ulea[5]. In einer der (hier nicht noch einmal angeführten) Hypothesen wurde die Bemalung von Kirchenfassaden in Tirol als Vergleichselement vorgeschlagen und nur von dieser These allein wird hier zu handeln sein :

Zugunsten der von uns so genannten 'tiroler Erklärungshypothese' sprachen sich vor geraumer Zeit zwei namhafte Kenner der spätbyzantinischen Kunst Ost- und Südosteuropas aus, nämlich Gheorghe Balş[6] und Philipp Schweinfurt[7]. Beide versuchten sie — ohne eingehendere Analysen und konkrete Vergleichselemente vorzutragen —, als Anstoß

---

[4] Von solchen Vergleichen erwartete beispielsweise Grigore Nandriş noch am ehesten Aufschluß, vgl. seine ausführliche, zum Teil auch komparatistische Darstellung, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine Mural Painting of Eastern Europe*, besonders S. 246—265. — Aufmerksamkeit verdient auch der zuletzt von Michael Taylor (in : *RESEE* 12,2 (1974) S. 267—275) vorgetragene Ansatz, die moldauischen Außenfresken als Darstellung des liturgischen Geschehens zu verstehen, vgl. dazu S. 274—275.

[5] S. Ulea, *Originea* 1, in : *SCIA/APl* 10,1 (1963) S. 57—61.

[6] G. Balş, *Bisericile*, in : *BCMT* 21(1928) S. 7—10. In seinen späteren Arbeiten gab Balş diesen Standpunkt auf.

[7] Vgl. seine Besprechung des Buches von O. Tafrali, *Monuments byzantins* (1931), in : *BZ*, 2. Abt., 1935, S. 116—117 : „Einen Einfluß der westeuropäischen Fassadenmalerei, wie sie sich aus dem Überschwang der künstlerischen Produktivität in den ersten Jahrzehnten des XVI. Jahrh. von einigen großen norditalienischen Kunstzentren her über die südlichen Alpenländer, nach Tirol und bis nach der Schweiz hin (. . .) entwickelte, will A. Grabar für die Fassaden der Moldauer Kirchen nicht gelten lassen. Es dürfte aber doch wohl mit einem solchen Einfluß zu rechnen sein, da die Fassadenmalerei in der Moldau gerade zu jener Hochblüte der westlichen Fassadenmalerei auftritt. Letztere ist, zumal in ihrem Ursprungslande, vorwiegend profan, sie hat aber, entlegene Kunstzentren beeinflussend, anscheinend auch der kirchlichen Malerei einen neuen Anstoß gegeben. In Tirol sind bemalte Kirchenfassaden bereits aus früherer Zeit bekannt. (. . .) Das Aufkommen der Fassadenmalerei an den Kirchen der Moldau dürfte somit wahrscheinlich doch mit der Entwicklung der westeuropäischen Fassadenmalerei im Zusammenhang stehen ; dies wird man jedenfalls so lange behaupten können, als in Serbien keine größeren Fassadenmalereien aus dem XIV. Jahrh. zum Vorschein gekommen sind.“ (S. 116, 117). Sogar der erste vergleichende Terminus ist bei Schweinfurt nicht sehr glücklich gewählt (westliche, profane Fassadenmalerei städtischen Charakters vom Beginn des 16. Jahrhunderts) ; der zweite Terminus (bemalte Kirchenfassaden in Tirol sind aus früherer Zeit bekannt), wird — trotz des Widerspruchs — genannt, Beispiele fehlen aber.

für die Außendekoration der Moldaukirchen einen geographischen Raum, nämlich Tirol, nachzuweisen.

In den letzten zehn Jahren etwa wurden in der rumänischen Forschung u. a. auch die tiroler Fresken erneut angesprochen; der Zusammenhang war hier allerdings ein anderer. Es war (und ist noch) die sogenannte provinzielle Malerei der ausgehenden Romanik und der Gotik Siebenbürgens im Gespräch sowie ihre Verwandtschaft mit alpenländischen, vornehmlich tiroler Beispielen. Dabei wurden Innen- wie Außenfresken gleichermaßen berücksichtigt[8].

Es ist das Hauptanliegen der vorliegenden Mitteilung, die 'tiroler Erklärungshypothese' betreffend die Beeinflussung der moldauischen Außenfresken in der von Philipp Schweinfurt verwendeten Form durch Beschreibung von Bilddokumenten aus Südtirol zu widerlegen. Darüber hinaus möchte die Verfasserin anregen, die südtiroler Kirchenfresken enger als bisher geschehen in die Diskussion der provinziellen Malerei Siebenbürgens einzubeziehen. Denn sowohl die Gestaltung der Innenräume in Südtirol, deren ikonographische Programme und Gruppierungen wohl besser als sonstwo im Alpenraum erhalten sind[9], als auch die hier in besonders stattlicher Zahl noch sichtbaren Außenfresken dürften der Forschung ein umfängliches Vergleichsmaterial in etwaiger zeitlicher Übereinstimmung auch für die Malerei Siebenbürgens an die Hand geben[10].

BEDINGUNGEN FÜR DIE RELATIVE ERHALTUNG VON FRESKEN IM ALPENRAUM

Fassadenschmuck in Freskotechnik findet man nicht allein in Tirol, sondern, wie erwähnt, im gesamten Alpenraum[11], von der östlichen Schweiz bis nach Slowenien und zur Tatra. Beispiele dieser Dekorationsweise haben sich an manchen Orten und unter gewissen Bedingungen besser und zahlreicher als sonstwo erhalten: In etwas abgelegenen Bergtälern am Rande der großen Durchgangswege; an jenen Orten, wo im 16. Jahrhundert die Reformation eine Übertünchung älterer Außen- und Innenmalerei als erforderlich erachtete (wie in Südwestdeutschland[12], der Schweiz, aber auch Siebenbürgen); immer dort, wo die

---

[8] Vgl. vorwiegend Vasile Drăguţ, *Considérations*, S. 607; *Pictura*, S. 19—20; *Iconografia*, S. 16—28.

[9] Diese Bemerkung beruht sowohl auf dem Augenschein der Verf. (Südtirol, Bodenseeraum und Bayern) gelegentlich zahlreicher Studienreisen, als auch auf der einschlägigen Fachliteratur (M. Frei, E. Theil, J. Weingartner).

[10] Damit wird nicht behauptet, daß alle Malerei Südtirols, die zwischen dem 11.—16. Jh. entstand, „provinziellen" Charakter trage. Deutliche Ausnahmen von den provinziellen Stilformen bilden die Pfarrkirchen und einige Kreuzgänge in den südtiroler Städten Bozen, Brixen, Bruneck, Kaltern, Meran und Sterzing, vgl. J. Weingartner Bd. 1, S. 60—75.

[11] Vgl. Anm. 10, oben.

[12] Reste hervorragender Andachtsmalerei in der heute hinten gelegenen Toreinfahrt des Hauses zur Kunkel (dem Ort der berühmten Webereifresken um 1300), am Münsterplatz in Konstanz, bezeugen die hohe Qualität der für das Bodenseegebiet richtungweisenden geistlichen Malkunst in dieser Stadt. Leider ist davon sonst an Außenfresken nichts mehr erhalten. Ähnliches gilt auch für den Malbestand der nahe gelegenen Insel Reichenau. Auch hier sind nurmehr Innenfresken erhalten, wie beispielsweise, in der Peters-und-Paulus-Kirche zu Niederzell, die

Gegenreformation mit ihrem gewaltigen Gestaltungsdrang nicht sich durchzusetzen versuchte, weil die Bevölkerung ohnehin überwiegend dem alten Glauben treu geblieben war und daher barocke Neubauten oder Veränderungen fehlen (so in den stadtfernen Tälern Südtirols)[13]. Eine eher konservative Gesinnung verbunden mit dem Mangel an Geld scheinen ferner bewirkt zu haben, daß ebenfalls in Südtirol einige der ältesten Malereien der alpenländischen Romanik und Frühgotik erhalten blieben, wie z. B. im Vinschgau /Val Venosta (St. Prokulus bei Naturns und St. Benedikt in Mals mit Fresken des 8.—9. Jh.s im Innenraum)[14] oder der benachbarten Benediktinerabtei Müstair in Graubünden, die den einzigen, vollständig erhaltenen karolingischen Innenraum mit Fresken, kurz nach 800, enthält[15] sowie Innichen, im Osten[16].

Es ist sinnvoll, bei der Diskussion der sogenannten 'tiroler Erklärungshypothese' als Anstoß für Außenmalerei in der Moldau *allein* Südtirol (das seit 1919 unter dem Namen Alto Adige zu Italien gehört) zu berücksichtigen. Zwar hatte, erstens, das nördliche (österreichische) Tirol seit spätkarolingischer Zeit kirchengeschichtlich und allgemeinhistorisch eine Südtirol ähnliche und mit ihm oftmals identische Entwicklung. Doch ist in künstlerischer Hinsicht in Nordtirol fast ausschließlich ein spätgotischer und barocker Bestand an Malerei erhalten, während das österreichische und süddeutsche Barock Südtirol erst gegen Ende des 17. Jahrhunderts zu beeinflussen begannen[17]. In Südtirol ist, dagegen, karolingische (8./9. Jh.), romanische (12. und 13. Jh.) und überaus reichhaltig und vielfältig, gotische Malerei (ab c. 1300, in stetiger Auseinandersetzung zwischen italienischen und süddeutschen Ausprägungen) erhalten[18].

Zweitens gehört Südtirol zu den schon frühzeitig christianisierten Gebieten (4. bis 9. Jh.)[19] und somit bis 798 zum Patriarchat von Aqui-

---

weitläufige Komposition Christus in der Mandorla mit Apostelsymbolen (Kalotte) und darunter, Apostel- und Prophetenfriesen (Chorapsis) aus der Reichenauer Schule des 11. Jahrhunderts. Diese Komposition bzw. Teile davon, finden sich auch in Apsiden südtiroler Kirchen wieder (z. B. St. Peter ob Gratsch, St. Jakob in Grissian). In Niederzell beschädigte eine spätere, barocke Ausstattung diese Komposition ; in Südtirol, gotische Neugestaltungen.

[13] Weingartner erwähnt die relative Bedeutungslosigkeit des gegenreformatorischen Barocks aus dem österreichischen und süddeutschen Raum für Südtirol, dessen wesentlichste künstlerische Leistungen der Hochgotik angehören (Bd. 1, S. 36 37, 70—71). In Südtirol wurde im 17. Jahrhundert vor allem im Kirchenbau sehr wenig geleistet ; barocke Umgestaltungen treten erst um die Mitte des 18. Jahrhunderts, und zwar meist nur in den Städten, in Erscheinung (z. B. an der Klosterkirche Neustift/Novacella bei Brixen, am Brixener Dom, in Innichen/Pustertal). Diese Orte gehörten zum Gebiet der Erzdiözese Salzburg (vgl. *ebenda*, S. 37—38 ; A. Sparber, Sp. 205—207), sind aber am Territorium des Bistums Chur, also in Meran oder im Vinschgau, kaum anzutreffen.

[14] J. Weingartner, Bd. 1 : S, 60—61 ; Bd, 2 : S. 387—390.

[15] E. Kubach, V. H. Elbern, S. 120—123. Birchler, S. 4—11, 12—13.

[16] N. Rasmo, *S. Candido*, S. (19, 24—27) und Abb. Nr. 41—50, datiert c. 1280.

[17] J. Weingartner, Bd. 1, S. 21 ; S. 37, 70—71.

[18] *Ebenda*, S. 60—69.

[19] Das Gebiet des nachmaligen südtiroler Bistums Säben-Brixen, mit dem Eisack- und dem Pustertal sowie das später zur Diözese Chur gehörende obere Etschtal, waren bis 800 christlich geworden. Das Vinschgau und Meran waren bis in das 9. Jahrhundert hinein ebenfalls christianisiert, vgl. A. Sparber, Sp. 205.

leja, danach zum Erzbistum Salzburg[20], beziehungsweise bis etwa 843 zur Kirchenprovinz Mailand[21]. Frühe malerische Anregung, ikonographische Typen und Gestaltungsmuster aus dem byzantinischen Bereich sowie der stark von der Ostkirche beeinflußten Romanik Italiens, sind in Südtirol noch sichtbar. Deswegen ist dieser geographische Raum für einen Vergleich mit neubyzantinischen (Nandriş) Fresken zunächst nicht abwegig. Es könnten ja in südtiroler Außenfresken des 12. und 13. Jahrhunderts Prototypen für später, um die Mitte des 16. Jahrhunderts, in moldauer Außenfresken auftretende ikonographische Gruppierungen und Kompositionen erkennbar sein. Daher auch wird unsere Mitteilung über Außenmalerei in Südtirol hauptsächlich die aus dem 12. und 13. Jahrhundert erhaltenen Fresken beschreiben.

Die von Venedig und Aquileja wie von Salzburg[22] beeinflußte romanische Malkunst blühte in Südtirol bis in das 13. Jahrhundert hinein. Um 1300 wird aber auch die Abwendung vom byzantinisch-statuarischen Monumentalstil und überhaupt von südlichen Anregungen deutlich und danach herrscht die Gotik in süddeutscher Formensprache sowie provinziellem Charakter vor. Um die Mitte des 14. Jahrhunderts wird sich diese Gotik vorübergehend wieder dem südlichen Einfluß der Schulen von Sienna und Florenz öffnen, dann um die Wende vom 14. zum 15. Jahrhundert Anschluß an die internationale höfische Gotik finden, darauf aber wieder auf das provinzielle, derbere Niveau der einheimischen Malerei zurückgleiten. Dieser süddeutsch geprägte provinzielle Stil bleibt in Südtirol bis Ende des 16. Jahrhunderts bemerkbar[23]. Auf gotische Außenfresken Südtirols wird im folgenden nur verwiesen werden, wenn auch die Mehrzahl der südtiroler Außenfresken der Gotik angehören.

BESCHREIBUNG DER KIRCHEN MIT ROMANISCHEN AUSSENFRESKEN

An der Burgkapelle des Schlosses *Hocheppan* (Missian) ist rechts neben dem Eingang, zum Teil von einem anderen Fresko verdeckt, die älteste Christophorusdarstellung Tirols und wohl des gesamten Alpenraums zu sehen. Anscheinend wurde das Bild des im Alpenraum so häufig anzutreffenden Schutzpatrons der Reisenden bald nach der Kapelleneinweihung, 1131, gemalt[24]. In starrer Haltung geradeaus blickend, zeigt

[20] Und zwar das Bistum Säben (5.—10. Jh.), dessen Sitz ab dem 10. Jahrhundert in Brixen war. Zu diesem Bistum gehörten der Norden und der mittlere Teil Südtirols, also das Pustertal im Nordosten und das Eisacktal mit Bozen. Um 798 kam diese Diözese zum neugegründeten Erzbistum Salzburg, vgl. *ebenda*.

[21] Nämlich der dem Bistum Chur in der Schweiz (c. 4. Jh.—1818) unterstellte westliche Teil Südtirols mit dem Vinschgau und dem Etschtal bei Meran, vgl. *ebenda*. Um 600 gehörte ein Teil dieses Kirchensprengels dem Bodensee-Bistum Konstanz zu. Chur war von etwa 843 bis 1803 dem Erzbistum Mainz untergeordnet, *ebenda*.

[22] E. Kubach; V. H. Elbern, S. 164, 200; F. Souchal, S. 150; W. Luger, S. 15 20.

[23] Überblick nach J. Weingartner, Bd. 1, S. 61—70.

[24] Datierung nach J. Weingartner, Bd. 2, S. 143; M. Frei, *Hocheppan*, S. 4. Die im Abendland sehr bekannte, im Alpenraum besonders verbreitete Legende des hl. Christoph besteht aus zwei Teilen: 1. die Geschichte des großwüchsigen Missionars, der um 250 den Märtyrertod fand (seit dem 5. Jh. durch Aufzeichnungen belegt und in der Ostkirche wie der Westkirche bekannt); 2. Sankt Christophorus als Christusträger (seit der Schwelle vom 10. zum 11. Jh., allein im Abendland, bekannt), vgl. A. J. Weichslgartner, N. Molodovsky, S. 1 6, 9. Dieser Heilige wurde als Bewahrer vor plötzlichem Tod, d. h., vor dem Sterben ohne Sakra-

es einen noch jugendlichen, bartlosen Mann mit langem Haupthaar. Die übermäßig große Gestalt ist in ein Fürstengewand mit Umhang gekleidet. Der Jesus auf dem linken Arm des Heiligen ist nicht ein Knabe, sondern ein verkleinert wiedergegebener Erwachsener. Der grünende Stab in der Rechten wurde durch das anschließende Kreuzigungsfresko zum Teil zerstört. Die hier festgehaltene ikonographische Gestaltung des Christophorus ist sowohl in Südtirol (vgl. unten) als auch im süddeutschen Raum[25] noch anzutreffen und entstammt dem 12. bis 13. Jahrhundert[26]. Oberhalb des Eingangs in die Kapelle wurde um 1200 eine Kreuzigungsgruppe mit Maria und Johannes sowie zwei Soldaten angebracht. Ein Jagdbild aus der gleichen Zeit ist später, um 1500, übermalt worden und kaum mehr zu erkennen[27].

Von einer vermutlich ausgreifenden Bemalung an der äußeren Nordwand der ehemaligen Johanniter-Pilgerherberge und der daran anschließenden St.-Johann-Kirche zu *Taufers* im Münstertal (Vinschgau) blieb nur ein monumentaler Sankt Christophorus in frontaler Haltung und mit strengem Gesichtsausdruck übrig, der auf etwa 1150 datiert wird[28]. Im Gegensatz zu Hocheppan blieb hier der Kopf sehr gut erhalten, der von einem in byzantinischer Manier gestichelten Heiligenschein umgeben ist. In der rechten Hand ist der Früchte treibende Palmenzweig der Christophoruslegende deutlich zu sehen, die auch in der Ostkirche, in der Form der Märtyrergeschichte des riesenhaften Heiligen, bekannt war[29].

Nach der örtlichen Überlieferung die älteste Kirche Südtirols[30], mit Sicherheit aber eine der wenigen, die noch vorromanisches Mauerwerk besitzen, zeigt die winzige Bergkirche von St. Peter ob *Gratsch*

---

mentenspende, verehrt, vgl. Weichslgartner, Molodovsky S. 1; Zentren der Sankt-Christophorus-Verehrung waren München (seit dem 13. Jh.) und Regensburg (seit dem 14. Jh., im Rahmen des Vierzehnheiligen-Kultes, s. auch Anm. 34, unten), *ebenda*, S. 34, 24.

[25] Dem Hocheppaner Christophorus ähnliche, aber viel besser erhaltene Darstellungen desselben Heiligen findet man z. B. an der nördlichen Wand des Schiffes, in Altarnähe, aus späteren Zeiten in: a) der Oberkapelle von Schloß Tirol (bei Meran) aus dem 14. Jh., vgl. N. Rasmo, Schloß Tirol, S. (47) und Abb. 93, 94; b) im Münster zu Mittelzell/Reichenau, Bodensee, vom Ende des 13. Jh.s, vgl. W. Erdmann, S. 16; c) in der winzigen Bergkirche von Heinsheim/Neckar, vom Beginn des 14. Jh.s etwa; d) in St. Martin zu Garmisch, c. 1320, vgl. Weichslgartner, Molodovsky, Abb. S. 15. Ikonographisch betrachtet sind b), c) und d) einander besonders nahe. Sogar die Gewandmuster der vier aus zum Teil entfernten Gegenden stammenden Bilder, Haartracht und Umhang, sind in sehr ähnlicher Weise gestaltet, was eine Kontinuität dieses Typus in der Provinzialkunst bedeutet, die sich über etwa 200 Jahre erstreckt (im Falle Heinsheim vielleicht auch mehr, da die Verf. eine Datierung für diesen rustikalen hl. Christoph nicht ausfindig machen konnte). Dahingegen ist der Christophorus von Schloß Tirol — als der Hocheppan nächstgelegene — einer späteren Gestaltungstradition zuzurechnen.

[26] A. J. Weichslgartner, N. Molodovsky S. 12.

[27] J. Weingartner, Bd. 2, S. 143. Ähnliche, an die Kirchenaußenseite gemalte Kreuzigungsgruppen gibt es noch in der Bozener Stadtpfarrkirche Mariä Himmelfahrt (Ende des 13. Jh.s) sowie der Dorfkirche St. Medardus von Tarsch im Vinschgau (13. Jh.), *ebenda*, S. 40, 439. — Gotische Kreuzigungsgruppen gibt es als Außenfresken in Südtirol noch mindestens an 30 Dorfkirchen, vgl. J. Weingartner, Bd. 1—2.

[28] M. Frei, St. *Johann*; J. Weingartner, Bd. 2, S. 448 (Datierung vom Anfang des 13. Jh.s).

[29] Siehe Anm. 24, oben. In der Ostkirche wurde Sankt Christophorus vorwiegend als einer in der Gruppe der Vierzehnheiligen dargestellt, vgl. auch Anm. 34, unten.

[30] J. Weingartner, Bd. 2, S. 230—231.

(Dorf Tirol, nördlich Meran) einige der frühesten und gut erhaltenen Außenmalereien in Südtirol. Hier treffen wir bereits auf eine komplexere Gestaltung der südlichen Außenwand wie des südlichen Querschiffarmes, die noch wiederaufgedeckt werden konnte.

Am wenigsten gut erhalten ist ein Sankt Christophorus am südlichen Chorarm, dessen lineare Gestaltung unter der gotischen Übermalung vom Anfang des 15. Jahrhunderts zum Teil noch sichtbar ist. Erhalten ist nur der obere Teil des Bildes. Ebenfalls (bis auf Architekturmalereireste vom Beginn des 15. Jahrhunderts) zerstört ist die Darstellung an der Westseite des Querschiffes, die vielleicht eine Christusfigur enthielt[31].

Deutlich an einem byzantinischen Schema orientiert ist die noch gut sichtbare Komposition Christus mit den Aposteln Petrus und Paulus — 'Christus legem dat' : der streng frontal dargestellte Christus überreicht dem ihm zugewandten Apostel die Gesetzesrolle, der links stehende Petrus weist mit einer typischen Handbewegung auf diese feierliche Handlung hin. Die von romanischen Scheibenkreuzen gerahmte Komposition entstand zwischen 1050 und 1100[32]. Manche Forscher nehmen an, daß sich der Eingang früher an dieser reichlich mit Fresken ausgestatteten Südwand befand, wobei dann das Apostelbild ein deutlicher Hinweis auf das Patrozinium der Kirche wäre[33]. Der heute benutzte Eingang ist ein gotisches Portal.

Zur These des Südeingangs in romanischer Zeit würde auch das von zwei Heiligen in Nischen flankierte, heute teilweise zerstörte Michaelsbild (c. 1300) passen. Die Nischen gehören zum frühen Mauerbestand und enthalten unter den gotischen Darstellungen der heiligen Jungfrauen und Nothelferinnen[34] Katharina (links) und Barbara (rechts), beide mit geistlichen Stifterfiguren zu ihren Füßen, noch romanische Malereispuren[35]. (Die beiden weiblichen Heiligen wurden also auf älteren Bildern, vielleicht auch mit Stifterdarstellungen, angebracht, und zwar um 1380/1390.) Der Erzengel Michael als Seelenwäger (um 1300) wäre eine angemessene Dekoration des Raumes über dem (angenommenen) früheren Eingang, ebenso wie seine Flankierung durch Heilige mit Stifterbildnissen.

Diese verschieden großen, verschieden umrahmten und verschiedenen Malstilen wie -Epochen zugehörenden Außenfresken von St. Peter ob Gratsch stellen ein gutes Beispiel für Thematik, Ikonographie, Stilelemente und Anordnungsweise der südtiroler Außendekoration des 12. bis 15. Jahrhunderts dar. Wenngleich aus späterer Zeit, gibt es auch an anderen Fassaden südtiroler Kirchen Darstellungen des Erzengels

---

[31] Theil, Ursula und Edmund, *St. Peter*, S. 32—33, enthält eine ausführliche Beschreibung der reichhaltigen romanischen Reste dieser Kirche.

[32] *Ebenda*, S. 26—29; J. Weingartner, Bd. 2, S. 231; W. Myss, S. 46.

[33] Theil, Ursula und Edmund, *St. Peter*, S. 29.

[34] Wie der hl. Christoph, gehören auch die Märtyrerinnen Katharina, Barbara, Margaretha und Dorothea zu der im 13. Jahrhundert in Byzanz entstandenen Gruppe der Vierzehnheiligen. Ihre früheste Erwähung im Abendland ist aus dem Kloster Krems, von 1284, überliefert. Hier wurden sie als die vierzehn 'Nothelfer' bekannt. Seit etwa 1330 war die Dominikanerkirche zu Regensburg ein Zentrum dieses Kultes, vgl. A. J. Weichslgartner, N. Molodovsky, S. 24.

[35] Theil, Ursula und Edmund, S. 29.

Michael mit der Seelenwaage[36] und der Heiligen Katharina und Barbara[37].

An der Südwand der 1142 erbauten St.-Jakobskirche in *Grissian* (bei Meran) ist noch ein um 1380/1390 im Übergangsstil zur Gotik entstandener[38] Malereistreifen zu erkennen, der die ganze Länge der Wand einnimmt. Oberhalb des Eingangs befindet sich ein thronender Christus mit den zwölf Aposteln auf mattem, blau-grünem Untergrund. Den Thron säumen zwei Engel. Die Apostel, in starrer Haltung (wie auch Christus), weisen mit Gesten, wie sie aus der romanischen Malerei bekannt sind, auf den Gesetzesgeber hin. Daran schließt ein Stifterbild von etwa 1420 im Stil der Bozener Gotik an[39], das links unter dem weitgehend verwitterten Kreuzigungsfresko angebracht ist. Ein weiteres gotisches Stifterbild ist, ebenfalls in schlechtem Erhaltungszustand, an der Ostseite des Turmes noch zu erkennen. Diesmal ist der (geistliche) Stifter einer Schutzmantelmadonna beigegeben. An der Apsisrundung angebrachte Fresken gingen bei einem Fensterdurchbruch in der Barockzeit verloren.

Erwähnt sei auch ein hier so genannter „Bildstock" am Stiegenaufgang zu St. Jakob in Grissian. Der kapellenförmige Bau mit Rundbogennische war zumindest an der Stirnseite vollständig bemalt. Zu sehen sind noch ein Christus im Grab und Engel mit den Marterwerkzeugen am Giebel, der Umriß eines Heiligen an der linken Vorderseite, Katharina und Dorothea sowie Leonhard und Stephanus[40] (verdeckt) an den Bogeninnenseiten, das Schweißtuch Christi am Innenbogen und eine Kreuzigungsgruppe mit Stiftern an der Nischenrückwand. Die Malerei stammt von etwa 1440[41]. Dieses bescheidene, aber kraftvoll im einheimischen Stil dekorierte Werk zeigt eine in Südtirol verbreitete Sitte der Außenfreskenverwendung in der Hochgotik. Thematisch sind die einzelnen Gruppen dieses Bildstocks mit bisher beschriebenen romanischen Außenfresken vergleichbar: Eine Kreuzigungsgruppe mit Stiftern (wie auch an der Südseite der Kirche von Grissian) und die Heiligen Katharina und Leonhard, die in Südtirol häufig zu sehen sind. Zu St. Jakob in Grissian sei noch angemerkt, daß alle oben beschriebenen Außenfresken den hohen künstlerischen Rang[42] der romanischen Innenmalerei am Triumph-

---

[36] So in St. Michael bei Kastelruth, mit einer daran anschließenden Anbetung der hl. Könige (15. Jh.), vgl. J. Weingartner, Bd. 1, S. 229; St. Katharina im Völser Ried (um 1420, an der Südwand), vgl. *ebenda*, S. 293.

[37] So in Deutschnofen, in St. Helena, an der Südwand (o. D.); Katharina mit St. Florian in Magreid a. d. Etsch (c. 1400), vgl. J. Weingartner, Bd. 2, S. 94, 138; zehn Szenen aus der Katharinenlegende an der Südwand von St. Katharina im Völser Ried (15. Jh., neben dem erwähnten St. Michael mit der Seelenwaage und einer Kreuzigungsgruppe), vgl. *ebenda*, Bd. 1 S. 293.

[38] M. Frei, *St. Jakob*, S. 5—6, mit ausführlicher Beschreibung. Die Datierung J. Weingartners, „um 1400" (Bd. 2, S. 234) dürfte zu spät angesetzt sein.

[39] *Ebenda*.

[40] Im Abendland ist die männliche Gruppe der aus byzantinischen Quellen stammenden Vierzehnheiligen oder Nothelfer oft abgewandelt worden, so daß statt der hier meist weniger bekannten hll. Achatius, Ägidius, Blasius, Christophorus, Cyriakus, Dionysius, Erasmus, Eustachius, Georg, Pantaleon, Vitus, Lokalheilige wie der Viehpatron Leonhard, neben Antonius, Florian, Magnus, Nikolaus, Oswald, Rochus, Sebastian, Wolfgang, bevorzugt wurden, vgl. A. J. Weichslgartner, N. Molodovsky, S. 24. — Ob der vierte Heilige, rechts, Stephanus sein sollte, ist nicht sicher, vgl. M. Frei, St. *Jakob*, S. 7.

[41] M. Frei, *St. Jakob*, S. 7 und Abb. 1.

[42] *Ebenda*, S. 3—4, 8; J. Weingartner, Band 2, S. 230—232.

bogen (Opferszene Abrahams; Kain und Abel; Bestiarium und antikisierende Masken) und der Apsiskalotte (Christus in der Mandorla), die Bezüge zu Müstair in Mraubünden wie zu Hocheppan aufweist, nicht erreichen. Die weit zurückreichende südtiroler Tradition der Innenausstattung der Kirchen mit Fresken[43] — wie sie heute in fast vollständigem Zustand nurmehr im dem Vinschgau benachbarten Müstair/Münster zu sehen ist — wurde auch in der Gotik beibehalten.

Eine Folge von narrativen Szenen auf südtiroler Außenwänden, die im 16. Jahrhundert auch in der nördlichen Moldau auftauchen, in Tirol jedoch fast ausschließlich auf die inneren Kirchenwände beschränkt blieben, kann noch an einer Vinschgauer Kirche beobachtet werden: St. Prokulus in *Naturns*. Stilistisch zeigt diese Folge eine derbe, provinzielle Gotik um 1400[44]. Die ganze Südwand, an der sich früher einmal auch der Eingang befand, ist von zwei Registern mit insgesamt zehn Bildern bedeckt; ein Ornamentband mit Heiligenbildern trennt die beiden Register voneinander besonders deutlich. Die nach Genesis I gestalteten Bilder des sogenannten „Sechstagewerks" entsprechen nicht genau der biblischen Abfolge: Den 6 Bildern der Schöpfung und der Sonntagsruhe folgen Darstellungen der Vertreibung aus dem Paradies und Adams und Evas beim Pflügen, Hacken, Spinnen und Eggen, das letztere unter der segnenden Hand des heiligen Bischofs aus norditalienischer Überlieferung, Patroklus. Diese Bildergeschichte der Frühgotik aus der Meraner Schule überrascht durch ihren Realismus, die dramatische Erzählweise und eine wenig orthodoxe Verwendung der biblischen Vorlage.

Am Turm sind noch Reste eines verwitterten Sankt Christophorus in Überlebensgröße erkennbar[45].

---

[43] Diese Bevorzugung des Freskos zur Kirchenausgestaltung mag sich u. a. aus der Natur des Landes erklären, in mittelalterlichen Dokumenten oft das „Land in den Bergen" genannt: Teils unwegsam, mit kleinen Ansiedlungen auf Felsplateaus und an Steilhängen, konnte man es sich kaum leisten, Marmor aus dem Süden heranzuschaffen. Zudem war Südtirol immer ein armes Land gewesen. Da es jedoch auch ein wichtiges Durchzugsgebiet darstellte, mag es hier leichter gefallen sein, einen auf Wanderschaft diesseits oder jenseits der Alpen sich befindenden Maler zu gewinnen.

Erst seit der Frühgotik, im 14. Jahrhundert, entwickelten sich im Lande selbst auch einige bodenständige Malergilden. Um 1500 gab es gleichfalls fünf südtiroler Bauhütten (Sterzing, Brixen, Bozen, Meran und Glurns), während bis dahin überwiegend deutsche Baumeister berufen worden waren. Vgl. J. Weingartner, Bd. 1, S. 30—38.

Die Innenwände südtiroler Kirchen wurden zumeist mit Bilderfolgen auf zwei bis drei Registern geschmückt, die Decken ebenfalls bemalt. Die Hauptthemen waren, neben dem Marienleben und Marienlegenden, die Passion sowie Heiligenviten. Einer der wenigen erhaltenen vollständigen Marienzyklen ist nicht von Südtirol, sondern vom Bodensee, aus Eriskirch (um 1400—1425), bekannt, vgl. H. Schnell.

Eine besonders frühe Gestaltung des Innenraumes mit Bildfolgen ist im Vinschgau erhalten geblieben. Die St.-Prokulus-Kirche zu Naturns birgt Szenen aus dem Leben des Heiligen (8. Jh.), die z. T. nicht befriedigend zu deuten sind, ein langgestrecktes Bild mit dem Martyrium der hl. Katharina (14. Jh.) und anderes mehr., vgl. Theil, *St. Prokulus*, S. 33—44; Weingartner, Bd. 2, S. 401—402; Myss, S. 17—18, 105—106; M. Frei, *St. Prokulus*, S. 3—5. — Ein sehr schönes Beispiel vollständiger Innenausgestaltung im Stile der Giotto-Schule zeigt die Johanneskapelle der Dominikanerkirche zu Bozen, vgl. E. Theil, *St.-Johannes-Kapelle*, (S. 3—33); J. Weingartner, Bd. 2, S. 52—53.

[44] J. Weingartner, Bd. 2, S. 401—402.

[45] Der Christophorus in Überlebensgröße am Turm ist in Südtirol relativ häufig dargestellt worden: St. Gertrud/Ulten (15. Jh.); Vigilius-Kirche in Altenburg (erste Hälfte des 14. Jh. s); St. Johann im Dorfe/Bozen (zweite Hälfte des 14. Jh.s); St. Martinus in Mo-

Auch in Sankt Prokulus haben die Innenmalereien vorkarolingischer Zeit (vor 800)[46], wie in Grissian schon, einen künstlerisch und kunstgeschichtlich größeren Wert; erstere gehören zu den frühesten Beständen alpenländischer Wandmalerei überhaupt und sind in ihrer stilistischen Provenienz noch nicht ausreichend erklärt[47], womit sie allerdings auch wieder mit den romanischen Innenfresken von St. Jakob in Grissian etwas gemeinsam haben[48].

ZUSAMMENFASSENDE BEMERKUNGEN

Fassadenmalerei hat sich in allen Teilen und Tälern Südtirols, überwiegend in gotischer Stilsprache, erhalten. Die frühesten erhaltenen Beispiele von südtiroler Außenmalerei reichen in das 11. Jahrhundert zurück und zeigen ein dem italo-byzantinischen, dann dem romanischen Stil und — in den von uns oben beschriebenen Beispielen — dem Übergangsstil von der Romanik zur Gotik (bis Ende des 14. Jahrhunderts) zuzuordnendes Gestaltungsempfinden. Nur zwei Beispiele (der Bildstock von St. Jakob in Grissian und St. Prokulus in Naturns) sind ihrer weitgehenden Bemalung mit Außenfresken wegen, aus dem reichen Schatz der gotischen Malerei Südtirols in diese Mitteilung einbezogen worden. Alle hier beschriebenen Kirchen Südtirols wurden in romanischer bzw. vorromanischer Zeit erbaut, manche von ihnen später dann zu Teilen umgebaut oder verändert.

Ein Teil dieser Außenmalereien — beispielsweise von St. Peter ob Gratsch, St. Johann in Taufers oder an der Burgkapelle von Hocheppan, die zwischen 1050 und 1230 entstanden — zeigt Stilelemente der vom byzantinischen „konservativen" und „Erneuerungsstil" (s. David Talbot Rice) befruchteten und über den Donauraum wie auch über Venetien nach Südtirol gelangten verschiedenen Phasen der Romanik.

Die hier genannten gotischen Fresken, wie der weitaus überwiegende Teil südtiroler gotischer Bildwerke[49], wurde von Norden, besonders von Süddeutschland, beeinflußt und ist (sofern es sich nicht um städtische Pfarrkirchen, manche Klöster und Kreuzgänge handelt) in Südtirol überwiegend der provinziellen Kunst zuzurechnen.

Es scheint auch, daß keine einzige Kirche oder Kapelle in Südtirol jemals vollständig außen bemalt worden war. Ein Beispiel hierfür fehlt auch aus literarischer Überlieferung. Dahingegen ist ein bewußter

---

ritzing/Bozen (um 1380); St. Vigilius in Kurtatsch (15. Jh.); Pfarrkirche in Magreid (Ende des 16. Jh.s); St. Stefan in Pinzon/Montan (Ende des 15. Jh.s); Pfarrkirche in Martell (1557?), vgl. J. Weingartner, Bd. 2, S. 289, 25, 58, 73, 123, 136, 149, 393. Ebenso in St. Konstantin/Völs (Ende des 15. Jh.s); Aufkirchen im Pustertal (1515?), vgl. *ebenda*, Bd. 1, 189, 305.

[46] Vgl. Anm. 43 oben sowie: M. Frei, *St. Prokulus*, S. 3—4, 6—7; I. Weingartner, Bd. 2, S. 402; Kleeberg.

[47] M. Frei, *St. Prokulus*, S. 6: Die Hypothesen reichen von anglo-irischer Buchmalerei, vermittelt über St. Gallen oder Salzburg. (A. Kleeberg, S. 13—15); Aquileja und Cividale (N. Rasmo); zu langobardischen, vorkarolingischen Einflüssen (Kubach, Elbern, S. 123).

[48] M. Frei, der Bozener Professor für Kunstgeschichte, sieht hierin eine Synthese zwischen italo-byzantinischer Basis und nördlichen, wie einheimischen Elementen, „die im einzelnen nach dem heutigen Stand der Forschung nicht klar auseinanderzuhalten sind", in: *St. Jakob*, S. 8.

[49] Vgl. J. Weingartner, Bd. 1—2.

Wille zur malerischen Ausgestaltung einer ganzen Außenwand nicht von der Hand zu weisen, wenn auch hierfür nurmehr Fragmente (wie in St. Jakob/Grissian, am Bildstock von St. Jakob und in St. Prokulus/Naturns) ein dürftiges Zeugnis ablegen.

Es fällt eine deutliche Bevorzugung derjenigen Wand auf, die den Eingang enthielt. Dieses war in unseren Beispielen überwiegend die Südwand. Innerhalb dieser erfreute sich der Raum rings um das Portal besonderer Beliebtheit für Dekorationen. — Ein ebenfalls als bevorzugt anzusehender Raum war der Kirchturm (wie in Grissian und Naturns). Auch Chor und Apsis wurden mit Außenfresken verziert (in St. Prokulus zerstört[50]).

Eine Seltenheit scheint in Südtirol die narrative Aufeinanderfolge einzelner Bilder einer ganzen Geschichte oder einer Legende (etwa in der Art der Schöpfungsgeschichte in St. Prokulus/Naturns) gewesen zu sein. Anstatt solcher Bilderzyklen findet man hier viel häufiger eine Folge von neben- und untereinander gemalten Fresken, die miteinander wenig Gemeinsames zu haben scheinen.

In den Außenfresken Südtirols treten dem Betrachter jedoch immer wieder einige bestimmte ikonographische Elemente und Gruppierungen entgegen. Es sind dies in der überwiegenden Zahl der Beispiele:

— *Sankt Christophorus* in monumentaler Gestaltung, als der Patron der Reisenden und der Pilger. Sehr häufig ist sein Bild oben am Turm oder gut sichtbar an der Fassade angebracht. Das hatte in dem seit alters her von großen Nord-Süd-Durchgangsstraßen durchfurchten Lande (z. B. über den Reschenpaß und das Vinschgau, das Etschtal hinab, die Straße vom Rhein nach Verona oder die Straße von Salzburg nach dem Süden oder nach Venedig, die über das Inn- und Pustertal, dann entlang der Eisack, nach Bozen führte) auch seinen guten Grund. Man könnte allein anhand der Christoph-Darstellungen in Südtirol (und im gesamten Alpenraum) eine Stilgeschichte der geistlichen Kunst schreiben. Auch heute fehlt der inzwischen zum Patron der Autofahrer gewordene Heilige an wenigen Kirchen Tirols.

— *Kreuzigungsgruppe*, *Schutzmantelmadonna* oder *Heiligengruppe mit dem Stifter* einer Kirche oder ihrer Malerei. Unter den Heiligen wurden Katharina, Barbara oder der Patron der jeweiligen Kirche bevorzugt. Diese Gruppen wurden auch meist in die Zone um den Kircheneingang (St. Jakob in Grissian, St. Peter ob Gratsch, St. Prokulus in Naturns) gemalt, oder aber — ebenfalls gut sichtbar — an den Turm (St. Jakob).

— *Deesis*-Darstellungen weisen in der romanischen Kunst zumeist die Bogenfelder über dem Eingang aus. Solche Tympanongestaltung findet man in Südtirol nicht. Dafür ist die Darstellung der Kreuzigung (Tympanon über dem Kapelleneingang, Schloß Tirol, 12. Jahrhundert)[51] oder auch des Christus als Weltenrichter mit Evangelistensymbolen (Innichen/Pustertal, mittlerer Eingang, 12. Jahrhundert)[52] in Steinplastik belegt.

Diese vier häufigsten Fassadenfresken Südtirols verweisen mit ihren oben hervorgehobenen ikonographischen Elementen nicht so sehr

[50] J. Weingartner, Bd. 2, S. 400.
[51] N. Rasmo, *Schloß Tirol*, S. (37—38) und Abb. 67.
[52] J. Weingartner, Bd. 1, S. 326, 328; N. Rasmo, *S. Candido*, Abb. Nr. 28, 52.

auf den ostkirchlichen Gestaltungsbereich, sondern sie zeigen im Wesentlichen mit der abendländischen Formensprache vor allem des süddeutschen und alpinen Raumes eindeutige Verwandtschaft.

Ob es in den vorromanischen und romanischen Ausgestaltungen einzelner hier abgebildeter ikonographischer Themen und Züge (z. B., Christus legem dat) aus Südtirol zu neubyzantinischen Darstellungen aus der Moldau Bezüge gibt, müßte eine detaillierte Untersuchung noch überprüfen. Die in Südtirol auch bekannte Darstellung des Erzengels Michael mit der Seelenwaage, die von der Hand Gottes gehalten wird, ist in den moldauischen Außenfresken der großen Komposition des Jüngsten Gerichts an der Westwand — in ikonographisch ähnlicher Durchführung — eingearbeitet, wie z. B. in Voroneţ.

Die von Ph. Schweinfurt zu bedenken gegebene These lautete, die moldauische Außenmalerei sei zusammen mit der Hochblüte abendländischer Fassadenmalerei, nämlich zu Beginn des 16. Jahrhunderts, aufgetreten; solange kein gegenteiliger Beweis aus dem ostkirchlichen Bereich erbracht werde, dürfte „Das Aufkommen der Fassadenmalerei an den Kirchen der Moldau . . . wahrscheinlich doch mit der Entwicklung der westeuropäischen Fassadenmalerei im Zusammenhang stehen“[53]. Im folgenden heißt es bei Schweinfurt, daß Außenmalerei im dörflichen Milieu, besonders Tirols, auch „aus früherer Zeit“ bekannt sei[54].

Der aufgrund von Untersuchungen an einigen mit Außenfresken versehenen Kirchen Südtirols (ab dem 11. Jh.) gewonnene Standpunkt der Verfasserin zur ‘tiroler Erklärungshypothese’ kann in neun Punkten zusammengefaßt werden:

1. In Südtirol ist kontinuierlich seit dem 11. Jahrhundert und aus allen Landesteilen seit der Frühgotik, eine Neigung für Außenmalerei an bescheidenen Dorfkirchen belegt.

2. Es wurde fast immer die Fassade bzw. die den Eingang zur Kirche enthaltende Wand mit Außenmalerei geziert und außerdem noch der Turm. Beispiele völliger Außenbemalung sind nicht belegt.

3. Stilistich betrachtet, kamen die Anregungen zuerst aus dem Süden, dem italo-byzantinischen Raum (Romanik), danach überwiegend aus dem Norden, aus Süddeutschland, den Niederlanden und auch aus Burgund (verschiedene Phasen der Gotik). Die Tendenz zum Fassadenausmalen blieb konstant, gleich woher auch die stilistischen und ikonographischen Anregungen herstammten.

4. Südtirol ist kaum je als ein eigene, künstlerische Ideen hervorbringendes Zentrum hervorgetreten. Es hat vielmehr von draußen kommende Anregungen verarbeitet und dabei in beachtlichem Maße eigenständige Synthesen gefunden, wie das auch für die provinzielle Kunst anderer Gebiete zutreffen mag.

5. Die Außenfresken der Kirchen Südtirols sind nicht eine Eigenschöpfung, da sie im gesamten Alpenraum in ähnlicher Form anzutreffen sind. Nur hat sich hiervon im allgemeinen weniger Malereibestand erhalten, als gerade in Südtirol, und hier auch einige der ältesten Zeugnisse.

---

[53] Ph. Schweinfurt, S. 117.
[54] *Ebenda*, S. 116.

6. Eine Erscheinung wie die bereits genannte Außenbemalung der orthodoxen Kirche von Strei in Südsiebenbürgen (wie auch anderer siebenbürgischer Kirchen mit Außenmalerei des 14. Jahrhunderts) vermag den geographischen Verbreitungsrahmen von Außenmalerei an Dorfkirchen genauer abzustecken. Zwischen dieser siebenbürgischen und der alpenländischen Malerei dürften mehr als die von der Forschung bislang schon herausgestellten Bezüge bestehen. Eingehendere ikonographische und stilistische Untersuchungen erschienen vor allem nützlich.

Räumlich betrachtet, kann man durch solche Feststellungen schon nahe an die moldauischen Außenfresken herankommen, ebenso auch über das von Schweinfurt[55] genannte Polen. Dennoch haben solche Bemerkungen kaum mehr als formalen Wert.

7. Denn das zeitliche Zusammentreffen der moldauischen Außenmalerei mit der an städtischen Profanbauten der italienischen Renaissance zu Beginn des 16. Jahrhunderts zuerst in Erscheinung getretenen „Hochblüte der westlichen Fassadenmalerei"[56], wie es Schweinfurt erwähnt, kann sicherlich auch ein Zufall sein. Nach ihrer Verwendung (Profanbauten italienischer Städte, dann öffentliche Gebäude und auch Kirchen in Deutschland und der Schweiz), nach dem Stil (Renaissance), dem eher dekorativen Zweck der Gestaltung und schließlich nach ihrer Ikonographie, unterscheiden sich die von Schweinfurt angeführten Außenfresken nicht allein von der neubyzantinischen Außenmalerei der Moldau, sondern auch von den Außenfresken Südtirols, die hier beschrieben wurden.

8. Damit soll die Möglichkeit einer irgendwie gearteten Anregung oder Beeinflussung durch das abendländische Außenfresko für die Kirchenmalerei der Zeit Petru Rareş' nicht verneint werden. Dafür erscheinen aber geographisch näher liegende Räume, wie etwa Siebenbürgen, Polen oder Böhmen plausibler als die hier beschriebenen Dorfkirchen Südtirols, die zumeist nicht unmittelbar am Rande der großen Durchgangsstraßen dieses Landes liegen. (Gerade zwischen Siebenbürgen und den anderen, hier erwähnten Gebieten, ja auch zum Alpenraum und Südtirol[57] selbst, bestanden zumindest seit dem 14. Jahrhundert Berührungspunkte in der Kunst und es gab immer wieder zwischen diesen Gebieten hin und her ziehende Baumeister, Steinmetze, Maler und Kunsthandwerker[58].)

---

[55] *Ebenda.*

[56] *Ebenda.* Wenig Außenfresken besitzt dagegen das italienisch beeinflußte Ladinien in Südtirol, vgl. J. Weingartner, Bd. 1, S. 435—463.

[57] Vgl. Angaben in Anm. 8, oben, die sich auf Bezüge zu Südtirol konzentrieren.

[58] V. Drăguţ, *Pictura*, S. 19, 23: Hier werden an den Innen- und Außenfresken der Kirche von Strei ikonographische Ähnlichkeiten zum katholischen Raum wie auch zu Südtirol (S. 19) festgestellt. Einer der zwei Maler, die in Strei arbeiteten, soll nach Drăguţ (S. 23) aus Norddalmatien gekommen sein. Man könnte hier einen Schritt weiter gehen und sagen, daß dieser Maler ein Slowene oder Kroate gewesen sein könnte, weil er unter einer Johannesdarstellung die im Kroatischen übliche Namensschreibung „Iovan" (statt dem serbischen Ivan) benutzte. Somit war dieser Maler sehr wahrscheinlich auch ein Katholik, was die spezifisch abendländisch geprägte Ikonographie von Strei besser erklären könnte. — Abschließend noch dies: Man weiß, daß unter dem heiligen König Ludwig I. (1342—1382) in Ungarn einige Male Erlasse gegen die Orthodoxen und ihre Priester ausgegeben wurden, so auch 1366 für die Komitate Kevy, Krassó und Caransebeş, vgl. Hurmuzaki, E., *Documente privitóre la istoria Românilor*, Bd. I, 2, Nr. 90, S. 132. Strei gehörte damals zu Karansebesch (Caransebeş). Seine Innenmalerei zumindest, wurde auf die zweite Hälfte des 14. Jahrhunderts datiert, vgl. Drăguţ, *Pictura*, S. 19. So könnte die 'katholisch' wirkende Malerei von Strei auch den Sinn einer gewissen Tarnung dieser orthodoxen Dorfkirche, angesichts einer unduldsameren Obrigkeit, gehabt haben.

9. Für das Auftreten der neubyzantinischen Außenmalerei einen weiten Bogen von Südtirol (oder dem Alpenraum), wo Außenfresken des italo-byzantinischen Stils belegt sind, über Siebenbürgen (oder Polen) nach der nördlichen Moldau ziehen zu wollen — etwa, weil in Siebenbürgen auch orthodoxe Kirchen Außenmalerei haben oder weil in der Kirche von Arbore ein Christophorus in westlicher Ikonographie, nämlich ein Christusträger, als Außenfresko zu finden ist — erscheint artifiziell und ist aus den bisher vorhandenen schriftlichen und kunstgeschichtlichen Quellen nicht nachzuweisen. Hinsichtlich der Moldaufresken bietet die südtiroler Außenmalerei bestenfalls einen Terminus für vergleichende Auflistung von Typen sakraler Fassadenbemalung, kann aber weder das Auftreten der moldauischen Außenfresken erklären, noch auch sie direkt angeregt haben.

BIBLIOGRAPHIE

BALŞ, GHEORGHE, *Bisericile şi mănăstirile moldoveneşti din veacul al XVI-lea*, in: „Buletinul Comisiei Monumentelor istorice" *(BCMI)*, 21 (1928), S. 7—10.

BIRCHLER, LINUS, *Müstair-Münster/Graubünden*. München, Zürich 1954, [11]1973.

DRĂGUŢ, VASILE, *Picturi murale exterioare în Transilvania medievală*, in: „Studii şi cercetări de istoria artei", seria arte plastice *(SCIA/APl)*, 12, 1 (1965), S. 75—101.

DRĂGUŢ, VASILE, *Biserica din Strei*, in: *SCIA/APl* 12, 2 (1965), S. 299—317.

DRĂGUŢ, VASILE, *Pictura murală din Transilvania (sec. XIV—XV)*. Bucureşti, 1970.

DRĂGUŢ, VASILE, *Considérations sur l'iconographie des peintures murales gothiques de Transylvanie*, in: Actes du XXII^e Congrès International d'histoire de l'art. Budapest 1969. Band 1: S. 593—608, Band 3: S. 205—212 (Abbildungen). Budapest, 1972.

DRĂGUŢ, VASILE, *Iconografia picturilor murale din Transilvania (Consideraţii generale şi repertoriu pe teme)*, in: *Pagini de veche artă românească*. Bd. 2. Bucureşti, 1972, S. 7—83.

DRĂGUŢ, VASILE, *Dicţionar enciclopedic de artă medievală românească*. Bucureşti, 1976.

ERDMANN, WOLFGANG, *Die Reichenau im Bodensee. Geschichte und Kunst*. Königstein/Taunus, [3]1975.

FREI, MATHIAS, *Hocheppan*. Gemeinde Eppan-Überetsch. Bozen o. D. = SB 2 Farb-Kunstführer Südtirol *(FKS)*.

FREI, MATHIAS, *St. Jakob in Grissian* — Gemeinde Tisens. Bozen o. D. = SB 8 *FKS*.

FREI, MATHIAS, *St. Peter ob Gratsch* — Gemeinde Dorf Tirol. Bozen o. D. = SB 6 *FKS*.

FREI, MATHIAS, *St. Prokulus in Naturns*. Bozen o. D. = SB 4 *FKF*.

KLEEBERG, AUGUST, *Die Wandgemälde in der Sankt-Prokulus-Kirche zu Naturns. Ein Wegweiser durch ihre Deutungsversuche und ihre Erforschung*. Bozen, 1958.

KUBACH, ERICH; ELBERN, VICTOR H., *Das frühmittelalterliche Imperium*. Zürich, 1968. = Kunst der Welt. Serie 6.

LUGER, WALTER, *Die Benediktinerabtei Lambach*. Linz, [3]1973.

MYSS, WALTER; POSCH, BENEDIKT, *Die vorgotischen Fresken Tirols*. Wien, 1966.

NANDRIŞ, GRIGORE, *Christian Humanism in the Neo-Byzantine Mural Painting of Eastern Europe*. Wiesbaden, 1970.

RASMO, NICOLÒ, *La collegiata di S. Candido*. Trento, 1972.

RASMO, NICOLÒ, *Schloß Tirol*. Bozen, 1970.

SCHNELL, HUGO, *Pfarrkirche Eriskirch am Bodensee*. München, Zürich, [2]1973.

SCHWEINFURT, PHILIPP, *Besprechung* von: O. Tafrali, *Monuments byzantins de Curtea de Argeş*, in: „Byzantinische Zeitschrift" *(BZ)*, 1935, 2. Abt., S. 114—127.

SOUCHAL, FRANÇOIS, *Das Hohe Mittelalter*. Baden-Baden 1968. = Kunst im Bild.

SPARBER, A., in: *Südtirol*: *Lexikon für Theologie und Kirche*. Bd. 10. Freiburg i. Br., 1965, Sp. 205—207.

TAYLOR, MICHAEL, D., *Three Local Motifs in Moldavian Trees of Jesse, with an Excursus on the Liturgical Basis of the Exterior Mural Programs*, in: „Revue des Études Sud-Est Européennes", 12, 2 (1974), S. 267–275.

THEIL, EDMUND, *St. Jakob in Grissian*. Bozen, ²1970. Kleiner Laurin-Kunstführer *(KLK)* 3.

THEIL, EDMUND, *St.-Johannes-Kapelle in der Dominikanerkirche in Bozen*. Bozen, 1972. *KLK* 17.

THEIL, URSULA; THEIL, EDMUND, *St. Peter ob Gratsch bei Tirol*. Bozen, ²1974. *KLK* 7.

ULEA, SORIN, *Originea și semnificația ideologică a picturii exterioare moldovenești* (I), in: *SCIA/APl*, 10, 1 (1963), S. 57–61.

WEICHSLGARTNER, ALOIS J.; NICOLAI MOLODOVSKY, *Sankt Christophorus in Oberbayern*. Freilassing, 1974.

WEINGARTNER, JOSEF, *Die Kunstdenkmäler Südtirols*. Bd. 1: *Eisacktal, Pustertal, Ladinien*. Bd. 2: *Bozen mit Umgebung, Unterland, Burggrafenamt, Vintschgau*. Innsbruck, Wien, München, Bozen, ⁵1973 (bearbeitet von Dr. Josef Stadlhuber).

PORTRAITS BRODÉS ET INTERFÉRENCES STYLISTIQUES EN MOLDAVIE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII[e] SIÈCLE*

RĂZVAN THEODORESCU

« Le Très-fidèle et Christ-aimant Jérémie Mogila voïvode, par la grâce de Dieu prince de Moldavie, régna dix ans et dix mois et quatorze jours. . . ; il partit en paix de son règne et de ce monde, *ayant l'aspect que l'on voit* (n. s.), l'année 7114 (1606), le mois de juin 30 » [1]. Avec cette inscription en slavon qui l'entoure, tellement traditionnelle et médiévale — avec, aussi, la mention expresse, nouvelle comme esprit et, cette fois, très peu traditionnelle, de la présence d'un portrait dans une œuvre médievale —, le voile de tombeau qui se trouve au monastère moldave de Sucevița, ayant appartenu à un noble descendant très probablement de la dynastie médiévale légitime du pays, celle des Mușat, et devenu lui-même prince régnant, ouvre certainement un chapitre nouveau dans l'histoire de l'ancienne broderie roumaine [2] (fig. 1). Portrait de « prince médiéval à l'allure de condottier » [3] — on l'avait dit tout en y soulignant la « modernité » de cette image à l'orée du XVII[e] siècle — il est, aussi bien, un portrait où l'on pressant « une atmosphère encore étrangère à la société moldave », appartenant à une « ambiance mondaine des princes du monde de l'Occident que le voïvode avait connu directement aussi par le truchement de la Pologne, sa seconde patrie » [4]. Voici un jugement auquel on peut souscrire quant à ses lignes majeures, tout en y mettant les nuances de détail. Car, il est sûr et certain, le fondateur d'une dynastie princière nouvelle, représenté comme si vivant, dans tout son immense orgueil, luxueusement vêtu d'un manteau de brocart en or, avec hermine et bonnet de fourrure à l'aigrette, vêtement en argent avec ceinture en or, étincelant,

---

* Texte d'une communication présentée au Colloque international *La culture byzantine et le monde slave* (Moscou, 24—25 janvier 1978), tenu sous l'égide de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est européen.

[1] E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (abrégé *Hurmuzaki)*, suppl. II, vol. I (éd. I. Bogdan), Bucarest, 1893, page de titre.

[2] Pour cette pièce d'exception voir M. A. Musicescu, *Broderia medievală românească*, Bucarest, 1969, cat. 42, p. 41, fig. 70—72.

[3] *Ibidem*, p. 17. Mémorable et synthétique, la description de cette pièce, faite par Henri Focillon, évoque aussi le climat européen du temps : « sur les épaules dorées de Jérémie Movila, sur sa statue d'or, dans la dorure de l'encadrement précieux, paraît un visage à la Cranach, une sorte de Frédéric le Magnanime des rives de la Moldava, fort, trapu, barbu de noir, de la plus violente beauté » (*L'ancien art roumain*, dans *Moyen Age. Survivances et réveils*, Montréal, 1945, p. 199).

[4] M. A. Musicescu, *loc. cit.;* claire à cet égard — également explicite quant au stade du problème — reste l'affirmation de ce même auteur : « L'hypothèse d'une influence de l'Occident, directement connu par Jérémie Movilă et avec lequel ce prince est resté en contact

Fig. 1. — Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă.

une main fermement appuyée sur le pommeau du sabre (fig. 2), découpé sur un fond de velours rouge cramoisi — couleur « de prétention », de souveraineté, qui avait connu jadis son triomphe à Byzance, dans l'Occident médiéval, dans l'Italie de la Renaissance et du baroque [5] —, nous

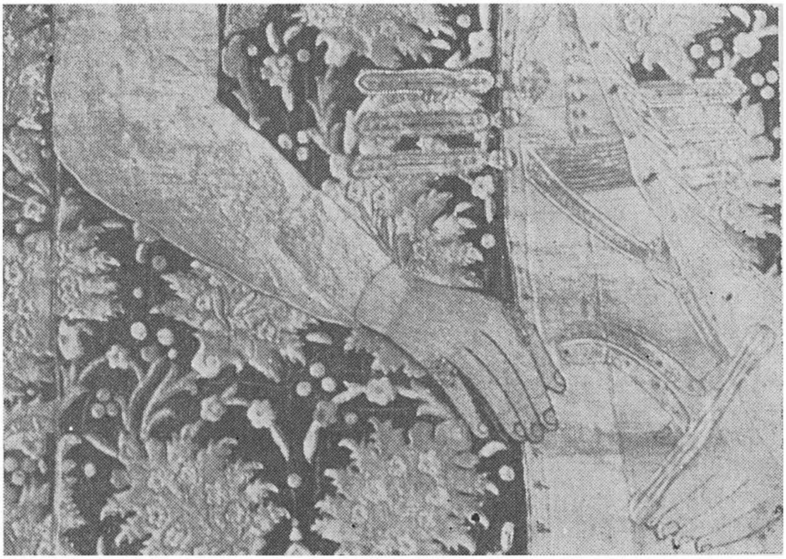


Fig. 2. — Voile de tombeau du prince *Jérémie* Movilă. Détail.

---

soutenu dans le domaine artistique même par ses relations avec la Pologne, vaut une étude plus approfondie » (*Broderia*, dans *Arta în Moldova de la începutul secolului al XVII-lea pînă în primele decenii ale secolului al XIX-lea*, dans *Istoria artelor plastice în România*, II, Bucarest, 1970, p. 146) ; quant aux relations artistiques, déjà mentionnées, de la famille des Movilă avec les régions polonaises — celles méridionales en l'occurrence — et surtout avec cette ville de Lwow où elle aida l'église de la Dormition de la Vierge, voir l'étude plus ancienne de P. P. Panaitescu, *Fundațiuni religioase românești în Galiția*, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, XXII, fasc. 59, 1929, pp. 1—19 ; les rapports du portrait « sarmatique » polonais avec l'art roumain ont été très sommairement évoqués par M. Walicki dans son livre *Obrazy bliskie i dalekie* (IIe éd., Varsovie, 1963, p. 270—272).

Récemment, un certain « sarmatisme » fut correctement détecté par D. Ionescu dans la broderie de Jérémie Movilă (*Le baroque en Moldavie au XVIIe siècle. Une introduction*, dans *Synthesis*, IV, 1977, p. 95), même si l'auteur cité rapproche cette pièce, d'une façon inexplicable, au voile de tombeau de Siméon Movilă, conservé au même monastère de Sucevița, œuvre très différente tenant entièrement à la tradition médiévale moldave de ce type de représentation funéraire, avec des parallèles significatifs aux XVIe et XVIIe siècles dans la broderie funéraire russe (M. A. Maiasova, *Drevnerusskoe șitie*, Moscou, 1971, cat. 49—55). Une étonnante erreur se trouve inserrée dans les commentaires, très pertinents par ailleurs, du pr E. Papu dans son ouvrage récent *Barocul ca tip de existență* (II, Bucarest, 1977, p. 282) où l'image princière de ce même voile de tombeau de Jérémie Movilă est considérée comme très proche, stylistiquement, des images murales peintes à Sucevița, avec lesquelles le portrait brodé du voïvode n'a rien de commun, précisément au point de vue du style.

[5] J. Huizinga, *Amurgul Evului Mediu. Studiu despre formele de viață și de gîndire din secolele al XIV-lea și al XV-lea în Franța și în Țările de Jos*, Bucarest, 1970, pp. 434—439 ; F. Haskell, *Mecenati e pittori. Studio sui rapporti tra arte e società italiana nell'età barocca*, Florence, 1967, p. 57.

offre une image qui représente, parmi les portraits laïques roumains anciens, une innovation considérable quant à la composition, au style et à l'idéologie, nous rapprochant des horizons plus vastes, de l'Europe centre-orientale, à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, à l'époque de transition de la Renaissance tardive au baroque, interprétée pour certaines zones culturelles — et tout d'abord pour celle de la Pologne — comme l'époque du maniérisme [6].

La référence à la Pologne, faite aussi avant nous par d'autres spécialistes — en se fondant, il est vrai, sur des impressions plutôt hâtives — nous semble correcte et légitime, surtout si l'on compare le portrait brodé de Jérémie Movilă non pas à d'éventuels reliefs funéraires médiévaux [7], mais à certains portraits polonais peints de l'époque dite du « sarmatisme », de ce courant culturel donc, aristocratique, conservateur et fortement influencé par l'Orient, parallèle au baroque avec lequel il ne se confond pas[8], qui domina la « Respublica Polonorum » et le monde nobiliaire influencé par celle-ci, de la Lituanie à la Russie Blanche, de l'Ukraine, de la Hongrie et de la Moldavie ; la même référence deviendra d'autant plus légitime si on se souvient, d'une part, ce que représentait à l'époque la présence politique des magnats et de la royauté de Varsovie d'un Sigismond III Vasa en Europe orientale, d'autre part, des relations polonaises de la famille même des Movilă. Néanmoins, il faut l'ajouter tout de suite, le renvoi aux portraits de cette Pologne catholique de la Renaissance et des débuts du baroque garde, pour le portrait de Jérémie Movilă du musée de Sucevița, une validité stylistique partielle et une autre, iconographique, plus large, le sens plus profond de l'apparition de l'image du prince moldave puisant sans aucun doute à la tradition médiévale et orthodoxe de la technique de la broderie et de l'éfigie funéraire roumaine à l'époque byzantine finale et à celle post-byzantine.

Ce n'était que tout naturel que ce « homo novus », qui était prince de Moldavie depuis 1595, eût désiré passer à la postérité avec cette image de puissance, d'énergie que l'on reconnaît dans la broderie de Sucevița. Quant au style de cette pièce, il est facile à comprendre pourquoi les images nobiliaires et royales qu'il a eu sûrement l'occasion de rencontrer lors de ses nombreux voyages dans un pays catholique de l'oligarchie triomphante, aux cours et aux châteaux de la Pologne aux alentours de l'an 1600, ont dû être particulièrement suggestives pour le noble moldave — fils de grand logothète et, très probablement, d'une princesse de la lignée des Mușat [9] — , ambassadeur de Petre Șchiopul (Pierre le Boîteux) au bord de la Vistule et en Lituanie [10], avec le titre pompeux de « marschalcus

---

[6] J. Bialostocki, *Noțiunea de manierism și arta poloneză*, dans *O istorie a teoriilor despre artă (sec. XV—XX)*, Bucarest, 1977, pp. 278—308 ; cf. *Manierismus und « Volkssprache » in der polnischen Kunst*, dans *Stil und Ikonographie. Studien zur Kunstwissenschaft*, Dresde, 1966, pp. 36—56.

[7] V. Vătășianu, *L'arte bizantina in Romania. I ricami liturgici*, Rome, 1945, p. 38.

[8] J. Tazbir, *Sarmatysm a barok*, dans « Kwartalnik Historyczny », 4, 1969, pp. 815—830.

[9] I. Miclescu-Prăjescu, *New Data regarding the Installation of Movilă Princess*, dans « The Slavonic and East-European Review », 115, 1971, p. 228.

[10] A. Mesrobeanu, *Rolul politic al Movileștilor pînă la domnia lui Ieremia Vodă*, dans « Cercetări istorice », 1, 1925, p. 188.

supremus provinciae Moldaviae » (étant aux yeux de ses contemporains étrangers « primus inter Valachos ») [11], correspondant du légat apostolique et du pape Sixte V lui-même [12], grand féodal roumain recevant l'indigénat polonais en 1593 par un décret du souverain polono-suédois de Cracovie et de Varsovie et avec l'assentiment de la Diète[13], achetant des domaines en Pologne à Uścic, devenant voïvode grâce aux épées polonaises [14] et par la volonté du roi polonais et du fameux hetman Zamoyski[15] qui le reconnaissaient en 1597 prince à perpétuité et héréditaire [16], seigneur dont les filles se marièrent aux plus grands magnats de la couronne — les Wisnowiecki et les Potocki, les Corecki et les Firlej [17] —, esprit cultivé qui regrettait tant, dans une lettre écrite en Pologne et en polonais, de n'être pas un « Cicero eloquentissimus » [18] et qui favorisa toujours la propagande des Jésuites de cette même Pologne [19] dont l'empreinte sur l'éducation des humanistes du XVII^{e} siècle — un Grégoire Ureche, un Miron ou bien un Nicolas Costin — ne fut point négligeable.

Au fond, à quoi ressemblaient-elles les images que nous considérons comme décisives pour l'apparition de cette broderie funéraire de Jérémie Movilă ? Elles furent certainement du type de celles, très nombreuses, qu'on peut encore aujourd'hui rencontrer dans les collections et les galeries des musées à Varsovie et à Willanow, à Toruń et à Cracovie [20], portraits peints « in effigie », avec ou sans caractère funéraire, spécifiques de l'époque du « sarmatisme » et du patronnage aulique inauguré par Sigismond III [21] — le protecteur et le suzerain de Jérémie Movilă lui-même —, portraits d'un réalisme poussé [22], dominant des fonds aux éléments plus ou moins symboliques ou théâtraux, suggérant des architectures, des paysages et des intérieurs (accessoires des portraits de la Renaissance), témoins muets de la somptuosité, du faste, de l'orgueil de la noblesse polonaise du temps [23], du pouvoir des rois et des magnats représentés en habits fastueux de soie et fourrure, aux couleurs voyantes, parés de bijoux, entourés d'armures et portant des armes — le sabre long permis aux nobles seulement [24], comme un signe du rang obligatoire, tenu d'une main autori-

---

[11] *Hurmuzaki*, XI (éd. N. Iorga), Bucarest, 1900, n^{o} 330, p. 295 (tenu pour tel aussi par Reinhold Heidenstein, le biographe de Jan Zamoyski).

[12] *Hurmuzaki*, III, Bucarest, 1880, n^{o} 101, pp. 114—115 ; n^{o} 102, pp. 115—116.

[13] *Hurmuzaki*, suppl. II, vol. I, n^{o} 165, pp. 325—327 ; d'ailleurs, certains étrangers, tel le franciscain Bernardo Quirini, le tenaient aussi pour un « noble polonais » *(Călători străini despre țările române*, IV, Bucarest, 1972, p. 35).

[14] *Hurmuzaki*, supl. II, vol. I, n^{o} 176, pp. 344—345.

[15] *Ibidem*, passim.

[16] A. Mesrobeanu, *op. cit.*, p. 189 ; I. Miclescu-Prăjescu, *op. cit.*, p. 217.

[17] S. de Zotta, *Știri noui despre Movilești*, dans *Arhiva genealogică*, II, 1913, pp. 102—103.

[18] N. Iorga, *O scrisoare de boierie a lui Ieremia Movilă*, dans « Studii și documente cu privire la istoria românilor », XI, Bucarest, 1906, pp. 109—110.

[19] A. Mesrobeanu, *op. cit.*, p. 188.

[20] Recherches personnelles faites en novembre—décembre 1977.

[21] W. Tomkiewicz, *Polska kultura artystyczna u progu XVII w*, dans *Sztuka około roku 1600*, Varsovie, 1974, p. 14 ; A. Ryszkiewicz, *Malarstwo polskie około roku 1600*, dans le même volume, p. 31.

[22] *Ibidem*, p. 38.

[23] J. Bialostocki, *Noțiunea de manierism . . .*, p. 301.

[24] M. Bogucka, *L'« attrait » de la culture nobiliaire? (Sarmatisation de la bourgeoisie polonaise au XVII^{e} siecle)*, dans « Acta Poloniae Historica », 33, 1976, pp. 35—37.

taire ; portraits aux blasons personnels, peints en haut, à droite ou à gauche, preuve voyante d'une époque de triomphe nobiliaire, d'exaltation du rôle d'une aristocratie féodale obsédée par des généalogies illustres et fantastiques, d'héraldiques et de poésie emblématique [25]. Ce sont des images qui, toutes, encore que liées à des canons de la représentation funéraire médiévale, dépassent la Renaissance avec ses nombreux épitaphes peints aux scènes religieuses, aux armoiries et aux donateurs princiers ou bourgeois, sans toucher encore au domaine de cette peinture d'apparat, somptueuse et surchargée, du baroque occidental, tellement prisée en Pologne où elle fut connue par le truchement de l'Italie, de l'Allemagne et des Flandres.

Jérémie Movilă et les membres de sa famille devenue dynastie princière de la Moldavie au début du XVII^e^ siècle ont eu l'occasion d'admirer en Pologne pendant leurs multiples voyages de tels portraits nobiliaires — vu l'extraordinaire emprise, autour de 1600, de cette mode « sarmatique », en tant que style de vie, goût, costume, art et littérature— dans tout le royaume et dans les contrées avoisinées (et avoisinées surtout à la Pologne méridionale où les rencontres, dans des portraits pareils, de l'effigie de type Renaissance occidentale avec les costumes et les arts de l'Orient [26] pouvaient rapprocher davantage, de ce goût aristocratique polonais, les magnats de la Hongrie Supérieure [27], les nobles et les princes moldaves, déjà habitués dans leurs pays aux éléments artistiques venus de l'Empire turc). Notre hypothèse se trouve confirmée, paraît-il, par les voies de la prosopographie, car de tous les portraits polonais peints de cette époque que nous avons pu étudier, ce sont précisément deux exemplaires de la fin du XVI^e^ siècle et des débuts du XVII^e^, donc de l'époque même du règne du fondateur de Sucevița, de ses contacts et voyages polonais, qui nous ont rappelé le voile de tombeau de Jérémie Movilă — sans avoir la présomption de lui établir le prototype exact — , exemplaires représentant des personnages auxquels le prince de Jassy et de Suceava se trouvait directement ou bien indirectement lié.

Si on pouvait passer plus vite sur le portrait d'un roi polonais, en l'occurrence le prédécesseur de Sigismond III, l'ancien voïvode et prince de Transylvanie Etienne Bathóri, peint en 1583, dans un contour presque ascétique (fig. 3) par un artiste bien connu et par lui protégé [28]—nous rappelant, comme attitude du modèle, le portrait brodé du prince de Moldavie d'une vingtaine d'années plus récent —, la première image qui nous arrête est celle d'un homme d'Etat illustre dans l'histoire polonaise, Léon Sapieha

---

[25] Voir, en général, M. Praz, *Emblema, impresa, epigramma, concetto*, dans *Il giardino dei sensi. Studi sul manierismo e il barocco*, Turin, 1975, p. 226—236.

[26] J. Tazbir, *op. cit.*; J. Bialostocki, *op. cit.*, p. 299—300.

[27] Dans ces zones hongroises les « tableaux de catafalque » du XVII^e^ siècle aux inscriptions et blasons rappelant ceux des portraits polonais sont dus parfois aux artistes polonais, vu les relations artistiques du pays pannonien avec la Pologne méridionale (E. D. Buzási, *17^th^ Century Catafalque Paintings in Hungary*, dans « Acta Historiae Artium », 1—2, 1975, pp. 87—124 ; cf. K. Garas, *Magyaroszágy festészet a XVII. században*, Budapest, 1953, p. 202).

[28] A. Ryszkiewicz, *op. cit.*, p. 38, fig. 5, ce portrait inaugurant le type même de la représentation nobiliaire polonaise du XVII^e^ siècle (*ibidem*, pp. 38—40) ; cf. F. Kopera, *Dzieje malarstwa w Polsce*, II, Cracovie, 1926, p. 159, fig. 160. Le Pr dr A. Ryszkiewicz, directeur de l'Institut d'art de Varsovie, a eu la gentillesse de nous procurer la photographie du portrait mentionné.

Fig. 3. — Martin Kober.
Portrait du roi Etienne Bathóri.

(fig. 4). Représenté dans une « attitude » déjà établie par le portrait royal précité, sauf la main qui s'appuie sur le sabre pareillement au prince Jérémie dans la broderie de Sucevița, portant un immense bonnet de fourrure et un costume rappelant celui de Movilă, sur un fond aux armures [29], ce puissant magnat fut chancelier du grand duché de Lituanie et voïvode de Vilno, de très ancienne et noble souche ducale égalant les Jagellons royaux, proche conseiller du roi, très écouté par Sigismond III et ambassadeur de celui-ci auprès de Boris Godunov dans des circonstances

[29] A. Ryszkiewiez, *op. cit.*, p. 40, fig. 6.

Fig. 4. — Portrait de Léon Sapieha.

qui n'étaient pas sans rapport avec l'histoire roumaine aux environs de 1600 et avec Michel le Brave [30]. Mais Léon Sapieha — tenu même par certains historiens tels Hasdeu comme descendant des voïvodes de Moldavie, tout comme le prince Jérémie, plus exactement d'une fille d'Etienne le Grand [31] — n'était qu'un proche ami des Movilă, ce qui, justement dans ce contexte, doit être mentionné. En 1601 il recevait de Jassy une lettre

[30] K. Niesiecki, *Korona Polska*, IV, Lwow, 1743, pp. 24—28; pour ce qui le concerne, voir aussi B. P. Hasdeu, *Cite-va epistole estrase din arhivele familiei principiloru Sapieha şi relative la istoria Movilesciloru şi a lui Mihaiu cellu Viteazu*, dans *Arhiva istorică a României*, III, 1867, pp. 51—60.

[31] *Ibidem*, p. 52 sqq.

de Jérémie Movilă lui-même [32]; à l'ancienne amitié du grand dignitaire de la couronne polonaise envers la famille des Movilă rendait hommage en février 1613 la veuve de Jérémie dans une autre lettre à Sapieha lui demandant l'appui afin de délivrer son fils Constantin de l'esclavage tartare [33]; quelques mois plus tard, en juin, à ce même grand chancelier de Lituanie, qui, apprenons-nous, avait montré une attitude bienveillante à l'égard de la châteleine d'Uścic et ses enfants, à Varsovie, celle-ci réclamait la faveur d'obtenir pour son autre rejeton, Alexandre, le trône princier moldave usurpé par Tomşa [34], mais, tour-à-tour, occupé naguère par son époux, son beau-frère et un de ses fils.

Le second portrait de noble polonais qui nous rappelle l'image brodée de Jérémie Movilă — peint avant 1613, la main sur son sabre, accompagné par son blason et une inscription latine, sur un fond aux colonnes, avec, au premier plan, l'horloge, symbole du temps tellement prisé par les maniéristes — représente Sébastien Lubomirski [35] (fig. 5—6); celui-ci appartenait à une famille importante du royaume, mêlée au XVII^e siècle au conflit entre la noblesse et le roi et très liée, de même que la parenté polonaise de Jérémie Movilă—les Wisnowiecki et les Firlej—à la Pologne méridionale [36]. Fondateur d'une chapelle représentative pour le baroque du début du XVIIe siècle, dans l'église des Dominicains à Cracovie [37], Sébastien Lubomirski était ce châtelain de la Petite Pologne auquel en mai 1600, en tant que « seigneur et ami », Michel le Brave, prince de Valachie, écrivait en le priant d'être, auprès de Sigismond III, l'interprète de ses intérêts concernant la Moldavie, récemment conquise du prince Jérémie lui-même [38].

Comparé à de tels portraits peints à l'époque du « sarmatisme » polonais, l'ensemble et les détails du voile de tombeau de Jérémie Movilă— considérés à juste titre tellement novateurs dans le paysage de l'art roumain ancien — deviennent de beaucoup plus compréhensibles; on ne

---

[32] *Ibidem*, p. 38—39.

[33] *Ibidem*, pp. 46—47.

[34] *Ibidem*, pp. 44—45 (la date de 1605 est corrigée à *ibidem*, pp. 60—61).

[35] Le portrait se trouve de nos jours exposé au Musée National de Varsovie (*Polskii portret iz sobranii muzeev Polskoi Narodnoi Respubliki*, Moscou, 1976, cat. 16). Pour le personnage représenté, voir K. Niesiecki, *Korona*..., III, Lwow, 1740, p. 167. Des années 1600—1620 datent aussi d'autres images peintes des membres de la famille de ce Lubomirski (*Polski portret*..., cat. 14, cat. 15, cat. 17), très caractéristiques du portrait nobiliaire polonais de l'époque (cf. W. Drecka, *Portrety Sebastiana Lubomirskiego i jego rodziny z XVI i XVII wieku*, in *Rocznik Muzeum Narodowego w Warszawie*, XVII, 1973, p. 87—122). Quant au sens de l'horloge dans la culture maniériste, voir G. R. Hocke, *Lumea ca labirint. Manieră şi manie în arta europeană de la 1520 pînă la 1650 şi în prezent*, Bucureşti, 1973, p. 141—147. Des données concernant Sébastien Lubomirski — châtelain de Biecz en 1598, châtelain de Wojnicz (près de Tarnów) depuis 1603 jusqu'à sa mort en 1613 (*Polski słownik biograficzny*, Wrocław—Varsovie—Cracovie—Gdańsk, tome XVIII/1, fasc. 76, 1973, pp. 40—42)—, ainsi que la photographie de son portrait, nous ont été aimablement transmises par Mme dr Krystyna Secomska, conservateur-adjoint au Musée National de Varsovie.

[36] J. Bialostocki, *op. cit.*, p. 299; cf. J. T. Frazik, *Sztuka ziemi przemyskiej i sanockiej około roku 1600. Uwagi o wykonawcach* dans *Sztuka około*..., p. 201.

[37] F. Kopera, *op. cit.*, p. 203, p. 210.

[38] *Hurmuzaki*, suppl. II, vol. I, n° 323, pp. 603—604 (le même jour, le 22 mai, Jérémie Movilă écrivait à Zamoyski sur les conséquences de ces mêmes événements — *ibidem*, n° 324, pp. 604—605 —, alors qu'un jour avant, son rival, Michel le Brave, avait adressé au roi Sigismond de Pologne des justifications pareilles à celles contenues dans la lettre à Sébastien Lubomirski, *ibidem*, n° 322, pp. 600—602).

Fig. 5. — Portrait de Sébastien Lubomirski.

pourra mettre en doute dorénavant le rapport de la dite broderie funéraire avec ce type de portrait — de caractère funéraire aussi, d'habitude — cultivé par l'aristocratie polonaise de l'époque, surtout pour les galeries des ancêtres, représentant — pleins de sévérité, de grandeur monumentale, fortement individualisés, sur des fonds géométrisés et aplatis, aux architectures et paysages de tradition gothique et de la Renaissance — les antécesseurs lointains ou proches des magnats contemporains et liés, par les voies de la politique et du mariage, à la famille moldave des Movilă.

Si on a pu établir ainsi les sources polonaises « sarmatiques » du voile de tombeau de 1606 du prince Jérémie, successeur des princes Mușat, on doit néanmoins voir dans cette pièce d'art somptuaire une œuvre entière-

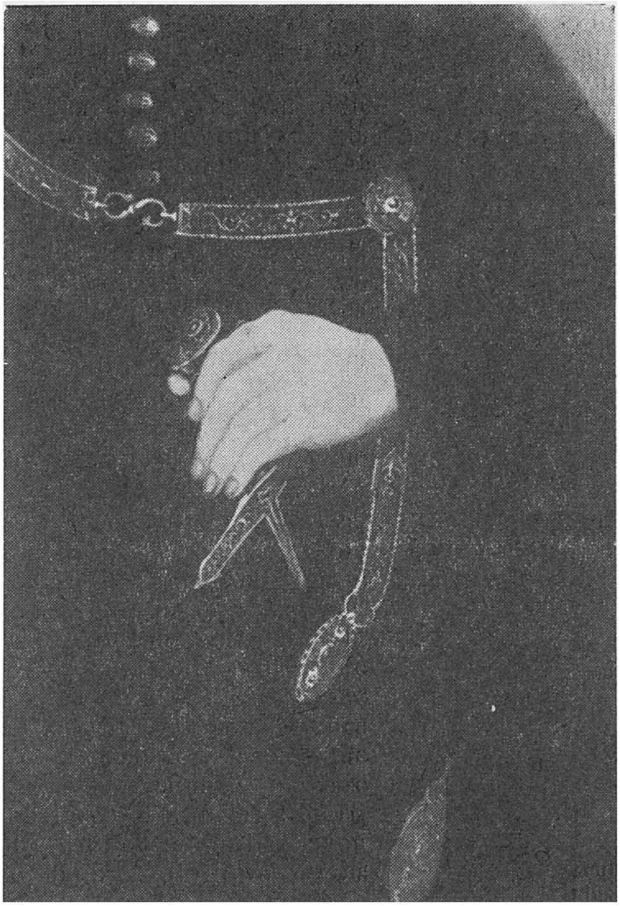


Fig. 6. Portrait de Sébastien Lubormirski. Détail.

ment roumaine, née dans le contexte orthodoxe d'un art illustré jadis par l'admirable portrait funéraire brodé, tellement stylisé, de la byzantine Marie de Mangop — elle-même une Mușat par alliance —, un art dont les règles continuaient à être encore respectées au début du XVII[e] siècle dans l'ambiance médiévale du monastère de Sucevița (comme le prouve en 1609 le voile de tombeau, encore très traditionnel et « hiératique », du frère de Jérémie Movilă, le prince Siméon [39] enseveli, lui aussi, dans la même nécropole moldave de la première famille noble devenue dynastie princière à l'Est des Carpates). Comparé aux images de Jérémie, peintes aux environs de 1600 encore à Sucevița, dans le tableau votif mural [40] ou bien, comme une influence de celui-ci, dans les manuscrits, tel le Tétraévangéliaire illustré aux miniatures vers la fin de son règne et donné au monastère quelques mois après la mort du prince, en 1607 [41] — images tellement traditionnelles,

---

[39] M. A. Musicescu, *op. cit.*, cat. 44, p. 17, pp. 41—42, fig. 73—74.

[40] V. Brătulescu, *Pictura Suceviței și datarea ei*, dans *Mitropolia Moldovei și Sucevei*, 5—6, 1964, p. 224.

[41] S. der Nersessian, *Two Slavonic Parallels of the Greek Tetraevangelia: Paris. 74* (tiré à part), Washington, 1927, p. 7, p. 34, p. 39, fig. 42.

sans individualité précise plutôt, descendues d'une typologie médiévale des portraits princiers des XV^{e} et XVI^{e} siècles — , le portrait brodé du premier prince régnant de Moldavie issu d'une famille non princière nous frappe et nous semble tellement nouveau par son réalisme, par sa force, par l'individualité qu'il dégage ; de même, le costume, l'attitude, les éléments héraldiques — les armoiries du pays et la couronne princière fermée qui la surmonte en haut, à droite—sont des nouveautés qui renvoient directement aux portraits polonais « sarmatiques » quasi contemporains. Néanmoins, de même que dans le maniérisme polonais et hongrois des portraits nobiliaires d'entre la Renaissance et le baroque, une empreinte de la tradition médiévale nous accueille dans le cas du voile de tombeau du Sucevița. Empreinte évidente dans une certaine stylisation, accentuée par la technique de la broderie aux fils d'argent, d'or et de soie, dans un certain esprit décoratif et surtout dans l'extrême schématisme de l'espace environnant, ce qui nous permet, pensons-nous, de parler, dans les termes stricts de l'art de la Moldavie autour de 1600, des *éléments d'un maniérisme moldave*, représenté par une telle broderie princière, transition de l'élégance classique de la seconde moitié du XV^{e} siècle et du XVI^{e} vers les formes mouvementées et surchargées, baroques — toujours dans le sens local et orthodoxe — du milieu du XVII^{e} siècle.

Un maniérisme moldave — qu'on nous permette la parenthèse — parfaitement contemporain, comme esprit et position envers un classicisme antérieur, bien qu'il fût situé dans un horizon stylistique autre, avec le maniérisme international de l'Europe centrale, par exemple, pénétré par l'atmosphère aulique triomphante en Allemagne méridionale ou à la cour praguoise de l'empereur Rodolphe II, justement à la fin du XVI^{e} siècle et jusque vers 1610—1620 [42] ; maniérisme illustré précisément dans la première décade d'après 1600 à l'Est des Carpates, trois ans après la broderie de Sucevița, par l'architecture et la sculpture de l'église centrale du monastère de Dragomirna (1609), tellement différentes de tout ce que l'on appelle l'art classique moldave (fig. 7). Exprimant une époque historique, stylistique et de civilisation[43], ce maniérisme, amateur d'ornements[44], de raffinement et de préciosité aristocratique, visibles surtout dans le rendu des somptueux costumes nobiliaires — depuis la Lorraine et les Flandres jusqu'à la Pologne et la Moldavie —, amateur néanmoins de bizarreries et d'exotisme [45], de virtuosité et de décorativisme scintillant transformant une image humaine dans une silhouette [46] — comme celle de Jérémie dans la broderie que nous commentons — ,marie le réalisme profond à l'abstraction totale dans un espace, parfois irrationnel, à «la limite entre la frappante vérité des choses et de la matière et le monde abstrait, irréel, des orne-

---

[42] J. Shearman, *Mannerism*, Londres, 1967, p. 30.

[43] V. L. Tapié, *Le Baroque*, Paris, 1963, p. 124 ; E. H. Gombrich, *Mannerism: The Historiographic Background*, dans *Norm and Form. Studies in the Art of the Renaissance*, Londres, 1966, p. 103.

[44] G. R. Hocke, *op. cit.*, pp. 284—285.

[45] Il y a lieu de rappeler, peut-être, que parmi les merveilles du trésor de Jérémie Movilă se trouvait, par exemple, un éléphant en or ! (I. Corfus, *Odoarele Movileștilor rămase în Polonia. Contribuții la istoria artei și a prețurilor*, dans « Studii », I, 1972, p. 50, n° 56—57).

[46] J. Bialostocki, *Problema manierismului și peisagistica din Țările de Jos*, dans *O istorie . . .*, p. 261.

Fig. 7. — Dragomirna. L'église principale du monastère.

ments et des arabesques »[47], en tant que style « élégant » par excellence — pour reprendre les mots d'un spécialiste du domaine[48] —, menant aux représentations aplaties et décoratives (également spécifiques de la pièce brodée de Sucevița et des nouveautés que représentait la sculpture du clocher de Dragomirna). Enfin, c'est ce maniérisme même qui prolongeait partout en Europe, au nord des Alpes — et c'est là un trait fondamental du style inaugurant, psychologiquement et anthropologiquement, l'époque moderne[49]—, en architecture aussi bien qu'en peinture, dans les arts « mineurs », aussi bien qu'en littérature, les traditions médiévales[50] (gothiques-catholiques, de même que médiévales-orthodoxes) retrouvées justement dans le type de la broderie funéraire du prince Jérémie et dans les voûtes de l'église du métropolite Crimca, à Dragomirna, et qui cultivait également le canon élégant de l'élancement rendant tellement insolite la silhouette de cette même église de Dragomirna[51] (là où, quant à nous, on ne pourrait éliminer certaines suggestions gothicisantes amplement manifestes dans la Renaissance tardive et au début du baroque en Pologne méridionale, par exemple).

Il est sûr que dans le portrait de Jérémie Movilă les fleurs de lys, les cyprès — avec leur sens funéraire bien connu et très anciens, signes de la résurrection et de l'immortalité—, les tulipes si évocatrices d'un paysage oriental (fig. 8), doivent être interprétés comme la réduction à un schéma pur, au symbole, des paysages de certaines peintures polonaises de la Renaissance et du « sarmatisme »; de même, la silhouette du monastère de Sucevița, en haut, à l'extrémité gauche (fig. 9), pourrait être tenue pour un essai, à la fois naïf et pittoresque, de suggérer les architectures des arrière-plans des portraits polonais des XVI^e—XVII^e siècles, tandis que les insignes héraldiques de l'extrémité opposée de la broderie princière (fig. 10) se trouvent exactement à la place où se trouvait, pour la plupart, dans les portraits « sarmatiques » mentionnés, les armoiries nobiliaires ou bien royales tellement prisées par le monde polonais et ukrainien, dans

---

[47] *Ibidem*, p. 263; voir, dans ce sens également, A. Hauser, *Mannerism. The Crisis of the Renaissance and the Origin of Modern Art*, Londres, 1965, p. 30.

[48] J. Shearman, *op. cit.*, p. 19, p. 35 (« the stylish style »).

[49] A. Hauser, *op. cit.*, p. 33, p. 37.

[50] J. Shearman, *op. cit.*, p. 25; E. R. Curtius, *Literatura europeană și Evul Mediu latin*, Bucarest, 1970, p. 314 sqq.; J. Bialostocki, *op. cit.*, p. 263; T. Chrzanowski, *„Neogotyk około roku 1600 ». Proba interpretacji*, dans *Szutka około . . .*, p. 75—112.

[51] Pour certains auteurs, l'élancement des monuments — visible dans l'architecture moldave depuis la fin du XVI^e siècle encore — serait à Dragomirna un signe du baroque, ainsi que les dénivellements intérieurs conduisant vers un espace presque scénique, ainsi que le contraste entre la sobriété des façades et le riche décor sculpté du clocher (D. Ionescu, *op. cit.*, pp. 79—81). Si on peut accepter dans ses lignes majeures cette thèse, il est néanmoins obligatoire d'y faire une nuance, quant au « moment maniériste » qui précède, avec Dragomirna, le baroque moldave du XVII^e siècle. Pour E. Papu, le monument central du monastère fondé par Crimca est baroque; l'auteur cité — malgré qu'il exprime un jugement inacceptable quant à la succession stylistique (pour cet auteur, le baroque de Dragomirna « s'ouvre vers le maniérisme » ! voir *op. cit.* II, p. 280) — a eu l'intuition de la « manière » du style de cette fameuse église des environs de Suceava. Les éléments gothiques de l'architecture de Dragomirna ont permis d'autre part aux spécialistes (T. Chrzanowski, *op. cit.*, p. 78) de les aborder dans le contexte d'une sûre composante médiévale du maniérisme, à côté d'autres exemplaires de l'art européen de la fin du XVI^e et des débuts du XVII^e siècle.

Fig. 8. Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă. Détail.

l'art et la littérature [52]. Mais en dehors de l'inspiration d'un modèle peint — un parmi les plusieurs portraits de magnats polonais vus soit par le commanditaire représenté dans la broderie de Sucevița, prince moldave et noble du royaume de la Pologne en même temps, soit par l'artiste anonyme qui l'a créé d'après un carton ou même d'après un portrait, aujourd'hui perdu, de Jérémie Movilă lui-même —, il s'agit ici d'une adéquation tellement évidente, technique et stylistique, de l'image funéraire aux normes de l'art moldave postbyzantin (mentionnons encore une fois la broderie de 1477 de Marie de Mangop), que cet « unicum » de l'art ancien roumain qu'est la broderie de Jérémie reste une œuvre aux sens plus larges encore,

---

[52] D. H. Mazilu, *Barocul în literatura română din secolul al XVII-lea*, Bucarest, 1976, p. 134. Les Movilă eux-mêmes avaient — à côté des armoiries de la Moldavie — leur blason de famille évident à Sucevița dans les fresques, dans la sculpture funéraire, dans l'art du métal, figurant comme tel dans les armoriaux polonais (K. Niesiecki, *op. cit.*, pp. 288—290) ; il s'agit de deux épées entrecroisées (D. Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România*, București, 1977, p. 122) montrant « la vaillance dans les actions chevaleresques » (apud D. H. Mazilu, *op. cit.*, pp. 131—132).

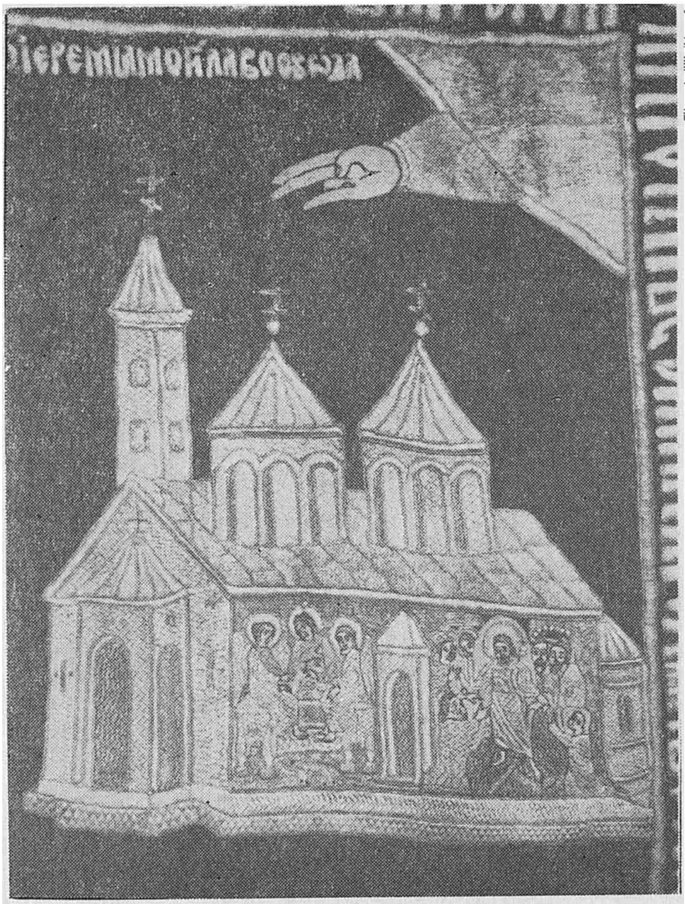


Fig. 9. Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă. Détail.

liant d'une façon symbolique et exemplaire, sans autre analogie aucune dans l'aire orientale du continent, l'esprit de l'art orthodoxe de tradition byzantine du Sud-Est européen, à celui de la Renaissance tardive du monde slave et catholique de la Pologne aux XVI^e et XVII^e siècles.

Tout comme du maniérisme au baroque on n'a franchi qu'un seul pas dans l'art polonais du XVII^e siècle [53] — les zones méridionales du royaume pratiquant à l'époque un art où l'empreinte du décoratif, de la polychromie orientale, n'est point négligeable [54] — , un seul pas fut franchi également d'un maniérisme « sui generis » de la Moldavie aux alentours de l'an 1600, représenté par la broderie funéraire de Sucevița, au baroque moldave compris dans son sens local, antérieur de peu, ici, aux premières présences du baroque occidental au milieu du XVII^e siècle.

---

[53] Pour le « maniérisme » de l'art polonais à la fin du XVI^e siècle et au début du suivant, voir J. Bialostocki, *Noțiunea de manierism...*, p. 282.

[54] *Ibidem*, pp. 299—300.

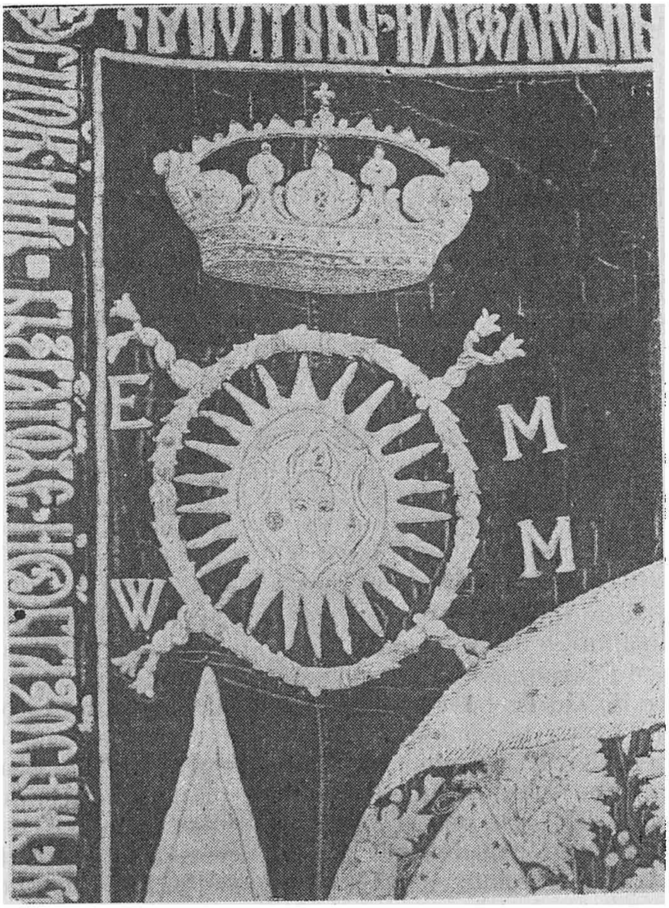


Fig. 10. — Voile de tombeau du prince Jérémie Movilă. Détail.

En fait, il s'agit de ce que nous avons pris la liberté d'appeler — avec le risque même d'ajouter une épithète de plus à un des concepts d'histoire culturelle les plus controversés et discutés — le *baroque orthodoxe post-byzantin*, style des arts plastiques qui rassemble les modalités du répertoire décoratif médiéval des Balkans et de l'Islam, spécifiques de ces parties du monde européen oriental, à l'époque de la Turcocratie, où on a continué une vie d'Etat et une activité culturelle « officielle » au XVII[e] siècle — tels les pays roumains — et où, à des moments de « monarchique » autorité (d'un Vasile Lupu en Moldavie, d'un Constantin Brâncoveanu en Valachie), on s'adressait aux instruments fastueux d'une propagande visuelle héritée des temps byzantins et prolongée, en terre roumaine, par l'atmosphère de ce qu'une célèbre formule appela « Byzance après Byzance ».

Contemporain aux triomphes baroques d'autres zones européennes[55] — de même que le « maniérisme moldave » était voisin, au point de vue

[55] A Rome même, le baroque domine l'architecture vers 1620—1630, son épanouissement se plaçant quelques dizaines d'années plus tard. D'ailleurs, l'époque 1630—1650 — considérée comme fondamentale pour la naissance de l'homme moderne occidental (apud V. Cindea,

chronologique, à d'autres maniérismes du continent —, ce baroque postbyzantin de l'espace roumain fut le style d'une certaine pompe aulique et d'un mécénat munificent qui s'étendait — surtout à l'époque du règne du prince Lupu, à la fin de la première moitié du XVII[e] siècle — de Lwow jusqu'au Proche-Orient orthodoxe et méditerranéen dominé par les Turcs [56]; un baroque, donc, évident vers 1640 — l'époque où l'on érigeait à Jassy l'église du monastère des Trois Hiérarques [57] (fig. 11) et où on y brodait les fameux portraits (fig. 12—13) représentant la première épouse [58] et le fils du prince moldave d'obscure origine balkanique —, un baroque caractérisé par la profusion des matériaux toujours mis en relief, au sens propre et figuré, depuis les riches sculptures dorées aux fils de métal précieux, ainsi que par la fusion, dans une même œuvre d'art, de plusieurs arts depuis l'architecture et la sculpture décorative en pierre et en bois à la broderie et à la peinture murale (profusion et fusion qui font, partout en Europe, les traits distinctifs de ce qu'on appelle généralement « le premier baroque » [59]); un baroque, enfin, qu'allait joindre bientôt les échos directs du baroque occidental arrivés dans les milieux roumains par diverses filières — polono-ukrainienne en Moldavie, vénéto-padouanne en Valachie —, dans les deux pays carpato-danubiens s'y ajoutant le poids d'un autre baroque, encore peu connu, celui de Constantinople.

Le trait d'union entre le faste postbyzantin témoigné par tant de cérémonies brillantes de la cour de Jassy, l'élégance et la pompe de certaines formes du baroque occidental venues du monde polonais — à l'église du monastère de Golia, bâti à Jassy toujours et toujours par le prince Lupu [60] — et l'éclat, la couleur, la surcharge des façades exubérantes, tellement orientales, d'une autre fondation du prince, l'église-nécropole des Trois Hiérarques — traditionnelle comme plan, unique dans son genre comme décor sculpté en pierre, ornée par des peintres moscovites —, représente, au point de vue des arts visuels, le véritable début d'un baroque moldave, synthèse d'Orient et d'Occident, à une époque marquée par le règne de ce « nouveau-riche » qui, une fois prince, prit un nom nouveau, de résonance impériale byzantine, rappelant de près les basilées des rivages du Bosphore, disparus de l'histoire deux siècles avant lui. A cette époque du triomphe du visuel — apprécié à sa juste valeur, dans son éloge de la vue, par le chroniqueur moldave le plus célèbre du XVII[e] siècle, l'huma-

---

Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII[e] siècle (I), dans « Revue des Etudes Sud-Est européennes », 1970, 2, p. 182) — fut pour les Roumains aussi, dans le siècle d'un baroque local, le début d'une orientation « aulique » vers l'Occident et vers la nouveauté.

[56] D'un « état d'esprit baroque » dans les milieux roumains depuis la quatrième décade du XVII[e] siècle, parle D. H. Mazilu, (*op. cit.*, p. 21).

[57] Si on n'oublie pas le rôle fondamental de la façade à l'époque du baroque (E. Papu, *op. cit.*, II, p. 119), il est compréhensible que ce fameux monument roumain fût considéré comme baroque (« la conquête la plus spectaculaire du baroque chez nous », écrivait l'auteur précité, *ibidem*, p. 281), interprétation à laquelle nous nous rattachons afin de déceler justement un baroque roumain spécifique, un baroque — ajoutons-nous — « postbyzantin ».

[58] Pour le caractère baroque du portrait de Tudosca Bucioc, voir D. Ionescu, *op. cit.*, p. 95.

[59] A. Blunt, *Some Uses and Misuses of the Terms Baroque and Rococo as applied to architecture*, Londres, 1973, p. 9.

[60] « Monument-clé » et très pur du baroque en Moldavie au XVII[e] siècle, tel que le prouve D. Ionescu, *op. cit.*, p. 83—90.

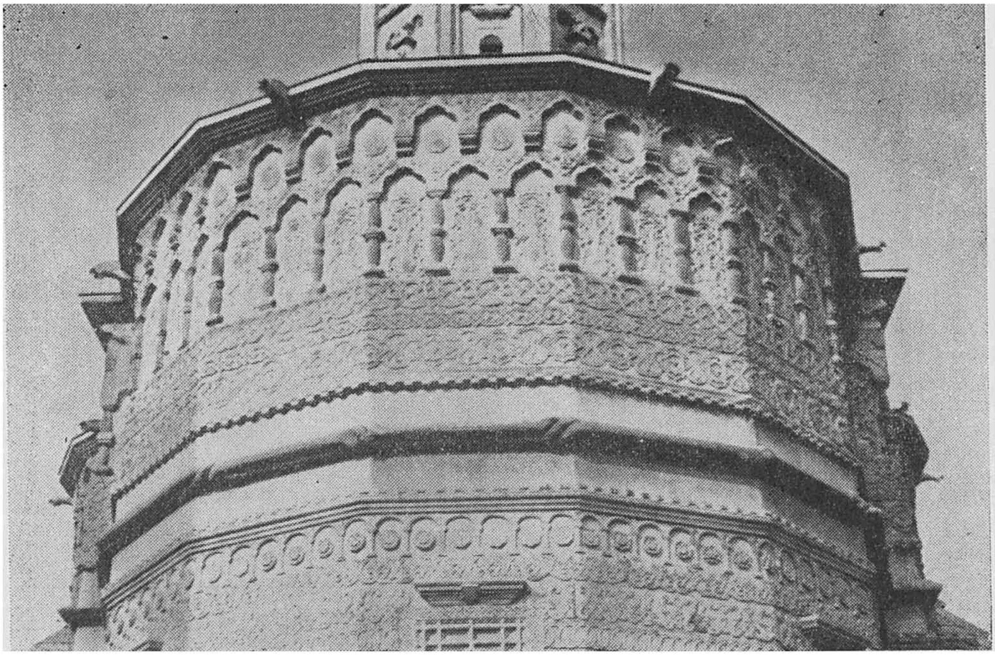


Fig. 11. — Jassy. L'église de l'ancien monastère des Trois Hiérarques. Vue extérieure.

niste philo-polonais et presque baroque que fut Miron Costin [61] — , du triomphe, également, de l'ostentation et des effets plastiques produisant ce qu'on appelait sur d'autres méridiens du baroque « meraviglia », ou « stravaganza » ou bien « stupore » [62], les « tableaux brodés » autour de 1639 au Trois Hiérarques, nous semblent symptomatiques d'un style d'art et d'un style de vie. Et celà au siècle des ambitions démesurées et de la soif du pouvoir, illustrées à merveille par Vasile Lupu lui-même — l'homme « d'une nature hautaine et impériale plutôt que princière », « avec la fortune, le pouvoir et l'éclat de son règne célèbre », pour citer une fois de plus Costin [63] —, siècle de terrible insécurité pour une Moldavie successivement pillée par la soldatesque polonaise et par les cavaliers cosaques, par les Tartares de Crimée et les armées du Sultan.

Avec leur fond de velours cramoisi — recontré aussi à Sucevița quelques décennies auparavant —, avec les costumes de grande cérémonie portés par la princesse Tudosca chargée de bijoux et par son fils Jean, l'héritier chétif et malchanceux du prince [64] — portant, lui aussi, le

[61] M. Costin, *Opere* (éd. P. P. Panaitescu), Bucarest, 1958, p. 142 ; pour la place et le rôle du visuel à l'époque baroque, voir E. Papu, *op. cit.*, I, p. 31—32, II, p. 185.

[62] A. Marino, *Dicționar de idei literare*, I, Bucarest, 1973, p. 244.

[63] M. Costin, *op. cit.*, p. 113, p. 130 ; elle ressort, comme très significative à ce sens, la parfaite coïncidence chronologique du règne de Vasile Lupu avec l'affirmation — à l'autre bout de l'Europe, en 1651 par Hobbes dans son « Léviathan » — du fait que la vie humaine n'est que « a restless desire for power after power, unto death » (apud J. Bialostocki, « *Barocul* »: *stil, epocă, atitudine*, dans *O istorie . . .*, p. 344).

[64] M. Costin, *op. cit.*, p. 117.

Fig. 12. — Portrait brodé de la princesse Tudosca.

Fig. 13. — Portrait brodé de Jean, fils du prince Vasile Lupu.

Fig. 14. — Portrait brodé de la princesse Tudosca. Détail.

sabre long [65] comme autrefois Jérémie Movilă, mais lymphatique autant que l'autre avait été plein de vigueur — , ces broderies nous apparaissent comme une réplique des façades de l'église des Trois Hiérarques, presqu'en relief, surchargées de fils d'or et d'argent, d'ornement détaillés avec soin (fig. 14), avec leur réalisme presque élémentaire, mais d'un art consommé dans le rendu des physionomies et d'une immense somptuosité ; elles nous apparaissent aussi comme expressives de ce penchant évident des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles vers les valeurs tactiles et plastiques, retrouvé dans le relief accentué et opulent des détails sculptés dans les portails en pierre et les stalles en bois des églises, modelé dans le stuc des icônes et des peintures murales comme aux Trois Hiérarques et à l'église du monastère de Cetăţuia

[65] M. A. Musicescu, *op. cit.*, cat. 56—57, pp. 44—45, fig. 82—85. En ce qui concerne ces portraits de Jassy auxquels on remarquait, dans certains gestes, un caractère « mondain et maniériste » (l'opinion de l'auteur cité, *Broderia . . .* , loc. cit.), nous croyons que leur air « maniériste » pourrait découler de leur inspiration certaine de la broderie princière de Suceviţa, de quelques dizaines d'années plus ancienne. Pour ces portraits brodés des Trois Hiérarques, voir aussi N. Iorga, *Tapiţeriile doamnei Tudosca a lui Vasile Lupu*, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, VIII, fasc. 32, 1915, pp. 145—153.

à Jassy, de même que dans plusieurs autres monuments roumains de l'époque, sur les murs des palais et des églises du temps de Brâncoveanu, finement ciselé dans l'argent des bijoux, brodé aux lourds fils d'or et de soie comme dans ces portraits de la princesse Tudosca et de Jean, fils du prince Vasile Lupu.

Loin de tenir au moyen âge comme vision [66] et très proches des tableaux peints de l'époque prémoderne [67], rhétoriques comme une phrase baroque, appartenant aux membres de la famille d'un prince apparenté encore à la Pologne et à la Lituanie des Radziwill, à l'Ukraine baroque d'un Hmielnicki, mais surtout en relation avec l'Orient et la Constantinople des patriarches et des sultans, de tels portraits brodés — préparant ce goût moldave d'après 1700, retrouvé à Jassy surtout, pour les arts et la littérature baroques occidentales, comme un signe évident d'une mentalité « aristocratique » dans laquelle on a pu déchiffrer un trait permanent de l'esprit moldave moderne [68] — font amplement preuve de ce qu'on pourrait appeler le « baroque postbyzantin » de la Moldavie du milieu du XVII[e] siècle. D'une Moldavie et d'un siècle sis entre l'Orient et l'Occident et où naquirent des humanistes et des érudits qui, tout comme Milescu ou Cantemir, unirent par leurs lectures, par leurs voyages et par leurs œuvres des civilisations tellement diverses, ainsi que l'avaient fait, peu de temps avant eux, les portraits moldaves que nous avons brièvement commentés jusqu'ici.

---

[66] M. A. Musicescu, *Broderia medievală . . .*, p. 18.
[67] *Ibidem*, p. 19.
[68] E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, Bucarest, 1972, pp. 110—132.

PROPOSITIONS MÉTHODOLOGIQUES DANS L'ÉTUDE DE LA PEINTURE MURALE: LA CHAPELLE DU MONASTÈRE DE HUREZI

CORINA POPA

La peinture de l'époque de Constantin Brâncoveanu, ou peinture « brancovan », qualificatif assez conventionnel s'il est appliqué avant que n'aient été définies de façon précise les caractéristiques de chaque monument, a été étudiée par I. D. Ştefănescu [1]; mais ses ouvrages ne comprennent pas tous les ensembles de peinture de l'époque et, pour ceux qui y figurent, l'analyse est inégale. Ainsi l'auteur avance, sans l'ample démonstration qu'elle aurait exigée, l'opinion que la peinture de Hurezi [2] représente plutôt un « métier » en comparaison de la peinture des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, ce qui explique d'ailleurs le peu d'intérêt qu'il accorde aux peintres. A ces ouvrages on peut ajouter des études occasionnelles de Nicolae Iorga, Victor Brătulescu et A. Baltazar [3], ainsi que l'article de Teodora Voinescu qui, en se fondant sur une analyse succincte de l'ensemble de Hurezi, sur certaines considérations au sujet du peintre Constantinos, ainsi que sur un inventaire des peintures dépendant de Hurezi, a lancé l'idée de la soi-disant « école de peinture de Hurez ».

Signalons l'intérêt particulier des considérations théoriques d'Ana Maria Musicescu, qui propose comme point de départ pour l'étude de la peinture postbyzantine non pas sa valeur esthétique, mais sa signification esthétique [4], soulignant par la même occasion l'importance de l'étude du langage pictural pour la connaissance des différentes tendances d'une époque. Le même auteur estime que la peinture des XVII^e et XVIII^e

---

[1] I. D. Ştefănescu, *Contribution à l'étude des peintures murales valaques*, Paris, 1928, p. 32 sqq. ; idem, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle*, Paris, 1932, p. 182 sqq.

[2] Ces considérations générales sont faites dans *Contribution à l'étude des peintures*...» p. 37–40, 46–47.

[3] N. Iorga, *Schitul Fedeleşoiu*, « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice » (BCMI), 5, 1912, p. 30–35 ; idem, *Portretele lui Brîncoveanu*, BCMI, 8, 1915, p. 49–54 ; V. Brătulescu, *Mănăstirea Polovragi*, BCMI, 1940, p. 5–34 ; idem, *Zugravul cîntăreţ Gheorghe-Gherontie*, « Mitropolia Olteniei », 1962, 1–2, p. 27 ; A. Baltazar, *Frescurile de la Hurez*, BCMI, 2, 1909 et 3, 1910 ; Teodora Voinescu, *Şcoala de pictură de la Hurezi*, dans *Omagiu lui George Oprescu*, p. 573–586.

[4] Maria Ana Musicescu, *Etapes du langage pictural aux XVI^e–XVIII^e siècles. Réflexions sur la relation entre la forme artistique et l'« œuvre témoin »*, « Revue des études sud-est européennes » (RESEE), 10, 1972, 2, p. 174–175 ; idem, *Autour des notions de tradition, d'innovation et de Renaissance dans la peinture du sud-est européen aux XV^e–XIX^e siècles*, RESEE, 14, 1976, 1.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI. 4, P. 711–727, BUCAREST. 1978

siècles subit un phénomène de multiplication de l'expression picturale, déterminé par l'influence directe ou indirecte de la Grèce [5].

Compte tenu de ces points de vue, ainsi que de la manière dont sont abordés les problèmes de la peinture byzantine, nous nous sommes proposé d'établir une méthode spécifique, supplémentaire, pour l'étude de la peinture brancovan. Il convient de souligner que tous les ensembles de cette peinture sont datés par des inscriptions spéciales, de sorte que le chercheur n'a pas à se soucier de ce problème et n'a pour tâche que de définir les caractères des ensembles.

Voici quelques points de cette méthode :

1. En ce qui concerne l'iconographie, on examinera : **a)** en quoi elle s'écarte du programme traditionnel ; **b)** dans quelle mesure le répertoire utilisé s'est enrichi sous l'influence de la littérature hagiographique ou populaire ; **c)** comment se manifeste l'influence du Mont Athos, mais aussi celle de l'Occident ; on essayera d'évaluer le caractère fortuit ou systématique des innovations et de déceler, si c'est le cas, les facteurs déterminants, qui pourront se trouver parmi les peintres, les commanditaires ou tout simplement dans le milieu socio-culturel du temps [6].

2. Non moins importantes pour la connaissance de la mentalité et des exigences de l'époque sont les caractéristiques de style. Aussi l'analyse stylistique est-elle obligatoire et, du reste, rien ne s'y oppose dans le cas des ensembles brancovan, dont l'état de conservation est en général bon[7].

On considère que « l'école de Hurezi » aurait imposé un certain style et que, par conséquent, le groupe d'ensembles qui en dépend présenterait une relative homogénéité de style [8]. Or, la série de paramètres qui ont abouti à cette opinion est bien réduite et l'analyse méthodique, détaillée des différents ensembles révèle nettement des différences de style et des hiérarchies de valeurs fort marquées d'un ensemble à l'autre.

Afin que la recherche soit aussi exacte que possible, nous avons mis au point une fiche analytique comprenant 15 paramètres, fiche que nous avons remplie pour chaque scène séparément, à l'exception des représentations de saints ornant la tour et la partie inférieure des parois, pour lesquelles nous avons rempli une fiche commune. Par ce moyen, nous avons cherché, en premier lieu, à éviter des caractérisations globales, fondées sur l'analyse d'un certain nombre de cas apparemment typiques.

Les paramètres stylistiques de la fiche sont les suivants : **1)** la représentation des personnages, où nous prenons en considération leur échelle, la manière dont ils sont traités, leurs gestes et regard, le costume et le drapé ; **2)** composition et structure ; **3)** modalités de représentation de l'espace, où sont notés le mode de représentation des architectures et du

---

[5] M. A. Musicescu, *Etapes du langage pictural...*, p. 176.

[6] Selon nous, le manque de connaissances iconographiques attribué aux peintres de Constantin Brâncoveanu par I. D. Ştefănescu pourrait comporter bien des nuances d'un ensemble à l'autre et, de toute façon, de telles assertions ne peuvent être que fragiles et sujettes à infirmation.

[7] C'est un fait bien connu que les peintures murales, surtout celles du naos des églises, sont gravement noircies par la fumée, au point que leur étude stylistique ne peut être faite qu'incomplètement, notamment en ce qui concerne les problèmes de couleur.

[8] *Istoria artelor plastice*, vol. II, p. 71 ; Teodora Voinescu, *op. cit.*

paysage, ainsi que la disposition de la ligne d'horizon ; 4) coloris : gamme chromatique, dominante chromatique, type de contrastes.

Cette méthode d'investigation peut sembler trop analytique, ou trop peu analytique si on la compare, par exemple, aux procédés préconisés par Corrado Maltese pour l'analyse d'une peinture : établissement du rapport entre le fond et le motif, quadrillage de la surface en vue de déterminer le caractère de la ligne et la valeur de la surface occupée par chaque couleur, etc. [9] Ces suggestions ne sont du reste guère applicables en matière de peinture murale, où les conditions ingrates de la recherche ne permettent ni de réaliser des photos exemptes de déformations, ni de prendre des mesures à même la surface peinte, ni de déterminer la superficie occupée par telle ou telle couleur. C'est pourquoi l'observation demeure le seul moyen de communication avec l'œuvre d'art, observation qui devra être sévèrement canalisée en rapport avec la série de variables susmentionnées [10]. En fait, l'observation est suivie de descriptions et le matériel ainsi élaboré prête à des comparaisons pouvant aller jusqu'à des analogies. Ces «opérations » logiques se succèdent habituellement dans les analyses de l'historien d'art. L'avantage de la comparaison dans l'enregistrement d'une série de paramètres provient de la richesse des analogies, qui aboutit finalement à des conclusions nuancées.

Etant donné les recherches méthodiques, par étapes, que nous nous sommes proposé de consacrer aux ensembles de peinture brancovan, recherches qui se solderont sans aucun doute par une quantité importante de matériel, nous estimons que, pour l'étude de celui-ci, en dehors des méthodes couramment appliquées dans le domaine de l'histoire de l'art, il serait peut-être avantageux de recourir aux méthodes statistico-quantitatives.

3. L'application d'une telle méthode est possible justement parce que la statistique opère sur des données quantitatives fournies par des causes multiples, c'est-à-dire du même ordre que les données fournies par l'étude d'une peinture, et parce qu'elle est en mesure finalement de discerner quelles sont les causes principales et quelles sont les données fournies par l'observation susceptibles d'être attribuées à chaque cause séparément [11].

Au moyen de la fiche susmentionnée on pourra recueillir et accumuler des données. Mais comme dans l'enregistrement de celles-ci le facteur subjectif ne peut être complètement éliminé, il s'impose que, à l'étape suivante, l'étape d'analyse et d'interprétation des données, on procède au groupement de celles-ci, au risque de subir une certaine perte de matériel, laquelle sera, en échange, compensée par une « clarté nécessaire ». Dans le

---

[9] Corrado Maltese, *Mesaj şi obiect artistic*, Editura Meridiane, Bucureşti, 1976, surtout le chap. XI — *Formalizare şi indici specifici ai reprezentării*, p. 121—135.

[10] Nous avons utilisé, comme support théorique général, les ouvrages de Panofsky, *La prospettiva come « forma simbolica »*, Feltrinelli, Varese, 1966 ; de Ernst Diez, Otto Demus, *Byzantine Mosaics in Greece*, Harvard University Press, Cambridge, 1931 et de V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967.

[11] G. Udny Jule et M. G. Kendell, *Introducere în teoria statisticii*, Editura ştiinţifică, Bucureşti, 1969, p. 26 sqq.

cas présent, ce groupement pourra être fait selon des critères qualitatifs, par l'association de paramètres intercorrelés.

Le calcul des fréquences relatives, qui vise à déterminer si la fréquence d'une variable est significative ou non, constitue de même un moment préalable à l'analyse ayant pour but d'élucider la cause des données en question, de préciser les rapports de dépendance, de contingence ou de corrélation.

Nous avons bon espoir que la méthode statistique, qui pourra être appliquée en plein le jour où plusieurs ensembles auront été étudiés d'une manière identique, réduira sensiblement l'arbitraire des observations et la subjectivité des interprétations, conférant un degré supérieur de précision à nos conclusions.

En procédant ainsi, nous pourrons non seulement déterminer les caractères des différents ensembles de peinture, mais aussi cerner l'image de quelques-uns des artistes du temps.

On réussira ainsi à dresser un répertoire des peintres qui comprenne, outre la date et le lieu de leurs œuvres, les traits caractéristiques de leur style.

A mesure que s'accumuleront ces enquêtes, nous serons à même de répondre plus exactement à des questions telles que :

— peut-on parler d'une « école de Hurezi », ou s'agit-il plutôt d'un centre artistique ?

— en quoi ont consisté ses innovations de fond et comment s'explique-t-on leur présence ou leur absence ?

— existe-t-il des différences significatives entre les ensembles, susceptibles d'être considérées comme des manières différentes d'exprimer un programme iconographique et un style communs ?

— a-t-il existé ou non un facteur d'unification et, si oui, lequel et quelles sont ses relations avec le milieu socio-culturel du temps ?

Bien qu'une telle démarche puisse paraître s'écarter de la réalité concrète de l'ensemble d'art envisagé, pour se fourvoyer dans le monde éthéré de la création artistique, nous avons la conviction que, par elle, nous réussirons à mieux nous rapprocher du milieu artistique, des facteurs économico-sociaux qui déterminent celui-ci et que le phénomène artistique reflète.

Plus d'une fois, au moyen âge surtout, la connaissance d'une œuvre d'art éclaire les aspects de la mentalité et des goûts d'une époque, que ne peuvent communiquer fidèlement ni les documents officiels, qui se réfèrent presque exclusivement aux réalités économiques, sociales et politiques, ni les chroniques, toujours partiales, ni les récits de voyageurs, trop souvent entachés d'enthousiasme, d'obligations de politesse et de superficialité.

En conformité avec la méthode brièvement exposée ci-dessus et dans l'espoir qu'elle nous conduira aux résultats voulus, nous avons abordé l'étude de la chapelle du monastère de Hurezi qui, peut-être parce qu'elle n'est pas de toute première valeur artistique, n'a été qu'assez peu étudiée. Ce choix a été déterminé, en outre, par : 1) l'utilisation de la fiche que nous avons conçue comme fiche-pilote pour la méthode d'enregistrement des données ; 2) la mise en œuvre d'opérations statistiques qui, pour modestes qu'elles soient, seront en mesure de confirmer les avantages de la méthode statistique dans l'étude des caractères qualitatifs d'une peinture et, en

premier lieu, pour déceler le degré d'utilisation de certains procédés stylistiques révélateurs.

★

Comme iconographie, la peinture de la chapelle du monastère de Hurezi constitue un assemblage d'éléments traditionnels dans les zones à iconographie fixe (la coupole, le tambour, le cul-de-four de l'abside, le registre des saints évêques et des saints militaires) et de combinaisons d'éléments traditionnels et d'éléments nouveaux ou renouvelés dans les autres[12].

Dans les grandes lignes, le programme est composé d'une série de scènes de glorification de la Vierge, plus l'illustration de la légende de saint Jean-Baptiste sur la voûte de l'exonarthex, réalisant, conformément à une ancienne tradition byzantine, le contenu essentiel du programme iconographique typique pour les chapelles dédiées à des laïques, à savoir les cycles des deux intercesseurs[13].

Dans la conception byzantine, ces chapelles étaient dédiées à des laïques défunts, leur but étant de servir de nécropole. En Valachie, où c'est le pronaos qui a acquis de plus en plus, surtout à partir du XVI^e^ siècle, une destination funéraire, les chapelles étaient des édifices réservés à la prière, parfois utilisés comme églises durant la saison froide.

Suivant une tradition balkanique qui tend à élargir le programme iconographique en y introduisant des saints locaux, on constate dans la chapelle de Hurezi, tout comme dans d'autres monuments du XVII^e^ siècle, la présence des saints serbes Siméon et Sava, du populaire saint Nicolas, ainsi que de saint Grégoire Décapolite, dont les reliques étaient conservées au monastère voisin de Bistriţa.

C'est dans le même sens qu'il faut interpréter la présence de saint Nicodème de Tismana et celle du métropolite Teodosie de Hongrovalachie sur le registre de saints de l'exonarthex, représentations équivalant à la sanctification de personnalités du monde ecclésiastique local, à leur intégration parmi les saints patrons de la vie monacale byzantino-balkanique.

Cette tendance est pleinement conforme à la politique religieuse de Constantin Brâncoveanu, qui soutenait l'Eglise orthodoxe de Transylvanie, faisait imprimer des livres pour les pays de l'Orient chrétien et abritait à sa cour des personnalités comme Anthime d'Ivir ou l'ancien patriarche d'Antioche, Athanase[14].

Aussi les peintres Marin et Preda eurent-ils à résoudre des problèmes plus délicats que celui de la simple décoration d'une église, puisqu'ils devaient concrétiser par des images un certain programme d'idées, probablement suggéré par le prince lui-même et développé en détail par sa main droite, le supérieur de Hurez Ioan l'archimandrite, qui est mentionné

---

[12] A. Baltazar, *Frescurile de la Hurez (op. cit)*, p. 128–132 ; Teodora Voinescu, *op. cit.*, p. 585. L'analyse iconographique détaillée fait l'objet d'une étude séparée.

[13] Gordana Babić, *Les chapelles annexes des églises byzantines*, Paris, 1969, p. 162–163. L'auteur considère comme scène obligatoire dans le programme iconographique de ces chapelles la Déisis, qui est l'indice de sa destination funéraire. On note ensuite la présence des scènes de la Passion, des grandes fêtes et celles ayant trait aux saints intercesseurs.

[14] Nicolae Iorga, *Istoria bisericii româneşti şi a vieţii religioase a românilor*, Bucureşti, 1930, p. 9 et 16–17. L'inscription votive, les noms des membres de la famille princière et ceux de la frise de saints de l'exonarthex sont écrits en langue roumaine et en caracteres cyrilliques.

dans l'inscription votive. Mais comme Preda faisait partie de l'équipe de peintres qui a décoré l'église de l'Hospice, où l'on relève un programme original et bien adapté à d'autres exigences, il se pourrait que l'auteur du programme iconographique de la chapelle ne soit autre que lui-même [15].

I. REPRÉSENTATION DES SCÈNES ET COMPOSITION

Etant donné qu'il s'agit d'un ensemble de peinture monumentale, nous devrons examiner en premier lieu comment la composition est répartie dans l'ensemble.

On constate que les peintres ont calculé le programme de telle manière que les cycles narratifs et les représentations symboliques ne se déploient que sur les surfaces larges des parois et des voûtes, réservant en échange aux arcs sur lesquels reposent la coupole et aux pilastres un décor de médaillons et de personnages isolés.

La préoccupation pour le décoratif, évidente dans ce monument, se traduit non seulement par les frises de médaillons entourés de rinceaux qui encadrent la zone des scènes narratives, mais aussi par la variété des motifs : les frises de médaillons utilisent d'anciens motifs végétaux stylisés, tandis que la calotte de la tour et du sanctuaire ont recours à des éléments du baroque balkanique, auxquels viennent s'ajouter la frise d'œillets rappelant la céramique d'Iznik qui surmonte les pendentifs et l'ample gamme de motifs brancovan des arcades de l'exonarthex.

Ce sont pourtant les éléments figuratifs qui prédominent et le mode de composition des scènes sur les parois témoigne d'un soin particulier pour la mise en valeur des cycles narratifs. Sur les parois du naos, de bas en haut, on relève le registre des saints militaires, la frise de médaillons au rythme égalisateur, les panneaux du cycle narratif, enfin le déploiement en frise de l'Hymne acathiste, couronné par les grandes compositions des tympans. Le souci de conférer un rythme spécifique à chaque registre, d'éviter la monotonie, est évident.

Passant à l'analyse des différentes scènes séparément, on constate la présence des types suivants de composition : symétriques, asymétriques et en diagonale.

a) On s'aperçoit d'abord que toutes les scènes à caractère symbolique sont construites d'après des schémas symétriques, rigides, où le personnage principal occupe le centre de l'image, qui est complétée de part et d'autre par des personnages secondaires représentés à une plus petite échelle. Nous mentionnerons comme particulièrement significatives à cet égard deux scènes. La première est celle du tympan ouest, faite d'un amoncellement d'architectures conventionnelles, plates, qui bouchent presque l'horizon

---

[15] On pourrait invoquer l'autorité du peintre grec Constantinos, reconnu jusqu'à présent comme le chef de l'école de peinture de Hurezi, pour lui assigner le rôle d'iconographe coordonnateur. La peinture de l'église « Doamnei » de Bucarest, qui à ce qu'il semble a rempli elle aussi la fonction de chapelle et où la contribution de Constantinos a été importante, nous le dévoile comme un artiste traditionaliste, conservateur, dont les mérites tiennent surtout à la qualité du métier et non pas à la nouveauté du programme. Voir à ce sujet Corina Popa, *Constantin şi Ioan, autorii ansamblului de pictură de la biserica Doamnei*, « Monumente istorice şi de artă ». XLV 1976, 2, p. 44–46, ainsi que Teodora Voinescu, *op. cit.*, p. 580 sqq.

et n'ont guère de liaison avec les rangées étagées de personnages isocéphales ; la Vierge trônant, qui occupe le centre de la scène, surpasse par ses dimensions les groupes d'évêques, de prophètes et d'apôtres. La seconde scène, qui comporte la même structure, mais dans une forme plus décorative, est celle de la Vierge de miséricorde, où, dans l'ouverture d'un arc en accolade, la Vierge apparaît sur un fond de rinceaux qui remplissent le champ entre elle et les rangées de personnages.

En contradiction plus ou moins marquée avec le caractère narratif du programme iconographique, l'analyse quantitative montre que 52,94% du total des scènes narratives sont à composition symétrique. Mais ces compositions symétriques des scènes narratives ne sont pas forcément rigides et sont réalisées soit par la disposition du personnage principal au centre (Crucifixion, Incrédulité de Thomas), soit en fonction d'un axe central imaginaire (Annonciation, Reproches de Joseph, etc.). Dans les deux variantes, les masses compositionnelles sont équilibrées par des architectures et par le paysage, mais ces éléments sont traités de façon quelque peu différente dans les deux parties de la scène, ce qui permet d'éviter des symétries par trop uniformes.

La préférence accordée à cette formule compositionnelle dans les scènes symboliques est conforme à la tradition et au sens abstrait des scènes. Dans le cas des scènes narratives, il s'agit selon nous de l'adoption consciente d'un schéma s'accordant aux mouvements réduits des personnages, en vue de réaliser des images où le caractère statique soit prédominant.

Les compositions symétriques apparaissent dans 61,9% des cas et, dans les scènes narratives, on relève une corrélation entre ce type de composition et l'illustration de moments des Ecritures auxquels ne prennent part que des personnages sacrés.

b) Les schémas à structure asymétrique n'apparaissent que dans les scènes narratives : Jésus et la Samaritaine, la Résurrection du fils de la veuve, l'Adoration des rois mages, où nous soulignerons la place réservée à Jésus dans l'angle supérieur de gauche, c'est-à-dire justement dans la zone où la perception visuelle est la meilleure. Dans les scènes du cycle des rois mages, l'asymétrie indique aussi la direction suivant laquelle l'action se déroule.

c) Les scènes en diagonale sont peu nombreuses et souvent composées de manière inconséquente. Parfois, la diagonale résulte des lignes du paysage (l'Appel des rois mages, les Saintes femmes au tombeau); dans d'autres cas, elle est donnée par le mode de disposition des personnages (la Fuite en Egypte, le Figuier stérile). On remarque partout le souci d'obtenir l'équilibre des masses au moyen du paysage et de la couleur.

Les deux grandes compositions des tympans, la Présentation de l'Enfant Jésus et la Présentation de la Vierge au temple, ne se situent dans aucune des catégories susmentionnées. Elles comprennent dans leur partie centrale un schéma symétrique correspondant à la rédaction strictement obligatoire de la scène, mais ce noyau central se complique par deux tracés compositionnels obliques qui s'élèvent vers le sommet du tympan. Cette structure plus compliquée, adaptée au cadre offert par l'architecture de l'édifice, est peuplée de nombreux personnages qui créent l'impression d'un cortège de fête. La composition libre des scènes, la

Fig. 1.—La fuite en Egypte

Fig. 2.—L'entrée en

qualité des éléments de décor et le raffinement du coloris confèrent à ces scènes un indéniable souffle artistique, donnant la mesure du talent réel des peintres lorsqu'il n'était pas entravé par les traités et les modèles.

II. REPRÉSENTATION DES PERSONNAGES

1) *L'échelle des personnages* doit être considérée par rapport à la plupart des autres personnages dans les scènes symboliques et par rapport aux architectures dans les scènes narratives.

a. — les personnages sacrés de première importance sont surdimensionnés dans les scènes symboliques (la Vierge Platytéra, le Pantocrator, saint Jean-Baptiste), ces dimensions exprimant leur prééminence morale ;

— dans les scènes narratives, on rencontre deux situations : ou bien toute la scène dépasse les architectures du fond, par exemple dans la Crucifixion, les Saintes femmes au tombeau ; ou bien Jésus est surdimensionné par rapport aux malades qu'il guérit : Guérison de l'aveugle, Jésus et la Samaritaine, le Mauvais riche et autres. Dans certaines scènes symboliques à nombreux personnages, l'effet est obtenu par les dimensions réduites des personnages accessoires.

b. La plupart des scènes narratives comprennent des personnages aux proportions correctes par rapport aux architectures ; il en est ainsi dans 66,66 % du total des scènes, et c'est même là l'un des traits caractéristiques dominants de l'ensemble.

2. *Le mode de représentation des personnages et des draperies*, qui est une représentation plastique dans 95 % des cas, associée à une modalité du drapé qui respecte l'anatomie des personnages, constitue un autre trait des plus caractéristiques de notre ensemble. Les seuls cas où la représentation soit plate, bidimensionnelle, sont le Pantocrator et la Vierge de miséricorde, celle-ci étant la figure la plus dématérialisée de tout l'ensemble.

Le registre des saints militaires offre assez régulièrement des zones de draperies traitées suivant un rythme linéaire, sans conférer toutefois aux personnages un caractère nettement bidimensionnel. Une combinaison plus heureuse entre les draperies anatomiques et les zones décoratives nous est offerte par les représentations en buste des médaillons.

La façon dont sont rendus les volumes offre deux modalités différentes, propres à chacun des deux peintres. Le procédé est au fond le même, consistant à rendre l'aspect global des volumes au moyen de la couleur ; mais on rencontre chez Preda (que nous avons identifié d'après la peinture de l'église de l'Hospice), entre la surface éclairée et la ligne de contour, une zone intermédiaire de hachures, faites de plusieurs lignes colorées représentant de menus plis ; en échange, le second peintre préfère ne rendre que les plis principaux des vêtements. Les deux procédés visent au même but, qui est de suggérer l'apparence générale des volumes. Il semble que Preda ait peint les Prophètes du tambour, la Nativité, la Fuite en Egypte, la Guérison des paralytiques ; Marin, les pendentifs et l'Entrée dans Jérusalem.

Même dans les scènes symboliques, on relève la préférence pour le drapé anatomique et il faut souligner aussi qu'il existe un étroit rapport entre le type de costume et le drapé : les costumes de prélats de l'Eglise

Fig. 3. Saint Luc l'Evangéliste

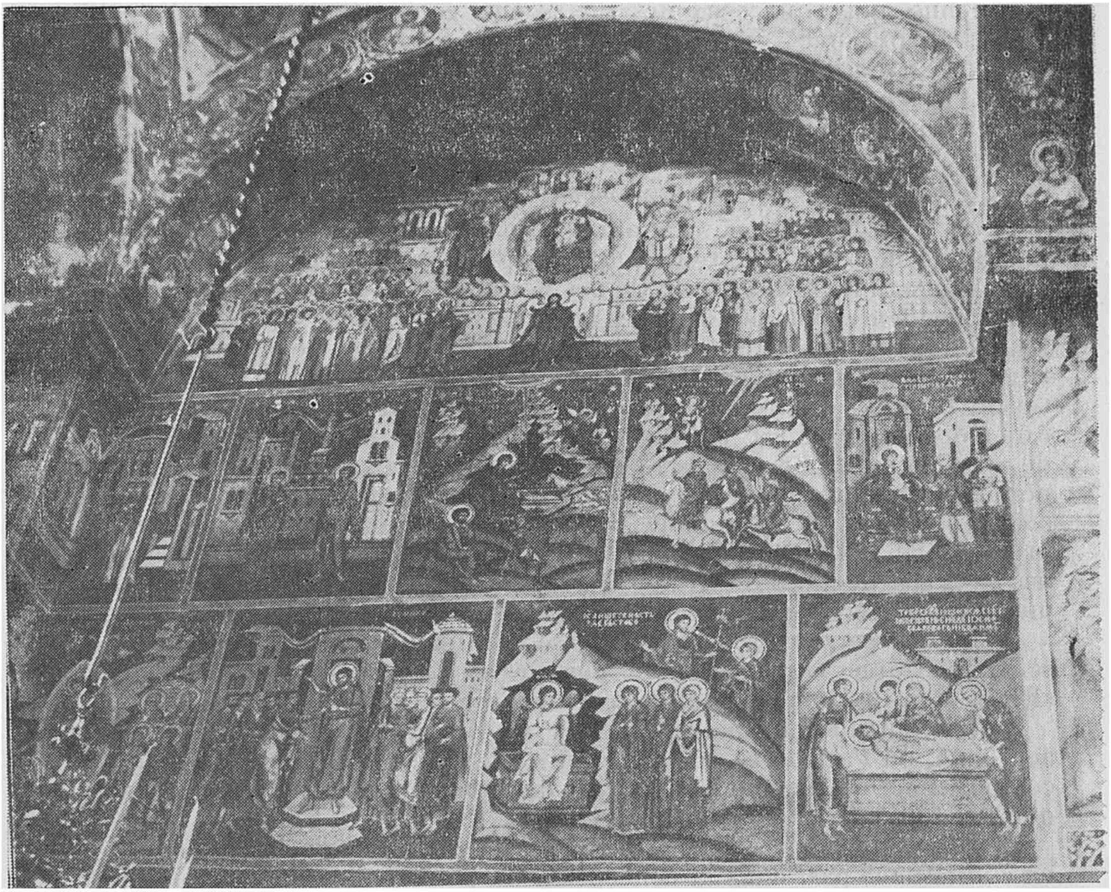


Fig. 4. — Paroi ouest — vue d'ensemble

chrétienne, ainsi que ceux des Pharisiens, comportent un drapé de plis tubulaire, profonds, presque parallèles, qui cachent les détails des corps, dont on ne distingue que les épaules ou parfois les coudes. Au contraire, Jésus, la Vierge, les apôtres ont des costumes antiques qui se moulent sur les corps et présentent par conséquent un drapé plus complet et analytique.

3) *Représentation et mouvement des personnages*

a. Dans les scènes symboliques, où les peintres, comme on l'a vu, ne renoncent pas à une représentation plastique, on rencontre souvent, en échange, une posture frontale des personnages ; cette solution est tout à fait accidentelle dans les scènes narratives, où les personnages sont présentés de trois quarts dans 71 % des cas. Cet élément de variabilité constitue un excellent moyen d'atténuer l'uniformité des images. La représentation frontale est toujours la même, alors que celle nommée par nous « de trois quarts » n'est pas identique dans tous les cas ; le degré différent de rotation du torse et de la tête donne lieu à une variété de postures qui permet un groupement des personnages sur plusieurs plans, sans qu'ils soient pour autant isocéphales : la rotation des têtes des personnages du premier plan fait place à ceux du second plan, ce qui a pour effet de souder des groupes de personnages. Ce paramètre contribue en une certaine mesure à suggérer le mouvement et, par là, l'espace.

b. Les personnages sont disposés de manière centripète dans les scènes encadrées en panneaux et leurs gestes concordent avec cette disposition, d'où des images équilibrées, statiques.

La contrainte du cadre disparaît sur le registre occupé par l'Hymne acathiste, où l'action se déploie en une frise formée d'une succession de compositions en diagonale, d'où un déroulement beaucoup plus naturel que sur le second registre narratif.

Les gestes sont en général réduits et conventionnels ; d'ailleurs ils ne constituent pas, dans la conception du peintre, un moyen important de narration. Aussi les scènes de dimensions réduites ne permettent-elles une perception satisfaisante que des personnages entiers, ce qui explique sans doute le rôle important de la représentation plastique des figures. Il convient de mentionner également ici une caractéristique liée, elle aussi, aux dimensions des peintures par rapport aux architectures, à savoir que les figures des personnages ne sont individualisées que très sommairement : on rencontre plus d'une fois la même figure chez deux personnages différents, par exemple chez Joseph dans la scène des Reproches et chez le dernier apôtre de l'Incrédulité de Thomas. La stéréotypie est particulièrement fâcheuse dans les théories de saints militaires et de saints évêques, une des rares figures mieux individualisées dans ce dernier cas étant celle du diacre Prochoros dans le sanctuaire.

III. MODALITÉS DE SUGGESTION DE L'ESPACE

a. *Paysage d'architectures ou de montagnes*

— Dans le cas d'un décor d'architectures, celles-ci sont disposées le plus souvent en convergence vers le centre de la scène, quoique avec un degré d'obliquité qui diffère d'un côté à l'autre de l'image. Dans des scènes

comme la Visitation, les Reproches de Joseph, l'Incrédulité de Thomas, ce sens centripète coïncide avec la position des personnages. La relation entre l'architecture et les personnages est établie, comme on l'a vu, par l'échelle des personnages qui, plus petits en général que les architectures, atténuent partiellement le caractère de décor scénographique de celles-ci.

— Les paysages renferment deux éléments : l'un qui occupe la partie inférieure de l'image, constitué par des lignes courbes non parallèles visant à représenter des collines arrondies et, d'autre part, les montagnes, rendues invariablement de manière conventionnelle à une très petite échelle par rapport aux architectures et aux personnages, avec des crêtes en menus degrés obliques. Le côté conventionnel des deux catégories de représentations est accentué par la hauteur de la ligne d'horizon. Notons à cet égard l'intérêt et le caractère novateur de certaines scènes où la ligne d'horizon est beaucoup plus basse, celles de la partie mystique de l'Hymne acathiste par exemple, d'où l'impression que l'action se déroule sur une cime, ensoleillée ; de même, dans la Fuite en Egypte, apparaît un arbre qui semble surgir d'une montagne invisible dans l'image ; soit encore, les scènes du Figuier stérile et de la Guérison de la femme courbée, où l'horizon bas fait apparaître une vallée au bout de laquelle on croit apercevoir une ville. La distance est suggérée soit par la diminution de l'échelle des personnages (dans la Nativité et les Saintes femmes), soit par la représentation à une échelle minuscule d'architectures visibles au loin sous forme d'une ville, qui bouchent partiellement l'horizon (Jésus et la Samaritaine). Dans certaines scènes, on note le contraste entre une architecture au premier plan, rendue partiellement, et des architectures de villes, représentées en entier à l'arrière-plan.

b. *La représentation plastique et de trois quarts des personnages* constitue, ainsi que nous venons de voir, un autre moyen de suggérer le minimum d'espace nécessaire pour le « mouvement » du personnage.

c. *La couleur* contribue à matérialiser les éléments susmentionnés, bien que dans la plupart des images on relève un emploi plutôt arbitraire de la couleur, qui comporte en général une succession ou une alternance de couleurs chaudes et froides, sans atteindre à une gradation nuancée sur l'ensemble de l'image. Ainsi, l'on rencontre des cas où, conformément à une ancienne tradition, le premier plan est vert olive (l'Annonciation), suivi d'architectures roses, mais aussi des cas, comme la Fuite en Egypte, où le premier plan est gris. Les architectures de l'arrière-plan sont souvent rendues en couleurs chaudes (le Figuier stérile, la Résurrection, le Fils de la veuve, etc.).

Dans le cadre de l'image, plusieurs plans sont créés : celui qui précède les personnages, celui des personnages (bien qu'il existe d'habitude ici plusieurs plans par le fait que ceux-ci se trouvent à des distances différentes par rapport à la ligne de démarcation entre les scènes, ainsi que par leurs positions très différentes), les plans des architectures et l'arrière-plan. Dans les scènes à paysage ou combinées, on a affaire à une succession de collines, de montagnes et d'architectures (Jésus et la Samaritaine, l'Entrée dans Jérusalem). Traditionnelles et nettes sont des scènes comme l'Annonciation et la Visitation ; chargées et incohérentes d'autres, telles que Jésus et la Samaritaine ou l'Entrée à Jérusalem.

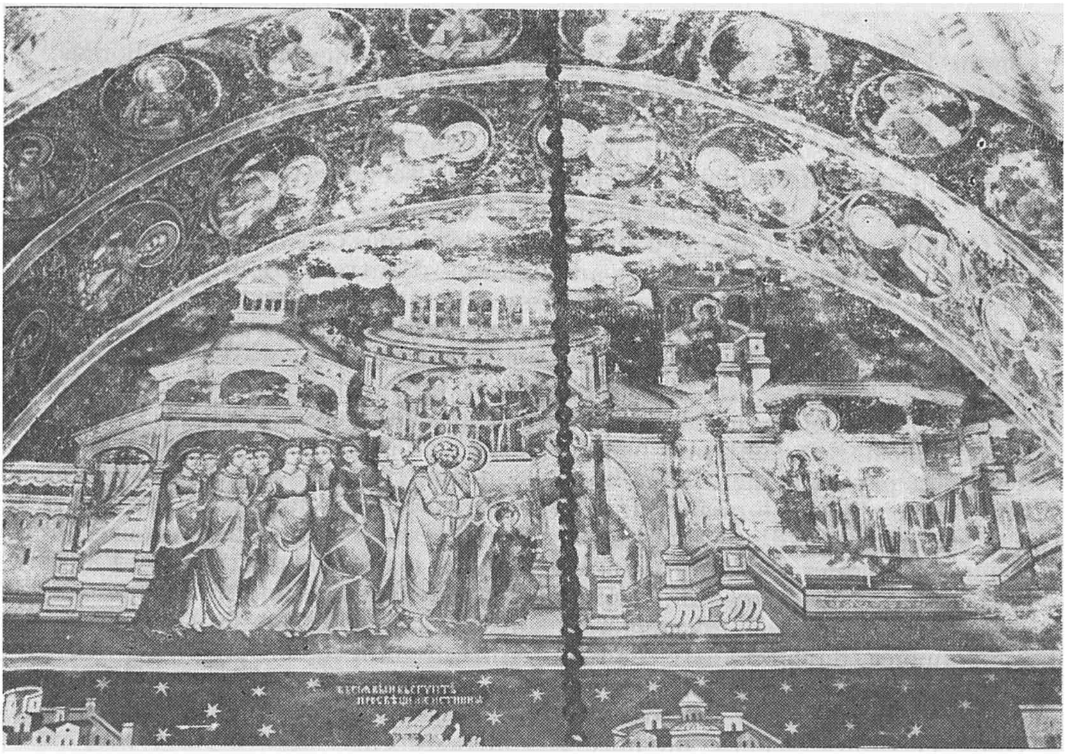


Fig. 5. La présentation de la Vierge

Fig. 6. — La Samaritaine

Le souci de suggérer l'espace est évident chez les auteurs de l'ensemble, dont il constitue un trait caractéristique. Ils y parviennent en premier lieu par le dessin, aidé—mais de manière moins efficace que chez d'autres—par la couleur. Chez eux, celle-ci est simpliste et son caractère conventionnel est aussi évident que déplaisant.

IV. COULEUR

La couleur peut faire l'objet d'une analyse en soi, parce que tout en servant à la mise en œuvre d'autres moyens d'expression, comme on vient de le voir, dans certains cas — lorsqu'elle suggère l'espace, par exemple — la couleur n'est plus en consonance avec les moyens graphiques d'expression et assume donc, en partie du moins, une fonction indépendante.

La gamme chromatique de l'ensemble est composée de noir bleuâtre, qui donne le bleu et le gris, d'olive, surtout à la partie inférieure des scènes, d'un rouge non saturé, qui donne des tons chauds et froids de rose en fonction des couleurs avec lesquelles il est combiné, d'un brun rougeâtre y compris son dérivé mélangé de blanc, d'un ocre jaune qui entre aussi en combinaison avec le brun ou le rouge.

Afin de définir la dominante chromatique, nous avons tenté d'établir d'abord la dominante de chaque scène, ce qui nous a permis d'enregistrer la situation suivante : 33,33 % des peintures ont une dominante froide, 38 % une dominante chaude, 28,5 % présentent un équilibre chromatique. En conclusion, on peut considérer qu'il existe dans l'ensemble un équilibre qualitatif entre les couleurs chaudes et froides ; nous ne saurions parler de valeurs quantitatives, qui supposeraient que l'on mesure au préalable avec précision les surfaces des couleurs.

La gamme de couleurs, amplifiée par les combinaisons susmentionnées, a été utilisée de manière plutôt arbitraire et simpliste : le contraste entre les couleurs chaudes et froides est prédominant (53 % des scènes) ; 35 % seulement des scènes présentant un contraste de couleurs complémentaires, dont la force est du reste atténuée par la qualité médiocre des pigments.

La répartition de l'ensemble en scènes à contraste de couleurs chaudes et froides et en scènes à contraste complémentaire ne saurait être absolue, car on rencontre souvent dans la même scène une combinaison des deux : par exemple, dans l'Annonciation, la terre vert olive met en valeur les roses des vêtements de l'ange et des architectures, mais toute l'architecture est traitée en couleurs chaudes qui entrent en combinaison à leur tour avec le bleu foncé du fond ; de même, dans Jésus et la Samaritaine, les collines de l'angle inférieur gauche sont verdâtres avec des sommets brun roux, mais dans le reste de la scène les montagnes de couleur rose ou jaune-brun et la ville présentent un équilibre chromatique quantitatif avec les vêtements de la femme, le puits, les vêtements de Jésus et le bleu du fond.

Outre le fait que le contraste entre les couleurs chaudes et froides est une solution simple, mais en même temps la plus sûre, on constate en général un manque de gradation chromatique qui aboutit à une image conventionnelle.

Des scènes comme Jésus et la Samaritaine ou l'Entrée dans Jérusalem attestent des connaissances modestes en fait de valeurs chromatiques. Dans la première, la zone des montagnes est traitée en couleurs trop proches l'une de l'autre, de sorte que les surfaces chromatiques se confondent presque et ne se distingueraient pas l'une de l'autre sans les bandes de couleur plus foncée qui les séparent. Dans la seconde, la zone de passage entre la ville et la montagne jaune est tout aussi peu réussie ; on y constate également que les édifices de la ville sont de couleurs différentes, mais sans aucun souci d'une succession, sans doute en vue d'un effet pittoresque comparable à celui des illustrations de livres de contes. On retrouve la même façon de traiter les architectures dans les trois pendentifs où celles-ci sont représentées.

Un côté conventionnel plus simple apparaît dans des scènes telles que la Résurrection et les Saintes femmes au tombeau, où la scène proprement dite est presque monochrome, dans le sens qu'une certaine couleur y occupe une surface trop grande pour que les autres puissent se maintenir, si ce n'est sous forme de taches de couleur (dominante rose, avec taches de couleur grises et vertes sur fond bleu foncé).

Les scènes de l'Annonciation sont à la fois plus équilibrées comme images et plus logiques sous le rapport de la répartition des couleurs ; le raffinement chromatique arrive à y faire oublier le côté conventionnel. Des cas semblables se voient dans le Départ des rois mages et la Fuite en Egypte où, malgré le gris présent au premier plan, on constate une répartition chromatique plus ferme : la montagne violette à ombres grises jouxtant la ville peinte en ocre jaune donne de la clarté à l'ensemble de l'image. On rencontre des solutions pareilles sur l'arc triomphal, ainsi que dans les deux grandes compositions des tympans nord et sud, les seules où l'on puisse parler d'une gradation de la lumière dans le paysage : sur le fond froid bleuâtre se projettent des architectures grises, suivies d'autres violettes, avec des parties jaune ocre, couleur qui prédomine dans la zone centrale, après quoi viennent les personnages drapés de rouge et bleu, de rouge et vert, puis la portion constituant le premier plan.

Dans nos constatations sur le coloris de l'ensemble il faut inclure les registres de saints, qui sont en général bien équilibrés, et surtout les frises de médaillons, dont l'effet décoratif est encore accru par l'éclat de l'or.

Soulignons enfin que la gamme chromatique est peut-être terne et les couleurs dépourvues d'éclat à cause de la qualité des pigments ; en tout cas, le résultat du fait, c'est que les zones restreintes colorées en or, ainsi que les auréoles des saints, brillent dans un contexte en général terne.

Comparant cette situation à celle de l'église « Doamnei » de Bucarest, peinte par Constantinos et Ioan, nous sommes à nouveau tentée d'accorder moins d'importance qu'on ne le fait généralement au rôle de Constantinos, qui semble n'avoir même pas surveillé directement la peinture des églises du monastère de Hurezi.

L'art élaboré et raffiné de l'église « Doamnei » ou de la grande église du monastère de Hurezi n'a pu remplacer une tradition locale qui devait sa sève à l'élément populaire.

CONCLUSIONS

L'ensemble de peinture de la chapelle princière de Hurezi présente un programme iconographique tributaire d'une ancienne tradition byzantine, mais les thèmes où celle-ci se manifeste sont surtout ceux répandus dans le monde postbyzantin tardif, où l'on relève une prédilection pour le culte marial et une tendance à l'adaptation locale des canons iconographiques. Quant au contenu des représentations, on constate que les peintres de cet ensemble, peut-être dirigés par un iconographe, connaissaient fort bien un ample répertoire de thèmes, dont ils choisissaient les plus appropriés à leur but, compte tenu des exigences du commanditaire.

La valeur artistique de l'ensemble résulte surtout de ses qualités décoratives, réalisées par des alternances de rythme d'un registre à l'autre et par la grande variété des motifs ornementaux, puisés non seulement dans le répertoire traditionnel, mais aussi dans le répertoire contemporain, tels les motifs baroques ou turcs. A ces éléments s'ajoute la richesse des éléments scénographiques des cycles narratifs.

L'analyse stylistique et statistique des scènes met en évidence une certaine hiérarchie des différents paramètres, l'échelle de fréquence de ceux-ci illustrant les traits généraux de cette peinture.

En fait de structure des scènes, on relève la prédominance du type de composition symétrique, conforme au caractère plutôt statique des images et au rôle de chaque scène en tant que partie composante de l'ensemble. Dans le même ordre d'idées, on note l'intensité réduite des gestes et le peu de souci pour rendre le mouvement.

Un autre trait caractéristique pour notre ensemble et qui contribue à atténuer le statisme de la structure, c'est la représentation plastique des figures, réalisée par un drapé anatomique et par la préférence accordée aux représentations de trois quarts.

Il existe un rapport correct entre les personnages et les architectures, ce qui confère aux premiers un surcroît d'expressivité, paramètre qui distingue l'ensemble en question de ceux antérieurs à l'époque brancovan (Arnota, Plătăreşti, Dobreni) et atténue le côté conventionnel « byzantin » de la peinture.

Les montagnes continuent à être rendues selon les clichés d'autrefois, mais le paysage est complété par des collines qui, à côté des architectures, réussissent à suggérer l'espace.

Le coloris est bien équilibré dans l'ensemble, mais la qualité médiocre des pigments aboutit à un aspect général terne, dépourvu d'éclat, où prédomine le contraste entre les couleurs chaudes et froides.

La prédilection que l'on relève pour les structures symétriques, ainsi qu'un emploi rudimentaire de la couleur, qui pour cette raison ne participe point à l'effort pour suggérer l'espace, sont des éléments qui confèrent à cette peinture un caractère conventionnel et donnent la mesure du talent des deux peintres, Marin et Preda, qui, bien que perméables aux innovations iconographiques et capables de réaliser des images originales, demeurent en général inféodés aux « recettes » du temps.

UN «DISCOURS» BYZANTIN EN L'HONNEUR DU SAINT EMPEREUR NICÉPHORE PHOKAS TRANSMIS PAR LA LITTÉRATURE SLAVE *

ERA L. VRANOUSSI
(Athènes)

Dans son livre intitulé *Le dit de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano* [1], le savant roumain Emile Turdeanu reprend le problème de cette littérature slave, fort répandue dans les Balkans, et, plus tard, en Russie, et qui a suscité pas mal de discussions depuis un siècle.

Turdeanu traduit le mot « slovo » par le terme « le dit ». Il n'est pas besoin d'être slavisant, pour savoir qu'à l'origine le mot « slovo » correspondait au mot grec λόγος. Il suffit de remonter à l'Evangile de saint Jean вь началь бь слово, и слово бь къ Богꙋ, и Богь бь слово = ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ Λόγος, καὶ ὁ Λόγος ἦν πρός τόν Θεόν, καὶ Θεός ἦν ὁ Λόγος.

A mon avis, traduire le mot « slovo » par le terme « le dit » constitue un anachronisme historique, erreur à laquelle plusieurs savants ont été menés.

Dans le texte sur Nicéphore Phokas, le mot « slovo » devrait être traduit en français par le terme « discours ». Ce sens du terme « slovo » apparaît très clairement dans le mot словописьць = *o r a t i o n u m scriptor* [2].

D'une part, un discours est écrit habituellement pour être prononcé [3]. D'autre part, certaines phrases précises du « slovo » sur Nicéphore, viennent me confirmer dans mon opinion que ce texte était destiné à être lu devant un auditoire : 1°) le texte est précédé d'un titre finissant par la formule traditionnelle : « *bénis, père* » (εὐλόγησον, πάτερ) [4].

2°) le récit s'achève par les mots : « *Voyez-vous, f r è r e*, etc. [. . .] *gloire et honneur à Dieu, dans les siècles* ; *AMEN* » [5].

---

* Ce rapport a été présenté à Moscou (le 25 janvier 1978), au Colloque sur « la Continuité de la tradition byzantine dans le monde slave », organisé par l'A.I.E.S.E., en collaboration avec l'Association intern. des cultures slaves, et sous les auspices de l'Académie des sciences de l'URSS (Comité national des historiens de l'Union Soviétique et Institut d'études slaves et de balkanologie).

[1] F. Miklosich, *Lexicon Palaeoslovenico-graeco-latinum*, Vienne, 1862—1865, p. 858.

[2] E. Turdeanu, *Le « dit » de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano*, Thessalonique, 1976.

[3] Cela ressort souvent des « vies » ou des « éloges ». Je cite, à titre d'exemple, la « vie » de saint Athanase l'Athonite (cf. P. Lemerle, *La vie ancienne de Saint Athanase l'Athonite* . . . dans *le Millénaire du Mont Athos*, vol. I, Chevetogne, 1963, p. 61). Voir aussi la « vie » et l'« enkomion » en l'honneur de Saint Christodule (cf. Era Vranoussi, Τά ἁγιολογικά κείμενα τοῦ ὁσίου Χριστοδούλου, Athènes, 1966, p. 51, 63).

[4] Turdeanu, *op. cit.*, p. 69 (— p. 89 traduction en français) : version B.

[5] Turdeanu, *op. cit.*, p. 77 (=p. 92, traduction en français) ; la phrase « *Voyez-vous, f r è r e s*, etc. » seulement dans la version B. Le reste (*gloire et honneur à Dieu*, etc.) dans les deux versions.

Je me réfère à la version B, la plus ancienne, remontant au XIV[e] siècle [6] du discours sur Nicéphore.

Ces témoignages, passés sous silence par l'éditeur, démontrent très clairement que ce « Logos » a été rédigé pour être prononcé devant une réunion de frères c'est-à-dire une réunion de moines, sans aucun doute dans la « Trapeza » d'un couvent, en présence de l'higoumène « *père* », qui bénit, avant le repas, celui qui récitera ce Logos. Cela est évident pour celui qui connaît un peu les traditions de la vie monastique orthodoxe.

Première conclusion : La version B a été rédigée en vue d'être prononcée devant un auditoire de moines dans un couvent.

Par conséquent, dès le premier abord, nous constatons que ce discours appartient à un genre littéraire déterminé, bien connu dans la Littérature byzantine, destiné à être lu dans les couvents ; ce n'est pas un récit populaire quelconque, écrit pour un public composé de laïcs.

Il est vrai qu'à un moment donné — que l'on ne peut pas préciser avec certitude — une infiltration de certaines lectures monacales s'est produite dans les contes populaires [7].

De cette manière, un autre genre littéraire a pris naissance, un genre de Littérature orale, qui était, par conséquent, très soumis à des modifications diverses ; cette littérature orale connut une grande popularité tant auprès des Grecs que des Slaves.

A travers les siècles, une sélection s'est même produite parmi ces textes : les récits apocryphes ou ceux du Vieux Testament, des récits dont les sujets et le langage étaient osés, l'emportèrent sur les autres récits.

Il reste de nos jours des réminiscences de cette littérature orale en grec et dans les langues slaves. N. Politis a présenté une première sélection de contes populaires en grec [8]. A. Mazona a fait de même pour les contes macédoniens en langue slave [9]. Cartojan a étudié les contes conservés en Roumanie [10].

Deuxième conclusion : Les « slova » ou plutôt les « discours » écrits pour être prononcés dans un couvent appartiennent à un genre littéraire déterminé ; les « slova » ou « pověsti » ou « raskazi » etc., récits populaires, transmis oralement jusqu'à une certaine époque, appartiennent à un

---

[6] Turdeanu, *op. cit.*, p. 20.

[7] La diffusion de ces lectures monacales se faisait très probablement par l'intermédiaire des moines (je me réfère notamment aux moines menant la vie cénobétique) qui, chargés de diverses affaires, sortaient souvent de leurs couvents et prenaient contact non seulement avec des moines, mais aussi avec des laïcs. Sur ce point je suis complètement en désaccord avec l'opinion généralement soutenue par les Serbes, que seuls les moines serbes sortaient de leur couvent pour prendre contact avec le peuple. Les « vies » des saints byzantins, aussi bien que plusieurs actes de couvents fourmillent de renseignements sur ce sujet. Je cite, à titre d'exemple, la *Vie de Saint Léonce* (éditée dans : Λόγοι Πανηγυρικοὶ ΙΔ' τοῦ πανιερωτάτου ἀρχιεπισκόπου Φιλαδελφείας [. . .] κυροῦ Μακαρίου τοῦ Χρυσοκεφάλου [. . .] οἷς καὶ ἕτερα προσετέθησαν, οἷον Βίος τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Λεοντίου, πατριάρχου Ἱεροσολύμων [. . .] Κοσμόπολις [Vienne] [1794], p. 388 et suiv.).

[8] N. Politis, Παραδόσεις (Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ), vol. I II, Athènes 1904.

[9] A. Mazon, *Contes slaves de Macédoine sud-occidentale*, Paris 1923.

[10] N. Cartojan. *Cărţile populare în Literatura Românească*, vol. I, Bucarest, 1929, vol. II, Bucarest, 1938.

autre genre littéraire, qui s'est constitué postérieurement. Il faut, alors, dès le début, procéder à une distinction nette entre ces deux genres de la Littérature byzantine et, plus tard, slave.

★

Après cette courte introduction sur le véritable sens et l'évolution du terme « slovo », revenons-en au discours sur Nicéphore Phokas.

Avant d'examiner ce texte, jetons un coup d'œil rapide sur les é v é n e m e n t s   h i s t o r i q u e s, auxquels il fait référence.

D'après les renseignements fournis par les sources [11], de par sa naissance, Nicéphore appartenait à l'une des plus importantes familles de magnats de l'Asie Mineure. Son frère Léon était en 969 *domestique de l'Occident*. Nicéphore devint célèbre par ses guerres continuelles. A son époque, Byzance a pu recouvrer sa puissance en Méditerranée (réoccupation de la Crète et de Chypre) et en Asie (notamment après la reprise d'une partie de la Syrie et d'Antioche). Nicéphore fut couronné empereur en 969 et tout de suite après il épousa la jeune et belle Théophano, de basse extraction, veuve de l'empereur Romain II et mère de deux fils. Par ailleurs Nicéphore était fort connu pour sa piété.

Nicéphore fut assassiné à la suite d'un complot fomenté contre lui par sa femme et par Jean Tsimiskis, neveu et collaborateur intime de l'empereur . Le prof. R. Guilland a même pu identifier la chambre du crime, à savoir une petite pièce fortifiée que Nicéphore s'était fait construire dans le Grand Palais, non loin du Salon d'Or, auprès de l'Eglise de Théotokos [12]. J'ai été frappée en lisant dans la version B de notre discours, par le fait que Nicéphore ait été assassiné dans son « cabinet secret » (въ таинницоу царевоу) [13], détail omis par la version A.

Après l'assassinat, pour apaiser les esprits, le patriarche Polyeucte insiste pour que Tsimiskis exile sa maîtresse Théophano dans un couvent. C'est, entre autres, à cette condition que le patriarche se décide à couronner Tsimiskis. Peu après, l'empereur épousa Théodora, fille de Constantin Porphyrogénète. Théophano revint au Palais impérial après la mort de Tsimiskis (en 976), en qualité de mère des deux jeunes héritiers du trône.

Un poème satirique, que Turdeanu ignore, parle de Théophano [14]. Cette satire populaire a été rédigée entre les années 970 et 976, c'est-à-dire après le mariage de Tsimiskis et avant le retour de Théophano à la Cour. Ce poème, composé de quelques vers seulement, relate le complot de Théophano, son expulsion du trône, le mariage de Tsimiskis et l'infâmie publique à laquelle Théophano fut vouée par le peuple de Constantinople qui ne lui pardonnait pas ses forfaits.

---

[11] Sur les nombreuses sources qui ont trait à l'empereur Nicéphore, voir notamment le livre fondamental de P. Syrku, *Vizantijskaja povĕst ob ubienii imperatora Nikifora Foki v starinnom bolgarskom pereskaze*, Saint-Petersbourg 1883, p. 6 et suiv. Il est à noter que le savant roumain Syrku a été le premier à avoir édité et commenté ce « slovo » sur Nicéphore Phokas. Nous en reparlerons plus bas.

[12] R. Guilland, *Le Palais de Bucoléon : l'assassinat de Nicéphore II Phocas*, dans « Byzantinoslavica », 13, 1952/1953, p. 101–136.

[13] Turdeanu, *op. cit.*, p. 74 (— p. 89, trad. fr.).

[14] G. Morgan, *A byzantine satirical song?* dans « Byz. Zeitschrift », 47, 1954, p. 292–297.

L'auteur du discours sur Nicéphore n'a certes jamais eu connaissance de cette satire. Autrement il aurait peut-être composé pour son « logos » une fin plus proche de la réalité historique (bien qu'il évite intentionnellement, comme nous allons voir plus bas, la réalité historique).

Avant d'examiner le contenu du discours sur Nicéphore, jetons un coup d'œil rapide sur sa tradition manuscrite.

Ce texte nous a été transmis, d'après Turdeanu [15], par 9 manuscrits, dont trois en serbe, un ms. en serbe avec des éléments bulgares, un autre en serbomacédonien, un ms. en moyen bulgare, deux manuscrits en russe et un manuscrit fragmentaire en slavon-serbe. Ces « codices » se répartissent en deux versions.

Il est à noter que les deux manuscrits les plus anciens nous transmettent la version B, qui est, à mon avis, la plus exacte et, probablement, la plus proche de l'original, qui n'a pas jusqu'ici été repéré. Turdeanu ne partage pas cette opinion. Nous allons examiner ci-après quelques détails caractéristiques concernant le contenu des deux versions et leurs divergences, détails qui confirment ma thèse.

★

Venons-en maintenant à une analyse sommaire du texte. Je l'ai réparti en différents thèmes composant ce discours. Suit un bref commentaire pour chaque thème.

I^er^ thème : L'empereur Phokas avait 8 frères, très connus pour leur bravoure exceptionnelle. Notons : Nicéphore + 8 frères = 9 frères vaillants. Ce motif revient vers la fin du discours.

Le motif des neuf frères vaillants est très répandu dans les chants populaires byzantins, notamment dans les épopées vantant la bravoure des Byzantins contre l'ennemi ou contre la Mort. C'est ce qui poussa Syrku [16], le premier éditeur de ce « slovo » et surtout, Henri Grégoire [17], à soutenir que dans ce texte il y a les « miettes » d'une « geste » perdue des Phokas. Syrku, en bon connaisseur des sources, notamment des sources byzantines, se réfère aux chants dédiés aux frères Phokas. Ces chants ont été fort bien commentés et placés dans leur cadre historique par C. Romaios [18]. A mon avis, Syrku et Grégoire exagéraient. Nous allons voir plus bas pour quelle raison particulière ce « logos » a été rédigé.

Certes, on peut facilement déduire de ce premier motif que l'auteur du discours connaissait bien ces chants populaires, dont quelques-uns avaient même trait, nous l'avons vu, à la bravoure de certains Phokas — qu'ils fussent ou non apparentés à Nicéphore, peu importe. Toutefois, l'auteur du «logos» introduisit ce thème dans son texte plutôt pour mettre en relief la vaillance bien connue de Nicéphore, que pour vanter la bravoure des Phokas en général.

---

[15] Turdeanu, *op. cit.*, p. 36.

[16] Syrku, *op. cit.*, p. 2 3.

[17] H. Grégoire, *Les bylines russes. Miettes d'épopée*, dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (Classe des lettres, séance du 5 février 1962, p. 45—46).

[18] C. Romaios, Τρεῖς βυζαντινοί ἄρχοντες στά σημερινά δημοτικά τραγούδια — Βάρδας Φωκᾶς, Νικηφόρος, Στραβοτράχηλος, dans les *Actes du IX^e^ Congrès international des études byzantines* (Thessalonique 1953), vol. III, Athènes, 1958, p. 25 45.

2^e^ thème : les neuf frères Phokas étaient très pieux. Nicéphore, notamment, dormait par terre, sur des pierres (comme le font, en particulier, les ascètes). Il passait toute la nuit à chanter des psaumes (autre caractéristique des moines ou des ascètes). Ce motif, la piété des Phokas, nous fait connaître l'une des caractéristiques les plus frappantes de Nicéphore, à savoir sa piété. La piété de ses frères imaginaires entre bien dans le cadre d'une famille vouée à la glorification de Dieu, selon l'auteur de ce discours. En revanche, dans les chants populaires relatant les exploits des Phokas aucune allusion n'est faite à leur piété.

D'après les sources historiques, Nicéphore passait, en effet, la nuit à réciter des psaumes et dormait par terre. Les autres détails fournis par ce discours (il dormait sur pierres, tout nu, en torturant son corps, etc. — belle antithèse de son poste et son luxe d'empereur), caractérisent plutôt des moines que des empereurs.

N'oublions pas, d'autre part, que par piété, Nicéphore avait contribué à la fondation de la Lavra au Mont Athos. C'est avec son appui moral et financier que saint Athanase a pu fonder ce grand monastère. D'autre part, selon la Vie du même saint, Nicéphore avait déclaré à saint Athanase son intention de se faire moine [19]. Nous reprendrons plus bas ce point important.

Résumons : par ces deux premiers paragraphes, l'auteur nous fait connaître dès le début, les deux pôles autour desquels était axée la vie de Nicéphore : la guerre et la piété, l'accent mis sur cette dernière dans les thèmes qui suivront.

Une remarque avant de passer au troisième thème : entre le premier et le deuxième thème, la version A a intercalé un passage fort suspect, pour ma part. Ce passage nous apprend qu'au cours du règne de Nicéphore, « toute la terre » (вса землꙗ), l'*oikoumeni* byzantine, en d'autres termes, *Byzance entière*, connut la paix intérieure (aucun mécontentement de la part du peuple) et la paix extérieure (aucun ennemi, aucune guerre). Je ne crois pas nécessaire de pousser plus loin le commentaire de ce passage suspect, ajouté sans aucun doute postérieurement à la version B.

3^e^ thème : Les grands, les princes et les soldats demandent à Nicéphore de se marier, pour leur donner un héritier. Phokas accepte. Ici intervient le thème du concours de beauté qui fit de Théophano une impératrice : elle mit des chaussures très petites et étroites, des *kalligia* dans le « slovo », mot byzantin (il est à noter que les *kalligia* sont qualifiés d'étroits et petits seulement dans la version B). Ce thème des petits *kalligia* est emprunté, d'après Grégoire et Turdeanu, à la Vie de sainte Théophano [20], première épouse de Léon le Sage. Par ailleurs et pour ma part, cette Vie a influencé l'auteur du Logos sur Nicéphore.

---

[19] *Vie* A de Saint Athanase, éd. par Pomjalovskij, St-Petersbourg, 1895, p. 29 cf. Lemerle, *op. cit.*, p. 75.

[20] Cf. E. Kurtz, *Zwei griechische Texte über die heilige Theophano*... dans *Zapiski imperatorskoj Akademii Nauk*, 8^e^ série, t. III, 2, St-Petersbourg, 1898, p. 5—6. Toutefois le thème des *kalligia*, appelés προποδίσματα dans la Vie A de Théophano, y est présenté d'une manière différente. Signalons, d'autre part, que cet épisode n'est pas relaté dans la Vie B de Théophano, rédigée par Grégoras.

4e thème : Lorsque Théophano « grandit », elle vient à l'empereur, en lui disant : « Ta cerise a mûri : il est temps que tu la manges. La pomme de ton pommier est à point » [21]. (Ces phrases ont scandalisé tous ceux qui excluent l'origine monacale de ce texte). Nicéphore, menant une vie d'ascète, selon ce discours, refuse. En outre, il fait savoir à Théophano sa décision de devenir higoumène d'un couvent et de faire d'elle également une higouménesse dans un autre monastère (ce dernier détail est omis par la version A) [22].

Commentaire : les phrases provocantes de Théophano pour séduire Nicéphore : or, pour celui qui connaît le « Cantique des Cantiques » (et l'on sait que ce texte, ainsi que son interprétation apparaît dans plusieurs manuscrits byzantins), ces phrases sont plutôt innocentes. Dans l' « Asma Asmaton », au lieu de cerises il est fait mention de grenades. Mais les pommes sont toujours des pommes. D'autre part, une multitude de manuscrits grecs nous ont transmis une série de textes apocryphes, de textes parfois hagiographiques, parsemés de récits indécents, que les moines lisaient sans doute pour apprendre, peut-être, à résister aux tentations de la chair. Le temps me manque pour vous lire des textes semblables qui nous feraient, de toute façon, rougir de leurs sujets et langage hardis. Bref, on peut affirmer, malgré des apparences trompeuses, que dans ce discours tout est adapté aux conceptions monacales, sur le modèle des synaxaires les plus naïfs.

Le refus de Nicéphore de se laisser séduire par Théophano, sujet principal de ce thème, est propre aux ascètes, mais il ne correspond pas à la réalité historique [23]. L'abstention de tout rapport sexuel caractérise les ascètes, aussi bien que le fait de dormir sur des pierres ou de passer la nuit en récitant des psaumes, habitudes acquises par Nicéphore.

Mais, qui plus est, la dernière phrase de Nicéphore à sa femme, entre par excellence dans la tradition byzantine des empereurs qui avaient préféré embrasser la vie monacale. Je cite : « je te ferai higouménesse dans un monastère, tandis que moi je serai higoumène dans un autre couvent et nous sauverons nos âmes » [24].

Je ne vais pas énumérer les empereurs byzantins qui réalisèrent effectivement ce qui était le rêve de Nicéphore, d'après ce passage. Je cite, à titre d'exemple, l'empereur Jean VI Cantacuzène qui se fit moine sous le nom d'Ioasaph [25].

D'autre part, n'oublions pas que saint Athanase l'Athonite, suivant les ordres de Nicéphore Phokas, avait bâti sur le Mont Athos la future retraite de l'empereur (cf. note 19). Ce plan de Nicéphore n'a pas pu se réaliser à cause de sa mort prématurée.

---

[21] Turdeanu, *op. cit.*, p. 63 (version A), p. 72 (version B) = p. 86 (trad. fr.).

[22] *Ibidem.*

[23] Cf., par exemple, le récit de Léon le Diacre, p. 50 et suiv.

[24] Turdeanu, *op. cit.*, p. 72 (= p. 86, tr. fr.) : version B. Il est à noter que la version A (Turdeanu, *op. cit.*, p. 63 = p. 86 de la trad.) ne précise pas que les deux époux auraient vécu dans deux couvents différents : omission de tout premier ordre pour la mentalité des futurs moines — pour ne pas entrer dans le problème des « monastères doubles » qui existaient certes, à Byzance, mais dont il n'est pas question dans ce texte, si l'on prend en considération le témoignage de la deuxième version qui est très précis et très clair.

[25] Cf. sur ce sujet F. Dölger, *Kaiser und Mönch auf dem Athos*, dans le *Millénaire du Mont Athos*, *op. cit.*, p. 145 et suiv.

5[e] thème: A partir de ce moment, Théophano conçut l'idée d'assassiner son mari. Elle s'associe à Tsimiskis, devient sa maîtresse et le pousse au crime [26].

6[e] thème : Malgré ses remords, Tsimiskis, une fois dans le « cabinet secret » de l'empereur, commet l'assassinat, en se servant même de la fameuse épée de Nicéphore. L'empereur, surpris, mourant, lance à la tête de Tsimiskis son psautier, « et tous deux moururent » [27]. A partir de ce passage les faits relatés divergent totalement de la réalité historique.

7[e] thème: Théophano jette le corps de l'empereur dans une fosse secrète du Palais. Par la suite, elle appelle un à un les huit frères de Nicéphore, et, usant de toute sa ruse, finit par les jeter tous dans la fosse. Enfin Théophano se voit obligée d'annoncer au peuple que l'empereur, ainsi que ses frères, sont partis pour Jérusalem.

A un moment donné, le peuple découvre l'assassinat des Phokas et vient au Palais demander des explications à Théophano [28].

8[e] thème : Quand on ouvrit la fosse secrète, on trouva les saintes dépouilles flottant dans l'huile sainte.

Le discours se termine par la punition de la « maudite » Théophano (9[e] thème) : ses entrailles furent dispersées « par toute la ville » (ou « au milieu de la ville ») [29].

Une remarque générale sur ces derniers thèmes, avant de passer aux conclusions : La scène du crime ne correspond pas à la réalité historique et revêt un caractère de naïveté. Par exemple, l'image du psautier jeté par Nicéphore mourant à la tête de Tsimiskis semble plutôt invraisemblable ; surtout, quand on se rappelle que les magnifiques psautiers à l'usage des empereurs étaient habituellement de petit format. Mais l'auteur de ce « logos », trahissant peut-être son origine par ce détail passé jusqu'ici inaperçu, avait probablement sous les yeux les volumineux livres liturgiques des couvents, portant d'épaisses couvertures en bois. Ces psautiers pourraient sans doute tuer un homme.

---

[26] On ne peut pas préciser les raisons qui ont poussées l'auteur de la version B à qualifier Tsimiskis de *rab* : δοῦλος en grec. Certes, il savait qui était Tsimiskis et qu'il devint, après l'assassinat de Nicéphore, l'empereur de l'État byzantin. Mais il a préféré ignorer cette réalité qui lui semblait, peut-être, injuste et inadmissible. (Voir sur ce sujet ci-dessous, p. 734, nos conclusions). Par ailleurs, il se peut qu'aux yeux de l'auteur de ce discours, l'assassin de l'empereur-saint, par mépris, ne puisse être qu'un δοῦλος ; jamais un magnat. D'autre part, n'oublions pas que le mot δοῦλος avait acquis un sens tout à fait spécifique pour les Byzantins. Tous les sujets de l'État du plus humble, au plus haut fonctionnaire de l'État ou de la Cour, étaient appelés les δοῦλοι de l'empereur ou de l'impératrice. C'est ainsi que les hauts fonctionnaires, mettant leur signature dans le bas de leurs documents, écrivent habituellement : † ὁ δοῦλος τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως . . . ou † ὁ δοῦλος τῆς κραταιᾶς καὶ ἁγίας ἡμῶν κυρᾶς καὶ δεσποίνης . . . (suit leur nom, leur titre et fonction). Tous ces détails étaient connus, par tous les Byzantins, fussent-ils de simples sujets, de petits ou de grands propriétaires, des membres du clergé, des moines, etc. Turdeanu se base, entre autres, sur ce qualificatif appliqué à Tsimiskis (*rab*) pour appuyer sa thèse que la version A est supérieure à la version B. À mon avis, il tend à simplifier trop les problèmes.

[27] Turdeanu, *op. cit.*, p. 65 et 74 (= p. 89 trad. en fr.).

[28] Turdeanu, *op. cit.*, p. 66 et 76 (= p. 91 trad.).

[29] Turdeanu, *op. cit.*, p. 67 et 77 (= 92 trad.).

D'autre part, la scène de l'assassinat des huit frères Phokas revêt un caractère de pure fantaisie ou de conte populaire. Toutefois, ce sont là des récits que l'on rencontre souvent dans les synaxaires des saints byzantins, ou même à l'iconographie qui se réfère à leur vie — sujet qui n'a pas encore été épuisé par la recherche.

CONCLUSIONS

I^er point : D'après ce qui a été développé ci-dessus, ce texte constitue une sorte de « vie » ou d'« enkomion », écrit en l'honneur de saint Nicéphore (voir point N° 2). Les vies et les éloges, nous l'avons vu, étaient habituellement rédigés à Byzance pour être prononcés dans un couvent, devant un auditoire de moines. Nous avons signalé plus haut que ce texte, par son début (« *bénis, père* »), par sa fin (« *voyez-vous, frères*, etc. *gloire et honneur à Dieu ... amen* »), ainsi que par son contenu, entre dans cette catégorie de discours.

2^e point : Le principal personnage de ce texte est N i c é p h o r e. Ce n'est pas Théophano, comme on l'a suggéré jusqu'ici. Je cite Ivanov, qui intitule ce slovo « Крьчмарка Теофана »[30] ; Syrku et, notamment, Turdeanu qui ont classé ce texte parmi les récits du cycle des « femmes diaboliques »[31]. Ce n'est pas non plus un récit quelconque ayant trait à un empereur byzantin, tel que le povĕst intitulé « О Казарине и о жене его », povĕst se référant à l'empereur Justinien II, selon le commentaire approfondi de Meščerskij[32].

Ce discours a été écrit pour g l o r i f i e r Nicéphore. Depuis le premier paragraphe jusqu'au dernier, on suit les étapes successives de la s a n c t i f i c a t i o n de Nicéphore. Héros en état de guerre, ascète dans sa vie privée, il devint martyr par son assassinat ; un martyr qui, à cause de sa mort prématurée, n'a pas pu réaliser son rêve, à savoir devenir higoumène dans un couvent.

De cette manière, Nicéphore devient pour les auditeurs de ce discours, par sa vie, par son martyre et par ses plans non réalisés, un m o d è l e de vie monacale ou ascétique.

D'ailleurs, une phrase, transmise par un des plus anciens manuscrits (=ms. N° 828 [115] de Belgrade, copié en 1409, en rédaction serbe, et comportant la version B), négligée jusqu'ici, confirme, à mon avis, que, pour l'auteur de ce slovo, Nicéphore était déjà un saint :

> [*Voyez-vous, frères*], *comment la femme tende des embûches aux s a i n t s* ... (Turdeanu, *op. cit.*, p. 77, n. 21—22=p. 92, n. 7 de la trad. en français).

---

[30] J. Ivanov, *Starobolgarski raskazi*, Sofia, 1935, p. 187.

[31] Cf. Syrku, *op. cit.*, p. 105, p. 109. A la fin de son livre, Syrku présente Théophano comme le spécimen typique de la femme byzantine, au caractère difficile, pleine de ruse et de sensualité (ibidem). Turdeanu (*op. cit.*, p. 42—44) a classé ce slovo dans le cycle des ouvrages consacrés « aux femmes diaboliques » A mon avis, Théophano entra dans ce cycle des « femmes fatales » (avec Eve, Dalila, Jesabel, Judith, Hérodiade, etc.) postérieurement à la première rédaction du discours en grec, lorsque ce texte pénétra dans la littérature slave et balkanique. De cette manière on a peut-être interprété et développé une phrase caractéristique de la version B du slovo : « Voyez vous, frères, quels hommes les femmes font périr ? » (Turdeanu, *op. cit.*, p. 77 — p. 92 tr. fr.).

[32] N. Meščerskij, *K voprosu o vizantijsko-slavjanskih literaturnyh svjazjah*, dans « Viz. Vremenik », 17, 1960, p. 60—61.

Par conséquent, le p r i n c i p a l sujet de ce discours est la Vie du saint empereur Nicéphore.

Toutefois, à travers les phrases de ce « logos », on voit surgir un d e u x i è m e sujet secondaire. L'auteur n'oublie pas que son texte, destiné à être lu dans un couvent, doit avoir un caractère édifiant (ψυχωφελής διήγησις). Dans ce but, il se permet d'y introduire des inexactitudes voulues, qui touchent parfois l'hyperbole : comme nous l'avons déjà signalé la réalité historique ne l'intéresse point.

Quoiqu'il en soit, on ne peut pas facilement admettre qu'il ignorait des événements très connus, p. ex. que Tsimiskis devint l'empereur de Byzance, après avoir tué Nicéphore. Pourtant l'auteur de ce discours intentionnellement fait mourir Tsimiskis, de la main même de Nicéphore.

D'autre part, la « maudite » Théophano a été, elle aussi, selon lui, punie par le peuple de Constantinople et d'une manière féroce : on a dispersé ses entrailles par toute la ville ; ce qui ne correspond pas, nous l'avons vu, à la réalité historique.

De la sorte, les « méchants » sont toujours punis, tandis que les « bons » entrent dans le monde céleste de la Vertu et de la Sainteté perpétuelles.

★

Avant d'exposer le 3e point de nos conclusions, à savoir s'il y a eu un original grec de ce discours, transmis actuellement en langues slaves, qu'il nous soit permis de présenter quelques renseignements supplémentaires.

Après avoir rédigé ce rapport, j'ai eu la chance de tomber sur un texte déjà édité depuis 1904[33], mais négligé jusqu'ici ; un texte ignoré par Turdeanu ainsi que par d'autres savants.

Dans deux manuscrits du Mont Athos, dont l'un notamment est conservé à la Megisti Lavra (l'autre avait été signalé à Simonopetra, avant l'incendie qui a détruit tous les manuscrits de ce couvent), on a repéré un office liturgique, des kontakia, etc. en l'honneur du saint empereur Nicéphore. écrit en grec. Je lis les premières lignes de cette acolouthie :

Μηνὶ Δεκεμβρίῳ εἰς τὰς ιὰ μνήμη τοῦ ἐν βασιλεῦσι ἀοιδίμου Νικηφόρου τοῦ Φωκᾶ [en effet, la nuit de l'assassinat fut celle du 10 au 11 déc. 969].

Ce qui m'a le plus frappé en lisant cet office, c'est que son auteur expose les étapes successives de la sanctification de Nicéphore, devenu modèle de vie ascétique, telles que je les ai décrites ci-dessus, en me fondant sur le texte du « slovo ».

Je cite, à titre d'exemple, quelques vers caractéristiques :

Κλῖμαξ ἀπὸ γῆς ἀνάγουσα [...]
ἡ σφαγή σου γεγένηται
πρὸς μαρτύρων ὕψωμα
καὶ ἀθάνατον εὔκλειαν.
. . . .

---

[33] L. Pettit, *Office inédit en l'honneur de Nicéphore Phocas*, dans « Byz. Zeitschrift », 13, 1904, p. 398—420. Cet office avait été déjà repéré par P. Uspensky et A. Dmitrievsky. Il est mentionné par Syrku (*op. cit.*, p. 64) qui ne lui a pas prêté grande attention.

Συνάψας πᾶσαν ἀσκητῶν
ἐπιστήμην, τοῖς ὅπλοις
στρατηγεῖς καὶ μονάζεις,
καὶ γίνῃ βέλος ἐχθροῖς,
κανὼν δὲ τοῖς μονασταῖς,
στρατιώτης
Χριστοῦ περιδέξιος [34].

De plus, cet office finit par un kontakion à saint Nicéphore, dans lequel on fait mention des miracles produits par les reliques du saint :

θαύμασι γάρ ἐκόσμησεν
ὁ Νικηφόρος τὴν θήκην
τοῦ θείου αὐτοῦ λειψάμου [35].

Selon ces données, il n'y a aucun doute que Nicéphore ait été canonisé peu après sa mort à Byzance, ne serait-ce que pour un cercle plutôt restreint de gens, restés fidèles à sa mémoire.

Il est à noter qu'une des épigrammes de Jean le Géomètre en l'honneur de l'empereur Nicéphore Phokas nous est parvenue par un manuscrit inédit[36], avec la notice suivante :

Ταῦτα τὰ γράμματα εὑρέθησαν ἐν τῇ σορῷ τοῦ ἀοιδίμου βασιλ(έως) κυρ(οῦ) Νικηφόρ(ου) τοῦ Φωκᾶ, ἐν τῇ μο(νῇ) τῆς Παναγί(ας) μου/τῆς Περιβλέπτου, τὰ νῦν (δὲ) καλεῖτ(αι) παρὰ τῶν αὐτὴν οἰκούντων Ἀρμενί(ων) Σουλουῦν μοναστῆρι Ἰω(άννου) μ(ητ)ροπολίτου [de Mélétène][37].

Cela veut dire que cette épigramme avait été gravée sur la tombe de l'empereur, auprès de laquelle un culte en l'honneur de saint Nicéphore était pratiqué, selon le témoignage du kontakion mentionné ci-dessus.

Par ailleurs, le nom de saint Nicéphore Phokas fait son apparition parmi les saints du mois de décembre, dans certains Ἁγιολόγια du XX^e siècle, grâce à l'initiative de Gédéon[38], qui avait remis à L. Petit l'office, déjà commenté, en l'honneur de l'empereur-saint.

3e point : La rédaction initiale, non encore repérée, du discours sur Nicéphore, était-elle grecque ?

Je rappelle qu'une multitude de récits byzantins de ce genre sont encore enfouis dans des milliers de manuscrits non ou mal inventoriés, tels que les manuscrits du Mont Athos.

Pour en revenir à ma question, je serais tentée de soutenir que le discours original était byzantin, établi en langue grecque. Tous les élé-

[34] Petit, *op. cit.*, p. 402 et 404.

[35] Petit, *op. cit.*, p. 420.

[36] Ce manuscrit, datant du XVII^e siècle, provient du métoque du Saint Sépulcre à Constantinople. Son contenu ne nous intéresse pas ici.

[37] Selon le témoignage de Léon le Diacre (p. 91), Nicéphore a été enterré, comme tous les empereurs de Byzance, en l'église des Saints-Apôtres. Cependant, dans un « bout » de l'Eglise de Péribleptos, il y avait un grand tombeau en pierre de jaspe, d'un empereur Nicéphore, attribué jusqu'ici à Nicéphore Botaniate. Cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin* [. . .], tome III, *Les Églises et les monastères*, Paris 1969, p. 221. Conformément aux sources contemporaines, le couvent de Péribleptos a été construit par Romain III Argyros. Il se peut que ce dernier ait érigé ce couvent là où était déjà situé le tombeau de Nicéphore Phokas, sur un plateau, dans la partie occidentale de la ville. Les autres renseignements, fournis par cette notice du manuscrit, sont exacts (p. ex. que le couvent de Péribleptos était habité au XVII^e siècle par des Arméniens).

[38] Petit, *op. cit.*, p. 401.

ments qui le composent (thèmes divers que nous venons de développer, mots grecs insérés dedans, style en général, ou plutôt la mentalité dans laquelle ce discours a été conçu, etc.), t o u t porte à croire qu'il a été initialement écrit en grec. D'autant plus, qu'il existait déjà une acolouthie, voire un culte en l'honneur de saint Nicéphore, quoique peu diffusé.

Je reprends les m o t s g r e c s transmis par les versions slaves. Mots assez nombreux, étant donné qu'il s'agit d'un texte relativement court. Il y a des mots grecs restés tels quels, et des mots grecs déformés ou traduits, mais trahissant leur origine grecque.

A la première catégorie appartiennent p. ex. les mots : σεβαστός, σεβαστοκράτωρ, πράκτωρ, καλλίγια, σφαγῖδα, ῥομφαία, πατριάρχης, ἐπίσκοπος, ψαλτήρι, παλάτι, μοναστήρι, ἡγούμενος, καράβι, ζώνη des moines [зоүница], etc.

Nous trouvons dans la deuxième catégorie des mots grecs quelque peu déformés, tels que le mot полема, dérivé du grec πόλεμος; le mot стєψа du verbe grec ἔστεψα; aussi le mot стѣмоү, dérivé du grec στέμμα. Signalons notamment le mot Хоры, qui est le mot grec χώρα, avec une terminaison slave au pluriel : χώρα-Хоры ! [= régions ou *campagne*, dans le sens byzantin du mot, par opposition au « *kastron* » (— ville)[39]].

A une troisième catégorie appartiennent les mots en slavon qui, tout de même, trahissent leur origine byzantine. Je cite deux exemples très caractéristiques : 1°) la phrase вса земла (à trois reprises)[40], en français : « toute la terre » ; à mon avis elle correspond à l'*oikoumene* byzantine. Le mot οἰκουμένη est notamment sous-entendu dans la phrase suivante : « tu es bon [c'est-à-dire Nicéphore] pour tout état universel » : и всєй вселеннѣи твоєй державѣ [41]. Cette phrase ne peut correspondre qu'à l'« οἰκουμένη πᾶσοι », à savoir à Byzance entière.

Et, pour finir 2°) une expression répétée dans les deux versions et qui trahit, indubitablement, à mon avis, l'origine grecque de ce « slovo » : on apprend, vers la fin du texte, que pour punir Théophano, on a dispersé ses entrailles « par la ville » ou « par toute la ville » ou « au milieu de la ville » : по градоу, по всємоу градоу, посредѣ града [42]. Or, ceux qui ont fait la traduction en serbe ou en bulgare, savaient sans aucun doute que Théophano vivait à Constantinople. Par conséquent, s'ils avaient eux-mêmes composé ce discours, ils auraient écrit certainement : по константиньградоу ou по цариградоу (expressions qu'on rencontre dans des textes slaves de la même époque).

Mais dans le manuscrit grec qu'ils avaient apparemment sous les yeux, le mot πόλις, la Πόλις par excellence, Constantinople, était sans

---

[39] « вьсѧ Хоры и градовы » : version A, dans les deux rédaction (Turdeanu, *op. cit.* p. 62 = p. 85 : « toutes les campagnes et les villes »). Tous ces mots grecs ont été déjà repérés par Syrku (*op. cit.*, p. II et suiv.), ainsi que par Turdeanu, qui donne une autre interprétation à ce phénomène. Désireux de refuter l'existence d'un original grec de ce « slovo » d'où seraient dérivés très naturellement ces mots, restés en grec dans le texte slave, il soutient que « plus le texte pénétrait dans les couches populaires (— slaves), plus il était soumis à l'action des mots étrangers » ! (*op. cit.*, p. 33—34).

[40] Turdeanu, *op. cit.*, p. 60 et 69 (= p. 83 et 82 de la trad. franç.).

[41] Turdeanu, *op. cit.*, p. 84 (version B, manuscrit R).

[42] Turdeanu, *op. cit.*, p. 67 (version A), p. 77 (vers. B) = p. 92 tr. fr.

doute écrit avec un π minuscule, suivant la tradition paléographique byzantine qui n'emploie pas de caractères majuscules pour les noms propres (les exemples du mot Πόλις écrit en minuscule pour désigner Constantinople sont fort nombreux.) Donc, les traducteurs slaves n'ont fait que traduire aveuglement ce qu'ils voyaient, en écrivant по градоу, et ainsi de suite.

4e point: à quelle époque ce discours fut-il rédigé?
Les faits relatés dans ce «logos» sont assez éloignés chronologiquement des événements historiques. Cela tendrait à démontrer que ce texte n'a pas été écrit aux environs de 969, mais beaucoup plus tard, lorsque la mémoire ne retenait que les faits principaux. Certes, l'auteur du discours a altéré intentionnellement la réalité historique, en insérant dans son texte, nous l'avons vu, des inexactitudes voulues. Mais il n'oserait jamais prendre cette liberté, s'il écrivait peu après la mort de Nicéphore. Par conséquent, ce texte a été rédigé longtemps après 969.

5e point: Pour quelle raison ce discours a-t-il été écrit et par qui[43]?
Il est à noter, en premier lieu, que Nicéphore Phokas n'a pas été le seul empereur assassiné à Byzance. Pourquoi, donc, a-t-on rédigé un «logos» ou un «bios» en vue d'idéaliser ou, qui mieux est, en vue de sanctifier Nicéphore, même longtemps après sa mort?

Etant donné que les événements historiques influencent et déterminent jusqu'à un certain point les courants idéologiques, aussi bien que la vie intellectuelle, spirituelle ou littéraire en général, qu'il me soit permis de faire un saut et de vous amener au Mont Athos. Cela faciliterait notre enquête.

Le Mont Athos, habité bien avant le Xe siècle par des anachorètes, devint, en premier lieu, et grâce à l'initiative de Nicéphore Phokas et de ses successeurs, le *Centre de l'Orthodoxie*. A mon avis, des raisons politiques plutôt que la piété des empereurs ou la forte personnalité de saint

---

[43] D'après Turdeanu (*op. cit.*, p. 42 43), ce slovo entre dans le cycle des ouvrages consacrés «aux femmes diaboliques» (voir ci-dessous n. 31). Selon le même éditeur, ce texte a été rédigé à quelque bourgade ou village de la Macédoine bulgaro-serbe, imprégnée de culture byzantine, au XIVe siècle, par un ecclésiastique qui vivait dans un milieu populaire, habitué aux métaphores ambiguës (*op. cit.*, p. 33). En aucun cas, selon Turdeanu, ce texte ne pouvait être rédigé par un moine, voire au Mont Athos, à cause des phrases provocantes de Théophano adressées à son époux.

Syrku émet une autre théorie. Certes, il ne dit nulle part dans son livre, que ce slovo a été rédigé au Mont Athos (erreur commise par Turdeanu, *op. cit.*, p. 17, où il ne donne même pas les références des pages du livre de Syrku).

En quelques mots, d'après Syrku, l'auteur de ce slovo connaissait bien Manassès, le troisième «récit» d'Ibn-Al-Athir sur Théophano et le texte de Matthieu d'Édesse concernant Nicéphore et ces événements. De cette manière Syrku a été amené à la conclusion que l'auteur a rédigé ce récit vers la fin du XIIe siècle ou au début du XIIIe siècle, c'est-à-dire après la parution du texte mentionné d'Ibn-Al-Athir et de Matthieu d'Édesse, avec lesquels notre texte a des points communs, selon lui ; cet auteur appartenait, toujours d'après Syrku, au milieu qui avait vu naître l'œuvre de Manassès, d'Ibn-Al-Athir et de Matthieu d'Édesse. Par conséquent, il devait être moine, pourvu d'une culture assez large, bref un moine vivant dans un des monastères fondés ou «protégés» par Nicéphore ou par Tsimiskis (Syrku, *op. cit.*, p. 103 110).

Quant à la version bulgare, il pense qu'elle a été traduite du serbe, pendant la «période serbe» de la littérature bulgare, au XIVe siècle (*ibid.*, p. VI—VII) et qu'elle a acquis un caractère semi-légendaire (*op. cit.*, p. 108).

Athanase, imposaient la création de ce grand centre monastique qui devait englober, sous peu, plusieurs peuples de l'État byzantin, depuis l'Italie jusqu' à l'Arménie et l'Ibérie, les peuples des Balkans y étant, bien entendu, inclus. Plusieurs facteurs encourageaient la fondation de ce grand centre de l'Orthodoxie sur cette Peninsule, située entre l'Occident et l'Orient au cœur des Balkans[44].

L'année 1204 marque un tournant décisif dans l'histoire de Byzance, sur plusieurs plans. Constantinople, l'« œil » de l'Oikoumeni, tombait entre les mains des Latins, des catholiques. On ne savait pas alors, si, une fois perdue, Constantinople redeviendrait jamais le cœur de Byzance.

En 1204 la situation change également pour le Mont Athos. A mon avis, il est alors plus que jamais un barrage aux exigences toujours croissantes des catholiques et un pôle d'attraction pour les peuples des Balkans.

D'autre part, à cause des querelles intestines entre les épigones de Byzance, les moines athonites ne savaient plus qui était le vrai porteur de l'œucuménisme orthodoxe, étroitement lié à l'idée impériale[45].

Il faut signaler, qu'à partir de 1204 jusqu'à l'avènement de Michel VIII Paléologue, il y a une grosse lacune dans les dossiers de tous les couvents du Mont Athos. C'est-à-dire qu'à partir de la chute de Constantinople jusqu'en 1259, aucune trace d'acte émis par les épigones de Byzance (empereurs de Nicée ou de Trébizonde, despotes d'Épire) n'a été repérée au Mont Athos. D'autre part, dans les documents byzantins, émis après la reprise de Constantinople, aucune mention n'est faite de documents provenant des chancelleries de Nicée, de Trébizonde ou d'Épire.

Ce phénomène, que personne n'a jamais remarqué, à ma connaissance, est très caractéristique ; il nous permet de saisir le climat qui régnait sur la Sainte Montagne au cours de cette période critique. Pendant plus de cinquante ans, ses moines n'ont demandé aucun privilège, aucune confirmation ou nouvelle concession, à ceux qu'ils refusaient de reconnaître comme les successeurs légitimes de Byzance. Ils n'ont rien demandé, bien entendu, non plus, aux conquérants latins, leurs pires ennemis. Bref, ils ont refusé de reconnaître comme leurs maîtres ceux à qui le Mont Athos avait dévolu à cette époque ; à savoir, en premier lieu, les Latins, puis les despotes d'Epire et, enfin, les empereurs de Nicée.

---

[44] L'importance accordée par Nicéphore au Mont Athos, tout de suite après la fondation du couvent de Lavra par saint Athanase, est évidente. Dans des lettres émises, sans aucun doute, au nom de l'empereur, par Syméon Magistre et *logothète du drome*, l'Athos est mis au rang des plus grands centres monastiques de l'Empire byzantin, tels que l'Olympe de Bithynie, le Kyminas et le Latros (cf. l'édition de ces lettres par J. Darrouzès, *Epistoliers byzantins*, Paris. 1960, p. 146—147 et 149—150). — Voir sur ce point également le témoignage de la *Vie* A de saint Athanase (éd. Pomjalovsky, p. 26).

[45] Cf. l'article récent de D. Năstase, *Le Mont Athos pendant l'occupation latine de Constantinople*, dans « Byz.-Neugr. Jahrbücher », 22, 1977, p. 125 et suiv. Ses constatations coïncident jusqu'à un certain point avec les nôtres. D'autre part, notre argumentation concernant les raisons pour lesquelles le discours sur Nicéphore a été rédigé, etc., confirme, à notre avis, sa thèse sur l'œcuménicité du Mont Athos après 1204.

Le Mont Athos, pour ainsi dire, se replie sur lui-même; et, avec le temps, il acquiert un rayonnement croissant parmi les peuples orthodoxes.

On n'est pas à même de préciser quand et comment la Sainte Montagne, *Centre spirituel* de Byzance depuis la deuxième moitié du X^e siècle, se substitua, pour ainsi dire, aux yeux des peuples orthodoxes à Constantinople, en s'appropriant, à partir du XIII^e siècle, non seulement l'idée œcuménique de l'Orthodoxie, mais également *l'idée impériale de Byzance assujettie*, sur un plan idéologique et intellectuel.

De cette manière le Mont Athos devint, non seulement le Centre de l'Orthodoxie, mais aussi « *l'œil de l'Oikoumeni* », titre que portait jadis Constantinople[46].

Ce phénomène se présente d'ailleurs comme un fait déjà accompli depuis quelque temps, qu'il ressort d'un acte émis par Vladislav, voévode de Valachie, autrement Vlaiku Voda, ayant trait à la reconstruction du couvent de Kutlumus, déjà commencée par son père. D'après ce document, le voévode ferait ce qu'avaient déjà fait d'autres αὐθένται, Serbes, Bulgares, Russes et Ibères pour cette magnifique Sainte Montagne, l'œil, pour ainsi dire, de l'oikoumeni entière:

> Πρέπει καὶ τὴν αὐθεντίαν μου ποιῆσαι ὥσπερ δὴ καὶ ἕτεροι αὐθένται πεποιήκασι, Σέρβοι καὶ Βούλγαροι δηλαδὴ Ῥώς τε καὶ Ἴβηρες, μνημόσυνόν τε καὶ τιμὴν ἑαυτοῖς περιποιησάμενοι ἐν τῷ θαυμαστῷ τῷδε καὶ ἁγίῳ Ὄρει, τῷ ὀφθαλμῷ, ὡς εἰπεῖν, ἁπάσης τῆς οἰκουμένης[47].

A cause de ce changement qualitatif qui se produisit au Mont Athos devenu « l'œil de toute l'oikoumeni », on a dû chercher de nouveaux symboles incarnant l'idée impériale que la Sainte Montagne s'était appropriée. Saint Athanase ne répondait plus aux nouvelles exigences. Il fallait un empereur-symbole, représentant l'idée impériale. On n'a pas eu beaucoup de peine à le dénicher. Ce symbole ne pourrait être que le vrai fondateur du Mont Athos, l'empereur-martyr Nicéphore Phokas.

Ainsi, à mon avis, a-t-on conçu l'idée de rédiger une Vie ou un Éloge ou un « logos » en l'honneur de cet empereur; un discours dans lequel ce dernier serait représenté comme un modèle de la vie ascétique et comme un martyr-saint.

Je serais tentée de soutenir que ce fut dans le couvent fondé avec l'appui moral et financier de Nicéphore, à savoir à la Megisti Lavra, qu'un moine grec, de culture moyenne, réalisa cette idée, en rédigeant un « logos » en l'honneur de saint Nicéphore; dans ce même couvent qui conserve toujours une Acolouthie grecque, écrite en l'honneur du même saint-empereur-martyr.

L'idée qu'un Bulgare aurait pu rédiger ce discours en l'honneur de saint Nicéphore doit, pour ma part, être exclue, étant donné l'attitude hostile et outrageante de Nicéphore vis-à-vis des Bulgares. Ce

---

[46] Cf. E. Fenster, *Laudes Constantinopolitanae*, Munich 1968, p. 132 et suiv.
[47] P. Lemerle, *Actes de Kutlumus*, Paris, 1945, N° 25, l. 8—10.

sont des nuances que seuls des savants ignorants et l'Histoire et la Littérature byzantines, base de ce « slovo », soient inaptes à saisir.

D'autre part, l'idée qu'un Serbe aurait pu rédiger ce discours, me semble aussi dépourvue de fondement. En effet, s'ils avaient eu besoin de symboles, les Serbes les auraient recherchés en la personne d'Etienne Nemanja, et non pas en celle d'un empereur grec, décédé depuis longtemps — surtout à une époque où ils tentaient eux-mêmes, à tout prix, de soutenir que le peuple serbe était le seul vrai épigone de Byzance, « le nouveau peuple élu » par Dieu[48].

Il est évident qu'à un moment donné, qu'on ne peut pas préciser, le discours en l'honneur de saint Nicéphore passa, avec d'autres récits monacaux, dans le cycle des « récits populaires », tels que le récit « d'Adam et Eve », « la mort d'Abraham », etc.

Vu l'importance que le Mont Athos a acquis pour les peuples slaves et balkaniques, surtout après 1204[49], le « logos » en l'honneur de saint Nicéphore a été traduit en une ou en plusieurs langues slaves, au XIII[e] ou au XIV[e] siècle. C'est ainsi que ce texte pénétra, probablement après avoir subi quelques modifications, dans les littératures slave, « roumaine », et, plus tard, russe, occupant une place considérable parmi les textes apocryphes ou autres, que la tradition manuscrite nous a transmis conjointement à ce « slovo »[50].

En effet, sa tradition manuscrite est très éloquente : ce n'est pas par pure coïncidence que dans ces manuscrits (datant du XIV[e] au XVIII[e] s.) le texte sur l'empereur Nicéphore figure parmi des textes d'origine byzantine (Dioscorides, pharmacothérapie, la vie de saint Alexis, des textes apocryphes byzantins, etc.).

Je cite parmi ces récits, à titre d'exemple : « la vie d'Esope », qui

---

[48] Voir sur ce point D. Dimitrievič, *L'importance du monachisme serbe et ses origines au monastère athonite de Chilandar*, dans *Le Millénaire du Mont Athos*, *op. cit.*, p. 265 et suiv.

[49] Sur la fondation ou la reconstruction de certains couvents du Mont Athos par des Serbes, par des voïévodes de Valachie, etc., notamment au XIV[e] siècle, voir N. Oikonomidès, *Les actes de Dionysiou*, Paris 1968, p. 5 et suiv. — Au sujet du rayonnement exercé par le Mont Athos sur les peuples balkaniques à cette époque, voici ce que Cartojan (*op. cit.*, vol. II, p. 15) écrit : « Muntele Athos cu numeroasele lui mânăstiri [. . .] sârbeşti, bulgăreşti şi româneşti a jucat [. . .] un rol important în vieaţa de cultură a creştinătăţii ortodoxe. A fost, precum s'a spus cu dreptate, un fel de "bibliotecă centrală" a lumii ortodoxe. În această "bibliotecă centrală", pe lîngă textele sfintei Scripturi, pe lîngă literatura liturgică, dogmatică şi hagiografică, se află şi un mare număr de legende apocrife ».

[50] Cf. les remarques de P. Syrku, *Zur mittelalterlichen Erzählungsliteratur aus dem Bulgarischen*, dans *Archiv für slav. Philologie*, vol. 7, 1884, p. 78 et suiv. Sur la diffusion de ce « slovo » voir notamment l'intéressant exposé de Turdeanu (*op. cit.*, p. 36—52).

provient d'un original grec[51], « le testament d'Abraham », conservé en deux recensions, traduites en slave et en « roumain », d'après des textes établis initialement en grec[52], et ainsi de suite. Le problème de l'origine de tous les textes transmis par les mêmes manuscrits que le « slovo » en l'honneur de Nicéphore est très vaste et ferait l'objet d'un autre article.

Quoiqu'il en soit, il faut admettre, qu'il y a toujours eu, à travers les siècles, à côté des rapports officiels, et malgré les ruptures officielles, un substrat permanent de culture sur plusieurs plans (courants idéologiques, théologie, littérature, art, etc.), qui s'infiltrait du monde byzantin dans les peuples slaves et balkaniques, qui prenaient petit à petit conscience de leur rôle historique.

---

[51] Cf. H.-G. Beck, *Geschichte der byzantin. Volksliteratur*, Munich, 1971, p. 29 et suiv. — Cartojan, *op. cit.*, vol. II, p. 251 et suiv.

[52] Cf. M. Delcor, *Le testament d'Abraham ; introduction, traduction du texte grec et commentaire de la recension longue*, Leyde 1973. E. Turdeanu, *Le testament d'Abraham en slave et en roumain*, dans « Oxf. Slavic Papers », Nlle série, 10, 1977, p. 3 et suiv.

UNE VERSION ROUMAINE D'HÉRODOTE AU XVII^{e} SIÈCLE (II) *

DORU MIHĂESCU

Des données précieuses pour la définition de l'aspect linguistique de la plus ancienne version roumaine des Histoires d'Hérodote nous sont fournies par les domaines morpho-syntaxique et lexical, que nous nous sommes proposé de présenter, dans cet ordre, dans les pages qui suivent.

II. ÉLÉMENTS MORPHO-SYNTAXIQUES

1. Forme du pluriel *mănule* (<mănă) (237, 326, 425, 487).

La forme usuelle dans la langue roumaine d'aujourd'hui est *mî(i)-nile;* la variante étymologique *mîn(u)* (<lat. *manus)* peut être rencontrée encore en Moldavie (partiellement) et isolément en Transylvanie (Alba Iulia, Dej, Tîrgu Mureş) (v. ALR I, vol. I, c 49, Puşcariu, LR I, p. 340, c 35). Dans le centre de la Moldavie on peut noter aussi actuellement le pluriel *mînuri*, créé par analogie.

Les attestations du XVI^{e} siècle prouvent l'existence de la forme actuelle *mînele (mîinile)* en Valachie, de la forme étymologique *mînule* en Moldavie et des deux formes concomitamment dans le Banat—Hunedoara. La délimitation est tout aussi nette dans les documents du siècle suivant : la forme étymologique (v. la IV^{e} déclinaison latine) *mînule* est caractéristique pour la Moldavie (à de rares exceptions près), celle analogique — *mîinile* — pour la Valachie. Après 1700, la variante *mînile* commence à apparaître dans les documents moldaves[135]. *Mînule* existe

---

* *Abréviations:* Costin, Cr. ung. = Miron Costin, Crăiia ungurească ; Costin, Let = Miron Costin, Letopisețul Țării Moldovei de la Aron Vodă încoace ; DLR(DA) = Dicționarul limbii române (Dicționarul Academiei) ; DocRomA = Documente privind istoria României. Veacul XVII. A Moldova ; Acat = Acatistul ; Mol = Molitvelnic de înțeles ; Par = Parimiile ; Ps = Psaltirea în versuri ; Ps sl-rom = Psaltirea slavo-română ; VSf = Viața şi petrecerea sfinților (toutes des traductions de métropolite Dosoftei) ; DRHB = Documenta Romaniae historica. B Țara Românească ; Haşdeu, Cuv Bătr=B. P. Haşdeu, Cuvinte din bătrîni ; Isp Zap = Ispisoace şi Zapise (documente slavo-române) publicate de Gh. Ghibănescu ; Mardarie, Lex = Mardarie Cozianul, Lexicon slavo-românesc ; Sur Izv = Surete şi izvoade (documente slavo-române) publicate de Gh. Ghibănescu ; Tiktin, Dicț = H. Tiktin, Dicționar român-german ; Ureche, Let = Grigore Ureche, Letopisețul Țării Moldovei ; Uric = Uricariul cuprinzător de hrisoave, anaforale şi alte acte din suta a XIV—XIX, atingătoare de Moldova. Sub redacția lui Theodor Codrescu ; VarlCaz = Mitropolitul Varlaam, Cazania ; VarlIoas = Viața sfinților Varlaam şi Ioasaf, tradusă la 1648 de Udrişte Năsturel.

[135] I. Gheție, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 222—224 ; I. Gheție, *op. cit.*, p. 159.

chez différents auteurs modaves de la période 1600—1700, parmi lesquels Dosoftei[136].

Dans l'*Hérodote* de Coşula on enregistre certaines formes populaires du pluriel comme *zăli (zălĭ)* (=*zale*) (388), *folĭ* (à côté de *foi* et de *foale*) (88, 126, 261). On y trouve, de même, le singulier *săcrii* (156). On pourrait signaler encore la fréquence particulière des féminins créés au moyen des suffixes *-oaie*, *-oaică: dumnezăoae* (14), *leoae* (189, 269), *şărpoae* (189), *persoaică* (325). Ces suffixes étaient des plus fréquents au XVII[e] siècle dans le parler moldave, alors qu'en Valachie on employait généralement pour de telles situations le suffixe *-easă*.

2. Forme du vocatif *oame* (247, 377).

Le vocatif *oame (ome)* est attesté dans plusieurs sources du XVI[e] siècle [137]. Après 1600, nous avons noté de pareilles formes dans *Cazania* de Varlaam (217[r], II, 89[v]), dans l'*Hérodote* de Coşula et dans quelques copies manuscrites de l'ouvrage dit *Chronographe Danovici* (mais dont la traduction initiale en roumain a été attribuée par N. A. Ursu à Dosoftei[138]). Ainsi, dans l'archétype et probablement, en partie, dans l'autographe des chronographes de ce genre (ms. 3517 BARSR, 550[r])[139], dans sa copie moldave extrêmement fidèle achevée en 1689 (ms. 86 BARSR, 409[v]), dans les versions ultérieures moldaves de 1707 (ms. 108 BARSR, 397[v]) et de 1732 (ms. 1469 BARSR, 386[r]), ainsi que dans la version valaque de 1758, dérivée directement des mss. 3517 et 86 (ms. 1070 BARSR, 493[v]), on trouve le vocatif *oame (ome)*. Dans d'autres copies valaques un peu plus libres, cependant, l'archaïsme a été abandonné en faveur de la forme courante et normale *omule* (v. ms. 2757, 464[v] — de 1736 — et ms. 1073, 491[v] — de 1783).

Dans les versions les plus anciennes — les ms. 3517 et 86 — on rencontre, chose curieuse, la forme *ome* utilisée aussi à l'accusatif, dans la formulation *pre ome D(u)mn(e)dzău* (551[r], 410[v]). Cette forme d'expression, non attestée jusque là, n'est toutefois pas adoptée par les versions ultérieures, même pas par les versions moldaves de 1707 et de 1732 (mss. 108, 1469).

Ces faits donnent lieu, quant au problème qui nous occupe, à deux observations :

— par ses attestations du XVII[e] siècle, le vocatif *oame (ome)* établit un trait d'union entre la langue de la traduction des *Histoires* d'Hérodote et celle des plus anciennes versions roumaines du *Chronographe Danovici;*

— l'attitude des copistes des chronographes du XVIII[e] siècle à l'égard de la forme *ome* prouve son caractère archaïque, en premier lieu en ce qui concerne son emploi à l'accusatif, mais aussi pour ce qui est du vocatif.

Par conséquent, l'existence du vocatif *oame* dans la version roumaine des *Histoires* d'Hérodote représente une preuve de l'ancienneté

---

[136] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 291, 348.

[137] O. Densusianu, *op. cit.*, p. 145.

[138] Voir « Cronica », *art. cit.*

[139] Iulian Ştefănescu, *Cronografele româneşti:* tipul Danovici, I[re] partie. *Opere istorice*, Bucureşti, 1942, p. 129—172.

de la traduction ; sa mention, y compris dans la copie de 1816, s'explique par le caractère conservateur du langage des copistes, ainsi que par leur fidélité envers l'original.

3. Existence de l'article défini féminin singulier proclitique *îi, ai: jaful îi Ios* (4), *vrajă ai Litus* (137).

De pareilles expressions du génitif-datif ne sont encore attestées au XX^e siècle que dans le Maramureş et, isolément, dans le nord de la Transylvanie. Pour la période 1500—1600 il en existe des exemples dans le Maramureş et le sud-ouest de la Transylvanie (v. *Palia de la Orăştie);* pour le siècle suivant, on dispose également d'un assez grand nombre d'attestations moldaves[140]. La forme *ai* au lieu de *ei, ii, îi* représente certainement une erreur, probablement de la part du second copiste pour lequel ce genre d'article constituait déjà un archaïsme.

4. Numéral adverbial *de(i)dă ori* (134, 164, 369, 396, 455).

N. A. Ursu considère que cette forme représente de fait *de da ori*, modifiée par les copistes. Le numéral ordinal suivi de *zi* (jour) est habituellement *a dao zi* (125, 344, 440, 441, 471, 472) et une seule fois *a dăo zi* (380). Mais quand le copiste doit écrire *a doua oară*, il est dans l'embarras et écrit *a doăară* ou *a dooară* (252), ce qui nous fait croire que dans le texte initial il y avait peut-être *a da(o) oară*. Ces détails confirment l'opinion ci-dessus sur la forme du numéral adverbial. *De da ori* aussi bien que *a da oară* dérivent de *de dao ori* et de *a dao oară* et s'expliquent par haplologie dans la phonétique syntaxique. Le même auteur affirme que cette variante phonétique du numéral adverbial est spécifique pour Dosoftei et il soutient cette idée par des citations de *Psaltirea în versuri* et de *Vieţile sfinţilor*[141]. Nous pouvons leur ajouter deux attestations de *Vieţile sfinţilor* et trois du *Chronographe* attribué par Al. Elian à Dosoftei — VSf., 187^v, déc., VSf., 29 déc ; ms. 3456, 58^r, 63^r (deux apparitions) ; la même forme, *de da ori*, se retrouve dans les deux manuscrits identiques représentant les versions les plus anciennes de la traduction du *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 75^v, 307^r ; ms.86, 76^v, 242^r). Contrairement au cas du vocatif *oame*, cette fois-ci on rencontre une variante modifiée — *doa* — même dans les copies moldaves relativement proches (ms. 108, 70^r, 212^v ; ms. 1469, 209^r). Une seule fois, dans le ms. 1469 (63^v), la forme *da* est maintenue, suivie de *tre: a da oară şi a tre oară* (de tels numéraux ordinaux sans article enclitique sont attestés chez Dosoftei dans *Vieţile sfinţilor)*[142]. Dans les autres copies (valaques), ms. 1070, 1073, 2757, *da* est remplacé dans le contexte respectif par *duaoă* (ms. 1073, 70^v), *dooa* (ms. 2757, 78^v), *doa* (ms. 1070, 267^{r,v}), *doaoă* (ms. 1073, 256^r). Cette situation, qui est plus nette, plus tranchante que celle constatée précédemment en rapport avec le vocatif *oame*, confirme l'opinion que la forme en question a un caractère spécifique et donne lieu, à nouveau, à des formes communes dans les œuvres de Dosoftei, dans la traduction d'Hérodote et dans le *Chronographe Danovici*.

---

[140] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 230—231.
[141] N. A. Ursu, *op. cit.*
[142] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 140.

5. Doublement (par anticipation) du pronom personnel (la forme courte) au datif ou à l'accusatif — *nu-i vru să-i zică*, *nu-i vria să-i răspunză* (166), *nu-i poate să-i triacă* (217).

De tels doublements pronominaux sont caractéristiques pour la langue roumaine ancienne, qu'il s'agisse du pronom personnel comme ci-dessus ou du pronom réflexif comme dans *Psaltirea în versuri* de Dosoftei : *ne-am golitu-ne*, *m-oi ruga-mă*, *m-oi scula-mă*, *m-aş sui-mă*[143].

6. Emploi fréquent de la forme non accentuée du datif pour le pronom réflexif en position enclitique et à valeur de pronom possessif : *bărbatulu-ş* (508), *cuiburi-ş* (190), *fata-ş(i)* (127, 152), *ficiori-ţ* (374), *femei(a)-ş* (191, 325, 508), *moşie-ş* (451), *părinţă-şi* (151), *slugi-ş* (307), *soră-ş* (159), *stiagu-ş* (494), *acasă-li-ş* (425), *loruş* (54).

Il s'agit d'une modalité d'expression qui se maintient aujourd'hui encore, isolément, dans le langage populaire de Moldavie. Pour le XVII[e] siècle, on a signalé un certain nombre de cas semblables dans *Vieţile sfinţilor* de Dosoftei[144]. Nous avons également enregistré de telles constructions dans les mss. 3517 et 86 — *omulu-ş* (ms. 3517, 14[r]; ms. 86, 33[r]), *otacu-ţ* (ms. 3517, 224[v]; ms. 86, 185[r]). Les deux derniers exemples, offerts par l'*Hérodote* de Coşula, montrent que le possessif *-ş* peut aussi s'attacher à une forme accentuée ou non accentuée du pronom personnel au datif. La forme *loru-ş* semblait si bien soudée que le besoin d'une délimitation graphique entre les deux pronoms ne se faisait plus sentir.

7. Formes du pronom réciproque : *în de ei* (88), *în de eiş* (109), *între eiş* (34), *în de sine-şi* (132). Comme on le voit, la plupart des formes attestent aussi la présence du pronom réflexif enclitique au datif, délimité graphiquement dans le cas de *sine-şi*, mais non dans le cas de *eiş (= ei-ş)*. Par la combinaison des variantes entre *eiş* et *înde ei* on arrive à la forme usuelle d'aujourd'hui *între ei* (à titre régional, en Moldavie du nord, on rencontre encore *înde ei). Înde eiş* existe au XVII[e] siècle chez Dosoftei, dans *Vieţile sfinţ lor*[145].

8. Pronoms indéfinis *cineş*, *niştine* (69, 105, 162, 214, 325) (76, 134, 238).

Cine-ş « chacun » et *niştine* « quelqu'un » constituent des présences remarquables dans l'ensemble assez important de pronoms indéfinis de l'*Hérodote* de Coşula (également, entre autres — *fiişcari*, *fiiştecare*, *fiiştecarile*, *fiiştecine*, etc.). *Cine-ş* représente un composé formé de la même façon que ceux examinés plus haut.

9. Forme verbale archaïque *putridi (a)* (353).

A côté des nombreux verbes iotacisés du type *crez*, *poci*, *răspunză*, *ţiu*, *văz*, on rencontre une seule fois cette variante archaïque, présente dans les textes du XVI[e] siècle[146]. On la rencontre aussi chez Dosoftei, de même parallèlement à de fréquentes formes iotacisées[147] : *i-au putre-*

[143] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 348 ; pour des exemples à pronom personnel chez Dosoftei, v. Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 144.
[144] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 141.
[145] *Ibidem.*
[146] Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 513—514.
[147] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 142.

dit (VSf. 123^r, 13 novembre), *putredeşti*, *putreditu-le-au* (*Chronographe* — ms. 3456, 58^v, 136^r). Elle apparaît également dans le *Chronographe Danovici: au putredit* (Chronographe, ms. 3517, 178^v ; ms. 86, 153^r). A noter que la forme avec *d* ne se maintient dans aucune des variantes ultérieures moldo-valaques vérifiées, ce qui prouve son caractère spécifique — ms. 108, 137^v, ms. 1469, 134^v : *au putredzit;* ms. 1070, 165^v, ms. 1073, 173^r, ms. 2757, 155^r : *au putrezit.*

10. Anciennes formes du parfait simple *făcum* (479) et *fum* (= *furăm*) (489).

Dans ce sens et aussi en tant que témoignages de l'ancien parfait latin, on a mentionné : *dede*, *diade*, *dederă*, *diadiră*, *didiară*, etc.[148] Ce sont des variantes normales au XVI^e et au XVII^e siècles, donc encore un argument en faveur de l'ancienneté du texte.

11. Existence de formes verbales analytiques du plus que parfait de l'indicatif, avec une nuance de moment ou de durée : *au fost pripus* (360), *au fost tăcînd*, *n-au fost vrînd* (36), *l-au fost văzînd*, *au fost fugind* (221). Par là, la configuration des temps de l'indicatif correspondait plus que le roumain d'aujourd'hui à celle de l'italien ou de l'albanais. Actuellement, des formes du type *am fost văzut*, *m-am fost dus* sont encore en usage dans le parler populaire du nord de la Moldavie et de la Transylvanie. Les autres sont périmées.

12. Utilisation des formes d'infinitif présent du verbe *a vrea: va să privească* (13), *nu va să mă lasă* (365), *le vria părea rău* (442).

Les attestations révèlent une situation inverse de celle de la langue actuelle : d'une part, *va* n'est pas employé comme simple auxiliaire mais indépendamment, à titre prédicatif ; d'autre part, *vrea* apparaît en posture d'auxiliaire. On n'est pas fixé avec certitude jusqu'à ce jour quant à l'ancienneté et à la diffusion du premier phénomène[149]. En ce qui concerne le second, sa présence a été signalée dans l'œuvre de Dosoftei, *Vieţile sfinţilor*[150].

13. Forme verbale à nuance impérative *ia-mblă* « haide » (allons !) : *ia-mblă să ne arăţ* (176), *ia-mblă*, *dar împăratul rămăe* (363), *ia-mblă de-m spuni* (391), *ia-mblă . . . să ne sculăm de aicia* (512).

Compte tenu des données offertes par les dictionnaires et d'autres attestations, les constructions du type *ia-mblă*, *ia-mblaţ* ont été considérées comme spécifiques pour la langue de Dosoftei[151]. En dehors des exemples connus de *Psaltirea în versuri*, *Molitvenic*, *Parimii* et *Vieţile sfinţilor*, nous en citerons quelques autres tirés soit d'ouvrages dont la paternité est certaine, soit de ceux attribués à l'auteur de *Psaltirea în versuri: ia-mblă* (VSf., 187^r, 1^er décembre ; Chronographe — ms. 3517, 154^r ; ms. 86, 134^v), *ia-mblaţ(i)* (VSf., 107^v, 126^r, 177^v — 4, 14, 30 nov., 39^v — 16 mars ; Chronographe — ms. 3456, 25^v, 118^v). Bien que la paternité de Dosoftei pour la traduction du soi-disant *Chronographe Danovici* soit, à notre avis, douteuse, on peut conclure avec certitude à la

---

[148] H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 109.
[149] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 170.
[150] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 112.
[151] N. A. Ursu, *op. cit.*, p. 4.

prépondérance nette de cette construction verbale dans l'œuvre du métropolite moldave, parallèlement à sa présence dans l'*Hérodote* de Coşula.

14. Utilisation sporadique de l'infinitif long : *a se înnecaria* (460), *a să luaria* (285). L'infinitif long, sous la même forme articulée *(a cearerea, a murirea, a prăvirea)*, apparaît également chez Dosoftei dans *Vieţile sfinţilor*[152].

15. Union des articles enclitiques *-le*, plus rarement *-a* aux formes adverbiales ou pronominales : *aiurile(a)* (45, 191, 204), *aşijdirile(a)* (73, 187, 185, 394), *deneoarile* « adineauri » (221), *nicăiuria* (247), *nicăiurile(a)* (22, 174, 361, 378, 439, 467), *nimerile*, *nimirile* (70, 75, 117), *pretutindirile(-a)* (27, 127, 167, 212, 267, 438, 464, 510), *tutindirile* (132). Comme on peut voir, c'est là un procédé fréquent dans la langue du traducteur des *Histoires* d'Hérodote, qui emploie le plus souvent la forme du pluriel de l'article.

Dans une contribution antérieure, où seul *pretutindirilia* était donné comme exemple, le segment final ajouté était dénommé « particule déictique »[153]. De tels adverbes « articulés » avec *-a*, *-le* ou *-le* + *a*, nous en avons rencontrés aussi dans le *Chronograhe Danovici* (ms. 3517, 86) : *aiurile(a)* (ms. 3517, 96^v, 393^r ; ms. 86, 92^r, 300^r), *pretutindirea* (ms. 3517, 337^v ; ms. 86, 262^v), *pururilea* (ms. 3517, 232^v ; ms. 86, 191^r). Les variantes réalisées par l'adjonction de *-a* sont aujourd'hui encore usuelles dans le parler populaire (v. *aşijderea*, *nimenea*, *pretutindenea)*.

16. Forme adverbiale *acmu* (3, 4, 5).

Acmu n'est plus attesté de nos jours. Les copistes de la traduction d'Hérodote transcrivent fidèlement cette forme archaïque, surtout dans les premières pages ; ensuite, ils la remplacent par *acum* ou *amu*. Aux XVI^e et XVII^e siècles, *acmu* était caractéristique pour le parler de la Moldavie et de la Transylvanie du nord.

17. Adverbe *cum* « cît », dans les expressions *cum mai de sirg(u)* (141, 196, 250, 377, 468), *cum mai curănd* (367).

L'acception « cît » de l'adverbe modal *cum* a été relevée autant dans les sources du XVI^e siècle que dans la littérature roumaine moderne. En échange, l'expression *cum mai de sîrg(u)* « cît mai repede » (aussi vite que possible) est plutôt rare, même au XVII^e siècle. Nous l'avons rencontrée chez Dosoftei (VSf., 157, 24 nov.) et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 132^r, ms. 86, 118^v). Essayant de la retrouver dans des versions ultérieures moldo-valaques du *Chronographe*, nous nous sommes rendu compte qu'elle a dû avoir un caractère limité et peu habituel, puisque les copistes ont préféré la remplacer : ms. 108, 1469, 1073 — *cum mai curund* (curѣndu) (169^r, 166^v, 223^r) ; ms. 2757 — *cum mai de grab* (198^v).

---

[152] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 142.
[153] M. Marinescu-Himu, *op. cit.*, p. 312.

18. Position enclitique du pronom personnel, la forme non accentuée, à l'accusatif : *să lovi cu sirii la Magdol şi birui-i Necos* (140), *Domnul tău Camvis, Psaminite, întreabă te pentru cari lucru* . . . (152). Ce genre de constructions permet de mieux comprendre et de mieux expliquer celles discutées plus haut, qui illustraient la répétition enclitique du pronom personnel, la forme non accentuée, au datif et à l'accusatif (v. pt. 6). Les premières peuvent maintenant être comprises comme des formes hybrides entre celles à pronom enclitique (du genre de celles mentionnées ici) et celles à pronom proclitique, en usage dans la langue actuelle.

On trouve de même dans le texte une formulation inhabituelle, autant par la position des termes dans la proposition que par la présence redondante du pronom personnel au datif : *eşti mie surorii mele ficior* (233).

19. Absence de la négation *nu* dans des propositions coordonnées copulatives introduites par *nici: nici cuptoare fac, nici foc aţîţă; nici eu voi mergi, nici pre alţii voi trimite* (56, 407). Cette fois, ce sont les constructions de la langue actuelle, dans lesquelles l'existence de la conjonction ou de l'adverbe *nici* n'exclut en général pas celle de la négation *nu*, qui apparaissent comme redondantes. Le type d'expression souligné alterne dans le manuscrit de Coşula avec celui littéraire d'aujourd'hui (sa présence peut être consignée aujourd'hui encore dans le parler populaire).

20. Changement de la position du pronom personnel sujet (par rapport au verbe auxiliaire et aux pronoms réflexif, personnel complément, relatif) : *s-au ei bucurat* (157), *vă eu sfătuesc* (180), *li-am noi supusu-le* (359), *v-am eu adunat* (498), *ce va şi el zice* (123).

L'anastrophe du pronom sujet est le résultat de la tendance évidente à placer toujours celui-ci aussi près que possible du verbe proprement dit. Une telle tendance n'existe plus actuellement.

21. Constructions et emplois archaïques de l'adverbe *foarte: foarte o stîncă tare; foarte cioplită frumos* (128), *lat foarte, tare foarte* (73, 253), *o foarte iubi* (146), *pustiul cel foarte* (102), *nu să foarte ploă, nu-l foarte mănîncă, nu-l foarte crezu* (79, 89, 126).

Il s'agit, dans la plupart des cas, de constructions inverses de celles en usage dans la langue littéraire contemporaine (à l'exception de l'exemple *pustiul cel foarte)*. Pour comprendre la possibilité de certaines des formulations mentionnées, il faut avoir présent à l'esprit le caractère beaucoup plus indépendant et l'aire sémantique plus ample de l'adverbe *foarte* dans le roumain du XVII^e siècle (cf. aujourd'hui le parler populaire et régional).

L'examen d'ensemble des particularités morpho-syntaxiques donne lieu à certaines observations, autant sur l'aspect linguistique dans sa totalité que sur les questions controversées de l'*Hérodote* de Coşula.

Dans leur grande majorité, les éléments qui viennent d'être analysés constituent des archaïsmes du point de vue de la langue roumaine actuelle et certains d'entre eux ont disparu maintenant même des parlers populaire et régionaux. Cette constatation générale et ses différents

arguments concrets, comme le pluriel *mînule*, le vocatif *oame*, l'article indéfini féminin proclitique *îi*, le numéral adverbial *de da ori*, la répétition du pronom personnel non accentué au datif ou à l'accusatif le pronom réflexif enclitique à valeur possessive, les formes du parfait simple *fum, făcum*, l'emploi des formes verbales *va, vrea*, la construction *ia-mblă*, l'adverbe *acmu*, la locution verbale *cum mai de sirg*, l'anastrophe du pronom sujet, etc. sont des arguments convaincants en faveur de l'ancienneté du texte et permettent de le rapporter à la phase linguistique du début de la seconde moitié du XVII[e] siècle. Des faits nouveaux viennent ainsi à l'appui des conclusions formulées à la suite de l'examen du domaine phonétique.

Or, l'auteur dans le langage duquel des éléments linguistiques pareils à ceux mentionnés plus haut reviennent le plus souvent est Dosoftei : sur les 19 particularités morpho-syntaxiques relevées dans la traduction d'Hérodote, 11 apparaissent dans différentes œuvres du métropolite de Moldavie, ce qui n'est le cas d'aucun autre auteur roumain du XVII[e] siècle. Mieux : deux éléments à circulation restreinte — le numéral adverbial *de da ori* et la forme verbale à nuance impérative *ia-mblă* — n'ont été presque exclusivement attestées jusqu'à ce jour que chez Dosoftei. Les investigations spéciales que nous avons entreprises dans ce sens, par exemple en cherchant le numéral adverbial dans plusieurs chronographes manuscrits moldo-valaques, n'ont fait que nous confirmer dans l'idée que ces deux éléments de langage ont connu une diffusion des plus limitées.

Ainsi, les observations fournies par les faits phonétiques et morphosyntaxiques en rapport avec les problémes posés par la plus ancienne version roumaine des *Histoires* d'Hérodote convergent, comme époque, vers le XVII[e] siècle et, comme auteur possible, vers le métropolite Dosoftei. Tâchons de voir maintenant dans quelle mesure les données du lexique pourront contribuer à clarifier ces problèmes.

★

ÉLÉMENTS LEXICAUX*

1. *Ai* « ail » (<lat. *alium*) (215).

Considéré aujourd'hui comme un régionalisme du nord de la Transylvanie et du Maramureş, ce terme a été enregistré aussi pour la période plus ancienne dans des sources septentrionales (v. DA I, 1, 1913, p. 78). Nous ne disposons pas d'autres attestations pour le XVII[e] siècle.

2. *Apătos* « plein d'eau, riche en eau » (<lat. **aquatosus*) : *scad şi apile şi bălţile şi toate căte sănt apătoasă* (99). C'est avec cette signification que l'adjectif *apătos* apparaît au XVII[e] siècle chez Dosoftei, dans *Psaltirea în versuri* (DA I, 1, 191).

3. *Aret* « garde » (ét. inc.) : *tocmiră paveţăle cele mari ca să le fie aret lor* (504). L'emploi de ce terme avec le sens qu'il a ici n'est plus

* Pour la vérification des formes dans le texte original, nous nous sommes servi de l'édition : Hérodote, *Histoires*. Texte et traduction par Ph. Legrand. I—IX, Paris, «Les Belles Lettres », 1960—1970.

usuel. Les attestations connues proviennent de chez N. Costin, I. Neculce et en général de Moldavie (DA, I, 1, 238).

4. *Arină (anină)* « sable » (< lat. *arēna*) (95, 103, 157, 187, 188, 267, 345). *Arină* figure dans certaines sources antérieures à 1600, comme *Psaltirea scheiană* ou *Codicele voronețean*, mais est toujours remplacé par *năsip* chez Coresi, ce qui pourrait constituer un indice de son caractère de régionalisme du nord du pays. Au siècle suivant, le terme est attesté le plus souvent chez Dosoftei (Ps., ps. 77, p. 257; Ps. sl.-roum., 98^v, Par., 59^v; VSf., 46^r, 5 oct., 216^r, 13 déc, 109^v, 5 mai, etc.) et, en général, dans les sources du nord de la Moldavie et de la Transylvanie (ms. 497, 34^r; ms. 1348, 51^r; ms. 170, 89^v; ms. 540, 91^r; ms. 5882, 123^r). Dans la traduction d'Hérodote nous avons également rencontré assez souvent le dérivé *arinos (aninos)*, parfois substantivé — *aninosul* (96, 103, 186, 266, 269).

5. *Armată* « flotte » (<gr. byz. ἀρμάτα) (directement ou par la filière slave) (200, 316, 410). Dans le Dictionnaire de l'Académie (t. I, 1, p. 261), la forme *armată* est considérée comme un néologisme dérivé du français ou de l'italien, alors que *armadă* (ngr. ἀρμάτα) serait entrée dans la langue roumaine plus tôt, à savoir vers le début du XVIII^e siècle (DA I, 1, 258). Outre les exemples ci-dessus, nous pouvons en citer d'autres du XVII^e siècle — v. ms. 3252, 29^r (l'année 1673); ms. 3517; ms. 86, 322^r, 324^r, 328^v, 344^v, 379^v, 421^v, 445^r; 251^v, 253^r, 256^v, 267^r, 290^r, 311^v, 320^r, 339^v. Dans le ms. 3156 on trouve la variante à *h* prothétique, *harmată* (44^v, 208^v, 217^r, 250^v, 271^v, 323^r). Les trois derniers manuscrits — des chronographes — remettent en question le nom du métropolite Dosoftei[154].

6. *Atocma* « exactement, de même que » (281, 365, 465). O. Densusianu signale l'adverbe *atocma* comme l'une des formes intéressantes de la langue de Dosoftei (ILR, XVII^e siècle, 43). Dans DLR (I, 1, 357—358), on en trouve également des exemples puisés chez N. Costin, D. Cantemir et dans la Bible de 1688 (formes aussi bien adverbiales qu'adjectivales).

7. *Bahnă* « marécage » (< ukr. *bahnó*) (93, 103, 117, 131). Nous avons rencontré ce terme dans certains documents de Moldavie du XVII^e siècle, chez Dosoftei (Mol., 2^v) et dans la Bible de Bucarest (465, 706), où il représente l'une des manifestations de l'influence de Moldavie. A l'est des Carpates il existe isolément aujourd'hui encore dans le parler populaire et dans la toponymie.

8. *Bogaz* « détroit » (< turc *boghaz*) (219, 234, 236, 278, 307, 311, 312, 325, 357, 358, 361, 368, 372, 380, 389, 400, 406, 411, 416, 439, 452, 461, 471, 476, 492, 498). *Bogaz (boaz)* a été enregistré dans la Chronique de Miron Costin et dans les deux manuscrits identiques du Chronographe Danovici — ms. 3517; ms. 86, 296^r, 301^v; 235^r, 238^v. Dans l'*Hérodote* de Coșula, *bogaz* ou parfois *bogazul de la Vizantiia* « le détroit de Byzance » est employé pour rendre les toponymes Hellespont et Bosphore du texte original. Nous n'avons rencontré qu'une seule fois dans

[154] Al. Elian, *op. cit.;* N, A. Ursu, *op. cit.*

notre texte une forme dérivée — *bogazănii* (389, dans le texte original, VII, 107, Ἑλλησπόντιοι).

9. *Boz* (pl. *boji*, *bozuri*) « dieu païen, idole » (< sl. *bozi*, pl. de *bogŭ* « Dieu ») (10, 12, 21, 24, 28, 56, 68, 93, 146, 172, 299, 333, 404, 457). Ce mot était usuel dans la langue roumaine du XVII^{e} siècle : il est attesté dans le *Chronographe* de Moxa, dans des livres et des manuscrits religieux provenant de toutes les provinces roumaines et tout au long du siècle. Chez Dosoftei, nous l'avons rencontré dans *Vieţile Sfinţilor* (39^{v}, 79^{r}) et dans le Chronographe (ms. 3456, 13^{r}).

10. *Breb* « castor » (< sl. *bъbrъ (bebrъ)*, idem) : *iaste şi un iazăr mare şi iaste glod şi trestie pregiur dănsul şi sănt acolo brebi şi vidre şi alte jiganii multe* (241). Le Dictionnaire de l'Académie ne mentionne pas cet exemple. Nous ne connaissons pas d'autres attestations du XVII^{e} siècle.

11. *Buhai* « taureau » (< ukr. *buhaj*) (261, 335). Parallèlement à son synonyme *taur*, ce terme est encore en usage aujourd'hui en Moldavie, dans l'est du Maramureş, la Dobrodja (ALR II SN, vol. II c 298). Pour le XVI^{e} siècle il existe une seule attestation, dans un document de Galata (Iaşi)[155], et pour le siècle suivant une autre, toujours de Moldavie, datant de 1620 (Doc. Rom., A, IV, n° 623, p. 490).

12. *Buzdugan* (< turc *bozdogan* « gourdin, massue » (335). Pour la période 1650—1700 nous avons noté ce terme dans la *Chronique* de Miron Costin et dans la *Bible* de Bucarest (v. également DA I, 1, 715).

13. *Caic* « barque » (< turc kaik, idem) (232, 389). *Caic* est enregistré dans des sources roumaines à partir du XVII^{e} siècle, plus précisément à partir de 1620, dans *Codex Neagoeanus* — Hunedoara (v. ms. 3821, 4^{v}), où sa présence, du point de vue territorial, est surprenante et semble indiquer le recours à un original d'en-deçà des Carpates. Nous l'avons rencontré également dans la *Chronique* de Miron Costin, dans le ms. 3231 (*Minunile Maicii Domnului*, 229^{r}) et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517 ; ms. 86, 193^{v}, 255^{r} ; 163^{r}, 208^{r})

14. *Carătă (carîtă)* « voiture » (< it. *caretta*, par une filière sud ou est-slave) (374, 495). Le terme est usuel dans la langue roumaine du XVII^{e} siècle, étant attesté dans des sources diverses, imprimées ou manuscrites, tant de Valachie que de Moldavie. Chez Dosoftei, on le trouve dans *Acatist* (17^{v}), *Parimii* (78^{v}), *Vieţile Sfinţilor* (v. DA I, 2, p. 142).

15. *Casie* « cannelle » (< gr. κάσια, idem, directement ou par l'intermédiaire du sl. *kasia)* (116, 189). Le Dictionnaire de l'Académie (I, 2, 179) qualifie le terme de « néologisme adopté par les premiers traducteurs du Psautier », renvoyant à la *Psaltirea Scheiană* et à la Bible de 1688.

16. *Catargă* « longue barque à voiles et à rames » (< gr. byz. κάτεργον — cf. russe *katorga*, *katerga)* (63, 67, 140, 163, 194, 199, 285, 286,

---

[155] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 223.

288, 324, 353, 448). *Catargă*, avec cette signification, peut être noté jusqu'en 1700 dans la Chronique de Miron Costin, dans les miscellanées historiques de Moldavie de 1673 (ms. 3252, 24^v), ainsi que dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517 ; ms. 86, 255^r, 306^v ; 208^v). Dans *Pravila* de Vasile Lupu, traduite par Eustratie le Logothète, on trouve la forme *catergă*, dans le sens de « travail sur la galère » (p. 128, 175).

17. *Cerdac* (< turc *čardak*, idem) (118, 375). Les attestations assez nombreuses, tant en Valachie qu'en Moldavie, durant l'intervalle 1600—1700 démontrent le caractère usuel du mot dans les parlers respectifs. Il en existe également une attestation dans le Nouveau Testament de Bălgrad (v. également DA I, 2, 296—297).

18. *Cergă* (< turc *čerga*, mag. *cserga*, *cserge*, tzig. *čerga*, v. DA I, 2, 301). Le terme est actuellement en usage dans le Maramureş et isolément en Moldavie, Olténie et Transylvanie. Au XVI^e siècle, il a été relevé dans un document de Moldavie[156] ; de même, pour la période 1600—1700, il n'est attesté qu'en Moldavie.

19. *Chilum* « arme en forme de bâton avec une de ses extrémités en forme de hache » (cf. pol. *kilof*, srb. *čulum* < turc *külünk* — DA I, 2, 357) (226, 228). Nous avons enregistré le terme, sous la forme *chilom*, dans la *Bible* de Bucarest (721) et dans le ms. 3231 (103^r). La variante mentionnée ci-dessus ne se trouve, jusqu'en 1700, que chez Dosoftei (VSf. 128^r, 15 nov.).

20. *Cinii* « outils, instruments » (< sl. *činije* < *činiti* « arranger, former, faire » (197, 498). Aujourd'hui, c'est un régionalisme à circulation sporadique en Bucovine. Le terme est attesté pour la première fois au XVII^e siècle dans *Pravila* de Vasile Lupu (78, 115), dans les documents de Bistriţa (Doc. Bistr. I—II, n° 195, p. 19—1672) et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 180^v, 181^r, 390^r ; ms. 86, 154^v, 297^r).

21. *Conac* « lieu d'arrêt, halte, distance entre deux haltes » (< turc *konak*, idem) (377, 395, 453). Sous ces acceptions, actuellement archaïques, le mot peut être rencontré chez Miron Costin (Cr. ung., 26 ; Let., 49). Au cours de la même période circulaient les dérivés *conăci* (a), qui se trouve dans *Îndreptarea legii* — 1652 (453) et *conăcar*, signalé dans un document moldave (Isp. Zap., III, n° 113, p. 158, 1661).

22. *Crilă* « bande, détachement militaire » (< sl. (vsl., bulg., scr.) *krilo* « aile » (213, 396). Nous ne disposons pas d'autres exemples pour le XVII^e siècle. Le terme n'est plus actuel dans les parlers moldaves.

23. *Custa* (a) « vivre » (< lat. *constare*) « demeurer inchangé » (89, 130, 155, 472). Le mot a été enregistré de nos jours dans le Bihor, les Monts Apuseni, le Banat, Hunedoara. La seule attestation jusqu'en 1600 se trouve dans *Palia* de Orăştie[157]. Au XVII^e siècle, nous l'avons rencontré dans quelques documents de Moldavie (Doc. Rom., A, V,

---

156 *Ibidem*, p. 276.
157 *Ibidem*, p. 280.

n° 466, p. 354 — 1622; Isp. Zap., I, n° 95, p. 164 — 1632; Isp. Zap., II, n° 17, p. 33 — 1643; Sur. Izv., V, A, n° 94, p. 103 — 1685, etc.), dans *Cazania* de Varlaam (307, 379), dans le *Nouveau Testament* de Bălgrad (303^r), dans le *Psautier* de Bălgrad de 1651 (6^v), dans un manuscrit de Moldavie de 1646 des Epîtres (ms. 85, 24^r) et fréquemment chez Dosoftei (Ps., ps. 40, p. 136, ps. 60, p. 198, Mol., 77^r, Par., 38^r, etc.), où il existe souvent le dérivé régressif *cust* « vie, existence » (Ps., ps. 89, p. 312, Mol., 126^v). Il est donc permis de considérer que l'on est en présence d'un régionalisme.

24. *Diac* « scribe, employé de chancellerie » (< sl. *dijakŭ* < grec). (100, 194, 196, 390). Les nombreuses attestations du XVII^e siècle, pour la plupart provenant de documents, prouvent nettement le caractère de régionalisme moldave de ce terme. Parallèlement, dans les documents valaques, on ne trouve que le synonyme *gramatic (grămătic)*.

25. *Dimocratie* (< gr. δημοκρατία) : *cum au zis ca să fie la perș dimocratie adică să fie cu toții cetățănii mai mari nu unul* (325). Signalé comme néologisme dans *Istoria ieroglifică* de Cantemir[158], le terme était, en réalité, entré depuis quelques temps déjà dans la langue roumaine, ainsi qu'il ressort de l'attestation ci-dessus et d'une autre dans le livre *Cheia înțelesului* (f. 30^v), publié en Valachie en 1678. A remarquer la forme correspondant à l'étymon et l'explication fournie par le traducteur roumain d'il y a plus de trois cents ans pour la nouvelle notion, à savoir « que tous les citoyens soient grands et non pas un seul ».

26. *Divan* « conseil de jugement, tribunal » (< turc *divan)* (9, 324). Ce terme, dont l'origine était due au contexte politique, était d'usage courant au XVII^e siècle en Valachie comme en Moldavie, autant dans le langage des documents que dans celui des livres religieux.

27. *Dodei* (a) « fâcher, inquiéter, gêner » (< sl. *dodejati)* (112, 114, 217, 245, 268, 297, 461, 486). Pour la période 1600—1700, nous avons rencontré le verbe *a dodei* souvent et dans des sources de natures diverses (religieuse, historique, juridique, documents) des trois provinces roumaines. Tout comme dans la traduction d'Hérodote, le terme apparaît fréquemment chez Dosoftei (v. Ps., ps. 41, p. 141; Par., 23^v, Vsf., 74^v etc.).

28. *Doftor* (lat. *doctor -is*, par le grec) (82, 147, 196, 197). Le mot apparaît dans les sources du XVII^e siècle sous plusieurs variantes : *doftor (doftur)* dans un document valaque de 1627 (Doc. Rom. Hist., B, XXI, n° 282, p. 463), chez Udriște Năsturel (VarlIoas, 177), chez Miron Costin (Let., 218), dans *Cheia înțelesului* (105^r), chez Dosoftei, dans *Viețile sfinților* (161^v, 25 nov.), *dohtor* dans un *Pateric* manuscrit moldave post 1650 (ms. 68, 197^v). Dans le *Chronographe Danovici* on trouve la variante *doftor* (ms. 3517, 81 ; ms. 86, 80^v) et le dérivé correspondant *doftorie* (ms. 3517, 75^v, 76^r; ms. 86, 77^r). Dans l'*Hérodote* de Coșula le dérivé est *doftorie* (116, 196, 197), donc une fois de plus comme dans les mss. 3517—86.

---

[158] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 392, 400.

29. *Dughiană* « boutique » (< turc *dukïan*) (214). Nous avons rencontré ce terme au XVII^e siècle dans plusieurs sources originaires pour la plupart de Moldavie (documents, à partir de 1623 — Doc. Rom., A, V, 297, p. 223), dans *Leastvița* de Jean Climaque et dans *Cazania*, les deux ouvrages étant traduits par Varlaam (ms. 493, 11^r ; VarlCaz, 485), dans *Pravila* de Vasile Lupu (65), etc. Toujours en Moldavie, nous l'avons rencontré dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 273^r, 287^r ; ms. 86, 220^v).

30. *Eghipti* « Egyptiens » (sous l'influence du gr. Αἰγύπτιοι) (110, 150). A côté de la forme *eghiptean*, expliquée par *misirlean* (< turc *Misir* « Egypte ») — *eghipteanii adică misirleanii* (94) et devenue même dans un cas *eghiptenean* (124) ou, par dérivation, *eghipteneşti* (pl.) (128, 265), on trouve aussi cette variante synonyme, due à l'influence grecque et rare au XVII^e siècle, attestée chez Dosoftei dans *Vieţile Sfinţilor* — *împăratul eghiptilor* (245^r, 30 décembre) et indirectement dans le *Chronographe* — *boerii eghipteşti* (ms. 3456, 40^v). Toujours chez l'auteur du Psautier en vers il existe un autre terme du même type — *eftiopi* au lieu de *eftiopieni* (« Ethiopiens ») (Ps., ps. 71, p. 236).

31. *Elefanzi* (gr. ἐλεφάντες (pl.)) — *elefanzi adică pili* (269). Le mot habituel dans le langage du XVII^e siècle est *pil* (< turc dialectal *pil*, idem), que nous avons rencontré dans plusieurs sources aussi bien moldaves que valaques (v. *Cheia înţelesului*, 55^r ; la *Bible* de Bucarest, 694 ; ms. 170 — *Psautier moldave* 49^r ; ms. 1348 — *Lexique valaque*, 61^v, etc.), ainsi que dans la traduction d'Hérodote, non seulement comme explication du néologisme *elefanzi*, selon l'exemple ci-dessus, mais aussi indépendamment (ms. 114, 190). Dans le *Chronographe Danovici* apparaît la variante *elefandin*, expliquée de la même façon — *un elefandinu adecă un pil* (ms. 3517, 278^r ; ms. 86, 223^v).

32. *Feredeu* « bain » (< mag. dial. *feredö* — lit. *fürdö*) (230). Au XVI^e siècle le terme a été enregistré deux fois, comme toponyme, dans des documents de Moldavie[159]. Pour le siècle suivant, nous disposons de nombreuses attestations de sources provenant de Moldavie et de Transylvanie (v. VarlCaz, 374, Eustratie, *Pravila*, 44, *Uric* VII, A, p. 10, 12, ms. 4216 — *Molitvelnic* (transylvain), 211^v, ms. 170 — *Psautier* (moldave), 210^r, etc.). Chez Dosoftei, on le rencontre entre autres dans *Acatist* (12^v) et dans le *Chronographe* (ms. 3456, 107^r, 143^r, 208^r, 296^r). Dans le *Chronographe Danovici*, à côté de *feredeu*, on trouve aussi *feredeuş* « le serviteur qui a soin du bain de son maître » (ms. 3517, 166^r, 313^{r,v} ; ms. 86, 143^r, 246^r), forme qui n'est pas enregistrée dans les dictionnaires roumains et qui pourrait expliquer le dérivé *feredeuşesc* de *Vieţile Sfinţilor* (f. 28^v, 26 sept.), qui manque également dans nos dictionnaires[160].

33. *Flegmă* « lymphe, liquide lymphatique » (< gr. φλέγμα) (268). Nous avons enregistré ce terme avant 1688, à savoir dans les *Epîtres* de Bucarest, 1683, dans un contexte où l'influence de Moldavie est évi-

[159] I. Gheţie, Al. Mareş, *op. cit.*, p. 283.
[160] Lajos Tamás ne connaît pas non plus les deux formes — v. *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen*, Budapest, 1966, p. 332.

dente — *den sînge, den flegmă, den hiară plăviță și neagră* (il s'agit des éléments constitutifs du corps humain) (1r).

34. *Fur* « voleur » (< lat. *fur, -rem* (125, 126, 127, 136, 317). Dans le roumain du XVIIe siècle, *fur* était le mot habituel pour *hoț* « voleur ». Ses très nombreuses attestations proviennent de toutes les régions et de sources de nature différente.

35. *Gheometriia* (< gr. γεωμετρία): *gheometriia adică măsurarea pămîntului* (121). Jusqu'en 1688, le terme n'est attesté que chez Dosoftei (VSf., 192r). Son caractère de néologisme détermine le traducteur roumain à l'expliquer au lecteur.

36. *Hadămb (p)* « eunuque » (< turc *hadym)* (50, 148, 165, 178, 185, 197, 221, 315, 322, 455). *Hadîm (hadîmb)* apparaît dans plusieurs sources moldaves et valaques postérieures à 1600, depuis le *Chronographe* de Moxa (v. Hașdeu, Cuv. Bătr., I, 353) jusqu'à la *Bible* de Șerban Cantacuzino (354, 388). Dans le Dictionnaire de l'Académie (t. II, 1ère partie, p. 338), il est dit que la variante avec *b* appartenait à la Moldavie. Dans notre traduction d'Hérodote on trouve aussi le dérivé verbal — *hadămbi* (a) (455), qui existe aussi dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 399v ; ms. 86, 304v).

37. *Hatman* « commandant d'armées » (< pol. *hetman* < all. *Hauptman)* (16, 53, 55, 64, 87, 122, 204, 231, 253, 262, 272, 275, 288, 309, 312, 356, 363, 382, 407, 427, 439, 458). De par la nature même des *Histoires*, cette notion y est très fréquemment mentionnée. Plus d'une fois, le traducteur adapte la terminologie ancienne grecque à celle de son époque, aussi les commandants militaires des différents peuples antiques deviennent-ils . . . *hatmani*, comme dans la Moldavie du XVIIe siècle. On rencontre aussi la forme dérivée *hătmănie* (67, 313, 341, 387, 407).

38. *Haslă* « mot de passe » (< pol. haslo) (503). Le polonisme *haslă* apparaît également, au XVIIe siècle, dans le *Psautier* en vers de Dosoftei (ps. 88, p. 303) et dans la *Bible* de Bucarest (730), où il représente certainement une preuve de l'influence moldave, probablement en rapport avec le métropolite Dosoftei[161].

39. *Îmă* « mère » (comp. alb. *ëmë): spartanii pusără pază de socotia pre îmă-sa* (328). *Îm(m)ă (înmă)* existe dans des sources nombreuses et variées de la période 1600—1700, mais provenant seulement de Moldavie. Chez Dosoftei, le terme apparaît dans *Viețile Sfinților — îmă-sa, îmmei* (16r, 12 sept. ; 71r, 17 févr.) et dans le *Chronographe — îmă-ta, îmă-sa* (ms. 3456, 262v, 333v (au f. 262v, une autre main a remplacé ultérieurement, donc après 1732, date à laquelle le manuscrit original a été copié, *îmă-sa* par *maică-sa)*. Le terme existe également dans les versions du XVIIe siècle du chronographe Danovici (ms. 3517, 23v ; ms. 86, 39v), mais ne s'est pas transmis dans les cinq manuscrits du siècle suivant que nous avons examinés (même pas dans ceux de Moldavie) : v. ms. 108, 36r ; ms. 1469, 30v ; ms. 1070, 29v ; ms. 1073, 34v ; ms. 2757, 32v.

[161] N. A. Ursu, *op. cit.*, p. 5—6.

40. *Logoş* « nain » (ét. inc.) (162). En dehors de la traduction d'Hérodote, nous n'avons relevé ce terme avant 1700 que chez Dosoftei : *Vieţile Sfinţilor* (45ᵛ, 5 oct.) et le *Chronographe* (ms. 3456, 253ᵛ, 254ʳ) ainsi que dans la version du *Chronographe Danovici* du ms. 3517 ; 86 (382ᵛ, 383ᵛ, 292ʳ·ᵛ).

41. *Mъzdă* « pot-de-vin » (< sl. *mъzda*) (283, 416). *Mîzdă* se trouve dans plusieurs sources du XVIIᵉ siècle provenant du nord de la Roumanie, pour la plupart de Moldavie. Chez Dosoftei, le terme figure dans le *Psautier* en vers (ps. 14, 25, p. 42, 80), *Liturghier* (5ᵛ), *Parimii* (9ᵛ), *Vieţile Sfinţilor* (77ᵛ, 21 févr.).

42. *Meriae* (fém.) « homogène, tout d'une pièce », masc. *mereu* (< mag. *merö*, *merev*) (139). Ici encore, il s'agit d'un mot utilisé surtout dans les sources moldaves.

43. *Milion* (< ngr. μιλλιοῦνι, pol. *milion*) (235, 371). Le terme le plus fréquemment employé dans l'*Hérodote* de Coşula pour exprimer la notion de « grand nombre, multitude » est celui en usage dans la langue ancienne, à savoir *întunerec* (calqué sur le slavon тьма), mais dans notre manuscrit il a l'acception précise de « million » : *un întunerec adică o mie de mii* (370, 381, 414). *Milion* n'a plus été attesté jusqu'à la fin du XVIIᵉ siècle que chez Miron Costin (*Chronique*, 186)[162]. Cela prouve, d'une part, son caractère de néologisme et, d'autre part, que son emploi n'était pas forcément conditionné par l'influence d'un original.

44. *Monarh* (< ngr. μονάρχης, all. *Monarch*) (179). *Monarh* représente un autre néologisme que nous avons enregistré jusqu'en 1688 dans le livre valaque *Cheia înţelesului* — 1678 (31ʳ).

45. *Monarhie* (< ngr. μοναρχία) (22, 179). Même cas que ci-dessus pour *monarhie*, dérivé en roumain de *monarh* ou emprunté tel quel du néogrec. Le terme existe également dans *Cheia înţelesului* (30ᵛ), mais aussi chez Miron Costin, *De neamul moldovenilor* (28).

46. *Omăt* « neige » (< ukr. *obmet*) (99, 224, 465). Les attestations du XVIIᵉ siècle indiquent pour les trois synonymes *zăpadă*, *omăt* et *nea* une répartition à peu près semblable à celle de la langue actuelle (v. Puşcariu, LR I, c. 18) : le premier existe surtout dans les sources méridionales, mais parfois aussi dans les autres zones (v. par exemple le ms. 4642, *Molitvelnic du Bihor* (4ᵛ), où il coexiste avec *nea*, ou *Cazania* de Varlaam (99ᵛ), où il apparaît à côté d'*omăt*); le deuxième peut être rencontré en premier lieu dans les sources moldaves (sa présence dans la *Bible* de Bucarest — 1688 (365) doit être considérée comme accidentelle et l'effet de l'influence moldave) ; le troisième enfin, nous l'avons trouvé dans l'ouest de la Transylvanie (v. le *Nouveau Testament* de Bălgrad — 1648 (39ʳ) ou le *Molitvelnic* du Bihor mentionné ci-dessus (ms. 4642, 4ᵛ, 77ʳ). Ainsi, sous ce rapport aussi, la traduction d'Hérodote ne s'écarte guère de la zone linguistique établie.

47. *Pelecan* (< gr. πελεκάνος, lat. *pelecanus*) : *iar pelecanii păsările nu stъrcii îi tъmpină acolo şi nu-i lasă pre şărpi ce-i omoară* (114). Notre

---

[162] Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 267.

traducteur a rendu ἴβις ὄρνιθας de l'original[163] par *pelecanii pasările*, tout en ajoutant pour mieux expliquer ce syntagme le mot usuel *stîrcii*. Les trois appellations — ἴβις ὄρνιθας, *pelecanii păsările* et *stîrcii* — représentent de fait trois espèces différentes, mais leur ressemblance relative permet de passer de l'une à l'autre, afin que le lecteur roumain plus ou moins cultivé comprenne dans les grandes lignes de quoi il s'agit. Au demeurant, *pelecan* n'était pas un terme absolument inaccoutumé à l'époque : jusqu'en 1688 il est attesté dans le Psautier en vers (343) et dans la Bible de Bucarest (414) (dans ce dernier ouvrage il existe aussi un synonyme slave, aujourd'hui tombé en désuétude, *babiță*, v. p. 77).

48. *Răpublică* (< lat. *respublica*) : *întăi lăsă domniia și făcia răpublică la Militos să fie toți de o mănă* (il est question d'Aristagor — n. n.) (288). Ce terme n'apparaît plus jusqu'en 1688 que chez Miron Costin[164]. La voyelle *-ă-* s'explique par la prononciation dure de la consonne *r*, dont nous avons déjà parlé. Dans l'*Hérodote* de Coșula, la forme sans *-s-* est peut-être due aux copistes ou à l'influence occidentale.

49. *Rocoși (răcoși)* (a se) « se soulever, se révolter » (< pol. *rokoszyć się*) (24, 43, 53, 54, 64, 163, 205, 260, 303, 305, 311, 313, 340, 462, 463). Le verbe *rocoși (răcoși)* n'a été enregistré au XVII^e que dans les sources moldaves, fait qui concorde avec son origine polonaise. Nous l'avons rencontré chez Grigore Ureche (Let., 64), Miron Costin (Let., 24 ; Cr. ung., 45), Dosoftei (VSf., 99, 26 avril), dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 458^v). Dans la traduction d'Hérodote il existe également deux formes dérivées : *rocoșan* (23, 25, 297) et *rocoș* (v. également le pol. *rokosz*) (182, 312). Ce dernier terme, nous ne l'avons rencontré ailleurs, jusqu'en 1700, que chez Dosoftei (VSf., 99, 26 avril) et le Dictionnaire de l'Académie n'en signale aucun autre exemple pour la période suivante (v. DLR, IX, p. 510—511).

50. *Rodini* « jour de naissance ; création, fondation, inauguration » (< ukr. *rodini*) (217). Cet élément lexical de provenance ukrainienne, qui existe aujourd'hui encore, isolément, dans le nord de la Roumanie (nord de la Moldavie, Maramureș), se rencontre particulièrement, jusqu'en 1700, dans les œuvres de Dosoftei : le *Psautier* en vers (203), les *Vies des Saints* (22^r, 18 sept. ; 212^r, 13 déc. ; 106^v, 2 mai), le *Chronographe* (ms. 3456, 130^r, 224^r). On le rencontre également dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 337^v ; ms. 86, 262^v) (v. DLR, IX, p. 516).

51. *Scală* « port » (< gr. byz. σκάλα < lat. *scala*) (68, 145, 216). Le terme a été enregistré au XVII^e siècle chez des auteurs moldaves : le logothète Eustratie (Prav., 72), Grigore Ureche (Let., 70) et Miron Costin (Let., 180).

52. *Sclip* « voûte » (< pol. *sklep*) (74). Tout naturellement, vu son origine, ce mot apparaît dans des sources moldaves : dans un document de Bistrița de 1638 (Doc. Bistr., I—II, n° 89, p. 67) et chez Dosoftei

---

[163] *Ed. cit.*, II, p. 116.

[164] Voir O. Densusianu, *Opere*, t. III, *Limba română in secolul al XVII-lea*, p. 96 ; Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 267.

dans *Vieţile Sfinţilor* (5 juillet) (nous nous référons ici aux attestations antérieures à 1700).

53. *Scopos* « mélodie » (⟨ gr. σκοπός) : *au stătut la cърmă şi au zis un scopos şi sfърşind scoposul . . . ; pentru ca să nu auză scoposile lui* (ms., 9). Nous n'avons rencontré cet élément ailleurs, pour la période 1600—1700, que dans *Cazania* de Varlaam (196). Etant donné qu'il s'agit d'une forme ancienne et rare, l'éditeur de Vălenii de Munte la rend chaque fois par *epos*, ce qui est évidemment tout autre chose (v. 11).

54. *Sudui* (a) « injurier » (⟨ mag. *szidni). A sudui* circule aujourd'hui encore comme synonyme de *a înjura* « injurier » dans les parlers du nord de la Moldavie et de la Transylvanie[165]. Au XVII[e] siècle, nous le rencontrons dans des sources moldaves : *Pravila* de Vasile Lupu (51) et *Vieţile Sfinţilor* de Dosoftei (17 oct.). C'est par conséquent un indice pour la localisation de la traduction.

55. *Surgun* « exil » (⟨ turc *sürgün): şi aşa unii fugia de bună voe din cetatia aceia, pre alţii îi făcia surgun la Chipros* (261). *Surgun* n'apparaît dans les textes antérieurs à 1700 que dans l'expression *a face surgun* « exiler ». Sous cette forme, nous l'avons enregistré chez Miron Costin, *De neamul moldovenilor* (18).

56. *Şagaci* « blagueur, gai » (⟨ *şagă + aci*) (143, 144). H. Tiktin considère le terme comme un régionalisme moldave, renvoyant à la *Chronique* de Neculce et à Simion Florea Marian [166].

57. *Şlic* « une espèce de bonnet de laine » (⟨ turc *ičlik*; v. également le pol. *szlyk* (382). Cet élément lexical d'origine turque est attestée assez fréquemment dans différentes sources moldaves ou valaques du XVII[e] siècle, qu'il s'agisse de documents, de textes historiques, juridiques, religieux ou de lexiques. Avec cette différence toutefois que les sources valaques offrent chaque fois la variante *işlic* (v. *Mystirio*, 37[r] — Tîrgovişte, 1651 ; *Îndreptarea legii*, 232 — Tîrgovişte, 1652 ; *Lexicon slavoromân*, ms. 3473, 118[r] — 1673 ; idem, ms. 1348, 28[v] — 1683, etc.), tandis que les sources moldaves donnent toujours la variante *şlic* (Doc. Rom., A, IV, n[o] 394, p. 317 — 1619 ; le logothète Eustratie, *Pravila*, 79 — 1646 ; Miron Costin, *Letopiseţul*, 204 — 1675 ; Dosoftei, *Molitvelnic*, 46[r] — 1681). La forme qui se trouve dans la traduction d'Hérodote est par conséquent en pleine concordance avec les autres particularités régionales relevées jusqu'ici.

58. *Şugui* (a) « plaisanter » (⟨ vsl. *šegovati, šeguiǫ*) (100). *Şugui* (a) a été enregistré actuellement en Moldavie (ALR I, quest. n[o] 1322) et tout à fait isolément dans la région limitrophe, de l'est de la Transylvanie (ALR II, NS, vol. V, c 1242). Au XVII[e] siècle, nous l'avons encore rencontré chez Miron Costin (Cr. ung., 46), ce qui pourrait indiquer une diffusion semblable à celle d'aujourd'hui.

59. *Talant* « mesure de poids » (⟨ gr. τάλαντον) (75, 80, 128, 131, 136, 169, 184, 186, 197, 256, 280, 291, 352, 353, 370, 395, 430, 436, 512).

[165] I. Gheţie, *op. cit.*, p. 189.
[166] *Dicţionar român-german*, p. 1352.

60. *Taler* « monnaie d'argent (autrichienne) » (< all. *Taller)* (151, 184, 452). Dans la langue roumaine du XVII^{e} siècle, *talant* et *taler* avaient des situations complètement différentes, étant donné la différence fondamentale entre les réalités désignées par ces deux termes : *talant*, dans le sens de « monnaie antique », représentait un emprunt livresque, fréquent dans la littérature religieuse en raison des textes originaux gréco-slaves, tandis que *taler* désignait une monnaie de circulation intense à cette époque dans les pays roumains, constituant un terme vivant, populaire, présent couramment dans les documents (surtout en Moldavie)[167]. Habitué par les livres d'Eglise à l'acception de « monnaie » pour *talant*, le traducteur roumain des *Histoires* est embarassé par le fait que dans l'original le même mot signifie généralement « mesure de poids »[168]. Le correspondant grec étant le même, il n'apparaît pas de modifications formelles au terme roumain. L'incompréhension de la nouvelle signification ou, de toute façon, son caractère inaccoutumé par rapport à l'autre le détermine à employer la forme *taler* pour rendre aussi bien δραχμαί « monnaie » de l'original (452 ; v. original, VIII, p. 84) que μνέας (151, 184 ; éd. cit., III, 45, 138). La signification du grec μνέας, devenu *mine* en roumain, ressort nettement de l'explication qu'en donne Dimitrie Cantemir au début du XVIII^{e} siècle dans *Istoria ieroglifică: Talantul mare trage 80 de mine, iară mina 100 dramuri* (Le grand talent vaut 80 mines et la mine 100 drahmes)[169]. *Drahmă* « monnaie » est attesté au XVII^{e} siècle dans les traductions religieuses, comme élément livresque (*Nouveau Testament*, Alba Iulia — 1648, 89^{v} ; *Evangéliaire*, Bucarest — 1682, 71^{r} ; *Ceaslov* de Transylvanie, ms. 705, 107^{v}). Cependant, le traducteur d'Hérodote préfère employer le terme *taler*, qui n'est enregistré dans les sources qu'avec le sens de « monnaie » pour les deux formes grecques et donc pour les deux sens (« monnaie » et « mesure de poids »).

61. *Tăbărî* (a) « dresser le camp, faire halte » (< *tabără* « camp ») (236, 242, 326, 476, 478). L'ancienne acception de ce verbe est attestée au XVII^{e} siècle dans la *Chronique* de Grigore Ureche et dans la *Bible* de Bucarest[170].

62. *Tăftue* « revêtement du carquois » (*taftă* « taffetas » + *-ue)*: *iarăş mulți dintru dănşii* (il s'agit des Scythes, appelés comme d'habitude Tatars — n. n.) *belesc mănule cele drepte ale nepriiatinilor şi le facu*

---

[167] Pour *talant*, voir *Învățături*, 10^{v} (Cîmpulung, 1642) ; *Noul Testament*, 33^{r}, 315^{v} (Alba Iulia, 1648) ; Bible, 25, 15 (Bucarest, 1688), etc. Pour *taler*, voir Doc. Rom., A, I, n° 21, p. 15 (1601) ; Doc. Rom., A, III, n° 253, p. 162 (1614) ; Doc. Rom., B, II, n° 223, p. 241 (1614) ; Doc. Rom., A, V, n° 31, p. 30 (1621) ; Sur. Izv., V, A, n° 13, p. 26 (1644) ; Eustratie, Prav., 183 (1646) ; Doc. Buc., II, n° 94, p. 172, etc.

[168] Voir des contextes comme : *cum spun haldei 800 talanți de aur trage acelia* (il s'agit de l'autel et du trône en or du temple de Zeus) ; *1 000 de tălanți de zmirnă chieltuiesc haldei pre anu* (χίλια τάλαντα) ; *iar cele mai mari (vase) poartă şi de 5 000 de tălanți* (πεντακισχιλίων ταλάντων) ; *arapii aducia 1 000 talanți de tămăe* (χίλια τάλαντα) ; *dă la împărăție pre zi căte un tălant de bani* (τάλαντον ἀργυρίου) ; *celor ci nu le dau fata iată căte un talant de bani le dau* (τάλαντον ἀργυρίου). Dans les deux derniers exemples, *talant de bani* correspond à « talent d'argent » (τάλαντον ἀργιρίου dans l'original), ce qui montre que le traducteur avait toujours présent à l'esprit la notion de « monnaie ».

[169] Al. Rosetti. B. Cazacu. L. Onu, *op. cit.*, p. 405.

[170] Voir également Tiktin, Dicț., p. 1543.

tăftue de sigeți (227). La forme *tăftue*, dérivée de *táftă* (< pol. *táfta* < turc *taftá)*, a acquis le sens qu'il possède dans le contexte cité par extension du nom du matériel sur l'objet. Nous n'avons aucune autre attestation pour le XVII^e siècle. Le terme ne figure pas non plus dans les dictionnaires de la langue roumaine.

63. *Tălaichiță* « femme de mœurs légères » (cf. *tălaniță*, idem ; cf. ukr. *tallánica* « femme heureuse ») : *zic unii cum să fie aciastă piramidă a Rodopei* (ms. — *Robodei* — n. n.) *grecii ci era tălaichiță acolo* (131). Ici encore il s'agit d'un élément lexical enregistré une seule fois et qui manque dans les dictionnaires de la langue roumaine. Etant donné l'existence de la forme *tălaniță* avec le même sens, il ne serait point exclu qu'il s'agisse d'une simple erreur des copistes.

64. *Tăvălici* (< *tăvăluci* + *tăvăli* (a)) (226). H. Tiktin mentionne le dérivé *tăvăliciturǎ* (Dicț., 1569), attesté chez Dosoftei (VSf., 26 sept.), qui confirme l'existence du terme relevé dans la traduction d'Hérodote.

65. *Țărcălam* « voûte » (« mag. *cirkálom)*: *țărcălamul cerului și țencurile și pasul di la vaviloneni au luat grecii* (121). Jusqu'en 1700 ce terme n'apparaît que chez Dosoftei, dans *Viețile Sfinților* (I, 79^v), et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 82^v ; ms. 86, 82^r)[171]. Pour comprendre le mot *țencurile* « baguette, copeau », qui correspond à γνῶμον du texte original (éd. cit., II, 137), il faut tenir compte du diminutif *țencușă* (DEX, 985 ; Tamas, 812—813). Nous n'avons rencontré cette forme dans aucune autre source, ni dans aucun dictionnaire de la langue roumaine.

66. *Țintirim* « cimetière » (< mag. *cinterem* < lat. méd. *cimeterium)* (510). *Țintirim* est en usage aujourd'hui dans le parler populaire du nord de la Transylvanie, du Maramureș et du nord de la Moldavie. Pour le XVII^e siècle, nous avons des attestations en Moldavie, dans un document de 1638 (Uric, XI, A, p. 218), chez Dosoftei, *Viețile Sfinților*, où la forme latine avec la prononciation magyare *țemiteriu* est expliquée par *țintirim (țemiteriiul adecî țintirimul* — VSf. 84^v, 14 avril) et dans le *Chronographe Danovici* (ms. 3517, 189^v ; ms. 86, 160^v).

67. *Vъpъrstie* « unité de mesure des longueurs égale à 180—200 m » : *ceia ce nu foarte să țin cu pământul ei împart* (pămîntul — n. n.) *cu văpărstiia care iaste 90 stănjăni; parasangul iaste 30 de văpărste, adecă 4 mile, iar funiia iaste 8 mile* (93). Le terme ne figure pas dans les dictionnaires de la langue roumaine et il n'est pas attesté ailleurs jusqu'en 1700. Il correspond au grec στάδιον de l'original *(parasang* a été pris tel quel du texte grec — v. παρασάγγης, cependant que *milă* correspond à σχοῖνος (éd. cit., 69). Le traducteur a, comme on le voit, procédé de manières différentes, réalisant un système de mesures original, dont il a calculé les rapports : 1 *văpărste* = 90 *stînjeni* (approximativement 90 toises) ; 1 *parasang* = 30 *văpărste* = 4 *mile ;* 1 *funie* = 8 *mile.*

---

[171] Tiktin, Dicț., p. 1561 ; Tamás, *op. cit.*, p. 809 ; Al. Rosetti, B. Cazacu, L. Onu, *op. cit.*, p. 148.

68. *Volnici* (a, a se) « affranchir, s'affranchir » (v. *volnic)* (194, 293, 299). A côté de *volnic* « libre » (22, 41, 49, 54, 87, 129, 134, 252, 253, 398) et de *volnicie* « liberté » (54, 173, 181, 202, 250, 281, 301, 399, 467), éléments lexicaux fréquents dans différentes sources du XVII^e siècle (v. Doc. Rom., B, I, n° 107, p. 97 — 1603—1609 ; *ibidem*, B, II, n° 94, p. 91 — 1612 ; DRH, B, XXII, n° 6, p. 7 — 1628 ; *Învățături*, 43^v — 1642 ; ms. 4182, 177^r ; Ureche, Let., 87 ; Mardarie, Lex., 132, Uric., XV, A, p. 34 — 1673 ; Bible, 797 — 1688, etc.), voilà que dans la traduction d'Hérodote on rencontre aussi ce verbe peu habituel, attesté également dans la *Bible* de Bucarest[172].

69. *Zgău* « ventre » (< mag. *zugo)* (189, 241). Au XVII^e siècle, ce mot peut être relevé dans des textes de toutes les provinces roumaines, mais particulièrement de Moldavie et de Transylvanie ; au sud des Carpates, il n'apparaît qu'en Olténie (Mardarie, Lex., 67 — 1649) et dans *Îndreptarea legii*, 242 (Tîrgoviște — 1652), sous l'influence de *Pravila* de Vasile Lupu, 97 (Jassy — 1646). Compte tenu des autres attestations — VarlCaz, 92, 120 (Jassy, 1643) ; Nouveau Testament, 66^v (Alba Iulia, 1648) ; Dosoftei, Ps., ps. 7, p. 25 (1673) ; idem, Acat., 26^v (1673) ; idem, Ps. sl.-rom., 16^r (Jassy, 1680) ; *Sicriul de aur*, 158^r (Sebeș, 1683), *Ceasloveț*, 191^r (Alba Iulia, 1687) — nous estimons que *zgău* peut être considéré comme un régionalisme du nord de la Roumanie.

En ce qui concerne les formes dérivées présentes dans la traduction d'Hérodote, on relève la fréquence de celles obtenues à l'aide du suffixe *-ință: căință* « regret, repentir » (250), *făgăduință* « promesse » (146), *fericință* « bonheur » (5), *hălăduință* « existence paisible » (52), *mărturisință* « témoignage » (360), *nesfătuință* « manque de conseils » (360), *nesocotință* « irréflexxion » (360), *nevoință* « besoin » (252), *priință* « situation favorable, bienveillance » (318), etc. Bien que *nevoință* apparaisse dans plusieurs sources du XVII^e siècle — Evangéliaire de Govora, 213 (1642) ; Eustratie le Logothète, *Pravila*, 99 (1646) ; Nouveau Testament, 151^r (1648) ; Psautier, 2^v (Alba Iulia, 1651) ; *Sicriul de aur*, 150^v (Sebeș, 1683) ; Bible, 890 (1688), etc. —, bien que des formes du type *izbăvință* « salut », *mîntuință* « rédemption », *ustenință* « effort, fatigue » existent dans *Cazania* de Varlaam[173], il est indéniable que de tels dérivés sont plus fréquents que partout ailleurs chez Dosoftei et que *fericință* n'a jamais, jusqu'à ce jour, été attesté en dehors des œuvres de celui-ci[174].

Parmi les matériaux linguistiques si riches et si variés qu'offre à la recherche la plus ancienne version roumaine des *Histoires* d'Hérodote, nous avons retenu ce fond lexical représentatif, susceptible de suggérér la richesse du langage et de fournir en même temps de nouveaux indices quant à l'identité de la traduction. Sa structure relève, comme trait dominant, une remarquable synthèse de l'élément ancien, populaire, régional, d'une part, et du néologisme, dans ses formes les plus récentes, d'autre part, ces deux groupes d'éléments fort bien représentés ici par rapport au contexte général des auteurs et des sources du temps. Ce fait prouve que le traducteur d'Hérodote était tout aussi à l'aise avec le parler

[172] Tiktin, Dicț., p. 1769.
[173] O. Densusianu, *Limba română în secolul al XVII-lea*, p. 39.
[174] *Ibidem*, p. 45 ; N. A. Ursu, *op. cit.*

populaire qu'avec le langage savant, avec lesquells il entendait enrichir la langue roumaine et accroître ses possibilités d'expression, remplissant ainsi un but particulièrement important à cette époque. Or, il est indubitable qu'en ce qui concerne l'utilisation intense en littérature de l'élément populaire parallèlement aux apports savants, dans une synthèse originale, nul auteur connu jusqu'en 1688 ne peut soutenir la comparaison avec le métropolite moldave.

Des néologismes comme *armată*, *bogaz*, *dimocratie*, *elefanzi*, *flegmă*, *gheometrie*, *milion*, *monarh*, *monarhie*, *pelecan*, *răpublică*, *scopos* — qui se sont d'ailleurs conservés en grande partie — représentent le plus souvent de véritables « inédits » lexicaux dans la langue roumaine du temps et étonnent par leur caractère moderne ; du reste, pour *armată* et *democrație* — ici la variante ancienne, grecque — nos dictionnaires n'offrent que des attestations modernes.

Les éléments régionaux comme *ai*, *aret*, *anină*, *bahnă*, *buhai*, *custa* (a), *diac*, *feredeu*, *hadîmb*, *hatman*, *haslă*, *îmă*, *meriae*, *mîzdă*, *omăt*, *rocoși* (a ; a se), *rocoșan*, *rocoș*, *rodini*, *sclip*, *sudui* (a), *șagaci*, *șlic*, *șugui* (a), *țărcălam*, *ținterim*, *zgău* étaient caractéristiques au XVIIe siècle pour les parlers du nord de la Roumanie — Moldavie, Transylvanie septentrionale — et surtout pour la Moldavie. Certains d'entre eux — v. *anină*, *haslă*, *rocoși* (a ; a se), *rodini*, *sudui* (a), *țărcălam* — montrent que la traduction a été faite dans la partie nord de la Moldavie, zone linguistique plus conservatrice, où l'influence polonaise était puissante et où les échos magyars se faisaient sentir plus intensément qu'ailleurs (cf. aujourd'hui encore les éléments communs entre les parlers de Suceava, du Maramureș et du nord de la Transylvanie). L'aspect général du lexique, qui est archaïque en premier lieu, confirme une fois de plus l'ancienneté de la traduction. Le stade assez peu avancé des influences grecque et turque justifient d'autre part une datation relativement ancienne : vers le milieu du XVIIe siècle plutôt qu'à la veille de l'ère phanariote.

Une bonne partie des éléments lexicaux présentés plus haut se retrouvent dans le langage de Dosoftei, dans des œuvres qui lui appartiennent avec certitude ou qui lui ont été attribuées hypothétiquement : *apătos*, *arină*, *armată*, *atocma*, *bogaz*, *boz*, *carătă*, *catargă*, *cinii*, *custa* (a), *dodei* (a), *doftor*, *dughiană*, *eghipti*, *elefanzi*, *feredeu*, *gheometrie*, *haslă*, *îmă*, *logoș*, *mîzdă*, *pelecan*, *rocoș*, *rodini*, *sclip*, *sudui* (a), *șlic*, *tăvălici*, *țărcălam*, *ținterim*. *Gheometrie* n'apparaît nulle part jusqu'en 1688 en dehors des œuvres de Dosoftei. *Haslă* n'a été enregistré en général que dans la *Bible* de Bucarest, ouvrage à la réalisation duquel on a soutenu ces derniers temps que le métropolite moldave aurait participé[175]. *Rodini* apparaît aussi, avant 1700, dans le *Chronographe Danovici*. Pour *rocoș* il n'existe à l'heure actuelle aucune attestation ailleurs, c'est donc un élément spécifique pour la traduction d'Hérodote et pour les écrits de l'auteur du Psautier en vers. Il est, par conséquent, permis d'affirmer que les faits lexicaux fournissent de nouveaux arguments en faveur des conclusions formulées précédemment.

La richesse et la variété toutes particulières des faits linguistiques, autant sous le rapport phonétique que morpho-syntaxique et lexical,

[175] N. A. Ursu, *op. cit.*, p. 5—6.

font de la première traduction roumaine d'Hérodote un monument important, significatif pour une certaine phase de l'histoire de la langue roumaine. Etant donné la valeur du texte sous cet aspect, ainsi que l'importance d'une traduction aussi ancienne de l'œuvre du Père de l'histoire, en tant qu'acte de culture non seulement dans le contexte roumain, mais même dans une perspective européenne*, il est facile de comprendre l'intérêt de premier ordre que représente pour nous la tâche d'élucider de manière aussi convaincante que possible les problèmes qui se rattachent au précieux manuscrit découvert par Nicolae Iorga au monastère de Coşula il y a 70 ans. L'analyse linguistique des éléments représentatifs de cet ouvrage en rapport avec l'aspect général de la langue du XVII[e] siècle, reconstituée dans ses données essentielles au moyen de nombreuses sources, compte tenu dans chaque cas de la situation géographique, chronologique et des auteurs respectifs, permet de formuler les conclusions suivantes :

La traduction des *Histoires* d'Hérodote conservée à Coşula en copie a été effectuée dans la moitié septentionale de la Moldavie. En faveur de cette opinion on peut invoquer résolument les faits phonétiques, par certaines particularités spécifiques pour le parler de la zone nord de la Moldavie, par leur structure d'ensemble (v. la palatalisation des labiales, la fermeture de la voyelle *e* en position atone, le passage de *ă* à *a*, de *f* à *h*, l'existence du *ǧ* initial au lieu du *j* latin, etc.), enfin par le fait que tous les traits phonétiques enregistrés dans le texte peuvent être attestés en égale mesure dans des sources moldaves du XVII[e] siècle. Cette opinion est confirmée et renforcée par le nombre considérable des régionalismes de Moldavie et septentrionaux susmentionnés, qui contribuent en outre à une localisation plus précise dans le cadre de l'aire linguistique respective.

---

* Au milieu du XVII[e] siècle, il existait les traductions suivantes des *Histoires* d'Hérodote : latine, italienne, allemande (incomplète), anglaise (seulement les deux premiers livres) : « Die Reihe der Übersetzungen beginnt mit der ins Lateinische von L. Valla (datant de 1452—1456 — n.n.), die lange auch als Grundlage für Übersetzungen in die modernen Sprachen gedient hat ; die erste ins Italienische von M. M. Boiardo 1533 ; ins Deutsche von H. Stainer, Augsburg 1535 (unvollständig, aus Vallas übers.) ; ins Französische von P. Saliat, Paris, 1556 ; ins Englische von B. R. (nur B. I u. II), London 1584 » — v. Wilhelm Schmid, *Geschichte der griechischen Literatur,* I. München, 1959, p. 673). Puis, en 1665, est apparue une traduction hollandaise, imprimée à Amsterdam (v. *Catalogue général des Livres imprimés de la Bibliothèque Nationale,* t. LXXI, Paris, 1929, p. 226). En dehors des traductions susmentionnées, aucun catalogue des grandes bibliothèques d'Occident (comme celui cité ci-dessus), ni aucun ouvrage de bibliographie (bien qu'il en existe de monumentaux, parus dans différents pays d'Europe centrale, septentrionale ou orientale) ne font état jusqu'en 1700 d'une autre traduction, imprimée ou non, de l'œuvre du Père de l'histoire. L'ensemble de l'information bibliographique montre que la traduction en roumain (traduction complète, dans le sens que, même si par endroits le texte original a été résumé, elle comprend les neuf livres des *Histoires*), qui se situe dans le temps une dizaine d'années avant la parution de la version hollandaise, doit être placée tout près de la traduction d'Hérodote en latin et dans les principales langues de culture européenne de l'époque. En comparaison de l'édition londonienne de 1584, qui ne comprend que les deux premiers livres, la version roumaine du milieu du XVII[e] siècle a l'avantage d'être complète. L'opinion que nous venons de formuler s'appuie sur l'étude d'un grand nombre d'ouvrages de bibliographie bulgares, tchécoslovaques, grecs, yougoslaves, hongrois, polonais, russes et soviétiques, scandinaves. Leur liste complète, que nous ne jugeons pas opportun de publier ici, peut être consultée au compartiment spécial du fichier de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Nous tenons à ajouter que dans cette ample opération d'information et de vérification bibliographiques nous avons bénéficié de l'aide bienveillante de nombreux amis et collègues, tant de Roumanie que de l'étranger ; qu'il nous soit permis de leur exprimer ici, à nouveau, toute notre reconnaissance.

La traduction a été réalisée autour de 1650. Soutenir cette opinion, c'est reconnaître ipso facto comme valable le critère de datation proposé par Nicolae Iorga, c'est donc admettre que la parenthèse sur l'échec des Turcs au siège de Candie appartient au traducteur roumain, et non pas à un hypothétique traducteur du grec ancien en néo-grec, ainsi qu'on l'a cru et que l'on a même tenté de le démontrer par la suite. Les arguments de cette démonstration ont été présentés et discutés en détail dans notre introduction, aussi ne reviendrons-nous pas là-dessus maintenant. Nous jugeons toutefois nécessaires quelques observations sur les nombreuses parenthèses comprises dans la traduction. Leur contenu est fort varié, mais en dernière instance deux aspects importants s'en dégagent.

L'un que nous appellerons *explicatif;* le traducteur explique des faits concrets, des situations, des toponymes, des termes grecs pris de l'original, des choses qui lui paraissent curieuses, etc. et pour cela il a recours à des réalités contemporaines qui portent nettement l'empreinte de l'espace et du temps où il vivait. Cette manière de procéder répond, à notre avis, à une conception semblable à celle qui, afin de mettre les éléments d'une histoire très ancienne à la portée de ses lecteurs, l'a déterminé à transformer les dignitaires du monde d'Hérodote en rois, hetmans, *paharnici*, *stolnici*, *postelnici*, *comişi* (dignitaires des cours princières moldave et valaque — n.n.), les Scythes en Tatars, les Mysiens en Bulgares, et ainsi de suite.

Le second aspect reflète une conception, une attitude, ce qui permet de l'appeler *affectif:* à certains moments de la narration, le traducteur réagit devant les situations, les événements, les destins, dévoilant ainsi ses conceptions, ses connaissances, ses passions. Voici, pour mieux faire comprendre cette tendance, quelques catégories de telles parenthèses (les passages en question sont soulignés) :

a) celles qui ont pour but d'éclairer un certain moment de la narration en rappelant des faits relatés antérieurement : Dimarit, ficiorul lui Ariston pribagul împărat a laconilor, *carile am zis mai sus povestia cum au mers şi pentru căci au fugit de acolo* (sur Dimarit, fils d'Ariston : « ... dont j'ai relaté plus haut l'histoire de comment il est allé et pourquoi il s'est enfui de là ») ; ... Artavan persul cari era frate lui Darie unchiul lui Xerxis, *carile şi pre Darie au sfătuit mai nainte să nu margă asupra tătarilor şi nu-l ascultă* (sur Artavan, frère de Darius, oncle de Xerxès : « ... qui auparavant conseilla aussi à Darius de ne pas attaquer les Tatars et il ne l'écouta point ») (356, 360).

b) celles qui ont pour but d'expliquer des termes grecs pris de l'original : ... să fie la perş dimocratie, *adică să fie cu toţii cetăţănii mai mari nu unul* (à propos de démocratie chez les Perses : « ... c'est-à-dire que tous les citoyens soient des grandes, et non pas un seul ») ; căpitanul Evrivat ştiind monomahiia, *adică a să bate singur cu alt* (à propos de « monomahia » : « ... c'est-à-dire un combat singulier avec un autre ») (325, 341) ; celles qui expliquent ou localisent des noms de lieux en les rapportant à des faits contemporains : ... ceelalţi tătari i-au îngropat pre tot nărodul tătărăsc lăngă apa lui Tiris *(Nistru iaste această apă)* (à propos du fleuve Tyras : « ce cours d'eau est le Dniestr ») ; după aciastă iaste Nistrul carile dispre meazănoapte cură din ţara Nevridilor dintru un iazăr mare şi la gura lui lăcuesc greci ce le zicu nistrieni *(Tiris Nistrului*

zic) (toujours au sujet du Dniestr : « . . . ils appellent le Dniestr Tyras » (213, 224) ; Aceştia limbi toate sănt despre apusul Niprului lăngă apa lui Ipanis *(Buhul iaste aciastă)* (à propos du cours d'eau Ypanis : « il s'agit du Bug » (215) ; . . . despre amiazăzi spre Tavrica iaste oraşul Măiacului şi scala căriia îi zic *elineşte Scrimni ce să înțelegi răpi (acum îi zic Crăm)* (explication du nom hellénique « Scrimni » par le nom slave « Crăm » = Crimée) (216) ; şi aşa agiunsără la muntile Athosului *(undi acum iaste Sfăntagor)* (explication du « Mont Athos » par la dénomination slave « Sfăntagor ») (326) ; . . . alergară (les Scythes), după cum le iaste obiceiul lor, pănă la Hersonisos *(acesta Hersonisos iaste de la Țarigrad locul între Maria Niagră şi între cia Albă pănă undi să lărgeşte)* (« cette Chersonèse est, après Constantinople, le lieu compris entre la Mer Noire et la Mer Blanche, jusqu'où elle s'élargit ») (324) ; şi văzind Cleomenis aşa, cu oamenii lui şi cu ceia ci era rocoşani luară marginia cetăţii *(marginile acestia era la toate cetățile tărie cum iaste Edicula la Țarigrad acolo să închidia la nevoe)* (pour expliquer la prise d'une citadelle : « ces ouvrages avancés étaient le point fort de toutes les villes, comme Edikule à Constantinople, où ils pouvaient s'enfermer au besoin » (297) ;

c) celles qui essayent d'expliquer des choses curieuses ou qui ne sont pas claires : . . . iară înlăuntrul cătră miazănoapte spre văntul Voreas nu să poate vidia nimică pentru că zic ei cum să fie pene preste tot văzduhul *(care lucru socotesc să fie înțălegire pentru ninsoare ce să faci acolo)* (au sujet de ce qu'on raconte, à savoir que vers le nord, vers Borée, on ne voit rien parce que l'air est rempli de plumes : « je suppose qu'il s'agit de la neige qui existe là-bas ») (211), ce qui représente d'ailleurs l'explication anticipée qu'Hérodote lui-même donne un peu plus loin (218).

d) celles qui expriment une réaction du traducteur (par esprit religieux) : . . . *mare iaste Dumnăzău* . . . (« Dieu est grand ! » (399) ; *Aşa plăteşte Dumnăzău celor ce facu rău* (« Cest ainsi que Dieu punit ceux qui font le mal » (455).

Il nous semble évident que toutes ces parenthèses, tous ces commentaires sur le Dniestr, le Bug, la Crimée, Constantinople, la forteresse d'Edikule, la Chersonèse, les neiges du nord et la toute-puissance divine appartiennent au traducteur moldave et non pas à un quelconque traducteur ou copiste grec. La parentèse sur Candie entre elle aussi dans cette catégorie et il n'y a aucune raison de mettre en doute le fait qu'un homme cultivé de Moldavie ait pu connaître cet événement. Les deux échecs consécutifs des Turcs dans leurs efforts pour conquérir Candie (en 1645 et en 1649) avaient répandu partout la nouvelle de ces guerres, notamment dans les territoires soumis à l'Empire ottoman, et il est bien naturel que le traducteur roumain, qui n'avait nulle part ailleurs l'occasion de fournir une nouvelle positive sur cet empire, ait consigné avec satisfaction cet échec célèbre à son époque. Son état d'esprit devait être à peu près celui que l'on peut déduire d'une note faite par Dosoftei en 1689, lors de son exil à Strij (Pologne), à la fin du chapitre de son *Chronographe* sur la prise de Constantinople par les Turcs : « Depuis que les Turcs occupent Constantinople, il y a 236 ans maintenant, le

17 juin 7197. Ecrit à Strij. De Mehmet à Mehmet et à Soliman, que la sainte croix les tue» (ms. 3456, 323v).

En 1689 Dosoftei n'était plus métropolite de Moldavie, il ne se trouvait même pas sur le territoire de l'Empire, de sorte que ses sentiments politiques de toujours, accentués encore pour sûr par l'exil, pouvaient maintenant s'exprimer bien plus librement.

Ainsi, la parenthèse sur Candie s'intègre dans la préoccupation constante de notre traducteur d'informer et de diriger le lecteur. Elle s'intègre sans aucune difficulté dans le contexte général des nombreuses parenthèses du texte.

Les faits linguistiques situent la traduction au milieu du XVIIe siècle.

Les particularités phonétiques représentatives se retrouvent facilement dans la langue roumaine de cette période ; le stade de palatalisation des labiales (*f* — fréquemment ; *p*, *b* accidentellement), en particulier, justifie la datation proposée.

Des éléments morphologiques archaïques comme le pluriel *mînule*, le vocatif *oame*, l'article défini féminin proclitique *îi*, le numéral adverbial *de da ori*, la répétition du pronom personnel dans la forme non accentuée au datif et à l'accusatif, le pronom réfléchi enclitique à valeur possessive, les formes de parfait simple *fum*, *făcum*, l'emploi des formes verbales *va*, *vrea*, la construction verbale à nuance d'impératif *ia-mblă*, l'anastrophe du pronom sujet, le mode d'utilisation de l'adverbe *foarte*, etc. contribuent à situer tout naturellement le texte dans la phase respective de l'histoire de la langue roumaine.

Des arguments dans le même sens nous sont fournis par des archaïsmes lexicaux du type *îmă*, *haslă*, *rocoș*, *rocoșan*, *rodini*, par le stade peu avancé des influences néo-grecque et turque, ainsi que par la situation d'ensemble des néologismes.

Il existe à l'heure actuelle, selon nous, suffisamment d'arguments pour permettre de considérer Dosoftei comme l'auteur de la traduction en roumain des *Histoires* d'Hérodote. L'analyse séparée et comparée des faits linguistiques représentatifs montre clairement que, parmi tous les auteurs connus du XVIIe siècle, aucun n'a autant de points communs avec la traduction d'Hérodote que le métropolite moldave : 22 sur les 26 particularités phonétiques analysées se retrouvent dans ses oeuvres, 11 sur 19 des particularités morpho-syntaxiques, un nombre important et significatif, enfin, d'éléments lexicaux. En outre, la palatalisation des consonnes *p*/*b*, le passage de *f* initial à *h*, des termes comme *rocoș*, *gheometrie*, *haslă*, *lance*, *fericință*, etc. n'apparaissent jusqu'en 1688 et parfois même après cette date nulle part ailleurs que dans la traduction d'Hérodote et dans les œuvres de Dosoftei. Les nombreux commentaires, sous forme de parenthèses, constituent de même un trait commun.

En comparaison des arguments avancés pour les hypothèses antérieures (Eustratie — sa qualité de traducteur du grec ancien ; Milescu — son talent artistique), les nôtres représentent des preuves concrètes, fondées sur une vision d'ensemble de la langue roumaine du XVIIe siècle, des preuves dont nous estimons que l'on peut tenir compte.

Pour nous résumer donc, la plus ancienne traduction roumaine — et en même temps l'une des plus anciennes traductions européennes connues — des *Histoires* d'Hérodote a été réalisée en Moldavie autour de l'an 1650 (plutôt quelques années après cette date) par celui qui devait devenir par la suite une personnalité marquante de l'époque respective : le métropolite Dosoftei. Au stade actuel des connaissances, c'est là, à notre avis, la solution la plus juste des problèmes soulevés par le manuscrit de Coşula. Mais parce que dans plusieurs cas la langue de ce manuscrit a permis de relever parallèlement certaines similitudes entre les écrits de Dosoftei, d'une part, et le *Chronographe Danovici*, de l'autre (v. par exemple le numéral adverbial *de da ori* ou la construction verbale *ia-mblă)*, nous nous sommes proposé d'entreprendre dans un proche avenir une recherche semblable sur l'archétype du *Chronographe Danovici* et sur quelques-unes de ses nombreuses copies. Une telle recherche nous paraît utile, même si de fréquents faits de langue ont montré d'ores et déjà que le rapprochement de cet ouvrage et des écrits connus de Dosoftei s'impose.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS BALKANIQUES EN ROUMANIE

INTRODUCTION

Le problème de la formation des intellectuels balkaniques dans les pays roumains implique la prise en charge de toute une série de questions, dont quelques-unes réclament une réponse immédiate. Peut-on parler de centres de culture roumains destinés à former des intellectuels venus d'autres pays? Peut-on parler de solutions formulées par les intellectuels roumains qui ont pu inspirer des lettrés appartenant à d'autres cultures? Qui étaient ces intellectuels et quel rôle ont-ils joué dans leur pays d'origine?

Les réponses à ces questions peuvent être trouvées dans les ouvrages récemment achevés par nos collègues Olga Cicanci, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Elena Siupiur et Cătălina Vătăşescu, et formulées à l'occasion du débat qui a eu lieu, sous la présidence du pr Mihai Berza, à l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes, en avril 1978; à ce débat furent présentés les textes qui suivent. Mais ces questions valent d'être reprises sur un plan plus large, sud-est européen, en partant de la formation des intellectuels qui ont agi ensuite dans leurs cultures nationales. Dans ce sens, nous nous permettons de mettre en lumière quelques aspects que nous considérons majeurs.

En premier lieu, le fait qu'aux XVII^{e}—XIX^{e} siècles fonctionnaient sur le territoire roumain des écoles supérieures ayant pour langue d'enseignement le slavon et le néo-grec, langues de « circulation internationale » à l'époque, ne peut pas prêter seulement à des interprétations philologiques. Il ne s'agit pas d'influences, de modifications intervenues dans une mentalité médievale. Au XVII^{e} siècle, l'affirmation nette de l'origine latine du peuple roumain, l'utilisation de la langue parlée dans les chancelleries princières et la publication, à un rythme soutenu, de livres en langue roumaine ont favorisé le détachement de la culture roumaine de la forme universelle de civilisation perpétuée par les langues, les livres et les concepts qui uniformisaient et rattachaient les consciences à un seul centre — Byzance, Constantinople, image d'un passé glorieux, ou Istanbul. Les livres publiés en slavon ou en néo-grec à Iaşi ou à Bucarest étaient clairement destinés aux voisins, aux lecteurs balkaniques. En individualisant la pensée roumaine, l'humanisme a instauré des rapports nouveaux entre la culture roumaine et les cultures avoisinantes.

En second lieu, on peut remarquer que, tandis qu'aux XV^{e}—XVI^{e} siècles, l'aide était accordée aux centres de culture balkaniques au nom d'une idée œcuménique, à partir du XVII^{e} siècle elle a été octroyée au nom d'autres commandements, politiques par excellence. Les livres en langue slavonne ont été imprimés pour les « Slaves », pendant que les bourses offertes aux jeunes Grecs par Brâncoveanu devaient leur faciliter l'accès aux vertues « civilisatrices », celles qui pouvaient « réveiller » les opprimés. C'est dans ces conditions qu'un foyer de culture sud-est européen s'est affirmé en Roumanie, à côté des centres italiens, en premier lieu Venise; au fur et à mesure que ce dernier centre à commencé à s'éteindre, à partir du XVIII^{e} siècle, l'activité intellectuelle a rayonné surtout de Vienne, Bucarest, Braşov et Iaşi.

Il est évident que tout le problème n'aurait pu être soulevé s'il n'y avait pas eu dans les Principautés Roumaines des écoles et des imprimeries très actives aux XVII^{e}—XVIII^{e} siècles. Exception faite de Constantinople et de quelques écoles à existence éphémère, l'enseignement n'a pas eu de continuité jusqu'au XIX^{e} siècle dans les Balkans; de même, nous n'y trouvons pas d'imprimeries ayant une activité durable à cette époque. Il est clair que les Principautés Roumaines ont offert une alternative aux conditions de formation dans l'Empire ottoman, la Grande Ecole de Constantinople y comprise. Comme le soulignait Nicolae Iorga, les Roumains ont joué « au Nord exactement le même rôle que l'Italie remplissait au Sud, en empêchant le monde oriental, soumis aux Turcs, cette Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς

qui n'avait jamais oublié ses empereurs, de se diriger uniquement vers ces maîtres »; grâce aux contacts avec l'Europe centrale, la culture roumaine est devenue, à l'époque de Constantin Brâncoveanu, un « symbole politique de cette féconde dualité de direction », pour donner ensuite, aux décennies suivantes, des impulsions novatrices à tous ceux qui étaient venus dans les centres roumains ; « dans ce milieu, les écoles de philologie stérile et de sèche philosophie se sont mues en tribune de propagande rénovatrice, de renaissance nationale »[1]. On doit ajouter que dans ces principautés fonctionnaient des chancelleries où l'on recueillait des nouvelles de tous les coins de l'Europe, et que de grandes bibliothèques s'y sont constituées, enrichissant le fonds des connaissances ; des salons offraient le milieu propice aux discussions sur des thèmes politiques ou littéraires et même aux expériences de physique. Les intellectuels se sont groupés, au début, près des écoles et des imprimeries, plus tard dans des sociétés. Il nous semble que l'essentiel c'est qu'aux XVII^e—XIX^e siècles, quand on posait partout en Europe les fondements d'un monde nouveau, l'activité culturelle ait eu un caractère de continuité sur le territoire roumain. Dans ces conditions, c'est un « modèle » roumain qui s'est formé ; sans avoir la force de rayonnement des Etats en pleine expansion, tels que l'Angleterre ou la France[2], il a pu inspirer ceux qui observaient la vie roumaine ou qui connaissaient le statut spécial des Principautés Roumaines au XVII^e siècle[3] ou ceux qui ont travaillé en terre roumaine aux XVIII^e—XIX^e siècles et ont contribué, ensuite, à la libération de leurs pays — la Grèce, la Bulgarie, l'Albanie. Nous assistons, pendant tout ce laps de temps, à l'apparition de diverses formes de collaboration entre les intellectuels sud-est européens ; les relations roumano-serbes constituent un important chapitre qui mériterait une étude spéciale, ainsi qu'on devra analyser les contacts roumano-turcs. Très souvent, ces collaborations ont été favorisées par l'activité dynamique des intellectuels et des marchands aroumains qui ont conquis, à cette époque, des positions importantes dans les sociétés balkaniques et dans celles de l'Europe centrale.

Enfin, il faudrait discuter la question : Qui étaient ces intellectuels? une « intelligentsia »? On peut adopter les critères proposés par V. R. Leikina-Soirskaia — « l'instruction reçue, la profession exercée, l'activité socio-politique » — ou les traits mis en vedette par Janina Leskiewicz[4] (on voit bien d'après les auteurs de ces deux travaux et des rapports qui suivent que le problème des intellectuels est, en grande partie, l'apanage des intellectuelles). Il nous semble qu'on pourrait séparer les « lettrés » (en roumain « cărturari », c'est-à-dire des hommes qui rédigent et lisent des chartes), les gens qui appartiennent au monde du livre, des « intellectuels » qui proposaient une nouvelle image du monde et de l'homme, en soulignant les qualités exceptionnelles de « l'intellect ». Etudier comment les lettrés sont devenus des intellectuels, c'est découvrir comment s'est restructuré le champ des connaissances et la mentalité, en général. Dans ce sens, on pourrait analyser leur attitude face à la tradition (en démarquant, par exemple, le moment où s'est produit la « translatio studiorum » de Byzance vers l'Italie et vers d'autres pays européens, en sollicitant leur attention vers de nouveaux horizons), leur idée d'autorité (en partant, par exemple, de leur attitude devant la Réforme), comment ils concevaient les rapports entre l'homme et la nature (l'accueil ou le rejet des résultats acquis par les sciences naturelles) ; enfin, leur attitude devant la forme universelle préconisée par des centres de culture impériale, qui a inspiré soit un genre de cosmopolitisme, soit les programmes qui ont fondé les nouvelles institutions de culture nationale.

---

[1] Nicolae Iorga, *Două tradiţii istorice în Balcani: a Italiei şi a Românilor*, « Analele Academiei. Memoriile Secţiei Istorice », II^e série, vol. 35, 1912—1913, p. 413—427.

[2] Pour ces deux « modèles », voir Robert Mandrou, *L'Europe « absolutiste », 1649—1775*, Paris, Fayard, 1977.

[3] Voir les considérations de Ion Matei sur *L'autonomie des principautés roumaines. Analogie et modèle pour d'autres pays dominés*, dans l'article qu'il a publié dans la « Revue des études sud-est européennes », 1973, *1*, p. 81—95 ; pour les cérémonies qui se déroulaient à Istanbul à l'occasion du couronnement des princes roumains, voir Corina Nicolescu, *Le couronnement — « Incoronaţia ». Contributions à l'histoire du cérémonial roumain*, « Revue des études sud-est européennes », 1976, *4*.

[4] Voir Janina Leskiewicz, *L'intelligentsia — une couche dans les sociétés arriérées*, « Nuova Rivista Storica », 61, 1977, *5—6*, p. 599—612. Pour l'histoire des intellectuels dans les sociétés occidentales modernes, voir Robert Mandrou, *Des humanistes aux hommes de science*, Paris, Editions du Seuil, 1973. Nous avons esquissé les aspects les plus saillants de la formation des intellectuels dans les sociétés de l'Europe centrale et de l'Europe du Sud-Est dans *Die Bildung des Philosophen und des Patrioten* in *Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa*. Redaktion Heinz Ischreyt. Berlin, Verlag Ulrich Camen, 1976, étude reprise et amplifiée dans notre livre récent *Cultura română în civilizaţia europeană modernă*, Bucureşti, Ed. Minerva, 1978.

Dans la culture roumaine, où la « translatio studiorum » a été clairement affirmée par les humanistes, où on adopta des directions proposées par la Réforme, sans toutefois renier les principes, où on essaya de mieux connaître les secrets de la nature, sans séparer l'être de son milieu, un certain équilibre a été maintenu entre les « modèles » culturels proposés par les Etats en expansion et les formes culturelles jaillies des réalités vécues. Cet équilibre est sensible dans les activités qui trahissent des connexions intellectuelles, comme l'appel à des sources très variées, la synthèse d'idées apparemment contradictoires, etc[5]. L'étude de ces connexions favorise une meilleure saisie de la richesse intellectuelle des peuples balkaniques que l'étude traditionnel des « influences » et des « accueils ».

En partant du rapport établi, aux XVII^{e}—XIX^{e} siècles, entre formes universelles de culture et modèles nationaux dans la civilisation européenne, la place des intellectuels dans la modernisation des sociétés sud-est européennes pourra être mieux démarquée. Or, dans le processus de modernisation des structures socio-politiques et mentales, la culture roumaine offre un exemple éclairant justement à cause de sa position originelle dans la chaîne de centres de connexions intellectuelles. Dans ces centres les formes universelles ont rencontré les modèles nationaux, avec un surcroît d'intérêt en Roumanie où les formes d'universalité appartenaient à des zones de civilisation très différentes—le Centre européen et le Levant—et où le modèle national a été très tôt élaboré. Mais pour aborder cet aspect majeur de l'histoire culturelle européenne, il faut auparavant élucider la question de « la formation des intellectuels » et des « types d'intellectuels ». Aspects richement nourris par les brefs rapports qui suivent.

Alexandru Duţu

---

[5] Dans ce sens, voir Ekkehard Völkl, *Das Rumänische Fürstentum Moldau und die Ostslaven im 15. bis 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1975 ; Ernst Chr. Suttner, *Die Bedeutung der Donaufürstentümer für die Entfaltung der orthodoxen Theologie im 17. Jahrhundert*, „Österreichische Osthefte", 20, 1978, *1*, p. 263—273 ; Eric Tappe, *The Romanian Orthodox Church and the West* in *The Orthodox Churches and the West*, Oxford, Basil Blackwell, 1976, qui remarque à la page 284 qu'à l'époque de Matei Basarab et Vasile Lupu, au milieu du XVII^{e} siècle, « the two principalities were becoming important centres of Orthodox culture for the whole Orthodox world within the Ottoman empire ». Pour les connexions intellectuelles, des détails dans mon livre *Romanian Humanists and European Culture*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1977, dernier chapitre.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS GRECS DANS LES PAYS ROUMAINS AU XVII^{e} SIÈCLE ET PENDANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU SIÈCLE SUIVANT

OLGA CICANCI

Toute une série d'ouvrages parus, auxquels on pourrait, certes, ajouter bon nombre de conclusions tirées d'études encore inédites, jettent le jour sur les raisons déterminantes de la présence dans les pays roumains, notamment à partir du XVII^{e} siècle, de plusieurs personnalités du monde grec postbyzantin qui ont tenu un rôle dans la vie économique et politique de ces pays. Cependant, comme l'espace réservé au présent exposé est minime, il suffit de mentionner seulement parmi les suites de cette affluence de Grecs l'éclosion dans les pays roumains d'une vie culturelle hellénique, fait reconnu par tous les spécialistes, quel-qu'en soit leur point de vue en ce qui concerne le problème si controversé de « l'influence grecque ». D'autres facteurs favorables à l'épanouissement des milieux intellectuels grecs en Moldavie et en Valachie, de même qu'en Transylvanie, du reste, sont ceux représentés par l'appartenance des pays roumains à l'Eglise orthodoxe, la présence en ces lieux d'un grand nombre de prélats grecs, la richesse de la littérature religieuse imprimée en grec par les presses roumaines.

Il nous a semblé utile de brosser une image d'ensemble de cette intellectualité grecque vivant dans les Principautés, image qui trouve sa place aussi bien dans le contexte de la culture roumaine du XVII^{e} siècle et du commencement du siècle suivant, que dans celui du monde néogrec et grec postbyzantin. *Inédits* dans ce propos sont la manière dont le problème est abordé et l'essai de dégager quelques traits essentiels de l'intellectuel grec du temps. En effet, même lacunaires, même incomplètes, les biographies des personnalités représentatives sur le plan culturel sont susceptibles de conduire à des conclusions moins faciles à saisir dans un autre contexte.

De nos jours encore il n'y a pas de synthèses traitant de l'intellectualité grecque, comme on ne dispose pas, non plus, d'une histoire de la culture néo-grecque. Ses différents aspects sont toujours traités soit dans le cadre des grandes synthèses historiques, soit dans les ouvrages roumains ou étrangers d'histoire de la littérature néogrecque. En tâchant de définir le type de l'intellectuel sud-est européen au XVII^{e} siècle à partir de la documentation disponible, Virgil Cândea indique la voie[1].

Sans doute, on ne saurait ignorer les différents chapitres et paragraphes des ouvrages écrits par les hellénistes étrangers qui relèvent la présence des intellectuels grecs dans les pays roumains à l'époque concernée. Rappelons à ce propos pour l'historiographie roumaine un C. Erbiceanu, N. Iorga, D. Russo, etc. Il convient de mentionner aussi en ce sens les monographies consacrées aux intellectuels grecs ou à des établissements culturels grecs par V. Papacostea, A. Elian, N. Camariano, D. Simionescu, P. Cernovodeanu. Notons, dans le même ordre d'idées, le tableau minutieux de la vie et de l'œuvre des professeurs et des élèves fréquentant les Académies princières de Bucarest et de Iaşi dû à Ariadna Camariano-Cioranu. Toutefois, nous estimons que la source constituée par les manuscrits grecs de Roumanie n'est pas encore épuisée. Par exemple, les fonds de la Bibliothèque de l'Académie comportent les écrits demeurés inédits des intellectuels qui à un moment donné ont développé leur activité dans les Principautés ; leur étude pourrait apporter des contributions précieuses, mettant en lumière des aspects fort intéressants. Ne nous leurrons pas de ce que certains noms sont souvent cités dans divers contextes : la simple mention ne saurait guère impliquer l'existence réelle de cette sorte d'études (ou micro-monographies) approfondies, bien qu'elles soient, au fait, tellement nécessaires. Même dans le cas d'un Chrysante Notaras — pour ne citer qu'un nom des plus connus — il n'y a rien de très poussé en ce sens-là. Pourtant souvent la correspondance échangée par les intellectuels grecs pourrait nous donner l'image de leur personnalité. Car, ne l'oublions pas, il s'agit d'une époque ayant pleinement connue la vogue des

[1] *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^{e} siècle*, RESEE, VIII, 1970, 2 et 4.

« épitres », une époque où l'art épistolaire s'enseignait à l'école. Ce n'est pas par pur hasard que l'on relève dans les catalogues des fonds manuscrits grecs de si riches *epistolari*. Ils attendent encore le spécialiste assez patient pour les dépouiller et les étudier avec application, afin d'en départager le cliché emprunté directement aux modèles du genre du trait authentique, original et révélateur quant à la forma mentis et à la culture de leurs auteurs.

Précisons que, pour notre part, lorsque nous nous proposons d'approfondir le processus de la formation des intellectuels grecs habitant les pays roumains, notre propos vise non seulement le milieu culturel respectif, les écoles et les maîtres qui l'ont marqué, mais aussi l'évolution et l'activité de ces intellectuels. À partir du XVII^e siècle, ce furent d'abord les princes roumains, depuis Radu Mihnea et Alexandru Ilieş jusqu'à Constantin Brancovan et Démètre Cantémir, ensuite les Maurocordato, au début de l'époque phanariote, qui se constituèrent en soutiens de la culture grecque. Ils allaient donc financer la fondation des écoles, de même que des imprimeries et des bibliothèques grecques. Par ailleurs, bon nombre de boïars roumains s'alliaient à l'époque par des mariages aux familles des grands dignitaires ou des riches marchands grecs : ils apprenaient ainsi le grec et envoyaient leurs enfants l'apprendre en fréquentant les écoles grecques ou bien appelaient près d'eux des précepteurs grecs[2]. Plus nombreux que ces maîtres travaillant dans le privé étaient ceux appelés à enseigner dans les écoles grecques de Tîrgovişte, Bucarest et Iaşi. Ils formaient une catégorie d'intellectuels grecs que l'on désignait dans la langue du pays par le terme « *didascali* » et qui avaient eux-mêmes étudié soit dans les différentes écoles grecques de l'Empire ottoman (Constantinople, Athènes, Ianina, Trébizonde, Sinope, Smyrne, etc.), soit dans les grandes écoles italiennes (à Rome, Florence, Venise, Padoue, Sienne, Bologne). Quelques-uns de ces « didascali » — Jean Avramios et Mitrophane Grégoras — développaient parallèlement une activité de correcteurs d'épreuves typographiques, auprès des imprimeries de Cetăţuia, Tîrgovişte, Snagov et Bucarest. Il s'ensuit qu'à la fin du XVII^e siècle et durant la première moitié du XVIII^e siècle, toute une série de jeunes balkaniques fréquentaient les écoles grecques des pays roumains et de l'Empire ottoman, ainsi que les écoles italiennes, en bénéficiant dans l'une ou l'autre de ces écoles des leçons des « didascali » signalés comme ayant vécu dans les Principautés danubiennes pendant la période concernée. On les retrouve, en effet, comme maîtres tantôt à l'Académie fondée par la patriarchie constantinopolitaine[3], tantôt dans les écoles de Trébizonde[4], Castoria[5], Tyrnovo[6], Rome[7], Venise[8], Moscou[9], etc.

Comme au XVII^e siècle l'Eglise orientale jouissait d'une certaine autonomie dans ses rapports avec l'administration ottomane, elle polarisait aussi les aspirations à l'indépendance et au renouveau national de la grécité postbyzantine. Une bonne partie des hautes personnalités culturelles du temps détenaient des rangs élevés dans la hiérarchie ecclésiastique, les uns occupant même le trône patriarcal de Constantinople, Alexandrie, Jérusalem et Antioche. C'est donc au XVII^e siècle que débute la renaissance grecque sous la forme du néo-hellénisme tout pénétré de spiritualité orthodoxe — phénomène caractéristique par ailleurs de la période humaniste des autres peuples sud-est européens également. Ceci aura pour conséquence qu'une autre catégorie de l'intellectualité grecque attestée à l'époque dans les pays roumains se composera des *membres du clergé séculier ou conventuel*, et notamment des hauts prélats de l'Eglise orientale qui y séjourneront pour un temps plus ou moins long[10]. Leur présence dans ces pays devait favoriser la pénétration de la culture grecque dans ces contrées, par la diffusion des livres et manuscrits, ainsi que par la fondation des écoles et des imprimeries grecques, au XVII^e et au seuil du XVIII^e siècle.

Mais la catégorie d'intellectuels grecs de plus en plus nombreux dans les pays roumains à partir de la fin du XVII^e siècle, néanmoins insuffisamment étudiés à notre avis, malgré le rôle important qu'ils étaient appelés à tenir dans la vie politique et culturelle de ces pays est celle des *médecins*. Ces « iatrophilosophes », qui ont influé du reste aussi sur les affaires du Sud-Est européen en général, étaient dotés d'une remarquable formation humaniste, para-

---

[2] Païsios Ligaridis, Sebastos Kyménitès, Jean Comnène, Jérémie Cacavelas, Nathanael Kallonaris, Jacob Manos d'Argos, etc.

[3] Jean Kariophile, Sebastos Kyménitès, Nathanael Kallonaris.

[4] Théodore Siméon, Sebastos Kyménitès.

[5] Athanasios.

[6] Alexandre.

[7] Païsios Ligaridis.

[8] Jean Avramios.

[9] Les frères Lihoudi et Athanase Kondoïdis.

[10] Cyrille Loukaris, Mélétios Pigas, Mitrophane Kritopoulos.

chevée surtout dans les grands centres culturels d'Italie[11]. Ils nous ont légués toutes une série d'ouvrages dans les divers domaines de l'histoire, de la science et des belles lettres, ouvrages dont seulement un certain nombre ont été imprimés, les autres restant encore inédits de nos jours.

Jusqu'en 1709, date de la fondation de l'imprimerie de Jérusalem, les typographies fonctionnant en Moldavie et en Valachie ont détenu un rôle très important dans l'Orient orthodoxe, de même que celle créée par Dosithée de Jérusalem à Moscou. À part la littérature religieuse, dominante dans l'ensemble, elles faisaient aussi paraître des ouvrages juridiques, philosophiques, etc., ainsi que les livres nécessaires à l'enseignement dans les écoles grecques des pays roumains. C'est ce qui explique pourquoi plusieurs enseignants de ces écoles se sont consacrés à la surveillances des dites imprimeries, en assurant de la sorte les conditions nécessaires à une bonne activité typographique[12]. Bien que créées sur l'initiative de quelques grands prélats de l'Eglise orientale — tels Dosithée ou Chrysante Notaras — afin de servir le combat contre la Réforme et contre les visées du catholicisme sur le Levant, ces imprimeries ont contribué aussi à la diffusion de la littérature laïque. Plusieurs noms, à part celui du métropolite Antim Ivireanul, rehaussent l'histoire de ces imprimeries, où ils ont travaillé soit comme *typographes*[13], soit comme *correcteurs*[14]. D'autre part, après tout comme avant l'introduction des imprimeries grecques dans les pays roumains, il convient de retenir également l'activité de quelques callygraphes illustres[15], dont les œuvres font l'une des gloires des bibliothèques de l'Orient orthodoxe.

Les pays roumains hébergeaient en outre d'autres intellectuels grecs, qui à un certain moment avaient remplis certaines fonctions ou qui, sans exercer une profession déterminée, développaient une activité culturelle, auteurs de divers ouvrages d'histoire, scientifiques, littéraires[16]. La cour recrutait parmi eux ses *secrétaires de chancellerie*, tels Denis Mousselin, Jean Avramios, Démètre Procope, Lazare Scribe.

Parallèlement à d'autres activités, une série d'intellectuels grecs s'adonnent — notamment à partir de la seconde moitié du XVII^{e} siècle — à une très féconde activité de *traducteurs*. On leur doit des ouvrages traduits du grec en roumain ou en grec vulgaire[17].

Une autre catégorie d'intellectuels qui commence à se dessiner de plus en plus nettement est celle des *lettrés appartenant à la classe marchande*, dont la place dans la vie socio-économique et politique du monde grec prend une importance grandissante. C'est le cas (typique, s'il en fût) de Jean Adamis, membre de la Compagnie grecque de Sibiu et à un moment donné son « secrétaire », auteur de divers écrits juridiques, historiques et scientifiques restés inédits, ainsi que de quelques traductions. De même, il convient de retenir dans ce contexte le nom de Charles Spandoni, celui-ci membre de la Compagnie grecque de Braşov : avec des préoccupations philosophiques et théologiques, on le trouve pendant un certain temps comme précepteur des enfants princiers de Constantin Duca et, à ce qu'il paraît, vers les années 1714 professeur à Philippopoli.

Il va sans dire que le présent exposé ne prétend pas épuiser la liste des intellectuels grecs travaillant ou formés aux écoles et dans les bibliothèques fondées dans les pays roumains à l'époque, ni de ceux qui ont consacré leurs efforts à la bonne marche des imprimeries grecques ou qui se sont manifestés par écrit pendant la période qui nous intéresse, c'est-à-dire au XVII^{e} siècle et durant la première moitié du siècle suivant. Toutefois, ceci nous a permis d'avoir une vue d'ensemble sur cette intellectualité grecque. Est-ce suffisant pour parler d'un *type* d'intellectuel, *grec* ou *balkanique?* Pour notre part, nous pensons qu'il s'agirait plutôt de quelques *caractères communs* des personnages s'adonnant, entre autres, à des activités culturelles à l'époque et dans l'espace donnés, traits communs nés d'une similitude d'histoire. En parlant des intellectuels grecs, il convient par ailleurs de tenir compte du fait que l'espace culturel grec ne coïncide pas avec l'espace géographique de ce peuple.

---

[11] Jacques Pylarinos, Jean Comnène-Molibdos, Jean Chrysoscolée, Démètre Notaras, Athanase Comnène Ypsilanti.

[12] S. Kyménitès.

[13] Mitrophane Grégoras, Georges Radovčić, Denis Phlorou, Dimitrios Pădure, Justin l'hiégoumène du monastère Barnovski, Constantin.

[14] Macri de Ianina, Pannayotis Sinopios, Jean d'Ephèse, Stephane Berger.

[15] Luc de Buzău ou Matthieu de Myre.

[16] Matthieu de Myre, Stavrinos et Palamède, Nicolas Kyparissa, Constantin Daponte (qui poursuivit ses études à Bucarest, Iaşi et Constantinople), Athanase Comnène Ypsilanti.

[17] Retenons parmi les plus connus : Melchisédec de Morée, Jérémie Cacavelas, Athanase Kondoïdis, Michel de Byzance, Jean Avramis, Ignace Pétritis, Georges Chrysogon de Trébizonde, etc.

C'est un phénomène aussi naturel que spécifique de la diaspora. Grâce à lui, on verra surgir de grandes colonies grecques avec une vie culturelle florissante et non seulement dans les centres économiques de l'Empire ottoman, mais aussi en Occident — Italie, France, Angleterre, Allemagne et à partir du XVIII[e] siècle en Autriche, à Vienne.

Les historiens, les historiens de la culture et ceux de la littérature, sont unanimes à reconnaître que les circonstances historiques et géographiques ont fait que dès la fin du XVI[e] siècle paraissent deux grandes aires de la vie intellectuelle grecque. L'une a eu pour centre Venise et la Crète, rayonnant dans les îles Ioniennes et faisant naître de noyaux grecs en Italie. L'autre aire se développa autour de Constantinople et des foyers culturels grecs de l'Empire ottoman.

Venise et les contrées grecques sous sa domination commencent à devenir une aire culturelle à la suite du va-et-vient des intellectuels et des livres. Les choses commencèrent avec l'exode en Italie des savants grecs avant et surtout après la chute de Constantinople ; attirés par les universités italiennes, ils furent presque tous les amis et les collaborateurs des grands personnalités de la Renaissance[18]. C'est ainsi que fut préparé le terrain de la florissante colonie grecque de Venise. La politique jésuite vis-à-vis des Grecs devait faciliter sensiblement les choses : en effet, son initiative de créer des collèges grecs en Italie sous le contrôle des jésuites a eu pour résultat la fondation des collèges et des imprimeries fonctionnant sous l'égide de l'Église orientale, aussi, ce n'est pas sans raison que N. Svoronos écrit : « Une nouvelle période pour le développement de la culture et de la pensée néo-hellénique commence à partir du milieu du XVI[e] siècle et s'étend sur tout le XVII[e] »[19]. L'activité culturelle née sous de tels auspices prend un rythme si soutenu dans l'aire géographique et culturelle vénitienne et padouanne, en Crète et dans les îles Ioniennes, qu'elle déclenche au cours du XVII[e] siècle ce que certains écrivains appellent la première renaissance de la culture néo-grecque.

Après 1669, les îles Ioniennes ont pris la relève de la Crète. Avec l'Epire, Venise et Padoue, elles tiendront un rôle très important pour l'évolution de la culture grecque. À partir du moment où les savants grecs vivant en Occident commencent à s'intéresser aux problèmes de leur pays, ils axent leurs études sur l'histoire de Byzance et sur le folklore grec ; ils se servent de la langue vulgaire (d'où les nombreuses traductions en néo-grec) ; ils publient des manuels, des grammaires, etc. On constate un bond de la qualité des productions littéraires du néo-grec : poésie, théâtre, prose en font leur profit. La majeure partie des intellectuels grecs du XVII[e] siècle et même du début du XVIII[e] siècle se sont formés dans les collèges italiens, ayant parachevé leurs études surtout à l'université de Padoue, où ils ont suivi les cours de médecine et de philosophie de Crémonini et de quelques autres adeptes de l'aristotélisme. C'est de cette même filière que sortirent également quelques-uns des intellectuels grecs dont l'activité s'est développée dans les pays roumains[20] ; c'est là que s'instruisit aussi le savant Constantin Cantacuzène, entré dans l'histoire avec la mention de son titre de haut dignitaire de la cour valaque — Stolnic (écuyer tranchant)—, et c'est là qu'il envoya son fils, Răducanu, faire ses études ; c'est là, aussi, qu'étudièrent les boursiers du prince Constantin Brancovan[21].

Donc Venise et Padoue étaient à l'époque le point de jonction des deux civilisations, occidentale et orientale, « dont, naturellement — écrit N. Iorga — l'emprunteuse était celle des Grecs »[22]. Là, les Roumains venus pour y étudier prenaient contact avec la culture grecque en même temps qu'avec la civilisation occidentale. Rentrés dans les pays roumains, ces intellectuels, quelle qu'en fût leur origine (roumaine ou grecque), y rapportaient la langue et la culture grecque. Toutefois, par la même occasion, ils y facilitaient l'accès de la culture occidentale.

Si nous prenons maintenant en considération la seconde aire culturelle, celle développée dans l'Empire ottoman, il nous faut constater d'emblée combien elle est redevable à la première. En effet, ceux qui se sont occupés de réorganiser l'Académie du patriarcat constantinopolitain subissaient la forte influence occidentale s'exerçant sur eux par le truchement des intellectuels grecs des Îles, sujettes vénitiennes. Il y avait aussi les anciens étudiants de Padoue, qui introduisirent l'étude du latin. De son côté, Loukaris s'efforçait d'attirer à Constantinople tout ce que l'hellénisme avait de mieux dans le domaine littéraire[23]. C'est

---

[18] N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1972, p. 25—26.

[19] *Ibidem*, p. 24.

[20] Païsios Ligaridis, Jean Comnène, Jacques Pylarinos, Jean Avramios, Georges Maïotas, etc.

[21] Georges Chrysogon, Hypoménos de Trébizonde, Jean Chrysoscolée, etc.

[22] N. Iorga, *Istoria învăţămîntului românesc* (Histoire de l'enseignement roumain), Bucureşti, 1928, p. 33.

[23] C. Th. Dimaras, la version roumaine de son *Histoire de la littérature néo-hellénique*, parue à Bucarest en 1968, p. 87.

ainsi que fut appelé Théophile Corydalée, dont l'œuvre philosophique constitua la base du nouveau hellénisme pendant presque deux siècles. Il nous a légué de nombreux manuscrits et, selon Cléobule Tsourkas, ce fut grâce à lui que le centre de la culture grecque s'est déplacé d'Italie à Constantinople[24]. En même temps, Corydalée contribua à la sécularisation de l'enseignement supérieur. Bon nombre des intellectuels grecs activant dans les pays roumains comptaient parmi ses élèves et disciples. L'Académie constantinopolitaine allait influer, à son tour, sur l'organisation des écoles princières fondées dans les pays roumains — chose tout à fait naturelle si l'on tient compte du fait que beaucoup des enseignants de ces écoles étaient sortis justement de la grande école de Constantinople.

De même que la patriarchie de Constantinople, les princes phanariotes de Valachie et de Moldavie favorisèrent l'instruction des Grecs, car cette instruction assurait à ses bénéficiaires la promotion sociale. Grâce à elle ils se révélaient aptes à remplir la fonction de grand drogman et autres dignités à la cour du sultan. On constate une attention tout aussi marquée vis-à-vis des études scientifiques et notamment de la médecine. Toutefois, avec le temps, l'Eglise, de libérale comme elle se montrait au XVII^{e} siècle, tend à devenir conservatrice ; son humanisme cède la place à la rigidité dogmatique. Elle se montre non seulement réfractaire à la philosophie moderne, mais s'oppose même au courant progressiste dont faisait partie le groupe de Méthode Anthrakitis, qu'elle frappe d'anathème comme hérétique en 1721. La tradition byzantine s'impose avec force dans la littérature, qui adopte un langage archaïsant. Ses œuvres les plus nombreuses sont les chroniques, les mémoires et les épîtres. Ce qui n'empêche qu'une partie de l'intellectualité grecque de l'époque se dresse contre cette pétrification : le néo-aristotélisme de Corydalée commence à être considéré comme une entrave face au rationalisme triomphant en Occident.

Si l'on rapporte le chiffre et la qualité des intellectuels grecs qui poursuivaient leurs activités culturelles dans les pays roumains à l'époque, on est amené à constater qu'ils représentaient ce que cette catégorie humaine pouvait avoir de plus remarquable. Selon le spécialiste grec Athanasis Karathanasis, sur les soixante-dix collaborateurs grecs de Constantin Brancovan, à peu près cinquantes érudits appartenaient à l'Eglise (dans la hiérarchie de laquelle ils tenaient souvent des rangs élevés), le reste se composant de professeurs, de diplomates et de négociants[25]. Ajoutons encore que le spécialiste en question assure qu'il s'agirait là d'une estimation à première vue, son étude de l'époque du prince valaque étant pour le moment à sa première étape. Les écoles grecques fonctionnant en Valachie et en Moldavie devaient préparer des séries successives d'intellectuels. D'autre part, les imprimeries grecques de ces pays, sur la bonne marche desquelles veillaient toujours des intellectuels grecs fournissaient en ouvrages religieux et juridiques, historiques, littéraires et philosophiques tout l'espace sud-est européen et même l'Orient hellénique. C'est là, enfin, dans cette terre roumaine, qu'ont rédigé leurs œuvres quelques-uns des grands lettrés grecs qui, après avoir séjourné dans les pays roumains, ont parcouru tout le monde grec.

En effet, les pays roumains ont offert aux intellectuels grecs les conditions économiques et le climat nécessaire à leur activité. Ils leur ont facilité même la promotion sociale. Révélatrice en ce sens nous semble la remarque sur laquelle Jean Adamis, membre de la Compagnie grecque de Sibiu, achevait en 1710 son *Bréviaire physiologique*, dont il disait qu'il a été écrit « Dans ce Sibiu de la Transylvanie, où les étrangers se sentent tout aussi bien que dans leur propre patrie et où les nautoniers s'y trouvent à bon port, et les marchands leur gain, de même que les écrivains de livres . . .

Cette présence des intellectuels grecs dans les pays roumains devaient nécessairement avoir des conséquences pour ceux-là même qui les avaient hébergés. Aussi, dès le XVII^{e} siècle se dessine une nouvelle catégorie d'intellectuels, à savoir celle des hellénistes roumains, bons connaisseurs de la langue et de la culture grecque.

---

[24] *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, Thessalonique, 1967, p. 24.

[25] *Des Grecs à la cour de Constantin Brancovan, voïvode de Valachie (1688—1714)*, « Balkan Studies », 16, 1, Thessalonique, 1975, p. 69.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS GRECS DES PAYS ROUMAINS (1750—1830)

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Avant d'aborder le sujet du présent essai[1], nous tâcherons d'esquisser les coordonnées sociao-politiques expliquant l'afflux — considérable à cette époque — des intellectuels grecs, dans les Principautés Roumaines.

A partir de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, l'histoire du peuple grec a pour caractéristique dominante l'ascension de plus en plus marquée de la bourgeoisie, comme une conséquence de l'apparition des relations de type précapitaliste et de l'autonomie accrue acquise par les corporations grecques, dans les conditions toujours plus visibles de la carence du pouvoir ottoman[2]. On peut affirmer que la bourgeoisie opposait aux tendances oligarchiques des classes dominantes (phanariotes et grand clergé), les tendances libérales des Lumières. Dans l'historiographie grecque, on a même précisé le moment de l'affirmation de cette classe nouvelle, le situant à l'époque de la seconde guerre russo-turque, quand celle-ci a joué pour la première fois un rôle politique[3]. Enfin, cette étape a été assimilée par un historien grec marxiste[4] à celle de l'ascension du « tiers état », dans une hiérarchie qui jusque là l'avait ignorée, ne connaissant que les deux classes dominantes citées.

A la différence du XVII[e] siècle et de la première moitié du XVIII[e], quand l'Eglise Orthodoxe, secondée par les phanariotes, se substituait à l'Etat féodal disparu, étant la seule à représenter les idéaux nationaux[5], l'organisation de l'Etat moderne — à l'époque dont nous nous occupons — allait être préparée sur d'autres bases par la nouvelle génération d'intellectuels. A la culture promue jusque là par la Patriarchie s'opposait maintenant, sous l'impact des Lumières, une culture moderne, dans laquelle les sciences exactes remplaçaient le néo-aristotélisme dominant jusqu'aux dernières décennies du XVIII[e] siècle. Mais il ne faut pas croire que de telles mutations idéologiques pouvaient se réaliser d'un trait. Les initiatives novatrices alternaient inévitablement avec le retour vers les anciennes méthodes. La progressive laïcisation du groupe politique, de l'enseignement, de l'imprimerie et, en général, de la pensée et de la production culturelle, n'étaient que les premiers échelons de cette évolution.

Quel fut le rôle des pays roumains dans ces décennies décisives pour la formation de l'État grec et de la culture moderne grecque? Que pouvaient-ils offrir aux nombreux intellectuels grecs qui, soit à l'âge scolaire, soit déjà formés ou exerçant une profession, arrivaient de tous les coins de la Grèce afin de parfaire une culture commencée à Constantinople, Smyrne, Venise, Pise ou Vienne? Pourquoi les hautes écoles de Bucarest et de Jassy représentaient-elles une étape supérieure d'enseignement — indispensable dirions-nous — ainsi qu'une véritable consécration de la qualité d'intellectuel (comme en témoignent de nombreuses sources grecques)? Il va sans dire qu'on pouvait trouver des professeurs compétents dans d'autres centres européens de la « diaspora » aussi ; des bibliothèques de même. On accordait aux jeunes Grecs de généreuses aides matérielles à Padoue, à Venise ou à Vienne,

---

[1] Il s'agit — dans ces quelques pages — d'un compte rendu de la méthode que nous avons employée dans un ouvrage sur la formation des intellectuels balkaniques rédigé en collaboration.

[2] N. Pantazopoulos, Ἑλλήνων Συσσωματώσεις κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν, Athènes, 1958.

[3] N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1964, p. 36 ; Voir aussi l'édition grecque : Ἐπισκόπηση τῆς νεοελληνικῆς ἱστορίας, Athènes, 1976.

[4] Ianis Kordatos, Ἱστορία τῆς Νεωτέρης Ἑλλάδος (Τουρκοκρατία), I, Athènes, 1957, p. 154.

[5] Emm. Turczynski, *The Role of the Orthodox Church in adapting and transforming the Western Enlightenment in Southeastern Europe*, dans « East European Quarterly », IX, 1977, 4, p. 416—440.

où de puissantes colonies grecques jouaient un rôle important, tant du point de vue économique, que dans le domaine culturel.

Dans une première étape, jusqu'en 1780—1790 — disons jusqu'à Rigas — ce qui attirait en premier lieu ces intellectuels dans les Principautés Roumaines c'était, surtout, les conditions favorables créées à l'élément grec par le régime phanariote. Propriétés, charges, possibilités de revenus — assurées par un système de relations des plus efficaces —ont dû exercer un attrait particulier pour ceux qui se montraient désireux d'avancer sur l'échelle sociale. Mais ce n'est pas tout. Pour un grand nombre d'entre eux, ce qu'ils ne pouvaient trouver que dans les pays roumains, c'était une autonomie politique et culturelle, une liberté d'expression de la pensée, inconcevable à Constantinople ou dans la Grèce soumise, à cause du contrôle exercé par la Patriarchie et la Porte ottomane. Il va de soit que cet aspect devient de plus en plus fréquent dans la seconde étape de cette période, après 1790 et surtout à la veille de 1821.

Ainsi que ne manquent pas de le souligner les historiens grecs contemporains, les règnes phanariotes ont eu une contribution essentielle à la laïcisation de l'activité politique des Grecs, en créant ces cadres politiques indispensables à la vie de l'Etat et au développement de la pensée sociale-politique[6]. On sait combien limitées étaient les possibilités de faire une carrière politique à Constantinople !

En occupant des charges dans le Conseil princier ou dans les chancelleries des princes, en participant à la vie diplomatique de l'époque et au gouvernement d'un pays qui avait une forte tradition historique, en connaissant aussi, de près, les réalités roumaines et la manière dont s'est opérée la synthèse de la tradition byzantine avec ces dernières, les Phanariotes et leur nombreuse clientèle bénéficiaient sur terre roumaine d'une véritable « école politique », de pratique politique. Il est facile à démontrer que cela n'était possible ni en Grèce, ni dans d'autres pays de la « diaspora », où ils ne pouvaient trouver — comme dans les pays roumains — une identité de vues et une solidarité dans la lutte contre la Turcocratie, un idéal commun, celui de la libération nationale. Un exemple éloquent du rôle qu'eut pour le secrétaire princier la pratique politique et diplomatique dans l'ambiance des chancelleries roumaines, est celui de Panaiotis Kodricas, le futur interprète du Ministère des Affaires Etrangères de Paris. La correspondance diplomatique qu'il entretenait, en 1797, en tant que secrétaire d'Al. Moruzi, nous laisse voir un parfait connaisseur de la vie politique, habile diplomate et utilisant un français impeccable[7].

Dans le processus de la formation de certains des intellectuels qui ont vécu et travaillé dans notre pays, un rôle important revient à l'ancienne tradition de culture des Roumains et à leurs relations avec les intellectuels roumains, si souvent évoquées dans la correspondance de Daniil Philippides, Néophite Doukas ou Nicolae Rosetti-Roznovanu, dans les souvenirs de George Sion, etc. C'est surtout l'émulation des années précédant la révolution de 1821 qui retient notre attention, période où les formes de collaboration des patriotes roumains et grecs ont trouvé des points de contact toujours plus nombreux.

Les premières décennies du XIX^e siècle sont fortement marquées par cet effort commun pour la création de la culture nationale moderne et la formation de l'Etat national. Il suffit de rappeler que, sur l'initiative de Nicolae Rosetti-Roznovanu et de Gh. Cléobule de Philipopole, l'école alilodidactique de Jassy a donné à la Grèce révolutionnaire les cadres de son enseignement élémentaire, c'est-à-dire un facteur essentiel de la lutte de libération nationale. Les jeunes Grecs formés dans la capitale moldave, à l'école financée par le boyard roumain, partaient en Grèce munis de diplômes, avec une recommandation des dirigeants de l'école et du métropolite Veniamin Costache et l'argent donné par N. Rosetti-Roznovanu, pour enseigner la méthode alilodidactique en répandant la culture dans les villages et les villes[8].

Daniel Philippides, Denis Photeinos et, en général, les historiens grecs qui ont écrit sur notre terre, connaissaient nos chroniques[9], admiraient notre passé et ne manquaient

---

[6] D. Zakythinos, Ἡ πολιτικὴ ἱστορία τῆς Νεωτέρας Ἑλλάδος, Athènes, 1965, p. 40—41.

[7] Archives de l'Etat Sibiu, Fond « Agence autrichienne » (1797).

[8] A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, Salonique, 1974, p. 114. V. aussi V. Papacostea, le compte rendu du livre de G. Sakkas, Γεώργιος Κλεόβουλος « ὁ Φιλιππουπολίτης », Athènes, 1956, dans « Studii », XIV, n° 3, 1961, p. 1064—1067.

[9] Al. Elian, l'introduction du volume *Izvoarele Istoriei României*, II, *Scriitorii bizantini* (*Fontes Historiae Daco-Romaniae, III. Scriptores bizantini*), publié par Alexandru Elian et Nicolae-Şerban Tanaşoca, Bucureşti, Ed. Academiei R. S. R., 1975.

même pas de défendre nos droits[10]. Le fait de rédiger une histoire de la Roumanie et une Géographie de notre pays, avant d'écrire une Géographie de la Grèce, prouve non seulement les sentiments de Philippides pour sa patrie adoptive, mais aussi que pour la Roumanie il avait trouvé des sources et une bibliographie, une tradition historique formée et une conception claire des origines et de la continuité du peuple roumain, qu'il s'approprie en tout. Il ne faut pas oublier qu'une telle conception sur la continuité nationale, purifiée de contradictions et formulée de manière définitive, paraît dans la première grande histoire des Grecs — due à Constantin Paparrigopoulos — à peine au milieu du XIX[e] siècle !

Après cette esquisse sommaire des conditions dans lesquelles pensaient et écrivaient les intellectuels grecs de Valachie et de Moldavie, j'essayerai d'exposer—très brièvement— la méthode employée dans mon ouvrage.

Même si j'ai utilisé parfois quelques sources inédites ou moins connues, la base documentaire de cette étude est constituée par les précieuses contributions des historiens et historiens littéraires roumains et grecs[11]. Une mention spéciale doit être faite ici des néohellénistes roumains Ariadna Camariano-Cioran et Nestor Camariano, qui ont découvert et étudié dans leurs ouvrages — fondamentaux pour nos recherches — une quantité impressionnante de documents et manuscrits inédits, relatifs à la vie et à l'activité des professeurs et des penseurs grecs des pays roumains. En ce qui concerne l'abord théorique de la question des intellectuels sud-est européens, les études de Virgil Cândea et d'Alexandru Duțu sont indispensables, puisqu'ils sont les premiers à avoir envisagé sous cet angle — du mouvement des idées — la vie culturelle de notre zone[12].

L'existence d'une si riche bibliographie nous a obligés à trouver une formule synthétique. Aussi avons-nous analysé, dans le premier chapitre, *Les principaux centres de culture*, qui ont groupé l'activité de ces intellectuels grecs de notre pays, en traitant ensuite, dans le second chapitre, *Le statut et le rôle de l'intellectuel*.

Mais tâchons d'éclaircir ce que nous entendons par *formation* à cette époque. On ne saurait employer cette notion dans le sens courant, des années d'études ou du stage dans un établissement scolaire ou universitaire. En la rapportant aux conditions de l'époque, nous avons considéré que même pour un intellectuel formé, qui arrivait dans les pays roumains pour exercer une profession, les années passées parmi les intellectuels roumains et balkaniques des Principautés ont contribué à compléter sa formation, à élargir son horizon culturel. La meilleure preuve en est l'activité de ces intellectuels pendant leur séjour dans notre pays et le fait qu'ils y ont publié ou préparé pour l'impression leurs ouvrages, les éditant ensuite à Vienne, Athènes, en Italie et dans différents centres de l'imprimerie grecque. C'est d'ailleurs ce dernier aspect qui a constitué notre principal critère dans l'essai de

---

[10] L'un des premiers à avoir utilisé le terme de « Roumanie », Philippides démontrait que ce nom s'imposait logiquement, étant justifié par « la primauté, l'ancienneté et le nombre des Roumains ». Voir aussi Vasile Arvinte, *Le nom ethnique et la création du nom de l'Etat national România*, dans « Revue roum. d'histoire », 1977, n° 3, p. 439—454, idem, *Dimitrie Daniel Philippide et la dénomination România*, dans « Rev. études sud-est europ. », XVI, n° 2, 1978, p. 355—359 ; Adolf Armbruster, *Sinn und Bedeutung des Begriffs « România » in rumänischen Mittelalter*, dans « Dacoromania », Jahrbuch für östliche Latinität, I, 1973, p. 124 131.

[11] Sans reproduire ici une vraie bibliographie — qu'on trouvera dans l'ouvrage dont il est question dans ces pages — nous nous bornerons à citer les historiens roumains : I. C. Filitti, Nicolae Iorga, Constantin Erbiceanu, Demostene Russo, Nicolae Bănescu, Emil Vîrtosu, Dan Simonescu, Victor Papacostea, Gh. Cronț, Alexandru Ciorănescu, Paul Cernovodeanu, Vlad Georgescu, pour leurs contributions ayant trait à l'histoire de la culture, Mihai Berza et Alexandru Elian, pour leurs synthèses sur la culture roumaine aux XVII[e]—XIX[e] siècles dans le traité « Istoria României » et les précieuses interprétations données au phénomène culturel, tant par écrit, que dans les Colloques consacrés aux Lumières. Les historiens littéraires : Dimitrie Popovici, Paul Cornea, G. Ivașcu, Ovidiu Papadima, I. Șiadbei, Mircea Anghelescu, Mircea Muthu ont plus d'une fois étudié dans leurs livres les rapports des cultures roumaine et grecque. Rappelons aussi les importantes contributions de Constantin Noica et Val. Al. Georgescu dans le domaine philosophique et juridique. Enfin, du côté grec, citons : Denis Zakythinos, Constantin Th. Dimaras, Ap. Vakalopoulos, Cléobule Tsourkas, Léandros Vranousis, Philippe Iliou, pour ne nommer que les principaux représentants de ce domaine de recherches.

[12] Nous pensons surtout à l'analyse faite par V. Cândea dans la « Revue d'études sud-est-europ. », VIII, 1970, n[os] 2 et 4 (*Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII[e] siècle*) et aux derniers livres de Alexandru Duțu : *Sinteză și originalitate în cultura română*, București, 1972 ; Idem, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, București, 1978.

éfinir l'intellectuel. Dans cette période où nous assistons à la formation de l'intellectualité ud-est européenne en tant que couche sociale, la définition du statut de l'intellectuel n'est pas aisée. Les données dont nous disposons sont plutôt disparates. Même si nous citions l'existence de riches matériaux, ils ne couvrent pourtant pas tous les domaines qui nous aideraient à caractériser ce statut. Il nous manque les données concernant les conditions matérielles des différentes professions, la mention des salaircs, par exemple, étant tout à fait accidentelle et ne permettant aucune étude systématique dc son évolution. La spécialisation est loin d'être envisagée de manière stricte, puisque nous voyons des médecins et des juristes écrire des traductions, travailler dans les chancelleries princières, ou devenir précepteurs dans les familles des boyards.

D'autre part, comme un corolaire de cette situation, le dilettante n'était pas, à cette datc, un simple amateur. On peut même parler de l'existence d'un *dilettante* supérieur, frisant la spécialisation, grâce à une culture des plus soignées et à une passion pour l'activité intellectuelle qui remplacent l'absence d'un diplômc.

Aussi avons-nous considéré des intellectuels, tous ceux qui prennent part à l'actc de culture, avec un sens des responsabilités qui leur évite la superficialité. Le critère concluant pour l'enquête présente est donc *la valeur* de leurs contributions dans différents secteurs de la culture, sans tenir comptc de ce qu'aujourd'hui on appelle « qualification » ou spécialisation professionnelle.

Après avoir mentionné les principaux *types de professions:* le professeur, le iatrophilosophe et le médecin — dans le sens moderne — l'historien (ou le chroniqueur), le juriste, le marchand-libraire et le marchand-éditeur, nous nous sommes arrêtés aux *types dominants* (l'intellectuel militant, le traducteur, le copiste) en détachant *les figures représentatives* et *les cas d'assimilation.*

Le « iatrophilosophe » continue à être l'un des types de formation intellectuelle les plus fréquents, les études médicales couronnant, généralement, une formation humaniste des plus complètes. D'ailleurs, ce qui caractérisait le « iatrophilosophe », c'était la soif de connaissances, le transformant en un perpétuel étudiant, qui, dès qu'il pouvait suivre le cours de quelque illustre professeur, n'hésitait pas à le faire, même s'il avait atteint un âge où il aurait pu commencer à professer. Plus fréquent peut-être que le « iatrophilosophe » est le professeur, dans sa double hypostase de professeur à l'école publique ou précepteur. Même si nos mémorialistes du XIX^e siècle nous ont habitués avec l'image d'un précepteur grec pédant et aigri, violent jusqu'à la cruauté et hostile à toute autre culture que la culture des Grecs, nous trouvons pas mal de cas où la personnalité du professeur en imposait à l'élève, des liens d'étroite amitié se nouant souvent entre mentor et disciple. Un pareil exemple, fourni par A. Camariano-Cioran, est celui d'Etienne Dungas, qui a pu compléter ses études universitaires, en tant que précepteur de Costache Rosetti-Roznovanu, qu'il accompagna à Halle, Göttingen et Jena[13].

Les traducteurs sont une catégorie nombreuse, recrutée des catégories sociales les plus diverses, car des princes régnants jusqu'aux modestes copistes de chancellerie et aux simples marchands, tous souhaitent participer à cette vague irrésistible de la culture du temps, sinon par l'effort personnel, du moins par un appui moral ou matériel.

Le type dominant est celui de l'intellectuel militant, initiant des réformes destinées à moderniser tant le contenu que les méthodes de l'enseignement des Académies princières, dans un permanent effort de synchronisation avec l'enseignement occidental. Quoique les formes désuètes de l'abus de grammaire et l'hostilité des professeurs pour les idées nouvelles persistent encore, coexistant avec ces phénomènes progressistcs, on peut pourtant parler du rôle particulièrement efficace des intellectuels dans l'évolution imposée à l'enseignement. En combattant ces formes vieillies maintenues par le courant conservateur, patronné par l'église, les intellectuels progressistes poursuivaient l'application de certains principes des Lumières, tel que l'emploi de la langue populaire (pour assurer la diffusion de la culture dans dcs cercles de plus en plus larges) et une intense activité de traductions, destinée à éveiller l'intérêt pour les sciences de la nature et les sciences exactes, la connaissance de la nouvelle morale laïque et, en général, la libération de la culture de l'emprise exercée par l'Eglise, à une époque où la vie intellectuelle ne pouvait pas encore se dispenser de son cadre théologique.

La figure la plus représentative de l'intellectuel militant est Rigas Velestinlis. Sa présence à Bucarest et l'écho qu'il y avait trouvé dans les cercles progressistes[14] nous montrent

---

[13] A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, Salonique, 1974, p. 653.

[14] Al. Elian, *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie*, « Rev. roum. hist. », I, 1962, n° 2, p. 487—497.

à quel point les forces s'opposant au clergé phanariote et à la tradition de la Patriarchie avaient gagné de terrain. Les idées nouvelles que propageaient D. Katardzis, I. Mœsiodax et les autres érudits grecs des Principautés avaient rendu possible la forme la plus avancée de la lutte idéologique, puisqu'elles envisageaient la préparation de la révolution et de la république. Rigas suit d'ailleurs le même programme culturel à caractère didactique, qui constituait une constante de l'activité des intellectuels grecs. Il fait imprimer un traité de *Physique*, ensuite une adaptation de Rétif de la Bretonne, suivant les goûts et la mentalité de la société sud-est européenne, en reflétant — du point de vue idéologique — les principaux impératifs de la Révolution Française[15]. Enfin, dépassant tout ce qu'on avait écrit jusque là, en matière politique, dans le Sud-Est de l'Europe, Rigas a imaginé une Constitution pour la République grecque, le grand Etat unitaire qui allait se substituer à l'Empire ottoman, après la victoire de la Révolution.

L'un des aspects les plus intéressants que nous offre la vie intellectuelle de cette période est l'apparition des tendances progressistes dans le clergé. Ils sont fréquents les cas de prélates qui — comme Daniel Philippides — malgré leur formation théologique, abandonnent un domaine pour lequel ils ne se sentaient pas de vocation, en faveur d'une activité intellectuelle militante.

Mais pour nous autres, Roumains, il est évident que toute notre sympathie va surtout vers ces personnalités de l'intellectualité grecque de notre pays, qui se sont identifiées sans réserve à la vie du peuple roumain. En s'établissant en Valachie et en Moldavie — où ils obtenaient des charges importantes —, souvent aussi en Transylvanie, ils montrent un intérêt particulier pour l'histoire, la géographie et la culture des Roumains dans des ouvrages à caractère historique, littéraire ou juridique. C'est ainsi que nous apparaît Toma Carra, le renommé juriste qui, en 1804, sur l'ordre d'Alex. C. Moruzi, traduisait en grec moderne le Manuel d'Harménopoulos et commençait la rédaction d'un code civil et pénal de la Valachie. Il en est de même pour Mihai Photeinopoulos, dont les manuels juridiques — analysés par Val. Al. Georgescu — ont dévoilé sa contribution importante pour ce que sera la « modernisation » du droit roumain au XIX^e siècle[16]. Un autre Grec roumanisé est le grand « serdar » Gheorghe Saul, médecin de la Cour sous Scarlat et Grigore Alex. Ghica, où il remplissait aussi la fonction d'archiviste, qui s'est penché de près sur notre histoire, en attaquant avec véhémence, dans la presse occidentale, le livre de J.-L. Carra qui nous dénigrait[17]. Démètre Katardzis, considéré par les Grecs comme étant le plus illustre représentant des Lumières dans la culture grecque[18], avait pénétré, par son mariage et par ses hautes dignités valaques, dans la noblesse roumaine. Il a préconisé les mesures nécessaires pour l'amélioration de l'enseignement des Académies princières, ayant en vue, au même titre, l'éducation des jeunes roumains et grecs, ainsi qu'on peut le voir des titres mêmes de ses essais[19]. En recommandant aux Grecs d'adopter la langue populaire, Katardzis donnait l'exemple des Roumains, qui — en dépit des petites différences existant entre le vocabulaire du citadin, comparé à celui du villageois ou du boyard — ont une seule langue, unitaire, que tous comprennent[20].

En ce qui concerne le rôle essentiel joué par les capitales roumaines pour la production du livre grec, il ressort bien clairement des recherches récentes de Philippe Iliou portant sur les « prénumérants »[21]. Dans l'ensemble des livres grecs parus à l'époque des Lumières (1749—1821), Bucarest et Jassy rivalisaient avec les centres les plus productifs du livre grec (Vienne et Constantinople).

---

[15] Pan. S. Pistas, Ἡ πατρότητα τῶν στιχουργημάτων τοῦ Σχολείου τῶν ντελικάτων ἐραστῶν, dans « Ἑλληνικά », 20, 1967. p. 393—413.

[16] Voir surtout Val. Al. Georgescu, *L'idée impériale byzantine et la structuration du pouvoir princier en Valachie de 1765 à 1818*, dans « Ξένιον — Festschrift für Pan. J. Zepos », Athènes, Freiburg/Br., Köln, 1973, 1, p. 455—471.

[17] Al. Ciorănescu, *Le serdar Gheorghe Saul et sa polémique avec J.-L. Carra (1779)* (Societas Academica Dacoromana), « Acta Historica », V, Munich, 1966, p. 34—71.

[18] Constantin, Th. Dimaras, Ὁ φιλευθερισμὸς τοῦ Δ. Καταρτζῆ, μὲ ἀποσπάσματα ἀπὸ τὸ ἀνέκδοτο « Γνῶθι σαυτόν », Athènes, 1964, p. 1—87 ; Dimitrios Katardzis, Τὰ εὑρισκόμενα, édité par. C. Th. Dimaras, Athènes, 1970.

[19] D. Katardzis, *op. cit.*, p. 24—41.

[20] *Ibidem*, p. 321.

[21] Philippos Iliou, Βιβλία μὲ συνδρομιτές I. Τὰ χρόνια τοῦ διαφωτισμοῦ *(1749—1821)*, dans « Ὁ Ἐρανιστής », 23, tome 12, fasc. 69—70, p. 101—179.

Il ne nous est pas possible de nous attarder sur d'autres aspects étudiés dans l'ouvrage que nous venons de présenter, tels que les progrès de l'esprit critique, l'enrichissement des genres (l'essai, l'abrégé, le pamphlet), ainsi qu'en général, les mutations survenues dans le goût pour la lecture.

Si l'on peut parler d'une conclusion, au bout de cet essai qui ne se propose que d'ajouter des éléments nouveaux à une problématique moins abordée jusqu'ici, c'est notre conviction que l'activité des intellectuels grecs dans les pays roumains a pris, en permanence, l'aspect d'une collaboration avec les Roumains. Les relations avec les intellectuels roumains ont été décisives dans l'organisation des sociétés culturelles et théâtrales, dans la production de l'imprimerie, dans le rayonnement de la méthode lancastérienne dans la Grèce révolutionnaire et en Bulgarie, dans une certaine manière d'écrire l'histoire, car les pays roumains offraient des sources documentaires et une conception formée, dont les historiens grecs prérévolutionnaires et hétairistes ont pleinement usé. Dans les principaux domaines de la pensée sociale-politique de l'époque (l'histoire, le droit et l'éducation), l'expérience roumaine a été fertile pour ces penseurs.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS DE L'ÉMIGRATION BULGARE EN ROUMANIE AU XIX^e SIÈCLE

ELENA SIUPIUR

Concentrée dans le territoire roumain le long de huit décennies et en provenance de différents centres de formation (Bulgarie, Roumanie, Russie, Autriche, France, Serbie, Allemagne, voire la Turquie — c'est-à-dire Istanbul), l'intellectualité d'émigration bulgare[1] s'est constituée en dépendance et en accord avec les impératifs socio-politiques du mouvement de renaissance et de libération nationale. Par ailleurs, son développement fut déterminé par les exigences du processus de modernisation culturelle, processus impliquant l'institutionnalisation, la « professionnalisation » et la diversification du travail intellectuel et caractérisant tout particulièrement le Sud-Est européen au XIX^{e} siècle.

La méthode utilisée pour l'étude de l'intellectualité bulgare en Roumanie au XIX^{e} siècle est des plus simples. Elle a été choisie afin de répondre à un voeu déjà ancien de l'historiographie des relations roumano-bulgares[2] et du Sud-Est européen en général. En effet, un problème de grande importance pour cette historiographie est celui de la précision des notion et phénomène d'*émigration intellectuelle* et d'*intellectualité d'émigration*, les deux typiques poûr la vie culturelle et politique de Sud-Est européen. En ce qui concerne l'intellectualité d'émigration, il s'agit là d'un problème lié aux rapports de la société roumaine avec les communautés intellectuelles des pays sud-est européens — en l'occurrence la communauté intellectuelle bulgare — auxquelles les Principautés danubiennes ont donné asile pendant un siècle et même plus. Il est généralement connu que dès la fin du XVIII^{e} siècle et jusqu'en 1878 les pays roumains, devenus par la suite la Roumanie, ont hébergé des communautés d'émigration bulgare, notamment dans la zone danubienne de la Valachie et au nord des Bouches du Danube, en Moldavie. Ces communautés firent l'objet de diverses études, mais jamais de caractère monographique ; cette dernière lacune sera elle aussi prochainement comblée grâce au livre préparée par le professeur C. N. Velichi[3]. Les difficultés devaient se multiplier à partir du moment où l'on a abordé l'examen d'une catégorie à part de cette émigration : celle des intellectuels. Dans ce domaine, la recherche fut surtout menée sur le terrain glissant des influences littéraires, l'intérêt s'étant donc axé sur quelques personnalités qui ont marqué de leurs dons la littérature et sur un certain nombre de publicistes. Or, cette manière de se limiter à l'espace littéraire, aux publicistes et aux révolutionnaires a conduit à l'ignorance des riches aspects offerts par l'ensemble de cette collectivité d'environ cinq cents

---

[1] Le présent article constitue la très succincte synthèse rédigée par l'auteur partant de la monographie qu'elle a élaborée sur le thème de l'intellectualité bulgare d'émigration en Roumanie au XIX^{e} siècle — ouvrage faisant partie du programme de recherches de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest.

[2] La bibliographie des études dédiées à ce thème des relations est par trop riche pour figurer dans l'espace disponible ici. Il ne nous reste donc qu'à souligner que les historiographes roumains (généreusement représentés dans ce domaine) de même que les écrivains bulgares ont été consultés assidûment pour la rédaction de la dite monographie. Citons-en seulement quelques noms : Petre Constantinescu-Iaşi, C. N. Velichi, Zlatka Iuffu, Alexandru Iordan, Laura Baz-Fotiade, Christu Vasile, N. D. Mincev, Nikolaj Ječev, Vl. Diculescu, Nadejda Dragova, Ilia Konev, etc. D'une aide particulièrement précieuse s'est révélé l'ouvrage de Manio Stojanov, *Bălgarska văzrojdenska knižnina*, vol. I—II, Sofia, 1957.

[3] La première partie de cette monographie, *La contribution de l'émigration bulgare de la Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare* (*1762 1850*), paraissait en 1970 aux Editions de l'Académie Roumaine ; la seconde partie, couvrant les années 1851—1878 est en train de paraître aux mêmes éditions.

intellectuels bulgares, de formations et professions fort variées, qui se sont trouvés en contact incessant et à tour de rôle pendant quatre-vingt ans avec les intellectuels roumains, hôte et modèle immédiat tout à la fois de collectivité intellectuelle institutionnalisée et concentrée dans le territoire d'un Etat national. Le problème qui se dégage dans ce contexte est celui de trouver la base réelle d'une recherche portant sur tous les phénomènes et sur tous les aspects surgis de la communication entre deux collectivités intellectuelles. Il s'agit de fournir une image aussi complète que possible de ce que représentent les intellectuels de l'émigration bulgare en Roumanie, autrement dit de préciser le véritable objet du débat, ayant porté auparavant plutôt sur l'étude des personnalités que d'une catégorie de personnes ou d'une collectivité à part.

Un autre problème s'est imposé à l'attention du fait de la manière dont l'historiographie bulgare (de même que celles grecque et albanaise, de leur côté) a envisagé ce problème des intellectuels de l'émigration. En effet, si la plupart des intellectuels bulgares de Roumanie figurent dans les divers traités d'histoire littéraire, de la peinture, de la presse, des imprimeries, etc., ils y sont mentionnés détachés du milieu de la diaspora, séparés de la société roumaine, à laquelle les unissaient pourtant des liens étroits, quand ils ne s'étaient pas formés tout simplement dans son cadre. De la sorte, le phénomène de l'intellectualité d'émigration se disperse, diffus dans l'ample phénomène national, il perd sa spécificité, son trait caractéristique. Dans l'ensemble d'un climat culturel et politique propre à tout un peuple, les circonstances un tant soit peu spéciales de la formation et de l'existence de ces intellectuels s'effacent et, du même coup, s'effacent aussi les causes qui ont déterminé le caractère spécifique de leurs activités et de leurs œuvres, par conséquent le caractère spécifique du phénomène en tant que tel.

Loin de nous l'idée d'en faire le reproche à l'historiographie bulgare. Tout au contraire, nous estimons qu'il n'y a rien que de très naturel dans cette manière de traiter les phénoemènes de la culture nationale. Prenons, à titre d'exemple, la littérature : l'histoire d'une littérature est soumise, quand on l'écrit, à des critères esthétiques, artistiques et littéraires susceptibles d'exprimer en fin de compte la continuité et l'intégrité du processus littéraire national ; elle ne saurait accorder une place prépondérante à des critères mettant en lumière les phénomènes annexes ou secondaires du processus unitaire national. Mais c'est justement pourquoi je crois que c'est aux études spécialisées d'approfondir l'intellectualité d'émigration en tant que phénomène, à défaut duquel on ne pourrait saisir ni le caractère et l'évolution des cultures sud-est européennes, ni ce que leurs rapports a d'essentiel. Le rôle de ce phénomène est d'une trop longue portée dans cette partie de l'Europe pour qu'on puisse en faire abstraction.

Afin d'obtenir l'image intégrale de l'intellectualité bulgare d'émigration, j'ai choisi d'aller par le plus simple, c'est-à-dire d'enregistrer tous les Bulgares qui ont vécu, étudié et activé en Roumanie dans l'intervalle 1800—1878. À ce premier enregistrement, s'ajoutent sept autres ; ils constituent l'inventaire de tous les organismes culturels de langue bulgare du territoire roumain à l'époque concernée, ainsi que des instruments culturels et des formes revêtues par cette culture. Si les sept enregistrements supplémentaires ne sont pas très éloquents pour ce qui est de chaque personnalité intellectuelle, il reflétent en échange au mieux la personnalité de ce qu'on appelle une communauté intellectuelle d'émigration. En outre, ces enregistrements mettent en lumière, d'une part, l'éveil de la conscience collective, en tant que couche socio-politique, chez les intellectuels bulgars de Roumanie et, d'autre part. la prise de conscience de sa nouvelle fonction politique chez l'ensemble de l'intellectualité balkanique et non seulement dans le cas des intellectuels bulgares.

L'information se trouve classée dans les huit registres dont il vient d'être question selon les rubriques suivantes :

REGISTRE 1. *Les intellectuels bulgares en Roumanie*

Nº crt.	Nom, prénoms, années, de naissance et de mort ; localité ; pays	Etudes		Professions et activités	
		en Bulgarie	en Roumanie	pratiquées hors de Roumanie	en Roumanie : années localités
1	2	3	4	5	6

Observations et indications bibliographiques:

— a) bibliographie exhaustive ;
— b) toutes les données concernant la personnalité en question et non comprises dans les six rubriques du registre (origine sociale, ascendance intellectuelle, voyages d'études ou pour des raisons politiques, bourses, qualité de membre des différentes sociétés politiques et culturelles, intégration dans un travail institutionnalisé, donations de livres ou en faveur des buts culturels-politiques, activité révolutionnaire ou dans le cadre des légions militaires, etc.).

REGISTRE 2 : *Écoles de l'émigration bulgare en Roumanie*

N° crt.	le centre	l'école	période de son fonctionnement
1	2	3	4

Observations et indications bibliographiques:

— a) bibliographie exhaustive ;
— b) données non comprises dans les quatre rubriques du registre. Nous avons enregistré jusqu'à présent 20 écoles dans 16 centres et ces chiffres ne sont pas définitifs[4].

On retrouvera les mêmes rubriques dans les autres registres, à savoir :

REGISTRE 3 : *Salles de lecture (bibliothèques-clubs, athénées) de l'émigration bulgare* (11 salles de lecture dans 9 centres).
REGISTRE 4 : *Églises bulgares en Roumanie* (6 dans 6 centres).
REGISTRE 5 : *Sociétés et comités culturels et politiques bulgares en Roumaine* (20 dans 4 centres, sans compter aussi les filiales BTBO ; c'est là que sont également enregistrés les organes de presse de chaque comité).
REGISTRE 6 : *Périodiques bulgares en Roumanie* (57 dans 5 centres durant l'intervalle 1841—1878).
REGISTRE 7 : *Typographies bulgares en Roumanie* (21 dans 5 centres).
REGISTRE 8 : (en réalité, une annexe du précédent) *Imprimeries roumaines ayant imprimé des livres bulgares dans l'intervalle des années 1805—1878* (17 dans 6 centres)[5].

En examinant les diverses catégories d'informations que comporte la fiche de chaque intellectuel bulgare, on constate que le REGISTRE 1 est en fait une véritable suite de micro-biographies. D'autre part, les rubriques types permettent certaines remarques d'ordre statique sociologique, ce qui rend possible en fin de compte de traiter le phénomène respectif et même les domaines culturels par thèmes. De l'ensemble des remarques qui s'imposent dès une première lecture des registres, je me propose d'en présenter maintenant seulement quelques-unes.

Un premier groupe de remarques se rattache au phénomène de l'éclosion d'une communauté d'intellectuels bulgares émigrés en Roumanie. Cette éclosion devait se produire en plusieurs étapes, à partir de la fin du XVIII^{e} siècle et continuant jusqu'en 1878 (y compris). Toutefois, une plus grande affluence en Roumanie des intellectuels bulgares se dessine après 1854 et surtout après 1860, quand le quartier général révolutionnaire des Bulgares se déplace du côté de la Roumanie. Cette intellectualité bulgare avec les institutions de langue bulgare qu'elle aura fondées allait se concentrer de préférence dans les villes de la Valachie et à Bolgrad. Tout naturellement, elle était attirée par les centres très peuplés où s'épanouissaient de grandes communautés bulgares d'émigration et qui, par ailleurs, fonctionnaient

---

[4] Il paraît que les villages situés au nord des Bouches du Danube comptaient plusieurs écoles ; quelques difficultés de documentation ont imposé l'utilisation de ces seuls chiffres, mais des recherches futures aux archives et bibliothèques de Sofia permetront d'en approcher le chiffre exact.

[5] Le Registre 1 (des intellectuels) a été établi sur le critère alphabétique, alors que les autres suivent le critère géographique (par centres de l'émigration : Bucarest, Braïla, Bolgrad, Galatzi, Ploieşti). À la fin de l'ouvrage, il y a une liste bibliographique numérotée, dans la rubrique du registre ne figurant que le numéro du titre respectif, noté pour chaque personne ou institution. Seuls les fonds d'archive et les titres cités une seule fois sont mentionnés en bas des pages du registre.

comme d'importants foyers culturels et politiques roumains (Bucarest, Braïla, Galatzi, Ploieşti). Exception à cette règle faisait la ville de Bolgrad, à cause de sa situation en quelque sorte spéciale. Par contre, notre remarque se trouve confirmée de ce que malgré l'importance des communautés bulgares d'émigration de Zimnicea, Alexandria, Olteniţa — pour n'en donner que quelques exemples celles-ci étaient plutôt pauvres en intellectuels. Il est évident que les grands centres culturels roumains les attiraient de préférence, chose explicable, somme toute.

Considérée au point de vue de son origine, cette intellectualité d'émigration comporte trois catégories. La première réunit les personnes venues tout droit de Bulgarie : c'est notamment le cas des refugiés politiques dont les familles étaient demeurées au pays. Une deuxième catégorie se compose d'intellectuels appartenant déjà à la diaspora, c'est-à-dire ayant vécu auparavant dans les colonies bulgares de Vienne, de Russie, voire d'Istanbul. Enfin, il y a encore la catégorie des intellectuels bulgares issus de familles déjà fixées en Roumanie (bon nombre d'intellectuels bulgares du XIX^{e} siècle sont nés à Braïla, Galatzi, Ploieşti, Zimnicea, Bolgrad, Craiova, etc.).

La même division en trois groupes se fait jour lorsqu'on étudie cette intellectualité d'émigration sous le rapport de sa formation en tant que telle. Une première catégorie poursuit des études (moyennes) en Bulgarie, pour émigrer ensuite en Roumanie, où elle s'établit et développe son activité. Le deuxième groupe est celui de ceux qui ont fait leurs études dans les gymnases, collèges et universités de Vienne, Paris, Munich, Belgrade, Kiev, Odessa, Moscou, St. Pétersbourg, Prague, Istanbul, avant de s'installer en Roumanie (quelques-uns des intellectuels de cette catégorie ont commencé leurs activités ailleurs, en Bulgarie ou en Russie, mais ils aboutirent en fin de compte en Roumanie). Quant au troisième groupe, il est formé par ceux ayant étudié en Roumanie (gymnase, faculté) ; les membres de ce groupe développèrent leur activité ou bien en Bulgarie, où il rentraient leurs études une fois finies, ou bien — et c'est ce qui arrivait le plus fréquemment — ils restaient sur place et travaillaient dans le cadre des communautés bulgares ou des organismes culturels roumains. Il y a aussi le cas des Bulgares qui finissent des études commencées en Roumanie à l'étranger — Paris, Vienne, etc. — pour retourner exercer leur profession en terre roumaine.

Quelles qu'en soient leur formation ou leur origine, ces intellectuels immigrés trouvent à quoi s'occuper en Roumanie, tantôt dans le réseau culturel et administratif roumain (archives, écoles, imprimeries, hôpitaux, tribunaux, etc.), tantôt au sein des institutions bulgares fonctionnant dans ce pays. Un petit nombre d'entre eux renoncent aux activités intellectuelles pour s'adonner au commerce ou à quelques autres domaines d'activité. En revanche, presque tous rallient les différentes formes d'activité politique et culturelle, dont le but était la renaissance et la libération nationale — formes d'activité qui se sont épanouies librement en territoire roumain.

(Compos surtout d'émigrés politiques et tournée nettement vers une activité dans des buts politiques révolutionnaires, cette intellectualité bulgare se révèle en tout premier lieu une intellectualité politique d'émigration. Je serais même encline de dire encore plus, à savoir que c'est en Roumanie que se rendaient de préférence les intellectuels bulgares profondément engagés dans la lutte politique révolutionnaire. On pourrait même parler d'une sorte de choix susceptible d'être saisi dans le processus d'émigration bulgare : vers la Roumanie se tournaient les émigrants politiques.

Le processus constitutif de la communauté intellectuelle bulgare en Roumanie se caractérise par la fondation des *nouveaux centres de la culture bulgare*, qui sont tout à la fois *des centres culturels activant à l'étranger et des centres d'émigration* (en tant que tels, ils disparaissent en 1878, quand cette intellectualité regagne sa patrie bulgare). La nouveauté de ces centres se manifeste aussi bien sous le rapport géographique qu'au point de vue de la teneur du phénomène culturel et intellectuel en général.

Un autre trait caractéristique de ce processus de constitution de la communauté bulgare d'émigration est illustré par la création (avec le concours matériel et moral de la totalité des émigrants, appuiés par le gouvernement et la société roumaine du temps) *d'un système d'institutions culturelles lui appartenant en propre et fonctionnant en langue bulgare.*

Ces institutions culturelles, de même que l'intellectualité bulgare émigrée en Roumanie sont surtout séculières. Du reste, le tri opéré de lui-même quand il s'agissait de choisir l'endroit de l'émigration montre le caractère plutôt laïque de la diaspora bulgare, souligné par les professions et les activités exercées dans ce pays. À l'opposé de ce qui se passait pour la Roumanie, en Russie se rendaient ceux qui étudiaient la théologie ; on constate que le clergé intellectuel bulgare se concentrait en Russie et surtout à Istanbul, car là, à Constantinople, se livrait le combat pour l'autocéphalie de l'Église bulgare.

Notons aussi que les intellectuels bulgares immigrés en Roumanie se dirigent surtout vers les centres urbains. Même sous le rapport professionnel, cette intellectualité se manifeste

comme étant de type urbain. De beaucoup moins nombreuse, l'intellectualité bulgare d'émigration de type rural est surtout attestée dans les campagnes situées au nord des Bouches du Danube. Toutefois, on ne saurait ignorer l'incessant mouvement de cete intellectualité, pendulant entre la ville et le village (à la recherche d'une activité ou pour d'autres raisons encore), ce qui rend très difficiles les précisions la concernant.

Un caractère général digne d'être souligné réside dans le fait que les intellectuels bulgares immigrés en Roumaine utilisaient le roumain aussi, comme langue d'information culturelle et politique. Dans la plupart des cas, ils s'en servaient également dans l'exercice de leur fonction sociale d'intellectuels. Par contre, ils en usaient rarement dans le journalisme et la littérature.

Maintenant quelques mots à propos de l'origine sociale de cette intellectualité bulgare d'émigration. Les rares données disponibles en ce sens permettent quand même d'en distinguer trois catégories sociales fondamentales, à savoir : paysans, marchands, artisans. Il n'y a pas d'aristocrates, quant au clergé, sa contribution à l'intellectualité moderne est plus modeste. Pour ce qui est de son ascendance intellectuelle, les exemples ne sont guère nombreux : quand le cas se présente, il s'agit généralement d'enfants d'instituteurs.

Un autre groupe de remarques à faire se rattache aux professions et aux activités exercées par les intellectuels de la diaspora bulgare, ainsi qu'aux conditions dans lesquelles ces professions étaient pratiquées. En étudiant le premier registre précité, on constate la grande majorité des activités liées à l'enseignement, surtout jusqu'en 1860. À partir de cette date commence une grande diversification des activités professionnelles (celles-ci nous les avons induites à partir de la formation des intellectuels dans les différentes écoles et universités). Donc, jusque dans la sixième décennie du siècle dernier, les professions dominantes étaient celles des instituteurs, des professeurs spécialisés dans divers domaines, des auteurs de manuels d'enseignement — formés dans les lycées, collèges, écoles spécialisées, facultés de lettres, théologie et, plus tard, de droit, des sciences naturelles et des sciences exactes, des beaux-arts, conservatoires. Graduellement, dans la gamme des professions s'imposeront aussi les médecins, apothicaires, avocats, ingénieurs, peintres, compositeurs, musiciens, ainsi qu'un groupe de professions d'un caractère à part, représentées par les écrivains, les journalistes et les typographes.

Cependant, si l'on change de perspective, en nous transportant dans le domaine de la vie intellectuelle, on s'aperçoit que quelle que soit la formation de ces intellectuels, de caractère universel ou spécialisée, ils couvrent de fait plusieurs branches d'activité, une seule et même personne s'acquittant de tâches multiples dans les divers compartiments de la culture. Il suffit d'énumérer ces tâches pour se rendre compte de la complexité de l'ensemble : enseignement (instituteurs et professeurs spécialisés de littérature, grammaire, histoire, géographie, sciences naturelles, théologie — cette-dernière enseignée surtout par les prêtres intégrés dans le réseau d'enseignement —, mathématiques, chimie, physique, astronomie, dessin, musique, etc.) ; littérature didactique (auteurs de manuels et de dictionnaires) et adressée au grand public (depuis le livre « de sciences utiles » ou vulgarisation, dans les domaines du folklore, de l'astronomie, de l'agronomie, de l'histoire universelle), traductions (dans tous les domaines susmentionnés), littérature politique et belles lettres (poésie, prose, dramaturgie), critique et histoire littéraire. Les journalistes et publicistes de toutes sortes sont les plus nombreux après 1850. Ajoutons-leur encore les rédacteurs, éditeurs, directeurs de diverses publications, directeurs-propriétaires d'imprimeries, typographes, graveurs illustrateurs de livres, bibliothécaires, archivistes, collectionneurs de documents, conférenciers, peintres, acteurs, compositeurs et musiciens, médecins et pharmaciens, ingénieurs, fonctionnaires de toutes les catégories. Une catégorie d'intellectuels qui prend corps un peu plus tard est celle des hommes de science — philologues, historiens, folkloristes et ethnographes. Enfin, il y a aussi la catégorie des politiques, idéologues et révolutionnaires. Un intellectuel tel *Dimităr Mutev* (1818—1864), qui a étudié les sciences naturelles à Bonn et à Berlin, sera tout à la fois professeur enseignant sa spécialité et directeur de l'école bulgare de Bolgrad, directeur de la typographie bulgare de cette localité, traducteur, auteur de manuels didactiques, rédacteur et publiciste. Citons encore en ce sens le nom de *Christo Botev* (1848—1876) : étudiant en médecine et ensuite typographe, traducteur d'ouvrages littéraires, correcteur, éditeur de gazettes, poète et prosateur, journaliste et directeur de journal, maître d'école ; en même temps, il militait comme membre du Comité Central Révolutionnaire, dont il deviendra le président ; commandant d'un détachement militaire, il sera aussi l'un des grands idéologues du mouvement pour la renaissance et la libération nationale de la Bulgarie.

L'étude de l'évolution de l'intellectualité bulgare d'émigration à différents points de vue révèle encore d'autres catégories ou types : les intellectuels professionnels et les dilettantes ; le type « encyclopédique », auquel s'ajoute au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle le type « idéal » (pour utiliser le terme de Pierre Barrière), autrement dit l'intellectuel

de pure spécialité et spécialisation, dont se détache aussi l'intellectuel d'érudition. On peut. en outre, parler d'une intellectualité active et d'une intellectualité passive. Là, deux genres de délimitations sont encore possibles, l'une au point de vue créateur, l'autre sous le rapport de l'activité et de l'inactivité — par exemple, les milieux de lecteurs disposant d'une formation intellectuelle, mais s'adonnant à des activités pratiques (commerce, économie) ou domestiques.

Un autre trait caractéristique de l'intellectualité bulgare d'émigration en Roumanie s'avère éloquent en ce qui concerne son statut politique particulier et les conditions matérielles du travail intellectuel dans la diaspora. Il s'agit de son incessante « migration ». C'est un continuel va-et-vient d'une école à l'autre, d'une revue à l'autre, d'un centre à l'autre (à l'intérieur de la Roumanie ou de l'étranger en Roumanie et vice-versa), selon ses intérêts politiques et les exigences du mouvement révolutionnaire, ou seulement à la recherche des conditions les plus propices au développement de son activité. Les organismes bulgares de l'émigration payaient le travail intellectuel sur les contributions bénévoles de telle ou telle communauté, qui engageait le maître d'école ou le professeur respectif ; souvent, il arrivait que les employés eussent à attendre pendant plusieurs mois leur salaire, ce qui les incitait à quitter leur poste pour s'enquérir d'un autre. On faissait aussi appel aux fonds des différents comités et sociétés culturelles et politiques, des conseils de fabrique (« nastoiatelstva »), ou réunis par souscriptions (dans le cas des périodiques et des livres). À cet égard, l'édition des gazettes représenterait un champ particulièrement spectaculaire pour une recherche sociologique sur le thème de la relation *écrivains journalistes — lecteurs.*

Les bourses d'étude, plutôt nombreuses pour l'époque, étaient de la même source.

Quant aux intellectuels bulgares travaillant pour des institutions roumaines, ils étaient comme de juste rétribués par l'Etat roumain.

Un troisième groupe de remarques se rapporte aux relations des intellectuels d'émigration avec la société roumaine, leur hôte. Rappelons brièvement qu'une partie de cette intellectualité s'instruit dans les écoles roumaines, soit depuis l'élémentaire jusqu'à l'université, soit en fréquentant seulement les lycées ou les universités de Roumanie. À part les lycées roumains, on fréquentait aussi les collèges et pensionnats étrangers fonctionnant en Roumanie. Ce sont surtout les médecins qui suivirent des cours à Bucarest ; les jeunes bulgares fréquentaient en outre également l'Ecole d'agronomie, celle des Ponts et chaussées ou les Conservatoire.

Cette intellectualité bulgare d'émigration entre, en partie, dans l'administration ou les institutions culturelles roumaines. D'où la conclusion que les études poursuivies dans des écoles roumaines d'une part, l'activité dans le réseau institutionnel de ce pays d'autre part représentent les voies les plus durables et les plus efficaces de la communication entre l'intellectualité bulgare et la société roumaine. Ces voies assuraient le circuit dans les deux sens des valeurs spirituelles spécifiques.

Une autre cause d'affinité entre les deux sociétés réside dans la solidarité politique, dans l'esprit de laquelle la société roumaine a traité le mouvement bulgare. Sans exception, la Roumanie accordait toujours à tous les intellectuels émigrés sa protection politique et matérielle. Il n'y a aucun cas d'expulsion durant les quatre-vingt ans de l'existence d'une émigration bulgare en Roumanie. Mentionnons un autre trait unique dans l'histoire de toute l'émigration balkanique : la Roumanie est le seul pays n'ayant jamais frappé de censure ni les publications de tous genres (livres, périodiques), ni les activités culturelles, politiques et révolutionnaires de l'intellectualité bulgare. C'est ce qui explique l'édition en terre roumaine de tous les journaux, revues et livres interdits dans l'Empire ottoman, ou en Russie et en Autriche. De même, la Roumanie est l'unique pays où l'émigration bulgare ait eu le droit de fonder ses propres institutions culturelles, notamment des écoles, un lycée y compris, tout comme elle a permis le fonctionnement légal des comités politiques et révolutionnaires, au même titre que celui des associations culturelles. Aussi, rien que de très naturel dans le transfert graduel du centre révolutionnaire bulgare en Roumanie.

Pour les personnes s'intéressant à l'étude comparée de la genèse de l'intellectualité balkanique, j'aimerais noter un fait. Le type des professions et des activités intellectuelles, le type des institutions culturelles, ainsi que les instruments et les formes de culture éclos dans l'existence de l'intellectualité bulgare d'émigration sont identiques à ce que présentait la vie intellectuelle roumaine. La même remarque s'applique à tous les genres de sociétés et comités de l'émigration, si l'on excepte le Comité central révolutionnaire bulgare, chose tout à fait naturelle d'ailleurs. Ajoutons que cette parfaite identité ne joue que dans le cas bulgare, les distinctions se faisant jour dans le cas du phénomène grec ou albanais ; il est vrai que ces derniers couvrent d'autres périodes de temps, sans compter la spécificité de la tradition nationale.

Renonçant à regret à toute une série de remarques et de traits particuliers mis au jour par la méthode appliquée, je tiens néanmoins à rappeler encore que l'intellectualité de l'émigration bulgare en Roumanie au XIX^e siècles, étudiée sur les huit registres dont il a été déjà question, se dessine aussi nettement que possible, non seulement au point de vue numérique, mais encore sous le rapport de son système d'institutions, d'instruments culturels, de ses activités et professions. Il s'agit donc d'un véritable univers intellectuel : celui de sa formation, de sa manifestation et des résultats obtenus, dans l'immédiat comme à l'avenir. La présente recherche n'est donc pas une conclusion, mais le point de départ pour d'éventuelles recherches thématiques ou par problèmes. Voici à titre d'exemple quelques thèmes susceptibles d'être approfondis partant de ces registres : *l'enseignement roumain et la formation de l'intellectualité bulgare au XIX^e siecle; les professions et activités intellectuelles de l'émigration bulgare en Roumanie; l'institutionnalisation et la transformation en activité professionnelle du travail intellectuel au XIX^e siecle* ou encore, en abordant une recherche d'envergure, *la typologie intellectuelle sud-est européenne à l'époque des « renaissances nationales »*. Sans doute, le choix thématique possible offert par la méthode d'étude adoptée est bien plus large, mais l'espace disponible nous interdit de nous y arrêter plus longuement.

En guise de conclusion, retenons qu'à quelques exceptions près, l'intellectualité bulgare d'émigration devait rentrer au pays après 1878, moment de la fondation de l'Etat autonome bulgare moderne. On la retrouve engagée dans le système institutionnel, politique et culturel, de la Bulgarie, depuis le premier ministre au médecin d'arrondissement, depuis le chef de département ministériel au chef de parti, sans parler des ambassadeurs — à Bucarest et ailleurs —, des professeurs, inspecteurs scolaires, maitres d'école, juristes, avocats, magistrats, peintres, rédacteurs de journal et journalistes, écrivains et traducteurs (du roumain y compris), médecins militaires, etc. Presque tous ceux que j'ai pu retrouver en étudiant la période 1878—1918 étaient demeurés des amis de la culture roumaine. Ils se sont appliqués à conserver un climat propice à la communication intellectuelle avec le peuple roumain.

LA FORMATION DES INTELLECTUELS ALBANAIS EN ROUMANIE 1821—1912

CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU

La période (1821—1912), que nous avons choisie pour l'analyse de ce thème, s'imposait au chercheur par l'importance des deux dates qui la limitent : à l'époque de la révolution de Tudor Vladimirescu et de l'Hétairie se manifestent les premiers signes d'une conscience nationale albanaise agissante, alors qu'en 1912, le mouvement albanais aboutit à proclamer son Indépendance d'Etat. En effet, la « Renaissance albanaise » commence par les efforts du premier intellectuel albanais, dont l'activité, destinée à jeter les fondements d'une culture spécifique, se déploie entièrement en Roumanie ; il s'agit de Naum Veqilharxhi, le coryphée qui essaie de synchroniser ses préoccupations à celles des autres intellectuels contemporains du Sud-Est de l'Europe. Par conséquent nous avons adopté le point de vue de l'« Histoire de l'Albanie »[1], partagé par d'autres chercheurs albanais et étrangers aussi, mais tout en considérant comme date du début de la Renaissance l'année 1821 et non pas l'année 1839. C'est en 1821 que Naum Veqilharxhi commence son activité culturelle et révolutionnaire, qui eut un puissant écho en Albanie, notamment à Korça.

Une autre remarque préalable qui nous semble nécessaire concerne les traits caractéristiques de ce qu'on peut nommer le « milieu albanais » en Roumanie. Les Albanais commençant à immigrer en Roumanie au cours du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècle, la tradition des rapports entre le sud de l'Albanie et la Roumanie s'établit petit à petit[2]. C'est un milieu d'artisans et de petits bourgeois qui, pourtant, s'adonnent avec enthousiasme à une activité culturelle aussi. Le niveau de leur formation est à peu près le même : dans le pays d'origine, la majorité avait terminé l'école élémentaire ou le lycée en grec. Sans aucun doute, le processus complexe de l'affirmation de la conscience nationale produit, ensuite, des transformations essentielles. A notre avis, on peut parler d'un « milieu albanais » parce qu'il y a des faits qui prouvent que cette ambiance a formé et a gardé une tradition spécifique, transmise non seulement dans un cadre organisé, mais aussi par les contacts établis entre individus. L'action de cette tradition formative augmente à mesure qu'on approche de l'année 1912. Il faut ajouter que les Albanais de Roumanie appartiennent au monde albanais, mais en subissant une certaine influence roumaine, dans le contexte de celle européenne.

Il faut mentionner que l'activité culturelle des Albanais de Roumanie, les rapports roumano-albanais, la presse albanaise parue dans les villes roumaines ont déjà fait l'objet de sérieuses études dues aux spécialistes roumains et albanais[3]. Ces recherches ont mis au jour un riche matériel, dont nous avons tiré tout le profit ; de même, nous avons consulté

---

[1] *Historia e Shqipërisë* (L'histoire de l'Albanie), II^{e} volume, Tirana, 1965, *Hyrje* (Introduction), p. 7. Pour la division en périodes de cette époque, voir aussi l'étude de Ali Hadri, *Periodizimi i lëvizjes kombëtare shqiptare* (La division en périodes du mouvement national albanais), « Gjurmime albanologjike », Seria e shkencave historike, Prishtina, 1971, 1, p. 23—32

[2] Aux XVII^{e}—XVIII^{e} siècles, les Principautés roumaines ont offert aux immigrants, pressés à quitter leur pays par la pauvreté et l'oppression, des meilleures conditions économiques et une certaine liberté. Au XIX^{e} siècle la colonie établie en Roumanie jouit d'une liberté importante pour la formation et le développement de la culture nationale moderne et pour la lutte afin de proclamer l'Indépendance du pays.

[3] Nous citons ici seulement une bibliographie sélective : N. Iorga, *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, Bucarest, 1919 ; Th. Capidan, *Contribuţia românilor la Renaşterea Albaniei* (La contribution des Roumains à la Renaissance de l'Albanie), « Graiul românesc », II, 1928, 1, p. 4—21 ; Victor Papacostea, *Sur l'abécédaire albanais de Vechilhargi*, « Balcania », I, Bucarest, 1938, p. 348—353 ; *idem*, *La participation de l'écrivain albanais Vechilhardji à la révolution de 1821*, « Balcania », VIII, 1945, p. 187—192 ; N. Ciachir, *Istoria modernă a Albaniei* (l'Histoire moderne de l'Albanie), Bucarest, 1974 ; *idem*, G. Maksutovici. *Unele*

la plupart des ouvrages albanaises imprimés à l'époque[4]. Nous avons parcouru la presse albanaise parue en Roumanie et à l'étranger jusqu'en 1912, qui se trouve dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. La difficulté majeure à notre avis, dans l'élaboration d'un travail de synthèse à ce sujet, reste le fait que la phase d'accumulation de tous les détails significatifs et de rédaction de monographies préliminaires n'est pas encore tout à fait achevée. C'est pourquoi nous nous sommes efforcée à réunir et à systhématiser le matériel déjà connu, mais parfois, moins exploité, en ayant en vue une problématique nouvelle, qui n'a pas été abordée par les chercheurs d'avant nous.

Le matériel ainsi puisé nous a conduit vers des résultats que nous considérons utiles de présenter, vu qu'ils peuvent servir comme éléments d'une définition *sui generis* de l'intellectuel albanais en Roumanie à cette époque-là[5]. Pour assurer l'unité de notre travail, nous avons adopté comme principal critère pour considérer les Albanais de Bucarest, de Braïla ou de Constantza en tant qu'intellectuels ou en tant que gens aux préoccupations intellectuelles leur apport à la création d'une culture albanaise au service des idéaux nationaux. Il s'agit d'individus ayant une instruction d'intellectuels acquise par des études systématiques et certifiée par un diplôme d'études et, en même temps, il s'agit aussi de personnes ayant des préoccupations intellectuelles quelle que soit leur formation. En premier lieu nous soulignons le fait que, pour la majorité des cas, cette activité ne servait pas à celui qui la déployait pour gagner son existence. Deuxièmement, il s'agit d'une activité qui ne se déroulait pas dans les cadres d'un Etat national. Ce fait détermine la préférence, pour le moment, de quelques domaines, ainsi que nous le verrons, et une certaine absence d'autres domaines, jusqu'après 1912. De cette manière, nous avons rétréci mais, en même temps, nous avons élargi la perspective. Premièrement, nous n'avons pas eu en vue la façon dont les Albanais se sont formés comme médecins, ingénieurs, avocats, architectes, etc., dans l'État roumain, et la manière dont ils y ont exercé cette profession. Ce problème mériterait une étude spéciale, dans la mesure où on peut trouver assez de données. En second lieu, nous avons analysé l'activité des personnes, dont la formation ne les aurait pas placés parmi les intellectuels ; cependant, leur activité a été, au moins, utile du point de vue culturel, à la colonie albanaise de Roumanie et au peuple albanais en général.

En dernière analyse, l'activité de l'intellectuel albanais (je souligne que j'ai surtout eu en vue ce que les Albanais de Roumanie se sont proposé comme but) est menée vers l'accomplissement des fins politiques, quels que soient les domaines abordés. Il est bien vrai que leur intérêt pour la politique peut être considéré un domaine d'activité en soi, mais nous

---

aspecte privind condiţiile create mişcării albaneze de la sfirşitul secolului al XIX-lea — începutul secolului al XX-lea (Quelques aspects des conditions créées dans le territoire de la Roumanie au mouvement albanais de la fin du XIX[e] — commencement du XX[e] siècle), « Revista arhivelor », X, 1967, 1, p. 103—110 ; G. Maksutovici, *Kontribute të reja për njohjen e shtypit shqiptar në Rumani* (Nouvelles contributions à la connaissance de la presse albanaise en Roumanie), « Gjurmime albanologjike », Seria e shkencave historike, I, 1971, p. 33—64 ; G. Maksutovici, *La solidarité du peuple roumain avec la lutte du peuple albanais pour l'indépendance (1877—1912)*, « Revue des études sud-est européennes », XV, 1977, 4, p. 737—751 ; V. Bala, *Lidhjet kulturore shqiptare rumune* (Liens culturels albano-roumains), « Buletin shkencor i Institutit pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës » I, 1964, 1, p. 50—85 ; V. Bala, *Shtypi shqiptar ne Rumani* (la presse albanaise en Roumanie), « Revista shkencore », Shkodra, I, 1964, numéro spécial, p. 31—52 ; Ismet Dermaku, *Mbi veprimtarinë politike- kulturale të shqiptarëvet në Rumani gjatë Rilindjes shqiptare* (À propos de l'activité politico-culturelle des Albanais en Roumanie à l'époque de la Renaissance albanaise), « Arkivi i Kosovës », Prishtina, II—III, 1970, p. 57—79.

[4] Nous remercions à cette occasion le Pr N. Djamo et Polixenia Djamo, ainsi que M. D. Polena, d'avoir eu la bienveillance de nous mettre à la disposition un riche matériel bibliographique.

[5] La réalité analysée par des auteurs comme J. Le Goff et P. Barrière est différente et les définitions données lui en correspondent. La réalité spécifique du Sud-Est de l'Europe doit être surprise des définitions qui lui soient propres. De très bons exemples en sont l'étude de Virgil Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII[e] siècle* « Revue des études sud-est européennes », VIII, 1970, 2, p. 183—231 et 4, p. 623—669, ou le livre récemment paru de Al. Duţu, *Cultura română in civilizaţia europeană modernă* (La culture roumaine dans la civilisation européenne moderne), Bucarest, 1978, v. surtout les Chapitres *Formarea filosofului şi a patriotului* (La formation du philosophe et du patriote) p. 47—85 et *Modele şi imagini in iluminismul sud-est european* (Modèles et images dans les Lumières sud-est européennes), p. 85—119.

avons choisi de le présenter à part, parce que. au fond. on retrouve cet intérêt dans la manière dont sont abordés tous les autres domaines. De la sorte. surgissent des éléments qui témoignent d'une certaine préoccupation pour la formation d'une doctrine politique : la nécessité de l'autonomie ou même de l'indépendance d'État au nom de l'existence d'une nation albanaise : l'autonomie dans le cadre de l'Empire ottoman. envisagée comme plus réaliste et plus nécéssaire dans les conditions du moment que la formation d'une Confédération Balkanique : l'unification de tous les Albanais. sans tenir compte de leur religion et l'indépendance de culte pour les orthodoxes et les musulmans. Une véritable campagne fut organisée contre ce que les Albanais considéraient l'« activité de mercenaires ». c'est-à-dire la tendance de mettre leurs qualités au service des idéaux des autres nations et des autres peuples.

Le travail politique suppose également une activité soutenue de propagande. en vue de l'éducation de l'opinion publique interne et afin de renseigner l'opinion publique européenne. Une énumération des formes de propagande choisies par les Albanais de Roumanie doit inclure : la correspondance[6]. la rédaction de manifestes, d'appels. de proclamations[7]. la presse. le discours. la conférence. la littérature. même le congrès[8].

Nous répétons ainsi que le but final de toute activité intellectuelle et culturelle réside dans l'appui donné à la conquête de l'indépendance au nom de l'existence d'une nation albanaise. dont les qualités. relevées à maintes occasions. lui permettraient de s'intégrer dans la civilisation européenne. Au nom de cette tendance de « synchroniser » la jeune culture moderne albanaise à celle européenne et. en même temps. de mettre en valeur la tradition spécifique. conduits par l'idéal politique de l'indépendance. les Albanais aux préoccupations intellectuelles de Roumanie ont opté pour la formation : 1) des *centres de culture* : 2) des *instruments de culture* et 3) des *domaines d'activité*.

1) Parmi les institutions considérées nécessaires. à savoir : une académie qui devait élaborer un dictionnaire et unifier la langue littéraire. chaires de langue albanaise aux Universités européennes. écoles et sociétés culturelles. les Albanais de Roumanie ont réalisé conformément aux conditions du moment : a) *l'école* : b) *la société culturelle* et. toutes proportions gardées. c) *le café*.

a) C'est à *l'école* que revenait le rôle insigne de former l'albanais en tant que langue de culture. de rendre inutile l'appel à une langue étrangère. comme par exemple le grec ou le turc. L'emploi de l'albanais permettait en même temps à la jeune génération l'accès toujours plus poussé à la culture. Avec le concours des Albanais de Roumanie on jète les fondements de l'enseignement albanais moderne. élémentaire et lycéal. Particulièrement intéressants pour l'histoire de la pédagogie et pour l'histoire de l'école albanaise sont : l'école ouverte en 1887 à Korça et l'« Institut albano-roumain ». fondé en 1892 à Bucarest par Nikolla Naço. Les statuts de ce dernier offrent. par exemple. de nombreux et précieux renseignements. concernant le programme des matières d'enseignement et des informations sur le programme quotidien de travail de l'élève : il y a quelques données sur le programme de l'école de Korça aussi. Toutefois. nous n'avons pas d'indications suffisantes concernant la manière dont ces programmes étaient appliqués et leur valeur réelle.

b) Chez les Albanais de Roumanie. le centre préféré pour l'organisation du mouvement culturel reste la *société culturelle*. Les premières tentatives de créer une pareille société. d'ailleurs sans succès. sont dues. probablement. à Naum Veqilharxhi. La tradition est reprise seulement après 1880. alors que naissent les sociétés suivantes : en 1884 *Drita* (la Lumière). qui depuis 1887 s'appelle *Dituria* (la Science). en 1887 une nouvelle société *Drita*. en 1899 le « Cercle des étudiants albanais de Roumanie ». devenu en 1900 *Shpresa* (l'Espérance) et en 1904 *Djalëria shqiptare* (la Jeunesse albanaise) pour ne citer que les plus importantes. Entre 1880 et 1884. la première société s'est organisée sur l'initiative des Albanais de Roumanie. mais sous la « tutelle » des intellectuels de Constantinople aussi. tenant compte. en même

---

[6] Nous citons ici. à titre d'exemple. seulement les noms de Naum Veqilharxhi et de Jani Vreto.

[7] On peut rappeler à cette occasion l'activité deployée par Nikolla Naço.

[8] Le succès dans l'activité de propagande a été reconnu à la colonie de Roumanie par I. Qemali et L. Gurakuqi qui arrivaient en octobre 1912 à Bucarest afin de préparer ici la proclamation de l'Indépendance du pays. Le procès-verbal dressé à cette occasion par le poète Asdreni comprend aussi un point qui accentue l'importance de la suite et de l'accroissement de l'activité de propagande.

temps, de l'expérience gagnée à la suite de l'échec de la Ligue de Prizren et bénéficiant, on peut le dire, de l'appui du mouvement des Aroumains[9].

Drita (qui depuis 1887 s'appelle *Dituria*) assume le rôle d'éditer des livres, de les diffuser gratuitement en Albanie et aussi dans la « diaspora » et d'assurer l'enseignement en langue maternelle. *Drita* fondée en 1887 par N. Naço se distingue par l'activité de propagande. Enfin, *Shpresa*, cercle d'étudiants, est la première société d'intellectuels au vrai sens du mot. Elle se propose, par des séries de conférences, de faire connaitre la culture albanaise aux Albanais eux-mêmes. Le groupement de ses membres n'a pas pris en considération la formation de spécialité (il y avait des étudiants en médecine, en mathématiques, en sciences juridiques, des hommes de lettres, médecins, avocats, etc.) mais l'activité commune de diffusion de la culture.

c) En ce qui concerne *le café*, il est resté dans la mémoire de ceux qui ont vécu à l'époque, le centre d'activités telles que : la lecture et le commentaire en groupe de la presse albanaise et étrangère, l'instruction du soir en albanais, l'organisation des spectacles de folklore albanais, etc.

2) Parmi les *instruments de culture* pour lesquels les Albanais de Roumanie ont fait option, nous remarquons qu'on a accordé une attention spéciale : a) au *livre imprimé* ; b) à *la presse* et c) à *la correspondance*.

a) Le *livre imprimé* répond à la mission de diffuser la culture et de civiliser la nation. De 1886 à 1902, la société *Dituria* publie dans sa propre imprimerie des manuels, des livres de vulgarisation, de littérature, des livres confessionnels (qui, au fond, devaient préparer l'indépendance de culte aux Albanais orthodoxes et aux Albanais musulmans). À son tour, la société *Drita* fait publier, dans des typographies roumaines, deux ou trois manuels seulement (en milliers d'exemplaires). En échange, elle fait paraitre beaucoup de memorandums aux Grands Puissance et d'appels adressés aux Albanais.

En dehors du cadre organisé des sociétés, on publie, à l'aide de « prénumérants », surtout des livres de littérature.

Ce sont les *bibliographies* parues dans les journaux qui jouent un rôle important à la diffusion du livre. Elles peuvent être soit de simples annonces, qui ne font que reproduire le titre du livre, soit de petites notes ou même des comptes rendus.

Dans les journaux on peut trouver aussi des données concernant les *bibliothèques*. Il s'agit ou bien de conseils publiés en vue de la constitution des bibliothèques privées, ou bien des appels aux lecteurs, invités à faire des donations aux bibliothèques des sociétés culturelles. Ces dernières devaient renfermer des écrits, anciens et contemporains, dans toutes les langues, concernant toutes les phases de la culture albanaise.

b) Un instrument de culture tout aussi important reste *la presse*. Les journaux prouvent les possibilités de la langue albanaise de devenir une langue écrite, une véritable langue de culture.

Chaque gazette albanaise, parue en Roumanie entre 1887 et 1912, ayant un profil très varié, se propose, à côté des fins politiques et de propagande, l'éducation et l'instruction du lecteur. Pourtant, chaque journal a ses propres caractéristiques : par exemple, *Sqipetari* (l'Albanais), dirigé par Nikolla Naço, a un caractère politique ; les qualités littéraires de plusieurs articles, quoique remarquées déjà par les contemporains, ne représentaient pas un but en soi. *Shqipĕria* (l'Albanie), publiée par V. A. Dodani, fait des efforts notables afin d'élever le niveau des préoccupations scientifiques. Dans ses pages apparaissent de nombreuses traductions qui forment une véritable petite collection d'albanistique. C'est la revue la plus riche, la plus variée et peut-être la mieux connue à l'étranger aussi. *Pĕrlindja shqiptare* (La Renaissance albanaise), dont on connait seulement quatre numéros, démontre un intérêt spécial pour l'histoire et la linguistique, tout en offrant des informations et des commentaires politiques. Les exemples donnés nous suffisent pour démontrer le souci permanent des intellectuels albanais de transformer la presse dans un authentique instrument de culture et dans une puissante arme politique.

---

[9] Il est encore nécessaire d'élaborer une étude sur les similitudes, les différences et les relations entre le modèle culturel proposé par les Aroumains et le modèle proposé par les Albanais, les conditions d'évolution étant les mêmes pour les deux mouvements nationaux. Un commencement est fait par S. Iancovici, *Relations roumano-albanaises à l'époque de la Renaissance et de l'émancipation du peuple albanais*, « Revue des études sud-est européennes » IX, 1971, 1, 2, suivi par Max Demeter Peyfuss, *Die Aromunische Frage. Ihre Entwicklung von den Ursprüngen bis zum Frieden von Bukarest (1913) und die Haltung Österreich-Ungarns*. Wien — Köln — Graz, 1974.

La presse, rédigée en partie dans les langues roumaine et française, trouvait écho dans l'opinion publique roumaine et européenne.

c) Comme troisième instrument culturel, fort approprié aux conditions de l'époque, *la correspondance* est souvent utilisée avec succès dans la confrontation d'idées et dans l'unification des points de vue[10].

3) *Les domaines d'activité* abordés par les intellectuels ou par les Albanais aux préoccupations intellectuelles de Roumanie sont : la philologie et la linguistique, l'histoire, le folklore, la pédagogie, la morale, le droit, l'économie, la géographie, l'art (musique, peinture, littérature). En linguistique, on se propose de former la langue nationale unique, de fixer la terminologie scientifique, d'unifier toutes les variantes de l'alphabet. Il y a un certain intérêt pour la richesse dialectale et pour la publication d'instruments aptes à rendre l'albanais langue normalisée (dictionnaires, grammaires et chrestomathies). La tradition de la langue albanaise écrite n'est pas ignorée non plus. Les préoccupations d'histoire sont destinées à prouver l'existence d'une tradition spécifique, qui rend légitimes les aspirations du moment ; on choisit des thèmes tels que : l'histoire de l'autonomie des Albanais et l'ancienneté des Albanais ; l'histoire des voisins et celle des colonies albanaises ; l'histoire du mouvement culturel albanais en général et en Roumanie. La nécessité de connaître la tradition explique aussi l'intérêt pour le folklore. La morale participe à la formation d'un bon citoyen, membre d'une nation qui lutte pour son indépendance. En ce qui concerne la littérature, la littérature albanaise en général connaît la plus intense fusion d'étapes et de courants de tout le Sud-Est européen. Les Albanais de Roumanie, ayant des préoccupations littéraires (Asdreni, M. Grameno, Th. Avrami, N. Naço, I. M. Qafëzezi), introduisent dans la littérature albanaise de nouveaux genres : le récit, le drame historique, les mémoires, le pamphlet. Le genre qui répond le mieux aux besoins du temps est la poésie, cultivée non seulement par des poètes doués, mais aussi par une foule de poètes de circonstance.

Cette simple énumération des domaines choisis nous témoigne en premier lieu d'un certain effort en vue de jeter les fondements de *l'albanologie cultivée par les Albanais eux-mêmes*. Les résultats sont dignes à être mentionnés, même s'il ne s'agit pas toujours d'originalité ou d'une manière de travail rigoureusement scientifique. Ils sont, en effet, le fruit d'une activité d'amateurs plus ou moins cultivés. Ces amateurs ont contribué pourtant à créer les cadres généraux de l'albanologie. C'est aux générations suivantes que revint la tâche de consolider sa position. Les traductions et les articles de vulgarisation parus dans les gazettes avaient familiarisé les lecteurs aux noms et aux ouvrages des albanologues et des balkanologues étrangers : Pouqeville, Hahn, Jan Urban Jarnik, G. Meyer, G. Weigand, E. Legrand, B. P. Hasdeu et d'autres.

En conclusion, nous proposons une division en périodes de l'époque étudiée. Entre 1821 et 1881 il y a un nombre bien limité de personnes aux préoccupations intellectuelles : un Naum Veqilharxhi, un Vangjel Zappa ou quelque anonyme, dont les efforts ne sont pas encore concentrés dans un mouvement organisé.

Après 1881, l'échec de la Ligue de Prizren, par l'intermédiaire des intellectuels albanais de Constantinople, devient pour les Albanais de Roumanie aussi une source d'expérience. L'organisation en sociétés, l'impression de livres, la création d'écoles sont dues à une autre génération, d'amateurs ayant des préoccupations intellectuelles, malgré l'absence de la formation nécessaire. Peu à peu, on assiste à la délivrance de leur activité de la « tutelle » du groupe de Constantinople[11].

Cette génération continue son activité, après 1899, simultanément avec une génération plus jeune, formée d'intellectuels dont l'instruction spécialisée, certifiée par un diplôme, est achevée dans les écoles supérieures roumaines ou européennes. Avocats, médecins, architectes, ingénieurs, typographes, artistes et étudiants considèrent nécessaire de contribuer par leur activité au développement des domaines que nous avons énumérés. Dans ce cas aussi, la plupart du temps, il s'agit d'un travail déployé par des amateurs. Ils ont pourtant un horizon culturel plus étendu et ils jouissent aux yeux de l'opinion publique de leur prestige d'intellectuels[12].

---

[10] Nous citons, de toute une série d'intellectuels, les noms de N. Naço, J. Vreto, V. A. Dodani, Asdreni dont la riche correspondance est un très bon exemple.

[11] C'est à cette génération qu'appartiennent, entre autres, N. Naço, V. A. Dodani, J. Meksi, Th. Marko, Gj. Gjeço, les frères Tarpo, etc.

[12] Leur nombre, de même, s'est accru par rapport à la génération antérieure. Dans leurs rangs se trouvent : Asdreni, Temo, Dervish Hima, K. Dako, J. Erebara, Jani Lehova, H. Meksi, le peintre J. Teohari, etc.

Jusqu'en 1912, pour la cause albanaise ce ne sont pas les professions acquises qui ont vraiment d'importance, mais l'activité militante menée par des amateurs sans diplôme et par des amateurs qui ont fini des écoles supérieures. Dans cette qualité, d'intellectuels militants, ils sont : organisateurs de sociétés culturelles et membres dans les comités de ces sociétés, directeurs ou rédacteurs de journaux, traducteurs, instituteurs, typographes, bibliothécaires, diffuseurs de livres et de presse, publicistes.

Leur formation réelle, acquise ou achevée en Roumanie, devient nécessaire au jeune État albanais depuis la proclamation de son Indépendance. Une preuve en est le départ, à côté de I. Qemali et L. Gurakuqi, de quatre membres de la colonie de Bucarest, dont un est devenu membre du premier gouvernement et les trois autres, conseillers du gouvernement. En 1913, D. Berati, l'un de ces quatre intellectuels, revient en Roumanie, délégué du gouvernement albanais, pour étudier le système roumain d'ensignement.

L'esquisse d'activité culturelle et intellectuelle que nous avons essayée prouve entièrement les conditions favorables dont a bénéficié la colonie albanaise de Roumanie. Il s'agit, d'une part, de l'appui matériel et de la liberté accordés par les autorités roumaines et, d'autre part, du désir de l'opinion publique roumaine de connaître et de soutenir les efforts culturels d'une nation du Sud-Est européen.

Par son activité menant à des résultats remarquables, la colonie albanaise de Roumanie devient un exemple pour tout le reste de la « diaspora » albanaise et pour l'Albanie jusqu'en 1912. Cet état de choses était dû aussi à l'esprit de compréhension de la Roumanie, que les intellectuels albanais nommaient « leur deuxième patrie ». Maintes fois, ils ont placé leurs actions dans la tradition, qu'ils considéraient eux-mêmes comme déjà formée en Roumanie par l'activité antérieure des intellectuels grecs et bulgares, activité qui a contribué largement à la fondation de ces deux Etats modernes.

SYMPOSIUM ROUMANO-TURC
(Bucarest, 25—28 mai 1978)

Le Symposium roumano-turc tenu à Bucarest les 25—28 mai 1978 s'inscrit parmi les manifestations scientifiques de grande importance illustrant la collaboration entre les hommes de science (historiens, archéologues, historiens de l'art, etc.) des deux pays. Au cours de la dernière décade du mois d'octobre de l'année dernière avait eu lieu à Ankara le premier Symposium roumano-turc organisé sous les auspices de la Société Turque d'Histoire (*Türk Tarih Kurumu — Ankara*) en collaboration avec l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie et grâce au concours de la section culturelle du ministère turc des Affaires étrangères.

À cette occasion, les historiens roumains avaient présenté cinq exposés embrassant tout une gamme de problèmes d'un grand intérêt pour les hommes de sciences turcs, à savoir : le statut juridique des pays roumains par rapport à la Porte, l'histoire de l'Empire ottoman traitée par l'historiographie roumaine, l'histoire du peuple roumain telle que la reflètent les sources narratives et diplomatiques ottomanes, les relations économiques et les rapports culturels et artistiques roumano-turcs[1].

La réunion de Bucarest constitua la réplique du Symposium d'Ankara. Elle a été organisée par l'Académie Roumaine des Sciences Sociales et Politiques, avec le concours de l'Institut d'histoire « N. Iorga » et de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest, ainsi qu'avec la participation de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen. Le partenaire turc des organisateurs roumains a été toujours la Société Turque d'Histoire. La délégation turque comptait des personnalités marquantes de l'historiographie turque actuelle, à savoir les professeurs dr Bekir Sıtkı Baykal, dr Afet Inan, dr M. Tayyib Gökbilgin, dr Bahadır Alkım et dr Semavi Eyice. Les communications présentées par les invités turcs ont abordé un large éventail de problèmes touchant aux relations roumano-turques.

À l'ouverture des travaux ont participé le prof. Mihnea Gheorghiu, président de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, et Nahit Özgür, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République Turque à Bucarest, accompagné du conseiller d'Ambassade, M. Tevfik Ufuk Okyayuz. Les débats ont été suivis par un nombre important de spécialistes roumains.

Les allocutions d'ouverture ont été prononcées par le prof. dr Ștefan Ștefănescu, président de la Section d'histoire de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques et directeur de l'Institut « N. Iorga », par le prof. dr B. S. Baykal de la part de la délégation turque et par le prof. Em. Condurachi, secrétaire général de l'AIESEE.

Les travaux scientifiques proprement dits se sont déroulés pendant deux journées (les 25—26 mai), conduits le premier jour par le prof. Em. Condurachi et le deuxième jour par le prof. Mihai Berza, directeur de l'Institut des études sud-est européennes bucarestois.

Dans son exposé, le prof. B. S. Baykal a présenté des *Considérations sur « L'Histoire de l'Empire ottoman »* de N. Iorga, soulignant les raisons scientifiques qui déterminèrent à l'époque le grand historien roumain à écrire une nouvelle histoire de l'Empire des sultans (*Geschichte des Osmanischen Reiches*, I—V, Gotha, 1908—1913). Pour Nicolae Iorga, les ouvrages consacrés à l'histoire ottomane par ses prédécesseurs, Hammer et Zinkeisen, étaient devenus insuffisants. Particulièrement intéressante pour le prof. Baykal s'avère la vision dans laquelle le savant roumain embrasse les problèmes de l'histoire turque, les phases successives d'une évolution qui va, selon les époques, de « l'histoire nationale » jusqu'à

---

[1] « Revista de istorie », 1978, 1, Bucarest (compte rendu de Paul Cernovodeanu).

« l'histoire universelle » et de nouveau à « l'histoire nationale ». Un autre point de la conception de N. Iorga mis en lumière par le conférencier regarde la *continuité* historique du peuple turc. En effet, le savant roumain attire l'attention dans son œuvre sur les liens qui rattachent les Turcs ottomans à leurs prédécesseurs, les Turcs seldjoucides et ces derniers aux populations turkmènes qui les avaient précédés, originaires des steppes de l'Asie centrale. Le prof. Baykal examina aussi les différents angles sous lesquels N. Iorga a abordé l'histoire de l'Empire ottoman, qu'il s'agisse de sa fondation ou des circonstances historiques de son évolution et du déclin de ce « corps géant », comme l'appelait Iorga. De la même attention devait bénéficier également la conception du savant roumain en ce qui concerne les étapes parcourues par le peuple turc pendant le long trajet qui allait le conduire de l'Empire ottoman à l'État national moderne.

L'exposé de Mme Afet Inan, intitulé *Les droits des femmes en Turquie* donna un large aperçu des modifications intervenues dans la condition de la femme turque, surtout à l'ère de la République, grâce aux réformes conçues et appliquées par Atatürk, le fondateur de la Turquie moderne. Parlant de l'apport fourni par la femme turque pendant la guerre d'indépendance (1919—1923), le prof. dr Afet Inan a présenté une série d'exemples aptes à souligner l'esprit de sacrifice, le don de soi de la femme turque pour la cause nationale. La conférencière a évoqué ensuite les principales étapes de la législation turque qui accorda à la femme toute une gamme de droits, lui permettant de la sorte d'apporter sa contribution et d'occuper la place qui lui était due dans le processus d'édification de la société moderne de son pays.

La contribution du prof. dr M. Tayyb Gökbilgin porta sur *La structure des relations turco-roumaines et les causes de certaines dispositions et décisions des souverains ottomans, adressées aux princes régnants de Valachie et de Moldavie aux XVI^e et XVII^e siècles.* Partant de documents publiés ou inédits, tirés des archives turques, l'historien turc a étudié les aspects caractéristiques des rapports des deux Etats roumains avec la Porte ottomane, depuis leurs premiers contacts et jusqu'aux XVI^{e}—XVII^{e} siècles. À cette occasion, il a souligné tout particulièrement le principe de l'*autonomie* qui a toujours présidé aux rapports des pays roumains avec la Porte, principe dont découlaient pour les deux parties un certain nombre de droits et d'obligations. Si le présent exposé du prof. Gökbilgin n'a point traité de la Transylvanie aussi, c'est parce que, à ce sujet, le savant turc s'est déjà prononcé dans plusieurs études.

Archéologue de profession, le prof. dr Bahadır Alkım a élargi sensiblement le débat, en le transportant à une époque beaucoup plus reculée. En effet, son exposé s'intitulait : *Excavations at Ikiztepe in the Samsun Region: New Light on the Relations with Anatolia and the Balkans in the Chalcolithic and Early Bronze Ages.* Il s'agit d'une présentation synthétique des résultats des fouilles pratiquées durant la dernière décennie dans la zone susmentionnée. Les fouilles du professeur Alkım se sont soldées avec la mise au jour de cinquante-sept sites archéologiques, tout à fait inconnus jusqu'alors. Ces découvertes éclairent d'une manière fort heureuse de très anciennes ralations entre les régions balkaniques et l'Anatolie.

La question des relations artistiques turco-roumaines a été traitée par le prof. dr Semavi Eyice, qui a rappelé avant d'entrer dans son sujet, l'existence de quelques monuments anatoliens consacrés à l'empereur Trajan et de deux inscriptions latines de Cyzique et de Nicomédie, mentionnant deux citoyens romains originaires de Dacie. Avec des diapositives à l'appui, le prof. Eyice a examiné ensuite tout une série de monuments d'art relevant des éléments communs entre l'art roumain et l'art byzantin d'une part, l'art roumain et l'art turc, surtout de la période ottomane, d'autre part. Les exemples choisis se rapportaient en premier lieu à la technique architecturale et aux motifs décoratifs intérieurs et extérieurs des divers bâtiments — églises, couvents, palais princiers, habitations privées, etc. Des analogies ont été relevées également dans les autres domaines de la production artistique : tapis, armes d'apparat, poterie, etc. Tous ces éléments communs prouvent la richesse et la variété des relations artistiques roumano-turques, qui continuaient en un certain sens celles avec Byzance et ont continué jusqu'au XIX^{e} siècle.

Les exposés présentés par la délégation turque a éveillé le vif intérêt des spécialistes roumains, donnant lieu à maints échanges d'idées et à un ample débat. Le dialogue entre les savants des deux pays s'est poursuivi fructueusement au cours de la visite des musées et des monuments d'art de Bucarest, de Tirgoviște et de Curtea de Argeș.

Mustafa Ali Mehmet

ÉCHOS DE L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST

Juillet 1977 — juin 1978

I. ÉTUDES ET RECHERCHES ACHEVÉES EN 1977

1. C. Danielopolu et Lidia Demény, *Negustori români şi balcanici in relaţiile comerciale ale Ţării Româneşti şi Transilvaniei cu Peninsula Balcanică (1829—1858)* (Marchands roumains et balkaniques dans les relations commerciales de la Valachie et de la Transylvanie avec la Péninsule balkanique (1829—1858); Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu, *Manualul de legi al lui M. Fotino (1777). Cartea a II-a şi a VII-a (drept fiscal şi militar). Ediţie critică* (Manuel de lois de M. Fotino, 1777, II^{e} et VII^{e} livres (droit fiscal et militaire). Edition critique; L. P. Marcu, *Ideile politico-juridice ale Republicii de la Kruševo şi răsunetul lor* (Les idées politico-juridiques de la République de Kruševo et leur écho); C. Iordan-Sima, *România şi politica balcanică a Iugoslaviei (1925—1927)* (La Roumanie et la politique balkanique de la Yougoslavie (1925—1927); St. Vîlcu, *România, Iugoslavia şi problemele politicii internaţionale europene (1934—1938)* (La Roumanie, la Yougoslavie et la politique internationale européenne (1934—1938); Nicolae-Şerban Tanaşoca, *Bibliografia critică a relaţiilor româno-bizantine* (Bibliographie critique des relations roumano-byzantines); Eugenia Ioan, *Bibliografia analitică a relaţiilor literare şi lingvistice româno-iugoslave din a doua jumătate a secolului al XIX-lea pină in 1975* (Bibliographie analytique des relations littéraires et linguistiques roumano-yougoslaves depuis la seconde moitié du XIX^{e} siècle jusqu'en 1975); Anca Iancu, *Bibliografia analitică a relaţiilor româno-iugoslave. Partea a II-a. Relaţiile româno-iugoslave in istoriografia românească din prima jumătate a secolului XX (1900—1944)* (Bibliographie analytique des relations roumano-yougoslaves. II^{e} partie. Les relations roumano-yougoslaves dans l'historiographie roumaine de la première moitié du XX^{e} siècle).

II. SÉANCES DE COMMUNICATIONS

Liviu Marcu, *Les idées politico-juridiques de la République de Kruševo*; Const. Iordan-Sima, *L'Entente, la Bulgarie et la Roumanie en 1914—1915. Autour d'une confrontation diplomatique*; Lidia Demény, *La narration russe concernant la chute de Constantinople sous les Latins (1204)*; C. Feneşan, *Nouvelles données concernant les Vlaques de la côte dalmate à la fin du XIV^{e} siècle et au commencement du siècle suivant*. Des résultats de recherches récentes ont été aussi communiqués à l'occasion de quatre débats thématiques.

Le premier a été consacré à la *Continuité de l'élément autochtone en Dobroudja illustrée par des sources archéologiques, documentaires et ethnographiques*. La discussion engagée autour de ce thème met comme point de départ les comptes rendus de fouilles et de recherches d'archives et de terrain présentés par A. Petre, Maria Coja, Al. Suceveanu, Anca Ghiaţă et Zamfira Mihail.

Dédié aux *Vlaques balkaniques*, le deuxième débat correspondait à l'intérêt accru que les historiens roumains manifestent à juste titre en ce moment à l'égard d'un domaine plutôt mal partagé dans l'ensemble de nos connaissances sur l'histoire sud-est européenne. Les cinq rapports présentés ont envisagé le sujet sous les aspects suivants : 1. *Les Vlaques balkaniques dans la recherche historique roumaine et étrangère* (N. Ş. Tanaşoca); 2. *Le rôle militaire des Vlaques balkaniques dans l'Empire byzantin* (E. Stănescu); 3. *Les Vlaques balkaniques dans les sources ottomanes (XV^{e}—XVI^{e} siècles)* (I. Matei); 4. *Les Vlaques balkaniques à la lumière des recherches linguistiques* (E. Scărlătoiu); 5. *L'archéologie sociale et les recherches sur les Vlaques balkaniques* (L. Marcu). Le troisième débat inscrit au programme de l'année 1977/1978 était consacré à la *Formation des intellectuels balkaniques en Roumanie (XVII^{e} — début du XIX^{e} siècle)*. Ouvert par les considérations générales d'Al. Duţu sur les problèmes posés par la formation et la fonction des intellectuels dans les sociétés sud-est européennes avant leur accession à l'indépendance, il permit à Olga Cicanci, Cornelia Danielopolu, Elena Siupiur et Cătălina Vătăşescu de donner une vue d'ensemble des résultats de leurs recherches sur les intellectuels grecs, bulgares et albanais qui trouvèrent en terre roumaine des conditions favorables à leur formation et à l'exercice d'une activité dont bénéficia leur propre patrie (v., dans ce fascicule même, les textes de ces contributions).

Tout récemment, enfin, la session annuelle de l'Institut fut dédiée à la lutte d'indépendance des peuples du sud-est de l'Europe. Y ont été présentées les communications suivantes : *La typologie du concept d'indépendance chez les Roumains* (Vlad Georgescu) ; *Prémisses historiques de l'union de la Dobroudja avec la Roumanie* (Anca Ghiaţă) ; *Les formes de la lutte pour l'indépendance des Slaves du Sud (XVII^e siècle)* (Anca Iancu) ; *L'homme de lettre et l'action politique dans la lutte pour l'indépendance nationale des peuples balkaniques au XIX^e siècle* (C. Iordan-Sima) ; *L'écho de la Ligue de Prizren (1878—1881) dans l'activité des Albanais de Roumanie et dans l'opinion publique roumaine (1878—1912)* (Cătălina Vătăşescu).

III. PARTICIPATIONS À DES RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES À BUCAREST

De leur longue liste, nous retiendrons seulement :

a) La session scientifique dédiée au *bicentenaire Voltaire-Rousseau* organisée par l'Université de Bucarest (Chaire de langue et littérature française), 26—27 mai. A cette occasion Al. Duţu a parlé de *Voltairianisme et rousseauïsme dans le processus de modernisation culturelle: l'exemple roumain.* A la séance dédiée par l'Académie roumaine à la même commémoration le 14 juin, Al. Duţu présenta la communication *Voltaire en 1788 et aujourd'hui.*

b) Le Symposium sur les *Relations culturelles roumano-bulgares* organisé par la Chaire des langues slaves de l'Université de Bucarest, 9—12 juin 1978. Trois communications y furent présentées par des chercheurs de l'Institut des études sud-est européennes : E. Scărlătoiu, *Les mots roumains et bulgares formées par abréviation. Parallèles lexico-formelles* ; Zamfira Mihail, *Les aires des emprunts roumains dans la langue bulgare* ; Elena Siupiur, *La typologie des intellectuels de l'émigration bulgare en Roumanie.*

c) *Le Colloque roumano-turc* (25—29 mai, à Bucarest), organisé avec le concours de plusieurs chercheurs de l'Institut des études sud-est européennes.

IV. ACTIVITÉS A L'ÉTRANGER

a) Le Pr Mihai Berza prit part, en juillet 1977, à la réunion annuelle du Bureau du CISH, tenue à Puerto de la Cruz (Ténériffe) et suivie par l'Assemblée générale du Comité international des sciences Historiques.

b) En mai cette année, au cours d'un voyage au Portugal, le Pr M. Berza présenta à l'Académie d'Histoire de Lisbonne, dont il venait d'être élu membre étranger, la communication *L'idée romaine et sa fonction chez les Roumains aux XVII^e—XIX^e siècles.* A la même occasion, il donna aux Universités de Lisbonne, Porto et Coïmbre des conférences sur des problèmes concernant la culture roumaine au moyen âge.

c) En juin, le Pr Berza participa, en tant que hôte de l'Académie albanaise des sciences, à la Conférence nationale organisée à Tirana à l'occasion du centenaire de la Ligue de Prizren. Il y évoqua quelques moments des rapports historiques entre Roumains et Albanais.

d) *Colloque international d'histoire byzantine* (Strasbourg, septembre 1977). Eugen Stănescu y a participé avec une communication sur *Les Vlaques dans l'Empire byzantin aux X^e—XIII^e siècles. Continuité et structure.*

e) En octobre dernier, pendant son séjour en France, il a entrepris des recherches à Paris, à la Sorbonne sur *L'évolution de l'idée d'indépendance dans l'ancienne société roumaine aux XIV^e—XVIII^e siècles.*

f) Au colloque international ayant comme thème *Les institutions et le régime administratif dans la Péninsule balkanique au Moyen âge* (Sofia, 29 nov.—2 dec.), Eugen Stănescu a présenté la contribution intitulée *Pourquoi « Paradounabion » et non « Paradanoubion »?* Au même colloque, notre collègue Tudor Teoteoi a participé avec la communication *Sur les offikia des évêchés balkaniques au XIV^e siècle.*

g) En mars, au cours d'un voyage d'études et de documentation en Bulgarie, E. Stănescu a présenté des exposés relatifs au développement actuel des études byzantines et médiévales en Roumanie.

h) A l'Université du Wisconsin, Madison, en octobre dernier, au colloque sur le thème *Indépendance et modernisation dans l'histoire roumaine*, Alexandru Duţu a pris part avec la communication *Impact of Independence on the modernization of Romanian culture.* Il a également participé a une table ronde traitant de *Latin tradition of the Romanian culture and civilization*, à New York.

i) Au colloque sur le thème *La culture byzantine et le monde slave*, organisé par la Commission d'histoire de l'art de l'AIESEE avec le concours du Comité national des historiens de l'URSS (Moscou—Kiev, du 23 au 29 janvier 1978), Al. Duţu a présenté la communication *Intelligence et imagination aux XVII^e^—XVIII^e^ siècles; les indications données par les livres populaires.*

j) Au colloque bilatéral consacré aux *Relations roumano-britaniques pendant la seconde moitié du XIX^e^ siècle et au XX^e^ siècle*, qui eut lieu à Londres (3—10 mai 1978) sous les auspices de la British Academy et du Great Britain-East Europe Center, Al. Duţu a traité des *Anglo-Roumanian intellectual relations in the interwar period.*

k) Au Symposium roumano-turc (Anakara, 19—24 octobre 1977) dédié au centenaire de l'indépendance roumaine par la Société turque d'histoire, Mustafa Mehmet a pris part avec l'exposé *L'histoire roumaine dans les sources narratives et documentaires ottomanes.*

l) Au colloque international de Liblice (Tchécoslovaquie, 19—23 septembre 1977) sur le thème *Byzance à l'apogé de sa puissance (X^e^—XI^e^ siècles)*, Emanuela Popescu a soutenu la communication *Quelques remarques sur le sens du terme « misthotos » dans les Basiliques;* Nicolae Şerban Tanaşoca y a traité de *La question de la Renaissance byzantine.*

m) Au Symposium dédié au centenaire de la formation de la Ligue de Prizren (Priština, 6—9 juin 1978), Cătălina Vătăşescu a envoyé la communication *La tradition de la Ligue de Prizren dans l'activité culturelle des Albanais de Roumanie.*

n) Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'Etats — session organisée par l'Université III de Strasbourg à Strasbourg du 5 au 9 septembre 1977, ayant pour thèmes : *a)* l'origine des assemblées d'Etats et *b)* la représentation. Valentin Al. Georgescu, vice-président de la Commission a présenté une communication intitulée *Réflexions méthodologiques sur le problème des origines, à la lumière de l'expérience sud-est européenne.*

o) Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'états et la Société d'histoire du droit de Paris. Journées internationales organisées par l'Université III d'Anvers du 29 mai au 2 juin 1978. La Commission a consacré trois séances aux débats des deux grands thèmes sur lesquels elle a été chargée de présenter des rapports au Congrès des Sciences historiques de Bucarest (1980). Le Pr Valentin Georgescu, dans le cadre du second thème, a présenté la communication intitulée *L'Etat moderne et les institutions parlementaires dans le Sud-Est de l'Europe.*

Andrei Pippidi bénéficie, depuis le 1^er^ mars d'une bourse de recherches du Centre national de la recherche scientifique de France, ce qui lui a permis de présenter des exposés dans les séminaires des professeurs Pierre Chaunu et Constantin Dimaras, à la Sorbonne.

A partir du mois d'avril, Maria Ana Musicescu s'est rendue à Paris pour donner une série de conférences. Elle a présenté à l'Ecole de Hautes Etudes en Sciences Sociales des exposés sur l'art byzantin en Roumanie.

Pour clôre ce bref compte rendu, signalons les voyages d'études entrepris par Mustafa Mehmet, Anca Ghiaţă et Zamfira Mihail en Bulgarie, anisi que celui de Tudor Teoteoi en République Démocratique Allemande (Berlin—Leipzig).

Anca Ianeu

Romanian Historians Interpret Their Past — Les historiens roumains interprètent leur passé, « Southeastern Europe — L'Europe du Sud-Est », Ed. CHARLES SCHLACKS Jr., vol. 3, Part 2, 1976, p. 135—288

Le dernier numéro du bien connu périodique Southeastern Europe est une « édition spéciale », intitulée : *Les historiens roumains interprètent leur passé.* C'est à M. Charles Schlaks Jr. que nous devons cette intitiative, ainsi qu'a M. Frederick Kellogg, dont nous connaissons depuis longtemps déjà l'intérêt pour l'histoire du peuple roumain.

Dus uniquement à des historiens roumains, les articles ont pour thème principal la lutte nationale et révolutionnaire des Roumains de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, ainsi que certains aspects intéressants de l'histoire sociale et politique de la Roumanie dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e siècle.

C'est David Prodan (Cluj) qui signe le premier article *(Emperor Joseph II and Horea's Uprising in Transylvania)*, s'arrêtant à un moment essentiel de l'histoire des Roumains de Transylvanie. Il s'agit de la plus grande révolution paysanne de cette province, qui a mis en cause le régime féodal de Transylvanie, en prouvant aussi les limites de l'absolutisme éclairé. Même si l'empereur Joseph II montrait une certaine compréhension pour les revendications des masses, il était incapable d'admettre que les paysans pourraient décider de leur propre sort, ou se faire justice eux-mêmes.

Les conséquences de ce mouvement sont analysées par Vladimir Hanga (Cluj), qui traite des arguments invoqués par les Roumains dans le mémoire présenté à l'empereur en 1791 *(The Legal Arguments of the Romanian Claims in the "Supplex Libellus Valachorum")*. Ce texte, synthétisant toutes les doléances d'une population privée de droits dans son propre pays, démontrait avec véhémence que les Roumains, à peine « tolérés » dans le système de gouvernement de Transylvanie, constituaient, de loin, la nation la plus ancienne de cette province (« *omnibus aliis longe antiquior est natio Valachorum in Transylvania* ». Reflétant, en même temps, l'écho des idées novatrices du temps, le « Supplex » accorde un sens moderne à la notion de « natio », comme communauté ethnique, linguistique et nationale *(Natio Valachorum)*.

Dan Berindei (Bucarest) fait une brève esquisse des événements révolutionnaires de 1821 dans les Principautés Roumaines *(Die revolutionäre Ereignisse von 1821 in den Rumänischen Fürstentümern)*. Il souligne l'importance historique de ce moment, la révolution de Tudor Vladimirescu ayant ouvert un processus historique irréversible, qui préparait l'État roumain moderne.

En s'occupant des *racines historiques de la révolution roumaine de 1848*, Gh. Platon (Bucarest) aborde ce sujet à la lumière des dernières recherches. Rejetant un point de vue périmé, qui voyait dans notre révolution de 1848 « un synchronisme » avec l'idéologie française, l'auteur s'attache à démontrer qu'elle représente, au contraire, « l'aboutissement d'une évolution, le saut qualitatif d'une longue et complexe accumulation, le résultat du développement organique et unitaire de la société roumaine ». En constatant que les mêmes causes générales qui ont déterminé la révolution européenne sont également les causes de la révolution roumaine, Gh. Platon s'arrête aux conséquences du processus de développement de la société roumaine, qui fut un reflet du processus général de développement du capitalisme. L'accent est mis surtout sur l'accroissement de la population — chiffres à l'appui — et du progrès des centres urbains dans les pays roumains. La révolution démographique détermine nécessairement des transformations structurales qui entraînent — selon l'expression suggestive de l'auteur — des réactions complexes en chaine, ayant pour résultat de grands changements de la société roumaine, tels que : l'apparition de la bourgeoisie, le développement de la conscience nationale (par le transfert continuel de la population roumaine de Transylvanie vers la Valachie), l'apparition de la « question agraire », la création d'un marché intérieur, le développement du commerce extérieur, de l'industrie, etc. Du point de vue économique et social, ce sont les transformations d'essence révolutionnaire de la société roumaine, ainsi que l'affirmation toujours plus vigoureuse de la conscience nationale, qui donnèrent naissance à la révolution roumaine de 1848, partie composante de la révolution européenne.

Vasile Maciu évoque *La fondation et l'activité de l'Association Générale des Ouvriers de Roumanie.* L'histoire du mouvement ouvrier avant 1900 n'avait pas formé l'objet de véritables études, avant 1951. Depuis, une riche bibliographie s'est formée, démontrant amplement l'existence d'un mouvement socialiste et d'associations ouvrières en Roumanie, avant 1878. L'auteur trace cet historique à partir des premières tentatives enregistrées pendant la révolution de 1848 et l'Union des Principautés, en s'arrêtant plus longuement à l'Association des Typographes de Bucarest, parue en 1864—1865 et réorganisée en 1872 sous le nom d'Association Générale des Ouvriers de Roumanie. Les périodiques « Uvrierul » (L'ouvrier) et « Lucrătorul român » (L'ouvrier roumain) reflètent le programme des socialistes roumains et l'opposition au gouvernement conservateur. La campagne de presse véhémente que l'Association menait dans ce dernier périodique contre les capitalistes et les grands propriétaires fonciers lui valut sa dissolution. Si la classe ouvrière montra de la sorte son manque d'expérience, il n'en est pas moins évident que ses efforts pour s'organiser constituaient le point de départ d'un mouvement qui allait faire ses preuves plus tard.

La question de la révolution industrielle en Roumanie *(The Problem of the Industrial Revolution in Romania)* forme l'objet d'une étude de N. N. Constantinescu (Bucarest), qui passe en revue les progrès réalisés dans ce domaine au XIX^e siècle. L'industrie de la laine fit son apparition en 1843 en Valachie et en 1854 en Moldavie. En Transylvanie, elle connut un véritable essor après 1850, quand on supprima les douanes de l'Empire des Habsbourg. D'autres branches industrielles importantes de la Roumanie furent l'industrie du sucre, celle du papier, du bois, des matériaux de construction, l'industrie métalurgique du charbon, de l'huile. La révolution industrielle ne pouvait pas se développer librement dans les conditions socio-économiques créées par la domination ottomane et celle des Habsbourg. Elle cessa, d'ailleurs, dans plusieurs secteurs, l'agriculture étant prédominante dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Pourtant, la seconde moité du XIX^e siècle, entre 1880 et 1900 surtout, avait vu un rapide développement industriel et un sensible accroissement du nombre des ouvriers salariés.

Lucian Boia signe le dernier article, *The National Movement of the Transylvanian Romanians from 1905 to 1910.* Le mouvement national des Roumains de Transylvanie a pris surtout la forme de l'activité parlementaire, qui marque « l'entrée — certes, par voie d'opposition — dans la vie constitutionnelle de l'État ». D'autres aspects de cette riche activité furent la coopération avec les autres nationalités de l'Empire, les relations avec les autres partis politiques, les contacts fréquents entretenus avec Bucarest et Vienne, etc. Cette activité contribua, au début du siècle, à sortir d'une impasse le mouvement national. Ne fut-ce que pour quelques années, elle représenta une tactique utile, qui n'aurait pas manqué de donner des résultats, si la révolution de 1918 n'avait pas « accompli en quelques jours ce qui, par simple évolution, aurait probablement demandé des décennies ».

Deux « notes » font suite aux articles. Al. Duţu propose un renouvellement des critères dans l'analyse des « modèles culturels des Lumières sud-est européennes », qui était sujette aux schémas simplificateurs, articulés sur les jeux des influences et des réceptions. Seule l'étude des mentalités peut dévoiler le spécifique de cette zone, qu'on ne saurait plus considérer — vu les progrès des recherches comme un simple reflet des courants d'idées européens. Keith Hitchins et Lucian Boia présentent les vues de N. Iorga sur la signification de la Révolution Américaine, que le grand historien considérait comme « l'un des événements les plus importants de l'histoire moderne ».

Les nombreux comptes rendus de ce numéro sont également consacrés — à une exception près — aux ouvrages des historiens roumains. Les nouvelles professionnelles évoquent la personnalité du géographe roumain Ion Conea et le Centenaire de la Société roumaine de géographie.

C'est avec une vive satisfaction que nous saluons, en même temps que l'initiative des collègues américains, la réussite de ce beau volume, écrit par et pour les Roumains.

C. Papacostea-Danielopolu

CATHERINE ASDRACHA, *La région des Rhodopes aux XIII^e—XIV^e siècles. Étude de géographie historique.* Préface de Nicolas Svoronos, Athènes, Verlag der « Byzantinisch-Neugrichischen Jahrbücher », 1976, 294 p., photos, tableaux et cartes hors-texte (« Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie », N° 49)

Etudier région par région l'Empire byzantin dans une série de monographies exhaustives est, certes, ainsi que le professeur Nicolas Svoronos l'affirme dans sa *Préface* du livre de Madame Catherine Asdracha, l'une des tâches actuelles de la byzantinologie. Des ouvrages,

comme celui que Madame Hélène Ahrweiler a consacré à la région de Smyrne, ont déjà fixé la loi du genre ; il est nécessaire de brosser le portrait géographique de chaque région, pour s'attacher ensuite à reconstituer, sources narratives diplomatiques et archéologiques à l'appui, la vie de cette région dans une période déterminée. Démographie, économie, administration, vie politique, organisation ecclésiastique, relations sociales et activité culturelle, position et poids de la région considérée dans l'ensemble de l'Empire, vicissitudes qu'elle a subies en devenant parfois l'enjeu des confrontations entre Byzance et autres formations politiques, tout cela doit trouver sa place dans un exposé forcément analytique. Fruit de recherches commencées en 1964 à Athènes et menées à leur fin à Paris, en 1972, le livre de Catherine Asdracha sur la région des Rhodopes aux XIII^{e}—XIV^{e} siècles est, sans doute, une réussite dans ce genre de monographies. Fondée sur une documentation richissime, rédigée de manière sobre et claire, cette étude nous donne une image complète, dans la mesure où les sources le permettent, de ce que fut, à l'époque considérée, la région des Rhodopes, cet espace géographique « limité par la plaine supérieure de l'Hèbre, au nord, par la rive occidentale du même fleuve, à l'est, par les plaines de la côte nord-égéenne, au sud, enfin, par le bassin du Nestos, à l'ouest » (p. LV). Le caractère d'unité géo-économique ayant sa propre physionomie de cet ensemble comprenant la chaine des Rhodopes, la bordure qui longe les pentes et le piémont tant au sud de l'Hèbre que du côté du litoral égéen, ainsi que les plaines qui l'entourent en ressort clairement.

Le livre comprend deux parties : la première est consacrée à l'espace et à la population, la deuxième à la vie économique et à la société. Se fondant sur des ouvrages très récents de géographie, ainsi que sur ses observations personnelles, l'auteur commence par nous brosser le portrait géomorphologique de la région des Rhodopes. Description sobre et exacte que des allusions aux écrivains byzantins ou bien aux voyageurs plus récents qui ont parcouru la contrée en s'y référant dans leurs écrits rendent plus vivante encore, en suggérant aussi la permanence du milieu évoqué. Les quelques photos et la carte annexées sont extrêmement utiles au lecteur dans cette première approche des Rhodopes. Un chapitre est entièrement dédié aux voies de communication qui parcourent la région de l'est à l'ouest et du sud au nord. Parmi celles-ci les plus importantes sont, sans doute, l'ancienne Via Egnatia, la « route royale » menant de Triaditza à Constantinople et qui traverse en diagonale les Rhodopes, la route de la vallée d'Arda. Après les voies continentales, celles de l'eau, la route maritime et les routes fluviales font de la région un carrefour liant la capitale de Byzance aux autres parties de l'Empire (principalement avec la partie ouest). Se fondant sur un minutieux examen des sources de l'époque, l'auteur établit la durée des voyages sur ces routes, ainsi que la fréquence de leur emploi. Un tableau et des cartes rendent plus évidentes ses constatations. Après les routes, la population. La composition ethnique de la région des Rhodopes est très diverse. Les sources de l'époque sont malheureusement peu riches en informations à ce sujet et souvent confuses, ce qui rend plus difficile encore l'étude de la composition et de la repartition géographique de la population des Rhodopes. Faisant preuve d'une remarquable objectivité, l'auteur réussit à surmonter les difficultés de la démarche scientifique. On constate que ce sont les Grecs élément prédominant dans les villes de la côte nord-égéenne et de la vallée inférieure de l'Hèbre mais aussi dans d'autre villes de la région — et les Bulgares qui constituent la majeure partie de la population des Rhodopes. A côté d'eux on rencontre les bergers Vlaques dans les montagnes, des Arméniens, des Ibères, des Juifs dans les villes, des peuplades turques (Petchénègues, Coumans, Tatares) colonisées à différentes reprises par les Byzantins, des Latins établis surtout dans les villes de Philippoupolis et Andrinople, pendant la conquête latine du XIII^{e} siècle.

Les sites, villes et campagne, font l'objet du IV^{e} chapitre du livre. Groupées pour la plupart le long des grandes fleuves et, par conséquent, sur les grandes voies de communication qui suivaient elles-mêmes les vallées, les villes seront groupées, suivant leur répartition géographique, en quatre séries : celles du littoral nord-égéen, celles de la vallée inférieure de l'Hèbre, celles de la vallée de l'Arda et des Rhodopes orientaux, celles qui se trouvent sur les affluents de l'Hèbre moyen et dans les Rhodopes occidentaux (région de Philippoupolis). De caractère plutôt rural, les villes des Rhodopes, résidences des grands propriétaires, étaient les centres de polarisation de la vie économique de la région. Leur population était faite surtout d'agriculteurs et d'éleveurs. Datant pour la plupart de l'antiquité — les villes fondées par les Byzantins sont très peu nombreuses — elles appartiennent à deux types : kastron-acropole entourée de la ville basse fortifiée et kastron-acropole entourée d'une ville basse ouverte. En consacrant à chaque site une micro-monographie où toutes les sources sont mises en valeur, l'auteur arrive à la conclusion que le processus de décadence des villes rhodopiennes à l'époque étudiée n'est point dû à des facteurs endogènes, d'ordre économique, mais à la situation trouble du point de vue politique et surtout aux conflits militaires qui ont eu comme théâtre la région. C'est toujours au rôle militaire des Rhodopes qu'on doit l'apparition dans

un nombre impressionnant des forteresses, trait spécifique de cette région du point de vue de l'urbanisme. Résidences d'une petite garnison avec un commandant en chef nommé par l'empereur, ces forteresse deviendront parfois les « capitales » des principautés éphémères, taillées par ces commandants mêmes dans le corps de l'Empire, pendant les troubles causés par des guerres sans fin.

L'économie de la région des Rhodopes comprenait, aux siècles étudiées, deux secteurs dominants : la culture de la terre et l'élevage. L'auteur examine la production agricole de chaque partie de la région, géographiquement déterminée (Rhodopes proprement dits, plaine supérieure de l'Hèbre, plaine inférieure et delta du même fleuve, côte nord-égéenne, etc.). Une certaine monotonie des cultures et l'uniformité de la répartition de celles-ci (céréales, légumes, vignes) dans les parties étudiées où l'on les retrouvent toutes à la fois nous interdit de parler d'une complémentarité dans la production agricole. La seule complémentarité qui semble avoir existé est entre le secteur de la culture et celui de l'élevage. Les sources — on recourt avec prudence même à celles d'époque ottomane — font état d'un certain déséquilibre entre la population et la terre, provenant d'une répartition inégale d'un effectif démographique faible qui n'arrivait pas à profiter de l'offre pratiquement illimitée de terres. Cela favorise d'une part l'autarcie et d'une autre les possibilités de communication entre le secteur agricole et celui de l'élevage, le seul qui arrive à compenser les productions céréalières insuffisantes.

Les classes et catégories sociales sont étudiées avec finesse, malgré la pauvreté des sources dont on dispose. A côté des grands propriétaires laïques et ecclésiastiques (les monastères) on rencontre dans la région les parèques, les *vestiaritai*, les *misthioi*, les *anthropoi*, les *stratiotai*, catégories sociales parfois difficile à définir dans l'état actuel de la documentation. La population urbaine, avec ses *dynatai* et son *démos*, fait l'objet d'un examen très poussé qui arrive même à des conclusions personnelles, avancées avec prudence, sur des phénomènes d'un intérêt tout à fait particulier : à cette époque, dans certaines villes des Rhodopes, le *démos* désignerait l'ensemble des citoyens agissant comme une entité communale indépendante des autorités centrales.

Les échanges dans cette économie autarcique sont orientés surtout vers la consommation urbaine. L'auteur étudie les différents types de marchés (marché permanent urbain, foires, marché occasionnel) et les agents de l'échange, les marchands, itinérants ou sédentaires. La présence des marchands et même d'établissements de marchands étrangers dans la région (les Vénitiens par exemple à Ainos) témoigne de l'existence d'un commerce d'exportation de la région avec l'étranger. C'est le surproduit céréalier surtout qui en fait l'objet. Les trouvailles numismatiques, étudiées avec soin, font la preuve du caractère monétaire de l'économie des Rhodopes, que l'auteur s'efforce d'élucider dans ses détails. On peut constater une prédominance de la thésaurisation par rapport aux investissements.

L'histoire politique de la région des Rhodopes est esquissée dans le dernier chapitre de l'ouvrage. L'auteur y discerne quatre étapes : 1) 1185—1204 : domination byzantine, tendances centrifuges manifestées dans la créations de formations autonomes, tentatives de l'Empire des Assénides à conquérir la région ; 2) 1204—1241 : la domination byzantine cesse par suite de la conquête latine, plusieurs occupations de la région parallèlement à la création des unités autonomes locales (feudataires latins, principauté de Slav, despotat d'Epire, Empire bulgare d'Ivan Assen II) ; 3) 1241—1321 : réaffirmation de l'autorité byzantine par suite de la restauration des Paléologues ; 4) 1321—1354 : troubles de la guerre civile qui favorisent la tendance autonomiste (principauté de Momčil), invasions bulgaro-tatares et turques, conquête ottomane. Une attention spéciale est accordée à l'histoire administrative des Rhodopes pendant la domination byzantine (divisions et changement dans la division en thèmes de la région).

De cette étude qui porte surtout sur les aspects économiques de l'histoire et de la géographie des Rhodopes ressort avec évidence, d'une part, le caractère stagnant d'une économie en général autarcique, de l'autre, la prépondérance du fait militaire qui conditionne toute la vie de la région. En effet, le caractère de zone frontalière des Rhodopes la transformant, dans l'époque étudiée, en théâtre de conflits qui ont engendré un climat d'insécurité et d'instabilité, voire d'importants changements démographiques par suite d'émigrations a contribué, pour une large part, à maintenir à son degré le plus bas le développement économique. Il est significatif que, exception faite pour les villes côtières et pour celles de Stenimachos et Bera qui deviennent, grace à l'activité économique des centres monastiques des sièges d'une vie économique intense, les autres villes de la région gagnent de plus en plus le caractère de forteresses à fonction militaire. Les conséquences sociales et politiques de cette situation sont le progrès de la grande propriété et la décentralisation administrative menant parfois jusqu'à la création d'autonomies locales de plus ou moins longue durée.

Il est à regretter que l'auteur n'ait pas tâché d'entreprendre, dans la mesure où les sources le permettent, un examen plus profond de l'élevage, ce secteur de la production des

Rhodopes qui lui semble d'ailleurs et à juste titre aussi important au moins que l'agriculture et qui donne à la région un cachet propre. Si l'on trouve cité tel acte de Lavra concernant les pasteurs vlaques, bulgares et coumans de Pouzouchia, qui les autorise à faire paître leurs troupeaux dans les terres de Mogléna au temps d'Alexis I^{er} (p. 72), on ne trouve aucune référence aux études de Germaine Rouillard, fondées précisément sur cette source. Les conclusions particulièrement intéressantes de cet auteur sur *La dime des bergers vlaques sous Alexis Comnène* (« Mélanges Iorga », Paris, 1933, p. 779—786) méritent sans doute d'être réexaminées et c'était le moment de le faire. Nous nous permettons aussi de citer notre article sur *Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII^e siecle*: *Maximos Planude, Epistulae, XIV (édition Treu)*, « Revue des études sud-est européennes », XII, 1974, 4, p. 577—582 se rapportant à des conflits entre les bergers vlaques et les agents du fisc du thème Boléron-Mosynopolis-Serres-Strymon, c'est-à-dire de la région même des Rhodopes. Le chapitre sur les Vlaques des Rhodopes n'avait qu'à gagner en valeur par l'examen critique de la bibliographie roumaine du problème, assez abondante (à consulter S. Dragomir, *Vlahii din Nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, Bucarest, 1959; Th. Capidan, *Meglenoromânii*, 3 vols, Bucarest, 1925—1936, etc.). A même titre que celle de la toponymie, l'étude de la vie pastorale des Vlaques balkaniques d'une époque plus récente, ainsi qu'elle a été entreprise par maints savants roumains et étrangers plus proches de nous que le classique Jireček, rend de service utiles à l'historien s'attachant à reconsituer leur vie au Moyen Age, si peu connue par les sources écrites de l'époque. La documentation provenant des archives de la Serbie médiévale et de l'Empire ottoman, de beaucoup plus riche que celle d'époque byzantine, vient, à son tour, enrichir notre image de la vie pastorale dans l'Empire byzantin et particulièrement de la condition sociale et juridique des Vlaques (Silviu Dragomir, *ouvr. cité*; N. Beldiceanu et Irène Beldiceanu-Steinherr, *Quatre actes de Mehmed II concernant les Valaques des Balkans slaves*, « Südost-Forschungen », XXIV, 1965, p. 103—118). En effet, l'unité dans l'espace et la continuité dans le temps, pour de longues durées, de cette vie et des structures socio-économiques qu'elle a engendrées, la persistance des institutions byzantines, du régime fiscal et juridique assigné aux bergers vlaques même après la substitution à Byzance d'autre autorités politiques, tout cela rend possible l'appel à de telles sources provenant de différentes régions balkaniques et époques de l'histoire. Qu'il nous soit permis encore de relever, à la page 59, une identification ethnique erronée : les « Scythes » de Skoutariotès et de Choniatès sont les Coumans, non pas les Bulgares. Quant à Ivanko, Chrysos et les Assénides, que l'auteur prend parfois pour des « Bulgares » tout simplement, ils sont désignés comme « Vlaques » par Choniatès, ainsi que par les sources latines contemporaines. Une discussion plus ample mériterait l'affirmation de l'auteur suivant laquelle le mot « Vlaques » aurait eu, particulièrement chez les historiens byzantins, non seulement une signification ethnique, mais aussi un sens socio-professionel, désignant les pâtres de toute nation (p. 69). Or, à l'exception d'un passage d'Anne Comnène, sujet à discussion, aucun texte byzantin ne confirme cette hypothèse. Pour les écrivains byzantins, « Vlaques » est un nom ethnique. Même les chercheurs qui admettent l'existence d'une acception socio-professionnelle de ce mot à Byzance ne la font pas monter au delà de la fin du XIII^e siècle (cf. G. G. Litavrin, *Vlachi vizantijskich istočnikov X—XIII vv.*, « Iugovostočnaja Evropa v srednie veka », Kišinev, 1972, p. 96—97). Pour notre part, nous sommes de l'avis de Silviu Dragomir qui, en se fondant sur une analyse très serrée des documents serbes du Moyen Age, fait la preuve du caractère ethnique du mot « Vlaques », jusqu'au XVII^e siècle. Ce n'est qu'après la dénationalisation de quelques groupes importants vlaques des Balkans et seulement en partant de ces groupes mêmes que le terme en question acquiert une signification socio-professionnelle, étendue depuis à d'autres ethnies (*ouvr. cité*, p. 139—148).

Nous devions faire ces quelques annotations marginales sur les pages dédiées par l'auteur aux bergers vlaques des Rhodopes, un sujet qui a depuis toujours suscité l'intérêt des historiens roumains — et pour cause ! —, avant de ranger l'admirable livre de Catherine Asdracha parmi les instruments de travail de première utilité de notre bibliothèque. Il s'agit, sans doute, d'un livre fondamental pour tout chercheur qui s'intéresse aux problèmes de l'histoire balkanique au Moyen Age.

Nicolae-Șerban Tanașoca

DAN CERNOVODEANU, *Știința și arta heraldică în România*. Ed. științifică și enciclopedică, 1977, 566 p.

La parution du livre de Dan Cernovodeanu « Ştiinţa şi arta heraldică în România » (La science et l'art héraldiques en Roumanie) doit être saluée comme un important évenement scientifique.

En effet, c'est pour la première fois qu'on tente une étude de synthèse autant sur l'évolution des études héraldiques en Roumanie (sujet complètement inédit), que sur l'histoire de l'usage des armoiries chez les Roumains, et l'entreprise semble d'autant plus téméraire que les études d'analyse et de sources sont à peine à leurs débuts, sinon pour l'héraldique d'Etat, du moins pour le domaine, beaucoup plus étendu, de l'héraldique privée.

L'ouvrage s'adresse aux héraldistes et aux spécialistes des disciplines historiques contiguës, pour lesquels il ambitionne de devenir un point de départ pour leurs recherches futures.

Ainsi que son titre l'annonce, le livre de Dan Cernovodeanu comporte deux parties distinctes dont la première est dédiée au développement des études héraldiques en Roumanie et la seconde présente l'évolution historique du phénomène héraldique en notre pays à travers les siècles. Ceci à l'aide d'un album de 160 planches, censé appartenir, à titre d'annexe, à la troisième partie de l'ouvrage quand, à vrai dire, il constitue l'illustration de la seconde.

Après un chapitre introductif (p. 13—16) destiné à expliquer aux profanes les premiers éléments de la théorie du blason, suit un essai sur l'histoire des études héraldiques roumaines qui va depuis les premières manifestations de l'intérêt pour l'héraldique chez les chroniqueurs du XVII^e^ siècle, jusqu'aux travaux des héraldistes roumains contemporains. C'est le second chapitre de la première partie du livre, intitulé « Sur le développement de la science héraldique en Roumanie » (p. 17—36). Il nous y est montré que l'activité déployée dans le domaine de l'héraldique pendant la première moitié du XIX^e^ siècle a eu un caractère plutôt pratique. Il ne sera question de science proprement dite qu'à partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. La fin du XIX^e^ siècle et les premieres décennies du XX^e^ ont marqués par la parution des ouvrages du général P. V. Năsturel et de St. D. Grecianu, traitant surtout de l'héraldique d'Etat. Dan Cernovodeanu souligne l'importance de ces ouvrages sans oublier de faire mention du rôle de l'œuvre du gén. Năsturel dans la création de la terminologie héraldique roumaine et de l'influence négative qu'auront les appréciations de St. Grecianu sur la formation de l'optique des milieux universitaires de 1900 en matière d'héraldique. Pour la même période, l'auteur signale l'importance des sources sigillographiques médiévales recueillies et publiées par le slaviste I. Bogdan. Pour la période d'entre les deux guerres mondiales, l'auteur note en première ligne la création de deux institutions de la plus haute importance : l'Ecole Supérieure d'Archivistes où l'héraldique fut méthodiquement enseignée et la Commission Consultative Héraldique qui en dehors de son activité pratique a eu aussi un certain rôle théorique, surtout dans l'enrichissement de la términologie. Bien entendu les études de C. Moisil, G. Brătianu, M. Popescu, E. Vîrtosu, N. Grămadă, M. Caragiale et autres n'ont pas été omises, comme ne l'ont pas été non plus les sources publiées par A. Veress ou G. Bezviconi, ou le premier essai d'armorial roumain dû à Em. Hagi-Mosco. La partie finale du chapitre est consacrée au développement de la science héraldique après la seconde guerre mondiale, développement inauguré par C. Moisil et M. Berza, continué par A. Sacerdoţeanu, E. Vîrtosu et par d'autres, appartenant aux générations plus jeunes, et couronné par la création en 1971 de la Commission d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie près l'Institut d'Histoire « N. Iorga » et par les participations roumaines aux Congrès internationaux à partir de 1970.

La première partie devait contenir encore une ample bibliographie (elle fut imprimée comme brochure indépendante par les soins du Musée National d'Histoire) et un dictionnaire héraldique auquel on a dû renoncer. De là l'apparente disproportion entre la première partie du livre (2 chapitres) et la seconde, intitulée « L'art héraldique » (9 chapitres).

Cette seconde partie débute également par un chapitre introductif (p. 39—42) concernant le caractère spécial de l'héraldique roumaine, les périodes de son développement, les sources.

Suivent (p. 43—164) six chapitres dédiés à l'héraldique d'Etat roumaine. C'est moins une étude de synthèse qu'une monographie dans le genre de celles que réalisèrent dans leur temps le général Năsturel ou C. Moisil. Bien entendu, Dan Cernovodeanu fait en plus le point de l'état actuel des connaissances.

Le premier de ces chapitres (p. 43—81) traite de l'évolution historique des armes de la Valachie. Nous signalons comme nouveautés ou comme interprétations inédites : l'évolution du meuble de l'écu valaque : vautour puis, vers 1400, aigle ; puis, vers 1500, corbeau ; puis, enfin, retour à l'aigle, l'acceptation de l'écu au lion comme armes réelles, l'origine plutôt hongroise que byzantine du motif du sceau iconographique des princes de Valachie qui ne subira que plus tard (ici Dan Cernovodeanu suit peut-être de trop près le général Năsturel et sa « Nova Plantatio ») une sorte de mutation byzantine. A notre avis, une place trop importante a été accordée au blason à trois têtes de Maure que les sources les plus anciennes (Richenthal) attribuaient à un énigmatique duc d'Ascholott « d'au delà de la Valachie » et qui ne sera attribué à la Valachie même que par des sources tardives (fin du XVI^e^

siècle). Le blason en question n'a probablement rien à voir avec ce pays. Dans le même ordre d'idées, Dan Cernovodeanu semble laisser entendre (p. 79—80) que tous les armoriaux sud-slaves perpétueraient cette interprétation. Dans l'éventualité d'une réédition ou d'une traduction, l'auteur devra non seulement modifier le passage incriminé, mais reconsidérer toute la question des armes attribuées à la Valachie (et à la Moldavie) dans le sens de l'excellente étude à ce sujet qu'il présenta en 1976 au Congrès International de Londres.

Dans l'album héraldique, l'évolution historique des armes de la Valachie est richement représentée : 23 planches, 129 figures. Rien de comparable n'a été réalisé dans le passé.

Le chapitre suivant (p. 82—128) est consacré aux armes de la Moldavie sur lesquelles la littérature récente est plus riche (M. Berza, St. Gorovei et nous-même). La contribution personnelle de l'auteur est en conséquence moins patente. Signalons toujours la thèse intéressante sur l'éventuel apport de la Haute et de la Basse Moldavie à la constitution des traditions de l'héraldique d'Etat et dynastique moldaves (p. 110) et que les options généalogiques de l'auteur pour le point de vue classique de la discontinuité dynastique au XIV^{e} siècle lui attireront sans doute contestations et polémique.

L'illustration est tout aussi riche que pour la Valachie : 20 planches, 114 figures, dont beaucoup de représentations inédites ou peu connues datant surtout du XIX^{e} siècle.

L'histoire des armes de la Transylvanie bénéficie aussi d'un chapitre à part (p. 129—139), mis d'accord avec les résultats des dernières recherches sur l'origine de ces armes et contenant, en outre, un exposé cohérent sur les projets d'armoiries élaborés pour cette province au XIX^{e} siècle par les révolutionnaires et les irrédentistes roumains (p. 139, pl. XLVIII). Comme observation critique, notons que l'auteur n'a pas su se détacher d'un ancien préjugé regardant l'importance de la diète de Sebeş (1658) pour l'histoire des armes de la Transylvanie. L'ampleur de l'illustration n'est comparable qu'à celle de la séction transylvaine du « Nouveau Siebmacher » (8 planches, 48 figures).

L'héraldique d'Etat des Principautés Unies et du règne d'Alexandru Ioan Cuza (1859—1866) a été dans les dernières années l'un des objets d'étude favoris de Dan Cernovodeanu. Aussi le chapitre concernant ce sujet (p. 140—158) est l'un des plus intéressants et des plus personnels de tout l'ouvrage. On y trouvera beaucoup de données documentaires inédites sur les tentatives de légiférer en matière d'armoiries entreprises dès la première année d'existence des Principautés Unies, sur les projets du pouvoir éxecutif (dont celui qui a inspiré la composition de la couverture), sur les initiatives de l'armée et sur celles de la Cour princière. Les nombreuses, peut-être trop nombreuses, variantes des trois types d'armoiries de l'époque de l'Union sont minutieusement étudiées du point de vue du dessin, des émaux, des ornements extérieurs. L'armorial afférent à ce chapitre (9 planches, 53 figures) est introduit par neuf autres planches où sont représentées les armoiries unies des deux principautés sur des sceaux, etc. provenant des princes des XVII^{e}, XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Or, la littérature pour ces neuf planches se résume à quelques lignes du chapitre « Principautés Unies » (pl. 140). Il y a là une anomalie que nous croyons devoir expliquer. Dans sa préface, le regretté professeur Aurelian Sacerdoţeanu mettait en relief l'importance de l'illustration de l'ouvrage de Dan Cernovodeanu et ses « minutieuses explications et descriptions héraldiques correctes ». Il s'agissait d'une « explication aux planches » conçue sous la forme de brefs commentaires (qui dans certains cas devenaient de véritables mini-monographies) sur chaque blason reproduit. D'implacables raisons techniques de l'éditeur reduisirent ces commentaires à de simples légendes ainsi que toute cette section de l'album héraldique (et ce n'est pas la seule) se trouva en quelque sorte en l'air.

Cette explication est valable aussi pour le dernier chapitre, « Roumanie », de l'armorial d'Etat (p. 159—164), chapitre dont le laconisme devait être compensé par l'ampleur de l'explication aux planches LXX—LXXII de l'album. L'exposé sur l'héraldique d'Etat se termine par la description (p. 163—164) des emblèmes d'Etat de la République Populaire Roumaine et de la République Socialiste de Roumanie (pl. LXXII).

Il aurait été dans l'ordre logique des matières que les deux planches de vexillologie héraldique (CXII—CXIII) eussent trouvé leur place ici, à la suite de l'armorial d'Etat, et non entre les sections « Armoiries de boyards » et « Armoiries ecclésiastiques » de l'album héraldique. Les planches de vexillologie de l'album sont entièrement elliptiques de texte ! La défunte explication des planches devait y suppléer....

Si l'exposé sur l'héraldique d'Etat roumaine est plutôt une monographie, le chapitre intitulé « Armoiries de boyards » (p. 165—177) est une véritable étude de synthèse sur l'héraldique privée roumaine. Synthèse préliminaire et partant provisoire car, on ne doit pas l'oublier, les études de détail et d'analyse en cette direction ne sont que, tout au plus, à leurs débuts.

La première question qui se pose est celle de l'existence des armoiries chez les boyards roumains, puis celle de la valabilité juridique de ces armoiries. L'étude des sceaux des boyards

valaques et moldaves démontre que l'usage des armoiries (ou du moins celui des sceaux armoriés) chez les boyards roumains a été un phénomène permanent à travers les siècles et qu'on peut donc parler d'une héraldique privée roumaine. Quant au statut juridique des armoiries, il n'y aura ni concessions, ni réglementation aucune de la part du pouvoir princier. Il s'agira dans la plupart des cas, de blasons assumés *propria auctoritate*. Les autres, une minorité, proviennent de concessions de la part de souverains étrangers. Mais n'oublions pas que l'ancien droit roumain était en grande mesure un droit coutumier ! Et, conséquent à ce qu'il affirmait déjà en 1970 au Congrès International de Vienne, l'auteur conclut qu'en absence d'un droit héraldique écrit, la simple présence d'armoiries sur les sceaux appendus par les boyards à côté du sceau de leur souverain à des documents internes et externes de la plus haute importance dénoterait une reconnaissance tacite du caractère authentique de ces blasons de la part de l'autorité centrale. Ce manque de réglementation détermine les fluctuations qu'on constate en étudiant l'histoire de la plupart des blasons des familles roumaines, fluctuations qui ne cesseront qu'au XIX^{e} siècle quand, toujours *propria auctoritate* mais avec une meilleure connaissance des règles du blason occidental, les armoiries héraldisées plus ou moins à la française des boyards moldo-valaques deviendront immuables et héréditaires.

En matière de chronologie de l'héraldique privée roumaine, l'auteur conserve, à quelques nuances près, les grandes périodes fixées par C. Moisil : période classique (du XIV^{e} au XVI^{e} siècle), période moyenne (du XVI^{e} au XVIII^{e} siècle), période moderne (de la fin du XVIII^{e} siècle jusqu'à nos jours). Les choses sont en réalité moins simples et l'avenir nous obligera probablement de revenir sur les conclusions, un peu hâtives, des précurseurs.

Pour la période « classique », ainsi que l'avait déjà signalé, vers 1900, le slaviste I. Bogdan, il y a une certaine différence entre les blasons des boyards de Moldavie, où prédominent des meubles à caractère géométrique, abstrait, rappelant l'héraldique polonaise et lithuanienne (mais surtout celle de la Galicie) et ceux des boyards de Valachie où l'on trouve surtout des meubles concrets : figures humaines, animaux, oiseaux, objets divers, comme en Transylvanie.

Comme les sources extra-sigillaires sont, pour cette période, quasi-inexistantes (LXXXVI—1—3 et 5—6), les exemples de blasons complets (écu et timbre) seront rarissimes (LXXXVI—4). Quant au caractère « purement sigillaire » de l'héraldique des boyards roumains à cette époque nous croyons que c'est plutôt une question de sources que d'origines.

Dan Cernovodeanu a raison de contester la décadence de l'usage des armoiries dans les Principautés Roumaines pendant la période « moyenne ». On peut parler plutôt d'une décadence de l'art de la gravure des sceaux dans les ateliers périphériques, les propriétaires de sceaux de cette catégorie appartenant surtout à la petite noblesse provinciale (XCIII—2, 5, 8). Mais y a-t-il seulement stagnation dans l'évolution de l'art héraldique en Roumanie comme l'auteur est enclin de l'admettre? Nous ne le pensons pas, car les armoiries représentées sur les sceaux de bonne qualité (pl. XCI, XCII, XCIII, CII, passim) tiennent le pas avec l'évolution contemporaine de l'art héraldique dans l'Europe centrale. Et ce ne sont pas toujours des sceaux de grands boyards.

La période « moderne » (fin du XVIII^{e} siècle — XIX^{e} siècle), est justement présentée comme caractérisée par une véritable recréation d'armoiries et par une considérable influence française, ainsi que par la prolifération des couronnes comtales que l'auteur voudrait expliquer à l'aide des titres étrangers conférés à certaines familles, nullement supérieures à d'autres dans l'hiérarchie locale (p. 175). C'est aussi (et l'auteur ne le dit pas) la période où furent créés les blasons de facture princière qu'arboreront désormais les descendants des divers princes régnants (pl. LXXV—LXXXIV) et même parfois quelques branches colatérales (LXXVIII—1—3 ; LXXXII-1—5 ; LXXXIII—3 ; CVIII—3) ainsi que certaines familles qui prétendent descendre d'anciens voïvodes des siècles passés (LXXXV—1, 4, 5 ; XCV—5, 6 ; CIII-2, 6). Quant au statut juridique des armoiries des boyards durant cette période, Dan Cernovodeanu saisit le premier la présence des blasons dans les généalogies confirmées par le Prince régnant ou par le Divan (p. 174), mais il n'est pas disposé à admettre qu'il y ait là confirmation implicite d'armes. La chose nous paraît cependant certaine, du moins pour la Moldavie et pour le règne de Michel Sturdza.

Il est vrai qu'on peut apprécier l'usage des armoiries de famille comme indirectement aboli en Roumanie en vertu de l'art. 12 de la Constitution de 1866, qui supprimait tous les privilèges, exemptions et monopoles de classe ainsi que les titres nobiliaires étrangers (p. 174—175).

Il est vrai aussi que les familles en question continuèrent néanmoins d'user de leurs armoiries antérieures. Mais fut-ce uniquement à titre de souvenir? Nous en doutons car il y aura après 1866 force rectifications et amplifications d'armoiries (v. XCVIII—4 et comp. XCVIII—3 ; XCVIII—6 et 5 ; LXXXV—3, 4, 5 et 2 ; XCIX—4 et 3). Nous avons même la certitude qu'il y eut après 1866 plus d'adoptions d'armes nouvelles qu'on n'en pense, vu la prédilection mar-

quée des générations antérieures (toujours une influence française, mais d'étiologie démocrate) pour les sceaux non armoiriés.

Sur les blasons de l'ancienne noblesse roumaine de la Bucovine (p. 175), le point de vue de l'auteur est nouveau et intéressant : ce seraient dans beaucoup de cas d'anciennes armoiries roumaines d'assomption (un cas typique : CVI—4). Ce serait également le cas pour beaucoup de blasons de la Bessarabie.

L'étude sur l'héraldique privée s'achève par un bref aperçu sur les armoiries des nobles roumains de la Transylvanie (p. 175—177) qui appartiennent entièrement à l'armorial de cette province et partant à l'héraldique centre-européenne, réglementée depuis des siècles.

Cette étude à caractère synthétique sur l'héraldique privée est complétée par 39 planches d'illustrations dont 13 planches (LXXIII—LXXXV) de blasons princiers constituant un véritable armorial de la postérité des divers princes régnants (et de la famille Kretzulescu, incluse dans cette section de l'album en vertu de son titre italien de 1900). Les armoiries portées par les anciennes dynasties des deux principautés roumaines, les « Bassaraba » et les « Mușat », ont un caractère ambigu, participant de l'héraldique privée comme de l'héraldique d'Etat. Pour cette raison elles ne figurent pas dans cette section de l'album (« Armoiries princières »), mais dans les sections « Valachie » et respectivement « Modavie » de l'armorial d'Etat (pl XVIII—XIX et resp. XXXV—XL) et c'est judicieux. Là figurent aussi les blasons de quelques descendants de ces dynasties qui n'ont pas régné (XLII—1, 2). Celà ne l'est plus car ce sont des exemples plus ou moins typiques d'armoiries privées. On trouvera en échange parmi les blasons princiers, ceux des descendants de Dragoș (LXXIII—1) et de Dracula (LXXIII—2), ainsi que ceux de Nicolaus Olachus (LXXII—3) et des Hunyadi-Corvin (LXXIII—4, 5, 6), à cause de la proche parenté entre les familles de ces derniers et la dynastie valaque.

Les 26 planches d'héraldique privée restantes (LXXXVI—CXI) constituent la section de l'album intitulée « Armoiries de boyards ». Il y a 20 planches de blasons de boyards valaques et moldaves, deux planches (XC et CVIII) de blasons transylvains, une planche de blasons de Bucovine (CVI) et une de Bessarabie (CVII). Cette section de l'album n'a nullement la prétention d'être une sorte d'armorial sélectif. Les blasons qui y figurent ne sont pas ceux de telle ou de telle famille, mais simplement des échantillons plus significatifs pour la principauté et pour l'époque auxquelles ils appartiennent. L'« explication aux planches » aurait montré les raisons de la présence dans l'album de chacun de ces blasons. Les deux dernières planches de blasons de boyards (CX et CXI) n'appartiennent plus à l'héraldique privée. Elles contiennent la variante roumaine des armes de dignité (Amtswappen), à la fin du XVIII^{e} siècle et aux premières décennies du siècle suivant.

Ici aurait dû figurer en premier lieu, comme ancêtre de ce genre d'emblèmes, la massue en pal entre un croissant et une étoile, que portait aux XV^{e} et XVI^{e} siècles le Vornik (maréchal de la Cour princière) en Valachie. Un exemple de 1511 figure dans l'album (LXXXIX—5), parmi des sceaux privés de l'époque, mais le plus ancien connu date de 1411.

L'héraldique ecclésiastique a été pendant les dernières années un autre sujet de préoccupation pour l'auteur. Le chapitre suivant du livre en traite (p. 178—182) et l'album héraldique contient trois planches (CXIV—CXVI) d'armoiries et de sceaux ecclésiastiques.

L'écu à une marque personnelle indiscutablement authentique du métropolite Grégoire Țamblac (CXIV—1), reste pour le moment le seul blason ecclésiastique de l'époque « classique » qui nous soit parvenu.

L'époque « moyenne » nous fournit la belle composition pseudo-héraldique servant d'armes à la Métropolie d'Oungro-Vlachie (XVII^{e} siècle), prétexte pour un symbole hermétique de plus grande circulation (CXIV—3), ainsi que le joli blason rococo de la Métropolie de Moldavie (fin du XVIII^{e}), d'aspect plutôt laïque (CXIV—4). Les armoiries de quelques prélats orthodoxes ou gréco-catholiques du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècles dévoilent que l'influence de l'héraldique ecclésiastique roumaine se faisait sentie non seulement en Pologne (CXIV—2) ou en Transylvanie (CXIV—5), mais aussi en Valachie : preuve, les armoiries du métropolite Anthémios de 1713 (CXIV—5). Le chapeau y est blanc !

A l'époque moderne, l'aspect laïque des armoiries ecclésiastiques prévaudra un temps, surtout en Valachie (CXV—1 et 5), cédant bientôt le pas à de constructions héraldiques ou pseudo-héraldiques d'aspect résolument princier (CXV—2 et 6 ; CXVI—4). Ce type d'armoiries s'imposera aussi en Transylvanie et non seulement dans l'héraldique des prélats orthodoxes (CXV—3), mais aussi dans celle du haut clergé gréco-catholique (CXV—4). Plus loin, trois échantillons (CXVI—1, 2, 3) du projet de St. Grecianu pour la réglementation de l'armorial ecclésiastique roumain (1890) et deux armoiries élaborées par la Commission Consultative Héraldique entre les deux guerres mondiales (CXVI—5 et 6). Signalons encore les armoiries des évêchés moldaves et valaques du XIX^{e} siècle, composées uniquement des emblèmes des districts (laïques) de leur diocèses (CXXIV—1, 2, 5 et 6), ainsi que les armes des

deux métropolies, environnées des écus de tous les districts du pays, en Valachie (CXXIV—3), ou seulement de ceux des districts qui étaient soumis à l'autorité spirituelle immédiate de la Métropolie, en Moldavie (CXXIV—4). Il en est question dans le texte (p. 181—182) mais, dans l'album héraldique, les blasons mêmes sont reproduits dans la section suivante « Armoiries des districts ».

Le dernier chapitre du livre de Dan Cernovodeanu (p. 182—203) porte le titre « Armoiries des districts et des villes ». C'est en quelque sorte le résumé d'un ouvrage spécial dédié uniquement à ce sujet (Dan Cernovodeanu et Ioan Mănescu, *Noile steme ale județelor și municipiilor din Republica Socialistă România*, în « Revista Arhivelor », LI, 1974, vol. XXXVI, n^{os} 1—2, texte roumain et français ; tirage à part, București, 1974). Y correspondent les deux dernières sections de l'album héraldique « Armoiries des districts » (pl. CXVII—CXLIII) et « Armoiries municipales » (pl. CXLIV—CLX) où paraissent aussi quelques reproductions inédites.

La troisième partie du livre contient, outre l'« Album héraldique » que nous avons discuté parallèlement au texte, une bibliographie (p. 529—542), un indice des noms (p. 543—557), une liste des abréviations (p. 558—560) et trois résumés (français, anglais et allemand), chacun de deux pages.

Le livre de Dan Cernovodeanu est sans doute un ouvrage scientifique sérieux, la profusion des indications bibliographiques en témoigne et il est évident qu'un livre pareil a dû nécessiter de longues et laborieuses années de travail, Ce disant nous avons en vue non tant le travail de rédaction proprement dit, que les recherches bibliographiques qui ont dû partir pratiquement de zéro, puis tout ce qu'on dut faire pour dépister le materiel de l'illustration, pour le faire photographier, le sélectionner, le grouper en planches, etc. Ce fut un travail de bénédictin et c'est vraiment dommage que la qualité de l'illustration du livre ait si peu répondu aux soins déployés par l'auteur pour fournir un matériel photographique irréprochable de tout point de vue.

Evidemment tout le mérite revient indiscutablement à l'auteur et à lui seul. Nous aimons croire cependant que la Commision d'Héraldique, de Généalogie et de Sigillographie, dont Dan Cernovodeanu est l'un des membres fondateurs, y est aussi pour quelque chose. Communications, discussions en marge de ces communications, échanges d'opinions et de points de vue, consultations, tout cela a contribué à la création d'un climat intellectuel propice à l'élaboration d'œuvres dont celle de Dan Cernovodeanu est la plus récente et, de loin, la plus importante. D'ailleurs, avec une exemplaire probité scientifique, Dan Cernovodeanu a fait maintes fois mention dans son livre des opinions, manuscrites ou simplement verbales, de ses collègues.

Il y a assurément des imperfections dans le livre de Dan Cernovodeanu et nous croyons les avoir suffisamment mis en évidence dans ce qui précède. L'auteur en est d'ailleurs conscient, vu que dans l'avant-propos de son ouvrage (p. 9) il les considéra comme inhérentes, à l'état actuel des recherches. En grande mesure ces imperfections coïncident avec les limites actuelles des connaissances en matière d'héraldique roumaine. Connaître ces limites c'est savoir déterminer les directions prioritaires des recherches futures et ainsi les imperfections mêmes de l'oeuvre de notre collègue s'avéreront sans doute utiles dans un avenir que nous espérons prochain.

En tout cas, « La science et l'art héraldique en Roumanie » reste un livre sérieux, fondé sur une solide documentation et susceptibile de fournir aux spécialistes un point d'appui dans leurs recherches, ainsi que d'éveiller ou de stimuler l'intérêt des historiens et des non-specialistes pour la science et pour l'art héraldiques.

J.-N. Mănescu

BALKAN-ARCHIV. Neue Folge, herausgegeben von JOHANNES KRAMER, Köln, I, 1976, 100 p. + 20 photographies

La nouvelle série de *Balkan-Archiv* continue les quatre numéros de la revue publiée sous le même titre entre 1925 et 1928 par G. Weigand, le balkanologue allemand qui avait édité à Leipzig les 30 volumes de son bien connu *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache* (1892—1921). Dans un bref avant-propos, l'éditeur de la nouvelle série, Johannes Kramer, professeur de langues romanes à l'Université de Köln, souligne que la revue, qui va paraître comme annuaire, sera dédiée aux problèmes de dialectologie roumaine, traités dans le cadre plus large de la balkanologie.

Le premier numéro comprend en premier lieu les résultats d'une recherche dialectale effectuée pendant l'été de 1976 par une équipe de quatre roumanistes de l'Université de Köln (Wolfgang Dahmen, Bärbel Kramer, Johannes Kramer et Jürgen Rolshoven) chez les Aroumains de Grèce et de Yougoslavie. Le volume renferme aussi une étude rédigée en roumain par W. Dahmen et J. Kramer, *Observaţii despre vocabularul istroromânei vorbite la Jeiăn* (Remarques sur le vocabulaire de l'istro-roumain parlé à Jeiăn), deux compte-rendus signés par J. Kramer* et le sommaire transcrit en caractères latins des numéros XVIII (1975) et XIX (1976) de la revue Лимба ши литература молдовеняскэ, qui paraît à Chişinău.

Le volume s'achève avec 20 photographies prises dans quelques-unes des localités aroumaines visitées et avec un article extrait du journal grec « Livadi Olimpou » (décembre 1976), reproduit en photocopie, ou l'on donne des informations sur la recherche entreprise par les dialectologues de Köln chez les Aroumains de Grèce.

La plus grande partie de ce numéro est consacrée à la présentation du matériel dialectal aroumain recueilli en Grèce et en Yougoslavie (R. S. de la Macédoine). Le système de transcription phonétique est celui de l'*Atlas linguistique roumain (ALR)*, excepté ces deux modifications : *c* et *k* sont reproduits par *k* ; on renonce au signe *â* (qui reproduit un son entre *ă* et *î*). Les auteurs n'ont pas retenu dans leur liste les lettres et les signes inutilisés. Mais il y manque aussi la lettre *dz*, qui est pourtant utilisée dans les textes : *plîndze* (p. 25), *dumnidzău̯* (p. 40), etc. Les noms des localités sont reproduits dans l'alphabet grec, respectivement slave, sans être translittérés dans l'alphabet latin.

La description détaillée du voyage nous rappelle les fameux *Reiseberichte* (« rapports de voyage »), dus à G. Weigand, qui avait visité les Aroumains à la fin du XIX^{e} siècle et au debut du XX^{e} siècle.

Les auteurs présentent de cette manière le but de leur voyage ; « Ihr Ziel war es, zunächst einen Überblick über die sprachliche Situation des Aromunischen zu gewinnen, nachdem seit Weigands um die Jahrhundertwende erschienenen Berichten niemand mehr über das Schicksal des Aromunischen in Griechenland berichtet hatte, so dass angesichts der seither erfolgten politischen und gesellschaftlichen Umwälzungen ein Augenschein in loco dringend nötig erschien » (p. 13).

Les enquêteurs ont fait des recherches sur place dans dix localités en Grèce et à Mulovişte (Yougoslavie). En Grèce ils ont enquêté des villages aroumains de la Macédoine (Gramaticova de Sus, Xirolivad), du massif Olympe (Livadi Olimpou, Kokkinopilos), de la Thessalie (Rodia, Falani) et du massif Pinde (Smixi, Samarina, Pertulion, Meţovo). Ils se sont également intéressés aux Aroumains qui habitent d'autres localités : Ohrid, Peştani, Kajani, Magarova, Tîrnova, Nijopole, Bitolia (Yougloslavie), Sekslon, Alli Meria et Selia (Grèce). Il faut préciser que les localités Rodia (« ein rein aromunisches Dorf », p. 21 ; village habité par des Aroumains Farserlots venus d'Albanie après la retraite des Turcs), Falani (village habité par des Aroumains venus de Samarina vers 1880 ; avant 1880 le village avait été habité par les Turcs), Pertulion, Alli Meria et Sekslon n'ont pas été mentionnées jusqu'à présent dans les études de dialectologie aroumaine.

Les informations recueillies par l'équipe de dialectologues de Köln sur la situation actuelle des Aroumains et sur leur dialecte s'avèrent extrêmement instructives. Très utiles sont les données concernant les occupations actuelles des Aroumains. Les Farserlots de Gramaticova de Sus pratiquent l'élevage (moutons, chèvres, gros bétail). Ils restent dans leur village de juin jusqu'en octobre. À Xirolivad l'élevage est en déclin (de 40 000 moutons et chèvres il n'y est resté que 6 000). La population aroumaine de Livadi Olimpou, qui est sédentaire, pratique l'élevage des moutons (30 000 moutons) et les métiers. Les Aroumains de Kokkinopilos, qui restent dans le village pendant l'hiver aussi, pratiquent l'élevage des moutons ainsi que l'agriculture. Les Aroumains de la plaine de Thessalie (les villages Falani, Rodia) sont eux aussi des agriculteurs.

Les enquêteurs précisent le nombre des Aroumains de quelques localités visitées : Samarina (5 000), Livadi Olimpou (4 000), Smixi (3 000), Falani (2 500), Rodia (2 000), Kokkinopilos (1 500), etc.

Les constatations concernant l'état actuel du dialecte parlé sont extrêmement précieuses. Elles ne sont pas du tout pessimistes.

À Mulovişte tous les habitants, y compris les enfants, parlent l'aroumain ; les alloglottes, peu nombreux, sont assimilés. À Gramaticova de Sus « es gibt niemanden im Dorf, der nicht Aromunisch versteht » (p. 17). À Livadi Olimpou « die sprachliche Situation ist sehr gut. Alle

* Les ouvrages présentés sont : D. T. Papazisis, *Vlahoi (Koutsovlahoi)*. Athènes, 1976, 84 p., et Nicolae Saramandu, *Cercetări asupra aromânei vorbite în Dobrogea* (Recherches sur l'aroumain parlé en Dobrudja), Bucureşti, 1972, 201 p.

Einwohner sprechen Aromunisch » (p. 19). Toutes les personnes enquêtées « beherrschten den Ortsdialekt ausgezeichnet » *(id.)*. De même les sujets enquêtés à Rodia « waren sehr sicher im Dialekt » (p. 21). À Samarina les sujets « waren völlig sicher in der Beherrschung des Dialekts » (p. 22). Les deux jeunes gens enquêtés à Smixi, étudiants en Italie, « waren völlig sicher in ihrem Heimatdialekt » *(id.)*.

Très intéressantes sont les constatations faites par les enquêteurs à Meţovo, importante station touristique : «Wir fanden in Μέτσοβο nicht die geringsten Anzeichen für einen Rückgang des Aromunischen » (p. 23). Les personnes enquêtées « waren vollkommen sicher und antworteten stets ohne das geringste Zögern » *(id.)*. La situation constatée à Xirolivad est considérée caractéristique: « Die sprachliche Situation von Ξηρολειβάδον dürfte typisch sein für die Aromunen, die nicht mehr landwirtschaftlich tätig sind und sich voll ins städtische Leben integriert haben : Aufgeben des Aromunischen aus Nützlichkeitsüberlegungen » (p. 18—19).

Très importantes sont les remarques faites par les sujets parlants qui mettent en évidence leur conscience ethnolinguistique. Partout où ils ont été enquêtés, les Aroumains ont été contents de donner des renseignements sur leur parler. Un des sujets enquêtés à Kokkinopilos, berger de 61 ans, « gelegentlich im Radio rumänischen Rundfunk hört und sich sprachlich für einen Rumänen hält » (p. 20). De même, un habitant de Falani (50 ans) savait que sa langue provient du latin et il a même indiqué quelques étymologies. Les deux étudiants enquêtés à Smixi ont déclaré qu'ils avaient plus facilement appris l'italien en connaissant l'aroumain. L'aubergiste enquêté à Meţovo, qui connaissait un peu l'italien, était conscient lui aussi de la parenté de l'italien et de l'aroumain. Les habitants de Pertulion, dont la plupart ont abandonné le dialecte, affirment avec fierté qu'ils sont de Vlaques (Βλάχοι). À Meţovo la connaissance du dialecte est un «titre de noblesse » et seulement ceux qui parlet l'aroumain sont acceptés comme membres de la communauté.

Le roumain n'est pas enseigné maintenant dans les écoles ni en Grèce ni en R. S. de la Macédoine (Yougoslavie). Les enquêteurs ont été surpris de constater que, à Gramaticova de Sus, où il a existé un enseignement primaire en roumain jusqu'en 1945, la plupart des hommes parlent « fehler — und akzentfrei dakorumänisch » (p. 17). À Xirolivad presque toute la population née avant la guerre, qui avait poursuivi les cours de l'école roumaine, parle à présent le daco-roumain. De même le prêtre de Samarina, qui avait étudié au lycée roumain de Ianina, parlait la langue littéraire.

Dans les localités enquêtées, on a employé pour la phonétique un questionnaire de 74 questions, concernant surtout le vocalisme. Pour dresser leur questionnaire, les auteurs ont pris comme point de départ les particularités du daco-roumain. Initialement les enquêteurs ont eu l'intention d'employer la méthode de l'interrogation indirecte. Mais, ayant constaté que tout les Aroumains sont bilingues, ils ont recouru à l'interrogation directe en grec. Selon l'opinion des enquêteurs, la méthode a donné de bons résultats : les formes aroumains sont si différentes des formes grecques qu'elles n'ont pu être influencées par ces dernières.

Pour la morphologie et la syntaxe on a employé (en neuf localités de Grèce) un autre questionnaire, qui comprenait 40 expressions et proverbes grecs extraits de l'ouvrage de G. Rohlfs, *Italogriechische Sprichwörter in linguistischer Konfrontation mit neugriechischen Dialekten* (München, 1971). Les propositions grecques ont été traduites directement en aroumain par les personnes questionnées. Les auteurs ont été conscients des inconvénients de cette méthode. Pourtant ils ont considéré que les Aroumains, avisés sur le but de l'enquête, ont essayé de ne pas introduire dans leurs réponses des mots et constructions étrangères à leur dialecte.

Nous n'avons pas l'intention d'analyser d'une manière détaillée le matériel recueilli sur place et les commentaires linguistiques des auteurs. Nous le ferons à une autre occasion. Nous nous contentons de signaler ici deux erreurs dans la notation phonétique. Il s'agit du mot *ńel* « agneau » (p. 27), qui, dans la notation des auteurs, se confond avec *nel* « anneau » (noté aussi *ńel*, p. 28) dans toutes les localités enquêtées, et du mot *h'ir* « fil » (p. 30), qui, à Muloviște, se confond avec *h'er* « fer » (noté aussi *h'ir*, p. 26).

De l'étude consacrée au vocabulaire de l'istro-roumain parlé à Jeiăn, nous reproduisons la conclusion optimiste à laquelle aboutissent les auteurs : « Les jeunes gens emploient couramment l'istro-roumain et tout pessimisme à l'égard du sort de cette langue s'avère erroné : l'istro-roumain résistera encore au moins pendant une génération, si rien d'extraordinaire n'arrive » (p. 89).

Dans le compte-rendu fait au livre de D. T. Papazisis, *Vlahoi (Koutsovlahoi)*, Athènes, 1976, Johhannes Kramer exprime, à juste titre, sa profonde déception sur le fait qu'on puisse écrire et diffuser, de nos jours encore, des ouvrages profondément opposés à l'ésprit scientifique sur l'origine et la langue des Aroumains. En nous joignant au regret exprimé par Johannes Kramer, nous citons un passage : « Das vorliegende Buch erfreut sich in Grienchenland relativ grosser Verbreitung, und hier liegt seine Gefahr : statt Anschluss zu gewinnen an die Forschun-

gen über die Aromunen, die in Rumänien und Deutschland doch immerhin zu beachtlichen Resultaten geführt haben, werden kritiklos nationalistisch gefärbte, heute völlig überholte Ansichten über die Aromunen verbreitet » (p. 97).

Pour conclure, nous saluons avec satisfaction l'apparition du premier volume de *Balkan-Archiv* (nouvelle série), revue qui se propose de contribuer, dans l'esprit de l'objectivité scientifique, à une meilleure connaissance des réalités ethniques et linguistiques de la péninsule des Balkans.

Nicolae Saramandu

MARTIN CAMAJ, *Die albanische Mundart von Falconara Albanese in der Provinz Cosenza* München, Trofenik, 1977, 148 S. (Albanische Forschungen, Band 16)

Mit der Monographie „Die albanische Mundart von Falconara Albanese in der Provinz Cosenza" stellt der Münchner Albanologe M. Camaj eine weitere italoalbanische Mundart dem wissenschaftlichen Publikum vor und setzt damit seine intensiven und verdienstvollen Bemühungen um die Aufzeichnung und Erforschung dieser allmählich verschwindenden Mundarten fort. Im Vorwort kündigt der Autor gleichzeitig die Veröffentlichung weiterer Untersuchungen an, und zwar die Beschreibung der Mundarten von S. Nicola dell'Alta (Provinz Catanzaro) und von S. Constantino Albanese (Provinz Potenza). Die Auswertung dieser Monographien für die diachrone Beschreibung des Albanischen wird vom Autor noch zurückgestellt, weil dazu erst einmal ein zuverlässiger Überblick über die albanischen Mundarten in Italien geschaffen werden muß. Wenn auch die Bedeutung des Materials aus diesen Arbeiten gegenwärtig noch nicht genau einzuschätzen ist, so darf man dennoch davon ausgehen, daß sie sehr groß ist, und zwar schon deshalb, weil das Albanische auf seinen älteren Sprachstufen kaum belegt ist und sich teilweise nur aus dem Material der Mundarten belegen und rekonstruieren läßt.

Die vorliegende Monographie umfaßt eine Einführung (S. 11 —16) mit Angaben über das Verbreitungsgebiet und den Sprecherkreis der Mundart, ein Kapitel über die Besonderheiten der Zweisprachigkeit bei den Italoalbanern (S. 17—22), die linguistische Beschreibung der Mundart, welche aus den beiden Teilen „Phonologie" (S. 23—37) und „Morphologie" (S. 38—98) besteht, und daran schließen sich Texte an, die vom Autor aufgezeichnet wurden (S. 99—114) bzw. — zum Vergleich — die L. Bruzzano schon Ende des vergangenen Jahrhunderts veröffentlicht hat (S. 115—120). Den Schluß bildet ein Wörterbuch, das auf dem Material aus den Texten und auf den Antworten zu einem speziellen Fragebogen des Autors fußt (S. 121—148).

In der Einführung werden genauere Angaben gemacht zur geographischen Lage (Süd kalabrien), zur Einwohnerzahl (1820), zum Namen, zur Geschichte und zur sozialen Struktur des Dorfes und schließlich zu den Informanten. Leider bleibt dabei die Entwicklung der numerischen Relation zwischen Albanern und Italienern in diesem Dorf unklar. Zieht man nämlich die Aussage des Informanten A. Musacchio (S. 20) heran, so scheint es hier wichtige Verschiebungen zu geben oder gegeben zu haben, die auch die weitere Zukunft der albanischen Mundart in diesem Ort beeinflussen und besonders auf den Umfang der Zweisprachigkeit ihre Rückwirkungen haben. Mit diesem Hinweis auf eine mögliche Veränderung im Umfang der Zweisprachigkeit der Albaner von Falconara kommen wir zu den Angaben über die Zweisprachigkeit in diesem Buch. Hier bleibt zunächst die zeitliche Abgrenzung der beiden vom Autor definierten Phasen der Zweisprachigkeit — Albanisch/Kalabresisch — unklar, es ist aber zu vermuten, daß die zweite Phase, die den Kontakt mit der italienischen Schriftsprache als neues Phänomen aufweist, erst nach Einführung der allgemeinen Schulpflicht einsetzte. Wichtiger scheint uns jedoch, daß die hier vorgeführten Differenzierungen eine grundlegende Schwäche erkennen lassen. So hat es den Anschein, als ob die Verwendung der albanischen Mundart allein und unmittelbar vom Bildungsniveau abhängt und daß die Anordnung der Sprachen in den verschiedenen Phasen der Zweisprachigkeit hierarchischen Charakter trägt. Notwendig scheint uns in diesem Zusammenhang ein Rückgriff auf soziolinguistische Erkenntnisse und die Einführung einer klaren Trennung der „Domänen" (J. A. Fishman) oder der „Sphären des Sprachgebrauchs" (V. A. Avrorin), die durchaus an verschiedenen Stellen durchklingt, wenn die Sprecher selbst zwischen „lingua di casa" und „lingua di pane" unterscheiden oder darauf hingewiesen wird, daß die „Sprachfertigkeit im Albanischen bzw. Italienischen nicht gleich verteilt" ist (S. 19) und „daß die bilingualen Realisierungen nicht nur von der Bildungsstufe und vom Alter, sondern auch vom Thema abhingen" (S. 20). Die Soziolinguistik hat überzeugend gezeigt, wie

wichtig gerade das Thema und die Zusammensetzung der Zuhörerschaft für die Wahl einer bestimmten Sprache durch den bilingualen Sprecher ist. So dürfte wohl kaum ein Italoalbaner in seiner Familie anders als albanisch sprechen, wobei allerdings durch das Thema bedingte Fachausdrücke des Italienischen einfließen können, ja sogar zur Erleichterung der Kommunikation einfließen müssen, wenn entsprechende albanische Termini, besonders aus dem Bereich der Technik und Verwaltung, nicht in der Mundart eingeführt sind. Die tatsächliche Bedrohung der albanischen Mundart geht daher nicht unmittelbar vom Grad der Zweisprachigkeit aus, sondern von der Auflösung bestimmter für die Mundart spezifischer Kommunikationssphären. So wird gegenwärtig wohl das Italienische bzw. das Kalabresische stärker in die Arbeitssphare eindringen, weil es hier grundlegende Veränderungen gibt, während die Kommunikation mit Hilfe der albanischen Mundart in der Familie sicherlich noch weitgehend intakt ist und bleibt, solange sich nichts an ihren traditionellen Bindungen ändert. Mit diesen Bemerkungen wollen wir nicht das in diesem Kapitel Gesagte gänzlich ablehnen, sondern wir versuchen nur, eine etwas andere Interpretation der vom Autor beschriebenen Fakten zu diesem Problemkreis zu geben.

In dem Kapitel zur Phonologie wird das 35 Phoneme umfaßende System der albanischen Mundart von Falconara beschrieben. Zu den Gemeinsamkeiten mit einigen südtoskischen und den übrigen italoalbanischen Mundarten, die ja aus der toskischen Dialektgruppe stammen, gehören die Entlabialisierung des Vokals *y* (ü) und die Stimmhaftwerdung von *h*, was besonders für die albanischen Mundarten Kalabriens charakteristisch ist. Als Besonderheit der albanischen Mundart von Falconara wird die Entstehung — bzw. Übernahme aus dem Süditalienischen — des stimmhaften explosiven Retroflexen (oder Kakuminalen bzw. Zerebralen) *d* aus dem palatalen Laterallaut *l'* genannt. Überhaupt ist das palatale *l'* aus dem Phonemsystem der Mundart verschwunden und hat sich in den Phonemverbindungen *pl'*, *gl'*, *fl'* zu *j* entwickelt (S. 25). Zu ergänzen ist an dieser Stelle noch, daß die Entwicklung auch die Gruppe *bl'* betrifft; vgl. die Angaben im Wörterbuch zu der Mundart: *bjej*, *bjuaj*, *bjet-a* (S. 122). Ein Druckfehler hat sich bei Punkt *2.23.* eingeschlichen: /v/ [v] : (S. 26). Interessant ist schließlich noch der Hinweis auf die Entwicklung einer sekundären Quantität unter dem Akzent bei den Vokalen (S. 31).

Es schließt sich eine umfangreiche und detaillierte morphologische Beschreibung der Mundart von Falconara an, welche allerdings die Derivation nicht berücksichtigt, da sie der Autor zum Gegenstand einer gesonderten vergleichenden Untersuchung machen will, die weitere italoalbanische Mundarten einbezieht (S. 38). Bereits am Umfang dieses Teils der Monographie wird deutlich, daß die Beschreibung und Einordnung des Formeninventars beträchtliche Schwierigkeiten in sich birgt. Der Autor versucht möglichst systematisch die Vielfalt an Formen, Paradigmen und Abweichungen zu ordnen; wenn ihm das nicht immer gelingt, so liegt es zum größten Teil einfach daran, daß sich die überlieferten Normen teilweise in der Auflösung befinden und neue sich noch nicht gefestigt haben. Verschiedentlich wird in diesem Teil der Monographie auf die Vereinfachungen und Analogiebildungen bei der jüngeren Generation hingewiesen, die die älteren sprachlichen Normen nicht mehr beherrscht oder beachtet, was sicherlich auf Veränderungen in der Kommunikationssituation zurückzuführen ist, die ihren Ursprung in den sozialen Umgestaltungen der heutigen Zeit haben.

Beim Kasusparadigma beschränkt sich der Autor in seiner Darstellung auf die drei Kategorien: *Nominativ*, *Marginal* und *Akkusativ*. Der Ablativ stellt in dieser Mundart keine produktive Kategorie mehr dar, und der Genitiv, der in traditionellen Beschreibungen des Albanischen gewöhnlich auftaucht, wird wohl zu Recht nicht als gesonderte Deklinationsform anerkannt (S. 48). Generell zeichnet sich die Sprache der älteren Generation durch die weitgehende Beibehaltung der allgemeinalbanischen Formen aus, soweit diese in der Mundart von Falconara angelegt waren.

Bei den Kardinalzahlen — Abschnitt 3. 42. — ist dem Autor ein Versehen unterlaufen nach der Ziffer *90* muß *katre-'zet-e-dhjet* stehen (S. 53). Auch in dieser Mundart sind also bei den Numeralia deutliche Spuren des archaischen Vigesimalsystems vorhanden. Einer neueren Überblick über die Forschungssituation zu diesem Problem findet man in der Schrift von Al. Graur, *Puțină ... aritmetică*, București, 1971, S. 32—38.

Eine Syntax der untersuchten Mundart wird sicher mancher Leser vermissen, zumal da die beigefügten Texte nur fragmentarische Rückschlüsse zulassen. Dieser Mangel ist vielen Mundartbeschreibungen eigen und an sich erklärlich, da diese Monographien kein Lehrbuch, sondern nur ein Verzeichnis der Besonderheiten einer speziellen Sprachvarietät darstellen, wobei außerdem gewöhnlich weder das Korpus noch die Vorarbeiten für eine Syntax ausreichen.

Die Texte in der Mundart von Falconara sind nicht nur vom linguistischen Standpunkt aus wertvoll, sondern auch wegen ihrer thematischen Vielfalt sehr interessant, und zwar behandeln sie die Geschichte Falconaras, seine Bräuche, Lieder und Märchen. Für die Beispiele von L. Bruzzano, die in seiner ursprünglichen Orthographie und in der phonematischen Umschrift von M. Camaj wiedergegeben sowie mit der italienischen Übersetzung versehen sind, wünschte

sich vielleicht der deutsche Leser noch eine Übersetzung. Diese dürfte allerdings die italienische nicht verdrängen, da letztere gerade für den Vergleich, d. h. in erster Linie zum Auffinden von Lehnwörtern und -konstruktionen, wichtig ist.

Im Wörterverzeichnis ist übrigens die Angabe der Quantitäten nicht konsequent durchgeführt ; während sie bei *'pja :k* und *'u* : vermerkt wird, fehlt der Hinweis bei *'si* : und *'ba: r*.

Wie aus der Art unserer Anmerkungen schon deutlich wurde, betreffen sie nur kleinere Versehen und Fehler, was natürlich in keiner Weise unsere anfangs gemachte Feststellung beeinträchtigt, daß diese Monographie aus der Feder des erfahrenen Dialektologen eine unschätzbare Bereicherung für die Beschreibung der albanischen Mundarten darstellt.

Klaus Steinke
(Birkenau, BRD)

ZAMFIRA MIHAIL, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană* (La terminologie du costume paysan roumain dans la perspective de l'ethnolinguistique comparée du Sud-Est européen), Bucureşti, Ed. Academiei, 1978, 253 p., 40 cartes.

L'auteur publie ici les résultats d'une recherche interdisciplinaire effectuée dans le cadre de l'Institut des études sud-est européennes de l'Académie des Sciences sociales et politiques de la République Socialiste de Roumanie.

Le travail, muni d'une bibliographie importante (p. 174—186), comprend deux partie, fondamentales, une introduction méthodologique (p. 9—38) et la partie analytique (p. 39—166) suivies d'un résumé en français (p. 167—173), d'un indice des mots (p. 239—253) et d'autres références utiles sur la documentation (p. 185—211).

Il s'agit d'un travail ethnographique et linguistique. La composante linguistique est basée sur la méthode moderne, ancrée dans la dialectologie et dans la linguistique aréale, et perpétuant les tendances de lier la lexicologie à l'étude de la réalité et à la sociologie culturelle. La tradition remonte aux courants représentés, déjà, par un Hugo Schuchardt, par Rudolf Meringer (fondateur de la revue « Wörter und Sachen-Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach — und Sachforschung »), par les linguistes suisses Karl Jaberg et Jakob Jud. Parmi les promoteurs marxistes, mentionnons le linguiste connu R. A. Budagov. Rappelons une autre ligne, la lexicologie sociologique de G. Matoré et sa branche représentée par B. Quemada, L. Guilbert, A. J. Greimas et autres, qui travaillent avec des champs morpho-sémantiques constitués par des systèmes terminologiques. A Prague, dans les années 30, les auteurs comme Z. Vančura, B. Havránek se sont efforcés de donner des bases méthodologiques pour l'examen des « langues fonctionnelles » et de leur composante terminologique. Parmi les romanistes actuellement étudiant ce problème, mentionnons J. Chmelová (« Beiträge zur romanischen Philologie », XIII, 1974, Heft 1/2, p. 217—229).

Une contribution importante à l'étude d'un champ lexical lié à un domaine spécial de la réalité est représenté par le livre de Zamfira Mihail. L'auteur étudie donc, minutieusement, la terminologie du costume paysan roumain, sa structure, ses micro-systèmes partiels liés à des aspects partiels de la réalité même. Elle combine la démarche onomasiologique avec l'étude sémantique (avant tout, elle analyse les rapports sémantiques des éléments lexicaux avec la réalité extra-linguistique en mouvement). Elle s'intéresse à l'origine des termes, aux conditions historiques des emprunts, aux aspects zonales (certains termes se rencontrent sur tout le territoire du pays, d'autres sont spécifiques pour certaines aires contiguës ou d'une province : *ițari*, *pregitoare* pour la Moldavie, *pînzătură* pour la Transylvanie, *stricătoare* pour la Munténie, *ocolitoare* pour l'Olténie, etc.). D'autre part, certains termes dépassent l'aire du roumain et c'est ainsi que l'étude de Zamfira Mihail va au delà de la Roumanie pour englober les termes en usage dans les autres langues du Sud-Est européen. Elle n'oublie pas d'aborder le problème de véhicule des néologismes et démontre que ceux-ci passent souvent à travers les sous-systèmes littéraires ou élevés dans la langue courante ce qui, du point de vue socio-linguistique, implique l'influence de la ville sur les campagnes.

Un travail ainsi conçu n'est pas sans intérêt pour l'historien, l'histoire des éléments lexicaux illustre les interactions entre peuple, paysages, couches sociales. Le costume populaire fonctionne comme signe « ethnique », social, etc., et une comparaison de la réalité actuelle avec une réalité ancienne (l'auteur remarque certains reliefs sur la Colonne de Trajan) fait ressortir

et continuité entre les Daces et leurs descendants sur le territoire de la Roumanie. La linguistique et l'histoire apparaissent ici comme disciplines interdépendantes.

L'auteur trouve dans la terminologie du costume paysan roumain des éléments préromans, romans et autres. Certains éléments préromans, comme p. ex. *căciulă* ou *briu*, sont communs avec l'albanais *(kësul'ë, bres, brezi)*, ce qui implique une conclusion ethnographique : le costume paysan roumain apparaît comme relevant d'une zone étendue thraco-illyrique. Les emprunts d'origine slave datent d'époques différentes, il y a, de plus, des éléments hongrois, grecs, turcs... Les éléments turcs sont passés en grand nombre dans les autres langues du Sud-Est européen et ont renforcé l'unité de ces langues dans ce domaine. Intéressants sont les changements sémantiques de ces termes qui avaient commencé par désigner des tissus d'importation : les noms des pièces confectionnées dans ces tissus sont souvent des créations roumaines. Les termes d'origine sud-slave proviennent de deux couches différentes (terminologie originaire du vieux-slave en face de la terminologie récente).

L'auteur révèle des spécialisations intéressantes, ainsi, les termes communs au roumain et au bulgare se rapportent surtout aux pièces du costume féminin destinées à la partie inférieure du corps, les termes empruntés au parler des Saxons transylvains désignent les pièces extérieures du costume, de même que certains termes d'origine hongroise.

Le roumain a enrichi la terminologie des langues voisines, et l'auteur examine les deux sens de la migration.

L'auteur signale certains problèmes qui restent à résoudre, p. ex., il y a des mots auxquels les dictionnaires roumains leur attribuent une origine hongroise, alors que les spécialistes hongrois les considèrent comme roumains.

On trouve dans le travail de Z. Mihail des contributions étymologiques précieuses et toute une série de datations nouvelles : il y a des cas où le terme respectif est attesté, dans la documentation de Zamfira Mihail, quelque deux cents ans avant les mentions respectives du *Dicționarul limbii române* (București, 1913—1949) ou du *Dicționarul limbii române* (București, 1965—1974).

Non négligeable est la contribution aux études dialectales. La terminologie du costume populaire dépend strictement des *realia*, c'est vrai, mais dans certaines aires, des objets différents portent des noms identiques, des objets identiques portent des noms différents. Du point de vue diachronique, il n'y a pas de synchronisme entre les modifications des realia et celles des désignants : l'usage des termes nouveaux pour des pièces de costume connues depuis longtemps est plus fréquent que l'inverse, c'est-à-dire l'application de termes anciens à des innovations de costume, impliquant des changements sémantiques. Afin de mieux saisir la situation de la terminologie du costume au XIX^e siècle, l'auteur a mis à profit les réponses obtenues par l'enquête du grand linguiste roumain B. P. Hasdeu, qu'elle les a cartographiées, en réalisant de la sorte les premiers cartogrammes de la linguistique roumaine reproduisant les réalités linguistiques du XIX^e siècle.

Dans son livre, Zamfira Mihail a fort bien servi l'étude complexe (linguistique, ethnologique et historique) du phénomène « terminologie du costume paysan roumain dans la perspective du Sud-Est européen ». Elle a su non seulement proposer un schéma original et consulter toute la bibliographie utile : elle a réalisé un travail régulier, tenace et bon, où la plupart des considérations sont excellentes et fort valables.

Le livre fait honneur à son auteur, autant par l'étendue de l'information que par la rigueur exemplaire de la documentation et de son interprétation, et on doit l'en remercier.

Jan-Jaroslav Šabršula (Prague)

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU, (H.M.) ; ALEXANDRU DUȚU (A.D) ; TUDOR TEOTEOI (T.T.) ; GELCU MAKSUTOVICI (G. M.) ; JOHAHNNES IRMSCHER — BERLIN DDR (Irm.) ; ELENA SIUPIUR (E.S.) ; ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.) ; DAN IONESCU (D.I.) ; CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C. V.) ; ELENA SCĂRLĂTOIU (E.Sc.)

Inscriptions de la Mésie Supérieure. Vol. I *Singidunum et le Nord-Ouest de la province* par MIROSLAVA MIRKOVIĆ et SLOBODAN DUŠANIĆ sous la direction de FANOULA PAPAZOGLOU. Beograd, 1976, 171 p. (Centre d'études épigraphiques et numismatiques de la Faculté de Philosophie de l'Université de Beograd)

Le projet de l'édition des épigraphes latins de Mésie Supérieure préconise la division de la province en six secteurs, c'est-à-dire, du Nord au Sud : 1) Singidunum et le Nord-Ouest de la province ; 2) Viminacium, Margum ; 3) Ratiaria, Timacum Minus ; 4) Naissus, Horreum Margi, Remeslana ; 5) Ulpiana, Municipium D. D. ; 6) Scupi. Pour chaque secteur, des spécialistes autorisés ont été désignés, de sorte que l'ouvrage devait paraitre à brève échéance sous la direction de Fanoula Papazoglu, professeur à l'Université de Belgrade. La préface rend un hommage mérité à Nikola Vulić (1872—1945), qui fut le premier à récolter et à publier une bonne partie des inscriptions latines de Mésie Supérieure. Le présent volume est consacré à celles originaires du municipe de Singidunum et du Nord-Ouest de la province, éditées par les soins de Miroslava Mirković et de Slobodan Dušanić. Des cartes détaillées avec la diffusion de ces inscriptions lui sont adjointes. Pour chaque inscription, le texte s'accompagne d'une photo, d'un commentaire historique et linguistique, ainsi que d'une bibliographie. Un index des noms et auteurs ajouté à la fin du volume guide le lecteur en facilitant la consultation de l'ouvrage, dont les conditions techniques et le papier sont excellents.

Disons pour conclure qu'il s'agit d'un ouvrage très méritoire et utile, un instrument de travail attendu depuis longtemps, destiné sans doute à promouvoir et à stimuler l'édition des inscriptions latines des autres provinces de la Yougoslavie, si riche en monuments d'époque romaine. Un autre trait positif à son mérite : l'édition dans une langue de circulation internationale, ce qui rend l'ouvrage accessible à tous les spécialistes du monde.

H. M.

GIOVANNI BATTISTA PELLEGRINI, *Studi di onomasiologia friulana*. « Atti dell'Accademia di Scienze, Lettere e Arti di Udine », série VIII, volume III, 1976/1978, p. 5—44

Les parlers romans du Frioul — province du bassin de la rivière Tagliamento, avec Udine pour centre, située au nord-ouest de Trieste — sont depuis longtemps pour l'auteur le principal objet de son intérêt. C'est ce que témoignent toute une suite d'activités : l'atlas historique-linguistique-ethnographique dont l'édition commença en 1972 et qui comporte plusieurs volumes ; divers recueils de matériels ; des interprétations et des études spécialisées ont été préconisées ou partiellement réalisées par lui ; collaboration étroite avec le centre de recherches romanes d'Innsbruck sous la direction de Guntram Plangg, poursuivie assiduement ; liens amicaux et soutenus avec G. Francescato de l'Université de Trieste et avec J. Kramer de l'Université de Köln. L'université de Padoue est devenue de la sorte le principal centre d'études frioulanes, avec une équipe de chercheurs bien préparés.

Pour notre part, l'intérêt de cette région réside surtout dans sa qualité d'intermédiaire entre l'est et l'ouest, entre le nord et le sud, c'est-à-dire entre le Sud-Est de l'Europe et l'Italie d'un côté, entre l'Europe centrale et occidentale d'un autre côté. Cet intérêt s'augmente en ce qui

concerne la linguistique romane du fait que les parlers en question offrent un caractère spécifique, dû à la fidélité avec laquelle ils ont gardé quantité de phonétismes, de formes et de mots antiques. Dans cette zone conservatrice ce sont infiltrées par la suite des influences germaniques venues du nord, slaves venues du nord-est, balkano-romanes de l'est et italo-romanes du sud, de sorte que la complexité frioulane attire un grand nombre de spécialistes. La présente contribution traite d'un certain nombre de mots, destinés à entrer plus tard dans des synthèses d'envergure, aptes à conduire à des conclusions intéressantes.

H. M.

EQREM ÇABEJ, *À propos de quelques questions de la culture populaire albanaise sous l'aspect linguistique.* « Studia Albanica » XIV, 1, 1977, p. 3—22

Tout d'abord, l'auteur met en lumière les rapports étroits de la linguistique avec l'ethnographie et le folklore. À partir de là, il tâche de dégager certains traits de la culture populaire albanaise reflétés dans la langue, la pulpart d'entre eux se rattachant à la toponymie, la flore, l'art culinaire, les vêtements et les chaussures, l'industrie domestique et l'élevage des moutons. L'intérêt porté à la toponymie, que quelques savants considèrent « une archive des peuples », s'avère pleinement justifié ; il conviendrait en tenir compte afin de stimuler et approfondir l'investigation dans cette direction. Quant à la terminologie botanique du peuple albanais elle est d'une grande richesse et attend d'être enregistrée et étudiée avec minutie. Pour ce qui est de l'art culinaire, du costume, de l'industrie domestique en général, il est hors de doute qu'un peuple d'aussi vieille souche que le peuple albanais a dû en conserver des vestiges archaïques en quantité, vestiges susceptibles de fournir certaines données relatives à son histoire matérielle et spirituelle. Les Albanais et les Roumains n'ont pu vivre exclusivement de l'élevage, comme les Slaves n'étaient pas exclusivement laboureurs — en ceci, nous sommes parfaitement d'accord avec l'auteur. Les simplifications menées trop loin par certains savants de cabinet représentent d'habitude un contact insuffisant avec les réalités économiques et sociales. Aussi, nous retiendrons la conclusion de l'auteur : « Le témoignage de la langue indique, en outre, que l'influence albanaise chez les peuples voisins n'a pas eu seulement un caractère pastoral, comme on le croit souvent, mais qu'elle a compris aussi quelques sphères de la vie sociale. Ainsi, outre l'habillement..., il y a influence aussi dans le domaine du folklore, comme dans les danses populaires, la musique (les airs chantés en roulant une bassine peu profonde de cuisine), dans des concerts et des termes comme *besa*, et d'autres éléments » (p. 22).

H. M.

S. S. AVERINCEV, *Поэтика ранневизантийской литературы.* Nauka, Moscou, 1977, 320 p.

On s'attend à trouver dans le présent ouvrage l'exposé des principes poétiques des IV^e— VI^e siècles, autrement dit de la période de transition du monde antique au monde byzantin. Or, au lieu d'un exposé didactique, fondé sur des lectures exhaustives, l'auteur préfère nous offrir un essai philosophique, aspirant à une vision plus large, avec des références à quelques personnalités représentatives pour l'humanités de tous les méridiens. Il s'est proposé de dégager certains aspects de la conception que ces personnalités se faisaient du monde et de leur position vis-à-vis de l'existence, telles qu'elles se laissaient saisir dans leurs œuvres littéraires. Ces aspects sont groupés dans plusieurs chapitres avec des titres du genre de : l'existence en tant qu'action du parachèvement humain, la beauté en tant qu'existence, monogamie et dignité, ordre du monde et ordre de l'histoire, signe et signification, le monde en tant qu'énigme et la solution de l'énigme, le monde en tant qu'école, parole et livre, accord et désaccord, le rythme et l'esprit de la dialectique. Parfois, la spéculation philosophique fait place à l'interprétation sociologique ou à quelque jugement de valeur. L'exposé théorisant et abstrait en général, s'anime de temps en temps, grâce à quelques citations bien traduites des philosophes, poètes ou prosateurs de l'époque. C'est une succession de graves méditations, d'effusions lyriques, d'enchantement face à quelques œuvres d'art, de doute et de désespoir dans le confrontement avec la vie, de foi inébranlable dans certains idéals, de luttes pour le perfectionnement de la personnalité humaine, etc. L'impression dégagée par la lecture de ce livre est que nous avons affaire à des œuvres

littéraires remarquables, dignes d'être lues et étudiées de plus près : la quête assoiffée ainsi que les aspirations à la perfection morale et esthétique éveillent parfois chez le lecteur le sentiment du sublime. C'est justement le grand mérite de l'auteur de susciter indirectement un tel sentiment.

H. M.

JA. N. LJUBARSKIJ, *Михаил Пселл. Личность и творчество. К истории византийского предуманизма.* Nauka Moscou, 1978, 283 p.

Poète, philosophe, homme de science, historien, contemporain et conseiller de six empereurs, parfait connaisseur de la situation de l'Empire, Michael Psellos (1018—1097) méritait sans aucun doute une nouvelle présentation aux lecteurs de langue russe, après celle, estimable du reste, de P. V. Bezobrazov, de 1890. Cette nouvelle synthèse tâche de situer Psellos dans le contexte de son époque, examinant les liens de son œuvre avec les aspirations de l'Empire, l'idéologie du temps et la soif de renouveau spirituel qui le caractérise. L'auteur étudie donc les données biographiques du personnage, ses ouvrages les plus importants, son style, ses sources d'inspiration, ainsi que l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains et ses successeurs.

C'est à juste titre que l'auteur note : « Il est difficile d'imaginer Psellos en dehors de son activité politique » (p. 9), car « ce n'est que par ses relations avec le monde environnant et tout d'abord en rapport avec les hommes, amis personnels ou hommes d'action, que l'homme réalise et affirme sa personnalité » (p. 20). L'ouvrage relève le désir de Psellos de reconcilier la philosophie hellénique avec les dogmes de la religion chrétienne, sur les bases d'un rationalisme modéré, teinté de déterminisme. Quant à l'humanisme ou plutôt le pré-humanisme de son œuvre, l'auteur retient les traits généraux suivants (p. 245) : haute conscience de soi, largeur d'esprit et forte intelligence, partisan de la liberté et de la tolérance en ce qui concerne les principes moraux et juridiques, absence de pédantisme dans sa manière de considérer l'Antiquité qui était pour lui un objet de vive émulation et de satisfaction esthétique. Enfin, l'idéal avoué de Psellos et traduit en pratique par lui était d'unir l'activité politique soutenue à l'activité créatrice dans le domaine de la science et des lettres.

H. M.

Deux livres nouveaux s'ajoutent à la littérature pas tellement riche sur les relations culturelles entre Byzance et les cultures qui ont hérité de ses réalisations intellectuelles, d'un côté, et ce qu'on appelle sans distinguer les nuances l'Occident, de l'autre côté. DENO JOHN GEANAKOPLOS, *Interaction of the 'Sibling' Byzantine and Western Cultures in the Middle Ages and Italian Renaissance, 330—1600* (Yale University Press, 1976, XXII+416 p.) démarque même plusieurs phases dans ce processus d'acculturation qui caractérise les rapports culturels entre Byzance, et l'auteur accorde son attention à l'empire et aux lettrés grecs, et l'Occident, surtout l'Italie ; une première phase appartient à la supériorité byzantine qui dure jusqu'au XI[e] siècle, lorsque les masses entrent en contact direct ; après 1261, la confrontation est très vive, pour qu'après 1453 les contacts se développent sous d'autres auspices, grâce aux efforts des lettrés réfugiés en Occident. L'éventail des sujets abordés est très varié, en partant des influences culturelles byzantines sur le Moyen Age occidental ou de l'ordalie du fer chaud qui s'avère être une influence occidentale dans la vie byzantine, ou bien de l'influence de la théologie occidentale sur la pensée byzantine ou de la présence de l'œuvre de Maxime le Confesseur chez Johannes Scottus Eriugena, Nicholas Cusanus ou Petrus Balbus. Au sujet des lettrés grecs en Occident, qui ont fourni souvent de matière aux études du professeur Geanakopolos, on trouvera dans ce livre six chapitres richement nourris : sur la Renaissance italienne et les origines de la conscience nationale moderne des Grecs ; sur Crète en tant que centre de liaisons intellectuelles ; sur San Bernardino di Siena et les Grecs qui ont participé au concile de Florence ; sur Marcus Musurus ; sur Démètre Chalcondyles et sur les traductions patristiques pendant la Renaissance. Une bonne bibliographie clôt ce volume qui reconstitue le monde mediterranéen dans la première moitié du second millénaire surtout.

C'est toujours ce monde culturel qu'évoque la première étude insérée dans le volume paru par les soins de DEREK BARKER, *The Orthodox Churches and the West* (Oxford, Basil Blackwell, 1976, 336 p.) Il s'agit de *Eastern and Western Christendom in late antiquity : a parting of the ways* de Peter Brown qui suggère de ne pas chercher les éléments qui ont séparé Byzance de l'Occident dans les traditions intellectuelles qui auraient divergé, mais dans un élément plus

subtil, mis en relief à la fin d'un plaidoyer convaincant : « Throughout late antiquity vital areas of culture were transmitted by a mediterranean-wide process of osmosis. The ideology of the Byzantine state is inconceivable without generations of Byzantines who could 'think Latin' even when they could not read it. Life, in late antiquity was wider and more embracing than any knowledge of the right classical languages. The spread of the feast of kalends of January in the late Roman period is an astonishing example of this. A feast that had been limited to Rome in the high empire suddenly becomes a mediterranean-wide phenomenon in late antiquity. Plainly, when the city-dwellers of late antiquity wanted to say something important about the way life was lived, and find ceremonial expression for it, they said the same thing all over the mediterranean, in whatever language came to hand. Christianity, which grew out of precisely that milieu, was exceptionally sensitive to the same mediterranean-wide rhythms. Furthermore, adoption by osmosis came easily to a group in which oral methods of transmission had always played a great part in its religious culture : the Christian faith was passed on by oral catechesis, Christian spiritual direction was carried out in terms of a fund of monastic *apophthegmata*. In this situation I would like to introduce the concept of a mediterranean *koiné*... The parting of the ways between east and west was implied at the joining of the ways of Christianity and classical culture. Christianity took up a different stance in east and west to the state, to society, to classical culture... I would like to suggest that we trace some features of the divergence between east and west in terms of diverging attitudes to the idea of the holy in the two churches » (p. 6—8). L'évolution des deux institutions semble confirmer ce point de vue, si on tient compte du fait que dans le Sud-Est de l'Europe le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel n'ont pas essayé d'élaborer deux formes culturelles différentes, comme dans les États occidentaux, où le conflict entre la papalité et l'empire a favorisé l'apparition des « civitates permixtae », d'après Otto Brunner; d'où une différente forme d'humanisme dans le Sud-Est européen et un type de philosophe qui n'est pas identique au philosophe français ou anglais (comme j'ai essayé de le suggérer dans mon livre récent *Cultura română în civilizația europeană modernă*).

Dans le même volume publié à Oxford on lira avec profit *The papal scandal* de Donald M. Nicol, une étude de Deno J. Geanakoplos, *The fifth earl of Guilford and his secret conversion to the Orthodox church* de Kallistos Ware qui ajoute un trait suggestif au portrait du premier chancellor de l'académie ionienne, fondée à Corfou, en 1824 (et qui, en 1819, envoyait une charmante lettre à N. Rosetti-Roznovanu, dans laquelle il exprimait son vœu de revoir son ami roumain « ou en Moldavie ou ailleurs » — texte publié par N. Isar dans cette revue même, 1970, 2, p. 268—369, avec une photocopie). Richard Clogg s'occupe de l'*Anticlericalism in pre-independence Greece c 1750—1821*, pendant que E. D. Tappe brosse un tableau intéressant et précis ayant comme thème *The Rumanian Orthodox church and the west*. D'autres contributions se réfèrent à la politique religieuse de Justin II (Averil Cameron), à Théodore de Sykeon et les historiens (Derek Barker), au cérémonial byzantin et occidental (Janet L. Nelson) ou bien à l'attitude de Basile de Césaré face à la philosophie grecque (E. Amand de Mendieta) ou à d'autres aspects d'un gros et important chapitre des relations intellectuelles européennes.

A. D.

NICOLAS OIKONOMIDÈS, *Documents et études sur les institutions de Byzance (VII^e—XV^e)*, London, Variorum Reprints, 1976, 340 p.

Avec une courte préface signée par H. Ahrweiler, le volume comprend 24 études parues dans la période 1955—1974. Ces études sont arrangées par ordre chronologique, en commençant avec une question d'hagiographie (l'acolouthie du Saint Théodore le Jeune qui a vécu au XIV^e siècle) et en finissant avec le rapport au XVI^e Congrès international des études byzantines (Bucarest, 1974), concernant l'organisation de la frontière orientale de Byzance aux X^e — XI^e siècles d'après le Taktikon de l'Escorial, source que l'auteur a le mérite d'avoir mis en lumière pour la première fois à l'occasion du XII^e Congrès international des études byzantines d'Ochride (1961, date de parution 1963), communication dont le texte constitue la X^e pièce du volume présent.

Hors des questions qui portent sur l'origine et l'évolution de certaines unités administratives *(themai* et *episkepseis)* ou frontières de Byzance, M. Oikonomidès a abordé aussi des sujets d'histoire ecclésiastique ou de droit canon (comme la querelle de la tétragamie ou l'élection et l'ordination des évêques). Il s'est adonné avec le même succès à l'étude de certains chapitres d'histoire sociale byzantine (par ex. la *pronoia* et les *praktika)* et il a enrichi l'objet de ses études

par des publications de textes inédits, qui apportent des lumières nouvelles sur bien des points traités.

Les relations de Byzance avec le monde environnant — arabes, peuples balkaniques, hongrois, turcs — n'ont pas échappé à l'esprit d'observation de M. Oikonomidès. Pour les historiens des pays balkaniques sera bien agréable de constater que notre auteur met en évidence leur contributions, ainsi que le profit qu'il y a tiré pour ses études portant sur l'histoire administrative de ces régions (par ex. le Bas-Danube aux X^e—XI^e siècles). Car au-delà de la variété des sujets abordés par M. Oikonomidès, l'histoire administrative et institutionnelle est restée son domaine de préférence. Le titre général de ce livre le dit d'ailleurs d'une manière directe. Nous tenons à ajouter que le rapport présenté par le même auteur au XV^e Congrès international des études byzantines (Athènes, 1976, il dépasse donc la limite chronologique supérieure des études inclus dans ce volume), concernant quelques aspects de la Partitio Romaniae de 1204 restés inaperçus jusqu'à ce moment, constitue un témoignage éloquent de la maîtrise avec laquelle M. Oikonomidès a renouvelé l'objet préféré de ses études.

T. T.

NICOLAE CIACHIR, *Războiul pentru independenţa României in contextul european (1875—1878)* (La guère pour l'indépendance de la Roumanie dans le contexte européen, 1875—1878), Bucarest, Editions scientifiques et encyclopédiques, 1977, 342 p.

Dans la riche littérature historique parue à l'occasion du centenaire de l'indépendance roumaine, l'ouvrage de Nicolae Ciachir se révèle comme une contribution importante pour l'étude approfondie des événements intervenus sur la scène politique de l'espace sud-est européen lors de la « crise orientale » des annéées 1875—1878 et liés à la lutte pour l'émancipation nationale des peuples de cette région. Mettant à profit de nombreux documents, dont une bonne part inédits, puisés dans les archives roumaines et étrangères, ainsi qu'une vaste bibliographie spécialisée, l'auteur se prononce avec clarté et compétence sur le rapport des forces à la veille de la re-ouverture de la question orientale. Tout aussi nettes et intéressantes sont ses conclusions en ce qui concerne les événements de la guerre russo-roumano-turque, la solidarité manifestée par le peuple roumain vis-à-vis des autres peuples balkaniques luttant pour leur libération nationale et les conséquences du Congrès de Berlin pour le Sud-Est de l'Europe. Tout en interprétant de manière personnelle les événements, Nicolae Ciachir ne se fait point faute de mentionner les thèses des autres historiens relatives aux problèmes abordés. Ce faisant, il permet au lecteur de comparer et de tirer ses propres conclusions au sujet des questions débattues. À ce propos, particulièrement utiles nous semblent les informations contenues par le chapitre V, intitulé « De San Stefano au Congrès de Berlin », qui — abstraction faite d'un certain abus de citations — jette un jour nouveau sur le sens profond des assauts diplomatiques développés par les pays intéressés.

Bon connaisseur de l'histoire des peuples sud-est européens, dans le chapitre II de son livre, « La Roumanie, facteur actif de la lutte pour l'émancipation nationale des peuples balkaniques (jusqu'en 1875) », l'auteur traite des liens traditionnels des Roumains avec les Serbes, Grecs, Bulgares et Albanais, ainsi que de la collaboration à certaines étapes et de la solidarité de ces peuples dans le combat de la domination ottomane. Le chapitre III, consacré au « Sud-Est de l'Europe, principal objectif de la diplomatie européenne depuis le soulèvement de la Bosnie et Herzégovine (été de 1875) jusqu'au début des hostilités militaires russo-turques (avril 1877) », constitue l'argument du fait que, alors que les grandes puissances tâchaient de résoudre la crise orientale conformément à leurs propres intérêts, les peuples sous domination usaient de tous les moyens depuis la voie diplomatique jusqu'à l'insurrection, afin de conquérir leur indépendance. En ce sens, l'auteur souligne relatif à la Roumanie : « Par suite de la conclusion le 4 avril d'une convention avec la Russie, le gouvernement roumain, du fait des mesures prises et des possibilités créées à l'armée russe de traverser sans entraves la Roumanie, s'est engagé activement dans les événements des Balkans, aboutissant en réalité à un état de guerre avec l'Empire ottoman. La Roumanie avait préparé les positions à partir desquelles elle devait s'élancer l'arme à la main à la conquête du droit de bénéficier, au même titre que les autres pays, d'une vie libre, indépendante et souveraine » (p. 161).

Le chapitre IV, « La Guerre », très méthodique, offre l'image suggestive des forces en conflit, grâce à la description minutieuse et étayée de données statistiques des armées russes, turques, roumaines, serbes et monténégrines, ainsi que des détachements de volontaires bulgares. Ce tableau est complété par l'ébauche du théâtre des opérations militaires dans les Balkans, avec la mention des grandes batailles qui ont marqué l'année 1877.

On ne saurait, certes, omettre de ce bref compte rendu la mention du chapitre VI, traitant de « La rentrée de la Dobroudja dans l'aire vitale du peuple roumain ». En plus de son importance pour l'économie de l'ouvrage, ce chapitre est particulièrement intéressant par les précisions qu'il fournit quant à la vie de cette province : avant 1875, pendant la crise orientale (jusqu'à la guerre de 1877—1878) et alors que s'exerçait le provisorat de l'administration russe, ainsi que par la mise en lumière de la portée de sa reprise en mains par l'administration roumaine et son intégration dans le circuit national. Le retour au pays de la Dobroudja représentait un acte de justice, un pas de plus vers le parachèvement de l'unité nationale du peuple roumain qui allait s'accomplir seulement le 1er décembre 1918.

Malgré les brèves conclusions formulées à chaque chapitre, l'auteur a considéré nécessaire de tirer aussi quelques conclusions d'ordre général, concernant les relations d'après guerre de la Roumanie avec les peuples du Sud-Est européen. Il accorde à cette occasion une place à part à la solidarité manifestée vis-à-vis du peuple albanais, qui ne devait accéder à l'indépendance qu'en novembre 1912.

Ainsi que nous l'avons déjà relevé, l'ouvrage de l'historien Nicolae Ciachir se distingue par la richesse de l'information et sa manière personnelle d'interpréter aussi bien les documents, que les événements du temps. Cet ouvrage se distingue aussi par sa structure particulière, notamment par son analyse des problèmes du Sud-Est européen dans le contexte de la politique des grandes puissances et par l'attention accordée aux troubles internes, à la spécificité et la complexité de la lutte d'émancipation nationale, autant qu'aux forces engagées dans le conflit armé des années 1877—1878.

Le livre comporte quelques éléments réunis sous le titre « Annexes » destinés à faciliter l'intelligence des problèmes débattus. Voici la liste de ces « annexes » : « Chronologie des principaux événements de la période de la crise orientale (1875 — 1878) »; « Liste des chefs d'État, premiers-ministres et ministres des affaires étrangères des puissances garantes lors de la crise orientale (1875—1878) »; « Les ministres roumains des affaires étrangères pendant la crise orientale »; « Délégués et signataires du Traité de San Stefano »; « Délégués et signataires du Traité de Berlin »; «Agents diplomatiques roumains accrédités dans les pays garants pendant la période de la crise orientale et premiers diplomates roumains en poste après la reconnaissance de l'indépendance nationale » et « Premiers représentants diplomatiques étrangers en Roumanie après la conquête de l'indépendance nationale ». À tout ceci s'ajoute encore un « index » général.

Publié dans des conditions graphiques exceptionnelles, avec des illustrations choisies et exécutées avec goût, le livre se révèle une réussite sous ce rapport également. Il convient d'en reconnaitre le mérite des Editions scientifiques et encyclopédiques.

G. M.

ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ ΔΑΝΙΗΛΙΔΗΣ, Ἡ Κύπρος καὶ ἡ ἀγγλικὴ μάσκα. Λευκωσία, 1975

Demosthenes Danielidis (1889—1972), dessen biographische Würdigung in den Prolegomena des Buches Μεσεβρινός. (offenbar Pseudonym eines in Schweden lebenden Griechen) gibt, wirkte in unserem Jahrhundert als ein fortschrittlicher politischer Lehrer seines Volkes; nur einmal, unmittelbar nach der Befreiung des Landes 1944/45, bekleidete er ein staatliches Amt. Die Aufzeichnung über die historischen Wurzeln des Zypernproblems erfolgte 1953 und sollte in politischen und diplomatischen Kreisen der USA zirkulieren, erst 1960 wurde sie für den Druck vorbereitet. Dieser kam erst in veränderter Situation zustande, in der sich die Überlegungen und Prognosen des Verfassers vollauf bestätigten. Danielidis' Text ist mit Anmerkungen versehen und wird durch die Beigabe von Abbildungen erhellt. Ein zweiter Teil, der die „Maske" des zaristischen Rußlands in der Zypernfrage darstellen sollte, ist offenbar nicht ausgearbeitet worden.

Irm.

Μεσεβρινός. Τὸ πρώτο ἀναγνωστικό μου. Γιά τά παιδιά των 'Αποδήμων που ἀφήνουν τὸ αλφαβητάρι. Λευκωσία/Lund, 1974

Das Lesebuch ist für griechische Kinder im Ausland, speziell in Schweden, bestimmt; es gewinnt aber weit über diesen Benutzerkreis hinaus Interesse. Zuerst durch seine Form: Es bedient sich des Μονοτονικὸ σύστημα, d. h., es wird auf alle Lesezeichen verzichtet bis auf den

Akzent auf der Tonsilbe und dadurch die Orthographie erheblich erleichtert. Zum zweiten durch seinen Inhalt : Es bringt Märchen, Fabeln, Sprichwörter sowie „klassische" und zeitgenössische Poesie, ferner eine kindertümliche Heranführung an das Erbe der Antike. Drittens durch seine Sprache, gepflegte Δημοτική; ein Wörterverzeichnis erklärt ungewöhnliche Wörter. Viertens führt ein Nachwort des Verfassers an die pädagogischen Probleme heran.

Irm.

Rečnik na bălgarskata literatura (Dictionnaire de la littérature bulgare), BAN, Institut de littérature, vol. I—II, Sofia, 1976, 1977, 408+485 pp.

Les deux premiers volumes de la série de trois projetée comporte les lettres A—D et E—O (selon l'ordre de l'alphabet cyrillique). Ils sont le fruit d'une activité d'équipe de l'Institut de littérature de Sofia. Ayant travaillé sous la direction du membre de l'Académie, Georges Tzanev (rédacteur en chef), l'équipe en question est formée par : B. Angelov, S. Bakărdjeva, Tončo Ječev, El. Konstantinova, E. Karamfilov, K. Kuiumdgiev, D. Lekov, [M. Nikolov], M. Tzaneva, E. Tzvetanova, B. Ničev.

Elaboré surtout à l'intention des étudiants et des bibliographes, ainsi que pour le grand public de lecteurs, le Dictionnaire n'est pas moins, en même temps, un instrument de travail précieux au service des historiens et critiques littéraires, des historiens de la culture — notamment de ceux étrangers à la Bulgarie. En effet, il leur offre un matériel informationnel absolument nécessaire et d'un accès difficile par d'autres moyens.

Le Dictionnaire au complet (c'est-à-dire, les trois volumes prévus) comprendra 1500 articles, « le matériel des 11 siècles de littérature », couvrant donc l'intervalle des X^e^—XX^e^ siècles de l'histoire littéraire bulgare. Ce qui le rend d'autant plus intéressant et particulièrement utile, c'est que les auteurs ne se sont point bornés à mentionner les noms des divers écrivains (poètes, prosateurs, dramaturges, historiens et critiques littéraires, auteurs d'anecdotes, de chroniques, d'évangiles, de livres d'heures — lorsqu'il s'agit des X^{e}—XVIII^{e} siècles), mais ils l'ont élargi de manière à le rendre une véritable histoire littéraire, qui plus est, une histoire de la culture bulgare. Par exemple, outre les écrivains, le Dictionnaire mentionne avec soin et une appliquation remarquable les monuments antiques de la littérature bulgare, tels: *Asemanievo Evanghelie* (l'Evangile d'Aseman), X^{e} siècle ; *Bolonski Psaltir* (le Psautier de Bologne), XIII^{e} siècle — mentionnés par le premier tome, p. 56 et 118 ou encore *Imenik na părvobălgarskite kneaze* (les Noms des premiers knèzes bulgares) — copie du XIV^{e} siècle; *Eninski Apostol* (Actes des Apôtres d'Enin), de l'XI^{e} siècle; *Eninski Stihirar* (Hymnaire d'Enin) du XIV^{e} siècle; *Zoografski Sbornik* (Feuillets de Zograph), XIV^{e} siècle ; *Zoografska Istorija* (Histoire de Zograph), XVIII^{e} siècle ; *Zoografska Evanghelia* (le *Codex Zographensis*), X^{e} siècle — compris dans le deuxième tome (p. 102, 19, 20, 73, 74). Chaque titre s'accompagne de notes explicatives, relevant toutes les éditions déjà parues, ainsi qu'une riche bibliographie bulgare et étrangère. D'autre part, le Dictionnaire a enregistré également les ouvrages étrangers se rapportant à l'histoire de la littérature bulgare, comme c'est le cas de l'*Italianska leghenda (Translatio corporis sancti Clementis)*, imprimée pour la première fois en 1668, sous le titre *Vita sanctorum* (vol. II, p. 126). Tout à fait digne d'être retenue nous semble l'initiative de noter dans le Dictionnaire, en plus de l'article spécialement consacré aux Foyers culturels de la Bulgarie médiévale (vol. II, p. 223—226) qui dessine la carte historique des centres bulgares de culture et d'enseignement, mais surtout des centres du livre, toute la série de monastères et de villes bulgares ou de l'étranger représentant de véritables écoles et centres du livre bulgare,

Le même souci de fournir des données aussi complètes que possible préside à la rédaction des articles concernant les revues littéraires qui paraissaient en Bulgarie au XIX^{e} et XX^{e} siècles. Elles y figurent avec leurs collèges de rédaction et la plupart de leurs collaborateurs d'orientation philosophique esthétique et idéologique ; comme de juste, la bibliographie qu'elles ont suscitée n'y fait pas défaut. Enfin, on y trouve l'univers des cercles, cénacles et sociétés littéraires bulgares, du pays et de l'étranger (notamment quand il s'agit du XIX^{e} siècle), le réseau des célèbres bibliothèques éditoriales, des imprimeries de Bulgarie et de l'étranger, des maisons d'éditions, ainsi que tous les éditeurs en renom de l'histoire de la littérature bulgare. L'ouverture du Dictionnaire vers l'histoire de la culture que nous avons déjà soulignée trouve son complément dans l'introduction des miniaturistes et illustrateurs de manuscrit du moyen âge et des XIX^{e}—XX^{e} siècles, des copistes du X^{e} au XX^{e} siècles, des traducteurs en langue bulgare. À ceux-ci s'ajoutent encore les philosophes, les idéologues et les historiens dont la personnalité et les œuvres ont influé sur le processus littéraire en Bulgarie.

Ce dictionnaire de la littérature note aussi les termes littéraires et les termes spécifiques de la culture écrite : *apocryphe, hagiographie, anecdote, autobiographie, bibliographie, bogomilisme, grammataire, littérature enfantine, drame, poésie lyrique, roman historique, illustrateur, miniaturiste, auteur de couvertures de livre*, etc. L'explication de ces termes est illustrée avec des images prises à l'histoire de la culture bulgare. D'ailleurs, les étapes mêmes de l'histoire de la littérature bulgare y figurent. En plus des articles consacrés à chaque courant, à chaque tendance littéraire à l'échelon national, il y a aussi tout un matériel informationnel de différents profils pour chaque écrivain. De cette manière, le Dictionnaire s'avère pour le lecteur intéressé et avisé une première structure permettant l'approche d'une étude de sociologie littéraire, par exemple en ce qui concerne l'apparition et l'évolution des genres et espèces dans la littérature bulgare.

Particulièrement précieux par son extrême utilité est le paragraphe bibliographique annexé à chaque article et qui comporte deux parties. La première comprend l'œuvre complète de l'écrivain respectif, y compris sa mention dans les anthologies (remarquons que le Dictionnaire fait place à des articles à part pour chaque Anthologie importante de l'histoire de la littérature bulgare depuis le moyen âge à nos jours). Quand il s'agit d'ouvrage de l'époque médiévale, toutes les éditions déjà parues y sont notées, avec le lieu et la date de leur parution. Quant à la seconde partie, elle est dédiée à la bibliographie suscitée par l'œuvre, l'écrivain, la revue, le genre ou la société littéraires, l'imprimerie respectifs. Ces bibliographies englobent également les études de l'étranger, notamment à propos de la littérature médiévale. Par exemple, dans le cas de la *Marriinsko Evanghelie* (vol. II, p. 337), d'Ivan Prezviter, de Konstantin Preslavski, d'Ivan Ekzarh ou de l'*Hésychasme*. Relevons cependant une lacune quelque peu singulière : dans le cas de la plupart des écrivains bulgares du XIX^e^ siècles qui ont habité et écrit leurs œuvres en Roumanie, dans le cas des sociétés littéraires et des imprimeries bulgares de Roumanie, dans le cas des périodiques bulgares parus en Roumanie (au nombre de 57) la bibliographie roumaine respective fait défaut, alors que, chose tout à fait étrange, on y trouve en revanche la bibliographie italienne, russe, etc. Or, il est généralement connu que les historiographes roumains ont fourni un apport important, depuis la fin du siècle dernier à nos jours, à l'étude du phénomène littéraire-culturel bulgare perpétré dans le territoire roumain au courant du XIX^e^ siècle. On pourrait même affirmer que bon nombre d'historiens roumains ont été les premiers à offrir à l'historiographie bulgare un riche volume d'informations inédites relatives à la littérature, la presse et l'imprimerie bulgares du XIX^e^ siècle. C'est grâce à leur initiative et à leur application que cette riche moisson informationnelle est entrée dans le circuit public. Aussi, est-il bien regrettable de voir ignorer par ce Dictionnaire, qui se remarque par les dimensions de sa bibliographie, la contribution roumaine, rien moins que modeste, illustrée par des noms tels ceux de C. N. Velichi, Zlatka Iuffu, P. Constantinescu-Iași, L. Baz-Fotiade, E. Eftimiu, Al. Iordan, etc. Du reste, notons la même tendance à ignorer l'apport roumain dans le traité académique d'Histoire de la littérature bulgare, dont le deuxième tome couvre la même période que celle dont nous venons de nous occuper ici au point de vue bibliographique. Là encore l'apport roumain est si rarement mentionné qu'il fait plutôt figure d'exotisme ! Prenons un seul exemple : bien que N. Iorga ait écrit parmi les premiers, en 1914, sur Petăr Beron et son activité à Brașov durant la première moitié du XIX^e^ siècle, ni le Dictionnaire, ni le traité d'Histoire de la littérature bulgare n'en font la moindre mention.

Cette remarque s'imposait justement compte tenu des grandes qualités de ce Dictionnaire, qualités qui en font un précieux instrument de travail à la disposition de ceux qui désirent étudier le Sud-Est européen au point de vue culturel.

E. S.

M. SALA, *Contributions à la phonétique historique du roumain*, Paris, Ed. Klincksieck, 1976, 287 pag.

Les études de linguistique roumaine s'insèrent de plus en plus rapidement dans le circuit mondial des valeurs scientifiques. C'est dans ce contexte que se place la version française de l'ouvrage de Marius Sala, parue pour la première fois en roumain sous le même titre : *Contribuții la fonetica istorică a limbii române*, Bucarest, 1970. L'initiative de la réédition française de cette œuvre appartient au Centre de philologie et des littératures romanes de l'Université des sciences humaines de Strasbourg, dans la collection de Georges Straka, « Bibliothèque française et romane — Série A : manuels et études linguistiques ».

L'ouvrage se compose d'une série d'études consacrées à différents phénomènes phonétiques du roumain, pour l'explication desquels l'auteur propose quelques solutions inédites. Il se sert à cet effet des résultats de l'analyse structuraliste, mettant à profit — plus qu'on ne l'a fait auparavant — la comparaison entre le roumain et les autres langues romanes. Par sa conclusion qui voit à l'origine des transformations discutées les tendances évolutives du latin, Marius Sala situe de manière plus exacte le roumain parmis les autres idiomes romans. La méthode adoptée devait conduire l'auteur à l'analyse détaillée de certains phénomènes, par exemple : la disparition des géminées latines, l'apparition des afriquées roumaines ou encore l'évolution des diverses consonnes et voyelles latines.

L'auteur met en lumière plusieurs *tendances* ayant présidé à l'évolution des sons roumains depuis l'époque latine à nos jours (le terme de « tendance » avec ce qu'il comporte d'ébauché et de non encore réalisé répond le plus souvent au mieux à la réalité) : « En évoquant la notion de tendance dans le but d'expliquer certains phénomènes phonétiques romans, nous ne nous sommes pas proposé de découvrir la cause des phénomènes phonétiques en question (la linguistique dans son ensemble n'a pas encore réussi à le faire), mais uniquement de démontrer que certains faits, étudiés jusqu'à présent séparément, peuvent être ramenés à un nombre plus restreint de phénomènes, dont ils représentent les différentes réalisations » (p. 21).

Considérées au point de vue généalogique, quelques-unes de ces tendances évolutives pourraient s'interpréter comme des tendances r o m a n e s, bien qu'elle se retrouvent aussi dans certaines langues non romanes.

Selon cette perspective romane générale, une série d'assimilations et de dissimilations perpétrées pendant le développement historique du roumain s'avèrent d'un caractère systématique. Par exemple, on peut rattacher aux transformations de la finale des syllabes le traitement des vélaires dans les groupes latins de *kt*, *ks* > *pt*, (*p*)*s* — phénomène très controversé de la phonétique historique roumaine.

Les différences existant entre le roumain et les autres langues romanes s'expliquaient jusqu'à présent par des influences extérieures : de substratum, ou exercées par les langues balkaniques. Or, compte tenu de la situation des autres zones de la Romania, le traitement du roumain trouve sa place parmi les changements susmentionnés.

Une qualité essentielle de la contribution de Marius Sala est d'avoir réuni en un seul tout, avec une explication générale, plusieurs exemples différents (et, par conséquent, des explications différentes). C'est le cas du *l* implosif qui devient [u̯] : à la place des diverses explications sur les influences étrangères (allemande, hongroise ou ukrainienne lorsqu'il s'agit du daco-roumain ; bulgare pour le mégléno-roumain ; serbo-croate pour l'istro-roumain), il estime que « *l* > *ŭ̯*, *w* à cause de sa position implosive, qui est une position faible » (p. 32). D'autre part, l'auteur n'écarte pas, non plus, la possibilité du renforcement d'un phénomène rattaché à une tendance structurale romane par l'existence d'une présence identique dans les langues avec lesquelles le roumain est entré en contact. Il accepte donc la possibilité qu'un phénomène résulte de l'action de plusieurs facteurs, cf. l'exemple de l'amuïssement des voyelles finales du mégléno-roumain et de l'istro-roumain. Ce fait ne s'explique pas, sans doute, seulement par les influences étrangères (comme on l'a prétendu), mais aussi par la tendance du roumain à réduire les syllabes ; donc les influences étrangères n'ont fait que contribuer à la pleine réalisation de cette tendance romane.

Un dernier chapitre traite de la phonétique et de la phonologie du roumain des origines à l'XI^e^ siècle, c'est-à-dire de la période précédant la séparation du daco-roumain de l'aroumain, appelée la période du *roumain commun*.

Particulièrement importantes sont les précisions concernant le roumain commun. On lui attribue comme limite inférieure le VI^e^ siècle et comme limite supérieure le XI^e^ siècle. Le roumain commun comporte deux étapes : la première s'arrête lors des contacts soutenus avec les populations slaves (IX^e^ siècle) ; la seconde est celle des modifications de la structure phonétique et phonologique produits sous l'impact du slave. Comme ces modifications se manifestent dans les quatre idiomes, il est permis de les dater de l'époque où existait encore la communauté linguistique du roumain commun.

Z. M.

PERSIDA TOMIĆ, *Типолошко-терминолошка класификација збирке народног грнчарства* (Typological-Terminological Classification of the Folk Pottery Collection in Serbia), "Гласник етнографског музеја", 39—40, Belgrade, 1976, p. 45—84

Folk pottery in Serbia, according to the typological classification of the Ethnographic Museum in Belgrade, has been classified into several groups following certain established criteria. According to the technical-technological criterion, pottery has been divided into earthware made without a potter's wheel, earthware made on a hand wheel and earthware made on foot wheel. Within each of these groups of pottery, further classifications had been made regarding the morphological elements, function and decoration of vessels. Dishes are made without the open hearths or fire in general and they are not glazed. Vessels made on a wheel, both glazed and unglazed, differ very much in point of shape, ornament and function (there are approximately 80 different forms). The first represent domestic products, the second are made by village craftsmen and the third are mainly the products of town potters.

In the suggested terminological scheme, the collection is divided into flat dishes, deep dishes and other different objects made of clay. Technique used for making flat vessels is very simple (hand-made or hand-wheel made dishes, except pots). For a deep vessel, a vessel with a bulge, more perfect techniques and texture of clay are needed. A detailed description of each object has been given regarding both its shape and function so that under a determined term a particular vessel is understood. The given terminology is based on the vernacular vocabulary.

Z. M.

SRETEN PETKOVIĆ, *Manastir Sveta Trojica kod Pljevalja*, Belgrade, 1974

Fondé à une date impossible à préciser, le monastère de Sveta Trojica fut reconstruit, selon toute probabilité, pendant les années '30 du XVI[e] siècle, par l'abbé Visarion et ses proches parents. En 1592, un narthex fut ajouté à l'église du monastère, aux frais d'une famille de moines et de militaires.

L'architecture de Sveta Trojica présente des particularités dignes d'attention, rappelant parfois l'esprit de l'architecture islamique. L'influence ottomane se retrouve également dans les objets d'art décoratif, destinés à enrichir le trésor du monastère, notamment dans les pièces d'orfèvrerie du XVI[e] siècle.

L'analyse de l'iconographie, de la technique et du style des fresques de l'église, exécutées entre 1592 (narthex) et 1595 (naos), se trouve au cœur même de l'excellente monographie du professeur Petković. Le programme de l'ensemble des peintures murales est soumis à un examen détaillé qui nous révèle, par exemple, la présence des Nemanja et des saints anachorètes balkaniques — Prohor de Pčinja, Joakim de Sarandapor et Jovan de Rila — présence très significative pour le climat régnant à la suite de la restauration, en 1557, de l'église serbe autonome.

Des considérations de style amènent l'auteur à la conclusion que les fresques sont à coup sûr (bien qu'elles ne soient pas signées) l'œuvre d'un peintre très actif à la fin du XVI[e] siècle et au début du siècle suivant : Strahinja, prêtre de Budimlja, en Monténégro.

Les manuscrits illuminés, les broderies liturgiques et les icônes du trésor de Sveta Trojica complètent l'image d'une vie artistique plusieurs fois centenaire.

La présentation graphique raffinée de ce livre, publié sous les auspices de l'Institut d'Histoire de l'art de la Faculté de philosophie de Belgrade, est à la hauteur de l'étude dense du professeur Petković.

D. I.

Arti popullor në Shqipëri (L'art populaire en Albanie), Akademia e shkencave e R. P. të Shqipërisë, Instituti i historisë, Sectori i etnografisë (L'Académie des sciences de la R. P. de l'Albanie, l'Institut d'histoire, le secteur d'ethnographie), Tirana, 1976, VI + 156 p.

Dans la série d'albums de luxe initiée par l'Université de Tirana et continuée sous les auspices de l'Académie albanaise de sciences en vue d'une meilleure connaissance des

trésors de la culture albanaise et de celle de ses ancêtres[1], une nouvelle parution vient enrichir les bibliothèques des spécialistes du Sud-Est européen[2]. Tant par son contenu très varié que par ses excellentes conditions graphiques et par ses dimensions (plus de 140 illustrations), cet ouvrage, soigné par les ethnographes Rrok Zojzi, Abaz Dojaka et Hasan Qatipi et par les photographes Halit Gjiriti et Nikolin Baba, s'adresse, presque dans la même mesure, aux folkloristes, aux ethnographes, aux linguistes et même aux historiens de la culture du Sud-Est européen.

Une courte introduction en albanais, français et anglais (p. I—VI) souligne la longue et riche tradition de la culture populaire albanaise, depuis l'époque illyrienne, et surprend ses lignes caractéristiques d'évolution. Elle comprend de même quelques, données concernant les matières premières, les techniques d'exécution, les instruments et les outillages.

Les illustrations concernent l'architecture (ponts, maisons, « kullas » — habitations spécifiques à forme et à destination de tour de défence) ; intérieurs de chambres (mobilier, plafonds et portes sculptés en bois) ; tapis ; outils et ustensiles ; broderies ; textiles ; chaussures et même quelques figures de danses caractéristiques. Malgré la grande variété de ces thèmes, les auteurs de l'album ont pourtant fixé leur attention spécialement sur les arts appliqués. En même temps, il aurait été necessaire d'élargir la discussion théorique afin d'expliquer les critères selon lequels on n'opère aucune délimitation entre l'art du village et l'art de la ville (on peut mentionner l'architecture de Berat, de Dibra et du Sud-Est du pays, les intérieurs aux plafonds sculptés et aux plafonds et aux murs peints, les objets des artisans des villes, etc.).

Cet instrument de travail de valeur insigne tant par la richesse du matériel, que par la qualité remarquable de ses photos, aurait pourtant en besoin d'une introduction moins générale et d'explications en marge des illustrations moins succintes. Ces explications auraient pu comprendre une description de la structure des objets et des costumes, afin de faciliter au lecteur moins avisé la correcte identification de la pièce dont il s'agit. Il était bien possible d'introduire aussi plus de détails — à l'aide de l'historien, par exemple-concernant l'époque dans laquelle ont été créés les objets en discussion, c'est-à-dire s'ils sont ou ne sont plus d'usage (ici, il s'agit notamment de l'art de la ville). Enfin, les explications pourraient comprendre l'équivalent du terme albanais en français et en anglais (sa traduction, même approximative, par une périphrase), fait qui viendrait au secours du linguiste balkanologue, en lui offrant un dictionnaire *sui generis* des termes spécifiques en présence des objets correspondants.

À la fin, il faut souligner une fois de plus les multiples voies que l'étude de cet excellent album ouvre aux chercheurs de toute une série de domaines de l'albanologie et de la balkanologie.

C. V.

Справочно-Информационный Обзор, АКАДЕМИЯ НАУК СССР, Институт Славяноведения и Балканистики 1947—1977, Москва, Издательство «Наука» 1977, 115 p.

Paru à l'occasion du trentième anniversaire de l'Institut des études slaves, devenu par la suite Institut des études slaves et balkaniques, ce volume représente un remarquable bilan de l'activité scientifique développée pendant trois décennies par cette prestigieuse institution soviétique. Le Bulletin comporte cinq sections, à savoir :

---

[1] Il s'agit, entre autres, d'albums bien connus, tels que ; *Shqipëria arkeologjike* (l'Albanie archéologique), Tirana, 1971 (v. les comptes rendus de Johannes Irmscher et H. Mihăescu in « Revue des études sud-est européennes », XI, 1973, 1, p. 179, 183) ; *Monumente të arkitekturës në Shqipëri* (Monuments d'architecture en Albanie), Tirana, 1973.

[2] Le secteur d'ethnographie, à son tour, a pris soin d'une série d'albums d'art populaire. Nous citons, par exemple : *Motive popullore shqiptare, tekstili i trikotaxhi* (Motifs populaires albanais, textiles et tricotages), Tirana, 1959 ; *Arti popullor në Shqipëri. Kostume, tekstile, veshmbathje, punime në metal e dru dhe banesa* (L'art populaire en Albanie. Costumes, textiles, habits, sculpture en métal et en bois et habitations), Tirana, 1959 ; *Qilime shqiptare* (Tapis albanais), Tirana, 1969 (v. le compte rendu de H. Mihăescu in « Revue des études sud-est européennes », VIII, 1970, p. 175). Le volume dont nous nous occupons, constituant la dernière réalisation du secteur, est plus complète et remplace les dessins par des photos très bien executées, ce qui assure la plus haute fidélité de la reproduction.

I. *Un bref historique de l'Institut* (p. 3—14). Le premier noyau de l'actuel institut était constitué par l'Institut des études slaves fondé le 20 septembre 1946 près la Section des sciences historiques de l'Académie de l'URSS. Plus tard, l'Institut devait élargir sensiblement la sphère de ses activités et son profil, ce qui réclama l'organisation de quelques nouvelles sections et de plusieurs secteurs; il s'agissait donc de regrouper les forces existantes et d'augmenter proportionnellement le nombre de ses membres. C'est ce qui a abouti en 1968 à sa transformation en Institut des études slaves et balkaniques de l'Académie des sciences de l'URSS.

II. *Les relations internationales de l'Institut* (p. 15—37). Cette deuxième partie de l'ouvrage traite largement des liens noués par l'Institut soviétique avec ses homologues de l'étranger. L'une de ses formes de collaboration les plus appréciées consiste dans l'élaboration des ouvrages d'envergure, études, d'intérêt commun, réalisées avec le concours des spécialistes soviétiques et étrangers.

III. *L'Index bibliographique* (p. 38—100). Il constitue la partie la plus développée de l'ouvrage, son noyau même. Cet Index compte 675 titres; rédigés — dans leur majeure partie sous l'égide de l'Institut — dans l'intervalle 1947—1976, ces ouvrages ont pour auteurs des membres ou des collaborateurs de l'Institut. Ce sont des monographies importantes, des recueils d'études, des ouvrages d'équipe, des conférences, des communications scientifiques, des bibliographies, etc. Sur le total de ces titres, 621 ont été publiés en URSS et les 54 autres à l'étranger (p. 98—100).

Les titres sont présentés suivant un ordre chronologique mais, dans les limites de chaque année, ils sont distribués par rubriques : 1) Ouvrages de caractère général ; 2) Histoire ; histoire culturelle ; 3) Histoire littéraire ; 4) Linguistique. Chacune de ces quatre rubriques présente les titres respectif selon leur ordre alphabétique.

IV. *Index des publications de l'Institut* (p. 101).

V. *Index des noms, des titres de recueils et d'ouvrages d'équipe* (p. 102—115).

Bien que non annotée, la bibliographie très claire et méthodique offerte par ce Bulletin met à la disposition de tous ceux portant quelque intérêt aux études slaves et balkaniques un moyen d'information très utile.

E. Sc.

LIVRES REÇUS

ASDRACHAS, SPYROS (France), *Sociétés rurales balkaniques au XVe—XVIe siècles : Mouvements de la population et des revenus* (Extr. de « Études Balkaniques » (Sofia), n° 2/1977, p. 49—66).

BUDAGOV, R. A., *Что такое развитие и совершенствование языка?*, Moskva, Издательство « Наука », 1977, 263 p.

Διήγησις Αλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος [Ἐπιμέλεια — Γιώργος Βελούδης], Athènes, Ἡ φυλλάδα τοῦ Μεγαλέξαντρου, 1977, 136 p.

FINŽGAR, ALOJZIJ, *Družbena Lastnina v Jugoslovanskem Pravu—La propriété sociale dans le droit yougoslave*, Ljubljana, Academia Scientiarum et Artium Slovenica — Classis I : Historia et sociologia —, 1977, 55 p.

История на Българското изобразително изкуство, 1, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1976, 328 p.

JANKOVIĆ, MIRA, *Novela u Američkoj Književnosti — The Short Story in American Literature*, Zadar, Filozofski Fakultet, 1977, 112 p.

КОНТЕКСТ 1976 — *Литературно-теоретические исследования*, Moskva, Издательство « Наука », 1977, 315 p.

LUKOVIĆ, RETKO, *Stališče Slovencev do Vstaje v Hercegovini in Bosni in do Bosansko-Hercegovskega Vprašanja v Letih 1875—1878. Die Stellungnahme der Slowenen zu dem Aufstand in der Herzegowina und in Bosnien und zu der Frage von Bosnien und Herzegowina in den Jahren von 1875 bis 1878*, Ljubljana, Academia Scientiarum et Artium Slovenica—*Classis I : Historia et Sociologia*, 1977, 416 p.

MAJER, BORIS, *Smisel in Značaj Marxovega Pojmovanja Materializma — Sinn und Charackter der Marxschen Materialismusauffassung*, Ljubljana, Academia Scientiarum et Artium Slovenica — Classis I ; Historia et Sociologia, 1977, 23 p.

PLASARI, NDREÇI & SHYQRI BALLVORA, *Histoire de la lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais (1939—1944)*, Ier volume : *La lutte de libération du peuple albanais contre les occupants fascistes italiens et les traîtres— avril 1939 — septembre 1943*, Tirana, Editions « 8 Nëntori », 1976, 590 p.

POPLAZAROV, RISTO, *Ослободителните вооружени борби на Македонскиот народ во периодот* 1850—1878, Skopje, Институт за Национална историја, 1977, 398 p.

SOYSAL, ISMAIL VE MIHIN EREN, *Türk incelemeleri yapan Kuruluşlar (Kılavuz)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1977, 222 p.

STAN, VALERIU, *Nicolae Bălcescu 1819—1852* (en anglais), Bucureşti, Editura Ştiinţifică şi Enciclopedică, 1977, 99 p.

STIPČEVIĆ, NIKŠA, Marko Antonio Kanini i Srbija (Extr. de Jugoslovenkog Istorijskog Časopisa, *nos* 3—4/1976, p. 129—158).

CVETKO, DRAGOTIN, *Vloga Gojmira Kreta v Razvoju Novejše Slovenske Glasbe — The Impact of E. Krek's Work on the More Recent Developments in Slovene Music — Die Rolle G. Kreks in der Entwicklung der Neueren Slowenischen Musik*, Ljubljana, Academia Scientiarum et Artium Slovenica — Classis I : *Historia et Sociologia*, 1977, 173 p.

Tschechoslowakei [Herausgegeben vom Collegium Carolinum], München, Carl Hanser Verlag, 1977, 340 p. + 9 cartes.

VALENČIĆ, ŽITNA, *Trgovina na Kranjskem in Ljubljanske Žitne Cene od Srede* 17. *Stoletja do prve Svetovne Vojne — Krains Getreidehandel und die Getreidepreise von Ljubljana von der Mitte des 17. Jahrhunderts bis zum Ersten Weltkrieg* —, Ljubljana, Akademia Scientiarum et Artium Slovenica—*Classis I : Historia et Sociologia*, 1977, 213 p.

Vers un nouvel ordre international — Allocutions prononcées par les participants à la septième session (commune) du Club de Rome et de Pacem in Maribus-Alger, 25—28 octobre 1976. Publié par le Comité algérien d'organisation de la septième session (commune) du Club de Rome et de Pacem in Maribus (Alger, 25—28 octobre 1976), Présidence de la République, Mouradia, Alger, 189 p.

ZHIVKOVA, LUDMILA, *Anglo-Turkish Relations 1933—1939*, London, Secker & Warburg, 1976, 132 p.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XVI (1978)

ÉTUDES

Histoire et culture des Daces

Études byzantines

Réalités roumaines et reflets étrangers

Mouvements de libération et relations diplomatiques

Economie et société

Livre et société

Thèmes et styles

Problèmes de l'historiographie contemporaine

Les études sud-est européennes et leur histoire

Discussions. Documents

Notes brèves

Chronique

Comptes rendus

Notices bibliographiques

Maria Grigoraș

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVI, 4, P. 615–840, BUCAREST, 1978

I. P. Informația c. 576

43 456

Lei 40. –